



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

le troisième œil

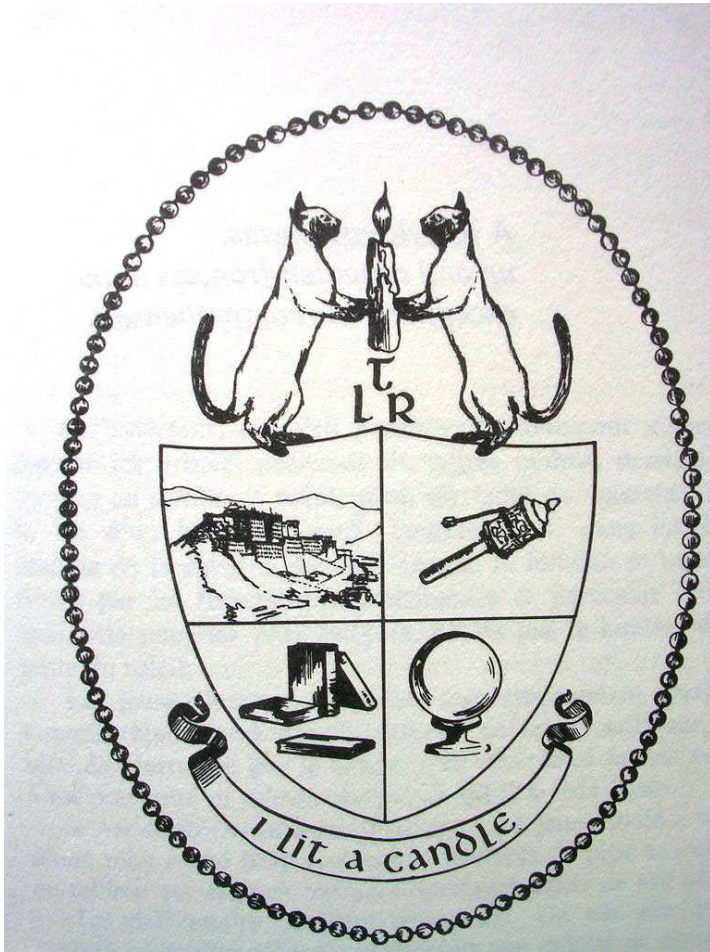
T. Lobsang Rampa



T. LOBSANG RAMPA

LE TROISIÈME OEIL

Le Troisième Oeil - (1956) c'est ici que tout a commencé ; une autobiographie du parcours d'un jeune homme afin de devenir Lama médecin et l'opération qu'il subit pour l'ouverture du troisième oeil. On nous montre un aperçu de la vie dans une Lamaserie tibétaine et découvrons leur profonde compréhension de la connaissance spirituelle. Jusqu'à ce moment-là la vie dans une lamaserie nous était inconnue, même pour les quelques personnes qui ont effectivement visité le Tibet. Lobsang est entré à la Lamaserie du Chakpori et a appris les plus secrètes des sciences ésotériques tibétaines et bien plus encore.

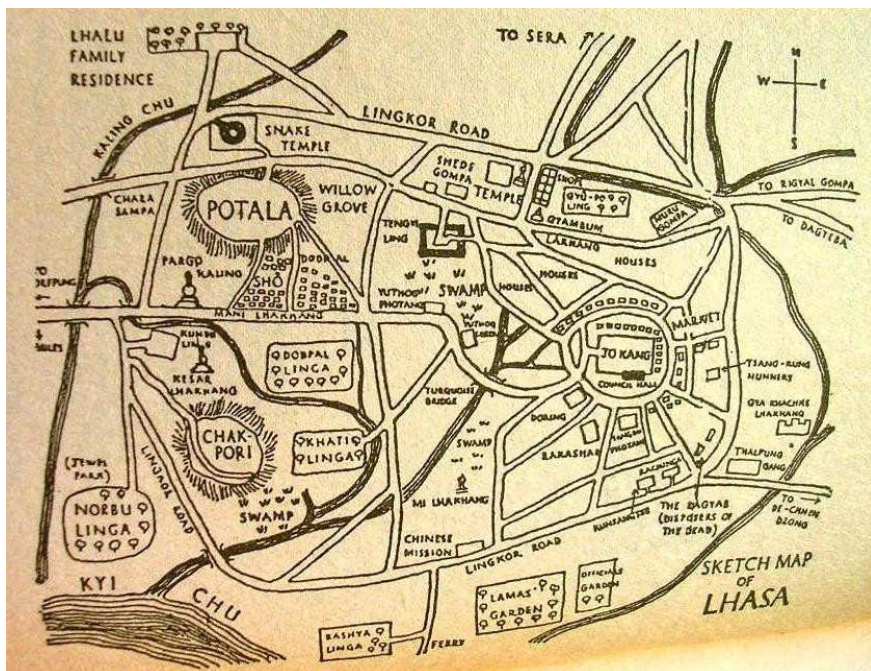


**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

Table des matières

Avant-propos de l'éditeur.....	4
Préface de l'auteur.....	6
Première enfance chez mes parents	8
Fin de mon enfance	41
Derniers jours a la maison	60
Aux portes du temple.....	72
La vie d'un chela	95
La vie dans la lamaserie	114
Les Lois et Étapes de la Voie du Milieu	119
L'ouverture du Troisième Oeil	127
Le Potala	136
Un lac sous le Potala	153
La Barrière de la Rose Sauvage	158
Croyances tibétaines	173
Office pour guider les morts	177
Trappa.....	200
Herbes et cerfs-volants.....	212
La connaissance des plantes.....	222
Première visite a la maison	246
J'utilise mon Troisième Oeil	259
Les secrets du nord et les yétis	278
Lama !	295
La dernière initiation	322
La race des Géants.....	326
Adieu au Tibet !.....	332

Avant-propos de l'éditeur



L'autobiographie d'un lama tibétain est un témoignage unique de l'expérience et, comme tel, inévitablement difficile à confirmer. Dans le but d'obtenir confirmation des déclarations de l'Auteur, les Éditeurs ont soumis le manuscrit à près de vingt lecteurs, tous, gens intelligents et d'expérience, certains avec une connaissance particulière du sujet. Leurs opinions furent tellement contradictoires qu'aucun résultat positif n'en ressortit. Certains mirent en question

l'exactitude d'une section, certains, d'une autre section ; ce qui était mis en doute par un expert était accepté sans discussion par un autre. De toute façon, les Éditeurs se sont demandés, y a-t-il un seul expert qui ait suivi la formation d'un lama tibétain dans ses formes les plus développées ? Y en a-t-il un qui ait été élevé dans une famille tibétaine ? Lobsang Rampa a fourni la preuve documentée qu'il est diplômé en médecine de l'Université de Chungking et dans ces documents il est décrit comme un Lama du Monastère Potala de Lhasa. Les nombreuses conversations personnelles que nous avons eues avec lui nous ont démontré que nous avons affaire à un Homme aux pouvoirs et aux accomplissements inhabituels. En ce qui concerne de nombreux aspects de sa vie personnelle il a montré une réticence qui était parfois déroutante, mais chacun a droit à sa vie privée et Lobsang Rampa maintient qu'une certaine dissimulation lui est imposée pour la sécurité de sa famille dans un Tibet occupé par les communistes. En effet, certains détails, comme la position réelle de son père dans la hiérarchie tibétaine, ont été intentionnellement déguisés à cette fin. Pour ces raisons, l'Auteur doit porter et porte volontairement la seule responsabilité des déclarations faites dans son livre. Nous pouvons penser qu'ici et là il dépasse les limites de la crédulité occidentale, quoique les vues occidentales sur le sujet traité ici ne peuvent guère être décisives. Néanmoins, les Éditeurs estiment que le Troisième Oeil est dans son essence un compte rendu authentique de l'éducation et de la formation d'un garçon tibétain dans sa famille et dans une lamaserie. C'est dans cet esprit que nous

publions le livre. Toute personne qui diffère d'opinion avec nous sera au moins d'accord, nous croyons, pour dire que l'Auteur est doué à un degré exceptionnel de talent narratif et du pouvoir d'évoquer des scènes et des personnages d'intérêt unique et absorbant.

Préface de l'auteur

Je suis un Tibétain, l'un des rares individus de ma race à être parvenus jusqu'à ce monde étrange qu'est l'Occident. La composition et le style de ce livre laissent beaucoup à désirer : On ne m'a jamais donné de véritables leçons d'anglais (1). Ma seule « école » a été un camp de prisonniers japonais ; des malades, des femmes britanniques et américaines, prisonnières comme moi, m'ont enseigné leur langue ; j'ai appris de mon mieux.

Pour ce qui est d'écrire l'anglais, j'ai procédé par tâtonnements.

Mon pays bien-aimé est actuellement occupé par les troupes communistes : la prophétie est accomplie. C'est uniquement pour cette raison que j'ai déguisé mon nom et celui de mes relations. J'ai beaucoup lutté contre les communistes et je sais ce que mes amis auront à subir si mon identité peut être établie. Je connais aussi par expérience personnelle la puissance de la torture. Tel n'est pas cependant le sujet de ce livre, consacré à un pays pacifique si longtemps méconnu et présenté sous un faux jour.

On me dit que certaines de mes déclarations pourront susciter le scepticisme. Le lecteur a le droit d'en penser ce qu'il veut. Il n'en reste pas moins que le Tibet est un pays inconnu du monde entier. Celui qui à propos d'un autre pays a écrit que « ses habitants circulaient sur la mer, montés sur des tortues » a été accablé de sarcasmes, comme ceux qui prétendaient avoir vu des poissons-fossiles vivants. On a pourtant découvert de ces poissons récemment et un spécimen en a été envoyé aux États-Unis dans un avion réfrigéré pour y être étudié. On n'avait pas cru ces hommes. Et pourtant, un jour, la preuve a été faite qu'ils étaient sincères et qu'ils avaient dit la vérité. Il en sera de même pour moi.

T. Lobsang Rampa

(BM/TLR, London, W.C.I)

Écrit dans l'année du Mouton de Bois.

(1) Il est indéniable que l'auteur écrit l'anglais de façon très personnelle et qu'il semble ne pas craindre les répétitions, sans doute par désir d'être clair. Aussi le traducteur a-t-il plus visé la précision – indispensable pour décrire des phénomènes surnaturels déjà assez compliqués – que l'élégance (N.d.t. = Note du traducteur).

Première enfance chez mes parents

CHAPITRE UN



— Ohé ! Ohé ! A quatre ans, tu n'es pas capable de te tenir sur une selle ! Tu ne seras jamais un homme ! Que va dire ton noble père ?

Ayant ainsi parlé, le vieux Tzu assena sur la croupe du poney une vigoureuse claque — dont bénéficia aussi son infortuné cavalier — et cracha dans la poussière.

Les toits et les coupoles dorées du Potala resplendissaient sous le soleil éclatant. Tout près de nous, le clapotis des eaux bleues du Temple du Serpent indiquait le passage du gibier aquatique. Plus loin, sur la piste rocailleuse, des hommes qui venaient de quitter Lhasa s'efforçaient d'activer la lente allure de leurs yaks à grand renfort de cris. Des champs voisins parvenaient les rauques « bmmm, bmmm, bmmm » des trompettes aux basses profondes avec lesquelles les moines-musiciens s'exerçaient loin des foules.

Mais le temps me faisait défaut pour m'occuper de ces choses si quotidiennes, si banales. Ma tâche — ô combien ardue — consistait à rester sur le dos de mon très récalcitrant poney. Nakkim avait d'autres idées en tête. Il voulait se débarrasser de son cavalier, et être libre de paître, de se rouler par terre et de ruer dans l'air.

Le vieux Tzu était un maître maussade et intransigeant. Toute sa vie, il avait été sévère et dur et dans son rôle présent de gardien et de moniteur d'équitation d'un petit garçon de quatre ans, l'énervement avait souvent raison de sa patience. Originaire du pays de Kham, il avait été choisi avec quelques autres pour sa taille et pour sa force. Il mesurait plus de deux mètres et la largeur de ses épaules était à l'avenant. De lourds *paddings* le faisaient paraître encore plus large. Il y a au Tibet oriental une région où les hommes sont exceptionnellement grands et robustes. Beaucoup dépassaient deux mètres et ils servaient dans les lamaseries en qualité de moines-policiers. Ils portaient d'épais rembourrages aux épaules pour se donner une apparence plus formidable, se noircissaient le visage pour avoir l'air plus farouche et promenaient avec eux de longs gourdins qu'ils avaient tôt fait d'utiliser aux dépens de tout infortuné malfaiteur.

Tzu avait donc été moine-policier et voilà qu'il servait de nourrice sèche à un petit aristocrate ! Trop infirme pour marcher longtemps, il ne se déplaçait qu'à cheval. En 1904, les Anglais, sous le commandement du colonel Younghusband, avaient envahi le Tibet et causé de nombreux dégâts, pensant, sans doute, que le

meilleur moyen de gagner notre amitié était de bombarder nos maisons et de tuer nos gens. Tzu, en prenant part à la défense, avait perdu une partie de sa hanche gauche au combat.

Mon père était un des membres les plus influents du gouvernement. Sa famille, comme celle de ma mère, appartenait à la haute aristocratie, de sorte qu'ils jouissaient à eux deux d'une influence considérable sur les affaires du pays. Je donnerai plus loin quelques détails sur notre système de gouvernement.

Père, un gros homme à la forte carrure, mesurait près de deux mètres. Il pouvait être fier de sa force : dans sa jeunesse, il arrivait à soulever un poney du sol, et c'était l'un des rares Tibétains capables de battre les hommes de Kham à la lutte.

La plupart des Tibétains ont les cheveux noirs et les yeux brun foncé. Père, avec sa chevelure châtain et ses yeux gris, faisait partie des exceptions. Il se laissait aller souvent à de brusques mouvements de colère dont les causes nous échappaient.

Nous le voyions rarement. Le Tibet avait connu une période de troubles. En 1904, devant l'invasion anglaise, le Dalai Lama s'était enfui en Mongolie, en laissant à mon père et aux autres membres du cabinet le soin de gouverner pendant son absence. En 1909, il était revenu après un séjour à Pékin. En 1910, les Chinois, encouragés par le succès de l'invasion anglaise, prirent Lhassa d'assaut. De nouveau, le Dalai Lama se retira, mais cette fois aux Indes. Les Chinois furent chassés de Lhassa en 1911, au moment de la révolution chinoise, mais non sans avoir eu le temps de commettre des crimes affreux contre notre peuple.

En 1912, le Dalaï Lama était de retour dans sa capitale. Pendant toute son absence, à cette époque extrêmement difficile, mon père avait assumé avec ses collègues du Cabinet l'entière responsabilité du gouvernement : Mère disait souvent que cette responsabilité l'avait marqué pour toujours. Il est certain qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de ses enfants et qu'il ne nous a jamais accordé d'affection. Je paraissais avoir le don de l'irriter particulièrement et Tzu, déjà peu indulgent de nature, était chargé de me *faire* « obéir de gré ou de force », selon l'expression paternelle.

Tzu prenait mes insuffisances en matière d'équitation pour autant d'insultes personnelles. Au Tibet, les enfants des classes supérieures apprennent à monter à cheval avant même de pouvoir marcher ! Être un bon cavalier est essentiel dans un pays où il n'y a pas de voiture et où tous les voyages se font soit à pied, soit à cheval. Les nobles s'entraînent heure après heure, jour après jour. Debout sur leur étroite selle de bois, et leur cheval au galop, ils sont capables de tirer sur des cibles mobiles au fusil ou à l'arc.

Il arrive parfois que des cavaliers entraînés galopent dans les plaines par formations entières et changent de monture en sautant d'une selle à l'autre. Et moi qui, à quatre ans, éprouvais de la difficulté à rester sur une seule selle !

Mon poney, Nakkim, avait de longs poils et une grande queue. Sa tête étroite était le siège d'une vive intelligence. Il connaissait un nombre étonnant de façons de désarçonner un cavalier peu sûr de lui. Un de ses tours favoris consistait à partir en un court galop et

à s'arrêter pile en baissant la tête. Au moment où, bien malgré moi, je glissais en avant sur son encolure, il relevait brusquement la tête et j'accomplissais un saut périlleux complet avant de tomber lourdement sur le sol. Après quoi, Nakkim me regardait de haut d'un air plein de suffisance.

Les Tibétains ne pratiquent jamais le trot ; les poneys en effet sont tellement petits que les cavaliers auraient l'air ridicule. La plupart du temps, ils vont à l'amble, ce qui est bien assez rapide, tandis que le galop est réservé à l'entraînement.

Le Tibet était un État théocratique. « Le progrès » du monde extérieur ne nous intéressait pas. Nous voulions seulement pouvoir méditer et surmonter les limites de notre enveloppe charnelle. Depuis longtemps, nos Sages avaient compris que nos richesses excitaient la convoitise de l'Occident et ils savaient que l'arrivée des étrangers dans notre pays ferait fuir la paix. L'invasion communiste a prouvé qu'ils avaient raison.

Notre maison était située à Lhassa, dans le quartier élégant de Lingkor, au bord de la route qui entoure la ville, et à l'ombre de la Cime (1). Il existe trois routes concentriques et celle qui se trouve à l'extérieur, Lingkor, est bien connue des pèlerins.

(1) Nom que les Tibétains donnent parfois à la lamaserie-palais du Potala (N.d.t.).

Comme toutes les maisons de Lhassa, à l'époque de ma naissance, la nôtre n'avait que deux étages dans sa partie faisant face à la route. Il était interdit de dépasser cette hauteur, car personne ne devait abaisser son regard sur le Dalaï Lama. Mais comme cette interdiction ne s'appliquait effectivement qu'à l'occasion

de la procession annuelle, de nombreux Tibétains élevaient sur le toit plat de leurs demeures une construction en bois aisément démontable, qu'ils utilisaient pratiquement pendant onze mois.

Notre maison était une vieille construction de pierre ; elle avait la forme d'un carré, bâti autour d'une immense cour intérieure. Nos animaux vivaient au rez-de-chaussée ; nous occupions les étages. Nous avons la chance d'avoir un escalier de pierre à notre disposition ; la plupart des maisons tibétaines ont des échelles, tandis que les paysans se servent d'une perche entaillée dont l'usage peut être fatal aux tibias ! Ces perches en effet deviennent terriblement glissantes à l'usage, car les mains couvertes de beurre de yak les enduisent de graisse et tout paysan distrait se trouve rapidement ramené au rez-de-chaussée.

En 1910, lors de l'invasion chinoise, notre maison avait été en partie détruite et notamment les murs intérieurs. Père avait fait reconstruire quatre étages. Comme ils ne donnaient pas sur l'Anneau (1), nous ne pouvions pas abaisser nos regards sur le Dalaï Lama lors de la procession ; de sorte que personne ne songea à protester.

(1) *L'Anneau : la route de Lingkhör (N.d.t.).*

La porte qui donnait sur notre cour centrale était lourde et noircie par les ans. Les envahisseurs chinois n'avaient pas été capables de forcer ses poutres solides : aussi avaient-ils abattu un pan de mur.

De son bureau installé juste au-dessus de cette porte l'intendant surveillait les entrées et les sorties. C'est lui qui engageait — et qui renvoyait — les domestiques et qui veillait au bon fonctionnement de la maisonnée.

Quand les trompettes des monastères saluaient la fin du jour, les mendiants de Lhassa se présentaient à sa fenêtre pour recevoir de quoi subsister pendant la nuit. Tous les nobles pourvoyaient ainsi aux besoins des pauvres de leurs quartiers. Souvent, il venait aussi des prisonniers enchaînés car les prisons étaient rares et ils parcouraient les rues en demandant l'aumône.

Au Tibet, les condamnés ne sont ni méprisés ni traités en parias. Nous savions que la plupart d'entre nous auraient été à leur place — si on nous avait attrapés — de sorte que les malchanceux étaient raisonnablement traités.

Deux moines vivaient dans des chambres situées à droite de la pièce de l'Intendant ; c'étaient les chapelains qui priaient quotidiennement le ciel d'approuver nos activités. Les membres de la petite noblesse n'avaient qu'un seul chapelain ; notre situation sociale exigeait que nous en eussions deux. Ils étaient consultés avant tout événement important et il leur était demandé de solliciter par leurs prières la faveur des dieux. Tous les trois ans, ils retournaient dans leurs lamaseries et d'autres prenaient leur place.

Dans chacune des ailes était installée une chapelle où des lampes à beurre brûlaient jour et nuit devant un autel en bois sculpté. Les sept bols d'eau sacrée étaient nettoyés et remplis plusieurs fois par jour. Il fallait qu'ils soient propres car les dieux pouvaient avoir envie de venir boire. Les chapelains étaient bien nourris — ils mangeaient comme nous — afin que leurs prières soient plus ardentes et que les dieux sachent que notre nourriture était bonne.

A gauche de l'Intendant, vivait l'expert juridique qui devait veiller à ce que la maison fût tenue comme l'exigeaient les convenances et les lois. Les Tibétains sont très respectueux des règlements et pour l'exemple, Père était tenu de se conduire comme un citoyen modèle.

Mon frère Paljör, ma soeur Yasodhara et moi habitions dans la partie neuve de la maison, celle qui était la plus éloignée de la route. A gauche se trouvait notre chapelle et à droite une salle de classe qui servait également aux enfants des serviteurs. Les leçons étaient aussi longues que variées.

Paljör n'habita pas son corps longtemps. Il était trop faible pour s'adapter à la vie difficile qui nous était imposée. Avant d'avoir atteint sa septième année, il nous avait quittés pour retourner au Pays des Mille Temples. Yaso avait alors six ans et moi quatre. Je le revois encore, gisant, comme une écorce vide, le jour où les hommes de la mort sont venus le chercher. Et je me souviens aussi comment ils ont emmené son corps avec eux pour le briser et l'offrir aux vautours comme l'exigeait la coutume.

Quand je devins l'héritier de la famille, mon éducation fut poussée. A quatre ans, j'étais un bien médiocre cavalier. Père, déjà le plus strict des hommes, veilla en sa qualité de prince de l'Église à ce que je sois soumis à une discipline de fer qui serve d'exemple à l'éducation des autres.

Dans mon pays, plus un garçon est d'un rang élevé, plus son éducation est sévère. Certains nobles commençaient à être partisans d'une discipline moins rigoureuse pour les enfants ; mais pas mon père dont

l'opinion peut se résumer ainsi : un enfant pauvre n'ayant aucun espoir de mener plus tard une vie confortable, il convient de le traiter avec bonté et considération, pendant qu'il est jeune. Les petits aristocrates, au contraire, peuvent espérer jouir à l'âge adulte de tout le confort que donne la fortune ; il faut donc les mener avec une brutalité extrême pendant leur enfance pour qu'en faisant l'apprentissage de la souffrance, ils apprennent à avoir des égards pour les autres. Telle était également l'attitude officielle du gouvernement. Ce système était fatal aux enfants délicats, mais ceux qui ne mouraient pas pouvaient résister à n'importe quoi !



Tzu occupait une pièce au rez-de-chaussée, près de l'entrée principale. Après avoir eu l'occasion pendant des années de voir toutes sortes de gens en sa qualité de moine-policier, il supportait mal de vivre retiré du monde, loin de ce qui avait été sa vie. Près de sa chambre étaient installées les étables où mon père gardait ses vingt chevaux, ses poneys et ses animaux de trait.

Les palefreniers haïssaient Tzu pour son zèle et son habitude de se mêler de leurs affaires. Quand Père partait à cheval, six hommes armés devaient l'escorter. Ces hommes étaient en uniforme et Tzu était toujours sur leur dos pour s'assurer que leur tenue était impeccable.

Pour une raison qui m'échappe, ces six hommes avaient l'habitude d'aligner leurs montures le dos à un mur et de galoper vers mon père dès que celui-ci apparaissait sur son cheval. Je m'étais aperçu que si je me penchais par la fenêtre d'un grenier, un des cavaliers était à ma portée. Un jour donc où je n'avais rien à faire, je passai avec mille précautions une corde dans sa large ceinture de cuir pendant qu'il vérifiait son équipement. Je nouai ensuite les deux bouts et je fixai la corde à un crochet à l'intérieur du grenier, tout ceci passant inaperçu au milieu de l'affairement général et du brouhaha. Quand Père apparut, les cavaliers se précipitèrent vers lui... sauf le sixième qui, retenu par la corde, tomba de cheval, en criant que les démons l'avaient pris dans leurs griffes.

Sa ceinture céda et dans la confusion qui s'ensuivit, je réussis à tirer la corde et à disparaître sans me faire

prendre. Plus tard, j'éprouvai un vif plaisir à dire à ma victime :

— Alors, Netuk, tu n'es pas capable de rester en selle, toi non plus ?

Les journées étaient dures car nous étions debout dix-huit heures sur vingt-quatre. Les Tibétains pensent qu'il n'est pas sage de dormir quand il fait jour, car les démons de la lumière pourraient s'emparer du dormeur. C'est ainsi qu'on prive de sommeil même les tout petits bébés afin qu'ils ne soient pas « possédés ». Il en va de même pour les malades, qu'un moine est chargé de tenir éveillés. Personne n'est épargné... les moribonds eux-mêmes doivent être maintenus dans un état conscient le plus longtemps possible pour qu'ils puissent reconnaître la bonne route, celle qui leur permettra d'arriver dans l'autre monde, sans se perdre dans les confins de l'au-delà.

A l'école, nous avions au programme l'étude du chinois et des deux variétés de tibétain : la langue ordinaire et la langue honorifique. La première était utilisée pour parler aux domestiques et aux personnes d'un rang inférieur, et la seconde dans les rapports avec les gens d'un rang égal ou supérieur. Elle était même de règle pour adresser la parole au cheval d'un homme plus noble que soi ! Tout serviteur rencontrant notre autocratique chatte traversant majestueusement la cour pour se rendre à ses mystérieuses affaires n'aurait pas manqué de lui parler ainsi :

— L'honorable Puss Puss daignera-t-elle venir avec moi et accepter de boire ce lait indigne d'elle ?

Mais quelle que soit la langue employée, l'honorable Puss Puss n'en faisait jamais qu'à sa tête !

Notre salle de classe était très grande. Cette pièce qui servait autrefois de réfectoire pour les moines en visite à la maison avait été transformée, après la construction des nouveaux bâtiments, en une école où étaient instruits tous les enfants de la maison, une soixantaine environ. Nous nous asseyions sur le sol, les jambes croisées, devant une table ou un long banc haut d'un demi-mètre, le dos toujours tourné au professeur de sorte que nous ne savions jamais s'il nous regardait. Il nous faisait travailler dur sans nous accorder un instant de répit.

Le papier du Tibet, fait à la main, coûte cher, beaucoup trop cher pour être gâché par des enfants. Nous nous servions donc de grandes ardoises plates mesurant environ trente centimètres sur trente-cinq. En guise de crayon, nous utilisions des morceaux de craie dure qu'on trouvait dans les collines de Tsu La, situées à quatre mille mètres au-dessus de Lhassa, laquelle est déjà à l'altitude de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

J'essayais de me procurer des craies rouges tandis que ma soeur Yaso raffolait des mauves. Nous avions à notre disposition un grand nombre de couleurs : rouge, jaune, bleu et vert. Certaines couleurs, je crois, étaient dues à la présence de filons métalliques dans les gisements de craie. Quoi qu'il en soit, nous étions très contents de pouvoir nous en servir.

L'arithmétique me donnait bien des soucis. Sachant que sept cent quatre-vingt-trois moines boivent chacun deux bols de tsampa par jour et que la contenance d'un bol est de trente-cinq centilitres, quelles dimensions devrait avoir un tonneau pour contenir la quantité de

tsampa nécessaire pendant une semaine ? Yaso trouvait les solutions comme en se jouant. Quant à moi... disons que j'étais loin d'être aussi brillant.

J'étais plus à l'aise pendant les séances de gravure, une matière du programme que j'aimais et dans laquelle j'obtenais des résultats honorables. Toute l'imprimerie au Tibet se faisant à l'aide de plaques de bois gravé, la gravure était considérée comme un art particulièrement utile. Les enfants ne pouvaient avoir du bois pour leurs exercices : ils l'auraient gâché et comme il devait être importé des Indes, il coûtait cher. Celui du Tibet était trop dur et son grain le rendait inutilisable. Nous nous servions donc d'une sorte de pierre de savon, qu'il était facile de découper avec un couteau bien aiguisé. Parfois, nous utilisions de vieux fromages de yak !

Un exercice qui n'était jamais oublié : la récitation des Lois. Nous devions les réciter dès notre entrée en classe et une nouvelle fois avant d'être autorisés à la quitter.

Voici ces Lois :

Rends le bien pour le bien.

Ne combats pas les pacifiques.

Lis les textes sacrés et comprends-les.

Aide ton prochain.

La Loi est dure aux riches pour leur enseigner la compréhension et l'équité.

La Loi est douce aux pauvres pour les consoler.

Paie tes dettes sans attendre.

Afin qu'il nous soit tout à fait impossible de les oublier, ces lois étaient écrites sur des panneaux fixés aux quatre murs de la classe.

Notre vie n'était cependant pas placée entièrement sous le signe de l'étude et de l'austérité ! Nous nous livrions à nos jeux avec autant d'acharnement qu'au travail. Ceux-ci étaient conçus pour nous endurcir et nous rendre capables de supporter le climat du Tibet qui est extrêmement rigoureux par suite des écarts de température. C'est ainsi qu'à midi, en été, elle peut atteindre quatre-vingt-cinq degrés Fahrenheit (29°C *N.d.t.*) pour descendre au cours de la nuit jusqu'à quarante degrés au-dessous de zéro (-40°C *N.d.t.*). En hiver, il faisait souvent beaucoup plus froid encore.

Le tir à l'arc, excellent pour le développement des muscles, nous amusait beaucoup. Nos arcs étaient faits en bois d'if, importé des Indes ; parfois, nous fabriquions des arbalètes avec le bois du pays. En bons Bouddhistes, nous ne tirions jamais sur des cibles vivantes. A l'aide d'une longue corde, des serviteurs invisibles levaient ou abaissaient une cible, sans nous prévenir. La plupart de mes camarades pouvaient faire mouche, tout en galopant sur leur poney. J'étais quant à moi incapable de rester en selle si longtemps ! Pour le long saut à la perche, il en allait autrement, car alors, il n'y avait pas de cheval pour m'importuner. Nous courions aussi rapidement que possible en tenant une perche de cinq mètres ; dès que notre vitesse était suffisante, nous sautions en prenant appui sur elle. Je disais souvent que mes camarades restaient trop longtemps en selle pour avoir de la force dans les jambes tandis que moi, bien obligé de me servir

fréquemment des miennes, j'étais de première force dans ce genre d'exercice.

Le saut à la perche était très pratique pour franchir les rivières, et j'étais ravi de voir ceux qui essayaient de me suivre, plonger dans l'eau les uns après les autres.

Les échasses étaient un autre de nos passe-temps. Montés sur elles et déguisés, nous jouions aux géants, en nous livrant souvent des combats singuliers, le vaincu étant celui qui tombait le premier. Ces échasses étaient fabriquées à la maison : il n'était pas question d'en acheter à la première boutique du coin. Pour obtenir du Gardien des Magasins — c'est-à-dire d'habitude l'Intendant — des morceaux de bois faisant l'affaire, nous exercions toute la persuasion dont nous étions capables. Il fallait un bois d'un grain spécial et absolument sans noeuds. Il fallait aussi d'autres morceaux de forme triangulaire pour servir de fourchons. Comme il s'agissait d'une matière trop rare pour être gaspillée, nous devions attendre l'occasion favorable et le moment le plus propice pour présenter nos demandes.

Les filles et les jeunes femmes jouaient avec une sorte de volant, un petit morceau de bois percé dans la partie supérieure d'un certain nombre de trous dans lesquels étaient fixées des plumes. Le jeu consistait à le faire voler en se servant seulement des pieds. Elles relevaient leurs jupes suffisamment haut pour être à l'aise et la partie se déroulait à coups de pied, toucher le volant avec la main entraînant une disqualification immédiate. Une fille adroite pouvait arriver à garder le

volant en l'air pendant une dizaine de minutes, avant de rater un coup.

Mais au Tibet, ou tout au moins dans le district de U, qui est la division administrative de Lhassa, le jeu le plus populaire était celui des cerfs-volants, qu'on pourrait appeler notre sport national. Nous ne pouvions nous y adonner qu'à certaines époques. Des années auparavant, il avait été constaté que des cerfs-volants lâchés dans les montagnes provoquaient des torrents de pluie ; on avait alors pensé que les dieux de la pluie s'étaient mis en colère, de sorte qu'il n'était permis de faire voler les cerfs-volants qu'à l'automne, qui est notre saison sèche. Certains jours, les hommes s'abstiennent de pousser des cris dans la montagne, car l'écho de leurs voix déterminerait une condensation trop rapide des nuages sursaturés d'humidité, venus des Indes, d'où de malencontreuses chutes de pluie.

Le premier jour de l'automne, un cerf-volant solitaire était lancé du toit du Potala. En quelques minutes, d'autres appareils de toutes les formes, toutes les dimensions et toutes les couleurs imaginables faisaient leur apparition dans le ciel de Lhassa où ils viraient et sautaient au gré de la forte brise.

J'adorais ce jeu et je m'arrangeais toujours pour que le mien soit un des premiers à s'envoler. Tous les enfants fabriquaient leurs appareils eux-mêmes, le plus souvent avec une carcasse de bambou recouverte d'une jolie soie. Nous obtenions sans difficulté un matériel de bonne qualité car l'honneur de la maison était en jeu. Ils avaient la forme d'une boîte à laquelle nous attachions souvent la tête, les ailes et la queue d'un dragon à l'air féroce.

Des batailles s'engageaient au cours desquelles nous nous efforcions de faire tomber les jouets de nos rivaux. Pour cela, nous fixions des tessons sur nos cerfs-volants et nous enduisions nos cordes d'un mélange de colle et d'éclats de verre ; après quoi, il ne nous restait plus qu'à espérer couper la corde de l'ennemi et ainsi capturer son appareil.

Parfois, la nuit tombée, nous sortions furtivement et nous les faisons voler après avoir placé de petites lampes à beurre à l'intérieur de la tête et du corps. Avec de la chance, les yeux de nos dragons se mettaient à rougeoyer et leurs corps multicolores se détachaient sur le ciel sombre de la nuit. Nous aimions particulièrement ce jeu quand les grandes caravanes de yaks du district de Lho-dzong étaient attendues à Lhassa. Nous pensions dans notre candeur naïve que les caravaniers, ces "indigènes ignorants", n'avaient jamais entendu parler dans leur lointain pays d'inventions aussi "modernes" que nos cerfs-volants ; aussi étions-nous résolus à leur faire une peur bleue.

Un de nos trucs consistait à mettre dans le cerf-volant trois coquillages différents, disposés de telle manière que le vent leur faisait rendre un gémissement surnaturel. Pour nous, ce gémissement était celui des dragons au souffle de feu poussant des cris stridents dans la nuit et nous espérions qu'il aurait sur les marchands un effet décisif. Nous imaginions ces hommes étendus sur leurs lits, saisis par la peur, tandis que nos dragons sautaient au-dessus de leurs têtes, et de délicieux frissons nous parcouraient l'épine dorsale.

Je l'ignorais à l'époque, mais ces jeux devaient m'être d'une grande utilité plus tard quand je volai réellement

dans des cerfs-volants. Ce n'était alors qu'un jeu, encore qu'un jeu excitant. Il en existait un autre qui aurait pu être dangereux. Nous fabriquions de grands modèles de deux à trois mètres carrés, avec des ailes saillantes de chaque côté, que nous posions au bord d'un ravin, où soufflait un courant ascendant particulièrement puissant. Puis, un bout de la corde enroulé autour de la taille, nous faisons galoper nos poneys aussi vite qu'ils y consentaient. Le cerf-volant, prenant brusquement son essor, s'élevait de plus en plus haut jusqu'au moment où il rencontrait le courant. Une secousse et le cavalier soulevé de sa selle faisait peut-être trois mètres dans les airs avant de redescendre lentement, en se balançant au bout de la corde. De pauvres diables étaient presque écartelés pour avoir oublié de déchausser leurs étriers, mais moi qui n'étais jamais à l'aise sur un cheval, je pouvais toujours tomber, et être ainsi soulevé me procurait un vif plaisir. Je découvris même, tant j'étais stupidement aventureux, qu'en tirant brusquement sur la corde au moment où je m'élevais, je gagnais de la hauteur et que cette manoeuvre judicieusement répétée prolongeait mon vol de quelques secondes.

Une fois, je tirai sur la corde avec un enthousiasme extrême ; le vent se mit de la partie et je fus transporté sur le toit d'une maison de paysan où étaient entreposées les réserves de combustible pour l'hiver.

Nos paysans vivent dans des maisons dont les toits sont plats. Un petit parapet sert à retenir les bouses de yak, qui une fois séchées sont utilisées pour le chauffage.

La maison en question était construite en briquettes de boue séchée, et non en pierre comme la plupart des autres et n'avait pas de cheminée : un trou dans le toit permettait à la fumée de s'échapper. En arrivant brusquement au bout de ma corde, je déplaçai les bouses, dont la plus grande partie, tandis que j'étais traîné à travers le toit, dégringola à l'intérieur de la maison sur la tête de ses infortunés habitants.

On ne me trouva pas sympathique. Salué par des cris de fureur quand j'apparus à la suite du combustible, je reçus d'abord une raclée des mains du paysan, hors de lui, avant d'être traîné devant Père pour une autre dose de médecine corrective. Cette nuit-là, je dormis sur le ventre !

Le lendemain, on m'imposa la tâche peu ragoûtante de ramasser des bouses dans les étables et d'aller les ranger sur le toit du paysan, dur travail pour un petit garçon qui n'avait pas encore six ans. Mais à part moi, tout le monde fut content. Mes camarades s'étaient payé une pinte de bon sang à mes dépens, le paysan avait deux fois plus de combustible qu'avant et mon père avait montré combien il était sévère et juste. Et moi ? Eh bien, je passai encore une nuit sur le ventre, et mes douleurs n'avaient aucun rapport avec l'équitation !

On pensera peut-être que j'étais traité de façon bien impitoyable, mais il n'y a pas de place au Tibet pour les faibles. Lhasa, à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, connaît de très grands écarts de température. D'autres régions plus élevées ont un climat encore plus rude ; des natures délicates pourraient mettre en péril la vie des autres. C'est pour

cette raison, et non pas par cruauté, que notre éducation était si sévère.

Dans les hautes régions, les gens baignent les nouveau-nés dans des torrents glacés afin de voir s'ils sont assez résistants pour avoir le droit de vivre. Il m'est arrivé souvent de voir de petites processions gagner un torrent, à une altitude dépassant peut-être six mille mètres. Arrivée au bord, la procession fait halte ; la grand-mère prend le bébé dans ses bras et la famille, le père, la mère et les proches parents s'assemblent autour d'elle. Une fois le bébé déshabillé, la grand-mère se penche et plonge dans l'eau le petit corps dont on ne voit plus que la tête. Sous le froid aigu, le bébé devient rouge, puis bleu ; ses cris s'arrêtent, il ne proteste plus. Il paraît mort, mais grand-mère a une profonde expérience de ce genre de choses et elle le retire de l'eau, l'essuie et l'habille. Survit-il ? C'est que les dieux en ont ainsi décidé. S'il meurt, ce sont bien des souffrances ultérieures qui lui auront été épargnées. On ne peut agir avec plus de bonté sous un climat aussi rude. Il ne faut pas d'incurables dans un pays où l'assistance médicale est insuffisante : la mort de quelques bébés est de beaucoup préférable.

Quand mon frère mourut, il devint nécessaire de me pousser dans mes études. A sept ans en effet, je devais commencer à préparer ma carrière. Laquelle ? Il appartiendrait aux astrologues de le dire. Car tout chez nous, depuis l'achat d'un yak jusqu'au choix d'une carrière, dépendait de leur décision. Le moment approchait où, juste avant mon septième anniversaire, mère donnerait une réception monstre au cours de

laquelle nobles et autres hauts personnages seraient invités à écouter les prédictions des astrologues.

Mère était incontestablement grassouillette. Elle avait une figure ronde et des cheveux noirs. Les Tibétaines portent sur la tête une sorte de forme de bois, au-dessus de laquelle elles tressent leurs cheveux de la manière la plus décorative possible. Ces formes, souvent en laque écarlate, incrustées de pierres semi-précieuses et recouvertes de jade ou de corail étaient des objets finement travaillés. Avec une chevelure bien huilée, l'effet était des plus réussis.

Les robes tibétaines sont très gaies : les rouges, les verts et les jaunes y dominent. La plupart du temps, les femmes portent un tablier d'une couleur unie, à l'exception d'une bande horizontale dont la teinte est choisie pour former un harmonieux contraste. A l'oreille gauche, elles ont une boucle dont les dimensions varient selon le rang. Mère, qui appartenait à l'une des familles dirigeantes, en avait une qui mesurait plus de quinze centimètres.

Nous sommes partisans d'une égalité absolue entre les sexes. Mais pour ce qui était de diriger la maison, Mère ne se contentait pas de l'égalité. Dictateur à l'autorité indiscutée, véritable autocrate, elle savait ce qu'elle voulait et elle l'obtenait toujours.

Dans l'agitation et l'émoi provoqués par la préparation de la réception, elle était véritablement dans son élément. Il fallait organiser, donner des ordres, imaginer des plans pour « snober » les voisins. Elle y excellait, car ses nombreux voyages en compagnie de mon père aux Indes, à Pékin et à Shangaï lui

permettaient d'avoir à sa disposition une masse d'idées « exotiques ».

Une fois la date de la réception fixée, les moines-scribes écrivirent avec soin les invitations sur le papier épais, fabriqué à la main, qui servait aux communications de la plus haute importance. Chaque invitation mesurait à peu près trente centimètres de large sur soixante de long et était cachetée du sceau du père de famille. Mère y opposait également le sien en raison de son appartenance à la haute société. En ajoutant celui qu'ils possédaient en commun, on arrivait à un total de trois. L'ensemble formait un document des plus imposants. Que je sois la cause de tous ces chichis me faisait trembler. J'ignorais que mon importance était au fond secondaire par rapport à l'Événement Social. Si l'on m'avait dit que la magnificence de la réception ferait beaucoup d'honneur à mes parents, je n'aurais rien compris. Aussi continuai-je à être terrifié.

Des messagers avaient été spécialement engagés pour porter les invitations. Chacun montait un pur-sang et avait à la main un bâton terminé par une fente dans laquelle était placée l'invitation, sous une reproduction des armes de la famille. Chaque bâton était décoré de prières imprimées qui volaient au vent.



Quand nos hommes se préparèrent à partir, la cour fut la scène d'un désordre indescriptible. Les serviteurs étaient enroués à force de crier, les chevaux hennissaient, les grands dogues noirs aboyaient comme s'ils étaient enragés. Après une dernière rasade de bière, les cavaliers posèrent bruyamment leurs chopes ; pendant ce temps les lourdes portes avaient été ouvertes avec fracas et la troupe partit au galop en poussant des hurlements sauvages.

S'ils portent des messages écrits, nos courriers transmettent également une version orale dont le contenu peut être fort différent. Dans les anciens temps, des bandits leur tendaient des embuscades et se servaient de leurs lettres pour attaquer, par exemple, une maison mal défendue ou une procession.

Il devint alors courant d'écrire des messages délibérément faux pour les attirer à leur tour dans des traquenards. Cette vieille coutume du double message,

l'un écrit et l'autre oral, était une survivance du passé. Il arrive, même à notre époque, que leur contenu soit différent ; dans ce cas, la version orale est toujours tenue pour seule valable.

Quel remue-ménage à l'intérieur de la maison ! Quelle agitation ! Les murs étaient nettoyés et repeints, les plafonds grattés et les parquets de bois tellement cirés qu'il devenait périlleux de marcher dessus. Les autels des pièces principales furent astiqués et recouverts d'une couche de laque. Un grand nombre de nouvelles lampes à beurre furent mises en service ; les unes étaient en or et les autres en argent, mais elles furent tellement astiquées qu'il était impossible de les distinguer entre elles. Mère et l'Intendant ne cessaient de courir dans la maison, critiquant, donnant des ordres, et d'une façon générale harcelant impitoyablement les domestiques. Nous avions plus de cinquante serviteurs à notre service et d'autres avaient été engagés pour la réception. Aucun ne resta inactif et tous travaillèrent avec zèle. La cour même fut grattée jusqu'à ce que les dalles brillent comme si on venait de les apporter de la carrière. Pour achever de lui donner un air de fête, les espaces entre les dalles furent remplis d'un matériau de couleur. Quand tout fut fini, ma mère convoqua les malheureux domestiques et leur donna l'ordre de ne porter que des vêtements immaculés.

Dans les cuisines régnait une activité débordante ; on y préparait de quoi manger en énormes quantités ! Le Tibet est un Frigidaire naturel et la nourriture, une fois préparée, peut être conservée presque indéfiniment, tant le climat est froid et sec. Même quand la

température s'élève, la sécheresse empêche les denrées de pourrir. C'est ainsi que la viande peut être conservée pendant une année tandis que le blé se garde pendant des siècles.

Les Bouddhistes ne tuant jamais, la seule viande à notre disposition provenait des animaux victimes d'une chute dans les montagnes ou tués par accident. Nos garde-manger en étaient pleins. Il existe des bouchers au Tibet, mais les familles orthodoxes n'ont aucun rapport avec eux car ils appartiennent à une caste « intouchable ».

Mère avait décidé de traiter ses invités de façon aussi originale que somptueuse, et de leur offrir notamment des confitures de fleurs de rhododendron. Des semaines auparavant, des serviteurs étaient partis à cheval jusqu'au pied de l'Himalaya où se trouvent les fleurs les plus belles. Chez nous les rhododendrons atteignent une taille gigantesque et il existe une extraordinaire variété de couleurs et de parfums. On choisit les fleurs qui ne sont pas encore complètement épanouies et on les lave avec mille précautions. Il suffit en effet d'une fleur un peu écrasée pour que la confiture soit ratée. Chaque fleur est ensuite mise à macérer dans un grand bocal de verre, rempli d'eau et de miel, que l'on scelle en veillant à ce que l'air ne pénètre pas. Chaque jour pendant les semaines qui suivent, le bocal est exposé au soleil et tourné à intervalles réguliers afin que toutes les parties de la fleur puissent recevoir la lumière qui leur est nécessaire. La fleur grandit lentement et se remplit du suc produit par le mélange de l'eau et du miel. Certains aiment la laisser à l'air quelques jours avant de la

manger pour qu'elle sèche et deviennent légèrement croustillante, sans perdre de son arôme ou de son éclat. Ces mêmes gens saupoudrent les pétales d'un peu de sucre pour imiter la neige. Toutes ces dépenses firent grogner mon père. « Nous aurions pu acheter six yaks avec leurs veaux pour le prix de ces jolies fleurs », dit-il à ma mère qui eut une réponse bien féminine : « Ne soyez pas stupide, répliqua-t-elle. Notre réception doit être réussie et de toute façon ces dépenses ne regardent que *moi*. »

L'aileron de requin importé de Chine était un autre mets délicat, qu'on servait en soupe après l'avoir découpé. Quelqu'un a dit que cette soupe « était le sommet de l'art gastronomique ». Moi, je la trouvais affreusement mauvaise. J'étais au supplice quand il me fallait l'avalier : le requin arrivait dans un tel état au Tibet que son premier propriétaire aurait été incapable de le reconnaître ! Disons, pour être modéré, qu'il était un peu « avancé », ce qui au goût de certains semblait le rendre encore meilleur.

Les jeunes pousses de bambou, elles aussi importées de Chine, me paraissaient succulentes : c'était mon plat favori. Il existait plusieurs façons de les cuire mais je les préférais crues avec un soupçon de sel. Je choisisais toujours les jeunes bourgeons jaunes et verts et c'est ainsi que de nombreuses pousses furent décapitées avant de passer à la casserole. Comment ? Le cuisinier s'en doutait bien, mais il n'avait pas de preuves. Dommage vraiment, car lui aussi les préférait crues.

Au Tibet, la cuisine est faite par les hommes ; les femmes ne valent rien pour ce qui est de préparer la

tsampa ou de faire correctement les mélanges. Elles prennent une poignée de ceci, pétrissent un morceau de cela et assaisonnent en espérant que tout ira bien. Les hommes sont plus consciencieux, se donnent plus de peine et sont par conséquent de meilleurs cuisiniers. Pour balayer et bavarder les femmes sont parfaites et bien entendu pour un nombre limité d'autres choses. Mais pas pour la tsampa.

Ce plat constitue la base de notre alimentation. Certains Tibétains vivent de tsampa et de thé pendant toute leur vie depuis leur premier repas jusqu'au dernier. Elle est faite avec de l'orge qui est mise à griller jusqu'à ce qu'elle devienne croustillante et d'un joli brun doré. Les grains sont concassés pour en extraire la farine qui est grillée à son tour, et placée dans un bol où l'on verse du thé au beurre chaud. On remue ensuite le mélange pour lui donner la consistance d'une galette. Sel, borax et beurre de yak sont ajoutés selon les goûts. Ce qui en résulte et qui est la tsampa peut être roulé et découpé en tranches, servi en beignets ou même moulé de façon très décorative. Sans rien pour l'accompagner, c'est une nourriture qui manque de variété, mais qui sous une forme compacte et concentrée constitue une alimentation suffisante pour vivre à toutes les altitudes et dans n'importe quelles conditions.

Certains domestiques préparaient la tsampa, d'autres faisaient le beurre, selon des méthodes qu'il est impossible de recommander au point de vue de l'hygiène. De grands sacs en peau de bouc, le poil tourné à l'intérieur, servaient de barattes. Ils étaient remplis de lait de yak ou de chèvre. Pour éviter les

fuites, le haut de ces sacs était serré, plié et solidement ficelé. Ils étaient ensuite vigoureusement secoués jusqu'à ce que le beurre soit fait. Nous avions un emplacement réservé à cette opération, où se trouvaient des bosses de pierre hautes de trente centimètres environ.

Après avoir rempli les sacs, on les laissait tomber sur ces bosses, ce qui avait pour effet de « baratter » le lait. Il était fastidieux de voir et d'entendre nos serviteurs, une dizaine peut-être, accomplir la même opération pendant des heures. Ils prenaient leur respiration : « Oh ! oh ! » en levant les sacs et ceux-ci s'écrasaient sur les bosses avec un bruit mou : « zunk ». Parfois un sac manipulé maladroitement ou trop vieux éclatait. Je me souviens d'un homme vraiment très vigoureux qui aimait à faire étalage de la puissance de ses muscles. Il travaillait deux fois plus vite que les autres, et l'effort faisait saillir les veines de son cou. Quelqu'un lui dit un jour : « Tu vieillis, Timon, tu travailles moins vite. » Avec un grognement de colère, Timon empoigna un sac par le haut, le souleva de ses mains puissantes et le laissa tomber. Mais il fut trahi par sa force : il tenait encore le haut quand le fond tomba en plein sur une bosse. Une colonne de beurre à moitié liquide jaillit et elle arriva directement sur le visage d'un Timon frappé de stupéfaction, qui en eut plein la bouche, les yeux, les oreilles et les cheveux. Cinquante à soixante litres de beurre dégoulinèrent le long de son corps, le recouvrant d'une mélasse dorée.

Mère, attirée par le bruit, entra précipitamment. C'est la seule fois de ma vie où je l'ai vue réduite au silence.

Fut-elle furieuse de voir tant de beurre perdu ? Pensa-t-elle que le pauvre diable allait étouffer ? Toujours est-il qu'elle prit le sac éventré et s'en servit pour le frapper sur la tête. L'infortuné Timon glissa sur le sol et s'étala dans une mare de beurre.

Des serviteurs maladroits comme Timon pouvaient gâcher le beurre. Un peu de négligence en laissant tomber les sacs, et les poils se détachaient de la peau et se mêlaient au lait. Si tout le monde trouvait normal de devoir retirer du beurre une ou deux douzaines de poils, des touffes entières faisaient mauvais effet. Le beurre raté était mis de côté pour être brûlé dans les lampes ou donné aux mendiants qui le filtraient à l'aide d'un chiffon après l'avoir chauffé. On leur gardait aussi les « erreurs » des cuisiniers. Quand une maison voulait faire connaître aux voisins le luxe de sa table, les mendiants recevaient des « erreurs » qui étaient en fait des plats admirablement préparés. Après quoi, ces messieurs, l'âme satisfaite, l'estomac bien rempli, allaient raconter ailleurs comment ils venaient de se régaler. A leur tour, les voisins ne pouvaient faire moins que de leur offrir un repas de tout premier ordre. Il y a beaucoup à dire en faveur de la vie de nos mendiants. Ils ne sont jamais dans le besoin ; bien plus, ils ont des « trucs de métier » qui leur permettent de vivre confortablement.

Mendier n'a rien de honteux dans la plupart des pays orientaux. De nombreux moines vont de lamaserie en lamaserie en demandant l'aumône. C'est une pratique admise qui n'est pas plus mal vue que, par exemple, les quêtes de bienfaisance dans d'autres pays. Nourrir un moine qui voyage est considéré comme une bonne

action. Les mendiants, eux aussi, ont leur code. Si quelqu'un leur fait l'aumône, ils disparaissent et laissent passer un certain temps avant de se représenter devant le généreux donateur.

Les deux moines attachés à notre maison prirent leur part des préparatifs de la réception. Ils rendirent visite à tous les animaux dont le cadavre se trouvait dans nos garde-manger et prièrent pour le salut des âmes qui avaient habité ces corps. Car notre religion veut que quand un animal meurt — fût-ce dans un accident — les hommes qui le mangent deviennent ses débiteurs. Des dettes de ce genre sont payées par l'intermédiaire d'un prêtre qui est chargé de prier sur la dépouille de l'animal pour que celui-ci soit admis à une condition supérieure lors de sa prochaine réincarnation terrestre. Il y avait dans les lamaserias et dans les temples, des moines qui consacraient tout leur temps à dire des prières pour les animaux. Avant un long voyage, nos prêtres avaient le devoir de demander aux dieux de faire grâce à nos chevaux de toute fatigue exagérée. A ce propos, il faut signaler que ceux-ci ne sortaient jamais de l'écurie deux jours de suite. Si un cheval avait été monté un jour, il fallait qu'il se repose le lendemain. La règle était la même pour les bêtes de trait. Et elles le savaient bien. S'il arrivait qu'un cheval soit choisi pour être sellé et qu'il ait été utilisé la veille, il se contentait de rester sur place, en refusant de bouger. Une fois dessellé, il s'en allait en hochant la tête, comme pour dire : « Eh bien, je suis content qu'on ait mis un terme à cette injustice. » Les ânes étaient encore pires. Ils attendaient qu'on ait fini de les

charger pour se coucher et essayer de se rouler sur leur bât.

Nous avions trois chats qui étaient continuellement « de service ». L'un avait ses quartiers dans les écuries où il imposait une discipline de fer sur le peuple des souris. Celles-ci devaient être rudement malignes pour rester « souris » et n'être pas transformées en nourriture de chat ! Un autre vivait dans la cuisine. C'était un vieux monsieur un peu simple. En 1904, sa mère effrayée par les canons de l'expédition Younghusband, l'avait prématurément mis au monde et il était le seul survivant de la portée. Il portait le nom judicieusement choisi de « Younghusband ». Le troisième était une respectable matrone qui habitait avec nous. C'était un véritable modèle des vertus maternelles qui faisait l'impossible pour que la population féline ne déclinât point. Quand l'éducation de ses enfants lui laissait des loisirs, elle allait de chambre en chambre à la suite de ma mère. Petite et noire, elle ressemblait à un squelette ambulante malgré son robuste appétit. Les animaux tibétains ne sont ni chouchoutés ni considérés comme des esclaves : ce sont des êtres qui ont une mission utile à remplir et qui possèdent des droits tout comme les humains. Selon le bouddhisme, tous les animaux, toutes les créatures en fait, ont une âme, et accèdent à des « échelons » supérieurs à chaque réincarnation.

Les réponses à nos invitations ne tardèrent pas à nous parvenir. Des cavaliers arrivaient au grand galop en brandissant le bâton fendu des messages. L'Intendant descendait alors de sa chambre pour rendre hommage au messager des nobles. Après avoir arraché

le message du bâton, l'homme en donnait la version orale sans même reprendre haleine. Puis, il pliait les genoux et se laissait tomber sur le sol avec un sens exquis de la mise en scène : c'est qu'il avait tout donné de lui-même pour arriver à la maison des Rampa ! Nos serviteurs jouaient leur rôle en l'entourant et en s'exclamant :

— Le pauvre, comme il est venu vite ! C'est extraordinaire ! Il s'est claqué le coeur, c'est certain. Pauvre et noble garçon.

Un jour, je me couvris de honte en mettant mon grain de sel dans la conversation :

— Oh, non, dis-je, il ne s'est pas du tout claqué le coeur ! Je l'ai vu se reposer tout près d'ici. Il prenait des forces pour un dernier galop !

La discrétion m'oblige à jeter un voile sur la scène pénible qui s'ensuivit.

Le grand jour arriva enfin, ce jour que j'appréhendais tant, car on allait décider de ma carrière sans me consulter. Les premiers rayons de soleil sortaient à peine de derrière les montagnes lointaines quand un serviteur fit irruption dans ma chambre :

— Comment ? Pas encore levé, Mardi Lobsang Rampa ? Ma parole, tu fais semblant de dormir. Il est quatre heures et nous avons beaucoup à faire. Allons debout !

Je repoussai ma couverture et me levai. Ce jour-là, allait s'ouvrir devant moi le chemin de ma vie.

Au Tibet, les enfants reçoivent deux noms dont le premier est celui du jour où ils sont nés. J'étais né un mardi, Mardi venait donc en tête suivi du prénom de Lobsang que m'avaient donné mes parents. Mais quand

un garçon entre dans une lamaserie, il en reçoit un autre, qui est son « nom en religion ». En serait-il ainsi pour moi ? Il faudrait attendre les prochaines heures pour le savoir. J'avais sept ans et je voulais être batelier pour tanguer et rouler sur les eaux du fleuve TsangPo, à soixante kilomètres de là. Mais une minute, s'il vous plaît... Le voulais-je vraiment ? Après tout les bateliers sont d'une caste inférieure car leurs bateaux sont faits de peaux de yak fixées sur des carcasses de bois. Moi, batelier ? Moi, appartenir à une caste inférieure ? Non, vraiment ! Je voulais être un professionnel du vol en cerf-volant. Oui, c'était beaucoup mieux d'être libre comme l'air, beaucoup mieux que de se trouver dans un dégradant petit esquif de peau, entraîné par un torrent tumultueux ! Un spécialiste du cerf-volant, voilà ce que je serai et je fabriquerai de merveilleux appareils aux têtes immenses et aux yeux étincelants. Mais aujourd'hui, les prêtres-astrologues allaient avoir la parole. Peut-être avais-je trop attendu : il était trop tard pour sauter par la fenêtre et m'échapper : Père aurait tôt fait d'envoyer des hommes à ma poursuite qui me ramèneraient à la maison. Après tout, j'étais un Rampa et je devais me conformer à la tradition. Qui sait ? Les astrologues allaient peut-être dire que j'étais né pour voler en cerf-volant. Je ne pouvais qu'attendre et espérer.

Fin de mon enfance

CHAPITRE DEUX



— Oh Yulgye, tu m'arraches les cheveux ! Arrête où je serai chauve comme un moine.

— Du calme, Mardi Lobsang. Ta natte doit être droite et bien beurrée, sinon ton Honorable Mère aura ma peau.

— Ne sois pas si brutal, Yulgye, tu me tords le cou !

— Peu importe, je suis pressé.

J'étais assis sur le sol, et un serviteur brutal me « remontait » en se servant de ma natte comme d'une manivelle ! Finalement, l'horrible chose devint aussi raide qu'un yak gelé et aussi brillante qu'un clair de lune sur un lac.

Mère était comme un tourbillon ; elle se déplaçait si vite dans la maison que j'eus la vague impression d'avoir plusieurs mères ; il y eut les ordres de dernière minute, les ultimes préparatifs, et beaucoup de paroles excitées. Yaso, mon aînée de deux ans, allait et venait d'un air affairé comme une femme de quarante printemps. Père s'était protégé du vacarme en s'enfermant dans son cabinet. J'aurais bien voulu pouvoir le rejoindre.

Mère avait décidé de nous faire aller à Jo-Kang, la Cathédrale de Lhasa ; elle tenait sans doute à ce que la réception fût imprégnée d'une atmosphère religieuse. Vers dix heures du matin (le temps au Tibet est très élastique), un gong aux trois tons sonna l'heure du rassemblement. Nous montâmes tous sur des poneys. Père, Mère, Yaso et cinq autres personnes dont votre peu enthousiaste serviteur. Notre troupe coupa la route de Lingkor et tourna à gauche au pied du Potala, une véritable montagne de bâtiments, haute de cent trente mètres et longue de quatre cents. Après être passés devant le village de Shö, et avoir chevauché pendant une demi-heure dans la plaine de Kyi Chu, nous arrivâmes devant la cathédrale.

Tout autour d'elle des petites maisons, des boutiques et des écuries attendaient la clientèle des pèlerins. Depuis sa construction, treize cents ans plus tôt, Jo-Kang n'avait cessé d'accueillir les dévots. A l'intérieur, les dalles de pierre étaient sillonnées de creux profonds de plusieurs centimètres, dus au passage de milliers de fidèles. Les pèlerins suivaient le Cercle Intérieur, avec dévotion. Tous faisaient tourner les moulins à prières

qui se trouvaient là par centaines et répétaient sans arrêt le *mantra* (1) : *Om ! Mani padme Hum !*

(1) *Mantra* : parole de force. C'est en disant le *mantra* d'une déité que l'initié établit une sorte de contact transcendantal avec cette déité (N.d.t.).

D'énormes poutres, noircies par les ans, soutenaient le toit. De lourdes odeurs d'encens — il en était brûlé sans cesse — traînaient dans la cathédrale comme des nuages d'été au sommet d'une montagne. Le long des murs étaient disposées les statues dorées des divinités de notre religion. De massifs treillis en métal, à grosses mailles, les protégeaient, sans les cacher, des fidèles dont la cupidité aurait pu être plus forte que la vénération. Les divinités les plus célèbres étaient pour la plupart à demi ensevelies sous un amas de pierres précieuses et de gemmes entassées par des âmes pieuses qui avaient imploré une grâce. Sur les chandeliers d'or massif, brûlaient continuellement des cierges dont la lumière n'avait jamais été éteinte depuis treize siècles. De certains coins sombres, nous parvenaient le son des cloches, des gongs et le mugissement étouffé des conques. Nous suivîmes le Cercle Intérieur comme l'exigeait la tradition, et nos dévotions terminées, nous montâmes sur le toit plat de la cathédrale. Seul un petit nombre de privilégiés pouvait y accéder ; Père, en sa qualité de gardien, y allait toujours.

Notre système de gouvernements (j'emploie le pluriel à dessein) pourra peut-être intéresser le lecteur.

A la tête de l'État et de l'Église se trouvait le Dalai Lama, notre Suprême Cour d'Appel. N'importe qui pouvait avoir recours à lui. Si une pétition ou une

requête était justifiée ou si une injustice avait été commise, le Dalaï Lama veillait à ce que la réclamation fût satisfaite et l'injustice réparée.

Il n'est pas exagéré de dire que tout le monde, probablement sans la moindre exception, l'aimait et le respectait. C'était un autocrate. Il exerçait toujours son pouvoir et son autorité pour le bien du pays, *jamais* à des fins égoïstes. Il avait prévu l'invasion communiste bien des années à l'avance. Il savait aussi que la liberté connaîtrait une éclipse temporaire. C'est pour ces raisons qu'un très petit nombre d'entre nous recevait une formation spéciale, afin que le savoir accumulé par les prêtres ne sombre pas dans l'oubli.

Après le Dalaï Lama, il y avait deux Conseils et c'est pourquoi j'ai parlé de gouvernements au pluriel. Le premier, le Conseil Ecclésiastique, était composé de quatre moines ayant chacun rang de Lama. Ils étaient responsables devant le Très Profond des questions relatives aux lamaseries et aux couvents. Toutes les affaires ecclésiastiques passaient par eux.

Ensuite venait le Conseil des Ministres, composé de quatre membres, trois laïcs et un religieux. Ils administraient l'ensemble du pays et avaient sous leur responsabilité l'intégration de l'Église et de l'État.

Deux officiels, qu'on pourrait appeler Premiers Ministres car ils l'étaient en fait, servaient « d'agents de liaison » aux deux Conseils dont ils soumettaient les avis au Dalaï Lama. Ils jouaient un rôle considérable pendant les rares sessions de l'Assemblée nationale, où cinquante hommes représentaient les familles et les lamaseries de Lhasa les plus importantes. Cette Assemblée n'était réunie que dans des circonstances

très critiques, comme en 1904 quand le Dalaï Lama partit en Mongolie au moment de l'invasion britannique.

A ce propos, beaucoup d'Occidentaux se sont bizarrement mis en tête que le Très Profond s'était lâchement enfui. Or, il n'a pas fui. Les guerres du Tibet peuvent être comparées à des parties d'échecs : quand le Roi est pris, la partie est perdue. Le Dalaï Lama était notre roi. Sans lui, tout combat serait devenu inutile : il *devait* se mettre à l'abri pour sauvegarder l'unité du pays. Ceux qui l'accusent de couardise ignorent purement et simplement ce dont ils parlent.

Le nombre des membres de l'Assemblée nationale pouvait être porté à quatre cents quand les notabilités des provinces prenaient part aux séances. Ces provinces sont au nombre de cinq : Lhassa ou la Capitale, comme on l'appelle souvent, se trouve dans celle d'U-Tsang ainsi que Shigatse. Voici les noms et la situation géographique des autres : Gartok est à l'ouest, Chang au nord, Kham à l'est et Lho-dzong au sud.

Avec les années, le Dalaï Lama accrut son pouvoir et se passa de plus en plus de l'aide des Conseils ou de l'Assemblée. Jamais le pays ne fut mieux gouverné.

Du toit du temple, la vue était superbe. A l'est s'étendait la plaine de Lhassa, verte et luxuriante, parsemée de bosquets. L'eau miroitait entre les arbres : les rivières au son argentin étaient en route vers le Tsang-Po distant de soixante kilomètres. Au nord et au sud s'élevaient les hautes chaînes de montagnes qui entourent notre vallée et nous font vivre comme des reclus, séparés du reste du monde. De nombreuses lamaseries étaient installées sur les

premiers contreforts. Plus haut, les petits ermitages étaient dangereusement perchés au-dessus des pentes vertigineuses. A l'ouest, les montagnes jumelles du Potala et du Chakpori, celle-ci plus connue sous le nom de Temple de la Médecine, se dessinaient dans le lointain. Entre elles, la porte de l'Occident étincelait dans la lumière froide du matin. La pourpre sombre du ciel était soulignée par le pur éclat des neiges des montagnes lointaines. Au-dessus de nos têtes, de légers nuages traînaient dans l'espace. Plus près, dans la ville elle-même, nous avions sous nos yeux l'Hôtel de Ville adossé à la face nord de la cathédrale. Le Trésor était tout proche, ainsi que les étals des boutiquiers et le marché où l'on pouvait se procurer de tout ou peu s'en faut. Non loin de là, un peu à l'est, un couvent de femmes fermait le domaine des « Ordonnateurs des Morts ».

Les visiteurs se pressaient aux portes de la cathédrale, un des grands lieux saints du bouddhisme ; nous entendions leurs bavardages incessants et la rumeur des pèlerins venus de très loin avec des offrandes dans l'espoir d'obtenir en échange une sainte bénédiction. Certains amenaient des animaux sauvés de l'abattoir et payés de leurs maigres deniers. C'est une très bonne action que de sauver une vie — celle d'un animal comme celle d'un homme — et ils en tiraient un grand crédit spirituel.

Alors que nous regardions ces scènes antiques mais toujours nouvelles, nous entendîmes les psaumes chantés par les moines, les basses profondes des plus vieux mêlées aux sopranos légers des acolytes. Le grondement des tambours et les voix d'or des

trompettes arrivaient jusqu'à nous. Des cris, des sanglots étouffés ; nous avions l'impression d'être hypnotisés, pris dans un filet d'émotions.

Des moines s'affairaient, vaquant à leurs occupations. Quelques-uns étaient vêtus de jaune et d'autres de violet, mais la majorité portait la robe roussâtre des « moines ordinaires » ; l'or et le rouge cerise étaient réservés aux moines du Potala. Des acolytes en blanc et des moines-policiers en marron foncé allaient et venaient. Presque tous avaient une chose en commun : leurs robes, vieilles ou neuves, étaient rapiécées comme celles du Bouddha. Des étrangers qui les ont vues de près ou sur des photographies s'étonnent parfois de leur « côté rapiécé ». En réalité, ces pièces font partie de la robe. À la lamaserie de Ne-Sar, vieille de douze siècles, les moines font mieux encore : les pièces sont coupées dans un tissu plus clair !

Le rouge est la couleur de l'ordre monastique ; il varie beaucoup selon les procédés employés pour teindre la laine, mais du marron au rouge brique, c'est toujours « rouge ». Les moines attachés au Potala passent des vestes dorées sans manches sur leurs robes. L'or est une couleur sacrée au Tibet — il ne se ternit jamais, il est donc toujours pur — et c'est la couleur officielle du Dalai Lama. Les moines ou les lamas de haut rang qui sont à son service personnel ont le droit de porter une robe dorée par-dessus leur robe ordinaire.

Du toit de Jo-Kang, nous apercevions beaucoup de vestes dorées mais peu de fonctionnaires de la Cime. Nous levâmes les yeux : les bannières de prières flottaient au vent et les dômes de la cathédrale resplendissaient sous la lumière.

Le ciel pourpre était merveilleusement beau avec ses petits rubans de nuages qu'on aurait dit laissés sur la toile du firmament par le pinceau léger d'un artiste.

Mère rompit le charme :

— Allons, ne perdons pas de temps. Je tremble à la pensée de ce que les domestiques doivent être en train de faire ! Filons !

Sur ce, nous partîmes sur nos poneys qui nous attendaient patiemment et dont les sabots claquèrent sur la route de Lingkor, chaque pas me rapprochant de ce que j'appelais « l'épreuve », mais que ma mère considérait comme *son* Grand Jour.

De retour à la maison, Mère passa une dernière inspection générale, et nous eûmes droit à un solide repas en prévision de ce qui allait suivre. Nous savions en effet qu'en de pareilles circonstances les heureux invités peuvent se remplir l'estomac, tandis que les pauvres hôtes doivent rester le ventre creux. Plus tard, il ne serait pas question de manger.

Une étourdissante fanfare annonça l'arrivée des moines-musiciens qui furent aussitôt conduits dans les jardins. Ils étaient chargés de trompettes, de clarinettes, de gongs et de tambours, et portaient leurs cymbales autour du cou. Ils entrèrent dans les jardins en bavardant comme des pies, puis demandèrent de la bière pour se mettre en train. D'horribles couacs et les bêlements stridents des trompettes remplirent la demi-heure suivante : les moines accordaient leurs instruments.

L'apparition du premier invité, à la tête d'une cavalcade d'hommes qui portaient des fanions flottant au vent, déclencha un tumulte dans la cour. Les grilles

furent ouvertes à toute volée et nos serviteurs s'alignèrent de chaque côté de l'entrée pour souhaiter la bienvenue aux arrivants. L'Intendant était là, flanqué de ses deux assistants munis chacun d'un assortiment des écharpes de soie dont nous nous servons pour saluer les gens. Il en existe huit sortes et on se doit d'offrir celle qui convient sous peine de commettre un impair. Le Dalaï Lama ne donne et ne reçoit que des écharpes de la première catégorie. Ces écharpes sont appelées *khata* et voici quel est le cérémonial d'usage : si celui qui l'offre est d'un rang égal au récipiendaire, il se tient très en arrière, les bras tendus. L'autre fait de même. Après quoi le donateur salue et place l'écharpe autour des poignets de celui qu'il veut honorer, lequel salue à son tour, dégage ses poignets, tourne et retourne l'écharpe entre ses mains pour manifester son approbation et la remet à un domestique.

Si le donateur est d'un rang très inférieur, il (ou elle) s'agenouille, la langue tirée (salut qui correspond chez nous à un coup de chapeau ailleurs) et place l'écharpe aux pieds du récipiendaire, lequel lui passe alors la sienne autour du cou.

Au Tibet, tout cadeau doit être accompagné de la *khata* appropriée, de même que les lettres de félicitations. Celles du gouvernement étaient jaunes, les autres généralement blanches. Si le Dalaï Lama voulait faire un grand honneur à quelqu'un, il lui entourait le cou d'une *khata* à laquelle il attachait un fil de soie rouge par un triple noeud. Et si au même moment, il faisait voir ses mains, les paumes tournées vers le ciel, on était véritablement très honoré ! Nous sommes en effet fermement convaincus que le passé et l'avenir

sont inscrits dans les lignes de la main. Le Dalaï Lama en montrant les siennes faisait ainsi preuve des dispositions les plus bienveillantes. Plus tard, je fus honoré de cette façon deux fois.

Revenons à notre Intendant qui se tenait à l'entrée de la maison, entre ses deux assistants. Il saluait les arrivants et acceptait leurs *khatas* qu'il passait à l'assistant placé à sa gauche. Pendant ce temps, celui qui se tenait à sa droite lui tendait une écharpe de la catégorie requise, qu'il plaçait autour des poignets ou du cou de l'invité selon son rang. Toutes ces écharpes étaient utilisées un nombre considérable de fois.

L'Intendant et ses deux assistants étaient de plus en plus occupés car les invités arrivaient en masse. Qu'ils vinssent des propriétés voisines, de la ville de Lhassa ou des districts suburbains, leurs troupes bruyantes empruntaient toujours la route de Lingkhör, puis s'engageaient dans notre chemin privé, à l'ombre du Potala. Les dames qui devaient rester longtemps en selle se servaient d'un masque de cuir pour protéger leur peau et leur teint du vent chargé de sable. Le plus souvent, un vague portrait de la dame était peint sur son masque. Arrivée à destination, elle l'ôtait en même temps que son manteau en peau de yak. Ces portraits me fascinaient toujours : plus les femmes étaient vieilles et laides et plus ils représentaient des créatures jeunes et belles !

Une activité intense régnait dans la maison. Les serviteurs apportaient sans cesse des coussins. Nous ne nous servons pas de chaises au Tibet, nous nous asseyons sur des coussins d'un mètre carré environ et épais d'une vingtaine de centimètres. Pour dormir, on

en prend plusieurs et ils nous paraissent beaucoup plus confortables que des fauteuils ou des lits.

En arrivant, les invités recevaient du thé au beurre ; ils étaient ensuite conduits dans une grande pièce transformée en réfectoire. Là, un buffet leur permettait d'attendre sans mourir de faim, le véritable début de la réception. Déjà, quarante femmes appartenant aux plus hautes familles étaient arrivées avec leurs dames de compagnie. Pendant que Mère s'occupait des unes, les autres se promenaient dans la maison, en inspectant l'ameublement dont elles supputaient la valeur.

On aurait dit une véritable invasion : il y avait des femmes partout, de toutes les tailles, toutes les formes et tous les âges. Il en apparaissait dans les endroits les plus inattendus qui sans l'ombre d'une hésitation demandaient aux domestiques le prix de ceci ou la valeur de cela. Bref, elles se conduisaient comme se conduisent toutes les femmes du monde. Ma soeur Yaso paraissait dans ses vêtements flambant neufs et elle avait arrangé ses cheveux selon la dernière mode, du moins c'est ce qu'elle croyait. Moi, je trouvais sa coiffure horrible, mais j'étais toujours de mauvaise foi dès qu'il s'agissait de femmes. Il est certain, en tout cas, que ce jour-là elles me parurent particulièrement envahissantes.

Pour compliquer encore les choses, des *chung-girls* se trouvaient parmi les invités. Au Tibet, une femme de la haute société se doit de posséder d'innombrables toilettes et de nombreux bijoux. Cette garde-robe, il faut l'exhiber, mais comme cela n'irait pas sans de fréquents changements de robes, des filles

spécialement entraînées, les *chung-girls*, servent de mannequins. C'est ainsi qu'elles paraient dans les toilettes de ma mère, et s'asseyaient pour boire un nombre incalculable de tasses de thé au beurre avant d'aller passer une nouvelle robe et se parer de nouveaux bijoux. Mêlées aux invités, elles finissaient par aider ma mère dans son rôle d'hôtesse. Dans une journée, ces *chung-girls* pouvaient changer de toilette jusqu'à cinq ou six fois.



Les hommes s'intéressaient davantage aux attractions installées dans les jardins. On avait fait appel à une troupe d'acrobates pour apporter un peu de gaieté. Trois d'entre eux tenaient une perche haute de cinq mètres, au sommet de laquelle un quatrième se mettait en équilibre sur la tête.

A ce moment-là, la perche était retirée brusquement et l'équilibriste retombait sur ses pieds comme un chat. Des petits garçons qui avaient vu la scène, se précipitèrent dans un endroit écarté pour imiter cet exploit. Ils trouvèrent une perche de deux à trois mètres, la dressèrent. Le plus audacieux y grimpa. Patatras ! Alors qu'il essayait de faire l'acrobate, il perdit l'équilibre et tomba comme une masse sur ses camarades. Mais ceux-ci avaient le crâne dur et à part quelques bosses grosses comme des oeufs, personne ne fut sérieusement blessé.

Mère apparut dans les jardins ; elle guidait un groupe de dames désireuses de voir les attractions et d'écouter les musiciens ; ce qui n'était pas difficile car ils avaient eu le temps de s'échauffer à l'aide de copieuses rasades de bière.

Elle avait particulièrement soigné sa toilette. Une jupe rouge sombre en laine de yak lui descendait presque jusqu'aux chevilles. Ses hautes bottes de feutre d'un blanc immaculé avaient des semelles rouge sang et des tirants assortis avec infiniment de goût.

Le jaune violacé de sa jaquette-boléro rappelait un peu la teinte de la robe monacale de mon père. Couleur « teinture d'iode sur un bandage », aurais-je dit si j'avais été alors étudiant en médecine !

Sous sa jaquette, elle portait une blouse de soie pourpre. Ainsi, toutes les nuances de la tenue monastique étaient-elles représentées dans sa toilette.

Une écharpe de soie brochée barrait sa poitrine de l'épaule droite au côté gauche de la taille où elle était maintenue par un anneau d'or massif. Cette écharpe qui descendait jusqu'au bord de sa jupe était rouge

sang au-dessus de la ceinture, puis passait progressivement du jaune citron au safran foncé.

Elle portait au cou, attachés à un cordon d'or, les trois sachets d'amulettes dont elle ne se séparait jamais. Elles lui avaient été données le jour de son mariage, la première par sa famille, la deuxième par sa belle-famille et la troisième — un honneur exceptionnel — par le Dalaï Lama lui-même.

Elle était très richement parée, car au Tibet les bijoux d'une femme sont en rapport avec sa situation sociale. C'est ainsi qu'un mari doit en offrir à sa femme chaque fois qu'il a de l'avancement.

Il avait fallu des jours pour préparer la coiffure de ma mère qui ne comportait pas moins de cent huit tresses, chacune épaisse comme une mèche de fouet. Cent huit est un nombre sacré et les femmes qui avaient assez de cheveux pour se permettre autant de tresses étaient très enviées. La chevelure séparée par une raie au milieu très « Madone » était soutenue par une forme de bois posée sur le haut de la tête comme un chapeau. Laquée de rouge, cette forme était incrustée de diamants, de jades et de disques en or. Les cheveux étaient disposés sur elle comme des rosiers grimpants sur une pergola.

A l'oreille, Mère portait un cordon de corail. Il était si lourd que pour éviter d'avoir le lobe arraché, elle était obligée de le soutenir par un fil rouge enroulé autour de l'oreille ; le bout de ce cordon touchait presque sa ceinture. Je l'observais, absolument fasciné. Comment allait-elle s'y prendre pour tourner la tête ?

Des invités se promenaient en admirant les jardins. D'autres s'asseyaient par groupes pour échanger les

derniers potins. Les femmes en particulier ne perdaient pas une minute.

— Oui, ma chère, Lady Dora fait refaire le sol de sa maison. En cailloux finement moulus et vernis. Et ce jeune Lama qui vivait chez Lady Rakasha, vous a-t-on dit qu'il..., etc.

Mais, en réalité, tous attendaient la grande attraction du programme ; le reste n'était qu'une mise en train pour les préparer au moment où les prêtres astrologues prédiraient mon avenir, et traceraient la route de ma vie. De leur décision dépendait ma future carrière.

Le jour vieillit ; quand les ombres grandissantes glissèrent plus vite sur le sol, les invités montrèrent moins d'ardeur à se distraire. La satiété les mettait d'humeur réceptive. Des domestiques épuisés remplissaient les plats dès qu'ils étaient vides. Cela aussi cessa avec le passage des heures. Les acrobates commencèrent à sentir la fatigue ; l'un après l'autre, ils s'esquivèrent et allèrent dans les cuisines se reposer et redemander de la bière.

Les musiciens étaient encore en pleine forme, soufflant dans leurs trompettes, frappant leurs cymbales l'une contre l'autre et battant du tambour avec entrain. Dans les arbres, les oiseaux effrayés par le vacarme avaient quitté leurs perchoirs habituels. Ils n'étaient pas les seuls à avoir peur. Les chats avaient disparu dans des cachettes sûres dès l'arrivée tumultueuse des premiers invités. Nos chiens de garde eux-mêmes, de grands bouledogues noirs, étaient silencieux, le sommeil leur avait passé une muselière. Littéralement gavés de nourriture, ils n'avaient plus la force de manger.

Il faisait de plus en plus sombre dans les jardins clôturés ; des petits garçons firent des apparitions furtives entre les arbres fruitiers, tels des gnomes. Ils agitaient des lampes à beurre allumées, ou des encensoirs fumants, et parfois sautaient sur les branches les plus basses, pour se livrer à d'insoucients ébats.

— Ça et là, d'épaisses colonnes de fumée parfumée montaient des brasiers remplis d'un encens doré. De vieilles femmes les alimentaient tout en faisant tourner les cliquetantes roues à prières dont chaque tour envoyait vers le ciel des milliers d'oraisons.

Quant à mon père, il ne vivait plus ! Ses jardins étaient célèbres dans tout le Tibet pour leurs coûteuses essences importées et leurs massifs. Ce soir-là, il trouvait que sa maison ressemblait à un zoo mal tenu. Il errait sans but, se tordant les mains et poussant de petits gémissements angoissés chaque fois qu'un invité s'arrêtait devant un massif pour tâter un bouton. Les abricotiers, les poiriers et les pommiers nains étaient particulièrement menacés. Les arbres plus hauts et plus forts : peupliers, saules, genévriers, bouleaux et cyprès étaient festonnés de bannières à prières qui flottaient doucement sous la tendre brise du soir.

Finalement, le soleil disparut derrière les cimes lointaines de l'Himalaya : le jour était mort. Des lamaserias parvint la sonnerie des trompettes indiquant le passage du temps ; des centaines de lampes à beurre furent allumées. Il y en avait sur les branches des arbres, d'autres qui se balançaient aux auvents des maisons, d'autres encore qui glissaient sur les eaux tranquilles du bassin. Ici, elles échouaient sur les

feuilles de nénuphars, comme des navires sur un banc de sable et là, elles dérivèrent vers l'île où les cygnes allaient chercher refuge.

Au son grave d'un gong, tout le monde tourna la tête : une procession approchait. Une grande tente-marquise dont un côté était ouvert avait été dressée dans les jardins. A l'intérieur était installée une estrade occupée par quatre sièges tibétains.

La procession arriva devant l'estrade, conduite par quatre serviteurs portant chacun une perche au sommet de laquelle était fixée une grande torche. Ils étaient suivis de quatre musiciens sonnant une fanfare dans leurs trompettes d'argent. Venaient ensuite Père et Mère qui prirent place sur l'estrade, précédant deux vieillards de la lamaserie de l'Oracle d'État. Ceux-ci, originaires de Nechung, étaient les meilleurs astrologues du Tibet. L'exactitude de leurs prédictions avait été vérifiée maintes et maintes fois. La semaine précédente, le Dalaï Lama les avait convoqués pour qu'ils scrutent son avenir. C'était maintenant le tour d'un petit garçon de sept ans. Pendant des jours, ils avaient étudié leurs graphiques et s'étaient livrés à des calculs et à d'interminables discussions sur les trines, les écliptiques, les sesquiquadrates, et les influences contradictoires de telle ou telle planète. Mais je reviendrai sur l'astrologie dans un autre chapitre.

Deux lamas portaient les notes et les cartes des astrologues. Deux autres s'avancèrent et aidèrent les vieux voyants à monter les marches de l'estrade, où ils se tinrent debout, l'un à côté de l'autre, comme deux statues d'ivoire. Leurs robes somptueuses en brocart de Chine jaune ne faisaient que souligner leur âge. Ils

étaient coiffés du grand chapeau des prêtres dont le poids semblait trop lourd pour leurs cous ridés.

L'assistance se rassembla autour de l'estrade et s'assit sur les coussins apportés par les domestiques. Les bavardages cessèrent ; tous les invités tendaient l'oreille pour comprendre ce que disait le Grand Astrologue de sa voix chevrotante :

- Lha dre mi cho-nang-chig. dit-il...

« Les dieux, les démons et les hommes se conduisent de la même façon » (ce qui explique qu'il soit possible de prédire l'avenir).

D'une voix monotone, il prophétisa pendant une heure entière, à la suite de quoi il s'accorda dix minutes de repos. Puis, pendant une autre heure, il continua à esquisser le futur à grands traits.

— *Hale ! Hale !* (Extraordinaire ! Extraordinaire !) s'exclamait l'audience plongée dans le ravissement.

Et ainsi mon avenir me fut-il prédit. Après une dure épreuve d'endurance, un garçon de sept ans allait entrer dans une lamaserie où il recevrait la formation d'un moine-chirurgien. Il connaîtrait ensuite bien des tribulations, quitterait le pays natal et irait vivre au milieu de gens étranges. Il perdrait tout, devrait repartir de rien et finirait éventuellement par réussir.

L'assistance se dispersa peu à peu. Les invités qui habitaient loin allaient passer la nuit chez nous pour ne partir que le lendemain matin. Les autres voyageraient avec leur suite à la lueur des torches. Ils s'assemblèrent dans la cour au milieu des claquements de sabots et des cris rauques des hommes. Une fois de plus la lourde porte fut ouverte pour laisser passer leur flot. Peu à peu le clic-clac des sabots et les bavardages

des cavaliers se perdirent dans le lointain, et il n'y eut plus que le silence de la nuit.

Derniers jours a la maison

CHAPITRE TROIS



Une grande activité régnait encore à l'intérieur de la maison. Le thé coulait à flots et la nourriture filait à vue d'oeil car de joyeux convives de la dernière minute tenaient à prendre des forces en prévision de la nuit. Toutes les chambres étaient occupées ; il n'en restait pas une seule pour moi. Je me promenai tristement ; pour passer le temps, je donnai de grands coups de pied dans les cailloux et tout ce que je trouvai devant moi, mais même cette occupation fut impuissante à me reconforter. Personne ne faisait attention à moi : les invités étaient fatigués et contents et les domestiques épuisés et irritables.

— Les chevaux sont plus charitables, me dis-je, en maugréant. Je vais dormir avec eux.

Il faisait chaud dans les étables et le fourrage était doux mais le sommeil fut lent à venir. Chaque fois que je m'assoupissais, un cheval me bousculait ou bien j'étais réveillé en sursaut par quelque bruit venant de la

maison. Peu à peu tout devint silencieux. Appuyé sur un coude, je regardai dehors. L'une après l'autre, les lumières s'éteignirent. Bientôt, il n'y eut plus que le froid clair de lune et ses reflets brillants sur les montagnes couronnées de neige. Les chevaux dormaient, les uns debout, les autres sur le flanc. Je m'endormis, moi aussi.

Le lendemain matin, je fus brutalement tiré de mon sommeil. J'entendis qu'on me disait :

— Va-t'en de là, Mardi Lobsang. Il faut que je selle les chevaux et tu prends toute la place.

De sorte que je me levai et gagnai la maison à la recherche de quelque nourriture. On s'y agitait beaucoup. Les gens se préparaient à partir et Mère volait de groupe en groupe pour un dernier brin de causerie. Père discutait des futurs embellissements de la maison et des jardins. A un vieil ami, il annonçait son intention d'importer du verre des Indes pour en faire des fenêtres. Il n'y a pas de verre au Tibet, on n'en fabrique pas dans le pays et il était très coûteux d'en faire venir des Indes. Les fenêtres tibétaines ont des encadrements sur lesquels est tendu un papier ciré et translucide mais non transparent. De lourds volets de bois sont fixés à l'extérieur, non pas tant pour protéger la maison des cambrioleurs que pour qu'elle n'ait rien à craindre des tempêtes de sable. Ce sable (parfois, c'était plutôt des petits cailloux) pouvait mettre en pièces n'importe quelle fenêtre non protégée. Il pouvait également infliger des coupures profondes aux mains et au visage ; aussi était-il dangereux de voyager à la saison des grands vents. Les gens de Lhasa surveillaient toujours attentivement la Cime. Venait-elle

à disparaître brusquement sous une brume noire ? Chacun courait se mettre à l'abri des coups de fouet sanglants du vent. Mais les hommes n'étaient pas les seuls en état d'alerte : les animaux aussi étaient aux aguets et il n'était pas rare de voir des chevaux et des chiens précéder les hommes dans cette course vers un abri. Quant aux chats, la tempête ne les attrapait *jamaïs* et les yaks n'avaient rien à craindre.

Après le départ du dernier invité, mon père me fit appeler :

— Va au marché, me dit-il, et achète ce dont tu as besoin. Tzu sait ce qu'il te faut.

Je pensai aux choses qui m'étaient nécessaires : un bol de bois pour la tsampa, une coupe et un rosaire... les trois parties de la coupe, le pied, la coupe proprement dite et le couvercle seraient en argent. Le rosaire, en bois, aurait cent huit grains admirablement polis. Ce nombre sacré indique aussi la quantité de choses qu'un moine doit garder en tête.

Nous partîmes, Tzu sur son cheval et moi sur mon poney. En sortant de la cour, nous prîmes à droite, puis encore à droite et après le Potala, nous quittâmes la route de l'Anneau pour entrer dans le quartier commerçant. Je regardais autour de moi comme s'il s'agissait de ma première visite. Au fond, je craignais que ce ne fût la dernière ! Des marchands qui venaient d'arriver à Lhassa s'empilaient dans les boutiques, en discutant ferme de leurs prix. Certains apportaient du thé de Chine, d'autres des tissus des Indes. Nous nous frayâmes un chemin à travers la foule jusqu'à celles qui nous intéressaient. De temps à autre, Tzu échangeait un salut avec un vieil ami de jeunesse.

Il me fallait une robe rouge foncé, qu'on m'achèterait dans une « grande taille ». Non seulement parce que j'allais grandir, mais pour une autre raison tout aussi pratique. Chez nous, les hommes portent des robes très amples qui sont serrées à la taille. La partie supérieure forme une poche qui contient tous les objets dont aucun Tibétain n'accepterait de se séparer. Le moine « moyen » par exemple, transporte dans cette poche son bol à tsampa, une coupe, un couteau, diverses amulettes, un sac d'orge grillé et assez souvent une provision de tsampa. Mais n'oubliez pas qu'un moine garde toujours sur lui tout ce qu'il possède ici-bas...

Mes pitoyables petits achats furent supervisés par Tzu. Il ne me permit d'acheter que le strict nécessaire, le tout de qualité très médiocre, comme il sied à un « pauvre acolyte » : des sandales aux semelles en peau de yak, un petit sac de cuir pour l'orge grillée, un bol en bois, une coupe également en bois — où était la coupe en argent de mes rêves ? — et un couteau. Ajoutez en plus un rosaire très ordinaire dont je dus polir moi-même les cent huit grains et vous aurez la liste complète des objets auxquels j'eus droit. Père était multimillionnaire, il possédait d'immenses propriétés un peu partout dans le pays, ainsi que des bijoux et une quantité considérable d'or. Mais moi, tant que durerait mon apprentissage et tant que mon père serait en vie, je ne devrais être qu'un pauvre moine.

Je regardai encore une fois la rue, et ses maisons à deux étages avec leurs grands toits avancés. Je regardai encore ses boutiques avec leurs ailerons de requin et les couvertures de selle qui étaient étendues

sur les tentes, devant les portes. Une fois de plus, j'écoutai les joyeuses plaisanteries des commerçants et les marchandages pleins de bonhomie de leurs clients. Cette rue ne m'avait jamais paru aussi sympathique et j'enviai le sort de ceux qui la voyaient tous les jours et qui tous les jours continueraient à la voir.



Des chiens perdus flânaient, flairant ceci ou cela, échangeant des grondements ; des chevaux qui attendaient le bon plaisir de leurs maîtres se saluaient en hennissant doucement. Des yaks poussaient des grognements enrroués en se faufilant entre la foule des piétons. Que de mystères derrière ces fenêtres couvertes de papier ! Que de merveilleuses marchandises, venues des quatre coins du monde, étaient passées par ces solides portes de bois et que

d'histoires ces volets ouverts eussent racontées s'ils avaient pu parler !

Je regardais toutes ces choses comme si elles avaient été de vieilles amies. Il ne me venait pas à l'esprit que je pusse un jour revoir ces rues, ne fût-ce que rarement. Je pensais à tout ce que j'aurais aimé avoir fait, à tout ce que j'aurais aimé acheter. Ma rêverie fut brutalement interrompue. Une main aussi énorme que menaçante s'abattit sur moi, m'attrapa l'oreille et la tordit férocelement.

— Allons, Mardi Lobsang, vociféra Tzu, comme s'il avait voulu que le monde entier l'entende, es-tu transformé en statue ? Ce que les garçons d'aujourd'hui ont dans la tête, je me le demande. Ils n'étaient pas comme ça de mon temps.

Tzu se moquait bien que je perde mon oreille en restant sur place ou que je la garde en le suivant. Que pouvais-je faire sinon « obtempérer » ? Pendant tout le chemin du retour, Tzu chevaucha en tête, bougonnant et désapprouvant nettement « la génération actuelle, cette bande de propres à rien, paresseux, vauriens, toujours dans les nuages ». Mais en arrivant sur la route de Lingkor, nous trouvâmes un vent cinglant qui m'apporta, si j'ose dire, un rayon de soleil. Je pus en effet m'abriter de ses atteintes derrière les formes imposantes de Tzu.

A la maison, Mère jeta un coup d'oeil sur mes achats. A mon grand regret, elle les jugea bien assez bons pour moi. J'avais nourri l'espoir que désavouant Tzu, elle m'autoriserait à acheter des objets de meilleure qualité. Une fois de plus mes espérances relatives à la coupe d'argent furent brisées et je dus me contenter d'un

modèle en bois fabriqué sur un tour à main dans les bazars de Lhasa.

On ne me laissa pas seul pendant la dernière semaine. Mère me traîna de force dans les grandes maisons de Lhasa où je présentai mes respects, sans me sentir le moins du monde respectueux ! Mère adorait ces sorties, les échanges de mondanités et le bavardage poli qui constituèrent notre programme quotidien. Je m'ennuyais à mourir ; pour moi, ces visites étaient de véritables supplices car je n'étais pas doué pour supporter joyeusement les fous. J'aurais voulu m'amuser au grand air pendant le peu de jours qui me restaient, faire voler mes cerfs-volants, sauter à la perche ou m'exercer au tir à l'arc ; mais en guise de distractions, je fus traîné partout comme un yak primé, et proposé à l'admiration de vieilles femmes mal fagotées, qui n'avaient rien d'autre à faire qu'à rester assises toute la journée sur des coussins de soie et à appeler un serviteur dès qu'elles avaient un caprice.

Mère ne fut pas la seule à me briser le cœur. Il me fallut accompagner Père qui devait se rendre à la lamaserie de Drebung. Cette lamaserie est la plus grande du monde, avec ses dix mille moines, ses temples, ses petites maisons de pierre et ses bâtiments dont les terrasses étaient disposées en gradins. Cette communauté était une ville entourée de murs et comme toute ville qui se respecte pouvait vivre sur elle-même. Drebung veut dire "Montagne de Riz" et de fait, c'est ce à quoi elle ressemblait vue de loin, avec ses tours et ses dômes étincelants sous la lumière. Mais je n'étais pas d'humeur à apprécier les beautés

architecturales : j'avais le coeur lourd de devoir gâcher un temps qui m'était si précieux.

Père avait affaire avec l'Abbé et ses assistants, de sorte que j'errais tristement dans la lamaserie, telle une épave abandonnée par la tempête. Quand je vis comment certains petits novices étaient traités, j'eus des frissons de terreur.

La Montagne de Riz était en fait sept lamaseries réunies en une seule, composée de sept ordres, de sept collèges différents. C'était beaucoup trop pour une seule personne ; aussi, quatorze abbés, tous partisans d'une discipline de fer, assuraient-ils le commandement.

« Quand cette agréable excursion dans la plaine ensoleillée » — pour citer textuellement mon père — eut pris fin, je fus ravi mais je fus encore plus soulagé d'apprendre que je ne serais envoyé ni à Drebung ni à Sera, qui se trouve à cinq kilomètres au nord de Lhassa.

La semaine tira à sa fin. On me prit mes cerfs-volants pour en faire cadeau ; mes arbalètes et mes flèches aux superbes plumes furent brisées pour me faire comprendre que je n'étais plus un enfant et que je n'avais donc plus besoin de jouets. J'eus le sentiment que mon coeur aussi était brisé, mais personne ne sembla attacher d'importance à ce détail.

A la tombée de la nuit, Père me fit appeler dans son cabinet ; c'était une pièce merveilleusement décorée, tapissée de vieux livres de grande valeur. Il avait pris place près du grand autel et il m'ordonna de me mettre à genoux devant lui. La Cérémonie de l'Ouverture du Livre allait commencer. L'histoire complète de notre

famille depuis des siècles était racontée dans cet immense volume d'un mètre cinquante sur trente centimètres.

Il contenait les noms des fondateurs de notre lignée, ainsi qu'une relation détaillée des exploits qui leur avaient valu d'être anoblis. Y étaient également consignés les services rendus par notre famille à notre pays et à notre souverain. Sur ces vieilles pages jaunies, c'était toute l'Histoire que je lisais. C'était la deuxième fois que le Livre était ouvert pour moi, car les dates de ma conception et de ma naissance y figuraient déjà. J'y vis les données sur lesquelles les astrologues s'étaient fondés pour établir leurs prévisions ainsi que les cartes astrologiques qu'ils avaient préparées. Je dus signer le Livre moi-même, car c'était une nouvelle vie qui allait commencer, le lendemain, lors de mon entrée à la lamaserie.

Les lourdes reliures incrustées de bois furent remplacées avec soin sur les épaisses feuilles de papier de genévrier fabriquées à la main et serrées par des fermoirs dorés. Le Livre était lourd ; Père chancela même un peu sous son poids quand il se leva pour le remettre dans le casier doré qui le protégeait. Avec vénération, il déposa le casier sous l'autel, dans une profonde niche de pierre. Il fit ensuite chauffer de la cire sur un petit chaudron en argent, l'étendit sur le couvercle de la niche et apposa son sceau afin que nul ne pût toucher au Livre.

Puis, il s'installa confortablement sur ses coussins. Un coup léger sur le gong placé à côté de lui et un serviteur lui apportait du thé au beurre. Après un long silence, il me parla de l'histoire secrète du Tibet, une

histoire qui remonte à des milliers et des milliers d'années et qui était déjà vieille au moment du déluge. Il me raconta comment à une certaine période, le Tibet avait été recouvert par la mer, ce qui avait été prouvé par des fouilles.

— Même à notre époque, dit-il, quiconque creuse la terre aux alentours de Lhasa peut trouver des poissons-fossiles et d'étranges coquillages, ainsi que de curieux outils de métal dont on ignore l'utilité.

Des moines trouvaient souvent de ces outils en explorant les cavernes de la région et ils les apportaient à mon père. Il m'en fit voir quelques-uns. Puis, son humeur changea.

— Comme il est prescrit par la Loi, dit-il, l'enfant noble sera élevé dans l'austérité, tandis que celui qui est pauvre sera pris en pitié. Avant d'être admis dans la lamaserie, tu auras à passer une épreuve sévère.

Il était indispensable que je fasse preuve d'une docilité absolue et que j'obéisse aveuglément à tous les ordres qui me seraient donnés. Ses dernières paroles n'étaient pas de celles qui disposent à passer une nuit tranquille.

— Mon fils, me dit-il, tu penses que je suis dur et indifférent. Seul m'importe le nom de notre famille. Je te le dis : si tu ne réussis pas à entrer à la lamaserie, ne reviens pas ici. Tu serais traité en étranger dans cette maison.

Là-dessus, il me fit signe de me retirer, sans ajouter un mot. Un peu plus tôt dans la soirée, j'avais fait mes adieux à ma soeur Yaso. Elle avait été bouleversée : nous avions joué ensemble tellement souvent et puis ce

n'était qu'une petite fille de neuf ans, si moi j'allais en avoir sept le lendemain.

Impossible de trouver Mère. Elle s'était couchée et je ne pus lui dire au revoir. Je m'en fus donc tout seul dans ma chambre pour y passer ma dernière nuit et j'arrangeai les coussins qui me servaient de lit. Je m'allongeai mais sans avoir envie de dormir. Très longtemps, mon esprit fut occupé par tout ce que mon père m'avait dit le soir même. Je pensais à sa profonde aversion des enfants et j'évoquais avec angoisse le lendemain, quand pour la première fois je dormirais loin de chez moi. Dans le ciel, la lune suivait lentement sa course. Un oiseau de nuit sautillait en battant des ailes sur le rebord de la fenêtre. J'entendais sur le toit le flic-flac des bannières à prières fouettant les mâts de bois. Je finis par sombrer dans le sommeil, mais quand le clair de lune fut remplacé par les faibles rayons du premier soleil, un serviteur me réveilla avec un bol de tsampa et une coupe de thé au beurre. Tzu fit irruption dans ma chambre au moment où je mangeais cette maigre chair.

— Eh bien, mon garçon, me dit-il, le moment est venu de nous séparer, Dieu merci ! Je vais pouvoir retourner à mes chevaux. Fais ton devoir et souviens-toi de tout ce que je t'ai appris.

Là-dessus, il tourna les talons et me quitta.

Cette façon d'agir était la plus humaine, encore qu'à l'époque je ne la trouvai point de mon goût. Des adieux pleins d'émotion eussent rendu mon départ beaucoup plus pénible, ce premier départ, que je croyais définitif. Si Mère s'était levée pour me dire au revoir, j'aurais certainement essayé de la persuader de me garder

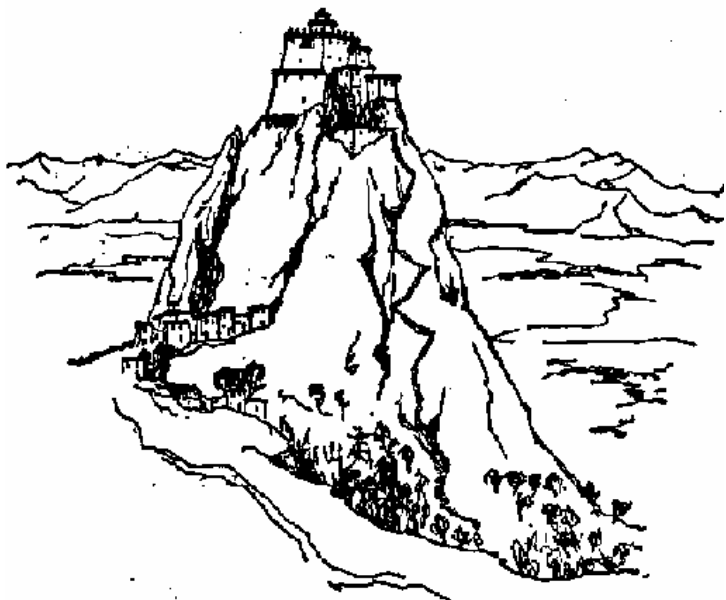
auprès d'elle. Beaucoup de petits Tibétains mènent une existence pleine de douceur, la mienne avait été dure à tous les points de vue, et si l'on ne me fit pas d'adieux, c'était, comme je le découvris plus tard, sur l'ordre de mon père, afin que dès mes premières années, je fasse l'apprentissage de la discipline et de la fermeté.

Je terminai mon petit déjeuner, enfouis mon bol et ma coupe dans ma robe, et pris une autre robe de rechange dont je fis un baluchon dans lequel je plaçai une paire de bottes en feutre. Comme je sortais de ma chambre, un domestique me pria de marcher doucement pour ne pas troubler le sommeil de la maisonnée. Je suivis le corridor. Le temps que je descende les marches et que j'arrive sur la route, la fausse aurore avait fait place à l'obscurité qui précède le véritable lever du jour.

C'est ainsi que je quittai ma maison. Seul, craintif et le cœur serré.

Aux portes du temple

CHAPITRE QUATRE



La route menait directement à la lamaserie de Chakpori, le Temple de la Médecine, une école qui avait la réputation d'être dure. Je marchai pendant des kilomètres sous la lumière de plus en plus vive du jour. A la porte qui donnait accès à la cour d'entrée du monastère, je rencontrai deux garçons venus comme moi solliciter leur admission. Nous nous examinâmes avec circonspection sans réussir, je crois, à beaucoup nous impressionner mutuellement. Nous décidâmes

qu'il nous faudrait être « sociables » si nous devons supporter le même entraînement.

Pendant un certain temps, nous frappâmes timidement à la porte sans obtenir la moindre réponse. L'un de mes compagnons se baissa alors et ramassa une grosse pierre avec laquelle il fit vraiment assez de bruit pour attirer l'attention. Un moine apparut, brandissant un bâton : nous étions tellement effrayés que celui-ci nous sembla gros comme un jeune arbre.

— Que voulez-vous, petits démons ? demanda-t-il. Est-ce que vous croyez que je n'ai rien de mieux à faire que d'ouvrir la porte à des garçons de votre espèce ?

— Nous voulons être moines, répliquai-je.

— Moines ? Vous ressemblez plus à des singes (1) ! dit-il. Attendez ici, sans bouger, le Maître des Acolytes vous recevra quand il aura le temps.

(1) Jeu de mots entre monk : moine et monkey : singe (N.d.t.).

La porte claqua, et du coup l'un de mes compagnons qui s'était imprudemment avancé faillit tomber à la renverse. Nous nous assîmes sur le sol car nos jambes étaient fatiguées. Des gens entrèrent dans la lamaserie. Sortant d'une petite fenêtre, une agréable odeur de cuisine flottait dans l'air et nous mettait au supplice en nous rappelant notre faim grandissante. Ah ! cette nourriture à la fois si près de nous et si complètement hors de notre portée !

Enfin la porte fut violemment ouverte et un homme grand et décharné apparut dans l'embrasure.

— Eh bien, vociféra-t-il, que voulez-vous, petites fripouilles ?

— Nous voulons être moines.

— Bonté divine, s'exclama-t-il, quel rebut il nous arrive de nos jours !

Il nous fit signe d'entrer à l'intérieur de la grande enceinte qui entoure la lamaserie. Il nous demanda ce que nous étions, qui nous étions, et même *pourquoi* nous étions nés ! Il n'était pas difficile de comprendre que nous ne l'intimidions pas !

— Entre vite, dit-il au premier, le fils d'un berger. Si tu passes les épreuves, tu pourras rester.

Il passa ensuite au suivant :

— Et toi, mon garçon ? *Comment* ? Que dis-tu ? Ton père est boucher ? C'est un découpeur de chair, un homme qui ne respecte pas les lois du Bouddha. Et tu viens ici ? File, et vite, ou je te fais donner le fouet !

Il se précipita vers lui et le pauvre garçon oubliant sa fatigue, retrouva toute son énergie. Rapide comme l'éclair, il fit demi-tour et bondit vers la route où il se mit à courir à toutes jambes, en laissant derrière lui de petits nuages de poussière.

Il ne restait plus que moi, seul, le jour même de mon septième anniversaire. Le terrible moine tourna son regard féroce vers moi et j'eus si peur que je faillis m'écrouler sur place. Il agitait son bâton de façon menaçante.

— A ton tour ! Qui es-tu ? Oh, Oh ! Un jeune prince qui veut devenir religieux. Il faut d'abord montrer ce que tu vaux, mon joli monsieur, ce que tu as dans le ventre. Ce n'est pas un endroit pour petits aristocrates mollassons et dorlotés, ici. Fais quarante pas en arrière et assieds-toi dans l'attitude de la contemplation jusqu'à nouvel ordre. *Défense de bouger même un cil !*

Là-dessus, il tourna brusquement les talons et s'en alla. Mélancoliquement, je ramassai mon pitoyable baluchon et fis quarante pas en arrière. Je pliai les genoux puis m'assis en croisant les jambes ainsi qu'il m'avait été ordonné. Je restai dans cette position pendant toute la journée. Sans bouger. Le vent m'envoyait des tourbillons de poussière. Elle formait de petits tas dans le creux de mes mains tournées vers le ciel, s'amoncelait sur mes épaules et s'incrustait dans mes cheveux.

A mesure que le soleil pâissait, j'avais de plus en plus faim et une soif torturante me desséchait la gorge : depuis l'aurore, je n'avais rien eu à manger ni à boire. Les moines qui allaient et venaient, et ils étaient nombreux, ne me prêtaient pas la moindre attention. Des chiens errants s'arrêtèrent pour me renifler avec curiosité, puis repartirent à l'aventure. Une bande de petits garçons vint à passer. L'un d'entre eux, pour s'occuper, me lança une pierre qui m'atteignit à la tempe. Le sang coula. Mais je ne bougeai pas. J'avais trop peur. Si j'échouais dans cette épreuve d'endurance, mon père ne me laisserait plus rentrer dans ce qui avait été ma maison. Il n'y avait pas d'endroit où je puisse aller ; il n'y avait rien que je puisse faire, si ce n'est de rester immobile, souffrant de tous mes muscles, et les articulations ankylosées.

Le soleil disparut derrière les montagnes et ce fut la nuit. Les étoiles scintillèrent dans le ciel sombre. Des milliers de petites lampes à beurre brillèrent aux fenêtres de la lamaserie. Un vent glacial se leva : j'entendis le sifflement et le bruissement des feuilles

des saules et autour de moi les sourdes rumeurs qui composent la musique étrange de la nuit.

Malgré tout, je restai immobile et cela pour deux excellentes raisons : j'avais trop peur et mes membres étaient trop raides pour que je bouge. C'est alors que me parvint le bruit feutré de sandales traînant sur le sol sablonneux : je reconnus la démarche d'un vieillard qui cherchait son chemin dans l'obscurité. Une forme surgit devant moi ; c'était un vieux moine que des années d'austérité avaient courbé et fatigué. Ses mains tremblaient, ce qui ne me laissa pas indifférent, quand je vis qu'il renversait le thé qu'il portait dans une main. Dans l'autre, il tenait un petit bol de tsampa. Il me tendit l'un et l'autre. Je ne fis pas un geste pour les prendre.

— Prends, mon fils, me dit-il, car tu as le droit de bouger pendant les heures de la nuit.

Je bus donc le thé et vidai la tsampa dans mon propre bol.

— Dors maintenant, reprit le vieillard, mais dès les premiers rayons du soleil, reprends la même position, car il s'agit d'une épreuve, et non pas d'une torture inutile comme tu le penses peut-être en ce moment. Seuls ceux qui la passent peuvent aspirer aux rangs supérieurs de notre Ordre.

Là-dessus, il reprit la coupe et le bol et s'éloigna. Je me mis debout, étirai mes membres puis me couchai sur le côté pour terminer la tsampa. J'étais vraiment à bout de forces. Aussi, je creusai un peu le sol pour y loger ma hanche et je m'allongeai, ma robe de rechange me servant d'oreiller.

Les sept années que j'avais passées sur terre n'avaient pas été faciles. Mon père s'était montré sévère en toutes occasions, horriblement sévère, mais il n'en restait pas moins que c'était ma première nuit loin de chez moi et que de la journée, je n'avais changé de position, restant complètement immobile et mourant de faim et de soif. Je n'avais aucune idée de ce que le lendemain allait m'apporter ni de ce que l'on exigerait encore de moi. Mais pour l'instant, je devais dormir, sous le ciel glacial, seul avec ma peur des ténèbres, seul avec ma crainte des prochains jours.

Il me sembla avoir eu à peine le temps de fermer l'oeil, quand je fus réveillé par la sonnerie d'une trompette. En ouvrant les yeux, je vis que la fausse aurore était là, accompagnée de la première lueur du jour qui se reflétait dans les cieux derrière les montagnes. Je me levai précipitamment et repris l'attitude de la méditation. Devant moi, la lamaserie s'éveilla lentement. D'abord, avec sa grande carcasse inerte et privée de vie, elle ressemblait à une ville endormie. Elle poussa ensuite un faible soupir comme en laisse échapper un homme qui se réveille. Ce soupir devint un murmure qui s'amplifia, et elle se mit à bourdonner comme un essaim d'abeilles par une chaude journée d'été. Parfois, on entendait l'appel d'une trompette évoquant le chant assourdi d'un oiseau dans le lointain et, tel le cri du crapaud dans les marais, le coassement d'une conque. Quand la lumière se fit plus vive, de petits groupes de têtes rasées passèrent et repassèrent devant les fenêtres ouvertes, ces fenêtres qui, à la lueur de la première aurore, ressemblaient aux orbites vides d'un crâne humain.

Plus le jour avançait et plus je me sentais ankylosé, mais je n'osai pas bouger ; je n'osai pas davantage dormir car un seul mouvement et c'était l'échec et où aurais-je pu aller ensuite ? Père avait été très clair : si la lamaserie ne voulait pas de moi, lui non plus. Par petits groupes, des moines sortirent des bâtiments pour vaquer à leurs mystérieuses occupations. De jeunes garçons flânaient ; parfois, d'un coup de pied ils envoyaient une avalanche de poussière et de petits cailloux dans ma direction, ou ils échangeaient de grossières remarques. Comme je ne leur répondais pas, ils se lassèrent vite de ce jeu raté et partirent à la recherche de victimes plus coopératives. Peu à peu, la lumière baissa et les petites lampes à beurre de la lamaserie furent de nouveau appelées à la vie. Bientôt, il n'y eut plus pour m'éclairer que la lumière diffuse des étoiles, car c'était la période de l'année où la lune se lève tard, et « quand la lune est jeune, elle ne peut voyager vite », affirme un de nos dictons.

Je fus soudain malade de peur : m'avait-on oublié ? Ou bien s'agissait-il d'une épreuve au cours de laquelle je devais être privé de toute nourriture ? Je n'avais pas bougé de toute cette interminable journée et la faim me faisait défaillir. Soudain, un espoir illumina mon cœur et je faillis bondir. J'entendais un bruit de pas, et une silhouette sombre avançait dans ma direction. Hélas, c'était un immense bouledogue noir qui traînait quelque chose. Loin de m'accorder la moindre attention, il poursuivit sa mission nocturne, sans être ému le moins du monde par ma fâcheuse situation. Mes espoirs s'écroulèrent. J'aurais pu pleurer. Pour m'empêcher de céder à cette faiblesse, je me rappelai

à moi-même que seules les filles et les femmes sont assez stupides pour se conduire de cette façon.

Enfin, j'entendis les pas du vieillard. Cette fois, il me regarda avec plus de douceur.

— Voilà de quoi manger et de quoi boire, mon fils, me dit-il, mais ce n'est pas encore la fin de l'épreuve. Il reste demain. Fais bien attention, par conséquent, à ne pas bouger, car nombreux sont ceux qui échouent à la onzième heure.

Et sur ces mots, il me quitta.

Pendant qu'il me parlait, j'avais bu le thé et une fois de plus vidé la tsampa dans mon propre bol. De nouveau, je m'étendis sur le sol, pas plus heureux en vérité que la nuit précédente. Allongé, je méditai sur l'injustice de tout cela ; je ne voulais pas être moine... à pied, à cheval ni en voiture ! On ne me laissait pas plus décider de mon sort que si j'avais été une bête de somme contrainte de passer un col de montagne. Je m'endormis sur cette pensée.

Le jour suivant, le troisième, en reprenant l'attitude de la contemplation, je me sentis plus faible et tout étourdi. La lamaserie me semblait nager dans un brouillard composé de bâtiments, de couleurs brillantes, de taches pourpres, avec des montagnes et des moines généreusement entremêlés. Un effort violent me permit de surmonter cette crise de vertige. Penser que je puisse échouer après toutes les souffrances que j'avais endurées me terrifiait. J'avais l'impression que les pierres sur lesquelles j'étais assis étaient devenues avec le temps aussi coupantes que des couteaux qui me faisaient mal aux endroits les plus sensibles de ma personne.

Dans un de mes moments de détente relative, je me dis que j'avais de la chance de ne pas être une poule couvant ses oeufs et obligée de rester dans la même position encore plus longtemps que moi.

Le soleil semblait immobile ; le jour paraissait sans fin. Mais enfin la lumière commença à baisser et le vent du soir se mit à jouer avec une plume abandonnée par un oiseau de passage. Une fois encore les petites lumières apparurent aux fenêtres, les unes après les autres.

— Comme je voudrais mourir cette nuit, pensai-je, je ne peux plus tenir le coup.

Au même moment, la haute silhouette du Maître des Acolytes apparut dans l'encadrement d'une porte.

— Viens ici, mon garçon ! cria-t-il.

J'essayai de me mettre debout, mais mes jambes étaient si raides que je m'étais de tout mon long.

— Si tu veux te reposer, tu peux rester ici une nuit de plus, dit-il. Je n'attendrai pas plus longtemps.

Je ramassai précipitamment mon baluchon et allai vers lui d'un pas chancelant.

— Entre, me dit-il. Assiste à l'office du soir et viens me voir demain matin.

A l'intérieur, il faisait chaud et je sentis l'odeur réconfortante de l'encens. Mes sens aiguisés par la faim me signalèrent qu'il y avait non loin de là de quoi manger, et je suivis un groupe qui se dirigeait vers la droite. De la nourriture : tsampa et thé au beurre ! Je me faufilai au premier rang comme si j'avais fait cela pendant toute une vie.

Des moines essayèrent de me retenir par ma natte quand je passai à quatre pattes entre leurs jambes,

mais en vain ; je voulais manger et rien n'aurait pu m'arrêter.

Un peu réconforté, je suivis les moines dans le temple intérieur pour l'office du soir. J'étais trop fatigué pour y comprendre quoi que ce fût, mais personne ne fit attention à moi. Quand les moines sortirent à la queue leu leu, je me glissai derrière un énorme pilier et m'allongeai sur le sol de pierre, mon baluchon sous la tête. Je m'endormis.

Un choc violent — je crus que mon crâne avait éclaté — des voix.

— Un nouveau. Un gosse de riches. Allons-y, rossons-le !

Un acolyte brandissait ma robe de rechange qu'il avait tirée de dessous ma tête, un autre s'était emparé de mes bottes. Une bouillie de tsampa, molle et humide, m'arriva en pleine figure. Une avalanche de coups de poing et de pied s'abattit sur moi, mais je ne me défendis pas. Peut-être s'agissait-il d'une épreuve et voulait-on voir si j'obéissais à la seizième Loi qui ordonne : « Supporte la souffrance et le malheur avec patience et résignation. »

Quelqu'un cria tout à coup :

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Il y eut des chuchotements effrayés :

— Oh ! Le vieux Sac-à-Os ! Il nous tombe dessus !

J'étais en train de retirer la tsampa de mes yeux quand le Maître des Acolytes se pencha vers moi, m'attrapa par la natte et me mit debout.

— Poule mouillée ! Chiffe molle ! *Toi*, un futur chef ? Allons donc ! Attrape ça ! Et ça !

Je fus littéralement submergé sous une grêle de coups violents.

— Bon à rien, mollasson, même pas capable de se défendre !

Les coups semblaient ne pas devoir s'arrêter. Je crus entendre ce que m'avait dit le vieux Tzu lors de nos adieux :

— Fais bien ton devoir et souviens-toi de tout ce que je t'ai appris.

Inconsciemment, je fis face et appliquai une légère pression comme Tzu m'avait appris à le faire. Le Maître, pris par surprise, poussa un gémissement de douleur, vola au-dessus de ma tête, heurta le sol de pierre, glissa sur le nez dont toute la peau fut arrachée, et s'arrêta quand sa tête eut frappé un pilier avec un bruit assourdissant. « C'est la mort qui m'attend, pensais-je, la fin de toutes mes inquiétudes. » Le monde parut s'arrêter. Les autres garçons retenaient leur souffle. Un hurlement : d'un bond, le moine grand et osseux s'était remis debout. Des flots de sang coulaient de son nez. Il faisait un potin du diable... parce qu'il riait à gorge déployée !

— Tu es un coq de combat, hein ? me dit-il. Un coq de combat ou un rat acculé dans un coin ? Lequel des deux ? C'est ça qu'il faut savoir.

Il se tourna vers un garçon de quatorze ans grand et lourd auquel il fit signe.

— Ngawang, dit-il, tu es la pire brute de cette lamaserie. Fais-nous voir si le fils d'un caravanier vaut mieux que le fils d'un prince quand il s'agit de se battre.

Pour la première fois de ma vie, je rendis grâce à Tzu, le vieux moine-policier. Dans sa jeunesse, il avait été un expert en judo (1), un champion du pays de Kham. Il m'avait enseigné selon ses propres paroles « tout ce qu'il savait ». J'avais eu à me battre contre des hommes et j'avais fait de grands progrès dans cette science pour laquelle la force et l'âge ne sont d'aucune utilité. Puisque ce combat allait décider de mon avenir, je me sentais enfin rassuré.

(1) La méthode tibétaine est différente et plus efficace, mais je la désignerai sous le nom de judo dans ce livre, car le mot tibétain n'aurait aucune signification pour les lecteurs occidentaux.

Ngawang était fort et bien bâti mais manquait de souplesse dans ses mouvements. Visiblement, il était habitué aux bagarres sans style où sa force lui donnait l'avantage. Il se rua vers moi pour m'empoigner et me réduire à l'impuissance. Je n'avais pas peur, grâce à Tzu et à son entraînement parfois brutal. Quand Ngawang chargea, je fis un pas de côté et lui tordis légèrement le bras. Ses pieds dérapèrent et il accomplit un demi-cercle avant d'atterrir sur la tête. Il resta un instant à gémir « sur le tapis », puis se releva brusquement et bondit vers moi. Me laissant tomber sur le sol, je lui tordis une jambe au moment où il se trouva au-dessus de moi. Cette fois, il fit un soleil et atterrit sur l'épaule gauche. Mais il n'avait pas encore son compte. Il tourna prudemment autour de moi, puis, après un bond de côté, il saisit par ses chaînes un lourd encensoir qu'il fit tournoyer en l'air. Une telle arme est lente, pesante et facile à éviter. Je fis un pas en avant, passai sous ses bras qu'il agitait comme un fléau et appuyai

délicatement un doigt à la base de son cou, comme Tzu m'avait si souvent montré à le faire. Il roula au sol, comme un rucher qui dégringole du haut d'une montagne ; ses doigts inertes laissèrent échapper les chaînes, et l'encensoir fut propulsé telle la pierre d'une fronde vers le groupe d'enfants et de moines qui assistaient au match.

Ngawang resta inconscient pendant une bonne demi-heure. Cette « touche » spéciale sert souvent à libérer l'esprit du corps pour qu'il puisse entreprendre des voyages astraux ou se livrer à des activités de même ordre.

Le Maître des Acolytes s'avança vers moi, me donna une tape sur l'épaule qui faillit m'envoyer sur le tapis à mon tour, et fit une déclaration quelque peu contradictoire en ses termes.

— Petit, dit-il, tu es un homme !

Ma réponse fut follement audacieuse :

— Alors, j'ai mérité un peu de nourriture, mon Père, s'il vous plaît ? J'ai eu si peu à me mettre sous la dent ces derniers jours.

— Mon garçon, me répondit-il, mange et bois jusqu'à ce que tu n'en puisses plus. Tu diras après à un de ces vauriens — tu es leur maître à présent — de te conduire jusqu'à moi.

Le vieux moine qui m'avait apporté de quoi manger avant que je sois admis à la lamaserie arriva au même moment.

— Mon fils, me dit-il, tu as bien agi. Ngawang tyrannisait les acolytes. Prends sa place, mais que la bonté et la compassion inspirent tes décisions. Tu as été bien élevé. Utilise tes connaissances à bon escient

et veille à ce qu'elles ne tombent pas dans des mains indignes. Maintenant viens avec moi et je te donnerai à manger et à boire.

Quand j'arrivai dans sa chambre, le Maître des Acolytes me reçut aimablement.

— Assieds-toi, mon garçon, me dit-il, assieds-toi. Nous allons voir si intellectuellement tu es aussi brillant que physiquement. Je vais essayer de t'attraper, mon garçon, alors attention !

Il me posa ensuite un nombre stupéfiant de questions, soit par oral, soit par écrit. Pendant six heures, nous restâmes assis l'un en face de l'autre sur nos coussins avant qu'il se déclare satisfait. J'avais l'impression d'être transformé en une peau de yak mal tannée, lourde et flasque. Il se leva :

— Mon garçon, dit-il, suis-moi. Je vais te présenter au Père Abbé. C'est un honneur exceptionnel, tu comprendras bientôt pourquoi. Allons !

Je le suivis dans les larges corridors : bureaux religieux, temples intérieurs, salles de classe. Un escalier. D'autres corridors en zigzag, les Salles des Dieux et l'entrepôt des plantes médicinales. Un autre escalier et nous étions enfin arrivés sur le toit plat de la lamaserie et nous marchions vers la maison du Père Abbé. Une entrée aux lambris dorés, le Bouddha d'or, le Symbole de la Médecine et nous entrions dans les appartements privés du Père Abbé.

— Salue, mon garçon, me dit le Maître des Acolytes, et fais comme moi.

Il se prosterna après avoir salué trois fois. Je fis de même, le cœur battant.

Le Père Abbé, impassible, nous regarda.

— Asseyez-vous, dit-il.

Nous nous installâmes sur des coussins, les jambes croisées, à la tibétaine.

Pendant un long moment, le Père Abbé m'examina sans parler. Puis il dit :

— Mardi Lobsang Rampa, je connais tout ce qui te concerne, tout ce qui a été prédit. Ton épreuve d'endurance a été rude à juste titre. Tu comprendras pourquoi dans quelques années. Pour l'instant, sache que sur mille moines, il n'y en a qu'un qui soit doué pour les choses supérieures, et capable d'atteindre un haut degré d'évolution. Les autres se laissent aller à une pratique routinière de leurs devoirs. Ce sont les travailleurs manuels, ceux qui tournent les roues à prières sans se poser de questions. Nous ne manquons pas de ceux-là. Nous manquons de ceux qui perpétueront notre savoir quand un nuage étranger recouvrira notre pays. Tu recevras une formation spéciale, une formation intensive et en quelques courtes années, il te sera donné plus de connaissances qu'un lama n'en acquiert généralement pendant une vie entière. Le Chemin sera dur, et il sera souvent pénible. Maîtriser la clairvoyance, en effet, est douloureux, et voyager dans les mondes astraux exige des nerfs que rien ne puisse ébranler et une volonté dure comme le roc.

J'écoutais avec toute mon attention, sans perdre un mot. Tout cela me paraissait trop difficile. Je n'étais pas énergique à ce point ! Le Père Abbé continua :

— Tu étudieras ici la médecine et l'astrologie. Nous t'aiderons de notre mieux. Tu étudieras également les arts ésotériques. Ton chemin est tracé, Mardi Lobsang

Rampa. Quoique tu n'aies que sept ans, je te parle comme à un homme, car c'est comme un homme que tu as été élevé.

Il inclina la tête et le Maître des Acolytes se leva et salua profondément. Je fis de même et nous sortîmes ensemble. Ce n'est qu'une fois rentré dans sa chambre que le Maître rompit le silence :

— Mon garçon, dit-il, tu vas devoir travailler dur. Mais nous t'aiderons. de toutes nos forces. Maintenant, suis-moi, je vais te faire raser la tête.



Au Tibet, quand un jeune garçon entre dans les ordres, on lui rase entièrement les cheveux à

l'exception d'une mèche qui est coupée le jour où il reçoit son nom en religion et abandonne l'ancien. Mais je reviendrai sur cette question plus tard.

Le Maître me conduisit le long de corridors circulaires jusqu'à une petite pièce, « la boutique du coiffeur » où l'on me dit de m'asseoir sur le sol.

— Tam-Chö, dit-il, rase la tête de ce garçon. Enlève aussi la mèche car il va recevoir son nom en religion aujourd'hui même.

Tam-Chö s'avança, prit ma natte dans sa main droite et la souleva verticalement.

— Ah, ah, mon garçon, dit-il, quelle ravissante natte, bien beurrée, bien soignée. Ça va être un plaisir de la cisailer.

Il trouva quelque part une énorme paire de ciseaux, du genre de ceux dont se servaient nos serviteurs pour le jardinage.

— Tische, cria-t-il, viens me tenir le bout de cette corde.

Tische, son assistant, arriva au pas de course et tira si fort sur ma natte que je fus presque soulevé du sol. La langue pendante, Tam-Chö se mit au travail avec ses ciseaux malheureusement émoussés. Après bien des grognements, ma natte fut coupée. Mais ça n'était que le commencement. L'assistant apporta un bol rempli d'une eau si chaude, que lorsqu'il la versa sur ma tête, la douleur me fit faire un bond.

— Quelque chose qui ne va pas, petit ? demanda le coiffeur. Je te brûle ?

— Oui, dis-je.

— N'y fais pas attention, ça facilite la coupe ! me répondit-il en prenant un rasoir triangulaire dont on se

serait servi à la maison pour gratter les planchers. Finalement, après ce qui me parut être une éternité, ma tête fut entièrement débarrassée de ses cheveux.

— Viens, me dit le Maître. Je le suivis dans sa chambre où il me montra un grand livre.

— Voyons, comment allons-nous t'appeler ?... Ah ! J'y suis ! A partir de maintenant, ton nom sera Yza-mig-dmar Lahlu. (Dans ce livre cependant, je continuerai à utiliser le nom de Mardi Lobsang Rampa, plus facile pour le lecteur.)

Je fus ensuite conduit dans une classe. Je me sentais aussi nu qu'un oeuf fraîchement pondu. Comme j'avais reçu une bonne éducation à la maison, on estima que j'avais des connaissances supérieures à la moyenne et on me fit entrer dans la classe des acolytes âgés de dix-sept ans. J'avais l'impression d'être un nain parmi des géants. Ces acolytes m'avaient vu rosser Ngawang, de sorte que personne n'essaya de m'ennuyer, sauf un garçon grand et stupide. Il s'approcha de moi par derrière et posa ses grosses pattes sales sur mon crâne douloureux. Je n'eus qu'à me redresser et avec mes doigts lui donner un coup sec au bas des coudes pour le faire reculer en hurlant de douleur. Essayez de briser deux « petits Juifs » à la fois et vous verrez ! Vraiment Tzu avait été un bon maître. Tous les instructeurs de judo que je devais rencontrer plus tard dans la semaine le connaissaient ; ils furent unanimes à déclarer qu'il était le meilleur spécialiste du Tibet. Après cet incident, les enfants me laissèrent tranquille. Quant à notre maître qui avait le dos tourné quand le garçon avait posé ses mains sur ma tête, il eut vite fait de comprendre ce qui s'était passé. Mais le résultat de la

bataille le fit tellement rire qu'il nous laissa partir de bonne heure.

Il était à peu près huit heures et demie, ce qui nous laissait trois quarts d'heure de liberté avant l'office du soir fixé à neuf heures et quart. Ma joie fut de courte durée. Un lama me fit signe d'approcher au moment où nous sortions de la salle de cours. Je le rejoignis.

— Suis-moi, dit-il.

J'obéis en me demandant quels nouveaux ennuis pouvaient bien m'attendre. Il entra dans une salle de musique où se trouvaient une vingtaine de garçons, des « nouveaux » comme moi. Trois musiciens s'apprêtaient à jouer, l'un du tambour, l'autre de la trompe, le troisième d'une trompette d'argent.

— Nous allons chanter, dit le lama, pour me permettre de répartir vos voix dans le chœur.

Les musiciens attaquèrent un air très connu que chacun pouvait chanter. Nos voix s'élevèrent... et les sourcils du Maître de musique aussi ! L'étonnement peint sur son visage fit place à une expression de vive souffrance. Ses mains se levèrent en signe de protestation.

— Arrêtez ! Arrêtez ! cria-t-il, vous feriez souffrir les Dieux eux-mêmes. Reprenez dès le début et faites attention !

Nous recommençâmes, mais de nouveau il nous arrêta. Cette fois, il vint vers moi :

— Nigaud, me dit-il, tu essaies de te moquer de moi. Je vais faire jouer les musiciens, et tu chanteras tout seul puisque tu ne veux pas chanter avec les autres.

Une fois de plus on attaqua la musique et une fois de plus je chantai. Mais pas longtemps. Le maître de

musique, complètement hors de lui, gesticulait devant moi.

— Mardi Lobsang, dit-il, la musique ne figure pas parmi tes talents. Jamais, depuis cinquante-cinq ans que je suis ici, je n'ai entendu une voix si mal accordée. Mal accordée ? Elle est irrémédiablement fausse. Petit, tu ne chanteras plus. Pendant les classes de musique, tu étudieras autre chose. Et au temple, tu resteras muet, sinon tu gâcherais tout. Maintenant, file, vandale sans oreille.

Je filai.

Je flânai jusqu'au moment où les trompettes annoncèrent l'heure du dernier office. La veille... bonté divine, était-ce seulement hier que j'étais entré dans la lamaserie ? Il me semblait que j'étais là depuis une éternité. J'avais l'impression de marcher comme un somnambule et je recommençais à avoir faim. Ce qui valait peut-être mieux, car si j'avais eu le ventre plein, je serais sans doute tombé de sommeil. Quelqu'un m'attrapa par la robe et je fus balancé dans les airs. Un grand lama, à la figure sympathique, m'avait installé sur ses larges épaules.

— Viens, mon petit, me dit-il, tu vas être en retard à l'office et tu te feras gronder. Pas de souper, tu sais, si tu es en retard... c'est à ce moment-là que tu auras le ventre creux comme un tambour !

Quand il entra dans le temple, il me portait encore sur ses épaules. Il prit sa place immédiatement derrière les coussins réservés aux acolytes et me déposa avec précaution devant lui.

— Regarde-moi, dit-il, et répète ce que je dis. Mais quand je chanterai, toi, n'ouvre pas la bouche, ha ! ha !

Comme je lui étais reconnaissant de m'aider ! Si peu de gens, jusque-là, m'avaient manifesté de la bonté. L'éducation que j'avais reçue dans le passé avait été à base de vociférations ou de coups.

Je dus somnoler. Quand je me réveillai en sursaut, je découvris que l'office était terminé et que le grand lama m'avait transporté endormi jusqu'au réfectoire où il avait disposé en face de moi thé, tsampa et légumes bouillis.

— Mange, petit, puis au lit ! Je vais te montrer ta chambre car cette nuit tu as le droit de rester couché jusqu'à cinq heures. Tu viendras me voir à ton réveil.

Ce furent les derniers mots que j'entendis avant d'être réveillé à cinq heures — et avec combien de difficultés — par un jeune garçon qui la veille m'avait témoigné de l'amitié. Je vis que j'étais dans une grande chambre, allongé sur trois coussins.

— Le Lama Mingyar Dondup m'a recommandé de te réveiller à cinq heures, me dit-il.

Je me levai et empilai mes coussins contre un mur comme j'avais vu les autres le faire. Ceux-ci sortaient déjà, et mon camarade me dit :

— Dépêchons-nous pour le petit déjeuner ; après je dois te conduire au Lama Mingyar Dondup.

Je commençais alors à me sentir un peu plus à l'aise, non que j'aimasse le monastère ou que je désirasse y rester, mais il m'était venu à l'esprit que n'ayant pas la liberté de choisir, le meilleur service que je pouvais me rendre à moi-même était de m'installer sans faire d'histoires.

Au petit déjeuner, le Lecteur nous gratifia, d'une voix monotone, d'un passage quelconque de l'un des cent

douze volumes du *Kan-gyur*, les Écritures bouddhistes. Il dut s'apercevoir que je pensais à autre chose car il m'interpella brusquement :

— Toi, petit nouveau, qu'est-ce que je viens de dire ? Réponds vite !

Tel un éclair et sans réfléchir une seconde, je répliquai :

— Vous avez dit, mon Père, cet enfant ne m'écoute pas, je vais bien l'attraper !

Réplique qui suscita l'hilarité, et m'évita d'être rossé pour mon inattention. Le Lecteur sourit — événement rarissime — et expliqua qu'il m'avait demandé de lui répéter le texte des Écritures, mais que « pour cette fois cela irait ».

A tous les repas, le Lecteur installé devant un lutrin nous lisait des passages des livres sacrés. Les moines n'ont pas la permission de parler pendant les repas ni celle de penser à ce qu'ils mangent. Le savoir sacré doit pénétrer en eux en même temps que la nourriture. Nous étions tous assis sur des coussins posés sur le sol et nous mangions à une table haute de cinquante centimètres. Il était formellement interdit de faire le moindre bruit comme de mettre les coudes sur la table.

Au Chakpori, la discipline était véritablement de fer. Chakpori veut dire « Montagne de Fer ». Dans la plupart des lamaserie la discipline ou l'emploi du temps était mal organisé. Les moines pouvaient travailler ou fainéanter à leur gré. Un seul peut-être sur un millier était désireux de progresser et c'était celui-là qui devenait lama, car lama veut dire : « être supérieur » et ne s'applique pas à n'importe qui. Dans notre lamaserie, la discipline était stricte et même

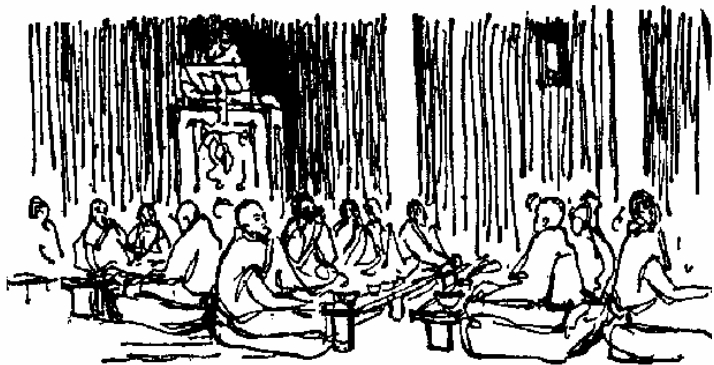
inflexible. Nous devions devenir des spécialistes, des dirigeants de notre classe : pour nous l'ordre et l'éducation étaient absolument essentiels. Nous n'étions pas autorisés à porter la robe normale de l'acolyte qui est blanche : la nôtre devait être rouge sombre comme celle des moines. Nous avions aussi des domestiques, mais c'étaient des moines-serviteurs qui veillaient au côté pratique de la vie de la lamaserie. A tour de rôle nous assurions ce genre de travail pour que des idées de grandeur ne nous montent pas à la tête. Nous devions toujours nous souvenir du vieux dicton bouddhiste : « Donne toi-même l'exemple. Fais seulement le bien, et jamais le mal à ton prochain. » Ceci est l'essence même de l'enseignement du Bouddha.

Notre Père Abbé, le Lama Cham-pa La, était aussi sévère que mon père et exigeait une obéissance absolue. L'une de ses paroles favorites était : « Lire et écrire sont les portes de toutes les qualités. »

De sorte que, dans ce domaine, nous avions fort à faire.

La vie d'un chela

CHAPITRE CINQ



Au Chakpori, notre « journée » commençait à minuit. Quand les trompettes de minuit sonnaient, et que leurs échos retentissaient dans les couloirs faiblement éclairés, nous rangions, à moitié endormis, nos lits-coussins et cherchions nos robes dans le noir. Nous dormions nus, pratique courante au Tibet où la fausse pudeur n'existe pas. Une fois habillés, nous partions, en fourrant nos affaires dans nos robes. Nous descendions en faisant un bruit infernal car, à cette heure, nous étions généralement de mauvaise humeur. Une partie de notre enseignement disait : « Il vaut mieux reposer l'esprit en paix que de prendre l'attitude du Bouddha et de prier quand on est en colère. » Il me venait souvent une pensée irrespectueuse :

« Eh bien, pourquoi ne nous laisse-t-on pas reposer l'âme en paix ! Ce réveil à minuit *me* met en colère ! » Mais personne ne me fournissait de réponse satisfaisante et il me fallait bien aller avec les autres dans le Hall de la Prière. Là, d'innombrables lampes à beurre faisaient de leur mieux pour projeter un peu de lumière à travers les nuages d'encens flottant dans l'air. Sous cette lumière vacillante, et au milieu des ombres mouvantes, les statues sacrées géantes semblaient s'animer. On aurait dit qu'elles s'inclinaient en réponse à nos chants.

Des centaines de moines et d'acolytes s'asseyaient les jambes croisées, sur des coussins alignés d'un bout à l'autre du hall. Ils prenaient place de façon à faire face à une rangée et à tourner le dos à une autre. Nous chantions des hymnes et des mélodies sacrées qui utilisent des gammes spéciales, car les Orientaux ont compris que les sons ont un pouvoir. De même qu'une note musicale peut briser un verre, de même une combinaison de notes est douée d'un pouvoir métaphysique. On nous lisait également *Kan-gyur*. C'était un spectacle très impressionnant que celui de ces centaines d'hommes en robes rouge sang et aux étoles dorées, s'inclinant et chantant à l'unisson, accompagnés par le son grêle et argentin des petites cloches et le roulement des tambours. De bleus nuages d'encens se lovaient autour des genoux des dieux où ils formaient comme des couronnes et souvent, nous avions l'impression, dans cette lumière douteuse, que l'une ou l'autre de ces statues nous regardait fixement.

L'office durait à peu près une heure, après quoi nous retournions à nos coussins pour dormir jusqu'à quatre

heures. Un autre office commençait à quatre heures et quart environ. A cinq heures, nous avions notre premier repas composé de tsampa et de thé au beurre. Même alors, nous devions écouter la voix monotone du Lecteur, cependant qu'installé à ses côtés, le Maître de la Discipline nous épiait d'un oeil méfiant. On nous communiquait aussi toutes sortes d'ordres et d'informations. Dans le cas, par exemple, d'une course à faire à Lhasa, c'est au petit déjeuner qu'on donnait le nom des moines qui étaient chargés d'y aller. Ils recevaient alors une dispense spéciale, les autorisant à quitter la lamaserie de telle à telle heure et à manquer un certain nombre d'offices.

A six heures, nous étions dans nos salles de classe, prêts pour la première séance de travail. La deuxième loi tibétaine disait : « Tu rempliras tes devoirs religieux et tu étudieras. » Dans l'ignorance de mes sept ans, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il nous fallait obéir à cette loi alors que la cinquième : « Tu honoreras tes aînés ainsi que *les personnes de naissance noble* » n'était absolument pas respectée. Mon expérience en effet me poussait à croire qu'il y avait quelque chose de honteux à être de « naissance noble ». J'avais certainement été victime de cette noblesse. Il ne me vint pas à l'esprit alors que ce n'est pas la naissance d'une personne qui compte mais bien son caractère.

A neuf heures, nous interrompions nos études pendant une quarantaine de minutes, le temps d'assister à un autre office. Ce répit était parfois le bienvenu mais nous devions être de retour dans nos classes, à dix heures moins le quart. A ce moment, commençait l'étude d'une autre matière et on nous

gardait au travail jusqu'à une heure. Nous n'avions pas encore la permission de manger : un office d'une demi-heure précédait notre repas de thé au beurre et de tsampa. Venait ensuite une heure de travaux domestiques destinés à nous faire prendre de l'exercice et à nous enseigner l'humilité. Les travaux les plus salissants et les plus déplaisants semblaient m'être confiés, « plus souvent qu'à mon tour ».

A trois heures, nous étions rassemblés pour une heure de repos obligatoire. Défense de parler ou de bouger ; l'immobilité absolue. Nous n'aimions guère cette partie du programme car une heure, c'était trop court pour dormir et trop long pour rester à ne rien faire ! Nous aurions pu facilement imaginer de meilleures occupations ! A quatre heures, après ce repos, nous retournions à nos études. Commenait alors la période la plus terrible de la journée. Elle durait cinq heures, sans une minute de répit, cinq heures pendant lesquelles nous ne devions quitter la salle de classe sous aucun prétexte, sous peine des punitions les plus sévères. Nos maîtres usaient très libéralement de leurs grosses cannes et certains mettaient un enthousiasme réel à punir les délinquants. Seuls les élèves qui n'en pouvaient plus ou ceux qui étaient bêtes demandaient à « être excusés », car au retour la punition était inévitable.

Nous étions libérés à neuf heures pour notre dernier repas de la journée, composé de thé et de tsampa. Parfois, mais rarement, nous avions des légumes, c'est-à-dire le plus souvent des tranches de navets ou de très petites fèves. Ils étaient crus, mais très mangeables pour de jeunes garçons affamés. Une fois

— et je ne suis pas prêt de l'oublier — j'avais alors huit ans, on nous donna des cerneaux confits au vinaigre. J'adorais les cerneaux, pour en avoir souvent mangé chez moi. Bêtement, j'essayai de faire un échange avec un de mes camarades : ma robe de rechange contre sa ration. Le Maître de la Discipline m'entendit et me fit venir au milieu de la pièce où je dus confesser ma faute. Comme punition de ma « gourmandise », je fus condamné à n'avoir rien à manger ni à boire pendant vingt-quatre heures. Quant à ma robe, on me la confisqua, sous prétexte qu'elle ne m'était d'aucune utilité puisque « j'avais voulu l'échanger contre quelque chose qui n'était pas de première nécessité ».

A neuf heures et demie, nous retournions à nos coussins, à notre « lit ». Personne n'était en retard pour se coucher ! Au début, je pensais que ces longues heures me tueraient, que j'allais tomber mort d'une minute à l'autre ou m'endormir pour ne jamais me réveiller. Avec les autres « nouveaux », nous nous cachions dans des coins pour y faire un petit somme. Mais très rapidement je m'habituai à notre horaire et ces journées interminables ne me gênèrent absolument plus.

Il était presque six heures quand, conduit par le garçon qui m'avait réveillé, je me trouvai devant la porte du Lama Mingyar Dondup. Quoique je n'eusse pas frappé, il me cria d'entrer. Sa chambre était fort agréable avec ses merveilleuses peintures, certaines peintes directement sur le mur et d'autres sur des tentures de soie. Sur des tables basses étaient disposées quelques petites statues de dieux et de déesses, en or, en jade et en cloisonné. Une grande

Roue de la Vie était aussi fixée sur le mur. Assis dans l'attitude du lotus sur son coussin, devant une table chargée de livres, le Lama était en train d'étudier quand j'entrai.

— Assieds-toi ici près de moi, Lobsang, me dit-il, nous avons beaucoup à parler. Mais d'abord une question importante quand il s'agit d'un homme en pleine croissance : as-tu eu assez à manger et à boire ?

— Oui, dis-je.

— Le Père Abbé a dit que nous pourrions travailler ensemble. Nous avons retrouvé ta dernière incarnation : elle est excellente. Nous voulons maintenant redévelopper certains pouvoirs et certaines facultés que tu avais dans ta vie précédente. En quelques années à peine, nous voulons que tu assimiles plus de connaissances qu'un lama n'en acquiert au cours d'une très longue vie.

Il s'arrêta et m'examina longtemps et avec intensité. Ses yeux étaient très pénétrants.

— Tous les hommes doivent être libres de choisir leur voie, reprit-il. Ton chemin sera pénible pendant quarante ans, si tu choisis la bonne voie, celle qui mène aux grandes récompenses dans la vie future. Sur la mauvaise voie par contre, tu trouveras confort, agrément et richesses dès ici-bas mais tu ne feras pas de progrès. Toi, et toi seul peux choisir.

Il m'interrogea du regard.

— Maître, répondis-je, mon père m'a dit que si je ne réussissais pas à la lamaserie, je ne devais pas revenir chez lui. Comment pourrai-je mener une vie confortable si je n'ai pas de maison où je puisse

retourner ? Et qui m'indiquera la bonne voie si c'est elle que je choisis ?

Il me sourit :

— As-tu déjà oublié ? Nous avons retrouvé ta dernière incarnation. Si tu choisis la mauvaise voie, celle de la facilité, tu seras installé dans une lamaserie comme une Incarnation Vivante et dans l'espace de quelques années, nommé à une charge de Père Abbé. Ton père n'appellerait pas cela un échec !

Quelque chose dans son ton me poussa à lui demander :

— Et pour vous, mon Père, serait-ce un échec ?

— Oui, répondit-il, sachant ce que je sais, pour moi ce serait un échec.

— Et qui me conduira ?

— Je serai ton guide si tu choisis la bonne voie, mais c'est à toi de décider, personne n'a le droit de t'influencer.

Je levai les yeux vers lui ; je le regardai. Et j'aimais ce que je vis : un homme grand, avec des yeux noirs au regard vif, un visage ouvert et un front immense. Oui, il me fut sympathique ! J'avais beau n'avoir que sept ans, ma vie avait été pénible et j'avais rencontré beaucoup de monde : je pouvais vraiment juger de la qualité d'un homme.

— Maître, dis-je, j'aimerais être votre élève et choisir la bonne voie.

J'ajoutai, sur un ton qui devait être lugubre :

— Mais ça ne me fait toujours pas aimer le travail !

Il se mit à rire et son grand rire me réchauffa le coeur.

— Lobsang, Lobsang, aucun d'entre nous n'aime travailler dur, mais rares sont ceux assez sincères pour l'admettre.

Il regarda ses papiers, et reprit :

— Une petite opération à la tête sera bientôt nécessaire pour te donner la clairvoyance ; ensuite nous utiliserons l'hypnotisme pour accélérer tes études. Nous te ferons aller loin en métaphysique ainsi qu'en médecine !

Je me sentais plutôt déprimé devant ce programme : du travail, encore du travail, toujours du travail ! Et moi qui avais déjà l'impression de n'avoir fait que cela pendant sept ans, sans beaucoup de temps de reste pour les jeux... et les cerfs-volants !

Le Lama semblait lire en moi.

— C'est vrai, jeune homme, dit-il. Mais les cerfs-volants seront pour plus tard, et ce seront alors de vrais cerfs-volants qui peuvent porter des hommes. Pour l'instant, il nous faut établir un emploi du temps aussi raisonnable que possible.

Il se pencha sur ses papiers.

— Voyons un peu... De neuf heures à une heure ? Oui, cela ira pour commencer. Viens ici tous les matins à neuf heures au lieu d'assister à l'office et nous verrons les choses intéressantes dont nous pourrons discuter. Première séance demain. As-tu un message pour ton père et ta mère, je dois les voir aujourd'hui. Donne-leur ta natte !

J'étais complètement abasourdi. Quand un garçon est accepté dans une lamaserie, on lui rase la tête et on coupe sa natte que l'on envoie à ses parents, par l'intermédiaire d'un petit acolyte, comme un symbole

de l'admission de leur fils. Voilà que le Lama Mingyar Dondup allait porter ma natte lui-même ! Ce qui signifiait qu'il prenait l'entière responsabilité de ma personne, que j'étais son « fils spirituel ». Ce Lama était un homme fort important, un homme d'une rare intelligence qui jouissait d'une réputation très enviable dans tout le Tibet. Je fus sûr que, sous la direction d'un tel maître, je ne pouvais échouer.

Ce matin-là, de retour dans la salle de classe, je fus un élève très distrait. Mes pensées étaient ailleurs et le maître eut grâce à moi tout le temps et de nombreuses occasions de satisfaire son goût des punitions !

Cette sévérité des maîtres me paraissait bien dure. Mais me dis-je, pour me consoler, je suis venu ici pour étudier. Voilà pourquoi j'ai été réincarné, encore qu'à ce moment-là, je ne savais plus très bien ce qu'il me fallait ré-apprendre. Au Tibet, nous croyons fermement à la réincarnation. Nous pensons qu'un être qui a atteint un certain degré d'évolution peut choisir soit de vivre sur un autre plan d'existence, soit de retourner sur terre pour accroître ses connaissances ou pour aider les autres. Il arrive qu'un sage ait une certaine mission à accomplir pendant sa vie, et qu'il meure avant d'avoir pu la mener à bien. Dans ce cas, nous sommes persuadés qu'il peut revenir sur terre terminer son oeuvre, à condition qu'elle soit bénéfique pour les autres. Peu de gens peuvent faire établir leurs incarnations antérieures. Il faut certains signes, beaucoup d'argent et du temps. Ceux qui, comme moi, possédaient ces signes étaient appelés « Incarnations Vivantes ». Pendant leur jeunesse, ils étaient soumis à la plus sévère de toutes les disciplines — ce qui avait

été mon cas — mais devenaient l'objet d'un respect unanime en avançant en âge. Pour moi, on allait me faire suivre un traitement spécial destiné à « m'enfourner » des connaissances occultes. Pourquoi, je ne le savais pas alors !

Une volée de coups me fit sursauter : je fus ramené à la réalité de la salle de classe.

— Niais, nigaud, imbécile ! Les démons de l'esprit sont-ils entrés dans ton crâne épais ? Ce n'est pas moi qui pourrais en dire autant ! Tu as de la chance que ce soit l'heure de l'office.

Pour accompagner cette remarque, le Maître hors de lui me gratifia d'une dernière taloche bien sentie, pour faire bonne mesure, et sortit à grands pas.

— N'oublie pas, me dit mon voisin, que nous « sommes de cuisine » cet après-midi. J'espère que nous pourrons remplir nos sacs de tsampa.

Le travail aux cuisines était dur, car les « cuistots » nous traitaient comme des esclaves. Il n'était pas question de se reposer après cette corvée : deux heures de travaux forcés et nous retournions directement à la salle d'études. Parfois, on nous gardait trop longtemps aux cuisines et nous arrivions en retard en classe. Nous y trouvions un professeur bouillonnant de colère qui nous distribuait une volée de coups de bâton sans nous donner la plus petite chance d'expliquer notre retard.

Ma première corvée faillit être la dernière. Par les corridors dallés, nous nous étions rendus aux cuisines... sans enthousiasme. Un moine de fort mauvaise humeur nous attendait sur le pas de la porte.

— Dépêchez-vous, bande de paresseux et de propres à rien, cria-t-il. Les dix premiers, aux chaudières !

J'avais le numéro dix, je descendis donc avec les autres par un petit escalier. La chaleur était écrasante. En face de nous, les foyers ronflaient sous une lumière rougeoyante. Le combustible était fourni par des bouses de yak dont d'énormes piles étaient disposées près des chaudières.

— Attrapez-moi ces pelles et chargez à mort ! hurla le moine qui dirigeait les opérations.

Je n'étais qu'un pauvre petit garçon de sept ans perdu dans un groupe d'élèves dont le plus jeune n'en avait pas moins de dix-sept. J'avais à peine la force de soulever ma pelle et en essayant de charger une chaudière j'en renversai le contenu sur les pieds du moine. Il poussa un hurlement de fureur, me saisit à la gorge, me fit tourner sur moi-même... et trébucha. J'accomplis un vol plané vers l'arrière. Une terrible douleur me transperça et je sentis l'odeur écoeurante de la chair brûlée. J'étais tombé sur le bout chauffé au rouge d'une barre sortant de la chaudière. En criant de douleur, je roulai au milieu des cendres chaudes. Le haut de ma jambe gauche, près de la jointure de la cuisse, était brûlé jusqu'à l'os. Il m'en est resté une cicatrice blanche, qui encore maintenant me crée des ennuis. C'est elle qui, plus tard, permit aux Japonais de m'identifier.

Tout ne fut plus que confusion. Des moines arrivaient de partout au pas de course. On eut vite fait de me lever du sol où j'étais allongé parmi les cendres. J'avais des brûlures superficielles un peu partout, mais celle de ma jambe était réellement grave. On me conduisit

rapidement aux étages supérieurs où un lama-médecin décida d'essayer de sauver ma jambe. La barre était sale et avait laissé dans ma cuisse des éclats rouillés. Il lui fallut sonder la plaie et retirer les morceaux jusqu'à ce qu'elle fût propre. Il mit ensuite une compresse d'herbes pulvérisées, qu'il maintint en place par un pansement très serré. Sur le reste du corps il appliqua une lotion à base de plantes qui me soulagea beaucoup.

La douleur était lancinante et j'étais sûr de ne plus pouvoir me servir de ma jambe. Quand il eut fini, le lama appela un moine et me fit transporter dans une petite pièce voisine où on me coucha sur des coussins. Un vieux moine entra, s'assit sur le sol à mon chevet et commença à marmonner des prières. « La belle chose en vérité, pensai-je, que d'offrir des actions de grâce pour mon salut alors que je viens d'avoir un accident ! » Je décidai, après cette expérience personnelle des tourments de l'enfer, de mener une vie vertueuse. Je me souvenais d'un tableau dans lequel un diable torturait le corps d'une malheureuse victime à peu près à l'endroit où j'avais été brûlé.

On pensera peut-être que contrairement à ce qu'on imagine, les moines étaient des gens terribles. Mais qu'est-ce qu'un « moine » ? Pour nous, ce mot s'applique à tout mâle qui vit dans une lamaserie, même s'il n'est pas religieux. Tout le monde ou presque peut le devenir. Il arrive souvent qu'un garçon soit envoyé dans une lamaserie « pour devenir moine » sans être le moins du monde consulté. Parfois, c'est un homme qui en a assez de garder des moutons et qui veut être sûr d'avoir un toit quand la température

descendra jusqu'à quarante degrés au-dessous de zéro. Il devient alors moine, non pas par conviction religieuse mais pour s'assurer un certain confort. Les lamaserie emploient ce genre de « moines » comme domestiques pour construire, labourer ou balayer. Partout ailleurs, ces hommes seraient désignés sous le nom de « serviteurs » ou quelque chose d'équivalent. Le plus grand nombre avait connu une existence très difficile : vivre à des hauteurs qui vont de trois à sept mille mètres d'altitude n'est pas commode et ils faisaient souvent preuve de dureté à notre égard simplement par manque d'imagination et de sensibilité. Pour nous, moine était synonyme d'homme. Nous utilisions des mots très différents pour désigner ceux qui étaient entrés en religion. Un *chela* était un élève, un novice ou un acolyte. *Trappa* est le mot qui correspond le mieux à ce que les gens entendent généralement par « moine ». Nous arrivons ensuite à *lama*, un titre très souvent utilisé de travers. Si les *trappas* sont des sous-officiers, alors les *lamas* sont des officiers. A en juger d'après les déclarations et les écrits de la plupart des Occidentaux, nous aurions plus d'officiers que de soldats !

Les lamas sont des maîtres, des *gurus* comme nous les appelons. I.e Lama Mingyar Dondup allait être mon *guru* et je serais son *chela*. Après les lamas venaient les abbés. Tous n'avaient pas la responsabilité d'un monastère ; beaucoup avaient des postes dans la haute administration ou allaient de lamaserie en lamaserie. Il arrivait parfois qu'un lama soit d'un rang supérieur à celui d'un abbé ; tout dépendait de son activité. Ceux qui étaient des « Incarnations Vivantes » — il avait été

prouvé que c'était mon cas — pouvaient être nommés abbés à l'âge de quatorze ans, à condition de passer un examen très difficile. Stricts et sévères, ces hommes n'étaient pas méchants et jamais injustes. Un autre exemple de « moine » est fourni par les moines-policiers. Leurs seules fonctions consistaient à maintenir l'ordre, ils n'avaient rien à voir avec le cérémonial du temple, si ce n'est qu'ils devaient être présents pour veiller à ce que tout se passe selon les règles. Ils étaient souvent cruels de même que la plupart des serviteurs comme je l'ai déjà dit. On ne peut condamner un évêque parce que son aide-jardinier s'est mal conduit ! Pas plus qu'on ne peut attendre de l'aide-jardinier qu'il soit un saint uniquement parce qu'il est au service d'un évêque !

Il existait une prison dans la lamaserie. Un endroit qui n'avait rien d'agréable, mais le caractère de ceux qui étaient détenus ne l'était pas davantage. J'en fis une fois l'expérience, un jour que je dus soigner tout seul un prisonnier qui était tombé malade. Ceci se passait à l'époque où j'étais sur le point de quitter la lamaserie. On m'avait appelé à la prison. Je trouvai dans la cour arrière un certain nombre de parapets circulaires d'un mètre de haut, construits en grosses pierres carrées. Des barres de pierre, chacune aussi épaisse que la cuisse d'un homme, étaient posées sur le sommet, fermant une ouverture circulaire de trois mètres de diamètre. Quatre moines-policiers saisirent la barre du centre et la firent glisser. L'un d'entre eux se baissa et ramassa une corde en poil de yak au bout de laquelle était fixée une boucle paraissant peu solide. Je la

regardai sans enthousiasme ; fallait-il vraiment lui confier ma vie ?

— Maintenant, Honorable Lama-Médecin, dit l'homme, si vous voulez bien vous avancer et placer le pied dans cette boucle, nous allons vous descendre.

Je m'exécutai de mauvaise grâce.

— Vous aurez besoin de lumière, dit le moine-policier en me passant une torche allumée faite d'une corde trempée dans du beurre. Je devins encore plus pessimiste : il fallait que je me tienne à la corde, une torche à la main, en évitant de mettre le feu à mes vêtements ou de brûler la corde petite et mince, qui me soutenait d'une façon si précaire ! Je descendis cependant, à huit mètres ou dix mètres de profondeur, entre des murs luisants d'humidité, jusqu'au sol de pierre couvert d'immondices. A la lumière de ma torche, j'aperçus, blotti contre un mur, un pauvre malheureux à la mine patibulaire. Un seul regard me suffit : pas d'aura, la vie avait donc quitté ce corps. Je dis une prière pour le salut de son âme errante entre les plans de l'existence, fermai les yeux farouches au regard fixe et appelai pour que l'on me remonte. Ma tâche était terminée, les briseurs de corps allaient entrer en scène. En me renseignant sur son crime, j'appris que le détenu, un vagabond, était venu à la lamaserie pour y trouver une table et un toit et qu'au cours de la nuit, il avait tué un moine pour s'emparer de son maigre avoir. Rattrapé dans sa fuite, il avait été ramené sur les lieux de son crime.

Mais tout cela nous écarte de l'accident survenu lors de la première « corvée de cuisine ».

L'effet rafraîchissant de la lotion s'était dissipé : j'avais l'impression d'avoir été écorché vif. Les élancements de ma jambe augmentèrent et je crus que j'allais exploser. Pour mon imagination enfiévrée une torche avait été placée dans le trou de ma cuisse.

Le temps passa. J'écoutais les bruits de la lamaserie ; certains m'étaient familiers, mais il y en avait beaucoup d'autres que je ne reconnaissais pas. De furieux accès de douleur me parcouraient le corps. J'étais allongé sur le ventre mais les cendres chaudes avaient également brûlé le devant de mon corps. J'entendis un bruissement léger. Quelqu'un s'asseyait près de moi. Une voix pleine de bonté et de compassion — la voix du Lama Mingyar Dondup — murmura :

— C'est trop, mon petit. Dors.

Des doigts légers glissèrent le long de ma colonne vertébrale. Encore, et encore. Je perdis conscience.

Un pâle soleil brillait devant mes yeux. Je m'éveillai en clignant des paupières. Ma première pensée en revenant à moi fut que quelqu'un me donnait des coups de pied, parce que j'avais dormi trop longtemps. J'essayai de sauter hors de mon lit pour assister à l'office mais je retombai en arrière, souffrant mille morts. Ma jambe !

— Reste tranquille, Lobsang, me dit une voix pleine de douceur, aujourd'hui, tu te reposes.

Je tournai gauchement la tête et vis à ma grande stupéfaction que je me trouvais dans la chambre du Lama et qu'il était assis près de moi. Il vit mon air étonné et sourit.

— Pourquoi cet étonnement ? N'est-il pas juste que deux amis soient ensemble quand l'un d'entre eux est malade ?

Je répondis d'une voix languissante :

— Mais vous êtes un grand Lama et je ne suis qu'un petit garçon.

— Lobsang, nous sommes allés loin ensemble dans d'autres vies. Tu ne t'en souviens pas... encore. Je m'en souviens moi, et nous étions très proches l'un de l'autre dans nos dernières incarnations. Mais pour l'instant, il faut que tu te reposes pour te remettre d'aplomb. Nous sauverons ta jambe, ne te tracasse donc pas.

Je pensai à la Roue de l'existence et je pensai aux commandements de nos livres saints :

« L'homme généreux connaîtra une prospérité sans fin alors que l'avare ne rencontrera jamais de compassion.

Que l'homme puissant soit généreux envers ceux qui l'implorent. Qu'il contemple le long chemin des vies. Car les richesses tournent comme les roues d'un char ; aujourd'hui elles sont tiennes, demain elles seront à un autre.

Le mendiant d'aujourd'hui sera un prince demain, et le prince peut devenir un mendiant. »

Je compris alors, sans pouvoir m'en douter, malgré mes souffrances et ma jeunesse, que le Lama qui était maintenant mon guide était un homme de cœur et un homme dont je suivrais les instructions de mon mieux. Il était clair qu'il savait un grand nombre de choses sur

moi, beaucoup plus que je n'en savais moi-même. J'étais impatient de travailler avec lui et je décidai que personne n'aurait un meilleur élève. Il existait, je le sentais nettement, une forte affinité entre nous et je m'émerveillais des tours du destin qui me plaçait sous sa direction.

Je tournai la tête pour regarder par la fenêtre. Mon lit de coussins avait été placé sur une table pour que je puisse voir au-dehors. Comme il était étrange d'être ainsi allongé dans l'air à plus d'un mètre du sol ! Mon imagination d'enfant me fit comparer ma position à celle d'un oiseau perché sur une branche ! Mais le spectacle était grandiose. Très loin, au delà des toits disposés au-dessous de ma fenêtre, Lhassa s'étirait au soleil, avec ses petites maisons aux couleurs tendres que la distance rendait plus minuscules encore. Dans la vallée, la rivière Kyi étalait ses méandres que bordaient les prés les plus verts du monde. Les montagnes lointaines étaient pourpres sous leur blanche calotte de neige brillante. Celles qui étaient plus près de nous avaient leurs flancs pailletés d'or par les toits des lamaseries. A gauche, la masse du Potala formait une petite montagne à elle seule. Un peu à notre droite, il y avait un petit bois d'où émergeaient des temples et des collèges. C'était le domaine de l'Oracle de l'État, personnage important, dont le seul rôle dans l'existence était d'établir une communication entre le monde matériel et le monde immatériel. Sous mes yeux, dans la cour de devant, des moines de tous rangs allaient et venaient. Quelques-uns, les travailleurs manuels, avaient une robe marron foncé. Un petit groupe de jeunes garçons, des étudiants d'une lointaine

lamaserie, étaient habillés en blanc. Des moines de haut rang se trouvaient également là, vêtus de robes rouge sang ou pourpres. Ces derniers portaient souvent des étoles dorées indiquant qu'ils appartenaient à la haute administration.

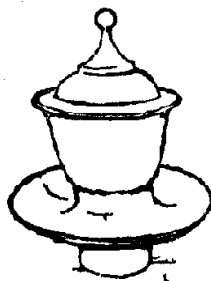
Un certain nombre était monté sur des chevaux ou des poneys. Les laïcs utilisaient des montures de toutes les couleurs ; celles des prêtres étaient obligatoirement blanches. Tout cela me faisait oublier le présent. Ce qui me préoccupait le plus était d'aller mieux pour redevenir capable de me servir de mes jambes.

Trois jours après, l'on estima qu'il valait mieux que je me lève et que je marche. Ma jambe était très raide et me faisait horriblement souffrir. Toute la région de ma blessure était enflammée et il y avait une forte suppuration due aux particules de fer rouillé qu'il avait été impossible de retirer. Comme j'étais incapable de marcher tout seul, on me fabriqua une béquille dont je me servis pour sautiller, un peu comme un oiseau blessé. Mon corps était encore couvert de brûlures et d'ampoules mais à elle seule ma jambe me faisait plus souffrir que tout le reste. M'asseoir était impossible et je devais me coucher sur le côté droit ou sur le ventre. J'étais manifestement incapable d'assister aux offices ou d'aller en classe, de sorte que mon guide, le Lama Mingyar Dondup, me donna des leçons pratiquement du matin au soir. Il se déclara satisfait des connaissances que j'avais acquises pendant ma « jeunesse ».

— Mais, dit-il, beaucoup d'entre elles sont des réminiscences de ta dernière incarnation.

La vie dans la lamaserie

CHAPITRE SIX



Deux semaines passèrent. Mes brûlures sur le corps étaient presque guéries. Ma jambe me tourmentait encore mais elle allait de mieux en mieux. Je demandai à reprendre un emploi du temps normal car j'avais envie de bouger un peu. J'y fus autorisé et on me donna la permission de m'asseoir comme je le pourrais ou même de m'allonger sur le ventre. Les Tibétains s'assoient les jambes croisées ; c'est l'attitude du Lotus. J'en étais tout à fait incapable, en raison de ma jambe.

Le premier jour où je fus de retour parmi les camarades, il y eut corvée de cuisine dans l'après-midi. Muni d'une ardoise, je fus chargé de tenir le compte des sacs d'orge grillée. L'orge fut étalée sur les dalles fumantes ; la chaudière où j'avais été brûlé se trouvait au-dessous. L'orge une fois uniformément répartie sur le sol, on ferma la porte et notre troupe suivit un

corridor jusque dans une pièce où l'on écrasait celle qui avait été préalablement grillée. Nous nous servions pour cela d'un bassin de pierre ayant la forme d'un cône, et mesurant un mètre soixante environ dans sa partie la plus large. Des sillons et des encoches avaient été creusés dans la paroi interne pour retenir les grains. Une pierre immense, également conique, était placée dans le bassin de manière à laisser du jeu. Elle était soutenue par une poutre polie par les ans, aux extrémités de laquelle étaient fixées des poutres plus petites, comme les rayons d'une roue sans jante. L'orge grillée était versée dans le bassin et moines et enfants empoignaient les rayons pour faire tourner la pierre qui pesait plusieurs tonnes. A partir du moment où celle-ci était mise en marche, le travail n'était pas trop pénible et nous chantions des chansons en chœur. Là au moins pouvais-je chanter sans me faire attraper ! Mais ébranler cette diable de pierre était terrible. Tout le monde devait donner un coup de main. Il fallait ensuite faire très attention qu'elle ne s'arrêtât pas. De nouvelles quantités d'orge grillée étaient versées dans le bassin et le grain écrasé était évacué par le fond. C'était ce grain qui, étalé de nouveau sur les dalles chaudes, et regrillé, formait la base de la tsampa. Chacun de nous portait sur lui une provision de tsampa pour une semaine ou plus exactement la quantité nécessaire d'orge écrasée et rôtie. Aux repas, nous en retirions une petite quantité de nos sacs de cuir, et nous la versions dans nos bols. Après avoir ajouté du thé au beurre, nous remuions le mélange avec nos doigts jusqu'à en faire une sorte de galette que nous mangions ensuite.

Le lendemain, nous fûmes de corvée de thé. Nous nous rendîmes dans une autre partie des cuisines où se trouvait un chaudron contenant six cent soixante-quinze litres. Ce chaudron avait été nettoyé avec du sable et il avait l'éclat du neuf. Le matin de bonne heure, il avait été à moitié rempli d'eau et celle-ci bouillait à toute vapeur. Nous étions chargés d'aller chercher les briquettes de thé et de les écraser. Chacune pesait de sept à huit kilos et avait été transportée de Chine ou des Indes jusqu'à Lhasa par les cols de montagnes. Les morceaux écrasés étaient jetés dans l'eau bouillante. Un moine ajoutait un grand bloc de sel, un autre une certaine quantité de bicarbonate de soude. Quand tout se remettait en ébullition, on ajoutait des pelletées de beurre clarifié et le mélange était laissé sur le feu pendant des heures. Ce thé avait une excellente valeur nutritive et, joint à la tsampa, il suffisait à nous maintenir en vie. Il en était toujours gardé au chaud ; dès qu'un chaudron était vide, on en remplissait un autre. La partie la plus pénible de la préparation était l'entretien des feux. Au lieu de bois, nous nous servions comme combustible de plaques de bouses de yaks séchées dont il y avait toujours une réserve pratiquement inépuisable. Ces bouses, une fois mises à brûler, dégageaient des nuages d'une fumée âcre et nauséabonde.

Tout ce qui était exposé à la fumée noircissait peu à peu, les objets de bois ressemblaient à de l'ébène, et les visages dont les pores étaient obstrués prenaient un air sinistre.

Nous étions obligés de prendre part à ces travaux domestiques, non pas par manque de main-d'oeuvre

mais pour abolir autant que possible toute distinction de classes entre nous. Nous pensons qu'il n'existe qu'un seul ennemi : l'homme que l'on ne connaît pas. Travaillez aux côtés de quelqu'un, parlez-lui, apprenez à le connaître et il cessera d'être un ennemi. Au Tibet, une fois par an, pendant un jour, les gens qui exercent une autorité abandonnent leurs pouvoirs, et n'importe lequel de leurs subordonnés peut dire exactement ce qu'il pense. Si un abbé s'est montré bourru, on le lui dit et si le reproche est justifié, aucune sanction ne peut être prise à l'égard de celui qui se plaint. C'est un système qui fonctionne bien et qui ne donne lieu qu'à de rares abus. Il assure une sorte de justice contre les puissants tout en donnant aux inférieurs le sentiment qu'ils ont après tout leur mot à dire.

Que de choses à étudier en classe ! Nous étions assis en rangs à même le sol. Pour faire un cours, écrire sur le tableau, le Maître se tenait en face de nous. Mais quand nous répétions nos leçons, il se promenait derrière notre dos et il fallait travailler assidûment puisque nous ne savions pas qui il était en train d'épier ! Il ne se séparait jamais de son bâton, une véritable massue, dont il n'hésitait pas à se servir sur n'importe quelle partie de notre anatomie qui se trouvait à sa portée. Les épaules, les bras, le dos, sans parler de l'endroit « classique » : peu importait aux professeurs, pourvu que leurs coups fassent mal !

Nous faisons beaucoup de mathématiques, une discipline essentielle pour les travaux astrologiques. Notre astrologie, en effet, n'a rien à voir avec le hasard, elle est élaborée à partir de principes scientifiques. On m'en bourra la tête, parce qu'elle était

indispensable dans l'exercice de la médecine. Il est préférable de soigner une personne d'après son type astrologique, que de lui prescrire au hasard un médicament dont on espère les meilleurs effets sous prétexte qu'il a déjà guéri quelqu'un. A côté des grandes cartes astrologiques fixées sur les murs il y en avait d'autres qui représentaient des plantes. Ces dernières étaient changées chaque semaine et nous devions être familiarisés avec toutes les espèces. Plus tard, des excursions seraient organisées pour aller cueillir et préparer ces plantes, mais on ne nous laisserait pas y participer tant que nous n'aurions pas acquis des connaissances approfondies. Il fallait en effet qu'on puisse nous faire confiance pour ne pas choisir les mauvaises espèces. Ces promenades « opération-herbe » nous fournissaient une détente très appréciée surtout après la vie monotone de la lamaserie. Certaines duraient trois mois ; celles-là allaient dans les Hautes-Terres, une région entourée de glaciers, située entre six et huit mille mètres au-dessus du niveau de la mer, où les vastes nappes de glace alternaient avec de vertes vallées au climat tempéré par des sources chaudes. Il était possible de faire dans cette région une expérience sans doute unique au monde. Il suffisait de parcourir cinquante mètres pour passer d'une température de quarante degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (-40°C) à une température de cent degrés ou plus au-dessus de zéro (38°C). Cette partie du Tibet n'était connue de personne, si ce n'est d'une petite minorité de moines.

Notre instruction religieuse était très poussée. Nous devions tous les matins réciter les Lois et Étapes de la Voie du Milieu. Voici ces lois :

Les Lois et Étapes de la Voie du Milieu

1. Aie foi en les chefs de la lamaserie et du pays.
2. Accomplis tes devoirs religieux, et étudie de toutes tes forces.
3. Honore tes parents.
4. Respecte les vertueux.
5. Honore tes aînés ainsi que les personnes de naissance noble.
6. Sers ton pays.
7. Sois honnête et véridique en toutes choses.
8. Prends soin de tes amis et de tes parents.
9. Fais un bon usage de la nourriture et de la richesse.
10. Suis l'exemple des gens de bien.
11. Sois reconnaissant et paie la bonté de retour.
12. Reste mesuré en toutes choses.
13. Garde-toi de toute jalousie et de toute envie.
14. Abstiens-toi de tout scandale.
15. Sois doux dans tes paroles et dans tes actes, et ne fais de mal à personne.
16. Supporte la souffrance et l'affliction avec patience et résignation.

On nous répétait sans cesse que si tout le monde obéissait à ces lois, il n'y aurait ni différends ni désaccords.

Notre lamaserie était célèbre pour son austérité et son système rigoureux d'éducation. Un grand nombre de moines venus d'autres monastères nous quittaient

pour aller à la recherche d'une existence plus confortable. Nous les considérions comme des ratés par rapport à nous qui faisons partie de l'élite. Beaucoup de lamaserias n'avaient pas d'office de nuit : les moines allaient se coucher au crépuscule et se levaient à l'aube. Nous méprisions ces mollassons, ces dégénérés, car nous avions beau rouspéter contre notre règle, nous aurions été encore plus mécontents qu'elle fût modifiée si cela devait avoir pour conséquence de nous abaisser au médiocre niveau des autres.

Il fallut ensuite éliminer les faibles. Seuls en effet les hommes très vigoureux revenaient des expéditions dans les Hautes-Terres au climat glacial où, à part les moines du Chakpori, personne n'allait. Très sagement, nos maîtres décidèrent de se débarrasser de ceux qui étaient incapables de s'adapter avant qu'ils aient l'occasion de mettre en danger la vie des autres. Pendant cette première année, nous n'eûmes presque pas de détente, de distractions ou d'occasions de jouer. Chacune de nos minutes fut consacrée à l'étude et au travail.

Une des choses dont je suis encore reconnaissant à mes maîtres est la manière dont ils nous apprirent à utiliser notre mémoire. La plupart des Tibétains ont de bonnes mémoires, mais nous qui étudions pour devenir des moines-médecins, il nous fallait connaître le nom et les caractéristiques d'une quantité d'herbes ainsi que leurs mélanges et leurs utilisations. Nous devions aussi posséder à fond l'astrologie et être capables de réciter le texte de tous nos livres sacrés.

Une méthode pour l'entraînement de la mémoire avait été mise au point au cours des siècles. Nous

suppositions être installés dans une pièce tapissée de milliers et de milliers de tiroirs. Chaque tiroir avait son étiquette, facilement lisible de nos places. Chaque chose qui nous était enseignée devait être classée et rangée dans le tiroir qui convenait. Nous devons nous représenter l'opération très clairement, « visualiser (1) » la « chose » et l'endroit exact où se trouvait le « tiroir ». Avec un peu d'entraînement, il était extraordinairement facile d'entrer par la pensée dans la pièce, d'ouvrir le bon tiroir et d'en sortir la notion cherchée et tout ce qui s'y rapportait.

(1) J'emprunte ce mot à Mme David Néel, qui l'emploie dans son ouvrage Mystiques et Magiciens du Tibet (N.d.t.).

Nos maîtres se donnaient beaucoup de mal pour nous faire comprendre la nécessité d'avoir une mémoire entraînée. Ils nous harcelaient de questions dans le seul but d'éprouver les nôtres. Ces questions n'avaient pas de rapports logiques entre elles afin qu'aucun fil conducteur ne nous permette d'y répondre facilement. Souvent elles avaient trait à des textes obscurs tirés de nos livres sacrés, et elles étaient coupées d'interrogations relatives aux herbes. Tout oubli était puni de façon rigoureuse : manquer de mémoire était un crime impardonnable sanctionné par une correction sévère. Nous avions peu de temps pour nous rafraîchir la mémoire. Le professeur disait par exemple :

— Toi, mon garçon, je veux que tu me dises la cinquième ligne de la dix-huitième page du septième volume du *Kan-gyur*. Ouvre le tiroir... Voyons, quelle est cette ligne ?

A moins d'être capable de répondre dans les dix secondes il valait mieux garder le silence car la punition était encore plus terrible en cas d'erreur, si minime fût-elle. C'est malgré tout un bon système, très efficace pour entraîner la mémoire. Nous ne pouvions pas avoir constamment nos ouvrages de référence à portée de la main. Nos livres, des feuilles volantes de papier serrées entre des couvertures de bois, mesuraient généralement un mètre de large sur quarante centimètres de long. Je devais plus tard constater combien il est capital d'avoir une bonne mémoire.

Pendant les douze premiers mois, il nous fut interdit de quitter la lamaserie. Ceux qui s'en allèrent se virent condamner la porte à leur retour. Cette règle n'était en vigueur qu'au Chakpori où la discipline était tellement rigoureuse qu'on aurait craint, en nous laissant sortir, de ne plus jamais nous revoir. J'admets en ce qui me concerne que j'aurais pris la fuite si j'avais su où aller. Après une année cependant, nous nous étions acclimatés.

Pendant cette première année, nous n'eûmes pas la permission de jouer ; on nous faisait travailler sans relâche, ce qui permit d'éliminer facilement les enfants faibles, incapables de supporter la tension nerveuse. Après ces mois difficiles, nous découvrîmes que nous avions presque oublié comment on joue. Les sports et les exercices avaient pour but de nous endurcir et ils devaient nous être d'une certaine utilité pratique. J'avais gardé de ma première enfance le goût des échasses et je fus alors autorisé à y consacrer quelque temps. Sur nos premières échasses, nos pieds se trouvaient par rapport au sol à une hauteur égale à

notre taille. En acquérant de l'expérience nous en primes de plus grandes, qui mesuraient environ trois mètres. Montés sur elles, nous nous pavanions dans les cours, mettant le nez aux fenêtres et nous rendant odieux neuf fois sur dix.

Nous n'avions pas de balancier. Pour rester sur place, nous portions alternativement le poids du corps sur un pied, puis sur l'autre comme si nous marquions le pas, ce qui nous permettait de garder l'équilibre. Il suffisait d'un peu d'attention pour ne pas avoir de chute à craindre. Nous nous livrions des batailles. Deux équipes, composées généralement d'une dizaine de garçons chacune, se mettaient en ligne à une trentaine de mètres de distance et à un signal donné fondaient l'une contre l'autre en poussant des hurlements sauvages destinés à mettre en fuite les démons du ciel. J'ai déjà dit que les garçons de ma classe étaient beaucoup plus âgés et plus grands que moi. Dans ce genre de batailles, ma taille jouait en ma faveur.

Les autres ne se déplaçaient qu'avec lourdeur, tandis que j'étais, moi, capable de me faufiler parmi eux, et en tirant une échasse par ici, en poussant une autre par là, d'envoyer rouler au sol le maximum d'adversaires. À cheval, je n'étais pas aussi brillant, mais dès qu'il s'agissait de me débrouiller avec mes propres moyens, je pouvais me tirer d'affaire.

Les échasses étaient également utiles pour traverser les rivières. Montés sur elles, et à condition de faire attention, nous pouvions gagner l'autre rive en nous épargnant la peine de faire un détour jusqu'à un gué. Je me souviens qu'un jour où j'étais monté sur des échasses de deux mètres, je voulus traverser une

rivière que j'avais trouvée sur mon chemin. Ses bords étaient escarpés et il n'y avait pas de gué. Je m'assis sur la berge et entrai dans l'eau, sans quitter mes échasses. L'eau arrivait à mes genoux ; au milieu du courant elle atteignait presque ma taille. A ce moment précis, j'entendis un bruit de pas. C'était un homme qui marchait rapidement le long de la berge et qui n'accorda qu'un bref regard au petit garçon traversant la rivière. Mais il est probable qu'en remarquant que l'eau n'atteignait pas ma ceinture, il pensa : « Ah ! voici un gué ! »

Un bruit de plongeon : l'homme avait disparu. Des remous : sa tête reparut à la surface, ses mains agrippèrent le bord où il réussit à se hisser. Il eut alors des mots affreux et ce que j'appris de ses intentions à mon égard, me glaça le sang. Je me précipitai vers la rive opposée où, une fois arrivé, je filai sur mes échasses à une vitesse que je suis sûr de n'avoir jamais atteinte auparavant !

Le vent qui semble souffler en permanence au Tibet pouvait être dangereux quand nous étions sur nos échasses. Il pouvait nous arriver par exemple en jouant dans la cour, d'oublier son existence, dans l'excitation du jeu, et de quitter l'abri offert par les murs. Une rafale s'engouffrait dans nos robes et nous renversait dans un enchevêtrement de jambes, de bras... et d'échasses. Il y avait peu de blessés. Nous avons appris, grâce au judo, à tomber sans nous faire de mal. Il nous arrivait souvent d'avoir des bleus sur le corps ou les genoux écorchés, mais nous ignorions ces vétilles. Bien sûr, il y avait ceux qui auraient trébuché sur leur ombre, les maladroits incapables d'apprendre à

« se recevoir » et ils se cassaient parfois une jambe ou un bras.

L'un d'entre nous était capable de faire un « soleil » tout en avançant sur ses échasses. Prenant appui sur le haut de celles-ci, il enlevait ses pieds des étriers et faisait un tour complet sur lui-même. Ses pieds s'élevaient à la verticale et retombaient pile sur les fourchons. Il accomplissait plusieurs fois de suite cet exercice, sans jamais manquer un pas ou presque et sans rompre la cadence. Je pouvais sauter sur mes échasses mais la première fois que j'essayai, je retombai trop lourdement, les deux étriers cédèrent et... la dégringolade fut rapide. Après cette mésaventure, j'inspectai toujours les attaches avec le plus grand soin.

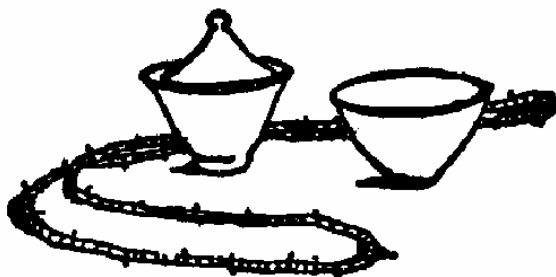
J'allais avoir huit ans quand le Lama Mingyar Dondup me dit que selon les astrologues, le lendemain de mon anniversaire serait favorable pour « l'ouverture du Troisième Oeil ». Je n'en conçus pas la moindre inquiétude ; je savais qu'il serait là et j'avais entièrement confiance en lui. Avec le Troisième Oeil, j'allais être capable, comme il me l'avait été répété maintes et maintes fois, de voir l'humanité telle qu'elle est en réalité. Pour nous, le corps n'est qu'une coquille animée par le grand « moi », le « Sur-moi » qui prend le commandement pendant notre sommeil et à notre mort. Nous croyons que l'homme est incarné dans un corps infirme pour s'instruire et faire des progrès. Pendant qu'il dort, l'homme retourne sur un autre plan d'existence. Il s'allonge pour se reposer, et quand le sommeil vient, l'esprit se libère de la matière et se met à flotter, tout en restant relié au corps par la « corde

d'argent » qui n'est coupée qu'au moment de la mort. Les rêves sont des expériences vécues dans le plan spirituel du sommeil. Quand l'esprit revient dans le corps, le choc du réveil déforme la mémoire des rêves, à moins qu'on n'ait été spécialement entraîné, de sorte que le « rêve » peut paraître tout à fait invraisemblable à celui qui est en état de veille. Mais cette question sera traitée plus complètement plus loin quand je raconterai mes propres expériences dans ce domaine.

L'aura qui entoure le corps et que n'importe qui peut apprendre à voir dans certaines conditions n'est que le reflet de la Force Vitale qui brûle à l'intérieur de l'être. Nous pensons que cette force est électrique, au même titre que les éclairs. Or, les savants occidentaux peuvent mesurer et enregistrer les « ondes électriques du cerveau ». Ceux qui rient de ce genre de choses devraient penser à ce fait et aussi à la couronne solaire, avec toutes ses flammes qui brûlent à des millions de kilomètres du disque lui-même. L'homme moyen ne peut voir cette couronne, mais il n'en reste pas moins qu'elle est visible lors d'une éclipse complète pour tous ceux qui prennent la peine de la regarder. Que les gens croient ou non à son existence ne change rien à l'affaire. L'incrédulité n'empêchera pas la couronne d'exister. Elle est toujours là. Il en va de même pour l'aura humaine. C'était cette aura, entre autres choses, que l'ouverture du Troisième Oeil allait me permettre de voir.

L'ouverture du Troisième Oeil

CHAPITRE SEPT



Mon anniversaire arriva. Ce fut un jour de liberté, sans cours ni offices. Au petit matin, le Lama Mingyar Dondup m'avait dit :

— Amuse-toi bien, Lobsang, nous viendrons te voir ce soir.

Comme il était agréable de paresser allongé sur le dos sous la lumière du soleil... Les toits du Potala brillaient sous mes yeux. Derrière moi, les eaux bleues du Norbu Linga — le Parc au Joyau — me donnaient envie de canoter à bord d'un bateau de peau. Au sud, je pouvais observer un groupe de marchands traverser le Kyi Chu en bac. Que cette journée passa vite !

Le jour mourut et ce fut la naissance du soir. Je me rendis dans la petite chambre d'où je ne devais pas sortir. Des bottes de feutre souple glissèrent doucement sur les dalles du corridor et trois lamas de haut rang entrèrent dans la pièce. Ils posèrent une compresse d'herbes sur mon front, qu'ils maintinrent en place par

un bandage serré. Ils ne devaient revenir que plus tard dans la soirée. Le Lama Mingyar Dondup était l'un d'entre eux. La compresse fut enlevée et mon front nettoyé et essuyé. Un lama taillé en hercule s'assit derrière moi et me prit la tête entre ses genoux. Le deuxième ouvrit une boîte d'où il sortit un instrument d'acier brillant. Cet instrument ressemblait à une alène, si ce n'est que son évidement, au lieu d'être rond, était en forme d'U et que sa pointe était finement dentelée. Après l'avoir examiné, le lama le stérilisa à la flamme d'une lampe.

— L'opération va être très douloureuse, me dit mon Guide en me prenant les mains et il est indispensable que tu aies toute ta connaissance. Ce ne sera pas long. Efforce-toi par conséquent de rester aussi calme que possible.

J'avais sous les yeux un véritable assortiment d'instruments et une collection de lotions d'herbes. « Eh bien, Lobsang, mon garçon, pensai-je, ils vont te régler ton compte, d'une façon ou d'une autre... Tu n'y peux rien, si ce n'est de rester tranquille. »

Le lama qui tenait l'alène jeta un coup d'oeil aux autres :

— Prêts ? Allons-y, le soleil vient juste de se coucher.

Il appliqua la pointe dentelée sur le milieu de mon front et fit tourner le manche. Une minute, j'eus l'impression d'être piqué par des épines. Le temps me parut s'arrêter. La pointe perça ma peau et pénétra dans ma chair sans me faire autrement souffrir, mais quand elle heurta l'os, il y eut une légère secousse. Le moine accentua sa pression, tout en remuant légèrement l'instrument pour que les petites dents

puissent ronger l'os frontal. La souffrance n'était pas aiguë : rien qu'une simple pression accompagnée d'une douleur sourde. Je ne fis pas un mouvement car le Lama Mingyar Dondup me regardait : j'aurais préféré rendre l'âme plutôt que de bouger ou de crier. Il avait confiance en moi comme j'avais confiance en lui, et je savais qu'il ne pouvait qu'avoir raison dans tout ce qu'il faisait ou disait. Il surveillait l'opération de très près ; de légères contractions aux plis des lèvres trahissaient la tension de son esprit. Tout à coup, il y eut un craquement léger : la pointe avait pénétré dans l'os. Immédiatement le lama-chirurgien, qui était sur le qui-vive, cessa d'appuyer. Il garda solidement en main la poignée tandis que mon Guide lui passait un éclat de bois très dur, d'une propreté parfaite, traité au feu et aux herbes pour lui donner la dureté de l'acier. Il inséra cet éclat dans le U de l'alène et le fit glisser jusqu'à ce qu'il arrive en face du trou pratiqué dans mon front. Puis il se poussa légèrement de côté pour que mon Guide puisse se placer en face de moi ; sur un signe de lui, il fit avancer, avec des précautions infinies, le morceau de bois de plus en plus profondément dans ma tête. Soudain, j'eus la curieuse sensation qu'on me piquait, qu'on me chatouillait l'arête du nez. Cette sensation disparut et je devins conscient de certaines odeurs légères que je ne pus identifier. Ces odeurs disparurent à leur tour, et j'eus l'impression de pousser un voile élastique ou d'être poussé contre lui. Brusquement, je fus aveuglé par un éclair.

— Arrêtez ! ordonna le Lama Mingyar Dondup.

Un instant la douleur fut intense, elle me brûlait comme une flamme blanche. La flamme diminua

d'intensité, mourut et fut remplacée par des volutes colorées, et des globes de fumée incandescente. L'instrument de métal fut délicatement retiré. L'éclat de bois devait rester en place pendant deux ou trois semaines, que j'allais passer dans cette petite pièce plongée dans une obscurité presque totale. Personne ne serait admis à me voir, à l'exception des trois lamas qui, jour après jour, continueraient à m'instruire. Tant que le bois n'aurait pas été enlevé, on ne me donnerait en fait de nourriture et de boisson que juste ce qu'il fallait pour me maintenir en vie.

— Tu es maintenant des nôtres, Lobsang, me dit mon Guide, au moment où on m'entourait la tête d'un bandeau pour maintenir l'éclat de bois. Jusqu'à la fin de ta vie, tu verras les gens tels qu'ils sont et non plus comme ils font semblant d'être.

C'était une expérience curieuse que de voir ces trois lamas baigner dans une flamme dorée. Plus tard seulement, je compris qu'ils devaient cette aura dorée à la pureté de leurs vies, et qu'il fallait s'attendre à ce que celle de la plupart des gens ait un tout autre aspect.

Quand ce nouveau sens se fut développé sous l'habile direction des lamas, je découvris l'existence d'autres émanations lumineuses qui ont leur source dans le centre de l'aura. Par la suite, je devins capable de diagnostiquer l'état de santé de quelqu'un d'après la couleur et l'intensité de son aura. De même la façon dont les couleurs s'altéraient me permettait de savoir si l'on me disait la vérité ou si l'on me mentait. Mais ma clairvoyance n'eut pas le corps humain pour seul objet. On me donna un cristal que je possède encore et avec

lequel je m'exerçais fréquemment. Il n'y a rien de magique dans ces boules de cristal. Ce ne sont que des instruments. Un microscope ou un télescope permettent, par le jeu de certaines lois naturelles, de voir des objets qui normalement sont invisibles. Il en va de même pour les boules de cristal. Elles servent de foyer au Troisième Oeil avec lequel il est possible de pénétrer dans le subconscient des êtres et de se souvenir des faits qu'on y glane. Tous les types de cristal ne conviennent pas à tout le monde. Certains obtiennent de meilleurs résultats avec le cristal de roche, d'autres préfèrent une boule de verre. D'autres encore utilisent un bol d'eau ou un simple disque noir. Mais quelle que soit la technique employée, le principe reste le même.

Pendant la première semaine qui suivit l'opération, la chambre fut maintenue dans une obscurité presque complète. A partir du huitième jour, on laissa entrer une très faible lumière, qui augmenta progressivement. Le dix-septième jour, la lumière était normale et les trois lamas arrivèrent pour enlever l'éclat de bois. Ce fut très simple. La veille, mon front avait été badigeonné avec une lotion à base d'herbes. Comme le soir de l'opération, un lama me prit la tête entre ses jambes. Avec un de ses instruments, le lama qui m'avait opéré saisit l'extrémité de l'éclat. Une violente secousse et tout était terminé, le bois était retiré de ma tête. Le Lama Mingyar Dondup appliqua alors une compresse d'herbes sur le minuscule trou qui me restait au front et me montra l'éclat qui était devenu noir comme de l'ébène. Le lama-chirurgien se tourna ensuite vers un petit brasero où il le fit brûler avec

différentes sortes d'encens. La fumée du bois mêlée à celle de l'encens monta vers le plafond : la première phase de mon initiation était terminée. Cette nuit-là, un tourbillon de pensées se pressait dans ma tête quand je m'endormis : comment verrais-je Tzu maintenant que ma vision des êtres n'était plus la même ? Et mon père, et ma mère, quelle serait leur apparence ? Autant de questions qui devaient provisoirement rester sans réponses.

Les lamas revinrent le lendemain matin et procédèrent à un examen très approfondi de mon front. Ils décidèrent que je pouvais retourner auprès de mes camarades, mais que je passerais la moitié de mon temps avec le Lama Mingyar Dondup qui allait intensifier mon instruction à l'aide de certaines méthodes. L'autre moitié serait consacrée aux classes et aux offices, non pas tant pour leur valeur éducative mais pour me donner une conception équilibrée des choses. Un peu plus tard, l'hypnotisme serait également utilisé pour m'instruire. Mais sur le moment, je ne pensais qu'à manger ! J'avais été à la portion congrue pendant dix-huit jours et je comptais bien me rattraper. Je quittai donc les lamas en toute hâte, avec cette seule pensée en tête. Mais dans le corridor, j'aperçus une silhouette enveloppée d'une fumée bleue, parsemée de taches d'un rouge violent. Je poussai un hurlement de terreur et rentrai précipitamment dans la chambre. Les lamas me regardèrent avec étonnement ; j'étais plus mort que vif.

— Un homme est en train de brûler dans le corridor, dis-je.

Le Lama Mingyar Dondup sortit en trombe. Quand il revint, il souriait.

— Lobsang, me dit-il, ce n'est qu'un balayeur qui s'est emporté. Son aura est comme une fumée bleue parce qu'il n'est pas évolué. Les taches rouges, ce sont ses pensées coléreuses. Tu peux repartir sans crainte à la recherche de cette nourriture dont tu as tellement envie.

Ce fut une expérience fascinante que de revoir les garçons que je croyais connaître si bien alors que je ne les connaissais pas du tout. Je n'avais qu'à les regarder pour lire leurs véritables pensées, l'affection authentique, la jalousie ou l'indifférence que je leur inspirais.

Il ne suffisait pas de voir les couleurs pour tout savoir : il fallait aussi apprendre à les interpréter.

Pour cela, mon Guide et moi nous nous installions dans un endroit tranquille d'où nous pouvions observer les gens qui entraient par les portes principales.

— Lobsang, me disait le Lama Mingyar Dondup, regarde l'homme qui arrive... Vois-tu le fil de couleur qui vibre au-dessus de son cœur ? Cette couleur et cette vibration sont les signes d'une affection pulmonaire.

Ou bien à propos d'un marchand :

— Regarde ces bandes qui bougent et ces taches qui clignotent... Notre Frère Homme-d'affaires est en train de penser qu'il peut rouler ces imbéciles de moines, il se souvient qu'il y est déjà arrivé. Pour de l'argent, les hommes ne reculeraient devant aucune petitesse !

Ou encore :

— Examine ce vieux moine, Lobsang. Voici un saint dans toute l'acception du terme, mais il prend tout ce que disent nos Écritures au pied de la lettre. As-tu remarqué combien le jaune de son aura est décoloré ? C'est qu'il n'est pas suffisamment évolué pour raisonner par lui-même.

Et ainsi de suite, jour après jour. Mais c'est surtout dans nos rapports avec les malades, malades du corps ou malades de l'esprit, que le pouvoir donné par le Troisième Oeil nous était utile.

— Plus tard, me dit un soir le Lama, nous t'apprendrons à fermer le Troisième Oeil à volonté, car il serait intolérable d'avoir toujours devant les yeux le triste spectacle des imperfections humaines. Mais, pour le moment, sers-t'en constamment, comme tu te sers de tes yeux physiques. Nous te montrerons ensuite comment l'ouvrir et le fermer aussi facilement que les autres.

Il y a bien longtemps, assurent nos légendes, hommes et femmes pouvaient utiliser le Troisième Oeil. C'était l'époque où les dieux venaient sur la terre et se mêlaient aux humains. Les hommes se voyant déjà leurs successeurs, essayèrent de les tuer, sans penser que ce que l'homme pouvait voir, les dieux le voyaient encore mieux. En punition, le Troisième Oeil fut fermé. Depuis, au cours des siècles, une minorité a reçu à sa naissance le don de clairvoyance. Ceux qui l'avaient naturellement ont pu avoir son pouvoir multiplié par mille, grâce à un traitement approprié, comme celui qui m'avait été appliqué. Il va de soi qu'un talent aussi particulier doit être traité avec précaution et respect.

Le Père Abbé me convoqua un jour.

— Mon fils, me dit-il, tu possèdes maintenant un pouvoir qui est refusé au plus grand nombre. Ne t'en sers que pour le bien, jamais à des fins égoïstes. Quand tu seras dans les pays étrangers, des gens exigeront de toi que tu te conduises comme un illusionniste dans une foire ; ils te diront : « Prouve-nous ceci, prouve-nous cela. » Mais je te le dis, mon fils, il ne faudra pas leur obéir. Ce talent t'est donné pour aider ton prochain, et non pour t'enrichir. Il te sera beaucoup révélé par la Clairvoyance mais quoi que tu puisses apprendre, tu ne devras en faire part à personne, si tes paroles peuvent provoquer la souffrance de ton prochain ou changer le Chemin de sa Vie. Car l'homme, mon fils, doit choisir son propre Chemin. Dis-lui ce que tu veux, il n'en suivra pas moins sa route. Aide ceux qui sont malades, et ceux qui sont malheureux, mais ne dis rien qui puisse changer le Chemin d'un homme.

Le Père Abbé, un homme très cultivé, était le docteur personnel du Dalai Lama. Avant de mettre un terme à notre entretien, il m'annonça que j'allais être bientôt convoqué par le Dalai Lama qui désirait me voir. Nous serions donc, le Lama Mingyar Dondup et moi, les hôtes du Potala pendant quelques semaines.

Le Potala

CHAPITRE HUIT



Un lundi matin, le Lama Mingyar Dondup m'apprit que notre visite au Potala avait été fixée à la fin de la semaine.

— Il faut faire une répétition, me dit-il, notre présentation doit être parfaite.

Près de notre salle de classe se trouvait un petit temple désaffecté qui contenait une statue grandeur nature du Dalai Lama.

— Regarde-moi, Lobsang, me dit le Lama, je vais te montrer ce qu'il faut faire. Tu entres comme ceci, les

yeux baissés. Tu marches jusqu'ici, à un mètre cinquante environ du Dalaï Lama. Tire la langue pour le saluer et incline-toi. Une fois, deux fois, trois fois. Toujours à genoux, la tête baissée, tu places l'écharpe autour de ses pieds, de cette façon. Redresse-toi, en gardant la tête baissée pour qu'Il puisse placer une écharpe à ton cou. Compte jusqu'à dix, afin de ne pas faire preuve d'une hâte inconsidérée, puis lève-toi et marche à reculons jusqu'au premier coussin libre.

J'avais suivi toute sa démonstration, faite avec l'aisance que confère une longue pratique.

— Un conseil maintenant, reprit-il. Avant de reculer, repère, d'un coup d'oeil rapide et discret, la position du coussin le plus proche. Il ne s'agit pas de te prendre les talons dedans et d'être obligé de faire une cabriole pour éviter de te briser le cou ! On trébuche facilement dans l'excitation d'un pareil moment. A ton tour... Montre-moi que tu es capable de faire aussi bien.

Je sortis et le Lama frappa les trois coups dans ses mains. Je me précipitai, pour être aussitôt arrêté.

— Lobsang ! Lobsang ! Ceci n'est pas une course ! Allons, avance plus lentement. Règle ton allure en te disant à toi-même : *Om-ma-ni-pad-me-Hum*. Ainsi, tu entreras comme un jeune prêtre plein de dignité au lieu de galoper comme un cheval de course dans la plaine du Tsang-Po.

Nouvelle sortie, pour une nouvelle entrée plus « digne » ! Arrivé devant la statue, je tombai à genoux et je continuai à avancer, saluant à la tibétaine, la langue tirée. Mes trois saluts furent sûrement des modèles de perfection, j'en étais fier ! Mais bonté divine, j'avais oublié l'écharpe ! Aussi fis-je une

troisième sortie pour reprendre le cérémonial dès le début. Cette fois, je réussis à me conduire correctement et je plaçai l'écharpe de cérémonie au pied de la statue. Après quoi, je marchai à reculons et je parvins, sans trop de difficultés, à un coussin où je m'assis dans la position du Lotus.

— Passons maintenant à la deuxième phase. Il s'agit de dissimuler ta coupe de bois dans ta manche gauche car, une fois assis, on te servira du thé. Elle se tient de cette façon, coincée entre la manche et l'avant-bras. Avec un minimum d'attention, elle doit rester en place. Mets-la dans ta manche maintenant et entraîne-toi à faire ton entrée... sans oublier l'écharpe.

Chaque matin, pendant une semaine, nous répétâmes jusqu'à ce que je sois capable de faire tous les gestes automatiquement. Au début, quand je saluais, la coupe tombait, bien entendu, en faisant un potin du diable mais je réussis vite à trouver le truc.

Le vendredi, il fallut que je fasse voir mes progrès au Père Abbé.

— Ta présentation, déclara-t-il, fait grandement honneur à ton maître, notre Frère Mingyar Dondup.

Le lendemain matin, nous descendîmes la colline pour nous rendre au Potala. Notre lamaserie était administrativement rattachée au Potala, bien qu'elle se trouvât à l'écart des bâtiments principaux. Elle portait le nom de « Temple et École de la Médecine ». Notre Abbé était le seul docteur du Dalaï Lama, position qui n'était pas de tout repos, puisqu'il ne devait pas tant le guérir de ses maladies que le conserver en bonne santé. Aussi était-il tenu pour responsable du moindre malaise de son auguste patient. Il n'en avait pas pour

autant le droit d'aller l'examiner quand il le jugeait utile ; il fallait qu'il attende que le Dalaï Lama soit malade pour être appelé !

Mais ce matin-là, je ne pensais pas aux soucis du Père Abbé, les miens me suffisaient. Au pied de la colline, nous prîmes la direction du Potala, au milieu d'une foule composée de touristes passionnés et de pèlerins. Ces gens venaient de toutes les parties du Tibet voir la demeure du Très Profond, nom que nous donnons au Dalaï Lama. S'ils pouvaient jeter sur lui, ne fût-ce qu'un coup d'oeil, ils repartaient avec le sentiment d'être récompensés au centuple des fatigues de leurs longs voyages. Certains pèlerins avaient voyagé à pied pendant des mois pour saluer le Saint des Saints. Dans cette foule se trouvaient pêle-mêle des fermiers, des nobles, des bergers, des marchands et des malades qui espéraient trouver la guérison à Lhasa. Ils encombraient la route car tous faisaient le tour du Potala, un circuit de neuf kilomètres. Certains marchaient à quatre pattes, d'autres s'étendaient de tout leur long par terre, se relevaient et s'étendaient de nouveau. Des malades et des infirmes avançaient clopin-clopant, sur des béquilles ou soutenus par des amis. Partout, des colporteurs proposaient du thé au beurre préparé sur des braseros portatifs et toutes sortes de victuailles. On pouvait également acheter des charmes et des amulettes « bénies par une sainte Incarnation ». Des vieillards refilaient des horoscopes imprimés aux jobards. Plus loin, de joyeux camelots essayaient de placer de petites roues à prières, « souvenirs de Lhasa ». Des écrivains publics délivraient, moyennant finances, des certificats

attestant que leur client avait visité Lhasa et tous ses lieux saints. Nous passâmes parmi eux sans nous arrêter car nous ne pensions qu'à la Cime.

La résidence privée du Dalai Lama se trouvait sur le toit même du Potala, car personne n'a le droit d'habiter plus haut que lui. Un immense escalier de pierre, qui est plutôt une rue qu'un escalier, permet d'y accéder. De nombreux hauts fonctionnaires le montent à cheval pour s'épargner la peine de le gravir à pied. Nous en rencontrâmes beaucoup sur notre chemin. Nous étions déjà très haut quand le Lama Mingyar Dondup s'arrêta.

— Regarde ton ancienne maison, me dit-il, en la désignant du doigt. Les serviteurs s'agitent beaucoup dans la cour.

Je regardai. Il est préférable que je ne dise rien de l'émotion que je ressentis. Mère était sur le point de sortir, avec sa suite. Tzu était là lui aussi. Mais à quoi bon ? Ce que je pensai alors, doit rester enfoui dans mon cœur.

Le Potala est une commune indépendante bâtie sur une petite montagne. C'est là que se traitent toutes les affaires religieuses et temporelles du Tibet. Ce bâtiment ou plutôt ce groupe de bâtiments est le cœur du pays, l'objet de toutes les pensées, la source de tous les espoirs. A l'intérieur de ses enceintes, dans des maisons du Trésor sont entreposés des lingots d'or, d'innombrables sacs de pierre précieuses et de curieux objets de la plus haute antiquité. Les bâtiments n'ont pas plus de trois siècles et demi, mais ils ont été élevés sur les fondations d'un ancien palais. Autrefois, un fort dominait la montagne. Celle-ci qui est d'origine volcanique recèle dans ses flancs une caverne immense

d'où rayonnent des passages. L'un d'entre eux conduit à un lac. Seuls quelques rares privilégiés y sont allés ou connaissent son existence.

Mais revenons au moment où nous montions l'escalier du Potala par une matinée lumineuse. Partout, nous entendions le cliquetis des roues à prières — les seules roues qui existent au Tibet en raison d'une vieille prophétie suivant laquelle la paix quittera notre pays au moment où des roues y feront leur apparition. Finalement nous atteignîmes le sommet. En voyant mon Guide qu'ils connaissaient bien, les colosses qui montaient la garde ouvrirent la porte dorée. Nous continuâmes notre chemin jusqu'au point culminant du toit où se trouvaient les tombes des Incarnations précédentes du Dalaï Lama et sa résidence personnelle. Un grand rideau marron en laine de yak dissimulait l'entrée. Il fut écarté et nous entrâmes dans un grand hall que gardaient des dragons en porcelaine verte. Des tapisseries somptueuses, représentant des scènes religieuses et des légendes anciennes, couvraient les murs. Sur des tables basses étaient disposés des objets dignes de réjouir le cœur d'un collectionneur, statuettes de divers dieux et déesses de notre mythologie, et ornements en cloisonné. Sur une étagère, près d'un passage caché par un rideau, était posé le Livre de la Noblesse. Comme j'aurais voulu pouvoir l'ouvrir et lire le nom de ma famille pour me donner confiance ! Ce jour-là et dans un tel lieu, je me sentais particulièrement petit et insignifiant. A huit ans, je n'avais déjà plus d'illusions, et je me demandais quelles raisons avaient bien pu pousser le premier personnage du pays à me convoquer. Je savais qu'une

entrevue de ce genre était exceptionnelle et à mon avis, il ne pouvait s'agir que d'un surcroît de travail, d'études et d'épreuves.

Un lama en robe rouge cerise, une étole dorée sur les épaules, conversait avec le Lama Mingyar Dondup. Celui-ci semblait être vraiment très connu au Potala. Comme d'ailleurs partout où j'étais allé avec lui.

— Sa Sainteté est très intéressée et veut lui parler en tête à tête, entendis-je.

Mon Guide se tourna vers moi :

— C'est le moment de te présenter, me dit-il, je vais t'indiquer la porte. Dis-toi en entrant que tu es en train de répéter, comme tu l'as fait pendant toute la semaine.

Il me prit par les épaules et me conduisit à une porte tout en me parlant à l'oreille :

— Tu n'as pas besoin de t'inquiéter... Allez, entre maintenant.

Et, après m'avoir donné une tape sur l'épaule pour m'encourager, il resta à me regarder. Je fis mon entrée : au fin fond d'une pièce immense se tenait le Très Profond, le treizième Dalaï Lama.

Assis sur un coussin de soie couleur safran, il portait la tenue habituelle des lamas, à part un grand bonnet jaune, dont les rabats lui descendaient jusqu'aux épaules. Il venait de poser un livre. La tête baissée, je traversai la pièce. Arrivé à deux mètres de lui, je me laissai tomber à genoux, je le saluai par trois fois, et je déposai à ses pieds l'écharpe de soie que le Lama Mingyar Dondup m'avait donnée. En réponse, le Très Profond se pencha vers moi et plaça la sienne sur les poignets et non à mon cou, comme il était d'usage. Je

sentis alors l'affolement me gagner, à l'idée de marcher à reculons jusqu'au coussin le plus proche car j'avais remarqué qu'ils étaient tous très loin. Le Dalaï Lama parla pour la première fois :

— Ces coussins sont trop loin pour que tu marches à reculons. Fais demi-tour et va en chercher un pour que nous puissions parler tous les deux.

Je fus bientôt de retour devant lui avec un coussin.

— Pose-le en face de moi, dit-il, et assieds-toi.

Quand je fus installé, il prit la parole :

— On m'a dit des choses étonnantes à ton sujet, jeune homme. Tu es né avec la Clairvoyance et cette faculté a été développée par l'Ouverture du Troisième Oeil. J'ai le dossier de ta dernière incarnation, de même que les prédictions des astrologues. Ta vie sera dure au début, mais elle sera couronnée de succès. Tu voyageras dans le monde entier, tu connaîtras de nombreux pays étrangers, dont tu n'as jamais entendu parler. Tu verras la mort, des ruines et aussi une cruauté qui dépasse l'imagination. Ta route sera longue et pénible, mais le succès sera au bout comme il a été prédit.

Pourquoi me disait-il tout cela, que je savais par coeur, mot pour mot, depuis ma septième année ? Je savais aussi qu'après avoir étudié la médecine et la chirurgie au Tibet, je recommencerais mes études en Chine. Mais le Très Profond continuait à parler. Il me mettait en garde. Je ne devais pas donner de preuve de mes pouvoirs exceptionnels ni aborder le sujet de l'être ou de l'âme, quand je serais dans le monde occidental.

— Je suis allé aux Indes et en Chine, dit-il. Dans ces pays, il est possible de discuter des Réalités

Supérieures, mais j'ai rencontré beaucoup d'hommes venus des pays de l'Ouest. Ils n'ont pas le même sentiment des valeurs que nous, ils adorent le commerce et l'or. Leurs savants disent : « Montrez-nous l'âme. Montrez-la, que nous puissions la palper, la peser, connaître ses réactions aux acides. Indiquez-nous sa structure moléculaire, ses réactions chimiques. Une preuve, une preuve, il nous faut une preuve », te diront-ils, sans se soucier de détruire par leur attitude négative, par leur suspicion, toutes les chances d'obtenir la preuve qu'ils réclament. Mais il nous faut du thé.

Il frappa légèrement sur un gong et donna des ordres à un lama qui revint rapidement avec du thé et des produits importés des Indes. Pendant que nous nous restaurions, le Très Profond me parla des Indes et de la Chine. Il me dit aussi qu'il voulait que je travaille d'arrache-pied et qu'il choisirait des professeurs spécialement à mon intention. Incapable de me contenir, je lâchai tout à trac :

— Personne ne peut être plus savant que mon maître le Lama Mingyar Dondup !

Le Dalai Lama me regarda, et... éclata de rire. Il est probable que personne ne lui avait jamais parlé sur ce ton, et encore moins un petit garçon de huit ans. Ma spontanéité parut lui plaire :

— Ainsi, d'après toi, Mingyar Dondup est un homme de bien ? Dis-moi ce que tu penses vraiment de lui, petit coq de combat !

— Seigneur, répondis-je, vous m'avez dit que mon pouvoir de clairvoyance est exceptionnel. Eh bien, le

Lama Mingyar Dondup est la meilleure personne que j'aie jamais rencontrée !

Tout en se remettant à rire, le Dalaï Lama donna un coup sur le gong placé à ses côtés.

— Fais entrer Mingyar, dit-il au lama qui nous avait servis.

Le Lama Mingyar Dondup entra et salua le Très Profond.

— Prends un coussin et assieds-toi, Mingyar, dit le Très Profond. Ton petit élève vient de me parler de toi. Je suis entièrement d'accord avec son jugement.

Mon Guide s'assit près de moi et le Dalaï Lama reprit :

— Tu as accepté de prendre l'entière responsabilité de l'éducation de Lobsang Rampa. Organise ses études comme bon te semblera. Tu me demanderas les lettres d'autorité dont tu auras besoin. Je reverrai Lobsang Rampa de temps en temps.

Il se pencha vers moi :

— Tu as bien choisi, jeune homme, dit-il, ton Guide est un vieil ami de ma jeunesse et un véritable maître des sciences occultes.

Après avoir échangé quelques paroles, nous nous levâmes et nous saluâmes pour prendre congé. A son visage, je devinai que le Lama Mingyar Dondup était au fond de lui-même très content de moi, et de l'impression que j'avais produite.

— Nous allons passer quelques jours ici, me dit-il, et nous visiterons certains coins secrets des bâtiments. Il existe dans les étages inférieurs des corridors et des chambres où personne n'est allé depuis deux siècles. Tu y apprendras beaucoup de choses concernant l'histoire du Tibet.

Un des lamas au service du Dalaï Lama — il n'y avait personne au-dessous de ce rang à sa résidence — vint à notre rencontre et nous annonça qu'on nous avait réservé des chambres sur le toit même du Potala. Il nous y conduisit. La vue que j'avais de la mienne, qui donnait directement sur Lhassa et la plaine, m'enthousiasma.

— Sa Sainteté a donné des instructions, nous dit le Lama, pour que vous puissiez aller et venir selon votre bon plaisir et que toutes les portes vous soient ouvertes.

Mon Guide me conseilla de m'allonger un peu. La cicatrice de ma cuisse gauche me gênait encore beaucoup ; je souffrais, et je marchais en boitillant. On avait même craint un moment que je ne restasse estropié jusqu'à la fin de mes jours. Je restai allongé pendant une heure, jusqu'au moment où mon Guide revint avec du thé et des aliments.

— Voilà de quoi remplir quelques-uns de tes creux, Lobsang, dit-il. La nourriture est bonne ici, profitons-en.

Je n'eus pas besoin d'autres encouragements pour lui obéir. Quand nous eûmes fini, il me conduisit dans une pièce située à l'autre bout du toit. Là, à ma grande surprise, je vis qu'il n'y avait pas de tissus huilés aux fenêtres : il n'y avait rien, mais un rien qui était cependant visible. Je tendis la main et touchai ce néant avec précaution. C'était froid, presque aussi froid que la glace et glissant. Tout à coup, la lumière se fit dans mon esprit : du verre ! Je n'avais jamais vu de carreaux auparavant. Certes, nous nous étions servis de verre pilé pour les batailles de cerfs-volants, mais il

s'agissait d'un verre épais et non transparent. De plus, il était coloré, tandis que celui-ci... celui-ci était clair comme de l'eau.

Mais ce ne fut pas tout. Après avoir ouvert la fenêtre, le Lama Mingyar Dondup prit un tube de cuivre gainé de cuir qui ressemblait à une trompette « sans tête ». Du tube, il fit sortir quatre morceaux, qui étaient emboîtés les uns dans les autres. Tout en riant de mon air étonné, il posa une des extrémités du tube sur le rebord de la fenêtre et approcha l'autre de son visage. « Ah, pensai-je, il va faire de la musique ! » Mais au lieu de souffler dedans, il y colla un oeil.

— Mets ton oeil droit ici, Lobsang, me dit-il, après quelques manipulations, et garde l'autre fermé.

J'obéis et faillis m'évanouir de stupéfaction, en voyant dans le tube un cavalier qui venait à ma rencontre. Je fis un bond de côté et je jetai un regard éperdu autour de moi. Il n'y avait personne dans la pièce si ce n'est mon Guide qui se tordait de rire. Je le regardai avec méfiance. M'avait-il ensorcelé ?

— Sa Sainteté a dit que vous étiez un maître de l'occultisme, dis-je, mais est-il indispensable de ridiculiser votre élève ?

Ma question eut le don de le faire rire encore plus et il me fit signe de regarder de nouveau. J'obéis, non sans crainte. Il déplaça légèrement le tube, de sorte que mes yeux découvrirent un autre spectacle. C'était une longue-vue, la première de ma vie. Jamais je n'ai pu oublier cet homme à cheval. J'y pense souvent quand un Occidental refuse de croire en l'existence de certains phénomènes occultes. C'est impossible, dit-il. Ce jour-là, ce cavalier m'avait paru « impossible » à moi aussi !

Le Dalai Lama avait ramené des Indes un certain nombre de longues-vues et il aimait beaucoup s'en servir pour regarder le paysage. C'est au Potala aussi que je me vis dans un miroir pour la première fois, sans reconnaître l'horrible créature qui s'y reflétait, un petit garçon au teint pâle, au front barré en son milieu d'une large cicatrice rouge et dont le nez était indiscutablement proéminent. Il m'était déjà arrivé de voir mon image dans l'eau mais elle était floue tandis que celle-ci était... trop nette à mon goût. On comprendra que depuis, je ne me sois plus soucié de me regarder dans une glace !

On pensera peut-être que sans vitres, ni longues-vues, ni miroirs, le Tibet devait être un drôle de pays, mais notre peuple n'avait pas envie de ce genre de choses. De même ne voulions-nous pas de roues. Les roues servent la vitesse et la prétendue civilisation. Nous avons compris depuis longtemps que la vie dans le monde des affaires est trop précipitée pour laisser le temps de s'occuper des choses de l'esprit. Notre monde physique s'était transformé avec lenteur pour que nos connaissances ésotériques puissent grandir et se développer. Depuis des milliers d'années, nous avons percé les secrets de la clairvoyance, de la télépathie et des autres branches de la métaphysique. Il est tout à fait exact que de nombreux lamas sont capables de s'asseoir nus dans la neige et de la faire fondre par la seule puissance de leur pensée, mais ce ne sera jamais pour distraire les amateurs de sensations fortes. Des lamas, qui sont des maîtres de l'occultisme, peuvent vraiment se soulever par lévitation, mais ils ne se servent jamais de leurs pouvoirs pour amuser un public

plus ou moins naïf. Un maître, au Tibet, s'assure toujours que son élève est moralement digne de connaître de tels secrets. Comme il doit être absolument certain de l'intégrité morale de son élève, les pouvoirs métaphysiques ne sont jamais galvaudés, car ils ne sont confiés qu'aux gens qui en sont dignes. Ces pouvoirs n'ont absolument rien de magique, ils résultent simplement de l'application de certaines lois naturelles.

Au Tibet, certains ont besoin de compagnie pour se perfectionner, tandis que d'autres doivent se retirer du monde. Ceux-là gagnent des lamaserias éloignées où ils vivent dans une cellule d'ermite, une petite chambre, bâtie dans la plupart des cas à flanc de montagne. Les murs de pierre sont épais — leur épaisseur atteint parfois deux mètres — pour qu'aucun bruit ne puisse y pénétrer. Quand l'ermite a décidé d'y faire retraite, l'entrée est murée. C'est dans cette boîte de pierre vide qu'il va vivre seul, sans lumière, sans meubles, sans rien. Une fois par jour, il reçoit de la nourriture par une trappe, par où ne passent ni lumière ni son. Son premier séjour dure trois ans, trois mois et trois jours, pendant lesquels il médite sur la nature de la vie et sur celle de l'homme. Son corps physique ne doit quitter la cellule sous aucun prétexte. Un mois avant la fin de sa réclusion, le toit est percé d'un trou minuscule qui laisse entrer un faible rayon de lumière. Ce trou est ensuite élargi progressivement pour que les yeux de l'ermite se réaccoutument à la lueur du jour. Sinon, il deviendrait aveugle dès sa sortie de la cellule. Il arrive très souvent qu'après quelques semaines à peine dans le monde, ces ermites regagnent leur

retraite où ils restent jusqu'à leur mort. Une pareille vie n'est ni stérile ni inutile comme on pourrait le penser. L'homme est un esprit, une créature d'un autre monde ; une fois libéré des liens de la chair, il peut parcourir l'univers et se rendre utile par l'intermédiaire de ses pensées. Les pensées, comme nous le savons très bien au Tibet, sont des ondes d'énergie. La matière est de l'énergie condensée. Une pensée, soigneusement dirigée et partiellement condensée, peut déplacer un objet. Dirigée différemment elle peut aboutir à la télépathie qui permet de faire faire à une personne éloignée une action déterminée. Pourquoi serait-il si difficile de me croire, alors que tout le monde trouve normal qu'un homme muni d'un microphone puisse diriger l'atterrissage d'un avion malgré le brouillard épais et la visibilité nulle ? Avec un peu d'entraînement, et à condition de n'être pas sceptique, l'homme pourrait diriger ces atterrissages par télépathie, au lieu d'utiliser une machine qui n'est pas infaillible.

Mon éducation ésotérique ne comporta pas de longue réclusion dans une obscurité complète. Elle se fit par une autre méthode qui n'est pas à la portée de la plupart de ceux qui ont une vocation d'ermite. Je suivis un entraînement conçu en fonction d'un objectif bien déterminé, et cela sur l'ordre exprès du Dalaï Lama. On m'instruisit selon une méthode particulière et aussi par hypnotisme, toutes choses qui ne peuvent être discutées dans un livre comme celui-ci. Qu'il me suffise de dire que je reçus plus d'éclaircissements que la moyenne des ermites n'en obtient au cours d'une très

longue vie. Ma visite au Potala était liée au début de cet entraînement, mais je reviendrai là-dessus.

La longue-vue me fascinait et je l'utilisais fréquemment pour observer les endroits que je connaissais si bien. Le Lama Mingyar Dondup m'en expliqua les principes jusque dans leurs moindres détails, de sorte que je compris que la magie n'avait rien à y voir et qu'il s'agissait simplement de l'application de certaines lois naturelles.

Non seulement tout m'était expliqué, mais encore on me disait pourquoi telle ou telle chose était arrivée. Je ne pouvais jamais dire :

— Oh, c'est de la magie ! sans être éclairé sur les lois qui entraient en jeu. Une fois, au cours du même séjour au Potala, mon guide me conduisit dans une chambre plongée dans une obscurité complète.

— Reste ici, Lobsang, me dit-il, et regarde ce mur blanc. Il éteignit ensuite la flamme de sa lampe à beurre et arrangea le volet de la fenêtre d'une certaine façon. Immédiatement, une image renversée de Lhasa apparut sur le mur ! Je poussai un cri d'étonnement à la vue des hommes, des femmes et des yaks qui marchaient la tête en bas. Soudain, l'image trembla et tous reprirent une position normale. L'explication de « la réfraction des rayons lumineux » ajouta encore à ma perplexité... Comment était-il *possible* de réfracter la lumière ? On m'avait démontré que des jarres et des carafons peuvent être brisés avec un sifflet silencieux, ce qui m'avait paru très simple et ne pas mériter une seconde de plus de réflexion, mais cette *réfraction* ! Aussi, ne compris-je rien à la question jusqu'au moment où mon Guide apporta d'une pièce voisine un

appareil spécial, fait d'une lampe et de diverses lamelles qui servaient à cacher la lumière. Je fus en mesure de voir cette fameuse réfraction et ce fut la fin de mes surprises.

Les greniers du Potala étaient pleins à craquer de statues merveilleuses, de livres anciens et d'admirables peintures murales représentant des sujets religieux. Les rares, très rares Occidentaux qui en ont vu les trouvent indécentes. Elles représentent souvent un esprit mâle et un esprit femelle intimement enlacés. Mais leur esprit est loin d'être obscène et nul Tibétain ne saurait s'y tromper. Ces deux corps nus enlacés symbolisent l'extase qui naît de l'union de la Connaissance et de la Vie droite. J'avoue avoir été horrifié au delà de toute mesure, la première fois que j'ai vu des chrétiens adorer comme le symbole de leur religion un homme torturé et cloué sur une croix. Il est certes regrettable que nous ayons tous tendance à juger les autres d'après nos propres convictions. Depuis des siècles, des cadeaux venus d'un peu partout arrivaient au Potala, à l'intention des Dalaï Lamas. Presque tous avaient été entreposés dans des salles spéciales où je passais des heures merveilleuses à les regarder pour connaître, grâce à la psychométrie, les intentions profondes des donateurs. Un véritable enseignement sur les mobiles humains. Quand j'avais défini l'impression produite par un objet, mon guide, à l'aide d'un livre, m'en racontait l'histoire depuis ses origines jusqu'à nos jours. J'étais enchanté de l'entendre me dire de plus en plus souvent :

— Bravo, Lobsang, tes progrès sont indéniables.

Un lac sous le Potala

Avant de quitter le Potala, nous visitâmes un des tunnels souterrains. Les autres, me dit-on, me seraient montrés plus tard. Munis de torches flamboyantes nous descendîmes précautionneusement ce qui me parut être un escalier sans fin et nous nous glissâmes dans des passages aux parois rocheuses. J'appris que ces tunnels étaient dus à une éruption volcanique vieille de plusieurs dizaines de siècles. Sur les murs, je vis des figures géométriques étranges et des dessins représentant des scènes que je ne reconnus pas. J'avais surtout hâte de voir le lac dont je savais, pour l'avoir entendu dire, qu'il se trouvait à la fin d'un passage et qu'il s'étendait sur des kilomètres et des kilomètres. Enfin nous pénétrâmes sous un tunnel qui alla en s'agrandissant, jusqu'au moment où ses voûtes s'enfoncèrent dans l'ombre, hors de la portée de nos torches. Une centaine de mètres plus loin, nous étions arrivés au bord de l'eau, mais d'une eau comme je n'en avais encore jamais vu. Elle était stagnante et noire au point d'être presque invisible, et au lieu d'un lac on avait l'impression de regarder un trou sans fond. Pas une ride à la surface, pas un bruit pour rompre le silence. Les torches faisaient briller le rocher sombre sur lequel nous nous tenions. Quelque chose scintilla sur une paroi rocheuse. Je m'approchai et je vis que le rocher contenait un large filon d'or de cinq à sept mètres de long. Une température élevée avait jadis commencé à le faire fondre. L'or avait dégouliné comme la cire dorée d'une chandelle, puis s'était solidifié par la suite en se refroidissant.

Le Lama Mingyar Dondup rompit le silence :

— Ce lac va jusqu'à la rivière Tsang-Po, à soixante kilomètres d'ici. Il y a bien longtemps, des moines audacieux, qui avaient construit un radeau, quittèrent le rivage, munis de torches et de pagaies. Ils pagayèrent pendant des kilomètres et des kilomètres sur des eaux inconnues et finirent par arriver à un endroit où le lac souterrain s'élargissait. Les parois et la voûte étaient invisibles. Ils continuèrent à dériver, ne sachant quelle direction prendre.

En l'écoutant, je voyais la scène comme si je m'étais trouvé sur le radeau avec les moines.

— Ils étaient perdus, continua la Lama, et incapables de s'orienter. Tout à coup, le radeau fit une embardée, leurs torches furent éteintes par un coup de vent, et ils se trouvèrent au milieu d'une obscurité totale. Ils pensèrent que les griffes des Démons de l'Eau s'étaient abattues sur leur fragile embarcation. Cramponnés aux cordes du radeau, ils tourbillonnèrent dans la nuit, étourdis et malades. Ils avançaient si vite que de petites vagues balayaient le pont, en les trempant jusqu'aux os. Leur radeau filait de plus en plus rapidement, comme si un géant impitoyable les entraînait à une mort certaine. Combien de temps dura cette équipée, ils ne le savaient pas car ils avaient perdu la notion du temps. Il n'y avait pas une lumière et l'obscurité n'était plus qu'un bloc noir comme il n'y en eut jamais à la surface de la terre. Ils entendirent des grincements, des frottements... avant d'être assommés par des coups violents et écrasés sous de fortes pressions. Renversés du radeau, ils furent projetés au fond de l'eau. Certains eurent à peine le temps d'aspirer un peu d'air. Les autres n'eurent pas

cette chance. Les survivants aperçurent une lumière verdâtre et diffuse qui augmenta peu à peu. Ballottés et roulés par les eaux, ils émergèrent enfin sous un soleil brillant.

« Deux moines réussirent à gagner le rivage, où ils arrivèrent aux trois quarts morts, couverts de contusions et de sang. Trois autres avaient disparu sans laisser de traces. Pendant des heures ils restèrent allongés sur le sol, entre la vie et la mort. Finalement, il y en eut un qui rassembla assez de forces pour regarder autour de lui. Ce qu'il vit lui donna un tel choc qu'il faillit s'évanouir. Au loin se dressait la montagne du Potala et ils étaient entourés de yaks qui paissaient dans les vertes prairies. Leur première pensée fut qu'ils étaient morts et qu'ils se trouvaient dans un ciel tibétain. C'est alors qu'ils entendirent un bruit de pas : un pâtre se penchait sur eux. Il était venu s'emparer de l'épave flottante du radeau qu'il avait aperçue de loin. Quand ils eurent réussi, malgré leurs robes en loques, à le convaincre qu'ils étaient moines, il se décida à aller chercher des brancards au Potala. Depuis lors, très peu de gens se sont aventurés sur le lac, mais on sait que de petites îles se trouvent un peu au delà de la partie éclairée par nos torches. L'une d'entre elles a été explorée. Ce qu'on y a trouvé, tu l'apprendras par toi-même lors de ton initiation.

Comme j'aurais voulu partir tout de suite sur un radeau ! Mon Guide, qui ne m'avait pas quitté des yeux, éclata de rire :

— Oui, dit-il, ce serait très amusant, mais pourquoi nous fatiguer quand il est si facile de faire cette exploration « astralement » ? Cela t'est possible,

Lobsang, et dans quelques années tu seras en mesure d'explorer le lac avec moi et d'apporter ta contribution à la connaissance que nous en avons. Mais pour l'instant, mon garçon, il te faut étudier encore et toujours. Pour nous deux.

La flamme de nos torches baissait et je crus que nous allions être bientôt obligés d'aller à tâtons comme des aveugles. Je pensai même en faisant demi-tour pour rentrer que nous avions été fous de ne pas emmener des torches de secours. Au même moment, le Lama Mingyar Dondup sortit d'une niche bien dissimulée des torches qu'il alluma aux dernières flammes des nôtres.

— Nous en avons une réserve ici, dit-il, car il serait difficile de retrouver son chemin dans l'obscurité. Maintenant, en route !

Nous remontâmes péniblement les tunnels en pente, nous arrêtant parfois pour reprendre haleine et regarder les dessins des parois. Je n'arrivais pas à les comprendre. On eût dit des dessins de géants, sans parler des machines étranges qui dépassaient mon entendement. Il était clair en revanche que mon guide était parfaitement familiarisé avec ces dessins et qu'il se trouvait comme chez lui dans ces passages. Flairant quelque mystère, je brûlais d'envie de revenir, car je ne pouvais entendre parler d'un mystère sans essayer de le percer. Comment aurais-je supporté l'idée de passer des années à essayer de deviner la solution, alors que sur place, j'avais une chance de la découvrir ? Le danger m'importait peu. La voix du Lama Mingyar Dondup interrompit le cours de mes pensées.

— Lobsang ! Tu radotes comme un vieillard. Quelques marches encore et nous reverrons la lumière du jour.

Du toit, je te montrerai où ces moines du temps jadis sont revenus à la surface de la terre.

Quand arrivés sur le toit, il tint sa promesse, j'aurais bien voulu faire à cheval les soixante kilomètres qui nous séparaient de cet endroit pour le voir de près. Mais le Lama Mingyar Dondup me dit qu'il n'y avait rien de plus à voir que ce que la longue-vue me révélait. L'issue souterraine du lac était très au-dessous du niveau de l'eau et rien n'en marquait l'emplacement, si ce n'est un bosquet d'arbres plantés sur l'ordre de la précédente Incarnation du Dalaï Lama.

La Barrière de la Rose Sauvage

CHAPITRE NEUF



Le lendemain matin, nous fîmes nos préparatifs pour rentrer au Chakpori. Nous ne nous pressions guère car nous nous sentions en vacances au Potala. Avant de partir, je me précipitai sur le toit pour regarder une dernière fois le paysage. Sur le toit du Chakpori, un jeune acolyte lisait allongé sur le dos, interrompant parfois sa lecture pour lancer des petits cailloux sur les crânes chauves des moines passant dans la cour. La longue-vue me permettait de voir son sourire espiègle, quand il se mettait précipitamment à l'abri des regards

étonnés que ses victimes lançaient vers le ciel. A la pensée que le Dalai Lama m'avait sans aucun doute vu faire de pareilles farces, je me sentis vraiment mal à l'aise. Et je pris la résolution de limiter dorénavant mes efforts à la partie du Chakpori invisible de Potala.

Mais l'heure du départ arriva. C'était le moment de remercier les lamas qui avaient rendu notre court séjour si agréable, et aussi de témoigner une amabilité particulière à l'Intendant personnel du Dalai Lama. Il régnait en effet sur « les produits des Indes ». Je dus lui être sympathique, car il me fit un cadeau d'adieu qu'en un rien de temps j'eus englouti. Ayant ainsi pris des forces, nous commençâmes à descendre le grand escalier pour rentrer à la Montagne de Fer. Nous étions arrivés à mi-hauteur, quand nous entendîmes des cris, des appels, cependant que des moines qui passaient par là nous faisaient signe de regarder en arrière. Nous fîmes halte. Un moine essoufflé par la course nous rejoignit et tout haletant transmit un message au Lama Mingyar Dondup.

— Attends-moi ici, Lobsang, me dit mon Guide, je n'en aurai pas pour longtemps.

Après quoi, il fit demi-tour et remonta l'escalier.

Je restai donc à musarder, admirant la vue, et regardant mon ancienne maison. La tête pleine de souvenirs, je me retournai et faillis tomber à la renverse en apercevant mon père qui arrivait à cheval dans ma direction. Au moment où je le regardai, il me vit. Son visage s'allongea légèrement quand il me reconnut. Mais il passa devant moi sans m'accorder un seul regard. Mon chagrin fut indicible. Je le regardai s'éloigner.

— Père ! criai-je.

Il continua à chevaucher tranquillement comme s'il ne m'avait pas entendu. Mes yeux me brûlaient et je me mis à trembler. Allais-je me couvrir de honte en public, et qui plus est sur les marches du Potala ? Avec une maîtrise de mes nerfs qui me surprit moi-même, je cambrai la taille et laissai mes yeux errer sur Lhasa.

Une demi-heure après, le Lama Mingyar Dondup était de retour avec deux chevaux.

— Vite, en selle, Lobsang, me dit-il, nous devons filer à Séra, car un des abbés a eu un grave accident.

Une trousse était attachée à chacune des selles, et je devinai qu'elles contenaient les instruments de mon guide. Sur la route de Lingkhör nous passâmes au galop devant mon ancienne maison ; pèlerins et mendiants s'écartaient devant nos chevaux. Il ne nous fallut pas longtemps pour arriver à la lamaserie de Séra où un groupe de moines nous attendait. Nous sautâmes à terre, chacun notre trousse à la main, et un abbé nous conduisit dans une chambre où un vieillard était couché.

Il avait un teint de plomb et sa force vitale semblait sur le point de s'éteindre. Le Lama Mingyar Dondup demanda de l'eau bouillante ; elle était déjà prête et il y laissa tomber diverses herbes. Pendant que je remuais la décoction, il examina le vieillard qui s'était fracturé le crâne en faisant une chute. Un os aplati lui comprimait le cerveau. Quand le liquide eut suffisamment refroidi, nous baignâmes le front du malade et mon guide en utilisa une partie pour se nettoyer les mains. Prenant ensuite un couteau aiguisé, il fit une rapide incision en forme de U. Grâce aux

herbes, l'hémorragie fut légère. Nous appliquâmes encore de la lotion et le lambeau de chair fut retourné pour découvrir le crâne. Avec une douceur extrême, le Lama examina la tête du patient et trouva la partie de l'os crânien qui, sous l'effet du choc, était déplacée au-dessous de son niveau normal. Il retira alors du bol où il avait mis ses instruments à désinfecter dans une lotion, deux tiges d'argent, dont chacune avait un bout aplati et dentelé. Il inséra précautionneusement l'extrémité de l'une d'entre elles au milieu de la fracture et la maintint solidement en place. De l'autre, il s'assura une forte prise sur l'os qu'il souleva lentement pour l'amener au-dessus de son niveau normal.

— Lobsang, passe-moi le bol, dit-il en coinçant l'os avec une tige.

Je le lui tendis pour qu'il puisse prendre ce dont il avait besoin et il en retira une petite cheville d'argent, un minuscule coin en forme de triangle, dont il se servit pour bloquer la fissure pratiquée entre la boîte crânienne et l'os fracturé, qui se trouvait alors au-dessus de sa place habituelle. Il appuya un peu sur l'os. Celui-ci bougea légèrement. Une nouvelle pression très faible et l'os avait retrouvé sa place.

— La soudure se fera toute seule, dit-il, et l'argent étant une substance inerte, il n'amènera pas de complications.

Il nettoya la plaie avec la lotion, et remit soigneusement en place le lambeau de chair qui était resté attaché par un côté. L'incision fut ensuite recousue avec du crin de cheval passé à l'eau bouillie et recouverte d'un onguent à base d'herbes serré par un bandage.

Dès que son cerveau avait été libéré de la pression qui l'écrasait, le vieil abbé avait commencé à récupérer sa force vitale. Nous le calâmes sur des coussins pour qu'il puisse se mettre sur son séant. Je nettoyai les instruments, les essuyai avec un linge également bouilli et les rangeai avec soin dans les deux troussees. Au moment où je me lavais les mains, le vieillard ouvrit les yeux, et sourit faiblement en reconnaissant le Lama Mingyar Dondup penché sur lui.

— Je savais que tu étais le seul à pouvoir me sauver, dit-il, c'est pourquoi j'ai envoyé le message mental au Potala. Ma tâche n'est pas encore terminée et je ne suis pas prêt à quitter le corps.

Mon Guide le regarda avec attention et lui répondit :

— Tu guériras. Quelques jours pénibles, une migraine ou deux, et après tu pourras reprendre tes occupations. Cependant, quand tu dormiras, quelqu'un devra rester près de toi pour t'empêcher de t'allonger. Au bout de trois ou quatre jours, tu n'auras plus rien à craindre.

Je m'étais approché de la fenêtre. C'était passionnant d'observer comment vivaient les moines d'une autre lamaserie.

Le Lama me rejoignit.

— Puisque tu t'es bien conduit, dit-il, nous ferons équipe. Maintenant, je vais te faire visiter cette communauté qui est très différente de la nôtre.

Après avoir confié le vieil abbé aux soins d'un lama, nous sortîmes dans le corridor. Le monastère était loin d'être aussi propre que le Chakpori. Il ne me parut pas que la discipline fût très stricte : les moines allaient et venaient selon leur bon plaisir. Comparés aux nôtres, leurs temples étaient mal entretenus. L'odeur de

l'encens elle-même était plus aigre. Des bandes d'enfants jouaient dans les cours : au Chakpori ils eussent été en train de travailler d'arrache-pied. La plupart des moulins à prières étaient immobiles. Parfois, un vieux moine s'asseyait devant les roues pour les faire tourner, mais nulle part je ne vis l'ordre, la propreté et la discipline que j'avais appris à considérer comme étant de règle.

— Eh bien, Lobsang, me demanda mon Guide, aimerais-tu rester ici et mener comme eux une vie facile ?

— Sûrement pas, c'est à mon avis une bande de sauvages. Il se mit à rire.

— Ça ferait sept mille sauvages et c'est beaucoup ! Il suffit d'une minorité sans manières pour jeter le discrédit sur une communauté, tu sais.

— C'est possible, répliquai-je, mais ils ont beau appeler cette lamaserie la Barrière de la Rose, moi, je lui donnerais un autre nom...

Il me regarda en souriant.

— Je crois bien que tu te chargerais de les ramener à l'ordre, à toi tout seul...

Il était de fait que la discipline de notre lamaserie était des plus austères, alors que presque partout ailleurs régnait un grand relâchement. Si un moine voulait paresser, eh bien, il paressait, sans que personne y trouve à redire. Séra, ou la Barrière de la Rose Sauvage, pour lui donner son nom exact, est située à cinq kilomètres du Potala et elle fait partie du groupe des lamaseries appelées : « Les trois sièges ». Drebung, dont l'effectif n'est pas inférieur à dix mille moines, est la plus grande. Vient ensuite Séra avec

sept mille cinq cents moines environ, puis Ganden qui en compte à peine six mille. Toutes les trois sont de véritables villes, avec des rues, des collèges, des temples et tous les bâtiments administratifs nécessaires.

Des hommes de Kham patrouillaient dans les rues. A l'heure actuelle des soldats communistes ont sans doute pris leur place ! La communauté de Chakpori était petite mais très influente. En tant que Temple de la Médecine elle était alors le « Siège de la Science médicale » et elle avait une importante représentation dans le Conseil du gouvernement.

Au Chakpori, on nous apprenait ce que j'appellerais le « judo » faute d'un autre mot, la définition tibétaine de *sung-thru-kyöm-pa tû de-po le-la-po* ne pouvant être traduite, pas plus que notre mot technique *amarée*. Le « judo » n'est qu'une forme très élémentaire de notre système. Il n'était pas enseigné dans toutes les lamaserie ; dans la nôtre il servait à nous entraîner, à nous rendre maîtres de nos réflexes, à endormir les gens dans un but médical et à nous rendre capables de voyager en toute sécurité dans les régions les plus dangereuses. En tant que lamas-médecins, en effet, nous étions toujours par monts et par vaux.

Le vieux Tzu avait été professeur de judo, peut-être le meilleur du Tibet, et il m'avait appris tout ce qu'il savait, pour la seule satisfaction du devoir accompli. La plupart des hommes et des jeunes gens connaissaient les prises et les lancers élémentaires, mais moi, je les avais pratiqués dès l'âge de quatre ans. Cet art, croyons-nous, doit être utilisé pour se défendre et se contrôler, et non pas pour se conduire comme des

lutteurs professionnels. Nous disons souvent au Tibet qu'un homme qui est fort peut se permettre d'être doux tandis que les vantardises et les fanfaronnades sont le propre des faibles.

Il nous permettait d'endormir une personne lors de la réduction d'une fracture par exemple, ou de l'extraction d'une dent, sans souffrance ni danger. On peut faire perdre connaissance à un homme sans qu'il s'en rende compte, et quelques heures ou même quelques secondes après, lui rendre toute sa lucidité, sans conséquence fâcheuse. Fait curieux, un homme endormi au moment où il parle finira sa phrase à son réveil. En raison des dangers évidents que présente cette technique d'anesthésie, le judo et l'hypnotisme « instantané » n'étaient enseignés qu'à ceux qui pouvaient passer des tests très sévères. Et pour plus de précaution, ils étaient soumis à certaines passes magnétiques qui les empêchaient d'abuser de leurs pouvoirs.

Une lamaserie tibétaine n'est pas seulement un endroit où vivent des gens ayant une vocation religieuse, c'est aussi une ville autonome avec ses services et ses distractions. Nous avons nos théâtres où l'on jouait des pièces religieuses et traditionnelles. Des musiciens étaient toujours prêts à nous divertir et à prouver que nulle autre communauté ne possédait des instrumentistes de leur classe. Les moines qui avaient de l'argent pouvaient acheter des aliments, des vêtements, des objets de luxe et des livres dans les boutiques. Ceux qui voulaient faire des économies déposaient leur numéraire dans ce qui nous servait de banque. Toutes les communautés du monde ont leurs

délinquants. Les nôtres étaient arrêtés par les moines-policiers et traduits devant un tribunal qui les jugeait équitablement. S'ils étaient reconnus coupables, ils accomplissaient leur peine dans la prison de la lamaserie.

Il y avait assez d'écoles pour que chaque enfant puisse recevoir l'enseignement qui convenait à sa mentalité. On aidait les brillants élèves à faire une carrière, mais partout, sauf au Chakpori, le fainéant était libre de passer son existence à dormir ou à rêver. Nous pensions en effet que puisqu'il est impossible d'influencer la vie de son prochain, il vaut mieux le laisser se rattraper lors de sa future réincarnation ! Au Chakpori, il n'en allait pas de même, et quiconque ne faisait pas de progrès était prié d'aller chercher refuge ailleurs, là où la discipline serait moins rigoureuse.

Nos malades étaient bien soignés car chaque lamaserie avait son hôpital où les patients étaient traités par des moines ayant étudié la médecine et la chirurgie. Des spécialistes comme le Lama Mingyar Dondup s'occupaient des cas les plus graves. Depuis que j'ai quitté mon pays, j'ai entendu des Occidentaux raconter que les Tibétains s'imaginent que le cœur de l'homme est placé à gauche et celui de la femme à droite. Ce qui n'a pas manqué de me faire rire, car nous avons disséqué assez de cadavres pour *savoir* ce qu'il en est. J'ai également été beaucoup amusé par notre réputation de « peuple sale et rongé par les maladies vénériennes ». Ceux qui ont écrit des phrases de ce genre ne sont sans doute jamais entrés dans ces endroits fort commodes, en Angleterre, et aux États-Unis, où un « traitement gratis et confidentiel... » est

offert aux citoyens. Nous *sommes* sales ; certaines de nos femmes, par exemple, se mettent un produit sur le visage et sont obligées de « souligner » leurs lèvres pour qu'on les voie bien. Très souvent, elles emploient des lotions pour faire briller leurs cheveux quand ce n'est pas pour les teindre. Elles vont même jusqu'à s'épiler les sourcils ou se peindre les ongles, ce qui prouve de façon indiscutable que les Tibétaines sont des femmes « sales et sans moralité ».

Mais revenons à notre lamaserie. Nous avons fréquemment des visiteurs, marchands ou moines, qui étaient logés dans notre hôtel. A leurs frais, bien entendu ! Tous les moines n'étaient pas célibataires. Ceux qui pensaient que « la grâce du célibat » ne disposait pas favorablement l'esprit à la contemplation, étaient libres de s'affilier à une secte des « Bonnets Rouges » qui étaient autorisés à se marier. Ils ne constituaient qu'une minorité. Dans la vie religieuse, la classe dirigeante se recrutait dans une secte vouée au célibat, les « Bonnets Jaunes ». Dans les lamaseries « mixtes », moines et nonnes travaillaient côte à côte et formaient une communauté parfaitement organisée dont l'atmosphère était très souvent plus douce que celle des communautés entièrement masculines.

Certaines lamaseries imprimaient elles-mêmes leurs livres sur leurs propres presses. D'une façon générale, elles fabriquaient aussi leur papier. C'était un travail malsain par suite de la haute toxicité de la variété de *chinchona* utilisée. Cette écorce protégeait efficacement le papier des attaques des insectes, mais les moines qui la manipulaient se plaignaient de violentes migraines et d'autres maux plus graves encore. Nos

caractères n'étaient pas en métal. Toutes nos pages étaient dessinées sur des formes d'un bois spécial, et les contours des dessins étaient ensuite découpés pour que les parties à imprimer soient en relief par rapport au reste de la forme. Ces formes mesuraient parfois un mètre sur un demi-mètre et leur dessin était souvent très compliqué. Toutes celles qui comportaient une erreur — même minime — étaient mises au rebut. Nos pages courtes et larges n'ont pas la même forme que celles de ce livre, qui elles sont plus hautes que larges. Nos livres ne sont jamais reliés : les feuilles volantes sont serrées entre des planchettes de bois gravé. Lors de l'impression, la forme de la page était placée à plat et un moine passait le rouleau à encre en veillant à l'appliquer régulièrement. Après qu'un deuxième moine eut étalé prestement un feuillet sur la forme, un troisième l'enfonçait à l'aide d'un lourd rouleau. Un quatrième moine retirait la page imprimée et la passait à un apprenti qui la rangeait. Les rares feuilles mâchurées n'étaient jamais utilisées dans les livres, on les gardait pour que les apprentis puissent s'exercer. Au Chakpori, nous disposions de planches gravées hautes de deux mètres environ sur un mètre trente de large qui reproduisaient le corps de l'homme avec ses organes principaux. Elles servaient à imprimer des cartes murales qu'on nous donnait ensuite à colorier. Nous avions aussi des cartes astrologiques. Celles qui étaient utilisées pour établir les horoscopes avaient une surface de soixante centimètres carrés. Elles indiquaient la position des planètes au moment de la conception et de la naissance du sujet. Il ne restait qu'à inscrire dans les blancs qui y étaient ménagés, les

données fournies par les tables mathématiques précises qui étaient publiées par nos soins.

Après avoir inspecté la lamaserie de la Barrière de la Rose, et en ce qui me concerne l'avoir comparée défavorablement à la nôtre, nous allâmes revoir le vieil abbé. En deux heures, son état s'était sérieusement amélioré et il avait assez de forces pour s'intéresser un peu plus à ce qui l'entourait. Il fut capable en particulier d'écouter très attentivement le Lama Mingyar Dondup, auquel il semblait très attaché.

— Nous devons partir, lui dit mon Guide, mais je vais te laisser quelques herbes pulvérisées. En partant, je donnerai des instructions précises au moine qui s'occupera de toi.

Il lui remit trois petits sacs de cuir qu'il retira de sa trousse. Trois petits sacs qui pour un vieillard signifiaient la vie au lieu de la mort.

Dans la cour d'entrée, nous trouvâmes un moine qui tenait par la bride deux poneys déplorablement fringants. Ils avaient eu à manger, ils s'étaient reposés et ils n'attendaient plus que le moment de prendre le galop. Ce qui n'était pas mon cas. Heureusement pour moi le Lama Mingyar Dondup se contenta de nous faire aller à l'amble. La Barrière de la Rose se trouve à près de six kilomètres de la route de Lingkhör. Je n'avais nulle envie de passer devant mon ancien domicile. Mon Guide dut deviner mes pensées :

— Nous traverserons la route pour prendre la rue des Boutiques, me dit-il. Rien ne nous presse. Demain sera un autre jour qu'il nous reste à vivre.

Voir les boutiques des marchands chinois et les écouter se quereller ou débattre leurs prix de leurs voix

perçantes était un spectacle fascinant. De l'autre côté de la rue se trouvait un *chorten*, symbolisant l'immortalité de l'Être ; derrière lui s'élevait un temple resplendissant vers lequel se dirigeait un flot de moines de la Shada Gumpa toute proche. Quelques minutes plus tard, nous arrivions dans des allées bordées de maisons serrées les unes contre les autres, à l'ombre du Jo-Kang, dont elles semblaient chercher la protection. « Ah ! pensai-je, la dernière fois que j'étais ici, j'étais un homme libre, je n'étudiais pas pour être moine. Comme je voudrais que tout cela soit un rêve dont je puisse m'éveiller ! »

Après avoir descendu la route au pas de nos poneys, nous prîmes à droite la direction du pont de la Turquoise. Le Lama Mingyar Dondup se tourna alors vers moi :

— Ainsi, tu ne veux toujours pas devenir moine ? C'est vraiment une bonne vie, tu sais. A la fin de la semaine, les moines vont faire leur excursion annuelle dans les collines pour y cueillir des herbes. Je ne te laisserai pas partir avec eux cette année. Tu resteras avec moi et nous travaillerons ensemble, afin que tu puisses passer l'examen de Trappa à douze ans. J'ai formé le projet de t'emmener plus tard dans une expédition extraordinaire sur les Hautes-Terres où poussent des espèces très rares.

Nous avons atteint la sortie du village de Shô et nous approchions du Pargo Kaling, la porte de l'ouest de la vallée de Lhassa, quand un mendiant s'aplatit contre le mur.

— Oh, Très Saint Révérend Lama Médecin, ne me guéris pas de mes maladies, par pitié, sinon je n'aurai plus de gagne-pain.

Mon Guide avait l'air triste en passant sous le *chorten* qui formait la porte.

— Que de mendiants ! me dit-il. Et comme nous nous en passerions volontiers. Ce sont eux qui nous valent une mauvaise réputation à l'étranger. Aux Indes, en Chine où je suis allé avec « l'Inappréciable », les gens parlent des mendiants du Tibet, sans se rendre compte que certains d'entre eux sont riches. Enfin, peut-être après l'accomplissement de la prophétie de l'année du Tigre de Fer (1950, invasion du Tibet par les communistes), les mendiants seront-ils obligés de travailler. Ni toi ni moi ne serons là pour le voir, Lobsang. Tu vivras dans des terres étrangères et moi je serai de retour dans les Champs Célestes.

Je fus pris d'une tristesse indicible à la pensée qu'un jour viendrait où mon *Guru* bien-aimé me quitterait et qu'il cesserait de vivre sur la terre. Je ne comprenais pas alors que cette vie n'est qu'une illusion, une série d'épreuves, une école. Comment aurais-je pu connaître alors le comportement de l'Homme vis-à-vis de ceux que l'adversité a frappés ? Depuis, j'en ai fait l'expérience !

Après être passés devant le Kundu Ling, nous trouvâmes sur notre gauche la route qui menait à notre Montagne de Fer. Je ne me lassais jamais de regarder les sculptures en pierres de couleur qui décoraient un de ses flancs. Toute cette partie de la colline était couverte de sculptures et de peintures représentant nos divinités. Mais le jour était bien avancé et nous

n'avions plus de temps à perdre. Tout en chevauchant, je pensais aux chercheurs d'herbes. Chaque année, un groupe de moines du Chakpori partait pour les collines ramasser ces herbes qu'ils enfermaient, une fois séchées, dans des sacs étanches. C'était là que la nature avait mis à notre disposition une de ses plus grandes réserves de remèdes. En revanche, très peu de gens sont jamais allés dans les Hautes-Terres où se trouvent des choses trop étranges pour que j'en parle. « Oui, pensai-je, je peux très bien renoncer à l'expédition de cette année. Je vais me préparer très sérieusement pour aller dans les Hautes-Terres quand le Lama Mingyar Dondup le jugera bon. » Les astrologues avaient annoncé que je passerais mon examen du premier coup, mais je savais qu'il me faudrait beaucoup étudier. Le succès en effet ne m'était promis qu'à la condition expresse que je le mérite par mon travail. Mentalement, j'étais au moins aussi développé qu'un garçon de dix-huit ans, car j'avais toujours été en contact avec des gens beaucoup plus âgés que moi et il avait bien fallu que je me débrouille tout seul.

Croyances tibétaines

CHAPITRE DIX



Voici quelques détails concernant notre civilisation qui intéresseront peut-être le lecteur. Notre religion est une forme de bouddhisme mais elle n'a pas de nom qui puisse être transcrit. Pour nous, elle est « la religion ». Nous appelons « initiés » quiconque partage notre foi et « étrangers » les autres. Le mot le plus exact est lamaïsme, que l'Occident connaît déjà. Notre foi diffère du bouddhisme en ce qu'elle est fondée sur l'espérance alors qu'il nous paraît être une véritable religion du désespoir, entièrement négative. Il est certain en tout cas que nous ne croyons pas en l'existence d'un père

omniscient et doué d'ubiquité qui surveillerait et protégerait tout le monde.

De nombreuses personnes instruites ont commenté notre religion en faisant preuve de beaucoup d'érudition. Bon nombre d'entre elles l'ont condamnée car leur propre foi les rendait aveugles à tout ce qui ne correspondait pas à leur point de vue. Certains nous ont même qualifiés de « sataniques » parce que nos façons leur étaient étrangères. La plupart de ces écrivains se sont fait une opinion par ouï-dire ou en lisant les écrits des autres. Il est possible qu'une très faible minorité ait étudié notre religion pendant quelques jours ; après quoi, ils se sont sentis capables de tout comprendre, d'écrire des livres, d'interpréter et d'expliquer ce que les plus intelligents de nos sages ne découvrent qu'après une vie de méditation.

Imaginez ce que pourrait être l'enseignement d'un Hindou ou d'un Bouddhiste qui, après avoir feuilleté la Bible pendant une heure ou deux, essaierait d'expliquer les points les plus subtils du christianisme ! *Pas un seul* de ces auteurs d'ouvrages sur le lamaïsme n'a passé sa vie dans une lamaserie ni étudié les livres sacrés. Ces livres sont tenus secrets, car ils ne sont pas mis à la disposition de ceux qui veulent faire leur salut de façon rapide, facile et vulgaire. Les fidèles qui cherchent la consolation d'une liturgie ou d'une forme quelconque d'auto-suggestion peuvent l'avoir si elle doit les aider. Mais loin d'accéder à la Réalité Supérieure, ils sont alors victimes d'une illusion puérile. Certains se réconfortent en pensant qu'ils peuvent commettre péché sur péché à la condition d'aller au temple le plus proche, quand leur conscience devient

trop gênante, porter aux dieux une offrande quelconque et ainsi leur inspirer une telle gratitude que le pardon est immédiat, total et assuré. Pourquoi dans ces conditions ne pas se laisser aller ensuite à une nouvelle succession de fautes ? Mais il *existe* un Dieu, un Être Suprême. Qu'importe le nom qu'on Lui donne ! Dieu est une réalité.

Les Tibétains qui ont étudié le véritable enseignement du Bouddha ne prient jamais pour être pardonnés ou pour obtenir des grâces ; ils demandent seulement que l'Homme fasse preuve de justice à leur égard. Un Être Suprême, étant l'essence même de la justice, ne peut accorder sa miséricorde à l'un et la refuser à l'autre car ce serait un déni de son principe même. Implorer son pardon ou des grâces, en promettant de l'or ou de l'encens au cas où la prière serait exaucée, revient tout simplement à dire que le salut récompensera l'enchère la plus haute, bref, que Dieu est pauvre et qu'on peut « l'acheter ».

ཨོམ་ཎི་པདྨེ་ཧཱུྃ།

L'homme peut faire preuve de compassion à l'égard de son prochain, mais cela lui arrive rarement : l'Être Suprême n'est que justice. Nous sommes des âmes immortelles. Notre prière : *Om mani padme Hum* ! qui est reproduite ci-dessus est souvent traduite

littéralement par : « Salut au Joyau dans le Lotus ! » Nous qui sommes allés un peu plus loin, connaissons son sens profond : « Salut au Sur-Moi ! » La mort n'existe pas. De même qu'on enlève ses vêtements, le soir venu, de même l'âme se dépouille de son corps pendant le sommeil. Des effets sont mis au rebut quand ils sont vieux ; quand le corps est usé ou abîmé, l'âme en dispose de même. La mort est une naissance. Mourir, c'est simplement naître à une autre vie. L'homme, ou l'esprit de l'homme, est éternel. Le corps n'est qu'un vêtement qui habille temporairement l'esprit ; la tâche à accomplir sur terre détermine son choix. L'apparence extérieure ne compte pas. Seule a d'importance l'âme qui vit à l'intérieur. Un grand prophète peut naître sous les dehors d'un misérable — comment pourrait-on mieux connaître la charité que l'homme inspire à son semblable ? Et un misérable qui a vécu dans le péché peut dans une nouvelle vie être comblé de richesses ; commettra-t-il les mêmes erreurs alors qu'il n'y est plus poussé par la pauvreté ?

La « Roue de la Vie » est le nom que nous donnons au cycle naissance-vie-mort-retour à la condition spirituelle et — au bout d'un certain temps — renaissance dans des circonstances et des conditions différentes. Un homme peut être accablé d'épreuves sans que cela implique nécessairement qu'il ait fait le mal au cours d'une existence antérieure. Cette souffrance est peut-être le moyen le plus sûr et le plus rapide de lui faire comprendre certaines choses. L'expérience n'est-elle pas le meilleur des maîtres ? Tel qui s'est suicidé peut être renvoyé sur terre pour vivre les années perdues par sa faute mais il ne s'ensuit pas

que tous ceux qui meurent jeunes, les bébés par exemple, soient des suicidés. La Roue de la Vie est la même pour tous, mendiants et rois, hommes et femmes, gens de couleur ou visages pâles. Elle n'est évidemment qu'un symbole, mais un symbole qui suffit à éclairer ceux qui n'ont pas le temps d'étudier sérieusement ces problèmes. Il est impossible d'exposer nos croyances en un paragraphe ou deux ; le *Kan-gyur*, notre Bible, comprend plus d'une centaine d'ouvrages et ils sont loin d'épuiser le sujet. Enfin, de nombreux livres qui ne sont communiqués qu'aux initiés sont cachés dans des lamaserias isolées du monde.

Depuis des siècles, les peuples orientaux savent qu'il existe des forces occultes et des lois qui sont du domaine de la nature. Au lieu de nier leur existence — sous prétexte qu'il est impossible de les peser ni de les soumettre à des réactifs — nos savants et nos chercheurs se sont efforcés d'accroître leur contrôle sur elles. Ce sont par exemple les résultats obtenus par la clairvoyance qui ont retenu leur attention et non son mécanisme. Beaucoup ne croient pas qu'elle soit possible : ils sont comme des aveugles de naissance qui diraient que la vue n'existe pas parce qu'ils n'en ont aucune expérience ! Comment pourraient-ils comprendre qu'un objet peut être vu à une certaine distance alors qu'il n'y a manifestement aucun contact entre cet objet et les yeux ?

Office pour guider les morts

Le corps baigne dans une sorte de halo multicolore : l'aura. Ceux qui sont expérimentés peuvent déduire de l'intensité des couleurs, l'état de santé d'une personne,

son intégrité et son degré d'évolution. Cette aura est une radiation produite par le flux vital intérieur, le moi ou l'âme. La tête est entourée d'une sorte d'auréole qui est également émise par ce flux. A la mort, la lumière s'éteint : l'âme a quitté le corps et elle est en route vers la nouvelle phase de son existence. Elle devient une « ombre » et flotte, peut-être parce que le choc brutal de sa libération l'a étourdie. Il est possible qu'elle n'ait pas une conscience totale de ce qui lui arrive. C'est pourquoi des lamas assistent les moribonds et les instruisent des stades par lesquels ils vont passer. Sinon, l'esprit resterait attaché à la terre par les désirs charnels. Le rôle des prêtres est de briser ces liens.

Nous avons fréquemment des offices pour Guider les Ombres. Si la mort n'inspire aucune terreur aux Tibétains, ils pensent que certaines précautions peuvent grandement faciliter le passage de cette vie dans l'autre. Il est nécessaire de suivre des itinéraires précis et de diriger convenablement ses pensées. Les services avaient lieu dans un temple en présence de trois cents moines environ. Un groupe de quatre ou cinq lamas télépathes s'asseyaient en cercle au centre, en se faisant face. Pendant que les moines chantaient sous la direction d'un abbé, ils s'efforçaient de maintenir un contact télépathique avec les âmes en détresse. Il est impossible de traduire les prières tibétaines comme elles le méritent, mais voici un essai :

— Écoutez les voix de nos âmes, vous tous qui errez sans guide dans les confins de l'au-delà. Les vivants et les morts vivent dans des mondes séparés. Où les

visages des morts peuvent-ils être vus ? Où leurs voix peuvent-elles être entendues ?

Le premier bâtonnet d'encens est allumé pour appeler une ombre errante et lui indiquer sa route.

— Écoutez les voix de nos âmes, vous tous qui errez sans guide. Les montagnes se dressent vers le ciel, mais aucun son ne brise le silence. Une douce brise fait frémir les eaux et les fleurs sont encore épanouies. Les oiseaux ne s'envolent pas à votre approche. Comment vous verraient-ils ? Comment sentiraient-ils votre présence ?

Le deuxième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler une ombre errante et lui indiquer sa route.

— Écoutez les voix de nos âmes, vous tous qui errez. Ce monde est un monde d'illusion. La vie n'est qu'un rêve. Tout ce qui est né doit mourir. Seul le chemin du Bouddha conduit à la vie éternelle.

Le troisième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler une ombre errante et lui indiquer sa route.

— Écoutez les voix de nos âmes, vous tous les puissants de ce monde, vous qui avez régné sur les montagnes et imposé votre loi aux fleuves. Vos règnes n'ont duré qu'un instant et les plaintes de vos peuples n'ont pas connu de fin. Un flot de sang coule sur la terre et les soupirs des opprimés font trembler les feuilles des arbres.

Le quatrième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler les ombres des rois et des dictateurs et leur indiquer la route.

— Écoutez les voix de nos âmes, vous tous les guerriers qui avez envahi, blessé et donné la mort. Où

sont vos armées ? La terre gémit et les herbes folles recouvrent les champs de bataille.

Le cinquième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler les ombres solitaires des généraux et des seigneurs de la guerre et leur indiquer la route.

— Écoutez les voix de nos âmes, vous tous artistes et érudits qui avez consacré votre vie à la peinture et à l'art d'écrire. Vos yeux se sont fatigués en vain. En vain, vos plumes se sont usées. Vous avez sombré dans l'oubli et vos âmes doivent poursuivre leur quête.

Le sixième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler les ombres des artistes et des érudits et leur indiquer la route.

— Écoutez les voix de nos âmes, vous belles vierges et vous femmes de haut lignage dont la jeunesse est semblable à un frais matin de printemps. A l'étreinte des amants succède le déchirement des coeurs. A l'automne succède l'hiver. Les arbres se dessèchent, les fleurs se fanent et la beauté n'est bientôt plus qu'un squelette.

Le septième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler les ombres errantes des vierges et des femmes de haut lignage afin de les libérer de leurs chaînes.

— Écoutez les voix de nos âmes, vous tous mendiants et voleurs et vous qui avez commis des crimes contre votre prochain et à qui la paix est maintenant refusée. Vos âmes errent sans le secours d'un ami et la justice n'habite pas votre coeur.

Le huitième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler les ombres de tous ceux qui ont péché et qui errent dans la solitude.

— Écoutez les voix de nos âmes, prostituées, femmes de la nuit, vous que le péché des hommes a souillées et qui errez maintenant dans le royaume des ombres.

Le neuvième bâtonnet d'encens est allumé pour appeler leurs ombres afin qu'elles soient guidées et libérées des liens d'ici-bas.

Dans l'obscurité lourde d'encens, le vacillement des lampes faisait danser des ombres vivantes derrière les statues dorées. La tension grandissait : concentrés, les moines télépathes s'évertuaient à rester en contact avec ceux qui avaient quitté ce monde sans se libérer cependant de leurs attaches terrestres.

Des moines en robe rouge assis par rangées, les uns en face des autres, entonnaient la litanie des morts, cependant que des tambours invisibles battaient au rythme du cœur humain. Le temple était comme un gigantesque corps. De divers points, parvenaient jusqu'à nous le grondement des organes internes, le gargouillis des liquides et le sifflement de l'air dans les poumons. La cérémonie se poursuivait par l'instruction des ombres et le rythme de ces bruits changeait, devenait de plus en plus lent jusqu'à ce qu'enfin l'esprit quitte le corps : un bruissement, un râle étranglé — puis le silence. Le silence qui vient avec la mort. Alors les moines les moins sensibles avaient conscience d'être entourés d'autres êtres qui attendaient en écoutant. L'instruction télépathique se poursuivait et la tension diminuait graduellement : les esprits inquiets passaient à l'étape suivante de leur voyage.

Nous croyons fermement que la vie nous est donnée maintes et maintes fois. Mais pas seulement sur la terre. Il existe des millions de mondes et nous savons

qu'ils sont habités pour la plupart. Leurs habitants peuvent être très différents des êtres que nous connaissons et il est possible qu'ils nous soient supérieurs. Que l'homme représente le point le plus avancé et le plus noble de l'évolution est une opinion que nous n'avons jamais partagée. Nous pensons qu'on trouvera ailleurs des formes d'humanité supérieures qui ne lancent pas de bombes atomiques. J'ai vu au Tibet des textes où il était question d'étranges machines volantes, appelées généralement « Chars des Dieux ». Le Lama Mingyar Dondup m'a raconté qu'un groupe de lamas étant entré en communication télépathique avec ces « dieux », ceux-ci avaient dit qu'ils surveillaient la terre, sans doute comme les hommes observent les animaux sauvages et dangereux d'un zoo.

On a beaucoup écrit sur la lévitation. Elle est possible — j'ai pu m'en rendre compte souvent — mais elle exige une grande pratique. Il est inutile toutefois de s'y entraîner car il existe une technique beaucoup plus simple : les voyages astraux qui sont plus faciles et plus sûrs. La plupart des lamas connaissent cette technique et quiconque est prêt à faire preuve d'un peu de patience peut s'adonner à cet art aussi utile qu'agréable.

Pendant nos heures de veille sur la terre, notre moi est enfermé dans le corps physique et à moins d'être entraîné, il n'est pas possible de l'en libérer. Quand nous dormons, seul le corps a besoin de repos ; l'esprit se libère et d'habitude gagne le royaume des esprits comme un enfant qui rentre chez lui, le soir après l'école. Le moi et le corps sont reliés par la « corde d'argent » qui peut être étirée indéfiniment. Tant que

cette corde est intacte, le corps reste en vie ; à la mort, elle est tranchée pour que l'esprit naisse à une autre vie dans le monde spirituel, exactement comme le cordon ombilical d'un bébé est coupé pour le séparer de sa mère. Pour un bébé, la naissance signifie la fin de la vie abritée qu'il a menée dans le ventre maternel. Pour un esprit, la mort est une nouvelle naissance dans un monde spirituel plus libre.

Tant que la corde d'argent n'a pas été coupée, le moi est libre de parcourir le monde pendant le sommeil, ou même pendant les heures de veille si l'individu a suivi un entraînement spécial. Ces randonnées de l'esprit produisent les rêves qui sont des impressions transmises par l'intermédiaire de cette corde. Quand elles parviennent au cerveau, celui-ci les « rationalise » pour les adapter à sa raison. Dans le monde spirituel, le « temps » n'existe pas, c'est du reste un concept essentiellement physique, de sorte que des rêves longs et compliqués semblent parfois se dérouler en une fraction de seconde. Rencontrer en rêve une personne qui se trouve très loin, peut-être même au delà des océans, et lui parler est une expérience que probablement tout le monde a faite. Un message a peut-être été transmis et au réveil, on est sous le coup d'une forte impression : il y a *quelque chose* dont il faudrait se souvenir. Parfois, on se rappelle avoir rencontré un ami ou un parent alors qu'ils habitent très loin et on n'est pas surpris de recevoir de leurs nouvelles peu de temps après. La mémoire de ceux qui ne sont pas exercés est souvent déformée et il en résulte des rêves illogiques ou des cauchemars.

Au Tibet, nous voyageons beaucoup, non par lévitation, mais par projection astrale, technique que nous contrôlons entièrement. Le moi est contraint de quitter le corps tout en restant relié à lui par la corde d'argent. On est alors libre d'aller où l'on veut, à la vitesse même de sa pensée. L'aptitude à de tels voyages est très courante. Le choc ressenti souvent par ceux qui les ont essayés provient de leur manque d'entraînement. Il est probable que tout le monde a eu un jour la sensation de glisser dans le sommeil pour être ensuite, sans raison valable, brutalement réveillé par une puissante secousse. Ce phénomène est causé par une extériorisation trop rapide du moi, une séparation trop brusque du corps physique et du corps astral : la corde d'argent se contracte et le corps astral est vivement ramené dans son enveloppe. Au retour d'un voyage de ce genre, la sensation est encore plus pénible. Le moi flotte très haut au-dessus du corps, comme un ballon au bout d'une corde. Tout à coup, quelque chose, un bruit peut-être, le force à réintégrer son corps avec une rapidité excessive. Le dormeur est réveillé en sursaut et il a l'horrible sensation d'être tombé du haut d'une falaise et de s'être réveillé juste à temps.

Ce voyage astral, entièrement contrôlé et accompli en pleine conscience, est à la portée de presque tout le monde. Un certain entraînement est nécessaire, mais dans les premiers stades, il importe surtout d'être seul, sans avoir à craindre d'être dérangé. Ce livre n'étant pas un traité de métaphysique, il ne servirait à rien de donner ici des conseils pratiques mais je dois souligner qu'à moins d'avoir un maître compétent, l'expérience

peut être bouleversante. Pratiquement, elle est sans danger mais non sans risques de chocs et de troubles émotifs, si le corps astral quitte ou réintègre le corps physique au mauvais moment. Elle est à déconseiller formellement aux personnes qui ont le cœur faible. Car si quelqu'un entre inopinément dans la pièce où elles se trouvent, leur corps ou leur corde peuvent être dérangés et elles courent de ce fait un grave danger, alors qu'il n'y en a aucun dans la projection en elle-même. Le choc peut être fatal et avoir des conséquences fort gênantes : le moi en effet est obligé de renaître pour finir son « temps » sur terre avant de passer au stade suivant de son évolution...

Les Tibétains croient qu'avant la Chute de l'Homme, l'humanité pouvait voyager astralement, pratiquer la voyance, la télépathie et la lévitation. Cette chute a été provoquée, selon nous, par un usage abusif des pouvoirs occultes, l'homme les utilisant à des fins égoïstes au lieu de les faire servir au développement général du genre humain. Dans les premiers temps, les êtres communiquaient par télépathie. Les dialectes particuliers des tribus n'étaient utilisés qu'entre membres d'une même tribu. Le langage télépathique fondé sur la pensée était naturellement compris de tout un chacun, quelle que fût la langue maternelle. Quand, à force d'abus, ce don fut perdu pour l'humanité, il y eut... Babel !

Nous n'observons pas de « sabbat » mais des « jours saints » qui tombent le huit et le quinze de chaque mois. Des services particuliers sont célébrés ces jours-là qui sont considérés comme sacrés et généralement fériés. Il paraît que nos fêtes annuelles correspondent

assez aux fêtes chrétiennes mais je connais trop mal celles-ci pour me prononcer.

Voici les nôtres : le premier mois, c'est-à-dire approximativement celui de février, nous célébrons du premier au trois le Logsar, ce que les Occidentaux appelleraient le Nouvel An ; cette fête donne lieu à des jeux aussi bien qu'à des offices. La cérémonie la plus importante de l'année se déroule du quatrième au quinzième jour, les « Jours de la Supplication », *Mon-lam* en tibétain. C'est le point culminant de l'année religieuse et laïque. L'anniversaire de la Conception du Bouddha tombe le quinze et c'est l'occasion d'une solennelle action de grâces où les jeux n'ont pas leur place. Enfin, le vingt-septième jour, une procession mi-religieuse, mi-mythique, la Sainte Dague, termine les fêtes du mois.

Le deuxième mois, qui correspond à peu près à mars, est pratiquement sans fêtes. Le vingt-neuf cependant, est célébrée la Chasse et l'Expulsion du Démon de la Mauvaise Fortune. Peu de cérémonies publiques non plus pendant le troisième mois (avril), la plus importante étant l'anniversaire de la Révélation qui est fêté le quinze.

L'anniversaire de la Renonciation au Monde du Bouddha est fixé au huitième jour du quatrième mois (mai dans le calendrier occidental). Alors commence une période qui, pour autant que je sache, ressemble au Carême des Chrétiens car notre existence, pendant les jours de la Renonciation, était encore plus austère que d'habitude. L'anniversaire de la Mort du Bouddha, dont nous avons fait l'anniversaire de tous ceux qui ont quitté cette vie, tombe le quinze. Cette fête est aussi

connue sous le nom de « Jour de toutes les Ames ». Ce jour-là, nous brûlons les bâtonnets d'encens pour appeler les esprits de ceux qui errent, prisonniers de la terre.

Il va de soi qu'il ne s'agit là que des fêtes principales. Il y a également un grand nombre de jours mineurs qu'il ne faut pas oublier et d'autres cérémonies qui sont obligatoires mais leur importance n'est pas telle qu'il soit nécessaire de les énumérer ici.

Le cinquième jour du mois de juin, les « lamas-médecins » — dont je faisais partie — devaient assister à des cérémonies spéciales qui avaient lieu dans les autres lamaseries. On célébrait alors les Grâces pour le ministère des Moines-Médecins, fondé par Bouddha lui-même. Tout nous était permis ce jour-là, mais le lendemain nos supérieurs ne manquaient pas de nous demander des comptes et ce qu'ils ne savaient pas, ils l'imaginaient facilement !

Le quatrième jour du sixième mois (juillet), nous fêtons l'anniversaire de la Naissance du Bouddha et aussi celui du Premier Prêche de la Loi.

La Fête des Moissons a lieu le huitième jour du huitième mois (octobre). Le Tibet étant un pays aride et très sec, son existence dépendait des fleuves beaucoup plus qu'il n'est courant dans les autres pays. Les précipitations sont faibles, de sorte qu'à la Fête des Moissons était associée celle de l'Eau. Sans l'eau des rivières en effet, pas de récoltes sur la terre.

La Descente Miraculeuse du Ciel du Bouddha était commémorée le vingt-deuxième jour du neuvième mois (novembre) et la Fête des Lampes, le vingt-cinquième jour du mois suivant.

Les dernières manifestations religieuses de l'année prenaient place le vingt-neuvième et le trentième jour du douzième mois, c'est-à-dire fin janvier-début février selon le calendrier occidental. Après l'Expulsion de la Vieille Année, nous nous préparons pour la suivante.

Notre calendrier est très différent de celui en usage en Occident. Nous nous servons d'un cycle de soixante ans et pour désigner les années d'un animal et d'un élément. Il y a douze animaux et cinq éléments. Le Nouvel An a lieu au mois de février. Voici comment s'établit le Calendrier des années du cycle actuel qui a commencé en 1927 :

- 1927. Année du Lièvre de Feu.
- 1928. Année du Dragon de Terre.
- 1929. Année du Serpent de Terre.
- 1930. Année du Cheval de Fer.
- 1931. Année du Mouton de Fer.
- 1932. Année du Singe d'Eau.
- 1933. Année de l'Oiseau d'Eau.
- 1934. Année du Chien de Bois.
- 1935. Année du Porc de Bois.
- 1936. Année de la Souris de Feu.
- 1937. Année du Boeuf de Feu.
- 1938. Année du Tigre de Terre.
- 1939. Année du Lièvre de Terre.
- 1940. Année du Dragon de Fer.
- 1941. Année du Serpent de Fer.
- 1942. Année du Cheval d'Eau.
- 1943. Année du Mouton d'Eau.
- 1944. Année du Singe de Bois.
- 1945. Année de l'Oiseau de Bois.

1946. Année du Chien de Feu.
1947. Année du Porc de Feu.
1948. Année de la Souris de Terre.
1949. Année du Boeuf de Terre.
1950. Année du Tigre de Fer.
1951. Année du Lièvre de Fer.
1952. Année du Dragon d'Eau.
1953. Année du Serpent d'Eau.
1954. Année du Cheval de Bois.
1955. Année du Mouton de Bois.
1956. Année du Singe de Feu.
1957. Année de l'Oiseau de Feu.
1958. Année du Chien de Terre.
1959. Année du Porc de Terre.
1960. Année de la Souris de Fer.
1961. Année du Boeuf de Fer, etc.

Nous croyons fermement que les probabilités du futur peuvent être prédites. La divination — quels que soient les moyens employés — est une science et une science exacte. Nous croyons en l'astrologie. Les « influences astrologiques » ne sont que des rayons cosmiques « colorés » ou altérés par le corps qui les reflète vers la Terre. Tout le monde m'accordera qu'avec une caméra et une lumière blanche, il est possible de prendre des photos. Certains filtres, disposés devant la lentille — ou devant la lumière — permettent d'obtenir des effets spéciaux, orthochromatiques, panchromatiques ou infra-rouges pour n'en citer que trois parmi des centaines. Les radiations cosmiques affectent de même les gens en agissant chimiquement ou électriquement sur leur personnalité.

« L'astronomie et l'astrologie, l'art de lire dans les signes le malheur ou le bonheur, prédire le bien ou le mal, toutes ces choses sont interdites », a dit le Bouddha. Mais dans un de nos livres sacrés se trouve un décret postérieur selon lequel : « Ce pouvoir que la nature ne donne qu'à un très petit nombre et pour lequel peine et souffrance ont été supportées, ce pouvoir peut être utilisé. Nul pouvoir psychique ne sera asservi à la cupidité égoïste et à l'ambition matérielle. Nul pouvoir ne devra servir à prouver son existence. Ainsi seulement seront protégés ceux qui n'ont pas reçu le Don. »

L'ouverture du Troisième Oeil avait été douloureuse et elle avait augmenté la puissance du don que j'avais reçu à ma naissance. Mais nous reviendrons sur ce sujet dans un autre chapitre. Par contre, le moment me paraît bien choisi pour continuer à parler de l'astrologie en citant notamment les noms de trois Anglais éminents qui ont pu vérifier l'exactitude d'une prophétie.

Depuis 1027, toutes les décisions importantes ont été prises au Tibet à l'aide de l'astrologie. L'invasion anglaise de 1904 avait été prédite avec précision. On trouvera ci-après une reproduction de cette prophétie en tibétain. Voici sa traduction : « En l'année du Dragon de Bois. La première partie de l'année protège le Dalaï Lama, après quoi des voleurs batailleurs et querelleurs s'avancent. Les ennemis sont nombreux, les armes susciteront des malheurs et le peuple entrera en guerre. A la fin de l'année, un conciliateur mettra fin aux combats. » Cette prédiction faite avant 1850 concernait 1904, l'année du Dragon de Bois et le

colonel Younghusband, chef des Forces britanniques, en a vu le texte à Lhassa. En 1902, un certain M.L.A. Waddell (1) qui appartenait également à l'armée britannique, a pu voir cette prédiction imprimée, de même que M. Charles Bell qui devait venir à Lhassa plus tard. Voici quelques événements parmi tant d'autres qui ont été prédits avec exactitude : 1910, invasion chinoise ; 1911, révolution chinoise et formation du gouvernement nationaliste ; fin 1911, les Chinois sont chassés du Tibet ; 1914, guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne ; 1933, le Dalai Lama quitte cette vie ; 1935, retour du Dalai Lama dans une nouvelle Incarnation ; 1950, les forces du mal envahissent le Tibet. (Les communistes ont envahi le Tibet au mois d'octobre 1950.) M. Bell, plus tard Sir Charles Bell, a vu toutes ces prédictions à Lhassa. Dans mon cas, tout ce qui avait été prédit s'est réalisé. Surtout les tribulations.

(1) Il s'agit peut-être du D.L.A. Waddell, autorité connue sur le lamaïsme, et auteur de nombreux ouvrages dont The Buddhism of Tibet or Lamaism (N.d.T.).

La science des horoscopes — car il s'agit bien d'une science — ne peut être traitée en quelques pages dans un livre de ce genre. Disons brièvement que préparer un horoscope consiste à établir une carte des cieux tels qu'ils étaient au moment de la conception et à celui de la naissance. Il est indispensable de connaître l'heure exacte de la naissance et celle-ci doit être traduite en « heure stellaire », laquelle n'a rien à voir avec tous les fuseaux horaires du monde. La rapidité de rotation de la terre dans son orbite étant de trente kilomètres par

seconde environ, il est facile de comprendre que la moindre inexactitude peut entraîner d'énormes différences. A l'équateur, la vitesse de rotation est approximativement de mille sept cents kilomètres à l'heure. La terre est inclinée pendant qu'elle tourne sur elle-même et en automne, le pôle nord est à peu près en avance de cinq mille kilomètres sur le pôle sud. Au printemps, c'est le contraire. La longitude de l'endroit de la naissance est par conséquent d'une importance extrême.

LA PROPHÉTIE

॥ དབང་ཐང་བུམ་སྐད་གནི་ལོ་གིང་པོ་འབྲུག་

།ལོ་སྤྱིང་རྒྱལ་པོ་གཞན་ནུ་ཉི་སྤྱིང་།

།ཆེས་རྒྱན་ཐེན་ཆེ་ཆོང་འབྲུག་ཁིང་།

།དག་རྒྱན་ལ་སྐོག་ལ་འཆོར་བ་མང་།

།མཆོན་གྱི་ལྷག་བཟའ་སྒྲ་ཆོག་ལ་འབྱུང་།

།ཆར་བབས་སྤྱི་རྒྱལ་པ་བུ་འབྲུག་

།ལོ་སྤྱིང་གཞུང་རྒྱལ་སྤྱན་དག་མཁའ་།

Quand les cartes sont prêtes, il faut des spécialistes pour les interpréter. Les inter-réactions de toutes les planètes doivent être calculées ainsi que leurs influences sur la carte céleste du sujet. Une carte de la Conception nous permet de connaître les forces

prédominantes lors des tout premiers moments de la vie. Celle de la Naissance indique les influences en jeu quand l'individu fait une entrée confiante dans le monde. Pour connaître un moment particulier du *futur*, nous en établissons la carte que nous comparons à celle de la Naissance. Certains demandent : « Pouvez-vous prédire avec exactitude le gagnant de la première course ? » La réponse est *non* ! A moins d'établir l'horoscope de tous les jockeys, chevaux et propriétaires qui y prennent part. Il vaut beaucoup mieux dans ce cas fermer les yeux et se servir d'une épingle pour sélectionner un cheval sur la liste des partants ! Nous pouvons dire si un malade va guérir ou si Tom épousera Mary et connaîtra avec elle un bonheur éternel, mais il s'agit alors d'individus. Nous sommes également en mesure de prédire qu'à moins que l'Angleterre et les États-Unis mettent le communisme en échec, la guerre éclatera dans l'année du Dragon de Bois, qui, dans le cycle actuel correspond à l'année 1964. Dans cette éventualité, il y a lieu de prévoir, pour la fin du siècle, un remarquable feu d'artifice qui ne manquera pas de distraire les observateurs de Mars ou de Vénus. Dans l'hypothèse où les communistes n'auront pas été matés d'ici là, bien entendu.

Une autre question qui semble beaucoup troubler les Occidentaux concerne la reconstitution des vies antérieures. Les gens non informés assurent que c'est impossible, tout comme un homme complètement sourd qui dirait : « Je n'entends aucun son, donc le son n'existe pas. » Or, de telles reconstitutions sont possibles. Il faut du temps, établir de nombreuses cartes, et faire de longs calculs. Supposons un homme

dans un aéroport qui se demande d'où viennent les avions qui atterrissent. S'il n'est qu'un simple spectateur, il essaye de deviner alors que l'équipe de la tour de contrôle, étant composée de spécialistes, ne se pose pas de questions parce qu'elle *sait*. Mais avec une liste des indicatifs des appareils et un bon horaire, n'importe quel curieux est capable de trouver les escales lui-même. C'est ainsi que nous procédons pour les vies antérieures. Un livre entier ne serait pas de trop pour expliquer notre méthode ; il est donc inutile d'en dire plus long pour le moment. En revanche, le lecteur aimera peut-être connaître les points couverts par l'astrologie tibétaine. Nous utilisons dix-neuf symboles répartis dans les douze Maisons Astrologiques. En voici la signification :

Personnel et intérêt personnel.

Finances, comment on peut gagner ou perdre de l'argent.

Relations, voyages de courte durée, aptitudes à penser et à écrire.

Propriété et l'état de la fortune à la fin de la vie.

Enfants, plaisirs et méditations.

Maladie, travail et petits animaux.

Associations, mariage, ennemis et procès.

Héritages.

Longs voyages et questions métaphysiques.

Profession et honneurs.

Amitiés et ambitions.

Ennuis, contraintes et chagrins cachés.

Nous pouvons également dire approximativement quand et dans quelles conditions surviendront les incidents suivants :

L'Amour, le type de la personne aimée et le jour de la rencontre.

Le Mariage, quand et comment il se fera.

La Passion, style « frénétique ».

La Catastrophe, quand elle se produira ou *si* elle aura lieu.

La Fatalité.

La Mort, quand et comment elle surviendra.

La Prison, et autres formes de contraintes.

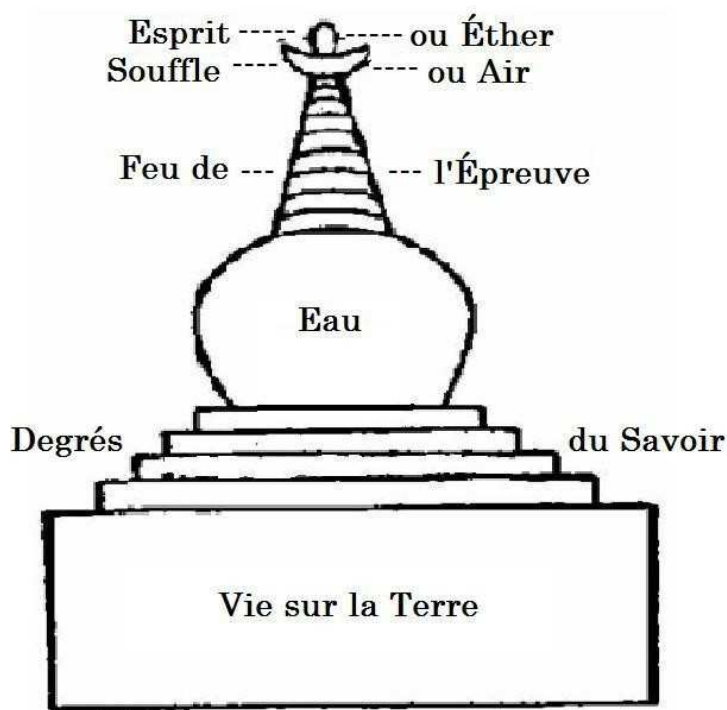
La Discorde, habituellement les querelles de famille ou les discussions d'affaires.

L'Esprit, le stade d'évolution qui est atteint.

Tout en pratiquant beaucoup l'astrologie, je trouve pour ma part que la psychométrie et la divination par les boules de cristal sont beaucoup plus pratiques sans être moins précises. Elles sont également plus commodes quand on est faible en calcul ! La psychométrie est l'art d'obtenir d'un objet des impressions plus ou moins faibles concernant des événements passés. Tout le monde en est capable dans une certaine mesure. Dans une vieille église ou dans un temple sanctifié par le passage des siècles, certains s'exclameront par exemple : « Quelle atmosphère recueillie et apaisante ! » Et les mêmes diront sur le lieu d'un crime horrible : « Je n'aime pas cet endroit, il me donne le frisson, filons ! »

La divination par les boules de cristal est un peu différente. Le cristal — comme je l'ai dit plus haut — sert de foyer pour les radiations émises par le Troisième Oeil, de même que des rayons X dirigés sur un écran y font apparaître une image fluorescente. Le phénomène n'a rien de magique ; il résulte simplement d'une application des lois naturelles.

SYMBOLISME DES CHORTENS TIBÉTAINS



Au Tibet, il existe des monuments élevés aux « lois naturelles » : les *chortens* dont la hauteur varie de

deux à seize mètres et qui sont des symboles au même titre qu'un crucifix ou qu'une icône. Il y en a partout. Le plus grand de Lhassa, le Pargo Kaling, est une des portes de la ville. Ils ont tous la forme indiquée ci-avant. Le carré représente la fondation solide de la Terre sur laquelle repose le Globe de l'Eau surmonté lui-même par un Cône de Feu. Au sommet de ce Cône, se trouve la Soucoupe d'Air, et plus haut l'Esprit qui flotte (l'Éther) en attendant l'heure de quitter le monde du matérialisme. Les Degrés du Savoir permettent d'accéder à chacun de ces éléments. Ainsi le *chorten* est-il un symbole complet de notre foi. Nous naissons sur la Terre ; pendant notre vie, nous gravissons les Degrés du Savoir ou nous nous y efforçons. Finalement, après le dernier soupir, nous entrons dans l'Esprit. Puis, après un intervalle plus ou moins long, nous naissons de nouveau pour apprendre une autre leçon. La Roue de la Vie symbolise ce cycle sans fin : naissance-vie-mort-esprit-naissance-vie, etc. De nombreux étudiants pleins d'ardeur commettent la lourde erreur de penser que nous *croyons* aux enfers qui sont parfois représentés sur la Roue. Peut-être quelques sauvages analphabètes sont-ils persuadés de leur existence mais certainement pas les initiés. Les chrétiens croient-ils vraiment qu'à leur mort, Satan et compagnie préparent la rôti-soire et le chevalet ? Ou que s'ils font partie de la minorité admise à l'Autre Endroit, ils s'assoient sur un nuage, vêtus d'une chemise de nuit, et apprendront à jouer de la harpe ? Nous pensons, nous, que c'est *sur Terre* que nous apprenons nos leçons et que c'est *sur cette Terre* que nous sommes « brûlés et mis à la torture ». L'Autre Endroit n'est que le lieu où vont les

êtres libérés de leur corps et où ils peuvent rencontrer des entités également libérées. Le spiritualisme n'a rien à y voir. Il s'agit d'une conviction : nous sommes libres pendant notre sommeil, ou après notre mort, d'errer sur les plans astraux, dont les régions les plus hautes portent en tibétain le nom de « Pays de la Lumière Dorée ». Nous sommes certains d'y rencontrer ceux que nous aimons parce que nous sommes en harmonie avec eux. Mais pas ceux que nous détestons parce qu'il en résulterait une dissonance et que toute dissonance est impensable au « Pays de la Lumière Dorée ».

Tout cela a été prouvé avec le temps et il est regrettable que le scepticisme et le matérialisme de l'Occident n'aient pas permis une investigation *sérieuse* des possibilités de la Science. Il n'est arrivé trop souvent que des inventions qui n'avaient pas été prises au sérieux à leurs débuts soient reconnues exactes et utiles par la suite : qu'on songe par exemple au téléphone, à la radio, à la télévision et à l'aviation entre beaucoup d'autres.

Trappa

CHAPITRE ONZE



Toute mon énergie juvénile était tendue vers un seul but : réussir du premier coup à mes examens. Comme la date de mon douzième anniversaire approchait, je ralentis progressivement le rythme de mon travail, car ils devaient commencer le lendemain. Je venais de passer des années terriblement studieuses consacrées à l'Astrologie, la Médecine par les Simples, l'Anatomie, l'Éthique religieuse (sans oublier la préparation orthodoxe de l'encens), l'étude du tibétain et du chinois (en soignant particulièrement la calligraphie), et aux mathématiques. Je n'avais guère eu le temps de jouer,

le seul « jeu » autorisé étant le judo qui donnait lieu à une épreuve sévère. Trois mois avant l'examen, le Lama Mingyar Dondup m'avait dit :

— N'abuse pas des révisions, Lobsang, elles ne servent qu'à encombrer la mémoire. Reste calme, comme tu l'es actuellement, et la connaissance ne te fera pas défaut.

Le grand jour arriva. A six heures du matin, je me rendis dans le hall des examens, en compagnie d'une quinzaine d'autres candidats. Après un court service destiné à nous mettre dans de bonnes dispositions d'esprit, on nous obligea à nous déshabiller et on nous fouilla pour s'assurer qu'aucun candidat n'avait cédé à une tentation indigne d'un prêtre. Après quoi, nous passâmes des robes propres et nous quittâmes le petit temple du hall pour nous rendre à nos loges sous la conduite du président du jury. Celles-ci, des boîtes de pierre de deux mètres sur trois mètres cinquante et hautes de deux mètres soixante, étaient placées sous la surveillance constante de moines-policiers qui patrouillaient dans le hall. Chaque candidat se vit désigner une loge. Nous y entrâmes et les portes furent fermées, verrouillées et scellées d'un grand sceau. Une fois ainsi « scellés » dans nos boîtes, nous reçûmes par une petite trappe aménagée dans le mur de quoi écrire et la première liste de questions, ainsi que du thé et de la tsampa. Le moine qui nous servit nous dit que nous pourrions avoir de la tsampa trois fois par jour et du thé à volonté.

Après quoi, on nous laissa attaquer l'examen. Un sujet par jour : pendant six jours, dès la première lueur du matin nous travaillâmes jusqu'au moment où nous

étions arrêtés par l'obscurité. Nos loges n'avaient pas de toit, de sorte que la seule lumière à notre disposition était celle qui éclairait le hall des examens.

Pendant tout l'examen, nous restâmes chacun dans notre boîte, car il était interdit d'en sortir sous aucun prétexte. Quand la lumière baissait, un moine apparaissait à la trappe et demandait nos devoirs. C'était le moment de dormir jusqu'au lendemain matin. Fort de cette expérience personnelle, je peux dire qu'une composition d'examen qui demande quatorze heures de travail met sérieusement à l'épreuve les connaissances et les nerfs d'un candidat. Les examens écrits prirent fin le soir du sixième jour. Mais on nous laissa dans nos loges, car le lendemain matin nous devions les nettoyer et les laisser dans l'état où nous les avions trouvées. Le reste de la journée fut libre. Trois jours après, nos compositions étaient corrigées et nous comparûmes individuellement devant le jury qui nous questionna uniquement sur nos points faibles. Cette interrogation prit toute la journée.

Le lendemain, les seize candidats se rendirent dans la salle de judo, montrer ce qu'ils savaient des prises, clefs, chutes, lancers et de l'art du self-contrôle. Chacun eut à se mesurer avec trois autres garçons. Les plus faibles furent vite éliminés, puis ce fut le tour des autres, et finalement je restai seul, grâce à l'entraînement précoce que Tzu m'avait fait suivre. Moi au moins, je m'étais classé premier en judo ! Mais je devais ce succès uniquement à l'entraînement qu'enfant j'avais trouvé brutal et injuste.

On nous accorda le jour suivant pour nous remettre de nos fatigues, et la proclamation des résultats eut

lieu le surlendemain. J'étais reçu ainsi que quatre de mes camarades : nous devenions des *trappas*, des prêtres-médecins. Le Lama Mingyar Dondup, que je n'avais pas vu pendant toute la période des examens, me fit appeler. Son visage rayonnait de joie.

— Bravo, Lobsang, me dit-il, quand je me présentai devant lui. Tu t'es classé premier. Le Père Abbé a envoyé un rapport spécial au Très Profond. Il voulait lui suggérer de te nommer Lama immédiatement, mais je m'y suis opposé.

Je dus avoir l'air plutôt peiné car il ajouta :

— Il vaut beaucoup mieux étudier et ne devoir ta nomination qu'à tes seuls mérites. Si tu étais nommé Lama, tu te relâcherais dans tes études et tu verras plus tard combien elles sont d'une importance vitale. Je t'autorise cependant à t'installer dans la cellule d'à côté, car tu réussiras certainement à passer tes examens quand le moment sera venu.

Sa décision me parut raisonnable. De toute manière, je ne demandais qu'à lui obéir aveuglément. Quelle émotion fut la mienne quand je compris que mon succès était « son » succès et qu'il tirerait un grand honneur d'être le maître d'un garçon classé premier dans toutes les matières de l'examen.

Quelques jours plus tard, un messenger hors d'haleine, la langue pendante, et sur le point de rendre l'âme — tout au moins en apparence — m'apporta un message du Très Profond. Ces messagers avaient toujours recours à leurs talents de comédiens pour impressionner les gens ; il fallait qu'on sache bien qu'ils avaient voyagé ventre à terre et souffert mille fatigues pour s'acquitter de leur mission. Étant donné que le

Potala n'était distant que d'un kilomètre et demi, son « jeu » me parut tant soit peu exagéré.

Le Très Profond m'adressait ses compliments pour mon succès et ordonnait que je sois dorénavant traité comme un lama. J'allais donc porter les robes des lamas et bénéficier de tous les droits et privilèges attachés à leur statut. Il était d'accord avec mon Guide pour que je me présente à l'examen à seize ans « car ainsi, écrivait-il, tu seras amené à étudier des sujets qu'autrement tu négligerais et tu approfondiras tes connaissances ».

Dans mon nouveau statut, je devais jouir d'une plus grande liberté dans mes études, sans être retenu par des cours à suivre en classe. Quiconque possédait une spécialité serait libre de me l'enseigner, de sorte que je pourrais m'instruire aussi vite que je le désirais.

Une des matières inscrites en premier lieu à mon programme fut l'art de se « relaxer », sans lequel il est impossible d'étudier sérieusement la métaphysique. Un jour, le Lama Mingyar Dondup vint me voir dans la chambre où j'étais en train de compulser quelques livres et m'examina attentivement.

— Lobsang, dit-il, tes nerfs me paraissent très tendus. Tu ne feras pas de progrès dans la Contemplation si tu n'apprends pas à te détendre. Je vais te montrer comment on s'y prend pour y arriver.

Je dus d'abord m'allonger, car, bien qu'il soit possible de se « relaxer » assis ou même debout, il vaut mieux commencer dans la position couchée.

— Imagine que tu viens de tomber du haut d'une falaise, me dit-il. Tu es sur le sol, tout ratatiné, les muscles sans ressort... tes membres ont été

désarticulés par le choc, ta bouche est entrouverte... voilà... maintenant les muscles de tes joues peuvent se reposer.

Après m'être tourné et retourné dans tous les sens, je finis par trouver la position qu'il m'indiquait.

— Imagine maintenant que tes bras et tes jambes sont peuplés de lutins qui font « travailler » tes muscles. Dis-leur de se retirer de tes pieds ; il faut que cette partie de ton corps soit insensible, immobile, détendue. Que ton esprit explore tes pieds et s'assure que tous tes muscles sont au repos.

Allongé, j'essayai de me représenter ces lutins. Tout à coup, c'est le vieux Tzu que je vis installé à l'intérieur de mes pieds en train de me tirer les orteils. J'en profitai pour me débarrasser de lui... Et avec quel plaisir !

— Passons aux jambes, Lobsang. Les mollets d'abord : ils sont sûrement pleins de lutins, qui ont travaillé dur ce matin quand tu faisais du saut en hauteur. Mets-les au repos. Conduis-les vers ta tête. Sont-ils tous sortis ? En es-tu certain ? Que ton esprit s'en assure. Oblige-les à abandonner tes muscles qui doivent être détendus et flasques.

Il s'arrêta brusquement et tendit le doigt vers ma cuisse :

— Tu as oublié quelqu'un là, dit-il. Regarde ce petit lutin qui tire sur un muscle dans le haut de ta jambe. Débarrasse-t'en, Lobsang, débarrasse-t'en !

Finalement, mes jambes furent suffisamment détendues puisqu'il se déclara satisfait.

— Au tour de tes bras, maintenant, dit-il. Commence par les doigts. Fais partir le petit monde. Conduis-le par

les poignets et les coudes jusqu'aux épaules. Imagine que tu le fais sortir afin qu'il n'y ait plus en toi ni fatigue, ni tension, ni sensation.

Une fois que j'eus atteint ce stade, il reprit :

— Passons au corps. Imagine que ton corps est une lamaserie. Pense à tous les moines qui de l'intérieur tirent sur tes muscles pour les faire fonctionner. Dis-leur de partir. Chasse-les d'abord du bas de ton corps, après en avoir relâché tous les muscles. Oblige-les à quitter leurs occupations et à s'en aller : ton corps n'est plus maintenu que par son enveloppe extérieure ; en toi, tout s'affaisse, tombe et trouve sa position naturelle. Voilà, ton corps est détendu.

Il devait être satisfait de mes progrès car il continua :

— La tête est sans doute ce qu'il y a de plus important. Nous allons nous en occuper. Regarde ta bouche, les commissures de tes lèvres sont crispées. Détends-les, Lobsang, détends-les toutes les deux. Tu ne vas pas parler ou manger, donc, pas de tension, je te prie. Tes yeux sont vissés dans ta tête. Il n'y a pas de lumière pour les déranger, aussi ferme doucement les paupières, très doucement, sans aucune contraction.

Il alla jeter un coup d'oeil par la fenêtre ouverte.

— Notre meilleur spécialiste de « relaxation » est dehors en train de prendre un bain de soleil. Ce chat pourrait te donner une leçon, Lobsang, personne n'arrive à se détendre comme lui.

Tout cela prend longtemps à écrire et à la lecture peut paraître compliqué, mais avec un minimum d'entraînement, il est très simple de se détendre en une seconde. C'est un système infallible. Ceux que les

soucis de la vie civilisée mettent dans un état d'hypertension feraient bien de le pratiquer ainsi que la méthode de relaxation mentale qui en est le complément.

— Il ne sert pas à grand-chose d'être décontracté physiquement, si l'on reste tendu mentalement, me dit le Lama Mingyar Dondup. En restant allongé, le corps au repos, oblige ton esprit à se fixer un moment sur tes pensées. Suis-en nonchalamment le cours, vois ce qu'elles sont et combien elles sont triviales. Puis arrête-les, et n'en laisse pas d'autres naître dans ton esprit. Imagine un carré noir, le néant, et les pensées qui essaient de sauter à l'extérieur. Au début, certaines y parviennent. Va les chercher, ramène-les et oblige-les à ressauter à l'intérieur du néant. Imagine-le dans la réalité, « visualise-le » fortement, et très vite, tu « verras » cette obscurité sans effort. Ainsi ta relaxation mentale et physique sera parfaite.

Encore une fois, tout cela est plus difficile à expliquer qu'à faire. En réalité, cette relaxation, qui est absolument nécessaire est très facile, pour peu qu'on s'y entraîne. Beaucoup ne « ferment » jamais leur esprit ; ils sont comme ceux qui refusent de se reposer, même la nuit. Quelqu'un qui essaierait de marcher pendant des jours et des nuits, sans s'accorder une minute de repos, aurait tôt fait de s'écrouler. Pourtant le cerveau et l'esprit n'ont jamais la permission de se reposer. Toute notre formation au contraire avait pour but d'entraîner notre esprit. L'instruction du judo était très poussée car c'est un excellent exercice de self-contrôle. Notre professeur, qui était capable de repousser dix attaques simultanées, adorait le judo et

faisait l'impossible pour nous y intéresser. Les esprits occidentaux qui jugeraient sauvages et cruelles nos « prises d'étranglement » auraient tort. Comme je l'ai déjà dit, une certaine petite pression sur le cou permet de rendre une personne inconsciente pendant une fraction de seconde, sans qu'elle s'aperçoive de ce qui lui arrive. Dans ce cas, le cerveau est paralysé sans danger. Par suite du manque d'anesthésiques au Tibet, nous avons recours à cette technique pour extraire une dent ou réduire une fracture. Le patient ne s'apercevait de rien et n'éprouvait aucune souffrance. Elle était également utilisée lors des initiations, pour que le moi, délivré du corps, puisse voyager astralement.

Ainsi entraînés, nous n'avions presque plus rien à craindre des chutes. Une partie du judo consiste à apprendre à tomber, et sauter du haut d'un mur de trois à cinq mètres était un exercice courant que les enfants traitaient comme un jeu.

Un jour sur deux, avant de commencer nos exercices de judo, nous devions réciter les Marches de la Voie du Milieu, les fondements du Bouddhisme. Les voici :

La Pensée Convenable : ce sont les pensées libres de toute illusion et de tout égoïsme.

L'Aspiration Convenable est celle qui permet d'avoir des intentions et des desseins élevés et honorables.

La Parole Convenable est celle qui exprime la bonté, le respect et la vérité.

La Conduite Convenable est celle de l'homme paisible, honnête et désintéressé.

La Vie Convenable : cette règle commande de se garder de faire du mal aux hommes et aux animaux, et

de reconnaître à ces derniers le droit d'être traités comme des êtres humains.

L'Effort Convenable : il faut se contrôler soi-même et s'exercer sans cesse.

L'Intention Convenable : avoir de bonnes pensées et s'efforcer de faire ce qu'on sait être juste.

Le Ravissement Convenable est celui que procure la méditation sur les réalités de la vie et du Sur-Moi.

Quiconque ne respectait pas ces Règles devait s'allonger, face contre terre, en travers de l'entrée principale du temple, de sorte que tous ceux qui entraient étaient obligés d'enjamber son corps. Il fallait, de l'aurore au crépuscule, rester sans bouger, sans rien à manger ni à boire. Une telle punition était jugée très infamante.

J'étais donc devenu lama. Je faisais partie de l'élite, celle des « Êtres Supérieurs ». Cela sonnait bien. Mais il y avait des désavantages : avant, je devais suivre les trente-deux Règles de la Conduite Sacerdotale, ce qui faisait déjà un total effrayant. Une fois lama, je découvris avec effroi et consternation qu'il y en avait deux cent cinquante-trois. Et au Chakpori, un bon lama les respectait toutes, sans exception ! Le monde me parut si plein de choses à apprendre que je pensai que ma tête éclaterait. Mais il était plaisant de s'installer sur le toit pour observer l'arrivée du Dalaï Lama au Norbu Linga (le Parc du Joyau), juste sous mes yeux. Il fallait alors que je me cache car personne ne doit abaisser son regard sur l'Inappréciable. Également sous mes yeux, mais de l'autre côté de la Montagne de Fer, se trouvaient deux parcs de grande beauté, le Khati

Linga et sur la rive opposée de la rivière Kaling Chu, le Dodpal Linga. Le mot tibétain « Linga » que je transcris le plus fidèlement possible dans la graphie occidentale veut dire « parc ». Plus loin vers le nord, je pouvais contempler la Porte de l'Occident, le Pargo Kaling. Ce grand *chorten* est à cheval sur la route qui va de Drepung au coeur de la ville, en passant par le village de Shô. Plus près, presque au pied du Chakpori, un *chorten* commémorait la mémoire d'un héros de notre histoire, le roi Kesar qui vivait à l'époque des guerres, avant que le Bouddhisme et la paix ne s'installent au Tibet.

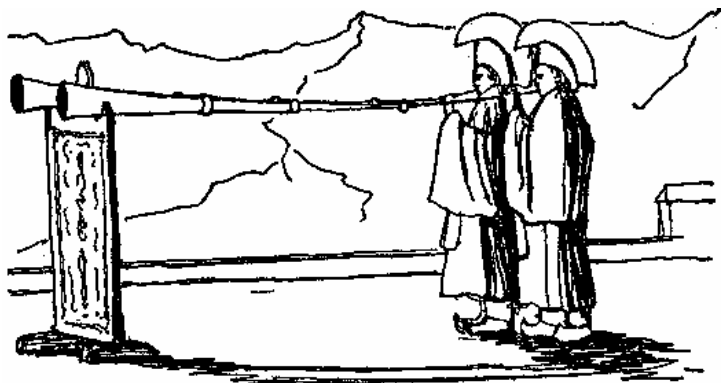
Le travail ? Nous en avons beaucoup mais nous ne manquions pas de compensations ni de distractions. C'était une compensation plus que généreuse que de fréquenter des hommes comme le Lama Mingyar Dondup, dont la seule pensée était de servir « la Paix » et d'aider leur prochain.

C'était une récompense aussi que d'avoir sous les yeux notre merveilleuse vallée, si verte, peuplée d'arbres bien-aimés, de voir au loin les rivières aux eaux bleues serpenter entre les chaînes de montagnes, les *chortens* brillants sous la lumière, les pittoresques lamaseries et les ermitages perchés sur des rochers inaccessibles, et de contempler avec respect les dômes dorés du Potala si proche, et les toits resplendissants du Jo-Kang, un peu plus loin vers l'est. La camaraderie des lamas, la rude sympathie des moines, l'odeur familière de l'encens flottant dans les temples, tout cela remplissait notre vie et c'était une vie qui valait la peine d'être vécue. Les difficultés ? Oui, elles étaient nombreuses. Mais elles importaient peu. Dans toutes

les communautés, il se trouve des éléments peu compréhensifs, des êtres de peu de foi. Au Chakpori, ils étaient vraiment en minorité.

Herbes et cerfs-volants

CHAPITRE DOUZE



Les semaines passèrent vite. Il y avait tant à faire et à apprendre, surtout depuis que je pouvais approfondir les sciences occultes et suivre un entraînement spécial.

Au début du mois d'août, mon Guide me dit :

— Cette année, nous partirons avec les ramasseurs d'herbes. Tu y gagneras des connaissances utiles en ce qui concerne les simples et nous te ferons connaître les *vrais* cerfs-volants ! Pendant deux semaines, personne ne resta inactif. Il fallait nettoyer les vieux sacs de cuir, en confectionner d'autres, remettre les tentes en état, et s'assurer que nos animaux étaient capables de supporter les fatigues d'une longue randonnée. Notre expédition, forte de deux cents moines, devait établir sa base à la vieille lamaserie de Tra Yerpa, d'où des groupes partiraient tous les jours prospecter les

environs. Vers la fin août, nous quittâmes le Chakpori, au milieu d'un beau tumulte. Les moines qui n'étaient pas du voyage se rassemblèrent autour des murs et nous regardèrent partir, manifestement jaloux de ce départ vers les vacances et l'aventure. En ma qualité de lama, je montais un cheval blanc. Je faisais partie d'un petit groupe qui partait avec le minimum de bagages pour arriver à Tra Yerpa plusieurs jours avant le gros de la troupe. Nos chevaux pouvaient faire vingt-cinq kilomètres par jour alors que les yaks dépassaient rarement une moyenne de douze à seize kilomètres. Nous n'amenions avec nous que le minimum d'équipement pour gagner du temps. Tous les yaks de la caravane qui nous suivait portaient leur charge habituelle, c'est-à-dire quatre-vingts kilos.

Ce fut avec joie que les vingt-sept cavaliers qui composaient l'élément précurseur arrivèrent à Tra Yerpa, après plusieurs jours de voyage. La route avait été dure, surtout pour moi qui ne portais pas l'équitation dans mon coeur. J'étais devenu capable de rester en selle quand mon cheval partait au galop, mais là s'arrêtaient mes prouesses. Quant à monter comme certains de mes compagnons, impossible ! Je m'asseyais sur ma bête et je me cramponnais à son encolure, position sans grâce peut-être, mais du moins sans danger.

On nous avait aperçus alors que nous avançons dans la vallée et les moines qui vivaient en permanence dans la lamaserie avaient préparé du thé au beurre, de la tsampa et des légumes en grande quantité. Ce qui n'était pas entièrement désintéressé car ils brûlaient d'entendre les dernières nouvelles de Lhassa et de

recevoir les cadeaux traditionnels. Sur le toit plat du temple, des braseros d'encens lançaient d'épaisses colonnes de fumée vers le ciel. Nous entrâmes à cheval dans la cour, tout ragaillardis à l'idée d'être enfin arrivés. La plupart de mes compagnons de voyage avaient de vieux amis à saluer. Tout le monde apparemment connaissait le Lama Mingyar Dondup. Il disparut au milieu d'une foule d'amis qui lui faisaient fête et j'avais l'impression une fois de plus d'être seul au monde quand je l'entendis appeler :

— Lobsang, Lobsang, où es-tu ?

Je répondis immédiatement, mais avant que j'aie le temps de me rendre compte de ce qui se passait, la foule s'était ouverte devant moi et m'avait plus ou moins englouti. Mon Guide était en train de converser avec un vieil Abbé qui se tourna vers moi :

— Ainsi, c'est lui ? demanda-t-il. Mon Dieu, qu'il est jeune !

Comme d'habitude, je pensais surtout à manger. Sans perdre plus de temps, notre groupe se rendit au réfectoire où nous mangeâmes en silence, comme si nous étions encore au Chakpori. Chakpori dépendait-il de Tra Yerpa ou était-ce le contraire ? Question controversée. De toute façon, ces deux lamaseries figuraient parmi les plus anciennes du Tibet. Tra Yerpa était célèbre pour sa bibliothèque ; elle contenait en effet des manuscrits de grande valeur traitant de la médecine par les simples que j'allais pouvoir lire en prenant les notes qui m'étaient indispensables. Elle possédait aussi un récit de la première expédition aux Hautes-Terres de Chang Tang, dû aux dix hommes qui étaient revenus de cet extraordinaire voyage. Mais c'est

le plateau d'où nous allions lancer nos cerfs-volants qui alors m'intéressait le plus.

Le paysage était étrange. Des pics immenses semblaient jaillir du sol. De bas en haut de ces pics, des plateaux s'étagaient comme des jardins en terrasse, jusqu'à former un escalier gigantesque. Les simples poussaient à profusion sur les marches inférieures. C'est là qu'on trouvait une espèce de mousse aux capacités d'absorption incomparablement supérieures à celles de la Sphaigne, et une petite plante aux baies jaunes qui possédait de remarquables propriétés analgésiques. Toutes deux étaient recueillies par les moines et les enfants qui les faisaient ensuite sécher. En tant que lama, j'aurais pu me contenter de superviser leur travail, mais mon séjour devait être surtout consacré à des « leçons de choses » données par le Lama Mingyar Dondup et des spécialistes herborisateurs. A ce moment-là cependant, je ne pensais, tout en contemplant le paysage, qu'aux cerfs-volants, aux vrais, à ceux qui peuvent porter des hommes. Derrière moi, à l'intérieur de la lamaserie étaient entreposées les planches de sapin importées d'un lointain pays car les conifères ne poussent pas au Tibet. Celles-ci, qui provenaient probablement de l'Assam, passaient pour convenir parfaitement à la construction des cerfs-volants. A la fois légères et solides, elles pouvaient en effet supporter des chocs violents sans se casser. Quand les cerfs-volants étaient démontés, l'armature était soigneusement inspectée et on la mettait de côté pour une prochaine occasion.

La discipline n'était guère plus souple à la lamaserie de Tra Yerpa ; nous avions encore nos offices, celui de

minuit et les autres célébrés à intervalles réguliers. Mesure très sage, si on y réfléchit, car autrement il eût été très difficile de nous réadapter aux longues journées du Chakpori. Nos classes étaient entièrement consacrées aux simples et aux cerfs-volants.

Dans cette lamaserie accrochée au flanc d'une montagne, alors que nous étions encore éclairés par la lumière du jour, la terre au-dessous de nous s'habillait d'ombres pourpres et le vent du soir faisait frémir la maigre végétation. Quand le soleil se cachait derrière les cimes lointaines, nous étions plongés à notre tour dans les ténèbres. Le paysage ressemblait alors à un lac noir. Pas la moindre lumière à la ronde. Et pas âme qui vive en dehors des saints bâtiments de la lamaserie. Au coucher du soleil, le vent de la nuit se levait et s'attelait au travail des dieux, le nettoyage des quatre coins de la Terre. En ramonant la vallée, il se heurtait au flanc de la montagne ; contraint de s'engouffrer dans des crevasses, il les remontait à toute vitesse ; à la hauteur de la lamaserie il en sortait avec un grondement lugubre semblable à la plainte d'une conque géante appelant les fidèles au temple. Ce n'étaient partout que grincements et craquements : les rochers, délivrés de la chaleur accablante du jour, se contractaient. Au-dessus de nos têtes, les étoiles brillaient d'un vif éclat dans le ciel noir de la nuit. Selon les Anciens, les légions de Kesar, lorsque le Bouddha leur avait demandé de mettre bas les armes, avaient laissé tomber leurs javelots sur le Parquet du Ciel ; d'où des trous par où passaient les reflets des lumières de la Chambre Céleste que nous appelons étoiles.

Tout à coup une sonnerie domina le bruit du vent qui se levait : les trompettes du temple annonçaient la fin du jour. Sur le toit, je discernai vaguement les silhouettes des moines qui accomplissaient leurs devoirs sacerdotaux ; la brise faisait voler leurs robes. C'était le signal du repos jusqu'à minuit. Ça et là, autour des salles et des temples, des moines discutaient par petits groupes des affaires de Lhassa et du monde et parlaient de notre Dalaï Lama bien-aimé, la plus grande Incarnation de tous les Dalaï Lamas. La sonnerie de la Fin du jour les fit se disperser lentement ; chacun alla se coucher. Peu à peu, tout devint silencieux et la paix régna sur la lamaserie. Allongé, je contemplai le ciel par une petite fenêtre, trop énervé pour dormir ou même pour en avoir envie. Énervé par les étoiles et par la vie qui m'attendait. D'elle, je savais ce qui m'avait été prédit et c'était déjà beaucoup. Mais bien des points restaient obscurs ! Les prédictions relatives au Tibet par exemple : pourquoi fallait-il que nous fussions envahis ? Que pouvait-on reprocher à mon pays pacifique dont la seule ambition était de se développer sur le plan spirituel ? Pourquoi d'autres nations convoitaient-elles notre terre ? Nous ne désirions rien qui ne nous appartînt déjà. Pourquoi fallait-il alors qu'on veuille conquérir notre pays et réduire notre peuple en esclavage ? Notre seul désir était de vivre en paix, et à notre guise. Et on attendait de moi d'aller chez nos futurs envahisseurs guérir les malades et soigner les blessés d'une guerre qui n'avait pas encore commencé ! Par les prédictions, je connaissais les ombres et les lumières de ma vie ; il me fallait pourtant poursuivre mon chemin tel un yak sur

une piste dont il ne connaît que trop bien les haltes, les lieux d'étapes et les maigres pâturages, et qui doit malgré tout continuer à avancer... Mais il se pouvait qu'en arrivant à la Passe de la Prosternation Respectueuse, un yak s'estimât récompensé de ses fatigues en apercevant la Cité Sainte de Lhassa...

Le roulement des tambours du temple me réveilla en sursaut : je m'étais endormi sans m'en apercevoir. Ma première pensée fut vraiment indigne d'un prêtre tandis que, chancelant, je tendais des mains tout engourdis de sommeil vers une robe qui manifestement ne voulait pas se laisser attraper. Minuit ? Je ne pourrais jamais rester éveillé... Attention à ne pas tomber dans les escaliers... Brr... quel froid... Deux cent cinquante-trois règles à observer, Lama Lobsang Rampa ? Eh bien, en voici une de violée, car ce réveil brutal m'a inspiré des pensées coléreuses...

D'un pas mal assuré, je rejoignis mes camarades aussi hébétés que moi, et nous allâmes au temple tenir notre partie dans le chant et le contre-chant de l'office.

On m'a demandé :

— Pourquoi ne pas avoir évité les pièges et les épreuves qui vous attendaient, puisque vous les connaissiez ?

La réponse est évidente :

— Le simple fait de pouvoir échapper à ce qui m'avait été prédit aurait suffi à prouver que les prédictions étaient erronées !

Les prédictions sont fondées sur les probabilités, elles ne signifient pas que l'homme soit privé de volonté. Bien au contraire. Supposons un homme qui veuille aller de Darjeeling à Washington, et qui connaît par

conséquent son point de départ et sa destination. S'il prend la peine de consulter une carte, il constatera qu'il y a des endroits par lesquels il est logique qu'il passe. Or, s'il est possible de prendre un autre itinéraire, il n'est pas toujours sage de le faire, sous peine de perdre du temps ou de l'argent. De même, dans le cas d'un voyage par la route de Londres à Inverness. Un conducteur avisé consulte une carte et emprunte un itinéraire établi par une organisation de tourisme. Il est ainsi en mesure d'éviter les routes en mauvais état, ou s'il est obligé de les emprunter, de réduire sa vitesse à bon escient. Il en va de même pour les prédictions. Il n'est pas toujours "payant" de prendre les voies agréables et faciles. En tant que bouddhiste, je crois en la réincarnation et je crois que nous venons sur terre pour « apprendre ». A l'école, tout nous paraît difficile et désagréable. Les leçons d'histoire, de géographie, d'arithmétique, ou de tout ce que vous voudrez, sont ennuyeuses, inutiles et insipides. C'est tout au moins l'impression qu'elles nous font. Pourtant, quand nous quittons cette bonne vieille école, il arrive que ce soit avec mélancolie. Nous pouvons en être fiers au point de porter un insigne, une cravate ou même une certaine couleur sur notre robe monastique. Il n'en va pas autrement pour la vie. Elle est dure et amère, mais les leçons que nous devons apprendre ont pour seul but de « nous » mettre à l'épreuve ; nous et personne d'autre. Mais quand nous quittons l'école, ou cette Terre, peut-être en arborons-nous l'insigne avec fierté. En ce qui me concerne, j'espère bien porter plus tard *mon* halo d'un air dégagé ! Vous êtes scandalisés ? Aucun bouddhiste ne le serait à votre place. Mourir consiste

simplement à quitter notre vieille enveloppe vide et à renaître dans un monde meilleur.

Dès les premières lueurs du jour nous étions debout, attendant avec impatience de pouvoir explorer les lieux. Nos aînés désiraient surtout bavarder avec ceux qu'ils n'avaient pu voir la veille. Pour moi, je ne pensais qu'aux grands planeurs dont j'avais tant entendu parler. On nous fit d'abord visiter la lamaserie pour nous la faire connaître. Du toit élevé, nous contemplâmes les cimes qui la dominaient et les précipices effrayants qui s'ouvraient sous nos yeux. Au loin, j'aperçus un torrent impétueux qui charriait des morceaux d'argile jaune. Plus près gazouillaient des rivières d'un bleu d'azur. Parfois, quand tout était calme, je pouvais entendre dans mon dos le son clair et joyeux d'une petite source qui descendait à toute allure le flanc de la montagne ; elle était pressée de rejoindre les eaux tumultueuses des rivières qui, aux Indes, formeraient le puissant Brahmaputra et plus tard se jetteraient dans la baie du Bengale après s'être mêlées aux eaux sacrées du Gange. Le soleil qui se levait sur les montagnes chassa vite l'air froid du matin. Très loin, un vautour solitaire piquait vers la terre à la recherche de son petit déjeuner. A mes côtés, un lama attirait respectueusement mon attention sur les points de vue les plus remarquables. « Respectueusement » parce que j'étais un pupille du bien-aimé Mingyar Dondup et aussi parce que j'étais une « Incarnation Reconnue » (Trülku, en tibétain).

Pour ceux de mes lecteurs qui aimeraient savoir comment nous reconnaissons les Incarnations, voici quelques brefs renseignements. Le comportement d'un

petit garçon peut inciter ses parents à penser qu'il possède des connaissances supérieures à la moyenne ou des souvenirs impossibles à expliquer rationnellement. Dans ce cas, ils consultent l'Abbé de la lamaserie la plus proche qui nomme une commission chargée de l'examiner. Celle-ci établit d'abord les horoscopes de la pré-vie, après quoi, il reste à constater sur le corps du garçon la présence de certains signes. Il doit avoir par exemple des marques particulières aux mains, aux omoplates et aux jambes. Si ces signes existent, on recherche l'identité de l'enfant dans sa vie antérieure. Il se peut qu'il soit reconnu par des lamas — comme dans mon cas — et il est alors possible de se procurer des objets qui jadis lui ont appartenu. Ces objets lui sont présentés avec d'autres apparemment identiques et il doit reconnaître *tous* ceux — il peut y en avoir neuf — qui étaient en sa possession lors de sa précédente existence. Et cela, dès l'âge de trois ans.

On estime qu'à cet âge un enfant est trop jeune pour être influencé par ce que ses parents pourraient lui dire. S'il est plus jeune, cela n'en vaut que mieux. En fait, il importe peu que les parents essayent ou non de lui dicter sa conduite. Ils n'assistent pas à l'épreuve et il doit choisir parfois jusqu'à neuf objets parmi trente autres. Deux erreurs sont éliminatoires. Si le garçon ne se trompe pas, il est élevé comme une Incarnation et il reçoit une instruction poussée. Quand il a sept ans, on lui lit les prédictions concernant son avenir. On estime en effet qu'à cet âge, il est tout à fait capable d'en comprendre le sens exprimé ou sous-entendu. Mon

expérience personnelle me permet d'assurer qu'il y arrive parfaitement !

La connaissance des plantes

Le Lama qui se tenait « respectueusement » à mes côtés pensait certainement à tout cela en m'indiquant les parties intéressantes de la région. A droite du torrent, on trouvait en abondance le *Noli-me-tangere* dont le jus sert à enlever les cors et les verrues, et à soulager les hydropiques et les cas de jaunisse. Sous les eaux d'un petit lac qu'il me fit voir, poussait le *Polygonum Hydropiper*, une herbe à piquants et aux fleurs roses dont les feuilles guérissent les douleurs rhumatismales et fournissent un remède contre le choléra. Mais ce n'étaient là que des variétés d'herbes très communes, les espèces les plus rares ne poussant que dans les Hautes-Terres.

Je vais maintenant, pour les amateurs d'herboristerie, donner quelques renseignements sur les herbes que nous employons le plus souvent et sur leurs utilisations. Mais comme j'ignore leur nom anglais, en supposant même qu'elles en aient un, je me servirai du latin.

L'Allium sativum est un très bon antiseptique, qui sert aussi à soigner l'asthme et les affections pulmonaires. Un autre excellent antiseptique, mais en petites doses seulement, est la *Balsamodendronmyrrha* qu'on utilise en particulier pour les gencives et les muqueuses. Prise en potion, elle soulage l'hystérie.

Le jus d'une grande plante aux fleurs crème enlève aux insectes toute envie de piquer. Son nom latin est *Becconia cordata*, nom qui suffit peut-être à les effrayer si tant est qu'ils le connaissent ! Une autre plante a

pour effet de dilater les pupilles, *l'Ephedra sinica*, dont l'action est semblable à celle de l'atropine, et qui est particulièrement efficace dans les cas de basses tensions artérielles, tout en nous fournissant un de nos meilleurs remèdes contre l'asthme. Pour le préparer, on pulvérisait ses racines et ses branches, après les avoir mises à sécher.

La mauvaise odeur dégagée par les ulcérations rendait souvent le choléra aussi déplaisant pour le médecin que pour le malade. Le *Ligusticum levisticum* détruisait toutes les odeurs. Un mot pour les femmes : c'est avec les pétales de *l'Hibiscus rosasinensis* que les Chinoises noircissent leurs sourcils et leurs souliers ! Ses feuilles une fois bouillies donnaient une lotion rafraîchissante à l'usage des fiévreux. Et voici encore pour nos compagnes : le *Lilium tigrinum* guérit complètement les douleurs ovariennes, tandis que les feuilles de la *Flacourtia indica* aident les femmes à surmonter la plupart des troubles qui leur sont « particuliers ».

Dans le groupe des *Sumachs Rhus*, la *Vernicifera* sert aux Chinois et aux Japonais à fabriquer le vernis de « Chine ». La *glabra* soulage les diabétiques et *l'aromatica* est d'un grand secours pour les maladies de la peau, de la voie urinaire et les cystites. Un autre astringent puissant, utilisé pour les ulcérations de la vessie, est tirée des feuilles de *l'Arctestaphylouva ursi*. Les Chinois préfèrent les fleurs de la *Bignonia grans diflora* avec lesquelles ils préparent un astringent d'usage courant. Plus tard, dans les camps de prisonniers, j'eus l'occasion de vérifier la réelle

efficacité de la *Polygonum bistorta*, dans les cas de dysenterie chronique.

Les femmes qui ont aimé imprudemment, se servaient souvent d'un astringent à base de *Polygonum erectum* : une façon très commode de pratiquer l'avortement. Dans les cas de brûlures, nous pouvions redonner une « nouvelle peau » aux patients. La *Siegesbeckia orientalis* est une grande plante qui dépasse un mètre et dont les fleurs sont jaunes. Son suc appliqué sur les blessures et les brûlures les recouvre d'une nouvelle peau, comme le collodion. En potion, il a un effet comparable à celui de la camomille. Le *Piper augustifolium* servait à coaguler le sang des blessures. L'envers de ses feuilles en forme de coeur est très efficace. Il ne s'agit là que d'espèces très communes. Quant aux autres, elles n'ont pas pour la plupart de nom latin, puisque le monde occidental qui est chargé de baptiser les plantes ne les connaît pas. C'est uniquement pour montrer que nous n'étions pas tout à fait ignorants en matière de médecine par les simples, que j'en ai parlé !

Par cette journée tout illuminée de soleil, les vallées et les endroits abrités où poussaient ces plantes étaient parfaitement visibles de notre observatoire. Au delà s'étendait un paysage de plus en plus désolé. L'autre face de la montagne sur le flanc de laquelle était nichée la lamaserie, était, me dit-on, très aride. Quelques jours plus tard, je fus en mesure de le constater moi-même, en planant dans les airs à bord d'un cerf-volant.

Dans le courant de la matinée, le Lama Mingyar Dondup me fit appeler :

— Un groupe de moines va inspecter le plateau d'où sont lancés les cerfs-volants, me dit-il. Allons avec eux, Lobsang, le grand jour est arrivé.

Il n'en fallut pas davantage pour que je sois prêt à le suivre, tant je brûlais d'impatience. Des moines en robe rouge nous attendaient en bas, à la porte principale ; nous descendîmes avec eux les escaliers menant au plateau battu par les vents. La végétation était rare sur cette plate-forme rocheuse recouverte d'une mince épaisseur de terre. Quelques buissons solitaires se cramponnaient à la montagne comme s'ils avaient peur de culbuter par-dessus bord et de tomber dans les ravins. Au-dessus de nos têtes, sur le toit de la lamaserie, le vent avait déroulé les bannières à prières. De temps en temps, les mâts craquaient et gémissaient comme ils le faisaient depuis des siècles mais ils tenaient bon. Près de nous, un petit novice remuait négligemment la terre avec le bout de sa botte et la forte brise faisait voler la poussière. Nous marchâmes vers le bord rocheux du plateau, adossé au bas de la pente menant au sommet de la montagne. A une dizaine de mètres de là, se trouvait une crevasse d'où le vent s'échappait à la vitesse d'une rafale, projetant parfois en l'air des cailloux ou des fragments de lichens qui filaient comme des flèches. Le vent balayant la vallée située bien au-dessous de la lamaserie était arrêté par la montagne et faute d'une autre issue, contraint de s'engouffrer dans la crevasse. La pression s'accumulait et il arrivait au niveau de notre plateau avec un mugissement puissant qui saluait sa liberté retrouvée. Parfois, pendant la saison des ouragans, on eût dit que des démons s'étaient échappés des

profondeurs des précipices et qu'ils cherchaient leur proie en rugissant. La pression dans la crevasse variait selon les bourrasques qui s'y engouffraient, de sorte que ces « rugissements » étaient plus ou moins forts.

Mais ce matin-là, le courant était constant. On m'avait raconté que des petits garçons attrapés par une rafale avaient été soulevés de terre, lancés en l'air pour finir écrasés sur des rochers après une chute de deux mille mètres. Cela ne m'étonnait plus. Cette plate-forme était cependant très commode pour lancer des cerfs-volants car le courant ascendant était si fort qu'ils s'élevaient à la verticale. Ce qui nous fut démontré à l'aide de petits engins semblables à ceux dont je m'étais servi à la maison. Il était très surprenant en tenant une corde de se sentir le bras tiré en l'air, même par un petit modèle.

En nous menant le long de la plate-forme, des hommes expérimentés nous montrèrent les dangers à éviter, les cimes connues pour leurs dangereux courants descendants et celles qui semblaient déporter latéralement les planeurs. On nous dit que tout moine qui volait devait emporter une pierre attachée à une *khata* de soie ; sur celle-ci était inscrite une prière aux dieux de l'air, leur demandant de bien vouloir bénir celui qui pénétrait dans leur domaine. A bonne hauteur, cette pierre était jetée contre le vent. La *khata* se déroulait et ainsi les « Dieux des Vents » pouvaient-ils lire la prière et — on l'espérait — accorder leur protection à l'« aviateur ». De retour à la lamaserie, bien des allées et venues nous furent nécessaires pour rassembler le matériel. Tout fut soumis à une inspection minutieuse. Les planches de sapin qui

devaient être sans flaches ni autres défauts furent examinées centimètre par centimètre. La soie fut déroulée sur une surface propre et chaque mètre carré soigneusement vérifié par des moines qui marchaient dessus à quatre pattes. Ces inspections préliminaires terminées, on procéda à l'assemblage, à l'aide de cordes et de coins de bois. Ce cerf-volant avait la forme d'une boîte de trois mètres sur trois et de trois mètres et demi de profondeur. Les ailes avaient une envergure de trois mètres. A leur extrémité mais sur le bord inférieur, il fallut fixer des morceaux de bambou de forme semi-circulaire qui servaient de patins et les protégeaient au décollage et à l'atterrissage. La base de la boîte était renforcée et posée sur un long patin de bambou au bout recourbé comme les bottes tibétaines. Ce bambou, qui avait l'épaisseur de mon poignet, était fixé de telle façon que même à terre, la soie du planeur ne pouvait toucher le sol. Je ne me sentis pas rassuré du tout quand je vis la corde en poil de yak, car elle me parut peu solide. On en fit un V dont les bouts furent attachés au-dessous des ailes tandis que la pointe arrivait juste à la hauteur du patin. Deux moines soulevèrent le cerf-volant et le portèrent au bord du plateau. Au-dessus du courant ascendant, une véritable lutte s'engagea et de nombreux moines durent venir à la rescousse pour l'empêcher de s'envoler.

Pour le premier essai, il fut décidé de ne pas utiliser des chevaux ; nous devions tirer nous-mêmes sur la corde. Les moines se tinrent prêts à obéir au Maître des Planeurs qui prit la direction des opérations. A son signal, ils se mirent à courir aussi vite qu'ils le pouvaient en traînant l'appareil.

Celui-ci rencontrant le courant qui s'échappait de la crevasse fit un bond, tel un grand oiseau. Les moines, qui étaient vraiment très habiles, eurent tôt fait de donner de la corde pour qu'il puisse s'envoler. Pendant qu'ils la tenaient solidement, un moine retroussa sa robe jusqu'à la ceinture et se hissa jusqu'à une hauteur de trois mètres environ pour mesurer la force ascensionnelle. Il fut suivi d'un autre et tous deux grimpèrent plus haut pour qu'un troisième essaie de se faire porter à son tour. Mais si le planeur pouvait supporter le poids de deux hommes et d'un petit garçon, la poussée n'était pas assez forte pour trois hommes. Le Maître décida qu'il fallait l'augmenter. Aussi les moines halèrent-ils le planeur en évitant de le faire rencontrer des courants ascendants. Nous nous retirâmes tous du « terrain d'atterrissage » à l'exception des moines attelés à la corde et de deux autres chargés de soutenir les ailes du planeur au moment où il toucherait terre. Il descendit lentement, comme au regret de retrouver la terre après avoir goûté la liberté des cieux. Après avoir glissé sur le sol en frémissant doucement, il finit par s'immobiliser, les deux moines tenant chacun un bout des ailes.

Sur les instructions du Maître des Planeurs, la soie fut retendue sur l'armature et des petits coins de bois furent enfoncés entre les planches pour qu'il n'y ait pas de jeu. Les ailes démontées et remontées à un angle différent, on procéda à un autre essai. Cette fois, le planeur supporta facilement trois hommes et souleva presque le petit garçon par-dessus le marché. Le Maître des Planeurs, satisfait, donna l'ordre de l'essayer avec une pierre pesant le poids d'un homme.

Une fois de plus, les moines durent se battre contre le courant ascendant ; une fois de plus ils tirèrent sur la corde, et pierre et planeur s'élevèrent d'un bond. L'air turbulent les fit danser. En les observant et surtout en pensant que je pourrais être à la place de la pierre, j'éprouvai de bizarres sensations au niveau de l'estomac ! Le cerf-volant fut ensuite ramené au sol et transporté au point de décollage. Un lama qui avait l'expérience du vol me fit signe :

— Je vais monter d'abord, me dit-il, ton tour viendra après.

Il me conduisit près du grand patin.

— Regarde, dit-il, on met les pieds ici, sur ce bois, en accrochant les bras à cette barre. Une fois en l'air, on descend dans le V et on s'assied sur cette partie de la corde qui est renforcée, comme tu le vois. A l'atterrissage, dès que tu seras à deux ou trois mètres du sol, saute. C'est la méthode la plus sûre. Maintenant, j'y vais, regarde bien.

Cette fois, des chevaux assurèrent le décollage. A un signal du lama, ils partirent au galop, le planeur glissa en avant, trouva le courant ascendant et bondit. A trente mètres au-dessus de nos têtes, c'est-à-dire à mille mètres du fond du ravin, le lama se laissa glisser le long de la corde et s'installa au creux du V qui se balançait dans le vide. Il s'éleva ensuite de plus en plus haut grâce aux moines qui alternativement tiraient sur la corde et la laissaient filer. A un signal du « pilote » — un coup violent sur la corde — les hommes halèrent le planeur, qui descendit peu à peu, se balançant et virant comme tous les cerfs-volants du monde. Sept mètres, trois mètres... le lama était suspendu par les mains.

Enfin, il lâcha prise et après un saut périlleux se retrouva sur ses pieds.

— C'est ton tour maintenant, Lobsang, me dit-il en époussetant sa robe, montre-nous ce que tu es capable de faire.

Le grand moment était arrivé. A vrai dire, les cerfs-volants ne m'inspiraient plus alors qu'un enthousiasme mitigé. « Distraction stupide, pensai-je. Et dangereuse. Avait-on idée de briser ainsi une carrière si prometteuse ! » J'essayai de me consoler en pensant aux prédictions. Si je mourais, les astrologues se seraient trompés et ils ne commettaient jamais d'erreurs aussi grossières ! Je me dirigeai vers le point de décollage ; mes jambes n'étaient pas aussi fermes que je l'eusse souhaité. Entre nous, elle ne l'étaient pas du tout ! Je m'installai sur le patin et m'accrochai par les bras à la barre de bois qui était juste à ma portée.

— Je suis prêt, dis-je sans aucune conviction, car de ma vie je ne m'étais senti si peu rassuré. Le temps parut s'arrêter. Les chevaux partirent au galop, la corde se tendit avec une lenteur qui était une torture en elle-même, le planeur frémit et fit une brusque embardée qui faillit me faire lâcher prise tout en me soulevant le coeur. « Mes derniers instants sur cette terre », pensai-je en fermant les yeux car je n'avais plus de raison de m'en servir. Mon estomac réagissait défavorablement aux mouvements de balançoire. « Mauvais décollage pour le monde astral », me dis-je. J'ouvris les yeux sans enthousiasme... et ce que je vis me donna un tel choc que je préfèrai les refermer. Un renouveau de protestations stomacales me faisant craindre le pire, je les ouvris encore une fois pour repérer ma position en

cas de besoin. La vue était si belle que j'en oubliai mes malaises pour toujours ! Le planeur sautait, basculait, se balançait sans cesser de gagner de la hauteur. Par-delà les montagnes, s'étendait la terre khaki qui portait « des ans l'irréparable outrage ». Plus près, des avalanches avaient laissé derrière elles des cicatrices béantes qu'un lichen bienveillant dissimulait parfois tant bien que mal. Au bout de l'horizon, les derniers rayons du soleil transformaient les eaux d'un lac en or liquide. Au-dessus de ma tête, le cerf-volant faisait des révérences gracieuses au gré des tourbillons vagabonds. « Ainsi font les dieux, pensai-je, quand ils s'amusent dans les cieux, alors que nous, pauvres mortels prisonniers de la Terre, nous devons nous débrouiller et lutter pour rester en vie, et apprendre notre leçon avant de partir en paix. »

Une violente poussée suivie d'une secousse : je crus que mon estomac était resté accroché à un pic. Pour la première fois, je regardai au-dessous de moi. Ces petites taches rouge foncé, c'étaient les moines. Ils grandissaient à vue d'oeil ; on me ramenait au sol. A des centaines de mètres plus bas, au fond du ravin, la petite source suivait son cours chaotique. Je venais de m'élever à plus de trois cents mètres au-dessus de la terre, mais la petite source était plus importante que moi car elle poursuivrait sa route, grossirait et finalement contribuerait à gonfler les eaux de la baie du Bengale à des kilomètres et des kilomètres de là. Des pèlerins boiraient de ses eaux sacrées... Sur le moment cependant, en planant au-dessus du lieu de sa naissance, je me sentais l'égal des dieux.

Le cerf-volant fut agité de soubresauts furieux ; pour le maintenir en équilibre, les moines tirèrent plus fort sur la corde. Tout à coup je me souvins du V où j'avais oublié de prendre place ! Aussitôt, je m'accroupis, je me laissai glisser, en serrant la corde entre mes bras et mes jambes croisées ; et j'arrivai si vite sur le V que je crus qu'il m'avait coupé en deux. Je me trouvais alors à six ou sept mètres du sol et il n'y avait plus de temps à perdre. Saisissant la corde à pleines mains, j'attendis d'être à deux mètres, pour lâcher prise. Une culbute et mon atterrissage était terminé.

— Petit, me dit le Maître des Planeurs, ce n'est pas mal. Tu as été bien inspiré de te souvenir du V, sinon tu te serais cassé les deux jambes. Quand les autres auront volé, tu pourras recommencer.

Le suivant, un jeune moine, fit mieux que moi car il n'oublia pas de s'installer tout de suite dans le V. Mais quand le pauvre garçon nous eut rejoint après un atterrissage parfait, il se laissa tomber sur le sol, les mains crispées, le visage verdâtre : le vol l'avait bel et bien rendu malade. Le troisième était un moine très satisfait de lui-même, que personne n'aimait en raison de ses vantardises continuelles. Il en était à sa troisième expédition et il se considérait comme le meilleur « aviateur » qui eût jamais existé. Il monta à cent cinquante mètres environ. Mais au lieu de se glisser dans le V, il se redressa, grimpa dans le planeur, perdit l'équilibre et sortit par la queue. Pendant quelques secondes, il resta accroché par une main et nous le vîmes essayer vainement de s'assurer une autre prise... Quand le planeur fit une embardée, il fut obligé de lâcher et il alla s'écraser sur les rochers

quinze cents mètres plus bas. Je me souviens que sa robe flottait dans les airs comme un nuage rouge sang.

Cet accident refroidit un peu notre ardeur mais pas au point d'arrêter les vols. Le cerf-volant fut ramené au sol pour que les dégâts puissent, le cas échéant, être réparés. Puis je remontai dedans. Cette fois, je me glissai dans le V dès que le planeur eut atteint trente mètres de hauteur. En baissant les yeux, j'aperçus des moines qui descendaient dans le ravin : ils allaient chercher le cadavre qui n'était plus qu'une masse rouge, informe, écrasée sur un rocher. En levant la tête vers la boîte, l'idée me vint qu'un homme qui se tiendrait debout à l'intérieur devrait pouvoir changer de position et augmenter légèrement la poussée ascensionnelle. Lors de ma malheureuse aventure sur le toit du paysan — au milieu des bouses de yak — n'avais-je pas été capable de gagner de la hauteur en tirant sur la corde de mon cerf-volant ? « Il faudra que j'en parle à mon Guide », me dis-je.

A ce moment, le planeur sembla partir en piqué, ce qui me procura un malaise si soudain et si inattendu que je faillis lâcher prise. Au sol, les moines tiraient sur la corde comme des possédés. A l'approche de la nuit, les rochers se refroidissaient, le vent soufflait moins violemment dans la vallée et le courant ascendant qui s'échappait de la crevasse avait beaucoup perdu de sa force. La poussée était presque nulle. A trois mètres, je sautai, et le planeur, après une dernière secousse, s'abattit sur moi. Ma tête creva la soie de la boîte et je me retrouvai assis sur le sol rocheux, si immobile et plongé si profondément dans mes pensées que les

autres crurent que j'étais blessé. Le Lama Mingyar Dondup accourut à mon secours.

— Avec une traverse ici pour se tenir, lui dis-je, il devrait être possible de changer légèrement l'angle de la boîte et ainsi de contrôler un peu la poussée.

Le Maître des Planeurs m'avait entendu :

— C'est exact, jeune homme, dit-il, mais qui essayera ?

— Moi, répondis-je, avec la permission de mon Guide.

Un autre lama se tourna vers moi en souriant :

— Tu es Lama, tu as tous les droits, Lobsang, dit-il, tu n'as plus à demander de permission à qui que ce soit.

— Oh, si, dis-je, mon Guide m'a appris tout ce que je sais, il passe son temps à m'instruire, c'est donc à lui de décider.

Après avoir fait enlever le cerf-volant de la plateforme, le Maître des Planeurs me conduisit à sa chambre, où il me montra des modèles réduits de types différents. L'un d'entre eux ressemblait vaguement à un oiseau dont on aurait allongé les ailes.

— C'est la reproduction de celui que nous avons lancé, il y a bien longtemps, me dit-il. Un homme y avait pris place. Après avoir volé pendant une trentaine de kilomètres, il s'est écrasé sur une montagne. Depuis, nous n'avons plus tenté de pareils vols. Voici maintenant un type de planeur qui se rapproche de celui que tu as en tête. Regarde, la traverse est ici, au-dessous de la barre de soutien. Il y en a un tout prêt dont l'armature est terminée, dans le petit magasin désaffecté à l'autre bout du bâtiment. Je n'ai jamais pu trouver quelqu'un qui veuille l'essayer, et moi je suis un peu trop lourd.

Comme il pesait ses cent cinquante kilos, cette remarque était presque un modèle d'euphémisme.

— Nous établirons un horoscope cette nuit, dit le Lama Mingyar Dondup qui était entré pendant la discussion, et nous verrons ce que disent les étoiles.

Le roulement des tambours nous réveilla pour l'office de minuit. Quand je pris ma place, une silhouette immense qui émergeait des nuages d'encens comme une montagne, se glissa vers moi. C'était le Maître des Planeurs.

— Avez-vous établi l'horoscope ? me demanda-t-il à voix basse.

— Oui, répondis-je tout aussi bas, je pourrai voler après-demain.

— Parfait, marmonna-t-il, tout sera prêt.

Dans ce temple, avec ses lampes à beurre clignotantes et ses statues sacrées alignées le long des murs, il était difficile de penser au moine insensé qui « était tombé hors de sa vie ». S'il n'avait pas fait le malin, l'idée ne me serait peut-être jamais venue d'essayer de contrôler la poussée de l'intérieur d'un planeur.

Nous étions assis dans la position du Lotus, chacun ressemblant à une statue vivante du Seigneur Bouddha. Deux coussins carrés posés l'un sur l'autre qui nous élevaient à une hauteur de vingt centimètres environ, nous servaient de sièges. Nous formions des rangées qui se faisaient face, deux par deux. L'office habituel eut lieu d'abord ; le Chef des Choeurs, choisi pour ses connaissances musicales et sa voix de basse, attaqua les premiers versets, à la fin desquels sa voix baissait de plus en plus jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'air

dans ses poumons. Nous psalmodions alors les répons, dont certains passages étaient accompagnés par des roulements de tambour ou le doux drelin-drelin de nos sonnettes. Nous devions soigner particulièrement notre diction car c'est à la précision de ses chants et l'exactitude de sa musique qu'on juge de la discipline d'une lamaserie. Un Occidental suivrait difficilement notre écriture musicale, car au lieu de notes nous utilisons des courbes. La courbe de base est celle de la voix qui monte et qui descend. Ceux qui veulent improviser apportent des raffinements sous la forme de courbes plus petites à l'intérieur de la grande. Après l'office ordinaire, nous eûmes droit à dix minutes de repos avant que soit célébré le service des morts à l'intention du moine qui avait quitté le monde, le jour même.

Quand nous reprîmes nos places, le Chef des Choeurs installé sur un siège surélevé entonna un fragment du *Bardo Thödol*, le Livre des Morts tibétain.

— O ombre errante du moine Kumphel-la qui est tombé hors de la vie de ce monde... Ne reviens pas parmi nous car tu nous as quittés aujourd'hui. O ombre errante du moine Kumphel-la, nous allumons ce bâtonnet d'encens pour qu'il te guide... Écoute nos instructions et tu suivras le sentier qui te mènera, à travers les Pays Perdus, à la Réalité Supérieure.

Nos chants invitaient l'ombre à suivre nos conseils pour arriver à l'Illumination ; à nos voix de sopranos répondaient les basses profondes de nos aînés. Moines et Lamas assis dans la nef, les uns en face des autres, levaient et abaissaient des symboles religieux selon l'antique rituel.

— O ombre errante, viens à nous pour être guidée. Tu ne vois pas nos visages, tu ne sens pas notre encens, parce que tu es mort. Viens ! Et sois guidée !

L'orchestre composé de flûtes, tambours, conques et cymbales remplissait les intervalles entre les chants. Un crâne humain, tenu à l'envers et rempli d'une eau rougie qui symbolisait le sang, passa de main en main pour que tout le monde puisse le toucher.

— Ton sang est versé sur la terre, ô moine qui n'es plus qu'une ombre errante. Viens et sois libéré.

Des grains de riz teints en safran brillant furent lancés à l'est, à l'ouest, au nord et au sud.

— Où rôde l'ombre errante ? A l'est ? Ou au nord ? A l'ouest ? Ou au sud ? La nourriture des dieux est jetée aux coins de la terre et tu ne la manges pas parce que tu es mort. Viens, ô ombre errante, sois libérée et guidée.

La grosse caisse battait au rythme même de la vie, le rythme à deux temps qui monte régulièrement des profondeurs du corps humain. D'autres instruments faisaient entendre tous les sons qui existent dans le corps : la course précipitée du sang dans les veines et les artères, le soupir assourdi de l'air entrant dans les poumons, le gargouillement des sécrétions, et les divers craquements, grincements et grondements qui composent la musique de la vie, la musique sourde de l'humanité. Une sonnerie de trompettes, commencée sur un tempo ordinaire, se termina par un hurlement de frayeur tandis que le coeur battait plus vite. Un coup sourd et le bruit s'arrêta soudainement : c'était la fin d'une vie, d'une vie brutalement interrompue.

— O toi, moine d'hier, ombre errante d'aujourd'hui, nos télépathes vont te guider. Sois sans crainte, mais fais le vide dans ton esprit. Écoute nos instructions, et tu seras libre. La mort n'existe pas, ô ombre errante, seule existe la vie qui est éternelle. Mourir, c'est naître et nous t'appelons à vivre une vie nouvelle.

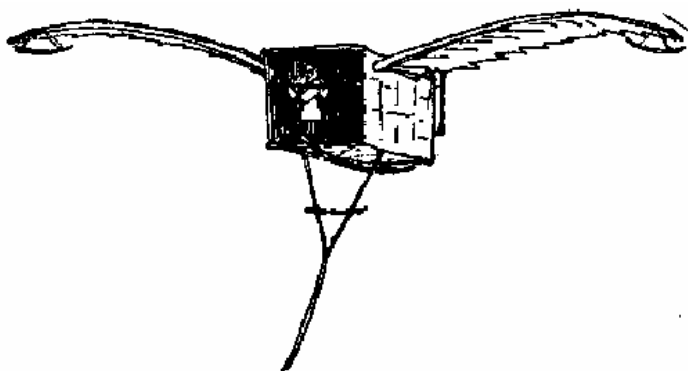
Au cours des siècles, les Tibétains ont approfondi la science des sons. Nous connaissons tous les bruits du corps et nous pouvons les reproduire. Celui qui les a entendus, ne serait-ce qu'une fois, ne peut les oublier. Ne vous est-il jamais arrivé en posant votre tête sur l'oreiller, le soir avant de vous endormir, d'entendre les battements de votre coeur, la respiration de vos poumons ? A la Lamaserie de l'Oracle d'État, certains de ces sons sont utilisés pour mettre le médium en état de transe, et il est alors possédé par un esprit. Le « militaire » Younghusband, chef des Forces Britanniques qui occupèrent Lhasa en 1904, a pu constater la puissance de ces sons et que l'Oracle, lorsqu'il est dans cet état, change réellement d'apparence.

L'office terminé, nous retournâmes dans nos chambres sans perdre de temps. Pour moi, j'aurais pu dormir debout tant j'étais fatigué par mes expériences de la journée et par le changement d'air. Au matin, le Maître des Planeurs me fit dire qu'il allait travailler sur le cerf-volant "dirigeable" et qu'il m'invitait à le rejoindre. Accompagné de mon Guide, je me rendis dans l'atelier que le maître avait installé dans le vieux magasin. Des piles de « bois exotiques » jonchaient le sol et de nombreux plans de planeurs étaient fixés aux murs. Le modèle spécial que je devais utiliser était

suspendu à la voûte du plafond. Le Maître tira sur une corde et à mon grand étonnement, le planeur descendit à notre niveau, grâce sans doute à un système de poulie. Sur son invitation, je montai dedans. De nombreuses traverses étaient installées à la base de la boîte ; il était facile de prendre place sur elles tandis qu'une barre placée au niveau de la poitrine permettait de s'accrocher solidement. Nous examinâmes le planeur, centimètre par centimètre. La soie fut enlevée et le Maître me dit qu'il allait en mettre une neuve lui-même. Les ailes n'étaient pas droites, mais recourbées ; elles mesuraient plus de trois mètres de long et j'eus le sentiment que la poussée serait excellente.

Le lendemain, le cerf-volant fut transporté sur le plateau ; en passant par-dessus la crevasse d'où s'échappait un violent courant ascendant, les moines eurent fort à faire pour le retenir. Quand ils eurent réussi à le placer convenablement, un Lobsang très conscient de son importance grimpa dans la boîte. Cette fois des moines et non des chevaux allaient lancer le planeur ; on pensait en effet qu'ils contrôleraient mieux le vol. Une fois installé, je criai : *Tra-di, them-pa !* (prêt, tirez !) Puis quand l'armature fut parcourue d'un frémissement, je hurlai : *O-na-dö-a !* (Au revoir !) Une brusque secousse et le planeur s'était élevé comme une flèche. « Il est heureux que je me sois accroché si solidement, pensai-je. Sinon, ils partiraient ce soir à la recherche de *mon* ombre errante et je ne serais pas mécontent de garder encore mon corps pendant quelque temps. » Les moines manoeuvrèrent très adroitement et le cerf-volant

poursuivit son ascension. Je lançai la pierre avec la prière adressée aux dieux des vents et il s'en fallut de peu que je n'atteignisse un moine ; cette prière put resservir plus tard car elle était tombée juste à ses pieds. Quant au Maître, il dansait sur place tant il attendait avec impatience le début de l'expérience. Je décidai donc de la commencer sans plus attendre. En changeant ma position précautionneusement, je découvris qu'il était possible de modifier considérablement la « poussée » et la « tenue en vol » du planeur.



L'excès de confiance me rendit imprudent. Je fis un mouvement vers l'arrière de la boîte, et le cerf-volant tomba comme une pierre. Mes pieds glissèrent de la barre, et je me trouvai suspendu à elle à bout de bras. Malgré ma robe que le vent avait retroussée au-dessus de ma tête, je réussis à me hisser et à reprendre une position normale. La chute fut stoppée net et le cerf-volant rebondit vers le ciel. La tête enfin libérée de ma robe, je pus me rendre compte de la situation. Je dois

dire que si je n'avais pas été un lama au crâne réglementairement rasé, mes cheveux se seraient dressés sur ma tête : je me trouvais en effet à soixante mètres du sol. Les moines devaient me dire par la suite que j'étais tombé à quinze mètres avant que le planeur ne reprenne de la hauteur.

Pendant un moment, je restai accroché à la barre, pantelant, et épuisé par le manque d'oxygène. En regardant le paysage qui s'étendait sous mes yeux, sur des kilomètres et des kilomètres, j'aperçus quelque chose qui ressemblait à une ligne pointillée mouvante. Je l'observai attentivement sans comprendre. Au bout de quelque temps, la vérité se fit jour dans mon esprit. C'était évidemment le gros de l'expédition qui avançait dans ce pays désolé. Il y avait des grands points, des petits et des longs, échelonnés le long de la piste : les hommes, les enfants et les animaux, pensai-je. Comme ils avançaient lentement, comme leur progression semblait hésitante, pénible ! A l'atterrissage, je fus enchanté de pouvoir annoncer que l'expédition arriverait à la lamaserie dans un jour ou deux.

J'étais fasciné par le bleu acier des rochers tirant sur le gris, par l'ocre rouge et chaud de la terre, et par les eaux des lacs qui miroitaient dans le lointain. Sous mes yeux, dans un coin du ravin abrité du vent, des mousses, des lichens et des plantes composaient un tapis qui me rappela celui que mon père avait dans son cabinet de travail. Ce tapis naturel était traversé par cette même petite rivière dont la chanson berçait mes nuits. Elle évoqua en moi un autre souvenir, pénible celui-là, remontant au jour où j'avais renversé une

jarre d'eau fraîche sur le tapis paternel... Passons, il avait toujours eu la main lourde !

Le pays, derrière la lamaserie, était montagneux : des pics se dressaient en rangs serrés jusqu'à l'horizon lointain où leurs formes sombres se découpaient sur le fond lumineux du firmament. Notre ciel est le plus pur du monde : la vue n'est limitée que par des montagnes, et elle n'est pas déformée par des brumes de chaleur. Rien ne bougeait dans le vaste paysage si ce n'est les moines sur la plate-forme, et ces petites taches à peine visibles qui poursuivaient leur interminable marche en avant. Peut-être les membres de l'expédition pouvaient-ils me voir... Mais le planeur commença à s'agiter : les moines le faisaient descendre avec mille précautions afin de ne pas abîmer ce prototype de grande valeur.

Après l'atterrissage, le Maître m'adressa un regard plein d'affection, et m'entoura les épaules de ses bras vigoureux avec tant d'enthousiasme que je fus *certain* qu'il allait broyer tous mes os. Personne n'eut le droit de placer un mot : depuis longtemps en effet, il avait élaboré ses « théories » que sa corpulence lui interdisait d'expérimenter lui-même ! Quant à moi, dès qu'il s'arrêtait de parler pour reprendre son souffle, je lui répétais inlassablement que j'étais enchanté et que j'éprouvais à voler autant de plaisir qu'il en avait à dessiner des planeurs et à étudier leurs performances.

— Oui, oui, Lobsang, disait-il. Mais, voyons un peu... Si nous poussions un peu ceci pour fixer une traverse ? Oui... ça ira. Enfin, on va essayer... Et tu dis qu'il penchait un peu de côté quand tu faisais... quoi, au juste ?

Et ainsi de suite. Les modifications succédèrent aux vols et les vols aux modifications. Et je ne m'ennuyai pas une seconde, bien au contraire. A part moi, personne ne fut autorisé à voler dans *mon* planeur ou même d'y mettre les pieds. Chaque vol amena des changements, des perfectionnements, dont le plus important, à mon avis, fut une ceinture de sûreté !

Les séances de vol furent interrompues pendant un jour ou deux, dès l'arrivée du gros de l'expédition. Il fallut en effet répartir les nouveaux venus entre les groupes chargés de trouver les herbes et ceux qui devaient les préparer. Les moins expérimentés ne devaient chercher que trois espèces et ils étaient envoyés dans les lieux où elles poussaient en abondance. Ils restaient absents sept jours et le huitième ils rapportaient les plantes qui étaient étalées sur le plancher d'une réserve, préalablement nettoyé avec soin. Des spécialistes les examinaient, une à une, pour éliminer celles qui portaient des brunissures et s'assurer qu'aucune erreur n'avait été commise. Tantôt, c'était les racines qui étaient râpées. Il y avait aussi celles qui étaient aussitôt écrasées entre des rouleaux et dont le suc était conservé dans des jarres hermétiquement closes. Graines, feuilles, tiges et pétales, tout était nettoyé et une fois sec, placé dans des sacs de cuir. Après avoir noté, sur l'extérieur de ces sacs, la nature de leur contenu, on en « tordait » le haut pour qu'aucun liquide ne puisse y pénétrer. Ils étaient ensuite rapidement plongés dans de l'eau et exposés en plein soleil. En moins d'un jour, le cuir était dur comme du bois, au point qu'il fallait faire sauter le haut d'un sac pour l'ouvrir. L'air sec du Tibet permettait

de conserver les herbes traitées suivant ce procédé, durant des années.

Après les premiers jours, je partageai mon temps entre les herbes et les cerfs-volants. Le vieux Maître jouissait d'une grande influence et, disait-il, il était aussi important pour moi, compte tenu des prédictions concernant mon avenir, de connaître les machines volantes que d'être capable de trouver et de classer des plantes. Trois jours par semaine étaient donc réservés aux cerfs-volants. Le reste du temps, j'allais à cheval de groupe en groupe pour apprendre le maximum de choses dans le minimum de temps. Souvent, en observant de mes « hauteurs » le paysage devenu familier, j'apercevais les tentes noires en peau de yak des ramasseurs de simples. Les bêtes paissaient aux alentours du camp, prenant des forces en prévision du jour où elles devraient revenir à la lamaserie lourdement chargées. Beaucoup de plantes étaient bien connues des Orientaux ; quant aux autres, faute d'avoir été « découvertes » par les Occidentaux, elles n'ont pas de nom en latin. Ma connaissance des herbes m'a été fort utile dans la vie, mais mes expériences « aéronautiques » l'on été tout autant.

Il y eut un autre accident : celui d'un moine qui avait suivi mes vols avec beaucoup d'attention et qui s'était imaginé, lorsqu'il eut à se servir d'un planeur ordinaire, qu'il pourrait faire aussi bien que moi. Dans les airs, son appareil se mit à se conduire bizarrement. Nous vîmes le moine gesticuler comme un possédé pour essayer d'en reprendre le contrôle. Une embardée particulièrement brutale et le cerf-volant basculait sur le côté. La soie fut déchirée, le bois se fendit en deux et

le moine fit la culbute. Pendant qu'il tombait, la tête la première, sa robe retroussée flottait au vent. Une pluie d'objets tomba sur nous : un bol à *tsampa*, une coupe en bois, un chapelet et divers charmes dont il n'aurait plus besoin. Après une dernière « vrille », il finit par disparaître dans le ravin. Un instant plus tard, nous entendions l'écho de sa chute.

Toutes les bonnes choses passent trop vite. Nos journées étaient consacrées au travail, à un travail souvent pénible, mais la fin de notre séjour de trois mois n'arriva que trop rapidement. Ainsi se termina cette visite aux collines, la première d'une série fort agréable qui devait nous mener également à l'autre lamaserie de Tra Yarpa, située près de Lhassa. Nous fîmes nos modestes bagages sans enthousiasme. Le Maître des Planeurs m'offrit un merveilleux modèle de cerf-volant qu'il avait spécialement fabriqué à mon intention. Le lendemain, nous prîmes le chemin du retour. Comme à l'aller, un petit groupe brûla les étapes, tandis que le gros de l'expédition, moines, acolytes et bêtes de somme, suivait à une allure plus modérée. Nous retrouvâmes la Montagne de Fer avec joie mais non sans mélancolie d'avoir dû quitter nos nouveaux amis et la vie plus libre des montagnes.

Première visite a la maison

CHAPITRE TREIZE



Nous étions revenus à temps pour les fêtes du Logsar, notre Nouvel An. Il fallut tout nettoyer et ranger. Le quinzième jour, le Dalaï Lama se rendit à la Cathédrale. Quand les offices furent terminés, il commença son tour du Barkhor (la route qui entoure le Jo-Kang et la Maison du Conseil), passa devant le marché et arriva dans le quartier des grandes maisons commerciales où la procession prit fin. Dès cet instant, la solennité fit place à la gaieté. Les dieux étaient apaisés : l'heure du plaisir et des distractions avait sonné. Sur des socles immenses, hauts de dix à quinze mètres, étaient posés des modelages réalisés avec du beurre préalablement teinté, ou des « bas-reliefs » également en beurre qui représentaient des scènes tirées de nos livres saints. Le

Dalaï Lama s'arrêta devant chacune des oeuvres exposées. Le prix annuel de modelage en effet irait à la lamaserie où avait été réalisé l'ouvrage le plus réussi. Ce genre de réjouissances ne nous plaisait guère au Chakpori ; nous les trouvions plutôt naïves et ennuyeuses, comme les courses de chevaux sans cavaliers qui se déroulaient dans la plaine de Lhassa. Les statues géantes de nos héros légendaires nous plaisaient davantage. Sur une légère charpente en bois représentant le corps était fixée une tête énorme, d'un style très réaliste. A l'intérieur, juste en face des yeux, étaient disposées des lampes à beurre ; quand la flamme vacillait, les yeux semblaient s'animer. Des moines robustes, montés sur des échasses, prenaient place dans ces carcasses. Ils étaient victimes de toutes sortes d'accidents extraordinaires. Tantôt une de leurs échasses tombait dans un trou, auquel cas les pauvres diables étaient réduits à se balancer sur un pied ; tantôt elles glissaient sur la route. Mais quand les lampes trop violemment secouées mettaient le feu à la statue, c'était la catastrophe !



Quelques années plus tard, je me laissai persuader de porter la statue du Bouddha, le Dieu de la Médecine, qui mesurait plus de huit mètres. Les robes flottantes fouettaient mes jambes (alors que j'étais monté sur des échasses) et les mites tourbillonnaient autour de

moi, car les vêtements du Dieu sortaient du magasin. Au moment où je commençai à déambuler clopin-clopant, la poussière s'échappa des tissus, ce qui provoqua une série interminable d'éternuements, dont chacun menaçait dangereusement mon équilibre. Chaque éternuement dont j'étais secoué ajoutait à l'inconfort de ma situation car des gouttes de beurre brûlant dégringolaient sur mon crâne rasé... et par conséquent sensible. La chaleur était terrible. J'avais le coeur soulevé par l'odeur des vieux tissus moisis, j'étais environné de nuées de mites affolées et j'étais brûlé par le beurre des lampes : qu'on juge de ma situation. Normalement le beurre d'une lampe est solidifié, à l'exception d'une petite mare dans laquelle trempe la mèche, mais la chaleur était si forte que tout avait fondu. Le petit judas pratiqué au milieu du corps de la statue n'était pas en face de mes yeux. Impossible d'arranger ce détail — important — sans lâcher mes échasses ! Je ne voyais en tout et pour tout que le dos du personnage qui allait devant moi, et à en juger à la façon dont il sautillait et titubait, il était évident que le pauvre diable n'était pas plus à la fête que moi ! Mais le Dalaï Lama nous regardait, et il fallait continuer à avancer, à moitié étouffé et à moitié rôti. Je suis certain d'avoir perdu des kilos ce jour-là !

Le soir, un haut personnage me complimenta :

— Excellente représentation, Lobsang, me dit-il. Tu pourrais faire un parfait comédien !

Je me gardai bien de lui avouer que les gestes qui l'avaient tant amusé étaient tout à fait indépendants de ma volonté et par la suite, je ne reportai plus *jamais* de statues !

Cinq ou six mois après cette « représentation », un vent de tempête se leva tout à coup, qui soulevait des nuages de poussière et de petits cailloux. Je me trouvais à ce moment-là sur une réserve où j'apprenais à poser les plaques d'or qui servent à imperméabiliser les toits. Le vent me fit culbuter sur un autre toit, six à sept mètres plus bas. Là, une bourrasque m'envoya voltiger par-dessus le rebord de la maison et le flanc de la Montagne de Fer de sorte que je tombai sur le bord de la route de Lingkor, quelque cent mètres plus bas. Le sol était marécageux et je me retrouvai la tête sous l'eau. J'entendis un craquement : « Une branche qui se casse », pensai-je. Le choc m'avait étourdi. Quand je voulus me dégager de la boue, je ressentis une vive douleur au bras et à l'épaule gauche. Je parvins à me mettre à genoux, à me lever, puis à me traîner sur la route brûlée par le soleil. Assommé par la souffrance, incapable de réfléchir, je n'avais qu'une seule pensée : remonter à la lamaserie le plus vite possible. Comme un aveugle, j'avançai péniblement, trébuchant à chaque pas jusqu'à ce que, à mi-hauteur de la Montagne de Fer, je rencontre des moines qui arrivaient en courant voir ce qu'il était advenu de moi et d'un autre garçon. Mais le pauvre s'était tué en tombant sur des rochers.

Ils me portèrent dans la chambre de mon Guide qui m'examina sans perdre de temps.

— Oh, oh, fit-il, les pauvres petits ! On n'aurait jamais dû les faire sortir par un temps pareil !

Puis il me regarda dans les yeux.

— Un bras et une clavicule cassés, Lobsang... Il faut les remettre en place. Tu vas avoir mal mais je m'arrangerai pour que tu souffres le moins possible.

Tout en parlant, et avant même que j'aie compris ce qu'il faisait, il avait réduit la fracture de la clavicule et placé une éclisse. Quand il s'occupa de mon bras, le douleur fut plus forte, mais il eut vite fait de le remettre en place en le maintenant à l'aide d'une autre éclisse. Ce jour-là, je restai allongé à ne rien faire. Le lendemain matin, mon Guide vint me voir.

— Tu ne dois pas te mettre en retard dans tes études, dit-il. Aussi travaillerons-nous ensemble dans cette chambre. Comme nous tous, tu éprouves une certaine répulsion à apprendre des choses nouvelles... Je vais t'en débarrasser en t'hypnotisant.

Il ferma les volets et la chambre fut plongée dans l'obscurité. Seules les lampes de l'autel brillaient faiblement. Il prit une petite boîte qu'il installa en face de moi sur une étagère. Il me sembla voir des lumières éclatantes, des couleurs, des bandes et des barres colorées... et tout parut prendre fin dans une explosion silencieuse de luminosité.

Je dus rester endormi pendant des heures. En m'éveillant, je vis, par la fenêtre ouverte, les ombres pourpres de la nuit se glisser dans la vallée. De petites lumières scintillaient aux fenêtres du Potala et autour des murs : la garde de nuit faisait une ronde. Je pouvais aussi voir la ville qui s'éveillait à la vie nocturne. A cet instant, mon Guide entra :

— Ah, dit-il, te voilà enfin de retour ! Nous pensions que tu avais trouvé le monde astral si plaisant que tu

prolongeais ton séjour. Je suppose que maintenant tu as faim pour ne pas changer tes bonnes habitudes ?

A ces mots, je me rendis compte qu'effectivement je mourais de faim. On m'apporta bientôt de quoi manger et il me parla pendant que je me restaurais :

— Normalement, tu aurais dû te tuer en tombant mais les étoiles ont annoncé que ta vie prendrait fin dans de nombreuses années aux pays des Indiens rouges (l'Amérique). Les moines assistent en ce moment à un service pour celui qui n'est pas resté parmi nous. Il est mort sur le coup.

Le sort de ceux qui passaient de l'autre côté me paraissait enviable. Mes expériences m'avaient permis de me rendre compte que les voyages astraux étaient très agréables. Mais je me rappelai que si personne n'aimait l'école, il fallait cependant rester vivant pour apprendre... Qu'est-ce que la vie sur la terre sinon une école ? Et une dure ! « Me voici avec deux os brisés, pensai-je, et il faut que je continue à étudier ! »

Pendant deux semaines, mon instruction fut encore plus poussée que d'habitude, pour m'empêcher de penser à mes os brisés, me dit-on. A la fin de cette quinzaine, les fractures étaient soudées, mais je me sentais raide, et je souffrais encore. Un matin, en entrant dans sa chambre, je trouvai le Lama Mingyar Dondup en train de lire une lettre. Il leva les yeux vers moi.

— Lobsang, dit-il, nous avons un paquet de simples à faire parvenir à ton Honorable Mère. Tu pourras le lui porter demain matin et passer la journée chez elle.

— Je suis sûr que mon père ne voudra pas me voir, répondis-je. Il ne m'a pas regardé le jour où il est passé devant moi dans les escaliers du Potala.

— C'est tout à fait normal. Il savait que tu venais d'avoir l'insigne honneur d'être reçu par l'Inappréciable. Il ne pouvait donc t'adresser la parole en mon absence puisque tu m'as été confié par l'Inappréciable lui-même.

Il me regarda, les yeux pleins d'ironie, et se mit à rire.

— De toute façon, ton père ne sera pas chez lui demain. Il est parti à Gyangtse pour plusieurs jours.

Le lendemain matin, mon Guide m'examina des pieds à la tête.

— Hum, dit-il, tu es un peu pâle, mais tu es propre et soigné et cela est très important pour une mère ! Voici une écharpe, n'oublie pas que tu es un lama qui doit observer toutes les règles. Tu es venu ici à pied. Aujourd'hui, tu monteras un de nos meilleurs chevaux blancs. Prends le mien, il a besoin d'exercice.

Le sac de cuir contenant les herbes me fut alors remis, enveloppé en signe de respect d'une écharpe de soie que j'examinai avec méfiance. C'est qu'il ne fallait pas la salir cette sacrée écharpe ! Finalement, je décidai de la glisser dans ma robe et de ne l'en sortir qu'avant d'arriver chez mes parents.

Nous descendîmes la colline de compagnie, le cheval blanc et moi. A mi-côte, il s'arrêta, tourna la tête et m'examina attentivement. Apparemment, j'étais loin de lui plaire, car après un hennissement retentissant, il repartit précipitamment comme s'il m'avait assez vu ! Je compris sa réaction sans peine car, moi aussi, je

l'avais assez vu ! Au Tibet, les lamas férus d'orthodoxie montent des mules car elles passent pour être des animaux asexués. Ceux qui sont moins pointilleux utilisent des chevaux ou des poneys. Quant à moi, j'étais ravi d'aller à pied chaque fois que j'en avais la liberté. Au bas de la colline, nous tournâmes tous les deux à droite non sans un soupir de soulagement de ma part : le cheval avait accepté de prendre la même direction que moi ! Probablement parce que pour des raisons religieuses, on emprunte *toujours* la route de Lingkhör dans le sens des aiguilles d'une montre. Quoiqu'il en soit, après avoir pris à droite, nous traversâmes la route de Drepung et nous continuâmes à avancer sur le circuit de Lingkhör. Devant le Potala, je pensai qu'il ne pouvait se comparer pour la beauté avec notre Chakpori. Nous coupâmes ensuite la route des Indes, en laissant le Kaling Chu à notre gauche et le Temple du Serpent à notre droite. Un peu plus loin se trouvait l'entrée de mon ancien domicile : dès qu'ils m'aperçurent, les serviteurs se hâtèrent d'ouvrir les portes. J'entrai droit dans la cour de mon air le plus avantageux, tout en nourrissant le secret espoir de ne pas tomber de ma selle. Fort heureusement, un palefrenier tint les brides de ma monture pendant que je me laissai glisser sur le sol.

Nous échangeâmes nos écharpes de cérémonie avec componction, l'Intendant et moi.

— Bénis cette maison et tous ses habitants, Honorable Lama Médecin et Seigneur, dit-il.

— Puisse Bouddha, le Pur, Celui qui voit tout, te donner sa bénédiction et te garder en bonne santé, répondis-je.

— Honorable Seigneur, la Maîtresse de la Maison m'a ordonné de te conduire à elle.

Pendant que nous entrions, l'un derrière l'autre (comme si je n'avais pas été capable de trouver mon chemin tout seul), je remis tant bien que mal le sac de cuir dans son écharpe. Nous montâmes aux étages supérieurs dans le plus beau salon de Mère. « On ne me laissait jamais venir ici quand je n'étais que son fils », pensai-je. Mais cette pensée fit immédiatement place à une violente envie de fuir à toutes jambes quand je m'aperçus que la pièce était pleine de femmes !

Avant que j'aie pu partir, ma mère s'était approchée et m'avait salué :

— Honorable Seigneur et Fils, l'Inappréciable vous a grandement honoré et mes amies sont ici pour entendre de votre bouche le récit de cet événement.

— Honorable Mère, répondis-je, les Règles de mon ordre m'interdisent de vous révéler ce qu'Il m'a dit. Le Lama Mingyar Dondup m'a ordonné de vous apporter ces sacs d'herbes et de vous offrir cette Écharpe des Salutations.

— Honorable Lama et Fils, ces dames sont venues de loin pour apprendre ce qui se passe dans la maison du Très Profond et pour entendre parler de Lui. Est-il *vrai* qu'Il lit les magazines indiens ? Et qu'Il possède un verre qui lui permet de voir à travers les murs d'une maison ?

— Madame, répliquai-je, je ne suis qu'un pauvre lama-médecin, à peine rentré des montagnes, et bien indigne de parler du Chef de notre ordre. Je ne suis qu'un messager.

Une jeune femme s'approcha de moi :

— Ne me reconnais-tu pas ? me demanda-t-elle. Je suis Yaso !

A vrai dire, je la reconnaissais à peine, tant elle s'était épanouie et était devenue « décorative ». J'étais plein de craintes. Huit, non, neuf femmes étaient là... C'était trop pour moi. Les hommes, oui, j'avais appris à les manier, mais les femmes ! Elles me regardaient avec des airs de louves affamées devant un morceau de choix. Il n'y avait qu'un seul recours : la fuite.

— Honorable Mère, dis-je, maintenant que j'ai transmis mon message, il me faut retourner à mes devoirs. J'ai été malade et j'ai beaucoup à faire.

Là-dessus, je saluai la compagnie, fis demi-tour et filai aussi vite que la décence me le permettait. L'Intendant était retourné dans son bureau et un palefrenier m'amena mon cheval.

— Fais attention en m'aidant à monter en selle, lui dis-je, car j'ai eu récemment le bras et l'épaule cassés et je ne peux y arriver tout seul.

Il ouvrit les portes et je sortis au moment où ma mère apparaissait sur le balcon et criait quelque chose. Le cheval blanc prit à gauche, pour que nous puissions suivre de nouveau la route de Lingkhör dans le sens des aiguilles d'une montre. J'allai lentement, car je ne voulais pas être de retour *trop* vite. Nous passâmes devant Gyü-po Linga, Muru Gompa, bref, nous fîmes le tour complet de la ville.

Quand je me retrouvai chez moi, c'est-à-dire à la Montagne de Fer, j'allai voir le Lama Mingyar Dondup.

— Eh bien, Lobsang, les esprits errants se seraient-ils donné le mot pour te poursuivre, me demanda-t-il en me regardant les yeux. Tu as l'air abattu !

— Abattu, répondis-je, *abattu* ? Il y avait chez ma mère une bande de femmes qui voulaient être renseignées sur le Très Profond et sur ce qu'Il m'a dit. Je leur ai répondu que les Règles de notre ordre m'interdisaient de leur révéler quoi que ce fût. Et j'ai filé tant que j'étais sain et sauf... Pensez donc, toutes ces femelles me dévoraient des yeux !

Mon Guide fut secoué d'un rire gigantesque. Plus j'étais étonné de sa gaieté et plus il riait.

— L'Inappréciable voulait savoir si tu t'étais fixé ici pour de bon ou si tu pensais encore à la maison de tes parents.

La vie monastique avait bouleversé mes notions sur la vie en société ; pour moi, les femmes étaient des créatures bizarres (elles le sont *encore*) et...

— Mais ma maison est *ici*, m'exclamai-je. Je ne veux pas retourner chez mon père. Toutes ces femelles peintes, avec leurs cheveux gras, me rendent malade... Et cette façon qu'elles avaient de me regarder ! On aurait dit les bouchers de Shö devant un mouton primé dans un comice agricole ! Elles poussent de petits cris aigus et — je crains fort qu'ici *ma* voix n'ait plus été qu'un murmure — leurs *couleurs* astrales sont horribles ! Honorable Lama et Guide, ne parlez plus de me renvoyer là-bas.

On n'allait pas me laisser oublier mon aventure aussi facilement.

— Oh, Lobsang, dire que tu as été mis en fuite par une bande de femmes, me disait-on.

Ou bien :

— Lobsang, je veux que tu ailles chez ton honorable mère, elle donne une réception aujourd'hui et ses amies ont besoin qu'on les amuse.

Mais après une semaine, on me dit de nouveau que j'intéressais beaucoup le Dalai Lama et qu'il avait été décidé que j'irais chez mes parents lorsque ma mère donnerait l'une de ses nombreuses réceptions.

Personne ne s'opposait jamais aux décisions de l'Inappréciable. Tous, nous l'aimions, non seulement comme un Dieu sur Terre, mais comme l'Homme authentique qu'il était. Son caractère était un peu vif, mais le mien ne l'était pas moins et dans l'exercice de ses devoirs, il ne se laissait jamais influencer par ses partis pris personnels. Quant à ses accès de colère, ils ne duraient jamais plus de quelques minutes. Il était le Chef Suprême de l'État et de l'Église.

J'utilise mon Troisième Oeil

CHAPITRE QUATORZE



Un matin, alors que j'étais en paix avec le monde et que je me demandais à quoi employer une demi-heure que j'avais à perdre avant un office, le Lama Mingyar Dondup vint me trouver.

— Allons faire un tour, me dit-il. J'ai un petit travail pour toi.

Je bondis de joie à l'idée de sortir avec lui. Il ne nous fallut pas longtemps pour nous préparer. Comme nous quittions le temple, un des chats nous prodigua des témoignages d'affection et tant qu'il ronronna, la queue

immobile, il nous fut impossible de le quitter. C'était une bête gigantesque, que nous appelions « chat » bien entendu, c'est-à-dire *shi-mi* en tibétain. Heureux que sa tendresse lui soit pleinement rendue, il nous accompagna en marchant majestueusement jusqu'à mi-hauteur de la montagne. Là, il dut vraisemblablement se souvenir qu'il avait laissé les bijoux sans garde, car il repartit à toute allure vers le temple.

Nos chats n'étaient pas choisis seulement pour leur côté décoratif : ils assuraient une garde féroce autour des masses de pierres précieuses éparpillées au pied des statues sacrées. Des chiens — des bouledogues immenses capables de renverser un homme et de le mettre en pièces — gardaient les maisons. Mais ces chiens pouvaient être domptés ou mis en fuite. Pas les chats. Quand ils attaquaient, seule la mort pouvait les arrêter.

Ils étaient du type « Siamois ». Comme le Tibet est un pays froid, leur pelage tirait sur le noir. On m'a dit que dans les pays chauds, il est blanc, la température ayant une grande influence sur sa couleur. Leurs yeux sont bleus et leurs pattes arrière si longues que leur démarche a quelque chose de singulier. Leur longue queue ressemble à un fouet. Quant à la voix !... Pas un autre chat n'a la même. Son volume et son registre sont presque incroyables.

Quand ils étaient de « service », ces chats patrouillaient dans le temple, d'un pas silencieux et alerte, comme des ombres noires dans la nuit. Quelqu'un tendait-il la main vers un des bijoux — dont ils étaient les seuls gardiens — un chat sortait en

bondissant de l'obscurité, et lui attrapait le bras. Si l'homme n'abandonnait pas tout de suite ce qu'il avait dérobé, un autre chat, installé peut-être sur une Sainte Image, lui sautait droit à la gorge. Ces chats avaient des griffes deux fois plus longues que celles du « chat moyen » et ils ne lâchaient *jamais* prise. On pouvait rosser des chiens, les réduire à l'impuissance ou les empoisonner. Il n'en était pas question avec les chats qui auraient mis en fuite les bouledogues les plus sauvages. Quand ils étaient de service, ils ne se laissaient approcher que par ceux qui leur étaient familiers.

Nous continuâmes notre promenade. Au bas de la montagne, nous primes à droite par le Pargo Kaling et le village de Shö. Après le pont de Turquoise, nous tournâmes encore une fois à droite à la Maison de Doring, ce qui nous fit longer la vieille Mission Chinoise. Tout en marchant, le Lama Mingyar Dondup me dit :

— Une délégation chinoise est arrivée, comme je te l'ai dit. Nous allons jeter un coup d'oeil sur ses membres pour voir à quoi ils ressemblent.

Ma première impression fut nettement défavorable. A l'intérieur de la mission, les Chinois arpentaient les salles, l'air arrogant, ou déballaient des boîtes et des caisses. Je vis qu'ils avaient assez d'armes pour équiper une petite armée. Ma taille me permit de mener mon « enquête » beaucoup plus facilement que n'aurait pu le faire un adulte. Je réussis en effet, en rampant sans faire de bruit, à m'approcher d'une fenêtre ouverte par laquelle je pus les épier jusqu'à ce que l'un d'eux relève la tête. En m'apercevant, il poussa un juron... chinois, qui, s'il mettait gravement en doute l'honnêteté de mes

ancêtres, n'en laissait aucun sur mon avenir immédiat. Il chercha quelque chose à me lancer mais je m'étais retiré avant qu'il ait pu exécuter sa menace.

De retour sur la route de Lingkor, je dis à mon Guide :

— Si vous aviez vu comme leurs auras sont devenues rouges ! Et ils ont une façon de brandir leurs poignards !

Le Lama Mingyar Dondup resta pensif tout au long du chemin.

— J'ai beaucoup pensé aux Chinois, me dit-il après le souper, et je vais suggérer à l'Inappréciable d'utiliser tes dons exceptionnels. Te sens-tu capable de les observer à travers un paravent, le cas échéant ?

Je ne pus que lui répondre :

— Si vous pensez que je peux le faire, c'est que j'en suis capable.

Le lendemain, je ne vis mon Guide de la journée, mais le surlendemain, il me fit travailler pendant la matinée et me prit à part après le repas de midi.

— Nous irons nous promener cet après-midi, Lobsang, me dit-il. Voici une écharpe de première classe. Pas besoin d'être clairvoyant pour savoir où nous irons. Tu as dix minutes pour te préparer. Rejoins-moi ici ensuite, il faut d'abord que je parle à l'Abbé.

Une fois de plus, nous suivîmes le chemin escarpé qui descendait la montagne. Un raccourci passant par le flanc sud-ouest nous permit d'arriver rapidement au Norbu Linga, ou Parc du Joyau. Le Dalaï Lama aimait beaucoup ce parc où il passait la plupart de ses moments de liberté. Vu de l'extérieur, le Potala était un endroit superbe mais dedans, on étouffait par suite

d'une ventilation insuffisante et du nombre exagéré de lampes à beurre allumées depuis une éternité. Au cours des années, beaucoup de beurre s'était répandu sur les planchers. Et ce n'était pas une expérience nouvelle pour un lama plein de dignité descendant noblement une rampe, que de perdre l'équilibre sur un morceau de beurre recouvert de poussière et de glisser jusqu'en bas, en poussant un « oh ! » de surprise au moment où une partie de son anatomie entraînait en contact avec le sol de pierre. Le Dalaï Lama ne voulait pas courir le risque d'offrir un spectacle si peu édifiant ; aussi séjournait-il au Norbu Linga le plus souvent possible.

Le Norbu Linga, qui n'avait guère plus de cent ans, était entouré d'une ceinture de murailles de quatre mètres de haut. Le Palais aux coupoles dorées était composé de trois bâtiments réservés aux administrations. Un enclos intérieur protégé par un second mur servait de jardin d'agrément au Dalaï Lama. On a prétendu que les fonctionnaires n'avaient pas le droit d'y pénétrer. C'est absolument faux. Il leur était simplement interdit d'y traiter des affaires administratives. Pour moi, je suis allé dans ce jardin une bonne trentaine de fois et je le connais bien. Un lac artificiel de toute beauté y avait été aménagé ainsi que deux îles qui avaient chacune leur résidence d'été auxquelles on accédait par une grande chaussée de pierre située au nord-ouest. Le Dalaï Lama était souvent dans l'une ou l'autre de ces îles où il consacrait quotidiennement de longues heures à la méditation. A l'intérieur du Parc étaient installés les quartiers de sa garde personnelle, forte de cinq cents hommes environ.

Tel était l'endroit que j'allais ce jour-là visiter pour la première fois, en compagnie de mon Guide.

Après avoir traversé des jardins admirables, nous entrâmes dans l'enclos intérieur en passant par une porte splendide. Des oiseaux de toutes les espèces imaginables picoraient sur le sol. Ils ne daignèrent pas nous accorder un regard, de sorte que nous fîmes attention à ne pas les déranger. Les eaux tranquilles du lac resplendissaient comme un miroir. La chaussée de pierre avait été repeinte à la chaux et nous l'empruntâmes pour gagner l'île la plus éloignée où l'Inappréciable était plongé dans une profonde méditation. A notre approche, il leva les yeux et nous sourit. A genoux, nous déposâmes nos écharpes à ses pieds et il nous invita à prendre place en face de lui. Il sonna ensuite pour avoir le thé sans lequel un Tibétain ne saurait soutenir une conversation. En attendant, il me parla des animaux qu'il avait dans le Parc et promit de me les faire montrer plus tard.

Le thé fut servi. Quand le Lama qui l'avait apporté fut parti, le Dalaï Lama me regarda.

— Notre bon ami Mingyar me dit que tu n'aimes pas les couleurs des auras de la Délégation Chinoise. Il dit qu'ils sont tous armés jusqu'aux dents. Dans toutes les épreuves secrètes ou non auxquelles tu as été soumis, ta clairvoyance n'a jamais été prise en défaut. Que penses-tu de ces hommes ?

Sa question m'embarrassa fort. Je n'aimais guère dire aux autres — si ce n'est au Lama Mingyar Dondup — ce que je voyais dans les « couleurs » et ce qu'elles signifiaient pour moi. Je pensais en effet que si quelqu'un n'était pas capable de les interpréter par lui-

même, c'est qu'il n'était pas destiné à savoir ce que je savais. Mais comment dire cela au Chef de l'État ? Et particulièrement à un chef d'État qui n'était pas clairvoyant ?

— Honorable Gracieux Protecteur, répondis-je, je suis très malhabile dans l'art de lire les auras des étrangers, et par conséquent indigne d'exprimer une opinion.

Je n'étais pas plus avancé car le Très Profond répliqua :

— Tu es de ceux qui ont reçu des talents particuliers à leur naissance. Ces talents ont été développés par la pratique des arts anciens. Il est de ton devoir de parler. Tu as été élevé dans ce but. Je t'écoute.

— Honorable Gracieux Protecteur, les intentions de ces hommes sont diaboliques. Les couleurs de leurs auras indiquent la trahison.

Je n'en dis pas plus long, mais le Dalai Lama parut satisfait.

— C'est bien, dit-il, tu as répété ce que tu avais dit à Mingyar. Demain, tu te dissimuleras derrière cet écran et tu observeras les Chinois quand ils seront ici. Il faut que nous connaissions leurs intentions. Cache-toi maintenant que nous sachions si personne ne peut te voir.

Comme ce n'était pas le cas, des serviteurs déplacèrent légèrement les lions chinois pour que je fusse complètement invisible. On fit une répétition de la visite, des lamas tenant le rôle de la Délégation Chinoise. Ils s'efforcèrent de repérer ma cachette. Je surpris la pensée de l'un d'entre eux :

— Si je le trouve, j'aurai de l'avancement !

Mais il n'en eut pas car il regardait du mauvais côté. Finalement le Très Profond exprima sa satisfaction et me rappela. Après quelques minutes d'entretien, il nous dit de revenir le lendemain car la Délégation Chinoise allait essayer de lui imposer un traité. C'est avec cette pensée en tête que nous prîmes congé de lui et que nous revînmes au Chakpori.

Le lendemain, vers onze heures, nous entrions dans l'enceinte intérieure après avoir descendu une fois de plus le chemin rocailleux de la Montagne de Fer. Le Dalaï Lama m'accueillit avec un sourire et déclara que je devais me restaurer — j'y étais toujours prêt ! — avant de gagner ma cachette. Sur son ordre, on nous servit une nourriture délicieuse, des conserves importées des Indes. J'ignore le nom de ces comestibles. Tout ce que je sais, c'est qu'ils me changèrent très agréablement du thé, de la tsampa et des navets. Après avoir pris des forces, je pus affronter avec plus d'enthousiasme la perspective d'une longue séance d'immobilité. L'immobilité absolue — indispensable pour pouvoir méditer — n'avait rien de difficile pour les lamas. Dès mon âge le plus tendre, sept ans pour être précis, on m'avait appris à rester des heures sans bouger. Pour cela, on me posait une lampe à beurre allumée sur la tête et je devais rester dans l'attitude du lotus jusqu'à ce que le beurre soit entièrement fondu, ce qui pouvait prendre douze heures. Une séance de trois ou quatre heures ne présentait donc pas de difficultés.

Le Dalaï Lama s'était assis, en face de moi, dans la position du lotus, sur un trône placé à deux mètres du sol. Il était immobile ; moi aussi. Des cris rauques et de

nombreuses exclamations en chinois parvinrent jusqu'à nous. Je devais apprendre par la suite que les robes des Chinois présentaient des bosses suspectes et qu'on les avait fouillés pour leur enlever leurs armes. Après quoi, ils furent admis dans l'enceinte intérieure et nous les vîmes, sous la conduite des gardes, arriver par la chaussée de pierre devant l'entrée du pavillon. Un Grand Lama chanta : *Om ! Ma-ni pad-me Hum*, mais les Chinois, au lieu de répéter le même *mantra* comme l'eût exigé la politesse, répondirent dans leur langue :

— *O-mi-t'o-fo*. (Écoute-nous, ô Amida Bouddha.)

— Ton travail n'est pas difficile, Lobsang, me dis-je, ils montrent leurs vraies couleurs.

De ma cachette, je voyais briller leurs auras. J'observai les reflets opalescents troués parfois d'éclairs d'un rouge sale, et les violents remous de leurs pensées inspirées par la haine. Je vis qu'elles étaient rayées et striées d'affreuses bandes colorées. Leurs auras ne possédaient pas les teintes claires et pures que donnent les pensées élevées ; laides et troublées, elles révélaient des âmes entièrement consacrées au matérialisme et au crime. Ces Chinois étaient de ceux dont nous disons : « Leurs paroles sont belles, mais leur âme est déloyale. »

Je regardai le Dalai Lama, dont les couleurs indiquaient la tristesse, car il se souvenait du temps lointain où il était allé en Chine. Tout en Lui me plaisait, jamais le Tibet n'avait eu de meilleur souverain. Il était d'un tempérament violent, très violent même... des éclairs rouges traversaient alors son aura, mais l'Histoire se souviendra qu'il a été le plus grand de tous les Dalai Lamas et qu'il s'est donné tout entier à son

pays. J'avais pour lui une réelle affection et dans mon coeur, il venait tout de suite après le Lama Mingyar Dondup qui, lui, m'inspirait *plus* que de l'affection.

L'entrevue traîna en longueur sans pouvoir être conclue de façon utile, car ces hommes n'étaient pas venus en amis, mais en ennemis. Ils avaient des idées très arrêtées en tête sans être pour autant difficiles sur le choix des méthodes. Ils voulaient des territoires, diriger la politique du Tibet mais avant tout de *l'or* ! Cet or, qui est l'objet de leurs convoitises séculaires, existe par centaines de tonnes au Tibet, où il est considéré comme un métal sacré. Selon nos croyances, creuser des mines pour trouver de l'or, c'est profaner le sol, de sorte que personne ne le fait. Il existe des rivières où on peut ramasser des pépites emportées par le courant du haut des montagnes. Dans la région de Chang Tang, j'ai vu de l'or au bord de certains torrents comme ailleurs j'aurais trouvé du sable. Ces pépites une fois fondues servaient à fabriquer des ornements pour le temple, le métal sacré étant tout naturellement réservé à des usages sacrés. Les lampes à beurre elles-mêmes étaient en or. Malheureusement le métal est si mou que les ornements se déformaient facilement.

La superficie du Tibet est à peu près huit fois supérieure à celle des îles Britanniques. D'immenses régions sont pratiquement inexplorées et je sais, pour avoir beaucoup voyagé avec le Lama Mingyar Dondup, qu'on y trouve en abondance de l'or, de l'argent et de l'uranium. Nous n'avons jamais autorisé les Occidentaux à prospecter ces régions, malgré leurs démarches pressantes, en raison du vieux dicton selon lequel : « Là où vont les hommes de l'Ouest, va la

guerre ! » Quand il est question dans ce livre de « trompettes dorées », de « plats en or », et de « corps recouverts d'or », le lecteur est prié de ne pas oublier qu'au Tibet l'or n'est *pas* un métal rare mais sacré. Notre pays pourrait être un réservoir d'immenses richesses ouvert au monde entier si l'humanité consentait à s'unir et à travailler en paix au lieu de s'épuiser dans une illusoire conquête du pouvoir.

Un matin où j'étais en train de copier un vieux manuscrit pour le donner aux graveurs, le Lama Mingyar Dondup vint me trouver.

— Lobsang, me dit-il, laisse ton travail. L'Inappréciable nous a fait appeler. Il faut que nous allions ensemble au Norbu Linga, analyser, sans nous faire voir, les couleurs d'un étranger venu du monde occidental. Dépêche-toi, car Il veut nous parler avant de le recevoir. Pas d'écharpe, pas de cérémonie, hâte-toi, c'est tout !

Qu'aurais-je pu répondre ? Interloqué, je le regardai un instant puis je me levai.

— Le temps de passer une robe propre, Honorable Lama et Maître, et je suis prêt.

Il ne me fallut pas longtemps pour me rendre passablement présentable. Nous descendîmes de la lamaserie à pied, car nous n'avions que huit cents mètres à faire. Au bas de la montagne, près de l'endroit où je m'étais cassé les os, nous traversâmes un petit pont qui nous permit d'arriver à la route de Lingkor. Après l'avoir coupée, nous arrivâmes à la porte du Norbu Linga ou du Parc au Joyau, pour employer une traduction courante. Les gardes allaient nous prier de circuler quand ils reconnurent le Lama

Mingyar Dondup. Aussitôt leur attitude changea du tout au tout et ils nous conduisirent rapidement dans le jardin intérieur où nous trouvâmes le Dalaï Lama assis dans une galerie. Sans écharpe à offrir, je me sentais plutôt ridicule, car je ne savais pas quoi faire de mes mains. Le Très Profond nous regarda en souriant.

— Assieds-toi, Mingyar, dit-il, et toi aussi, Lobsang. Vous n'avez pas perdu de temps.

Une fois assis, nous attendîmes qu'il prît la parole. Il médita un certain temps, comme s'il cherchait à mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Il y a assez longtemps, dit-il, l'armée des Barbares Rouges (les Anglais) a attaqué notre saint pays. Je me suis alors rendu aux Indes, première étape d'un très long voyage. L'année du Chien de Fer (1910), les Chinois nous ont envahis ; leur invasion était une conséquence directe de celle des Britanniques. J'ai repris le chemin des Indes et c'est là que j'ai rencontré l'homme que nous allons voir aujourd'hui. Je dis tout cela pour toi, Lobsang, car Mingyar m'accompagnait. Les Britanniques nous ont fait des promesses qui n'ont pas été tenues. Aujourd'hui, je veux savoir si cet homme est sincère. Toi, Lobsang, tu ne comprendras pas ses discours ; ils ne pourront par conséquent t'influencer. Installé derrière ce paravent en treillage, tu pourras tout observer, sans révéler *ta* présence. Regarde son aura et note tes impressions comme te l'a enseigné ton Guide qui parle si chaleureusement de toi. Maintenant, Mingyar, montre-lui sa cachette, car il est plus habitué à toi qu'à moi et je crois bien qu'il t'estime supérieur au Dalaï Lama lui-même !

Derrière mon treillis, je m'étais lassé de regarder autour de moi, d'observer les oiseaux et le balancement des branches. De temps à autre, je grignotais furtivement des miettes de la tsampa que j'avais apportée. Des nuages glissaient dans le ciel. « Qu'il serait agréable, pensai-je, de sentir le frémissement d'un planeur sous mes pieds... le vent sifflerait dans la soie et pincerait la corde comme si c'était une corde de guitare. » Tout à coup je sursautai comme s'il y avait eu un accident. Une minute, je crus que je m'étais endormi à bord d'un cerf-volant, et que j'avais fait une chute ! Mais non, c'était seulement le fracas des portes du jardin intérieur : des lamas en robe dorée de la maison du Dalaï Lama entrèrent en compagnie d'un homme habillé d'une façon extravagante. J'eus du mal à ne pas faire de bruit, tant je mourais d'envie de rire. L'homme était grand et mince. Il avait des cheveux blancs, un visage blanc, des sourcils rares et des yeux très enfoncés. Et une bouche très dure. Mais son costume ! Il était coupé dans un tissu bleu ordinaire et avait sur le devant une grande rangée de boutons brillants. Manifestement, ce costume était l'oeuvre d'un mauvais tailleur, car le col était si grand qu'il avait fallu le rabattre, ainsi que certains empiècements cousus sur les côtés. « Les Occidentaux devraient-ils porter des pièces symboliques analogues à celles que nous avons sur nos robes pour imiter le Bouddha ? » me demandai-je. Il faut dire qu'à cette époque, je n'avais aucune idée de ce qu'étaient une poche ou un col ! Au Tibet, les gens qui ne sont pas des travailleurs manuels ont des manches très longues qui cachent entièrement leurs

maines. Or, les manches de cet homme étaient très courtes et s'arrêtaient au poignet.

— Ce ne peut être pourtant un laboureur, pensai-je, ses mains ont l'air trop douces. Peut-être ne sait-il pas *comment* s'habiller tout simplement...

Sa « robe » ne lui descendait que jusqu'au haut des cuisses.

— Il doit être très pauvre, me dis-je.

Ses pantalons étaient trop étroits et manifestement trop longs puisque le bas avait été *retourné*.

— Dans cette tenue, pensai-je, il doit sûrement se sentir mal à l'aise en présence du Très Profond. Je me demande si quelqu'un de sa taille lui prêtera des vêtements convenables.

Je regardai alors ses pieds. Étrange spectacle en vérité, vraiment très étrange. Ils étaient enfermés dans de curieuses choses noires, des choses qui brillaient comme si elles étaient recouvertes de glace. Rien à voir avec nos bottes de feutre. Décidément, je n'avais jamais vu et ne reverrais de ma vie des objets si bizarres ! Machinalement, je pris note des couleurs de son aura, et de mes conclusions. L'homme s'exprimait parfois en tibétain, d'une façon remarquable pour un étranger, puis retombait dans la plus étrange collection de sons que j'eusse jamais entendus. On devait me dire par la suite que c'était de l'anglais.

Quand il plongea la main dans une des pièces qu'il avait sur le côté et en retira un bout de tissu blanc, je fus stupéfait. Sous mes yeux ébahis, il porta ce tissu devant son nez et sa bouche et s'en servit pour produire un son comparable à celui d'une petite trompette.

— C'est une façon de saluer l'Inappréciable, pensai-je. Le salut terminé, l'homme remit soigneusement le tissu au même endroit. Il fouilla ensuite dans les autres pièces et en sortit plusieurs papiers d'une qualité qui m'était inconnue. Alors que le nôtre est jaune, épais et rugueux, celui-ci était blanc, mince et lisse.

— Comment peut-on écrire sur un papier pareil ? me demandai-je. Il n'y a rien pour user le crayon, tout doit glisser !

L'homme prit alors un mince bâton de bois peint dont le milieu ressemblait à de la suie. Muni de cet instrument, il fit des griffonnages dépassant l'imagination. A mon avis, il ne savait pas écrire, il faisait semblant !

— De la suie ? Qui a jamais entendu parler de quelqu'un écrivant avec un bâton de suie ? Soufflez dessus et vous verrez si elle ne s'envole pas !

Il était sûrement infirme pour être contraint de s'asseoir sur une forme de bois posée sur quatre pieds, les jambes ballantes. Sa colonne vertébrale devait être abîmée car il l'appuyait sur deux bouts de bois fixés à l'arrière de son siège. Je commençai à éprouver une vive compassion à son égard : non seulement ses vêtements lui allaient mal, il ne savait pas écrire et il essayait de se rendre intéressant en soufflant dans une trompette de poche mais de plus, sans doute pour que tout fût plus étrange encore, il ne pouvait s'asseoir convenablement et il était obligé d'appuyer son dos et de laisser ses jambes pendre dans le vide ! Il s'agitait beaucoup, croisant et décroisant les jambes. Tout à coup, à ma grande horreur, je le vis lever le pied gauche, la semelle dirigée vers le Dalaï Lama, un geste

terriblement insultant pour un Tibétain. Mais il dut y penser, car il changea vite de position. Le Très Profond lui fit beaucoup d'honneur en s'asseyant aussi sur une forme de bois, les jambes pendantes comme lui. Ce visiteur portait un nom très curieux : « Instrument musical féminin (1) » précédé de deux décorations. A partir de maintenant, je lui donnerai son nom anglais : C.A. Bell (2). Aux couleurs de son aura, j'estimai que son état de santé était médiocre : très probablement, le climat ne lui réussissait pas. Il semblait sincèrement désireux de rendre service mais il était évident — toujours d'après ses couleurs — qu'il ne voulait pas risquer de compromettre sa retraite en déplaisant à son gouvernement. Il voulait suivre une certaine politique mais son gouvernement y étant opposé, il ne lui restait plus qu'à espérer que l'avenir lui donnerait raison.

(1) *Bell en anglais veut dire cloche (N.d.t.).*

(2) *L'auteur fait allusion à l'usage anglais qui consiste à faire suivre son nom de famille des décorations (représentées par leurs initiales) dont on est titulaire. Ex. : Charles Smith, D.S.O. (N.d.t.).*

Nous étions très bien renseignés sur ce M. Bell. Nous avions en notre possession les données nécessaires, la date de sa naissance, les points culminants de sa carrière, bref tout ce qui permettait de prévoir son avenir. Les astrologues avaient découvert qu'il avait vécu au Tibet, lors d'une vie antérieure, et qu'il avait alors exprimé le désir d'être réincarné en Occident, dans l'espoir de contribuer au rapprochement entre l'Est et l'Ouest. On m'a laissé entendre dernièrement que lui-même avait parlé de cela dans un de ses livres. Nous étions convaincus que s'il avait pu influencer son

gouvernement comme il le voulait, il n'y aurait pas eu d'invasion chinoise. Mais cette invasion avait été prédite et les prédictions s'accomplissent toujours.

Le gouvernement anglais paraissait très méfiant : il craignait que le Tibet ne s'allie à la Russie, ce qui ne lui convenait pas. L'Angleterre refusait de signer un traité avec nous et en même temps elle ne voulait pas que nous établissions des relations amicales avec d'autres pays. Le Sikkin, le Bhutan, le monde entier pouvait conclure des traités, mais *pas* le Tibet. Aussi les Anglais commençaient-ils à suer à grosses gouttes sous leurs cols si particuliers tant ils désiraient nous envahir ou nous étrangler — sans avoir de préférence pour l'une ou pour l'autre de ces solutions ! Ce M. Bell, qui était sur place, voyait bien que nous ne désirions prendre le parti de personne. Nous voulions seulement rester entre nous, vivre à notre guise, et évincer tous les étrangers, qui, dans le passé, ne nous avaient apporté que malheurs, ruines et souffrances.

L'Inappréciable fut très satisfait quand, après le départ de M. Bell, je lui présentai mes observations. Mais il ne pensa qu'à me donner un surcroît de travail.

— Oui, oui, s'exclama-t-il, nous devons développer encore tes capacités. Elles te seront très utiles dans les pays lointains, tu verras. Nous allons te faire suivre un traitement hypnotique plus poussé, il faut te faire entrer le maximum de connaissances dans la tête.

Il sonna un de ses assistants.

— Je veux voir Mingyar Dondup, dit-il. Qu'il vienne *immédiatement* !

Quelques minutes plus tard, j'aperçus mon Guide qui venait tranquillement vers nous. Je me demande bien

qui aurait pu l'obliger à se hâter ! Mais comme le Dalaï Lama le considérait comme un ami, il n'essaya pas de le presser.

Mon Guide s'assit près de moi, en face du Très Profond. Un domestique s'empressa de resservir du thé au beurre et des « choses des Indes ». Quand nous fûmes installés, le Dalaï Lama prit la parole :

— Mingyar, tu ne t'étais pas trompé, Lobsang *est* très doué. Il peut progresser encore et il *faut* qu'il progresse. Prends toutes les décisions qui te paraîtront nécessaires pour qu'il reçoive une formation aussi rapide et complète que possible. Utilise tous les moyens disponibles, car, comme nous en avons été souvent avertis, les mauvais jours vont s'abattre sur notre pays et il nous faut quelqu'un capable de compiler les livres des arts anciens.

Ainsi le rythme de mes jours fut-il encore accéléré. Par la suite, je fus souvent convoqué de toute urgence pour « interpréter » les auras des hôtes du Dalaï Lama.

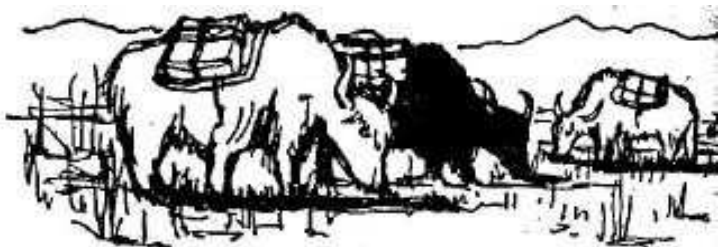
Je devins un visiteur attitré du Potala et du Norbu Linga. Au Potala, je pouvais me servir des télescopes que j'aimais tant. L'un d'entre eux, un grand modèle astronomique monté sur un lourd trépied, me plaisait particulièrement et je passais des heures à regarder la lune et les étoiles jusque tard dans la nuit.

En compagnie du Lama Mingyar Dondup, je me rendis fréquemment à Lhasa observer les gens. Ses pouvoirs considérables de voyance et sa vaste expérience des êtres lui permettaient de contrôler mes jugements et de les approfondir. Il était passionnant d'aller à une échoppe écouter un marchand chanter bien haut la qualité de ses marchandises, et de nous faire une idée

exacte de leur réelle valeur en lisant ses pensées qui n'avaient guère de secrets pour nous. Ma mémoire aussi fut développée ; des heures durant, on me lisait des passages compliqués que je devais ensuite répéter. J'étais aussi plongé dans une sorte d'hypnose pour un temps indéterminé, tandis qu'on me lisait des fragments de nos Écritures les plus anciennes.

Les secrets du nord et les yétis

CHAPITRE QUINZE



C'est à cette époque que nous allâmes dans les Hautes-Terres de Chang Tang. Je me contenterai d'une brève description de cette région, car un compte rendu fidèle de notre expédition demanderait plusieurs volumes. Le Dalaï Lama avait béni individuellement les quinze membres de notre groupe et nous étions partis dans les meilleures dispositions d'esprit, à dos de mules car elles vont là où les chevaux ne peuvent pas passer. Nous suivîmes sans nous presser le Tengri Tso, jusqu'aux grands lacs de Zilling Nor, en allant toujours vers le nord. Après avoir lentement franchi la chaîne de Tangla, nous nous trouvâmes dans une région inexplorée. Quelle fut la durée de cette partie du voyage ? Il m'est impossible de l'indiquer avec précision car le temps n'avait plus de signification et nous n'avions pas de motifs de nous hâter. Aussi avançons-nous sans nous fatiguer et économisons-nous nos forces et notre énergie pour les efforts à venir.

Comme nous nous enfoncions dans les Hautes-Terres, en gagnant sans cesse de l'altitude, le paysage me fit penser aux immenses chaînes de montagnes et aux canyons profonds de la lune que j'avais vus dans le télescope du Potala. Nous avions devant nous en effet les mêmes montagnes éternelles et les mêmes crevasses qui paraissaient sans fond. Dans ces conditions notre progression dans ce « paysage lunaire » devint de plus en plus difficile. Bientôt, les mules durent s'arrêter. Elles étaient épuisées par le manque d'oxygène et incapables de traverser les gorges rocheuses au-dessus desquelles nous nous balancions vertigineusement au bout d'une corde en poil de yak. Nous les laissâmes dans l'endroit le plus abrité qu'il fût possible de trouver et les cinq hommes les plus fatigués restèrent avec elles. Un éperon rocheux, qui ressemblait au croc d'un loup dressé vers le ciel, les protégeait des coups de vent qui balayaient le paysage nu. A la base, l'érosion avait creusé une sorte de caverne. Un sentier à pic permettait de descendre dans une vallée où se trouvait une maigre végétation qui suffisait à nourrir les mules. Un ruisseau au son argentin traversait le plateau à toute allure ; arrivé au bord de la falaise, il sautait dans le vide et tombait à des milliers de mètres plus bas, si bas en fait que l'écho de sa chute ne montait pas jusqu'à nous.

C'est là que nous nous reposâmes deux jours avant de reprendre notre pénible ascension. Nos chargements nous écrasaient le dos et nous avions l'impression que faute d'air, nos poumons allaient éclater. Mais nous continuions à avancer par-dessus crevasses et ravins. Très souvent, il nous fallait pour les franchir lancer des

crochets de fer attachés à des cordes... en espérant qu'ils voudraient bien s'accrocher solidement. Nous les lancions, chacun à notre tour, et une fois la prise assurée, nous passions le précipice l'un après l'autre. Après quoi, nous nous servions d'une seconde corde pour récupérer la première. Parfois, nous n'arrivions pas à fixer nos crochets. L'un d'entre nous attachait alors la corde à sa ceinture et se lançait du plus haut point possible, en se balançant comme un pendule dont la vitesse s'accélérait à chaque oscillation. Quand il était parvenu de l'autre côté, il grimpait tant bien que mal jusqu'à ce que la corde soit à peu près horizontale. Nous faisions le « pendule » à tour de rôle, car la manoeuvre était difficile et dangereuse. Un moine se tua en la pratiquant. Il s'était lancé de très haut et sans doute avait-il mal calculé ses distances car il s'écrasa sur la face opposée ; le choc fut si violent qu'il laissa sa figure et sa cervelle sur les arêtes vives des rochers. Nous ramenâmes son corps près de nous pour dire un service à son intention. Il n'était pas possible de creuser une tombe dans le sol rocailleux ; aussi son corps fut-il abandonné aux vents, à la pluie et aux oiseaux.

Le moine dont le tour venait ensuite faisant triste mine, je pris sa place. Je savais grâce aux prédictions que je m'en tirerais sain et sauf et ma foi fut récompensée. Les prédictions cependant ne m'empêchèrent pas de prendre mille précautions en me lançant et mes mains tremblaient quand je tendis les bras vers le rocher le plus proche. Je réussis de justesse à assurer ma prise et à me hisser, le souffle rauque et le coeur battant à se rompre. J'étais épuisé.

Après m'être reposé un instant, je réussis péniblement à escalader le flanc de la montagne. Mes compagnons — je n'aurais pu en souhaiter de meilleurs — me lancèrent l'autre corde très adroitement. Les deux cordes en main, je les assurai et leur criai de tirer très fort pour les essayer. Un par un, ils passèrent de mon côté, la tête en bas, en serrant la corde entre leurs mains et leurs pieds, pendant que la brise faisait voler leurs robes, cette brise qui gênait notre ascension et nous empêchait de respirer.

Arrivés au sommet, nous nous reposâmes un peu en faisant du thé, encore qu'à cette altitude le point d'ébullition fût peu élevé, de sorte que le thé ne nous réchauffa guère. Ayant malgré tout un peu récupéré, nous reprîmes nos chargements et nous avançâmes avec difficulté dans le cœur de cette terrible région. Bientôt, nous rencontrâmes une nappe de glace, un glacier peut-être, qui rendit notre progression encore plus difficile. Nous n'avions ni souliers à crampons, ni piolets, ni équipements de montagne, si ce n'est nos bottes de feutre ordinaires dont les semelles avaient été cousues avec des poils pour qu'elles puissent « mordre » sur la neige, et des cordes.

Entre parenthèses, l'Enfer de la mythologie tibétaine est un Enfer froid. La chaleur est une bénédiction pour nous. Son contraire est le froid, d'où cet Enfer gelé dont cette expédition dans les Hautes-Terres devait me donner une idée !

Après trois jours passés à traîner les pieds sur cette nappe de glace, à grelotter sous le vent en regrettant amèrement de nous trouver là, nous parvînmes à un endroit où le glacier s'enfonçait entre des rochers. Nous

descendîmes la pente en tâtonnant comme des aveugles et de glissades en glissades nous arrivâmes à une profondeur inconnue. Quelques kilomètres plus loin, après avoir contourné le flanc d'une montagne, nous aperçûmes devant nous un brouillard dense et blanc. Était-ce de la neige ? Était-ce un nuage ? Il était impossible de le savoir de loin. En approchant, nous vîmes que c'était effectivement du brouillard car le vent faisait voler ses tentacules.

Le Lama Mingyar Dondup, le seul d'entre nous à avoir déjà fait le voyage, sourit de contentement.

— En voilà une bande de joyeux compagnons, dit-il. Heureusement que vous allez connaître bientôt quelques plaisirs.

Ce qui s'offrait à nos yeux n'avait rien de plaisant. Le brouillard. Le froid. De la glace sous nos pieds et au-dessus de nos têtes un ciel gelé. Des arêtes pointues comme des crocs de loup et des rochers contre lesquels nous nous blessions. Où étaient-ils les plaisirs promis par mon Guide ?

Nous entrâmes dans le brouillard froid et humide, avançant misérablement vers l'inconnu ; serrant nos robes sur nous pour nous donner l'illusion de la chaleur ; pantelants et frissonnants dans le froid. Plus loin, toujours plus loin. Tout à coup, nous nous arrêtâmes, pétrifiés sur place par la stupéfaction et la peur. Le brouillard devenait *chaud*, le sol devenait *chaud* ! Les moines qui fermaient la marche et qui ne s'étaient aperçus de rien nous bousculèrent. Le Lama Mingyar Dondup éclata de rire. Un peu remis de notre surprise grâce à lui, nous reprîmes notre marche à l'aveuglette, chaque homme touchant du bras l'épaule

de celui qui le précédait, l'homme de tête tâtant le terrain avec un bâton. A chaque pas, nous manquions de nous étaler sur des pierres, des petits cailloux roulaient sous nos bottes. Des pierres ? Des petits cailloux ? Mais où étaient donc le glacier, la glace ? Brusquement, le brouillard devint moins épais et quelques instants plus tard, nous en étions sortis. L'un après l'autre, nous fîmes une entrée incertaine dans... eh bien, tout d'abord, je crus que, mort de froid, j'avais été transporté dans les Champs Célestes ; je me pinçai et je frappai un rocher du poing pour voir si j'étais chair ou esprit. Mais un coup d'oeil me permit de constater que les huit compagnons étaient à mes côtés. Était-il possible que nous ayons *tous* été transportés au même endroit de façon si soudaine ? Et si c'était le cas, qu'était-il advenu du dixième membre de l'expédition qui s'était écrasé sur un rocher ? Et méritions-nous *tous* le paradis qui s'ouvrait devant nos yeux ?

Trente battements de coeur plus tôt, nous grelottions de froid de l'autre côté de ce rideau de brouillard et voilà que la chaleur nous incommodait au point de nous faire défaillir. L'air était lumineux, le sol fumait. Juste à nos pieds, une rivière sortait de la terre au milieu de nuages de vapeur. Partout poussait l'herbe la plus verte que j'eusse jamais vue et ses grandes feuilles nous arrivaient au-dessus du genou. Nous étions stupéfaits... et effrayés. Tout cela relevait de la magie et dépassait notre expérience. Le Lama Mingyar Dondup se mit à rire.

— Si j'ai réagi comme vous lors de mon premier voyage, dit-il, de quoi ai-je eu l'air, je me le demande ?

Vous paraissez croire, mes garçons, que les Dieux de la Glace sont en train de vous jouer des tours !

Nous regardions autour de nous, presque trop effrayés pour oser bouger, quand il ajouta :

— Nous allons sauter par-dessus cette rivière, je dis bien sauter, car l'eau est bouillante. Encore quelques kilomètres et nous arriverons dans un endroit merveilleux où nous pourrions nous reposer.

Il avait raison comme toujours. Trois kilomètres plus loin, nous nous allongions sur un tapis de mousse, après avoir enlevé nos robes tant nous avions l'impression d'être dans une étuve. Il y avait des arbres comme je n'en avais jamais vu et comme je n'en verrai probablement plus jamais. Des fleurs aux couleurs éclatantes poussaient partout. Des vignes grimpantes enlaçaient le tronc des arbres d'où elles retombaient suspendues à leurs branches. Un peu à droite de la douce clairière où nous nous reposions se trouvait un petit lac ; les rides et les cercles de la surface indiquaient la présence de la vie. Nous avions encore l'impression d'avoir été ensorcelés ; la chaleur nous avait terrassés, il n'en fallait pas douter, et nous étions passés sur un autre plan d'existence. Ou était-ce le froid qui nous avait fait mourir ? Nous étions incapables d'en décider.

La végétation était luxuriante, je dirai même tropicale, maintenant que j'ai voyagé. Certains oiseaux étaient d'une espèce qui même aujourd'hui me semble étrange. Le pays était volcanique. Des sources chaudes jaillissaient en bouillonnant du sol et nous respirions des odeurs sulfureuses. Mon Guide nous dit qu'à sa connaissance, il n'existait que deux endroits comme

celui-ci dans les Hautes-Terres. La chaleur souterraine, les sources chaudes, nous expliqua-t-il, faisaient fondre la glace et l'air chaud se trouvait enfermé entre les hautes murailles de rochers. L'épais brouillard blanc que nous avons traversé se formait au point de rencontre des sources chaudes et froides. Il nous dit aussi qu'il avait vu des squelettes d'animaux géants, qui, vivants, devaient mesurer de six à dix mètres de hauteur. Par la suite, je devais en voir moi-même quelques-uns.

C'est dans cette région que j'ai vu un *yéti* (1) pour la première fois. J'étais en train de ramasser des herbes quand quelque chose me fit lever la tête. A moins de dix mètres se trouvait l'une de ces créatures dont j'avais si souvent entendu parler. Au Tibet, en effet, les parents menacent souvent du *yéti* les enfants dissipés :

(1) Yéti (du tibétain yeh : animal inconnu et teh : région rocailleuse) est le nom donné par les Népalais à l'Abominable Homme des Neiges (N.d.t.).

— Tiens-toi tranquille, disent-ils, ou un *yéti* viendra te chercher.

— Eh bien, pensai-je, c'est *moi* qu'il est venu chercher. Et ça ne me faisait pas plaisir du tout. Pendant un moment qui me parut durer un siècle, nous nous regardâmes, littéralement glacés d'effroi. Il poussait un miaulement curieux de petit chat tout en tendant une main vers moi. Sa tête où les lobes frontaux semblaient faire défaut filait en arrière presque au niveau des sourcils qu'il avait très fournis. Le menton était très en retrait et il avait de grandes dents proéminentes. A part l'absence de front, la capacité de sa boîte crânienne me parut équivalente à

celle de l'homme moderne. Les mains et les pieds étaient grands et tournés à l'extérieur. Les jambes étaient arquées ; quant aux bras, leur longueur dépassait de beaucoup la normale. Je remarquai que comme les humains, cette créature marchait sur le côté extérieur des pieds. (Ce qui n'est pas le cas des singes et des animaux de la même famille.)

Je continuai à le regarder. Peut-être la peur me fit-elle sursauter car après un cri rauque, le *yéti* me tourna le dos et s'enfuit en bondissant. Il avait l'air d'avancer à cloche-pied, mais il faisait des pas de géant. Ma première réaction fut également de filer mais dans la direction opposée ! Plus tard, en y repensant, j'arrivai à la conclusion que ce jour-là, j'ai dû battre le record tibétain de vitesse aux altitudes supérieures à cinq mille mètres !

Plus tard, nous en vîmes quelques-uns de loin. Dès qu'ils nous aperçurent, ils se hâtèrent de disparaître et nous nous gardâmes bien d'aller les provoquer. Le Lama Mingyar Dondup nous dit que les *yétis* étaient des types régressifs de la race humaine, dont l'évolution avait été différente et qui étaient obligés de vivre à l'écart. On nous raconta beaucoup d'histoires de *yétis* qui avaient quitté les Hautes-Terres pour s'approcher des régions habitées où on les avait vus bondir et sauter. Il existe aussi des histoires de femmes seules enlevées par des *yétis* mâles. Peut-être est-ce une de leurs façons de perpétuer leur race ? Des nonnes devaient par la suite confirmer ces récits en nous racontant comment l'une d'entre elles avait été enlevée par un *yéti* en pleine nuit. Mais mon incompétence m'interdit de parler de toutes ces

questions. Tout ce que je peux dire, c'est que j'en ai vu, des grands comme des petits. Et j'ai vu aussi des squelettes.

Certaines personnes ont mis en doute l'exactitude de mes déclarations concernant les *yétis*. Il semble qu'on leur ait consacré des volumes d'hypothèses mais que de l'aveu même des auteurs de ces ouvrages, personne n'en ait jamais vu. Moi, je les ai vus. Marconi, il y a quelques années, déclencha l'hilarité générale quand il annonça son intention d'envoyer un message par radio de l'autre côté de l'Atlantique. Il s'est trouvé des savants occidentaux pour affirmer que l'homme ne pouvait dépasser, sans mourir, la vitesse de cinquante kilomètres à l'heure, par suite de la pression de l'air. On avait aussi parlé d'un poisson, décrit comme un « fossile vivant ». Or, ces poissons, des savants les ont vus et disséqués. Et si l'Homme occidental en avait la liberté, nos pauvres vieux *yétis* seraient rapidement capturés, disséqués et conservés dans de l'alcool. Nous pensons qu'ils ont été refoulés dans les Hautes-Terres, et qu'à l'exception de quelques rares vagabonds, il ne s'en trouve pas ailleurs. Au premier abord, on est saisi d'épouvante. Mais bientôt on éprouve de la compassion pour ces créatures d'un autre âge que les conditions de la vie moderne vouent à une disparition totale.

Je suis prêt, quand les communistes auront été chassés du Tibet, à conduire une expédition de sceptiques dans les Hautes-Terres et à leur montrer des *yétis*. L'expression de ces grands hommes d'affaires confrontés à quelque chose qui dépasse leur expérience commerciale sera un spectacle valant certainement le déplacement. Ils pourront avoir de l'oxygène et des

porteurs, moi, je prendrai ma vieille robe de moine. Des caméras nous permettront d'établir la vérité. Nous n'en avons pas à l'époque.

Nos vieilles légendes rapportent qu'il y a des siècles, les eaux recouvraient certaines parties du Tibet. Il est de fait qu'on trouve dans la terre des fossiles de poissons et d'autres animaux marins pour peu qu'on la fouille. Les Chinois partagent la même croyance. La tablette de Yü qui était autrefois sur le pic Kou-Iou des monts Hêng dans la province de Hu-peï rapporte que le Grand Yü s'y est reposé (en l'an 2278 avant Jésus-Christ) après avoir évacué « les eaux du déluge » qui recouvraient alors toute la Chine à l'exception des terres les plus élevées. La pierre originale a été enlevée, je crois, mais il en existe des copies à Wu-ch'ang Fu, près de Hankow. Une autre copie se trouve dans le temple de Yu-lin, près de Shao-hsing Fu dans le Chekiang. Nous croyons que le Tibet était autrefois un pays plat situé au bord de la mer ; pour des raisons dont nous ne pouvons être certains, il se produisit ensuite de terribles tremblements de terre au cours desquels de nombreuses régions furent submergées, tandis que d'autres devenaient des montagnes.

Les Hautes-Terres de Chang Tang étaient riches en fossiles qui prouvaient bien que jadis la mer avait baigné les rives de cette région. On y trouvait de nombreux coquillages aux couleurs vives, de curieuses éponges pétrifiées et des bancs de corail. Il y avait aussi de l'or en abondance, à ramasser à la pelle comme des cailloux. La température des eaux qui sortaient des profondeurs de la terre était très variée, depuis les sources d'où s'élevaient des nuages de

vapeur brûlante jusqu'à celles qui étaient presque gelées. C'était un pays de contrastes fantastiques. Parfois l'atmosphère était chaude et humide à un point inimaginable et quelques mètres plus loin, de l'autre côté d'un rideau de brouillard, sévissait un froid violent, qui pouvait être mortel et rendre le corps fragile comme du cristal. C'était là que poussaient les variétés rarissimes d'herbes que nous étions venus chercher. Nous trouvâmes aussi des fruits comme nous n'en avions jamais vu. Nous les goûtâmes et ils étaient tellement bons que nous en mangeâmes tout notre soûl. La punition fut sévère. Pendant une nuit et un jour, nous fûmes trop occupés pour pouvoir chercher des herbes, notre estomac étant inaccoutumé à ce genre de nourriture. Après cette expérience, nous n'y touchâmes plus !

Chargés d'herbes et de plantes jusqu'à la limite de nos forces, nous rentrâmes dans le brouillard. Immédiatement, le froid fut terrible. Je suis certain qu'à cet instant nous eûmes tous envie de retourner vivre dans la vallée luxuriante. Un lama ne put supporter de se retrouver aux prises avec le froid. Quelques heures à peine après avoir franchi le rideau de brouillard, il s'écroulait ; nous campâmes sur place pour essayer de le sauver mais il rejoignit les Champs Célestes pendant la nuit. Nous nous étions efforcés de le réchauffer, notamment en nous allongeant à ses côtés ; hélas, le vent glacial qui soufflait sur cette région désolée fut plus fort que nous. Notre compagnon s'endormit pour ne plus se réveiller. Il fallut se partager son fardeau alors que nous étions sûrs d'être déjà chargés au maximum. Nous retrouvâmes la nappe

étincelante de glace millénaire sur laquelle nous avançâmes à grand-peine. La chaleur confortable de la vallée invisible semblait avoir miné nos forces et nous n'avions plus assez de ravitaillement. Pendant les deux dernières journées de marche qui nous séparaient de nos mules, nous ne prîmes aucune nourriture : il ne nous restait plus rien, pas même du thé.

A quelques kilomètres du but, un des hommes marchant en tête s'écroula et ne se releva pas : le froid, les privations, l'épuisement nous enlevaient un compagnon de plus. Nous ne savions pas à ce moment-là qu'un autre nous avait également quittés. Quatre moines nous attendaient à notre camp de base ; quatre moines qui vinrent précipitamment à notre rencontre pour nous aider à faire les derniers mètres. Quatre seulement : le cinquième qui s'était risqué à sortir par gros vent avait été précipité dans une crevasse. Allongé sur le ventre, pendant qu'on me tenait solidement par les pieds pour m'empêcher de glisser, je l'aperçus, gisant à des centaines de mètres plus bas, recouvert de sa robe qui n'était plus rouge sang, mais littéralement rouge de sang.

Pendant les trois jours suivants, nous nous reposâmes pour essayer de récupérer un peu de nos forces. Ce ne fut pas seulement la fatigue et l'épuisement qui nous obligèrent à rester sur place mais aussi le vent qui sifflait entre les rochers, chassant les pierres et envoyant de cinglantes rafales et des tourbillons de poussière jusque dedans notre caverne. L'eau de la rivière, sous ses coups de fouet, était changée en une fine écume. Pendant la nuit, la tempête ne cessa de mugir ; on eût dit que des démons avides de notre

chair rôdaient aux alentours. Nous entendîmes, pas bien loin de notre camp, le bruit d'un éboulement, suivi d'un choc qui fit trembler le sol. L'érosion combinée du vent et de l'eau venait de provoquer la chute d'un immense bloc erratique. Très tôt dans la matinée du lendemain, les premières lueurs du jour n'avaient pas gagné la vallée et nous étions encore plongés dans la faible lumière qui précède l'aube, quand un gros bloc de rocher se détacha d'un pic au-dessus de nos têtes. Aussitôt nous nous serrâmes les uns contre les autres en nous faisant aussi petits que possible. Il roulait vers nous, tel un char que les démons auraient lancé du haut du ciel. Il tomba avec un bruit assourdissant, accompagné d'une pluie de pierres. Le plateau rocheux en face de nous trembla sous le choc. Le bord vacilla et un pan de trois à quatre mètres de largeur s'écroula dans le vide. Après un temps considérable, nous entendîmes l'écho répercuté des débris tombés dans le ravin. Ainsi fut enseveli notre camarade.

Le temps semblait devenir de plus en plus mauvais. Aussi fut-il décidé de partir le lendemain à la première heure avant qu'il soit trop tard. Notre équipement — ou ce qui en tenait lieu — fut soigneusement révisé. Nous nous assurâmes que nos cordes étaient en bon état et nous soignâmes les plaies et les écorchures de nos mules. Le lendemain, à l'aube, le temps paraissait plus calme. Nous nous mîmes en route, heureux de prendre le chemin du retour. Notre groupe comptait alors onze membres au lieu des quinze qui avaient quitté le Potala dans l'enthousiasme. Jour après jour, nous avançâmes en proie à mille difficultés, épuisés et les pieds endoloris, suivis de nos mules, portant leur fardeau

d'herbes. Notre progression était lente. Le temps avait perdu toute signification. La fatigue nous donnait le vertige. Nos rations étaient diminuées de moitié et nous étions sans cesse tenaillés par la faim.

Enfin, nous arrivâmes en vue des lacs où, à notre grande joie, nous trouvâmes une caravane qui y avait établi son camp. Les marchands nous firent bon accueil ; ils nous bourrèrent de nourriture et de thé et nous aidèrent de leur mieux à nous remettre de nos épreuves. Nous étions meurtris et nos robes étaient en loques. Nos pieds couverts de grosses ampoules qui avaient éclaté saignaient, mais... nous étions allés dans les Hautes-Terres de Chang Tang et nous en étions revenus — tout au moins certains d'entre nous ! Mon guide avait maintenant *deux* expéditions à son actif et il était probablement le seul homme au monde à avoir fait *deux* fois un pareil voyage.

Les marchands furent aux petits soins pour nous. Accroupis autour du feu de bouses de yak qui brûlaient dans la nuit, ils nous écoutèrent raconter nos expériences en hochant la tête de stupéfaction. De notre côté, nous prîmes un vif plaisir aux récits de leurs voyages aux Indes et de leurs rencontres avec les marchands de l'Hindu Kush. Nous fûmes navrés de les quitter ; nous aurions bien voulu qu'ils prennent la même direction que nous. Mais nous retournions à Lhassa à qui ils venaient à peine de dire adieu. Le lendemain matin, nous nous séparâmes en nous souhaitant réciproquement tous les bonheurs du monde.

Beaucoup de moines refusent de parler aux marchands mais le Lama Mingyar Dondup nous avait

appris que tous les hommes sont égaux : la race, la couleur ou la religion n'ont pas d'importance. Seuls comptent les intentions et les actes.

Nous avons recouvré nos forces et nous rentrions *chez nous* ! Le paysage devenait de plus en plus verdoyant, de plus en plus fertile. Enfin, nous arrivâmes en vue des brillantes coupoles dorées du Potala et de notre Chakpori qui surplombe légèrement la Cime. Les mules sont des animaux pleins de sagesse — les nôtres sentaient l'écurie — et elles étaient si pressées de rentrer chez elles à Shö, que nous eûmes du mal à modérer leur allure. A les voir, on aurait pu croire que c'étaient elles qui étaient allées dans les Hautes-Terres !

Nous grimpâmes le chemin rocailleux de la Montagne de Fer avec allégresse, tant nous étions heureux d'être de retour du Chambala, nom que nous donnons au Pays du Nord Glacial.

Avant de commencer une série de visites, nous allâmes d'abord saluer le Très Profond. Ses réactions furent enthousiastes.

— Vous avez fait ce que j'aimerais faire, vous avez vu ce que je désire ardemment voir, dit-il. Ici, ma puissance est illimitée et cependant je ne suis que le prisonnier de mon peuple. Plus grande est la puissance et plus on doit servir. Je donnerais « tout » pour voir ce que vous avez vu.

En tant que chef de l'expédition, le Lama Mingyar Dondup reçut l'écharpe d'honneur aux trois noeuds rouges. J'eus droit au même honneur en ma qualité de benjamin. C'était une façon de récompenser tous ceux

qui se trouvaient entre mon Guide et moi, je le compris sans peine !

Ensuite pendant des semaines, nous allâmes de lamaserie en lamaserie faire des conférences, distribuer des herbes, me donnant ainsi l'occasion de connaître les autres districts. D'abord, nous dûmes visiter les « Trois Sièges » : Drepoung, Séra et Ganden. De là, nous poussâmes jusqu'à Dorje-thag et Samye qui sont toutes deux bâties au bord du fleuve Tsang-po, à une soixantaine de kilomètres des Trois Sièges. Nous visitâmes aussi entre les lacs Dü-me et Yamdok, la lamaserie de Samden qui se trouve à plus de quatre mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mais quel soulagement, après ces voyages, de suivre le cours de notre Kyi Chu. Comme il méritait bien son nom de « Fleuve du Bonheur » !

En route, aux étapes, pendant nos heures de repos, le Lama Mingyar Dondup n'avait cessé de me faire travailler. L'examen pour le titre de Lama approchait. Aussi nous reprîmes une fois de plus le chemin du Chakpori car il importait que rien ne vienne plus me distraire de mes études.

Lama !

CHAPITRE SEIZE



C'est à cette époque que je suivis un entraînement très poussé dans l'art du voyage astral, au cours duquel l'esprit (ou le moi) quitte le corps et n'est plus relié à la vie sur terre que par la Corde d'Argent. Beaucoup de gens ont peine à croire que de tels voyages soient possibles. Or, *tout le monde* se déplace de cette façon, pendant le sommeil. Mais alors que c'est presque toujours involontairement dans les pays occidentaux, nos lamas peuvent quitter leur corps quand ils le veulent. Ce qui leur permet de se souvenir exactement de ce qu'ils ont fait et vu et des endroits où ils sont allés. Cet art s'est perdu en Occident de sorte qu'en se réveillant, les gens sont convaincus d'avoir fait un « rêve ».

Tous les pays ont connu ce voyage astral. En Angleterre, les sorcières ont la réputation de « pouvoir voler ». Mais les manches à balai, s'ils servent à « rationaliser » ce que les gens ne *veulent* pas croire, ne sont pas indispensables. Aux États-Unis, ce sont les « Esprits des Hommes Rouges » qui volent, paraît-il.

Partout, dans le monde entier, on connaît ces choses même si cette connaissance est ensevelie dans le coeur des hommes. On m'a appris à voyager astralement. C'est donc que ces voyages sont à la portée de tout le monde.

Une autre technique facile à maîtriser est la télépathie, mais à condition de ne pas l'utiliser au music-hall. Il est heureux que l'on commence à reconnaître son existence. L'hypnotisme est une autre de nos sciences. J'ai pratiqué des opérations importantes sur des patients hypnotisés, telles que l'amputation d'une jambe par exemple. Les patients ne ressentent rien, ne souffrent pas et à leur réveil, leur état général est meilleur que s'ils avaient eu à supporter l'effet des anesthésiques orthodoxes. Il paraît qu'en Angleterre, on commence maintenant à utiliser l'hypnotisme dans certains cas.

L'invisibilité est une autre affaire et il faut se féliciter qu'elle ne soit à la portée que d'une très petite élite. Le principe en est simple ; la pratique est difficile. Pensez à ce qui attire votre attention : est-ce un bruit ? Quelque chose qui bouge tout à coup ou une couleur brillante ? Les sons et les mouvements rapides éveillent l'attention des gens, ils vous font remarquer. Une personne immobile n'est pas visible aussi facilement et il en est de même pour les individus qui vous sont familiers. Prenons le cas du facteur ; il arrive fréquemment que des gens qui ont pourtant reçu leur courrier disent :

— Personne, absolument personne n'est venu aujourd'hui.

Comment se fait-il dans ces conditions que le courrier ait été apporté ? Est-ce par un homme invisible ? Ou par quelqu'un dont la présence est si familière qu'il n'est pas réellement « vu », qu'il n'est pas « perçu » ? (Un policier est toujours visible car la mauvaise conscience est la chose du monde la mieux partagée.) Pour se rendre invisible, il faut ne pas agir et aussi arrêter les ondes émises par le cerveau. Si on laisse le cerveau physique fonctionner (c'est-à-dire si on pense), les gens qui nous entourent deviennent télépathiquement conscients (en d'autres termes voient) et l'état d'invisibilité est perdu. Au Tibet, il est des hommes qui se rendent invisibles à volonté, parce qu'ils sont capables de dissimuler leurs ondes physiques. Il est sans doute heureux que leur nombre soit si limité.

La lévitation est *possible*, et elle est parfois pratiquée comme un exercice technique. C'est une mauvaise méthode pour se déplacer car elle demande trop d'efforts. L'initié a recours au voyage astral qui ne présente pas de difficultés... à condition d'avoir un bon maître. C'était mon cas : aussi, je pouvais (et je peux encore) voyager de cette façon. Par contre, en dépit des efforts les plus acharnés, je ne réussissais pas à me rendre invisible. Pouvoir disparaître au moment même où on voulait me faire faire quelque chose qui me déplaisait, eût été une grande faveur des dieux : ils me l'ont toujours refusée hélas ! Je n'étais pas plus doué pour la musique, comme je l'ai déjà dit. Il me suffisait de chanter pour attirer sur moi la colère du Maître de Musique, mais cette colère n'était rien comparée à l'agitation que je causai certain jour. En

essayant de jouer des cymbales — instrument qui me semblait à la portée de n'importe qui — j'attrapai tout à fait involontairement la tête d'un pauvre moine ! Sur quoi, on me pria, sans gentillesse aucune, de limiter mes activités à la clairvoyance et à la médecine !

Nous pratiquons beaucoup ce que le monde occidental appelle le Yoga, une science très importante qui peut améliorer un être humain d'une façon presque incroyable. Personnellement, je pense que le Yoga n'est pas fait pour les Occidentaux, à moins d'y apporter des modifications considérables. Cette science nous est familière depuis des siècles ; nous en apprenons les positions dès l'âge le plus tendre. Nos membres, nos articulations, nos muscles y sont entraînés. Les Occidentaux, qui essayent d'imiter ces « attitudes », courent de graves risques surtout s'ils sont d'un certain âge. Je pense — je parle en tant que Tibétain — qu'il faut leur déconseiller le Yoga tant que des exercices n'auront pas été mis au point spécialement pour eux. Là encore, si l'on veut éviter des accidents, il faut un bon professeur d'origine tibétaine qui connaisse à fond l'anatomie. Quant aux exercices respiratoires, ils sont tout aussi dangereux.

Respirer selon une certaine méthode : voilà le secret d'un grand nombre de phénomènes tibétains. Mais, une fois de plus, ce genre d'exercices peut être néfaste, sinon fatal, à moins d'avoir à sa disposition un maître sage et expérimenté. De nombreux voyageurs ont parlé dans leurs récits des « lamas coureurs », capables de contrôler le poids de leur corps (il ne s'agit pas de lévitation) et de courir à toute vitesse pendant des heures et des heures, en effleurant à peine le sol. Un

tel exercice suppose un entraînement prolongé, et que le coureur soit dans un état semi-hypnotique. Le soir est le moment le plus favorable car il peut fixer les étoiles ; le terrain doit être plat, sans rien qui puisse le tirer de son hypnose. Il court ainsi comme un somnambule. Il « visualise » sa destination, qu'il garde constamment devant son Troisième Oeil en récitant inlassablement un *mantra* spécial. Il peut courir pendant des heures, sans ressentir de fatigue. Cette méthode n'est supérieure au déplacement astral que sur un seul point. Lors de ce dernier, c'est l'esprit qui se déplace ; il ne peut donc emporter des objets matériels, comme des affaires personnelles par exemple. *L'arjopa*, lui (le coureur), peut porter un chargement normal mais il est désavantagé à d'autres points de vue.

C'est parce qu'ils savent respirer que les adeptes tibétains sont capables de s'asseoir sur la glace, à cinq ou six mille mètres d'altitude dans le costume d'Adam ! Et ils ont si chaud que la glace fond et qu'ils transpirent abondamment.

Avez-vous jamais tenté de soulever quelque chose de lourd, après avoir expulsé l'air de vos poumons ? Essayez et vous constaterez que c'est presque impossible. Prenez ensuite une inspiration très profonde et retenez votre souffle : vous arriverez facilement à lever le même objet. Supposons maintenant que vous ayez peur ou que vous soyez en colère. Après avoir gonflé vos poumons au maximum, retenez votre souffle pendant dix secondes. Laissez ensuite l'air s'échapper peu à peu. Si vous répétez cet exercice trois fois au moins, votre coeur battra plus

lentement et le calme reviendra. N'importe qui peut essayer sans courir aucun risque. C'est parce que je savais contrôler ma respiration que j'ai pu supporter les tortures des Japonais et plus de tortures encore quand j'étais prisonnier des communistes. Les Japonais à leur pire sont des *gentilshommes* comparés aux communistes ! Je connais les deux, à leur pire.

Le moment était venu de me présenter à l'examen qui me donnerait droit au titre de lama. Auparavant, je dus recevoir la bénédiction du Dalaï Lama. Chaque année, l'Inappréciable bénit tous les moines du Tibet, individuellement et non pas globalement comme le fait le Pape de Rome. Dans la majorité des cas, il se sert d'un gland attaché à un bâtonnet pour toucher la tête de ses fidèles. Il pose sa main sur le front de ceux qu'Il veut honorer ou qui sont d'un rang élevé. L'imposition des deux mains est une faveur insigne : il me l'accorda pour la première fois de ma vie, en me disant à voix basse :

— Tu travailles bien, mon garçon : essaie de faire encore mieux à ton examen. Justifie la confiance que nous avons placée en toi.

Trois jours avant mon seizième anniversaire, je me présentai à l'examen en compagnie de quatorze autres candidats. Les boîtes qui nous servaient de « loges » me parurent plus petites, sans doute parce que j'avais grandi. Allongé sur le sol, les pieds contre un mur, je n'avais pas la place d'étendre complètement les bras. Ces boîtes étaient carrées. Les bras tendus, j'arrivais tout juste à toucher le haut du mur d'entrée et celui du fond avait à peu près deux fois ma hauteur. Il n'y avait pas de toit, de sorte que l'air au moins ne nous faisait

pas défaut ! De nouveau, on nous fouilla et on ne nous laissa que notre bol en bois, notre rosaire et de quoi écrire. Quand les surveillants se furent assurés que nous n'avions rien d'autre sur nous, ils nous conduisirent un par un à nos boîtes dont les portes furent fermées et condamnées par de grandes barres de bois. Cela fait, l'Abbé et le Président du Jury vinrent apposer de gigantesques scellés pour que personne ne pût les ouvrir.

Chaque matin, on nous communiquait les sujets d'examen par un guichet de vingt centimètres environ de côté qui ne pouvait être ouvert que de l'extérieur. Les compositions étaient ramassées au crépuscule. On nous donnait de la tsampa une fois par jour. Pour le thé au beurre, nous pouvions en avoir à volonté. Il nous suffisait de crier : *pö-cha kesho*. (Apportez-moi du thé.) Comme il nous était absolument interdit de sortir de nos boîtes, nous n'en faisions pas une consommation exagérée !

Je devais rester dix jours dans ma loge. L'examen commença par des épreuves sur les simples, l'anatomie dont j'avais déjà de solides notions et la théologie. Pendant cinq jours qui me parurent interminables, je n'eus pas une minute de répit. Le sixième jour, l'un des candidats eut une crise nerveuse qui nous impressionna beaucoup. D'une loge voisine de la mienne s'échappèrent des hurlements et des cris perçants. J'entendis des pas précipités, des voix, le fracas de la lourde porte libérée de sa barre. Quelqu'un parla doucement, d'une façon apaisante ; des sanglots étouffés succédèrent aux cris. L'examen venait de prendre fin pour un candidat. Pour moi, la deuxième

partie allait commencer. On m'apporta les sujets du jour avec une heure de retard. Métaphysique. Yoga. Les neuf branches du Yoga. Et il fallait que je sois « admissible » dans toutes les matières !

L'Occident connaît superficiellement cinq branches du yoga ; le Hatha yoga qui enseigne la maîtrise du corps physique, ce que nous appelons le « véhicule » ; le Kundalini yoga qui donne le pouvoir psychique, la clairvoyance et autres pouvoirs analogues ; le Laya yoga qui apprend à dominer l'esprit et notamment à ne jamais oublier ce qu'on a lu ou entendu, ne serait-ce qu'une fois ; le Raja yoga qui prépare l'homme aux concepts transcendants et à la sagesse ; le Samadhi yoga qui conduit à l'Illumination Suprême et permet à l'homme de comprendre le sens et la réalité de ce qui l'attend au delà de la vie. C'est la pratique du Samadhi yoga qui, au moment de quitter l'existence terrestre, donne la compréhension de la Réalité Supérieure ; grâce à elle, il est possible d'abandonner le Cycle de la Naissance, à moins qu'on ait décidé de revenir sur la Terre dans un but précis, comme aider son prochain par exemple. Les autres formes du yoga ne peuvent être traitées dans un livre comme celui-ci, d'autant que ma connaissance de la langue anglaise est trop limitée pour que j'en parle comme elles le mériteraient.

Pendant cinq jours encore, je fus très occupé, comme une poule qui pond dans une « boîte ». Mais même les examens qui durent dix jours ont une fin et quand, le dixième soir, le lama de service ramassa les copies, il fut accueilli avec des sourires de plaisir. On nous donna pour la première fois des légumes avec la tsampa qui avait été notre menu de base depuis au moins dix

jours. Cette nuit-là, je m'endormis sans peine. Pas un instant, je ne m'étais fait du souci pour le résultat de l'examen, mais le classement m'inquiétait : j'avais reçu l'ordre d'être parmi les premiers. Le lendemain matin, les scellés furent brisés, on enleva les barres et nous pûmes enfin sortir de nos loges, non sans avoir dû d'abord les nettoyer. Nous eûmes une semaine pour nous reposer de nos fatigues. L'épreuve de judo, qui devait durer deux jours, vint ensuite : toutes les prises y passèrent, et notamment les prises « anesthésiques » qui nous permirent de nous rendre mutuellement insensibles.

Les deux jours suivants furent consacrés à une interrogation orale portant sur les parties faibles de nos compositions. Qu'il me soit permis de souligner que *chaque* candidat fut ainsi interrogé pendant deux jours entiers. Enfin, après une semaine, pendant laquelle nous réagîmes chacun selon notre tempérament, les résultats furent proclamés. A ma grande joie, que je n'hésitai pas à exprimer de la façon la plus bruyante, j'étais de nouveau classé premier. J'étais heureux de ce succès pour deux raisons : d'abord parce qu'il prouvait que le Lama Mingyar Dondup était le meilleur des maîtres et ensuite parce que le Dalai Lama serait content de nous deux.

Quelques jours plus tard, mon Guide me faisait travailler dans sa chambre, quand la porte s'ouvrit brusquement et un messenger haletant, la langue pendante et les yeux hagards, se précipita vers nous. Il tenait à la main le bâton fendu des messagers.

— A l'honorable Lama Médecin Mardi Lobsang Rampa de la part du Très Profond, dit-il sans même reprendre son souffle.

Là-dessus, il retira de sa robe la lettre enveloppée de l'écharpe de soie des salutations.

— J'ai fait toute diligence, Honorable Seigneur, ajouta-t-il.

Puis, soulagé de son fardeau, il tourna les talons et sortit encore plus vite qu'il n'était entré... pour aller boire du *chang* !

Cette lettre devant moi... non, je n'allais pas l'ouvrir. Elle m'était bien adressée mais... que contenait-elle ? L'ordre d'entreprendre d'autres études. De travailler encore plus ?

Elle me paraissait immense et faisait très « officiel ». Tant que je ne l'avais pas ouverte, j'ignorais son contenu et on ne pouvait par conséquent m'accuser de désobéissance. C'est tout au moins ce qui me passa par la tête. Mon Guide, lui, riait de mon embarras ; aussi lui passai-je le tout, lettre et écharpe. Il ouvrit l'enveloppe ou plutôt le papier qui recouvrait la lettre. A l'intérieur, il y avait deux feuilles pliées ; il les déplia, et commença à les lire, en prenant délibérément son temps pour me taquiner. Enfin, quand mon énervement fut à son comble, il dit :

— Tout va bien, tu peux reprendre ton souffle. Nous devons aller le voir au Potala sans perdre un instant. Ce qui veut dire qu'il faut partir *tout de suite*. Je suis également convoqué.

Il donna un coup de gong ; un serviteur se présenta auquel il donna l'ordre de faire immédiatement seller nos deux chevaux blancs. Après avoir rapidement

changé de robe et choisi nos deux plus belles écharpes, nous allâmes dire à l'Abbé que le Très Profond nous convoquait au Potala.

— Vous allez à la Cime ? demanda-t-il. C'est curieux, hier encore l'Inappréciable était au Norbu Linga. Mais du moment que vous avez la lettre... Il s'agit certainement d'une affaire très officielle.

Des moines palefreniers nous attendaient dans la cour avec nos chevaux. Nous sautâmes en selle et descendîmes le chemin escarpé. Un tout petit bout de route et nous étions déjà au pied du Potala. Vraiment, cela ne valait pas la peine que je me donne tant de mal pour essayer de rester en selle ! Le seul avantage des chevaux était qu'ils allaient nous porter jusqu'en haut des escaliers, presque au sommet du Potala. Dès que nous eûmes mis pied à terre, des serviteurs, qui nous attendaient, emmenèrent nos chevaux et on nous conduisit sans plus attendre aux appartements privés du Très Profond. J'entrai seul et lui offris mon écharpe avec les prosternations de rigueur.

— Assieds-toi, Lobsang, dit-il. Je suis très content de toi et aussi de Mingyar à qui tu dois en partie tes succès. J'ai lu moi-même tous tes devoirs.

En l'écoutant, je sentis un frisson de crainte me parcourir l'épine dorsale. Mon sens de l'humour est parfois déplacé ; c'est une de mes nombreuses faiblesses, on me l'a souvent dit. Or, il s'était manifesté au cours de l'examen car certaines questions l'avaient tout simplement provoqué ! Le Dalaï Lama dut lire mes pensées car il se mit à rire.

— Oui, dit-il, ton sens de l'humour se manifeste inopportunément mais...

Il fit une longue pause pendant laquelle je me préparai au pire.

— ... toutes tes réponses m'ont fort amusé.

Je passai deux heures avec lui ; au début de la deuxième heure, il fit appeler mon Guide à qui il donna ses instructions sur les études qu'il convenait de me faire suivre. Je devais subir l'Épreuve de la Petite Mort, visiter différentes lamaseries et étudier l'anatomie avec les Briseurs de Corps. Ces derniers sont d'une caste inférieure et leur travail est si particulier que le Dalai Lama me donna une autorisation spéciale qui me permettrait de travailler avec eux tout en conservant mon statut de lama. Il demandait aux Briseurs de Corps d' « apporter au Lama Mardi Lobsang Rampa aide et assistance ; de lui dévoiler les secrets des corps pour qu'il puisse connaître les causes physiques des décès ; et de mettre à sa disposition tout cadavre dont il aura besoin pour ses études ». Un point, c'est tout !

Avant de parler de la façon dont nous nous débarrassons de nos cadavres, il serait peut-être judicieux de donner quelques détails supplémentaires sur la conception tibétaine de la mort. Notre attitude vis-à-vis d'elle est tout à fait différente de celle des Occidentaux. Pour nous, le corps n'est qu'une « coquille », l'enveloppe matérielle de l'esprit immortel. Un cadavre a moins de valeur qu'un vieux vêtement usé. Dans le cas d'une mort naturelle, c'est-à-dire qui ne survient pas lors d'un accident, voici ce qui se passe selon nous : le corps fatigué, défaillant, est devenu si inconfortable pour l'esprit que celui-ci n'est plus en mesure de faire des progrès. Le moment est donc venu de jeter la coquille. Graduellement, l'esprit se retire de

son enveloppe et « s'extériorise » en dehors du corps charnel. La forme que prend alors cet esprit est identique à celle du corps, et elle est visible pour tous les clairvoyants. Quand survient la mort, la corde qui reliait l'esprit au corps (la Corde d'Argent de la Bible) s'effiloche, puis se rompt : l'esprit flotte et s'en va. C'est la mort, mais aussi une naissance dans une autre vie, car cette corde est comme le cordon ombilical qui est coupé pour que le nouveau-né puisse commencer sa vie personnelle. A ce moment-là aussi la Lumière de Force vitale disparaît de la tête. Cette lueur, qui est également visible pour ceux qui ont le don de double vue, est désignée dans la Bible sous le nom de « Calice d'Or ». N'étant pas chrétien, je connais mal la Bible, mais je crois qu'elle contient un passage disant : « Afin que la Corde d'Argent ne soit pas coupée et que le Calice d'Or ne soit pas brisé... » (1)

(1) Livre de l'Ecclésiaste (12 :8) : « [Mais souviens-toi de ton créateur...] avant que le cordon d'argent se détache, que le vase d'or se brise, que le seau se rompe sur la source, et que la roue se casse sur la citerne ; » (N.d.t.)

Nous disons qu'il faut trois jours pour que le corps meure, que l'activité physique cesse entièrement, et que l'esprit (l'âme ou encore le moi) se libère complètement de son enveloppe charnelle. Nous croyons qu'un double se forme dans l'éther pendant la vie du corps. Ce double peut devenir un fantôme. Il est probablement arrivé à tout le monde de regarder une lumière puissante et de constater, après avoir tourné la tête, qu'elle était encore visible. Nous considérons que la vie est électrique, que c'est un champ de forces ; le

double qui survit à la mort dans l'éther est ainsi comparable à cette lumière. En termes d'électricité, c'est un champ magnétique résiduel. Quand le corps a de *fortes* raisons de se cramponner à la vie, il se forme un *fort* champ « éthérique » qui donne naissance à un fantôme, lequel hante les lieux familiers. Un avare peut être si attaché à ses sacs d'écus qu'il n'a qu'eux en tête. Au moment de mourir, il est probable que sa dernière pensée sera pour eux : dans quelles mains vont-ils tomber ? Ainsi, dans ses derniers moments, il fortifie son double, ce qui explique que l'heureux héritier puisse se sentir mal à l'aise aux petites heures de la nuit. Il aura l'impression que « le vieil Untel revient chercher son argent ». Et il aura raison, car le fantôme du vieil Untel est sans doute furieux que ses mains (d'esprit) ne lui permettent pas de reprendre ses écus !

Il existe trois corps fondamentaux : le corps de chair dans lequel l'esprit peut apprendre les dures leçons de la vie ; le corps éthérique ou corps « magnétique » formé par chacun de nous par nos désirs, nos appétits, et nos fortes passions de toutes sortes ; le troisième corps est le corps spirituel, l'« Âme Immortelle ». Tel est l'essentiel de la foi lamaïste qui ne correspond pas nécessairement à l'orthodoxie bouddhiste. L'homme qui meurt passe obligatoirement par trois stades : son corps physique doit être détruit, son corps magnétique doit être dissous et son esprit doit être guidé sur la route menant au Monde de l'Esprit. Les Égyptiens de l'Antiquité croyaient eux aussi aux doubles, aux Guides des Morts, et au Monde de l'Esprit. Au Tibet, nous assistons les gens avant leur mort. L'adepte n'a besoin

de personne mais il faut guider le commun des mortels — homme, femme ou *trappa* — tout au long du chemin. Le lecteur aimera peut-être connaître notre façon de procéder.

Un jour, l'honorable Maître de la Mort me fit appeler.

— Il est temps que tu étudies les méthodes pratiques de la Libération de l'Âme, me dit-il. Viens avec moi.

Après avoir suivi des corridors interminables, descendu des escaliers glissants, nous arrivâmes dans les locaux des *trappas*. Là, dans une « chambre d'hôpital », un vieux moine approchait de la route que nous devons tous prendre, un jour ou l'autre. Une attaque l'avait laissé très affaibli. Ses forces le quittaient et je remarquai que les couleurs de son aura pâlissaient. A tout prix, il fallait qu'il reste conscient jusqu'au moment où il n'y aurait plus assez de vie en lui pour le maintenir dans cet état. Le lama qui m'accompagnait prit ses mains entre les siennes avec douceur.

— Tu approches de la libération des tourments de la chair, vieillard, dit-il. Sois attentif à mes paroles, afin de prendre le chemin facile. Le froid gagne tes pieds. Ta vie se rapproche de plus en plus de l'évasion finale. Que ton esprit reste en paix, vieillard, car tu n'as rien à craindre. La vie quitte tes jambes et ton regard se brouille. Le froid monte dans ton corps, dans le sillage de la vie qui s'évanouit. Que ton esprit reste en paix, vieillard, car ton évasion de la vie pour gagner la Réalité Supérieure n'a rien qui puisse effrayer. Les ombres de la nuit éternelle rampent devant tes yeux et ton souffle est étouffé dans ta gorge. Le moment approche où ton esprit sera libre de goûter les félicités

de l'Autre Monde. Sois en paix, vieillard. Le moment de ta libération approche.

Sans cesser de parler, le lama caressait la nuque du moribond, des épaules au sommet du crâne, selon une méthode éprouvée pour libérer l'esprit sans douleur. Tous les pièges du chemin furent indiqués au vieillard ainsi que la façon de les éviter. Sa route était tracée avec précision, cette route repérée par les lamas télépathes qui étaient passés de « l'autre côté », et qui, grâce à la télépathie, continuaient à nous parler même de l'autre monde.

— Tu ne vois plus, vieillard, et ton souffle s'arrête. Le froid gagne ton corps et les bruits de ce monde ne parviennent plus à tes oreilles. Sois en paix, vieillard, car la mort est maintenant sur toi. Suis la route que nous t'indiquons, la paix et la joie sont au bout.

Il continua de caresser sa nuque et ses épaules. L'aura du vieillard devenait de plus en plus faible. Finalement, elle disparut. Alors, selon un rituel millénaire, le lama émit un son bref et explosif pour que l'esprit qui se débattait puisse se libérer complètement. Au-dessus du corps immobile la force vitale se concentra en une masse qui ressembla d'abord à un nuage de fumée agité de mille tourbillons, avant de prendre exactement la même forme que le corps auquel elle restait reliée par la Corde d'Argent. La corde devint de plus en plus mince ; enfin, tel un bébé qui fait son entrée dans la vie quand le cordon ombilical est coupé, le vieillard naquit dans l'autre monde. La corde qui était devenue de la minceur d'un ruban se cassa, et la forme disparut lentement, comme un nuage glissant dans le ciel, ou des fumées d'encens

s'élevant dans le temple. Le lama continua d'instruire le vieillard par télépathie et de guider son esprit au cours de cette première étape de son voyage.

— Tu es mort. Il n'y a plus rien pour toi ici. Les liens de la chair sont coupés. Tu es dans le *Bardo* (1). Va sur ton chemin, nous irons de notre côté. Suis la route indiquée. Abandonne ce monde de l'Illusion et entre dans la Réalité Supérieure. Tu es mort. Poursuis ta marche en avant.

(1) *Bardo : état intermédiaire entre la mort et la renaissance. Cf. Le Bardo Thödol (N.d.t.).*

Les nuages d'encens s'élevaient en volutes ; leurs douces ondulations apportaient un peu de calme dans l'atmosphère tourmentée. Nous entendions au loin les roulements étouffés des tambours. Très haut, sur le toit de la lamaserie, une trompette au son grave lança son message sonore à travers le pays. Par les corridors, nous parvenaient toutes les rumeurs de la vie quotidienne, le « sussh sussh » des bottes de feutre et aussi le grognement d'un yak. Mais la petite pièce où nous nous trouvions était plongée dans le silence. Le silence de la mort. Seules les instructions télépathiques du lama troublaient le calme de la chambre comme le vent la surface d'un étang. La mort : un vieillard de plus suivait le Cycle sans fin de l'Existence, ayant peut-être tiré profit des leçons de cette vie, mais destiné à poursuivre son chemin jusqu'à ce qu'il atteigne l'État du Bouddha au prix d'interminables efforts.

Nous installâmes le corps dans la position du Lotus et nous envoyâmes chercher ceux qui préparent les cadavres, ainsi que d'autres lamas qui poursuivraient l'instruction télépathique de l'esprit du trépassé. Tout

cela dura trois jours, trois jours pendant lesquels des équipes de lamas se relayèrent pour le veiller.

Un Ragyab arriva le matin du quatrième jour. Il venait de la colonie des Ordonnateurs des Morts qui se trouve à l'embranchement des routes de Lingkor et de Dechhen Dzong. A son arrivée, les lamas cessèrent d'instruire le mort et il put disposer du corps, qu'il enveloppa d'un linceul blanc après l'avoir « plié en deux ». Sans effort, il balança le ballot sur ses épaules et sortit. Un yak l'attendait dehors. Sans hésiter, il attacha son blanc fardeau sur le dos de la bête et ils partirent vers le Lieu des Morts où les Briseurs de Corps attendaient l'arrivée du Porteur de Cadavre. Ce « lieu » n'était qu'un bout de terrain désert entouré de rochers immenses, où était installée une dalle de pierre large et plate, assez grande pour qu'on pût y allonger le corps d'un géant. Des pieux étaient enfoncés dans des trous creusés aux quatre coins. Une autre dalle était criblée de cavités dont la profondeur atteignait la moitié de son épaisseur.

Une fois le corps placé sur la première dalle et débarrassé de son linceul, ses pieds et ses mains étaient attachés aux quatre pieux et le Chef des Briseurs l'ouvrait avec son grand couteau. Il pratiquait de larges entailles pour que la peau puisse être enlevée en lanières. Les jambes et les bras étaient ensuite détachés du corps et dépecés. Enfin, la tête était séparée du tronc et ouverte.

Dès qu'ils avaient aperçu le Porteur de Cadavre, les vautours avaient piqué vers le sol et s'étaient perchés sur des rochers, où ils attendaient patiemment comme des spectateurs d'un théâtre de plein air. Ils

observaient entre eux un ordre très strict de préséance et il suffisait qu'un présomptueux essaie de s'approcher du cadavre avant ses chefs pour que se déclenche une bagarre sans merci.

Le temps que les vautours s'installent, et le Briseur avait ouvert le tronc du cadavre. Plongeant les mains à l'intérieur, il retirait le coeur et le tendait au chef des rapaces, lequel se posait lourdement sur le sol et avançait en se dandinant pour le prendre. Le suivant se présentait ensuite pour recevoir le foie qu'il allait manger à l'abri d'un rocher. Les reins, les intestins, tout était partagé entre les « chefs ». Les lanières de chair étaient découpées et distribuées à la troupe ; il arrivait que l'un d'entre eux revînt chercher la moitié du cerveau ou un oeil, tandis qu'un autre se posait en battant des ailes pour reprendre d'un morceau succulent. En un temps record, tous les organes et la chair étaient dévorés et il ne restait plus que les os sur la dalle. Les briseurs, après les avoir coupés en petits bouts — comme des margotins — les enfouaient dans les trous creusés dans la deuxième dalle, et les réduisaient à l'aide de lourds marteaux en une fine poudre dont les oiseaux faisaient leurs délices !



Ces Briseurs de Corps étaient des travailleurs hautement spécialisés. Ils étaient fiers de leur métier et c'est pour leur satisfaction personnelle qu'ils examinaient tous les organes afin de déterminer la cause du décès. Une longue expérience leur permettait des diagnostics rapides. Rien ne les obligeait, bien entendu, à s'intéresser à ces questions, si ce n'est qu'il était de tradition chez eux de trouver la maladie qui avait eu pour effet de « séparer l'esprit de son véhicule ». Si quelqu'un avait été empoisonné — crime ou accident — le fait était rapidement établi. Il est certain que leur habileté me fut d'un très grand secours pendant que j'étudiai avec eux. Très vite, je devins fort habile dans l'art de disséquer les cadavres. Leur Chef se tenait à mes côtés et m'indiquait les points intéressants.

— Cet homme, Honorable Lama, est mort d'un arrêt du coeur, disait-il. Regardez, nous allons sectionner cette artère... Là... Voyez-vous ce caillot qui bloquait le sang ?

Ou bien :

— Il y a quelque chose d'anormal chez cette femme, Honorable Lama. Une glande qui fonctionnait mal sans doute. Nous allons la détacher pour nous en assurer.

Puis, après une pause employée à découper une bonne masse de chair, il disait :

— Voici la glande, ouvrons-la. Oui, le centre est dur.

Et ainsi de suite. Ces hommes étaient fiers de me faire voir tout ce qu'il leur était possible de me montrer, car ils savaient que j'étudiais avec eux sur l'ordre exprès du Très Profond. Si, en mon absence, il arrivait

un cadavre qui paraissait particulièrement intéressant, ils le mettaient de côté pour moi. Il me fut ainsi possible d'examiner des centaines de corps, ce qui me permit plus tard d'être un excellent chirurgien ! Cette formation était infiniment supérieure à celle que reçoivent les étudiants en médecine qui doivent se partager les cadavres dans les salles de dissection des hôpitaux. Je *suis* convaincu qu'en ce qui concerne l'anatomie, j'ai plus appris avec les Briseurs que dans l'école de médecine admirablement équipée que je fréquentai par la suite.

Au Tibet, les morts ne peuvent être enterrés. Le sol rocheux et la minceur de la couche de terre rendraient l'ensevelissement trop difficile. La crémation n'est pas possible pour des raisons économiques : le bois est rare et pour brûler un cadavre il faudrait en importer des Indes et le transporter au Tibet à dos de yaks par les chemins de montagne. Le prix de revient serait fantastique. On ne pouvait pas non plus se débarrasser des cadavres en les jetant dans les rivières car les morts eussent pollué l'eau des vivants. Il ne restait plus que la méthode décrite plus haut qui consiste à offrir aux rapaces la chair et les os des défunts. Ce genre de funérailles ne diffère de celui en usage en Occident que sur deux points : les Occidentaux enterrent leurs morts en laissant les vers tenir le rôle de nos vautours. La deuxième différence est que chez eux, en ensevelissant le cadavre, ils ensevelissent en même temps toutes les possibilités d'établir la véritable cause de la mort, de sorte que personne ne peut savoir si celle qui est indiquée sur le certificat de décès correspond à la

réalité. Nos Briseurs de Corps, eux, *s'assurent* que la véritable cause du décès ne leur échappe pas !

Ces funérailles sont les mêmes pour tous les Tibétains, à l'exception des Grands Lamas, qui sont des Incarnations. Ceux-ci sont soit embaumés et placés dans des cercueils de verre pour être exposés dans les temples, soit embaumés et recouverts d'or. Cette dernière opération est très intéressante et j'y ai pris part maintes fois. Certains Américains qui ont lu mes notes sur ce sujet n'arrivent pas à croire qu'elle soit possible.

— Nous-mêmes n'y arriverions pas, disent-ils, malgré notre technique supérieure.

Il est de fait que nous ne produisions rien en série, et que nous n'étions que des artisans. Nous étions incapables de fabriquer une monture à un dollar pièce. Mais nous étions *capables* d'utiliser l'or pour recouvrir les corps.

Un soir, je fus convoqué par l'Abbé.

— Une Incarnation doit bientôt quitter son corps, me dit-il. Elle est à la Barrière de la Rose Sauvage. Je veux que tu ailles voir comment se fait l'Embaumement Sacré.

Ainsi, une fois de plus, je fus obligé d'affronter les tourments d'un voyage à cheval jusqu'à Séra. Arrivé à la lamaserie, on me conduisit dans la chambre d'un vieil abbé. Les couleurs de son aura allaient s'éteindre ; une heure après, il était passé du monde matériel à celui de l'Esprit. Étant un abbé et un homme de science, il ne fut pas nécessaire de l'aider à traverser le *Bardo*, ni d'attendre trois jours, comme il est d'usage. Le corps resta seulement pendant une nuit dans la

position du Lotus, tandis que les lamas assuraient la veillée funèbre.

Le lendemain, à la première lueur du jour, une procession solennelle traversa le bâtiment principal de la lamaserie, entra dans le temple et descendit dans des passages secrets par une porte rarement utilisée. Devant moi, deux lamas transportaient le cadavre sur une civière. Il était toujours dans la position du Lotus. Derrière moi, les moines chantaient de leurs voix de basses ; pendant les silences, j'entendais le son perlé d'une cloche d'argent. Nous portions des étoles jaunes sur nos robes rouges. Nos ombres vacillaient et dansaient sur les murs, exagérées et déformées par la lumière des lampes à beurre et la flamme des torches. La descente fut longue. Enfin, à une vingtaine de mètres environ au-dessous du temple, nous arrivâmes devant une porte de pierre qui était scellée. Le sceau fut brisé et nous entrâmes dans une pièce glaciale. Les moines déposèrent le cadavre sur le sol avec mille précautions et s'en allèrent, me laissant seul avec trois lamas. Des centaines de lampes à beurre furent allumées qui fournissaient une mauvaise lumière jaunâtre. Le mort fut dépouillé de ses vêtements et lavé avec soin. Par les orifices normaux du corps, nous retirâmes les organes internes qui furent placés dans des jarres que nous scellâmes. L'intérieur du corps fut ensuite nettoyé à fond, séché et rempli d'une laque spéciale. Cette laque allait former une croûte solide grâce à laquelle le corps garderait l'aspect qu'il avait pendant la vie. Quand elle se fut durcie en séchant, l'intérieur fut rembourré avec de la soie, toujours en veillant à ne pas altérer les formes naturelles. Pour

saturer le rembourrage et le durcir, et ainsi « solidifier » l'intérieur, nous versâmes encore de la laque. L'extérieur fut ensuite recouvert de cette même laque qu'on laissa sécher. Puis, avant de coller nos bandelettes de soie extra-fine, nous appliquâmes sur toute la surface durcie une lotion spéciale qui permettrait plus tard de les enlever sans dommages. Le rembourrage fut enfin jugé suffisant. Encore un peu de laque (mais d'une autre sorte cette fois) et le corps était prêt pour la deuxième phase de l'opération. Pendant un jour et une nuit, il fut laissé sur place afin de sécher complètement. Quand nous revînmes dans la pièce il était dur et rigide. Nous le transportâmes solennellement dans une autre pièce située au-dessous de la première, et qui était en fait un four construit de façon à ce que les flammes et la chaleur puissent circuler autour de ses murs, en le gardant ainsi constamment à une température élevée.

Le sol était recouvert d'une poudre particulière qui formait une couche épaisse. Le corps fut placé au milieu. Au-dessous, des moines se préparaient à allumer les feux. Nous bourrâmes le four d'un mélange de sel (un sel préparé spécialement dans une province du Tibet), d'herbes et de minéraux. Quand la pièce fut remplie du sol au plafond, nous sortîmes dans le corridor et la porte fut fermée et scellée du sceau de la lamaserie. Les moines reçurent l'ordre d'allumer les feux. Bientôt, on entendit le bois craquer et, quand les flammes s'élevèrent, le beurre qui grésillait. Les chaudières en effet brûlaient des bouses de yak et du beurre de rebut. Pendant une semaine entière, le feu fit rage, et des nuages d'air chaud s'engouffrèrent dans

les murs creux de la Chambre d'Embaumement. A la fin du septième jour, les chaudières ne furent plus alimentées. Peu à peu, les feux s'éteignirent. La baisse de température fit gémir les vieux murs de pierre. Quand le corridor se fut suffisamment refroidi pour qu'on puisse y entrer, il fallut attendre encore trois jours avant que la température de la pièce redevienne normale. Onze jours après la pose des scellés, le Grand Sceau fut brisé et la porte ouverte. Des moines se relayèrent pour gratter à la main la poudre qui s'était solidifiée. Ils ne se servaient pas d'outils de crainte d'abîmer le corps.

Pendant deux jours, ils écrasèrent entre leurs mains les morceaux de sel friable. Enfin, la pièce fut vidée, et il n'y resta plus que le corps assis au centre, dans la position du Lotus. Nous le soulevâmes avec précaution et il fut transporté dans la première pièce où il fut plus facile de l'examiner à la lueur des lampes à beurre.

Les bandelettes de soie furent enlevées une à une jusqu'à ce que le corps fût nu. L'embaumement était parfaitement réussi. Si ce n'est pour la couleur — beaucoup plus sombre — le corps était celui d'un homme qui peut s'éveiller d'une minute à l'autre. Il était tel qu'il était dans la vie. Une fois de plus, il fut recouvert de laque et les orfèvres se mirent au travail. Quelle technique ! Quels artisans que ces hommes capables d'appliquer un revêtement d'or sur une chair morte ! Ils travaillaient lentement, appliquant couche après couche de l'or le plus souple et le plus fin. Partout ailleurs, cet or eût valu une fortune. Pour nous, il n'avait d'importance qu'en tant que métal sacré, le métal dont l'incorruptibilité symbolise si bien la

destination spirituelle de l'homme. Les moines-orfèvres travaillaient avec un goût exquis, en soignant les moindres détails ; leur tâche terminée, ils nous laissèrent une forme humaine dorée, reproduisant exactement la vie, où il ne manquait ni un trait ni une ride, et qui témoignait de leur grande habileté.

Le corps alourdi par tout cet or fut transporté dans la Salle des Incarnations et installé sur un trône doré comme celles qui l'avaient précédé. Certaines dataient du début de notre histoire. Elles étaient assises par rangées comme de graves juges observant, à travers leurs paupières à demi closes, les fautes et les faiblesses des temps présents. Nous ne parlions qu'à voix basse, nous marchions sur la pointe des pieds, comme pour ne pas déranger ces morts-vivants. Je me sentis violemment attiré par l'un d'entre eux qui exerçait sur moi une étrange fascination. J'avais l'impression qu'il me regardait, en souriant comme s'il savait *tout*. Quelqu'un toucha légèrement mon bras et je faillis m'évanouir de terreur. C'était mon Guide.

— C'est *toi*, Lobsang, dit-il, lors de ta dernière Incarnation. Nous savions bien que tu te reconnaîtrais !

Il me conduisit devant l'Incarnation assise à côté de la mienne.

— Et me voici, dit-il.

Aussi ému l'un que l'autre, nous nous glissâmes hors de la salle dont la porte fut scellée.

Par la suite, j'eus souvent l'occasion de revenir étudier les corps revêtus d'or. Parfois, j'allai méditer dans la solitude auprès d'eux. Chacun avait son histoire écrite dont je pris connaissance avec un intérêt très vif. C'est là que je lus celle de mon Guide, le Lama Mingyar

Dondup, et que me furent révélés ses actions passées, son caractère et ses dons, que j'appris les dignités et les honneurs qu'il avait reçus et comment il était mort.

Là se trouvait également *mon* histoire que j'étudiai avec l'attention que l'on devine. Il y avait quatre-vingt-dix-huit formes dorées assises dans cette salle secrète, creusée à même le rocher et dont la porte était bien cachée. J'avais devant moi l'Histoire du Tibet. Du moins, je le croyais, car je ne savais pas alors que les *tout* premiers temps de notre histoire me seraient montrés plus tard.

La dernière initiation

CHAPITRE DIX-SEPT



Après avoir assisté dans diverses lamaserias à une demi-douzaine d'embaumements, je fus convoqué un jour par l'Abbé de Chakpori.

— Mon ami, me dit-il, tu vas recevoir l'initiation des Abbés sur l'ordre direct du Très Profond. Selon ton désir, tu pourras continuer — comme Mingyar Dondup — à porter seulement le titre de « lama ». Je ne fais que te transmettre le message de l'Inappréciable.

Ainsi, en tant qu'Incarnation Reconnue, je retrouvai le statut que j'avais en quittant la terre, quelque six siècles auparavant. La Roue de la Vie avait accompli un tour complet.

Peu après, un vieux lama vint me voir dans ma chambre et m'annonça que je devais passer par la Cérémonie de la Petite Mort.

— Car, mon fils, me dit-il, tant que tu n'auras pas franchi la Porte de la Mort et que tu n'en seras pas revenu, tu ne sauras pas vraiment qu'il *n'y a pas* de

mort. Tes études astrales t'ont mené loin. Cette cérémonie te fera aller plus loin encore ; tu iras bien au delà des royaumes de la vie et de la mort et tu remonteras dans le passé de notre pays.

L'entraînement préparatoire fut long et pénible. Pendant trois mois, on me fit suivre un régime très strict. D'horribles plats d'herbes furent malheureusement ajoutés à mon menu quotidien. On m'adjura de concentrer mon esprit sur « ce qui seul est pur et saint ». Comme si on avait beaucoup de choix dans une lamaserie ! La tsampa et le thé eux-mêmes furent rationnés. Bref, une austérité sans défaillance, une discipline sévère et de longues, très longues heures de méditation.

Enfin, après trois mois, les astrologues déclarèrent que le moment était arrivé, que les présages étaient favorables. Pendant vingt-quatre heures, je jeûnai jusqu'à ce que je me sente aussi creux qu'un tambour du temple. Après quoi, on me mena aux escaliers secrets qui se trouvent au-dessous du Potala. Nous descendîmes longtemps ; mes compagnons avaient des torches, je n'en avais pas. Nous passâmes par les corridors que je connaissais déjà. Finalement, nous atteignîmes le bout d'un passage fermé par un rocher. Mais un large bloc pivota devant nous et nous nous trouvâmes dans un autre passage étroit et obscur, où régnait une odeur de renfermé, d'épices et d'encens. Quelques mètres plus loin, nous étions arrêtés par une lourde porte dorée ; elle finit par s'ouvrir avec lenteur non sans des grincements de protestation dont l'écho se perdit dans le lointain. Les torches furent remplacées par des lampes à beurre. Nous avançons

dans un temple souterrain creusé, des siècles auparavant, dans la masse rocheuse par des bouleversements volcaniques. Autrefois, des coulées de lave avaient emprunté ces corridors et ces couloirs, pour arriver dans la gueule vomissante d'un volcan. « Ce sont maintenant de pitoyables humains qui suivent ce chemin, pensai-je, et ils se prennent pour des dieux. Mais pour l'heure, il convient de concentrer mes pensées sur la cérémonie, d'autant que nous voici arrivés au Temple de la Secrète Sagesse. »

Trois Abbés me montrèrent le chemin ; le reste de l'escorte s'était dissous dans les ténèbres, comme les souvenirs d'un rêve. Je restai seul avec trois sages, desséchés par les ans, qui attendaient avec sérénité le moment d'être rappelés dans les Champs Célestes, trois vieillards, les plus grands métaphysiciens du monde peut-être, qui allaient me faire passer la dernière épreuve de mon initiation. Chacun portait dans la main droite une lampe à beurre et dans la main gauche un épais bâtonnet d'encens fumant. Il faisait très froid, un froid étrange qui n'était pas de la terre. Le silence était profond et les rares sons étouffés qui nous parvenaient le rendaient encore plus impressionnant. Nos bottes de feutre ne faisaient pas de bruit ; nous aurions pu être des ombres. J'entendais le léger bruissement des robes de velours safran des abbés. A ma grande horreur, je me sentis parcouru de fourmillements et de décharges. Mes mains brillèrent comme si une nouvelle aura les illuminait. Je vis qu'il en allait de même pour les abbés. L'air sec et le froissement de nos robes avaient produit une charge

électrique statique. Un de mes compagnons me passa alors un bâtonnet d'or en me disant à voix basse :

— Prends ce bâtonnet dans ta main gauche et appuie-le contre le mur en marchant. Les sensations pénibles disparaîtront.

J'obéis. Après la première décharge d'électricité qui faillit me faire sauter hors de mes bottes, tout alla bien.

L'une après l'autre des lampes à beurre étaient allumées par des mains invisibles. Quand j'y vis plus clair, j'aperçus, éclairées par leur lumière vacillante, des statues gigantesques recouvertes d'or, dont certaines étaient à moitié ensevelies sous un amas de pierres précieuses. Un Bouddha sortit de l'ombre ; il était si grand que la lumière ne dépassait pas sa ceinture. D'autres formes étaient à peine visibles : statues de démons, ou représentations des passions et des épreuves que l'Homme doit surmonter avant de réaliser son Être.

Nous approchions d'un mur sur lequel était peinte une Roue de la Vie de cinq mètres ; sous la lumière tremblotante, elle avait l'air de tourner sur elle-même, au point de nous donner le vertige. Nous continuâmes à avancer ; j'étais sûr de me heurter bientôt au rocher. Mais l'Abbé qui me précédait disparut : ce que j'avais pris pour une ombre était en fait une porte très bien dissimulée.

Cette porte donnait accès à un passage qui n'en finissait pas de descendre, un passage étroit, fortement incliné, sinueux, où la faible lueur des lampes ne faisait que rendre l'obscurité plus profonde. Nous allions d'un pas hésitant, nous trébuchions, nous glissions. L'air était lourd et oppressant comme si tout le poids de la

Terre pesait sur nos épaules. J'avais l'impression de pénétrer dans le coeur du monde. Finalement, après un détour du couloir, une caverne s'ouvrit devant nos yeux, une caverne toute miroitante d'or ; il y en avait des filons entiers intercalés avec des couches rocheuses. Haut, très haut, au-dessus de nos têtes, ils étincelaient comme des étoiles dans le ciel par une nuit sombre, quand ils réfléchissaient la faible lumière de nos lampes.

La race des Géants

Au centre de la caverne se trouvait une maison noire si brillante qu'elle me parut construite en ébène. D'étranges symboles et des diagrammes pareils à ceux que j'avais vus sur les parois du lac souterrain recouvraient ses murs. Nous entrâmes dans la maison par une porte haute et large. A l'intérieur, je vis trois cercueils en pierre noire décorés de gravures et d'inscriptions curieuses. Ils n'étaient pas fermés. En jetant un coup d'oeil à l'intérieur, j'eus le souffle coupé et je me sentis tout à coup très faible.

— Regarde, mon fils, me dit le Doyen des Abbés. Ils vivaient comme des dieux dans notre pays à l'époque où il n'y avait pas encore de montagnes. Ils arpentaient notre sol quand les mers baignaient nos rivages et quand d'autres étoiles brillaient dans nos cieux. Regarde bien, car seuls les Initiés les ont vus.

J'obéis ; j'étais à la fois fasciné et terrifié. Trois corps nus, recouverts d'or, étaient allongés sous mes yeux. Deux hommes et une femme. Chacun de leurs traits était fidèlement reproduit par l'or. Mais ils étaient immenses ! La femme mesurait plus de trois mètres et le plus grand des hommes pas moins de cinq. Ils

avaient de grandes têtes, légèrement coniques au sommet, une mâchoire étroite, une bouche petite et des lèvres minces. Le nez était long et fin, les yeux droits et profondément enfoncés. Ils ne pouvaient être morts, ils avaient l'air de dormir. Nous marchions sur la pointe des pieds et nous parlions à voix basse comme si nous avions craint de les réveiller. J'examinai le couvercle d'un des cercueils ; une carte des cieux avec des étoiles très étranges y était gravée. Mes études astrologiques m'avaient familiarisé avec la position des astres, mais ce que j'avais sous les yeux était vraiment très différent.

Le Doyen des Abbés se tourna vers moi et me dit :

— Tu vas devenir un Initié. Tu verras le Passé et tu connaîtras le Futur. L'épreuve sera très dure. Beaucoup n'y survivent pas et beaucoup échouent mais personne ne quitte cet endroit vivant à moins de l'avoir passée. Es-tu préparé et consens-tu à la subir ?

Je répondis que j'étais prêt et ils me conduisirent à une dalle de pierre placée entre deux cercueils. Suivant leurs instructions, je m'y assis dans la position du Lotus, les jambes pliées, la paume des mains tournée vers le haut.

Un bâton d'encens allumé fut placé sur chacun des cercueils et sur la dalle où j'avais pris place. L'un après l'autre, les abbés disparurent après s'être munis d'une lampe à beurre. Ils fermèrent la lourde porte : j'étais seul avec les corps de ces êtres d'un autre âge. Le temps passa. Je méditais. La lampe que j'avais apportée coula et s'éteignit. Pendant quelques instants, je pus voir le bout rougeoyant de la mèche, et je sentis

une odeur de tissu brûlé et puis même cela disparut et il n'y eut plus rien.

Je m'allongeai sur la dalle et je commençai à pratiquer la respiration spéciale qu'on m'avait enseignée pendant des années. Le silence et les ténèbres m'oppressaient. C'était vraiment le silence du tombeau.

Tout à coup mon corps se raidit, devint « cataleptique ». Mes membres engourdis furent gagnés par un froid glacial. J'avais la sensation d'être en train de mourir, de mourir dans cette vieille tombe, à plus de cent mètres au-dessous de la lumière du soleil. Une violente secousse se produisit à l'intérieur de mon corps et me laissa pantelant... et aussi des bruissements et des craquements étranges comme ceux que fait un morceau de cuir racorni qu'on déroule.

Peu à peu une lumière bleu pâle éclaira la tombe comme un clair de lune qui se lève sur un col de haute montagne. Un balancement, une montée, une chute : je crus un instant que je dansais de nouveau au bout de la corde d'un cerf-volant. La vérité se fit jour dans mon esprit : j'étais en train de planer au-dessus de mon corps de chair. Il n'y avait pas de vent et pourtant j'étais entraîné comme une bouffée de fumée. Au-dessus de ma tête, j'aperçus une radiation lumineuse qui ressemblait à un calice doré. Du milieu de mon corps partait une corde d'un bleu argenté, que la vie faisait palpiter et dont l'éclat attestait la vitalité.

J'observai mon corps inerte, cadavre entre des cadavres. Peu à peu, je distinguai de petites différences entre lui et celui des géants. C'était passionnant. Je pensai aux prétentions ridicules de l'humanité actuelle :

comment les matérialistes pourraient-ils expliquer la présence de ces cadavres gigantesques ? Je réfléchissais... quand tout à coup je devins conscient de *quelque chose* qui dérangeait le cours de mes pensées. Comme si je n'étais plus seul. Des bribes de conversation me parvinrent, des fragments de pensées inexprimées. Des images dispersées traversèrent le champ de ma vision mentale. J'eus l'impression qu'au loin sonnait une grande cloche au timbre grave. Rapidement le son se rapprocha jusqu'à ce qu'il semble exploser dans ma tête : des gouttelettes de lumière colorée et des éclairs de couleurs inconnues défilèrent devant mes yeux. Mon corps astral était ballotté et filait comme une feuille emportée par la tempête. Un tourbillon de pointes de feu déchira douloureusement ma conscience. Je me sentais seul, abandonné, une épave au milieu d'un univers chancelant. Un brouillard noir descendit sur moi et il m'apporta un calme qui n'était pas de ce monde.

Les ténèbres profondes qui m'enveloppaient se dissipèrent lentement. J'entendis le mugissement de la mer et le bruit sifflant que font les galets roulés par les vagues. Je respirais l'air chargé de sel et je sentais la forte odeur du varech. Le paysage m'était familier : j'étais nonchalamment allongé sur le sable chauffé par le soleil, et je regardais les palmiers. Mais une partie de moi-même protesta : je n'avais jamais vu la mer, j'ignorais même l'existence des palmiers ! Un brouhaha de voix et de rires sortait d'un bocage. Les voix se rapprochèrent et un joyeux groupe de gens bronzés par le soleil apparut. Des géants ! Tous ! Je me regardai : moi aussi, j'étais un « géant » (1). Les impressions se

succédèrent dans mon "cerveau astral" : autrefois, des milliers et des milliers d'années auparavant, la terre était plus près du soleil mais sa rotation se faisait dans le sens opposé.

(1) Cf. la Genèse (VI, 4). « *Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans l'antiquité.* » (N.d.t.)

Les jours étaient plus courts et plus chauds. Des civilisations grandioses s'édifièrent et les hommes étaient plus savants qu'à notre époque. De l'espace extérieur surgit une planète errante qui frappa obliquement la terre. Celle-ci, roulant en arrière, en dehors de son orbite, se mit à tourner dans l'autre sens. Des vents soulevèrent les mers, lesquelles, sous des poussées gravitationnelles diverses, se déversèrent sur la terre. L'eau recouvrit le monde, qui fut secoué par des tremblements de terre. Des régions s'affaissèrent, d'autres s'élevèrent. Le Tibet, projeté à plus de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, cessa d'être un pays chaud et agréable, une station balnéaire. Des montagnes puissantes qui vomissaient la lave fumante l'encerclèrent. Très loin, au coeur des Hautes-Terres, le sol fut déchiré par des crevasses, où la faune et la flore des temps révolus continuèrent à croître. Mais il y aurait trop à dire sur ce sujet et une partie de mon « initiation astrale » est à la fois trop sacrée et trop personnelle pour être publiée.

Après un certain temps, les visions s'obscurcirent et disparurent. Je perdis peu à peu conscience astralement et physiquement. Plus tard, j'eus la

désagréable impression d'avoir terriblement *froid* à force d'être allongé sur une dalle de pierre dans l'obscurité glaciale de ce tombeau. Des pensées « sondèrent » mon cerveau comme des doigts.

— Oui, il est revenu parmi nous. Nous arrivons !

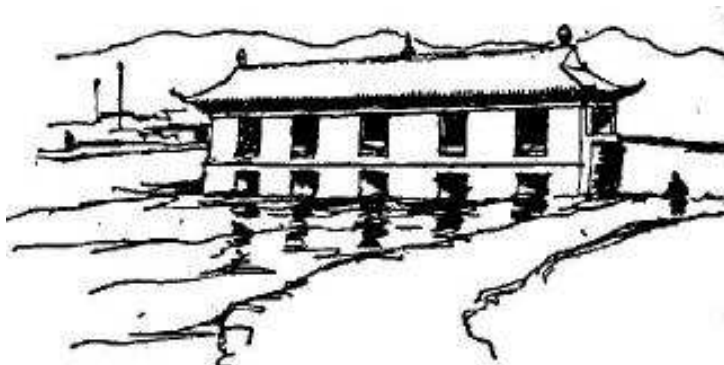
Des minutes passèrent. Une faible lueur se rapprochait de moi. Des lampes à beurre. Les trois vieux abbés.

— Tu as triomphé de l'épreuve, mon fils. Pendant trois jours, tu es resté sur cette dalle. Maintenant, tu as vu. Tu es mort. Tu as vécu.

Quand je me relevai, les membres raides, la faiblesse et l'inanition me firent chanceler. Sorti de cette pièce que je ne devais jamais oublier, je retrouvai l'air glacial des passages. La faim me faisait défaillir et j'étais accablé par tout ce que j'avais vu, par tout ce que cette expérience m'avait fait connaître. Je mangeai et je bus jusqu'à satiété ; cette nuit-là, quand je me couchai, je compris que les prédictions allaient s'accomplir et que je devrais bientôt quitter le Tibet pour aller dans des pays étrangers. Il est vrai que maintenant que je les connais, je peux dire qu'ils m'ont paru — et qu'ils me paraissent encore — plus bizarres que je n'aurais pu l'imaginer !

Adieu au Tibet !

CHAPITRE DIX-HUIT



Quelques jours plus tard, j'étais assis avec mon Guide au bord de la Rivière du Bonheur, quand un cavalier passa au galop.

En jetant un regard distrait sur nous, il reconnut le Lama Mingyar Dondup. Aussitôt, il arrêta son cheval avec tant de brusquerie que les sabots de la bête soulevèrent des tourbillons de poussière.

— Je suis porteur d'un message du Très Profond adressé au Lama Lobsang Rampa, nous dit-il.

De sa robe, il tira le traditionnel paquet enveloppé dans l'écharpe de soie des salutations. Après me l'avoir remis en l'accompagnant d'un triple salut, il recula, remonta en selle et disparut au galop.

J'avais alors acquis de l'assurance ; ce qui s'était passé au-dessous du Potala m'avait donné confiance en moi. J'ouvris donc le paquet et je pris connaissance du

message avant de le passer à mon Guide et ami, le Lama Mingyar Dondup.

— Je dois me rendre demain matin au Parc du Joyau voir le Très Profond, lui dis-je. Vous êtes également convoqué.

— Il n'est pas habituel de chercher à percer les intentions de notre Précieux Protecteur, Lobsang, mais je sens que bientôt tu vas partir pour la Chine. Pour moi... eh bien, comme je te l'ai déjà dit, je ne vais pas tarder à regagner les Champs Célestes. Profitons le plus possible de cette journée et du peu de temps qui nous reste.

Le lendemain, j'étais une fois de plus sur le chemin familier du Parc du Joyau ; après avoir descendu la colline, je traversai Lingkhör et j'arrivai devant la grande porte du parc. Le Lama Mingyar Dondup m'accompagnait. La même pensée nous habitait tous les deux : peut-être étions-nous en train de faire notre dernière visite ensemble au Très Profond. Mes sentiments devaient se lire sur mon visage, car quand je me trouvais seul devant le Dalaï Lama, il me dit :

— Le moment de se séparer, de prendre des chemins différents, est pénible et lourd de tristesse. Ici, dans ce pavillon, j'ai médité pendant des heures : valait-il mieux rester ou partir quand notre pays était envahi ? Quelle que fût ma décision, il y aurait des gens pour en pâtir. Ton Chemin est tracé, Lobsang et *tous* les Chemins sont difficiles. Famille, patrie, amis... il faut tout quitter. Tu trouveras sur ta route, tu le sais, la torture, l'incompréhension, la méfiance, tout ce qui est pénible. Les façons des étrangers sont bizarres et inexplicables. Comme je te l'ai dit, ils ne croient qu'en

ce *qu'ils* peuvent faire, qu'en ce *qu'ils* peuvent expérimenter dans leurs Chambres de Science. Et la plus importante des Sciences, celle du Sur-Être, ils ne s'en occupent pas. Tel est ton chemin que tu as choisi avant de naître à cette vie. J'ai décidé que tu partirais pour la Chine dans cinq jours.

Cinq jours ! Cinq *jours* seulement alors que j'avais espéré disposer de cinq semaines.

Mon Guide et moi remontâmes vers le Chakpori sans échanger une parole. Ce n'est qu'arrivés dans notre lamaserie qu'il me dit :

— Il faut que tu voies tes parents, Lobsang. Je vais leur envoyer un messenger.

Mes parents ? Il avait été pour moi plus qu'un père et une mère. Et bientôt, il allait quitter cette vie : il serait parti avant que je revienne au Tibet dans quelques années. Tout ce qui me resterait de lui alors serait son corps recouvert d'or installé dans la Salle des Incarnations, abandonné comme une vieille robe qui n'est plus d'aucune utilité.

Cinq jours ! Cinq jours très chargés. Je commençai par essayer des vêtements occidentaux qu'on sortit pour moi du Musée du Potala. Non qu'il fût question de les porter en Chine où mes robes de lama seraient plus à leur place, mais pour que les autres puissent juger de mon allure. Oh, ce costume ! Avec ces tubes serrés autour de mes jambes j'avais peur de me baisser. Je compris alors pourquoi les Occidentaux ne peuvent s'asseoir dans la position du Lotus : leurs vêtements sont trop étriqués. J'eus la conviction que ces tubes allaient gâcher mon existence. Ils m'enveloppèrent ensuite les épaules d'un voile blanc et me nouèrent

autour du cou un ruban épais, serré si fort que je crus qu'ils voulaient m'étrangler. Enfin, pour recouvrir le tout, ils se servirent d'un court morceau de drap très ajusté, avec des pièces et des trous dans le dos. C'est dans ces trous, me dit-on, que les Occidentaux gardent leurs affaires au lieu d'utiliser une robe comme nous. Mais ce n'était pas encore le pire. Ils enfermèrent mes pieds dans des « gants » lourds et épais, qu'ils serrèrent étroitement à l'aide de fils noirs aux bouts de métal. Les mendiants qui vont à quatre pattes sur la route de Lingkhör utilisent parfois des gants identiques pour leurs mains, mais ils ont assez de bon sens pour chausser leurs pieds de bonnes bottes tibétaines en feutre. J'eus l'impression que ces gants allaient m'estropier et m'empêcher par conséquent de partir pour la Chine. Quand un bol noir entouré d'un bord me fut posé sur la tête, on m'annonça que j'étais habillé comme un « gentleman vivant de ses rentes ». Il me parut qu'en effet ce genre de gentleman *devait* avoir des rentes, car attifé de cette façon, il était certainement incapable de travailler !

Le troisième jour, je retournai à mon ancienne maison. J'allai seul et à pied comme le jour où je l'avais quittée. Mais entre-temps, j'étais devenu un Lama et un Abbé. Mes parents m'attendaient chez eux et ils me reçurent comme un hôte de marque. Le soir venu, je me rendis une nouvelle fois dans le bureau de père pour signer le Livre de Famille et y inscrire mes titres. Après quoi, je revins, toujours à pied, à la lamaserie qui avait été mon « home » pendant si longtemps.

Les deux derniers jours passèrent vite. La veille du départ, je vis une dernière fois le Dalaï Lama. Je lui fis

mes adieux et il me donna sa bénédiction. Mon coeur était lourd quand je pris congé de lui. Nous savions tous les deux que je ne le reverrais qu'après sa mort, dans l'autre monde.

Le lendemain, nous partîmes à la première lueur du jour, lentement et sans enthousiasme. Une fois de plus, je n'avais pas de foyer, je me dirigeais vers des lieux étrangers ; tout était à recommencer. Arrivés au sommet du défilé de montagne, nous nous retournâmes pour jeter un long regard qui devait être le dernier sur la Cité Sainte de Lhasa.

Un cerf-volant solitaire volait au-dessus du Potala.





RAMPA

LAMA MÉDECIN

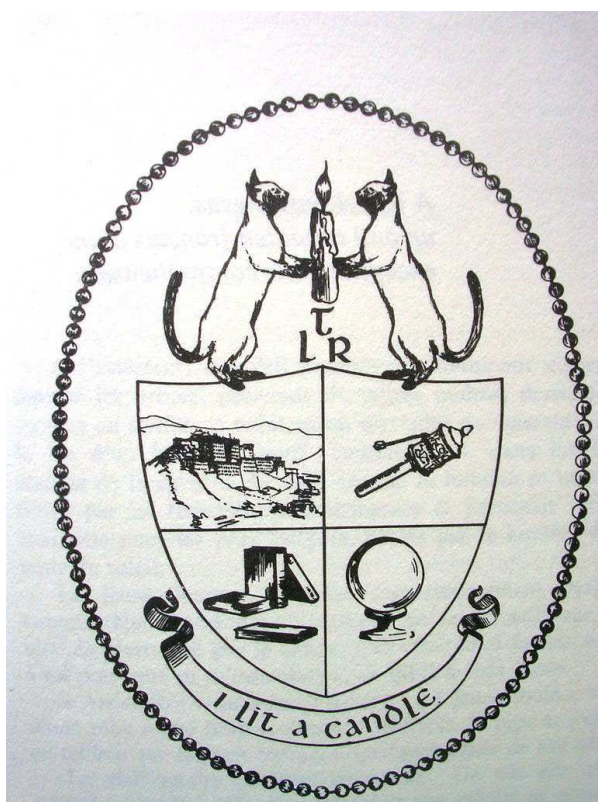


AVENTURE SECRÈTE

T. LOBSANG RAMPA

LAMA MÉDECIN

Lama Médecin - (1959) le récit se poursuit avec Lobsang quittant Lhasa et vivant à Tchoung-king, en Chine. Ici, il approfondit ses connaissances médicales, apprend à piloter un avion, pour finalement être capturé et torturé par les Japonais. Lobsang fut longtemps emprisonné dans des camps de concentration et dû même servir d'officier médical officiel jusqu'au jour où il put s'échapper. Lobsang fut l'une des rares personnes à survivre à la première bombe atomique larguée sur Hiroshima. Il nous apprend dans ce livre comment utiliser une boule de cristal et nous enseigne des exercices respiratoires pour améliorer notre santé.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

TABLE DES MATIÈRES

NOTE DE L'ÉDITEUR	3
PRÉFACE DE L'AUTEUR.....	5
1 VERS L'INCONNU	13
2 TCHOUNG-KING.....	38
3 À LA FACULTÉ DE MÉDECINE	68
L'Aura et le corps éthérique	85
4 JE DEVIENS AVIATEUR.....	92
Le voyage astral	117
5 DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MORT	127
Une visite de l'au-delà	129
6 VOYANCE	158
7 MISSIONS DE SECOURS	180
8 AUX PREMIERS JOURS DU MONDE	207
Les cavernes secrètes du Potala.....	211
L'origine du monde.....	218
9 PRISONNIER DES JAPONAIS.....	236
Visite aux Hautes-Terres de Chang Tang.....	252
10 COMMENT IL FAUT RESPIRER.....	259
11 LA BOMBE	287

NOTE DE L'ÉDITEUR

Quand le premier livre de Lobsang Rampa intitulé *Le Troisième Oeil* a été publié, une controverse des plus échauffées a surgi et est toujours en cours. L'affirmation de l'auteur de ce qu'un lama Tibétain écrivait sa vie "à travers" lui et qu'il avait, en fait,

entièrement occupé son corps suite à une commotion accidentelle, n'en était pas une à laquelle plusieurs lecteurs de l'Occident étaient susceptibles d'ajouter foi. Certains, se souvenant de cas semblables dans le passé, bien que non au Tibet, ont préféré garder un esprit ouvert. D'autres, et il semble que ce soit la majorité, se sont montrés ouvertement sceptiques. Plusieurs d'entre eux, toutefois, qu'ils aient été des spécialistes de l'Extrême-Orient ou des lecteurs ordinaires qui apprécient un livre peu commun, ont été confondus par l'évidente maîtrise que l'auteur a de son sujet, ouvrant toute grande une porte sur une partie du monde fascinante et très peu connue, et par l'absence de toute références précédentes de son talent littéraire. Il est certain que personne n'a été en mesure d'en réfuter les faits.

Les Éditeurs actuels croient que, quel que puisse être la vérité de l'affaire (si jamais elle peut être vérifiable), il est juste que *Le Troisième Oeil* et maintenant *Lama Médecin* puissent être disponibles au public, ne fût-ce que pour le mérite qu'ont ces livres d'être extrêmement agréables à lire. Quant aux questions plus grandes, plus fondamentales qu'ils soulèvent, chaque lecteur doit en venir à une décision personnelle. *Lama Médecin* est tel que Lobsang Rampa l'a écrit. Il doit parler pour lui-même.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

C'est au cours de mon séjour en Angleterre que j'ai écrit *le Troisième Oeil*, ouvrage qui a suscité d'âpres controverses bien qu'il fût véridique. Des lettres ont afflué de tous les coins du monde ; c'est pour y répondre que j'ai écrit ce nouveau livre.

Mes expériences, dont on lira le récit dans un troisième volume, ont dépassé de très loin celles du commun des mortels. D'ailleurs, l'Histoire n'offre que très peu d'exemples qui leur soient comparables. Mais tel n'est pas le sujet de ce livre dans lequel le lecteur voudra bien trouver la suite de mon autobiographie.

Je suis un lama tibétain venu en Occident pour se conformer à son destin, parce que ce voyage avait été prédit comme avaient été prédites toutes les épreuves que j'ai endurées. Malheureusement, les gens n'ont vu en moi qu'une curiosité exotique, un spécimen zoologique bon à être exhibé dans une cage comme un monstre venu de l'Inconnu.

Qu'advierait-il donc, je me le demande, de mes vieux amis, les *Yétis* (1), si les Occidentaux réussissaient à les capturer, comme ils s'efforcent de le faire. A coup sûr, ils seraient abattus, empaillés et relégués dans un musée ! Ce qui n'empêcherait pas les gens de discuter de leur existence et... de la nier ! Pour moi, il me paraît curieux, voire incompréhensible que ceux-là mêmes qui croient à la télévision et aux fusées sidérales qui reviennent sur la terre après avoir fait le tour de la lune, refusent de croire aux *Yétis* ou aux Objets Volants, et, en fait, à tout ce que leurs mains ne

peuvent toucher ou démonter, pièce par pièce, pour en découvrir le mécanisme.

(1) Yéti (du tibétain yeh : animal inconnu, et teh : région rocailleuse) est le nom donné par les Népalais à l'Abominable Homme des neiges. (N.d.T.)

Mais me voici devant la tâche redoutable de condenser en quelques pages ce qu'il m'a fallu un livre entier pour raconter : l'histoire de ma première enfance.

Je suis issu d'une très noble famille, l'une des plus influentes de Lhassa, la capitale du Tibet. Mes parents jouaient un rôle de tout premier plan dans les affaires du pays, et ma haute naissance me valut de recevoir une éducation très stricte qui devait, pensait-on, me préparer à tenir mon rang. Juste avant mon septième anniversaire, on consulta, selon la tradition, les prêtres astrologues du Tibet sur ma carrière. Il fallut des jours et des jours pour préparer cette cérémonie, et la grandiose réception au cours de laquelle mon destin serait révélé aux dirigeants et notables de Lhassa.

Le jour de la Prophétie arriva enfin. Une foule de gens se pressait dans notre propriété. Les astrologues étaient venus armés de parchemins, de cartes et de tout l'attirail nécessaire à l'exercice de leur profession. Puis, au moment favorable, une fois les esprits amenés à un suprême degré de surexcitation, le chef astrologue dévoila ses conclusions. Il fut solennellement proclamé qu'à l'âge de sept ans j'entrerais dans une lamaserie pour y recevoir la formation d'un lama chirurgien. De nombreuses prédictions furent faites concernant ma vie, dont pratiquement tout le cours fut tracé. A mon grand chagrin, tout ce qui fut alors prédit devait se

réaliser. Je dis "à mon grand chagrin" parce que ma vie a surtout été riche de misères, de tourments et de souffrances et que connaître ses maux à l'avance n'aide guère à les supporter.

A l'âge de sept ans, je suivis, solitaire, la route qui menait à la lamaserie de Chakpori. A l'entrée où l'on m'arrêta, je dus me soumettre à une épreuve destinée à montrer si j'étais assez solide et assez résistant pour commencer mon apprentissage. Ce n'est qu'après l'avoir subie avec succès que je fus admis à l'intérieur.

Entré complètement ignare, je gravis tous les échelons et finis par devenir lama et abbé. J'étais particulièrement doué pour la médecine et la chirurgie. J'étudiais ces disciplines avec passion et on me donna toutes facilités pour disséquer des cadavres. On pense souvent dans les pays occidentaux que les lamas du Tibet se refusent à toucher les corps humains dès qu'il est question de les inciser. On semble croire que la science médicale tibétaine est rudimentaire puisqu'elle ne soigne que l'extérieur en négligeant l'intérieur. C'est absolument faux. Je reconnais qu'en principe un lama n'ouvre jamais un corps humain, car ce serait aller à l'encontre de ses croyances. Mais il y avait un groupe spécial de lamas, dont j'ai fait partie, à qui l'on apprenait à pratiquer des opérations, et des opérations que des savants occidentaux eussent peut-être été incapables de mener à bien.

Soit dit en passant, on se figure aussi que la médecine tibétaine enseigne que l'homme a le coeur d'un côté et la femme de l'autre. Rien n'est plus stupide. De telles idées ont été répandues par des gens aux connaissances superficielles, puisque les tableaux

auxquels ils se réfèrent représentent des corps célestes ! Mais "ceci est une autre histoire", qui n'a rien à voir avec ce livre.

Mon instruction fut très poussée car, en plus de la médecine et de la chirurgie qui étaient mes spécialités, je devais aussi étudier les Écritures. Il me fallait en effet devenir non seulement lama médecin, mais lama tout court, c'est-à-dire un prêtre dont la formation fût complète. Je fus donc obligé d'étudier dans deux directions à la fois et, par conséquent, de travailler deux fois plus qu'un étudiant ordinaire. A l'époque, cette obligation ne m'enchantait guère.

Il va de soi que tout mon temps n'était pas consacré à d'austères devoirs. Je fis de nombreux voyages dans les hautes régions du Tibet — Lhasa est à trois mille six cents mètres (12 000 pieds) au-dessus du niveau de la mer — pour y cueillir des herbes, qui sont à la base de notre thérapeutique en raison de leurs vertus curatives.

C'est ainsi qu'au Chakpori, nous en avons toujours au moins six mille variétés en réserve dans nos magasins.

Nous autres Tibétains sommes convaincus d'en savoir plus sur les simples qu'aucun autre peuple. Et maintenant que j'ai fait plusieurs fois le tour du monde, j'en suis encore plus sûr !

Plusieurs fois, au cours de voyages sur les Hautes-Terres du Tibet, j'ai volé sur des cerfs-volants capables de porter des hommes ; alors, planant au-dessus des pics déchiquetés, je pouvais contempler le paysage sur des kilomètres à la ronde. J'ai pris également part à une célèbre expédition dans une partie presque inaccessible du Tibet, la région la plus élevée des

Hautes-Terres de Chang Tang. Notre expédition devait y découvrir une vallée très écartée et profondément encaissée entre d'énormes précipices. Elle était chauffée, et si bien chauffée par les feux éternels de la terre que des sources d'eaux chaudes y jaillissaient, qui allaient ensuite se perdre dans une rivière. Nous découvrîmes aussi une ville importante dont une moitié était exposée au souffle chaud de la vallée secrète, tandis que l'autre était recouverte par un glacier à la glace transparente. Cette glace était si claire qu'on y voyait la ville comme au travers d'une eau très limpide. La partie de la ville qui avait échappé au gel était pour ainsi dire intacte. En vérité, les années s'étaient montrées clémentes envers les maisons. L'air parfaitement immobile et l'absence de vent les avaient préservées des ravages du temps. Nous parcourûmes les rues, premiers humains à en fouler le sol depuis des milliers et des milliers d'années. Les maisons que nous visitâmes longuement semblaient attendre l'arrivée de leurs propriétaires, mais la présence d'étranges squelettes, de squelettes pétrifiés, nous rappela que nous nous trouvions dans une cité morte. Quant aux installations extraordinaires qui s'y trouvaient, elles prouvaient clairement que cette vallée secrète avait été autrefois le centre d'une civilisation supérieure à toutes celles que nous connaissons actuellement. Ainsi nous eûmes la preuve irréfutable que, comparés aux gens de cet âge révolu, nous ne sommes que des sauvages. Mais, dans ce livre, mon deuxième, je reviendrai sur ce sujet.

Alors que je n'étais encore qu'un tout jeune enfant, on me fit subir une opération spéciale, l'Ouverture du

Troisième Oeil. Elle consista à insérer au milieu de mon front, un éclat de bois dur préalablement trempé dans des solutions à base d'herbes, qui devait, en agissant sur une glande, stimuler mes dons de voyance.

J'étais né avec des dons indéniables, mais après l'opération, mes pouvoirs de voyance devinrent presque anormaux. C'est ainsi qu'il me suffisait de regarder les gens pour les voir avec leurs auras, des couronnes de flammes aux couleurs changeantes. Ces auras me permettaient de deviner leurs pensées, et aussi leurs maux, leurs espoirs et leurs craintes. Depuis mon départ du Tibet, j'essaie d'intéresser des médecins occidentaux à une machine qui permettrait à n'importe quel docteur ou chirurgien de voir les auras humaines telles qu'elles sont, c'est-à-dire colorées. Je sais que s'ils en étaient capables, la cause exacte des maladies leur apparaîtrait clairement. Il suffirait au spécialiste d'observer les couleurs et le contour mouvant des bandes lumineuses d'une aura pour diagnostiquer exactement la maladie d'un patient. De plus, ce diagnostic pourrait être fait avant l'apparition du moindre symptôme, car l'aura révèle la présence du cancer, de la tuberculose et des autres maladies, bien des mois avant que le corps physique ne soit attaqué.

Ainsi, le docteur, averti longtemps à l'avance du développement de la maladie, pourrait la soigner et la guérir à coup sûr. Mais à ma grande consternation et à mon vif chagrin, les médecins occidentaux se désintéressent complètement de ce projet. Ils semblent croire que mon idée relève de la magie alors qu'il ne s'agit que du bon sens le plus élémentaire. N'importe quel ingénieur sait que les fils à haute tension sont

entourés d'une sorte de couronne. Il en va de même pour le corps humain. Tout ce que je veux montrer aux spécialistes est un phénomène physique banal et ils s'y refusent ! C'est tragique ! Mais on finira par y venir. Le malheur de l'affaire, c'est qu'en attendant une foule de gens devront souffrir et mourir bien inutilement.

Le Dalai-Lama (le 13e) qui m'avait pris sous sa protection, avait donné l'ordre de tout mettre en oeuvre pour m'aider dans mes études théoriques et pratiques. Il voulait que j'apprenne tout ce qu'il serait possible de me faire entrer dans le crâne, aussi mon instruction se fit-elle par le système oral ordinaire d'abord, par hypnotisme ensuite et enfin par d'autres méthodes qu'il n'y a pas lieu de mentionner ici.

Certaines sont décrites soit dans *le Troisième Oeil*, soit dans ce livre. Pour les autres, elles sont si "révolutionnaires", si incroyables que l'heure n'est pas encore venue de les exposer.

Mes dons de voyance me permirent en maintes occasions de rendre des services éminents au Très-Profond. Je me tenais caché dans la salle des audiences afin de pouvoir interpréter les véritables pensées et les intentions des visiteurs d'après leurs auras. Il fallait savoir si leurs discours étaient sincères, problème particulièrement important quand il s'agit de diplomates étrangers ! J'assistai en observateur invisible à la réception d'une délégation chinoise par le Grand Treizième. J'assistai également, toujours en observateur invisible, à l'audience que le Dalai-Lama accorda à un Anglais mais en cette occasion, je faillis manquer à mes devoirs tant son extraordinaire façon

de s'habiller me frappa d'étonnement. C'était la première fois que je voyais un costume européen !

Mon apprentissage fut long et pénible. Au temple, je devais assister aux services de nuit comme de jour.

Point de lits moelleux pour nous : nous dormions à même le sol, enroulés dans une seule et unique couverture. Nos maîtres étaient très sévères et nous ne devions rien oublier de leur enseignement. Nous ne tenions aucun cahier, tout était affaire de mémoire.

J'étudiai également la métaphysique à fond : voyance, déplacements par projection astrale, télépathie, et tout ce qui s'ensuit. Lors d'une phase de mon initiation, je visitai sous le Potala les grottes et les tunnels secrets dont le commun des mortels ignore jusqu'à l'existence.

Là, se trouvent les vestiges d'une antique civilisation, une civilisation dont ni notre mémoire ni celle même du genre humain n'ont gardé le moindre souvenir ; sur les parois, j'ai vu des dessins qui témoignaient qu'autrefois il y avait des "choses" qui volaient dans les airs, et d'autres qui circulaient sous la terre. Lors d'une autre phase, j'ai vu des corps de géants mesurant 3 m et 4 m 50 (10 et 15 pieds), soigneusement conservés.

Je fus aussi envoyé de l'autre côté de la mort afin de comprendre qu'elle n'existe pas et c'est à mon retour, que je devins "Incarnation Reconnue" avec le rang d'abbé. Mais je n'avais pas envie d'être confiné dans une lamaserie, même en qualité d'abbé. Je voulais être lama, libre d'aller et venir, libre surtout d'aider mon prochain, comme il avait été annoncé dans la Prédiction.

Aussi, ce fut le Dalaï-Lama lui-même qui me confirma dans mon rang de lama, en m'attachant au Potala à Lhassa.

Même alors mon instruction se poursuivit et on m'enseigna certaines sciences occidentales, telles que l'optique et d'autres disciplines annexes. Mais un beau jour, le Dalaï-Lama me convoqua pour me donner ses ordres.

Il me dit qu'ayant appris tout ce qui pouvait s'apprendre au Tibet, je devais partir, quitter tous ceux que j'aimais et tout ce qui m'était cher. Il me dit aussi qu'on avait spécialement dépêché des messagers à Tchoung-king, en Chine, pour m'inscrire à la Faculté de médecine et de chirurgie.

En quittant le Très-Profond pour aller apprendre à mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, ce qui avait été décidé, j'avais le coeur lourd. Je me rendis ensuite chez mes parents pour les mettre au courant et leur annoncer mon prochain départ. Les jours passèrent vite et l'heure vint de quitter le Chakpori, de voir pour la dernière fois Mingyar Dondup dans son être de chair et de m'éloigner de la Cité Sainte pour gagner les défilés de haute montagne. En me retournant vers Lhassa, la dernière chose que je vis fut pour moi comme un symbole : un cerf-volant solitaire, en effet, volait au-dessus des toits dorés du Potala.

1 VERS L'INCONNU

DE MA VIE, je ne m'étais senti si glacé, si désespéré, si misérable. Même dans les solitudes désolées des

Hautes-Terres de Chang Tang, à plus de six mille mètres (20 000 pieds) d'altitude, alors que les vents glacés chargés de sable nous cinglaient et sillonnaient de traînées sanglantes tous les endroits de nos corps laissés à découvert, je n'avais eu aussi froid ; car ce froid était moins mordant, moins terrifiant que l'angoisse qui me tordait le coeur. Je m'éloignais de Lhasa, ma ville bien-aimée !

En jetant un regard en arrière, j'aperçus des silhouettes minuscules sur les toits dorés du Potala ; au-dessus d'elles, un cerf-volant solitaire évoluait au gré d'une douce brise... Il dansait dans les airs comme pour me dire :

"Adieu, fini le temps de voler dans les cerfs-volants, au tour maintenant des affaires sérieuses !..."

Ce cerf-volant perdu dans l'immensité du ciel bleu, qu'une mince corde suffisait à rattacher à la terre, me parut être un symbole ; moi aussi, voyageur en partance pour le grand monde qui m'attendait aux frontières du Tibet, j'étais retenu par une corde : mon fervent amour pour Lhasa. Au delà de ma paisible patrie, c'était un univers terrible et étrange que j'allais affronter ! Ah ! que mon coeur était lourd quand je tournai le dos à ma maison et qu'avec mes compagnons je commençai la chevauchée qui allait nous conduire vers le Grand Inconnu. Eux aussi étaient malheureux, encore qu'ils eussent la consolation de savoir qu'après m'avoir quitté à Tchoung-king, mille six cents kilomètres (1 000 milles) plus loin, ils pourraient rentrer chez eux. Ils reviendraient à Lhasa et lors du voyage de retour, chaque pas, en les rapprochant de leur foyer, leur infuserait des forces nouvelles. Pour

moi, il me faudrait poursuivre mon voyage interminable vers des pays et des populations étranges et connaître des expériences plus étranges encore...

Dans la Prophétie, faite lors de mon septième anniversaire, il avait été annoncé que j'entrerais dans une lamaserie pour y recevoir d'abord la formation d'un *chela*, puis celle d'un *trappa*, et ainsi de suite jusqu'au moment où après les délais normaux, je pourrais passer l'examen de lama. Après quoi, selon les dires des astrologues, je devrais quitter le Tibet, quitter mon foyer, quitter tous ceux qui m'étaient chers et gagner ce que nous appelions la barbare Chine. Il était entendu que je me rendrais à Tchoung-king pour y étudier la médecine et la chirurgie.

D'après les Prêtres Astrologues, je devais être mêlé à des guerres et fait prisonnier par d'étranges gens ; il me faudrait aussi surmonter maintes tentations et maintes souffrances pour venir en aide à tous ceux qui réclameraient ma protection. Ils avaient prédit que ma vie serait difficile et que la souffrance, la peine et l'ingratitude seraient mes fidèles compagnons. Comme ils avaient eu raison !

C'est en ruminant ces pensées — et elles n'étaient guère réconfortantes — que je donnai le signal du départ. Par mesure de précaution, dès que nous fûmes hors de vue de Lhasa, nous mîmes pied à terre. Il fallait, en effet, nous assurer que nos harnachements ne gênaient pas nos bêtes, que les sangles de nos selles n'étaient ni trop serrées ni trop lâches. Nos chevaux allaient être par force d'inséparables compagnons pendant tout le voyage ; aussi était-il

sage de prendre autant de soin d'eux que de nos propres personnes.

Cette affaire réglée, nous enfourchâmes nos montures et, consolés de savoir que nos bêtes au moins n'étaient pas trop malheureuses, nous poursuivîmes notre chemin, les yeux fixés résolument devant nous.

C'est dans les premiers mois de 1927 que nous quittâmes Lhasa pour gagner à allure très lente Chotang, sur le fleuve Brahmapoutre. Après avoir beaucoup discuté sur le choix de notre itinéraire, nous étions tombés d'accord pour reconnaître que le meilleur était celui qui passait par le fleuve et la ville de Kanting. Je connais bien le Brahmapoutre pour avoir survolé une de ses sources située dans une chaîne de montagnes de l'Himalaya, à l'époque où j'avais le bonheur de voler dans un grand cerf-volant. Si nous autres Tibétains avons pour ce fleuve une grande vénération, elle n'est rien en comparaison de celle qu'il inspire au peuple indien. Là où son cours tumultueux atteint le golfe du Bengale, à des centaines de kilomètres de l'endroit où nous nous trouvions, on le tient pour un fleuve sacré, aussi sacré ou presque que la ville de Bénarès. C'était lui qui — nous avait-on appris — avait donné naissance au golfe du Bengale, car aux premiers jours du monde son cours était rapide et profond. Aussi en dévalant des montagnes presque en ligne droite, avait-il affouillé la terre molle et formé cette baie aussi merveilleuse que célèbre.

Longeant le fleuve, nous arrivâmes aux défilés qui commandaient l'entrée du Sikang. Dans l'ancien temps, le bon vieux temps, alors que je n'étais qu'un petit enfant, le Sikang faisait partie du Tibet, dont il était en

fait une province. Puis les Anglais occupèrent Lhassa. Après quoi, on incita les Chinois à envahir le Sikang. Assoiffés de sang, ils occupèrent cette partie de notre pays, tuant, violant et pillant, avant de finalement l'annexer. Des fonctionnaires chinois, en général ceux qui avaient cessé de plaire, y furent envoyés en disgrâce. Malheureusement pour eux, le gouvernement chinois ne les soutint pas ; aussi étaient-ils obligés de se débrouiller de leur mieux. En réalité, ces fonctionnaires n'étaient que des pantins, des faibles, des incapables dont les Tibétains se gaussaient. Bien évidemment, il nous arrivait de faire semblant de leur obéir mais c'était par pure politesse. Aussitôt qu'ils avaient le dos tourné, nous n'en faisions qu'à notre tête.

Notre voyage se poursuivit pendant des jours et des jours ; nous nous arrangions pour faire étape près d'une lamaserie afin d'y passer la nuit. Comme j'étais un lama, et surtout un abbé et une Incarnation Reconnue, les moines s'ingéniaient à nous recevoir le mieux possible. En outre, la protection personnelle du Dalaï-Lama pesait beaucoup dans la balance !

Puis ce fut Kanting, ville marchande réputée, bien connue pour son marché à yaks mais célèbre surtout comme centre d'exportation des briquettes de thé qui font les délices des Tibétains. Ce thé n'était pas importé de Chine en feuilles mais sous la forme d'une mixture chimique composée de thé, bien sûr, mais aussi de brindilles, de soude, de salpêtre et autres ingrédients. Au Tibet, en effet, la nourriture n'est pas aussi abondante ni aussi facile à se procurer que dans d'autres pays, de sorte que notre thé devait servir à la

fois de soupe et de breuvage. C'est à Kanting qu'il était mélangé et qu'on lui donnait la forme de blocs, ou plutôt de briquettes, comme on les appelle en général.

Leur forme et leur poids permettaient de les charger sur des chevaux d'abord, des yaks ensuite, qui les acheminaient par les hauts défilés de montagne jusqu'à Lhassa où elles étaient vendues sur le marché puis expédiées aux quatre coins du Tibet.

Ces briquettes, préparées par paquets de dix, d'une forme et d'une dimension standard, devaient être transportées dans un emballage spécial pour ne pas risquer d'être abîmées par l'eau au cas où un cheval viendrait à perdre pied dans un gué. Aussi, ces briquettes étaient-elles empaquetées dans une "peau verte", ou comme on l'appelle parfois une peau crue, qui était aussitôt après plongée dans de l'eau. Après quoi, elles étaient exposées au soleil sur des rochers. En séchant, elles rétrécissaient de façon prodigieuse de sorte que leur contenu était comprimé sous un très faible volume. Ces peaux après avoir viré au roux devenaient aussi dures que de la bakélite tout en étant infiniment plus résistantes. Une fois ainsi préparées, elles pouvaient dévaler le flanc d'une montagne et arriver en bas sans le moindre dommage, ou être laissées à tremper dans une rivière jusqu'à deux jours ! Il suffisait de les retirer et de les faire sécher pour constater qu'elles étaient intactes et que rien n'était abîmé puisque l'eau n'avait pu pénétrer à l'intérieur. Nos briquettes de thé dans leurs enveloppes de peaux séchées constituaient sûrement un des emballages les plus hygiéniques du monde ! Soit dit en passant, le thé servait souvent de monnaie. Un marchand démun

d'argent pouvait toujours briser une briquette de thé et s'en servir comme monnaie d'échange. Point n'était besoin d'argent pour qui possédait de ces briquettes !

Kanting nous impressionna vivement par sa vie commerciale tumultueuse. En fait de ville, nous ne connaissions que "notre" Lhasa alors que Kanting fourmillait de gens de toutes nationalités ; ceux qui étaient venus d'aussi loin que le Japon, les Indes, ou Burma y côtoyaient les nomades d'au-delà les montagnes du Takla. Nous flânâmes sur le marché, nous mêlant aux vendeurs, au milieu d'un brouhaha de voix bizarres et de langues étrangères. Nous coudoyions des moines de toutes religions, des membres de la secte Zen et bien d'autres. Puis, toujours sous le charme de ces choses si nouvelles, nous nous rendîmes à une petite lamaserie située à la sortie de Kanting. On nous y attendait. A vrai dire l'inquiétude commençait même à gagner nos hôtes. Mais bien vite, nous leur racontâmes comment nous nous étions attardés sur le marché en faisant nos délices des potins locaux. Après nous avoir fait un accueil chaleureux, l'abbé de la lamaserie écouta avec une vive curiosité nos récits et les nouvelles que nous lui apportions du Tibet. N'arrivions-nous pas du Potala, le Centre de la Sagesse, et n'étions-nous pas les fameux voyageurs qui avaient vu toutes sortes de merveilles sur les Hautes-Terres de Chang Tang ? En vérité, notre renommée nous avait précédés.

Le lendemain à l'aube, après avoir assisté au service célébré dans le temple, nous repartions, non sans emporter avec nous une petite provision de *tsampa*. La route n'était qu'une piste de montagne serpentant

entre les parois d'une gorge. Au-dessous de nous des arbres — jamais nous n'en avons vu en si grand nombre — envahissaient les pentes. Certains étaient partiellement masqués par la brume qui s'élevait au-dessus d'une chute d'eau. Des rhododendrons géants dissimulaient la gorge et le sol n'était qu'un tapis de fleurs aux mille couleurs, des petites fleurs de montagne qui chargeaient l'air de leurs parfums et coloraient vivement le paysage. Pourtant, nous nous sentions oppressés et tristes, tristes de quitter notre pays et oppressés par la densité de l'air. Nous ne cessions de descendre et notre respiration devenait de plus en plus difficile. Nous avons aussi d'autres ennuis ; au Tibet où l'air est raréfié, l'eau bout à basse température et, sur les hauteurs, le thé peut se boire littéralement bouillant. On le laissait sur le feu jusqu'au moment où des bulles nous avertissaient qu'il était prêt. Or, dans ces basses régions, nous nous trompions sur le degré de chaleur de l'eau, et cela nous valut, au début, de terribles brûlures aux lèvres. Nous avons tellement l'habitude de boire le thé aussitôt après l'avoir retiré du feu, et il le fallait bien sinon toute sa chaleur eût été absorbée par le froid glacial ! Nous ignorions alors que la température d'ébullition varie avec la densité de l'air et que nous pouvions attendre que l'eau bouillante se refroidisse un peu, puisqu'elle ne pouvait pas geler.

Plus nous avons du mal à respirer, par suite de la pression de l'air sur nos poitrines et nos poumons, et plus notre appréhension grandissait. D'abord, nous l'attribuâmes à l'émotion d'avoir quitté notre Tibet

bien-aimé, mais plus tard nous comprîmes que c'était l'air qui nous faisait suffoquer, qui nous asphyxiais.

Aucun de nous n'était jamais descendu au-dessous de 3 000 mètres (10 000 pieds). Lhasa elle-même se trouve à une altitude de 3 600 mètres (12 000 pieds). Il nous arrivait fréquemment de vivre à des altitudes supérieures, comme lors de notre expédition sur les Hautes-Terres de Chang Tang qui dépassent 6 000 mètres (20 000 pieds).

Il existait de nombreuses histoires sur des Tibétains qui, après avoir abandonné Lhasa pour chercher fortune dans les basses terres, étaient morts après des mois de souffrances, les poumons éclatés. Une mort affreuse attendait tous ceux qui quittaient Lhasa pour se rendre dans les basses terres : tel était un des thèmes favoris des commères de la Cité Sainte ! Pour moi, je n'y croyais pas puisque mes parents étaient allés à Shanghai où ils possédaient de grands biens, et en étaient revenus sains et saufs.

J'avais peu de rapports avec eux car leurs occupations et leur haute position ne leur laissaient guère le temps de s'occuper de leurs enfants. Ce que j'en savais, je l'avais appris de la bouche des domestiques. Il n'en restait pas moins que les sensations que nous éprouvions alors m'inquiétaient sérieusement : nous avions l'impression d'avoir les poumons à vif et que des cercles de fer autour de nos poitrines bloquaient notre respiration. Respirer demandait un tel effort que nous en avions des frissons ; dès que nous pressions l'allure, notre corps était traversé de douleurs comparables à des pointes de feu. Plus nous descendions, plus l'air s'alourdissait et plus la température montait. Quel

terrible climat ! A Lhassa, au Tibet, s'il faisait très froid, il s'agissait d'un froid sec et sain, de sorte que la température avait peu d'importance ; dans le cas présent, au contraire, l'air était si dense et si chargé d'humidité que nous étions presque incapables de continuer notre route. A un moment donné, mes compagnons essayèrent de me convaincre de rebrousser chemin sous prétexte que nous allions tous à une mort certaine. Mais je refusai net car je me souvenais des Prophéties et nous poursuivîmes notre route.

Au fur et à mesure que la température montait, des étourdissements nous gagnaient ; atteints de troubles de vision, nous étions comme ivres. Notre vue était moins puissante que d'habitude, moins nette, et notre appréciation des distances toujours inexacte. Ce n'est que bien plus tard que j'en compris la raison. L'air du Tibet est le plus pur et le plus propre du monde, au point que la vue s'étend jusqu'à quatre-vingts kilomètres (50 milles) et au-delà, et qu'on distingue les choses aussi clairement que si elles étaient à quinze kilomètres (10 milles) à peine ; là où nous étions, au contraire, dans ces basses terres où l'air était si lourd, notre vision était non seulement limitée mais encore déformée par la densité de l'air et ses impuretés.

Pendant des jours et des jours, notre voyage se poursuivit à une altitude toujours plus basse ; nous traversions des forêts où poussaient une profusion d'arbres dont aucun de nous n'avait jamais rêvé qu'elle pût exister. Le bois n'est guère abondant au Tibet, car les arbres y sont rares. Aussi les premiers jours, incapables de résister à la tentation, nous mettions

pied à terre et courions vers toutes ces espèces si différentes pour les toucher et en respirer les odeurs.

Elles nous paraissaient si étranges et il y en avait tellement ! Bien entendu, les rhododendrons nous étaient familiers car ils abondent au Tibet, où leurs fleurs constituent un véritable mets de luxe quand elles sont bien préparées. Nous allions de l'avant, émerveillés de tout ce qui se présentait à nos yeux et de tout ce qui nous changeait si profondément de notre pays. Il m'est impossible de dire la durée de ce voyage, en jours ou en heures, ce genre de calcul n'ayant pour nous aucun intérêt. Nous avions tout notre temps ; la bousculade effrénée de la vie civilisée nous était inconnue, et l'eussions-nous connue que nous nous serions gardés de l'imiter.

Nous faisions des étapes quotidiennes de huit à dix heures et passions la nuit dans des lamaseries. Elles n'étaient pas toutes de notre confession bouddhiste, mais cela importait peu et nous étions toujours les bienvenus. Chez nous, les vrais bouddhistes de l'Orient, les rivalités, les rancœurs n'existent pas : un voyageur reçoit toujours un accueil chaleureux.

Pendant nos séjours, nous prenions part à tous les services ainsi que le veut la coutume. Nous ne perdions aucune occasion de bavarder avec les moines qui montraient tant d'empressement à nous recevoir.

Que d'histoires étranges nous entendîmes sur l'évolution de la vie en Chine ! Ils nous racontèrent comment le vieil ordre pacifique des choses subissait des transformations et comment les Russes, "les hommes de l'ours", tentaient d'inculquer aux Chinois un idéal politique qui nous paraissait totalement erroné.

Les Japonais aussi, nous dit-on, faisaient de l'agitation dans diverses régions de la Chine. Question de surpopulation apparemment. S'ils faisaient trop d'enfants, ils ne produisaient pas assez de nourriture ; aussi cherchaient-ils à envahir les pays pacifiques pour s'emparer de leurs richesses comme s'ils étaient les seuls à avoir le droit de vivre.

Enfin, nous passâmes la frontière qui séparait le Sikang du Sseu-tchouan. Encore quelques jours de route et en fin d'après-midi, nous faisons halte dans un petit village situé au bord du Yangtsé. Nous nous étions arrêtés, non parce que nous avions projeté d'y faire étape mais parce qu'une foule importante assistant à une sorte de meeting nous barrait le chemin. En nous faufilant, nous arrivâmes sans peine aux premiers rangs de l'assistance, nos fortes carrures ayant suffi à nous frayer un passage. Un homme blanc à la haute stature, debout sur un char à boeufs, gesticulait en expliquant les merveilles du communisme et en exhortant les paysans à se soulever et à massacrer les propriétaires. Il agitait des gravures représentant un homme barbu aux traits fortement accusés qu'il appelait le Sauveur du Monde. Mais ni ce portrait de Lénine ni ces discours ne nous impressionnèrent ; aussi, lui tournant le dos, nous parcourûmes les quelques kilomètres qui nous séparaient de la lamaserie où nous devons passer la nuit.

Dans certaines parties de la Chine, on trouvait autant de lamaserie que de monastères et de temples chinois. Certaines populations en effet, surtout dans le Sikang, le Sseu-tchouan ou le Tching-hai, préfèrent la forme tibétaine du bouddhisme ; de sorte que nous y

avons des lamaseries pour dispenser l'enseignement nécessaire à ceux qui en avaient besoin. Nous ne cherchions jamais à faire des conversions ni ne demandions à qui que ce fût d'être des nôtres car pour nous, tout homme doit être libre de son choix. Les missionnaires qui vont partout en tonnant que quiconque veut être sauvé doit se convertir à telle ou telle religion, ne nous inspiraient guère de tendresse. Nous savions que si un homme voulait devenir lamaïste, il le deviendrait sans qu'aucune pression de notre part fût nécessaire.

Nous savions aussi de quelles moqueries étaient gratifiés les missionnaires venus au Tibet ou en Chine. Une de nos plaisanteries classiques ridiculisait tous ceux qui se convertissaient uniquement pour bénéficier des cadeaux et autres avantages — ou prétendus tels — dont les missionnaires comblaient les néophytes. Un mot encore sur ce sujet. Les Tibétains et les Chinois de l'ancien temps étaient gens fort polis ; aussi s'efforçaient-ils de reconforter les missionnaires, en leur faisant croire qu'ils remportaient quelques succès, mais jamais au grand jamais nos peuples ne crurent ce qu'ils leur racontaient. Nous savions qu'ils avaient leur foi, mais nous préférions garder la nôtre.

Nous continuâmes notre route en suivant le cours du Yangtsé — fleuve que je devais connaître si bien par la suite, car cet itinéraire était des plus agréables. Le spectacle des bateaux nous fascinait. Nous n'en avions encore jamais vu, si ce n'est pour quelques-uns d'entre nous dans des livres et que, pour ma part, un bateau à vapeur m'était apparu une fois, lors d'une séance spéciale de voyance tenue sous la direction de mon

Guide, le Lama Mingyar Dondup. Mais je reviendrai plus loin sur cette séance.

Au Tibet, on se servait d'un genre de canot composé d'une carcasse très légère recouverte de peaux de yaks, et pouvant transporter quatre ou cinq passagers en plus du batelier. Il arrivait souvent qu'y prenne également place un passager non payant, une chèvre, l'animal favori du batelier. Mais à terre, celle-ci se rendait utile en transportant sur son dos les affaires personnelles de son maître, son baluchon et ses couvertures tandis que lui-même, le canot sur le dos, grimpait sur les rochers pour éviter les rapides sur lesquels son embarcation se serait fracassée. Parfois un paysan, pour passer un fleuve, se servait d'une peau de bouc ou de yak dont les emplacements des pattes et autres ouvertures avaient été bouchées avec soin et qu'il employait à peu près comme les Occidentaux utilisent un flotteur. Mais alors, ce qui nous intéressait, c'était de pouvoir voir de vrais bateaux, avec de vraies voiles, des voiles latines, claquant au vent.

Un jour, nous fîmes halte près d'un gué, fort intrigués par le manège de deux hommes qui marchaient dans le fleuve, un filet tendu entre eux. Devant eux, deux autres hommes frappaient l'eau à grands coups en poussant des cris effrayants, des fous sans doute que les premiers cherchaient à capturer à l'aide de leur filet. Nous regardions la scène lorsqu'à un signal donné, les cris cessèrent et les poursuivants s'avancèrent de façon à se couper mutuellement le chemin.

Ensuite, tirant à les rompre sur les deux bouts du filet, ils le ramenèrent sur la berge, où, une fois en sécurité sur la rive sablonneuse, ils le vidèrent : des

kilos et des kilos de poissons brillants tombèrent sur le sol où ils se mirent à s'agiter furieusement. Nous qui ne tuions jamais, parce que notre religion enseigne qu'enlever la vie à un être vivant quel qu'il soit est une mauvaise action, nous étions scandalisés. Au Tibet, les poissons de nos rivières viennent toucher la main qu'on leur tend dans l'eau et mangent volontiers la nourriture qui leur est offerte. Les hommes dont ils sont souvent les familiers ne leur inspirent aucune méfiance. Mais en Chine, les poissons sont juste bons à passer à la casserole. Comment ces Chinois pouvaient-ils se dire bouddhistes alors qu'ils tuaient ces poissons à des fins manifestement égoïstes ?

Nous nous étions mis trop en retard, en restant assis au bord du fleuve pendant une heure, sinon deux, pour arriver à une lamaserie avant la nuit. Avec un haussement d'épaules, nous nous résignions à camper près de la piste quand nous remarquâmes un peu sur la gauche un bosquet d'arbres planté des deux côtés de l'eau. Nous décidâmes d'y passer la nuit. Après avoir mis pied à terre, nous attachâmes nos chevaux de telle sorte qu'ils puissent paître dans ce qui était — en tout cas à nos yeux ! — de luxuriants herbages. Ramasser quelques branchages, allumer le feu, préparer le thé et manger notre *tsampa* fut vite fait. Après quoi, assis autour du feu, nous parlâmes quelque temps du Tibet, de ce que nous avions vu au cours de notre voyage et des pensées que nous inspirait l'avenir. Puis, l'un après l'autre, mes compagnons se mirent à bâiller et s'endormirent, enroulés dans leurs couvertures. Enfin les braises rougeoyantes s'évanouirent dans les ténèbres.

A mon tour, je m'enroulai dans ma couverture et m'étendis sur le sol mais sans trouver le sommeil. Je songeai à toutes les dures épreuves que j'avais subies, à mon départ de la maison à l'âge de sept ans, à mon entrée dans la lamaserie, à mes difficultés et à mon éducation rigoureuse. Je songeai à mes expéditions sur les Hauts Plateaux, et plus au nord sur les Hautes-Terres de Chang Tang. Je songeai aussi au Très Profond comme nous appelons le Dalaï-Lama et bien sûr à mon Guide bien-aimé, le Lama Mingyar Dondup.

Je me sentais malade d'appréhension, et j'avais le coeur bien lourd lorsqu'il me parut que le paysage s'embrasait comme sous les rayons du soleil de midi. Stupéfait, j'écarquillai les yeux : mon Guide était debout devant moi.

— Lobsang, Lobsang, cria-t-il, pourquoi perdre courage ? As-tu donc oublié ? Le minerais peut se croire inutilement torturé quand il est porté au rouge mais la lame d'acier trempé quand elle regarde en arrière est plus sage. Tu as déjà connu de durs moments, Lobsang, mais tout ce qui t'est arrivé sert le même haut dessein. Ce monde, nous en avons souvent discuté ensemble, n'est qu'un monde d'illusions, un monde de rêve. Il te faudra encore passer par de dures épreuves, mais tu en triompheras, tu les surmonteras et tu viendras à bout de la tâche que tu t'es fixée.

Je me frottai les yeux... puis je compris que bien évidemment le Lama Mingyar Dondup m'avait rejoint par la voie astrale. Certes, j'avais moi-même beaucoup voyagé de cette façon mais son apparition était tellement inattendue ! Elle me prouvait en tout cas que

sa pensée ne me quittait pas, et qu'il l'utilisait pour me venir en aide.

Pendant quelques instants, nous évoquâmes le passé, mes faiblesses d'abord, mais aussi, et cela suffit pour m'éclairer le cœur d'une fugitive lueur de joie, les nombreux instants de bonheur du temps où nous étions ensemble comme père et fils. Il me fit voir à l'aide d'images mentales, certaines des difficultés qui m'attendaient, et — perspective plus heureuse — les succès que je finirais par connaître en dépit de tous les obstacles. Un temps impossible à déterminer s'écoula.

Puis après que mon Guide m'eut prodigué une fois encore des paroles d'encouragement et d'espoir, la lueur dorée s'évanouit. L'esprit tout occupé d'elles, je me tournai sur le côté et finis par m'endormir sous les étoiles qui brillaient dans la nuit glaciale.

Le lendemain, après un réveil matinal, et la préparation du petit déjeuner, je dirigeai en ma qualité de haut dignitaire le traditionnel office du matin avant de donner le signal du départ.

Vers midi, nous étions arrivés à un endroit où la piste s'écartait du fleuve qui coulait vers la droite. En la suivant, nous débouchâmes sur ce qui nous parut être une route très large. En réalité, je sais aujourd'hui qu'il ne s'agissait que d'une voie d'intérêt secondaire, mais à l'époque nous n'avions encore jamais vu de route ouverte par la main de l'homme ! Nous la suivîmes à cheval en admirant l'empierrement et tout à fait ravis de n'avoir plus rien à craindre des racines et des trous. Quel confort ! Nous allions notre petit bonhomme de chemin en songeant que, dans deux ou trois jours, nous serions à Tchoung-king, quand quelque chose

dans l'atmosphère, quelque chose d'indéfinissable, nous fit échanger des regards inquiets. L'un d'entre nous leva les yeux vers l'horizon lointain. Aussitôt, la peur le fit se dresser sur ses étriers.

— Regardez, cria-t-il en gesticulant, l'air hagard, une tempête de sable !

De sa main tendue, il nous indiqua au loin un nuage gris noir qui, effectivement, avançait à toute vitesse.

Au Tibet soufflent des tempêtes de sable qui se déplacent à cent vingt kilomètres (75 milles) à l'heure ou davantage et dont tous, sauf les yaks, doivent se protéger. Leur épaisse toison de laine, en effet, permet aux yaks de n'avoir rien à craindre, mais toutes les autres créatures et surtout les êtres humains, sont littéralement déchiquetés par les rafales de sable qui déchirent le visage et les mains. Notre surprise fut grande, car c'était la première tempête de ce genre depuis notre départ du Tibet. Autour de nous, point d'abri qui pût nous convenir. Quand il fut évident que le nuage se déplaçait accompagné du bruit le plus étrange que nous eussions jamais entendu, notre consternation fut à son comble. On eût dit qu'un débutant privé de tout sens musical s'était mis à souffler dans une trompette de temple ou, pire encore, pensions-nous sans joie, que les légions du diable nous couraient sus. Broum, broum, broum... Très vite le grondement augmenta d'intensité et devint de plus en plus bizarre, puisqu'il s'accompagnait de crépitements et de bruits de ferraille.

La peur nous rendait presque incapables d'agir et de réfléchir. La vitesse du nuage augmentait sans cesse. Nous étions terrifiés, presque paralysés de frayeur.

Nous pensâmes évidemment aux tourbillons de poussière du Tibet, mais il était certain que jamais tourbillon ne s'était ainsi précipité vers nous en rugissant.

Pris de panique, nous cherchâmes de nouveau un abri, un endroit quelconque où nous serions protégés de cette terrible tempête qui allait s'abattre sur nos têtes. Nos chevaux furent plus prompts à se décider ; rompant les rangs, ils se mirent à ruer et à se cabrer.

J'entrevis des sabots battant l'air, mon cheval poussa un hennissement féroce et sembla se plier en deux par le milieu. Il y eut un étrange tiraillement, et j'eus l'impression que quelque chose en moi s'était brisé.

"Ma jambe est arrachée", pensai-je, au moment où nous prenions congé l'un de l'autre, mon cheval et moi. Après avoir décrit une parabole dans l'air, j'atterris sur le dos près du bord de la route où je restai assommé. Très vite, le tourbillon fut sur moi et, en son centre, j'aperçus le Diable lui-même, sous la forme d'un monstre noir poussant des rugissements et agité de tremblements convulsifs. Il disparut aussi vite qu'il était venu. C'est ainsi que, couché sur le dos et la tête à l'envers, je vis pour la première fois une voiture automobile, un vieux camion tout démantibulé, d'origine américaine, qu'un Chinois souriant conduisait au maximum de sa vitesse et avec un maximum de bruit !

Et quelle odeur infecte ! L'haleine du diable, à notre avis, ne pouvait être pire que ce mélange d'essence, d'huile et de fumier ! Le camion dansait tellement sur la route qu'une partie de son chargement de fumier passa par-dessus bord et vint s'écraser près de moi. Le camion était passé à toute vitesse dans un tintamarre

assourdissant, laissant derrière lui des nuages de poussière suffocante et un panache de fumée noire sortie du tuyau d'échappement. Très vite, il ne fut plus qu'un point à l'horizon, qui zigzaguait d'un côté de la route à l'autre, le bruit diminuait et ce fut le silence.

C'est au milieu de ce silence que je regardai autour de moi. Mes compagnons étaient invisibles et, fait plus grave encore peut-être, mon cheval l'était également !

J'étais toujours en train d'essayer de dégager mes jambes du bout de sangle qui les entortillait, quand ils apparurent, un à un, l'air honteux et le visage crispé par la crainte de voir surgir un autre démon rugissant.

Nous ne savions pas encore très bien ce que nous avions vu. Tout s'était passé trop rapidement et les nuages de poussière nous avaient caché une bonne partie des choses. Mes compagnons, tout penauds, mirent pied à terre et m'aidèrent à broser mes vêtements couverts de poussière. Enfin, je fus de nouveau présentable — mais où donc pouvait être mon cheval ?

Les autres s'étaient éparpillés dans toutes les directions et pourtant aucun ne l'avait vu. Nous partîmes à sa recherche, nous l'appelâmes, mais en vain ! Quant à la route, elle était vierge d'empreintes de sabots. C'était à croire que le pauvre animal avait sauté dans le camion pour disparaître avec lui. Non vraiment, le retrouver n'était pas possible ; aussi nous nous assîmes au bord de la route pour discuter de ce qu'il fallait faire. Quelqu'un m'offrit son cheval et me proposa d'attendre dans une cabane toute proche que ses camarades repassent le prendre une fois qu'ils m'auraient laissé à Tchoung-king. Mais je m'y refusai

formellement. Je savais aussi bien que lui qu'il voulait tout simplement se reposer et, de plus, sa proposition n'éclaircissait pas le mystère du cheval disparu.

C'est alors que les autres chevaux se mirent à hennir et que d'une cabane de paysan qui se trouvait près de là, un cheval leur répondit. Quand son hennissement fut brutalement interrompu — quelqu'un devait avoir couvert ses naseaux — la lumière se fit dans notre esprit.

Aussi, en nous consultant du regard, nous nous préparâmes à agir immédiatement. Comment expliquer la présence d'un cheval dans une mesure aussi misérable ?

Comme s'il était possible que le propriétaire d'une telle cabane à lapins possédât un cheval ! D'un bond, nous fûmes sur pied pour chercher de solides gourdins.

Faute d'en trouver sur le sol qui pussent nous servir d'armes, nous coupâmes des branches aux arbres voisins ; après quoi, notre groupe se dirigea d'un pas résolu vers la cabane, non sans nous douter de ce qui allait se passer. La porte fixée par des lanières de cuir en guise de gonds était délabrée. A notre courtoise façon de frapper, il ne fut pas répondu. Le silence était total ; pas le moindre bruit. Des coups grossiers n'obtinrent pas plus de succès. Pourtant, peu de temps auparavant, un cheval avait henni et quelqu'un avait étouffé ce hennissement. Il ne nous restait plus qu'à nous ruer sur la porte. Pendant un court instant, elle nous résista, puis au moment où, les gonds de cuir donnant des signes de faiblesse, la porte parut être sur le point de s'effondrer, elle s'ouvrit brusquement devant un Chinois à la peau desséchée et au visage convulsé

par la peur. L'intérieur, un taudis misérable, était d'une saleté repoussante ; quant à son propriétaire, c'était un pauvre homme vêtu de haillons. Mais ce qui nous intéressa davantage, ce fut d'apercevoir notre cheval, le museau bâillonné à l'aide d'un sac. Nous n'étions pas du tout contents de ce paysan chinois et nous le lui fîmes clairement comprendre ! Pressé de questions, il reconnut qu'il avait essayé de nous voler.

Des moines riches comme nous l'étions, dit-il, pouvaient se permettre de perdre un cheval ou deux alors qu'il n'était, lui, qu'un pauvre paysan. Visiblement, il se figurait que nous allions le tuer. A croire que notre air devait être féroce ! Il est vrai qu'après un voyage de plus de douze cents kilomètres (750 milles), nous étions marqués par la fatigue. Nous ne nourrissions toutefois aucun méchant dessein à son sujet. En mettant en commun nos connaissances de chinois, nous parvînmes à lui faire comprendre notre opinion sur son acte, sur la fin qu'il connaîtrait probablement dans cette vie et sur le sort qui l'attendait certainement dans l'autre monde !

Une fois ce poids enlevé de notre esprit pour, selon toute vraisemblance, être transféré sur le sien, le cheval fut sellé avec un soin particulier, l'attache de la sangle vérifiée, et nous repartîmes en direction de Tchoung-king.

La nuit venue, nous fîmes halte dans une petite, très petite lamaserie. Six moines seulement y vivaient mais leur hospitalité fut parfaite. La nuit suivante devait être la dernière de notre long voyage. Nous la passâmes dans une lamaserie où, en notre qualité de représentants du Très Profond, nous fûmes accueillis

avec la courtoisie que nous finissions par considérer comme nous étant due. Une fois de plus, logis et couvert furent mis à notre disposition ; nous prîmes part aux services du temple et jusqu'à une heure avancée de la nuit, la conversation porta sur les événements du Tibet, nos expéditions dans les Hautes-Terres du Nord et le Dalaï-Lama. J'eus le grand plaisir de constater que même dans cette lointaine lamaserie, mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, était fort bien connu. Enfin, une conversation que j'eus avec un moine japonais qui avait étudié à Lhassa notre forme du bouddhisme, si différente du bouddhisme Zen, m'intéressa énormément.

On nous parla beaucoup des changements imminents en Chine, de révolution, et de l'établissement d'un nouvel ordre selon lequel les gros propriétaires seraient chassés et remplacés par des paysans illettrés. Le pays grouillait d'agents russes qui promettaient monts et merveilles mais ne faisaient rien de constructif.

L'encens consumé fut renouvelé. Il devait l'être souvent avant que notre conversation prenne fin. Les néfastes changements qui prenaient place nous inspiraient de sombres pressentiments. L'échelle des valeurs humaines était bouleversée, les choses de l'âme n'intéressaient plus personne : seule comptait la force éphémère. Oui, pensions-nous, le monde était bien malade.

Très haut, les étoiles se mirent à rouler dans le ciel. Nous continuâmes à parler puis, les uns après les autres, nous gagnâmes nos couches pour dormir. Le lendemain matin verrait la fin de notre voyage, nous le savions. Pour moi, ce ne serait qu'un arrêt, tandis que

mes compagnons retourneraient au Tibet, en m'abandonnant seul dans un monde étrange et hostile où la force primait le droit. Cette nuit-là, le sommeil fut lent à venir.

Au matin, après avoir assisté comme d'habitude aux services du temple et pris une excellente collation, nous repartions vers Tchoung-king, montés sur des chevaux bien reposés. La circulation était plus intense. Camions et toutes sortes de véhicules à roues étaient si nombreux que nos chevaux apeurés se montraient nerveux. Ils n'étaient pas habitués à ce vacarme, et l'odeur de l'essence brûlée les surexcitait. Rester sur nos hautes selles pointues exigeait vraiment toute notre attention.

Nous observions avec intérêt les paysans travaillant les champs, des champs en terrasses pour lesquels ils utilisaient des excréments humains en guise d'engrais. Ces gens, tous âgés et fatigués, semblait-il, portaient des vêtements "bleu de Chine". Ils se déplaçaient avec une sorte d'indifférence apathique, comme si la vie était un fardeau trop lourd et qu'ils fussent trop accablés pour avoir encore des raisons de vivre et de travailler. Mêlés aux hommes, des enfants et des femmes travaillaient avec eux. Nous poussâmes en avant, suivant le cours du fleuve que nous avons rejoint depuis quelques kilomètres. Enfin, les hautes collines sur lesquelles avait été bâtie l'antique cité de Tchoung-king apparurent à nos yeux, la première ville d'importance que nous rencontrions depuis notre départ du Tibet. Arrêtés net, nous la contemplâmes absolument fascinés... Mais mon regard devait être

lourd d'appréhension car je pensais à la vie nouvelle qui m'attendait.

Au Tibet, ma naissance, mes succès personnels et mes rapports étroits avec le Dalai-Lama m'avaient permis de jouir d'une grande influence. A Tchoung-king, je ne serais qu'un étudiant travaillant dans une ville étrangère. Cela ne me rappelait que trop les épreuves de ma première enfance. Aussi n'avais-je pas le coeur particulièrement joyeux en contemplant ce paysage. Tchoung-king n'allait être, je le savais, qu'une étape. Et elle serait longue, très longue, la route qui devait me mener jusqu'à l'Occident, ce monde dont le seul dieu est l'or, et que je ne connaîtrai qu'après avoir subi bien des tourments et traversé des pays encore plus étranges que la Chine.

Devant nous le paysage élevait vers le ciel d'innombrables champs en terrasses périlleusement accrochés à des flancs escarpés. Au sommet poussaient tellement d'arbres, que nous crûmes qu'il s'agissait d'une forêt. Il est vrai que jusque récemment, nous n'en avions jamais tant vu ! Là aussi, des silhouettes vêtues de bleu travaillaient dans les champs, avançant du même pas lourd que leurs lointains ancêtres. Des charrettes à une roue, tirées par de petits poneys et chargées de produits potagers roulaient à grand fracas en direction du marché de Tchoung-king. Quels étranges véhicules ! La roue tournait au centre de la charrette, laissant de chaque côté un espace libre pour les marchandises. L'une d'elles transportait une vieille, perchée en équilibre d'un côté de la roue et deux petits enfants de l'autre.

Tchoung-king ! Là où mes compagnons terminaient leur voyage, je commençais le mien, en commençant aussi une nouvelle vie. "Hélas, pensais-je, tout en observant les torrents tumultueux qui coulaient au fond des gorges à pic, elle ne m'inspire aucun enthousiasme !" La ville était bâtie sur de hautes falaises que de nombreuses habitations recouvraient comme d'un épais tissu. De notre point d'observation, elle ressemblait à une île, mais nous n'étions pas dupes. Nous savions qu'il n'en était rien, puisque les eaux du Yangtsé et du Kialing ne baignent que trois côtés de la cité. Au pied des falaises s'étendait un banc de sable très long et très large à l'extrémité duquel les deux fleuves n'en formaient plus qu'un. C'était un endroit qui devait me devenir très familier par la suite. Nous avançâmes avec lenteur. En nous approchant, nous remarquâmes qu'il y avait beaucoup d'escaliers dans la ville et un bref accès de nostalgie nous poignarda le coeur dans la "rue aux Marches" qui en compte sept cent quatre-vingts. Elle nous rappelait en effet le Potala. C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans Tchoung-king.

2 TCHOUNG-KING

Les vitrines des magasins, brillamment illuminées, étaient pleines de tissus et de marchandises comme nous n'en avons jamais vu si ce n'est dans certains magazines importés à Lhassa des Etats-Unis, ce pays fabuleux, via les Indes et les chaînes de l'Himalaya. Tout à coup, un jeune Chinois fonça vers nous tel un

bolide ; il était monté sur un engin extraordinairement bizarre, une sorte de cadre de fer posé sur deux roues, fixées l'une derrière l'autre. Il nous regardait sans pouvoir détourner ses yeux, aussi perdit-il le contrôle de sa machine ; la roue avant heurta une pierre, l'engin fit un écart et, après un plongeon par-dessus sa roue, le Chinois se retrouva à terre, les quatre fers en l'air. Une vieille dame qu'il avait failli renverser tança alors vertement ce pauvre garçon qui, pensions-nous, avait déjà assez pâti de l'affaire. Il se releva, l'air penaud, et ramassa son cadre dont la roue avait été tordue. Puis, ayant chargé le tout sur ses épaules, il se mit à descendre la rue aux Marches. La conduite de tous ces gens était si bizarre que nous eûmes l'impression de nous trouver dans le royaume des fous. Notre petit groupe continua cependant à avancer à pas lents, nous admirions les marchandises dans les boutiques, tout en essayant d'en deviner le prix et l'utilité ; car si nous avions pris plaisir à regarder les reproductions des magazines, nous n'y avons rien compris !

Un peu plus loin se dressait l'Université où je devais étudier. Mes compagnons firent halte, et j'entrai signaler mon arrivée. J'ai des amis encore aux mains des Communistes et je n'ai aucunement l'intention de donner des renseignements qui pourraient les identifier, parce que j'ai été très intimement lié au Mouvement de Résistance des Jeunes Tibétains. Nous avons résisté de façon extrêmement active aux Communistes au Tibet. Après avoir monté trois marches, je me trouvai dans une pièce où un jeune Chinois était assis derrière un bureau sur une planche de bois des plus ridicules, posée sur quatre piquets, tandis que son dos s'appuyait

sur une autre planche transversale maintenue par deux autres piquets.

"Que voilà une façon paresseuse de s'asseoir, pensai-je, jamais je ne m'y ferai !"

Ce jeune homme avait l'air sympathique. Vêtu de toile bleue comme la plupart des Chinois, il portait au revers de sa veste l'insigne des employés de l'Université. A ma vue, ses yeux s'ouvrirent tout grands et il resta un moment à me regarder, bouche bée. Puis il se leva et, les mains jointes, s'inclina très bas.

— Je suis un des nouveaux étudiants, dis-je. J'arrive de Lhasa au Tibet et j'apporte une lettre de l'Abbé de la lamaserie du Potala.

Je lui tendis alors la grande enveloppe que j'avais mis tous mes soins à protéger des vicissitudes du voyage. Il la prit et s'inclina par trois fois.

— Vénérable Abbé, dit-il, veuillez vous asseoir jusqu'à ce que je revienne.

— Merci, j'ai tout mon temps, répondis-je en m'asseyant sur le sol dans la position du lotus.

L'air gêné, il tira nerveusement sur le bout de ses doigts tout en se dandinant sur ses pieds.

— Vénérable Abbé, dit-il, après avoir avalé sa salive, en toute humilité et avec tout le respect que je vous dois, puis-je vous conseiller de vous habituer à ces chaises, car elles sont en usage dans cette université ?

Me relevant, je m'assis avec mille précautions sur l'un de ces abominables engins. Je me disais — et je suis toujours de cet avis — qu'il faut tout essayer au moins une fois, encore que cette chose ressemblât fâcheusement à un instrument de torture... Resté seul, je n'arrivai pas à tenir en place sur ma chaise. Bien

vite, j'eus mal au dos, puis je sentis mon cou se raidir... et je me mis à haïr le monde entier ! "Eh quoi, me demandai-je, serait-il défendu dans ce malheureux pays de s'asseoir confortablement comme au Tibet et faut-il vraiment se percher dans les airs ?" Je voulus changer de position mais la chaise craqua, gémit et se mit à vaciller. Après quoi, je n'osai plus bouger de peur qu'elle ne s'écroulât.

Le jeune homme revint, et s'inclina de nouveau.

— Le Principal va vous recevoir, Vénérable Abbé, dit-il. Par ici, s'il vous plaît.

D'un geste, il me fit signe de passer devant lui.

— Non, dis-je, conduisez-moi, je ne connais pas le chemin.

Après un autre salut, il passa le premier. "Les étrangers sont parfois stupides, pensais-je. D'abord, ils disent qu'ils vont vous montrer le chemin et ensuite ils veulent que vous marchiez devant eux ! Comment peut-on ouvrir la marche quand on ignore tout du chemin à suivre ?" Telle était mon opinion et je n'en ai pas changé. Le jeune homme en bleu me fit suivre un corridor au bout duquel il ouvrit une porte non sans y avoir préalablement frappé.

— Le Vénérable Abbé Lobsang Rampa ! dit-il, en me gratifiant d'un autre salut.

Sur ces mots, il ferma la porte et je me trouvai dans un bureau, où un vieillard au visage avenant, un Chinois au crâne chauve et à la courte barbe, se tenait près de la fenêtre. Chose étrange, il avait adopté pour s'habiller cet horrible style que je connaissais déjà, le style occidental. Sa veste et son pantalon bleus étaient sillonnés de haut en bas de fines rayures blanches. Au

cou, il avait un col et une cravate de couleur et je pensai en moi-même qu'il était bien triste qu'un vieux monsieur aussi distingué dût être ainsi fagoté.

— Ainsi, vous êtes Lobsang Rampa, dit-il. J'ai beaucoup entendu parler de vous et c'est pour moi un honneur que de vous compter parmi nos étudiants. Outre la lettre que vous m'avez apportée, j'en ai reçu une autre à votre sujet et je puis vous assurer que la formation que vous avez reçue vous sera d'un grand secours. Votre Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'a écrit. Je l'ai bien connu, à Shanghai, il y a quelques années, avant mon départ pour l'Amérique. Je m'appelle Lee et je suis Principal du collège.

Il me fit asseoir et je dus répondre à toutes sortes de questions destinées à l'éclairer sur mes connaissances classiques et anatomiques. Mais des Écritures, la science la plus importante, tout au moins à mes yeux, il ne fut pas question.

— Vos connaissances sont très satisfaisantes, dit-il. Toutefois vous aurez à travailler avec acharnement, car en plus de la médecine chinoise, notre enseignement porte sur les méthodes américaines de médecine et de chirurgie. Aussi vous faudra-t-il apprendre un certain nombre de matières qui n'étaient pas inscrites jusqu'ici à votre programme. J'ai un diplôme des Etats-Unis d'Amérique et le conseil d'administration m'a confié la charge de former un certain nombre de jeunes gens selon les dernières techniques américaines, tout en adaptant celles-ci aux conditions spécifiquement chinoises.

Pendant un long moment, il m'entretint des merveilles de la médecine et de la chirurgie américaines, ainsi que de leurs méthodes pour établir les diagnostics.

— L'électricité, le magnétisme, la chaleur, la lumière et le son, poursuivit-il, sont autant de matières que vous aurez à approfondir, et qui viendront s'ajouter à la profonde culture que votre Guide vous a donnée.

Je lui jetai un regard horrifié. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire. L'électricité et le magnétisme ? Deux mots dont je ne connaissais pas le sens. "Tandis que la chaleur, la lumière et le son, me disais-je, n'importe quel imbécile sait de quoi il retourne : la chaleur ? on s'en sert pour chauffer le thé ; la lumière sert à y voir clair et le son à prononcer les mots. Que restait-il donc à apprendre de plus ?"

— Je vais, reprit-il, vous donner un conseil ; puisque vous avez l'habitude du travail intensif, pourquoi n'étudieriez-vous pas deux fois plus que les autres ? Suivez donc deux séries de cours à la fois, ceux que nous appelons les cours de médecine préparatoire et les cours de médecine proprement dits. Avec toutes vos années d'études derrière vous, vous devriez y arriver. Dans deux jours commencent les cours de médecine pour nouveaux étudiants.

Il se retourna et se mit à fouiller dans ses papiers. Puis, prenant ce que d'après les reproductions des magazines je reconnus être un stylo — le premier que je voyais de ma vie — il écrivit en se parlant à lui-même à voix basse : "Lobsang Rampa, études spéciales en électricité et magnétisme. En parler avec M. Wu. Veiller à ce qu'on le suive de près."

Il posa son stylo, sécha avec soin ce qu'il avait écrit et se leva. Le voir se servir de papier pour sécher l'encre ne manqua pas de me frapper car, au Tibet, on utilise du sable bien sec. Mais il était debout devant moi.

— En certaines matières, vous êtes très avancé, dit-il. À en juger d'après notre conversation, j'irais même jusqu'à dire que vous êtes en avance sur certains de nos médecins. Il vous faudra cependant étudier ces deux sujets dont actuellement vous ignorez jusqu'au premier mot. (Il appuya sur une sonnette en ajoutant :) Je vais vous faire visiter l'Université, et chacune de ses facultés, pour que vous emportiez quelques impressions de cette première journée. S'il vous vient quelques doutes, si vous vous sentez indécis, venez me voir, car j'ai promis au Lama Mingyar Dondup de vous aider autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire.

Il s'inclina et je le saluai à mon tour, la main posée sur le coeur. Quand le jeune homme en bleu entra, le Principal s'adressa à lui en langue mandarine puis se retourna vers moi.

— Ayez l'amabilité d'accompagner Ah Fu ; il vous fera visiter le collège et répondra aux questions que vous voudrez bien lui poser.

Le jeune homme fit demi-tour et cette fois sortit le premier.

— Nous devons d'abord passer au secrétariat, me dit-il dans le corridor après avoir refermé doucement la porte du Principal, vous y signerez votre nom sur le registre.

A sa suite, je traversai une grande salle au parquet ciré qui donnait sur un autre corridor. Quelques pas

nous suffirent pour arriver dans une pièce où régnait une grande activité. Des secrétaires étaient occupés à dresser ce qui me parut être des listes d'étudiants, tandis que des jeunes gens debout devant de petites tables inscrivait leur nom sur de gros registres. Le secrétaire qui me servait de guide dit quelques mots à l'oreille d'un homme qui disparut dans un bureau contigu à la grande pièce. Quelques minutes après, un Chinois petit et trapu en sortit, l'air enchanté. Il portait des verres très épais et était habillé lui aussi à l'occidentale.

— Ah, dit-il, Lobsang Rampa... J'ai tellement entendu parler de vous...

Il tendit sa main vers moi. Je la regardai, me demandant ce qu'il désirait que j'y mette. "Peut-être veut-il de l'argent", me dis-je.

— Allons, donnez-lui une poignée de main occidentale, me souffla le jeune homme en bleu.

— Oui, répéta le petit Chinois, donnez-moi une poignée de main occidentale. C'est un système que nous allons adopter ici.

Je lui pris donc la main et la serrai.

— Aïe ! s'écria-t-il, vous m'écrasez les os !

— Ma foi, dis-je, je ne sais comment m'y prendre. Au Tibet, nous mettons la main sur notre cœur comme ceci.

Et je joignis le geste à la parole.

— Oui, certes, répondit-il, mais les temps changent, et ici nous utilisons le système occidental. Allons, serrez-moi la main correctement, je vais vous faire une démonstration.

Il me tendit donc la main et je la secouai non sans penser que ces manières de faire étaient complètement stupides.

— Maintenant, reprit-il, signez votre nom pour qu'il soit bien entendu que vous êtes un de nos étudiants.

D'un geste brusque, il écarta deux ou trois jeunes gens qui se tenaient debout devant les registres, puis d'un doigt et d'un pouce humides tourna quelques pages.

— Voilà, dit-il, veuillez indiquer ici vos nom, prénoms et qualités.

Je pris une plume chinoise et apposai ma signature au haut de la page. J'écrivis : Mardi Lobsang Rampa, lama tibétain. Prêtre-chirurgien de la lamaserie du Chakpori. Incarnation Reconnue. Abbé désigné. Élève du Lama Mingyar Dondup.

— Très bien, fit le petit Chinois corpulent en se penchant pour lire ce que j'avais écrit. Très bien. Passons à autre chose. Vous allez maintenant tout visiter. Je veux que vous ayez une idée de toutes les merveilles de la science occidentale que nous avons rassemblées ici. A bientôt.

Là-dessus, il dit quelques mots au jeune homme qui se tourna vers moi.

— Suivez-moi, voulez-vous, dit-il, nous allons commencer par les laboratoires de science.

Nous sortîmes du bureau et, d'un pas vif, il me conduisit dans un autre bâtiment très long, rempli d'objets en verre : flacons, tubes, bouteilles, bref, tout un matériel qu'auparavant je n'avais vu que sur des photos. Il se dirigea vers un coin de la salle.

— Tenez, s'écria-t-il, regardez ceci, ça en vaut la peine. (Il tripota un tube métallique au bout duquel il plaça une lame de verre.) Regardez, dit-il.

Je regardai... et je vis la culture d'un microbe. Mon compagnon me jeta un regard anxieux.

— Quoi, dit-il, vous ne trouvez pas cela stupéfiant ?

— Pas du tout, répondis-je, nous avons un excellent instrument de ce genre à la lamaserie du Potala, un cadeau du gouvernement des Indes au Dalai-Lama. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, pouvait en disposer à sa guise et je m'en suis souvent servi.

— Oh, fit-il, l'air déçu. Dans ces conditions, je vais vous montrer autre chose.

Il me fit sortir du bâtiment et passer dans un autre.

— Vous logerez à la lamaserie de la Colline, dit-il, mais j'ai pensé que vous aimeriez vous rendre compte du confort ultra-moderne mis à la disposition de ceux qui habiteront à l'Université.

Il ouvrit une porte. Tout d'abord, je ne vis que des murs blanchis à la chaux puis mes yeux furent irrésistiblement attirés par une sorte de cadre de fer noir plein de fils de fer tordus, tendus entre les côtés.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'écriai-je. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Ça, me répondit-il, d'une voix gonflée d'orgueil, c'est un lit. Il y en a six comme celui-là dans ce bâtiment, tous ultra-modernes.

Je regardai de tous mes yeux. Vraiment, je n'avais jamais rien vu de semblable.

— Un lit, dis-je. A quoi cela sert-il ?

— A dormir, répondit-il. On y est vraiment très bien. Allongez-vous dessus et faites-en l'expérience.

Je le regardai. Je regardai le lit, puis je regardai de nouveau mon compagnon. "Ma foi, pensai-je, je ne peux vraiment pas faire preuve de couardise devant un de ces secrétaires chinois...", et je m'assis sur le lit. J'entendis sous moi des craquements, des grincements, le lit se creusa et j'eus l'impression que j'allais tomber sur le plancher. D'un bond, je fus debout.

— Je pèse trop lourd, dis-je.

Le jeune homme pouvait à peine dissimuler son hilarité.

— Oh, répliqua-t-il, c'est tout à fait normal. Ce sont des lits à ressorts, vous comprenez...

Il se jeta de tout son long sur le lit où il rebondit aussitôt. "Non, pensais-je, il ne saurait être question de l'imiter, ce spectacle est trop affreux. J'ai toujours dormi sur le sol et le sol est bien assez bon pour moi." Il recommença son manège mais en bondissant, crac, il tomba du lit et atterrit sur le plancher les quatre fers en l'air. "Ça lui apprendra", me dis-je, en l'aidant à se relever.

— J'ai encore autre chose à vous faire voir, dit-il. Venez par ici.

Il me conduisit à l'autre bout de la pièce où contre un mur était placée une petite cuvette qui aurait pu servir à préparer la *tsampa* pour au moins une demi-douzaine de moines.

— Regardez-moi ça, dit-il, n'est-ce pas une merveille ?

J'observai la chose qui me parut non seulement incompréhensible mais inutilisable puisqu'il y avait un trou au fond.

— Pas la peine, dis-je. Ce machin-là est troué. On ne pourrait même pas y faire du thé.

Il se mit à rire, fort égayé de ma remarque.

— Il s'agit, dit-il, de quelque chose d'encore plus moderne que le lit. Regardez bien !

Il posa la main sur un bout de métal qui sortait d'un des côtés de la cuvette blanche, et... et à mon immense stupéfaction, de l'eau jaillit. De l'eau !

— C'est de l'eau froide, très froide, dit-il. (Et mettant sa main dans la cuvette, il ajouta :) Rendez-vous compte.

Je me rendis compte. C'était de l'eau, de l'eau pareille à celle d'une rivière. Peut-être son odeur était-elle un peu plus fade... oui, elle l'était mais c'était de l'eau, de l'eau qui sortait d'un morceau de métal ! J'en croyais à peine mes yeux ! Il avança la main et prit un objet noir qu'il fixa dans le trou au fond de la cuvette. Le doux murmure de l'eau continua ; bientôt la cuvette fut remplie mais elle ne déborda pas. L'eau devait sans doute s'écouler par un trou quelconque car elle ne se répandait pas sur le plancher. De nouveau, il manipula la pièce de métal et l'eau cessa de couler. Il mit les deux mains dans la cuvette et en remua le contenu.

— Admirez, dit-il, comme elle est belle. Avec ce système, on n'a plus besoin de sortir et de la tirer d'un puits.

A mon tour, je plongeai mes mains dans la cuvette, et je les agitai dans l'eau. Qu'il était donc agréable de n'avoir plus à se mettre à quatre pattes pour se laver dans une rivière ! Le jeune homme tira alors sur une chaîne et l'eau s'écoula brusquement en gargouillant comme un vieillard qui va rendre le dernier soupir. Puis,

il prit derrière lui ce qui me parut être une courte pèlerine.

— Tenez, dit-il, servez-vous de ceci.

Je le regardai puis abaissai les yeux sur le bout de tissu qu'il me tendait.

— Que voulez-vous que j'en fasse ?... demandai-je. Je n'ai pas besoin d'autre vêtement.

De nouveau, il se mit à rire.

— C'est simplement pour vous essuyer les mains... Comme cela..., dit-il, en me montrant comment s'y prendre. Maintenant, à votre tour... Séchez-les bien.

Je m'exécutai, mais j'étais rempli d'émerveillement : je me souvenais des dernières femmes tibétaines que j'avais vues. Comme elles auraient été contentes de tirer de ce bout d'étoffe quelque chose d'utile, alors que dans cette université, il n'était bon qu'à servir d'essuie-mains ! Qu'aurait dit ma mère en me voyant !

De l'eau sortant d'un bout de métal ! Des bassins qui étaient utiles bien qu'ils fussent percés ! Cette fois, j'étais vraiment impressionné et mon guide s'en montra ravi. Par un petit escalier, il me conduisit à une salle située au sous-sol.

— C'est ici, dit-il, que l'on garde les corps, ceux des hommes comme ceux des femmes.

Par la porte ouverte, j'aperçus des cadavres, allongés sur des tables de pierre, attendant d'être disséqués. L'air était fortement imprégné de l'odeur des étranges produits chimiques qui les empêchaient de se putréfier. A l'époque, je n'avais pas la moindre idée de leur nature car au Tibet, le climat froid et sec protège longtemps les corps de la décomposition. Dans la chaleur étouffante de Tchoung-king, au contraire, il

fallait pratiquer des injections aussitôt après la mort si l'on voulait garder les cadavres quelques mois à la disposition des étudiants.

Il ouvrit la porte d'une petite armoire à tiroirs.

— Regardez, dit-il, ce sont les plus récents modèles du matériel chirurgical américain. Tout ce qu'il faut pour disséquer des cadavres et couper bras et jambes. Regardez bien !

Je jetai les yeux sur tous ces objets de métal brillant, sur tout ce verre et tout ce chromium... "Eh bien, me dis-je, cela m'étonnerait beaucoup que les Américains obtiennent de meilleurs résultats que les Tibétains."

Après m'être promené dans les bâtiments du collège pendant près de trois heures, je m'en retournai vers mes compagnons qui, assis dans la cour, m'attendaient non sans inquiétude. Je leur fis part de ce que j'avais vu et de ce que j'avais fait, puis je leur dis :

— Allons faire un tour en ville pour voir de quoi elle a l'air. Pour moi, elle me paraît bien barbare, avec son odeur infecte et son vacarme assourdissant.

Nous remontâmes en selle et nous nous éloignâmes du collège pour aller jeter un coup d'oeil aux boutiques de la rue aux Marches. Très vite, nous mettions pied à terre pour voir de plus près toutes les marchandises extraordinaires qui y étaient exposées. Ensuite, en regardant les rues en pente, nous en remarquâmes une qui semblait s'arrêter au bord d'une falaise, comme si elle donnait sur le vide. Intrigués, nous la suivîmes : en fait, elle descendait à pic, jusqu'à des marches aboutissant aux quais en contrebas. Sous nos yeux, dansaient sur l'eau de gros cargos à l'étrave orgueilleuse, et des jonques avec leurs voiles latines,

que la brise qui jouait au pied de la falaise rabattait mollement sur les mâts. L'on voyait des coolies, portant sur leurs épaules de longues perches de bambou, monter à leur bord à petits pas saccadés ; des paniers attachés au bout des perches contenaient le chargement. Il faisait une chaleur accablante et nous étions en nage. L'air étouffant de Tchoung-king est célèbre. Nous avançons, tenant nos chevaux par la bride, lorsqu'une sorte de brume descendit des nuages jusqu'au fleuve, d'où elle remonta jusqu'à nous, nous forçant à marcher à tâtons, comme en pleine nuit. Tchoung-king est une ville altière, d'un aspect plutôt angoissant, une cité bâtie sur des rochers à pic et comptant près de deux millions d'habitants. Les rues sont très escarpées, si escarpées que certaines maisons ressemblent à des cavernes creusées dans la montagne, tandis que d'autres semblent avoir été construites juste au-dessus des abîmes. Chaque parcelle de terre, cultivée avec un soin extrême, était l'objet d'une surveillance rigoureuse. Ici, c'étaient des rizières ; là, une rangée de haricots ou quelques plants de maïs, mais pas un pouce de terrain n'était laissé en friche. Partout des silhouettes vêtues de bleu étaient penchées sur la terre comme si ces hommes étaient nés le dos courbé, destinés de toute éternité à arracher les mauvaises herbes de leurs doigts fatigués. La haute bourgeoisie, elle, habitait dans la vallée de Kialing, un faubourg de Tchoung-king, où, tout au moins d'après les normes chinoises si différentes des nôtres, l'air était plus salubre. On y trouvait des boutiques mieux achalandées et la terre, avec ses arbres fournis et ses rivières ombragées, était meilleure. Ce faubourg

interdit aux coolies était réservé aux hommes d'affaires prospères, aux cadres supérieurs, et à tous ceux qui possédaient une fortune personnelle. C'est là qu'habitaient le mandarin et les familles aristocratiques. Oui, Tchoung-king était une ville puissante et la plus grande que nous eussions jamais vue, et pourtant elle ne nous impressionnait pas !

Tout à coup, nos estomacs vides se rappelèrent à notre souvenir de façon pressante. Nos provisions étant épuisées, nous fûmes obligés de nous mettre en quête d'un restaurant. Une grossière enseigne attira nos regards. Elle assurait les clients éventuels qu'à l'intérieur il était possible de manger la meilleure cuisine de la ville, servie dans les délais les plus rapides. Nous entrâmes donc et un homme vêtu de bleu vint à notre table prendre la commande.

— Avez-vous de la *tsampa* ? demandai-je.

— Non, répondit-il... C'est un plat occidental, n'est-ce pas ? Ici, on ne fait que de la cuisine chinoise...

— Eh bien, que peut-on manger ?

— Du riz, des nouilles, des ailerons de requin et des oeufs.

— Parfait, dis-je, nous prendrons des boulettes de riz, des nouilles, un aileron et des pousses de bambou. Faites vite.

Il s'éloigna à grands pas et revint presque aussitôt avec ce que nous avions commandé. Autour de nous, d'autres clients étaient attablés, faisant claquer très fort leurs mâchoires, et parlant plus fort encore. Nous étions vraiment scandalisés car, dans les lamaserie du Tibet, il est une règle inviolable : aucune conversation n'est permise à table, parler serait offenser la

nourriture et celle-ci pouvait facilement se venger en provoquant de bizarres douleurs intestinales. Aussi, à chaque repas, un moine était chargé de nous lire les Écritures et nous devions l'écouter en silence. Dans ce restaurant, les conversations allaient bon train et elles étaient des plus frivoles. Pendant tout le déjeuner, scandalisés et écoeurés de la conduite de la clientèle chinoise, nous mangeâmes, le nez sur notre assiette, respectueux des règles de notre ordre. Toutefois, nos voisins n'abordèrent pas que des sujets badins ; il y eut de nombreux conciliabules sur les Japonais et les troubles qu'ils venaient de fomenter dans diverses parties de la Chine. A cette époque, j'étais parfaitement ignorant de la situation. Néanmoins, rien de ce qui touchait ce restaurant ou même Tchoung-king ne nous impressionnait. Quant à ce repas, sa seule originalité fut de m'obliger à payer une addition pour la première fois de ma vie ! Le déjeuner terminé, nous trouvâmes à l'intérieur d'un bâtiment municipal une cour où il nous fut possible de nous asseoir pour bavarder à l'aise. Nous avons laissé nos chevaux à l'écurie pour qu'ils soient nourris et abreuvés ; il fallait aussi les laisser prendre un repos bien gagné car, le lendemain matin, mes compagnons devaient se remettre en route, mais cette fois en direction du Tibet, leur patrie. Comme tous les touristes du monde, ils se demandaient quoi rapporter à leurs amis de Lhassa et moi-même, je cherchais ce que je pourrais bien envoyer au Lama Mingyar Dondup. Après force discussions, nous nous dirigeâmes d'un commun accord vers les magasins pour y faire nos emplettes. Après quoi, notre troupe entra dans un petit jardin où elle entama une

conversation qui devait durer jusqu'au crépuscule. Au-dessus de nous, les étoiles se mirent timidement à briller à travers la légère brume qui avait succédé au brouillard. Alors, nous relevant, nous partîmes de nouveau à la recherche d'un restaurant. Des crustacés étaient au menu. C'était la première fois que nous en goûtions et leur saveur nous parut bizarre, désagréable même. Mais ils eurent au moins le mérite de nous remplir l'estomac et lorsqu'on est affamé comme nous l'étions, on ne demande rien de plus ! Après le dîner, nous regagnâmes l'écurie où nous avions laissé nos chevaux. A en juger par leurs hennissements de plaisir, on eût dit qu'ils nous attendaient. Ils paraissaient très frais, et ils l'étaient, hélas ! Je dis hélas, car n'ayant jamais été bon cavalier, un cheval fatigué m'a toujours paru plus sympathique qu'un cheval trop dynamique ! Après avoir quitté l'écurie, nous prîmes la route de Kialing.

Nous sortîmes de Tchoung-king par la route qui, passant par les faubourgs, devait nous mener à la lamaserie où mes compagnons ne passeraient qu'une nuit, mais qui allait devenir mon domicile. Sur la droite, un chemin escaladant le flanc d'une colline boisée nous permit d'arriver au sommet. La lamaserie appartenait à mon ordre ; lorsque j'entrai dans le temple, juste à temps pour l'office du soir, ce fut un peu comme si je rentrais chez moi. Les fumées d'encens déroulaient leurs volutes au-dessus de ma tête ; quant aux voix graves des vieux moines, et à celles plus hautes des acolytes, il me suffit de les entendre pour ressentir un sentiment poignant de nostalgie. Les autres durent deviner ce que je ressentais car ils ne m'adressèrent

pas la parole et me laissèrent seul avec mes pensées. Je restai à ma place bien après que l'office eut pris fin. Plongé dans une profonde méditation, je songeai au temps où le coeur plein d'une tristesse mortelle et... le ventre vide, j'avais franchi le seuil d'un temple pour la première fois après avoir subi une dure épreuve d'endurance. Mais cette nuit-là, mon âme était plus malade encore. Jeune, j'ignorais à peu près tout de l'existence ; à cet instant, au contraire, j'avais l'impression de ne connaître que trop bien, et la vie et la mort. Quelques instants s'écoulèrent.

— Mon frère, me dit le vieil Abbé qui dirigeait la lamaserie et qui s'était approché de moi à pas feutrés, il n'est pas bon de s'attarder sur les choses du passé, quand on a tout l'avenir devant soi. L'office est terminé, mon frère, et bientôt viendra l'heure d'un autre office. Gagnez votre couche, je vous prie, car vous aurez fort à faire demain.

Sans mot dire, je me levai et il me conduisit là où je devais dormir. Mes compagnons étaient déjà couchés, roulés dans leurs couvertures. Je passai devant leurs formes immobiles. Dormaient-ils ? Peut-être. Qui aurait pu le dire ? Peut-être rêvaient-ils du voyage qu'ils allaient entreprendre et de la joie qu'ils auraient à retrouver leur famille au terme de leur chevauchée. Je m'enroulai, moi aussi, dans ma couverture et m'allongeai sur le sol. Les ombres de la lune devaient beaucoup voyager dans le ciel avant que je pusse trouver le sommeil.

Les trompettes et les gongs du temple me réveillèrent. L'heure était venue de se lever et d'assister de nouveau à un office. J'avais grand faim en

me rendant au service du matin qui précède obligatoirement le petit déjeuner. Pourtant, quand après l'office on m'apporta à manger, je n'avais plus d'appétit. Je me contentai d'une très légère collation, car mon coeur était trop triste. Mes compagnons, eux, firent preuve d'un appétit qui me parut répugnant ; il est vrai qu'ils devaient prendre des forces en prévision du long voyage qu'ils allaient entreprendre. Aucun de nous ne parla beaucoup. Toute parole semblait inutile. Finalement, je m'adressai à eux.

— Remettez cette lettre et ce présent à mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Dites-lui que je lui écrirai souvent. Dites-lui que vous avez pu voir à quel point son enseignement et sa compagnie me manquent... Quant à ceci, repris-je, en retirant un paquet de ma robe, je le destine au Très-Profond. Remettez-le à mon Guide, il s'arrangera pour le faire parvenir au Dalai Lama.

Ils prirent lettre et paquets de mes mains et je détournai la tête, en proie à une forte émotion dont je ne voulus pas leur donner le spectacle ; un haut lama comme moi se devait de dissimuler une telle faiblesse. Fort heureusement, leur chagrin était aussi très réel car une sincère amitié s'était créée entre nous en dépit — si l'on tient compte de nos coutumes — du fossé qui nous séparait socialement. Il leur était pénible de me quitter, de me laisser seul dans ce monde bizarre qu'ils haïssaient et de retourner sans moi à Lhasa, leur ville bien-aimée. Nous nous promenâmes quelque temps au milieu des arbres, regardant les petites fleurs qui tapissaient le sol, écoutant les oiseaux qui chantaient dans les branches, observant les nuages légers au-

dessus de nos têtes. Puis l'heure du départ arriva. Nous revînmes ensemble à la vieille lamaserie chinoise, nichée parmi des arbres au sommet d'une colline qui dominait la ville et les fleuves. Il n'y avait ni grand-chose à dire ni grand-chose à faire. Nous étions à la fois nerveux et tristes. Arrivés aux écuries, mes compagnons sellèrent lentement leurs chevaux et prirent la bride du mien, cette brave bête qui m'avait transporté si fidèlement de Lhassa à Tchoung-king, et qui maintenant — ô animal fortuné — allait revenir au Tibet. Nous échangeâmes quelques mots, quelques pauvres mots, puis ils montèrent en selle et prirent le chemin du retour, tandis que laissé seul, je les regardais s'éloigner. Leurs silhouettes diminuaient à vue d'oeil ; bientôt un tournant les dissimula à ma vue. Le petit nuage de poussière soulevé par leur passage se dissipa et le clic-clac des sabots de leurs chevaux s'évanouit dans le lointain. Je restai planté là, songeant au passé et redoutant l'avenir. Je ne sais depuis combien de temps j'étais ainsi plongé dans une muette détresse lorsqu'une voix agréable me tira de mes sombres rêveries.

— Honorable Lama, de grâce rappelez-vous qu'il y a en Chine des gens qui seront de vos amis... Je suis à votre disposition, Honorable Lama du Tibet, camarade étudiant à Tchoung-king.

Lentement, je me retournai : un jeune moine chinois au visage sympathique se tenait à quelques pas de moi. Je crois qu'il était assez inquiet sur la façon dont j'allais traiter ses avances. N'étais-je pas un abbé et un grand lama et lui un simple moine ? Mais je fus heureux de le voir. Il s'appelait Huang, et c'était un

homme dont, par la suite, je devais être fier d'être l'ami. Nous fîmes rapidement connaissance et je fus ravi d'apprendre qu'il était comme moi inscrit à la Faculté de Médecine dont les cours allaient commencer le lendemain. Lui aussi allait étudier ces deux matières extraordinaires, l'électricité et le magnétisme. En fait, nous devions faire partie du même groupe d'étudiants, et ainsi devenir très liés. En sa compagnie, je revins vers la lamaserie, et nous franchissions la porte quand un autre moine s'avança vers nous.

— Nous devons nous présenter au collège, dit-il, et signer un registre.

— Oh, m'écriai-je, c'est déjà fait. Je m'en suis occupé hier.

— Oui, Honorable Lama, répondit-il, mais il ne s'agit pas du registre des étudiants que vous avez signé hier, il s'agit de celui de la Confrérie universitaire. Au collège, en effet, nous serons tous frères comme dans les collèges américains.

Tous les trois, nous fîmes demi-tour et par le sentier de la lamaserie, un sentier tapissé de fleurs et bordé d'arbres, nous rejoignîmes la grand-route qui va de Kialing à Tchoung-king. En compagnie de ces jeunes gens qui avaient à peu près le même âge que moi, le trajet jusqu'aux bâtiments où nous allions passer nos journées me parut moins long et moins triste que la veille. Le jeune secrétaire aux vêtements de toile bleue parut sincèrement enchanté de nous voir.

— J'espérais votre visite... dit-il. Il y a ici un journaliste américain qui parle chinois. Il serait enchanté de faire la connaissance d'un grand lama du Tibet.

Une nouvelle fois, il nous fit suivre le corridor jusqu'à une pièce que je ne connaissais pas. Ce devait être une sorte de salle de réception car un grand nombre de jeunes gens y étaient assis, en grande conversation avec des jeunes femmes, ce que je trouvai plutôt choquant. A l'époque, j'étais très ignorant de l'autre sexe. Un grand jeune homme, à qui je donnai une trentaine d'années, avait pris place sur une chaise très basse. Dès qu'il nous vit entrer, il se leva et porta la main à son coeur, à l'orientale. Naturellement, je le saluai de même. Quand on nous présenta cependant, il crut bon de me tendre la main. Cette fois, je ne fus pas pris au dépourvu. Je saisis sa dextre et la broyai selon toutes les règles de l'art.

— Ah, fit-il en riant, je vois que vous assimilez très bien les manières occidentales qu'on cherche à introduire à Tchoung-king.

— Oui, répondis-je, j'en suis arrivé au point où je peux m'asseoir sur ces horribles chaises et donner des poignées de main.

C'était un garçon charmant, mort à Tchoung-king, il y a quelques années, dont je n'ai jamais oublié le nom. Nous nous promenâmes dans les jardins où, assis sur une murette de pierre, nous eûmes une longue conversation. Je lui parlai du Tibet, de nos coutumes, et lui racontai en détail ce qu'avait été ma vie dans ma patrie. En retour, il me parla de l'Amérique. Je lui demandai ce qui le retenait à Tchoung-king et comment un homme de son intelligence pouvait vivre dans une ville aussi étouffante, alors que rien ne semblait l'y obliger. Il me répondit qu'il préparait une série d'articles pour un magazine américain fort connu.

Il me demanda alors la permission de parler de moi dans ses articles.

— A vrai dire, lui répondis-je, je préférerais que vous n'en fassiez rien. Ma présence ici a un but précis : étudier et faire des progrès. Tchoung-king doit ultérieurement me servir de tremplin en vue d'autres voyages en Occident. Je préférerais attendre d'avoir à mon crédit quelque chose qui fût digne d'être signalé. Alors, je me mettrai en rapport avec vous et je vous accorderai cette interview à laquelle vous tenez.

Étant un honnête homme, il comprit très bien mon point de vue. Nos relations devinrent vite amicales ; il parlait passablement le chinois et nous n'avions guère de difficultés à nous comprendre. Quand nous repartîmes pour la lamaserie, il fit avec nous un bout de chemin.

— Si cela peut se faire un jour, dit-il, j'aimerais beaucoup visiter le temple et assister à un office. Votre religion n'est pas la mienne mais je la respecte et je voudrais lui rendre hommage.

— Très bien, répondis-je, vous assisterez à un office dans notre temple et vous y serez le bienvenu, je vous en donne ma parole.

Sur quoi, nous nous séparâmes car j'avais beaucoup à faire en prévision du lendemain, ce jour où j'allais commencer une nouvelle carrière d'étudiant... comme si, jusqu'alors, je n'avais consacré tout mon temps à l'étude ! Rentré à la lamaserie, je dus mettre de l'ordre dans mes affaires et m'occuper de mes robes qui s'étaient salies pendant le voyage. C'était à moi de les laver parce que la coutume de notre pays veut que nous nous occupions nous-mêmes de nos vêtements,

de nos robes et de toutes nos affaires personnelles, sans confier ces tâches rebutantes à des serviteurs. Par la suite, je devais m'habiller en bleu comme les étudiants chinois, parce que mes robes de lama attiraient trop l'attention ; je voulais avant tout étudier en paix, et pour cela, il me fallait fuir toute publicité ! En plus de nos tâches quotidiennes, telles que le blanchissage, par exemple, nous avions nos propres offices ; mon rang dans la hiérarchie religieuse m'obligeait de plus à prendre personnellement part à la célébration de ces services car si, pendant le jour, je n'étais qu'un étudiant, à la lamaserie j'étais toujours un haut dignitaire ecclésiastique, qui ne pouvait se dérober à ses nombreuses obligations.

Et c'est ainsi que cette journée se termina, alors que je pensais qu'elle ne finirait jamais, cette journée qui devait me voir pour la première fois de ma vie, complètement et irrémédiablement coupé de mes compatriotes.

Le lendemain, par une matinée chaude et ensoleillée, Huang et moi, nous nous mîmes en route vers notre nouvelle vie d'étudiants en médecine. Nous eûmes vite fait d'effectuer le trajet et d'arriver au collège où des centaines d'étudiants se pressaient déjà devant un gigantesque tableau. Un examen attentif de toutes les communications affichées sur celui-ci nous permit de voir que nos noms figuraient sur la même liste, de sorte que nous assisterions toujours ensemble aux mêmes cours. Après quoi, nous nous rendîmes dans la salle qui nous avait été assignée, en nous frayant un passage à travers la masse des étudiants qui continuaient à examiner le tableau. En nous asseyant,

nous étions remplis d'étonnement, moi du moins, devant l'étrangeté de l'installation, les pupitres, enfin tout. Après ce qui nous parut être une éternité, d'autres jeunes gens entrèrent par petits groupes et prirent leur place. Enfin, quelqu'un donna un coup de gong et un Chinois entra en disant :

— Bonjour, messieurs...

Toute la classe se leva pour obéir aux signes extérieurs de politesse stipulés par les règlements et répondit d'une seule voix :

— Bonjour, monsieur.

Le Chinois commença par nous annoncer qu'il allait nous faire passer un examen par écrit, en soulignant que nos insuffisances ne devaient pas nous décourager, parce que son rôle était de découvrir ce que nous ignorions et non ce que nous savions. Tant qu'il n'aurait pas une idée exacte du niveau intellectuel de chacun, dit-il, il ne serait pas en mesure de nous aider. Cet examen, au cours duquel nous devons répondre aux questions les plus diverses, portant sur tous les sujets possibles et imaginables, allait être un véritable brouet chinois d'arithmétique, de physique, d'anatomie, de tout ce qui avait trait à la médecine, à la chirurgie et aux sciences, et aux matières dont la connaissance était indispensable à quiconque voulait réellement approfondir ces trois dernières disciplines. Il nous fit clairement comprendre que si nous étions incapables de répondre à une question, nous devons indiquer que sur ce point nos études n'avaient pas été poussées aussi loin, et donner, dans la mesure du possible, toutes précisions lui permettant d'avoir une idée exacte de nos connaissances. Après quoi, il agita une sonnette

et la porte s'ouvrit sur deux appariteurs chargés de ce qui me parut être des livres, et qu'ils se mirent en devoir de nous distribuer. En fait, ils ne nous remirent pas des livres, mais des feuilles où étaient inscrites les questions ainsi que du papier blanc pour écrire nos réponses. Puis on nous donna des crayons, car en cette occasion nous n'allions pas nous servir de pinceaux. Nous nous mîmes donc au travail, lisant les questions et y répondant de notre mieux. D'après son aura, il était visible, tout au moins pour moi, que le maître de conférences était un homme intègre qui ne cherchait qu'à nous aider.

J'avais reçu de mon Guide et tuteur, le Lama Mingyar Dondup, une instruction extrêmement spécialisée. Les résultats de l'examen proclamés au bout de deux jours montrèrent que si dans de nombreuses matières, j'étais très en avance sur mes camarades, mes connaissances en électricité et en magnétisme étaient nulles. Environ une semaine après, je me trouvais dans un laboratoire avec un groupe d'étudiants qui, tout comme moi, ignoraient la signification de ces deux mots aux sonorités si menaçantes, quand arrivé à la fin de son cours sur l'électricité, le professeur nous dit :

— Passons maintenant à la pratique... Au moyen d'une expérience tout à fait inoffensive, je vais vous montrer les effets de l'électricité...

Il me tendit alors deux fils.

— Tenez-les bien, s'il vous plaît, me dit-il, serrez-les dans vos mains jusqu'à ce que je vous dise de les lâcher.

Croyant qu'il me demandait de l'aider dans son expérience — et la suite devait prouver que je ne me

trompais pas ! — j'obéis, mais sans enthousiasme. Son aura, en effet, révélait que ses desseins étaient troubles. "Allons, me dis-je, peut-être suis-je en train de me montrer injuste, tout simplement parce qu'il ne m'est pas sympathique." Après avoir fait demi-tour, il regagna à pas rapides sa place d'où il appuya sur un bouton. Quand un éclair jaillit du fil, l'aura du professeur fut celle d'un homme absolument stupéfait. L'ébahissement, du reste, se lisait sur son visage.

— Serrez-les plus fort, dit-il.

Je m'exécutai et serrai les fils de toutes mes forces. Le professeur me regarda en se frottant les yeux. Il était abasourdi et tous s'en rendirent compte, même ceux qui ne pouvaient voir son aura. Pour la classe entière, il fut évident qu'il n'avait, de sa vie, éprouvé pareille surprise. Mes camarades regardaient la scène, bouche bée, incapables de comprendre ce qui se passait, et ce que le maître avait voulu démontrer.

Celui-ci, après avoir coupé le courant, revint près de moi et me prit les fils des mains.

— Il y a quelque chose qui ne marche pas, dit-il, un mauvais contact sans doute.

Il retourna à sa table, un fil dans chaque main, puis, sans les lâcher, rétablit le courant... et se mit immédiatement à crier.

— Aïe ! Coupez, coupez, vous allez me tuer !

Son corps était secoué de convulsions et on eût dit que tous ses muscles étaient noués et paralysés. Pendant qu'il hurlait, je remarquai que son aura ressemblait à un soleil couchant. "Extrêmement intéressant, pensai-je, je n'ai jamais vu d'aura si joliment colorée !"

Ses vociférations prolongées firent bientôt accourir du monde. Après lui avoir jeté un regard, un homme bondit jusqu'à la table et coupa le courant. Le pauvre professeur s'affala sur le sol, tremblant de tout son corps et suant à grosses gouttes. Il n'était pas beau à voir avec son visage d'une pâleur verdâtre. Enfin, il réussit à se relever en s'agrippant au rebord du bureau.

— C'est vous le coupable, cria-t-il.

— Moi, me récriai-je, je n'ai rien fait du tout. Vous m'avez demandé de tenir les fils et je les ai tenus. Ensuite, quand vous me les avez repris des mains, nous avons cru que vous alliez mourir.

— Je n'y comprends rien, dit-il, rien du tout...

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? J'ai tenu ces machins-là dans mes mains, n'est-ce pas ?... alors, que voulez-vous dire ?

Il me regarda dans les yeux.

— Vous n'avez vraiment rien senti ? demanda-t-il. Un picotement ou quelque chose comme cela ?

— Ma foi, lui dis-je, j'ai éprouvé une légère sensation de chaleur qui était agréable mais rien de plus. Pourquoi ? Qu'aurais-je dû ressentir ?

Le professeur qui avait coupé le courant prit la parole.

— Accepteriez-vous de recommencer ? demanda-t-il.

— Bien sûr, lui répondis-je, aussi souvent que vous voudrez.

Il me tendit les fils.

— Je vais mettre le courant, dit-il en appuyant sur le bouton, et vous me ferez part de vos impressions... Voyons, que ressentez-vous ?

— Eh bien, tout au plus une agréable sensation de chaleur... Pas de quoi en faire une histoire : C'est

exactement comme si j'approchais mes mains d'un feu...

— Serrez-les plus fort, dit-il.

J'obéis avec une telle bonne volonté que les veines de mes mains se mirent à gonfler.

Les deux professeurs échangèrent un regard puis, après avoir coupé le courant, l'un d'eux se saisit des fils, les enveloppa d'un chiffon et les garda en main.

— Mettez le contact, dit-il à son collègue.

Le courant fut remis et immédiatement le maître qui tenait les fils les laissa échapper.

— Oh ! s'écria-t-il, le courant passe toujours.

En tombant, les deux fils sortirent du chiffon et entrèrent en contact. Aussitôt, jaillit une étincelle d'un bleu vif cependant qu'une petite boule de métal fondu se détachait de l'extrémité de l'un d'entre eux.

— Voilà les plombs qui sautent maintenant, dit un maître, en sortant pour effectuer les réparations nécessaires.

Le courant rétabli, le cours d'électricité continua. Les professeurs nous expliquèrent qu'ils avaient voulu me faire passer un courant de 250 volts dans les mains pour que la secousse que j'éprouverais serve de démonstration au reste de la classe. Or, j'ai la peau particulièrement sèche et 250 volts ne me dérangent aucunement. C'est ainsi que je peux poser mes mains sur des colonnes montantes sans pouvoir dire si le courant passe ou non... Malheureusement pour lui, le pauvre professeur n'était pas comme moi, il était au contraire extrêmement sensible au courant électrique.

— En Amérique, nous dit-on ce même jour, lorsqu'un homme a commis un crime, ou qu'il est reconnu

coupable d'un meurtre, il est électrocuté. On l'attache à une chaise au moyen de courroies, un courant passe dans son corps et il meurt.

"Comme c'est intéressant... me dis-je. Que pourraient-ils faire avec moi, je me le demande... Il est vrai que je n'ai nulle envie d'en faire l'expérience..."

3 À LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Un brouillard grisâtre et humide tombait des collines dominant Tchoung-king ; il masquait les maisons, le fleuve, les mâts des navires amarrés dans le port, transformant les lumières des boutiques en de vagues masses d'un jaune orange, et étouffant les bruits ; grâce à lui, une partie de la ville y gagnait en beauté. J'entendis des pas feutrés : la vague silhouette d'un vieillard tout voûté surgit du brouillard l'espace d'une seconde, et disparut aussitôt. Un étrange silence, troublé seulement par des bruits assourdis, planait sur la ville qui semblait recouverte d'un épais manteau. Ce jour-là, nous n'avions, Huang et moi, plus de cours à suivre et la soirée était bien avancée. Nous nous étions évadés des salles de dissection pour prendre un peu l'air, mais ce temps nous avait déçus. J'avais faim et apparemment Huang aussi. L'humidité nous avait pénétrés jusqu'à la moelle des os et nous étions glacés.

— Si nous allions manger un morceau, dit Huang. Je connais un bon endroit.

— Entendu, répondis-je. Je suis toujours prêt à faire des expériences intéressantes. Que voulez-vous me montrer ?

— Tout simplement que, malgré vos dires, on peut vivre confortablement à Tchoung-king.

Nous nous mêmes donc en route, mais à tâtons comme des aveugles. Enfin, nous arrivâmes dans une rue dont il nous fut possible de repérer les boutiques. Un peu en contrebas de la colline, Huang me fit entrer dans ce qui me parut être une caverne creusée dans le flanc d'une montagne. A l'intérieur, l'air était encore plus épais qu'au-dehors. La salle était pleine de fumeurs qui vomissaient de gros nuages nauséabonds. C'était pour ainsi dire la première fois que je voyais une aussi grande assemblée de fumeurs ; aussi était-ce un spectacle nouveau — encore qu'écoeurant — que celui de ces hommes qui, un tison enflammé à la bouche, faisaient sortir de petits nuages de fumée par leurs narines. Un homme qui soufflait la fumée non seulement par ses narines mais par ses oreilles attira particulièrement mon attention. Il me fascinait tellement que du doigt, je le montrai à Huang.

— Oh ! celui-là, dit-il, il est sourd comme un pot... On lui a crevé les tympans et ça lui sert beaucoup en société, car sans tympans, il peut faire sortir la fumée par ses oreilles. Il aborde un étranger et lui dit : "Donnez-moi une cigarette, et je vous ferai voir quelque chose que vous ne savez pas faire !..." Ainsi, il ne manque jamais de tabac... Mais trêve de plaisanterie, il est temps de penser à manger. Je vais commander le repas... Je suis très connu ici, et nous aurons ce qu'il y a de mieux au meilleur prix...

Sa proposition me convenait d'autant mieux que, depuis plusieurs jours, j'avais fort mal mangé... tout me paraissait tellement étrange, à commencer par la

cuisine. Après qu'Huang se fut adressé à un garçon qui prit quelques notes sur son bloc, nous nous assîmes et commençâmes à bavarder. La nourriture constituait pour moi un problème. Je ne pouvais me procurer les plats auxquels j'étais habitué et force m'était donc de manger, entre autres choses, de la viande et du poisson. Pour moi, lama du Tibet, c'était là des pratiques révoltantes, bien que mes supérieurs au Potala m'eussent ordonné de m'habituer à la cuisine étrangère et absous à l'avance pour le genre de nourriture que je serais obligé de prendre. Au Tibet, les prêtres ne mangent jamais de viande — mais je n'étais pas au Tibet et il me fallait bien vivre si je voulais accomplir la tâche qui m'avait été fixée. Faute de pouvoir me procurer des aliments "convenables", je devais avaler les infâmes ratatouilles qu'on me servait et faire semblant de les trouver à mon goût.

On nous apporta notre repas : une demi-tortue aux cornichons de mer, suivie de grenouilles au *curry*, garnies de feuilles de choux. Tout cela était fort bon mais combien je regrettais ma *tsampa* ! Enfin, faisant contre mauvaise fortune bon coeur, je fis honneur aux grenouilles ainsi qu'à un bon plat de nouilles et de riz. Comme boisson, nous prîmes du thé. Une chose dont je me suis toujours abstenu, en dépit des nombreuses invites des étrangers, c'est l'alcool. Jamais, au grand jamais, je n'en ai bu. Pour les gens de notre foi, il n'est rien de plus dangereux que les boissons alcoolisées, et rien de pire que les ivrognes. L'ivresse est pour nous le plus terrible des péchés, car, lorsque le corps est imbibé d'alcool, le véhicule astral — qui est la partie la plus spirituelle de l'individu — est chassé du corps

physique et devient ainsi une proie offerte aux entités qui rôdent. La vie que nous connaissons n'est pas toute la vie ; le corps physique n'en est qu'une manifestation particulière, la plus basse ; plus on boit et plus on nuit à son être dans les autres plans de l'existence. Il est bien connu que les ivrognes voient des "éléphants roses" et de nombreuses choses curieuses qui ne correspondent à rien de réel. Ces formes, croyons-nous, sont celles qu'empruntent les entités malveillantes, pour pousser le corps physique à faire le mal. Tout le monde sait qu'un homme saoul n'est pas "en possession de toutes ses faculté". Aussi n'ai-je jamais bu de spiritueux, pas même de l'eau-de-vie de grain ou du vin de riz.

Le canard laqué est un mets des plus délicats — du moins pour ceux qui aiment les volailles. Pour ma part, je préférerais de beaucoup les pousses de bambou, qu'il est naturellement impossible de se procurer en Occident. Ce qui s'en rapproche le plus est une espèce de céleri qu'on cultive dans un certain pays de l'Europe. Le céleri d'Angleterre, tout à fait différent, me convient moins. Puisque nous en sommes au chapitre de la cuisine, il intéressera peut-être le lecteur de savoir que le *chop suey* n'est pas un plat. *Chop suey* n'est qu'un nom, un vocable générique pour désigner la nourriture chinoise, quelle qu'elle soit. Si l'on veut vraiment manger à la chinoise, le mieux est de se rendre dans un restaurant chinois de premier ordre et de commander d'abord un ragoût de champignons et de pousses de bambou, puis une soupe de poissons et enfin un camard laqué. On ne vous donnera pas de couteau dans un vrai restaurant chinois, mais le

garçon, à l'aide d'une hachette découpera le canard en tranches de l'épaisseur voulue. Après qu'il vous aura fait approuver son travail, elles seront placées avec des oignons nouveaux entre deux tranches de pain azyme. Il est d'usage de ne faire qu'une bouchée de ces petits sandwiches. On terminera le repas avec des feuilles de lotus ou, si l'on veut, des racines de lotus. Certains préfèrent le lotus en grains mais, en tout état de cause, on aura besoin d'une quantité suffisante de thé chinois. Tel était le genre de repas qu'on servait dans ce restaurant qu'Huang connaissait si bien. À ma vive surprise, l'addition fut des plus raisonnables ; aussi est-ce avec un délicieux sentiment d'euphorie, que, l'estomac bien calé, nous nous levâmes de table pour affronter le brouillard. Nous remontâmes la rue jusqu'à la route de Kialing où, après quelques centaines de mètres, nous tournâmes à droite pour emprunter le sentier menant à notre temple. Nous arrivâmes pour l'office. Les Tablettes, qu'aucune brise n'agitait, pendaient mollement sur leurs mâts et les nuages d'encens semblaient immobiles. Ces Tablettes, faites d'une étoffe rouge sur laquelle sont brodés en or des idéogrammes chinois, étaient les Tablettes des Ancêtres, et elles servaient à commémorer le souvenir des morts, comme les pierres tombales des Occidentaux. Après nous être prosternés devant Ho Tai et Kuan Yin, Dieu de la Vie Parfaite et Déesse de la Pitié, nous avançâmes dans le temple faiblement éclairé pour assister au service. Celui-ci terminé, nous étions si incapables d'affronter le repas du soir que nous nous enroulâmes sans plus attendre dans nos couvertures pour bientôt glisser dans le sommeil.

Pour nos travaux de dissection, nous n'étions jamais à court de cadavres, car c'était une marchandise facile à se procurer dans le Tchoung-king de cette époque ! Plus tard, quand la guerre éclata, nous devions n'en avoir que trop à notre disposition !

Ceux que nous disséquions étaient gardés dans une salle souterraine convenablement réfrigérée. Dès qu'il nous en parvenait un nouveau, ramassé dans la rue ou fourni par un hôpital, nous lui injectons dans l'aine une solution d'un désinfectant puissant pour le maintenir pendant quelques mois dans un bon état de conservation. Il était très intéressant de descendre au sous-sol où ces corps, tous d'une maigreur extrême, étaient étendus sur des dalles de pierre. Chacun voulait le cadavre le plus maigre et cela donnait lieu à de violentes disputes. Disséquer un corps trop gras donne beaucoup de mal et les résultats ne correspondent pas aux efforts fournis. Il peut arriver qu'après avoir coupé et coupé, puis détaché un nerf ou une artère, on soit obligé de disséquer couche après couche de tissus adipeux. Nous ne manquions certes pas de cadavres. Très souvent, nous en avions tellement en réserve que nous les mettions dans de grands bassins, "en conserve" selon l'argot des étudiants. Bien entendu, il n'était pas toujours facile d'introduire subrepticement un cadavre dans l'hôpital car les parents du défunt pouvaient avoir des opinions très arrêtées à ce sujet. A cette époque, les bébés qui mouraient et les adultes dont les familles étaient trop pauvres pour assumer les frais d'un enterrement convenable étaient abandonnés dans les rues à la faveur de la nuit. Les étudiants en médecine, dont j'étais, sortaient donc très souvent de

bonne heure ramasser les corps les plus "sympathiques", c'est-à-dire les plus décharnés. Nous aurions pu avoir un cadavre chacun mais en général nous travaillions à deux, l'un s'occupant de la tête et l'autre des jambes. On se sentait ainsi moins seul ! Nous prenions assez souvent notre déjeuner dans la salle de dissection, surtout en période d'examens. Il n'était pas rare de voir un étudiant, son déjeuner posé à même le ventre d'un cadavre, lire un manuel calé contre l'une de ses cuisses. Il ne nous serait alors jamais venu à l'esprit qu'au contact de ces corps nous pouvions contracter un tas de maladies bizarres.

Notre Principal, le Dr Lee, était partisan des méthodes américaines les plus modernes. Sur certains points, cela tournait presque à la manie, mais peu importait car c'était un excellent homme, un des Chinois les plus brillants que j'aie eu l'occasion de rencontrer, et avec lequel étudier devenait un plaisir. J'ai acquis de solides connaissances et passé de nombreux examens. Toutefois, je reste convaincu qu'au point de vue de l'anatomie pathologique, j'ai plus appris avec les Briseurs de Corps du Tibet que partout ailleurs.

Notre collège et l'hôpital qui lui était rattaché étaient situés à quelque distance des quais, dans le prolongement de la rue aux Marches. Par beau temps, nous jouissions d'une très belle vue sur la rivière et sur les champs en terrasses, en raison de la situation élevée du collège, qui en faisait du reste un bâtiment facile à repérer. Du côté du port, dans la partie la plus commerçante de la rue, il y avait une vieille, très vieille boutique qui paraissait dans un état de délabrement avancé. Les boiseries étaient vermoulues et la peinture

des planches toute écaillée. La porte était branlante. Une silhouette de tigre découpée dans du bois et badigeonnée de couleurs criardes était placée juste au-dessus, de sorte que pour entrer dans la boutique, il fallait passer sous son dos arqué. Sa gueule grande ouverte sur ses crocs pointus et ses griffes terrifiantes avaient été traités dans un style suffisamment réaliste pour effrayer n'importe qui. Ce tigre, selon la vieille tradition chinoise, représentait la virilité. Cette échope attirait les hommes épuisés et tous ceux qui cherchaient à assouvir pleinement leurs passions. Des femmes aussi venaient dans cette boutique se procurer des poudres, de l'extrait de tigre ou de racine de ginseng, quand elles voulaient des enfants, sans réussir à en avoir. Ces extraits sont extrêmement riches en substances d'un grand secours pour les hommes et les femmes en proie à ce genre de difficultés, substances dont la récente découverte par les savants de l'Occident a été saluée par eux comme un des triomphes de la science moderne. Les Chinois et les Tibétains, très ignorants, il est vrai, de tout ce qui touche la recherche scientifique, n'employaient ces extraits que depuis trois ou quatre mille ans et ils n'en ont jamais tiré vanité ! Il est de fait que l'Occident aurait beaucoup à apprendre de l'Orient s'il était animé d'un esprit plus ouvert. Mais revenons à notre vieille boutique avec son féroce tigre sculpté et bariolé, ses vitrines pleines de poudres étranges, ses momies et ses bouteilles de liquides colorés. Elle appartenait à un médecin de la vieille école, qui vendait aussi du crapaud en poudre, des cornes d'antilope pulvérisées servant d'aphrodisiaque, et bien d'autres mixtures curieuses. Dans ces quartiers

pauvres, il était rare qu'un malade se présente au pavillon de chirurgie de l'hôpital pour se faire soigner. Il préférait entrer dans cette vieille échoppe crasseuse, tout comme l'avaient fait son père et, selon toute vraisemblance, le père de son père. Il confiait ses difficultés au médecin, qui, assis derrière une barrière de bois foncé, ressemblait fort, avec ses lunettes épaisses, à un vieux hibou. Après avoir discuté de son cas et des symptômes, le vieux docteur, opinant de la tête d'un air solennel et les mains jointes, prescrivait les médicaments nécessaires d'un ton sentencieux. La tradition voulait que chaque médicament eût sa couleur propre, qui était déterminée selon un code spécial. C'était là une convention dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Aux malades qui souffraient de l'estomac était prescrite une médecine jaune, tandis que ceux qui étaient atteints d'une maladie de coeur ou du sang prenaient un remède de couleur rouge. Pour les bilieux, les hépatiques, ou même les grands colériques, le vert s'imposait, et les affections de la vue se traitaient avec une lotion bleue. Les organes internes posaient de grands problèmes quant au choix des couleurs. Pour une douleur attribuée à un mauvais fonctionnement des intestins, il était prescrit une préparation légèrement brune. Il suffisait à une femme qui attendait un enfant — du moins c'est ce qu'on lui affirmait — d'avalier de la chair de tortue pulvérisée pour que l'accouchement se fit sans douleurs, sans complications, sans même qu'elle s'en rendît compte, et, en tout cas, sans que son travail en fût troublé.

— Rentre chez toi, lui disait-on, noue un tablier autour de ta taille en le passant entre les jambes pour

que l'enfant ne tombe pas à terre, et avale un peu de cette poudre de tortue...

Le vieux médecin chinois, non inscrit à la Faculté, avait le droit de faire de la réclame et celle-ci prenait des formes spectaculaires. Une immense enseigne bariolée, placée en permanence au-dessus de sa maison, proclamait son merveilleux talent de guérisseur. Ce n'était pas tout. Dans le salon d'attente et la salle de consultation, se trouvaient des médailles et des écussons, témoignages de la reconnaissance de riches clients — qu'il avait terrifiés — pour la façon miraculeuse dont son talent, ses poudres, ses lotions et autres médicaments colorés les avaient guéris de leurs mystérieuses maladies...

Le pauvre dentiste, un praticien également de la vieille école, n'était pas aussi fortuné. N'ayant pas le plus souvent de maison où recevoir ses patients, il les soignait dans la rue. La victime assise sur une caisse, il procédait à l'examen de sa denture, tâtant ici, sondant par là, sous les regards attentifs du public. Puis, à grand renfort de gesticulations et de mystérieuses manipulations, "il se mettait en devoir" d'extraire la mauvaise dent. Je dis qu'il "se mettait en devoir" car souvent l'extraction n'allait pas sans peine, soit que le patient eût très peur, soit qu'il protestât trop bruyamment, auquel cas le dentiste n'hésitait pas à demander aux badauds de maintenir la victime récalcitrante. Aucun anesthésique n'était employé. Pour sa publicité, le dentiste n'utilisait pas des enseignes, des médailles ou des écussons comme les médecins, il se contentait de porter au cou un collier fait avec les dents qu'il avait arrachées. Dès qu'il en avait extrait

une, il la nettoyait soigneusement, la perçait d'un trou et la joignait à son collier, un témoignage de plus de son habileté !

Nous étions fort mécontents quand des malades que nous avions soignés de notre mieux, en leur faisant suivre les traitements les plus modernes et en leur administrant les remèdes les plus coûteux, se rendaient en cachette chez le vieux docteur chinois, pour lui demander ses soins. Nous prétendions les avoir guéris, le charlatan en faisait autant, mais les responsables de nos disputes, trop heureux d'être débarrassés de leur mal, se gardaient bien de prendre position.

Quand nos études furent plus avancées, il nous arriva de plus en plus souvent d'accompagner un docteur diplômé dans ses visites à domicile et d'assister aux opérations. Parfois, il nous fallait gagner en bas des falaises, des endroits difficiles d'accès, où, à la suite d'une chute, un pauvre diable gisait, les os fracassés, le corps ensanglanté, sans qu'il fût possible de rien faire pour lui. Nous visitions aussi ceux qui vivaient sur le fleuve Kialing, dans des maisons-bateaux, ou des petites huttes bâties sur des radeaux de bambou couverts de nattes. Ces habitations se balançaient au gré du courant et si l'on ne faisait pas attention, il était très facile, surtout la nuit, de faire un faux pas ou de prendre appui sur un morceau de bambou, lequel s'enfonçait dans l'eau ! Aventure dont on n'était guère consolé par l'hilarité des jeunes garçons que pareil spectacle attirait immanquablement. La capacité d'endurance à la douleur des vieux paysans chinois était stupéfiante. Sans jamais se plaindre, ils étaient toujours reconnaissants de ce que nous réussissions à

faire pour eux. Nous cherchions à leur rendre service de toutes les manières, ne fût-ce qu'en les aidant à mettre un peu d'ordre dans leurs petites huttes ou en préparant leurs repas, mais nos rapports avec les jeunes étaient plus délicats. Ils s'agitaient de plus en plus, sous l'influence des idées modernes. Les hommes de Moscou s'infiltraient parmi eux, et les préparaient à l'avènement du communisme. Nous le savions, sans pouvoir faire autre chose, hélas, qu'assister, impuissants, à toute cette agitation.

Avant d'acquérir nos diplômes, il nous fallut énormément travailler et consacrer jusqu'à quatorze heures par jour à l'étude de sujets très divers, dont le magnétisme et l'électricité, pour n'en citer que deux. Je me souviens fort bien de mon premier cours de magnétisme, science qui m'était alors quasiment inconnue. En un sens, ce cours fut peut-être aussi intéressant que ma première leçon sur l'électricité. Le professeur n'était guère sympathique mais voyons ce qui se passa.

Huang avait réussi, en se frayant un chemin à travers la foule des étudiants, à parvenir au tableau sur lequel était affiché notre emploi du temps.

— Hé, Lobsang, me lança-t-il, cet après-midi, cours sur le magnétisme...

Nous étions très contents d'apprendre que nous ferions partie de la même classe, car il s'était noué entre nous une amitié très sincère. Après avoir traversé la cour, nous entrâmes dans une salle contiguë à la salle d'électricité. A l'intérieur, se trouvait tout un matériel qui nous parut très semblable à celui qui était utilisé en électricité : bobines de fil, pièces de métal

bizarres ressemblant beaucoup à des fers à cheval, tiges noires, tiges en verre et différentes boîtes transparentes contenant ce qui semblait être de l'eau, enfin des morceaux de bois et de plomb. Nous nous assîmes à nos places, et le professeur fit son entrée et gagna sa chaire à pas pesants. C'était un homme épais, physiquement et intellectuellement, qui avait de ses capacités une opinion extrêmement flatteuse, qu'en tout cas la très grande majorité de ses collègues ne partageait pas. Lui aussi était allé en Amérique mais alors que certains maîtres en étaient revenus, conscients des limites de leur savoir, il avait ramené de ce voyage la conviction qu'il savait tout et que son cerveau était infailible. Dès qu'il fut installé à sa chaire, il éprouva le besoin de frapper sur son bureau à l'aide d'un marteau de bois.

— Taisez-vous, rugit-il, bien que le silence fût total.

Nous allons étudier le magnétisme. Pour certains d'entre vous, ce sera certainement leur première leçon sur ce sujet passionnant.

Il prit un des barreaux de métal auquel on avait donné la forme d'un fer à cheval.

— Ce barreau, dit-il, est entouré d'un champ.

Immédiatement, j'imaginai des chevaux en train de paître.

— Je vais vous montrer, continua-t-il, comment délimiter le champ de cet aimant avec de la limaille de fer. Le magnétisme, en effet, "activera" chaque particule de cette limaille, laquelle épousera exactement la forme de la force qui s'exerce sur elle.

— N'importe quel imbécile peut voir ce champ, glissai-je imprudemment à l'oreille d'Huang assis à côté de moi. Pourquoi tant de chichis ?

Le professeur bondit, hors de lui.

— Oh, dit-il, c'est le grand lama du Tibet... Il ne connaît pas un traître mot sur le magnétisme ou l'électricité, mais il peut voir un champ magnétique !...

Il pointa vers moi un doigt menaçant.

— Ainsi donc, grand lama, vous pouvez le voir de vos propres yeux... vraiment ? Alors, vous êtes le seul homme sur terre à en être capable, acheva-t-il en ricanant.

— Oui, Honorable Maître, répondis-je en me levant. Je le vois très bien, ainsi que les lumières autour de ces fils.

De son marteau de bois, il fit pleuvoir une grêle de coups furieux sur son bureau.

— Vous mentez, s'écria-t-il, ce champ est invisible. Mais puisque vous êtes si malin, venez donc le dessiner au tableau, nous allons bien nous amuser.

Avec un soupir d'ennui, je m'approchai du tableau, muni de l'aimant et d'un bout de craie. En maintenant le fer à cheval sur le tableau, je dessinaï la forme exacte du champ que j'avais sous les yeux, ainsi que celle de la lumière bleuâtre qui s'en dégagait. Je dessinaï aussi les stries plus légères qui se trouvaient à l'intérieur du champ même. Rien ne m'était plus facile, j'avais reçu ce don à ma naissance et plusieurs opérations l'avaient développé. Quand j'eus fini, je me tournai vers la classe : le silence était absolu. Le professeur, les yeux lui sortant littéralement de la tête, ne me quittait pas du regard.

— C'est une supercherie, dit-il, vous avez déjà étudié cette question !

— Honorable Maître, répondis-je, jusqu'à ce jour je n'avais pas vu d'aimant.

— Ma foi, dit-il, j'ignore comment vous vous y prenez ! Votre champ est correctement dessiné ; je persiste cependant à croire que c'est une supercherie... et qu'au Tibet vous n'avez appris que des trucs de ce genre... Je n'y comprends rien.

Il m'arracha l'aimant des mains, le recouvrit d'une mince feuille de papier qu'il saupoudra d'une fine limaille de fer. Du doigt, il imprima au papier de légères secousses et la poudre reproduisit exactement le dessin que j'avais fait sur le tableau. Son regard après être allé de l'aimant au tableau revint se poser sur la limaille de fer.

— Homme du Tibet, s'écria-t-il, je refuse de vous croire. Je maintiens que c'est une mystification.

Il s'assit d'un air las, pris sa tête entre ses mains, puis éclatant de fureur, bondit sur ses pieds et fit de nouveau un geste menaçant.

— Vous !... Vous soutenez que vous pouvez voir le champ de cet aimant ainsi que la lumière autour de ces fils ?

— Parfaitement, répliquai-je. Rien n'est plus facile.

— Très bien, hurla-t-il, je vais vous prouver que vous n'êtes qu'un farceur !

Il était tellement en colère qu'en se retournant il renversa sa chaise. Il se dirigea à pas rapides vers un coin de la salle, se baissa et ramassa en grognant une boîte d'où sortaient des fils enroulés en spirale. Puis, il se redressa et la plaça sur une table devant moi.

— Voilà, dit-il en me regardant dans les yeux comme s'il me lançait un défi, une boîte très intéressante, qu'on appelle boîte à haute fréquence. Dessinez-moi son champ et je vous croirai. Allez-y.

— Très bien, lui répondis-je, ce n'est pas compliqué. Approchons cependant la table du tableau, autrement je serais obligé de dessiner de mémoire.

Il prit un bout de la table, je pris l'autre et, à nous deux, nous la portâmes près du tableau.

Je pris un morceau de craie et j'allais commencer mon dessin, quand je m'aperçus que le champ avait disparu. J'étais vraiment stupéfait de n'avoir plus que des fils sous les yeux. En me retournant vers le maître, je vis qu'il avait la main posée sur un commutateur. Il avait évidemment coupé le courant et la plus grande stupéfaction se lisait sur son visage.

— C'est donc vrai, dit-il, que vous pouvez voir les champs. C'est prodigieux ! (Il mit le contact de nouveau et me dit :) Tournez-moi le dos... vous me direz quand le courant sera coupé et quand il sera branché.

J'obéis et je n'eus aucune difficulté à annoncer : le courant est coupé, branché, coupé, etc. Le maître s'arrêta vite et s'assit sur sa chaise dans l'attitude d'un homme dont la foi vient d'être irrémédiablement ébranlée.

— Vous pouvez sortir, le cours est terminé, dit-il brusquement. Quant à vous, restez, ajouta-t-il, en se tournant vers moi.

Des murmures de mécontentement s'élevèrent parmi les étudiants. Ils étaient venus assister à un cours qui les intéressait et voilà qu'on les mettait dehors ! Mais le

professeur les fit déguerpir, en en poussant même un ou deux par les épaules pour qu'ils partent plus vite. Il était le maître dans sa classe.

— Maintenant expliquez-vous, me dit-il, une fois que la salle fut vide. De quel truc s'agit-il ?

— Il ne s'agit pas d'un truc, lui répondis-je. C'est un don que j'ai reçu à ma naissance et qu'une opération a considérablement développé. Je peux voir les auras des hommes... la vôtre, par exemple, montre que vous refusez de croire que quelqu'un puisse posséder un don que vous n'avez pas. Vous voulez me prendre en faute.

— Non, répondit-il, je veux seulement prouver que mes connaissances sont exactes. Or, si vous pouvez voir cette aura, tout ce qu'on m'a appris est faux.

— Pas du tout, répliquai-je. J'affirme que tout l'enseignement qu'on vous a donné en prouve l'existence. Le peu d'électricité que j'ai déjà pu apprendre dans ce collège me fait penser, en effet, que l'électricité est l'agent moteur du corps humain.

— Inepties que tout cela, s'écria-t-il en bondissant sur ses pieds. C'est de l'hérésie... Venez avec moi chez le Principal, nous allons régler cette affaire !...

Le Dr Lee était assis à son bureau, plongé dans ses paperasses. A notre entrée, il leva ses yeux pleins de douceur par-dessus ses lunettes, qu'il enleva ensuite pour mieux nous voir.

— Vénéré Principal, brailla le professeur, ce garçon, cet individu du Tibet prétend qu'il peut voir les auras et que nous en avons tous une. Il veut me faire croire qu'il en sait plus long que moi, moi qui suis le professeur d'électricité et de magnétisme !

Très calmement, le Dr Lee nous invita à nous asseoir.

— Voyons, dit-il, de quoi s'agit-il exactement ? Lobsang Rampa peut voir les auras ? Je le savais déjà. De quoi vous plaignez-vous ?

— Mais Vénéré Principal, s'écria le professeur après être resté un instant bouche bée, est-il possible que VOUS accordiez créance à ces stupidités, à cette hérésie, à tous ces trucs ?

— Très certainement, répondit le Dr Lee, car Lobsang Rampa vient d'une très grande famille du Tibet et les plus hautes personnalités m'ont parlé de lui.

A ces mots, Po Chu, le professeur, prit un air penaud.

L'Aura et le corps éthérique

— Lobsang Rampa, reprit le Principal en se tournant vers moi, j'aimerais que vous nous parliez de l'aura. Expliquez-nous ce sujet comme si nous n'y connaissions rien du tout. Faites-le pour que nous puissions comprendre votre expérience si particulière et peut-être en tirer profit.

Ma foi, la question se présentait sous un tout autre jour. J'aimais bien le Dr Lee et sa façon de régler les problèmes.

— Docteur Lee, commençai-je, je suis né avec le pouvoir de voir les gens tels qu'ils sont réellement. Il flotte autour d'eux une aura qui révèle chaque nuance de leur pensée, chaque modification de leur état physiologique, mental ou spirituel. Cette aura est une lumière dont la source est l'âme. Pendant les deux premières années de ma vie, je pensais que tout le monde voyait ce que je voyais mais j'ai vite compris qu'il n'en était rien. Comme vous le savez déjà, je suis entré dans une lamaserie, à l'âge de sept ans, pour y être initié. Là, on me fit subir une opération spéciale,

qui eut pour effet de me faire voir plus clairement ce que je voyais déjà et, par surcroît, de me donner certains pouvoirs. Au temps où l'histoire n'avait pas encore commencé, continuai-je, l'homme avait un Troisième Oeil, que plus tard sa propre folie lui a fait perdre. Me rendre l'usage de ce Troisième Oeil, tel était le but de la formation qui m'a été donnée à la lamaserie de Lhasa. (Je leur jetai un regard : tous deux buvaient mes paroles.) Docteur Lee, poursuivis-je, le corps humain baigne d'abord dans une lumière bleuâtre, d'un ou deux pouces d'épaisseur. Cette lumière recouvre tout le corps physique, dont elle ne se sépare jamais. C'est "le corps éthérique", le plus bas de tous, et il sert de lien entre le monde physique et le monde astral. L'intensité du bleu varie selon l'état de santé. Puis, au-delà du corps physique et du corps éthérique, il y a l'aura dont les dimensions varient selon le degré d'évolution, le niveau de l'instruction et la nature des pensées. La vôtre, dis-je au Principal, se trouve à une distance de vous égale à la taille d'un homme, c'est l'aura d'un homme évolué. Quelles que soient ses dimensions, l'aura humaine est composée d'un tourbillon de bandes de couleur, qui ressemblent à des nuages colorés glissant dans le ciel du soir. Elles s'altèrent selon les pensées. Sur le corps, il existe des zones particulières qui produisent leur propres variétés de bandes colorées. Hier, continuai-je, en travaillant à la bibliothèque, j'ai vu des gravures dans un livre consacré à certaines croyances religieuses de l'Occident. Certaines représentaient des personnages dont la tête était entourée d'une aura. Faut-il en conclure que les Occidentaux que j'ai toujours crus

moins évolués que nous peuvent voir les auras, et que nous en sommes incapables, nous autres peuples de l'Orient ? Sur ces images, seule la tête était entourée d'une aura ; mais l'aura que je vois entoure non seulement la tête mais le corps tout entier, y compris les mains, les doigts et les pieds. Et ce que je vois, je l'ai toujours vu.

Le Principal se tourna vers Po Chu.

— Ce que vous venez d'apprendre, dit-il, je le savais déjà. Je savais que Rampa était doué de ce pouvoir, et qu'il l'avait utilisé au service des dirigeants tibétains. Vous comprenez maintenant pourquoi il poursuit ses études dans ce collège. Nous espérons qu'il pourra nous aider à mettre au point un appareil qui rendra d'énormes services à l'humanité entière en facilitant le diagnostic et le traitement des maladies. Qu'est-ce qui a motivé votre visite aujourd'hui ?

Le professeur avait l'air absorbé dans ses pensées.

Nous venions de commencer l'étude des applications pratiques du magnétisme, répondit-il. Avant même d'avoir procédé à la première expérience, et à peine avais-je ouvert la bouche pour aborder la question des champs magnétiques que cet homme a déclaré qu'il pouvait voir le champ d'un aimant, ce que je savais être absolument impossible, fantastique. Je l'ai donc prié de venir au tableau. A mon grand étonnement, il a été capable de dessiner le champ d'un aimant ainsi que celui d'un transformateur à haute fréquence. Et dès que je coupai le contact, il ne voyait plus rien. J'étais persuadé qu'il s'agissait d'une mystification, ajouta-t-il en regardant le Principal d'un air de défi.

— Non, lui répondit le Dr Lee, il ne s'agissait pas d'une mystification, loin de là. Je sais que Lobsang Rampa disait la vérité. Il y a quelques années, j'ai fait la connaissance de son Guide, le Lama Mingyar Dondup, un des hommes les plus brillants du Tibet, qui, par pure bonté d'âme et par amitié pour moi, s'est soumis à une série d'expériences, qui démontrèrent qu'il avait les mêmes pouvoirs que Lobsang Rampa. Nous — c'est-à-dire un petit groupe de spécialistes — fûmes à même de faire des recherches très poussées sur le sujet. Malheureusement, les préjugés, l'esprit de routine et la jalousie nous ont empêchés de publier nos conclusions. Je n'ai jamais cessé de le regretter.

Un long silence s'ensuivit. "C'est bien aimable de la part du Principal d'avoir foi en moi", pensai-je. Quant au professeur, il semblait d'humeur sombre, comme sous le coup d'une déception inattendue.

— Si vous possédez ce pouvoir, demanda-t-il, pourquoi étudier la médecine ?

— Je veux étudier la médecine et aussi les sciences, répondis-je, pour être en mesure d'aider ceux qui construiront un appareil comme celui que j'ai vu sur les Hautes-Terres de Chang Tang au Tibet.

Le Principal m'interrompit.

— Oui, dit-il, je sais que vous avez fait partie de cette expérience. J'aimerais être mieux renseigné sur cet appareil.

— Il y a quelque temps, commençai-je, un petit groupe des nôtres s'est rendu sur les instructions du Dalai-Lama dans une vallée cachée entre les chaînes de montagnes des Hautes-Terres de Chang Tang. Nous devions y découvrir une ville fondée bien avant les

débuts de l'histoire et qui avait été habitée par une race d'homme aujourd'hui disparue. Une partie de la ville était enfouie sous un glacier mais partout dans la vallée secrète où la glace avait fondu et où il faisait chaud, les maisons et leurs installations étaient intactes. C'est là que j'ai vu un appareil qui avait la forme d'une boîte. Il suffisait d'y approcher l'oeil pour que les auras devinssent visibles et c'est en examinant l'aura d'une personne, avec ses couleurs, que les anciens habitants de cette ville pouvaient connaître son état de santé. Bien plus, il leur était possible de prévoir les maladies puisque l'aura en indiquait le degré de probabilité, avant l'apparition des premiers symptômes. Ainsi les microbes du coryza sont visibles sur une aura, même s'ils n'ont pas encore manifesté leur présence par un rhume. La guérison d'un malade est beaucoup plus facile quand on n'a pas attendu pour le soigner que la maladie se soit déclarée. De cette façon, le mal pourrait être neutralisé avant même d'avoir eu le temps de s'installer dans l'organisme.

— Très intéressant, dit le Principal, en m'approuvant d'un signe de tête, continuez, je vous prie...

— J'imagine, dis-je, une version moderne de cet appareil et je voudrais participer à sa mise au point. Dans mon esprit, il devrait permettre aux médecins et aux chirurgiens les moins doués pour la voyance, de voir "en couleurs" les auras de leurs malades. A l'aide de cartes spéciales, indiquant la nature du mal, ils pourraient ainsi établir facilement et sans risque d'erreur un diagnostic exact.

— Mais, dit le professeur, vous venez trop tard. Nous avons déjà les rayons X !

— Les rayons X ! dit le Dr Lee. Mais mon pauvre ami, à quoi nous serviraient-ils dans cette affaire, puisqu'ils ne nous montrent que l'ombre grisâtre des os ? Ce n'est pas les os que Lobsang Rampa veut rendre visibles mais le force vitale du corps. Je comprends parfaitement ce qu'il a en vue, et je suis persuadé que les plus grandes difficultés qu'il aura à surmonter proviendront des préjugés et de la jalousie professionnelle. Mais, ajouta-t-il, en se retournant vers moi, comment arriverez-vous à soulager les troubles mentaux avec votre appareil ?

— Vénéré Principal, répondis-je, si une personne souffre d'un dédoublement de la personnalité, son aura l'indiquera très nettement parce qu'elle sera dédoublée elle-même... Et je soutiens qu'à l'aide d'un appareil approprié, il sera possible de rapprocher ces deux auras, peut-être au moyen d'un courant électrique à haute fréquence.

Au moment où j'écris ces pages, je constate que ce genre de questions intéresse beaucoup d'Occidentaux. De nombreux médecins parmi les plus éminents se sont penchés sur le problème, mais tous sans exception m'ont prié de taire leur nom pour ne pas compromettre leur réputation !

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter quelques remarques. Avez-vous jamais observé des fils électriques par temps de brume ? Vous avez alors pu constater que, surtout dans les régions montagneuses, ces fils sont entourés d'une faible lumière ayant la forme d'une couronne. Si vous avez de bons yeux, vous avez pu voir cette lumière clignoter, décroître puis croître en intensité puis décroître et croître encore, et

ainsi de suite selon les changements de polarité du courant. C'est à peu près ce qui se passe dans l'aura humaine. Il est manifeste que nos aïeux, nos arrière-arrière-arrière-grands-parents pouvaient voir les auras ou les auréoles puisqu'ils furent capables de les peindre sur les portraits des saints. On ne peut mettre cela sur le seul compte de leur imagination ; sinon comment expliquerait-on qu'elles aient été peintes autour de la tête de ces personnages, c'est-à-dire là où précisément brille une lumière ? La science moderne permet de mesurer l'intensité des ondes du cerveau et de la force électrique contenue dans le corps humain. En fait, il y a quelques années, on a procédé dans un hôpital très connu à des recherches sur les rayons X. Les chercheurs s'aperçurent qu'ils avaient obtenu des clichés de l'aura humaine, mais ils n'y comprirent rien et s'en soucièrent moins encore. Ce qui les intéressait, c'était de photographier les os et non les couleurs qui enveloppent le corps, de sorte que cette aura ne faisait que les "embêter" ! Tout ce qui concernait la photographie des auras fut malheureusement abandonné, tandis que de grands progrès étaient réalisés dans le domaine des rayons X, ce qui, je le dis humblement mais fermement, revient à mettre la charrue avant les boeufs ! J'ai l'intime conviction que quelques recherches devraient suffire pour doter les médecins et les chirurgiens du plus merveilleux instrument de guérison qui soit. J'imagine très bien — comme je l'imaginai il y a tant d'années déjà — un appareil spécial que n'importe quel docteur transporterait dans sa poche. Il l'utiliserait pour examiner le patient à peu près comme on se sert d'un

verre fumé pour regarder le soleil. A l'aide de cet appareil, il lui serait possible de voir l'aura d'un malade et d'après la couleur des stries ou l'irrégularité des contours, de diagnostiquer exactement la nature des troubles. Ce n'est pas là ce qui importe le plus, car il ne suffit pas de connaître les maux dont les gens souffrent, il faut encore savoir les guérir. Or, l'appareil auquel je pense permettrait des guérisons faciles, spécialement dans le cas des maladies mentales.

4 JE DEVIENS AVIATEUR

La soirée était chaude et étouffante, avec à peine un semblant de brise. A soixante mètres (200 pieds) environ au-dessus de la falaise où nous nous promenions, les masses menaçantes des nuages prenaient parfois des formes fantastiques qui me rappelaient le Tibet. Huang et moi avions passé une journée très dure dans les salles de dissection, où des cadavres qui y étaient restés trop longtemps dégageaient une puanteur insupportable, qui, jointe à toutes les autres odeurs dont celle des antiseptiques, nous avait donné une terrible migraine. "Pourquoi, me demandai-je, avait-il donc fallu que je quitte le Tibet où la pureté de l'air n'a d'égale que celle des pensées ?" Fatigués de toutes ces odeurs, nous étions venus nous promener sur cette falaise après avoir fait un brin de toilette. Qu'il était bon de flâner le soir en contemplant la nature ! Mais d'autres spectacles que celui de la nature retenaient aussi notre attention ; car de l'endroit où nous étions, il nous suffisait de nous

pencher pour voir l'intense activité qui régnait sur le fleuve. Des coolies chargeaient inlassablement des bateaux, portant sur leurs épaules de longues perches de bambou au bout desquelles étaient suspendues des hottes pouvant contenir jusqu'à une quarantaine de kilos (90 livres) de marchandises. Ces hottes pesaient plus de deux kilos (5 livres) chacune, de sorte que le coolie coltinait tout au long de sa journée des fardeaux dont le poids était rarement inférieur à quatre-vingt-cinq kilos (190 livres). Leur vie était un enfer, et ils ne s'arrêtaient de travailler que pour mourir complètement épuisés, bien qu'encre dans la fleur de l'âge. Véritables bêtes de somme humaines, ils étaient plus maltraités que les animaux. Et lorsque, usés à la tâche, la mort les surprenait, ils se rendaient utiles une ultime fois dans nos salles de dissection en fournissant à nos apprentis docteurs et chirurgiens le matériel de base qui leur était nécessaire pour apprendre à soigner les vivants.

Quand nous quittâmes le bord de la falaise, une très légère brise chargée du doux parfum des arbres et des fleurs nous rafraîchit le visage. Presque en face de nous se trouvait un petit bosquet d'arbres et nous décidâmes de nous y rendre. Mais après quelques mètres, nous nous arrê tâmes, les nerfs tendus, envahis d'un trouble inexplicable, comme si nous ressentions l'approche d'une catastrophe. Nous nous interrogeâmes du regard.

— Ce ne peut être le tonnerre, fit Huang, sans être autrement convaincu de ce qu'il disait.

— Bien entendu, ce n'est pas le tonnerre, répondis-je. Il s'agit de quelque chose de très étrange, de quelque chose que nous ne connaissons sûrement pas.

Peu rassurés, nous écoutâmes, la tête penchée, puis ayant examiné le paysage autour de nous, la terre et les arbres, nos yeux se portèrent enfin sur les nuages. C'était du ciel que venait le bruit, une sorte de broum, broum, broum régulier, sans cesse plus fort et plus strident. Enfin, une forme sombre ailée apparut l'espace d'un éclair dans une déchirure des nuages... avant même que nous eussions pris conscience de sa réalité, elle avait disparu dans un autre nuage.

— Huang ! criai-je, un des dieux du ciel vient nous enlever !

Que faire sinon rester immobiles, en essayant d'imaginer ce qui allait suivre. Ce bruit semblable au tonnerre, jamais nous n'en avons entendu de tel. La grande forme sombre apparut au-dessus de nos têtes ; elle laissait derrière elle des petites traînées de nuages comme si elle ne pouvait souffrir d'être retardée dans sa marche. Tout à coup, elle jaillit du ciel, passa au ras de nos têtes, et disparut au-dessous de la falaise dans un vacarme épouvantable et un violent tourbillon d'air. Après quoi, le silence fut total. Médusés, transis de peur, Huang et moi restions cloués sur place, échangeant des regards lourds d'appréhension. Puis, d'un même élan nous fîmes demi-tour et nous courûmes vers le bord de la falaise pour voir ce qui était arrivé à cette chose surgie du ciel, cette forme sombre si bizarre et si bruyante. Couchés à plat ventre, tout près du bord, nous jetâmes prudemment un coup oeil sur l'eau scintillante du fleuve. Près de la berge, l'étrange monstre ailé reposait sur un banc de sable. Pendant que nous l'observions, il cracha quelques flammèches dans un crépitement de fumée noire. Cela

suffit à nous faire sursauter, et nous devînmes pâles comme la mort. Mais ce qui suivit fut plus étrange encore. Quels ne furent pas notre étonnement, notre stupéfaction, quand d'un panneau qui s'était ouvert sur le côté du monstre, sortirent deux hommes. Je n'avais jamais rien vu d'aussi merveilleux, j'en étais sûr, mais... nous perdions notre temps perchés sur cette falaise ! D'un bond, nous fûmes sur pied et nous prîmes au pas de course la direction du sentier menant au fleuve. Dans la rue aux Marches, notre course devint frénétique, au mépris des règles de la circulation et même de la politesse la plus élémentaire, tant nous étions follement pressés d'arriver sur la berge.

Une fois en bas, notre déception fut si forte que nous aurions pu trépigner de colère : pas un seul bateau en vue, ni un seul batelier. Tous s'étaient rués de l'autre côté du fleuve, là justement où nous mourions d'envie d'aller. Mais si ! C'était bien une barque là-bas, derrière un rocher. Nous galopions vers elle avec l'intention de la mettre à l'eau, quand un vieillard chargé de filets descendit d'un chemin escarpé.

— Hé, grand-père, cria Huang, fais-nous traverser !

— Ma foi, répondit le vieillard, cela ne me sourit guère. Combien seriez-vous prêts à payer ?

Jetant ses filets, il s'adossa au flanc de sa barque, une vieille pipe culottée à la bouche, les jambes croisées, comme quelqu'un à qui il ne déplairait pas de passer la nuit à bavarder. Nous bouillions d'impatience.

— Allons, voyons, grand-père... Quel est ton prix ?

La somme qu'il indiqua était si fantastique, qu'à notre avis elle aurait pu suffire à l'acquisition de son vieux bateau pourri.

Mais notre surexcitation était telle que nous aurions tout donné pour nous trouver de l'autre côté du fleuve. Huang voulut marchander.

— Assez de temps perdu, lui dis-je, donnons-lui la moitié de ce qu'il demande...

Le vieillard sauta sur l'occasion car il n'espérait pas le dixième de cette somme. Le marché conclu, nous bondîmes vers sa barque.

— Doucement, jeunes gens, du calme, dit-il. Vous allez me l'abîmer !

— Oh ! ça va, grand-père, répliqua Huang. Fais vite, on n'y voit plus bien clair.

Sans se presser, le vieux bonhomme monta à bord en grognant contre ses rhumatismes. Puis, à l'aide d'une longue perche il poussa lentement sa barque dans le fleuve. Incapables de tenir en place, nous cherchâmes vainement un moyen de le faire aller plus vite, mais le bonhomme refusa de forcer l'allure. À mi-chemin, au milieu du courant, le bateau fut pris dans un tourbillon et il fallut que le batelier le remette dans la bonne direction. Pour gagner du temps, j'avais préparé l'argent que je lui mis dans la main avant même d'arriver. Le vieux pêcheur ne se fit certainement pas prier pour l'accepter. Après quoi, sans attendre que le bateau ait atteint l'autre rive, nous sautâmes par-dessus bord et de l'eau jusqu'aux genoux nous remontâmes la berge à toutes jambes.

L'incroyable, la merveilleuse machine qui était descendue du ciel avec des hommes à son bord était devant nous. Nous la contemplions avec un respect mêlé de crainte en nous étonnant nous-mêmes de notre témérité d'oser la regarder de si près. D'autres

gens étaient là aussi, se tenant à une distance respectueuse. Nous nous approchâmes, plus près, encore plus près... jusqu'au moment où, glissés sous l'appareil, nous examinâmes les pneus des roues en leur donnant de petits coups. À l'arrière, il n'y avait pas de roue mais une barre de métal flexible dont l'extrémité avait la forme d'un sabot.

— Ah ! m'écriai-je, ce doit être un patin pour réduire la vitesse au moment de l'atterrissage. Nous avons un truc comme ça sur nos cerfs-volants.

Pas rassurés du tout, nous promenions nos doigts sur les flancs de la machine avec mille précautions, quand nous fûmes fort surpris de voir qu'il s'agissait simplement d'une sorte de toile tendue sur un cadre de bois et grossièrement peinte. Ça, c'était vraiment quelque chose d'inouï ! À peu près à égale distance des ailes et de la queue, nos doigts rencontrèrent un panneau. Quand il s'ouvrit devant un homme qui, d'un bond léger, sauta sur le sol, notre saisissement fut tel que nous faillîmes nous évanouir.

— Eh bien, dit-il, cet avion semble vous intéresser !

— Pour sûr, répondis-je. Au Tibet, j'ai volé dans une machine qui lui ressemblait mais elle ne faisait pas de bruit.

Il me regarda, les yeux écarquillés.

— Au Tibet, dites-vous ? demanda-t-il.

— Parfaitement, dis-je.

Huang intervint.

— Mon ami, dit-il, est une Incarnation Vivante du Bouddha et un lama. Il étudie présentement à Tchoung-king. Il a souvent volé dans des cerfs-volants.

L'homme de la machine volante eut l'air très intéressé.

— C'est passionnant, s'écria-t-il. Venez donc, je vous prie, vous asseoir à l'intérieur, nous pourrions bavarder.

Faisant demi-tour, il rentra dans l'appareil. "Ma foi, pensai-je, ma vie a toujours été pleine d'aventures les plus diverses et si cet homme n'a pas peur de pénétrer dans cette machine, je ne vois pas pourquoi je serais moins courageux que lui." J'entrai donc, et Huang me suivit. Sur les Hautes-Terres du Tibet, j'avais déjà vu un engin plus grand que celui-là, l'engin dans lequel les Dieux du Ciel avaient quitté le monde. Il y avait entre eux une grande différence cependant : la machine des dieux était silencieuse et n'inspirait pas la terreur alors que celle-ci sautait dans l'air et le déchirait de ses vrombissements.

A l'intérieur, l'homme nous fit prendre place sur des sièges fort confortables ma foi, puis se mit à m'assaillir de questions, à mon avis stupides, sur le Tibet, sujet banal, du moins pour moi. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi cet homme, qui se trouvait dans la plus merveilleuse machine du monde, tenait tellement à me parler de mon pays. Finalement, à force de temps et au prix de bien des efforts, nous réussîmes à obtenir de lui quelques renseignements. Sa machine, qu'il appelait un aéroplane, était munie de moteurs grâce auxquels elle pouvait se mouvoir dans le ciel et c'étaient ces moteurs, dit-il, qui faisaient tant de bruit. Cet aéroplane, d'origine américaine, avait été acheté par une firme chinoise de Shanghai qui voulait ouvrir une ligne aérienne entre cette ville et Tchoung-king. Quant aux trois hommes que nous avions vus, il

s'agissait du pilote, du navigateur et du mécanicien qui accomplissaient un vol d'essai. Le pilote, car c'était lui, continua :

— Nous sommes chargés de donner le baptême de l'air à un certain nombre de hauts personnages de la ville, dans l'espoir qu'ils soutiendront notre projet.

Nous l'écoutâmes, à la fois captivés par ce qu'il disait et tristes de ne point figurer parmi les personnalités qui auraient une chance de voler.

— Vous qui venez du Tibet, continua-t-il, vous êtes une notabilité. Aimeriez-vous nous accompagner dans un vol ?

— Mon Dieu, m'écriai-je, j'en meurs d'envie !

Il se tourna vers Huang à qui il demanda de descendre de l'appareil, car il ne pouvait l'emmener aussi.

— Pas du tout, dis-je, s'il s'en va, je m'en vais aussi.

Huang fut donc autorisé à rester, autorisation dont par la suite il ne me sut aucun gré ! Les deux hommes qui étaient descendus au sol revinrent vers l'appareil et échangèrent un grand nombre de signaux avec le pilote. Après quoi, ils se livrèrent à des manoeuvres à l'avant de l'appareil, dont certaines provoquèrent un énorme grondement. Un fracas épouvantable, accompagné de terribles vibrations, éclata tout à coup. Huang se cramponna à moi ; nous étions l'un et l'autre persuadés qu'il s'était produit un accident et que nous allions être mis en pièces.

— Tenez-vous bien, dit l'homme. Nous allons décoller.

"Remarque superflue, pensai-je, nous ne pourrions pas nous cramponner avec plus d'énergie." À ce moment, commença une terrifiante série de heurts, de

secousses et de cahots violents, qui me rappelèrent — en infiniment pire — mon premier vol en cerf-volant. Le bruit qui était abominable rendait les secousses encore plus pénibles. Après un dernier choc qui faillit me faire rentrer la tête dans les épaules, j'eus l'impression que quelqu'un placé derrière moi me poussait de toutes ses forces tout en me soulevant. Je réussis à lever la tête et à regarder par une sorte de hublot. Nous étions en plein ciel et nous prenions de la hauteur. Le fleuve serpentait tel un fil d'argent jusqu'à un confluent. Les sampans et les jonques n'étaient plus que des jouets minuscules qui flottaient sur l'eau comme de petits copeaux de bois. Puis, nous aperçûmes Tchoung-king avec ses rues escarpées que nous avions escaladées si péniblement. Vues de cette hauteur, les rues semblaient plates mais on distinguait facilement les champs en terrasses qui s'accrochaient au flanc de la colline au-dessus d'une pente terriblement abrupte. Au loin, les paysans travaillaient la terre, sans se soucier de nous. Tout à coup, nous entrâmes dans un nuage, tout fut blanc autour de nous, et il me sembla que le bruit des moteurs était étouffé. Pendant quelques minutes, des lambeaux de nuage défilèrent devant les hublots, puis la visibilité devint meilleure, et finalement l'avion déboucha dans l'azur du ciel que le soleil colorait de ses rayons dorés. Sous nos yeux s'étalait une mer de neige immobile, scintillant de mille feux éblouissants dont la réverbération nous faisait mal aux yeux. Nous continuions à prendre de l'altitude quand je m'aperçus que le pilote me parlait.

— Vous n'êtes certainement jamais monté aussi haut, dit-il.

— Ce n'est pas exact, répliquai-je, lors de mes premiers vols en cerf-volant, le décollage se faisait d'un point situé à cinq mille mètres (17 000 pieds) d'altitude.

Cette réponse l'étonna. Tournant son regard vers un hublot latéral, il fit basculer l'appareil, amorçant ainsi une glissade sur l'aile qui se termina en un piqué strident. Le visage d'Huang prit une horrible couleur verdâtre et il lui arriva des choses innommables. Les jambes flageolantes, il se leva de son siège et s'écroula, la face contre le plancher. Le spectacle qu'il offrait n'était guère plaisant mais ce qui lui arrivait ne l'était pas davantage. Et moi ?... Eh bien, je n'ai jamais été sensible au mal de l'air, de sorte que je pus même prendre du plaisir aux évolutions qui indisposaient si terriblement mon ami. À l'atterrissage, le pauvre n'était plus qu'une masse gélatineuse d'où s'élevaient des gémissements spasmodiques ! Non, Huang n'était pas du bois dont on fait les bons aviateurs ! Avant d'atterrir, le pilote avait coupé les moteurs et l'avion volant en vol plané avait perdu graduellement de l'altitude. Seuls le bruit soyeux du vent contre les ailes et les claquements des empennages nous rappelaient que nous étions à bord d'une machine fabriquée par des hommes. Nous étions tout près du sol lorsque, tout à coup, l'homme remit les gaz et, à nouveau, le bruit assourdissant de plusieurs centaines de chevaux-vapeur nous déchira les oreilles. Après avoir décrit un cercle, l'avion prit son terrain et finalement atterrit. Il y eut un choc violent, la béquille racla le sol en gémissant et l'appareil s'immobilisa dans un fracas infernal. Les moteurs à nouveau coupés, le pilote et moi nous nous levâmes

pour sauter à terre. Le pauvre Huang, lui, n'était guère en état de nous suivre. Il nous fallut le porter et le coucher sur le sable pour lui permettre de reprendre ses esprits.

Je ne me montai guère charitable, il faut le reconnaître. Huang était allongé, la face contre le sable doré de la langue de terre où nous avions atterri, située au milieu d'une boucle du fleuve et large de plus d'un kilomètre (0,7 mille). De curieux gargouillements sortaient de son corps agité de petites secousses et ma foi, j'étais content qu'il fût incapable de se mettre debout puisqu'ainsi j'avais l'occasion de m'entretenir avec le pilote. Et pour bavarder, nous ne nous en privâmes point. Malheureusement, il ne s'intéressait qu'au Tibet. Le pays se prêtait-il à l'aviation ? Pouvait-on y atterrir facilement ? Pouvait-on y parachuter de l'infanterie ? A vrai dire, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était un parachute, mais je répondis : "Non", pour plus de sûreté. Nous finîmes par arriver à un arrangement. Je lui parlai du Tibet, il me parla d'aviation.

— Je serais très honoré, finit-il par me dire, si vous consentiez à rencontrer quelques-uns de mes amis qui, eux aussi, s'intéressent aux mystères tibétains.

Ma foi, je ne voyais pas, quant à moi, l'utilité d'une telle rencontre. Je n'étais qu'un simple étudiant qu'attirait la science aéronautique et voilà que cet homme ne pensait qu'au côté mondain de l'affaire ! Au Tibet, j'avais été un des rares hommes à voler. J'avais volé au-dessus des montagnes dans un cerf-volant, j'avais éprouvé de merveilleuses sensations, la douceur apaisante du silence, par exemple, mais le cerf-volant

était prisonnier de la terre. S'il pouvait s'enlever dans les airs, il ne pouvait se déplacer au gré de son pilote. Il n'était pas plus libre qu'un yak dans son pâturage. Je voulais en savoir davantage sur cet appareil vrombissant qui circulait dans les airs comme j'avais rêvé de le faire, qui pouvait aller partout dans le monde ainsi que me l'avait assuré le pilote, ce pilote qui n'avait que le Tibet en tête !

La situation pendant un long moment sembla sans issue. Nous étions assis sur le sable l'un en face de l'autre tandis que près de nous, le pauvre Huang gémissait sans exciter le moins du monde notre pitié. Enfin, nous tombâmes d'accord. Il fut convenu que je rencontrerais ses amis, que je leur parlerais du Tibet et de ses mystères, et que je ferais même quelques conférences. En contrepartie, il me ferait monter de nouveau dans la carlingue pour m'expliquer le fonctionnement de l'appareil. Sans attendre, nous fîmes le tour de l'appareil et il m'en montra les organes essentiels : les volets, l'empennage, le gouvernail de profondeur et ainsi de suite. Puis, nous montâmes dans le poste de pilotage où nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Devant chacun de nous, il y avait une sorte de bâton surmonté d'une moitié de roue, qui pouvait tourner à droite ou à gauche, tandis que le bâton pouvait être manoeuvré longitudinalement. Il suffisait de le tirer pour que l'avion s'élève, me dit-il, et de le pousser pour que celui-ci perde de la hauteur ; il me dit aussi qu'une rotation du volant suffisait à faire tourner l'appareil. Il m'expliqua le rôle des différents boutons et des manettes. Ensuite, il mit les trois moteurs en marche et sur les cadrans protégés par un verre, je vis

des aiguilles tremblotantes changer de position selon le régime qu'il adoptait. Il me garda longtemps près de lui, jouant très bien son rôle d'instructeur et me fournissant tous les éclaircissements nécessaires. Enfin, les moteurs arrêtés, nous sautâmes à terre, où soulevant quelques volets de protection, il me fit comprendre l'utilité de certaines pièces, comme les carburateurs et les bougies.

Le soir même, fidèle à ma promesse, je rencontrai ses amis, des Chinois bien entendu, qui appartenaient tous à l'armée. L'un d'entre eux me dit qu'il connaissait bien Tchang Kaï-chek : "— Le généralissime, ajouta-t-il, cherche à former une petite armée de techniciens en vue de relever le niveau général des forces chinoises. Dans deux ou trois jours, me confia-t-il, deux avions, de moyenne puissance, achetés aux Américains doivent arriver à Tchoung-king."

Après cette conversation, je n'eus plus qu'une idée en tête : voler. Comment pourrais-je monter à bord d'un de ces avions ? Comment les pilotait-on ? Comment pourrais-je apprendre à piloter ?

Quelques jours plus tard, nous sortions Huang et moi de l'hôpital quand juste au-dessus de nos têtes surgirent d'une masse de gros nuages deux formes argentées ; c'étaient les deux monoplaces de chasse qui arrivaient de Shanghaï. Ils tournèrent plusieurs fois au-dessus de Tchoung-king, puis, ayant repéré sans doute le terrain d'atterrissage, ils piquèrent dessus, l'un derrière l'autre. Sans perdre une minute, nous dévalâmes la rue aux Marches et arrivâmes à la langue de sable. À coups de chiffon vigoureux, deux pilotes chinois effaçaient sur leurs appareils les marques

laissées par les nuages au cours du vol. Huang et moi nous approchâmes d'eux et nous fîmes connaître du chef, un certain capitaine Po Ku. Huang m'avait fait très nettement comprendre qu'après son premier — et dernier — vol où il avait cru trouver la mort, il ne remonterait pour rien au monde dans un avion.

— J'ai entendu parler de vous, me dit le capitaine Po Ku. En fait, je me demandais comment entrer en rapport avec vous.

Ces paroles, je l'avoue, ne laissèrent pas de me flatter. Au cours de notre entretien, il m'expliqua ce qui différenciait son appareil, un monoplace monomoteur, du trimoteur commercial que je connaissais déjà. Nous n'eûmes guère le temps de prolonger notre conversation, car il nous restait des malades à visiter et à notre grand regret, nous dûmes prendre congé.

Le lendemain, nous avions une demi-journée de libre ; aussi nous nous rendîmes aussi tôt que possible sur le terrain d'aviation. Je demandai au capitaine quand il allait m'apprendre à piloter comme on me l'avait promis.

— Cela m'est impossible, me répondit-il. Tchang Kaï-chek ne nous a envoyés ici que pour faire des vols de démonstration.

Je le harcelai toute la journée. Le lendemain, en me voyant, il me dit :

— Vous pouvez prendre place aux commandes, si le coeur vous en dit. Cela vous amusera. Montez, je vais vous expliquer leur fonctionnement.

Debout sur l'empennage, il me fit voir comment on s'en servait. Elles ressemblaient beaucoup à celles du trimoteur, tout en étant plus simples, bien entendu.

Ce même soir, le capitaine et son compagnon nous accompagnèrent au temple qui nous servait de domicile, après avoir laissé les avions sous la garde de la police. J'eus beau les presser, ils refusèrent absolument de s'engager à me donner des leçons de pilotage.

— Vous aurez peut-être à attendre longtemps, me dit le capitaine. L'entraînement dure des mois et des mois. Ne croyez pas que l'on pilote un avion comme ça. Il faut suivre des cours au sol, s'entraîner dans un avion double commande, et avoir de nombreuses heures de vol à son actif avant de se voir confier un appareil comme les nôtres.

Le lendemain, en fin d'après-midi, Huang et moi traversions de nouveau le fleuve pour rejoindre nos amis. Les deux Chinois étaient seuls avec leurs appareils posés assez loin l'un de l'autre. Apparemment, il y avait quelque chose de détraqué dans l'avion de l'ami de Po Ku, car le capot avait été enlevé et des outils jonchaient le sol. Po Ku de son côté avait mis le sien en marche pour en régler le régime. Il l'arrêta, ajusta quelque chose, et le remit en marche. Un feut-feut-feut irrégulier se produisit. Debout sur l'aile, fort occupé à tripoter son moteur, il avait complètement oublié notre présence. Puis, quand le moteur, tel un chat satisfait, se mit à ronronner, il se redressa et s'essuya les mains à l'aide d'un chiffon graisseux. L'air rayonnant, il allait nous adresser la parole quand son compagnon lui cria de venir à son aide. Po Ku voulut couper les gaz, mais l'autre pilote lui fit des signes si désespérés qu'il sauta à terre et courut le rejoindre.

Je me tournai vers Huang.

— Ah, ah, fis-je, il m'a bien dit que je pouvais m'asseoir à l'intérieur de l'avion, n'est-ce pas ? Eh bien, je ne vais pas m'en priver !

— Lobsang, me dit Huang, vous n'allez pas faire de bêtises, n'est-ce pas ?

— Pas question, répondis-je, quoique je pourrais très bien piloter cet avion... Il n'a pas de secrets pour moi.

— Vous vous tueriez, c'est tout.

— Allons donc ! J'ai déjà volé dans des cerfs-volants, et je n'ai jamais été malade. Alors ?

A ces mots, le pauvre Huang prit un air penaud car il connaissait ses limites en tant qu'aviateur !

Les deux Chinois étaient trop absorbés par leur travail pour me prêter la moindre attention. A genoux sur le sable, ils concentraient toute leur attention sur une pièce du moteur. Aux alentours, personne si ce n'était Huang. Aussi je me dirigeai vers l'avion, et comme j'avais vu les autres le faire, je déplaçai d'un coup de pied les cales des roues et sautai prestement dans l'avion au moment où il commença à rouler. On m'avait bien expliqué le fonctionnement des commandes, je savais où était la manette au gaz et ce qu'il fallait faire. Je la poussai donc à fond et avec une telle force que je faillis me fouler le poignet. Le moteur tournant à plein régime se mit à rugir comme s'il voulait se détacher de la carlingue. Aussitôt après, l'avion roulait à grande vitesse sur la langue de sable doré. Dans un éclair, l'endroit où le sable rejoignait l'eau et qui formait comme une ligne apparut devant mes yeux. J'eus une seconde de panique, puis je me souvins de la manoeuvre et je tirai sur le manche à balai. Je tirai de

toutes mes forces, le nez de l'avion se leva, les roues heurtèrent la surface de l'eau, un tourbillon d'écume jaillit, j'avais décollé. Décollé ? N'étais-je pas plutôt projeté dans le ciel par la main puissante d'un géant ? Le moteur grondait. "Attention à ne pas le laisser tourner trop vite, pensai-je, il faut réduire sa puissance sinon l'avion va éclater en morceaux." Je ramenai donc la manette en arrière et le bruit du moteur diminuait. Jetant un regard par-dessus bord, je fus horrifié de voir, très loin sous moi, les blanches falaises de Tchoung-king. Je volais si haut que j'avais peine à me repérer. Les blanches falaises de Tchoung-king — ... où donc étaient-elles ? "Grand Dieu, pensai-je, si je monte encore plus haut, je vais être entraîné en dehors du monde !" A ce moment-là, l'appareil fut secoué de terribles vibrations et j'eus l'impression que mon corps se cassait en mille morceaux. Le manche à balai fut arraché de mes mains, et je me sentis projeté contre le flanc de l'appareil, qui se pencha sur le côté, bascula et se mit en vrille. Pendant quelques secondes, j'éprouvai une peur mortelle. "Lobsang, mon garçon, me dis-je, cette fois, tu as gagné. Tu t'es cru trop malin. Dans quelques secondes, tu t'écrabouilleras contre un rocher. Oh, pourquoi as-tu quitté le Tibet ?"

Je pensai alors à tout ce qu'on m'avait appris et à mon expérience des cerfs-volants. "Puisque je suis en vrille, et que les commandes ne répondent plus, me dis-je, il faut donc mettre tous les gaz pour tenter de reprendre le contrôle de l'avion." Aussitôt, je poussai la manette à fond et le moteur se mit de nouveau à rugir. Je réussis à ressaisir le manche à balai et je me calai solidement contre le dossier de mon siège. Après quoi,

en m'aidant de mes mains et de mes genoux tremblants, je le poussai en avant de toutes mes forces. Le nez de l'avion bascula d'un seul coup comme si une trappe s'était soudainement ouverte sous lui. N'ayant pas de ceinture, j'aurais certainement été projeté hors de l'appareil si je ne m'étais cramponné aux commandes. J'avais l'impression que mes veines charriaient de la glace et qu'on me faisait couler de la neige le long du dos, tandis que je ressentais une étrange faiblesse dans les genoux. Le moteur vrombissait et un sifflement de plus en plus strident remplissait mes oreilles. Si je n'avais été chauve, je suis sûr que mes cheveux se seraient dressés sur ma tête malgré la résistance de l'air.

"Aïe, la vitesse est bien suffisante", me dis-je, et je redressai le levier de commande avec une infinie douceur pour éviter qu'il se casse. L'appareil se redressa petit à petit avec une lenteur désespérante, mais dans mon affolement j'oubliai de le maintenir à l'horizontale de sorte que son nez continua à monter. Il continua tellement à monter que lorsque je jetai un coup d'oeil vers le bas... où était-ce vers le haut, la terre se trouvait au-dessus de ma tête ! Éberlué, je cherchais à m'expliquer ce phénomène lorsque l'avion fit une embardée, et amorça un autre piqué avec ce résultat que la terre et le monde hostile d'en bas se trouvaient juste devant l'hélice. J'avais fait un looping, et volé la tête en bas, moi qui étais sans ceinture, et qui ne me maintenais dans la carlingue qu'à l'aide de mes mains et de mes pieds, sans grand espoir de m'en tirer, je dois le dire. Je reconnais que j'étais mort de peur quand j'eus une idée : "Si je peux me tenir sur un

cheval, me dis-je, pourquoi n'arriverais-je pas à rester dans un avion ?" Je laissai donc l'avion piquer encore une fois du nez, puis tirai progressivement le manche en arrière. De nouveau, j'eus l'impression d'être poussé par une main d'une force extraordinaire, mais cette fois, je redressai l'avion très lentement et en surveillant le sol, de sorte que je réussis à reprendre un vol horizontal. Pendant quelques instants, je restai dans la carlingue, trop ému encore pour pouvoir faire autre chose que d'essuyer la sueur qui coulait sur mon front... J'étais tombé comme une pierre, j'étais remonté comme une flèche, j'avais volé la tête en bas... et voilà que je me retrouvais Dieu seul savait où !

Jetant un coup d'oeil par-dessus la carlingue, je regardai la terre, mais j'eus beau tourner la tête dans toutes les directions, je ne réussis pas à m'orienter. J'aurais pu tout aussi bien me trouver dans le désert de Gobi. Enfin, au moment même où j'allais abandonner tout espoir, une idée me frappa — ne l'avais-je déjà pas été par presque tout ce qui se trouvait dans la carlingue ?... Le fleuve ! Où était le fleuve ? "Il est évident, pensai-je, que si je le repère, que je vole ensuite en aval ou en amont, je finirai bien par arriver quelque part." Je fis donc décrire lentement un cercle à l'appareil tout en examinant l'horizon, où finalement apparut un mince fil argenté, sur lequel je mis le cap, à toute vitesse d'abord, tant j'étais pressé, puis à petite allure pour ne pas abîmer le moteur qui faisait un bruit affreux. J'étais loin alors de me sentir à l'aise ! Je me rendis compte à cet instant que je ne faisais qu'aller d'un extrême à un autre, tantôt marchant à pleins gaz

et alors le nez de l'appareil se relevait de façon inquiétante, tantôt au ralenti et alors il retombait à une vitesse encore plus effrayante. Je pris donc la résolution de piloter avec plus de douceur.

En arrivant à la verticale du fleuve, je changeai de cap pour le remonter à la recherche des falaises de Tchoung-king... qui restèrent invisibles ! C'était à en perdre la tête ! Je décidai donc de me rapprocher du sol, et me mis à décrire des cercles de plus en plus bas, cherchant désespérément ces falaises blanches avec leurs pentes vertigineuses et leurs champs en terrasses. Il me fallut longtemps pour les trouver. Finalement, je compris que tous ces petits points sur le fleuve ne pouvaient être que des embarcations, des bateaux à aubes, des sampans et des jonques naviguant autour de Tchoung-king. En volant plus bas, je finis par apercevoir une mince bande de sable. Je continuai à descendre, tournant dans le ciel comme un épervier en quête de sa proie. La langue de sable grandit de plus en plus et j'aperçus alors trois hommes, Po Ku, son ami et Huang, qui regardaient le ciel, pétrifiés d'horreur, et persuadés, comme ils me l'avouèrent par la suite, que l'avion était perdu. Quant à moi, j'étais confiant, trop confiant. J'avais décollé, j'avais volé la tête en bas, et j'avais retrouvé Tchoung-king, j'étais vraiment le meilleur pilote du monde. Juste à cet instant, je ressentis une démangeaison à ma jambe gauche, là où dans ma jeunesse une brûlure avait laissé une vilaine cicatrice. Sans doute remuai-je alors la jambe sans m'en rendre compte : l'avion tangua, une rafale de vent souffleta ma joue gauche, le nez de l'appareil piqua, l'aile bascula et je fus emporté

dans une glissade sur l'aile qui fit grincer les commandes. Une fois de plus je poussai la manette à fond et, avec mille précautions, tirai sur le manche à balai. L'avion se mit à trembler, et les ailes à tellement vibrer que je crus qu'elles allaient se détacher ! Par miracle, elles tinrent bon. L'avion se cabra comme un cheval furieux et se remit à l'horizontale. L'effort et la frayeur faisaient battre mon coeur à tout rompre. Je décrivis un nouveau cercle au-dessus de la petite langue de sable. "Ce n'est pas tout ça, me dis-je, il faut atterrir. Comment vais-je m'y prendre ?" Le fleuve était large de près d'un kilomètre et demi (un mille), mais vu d'où j'étais, cette largeur paraissait pouvoir être comptée en centimètres. Quant à l'endroit où je devais me poser, il me parut vraiment tout petit. Je continuai à tourner, en me demandant que faire. Puis, je me souvins de ce qu'on m'avait expliqué, et je cherchai une fumée pour connaître la direction du vent puisqu'il me fallait atterrir face à lui. Il soufflait vers l'amont du fleuve à en juger d'après un feu de joie qui brûlait sur la rive. Ayant fait demi-tour, je remontai le fleuve pendant quelques kilomètres et je fis volte-face pour descendre vers l'aval avec le vent debout. En me rapprochant de Tchoung-king, je réduisis graduellement le régime du moteur afin de perdre vitesse et hauteur. A un moment donné, je réduisis tellement les gaz que le moteur cala et que l'appareil tangua et tomba comme une pierre... Je crus vraiment que mon coeur et mon estomac restaient accrochés aux nuages ! Sans perdre une seconde, je remis les gaz et tirai sur le manche mais j'étais de nouveau obligé de remonter le fleuve et de recommencer toute la manoeuvre ! Je

commençais à en avoir assez et à me reprocher de m'être lancé dans cette aventure. "Décoller, c'est bien, pensai-je, mais atterrir — sans dégâts — c'est une autre histoire !"

Le vrombissement du moteur devenait fastidieux ; aussi fus-je heureux de voir Tchoung-king surgir à l'horizon. Je survolai alors le fleuve à petite vitesse et à très basse altitude, passant entre les hautes collines, d'ordinaire blanches, mais à qui les rayons obliques du soleil donnaient alors une teinte noire verdâtre. Comme j'approchais de la langue de sable — pas assez large à mon goût — qui s'étendait au milieu du fleuve, j'aperçus trois silhouettes qui sautillaient d'énervement. Je fus si intéressé par leur manège que j'en oubliai l'atterrissage ! Quand j'y pensai de nouveau, les roues et la béquille avaient déjà dépassé le terrain. Il ne me restait plus qu'à remettre ces sacrés gaz, ce que je fis — non sans pousser un gros soupir. Je dois dire que lorsque je me retrouvai face au fleuve, après avoir repris de la hauteur, j'en avais par-dessus la tête du paysage, de Tchoung-king et de tout !

Une fois de plus, je volai vers l'aval, par vent debout ; à ma droite, un magnifique spectacle s'offrit à ma vue : le soleil, un soleil énorme d'un rouge extraordinaire, descendait à l'horizon. Il avait la chance de descendre, lui ! Je l'enviais, car il me rappelait que moi aussi je devais descendre, c'est-à-dire m'écraser au sol et mourir... Pourtant, je ne me sentais pas encore prêt à regagner le royaume des dieux, il me restait tant de choses à faire ! A cet instant, je me souvins de la Prophétie et je compris que je n'avais rien à craindre.

La Prophétie ! Comment, à sa lumière, ne pas être sûr d'atterrir sain et sauf et que tout irait bien ?

Perdu dans mes pensées, je faillis une fois de plus manquer Tchoung-king, qui se trouvait presque au-dessous de l'aile gauche. Je manoeuvrai doucement le palonnier pour placer l'appareil exactement dans l'axe de la langue de sable. Je diminuai de plus en plus la vitesse, et l'avion perdit peu à peu de l'altitude. Je coupai les gaz ; lorsque le moteur s'arrêta, j'étais à trois mètres (10 pieds) au-dessus du fleuve. Pour éviter l'incendie au cas d'un atterrissage brutal, je coupai également l'allumage. Ensuite, je poussai le manche avec une douceur infinie pour me rapprocher du sol. Juste devant le moteur, j'avais l'eau et le sable comme au bout d'une ligne de mire. Tout doucement, je tirai sur le manche, il y eut un choc, un arrêt sec, un petit rebond, et à nouveau un grincement, un arrêt sec et un petit rebond suivi cette fois d'un craquement infernal qui me fit penser que tout allait voler en éclats. J'avais touché terre où, à vrai dire, l'avion s'était posé tout seul. Pendant quelques instants, je restai immobile sur mon siège, ayant peine à croire que j'étais au bout de mes peines et que le bruit du moteur que j'entendais toujours dans mes oreilles n'était que le fruit de mon imagination. Jetant un regard autour de moi, j'aperçus Po Ku, son compagnon et Huang qui couraient vers moi à toutes jambes, essoufflés et congestionnés par l'effort. Ils s'arrêtèrent pile près de l'appareil. Po Ku me regarda, puis regarda son avion et me regarda à nouveau. Il devint ensuite d'une pâleur extrême, sous l'effet sans doute de l'émotion et du soulagement,

lequel fut si vif qu'il en oublia sa colère. Après un très long silence, Po Ku finit par me dire :

— La question est maintenant réglée. Si vous ne vous engagez pas dans l'année de l'Air, j'aurai de graves ennuis.

— Entendu, dis-je, cela fait parfaitement mon affaire. À la vérité, piloter n'est pas difficile mais j'aimerais cependant apprendre à voler selon les règles !

Po Ku rougit, puis se mit à rire.

— Vous êtes un pilote-né, Lobsang Rampa, dit-il. Vous aurez votre chance !

Et c'est ainsi que je fis le premier pas sur le chemin qui allait m'éloigner de Tchoung-king. A la fois médecin et pilote, mes services seraient un jour fort utiles ailleurs.

Un peu plus tard, alors que nous parlions de mon aventure, je demandai à Po Ku pourquoi, inquiet comme il l'était, il n'avait pas emprunté l'autre avion pour aller me chercher.

— J'y ai bien pensé, dit-il, mais comment l'aurais-je pu ? Vous étiez parti avec le starter !

Huang naturellement ne manqua pas de raconter l'histoire, ainsi du reste que Po Ku et son compagnon, de sorte que pendant plusieurs jours, je fus, à mon grand dépit, le sujet de toutes les conversations au collège et à l'hôpital. Le Dr Lee me fit appeler pour m'infliger officiellement un blâme, et me présenter officieusement ses félicitations. Il m'avoua qu'il aurait aimé vivre une telle aventure dans sa jeunesse mais qu'à cette époque les avions n'existaient pas. Force était de se déplacer à pied ou à cheval. Dire qu'il avait fallu un Tibétain barbare pour lui faire éprouver la

sensation la plus forte de toutes ces dernières années !
— Mais dites-moi, ajouta-t-il, à quoi ressemblaient les auras de vos amis quand vous voliez au-dessus de leurs têtes et qu'ils pensaient que vous alliez vous écraser au sol ? Je lui répondis qu'ils avaient l'air terrifié et que leurs auras s'étaient rétrécies jusqu'à ne plus former qu'une petite tache bleu pâle, striée de filets rouge foncé, et il ne put s'empêcher de rire. D'ailleurs, lui dis-je, j'étais bien content que personne ne pût voir mon aura, car elle devait être épouvantable, à en juger par ce que je ressentais.

Peu de temps après, un représentant du généralissime Tchang Kaï-chek me proposa de suivre un véritable cours de pilotage, qui me permettrait ensuite d'être nommé officier dans les Forces chinoises.

— Si nous disposons d'assez de temps avant l'invasion japonaise, me dit cet officier, nous voudrions former un groupe d'aviateurs-médecins, chargé de soigner les blessés intransportables.

C'est ainsi que mes études débordèrent le domaine de la médecine. J'en vins à étudier la circulation de l'essence comme celle du sang, la structure d'un avion comme le squelette humain, sujets qui m'intéressaient également et qui présentaient de nombreux points communs.

Les années s'écoulèrent ; je finis par obtenir le diplôme de docteur et mon brevet de pilote. Expert en l'un et l'autre domaine, je consacrai mon temps à l'hôpital et mes loisirs à l'aviation. Huang ne me suivit pas dans cette voie. L'aviation ne l'intéressait pas et l'idée seule d'un avion le faisait pâlir. Par contre, Po Ku resta avec moi car on avait reconnu que nous nous

entendions bien, et il est vrai que nous formions une bonne équipe.

Le voyage astral

Voler procure de merveilleuses sensations. Il était grisant de couper les moteurs à haute altitude et de glisser dans les airs comme un oiseau. Cela me rappelait beaucoup les voyages astraux, dont j'ai une grande habitude et qui sont à la portée de quiconque a le coeur raisonnablement solide et ne manque pas de patience.

Vous qui me lisez, savez-VOUS ce qu'est un voyage astral ? Le plaisir que l'on éprouve à se laisser flotter au-dessus des maisons, et à se rendre dans quelque pays lointain, de l'autre côté peut-être de l'océan, cela ne VOUS dit rien ? Ces voyages sont à la portée de tous, puisqu'il suffit à la partie spirituelle du corps de se débarrasser de son enveloppe physique pour se trouver dans une autre dimension, libre de courir le monde au bout de sa Corde d'argent. Il n'y a rien de magique ou de répréhensible dans ce phénomène parfaitement naturel et sain. Au temps jadis, les hommes se déplaçaient par la voie astrale, le plus naturellement du monde. De nos jours encore, les Adeptes du Tibet et certains Adeptes de l'Inde utilisent cette façon de voyager qui est parfaitement normale. Dans les livres religieux de tous les pays, et dans les bibles de toutes les religions, il est question de la Corde d'argent et de la Coupe d'or. Ce qu'on appelle la Corde d'argent est, en fait, une sorte de fuseau d'énergie capable de s'étirer à l'infini, mais ce n'est pas une corde "matérielle" comme sont matériels un muscle, une

artère ou un bout de ficelle. Elle est la Vie elle-même, l'énergie qui relie le corps physique au corps astral.

L'homme a de nombreux corps. Présentement, nous ne parlerons que du corps physique et du corps astral. Vous vous imaginez peut-être que dans sa forme astrale le corps est capable de traverser murs et planchers. Cela est vrai mais il en rencontre d'autres qui sont évidemment d'une densité différente. Au niveau astral, les choses de ce monde ne font plus obstacle à notre passage. Les portes ne peuvent plus permettre ou refuser l'entrée des maisons. Mais dans le monde astral, il existe des portes et des murs qui sont pour les corps astraux, aussi solides que le sont pour nous les portes et les murs du monde physique.

Avez-VOUS jamais vu un fantôme ? Si oui, il s'agissait probablement d'une entité astrale, peut-être la projection astrale d'une personne de votre connaissance, ou de quelqu'un d'un autre monde venu vous rendre visite. Il vous est arrivé peut-être de faire un rêve particulièrement saisissant, au cours duquel vous flottiez très haut dans le ciel, tel un ballon au bout de sa ficelle ou de sa corde. De cette hauteur, du bout de ce fil, vous avez abaissé les yeux sur votre corps, il était figé dans une rigidité blafarde. Si ce spectacle déconcertant ne vous a pas fait perdre votre sang-froid, vous avez pu vous sentir flotter comme un duvet de chardon qu'entraîne la brise. Un peu plus tard, vous êtes peut-être arrivé dans un pays ou une région lointaine que vous reconnaissiez. Le lendemain matin, en y repensant, vous avez tout mis sur le compte des rêves. Or, il s'agissait d'un voyage astral.

Faites donc l'expérience suivante : un soir, au moment de vous endormir, pensez fortement que vous allez rendre visite à quelqu'un que vous connaissez bien. Imaginez cette visite à cette personne, qui, s'il se trouve, habite dans la même ville que vous. C'est fait ? Bon ! Maintenant il s'agit de rester immobile, détendu et calme. Fermez les yeux et imaginez que vous êtes en train de vous envoler de votre lit, et que vous gagnez la rue en passant par la fenêtre, assuré que vous ne risquez rien, et que vous ne pouvez tomber. Suivez alors en esprit, rue par rue, le chemin qui va vous mener à la maison où vous voulez aller. Après quoi, imaginez votre entrée. Rappelez-vous que les portes ne peuvent vous arrêter, et que vous n'avez nul besoin de frapper. Alors, vous verrez votre ami, la personne à qui vous êtes venu rendre visite, à condition toutefois que vos intentions soient pures. Rien n'est plus facile ni moins dangereux. Il n'y a qu'une règle : vos intentions doivent être pures.

Au risque de me répéter, je vais expliquer cette expérience d'une autre façon, afin que vous compreniez combien elle est simple. Vous êtes étendu sur votre lit, votre porte est fermée pour que personne ne vous dérange, et vous êtes parfaitement calme. Imaginez que vous vous dégagez tout doucement de votre corps. Il n'y a aucun danger, vous ne risquez rien. Imaginez de petits grincements et de légères secousses : votre force spirituelle est en train de quitter votre enveloppe physique et elle va se solidifier au-dessus d'elle.

Imaginez qu'au-dessus de votre corps physique flotte maintenant un autre corps qui est la réplique exacte du premier, mais une réplique libérée de la pesanteur.

Vous serez comme balancé, secoué légèrement de haut en bas. C'est là un phénomène naturel, anodin, qui ne doit pas vous effrayer, ni même vous inquiéter. Si vous restez calme, vous constaterez que votre esprit désormais libre s'est éloigné de quelques mètres et qu'il reste en suspension dans l'air. Alors, vous pourrez vous pencher sur votre corps physique. Vous remarquerez qu'il est relié à votre corps astral par une brillante corde d'argent, aux reflets bleutés ; les ondes vitales qui la parcourent sont les pensées qui vont et viennent entre les deux corps. Tant que vos pensées resteront pures, vous ne courrez aucun danger.

A peu près tout le monde possède une expérience des voyages par voie astrale. Essayez de vous souvenir... Ne vous est-il jamais arrivé, en dormant, d'avoir l'impression de faire une chute vertigineuse et de vous être réveillé juste au moment où vous alliez vous écraser sur le sol ? Le cauchemar était tout simplement un voyage astral mais mal préparé... et pénible à supporter !

Rien ne vous oblige à supporter ces désagréments, provoqués par une différence de vibrations entre le corps physique et le corps astral. Il se peut qu'après le voyage, au moment de réintégrer votre enveloppe, un bruit, un courant d'air, un phénomène quelconque, ait provoqué un changement dans la position réciproque des deux corps, de sorte que le corps astral n'a pu retrouver sa place exacte, d'où une secousse... comme si vous étiez descendu d'un autobus en marche. Supposons que l'autobus — le corps astral — roule à quinze kilomètres (10 milles) à l'heure. Le sol — le corps physique — est bien entendu immobile. Entre le

moment où l'on quitte l'autobus et celui où on arrive sur le sol, il faut ralentir sous peine de ressentir un choc. Si vous avez éprouvé cette sensation de chute, c'est que vous avez déjà voyagé astralement mais sans le savoir ; de plus, le choc dû à ce "mauvais atterrissage" a balayé de votre mémoire tout souvenir de ce que vous avez fait ou vu. Enfin, n'étant pas entraîné, vous étiez sûrement endormi lors de ce voyage astral, de sorte que vous avez pensé qu'il ne s'agissait que d'un rêve. "La nuit dernière, j'ai rêvé que je me promenais à tel endroit et que j'y rencontrais un tel." Combien de fois avez-vous prononcé cette phrase ? Ce n'était qu'un rêve... Mais l'était-ce vraiment ? Avec un peu de pratique, vous arriverez à faire des voyages astraux, en état de veille et vous n'oublierez rien de ce qui vous sera arrivé. Le gros inconvénient de ces voyages est que l'on ne peut rien emporter ni ramener avec soi. Aussi ne vous imaginez pas qu'ils simplifieraient votre existence puisque l'esprit voyage seul, sans argent ni même un mouchoir !

Les voyages astraux sont dangereux pour les gens au coeur fragile. Par contre, ceux qui ont le coeur sain ne risquent rien. Si vos intentions sont pures, si vous n'êtes pas inspiré par la vengeance ou la cupidité, rien de fâcheux ne saurait vous arriver.

Aimeriez-vous voyager astralement ? Si oui, voici la méthode la plus simple. Avant tout, gardez toujours présente à l'esprit la première loi de la psychologie, à savoir que dans tous ses conflits avec la volonté, l'imagination l'emporte *toujours*. Aussi, si vous voulez faire quelque chose, persuadez-vous que vous en êtes

capable ; si votre imagination est assez forte, vous y arriverez. Rien ne pourra vous arrêter. Je m'explique :

Ce que votre imagination vous représente comme possible sera toujours possible, même s'il s'agit d'une chose que tout le monde juge impossible. Inversement, quelle que soit la force de votre volonté, vous ne réussirez rien contre votre imagination. Prenons un exemple. Supposons 2 maisons hautes de 10 mètres (35 pieds), séparées par une distance de 3 mètres (10 pieds) et reliées au niveau des toits par une planche de 60 centimètres (2 pieds) de large. Si vous voulez passer sur cette planche pour aller d'une maison à l'autre, votre imagination vous dépeindra les dangers qui vous menacent, depuis le vent qui vous fera perdre l'équilibre, jusqu'au défaut de la planche sur laquelle vous trébucherez, à moins tout simplement que vous ne soyez victime du vertige. Bref, elle vous persuadera que vous ne pouvez manquer de vous fracasser le crâne. Eh bien, vous aurez beau essayer, une fois que votre imagination se sera prononcée, cette petite promenade sur une planche restera toujours pour vous du domaine de l'impossible. Seriez-vous doué d'une volonté de fer que vous ne réussiriez pas à éviter un accident. Pourtant si cette planche était posée à même le sol, vous la parcourriez d'un bout à l'autre sans la moindre hésitation. Qui donc l'emporte dans ce cas ? La volonté ou l'imagination ? Par contre, si vous pensez en être capable, vous passerez facilement d'une maison à l'autre, même si le vent souffle, même si la planche vacille, puisque votre imagination vous en a persuadé. Certains acrobates arrivent non seulement à marcher sur des cordes raides, mais encore à rouler dessus,

perchés sur une bicyclette. Questions de volonté ? Non, d'imagination !

Il est bien regrettable que nous soyons obligés d'utiliser le mot "imagination", car à l'Ouest surtout, ce mot suggère quelque chose d'irréel et d'incroyable, alors qu'il s'agit de la force la plus puissante du monde ! Cette imagination, ou plutôt cette "imagination contrôlée" comme on devrait la nommer, peut persuader un homme qu'il est amoureux et ainsi l'amour devient-il la deuxième force du monde. Mais de quelque nom que nous la nommions, un fait reste certain : lorsqu'il y a un conflit entre elle et la volonté, c'est TOUJOURS l'imagination qui l'emporte. En Orient, nous ne nous préoccupons guère de la volonté, sachant qu'elle est un piège, une illusion qui retient les hommes prisonniers de la terre. Nous faisons confiance à "l'imagination contrôlée" et nous obtenons de bons résultats.

Si vous devez vous faire arracher une dent, vous vous imaginez les mille souffrances et les terreurs qui vous attendent, vous vous représentez tous les détails de l'extraction : la piqûre, votre sursaut au moment où l'anesthésique pénètre dans les gencives, et enfin l'examen minutieux pratiqué par le dentiste. Vous vous voyez perdre connaissance, vous entendez vos cris, à moins que vous vous imaginiez saigné jusqu'à la mort... toutes choses absurdes, bien entendu, mais qui pour vous sont réelles... aussi vous suffit-il de prendre place dans le fauteuil du dentiste pour éprouver — bien inutilement — toutes sortes de douleurs. Ce cas est un exemple du mauvais usage de l'imagination. Car cette

imagination n'est pas contrôlée, mais déréglée, et personne ne devrait la laisser vagabonder ainsi.

On raconte souvent aux femmes des histoires affreuses sur les douleurs et les dangers de l'enfantement. Au moment de l'accouchement, la future mère, pensant à ces douleurs inévitables, se raidit, tous muscles tendus, ce qui suffit déjà à la faire souffrir. Convaincue alors de l'exactitude de ce qu'on lui a prédit, elle se raidit encore plus, ce qui augmente ses peines, de sorte qu'en fin de compte, elle souffre comme une damnée. En Orient, il en va tout autrement. Les femmes ne pensent pas qu'avoir un enfant soit difficile ou douloureux ; aussi enfantent-elles sans douleur. Parce qu'elles ont appris à contrôler leur imagination, elles peuvent vaquer à leurs occupations quelques heures après avoir accouché.

Vous avez entendu parler du "lavage de cerveau" que pratiquent les Japonais et les Russes, et qui consiste, en s'emparant de l'imagination d'un individu, à le forcer à "imaginer" ce qu'on veut lui mettre dans la tête. C'est grâce à ce procédé qu'un geôlier peut "contrôler" l'imagination d'un prisonnier, lequel finit par avouer n'importe quoi, cela dût-il lui coûter la vie. "L'imagination contrôlée" permet de résister au "lavage de cerveau" et même à la torture, parce que la victime, en orientant son imagination vers d'autres pensées, souffre moins, et ne s'avoue pas vaincue.

Avez-vous réfléchi au mécanisme de la douleur ? Prenez une aiguille et approchez-la de votre doigt. Que se passe-t-il ? Dès que la pointe touche votre peau, vous ne pouvez vous empêcher d'attendre avec beaucoup d'appréhension le moment où en s'enfonçant

dans votre chair, elle fera jaillir une gouttelette de sang. Toute votre attention est fixée sur cette piqûre, au point que si vous aviez mal au pied, vous n'en auriez pas conscience. Votre imagination est concentrée sur ce doigt, sur cette aiguille, de sorte que votre esprit est exclusivement occupé de la douleur qu'elle vous cause. Un Oriental lui, avec la formation qu'il a reçue, ne s'attarde pas à contempler son doigt et cette piqûre, il fera littéralement circuler son imagination — son "imagination contrôlée" — dans son corps de sorte que la sensation créée par la piqûre, étant pour ainsi dire diluée, il ne sera plus sensible à une douleur aussi faible. J'ai vu des gens qui, le corps traversé d'une baïonnette, ne s'évanouissaient pas, ne criaient même pas, car en voyant partir le coup, ils avaient concentré leur esprit sur d'autres pensées — encore un exemple "d'imagination contrôlée" — et que leurs souffrances s'étaient réparties dans leur corps au lieu d'être localisées. Ainsi réussissaient-ils à survivre à leurs blessures.

L'hypnotisme fournit un autre exemple du pouvoir de l'imagination. Dans ce cas, la personne hypnotisée soumet son imagination au pouvoir de l'hypnotiseur. Convaincu qu'il subit l'influence de ce dernier, le sujet s' imagine que le sommeil le gagne et qu'il ne peut résister à une volonté plus forte que la sienne. Il suffit alors d'un minimum de persuasion pour que le sujet — son imagination étant conquise — abdique tout pouvoir de décision et obéisse aux ordres qui lui sont donnés. C'est là tout le secret de l'hypnotisme. De la même manière, si une personne pratique l'auto-hypnose, elle ne fait qu'imaginer qu'elle tombe sous l'influence de —

ELLE-MÊME ! Et ainsi, elle devient en fait contrôlée par son Moi Supérieur. C'est l'imagination bien entendu qui est à la base des guérisons miraculeuses ; les gens se montent la tête et se figurent qu'en allant à tel ou tel endroit, ou qu'en se faisant soigner par tel ou tel médecin, ils seront instantanément guéris. L'imagination, dans ces cas particuliers, donne en fait des ordres au corps, la guérison s'ensuit et se maintient tant que l'imagination reste la plus forte et qu'aucun doute ne l'assiège.

Cette question de "l'imagination contrôlée" est d'une importance capitale. D'elle dépend le succès ou l'échec, la santé ou la maladie. Aussi pour vous aider à la bien comprendre, voici un autre exemple très simple. Sans doute vous est-il arrivé, en roulant à bicyclette sur une route parfaitement droite, d'apercevoir un gros caillou à quelques mètres à peine de votre roue avant. Peut-être avez-vous alors pensé : "Je vais passer dessus..." et bien entendu vous n'y avez pas manqué. Votre roue avant s'est mise à zigzaguer et, malgré vos efforts, elle a heurté le caillou, comme un vulgaire morceau de fer attiré par un aimant. La plus forte volonté du monde ne vous aurait pas permis d'éviter cet obstacle. Et pourtant ! Et pourtant, pour éviter ce caillou il vous aurait suffi de penser que rien n'était plus facile. Là où votre volonté était impuissante, votre imagination vous aurait sauvé ! Souvenez-vous de cette règle très importante qui peut transformer votre vie. Si vous vous entêtez à vouloir faire une chose contre votre imagination, vous risquez une dépression nerveuse. De nombreuses maladies mentales n'ont pas d'autres causes. La vie moderne pose de grands problèmes.

Chacun cherche en exerçant sa volonté à dominer son imagination — au lieu de la contrôler. Il en résulte des conflits, qui peuvent provoquer des dépressions nerveuses, la neurasthénie ou même la folie. Les maisons de santé regorgent de malades qui se sont acharnés à réaliser des projets auxquels leur imagination s'opposait. Or, rien n'est plus simple ni plus facile que de contrôler son imagination et de s'en faire une alliée. C'est "l'imagination contrôlée" qui permet aux hommes d'escalader des pics inaccessibles, de piloter des avions ultra rapides, de battre des records et en général d'accomplir tous ces exploits dont les journaux sont remplis. Grâce à "l'imagination contrôlée", on se convainc qu'on peut faire ceci ou cela, et on y arrive. L'imagination "imagine" et ensuite la volonté "veut". C'est le succès. Aussi, si vous voulez que votre vie suive un cours agréable, comme celle des Orientaux, faites fi de la volonté qui n'est qu'un piège, une douce illusion. Ne pensez qu'à "l'imagination contrôlée". Ce que vous imaginez, vous pouvez le faire. L'imagination et la foi ne sont-elles pas une seule et même chose ?

5 DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MORT

Le vieux Tsong-tai était mort. Pelotonné sur lui-même, il paraissait dormir. Nous avions le coeur lourd. Toute la salle de l'hôpital observait un silence attristé. Certes, nous connaissions bien la mort pour avoir lutté contre elle pendant des jours et des nuits... Il n'en restait pas moins que le vieux Tsong-tai n'était plus.

Je regardai son visage jaune couvert de rides ; sa peau était tirée sur ses os comme le parchemin d'un vieux livre ou la toile d'un cerf-volant bourdonnant dans les airs. "Tsong-tai était un vieux monsieur digne de Respect", pensai-je, en observant son fin visage, sa noble tête et sa barbe parsemée de poils blancs. Bien des années auparavant, il occupait de hautes fonctions au palais impérial, mais la révolution et la guerre civile avec ses troubles et ses combats l'avaient obligé à quitter Pékin. Réfugié à Tchoung-king, il s'était établi maraîcher, repartant de rien, et obligé de travailler dur pour tirer du sol juste de quoi ne pas mourir de faim. C'était un homme cultivé dont la conversation était délicieuse. Et voilà que sa voix s'était tue à jamais, alors que nous avions tant lutté pour le sauver de la mort.

La dure existence qu'il menait avait fini par avoir raison de sa santé. Un jour qu'il travaillait dans son champ, il s'était écroulé et pendant des heures et des heures était resté sur place, trop mal en point pour bouger ou appeler à l'aide. Quand finalement, on était venu nous chercher, il était trop tard. Nous l'avions transporté à l'hôpital et je m'étais personnellement occupé de cet ami très cher. Mais à cette heure, je ne pouvais plus rien pour lui si ce n'est de le faire enterrer selon sa foi et de veiller à ce que sa vieille femme ne manquât de rien.

Avec tendresse, je lui fermai les yeux, ces yeux dont la lueur amusée ne se poserait plus jamais sur moi comme au temps où je le pressais de questions. Je m'assurai que sa mentonnière était convenablement fixée. Je ne voulais pas que s'affaisse cette bouche qui

m'avait tant encouragé, et donné tant de leçons d'histoire et de langue chinoise. J'avais en effet l'habitude de lui rendre visite le soir ; je lui apportais quelques douceurs et nous parlions à cœur ouvert. Je ramenai le drap sur lui et je le quittai. Le jour tirait à sa fin. J'aurais dû quitter l'hôpital depuis longtemps déjà, car je venais d'y passer plus de dix-sept heures en service, essayant d'aider, essayant de guérir.

Je gravis la colline, après être passé devant les boutiques brillamment éclairées dans la nuit tombante. Quand je sortis de la ville, le ciel était couvert de nuages. Dans le port en contrebas, l'eau montait à l'assaut des quais et les bateaux à l'ancre tanguaient et roulaient.

Une visite de l'au-delà

Tout en cheminant sur la route de la lamaserie, j'entendais gémir et soupirer les branches des pins. Sans savoir au juste pourquoi, je me mis à frissonner. Une angoisse atroce m'oppressait et je ne réussissais pas à chasser l'obsession de la mort. Pourquoi fallait-il qu'elle fût parfois si douloureuse ? Au-dessus de ma tête, les nuages courant dans le ciel comme des gens pressés d'aller à leurs affaires passaient devant la lune, dont certains rayons cependant venaient frapper la cime obscure des pins. Ensuite les nuages se regroupaient, le clair de lune disparaissait et tout redevenait sombre, sinistre, et menaçant. À nouveau un frisson me parcourut.

Mes pas lourds soulevèrent tout à coup un écho sur la route comme si quelqu'un m'avait emboîté le pas. Me sentant de plus en plus angoissé, et frissonnant de tout mon corps, je serrai ma robe contre moi. "Je dois

couver quelque maladie, pensai-je. Vraiment je me sens tout drôle... De quoi puis-je bien être atteint ?"

J'arrivai alors à l'entrée du petit sentier qui, courant à travers les arbres, menait à la lamaserie. Je quittai donc la grand-route pour le suivre et, après quelques minutes de marche, je passai devant une petite clairière où en tombant un arbre en avait entraîné plusieurs autres dans sa chute. Un tronc gisait sur le sol, tandis que les branches des autres étaient curieusement enchevêtrées. "Asseyons-nous une minute, me dis-je. Ce qui m'arrive est étrange..."

Je pénétrai dans la clairière et cherchai sur le tronc d'arbre un endroit propre où m'asseoir. Une fois installé, je serrai ma robe autour de mes jambes pour les protéger du vent frais de la nuit. Le paysage était fantastique. J'étais entouré de frémissements, de craquements et de bruissements, bref, de tous les bruits de la nuit. Juste à ce moment les nuages vagabonds s'entrouvrirent et les rayons de la lune inondèrent la clairière d'une lumière si vive qu'on y voyait comme en plein jour. Cette lumière, et ce clair de lune dont l'éclat rivalisait avec le soleil le plus resplendissant, tout cela était bien étrange. J'étais en train de frissonner quand tout à coup j'eus si peur que je fis un bond : un homme venait d'apparaître à l'autre bout de la clairière et il avançait dans ma direction. Je le regardai sans pouvoir en croire mes yeux : c'était un lama tibétain ! Du sang coulait de sa poitrine, ses robes en étaient tachées et des gouttes écarlates dégouлинаient de ses mains. Il s'approchait de moi... Je reculai et un tronc d'arbre faillit me faire perdre

l'équilibre. Je me laissai tomber sur le sol, cloué sur place par la terreur.

— Lobsang, Lobsang, aurais-tu peur de MOI ? me demanda une voix qui m'était familière.

Immédiatement, je me remis debout, et me frottant encore les yeux, je voulus courir vers l'apparition.

— Arrête, me dit la voix, tu ne peux me toucher. Je suis venu te faire mes adieux, car aujourd'hui le cours de ma vie est arrivé à son terme et je suis sur le point de quitter la terre. Asseyons-nous, veux-tu, et parlons.

Sans mot dire, je m'assis de nouveau sur le tronc d'arbre, le coeur brisé et la tête pleine de pensées désordonnées. Dans le ciel, les nuages tournoyaient, j'entendais le bruissement des feuilles des arbres. Un oiseau en quête d'une proie fendit l'air ; il était trop occupé pour se soucier de notre présence ou de nos affaires personnelles. Du bout du tronc où nous avions pris place, nous parvint un crissement étouffé. Un petit animal nocturne cherchait sa pâture dans un amas de feuilles pourries. C'est au milieu de cette sinistre clairière, désolée et balayée par les vents, que prit place ma conversation avec une ombre, l'ombre de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, revenu de l'Au-delà pour s'entretenir avec moi.

Il s'assit à côté de moi comme il s'était assis tant de fois à mon côté au temps de Lhasa. Il s'assit pour ne pas me toucher, à peut-être trois mètres (3 verges) de distance.

— Avant de nous quitter, me dit-il, tu m'avais demandé de te prévenir de la fin de mon existence terrestre. Eh bien, l'heure est venue et me voici.

Je regardai cet homme, l'être du monde le plus proche de mon coeur. Je le regardai sans arriver à croire malgré ma grande expérience qu'il était esprit et non plus être de chair, que dans son cas la Corde d'argent avait été tranchée et la Coupe d'or pulvérisée. Avec ses robes, sa soutane rouge brique et son mantelet doré, il me paraissait intact, solide, tel que je l'avais toujours connu. Pourtant, il avait l'air las des gens qui reviennent d'un voyage long et pénible. Je compris en le voyant qu'il avait cessé depuis longtemps de penser à lui pour se consacrer entièrement à son prochain. "Comme il est pâle !" pensai-je. Quand il se tourna légèrement de côté dans une position qui lui était familière, je vis qu'il avait un poignard planté dans le dos. Il haussa légèrement les épaules, et s'installa plus confortablement en face de moi. Quelle ne fut pas mon horreur lorsque je m'aperçus que la pointe sortait de sa poitrine et que sa robe dorée était imprégnée de sang. Auparavant tout m'avait paru vague, je n'avais rien remarqué de précis, si ce n'est que sa poitrine et ses mains étaient ensanglantées. Je l'observai avec plus d'attention. Quand je compris que c'est parce qu'il les avait portées à sa blessure que ses mains s'étaient ainsi souillées, mon sang se gela dans mes veines et je frissonnai. Il dut remarquer l'expression de mon regard et l'horreur qui était peinte sur mon visage, car il me dit :

— C'est à dessein que je suis venu dans cet état, Lobsang... Il fallait que tu saches ce qui m'est arrivé. Maintenant que tu m'as vu ainsi blessé, regarde-moi tel que je suis vraiment.

La forme ensanglantée disparut dans un éclair de lumière dorée et à sa place m'apparut une vision d'une beauté et d'une pureté incomparables : un Être bien avancé dans la voie de l'Évolution, un Être qui avait atteint l'état du Bouddha.

C'est alors que, aussi limpide que la cloche d'un temple, parvint non pas à mes oreilles de chair mais à ma conscience profonde, le son de sa voix, une voix merveilleuse, à la sonorité admirable dans laquelle résonnait toute la force de la Vie Supérieure.

— Je n'ai que peu de temps, Lobsang, dit-il, car il me faut aller rejoindre ceux qui m'attendent. Mais j'ai voulu te voir d'abord, toi, mon ami, mon compagnon de tant d'aventures, pour te réconforter, te rassurer et te faire temporairement mes adieux. Nous avons beaucoup parlé de ces choses autrefois. Je te le redis, Lobsang, ta voie sera longue, pénible et semée d'embûches. Mais tu connaîtras le succès en dépit de tous les obstacles que dressera devant toi la jalousie des hommes de l'Ouest.

Nous eûmes une longue conversation, portant sur des sujets trop personnels pour être évoqués ici. J'éprouvais un délicieux sentiment de bien-être ; la clairière baignait dans une lumière dorée plus éclatante que le soleil le plus vif et il faisait chaud comme en plein été à l'heure de midi. Mon cœur débordait du plus pur amour. Tout à coup, mon Guide bien-aimé se mit debout, bien que ses pieds ne touchassent pas le sol. Il tendit la main au-dessus de ma tête et me bénit.

— Je veillerai sur toi, Lobsang, me dit-il, et je te viendrai en aide autant qu'il sera en mon pouvoir. Mais le chemin est pénible, et le sort t'accablera de ses

coups. Aujourd'hui-même, je te le dis, avant la fin du jour, tu seras encore une fois durement frappé. Il faudra le supporter, Lobsang, comme tu as tout supporté jusqu'ici. Béni sois-tu !

Je levai les yeux ; sa forme pâlit et disparut, la lumière dorée s'évanouit complètement, et les ombres de la nuit s'abattirent sur la clairière qui fut balayée d'un vent glacial. Dans le ciel, les nuages roulaient avec furie leurs masses menaçantes. Les petits animaux nocturnes firent crisser les feuilles mortes, et trouant la nuit, j'entendis le cri d'agonie d'une bête succombant à un assaut mortel.

Je demeurai là, frappé de stupeur, puis, me laissant tomber près du tronc d'arbre, j'enfonçai mes ongles dans la mousse. Pendant un moment, je perdis toute dignité en dépit de ma formation et de tout ce que j'avais appris. Alors, il me sembla entendre au fond de moi la voix si chère de mon Guide.

— Courage, mon cher Lobsang, courage, car rien n'est fini ; ce pour quoi nous luttons mérite nos efforts et sera réalisé. Tout continue.

En chancelant, je me remis sur pied et ayant repris mes esprits, j'époussetai ma robe et je nettoyai mes mains salies par la mousse.

D'un pas lent, je repris le sentier qui montait jusqu'à la lamaserie. "La mort... Je suis allé de l'autre côté de la mort moi-même, me dis-je, et j'en suis revenu. Mais là où mon Guide est parti, je ne peux le rejoindre. Il a disparu et me voici seul, désespérément seul !" C'est l'esprit agité de ces pensées que j'arrivai à l'entrée de la lamaserie en même temps qu'un petit groupe de moines revenus par un autre chemin. Je passai près

d'eux sans les voir et me réfugiai dans l'ombre du temple sous le regard des saintes images dont les visages sculptés parurent m'accueillir avec compréhension et compassion. Je regardai les Tablettes des Ancêtres, les bannières rouges aux idéogrammes dorés et les volutes parfumées de l'encens sans cesse renouvelé qui flottaient comme des nuages paisibles entre le plancher et le plafond. M'étant dirigé vers un renforcement très à l'écart et particulièrement sacré, j'entendis de nouveau Sa Voix.

— Courage, Lobsang, mon ami, car rien n'est fini. Ce pour quoi nous luttons mérite nos efforts et sera réalisé. Tout continue. Courage.

Assis dans la position du lotus, je réfléchis longuement au passé et au présent. Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne saurais le dire. Le monde se décomposait. J'étais accablé d'épreuves. Mon Guide bien-aimé avait quitté ce monde et il m'avait dit :

— Rien n'est fini, et tout a sa justification.

Autour de moi les moines vaquaient à leurs occupations, nettoyant le temple, préparant et allumant l'encens frais, chantant des cantiques. Tous respectèrent mon chagrin.

La nuit s'avancait ; ce fut l'heure de préparer l'office. À la lumière clignotante des lampes à beurre, les moines chinois avec leurs robes noires et leurs crânes rasés où l'encens incandescent avait laissé des marques, ressemblaient à des fantômes. Le prêtre du temple coiffé de la tiare aux cinq visages du Bouddha fit son entrée en psalmodiant des chants accompagnés par les trompettes et les cloches d'argent. Lentement, je me levai et je m'en fus trouver l'Abbé. Après lui avoir

appris ce qui s'était passé, je le priai de me dispenser du service de minuit en alléguant la tristesse de mon coeur et mon désir de ne pas étaler mon chagrin devant toute la lamaserie.

— Non, mon frère, me répondit-il, car vous avez tout lieu d'être joyeux. Vous êtes allé au-delà de la mort et vous en êtes revenu. Aujourd'hui votre Guide vous a parlé et vous avez pu voir de vos yeux qu'il a atteint l'état de Bouddha. Ne soyez pas triste, mon frère, car la séparation ne sera que momentanée. Assistez au service de minuit et réjouissez-vous au contraire de toutes ces merveilleuses révélations, car elles sont refusées au plus grand nombre.

"Ce n'est pas tout d'avoir reçu une bonne éducation, pensai-je. Je sais comme tout le monde que mourir, c'est naître à une Plus Grande Vie. Je sais que la mort n'existe pas, que l'Univers n'est qu'un monde d'illusions, que la vie réelle commence à la sortie de ce théâtre de cauchemar, et que cette terre est une école où nous devons apprendre nos leçons. La mort ? Ce mot n'a pas de sens ! Alors pourquoi suis-je si découragé ?"

Je venais à peine de me poser la question que déjà je connaissais la réponse. Je me sens découragé parce que je suis égoïste, parce que j'ai perdu l'être que j'aimais, parce que l'objet de mon amour est maintenant inaccessible. Oui, c'est bien de l'égoïsme, car celui qui est parti est allé vers une vie glorieuse alors que moi, je reste, prisonnier des misères terrestres pour souffrir, pour travailler, pour accomplir la tâche que je me suis fixée, comme un étudiant qui ne doit pas ménager ses efforts tant qu'il n'a pas passé

ses derniers examens. Son éducation terminée, cet étudiant se lance dans le monde pour recommencer à tout réapprendre dès le début. "En vérité, me dis-je, c'est faire preuve d'un grand égoïsme que de pleurer le départ de mon Guide bien-aimé de cette terrible vallée de larmes, alors que je devrais me réjouir de sa libération."

La Mort ? Elle n'a rien qui doive nous effrayer. C'est de la Vie que nous devrions avoir peur : elle est à la source de toutes nos erreurs.

Point n'est besoin de craindre la mort, ou le passage de cette vie à la Vie Supérieure. Point n'est besoin de craindre l'enfer : il n'existe pas, pas plus que n'existe le Jugement Dernier. L'homme est son propre juge, et il ne peut y en avoir de plus sévère de ses défauts et de ses faiblesses lorsque, libéré de la vie sur cette terre, il reconnaît la fausseté de son échelle des valeurs, et que la Vérité apparaît enfin devant ses yeux dessillés. Vous tous qui craignez la mort, entendez donc ma voix, c'est celle d'un homme qui est allé de l'autre côté de la mort et qui en est revenu. Soyez sans crainte. Il n'y a pas de Jugement Dernier, il n'y a que le jugement où vous serez à la fois le juge et l'accusé. L'enfer n'existe pas. Chacun, quelles que soient sa nature et ses actions, a sa chance. Personne n'est détruit et même le méchant le plus endurci n'a pas besoin de recevoir une deuxième chance. La mort des êtres chers nous fait horreur parce qu'elle nous prive d'eux, et que nous sommes égoïstes ; de même nous avons peur de notre mort parce qu'elle représente un voyage dans l'Inconnu et que ce qui nous est inconnu ou incompréhensible nous épouvante. Mais la mort n'existe pas, elle n'est

qu'une nouvelle naissance à une Vie Supérieure. Toutes les religions étaient primitivement fondées sur cet enseignement. Mais des générations et des générations de prêtres se sont succédé, et les vraies doctrines se sont altérées et corrompues, jusqu'à être remplacées par les menaces, la peur, les vapeurs de soufre et l'enfer. Ces prêtres ont agi ainsi pour affermir leur pouvoir et dire : "Nous sommes ceux qui détiennent les clefs du paradis. Obéissez-nous sinon vous irez en enfer". Or, nous autres lamas qui sommes allés de l'autre côté de la mort, nous connaissons la vérité. Nous savons qu'il y a toujours des raisons d'espérer. Nos actions et le sentiment de culpabilité qui peut nous accabler importent peu. Ne nous décourageons donc jamais et espérons toujours !

L'Abbé de la lamaserie m'avait enjoint d'assister au service de minuit et de révéler ce qu'il m'avait été donné de voir ce jour-là. J'appréhendai cette terrible épreuve. Le coeur lourd et l'esprit mortellement accablé, je retournai vers ma solitude pour méditer. C'est ainsi que s'écoula cette soirée dont chaque minute me paraissait durer une heure, et chaque heure un jour, au point que je désespérais d'en voir jamais la fin. Autour de moi, dans le vaisseau du temple, les moines allaient et venaient ; mais je restai seul avec mes pensées, revivant le passé et craignant l'avenir.

Mais il était écrit que je n'assisterais pas au service de minuit. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'avait prévenu que je serais frappé d'un coup cruel avant la fin du jour. Il était environ 11 heures. Autour de moi, tout était tranquille ; dans mon coin retiré, je méditais sur le passé et l'avenir lorsque j'aperçus une silhouette

qui s'avavançait vers moi. C'était un vieux, très vieux lama, appartenant à *l'élite* du temple de Lhassa, un Bouddha Reconnu dont les jours sur cette terre étaient comptés. Au moment où il surgit de l'ombre épaisse où ne pénétraient pas les lueurs tremblotantes des lampes, je vis que son corps baignait dans un halo bleuté et que sa tête était entourée d'un nimbe doré. Il marchait les bras en avant et la paume de ses mains tournée vers le ciel.

— Mon fils, mon fils, me dit-il, je vous apporte de graves nouvelles. Le Très-Profond, le 13^e Dalaï-Lama, le dernier de Sa lignée, est sur le point de quitter ce monde.

Il m'apprit que la fin d'un cycle étant imminente, le Dalaï-Lama allait prendre congé de la vie et me conseilla de rentrer à Lhassa en toute hâte pour qu'il me soit permis de Le voir avant qu'il ne fût trop tard.

— Ne perdez pas un instant, ajouta-t-il. Rentrez par n'importe quel moyen et mettez-vous en route dès ce soir, il le faut.

Sur quoi, après m'avoir jeté un dernier regard, il disparut soudainement dans les ténèbres. Quand je me relevai, son esprit avait rejoint son corps qui se trouvait pour lors au Jo-Kang (1) à Lhassa.

(1) *Cathédrale de Lhassa. (N.d.T.)*

Tout allait trop vite. J'étais abasourdi par cette succession de tragédies. Mon éducation avait été vraiment sévère. Certes, on m'avait appris ce qu'il fallait penser de la vie et de la mort, et à masquer mes émotions, mais comment se comporter quand des amis bien-aimés se suivent dans la mort ? Doit-on rester de marbre, le visage impassible et le cœur insensible ou

peut-on se laisser aller à des sentiments, hélas, trop humains ? Ces hommes, le vieux Tsong-tai, mon Guide, le Lama Mingyar Dondup et le 13^e Dalaï-Lama, je les aimais et voilà qu'au cours d'une même journée, en quelques heures à peine, j'avais appris leur disparition. Deux d'entre eux n'étaient déjà plus ; quant au troisième, combien de temps lui restait-il ? Quelques jours peut-être... "Il me faut faire diligence", me dis-je. Je sortis du sanctuaire et entrai dans le bâtiment principal de la lamaserie. Je me dirigeai vers la cellule de l'Abbé quand, avant d'arriver à un coude du corridor dallé, j'entendis le bruit d'un choc suivi d'une chute. Je pressai l'allure.

Un lama, Jersi, Tibétain comme moi mais originaire du Chambdo, avait reçu lui aussi un message télépathique. On l'avait prié de quitter rapidement Tchoung-king et de rentrer avec moi, en qualité d'assistant. Il s'y connaissait fort bien en moteurs d'automobiles et autres moyens de transport. Mais il s'était trop pressé ; aussitôt le messenger parti, il s'était précipité dans le corridor et s'était mis à courir vers la cellule de l'Abbé. En arrivant à un tournant, il avait glissé sur un morceau de beurre, tombé de la lampe d'un moine négligent, et dans sa chute il s'était cassé une jambe et un bras. Quand j'arrivai près de lui, il gisait sur le sol ; il gémissait et un bout d'os sortait de sa chair.

Attiré par le bruit, l'Abbé sortit de sa cellule et nous nous agenouillâmes tous deux près de notre frère en détresse. L'Abbé lui tint l'épaule pendant que je tirais sur son poignet pour remettre l'os en place. On m'apporta des attelles et des pansements et bientôt le

bras et la jambe de Jeresi furent proprement remis en place et bandés. Comme la fracture de sa jambe était ouverte, il fallut le transporter dans sa cellule pour pratiquer des tractions. Je le laissai ensuite à la garde d'un autre moine.

Dans la cellule de l'Abbé, je lui fis part du message apporté par le vieux moine de Lhassa et lui décrivis la vision que j'avais eue. Il en avait eu lui-même une semblable. Il fut donc décidé que je quitterais la lamaserie sur-le-champ. Sans perdre une minute, l'Abbé donna ses instructions à un messenger qui gagna les écuries en courant et de là partit à Tchoung-king au triple galop. Je ne pris que le temps de me restaurer et de faire préparer quelques provisions. Après quoi, en emportant pour tout bagage des couvertures et une robe de rechange, je me mis en route. En descendant le sentier, je passai devant la clairière où un peu plus tôt, au cours d'une scène inoubliable, j'avais dit adieu à mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Mon coeur se serra mais, bien que je fusse violemment ému, je continuai ma marche, maîtrisant mon émotion à force de volonté. Lorsque je sortis du sentier, mon visage était calme, impassible, ainsi qu'il sied à un lama. Arrivé sur la route, il ne me restait plus qu'à attendre.

Derrière moi, au sommet de la colline, les notes graves des gongs allaient appeler les moines au temple. Le tintement des clochettes d'argent alternait avec les répons que souligneraient les flûtes et les trompettes. Le halètement d'un moteur puissant traversa la nuit et des phares balayèrent de leurs faisceaux d'argent le sommet d'une colline. Peu après, une voiture arrivait à toute vitesse et s'arrêtait net

devant moi, dans un crissement de pneus. Un homme sauta à terre.

— Voici votre voiture, Honorable Lobsang Rampa, dit-il. Désirez-vous que je fasse d'abord demi-tour ?

— Non, répondis-je, descendez la colline sur la gauche.

D'un bond, je m'assis auprès de lui dans la puissante voiture, une sorte de gigantesque monstre noir de marque américaine, que le messager de l'Abbé était allé commander en toute hâte à Tchoung-king. Les trois cents kilomètres (200 milles) qui nous séparaient de Tcheng-tou furent couverts dans la nuit à une allure folle. Devant nous couraient les taches lumineuses des phares ; elles faisaient ressortir les dénivellations de la route et éclairaient les arbres au passage ; on eût dit que les ombres grotesques qu'elles créaient nous mettaient au défi de les rattraper et d'augmenter notre allure. Ejen, le chauffeur, était un pilote expérimenté et sûr ; il allait si vite que la route n'était plus qu'une ligne indécise. Pour moi, je me laissai aller à mes pensées.

J'évoquai la figure de mon Guide bien-aimé, le Lama Mingyar Dondup, tout ce qu'il m'avait appris et tout ce qu'il avait fait pour moi, lui qui m'était plus cher que mes propres parents. J'évoquai aussi la figure de mon seigneur bien-aimé, le 13^e Dalaï-Lama, dernier de Sa lignée, puisque selon l'antique Prophétie, Sa mort devait provoquer l'établissement d'un nouvel ordre au Tibet. C'est en 1950 que les communistes chinois ont envahi mon pays mais leur Troisième Colonne était à l'oeuvre depuis longtemps à Lhasa. Tout cela, je le savais dès 1933, était inéluctable. En fait, je le savais

bien avant cette date car la Prophétie se vérifiait point par point.

C'est ainsi que les trois cents kilomètres (200 milles) qui nous séparaient de Tcheng-tou furent couverts dans la nuit à une allure record. A Tcheng-tou, nous fîmes halte pour faire le plein d'essence, nous dérouiller les jambes pendant une dizaine de minutes et manger un morceau. Puis, la voiture reprit sa course folle dans la nuit noire jusqu'à Ya-an, à cent soixante kilomètres (100 milles) de là où nous arrivâmes à l'aube, au moment où les premières lueurs du jour illuminaient le ciel. Comme la route n'allait pas plus loin, la voiture ne m'était plus d'aucune utilité. Je me rendis à une lamaserie où mon arrivée avait été annoncée par télépathie. Un cheval m'y attendait. C'était une bête fouguese qui ne demandait qu'à ruer et à se cabrer, mais les circonstances ne me laissaient guère le temps de l'apprivoiser. Je sautai en selle, je réussis à m'y maintenir et le cheval consentit à s'incliner devant mon autorité, comme s'il se rendait compte du caractère urgent de notre mission. Dès que le palefrenier eut lâché la bride, il partit comme une flèche en direction du Tibet. Le chauffeur, lui, devait rentrer à Tchoung-king, et il était assuré de faire un voyage rapide et confortable ; moi, hélas, perché sur de hautes selles de bois, j'allais poursuivre ma chevauchée, ne m'arrêtant au terme de longues étapes que pour changer de cheval, que je choisisais toujours parmi les plus frais : je n'avais pas de temps à perdre.

Je fais grâce aux lecteurs de mes difficultés et des épreuves que je dus surmonter pendant ma longue course solitaire. Il n'est pas nécessaire non plus de

raconter ma traversée du Yangtsé ni ma progression jusqu'au Salween supérieur. Je galopai et je galopai. J'arrivai fourbu mais à temps. A la sortie d'un défilé de montagne, mes yeux se posèrent enfin sur les toits dorés du Potala ; en voyant les coupoles sous lesquelles reposaient les dépouilles mortelles des précédentes incarnations du Dalaï-Lama, je me demandai avec mélancolie combien de jours allaient se passer avant qu'une nouvelle coupole abritant un nouveau cadavre fût bâtie à côté des autres.

J'arrivai enfin au bord de la Rivière du Bonheur, dont le nom me parut alors bien ironique. Une fois passé de l'autre côté, j'étais arrivé à destination, et mon épuisante chevauchée n'avait pas été inutile puisque j'eus le temps d'assister à toutes les cérémonies et d'y prendre une part active. Cette période déjà triste fut encore assombrie par une rencontre désagréable. Il y avait à Lhassa un étranger qui estimait que tous les égards lui étaient dus, sans doute parce que nous n'étions que des "indigènes". Aussi jouait-il au grand seigneur. C'est ainsi qu'il voulait toujours être placé au premier rang pour se faire voir de tout le monde. J'avais refusé de l'aider dans son petit manège, avec d'autant plus de fermeté qu'il avait eu le front d'essayer de nous acheter, un ami et moi, en nous offrant des bracelets-montres ! Ce fut assez pour le décider à me traiter en ennemi. Par la suite, il ne devait reculer devant aucun moyen, fût-il extrême, pour tenter de me nuire, à moi et aux miens. Mais cet incident n'a rien à voir avec mon récit si ce n'est qu'il me montra combien mes maîtres avaient eu raison de me mettre en garde contre la jalousie.

Pour nous tous, ces jours furent bien tristes ; et je n'ai aucunement l'intention de décrire le cérémonial funèbre qui fut alors observé. Qu'il me suffise de dire que le corps du Dalaï-Lama, embaumé selon un rite ancestral, fut placé dans la position assise, et face au midi ainsi que la tradition l'exigeait. Par la suite, il fut fréquemment constaté que sa tête se tournait en direction de l'est. Certains y virent un signe de l'au-delà, une sorte de mise en garde. Or, ce fut de l'est que les Chinois arrivèrent pour semer le désordre au Tibet. Il s'agissait donc bien d'un signe, d'un avertissement. Hélas, il ne fut pas écouté !

Je revins à la maison de mes parents. Le vieux Tzu était mort et la plupart des gens que j'avais connus avaient beaucoup changé. Que tout était donc devenu étrange dans cette maison ! Vraiment, je ne m'y sentais pas chez moi. Je n'étais qu'un visiteur, un étranger, un grand lama, un haut dignitaire du Temple revenu de Chine pour quelques jours. Mes parents me firent attendre. Quand enfin ils me reçurent, l'atmosphère était tendue et nous n'échangeâmes que des paroles gênées. Le fils de la maison était devenu un étranger. Pas un étranger ordinaire cependant, puisque mon père me conduisit dans ses appartements. Là, il retira notre Livre de Famille de sa cachette et me le présenta après l'avoir sorti avec précaution de son étui d'or. Sans dire un mot, j'y apposai ma signature pour la dernière fois. J'écrivis mon nom, mon rang, et mes titres de docteur-chirurgien. Après quoi, le Livre fut soigneusement enveloppé et replacé dans sa cachette. Ensemble, nous revînmes dans la pièce où ma mère et ma soeur étaient assises et je leur fis mes

adieux. Dans la cour, je montai sur mon cheval que les palefreniers tenaient par la bride et je passai pour la dernière fois les grandes grilles de l'entrée. Mon cœur était lourd quand je pris la route de Lingshan en direction de Menzokang, l'hôpital le plus important du Tibet. J'y avais travaillé et je voulais faire une visite de courtoisie à son directeur, un moine nommé Chinrobnob, que je connaissais bien. C'était un aimable vieillard à l'énorme stature, qui s'était révélé un excellent maître, après ma sortie de l'école de médecine de la Montagne de Fer. Une fois dans son bureau, il me posa force questions sur la médecine chinoise.

— Les Chinois prétendent qu'ils ont été les premiers à pratiquer l'acupuncture et la moxibustion, lui dis-je, mais je sais qu'il n'en est rien. Des vieux documents en effet prouvent que ces deux thérapeutiques ont été introduites du Tibet en Chine, il y a très longtemps.

Son intérêt redoubla quand je lui appris que les Chinois, ainsi du reste que les Occidentaux, cherchaient à découvrir les raisons de leur indéniable efficacité. L'acupuncture consiste à introduire dans différentes parties du corps des aiguilles si fines que le patient ne ressent aucune douleur. Ces aiguilles ont pour effet de stimuler des réactions curatives. Si les pointes de radium, utilisées à notre époque, donnent d'excellents résultats, il ne faut cependant pas oublier que les Orientaux pratiquent l'acupuncture depuis des siècles avec beaucoup de succès. La moxibustion nous est également familière. Dans cette thérapeutique, l'extrémité d'un tube contenant certaines herbes est chauffée au rouge et approchée de la partie du corps à

soigner. Grâce à la chaleur, les vertus curatives des herbes pénètrent directement dans les tissus et la guérison s'ensuit. Ces deux thérapeutiques ont donné de nombreuses preuves de leur efficacité bien qu'on n'ait jamais réussi à déterminer exactement le mécanisme de leur action.

J'allai jeter un coup d'oeil sur les milliers de simples qui étaient gardés en réserve à l'entrepôt. Il y en avait plus de six mille espèces dont le plus grand nombre était inconnu en Chine et ailleurs, comme le *tatura*, par exemple, une racine d'arbre aux étonnantes propriétés anesthésiques. Administrée par un praticien compétent, elle permet de garder une personne sous anesthésie pendant douze heures d'affilée sans conséquences fâcheuses. Je me promenai dans l'hôpital où je ne trouvais rien à critiquer malgré les progrès réalisés en Chine et en Amérique. Vraiment, les vieux remèdes tibétains donnaient encore entière satisfaction.

Cette nuit-là, je couchai dans mon ancienne cellule et j'assistai à tous les offices comme au temps où j'étais écolier. Je me sentais reporté en arrière. Que de souvenirs me rappelait chacune de ces pierres ! Au petit jour, je montai au sommet de la Montagne de Fer pour avoir une bonne vue du Potala, du Parc au Serpent, et de Lhasa avec sa ceinture de pics neigeux. Je restai là un long moment, puis je retournai à l'école de médecine pour prendre congé et préparer mon sac de *tsampa*. Après quoi, je montai sur mon cheval et je descendis la colline avec pour tout bagage ma couverture et ma robe de rechange roulées au-devant de ma selle.

En bas du sentier, je pris la route et je traversais le village de Shö lorsque le soleil se cacha derrière un gros nuage noir. Une foule de pèlerins, venus des quatre coins du Tibet et aussi de pays plus lointains présenter leurs devoirs au Potala, se pressait sur la route. Des vendeurs d'horoscopes vantaient leurs marchandises à grands cris, et ceux qui débitaient des philtres et des amulettes faisaient des affaires d'or. Les dernières cérémonies funèbres avaient attiré sur la Route Sacrée force marchands, trafiquants, camelots et mendiants de tout acabit. Non loin de là, une caravane de yaks chargés de marchandises destinées aux marchés de Lhassa entrait par la Porte de l'Ouest. Je m'étais arrêté pour observer la scène quand je songeai que jamais plus je ne reverrais ces spectacles familiers. J'avais le coeur serré à l'idée de quitter mon pays.

— Bénissez-moi, Honorable Lama médecin, dit une voix.

Quand je me retournai, je reconnus un Briseur de corps, un de ceux qui m'avaient tant aidé à l'époque où sur les ordres du Dalai-Lama, celui-là même dont je venais de voir la dépouille, j'étudiais sous leur direction. Quand on avait levé — en raison de la tâche qui m'avait été fixée — l'interdiction séculaire frappant la dissection, toutes facilités m'avaient été données en ce domaine et les conseils de cet homme m'avaient été particulièrement précieux. Je le bénis, tout heureux que quelqu'un appartenant à mon passé m'eût reconnu.

— Vous avez été pour moi un maître merveilleux, dis-je. J'ai plus appris avec vous qu'à l'école de médecine de Tchoung-king.

L'air ravi, il me tira la langue à la façon des serfs, puis reculant à petits pas, comme le veut la coutume, il se perdit dans la foule se pressant à la Porte de l'Ouest.

Pendant quelques moments encore, tenant mon cheval par la bride, je restai à regarder le Potala et la Montagne de Fer, et je me mis en route. Après avoir traversé le Kyi Chu, ou Fleuve Heureux, je rencontrai plusieurs parcs charmants, plantés d'une herbe très verte parce qu'abondamment arrosée. À quatre mille mètres d'altitude (12 800 pieds) et entouré de cimes qui atteignaient mille huit cents mètres (6 000 pieds), c'était un véritable paradis. Sur les montagnes étaient disséminées de nombreuses lamaseries grandes ou petites, et on apercevait également des ermitages solitaires, dangereusement perchés sur des pics inaccessibles. La route s'élevait graduellement vers les défilés de montagne. Mon cheval reposé, bien nourri et bien soigné, voulait forcer l'allure ; moi, j'avais envie de flâner. Je croisais sur mon chemin beaucoup de moines et de marchands ; certains me regardèrent avec curiosité, parce qu'en raison de ma hâte, je voyageais seul contre toute tradition. Mon père ne se serait jamais déplacé sans une suite nombreuse en rapport avec son rang, mais moi, j'étais de la génération moderne. Aussi les étrangers me jetaient-ils des regards intrigués, tandis que ceux que j'avais connus m'adressaient un salut amical. Enfin mon cheval — et moi ! — nous arrivâmes au sommet de la montée, à la hauteur du gigantesque chorten (1) de pierres, le dernier endroit d'où Lhasa était visible. Sautant à terre, j'attachai ma monture, puis m'étant assis sur un

rocher tout proche, je laissai longuement mon regard errer sur la vallée.

*(1) Sorte de monument à la forme symbolique.
(N.d.T.)*

Dans le ciel qui était de ce bleu sombre qu'on ne voit qu'à de telles altitudes, flottaient paresseusement des nuages d'une blancheur de neige. Un corbeau curieux se laissa tomber près de moi et du bec se mit à explorer ma robe. Du coup, l'idée me vint d'ajouter ma pierre, comme l'exigeait la coutume, à l'immense pile de celles qu'avaient accumulées pendant des siècles les pèlerins désireux de marquer l'endroit d'où l'on pouvait regarder la Cité sainte pour la première ou la dernière fois.

Devant moi se dressait le Potala. Avec ses fenêtres aux lignes fuyantes vers le haut qui soulignaient l'inclinaison de ses puissantes murailles, il ressemblait à une bâtisse taillée en plein roc par les dieux. Mon Chakpori (1) s'élevait encore plus haut que le Potala sans toutefois le dominer. Un peu plus loin, j'apercevais les toits dorés du temple de Jo-Kang, vieux de treize cents ans, qu'entouraient des bâtiments administratifs. Au-delà s'étendaient le long ruban de la grand-route, le bosquet des saules, les marais, le Temple du Serpent, la magnifique tache colorée du Norbu Linga (2), et enfin les jardins du Lama sur les bords du Kyi Chu. Les toits dorés du Potala resplendissaient sous les rayons d'un soleil éclatant, réfléchissant des rais d'une lumière rouge or, irisée de toutes les couleurs du spectre. C'était là, sous ces dômes, que reposaient les dépouilles mortelles des incarnations du Dalaï-Lama. Avec ses vingt mètres de haut (70 pieds) — l'équivalent

de trois étages — le monument funéraire du 13^e Dalai-Lama, pour lequel il avait fallu une tonne de l'or le plus pur, les dominait tous. À l'intérieur du sanctuaire, une véritable fortune faite d'ornements précieux, de bijoux, d'or et d'argent reposait près de la coque vide de Celui auquel elle avait appartenu. Et voilà que le Tibet était sans Dalai-Lama, le dernier ayant quitté ce monde. Quant à celui qui Lui succéderait un jour, la Prophétie était formelle : il se mettrait au service de l'étranger, et deviendrait l'esclave des communistes.

(1) *Monastère de Lhassa. (N.d.T.)*

(2) *Célèbre parc de Lhassa. (N.d.T.)*

Aux flancs de la vallée s'accrochaient les énormes lamaserias de Drepung, Sera et Ganden et, à demi cachée par un bosquet d'arbres, miroitait la blancheur dorée de Nechung, demeure de l'Oracle de Lhassa et de tout le Tibet. De vrai, Drepung (3) ressemblait à un gros tas de riz dont la blancheur recouvrait le flanc de la montagne. Je contemplai Sera connue sous le nom de la Barrière aux Roses Sauvages et Ganden, la Joyeuse, évoquant les heures passées entre leurs murs et leurs enceintes fortifiées. Je regardai aussi les innombrables petites lamaserias nichées un peu partout, sur le flanc d'une montagne ou dans un bosquet d'arbres. Mon regard se posa également sur les ermitages, points minuscules perdus dans des endroits presque inaccessibles ; mes pensées allèrent vers les hommes qui y vivaient, cloîtrés pour toute leur vie peut-être, dans l'obscurité, sans le secours de la moindre lumière, ravitaillés une seule fois par jour, coupés à jamais de tout contact avec le monde physique et dont les esprits pourtant, grâce à un

entraînement spécial, étaient capables de visiter le monde par la voie astrale. Des yeux, je suivis le cours de la Rivière du Bonheur qui serpentait entre les marécages, tantôt dissimulée par des bois et tantôt réapparaissant dans les échappées de terrain. Je repérai la vaste propriété de mes parents et leur maison dans laquelle je n'avais jamais trouvé un foyer. Sur la route se pressait la foule des pèlerins faisant la tournée des lieux saints. D'une lointaine lamaserie me parvint, porté par une douce brise, le son des gongs d'un temple et l'appel déchirant des trompettes. Ma gorge se serra et je ressentis un vif picotement à la racine du nez. C'en était trop pour moi. Il ne me restait plus qu'à tourner le dos à Lhasa, sauter en selle et partir pour l'inconnu.

(3) *Drepung veut dire "Montagne de riz". (N.d.T.)*

A mesure que j'avancais, le paysage devenait de plus en plus sauvage. Aux riches pâturages, aux terres sablonneuses et aux petites fermes succédèrent des pitons rocheux et des gorges sauvages entre lesquelles coulaient des torrents impétueux qui remplissaient l'air d'un vacarme incessant et dont les embruns me trempaient jusqu'aux os. Je poursuivis mon voyage, passant encore mes nuits dans des lamaserie où cette fois j'étais doublement le bienvenu ; j'apportais en effet aux moines des nouvelles fraîches concernant les dernières cérémonies funèbres de Lhasa auxquelles j'avais officiellement participé. Tout le monde était d'accord : nous vivions la fin d'une époque et notre pays allait connaître des jours sombres. A chaque étape, je trouvais un ravitaillement abondant et des chevaux frais. Après quelques jours de voyage, j'étais

de retour Ya-an, où, à ma grande joie, je trouvai le chauffeur en train de m'attendre. Il m'avait été aimablement envoyé par le vieil Abbé de Tchoung-king qui avait appris que je m'étais mis en route pour le rejoindre. J'en fus fort content car j'étais sale et las, et de plus la selle m'avait écorché. C'est dire combien je fus heureux de revoir cette grosse voiture étincelante, ce produit d'une autre civilisation grâce auquel j'allais faire en quelques heures un trajet qui, autrement, m'eût demandé plusieurs jours. En m'y asseyant, je me félicitais d'être l'ami de l'Abbé de la lamaserie de Tchoung-king. N'avait-il pas pensé qu'il me serait agréable de faire un voyage confortable après cette pénible randonnée à cheval ? Peu après, nous roulions à vive allure en direction de Tcheng-tou où nous passâmes la nuit, puisque rien ne nous obligeait à arriver à Tchoung-king aux premières heures du jour. Le lendemain matin, après avoir visité la ville et fait quelques achats, nous reprenions la route.

Vêtu seulement d'une culotte bleue, le jeune garçon à la figure rougeaude était encore à sa charrue que tirait un buffle massif. Ils pataugeaient dans la terre boueuse qu'il fallait retourner avant d'y planter du riz. Le chauffeur força l'allure ; au-dessus de nos têtes, des oiseaux s'appelaient entre eux et jouaient dans les airs, grisés du seul bonheur de vivre. Bientôt, nous approchions des faubourgs de Tchoung-king par une route bordée d'eucalyptus argentés, de tilleuls et de sapins verts. Je descendis de voiture près d'une petite route qui me permit de rejoindre le sentier menant à la lamaserie. En passant devant la clairière où se trouvait l'arbre couché sur le sol dans un enchevêtrement de

branchages, je songeai aux événements si mémorables qui avaient suivi ma conversation avec mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Je m'arrêtai pour méditer quelques instants, puis reprenant mes affaires, je me remis en marche vers la lamaserie.

Le lendemain matin, je me rendis à Tchoung-king où la chaleur était si forte qu'elle était comme une chose vivante. On suffoquait, on étouffait ; les coolies des pousse-pousse et leurs clients paraissaient avachis, terrassés par la température. Pour moi, qui venais de respirer l'air frais du Tibet, j'avais l'impression d'être à moitié moribond, mais en tant que lama, je me devais de me tenir droit pour donner l'exemple. Dans la rue aux Sept-Étoiles, je tombai sur mon ami Huang en train de faire quelques emplettes et je le saluai avec joie car j'avais pour lui une amitié sincère.

— Qui sont tous ces gens ? lui demandai-je.

— Ma foi, Lobsang, répondit-il, ce sont des réfugiés de Shanghai. Les Japonais font tant de difficultés là-bas, que les commerçants ferment leurs boutiques et viennent s'établir ici. Je me suis laissé dire que les universités songent à suivre leur exemple, ajouta-t-il. À propos, j'ai un message pour vous. Le général Feng Yu-hsiang (il est maréchal à l'heure qu'il est) désire vous voir. Il voudrait que vous lui rendiez visite dès votre retour.

— Entendu, répondis-je. Vous ne voudriez pas m'accompagner par hasard ?

Il accepta. Après avoir terminé tranquillement nos achats — il faisait vraiment trop chaud pour se presser — nous rentrâmes à la lamaserie. Une heure ou deux plus tard, nous arrivions au temple près duquel le

général habitait. Quand je le vis, il me parla longuement des Japonais et des troubles qu'ils fomentaient à Shanghai. Il me raconta comment la police, recrutée par la Concession Internationale, était composée de bandits et de voleurs qui se souciaient fort peu de rétablir l'ordre.

— La guerre n'est pas loin, Rampa, déclara-t-il, je vous le dis. Nous aurons un grand besoin de médecins et de médecins qui sachent piloter un avion. Il nous en faut à tout prix.

Il m'offrit donc de me nommer officier de l'armée chinoise et me laissa entendre que je pourrais voler aussi souvent que je le voudrais.

Le général était un colosse de près de deux mètres (de plus de 6 pieds), à la tête énorme et aux larges épaules. Après avoir pris part à de nombreuses campagnes, il avait pensé, avant les difficultés avec les Japonais, que sa carrière militaire était terminée. C'était aussi un poète qui n'avait élu domicile près du temple que pour pouvoir contempler la lune à loisir. J'éprouvais une réelle sympathie pour cet homme intelligent avec qui il était facile de s'entendre. C'est par lui que j'appris que les Japonais, en quête d'un prétexte pour envahir la Chine, s'étaient livrés à une provocation. Un moine japonais ayant été tué accidentellement, les autorités de son pays avaient exigé du maire de Shanghai l'arrêt du boycottage de leurs produits, la dissolution de l'Association de la libération nationale, l'arrestation des responsables du boycottage et des compensations pour la mort du moine. Le maire, soucieux de maintenir la paix et cédant devant la supériorité écrasante des Japonais,

avait accepté les termes de cet ultimatum le 28 janvier 1932. Mais à 10 h 30 précises, le soir même du jour où il avait cédé à l'ultimatum, les fusiliers marins japonais occupaient certaines rues de la Concession internationale, ouvrant ainsi la voie à la guerre mondiale. Tout cela, je l'ignorais, puisque j'avais été absent.

Pendant que nous parlions, un moine vêtu d'une robe gris-noir entra pour nous annoncer la visite de l'Abbé Suprême T'ai Shu. Lors de notre entrevue, je lui donnai les dernières nouvelles du Tibet et je lui racontai les funérailles de mon bien-aimé Dalaï-Lama. De son côté, il me fit part des craintes qu'inspirait à un grand nombre de ses amis, ainsi qu'à lui-même, l'avenir de la Chine.

— Ce n'est pas l'issue du conflit que nous redoutons, dit-il, mais les destructions, les pertes en vies humaines et les souffrances qui en résulteront inmanquablement.

Tous deux me pressèrent vivement d'accepter un grade dans l'armée chinoise et de me mettre, en tant que médecin, à leur disposition. C'est à ce moment que la bombe éclata.

— Il faut que vous alliez à Shanghai, me dit le général. On y a grand besoin de vos services. Votre ami, Po Ku, pourrait vous accompagner. Tout est déjà prêt pour votre départ, mais c'est à vous et à lui d'en décider.

— Shanghai ! répondis-je. C'est une ville terrible qui ne m'attire guère. Néanmoins, je sais que je dois y aller ; aussi, j'accepte.

Notre conversation se poursuivit longtemps. Quand, à la tombée du crépuscule, les ombres du soir nous entourèrent, il fallut nous séparer. Je me levai et sortis dans la cour où un palmier solitaire, dont les feuilles déjà roussies tombaient languissamment, dressait sa silhouette desséchée et rongée par la chaleur. Huang, assis immobile, m'attendait patiemment, inquiet tout de même de la durée de l'entretien. Quand il me vit, il se leva et en silence nous prîmes la direction de notre lamaserie, en passant par le petit pont de pierre jeté au-dessus d'un torrent impétueux.

A l'entrée de notre sentier se trouvait un énorme rocher que nous escaladâmes ; on y avait une excellente vue des fleuves qui étaient alors le siège d'une activité intense. Des petits bateaux remontaient leur cours en soufflant des langues de fumée que le vent, en les brassant aussitôt, transformait en longues bannières noires. Le trafic fluvial était incontestablement plus important qu'avant mon départ pour le Tibet. Chaque jour voyait un afflux plus grand de réfugiés, des gens qui pensaient à l'avenir et craignaient les terribles conséquences d'une invasion de la Chine. La ville déjà surpeuplée ne cessait de voir sa population s'accroître.

Au-dessus de nos têtes, de gros nuages s'accumulèrent dans le ciel de la nuit. Un orage allait éclater qui, tombant des montagnes sur la ville, l'inonderait sous une pluie torrentielle dans un vacarme assourdissant multiplié par l'écho. Se pouvait-il que cet orage fût un symbole des malheurs prêts à s'abattre sur la Chine ? L'air était si chargé d'électricité et d'angoisse qu'on pouvait le penser. Je crois me souvenir

que tous deux, nous poussâmes en même temps un gros soupir à l'idée du sort réservé à ce pays qui nous était si cher. Cependant, la nuit était tombée et déjà de grosses gouttes annonciatrices de l'orage transperçaient nos vêtements. Faisant demi-tour, nous prîmes le chemin du temple ; l'Abbé nous y attendait car il était fort curieux de savoir ce qui s'était passé. Après une discussion cordiale consacrée à mes projets, il approuva ma décision et j'en fus fort heureux.

Nous parlâmes sans arrêt jusqu'à une heure avancée de la nuit dans le grondement assourdissant du tonnerre et le crépitement de la pluie sur le toit du temple. Quand finalement nous nous couchâmes, nous nous endormîmes aussitôt. Aux premières lueurs de l'aube, tout de suite après le premier office, nous fîmes nos préparatifs : devant moi s'ouvrait une autre phase de ma vie, une phase difficile et pénible.

6 VOYANCE

SHANGHAI ! J'étais sans illusions, je savais que j'y mènerais une existence vraiment très difficile. Néanmoins, je devais m'y rendre puisque le destin en avait ainsi décidé. Aussi Po Ku et moi fîmes nos préparatifs et, un peu plus tard dans la matinée, nous descendions la rue aux Marches jusqu'aux docks, et montions à bord du bateau qui allait descendre le fleuve jusqu'à Shanghai.

Dans la cabine que nous partagions, j'évoquai le passé, étendu sur ma couchette. Je me souvins du jour où j'avais entendu parler de Shanghai pour la première

fois. C'était à l'époque où mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'initiait aux techniques les plus avancées de la voyance. Comme cette expérience peut intéresser mes lecteurs, et même leur être utile, je vais la raconter ici.

Cela s'était passé quelques années auparavant, alors que j'étudiais dans une des grandes lamaserie de Lhassa. J'étais dans une salle de classe avec d'autres étudiants qui, comme moi, attendaient impatiemment la fin du cours, un cours particulièrement ennuyeux car le professeur était une des nos pires "barbes", et il était vraiment difficile de l'écouter sans céder au sommeil. Dehors, il faisait un soleil chaud et le ciel était traversé par de légers nuages qui passaient très haut. Tout nous incitait à sortir dans la chaleur et le soleil, loin des salles poussiéreuses et du ronronnement insipide de ce professeur. Soudain, il se produisit un remue-ménage : quelqu'un était entré dans la salle. Comme nous tournions le dos à notre maître, nous ne pouvions voir qui c'était et il n'était pas question de nous retourner car c'est LUI qui nous aurait vus ! Nous entendîmes un bruit de papier froissé, le professeur grommeler "qu'on dérangeait son cours", puis un coup sec qui nous fit sursauter de frayeur : sa canne venait de s'abattre sur son bureau.

— Lobsang Rampa, viens ici, dit-il.

Je me levai plein d'appréhension, me retournai et fis les trois révérences d'usage. Qu'allait-on me reprocher ? L'Abbé m'aurait-il surpris à laisser tomber des cailloux sur les lamas en visite ? Quelqu'un m'avait-il vu quand j'avais "goûté" ces bonnes noix confites ? Avais-je... mais la voix du maître me rassura vite :

— Lobsang Rampa, l'Honorable Lama Supérieur, Mingyar Dondup, ton Guide, te demande d'aller le retrouver. Va et sois plus attentif à ses paroles que tu ne l'es aux miennes !

Je sortis précipitamment.

Après avoir parcouru les couloirs et monté l'escalier à toute allure, je tournai à droite et pénétrai dans l'enceinte des lamas. "Marchons doucement par ici, pensai-je, gare à tous les vieux gâteaux... Septième porte à gauche, bon, nous y sommes." Au moment précis où j'allais frapper, mon Guide me cria d'entrer.

— Tes dons de double vue ne te font jamais défaut quand il s'agit de manger, me dit le Lama Mingyar Dondup. J'ai justement du thé et des noix confites, tu arrives à temps.

Il ne m'attendait pas si tôt mais son accueil fut des plus chaleureux.

— J'ai décidé de t'enseigner l'art de lire dans les boules de cristal, en utilisant tous les procédés, me dit-il pendant que nous nous restaurions. Il faut que tu en aies une connaissance complète.

Après le thé, il me conduisit au grenier. On y gardait des accessoires de toutes sortes, planchettes, tarots, miroirs noirs, et un incroyable assortiment d'appareils. Tandis que nous les passions en revue, il m'expliqua leurs usages. Puis, se tournant vers moi, il me dit :

— Prends une boule de cristal avec laquelle tu te sentes en harmonie. Examine-les toutes et fais ton choix.

J'avais déjà remarqué une boule de cristal de roche véritable, une magnifique boule sans défaut et si grosse qu'il fallait les deux mains pour la tenir.

— Voilà celle que je veux, dis-je en la soulevant.

Mon Guide se mit à rire.

— Tu as naturellement choisi la plus ancienne et la plus précieuse. Si tu peux t'en servir, elle est à toi.

Cette boule, que je possède toujours, avait été trouvée dans un des profonds tunnels creusés sous le Potala. En ces jours d'obscurantisme, on l'avait baptisée "Boule magique" et remise aux lamas médecins de la Colline de Fer car on pensait qu'elle pourrait leur être utile.

Un peu plus loin dans ce chapitre, je reviendrai sur les boules de verre, les miroirs noirs et les ballons d'eau ; pour l'instant, il intéressera peut-être le lecteur de savoir comment nous étions initiés à l'emploi du cristal et comment l'on nous entraînait à ne faire qu'un avec lui.

Il est évident que l'acuité visuelle est à son maximum lorsqu'on est en bonne santé et que l'on jouit d'un parfait équilibre, physique aussi bien que mental. Pour le Troisième Oeil, il en va de même. Aussi nous faut-il être en parfaite condition avant d'essayer d'utiliser un de ces appareils. Ayant choisi ma boule de cristal, je commençai à l'examiner en la tenant entre les mains. Dans sa lourde sphère, se réfléchissait l'image renversée de la fenêtre, et d'un oiseau perché sur le rebord extérieur. En regardant de plus près, j'aperçus vaguement la silhouette du Lama Mingyar Dondup et — mais oui — ma propre image aussi.

— Tu regardes la boule, Lobsang, et ce n'est pas ainsi qu'on s'en sert. Couvre-la en attendant que je te montre comment t'y prendre.

Le lendemain matin, il me fallut, à mon premier repas, avaler des décoctions de plantes destinées à me purifier le sang, m'éclaircir l'esprit ou à me fortifier l'organisme. Je suivis ce régime, matin et soir, pendant deux semaines. Tous les après-midi, je me reposais pendant une heure et demie, les yeux et le haut de la tête couverts d'un épais linge noir. Pendant cette période, je dus m'astreindre à des exercices respiratoires spéciaux, pratiqués selon certains rythmes. Enfin, je devais apporter un soin scrupuleux à ma toilette.

Lorsque les semaines furent écoulées, je retournai auprès du Lama Mingyar Dondup.

— Allons dans cette pièce tranquille qui se trouve sur le toit, me dit-il. Tant que tu n'auras pas acquis une expérience suffisante de la voyance, un calme absolu te sera nécessaire.

Après avoir monté l'escalier, nous arrivâmes sur le toit plat. Sur un des côtés s'élevait la résidence où le Dalaï-Lama accordait ses audiences lorsqu'il venait à Chakpori pour la bénédiction annuelle des moines. C'était notre tour de nous en servir et c'était pour moi un insigne honneur car personne, en dehors de l'Abbé et du Lama Mingyar Dondup, ne pouvait y entrer. Une fois à l'intérieur, nous nous assîmes sur des coussins posés à même le sol. Derrière nous, dans l'embrasement d'une fenêtre, apparaissaient les lointaines montagnes, gardiennes vigilantes de notre paisible vallée. Le Potala était également visible, mais nous le connaissions trop bien pour qu'il retînt notre attention. Ce que je voulais voir, c'est ce que contenait la boule de cristal.

— Viens par ici, Lobsang, m'ordonna mon Guide. Regarde le cristal et préviens-moi quand tous les reflets auront disparu. Il faut éliminer toutes les taches de lumière qui n'ont aucun intérêt.

C'est là en effet un point capital : il est essentiel de supprimer toute lumière pouvant provoquer des reflets, car ceux-ci ne font que détourner l'attention. Notre méthode consistait à nous asseoir, le dos tourné à une fenêtre orientée au nord et d'obtenir une sorte de pénombre en la voilant d'une tenture suffisamment épaisse. Une fois les rideaux tirés, la boule de cristal que je tenais me parut soudain morte, inerte. Aucun reflet n'en troublait plus la surface.

Mon Guide prit place à mes côtés.

— Essuie le cristal avec ce chiffon humide, sèche-le, puis prends-le à l'aide de cette étoffe noire, en évitant surtout de le toucher avec les mains !

Suivant ses instructions à la lettre, j'essuyai soigneusement la boule, la fis sécher et la pris avec le linge noir plié en quatre. Je croisai ensuite les mains, les paumes vers le haut, de sorte que la boule reposait sur la paume de ma main gauche.

— Maintenant regarde DANS la boule. Il ne s'agit pas de la regarder, mais de regarder À L'INTÉRIEUR. Imagine son centre et laisse ton regard se vider. N'essaye pas de voir quelque chose ; fais simplement le vide dans ton esprit.

Pour ce qui était d'avoir l'esprit vide, rien ne m'était plus facile ; certains de mes professeurs pensaient même qu'il l'était tout le temps !

Je contemplai le cristal, en laissant mes pensées vagabonder. Soudain, la boule sembla grossir entre

mes mains et je crus que j'allais tomber dedans. Je sursautai et l'illusion disparut. Je ne serrais plus entre mes paumes qu'une simple boule de cristal.

— Lobsang ! POURQUOI as-tu oublié tout ce que je t'ai dit ? Tu allais enfin "voir" et ton sursaut de surprise a rompu le fil. Tu ne verras rien aujourd'hui.

Il faut regarder dans le cristal, en se concentrant sur un point quelconque à l'intérieur. A ce moment-là, on éprouve une sensation étrange, comme si l'on était sur le seuil d'un autre monde. A ce point de l'expérience, le moindre mouvement inspiré par la peur ou la surprise suffit à la faire échouer. Dans ce cas, si l'on n'est encore qu'un novice, il ne reste plus qu'à mettre la boule de côté, sans essayer de "voir" avant d'avoir pris une bonne nuit de repos.

Le jour suivant, je fis une nouvelle tentative. Je m'assis comme la veille, le dos à la fenêtre, en prenant bien soin d'éliminer tout reflet de lumière. Normalement, j'aurais dû prendre la pose de la méditation, en lotus, mais une blessure à la jambe me rendait cette posture assez inconfortable. Or, il est essentiel d'être assis de la façon la plus confortable. Mieux vaut ne pas se tenir de façon orthodoxe et VOIR qu'adopter une position classique et ne rien voir. "Asseyez-vous comme vous voulez pourvu que vous soyez à l'aise", telle était notre règle, car toute gêne distrair l'attention.

Je plongeai mon regard dans la boule de cristal. Le Lama Mingyar Dondup était assis à côté de moi, très droit et si immobile qu'on eût dit une statue de pierre. Qu'allais-je voir ? Telle était mon unique pensée. Tout se passerait-il comme le jour où j'avais vu une aura

pour la première fois ? Le cristal était terne, sans vie. "Je ne verrai jamais rien là-dedans", me dis-je. C'était le soir, de sorte qu'aucun jeu de lumière ne pouvait créer d'ombres mouvantes, de même était-il impossible qu'un nuage se mît à jouer à cache-cache avec le soleil. Ni ombres ni rayons lumineux. Une semi-obscurité régnait dans la pièce et le linge noir placé entre mes mains et la boule m'empêchait d'apercevoir le moindre reflet sur sa surface. Mais c'est vers l'intérieur que je devais diriger mes regards.

Tout à coup, quelque chose bougea dans le centre du cristal où apparut un gros flocon qui donna naissance à des volutes de fumée blanche. On eût dit qu'une tornade faisait rage à l'intérieur, une tornade silencieuse. La fumée, tantôt plus épaisse et tantôt moins, finit pas recouvrir tout le globe d'une sorte de nuage, à croire que quelqu'un avait tiré un rideau pour m'empêcher de voir. Mentalement, je le pénétrai, m'efforçant d'aider mon esprit à traverser cet obstacle. La boule parut s'enfler et j'éprouvai l'horrible sensation de tomber la tête la première dans un vide sans fond. A cet instant précis, j'entendis éclater une sonnerie de trompette ; le rideau blanc se décomposa en flocons de neige qui se mirent à fondre comme sous l'effet du soleil de midi.

— Tu étais près de toucher au but, Lobsang, vraiment très près, me dit mon Guide.

— Oui, répondis-je, j'aurais vu quelque chose sans cette sonnerie de trompette. Elle m'a complètement dérouté.

— Une sonnerie de trompette ?... Tiens, tiens, tu es allé aussi loin ? C'est ton subconscient qui essayait de

t'avertir que la voyance et la divination par les boules de cristal ne sont réservées qu'à un très petit nombre de privilégiés. Demain, nous irons plus loin.

Le lendemain, en fin d'après-midi, je m'assis pour la troisième fois auprès de mon Guide. De nouveau, il me rappela les règles. Ce soir-là, je fus plus heureux. Tenant la boule avec douceur, je me concentrai sur un point invisible à l'intérieur. Le tourbillon de fumée surgit presque instantanément et forma rapidement un rideau. Mon esprit s'efforça de le franchir. Je me répétais : "Je le traverse, je le traverse MAINTENANT !" J'éprouvai une fois encore cette affreuse sensation de chute, mais je m'y étais préparé. Je basculai lourdement d'une hauteur vertigineuse, piquant droit vers ce monde enveloppé de fumée qui grandissait avec une rapidité incroyable. Sans mon entraînement sévère, je n'aurais pu me retenir de hurler au moment où j'approchais à une vitesse folle de la surface blanche... que je traversais, indemne.

A l'intérieur, le soleil brillait. Je regardai autour de moi, ébahi. Il fallait que je sois mort pour me trouver dans un lieu aussi totalement inconnu... Quel endroit étrange ! De l'eau, de l'eau sombre s'étendait devant moi à perte de vue. Jamais je n'aurais cru qu'il pût tant y en avoir. A quelque distance de là, un monstre énorme, un poisson terrifiant, fendait vigoureusement la surface de l'eau. Il portait au milieu du corps un tuyau noir qui crachait vers le ciel une espèce de fumée que le vent rabattait. A ma grande stupéfaction, j'aperçus, marchant sur le dos du "poisson", ce qui me parut être de minuscules personnages ! C'en était trop. Je me retournai, prêt à prendre la fuite... mais je restai

cloué sur place. Cette fois, c'en était vraiment trop : de grandes maisons de pierre, hautes de plusieurs étages, me barraient le passage. A ce moment précis, un Chinois tirant un engin à deux roues me fila sous le nez ; ce devait être un porteur, car une femme était juchée sur la "chose à roues". "Une infirme sans doute, pensais-je, qui serait intransportable autrement." Un homme se dirigeait vers moi, un lama tibétain. Je retins mon souffle, car il ressemblait à s'y méprendre au Lama Mingyar Dondup à l'époque où il était beaucoup plus jeune. Il marcha droit vers moi, passa à travers moi et... du coup, je fis un bond ! "Oh ! dis-je en gémissant, je suis aveugle." Il faisait noir, je n'y voyais rien.

— Tout va bien, Lobsang, tu fais des progrès, dit mon Guide. Attends, je vais ouvrir les rideaux.

La pâle lumière du soir envahit la pièce.

— Tu es certainement doué de très grands pouvoirs de voyance, reprit-il, il suffira de les guider. Par mégarde, j'ai touché le cristal et j'ai compris, d'après tes exclamations, que tu avais une vision de ce qui m'est arrivé, il y a fort longtemps, lorsque je me suis rendu à Shanghai pour la première fois et que j'ai manqué de m'évanouir à la vue d'un bateau à vapeur et d'un pousse-pousse. C'est très bien.

J'étais encore en transe, toujours plongé dans le passé. Que tout était donc étrange et terrible à l'extérieur du Tibet ! Des poissons apprivoisés qui vomissaient de la fumée et sur lesquels on pouvait se promener ; des hommes qui traînaient des femmes sur des roues... j'avais peur d'y penser, et je frémissais à

l'idée qu'un jour, il me faudrait à mon tour pénétrer dans ce monde bizarre.

— Maintenant, il te faut plonger la boule dans l'eau pour effacer toute trace de la scène que tu viens de voir. Trempe-la, laisse-la reposer sur un linge au fond du bol, puis reprends-la à l'aide d'un autre linge. Ne la touche pas.

C'est là, en effet, une règle importante qu'il faut observer lorsque l'on se sert d'une boule de cristal. Après chaque séance, il faut toujours la démagnétiser, car elle est rendue magnétique par la personne qui la tient tout comme un morceau de fer le devient au contact d'un aimant. Il suffit en général de donner quelques coups sur le morceau de fer pour lui faire perdre son aimantation ; une boule de cristal, elle, doit être plongée dans l'eau, faute de quoi les résultats deviendraient de plus en plus difficiles à interpréter. Les "émanations auriques" qui se succèdent, s'accumulent et finissent par fausser complètement la lecture.

Une boule de cristal ne doit être maniée que par son propriétaire, sauf pour la "magnétiser" en vue d'une expérience. Plus elle passe par des mains étrangères et plus sa sensibilité diminue. On nous enseignait qu'après avoir effectué un certain nombre de lectures au cours de la journée, il était bon de la garder à ses côtés pendant la nuit de façon à la magnétiser personnellement. On pourrait tout aussi bien obtenir un résultat similaire en la portant sur soi, mais on aurait bonne mine à se promener avec une boule de cristal !

Entre les séances de voyance, le cristal doit être recouvert d'une étoffe noire. Il ne doit JAMAIS être exposé aux rayons de soleil sous peine d'être rendu

impropre aux usages ésotériques. De même ne faut-il jamais le laisser toucher par des gens qui ne sont que des amateurs. A cela, il y a une raison : un amateur de sensation ne s'intéresse pas vraiment à la voyance, il ne cherche que des distractions vulgaires ; à son contact, l'aura du cristal s'altérerait. C'est un peu comme si on laissait un enfant jouer avec un appareil photographique ou une montre de prix pour lui permettre de satisfaire une vaine curiosité.

La plupart des gens pourraient se servir d'un cristal s'ils se donnaient la peine de chercher le modèle qui leur convient. Achètent-ils n'importe quelle paire de lunettes ? Or le choix d'une boule de cristal est tout aussi important. Certains ont une meilleure perception avec le cristal de roche, d'autres avec le verre ; mais le cristal de roche est le plus puissant des deux. Voici, en quelques mots, l'histoire du mien, telle qu'elle est consignée à Chakpori.

Il y a des millions d'années, les volcans se mirent à vomir des flammes et de la lave. Au plus profond de la terre, différentes couches de sable furent brassées par les tremblements de terre et en quelque sorte vitrifiées par la chaleur volcanique. De nouvelles éruptions firent éclater ces formations de verre en cristaux qui se répandirent sur le flanc des montagnes et furent en grande partie recouverts de lave solidifiée.

Plus tard, des éboulements de rochers mirent à nu certains de ces cristaux, véritablement "de roche". À l'aube de la vie humaine, les prêtres possédaient des pouvoirs occultes, ils pouvaient prédire l'avenir et connaître l'histoire d'un objet par psychométrie. Un de ces prêtres donc, ayant touché ce cristal, dut éprouver

une impression assez forte puisqu'il décida de l'emporter chez lui, où, selon toute vraisemblance, un fragment particulièrement clair lui parut propice à la voyance. Aussi, aidé des autres, le tailla-t-il laborieusement pour lui donner la forme la plus commode, celle d'une sphère. Pendant des siècles et des siècles, des générations et des générations de prêtres se transmirent cette masse dure qu'ils avaient la mission de polir. Lentement la sphère devint de plus en plus parfaite et de plus en plus transparente. Il fut un temps où on l'adora comme l'Oeil de Dieu. Pendant les Siècles de Lumière, elle fut considérée à juste titre comme un instrument permettant de sonder la Conscience Cosmique. Elle avait alors près de dix centimètres (4 pouces) de diamètre et était aussi limpide que l'eau. Par la suite, elle devait être placée dans une petite cassette de pierre qui fut cachée dans un tunnel creusé sous le Potala.

Bien des siècles après, des moines explorateurs la découvrirent et déchiffrèrent l'inscription portée sur la cassette. "Ici se trouve la Fenêtre de l'Avenir, y lisait-on, le cristal qui permet à ceux qui en sont dignes de voir le passé et de connaître l'avenir. Le Grand Prêtre du Temple de la Médecine en avait la garde." C'est pour cette raison que le cristal fut porté à Chakpori, notre Temple de la Médecine, et mis de côté en attendant que vienne celui qui saurait l'utiliser. Cette personne, ce fut moi, et pour moi, il s'anima.

Il est rare de trouver des morceaux de cristal de roche d'une taille pareille, et encore plus rare qu'ils soient sans défaut. Tout le monde n'a pas le pouvoir de s'en servir car leur puissance risque d'être trop grande

et de vous dominer. Il existe aussi des boules de verre grâce auxquelles un débutant peut acquérir l'expérience nécessaire. La taille n'a PAS la moindre importance : sept à dix centimètres (3 à 4 pouces) peuvent être considérés comme une bonne moyenne. Certains moines se servent d'un petit éclat de cristal enchâssé dans une grosse bague. Le principal est que le cristal soit sans défaut ou, du moins, que les défauts soient assez légers pour n'être pas visibles sous une lumière tamisée. Les boules de petite taille, qu'elles soient de cristal ou de verre, présentent l'avantage d'être légères ; et pour qui doit les tenir dans la main, cet avantage n'est pas négligeable.

A ceux qui souhaitent faire l'acquisition d'une boule de cristal quelle qu'elle soit, je conseille de faire passer une annonce dans une revue de "métapsychisme". Celles qui sont vendues dans certaines boutiques sont plutôt pour les prestidigitateurs et les illusionnistes. En général, elles ont des taches que l'on n'aperçoit qu'une fois rentré chez soi, l'acquisition faite. Il vaut donc mieux se faire envoyer l'objet pour l'essayer. Aussitôt déballé, lavez-le à l'eau courante. Séchez-le soigneusement et examinez-le en le tenant dans une étoffe noire. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'en le lavant, vous ferez disparaître toutes les empreintes que vous pourriez prendre pour des défauts, et qu'en le tenant ainsi, VOS propres empreintes ne risquent pas de vous induire en erreur.

Ne croyez pas qu'il vous suffira de vous asseoir, et de scruter le cristal pour "voir des images", et ne mettez pas vos échecs sur son compte car il n'est après tout qu'un instrument. Vous en prendriez-vous à une

longue-vue si vous n'obteniez que des images minuscules pour avoir placé votre oeil au mauvais bout ?

Il existe des gens qui sont incapables d'utiliser une boule de cristal. Ceux-là devraient essayer un "miroir noir", avant de s'avouer vaincus. Il est facile de s'en fabriquer un à peu de frais en achetant un gros verre de lampe dans un magasin d'accessoires automobiles. Le verre doit être concave, bien poli et complètement lisse. Les phares d'autos qui sont striés ne conviennent donc pas. En possession du verre idoine, vous placez sa face extérieure au-dessus de la flamme d'une bougie et vous la déplacez de façon à obtenir une couche uniforme de suie sur toute la face extérieure. Cette couche peut ensuite être fixée à l'aide d'une laque cellulosique analogue à celle qu'on met sur le cuivre pour qu'il ne devienne pas terne.

Une fois le miroir noir prêt, procédez comme avec une boule de cristal. Nous donnerons un peu plus loin dans ce chapitre quelques conseils pouvant s'appliquer à n'importe quel genre de "cristal". Dans le cas du miroir noir, il faut regarder la surface INTERNE, en évitant soigneusement tous les reflets.

Il existe un autre genre de miroir noir que nous appelons le "null" et qui est exactement le même que le précédent, sauf que la suie est à l'INTERIEUR, sur la face concave. Le gros inconvénient est qu'il est impossible de la "fixer", étant donné que cela créerait une surface brillante. Ce type de miroir est à recommander à ceux dont l'esprit est facilement distrait par les reflets.

Certaines personnes utilisent un bol d'eau pour leurs expériences. Celui-ci doit être de couleur claire, sans le moindre motif décoratif. S'il est placé au-dessus d'un tissu noir, on peut s'en servir comme d'un cristal de verre. Au Tibet, il existe un lac dont la situation est telle que ses eaux tranquilles deviennent parfois complètement invisibles. Il s'agit d'un lac célèbre que les Oracles d'État consultent pour leurs prédictions les plus importantes. Ce lac, que nous appelons Chö-kor Gyal-ki Nam-tso (le Divin Lac de la Roue Triomphante des Religions), est situé à Tak-po, à quelque deux cents kilomètres (environ cent milles) de Lhassa, dans une région montagneuse, au milieu d'un massif de pics élevés. Son eau est habituellement d'un bleu vif bien que, parfois vue sous un angle favorable, cette masse bleue fasse place à un tourbillon blanchâtre, à croire qu'elle est mélangée avec du blanc de chaux. En tourbillonnant, l'eau forme une mer d'écume, puis tout à coup un trou noir se creuse au milieu du lac tandis que s'élèvent, juste au-dessus, d'épaisses nuées blanches. C'est entre ce trou et ces nuées qu'il est possible de "voir" l'avenir.

Le Dalai-Lama visite ce lieu une fois au moins dans Sa vie. Logé dans un pavillon proche du lac, Il observe la surface des eaux et y lit les événements importants qui Le concernent et, détail qui a son prix, la date de Sa mort et la façon dont Il quittera ce monde. Jamais le lac n'a été pris en défaut !

Si tout le monde ne peut se rendre sur les bords de ce lac, la grande majorité des gens peut consulter un cristal avec un peu de patience et de foi. Voici, pour le lecteur occidental, la méthode que je conseille, étant

entendu que par "cristal", j'entends aussi bien les boules de verre, les miroirs noirs et les bols d'eau, que le cristal de roche.

Pendant une semaine, surveillez de près votre santé. Évitez, autant que faire se peut dans ce monde troublé, de vous faire du mauvais sang ou de vous mettre en colère. Mangez peu, en évitant les sauces et les fritures. Touchez le cristal aussi souvent que possible, sans essayer de "voir". Cela aura pour effet de lui transférer une partie de votre magnétisme personnel et de vous habituer à son contact. N'oubliez pas de le couvrir chaque fois que vous ne l'utilisez pas et rangez-le dans un coffre fermant à clef, si vous en avez un à votre disposition. Ainsi personne ne pourra jouer avec pendant votre absence. Enfin, je vous rappelle qu'il faut le soustraire aux rayons du soleil.

Les sept jours écoulés, installez-vous dans une pièce tranquille, orientée au nord autant que possible. Choisissez de préférence le soir pour éviter toute alternance d'ombre et de lumière causée par les nuages.

Asseyez-vous confortablement, la position importe peu pourvu que vous vous sentiez à l'aise, en tournant le dos à la lumière. Prenez le cristal dans vos mains et regardez si des reflets apparaissent à sa surface. Dans ce cas, supprimez-les en fermant les rideaux ou en changeant de place.

Cela étant fait, appuyez le cristal contre le centre de votre front pendant quelques secondes, puis éloignez-le lentement. Prenez-le ensuite dans le creux de vos mains qui reposeront sur vos genoux. Parcourez des yeux la surface du cristal, puis déplacez votre regard

vers le centre, vers ce que vous devez imaginer comme une zone de néant. Ne pensez à rien. Ne vous efforcez pas de voir quelque chose, évitez toute émotion forte.

Dix minutes suffisent la première fois. Augmentez progressivement la durée de l'exercice pour parvenir à une demi-heure à la fin de la semaine.

La semaine suivante, faites le vide dans votre esprit le plus rapidement possible. Fixez seulement le néant à l'intérieur du cristal, dont les contours se mettront probablement à onduler. Il peut arriver que la sphère vous semble augmenter de volume ou que vous ayez l'impression de tomber en avant. C'est normal. Surtout que l'étonnement ne vous fasse PAS tressaillir, sinon vous ne "verrez" rien ce soir-là. En général, les sujets qui "voient" pour la première fois tressautent comme lorsqu'on bascule dans le sommeil.

Avec un peu d'expérience, vous constaterez que le volume du cristal semble devenir de plus en plus grand. Un beau soir, en le regardant, vous verrez tout à coup que l'intérieur est lumineux et rempli d'une fumée blanche. Tout finira par s'éclaircir — à condition toutefois que vous ne sursautiez pas — et ainsi vous aurez votre première vision (généralement) du passé. Il s'agira d'un événement qui vous concerne puisque vous aurez été le seul à manier la boule de cristal. Poursuivez votre effort, en ne voyant que ce qui vous intéresse directement. Quand vous serez capable de "voir" à volonté, il vous sera possible d'obtenir du cristal la vision que vous désirez. La meilleure méthode consiste à se dire à soi-même d'une voix forte et ferme : "Je vais voir un tel ou un tel ce soir." Si vous y

croyez vraiment, vous VERREZ ce que vous voulez. C'est aussi simple que cela.

Pour connaître l'avenir, il faut commencer par mettre les faits en ordre, en classant tous les renseignements que vous avez pu rassembler. Ensuite "consultez" le cristal en vous persuadant vous-même que vous allez voir ce que vous cherchez.

Ici, un avertissement. On ne doit pas utiliser le cristal dans un but intéressé, pour prévoir le résultat des courses ou pour faire du mal. Il existe une loi occulte puissante qui fera que vos actes se retourneront contre vous si vous essayez d'exploiter le cristal. Cette loi est aussi inexorable que la marche du temps.

Vous devriez maintenant avoir acquis une grande expérience en ce qui concerne vos affaires personnelles. Aimerez-vous appliquer cette expérience sur quelqu'un d'autre ? Plongez le cristal dans l'eau et séchez-le soigneusement sans y toucher. Tendez-le à cette autre personne en lui disant : "Prenez-le dans vos deux mains et PENSEZ à ce que vous désirez savoir. Ensuite, rendez-le-moi." Vous aurez, bien entendu, prévenu votre sujet qu'il ne doit ni parler ni vous déranger. Au début, il vaut mieux essayer avec un ami de longue date, car les étrangers ont souvent des réactions déconcertantes pour les débutants.

Lorsque votre interlocuteur vous rend le cristal, prenez-le entre vos mains, peu importe qu'elles soient nues ou couvertes de l'étoffe noire, puisqu'à ce stade vous l'avez "personnalisé". Installez-vous confortablement, portez le cristal à votre front l'espace d'une seconde, puis reposez doucement vos mains sur vos genoux en tenant la boule de la manière qui vous

fatigue le moins. Regardez À L'INTÉRIEUR et faites le vide complet, si possible, dans votre esprit ; mais ce premier essai risque d'être un peu difficile si vous manquez d'assurance.

Si vous avez suivi l'entraînement préconisé, vous verrez, une fois que vous vous serez concentré, soit des images, soit des symboles, soit encore ce que nous appelons des impressions. Ce sont des images réelles qu'il faut vous efforcer d'obtenir. Dans ce cas, les nuages qui ont rempli la boule de cristal se dissipent pour les laisser apparaître, et former sous vos yeux un vivant tableau de ce que vous désirez connaître. Leur interprétation n'offre aucune difficulté.

Certains, au lieu d'images, voient des symboles. Une rangée de X, par exemple, une main, un moulin ou bien un poignard. Mais quels qu'ils soient, vous apprendrez vite à les interpréter correctement.

Il y a enfin les impressions. Dans ce cas, rien n'est visible dans la boule si ce n'est des nuages qui tourbillonnent dans une faible luminescence, mais le contact du cristal vous fera ressentir ou même entendre des "impressions" très nettes. Gardez-vous de tout parti pris car il est essentiel de ne pas essayer d'imposer au cristal ses opinions personnelles.

Le vrai voyant ne révèle jamais à qui que ce soit la date de sa mort ou ni même les chances qu'il a d'y échapper. Vous saurez, mais vous devrez TOUJOURS garder le silence. De même, vous n'annoncerez jamais à quelqu'un qu'il est menacé d'une maladie. Contentez-vous de dire : "Je vous conseille de prendre plus de précautions que d'habitude à telle ou telle date." Surtout, ne dites jamais : "Oui, votre mari est sorti

avec une jeune femme qui..." etc. Si vous avez utilisé correctement le cristal, vous SAUREZ, bien entendu que c'est vrai, mais il se peut que ce soit pour affaires ! Qui vous dit que cette jeune femme n'est pas une parente ? Ne dites jamais, au grand JAMAIS, quoi que ce soit qui puisse briser un foyer ou faire de la peine. Ce serait un emploi abusif du cristal. Ne l'employez que pour le bien et il vous sera fait du bien en retour. Si vous ne voyez rien, dites-le et on vous respectera. Bien sûr, vous avez toujours la possibilité "d'inventer" ce que vous prétendez voir, mais vous risquez alors de dire quelque chose que votre interlocuteur SAIT pertinemment être faux. Vous y perdrez votre prestige et votre réputation, sans parler du tort que vous ferez aux sciences occultes.

Votre lecture terminée, enveloppez soigneusement la boule de cristal et posez-la doucement. Après le départ du visiteur, il est recommandé de la plonger dans l'eau, de l'essuyer et de la manipuler pour la repersonnaliser en l'imprégnant de votre magnétisme. Plus vous la manipulerez et plus elle sera efficace. Évitez de l'érafler ; après toutes les séances, recouvrez-la de l'étoffe noire, et si possible, rangez-la dans un coffret qui ferme à clef. Il faut beaucoup se méfier des chats qui peuvent rester pendant des heures, le regard fixe, "en contemplation". Vous ne tenez pas, je suppose, lors de la séance suivante, à être renseigné sur la vie et les rêves secrets d'un chat ! Cette expérience est parfaitement possible. Dans certaines lamaseries "occultistes" du Tibet, on les interroge à l'aide d'un cristal lorsqu'ils sont relevés de leur faction auprès des pierres précieuses qu'ils sont chargés de garder. C'est

ainsi que toute tentative de vol est portée à la connaissance des moines.

Je vous recommande instamment, avant de vous entraîner à la pratique de la voyance, de vous interroger très sérieusement sur vos intentions secrètes. L'occultisme est une arme à double tranchant et ceux qu'une vaine curiosité pousse à vouloir "jouer" avec lui risquent d'en être terriblement punis par des troubles mentaux ou nerveux. Cette science peut vous apporter la joie d'aider les autres, mais aussi vous révéler bien des choses affreuses que vous n'oublierez pas. Il est plus prudent de vous borner à la lecture de ce chapitre, si vous n'êtes pas absolument certain de la pureté de vos intentions.

Lorsque vous aurez adopté un cristal, n'en changez pas. Prenez l'habitude de le toucher tous les jours, ou tous les deux jours. Jadis, les Sarrasins ne montraient jamais une épée, fût-ce à un ami, s'il n'était pas question de faire couler du sang. Si, pour une raison ou une autre, ils DEVAIENT dégainer leur arme, ils se piquaient un doigt "pour que le sang ait coulé". Il en va de même pour le cristal ; si vous le montrez à quelqu'un, FAITES UNE LECTURE, même si elle ne doit porter que sur vos propres affaires. Consultez-le ; rien ne vous oblige à raconter à qui que ce soit ce que vous faites ou ce que vous voyez. Consultez-le donc aussi souvent que possible, non pas pour obéir à une vaine superstition, mais pour vous entraîner. Un jour viendra où il vous suffira de regarder le cristal pour "voir", sans avoir besoin de vous concentrer, ni même d'y penser.

7 MISSIONS DE SECOURS

Le bateau se glissa avec lenteur dans l'anse de Soochow : nous étions arrivés. Une horde de coolies chinois qui criaient et gesticulaient comme des fous monta à bord. Nos bagages furent rapidement débarqués et un rickshaw nous emmena à vive allure par le Bund à la ville chinoise, où se trouvait le temple qui devait provisoirement m'accueillir. Po Ku et moi observions, silencieux, ce monde de Babel. Shanghai, normalement une ville extrêmement bruyante et affairée, connaissait alors une activité encore plus intense. Les Japonais en effet cherchaient l'occasion — et le prétexte — de livrer un assaut sans merci et, depuis quelque temps déjà, fouillaient les résidents étrangers passant par le pont de Marco-Polo. Leur fouille était tellement minutieuse qu'elle embarrassait beaucoup les Occidentaux qui n'ont aucune idée de l'absence de pudeur physique des Japonais et des Chinois. Un Oriental n'a jamais honte de son corps mais des pensées qu'il inspire aux autres. Aussi les Européens, quand ils étaient fouillés par les Japonais, pensaient-ils — et bien à tort — que ceux-ci cherchaient délibérément à les insulter.

Pendant quelque temps, j'eus une clientèle privée à Shanghai, encore que pour un Oriental, le mot "temps" n'ait guère de signification. Puisqu'elles sont toutes emportées par le même flot, à quoi bon parler de telle ou telle année ? Quoi qu'il en soit, j'avais ma clientèle dont je m'occupais tout en continuant mes travaux de médecine générale et de psychologie et que je voyais soit chez moi, soit à l'hôpital. De loisirs, point. Le peu

de liberté que me laissaient mes obligations professionnelles était consacré à l'étude intensive de la navigation aérienne et des principes de l'aéronautique. La nuit tombée, je survolais pendant de longues heures la ville scintillante de lumières, et la campagne où je n'avais pour me guider que les faibles lueurs des chaumières.

Les années passèrent sans que je m'en rendisse compte ; j'avais trop à faire pour surveiller le calendrier. J'étais bien connu du conseil municipal de Shanghai qui faisait constamment appel à mes services. J'avais un bon ami en la personne d'un Russe blanc, nommé Bogomoloff, que la Révolution avait chassé de Moscou. Ayant tout perdu pendant cette période tragique, il avait trouvé un emploi de fonctionnaire auprès du conseil municipal. C'est le premier homme blanc qu'il me fût permis de connaître et de connaître à fond ; et c'était un homme dans toute l'acception du terme.

Bogomoloff se rendait parfaitement compte que Shanghai ne pourrait résister si elle était attaquée et, comme nous, il ne prévoyait que trop bien les horreurs qui devaient suivre.

Le 7 juillet 1937, il se produisit au pont de Marco-Polo un incident qui a déjà fait couler beaucoup trop d'encre. Je n'en parlerai donc pas ici, d'autant qu'il ne fut important que parce qu'il marqua le vrai début des hostilités entre la Chine et le Japon. Le pays était désormais sur le pied de guerre et les temps difficiles commençaient. Les Japonais faisaient de plus en plus preuve d'agressivité et d'arrogance. Un grand nombre de commerçants chinois et étrangers, mais surtout

chinois, sentant venir les troubles, s'étaient dispersés avec leurs familles et leurs biens un peu partout dans la Chine, notamment dans les régions intérieures telles que Tchoung-king. Les paysans de la grande banlieue, pensant pour une raison ou pour une autre qu'ils y seraient plus en sûreté, avaient envahi la ville de Shanghai — comme des moutons de Panurge que rassure leur nombre.

Dans les rues de la ville circulaient, jour et nuit, les camions de la Brigade internationale, transportant des mercenaires de toutes les nationalités qui étaient chargés de maintenir l'ordre. Malheureusement, ce n'étaient pour la plupart que des assassins qu'on avait recrutés pour leur brutalité. S'il advenait un incident qui n'avait pas l'heur de leur plaire, ils accouraient en force, puis sans avertir, sans même avoir été provoqués, ils ouvraient le feu avec leurs mitrailleuses, leurs fusils et leurs revolvers, tuant de pauvres civils innocents et le plus souvent laissant les coupables tranquilles. On disait couramment à Shanghai qu'il valait mieux avoir affaire aux Japonais qu'à ces "barbares aux visages rubiconds", car tel était le surnom que portaient certains mercenaires de la Police internationale.

M'étant spécialisé, pendant un certain temps, dans les maladies de femme, médecine et chirurgie, je m'étais fait une très bonne clientèle. J'acquis ainsi, durant cette période de guerre froide, une expérience qui devait m'être plus tard d'un grand secours.

Les incidents se multipliaient et chaque jour nous parvenaient de nouveaux rapports sur les atrocités japonaises. Leurs soldats déferlaient sur la Chine,

maltraitant les paysans, pillant et violant comme à leur habitude. Vers la fin de l'année 1938, l'ennemi était aux portes de la ville ; les soldats chinois, mal armés, luttèrent avec un réel courage, se faisant tuer sur place. Très peu reculèrent sous la pression des hordes japonaises. Tous, avant de succomber sous le poids du nombre, se battirent comme seuls peuvent se battre des hommes qui défendent leur patrie. Shanghai fut proclamée ville ouverte dans l'espoir que les Japonais respecteraient les conventions internationales et s'abstiendraient de bombarder cette ville historique qui, sans canons ni armes, était incapable de se défendre. Les troupes se retirèrent. La ville vidée presque complètement de ses habitants regorgeait de réfugiés. Les universités, les centres intellectuels et culturels, les grosses maisons de commerce, les banques, etc., s'étaient repliés sur Tchoung-king et sur d'autres lieux éloignés. A leur place étaient arrivés des gens de toutes les nationalités et de tous les milieux, qui fuyaient devant les Japonais, espérant trouver leur salut en grossissant la foule des autres réfugiés. Les raids aériens se multiplièrent. La population, de plus en plus aguerrie, commençait à s'y habituer, lorsqu'une nuit les Japonais soumirent la ville à un bombardement de grande envergure, utilisant tous leurs avions disponibles, même des appareils de chasse qui transportaient des bombes attachées à leur fuselage. Quant aux pilotes, ils étaient munis de grenades qu'ils jetèrent par-dessus bord.

Ce soir-là, au-dessus de la ville sans défense, le ciel était obscurci par les formations serrées d'avions qui passaient comme des vols de sauterelles, et qui,

comme les sauterelles, devaient tout détruire. Les bombes tombant un peu partout, au hasard, transformèrent Shanghai en une mer de feu. Aucune défense n'était possible, car nous n'avions rien pour nous battre.

Vers minuit, en revenant d'apporter mes soins à une femme moribonde, je descendais une rue au plus fort du vacarme, quand une pluie de shrapnells m'obligea à chercher un abri. Tout à coup, j'entendis un léger sifflement, suivi d'une sorte de gémissement. C'était une bombe qui, en arrivant au sol, éclata avec un cri rauque qui me glaça le sang. J'eus l'impression d'être plongé dans un vide complet, un néant total où tous les bruits, toute la vie avaient cessé d'être. Je me sentis soulevé comme par une main géante, lancé en l'air où je tourbillonnai sur moi-même, puis plaqué violemment à terre. Je restai sur place quelques minutes, à moitié assommé, à peine capable de respirer, me demandant si j'étais déjà mort et me préparant à poursuivre ma route dans l'autre monde. M'étant remis sur pied en tremblant, je jetai un regard autour de moi. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je vis que la rue, où quelques instants auparavant je marchais entre deux rangées de très hautes maisons, n'était plus qu'une plaine désolée. A leur place, il n'y avait que des décombres fumants, recouverts d'une poussière fine éclaboussée de sang et sous lesquels étaient visibles des membres humains. L'énorme bombe qui s'était écrasée sur des maisons bourrées d'habitants était tombée si près de moi que, me trouvant dans une sorte de vide, j'avais eu la chance extraordinaire de m'en tirer sans la moindre égratignure. Le carnage était

effrayant. Le lendemain matin, nous entassâmes les corps pour les brûler afin d'éviter la peste et les épidémies ; sous les rayons brûlants du soleil en effet, les cadavres gonflés et verdâtres commençaient déjà à se décomposer. Pendant des jours et des jours, nous creusâmes sous les ruines, pour sauver ceux qui respiraient encore.

Un jour, après avoir traversé un pont jeté de guingois au-dessus d'un canal, je me trouvai en fin d'après-midi dans un vieux quartier de Shangaï. Sur ma droite, assis à leurs comptoirs sous un kiosque public, des astrologues et autres diseurs de bonne aventure prédisaient l'avenir. Ils ne manquaient pas de clients qui tous voulaient savoir si la guerre les épargnerait et si la situation s'améliorerait bientôt. Je les regardai, souriant sous cape de les voir si crédules. Les devins, après avoir écrit le nom d'un client sur un tableau couvert de caractères bizarres, le rassuraient sur l'issue de la guerre, en récitant une prédiction apprise par coeur ; quant aux femmes, leurs maris étaient sains et saufs, elles ne devaient pas en douter ! Un peu plus loin, d'autres astrologues — se reposant sans doute des fatigues de leur profession — servaient d'écrivains publics et rédigeaient les lettres qui allaient porter les nouvelles familiales aux quatre coins de la Chine. Leur clientèle, composée uniquement d'illettrés, ne leur assurait que de médiocres revenus. N'importe quel badaud pouvait connaître tous les secrets des familles, car en Chine, la vie privée n'existe pas. L'écrivain public avait l'habitude de crier d'une voix de stentor ce qu'il écrivait pour faire valoir auprès de sa clientèle éventuelle les beautés de son style. Poursuivant mon

chemin vers l'hôpital où je devais faire quelques opérations, je passai devant la baraque des marchands d'encens et les éventaires des bouquinistes groupés au bord du fleuve comme dans toutes les grandes villes du monde. Plus loin, l'on voyait les marchands d'articles de piété, qui vendaient les statues du Ho Tai et de Kuan Yin, le Dieu de la Bonne Vie et la Déesse de la Compassion. Après avoir terminé mon travail à l'hôpital, je revins un peu plus tard par le même chemin. Les bombardiers japonais étaient passés par là : les kiosques et les éventaires des bouquinistes avaient disparu ; les marchands d'articles de piété et d'encens étaient invisibles. Hommes et marchandises étaient retournés à la poussière originelle. Le feu faisait rage, les maisons s'écroulaient. Une fois de plus les cendres s'ajoutaient aux cendres et la poussière à la poussière.

Mais Po Ku et moi avions mieux à faire que de rester à Shanghai. Sur les instructions personnelles du général Tchang Kaï-chek, nous avons été chargés d'organiser un service d'ambulance aérien. Je me souviens encore d'un de ces vols. Ce jour-là, il faisait frisquet et le ciel était parcouru de blancs nuages cotonneux. D'un point de l'horizon nous parvenait le broum, broum, broum monotone des bombes japonaises. De temps à autre, on entendait des moteurs d'avion qui bourdonnaient comme des abeilles par une chaude journée d'été. Nous étions assis sur le bord d'une route raboteuse et accidentée qui, comme les jours auparavant, était noire de monde. De longues files de paysans s'y traînaient, tâchant d'échapper à la cruauté insensée des Japonais que leur victoire grisait.

Des paysans très vieux, arrivés presque au terme de leur vie, poussaient devant eux des brouettes où étaient entassés leurs biens terrestres. D'autres, ployés en deux jusqu'à terre, portaient sur leur dos tout ce qu'ils possédaient. Allant en sens contraire, des soldats à peine armés, dont l'équipement était chargé sur des chars à boeufs, marchaient aveuglément à la mort, pour essayer d'endiguer l'avance impitoyable de l'ennemi et protéger leur patrie et leurs foyers.

Nous nous blottîmes sous l'aile d'un vieux trimoteur qui avait déjà fait son temps avant de tomber entre nos mains enthousiastes. Nous n'étions pas difficiles : l'enduit qui recouvrait la toile des ailes commençait à s'écailler et le large train d'atterrissage avait été renforcé à l'aide de bambous fendus en deux, tandis que le bout d'une vieille suspension d'automobile servait de sabot à la béquille. Le vieil Abie, comme nous l'appelions, ne nous avait encore jamais trahis. Ses moteurs tombaient parfois en panne, il est vrai, mais jamais tous en même temps. C'était un monoplan aux ailes très hautes, fabriqué par une firme américaine bien connue. Sa carcasse était en bois recouvert de toile : à l'époque de sa fabrication, le terme "aérodynamique" était inconnu. Quand il volait à deux cents kilomètres (120 milles) à l'heure — car telle était sa modeste vitesse limite — on avait l'impression qu'il en faisait le double : la toile claquait, les poutrelles en révolte gémissaient et le gros tuyau d'échappement à l'air libre ajoutait sa note au vacarme.

Si autrefois des croix rouges sur fond blanc avaient été visibles sur le flanc et les ailes, elles étaient alors zébrées de vilaines éraflures. L'huile giclant des

moteurs avait fini par recouvrir l'avion d'une belle patine jaune ivoire qui lui donnait l'air d'une vieille sculpture chinoise. Avec les taches laissées par l'essence et les "reprises" faites à l'empennage de temps à autre, le vieil appareil avait vraiment un drôle d'air !

Les explosions s'arrêtèrent. Le raid était terminé ; il était temps de nous mettre au travail. Une fois de plus, notre maigre équipement fut passé en revue ; scies : deux, une grande et une petite à l'extrémité acérée ; couteaux : quatre, dont un couteau à découper de boucher, un couteau à retoucher les photographies et deux authentiques scalpels. Un petit nombre de forceps ; deux seringues hypodermiques dont les aiguilles étaient lamentablement émoussées ; une seringue aspirante avec un tube à caoutchouc et un trocart de moyenne dimension ; et des courroies dont il fallait vérifier la solidité, car, faute d'anesthésiques, nous devions souvent attacher nos patients.

C'était au tour de Po Ku de piloter l'avion tandis qu'assis à l'arrière je devais signaler les avions de chasse japonais. A d'autres, le luxe de la phonie. L'observateur devait se servir d'une longue ficelle pour transmettre au pilote des messages très simples.

Je fis tourner les hélices avec une grande prudence car les retours de manivelle d'Abie ne manquaient pas de force. Les uns après les autres, les moteurs tousotèrent, puis, après avoir crachoté un filet de fumée noirâtre, ils commencèrent à tourner comme s'ils étaient animés d'une vie trépidante. Très vite réchauffés, ils adoptèrent un grondement bien rythmé. Une fois à bord, je me dirigeai vers l'arrière où nous

avons pratiqué dans la toile une ouverture faisant office de poste d'observation. En tirant par deux fois sur la ficelle, je fis savoir à Po Ku que j'étais installé, c'est-à-dire accroupi sur le plancher, coincé entre les traverses et dans l'impossibilité de remuer le petit doigt. Le bruit des moteurs augmenta de volume, l'appareil vibra et se mit à rouler sur le terrain. J'entendais le train d'atterrissage racler le sol et les craquements des charpentes se tordant sous l'effort. À la moindre dénivellation, la queue sautait et retombait, et à chaque fois j'étais promené de haut en bas dans la carlingue. Je m'arrimai encore plus solidement, car j'avais l'impression d'être un pois dans sa cosse. Dans un dernier bruit de ferraille, la vieille machine s'élança dans les airs ; Po Ku réduisit les gaz et le vrombissement des moteurs diminua de volume. Une méchante embardée suivie d'une secousse, due à un courant ascendant qui nous prit juste au-dessus des arbres, faillit me faire passer la tête la première par le poste d'observation. Po Ku tira sèchement sur la corde plusieurs fois comme pour me dire :

— Eh bien, on a réussi une fois de plus à décoller. Vous êtes toujours là ? Pour lui répondre, je tirai moi aussi sur la ficelle en essayant de lui faire comprendre ce que je pensais de son décollage.

Po Ku pouvait voir où nous allions ; moi, je ne pouvais voir que ce que nous venions de survoler. Nous volions cette fois en direction de la région de Wuhu où un bombardement violent avait fait de très nombreuses victimes dans un village où il n'y avait personne pour soigner les blessés. Nous étions pilote et observateur à tour de rôle. Il y avait sur Abie beaucoup d'angles

morts et les chasseurs japonais étaient très rapides. Souvent, ce fut leur vitesse même qui nous sauva la vie ; à condition de ne pas être trop chargés, nous pouvions en effet réduire la nôtre à quatre-vingts kilomètres (50 milles) à l'heure et de plus, leurs pilotes étaient en général de piètres tireurs. Il vaut beaucoup mieux, disions-nous souvent, se trouver juste devant eux, puisque leur nez épaté les empêche de bien viser.

Je surveillai attentivement le ciel, guettant les maudites "taches de sang", ainsi qu'étaient appelés avec beaucoup d'à-propos les appareils ennemis. Le fleuve Jaune défila sous la queue de notre appareil. En tirant sur la corde à trois reprises, Po Ku m'avertit que nous allions atterrir. La queue remonta, et au vrombissement des moteurs succéda le bruit agréable que font les hélices tournant librement dans l'air. Les gaz réduits au maximum, nous descendîmes en vol plané. Po Ku corrigea légèrement son cap et le gouvernail gémit. Je perçus le bruit des volets et la vibration de la toile de l'avion, qui faisait face à une forte brise. Un dernier grondement des moteurs et des grincements : l'appareil touchait terre et roulait sur la piste en dos d'âne. L'instant que le malheureux observateur tout recroquevillé dans la queue de l'appareil détestait le plus était arrivé : le sabot de la queue, en effet, allait, en labourant la terre desséchée, soulever des nuages chargés d'une poussière étouffante, ... et d'excréments humains, engrais traditionnel en Chine !

Ayant réussi à extirper mon énorme masse de son étroit logis, je me redressai, non sans pousser des grognements de douleur au fur et à mesure que mon

sang se remettait à circuler dans mes membres. Je grimpai le long du fuselage vers la porte que Po Ku avait déjà ouverte et nous sautâmes sur le sol. Des silhouettes humaines avancèrent vers nous au pas de course.

— Venez vite, nous dit-on. Il y a beaucoup de blessés. Le général Tien a eu le corps traversé de part en part par une barre de métal.

Le général était assis droit comme un i dans l'affreux taudis qui servait d'hôpital. Son teint, normalement jaune, était devenu gris verdâtre sous l'effet de la douleur et de la fatigue. Juste au-dessus du canal inguinal gauche, sortait une barre d'acier brillant qui ressemblait à la tige d'un cric. Quoi qu'il en soit, elle était entrée dans son corps, soufflée par une bombe qui l'avait manqué de peu. Assurément, il était urgent de l'extraire le plus rapidement possible. Le bout de cette barre qui sortait du dos, juste au-dessus de la crête sacro-iliaque, était rond et lisse, et il me parut qu'elle était passée tout à côté du côlon.

Après avoir examiné très soigneusement le patient, j'emmenai Po Ku dehors où, à l'abri des indiscretions, je le chargeai d'une commission insolite mais très importante. Pendant son absence, je nettoyai soigneusement les blessures du général ainsi que la barre de fer. Celui-ci était âgé et de petite stature mais son état général me parut bon. Je lui dis que nous n'avions pas d'anesthésiques mais que je m'efforcerais de le soigner avec le maximum de douceur.

— Malgré tous mes efforts, lui dis-je, vous aurez mal, mais je ferai de mon mieux.

— Allez-y, me répondit-il sans manifester la moindre inquiétude. Si on ne me soigne pas, je suis sûr de mourir. Aussi n'ai-je rien à perdre et tout à gagner.

Dans le couvercle d'une caisse, je découpai un carré d'environ dix centimètres (18 pouces) de côté que je perçai d'un trou, ayant à peu près le même diamètre que la tige de métal. Pendant ce temps, Po Ku était allé chercher la vieille trousse contenant les outils de l'avion. Avec mille précautions, nous fîmes passer la barre par le trou de la plaque que Po Ku fut chargé de presser contre le blessé. Ensuite, je tirai très doucement sur la tige à l'aide d'une grosse clé à molette. Hélas, le résultat ne correspondit pas à nos efforts, car elle resta en place et le malheureux blessé devint pâle comme un linge.

"Diable, me dis-je, je ne peux laisser là cette maudite barre. C'est une question de vie ou de mort." Prenant appui sur le genou de Po Ku qui maintenait la plaque, j'empoignai à nouveau la barre et je la tirai très fort, en lui imprimant un léger mouvement de rotation. Elle sortit du corps avec un horrible bruit de succion et, perdant l'équilibre, je tombai à la renverse. Relevé d'un bond, je m'empressai d'étancher le sang qui coulait à flots. Après avoir examiné la blessure à l'aide d'une lampe électrique de poche et constaté qu'elle était relativement peu grave, nous la lavâmes aussi profondément que possible avant d'y pratiquer quelques points de suture. Pour lors, le général qui avait pris quelques stimulants, avait bien meilleure mine et — nous dit-il — se sentait rudement soulagé. Il pouvait se coucher sur le côté alors qu'auparavant, il était obligé de se tenir assis, raide comme un piquet, et

de supporter le poids de la lourde barre de métal. Laissant à Po Ku le soin de finir le pansement, je passai au malade suivant, une femme dont la jambe droite avait été sectionnée juste au-dessus du genou par un éclat. On lui avait bien mis un tourniquet, mais il était trop serré et était resté en place trop longtemps : l'amputation ne pouvait plus être évitée.

A l'aide de courroies, nous liâmes solidement la femme sur une porte, arrachée de ses gonds sur notre ordre. D'un geste rapide, je fis dans la chair une incision en forme de V dont la pointe remontait vers le corps. Puis, je coupai l'os aussi haut que possible à l'aide d'une petite scie. Après avoir rabattu l'un sur l'autre les deux pans de chair, je les suturai de façon à entourer l'extrémité de l'os d'une sorte de coussin. Cela me prit un peu plus d'une demi-heure : une demi-heure de martyre pour la femme qui, cependant, resta calme pendant toute l'opération, sans crier ni défaillir ni même se plaindre. Sans doute savait-elle qu'elle était entre des mains amicales et que ce que nous faisions, nous le faisions pour son bien.

Il y avait d'autres blessés, plus ou moins gravement atteints. Quand nous eûmes fini de les soigner, il commençait à faire nuit. C'était le tour de Po Ku de piloter, mais je dus prendre sa place car la nuit il y voyait très mal.

Revenus à l'avion en toute hâte, nous rangeâmes amoureusement le matériel qui, une fois de plus, nous avait été si utile. Po Ku lança les hélices et mit les moteurs en marche. Du tuyau d'échappement jaillirent de longues flammes effilées d'un bleu teinté de rouge ; pour quelqu'un qui n'aurait jamais vu un avion, le nôtre

devait ressembler à un dragon se repaissant de feu. Une fois à bord, je me laissai tomber sur le siège du pilote, si fourbu que j'avais peine à garder les yeux ouverts. Po Ku qui titubait de fatigue entra derrière moi, ferma la porte, puis tomba assoupi sur le plancher. D'un geste, je fis signe aux hommes restés sur le terrain d'enlever les grosses pierres qui servaient de cales.

Dans l'obscurité grandissante, il était très difficile de distinguer les arbres. Essayant de me remémorer la topographie du terrain, je lançai le moteur droit pour faire demi-tour. Le vent était nul. Tourné dans la bonne direction — tout au moins, je l'espérais — je poussai à fond les trois manettes. Les moteurs rugirent et, s'ébranlant avec un bruit de ferraille, l'avion se mit à vibrer et à tanguer à mesure que nous prenions de la vitesse. Sans lumière, il m'était impossible de voir le tableau de bord, nous n'avions pas de phares... et je savais que l'endroit où le champ s'arrêtait était terriblement proche ! Je tirai sur le manche et l'avion s'éleva, sembla hésiter, perdit de la hauteur et s'éleva de nouveau : nous avions décollé. Virant sur l'aile, je décrivis un grand cercle tout en continuant à prendre de l'altitude. Arrivé au-dessous des nuages glacés de la nuit, je me mis en palier, cherchant du regard notre point de repère, le fleuve Jaune. Son faible éclat se détachait sur le fond sombre de la terre, très loin, sur notre gauche. Je scrutai le ciel, craignant d'y voir apparaître des avions ennemis contre lesquels nous aurions été incapables de nous défendre. Quant à Po Ku, il dormait trop bien pour faire le guet.

Tenant mon cap, je me laissai un peu aller sur mon siège. Que ces vols étaient donc exténuants ! Il fallait improviser sans cesse des moyens de soigner les pauvres blessés avec ce que nous avions sous la main. Je pensai aux fabuleux récits que j'avais entendus sur les hôpitaux anglais et américains qui disposaient, disait-on, d'un stock énorme de médicaments et d'instruments chirurgicaux. En Chine, nous étions obligés de nous débrouiller de notre mieux.

Atterrir dans une obscurité presque complète n'est guère facile. Seule brillait, au milieu de la masse plus sombre des arbres, la faible lueur des lampes à huile des chaumières. Mais il fallait bien ramener le vieil appareil et finalement je me posai, les oreilles cassées par le bruit terrible du train d'atterrissage et le crissement aigu de la béquille. Le repos de Po Ku, qui dormait à poings fermés, n'en fut pas troublé le moins du monde. Après avoir coupé les gaz, je sautai à terre, plaçai des cales devant et derrière les roues, puis je remontai dans l'avion, fermai la porte et m'endormis sur le plancher.

Des cris nous réveillèrent très tôt le lendemain matin. J'ouvris la porte et je vis une ordonnance qui m'apprit que nous n'aurions pas quartier libre pour la journée comme nous l'espérions. Pourquoi ? Eh bien, parce que nous avions été chargés de conduire un général dans une autre région où il devait s'entretenir avec le Général Tchang Kaï-chek de la situation militaire sur le front de Nanking. Cet officier supérieur, qui avait été blessé et qui, théoriquement, était en convalescence, n'était qu'un misérable individu essayant probablement de tirer au flanc. Tout son état-major le détestait

cordialement pour sa suffisance. Nous nous dirigeâmes vers nos cabanes pour faire un brin de toilette et changer d'uniforme car il ne badinait pas sur la tenue. Pendant que nous étions ainsi occupés, la pluie se mit à tomber à pleins seaux, le ciel se couvrit de plus en plus et notre moral, déjà mauvais, s'en ressentit. La pluie ! Nous en avions autant horreur que n'importe quel Chinois. Il faut avoir vu, en Chine, combien les soldats, hommes endurants et braves s'il en fut, peut-être les plus courageux du monde, peuvent détester la pluie pour le croire ! Là-bas, elle tombe à torrents, sans arrêt, dans un grondement de tonnerre, n'épargnant rien, s'infiltrant partout, et trempant jusqu'aux os tous ceux qui s'y trouvent exposés. Quand nous revînmes à l'avion, en nous abritant sous un parapluie, un détachement de soldats chinois arrivait sur le terrain. Ils marchaient en faisant gicler l'eau des flaques dont la route détrempée qui menait à l'aérodrome était couverte. La pluie, en ajoutant ses désagréments aux épreuves et aux souffrances qu'ils avaient déjà endurées, semblait les avoir complètement démoralisés. Ils avançaient l'air abattu, portant, en bandoulière, leurs fusils recouverts d'une housse de toile. Sur le dos, ils portaient dans des sacs entourés de cordes pour les protéger, leur maigre équipement, leurs provisions et toutes leurs affaires personnelles. Coiffés d'un chapeau de paille, ils s'abritaient de la pluie sous un parapluie fait d'un papier huilé jaunâtre et d'un manche de bambou qu'ils tenaient à la main droite. Spectacle amusant ? Peut-être maintenant, mais à l'époque, il était très courant de voir cinq ou six cents soldats marcher sur une route, en grelottant sous cinq

ou six cents parapluies. Dès qu'il pleuvait, Po Ku et moi faisions comme eux pour traverser le terrain d'atterrissage.

En arrivant près de notre appareil, nous tombâmes sur un spectacle ahurissant. Cinq ou six soldats tenaient au-dessus de leur tête une espèce de dais de grosse toile pour protéger le général de la pluie. D'un geste impérieux, il nous fit signe de nous approcher.

— Lequel d'entre vous a le plus grand nombre d'heures de vol à son actif ? demanda-t-il.

— Moi, mon général, répondit Po Ku, non sans pousser un soupir de lassitude. Je pilote des avions depuis dix ans, mais mon camarade est bien meilleur pilote que moi et il a plus de métier.

— C'est à moi de décider lequel de vous est le meilleur, reprit le général. Vous piloterez ; quant à lui, je le charge de notre sécurité.

Po Ku alla donc s'installer dans la cabine du pilote pendant que je me dirigeais vers l'arrière. On essaya les moteurs. Par ma petite fenêtre, je vis le général et ses aides de camp monter à bord, cérémonie qui donna lieu à force chichis, signes de mains et courbettes. Puis une ordonnance ferma la porte, deux mécaniciens enlevèrent les cales. Sur un signe, Po Ku mit les gaz, non sans m'avertir à l'aide de notre corde que nous allions décoller.

Ce vol ne m'inspirait guère d'enthousiasme. Nous allions survoler les lignes japonaises et les Japonais se méfiaient beaucoup des avions qui survolaient leurs positions. Qui plus est, une escorte de trois appareils de chasse — pas un de plus — était censée nous protéger. Nous savions qu'ils ne manqueraient pas

d'attirer l'attention de l'ennemi dont les chasseurs prendraient l'air pour voir de quoi il retournait. Pourquoi, en effet, un vieux trimoteur comme le nôtre devrait-il être ainsi escorté ? Mais, ainsi que le général lui-même l'avait déclaré de la façon la plus catégorique, c'était à l'officier "le plus ancien dans le grade le plus élevé" — c'est-à-dire lui — de commander ! Notre appareil gagna lentement une des extrémités du champ. Le train d'atterrissage racla le sol. Un tourbillon de poussière s'éleva, l'avion pivota sur lui-même et, entraîné par ses trois moteurs tournant à plein régime, prit de la vitesse. D'un bond, il fut dans les airs en vrombissant. Po Ku prit de l'altitude en décrivant plusieurs cercles, ce qui était contraire à nos habitudes mais conforme aux ordres du général. Peu à peu l'avion atteignit quinze cents mètres (5 000 pieds), trois mille mètres (10 000 pieds), c'est-à-dire son plafond. Nous continuâmes à tourner au-dessus du terrain jusqu'au moment où les chasseurs, ayant décollé, se mirent à voler en groupe un peu au-dessus et derrière nous. Avec ces avions, pour attirer ainsi l'attention, j'eus l'impression d'être accroché au ciel... nu comme un ver. De temps à autre l'un d'eux apparaissait devant ma "fenêtre", puis disparaissait peu à peu de mon champ de vision. Les voir ne me rassurait guère, car je craignais à tout instant de voir des avions japonais fondre sur nous.

Il semblait que le ronronnement des moteurs ne s'arrêterait jamais et que nous resterions toujours ainsi, suspendus entre ciel et terre. Parfois des trous d'air secouaient brutalement l'avion qui se mettait à trembler. Tout cela était si monotone que je me laissai

aller à rêvasser. Je pensai à la guerre qui faisait rage au-dessous de nous, aux atrocités et aux horreurs dont le spectacle ne nous avait pas été épargné. Je pensai aussi à mon Tibet bien-aimé et combien il me serait agréable, en pilotant ne fût-ce que le vieil Abie, d'atterrir à Lhasa au pied du Potala. Tout à coup, j'entendis claquer une série de détonations et le ciel se remplit d'avions virevoltants dont les ailes portaient l'odieuse "tache de sang". Ils piquaient sur nous, tiraient et s'enfuyaient avec la rapidité d'une flèche. Les balles traceuses sillonnaient le ciel et je voyais la fumée noire des mitrailleuses. Il était inutile que je tire sur la ficelle car Po Ku s'était certainement rendu compte tout seul que nous étions pris sous le feu ennemi. Le vieil Abie tanguait, piquait et se relevait. Un moment son nez se releva tellement que j'eus l'impression qu'il s'accrochait à la voûte céleste ! Les évolutions de Po Ku étaient si brusques que j'avais toutes les peines du monde à me maintenir en place dans la queue de la carlingue. Soudain des balles percèrent la toile en sifflant, juste devant mon front. À mes côtés, un câble se brisa en miaulant ; une de ses extrémités m'égratigna le visage, en manquant de peu mon oeil gauche. Je me fis le plus petit possible. Un combat sans merci se déroulait directement sous mes yeux ; ma fenêtre, en effet, avait été découpée "au pointillé" par les balles ainsi que quelques bons mètres d'empennage, me laissant assis sur une carcasse de bois au beau milieu des nuages. Le combat connaissait des phases diverses lorsque retentit un formidable broum qui ébranla l'avion et lui fit piquer du nez. Affolé, j'examinai le ciel qui semblait rempli d'appareils

japonais. Tout à coup, l'un d'entre eux entra en collision avec l'un des nôtres. Il y eut une grande explosion, et je vis apparaître une grande flamme rouge orange, suivie d'un nuage de fumée noirâtre ; les deux avions, entraînés dans un tourbillon mortel, piquèrent vers le sol. Les pilotes, éjectés de leur siège, tourbillonnaient aussi dans le ciel, les bras et les jambes en croix, tournant sur eux-mêmes comme des roues. Ce triste spectacle me rappela mes premières expériences de vol au Tibet, et particulièrement le jour où j'avais vu un lama tomber d'un cerf-volant, dégringoler dans les airs et s'écraser sur les rochers, plusieurs milliers de mètres plus bas.

L'avion, une fois de plus secoué de violents tremblements, se mit à tomber comme une feuille morte. Je pensai que tout était fini. Tout à coup, la queue se releva si brutalement que je glissai le long du fuselage jusqu'à la cabine où m'attendait le plus horrible des spectacles. Le général était mort : autour de son cadavre gisant sur le plancher, j'aperçus les corps de ses aides de camp, éventrés par les obus et quasiment déchiquetés. Tous étaient morts ou moribonds. La cabine n'était que désolation et carnage. Quand d'une poussée j'ouvris la porte du poste de pilotage, je faillis m'évanouir : le corps décapité de Po Ku était affaissé sur les commandes et sa tête, ou ce qu'il en restait, avait éclaboussé le tableau de bord. Le pare-brise était recouvert d'une affreuse bouillie de sang et de cervelle si épaisse qu'elle cachait la vue. Sans perdre un instant, je saisis Po Ku par les épaules et le fis basculer de son siège où je pris place précipitamment. Les commandes battaient l'air,

s'agitant en tous sens. Quand je voulus les saisir, elles étaient si gluantes de sang que c'est à grand-peine que je parvins à les tenir en main. Je tirai sur le manche pour redresser l'appareil. Ensuite, comme je ne voyais rien, je croisai les jambes par-dessus le manche et, frissonnant, je raclai de mes mains nues la cervelle et le sang qui recouvraient le pare-brise, dégageant ainsi un endroit qui me permit de regarder en dehors. À travers la buée vermeille laissée par le sang de Po Ku, je vis le sol se rapprocher de moi à toute vitesse. L'avion vibra et l'air était déchiré par le sifflement aigu des moteurs que je n'arrivais plus à contrôler. Brusquement, le moteur gauche se détacha et peu après le droit explosa. Allégé de leur poids, le nez de l'avion se redressa légèrement et je tirai sur le manche aussi fort que je le pus. L'avion se releva mais il était trop tard, beaucoup trop tard : il ne répondait plus aux commandes. Certes, j'étais parvenu à réduire un peu sa vitesse, mais pas assez pour que je puisse effectuer un atterrissage acceptable. Le sol semblait monter vers moi ; les roues effleurèrent le sol, le nez piqua encore plus en avant et j'entendis un fracas épouvantable ; la carcasse de bois, broyée, volait en morceaux. J'eus l'impression que le monde se désintégrait autour de moi quand, sans quitter mon siège, je traversai le plancher de l'avion comme une balle pour me retrouver... dans un endroit qui sentait fort mauvais. Une douleur atroce traversa mes jambes, puis ce fut le néant pour un temps indéterminé.

Je ne pense pas être resté très longtemps inconscient, car je fus réveillé par le bruit des mitrailleuses. Levant les yeux, j'aperçus des avions

japonais qui volaient à très basse altitude, crachant des éclairs rouges. Ils tiraient sur les débris du vieil Abie pour être sûrs de ne laisser aucun survivant à l'intérieur. Une flammèche de feu apparue à l'extrémité du dernier moteur, gagna rapidement la cabine dont la toile était imprégnée d'essence. Une longue flamme blanche coiffée d'une fumée noire jaillit : l'essence enflammée coulait sur le sol, comme une rivière de feu. Une explosion suivie d'une pluie de débris : Abie avait cessé d'exister. Satisfaits enfin, les avions japonais disparurent.

J'eus alors le temps d'examiner les lieux. A ma grande horreur, je me rendis compte que j'étais tombé dans une douve profonde servant à l'écoulement des eaux, une sorte d'égout à ciel ouvert comme il y en a tant en Chine. L'odeur était abominable, mais je me consolai vite puisque, après tout, cet égout m'avait préservé des mitrailleuses japonaises et que j'aurais très bien pu périr dans l'incendie de l'avion. Après m'être rapidement dégagé de ce qui restait du siège du pilote, je m'aperçus que j'avais les deux chevilles brisées. Au prix de grands efforts je réussis, cependant, en rampant à quatre pattes et ensuite en m'accrochant à la terre qui s'écroulait, à atteindre le haut de la douve et à échapper ainsi à la boue gluante de l'égout.

Arrivé au haut du fossé, non loin des flammes qui s'échappaient encore du sol imprégné d'essence, je m'évanouis une seconde fois sous l'effet de la souffrance et de la fatigue, mais des coups de pied violents dans les côtes eurent tôt fait de me faire reprendre connaissance. Des soldats japonais attirés par les flammes venaient de me découvrir.

— En voici un qui n'est pas mort, dit une voix.

Ouvrant les yeux, je vis un soldat japonais qui se préparait allégrement à me transpercer le coeur de sa baïonnette.

— Il fallait bien que je le fasse revenir à lui, dit-il à un de ses camarades, pour qu'il se rende compte qu'il va mourir.

Il allait me plonger son arme dans le corps lorsque, à ce moment précis, un officier arriva en courant.

— Arrêtez, hurla-t-il. Emmenez-le au camp. On lui fera dire qui était dans l'avion et pourquoi ils étaient si bien escortés. Emmenez-le, nous l'interrogerons là-bas.

Le soldat passa alors son arme à la bretelle et, me saisissant par le col, voulut me traîner par terre.

— Plutôt lourd, le copain !... Aide-moi donc un peu, dit-il à un de ses camarades. Celui-ci me prit par un bras et, ensemble, ils me traînèrent sur le sol rocailleux qui déchirait la peau de mes jambes. Par bonheur, l'officier qui tenait tellement à me faire interroger, revint.

— Portez-le, rugit-il, hors de lui.

Jetant un regard sur mon corps en sang et sur le rouge sillage que je laissais derrière moi, il gifla les deux soldats du revers de la main.

— S'il perd encore du sang, dit-il, il sera si faible qu'on ne pourra plus l'interroger. Vous en subirez les conséquences.

Durant quelques instants, je pus me reposer sur le sol pendant que l'un des soldats allait chercher un moyen quelconque de transport ; j'étais, en effet, grand et fort tandis qu'ils étaient petits et insignifiants.

Finalement, on me jeta comme un sac d'ordure sur une brouette et on me trimbala jusqu'au bâtiment qui leur servait de prison. Arrivé là, on me vida littéralement par terre, et on me traîna par le cou jusqu'à une cellule où je fus laissé seul. Après avoir claqué la porte, ils la verrouillèrent et la firent garder par des sentinelles. Au bout d'un moment, je réussis à remettre les os de mes chevilles en place ; en guise d'éclisses, j'utilisai de vieux morceaux de bois trouvés par hasard dans ma cellule qui avait dû servir autrefois d'entrepôt. Comme il me fallait des bandes pour les maintenir en place, je n'eus d'autres ressources que de déchirer mes vêtements.

Pendant des jours et des jours, je restai enfermé dans mon cachot avec pour seule compagnie, des rats et des araignées. Pour toute nourriture, on m'apportait une fois par jour un gobelet d'eau et les restes des Japonais, des restes qu'ils avaient peut-être crachés après les avoir mastiqués et trouvés peu à leur goût. Mais je n'avais rien d'autre à manger. Je devais être resté emprisonné depuis plus d'une semaine, à en juger d'après l'état de mes os qui se remettaient en place, quand un soir, peu après minuit, la porte s'ouvrit brusquement et des gardes firent une entrée bruyante. Après m'avoir remis debout — sans douceur — ils furent obligés de me soutenir car mes chevilles étaient encore trop faibles pour supporter le poids de mon corps. Ensuite, un officier entra et me gifla à toute volée.

— Ton nom ? dit-il.

— Je suis un officier de l'armée chinoise et prisonnier de guerre, répondis-je. Je n'ai rien à ajouter.

— Quand on est un HOMME, répliqua l'officier, on ne se laisse pas capturer. Les prisonniers sont de la racaille et ils n'ont aucun droit. Maintenant, parle.

Je ne répondis rien. Ils me frappèrent alors à la tête du plat de leurs sabres, et firent tomber sur moi une pluie de coups de poing, et de coups de pied, tout en me couvrant de crachats. Comme je ne répondais toujours pas, ils me brûlèrent le visage et le corps avec des cigarettes et me placèrent entre les doigts des allumettes enflammées. L'éducation que j'avais reçue ne m'avait pas été donnée en vain ; ils ne pouvaient pas me faire parler. Observant un mutisme absolu, je m'efforçai de concentrer mon esprit sur d'autres pensées, sachant parfaitement que c'était ce que j'avais de mieux à faire. Finalement, un garde me donna un coup de crosse sur le dos si violent qu'il me coupa le souffle et que je faillis m'évanouir. L'officier s'approcha de moi, me cracha à la figure et me frappa brutalement.

— Nous reviendrons, dit-il, et nous saurons te faire parler.

Je m'étais effondré comme une masse sur le sol et... j'y restai puisque aussi bien c'était le seul endroit où je pusse reposer. J'essayai de récupérer de mon mieux. Pendant la nuit, on me laissa tranquille et je ne vis personne ainsi que le lendemain, le surlendemain et le jour d'après. Pendant trois jours et quatre nuits, je restai sans boire, sans manger, et sans voir âme qui vive. Qu'allait-il m'arriver ? Laissé ainsi dans l'attente, j'eus tout le temps de me poser la question.

Le quatrième jour, un autre officier vint me voir. On allait me soigner, me dit-il, et je serais bien traité à

condition de leur révéler tout ce que je savais sur les Chinois, l'armée chinoise et le général Tchang Kaï-chek. Il ajouta qu'ils avaient appris que j'appartenais à la haute aristocratie du Tibet, pays dont ils recherchaient l'amitié. "Curieuse façon de témoigner son amitié", pensai-je. Sur quoi, après m'avoir salué, l'officier fit demi-tour et sortit de mon cachot.

Pendant une semaine, je ne fus pas trop mal traité. On me donnait à manger et à boire deux fois par jour. Certes, la nourriture et mes rations d'eau étaient insuffisantes mais au moins, on me laissait en paix. Puis un jour, trois Japonais vinrent me dire qu'ils allaient m'interroger et que je devrais répondre à leurs questions. Le docteur qu'ils avaient emmené avec eux déclara, après m'avoir examiné, que j'étais dans un piteux état mais capable cependant de pouvoir supporter un interrogatoire. Il examina mes chevilles et me dit que c'était un miracle que je pusse encore marcher. Après quoi, ils me saluèrent cérémonieusement, et après s'être salués mutuellement non moins cérémonieusement, ils quittèrent les lieux comme une bande d'écoliers. Une fois de plus la porte de mon cachot fut fermée à grand bruit et je restai seul avec mes pensées. "Ainsi, me dis-je, ils vont bientôt me faire subir un nouvel interrogatoire ? Eh bien, quoi qu'ils me fassent, je ne trahirai jamais les Chinois !"

8 AUX PREMIERS JOURS DU MONDE

Le lendemain matin aux petites heures, bien avant que les premières lueurs de l'aube apparaissent dans le ciel, la porte de mon cachot, ouverte à toute volée, claqua à grand bruit contre le mur de pierre. Des gardes firent irruption dans ma cellule. Sans égards excessifs, ils m'obligèrent à me lever, ce qui leur permit de me secouer comme un prunier ! Après quoi, je fus conduit, les menottes aux mains, jusqu'à une pièce qui me parut être située à l'autre bout du monde. Les gardes me faisaient avancer en effet à grands coups de crosse, ce qui n'a rien de plaisant. Chaque coup était accompagné de jurons et de sottises :

— Tu vas répondre aux questions et en vitesse, ennemi de la paix. Pas de mensonges surtout, si tu ne veux pas en voir de toutes les couleurs. Tu es un ennemi de la paix et on te forcera à cracher la vérité.

Nous parvînmes enfin à la salle où avaient lieu les interrogatoires. Un groupe d'officiers à l'air féroce ou qui essayaient de paraître féroces y étaient assis en demi-cercle. En fait, ils ressemblaient plutôt à des écoliers à l'affût de plaisirs sadiques. Quand les gardes me firent entrer dans la salle, tous s'inclinèrent cérémonieusement. Ensuite, pour me convaincre de dire la vérité, un officier supérieur m'assura que le peuple japonais était un peuple amical qui n'aspirait qu'à la paix. Quant à moi, Je devais être un ennemi des Japonais puisque je m'opposais à leur pénétration pacifique de la Chine. Selon lui, la Chine aurait dû être une colonie du Japon, parce que c'était un pays sans culture !

— Nous autres Japonais, continua-t-il, nous ne voulons que la paix. Aussi faut-il nous dire tout ce que vous savez sur les mouvements des troupes chinoises, sur leurs effectifs et nous rapporter vos conversations avec Tchang Kaï-chek. Ainsi pourrons-nous écraser la rébellion en épargnant la vie de nos soldats.

— Je suis prisonnier de guerre, répondis-je, et j'exige qu'on me traite comme tel. Cela dit, je n'ai rien à ajouter.

— Notre devoir est d'établir la paix dans le monde, sous l'égide de notre Empereur. Nous allons étendre les limites de l'empire japonais. Il faut nous dire ce que vous savez.

Là-dessus, je fus interrogé sans... douceur. Pourquoi se seraient-ils montrés difficiles sur le choix des méthodes puisqu'ils voulaient me faire parler à tout prix ? Je m'y refusais. Très bien ! On m'assommait à coups de crosse sur la poitrine, le dos et les genoux. J'étais ensuite remis sur mes pieds pour qu'il fût possible de m'assommer de nouveau. Après de longues heures d'interrogatoire, au cours desquelles ils me brûlèrent avec des bouts de cigarettes allumées, on prit la décision de recourir à des moyens plus énergiques. Les gardes me lièrent les poings et les pieds, et me traînèrent dans un cachot souterrain, où je devais rester plusieurs jours. Les Japonais ont une façon de ligoter leurs prisonniers extrêmement douloureuse. On m'avait lié les poignets dans le dos, le bout de mes doigts tournés vers la nuque. Ensuite mes chevilles avaient été attachées à mes poignets, de façon que la plante de mes pieds fût aussi tournée vers ma nuque. Une corde, reliant ma cheville et mon poignet gauches

à ma cheville et mon poignet droits m'entourait le cou, m'étranglant à moitié chaque fois que j'essayais de bouger tant soit peu. Il est extrêmement pénible de devoir rester ainsi, tendu comme un arc. De temps à autre, un garde japonais entra dans mon cachot et me lançait un coup de pied pour voir si je réagissais.

Je restai dans cette position plusieurs jours, n'étant délivré de mes liens que pendant une demi-heure par jour. Pendant tout ce temps, on me harcela pour obtenir des informations. Je n'ouvris la bouche que pour répondre : "Je suis un officier de l'armée chinoise, et j'appartiens au personnel non combattant. Je suis un docteur et un prisonnier de guerre. Je n'ai rien d'autre à ajouter."

Quand ils furent las de me poser des questions, ils firent apporter un tuyau de caoutchouc au moyen duquel de grandes quantités d'eau poivrée furent versées dans mes narines. J'eus l'impression que mon cerveau prenait feu, un feu que des diables auraient tisonné à l'intérieur de mon corps. Mais je ne parlai pas. Alors, ils m'administrèrent des solutions d'eau et de poivre de plus en plus concentrées, allant même jusqu'à y ajouter de la moutarde. La douleur était intolérable. Finalement un sang vermeil se mit à couler de ma bouche : le poivre avait brûlé les muqueuses de mon nez. Cela faisait dix jours que je leur résistais ; aussi dès qu'ils virent cette hémorragie me laissèrent-ils tranquille, comprenant, je suppose, qu'ils employaient une mauvaise méthode.

Deux ou trois jours plus tard, ils vinrent me chercher pour m'amener à la chambre des interrogatoires. Ils durent me porter car, malgré mes efforts, leurs coups

de crosse et les piqûres de leurs baïonnettes, j'étais incapable de marcher. Mes mains et mes pieds étaient restés ligotés trop longtemps pour que je puisse m'en servir. Arrivé sur les lieux où devait se dérouler l'interrogatoire, on me laissa choir tout simplement sur le sol et les gardes — ils étaient quatre — qui m'avaient porté, se mirent au garde-à-vous devant les officiers assis en demi-cercle. Cette fois, ils avaient devant eux de nombreux instruments bizarres, qui ne pouvaient être, hélas ! que des instruments de torture.

— Il est temps de dire la vérité et de ne plus nous faire perdre de temps, déclara le colonel.

— Je vous ai dit la vérité. Je suis un officier de l'armée chinoise.

Ce fut tout ce que je répondis.

Cramoisis de colère, ils donnèrent l'ordre de m'attacher solidement sur une planche, les bras en croix. On m'introduisit sous les ongles de longs éclats de bambous auxquels on imprima un mouvement de rotation. Ce fut vraiment douloureux mais inefficace : je restai silencieux. D'un geste rapide, les gardes arrachèrent alors les éclats puis lentement, se mirent à me retourner les ongles un à un.

La douleur, déjà réellement diabolique, devint encore pire lorsque les Japonais versèrent de l'eau salée sur mes doigts saignants. Je savais que je ne devais pas parler ni trahir mes camarades. "Il est temps, pensais-je, de me souvenir des conseils de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup."

"Que ta pensée ne se porte pas à la source de ton mal, Lobsang, car si ton attention se concentre sur cet endroit, la douleur sera insupportable. Pense plutôt à

autre chose. Contrôle le fonctionnement de ton esprit, occupe-le autrement et tu seras en mesure de supporter ce qui te fait mal même si tu dois en porter les traces. Ainsi seras-tu capable de reléguer la souffrance à l'arrière-plan."

Aussi, pour éviter de perdre la raison et de leur donner des noms ou des informations, j'occupai mon esprit à d'autres pensées. Je pensai à mon passé, à la maison de mes parents et à mon Guide. J'évoquai également l'origine du monde, telle qu'elle m'avait été révélée au Tibet.

Les cavernes secrètes du Potala

Il existe sous le Potala de mystérieux tunnels, où se trouve sans doute la clé de l'histoire du monde. Je m'y suis beaucoup intéressé, car ils me fascinaient. Le lecteur aimera peut-être que je raconte ici ce que j'y ai vu et appris, puisque les Occidentaux, semble-t-il, ignorent tout de ce sujet.

Je n'étais à l'époque qu'un très jeune moine faisant son noviciat. Le Très-Profond, le Dalai-Lama, avait utilisé mes dons de voyance au Potala. En témoignage de Sa satisfaction et à titre de récompense, Il m'avait accordé la permission d'aller où bon me semblerait. Un jour, mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, me fit appeler.

— Lobsang, me dit-il, j'ai beaucoup pensé à ton développement et je suis arrivé à la conclusion que tu es assez grand et assez avancé pour venir étudier sous ma direction les textes cachés dans les cavernes souterraines. Allons-y !

Il se leva et, en sa compagnie, je sortis de sa chambre. Après avoir suivi un corridor, nous

descendîmes un escalier qui n'en finissait pas, croisant sur notre passage des groupes de moines, chargés de l'administration intérieure du Potala, qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes.

Finalement, nous arrivâmes devant une petite pièce située à la droite du corridor et dont les fenêtres ne laissaient filtrer qu'une faible lumière, Au-dehors, les drapeaux rituels des prières claquaient dans le vent.

— Lobsang, me dit mon Guide, c'est ici que se trouvent les lampes avec lesquelles nous explorerons ces endroits où si peu de lamas ont la permission de se rendre.

Dans la petite pièce, nous prîmes sur une tablette deux lampes plus, par mesure de précaution, une lampe de rechange pour chacun de nous. Après en avoir rempli et allumé deux, nous nous engageâmes dans le corridor en pente, mon Guide ouvrant la marche pour me montrer le chemin. Après avoir longtemps marché, en descendant toujours plus bas, nous arrivâmes enfin devant une pièce, une sorte de resserre, me parut-il, et je crus que j'étais arrivé au terme de notre voyage. Il s'y trouvait des sculptures bizarres, des portraits, des objets sacrés, et des statuettes de dieux étranges ; bref, des cadeaux reçus des quatre coins du monde. C'était là que le Dalai-Lama gardait les nombreux présents qu'Il recevait, du moins ceux dont Il ne savait que faire.

Je jetai autour de moi des regards pleins d'une curiosité intense. Que diable faisions-nous là ? J'avais pensé partir en exploration et voilà que je me trouvais dans une espèce de réserve.

— Très Illustre Maître, dis-je, ne nous sommes-nous pas trompés de chemin ?

Le lama, levant son regard vers moi, sourit avec bienveillance.

— Lobsang, Lobsang, me crois-tu vraiment capable de me perdre ?

Toujours souriant, il se dirigea vers un mur éloigné. Après avoir jeté un bref regard circulaire, il fit un geste. D'où j'étais, je crus le voir promener ses doigts sur une sorte de bas-relief dû probablement à un artiste disparu depuis longtemps. Peu après, j'entendis un grondement pareil à un éboulis de rocher. Alarmé, je me retournai, croyant à un écroulement du plafond ou à un effondrement du sol.

— Oh, Lobsang, me dit mon Guide en éclatant de rire, nous ne risquons rien, absolument rien ! Notre voyage va se poursuivre. C'est ici que nous entrons dans un autre monde... un monde connu seulement d'une petite élite. Suis-moi.

Frappé d'une terreur mystérieuse, je remarquai qu'un pan de mur, en glissant sur le côté, avait découvert l'entrée de ce qui me parut être un tunnel. Un sentier plongeait directement dans des ténèbres infernales. L'étonnement me figea sur place.

— Maître, m'écriai-je, il n'y avait pas la moindre porte visible à cet endroit. Que s'est-il donc passé ?

— Cette ouverture, me répondit-il en riant, a été pratiquée, il y a bien des siècles, et a toujours été gardée secrète. Quiconque n'en connaît pas l'existence n'arrivera pas à ouvrir cette porte, puisqu'elle est totalement invisible. Mais assez sur ce sujet, Lobsang, nous ne sommes pas là pour discuter architecture.

Assez de temps perdu. Tu auras souvent l'occasion de revenir ici.

Sur ce, faisant demi-tour, il s'engagea dans le mystérieux tunnel, en m'invitant à le suivre d'un geste impérieux. Je lui emboîtai le pas, fort impressionné. Il me laissa passer devant lui, puis se retournant, il mit sans doute un mécanisme en marche, car j'entendis un grondement sinistre mêlé de craquements et de grincements, cependant qu'un pan de roche vive glissant sous mes yeux ébahis venait boucher l'ouverture. Nous n'étions défendus contre l'obscurité que par la lumière clignotante de nos lampes à beurre qui projetaient une lueur dorée. Mon Guide passa devant moi et poursuivit sa marche. Le bruit de ses pas, tout étouffés qu'ils fussent, se répercutait à l'infini contre les parois rocheuses. Il marchait sans mot dire. À mon avis, nous avons parcouru près de deux kilomètres (plus d'un mille) quand, sans crier gare, il s'arrêta si brusquement que je me cognai contre lui, non sans pousser une exclamation.

— Nous allons remplir nos lampes ici, dit-il, et leur mettre des mèches plus grosses, car nous allons avoir besoin de lumière. Fais comme moi, après quoi, nous continuerons notre chemin.

Cela fait, nous disposions d'une lumière plus forte pour nous éclairer, et nous marchâmes longtemps, si longtemps que je sentis la fatigue et l'impatience me gagner. C'est alors que je remarquai que le passage gagnait en largeur et en hauteur, comme si nous avancions vers le gros bout d'un entonnoir. Nous tournâmes dans un couloir et là, je poussai un cri d'étonnement : devant mes yeux s'ouvrait une

immense caverne. Du plafond et des parois jaillissaient de minuscules éclats de lumière dorée produits par la réverbération de nos lampes à beurre ; leur faible lueur soulignait l'immensité du lieu et l'épaisseur des ténèbres.

Mon Guide se dirigea vers une fissure sur le côté du sentier et en retira un gros cylindre de métal qui grinça sur le rocher. Ce cylindre me parut grand comme une moitié d'homme et il avait certainement la largeur d'une taille masculine. De forme ronde, il portait en son sommet une sorte de mécanisme qui ressemblait à un petit filet blanc et dont l'utilité m'échappait. Après l'avoir manipulé, le Lama Mingyar Dondup y approcha l'extrémité de sa lampe à beurre. Aussitôt jaillit une brillante flamme d'un blanc tirant sur le jaune, grâce à laquelle tout s'éclaira autour de moi. Cette lumière émettait un faible sifflement comme si elle sortait sous pression.

— Prenons cette lumière avec nous, déclara mon Guide en éteignant nos petites lampes, elle nous suffira amplement. Je veux que tu apprennes l'histoire des éons des anciens temps.

Là-dessus, il reprit la marche, tirant derrière lui la boîte qui dégageait une vive lumière sur une espèce de petit traîneau d'un maniement très facile. Nous descendions toujours plus bas. "Sûrement, me dis-je, nous allons arriver dans les entrailles de la terre." Finalement, le Lama Mingyar Dondup s'arrêta. Devant moi, se dressait un mur noir où était encastré un panneau d'or décoré de centaines, de milliers de gravures. Je les regardai, puis tournai la tête de l'autre

côté où je distinguai les miroitements d'une eau noire ; étais-je en face d'un grand lac ?

— Lobsang, me dit mon Guide, accorde-moi ton attention. Plus tard, je te dirai ce que c'est que cette eau. Pour l'instant je vais te raconter l'origine du Tibet. Bientôt, dans quelques années, tu pourras vérifier l'exactitude de mes paroles au cours d'une expédition que je prépare dès maintenant. Quand tu auras quitté notre pays, tu rencontreras des gens qui ne nous connaissent pas, et pour lesquels les Tibétains sont des sauvages illettrés, adorant des diables et pratiquant des rites inavouables. Or, Lobsang, notre civilisation est bien plus ancienne que la plus ancienne des civilisations occidentales, comme le prouvent des témoignages vieux de plusieurs millénaires mis précieusement à l'abri dans des cachettes.

Se dirigeant vers le mur opposé, il attira mon attention sur différentes inscriptions, telles que des symboles et des dessins dont certains représentaient des hommes et des animaux inconnus de nos jours. Il me fit voir ensuite une carte du ciel qui n'était pas de notre époque — même moi, je pouvais m'en rendre compte — car les étoiles et les astres n'étaient pas identiques aux nôtres, ne fût-ce que par leur position. Il marqua un temps d'arrêt avant de se tourner vers moi.

— Je comprends ce langage, dit-il, car il m'a été enseigné. Maintenant, je vais lire pour toi cette vieille histoire dont le début remonte aux premiers jours du monde. Bientôt mes compagnons et moi t'enseignerons ce langage secret pour que tu puisses venir ici rédiger tes propres notes, classer tes documents et tirer tes

propres conclusions. Il te faudra travailler, travailler encore et toujours. Tu devras explorer ces cavernes qui sont innombrables et qui s'étendent sur des kilomètres juste au-dessous de nous.

Il contempla les inscriptions pendant un bon moment, avant de commencer à lire un fragment de l'histoire du passé. Il est tout à fait impossible de rapporter, dans un ouvrage du genre de celui-ci, l'essentiel de ses paroles, et encore moins de l'enseignement qui me fut donné plus tard. Le lecteur moyen serait incrédule ; d'autre part, s'il me croyait, et s'il arrivait qu'il fût en possession de certains de nos secrets, il pourrait faire ce que d'autres ont fait avant lui : utiliser les engins que j'ai vus de mes propres yeux à des fins égoïstes, pour imposer sa domination sur les autres ou pour les détruire, ainsi que font de nos jours les pays qui se menacent mutuellement d'une destruction atomique. La bombe atomique n'est pas une découverte moderne ; elle fut inventée, en effet, il y a des milliers d'années et elle a déjà provoqué la destruction de la terre comme elle ne manquera pas de le faire à notre époque si on ne met pas un terme à la folie des hommes.

Dans l'histoire de toutes les tribus, de toutes les nations et de toutes les religions, il est question du déluge au cours duquel les peuples périrent noyés, des continents disparurent cependant que d'autres apparaissaient et que la Terre était plongée dans le chaos. Tel est le récit que vous trouverez dans l'histoire des Incas, des Égyptiens, des Chrétiens — dans l'histoire de tous les peuples du monde. Or, nous savons que la catastrophe fut causée par une bombe.

Mais laissez-moi vous raconter ce qui se passa, d'après le témoignage des inscriptions.

Mon Guide s'assit dans la position du lotus, juste en face des inscriptions du rocher ; la lumière brillante qu'il avait placée près de lui faisait briller les gravures millénaires d'un vif éclat doré. Il me fit signe de m'asseoir également. Je pris place à ses côtés, assez près du mur pour bien voir les détails qu'il m'indiquait. Quand je fus installé, il prit la parole. Voici ce qu'il me révéla :

L'origine du monde

— À l'aube des temps, la terre n'était pas telle qu'elle est aujourd'hui. Elle tournait beaucoup plus près du soleil et en sens inverse. Dans son voisinage était une autre planète, en quelque sorte sa jumelle. Les jours étaient plus courts, aussi les hommes avaient-ils l'impression de vivre plus longtemps, pendant des siècles. Le climat était plus chaud et la flore d'une luxuriance tropicale. La faune très variée était riche d'animaux aux formes gigantesques. La pesanteur était plus faible que de nos jours en raison de la différente vitesse de rotation de la terre. La taille de l'homme atteignait le double de sa taille actuelle, encore qu'il ne fût qu'un pygmée comparé aux gens d'une autre race qui vivaient à ses côtés, des super-intellectuels appartenant à une caste différente. Ces super-intellectuels gouvernaient la terre et ils apprirent beaucoup aux hommes qui étaient alors comme des élèves soumis à l'autorité d'un maître bienveillant. Il arrivait souvent à ces énormes géants de monter à bord d'engins de métal brillant qui sillonnaient le ciel. L'homme, cette pauvre créature ignorante qui n'en était

encore qu'aux premiers balbutiements de la raison raisonnante, était incapable de comprendre tout cela car son intelligence dépassait à peine celle des singes.

"Pendant des temps infinis, la vie sur la terre suivit un cours paisible. La paix et l'harmonie régnaient entre tous. Les hommes communiquaient entre eux par télépathie, sans avoir recours à la parole, qui n'était utilisée que pour les dialectes locaux. Puis les super-intellectuels qui dominaient l'homme de leur haute taille, se prirent de querelle. Des factions se formèrent, qui ne pouvaient se mettre d'accord sur certaines questions, exactement comme les nations d'aujourd'hui. Un de ces groupes gagna une autre partie du monde où il essaya d'imposer sa domination. Une guerre éclata. Les surhommes s'entre-tuèrent en s'infligeant mutuellement de grosses pertes au cours de féroces batailles. L'homme qui brûlait du désir de s'instruire, apprit l'art de la guerre, apprit à tuer. La terre, où la paix avait régné jusqu'alors, devint un enfer. Pendant de longues années les surhommes travaillèrent en secret, les uns contre les autres. Un jour, une énorme explosion secoua la terre et la déplaça de son orbite. Des flammes rougeoyantes traversèrent le ciel et la terre fut entourée de fumée. Le tumulte cessa enfin mais pendant de longs mois d'étranges signes qui frappaient les peuples de terreur apparurent dans le ciel. Venant des espaces infinis, une planète s'approchait de la terre ; chaque jour, elle paraissait plus grande. Bientôt, il fut évident que la collision était inévitable. Des raz de marée déferlèrent sur la terre, de grands vents s'élevèrent et les jours et les nuits furent remplis du hurlement des tempêtes

furieuses. La planète remplit alors tout le ciel, comme si elle allait bientôt tomber droit sur la terre. À mesure qu'elle s'approchait, de vastes étendues de terre ferme furent submergées sous les raz de marée. Des tremblements de terre secouèrent la surface du globe et, en un clin d'oeil, des continents entiers furent engloutis. Alors, la race des surhommes oublia ses querelles ; tous coururent à leurs machines étincelantes et s'élancèrent dans le ciel pour fuir les cataclysmes ravageant le globe. Mais sur celui-ci, les tremblements continuaient ; des montagnes jaillissaient du sol, entraînant avec elles le fond des mers ; des terres en s'effondrant furent immédiatement recouvertes par les eaux. Les peuples fuyaient de tous côtés, éperdus de terreur, croyant que la fin du monde était arrivée. Pendant tout ce temps, les vents augmentaient de violence. Le tumulte devint de plus en plus intolérable, les nerfs des hommes cédèrent et la peur s'installa sur toute la surface du globe.

"La planète étrangère ne cessait de grandir et de se rapprocher, jusqu'au moment où elle fut très proche de la terre. Alors, elle s'écrasa dans un bruit fracassant en même temps que jaillissait une étincelle électrique aveuglante. Des explosions se succédaient dans les cieux embrasés et des nuages d'un noir de suie transformèrent les jours en une interminable nuit d'épouvante. Le soleil lui-même parut se figer d'horreur devant la catastrophe car, d'après les anciens écrits, son disque rouge se maintint immobile, dit-on, pendant de longs jours, cependant que de longues flammes jaillissaient de son centre. Les nuages noirs

recouvrirent la terre et plongèrent le monde dans les ténèbres. Les vents soufflaient tantôt glacials, tantôt brûlants et des milliers de gens moururent de ces écarts continuels de la température. Du ciel tomba la Nourriture des Dieux, appelée parfois la Manne. Sans elle, les peuples ainsi que les animaux seraient morts de faim car les récoltes avaient été détruites et ils n'avaient plus rien à manger.

"Hommes et femmes erraient en quête d'un abri qui leur permît de reposer leur corps exténué, meurtri par les tempêtes et les terribles cataclysmes. Ils imploraient le ciel de leur envoyer le calme, le suppliant de les sauver. Mais la terre continuait à être agitée de secousses sismiques, les pluies à tomber à torrents et les déflagrations d'électricité à éclater dans l'espace sidéral. A mesure que le temps s'écoulait, et que les lourds nuages noirs s'éloignaient en grondant, le soleil devenait de plus en plus petit, comme s'il allait disparaître au loin. Tous, pensant que le Dieu Soleil, le Dispensateur de la Vie, les abandonnait, se mirent à hurler de peur. Mais phénomène plus étrange encore, le soleil se déplaçait dans le ciel de l'est à l'ouest, au lieu de suivre sa trajectoire habituelle d'ouest en est.

"L'homme n'avait plus aucune notion du temps dont le cours ne pouvait être mesuré par suite de l'obscurcissement du soleil ; personne, même les plus sages, n'aurait pu situer l'époque où tous ces événements prirent place. Le ciel fut encore le siège d'un étrange phénomène : un monde y apparut, un monde énorme et gibbeux, de couleur jaunâtre, dont on put croire qu'il allait lui aussi s'écraser sur la terre. Ce qui maintenant est connu de tous sous le nom de

"lune" fit son apparition à cette époque, l'un des résultats de la collision entre les deux planètes. Plus tard, on devait découvrir en Sibérie un vaste cratère à l'endroit où vraisemblablement la surface du globe avait été défoncée lors de la collision et d'où peut-être la lune a été arrachée.

"Avant celle-ci, il existait des villes où une grande partie du savoir de la Race Supérieure était conservée dans de grands bâtiments. Quand ils s'effondrèrent au cours du cataclysme, tous leurs secrets furent ensevelis sous des montagnes de décombres. Les sages des tribus savaient que sous ces amas étaient cachées des boîtes contenant des pièces uniques et des ouvrages gravés sur du métal. Ils savaient que tout le savoir du monde reposait sous ces ruines ; aussi entreprirent-ils des fouilles, de longues fouilles, pour tenter de sauver ce qu'ils pouvaient des anciens écrits, et, en utilisant les connaissances de la Race Supérieure, d'accroître ainsi leur puissance.

"Dans les années qui suivirent, les jours devinrent de plus en plus longs, jusqu'à atteindre une durée deux fois supérieure à celle d'avant le cataclysme. Puis la terre, accompagnée de la lune, la lune que nous connaissons, cet astre né d'une collision, se plaça sur sa nouvelle orbite. Elle continuait cependant à être secouée par des séismes, qu'accompagnaient de sourds grondements ; des montagnes s'élevaient et vomissaient des flammes et des rochers, semant ainsi la destruction. Un jour, de grandes coulées de lave dévalèrent tout à coup le flanc des montagnes, ravageant tout sur leur passage et se refermant souvent sur les sources du savoir ; or, le métal sur

lequel était gravée la plus grande partie des documents était suffisamment dur pour résister à la chaleur de la lave de sorte que celle-ci les protégea en les entourant d'une gangue de pierre poreuse. Un jour, cette gangue devait s'effriter sous l'effet du temps et révéler les trésors qu'elle contenait pour le bénéfice de ceux entre les mains desquels ils tomberaient. Mais ce jour ne devait arriver que beaucoup plus tard. Lorsque la terre s'affermir sur sa nouvelle orbite, le froid envahit graduellement la terre et les animaux moururent ou émigrèrent vers des climats plus chauds. Le mammoth et le brontosauve, incapables de s'adapter à de nouvelles conditions d'existence, disparurent. De la glace tomba du ciel et les vents devinrent plus mordants. Le ciel, autrefois d'une pureté presque parfaite, se remplit de nuages. Le monde avait changé du tout au tout : la mer fut soumise à des marées alors qu'auparavant elle ressemblait à un immense lac tranquille, dont la surface n'était troublée que par le souffle du vent. Désormais, d'énormes vagues se lançaient à l'assaut du ciel et pendant des années de gigantesques marées menacèrent d'engloutir les terres et les hommes. La voûte céleste n'était plus la même non plus. La nuit, d'étranges constellations remplaçaient les étoiles familières et la lune était très proche. De nouvelles religions prirent naissance et les prêtres de cette époque voulurent, pour imposer leur autorité, donner leur version des événements. Préoccupés seulement de leur importance et de leur influence, ils se soucièrent fort peu de la Race Supérieure. Faute de pouvoir expliquer la genèse du cataclysme, ils l'attribuèrent à la colère divine, en

affirmant que tous les hommes étaient conçus dans le péché.

"Avec le temps, la terre s'installa sur sa nouvelle orbite, les éléments se calmèrent et la stature des hommes diminua. Les siècles se succédèrent et les continents se stabilisèrent. De nombreuses races, surgies, pourrait-on dire, à titre expérimental, essayèrent de survivre sans y réussir et disparurent laissant la place à d'autres. Une souche humaine plus résistante finit par se développer et ce fut le début d'une nouvelle civilisation ; celle-ci devait toujours garder au fond d'elle-même dans une sorte de "mémoire raciale", le souvenir d'une catastrophe épouvantable dont quelques cerveaux puissants essayèrent de retracer l'histoire. Pour lors, la pluie et le vent avaient accompli leur oeuvre. Les vieux documents commencèrent à sortir des débris de lave solidifiée et, en les voyant, des habitants de la terre décidèrent de les réunir et de les soumettre aux plus sages d'entre eux, lesquels, au prix de longs efforts, réussirent à en déchiffrer une partie. Dès qu'ils furent capables d'en lire et d'en comprendre quelques-uns, les savants de l'époque s'acharnèrent à en rechercher d'autres afin de combler leurs lacunes et d'arriver à une compréhension d'ensemble. De grandes fouilles donnèrent de nombreux résultats intéressants. Alors, la nouvelle civilisation connut un réel développement. Des villes et des cités s'élevèrent un peu partout et la science commença sa course au désastre. Elle se consacra à la destruction en se mettant au service de certaines factions. On oublia tout à fait que l'homme

peut vivre en paix et que la guerre porte en elle les germes des catastrophes les plus terribles.

"Pendant de longs siècles, la science régna en maîtresse. Les prêtres se posèrent comme hommes de science et éliminèrent tous les savants qui n'étaient pas prêtres eux-mêmes. Leur pouvoir s'accrut ; ils adorèrent la science et ne reculèrent devant rien pour assurer leur domination, écraser l'homme moyen et l'empêcher de réfléchir. Bientôt, ils se firent passer pour des Dieux ; rien ne pouvait être fait sans leur autorisation. Ce qu'ils voulaient, ils s'en emparaient, sans que personne pût s'y opposer. À force de s'exercer, leur pouvoir grandit jusqu'à devenir presque illimité, tant ils avaient oublié que le pouvoir absolu corrompt toujours ceux qui le détiennent.

"De grands aéronefs sans ailes glissaient dans les airs, sans le moindre bruit, ou planaient immobiles, comme n'auraient pu le faire des oiseaux. Les savants avaient découvert comment maîtriser la pesanteur, l'antipésanteur et utiliser ces forces à leur profit. Un seul homme, muni d'un minuscule appareil tenu dans le creux d'une main, pouvait déplacer à son gré d'énormes blocs de pierre. Nul travail n'était trop pénible puisque les machines de l'homme fonctionnaient sans qu'il lui en coûtât le moindre effort. De gigantesques engins sillonnaient la surface de la terre, mais rien ne bougeait sur la mer ; il n'y avait, en effet, pour naviguer que ceux qui aimaient voyager lentement, tant leur plaisait le jeu du vent et des vagues. Tous les déplacements se faisaient par les airs, ou, s'ils étaient courts, par la voie terrestre. Des peuples émigrèrent dans certains coins de la terre et y

établirent des colonies. Mais à cette époque, ils ne pouvaient plus communiquer par télépathie à la suite de la collision catastrophique. Ils ne parlaient plus un même langage ; les dialectes se multiplièrent, se différencièrent de plus en plus et finirent par donner naissance à des langues incompréhensibles à ceux qui ne les connaissaient pas.

"Par suite de leur incapacité à communiquer et à se comprendre mutuellement, les peuples se prirent de querelles et des guerres éclatèrent. Des armes effrayantes furent inventées et les batailles firent rage sur toute la surface du globe. Hommes et femmes furent blessés et les terribles radiations qui étaient utilisées provoquèrent force mutations dans la race. Des années passèrent et la lutte devint plus acharnée, le carnage plus effrayant. Partout des inventeurs, stimulés par leurs chefs, rivalisaient d'ardeur pour fabriquer des armes encore plus meurtrières. Les savants travaillaient avec acharnement pour mettre au point des engins d'une puissance offensive sans cesse plus redoutable. On cultiva des microbes infectieux que des avions volant à haute altitude lâchaient sur l'ennemi. Des bombes endommagèrent les canalisations d'égout, de sorte que la peste et des épidémies de toutes sortes ravagèrent la terre, frappant gens, animaux et plantes. La terre courait vers sa destruction.

"Dans une région lointaine, épargnée par la guerre, un groupe de prêtres clairvoyants, que la soif du pouvoir n'avait pas corrompus, gravèrent sur de minces plaques d'or l'histoire de leur époque, ainsi que la carte des cieux et de la terre. Ils y consignèrent également

les plus grands secrets de leur science et des avertissements solennels sur les dangers qu'encourraient ceux qui en feraient un mauvais usage. Il fallut de nombreuses années pour préparer ces plaques, après quoi elles furent, avec des spécimens des armes, des outils, des livres et de tous les objets utilisés à l'époque, cachées en certains endroits afin que l'humanité pût un jour connaître son passé et, espérait-on, en tirer profit. Car, bien évidemment, ces prêtres connaissaient le cours que suivrait l'histoire ; ils savaient ce qui se passerait et qui arriva, comme ils l'avaient prédit. Une arme nouvelle fut mise au point et expérimentée. Un nuage fantastique s'éleva de la terre en tourbillonnant dans la stratosphère ; du coup, le globe fut brutalement secoué comme s'il allait basculer sur son axe. D'énormes murailles d'eau déferlèrent sur la terre, en balayant sur leur passage de nombreuses races humaines. Une fois de plus, des montagnes s'affaissèrent sous les eaux cependant que d'autres les remplaçaient. Un petit nombre d'hommes, de femmes et d'animaux, avertis à temps par les prêtres, eurent la vie sauve grâce à des bateaux construits à l'épreuve des gaz et des germes toxiques qui ravageaient la terre. D'autres, soulevés avec les régions qu'ils habitaient, se retrouvèrent très haut dans les airs ; d'autres moins chanceux, entraînés dans les profondeurs, furent ensevelis sous les eaux, ou virent des montagnes se refermer sur leurs têtes.

"L'eau, le feu et les rayons de la mort firent des millions de victimes et il ne resta plus sur terre qu'un petit nombre d'humains, isolés les uns des autres selon les hasards du désastre. Rendus à moitié fous par la

peur, ébranlés dans tout leur être par la terrible force de l'explosion, ils se cachèrent longtemps dans des cavernes et au sein d'épaisses forêts. Toute trace de culture avait disparu et ils revinrent à un état sauvage, comme au temps de la préhistoire, se couvrant de peaux de bêtes, s'enduisant le corps du jus des baies et s'armant de massues à la pointe de silex.

"De nouvelles tribus se rassemblèrent et errèrent sur cette nouvelle face du globe. Certaines s'établirent dans ce qui est maintenant l'Egypte, d'autres en Chine ; quant aux hommes qui avaient habité les agréables abords du littoral, région où se plaisait fort la Race Supérieure, ils se retrouvèrent soudainement à des milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, sur une terre entourée par des montagnes aux neiges éternelles et qui se refroidissait rapidement. Il en mourut des milliers, incapables de résister à cet air raréfié et au climat rigoureux. Ceux qui survécurent sont les ancêtres de la robuste race tibétaine moderne. C'est là que les prêtres clairvoyants avaient transporté leurs fines plaques d'or pour y graver tous leurs secrets. Ces plaques, ainsi que des modèles de leurs productions artistiques et artisanales avaient été enfouies dans de profondes cachettes creusées dans une caverne de montagne à l'intention des futures générations de prêtres. D'autres furent cachées dans une grande ville située sur les Hautes-Terres de Chang Tang.

"Bien que l'humanité fût revenue à un état sauvage, toute civilisation cependant ne disparut pas pendant ces Années Noires. Sur certains points isolés à la surface du globe, de petits groupes d'hommes et de

femmes, plongés dans les ténèbres infernales de la sauvagerie, luttèrent désespérément pour ne pas laisser mourir la connaissance, pour ne pas laisser s'éteindre la faible flamme de l'intelligence humaine. Au cours des siècles suivants, les religions évoluèrent beaucoup et de nombreuses recherches furent entreprises pour essayer de découvrir la vérité sur ce qui s'était passé. Or pendant tout ce temps, dans les cavernes profondes du Tibet, était caché le Savoir suprême, gravé sur des plaques d'or incorruptibles, immortelles, attendant ceux qui les découvriraient et qui pourraient les déchiffrer.

"L'homme, une fois de plus, évolua peu à peu ; l'obscurantisme recula ; la sauvagerie fit place à une demi-civilisation. Des progrès furent accomplis. De nouveau, des cités s'élevèrent et des machines sillonnèrent le ciel. Les montagnes cessèrent une fois de plus d'être des obstacles et l'homme parcourut le monde sur terre et sur mer. Mais comme autrefois, les peuples, à mesure qu'augmentaient leur science et leur puissance, devinrent arrogants et se mirent à opprimer les plus faibles. Ce fut une époque de troubles, de haines, de persécutions et de recherches secrètes. Opprimés par les nations plus puissantes, les peuples faibles inventèrent des machines, et des guerres éclatèrent, des guerres qui devaient durer des années. De nouvelles armes encore plus terribles que les précédentes étaient sans cesse mises au point. Chaque camp s'efforçait de découvrir l'arme absolue et pendant ce temps, dans les cavernes du Tibet était enfoui le Savoir ! Et pendant tout ce temps, dans les Hautes-Terres de Chang Tang se dressait une grande cité déserte, sans défense, qui gardait en ses flancs le plus

précieux savoir du monde, attendant la visite de ceux qui daigneraient y pénétrer pour découvrir, étalé sous leurs yeux..."

Étalé... C'était moi qui étais étalé sur le dos, dans mon cachot souterrain, le regard voilé d'une buée rouge. De mon nez, de ma bouche, de l'extrémité de mes doigts et de mes orteils s'écoulait un flot de sang. J'avais mal partout. Comme si j'avais été plongé dans un bain de feu. J'entendis vaguement la voix d'un Japonais.

— Vous y êtes allé trop fort cette fois... Il ne s'en tirera pas... Certainement pas...

Mais je m'en suis tiré. Je voulais survivre pour leur montrer de quoi était capable un homme du Tibet. Je voulais leur montrer que les tortures les plus diaboliques étaient impuissantes à faire parler un Tibétain.

Mon nez, cassé par un furieux coup de crosse, était aplati sur ma figure. J'avais la bouche pleine de sang, les mâchoires brisées et les dents arrachées. Mais toutes leurs tortures ne purent m'arracher une parole. Ils finirent par y renoncer car, même eux, ils comprenaient combien il était vain de vouloir forcer à parler quelqu'un résolu à se taire. Des semaines passèrent après lesquelles on me mit au travail : je devais m'occuper des cadavres de ceux qui n'avaient pas survécu. Sans doute pensaient-ils qu'une telle tâche briserait mes nerfs et qu'ainsi je finirais par parler. Empiler des cadavres sous un soleil de plomb, des cadavres verdâtres, dégageant une odeur infecte, n'a rien de plaisant. Les corps, démesurément enflés, éclataient comme des ballons crevés d'un coup

d'épingle. Un jour, je vis un homme tomber raide mort. Je sais qu'il était mort pour l'avoir examiné moi-même, mais les gardes ne prirent même pas la peine de s'en assurer ; deux hommes saisirent son corps et le lancèrent sur une pile de cadavres, l'abandonnant au soleil brûlant et aux rats. Peu importait qu'un homme fût mort ou non, car s'il était trop malade pour travailler, il était tué sur place à coups de baïonnette et jeté sur le tas de cadavres, à moins qu'il n'y fût tout simplement jeté alors qu'il respirait encore.

Je résolus de "mourir" moi aussi pour être jeté à mon tour sur les cadavres et m'évader à la faveur de la nuit. Ayant établi mon plan dans ses grandes lignes, j'observai attentivement pendant trois ou quatre jours la routine des Japonais pour mettre au point ma tactique. Cela fait, je pris l'habitude de marcher en titubant pour faire croire que j'étais plus faible que je ne l'étais en réalité. Le jour où j'avais résolu de "mourir", je me rendis à l'appel, qui avait lieu dès les premières lueurs de l'aube, à pas chancelants. Au cours de la matinée, je donnai tous les signes de l'épuisement total, puis, peu après midi, je me laissai tomber sur le sol. En vérité, cela ne me fut pas difficile, car toute comédie mise à part, j'aurais pu m'écrouler à n'importe quel moment, tant ma fatigue était grande. Les tortures et le manque de nourriture m'avaient considérablement affaibli ; bref, j'étais mortellement épuisé. Aussi, je m'écroulai pour tout de bon sur le sol où je m'endormis aussitôt. Je sentis qu'on me soulevait brutalement et qu'on lançait mon corps en l'air à la volée. J'atterris sur le tas de cadavres qui fut secoué de craquements et le choc me réveilla. Après avoir bougé

légèrement la masse macabre se stabilisa. La violence du choc m'avait fait ouvrir les yeux et j'aperçus une sentinelle qui jetait dans ma direction un regard distrait, sur quoi j'ouvris les yeux encore plus grands, pour leur donner la fixité de ceux d'un mort, et il détourna son regard. Après tout, il était trop habitué à voir des cadavres pour se soucier qu'il y en ait un de plus ou de moins. En dépit des corps qui s'abattaient autour de moi et sur moi, je réussis à observer une immobilité absolue, évoquant une fois de plus le passé et tirant des plans sur l'avenir.

Cette journée me parut durer une éternité. Ne ferait-il donc jamais sombre ? Enfin le jour commença à baisser et les signes avant-coureurs de la nuit firent leur apparition. Je respirais l'odeur presque insupportable de ces corps déjà depuis longtemps privés de vie. Sous moi, j'entendais les petits cris aigus des rats vaquant à leur macabre besogne et grignotant la chair humaine. De temps à autre, un des corps placés en bas du monticule s'affaissait sous le poids des autres et la pile se tassait en penchant sur le côté ; chaque fois, je priais pour qu'elle ne s'écroulât pas comme cela arrivait souvent. Car si les gardes étaient obligés d'entasser de nouveau les cadavres, ils s'apercevraient peut-être que je n'étais pas mort, à moins — ce qui serait pire encore — que je me retrouve complètement en dessous de la pile et incapable de m'en sortir.

Enfin les commandos de prisonniers qui travaillaient un peu partout dans le camp furent reconduits à leurs baraquements. Lentement, ô combien lentement, le soleil se coucha ; l'une après l'autre, de petites lumières jaunes s'allumèrent aux fenêtres des salles de

garde. Enfin, lentement, de façon presque imperceptible, la nuit nous enveloppa.

Je restai longtemps, très longtemps, couché dans ce lit de cadavres puants, immobile et observant tout de mon mieux. Quand les sentinelles furent au bout de leur ronde, je poussai de côté, avec d'infinies précautions, le corps qui s'appuyait contre moi et celui qui était au-dessus de moi. Ce dernier bascula et dégringola le long de la pile jusqu'au sol où il fit grand bruit. Horrifié, je retins mon souffle ; j'étais sûr que les sentinelles allaient accourir et me découvriraient. Circuler dans le camp après le crépuscule équivalait à une mort certaine ; des projecteurs étaient allumés et les malheureux qui étaient surpris par les Japonais étaient lardés de coups de baïonnette et éventrés, ou bien pendus au-dessus d'un feu brûlant lentement, ou bien encore torturés de façon diabolique pour satisfaire le sadisme de nos gardes et que les prisonniers, obligés d'assister à ce spectacle, comprennent combien il était vain d'essayer d'échapper aux Fils du Ciel.

Rien ne bougea. Apparemment, les Japonais avaient trop l'habitude des bruits causés par la chute des cadavres. J'essayai de remuer : tout le monceau de cadavres se mit à craquer et à osciller. Remuant un pied à la fois, je finis par gagner le bord en rampant, puis je me laissai glisser sur trois ou quatre mètres (dix ou douze pieds) en m'agrippant aux cadavres ; j'étais en effet trop faible pour sauter et je ne voulais pas courir le risque de me fouler le pied ou de me rompre les os. Le bruit n'attira pas l'attention des Japonais qui étaient évidemment à cent lieues de penser que quelqu'un pût utiliser une cachette aussi macabre. Une

fois sur le sol, je me dirigeai lentement et avec mille précautions vers l'ombre que projetaient les arbres près du mur du camp. J'attendis là de longs moments. Au-dessus de ma tête, des gardes se rencontrèrent sur le chemin de ronde. J'entendis une conversation à voix basse et je vis la lueur brève de l'allumette avec laquelle ils allumèrent leurs cigarettes. Ensuite les deux soldats se quittèrent et s'éloignèrent dans des directions opposées, l'un vers la droite du mur, l'autre vers la gauche, chacun dissimulant sa cigarette dans le creux de la main. Comme la flamme de cette allumette jaillissant dans la nuit les avait provisoirement à moitié aveuglés, j'en profitai pour grimper lentement par-dessus le mur que je franchis sans faire le moindre bruit. Le camp n'ayant été construit qu'à titre provisoire, les Japonais n'avaient pas eu le temps d'électrifier leurs barbelés. Après les avoir passés, je me perdis dans l'ombre. Je passai toute la nuit dans un arbre, presque en vue du camp. "S'ils s'aperçoivent de ma fuite, me dis-je, ou s'ils m'ont vu m'évader, ils se ruèrent à ma poursuite dans la campagne. L'idée qu'un prisonnier évadé puisse rester si près du camp ne leur viendra certainement pas à l'esprit."

Je restai tapi dans ma cachette toute la journée du lendemain ; j'étais trop faible et trop malade pour bouger. La nuit venue, je me laissai glisser à terre le long du tronc et me mis en route dans cette région que je connaissais bien.

Je savais que dans les parages vivait un vieux, très vieux Chinois. J'avais prodigué mes soins à sa femme moribonde et je choisis de me diriger vers sa maison. Arrivé devant sa porte, je frappai doucement. L'air

semblait chargé d'angoisse. Enfin dans un souffle, je dis mon nom. De l'intérieur me parvint le bruit de pas étouffés, la porte s'entrouvrit de quelques centimètres et le visage du vieillard apparut.

— Ah, me dit-il, c'est vous ! Entrez, faites vite !

Il ouvrit la porte et je me faufilai à l'intérieur en passant sous son bras tendu. Après avoir mis les volets et fait de la lumière, il me regarda... et un cri d'horreur s'étouffa dans sa gorge. J'avais l'oeil gauche fortement abîmé, le nez écrasé, et ma bouche aux commissures affaissées n'était plus qu'une plaie. Il mit de l'eau à bouillir, lava mes plaies et me donna à manger. Je restai avec lui, dans sa hutte, toute la nuit et toute la journée du lendemain. Il me quitta ensuite pour aller prendre les dispositions nécessaires pour me faire conduire jusqu'aux lignes chinoises. Pendant plusieurs jours, je dus rester dans cette cabane située en plein territoire occupé, plusieurs jours pendant lesquels, grelottant de fièvre, je restai entre la vie et la mort.

Une dizaine de jours plus tard, ayant recouvré une partie de mes forces, je fus capable de me lever et de me mettre en route. Par un itinéraire soigneusement étudié, je pus rejoindre le quartier général chinois près de Shanghai. Lorsque je m'y présentai, les gens regardèrent mon visage tuméfié avec horreur. Je restai plus d'un mois à l'hôpital où l'on préleva un morceau d'os sur ma jambe pour me refaire le nez. On décida de m'envoyer en convalescence à Tchoung-king, où je me reposerais avant de reprendre du service dans le corps médical de l'armée chinoise. Tchoung-king ! Je songeai au plaisir que j'aurais à revoir la ville après toutes mes aventures et tout ce que j'avais dû endurer. C'est dans

ces dispositions d'esprit que je me mis en route en compagnie d'un ami qui devait s'y remettre de diverses maladies contractées pendant la guerre.

9 PRISONNIER DES JAPONAIS

Nous fûmes stupéfaits des changements qui avaient pris place à Tchoung-king. La ville n'était plus celle que nous avions connue ! Partout de nouveaux bâtiments — des façades remises à neuf — des boutiques de toutes espèces ! Tchoung-king fourmillait de gens, des réfugiés de Shanghai et des villes du littoral. Parmi eux se trouvaient des hommes d'affaires qui, après avoir perdu leur gagne-pain sur la côte, avaient fui à l'intérieur des terres jusqu'à Tchoung-king pour recommencer leur vie, les plus heureux avec ce qu'ils avaient pu réussir à dérober à la rapacité des Japonais. Mais le plus souvent, ils devaient repartir de rien.

Les universités s'étaient installées dans des immeubles, ou avaient fait élever des constructions provisoires, pour la plupart de simples baraques. Et pourtant, le centre culturel de la Chine n'était pas ailleurs. Peu importait l'aspect des bâtiments puisqu'à l'intérieur se trouvaient les plus belles intelligences de la Chine et peut-être du monde.

Nous nous rendîmes aussitôt à la lamaserie où nous avions séjourné auparavant, avec le sentiment de rentrer "chez nous". Dans le temple si calme, où les volutes de l'encens évoluaient au-dessus de nos têtes, nous eûmes le sentiment que nous touchions à un havre de paix et que les Images Sacrées, approuvant

nos efforts, nous jetait des regards bienveillants, peut-être même teintés de compassion pour les sévices que nous avions subis. Oui, en vérité, nous étions rentrés chez nous, où l'âme en paix nous allions nous remettre de nos blessures avant d'affronter de nouveau le monde sauvage et cruel où nous attendaient de nouveaux tourments encore plus terribles. Les cloches du temple carillonnèrent, les trompettes sonnèrent. L'heure était venue d'assister à l'office qui nous était si familier. Quand nous prîmes nos places dans le temple, notre cœur débordait de joie à l'idée d'être de retour !

Ce soir-là, nous nous couchâmes fort tard car les sujets de discussion ne manquaient pas. Nous avions beaucoup à raconter et aussi à apprendre, car Tchoung-king avait beaucoup souffert des bombardements. Mais nous arrivions du "grand monde extérieur", comme on disait au temple ; aussi notre gorge était-elle bien desséchée quand on nous laissa, enroulés dans nos couvertures, nous coucher à notre place habituelle, sur le sol, près de l'enceinte du temple, où le sommeil finit par nous surprendre.

Le lendemain matin, je dus me rendre à la consultation de l'hôpital où j'avais été attaché comme étudiant, chirurgien, puis médecin en chef. D'y être admis en tant que patient fut vraiment une nouvelle expérience. Mon nez cependant me causait des ennuis ; comme il s'était infecté, il fallut le faire ouvrir et ruginer, opération d'autant plus douloureuse que nous manquions d'anesthésiques. La route de Burma étant coupée, rien ne parvenait plus à Tchoung-king. Il ne me restait plus qu'à supporter le mieux possible ce qui ne pouvait être évité. Dès la fin de l'opération, je

rentraï au temple car l'hôpital de Tchoung-king manquait de lits. Les blessés affluaient, mais seuls ceux qui étaient gravement atteints ou incapables de marcher trouvaient une place à l'hôpital. Jour après jour, je me rendis à Tchoung-king en suivant le petit sentier qui menait à la grand-route. Enfin deux ou trois semaines plus tard, le doyen de la Faculté de Chirurgie me fit appeler dans son bureau.

— Eh bien, Lobsang, mon ami, me dit-il, nous n'aurons pas besoin d'engager trente-deux coolies après tout ! Nous avons pourtant craint le pire, vous savez ! Votre vie n'a tenu qu'à un fil !

En Chine, les funérailles sont prises très, très au sérieux, et on attache la plus grande importance à ce que le nombre des porteurs corresponde exactement à la position sociale du défunt. Pour moi, rien ne me semblait plus absurde, car je savais qu'une fois l'esprit libéré du corps, la façon dont celui-ci est traité importe peu. Au Tibet, nous ne faisons pas tant d'embarras, nous nous contentions de faire enlever les cadavres par les Briseurs de Corps qui les dépeçaient et les offraient en pâture aux oiseaux. Il n'en va pas de même en Chine, où une telle façon de faire reviendrait presque à condamner le défunt à l'enfer éternel ! En Chine, pour un enterrement de première classe, le cercueil doit être porté par trente-deux coolies ; pour un enterrement de deuxième classe, la moitié suffit, soit seize, comme si — par parenthèse — il fallait seize hommes pour porter un simple cercueil ! La troisième classe — la plus commune — comprenait huit coolies et un grand cercueil en bois laqué. Pour la quatrième, celle de la classe ouvrière, quatre coolies suffisaient. Le cercueil

n'était qu'une simple boîte d'un prix minime. Au-dessous de cette classe, il n'y avait pas de coolies, le cercueil était trimbalé sur le premier véhicule venu. En plus des coolies, bien d'autres personnages entraient en scène : les membres du cortège officiel, ceux qui pleuraient et ceux qui se lamentaient, bref, tous ceux dont le métier consistait à accompagner les morts à leur dernière demeure.

Enterrement ?... La mort ? Certains incidents sont vraiment inoubliables. Il en est un en particulier dont j'ai toujours gardé le souvenir, et qui eut lieu près de Tchoung-king. Il me semble intéressant de le rapporter ici pour donner aux lecteurs une image en raccourci de la guerre... et de la mort.

C'était le jour de la fête du "Quinzième Jour du Huitième Mois", qui a lieu à la mi-automne, à l'époque de la pleine lune et qui, en Chine, compte parmi les "occasions propices". C'est le moment de l'année où les familles font tout leur possible pour se retrouver autour d'une table bien garnie quand le jour touche à sa fin. Des "gâteaux de lune" sont alors mangés pour célébrer la lune des moissons ; ils servent d'offrandes propitiatoires pour que l'année suivante soit encore plus fortunée.

Mon ami Huang, le moine chinois qui lui aussi avait été blessé, séjournait au temple en même temps que moi. Ce jour-là, nous rentrions à pied à Tchoung-king, venant de Chiaoting, un village des faubourgs perché très haut sur les rives abruptes du Yangtsé, où habitaient de riches familles qui n'avaient rien à se refuser. Tout en marchant, nous apercevions au-dessous de nous, par des échappées de terrain, le

fleuve avec ses flottilles de bateaux. Plus près, dans les jardins en terrasses, des hommes et des femmes vêtus de bleu, penchés sur leurs houes, arrachaient inlassablement les mauvaises herbes. La matinée était superbe ; c'était un de ces jours chauds et ensoleillés où l'on se sent heureux de vivre et où tout semble beau et joyeux. La guerre était bien loin de nos pensées pendant cette promenade au cours de laquelle nous nous arrêtions souvent pour admirer le paysage à travers les arbres. D'un bosquet tout proche s'élevait le chant d'un oiseau célébrant la beauté du jour. Poursuivant notre chemin, nous gravâmes la colline.

— Arrêtons-nous une minute, Lobsang, me dit Huang, tout essoufflé.

Nous nous assîmes donc sur un rocher à l'ombre des arbres. Qu'il était agréable de contempler le paysage magnifique qui s'étendait de l'autre côté de l'eau, le sentier moussu qui descendait le long de la colline tachetée des mille couleurs de petites fleurs d'automne. Les arbres aussi commençaient à prendre de nouvelles teintes ; au-dessus de nous, des petits flocons de nuages dérivèrent paresseusement dans le ciel.

Un cortège marchant dans notre direction apparut à l'horizon et la brise légère nous apporta quelques bribes de musique.

— Cachons-nous, Lobsang, me dit Huang. C'est l'enterrement du vieux Shang, le marchand de soie. Un enterrement de première classe. J'aurais dû y assister, mais j'ai dit que j'étais trop faible ; s'ils me voient maintenant, je perdrai la face. Il se mit debout, j'en fis autant et, quittant notre rocher, nous fîmes quelques pas dans le bois jusqu'à un endroit d'où nous pouvions

tout voir sans être vus nous-mêmes. Nous nous tapîmes derrière un petit mur de rochers, Huang un peu en retrait de moi pour demeurer complètement invisible au cas où on m'apercevrait. Nous nous installâmes confortablement, drapés dans nos robes dont la couleur était harmonieusement assortie aux teintes rousses de l'automne.

Le convoi funèbre approchait lentement. Les moines chinois, vêtus de robes de soie jaune, portaient sur leurs épaules des capes couleur de rouille. Le pâle soleil d'automne brillait sur leurs crânes rasés de frais, faisant ressortir les cicatrices des cérémonies initiatiques ; ses rayons faisaient resplendir les clochettes d'argent qu'ils tenaient à la main ; quand ils les agitaient, celles-ci étincelaient et jetaient de vifs éclats de lumière. Devançant l'énorme cercueil laqué traditionnel porté par trente-deux coolies, les moines marchaient en chantant les cantiques mineurs du service funèbre. Des acolytes frappaient sur des gongs et lançaient des pétards pour tenir à distance les démons rôdeurs qui, selon les croyances chinoises, sont prêts à ce moment à s'emparer de l'âme du défunt et qu'il faut par conséquent effrayer par des pétards et toutes sortes de bruits. Derrière eux, venaient les membres de la famille éplorée, la tête entourée d'un drap blanc, symbole du chagrin. Une femme dont la grossesse était très avancée, très certainement une proche parente du défunt, marchait, soutenue par d'autres membres de la famille, en versant des larmes amères. Des pleureurs professionnels faisaient retentir l'air de leurs lamentations et chantaient à tue-tête les vertus du défunt à qui voulait les entendre. Derrière,

venaient des domestiques portant de l'argent et des reproductions en papier de toutes les choses que le mort avait possédées en ce monde et dont il aurait besoin dans l'autre. De notre cachette, derrière le mur de rochers, tapis au milieu des buissons, nous pouvions respirer l'odeur de l'encens et le parfum des fleurs écrasées sous les pas du cortège. Il s'agissait vraiment d'un enterrement très important. Shang, le marchand de soieries, avait dû être un des plus importants notables de la ville pour que son enterrement fût aussi fastueux.

Le cortège se rapprocha lentement de nous dans un concert assourdissant de lamentations, de cymbales et autres instruments de musique auquel se mêlait le tintement des sonnettes. Tout à coup des ombres se profilèrent sur la face du soleil et, dominant le bruyant brouhaha de la foule, nous entendîmes le ronronnement de puissants moteurs d'avions qui devenait de plus en plus fort et de plus en plus menaçant. Trois appareils japonais à l'aspect sinistre surgirent au-dessus des arbres, entre le soleil et nous, et se mirent à décrire des cercles. L'un d'eux se sépara des autres, piqua vers le sol et vint passer juste au-dessus du convoi funèbre. Nous n'en fûmes pas inquiets, car nous pensions que même des Japonais sauraient respecter le caractère sacré de la mort. Nous respirâmes cependant un peu mieux quand, après nous avoir survolés de nouveau, il s'en alla rejoindre les deux autres pour disparaître au loin. Notre joie cependant fut de courte durée ; les avions décrivirent une grande courbe et revinrent vers nous ; de dessous leurs ailes, se détachèrent de petits points noirs qui

grossirent à vue d'oeil : c'étaient des bombes dont le souffle déchira l'air avant de tomber directement sur la procession.

Devant nous, les arbres tremblaient, la terre entière parut secouée par un cataclysme et des éclats de métal passaient près de nous en sifflant. Les bombes tombèrent si près que nous ne les entendîmes même pas exploser. Au milieu de la fumée et de la poussière volaient des morceaux de cyprès déchiquetés. De grosses masses rougeâtres traversaient l'air en tourbillonnant avant de s'écraser un peu partout dans un bruit écoeurant. Pendant quelques instants, tout fut recouvert par un épais manteau de fumée noire et jaune. Quand le vent l'eut dissipée, une épouvantable scène de carnage se présenta devant nos yeux.

Sur le sol, le cercueil était ouvert : il était vide. Près de lui, le corps du pauvre défunt gisait les bras en croix comme une misérable poupée brisée, déchirée et mise au rebut.

Quand nous nous relevâmes, nous tremblions de tout notre corps ; les ravages, la violence de l'explosion et aussi le fait d'avoir frisé la mort d'aussi près, nous avaient laissés à moitié assommés. Une fois debout, je retirai d'un arbre placé derrière moi un long éclat de métal qui s'y était fiché, en me manquant de peu puisqu'il était passé en sifflant à deux doigts au-dessus de ma tête. L'extrémité acérée de cet éclat était pleine de sang et elle était si chaude que je la lâchai aussitôt avec un cri de douleur en regardant lugubrement l'extrémité brûlée de mes doigts.

Sur les arbres mutilés, des morceaux d'étoffe auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair

s'agitaient doucement dans le vent. A moins de quinze mètres (50 pieds) de nous, un bras encore attaché à son épaule se balançait à la fourche d'un arbre. Il se balançait, glissa, fut rattrapé un instant par une branche plus basse, puis finalement tomba à terre, spectacle qui nous souleva le coeur. Des branches décharnées d'un arbre, une tête difforme et sanglante, figée sous l'effet d'une brusque épouvante dans un sourire grimaçant, tomba sur le sol où elle roula jusqu'à mes pieds ; ses yeux me regardaient pleins de peur et aussi d'étonnement, devant tant de cruauté de la part des Japonais.

Un moment, je crus que le temps, frappé d'horreur lui-même, s'était arrêté. Une odeur d'explosifs, de sang et d'entrailles empestait l'atmosphère. Seuls, rompaient le silence les bruits étouffés que faisaient des choses innommables en tombant du ciel ou des arbres. Nous courûmes vers la scène du désastre, espérant pouvoir sauver quelqu'un, convaincus qu'il devait y avoir au moins un survivant à cette tragédie. Nous trouvâmes d'abord un corps déchiqueté, perdant ses entrailles ; il était si mutilé, si écorché qu'il était impossible de savoir si c'était le corps d'un homme ou d'une femme, et qu'il avait même perdu toute forme humaine. Couché en travers de ce corps, un petit garçon dont les jambes avaient été sectionnées à la hauteur des cuisses, gémissait de terreur. Le temps que je m'agenouille près de lui et il vomissait un flot de sang vermeil et, dans une quinte de toux, rendait le dernier soupir. Le coeur plein de tristesse, nous poussâmes plus loin nos recherches. La femme enceinte gisait sous un arbre qui, soufflé par l'explosion, s'était renversé sur elle. De

son ventre, qui avait éclaté sous le choc, sortait son enfant mort, mort avant d'avoir connu la vie. Un peu plus loin, une main coupée serrait encore la poignée d'une clochette d'argent. Nos recherches durèrent longtemps mais nous ne devions trouver aucune trace de vie.

Du ciel, nous parvint un bruit de moteurs d'avions : les assaillants revenaient contempler leur macabre travail. Allongés sur le dos, au milieu des flaques de sang, nous vîmes un avion japonais descendre vers nous, en décrivant des cercles, pour évaluer les dégâts et s'assurer qu'il n'avait laissé vivant aucun témoin susceptible de parler. Sans se presser, il vira de bord, puis, glissant sur son aile comme un épervier fondant sur sa proie, il revint sur nous en volant en ligne droite toujours plus près du sol. J'entendis le crépitement des mitrailleuses suivi du sifflement des balles fouettant les arbres. Il me sembla qu'on tirait sur le bas de ma robe et j'entendis un hurlement, cependant que je sentais comme une brûlure à ma jambe. "Pauvre Huang, pensai-je, il vient d'être touché et il a besoin de moi."

Au-dessus de nous, l'avion tournait dans les airs, décrivant paresseusement des cercles comme si le pilote se penchait le plus possible pour examiner le sol. Ensuite, amorçant un piqué léger, il tira quelques rafales décousues avant de décrire un nouveau cercle. Il dut être satisfait car il agita ses ailes avant de s'éloigner. Quand, après avoir laissé passer quelques moments, je me relevai pour soigner Huang, je le trouvai "planqué" sur le sol, mais heureusement indemne. En relevant ma robe, je m'aperçus que ma jambe gauche portait la marque d'une brûlure là où

une balle m'avait frôlé. Tout près de moi, la tête grimaçante portait les traces toutes fraîches d'une balle qui, entrant par une tempe, était ressortie par l'autre, y creusant un trou énorme par où la cervelle avait jailli.

Une fois de plus, nous fouillâmes les buissons et le bois sans trouver le moindre signe de vie. A peine quelques minutes auparavant, une cinquantaine ou une centaine de personnes, peut-être même davantage, se trouvaient en cet endroit pour rendre hommage à un mort. Et voilà qu'eux aussi étaient morts, et qu'il ne restait d'eux qu'une bouillie informe. Nous tournions sur place, frappés d'impuissance ; il n'y avait rien que nous puissions faire, personne que nous puissions sauver. Seul le temps effacerait ces sanglantes cicatrices.

Cela s'était passé le "Quinzième Jour du Huitième Mois", ce jour où les familles se réunissent à la tombée du jour, et où chacun est tout à la joie de se trouver parmi les siens. Grâce aux Japonais, ces familles-là au moins avaient été réunies dans ce qui devait être leur dernier jour. Alors que nous quitions les lieux de la catastrophe pour poursuivre notre route, un oiseau reprit son chant interrompu comme si rien ne s'était passé.

À cette époque, la vie à Tchoung-king était vraiment très dure. Une foule d'aigrefins s'y étaient réfugiés, bien décidés à exploiter la misère du peuple et à tirer profit de la guerre. Les prix montaient en flèche et la situation était devenue si difficile que nous fûmes très heureux de recevoir l'ordre de reprendre notre service. Il y avait eu beaucoup de blessés sur la côte et on y avait un besoin urgent de médecins. Nous quittâmes

donc Tchoung-king une fois de plus pour rejoindre le littoral où le Général Yo nous attendait pour nous donner ses instructions. Quelques jours plus tard, j'étais nommé à la direction d'un hôpital en tant que médecin-chef. Hôpital ! Il y avait de quoi rire ! L'hôpital en question n'était en fait qu'un certain nombre de champs de paddy où les malheureux blessés couchaient à même le sol détrempé puisqu'il n'y avait pas un seul lit et que nous étions démunis de tout. Notre matériel ? Des bandages en papier, des instruments chirurgicaux démodés et des appareils de fortune fabriqués de nos mains ! Il nous restait notre métier et la volonté de secourir ceux qui étaient gravement blessés, et de ceux-là nous ne manquions pas. Les Japonais étaient victorieux sur tous les fronts et nos pertes étaient effroyables.

Un jour, il y eut un bombardement qui me parut plus sévère que d'habitude. Les bombes pleuvaient partout. Nos champs étaient environnés de cratères. Les troupes chinoises battaient en retraite. Le soir même, un détachement de soldats japonais envahit notre "hôpital". Après nous avoir menacés de leurs baïonnettes, ils blessèrent quelques-uns de nos camarades pour bien nous faire comprendre qu'ils étaient les maîtres. Sans armes, sans rien pour nous défendre, toute résistance était impossible. Après m'avoir interrogé sans douceur en tant que responsable de l'hôpital, ils se dispersèrent dans les champs pour inspecter les blessés. Tous reçurent l'ordre de se lever. Ceux qui ne pouvaient pas marcher ou porter un fardeau furent tués sur place à coups de baïonnette. Les autres, quel que soit leur état de santé, durent à

marches forcées prendre la direction d'un camp de prisonniers situé très loin à l'intérieur du pays. Chaque jour, nous faisons des kilomètres et des kilomètres. Beaucoup de blessés s'écroulaient et mouraient sur le bord de la route ; à peine étaient-ils tombés, que les soldats accouraient en toute hâte pour détrousser leurs cadavres. Leur cupidité ne reculait devant rien. À l'aide d'une baïonnette, ils desserraient les mâchoires crispées par la mort et faisaient sauter d'un coup violent toutes les dents aurifiées.

Un jour, je remarquai que les gardes qui marchaient au-devant de notre colonne portaient quelque chose d'étrange au bout de leurs baïonnettes. Ils les agitaient en tous sens comme pour célébrer un événement, me parut-il, d'autant que ces choses ressemblaient à des ballons. Tout à coup, ils se mirent à courir le long de la colonne en riant et en hurlant, et nous aperçûmes, le coeur plein de dégoût, que ces ballons étaient des têtes, des têtes aux yeux et à la bouche ouverts, la mâchoire pendante, des têtes de prisonniers, qu'ils portaient au bout de leurs armes pour bien montrer — une fois de plus — qu'ils étaient les maîtres.

À notre hôpital, nous avons soigné des malades de toutes les nationalités. Et c'étaient des cadavres de toutes les nationalités qui jonchaient les bords de la route où nous avançons, des cadavres qui, maintenant, ne formaient plus qu'un seul peuple, le peuple des morts. Les Japonais les avaient dépouillés de tout. Nous marchâmes des jours et des jours, chaque jour moins nombreux, chaque jour plus épuisés que la veille. Lorsque notre petit groupe de survivants arriva aux portes du camp, nous titubions de fatigue ; un

brouillard violacé flottait devant nos yeux et nos pieds enveloppés dans de misérables chiffons laissaient derrière eux de longues traînées sanglantes. Nous entrâmes dans le camp, un camp vraiment très primitif et là, nous fûmes interrogés de nouveau.

Qui étais-je ? Que faisais-je ? Comment se faisait-il qu'un lama tibétain combatte du côté des Chinois ? Je répondis que je ne participais pas aux combats, m'efforçant seulement de soigner les blessés et de guérir les malades, réponse qui m'attira des coups et des injures.

— Oui, disaient-ils, bien sûr ! Vous soignez les blessés pour qu'ils puissent reprendre le combat contre nous !

Finalement, on me chargea de m'occuper des malades et de les soigner pour qu'ils puissent être enrôlés de force dans des commandos de travailleurs, d'esclaves, devrais-je dire. Quatre mois environ après notre entrée au camp, il y eut une grande inspection. On attendait de hauts fonctionnaires, chargés de voir si parmi les prisonniers ne se trouvaient pas de personnages importants qui pourraient leur être utiles. Alignés dès avant l'aurore, on nous laissa debout en rang pendant des heures et des heures, de sorte qu'en fin d'après-midi nous ne formions plus qu'une masse pitoyable. Ceux qui étaient terrassés par la fatigue étaient achevés à coups de baïonnette et traînés sur le tas de cadavres. Nous réussîmes tant bien que mal à reformer nos rangs quand arrivèrent en rugissant de puissantes voitures d'où sautèrent des hommes à la poitrine constellée de décorations. D'un air désinvolte, un commandant japonais nous passa en revue, en dévisageant chaque prisonnier. Après m'avoir jeté un

coup d'oeil, il me regarda avec plus d'attention ; puis, fixant ses yeux dans les miens, il me dit quelque chose que je ne compris pas. Comme je ne répondais pas, il me frappa au visage du fourreau de son sabre, faisant jaillir le sang. Une ordonnance se précipita vers lui et l'officier se détourna de moi pour lui dire quelques mots. L'ordonnance courut au bureau et en revint, quelques secondes plus tard, avec mon dossier, que le commandant lui arracha des mains pour le parcourir avidement. Après quoi, il m'accabla d'injures et sur son ordre, les gardes qui l'entouraient m'assommèrent — une fois de plus — à coups de crosse. Une fois de plus, ils me cassèrent le nez — ce nez tout neuf qu'on venait de me refaire — et me traînèrent jusqu'au corps de garde. Là, on m'attacha les bras et les jambes derrière le dos en les relevant pour les lier à mon cou, de sorte que je manquais m'étrangler chaque fois que j'essayais de reposer les bras. Pendant un long moment, on fit pleuvoir sur moi une grêle de coups de poing et de coups de pied, on me brûla avec des bouts de cigarettes, tout en me pressant de questions. Ensuite, on me fit mettre à genoux et les gardes sautèrent sur mes talons, comptant sur la douleur pour m'obliger à parler. Sous leur poids, les os de la voûte plantaire cédèrent.

Que dire des questions qu'ils me posèrent ? Comment m'étais-je évadé ? À qui avais-je parlé pendant que j'étais libre ? Est-ce que je me rendais compte que s'évader, c'était insulter l'empereur ? Ils me questionnèrent également sur les mouvements des troupes chinoises, persuadés qu'en ma qualité de lama tibétain, je devais en savoir beaucoup sur le dispositif

chinois. Naturellement, je ne répondis pas ; aussi continuèrent-ils à me brûler avec leurs cigarettes allumées et à m'appliquer leurs procédés de torture habituels. Enfin, ils m'attachèrent sur une espèce de chevalet grossier et serrèrent le tourniquet si fort que je crus que mes bras et mes jambes étaient désarticulés. Chaque fois que je m'évanouissais, ils me ranimaient en me lançant un seau d'eau froide à la figure et en me piquant de leurs baïonnettes. L'officier de santé en charge du camp finit par intervenir en déclarant qu'à coup sûr je mourrais si on n'arrêtait pas de me torturer ; et si je mourais, comment pourraient-ils tirer de moi les renseignements désirés ? Ils décidèrent donc de ne pas me tuer pour la simple raison que mort, j'échapperais à leurs questions. Aussi, on me jeta au fin fond d'un cachot souterrain, en ciment, qui avait la forme d'une bouteille, après m'y avoir traîné par le cou. J'y restai enfermé pendant des jours, des semaines peut-être ; j'avais perdu toute notion de temps et je ne savais plus où j'en étais. Le cachot était noir comme un four. Tous les deux jours, on me lançait quelque chose à manger. Quant à l'eau, on la faisait descendre dans une boîte de conserve qui se renversait souvent ; il me fallait alors ramper dans l'obscurité en tâtonnant pour essayer de la retrouver ou tout au moins de m'humecter les lèvres sur le sol. Soumis à un tel régime et dans des ténèbres si profondes, j'aurais dû perdre la raison, mais la formation que j'avais reçue me sauva. Une fois de plus, j'évoquai le passé.

Les ténèbres ? Je pensais aux ermites du Tibet et à leur tranquille retraite perchée sur des sommets de

montagne inaccessibles, perdus dans les nuages. Ils y passaient des années entières, murés dans leurs cellules, s'efforçant de libérer l'esprit du corps et l'âme de l'esprit afin d'atteindre la suprême liberté spirituelle. Mes pensées ne s'attardaient pas au présent, elles remontaient dans mon passé et mes rêveries m'amènèrent inévitablement à évoquer ce merveilleux épisode de ma vie : ma visite aux Hautes-Terres de Chang Tang.

Visite aux Hautes-Terres de Chang Tang

En compagnie de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, et de quelques compagnons, j'avais quitté le Potala et ses toits dorés pour chercher des herbes rares. Pendant des semaines, nous étions remontés vers le Grand Nord glacé, jusqu'aux Hautes-Terres de Chang Tang, appelées parfois Shamballah. Ce jour-là, nous approchions du but de notre voyage. Il faisait un froid glacial, le froid le plus terrible que nous eussions connu dans ces régions déjà si froides. Une tempête de neige glacée nous cinglait le visage. Nos robes claquant au vent étaient criblées de glaçons qui écorchaient les endroits de la peau laissés sans protection. À près de sept mille mètres (25 000 pieds) au-dessus du niveau de la mer, le ciel était d'un violet éclatant et, par comparaison, les quelques nuages qui couraient dans le ciel étaient d'une extraordinaire blancheur. On eût dit les chevaux blancs des dieux emportant leurs cavaliers à travers le Tibet.

Nous continuâmes notre ascension, rendue chaque jour plus difficile en raison de l'état du terrain, la gorge en feu comme si nous avions avalé des lames de rasoir. Maintenant à grand-peine notre équilibre, nous nous

agrippions aux moindres aspérités en enfonçant nos doigts dans les plus petites fentes des glaciers. Enfin, nous arrivâmes à la mystérieuse ceinture de nuages (voir "*Le Troisième Oeil*"). Au fur et à mesure que nous la traversions, le sol se réchauffait sous nos pieds et l'air ambiant devenait de plus en plus doux et de plus en plus reposant. Émergeant peu à peu du brouillard, nous arrivâmes dans un charmant sanctuaire, un paradis verdoyant. Devant nous s'étendait un pays d'un âge révolu.

Cette nuit-là, nous nous reposâmes bien au chaud, en savourant le bien-être du Pays Secret. C'était merveilleux de dormir sur un moelleux tapis de mousse et de respirer le doux parfum des fleurs. Il y avait dans ce pays des fruits que nous n'avions jamais goûtés et dont nous fîmes nos délices. Quelle volupté aussi de pouvoir se baigner dans une eau chaude et de se prélasser à son aise sur une rive dorée.

Le lendemain, nous repartions ; notre voyage nous amenait à des altitudes toujours plus hautes, mais la clémence du climat rendait notre avance facile. Sur notre passage, nous rencontrions des massifs de rhododendrons, des noyers et bien d'autres arbres dont le nom nous était inconnu. Ce jour-là, nous ne pressâmes pas l'allure. Une fois de plus la nuit tomba sur nous mais nous étions à l'abri du froid, détendus et confortables. Assis sous les arbres, nous eûmes vite fait d'allumer un feu et de préparer notre dîner, après quoi, enroulés dans nos robes, nous nous couchâmes sur le sol pour bavarder jusqu'à ce que, l'un après l'autre, le sommeil nous surprît.

Nous repartîmes de bon matin ; à peine avions-nous parcouru trois ou quatre kilomètres (2 ou 3 milles) que tout à coup, à notre vive surprise, nous débouchions sur un paysage sans arbres et quel paysage ! Nous nous arrê tâmes net, paralysés pour ainsi dire par l'étonnement, tremblants à la pensée que nous nous trouvions devant quelque chose qui dépassait notre entendement. Devant nous s'étendait une plaine de plus de huit kilomètres de largeur (5 milles). À l'autre bout se dressait un énorme mur de glace, telle une gigantesque fenêtre dressée vers le ciel, une fenêtre ouverte sur le ciel à moins que ce ne fût sur le passé. De l'autre côté, en effet, de ce mur de glace, apparaissait, comme au travers d'une eau très limpide, une étrange ville, absolument intacte, comme nous n'en avions jamais vu même dans les livres illustrés du Potala.

Sur le glacier se profilaient des édifices dont la plupart étaient dans un bon état de conservation ; la glace, en effet, avait fondu si doucement au contact de l'air chaud de la vallée secrète que pas une partie des bâtiments, pas une pierre, n'avaient subi de dégâts. Certains d'entre eux, en fait, étaient absolument intacts ; le merveilleux air du Tibet, sec et pur, les avait préservés depuis d'innombrables siècles. Certains même avaient l'air si neuf qu'ils auraient pu dater de la semaine précédente.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, rompit notre silence empreint d'une crainte respectueuse.

— Mes frères, dit-il, voici où vivaient les dieux il y a un demi-million d'années. Il y a cinq cent mille ans, cet endroit était une agréable station balnéaire habitée par

des savants d'une race et d'un type différents. Je vous raconterai un jour leur histoire. Sachez cependant qu'ils étaient originaires d'un tout autre pays et qu'après que leurs expériences eurent provoqué une catastrophe sur la terre, ils se sont enfuis, abandonnant derrière eux l'humanité ordinaire. Ils furent responsables du cataclysme ; c'est au cours de leurs expériences que la mer sortit de son lit pour être littéralement transformée en glace. Vous avez sous les yeux une ville que les glaces de ces temps immémoriaux ont protégée, une ville qui fut engloutie sous les flots lorsque la terre en se soulevant entraîna la mer avec elle et qui fut aussitôt recouverte de glace.

Fascinés, nous écoutions silencieusement mon Guide poursuivre son récit, nous parlant du passé et des vieux documents gravés sur des feuilles d'or et enfouis sous le Potala.

D'un commun élan, nous nous levâmes pour explorer les bâtiments les plus proches de nous. Plus nous nous rapprochions et plus notre étonnement grandissait, tant le spectacle était étrange. Pendant quelques secondes, il nous fut impossible de comprendre ce qui nous arrivait. Nous avions le sentiment d'avoir été d'un seul coup transformés en nains. Puis la lumière se fit dans notre esprit. Ces bâtiments immenses avaient été construits pour des hommes deux fois plus grands que nous. Oui, c'était cela, l'explication. La taille de ces hommes, de ces surhommes était le double de celle de la race humaine actuelle. Nous entrâmes dans quelques maisons pour y jeter un coup d'oeil. L'une d'elles en particulier, une sorte de laboratoire, semblait-il, était

remplie d'étranges appareils dont certains étaient encore en état de marche.

Un violent jet d'eau glacé me ramena brutalement à la réalité, à ma misérable vie de douleur dans mon oubliette de pierre. Les Japonais avaient décidé que mon séjour y avait été suffisamment long et qu'on ne m'avait pas assez "travaillé". Pour me faire sortir, ils employèrent un moyen très simple : ils remplirent ma cellule d'eau et je flottai à la surface tel un bouchon dans une bouteille pleine. Au moment où j'arrivai à la surface, près de l'étroit goulot de la cellule, des mains rudes me hissèrent hors de l'eau. Après quoi, on me jeta dans une autre cellule, située cette fois au-dessus du sol.

Le lendemain, on m'en fit sortir pour me remettre au travail. Un peu plus tard dans la semaine, une nouvelle inspection de hauts fonctionnaires japonais provoqua un grand affolement. Tout à fait surpris, les gardes furent pris de panique. Je me trouvais alors tout près de la grande porte du camp. Comme personne ne semblait se soucier de moi, j'en profitai pour m'éloigner, pas trop vite certes, pour ne pas attirer l'attention, mais pas trop lentement non plus car il n'était guère sain de musarder dans les parages ! Je continuai à marcher comme si j'avais parfaitement le droit de me trouver hors du camp. Une sentinelle m'ayant hélé, je me tournai vers elle et la saluai de la main. Pour une raison ou pour une autre, elle en fit autant et reprit sa faction. Je poursuivis mon chemin et dès que des buissons me cachèrent du camp, je me mis à courir aussi vite que mes pauvres forces me le permettaient.

Il me revint à l'esprit qu'à quelques kilomètres de là, des Occidentaux de ma connaissance possédaient une maison. J'avais été en mesure autrefois de leur rendre quelques services. Aussi, dès la tombée de la nuit, je m'y rendis, à pas prudents. Ils m'accueillirent avec de nombreuses expressions de commisération, pansèrent mes blessures, me donnèrent à manger et me mirent au lit, en me promettant de tout mettre en oeuvre pour me faire traverser les lignes japonaises. Je m'endormis, détendu et heureux de me retrouver entre des mains amies.

Des cris rauques accompagnés de coups me sortirent brutalement de mon sommeil et me ramenèrent à la réalité. Des gardes japonais penchés sur moi me tiraient hors du lit en me piquant les côtes de leurs baïonnettes. En dépit de leurs protestations d'amitié, mes hôtes avaient attendu que je fusse endormi pour prévenir les Japonais qu'un prisonnier s'était réfugié sous leur toit. Les gardes n'avaient pas perdu de temps pour venir me cueillir. Avant d'être emmené, je réussis à demander aux Occidentaux pourquoi ils s'étaient conduits avec tant de perfidie. Leur réponse fut parfaitement claire.

— Nous ne sommes pas de la même race, dirent-ils. Nous devons nous occuper d'abord de nos compatriotes. Vous garder eût été commettre un acte d'hostilité vis-à-vis des Japonais, qui eût pu compromettre notre action.

De retour au camp, je fus vraiment très, très maltraité. Hissé au haut d'une branche, j'y restai suspendu pendant des heures, suspendu par les deux

pouces attachés l'un à l'autre. Ensuite le commandant du camp procéda à un simulacre de jugement.

— Cet individu, lui dit-on, est un récidiviste de l'évasion et nous cause trop d'ennuis.

La sentence prononcée, on me roua de coups, et je tombai à terre. Aussitôt, ils me forcèrent à m'étendre et ils placèrent sous mes jambes des billots de bois de façon à les caler sans qu'elles touchassent terre. Deux gardes japonais prirent place sur mes jambes et sautèrent dessus. D'un coup, les os se rompirent et la douleur fut si atroce que je m'évanouis. Quand je repris mes esprits, je me retrouvai dans un cachot froid et humide, infesté de rats.

Manquer à l'appel qui avait lieu avant l'aurore, c'était, je le savais, signer son arrêt de mort. A l'aide de bambous apportés par un de mes compagnons de captivité, je fabriquai des éclisses que je fixai à chacune de mes jambes pour maintenir les os en place. Deux autres bambous me servirent de béquilles et je m'appuyai sur un troisième pour garder mon équilibre. Ainsi, je réussis à être présent à l'appel et à éviter d'être pendu, ou criblé de coups de baïonnette, ou éventré, ou encore mis à mort selon une des techniques dans lesquelles les Japonais étaient passés maîtres.

Dès que mes jambes furent guéries et les os remis en place — tant bien que mal puisque je n'avais personne pour me soigner — le commandant me fit appeler. Il m'informa que j'allais être envoyé dans un camp de femmes, situé encore plus à l'intérieur des terres, à titre d'officier de santé. Comme un convoi de camions devait s'y rendre et que j'étais le seul prisonnier à être

transféré, on me fit monter sur le marchepied d'une voiture où je fus enchaîné comme un chien. Après plusieurs jours de voyage, le convoi arriva à mon nouveau camp, on me libéra de mes liens et je fus conduit auprès du commandant.

Le matériel médical et les médicaments nous faisaient cruellement défaut. Il nous fallut utiliser au mieux de vieilles boîtes de fer-blanc que nous affûtions sur des pierres, des bambous durcis au feu, et fabriquer de la charpie avec des vêtements en loques. Certaines femmes n'avaient rien pour se couvrir ou portaient des guenilles. Les opérations se pratiquaient sans endormir les patients et les plaies étaient cousues avec des fils de coton bouilli. Souvent, aux approches de la nuit, les Japonais faisaient sortir les femmes de leurs baraques pour les passer en revue. Celles qu'ils trouvaient à leur goût, ils les emmenaient dans les baraquements des officiers pour servir aux amusements de ces messieurs ou des visiteurs de marque. Le lendemain matin, les femmes étaient raccompagnées à leurs baraques, malades, la honte inscrite sur leur visage ; et il me fallait, en tant que médecin des internées, essayer de soigner leurs pauvres corps malmenés.

10 COMMENT IL FAUT RESPIRER

Les gardes étaient de nouveau de fort méchante humeur. Officiers et soldats parcouraient le camp, le visage renfrogné, frappant tous ceux qui avaient le malheur de rencontrer leur regard. Nous envisagions sans joie une nouvelle journée de terreur, de corvées

inutiles et de privations. Quelques heures auparavant, une grosse voiture américaine tombée aux mains des Japonais était arrivée dans un tourbillon de poussière et s'était arrêtée si brutalement que ceux qui l'avaient fabriquée en auraient eu le coeur brisé. Des commandements et des cris avaient retenti et les soldats s'étaient rassemblés en boutonnant précipitamment leurs uniformes minables. Les gardes se ruèrent sur n'importe quelle pièce d'équipement qui leur tombait sous la main pour sauver les apparences et montrer qu'ils étaient efficaces et faisaient leur travail.

Un des généraux commandant la région venait de nous faire la surprise de sa visite, et pour une surprise, c'en fut vraiment une ! Personne ne s'attendait à cette inspection puisque la dernière avait eu lieu à peine deux jours auparavant. Parfois les Japonais organisaient une inspection uniquement pour regarder les femmes et choisir celles qui assisteraient à leurs "réceptions". Après les avoir fait mettre en rang, ils les examinaient et en choisissaient quelques-unes à leur goût qu'ils faisaient emmener sous escorte armée. Un peu plus tard, nous entendions des cris d'angoisse et des hurlements de terreur... ou de souffrance. Cette fois, pourtant, il s'agissait d'une véritable inspection, faite par un homme important, un général venu spécialement du Japon pour se rendre compte de ce qui se passait dans les camps de concentration. Nous devions apprendre plus tard qu'à la suite de quelques revers, on avait pensé en haut lieu, qu'au cas où les atrocités seraient par trop nombreuses, certains

personnages officiels seraient obligés de rendre des comptes !

Enfin les gardes, alignés tant bien que mal et non sans de multiples bousculades qui soulevaient des nuages de poussière devant leurs yeux effrayés, furent prêts pour l'inspection. De derrière les barbelés, nous regardions ce spectacle avec beaucoup d'intérêt puisque cette fois c'était leur tour d'être inspectés. Les soldats étaient déjà depuis longtemps sur les rangs, quand l'atmosphère devint brusquement tendue ; il allait sûrement se passer quelque chose. Une certaine agitation se manifesta devant la salle de garde et nous vîmes qu'on présentait les armes. Le général apparut et avec des effets de torse commença à passer les troupes en revue, son long sabre de samouraï traînant derrière lui. Il était furieux d'avoir dû attendre, la colère lui déformait le visage et ses aides de camp paraissaient nerveux et mal à leur aise. Passant à pas lents devant les hommes alignés, il s'arrêtait parfois devant l'un d'eux, cherchant quelque chose à lui reprocher. Vraiment ce jour-là, tout allait de travers et les choses se présentaient de plus en plus mal.

À vrai dire, les petits "Fils du Ciel" faisaient piètre figure. Complètement affolés ils avaient, dans leur hâte, ramassé le matériel le plus hétéroclite, fût-ce le moins approprié. Il leur fallait montrer que loin de perdre leur temps à flâner dans le camp, c'étaient tous des gens ayant fort à faire. Tout à coup, le général fit halte ; il haletait de rage. Un des soldats portait sur l'épaule, en guise de fusil, une perche munie d'une vieille boîte de conserve avec laquelle un des prisonniers, un peu auparavant, avait nettoyé les

latrines. Le général posa son regard sur l'homme, puis sur la perche, et enfin leva la tête pour examiner la boîte. Sa colère atteignant au paroxysme, il se vit incapable de prononcer le moindre mot. Déjà, en se dressant sur la pointe des pieds, il avait violemment souffleté des soldats qui n'avaient pas eu l'honneur de lui plaire. Mais à la vue de cette perche, il devint fou furieux. Il se mit à trépigner de rage en cherchant du regard un objet quelconque pour frapper le soldat. Une idée lui traversa l'esprit. Il se baissa, décrocha le fourreau de son épée et se servit de cette arme de cérémonie pour assener un coup extrêmement violent sur la tête du malheureux garde. Les genoux du pauvre type se dérochèrent sous lui et il s'effondra sur le sol, perdant des flots de sang par les narines et par les oreilles. Le général lui décocha alors un coup de pied méprisant ; sur un signe de lui, des gardes prirent le malheureux par les pieds et le traînèrent sur le sol où sa tête rebondit plusieurs fois. Enfin, il disparut de notre vue. Nous ne devions jamais plus le revoir.

Tout alla de travers au cours de cette inspection. Le général et les officiers de sa suite trouvèrent partout des raisons d'être mécontents. Sous l'effet de la rage leur visage tourna à un curieux rouge violacé. La première inspection terminée, une autre eut lieu immédiatement après. Nous n'avions jamais rien vu de pareil. Pour nous, l'affaire eut son bon côté, car le général fut si mécontent des gardes qu'il en oublia les prisonniers. Finalement, les officiers supérieurs disparurent dans la salle de garde d'où nous parvinrent des cris de colère et une ou deux détonations. Après quoi, ils remontèrent dans leurs voitures et s'en

allèrent. Les soldats reçurent l'ordre de rompre les rangs ; quand ils se dispersèrent, ils tremblaient encore.

Donc, les gardes étaient de fort méchante humeur. Ils venaient juste de rosser une Hollandaise si grande qu'elle les dominait de la tête, ce qui leur donnait un complexe d'infériorité. Ils ne lui avaient pas caché qu'être plus grande qu'eux, c'était insulter l'empereur. Abattue d'un coup de crosse, elle avait été piétinée et tourmentée de toutes les façons, au point que des lésions internes avaient provoqué de fortes hémorragies. Pendant une heure ou deux encore, il lui fallut rester perdant son sang, agenouillée devant la salle de garde, à l'entrée principale du camp. Sans leur autorisation, il était impossible de transporter un prisonnier, quel que soit son état. Venait-il à mourir, cela ne faisait jamais qu'une bouche de moins à nourrir. Aussi, les Japonais se soucièrent peu de la pauvre malheureuse à qui il ne resta plus qu'à mourir. Elle devait s'écrouler peu avant le coucher du soleil, sans que personne pût aller à son secours. Enfin, un garde fit signe à deux prisonniers de l'enlever. Quand ils m'apportèrent son corps, il n'y avait plus rien à faire. La Hollandaise était morte, saignée à blanc.

Il était très difficile de soigner les malades du camp. Nous manquions de tout, à commencer par les bandages qui étaient usés à force d'avoir été lavés et relavés, et dont les fils nous restaient dans la main. Quant à en fabriquer d'autres avec nos vêtements, il n'en était pas question, nous n'en avons déjà pas assez et certains prisonniers n'avaient même pas de quoi se vêtir. Le problème se posait de la façon la plus

aiguë. Il y avait tant de plaies, tant de blessures à soigner, et nous étions si démunis. Mais au Tibet, j'avais étudié les simples, ce qui me permit lors d'un commando hors des limites du camp, de voir une plante qu'il me sembla reconnaître. C'était une plante de grande taille dont les feuilles épaisses possédaient d'éminentes propriétés astringentes, ce dont justement nous avions désespérément besoin. Il s'agissait donc pour nous d'en ramener de grandes quantités au camp, mais comment ? Nous en discutâmes, en petit comité, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Finalement, il fut décidé que des commandos de prisonniers devraient coûte que coûte cueillir ces feuilles et se débrouiller pour les ramener en les cachant sur eux d'une façon qui restait à mettre au point. Après un long échange de vues, un prisonnier fort astucieux suggéra que la prochaine corvée dissimulât ces feuilles dans les larges tiges de bambou qu'elle était chargée de ramasser.

Les femmes, ou plutôt les "filles" comme elles s'appelaient elles-mêmes quel que fût leur âge, ramenèrent de grandes quantités de ces feuilles charnues. Les voir me remplit de joie : j'avais l'impression de retrouver de vieux amis. Nous les étalâmes sur le sol derrière nos baraquements, sous l'oeil indifférent des Japonais qui crurent sans doute que nous avions perdu la tête. Quoi qu'il en soit, il était nécessaire de les étendre pour pouvoir les trier ; les "filles", peu habituées à ce genre de cueillette, nous en avaient en effet rapporté de toutes les sortes, alors qu'une seule variété pouvait nous être utile. Un tri nous permit de sélectionner celles que nous voulions. Quant au reste, dont il fallut bien se débarrasser, nous le

jetâmes sur le tas de cadavres, qui s'élevait en bordure du camp.

Après avoir séparé les petites feuilles des grandes, nous les nettoyâmes soigneusement. Il ne nous était pas possible de les laver car l'eau, au camp, était une denrée très rare. Cela fait, nous partîmes à la recherche d'un récipient, dans lequel il serait possible de les broyer. Le bol à riz du camp étant le plus grand que nous pussions trouver, nous y plaçâmes nos feuilles triées avec tant de soin. Nous nous occupâmes ensuite de trouver une pierre qui nous permît de réduire les feuilles, après macération, en une fine pulpe. Finalement, nous réussîmes à en trouver une qui nous convenait ; il n'était pas possible de la tenir d'une main. Aussi les femmes, qui m'aidaient, se relayaient-elles pour malaxer et écraser les feuilles et nous obtînmes une pâte visqueuse de couleur verte.

Il nous fallut ensuite trouver quelque chose qui absorbât le sang et le pus pendant que l'astringent agissait et aussi un moyen de maintenir le tout en place. Le bambou est une plante aux multiples usages ; nous décidâmes de lui en trouver un autre. Ayant extrait la moelle de vieux rotins et de morceaux de bois, nous la fîmes sécher au-dessus d'un feu dans une boîte de fer. Bien séchée, elle était fine comme de la farine et possédait des pouvoirs absorbants supérieurs à ceux du coton hydrophile. Le mélange, moitié moelle de bambou et moitié feuilles écrasées donna des résultats très satisfaisants. Malheureusement, il était si friable qu'il s'émiettait dès qu'on y touchait.

Trouver une surface plane pour y étaler la pâte ne fut pas facile. Nous fûmes obligés de décortiquer de jeunes

pousses de bambou et d'effiloche leurs fibres extérieures avec beaucoup de soin pour obtenir des fils suffisamment longs. Ces fils furent ensuite placés sur une plaque de métal soigneusement nettoyée, qui servait à isoler le plancher du feu. Nous disposâmes alors les fibres les unes sur les autres, comme si nous avions voulu tisser un tapis long et étroit. Finalement, après un dur labeur, nous réussîmes à obtenir une sorte de médiocre claie, mesurant 2 m 50 (huit pieds) de long sur 0,5 m (deux pieds) de large.

Un rouleau découpé dans une tige de bambou de gros diamètre nous permit de faire entrer le mélange de moelle et de feuilles entre les mailles, de façon que toutes les fibres fussent recouvertes d'une couche à peu près régulière. Après quoi, nous retournâmes la claie pour en recouvrir l'autre face. Ainsi, nous obtînmes une sorte d'apprêt vert pâle, qui étanchait le sang et facilitait la cicatrisation. Cette préparation ressemblait à la fabrication du papier : nous avons obtenu une sorte de carton vert très épais et souple, mais difficile à plier et à couper avec les outils grossiers dont nous disposions. Nous réussîmes néanmoins à le découper en languettes de dix centimètres (4 pouces) environ de large et à les décoller de la plaque de métal à laquelle elles adhéraient. Telles qu'elles étaient, elles gardaient leur souplesse pendant des semaines, et nous étions bien heureux de les avoir.

Un jour, une femme employée à la cantine japonaise se fit porter malade et vint me trouver, passablement surexcitée. En nettoyant un réduit où était entreposé un important matériel pris aux Américains, elle avait par mégarde renversé une boîte dont l'étiquette avait

disparu et d'où s'étaient répandus des cristaux d'un brun rougeâtre. Distraitement, elle y avait porté la main : à quoi pouvaient-ils donc servir ? Quand un peu plus tard elle avait voulu se laver les mains, elles étaient couvertes de taches légèrement brunâtres. Était-elle empoisonnée ? Les Japonais lui avaient-ils tendu un piège ? "Il valait mieux, pensa-t-elle, venir me trouver très vite." J'examinai ses mains et en reniflai l'odeur... Si j'avais été émotif, j'aurais pu sauter de joie. L'origine de ces taches était évidente : ces cristaux étaient du permanganate de potasse, exactement ce dont nous avons besoin pour soigner les ulcères tropicaux qui étaient si fréquents.

— Nina, lui dis-je, débrouille-toi pour m'apporter cette boîte. Remets le couvercle, camoufle-la dans un seau vide, fais ce que tu veux mais rapporte-la-moi en la gardant bien au sec.

Elle retourna à la cantine, débordante de joie à la pensée que grâce à elle les souffrances des autres seraient atténuées. Quelques heures après, elle était de retour avec une boîte de cristaux, qui fut suivie d'une autre quelques jours plus tard et enfin d'une troisième. Ce jour-là, nous bénîmes les Américains !... et même les Japonais qui avaient été assez intelligents pour leur voler ce permanganate !

L'ulcère tropical est une maladie affreuse, provoquée principalement par une alimentation et des soins insuffisants. L'impossibilité de se laver à fond peut contribuer à son développement. Le malade ressent d'abord une légère démangeaison et il se gratte machinalement. Puis, apparaît un petit bouton de la grosseur d'une tête d'épingle, si exaspérant qu'on finit

par l'écorcher. La saleté des ongles a tôt fait d'infecter la plaie, et petit à petit toute cette partie du corps devient d'un rouge violent. Sous la peau se forment de petits nodules jaunes qui aggravent l'irritation et provoquent d'autres démangeaisons frénétiques. L'ulcère s'élargit et se creuse : un pus nauséabond apparaît. Au bout d'un certain temps le corps réagit de moins en moins bien et l'état général s'aggrave. L'ulcère ronge la chair, gagne de plus en plus en profondeur, atteint le cartilage, parfois l'os, détruisant moelle et tissus. Faute alors de soins énergiques, le malade est condamné à une mort certaine.

Il fallait donc faire quelque chose, réséquer d'une façon ou d'une autre, et le plus rapidement possible cet ulcère, source de l'infection. Manquant de tout matériel médical, force nous fut d'avoir recours à des mesures désespérées. Pour sauver la vie du patient, nous devions opérer l'ulcère, l'enlever radicalement. Eh bien, il n'y avait qu'une seule façon de faire : découper une curette dans une vieille boîte de conserve, en affûter le bord et le stériliser le mieux possible sur la flamme d'un feu. Pendant que des prisonniers maintenaient leur camarade, j'enlevais à l'aide de cette curette tranchante la chair morte et le pus, en respectant les tissus sains. Il fallait veiller à ne pas laisser le moindre foyer d'infection sans quoi l'ulcère aurait repoussé comme une mauvaise herbe. Une fois les tissus complètement nettoyés de leur pourriture, la grande cavité était comblée avec notre bouillie d'herbes et à force de soins infinis, le malade recouvrait la santé, tout au moins relativement, car ce qu'était la santé au camp eût été ailleurs presque synonyme de la mort. Ce

permanganate de potasse allait faciliter la guérison de ces ulcères par son action sur le pus et autres sources d'infection. Aussi nous était-il plus précieux que des pépites d'or !

Notre thérapeutique vous semble brutale ? Elle l'était assurément ! Mais cette "brutalité" permit de sauver de nombreuses vies et d'éviter de douloureuses amputations. Sans ce traitement, les ulcères devenaient de plus en plus gros, ils empoisonnaient le système, au point que pour sauver la vie du malade, l'amputation du bras ou de la jambe — pratiquée sans anesthésiques — devenait inéluctable. Au camp, l'hygiène était un grave problème. Les Japonais nous refusaient tout secours ; aussi j'en vins à utiliser mes connaissances dans l'art de respirer et j'enseignai à bon nombre de mes malades de captivité des exercices respiratoires spéciaux. Une respiration correcte, c'est-à-dire bien rythmée, permet en effet d'améliorer grandement la santé morale et physique.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'avait enseigné l'art de respirer un jour où il m'avait surpris, à mi-hauteur d'une colline, soufflant comme un boeuf, au bord de la syncope.

— Lobsang, Lobsang, me dit-il, comment t'es-tu mis dans un état pareil ?

— Honorable Maître, répondis-je en haletant, j'ai voulu gravir cette colline, monté sur mes échasses.

Il me jeta un regard peiné en hochant la tête d'un air tristement résigné puis, avec un soupir, me fit signe de m'asseoir. Il s'ensuivit un long silence, silence que troublaient cependant, tant que je n'eus pas repris mon souffle, les bruits rauques sortant de ma poitrine.

J'étais allé sur mes échasses près de la route de Linghkor "épater" les pèlerins ; il s'agissait de leur prouver que personne à Lhassa n'était plus habile dans l'art de monter sur des échasses, qu'il s'agisse de vitesse ou d'endurance, que les moines du Chakpori ! Pour parachever ma démonstration, j'avais entrepris de gravir, toujours sur mes échasses, une colline située près de la route. Mais à peine avais-je atteint le premier tournant, disparaissant ainsi de la vue des pèlerins que je m'étais écroulé, complètement épuisé. C'est dans cette posture ridicule que mon Guide m'avait surpris.

— Lobsang, dit-il, il est grand temps que tu développes tes connaissances. C'en est assez des jeux et des sports. Comme tu viens de le démontrer si éloquemment, tu as grand besoin d'apprendre à respirer. Suis-moi, nous allons voir comment remédier à cet état de choses. S'étant relevé, il se mit à monter la colline. Je lui emboîtai le pas, de mauvaise grâce, après avoir ramassé mes échasses qui gisaient sur le sol. Il avançait à grandes enjambées ; on eût dit qu'il glissait, sans effort apparent, tandis que moi, son cadet par bien des années, haletant comme un chien par une brûlante journée d'été, j'avais beaucoup de mal à le suivre.

Parvenus au sommet de la colline, nous pénétrâmes dans l'enceinte de la lamaserie, et je suivis mon Guide jusque dans sa chambre. Une fois assis à même le sol, comme à l'accoutumée, il sonna pour se faire apporter l'inévitable thé sans lequel aucun bon Tibétain ne peut soutenir une discussion sérieuse. Nous gardâmes le silence pendant que des moines nous servaient le thé

et la tsampa ; après leur départ, le lama, tout en versant le thé, me donna ma première leçon sur l'art de respirer, leçon qui devait me rendre d'incalculables services au cours de mon séjour dans ce camp.

— Lobsang, me dit-il, tu souffles comme un vieillard. Je t'apprendrai vite à surmonter cela. Un acte si quotidien, si banal, si naturel que la respiration ne devrait pas demander tant d'efforts. Trop de gens négligent leur respiration. Ils se figurent qu'il suffit d'absorber une certaine quantité d'air puis de la rejeter et ainsi de suite.

— Mais, Honorable Maître, répondis-je, voilà neuf ans et plus que je ne respire pas trop mal ! Comment pourrais-je respirer autrement que je l'ai toujours fait ?

— Lobsang, rappelle-toi que le souffle est la source même de la vie. Tu peux marcher, tu peux courir, certes, mais uniquement parce que tu respirez. Il te faut apprendre une nouvelle méthode et pour cela adopter d'abord un rythme respiratoire ; seul ce rythme en effet permet de mettre au point les divers temps de la respiration ; or, les temps varient avec le but cherché. (Se saisissant de mon poignet gauche, il me montra un endroit particulier.) Prends la pulsation de ton cœur. Il bat à la cadence de 1, 2, 3, 4, 5, 6. Mets ton doigt ici et sens ton pouls toi-même... Tu comprendras ce que je veux dire. J'obéis et en posant le doigt sur mon poignet gauche, je sentis nettement mon pouls qui battait comme il me l'avait dit : 1, 2, 3, 4, 5, 6. Je levai ensuite les yeux sur mon Guide qui poursuivait :

— Si tu fais attention, tu constateras que tes respirations durent le temps qu'il faut à ton cœur pour

battre six fois. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut que tu sois à même de modifier considérablement ton rythme respiratoire. Nous y reviendrons tout à l'heure. (Il se tut un moment, puis reprit, les yeux fixés sur moi :) Sais-tu, Lobsang, que vous autres garçons — je vous ai observés attentivement au cours de vos jeux — vous vous éreintez uniquement parce que vous ignorez le premier mot de l'art de respirer. À vos yeux, tout ce qui compte, c'est de faire entrer de l'air dans vos poumons puis de l'en faire sortir. Vous ne pourriez pas vous tromper plus lourdement. Pour respirer, il existe quatre grandes méthodes et nous allons les passer en revue pour en voir les avantages et en quoi elles consistent. La première ne vaut pas grand-chose. On la connaît sous le nom de "respiration par le haut", car elle n'intéresse que la partie supérieure de la poitrine et des poumons, c'est-à-dire, comme tu dois le savoir, une partie infime de la capacité respiratoire. Dans cette méthode, par conséquent, la quantité d'air qui pénètre dans les poumons est très limitée, tandis qu'au contraire le creux des poumons reste plein d'air vicié. Vois-tu, seul le haut de la poitrine entre en action... le bas ainsi que l'abdomen restent immobiles, ce qui est très mauvais. Oublie donc cette "respiration par le haut" Lobsang, elle est sans aucune utilité. C'est la plus mauvaise de toutes. Maintenant, passons aux autres.

Après une pause, il se tourna vers moi en disant :

— Tiens, je vais te montrer en quoi consiste la respiration par le haut. Regarde la position inconfortable à laquelle elle me condamne. Comme tu le constateras plus tard, cette méthode est celle de la plupart des Occidentaux, et en fait de la plupart des peuples, à

l'exception de ceux du Tibet et de l'Inde. Cela explique la confusion de leurs pensées et leur paresse mentale.

Je le regardai bouche bée... Jamais je n'aurais cru que respirer pût poser tant de problèmes. J'avais toujours été persuadé que je ne me débrouillais pas trop mal et voilà que j'apprenais que j'étais dans l'erreur.

Lobsang, tu ne m'écoutes pas... Passons maintenant à la seconde méthode, la respiration dite "médiane". Elle n'est pas très fameuse non plus. Il est inutile de nous y attarder puisque je ne veux pas que tu l'emploies, mais lorsque tu arriveras en Occident, tu en entendras parler sous le nom de "respiration costale", une respiration qui suppose l'immobilité du diaphragme. La troisième méthode, ou "respiration par le bas", n'est pas parfaite, si elle est légèrement supérieure aux précédentes. Certains la connaissent sous le nom de "respiration abdominale". Les poumons ne sont toujours pas complètement remplis, l'air qui s'y trouve n'est donc pas entièrement renouvelé, il se vicie, d'où une mauvaise haleine et des maladies. Laisse donc de côté ces trois méthodes et pratique comme moi et tous les lamas d'ici, la "respiration totale" dont je vais te faire une démonstration.

"Ah ! pensai-je, nous y voilà... Je vais enfin apprendre quelque chose... mais pourquoi m'avoir parlé de toutes les autres méthodes, puisque je ne dois pas les pratiquer ?"

— Parce que, Lobsang, me dit mon Guide qui avait manifestement lu mes pensées, il convient que tu connaisses le mal comme le bien. Au Chakpori, continua-t-il, tu as certainement remarqué que nous

insistons toujours sur la nécessité de garder la bouche fermée. Ce n'est pas seulement pour éviter d'offenser la vérité, mais pour nous obliger à respirer exclusivement par le nez. Respirer par la bouche, c'est ne pas utiliser les filtres naturels que sont les narines et la faculté de s'adapter à la température que possède le corps. De plus, à force de ne respirer que par la bouche les narines finissent par se boucher, d'où des catarrhes, des migraines et toutes sortes d'autres malaises.

À ce moment-là, je me rendis compte à ma grande honte que je regardais mon Guide littéralement bouche bée, tant son discours m'étonnait. Aussitôt, je refermai mes mâchoires en les claquant si fort qu'une lueur amusée passa dans ses yeux. Il s'abstint cependant de tout commentaire.

— Le rôle des narines, reprit-il, est des plus importants ; aussi doit-on les garder propres. Si, par hasard, elles s'encrassent, aspire un peu d'eau par le nez, laisse-la couler à l'intérieur de ta bouche, de façon à pouvoir la recracher. Respire seulement par le nez, et jamais par la bouche. A propos, il n'est pas mauvais d'employer de l'eau tiède, car de l'eau froide pourrait te faire éternuer.

Se détournant, il agita la sonnette posée près de lui. Un serviteur apporta de la tsampa fraîche, renouvela le contenu de la théière, puis sortit après nous avoir salués. Quelques instants plus tard, le Lama Mingyar Dondup poursuivait son discours.

— Maintenant, Lobsang, nous allons passer à la vraie façon de respirer, la "Respiration Totale" qui a permis à certains lamas tibétains de prolonger leur vie de façon vraiment extraordinaire. Voyons en quoi elle consiste.

Comme son nom l'indique, elle réunit les trois autres méthodes, inférieure, médiane et supérieure, de sorte que les poumons étant complètement ventilés, le sang s'en trouve purifié et chargé de force vitale. Elle est très facile. Il faut d'abord, que l'on soit assis ou debout, adopter une position confortable et respirer par les narines. Je t'observais il y a quelques instants, Lobsang, tu étais complètement affalé, le corps affaissé. Il n'est pas possible de respirer correctement dans une telle position. Il faut se tenir très droit. C'est là tout le secret. Il me regarda en soupirant, mais l'expression ironique de son regard m'empêcha de prendre ce soupir au sérieux. Puis il se leva et, s'étant approché de moi il mit ses mains sous mes coudes et me souleva légèrement pour m'obliger à me tenir droit.

— Voilà, Lobsang, comment il faut t'asseoir, la colonne vertébrale droite, ton abdomen sous contrôle, les bras à tes côtés. Maintenant assis-toi ainsi. Gonfle la poitrine, projette ta cage thoracique en avant, et baisse le diaphragme de façon à gonfler aussi ton bas-ventre. Tu auras alors une respiration complète. Il n'y a rien de magique en tout cela, Lobsang, tu le vois bien, c'est une question de bon sens. Il s'agit seulement de faire entrer dans tes poumons le maximum d'air et de les vider complètement afin de le renouveler. Il se peut que pour le moment tu trouves la méthode compliquée, confuse, voire trop difficile, et sans aucune utilité. Or, elle VAUT la peine que tu fasses un effort. Si tu penses le contraire, c'est parce que tu es léthargique et que tu as contracté des habitudes stupides. Il te faut, par conséquent, commencer à respirer avec discipline.

J'appliquai donc sa méthode et à mon grand étonnement, je m'aperçus que je respirais plus facilement qu'avant. Pendant quelques secondes, j'éprouvai un léger étourdissement, mais par la suite tout se passa très bien. Je voyais les couleurs plus nettement, et au bout de quelques minutes à peine, je me sentais déjà mieux.

— Je vais t'indiquer des exercices respiratoires à faire chaque jour, me dit mon Guide, et je te demande de les pratiquer régulièrement. Grâce à eux, tu ne sauras plus jamais ce que c'est que d'être essoufflé. Cette malheureuse colline t'a épuisé alors que moi, ton aîné, et de combien d'années, je l'ai gravie sans difficultés.

Il se recula pour me regarder respirer selon sa méthode. Tout de suite, je me rendis compte combien il avait raison.

— Quelle que soit la méthode adoptée, reprit-il en s'installant confortablement, notre seul objectif est de faire entrer le maximum d'air dans nos poumons pour que toutes les parties du corps le reçoivent sous la forme de ce que nous appelons le prana, autrement dit : la force vitale. Le prana est la force qui anime les hommes et tout ce qui vit, plantes, animaux, jusqu'aux poissons qui doivent tirer leur oxygène de l'eau pour le transformer en prana. Mais ce qui nous intéresse pour l'instant, Lobsang, c'est ta façon de respirer. Aspire l'air lentement et retiens-le pendant quelques secondes. Puis expire-le très lentement. Tu apprendras que pour ces trois opérations — inspiration, rétention de l'air, expiration — il existe différents rythmes permettant d'obtenir la purification, la revitalisation, etc. La respiration la plus importante peut-être de toutes est

celle que nous appelons le "souffle purificateur". Nous allons l'examiner maintenant, car je veux que dorénavant tu le pratiques matin et soir ainsi qu'au début et à la fin de tous tes exercices.

J'avais suivi ses paroles avec la plus grande attention ; en effet, je connaissais fort bien les pouvoirs des grands lamas, je savais qu'ils pouvaient glisser sur le sol plus vite qu'un cavalier lancé au galop et arriver à leur destination reposés, sereins, maîtres d'eux-mêmes. Je résolus qu'avant de devenir lama — je n'étais alors qu'un acolyte — je posséderais à fond l'art de respirer.

— Voyons donc, Lobsang, reprit mon Guide, en quoi consiste ce souffle purificateur. Respire à fond, trois fois de suite. Non, rien de superficiel comme cela. Je veux des inspirations vraiment très profondes, les plus profondes possible ; remplis bien tes poumons, tiens-toi droit et laisse l'air envahir ton corps. C'est bien. Maintenant, à la troisième inspiration, retiens l'air pendant quatre secondes à peu près, arrondis les lèvres comme si tu allais siffler, mais sans gonfler les joues. Souffle un peu d'air entre tes lèvres de toutes tes forces. Souffle fort, pour qu'il s'en aille. Assez ! Garde l'air dans tes poumons pendant une seconde. Souffle encore un peu, encore de toutes tes forces. Arrête-toi une seconde, puis souffle tout l'air qu'il te reste en vidant complètement tes poumons. Souffle le plus vigoureusement possible. Souviens-toi que dans ce cas-ci tu DOIS chasser l'air par les lèvres avec le maximum d'énergie. Et maintenant dis-moi, n'éprouves-tu pas une merveilleuse impression de fraîcheur ?

Je dus en convenir, non sans surprise. Je m'étais d'abord senti un peu ridicule en gonflant mes joues et en soufflant l'air de mes poumons, mais après quelques essais, je me sentis plein d'énergie et dans une "forme" que je n'avais peut-être jamais connue auparavant. Je me mis donc à dilater mes poumons, à aspirer et à souffler à m'en faire sauter les joues. Tout à coup, j'eus la tête qui tournait et je me sentis devenir de plus en plus léger. La voix de mon Guide me parvint à travers une sorte de léger brouillard.

— Arrête, Lobsang, arrête ! Ne respire pas comme cela. Respire comme je te le dis. Pas d'expériences surtout, elles sont dangereuses. Te voilà intoxiqué pour avoir respiré de façon incorrecte et trop vite. Borne-toi aux exercices que je t'indique, car j'ai l'expérience. Plus tard, tu pourras expérimenter par toi-même. N'oublie pas surtout de mettre en garde ceux que tu instruiras plus tard, contre toute expérience ; qu'ils se contentent des exercices. Dis-leur bien de ne pas modifier la durée des différents temps de la respiration sans être assistés d'un maître compétent, toute modification pouvant être extrêmement dangereuse. Les exercices que je t'enseigne, au contraire, sont excellents pour la santé et sans risques pour quiconque suit les instructions.

"Et maintenant, dit-il en se levant, ce ne serait pas une mauvaise idée d'augmenter ton potentiel nerveux. Lève-toi et tiens-toi aussi droit que moi. Respire autant d'air que possible, puis lorsque tu croiras que tes poumons sont pleins, force-toi à faire une petite inspiration supplémentaire. Expire cet air lentement. Lentement. Remplis tes poumons à nouveau et retiens ton souffle. Étends tes bras droit devant toi sans faire

aucun effort ; regarde, juste ce qu'il faut pour maintenir tes bras à l'horizontale en faisant aussi peu d'effort que possible. Maintenant, regarde bien. Ramène tes mains vers les épaules en contractant peu à peu tes muscles et en les raidissant pour qu'au moment où tes mains touchent tes épaules, tes muscles soient très durs et tes poings bien serrés. Regarde comme mes poings sont serrés. Serre tes mains si fortement qu'elles tremblent sous l'effort. Toujours en gardant les muscles tendus, écarte lentement les poings, puis ramène-les rapidement à plusieurs reprises, peut-être une demi-douzaine de fois. Expire vigoureusement, très vigoureusement comme je te l'ai dit avant, par la bouche, les lèvres arrondies avec juste un trou par lequel tu souffles de toutes tes forces. Après avoir répété cet exercice plusieurs fois, termine la séance encore une fois par le souffle purificateur.

Je lui obéis. Cet exercice me fit beaucoup de bien. De plus, je m'amusais beaucoup et j'étais toujours prêt à m'amuser !

— Lobsang, me dit mon Guide, en interrompant mes pensées, je veux insister, et insister encore, sur le fait que la vitesse du mouvement en arrière des poings et la tension du moment des muscles déterminent le profit que tu peux retirer de ceci. Bien entendu, avant de l'entreprendre, il est essentiel de remplir complètement ses poumons. Incidemment, je te signale qu'il est d'une utilité inestimable et qu'il te sera d'un très grand secours plus tard.

Il s'assit et me regarda m'entraîner, corrigeant mes fautes avec douceur, ou me félicitant de mes progrès. Quand il fut satisfait, il me fit reprendre dès le début,

pour s'assurer que je n'avais plus besoin de ses conseils. Enfin, me faisant signe de prendre place à ses côtés, il me raconta comment la découverte des vieux documents cachés dans les cavernes souterraines du Potala avait permis de mettre au point les méthodes tibétaines de respiration.

Plus tard, au cours de mes études, je devais approfondir le sujet, car au Tibet nous soignons les malades non seulement par les simples mais aussi par des exercices respiratoires. La respiration est la source de la vie ; aussi ces quelques notes permettront peut-être à des gens qui, sait-on jamais, souffrent depuis longtemps, de faire disparaître ou au moins d'atténuer leurs souffrances. Ils y arriveront grâce à une bonne respiration, mais de grâce rappelez-vous de suivre strictement les instructions que je vous donne ici car, à moins d'avoir à ses côtés un maître compétent, il est très dangereux de se livrer à des expériences. Je le répète : expérimenter à tort et à travers est de la "folie furieuse".

Ce que nous appelons la "respiration contrôlée" permet de venir à bout des troubles stomacaux, hépatiques et sanguins. Rien de magique à cela, croyez-le bien, même si les résultats le paraissent, tant ils sont extraordinaires ! Avant tout, il convient de se tenir bien droit ou, si on est couché, d'être complètement allongé. Admettons que vous n'êtes pas alité et que vous pouvez vous tenir debout. Tenez-vous droit, les talons joints, les épaules effacées, la poitrine en avant, en contrôlant la position de votre diaphragme. Procédez à une inspiration profonde, la plus profonde possible et gardez l'air dans vos

poumons jusqu'à ce que vous ressentiez une légère, très légère palpitation au niveau des deux tempes. A ce moment-là, expirez l'air par la bouche ouverte, en y mettant toute votre énergie, je dis bien TOUTE votre énergie. Ne vous contentez pas de laisser l'air s'échapper doucement, expulsez-le en soufflant de toutes vos forces. Il convient ensuite de pratiquer l'exercice du "souffle purificateur", sur lequel il est inutile de revenir puisque vous savez déjà tout ce que mon Guide, le Lama Mingyar Dondup m'a enseigné sur ce point. Je me bornerai à vous redire ceci : cet exercice est d'une utilité inestimable, car il améliorera grandement votre état général.

Avant de corriger sa façon de respirer, il importe d'adopter un rythme, une unité de temps égale à la durée d'une inspiration normale. J'ai déjà mentionné ce principe, tel qu'il m'a été enseigné, mais il serait peut-être bon d'y revenir, pour qu'il soit gravé dans votre esprit de façon permanente. Le battement de coeur d'une personne est la norme rythmique appropriée pour la respiration de cet individu particulier. Pratiquement personne n'a la même norme bien sûr, mais c'est sans importance. Pour découvrir le rythme de votre respiration normale, il suffit de placer les doigts de votre main droite sur votre poignet gauche et de compter vos pulsations. Admettons que vous obteniez une moyenne de 1, 2, 3, 4, 5, 6. Fixez ce rythme fermement dans votre subconscient pour le connaître inconsciemment, sub-consciemment, de façon à ne pas avoir à y penser. Mais peu importe votre rythme — je le répète — du moment que vous le connaissez, que votre subconscient le connaît.

Supposons donc que le vôtre soit moyen, et que par conséquent votre inspiration dure le temps que votre coeur batte six fois : ce rythme est celui de votre respiration de "tous les jours", et nous serons amenés à en adopter de très différents en fonction des résultats cherchés, sans éprouver de grandes difficultés. En fait rien n'est plus facile et il en résultera une amélioration spectaculaire de la santé. Au Tibet, tous les acolytes d'un rang supérieur apprenaient l'art de respirer. Avant d'étudier quoi que ce fût, il nous fallait pratiquer certains exercices spéciaux et voici comment s'effectuait notre "mise en train". Est-ce que cela VOUS plairait d'essayer ? Eh bien, d'abord tenez-vous droit, debout si vous le voulez, encore que cela ne soit pas nécessaire si vous pouvez être assis. Inspirez lentement selon le système de respiration complète. Ce qui veut dire, poitrine et abdomen tout en comptant six pulsations. Cela est très facile, vous savez. Il suffit de mettre votre doigt sur les veines de votre poignet et de laisser votre coeur battre une, deux, trois, quatre, cinq, six fois. Quand l'air est entré dans vos poumons, comptez trois pulsations avant de le souffler — par le nez — en comptant encore six pulsations ; il faut en d'autres termes que l'expiration ait une durée égale à celle de l'inspiration. Vos poumons une fois vidés, comptez trois pulsations avant d'inspirer à nouveau. Vous pouvez répéter cet exercice autant de fois qu'il vous plaira, à condition de ne pas vous fatiguer. Au moindre signe de lassitude, arrêtez-vous. Ces exercices ne doivent jamais vous fatiguer ; ils doivent au contraire vous stimuler, vous mettre en forme.

Nous commençons toujours nos exercices par le "souffle purificateur", qui ne saurait être répété trop souvent. Il est extrêmement salubre et ne présente aucun danger. Grâce à lui, l'air vicié et toutes les impuretés sont éliminés des poumons, de sorte qu'au Tibet la tuberculose est inconnue ! Pratiquez donc le "souffle purificateur" chaque fois que vous en aurez envie, il vous fera le plus grand bien.

Une méthode de tout premier ordre pour arriver à contrôler son esprit consiste en se tenant bien droit à procéder à une respiration complète, suivie du "souffle purificateur". Après quoi, respirez à la cadence de un, quatre, deux ; c'est-à-dire (comptons en secondes pour changer !) qu'il vous faut inspirer pendant cinq secondes, puis retenir votre souffle pendant quatre fois cinq secondes, soit vingt secondes. Cela fait, expulsez l'air pendant dix secondes. Cette excellente méthode permet également de soulager de nombreuses malaises ; donc si vous ressentez une douleur quelconque, allongez-vous complètement ou asseyez-vous bien droit, comme vous voudrez. Respirez rythmiquement, gardant la pensée dans votre esprit qu'avec chaque inspiration la douleur disparaît, avec chaque exhalation la douleur est poussée dehors. Imaginez que chaque fois que vous aspirez vous aspirez la force de vie qui remplace la douleur. Imaginez que chaque fois que vous expirez vous faites sortir la douleur de votre corps. Mettez votre main sur la partie affectée et imaginez qu'avec votre main avec chaque souffle vous faites partir la cause de la douleur. Faites cela pour sept respirations complètes. Ensuite passez au "souffle purificateur" avant de vous reposer pendant quelques

secondes, en respirant lentement et normalement. Vous constaterez probablement que vous ne souffrez plus du tout, ou si peu que cela ne compte pas. Mais si pour une raison quelconque la douleur persistait, répétez la même chose, essayez la même chose une fois ou deux fois de plus jusqu'à ce que finalement vienne le soulagement. Vous comprendrez bien sûr que si c'est une douleur inattendue et si elle se reproduit, vous devrez consulter votre médecin à ce sujet parce que la douleur est un avertissement de la nature que quelque chose ne va pas, et bien qu'il soit parfaitement admissible de chercher à atténuer les souffrances quand elles se font sentir, il n'en reste pas moins essentiel d'en chercher les causes pour y remédier. Aucune douleur ne devrait jamais être négligée !

Si vous vous sentez fatigué, ou s'il vous a fallu donner un brusque "coup de collier", voici une façon très rapide de récupérer vos forces. Encore une fois, il importe peu que vous soyez debout ou assis, du moment que vos pieds sont joints, orteils et talons se touchant. Joignez alors les mains et entrecroisez les doigts, afin que vos mains et vos pieds forment chacun une sorte de cercle fermé. Respirez rythmiquement à quelques reprises, en aspirant profondément et en expirant lentement. Arrêtez-vous le temps de trois pulsations et passez au "souffle purificateur". Vous constaterez alors que votre fatigue a disparu.

Bon nombre de gens sont envahis par une très, très grande nervosité lorsqu'ils doivent rencontrer quelqu'un, au point qu'ils en ont les mains moites quand ce ne sont pas leurs genoux qui tremblent ! Il est vraiment inutile de se mettre dans un état pareil,

alors qu'il est si facile de surmonter cette nervosité. Voici une méthode que vous aurez peut-être l'occasion d'utiliser, qui sait, dans la salle d'attente d'un dentiste ! Inspirez très profondément, par le nez bien entendu, puis gardez l'air dans vos poumons pendant dix secondes. Expirez alors lentement, sans cesser de contrôler votre souffle. Permettez-vous ensuite deux ou trois respirations normales, et refaites une aspiration profonde pendant dix secondes. Retenez votre souffle une nouvelle fois et expirez lentement, toujours pendant dix secondes. Faites cela trois fois ; vous pouvez y arriver facilement sans vous faire remarquer et vous constaterez que vous êtes absolument rassuré. Votre coeur ne battra pas follement dans votre poitrine et vous aurez infiniment plus de confiance en vous-même. En sortant de la salle d'attente pour affronter la personne qui vous attend, vous serez maître de vous. Dans le cas d'un soudain accès de nervosité, faites une aspiration profonde et retenez votre souffle pendant une seconde ou deux, en profitant d'un moment où votre interlocuteur sera en train de parler. Votre assurance sur le point de faiblir s'en trouvera raffermie. Tous les Tibétains pratiquent des méthodes de ce genre. Nous avons aussi recours au contrôle respiratoire pour soulever les objets, qu'il s'agisse de meubles ou de gros ballots ; la meilleure façon de s'y prendre en effet est de prendre une très profonde inspiration et de retenir son souffle tant que dure l'effort. Une fois celui-ci terminé, laissez sortir lentement l'air de vos poumons, puis continuez à respirer normalement. Lever des objets avec les poumons pleins d'air est facile. Faites l'expérience, elle

en vaut la peine. Soulevez un objet relativement lourd, d'abord les poumons vides et ensuite avec les poumons bien gonflés, et vous verrez la différence.

La respiration en profondeur permet aussi de maîtriser la colère. Il suffit de retenir son souffle et d'expirer lentement. Si pour une raison quelconque la colère vous gagne — même si elle est sainte ! — aspirez profondément, retenez l'air pendant quelques secondes et expirez très lentement. Vous constaterez que vous dominez vos émotions et que vous êtes le maître (ou la maîtresse) de la situation. Céder à la colère ou à l'irritation est très mauvais pour la santé, car on risque des ulcères à l'estomac. N'oubliez donc pas ces exercices respiratoires : inspiration profonde, temps d'arrêt et expiration lente.

Vous pouvez faire tous ces exercices avec une confiance absolue, sachant qu'ils ne peuvent tout simplement vous nuire d'aucune façon, mais un mot d'avertissement — tenez-vous-en à ces exercices et n'essayez rien de plus avancé sauf sous la direction d'un maître compétent, parce que des exercices de respiration malavisés peuvent faire beaucoup de mal. Au camp nous avons appris à nos camarades prisonniers à respirer correctement. Nous étions même allés plus loin en leur enseignant une technique de la respiration qui les libérait de la douleur ; c'est grâce à celle-ci et à l'hypnotisme que nous fûmes en mesure de mener à bien de graves opérations abdominales et d'amputer bras et jambes. Nous n'avions pas d'anesthésiques, aussi devions-nous recourir à cette méthode pour tuer la douleur — hypnose et contrôle de

la respiration. C'est la méthode de la nature, le moyen naturel.

11 LA BOMBE

Les jours se traînaient, avec une lenteur qui nous rongait l'âme ; ils formèrent des semaines, puis des mois, puis des années. Enfin quelque chose vint rompre la routine des journées que nous passions à soigner les malades. Un matin, les gardes arrivèrent au pas de course, des liasses de papiers à la main, et appelèrent certains prisonniers. J'étais de ceux-là. On nous rassembla sur le terre-plein situé devant nos baraquements. Nous y restâmes des heures à ne rien faire, condamnés à une attente interminable. Quand le commandant apparut, le jour touchait à sa fin.

— Votre abominable conduite, dit-il, est une insulte à notre Empereur. Aussi nous allons vous transférer dans un camp où on s'occupera de vous. Départ dans dix minutes.

Là-dessus, il fit brusquement demi-tour et s'éloigna à grands pas, nous laissant plus ou moins stupéfaits. Dix minutes pour nous préparer ? C'était bien assez pour des gens qui n'avaient rien à eux ! Après avoir fait quelques adieux rapides, nous étions de retour sur le terre-plein.

Nous allions donc changer de camp. Comment serait celui qui nous attendait ? Où serait-il situé ? Autant de questions qui nous venaient à l'esprit, mais comme il est inévitable en pareil cas, personne n'avait de réponses constructives à offrir. Au bout de dix minutes,

des coups de sifflet retentirent, les gardes revinrent en courant et notre détachement, fort de quelque trois cents prisonniers, se mit en marche. Nous aurions aimé savoir où l'on nous menait, mais n'était-il pas vain de s'interroger sur le camp qui allait nous accueillir ? Les Japonais nous considéraient comme des agitateurs "patentés" qui n'avaient jamais cédé à leurs séductions. Et nous connaissions trop bien leurs sentiments pour ne pas être sûrs que notre prochain camp, où qu'il fût situé, n'aurait rien d'agréable !

En chemin, notre colonne croisa des soldats qui paraissaient d'excellente humeur. Nous n'en fûmes guère étonnés puisque d'après les nouvelles qui nous étaient parvenues, les Japonais étaient vainqueurs sur tous les fronts. D'après eux, ils allaient bientôt être les maîtres du monde. Ils se trompaient lourdement ! À l'époque cependant, faute d'autres sources d'information, nous devions nous contenter de ce qu'ils nous racontaient. En nous croisant, ces soldats se montraient fort agressifs, ne laissant échapper aucune occasion de nous donner des coups, de nous frapper sauvagement, sans raison, juste pour le plaisir d'entendre le bruit que fait une crosse quand elle s'écrase sur une chair déjà glacée par la terreur. Nous continuâmes à avancer, pressés par les jurons des gardes toujours prêts eux aussi à faire usage des crosses de leurs fusils. Des malades — trop nombreux hélas ! — s'écroulaient sur le bord de la route où ils étaient roués de coups. S'ils ne parvenaient pas à se relever et tout hébétés de fatigue qu'ils fussent, à reprendre la route soutenus par leurs camarades, les gardes avaient vite fait de mettre un terme à leurs

souffrances d'un coup de baïonnette. Parfois un garde coupait la tête d'un malheureux prisonnier et la fixait au bout de sa baïonnette. Après quoi, il courait le long de notre colonne, et nos regards horrifiés le faisaient éclater d'un rire satanique.

Finalement, après de nombreux jours d'une marche rendue encore plus épuisante par les privations, nous arrivâmes à un petit port, où on nous interna dans un camp rudimentaire près de la mer. Une foule de prisonniers de toutes nationalités, des "agitateurs" comme nous, s'y trouvaient déjà. C'est à peine s'ils levèrent la tête pour nous regarder tant l'épuisement et les mauvais traitements avaient eu raison de leur vitalité. Notre groupe avait tristement fondu : sur les trois cents qui avaient pris le départ, à peine soixante-quinze avaient survécu. Nous passâmes la nuit couchés à même le sol, derrière les barbelés, sans abris ni commodités d'aucune sorte. Il est vrai que nous en avions pris l'habitude. Hommes et femmes couchèrent donc sur le sol nu et firent ce qu'ils avaient à faire sous les yeux des Japonais qui, pendant toute cette longue nuit, gardèrent braqués sur nous les faisceaux de leurs projecteurs.

Le lendemain matin, après l'appel, notre pauvre troupe vacillante dut rester en rangs, pendant deux ou trois heures. Enfin les gardes daignèrent s'occuper de nous et on nous conduisit au port, sur un quai où était amarré un vieux rafiot tout rouillé, véritable épave des mers. J'étais loin d'être compétent en matière de bateaux. En fait, à peu près tous mes camarades en savaient plus long sur la question, mais même moi je me rendis compte que celui-là pouvait sombrer d'une

minute à l'autre. Quant à la vieille passerelle pourrie, elle menaçait de s'écrouler à tout instant, et de nous laisser tomber dans une eau couverte d'une écume sale, où flottaient débris, caisses de bois, boîtes de conserve, bouteilles et cadavres humains.

Une fois à bord, on nous fit descendre dans une cale située à l'avant du navire. Nous étions environ trois cents, de sorte qu'il était impossible de s'asseoir et encore moins d'aller et venir. Les derniers arrivés furent littéralement enfoncés dans la cale par les gardes qui ne ménagèrent ni les imprécations, ni les coups de crosse. Tout à coup nous entendîmes un bruit terrible comme si les portes de l'enfer se refermaient sur nous : le panneau venait d'être rabattu avec violence, nous ensevelissant sous des nuages de poussière nauséabonde. Nous entendîmes des maillets s'abattre sur des coins de bois et la cale fut plongée dans l'obscurité. Après ce qui nous parut être un laps de temps terriblement long, le bateau se mit à vibrer ; le vieux moteur poussif laissa échapper des craquements rauques. Nous avions l'impression que la carcasse allait voler en éclats et que nous nous retrouverions bientôt au fond de la mer. Du pont nous parvenaient des cris étouffés et les hurlements des officiers commandant la manoeuvre. Les machines continuèrent à faire entendre leur "teuf-teuf" ; bientôt, un terrible mouvement de roulis et de tangage nous fit comprendre que le navire était sorti du port et avait atteint la haute mer. Le voyage n'avait rien d'agréable. La mer devait être démontée, car jetés sans cesse les uns contre les autres, nous nous écroulions sur le fond de la cale où nos camarades nous piétinaient. Une seule fois,

pendant la nuit, nous eûmes la permission de monter sur le pont. Les deux premiers jours, on ne nous donna rien à manger. C'était pour briser notre résistance, nous le savions. Mais ils en furent pour leurs frais. Par la suite, nous eûmes droit à une ration quotidienne qui consistait en un bol de riz.

Bientôt de nombreux prisonniers déjà très affaiblis ne purent résister plus longtemps à l'odeur suffocante, à cette réclusion dans une cale nauséabonde où il n'y avait pas assez d'oxygène pour tous. Beaucoup moururent, s'écroulant comme de vieilles poupées désarticulées sur les plaques de fer vissées au fond de la cale. Quant à nous, les survivants, qui étions à peine plus favorisés par le sort, nous fûmes contraints de continuer à vivre avec leurs cadavres qui se décomposaient, puisque les gardes ne nous permettaient pas de les évacuer. Pour eux nous n'étions que des prisonniers, et peu leur importait que nous fussions vivants ou morts, du moment que personne ne manquait sur leurs listes. Aussi les corps putréfiés devaient-ils rester dans la cale en compagnie des malheureux survivants, jusqu'au moment où, arrivés à destination, les gardes pourraient faire l'appel des morts comme des vivants.

Nous avions perdu toute notion du temps quand, après un nombre de jours difficile à estimer, les machines changèrent de régime. Le roulis et le tangage diminuèrent et comme les vibrations se faisaient moins fortes nous supposâmes — à juste titre — que le bateau approchait d'un port. Hurlements... manoeuvres... Enfin nous entendîmes qu'on déroulait les chaînes et le bruit des ancres jetées à l'eau. Après

une interminable attente, les écoutilles s'ouvrirent et des gardes japonais accompagnés d'un médecin du port commencèrent à descendre dans la cale. À mi-chemin, ils s'arrêtèrent dégoûtés, et le médecin, incommodé par l'épouvantable puanteur, se mit à vomir sur nos têtes. Ensuite, faisant fi de toute dignité, ils battirent en retraite et remontèrent précipitamment sur le pont.

L'incident eut une suite : des tuyaux en effet furent braqués sur nous, et nous faillîmes périr, noyés sous leurs jets puissants. Peu à peu, l'eau s'éleva dans la cale ; nous en eûmes jusqu'à la taille, à hauteur de nos poitrines et enfin de nos mentons, de sorte que des lambeaux de chair putréfiée flottaient juste devant nos bouches. À ce moment-là nous entendîmes des cris et l'eau fut coupée. Un officier de pont se pencha sur nous et il s'ensuivit une vive discussion donnant lieu à force gesticulations. Le bateau allait couler, déclara-t-il, si l'on continuait à nous arroser. Aussi nous balancèrent-ils sur la tête un gros tuyau qui servit à pomper l'eau de la cale.

Toute la journée et toute la nuit on nous laissa au fond du bateau, claquant des dents dans nos guenilles détrempées et l'estomac retourné par l'odeur des cadavres. Le lendemain, on nous fit monter sur le pont par petits groupes de deux ou trois. Ce fut enfin mon tour ; en sortant de la cale, je fus soumis à un interrogatoire sans nuances. Qu'avais-je fait de ma plaque d'identité ? Mon nom fut pointé sur une liste et je fus conduit à grands coups dans les côtes jusqu'à un chaland chargé, ou plutôt surchargé d'une collection de véritables épouvantails vivants, grelottant sous leurs

haillons. Certains étaient nus comme des vers. Bientôt l'eau atteignit les plats-bords ; quand il fut évident qu'un seul passager de plus ferait couler l'embarcation, les Japonais décidèrent d'arrêter l'opération. Un canot à moteur se plaça à l'avant et il prit la direction du rivage, tirant derrière lui le vieux chaland délabré au bout d'un câble solidement arrimé.

C'est ainsi que je vis le Japon pour la première fois. Après avoir débarqué, nous fûmes enfermés dans un camp de concentration à ciel ouvert, un terrain vague entouré de barbelés. Là, hommes et femmes furent soumis à un interrogatoire qui dura plusieurs jours. Enfin un petit groupe d'entre nous fut conduit à quelques kilomètres à l'intérieur des terres dans une prison qu'on avait évacuée à notre intention.

Un jour un des prisonniers, un homme de race blanche, déclara sous la torture que j'avais aidé des camarades de captivité à s'évader et que d'autres m'avaient confié des secrets militaires sur leur lit de mort. Ces "aveux" me valurent d'être interrogé une fois de plus — et avec une ardeur... excessive — par des Japonais infiniment désireux de me faire parler. Comme ils avaient vu dans mon dossier que toutes les tentatives précédentes avaient échoué, cette fois ils se surpassèrent vraiment. Mes ongles, qui avaient repoussé, furent retournés et ils frottèrent les endroits à vif avec du sel. Cela ne suffisant pas à me faire mettre "à table", je fus pendu par les deux pouces à une poutre pendant un jour entier, pendaison qui me rendit affreusement malade, sans qu'ils s'en déclarassent satisfaits. La corde fut coupée et je fis une chute sonore sur les dalles cimentées de la salle de

torture où je crus me briser les os. On m'enfonça la crosse d'un fusil dans les côtes, puis à genoux sur mon ventre, des gardes m'écartèrent les bras qu'ils attachèrent à deux gros pitons — c'était à n'en pas douter des spécialistes qui n'en étaient pas à leur coup d'essai ! Un tuyau fut introduit de force dans ma gorge. Quand l'eau se mit à couler, je crus que, faute d'air, j'allais mourir asphyxié ou noyé, ou encore que mon corps allait éclater. J'avais l'impression que l'eau giclait par tous mes pores et qu'on me gonflait tel un ballon. La douleur était intolérable. Des points lumineux passaient devant mes yeux. Finalement mon cerveau fut pris comme dans un étau et je m'évanouis. Des stimulants eurent tôt fait de me ranimer, mais j'étais trop faible et trop malade pour me mettre debout. Aussi trois gardes japonais — j'étais de forte corpulence — me traînèrent jusqu'à la poutre où j'avais déjà été pendu.

— Tu as l'air trempé, me dit un officier survenu entre-temps. Il est temps, je pense, de te sécher. Ça te rendra peut-être plus bavard. Allons, qu'on le pende !

Deux gardes se baissèrent brusquement et me tirèrent si brutalement par les chevilles que ma tête heurta violemment le sol en ciment. Mes chevilles furent ligotées à l'aide d'une corde que l'on fit passer par-dessus la poutre ; après quoi, en ahanant comme des travailleurs de force, ils me hissèrent par les pieds jusqu'à un mètre environ du sol. Avec lenteur, comme des gens qui ne veulent pas perdre une seconde de leur plaisir, les gardes placèrent, juste en dessous de ma tête, des morceaux de papier et des petits bouts de bois. Un sourire sardonique aux lèvres, l'un d'eux frotta

une allumette et y mit le feu. Peu à peu des ondes chaudes montèrent vers moi. Le bois s'enflamma et sous l'effet de la chaleur, je sentis mon cuir chevelu se plisser, se ratatiner.

— Il va mourir, fit une voix. Ne le laissez pas crever, sinon, gare à vous ! Il faut à tout prix qu'il parle.

De nouveau un choc lourd... la corde avait été coupée et j'étais tombé la tête la première au milieu des braises. Une nouvelle fois, je m'évanouis.

Lorsque je repris conscience, je me retrouvai étendu dans un cachot à demi souterrain, le dos baignant dans une flaque d'eau froide. La cellule grouillait de rats. Dès que je fis un geste, ils s'enfuirent effrayés en poussant de petits cris aigus. Plusieurs heures plus tard, des gardes firent leur entrée et me remirent debout. Sans ménager les jurons ni les coups, ils me portèrent à une fenêtre garnie de barreaux qui était juste au niveau du sol à l'extérieur. A l'aide de menottes, on m'attacha à ces barreaux de façon que mon visage fût pressé contre eux.

— Regarde bien ce qui va se passer, me dit un officier, après m'avoir allongé un coup de pied. Ne tourne pas la tête et ne ferme pas les yeux, si tu ne veux pas écoper d'un coup de baïonnette.

Je regardai, mais il n'y avait rien à voir, si ce n'est à peu près à la hauteur de mon nez, un bout de terrain plat. Bientôt cependant, j'entendis du bruit et j'aperçus des prisonniers que des gardes faisaient avancer, en les traitant avec une extrême brutalité. Leur groupe se rapprocha peu à peu de ma fenêtre devant laquelle ils furent obligés de s'agenouiller. Ils avaient déjà les bras liés derrière le dos, mais à ce moment-là, les gardes

attachèrent leurs poignets à leurs chevilles de sorte que leur corps était courbé comme un arc. Involontairement, je fermai les yeux, mais je fus vite contraint de les rouvrir quand mon corps fut traversé par une douleur fulgurante. Un Japonais m'avait donné un coup de baïonnette et je sentais mon sang dégouliner le long de mes jambes.

Je regardai donc dehors : les Japonais procédaient à une exécution collective. Certains prisonniers furent tués à coups de baïonnette, d'autres décapités. L'un de ces pauvres malheureux avait dû se conduire particulièrement mal, tout au moins du point de vue des Japonais, car ils lui ouvrirent le ventre et le laissèrent perdre tout son sang. La même scène se répéta plusieurs jours de suite. On amenait des prisonniers devant ma fenêtre et on les mettait à mort, en les fusillant, en les criblant de coups de baïonnette ou en les décapitant. Des flots de sang coulaient dans ma cellule où ils attiraient des masses grouillantes d'énormes rats.

Nuit après nuit, j'étais interrogé par les Japonais qui espéraient tirer de moi ce qu'ils voulaient savoir. Vivant jour et nuit dans une sorte de brouillard sanglant, souffrant horriblement, je n'aspirais plus qu'à être exécuté pour que tout soit fini. Au bout de dix jours, qui me parurent aussi longs qu'une centaine, on m'annonça que je serais fusillé si je ne consentais pas à leur donner les informations qu'ils désiraient. Les officiers me dirent qu'ils en avaient assez de moi et que mon attitude était une insulte à l'empereur. Mais je persistai dans mon mutisme. On me ramena alors dans mon cachot, où on me jeta avec une telle violence sur

le sol en ciment qui me servait de lit, que j'en restai à moitié assommé.

— Plus de nourriture pour toi, me dit un garde, avant de me quitter. A partir de demain, tu n'en auras plus besoin.

Le lendemain matin, les faibles lueurs de l'aube commençaient à peine à traverser le ciel quand la porte de mon cachot s'ouvrit à grand fracas devant un officier accompagné d'un peloton de soldats. On me conduisit à l'endroit même où j'avais vu exécuter tant de prisonniers. L'officier me montra du doigt le sol tout détrempé de sang.

— Le tien aussi va y couler bientôt, dit-il. Mais tu auras ta tombe personnelle, car tu vas la creuser toi-même. On m'apporta une pelle et sous l'aiguillon des baïonnettes, je dus creuser le trou peu profond qui serait ma tombe. Après quoi je fus attaché à un poteau de telle sorte qu'une fois qu'ils auraient tiré, la corde pourrait juste être coupée et je tomberais la tête la première dans la tombe que j'avais moi-même creusée. L'officier prit une attitude théâtrale et lut la sentence aux termes de laquelle j'étais condamné à être fusillé pour avoir refusé de collaborer avec les Fils du Ciel.

— Voici ta dernière chance, dit-il. Donne-nous les informations que nous voulons, sinon nous allons t'envoyer rejoindre tes ancêtres sans honneur.

Je restai silencieux — faute d'une réponse qui me parût adéquate — et il répéta sa question. Comme je ne répondais pas, les soldats du peloton, à son commandement, mirent leur fusil en joue. L'officier s'approcha à nouveau de moi et me répéta que cette chance était vraiment ma dernière chance et il me gifla

à toute volée, pour donner sans doute plus de poids à ses paroles. Pas un mot ne sortit de mes lèvres. Il montra alors aux soldats la place de mon coeur, puis pour ne pas être en reste, me frappa au visage du plat de son épée et cracha sur moi avant de me tourner le dos, complètement dégoûté.

Arrivé à mi-chemin entre le poteau et le peloton d'exécution, il s'arrêta — s'assura qu'il ne se trouvait pas dans la ligne de mire de ses hommes — et se tournant vers eux leur donna l'ordre de se préparer à tirer. Les soldats épaulèrent leurs fusils. Les canons se braquèrent sur moi. J'eus l'impression que le monde se remplissait de gros trous noirs, des trous noirs qui étaient des gueules de fusils. Ils me parurent grossir et grossir, devenir de plus en plus menaçants ; il était clair, hélas, que d'un instant à l'autre, ils allaient cracher la mort. L'officier leva son épée d'un geste lent, puis l'abaisa vivement en commandant : "FEU !"

Le monde sembla se dissoudre dans le feu et la douleur, sous des nuages d'une fumée suffocante. J'eus l'impression d'être piétiné par des chevaux géants dont les sabots auraient été portés au rouge. Tout se mit à tourner, comme si le monde était pris de folie. La dernière chose que j'eus devant les yeux fut un brouillard sanglant d'où coulait du sang. Ensuite, ce furent les ténèbres, des ténèbres traversées par un immense rugissement. Mes liens se défirent, je m'affaissai — et ce fut le néant.

Quand je repris conscience plus tard, je fus stupéfait de constater combien les Champs Célestes, ou l'Autre Monde, me semblaient familiers. Mais cette illusion fut de courte durée car je me retrouvai allongé dans ma

tombe, face contre terre. Tout à coup, une baïonnette me piqua les reins. Du coin de l'oeil, j'aperçus l'officier japonais qui me déclara que l'exécution avait eu lieu avec des balles "spéciales".

— Nous avons pratiqué l'expérience sur plus de deux cents prisonniers, ajouta-t-il.

Ils avaient diminué la charge de poudre et remplacé le plomb de la balle par quelque chose d'autre, de façon à me blesser sans me tuer — car ils voulaient toujours obtenir ces fameuses informations.

— Et nous les obtiendrons, dit-il, car nous mettons au point d'autres méthodes. Quant à toi, plus tu attendras pour dire la vérité et plus tu souffriras.

Ma vie avait été vraiment très dure, entièrement consacrée à un entraînement rigoureux, fondé sur le contrôle de moi-même ; sans la formation spéciale qui m'avait été donnée à la lamaserie, je n'aurais certes pas pu survivre et garder ma raison. Quiconque n'ayant pas été entraîné comme moi n'aurait pas résisté, j'en suis certain.

Les sérieuses blessures dues à mon "exécution" provoquèrent une double pneumonie. J'étais pour lors désespérément malade, aux portes de la mort, privé de tout soin médical et du moindre confort. Allongé sur le sol cimenté de ma cellule, sans rien pour me couvrir, agité et tremblant de fièvre, je ne souhaitais que mourir.

Quand, lentement, mon état se fut amélioré quelque peu, j'avais pris conscience depuis quelques jours de vrombissements de moteurs d'avion qui ne m'étaient pas familiers du tout. Ce n'étaient certes pas des avions japonais, car ceux-là je ne les connaissais que

trop bien. Que pouvait-il donc se passer ? Le camp était situé dans un village proche d'Hiroshima et je pensai que les Japonais — qui étaient victorieux sur tous les fronts — ramenaient chez eux des appareils dont ils s'étaient emparés.

J'étais encore très malade quand un jour j'entendis de nouveau des moteurs d'avions. Tout à coup, le sol se mit à trembler et une énorme déflagration retentit dans les airs. Des nuages de poussière tombèrent du ciel et une odeur de moisi se répandit dans l'atmosphère qui paraissait électrique, tendue à l'extrême. Pendant un instant tout parut frappé d'immobilité, puis les gardes affolés se mirent à courir, hurlant de peur et suppliant l'empereur de les protéger de ce danger inconnu. Le bombardement atomique d'Hiroshima du 6 août 1945 venait d'avoir lieu. Un bon moment, je restai sur place, m'interrogeant sur la conduite à tenir. Comprenant enfin que les Japonais étaient trop occupés pour se soucier de moi, je me levai et gagnai la porte en chancelant. Elle n'était pas fermée, car j'étais trop affaibli pour qu'on me crût capable de m'évader. D'ailleurs en temps normal elle était gardée par des soldats, mais eux aussi avaient disparu. Partout régnait une panique extrême. Les Japonais, croyant avoir été abandonnés de leur Dieu Soleil, tournaient en rond dans le plus grand affolement, comme une colonie de fourmis qui vient d'être attaquée. Le sol était jonché de fusils, d'équipements et de vivres. Du côté des abris aériens où les soldats voulaient tous entrer en même temps, s'élevaient des cris et des exclamations.

J'étais très faible, presque trop faible pour tenir sur mes jambes. En me baissant pour ramasser une

tunique et une casquette japonaises, je fus pris d'un étourdissement et je faillis tomber à la renverse. À quatre pattes sur le sol, je parvins à endosser la tunique et à me coiffer de la casquette. Je trouvai un peu plus loin une paire de sandales que je chaussai, car j'étais nu-pieds. Après avoir lentement rampé jusqu'à un buisson, je poursuivis péniblement mon avance. Des coups sourds ébranlaient l'air et toutes les batteries antiaériennes étaient entrées en action. Le ciel était rouge, avec çà et là de grandes bannières de fumée noire et jaune. Le monde entier paraissait être sur le point d'exploser et je me souviens de m'être alors étonné de faire tant d'efforts pour m'évader, puisque manifestement la fin du monde était arrivée.

Pendant toute la nuit, souffrant mille morts, je poursuivis ma lente avance en direction de la côte que je savais n'être distante que de quelques kilomètres. J'étais vraiment dans un état affreux. Ma gorge était nouée et je tremblais de tous mes membres. Pour continuer à avancer, il me fallait faire appel à toute l'énergie qui me restait. Enfin, à l'aube, j'arrivai à une petite crique. Epuisé par la fatigue et la maladie, je jetai un coup d'oeil prudent par-dessus les buissons et j'aperçus un petit bateau de pêche qui dansait au bout de ses amarres. Il paraissait abandonné. Son propriétaire pris de panique sans doute, s'était réfugié à terre. Je m'en approchai avec prudence et une fois près de lui, je parvins à me redresser et à regarder à l'intérieur. Le bateau était vide. Après avoir réussi à placer un pied sur l'amarre, je me hissai à bord dans un effort surhumain. Mais mes forces m'abandonnèrent et je basculai la tête la première au fond de la cale, pleine

d'une eau sale où flottaient des bouts de poissons pourris manifestement destinés à servir d'appât. Il me fallut un temps infini pour retrouver assez de force pour couper l'amarre avec un couteau que j'avais trouvé. Puis, je me laissai tomber au fond du bateau que la marée descendante entraîna vers le large. Je me glissai vers l'avant où je m'accroupis, complètement épuisé. Quelques heures plus tard, le vent paraissant favorable, je parvins à hisser une voile en lambeaux. Mais l'effort fut trop violent et je m'effondrai au fond de la cale, terrassé par une syncope.

Derrière moi, sur la terre japonaise, venait de s'abattre la dernière carte. La bombe atomique était tombée, annihilant toute volonté de résistance. La guerre était finie et je n'en savais rien. Pour moi aussi, la guerre était finie, du moins je le pensais, puisque je dérivais sur la mer du Japon, sans eau ni vivres, à l'exception de quelques bouts de poissons pourris. Je me relevai et pris appui sur le mât ; je me cramponnai de toutes mes forces, y appuyant même mon menton, cherchant à tout prix à me tenir debout. Quand je tournai la tête vers l'arrière, la côte japonaise, recouverte d'un léger brouillard, disparaissait au loin. Mes yeux se portèrent ensuite vers l'avant, sans rien voir que la mer.

Je songeai à toutes les épreuves que j'avais endurées, je songeai à la Prophétie. Alors, il me sembla entendre, venant de très loin, la voix de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup.

— Tu t'es très bien conduit, mon Lobsang. Très, très bien. Ne te décourage pas, car rien n'est encore terminé.

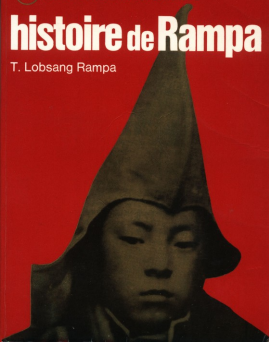
Un rayon de soleil éclairant brièvement l'étrave m'apporta son réconfort. Le vent fraîchit et le léger clapotis de l'eau contre les flancs du bateau fut comme une douce musique. Et moi ? Vers quel port voguais-je ? Si je l'ignorais, je savais néanmoins qu'à cet instant j'étais à l'abri des tortures, délivré des prisons et de l'enfer des camps de concentration. Peut-être étais-je même libre de mourir ? Non, car j'avais beau aspirer à la paix et au soulagement que procure la mort, je savais que l'heure n'était pas encore venue, puisque mon destin est de terminer ma vie au pays de l'homme rouge, l'Amérique. Il me fallait donc dériver sur la mer du Japon, crevant de faim et de solitude à bord de ce bateau. Je sentis la douleur abattre sur moi ses lourdes vagues et immédiatement j'eus l'impression d'être une nouvelle fois soumis à la torture. Des râles s'étranglaient dans ma gorge et des ombres passèrent devant mes yeux. Et si les Japonais s'étaient aperçus de mon évasion et avaient lancé une vedette rapide à ma poursuite ? Je ne pus supporter cette pensée. Mon étreinte se relâcha et je glissai jusqu'en bas du mât, où je m'affalai. De nouveau, je fus plongé dans les ténèbres, les ténèbres de l'oubli, cependant que la barque continuait sa course vers l'inconnu.



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

histoire de Rampa

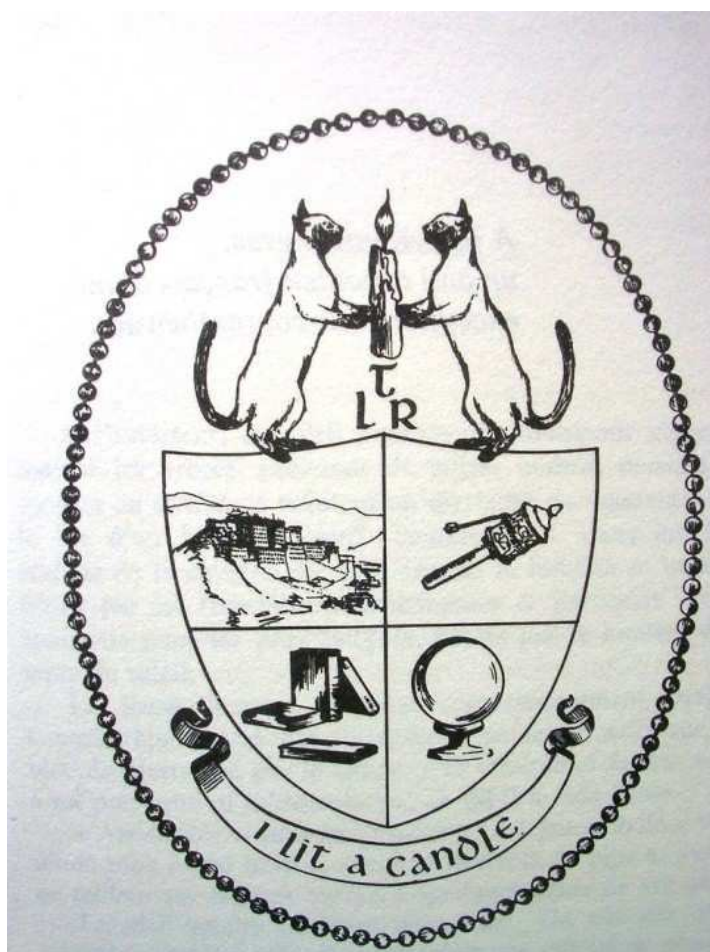
T. Lobsang Rampa



T. LOBSANG RAMPA

HISTOIRE DE RAMPA

Histoire de Rampa - (1960) Suite à sa fuite du camp de concentration japonais, le Dr. Rampa se retrouve tout d'abord en Corée, puis en Russie, traverse l'Europe, fait la traversée par bateau jusqu'aux Etats-Unis et finit par être renvoyé en Angleterre. Là, Lobsang doit endurer une nouvelle fois la captivité et encore d'autres tortures jusqu'à ce qu'il réussisse de nouveau à s'échapper. Dans ce livre Lobsang explique comment il a pris, au moyen de la transmigration, le corps d'un Anglais du nom de Cyril Henry Hoskins, ce dernier très impatient de quitter ce monde, ce qui donna la chance à Lobsang de poursuivre sa tâche spéciale.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

TABLE DES MATIERES

L'INCROYABLE VÉRITÉ.....	3
AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.....	5
CHAPITRE UN	6
CHAPITRE DEUX.....	33
Le voyage astral intersidéral	41
CHAPITRE TROIS.....	68
CHAPITRE QUATRE	100
Le Pays de la lumière dorée	104
Adam et Eve dans le Jardin d'Eden.....	129
CHAPITRE CINQ	135
CHAPITRE SIX.....	168
Le Karma	169
CHAPITRE SEPT.....	199
Le Pays de la Lumière Dorée	199
Apprendre à prier	204
Les formes-pensées.....	211
Les Annales Akashiques	226
CHAPITRE HUIT.....	230
La transmigration	253
CHAPITRE NEUF	261
La parabole de la Graine de Moutarde.....	283
CHAPITRE DIX	294
La Vérité et la Parabole	317

L'INCROYABLE VÉRITÉ

Peu de livres ont suscité plus de controverses ces dernières années que LE TROISIÈME OEIL de Lobsang Rampa et les autres ouvrages qui nous viennent de lui. La raison en est assez simple. Quand un Anglais

soutient que son corps a été pris en charge par l'esprit d'un Lama Tibétain, il peut raisonnablement s'attendre à la moquerie. Quand, en outre, il raconte des expériences extraordinaires, extrêmement détaillées qui pré-supposent la possession de pouvoirs personnels tout à fait en dehors des lois de la nature telles que nous les comprenons, il n'est pas étonnant que la réaction devienne un tollé. Mais de tels tollés naissent parfois de l'ignorance. Jeter un coup d'oeil sur ce qui était précédemment inconnu est toujours inquiétant. Le fait que le Dr Rampa ait maintenant des milliers de lecteurs à travers le monde est la preuve que tous les esprits ne sont pas fermés à l'inconnu. C'est pour cette grande masse de lecteurs — et non moins pour les sceptiques qui n'ont pu ni réfuter son histoire ni non plus expliquer comment il a pu acquérir toute la connaissance qu'il possède si son histoire est fausse — que le Dr Rampa a écrit ceci, son troisième livre. L'HISTOIRE DE RAMPA est la réponse de Lobsang Rampa à tous ses détracteurs et chaque page porte sa propre garantie inébranlable de la vérité.

Cet ouvrage a paru sous le titre original :
THE RAMPA STORY

CE LIVRE EST DÉDIÉ
À mes amis de Howth, Irlande

Ils furent mes amis quand "soufflait le bon vent".

Ils furent loyaux, compréhensifs et de meilleurs amis encore quand souffla le *mauvais* vent, car les Irlandais ont l'habitude des persécutions : et ils savent discerner le vrai du faux. C'est pourquoi,

*Mr et Mrs O'Grady,
La famille Loftus,
Dr W.I. Chapman
Et Brud Campbell*

(pour n'en mentionner que quelques-uns)
MERCI !

(The Rampa Story – publié en 1960)

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

— Pas d'amertume, dit M. l'Éditeur.

"Bien, me dis-je, mais pourquoi éprouverais-je l'amertume ? Je cherche simplement à accomplir ma tâche : écrire un livre ainsi qu'il m'a été ordonné."

— Rien contre la presse, ajouta M. l'Éditeur. Rien !

" Mon Dieu, songeai-je, pour qui me prend-il ?"

Donc, pas un mot contre la presse ! Après tout, les journalistes s'imaginent faire leur travail et si on leur fournit des informations erronées, on ne saurait, me semble-t-il, les tenir pour totalement responsables. Mais mon opinion sur la presse ? Chut, chut. Non. Pas un mot de plus sur ce sujet.

Ce livre fait suite au *Troisième Oeil* et à *Lama Médecin*. Et je vous dirai, dès l'abord, qu'il s'agit de la *Vérité* et non d'une fiction. Tout ce que j'ai écrit dans mes deux précédents ouvrages est vrai et constitue mes propres expériences personnelles. Ce que je vais écrire concerne les ramifications de la personnalité humaine et du moi, thème que nous connaissons à fond, nous autres gens d'Extrême-Orient.

Toutefois, cet avant-propos s'arrêtera là. Le livre parlera pour lui-même !

CHAPITRE UN

Les pics déchiquetés des rudes monts Himalaya se découpaient brutalement sur le violet ardent du ciel vespéral tibétain. Le soleil couchant, caché derrière cette masse titanesque, jetait des lueurs scintillantes et irisées sur les longs tourbillons de neige qui soufflent perpétuellement des hautes cimes. L'air vivifiant était clair comme du cristal, et la visibilité presque infinie.

Au premier abord, la campagne, glacée et désolée, paraissait totalement dénuée de vie. Rien n'y bougeait, rien n'y remuait, sauf la longue bannière neigeuse soufflant au-dessus des pics. Il semblait que rien ne pût subsister dans la morne solitude de ces montagnes. Aucune vie n'y avait, apparemment, jamais été possible depuis le début des temps eux-mêmes. Seul celui qui savait, celui à qui on avait appris, maintes et maintes fois, à surprendre les faibles traces prouvant la présence d'êtres humains, parvenait à les discerner.

Seule l'habitude pouvait guider les pas dans ces lieux âpres et sauvages. Alors, mais alors seulement, on pouvait apercevoir une entrée, nimbée d'ombre, menant à une grotte sombre et lugubre, qui n'était que le vestibule d'une myriade de tunnels et de chambres alvéolant cette austère chaîne de montagnes.

Depuis de longs mois, les lamas les plus éprouvés, faisant office d'humbles messagers, avaient quitté Lhassa et parcouraient péniblement des centaines de kilomètres afin de déposer les anciens Secrets là où ils seraient à tout jamais protégés des vandales chinois et des traîtres communistes tibétains. C'est là aussi qu'après des efforts et des souffrances infinies, avaient été portées les Formes Dorées des Incarnations précédentes, afin d'être dressées et vénérées au coeur de la montagne. Des Objets Sacrés, des écrits infiniment anciens, les prêtres les plus respectables et les mieux instruits se trouvaient ici en sécurité. Depuis plusieurs années, sachant bien que l'invasion chinoise était imminente, des Abbés loyaux s'étaient périodiquement assemblés en conclaves solennels pour choisir et désigner ceux qui se rendraient dans la Nouvelle Demeure lointaine. Prêtre après prêtre fut mis à l'épreuve à son insu, son passé fut examiné, de sorte que l'on pût choisir les hommes les plus dignes et les plus évolués sur le plan spirituel. Des hommes que leur formation et leur foi rendaient capables de résister, le cas échéant, sans trahir des renseignements vitaux, aux pires tortures que les Chinois puissent infliger.

De sorte que, quittant Lhassa occupé par les communistes, ils étaient arrivés dans leur nouvelle demeure. Aucun avion porteur de bombes ne serait

capable de voler à cette altitude. Aucune armée ennemie ne pourrait subsister dans ces contrées arides, dépourvues de terre, rocheuses et traîtresses avec leurs blocs granitiques mouvants et leurs abîmes béants. Contrées si hautes, si pauvres en oxygène que seul un robuste peuple de montagnards peut y respirer. C'était là enfin dans le sanctuaire des cimes que régnait la *Paix*, la Paix pendant laquelle les prêtres travailleraient à sauvegarder l'avenir, à préserver la Science Ancienne et à préparer les temps où le Tibet pourrait se relever et se libérer de son agresseur.

Des millions d'années auparavant, ces lieux avaient été une chaîne de volcans vomissant des flammes, des rochers et de la lave à la surface changeante de la jeune Terre. Le monde était alors à demi plastique et subissait les douleurs de l'enfantement, prélude d'une ère nouvelle. Au bout d'innombrables années, les flammes s'apaisèrent et les rocs en fusion se refroidirent. La lave avait coulé pour la dernière fois et des jets gazeux, venus des profondeurs de la terre, en avaient expulsé les résidus dans l'air, laissant nus et déserts les chenaux et les tunnels interminables. Certains, fort rares, furent bouchés par les chutes de pierres, mais d'autres demeurèrent intacts, durs comme du verre et marqués par les traces des métaux jadis en fusion. De certaines parois coulaient des sources de montagnes, pures et étincelant au moindre rai de lumière.

Siècle après siècle, tunnels et grottes étaient restés dépourvus de toute vie, désolés et solitaires, connus seulement de lamas capables de voyager astralement n'importe où et de tout voir. Les voyageurs de l'astral

avaient parcouru le pays à la recherche d'un refuge de ce genre. A présent que la Terreur pesait sur le pays tibétain, les couloirs de jadis étaient peuplés par l'élite d'un peuple spirituellement évolué, d'un peuple destiné à se relever lorsque les temps seraient accomplis.

Alors que les premiers moines, choisis avec soin, prenaient le chemin du nord pour préparer une demeure dans la roche vivante, d'autres, restés à Lhassa, emballaient les objets les plus précieux et se préparaient à partir dans le plus grand secret. Tel un mince filet d'eau, les élus arrivaient des lamaseries et des couvents. Par groupes restreints, à la faveur des ténèbres, ils se dirigeaient vers un lac éloigné et campaient sur ses rives en attendant leurs compagnons.

Dans la "nouvelle demeure", un Ordre Nouveau avait été établi, l'Ecole de la Sauvegarde de la Connaissance, et le vieil Abbé qui la dirigeait, un moine très savant, plus que centenaire, avait, au prix de souffrances indescriptibles, atteint les grottes au coeur des montagnes. Il était accompagné par les hommes les plus évolués du pays, les Lamas Télépathes, les Clairvoyants et les Sages de Grande Mémoire. Lentement, pendant de longs mois, ils avaient grimpé de plus en plus haut dans les montagnes, où l'air se raréfiait toujours davantage au fur et à mesure qu'augmentait l'altitude. Parfois leurs organismes de vieillards ne pouvaient parcourir qu'un mille (1 600 km) par jour, un mille pendant lequel il leur fallait gravir d'énormes roches où le vent éternel des hauts défilés s'acharnait contre leurs robes et menaçait de les faire s'envoler. Parfois une profonde crevasse obligeait à un

long et pénible détour. Pendant près d'une semaine, le vieil Abbé fut forcé de demeurer dans une tente en peau de yak, étroitement close, tandis que des herbes et des potions étranges lui fournissaient l'oxygène vital qui soulageait ses poumons et son coeur torturés. Puis, avec une force d'âme surhumaine, il continua le terrible voyage.

Enfin, ils atteignirent leur destination ; leur nombre avait beaucoup diminué, car quantité d'entre eux étaient tombés en chemin. Peu à peu, ils s'accoutumeraient à ce changement d'existence. Les Scribes rédigèrent un compte rendu méticuleux du voyage et les Sculpteurs fabriquèrent lentement les blocs destinés à imprimer les livres à la main. Les Clairvoyants étudièrent l'avenir et prédirent celui du Tibet et d'autres pays. Ces hommes, d'une pureté absolue, étaient en contact avec le Cosmos, et les Annales Akashiques qui renseignent sur le passé, le présent immédiat du monde entier et toutes les probabilités du futur. Les Télépathes eux aussi avaient fort à faire : ils envoyaient des messages à d'autres, au Tibet, et gardaient le contact télépathique avec ceux de leur Ordre, dispersés aux quatre coins du globe : ils gardaient le contact avec *Moi* !

— Lobsang, *Lobsang* !

L'appel retentit à mes oreilles, me tirant de ma rêverie. Les messages télépathiques ne m'impressionnaient pas, ils m'étaient plus familiers que des coups de téléphone, mais celui-là était tenace ; différent, en un sens. Vivement, je me détendis et m'assis dans la position du lotus, mettant mon esprit en état de réceptivité et mon corps à l'aise. Puis, prêt à

recevoir des messages télépathiques, j'attendis. Pendant un certain temps, rien ne se produisit qu'un léger "sondage", comme si "Quelqu'un" regardait au fond de mes yeux et apercevait... apercevait quoi ? Le fleuve boueux, nommé Detroit, et les hauts gratte-ciel de la ville du même nom. La date du calendrier, en face de moi, était celle du 9 avril 1960. De nouveau... rien. Soudain, comme si "Quelqu'un" avait pris une décision, la voix se fit entendre de nouveau.

— Lobsang. Tu as beaucoup souffert. Tu as bien agi, mais le temps n'est pas au contentement de soi-même. Tu as encore une autre tâche à accomplir.

Il y eut une pause comme si l'Orateur avait été brusquement interrompu, et j'attendis, le coeur serré, empli d'appréhension. J'avais eu plus que mon lot d'épreuves et de souffrances au cours des années passées. J'en avais assez de changer perpétuellement d'existence, d'être pourchassé et persécuté. Pendant que j'attendais, je captais de furtives pensées télépathiques émises par ceux qui se trouvaient auprès de moi. La jeune fille qui tapait impatiemment du pied, à l'arrêt de l'autobus, sous ma fenêtre : "Oh ! ce service d'autobus est le pire du monde ! Est-ce qu'il n'arrivera *jamaïs* ?" Ou l'homme qui apportait un paquet à la maison voisine : "Est-ce que je vais oser demander une augmentation au patron ? Millie va être furibonde si je ne lui rapporte pas bientôt un peu d'argent !" Au moment où je me demandais vaguement qui était "Millie" — de même qu'on attend au téléphone en laissant couler les pensées — l'insistante voix intérieure se fit de nouveau entendre :

— Lobsang ! Notre décision est prise. L'heure est venue pour toi de te remettre à écrire. Ton prochain livre sera une tâche essentielle. Tu devras insister sur ce point : le fait qu'un être humain peut s'intégrer dans le corps d'un autre, avec le consentement total de ce dernier.

Je tressaillis d'inquiétude et faillis rompre le contact télépathique. *Moi*, écrire de nouveau ? Sur ce sujet ? J'étais "matière à discussion" et cela me navrait. *Moi*, je savais que tout ce que j'affirmais être, que tout ce que j'avais écrit auparavant était la vérité absolue, mais servirait-il à quelque chose d'alimenter la presse à scandales ? La tâche était au-dessus de mes forces. J'étais troublé, profondément désespéré, angoissé, comme un homme attendant son exécution.

— *Lobsang !*

La voix télépathique avait à présent une inflexion acerbe et ce ton tranchant agit comme un choc électrique sur mon cerveau engourdi.

— Lobsang, nous sommes plus aptes que toi à porter un jugement. Tu es pris dans l'engrenage des labeurs de l'Occident. Nous, qui n'y sommes en rien mêlés, nous jugeons la situation à sa juste valeur. Tu ne connais que les nouvelles locales, alors que nous, nous avons de l'univers une vision d'ensemble.

Humble et silencieux, j'attendis la suite du message, reconnaissant que "Eux" savaient évidemment la voie à suivre. Au bout d'un moment, la voix s'éleva de nouveau : "Tu as beaucoup souffert injustement, mais c'était pour la bonne cause. Ton travail antérieur a été, pour beaucoup d'hommes, une source de bienfaits,

mais tu es malade et incapable de porter un jugement lucide sur la question de ton prochain livre."

Tout en écoutant, je pris ma boule de cristal et la tins devant moi, sur son étoffe de couleur sombre. Rapidement, le verre se ternit et devint blanc comme du lait. Une déchirure apparut et les nuages blancs s'écartèrent comme des rideaux qui s'ouvrent pour laisser entrer la lumière de l'aube. Je voyais en même temps que j'entendais. Au loin, les pics enneigés de l'Himalaya se dressaient vers le ciel. J'éprouvai une sensation de chute si intense que je sentis mon estomac remonter dans ma poitrine. Le paysage s'agrandit : j'aperçus la Grotte, la Nouvelle Demeure de la Connaissance. Un Patriarche très, très âgé, était assis sur un tapis en laine de yak. Malgré son rang élevé — c'était un Père Abbé — il était simplement vêtu d'une robe fatiguée et rapiécée qui semblait presque aussi vieille que lui. Son front haut et bombé luisait comme un vieux parchemin et la peau de ses mains ridées recouvrait à peine les os qui la supportaient. C'était une vénérable figure, nimbée d'une forte aura de puissance et respirant la sérénité ineffable que donne la véritable connaissance. Autour de lui, formant un cercle dont il était le centre, sept Lamas de haut degré étaient assis dans une attitude de méditation, les paumes levées et les doigts entrecroisés, selon le geste immémorial et symbolique. Leurs têtes, légèrement inclinées, étaient toutes tournées vers moi. Grâce à ma boule de cristal, j'avais la sensation d'être debout devant eux dans la même caverne volcanique. Nous conversions comme si un contact physique était établi entre nous.

— Tu as beaucoup vieilli, me dit l'un.

— Tes livres ont apporté la joie et la lumière à un grand nombre, ne te laisse pas décourager par la jalousie et la malveillance de certains, me dit un autre.

— Le minerais de fer peut croire qu'il est torturé sans raison dans la fournaise, dit un troisième, mais lorsque la lame de l'acier le plus fin réfléchit à cette torture, elle en comprend la raison.

— Nous perdons du temps et de l'énergie, dit l'Ancien Patriarche. Son coeur est malade en dedans de lui, et il est debout à l'ombre de l'Autre Monde. Nous ne devons pas trop exiger de ses forces et de sa santé, car il a devant lui une tâche toute tracée.

De nouveau, ce fut le silence. Cette fois, c'était un silence bienfaisant, car les Lamas Télépathes versaient en moi l'énergie vivifiante qui me faisait si souvent défaut depuis ma seconde attaque de thrombose coronaire. La vision que j'avais sous les yeux, vision dont je semblais faire partie, devint plus lumineuse encore, presque plus lumineuse que la réalité. Puis le Vieil Homme leva les yeux et parla. "Mon Frère", dit-il — terme qui était un honneur, en vérité, bien que je fusse moi aussi un Abbé — "Mon Frère, nous devons révéler à un grand nombre la vérité suivante : à savoir qu'un *moi* peut quitter volontairement son corps et permettre à un autre *moi* de s'y intégrer et de réanimer le corps déserté. Divulguer ce fait, telle est la tâche qui *t'incombe*."

Ce fut un choc, en vérité. *Ma* tâche ? Jamais je n'avais souhaité divulguer de pareils sujets, préférant garder le silence, même lorsque j'aurais pu retirer des avantages matériels de semblables révélations.

J'estimais que dans l'Occident aveugle en matière d'ésotérisme, mieux valait que la plupart des gens ignorassent l'existence des mondes occultes. La majorité des "occultistes" que j'avais rencontrés ne savait pas grand-chose dans ce domaine et une connaissance incomplète est chose dangereuse. Mon introspection fut interrompue par l'Abbé :

— Comme tu le sais, nous sommes à l'aube d'une Ère Nouvelle, d'une Ère où il est prévu que l'Homme sera purifié de ses impuretés et vivra en paix avec les autres et avec lui-même. Les populations se stabiliseront, elles n'augmenteront ni ne diminueront, il sera mis fin aux intentions belliqueuses, car un pays de plus en plus surpeuplé doit avoir recours aux armes pour obtenir un plus grand espace vital. Nous voudrions que les gens sachent comment un corps peut être rejeté ainsi qu'un vieux vêtement dont le possesseur n'a plus l'emploi et transmis à un autre qui a besoin de ce corps en vue d'un but particulier.

Je tressaillis involontairement. Oui, j'étais au courant de toutes ces choses, mais je ne m'étais pas attendu à devoir les exposer par écrit. Cette idée me faisait peur.

Le vieil Abbé eut un bref sourire et dit :

— Je crois que cette idée, cette mission, ne te plaît pas, mon Frère. Pourtant, même en Occident, dans ce qu'on appelle la foi chrétienne, on a constaté de très nombreux cas de "possession". Que tant de ces cas soient considérés comme néfastes, ou comme des manifestations de la magie noire, est regrettable et ne fait que refléter l'attitude de ceux qui sont peu versés en la matière. Ta tâche sera d'écrire de sorte que ceux

qui ont des yeux puissent lire et que ceux qui sont prêts puissent savoir.

"Le suicide, pensai-je. Les gens auront recours au suicide afin d'échapper à leurs dettes, à leurs soucis, ou afin de rendre service à d'autres en leur procurant un corps."

— Non, non, mon Frère, dit le vieil Abbé. Tu es dans l'erreur. Nul ne peut échapper à sa dette par le suicide et nul ne peut quitter son corps pour un autre, à moins que certaines circonstances spéciales ne le permettent. Nous devons attendre l'épanouissement de cette Ère Nouvelle et personne ne pourra légitimement abandonner son corps avant que le laps de temps qui lui est alloué n'ait pris fin. Jusqu'à présent, cela ne peut intervenir qu'avec la permission des Forces Supérieures.

Je regardai les hommes qui se trouvaient devant moi, j'observai le jeu de la lumière dorée autour de leurs têtes, le bleu électrique de la sagesse dans leurs auras, et l'effet réciproque de la lueur émanant de leurs Cordes d'Argent. Une vision de couleurs vivantes d'hommes doués de sagesse et de pureté. Des hommes austères, ascétiques, vivant à l'écart du monde. Se sachant maîtres d'eux-mêmes, ne comptant que sur eux-mêmes. "Tout est très simple pour eux, murmurai-je. Ils ne sont pas forcés de vivre dans le tohu-bohu de la vie occidentale." Par-delà le boueux fleuve Détroit, le rugissement de la circulation m'arrivait par vagues successives. Un steamer qui se dirigeait vers les Grands Lacs, passa sous ma fenêtre, broyant la glace du fleuve qui craquait devant son étrave. La Vie Occidentale ? Du bruit. Du vacarme. Des postes de radio hurlant les

mérites présumés de telle ou telle marque d'auto. Dans la Nouvelle Demeure régnait la paix, la paix qui permettait de travailler, de méditer sans avoir à se demander qui — comme ici — allait être le suivant à vous poignarder dans le dos pour quelques dollars.

— Mon Frère, dit le Vieil Homme, *nous*, nous vivons dans le tohu-bohu d'un pays envahi où résister à l'oppresseur équivaut à mourir après de lentes tortures. La nourriture doit nous être apportée à pied, sur une distance de plus de cent cinquante kilomètres (100 milles), par de périlleux sentiers de montagne sur lesquels un faux pas ou une pierre branlante peut envoyer un homme jusqu'au fond d'un précipice. *Nous* vivons d'un bol de tsampa qui nous suffit pour la journée. Comme boisson, nous avons l'eau des ruisseaux de la montagne. Le thé est un luxe superflu dont nous avons appris à nous passer, car il est mal de prendre un plaisir qui fait courir un risque à d'autres. Regarde avec plus d'attention dans ta boule de cristal, mon Frère, et nous nous efforcerons de te montrer le Lhassa d'aujourd'hui.

Je me levai de mon siège, près de la fenêtre, et m'assurai que les trois portes de ma chambre étaient bien fermées. Il n'y avait aucun moyen de réduire au silence le grondement incessant de la circulation sur la rive canadienne du fleuve et le bourdonnement plus sourd de Détroit, ville bruisante d'activité. Entre le fleuve et moi, s'étendaient la route nationale et les six voies de chemin de fer. Le bruit ? Il était perpétuel ! Jetant un dernier regard sur ce spectacle de la trépidante vie moderne, je fermai les stores et me rassis, tournant le dos à la fenêtre.

Devant moi, le cristal frémissait, émettant une lumière bleue qui changea et tournoya au moment où je m'approchai. Comme je prenais la boule et m'en touchais brièvement la tête pour établir de nouveau un "rapport", je sentis qu'elle était tiède, signe certain qu'une source extérieure y insufflait un fort potentiel d'énergie.

Le vieil Abbé me considérait avec bienveillance et un fugitif sourire éclaira son visage, puis tout se passa comme si une explosion s'était produite. La vision devint floue, ne fut plus qu'un kaléidoscope de milliers de couleurs disparates et de bannières tournoyantes. Soudain, j'eus l'impression qu'on avait ouvert une porte, une porte dans le ciel, et que je me tenais sur le seuil. Je ne regardais plus dans une boule de cristal : J'étais là !

A mes pieds, brillant doucement dans la lumière du soir, s'étendait mon pays, ma ville de Lhassa, blottie à l'abri des puissantes montagnes, le Fleuve Heureux coulant rapidement à travers la verte Vallée. De nouveau, j'éprouvai une nostalgie amère. Toutes les haines, toutes les duretés de la Vie Occidentale bouillonnèrent en moi et je crus que mon cœur allait se briser. Le souvenir des joies et des peines, de l'entraînement rigoureux que j'avais subi là-bas, la vue de mon pays natal suscitérent en moi un sentiment de révolte contre le féroce manque de compréhension des Occidentaux.

Mais ce n'était pas pour mon plaisir que j'étais là ! J'eus l'impression de descendre lentement du ciel, comme si j'avais été dans un ballon. A quelques milliers de pieds de la surface terrestre, je poussai une

exclamation de surprise horrifiée. Un *aérodrome* ? Il y avait des *aérodromes* autour de la Cité de Lhassa ! Le paysage avait perdu son aspect familier et en regardant autour de moi, je vis que deux nouvelles routes traversaient les montagnes et s'étrécissaient en direction de l'Inde. Des véhicules, des véhicules à roues, y passaient rapidement. Je descendis plus bas, sous la surveillance de ceux qui m'avaient amené jusque-là. Et je vis que des esclaves creusaient des fondations, sous la garde de Chinois en armes. Horreur des horreurs ! Au pied même du glorieux Potala s'étalait un affreux bidonville, desservi par un réseau de chemins de terre. Des fils de fer épars reliaient les bâtiments, donnant à l'endroit un aspect hétéroclite et mal tenu. Je levai les yeux vers le Potala et — par la Dent Sacrée du Bouddha ! — je vis que le Palais était souillé de slogans communistes chinois ! Avec un sanglot de dégoût, je détournai mes regards.

Un camion apparut sur la route, me traversa de part en part — car j'étais dans mon corps astral, fantomal et dénué de substance — et s'arrêta en trépidant quelques mètres plus loin. Des soldats chinois hurlants, débraillés, en descendirent, entraînant cinq moines avec eux. Des haut-parleurs se mirent à rugir au coin de toutes les rues et, aux ordres émis par cette voix d'airain, la place où je me trouvais fut rapidement envahie par la foule. Rapidement, car des gardes-chiourme chinois, armés de fouets et de baïonnettes, frappaient sur les traînants. La foule, des Tibétains et des colons chinois venus là de mauvais gré, semblait déprimée et émaciée. Elle s'agitait nerveusement,

soulevant sous ses pieds de petits nuages de poussière qu'emportait la brise du soir.

Les cinq moines, maigres et ensanglantés, furent brutalement jetés à genoux. Je reconnus l'un d'eux, dont le globe oculaire, arraché de son orbite, pendait sur sa joue. Il avait été acolyte du temps que j'étais Lama. Un silence tomba sur la foule morne tandis qu'une jeep, de marque russe, quittait un bâtiment portant l'écriteau "Département de l'Administration Tibétaine", et roulait à toute allure sur la route. Tout le monde parut se figer lorsque la voiture fit le tour de l'assistance et s'arrêta à six mètres (20 pieds) environ derrière le camion.

Les soldats se mirent au garde-à-vous et un Chinois à l'air arrogant descendit de la jeep. Un soldat se hâta vers lui ; il déroulait un fil de métal tout en marchant. Puis, arrivé face au puissant personnage, il salua et tendit un microphone. Le Gouverneur ou l'Administrateur, quel que fût son titre, jeta autour de lui un regard méprisant avant de prendre la parole en face de l'appareil.

— Vous avez été réunis ici, dit-il, pour être témoins de l'exécution de cinq moines réactionnaires aux idées subversives. Nul ne fera obstacle à la marche du glorieux peuple chinois, sous la présidence compétente du camarade Mao.

Il se détourna et les haut-parleurs placés au sommet du camion se turent. Le gouverneur fit signe à un soldat, porteur d'un long sabre à lame courbe. Ce dernier s'avança vers le premier captif, agenouillé et ligoté devant lui. Pendant un moment il demeura immobile, les jambes écartées, tâtant du pouce le fil de

l'épée. Satisfait, il se mit en position et effleura le cou de l'homme. Puis il leva au-dessus de sa tête son arme dont la lame polie étincela au soleil, et l'abattit. Il y eut un bruit sourd, suivi aussitôt d'un "crac" aigu et la tête de l'homme sauta du tronc, suivie d'un jet de sang vermeil qui tremblota par deux fois avant de se transformer en un maigre filet liquide. Lorsque le corps décapité, frémissant, fut étendu sur le sol poussiéreux, le Gouverneur cracha dessus et s'écria :

— Ainsi périssent tous les ennemis de la commune !

Le moine à l'oeil arraché releva fièrement la tête et cria d'une voix forte :

— Vive le Tibet ! Par la Gloire du Bouddha, il se relèvera !

Un soldat allait le transpercer de sa baïonnette, mais un geste du Gouverneur l'arrêta. Le visage convulsé de rage, il hurla :

— Tu insultes le glorieux peuple chinois ? Puisqu'il en est ainsi, tu mourras lentement !

Et se tournant vers les soldats, il rugit des ordres. Les hommes se dispersèrent. Deux coururent vers un bâtiment voisin et en revinrent chargés de cordes. D'autres tranchèrent les liens du moine, lui infligeant des coupures aux bras et aux jambes. Le Gouverneur marchait de long en large, criant qu'on fit venir d'autres Tibétains pour assister à la scène. Les haut-parleurs se remirent à hurler et des camions militaires apparurent, amenant des hommes, des femmes et des enfants pour "voir la justice des camarades chinois". Un soldat frappa le moine au visage avec la crosse de son fusil, lui faisant éclater l'oeil arraché et lui brisant le nez. Le

Gouverneur, immobile, jeta un coup d'oeil aux trois autres moines, toujours agenouillés dans la poussière.

— Tuez-les, dit-il, tuez-les d'une balle dans la nuque et laissez leurs cadavres sur la route.

Un soldat s'avança et tira son revolver. Le posant juste derrière l'oreille d'un des moines, il appuya sur la détente. L'homme tomba en avant, sa cervelle se répandit sur le sol. Impassible, le soldat s'approcha du second moine et l'abattit de la même façon. Au moment où il allait tuer le troisième, un jeune soldat dit :

— Laisse-moi faire, Camarade, car je n'ai pas encore tué.

Inclinant la tête, le bourreau s'écarta et laissa le jeune soldat, tremblant d'impatience, prendre sa place. Tirant son revolver, ce dernier le braqua sur le troisième moine, *ferma les yeux*, et appuya sur la détente. La balle traversa la joue de la victime et blessa au pied un des spectateurs tibétains.

— Essaie de nouveau, dit l'autre soldat, et garde les yeux ouverts.

Mais la main de l'exécuteur tremblait tellement de peur et de honte en voyant le Gouverneur qui l'observait avec mépris, qu'il rata son coup.

— Mets-lui le canon du revolver dans l'oreille et tire, dit le Gouverneur.

Une fois encore, le jeune soldat s'approcha du condamné, lui enfonça brutalement le canon de l'arme dans l'oreille et appuya sur la détente. Le moine s'écroula en avant, mort, cette fois, à côté de ses compagnons.

La foule était devenue plus dense ; en jetant un regard autour de moi, je vis que le moine, mon ancien camarade, avait été attaché à la jeep par le bras et la jambe gauches. Son autre bras et son autre jambe étaient liés au camion. Un soldat chinois, souriant, monta dans la jeep et mit le moteur en marche. Lentement, aussi lentement que cela lui était possible, il embraya et la voiture démarra. Le bras du moine se tendit, rigide comme une barre de fer ; il y eut un craquement et le membre fut complètement arraché de l'épaule. La jeep continua à avancer. L'os de la hanche craqua à son tour, et la jambe droite de l'homme fut arrachée du tronc. La jeep s'arrêta, le Gouverneur y monta ; puis elle s'éloigna, tirant le corps ensanglanté du moribond qui rebondissait sur la route pierreuse. Les soldats grimpèrent dans le gros camion qui démarra, traînant derrière lui une jambe et un bras sanglants.

Comme je me détournais, bouleversé jusqu'à l'écoeurement, j'entendis, derrière un des bâtiments, un cri de femme, suivi par un rire grossier. Puis un juron en chinois — la femme avait dû mordre son agresseur — et enfin une plainte gargouillée au moment où celui-ci la poignardait.

Au-dessus de moi, c'était la voûte bleu sombre du ciel nocturne, constellée de points lumineux qui constituaient d'autres mondes dont, je le savais, bon nombre étaient habités. Je me demandais combien d'entre eux étaient aussi sauvages que cette terre ? Autour de moi gisaient des cadavres. Des cadavres sans sépulture. Des cadavres que l'air glacé du Tibet préserverait jusqu'à ce que les vautours et autres bêtes

sauvages s'en repaissent ; aucun chien ne pourrait les aider dans cette besogne, car les Chinois les avaient tués pour les manger. Les chats ne gardaient plus les temples de Lhasa ; eux aussi avaient été mis à mort. La mort ? Aux yeux des envahisseurs communistes, la vie d'un Tibétain n'avait pas plus de valeur qu'un brin d'herbe.

Le Potala surgit devant moi. Dans la lumière pâlie du crépuscule, les slogans grossiers des Chinois se fondaient dans l'ombre et devenaient invisibles. Un projecteur, monté sur les Tombes Sacrées, répandait à travers la vallée de Lhasa une lumière crue comme un regard malveillant. Le Chakpori, mon Ecole de Médecine, semblait morne et désolé. De son sommet venaient des bribes d'une chanson chinoise aux paroles obscènes. Je demeurai un moment en contemplation profonde. Et, tout à coup, une Voix dit : "Mon Frère, il faut t'éloigner à présent, car tu as été longtemps absent. Regarde bien autour de toi en remontant."

Lentement, je m'élevai dans les airs, comme un duvet de chardon emporté par une brise vagabonde. La lune était haute, à présent, et baignait d'une pure lumière argentée la vallée et les cimes des monts. Je regardai avec horreur les anciennes lamaserias, bombardées et désertes, jonchées de débris abandonnés qui avaient été des possessions terrestres de l'Homme. Les morts sans sépulture gisaient en tas grotesques, conservés par le froid éternel. Certains tenaient des moulins à prières, d'autres, dépouillés de tout vêtement, avaient été déchiquetés en lambeaux sanglants par l'explosion des bombes et des éclats de métal. J'aperçus une Statue Sacrée, intacte,

contemplant avec compassion, semblait-il, la folie meurtrière des hommes.

Sur les pentes rocailleuses, où les ermitages s'accrochaient amoureusement à flanc de montagne, je vis que tous avaient été pillés par les envahisseurs. Les ermites, emmurés pendant des années dans une ténébreuse solitude, étaient devenus aveugles dès que la lumière du soleil avait pénétré dans leurs cellules. Chacun d'eux, ou presque, était étendu mort devant sa demeure en ruine, à côté du cadavre de l'homme qui avait été, toute sa vie, son ami et serviteur.

J'étais incapable d'en voir davantage. Un carnage ? L'assassinat insensé de moines innocents, sans défense ? Je me détournai et priai ceux qui me guidaient de m'éloigner de ce charnier.

Ma tâche dans la vie, je le savais depuis toujours, concernait l'aura humaine, cette radiation qui entoure complètement le corps humain et qui, par ses couleurs changeantes, montre à l'Adepté si une personne est ou non digne de respect. On pourrait discerner, par les couleurs de son aura, la maladie dont souffre un être humain. Tout le monde a dû remarquer le halo qui se forme autour d'un réverbère, par une nuit brumeuse. Certains ont dû même observer le "halo fluorescent" qui entoure des câbles à haute tension, à un moment donné. L'aura humaine est, en un sens, un phénomène analogue. Elle décèle la force vitale à l'intérieur de l'individu. Les artistes d'autrefois peignaient une auréole autour de la tête des saints. Pourquoi ? Parce qu'ils pouvaient en voir l'aura. Depuis la publication de mon premier livre, des gens m'ont écrit de tous les

coins du monde ; certains d'entre eux peuvent également voir l'aura.

Il y a des années, un docteur Kilner, qui effectuait des recherches dans un hôpital de Londres, découvrit qu'il pouvait discerner l'aura, en certaines circonstances. Il écrivit un livre sur ce sujet. La science médicale n'était pas prête à admettre semblables révélations et tout ce que le docteur avait découvert fut tenu secret. Moi aussi, à ma façon, j'entreprends des recherches et j'imagine un instrument qui permettra à *n'importe quel* médecin ou savant de voir l'aura d'une autre personne et de guérir les maladie "incurables", grâce aux vibrations ultra-soniques. L'argent, l'argent, là est le problème. Les recherches coûtent toujours très cher.

"Et à présent, me disais-je, ils veulent que j'entreprenne une *autre* tâche ! Une tâche concernant l'échange des corps !"

Devant ma fenêtre éclata un fracas formidable qui fit littéralement trembler la maison. "Ah ! songeai-je, les cheminots font de nouveau des manoeuvres de triage. Inutile d'espérer le silence d'ici un bon moment." Sur le fleuve, la sirène d'un steamer des Grands Lacs fit entendre un ululement mélancolique, comme une vache pleurant son veau, et au loin, un autre bateau lui répondit.

— Mon frère !

La voix retentit à nouveau et je me hâtai de reporter mon attention sur le cristal. Les vieillards étaient toujours assis en cercle, le Patriarche au milieu d'eux. Ils semblaient las, à présent, "épuisés" serait peut-être le terme exact pour décrire leur état, car ils avaient

émis une forte dose d'énergie afin de rendre possible ce voyage impromptu.

— Mon frère, tu as pu te rendre compte de l'état dans lequel se trouve notre pays. Tu as vu la main de fer de l'oppresseur. Ta tâche, tes *deux* tâches, sont nettement définies et tu peux les mener à bien toutes deux, pour la gloire de notre Ordre.

Le vieil homme semblait anxieux. Il savait, comme moi-même, que je pouvais, sans faillir à l'honneur, refuser cette mission. J'avais été victime d'incompréhension par suite des calomnies qu'avait répandues un groupe malveillant. Néanmoins je possédais, à un degré très élevé, les dons de clairvoyance et de télépathie. Un voyage dans l'astral était pour moi plus simple qu'une promenade. Ecrire ? Eh bien oui, les gens pourraient lire ce que j'écrirais et même si *tous* ne pouvaient m'accorder foi, il y avait ceux qui étaient suffisamment évolués pour croire et *reconnaître* la vérité.

— Mon Frère, dit doucement le Vieil Homme, même si les non-évolués, les non-éclairés feignent de croire que tu écris des oeuvres d'imagination, une partie de la Vérité pénétrera jusqu'à leur sub-conscient et — qui sait ? — la petite graine de vérité s'épanouira peut-être dans leur vie présente ou dans la suivante. Ainsi que le Seigneur Bouddha Lui-même l'a dit dans la parabole des Trois Chariots, la fin justifie les moyens.

La parabole des Trois Chariots ! Quels souvenirs poignants elle me rappelait ! Quelle image précise j'avais conservée de mon Guide et ami bien-aimé, le Lama Mingyar Dondup, qui m'instruisait au Chakpori.

Un vieux moine médecin avait calmé les craintes d'une femme très malade grâce à quelque pieux mensonge inoffensif. Moi, jeune et sans expérience, persuadé de ma supériorité, j'avais exprimé ma surprise indignée d'entendre un moine dire un mensonge, même en pareil cas. Alors mon Guide s'était approché de moi et m'avait dit :

— Allons dans ma chambre, Lobsang, nous aurons intérêt à consulter les Ecritures.

Il me sourit, et son aura rayonnait de bienveillance et de satisfaction tandis que nous nous dirigeons vers sa chambre dominant le Potala.

— Du thé et des gâteaux indiens, oui, nous allons prendre quelques rafraîchissements, Lobsang, car, en même temps qu'eux, tu pourras digérer quelques principes. Le moine-servant, qui nous avait vus entrer, apporta de lui-même les friandises que j'aimais et que je ne pouvais obtenir que grâce aux bons offices de mon Guide.

Pendant un moment, nous demeurâmes assis, conversant à bâtons rompus ou plus exactement, je parlai tout en mangeant. Puis, lorsque j'eus terminé, l'illustre Lama me dit :

— Il y a des exceptions à chaque règle et chaque pièce de monnaie a deux faces. Le Bouddha s'est longuement entretenu avec Ses amis et disciples et une grande partie de Ses propos a été consignée par écrit. Il existe un récit qui pourrait fort bien s'appliquer au cas présent. Je vais te le raconter.

Il s'installa plus confortablement, s'éclaircit la voix et continua :

— Voici la parabole des Trois Chariots, ainsi nommée parce que les chariots étaient très en demande chez les garçons, à l'époque, de même que le sont aujourd'hui les échasses et les gâteaux indiens. Le Bouddha parlait à l'un de ses disciples nommé Sariputra. Ils étaient assis à l'ombre d'un de ces gros arbres indiens, discutant de la vérité et du mensonge, et disant que les mérites de la première étaient parfois inférieurs à la bienveillance du second. Le Bouddha dit : "A présent, Sariputra, parlons du cas d'un homme très riche, si riche qu'il peut satisfaire tous les caprices de sa famille. C'est un vieillard possesseur d'une vaste demeure et père de nombreux fils. Depuis la naissance de ces fils, il a tout fait pour les protéger du danger. Ils ignorent ce que c'est et n'ont point fait l'expérience de la souffrance. L'homme quitte son domaine afin de se rendre pour affaires au village voisin. En revenant chez lui, il voit une colonne de fumée monter vers le ciel. Il hâte le pas et au moment où il approche de sa maison, il s'aperçoit qu'elle est en feu. Les quatre murs sont en flammes et le toit brûle. A l'intérieur de la maison, ses fils continuent à jouer, car ils ignorent le danger. Ils auraient pu sortir mais ils ignorent le sens de la douleur puisqu'ils en ont toujours été préservés ; ils ne comprennent pas le danger du feu, car le seul qu'ils aient vu brûlait dans les cuisines.

"Le père est affolé, car comment peut-il, seul, entrer dans la maison et sauver tous ses fils ? S'il y entre, il pourra peut-être emporter l'un d'eux dans ses bras, mais les autres continueront à jouer, croyant à une plaisanterie. Certains sont très jeunes. Ils pourront errer à travers la maison et tomber dans les flammes

qu'ils n'ont pas appris à redouter. Le père s'avance jusqu'à la porte et leur dit : "Mes enfants, mes enfants, sortez ! venez ici immédiatement !"

"Mais les garçons refusent d'obéir à leur père, ils veulent jouer, ils veulent se grouper au centre de la maison, loin de cette chaleur toujours accrue dont ils ignorent la cause. Le père songe : "Je connais bien mes fils, je les connais à fond, je connais chaque différence de leur tempérament, chaque nuance de leur caractère. Je sais qu'ils ne sortiront d'ici que s'ils en espèrent quelque avantage, quelque jouet nouveau." Il revient donc vers la porte et crie d'une voix sonore : "Enfants, enfants, sortez, sortez d'ici immédiatement, j'ai des jouets pour vous, à côté de cette porte. Des chariots à boeufs, des chariots à chèvres, et un chariot aussi rapide que le vent, car il est tiré par un cerf. Venez vite ou je ne vous les donnerai pas."

"Les garçons, ne craignant pas le feu, ne craignant pas les dangers des murs et du toit embrasés, mais redoutant seulement de ne pas avoir ces jouets, se précipitent hors de la maison. Ils arrivent en courant, se bousculant les uns les autres, chacun voulant être le premier à s'approcher des jouets et à choisir le plus beau. Et au moment où le dernier d'entre eux quitte la maison, le toit enflammé s'écroule au milieu d'une pluie d'étincelles et de débris.

Les garçons, sans prendre conscience du péril évité de justesse, poussent de grands cris : "Père, père, où sont les jouets que tu nous as promis ? Où sont les trois chariots ? Nous sommes venus en hâte et ils ne sont pas là. Tu as *promis*, père !"

"Le père, un homme riche pour lequel la destruction de sa maison n'était pas une grande perte, à présent que ses fils étaient hors de danger, se hâta d'aller leur acheter les jouets, les chariots, sachant que sa ruse avait sauvé la vie de ses fils.

"Le Bouddha se tourna vers Sariputra et lui dit : "Eh bien, Sariputra, cette ruse n'était-elle pas justifiée ? Cet homme ne justifiait-il pas la fin en ayant recours à des moyens innocents ? Sans lui, ses fils eussent été consumés par les flammes."

"Sariputra se tourna vers le Bouddha et dit : "Oui, Maître, la fin justifiait les moyens et elle a apporté des bienfaits."

Le Lama Mingyar Dondup me sourit :

— Tu es resté trois jours devant le Chakpori, me dit-il, tu as cru que l'entrée t'en était interdite et pourtant nous te soumettions à une épreuve, à un moyen qui a été justifié, en fin de compte, car tu fais des progrès satisfaisants.

Moi aussi, j'emploie "un moyen qui sera justifié en fin de compte". J'écris ceci, mon histoire vraie — *Le Troisième Oeil* et *Lama Médecin* sont absolument vrais aussi — afin de pouvoir continuer ultérieurement mon travail sur l'aura. Tant de gens m'ont demandé dans leurs lettres *pourquoi* j'écris que je veux leur en donner ici l'explication : j'écris la *vérité*, afin que les Occidentaux sachent que l'Âme de l'Homme est plus importante que les spoutniks ou que les fusées à réaction.

Un jour, l'Homme se rendra sur les autres planètes grâce aux voyages astraux, ainsi que je l'ai fait moi-même ! Mais l'Homme Occidental n'ira pas tant qu'il ne

songera qu'à lui-même, qu'à son ambition personnelle et ne se souciera pas des droits de son prochain. J'écris la *vérité* afin d'être en mesure plus tard de faire progresser la cause de l'aura humaine. Imaginez (cela viendra) le malade qui entre dans le cabinet d'un médecin ; celui-ci n'a pas besoin de poser de questions, il prendra simplement une caméra spéciale et photographiera l'aura du patient. En une minute, ou à peu près, ce praticien non clairvoyant verra une photographie en couleurs de l'aura de son malade. Il l'étudiera, en observera les stries et les nuances, exactement comme un psychiatre étudie les ondes cérébrales d'un malade mental.

Le médecin, après avoir comparé sa photographie en couleurs avec des graphiques standards, prescrira un traitement aux ultra-sons et aux couleurs du spectre, qui compensera les déficiences de l'aura du malade. Le cancer ? Il sera guéri. La tuberculose ? Elle aussi sera guérie. C'est absurde ? Eh bien, il y a peu de temps, n'était-il pas "absurde" de songer à envoyer des ondes radio à travers l'Atlantique ? "Absurde" d'imaginer un avion volant à plus de cent soixante kilomètres (100 milles) à l'heure ? Le corps humain ne supporterait pas l'épreuve, disait-on. Il était "absurde" de songer à voyager dans les espaces intersidéraux. Les singes y sont déjà allés. Cette idée "absurde" qui est la mienne, *je l'ai vue à l'oeuvre !*

Les rumeurs du dehors pénétrèrent dans ma chambre, me ramenant au présent. Trains exécutant des manoeuvres, sirène d'une voiture de pompiers, gens aux voix sonores, se hâtant vers les enseignes lumineuses d'un lieu de plaisir tout proche. "Plus tard,

me dis-je, lorsque ce vacarme terrible se sera tu, j'utiliserai la boule de cristal et je Leur dirai que je suis prêt à leur obéir."

Une "sensation de chaleur" m'envahit : Ils savent déjà et s'en réjouissent.

Voici donc, écrite selon les ordres reçus, la *vérité*, l'Histoire de Rampa.

CHAPITRE DEUX

Le Tibet, au début du siècle, était en proie à de nombreux problèmes. La Grande-Bretagne menait grand bruit, accusant devant le monde entier le Tibet d'être trop bien avec la Russie, au détriment de l'Impérialisme britannique. Le Tsar de toutes les Russies vociférait dans les vastes salles de son palais moscovite, se plaignant que le Tibet se montrât trop amical à l'égard de la Grande-Bretagne. La Cour Royale de Chine éclatait en imprécations contre le Tibet qui, selon elle, était trop favorable à la Grande-Bretagne et à la Russie et ne l'était certainement pas assez à la Chine.

Lhassa grouillait d'espions de nationalités diverses, déguisés en moines mendiants, en pèlerins, en missionnaires, ou en tout ce qui pouvait offrir une excuse plausible pour se trouver au Tibet. Des messieurs de races variées se rencontraient furtivement à la faveur des ténèbres pour voir comment, eux, pourraient tirer profit d'une situation internationale aussi troublée. Le Grand Treizième, la Treizième Incarnation du Dalaï Lama, grand homme

d'Etat de son propre chef, préservait à la fois son sang-froid et la paix et dirigeait le Tibet de manière à sauvegarder son indépendance. Les chefs des principales nations du monde adressaient, à travers l'Himalaya Sacré, de courtois messages d'amitié inébranlable et des offres sournoises de "protection".

C'est dans cette atmosphère de trouble et d'inquiétude que je vis le jour. Comme le disait si justement grand-mère Rampa, j'étais né pour les ennuis et j'en ai toujours eu depuis, quoique, dans la grande majorité des cas, je n'y aie été pour rien ! Les Prophètes et les Devins louaient hautement les dons innés "du garçon" en matière de clairvoyance et de télépathie. "Un ego exalté", déclara l'un. "Destiné à laisser son nom dans l'Histoire", dit un autre. "Une Grande Lumière pour notre Cause", affirma un troisième. Et moi, à cet âge tendre, j'élevai la voix pour protester avec véhémence contre la bêtise que j'avais commise en renaissant. Mes parents et amis, dès que je fus en mesure de comprendre leurs propos, ne manquèrent pas une seule occasion de me rappeler le bruit que j'avais fait en l'occurrence ; ils me disaient, d'un ton de jubilation, que ma voix avait été la plus rauque, la moins musicale qu'ils aient jamais eu le malheur d'entendre.

Père était l'un des hommes les plus éminents du Tibet. Gentilhomme de haut lignage, il exerçait une influence considérable sur les affaires de notre pays. Mère, elle aussi, par l'intermédiaire de sa famille, avait une autorité considérable en matière de politique. A présent, en jetant un regard sur le passé, j'ai tendance à penser que ces problèmes étaient presque aussi

importants que Mère le croyait, ce qui n'est pas peu dire.

J'ai passé mon enfance dans notre demeure, près du Potala, de l'autre côté du Kaling Chu, le Fleuve Heureux. "Heureux", car ses eaux chantantes qui serpentaient à travers Lhasa donnaient la vie à cette cité. Notre maison était protégée par des bois, la domesticité y était nombreuse et mes parents menaient une vie princière. Moi — eh bien moi, j'étais soumis à une discipline très dure. L'invasion chinoise, dans la première décennie du siècle, avait profondément aigri mon père et il semblait avoir conçu à mon égard une hostilité irrationnelle. Mère, comme la plupart des femmes du monde, n'avait guère le temps de s'occuper de ses enfants ; elle les considérait comme des objets dont il fallait se débarrasser le plus vite possible en les confiant aux soins de quelque subalterne payé pour cette besogne.

Frère Paljor ne demeura pas longtemps avec nous ; avant son septième anniversaire, il partit pour les "Champs Célestes" et la *Paix*. J'avais quatre ans à l'époque et l'animosité de Père à mon égard parut s'accroître encore après ce deuil. Soeur Yasodhara avait six ans lorsque notre frère mourut, et nous déplorâmes tous deux non point la mort de Paljor, mais le fait qu'après sa disparition la discipline devint pour nous plus rude encore.

A présent, tous les membres de ma famille sont morts, assassinés par les Communistes chinois. Ma soeur fut tuée parce qu'elle résistait aux avances des envahisseurs ; mes parents, parce qu'ils étaient des propriétaires terriens. La demeure, d'où je regardais

avec admiration le parc superbe, a été transformée en dortoirs pour les travailleurs esclaves. Dans une des ailes de la maison se trouvent les femmes, dans l'autre, les hommes. Tous sont mariés, et si mari et femme ont une conduite satisfaisante, s'ils accomplissent leur quote-part de travail, ils ont le droit de se voir une fois par semaine pendant une demi-heure, après quoi ils sont examinés par un médecin.

Toutefois à l'époque lointaine de mon enfance, ces événements appartenaient à l'avenir ; on savait qu'ils devaient se produire un jour, mais, de même que l'on songe rarement à sa propre mort, on ne s'inquiétait guère à ce sujet. Bien que les astrologues les eussent évidemment prédits, nous continuions à mener notre vie quotidienne, sans nous soucier de l'avenir.

Immédiatement avant mon septième anniversaire, à l'âge même auquel mon frère avait quitté cette vie, eut lieu une très importante cérémonie où les Astrologues d'Etat consultèrent leurs graphiques et dévoilèrent quel serait mon avenir. Tous les gens qui étaient "quelqu'un" avaient été invités. Bon nombre vinrent sans en avoir été priés, après avoir graissé la patte aux domestiques. La foule était tellement dense que l'on avait peine à circuler malgré l'ampleur de notre domaine.

Les prêtres se trémoussèrent et marmottèrent, selon leur habitude, et jouèrent une comédie impressionnante avant d'énoncer les points essentiels de ma carrière. Je dois en toute bonne foi reconnaître qu'ils avaient parfaitement raison en ce qui concerne toutes les épreuves qui me sont arrivées. Puis ils déclarèrent à mes parents que je devais entrer dans la Lamaserie du Chakpori afin d'y devenir Moine-Médecin.

J'en fus profondément attristé car j'avais le pressentiment que cette décision serait la source de mes ennuis. Toutefois, personne ne s'inquiéta de mon opinion, et bientôt je subis l'épreuve qui consistait à me laisser trois jours et trois nuits devant la porte de la Lamaserie, simplement afin de voir si j'avais l'endurance nécessaire pour être moine-médecin. Le fait que j'aie passé l'épreuve avec succès est dû plus à la crainte que j'éprouvais de mon père, qu'à la vigueur de mon tempérament. Entrer au Chakpori fut l'étape la plus facile. Nos journées étaient longues, et il était dur, certes, de se lever à minuit et d'assister à des services qui avaient lieu aussi bien la nuit que le jour, à intervalles réguliers. On nous enseigna le programme académique ordinaire, nos devoirs religieux, les secrets de l'univers métaphysique et la science médicale, car nous devions devenir moines-médecins. Les traitements médicaux étaient tels en Orient, que la pensée de l'Occident est encore incapable de les comprendre. Pourtant — des laboratoires pharmaceutiques Occidentaux s'efforcent de synthétiser les ingrédients puissants contenus dans les herbes que nous employons.

Le remède, que l'Orient a connu de tout temps, sera artificiellement produit dans une éprouvette, qualifié d'un nom pompeux et salué comme une réussite de la technique Occidentale. Tel est le progrès.

Lorsque j'eus huit ans, je subis une opération qui m'ouvrit le "Troisième Oeil", cet organe spécial de clairvoyance, moribond chez la plupart des gens parce qu'ils en nient l'existence. Grâce à cet "oeil", j'étais capable de discerner l'aura humaine et de deviner ainsi

les intentions de ceux qui m'entouraient. Il était — et est ! — très divertissant d'écouter les paroles creuses de ceux qui feignent l'amitié désintéressée et qui n'ont au coeur que des pensées meurtrières. L'aura peut révéler toute l'histoire médicale d'un être humain. En déterminant ce qui *manque* à une aura, et en remplaçant les déficiences par des radiations spéciales, on peut guérir les gens de leurs maladies.

Comme je possédais un pouvoir de clairvoyance particulièrement fort, j'étais fréquemment appelé par le Très Profond, la Treizième Grande Incarnation du Dalai Lama, afin d'observer l'aura de ceux qui Lui rendaient visite "en amis". Mon Guide bien-aimé, le Lama Mingyar Dondup, un clairvoyant très éminent, m'avait bien exercé en la matière. Il m'avait également appris les grands secrets du voyage astral, qui est devenu pour moi plus simple que la marche. Presque tous les hommes, quelle que soit leur religion, croient à l'existence d'une "âme" ou d'un "autre corps". En fait, il existe plusieurs "corps" ou "enveloppes", mais nous ne nous occuperons pas de leur nombre exact pour le moment. Nous croyons — ou plutôt, nous *savons* ! — qu'il est possible de se dépouiller du corps physique ordinaire (celui qui porte les vêtements !) et de se rendre n'importe où, même au-delà de la Terre, sous la forme astrale.

Chacun de nous voyage astralement, même ceux qui voient là une "absurdité". Non, c'est aussi naturel que de respirer. La plupart des gens y parviennent pendant leur sommeil, de sorte qu'à moins d'être entraînés, ils n'en sont pas conscients. Que de gens s'exclament, le matin : "Oh ! j'ai fait un rêve merveilleux, cette nuit.

J'avais l'impression d'être avec Une telle. Nous étions très heureux d'être ensemble et elle m'a dit qu'elle m'écrirait. Bien sûr, tout est très vague, à présent." Et, généralement, quelques jours plus tard, la lettre *arrive*. L'explication est la suivante : une des deux personnes en question s'est rendue astralement auprès de l'autre et comme elles ne possédaient pas l'entraînement approprié, le voyage est devenu un "rêve". Presque tout le monde peut se déplacer astralement. N'existe-t-il pas de nombreux cas authentiques où un moribond a rendu visite en rêve à un être aimé, afin de lui dire adieu ? Il s'agit encore de voyage astral. Le mourant, dont les liens avec le monde se détachent, n'éprouve aucune difficulté à se rendre auprès d'un ami, au moment du grand passage.

La personne bien entraînée peut s'allonger et se détendre, puis relâcher les liens enchaînant l'ego, ou le corps-compagnon, ou l'âme, appelez cela comme il vous plaira, c'est la même chose. Puis lorsque le seul lien qui demeure est la "Corde d'Argent", le second corps peut dériver comme un ballon captif au bout de ses amarres. Lorsque vous êtes bien exercé, vous pouvez vous rendre, totalement conscient, totalement éveillé, en n'importe quel lieu de votre choix. L'état de rêve est celui où un être se déplace astralement sans le savoir, et rapporte de ce voyage des impressions confuses, embrouillées. A moins que l'on ne soit entraîné, la "Corde d'Argent" reçoit constamment une multitude d'impressions qui plongent le rêveur dans une confusion de plus en plus grande. Dans l'astral vous pouvez vous rendre n'importe où, même au-delà des confins de la Terre, car le corps astral ne respire ni

ne se nourrit. Tous ses besoins sont satisfaits par la "Corde d'Argent" qui, au cours de sa vie, le relie constamment au corps physique.

La Bible chrétienne fait allusion à la "Corde d'Argent" : "De peur que la 'Corde d'Argent' ne soit tranchée et que le 'Calice d'Or' ne soit brisé" (1). Le "Calice d'Or" est l'auréole ou le nimbe qui entoure la tête d'un être spirituellement évolué. Ceux qui *ne sont pas* spirituellement évolués ont une auréole d'une couleur très différente ! Les artistes de jadis peignaient une auréole d'or autour de la tête des saints, parce qu'ils la *voyaient* réellement, sinon, ils ne l'auraient pas reproduite. Cette auréole n'est en réalité qu'une très petite partie de l'aura humaine, mais elle se distingue plus aisément car elle est en général beaucoup plus brillante.

(1) Livre de l'Ecclésiaste (12 :8) : « [Mais souviens-toi de ton créateur...] avant que le cordon d'argent se détache, que le vase d'or se brise, que le seau se rompe sur la source, et que la roue se casse sur la citerne ; » (N.d.t.)

Si les savants voulaient étudier le voyage astral et les auras, au lieu de jouer avec des fusées qui sont si souvent incapables de se placer sur leur orbite, ils auraient résolu le problème des voyages interspatiaux. Grâce à des projections astrales, ils seraient capables de visiter un autre monde et de déterminer ainsi quel type de navire pourrait faire le voyage, dans le domaine physique, car le déplacement astral a un grand désavantage : on ne peut y emporter ni en rapporter aucun objet matériel. On ne peut en rapporter que des connaissances nouvelles. Ainsi — les savants auront besoin d'un navire pour ramener des spécimens vivants

et des photographies destinés à convaincre un monde incrédule, car les gens ne croient à l'existence d'une chose que lorsqu'ils peuvent la mettre en pièces, afin de prouver qu'après tout, elle existe *peut-être*.

Le voyage astral intersidéral

Je me rappelle en particulier un voyage que j'ai entrepris dans l'espace. Ceci est l'absolue vérité et les gens évolués le savent bien. Quant aux autres, peu importe qu'ils me croient ou non, ils apprendront lorsqu'ils auront atteint un stade plus élevé de maturité spirituelle.

Voici donc l'aventure qui m'est arrivée, il y a de nombreuses années, lorsque j'étudiais à la Lamaserie du Chakpori. Bien que les faits soient très anciens, le souvenir m'en est demeuré aussi frais que s'ils dataient d'hier.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, un autre lama nommé Jigme, qui était un de mes amis intimes, et moi-même nous trouvions sur le toit du Chakpori, sur la Montagne de Fer, à Lhassa. C'était une nuit très froide, il faisait environ quarante degrés au-dessous de zéro. Tandis que nous étions debout sur ce toit exposé, le vent hurleur collait nos robes à nos corps frissonnants. A contre-vent, nos robes battaient comme les Bannières de Prières, nous laissant glacés jusqu'aux os, et menaçant de nous projeter dans le précipice montagneux.

Tandis que nous regardions autour de nous, nous penchant à grand-peine contre le vent afin de garder notre équilibre, nous vîmes au loin les lumières de Lhassa, alors qu'à notre droite, celles du Potala ajoutaient encore à l'ambiance mystique de la scène.

Toutes les fenêtres semblaient être ornées d'étincelantes lampes à beurre qui, bien que protégées par les murs puissants, oscillaient et dansaient au gré du vent. Sous la faible clarté des étoiles, les toits dorés du Potala luisaient comme si la lune elle-même était descendue jouer parmi les pinacles et les tombes, au sommet du majestueux bâtiment.

Mais nous frissonnions dans le froid âpre, nous frissonnions et nous souhaitions retrouver la chaleur, l'atmosphère chargée d'encens du temple, sous nos pieds. Nous étions montés sur le toit dans une intention précise, ainsi que nous l'avait déclaré le Lama Mingyar Dondup, d'un ton énigmatique. A présent, debout entre nous, aussi ferme, semblait-il, que la montagne elle-même, il désignait de son bras levé une étoile lointaine — un monde rougeâtre — et nous dit :

— Mes frères, voici l'étoile Zhoro, une vieille, vieille planète, l'une des plus anciennes de ce système solaire. Elle approche à présent du terme de sa longue existence.

Il se détourna vers nous, le dos au vent glacial, et reprit :

— Vous avez beaucoup étudié le thème du voyage astral. Maintenant, ensemble, nous allons nous rendre sur cette planète par projection astrale. Nous abandonnerons nos corps ici, sur ce toit battu des vents et nous nous élèverons au-delà de l'atmosphère, au-delà même du Temps.

Tout en parlant, il nous fit traverser le toit afin de gagner le maigre refuge offert par une coupole en saillie du toit. Puis il s'allongea et nous pria d'en faire autant. Nous serrâmes étroitement nos robes sur nous

et chacun prit dans la sienne la main de l'autre. Au-dessus de nous s'étendait la voûte du Ciel, d'un violet sombre, cloutée de faibles lueurs multicolores, car toutes les planètes répandent des lumières différentes lorsqu'elles sont vues dans l'air transparent de la nuit tibétaine. Le vent hurlait autour de nous, mais, soumis dès l'enfance à une discipline sévère, nous ne songions pas à nous plaindre. Nous savions qu'il ne s'agirait pas d'un voyage ordinaire dans l'astral, car nous ne laissions pas souvent nos corps ainsi exposés aux intempéries. Lorsque le corps est mal à l'aise, l'ego peut se déplacer plus vite et plus loin et se rappeler les détails du voyage avec plus de précision. Ce n'est que pour de petits voyages interspatiaux que l'on installe confortablement le corps.

Mon Guide dit :

— A présent, joignons les mains et projetons-nous ensemble au-delà de cette Terre. Demeurez avec moi, nous irons très loin et il nous arrivera, cette nuit, d'étranges aventures.

Nous nous étendîmes sur le dos et respirâmes selon la méthode appropriée pour nous libérer de nos liens en vue du voyage astral. J'avais conscience des hurlements du vent entre les cordes des Bannières de Prières, qui s'agitaient frénétiquement au-dessus de nos têtes. Puis, soudain, une secousse se produisit et je ne sentis plus les doigts aigus du vent glacé. Je me sentis flotter, hors du temps terrestre, au-dessus de mon corps et tout n'était que paix. Le Lama Mingyar Dondup était déjà debout, ayant pris sa forme astrale, et en baissant les yeux, je vis que mon ami Jigme quittait son corps, lui aussi. Lui et moi nous

redressâmes et créâmes un lien pour nous joindre à notre guide, le Lama Mingyar Dondup. Ce lien, appelé ectoplasme, est fabriqué à partir du corps astral par la pensée. C'est la substance grâce à laquelle les médiums suscitent des manifestations spirites.

Le lien parfait, nous nous élevâmes d'un bond dans le ciel nocturne. Toujours curieux, je jetai un regard vers le bas. Au-dessous de nous flottaient nos Cordes d'Argent, ces cordes infinies qui relient pendant la vie le corps physique au corps astral. L'ascension continuait. La Terre s'amenuisait. Nous pouvions voir la couronne du soleil apparaître lentement à l'autre extrémité du globe, dans ce qui devait être le Monde Occidental, le Monde Occidental où nous avons tant voyagé astralement. Nous montions toujours, nous distinguions les contours des océans et des continents dans la partie éclairée de la planète. Vue de cette altitude, elle ressemblait à un croissant de lune, où l'Aurore Boréale, la Lumière du Nord, aurait étincelé au-dessus des pôles.

Nous nous élevions toujours, de plus en plus vite, et dépassâmes la vitesse de la lumière, car nous étions des esprits désincarnés, qui montaient sans cesse, à une rapidité se rapprochant de celle de la pensée. En regardant devant moi, j'aperçus une planète énorme, rouge, menaçante. Nous descendîmes vers elle à une allure incalculable. Quoique je fusse rompu aux voyages astraux, je sentis la peur m'envahir. La forme astrale du Lama Mingyar Dondup se mit à rire, télépathiquement, et me dit :

— Oh Lobsang ! si nous devons heurter cette planète, ni eux ni nous n'aurions le moindre mal. Nous

la traverserions de part en part ; rien ne nous arrêterait.

Nous nous retrouvâmes enfin flottant au-dessous d'un monde rouge et désolé ; des roches rouges, du sable rouge dans une mer rouge, sans flux ni reflux. Au moment où nous nous rapprochions de la surface de ce monde, nous aperçûmes d'étranges créatures, semblables à d'énormes crabes, qui se déplaçaient d'une allure léthargique, le long de la mer. Debout, sur ce rivage rocheux, nous regardâmes l'eau morte et mortellement dangereuse, avec son écume rouge et nauséabonde. Tandis que nous la contemplions, la surface bourbeuse fut, à plusieurs reprises, agitée de frissons et une étrange créature en émergea, une créature de couleur rouge, elle aussi, lourdement cuirassée, avec des articulations extraordinaires. Elle poussait des grognements de lassitude et d'ennui, semblait-il, et une fois sur le sable, elle s'écroula le long de la mer sans marée. Au-dessus de nos têtes luisait un soleil rouge à la lumière morne, qui projetait des ombres couleur de sang, dures, effrayantes. Autour de nous, rien ne bougeait, rien ne donnait signe de vie, sauf les bizarres créatures à carapace, étendues, à moitié mortes, sur le sol. Quoique j'eusse pris mon corps astral, j'éprouvai, en regardant autour de moi, un frisson d'appréhension. Une mer rouge sur laquelle flottait une écume rouge, des roches rouges, un sable rouge, des créatures à carapace rouge, et au-dessus de tout cela, un soleil rouge semblable aux braises mourantes d'un feu qui va bientôt s'éteindre à tout jamais.

Le Lama Mingyar Dondup dit :

— Ce monde est moribond. Il n'est plus soumis à la rotation. Il flotte à la dérive dans l'océan de l'Espace, satellite d'un soleil mourant, qui bientôt éclatera et deviendra une étoile naine dépourvue de vie et de lumière, une étoile naine qui à la longue entrera en collision avec une autre étoile, ce qui donnera naissance à un nouveau monde. Je vous ai amenés jusqu'ici car il existe néanmoins sur cette planète une vie très évoluée, une vie ayant pour but la recherche et l'étude des phénomènes de cette sorte. Regardez autour de vous.

Il se détourna et désigna de sa main droite l'horizon lointain ; alors nous aperçûmes trois immenses tours qui se dressaient dans le ciel tout rouge et au sommet de ces tours, trois boules de cristal brillaient et palpaient d'une lumière jaune, comme si elles avaient été vivantes.

Pendant que, stupéfaits, nous contemplions ce spectacle, une des sphères devint d'un bleu électrique intense. Le Lama Mingyar Dondup reprit :

— Venez, ils nous souhaitent la bienvenue. Descendons dans le sol, où ils occupent une chambre souterraine.

Ensemble, nous nous approchâmes de la base de cette tour, et lorsque nous fûmes debout sous la charpente, nous aperçûmes une entrée fortement défendue par un curieux métal brillant, qui ressortait comme une cicatrice sur cette terre rouge et désolée. Nous traversâmes cette porte car, qu'il s'agisse de métal, de roche, ou de quoi que ce soit d'autre, il n'existe pas de barrière pour ceux de l'astral. Nous suivîmes de longs couloirs rouges de roche morte, et

aboutîmes à un hall très vaste, orné de graphiques et de cartes, d'instruments et de machines étranges. Au centre se trouvait une longue table à laquelle étaient assis neuf hommes très âgés, tous dissemblables. L'un était grand et mince, avec une tête pointue, conique. Un autre était petit et d'aspect très robuste. Aucun de ces hommes ne ressemblait à un autre. Tous venaient évidemment de planètes différentes et appartenaient à des races différentes. Des humains ? Peut-être le terme d'humanoïde les décrirait-il avec plus de précision. Ils étaient tous humains, mais certains l'étaient plus que d'autres.

Nous nous rendîmes compte que tous les neuf regardaient fixement dans notre direction.

— Ah, dit l'un, télépathiquement, nous avons des visiteurs venus de loin. Nous vous avons vus atterrir ici, à notre station de recherches, et nous vous souhaitons la bienvenue.

— Pères respectés, répondit le Lama Mingyar Dondup, je vous ai amené ces deux compagnons qui viennent d'acquérir l'état de Lama et qui se consacrent assidûment à la recherche de la connaissance.

— Ils sont les très bienvenus, dit l'homme de haute taille, qui était apparemment le chef du groupe. Nous ferons tout notre possible pour vous être utiles, ainsi que nous avons aidé précédemment vos autres compagnons.

Cette réponse me surprit, car j'ignorais absolument que mon Guide accomplît de tels voyages astraux à travers l'espace céleste.

L'homme de petite taille qui me regardait, sourit. Il dit, dans le langage universel de la télépathie :

— Je crois, jeune homme, que la différence de nos apparences vous intrigue profondément.

— Père Respecté, dis-je, assez décontenancé par l'aisance avec laquelle il avait deviné mes pensées, que je m'étais efforcé de dissimuler, il est exact que je m'étonne de la diversité des tailles et des formes qui sont les vôtres, et j'ai songé que vous ne pouviez être tous des habitants de la Terre.

— Vous avez vu juste, me fut-il répondu. Nous sommes tous des humains, mais le milieu a quelque peu modifié notre aspect et notre stature. D'ailleurs ne constatez-vous pas la même chose sur votre propre planète, où au Tibet, par exemple, certains moines qui vous servent de gardiens ont sept pieds (2,10 m) de haut. Pourtant, en une autre contrée de la Terre, se trouvent des gens qui n'atteignent que la moitié de cette taille et que vous appelez Pygmées. Tous sont des humains ; ils sont capables de procréer les uns avec les autres, malgré la différence de stature, car nous autres humains sommes tous faits de molécules de carbone. Ici, dans cet univers particulier, tout dépend des molécules fondamentales de carbone et d'hydrogène, car toutes deux sont les briques qui composent la structure de votre Univers. Nous qui avons visité d'autres mondes, bien au-delà de ce secteur particulier de notre nébuleuse, nous savons que d'autres systèmes utilisent des briques différentes. Certains emploient le silicium, certains le gypse, ou d'autres éléments encore, mais leurs habitants diffèrent de ceux de cet Univers et nous constatons avec tristesse que nos pensées ne sont pas toujours en affinité avec les leurs.

Le Lama Mingyar Dondup prit la parole :

— J'ai conduit ici ces deux jeunes lamas, dit-il, afin qu'ils puissent voir les étapes de la mort et de la décrépitude sur une planète qui a épuisé son atmosphère et où l'oxygène de cette atmosphère s'est combiné avec des métaux pour les brûler et pour tout réduire à l'état de poussière impalpable.

— Cela est vrai, dit l'homme de haute taille. Nous voudrions faire comprendre à ces jeunes gens que tout ce qui naît est voué à la mort. Chaque chose vit pendant le laps de temps qui lui est alloué et ce laps de temps représente un nombre d'unités de vie. L'unité de vie pour chaque créature vivante correspond à un battement du coeur de cette créature. Une planète vit pendant 2 700 000 000 de battements de coeur, après quoi elle meurt, mais en donnant naissance à d'autres planètes. Un humain vit également le temps de 2 700 000 000 de battements et il en est de même pour le plus infime des insectes. Le coeur d'un insecte dont l'existence ne dépasse pas vingt-quatre heures, bat 2 700 000 000 de fois. Une planète — cela varie bien sûr — peut n'avoir qu'une seule pulsation cardiaque en 27 000 ans, après quoi elle sera agitée d'une convulsion, car elle se préparera pour le prochain battement de coeur. Donc, toute vie a la même durée, mais les créatures ne vivent pas toutes au même rythme. Les créatures sur Terre, l'éléphant, la tortue, la fourmi et le chien, vivent toutes un nombre égal de battements cardiaques, mais toutes ont des coeurs battant à des vitesses diverses, de sorte que leur existence semble plus ou moins longue.

Jigme et moi jugeâmes que ces paroles avaient un intérêt passionnant et elles nous expliquèrent bien des choses que nous avions pressenties dans notre Tibet natal. Nous avions, au Potala, entendu parler de la tortue qui vivait un très grand nombre d'années et d'insectes dont l'existence ne durait qu'un soir d'été. Nous comprenions à présent que leurs perceptions avaient dû être accélérées, afin de s'harmoniser avec les pulsations rapides de leur coeur.

L'homme de petite taille, qui paraissait nous considérer d'un air approbateur, déclara :

— En outre, de nombreux animaux représentent différentes fonctions du corps. La vache, par exemple, n'est comme chacun peut s'en rendre compte, qu'une glande mammaire ambulante, la girafe est un cou, un chien — eh bien, tout le monde sait à quoi un chien pense constamment — humant le vent pour savoir ce qui se passe, car il a une très faible vue — et ainsi un chien peut être considéré comme un nez. D'autres animaux ont des affinités similaires avec les diverses parties de l'anatomie humaine. Le fourmilier d'Amérique du Sud pourrait être considéré comme une langue.

Nous conversâmes ainsi télépathiquement pendant un certain temps et apprîmes bien des choses étranges. Et nous les apprîmes à la vitesse de la pensée, ainsi qu'il est de règle dans l'astral. Enfin, le Lama Mingyar Dondup se leva et déclara que le moment était venu de partir.

Au-dessous de nous, pendant notre retour, les toits dorés du Potala étincelaient sous la lumière du soleil hivernal. Nos corps étaient engourdis, alourdis, et il fut

difficile de faire travailler nos articulations à demi gelées. "Eh bien, songions-nous, tout en nous remettant péniblement sur pied, voici une autre aventure, un autre voyage terminé. Quels seront les prochains ?"

Une science dans laquelle nous autres Tibétains excellions était celle de la guérison par les simples. Jusqu'à maintenant, le Tibet avait toujours été virtuellement interdit aux étrangers qui n'étudièrent jamais notre faune et notre flore. Sur les hauts plateaux croissent d'étranges plantes. Le curare, par exemple, ainsi que la mescaline "récemment découverte", sont connus des Tibétains depuis des siècles. Nous pourrions guérir quantité de maux qui affligent le monde Occidental, mais encore faudrait-il que ce dernier eût un peu plus de foi. De toute façon, la plupart des Occidentaux sont fous, alors pourquoi se soucier d'eux ?

Chaque année certains d'entre nous, ceux qui avaient le mieux travaillé, partaient à la cueillette des simples. Plantes, pollens, racines et graines étaient soigneusement rassemblés et placés dans des sacs en peau de yak. J'aimais cette tâche et m'y consacrais avec zèle. Je m'aperçois aujourd'hui que ces plantes qui m'étaient si familières sont introuvables ici.

Finalement, on m'estima digne de subir la Cérémonie de la Petite Mort, dont j'ai parlé dans *Le Troisième Oeil*. Grâce à des rites particuliers, je fus mis en état de mort cataleptique, loin au-dessous du Potala, et je voyageai dans le passé, le long des Annales Akashiques. Je parcourus aussi les divers pays de la

Terre. Mais laissez-moi vous décrire ce que je ressentis alors :

Le couloir creusé dans le roc vif à des centaines de pieds sous la terre gelée était humide, humide et sombre comme la tombe elle-même. Léger comme la fumée, j'avançais dans ces ténèbres et au fur et à mesure que mes yeux s'y habituaient, je vis, d'abord indistinctement, la phosphorescence verdâtre de la végétation moisie accrochée aux murs rocheux. Là où cette végétation proliférait et où la lueur était la plus brillante, je pouvais apercevoir l'éclat jaune de la veine aurifère courant le long de ce tunnel rocheux.

Je me déplaçais silencieusement, sans avoir conscience du temps, sans songer à rien si ce n'est que je devais m'enfoncer de plus en plus à l'intérieur de la terre ; c'était pour moi une date mémorable, puisque je revenais d'un voyage de trois jours dans l'état astral. Le temps s'écoulait et j'avançais toujours plus profondément dans les ténèbres de la chambre souterraine, des ténèbres qui semblaient sonores et vibrantes.

Je voyais, en pensée, le monde au-dessus de moi, le monde auquel je revenais à présent. J'apercevais mentalement la scène familière, à présent cachée par l'obscurité totale. J'attendis, suspendu dans l'atmosphère comme un nuage d'encens dans un temple.

Graduellement, si graduellement, si lentement qu'un certain temps s'écoula avant que je ne puisse le percevoir, un son s'éleva au fond du couloir, un son extrêmement vague mais qui s'enfla, s'intensifia peu à peu : des psalmodies, des clochettes d'argent, et le

"shush-shush" étouffé de pieds gainés de cuir. Enfin, une lumière oscillante et spectrale brilla au long des murs du tunnel. Le son prenait plus d'ampleur, à présent. J'attendis, me tenant sur une arête rocheuse, dans l'obscurité. J'attendis.

Peu à peu, avec une pénible lenteur, des silhouettes avancèrent vers moi précautionneusement. Lorsqu'elles s'approchèrent, je vis que c'étaient celles de moines à robes jaunes, portant des torches fulgurantes, des torches précieuses, prises au temple, faites de bois résineux, d'espèces rares, et de bâtonnets d'encens liés ensemble ; elles répandaient un parfum qui éloignaient les odeurs de mort et de décrépitude et ces lumières brillantes rendaient invisible la lueur malsaine de la végétation fétide.

A pas lents, les prêtres entrèrent dans la chambre souterraine. Deux d'entre eux s'approchèrent de chacun des murs, près de l'entrée, et tâtèrent les saillies rocheuses. Alors, l'une après l'autre, les lampes à beurre s'illuminèrent. A présent, la chambre était mieux éclairée et je pus regarder autour de moi de nouveau et voir, car je n'avais pas vu pendant trois jours.

Les prêtres étaient debout autour de moi et ne me voyaient pas, ils encerclaient une pierre tombale qui occupait le centre de la chambre. Les psalmodies et le tintement des clochettes d'argent s'amplifièrent. Enfin, à un signal donné par un vieillard, six moines s'immobilisèrent, puis, haletant et gémissant, soulevèrent la pierre qui recouvrait le cercueil. En y jetant un regard, j'aperçus mon propre corps, revêtu de

la robe d'un prêtre lama. Les moines psalmodiaient maintenant d'une voix plus forte, et chantaient :

— O Esprit du Lama Visiteur, qui as erré à la surface du monde, reviens, car aujourd'hui, le troisième jour est arrivé et va se terminer. Un premier bâtonnet d'encens est allumé afin de rappeler l'Esprit du Lama Visiteur.

Un moine s'avança et alluma un bâtonnet d'encens odoriférant, de couleur rouge, puis il en sortit un autre d'une boîte, tandis que les prêtres psalmodiaient :

— O Esprit du Lama Visiteur, qui nous reviens ici, fais vite, car l'heure de ton réveil s'approche. Un second bâtonnet d'encens est allumé afin de hâter ton retour.

Tandis que le moine tirait solennellement de la boîte un bâtonnet d'encens, le prêtre récita :

— O Esprit du Lama Visiteur, nous attendons pour réanimer et nourrir ton corps terrestre. Hâte-toi, car l'heure va sonner et en revenant ici, tu auras franchi une autre étape de ton éducation. Un troisième bâtonnet d'encens est allumé à l'appel du retour.

Tandis que la fumée montait en spirales nonchalantes, engouffrant ma forme astrale, je frissonnai de crainte. J'avais l'impression que des mains invisibles me tiraient, tiraient sur ma Corde d'Argent, me tiraient vers le sol, me forçaient à pénétrer dans ce corps glacé et inerte. Je sentis le froid de la mort, je sentis mes membres trembler, je sentis ma vision astrale diminuer et de grandes convulsions secouèrent mon corps qui fut agité de mouvements incoercibles. Les grands Prêtres se penchèrent sur la tombe de pierre, me soulevèrent la tête et les épaules et firent couler un liquide amer entre mes mâchoires serrées.

"Ah, me dis-je, de retour dans les limites du corps, de retour dans les limites du corps."

Il me semblait qu'un feu courait dans mes veines, des veines qui avaient dormi pendant trois jours. Peu à peu, les prêtres me sortirent de la tombe, ils me soulevèrent et m'aidèrent à demeurer debout ; ils me firent faire le tour de la chambre de pierre, s'agenouillèrent devant moi, se prosternèrent à mes pieds, récitèrent leurs mantras, dirent leurs prières et allumèrent les bâtonnets d'encens. Ils me forcèrent à prendre un peu de nourriture, me lavèrent, me séchèrent et remplacèrent ma robe par une autre.

Au fur et à mesure que je reprenais conscience, mes pensées revenaient pour quelque raison étrange au moment où, trois jours auparavant, s'était déroulée une cérémonie analogue. On m'avait alors étendu dans ce même cercueil de pierre. L'un après l'autre, les Lamas m'avaient regardé. Puis ils avaient remis le couvercle sur le cercueil et éteint les bâtonnets d'encens. Solennellement, ils s'étaient éloignés le long du corridor de pierre, emportant les lumières avec eux, pendant que moi je gisais, en proie à la peur, dans cette tombe de pierre, angoissé malgré l'entraînement que j'avais reçu, angoissé bien que sachant ce qui devait arriver. J'étais seul dans les ténèbres, dans le silence de la mort. Le silence ? Non, car mes perceptions avaient atteint un degré d'acuité tel que je pouvais entendre la respiration des moines s'atténuer tandis qu'ils s'éloignaient ; le bruit de leurs pas s'assourdit de plus en plus et ce furent l'obscurité, le silence, l'immobilité, et le néant.

"La mort elle-même ne pourrait être pire que cela", me dis-je. Le temps s'écoulait, interminablement, et moi, je me refroidissais de plus en plus. Soudain le monde explosa, comme dans une flamme dorée, et j'abandonnai ma prison corporelle, je quittai les ténèbres de la tombe de pierre et la chambre souterraine. Je me frayai un passage à travers la terre, la terre glacée, m'élevai à la vitesse de la pensée, dans l'air froid et pur, au-dessus du puissant Himalaya, au-dessus des terres et des océans, au-delà des confins de la terre. J'errai seul dans l'astral éthéré, tel un spectre, cherchant les lieux et les palais de la Terre, m'instruisant en observant les autres. Les voûtes les plus secrètes elles-mêmes n'étaient point scellées pour moi, car je pouvais vagabonder aussi librement que la pensée et entrer dans toutes les Salles du Conseil du monde. Les chefs de tous les pays défilèrent devant moi et mon oeil exercé lisait leurs pensées secrètes.

"Et à présent, me dis-je, tandis qu'en proie au vertige, je me remettais sur pied, aidé par des lamas, à présent, il va falloir que je relate tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai éprouvé. Et puis ? Peut-être devrai-je bientôt subir une autre épreuve analogue ? Après quoi, il faudra que je parte pour le monde Occidental, afin d'y endurer les souffrances prévues."

Avec beaucoup d'entraînement derrière moi, et beaucoup d'épreuves aussi, je quittai le Tibet pour *plus* d'entraînement et *beaucoup* plus d'épreuves encore. Au moment où je jetais un regard en arrière, avant de franchir l'Himalaya, je vis les premiers rayons du soleil apparaître derrière les cimes, effleurer les toits dorés des Bâtiments Sacrés et les transformer en une vision

d'une splendeur à vous couper le souffle. La Vallée de Lhassa semblait encore endormie et les Bannières de Prières pendaient mollement du haut de leurs mâts. Près du Pargo Kaling, je pouvais discerner une caravane de yaks ; les marchands, aussi matinaux que moi, se dirigeaient vers les Indes alors que je prenais le chemin de *Tchoung-king*.

Nous passions au-dessus des chaînes, suivant les sentiers familiers aux marchands qui apportaient du thé au Tibet, des briquettes de thé, venues de Chine, breuvage qui, avec la tsampa, est l'un des aliments essentiels des Tibétains. Ce fut en 1927 que nous quittâmes Lhassa, en direction de Chotang, une petite ville sur le fleuve Brahmapoutre. De là, nous partîmes pour Kanting, dans les basses-terres, traversant des vallées luxuriantes, des vallées à la végétation humide. Et nous avions du mal à respirer, car nous étions tous habitués à une altitude de 4 500 mètres (15 000 pieds) ou plus. Les basses-terres, dont la lourde atmosphère nous oppressait, nous déprimaient moralement ; nos poumons comprimés, nous avions l'impression de nous noyer dans l'air. Mais nous continuâmes notre route, jour après jour, jusqu'à ce que, après avoir parcouru près de deux mille kilomètres (mille milles) ou plus, nous atteignîmes les limites de la Cité chinoise de *Tchoung-king*.

Nous campâmes pour la nuit, notre dernière nuit ensemble, car le lendemain matin mes compagnons s'en retourneraient vers notre Lhassa bien-aimé, et nous bavardâmes mélancoliquement. J'étais fort attristé de constater que mes camarades, mes serviteurs, me considéraient déjà comme mort au

monde, et condamné à vivre dans les cités des basses-terres. Le lendemain, je me rendis à l'Université de Tchoung-king, où tous les professeurs et tout le personnel s'efforçaient par tous les moyens d'aider les étudiants et d'assurer leur succès. Seule une infime minorité se montrait hostile ou égoïste ou souffrait de xénophobie.

A Tchoung-king, j'étudiai la médecine et la chirurgie. Je passai également des examens de pilote d'avion, car mon existence était toute tracée, définie à l'avance dans les moindres détails et je savais, comme ce fut le cas, que j'accomplirais de grandes choses en tant que pilote et en tant que médecin. Mais à Tchoung-king, on n'entendait encore que le murmure lointain de la guerre et la plupart des habitants de cette ville, à la fois ancienne et moderne, vivaient au jour le jour, jouissant de leur bonheur quotidien, accomplissant leurs tâches quotidiennes.

Tel fut le premier séjour que je fis, revêtu de mon corps terrestre, dans une grande ville, telle fut, en fait, ma première visite à une cité autre que Lhassa, bien que sous la forme astrale, j'eusse visité la plupart des grandes villes du globe. N'importe qui peut faire de même avec un peu d'entraînement, car il n'y a rien d'ardu, rien de magique dans l'astral, c'est aussi facile que de marcher, plus facile que de monter à bicyclette, car sur une bicyclette, il faut garder son équilibre ; dans l'astral, il faut simplement utiliser les capacités et les facultés qui nous ont été conférées à notre naissance.

Pendant que j'étudiais encore à l'Université de Tchoung-king, je fus rappelé à Lhassa, car le Treizième

Dalaï Lama allait mourir. J'y allai et pris part aux cérémonies qui suivirent Sa mort, puis, après avoir réglé diverses affaires à Lhassa, je retournai de nouveau à Tchoung-king. Après un dernier entretien avec un Père Supérieur, T'ai Shu, on me convainquit d'accepter une mission dans l'armée de l'Air chinoise et d'aller à Shanghai, une ville où, je le savais, il me fallait résider, mais qui n'offrait aucun attrait pour moi. Une fois de plus, par conséquent, je fus déraciné et partis pour une autre demeure. Là, le 7 juillet 1937, les Japonais suscitèrent un incident au Pont Marco-Polo. C'est ainsi que commença réellement la guerre sino-japonaise et elle nous plaça dans une situation très difficile. Je dus quitter mon cabinet fort lucratif de Shanghai et me mettre pendant un certain temps à la disposition du Conseil Municipal de Shanghai, après quoi je me consacrai entièrement à des oeuvres de miséricorde et devins pilote dans l'armée chinoise. D'autres et moi nous rendions par avion sur les lieux où la présence de chirurgiens était indispensable. Nous volions dans de vieux appareils hors d'usage, jugés assez bons, toutefois, pour ceux qui ne combattaient pas et qui se contentaient de rafistoler les corps blessés.

Les Japonais abattirent mon avion, me firent prisonnier et me traitèrent sans ménagement. Je n'avais pas l'air d'un Chinois, ils ne savaient pas très bien de quoi j'avais l'air, et ils se montrèrent extrêmement désagréables à mon égard, à cause de mon uniforme et de mon grade.

Je parvins à m'évader et à regagner les lignes chinoises, où j'espérais continuer ma tâche. Je fus

d'abord envoyé à Tchoung-king, pour changer d'atmosphère avant de reprendre du service actif. La ville ne ressemblait plus à celle que j'avais connue. Les bâtiments y étaient neufs ou, plutôt, certains des vieux bâtiments avaient de nouvelles façades, car la ville avait été bombardée. Elle était surpeuplée : toutes sortes de commerçants, venus des principales cités chinoises, s'y étaient rassemblés dans l'espoir d'échapper aux ravages de la guerre qui se déchaînait un peu plus loin.

Une fois guéri, ou à peu près, je fus envoyé sur la côte et placé sous les ordres du Général Yo. Je fus nommé médecin-chef de l'hôpital, mais "l'hôpital" n'était guère qu'une rizière complètement saturée d'eau. Les Japonais ne tardèrent pas à arriver et à nous faire prisonniers. Ils tuèrent tous les malades incapables de marcher. De nouveau je fus entre leurs mains et fort mal traité, car ils me reconnurent et ils n'aimaient guère les gens qui cherchaient à leur échapper.

Après un certain temps, je fus expédié comme Officier Médical de Prison en charge d'un camp d'internement pour femmes de toutes nationalités. Grâce à mes connaissances des vertus curatives des simples, je pus tirer le meilleur parti des ressources naturelles du camp, et je traitai ainsi des malades auxquels tout médicament était refusé. Les Japonais estimèrent que j'en faisais trop pour les internés et que je n'en laissais pas mourir suffisamment, aussi m'envoyèrent-ils au Japon, en compagnie d'un troupeau humain, dans un camp réservé aux terroristes, me dirent-ils. Je traversai la Mer du Japon

dans un bateau qui prenait l'eau et où nous fûmes fort malmenés. Les Japonais me torturèrent cruellement et j'attrapai une pneumonie à la suite de supplices continuels. Mais mes geôliers ne tenaient pas à ce que je meure et ils me soignèrent à leur manière. Pendant ma convalescence — je ne laissais pas voir aux Japonais à quel point j'avais repris des forces — le sol se mit à frémir. Je crus à un véritable tremblement de terre, puis, en regardant par la fenêtre, je m'aperçus que les Japonais couraient çà et là, épouvantés, que le ciel s'était embrasé, que le soleil semblait s'être obscurci. Bien que je l'ignorasse à l'époque, il s'agissait du bombardement atomique de Hiroshima, de la chute de la première bombe, le 6 août 1945.

Les Japonais ne s'occupaient plus de moi, ils avaient fort à faire pour eux-mêmes, et je réussis à mettre la main sur un uniforme, une casquette et une paire de lourdes sandales. Puis je franchis le seuil étroit de la porte que personne ne gardait plus, me retrouvai à l'air libre, et parvins à gagner la côte où je découvris un bateau de pêche. Sans doute son propriétaire avait-il pris la fuite au moment où la bombe était tombée, car je ne le vis nulle part. Le bateau se balançait nonchalamment au bout de ses amarres. Dans le fond gisaient quelques morceaux de poisson qui répandaient déjà une odeur de pourriture. Un bidon, dans un coin, contenait de l'eau croupie, tout juste buvable. Je parvins à couper la mauvaise corde qui retenait le bateau au rivage et pris la mer. Le vent gonfla la voile en lambeaux, lorsque je parvins à la hisser quelques heures plus tard, je partis vers l'inconnu. Mais l'effort

avait été trop dur pour moi. Je m'écroulai, évanoui, au fond de l'embarcation.

Longtemps après, j'ignore combien de temps, je ne peux en juger que par l'état de décomposition du poisson, je m'éveillai aux pâles lueurs de l'aube. Le bateau continuait sa course, les vaguelettes se brisaient sur l'étrave. Ma pneumonie me rendait trop malade pour manier l'écope. Je demeurai donc prostré, les épaules et le bas du corps dans l'eau salée où tournoyaient les débris de poissons pourris. Plus tard, un soleil éblouissant apparut. J'eus l'impression que mon cerveau rissolait dans ma tête, que mes yeux étaient en feu et que ma langue sèche, douloureuse, était devenue de la grosseur de mon bras. Mes lèvres et mes joues se craquelèrent. La douleur était intolérable. Je sentis que mes poumons éclataient de nouveau et compris qu'une fois encore, la pneumonie les avaient attaqués tous les deux. Tout s'assombrit et je retombai, inconscient, dans l'eau croupissante.

Le temps n'avait plus de sens, il n'était qu'une suite de brouillards rougeâtres, ponctués par les ténèbres. La douleur faisait rage en moi, j'étais aux frontières de la vie et de la mort. Brusquement, il y eut une secousse violente, des graviers crissèrent sous la coque. Le mât s'agita comme s'il allait se briser et le chiffon en lambeaux qui servait de voile claqua frénétiquement sous la forte bise. Je glissai en avant au fond du bateau, inconscient au milieu de l'eau nauséabonde.

— Eh, Hank, y a un soldat coréen au fond du bateau, y m'paraît clamsé !

La voix nasillarde me sortit vaguement de ma léthargie. Je gisais là, incapable de bouger, incapable de prouver que j'étais encore vivant.

— Qu'est-ce que t'as ? T'as peur d'un macchabée ? On a besoin du bateau, pas vrai ? Donne-moi un coup de main, on va le sortir de là.

Des pas lourds agitèrent le bateau, menaçant de m'écraser la tête.

— Oh ! bon sang, dit la première voix, le pauvre type en a pris un sacré coup. Peut-être qu'il respire encore, Hank, qu'est-ce que t'en penses ?

— Ah ! cesse de pleurnicher ! L'est pour ainsi dire mort. Flanque-le dehors. On n'a pas de temps à perdre.

Des mains robustes et rugueuses me saisirent par les pieds et par la tête. Elles me balancèrent une fois, deux fois, puis me lâchèrent et j'allai atterrir, avec une violence qui me secoua jusqu'aux os, sur la plage de sable et de graviers. Sans un regard en arrière, les deux hommes s'escrimèrent sur le bateau échoué. Avec force grognements et jurons, ils écartèrent de la coque de petits blocs rocheux et des pierres. Finalement le bateau fut dégagé, et en grinçant, il glissa lentement sur l'eau. Pris de panique, pour une raison que j'ignorais, les deux hommes montèrent précipitamment à bord et l'embarcation s'éloigna, en louvoyant gauchement.

Le soleil tapait toujours. De petites créatures grouillant dans le sable me mordirent, j'endurai les tortures des damnés. Peu à peu, la journée s'écoula, le soleil, rouge et menaçant, se coucha. L'eau me lécha les pieds, monta jusqu'à mes genoux. Plus haut encore. Faisant un effort surhumain, je rampai quelques pieds,

enfonçant mes coudes dans le sable, me tortillant, m'échignant. Puis ce fut l'oubli.

Des heures plus tard, des jours peut-être, je me réveillai : le soleil ruisselait sur mon visage. Péniblement, je tournai la tête et regardai autour de moi. L'endroit où je me trouvais m'était totalement inconnu. J'étais dans l'unique pièce d'une petite chaumière ; au loin, la mer étincelait, et j'aperçus un vieux prêtre bouddhiste, qui m'observait en souriant. Il s'avança vers moi et s'assit sur le sol, à côté de moi. Nous conversâmes, non sans mal. Nos langues étaient similaires, mais non identiques ; péniblement, remplaçant ou répétant les mots, nous discutâmes la situation.

— Il y a un certain temps, dit le prêtre, j'ai su que j'allais recevoir un visiteur éminent, un homme auquel une grande tâche est dévolue. Quoique âgé, j'ai survécu jusqu'à ce que ma propre tâche soit complétée.

La chambre était très pauvre, très propre et le vieux prêtre était visiblement au bord de la famine. Il était émacié, ses mains tremblaient de faiblesse et de vieillesse. Sa robe usée était soigneusement raccommodée aux endroits où il avait réparé les ravages du temps et des accidents.

— Nous avons vu ces hommes vous jeter hors du bateau, dit-il. Pendant un long moment, nous vous avons cru mort et n'osions pas aller jusqu'à la plage, car des bandits errent dans la contrée. A la tombée de la nuit, deux hommes du village sont allés vous chercher et vous ont ramené ici, il y a cinq jours de cela. Vous avez été très malade, en vérité. Nous savons

que vous devez vivre pour voyager très loin et que votre existence sera dure.

Dure ! Pourquoi chacun me répétait-il si souvent que ma vie serait dure ? Croyait-on que cela me faisait plaisir ? Oui, elle était dure, elle l'avait toujours été, et je détestais la souffrance autant que n'importe qui.

— Nous sommes ici aux abords de Najin, continua le prêtre. Dès que vous en serez capable, il vous faudra partir d'ici, car ma fin est proche.

Pendant deux jours, je me déplaçai avec précautions, essayant de reprendre des forces, de renouer les fils de ma vie. J'étais affaibli, affamé, il ne m'importait guère de vivre ou de mourir. Quelques vieux amis du prêtre vinrent me voir et me donnèrent des conseils sur la conduite à tenir et la manière de voyager. Le troisième jour, à mon réveil, je vis que le vieux prêtre était étendu, rigide et froid, à mes côtés. Pendant la nuit, il avait relâché son emprise sur la vie et il était parti. Avec l'aide d'un vieillard de ses amis, nous creusâmes une tombe et l'enterrâmes. J'enveloppai dans un morceau d'étoffe le peu de nourriture qui restait et, prenant un gros bâton pour m'aider à marcher, je m'en fus.

Après avoir parcouru à peu près un mille (2 km), je me sentis exténué. Mes jambes tremblaient, la tête me tournait, j'y voyais mal. Pendant un certain temps, je restai étendu sur le bord de la route côtière, hors de vue des passants, car l'on m'avait prévenu que la région était dangereuse pour un étranger. Un homme pouvait, m'avait-on dit, perdre la vie si son aspect déplaisait aux bandes armées qui erraient dans le pays et y faisaient régner la terreur.

Je repris ma route, en direction d'Unggi. Mes informateurs m'avaient clairement expliqué comment traverser la frontière pour pénétrer en territoire russe. J'étais en mauvais état, forcé de me reposer fréquemment. Pendant une de mes haltes, assis au bord de la route, j'observais avec indifférence la circulation intense. Mes regards, qui allaient de groupe en groupe, furent finalement attirés par cinq soldats russes, armés jusqu'aux dents et accompagnés de trois énormes dogues. Pour une raison quelconque, au même moment, l'un des soldats m'aperçut. Il dit quelques mots à ses compagnons et détacha les trois chiens qui se précipitèrent vers moi, découvrant leurs crocs menaçants, et grondant avec férocité. Les soldats s'avançaient, la mitraillette à la main. J'envoyai des pensées amicales aux chiens ; aucun animal n'a jamais éprouvé d'hostilité ou de crainte à mon égard. Brusquement, ils furent sur moi, battant de la queue, me léchant, me tuant presque à force de démonstrations affectueuses, car j'étais très faible. Un ordre bref et les dogues se couchèrent aux pieds des soldats, qui se penchaient sur moi.

— Ah, dit le caporal qui était le chef du trio, vous devez être un bon Russe et natif de la région, sinon les chiens vous auraient mis en pièces. Ils sont dressés à cela, attendez un peu, vous allez voir.

Ils s'éloignèrent, entraînant les chiens qui leur résistaient, car ils auraient voulu rester avec moi. Quelques minutes plus tard, les chiens bondirent sur leurs pattes et se ruèrent vers les broussailles bordant la route. Des cris épouvantables retentirent qui s'achevèrent par une espèce de gargouillis. J'entendis

frémir les feuilles derrière moi et comme je me retournais, une main sanglante, sectionnée au poignet, tomba à mes pieds ! Le chien avait réapparu, remuant la queue !

— Camarade, dit le caporal en s'approchant de moi, vous devez être loyal à notre cause pour que Serge ait fait ça. Nous retournons à notre base, à Kraskino. Puisque vous êtes en voyage, voulez-vous qu'on vous emmène jusque-là, en compagnie de cinq cadavres ?

— Oui, Camarade caporal, je vous en serai très reconnaissant, répondis-je.

Me montrant le chemin, avec les chiens qui trottaient à côté de moi, en agitant la queue, il m'emmena jusqu'à un half-track auquel une remorque était accrochée. De l'un des coins de cette remorque, un filet de sang dégoulinait jusqu'au sol où il s'étalait en une petite mare écoeurante. Jetant un regard indifférent aux cadavres empilés là, le caporal remarqua les derniers et faibles soubresauts d'un moribond. Sortant son revolver, il lui tira une balle dans la tête, puis remit l'arme dans son étui et il se dirigea vers le half-track sans même jeter un coup d'oeil en arrière.

Il me dit de m'asseoir à l'arrière du véhicule. Les soldats étaient de bonne humeur, ils me déclarèrent avec fierté *qu'aucun* étranger n'avait jamais traversé la frontière quand *eux* étaient de garde, et que leur section avait reçu la décoration de l'Etoile Rouge pour ses bons services. Je leur dis que je voulais me rendre à Vladivostok afin de voir cette grande ville pour la première fois et que j'espérais ne pas avoir de difficultés avec la langue.

— Bah ! répondit le caporal avec un gros rire, un de nos camions de ravitaillement va là-bas demain, pour emmener les chiens au chenil, car avec tout le sang humain qu'ils boivent, ils deviennent tellement sauvages que nous-mêmes nous avons du mal à les faire obéir. Vous savez vous y prendre avec eux. Prenez soin d'eux à notre place et nous vous emmènerons demain à Vladi. Vous nous comprenez, on vous comprendra partout dans ce district. Nous ne sommes pas à Moscou, ici !

C'est ainsi que moi, ennemi farouche du Communisme, je passai la nuit comme invité des soldats de la Patrouille Frontalière Russe. Ils m'offrirent du vin et des femmes, mais je refusai, alléguant mon âge et ma mauvaise santé. Après un bon repas, le meilleur que j'eusse pris depuis fort longtemps, je m'étendis sur le sol et dormis du sommeil du juste.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Vladivostok, le caporal, un soldat, les trois chiens et moi. C'est ainsi que, grâce à l'amitié d'animaux sauvages, j'arrivai sans ennui à Vladivostok, en voiture et bien rassasié.

CHAPITRE TROIS

La route était poussiéreuse et creusée d'ornières. Tandis que nous y roulions, nous croisâmes des groupes de femmes qui, sous la garde d'un surveillant armé, comblaient les trous les plus profonds à l'aide de pierres ou de tout ce qu'elles pouvaient trouver. En passant, les soldats hurlèrent des remarques obscènes et firent des gestes suggestifs.

Nous traversâmes une région populeuse et finîmes par arriver devant des bâtiments d'aspect sinistre qui devaient être une prison. La voiture entra dans une cour pavée. Il n'y avait personne en vue. Les hommes jetèrent autour d'eux un regard consterné. Puis, au moment où le chauffeur arrêta le moteur, nous entendîmes une clameur formidable, des cris d'hommes mêlés à de furieux aboiements. Nous nous précipitâmes vers l'endroit d'où venait ce vacarme. En franchissant une porte ouverte, encastrée dans un haut mur de pierre, nous aperçûmes un enclos entouré d'un grillage épais, derrière lequel se trouvaient une cinquantaine de dogues énormes.

Une foule de soldats se trouvaient devant cet enclos et l'un d'eux nous raconta l'histoire d'une voix mal assurée. Les chiens, qui avaient pris le goût du sang humain, avaient tué et dévoré deux de leurs gardiens. Il y eut une brusque commotion, un mouvement dans la foule et je vis un troisième homme, accroché au grillage, perdre l'équilibre et tomber parmi les chiens. Un cri effroyable retentit, un son à vous glacer l'âme, puis il n'y eut plus qu'une meute hurlante de chiens.

Le caporal se tourna vers moi :

— Hé, *vous ! Vous* savez mater les chiens. (Puis, s'adressant à un soldat :) Demande au Camarade Capitaine de venir, dis-lui que nous avons ici un homme capable de mater les chiens.

Le soldat s'éloigna et je faillis me trouver mal. *Moi !* Pourquoi fallait-il toujours que les difficultés et les ennuis pleuvent sur *moi* ? Puis, jetant un coup d'oeil sur les chiens, je me dis : "Pourquoi pas ? Ces bêtes ne sont pas plus féroces que les dogues tibétains, mais

elles sentent la peur que les soldats ont d'elles et c'est pourquoi elles attaquent."

Un capitaine à l'air arrogant traversa la foule qui s'écartait respectueusement devant lui. S'arrêtant à quelques pas de moi, il me toisa et eut un sourire dédaigneux.

— Pouah, Caporal, dit-il d'un ton railleur, qu'avons-nous là ? Un abruti de prêtre indigène !

— Camarade Capitaine, répondit le caporal, les chiens n'ont pas attaqué cet homme. Serge a tranché la main d'un type qui traversait la frontière en fraude et la lui a apportée. Envoyez-le dans le chenil, Camarade Capitaine.

Le capitaine fronça les sourcils, frotta ses semelles dans la poussière et se mordit les ongles avec alacrité. Enfin, il releva la tête.

— Oui, c'est ce que je vais faire, dit-il. Moscou m'a défendu d'abattre d'autres chiens, mais on ne m'a pas dit quelles mesures il fallait prendre si le goût du sang les rendait fous furieux. Si cet homme est tué, eh bien tant pis, ce sera un accident. S'il *devait* s'en sortir vivant, ce qui est bien improbable, nous le récompenserons. (Il se détourna, fit quelques pas, et regarda les chiens qui rongeaient les os des trois gardiens qu'ils avaient tués et dévorés. Puis, s'adressant au caporal, il reprit :) Occupez-vous de ça, caporal ! S'il réussit, vous serez nommé sergent.

Sur ces paroles, il s'en fut. Pendant un moment, le caporal demeura bouche bée :

— *Moi, un sergent ? Sacré nom de nom !* s'exclama-t-il, en se tournant vers moi. Si vous matez les chiens,

tous les hommes de la Patrouille Frontalière seront vos amis. Allez-y.

— Camarade caporal, répondis-je, j'aimerais que les trois autres bêtes entrent avec moi, car ils me connaissent et ils connaissent ces chiens.

— D'accord, dit-il, allons les chercher.

Nous regagnâmes la remorque du half-track. Je caressai les trois chiens, les laissant me lécher et m'imprégner de leur odeur. Puis, les bêtes bondissant autour de moi, je m'approchai de la porte de l'enclos. Elle était barricadée et des gardes armés se tenaient devant, pour le cas où un chien se serait échappé. On l'entrouvrit rapidement et on me poussa sans douceur à l'intérieur de l'enclos.

Des chiens se précipitèrent sur moi de tous côtés. Les crocs menaçants de "mes" bêtes tinrent la plupart de leurs congénères à distance respectueuse, mais un animal gigantesque, à l'aspect féroce, apparemment le chef de la bande, me sauta à la gorge. J'étais prêt à parer l'attaque. Faisant un pas de côté, je lui portai un coup rapide à la gorge, une passe de judo (ou karaté, ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui) qui le tua avant même qu'il ne retouchât terre. J'eus à peine le temps de faire un bond en arrière, déjà le corps de la bête était recouvert par la masse grouillante de ses congénères. Leurs grognements, les claquements de leurs mâchoires faisaient un bruit abominable.

Pendant quelques instants, j'attendis, désarmé, sans défense, n'émettant que des pensées bienveillantes et amicales envers les chiens, leur affirmant mentalement que je n'avais pas peur d'eux, que j'étais leur maître. Enfin ils abandonnèrent leur proie et j'eus un sursaut

de dégoût en voyant le squelette décharné de l'animal qui, quelques moments plus tôt, avait été leur chef. Les chiens se tournèrent vers moi. Je m'assis sur le sol et leur *ordonnai mentalement* de faire la même chose. Alors, ils s'allongèrent devant moi, en demi-cercle, les pattes écartées, la gueule ouverte, la langue pendante, la queue battant de droite et de gauche.

Je me levai et appelai Serge. Lui posant la main sur la tête, je dis à voix haute :

— A partir de maintenant, c'est toi, Serge, qui seras le chef de ces chiens. Tu m'obéiras et tu veilleras à ce qu'ils m'obéissent.

De la cour monta une ovation spontanée. J'avais complètement oublié les soldats ! Me retournant, je vis qu'ils agitaient amicalement les mains. Le capitaine, empourpré par l'émotion, s'approcha du grillage et hurla :

— Sortez de là les cadavres des gardiens ou leurs squelettes.

Je m'approchai, non sans répugnance, du premier corps, masse déchiquetée, sanglante, dont la cage thoracique était à nu. Je le saisis par un bras, mais le bras se détacha de l'épaule. Alors, je le tirai par la tête : ses entrailles traînaient dans la poussière. Il y eut un murmure horrifié et je vis que Serge marchait à côté de moi, tenant le bras entre ses crocs. Péniblement, j'enlevai les trois cadavres, du moins ce qu'il en restait. Puis, épuisé par cette épreuve, je me dirigeai vers la porte que l'on m'ouvrit.

Le capitaine était devant moi.

— Tu pues, me dit-il, va te nettoyer de cette pourriture. Tu resteras ici un mois, à t'occuper des

chiens. Après quoi ils retourneront à leurs patrouilles et tu seras libre. Tu toucheras la solde de caporal. (Il se tourna vers le caporal et lui dit :) Comme promis, tu es nommé sergent à partir de maintenant.

Il fit demi-tour et s'éloigna, visiblement enchanté du dénouement de l'affaire.

Le sergent m'adressa un large sourire.

— Vous êtes un magicien ! Jamais je n'oublierai la façon dont vous avez tué cette bête, ni la vision du capitaine sautant d'un pied sur l'autre, en filmant toute la scène. Vous vous êtes distingué. La dernière fois que les chiens se sont rebellés, nous avons perdu six hommes et quarante bêtes. Le capitaine s'est fait durement taper sur les doigts par Moscou. On lui a dit qu'il le paierait cher s'il perdait d'autres chiens. Il vous traitera bien. Vous allez manger à notre mess. On ne vous posera pas de questions. Mais, venez, le capitaine a raison, vous puez, allez laver cette cochonnerie. J'avais toujours dit à Andréï qu'il mangeait trop et qu'il sentait mauvais ; maintenant que je l'ai vu en pièces détachées, je sais que j'avais raison.

J'étais si las, si exténué, que cet humour macabre ne réussit même pas à me choquer.

Un groupe d'hommes, des caporaux qui se trouvaient dans la salle du mess, éclatèrent de rire et dirent quelque chose au sergent. Celui-ci s'esclaffa et s'approcha de moi.

— Ha Ha ! Camarade prêtre, rugit-il, en riant aux larmes, ils disent que vous avez une telle quantité de boyaux d'Andréï sur votre robe que vous devriez hériter de toutes ses affaires maintenant qu'il est mort. Il n'a pas de famille. Nous allons vous appeler Camarade

Caporal Andréï pendant votre séjour ici. Tout ce qu'il possédait vous appartient à présent. Et vous m'avez fait gagner un joli paquet de roubles quand j'ai parié sur vous, au moment où vous étiez dans le chenil. Vous êtes mon ami.

Le sergent Boris était un brave homme, au fond. Rustre, grossier, sans aucune prétention intellectuelle, il m'était très reconnaissant de lui avoir fait gagner un grade et une quantité considérable de roubles.

— Sans vous, je serais resté caporal toute ma vie, me dit-il.

Bon nombre de ses camarades avaient déclaré que je n'avais pas une chance de sortir vivant de l'enclos aux chiens. A quoi Boris avait répondu :

— Ce type est à la hauteur, vous auriez dû le voir quand nous avons lâché les chiens sur lui. Il n'a pas bronché. Il était assis comme une statue. Les chiens l'ont pris pour l'un des leurs. Il va mater cette bande, vous allez voir !

— Tu veux parier, Boris ? cria l'un des hommes.

— Il vous faudra trois mois pour me payer, dit Boris.

En fin de compte, il avait gagné une somme correspondant à trois ans et demi de sa solde et il m'en était reconnaissant.

Cette nuit-là, après un très copieux dîner, car les hommes de la Patrouille Frontalière menaient une existence confortable, je dormis dans une cabane bien chauffée, près du chenil. Le matelas était rembourré d'alfa, et les hommes avaient obtenu des couvertures neuves pour moi. Je me félicitai d'avoir subi un entraînement qui m'avait permis de si bien comprendre la mentalité animale.

Dès l'aube, je m'habillai et allai voir les chiens. On m'avait montré l'endroit où l'on gardait la nourriture qui leur était destinée et je pus constater qu'elle était excellente. Ils m'entourèrent, battant de la queue et parfois l'un d'eux me mettait les pattes sur les épaules. A un moment donné, je jetai par hasard un regard autour de moi, et j'aperçus le capitaine, qui, de l'autre côté du grillage, bien entendu, observait la scène.

— Ah ! Prêtre, me dit-il, je suis simplement venu voir pourquoi les chiens étaient si tranquilles. L'heure de la pâtée ne se passait jamais sans furieuses batailles ; le gardien restait devant la porte, jetait la nourriture dans l'enclos et les bêtes se bagarraient pour obtenir leur part. Je ne te poserai pas de questions. Donne-moi ta parole que tu resteras ici quatre ou cinq semaines, jusqu'à ce que tous les chiens soient partis. Alors, tu pourras aller à la ville, si tu le désires.

— Camarade Capitaine, répondis-je, je vous promets volontiers de rester ici jusqu'au départ de tous ces chiens. Puis, je repartirai.

— Autre chose, Prêtre, reprit le capitaine. La prochaine fois qu'on nourrira les chiens, j'apporterai ma caméra et je filmerai la scène, afin que mes Supérieurs puissent se convaincre que nous avons les chiens bien en main. Va voir l'Intendant, demande un uniforme de caporal et si tu peux trouver quelqu'un pour t'aider, fais-lui nettoyer le chenil à fond. Si tout le monde a peur, charge-t'en toi-même.

— Je le ferai moi-même, Camarade Capitaine, répondis-je, ainsi les chiens resteront tranquilles.

Le capitaine eut un bref signe de tête et s'éloigna, visiblement fort satisfait de pouvoir montrer que *lui* savait s'y prendre avec ces bêtes assoiffées de sang !

Pendant trois jours, je ne m'éloignai pas de plus de quatre-vingt-dix mètres (300 pieds) du chenil. Les soldats avaient le revolver facile, et ils n'hésitaient pas à tirer dans les fourrés "au cas où il s'y trouverait des espions", selon leurs propres termes.

Pendant trois jours, je me reposai, reprenant des forces, me mêlant aux soldats. Je commençais à les connaître, eux et leurs habitudes. Andréï avait eu approximativement la même stature que moi et ses vêtements m'allaient à peu près. Toutefois, il me fallut laver et relaver toutes ses affaires, car la propreté n'était pas son fort. Le capitaine m'abordait souvent, cherchant à lier conversation, mais bien qu'il se montrât amical à mon égard, et très intéressé par ma personne, je ne devais pas oublier que mon rôle était celui d'un simple prêtre, ne connaissant que les Ecritures Bouddhiques — et les chiens ! Le capitaine se moquait de la religion, déclarait que la vie future n'existait pas et qu'il n'y avait d'autre Dieu que le Père Staline. Moi, je citais les Textes Sacrés, mais je n'affichais jamais de connaissances supérieures à celles qu'aurait pu avoir un pauvre prêtre de village.

Boris assista un jour à l'une de ces discussions. Il était nonchalamment appuyé contre le grillage du chenil et mâchonnait un brin d'herbe.

— Sergent s'exclama le capitaine, exaspéré, le Prêtre n'est jamais sorti de son petit village. Emmène-le faire une virée en ville. Emmène-le en patrouille à Artem et à Razdol'noye. Montre-lui ce qu'est la *vie*. Il ne sait

parler que de la mort, croyant que la vraie vie, c'est elle. Il cracha au sol, alluma une cigarette de contrebande et s'éloigna.

— Oui, venez donc, Prêtre, il y a si longtemps que vous restez avec les chiens que vous commencez à leur ressembler. J'admets que vous les avez bien matés. Et vous m'avez fait gagner pas mal de roubles. Je roule sur l'or, Prêtre, et il faut que je le dépense avant ma mort.

Il se dirigea vers une voiture, y entra et me fit signe de l'imiter. Il mit le moteur en marche et la voiture démarra. Elle nous emmena, cahotant le long des routes sillonnées d'ornières, et pétaradant dans les rues étroites de Vladivostok. Dans le port se trouvaient un grand nombre de navires ; je n'aurais jamais pensé qu'il en existât autant dans le monde !

— Ecoutez, Prêtre, me déclara Boris, ces navires ont intercepté des produits que les Américains envoyaient à un pays quelconque, aux termes de l'accord "prêt-bail". Ils s'imaginent que les Japonais ont mis la main dessus, mais nous envoyons les cargaisons par le Chemin de Fer (le Transsibérien) jusqu'à Moscou où les chefs du Parti se servent en premier. Du moins ils le croient. Les premiers servis, c'est nous, parce que nous avons un accord avec les dockers. Nous fermons les yeux sur leurs agissements, ils ferment les yeux sur les nôtres. Avez-vous jamais possédé une montre, Prêtre ?

— Non, répondis-je, je n'ai pas possédé grand-chose dans ma vie. Je connais l'heure par la position du soleil et des ombres.

— Il faut que vous ayez une montre, Prêtre !

Boris appuya sur l'accélérateur et bientôt la voiture s'arrêta près d'un cargo amarré dans les docks. Le navire était strié de rouille et sa coque étincelait sous une couche de sel laissé par les embruns. Le voyage autour de la Corne d'Or avait dû être rude. Des grues balançaient leurs longues potences et déchargeaient des produits venus de toutes les contrées du globe. Les hommes hurlaient et gesticulaient, manipulant des filets, tirant sur des haussières. Boris bondit de la voiture, m'entraîna par le bras et franchit précipitamment la passerelle, moi toujours à sa remorque.

— Nous voulons des montres, Cap'taine, cria-t-il au premier homme en uniforme que nous aperçûmes. Des montres-bracelets.

Un homme, vêtu d'un uniforme plus orné que ceux des autres, apparut et nous fit signe d'entrer dans sa cabine.

— Des montres, Cap'taine ! rugit Boris. Une pour lui, et deux pour moi. Vous voulez descendre à terre, Cap'taine ? Tirer une bordée ? Faire ce que bon vous semble ? Les filles, vous souler ? Ça nous est égal. Nous voulons des *montres* !

Le capitaine sourit et nous versa à boire. Boris avala bruyamment le contenu de son verre et je lui passai le mien.

— Il boit pas, Cap'taine, c'est un prêtre qui est devenu dompteur de chiens, un bon dompteur ; c'est un brave type aussi.

Le capitaine alla tirer une boîte de dessous sa couchette. Il l'ouvrit : elle contenait une douzaine de montres-bracelets. D'un geste si rapide que je le vis à

peine, Boris en prit deux, à boîtier d'or, et sans se donner la peine de les remonter, en glissa une à chaque poignet.

— Servez-vous, Prêtre, ordonna-t-il.

Je pris une montre chromée.

— Celle-là est meilleure, Prêtre, dit le capitaine, c'est une Oméga en acier chromé, imperméable, de qualité bien supérieure.

— Merci, Capitaine, répondis-je. Si vous n'y voyez pas d'objection, je prendrai donc celle que vous me conseillez.

— A présent, je suis sûr que vous êtes cinglé, Prêtre, dit Boris. Vous préférez une montre d'acier à une montre d'or ?

Je répondis en riant :

— L'acier est assez bon pour moi. Vous êtes sergent, moi je ne suis qu'un caporal à titre très provisoire.

En quittant le navire, nous allâmes visiter les voies de chargements du Transsibérien. Des équipes de travail étaient occupées à charger dans les wagons les marchandises de choix extraites des navires. D'ici, les wagons seraient dirigés sur Moscou, à six mille milles (9 700 km) environ. Un train partit sous nos yeux. Deux locomotives tirant toute une longue file de wagons, chaque locomotive dotée de cinq roues de chaque côté. C'étaient de gigantesques machines, bien entretenues et que les employés du service considéraient presque comme des créatures vivantes.

La voiture de Boris longea les rails. Il y avait des gardes partout et, installés dans les fossés, des hommes armés scrutaient le dessous des trains qui passaient, afin de repérer les voyageurs clandestins.

— Vous semblez avoir bien peur que l'on ne voyage illégalement, dis-je, mais pourquoi donc ? Quel mal y aurait-il à laisser les gens se déplacer à travers le pays ?

— Prêtre, répondit Boris d'un ton attristé, comme l'a dit le capitaine, vous ne connaissez pas la Vie. Des ennemis du Parti, des saboteurs et des espions capitalistes essaieraient de s'infiltrer dans nos villes. Aucun Russe honnête ne voyagerait sans en avoir reçu l'ordre de son Commissaire.

— Mais ces voyageurs clandestins sont-ils nombreux ? Qu'en faites-vous, quand vous en découvrez un ?

— Ce que nous faisons ? Nous les abattons, évidemment ! Ici, il n'y en a pas beaucoup, mais demain je vais à Artem et je vous y emmènerai. Vous verrez comment nous traitons les éléments subversifs. Quand le personnel du train en trouve un, on lui lie les mains, on lui passe la corde au cou et on le jette par la portière. Ça salit les voies, par exemple, et ça attire les loups.

Boris se tassa sur son siège, scrutant du regard le défilé des wagons de marchandises. Soudain, il se redressa comme électrisé et appuya brutalement sur l'accélérateur. La voiture bondit en avant et dépassa la tête du train. Freinant avec la même vigueur, Boris sauta à terre, saisit sa mitraillette et se cacha derrière la voiture. Lentement le train passa. J'aperçus une silhouette agrippée aux tampons, entre deux wagons, puis j'entendis le crépitement de la mitraillette. Le corps s'écroula entre les rails.

— Je l'ai eu ! s'écria Boris d'un ton triomphal, et il fit une encoche à la crosse de son arme. Ça en fait cinquante-trois, Prêtre, cinquante-trois ennemis de l'Etat en moins !

Je tournai la tête, le coeur serré, mais cachant mon écoeurement, car Boris m'aurait tué aussi calmement qu'il avait tué cet homme, s'il avait su que je n'étais pas un prêtre de village.

Le train s'éloigna et Boris s'approcha du cadavre sanglant, criblé de balles. Le retournant avec son pied, il regarda le visage du mort et dit :

— Je le reconnais, c'est un cheminot. Il n'aurait pas dû se balader ainsi. Je ferais peut-être mieux de lui faire sauter la figure, comme ça, personne ne me posera de questions.

Ce disant, il braqua le canon de l'arme sur le visage du mort et appuya sur la détente. Abandonnant le cadavre décapité, il retourna à la voiture et nous repartîmes.

— Je n'ai encore jamais pris le train, Boris, dis-je.

— Eh bien, répondit-il, demain nous irons à Artem par un train de marchandises et vous pourrez visiter la ville. J'y ai de bons amis que je tiens à revoir, à présent que je suis sergent.

Depuis longtemps, je nourrissais l'espoir d'embarquer clandestinement sur un navire en partance pour l'Amérique. Je dis à mon compagnon :

— Boris, vous passez votre temps à arrêter les gens à la frontière et à vous assurer que personne ne voyage clandestinement par le train. Mais tous ces navires... n'importe qui pourrait monter à bord et y rester.

Boris rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Prêtre ! dit-il, vous êtes vraiment naïf ! Les Gardes Maritimes montent à bord du navire alors que celui-ci est à un mille des côtes et ils vérifient l'identité de tous les membres de l'équipage. Puis ils scellent tous les hublots et tous les ventilateurs et ils versent de l'acide cyanhydrique dans les cales et dans tous les espaces creux, sans oublier les canots de sauvetage. Et ils font une bonne récolte de macchabées parce qu'il y a des réactionnaires qui ne sont pas au courant du procédé.

Le cynisme dont ces hommes faisaient preuve, en considérant ces exécutions comme un sport, m'écoeurait profondément et je renonçai aussitôt à mon projet de traversée clandestine.

Je me trouvais donc à Vladivostok, mais j'avais une tâche à accomplir et, aux termes de la Prophétie, je devais d'abord aller en Amérique, puis en Angleterre et revenir ensuite sur le continent Nord-Américain. Le problème, c'était de quitter la Russie. Je décidai de récolter le plus de renseignements possibles sur le Trans-sibérien, sur l'endroit où se terminaient les recherches et les vérifications et de savoir ce qui se passait au terminus de Moscou.

Le lendemain, j'exerçai et donnai de bonne heure leur pâtée aux chiens et lorsqu'ils furent repus et satisfaits, je partis avec Boris et trois autres gardes. Nous allions à un avant-poste, distant d'environ quatre-vingts kilomètres (50 milles), et où les gardes devaient en remplacer trois autres. Pendant tout le trajet, les hommes discutèrent de tous les "évadés" qu'ils avaient tués et je glanai un certain nombre d'informations utiles. J'appris en quel endroit cessaient les vérifications, j'appris aussi qu'avec certaines

précautions, il était possible de parvenir aux faubourgs de Moscou sans se faire prendre.

Le gros problème, ce serait l'argent, je m'en rendais bien compte. J'en gagnais en exécutant des corvées à la place de certains soldats, en les soignant, et, grâce aux bons offices de quelques-uns, en soignant même de riches membres du Parti, qui habitaient la ville. Comme les autres, je m'arrangeai pour monter à bord des navires et pour opérer des prélèvements sur les nouvelles cargaisons. Tout mon "butin" fut transformé en roubles. Je me préparais à traverser la Russie.

Cinq semaines plus tard environ, le capitaine m'annonça que les chiens allaient retourner à leurs stations de patrouille. On attendait un nouveau Commissaire, il fallait que je parte avant son arrivée. Où avais-je l'intention d'aller ? Ayant appris à le connaître, je répondis :

— Je vais rester à Vladivostok, Camarade Capitaine, je me plais ici.

Son visage prit une expression inquiète :

— Tu dois partir, tu dois quitter le district, dès demain.

— Mais, Camarade Capitaine, je ne sais pas où aller, je n'ai pas d'argent.

— On te donnera des roubles, des vivres, des vêtements et tu quitteras le district en voiture.

J'insistai :

— Camarade Capitaine, je ne sais pas où aller. J'ai travaillé dur ici et je *veux* rester à Vladivostok.

Le capitaine fut inflexible :

— Demain, nous envoyons des hommes à l'extrême frontière de notre zone, aux confins de Vorochilov. On

t'emmènera jusque-là. Je te donnerai une lettre attestant que tu nous as rendu des services et que tu es parti à Vorochilov avec notre permission. Ainsi, tu ne risques pas de te faire arrêter.

Cette promesse dépassait mes espérances. Je *voulais* me rendre à Vorochilov, car c'était là que j'avais l'intention de prendre le train. Je savais que si je pouvais arriver sans encombre à l'autre extrémité de cette ville, je serais probablement tiré d'affaire.

Le lendemain, avec un certain nombre d'hommes, je montai dans un camion pour transport de troupes qui prit à toute allure le chemin de Vorochilov. Cette fois, je portais un complet de bonne qualité et un vaste sac à dos qui contenait mes possessions. J'avais également une musette emplie de vivres. Je n'éprouvais pas le moindre malaise à la pensée que les vêtements que je portais avaient été pris à un voyageur clandestin assassiné.

— Je ne sais pas où vous allez, Prêtre, dit Boris, mais le capitaine a déclaré que c'était lui qui avait maté les chiens et que vous deviez partir. Ce soir vous pourrez dormir dans l'avant-poste et demain vous vous mettrez en route.

Je passai une mauvaise nuit. J'étais extrêmement las d'errer d'un endroit à l'autre. Extrêmement las de vivre avec la Mort à mes côtés. J'éprouvais une profonde impression de solitude en compagnie de ces hommes qui m'étaient tellement étrangers et dont la façon de vivre était si totalement opposée à la mienne.

Le lendemain matin, après un petit déjeuner copieux, je dis au revoir à Boris et aux autres, mis sac et musette sur mon dos et partis. Je marchai pendant un

bon nombre de kilomètres, évitant la grand-route et m'efforçant de contourner Vorochilov. Soudain, j'entendis derrière moi le grondement d'un moteur, le grincement de freins que l'on serre brusquement et je me retrouvai face à la gueule noire d'une mitrailleuse.

— Qui es-tu ? Où vas-tu ? me cria un caporal, les sourcils froncés.

— Je vais à Vorochilov, répondis-je, j'ai une lettre du Camarade Capitaine Vassily.

M'arrachant la lettre des mains, il en déchira l'enveloppe, le visage crispé par l'effort qu'exigeait cette lecture. Puis, un large sourire éclaira ses traits.

— Nous venons de quitter le sergent Boris, dit-il. Monte, nous allons te conduire à Vorochilov et te déposer où tu voudras.

Cette proposition ne me fit aucun plaisir, car je m'efforçais de contourner la ville ! Néanmoins, je montai dans la voiture qui prit rapidement le chemin de Vorochilov. Je fus déposé près du Commissariat Central et, tandis que la voiture entrait au garage, je continuai ma route, marchant d'un bon pas, car je voulais faire avant la nuit le plus grand nombre de kilomètres possible. J'avais l'intention de camper près du Chemin de Fer et d'observer, pendant un jour et une nuit, avant de monter dans un train, comment les choses se passaient.

A Vorochilov même, on arrêta et on examinait les trains de voyageurs, mais ceux de marchandises s'arrêtaient juste à l'extérieur de la ville, peut-être afin que les habitants ne sachent pas combien de passagers clandestins étaient abattus. Je ne cessai d'observer les

lieux et je conclus que mon seul espoir était de monter dans un wagon au moment où le train s'ébranlerait.

Le soir du second jour, un train s'arrêta. Il me parut être exactement conforme à mes besoins. Grâce à l'expérience que j'avais acquise, je savais qu'il devait contenir quantité de marchandises provenant du "prêt-bail". "Il ne faut pas que je le manque", me dis-je, et je me glissai le long des voies, regardant sous les wagons, essayant les portes, ouvrant celles qui n'étaient pas fermées à clef. De temps à autre éclatait une détonation, suivie par le choc d'un corps tombant au sol. On n'employait pas les chiens, de crainte qu'ils ne se fassent écraser par les roues. Je me roulai dans la poussière, me salissant le plus possible.

Les gardes arrivèrent et examinèrent le train à l'aide de puissantes lampes électriques, tout en s'interpellant les uns les autres. Aucun d'eux ne songea à regarder derrière lui, seul le train les intéressait. Moi, allongé sur le sol, derrière eux, je me disais : "Mes chiens auraient été bien plus malins qu'eux. Ils n'auraient pas tardé à me repérer !"

Leurs recherches achevées, les hommes s'éloignèrent. Je me laissai rouler jusqu'à la voie et me précipitai entre les roues d'un wagon. Vivement, je grimpai sur un essieu et fixai à un tenon en saillie la corde que j'avais eu soin de prendre. L'accrochant à l'autre côté, je me hissai et m'attachai sous le plancher du wagon — dans la seule position pouvant échapper aux regards scrutateurs. Depuis un mois, j'avais préparé mon coup. Le train démarra avec une secousse qui faillit me jeter au sol, et, comme je l'avais prévu, une jeep dotée d'un projecteur ne tarda pas à arriver

avec ses occupants, en armes, examinant les essieux. Je me collai encore plus étroitement au plancher ; je ressentais ce que pourrait éprouver un homme tout nu au milieu d'une assemblée de nonnes ! La jeep s'éloigna, tourna, revint et sortit à la fois de ma vue et de ma vie. Le train partit en grondant. Pendant huit ou neuf kilomètres (5 ou 6 milles), je demeurai dans cette position inconfortable, puis, convaincu que tout danger était écarté, je me dégageai lentement de la corde et parvins à demeurer en équilibre sur l'une des boîtes d'essieu.

Pendant un moment, je me reposai aussi bien que je le pus, sentant que mes muscles engourdis retrouvaient un peu de souplesse. Puis lentement, précautionneusement, je m'avançai jusqu'à l'extrémité du wagon et parvins à saisir une barre de fer. Pendant une demi-heure environ, je demeurai assis sur les attelages, puis me hissant jusqu'à la plate-forme qui oscillait, je rampai à l'aveuglette pour contourner l'arrière des wagons et grimpai sur le toit. La nuit n'était éclairée que par la sombre clarté des étoiles. La lune n'était pas encore levée et je savais que je devais me hâter d'entrer dans un wagon, avant que quelque cheminot aux aguets ne m'aperçût à la lumière du clair de lune sibérien. Une fois sur le toit, j'accrochai une des extrémités de la corde autour de ma taille et l'autre autour de la barre du toit et glissai avec précaution le long des flancs du wagon, laissant filer la corde entre mes doigts. M'écorchant et rebondissant contre les aspérités du wagon, je parvins bientôt à ouvrir la porte avec une clef que j'étais arrivé à me procurer à Vladivostok. La même clef s'adaptait à toutes les

serrures du train. Ce fut extraordinairement difficile que d'ouvrir la porte, car j'oscillais comme un pendule, mais la vision des premiers rayons d'une lune très claire me stimula, la porte glissa et, à bout de forces, je me laissai tomber à l'intérieur du wagon. Défaisant l'extrémité libre de la corde, je tirai sur l'autre, tant et si bien que toute la corde me resta dans les mains. Tremblant d'épuisement, je fermai la porte et m'écroulai sur le plancher.

Deux ou trois jours plus tard — en pareil cas, on perd toute notion du temps — je sentis que le train ralentissait. Courant à la porte, je l'entrebâillai et jetai un regard au-dehors. Je n'aperçus qu'une étendue neigeuse et me précipitai de l'autre côté. Des gardes couraient après un groupe de réfugiés. De toute évidence, une opération de recherches à grande échelle était en cours. Prenant mes affaires, je me laissai tomber dans la neige. Je marchai en zigzag entre les roues des wagons et parvins à ne laisser sur la neige que des empreintes confuses. Tandis que j'en étais encore à cela, le train se remit en marche et je m'accrochai désespérément à l'attelage le plus proche, dont le métal était glacé. Par chance, je réussis à l'entourer de mes bras et j'y restai suspendu, les jambes ballantes, jusqu'à ce qu'une brusque secousse me permît d'y prendre pied.

Je me redressai et vis que j'étais à l'arrière d'un wagon recouvert d'une bâche rigide et gelée. Les noeuds n'étaient que glace, la lourde toile avait l'apparence d'une tôle. Debout sur l'attelage mobile, je m'escrimai sur les noeuds, soufflant dessus dans l'espoir de les dégeler, mais mon souffle gelait, lui

aussi, et ne faisait qu'épaissir la couche de glace. Je frottai alors la corde d'avant en arrière contre la paroi métallique du wagon. La nuit tombait lorsque la corde s'effiloqua enfin complètement et je réussis, au prix d'un immense effort, à m'agripper à la bâche et à me glisser dessous. Mais au moment où je tombais sur le plancher, un homme me sauta dessus, brandissant une lame d'acier. L'instinct et l'habitude vinrent à ma rescousse et bientôt l'homme recula avec un gémissement, soutenant son bras fracturé. Deux autres hommes s'avancèrent, l'un armé d'une barre de fer, l'autre d'un tesson de bouteille. Mais pour quelqu'un aussi rompu que moi à l'art de se défendre, ils n'étaient pas dangereux et je les désarmai sans peine. Ici, c'était la loi de la jungle, l'homme le plus fort était roi ! Je les avais battus, ils étaient mes serviteurs.

Le wagon était bourré de céréales que nous mangions telles quelles. En guise de boisson, nous sucions la neige ou la glace que nous arrachions de la bâche. Nous n'avions aucun moyen de nous réchauffer, car il n'y avait rien à brûler et d'ailleurs le personnel du train aurait aperçu la fumée. J'arrivais à supporter le froid intense, mais l'homme au bras cassé gela à mort, une nuit, et nous dûmes le jeter hors du wagon.

La Sibérie n'est pas qu'une étendue neigeuse, elle comprend des régions montagneuses, comme les Rocheuses Canadiennes, et d'autres aussi verdoyantes que l'Irlande. Toutefois à cette époque, il neigeait, malheureusement pour nous, car c'était la plus mauvaise saison pour voyager.

Nous découvrîmes que les céréales provoquaient des troubles sérieux : gonflements, dysenterie. Nous étions

si affaiblis que peu nous souciait de vivre ou de mourir. Notre dysenterie finit par se calmer, mais nous souffrîmes cruellement de la faim. Je me laissai glisser, à l'aide de la corde, et grattai la graisse entourant les boîtes de l'essieu. Nous la mangeâmes, non sans d'horribles nausées.

Le train roulait toujours. Autour de l'extrémité du lac Baïkal, en direction d'Omsk. Là je savais qu'il s'arrêterait, que les wagons seraient triés et rassemblés. Il me fallait descendre avant d'arriver en ville et sauter dans un autre. Je ne décrirai pas ici toutes les tribulations par lesquelles je passai avant de réussir cet exploit. Toujours est-il qu'en compagnie d'un Russe et d'un Chinois, je parvins à monter dans un train de marchandises à marche rapide qui se dirigeait vers Moscou. Le train était en bon état. Ma clef, sur laquelle je veillais précieusement, ouvrit un wagon où nous grimpâmes à la faveur de la nuit sans lune. Le wagon était bourré de caisses, nous eûmes du mal à nous y installer. Il y régnait la plus complète obscurité et nous ne savions pas ce que contenaient toutes ces caisses. Une agréable surprise nous attendait le lendemain matin. Nous étions affamés et je vis que dans l'un des coins du wagon étaient stockés des colis de la Croix-Rouge qui, de toute évidence, n'avaient *pas* atteint leur destination, mais avaient été "libérés" par les Russes. Nous vivions bien à présent : chocolat, boîtes de conserves, lait condensé, rien ne manquait. Nous découvrîmes même un petit fourneau avec une réserve de carburant solide, qui ne dégageait pas de fumée.

En fouillant les ballots, nous vîmes qu'ils étaient pleins de vêtements et d'objets, peut-être pillés dans des magasins de Shanghai. Des appareils photo, des jumelles, des montres. Nous nous octroyâmes des vêtements neufs, car les nôtres étaient en triste état. Mais l'eau nous faisait cruellement défaut. Nous étions obligés de gratter la neige sur les parois du wagon.

Quatre semaines et neuf mille six cents kilomètres (6 000 milles) après mon départ de Vladivostok, le train approcha de Noginsk, à cinquante ou soixante kilomètres (30 ou 40 milles) de Moscou. Notre trio tint conseil et décida que le personnel du train manifestant un peu trop souvent sa présence — nous entendions marcher sur le toit — il serait plus prudent de déguerpir. Nous nous examinâmes l'un l'autre avec le plus grand soin, afin de nous assurer que nous ne présentions rien de suspect, puis nous primes une bonne provision de vivres et de "trésors" qui serviraient, le cas échéant, de monnaie d'échange. Le Chinois partit le premier et, au moment où nous refermions la porte derrière lui, j'entendis plusieurs coups de feu. Trois ou quatre heures plus tard, le Russe sauta à son tour ; une demi-heure après, je faisais de même.

J'avais péniblement dans l'obscurité, mais j'étais sûr de mon chemin, car le Russe, originaire de Moscou et qui avait été exilé en Sibérie, m'avait donné toutes les indications nécessaires. Au matin, j'avais parcouru plus de trente kilomètres (20 milles) et mes jambes, qui avaient été si malmenées dans les camps de prisonniers, me faisaient beaucoup souffrir.

Dans un endroit pour manger, je montrai mes papiers de caporal des Gardes-Frontières. C'étaient ceux d'Andréï. On m'avait dit que je pouvais hériter de tous ses biens et personne n'avait songé à ajouter "sauf de ses papiers officiels et de sa Carte d'Identité". La serveuse prit un air dubitatif et appela un agent de police, debout à l'extérieur. Il entra et une discussion s'éleva. Non, je n'avais pas de carte d'alimentation, je l'avais oubliée à Vladivostok, où les règlements sur le ravitaillement ne s'appliquaient pas aux Gardes. Le policier examina mes papiers, puis il me dit :

— Il faudra que vous vous nourrissiez au Marché Noir jusqu'à ce que vous puissiez obtenir une nouvelle Carte d'alimentation à l'Office du Ravitaillement. Mais il faudra d'abord que celui-ci se mette en rapport avec Vladivostok.

Sur ce, il tourna les talons.

La serveuse eut un haussement d'épaules.

— Commandez ce que vous voulez, Camarade, ça vous coûtera cinq fois le prix officiel.

Elle m'apporta du pain noir et amer, et une espèce de pâté à l'aspect effroyable et au goût plus effroyable encore. Elle se méprit sur le geste que je fis pour lui demander à boire et me servit un breuvage qui faillit me faire tomber en pâmoison. J'en pris une gorgée et me crus empoisonné. Une seule gorgée m'avait suffi, mais la serveuse me compta même l'eau, tandis qu'elle avalait bruyamment l'immonde breuvage qui me coûtait si cher.

L'agent de police m'attendait en sortant. Il m'emboîta le pas au moment où je m'éloignais.

— Il est contraire au règlement, Camarade, me dit-il, de vous promener avec un ballot sur le dos. Je me demande si je ne devrais pas vous emmener au Commissariat. Avez-vous une montre à me donner, Camarade, pour me faire oublier mes devoirs ?

Silencieusement, j'explorai ma poche et en sortis une des montres que j'avais prises dans le train. Le policier la prit, y jeta un coup d'oeil et dit :

— Moscou, tout droit. Evitez l'artère principale et il ne vous arrivera rien. Puis il tourna les talons et s'éloigna.

Je suivis donc les routes latérales, évitant avec soin les policiers, de crainte qu'ils ne me réclament une montre. D'après ma propre expérience, il me semblait que les Russes ne désiraient rien tant que des *montres*. La plupart d'entre eux ne savaient pas lire l'heure, mais le simple fait de posséder une montre semblait leur causer un plaisir étrange. Un homme émacié qui marchait péniblement devant moi chancela tout à coup et tomba, la tête la première, dans le caniveau bordant la route. J'allais m'approcher de lui, lorsqu'un vieillard murmura derrière moi :

— Attention, Camarade étranger, si tu t'approches de lui, la police croira que c'est pour le voler. De toute façon, il est mort. De faim. Ça arrive ici tous les jours à des centaines de gens.

Je le remerciai d'un signe de tête et continuai mon chemin. "Quel *terrible* pays, me disais-je, où chaque homme se dresse contre son prochain. Sans doute est-ce parce qu'ils n'ont pas de religion pour les guider."

Cette nuit-là, je dormis derrière le mur croulant d'une Eglise abandonnée. Trois cents personnes environ me tinrent compagnie. Mon sac à dos me servit d'oreiller et

pendant la nuit je sentis que des mains furtives essayaient d'en défaire les courroies. Un coup rapide sur la gorge de l'apprenti voleur l'envoya chanceler en arrière, le souffle coupé, et je ne fus plus dérangé.

Le lendemain matin, j'achetai de la nourriture au Marché Noir du Gouvernement, car en Russie c'est le *Gouvernement* qui dirige le Marché Noir. Et je repris ma route. Le Russe, mon compagnon de voyage, m'avait conseillé de me faire passer pour un touriste et de pendre mon appareil photographique (pris dans le train) autour de mon cou. Je n'avais pas de pellicule et à l'époque, j'étais incapable de distinguer l'avant de l'arrière d'un appareil photo.

Je me retrouvai bientôt dans le quartier le plus élégant de Moscou, celui que visite le touriste ordinaire, car le touriste ordinaire ne voit *pas* "derrière la façade", — la misère, la pauvreté, la mort qui sévissent dans les taudis des rues latérales. La Rivière Moscova coulait sous mes yeux et j'en suivis un moment les rives avant de tourner sur la Place Rouge. Le Kremlin et la Tombe de Lénine ne m'impressionnèrent pas le moins du monde. J'étais habitué à la grandeur et à l'étincelante beauté du Potala. Près d'une des entrées du Kremlin, un petit groupe de gens attendaient, apathiques, mal habillés, ayant l'air d'avoir été conduits là comme du bétail.

Avec un "swoosh" trois énormes voitures noires sortirent à toute allure, traversèrent la Place et disparurent dans l'obscurité des rues. Au moment où les gens lançaient un morne regard dans ma direction, je levai légèrement mon appareil. Soudain, je ressentis une terrible douleur dans la tête et crus un instant

qu'un immeuble m'était tombé dessus. Je m'écroulai sur le sol et l'appareil me fut arraché des mains.

Des gardes soviétiques d'une taille gigantesque se penchaient sur moi. L'un d'eux m'envoyait, méthodiquement et froidement, des coups de pied dans les côtes pour me forcer à me relever. Mais j'étais trop assommé pour y parvenir, aussi deux policiers me mirent-ils brutalement sur pied. Ils me bombardaient de questions, mais ils parlaient si vite et avec un tel "accent moscovite" que je ne compris pas un mot. Finalement, las de m'interroger sans obtenir de réponses, ils me firent traverser la Place Rouge ; deux d'entre eux m'encadrèrent, à droite et à gauche et un troisième, derrière moi, m'enfonça le canon de son énorme revolver dans l'épine dorsale.

Nous nous arrê tâmes devant un bâtiment d'aspect sinistre et entrâmes par une porte du sous-sol. On me poussa brusquement — brutalement serait un meilleur mot — pour me faire descendre quelques marches de pierre et pénétrer dans une petite pièce. Un officier était assis à une table, deux gardes armés étaient debout contre un mur. Le gradé qui m'avait arrêté donna à l'officier un flot d'explications et posa mon sac à dos par terre, près de lui. L'officier rédigea ce qui devait être un reçu pour moi et mes possessions, et les policiers repartirent.

On me fit entrer, toujours avec la même brutalité, dans une autre pièce, très vaste celle-là, et on me laissa debout devant un immense bureau ; deux gardes armés m'encadraient de nouveau. Quelques instants plus tard, trois hommes entrèrent, s'assirent au bureau et commencèrent à examiner le contenu de mon sac à

dos. L'un d'eux sonna un subalterne, lui confia mon appareil photographique et lui donna de brusques instructions. L'homme s'éloigna, portant l'inoffensif appareil comme s'il s'était agi d'une bombe près d'exploser.

Ils ne cessaient de me harceler de questions que j'étais incapable de comprendre. Finalement, ils appelèrent un interprète, puis un autre encore jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé un capable de converser avec moi. On me fit déshabiller et un médecin m'examina. On palpa tous les ourlets de mes vêtements, et certains furent même ouverts d'un coup de ciseau. Puis on me les rendit, moins les boutons, la ceinture et les lacets de souliers. Sur un ordre, les gardiens m'emmenèrent, portant mes vêtements, et me firent suivre d'interminables couloirs. Chaussés de pantoufles en feutre, ils marchaient silencieusement et n'échangèrent pas un mot. Pendant le parcours, un cri s'éleva dans le silence, un cri à vous glacer le sang, qui s'acheva par un gémissement. Involontairement, je ralentis le pas, mais le garde, derrière moi, me bondit aux épaules avec une telle vigueur que je crus avoir la nuque brisée.

Enfin, nous nous arrê tâmes devant une porte rouge. Un garde l'ouvrit à l'aide d'une clé et me donna une bourrade qui m'envoya dégringoler, la tête la première, trois marches de pierre. La cellule était sombre et très humide. Elle avait environ deux mètres sur trois mètres cinquante (6 x 12 pieds) avec un matelas immonde et nauséabond posé à même le sol. Pendant un temps indéfini, je demeurai là, dans l'obscurité ; j'étais de

plus en plus affamé et je me demandais pourquoi la nature humaine était cruelle à ce point.

De longues heures plus tard, on m'apporta une miche de pain noir et moisi et une petite cruche d'eau fétide. Le garde, sans un mot, me fit signe de boire. J'avalai une gorgée : alors il m'arracha la cruche, en renversa l'eau sur le sol, et repartit. La porte se referma silencieusement. Je n'entendais aucun son, si ce n'est, de temps à autre, des cris affreux qui étaient vivement et brutalement étouffés. Le temps s'écoulait lentement. Je grignotais la miche de pain. J'avais tellement faim que je me croyais capable d'avalier n'importe quoi, mais ce pain était effroyable. Il puait comme si on l'avait sorti d'une fausse d'aisance.

Longtemps après, si longtemps que je me crus oublié à jamais, des gardes armés apparurent, toujours silencieux. Pas un mot ne fut échangé. Ils me firent signe de les suivre. N'ayant pas le choix, j'obéis, et nous enfilâmes d'interminables couloirs ; j'eus l'impression que l'on devait faire faire aux prisonniers le même chemin, maintes et maintes fois, afin de créer une atmosphère d'angoisse. Enfin, on me fit entrer dans une grande salle, dont l'un des murs était peint en blanc cru. Les gardes m'attachèrent les bras derrière le dos avec des menottes et me tournèrent face au mur blanc. Pendant un long moment, rien ne se produisit. Puis des lampes extrêmement puissantes furent allumées de manière que leur éclat vraiment insoutenable se reflétât sur le mur. Même en fermant les paupières, j'eus l'impression que mes yeux étaient en train de brûler. Les gardes portaient des lunettes noires. La lumière m'arrivait par ondes, me donnant la

sensation qu'on m'enfonçait des aiguilles dans les globes oculaires.

Une porte s'ouvrit et se referma doucement. J'entendis des chaises gratter le plancher, puis un froissement de papier. Enfin une conversation à voix basse, que je ne compris pas. Alors une crosse de fusil me frappa durement entre les omoplates et l'interrogatoire commença. Pourquoi étais-je en possession d'un appareil photographique démunie de film ? Pourquoi étais-je en possession des papiers d'un Garde-Frontière, stationné à Vladivostok ? Comment ? Pourquoi ? Quand ? Heure après heure, toujours les mêmes questions stupides. La lumière brûlait toujours, j'avais une migraine terrible. Quand je refusais de répondre, je recevais un coup de crosse. Je ne connaissais de répit que pendant les brefs moments où, toutes les deux heures, les gardes et les inquisiteurs cédaient la place à d'autres. Car les lumières éblouissantes les épuisaient, eux aussi.

Après ce qui me parut être une éternité, mais qui, en réalité, dut être un laps de temps de six heures au plus, je m'écroulai sur le sol. Les gardes, sans la moindre émotion, me lardèrent de coups de baïonnette. Me remettre debout avec les bras liés derrière le dos ne fut pas chose aisée, mais j'y parvins, maintes et maintes fois. Quand je m'évanouissais, on me lançait des baquets d'eau de puisard. L'interrogatoire se poursuivit, heure après heure. Mes jambes se mirent à enfler. Mes chevilles devinrent plus grosses que mes cuisses, car les liquides de l'organisme descendaient vers le bas du corps et les chairs étaient saturées.

Toujours les mêmes questions, toujours la même brutalité. Soixante heures debout. Soixante-dix heures. Le monde n'était plus qu'un brouillard rougeâtre, j'étais à demi mort. Pas de nourriture, pas de repos, pas de répit. On me forçait à boire une drogue pour empêcher que je ne m'endorme. Des questions. Des questions. Des questions. Soixante-douze heures passèrent. Je ne voyais ni n'entendais plus rien. Tortionnaires, lumières, douleur, tout disparut et ce furent les ténèbres.

Après un laps de temps indéfini, je repris une conscience remplie de douleur, étendu sur le dos sur le plancher froid et humide d'une cellule puante. Le moindre mouvement était un supplice, j'étais gonflé comme une outre, j'avais l'impression que mon épine dorsale était en verre brisé. Aucun son ne décelait la présence d'autres êtres humains, aucune lumière ne différenciait le jour de la nuit. Rien qu'une éternité de souffrances, la faim, la soif. Enfin, j'entrevis une faible lueur : un garde posait brusquement une assiette de nourriture sur le sol. Une canette d'eau glissa à côté. La porte se referma et je demeurai de nouveau seul avec mes pensées, dans les ténèbres.

Les gardes revinrent, bien plus tard, et je fus traîné, car je ne pouvais plus marcher, jusqu'à la salle des interrogatoires. Là, je dus m'asseoir et écrire l'histoire de ma vie. Le processus se renouvela pendant cinq jours consécutifs. On m'emmenait dans une pièce, on me donnait un crayon et du papier et on me disait d'écrire tout ce qui me concernait. Pendant trois semaines, je restai dans ma cellule où je repris lentement des forces.

Une fois de plus, je fus emmené dans une salle et traduit devant trois hauts fonctionnaires. L'un d'eux jeta un coup d'oeil aux autres, regarda un papier qu'il tenait à la main et me déclara que certains personnages influents avaient témoigné en ma faveur : j'avais rendu service à Vladivostok et j'avais aidé la fille de l'un d'eux à s'évader d'un camp de Prisonniers de Guerre Japonais.

— Vous allez être relâché, me dit le haut fonctionnaire, et emmené à Stryj, en Pologne. Un détachement de nos hommes va s'y rendre ; vous les accompagnerez.

Je fus de nouveau incarcéré, mais dans une cellule un peu plus confortable, jusqu'à ce que j'eusse repris assez de forces pour être en état de voyager. Enfin je franchis le seuil de la prison de Lubianka, Moscou, et pris le chemin de l'Occident.

CHAPITRE QUATRE

Trois soldats attendaient devant la prison. Le gardien qui m'avait poussé dehors tendit un papier au caporal :

— Signe ici, Camarade, c'est simplement pour certifier que tu as pris un déporté en charge.

Le caporal se gratta la tête d'un air dubitatif, lécha le crayon et se frotta les paumes contre son pantalon avant de griffonner laborieusement son nom. Le gardien se détourna sans ajouter un mot et la porte de la Lubianka se referma bruyamment — cette fois, heureusement, j'étais dehors.

Le caporal me considéra en fronçant les sourcils :

— A cause de toi, il a fallu que je signe un papier. Lénine seul sait ce qui va arriver. Je pourrais bien échouer moi-même à la Lubianka. Allez viens, *avance* !

Le caporal ouvrit la marche et, un soldat de chaque côté, je fus emmené par les rues de Moscou jusqu'à une gare. Je ne portais rien, tout ce que je possédais, un complet, je l'avais sur le dos. Les Russes avaient gardé mon sac à dos, ma montre, tout sauf les vêtements que je portais, c'est-à-dire, en gros et en détail, de lourdes chaussures à semelles de bois, un pantalon, un veston. Rien d'autre. Ni linge de corps, ni argent, ni provisions de bouche. Rien ! Si, je possédais néanmoins *quelque chose* : un papier disant que j'étais expulsé de Russie et que j'étais libre de me rendre en Allemagne de l'Est, où je devais me présenter au Commissariat le plus proche.

A la gare de Moscou, nous attendîmes dans le froid glacial. Les soldats allaient se réchauffer à tour de rôle. Moi, assis sur le quai de pierre, je tremblais de tous mes membres. J'avais faim, je me sentais malade et faible. Enfin un sergent arriva, suivi d'une centaine d'hommes. Il traversa le quai et me jeta un coup d'oeil.

— Tu veux donc qu'il meure ? demanda-t-il au caporal d'une voix de stentor. Il faut que nous l'amenions vivant à Lwow. Fais-le manger, le train ne partira que dans six heures.

Le caporal et un soldat me prirent chacun par un bras et me mirent debout. Le sergent me dévisagea et murmura :

— Hum. T'as pas l'air d'un mauvais type. Si tu nous causes pas d'ennuis, on t'en causera pas. (Il examina mes papiers que le caporal tenait en main.) Mon frère a

été prisonnier à la Lubianka, me dit-il, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre. Lui non plus n'avait rien fait. Ils l'ont expédié en Sibérie. A présent, tu vas aller te restaurer. Mange bien, car une fois à Lwow, tu te débrouilleras tout seul. (Il se détourna et appela deux caporaux :) Occupez-vous de lui, veillez à ce qu'il mange et boive à sa suffisance ; il doit nous quitter en bon état, sinon le Commissaire dira que nous tuons nos prisonniers.

Je m'éloignai, péniblement, entre les deux caporaux. Dans un petit restaurant près de la gare, le caporal-chef commanda de grands bols de soupe aux choux et des miches de pain noir. Le tout avait un goût de moisi, mais je parvins à l'avalier, tant j'avais faim. Je me rappelai la "soupe" qu'on nous donnait dans les camps d'internement nippons : elle était composée de morceaux de tendons recrachés par les Japonais et de tout ce qu'ils avaient dédaigné.

Une fois restaurés, nous fûmes prêts à partir. Un caporal acheta d'autres miches de pain et trois numéros de la Pravda. Nous enveloppâmes le pain dans les journaux, en ayant bien soin de ne pas abîmer des photographies de Staline, puis nous retournâmes à la gare.

L'attente fut atroce. Six heures assis sur un quai, par un froid intense ! Enfin on fit monter notre troupeau dans un vieux train poussif, et en route pour Kiev. Cette nuit-là, je dormis serré entre deux soldats russes qui ronflaient bruyamment. Aucun de nous ne put s'étendre, nous étions terriblement à l'étroit. Les durs sièges de bois étaient inconfortables et j'aurais voulu pouvoir m'asseoir sur le plancher. Le train roulait

toujours, cahin-caha, s'arrêtant avec des grincements plaintifs chaque fois, semblait-il, que j'étais arrivé à m'assoupir. Très tard, la nuit suivante, après un pénible voyage d'environ sept cent cinquante kilomètres (480 milles), nous nous arrêtâmes dans une gare secondaire de Kiev. Au milieu des cris et de l'agitation, nous nous dirigeâmes vers la caserne voisine pour y passer la nuit. On me flanqua dans une cellule et, beaucoup plus tard, je fus tiré de mon sommeil par l'entrée d'un Commissaire et de son adjoint. Ils m'interrogèrent interminablement, et deux heures ou deux heures et demie après, ils repartirent enfin.

Pendant longtemps, je me tournai et me retournai, essayant de trouver le sommeil. Des mains brutales me giflèrent, aux cris de :

— Réveille-toi, réveille-toi, es-tu mort ? Voilà de quoi manger. Dépêche-toi... tu pars dans quelques minutes.

De quoi manger ? Encore de la soupe aux choux ! Encore du pain noir et moisi et de l'eau à boire ! J'avalai à la hâte, craignant d'être obligé de partir avant d'avoir terminé mon misérable repas. J'avalai et j'attendis. J'attendis *des heures*. Tard dans l'après-midi, deux policiers de l'armée entrèrent, me questionnèrent derechef, reprirent mes empreintes digitales, puis me déclarèrent :

— Nous sommes en retard. Tu n'as pas le temps de te restaurer à présent. Tu pourras peut-être manger quelque chose à la gare.

Devant la caserne trois camions militaires attendaient. Quarante soldats et moi-même parvînmes non sans mal à nous installer dans l'un d'eux, le reste grimpa dans les deux véhicules supplémentaires et

nous partîmes, cahotés dangereusement tout le long de la route menant à la gare. Nous étions serrés les uns contre les autres, à tel point que j'avais du mal à respirer. Le chauffeur de notre camion, pris de folie, semblait-il, avait laissé les deux autres loin derrière lui. Il conduisait comme s'il avait été poursuivi par tous les diables du Communisme. Nous, à l'arrière, étions violemment secoués et ballottés et nous étions debout car il n'y avait pas la place de s'asseoir. La voiture carambolait à une allure effrénée le long de la route, il y eut un grincement aigu de freins trop rapidement bloqués et le camion dérapa. La paroi qui me faisait face se brisa en une pluie d'étincelles au moment où nous entrâmes en collision avec un gros mur de pierre. Il y eut des cris, des jurons, des hurlements, une véritable mer de sang, et je fus projeté en l'air. Je vis au-dessous de moi le camion démolì, en proie aux flammes. Une sensation de chute, un *fracas* terrible puis l'obscurité totale. Je perdis connaissance.

Le Pays de la lumière dorée

— Lobsang, dit une voix bien-aimée, la voix de mon Guide, le lama Mingyar Dondup, tu es très malade, ton corps est toujours sur la Terre, mais nous t'avons amené jusqu'ici, dans un monde au-delà de l'Astral. Nous nous efforçons de t'aider, car ta tâche en ce monde n'est pas encore terminée.

Mingyar Dondup ? C'était absurde. Il avait été tué par les traîtres Communistes alors qu'il tentait de parvenir à un accord pacifique au Tibet. J'avais vu les horribles blessures qu'il avait reçues quand on l'avait poignardé dans le dos. Mais naturellement je l'avais vu plusieurs fois depuis qu'il était parti pour les Champs Célestes.

La lumière blessait mes yeux aux paupières closes. Je me crus revenu devant ce mur de la Lubianka ; je m'attendais que les soldats m'assènent de nouveau des coups de crosse entre les épaules. Toutefois, cette lumière était différente. En réalité, elle ne me faisait pas mal. "Ce doit être l'association d'idées", songeai-je vaguement.

— Lobsang, ouvre les yeux et regarde-moi !

La voix bienveillante de mon Guide me réconforta et un frisson de joie me parcourut. J'ouvris les yeux et regardai. Le Lama se penchait sur moi. Il paraissait en meilleure santé que je ne l'avais jamais vu sur Terre. Son visage semblait sans âge, son aura rayonnait des couleurs les plus pures, sans aucune trace de passions terrestres. Sa robe safran était faite d'une étoffe immatérielle, elle resplendissait comme si elle avait été douée d'une vie propre. Il me sourit et me dit :

— Mon pauvre Lobsang, tu es un exemple particulièrement frappant de l'inhumanité de l'Homme envers l'Homme, parce que tu as survécu à maintes épreuves qui en auraient tué d'autres depuis bien longtemps. Tu es ici pour te reposer, Lobsang, un repos dans ce que nous appelons le "Pays de la Lumière Dorée". Ici, nous avons dépassé le stade de la réincarnation. Ici, nous travaillons pour aider des peuples de bien des univers différents et non pas seulement de la Terre. Ton âme est meurtrie, ton corps est malade. Il faut que nous te remettions sur pied, Lobsang, car la tâche doit s'accomplir et tu n'as point de remplaçant.

Je jetai un regard autour de moi et je vis que je me trouvais dans une sorte d'hôpital. D'où j'étais étendu,

j'apercevais un parc splendide ; des animaux y broutaient ou jouaient entre eux. Il me sembla qu'il y avait là des cerfs, des lions, et toutes ces bêtes qui, sur terre, ne peuvent vivre paisiblement ensemble, étaient ici des amis qui s'amusaient comme les membres d'une même famille.

Une langue râpeuse me lécha la main droite, qui pendait en dehors du lit. Et j'aperçus Sha-lu, l'immense chat-gardien du Chakpori, l'un de mes premiers amis là-bas. *Il me fit un clin d'oeil* et j'eus la chair de poule en l'entendant dire :

— Ah ! Ami, Lobsang, je suis heureux de te revoir, même pour un si court moment. Tu vas retourner sur Terre pendant un certain temps, en partant d'ici, mais dans quelques années, tu nous reviendras pour toujours.

Un *chat* doué de la parole ? Je connaissais bien le langage télépathique des chats et je le comprenais parfaitement, mais Sha-lu *parlait*, il n'émettait pas simplement des messages télépathiques. Un rire sonore me fit lever la tête : mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, était là et il semblait s'amuser beaucoup à mes dépens. De nouveau, mes cheveux se hérissèrent : Sha-lu était assis sur ses pattes de derrière, les coudes sur le lit. Lui et le Lama me regardèrent, puis se regardèrent. Et tous deux se mirent rire. *Tous deux* se mirent à rire, je le jure !

— Lobsang, poursuivit mon Guide, tu *sais* que la mort n'existe pas, tu sais qu'en quittant la Terre au moment de cette prétendue "mort", l'ego se rend sur le plan où il se repose un certain temps avant de se réincarner dans un corps qui lui donnera l'occasion d'apprendre

d'autres leçons et de progresser toujours davantage. Ici, nous sommes sur un plan d'où on ne se réincarne plus. Ici, nous vivons en harmonie, en paix, comme tu le vois, capables de nous rendre n'importe où, n'importe quand, grâce à ce que tu appellerais "une projection superastrale". Ici, les humains et les animaux, et d'autres espèces aussi, conversent grâce la parole aussi bien que par télépathie, nous employons le langage quand nous sommes près les uns des autres, la télépathie quand nous sommes éloignés.

Dans le lointain, j'entendis une musique suave, une musique que moi-même pouvais comprendre. Mes précepteurs, au Chakpori, avaient souvent déploré mon absence de dons musicaux. Leurs coeurs se seraient réjouis, me dis-je, s'ils avaient pu voir à quel point *cette musique-là* me réjouissait. A travers le ciel lumineux, des couleurs passaient et s'estompaient, comme pour accompagner la mélodie. Dans ce paysage merveilleux, les verts étaient plus verts, l'eau plus bleue. Aucun arbre n'était rabougri, aucune feuille n'était flétrie. Tout n'était que perfection. *La perfection ?* Alors que faisais-je là ? J'étais, hélas, loin d'être parfait, je ne l'ignorais pas.

— Tu as mené le bon combat, Lobsang, tu es ici pour te reposer, pour faire provision de courage ; tu l'as bien mérité.

Mon Guide me souriait avec bienveillance.

Je m'étendis de nouveau sur ma couche, puis me redressai, brusquement inquiet.

— Mon corps, où est mon corps terrestre ?

— Repose-toi, Lobsang, repose-toi, répondit le Lama. Quand tu auras repris des forces, nous te montrerons bien des choses.

Lentement, la lumière dorée de la chambre se transforma en une brume rougeâtre, très apaisante. Je sentis une main forte et fraîche se poser sur mon front, une patte douce et fourrée au creux de ma main droite et je perdis conscience.

Je rêvai que je me trouvais de nouveau sur terre. Je regardais, sans émotion, les soldats russes fouiller les débris du camion et en retirer des cadavres calcinés ou en lambeaux. Je vis un homme lever la tête et désigner quelque chose du doigt. Les autres regardèrent à leur tour et je fis de même : mon corps brisé était accroché au sommet d'un mur. Du sang coulait de ma bouche et de mes narines. J'observai la scène tandis que l'on me descendait du mur et qu'on me transportait dans une ambulance. La voiture prit la direction de l'hôpital, et moi, qui d'en haut voyais tout, je remarquai que ma Corde d'Argent était intacte : elle brillait, bleue comme la brume matinale sur les vallées.

Des ambulanciers russes sortirent la civière, sans grandes précautions ; ils la portèrent dans une salle d'opérations et firent rouler mon corps sur une table. Des infirmières coupèrent mes vêtements ensanglantés et les jetèrent dans une poubelle. Une équipe de radiologues prit des photos : je vis que j'avais trois côtes cassées, dont l'une avait perforé mon poumon gauche. Mon bras gauche était fracturé en deux endroits, ma jambe gauche était de nouveau brisée au genou et à la cheville. L'extrémité d'une baïonnette brisée avait pénétré dans mon épaule gauche,

manquant de peu une artère vitale. Les chirurgiennes poussèrent de bruyants soupirs, ne sachant par où commencer. J'avais l'impression de flotter au-dessus de la table d'opération, et me demandais si ces femmes possédaient une habileté suffisante pour me remettre en état. Une légère traction s'exerça sur ma Corde d'Argent et je traversai le plafond, apercevant sur mon passage les malades dans leurs lits, à l'étage supérieur. Puis, je m'élevai toujours plus haut dans l'espace, parmi les étoiles infinies, au-delà de l'astral, traversant les plans éthériques les uns après les autres, jusqu'à ce que j'eusse atteint de nouveau le "Pays de la Lumière Dorée".

Je sursautai, essayant de distinguer à travers la brume pourpre.

— Il est revenu, dit une voix douce.

La brume se dissipa, pour faire place à la merveilleuse Lumière. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, se tenait près de moi et me regardait. Sha-lu était étendu sur le lit, à mes côtés, et ronronnait paisiblement. Deux autres hauts personnages se trouvaient dans la pièce. Ils regardaient par la fenêtre, observant les gens qui flânaient, beaucoup plus bas.

En entendant mon exclamation stupéfaite, ils se retournèrent et me sourirent.

— Tu as été si malade, dit l'un, que nous avons craint que ton corps ne puisse en supporter davantage.

L'autre, que je connaissais bien, malgré la très haute position qu'il avait occupée sur Terre, me prit les mains entre les siennes.

— Tu as trop souffert, Lobsang. Le monde s'est montré trop cruel envers toi. Nous en avons discuté et

pensons que tu désires peut-être abandonner la lutte. Si tu la continues, de nombreuses épreuves t'attendent encore. Tu peux quitter ton corps dès à présent et rester ici, pour l'éternité. Préfères-tu qu'il en soit ainsi ?

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. La Paix après toutes mes souffrances. Des souffrances qui, sans l'entraînement spécial que j'avais subi, auraient depuis longtemps mis fin à mes jours. Un entraînement spécial. Oui, et pourquoi ? Pour que je puisse discerner l'aura des êtres, pour que je puisse influencer la pensée et la diriger vers la recherche aurique. Et si j'abandonnais — qui continuerait cette tâche ?

— Le monde s'est montré trop cruel envers toi : personne ne te fera de reproche si tu abandonnes.

Il me fallait réfléchir profondément. Les autres ne me reprocheraient rien, soit, mais pendant toute l'éternité je serais obligé de vivre avec ma conscience. Qu'est-ce que la vie ? Quelques brèves années de misère. Encore quelques années d'épreuves, de souffrances, d'humiliations, et puis, si j'avais fait *tout* ce dont j'étais capable, ma conscience serait en paix. Pour l'éternité.

— Respectable Seigneur, répondis-je, vous m'avez donné le choix. Je servirai tant que mon corps le permettra. Pour le moment il est en piteux état, ajoutai-je.

Les hommes qui m'entouraient approuvèrent d'un sourire. Sha-lu ronronna plus fort et me gratifia d'une petite morsure amicale.

— Ton corps terrestre est, comme tu le dis, dans un état déplorable, à cause de tout ce que tu as enduré, dit l'Homme Eminent. Avant que tu ne prennes une décision finale, laisse-nous te dire ceci : Nous avons

trouvé, dans le pays d'Angleterre, un corps que son possesseur a hâte de quitter. Son aura possède un harmonique fondamental semblable au tien. Plus tard, si les conditions l'exigent, tu pourras prendre ce corps.

Ma surprise horrifiée fut telle que je faillis tomber du lit. *Moi*, prendre un autre corps ? Mon Guide se mit à rire :

— Eh bien, Lobsang, à quoi te sert ton entraînement ? Il ne s'agit que de prendre la robe d'un autre. Et au bout de sept années, le corps serait *le tien*, molécule pour molécule *le tien*, avec les mêmes cicatrices auxquelles tu tiens tant. Au début, cela te paraîtra un peu étrange, comme lorsque tu as mis pour la première fois des vêtements occidentaux. Je m'en souviens fort bien, Lobsang.

L'Homme Eminent reprit la parole :

— Tu as le choix, mon cher Lobsang. Tu peux, la conscience en repos, abandonner ton corps dès à présent et rester ici. Mais si tu retournes sur Terre, l'échange des corps ne se fera pas tout de suite. Avant que tu ne prennes une décision, je dois te dire qu'en revenant sur Terre, tu retrouveras la peine, l'incompréhension, l'incrédulité et même la haine, car il existe une force du mal qui tente d'empêcher tout ce qui est favorable à l'évolution humaine. Tu devras lutter contre ces forces mauvaises.

— Mon choix est fait, répondis-je. Vous m'avez montré la voie. Je continuerai jusqu'à ce que ma tâche soit accomplie, et si je dois prendre un autre corps, eh bien, je le prendrai.

Une torpeur m'envahit. Mes yeux se fermèrent malgré moi. La pièce s'estompa et je perdis conscience.

Le monde semblait tourner sur lui-même. J'entendais à mes oreilles une sorte de rugissement et un murmure de voix. Et, sans pouvoir m'expliquer pourquoi, j'avais l'impression d'être attaché. Étais-je de nouveau en prison ? Les Japonais m'avaient-ils capturé ? Mon voyage à travers la Russie était-il un rêve, avais-je vraiment été au "Pays de la Lumière Dorée" ?

— Il reprend conscience, dit une voix rude. Hé, RÉVEILLEZ-VOUS, cria quelqu'un à mon oreille.

J'ouvris péniblement mes yeux douloureux. Une femme russe me regardait, les sourcils froncés. Près d'elle une grosse doctoresse jetait au tour de la salle un regard glacial. Car j'étais dans une salle d'hôpital en compagnie d'une cinquantaine d'autres hommes. Alors la douleur m'envahit, se répandit dans tous mes membres, pareille à une onde de feu. Respirer était difficile. Je ne pouvais pas bouger.

— Bah, il s'en tirera, dit la doctoresse au visage impassible et elle s'éloigna, suivie par l'infirmière.

Je demeurai étendu, le souffle coupé par la douleur que je ressentais au côté gauche. Ici, on ne donnait pas de drogues pour calmer la douleur. Ici, on vivait et on mourait de soi-même, sans espérer ni obtenir de pitié ou de soulagement.

De robustes infirmières passaient, dont le pas lourd faisait trembler le lit. Chaque matin des doigts arrachaient sans précaution les pansements et les remplaçaient par d'autres. Pour le reste, on dépendait du bon vouloir des malades capables de se déplacer.

Je restai là pendant deux semaines, à peu près abandonné par les infirmières et le personnel médical,

m'en remettant à la complaisance des autres malades et souffrant le martyre quand ils ne pouvaient pas ou ne voulaient pas me venir en aide. Au bout de deux semaines, la doctoresse au visage impassible apparut, accompagnée par l'infirmière poids lourd. Elles enlevèrent sans ménagement les plâtres entourant mon bras et ma jambe gauche. Je n'avais jamais vu traiter un blessé de la sorte et quand je faillis tomber, l'infirmière me retint par mon bras malade.

Pendant la semaine qui suivit, je claudiquai dans la salle, rendant de mon mieux service à mes compagnons. J'avais une couverture pour tout vêtement et je me demandais comment j'en trouverais d'autres. Le vingt-deuxième jour après mon hospitalisation, deux policiers apparurent dans la salle. M'arrachant ma couverture, ils me jetèrent un complet en criant :

— Dépêche-toi, tu vas être déporté. Il y a trois semaines que tu aurais dû partir.

— Comment aurais-je pu partir puisque j'étais sans connaissance ? Est-ce ma faute ? objectai-je.

Un coup en pleine figure fut la seule réponse et le second policier mit éloquemment la main sur l'étui de son revolver. Ils me firent descendre l'escalier et entrer dans le bureau du Commissaire Politique.

— Tu ne nous as pas dit, quand tu as été hospitalisé, que tu allais être déporté, me dit-il d'un ton courroucé. Tu as été soigné sous un faux prétexte, à présent tu dois payer les frais de traitement.

— Camarade Commissaire, répondis-je. On m'a amené ici sans connaissance, et si j'ai été blessé, c'est

par la faute d'un soldat russe. Son imprudence m'a valu les pires souffrances et de graves dommages matériels.

Le Commissaire se frotta le menton d'un air songeur : — Comment sais-tu tout cela puisque tu avais perdu connaissance ? Il faut que j'étudie cette affaire. (Il se tourna vers le policier et lui dit :) Emmenez-le à votre Commissariat et mettez-le en cellule jusqu'à nouvel ordre.

De nouveau, ce fut en tant que prisonnier que je longeai les rues animées de la ville. Au poste de police, on prit, une fois de plus, mes empreintes digitales et on me conduisit dans un cachot souterrain. Pendant un long moment, je m'y crus oublié, puis un gardien m'apporta de la soupe aux choux, du pain noir et un ersatz de café à base de glands. La lumière était sans cesse allumée dans le couloir, rien ne permettait de distinguer la nuit du jour, ni de marquer le passages des heures. Finalement, on me conduisit dans une pièce où un homme d'aspect sévère consultait des papiers. Il m'examina par-dessus ses lunettes et me dit :

— Tu as été reconnu coupable d'être demeuré en Russie alors que tu avais été condamné à la déportation. Il est exact que tu as été victime d'un accident dont tu n'étais pas responsable, mais dès que tu as repris connaissance, tu aurais dû attirer sur ton cas l'attention du Commissaire de l'Hôpital. Ton traitement a coûté cher à la Russie, poursuivit-il, mais la Russie est miséricordieuse. Tu travailleras douze mois sur les routes de Pologne pour payer tes frais d'hospitalisation.

— C'est vous qui devriez me payer, rétorquai-je, puisque j'ai été grièvement blessé par la faute d'un soldat russe.

— Le soldat n'est pas ici pour se défendre. Il était indemne, alors nous l'avons fusillé. Je maintiens la sentence. Demain, tu seras emmené en Pologne où tu travailleras sur les routes.

Un gardien me saisit brutalement par le bras et me reconduisit à ma cellule.

Le lendemain, deux autres hommes et moi fûmes tirés du cachot et emmenés à la gare. Nous y restâmes un certain temps, avec la police pour compagnie. Puis un détachement de soldats fit son apparition et le chef des policiers qui nous gardaient s'approcha du Sergent et lui présenta un formulaire à signer. Une fois de plus, j'étais entre les mains de l'armée russe !

Une autre longue attente ; puis on nous fit monter dans le train qui allait nous emmener à Lwow, en Pologne.

Lwow était un endroit lugubre. La campagne était criblée de puits de pétrole et les routes étaient effroyables en raison de l'intense circulation du temps de guerre. Des hommes et des femmes travaillaient sur les routes, cassant les pierres, bouchant les fissures. Leurs rations alimentaires leur permettaient tout juste de ne pas mourir de faim. Les deux hommes partis de Kiev avec moi ne se ressemblaient guère. Jacob était un individu peu sympathique qui allait tout le temps se plaindre aux gardiens. Jozef, lui, au contraire, faisait consciencieusement sa besogne. L'état de mes jambes ne me permettant pas de rester longtemps debout, on me fit casser des pierres, assis sur le bord de la route.

Apparemment, le fait que j'eusse un bras encore abîmé, et des poumons et des côtes à peine guéris, n'était pas considéré comme un handicap. Pendant un mois je tins le coup, m'exténuant sans recevoir d'autre salaire que ma nourriture. Même les femmes recevaient deux *złoty* pour chaque mètre cube de pierres qu'elles brisaient. Au bout du mois, je m'écroulai, crachant le sang, sur le bord de la route. Sans tenir compte de l'ordre des gardes, Jozef courut vers moi. L'un des soldats leva son fusil et lui tira dans le cou une balle qui, heureusement, n'atteignit aucun organe vital. Nous restâmes ainsi, gisant côte à côte sur le sol, jusqu'à ce qu'un fermier passât dans sa charrette à cheval. Un garde l'arrêta et on nous jeta sur la cargaison de lin. Le garde s'installa près du fermier et la charrette prit, en cahotant, le chemin de l'hôpital de la prison. Pendant plusieurs semaines, je demeurai étendu sur les planches de bois qui me servaient de lit ; puis le médecin de la prison déclara que je devais être transporté ailleurs. D'après lui, j'étais mourant, et il aurait des ennuis si un autre de ses prisonniers mourait ce mois-ci, le quota était déjà dépassé !

Il y eut une consultation d'un genre particulier dans ma cellule d'hôpital ; le Gouverneur de la prison, le médecin et un gardien-chef.

— Il faut que tu ailles à Stryj, dit le gouverneur. Le régime n'y est pas aussi sévère et le pays y est plus sain.

— Mais, Gouverneur, répondis-je, pourquoi partirais-je d'ici ? Je ne suis pas en prison pour avoir commis un délit. Pourquoi partirais-je sans protester ? Je raconterai à tout venant comment on m'a traité.

Il y eut des cris et des grincements de dents. Finalement ce fut moi, le prisonnier, qui proposai une solution :

— Gouverneur, vous voulez, vous, que je parte dans votre propre intérêt. Eh bien, je *ne* me laisserai *pas*, sans mot dire, transférer dans une autre prison. Si vous voulez que je me taise, laissez-nous partir pour Stryj, Jozef Kochino et moi, comme des hommes libres. Donnez-nous des vêtements convenables. Donnez-moi un peu d'argent pour acheter quelques provisions. Nous serons discrets et nous filerons sur-le-champ, par les Carpathes.

Le Gouverneur poussa force jurons et les trois hommes quittèrent ma cellule. Le lendemain, le Gouverneur revint, me dit qu'il avait examiné mes papiers et qu'il s'était rendu compte que j'étais un "homme d'honneur", injustement incarcéré. Il allait accéder à ma requête.

Pendant une semaine, je n'eus aucune nouvelle de lui. Puis, à trois heures du matin, le huitième jour, un garde entra dans ma cellule, me secoua pour me réveiller et me dit que l'on me demandait au "bureau". Je m'habillai vivement et le suivis. Il ouvrit la porte du bureau et me poussa à l'intérieur. Un garde y était assis ; il y avait à côté de lui deux piles de vêtements et deux sacs de l'Armée Russe. Des vivres étaient posés sur la table. Il me fit signe d'approcher en silence.

— On va t'emmener à Stryj, murmura-t-il, quand tu seras là, demande au garde — il sera seul — de te conduire un peu plus loin. Si tu peux, fais-lui prendre une route tranquille, désarme-le, ligote-le et laisse-le

sur le bord du chemin. Tu m'as secouru quand j'étais malade, c'est pourquoi je t'avertis qu'ils ont l'intention de t'abattre pendant le trajet. Ils diront que tu tentais de t'évader. La porte s'ouvrit et Jozef entra :

— A présent, mangez votre déjeuner et dépêchez-vous, reprit le garde. Voilà de l'argent pour le voyage.

C'était une somme assez considérable et je devinai le complot. Le Gouverneur de la Prison dirait que nous l'avions volé et que nous avions pris la fuite.

Après avoir déjeuné, nous fûmes conduits jusqu'à une voiture, une sorte de jeep. Un policier à l'air morose était assis au volant, un revolver à côté de lui. Il nous fit signe de monter ; la voiture démarra et franchit le portail de la prison. Après avoir parcouru une cinquantaine de kilomètres (35 milles), nous n'étions plus qu'à huit km (cinq milles) de Stryj, et je me dis qu'il était temps d'agir. Me penchant vivement en avant, j'assenai une manchette de judo sous le nez du garde, tout en saisissant le volant de l'autre main. Le garde s'écroula, le pied sur l'accélérateur. Je coupai le contact et arrêtai la voiture sur le bord de la route. Jozef était resté bouche bée ; je le mis brièvement au courant du complot.

— Vite, Jozef, lui dis-je, enlève tes vêtements et mets les siens. Il va falloir que tu joues son rôle.

— Mais Lobsang, gémit-il, je ne sais pas conduire et tu n'as pas l'air d'un Russe.

Nous installâmes le garde au fond du véhicule et je me mis au volant. J'atteignis bientôt un sentier sillonné d'ornières que je suivis un certain temps. Puis je stoppai. Le garde avait repris connaissance. Nous le relevâmes et je braquai le revolver sur lui.

— Si tu tiens à la vie, lui dis-je de ma voix la plus menaçante, tu feras ce que je t'ordonne : tu nous conduiras en contournant les faubourgs de Stryj jusqu'à Skol'ye. Là, nous te relâcherons.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, balbutia le garde, mais si vous devez traverser la frontière, laissez-moi passer avec vous, sinon on me fusillera.

Jozef s'assit au fond de la jeep, tenant le revolver avec précaution et considérant avec regret la nuque du gardien. J'étais assis à côté de ce dernier, pour éviter qu'il ne nous joue le tour de quitter la route ou de jeter la clef de contact. Nous continuâmes à rouler, évitant les chemins fréquentés. Au fur et à mesure que nous traversions les Carpathes, le pays devenait plus montagneux, les bois plus touffus, offrant des refuges sûrs. A un endroit bien abrité, nous fîmes halte pour nous détendre les jambes et nous restaurer, partageant les provisions avec le garde. A Vel'ki-Berezni, n'ayant plus d'essence, nous arrê tâmes la voiture et la cachâmes. Nous avançons avec précaution, le garde entre nous deux. Nous étions en "pays frontalier" et il nous fallait être prudent. Tout homme doué de bon sens peut traverser une frontière, il suffit pour cela d'un peu d'ingéniosité et de courage. Je n'ai jamais eu la moindre difficulté à passer illégalement d'un pays dans un autre. Les seules fois où j'en ai eu, c'est lorsque j'étais muni de papiers parfaitement en règle. Les passeports ne font que causer des ennuis au voyageur innocent qui est soumis à toutes sortes de formalités ridicules. Jamais un homme *obligé* de traverser une frontière n'a échoué dans son entreprise, faute de passeport. Toutefois, les passeports doivent exister

afin, je suppose, d'exaspérer les voyageurs inoffensifs et de donner du travail à une horde de fonctionnaires, souvent fort déplaisants.

Ceci n'est pas un traité sur la manière de franchir illégalement une frontière ; je me bornerai donc à dire que nous entrâmes tous trois sans encombre en Tchécoslovaquie. Le garde alla son chemin, nous le nôtre.

— J'habite Levice, me dit Jozef, c'est là que je veux aller. Tu peux rester avec moi aussi longtemps que tu le désires.

Nous traversâmes Kosice et Zvolen, et continuâmes notre route vers Levice, parfois à pied, parfois en auto-stop, parfois en train. Jozef connaissait bien la région, il savait où se procurer des pommes de terre ou des betteraves, ou n'importe quoi de comestible.

Finalement nous atteignîmes Levice ; nous prîmes une rue misérable et nous arrê tâmes devant une petite maison. Jozef frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, il frappa de nouveau. Un rideau s'écarta précautionneusement d'un centimètre ou deux et la personne qui se trouvait derrière ce rideau reconnut Jozef. La porte s'ouvrit, il fut tiré à l'intérieur. La porte me claqua au nez. Je fis les cent pas dehors. Finalement, elle se rouvrit et Jozef apparut, l'air penaud.

— Ma mère ne veut pas que tu entres, me déclara-t-il. Elle dit qu'il y a trop d'espions dans les parages et que nous risquons d'être arrêtés si nous recevons un étranger. Je suis navré.

Sur ces mots, il tourna les talons, l'oreille basse, et rentra dans la maison.

Je demeurai un long moment cloué sur place. C'était grâce à moi que Jozef était sorti de prison, grâce à moi qu'il avait évité d'être abattu, qu'il était arrivé chez lui. A présent, il me laissait me débrouiller tout seul ! Tristement, je revins sur mes pas et repris la direction de la grand-route. Je n'avais ni argent ni provisions, je ne comprenais pas la langue. Je marchais aveuglément, attristé par la trahison de celui que j'avais appelé "mon ami".

Pendant des heures, j'avançai le long de la grand-route. Les rares conducteurs de voitures qui passaient ne m'accordèrent pas un regard. Il y avait trop de vagabonds pour que j'attire l'attention. A quelques kilomètres de là, j'avais un peu assouvi ma faim en ramassant des pommes de terre à demi pourries qu'un fermier avait jetées à ses cochons. Boire ne posait pas de problème, grâce aux ruisseaux. Depuis longtemps je savais que l'eau des ruisseaux et des cours d'eau était pure, mais que celle des rivières était polluée.

A bonne distance de moi, sur la route toute droite, j'aperçus un volumineux objet. De loin on eût dit un camion de police ou un barrage. Pendant un moment j'observai, assis sur le bord de la route. N'apercevant ni policiers ni soldats, je repris prudemment mon chemin. En m'approchant, je vis qu'un homme s'escrimait sur le moteur de son véhicule. Il leva les yeux à mon approche et dit quelque chose que je ne compris pas. Il le répéta dans une autre langue, puis dans une autre encore. Enfin, je saisis à peu près le sens de ses paroles. Son moteur s'était arrêté, il ne pouvait pas le remettre en marche, est-ce que je m'y connaissais en moteurs ? Je regardai, tâtai, examinai les contacts et

essayai le starter. Le réservoir était plein d'essence. Regardant sous le tablier, je vis que les fils étaient mal isolés, ce qui avait eu pour résultat de couper l'allumage lorsqu'un cahot de la route avait mis en contact deux fils dénudés. Je n'avais pas de chatterton, mais il ne me fallut pas longtemps pour envelopper les fils dans un morceau d'étoffe et pour les attacher solidement. Le moteur s'alluma et se mit à ronronner doucement.

"Il y a quelque chose de louche là-dessous, me dis-je. Ce moteur est trop bon pour appartenir à une vieille voiture de fermier."

L'homme sautait de joie.

— Bravo, bravo, s'exclamait-il, vous m'avez sauvé !

Je le regardai, perplexe. Comment avais-je pu le "sauver", rien qu'en remettant son moteur en marche ?

Il m'examina avec attention.

— Je vous ai déjà vu, me dit-il, vous étiez accompagné d'un autre homme et vous traversiez le Pont de la Rivière Hron, à Levice.

— Oui, dis-je, et à présent je continue mon chemin tout seul.

Il me fit signe d'entrer dans la voiture. Tandis que nous roulions, je lui racontai tout ce qui s'était passé. Je voyais par son aura que c'était un homme digne de confiance et bien intentionné.

— La guerre a mis fin à mon métier, me dit-il, et j'ai une famille à nourrir. Vous vous y connaissez en voitures et j'aurais besoin d'un chauffeur qui ne tombe pas en panne sur les routes. Nous faisons passer des produits alimentaires et quelques articles de luxe d'un

pays dans un autre. Tout votre travail consisterait à conduire et à entretenir une voiture.

J'étais très hésitant. De la contrebande ? Je n'en avais jamais fait. L'homme me regarda et reprit :

— Il ne s'agit pas de drogues, ni d'armes, ni d'aucun produit nocif. Simplement d'aliments qui permettent aux gens de subsister et d'articles de luxe qui donnent un peu de joie aux femmes.

Je trouvais la chose bizarre, car la Tchécoslovaquie ne me semblait pas un pays qui pût se permettre d'exporter des aliments et des articles de luxe. Je le dis à mon compagnon qui me répondit :

— Vous avez raison, tout cela vient d'un autre pays, nous nous contentons de le faire passer. Les Russes mettent au pillage les pays occupés par eux. Ils emmènent par train les articles de valeur et les expédient aux leaders du Parti. Nous interceptons simplement les trains chargés des meilleurs vivres et nous les envoyons aux pays qui en ont le plus besoin. Tous les Gardes-Frontières sont dans la combine. Vous n'auriez qu'à conduire la voiture, avec moi dedans.

— Eh bien, dis-je, laissez-moi voir ce camion. S'il ne contient ni drogues ni produits nocifs, je vous conduirai où vous voulez.

Il se mit à rire et me dit :

— Montez à l'arrière. Regardez où vous voudrez. Mon chauffeur habituel est malade et je me suis cru capable de conduire ce véhicule tout seul, mais je ne connais rien à la mécanique. J'étais un avocat connu, à Vienne, avant la guerre.

Je fouillai l'arrière de fond en comble et n'y trouvai effectivement que des vivres et du linge de soie pour femmes.

— C'est bon dis-je, je vous conduirai.

Et nous partîmes pour un voyage qui me mena, via Bratislava, en Autriche, où nous traversâmes Vienne et Klagenfurt, puis en Italie où Vérone était la dernière étape. Des Gardes-Frontières nous arrêterent, feignirent d'inspecter notre cargaison, puis nous firent signe de poursuivre notre chemin dès qu'un petit paquet leur eut été remis. Un jour, une voiture de police nous dépassa, s'arrêta brusquement, me forçant littéralement à me mettre debout sur mes freins. Deux policiers se précipitèrent vers nous, le revolver menaçant. Puis, comme nous leur présentions certains papiers, ils battirent en retraite, l'air gêné, en balbutiant des excuses. Mon nouveau patron semblait fort satisfait de moi.

— Je pourrai vous mettre en rapport avec un homme qui conduit des camions à Lausanne, en Suisse, dit-il, et s'il est aussi content que moi de vos services, il vous fera connaître quelqu'un qui vous emmènera à Ludwigshafen en Allemagne.

Nous nous reposâmes une semaine à Venise, pendant qu'on déchargeait et rechargeait le camion. Après une randonnée aussi épuisante, nous avions besoin de nous délasser. Venise fut pour moi un endroit épouvantable, j'avais du mal à respirer sur ces terres basses. A mes yeux, la ville n'était qu'un égout à ciel ouvert.

De Venise, nous partîmes, dans un autre camion, pour Padoue, Vicence et Vérone. Toutes les personnalités officielles nous traitaient comme des

bienfaiteurs publics et je me demandais qui était en réalité mon patron. D'après son aura, et une aura ne peut mentir, c'était certainement un homme *bien*. Mais la chose ne m'intéressait pas vraiment et je ne cherchais pas à me renseigner. Tout ce que je voulais, c'était reprendre ma route, continuer ma propre tâche. Et je savais qu'elle ne pourrait être accomplie tant que je serais ballotté d'un pays à l'autre, sans pouvoir me fixer définitivement.

Mon patron entra dans ma chambre de l'hôtel véronais.

— Il y a un homme dont je voudrais que vous fassiez connaissance. Il viendra ici cet après-midi. Ah, Lobsang, vous feriez mieux de raser votre barbe. Les Américains n'aiment pas les barbes et cet homme est un Américain qui répare les camions et les voitures et les fait passer d'un pays à l'autre. Qu'en dites-vous ?

— Monsieur, répondis-je, si ma barbe déplaît aux Américains ou à qui que ce soit, tant pis. Les Japonais m'ont brisé la mâchoire à coups de botte et je porte la barbe pour dissimuler mes cicatrices.

Mon patron s'entretint avec moi pendant un long moment et avant de nous séparer, il me donna une très belle somme d'argent, disant que puisque j'avais tenu ma promesse, il tiendrait la sienne.

L'Américain était un individu d'une élégance de mauvais aloi, qui roulait un énorme cigare entre ses lèvres épaisses. Il avait de nombreuses dents en or et ses vêtements de couleurs criardes tapaient littéralement dans l'oeil. Une femme aux cheveux d'un blond platiné se trémoussait à ses côtés ; sa robe dissimulait à peine les parties de son anatomie qui,

d'après les canons de la pudeur occidentale, auraient dû être invisibles.

— Dis donc, glapit-elle en m'examinant, est-ce qu'il est pas chou, est-ce qu'il est pas croquignolet ?

— Ah, ferme-la, Poupée, ordonna l'homme qui devait l'entretenir. File, va te balader, faut qu'on parle affaires. Avec une moue et une ondulation des hanches qui fit trembler dangereusement le tout et mit à l'épreuve le tissu léger de la robe, "Poupée" quitta la pièce pour regagner le bar sans doute.

— On a une chouette Mercedes à faire sortir, dit l'Américain. Elle se vendra pas ici, mais dans un autre pays, elle rapportera gros. Elle appartenait à l'un des Gros Bonnets de Musso. On l'a libérée et repeinte. J'ai un contact au poil à Karlsruhe, en Allemagne. Si je peux l'amener jusque-là, je toucherai pas mal de grisbi.

— Pourquoi ne pas l'y conduire vous-même ? demandai-je. Je ne connais ni la Suisse ni l'Allemagne.

— *Moi*, la conduire ? J'ai fait ça trop souvent, tous les Gardes-Frontières me connaissent.

— Alors, vous voulez que ce soit *moi*, qui me fasse prendre ? rétorquai-je. Je suis venu de trop loin, j'ai vécu trop dangereusement pour courir un nouveau risque. Non, je refuse.

— Mais, mon vieux, pour vous ce sera du tout cuit. Vous avez l'air honnête et je peux vous fournir des papiers prouvant que la voiture vous appartient et que vous êtes un touriste. Oui, je peux vous donner tous les papiers nécessaires.

Il fouilla dans la grande serviette qu'il portait et en tira une liasse de documents divers. Je jetai sur eux un regard indifférent. *Mécanicien de marine !* Je vis qu'ils

étaient ceux d'un homme, d'un mécanicien de marine. Si j'arrivais à me les procurer, je pourrais monter à bord d'un bateau. Or, j'avais étudié la construction mécanique aussi bien que la médecine et la chirurgie à Tchoung-king ; j'avais passé un diplôme d'ingénieur, j'étais un pilote breveté, quantité de possibilités s'ouvraient devant moi.

— Eh bien, ça ne m'emballa pas, dis-je, trop risqué. Ces papiers n'ont pas ma photographie. Comment puis-je être certain que leur véritable possesseur ne va pas surgir au mauvais moment ?

— Le type est mort, mort et enterré. Il était soûl et il conduisait une Fiat à toute allure. Il s'est endormi au volant, je suppose ; en tout cas, il s'est écrasé sur l'arche d'un pont de pierre. On a appris l'histoire et on a ramassé ses papiers.

— Et si j'accepte, que me paierez-vous ? Et pourrai-je garder les papiers ? Ils m'aideront à traverser l'Atlantique.

— Bien sûr, mon vieux, bien sûr. Je vais vous donner deux cent cinquante dollars et vous payer tous vos frais et vous garderez les papiers. On y fera mettre votre photo à la place de la sienne. J'ai des copains. Ils arrangeront ça *au mieux* !

— Très bien, répondis-je, je conduirai la voiture jusqu'à Karlsruhe.

— Emmenez la fille avec vous, elle vous tiendra compagnie et ça me débarrassera d'elle. J'en ai une autre en vue.

Pendant un moment, je le considérai avec stupéfaction. Il se méprit sur mes sentiments :

— Mais oui, elle ne refusera pas. Vous vous amuserez bien.

— *Non !* m'exclamai-je, je n'emmènerai pas cette femme avec moi, je ne veux pas voyager dans la même voiture qu'elle. Si vous n'avez pas confiance en moi, laissons tomber, ou faites-moi accompagner par un homme, deux si vous voulez, mais pas par une femme.

Il rejeta la tête en arrière et éclata de rire, en montrant toutes ses dents. Cette exhibition d'or me rappela les objets exposés dans les Temples du Tibet. Son cigare tomba au sol et s'éteignit au milieu d'une pluie d'étincelles.

— Cette bonne femme, dit-il quand il eut retrouvé la parole, me coûte cinq cents dollars par semaine. Je vous offre de vous la donner pour le voyage et vous refusez ! Ça, c'est quelque chose !

Deux jours plus tard, les papiers étaient prêts. Ma photographie y était collée et des fonctionnaires complaisants, après avoir soigneusement examiné les documents, y avaient apposé tous les cachets officiels nécessaires. La grosse Mercedes étincelait sous le soleil italien. Je vérifiai, comme toujours, la réserve d'essence, d'huile et d'eau, montai et mis le moteur en marche. Au moment où je m'éloignais, l'Américain m'adressa un grand geste d'adieu.

A la frontière suisse, les Douaniers examinèrent attentivement les papiers que je leur présentais. Puis ils s'occupèrent de la voiture. Ils soulevèrent le réservoir à essence pour voir s'il ne contenait pas de double fond, ils tapèrent la carrosserie pour s'assurer que rien n'était caché derrière les parois de métal. Deux d'entre eux regardèrent sous la voiture, sous le

tablier et ils examinèrent même le moteur. Au moment où ils me rendaient ma liberté, j'entendis crier derrière moi et freinai vivement. Un garde s'approcha, hors d'haleine :

— Voulez-vous emmener quelqu'un jusqu'à Martigny ? Il est pressé et il doit aller là-bas pour une affaire urgente.

— Oui, répondis-je, s'il est prêt à partir, je l'emmène. Le garde fit un signe et un homme sortit rapidement du poste-frontière. Il me salua et monta près de moi dans la voiture. Je vis à son aura que c'était un haut fonctionnaire et qu'il avait des soupçons. Il se demandait sans doute pourquoi je voyageais seul, sans femme.

Il était très bavard, mais il prit le temps de me bombarder de questions. Des questions auxquelles je pouvais répondre.

— Pas de femme, monsieur ? dit-il, c'est curieux. Vous avez peut-être d'autres préoccupations ?

Je me mis à rire.

— Vous autres, vous ne pensez qu'au sexe, un homme qui voyage seul vous paraît suspect. Je suis un touriste, je veux voir du pays. Je peux voir des femmes n'importe où.

Il me regarda d'un oeil moins méfiant.

Adam et Eve dans le Jardin d'Eden

— Je vais, lui dis-je, vous raconter une histoire que je sais être vraie. C'est une autre version du Jardin d'Eden.

"Dans toute l'histoire des grandes religions, il existe des récits auxquels certains ont ajouté foi, mais que d'autres, plus clairvoyants peut-être, considèrent

comme des légendes destinées à cacher des vérités qui ne doivent pas être connues d'hommes non évolués, car elles pourraient, en ce cas, devenir dangereuses.

"Telle est l'histoire ou la légende d'Adam et Eve, dans le Jardin d'Eden, où Eve, tentée par un serpent, a mangé du fruit de l'Arbre de la Connaissance. Adam en mangea aussi et tous deux s'aperçurent alors qu'ils étaient nus. Ayant ainsi acquis ce savoir interdit, ils furent chassés du Jardin d'Eden.

"Le Jardin d'Eden n'est évidemment que ce pays bienheureux de l'ignorance où l'on ne craint rien parce qu'on ne comprend rien, où l'on n'est, en fait, qu'un légume. Mais il existe une version plus ésotérique de cette histoire.

"L'homme et la femme ne sont pas qu'une simple masse de protoplasme, de chair collée à une charpente osseuse. L'homme est, ou peut être beaucoup plus que cela. Ici, sur cette Terre, nous ne sommes que les pantins de notre Moi supérieur, ce Moi supérieur qui réside provisoirement dans l'astral et qui acquiert de l'expérience grâce au corps de chair, lequel est le pantin, l'instrument de l'astral.

"Les physiologistes, et d'autres, ont disséqué le corps humain et l'ont réduit à une masse de chair et d'os. Ils peuvent parler de tel ou tel organe, mais ce n'est là que matière. Ils n'ont pas découvert et ils n'ont pas cherché à découvrir les choses secrètes, les choses intangibles que les Indiens, les Chinois et les Tibétains ont sues des siècles avant la Chrétienté.

"L'épine dorsale est une structure extrêmement importante. Elle abrite le cordon médullaire sans lequel on est paralysé, sans lequel l'être humain ne sert à

rien. Mais l'épine dorsale joue un rôle encore plus important. Au centre même du nerf spinal, le cordon médullaire est un tube qui s'étend à une autre dimension. C'est un tube sur lequel la force appelée Kundalini peut se déplacer lorsqu'elle est éveillée. A la base de l'épine, se trouve ce que les Orientaux appellent le Feu-Serpent. C'est le siège même de la Vie.

"Chez la plupart des Occidentaux, cette grande force est dormante, assoupie, presque paralysée à force de demeurer inemployée. Elle ressemble en fait à un serpent enroulé à la base de l'épine dorsale, un serpent doué d'un pouvoir immense, mais qui, pour diverses raisons, ne peut échapper provisoirement à sa prison. Cette image mystique du serpent est connue sous le nom de Kundalini, et chez les Orientaux évolués, cette force peut s'élever par le canal du nerf spinal ; elle peut s'élever jusqu'au cerveau et au-delà, jusqu'à l'astral. En s'élevant, elle active chacun des "chakras", ou centres de pouvoir, tels que l'ombilic, la gorge et autres parties vitales. Quand ces centres sont éveillés, l'être humain se charge de vitalité, de puissance, il peut dominer les autres.

"Si l'on est parfaitement maître de la force-serpent, on peut réussir à peu près n'importe quoi. On peut déplacer des montagnes ou marcher sur les eaux, on peut léviter ou se laisser enfermer dans une chambre scellée d'où l'on ressortira vivant après n'importe quel laps de temps.

"La légende nous dit qu'Eve a été tentée par un serpent. En d'autres termes, d'une façon ou d'une autre, Eve a entendu parler de la Kundalini. Elle a pu

libérer la force-serpent enroulée à la base de son épine dorsale ; la force s'est propagée le long de la colonne médullaire, a réveillé le cerveau d'Eve, lui a ouvert les portes de la connaissance. C'est pourquoi il peut être dit dans l'histoire qu'elle a mangé de l'Arbre de la Science, ou du fruit de cet arbre. Possédant cette science, elle pouvait voir l'aura d'Adam, deviner ses pensées et ses intentions, et Adam venant d'être tenté par Eve, sa Kundalini s'éveilla à son tour et il put la voir telle qu'elle était.

"La vérité est que chacun contempla l'aura de l'autre. Chacun vit, nue, la forme astrale de l'autre, la forme non revêtue du corps humain ; chacun vit toutes les pensées, les désirs, les connaissances de l'autre, chose qui n'aurait pas dû se produire au stade d'évolution d'Adam et d'Eve.

"Les prêtres de l'Antiquité savaient que dans certaines conditions l'aura devenait visible, et que la Kundalini pouvait être éveillée par l'expérience sexuelle. Donc, dans l'ancien temps, les prêtres enseignèrent que la sexualité était un péché, et la racine de tout mal, et que, parce qu'Eve avait tenté Adam, la sexualité avait causé la chute de l'humanité. S'ils enseignèrent cela, c'est parce que, ainsi que je l'ai dit, l'expérience sexuelle peut quelquefois éveiller la Kundalini qui demeure assoupie à la base de l'épine dorsale chez la plupart des gens.

"La force Kundalini est enroulée très bas sur elle-même, comme un ressort d'horloge ; c'est une force fantastique. Et, comme un ressort, elle peut être dangereuse quand elle se détend brusquement. Cette force particulière est située à la base de l'épine dorsale,

en fait, elle se trouve partiellement à l'intérieur des organes génitaux. Les peuples de l'Orient le savent : certains Hindous font appel au sexe dans leurs cérémonies religieuses. Ils ont recours à une forme différente de manifestation sexuelle, et à une position sexuelle différente afin d'obtenir des résultats précis, et ils les obtiennent effectivement. Il y a des siècles et des siècles, les anciens adoraient le sexe. Ils pratiquaient le culte phallique. Certaines cérémonies dans les temples éveillaient la Kundalini qui donnait la clairvoyance, la télépathie et bien d'autres pouvoirs ésotériques.

"Le sexe, employé de façon appropriée et d'une certaine manière dans l'acte d'amour, peut augmenter les vibrations d'un individu. Il peut faire ouvrir ce que les Orientaux appellent la Fleur de Lotus. Il peut permettre d'embrasser le monde de l'esprit. Il peut faire jaillir la Kundalini et éveiller certains centres. Mais il ne faut jamais abuser du sexe et de la Kundalini. L'un devrait être le complément et le supplément de l'autre. Les religions qui s'opposent aux rapports sexuels entre mari et femme commettent une erreur funeste. Cette attitude est souvent préconisée par les sectes les plus discutables du Christianisme. Les Catholiques Romains sont plus près de la vérité puisqu'ils conseillent au couple d'avoir des rapports sexuels, mais ils le conseillent sans savoir pourquoi, estimant que le but en est simplement la procréation des enfants, ce qui n'est pas la raison d'être essentielle du sexe, contrairement à ce que croient la plupart des gens.

"Les religions qui condamnent les rapports sexuels cherchent à freiner l'évolution individuelle et l'évolution de la race. Voici comment opère le phénomène : dans

le magnétisme, on obtient un aimant puissant en plaçant les molécules de la substance dans une certaine direction. Normalement, dans un morceau de fer, par exemple, toutes les molécules prennent n'importe quelle direction, comme une foule indisciplinée. Elles sont disposées au hasard, mais lorsqu'on leur applique une certaine force (force magnétisante, dans le cas du fer) toutes les molécules prennent une seule direction, et l'on obtient le grand pouvoir magnétique sans lequel il n'y aurait ni radio, ni électricité, ni transports par routes ou par voies ferrées, ni voyages aériens.

"Dans l'être humain, lorsque la Kundalini est éveillée, lorsque le Feu-Serpent s'anime, les molécules du corps se disposent toutes dans une même direction, car la force Kundalini, en s'éveillant, a attiré les molécules dans ce sens. Alors, le corps humain rayonne de vitalité et de santé, il accroît puissamment son savoir, il peut tout voir.

"Diverses méthodes permettent d'éveiller complètement la Kundalini, mais elles ne doivent être appliquées que chez les êtres suffisamment évolués parce que cet éveil complet donne un immense pouvoir sur les autres et que l'on pourrait abuser de ce pouvoir, l'utiliser à des fins néfastes. Mais la Kundalini peut être partiellement stimulée et peut vivifier certains centres, grâce à l'acte d'amour unissant le mari et la femme. Dans la véritable extase de l'étreinte, les molécules du corps sont disposées de telle sorte qu'un grand nombre sont tournées vers une seule direction et que les êtres acquièrent un grand pouvoir magnétique.

"Lorsque l'on aura supprimé toutes les fausses pudeurs et tous les enseignements erronés concernant

la sexualité, l'Homme redeviendra un être supérieur, il sera de nouveau capable de voyager jusqu'aux étoiles."

CHAPITRE CINQ

La voiture continuait à rouler ; aucune route de montagne n'était capable d'arrêter ou de ralentir son élan. Mon passager était assis à côté de moi, silencieux, ne parlant que pour désigner, de temps à autre, un paysage d'une beauté particulièrement remarquable. Au moment où nous approchions de Martigny, il me dit :

— Un homme aussi perspicace que vous a dû deviner la vérité. Je suis un représentant du Gouvernement. Voulez-vous me faire le plaisir de dîner avec moi ?

— J'en serais ravi, monsieur, répondis-je. Je me proposais d'aller jusqu'à Aigle, mais au lieu de cela, je m'arrêterai dans cette ville.

Nous continuâmes notre route et, grâce à ses indications, je stoppai devant un hôtel d'excellente apparence. On me prit ma valise, je conduisis la Mercedes au garage où je donnai mes instructions.

Le dîner fut un repas des plus agréables. Mon ex-passager, devenu mon hôte, ayant perdu toute sa méfiance à mon égard, se montra un brillant causeur et suivant le vieux précepte tibétain "Celui qui écoute en apprend davantage", je le laissai parler. Il me raconta des histoires de douane et me parla d'une affaire récente, où l'on avait trouvé une quantité de narcotiques derrière les fausses parois d'une voiture luxueuse.

— Je suis un touriste ordinaire, dis-je, et s'il est une chose dont j'ai horreur, ce sont les drogues. Voulez-vous faire examiner ma voiture pour voir si elle ne dissimule rien ? Vous m'avez parlé d'un cas où la drogue avait été cachée dans la voiture à l'insu de son propriétaire.

J'insistai tant et si bien que la Mercedes fut amenée au commissariat local et laissée là jusqu'au matin pour qu'on pût l'examiner à loisir. Le lendemain, je fus accueilli à bras ouverts. Une fouille complète de la voiture n'y avait rien décelé de suspect. Je constatai que les policiers suisses étaient courtois et affables et tout prêts à rendre service aux touristes.

Je continuai mon chemin, seul avec mes pensées, me demandant ce que l'avenir me réservait. De nouvelles épreuves et de nouveaux ennuis, je le savais, car les Prophètes me les avaient prédits avec insistance. Derrière moi, dans le coffre à bagages, se trouvaient les valises d'un homme dont j'avais pris les papiers. Il n'avait plus de famille ; comme moi, il semblait avoir été seul au monde. Il avait possédé plusieurs ouvrages sur le génie maritime ; désormais ces ouvrages m'appartenaient. J'arrêtai la voiture et cherchai un des manuels. Tout en conduisant, je me récitai divers règlements qu'en tant que mécanicien de navire, j'aurais dû savoir. J'avais l'intention de me faire embaucher sur un navire d'une compagnie différente. Le Livret des Débarquements me montrerait quelles compagnies je devrais éviter pour ne pas être repéré.

Les kilomètres défilaient. Aigle, Lausanne, la frontière allemande. Les Douaniers allemands, très méthodiques,

vérifièrent jusqu'au moteur et aux numéros des pneus. Ils étaient totalement dénués d'humour et d'affabilité.

Je continuai ma route. A Karlsruhe, je me rendis à l'adresse qu'on m'avait indiquée. On me dit que l'homme que je devais voir était à Ludwigshafen. Je partis donc pour Ludwigshafen, où, dans le meilleur hôtel de la ville, je retrouvai l'Américain.

— Ah ! mon vieux, me dit-il, je n'aurais pas pu conduire cette voiture sur des routes de montagne, mes nerfs sont en mauvais état. Je bois trop, je suppose. Je le "supposais" aussi. Sa chambre d'hôtel ressemblait à un bar remarquablement bien équipé. Il n'y manquait même pas la barmaid. Celle-ci avait encore plus d'appas, et elle ne se privait pas plus de les exhiber, que la fille laissée en Italie. Elle n'avait que trois idées en tête : l'argent, la boisson et la bagatelle, dans cet ordre. L'Américain se montra très satisfait de l'état où je lui ramena la voiture qui n'avait pas une égratignure et qui était parfaitement propre. Il me prouva sa satisfaction par le don d'un nombre appréciable de dollars.

Je travaillai trois mois pour lui, conduisant d'immenses camions jusqu'à diverses villes, et ramenant des voitures qui devaient être réparées ou reconstruites. J'ignorais au juste en quoi consistait ce trafic. Je l'ignore encore aujourd'hui, mais j'étais bien payé et j'avais le temps d'étudier mes livres sur le génie maritime. Dans les villes où je passais, j'allais voir les musées de la Marine et j'étudiais soigneusement tous les modèles de navires et de moteurs de navires.

Trois mois plus tard, l'Américain vint me trouver dans la petite chambre minable que j'avais louée et il se laissa tomber sur mon lit, empestant la pièce de son cigare.

— Bon sang, mon vieux, me dit-il, vous n'avez pas des goûts de luxe ! Une cellule de prison, aux Etats-Unis, est plus confortable que votre piaule. J'ai un boulot pour vous, un boulot sérieux. Vous le prenez ?

— Oui, s'il me rapproche de la mer, s'il me conduit au Havre ou à Cherbourg.

— Eh bien, il vous emmènera jusqu'à Verdun et il est tout à fait régulier. J'ai là une machine qui a plus de roues qu'une chenille n'a de pattes. Un truc *invraisemblable* à conduire, mais qui peut rapporter gros.

— Donnez-moi des détails, répondis-je. Je vous ai dit que je pouvais conduire n'importe quoi. Avez-vous les papiers nécessaires pour faire entrer ça en France ?

— Ouais. Je les ai attendus trois mois. Nous vous avons fait travailler dur, et vous avez gagné de l'argent de poche. Tout de même, je n'aurais jamais cru que vous habitiez un taudis pareil.

Il se leva et me fit signe de le suivre. Devant la maison se trouvait sa voiture, avec la petite amie dedans.

— Conduisez, me dit-il en montant s'asseoir près de la fille. Je vais vous indiquer le chemin.

Arrivés devant ce qui me parut être un aérodrome désaffecté, aux environs de Ludwigshafen, il me dit d'arrêter. Là, dans un immense hangar, j'aperçus la machine la plus étrange que j'eusse jamais vue. Elle semblait être surtout composée de poutrelles jaunes,

prenant appui sur toute une série de roues de deux mètres cinquante (8 pieds) de diamètre. Ridiculement haut perchée, il y avait une petite cage vitrée. Au dos de l'engin étaient fixés des croisillons et une énorme pelle d'acier. Je grimpai précautionneusement jusqu'au siège.

— Hé, hurla l'Américain, vous ne voulez pas le manuel ? Il me tendit une brochure explicative. J'avais un type, me dit-il, qui allait livrer une balayeuse des rues, une machine toute neuve. Il n'a pas voulu lire le bouquin et quand il est arrivé à destination, il s'est aperçu que les brosses avaient fonctionné tout le temps et qu'elles étaient déjà usées. Je ne veux pas que vous esquintiez la route d'ici à Verdun !

Je feuilletai un moment la brochure et bientôt, je mis le moteur en marche. Il rugissait comme un avion au moment du décollage. J'embrayai avec précaution et la gigantesque machine sortit du hangar et gagna ce qui avait été jadis une piste d'atterrissage. Je fis plusieurs fois l'aller et retour, afin de me familiariser avec le fonctionnement de l'engin et au moment où je tournai pour revenir au hangar, une voiture de la police allemande surgit. Un policier en sortit, une espèce de brute qui venait sans doute de rendre son insigne de la Gestapo.

— Vous conduisez ça sans être accompagné par un aide ? aboya-t-il. "Un aide ? songeai-je, croit-il que j'aie besoin d'un *Gardien* ?" Je conduisis l'appareil jusqu'à sa voiture.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? criai-je. Ici c'est une propriété privée. *Allez-vous-en !*

A ma grande surprise, c'est ce qu'il fit ! Il monta dans sa voiture et s'arrêta juste à la sortie du terrain.

L'Américain se dirigea vers lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? demanda-t-il.

— Je suis venu vous dire que cette machine ne peut circuler sur route que s'il y a à l'arrière un homme pour surveiller les voitures qui veulent doubler. Elle ne peut rouler que la nuit, à moins que vous n'ayez une voiture de police devant et une derrière.

Je crus un moment qu'il allait conclure par "*Heil Hitler !*", mais il tourna les talons, remonta en voiture et s'éloigna.

— Bon sang, dit l'Américain, c'est encore plus fort qu'un combat de coqs. Ça c'est *sûr* ! Je connais un Allemand nommé Ludwig qui...

— Non, non, m'exclamai-je. Je ne veux pas d'un Allemand ! Ils sont trop guindés pour moi.

— O.K., O.K., vieux, pas de Fritz. Vous énervez pas. Je connais un Français qui vous plaira, Marcel. Venez, on va aller le chercher.

Je rangeai la machine au hangar, m'assurai que tout y était bien fermé, puis je sautai à terre et refermai la porte.

— Vous vous épatez donc jamais de rien ? dit l'Américain. Vaudrait mieux que vous preniez le volant.

Il nous fallut happer Marcel dans un bar. A première vue, je crus qu'un cheval lui avait marché sur la figure. Puis, je me dis qu'il aurait peut-être *mieux* valu qu'un cheval lui marche sur la figure. Marcel était *laid*. Effroyablement laid, mais il y avait quelque chose en lui qui me le rendit sympathique. Pendant un certain temps, assis dans la voiture, nous débattîmes des

conditions, puis je retournai conduire la machine afin de me familiariser avec son fonctionnement. Comme je faisais le tour de la piste, je vis arriver une vieille guimbarde. Marcel en sortit, agitant frénétiquement la main. Je fis halte près de lui.

— Je l'ai, je l'ai, s'écria-t-il, tout excité. Sans cesser de gesticuler, il se tourna vers sa voiture, et faillit se fracturer le crâne sur la portière basse. Tout en se frottant la tête et en murmurant de terribles imprécations contre les fabricants de petites voitures, il tira un gros paquet de la banquette arrière.

— Un intercom, hurla-t-il. (Il hurlait toujours, même quand il se trouvait à deux pas de vous.) L'intercom, on peut parler, hein ? Vous là, moi ici, un fil entre nous deux, on se parle tout le temps ? D'accord ? (Sans cesser de crier à tue-tête, il bondit jusqu'à l'excavatrice, traînant du fil de cuivre tout autour de lui.) Vous voulez l'écouteur, non ? rugit-il. Vous m'entendriez mieux. Moi, j'ai le micro.

Etant donné le vacarme qu'il faisait, j'étais persuadé qu'aucun intercom n'était nécessaire. Sa voix couvrait largement le vrombissement du moteur, si puissant fût-il.

Je continuai à conduire l'engin, m'exerçant à prendre des tournants afin de m'y habituer. Marcel caracolait et bavardait de l'avant à l'arrière de la machine, enroulant les fils autour des poutrelles. En arrivant à mon "poste de commandement", il passa un bras par la fenêtre ouverte, me frappa sur l'épaule et beugla :

— L'écouteur, vous l'avez mis, oui ? Vous entendez bien mieux. Attendez, je reviens ! (Il longea de nouveau les poutrelles, s'affala sur son siège à l'autre

extrémité de la machine et cria dans le micro :) Vous entendez bien ? Oui ? je viens ! (Dans son enthousiasme, il avait oublié que moi aussi j'avais un micro. Avant même que je n'eusse le temps de reprendre mes esprits, il était de retour et tambourinait à ma vitre :) Ça va ? Vous entendez bien ?

— Ecoutez, dit l'Américain, vous partirez ce soir tous les deux. Tous les papiers sont là. Marcel saura comment vous emmener jusqu'à Paris, et vous faire gagner quelques francs en route. J'ai été très heureux de faire votre connaissance.

Sur ce, il s'éloigna et je ne le revis plus. Peut-être lira-t-il ces lignes et se mettra-t-il en rapport avec moi par l'intermédiaire de mes éditeurs. Je revins à ma chambre solitaire, Marcel disparut dans un bar. Je dormis pendant le reste de la journée.

A la tombée de la nuit, je dînai et pris un taxi jusqu'au hangar. J'installai mes bagages, réduits maintenant au strict minimum, derrière mon siège. Le moteur tournait, les pressions étaient satisfaisantes. Le réservoir d'essence était plein, les feux fonctionnaient normalement. Je sortis la machine du hangar et lui fis faire le tour de la piste pour la réchauffer. La lune montait toujours plus haut dans le ciel. Marcel n'apparaissait pas. J'arrêtai le moteur, descendis de mon perchoir et marchai de long en large. Enfin une voiture traversa le champ et Marcel en sortit.

— Une petite réunion, rugit-il, une réunion d'adieu. On y va ?

Dégoûté, je remis le moteur en marche, allumai les phares puissants et engageai la voiture sur la route. Marcel criait tellement que je laissai pendre les

écoutateurs autour de mon cou et cessai de m'occuper de lui. A quelques kilomètres de là, une voiture de police allemande fit halte devant moi.

— Votre surveillant est endormi. Vous enfreignez le règlement en conduisant sans qu'un homme fasse le guet à l'arrière.

Marcel bondit :

— Moi, je dors ? Vous y voyez mal, monsieur l'Agent. Sous prétexte que je suis confortablement installé, vous faites du zèle !

Le policier s'approcha de moi et renifla soigneusement mon haleine.

— Non, c'est un saint, dit Marcel. Il ne touche pas à la dive bouteille, pas plus qu'aux femmes, ajouta-t-il après réflexion.

— Vos papiers ! dit le policier. (Il les examina avec attention, cherchant un prétexte pour nous causer des ennuis. Puis il vit mon livret de mécanicien.) So, vous êtes américain ? Eh bien, nous ne voulons pas avoir d'histoires avec votre consul. Partez !

Repoussant les papiers comme s'ils eussent été contaminés, il remonta dans sa voiture qui s'éloigna. Je dis à Marcel ma façon de penser, le renvoyai à son poste et nous continuâmes notre voyage dans la nuit. Nous ne devons pas dépasser trente-cinq kilomètres (20 milles) à l'heure et les cent dix kilomètres (70 milles) qui nous séparaient de la frontière française me parurent interminables. Peu avant Sarrebruck, j'arrêtai le véhicule, le rangeai sur le bas-côté de la route pour ne pas gêner la circulation, et me préparai à passer la journée en ville. Après avoir déjeuné, je me rendis au Commissariat local pour obtenir l'autorisation de passer

la frontière. Encadrés, à l'avant et à l'arrière, par des motards, nous suivîmes des routes latérales jusqu'au poste de douane.

Marcel était dans son élément quand il avait affaire à des compatriotes. Je crus comprendre que lui et l'un des Douaniers qu'il avait rencontré dans "la Résistance" avaient à eux deux, ou presque, gagné la guerre. Une fois mes papiers en règle, nous fûmes autorisés à entrer en territoire français. Le Douanier que connaissait Marcel l'emmena pour la journée ; moi, je m'étendis près des poutrelles de la machine et m'endormis.

Tard, très tard, Marcel revint entre deux policiers français. Ils m'adressèrent un clin d'oeil et l'attachèrent à son siège — il dormait comme un bienheureux — puis me firent gaiement signe de continuer mon chemin. J'avais dans les ténèbres, une puissante machine sous les pieds, un "guetteur" soûl derrière moi. Je craignais sans arrêt de voir surgir une voiture de police. L'une d'elles s'approcha effectivement, un agent se pencha à la portière, eut un geste de dérision à l'égard de Marcel, m'adressa un adieu amical... et poursuivit son chemin à toute allure.

Ayant laissé Metz loin derrière moi et n'entendant rien de Marcel, j'arrêtai la voiture sur le bord de la route, en descendis et allai voir en quel état se trouvait mon compagnon. Il dormait profondément. Rien ne l'aurait réveillé, aussi remontai-je au volant. L'aube pointait lorsque je traversai les rues de Verdun pour gagner le parking qui était ma destination.

— Lobsang, cria au fond du véhicule, une voix ensommeillée, si tu ne te décides pas à partir, nous serons en retard.

— En retard, dis-je, *nous sommes à Verdun !*

Il y eut un silence de mort. Puis Marcel s'exclama :

— *A Verdun ?*

— Ecoute, Marcel, lui dis-je, on t'a ramené complètement soûl, on t'a attaché à ton siège, j'ai dû faire tout le travail et trouver le chemin seul. Maintenant, secoue-toi et va me chercher à déjeuner. Trotte !

Marcel, l'oreille basse, s'éloigna d'un pas mal assuré et me rapporta bientôt de quoi manger.

Cinq heures plus tard, un homme robuste et basané arriva dans une vieille Renault. Sans nous adresser la parole, il fit le tour de l'excavatrice, l'examinant soigneusement dans l'espoir d'y trouver une égratignure, ou n'importe quoi qui lui eût fourni prétexte à se plaindre. Ses sourcils épais se rejoignaient au-dessus de son nez, un nez qui avait été plusieurs fois brisé et à un moment donné mal opéré. Enfin, il s'approcha de nous.

— Lequel de vous deux est le chauffeur ? demanda-t-il.

— Moi, dis-je.

— Vous allez ramener ça à Metz.

— Non, répondis-je, on m'a payé pour l'amener ici. Tous les papiers sont faits pour Verdun. Je ne m'occupe plus de cette machine.

Son visage s'empourpra de rage et, à ma consternation, je le vis tirer de sa poche un couteau à cran d'arrêt. Je le désarmai aisément, le couteau vola

par-dessus mon épaule et l'homme s'étala sur le dos. A ma surprise, je vis, en jetant un regard autour de moi, que tout un groupe d'ouvriers avait observé la scène.

— Il a flanqué le Patron à terre, dit l'un.

— Il a dû l'attaquer par surprise, dit l'autre.

L'homme basané se releva vivement, souple comme une balle de caoutchouc, et se précipitant dans l'atelier, il en revint avec une barre de fer munie d'un crochet au bout, le genre de barre qui sert à ouvrir des caisses d'emballage. Hurlant des insultes, il se rua sur moi et s'efforça de m'ouvrir la gorge. Je tombai à genoux, lui agrippai les genoux et poussai. Il tomba avec un cri horrible, la jambe gauche brisée. La barre de fer roula de sa main inerte et alla heurter, quelque part, un objet métallique.

— Eh bien, Patron, dis-je en me redressant, vous n'êtes pas mon Patron à moi, hein ? Maintenant faites-moi des excuses, sinon je vais vous esquinter encore davantage ; vous avez cherché à me tuer.

— Allez me chercher un docteur, allez me chercher un docteur, gémit-il. Je vais mourir !

— Faites-moi d'abord vos excuses, dis-je d'un ton rogue, sinon c'est un fossoyeur qu'il vous faudra.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? *Hein ? Qu'est-ce qui se passe ?*

Deux agents de police français se frayèrent un passage à travers l'assistance, regardèrent "le Patron" étalé sur le sol, et s'esclaffèrent bruyamment.

— *Ah ! ah !* s'écria l'un d'eux, enfin il a trouvé plus fort que lui ! Voilà qui nous console de tous les embêtements qu'il nous a causés.

Les policiers me considérèrent avec respect, puis demandèrent à voir mes papiers. Satisfaits sur ce point et ayant entendu les rapports des témoins, ils tournèrent les talons et s'éloignèrent. L'ex-Patron me fit des excuses, avec des larmes de honte dans les yeux : je m'agenouillai près de lui, remis l'os en place et fixai deux planches en guise d'éclisses. Marcel avait disparu, ayant craint sans doute de s'attirer des ennuis. Je ne le revis jamais.

Mes deux valises étaient lourdes. Les enlevant de l'excavatrice, je me mis à marcher le long des rues. Une nouvelle étape de mon voyage venait de se terminer. Je n'avais pas de situation et je ne connaissais personne. Marcel s'était révélé un incapable, au cerveau saturé d'alcool. Verdun ne m'attirait nullement. J'arrêtai plusieurs passants pour leur demander le chemin de la gare, où je voulais laisser mes valises. Tout le monde semblait penser que j'aurais dû aller voir les champs de bataille plutôt que la gare, mais je finis tout de même par en connaître la direction. Je pris la rue Poincaré, me reposant de temps à autre et me demandant ce que je pourrais bien jeter pour alléger mes bagages. Des livres ? Non, il fallait les garder soigneusement. Les uniformes de la marine marchande ? Certainement pas ! Je finis par conclure à regret que je ne transportais que l'indispensable. Arrivé, non sans efforts, jusqu'à la Place Chevert, je tournai à droite et atteignis le Quai de la République. Je contemplai le mouvement des bateaux sur la Meuse et décidai de m'asseoir un moment. Une grosse Citroën glissa silencieusement le long du trottoir, ralentit et s'arrêta près de moi. Un homme de haute taille, aux

cheveux bruns, me regarda un instant et sortit de la voiture.

— Etes-vous l'homme que nous devons remercier pour avoir infligé une correction au 'Patron' ? questionna-t-il.

— Oui, répondis-je. Est-ce que ça ne lui a pas suffi ? L'inconnu se mit à rire et reprit :

— Pendant des années, il a terrorisé le district, la police elle-même avait peur de lui. Il affirme s'être conduit en héros pendant la guerre. A présent, voulez-vous un emploi ?

Je considérai attentivement mon interlocuteur avant de répondre.

— Oui, s'il s'agit d'un travail honnête.

— Le travail que je vous offre est *tout ce qu'il y a de plus honnête*.

Il se tut un moment et me sourit :

— Vous comprenez, je sais beaucoup de choses sur votre compte. Marcel devait vous conduire jusqu'à moi, mais il a pris la fuite. Je sais que vous avez traversé la Russie, que vous avez fait de nombreux autres voyages. Marcel m'a donné une lettre de "l'Américain" à votre sujet, mais il m'a laissé en plan, moi aussi !

"Quel curieux réseau", me dis-je. Toutefois, les Européens ne faisaient rien comme nous autres, Orientaux.

L'homme me dit :

— Mettez vos valises dans la voiture ; je vais vous emmener déjeuner, comme ça nous pourrions bavarder un peu.

Cette proposition me plut. Enfin, je pourrais me débarrasser un moment de ces horribles valises. Je les

plaçai dans le coffre à bagages et m'assis près de l'inconnu. Il nous conduisit au meilleur hôtel, le Coq Hardi, dont il était apparemment un familier. Après s'être exclamé plusieurs fois devant la modestie de mes exigences en matière de rafraîchissements, il en arriva au fait.

— Je connais deux vieilles dames, l'une de quatre-vingt-quatre ans, l'autre de soixante-dix-neuf, me dit-il, après avoir jeté un regard autour de lui. Elles voudraient se rendre auprès du fils de l'une d'elles, qui habite Paris. Elles ont peur des bandits — les vieilles gens ont parfois de ces craintes et elles ont subi deux guerres — et elles voudraient un chauffeur capable de les protéger. Elles paieraient bien.

Des femmes ? De vieilles femmes ? "Cela valait mieux que des jeunes", me dis-je. Toutefois, la proposition ne m'enchantait pas. Puis je songeai à mes deux lourdes valises. Et comment irais-je jusqu'à Paris ?

— Elles sont très généreuses, reprit mon compagnon. Il n'y aurait qu'un seul inconvénient, il ne faudrait pas dépasser le cinquante (35 milles à l'heure).

Je jetai prudemment à mon tour un regard sur la salle. *Deux vieilles dames !* Assises, trois tables plus loin.

"Par la Dent Sacrée du Bouddha, me dis-je, à quoi en suis-je réduit ?" La vision de mes valises passa devant mes yeux, deux lourdes valises que je ne pouvais pas alléger. Et l'argent ! Plus j'en aurais, mieux je vivrais aux Etats-Unis, tout en me cherchant du travail. Je poussai un soupir :

— Elles sont généreuses, m'avez-vous dit ? Mais la voiture ? Je ne veux pas revenir ici.

— Oui, mon ami, elles vous paieraient fort bien. La Comtesse est riche. Quant à la voiture, c'est une Fiat neuve dont elle veut faire cadeau à son fils. Venez, je vais vous présenter.

Il se leva et se dirigea vers les deux vieilles dames. S'inclinant si bas que j'évoquai irrésistiblement les pèlerins sur la Voie Sacrée de Lhassa, il fit les présentations. La Comtesse me regarda d'un oeil hautain, à travers son face-à-main.

— Ainsi vous vous croyez capable de nous conduire sans encombre à destination, mon brave ?

Je la toisai à mon tour et répondis :

— Madame, je ne suis pas votre "brave". Quant à vous conduire sans encombre, ma vie m'est aussi précieuse que la vôtre. On m'a *demandé* de discuter cette affaire avec vous, mais j'avoue qu'à présent, j'ai des doutes.

Pendant un long moment, elle me fixa d'un regard glacé, puis ses mâchoires rigides se détendirent et elle éclata d'un rire de petite fille.

— Ah, s'exclama-t-elle, j'aime les gens qui ne se laissent pas faire. C'est si rare en cette époque difficile. Quand partons-nous ?

— Nous n'avons pas encore discuté les conditions de notre accord, et je n'ai pas encore vu la voiture. Quand voulez-vous partir, au cas où j'accepterais votre proposition ? Et pourquoi voulez-vous de *moi* comme chauffeur ? Il y a certainement bon nombre de Français qui accepteraient de vous conduire ?

Le prix qu'elle offrait était généreux, et les raisons qu'elle donnait étaient valables.

— Je préfère un homme *hardi*, un homme qui n'a peur de rien, qui a voyagé et qui connaît la vie. Nous partirons dès que vous serez prêt.

Deux jours plus tard, nous quittions la ville dans une Fiat de luxe. Nous prîmes la direction de Reims, à cent trente kilomètres (80 milles) de là, et y passâmes la nuit. Conduire à cinquante (30-35 milles) à l'heure me donna le temps de voir le paysage et de réfléchir un peu, ce dont les événements ne m'avaient guère laissé le temps. Le lendemain, nous partîmes à midi et arrivâmes à Paris à l'heure du thé. Je laissai la voiture dans le garage du fils de la Comtesse, qui habitait la banlieue parisienne, puis je repartis, mes valises à la main. Cette nuit-là, je dormis dans une médiocre pension de famille et, le lendemain, je cherchai le moyen de gagner Cherbourg ou Le Havre.

Je commençai par rendre visite aux marchands d'automobiles. Quelqu'un voulait-il faire conduire une voiture à Cherbourg ou au Havre ? Je parcourus ainsi des kilomètres, mais personne n'avait besoin de mes services. A la fin de la journée, je retournai à ma pension de famille ; là, je fus témoin d'un accident. Un homme était transporté dans la maison par un agent de police et un autre pensionnaire. Une bicyclette, dont la roue avant était complètement esquinée, gisait sur le bord de la route. L'homme, qui revenait de son travail, avait jeté un coup d'oeil derrière lui, sa roue avant s'était prise dans un caniveau et lui avait été projeté par-dessus le guidon. Il s'était foulé la cheville droite.

— Je vais perdre mon emploi, je vais perdre mon emploi, gémissait-il. Il fallait que j'aille livrer des meubles à Caen demain.

— Caen ?

Le nom m'était vaguement familier. *Caen* ? Je le cherchai sur la carte. Une ville à environ deux cents kilomètres (125 milles) de Paris, sur la route de Cherbourg et à environ cent vingt kilomètres (75 milles) de cette dernière. Je réfléchis à la question et allai trouver le blessé.

— Je voudrais aller à Cherbourg ou au Havre, lui dis-je. Je prendrai votre camion et je livrerai les meubles si quelqu'un peut ramener la voiture. Je vous laisserai l'argent. Tout ce qui m'intéresse, c'est d'aller là-bas en voiture.

Il me regarda avec gratitude :

— Oui, c'est possible, mon copain conduit, nous devons emporter le mobilier d'une grande maison d'ici, le transporter à Caen et le décharger.

Tout fut promptement arrangé. Le lendemain, j'allais être promu aide-déménageur, à titre gracieux.

Henri, le chauffeur, aurait eu droit à un certificat pour "incapacité notoire". Il n'excellait qu'en une chose : l'art de se défiler quand il s'agissait de travailler. Dès que la maison fut hors de vue, il arrêta le camion et me dit :

— Prends le volant, je suis fatigué.

Et descendant de son siège, il alla se percher sur le meuble le plus confortable qu'il put trouver et s'endormit. Je pris donc le volant.

A Caen, il me déclara :

— Commence à décharger, il faut que j'aille faire signer des papiers.

Quand il revint, tout se trouvait déjà à l'intérieur de la maison, sauf les meubles trop lourds pour un seul homme. Disparaissant de nouveau, il revint en compagnie du jardinier qui m'aida à les porter dans la maison. Il nous "dirigea", afin que nous n'abîmions pas les murs. Une fois le travail terminé, je remontai au volant. Henri, sans réfléchir, s'assit à côté de moi. Alors je pris la direction de la gare que j'avais remarquée en chemin. Là, je m'arrêtai, attrapai mes deux valises et déclarai à Henri :

— Maintenant, c'est *toi* qui vas conduire.

Sur ce, je descendis du camion et entrai dans la gare.

Un train partait pour Cherbourg, vingt minutes plus tard. J'achetai un billet ainsi que quelques vivres, et montai dans le wagon juste avant le départ. Arrivé en gare de Cherbourg, je laissai mes valises à la consigne et errai sur le Quai de l'Entrepôt, à la recherche d'un gîte. Je le trouvai enfin dans une pension pour marins. J'y louai une chambre très modeste que je payai d'avance et allai rechercher mes bagages. Puis, étant fatigué, je me couchai et m'endormis.

Le lendemain matin, je me mêlai aux autres marins qui attendaient un embarquement. Par chance, je pus, au cours des jours suivants, visiter les salles des machines de navires amarrés dans le Port. Pendant la semaine, je hantai les Agences Maritimes dans l'espoir d'y trouver un travail qui me conduirait outre-Atlantique. Les Agents regardaient mes papiers, examinaient mon Livret de Débarquement et demandaient :

— Alors, vous avez dépensé tout votre argent en vacances ? Et vous voulez faire l'aller simple ? Bien, nous prenons note et nous vous préviendrons, le cas échéant.

Je me mêlai de plus en plus aux marins, apprenant leur vocabulaire, étudiant leurs personnalités. Et je me rendis surtout compte que moins on en disait, plus on écoutait, et plus on passait pour un homme intelligent.

Enfin, dix jours plus tard, je fus convoqué à une Agence Maritime. Un petit homme trapu était assis près de l'Agent.

— Seriez-vous disposé à partir ce soir, si besoin était ? me demanda-t-il.

— Je peux partir tout de suite, monsieur, répondis-je.

Le petit homme me considérait avec attention. Puis il lança un flot de questions que j'eus du mal à comprendre, à cause de son accent. L'Agent traduisit :

— Le Chef ici présent est Ecossois, son Troisième Mécanicien est tombé malade, il a dû être transporté à l'hôpital. Il veut que vous montiez immédiatement à bord avec lui.

Non sans peine, je parvins à comprendre le reste du discours de l'Ecossois et je pus répondre à ses questions de façon satisfaisante.

— Prenez vos valises et embarquez, me dit-il enfin.

De retour à la pension, je payai rapidement ma note, empoignai mes valises et pris un taxi jusqu'au navire. C'était un vieux rafiot, délabré, couvert de rouille, qui aurait eu grand besoin d'une couche de peinture et qui me parut bien petit pour traverser l'Atlantique.

— Ouais, me dit un homme qui se trouvait sur le quai, il est plus tout jeune à ce que vous pouvez voir et

quand la mer est grosse, y vous secoue à vous faire cracher les boyaux !

Je grimpai vivement la passerelle, laissai mes valises près de la cuisine et descendis l'échelle de fer menant à la salle des machines où le Chef Mac attendait. Il me posa des questions sur les machines et parut satisfait de mes réponses.

— O.K., mon gars, conclut-il, on va signer l'engagement. Le Steward va vous montrer votre cabine.

Nous revînmes à l'Agence Maritime pour "signer l'Engagement", et remontâmes à bord.

— Vous commencez tout de suite, mon gars, dit Mac. Et c'est ainsi que pour la première fois de l'Histoire, sans doute, un Lama tibétain, qui se faisait passer pour Américain, s'embarqua comme mécanicien. Les premières huit heures de travail, pendant lesquelles le navire resta à l'amarre, furent pour moi une bénédiction. Mes nombreuses lectures se complétaient à présent d'une expérience pratique et je me sentais capable de mener ma tâche à bien.

Au milieu du tintement des cloches et du sifflement bruyant de la vapeur, les pistons d'acier brillant s'élevaient et s'abaissaient. Les roues se mirent à tourner de plus en plus vite, le navire s'éveilla. Il y flottait une odeur d'huile chaude et de vapeur. C'était pour moi une atmosphère étrange, aussi étrange qu'aurait paru la vie d'un Lama au Chef Mac, qui se tenait maintenant debout, impassible, la pipe entre les dents, une main légèrement posée sur un volant d'acier étincelant.

La cloche sonna de nouveau et le cadran du télégraphe indiqua "demi-arrière", Mac lui jeta un regard rapide, tourna la roue et donna une chiquenaude à un levier. Le grondement de la machine s'accrut et toute la coque se mit à trembler. "Stop !" dit l'aiguille du cadran, ordre bientôt suivi par : "demi-avant !" Mac avait eu à peine le temps de tourner sa roue, que la cloche retentissait de nouveau pour "en avant toute !" Le navire s'ébranla doucement, Mac s'approcha de moi.

— Ah, mon gars, me dit-il, vous avez fait vos huit heures. Filez à présent, et réclamez en passant mon cacao au Steward.

Du cacao ! Cela me rappela que je n'avais pas mangé depuis plus de douze heures. Je grimpai vivement les échelles de fer et atteignis le pont, à l'air libre. L'écume se brisait sur la proue et le navire se mit à tanguer quelque peu en gagnant la haute mer. Derrière moi, les lumières de la côte française s'estompaient dans la nuit. Une voix coupante me rappela à la réalité.

— Qui êtes-vous, mon ami ?

Je me retournai : le Second se trouvait à mes côtés.

— Troisième Mécanicien, monsieur, répondis-je.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ?

— Je suis mécanicien à titre temporaire, monsieur, j'ai embarqué à Cherbourg et pris mes fonctions immédiatement.

— Hum ! fit le Second. Mettez-vous tout de suite en uniforme, je veux qu'il y ait de la discipline à bord.

Ce disant, il s'éloigna comme s'il eût été Second sur un des vaisseaux de la Reine d'Angleterre et non sur un vieux rafiot crasseux et rouillé.

Arrivé à la porte de la cuisine, je transmis l'ordre du Chef Mac.

— C'est vous le nouveau Troisième ? demanda une voix derrière moi.

Je me retournai et aperçus le Mécanicien en Second.

— Oui, monsieur, répondis-je. Je vais aller me mettre en uniforme et puis je voudrais manger quelque chose.

Il inclina la tête :

— Je vais vous accompagner. Le Second vient de se plaindre que vous n'étiez pas en uniforme. Il vous prenait pour un passager clandestin. Je lui ai dit que vous veniez d'embarquer et que vous aviez pris votre service immédiatement.

Il fit quelques pas avec moi, et désigna ma cabine qui faisait face à la sienne :

— Appelez-moi quand vous serez prêt, me dit-il, nous dînerons ensemble.

Il fallut retoucher les uniformes pour les mettre à ma taille. Et vêtu à présent en Officier de la Marine Marchande, je me demandais ce que mon Guide le Lama Mingyar Dondup dirait s'il pouvait me voir. Je me mis à rire en pensant à la sensation que je ferais à Lhassa si j'apparaissais dans cette tenue. J'appelai le Mécanicien en Second et nous allâmes ensemble au Mess des Officiers pour dîner. Le Capitaine, déjà à table, nous jeta un regard réprobateur de dessous ses sourcils broussailleux.

— Pouah ! s'exclama le Mécanicien en Second, lorsqu'on lui apporta le premier plat, encore cette pâtée à cochons ! ne change-t-on jamais le menu ici ?

— *Monsieur !* (La voix du Capitaine nous fit sursauter.) *Monsieur*, vous vous plaignez tout le temps.

Changez donc de bateau quand nous arriverons à New York.

Quelqu'un gloussa, mais ce gloussement se transforma en une toux embarrassée, lorsque le Capitaine jeta un regard courroucé dans sa direction. Le repas se termina en silence jusqu'à la sortie du Capitaine, qui avait achevé avant nous.

— Foutu bateau ! dit l'un des officiers. Le vieux était *Jimmy-The-One* (Second) dans la Marine Britannique pendant la guerre. Il naviguait sur un cargo et il n'arrive pas à l'oublier.

— Ah, v's'êtes tous cinglés, toujours à rouspéter, dit une autre voix, dans le plus pur argot américain.

— Non, me murmura le Second, ce n'est pas un Américain, c'est un Porto-Ricain qui va trop souvent au cinéma.

J'étais las et je sortis sur le pont avant d'aller me coucher. Sous le vent, les hommes jetaient les cendres brûlantes à la mer et se débarrassaient de tous les détritux qu'accumule un navire pendant son séjour dans un port. Le navire ballottait un peu et je regagnai ma cabine. Les murs y étaient tapissés de photographies de *pin up*, que j'arrachai et jetai dans la corbeille à papiers. Tandis que je me déshabillais et me laissais tomber sur ma couchette, je songeai que je serais capable d'accomplir ma tâche de façon satisfaisante.

— Debout ! hurla une voix et une main ouvrit la porte et tourna le commutateur.

"Déjà ?" me dis-je. Il me semblait que je venais tout juste de m'endormir. Je jetai un coup d'oeil à ma montre et me levai. Après m'être lavé et habillé, j'allai

déjeuner. Le Mess était désert, je mangeai seul et rapidement. Jetant un coup d'oeil aux premières lueurs de l'aube, je me hâtai de descendre l'échelle d'acier menant à la salle des machines.

— Vous êtes ponctuel, me dit le Second, ça me plaît. Rien à signaler sauf qu'il y a deux graisseurs dans le tunnel. Eh bien, je m'en vais, ajouta-t-il en bâillant copieusement.

Les machines continuaient à tourner à un rythme régulier et monotone et chaque révolution nous rapprochait de New York. Dans la chaufferie, les "gueules noires" veillaient sur le feu, l'attisant à coups de ringard et gardant le volant de vapeur juste à la limite de la ligne rouge. Du tunnel abritant l'arbre de l'hélice émergèrent deux hommes couverts de sueur et de suie. Le sort m'était favorable, car les températures des coussinets étaient normales, il n'y avait rien à signaler. On me passa des papiers crasseux : consommation de charbon, pourcentage de CO₂, et autres renseignements. Je les signalai, m'assis et consignai dans le journal de bord les détails de ma veille.

— Comment ça marche, Mister ? me demanda Mac, qui venait de descendre l'escalier des cabines.

— Ça va, répondis-je, tout est normal.

— Bien, dit Mac. C'est ce... de Capitaine que je voudrais pouvoir rendre normal. Il dit que nous avons brûlé trop de charbon pendant le dernier voyage. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Lui dire de prendre les rames ?

Il soupira, mit ses verres à monture d'acier, lut le journal et le signa.

Le navire continuait sa route à travers l'Atlantique rebelle. Les jours se suivaient, mornes et toujours semblables. Ce n'était pas un navire de plaisance. Les Officiers de Pont méprisaient les Officiers Mécaniciens. Le Capitaine était un homme morose qui s'imaginait commander un transatlantique au lieu d'un cargo délabré et poussif. Le temps lui-même était mauvais. Une nuit où je ne pouvais dormir tant le bâtiment tanguait et roulait, je montai sur le pont. Le vent hurlait à travers le gréement, lugubre comme un chant funèbre, et j'évoquais le soir où, sur le toit du Chakpori en compagnie du Lama Mingyar Dondup et de Jigme, j'avais entrepris ce grand voyage dans l'astral. A l'abri du vent, au milieu du navire, une silhouette solitaire s'agrippait désespérément au parapet, en proie à de terribles nausées qui lui "arrachaient le coeur", comme il le dit plus tard lui-même. J'étais cuirassé contre le mal de mer ; cela m'amusait de voir des marins chevronnés en être victimes. La lumière de l'habitacle du pont jetait une très faible lueur. La cabine du Capitaine était plongée dans l'obscurité. L'écume se ruait à l'assaut de la proue et balayait le pont jusqu'où je me trouvais, à l'arrière du navire, qui roulait et ballottait, comme une bête folle ; ses mâts dessinaient dans le ciel des arcs de cercle démentiels. Au loin, un paquebot, étincelant de lumière, s'avavançait dans notre direction, vrillant d'un mouvement qui devait être fort désagréable pour ses passagers. Avec le vent arrière, il filait bien et son énorme superstructure faisait office de voile. "Il sera bientôt arrivé à Southampton", songeai-je en tournant les talons pour redescendre.

Au plus fort de la tempête, l'une des prises des pompes de cale fut bloquée par un objet que le violent roulis du navire avait délogé. Je dus descendre dans la cale et surveiller les hommes qui s'efforçaient de rétablir la circulation de l'eau. Le bruit était effroyable. L'arbre de l'hélice vibrait parce que celle-ci tournoyait follement lorsque la poupe s'élevait dans l'air, ou trépidait lorsque la poupe plongeait dans l'eau, avant de rebondir sur la crête de la vague suivante.

Dans la cale, les hommes de pont s'escrimaient fébrilement à immobiliser une lourde caisse d'outils qui s'était désarrimée. Il me parut étrange qu'une atmosphère d'hostilité régnât sur ce navire ; nous accomplissions tous notre tâche de notre mieux. Quelle importance cela avait-il qu'un homme travaillât au milieu des mécaniques dans les entrailles du navire, pendant qu'un autre se promenait sur le pont ou se postait sur la Passerelle pour regarder l'eau glisser le long de la coque ?

Le travail ? Il n'en manquait pas ici. Il fallait réparer les pompes, recharger les boîtes à étoupe, inspecter et vérifier les bagues de presse-étoupe ainsi que les cordages des treuils, en prévision de l'arrivée à New York.

Le Chef, Mac, était un bon travailleur et un homme juste. Il aimait ses machines comme une mère aime son premier-né. Un après-midi, j'étais assis sur un caillebotis, attendant de prendre le quart. De légers nuages, annonciateurs de tempête, traversaient le ciel et il y avait de la pluie dans l'air. Je lisais, assis à l'abri d'un ventilateur. Soudain, une lourde main s'abattit sur

mon épaule et une voix sonore, à l'accent écossais, s'exclama :

— Ah mon gars, je me demandais ce que vous faisiez pendant vos heures de loisir. Qu'est-ce que vous lisez ? Des histoires de cow-boys ? Des gaudrioles ?

En souriant, je lui passai le livre.

— Les moteurs de navire, lui dis-je. Ça m'intéresse davantage que les histoires de cow-boys... ou les gaudrioles !

Il poussa un grognement approbateur et après avoir jeté un coup d'oeil sur le manuel, il me le rendit :

— C'est bien, mon garçon. On fera un mécanicien de vous et vous finirez par être Chef, si vous continuez comme ça. (Enfonçant sa vieille pipe dans sa bouche, il m'adressa un signe de tête amical et ajouta :) Vous pouvez prendre le quart, à présent, mon garçon.

C'était le branle-bas.

— Le Capitaine passe l'inspection, me murmura le Mécanicien en Second. Il est fou, il se croit sur un paquebot, il inspecte le bâtiment de fond en comble, cabines et tout le reste, à chaque traversée.

J'étais debout près de ma couchette lorsque le Capitaine entra, suivi par le Second et par le Commissaire.

— Hum, murmura le Grand Homme en jetant autour de lui un regard dédaigneux. Pas de *pin up* aux murs ? Je croyais que tous les Américains s'intéressaient aux jambes des femmes ! (Ses yeux se posèrent sur mes livres.) Est-ce qu'il y a un roman sous cette couverture austère ? demanda-t-il.

Silencieusement, j'ouvris tous les manuels au hasard. Le Capitaine passa un doigt ça et là, sur une barre,

sous la couchette, sur le haut de la porte. Il considéra un instant son index demeuré propre et, visiblement déçu, hocha la tête et sortit. Le Second eut un sourire entendu :

— Vous l'avez eu, cette fois, ce fouineur de... !

Une atmosphère d'attente régnait à bord. Les hommes se mettaient sur leur trente et un et discutaient de la meilleure manière d'éviter les frais de douane. Ils parlaient de leur famille, de leurs petites amies. Les langues se déliaient, les conversations prenaient un ton plus libre. Bientôt tous ces hommes retrouveraient des parents, des êtres chers. Moi seul, je ne savais où aller, personne ne m'attendait. Moi seul, je débarquais à New York comme un étranger, que nul ne connaît, que nul n'apprécie.

Dressées contre le ciel, les hautes tours de Manhattan que la pluie avait lavées, étincelaient sous le soleil. Çà et là, une fenêtre en reflétait les rayons auxquels elle donnait une teinte vieil or. La statue de la Liberté, qui, je le remarquai, *tournait le dos* à l'Amérique, avait surgi devant nous. "Demi-vitesse avant !" dit la sonnerie du télégraphe. Le navire ralentit et la petite vague, à l'étrave, s'effaça tandis que notre vitesse tombait. "Stop !" dit le télégraphe au moment où nous accostions. Les cordes furent lancées et attrapées et, de nouveau, le bâtiment fut amarré à un quai. "Arrêtez les machines", ordonna le télégraphe. Avec des sifflements plaintifs, la vapeur mourut dans les conduits. Les gigantesques tiges de piston s'immobilisèrent et le navire se balança doucement au bout de ses amarres, à peine secoué par le sillage des autres bateaux. Nous étions occupés à tourner des

valves, à mettre en marche la machinerie auxiliaire, les treuils et les palans.

Sur le pont, les hommes s'affairaient, ils faisaient sauter les coins des panneaux de descente, ils ôtaient les bâches, ils ouvraient les cales. Les Agents de Bord embarquèrent, suivis par les déchargeurs. Bientôt le navire ressembla à une maison de fous, où partout des voix rauques hurlaient des ordres. On entendait le *tuf-tuf* et le grincement des grues. Un piétinement ininterrompu résonnait lourdement. Le Représentant du Service de Santé examina les papiers de l'équipage. Des policiers arrivèrent à leur tour et emmenèrent un passager clandestin dont nous autres, Mécaniciens, ignorions l'existence. Le malheureux partit, menottes aux mains, escorté par deux agents robustes, à l'air peu commode, qui l'entraînèrent jusqu'à une voiture de Police où ils le poussèrent sans douceur.

Nous fîmes la queue pour toucher notre argent, signâmes un reçu et on nous remit nos Livrets de Débarquement. Le Chef Mac avait écrit sur le mien : "Très consciencieux dans son travail et compétent dans tous les domaines. Serai toujours heureux de le reprendre comme compagnon de bord." "Quel dommage, me dis-je, que je doive faire une croix sur tout cela !"

Je retournai à ma cabine, la mis en ordre, pliai les couvertures et les rangeai. Puis, j'emballai mes livres et mes affaires personnelles dans mes deux valises et m'habillai en civil. Jetant un dernier regard en arrière, je sortis, fermant la porte derrière moi.

— Vous êtes bien décidé à partir ? me demanda le Chef Mac. Vous êtes un bon compagnon de bord et je

serais heureux de vous donner le poste de Second Mécanicien au prochain voyage.

— Non, Chef, lui répondis-je. Je veux voir du pays et acquérir un peu plus d'expérience.

— L'expérience est une chose magnifique. Bonne chance, mon gars !

Je descendis la passerelle, mes valises à la main. Et je m'éloignai des navires à l'amarre. Une autre vie s'offrait à moi. Mais comme je *haïssais* ces pérégrinations incessantes, cette existence incertaine où je n'avais pas un ami !

— Où êtes-vous né ? interrogea le Douanier.

— A Pasadena, répondis-je, me rappelant les papiers que je tenais à la main.

— Qu'avez-vous à déclarer ?

— Rien, dis-je.

Il me jeta un regard perçant.

— O.K., ouvrez ça, aboya-t-il.

Je mis mes valises devant lui et les ouvris. Il les fouilla avec zèle, en sortit tous les objets, examina les doublures.

— Remballez, ordonna-t-il et il me planta là.

Je repris mes valises et sortis du bureau. Dehors, au milieu des frénétiques rugissements de la circulation, je m'arrêtai un instant pour recouvrer à la fois mes esprits et mon souffle.

— *Qu'est-ce qu'y vous prend, mon vieux ? On est à New York ici !* dit derrière moi une voix vulgaire.

Je me retournai et vis qu'un policier me regardait d'un air furieux.

— Est-il interdit de s'arrêter ? demandai-je.

— *Circulez, circulez !* rugit-il.

Lentement, je repris mes valises et continuai mon chemin, admirant les gratte-ciel de Manhattan, montagnes de métal, qui sont l'oeuvre de l'homme. Jamais je ne m'étais senti plus isolé ; je me sentais complètement étranger à cette partie du monde. Derrière moi, le flic criait à quelque autre malheureux : "*On fait pas ça à New York. Circulez !*" Les gens semblaient harassés, énervés. Des véhicules motorisés passaient à folle allure. J'entendais sans cesse le grincement des pneus, je sentais l'odeur du caoutchouc brûlé.

J'avancais toujours. Enfin, j'aperçus devant moi une enseigne : "Hôtel des Marins", et j'entrai en éprouvant un sentiment de soulagement. "Signez", me dit une voix froide et impersonnelle. Je remplis soigneusement le formulaire qu'on m'avait jeté sur le comptoir et le rendis avec un remerciement. "Ne me remerciez pas, dit la voix. Je ne vous ai pas rendu un service, je fais mon travail." Je restai là à attendre. "Eh bien quoi ? dit la voix. Chambre 303, c'est écrit sur le formulaire et sur le disque attaché à la clef."

Je tournai les talons. A quoi bon discuter avec un robot ? Je m'approchai d'un homme, un marin de toute évidence qui, assis sur une chaise, feuilletait un magazine.

— Jenny ne nous a pas à la bonne, nous autres, dit-il avant que je n'aie pu ouvrir la bouche. Quel est le numéro de votre chambre ?

— Le 303, répondis-je d'un ton penaud. C'est la première fois que je viens ici.

— Au troisième étage, dit-il. Ça doit être la troisième chambre à tribord.

Je le remerciai et me dirigeai vers une porte marquée "Ascenseur".

— Appuyez sur le bouton, me dit le marin.

J'obéis. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et un liftier noir me fit signe d'entrer

— Quel numéro ?

— 303, répondis-je.

Il appuya sur un bouton, la petite cabine s'éleva rapidement et s'arrêta bientôt. "*Troisième*", dit le jeune Noir en ouvrant la porte. Celle-ci se referma derrière moi. J'étais seul de nouveau.

Je regardai le disque attaché à la clef pour vérifier encore une fois le numéro, puis je cherchai la porte de ma chambre. Oui, c'était bien ça : la troisième porte à droite de l'ascenseur avait le numéro 303. J'insérai la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit et j'entrai dans la chambre qui n'était guère plus spacieuse qu'une cabine de bateau. Dès que j'en eus refermé la porte, j'aperçus un exemplaire du Règlement. Je le lus attentivement et vis que je ne pouvais pas rester plus de vingt-quatre heures, à moins que je ne doive rembarquer, auquel cas le séjour autorisé était de quarante-huit heures au maximum. *Vingt-quatre heures !* Ainsi, là non plus, je ne pourrais pas trouver la paix. Je posai mes valises, me brossai, et descendis chercher des vivres et un journal afin de voir si une annonce offrirait un travail qui fût de ma compétence.

CHAPITRE SIX

New York me parut une ville hostile. Les gens que je tentais d'arrêter au passage pour leur demander mon chemin m'adressaient un regard affolé et s'éloignaient rapidement. Après une nuit de sommeil, je déjeunai et pris un autobus pour le Bronx. D'après les journaux, j'avais eu l'impression que je trouverais là un logement meilleur marché. Près de Bronx Park, je descendis et suivis la rue dans l'espoir d'y découvrir une pancarte "chambre à louer". Une voiture surgit entre deux camions de livraison, obliqua du mauvais côté de la rue, monta sur le trottoir et me heurta au côté gauche. Une fois de plus, j'entendis craquer mes os. Au moment où je glissais sur le trottoir et avant que l'oubli miséricordieux ne m'engloutit, je vis un homme saisir mes deux valises et s'enfuir.

L'air s'emplit de sons mélodieux. Après des années d'épreuves, je me sentais heureux, à l'aise.

— Ah, s'exclama la voix du Lama Mingyar Dondup, ainsi, te revoilà ?

J'ouvris les yeux et je le vis qui, debout, me souriait ; mais ses yeux rayonnaient de compassion.

— La vie sur Terre est dure et amère et tu as connu des épreuves qui sont heureusement épargnées à la plupart des gens. Ce n'est qu'un interlude, Lobsang, un interlude désagréable. Après la longue nuit viendra le réveil, le jour parfait où tu n'auras plus besoin de retourner sur Terre ni sur aucun des mondes inférieurs.

Je poussai un soupir. Je me sentais bien dans cet endroit dont le charme ne faisait que mettre en relief la dureté et l'injustice de la vie terrestre.

— Toi, Lobsang, reprit mon Guide, tu vis ta dernière existence sur la Terre. Tu paies tout ton Karma et tu accomplis aussi une tâche capitale, une tâche à laquelle les puissances mauvaises s'efforcent de faire obstacle.

Le Karma

Le Karma ! Ce mot me rappela la leçon que j'avais apprise dans mon bien-aimé Lhasa, si loin désormais.

Le tintement des petites clochettes d'argent s'était tu, les trompettes ne résonnaient plus, claires et fortes, dans l'air frais et raréfié de la vallée de Lhasa. Autour de moi régnait un silence insolite, un silence qui n'aurait pas dû être. Je sortis de ma rêverie au moment où les moines, dans le temple, entonnaient d'une voix profonde la Litanie des Morts. Des Morts ? Oui ! Bien sûr, la Litanie pour le vieux moine qui venait de trépasser après une vie de souffrances, de services rendus aux autres sans que personne parût lui en savoir gré.

"Quel Karma terrible il devait avoir, me dis-je. Quel être méchant il avait dû être dans sa vie précédente pour mériter pareil châtement."

— *Lobsang !*

La voix résonna derrière moi comme un roulement de tonnerre dans le lointain. Mais les coups qui pleuvaient sur moi n'étaient pas si lointains, malheureusement.

— *Lobsang !* Tu rêvasses, tu manques de respect à l'égard de notre Frère disparu, tiens, prends ça et ça !

Soudain, coups et insultes cessèrent comme par enchantement. Tournant mon visage angoissé, je levai les yeux vers la silhouette gigantesque qui me dominait de toute sa hauteur, tenant encore une trique à la main.

— Maître de Discipline, dit une voix bien-aimée, voilà un châtiment bien brutal pour un si petit garçon. Qu'a-t-il donc fait pour le mériter ? A-t-il souillé le Temple ? A-t-il manqué de respect envers les Formes Dorées ? Parle, explique ta cruauté.

— Seigneur Mingyar Dondup, geignit le Maître de Discipline, ce garçon rêvait tout éveillé alors qu'il aurait dû écouter la Litanie avec ses camarades.

Le Lama Mingyar Dondup, qui était lui aussi un homme de haute taille, leva sur l'homme de Kham, un géant de deux mètres dix (7 pieds), un regard attristé. Il dit d'un ton ferme :

— Tu peux disposer, Maître de Discipline, je vais m'occuper de lui moi-même.

Le Maître de Discipline s'inclina respectueusement et s'éloigna ; mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, se tourna vers moi :

— Maintenant, Lobsang, allons dans ma chambre où tu pourras m'énoncer la liste de tes nombreux péchés si sévèrement punis.

Ce disant, il se pencha doucement et me releva. Au cours de ma brève existence, personne d'autre que mon Guide ne m'avait témoigné de la bienveillance et j'eus du mal à retenir des larmes de gratitude et de tendresse.

Le Lama se détourna et prit d'un pas lent le long couloir désert. Je le suivis humblement, mais joyeusement, sachant que ce grand personnage ne se montrerait jamais injuste envers moi.

A l'entrée de sa chambre, il s'arrêta, se tourna vers moi et me posa une main sur l'épaule :

— Viens, Lobsang, tu n'as commis aucun crime, viens, et raconte-moi tes ennuis. (Ce disant, il me poussa devant lui et me fit signe de m'asseoir :) La nourriture, Lobsang, la *nourriture*, voilà à quoi tu songes aussi. Nous allons nous restaurer et boire du thé tout en parlant.

Il agita une sonnette d'argent et un domestique entra. Nous gardâmes le silence jusqu'à ce que la collation fût servie. Je pensais à la promptitude avec laquelle mes peccadilles étaient décelées et punies presque avant d'avoir été commises. De nouveau, une voix me rappela à la réalité.

— Lobsang, tu rêves tout éveillé ! Il y a des *friandises*, Lobsang, des *friandises* devant toi, et tu ne les vois pas ! Cela m'étonne grandement de *toi*.

La voix bienveillante et narquoise me tira de ma songerie et, presque machinalement, j'étendis la main vers l'un de ces gâteaux sucrés dont je faisais mes délices. Des gâteaux apportés des Indes lointaines pour le Dalai Lama, mais auxquels, grâce à sa bonté, j'avais le droit de goûter.

Pendant quelques moments encore, nous mangeâmes en silence ou plutôt, moi, je mangeai, tandis que le Lama me considérait en souriant.

— Eh bien, Lobsang, dit-il lorsque je lui parus enfin rassasié, de quoi s'agit-il ?

— Maître, répondis-je, je réfléchissais au terrible Karma du moine qui vient de mourir. Il a dû être un très mauvais homme au cours de ses précédentes existences. Pendant que je songeais à cela, j'ai oublié les cérémonies du temple et le Maître de Discipline m'a puni avant que je n'aie pu lui échapper.

Il éclata de rire.

— Ainsi, Lobsang, tu essaierais d'échapper à *ton* Karma, si tu le pouvais !

Je le regardai mélancoliquement, sachant que rares étaient ceux qui pouvaient dépasser à la course les Maîtres de Discipline athlétiques, aux pieds rapides.

— Lobsang, cette question de Karma. Oh à *quel point* elle est mal comprise par certains même ici dans le Temple. Installe-toi confortablement, car je vais te parler longuement sur ce sujet.

Je m'agitai un peu et feignis de "m'installer confortablement". Mais j'aurais voulu être dehors, avec les autres, au lieu d'écouter une conférence, car même venant d'un homme tel que le Lama Mingyar Dondup, un discours est un discours, et un médicament, même s'il a bon goût, n'en est pas moins un médicament.

— Tu sais tout cela, Lobsang, ou tu devrais le savoir si tu as prêté attention aux paroles de tes professeurs (ce dont je doute !) mais je vais te rafraîchir la mémoire, car je crains que ton attention ne soit quelque peu défaillante. (Ce disant, il me décocha un regard perçant et reprit :) Nous venons sur cette Terre comme à une école. Nous venons y apprendre une leçon. Au début, nous sommes dans la classe la plus basse, car nous ne savons rien et n'avons encore rien appris. A la fin de l'année, nous réussissons à nos examens ou nous échouons. Si nous avons réussi, alors en revenant de vacances, nous passons dans une classe supérieure. Dans le cas contraire, nous "redoublons". Si nous avons échoué sur un seul sujet, nous pouvons être admis à passer dans la classe

supérieure où nous étudierons également le sujet qui nous a valu cet échec.

C'était là un langage que j'étais à même de comprendre. Je savais ce que signifiait un examen, un échec, un passage dans une classe supérieure, où il fallait rivaliser avec des garçons plus âgés et en même temps étudier pendant des heures — qui auraient dû être consacrées aux loisirs — sous l'oeil de quelque Lama fossilisé, si vieux qu'il avait oublié sa propre enfance.

Il y eut soudain un bruit formidable, et j'eus si peur que je faillis sauter en l'air.

— Ah ! Lobsang, nous avons obtenu une réaction, après tout, dit mon Guide et, tout en riant, il remit à sa place la cloche d'argent qu'il avait laissée tomber derrière moi. Je t'ai adressé plusieurs fois la parole, mais ton esprit vagabondait...

— Pardonnez-moi, Vénérable Lama, répondis-je, je songeais à quel point vos explications étaient claires.

Le Lama dissimula un sourire et poursuivit :

— Nous venons donc sur cette Terre comme des enfants vont à l'école. Si, au cours de notre vie, nous nous conduisons bien et apprenons la raison de notre venue, alors nous progressons et passons au stade supérieur. Si nous n'apprenons pas nos leçons, nous renaissions dans un corps et dans des conditions à peu près semblables. Admettons qu'un homme, dans une vie antérieure, se soit montré cruel à l'égard de son prochain, il lui faudra revenir sur Terre et s'efforcer de racheter ses fautes ; il lui faudra renaître et faire le bien. Parmi les grands philanthropes actuels, beaucoup furent jadis de grands criminels. Ainsi tourne la Roue

de la Vie, apportant d'abord des richesses à l'un, puis la pauvreté à l'autre ; le mendiant d'aujourd'hui peut être le prince de demain et cela se continue d'existence en existence.

— Mais, Honorable Lama, fis-je remarquer, cela signifie-t-il que si un homme est aujourd'hui un mendiant unijambiste, il a coupé la jambe d'une autre personne dans une existence antérieure ?

— Non, Lobsang, cela signifie que cet homme doit connaître la pauvreté et subir la perte d'une jambe afin d'apprendre sa leçon. Lorsqu'il te faut étudier l'arithmétique, tu prends ton ardoise et ton boulier. Si tu veux apprendre à sculpter, tu te munis d'un couteau et d'un morceau de bois. Tu t'armes des outils appropriés à la tâche. Il en est de même en ce qui concerne le type de corps que nous possédons ; le corps et les circonstances de notre vie sont appropriés à la tâche que nous devons accomplir.

Je pensais au vieux moine qui était mort ; il s'était toujours plaint de son "mauvais Karma" et se demandait ce qu'il avait fait pour mériter une vie aussi dure.

— Ah ! oui, Lobsang, me dit mon Guide, qui avait lu mes pensées, les non-initiés se plaignent toujours de leur Karma. Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont parfois les victimes des mauvaises actions des autres, et que, s'ils souffrent injustement dans cette vie, dans une autre, ils seront pleinement récompensés. Je te le répète, Lobsang, tu ne peux pas juger l'évolution d'un homme par sa situation sur la Terre, et tu ne peux pas le condamner parce qu'il semble en proie à des difficultés. D'ailleurs, il ne faut jamais porter

condamnation car, à moins de connaître tous les faits, ce qui est impossible dans cette vie, ton jugement sera erroné.

La voix des trompettes du Temple, résonnant à travers les halls et les corridors, nous interrompit pour nous appeler au service du soir. La voix des trompettes du Temple ? Ou était-ce un gong ? J'avais l'impression que le gong frappait dans ma tête et me secouait, me ramenait à l'existence terrestre. Péniblement, j'ouvris les yeux. Mon lit était entouré d'un paravent ; il y avait, à proximité, un cylindre à oxygène.

— Il est réveillé, Docteur, dit une voix.

Un piétinement, un frou-frou d'étoffe bien amidonnée. Un visage rougeaud m'apparut.

— Ah ! dit le médecin Américain, ainsi vous voilà ranimé. Vous en avez sûrement pris un coup !

Je le regardai avec des yeux vides d'expression.

— Mes valises ? demandai-je. Il ne leur est rien arrivé ?

— Si, un type a filé avec et la police ne peut pas le retrouver.

Plus tard dans la journée, un policier vint à mon chevet pour me demander des renseignements. Mes valises avaient été volées. L'homme dont la voiture m'avait renversé et sérieusement blessé n'était pas assuré. C'était un Noir en chômage. J'avais de nouveau le bras gauche cassé, quatre côtes enfoncées et les deux pieds écrasés.

— Vous serez remis dans un mois, me dit le médecin d'un ton allègre.

Mais j'attrapai une pneumonie double et restai neuf semaines à l'hôpital. Dès que je fus capable de me lever, on me présenta la note.

— Nous avons trouvé deux cent soixante dollars dans votre portefeuille, nous serons forcés d'en prélever deux cent cinquante pour votre séjour ici.

Je posai sur l'homme un regard effaré.

— Mais je n'ai pas de travail ! je n'ai rien, dis-je. Comment pourrais-je vivre avec dix dollars ?

Il haussa les épaules.

— Oh ! vous pouvez intenter un procès au Noir. Nous vous avons soigné, il faut nous payer. Votre histoire ne nous regarde en rien. Prenez-vous-en à l'homme qui en est responsable.

D'un pas chancelant, je descendis l'escalier et sortis dans la rue. Je n'avais que dix dollars en poche. Pas un sou de plus. Pas de situation, pas de toit. *Comment* allais-je vivre, là était la question. Le portier fit un signe du pouce. "En haut de la rue, il y a un Bureau de Placement, allez les voir." Inclinant la tête en silence, je m'éloignai à la recherche de mon unique espoir. Dans une minable rue latérale, j'aperçus une pancarte sale : "Emplois." Monter jusqu'au troisième étage exigea un effort presque au-dessus de mes forces. A bout de souffle, je m'agrippai à la rampe jusqu'à ce que je me sentisse un peu mieux. "Peux-tu frotter les parquets, Gaillard ?" me demanda l'homme aux dents jaunâtres qui roulait un cigare déchiré entre ses lèvres épaisses et me regardait du haut en bas. "Je parie que tu sors tout juste du pénitencier ou de l'hôpital ?" Je lui racontai ce qui m'était arrivé, comment j'avais perdu à la fois mes valises et mon argent. "Alors tu veux

gagner des dollars en vitesse", conclut-il, en prenant une fiche qu'il remplit. Il me la tendit et me dit de me rendre à un hôtel au nom très connu, l'un *des plus* sélects ! Je partis, dépensant quelques précieux *cents* pour le trajet en autobus.

— Vingt dollars par semaine et un repas par jour, m'annonça le Chef du Personnel.

Et pour "vingt dollars et un repas quotidien", je lavai des montagnes de vaisselle sale et nettoyai d'interminables escaliers pendant dix heures par jour.

Vingt dollars par semaine, et un repas. La nourriture que l'on servait au personnel ne valait pas celle des clients. Elle était sévèrement contrôlée et réglementée. Mon salaire était si bas que je ne pouvais m'offrir le luxe d'une chambre. Je dormais dans les parcs et sous les portes et j'appris à fuir la nuit, avant que l'Agent-Faisant-Sa-Ronde ne surgît, armé de son bâton et grommelant : "*Circulez, circulez !*" J'appris à rembourrer mes vêtements avec des journaux afin de me préserver des vents aigres qui, la nuit, balayaient les rues désertes de New York. Mon unique complet était usagé et taché et je n'avais qu'un seul jeu de sous-vêtements. Pour les nettoyer, je m'enfermais dans les toilettes des hommes, me déshabillais, remettais mon pantalon et je lavais le linge dans une cuvette ; puis je le faisais sécher sur les tuyaux de chauffage, car il m'était impossible de ressortir avant de les avoir récupérés. Les semelles de mes chaussures étaient trouées, je les bourrais de carton et cherchais dans les boîtes à ordures si un des clients de l'hôtel n'y avait pas jeté une paire en meilleur état. Mais bien des yeux aigus et des mains avides examinaient les "détrit" de

la clientèle" avant qu'ils ne m'arrivent. Je vivais et travaillais en ne faisant chaque jour qu'un seul repas, arrosé de beaucoup d'eau. Peu à peu, je parvins à m'acheter des sous-vêtements, un costume et des chaussures d'occasion. Et je mis cent dollars de côté.

Un jour, j'entendis deux clients discuter près de l'office où je me tenais. Ils parlaient d'une annonce qui n'avait pas réussi à leur procurer le type d'homme qu'ils cherchaient. Je ralentis le rythme de mon travail. "Bien connaître l'Europe... Une bonne voix... des notions de radio." Quelque chose se déclencha en moi, je me précipitai vers la porte en m'exclamant :

— Moi, je remplis ces conditions-là !

Les hommes me regardèrent stupéfaits et éclatèrent de rire. Le Chef des Garçons et un aide-cuisinier se ruèrent sur moi, le visage crispé de fureur.

— *Fiche le camp* ! dit le Chef en me saisissant si violemment au collet que mon pauvre vieux veston se déchira du haut en bas.

Je me retournai et lui jetai à la figure les deux morceaux de vêtements.

— Vingt dollars par semaine ne vous donnent pas le droit de parler sur ce ton à un homme ! dis-je d'une voix farouche.

L'un des deux hommes me regarda avec des yeux horrifiés.

— Vingt dollars par semaine, avez-vous dit ?

— Oui, monsieur, voilà ce qu'on me donne, plus un repas par jour. Je couche dans les jardins publics, la police me pourchasse, je suis venu dans ce "Pays de l'Avenir" et le lendemain de mon arrivée, un homme m'a renversé avec sa voiture, et tandis que je gisais

sans connaissance, un Américain m'a volé toutes mes affaires. La preuve, monsieur ? Je vous en donnerai la preuve, vous pourrez vérifier mon histoire !

Le Chef d'Etage surgit, se tordant les mains, prêt à pleurer. Il nous fit entrer dans son bureau. Les autres s'assirent ; moi, je restai debout. Le plus âgé des deux hommes téléphona à l'hôpital, où après un certain temps, on confirma mon histoire dans tous ses détails. Le Chef d'Etage me mit un billet de vingt dollars dans la main.

— Achetez un nouveau veston "*et filez !*" me dit-il.

Je repoussai le billet dans sa main flasque.

— Prenez-le, dis-je, vous en aurez plus besoin que moi.

Je me détournai pour partir, mais au moment où j'atteignais la porte, une main se tendit vers moi et une voix me dit :

— Arrêtez ! (Le plus âgé des deux inconnus me regardait droit dans les yeux :) Je crois que vous ferez notre affaire. Nous verrons. Venez demain à Schenectady, voici ma carte. (Et comme j'allais partir :) Attendez... voici cinquante dollars pour le déplacement.

— Monsieur, dis-je en refusant le billet qu'il m'offrait, j'irai là-bas par mes propres moyens. Je ne prendrai cet argent que lorsque vous serez certain que je fais votre affaire, car dans le cas contraire, il me serait impossible de vous le rendre.

Sur ce, je quittai la pièce. Dans le Vestiaire du Personnel, je tirai de mon armoire mon maigre bagage et quittai l'hôtel. Je ne pouvais aller que dans le parc. Pas de toit. Personne à qui dire au revoir. Au cours de la nuit, une impitoyable pluie me trempa jusqu'aux os.

Par chance, je parvins à garder au sec mon "nouveau costume" en m'asseyant dessus.

Le lendemain matin, j'avalai une tasse de café et un sandwich et découvris que le moyen le moins coûteux d'aller de New York City à Schenectady était de prendre l'autobus. J'achetai un billet et m'assis dans le véhicule. Un passager avait laissé sur un des sièges un exemplaire du *Morning Times*, et je le lus pour m'empêcher de songer à mon avenir incertain. L'autobus roulait, avalant les kilomètres. Dans l'après-midi, j'arrivai à destination. Je me rendis aux bains publics, mis mes vêtements propres et ayant rectifié ma tenue dans toute la mesure possible, je sortis de l'établissement.

Les deux hommes m'attendaient aux studios de radio-diffusion. Pendant plusieurs heures, ils me bombardèrent de questions. L'un après l'autre, ils sortaient, puis revenaient. Enfin, ils furent au courant de toute mon histoire.

— Vous dites que vous avez déposé des papiers chez un ami de Shanghai ? dit l'aîné des deux hommes. Eh bien, nous allons vous embaucher à titre provisoire et nous câblerons à Shanghai pour qu'on nous envoie vos papiers. Dès que nous les aurons vus, vous serez engagé de façon permanente. Cent dix dollars par semaine, nous discuterons de ce salaire plus tard, lorsque les papiers seront là. Faites-les venir à nos frais.

L'autre prit la parole :

— Je crois qu'une avance lui rendrait rudement service, dit-il.

— Donnez-lui un mois de salaire d'avance, répondit le premier. Il commence à travailler après-demain.

Ainsi débuta une période heureuse de ma vie. Le travail me plaisait et je donnais toute satisfaction. Mes papiers, ma vieille boule de cristal et quelques autres affaires finirent par arriver. Les deux hommes vérifièrent le tout et m'accordèrent une augmentation de quinze dollars par semaine. Je pensais que la vie recommençait à me sourire.

Au bout d'un certain temps, pendant lequel je mis de côté la plus grande partie de mon salaire, j'eus l'impression que je ne faisais aucun progrès, que je n'avancais pas dans la tâche qui m'avait été assignée dans la vie. L'aîné des deux hommes m'avait pris en affection, j'allai le voir, lui exposai le problème et lui dis que lorsqu'il m'aurait trouvé un remplaçant, je partirais. Je restai encore trois mois de plus.

Parmi les papiers expédiés de Shanghai se trouvait un passeport délivré par les autorités de la Concession Britannique. Aux temps lointains où les Britanniques m'avaient eu en sympathie, ils avaient fait appel à mes services. A présent... Eh bien, à présent, ils estiment que je n'ai plus rien à leur offrir. Je portai donc mon passeport et d'autres documents à l'Ambassade de Grande-Bretagne, à New York et, après pas mal de difficultés et une longue attente, je réussis à obtenir d'abord un visa, puis un permis de travail pour l'Angleterre.

Enfin, on me trouva un successeur ; je demeurai encore deux semaines pour le mettre au courant, puis je partis. L'Amérique est peut-être unique en ceci qu'un homme débrouillard peut se rendre n'importe où, sans

bourse délier. Je parcourus les journaux jusqu'à ce que j'y lus, sous la rubrique "Transports", les lignes suivantes :

"Californie, Seattle, Boston, New York.
Essence gratuite, appeler 000 000 xxx Auto-Drive-away."

Des firmes américaines font livrer des voitures sur tout le continent. Bon nombre de conducteurs aiment voyager, et la méthode la plus simple et la moins onéreuse est de prendre contact avec une firme qui se charge de la livraison des voitures. Après avoir passé un simple examen de conduite, on reçoit des bons d'essence que l'on donne à certains postes situés sur la route.

Je me rendis donc à l'Auto-Drive-away et dis que je voulais conduire une voiture à Seattle.

— C'est simple, tout simple, me répondit un homme à l'accent irlandais. Je cherche un bon chauffeur pour amener une Lincoln là-bas. Baladez-moi un peu, qu'on voie comment vous vous en tirez.

Tandis que je roulais, il m'apprit pas mal de choses utiles. Il semblait m'avoir pris en sympathie et me dit soudain :

— J'ai reconnu votre voix, vous avez dû être Speaker.
Je répondis que oui.

— J'ai un poste à ondes courtes grâce auquel je garde le contact avec mon ancienne patrie, poursuivit-il. Il est détraqué, je n'arrive plus à prendre les ondes courtes. Les gens d'ici ne comprennent rien à ce genre de radio, et vous ?

Je lui répondis que j'examinerais son poste et il m'invita à dîner chez lui, ce soir-là. Il me prêta même une voiture pour y aller. Sa femme, d'Irlande comme lui, était douée d'un charme rare, et lorsque je les quittai, j'éprouvais à l'égard de l'Irlande un amour qui n'a fait que croître lors de mon séjour en ce pays.

Le poste de radio était un modèle anglais très connu, un remarquable Eddystone, dont la qualité est insurpassable. Le destin me fut favorable. L'Irlandais prit l'une des bobines et je vis comment il la tenait.

— Donnez-moi cela, lui dis-je, et une loupe si possible. (Il en avait une et un bref examen me montra qu'en saisissant maladroitement la bobine, il avait brisé le fil de l'une des fiches. Je le lui montrai.) Avez-vous un fer à souder et de la soudure ? lui demandai-je.

Non, mais son voisin en avait, et il partit, pour revenir bientôt avec les objets en question. Quelques minutes me suffirent pour ressouder le fil et le poste se remit à fonctionner. Je vérifiai l'ajustage et quelques pièces et la radio marcha mieux encore. Bientôt, nous pûmes écouter une émission de la B.B.C., à Londres, Angleterre.

— J'allais renvoyer ce poste en Angleterre pour le faire réparer, me dit l'Irlandais. A présent, je vais faire quelque chose pour vous. Le propriétaire de la Lincoln voulait que l'un de nos chauffeurs emmène la voiture à Seattle. C'est un homme riche ; je vais vous inscrire sur notre feuille d'émargement, afin que vous puissiez être payé. Nous vous donnerons quatre-vingts dollars et nous enverrons une note de cent vingt dollars à ce monsieur. D'accord ?

D'accord ? Certes, j'étais d'accord !

Le matin du lundi suivant, je me mis en route. Pasadena était ma première étape. Je voulais m'assurer que le Mécanicien de Navire dont j'avais utilisé les papiers était vraiment dépourvu de famille. New York, Pittsburg, Columbus, Kansas, les kilomètres s'accumulaient. Je ne me pressais pas ; je m'accordais une semaine pour faire le voyage. La nuit, je dormais dans la grande voiture pour économiser des frais d'hôtel, m'arrêtant au bord de la route, là où je le jugeais bon. Bientôt, j'atteignis les contreforts des Rocheuses ; je jouissais de cet air pur, et plus la voiture grimpait, plus cet air me faisait du bien. Après être demeuré toute une journée en montagne, je pris la direction de Pasadena. Malgré de patientes recherches, je ne découvris aucun parent au Mécanicien. Il semblait avoir été un homme renfermé qui préférait sa propre compagnie à celle des autres. Je traversai le *Yosemite National Park*, le *Crater Lake National Park*, Portland, et j'arrivai finalement à Seattle. Je conduisis la voiture au garage où elle fut soigneusement examinée, graissée et lavée. Puis le directeur du garage donna un coup de téléphone.

— Venez, me dit-il, le client veut que nous lui amenions la voiture à domicile.

Je pris la Lincoln et le directeur monta dans une autre voiture, afin que nous ayons un moyen de transport pour le retour. Bientôt nous nous arrêtâmes dans la large allée centrale menant à une maison spacieuse ; trois hommes en sortirent. Le directeur s'adressa avec beaucoup de déférence à l'homme au visage glacé qui avait acheté la Lincoln. Les deux autres étaient des

mécaniciens qui se mirent en devoir d'examiner la voiture de fond en comble.

— Elle a été conduite avec beaucoup de soin, déclara le plus âgé des deux mécaniciens, vous pouvez la prendre en toute confiance, monsieur.

L'homme au visage glacé m'adressa un signe de tête condescendant.

— Venez dans mon bureau, me dit-il. Je vais vous donner une gratification de cent dollars, qui sera pour vous seul, parce que vous avez bien mené ma voiture.

— Fichtre ! me dit le directeur un peu plus tard. C'était rudement généreux de sa part, vous lui avez tapé dans l'oeil.

— Je cherche un travail qui me ferait passer au Canada, lui dis-je. Pourriez-vous m'aider ?

— Eh bien, répondit le directeur, si vous voulez aller à Vancouver, je n'ai rien à vous offrir dans cette direction, mais je connais un homme qui veut une nouvelle De Soto. Il habite Oroville, juste à la frontière. Il ne lui plaît pas de faire tout ce trajet lui-même et il sera rudement content qu'on lui livre la voiture à domicile. Son crédit est bon. Je vais lui téléphoner.

— Bon sang, Hank, dit le directeur à son interlocuteur invisible, est-ce que tu as fini de marchander ? Oui ou non, veux-tu la De Soto ? (Il écouta un moment, puis interrompit :) Eh bien, c'est ce que je t'explique ; j'ai ici un gars qui va à Oroville, en route pour le Canada. Il a amené une Lincoln de New York, qu'en dis-tu, Hank ? (Hank continua à jacasser. Sa voix m'arrivait en un murmure confus. Le directeur poussa un soupir d'exaspération :) Eh bien, ce que t'es un type compliqué. Tu peux porter ton chèque à la banque,

voilà vingt ans au moins que je te connais. J'ai pas peur que tu me fasses une entourloupette. (Il écouta encore un moment.) O.K., dit-il, je vais le faire. Ouais, j'ajouterai ça à la facture. (Il raccrocha et poussa un long sifflement :) Dites-moi, *mister*, est-ce que vous connaissez quelque chose aux femmes ? (Les femmes ? Pourquoi pensait-il que je les connaissais ? Qui les connaît ? Ce sont des énigmes, même à leurs propres yeux ! Le directeur, voyant l'expression de mon visage, poursuivit :) Hank, là-bas, il est célibataire depuis quarante ans, je le sais. Et maintenant il demande que vous lui apportiez des vêtements de dame. Eh bien, eh bien, le vieux drôle se dévergonde. Je demanderai à ma bourgeoise ce qu'il faut envoyer.

Quelques jours plus tard, je partais de Seattle dans une De Soto toute neuve et avec une cargaison de toilettes féminines. Mme la Directrice avait eu le bon sens de téléphoner à Hank pour lui demander des explications. De Seattle à Wenatchee, de Wenatchee à Oroville... Hank se montra satisfait. Je ne m'attardai pas et pris le chemin du Canada. Je restai quelques jours à Osoyoos. La chance me servit et je pus traverser le Canada, de Trail jusqu'à Ottawa, Montréal et Québec. Je n'entrerais pas dans les détails de cette randonnée, car elle fut si étrange qu'elle fera peut-être le sujet d'un autre livre.

Québec est une belle ville, le seul ennui, c'est que dans certains quartiers, on est mal vu lorsqu'on ne parle pas français. Ma connaissance de cette langue fut tout juste suffisante pour me permettre de traverser la ville. J'errai sur les quais et, ayant réussi à obtenir une carte du Syndicat des Marins, je fus engagé comme

homme de pont sur un navire. L'emploi était mal payé, mais il permettait de traverser l'Atlantique une fois de plus. Le bateau était un vieux rafiot crasseux. Le Capitaine et les Officiers avaient depuis longtemps perdu tout enthousiasme pour la mer et pour leur bâtiment. On le nettoyait rarement. Je ne fus guère populaire, car je ne jouais pas et je ne parlais pas femmes. J'étais craint, car la mauvaise tête du bateau ayant tenté de me prouver sa supériorité, je le forçai bientôt à crier merci. Deux hommes de sa bande s'en tirèrent encore plus mal et je comparus devant le Capitaine qui me reprocha d'estropier les membres de son équipage. Il ne parut pas tenir compte du fait que je m'étais tout bonnement défendu ! A part ces incidents triviaux, le voyage se passa sans encombre et bientôt le navire entra lentement dans la Manche.

J'étais au repos et me trouvais sur le pont lorsque nous franchîmes les Aiguilles et entrâmes dans le Solent, cette bande d'eau qui se trouve entre l'île de Wight et la terre ferme. Lentement, le bateau passa devant l'Hôpital Netley, avec son parc magnifique. A Woolston, nous croisâmes les *ferries* aux incessants va-et-vient, et arrivâmes dans le port de Southampton. L'ancre plongea avec un "plouf" sonore, et la chaîne cliqueta à travers les écubiers. Le navire présenta l'avant au courant. Le télégraphe de la salle des machines se mit à résonner et la légère vibration du moteur s'arrêta. Les Autorités Portuaires montèrent à bord, examinèrent les papiers du navire et parcoururent le quartier de l'équipage. Le Médecin Sanitaire du Port nous donna l'autorisation d'aborder lentement, et le navire amarra. En tant que membre de

l'équipage, je restai à bord jusqu'à ce que le déchargement fût terminé, puis, ayant touché mon salaire, je pris mon maigre bagage et descendis à terre.

— Rien à déclarer ? demanda le Douanier.

— Rien du tout, répondis-je, en ouvrant ma valise sur un signe de lui. Il regarda mes quelques affaires, referma la valise et y porta une marque à la craie.

— Combien de temps resterez-vous ici ? interrogea-t-il.

— Je veux vivre ici, répondis-je.

Il examina mes Passeport, Visa et Permis de Travail. "O.K.", me dit-il en me désignant la porte. Je la franchis et me retournai pour jeter un dernier regard sur le navire que je venais de quitter. Une bourrade formidable faillit me renverser. Un autre Douanier, en retard sans doute pour prendre son service, remontait la rue en courant et m'avait si violemment heurté qu'il était tombé sur son séant. Il demeura là un moment, ahuri, et je m'approchai pour l'aider à se relever. Furieux, il voulut me frapper et je pris ma valise pour m'éloigner.

— Arrêtez ! hurla-t-il.

— Il peut partir, dit le fonctionnaire qui avait examiné ma valise. Il n'a rien et ses papiers sont en règle.

— Je vais l'interroger moi-même ! cria l'autre, qui devait être son Supérieur. Deux autres Douaniers se tenaient auprès de moi et leurs visages exprimaient la consternation. L'un d'eux essaya d'intervenir, mais il reçut l'ordre de "la fermer".

On me fit passer dans une salle où entra bientôt le Douanier irascible. Il examina ma vieille valise et en jeta le contenu au sol. Puis il en tâta la doublure et le

fond. Dépit  de n'y rien trouver, il exigea de voir mon Passeport.

— Ah ! s'exclama-t-il, vous avez un Visa et un Permis de Travail. Les services de New York n'ont pas le droit de les délivrer. C'est à *nous* de le faire, ici, en Angleterre, si nous le jugeons bon.

Il exultait. D'un geste théâtral, il déchira mon Passeport en deux et le jeta dans la corbeille   papiers. Puis, mû par une impulsion, il ramassa les morceaux et les enfouit dans sa poche. Il sonna et deux hommes apparurent.

— Cet homme n'a pas de papiers ! dit-il. Il devra être déporté. Emmenez-le   la Cellule de Détention.

— Mais, Monsieur, protesta l'un des Douaniers, j'ai vu ses papiers, ils étaient en règle.

— Allez-vous discuter mes ordres ? rugit son Supérieur. *Faites ce que je vous dis !*

Un des deux hommes me prit à regret par le bras. "Venez", me dit-il et je me retrouvai bientôt dans une cellule nue.

— Par Jupiter, mon vieux, me dit le Brillant Jeune Homme du ministère des Affaires étrangères, lorsqu'il vint me voir beaucoup, beaucoup plus tard dans ma cellule. Tout ça, c'est bien embêtant ! (Il frotta son menton imberbe et soupira bruyamment.) Vous comprenez notre position, mon vieux, elle est tout simplement désespérée. Vous aviez certainement des papiers sinon les scribes de Québec ne vous auraient pas laissé embarquer. A présent, vous n'avez plus de papiers. Ils ont dû tomber à la mer. C.Q.F.D. Hein, mon vieux ? je veux dire...

Je lui jetai un regard flamboyant.

— Mes papiers ont été délibérément détruits. J'exige qu'on me relâche et qu'on me laisse débarquer.

— Oui, oui, répondit le Brillant Jeune Homme, mais êtes-vous en mesure de le prouver ? Un petit oiseau m'a raconté exactement ce qui s'était passé. Il faut que nous soyons solidaires avec notre personnel en uniforme, sinon la presse nous sautera dessus. Loyauté et esprit de corps, etc.

— Ainsi, dis-je, vous savez la vérité, vous savez que mes papiers ont été détruits et pourtant vous, dans ce "Pays de la Liberté" tant vanté, vous refusez d'intervenir pour remédier à une injustice pareille ?

— Mon cher ami, vous aviez simplement le Passeport d'un résident d'un Etat Annexe. Vous n'êtes pas, de naissance, un membre du Commonwealth. Je crains que vous ne vous trouviez en dehors de notre orbite. A présent, Camarade, à moins que vous n'admettiez que vos papiers ont été... euh... *perdus en mer*, nous serons obligés de vous accuser d'immigration illégale. Cela pourrait vous valoir deux ans de taule. Si vous jouez le jeu, vous serez simplement ramené à New York.

— New York ? Pourquoi New York ? demandai-je.

— Si vous retourniez à Québec, vous pourriez nous causer des ennuis. Nous sommes à même de prouver que vous êtes parti de New York. Alors, à vous de décider. New York, ou deux ans comme Hôte de Sa Majesté. (Il ajouta, après réflexion :) Bien entendu, vous seriez déporté à votre sortie de prison, et les Autorités n'hésiteraient pas à confisquer votre argent. Notre suggestion vous permet de le garder.

Le Brillant Jeune Homme se leva et brossa un grain de poussière imaginaire sur son veston immaculé.

— Réfléchissez, mon vieux, nous vous offrons une issue absolument épatante. Sur ce, il se retourna et me laissa seul dans la cellule.

On m'apporta de la nourriture, cette pesante nourriture anglaise, que j'essayai de couper avec le couteau le plus émoussé dont je me sois jamais servi. Peut-être craignaient-ils que je ne me suicide par désespoir ? Personne n'aurait pu se suicider avec ce couteau-là !

La journée s'écoula, un Gardien bon enfant m'apporta des journaux anglais. Je n'y jetai qu'un coup d'oeil : ils ne me paraissaient s'occuper que de scandales et de sexualité. A la nuit tombante, on m'apporta un bol de cacao et une tranche de pain avec de la margarine. La nuit était froide et l'humidité me fit songer aux tombes et aux corps en putréfaction.

Le Gardien de jour me salua d'un sourire qui menaçait de craqueler son visage de pierre.

— Vous partez demain, m'annonça-t-il. Le Capitaine d'un navire a accepté de vous prendre à bord, si vous travaillez pour payer votre passage. A votre arrivée, vous serez remis à la Police new-yorkaise.

Plus tard dans la matinée, je fus averti officiellement de cette décision ; l'on me dit que je ferais à bord le travail le plus dur, dans les soutes d'un vieux cargo à vapeur, dépourvu de tout moyen propre à faciliter la manutention du charbon. Je ne toucherais aucun salaire et il me faudrait signer un contrat comme quoi j'acceptais ces conditions. L'après-midi, je fus, sous

bonne garde, emmené chez l'Agent Maritime où je signai le contrat en présence du Capitaine.

Vingt-quatre heures plus tard, toujours sous bonne garde, on me fit monter à bord et on m'enferma dans une petite cabine, où je devais rester, me déclara-t-on, jusqu'à ce que le navire eût franchi la limite des eaux territoriales. Bientôt le vrombissement des vieilles machines fit régner à bord une certaine animation. J'entendis un lourd piétinement au-dessus de ma tête et, par le mouvement de balançoire du pont, je compris que nous entrions dans une mer agitée. Je ne fus libéré qu'après avoir laissé Portland Bill loin à tribord arrière.

— Grouille-toi, mon bonhomme, me dit le chauffeur en me tendant une pelle cabossée et un râteau. Enlève ces scories, porte-les sur le pont et fiche-les à l'eau. Et en vitesse !

— Ah regardez ! brailla l'énorme bonhomme posté au gaillard d'avant, lorsqu'il m'aperçut. C'est un Chinetoque ou un Japonais. Hé toi ! me dit-il, en m'allongeant une gifle, tu te rappelles Pearl' Arber (1) ?

(1) *Pearl Harbor. (N.d.t.)*

— Laisse-le, Butch, dit un autre homme, il a déjà les flics aux trousses.

— Ha, ha ! rugit Butch, j'veais l'travailler un peu, en souvenir d'Pearl' Arber.

Il se rua vers moi, manoeuvrant les poings comme des pistons et sa fureur augmenta d'autant plus qu'aucun de ses coups ne m'atteignit.

— Une vraie anguille, hein ? gronda-t-il étendant le bras pour me prendre à la gorge.

Le vieux Tzu et d'autres, dans mon lointain Tibet, m'avaient bien préparé à semblables éventualités. Je

me laissai tomber et Butch fut emporté par son élan. Il s'écroula sur moi, et sa tête alla frapper le rebord de la table ; il eut la mâchoire brisée et faillit se trancher l'oreille sur un pot qu'il cassa dans sa chute. Je n'eus plus d'ennuis avec l'équipage.

Lentement, le panorama de New York apparut à mes yeux. Le navire avançait, poussif, laissant derrière lui dans le ciel une longue traînée de fumée noire due au mauvais charbon qu'il brûlait. Un Lascar (1), jetant par-dessus son épaule un regard inquiet, s'approcha de moi.

(1) *Matelot indien. (N.d.t.)*

— Les flics vont venir te chercher bientôt, me dit-il. T'es un brave type, j'ai entendu le Chef répéter ce que le Capitaine lui avait dit. Faut qu'y s'tiennent à carreau. (Il me passa une blague à tabac en toile cirée :) Mets ton fric là-dedans et saute à terre avant qu'y te fassent débarquer.

Il m'expliqua à voix basse où le bateau de Police accosterait et où je pourrais me cacher comme il l'avait fait, jadis. J'écoutai attentivement les indications qu'il me fournit sur la manière d'échapper aux recherches, une fois que j'aurais sauté à l'eau. Il me donna les noms et adresses de gens capables de me rendre service et il me promit de prendre contact avec eux dès qu'il serait à terre.

— J'ai eu des ennuis comme toi, me dit-il, on m'a fait des misè' à cause d'la couleu' de ma peau.

— Eh, toi, brailla une voix venant de la Passerelle, le Capitaine veut te voir ! Grouille-toi !

Je me hâtai de monter sur la Passerelle. Le Second me désignait du pouce la Chambre des Cartes. Le Capitaine, assis à une table, examinait des papiers.

— Ah, fit-il en m'apercevant, je vous remets à la police. Avez-vous auparavant quelque chose à me dire ?

— Capitaine, déclarai-je, mes papiers étaient en règle, mais un Douanier-Chef les a déchirés.

Il me regarda et inclina la tête, jeta un coup d'oeil sur ses feuillets, et finit par dire :

— Je connais l'homme dont vous parlez. J'ai eu du fil à retordre avec lui, moi aussi. Mais l'administration doit garder la face, même aux dépens des autres. Je *sais* que votre histoire est vraie, car j'ai un ami aux douanes, qui me l'a confirmée. (De nouveau il feuilleta ses papiers :) J'ai ici une plainte contre vous, il paraît que vous avez voyagé clandestinement.

— Mais, Capitaine, m'exclamai-je, l'Ambassade Britannique à New York peut vous dire qui je suis. De même que l'Agence Maritime de Québec.

— Mon ami, me dit tristement le Capitaine, vous ne connaissez pas les moeurs occidentales. Il n'y aura pas d'enquête. Vous serez emmené à terre, mis en cellule, jugé, condamné, emprisonné. Et l'on vous oubliera. Et quand approchera le moment de vous relâcher, on vous gardera jusqu'à ce que vous puissiez être ramené en Chine.

— Ce qui équivaldra à une condamnation à mort. Il inclina la tête :

— Oui, mais le règlement aura été appliqué. Nous en avons fait l'expérience au temps de la prohibition, l'équipage et moi. Nous avons été arrêtés sur un simple

soupçon et condamnés à une grosse amende, et pourtant nous étions *absolument* innocents. (Il ouvrit le tiroir placé devant lui et en sortit un petit objet :) Je dirai à la Police que vous avez été injustement accusé, je vous aiderai dans la mesure du possible. Ils vous passeront peut-être les menottes mais ils ne vous fouilleront qu'une fois à terre. Voici une clef qui ouvre les menottes utilisées par la Police. Je ne vous la donne pas, mais je vais la mettre là et me détourner.

Il posa devant moi la petite clef brillante, se leva et se tourna vers la carte, accrochée derrière lui. J'empochai la clef.

— Merci, Monsieur, dis-je, votre confiance en moi m'a réconforté.

Je vis au loin un canot de la Police s'avancer vers le navire, une gerbe d'écume jaillissant de chaque côté de la proue. Il aborda avec élégance, exécuta un demi-tour et obliqua vers nous. L'échelle fut baissée et deux policiers montèrent sur la Passerelle, sous les regards hostiles de l'équipage. Le Capitaine les accueillit, leur offrit de l'alcool et des cigares. Puis il leur montra les papiers, sur son bureau.

— Cet homme m'a donné toute satisfaction par son travail ; à mon avis, il a été injustement accusé par un fonctionnaire du Gouvernement. Si on lui permettait de se rendre à l'Ambassade de Grande-Bretagne, il pourrait prouver son innocence.

Le policier en charge répondit avec cynisme :

— Tous ces types sont innocents ; les pénitenciers sont pleins d'hommes qui, à les entendre, n'ont rien à se reprocher. Tout ce que nous voulons, c'est fourrer gentiment celui-là en cellule et puis nous aurons fini

notre service. (En s'adressant à moi :) Allez, viens ! (Je voulais prendre ma valise.) Bah, t'en auras pas besoin, me dit-il, en m'entraînant, puis, après réflexion, il me passa les menottes.

— Oh, vous n'avez pas besoin de faire ça, lui cria le Capitaine. Il ne peut pas s'enfuir et comment va-t-il descendre dans votre bateau ?

— S'il tombe à la flotte, on le repêchera, répondit l'agent, avec un gros rire.

Descendre l'échelle ne fut pas facile, mais j'y parvins sans encombre, au regret évident des policiers. Une fois que je fus à bord du canot, ils ne s'occupèrent plus de moi. Nous croisâmes de nombreux navires et approchâmes rapidement de la jetée réservée à la Police.

"C'est le moment", me dis-je et d'un bond, je plongeai et m'enfonçai dans l'eau. Non sans mal, j'introduisis la clef dans la serrure et tournai. Les menottes s'ouvrirent et coulèrent au fond de l'eau. Lentement, très lentement, je remontai à la surface. Le canot de la police était déjà loin, ses occupants me virent et ouvrirent le feu. Des balles criblèrent l'eau tout autour de moi, tandis que je m'enfonçais à nouveau. Je nageai vigoureusement jusqu'à ce que mes poumons menacent d'éclater, puis remontai en surface. Les policiers s'étaient éloignés, cherchant l'endroit où, de "toute évidence", je devais aborder. Je regagnai la rive au lieu le "moins évident", mais je ne le désignerai pas, pour le cas où quelque infortuné aurait cherché à s'y réfugier.

Pendant des heures, je demeurai étendu sur des planches à moitié immergées, tremblant, mal en point,

environné d'eau bourbeuse. Soudain, j'entendis un grincement de tolets et un battement de rames dans l'eau. Une embarcation ayant à son bord trois policiers apparut. Je me laissai glisser de la poutre et m'enfonçai dans l'eau de façon que seules mes narines émergeassent. Bien que la poutre me dissimulât aux regards, je me tenais prêt à prendre la fuite. Le canot rôda un bon moment. Enfin, une voix rauque déclara :

— L'est sûrement claqué, à présent. On retrouvera son corps plus tard. Allons boire une tasse de café.

L'embarcation s'éloigna. J'attendis un certain temps, puis je hissai sur la poutre mon corps douloureux, secoué de frissons que je ne pouvais maîtriser.

Le crépuscule arriva ; furtivement je rampai le long de la poutre et trouvai une échelle, à moitié pourrie. J'y grimpai avec précaution et ne voyant personne, je courus me réfugier dans une sorte de cabane. J'enlevai mes vêtements et les tordis. Un homme apparut à l'autre bout du quai : c'était le Lascar. Au moment où il approchait, je sifflai tout bas. Il s'immobilisa et s'assit sur un pieu.

— Tu peux sortir, mais fais attention, me dit-il. Les flics sont sûrement en force, de l'autre côté. Bon sang ! tu leur as donné du mal, aux gars ! (Il se leva, s'étira et regarda autour de lui :) Suis-moi, mais si tu es pris, j'te connais plus. Un gentleman de couleur attend avec un camion. Quand on y sera, tu grimperas à l'arrière et tu te cacheras sous la bâche.

Il s'éloigna ; je lui laissai une bonne avance, puis le suivis, passant de l'ombre d'un bâtiment à l'ombre d'un autre. Seuls, le clapotis de l'eau autour des pilotis et le ululement lointain d'une voiture de police troublaient le

silence. Soudain, j'entendis gronder un moteur de camion et des feux arrière s'allumèrent devant moi. Un énorme Noir fit un signe de tête au Lascar et m'adressa un clin d'oeil amical, tout en m'indiquant l'arrière du camion. J'y grimpai péniblement et rabattis la vieille bâche sur moi. Le camion roula un moment, puis stoppa. Les deux hommes en sortirent et l'un d'eux dit :

— Faut qu'on le charge un peu, recule-toi.

Je rampai vers le siège du chauffeur et j'entendis tomber des caisses sur le plancher du véhicule.

Le camion démarra de nouveau, tressautant sur les mauvais chemins. Bientôt il s'arrêta, et une voix rude hurla :

— Qu'est-ce que vous trimblez, les gars ?

— Rien que des détritrus, m'sieur, répondit le Noir.

Des pas lourds s'approchèrent. Quelque chose sonda les caisses à l'arrière du camion.

— Ça va, dit la voix, pouvez partir.

Une porte claqua, le Noir embraya et nous repartîmes dans la nuit. J'eus l'impression que nous roulions pendant des heures, puis le camion fit un brusque virage et s'arrêta. La bâche fut soulevée et je vis le Lascar et le Noir qui me souriaient de toutes leurs dents. Je me levai péniblement et cherchai mon argent.

— Je vais vous payer, dis-je.

— Rien du tout, dit le Noir.

— Butch m'aurait tué avant qu'on arrive à New York, déclara le Lascar. Tu m'as sauvé, à présent je te sauve ; on a lutté tous les deux contre la discrimination raciale. Viens.

"La race, la religion et la couleur n'ont pas d'importance, me dis-je. Tous les hommes saignent rouge." Ils me conduisirent dans une pièce bien chauffée où se trouvaient deux mûlatresses. Bientôt, enveloppé de couvertures, je mangeai un repas chaud. Puis ils me montrèrent un endroit où je pourrais dormir et je sombrai dans le sommeil.

CHAPITRE SEPT

Le Pays de la Lumière Dorée

Je dormis deux jours et deux nuits, mon corps épuisé flottant entre deux mondes. La vie avait toujours été dure pour moi, j'avais été victime de la souffrance et de l'incompréhension, mais, à présent, je dormais.

J'avais laissé mon corps derrière moi, sur la Terre. Alors que je commençais l'ascension, je vis l'une des femmes jeter sur mon enveloppe vide un regard empreint d'une compassion profonde. Puis elle se détourna et s'approcha d'une fenêtre pour contempler la rue sordide. Libéré des chaînes corporelles, je pouvais distinguer plus clairement encore les couleurs de l'astral. Ces gens, ces gens de couleur, qui me venaient en aide alors que les hommes de race blanche ne savaient que persécuter, étaient bons. Les souffrances et les épreuves avaient épuré leur ego et leur attitude insouciant ne cherchait qu'à dissimuler leurs sentiments intimes. Mon argent, tout ce que j'avais si péniblement, si durement amassé, était glissé sous mon oreiller, aussi en sûreté chez ces gens-là que dans la banque la plus solide.

Je montai de plus en plus haut, laissant les confins du temps et de l'espace, passant d'un plan astral à un autre. Enfin, j'atteignis le Pays de la Lumière Dorée, où m'attendait mon Guide, le Lama Mingyar Dondup.

— Tu as vraiment subi de grandes épreuves, me dit-il, mais tout ce que tu as enduré avait sa raison d'être. Nous avons étudié les habitants de la Terre, et les membres des cultes étranges, néfastes, qui t'ont persécuté et *te persécuteront encore*, car ils manquent de compréhension. Mais nous devons, à présent, discuter de ton avenir. Ton corps actuel touche à la fin de son existence féconde et les plans que nous avons faits en vue de cet événement doivent être exécutés.

Il marchait à mes côtés, le long d'une rivière admirable. L'eau étincelante semblait douée de vie. Chacune des rives était ornée de jardins si merveilleux que je pouvais à peine en croire mes sens. L'air lui-même donnait l'impression de vibrer. Au loin, un groupe d'hommes, vêtus de costumes tibétains, s'avancait à notre rencontre. Mon Guide me sourit.

— La réunion va être importante, dit-il, car nous allons discuter de ton avenir. Nous voulons voir comment il est possible de stimuler les recherches sur l'aura humaine, car nous avons remarqué que lorsque le terme de "aura" est mentionné sur Terre, la plupart des gens essayent de détourner la conversation.

Le groupe approchait et je reconnus ceux qui m'avaient inspiré un respect mêlé de crainte. A présent, ils me souriaient avec bienveillance et m'accueillaient comme un égal.

— Allons nous installer dans un endroit plus confortable, dit l'un d'eux, afin de pouvoir discuter à

notre aise. Nous suivîmes le sentier dans la direction d'où ces hommes étaient venus et, à un tournant, j'aperçus un Hall d'une beauté telle qu'involontairement je m'arrêtai, avec une exclamation de plaisir. Les murs semblaient faits du cristal le plus pur, avec des tons pastel et de délicats reflets chatoyants. Le sentier était doux sous les pieds et mon Guide n'eut pas à insister pour me faire entrer.

J'eus l'impression de me trouver dans un vaste Temple, un Temple clair, propre, et l'atmosphère qui y régnait faisait comprendre que *cela*, c'était la Vie. Nous traversâmes le principal corps de bâtiment, et arrivâmes à ce que, sur Terre, j'aurais appelé la Chambre du Père Abbé. D'une simplicité confortable, elle s'ornait d'une seule image représentant la Réalité Supérieure. Des plantes vertes grimpaient aux murs, et par les larges fenêtres, on pouvait apercevoir un parc superbe.

Nous nous assîmes sur des coussins posés à même le sol, comme au Tibet. Je me sentais chez moi, presque heureux. Toutefois, j'étais inquiet en songeant à mon corps resté sur la Terre, car, tant que la Corde d'Argent demeurerait intacte, je serais forcé de retourner en bas. L'Abbé — je lui donne ce titre, quoique le sien fût bien supérieur — jeta un regard autour de lui, et prit la parole :

— D'ici, nous avons suivi tout ce qui t'est arrivé sur Terre. Nous voulons d'abord te rappeler que tu ne souffres *pas* des effets d'un Karma, mais que tu es pour nous un instrument d'études. Tu seras récompensé de toutes les épreuves que tu endures actuellement. (Il me sourit et ajouta :) Bien que cette perspective soit

une piètre consolation lorsque l'on souffre sur Terre ! Toutefois, poursuivit-il, nous avons beaucoup appris, mais certains problèmes attendent encore une solution. Ton corps actuel a trop souffert et te fera bientôt défaut. Nous avons établi un contact au pays d'Angleterre. Cet homme veut quitter son corps. Nous l'avons transporté sur le plan astral et avons discuté avec lui. Il désire vivement partir et fera tout ce que nous lui demanderons. Sur notre requête, il a changé son nom pour en prendre un qui te conviendra mieux. Sa vie n'a pas été heureuse, il s'est volontairement détaché de ses proches. Il ne s'est jamais fait d'amis. Il est sur la même harmonique que toi. Pour le moment, nous ne t'en parlerons pas davantage, car, plus tard, avant que tu prennes possession de son corps, tu te familiariseras avec son genre d'existence. Ta tâche présente est de faire revenir ton corps au Tibet, afin qu'il puisse être préservé. Tu as gagné de l'argent par tes efforts et tes sacrifices, tu n'as plus besoin que d'une petite somme pour payer le voyage. Tu l'obtiendras grâce à tes efforts soutenus. Mais cela suffit pour le moment. Aujourd'hui, profite de ta visite ici avant de retourner dans ton corps.

C'était le suprême bonheur, en effet, que d'être avec mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, non plus comme un enfant, mais comme un adulte, capable d'apprécier les capacités et le caractère extraordinaire de ce grand homme. Nous nous assîmes tous deux sur une colline moussue, dominant une baie où l'eau était d'un bleu intense ; les arbres se balançaient sous la brise légère et nous envoyaient les effluves des pins et des cèdres. Pendant des heures, nous nous entretenîmes, discutant

du passé. Mon histoire était pour lui un livre ouvert et il me parlait maintenant de la sienne. Ainsi s'écoula la journée et lorsque le crépuscule violet tomba sur moi, je compris qu'il était temps de repartir pour cette Terre d'angoisse avec ses hommes amers aux langues mauvaises, langues responsables de tous les maux de la Terre.

— Hank ! Oh, Hank ! Il est réveillé !

J'entendis une chaise racler le plancher, et en ouvrant les yeux, je vis le grand Noir qui me regardait. Il ne souriait pas, son visage exprimait le respect, et même la crainte. La femme se signa et s'inclina légèrement devant moi.

— Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Nous avons vu un miracle. Nous l'avons tous vu.

Le grand Noir parlait d'une voix basse.

— Vous ai-je causé quelque ennui ? questionnai-je.

— Non, Maître, vous ne nous avez causé que de la joie, répondit la femme.

— Je voudrais vous faire un cadeau, dis-je en étendant ma main vers mon argent.

Le Noir dit doucement :

— Nous sommes de pauvres gens, mais nous ne prendrons pas votre argent. Cette maison est la vôtre jusqu'à ce que vous soyez prêt à partir. *Nous*, nous savons ce que vous faites.

— Mais *j'aimerais* vous prouver ma gratitude, répondis-je, sans vous, je serais mort.

— Et parti vers la Gloire Divine ! dit la femme qui ajouta : Maître, vous pouvez nous donner mieux que de l'argent. Apprenez-nous à prier !

Pendant un moment, je demeurai silencieux, stupéfait par cette requête.

Apprendre à prier

— Oui, dis-je. Je *vais* vous apprendre à prier, comme on me l'a appris.

"Toutes les religions croient au pouvoir de la prière, mais rares sont ceux qui comprennent le mécanisme du procédé, rares sont ceux qui comprennent pourquoi les prières sont exaucées pour certains alors qu'apparemment, elles ne le sont pas pour d'autres. La plupart des Occidentaux croient que les gens de l'Est prient devant une image taillée ou qu'ils ne prient pas du tout. C'est faux dans les deux cas et je vais vous dire maintenant comment vous pouvez soustraire la prière au domaine du mysticisme et de la superstition et vous en servir pour aider les autres, car c'est, en vérité, une force très réelle, l'une des plus grandes de cette Terre lorsqu'elle est employée comme elle doit l'être.

"La plupart des religions affirment que chaque être a son Ange Gardien ou quelqu'un qui veille sur lui. Cela est vrai, mais cet Ange Gardien n'est autre que soi-même, l'autre soi-même, celui qui se trouve de l'autre côté de la vie. Rares, très rares sont ceux qui sur Terre peuvent voir cet ange, ce Gardien, mais ceux qui le peuvent sont capables de le décrire avec précision.

"Ce Gardien (nous devons lui donner un nom, appelons-le donc ainsi) ne possède pas de corps matériel pareil au nôtre. Il a une apparence spectrale ; parfois un clairvoyant le verra comme une forme bleue, scintillante, plus grande que nature, reliée au corps de chair par ce que l'on nomme la Corde d'Argent, cette

Corde douée de vie qui palpite et brille en transmettant les messages d'un corps à l'autre. Quoique n'ayant pas de corps matériel, ce Gardien est cependant capable de faire certaines des choses que fait notre corps, et beaucoup d'autres dont ce dernier est incapable. Par exemple, le Gardien peut se rendre à la vitesse de l'éclair dans n'importe quelle partie du monde. C'est lui qui voyage dans l'astral et transmet au corps, grâce à la Corde d'Argent, ce dont il a besoin.

"Lorsque vous priez, c'est à vous-même que vous vous adressez, à votre autre moi, à votre Moi Supérieur. Si nous savions prier convenablement, nous enverrions ces prières par la Corde d'Argent, car la ligne téléphonique dont nous nous servons est un instrument très médiocre et nous devons nous répéter afin d'être sûrs que le message arrive à destination. Donc, quand vous priez, parlez comme vous parleriez au téléphone à un interlocuteur très éloigné, parlez avec une clarté absolue, et pensez bien à ce que vous dites. La faute, je dois le dire, nous est imputable, elle est imputable au corps imparfait qui est le nôtre sur cette Terre, et non à notre Gardien. Employez un langage simple, faites en sorte que vos requêtes soient toujours positives et jamais négatives.

"Après avoir formulé votre prière de façon absolument positive et absolument claire, pour éviter toute possibilité d'erreur, répétez cette prière trois fois, peut-être. Prenons un exemple : supposons que vous connaissiez une personne malade et que vous vouliez faire quelque chose pour elle ; vous devriez prier pour que ses souffrances s'atténuent. Vous devriez faire trois fois exactement la même prière. Vous devriez imaginer

cette forme spectrale, immatérielle se rendant chez la personne en question, suivant la route que vous suivriez vous-même, entrant dans la maison, posant les mains sur le malade et le guérissant. Je reviendrai dans un instant sur ce point en particulier, mais laissez-moi vous dire d'abord ceci : répétez l'expérience autant de fois qu'il le faudra et, si vous y croyez sincèrement, vous obtiendrez un résultat.

"Parlons de la guérison complète : si un homme a été amputé d'une jambe, aucune prière ne lui rendra cette jambe. Mais s'il a un cancer ou quelque autre maladie grave, alors cela peut être arrêté. Il est évident que plus le mal est bénin, plus la guérison par la prière est facile. Tout le monde a entendu parler de guérisons miraculeuses survenues dans l'histoire de notre planète. Lourdes et de nombreux autres endroits sont réputés dans ce domaine ; ces résultats sont obtenus par l'autre soi-même, par le Gardien du malade, et aussi grâce à la renommée du lieu. Lourdes, par exemple, est connu dans le monde entier comme une ville où des miracles se produisent, et les gens s'y rendent avec la ferme conviction qu'ils vont guérir ; cette conviction est très souvent transmise au Gardien de la personne, de sorte que la guérison s'effectue très, très facilement. Certains aiment à penser qu'elle est due à un saint, à un ange ou à quelque ancienne relique, mais en réalité, chacun se guérit lui-même et si un guérisseur se met en rapport avec un malade avec la ferme intention de lui venir en aide, la guérison a lieu simplement par l'intermédiaire du Gardien de ce malade. Comme je vous l'ai dit, tout se ramène à vous-même, à ce Moi réel que vous deviendrez lorsque vous

quitterez cette vie brumeuse pour entrer dans la Réalité Supérieure. Pendant notre séjour sur Terre, nous nous imaginons que seule cette vie compte, mais la Terre, ce monde... non, c'est le Monde de l'Illusion, un monde d'épreuves, où nous venons apprendre les leçons qu'il est plus malaisé d'apprendre dans les mondes meilleurs, plus nobles, où nous retournerons.

"Vous pouvez avoir vous-même quelque infirmité, vous pouvez être malade, ou être dépourvu du pouvoir ésotérique que vous désireriez avoir. Il est possible de remédier à tout cela, si vous avez la foi et si vous le voulez véritablement. Supposons que vous éprouviez le désir ardent d'aider les autres ; que vous vouliez devenir guérisseur. Alors, priez dans le secret de votre chambre. Il faut que vous preniez la position où vous vous sentirez le plus détendu, les pieds joints, de préférence, les doigts croisés, non point dans l'attitude habituelle de la prière, mais entrecroisés. De cette façon, vous gardez et vous amplifiez le circuit magnétique du corps et l'aura se fortifie, la Corde d'Argent est capable de transmettre les messages avec plus de précision. Puis, vous étant mis dans la position voulue et dans l'état d'esprit voulu, vous prierez.

"Vous pourrez, par exemple, dire : 'Donne-moi le pouvoir de guérir, afin que je puisse guérir mon prochain. Donne-moi le pouvoir de guérir, afin que je puisse guérir mon prochain. Donne-moi le pouvoir de guérir, afin que je puisse guérir mon prochain.' Puis, demeurez quelques instants dans cette attitude de détente, et imaginez-vous englobé dans le contour ombragé de votre propre corps.

"Ainsi que je vous l'ai dit précédemment, vous devez évoquer mentalement la route que vous prendriez pour aller chez le malade, et faire alors voyager en imagination ce corps jusqu'au domicile de la personne que vous désirez guérir. Imaginez votre Moi Supérieur arrivé dans cette maison, en présence du malade que vous voulez aider. Imaginez que vous tendez le bras, la main, que vous touchez cette personne. Imaginez un flot d'énergie qui donne la vie passant dans votre bras, dans vos doigts et se transmettant au malade comme une intense lumière bleue. Imaginez que la personne guérit, graduellement. Avec la foi et un peu de pratique, on parvient à ce résultat, en Extrême-Orient, on y arrive, chaque jour.

"Il est bon de placer, en esprit, une main sur la nuque du malade et l'autre sur la partie malade ou au-dessus. Il vous faudra prier votre propre Moi un certain nombre de fois, chaque jour, par groupe de trois prières, jusqu'à ce que vous ayez obtenu le résultat désiré. Et si vous avez la foi, vous réussirez. Mais laissez-moi vous donner un grave, un très grave avertissement : ce n'est pas de cette façon que vous gagnerez de l'argent. Il existe une très ancienne loi occulte qui interdit que l'on tire profit des prières intéressées. Vous ne pourrez rien obtenir si vous ne cherchez pas à venir en aide aux autres et si vous n'êtes pas persuadés que vous viendrez en aide aux autres. Je connais le cas d'un homme qui jouissait d'une bonne aisance ; il se disait que s'il gagnait au Sweepstake irlandais, il en ferait profiter les autres ; qu'il deviendrait un bienfaiteur de l'humanité.

"Ayant quelques notions, insuffisantes toutefois, des sujets ésotériques, il établit ses plans ; il commença par exécuter un programme de prières soigneusement établi. Il pria pendant deux mois selon les principes énoncés dans ce chapitre ; il demanda de tomber sur le gagnant du Sweepstake irlandais. Pendant deux mois, il dit trois prières à la suite, trois fois par jour, soit neuf en tout, quotidiennement. Comme il s'y attendait, il gagna l'un des lots les plus importants du Sweepstake.

"Cet argent lui monta à la tête. Il oublia ses bonnes intentions, ses promesses. Il oublia tout, sauf qu'il possédait cette fortune et qu'il pouvait se permettre tout ce dont il avait envie. Et il la consacra à satisfaire ses propres désirs. Pendant quelques mois, il s'amusa royalement, temps durant lequel il s'endurcit de plus en plus, et alors la loi inexorable entra en action. Au lieu de garder cet argent et aider les autres, il le perdit entièrement et il perdit aussi tout ce qu'il possédait auparavant. Finalement il mourut et fut enterré dans la fosse commune.

"Je vous le dis, si vous utilisez convenablement le pouvoir de la prière, sans songer à votre propre intérêt, sans ambition personnelle, vous aurez puisé à l'une des plus grandes sources d'énergie de l'univers, une force si grande que si une poignée de gens sincères se réunissaient et priaient pour la paix, la paix régnerait, les guerres et les pensées de guerre disparaîtraient."

Je me tus et le silence tomba, pendant que mes hôtes réfléchissaient à ce que je venais de leur dire. Puis la femme s'adressa à moi :

— Je souhaiterais que vous restiez ici encore un certain temps et que vous nous appreniez encore bien

des choses ! Nous avons été témoins d'un miracle, mais Quelqu'un est venu et nous a dit de ne pas en parler.

Je me reposai encore quelques heures, puis m'habillai et écrivis à mes amis haut placés de Shanghai. Je leur racontai ce qu'il était advenu de mes papiers. Ils m'envoyèrent par avion un nouveau Passeport qui me fut d'un grand secours. Et je reçus aussi, par avion, une lettre d'une femme très riche :

"Il y a un certain temps que je cherche à trouver votre adresse, m'écrivait-elle. Ma fille, que vous avez sauvée des Japonais, est maintenant avec moi, complètement rétablie. Vous lui avez épargné le viol ou pis encore et je voudrais payer, au moins en partie, notre dette envers vous. Dites-moi ce que je peux faire pour vous."

Je lui répondis que je voulais rentrer chez moi, au Tibet, pour y mourir.

"J'ai de quoi acheter un billet pour un port des Indes, écrivis-je, mais pas assez pour traverser ce pays. Si vous voulez vraiment me rendre service, procurez-moi un billet de Bombay à Kalimpong." Je n'avais pas pris la chose au sérieux, mais deux semaines plus tard, je reçus une lettre contenant un billet de première classe pour le bateau et des billets de train pour le trajet jusqu'à Kalimpong. J'écrivis aussitôt à cette femme pour lui exprimer ma gratitude, et je lui dis que j'avais l'intention de donner mon autre argent aux Noirs qui avaient été si bons pour moi.

Mes amis Noirs étaient tristes de me voir partir, mais ils se réjouissaient de savoir que, pour une fois dans ma vie, je pourrais voyager confortablement. J'eus beaucoup de mal à leur faire accepter l'argent et, en fin

de compte, nous le partageâmes ! La femme Noire me dit :

— Vous saviez que cette somme devait arriver parce que c'était pour une bonne cause. Avez-vous envoyé ce que vous appelez une "forme-pensée" ?

— Non, répondis-je, c'est une source très éloignée de ce monde qui a dû agir.

Elle parut intriguée :

— Vous avez dit que vous nous parleriez des formes-pensées avant votre départ. En aurez-vous le temps ?

Les formes-pensées

— Oui, répondis-je, asseyez-vous, je vais vous raconter une histoire.

Elle s'assit et joignit les mains. Son mari éteignit la lumière et s'adossa à son fauteuil. Je commençai :

— Près des sables brûlants, parmi les bâtiments de pierre grise, éclairés par le soleil implacable, un petit groupe d'hommes longeait les rues étroites. Ils s'arrêtèrent, quelques instants plus tard, devant une porte d'aspect misérable, frappèrent et entrèrent. Quelques phrases furent prononcées à voix basse et les hommes reçurent des torches qui grésillaient et crachaient des gouttes de résine. Lentement, ils suivirent les corridors, s'enfonçant de plus en plus dans les sables d'Egypte. L'atmosphère était étouffante, écoeurante. Elle s'insinuait dans les narines, collait aux muqueuses d'une manière qui donnait la nausée.

"La seule lumière venait des porteurs de torches qui marchaient en tête de la petite procession. Au fur et à mesure qu'ils pénétraient dans la salle souterraine, l'odeur s'accentua, l'odeur de l'Encens, de la Myrrhe, et des étranges herbes exotiques de l'Orient. Il flottait

aussi un relent de mort, de décrépitude, de végétation pourrissante.

Contre le mur du fond se trouvait une collection de canopes, contenant les coeurs et les entrailles de gens que l'on embaumait. Ces vases étaient soigneusement étiquetés, afin que l'on en sût le contenu exact et la date de l'apposition des scellés. La procession passa devant sans émotion et continua son chemin jusqu'aux bains de Nitre, où les corps devaient demeurer immergés quatre-vingt-dix jours. Des cadavres y flottaient et, de temps à autre, un aide en retournait un à l'aide d'une longue perche. Jetant à peine un regard à ces corps flottants, la procession entra dans la chambre intérieure. Là, le corps du Pharaon défunt, emmailloté de bandelettes de toile, poudré d'herbes parfumées, et oint d'onguents, était étendu sur des planches de bois odoriférants.

"Les hommes entrèrent ; quatre porteurs prirent le cadavre et le placèrent dans un cercueil provisoire, en bois léger, qui avait été posé contre le mur. Le hissant sur leurs épaules, ils se tournèrent et, suivant les porteurs de torches, sortirent de la chambre souterraine, repassèrent devant les bains de nitre et quittèrent les salles des embaumeurs d'Egypte. Plus près de la surface du sol, le corps fut transporté jusqu'à une autre pièce, où la lumière du jour ne pénétrait que faiblement. Là, il fut sorti du cercueil de bois grossier et placé dans un autre, ayant la forme exacte du corps. Les mains furent croisées sur la poitrine et étroitement enveloppées de bandages. On y noua un papyrus relatant l'histoire du mort.

"Quelques jours plus tard, arrivèrent dans cette salle les prêtres d'Osiris et d'Isis et d'Horus. Ils chantèrent les prières préliminaires, afin de conduire l'âme à travers les Enfers. C'est là aussi que sorciers et magiciens de l'ancienne Egypte préparaient leurs Formes-Pensées, Formes-Pensées qui veilleraient sur le corps du mort et empêcheraient les vandales de profaner la tombe et d'en troubler la paix.

"Dans tout le pays d'Egypte, on proclamait ensuite les châtiments que subirait quiconque profanerait la tombe : d'abord on lui arracherait la langue, on lui couperait les deux mains ; quelques jours plus tard, il serait éviscéré et enterré jusqu'au cou dans le sable brûlant où se terminerait son agonie.

"La tombe de Tout Ankh Amon est célèbre à cause de la malédiction qui s'abattit sur ses profanateurs. Tous ceux qui sont entrés dans la sépulture de Tout Ankh Amon sont morts ou ont souffert de mystérieuses et incurables maladies.

"Les prêtres de l'Egypte possédaient une science que le monde actuel a perdue, le pouvoir de créer des Formes-Pensées pour accomplir des tâches au-delà des capacités du corps humain. Mais cette science aurait fort bien pu ne pas s'éteindre, car n'importe qui, avec un peu de pratique et de persévérance, peut créer une forme-pensée qui agira pour le bien ou pour le mal.

"Quel est le poète qui a écrit : "Je suis le capitaine de mon âme" ? Cet homme a dit là une vérité profonde, plus profonde qu'il ne le croyait, peut-être, car l'être humain est, en fait, le capitaine de son âme. Les Occidentaux s'intéressent aux choses matérielles, aux choses mécaniques, à tout ce qui touche au monde

terrestre. Ils ont essayé d'explorer l'Espace, mais ils n'ont pas réussi à explorer le plus profond de tous les mystères : le sub-conscient de l'Homme, car l'Homme est, pour les neuf dixièmes, sub-conscient, ce qui revient à dire qu'il n'est que pour un dixième dirigé par le conscient. Un dixième seulement du potentiel de l'être humain est soumis aux commandements de sa volonté. Si le conscient absorbe un dixième et demi de sa personnalité, alors l'homme est un génie, mais, sur cette Terre, les génies ne sont tels qu'en un seul domaine. Ils sont souvent très déficients dans les autres.

"Les Egyptiens qui vivaient aux temps des Pharaons connaissaient bien le pouvoir du sub-conscient. Ils enterraient leurs Pharaons dans des tombes profondes et grâce à leurs arts, à leur connaissance de l'humanité, ils forgeaient des sortilèges. Ils créaient des Formes-Pensées qui gardaient les sépulcres des Pharaons défunts et empêchaient les intrus d'y entrer, sous peine de graves maladies.

"Vous pouvez créer des Formes-Pensées qui feront le bien, mais faites en sorte qu'elles soient vraiment bénéfiques, car une Forme-Pensée ne peut distinguer le bien du mal. Elle servira l'un comme l'autre mais, en fin de compte, la Forme-Pensée maléfique attirera la vengeance sur son créateur.

"Le conte d'Aladin n'est autre que l'histoire d'une Forme-Pensée que l'on a pu faire apparaître. Elle est fondée sur une des vieilles légendes chinoises, qui sont littéralement vraies.

"L'imagination est la plus grande force de la Terre. Malheureusement ce terme est mal compris. Quand on

parle d'imagination, on pense aussitôt à un être frustré, en proie à des névroses, alors que rien n'est plus éloigné de la vérité. Tous les grands artistes, tous les grands peintres, tous les grands écrivains doivent posséder une imagination brillante, maîtrisée, sinon ils seraient incapables de se représenter sous sa forme définitive la chose qu'ils s'efforcent de créer.

"Si, dans la vie quotidienne, nous exploitions l'imagination, nous accomplirions ce que nous considérons à présent comme des miracles. Il peut arriver, par exemple, qu'un être qui nous est cher souffre d'une maladie à laquelle la médecine n'a pas encore trouvé remède. Cette personne est susceptible de guérir, si l'on crée une Forme-Pensée qui entrera en contact avec le Moi Supérieur du malade et qui aidera ce Moi Supérieur à se matérialiser pour créer de nouvelles parties d'organes. C'est ainsi qu'un diabétique pourrait, avec l'aide adéquate, recréer les parties endommagées du pancréas qui ont causé le mal.

"Comment pouvons-nous créer une Forme-Pensée ? Eh bien, c'est facile. Nous allons en parler maintenant. Il faut d'abord décider ce que l'on veut obtenir et être certain que cela est pour le bien. Puis il faut faire entrer l'imagination en jeu, visualiser avec exactitude le résultat cherché. Supposons qu'une personne ait un organe attaqué par la maladie. Si nous voulons créer une Forme-Pensée qui lui vienne en aide, nous devons visualiser avec exactitude cette personne debout devant nous. Nous devons essayer de visualiser l'organe affecté. Ayant l'organe affecté en image devant nous, nous devons le visualiser en train de guérir et

nous devons transmettre une affirmation positive. Ainsi, nous créons cette Forme-Pensée en visualisant la personne, nous imaginons la Forme-Pensée debout à côté de la personne atteinte et avec des pouvoirs supra-normaux, pénétrant à l'intérieur du corps de cette personne malade et faisant disparaître la maladie par un contact qui guérit.

"A tout moment nous devons parler d'une voix ferme et positive à la Forme-Pensée que nous avons créée. A aucun moment il ne doit y avoir le moindre soupçon de négativité, ni d'indécision. Nous devons employer le langage le plus simple possible et de la manière la plus directe possible. Nous devons lui parler comme si nous nous adressions à un enfant très retardé, parce que cette Forme-Pensée est dépourvue de raison et ne peut accepter qu'un commandement direct ou une simple déclaration.

"S'il y a une plaie sur un organe, nous devons dire à la Forme-Pensée : « A présent, tu vas guérir tel ou tel organe. Le tissu est en train de se reconstituer. » Il faut répéter ces mots plusieurs fois par jour et si vous visualisez votre Forme-Pensée en train d'agir, alors elle agira. Elle le faisait chez les Egyptiens, elle peut le faire à l'époque actuelle.

"On connaît de nombreux cas authentiques où les tombes ont été hantées par une silhouette spectrale. Cela s'explique par le fait que les morts, ou d'autres gens, ont pensé avec une force telle qu'ils ont véritablement créé un ectoplasme. Aux temps des Pharaons, les Egyptiens enterraient le corps embaumé des monarques, mais ils eurent recours à des mesures extrêmes afin que, même après des millénaires, leurs

Formes-Pensées gardent leur pouvoir. Ils infligeaient à des esclaves une mort lente et cruelle, leur affirmant qu'ils cesseraient de souffrir dans l'autre monde si, en mourant, ils fournissaient la substance nécessaire à la création d'une Forme-Pensée solide. Les documents archéologiques font état de cas de hantises et de malédictions dont les profanateurs de tombes ont été victimes. Ces phénomènes ne sont que le résultat de lois absolument naturelles, absolument normales.

"N'importe qui, avec un peu de pratique, est en mesure d'émettre des Formes-Pensées, mais c'est le Bien qu'il faut vouloir, car si vous cherchez à faire le Mal, la Forme-Pensée se retournera contre vous et vous causera le plus grand tort, sur les plans physique, mental ou astral."

Les jours suivants s'écoulèrent dans la fièvre ; il me fallait obtenir les visas de transit, faire mes derniers préparatifs, expédier diverses choses à mes amis de Shanghai. J'emballai soigneusement ma boule de cristal et l'envoyai là-bas, où je comptais m'en resservir ; je fis de même pour mes papiers chinois, que, soit dit en passant, un grand nombre de gens dignes de foi ont eus sous les yeux.

Je ne gardai que le minimum de mes possessions personnelles, c'est-à-dire un complet et quelques sous-vêtements. Ayant perdu toute confiance en l'administration, je fis faire des photocopies de tout — passeport, billet, certificats médicaux et tout !

— Me conduirez-vous au bateau ? demandai-je à mes amis noirs.

— Non, me répondirent-ils, nous ne serions pas admis là-bas, à cause des lois raciales.

Le jour du départ arriva et je me rendis aux docks par l'autobus. Au moment où, muni de ma petite valise, je présentais mon billet, on me demanda où se trouvait le reste de mes bagages.

— C'est tout ce que j'ai, répondis-je.

Le fonctionnaire me jeta un regard stupéfait... et soupçonneux. « Attendez ici », murmura-t-il et il se précipita vers son bureau. Quelques minutes plus tard, il revenait accompagné d'un sous-chef.

— Est-ce là tout ce que vous avez comme bagages, monsieur ? me demanda-t-il.

— Oui, dis-je.

Fronçant les sourcils, il examina mes billets, vérifia sur un registre, puis s'éloigna en emportant le tout. Dix minutes plus tard, il revenait, l'air fort perplexe, et me rendait mes billets ainsi que d'autres papiers, en disant :

— Tout ceci est très irrégulier... aller aux Indes sans bagages...

L'autre employé avait apparemment décidé de se laver les mains de toute cette affaire, car il se détourna et refusa de me répondre lorsque je lui demandai l'emplacement du bateau.

Je regardai les papiers que je venais de recevoir et vis que parmi eux se trouvait une Carte d'Embarquement, donnant tous les détails voulus.

Le trajet jusqu'au navire. était assez long et lorsque j'arrivai à l'embarcadère, je vis que plusieurs policiers y observaient attentivement les passagers. J'avancai, montrai mon billet et grimpai la passerelle. Une heure plus tard environ, deux hommes entrèrent dans ma

cabine et me demandèrent pourquoi je n'avais pas de bagages.

— Mais, mes chers amis, leur dis-je, je croyais que les Etats-Unis étaient le pays de la liberté ? Pourquoi faudrait-il que je m'embarrasse de bagages ? Ce que j'emporte me regarde, non ?

L'un d'eux murmura quelque chose, tripota des papiers et répondit finalement :

— Nous devons nous assurer que tout est en règle. L'employé a cru que vous essayiez d'échapper à la justice, parce que vous n'aviez pas de bagages. Il faisait simplement son travail.

Je montrai ma valise :

— Tout ce dont j'ai besoin est là-dedans ; cela me suffira jusqu'à mon arrivée aux Indes ; là-bas m'attendent d'autres bagages.

Il parut soulagé :

— Ah ! donc, vous avez d'autres bagages aux Indes ? Alors, ça va bien.

Je souris en moi-même, car je pensais : « Les seules fois où j'ai du mal à entrer dans un pays ou à le quitter, c'est lorsque je le fais légalement, en possession de tous les papiers exigés par le Sacro-Saint règlement. »

La vie à bord fut monotone : les autres passagers avaient un complexe de classe, et le fait que je n'avais apporté "qu'une seule valise !" me mettait apparemment au ban de la société. Parce que je ne me conformais pas aux canons du snobisme, j'étais aussi solitaire qu'un prisonnier dans sa cellule, mais du moins pouvais-je aller et venir à ma guise. Et cela m'amusait de voir les autres passagers demander à un steward

d'installer leurs transatlantiques un peu plus loin du mien.

Nous entrâmes dans le détroit de Gibraltar, traversâmes la Méditerranée, fîmes escale à Alexandrie, touchâmes Port-Saïd, prîmes le Canal de Suez et pénétrâmes en Mer Rouge. La chaleur m'incommodait fortement, la Mer Rouge semblait bouillonner, mais le bateau finit par en sortir et il traversa la Mer d'Oman pour jeter l'ancre à Bombay, but de la traversée. J'avais quelques amis dans cette ville, des prêtres Bouddhistes et autres, et je passai une semaine en leur compagnie avant de continuer mon voyage à travers l'Inde, vers Kalimpong. Kalimpong fourmillait d'espions Communistes et de journalistes. Les nouveaux arrivants avaient la vie empoisonnée par les questions incessantes et ineptes qu'on leur posait ; quant à moi je les laissais sans réponse et continuais ce que j'avais à faire. Ce penchant des Occidentaux à s'occuper des affaires des autres m'a toujours stupéfié. Je ne l'ai jamais compris.

Je fus heureux de quitter Kalimpong et d'entrer dans mon propre pays, le Tibet. On m'y attendait et je fus accueilli par un groupe de lamas déguisés en moines mendiants et en marchands. Ma santé déclinait rapidement et nécessitait des haltes fréquentes. Enfin, dix semaines plus tard environ, nous atteignîmes une lamaserie isolée, sur les hauteurs de l'Himalaya, et dominant la vallée de Lhasa, une lamaserie si petite et si inaccessible que les Communistes chinois s'en désintéressaient.

Je me reposai là quelques jours, essayant de reprendre un peu de forces ; je me reposai et méditai.

J'étais *chez moi* à présent, et heureux pour la première fois depuis des années. Les mensonges, les trahisons des Occidentaux ne me semblaient plus être qu'un cauchemar. Quotidiennement, de petits groupes d'hommes venaient me trouver pour m'informer des événements survenus au Tibet et moi je leur racontais les moeurs étranges et impitoyables du monde qui s'étendait au-delà de nos frontières.

J'assistai à tous les Services, puisant le réconfort et la consolation dans les rites familiers. Pourtant, j'étais un homme à part, un homme sur le point de mourir et de revivre à nouveau. Un homme sur le point de connaître l'une des plus étranges expériences qui puissent arriver à une créature humaine. Pourtant, *était-elle* si étrange ? Beaucoup de nos Adeptes supérieurs la faisaient, au cours de leurs vies successives. Le Dalaï Lama lui-même prenait, à chaque nouvelle existence, le corps d'un nouveau-né. Mais moi, j'allais prendre le corps d'un adulte et le modeler sur le mien, en changeant non seulement l'ego, mais le corps tout entier, molécule par molécule. Bien que n'étant pas Chrétien, mes études à Lhassa m'avaient obligé à lire la Bible et à écouter des conférences à son sujet. Je savais qu'il y est dit que le corps de Jésus, fils de Marie et de Joseph, fut envahi par « l'Esprit du Fils de Dieu » et devint le Christ. Je savais aussi que les prêtres Chrétiens s'étaient réunis en Concile en l'an soixante (AD : abrég. Anno Domini : ap. J.-C., N.d.t.) et interdirent certains enseignements du Christ. La Réincarnation fut mise à l'index, la prise en charge du corps d'un autre fut aussi mise à l'index, tout comme

de très nombreuses autres doctrines enseignées par le Christ.

Par ma fenêtre sans carreaux, je regardais la cité de Lhassa, tout en bas. J'avais du mal à réaliser que les Communistes exécrés en étaient les maîtres. Ils s'efforçaient par de magnifiques promesses de se concilier la jeunesse tibétaine. Nous appelions cela "le miel sur le couteau", plus on léchait le miel, plus vite on découvrait la lame tranchante. Des soldats chinois gardaient le Pargo Kaling, des soldats chinois étaient postés à l'entrée de nos temples, comme des piquets de grève dans le monde Occidental, et ils tournaient en ridicule notre religion millénaire. Ils insultaient les moines, les maltraièrent souvent, et on encourageait les paysans et les bergers illettrés à faire de même.

Ici, tout en haut de ce précipice presque inaccessible, nous étions à l'abri des Communistes. Toute la région environnante était parsemée de grottes et un seul sentier faisait le tour de l'extrême bord des falaises ; un faux pas et l'on tombait d'une hauteur de plus de six cents mètres (2 000 pieds) dans le vide. Lorsque nous nous hasardions à sortir, nous portions des robes grises qui se fondaient avec la paroi rocheuse. Des robes grises qui nous dissimulaient aux yeux des Chinois, pourvus de jumelles.

Tout au loin, j'apercevais les spécialistes chinois armés de théodolites et de chaînes d'arpenteur. Ils s'affairaient comme des fourmis, enfonçant des piquets dans la terre, prenant des notes. Un moine passa devant un soldat, le Chinois lui donna un coup de baïonnette dans la jambe. Avec les jumelles aux verres vingt fois grossissants que j'avais ramenées d'Occident

(mon seul luxe), je pus voir le sang jaillir et le sourire sadique du Chinois. Ces verres étaient bons ; ils me permettaient de distinguer le fier Potala et mon propre Chakpori. Mais j'étais intrigué : quelque chose manquait. Je rajustai les jumelles et regardai de nouveau. Rien ne bougeait sur le Lac du Temple du Serpent. Dans les rues de Lhassa, aucun chien ne flairait les piles de détritus. Pas de gibier d'eau, pas de chiens ! Je me retournai vers le moine qui se tenait à mes côtés. "Les Communistes les ont tous tués pour les manger", me dit-il. Les chiens ne travaillent pas, par conséquent, d'après les Communistes, ils n'ont pas le droit de manger, mais ils serviront à la nourriture des hommes. C'est un délit, à présent, que d'avoir un chien, un chat ou un animal familier. Je regardai le moine, horrifié. Un délit que d'avoir chez soi une bête amie ! Instinctivement, je tournai de nouveau les yeux vers le Chakpori. "Que sont devenus nos chats ?" demandai-je. "Tués et mangés", fut la réponse.

Je soupirai et songeai : "Ah ! si je pouvais dire au monde la *vérité* sur le Communisme, sur la façon dont ils traitent *réellement* les gens ! Si seulement les Occidentaux n'avaient pas les nerfs si sensibles !"

Je songeai à cette communauté de nonnes dont m'avait parlé un grand lama qui, au cours d'un voyage, en avait rencontré l'unique survivante. Celle-ci, avant de mourir dans ses bras, lui raconta la tragédie de cette communauté, dont le cloître avait été envahi par une bande déchaînée de soldats chinois. Ceux-ci profanèrent les Objets Sacrés et volèrent tout ce qui avait de la valeur. Ils dépouillèrent la vieille Supérieure de ses vêtements et l'enduisirent de beurre. Puis ils y

mirent le feu et écoutèrent, avec des rires et des hurlements, ses cris de douleur. Lorsque, enfin, ce pauvre corps noirci fut étendu, immobile, sur le sol, un soldat l'ouvrit avec sa baïonnette pour s'assurer que la mort avait fait son oeuvre.

Les religieuses les plus âgées, mises à nu et transpercées avec des lames chauffées à blanc, moururent dans d'atroces souffrances. Les nonnes les plus jeunes furent violées les unes devant les autres, et les soldats s'acharnèrent vingt à trente fois sur chacune d'elles pendant les trois jours où ils occupèrent le cloître. Lorsqu'ils furent las de ce "sport" ou épuisés, ils eurent un dernier sursaut de sauvagerie. Ils mutilèrent certaines des femmes, en éventrèrent d'autres. D'autres, toujours nues, furent entraînées au-dehors dans le froid glacial.

Un petit groupe de moines qui se rendaient à Lhasa tomba sur elles et tentèrent de venir au secours de ces femmes en leur donnant leurs propres vêtements, dans l'espoir de conserver une faible lueur de vie chez ces malheureuses. Les soldats Communistes chinois, qui allaient eux aussi à Lhasa, se ruèrent sur les moines et les traitèrent avec une telle brutalité que certains faits ne peuvent être rapportés ici. Les moines, horriblement mutilés, nus, perdant leur sang, ne tardèrent pas à mourir. Une seule femme survécut ; elle était tombée dans un fossé et les bannières de prière, arrachées de leurs mâts par les Chinois, l'avaient dissimulée. Finalement, le lama et son acolyte arrivèrent sur la scène du drame et c'est des lèvres de la moribonde qu'ils apprirent toute l'histoire.

"Oh ! mettre le monde Occidental au courant des terreurs du Communisme", me dis-je, mais je découvris plus tard, à mes dépens, que l'on ne peut écrire ou dire la vérité en Occident. Toutes les horreurs doivent être édulcorées, recouvertes d'un vernis de "décence". Les Communistes sont-ils "décents" lorsqu'ils violent, mutilent et assassinent ? Si les Occidentaux voulaient écouter les comptes rendus *véridiques* de ceux qui ont souffert, ils s'épargneraient, en fait, semblables horreurs, car, pareil au cancer, le Communisme est insidieux, et tant que les gens considéreront cet abominable culte comme une simple *politique* différente, les peuples du monde seront en danger. En tant que victime du Communisme, je vous dis : « *Montrez* aux gens par les mots et par l'image (si horribles soient-ils) ce qui se passe derrière le "Rideau de Fer". »

Tandis que je ruminais ces choses, et que je scrutais périodiquement le paysage s'étendant sous mes yeux, un vieil homme, courbé et marchant avec une canne, entra dans ma chambre. Son visage était creusé par la souffrance, ses os saillaient sous une peau desséchée, tendue comme du parchemin. Voyant qu'il était aveugle, je me levai pour lui prendre le bras. Ses orbites luisaient comme des trous rouges et ses mouvements incertains trahissaient une cécité récente. Je l'assis auprès de moi et lui tins doucement la main, songeant que dans ce pays envahi, nous n'avions plus rien pour soulager ses souffrances et atténuer la douleur de ses orbites enflammées. Il sourit avec résignation et dit :

— Tu te demandes ce qui est arrivé à mes yeux, Frère. J'étais sur le Chemin Sacré, agenouillé devant un Reliquaire. Au moment où je me relevai, je regardai le Potala et par malheur un officier chinois se trouvait dans mon champ de vision. Il m'accusa de l'avoir fixé avec insolence. Je fus attaché par une corde à l'arrière de sa voiture et traîné le long du sol jusqu'à la place. Là, on rassembla des passants et, devant eux, on m'arracha les yeux et on me les jeta au visage. Je porte, ainsi que tu peux le voir, de nombreuses blessures à moitié guéries. J'ai été amené ici par d'autres et je suis heureux de t'accueillir.

Il ouvrit sa robe et je poussai une exclamation d'horreur, car son corps n'était qu'une plaie rouge. Je connaissais bien cet homme ; j'avais, comme Acolyte, étudié sous son égide les choses de l'esprit. Et, lorsque j'étais devenu lama, il avait été l'un de mes répondants. Il avait fait partie du groupe de lamas qui m'avaient accompagné loin au-dessous du Potala pour y subir la Cérémonie de la Petite Mort. A présent, il était à mes côtés et je savais que sa mort était proche.

Les Annales Akashiques

— Tu as voyagé loin, et tu as vu et enduré bien des choses, me dit-il. A présent ma dernière tâche, dans cette Incarnation, est de t'aider à obtenir des aperçus, grâce aux Annales Akashiques, de la vie d'un certain Anglais qui a hâte de quitter son corps afin de pouvoir te le donner. Tu n'auras que de brèves visions de son existence, car cela demande beaucoup d'énergie et nous sommes tous deux à bout de forces. (Il se tut un instant et reprit, un léger sourire aux lèvres :) Cet effort mettra fin à ma propre vie et je suis heureux

d'avoir, grâce à cette dernière tâche, l'occasion d'acquérir du mérite. Merci à toi, Frère, qui rends la chose possible. Lorsque tu reviendras ici de ton voyage dans l'Astral, je serai mort à tes côtés.

Les Annales Akashiques ! Quelle source merveilleuse de connaissance elles représentent ! Quelle pitié que les hommes n'aient pas exploré leurs possibilités au lieu de jouer avec les bombes atomiques. Tout ce que nous faisons, tout ce qui arrive est inscrit de façon indélébile sur l'Akasha, ce médium subtil qui imprègne toute matière. Tous les événements qui ont eu lieu sur Terre depuis que la Terre existe sont là, à la disposition de ceux qui ont la formation intellectuelle appropriée pour en prendre connaissance. L'histoire du monde s'y étale devant quiconque a les "yeux" ouverts. D'après une ancienne prédiction, au siècle prochain, les savants seront capables d'utiliser les Annales Akashiques pour étudier l'Histoire. Il serait intéressant de savoir ce que Cléopâtre a *vraiment* dit à Marc-Antoine et quelles étaient les célèbres remarques de Mr Gladstone. Pour moi, ce serait un ravissement de voir la tête de mes critiques lorsqu'ils s'apercevront de leur stupidité, lorsqu'ils seront *obligés* d'admettre que j'avais bien écrit la vérité ; malheureusement, ni eux ni moi ne serons plus là.

Mais pouvons-nous expliquer plus clairement ce Document Akashique ? Tout événement "impressionne" ce médium qui imprègne jusqu'à l'air lui-même. Un son, dès qu'il est émis, un acte, dès qu'il est ébauché, y sont inscrits pour toujours. Avec les instruments adéquats, n'importe qui pourrait le voir. Considérez-le en termes de lumière ou de ces vibrations que nous

appelons la lumière et la vue. La lumière voyage à une certaine vitesse. Comme le savent tous les hommes de science, nous voyons la nuit des étoiles qui n'existent peut-être plus. Certaines de ces étoiles sont tellement éloignées que la lumière émanant d'elles et nous arrivant aujourd'hui a peut-être commencé son voyage avant la création de cette Terre. Nous n'avons aucun moyen de savoir si l'étoile est morte il y a un million d'années, par exemple, car sa lumière nous atteindra encore dans un million d'années, peut-être. La comparaison avec le son est peut-être plus facile à comprendre. Nous voyons l'éclair et nous entendons le son un peu plus tard. C'est la lenteur de la propagation du son qui est cause du fait que nous l'entendons après avoir vu l'éclair. Eh bien, c'est la lenteur de la propagation de la lumière qui peut rendre possible un instrument pour "voir" le passé.

Si nous étions capables de nous rendre instantanément sur une planète tellement éloignée de la nôtre qu'il faudrait un an à la lumière pour l'atteindre, nous verrions la lumière qui en est partie un an avant nous. Si nous possédions un télescope ultra-puissant, ultra-sensible, avec lequel nous pourrions distinguer n'importe quelle partie de la Terre, nous y verrions des événements qui s'y sont passés un an plus tôt. Et en admettant que nous ayons la possibilité de nous déplacer avec ce super-télescope jusqu'à une planète si éloignée que la lumière émanant de la Terre prendrait un million d'années pour l'atteindre, nous pourrions voir la Terre, telle qu'elle était il y a un million d'années. En avançant de plus en plus loin, instantanément, bien entendu, nous atteindrions

éventuellement un point à partir duquel nous serions en mesure d'assister à la naissance de la Terre, et même du soleil.

C'est cela que les Annales Akashiques nous permettent de réaliser. Après avoir reçu un entraînement spécial, nous pouvons voyager dans le monde astral où le Temps et l'Espace n'existent pas et où d'autres "dimensions" les remplacent. Alors on peut tout voir. D'autres Temps et Espace ? Eh bien, prenons un exemple simple : supposez que vous ayez un kilomètre de fil fin, du coton à reprendre si vous voulez. Vous devez aller d'un côté et d'un autre de ce fil. Sur Terre, vous ne pouvez pas vous déplacer *à travers* le coton, ni autour de sa circonférence. Il faut que vous suiviez la surface du fil pendant un kilomètre, et que arrivé au bout, vous parcouriez un autre kilomètre, de l'autre côté. C'est un long parcours. Dans l'astral, nous nous déplacerons tout bonnement à travers ce fil. L'exemple est simple, mais se déplacer à travers les Annales Akashiques est tout aussi simple, lorsqu'on sait comment s'y prendre !

Les Annales Akashiques ne peuvent être utilisées à des fins mauvaises, elles ne peuvent être employées pour obtenir des informations propres à nuire à quelqu'un. Sauf dispense spéciale, on ne peut pas non plus voir les faits et gestes d'une personne, ni en discuter par la suite. On peut évidemment être témoin et discuter des événements qui appartiennent à l'Histoire. A présent j'allais avoir un aperçu de la vie privée d'un autre homme et il me faudrait décider si je voulais ou non remplacer mon corps par le sien. Mon organisme s'épuisait rapidement et pour accomplir la

tâche qui m'était imposée, il me faudrait avoir un corps pour "passer le cap" jusqu'à ce que je puisse transformer ses molécules, faire, des siennes, les miennes.

Je m'assis et attendis que le lama aveugle prît la parole.

CHAPITRE HUIT

Lentement le soleil disparut derrière les montagnes, et son ultime éclat mit en relief les hautes cimes. La légère écume flottant autour des pics altiers captait la lumière moribonde et reflétait une myriade de nuances qui changeaient et se transformaient selon les caprices de la douce brise vespérale. Des ombres violettes surgissaient des dépressions, telles des créatures nocturnes sorties de leur repaire pour s'ébattre. Peu à peu, les ténèbres veloutées envahirent la base du Potala et montèrent de plus en plus haut, jusqu'à ce que, seuls, les toits d'or réfléchissent un dernier rayon avant d'être à leur tour submergés par l'obscurité envahissante. Une par une, de petites lueurs apparurent, semblables à des bijoux que l'on aurait placés sur un fond sombre, pour en faire ressortir l'éclat.

La paroi montagneuse de la Vallée se dressait, âpre et austère, et la lumière, derrière elle, diminuait d'intensité. De notre demeure rocheuse, nous captions un dernier rayon de soleil moribond qui illuminait un défilé rocheux. Enfin nous fûmes, à notre tour, plongés dans les ténèbres. Aucune lumière pour nous, toute

lampe nous était interdite, de crainte de révéler l'emplacement de notre sanctuaire. Pour nous, il n'y avait que la sombre nuit et nos sombres pensées, tandis que nous contemplions notre pays traîtreusement envahi.

— Frère, dit le lama aveugle, dont j'avais presque oublié la présence, plongé que j'étais dans ma triste songerie, Frère, partons-nous ?

Ensemble, nous nous assîmes dans la position du lotus et méditâmes sur ce que nous allions faire. Le vent léger de la nuit gémissait doucement, comme en extase, tout en jouant autour des varappes et des pics rocheux et il murmurait à notre fenêtre. Avec le sursaut assez agréable qui accompagne souvent cette délivrance, le lama aveugle — qui avait cessé de l'être — et moi nous élançâmes hors de nos corps terrestres pour gagner la liberté d'un autre plan.

— C'est bon de voir à nouveau, dit le lama, car on n'apprécie la vue que lorsqu'on l'a perdue. Nous flottions ensemble, sur le sentier familial conduisant à cet endroit que nous appelions la Salle des Souvenirs. Nous y entrâmes en silence et vîmes que d'autres étudiaient les Annales Akashiques, mais ce qu'ils voyaient était invisible pour nous, de même que les scènes qui se dérouleraient devant nous seraient invisibles pour eux.

— Par où commencerons-nous, Frère ? demanda le vieux lama.

— Nous ne voulons pas être indiscrets, répondis-je, mais il faut que nous sachions à quel genre d'homme nous avons affaire.

Pendant un moment, nous restâmes silencieux ; des images se formaient, claires et précises, sous nos yeux.

— *Eek !* m'exclamai-je, avec un sursaut d'inquiétude. Il est marié ! Que vais-je faire ? Je suis un moine voué au célibat. Non, je refuse !

Je voulus m'enfuir, mais je m'immobilisai en voyant mon compagnon éclater de rire. Pendant un moment, son hilarité fut si grande qu'il ne put prononcer un mot.

— Frère Lobsang, dit-il enfin, tu auras vraiment réjoui mes derniers jours. En te voyant sauter en l'air j'ai d'abord cru que toute une légion de diables t'avaient mordu. Non, Frère, ce n'est pas un obstacle, mais laisse-moi d'abord me "payer" amicalement ta tête. Tu m'as parlé de l'Occident et de ses étranges croyances. Permets-moi de te citer ce passage de leur Bible : 'Le mariage est en tout point honorable.' (Hébreux, chapitre XIII, verset IV.) De nouveau, il fut secoué par le rire et plus je le regardais sombrement, plus il riait. Finalement, le souffle lui manqua.

— Frère, reprit-il, dès qu'il fut capable de parler, ceux qui nous guident et nous aident ont pensé à ce problème. Toi et cette femme pouvez vivre comme de bons compagnons. Nos propres moines et nonnes n'habitent-ils pas parfois sous le même toit ? Ne cherchons pas de difficultés là où il n'y en a point. Et continuons à regarder le Document.

J'inclinai la tête en soupirant. J'étais à court de paroles. Plus je réfléchissais à cette situation, moins elle me plaisait. Je songeai à mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, assis confortablement quelque part au Pays de la Lumière Dorée. Mon visage dut s'assombrir encore, car le vieux lama se mit de nouveau à rire.

Enfin, calmés tous les deux, nous regardâmes ensemble les vivantes images des Annales Akashiques. J'eus sous les yeux l'homme dont on espérait que je prendrais le corps. Très intéressé, je vis qu'il travaillait au montage d'appareils de chirurgie. Je fus ravi de constater qu'il connaissait évidemment son métier, que c'était un technicien compétent, et j'inclinai machinalement la tête en signe d'approbation, tandis que je le regardais résoudre l'une après l'autre les difficultés qui se présentaient.

La vision changea et nous pûmes voir la ville de Londres, en Angleterre, comme si nous avions été mêlés à ses habitants. Les énormes autobus rouges rugissaient le long des rues, se faufilant parmi la masse compacte des voitures, avec leur cargaison de passagers. Un ululement infernal éclata et nous vîmes les gens se précipiter vers d'étranges constructions en pierre, érigées dans les rues. On entendait l'incessant "crup-crup" des obus antiaériens et le ronronnement des avions de chasse traversant le ciel. Instinctivement, nous baissâmes la tête au moment où des bombes tombaient en sifflant. Pendant quelques instants, il y eut un silence, puis de formidables bang ! Des maisons explosèrent en l'air et retombèrent en une pluie de débris et de gravats.

Dans les profondeurs du métro, les gens vivaient une étrange existence de troglodytes. Le soir, ils se rendaient dans les abris, dont ils émergeaient le matin, pareils à des taupes. Des familles entières vivaient là. Elles dormaient sur des couchettes improvisées, et s'efforçaient de conserver un peu d'intimité en drapant

des couvertures sur n'importe quelle saillie des murs recouverts de carreaux en faïence.

J'avais l'impression d'être debout sur une plate-forme de fer, dominant les toits de Londres, et je distinguais parfaitement le bâtiment que les gens appellent "le Palais". Un avion solitaire surgit des nuages et trois bombes tombèrent sur la maison du Roi d'Angleterre. Je jetai un coup d'oeil autour de moi. Quand on regarde à travers les *Annales Akashiques*, on "voit" aussi bien que le personnage principal, de sorte que le vieux lama et moi vîmes *tous les deux* comme si nous avions été les héros de l'histoire. Il me semblait que j'étais debout sur un escalier de secours s'étirant au-dessus des toits londoniens. J'avais déjà vu pareilles choses auparavant, mais je dus les expliquer à mon compagnon. Puis je compris : lui — l'homme que j'observais — s'efforçait de repérer les appareils ennemis, afin de les signaler en cas de danger imminent aux gens demeurés au sol. Les sirènes hurlèrent de nouveau pour annoncer la fin de l'alerte et je vis l'homme descendre l'escalier et ôter son casque d'acier de Surveillant d'Attaque Aérienne.

Le vieux lama se tourna vers moi avec un sourire :

— C'est très intéressant, me dit-il. Je n'ai jamais fait attention aux événements survenus en occident, je ne me suis intéressé qu'à notre propre pays. Je comprends à présent ce que tu voulais dire lorsque tu affirmais qu'une "image vaut un millier de mots". Il faut que nous regardions de nouveau.

Nous regardâmes : les rues de Londres étaient plongées dans l'obscurité, les phares des voitures étaient camouflés. Les gens se heurtaient aux réverbères, et les uns aux autres. Lorsque les voitures

du métro remontaient en surface, les lampes s'éteignaient et de tristes ampoules bleuâtres les remplaçaient. Les faisceaux des projecteurs fouillaient le ciel nocturne, et illuminaient parfois les flancs gris des ballons du barrage. Le vieux lama contemplait ces ballons avec des yeux fascinés. Les voyages astraux lui étaient familiers, mais ces monstres gris, flottant dans les airs au bout de leurs câbles en acier et s'agitant sans cesse sous le vent de la nuit, le stupéfiaient. J'avoue que je trouvai l'expression de mon compagnon aussi intéressante à observer que les Annales Akashiques.

Nous regardâmes l'homme sortir du train, et marcher dans les rues sombres, jusqu'à un grand pâté d'immeubles. Il y entra, mais nous ne le suivîmes pas. Nous contemplions l'activité qui régnait au-dehors. Les bombes avaient détruit plusieurs maisons et les hommes creusaient encore dans l'espoir de retrouver les vivants et les morts. La plainte des sirènes interrompit les opérations de sauvetage. Dans le ciel, telles des mites voletant autour d'une lampe, les bombardiers ennemis étaient pris sous le feu croisé des projecteurs. Une lumière scintillant au flanc de l'un des appareils attira notre attention, puis nous nous aperçûmes qu'il s'agissait d'un chapelet de bombes. L'une d'elles tomba avec fracas sur un angle du bloc d'habitations. Il y eut une lueur fulgurante et la maçonnerie vola en éclats. Un flot de gens sortit précipitamment des maisons pour gagner la douteuse sécurité des rues.

— As-tu connu pire que cela à Shangaï, mon Frère ? demanda le vieux lama.

— *Bien pire*, répondis-je. Nous n'avions aucun moyen de défense et pas d'abris. Comme tu le sais, je suis resté un certain temps enterré sous des décombres et j'ai eu le plus grand mal à en sortir.

— Si nous avançons un peu dans le temps ? demanda mon compagnon. Il ne faut pas que nous regardions indéfiniment, car notre santé à tous les deux est chancelante.

J'acquiesçai avec empressement. J'avais simplement besoin de savoir quel genre de personne j'allais remplacer. Pour moi il n'y avait pas le moindre intérêt à fouiller dans les affaires d'un autre. Nous avançâmes le long du Document, nous arrêtant de temps en temps pour faire le point. Le ciel du matin était obscurci par la fumée de nombreux foyers d'incendie. La nuit avait été un enfer. La moitié de Londres semblait brûler. L'homme descendit la rue jonchée de débris, une rue durement bombardée. A une barrière provisoire, un agent de police de la Réserve de Guerre l'arrêta en disant :

— Vous ne pouvez pas aller plus loin, monsieur, les immeubles sont dangereux.

Nous vîmes arriver le Gérant. Il s'entretint avec l'homme que nous observions. Puis il dit un mot à l'agent et, passant sous la corde, tous deux se dirigèrent vers le bâtiment en ruine. L'eau giclait partout des conduites éclatées. Canalisations et fils électriques étaient inextricablement entremêlés, tel un peloton de laine avec lequel a joué un chaton. Un coffre-fort inclinait de façon inquiétante au bord d'une énorme brèche. Des lambeaux d'étoffe détrempés flottaient lamentablement au vent, et d'un bâtiment

voisin, des morceaux de papier brûlés tombaient en tournoyant comme des flocons de neige noire. Moi, qui connaissais pourtant mieux que la plupart des gens la guerre et la souffrance, j'étais écoeuré par cette destruction insensée. Le Document continuait à se dérouler...

Le chômage, dans le Londres du temps de guerre ! L'homme voulut s'engager comme agent de police de la Réserve de Guerre. En vain. Ses certificats médicaux portaient le Numéro Quatre : inapte au service. A présent, ayant perdu sa situation à cause des bombardements, il errait dans les rues à la recherche d'un travail. Une firme après l'autre refusait de l'employer. Il ne semblait y avoir pour lui aucun espoir, aucune lueur dans les ténèbres de sa dure existence.

Enfin, après une visite à une École par Correspondance, dont il avait impressionné les professeurs par son intelligence et son application, on lui proposa un poste dans les bureaux de l'école, situés aux environs de Londres pour toute la durée de la guerre.

— L'endroit est très beau, dit l'homme qui faisait cette offre. Prenez l'autobus de la ligne verte. Voyez Joe, il doit arriver à une heure, mais les autres s'occuperont de vous. Emmenez votre femme avec vous. J'ai moi-même essayé de me faire transférer là-bas.

Le village était, en fait, un endroit sordide. Il n'avait rien de beau, contrairement à ce que cet homme avait affirmé. On y fabriquait des avions, on les mettait à l'essai et on les expédiait en d'autres régions du pays.

La vie dans une École par Correspondance n'avait vraiment rien d'amusant. Autant que nous pouvions en juger par les *Annales Akashiques*, elle consistait à lire des formulaires et des lettres et à indiquer aux gens quel cours ils devraient suivre. Pour ma part, j'estimais que l'enseignement par correspondance était une perte d'argent, à moins que l'on ne pût effectuer en même temps des travaux pratiques.

Un bruit étrange, semblable à celui d'un moteur de motocyclette défaillant, nous parvint aux oreilles. Et nous aperçûmes un curieux engin aérien démuné de pilote. Il émit une toux spasmodique, le moteur s'arrêta, l'appareil plongea et explosa juste au-dessus du sol.

— C'était un avion-robot allemand, dis-je au vieux lama. Ces V1 et ces V2 semblent avoir été des engins bien déplaisants.

Un autre avion-robot tomba près de la maison qu'habitaient l'homme et sa femme. Il brisa quelques fenêtres et fendit un mur.

— Ces gens ne semblent pas avoir beaucoup d'amis, dit le vieux lama. Je crois qu'ils ont des possibilités spirituelles qui échapperaient à un observateur superficiel et j'ai l'impression qu'ils vivent ensemble plus comme frère et soeur que comme mari et femme. Voilà qui devrait te rassurer, Frère, conclut le vieil homme en étouffant un rire !

Les *Annales Akashiques* continuaient, déroulant l'existence d'un homme à la vitesse de la pensée. Nous pouvions sauter d'un moment à l'autre de cette vie, laissant certaines parties de côté, et revoyant d'autres plusieurs fois. L'homme s'aperçut qu'une série de

coïncidences tournaient ses pensées de plus en plus vers l'Orient. Des "rêves" lui montraient la vie au Tibet, rêves qui étaient en fait des voyages astraux accomplis sous l'égide du vieux lama.

— L'une de nos petites difficultés, me dit le vieil homme, c'était qu'il tenait à employer le terme de "Maître", chaque fois qu'il s'adressait à l'un de nous.

— Oh ! répondis-je, c'est là l'une des erreurs communes des gens de l'Occident, ils aiment à employer les termes qui impliquent la domination exercée par un être sur les autres. Que lui avez-vous dit ?

Le vieux lama sourit :

— Je lui ai fait un petit discours. Je me suis aussi efforcé de l'inciter à poser moins de questions. Je vais te répéter ce que je lui ai dit, car cela te servira pour comprendre sa nature profonde. Je lui ai dit : "Maître", c'est un mot qui me fait horreur, comme à tous les Orientaux. Il suppose qu'un être s'efforce de dominer les autres, que l'on cherche la suprématie sur ceux qui n'ont pas le droit d'employer ce terme. Pour nous, "Maître" signifie Maître du Savoir, une source de connaissances, ou celui qui a *maîtrisé* les tentations de la chair. Nous préférons le mot Guru ou Adeptes. Car aucun Maître, dans le sens où nous l'entendons, ne chercherait à influencer un étudiant, ni à lui imposer ses propres opinions. En Occident, il existe certains petits groupes et cultes qui s'imaginent être les seuls à avoir la clef des Champs Célestes. Certaines religions ont employé la torture pour se gagner des fidèles. Je lui ai rappelé ces mots sculptés au fronton d'une de nos

lamaseries : "Un millier de moines, un millier de religions."

"Il parut me comprendre fort bien, poursuivit le vieux lama, aussi ai-je continué mon petit discours, pensant qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. En Inde, en Chine et dans le Japon d'autrefois, lui ai-je dit encore, le futur élève s'assied au pied de son Guru, cherchant à s'informer, mais ne posant pas de questions, car l'élève doué de sagesse ne pose jamais de questions, de crainte qu'on ne le renvoie. Etre interrogé est, pour le Guru, la preuve certaine que l'étudiant n'est pas encore préparé à recevoir les réponses à ses questions. Certains ont attendu jusqu'à sept ans que réponse leur soit donnée à une question non formulée. Pendant ce temps, l'étudiant subvient aux besoins matériels du Guru. Il fournit les vêtements, la nourriture, et les quelques rares choses qui lui sont nécessaires. Il ne cesse de tendre l'oreille pour recueillir des renseignements, car en s'informant, en entendant peut-être ce qui est confié à d'autres gens, l'étudiant intelligent peut déduire, peut conclure, et quand le Guru, dans sa sagesse, voit que son élève fait des progrès, il le questionne, en temps voulu et selon sa manière, et s'il découvre que les connaissances de l'étudiant sont erronées ou incomplètes, il corrige, toujours en temps voulu, les omissions et les déficiences.

"En Occident, les gens disent : 'Maintenant, expliquez-moi... Mme Blavatsky affirme... L'évêque Leadbetter affirme... Billy Graham affirme... Vous, qu'en dites-vous ? Je crois que vous vous trompez.' Les Occidentaux posent des questions pour le plaisir de

parler, sans savoir ce qu'ils veulent dire, ni ce qu'ils veulent entendre, mais si un Guru bienveillant répond à une question et que l'élève ergote : 'Mais, j'ai entendu un tel dire ceci ou cela...'

"Si l'étudiant interroge le Guru, cela implique forcément que l'étudiant ne connaît pas la réponse à sa question, mais estime que le Guru la sait, lui ; donc s'il met la réponse en doute immédiatement, cela prouve qu'il est ignorant, et qu'il a, sur le décorum et sur la plus élémentaire politesse, des idées préconçues et totalement erronées. Je vous déclare que le seul moyen d'obtenir des réponses à vos questions, c'est de les laisser sans réponse, de recueillir des renseignements, de déduire et de conclure, puis, en temps voulu, si vous avez le cœur pur, vous serez capable de faire des voyages astraux, de connaître les formes les plus ésotériques de méditation, et de consulter les Annales Akashiques qui ne peuvent mentir, ne peuvent donner une réponse étrangère au contexte, ne peuvent formuler une opinion ni une information teintée par des préjugés personnels. L'éponge humaine souffre d'indigestion mentale et elle retarde son évolution et son développement spirituels. Quelle est la seule voix qui conduise au progrès ? Celle de la patience : *Wait and see*. Il n'y en a pas d'autre, il n'y a aucun moyen d'accélérer votre développement, sauf sur l'invitation expresse d'un Guru qui vous connaît bien et qui, vous connaissant bien, hâtera votre évolution s'il vous en juge digne."

J'avais l'impression que la majorité des Occidentaux profiterait d'un pareil enseignement. Toutefois, nous n'étions pas là pour enseigner, mais pour observer le

déroulement des principaux événements de la vie d'un homme qui, bientôt, abandonnerait son enveloppe terrestre.

— Voici qui est intéressant, dit le vieux lama, attirant mon attention sur une scène des Annales Akashiques. Cela a soulevé pas mal de complications, mais lorsqu'il en a compris la nécessité, il a donné son accord.

Intrigué, je considérais la scène, puis je compris. Oui ! ce bureau était celui d'un homme de loi. Ce document était un acte constatant le changement de nom. Oui, c'était vrai, je m'en souvenais, il avait changé de nom, car les vibrations du sien, d'après notre Science des Nombres, n'étaient pas bonnes. Je lus le papier avec intérêt, et vis qu'il n'était pas tout à fait correct, mais presque.

Les épreuves ne manquaient pas à cet homme. Une visite à un dentiste lui avait causé de nombreux ennuis, au point qu'il avait dû être transporté dans une clinique pour y subir une opération. Par intérêt technique, j'observai très attentivement le processus.

L'homme dont je regardais la vie avait l'impression que son patron se souciait peu de lui. Nous étions aussi de son avis, le vieux lama et moi, et nous fûmes satisfaits de voir qu'il avait démissionné de son poste de l'école par correspondance. Le mobilier fut chargé dans un camion, une partie fut vendue, l'homme et sa femme partirent pour une région entièrement différente. Pendant un certain temps, ils vécurent dans la maison d'une étrange vieille femme qui disait "la bonne aventure" et avait une opinion surprenante de ses capacités. L'homme s'efforça par tous les moyens

de trouver une situation. *N'importe quoi* qui lui permît de gagner honnêtement sa vie.

Le vieux lama me dit :

— Nous approchons maintenant de l'instant crucial. Comme tu peux le voir, il se plaint continuellement de son sort. Il n'a pas de patience et je crains qu'il ne quitte brusquement la vie, si nous ne faisons pas diligence.

— Que voulez-vous que je fasse ? demandai-je.

— C'est à toi de décider, mais j'aimerais que tu le rencontres dans l'astral pour savoir ce que tu penses de lui.

— Certainement, dis-je, nous irons ensemble. (Je réfléchis quelques instants et ajoutai :) A Lhassa, il est deux heures du matin ; en Angleterre, il doit être huit heures du soir, car leur temps retarde sur le nôtre. Nous allons nous reposer trois heures, puis nous attirerons cet homme dans l'astral.

— Oui, dit le vieux lama. Il dort seul dans une chambre, donc cela sera possible. Pour le moment, reposons-nous, car nous sommes las.

Nous réintégrâmes nos corps, et nous assîmes côte à côte à la sombre clarté des étoiles. Les lumières de Lhassa étaient éteintes, on ne voyait que les faibles lueurs des demeures occupées par les moines et les lueurs plus vives des postes de garde chinois. Le murmure du ruisseau qui coulait sous nos murs paraissait étrangement sonore, dans le silence de la nuit. D'en haut nous parvint le crépitement d'une petite averse de cailloux, chassés par le grand vent. Ils rebondirent près de nous, détachant des pierres plus grosses, et roulèrent le long des pentes montagneuses,

pour atterrir bruyamment près d'un casernement chinois. Des lumières s'allumèrent, des coups de feu éclatèrent, et les soldats coururent en tous sens, craignant sans doute d'être attaqués par les moines de Lhassa. Mais le tumulte s'apaisa bientôt, la nuit redevint paisible et silencieuse.

Le vieux lama rit doucement et dit :

— Il me paraît vraiment curieux que les gens habitant en dehors de nos frontières ne parviennent pas à comprendre les voyages astraux ! Comme c'est étrange qu'ils y voient un phénomène d'imagination pure. Ne peut-on leur faire admettre que changer son corps pour un autre équivaut à échanger une automobile contre une autre ? Il semble inconcevable que des peuples arrivés à un tel degré de progrès technique soient si aveugles aux choses de l'esprit.

Moi qui avais quelque expérience de l'Ouest, je lui répondis :

— A part une petite minorité, les Occidentaux ne sont pas doués pour les choses spirituelles. Tout ce qui les intéresse, c'est la guerre, la sexualité, le sadisme et le droit de s'immiscer dans les affaires des autres.

La longue nuit continua ; nous nous reposâmes et nous rafraîchîmes avec du thé et de la tsampa.

Enfin les premiers et faibles rayons de l'aube illuminèrent derrière nous les pics montagneux. Mais à nos pieds, la vallée était toujours dans les ténèbres. Quelque part, un yak se mit à meugler, comme s'il sentait l'approche d'un nouveau jour. "Cinq heures du matin au Tibet. Environ onze heures, en Angleterre", me dis-je. Je secouai doucement le vieux lama, qui somnolait.

— Il est temps de partir pour l'astral, lui dis-je.

— Ce sera mon dernier voyage, répondit-il, je ne réintégrerai pas mon corps.

Lentement, sans hâte aucune, nous entrâmes de nouveau dans l'état astral. Nous arrivâmes dans cette maison d'Angleterre. L'homme était étendu, endormi, se retournant parfois sur son lit, et son visage exprimait une amertume profonde. Sa forme astrale enveloppait son corps physique et n'en était pas encore séparée.

— Venez-vous ? demandai-je dans l'astral.

— Venez-vous ? répéta le vieux lama.

Lentement, presque de mauvais gré, la forme astrale de l'homme s'éleva au-dessus de son corps. S'éleva et flotta, à l'envers, la tête en bas, selon la règle. Le corps astral oscilla et s'agita. Le brusque rugissement d'un train filant dans le voisinage faillit le renvoyer dans son enveloppe matérielle. Puis, comme s'il avait pris une décision soudaine, il se retourna et se tint devant nous. Se frottant les yeux comme quelqu'un qui s'éveille, il nous regarda.

— Ainsi vous voulez quitter votre corps ? lui dis-je.

— Oui, je *hais* cette vie ! s'exclama-t-il avec violence.

Nous nous contemplions mutuellement. Il me semblait être un homme qui, en Angleterre, ne parviendrait pas à s'imposer, mais qui, au Tibet, aurait eu des chances de réussir.

Il eut un rire amer :

— Ainsi c'est *vous* qui désirez avoir mon corps ? Eh bien, vous le regretterez. En Angleterre peu importe *ce que* vous savez, l'important c'est *qui* vous connaissez. Je ne peux pas trouver d'emploi, je ne peux même pas

m'inscrire au chômage. Voyez si vous êtes capable de faire mieux.

— Chut, mon ami, lui dit le vieux lama, vous ignorez à qui vous parlez. Peut-être votre truculence vous a-t-elle empêché de trouver du travail ?

— Il faudra vous laisser pousser la barbe, dis-je, car si j'occupe votre corps, le mien s'y substituera bientôt et je veux avoir une barbe pour cacher les cicatrices de ma mâchoire.

— Oui, monsieur, je laisserai pousser ma barbe, me répondit-il.

— Très bien, dis-je, je reviendrai ici dans un mois. Je m'intégrerai dans votre corps et je vous délivrerai, de sorte que mon propre corps pourra éventuellement remplacer celui que j'aurai pris. Expliquez-moi, poursuivis-je, comment mes compagnons sont entrés en contact avec vous.

— Depuis longtemps, monsieur, dit-il, je déteste la vie qu'on mène en Angleterre, son injustice, le favoritisme. Toute ma vie, je me suis intéressé au Tibet et aux pays d'Extrême-Orient. Toute ma vie, j'ai eu des rêves où je voyais, ou croyais voir le Tibet, la Chine et d'autres pays que je ne connaissais pas. Il y a un certain temps, j'ai eu envie de changer de nom ; je l'ai fait.

— Oui, je sais tout cela, mais *comment a-t-on pris contact* avec vous récemment et qu'avez-vous vu ?

Il réfléchit un moment :

— Pour vous l'expliquer, je dois le faire à ma manière et certaines des informations que je possède semblent incorrectes, à la lumière de ce que j'ai ultérieurement appris.

— Eh bien, répondis-je, racontez-moi cela à votre manière, nous pourrons corriger les erreurs par la suite. Il *faut* que je vous connaisse mieux, si je dois prendre votre corps et ce sera là un moyen d'y parvenir.

— Je peux peut-être commencer par le premier "contact" véritable. Après, je serai plus à même de rassembler mes pensées.

De la gare, en haut de la rue, monta le bruit d'un train qui ramenait de Londres les derniers banlieusards et dont les freins brusquement serrés grinçaient atrocement. Bientôt après, le train redémarra et "l'homme" commença son histoire, que le lama et moi-même écoutâmes avec attention.

— Rose Croft, à Thames Ditton, était un endroit très agréable. La maison était située en retrait de la rue, avec un petit jardin sur le devant et un autre beaucoup plus grand, derrière. Du balcon, on avait une très jolie vue sur la campagne. Je passais beaucoup de temps dans ce jardin, surtout dans celui du devant, car il avait été assez longtemps abandonné et je voulais l'arranger un peu. L'herbe y atteignait près d'un mètre de haut, et la couper n'était pas facile. J'en avais déjà rasé la moitié avec un vieux couteau gorkha. C'était tout un travail, parce que je devais me mettre à genoux pour faucher l'herbe et aiguiser le couteau toutes les cinq minutes. Je m'intéressais également à la photographie. J'avais essayé de photographier un hibou qui nichait dans un vieux sapin proche, un sapin recouvert de lierre. Mon attention fut attirée par un battement d'ailes sur une branche, non loin au-dessus de ma tête. Je levai les yeux, et à mon ravissement, vis un jeune

hibou qui, aveuglé par le soleil, s'accrochait à la branche, agitant les ailes. Silencieusement je posai mon couteau et entrai dans la maison pour y prendre mon appareil photographique. L'appareil en main, je m'approchai de l'arbre et aussi silencieusement que possible, commençai à y grimper jusqu'à la première branche. L'oiseau, incapable de me voir sous cette lumière vive, mais devinant ma présence, s'éloigna vers l'extrémité de la branche. Sans me soucier du danger, j'avancais toujours, et, à chacun de mes mouvements, le hibou s'éloignait de plus en plus jusqu'à ce qu'il fût presque arrivé au bout de la branche, qui ployait maintenant sous mon poids de façon inquiétante.

"Soudain, ayant fait un geste brusque, j'entendis un craquement, et sentis le parfum du bois pulvérulent. La branche était pourrie, elle avait cédé. Cette chute de quelques mètres me parut durer une éternité. Je me rappelle que l'herbe ne m'avait jamais paru plus verte et qu'elle me semblait plus grande que nature. Je pouvais en distinguer chaque brin, et les petits insectes dessus. Je me rappelle aussi qu'une coccinelle s'enfuit à mon approche. Puis, je ressentis une douleur fulgurante, il y eut une sorte d'éclair et ce fut la nuit. J'ignore combien de temps je demeurai là, comme une masse inerte, mais soudain je me rendis compte que je me détachais de mon corps physique, que je voyais les choses plus nettement : les couleurs me semblaient nouvelles et étonnamment lumineuses.

"Avec précaution, je me relevai et regardai autour de moi. A ma surprise horrifiée, je vis que mon corps était étendu sur le sol. Il ne portait pas trace de sang,

simplement une grosse bosse à la tempe droite. J'étais fort déconcerté, car il respirait bruyamment et donnait des signes de détresse. 'C'est la mort, me dis-je, je suis mort, à présent, je ne reviendrai jamais sur Terre.'

"Je vis une mince corde de fumée montant du corps, de la tête du corps vers moi ; la corde ne bougeait pas, ne vibrait pas et la panique m'envahit. Je me demandais que faire. La peur, ou une autre raison peut-être, me paralysait. Puis un mouvement soudain, le seul dans l'étrange univers qui était devenu le mien, attira mon regard et je faillis crier, ou j'aurais crié si j'avais eu une voix. Un lama tibétain, vêtu de la robe safran de l'Ordre Supérieur, traversait la pelouse dans ma direction. Ses pieds étaient à quelques centimètres du sol et pourtant il s'avavançait vers moi d'un pas ferme. Je le contemplai, stupéfait.

"Il étendit la main et me sourit. 'Vous n'avez rien à craindre, dit-il, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter.' J'eus l'impression qu'il parlait dans une autre langue que la mienne, du tibétain, peut-être et pourtant je la comprenais ; et je n'entendais pas un son ! Je n'entendais même pas les oiseaux chanter et le vent siffler dans les arbres. 'Oui, reprit-il, devinant mes pensées, nous n'avons pas recours au langage, mais bien à la télépathie. Je vous parle par télépathie.' Nous nous regardâmes, puis nous regardâmes le corps étendu sur le sol, entre nous. Le Lama releva la tête et sourit : 'Ma présence vous surprend, dit-il, je suis ici parce que j'ai été attiré vers vous. J'ai laissé mon corps à cet instant précis et j'ai été attiré vers vous parce que vos propres vibrations vitales sont un harmonique fondamental de celui pour lequel j'agis. Je suis donc

venu, je suis venu parce que j'ai besoin de votre corps pour quelqu'un qui doit continuer à vivre dans le monde Occidental, car il doit accomplir une tâche qui ne souffre pas d'interruption.'

"Je le considérai, épouvanté. Cet homme était fou ! Il avait besoin de mon corps ! Moi aussi ! C'était *le mien*. Je ne tolérerais pas qu'on me l'enlève. J'avais été chassé contre mon gré du véhicule physique et j'allais y retourner. Mais le Tibétain devina de nouveau mes pensées. Il me dit : 'Qu'avez-vous à attendre de l'existence ? Le chômage, la maladie, les épreuves, une vie médiocre dans un milieu médiocre, puis dans un avenir assez rapproché, la mort ; et tout recommence à nouveau. Avez-vous réussi dans la vie ? Avez-vous accompli quoi que ce soit dont vous puissiez être fier ? Réfléchissez.'

"Je réfléchis. Je songeai au passé ; oui, j'ai été déçu, incompris, malheureux. Il reprit : 'Voudriez-vous connaître la satisfaction de savoir que votre Karma a été effacé, que vous avez matériellement contribué à une tâche qui rendra grand service à l'humanité ?' Je répondis : 'Je ne sais pas. L'humanité ne m'a jamais fait beaucoup de bien. Pourquoi m'inquiéterais-je d'elle ?'

'— Non, dit-il, sur cette Terre, vous êtes aveugle à la réalité véritable. Vous ne savez pas ce que vous dites, mais avec le temps, et dans une sphère différente, vous comprendrez les possibilités que vous avez manquées. Je veux votre corps pour un autre.'

'— Eh bien, que puis-je faire ? répliquai-je. Je ne peux pas errer éternellement comme un spectre, et nous ne pouvons pas avoir tous deux le même corps.'

"Vous comprenez, je prenais cette demande au pied de la lettre. Il y avait, chez cet homme, quelque chose qui imposait le respect et qui faisait croire à sa sincérité. Je ne doutai pas un moment qu'il ne fût capable de prendre mon corps et de me laisser partir quelque part ailleurs, mais je voulais m'informer plus avant. Je voulais savoir ce que je faisais. Il me sourit et me dit d'un ton rassurant : 'Vous, mon ami, vous aurez votre récompense, vous échapperez à votre Karma, vous irez dans une sphère d'activité différente, et tous vos péchés vous seront remis à cause de ce que vous avez fait. Mais votre corps ne vous sera pas enlevé contre votre volonté.'

"Cette perspective ne me plaisait guère. Ce corps était le mien depuis quelque quarante ans, j'y étais très attaché, je ne tenais pas à ce qu'on me l'enlève. En outre que dirait ma femme si elle devait vivre avec un étranger, sans être au courant de rien ? Le lama me regarda de nouveau et reprit : 'N'avez-vous aucune sympathie pour l'humanité ? N'êtes-vous pas disposé à faire quelque chose pour réparer vos propres fautes, pour donner un but à votre vie médiocre ? C'est vous qui y gagnerez. Celui pour lequel j'agis sera forcé de continuer votre dure existence.'

"Je regardai autour de moi. Je regardai le corps étendu entre nous et je songeai : 'Bah, qu'est-ce que ça peut faire ? Il est vrai que ma vie est dure. Je ne perdrai rien à la quitter.' Je dis donc : 'Bon, laissez-moi voir en quel genre d'endroit j'irai et si cela me plaît, j'accepterai.' Aussitôt j'eus une vision glorieuse, si glorieuse que les mots ne sauraient la décrire. Satisfait,

je déclarai que j'étais disposé, *entièrement* disposé à être délivré le plus tôt possible."

Le vieux lama se mit à rire et dit :

— Nous avons dû l'avertir que tout ne se ferait pas *aussi* rapidement que cela, que ce serait à toi, Frère, de le voir et de prendre la décision finale. Après tout, si pour lui c'était une délivrance heureuse, pour toi c'était une nouvelle épreuve.

Je les regardai tous les deux.

— Très bien, répondis-je finalement, je reviendrai dans un mois. Si d'ici là vous avez laissé pousser votre barbe et que vous êtes absolument décidé à accepter, je vous délivrerai et vous pourrez partir.

Il poussa un soupir de satisfaction et une expression de béatitude se peignit sur son visage, cependant qu'il réintégrait lentement son corps physique. Le vieux lama et moi nous levâmes et retournâmes au Tibet.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Lorsque je repris mon corps physique, l'enveloppe vide du vieux lama était étendue, inerte, sur le sol. "Lui, me dis-je, a retrouvé la paix après une longue et honorable existence. Moi, par la Dent Sacrée du Bouddha... *à quoi m'étais-je engagé ?*"

Des messagers se rendirent, par les hautes terres montagneuses, jusqu'à la Nouvelle Demeure pour y porter mon acceptation écrite : j'étais prêt à accomplir la tâche dont on voulait me charger. Les messagers revinrent, me rapportant, en signe de gracieuse amitié, quelques-uns de ces petits gâteaux indiens qui m'avaient si souvent induit en tentation lorsque j'étais au Chakpori. J'étais virtuellement prisonnier dans ma demeure montagneuse. On ne voulut pas me permettre

d'aller, même déguisé, voir une dernière fois mon bien-aimé Chakpori.

— Tu pourrais être victime des envahisseurs, mon Frère, me dit-on, car ils n'hésitent pas une seconde à appuyer sur la détente lorsque leurs soupçons sont éveillés.

— Vous êtes malade, Révérend Abbé, me dit un autre. Si vous descendiez dans la vallée, peut-être n'auriez-vous pas la force de remonter jusqu'ici. Si votre Corde d'Argent est tranchée, la Tâche ne sera pas accomplie.

La Tâche ! Il me semblait stupéfiant que cette "tâche" existât. Distinguer l'aura humaine ne présentait pas pour moi plus de difficulté qu'il n'y en avait, pour un homme doué d'une vue normale, à voir une personne se tenant à un mètre de lui. Je méditai sur la différence entre l'Est et l'Ouest, songeant combien il était facile d'intéresser un Occidental à un nouvel aliment énergétique, et combien il était facile d'intéresser un Oriental à un phénomène nouveau dans le domaine spirituel.

La transmigration

Le temps passa. Je me reposais comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Puis, peu de temps avant la fin du mois, peu de temps avant le moment où je devais retourner en Angleterre, on m'appela de nouveau au Pays de la Lumière Dorée.

Assis en face de tous ces Hauts Personnages, je pensai assez irrespectueusement que cela ressemblait à un *briefing* pendant la guerre ! Ma pensée fut captée par les autres, dont l'un dit en souriant :

— Oui, c'est bien un *briefing* ! Et qui est l'ennemi ? La Puissance du Mal qui cherche à empêcher l'accomplissement de notre tâche.

— Tu rencontreras beaucoup d'hostilité, tu seras en butte aux calomnies, dit l'un.

— Tes pouvoirs métaphysiques ne seront ni altérés, ni perdus pendant ta transformation, déclara un autre.

— Ceci est ta dernière incarnation, me dit mon Guide bien-aimé, le Lama Mingyar Dondup, quand tu seras au terme de l'existence que tu vas prendre, tu retourneras chez toi... chez nous.

Je reconnaissais bien mon Guide à cette conclusion *encourageante*. Ils continuèrent à m'expliquer ce qui allait arriver. Trois lamas, voyageurs de l'astral, m'accompagneraient jusqu'en Angleterre et effectueraient l'opération consistant à couper la Corde d'Argent de cet homme pour me l'attacher, à *moi*. La difficulté était de ne pas perdre la liaison avec mon propre corps, toujours au Tibet, car je voulais que mes propres "molécules de chair" fussent éventuellement transférées. Je retournai donc sur Terre, et, avec mes trois compagnons je me rendis astralement en Angleterre.

L'homme m'y attendait.

— Je suis *décidé* à aller jusqu'au bout, dit-il.

L'un des lamas se tourna vers lui :

— Il va falloir que vous vous laissiez tomber brusquement de cet arbre, comme vous l'avez fait la première fois que nous avons pris contact avec vous. Il faut que le choc soit rude, car votre Corde est très fortement attachée.

L'homme grimpa à quelques mètres du sol, puis se laissa tomber et atterrit avec un "bang" satisfaisant. Pendant un instant, j'eus l'impression que le temps s'était arrêté. Une voiture qui passait s'immobilisa, un oiseau qui volait demeura figé dans l'espace. Un cheval qui tirait une charrette stoppa, les deux sabots levés, et ne les posa pas. Puis tout se remit en mouvement. La voiture repartit brusquement, à bonne allure. Le cheval se mit à trotter et l'oiseau, au-dessus de nos têtes, fila comme une flèche. Les feuilles frémirent et s'agitèrent, l'herbe, balayée par le vent, ondula.

En face, au Cottage Hospital, une ambulance s'était arrêtée. Deux hommes descendirent, se dirigèrent vers l'arrière du véhicule et en sortirent une civière où une vieille femme était allongée. Sans hâte, les deux ambulanciers la tournèrent et la portèrent à l'intérieur de l'hôpital.

— Ah, dit l'homme, elle va à l'hôpital, moi je vais vers la liberté. (Il regarda la rue de haut en bas et ajouta :) Ma femme est au courant. Je lui ai tout expliqué et elle est d'accord. (Il jeta un coup d'oeil vers la maison et étendit la main :) Voilà sa chambre, la vôtre est là. A présent, je suis prêt.

L'un des lamas saisit la forme astrale de l'homme et passa la main le long de la Corde d'Argent. Il semblait la nouer, comme on noue le cordon ombilical d'un bébé à sa naissance.

— Prêt ! dit l'un des prêtres.

L'homme, libéré de sa Corde, s'éloigna, flottant dans les airs en compagnie du prêtre qui l'assistait. Je sentis une douleur crucifiante, une souffrance indicible que

j'espère ne jamais éprouver de nouveau, puis le plus âgé des lamas me dit :

— Lobsang, peux-tu t'intégrer dans ce corps ? Nous allons t'aider.

Le monde s'assombrit. J'étais plongé dans d'épaisses et poisseuses ténèbres d'un noir rougeâtre. Je suffoquais. Je sentis que l'on me forçait à entrer dans quelque chose de trop petit pour moi. Emprisonné dans ce corps, je l'explorais avec l'impression d'être un pilote aveugle dans un avion très complexe, et je me demandais comment le faire agir. "Que se passera-t-il, si j'échoue ?" me disais-je, accablé. Désespérément, je palpai, je tâtonnai au hasard. Enfin, j'aperçus des lueurs rouges, puis vertes. Rassuré, j'intensifiai mes efforts, puis ce fut comme si une persienne s'était ouverte. Je voyais ! Ma vue était la même qu'auparavant, je pouvais distinguer les auras des gens qui passaient dans la rue. Mais j'étais incapable de bouger.

Les deux lamas se tenaient auprès de moi. Désormais, comme j'allais le découvrir, je pourrais toujours voir les formes astrales aussi bien que les formes physiques et je pourrais également garder un contact encore plus étroit avec mes compagnons restés au Tibet. "Un prix de consolation, me disais-je souvent, pour avoir été obligé de rester en Occident."

Les deux lamas considéraient mon immobilité avec inquiétude. Je m'acharnais désespérément, me reprochant de ne pas avoir cherché à connaître et à dominer les différences existant entre un corps Oriental et un corps Occidental.

— Lobsang, tes doigts remuent ! s'écria l'un des lamas.

Fébrilement, je continuai mon exploration. Un faux mouvement me rendit momentanément aveugle. Avec l'aide des lamas, j'abandonnai de nouveau le corps, l'étudiai et le réintégrai avec précaution. Cette fois, j'eus plus de succès. Je pouvais voir, remuer un bras, et une jambe. Faisant un immense effort, je me mis à genoux, chancelai, et retombai sur le ventre. Avec l'impression de soulever tout le poids du monde, je me remis péniblement sur pied.

Une femme sortit en courant de la maison, en disant :

— Oh ! qu'est-ce que tu as fait ? Tu devrais rentrer et t'étendre.

Elle me regarda et une expression de stupeur se peignit sur son visage ; je crus qu'elle allait se mettre à hurler. Mais elle se domina, et, me passant un bras autour de l'épaule, elle m'aida à traverser la pelouse. Je longeai un petit sentier recouvert de graviers, montai une marche de pierre, passai sous un porche de bois, et entrai dans un petit vestibule. Là, les choses se compliquèrent, car il me fallut gravir de nombreuses marches et mes mouvements étaient encore gauches et maladroits.

La maison comprenait deux appartements et celui que je devais occuper se trouvait à l'étage supérieur. Il me parut fort étrange d'entrer ainsi dans une maison anglaise, de grimper cet escalier assez raide en me cramponnant à la rampe pour ne pas tomber en arrière. Mes membres semblaient être en caoutchouc, comme si j'avais été incapable d'exercer sur eux un

contrôle total... ce qui était le cas d'ailleurs, car il me fallut plusieurs jours pour faire agir à ma guise ce corps emprunté. Les deux lamas demeuraient là, très inquiets, mais, bien entendu, ils ne pouvaient m'être d'aucun secours. Ils me quittèrent bientôt, promettant de revenir à l'aube.

Lentement, chancelant comme un somnambule, j'entrai dans la chambre qui était désormais la mienne et mes mouvements étaient saccadés comme ceux d'un automate. Avec un soupir de soulagement, je m'écroulai sur le lit. "Au moins, me disais-je, je ne pourrai plus tomber !" Mes fenêtres donnaient à la fois sur l'avant et sur l'arrière de la maison. En tournant la tête à droite, je pouvais voir le petit jardin, la route, et le Cottage Hospital, ce qui, dans l'état où je me trouvais, ne me réconfortait guère.

De l'autre côté de la chambre, s'ouvrait la fenêtre par laquelle, en tournant la tête à gauche, je pouvais voir le jardin de derrière, plus grand que l'autre, mal tenu, avec des herbes dures qui croissaient par petites touffes, comme dans une prairie. Des haies séparaient chaque jardin de son voisin. A l'extrémité de la pelouse s'élevaient une rangée d'arbres maladifs et une barrière en fil de fer. Au-delà, je distinguais les contours d'une ferme et un troupeau de vaches en train de paître.

J'entendais des voix au-dehors, mais elles étaient tellement "British", qu'il m'était presque impossible de comprendre ce qu'elles disaient. L'anglais que je connaissais était surtout celui des Américains et des Canadiens, et les syllabes curieusement accentuées de la Vieille Ecole (1) me laissaient désespéré. Je m'aperçus que j'avais moi-même du mal à

m'exprimer ; je n'émettais qu'un croassement sourd. Mes cordes vocales semblaient s'être épaissies. J'appris à parler lentement et à me représenter tout d'abord l'image du mot que j'allais dire. J'avais tendance à prononcer "cha" au lieu de "j", je disais : "chon", pour "John", entre autres. Parfois, je pouvais à peine comprendre ce que je disais !

(1) Oxford ; l'accent des Oxfordiens — ou de leurs imitateurs — est très particulier. (N.d.t.)

Cette nuit-là, les lamas, voyageurs de l'astral, revinrent et me réconfortèrent en me déclarant que désormais, il me serait encore plus facile de me déplacer astralement. Ils me dirent aussi que mon corps tibétain était bien à l'abri dans un cercueil de pierre, sous la garde constante de trois moines. Des recherches faites dans les vieux textes avaient montré qu'il me serait facile de retrouver mon propre corps, mais que le transfert demanderait un certain temps.

Pendant trois jours, je restai dans ma chambre, me reposant, ou faisant quelques exercices, et je commençai à m'habituer à ce changement d'existence. Le soir du troisième jour, à la faveur de l'obscurité, je me promenai dans le jardin. Je m'aperçus que j'étais capable de faire agir ce corps à ma guise, bien que, à certains moments imprévisibles, un bras ou une jambe refusassent de m'obéir.

Le lendemain matin, la femme qui passait pour être la mienne, me dit :

— Il faudra que tu ailles au Bureau de Placement pour voir s'ils ont une place à t'offrir.

Le Bureau de Placement ? Sur le moment je ne saisis pas ce qu'elle voulait dire. Puis, elle employa le terme

de "Ministère du Travail", et je compris. Je n'avais jamais été en pareil endroit, et je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait y faire. D'après ce que cette femme m'avait dit, cela se trouvait près de Hampton Court, à Molesey.

Pour une raison qui m'échappa, à l'époque, je n'avais pas droit à l'allocation au chômage. Plus tard j'appris que si une personne quittait son emploi volontairement, si déplaisant qu'il fût, elle n'avait droit à aucune compensation, même si elle avait payé pendant vingt ans sa cotisation au fonds de chômage.

Le Bureau de Placement ! Je dis :

— Aide-moi à sortir la bicyclette et j'irai.

Nous descendîmes ensemble l'escalier, entrâmes dans le garage, encombré maintenant de vieux meubles, et j'y trouvai la bicyclette, cet instrument de torture que j'avais utilisé une seule fois auparavant, à Tchoung-king, où j'avais descendu la colline, tête la première, avant de trouver les freins. Avec précaution, j'enfourchai l'engin et m'éloignai le long de la rue, vers le pont du chemin de fer, où je tournai à gauche. Un homme agita gaiement la main sur mon passage, et je faillis tomber en lui rendant son salut.

— Vous n'avez pas l'air bien du tout, cria-t-il. Allez-y doucement.

Je continuai à pédaler, les jambes douloureuses. Puis je tournai enfin à droite, comme on me l'avait indiqué, pour gagner la large route menant à Hampton Court. Brusquement, mes jambes refusèrent de m'obéir et, en roue libre, je parvins tout juste à traverser la route, pour m'effondrer sur l'herbe du bas-côté ; la bicyclette s'abattit sur moi. Pendant un moment je demeurai

étendu là, assommé par la chute, et une femme, qui avait été occupée à secouer ses paillassons devant sa porte, se précipita vers moi en criant :

— Vous devriez avoir honte d'être déjà soûl à cette heure-ci ! Je vous ai vu. J'ai bien envie d'appeler la police !

Elle me jeta un regard méprisant, puis revint rapidement à sa maison, prit les paillassons et claqua la porte derrière elle.

"Si elle savait, me dis-je, si elle savait !"

Je demeurai étendu une vingtaine de minutes. Des gens ouvrirent leurs portes pour me regarder. D'autres écartèrent les rideaux de leurs fenêtres. Deux femmes allèrent jusqu'au fond de leurs jardins et échangèrent, d'une voix rauque et sonore, des remarques sur mon compte. Mais personne ne parut songer un instant que j'avais pu être pris d'un malaise et avoir besoin de soins.

Enfin, au prix d'un immense effort, je me remis sur pied, remontai en selle et repris la direction de Hampton Court.

CHAPITRE NEUF

Le Bureau de Placement était un bâtiment lugubre, situé dans une rue latérale. Je mis pied à terre et me dirigeai vers l'entrée.

— Vous tenez à vous faire voler votre bicyclette ? demanda une voix derrière moi.

Je me retournai vers l'homme qui avait parlé.

— Mais les chômeurs ne se volent sûrement pas les uns les autres ? dis-je.

— Vous devez être nouveau par ici ; mettez une chaîne et un cadenas à votre vélo, sinon vous rentrerez chez vous à pied.

Sur ce, l'homme haussa les épaules et pénétra dans le bâtiment. Je revins sur mes pas, et fouillai dans la trousse de la bicyclette. Oui, elle contenait un cadenas et une chaîne. J'allais mettre celle-ci autour de la roue, comme j'avais vu d'autres le faire, quand une pensée horrible me frappa : *Où était le clef ?* Je fouillai dans ces poches si peu familières et en tirai un trousseau de clefs. Les essayant l'une après l'autre, je finis par trouver la bonne.

J'entrai dans le bâtiment. Des flèches dessinées à l'encre noire sur des panneaux en carton indiquaient le chemin. Je tournai à droite et entrai dans une pièce où se trouvaient quantité de chaises en bois, en rangs serrés.

— Âllo, Prof ! dit une voix. Venez vous asseoir à côté de moi en attendant votre tour.

Je m'approchai de l'homme qui avait parlé et pris la chaise voisine de la sienne.

— Vous n'êtes pas le même ce matin, continua-t-il. Que vous est-il arrivé ?

Je le laissai parler, glanant des bribes d'informations. L'employé appela des noms, des hommes allèrent s'asseoir devant sa table. Il cria un nom qui me parut vaguement familier. "Quelqu'un que je connais ?" me demandai-je. Personne ne broncha. Il appela de nouveau.

— Allez-y, c'est à vous, me dit mon nouvel ami.

Je me dirigeai vers le bureau et m'assis, ainsi que j'avais vu les autres le faire.

— Qu'est-ce que vous avez, ce matin ? me demanda l'employé. Je vous ai vu entrer, puis je vous ai perdu de vue et j'ai cru que vous étiez reparti. (Il me regarda attentivement :) Vous avez changé, on dirait. Ça ne peut pas être une question de coiffure, puisque vous n'avez pas de cheveux. (Puis, il se redressa et ajouta :) Non, je n'ai rien pour vous malheureusement. Vous aurez plus de chance la prochaine fois. *Au suivant*, s'il vous plaît.

Je sortis mélancoliquement, et revins à bicyclette à Hampton Court ; là, j'achetai un journal et continuai mon chemin, le long des rives de la Tamise. C'était un très bel endroit, un site favori des Londoniens en vacances. Je m'assis sur la berge herbeuse et parcourus dans le journal la page des "Offres d'emploi".

— Vous trouverez jamais d'place par le Bureau de Placement, dit une voix, et un homme se laissa tomber sur l'herbe à côté de moi. Prenant un brin d'herbe, il le mâchonna songeusement, le faisant rouler entre ses lèvres.

— Ils vous paient pas d'allocation, v'comprenez ? Alors ils cherchent pas à vous trouver quelque chose. Ils donnent les emplois à ceux qu'ils sont obligés de payer. Comme ça, ils font des économies, v'comprenez ? S'ils vous donnaient un boulot, ils devraient payer à quelqu'un d'autre l'allocation de chômage et le gouvernement ronchonnerait, v'comprenez ?

Je réfléchis. Ces paroles, malgré leur grammaire défectueuse, me parurent pleines de bon sens.

— Eh bien, que feriez-vous à ma place ? demandai-je.

— *Moi !* Bon sang, j'cherche pas de travail, j'vais simplement là-bas pour toucher l'allocation, elle m'fait vivre, ça et les petites bricoles que j'fais à côté. Eh bien, patron, si vous voulez vraiment du travail, allez voir pour un d'ces Emplos... ici... laissez-moi voir.

Il me prit le journal des mains, tandis que je me demandais ce que pouvait bien être un "Emplo".

"J'ai vraiment beaucoup à apprendre", me disais-je. Que j'étais ignorant de tout ce qui concernait l'Occident !

Se léchant les doigts et murmurant les lettres de l'alphabet, l'homme feuilletait le journal.

— Voilà, s'exclama-t-il triomphalement. Emplos, ici, regardez vous-même.

Je parcourus rapidement la colonne nettement indiquée par l'empreinte crasseuse de son pouce. Celle des offres d'emploi.

— Mais, c'est pour femmes ! dis-je avec mépris.

— Bon sang, répliqua-t-il, savez pas lire ? C'est écrit : Hommes el femmes. Allez les voir et vous laissez pas faire, sans quoi, ils vous feront tourner en bourrique. Dites-leur que vous voulez du travail, sinon !...

Cet après-midi-là, je me rendis au centre de Londres, et je grimpai l'escalier sale, menant à un bureau délabré, dans une rue de Soho. Une femme trop maquillée, aux cheveux oxygénés et aux ongles écarlates, était assise devant un bureau de métal, dans une pièce si petite qu'elle avait dû autrefois servir de placard.

— Je cherche du travail, lui dis-je.

Elle s'adossa à sa chaise et m'observa d'un oeil froid. Puis elle bâilla largement, montrant des dents gâtées et une langue chargée.

— *Ooaryer ?* (1) demanda-t-elle. (Je la regardai bouche bée.) *Ooaryer ?* répéta-t-elle.

— Excusez-moi, dis-je, mais je n'ai pas compris votre question.

— *Oogawd !* (2) soupira-t-elle. Il cause même pas l'anglais. Tenez, remplissez c'formulaire.

(1) *Who are you ? Qui êtes-vous ? (N.d.t.)*

(2) *Oh God ! Oh, mon Dieu ! (N.d.t.)*

Elle me jeta un questionnaire, prit sa plume, sa montre, un livre et son sac, et disparut dans une pièce du fond. Je m'assis et m'efforçai de répondre de mon mieux aux questions. Au bout d'un long moment, la femme réapparut et me désigna du pouce la porte par laquelle elle venait de sortir.

— Entrez là, ordonna-t-elle.

Je me levai et pénétrai dans une pièce un peu plus vaste. Un homme était assis devant un bureau maculé et couvert de papiers en désordre. Il mâchonnait le bout d'un cigare malodorant et un melon couvert de taches était perché en arrière sur son crâne. Il me fit signe de m'asseoir devant lui.

— V's'avez l'argent de l'inscription ? me demanda-t-il. (Je cherchai dans ma poche et lui tendis la somme mentionnée sur le formulaire. L'homme prit l'argent, le compta, le recompta, et l'empocha.) Où avez-vous attendu ? demanda-t-il.

— Dans l'autre bureau, répondis-je innocemment.

A ma consternation, il éclata de rire.

— Ha, ha, ha ! rugit-il. Je lui dis : "Où c'est que vous avez attendu" et y me répond : "Dans l'autre bureau !" (S'essuyant les yeux, il se domina avec un effort visible, et reprit :) Ecoutez, mon gars, v's êtes un vrai clown, mais j'ai pas d'temps à perdre. Z'avez été garçon de café ou kékchose ?

— Non, répondis-je. Je cherche une situation dans les domaines suivants (je lui tendis la liste de tout ce que je savais faire)... maintenant, êtes-vous ou non en mesure de me venir en aide ?

Il fronça les sourcils en parcourant la liste :

— Eh bien, j'sais pas... vous parlez comme un duc... écoutez, j'vais voir c'que j'peux faire. Revenez dans une semaine.

Sur ce, il ralluma son cigare éteint, planta les pieds sur son bureau en étendant la main vers un journal de courses. Je sortis, déçu, passai devant la femme peinte, qui salua mon départ d'un regard et d'un reniflement de mépris, puis redescendis les escaliers grinçants et me retrouvai dans la rue lugubre.

Non loin il y avait une autre agence ; j'y dirigeai mes pas. A la vue de l'entrée, mon cœur se serra : une porte latérale, des escaliers de bois nu, des murs sales où la peinture s'écaillait. Au second étage, j'ouvris une porte marquée 'Entrez'. Elle donnait sur une vaste pièce qui occupait toute la largeur de l'immeuble. Il y avait là des tables branlantes et derrière chacune était assis un homme ou une femme qui consultait des fichiers placés devant lui ou elle.

— Oui ? Qu'y a-t-il pour votre service ? me demanda une voix.

Je me retournai et vis une femme qui devait avoir dans les soixante-dix ans, bien qu'elle parût encore plus âgée. Sans attendre ma réponse, elle me tendit un questionnaire en me demandant de le remplir et de le remettre à la jeune fille assise au bureau. Je fournis donc tous les nombreux détails, d'ordre très personnel, et remis le formulaire à l'employé comme on me l'avait indiqué. Sans y jeter un regard, elle me dit :

— Vous pouvez me régler les frais d'inscription tout de suite.

J'obéis, songeant qu'ils avaient trouvé là un moyen commode de gagner de l'argent. Elle compta la somme avec soin, la passa par un guichet à une autre femme, qui la recompta, et j'eus droit à un reçu. La jeune fille se leva, et cria :

— Y a-t-il quelqu'un de libre ?

Un homme, assis à un bureau au fond de la pièce, leva une main nonchalante. L'employée se tourna vers moi :

— Ce monsieur, là-bas, va vous voir.

Je me frayai un passage jusqu'à lui parmi les tables. Pendant un moment, il ne fit aucune attention à moi et continua à écrire, puis il tendit la main. Je la pris et la serrai, mais il la retira en disant d'un ton irrité :

— *Non, non*, je veux voir votre reçu, votre reçu, vous comprenez. (L'examinant avec soin, il le retourna et en regarda le côté vierge. Puis il relut l'autre côté, décida apparemment que le reçu était valable, après tout, car il me dit :) Voulez-vous vous asseoir ?

A ma grande surprise, il prit un nouveau formulaire et me posa toutes les questions auxquelles je venais de répondre. Laissant tomber mon formulaire dans la

corbeille à papiers et mettant le sien dans un tiroir, il dit :

— Revenez dans une semaine, nous verrons ce que nous pouvons faire.

Il se remit à écrire. Et ce qu'il écrivait, c'était une lettre personnelle à une femme !

— *Hé*, dis-je d'une voix sonore, je veux qu'on s'occupe de moi *tout de suite* !

— Mon cher ami, rétorqua-t-il, il est absolument *impossible* de faire les choses si vite, il faut procéder avec méthode, vous comprenez, avec méthode !

— Eh bien, dis-je, je veux du travail *maintenant* ou qu'on me rende mon argent !

— Mon Dieu, mon Dieu ! soupira-t-il, mais c'est épouvantable !

Jetant un coup d'oeil sur mon visage obstiné, il soupira de nouveau et se mit à ouvrir tiroir après tiroir, comme pour gagner du temps, semblait-il, avant de prendre une décision. Mais il ouvrit un tiroir un peu trop à fond. Il y eut un *bang* et tout un flot d'objets personnels s'éparpillèrent sur le plancher. Une boîte de trombones cracha son contenu. Nous ramassâmes le tout et le posâmes en vrac sur le bureau. Enfin, tout reprit sa place dans le tiroir.

— Ce sacré tiroir ! dit l'homme d'un ton résigné. Il tombe perpétuellement !

Pendant un moment, il examina ses fiches, puis feuilleta un monceau de paperasses, secoua la tête négativement, les écarta, et en prit d'autres.

— Ah ! dit-il enfin. (Puis après un silence de plusieurs minutes, il reprit :) Oui, j'ai un travail pour vous !

Il feuilleta de nouveau des papiers, changea de lunettes et étendit la main vers une pile de fiches. Prenant celle du dessus, il la plaça devant lui et commença lentement à écrire.

— Où est-ce donc ? Ah ! Clapham, vous connaissez Clapham ? (Sans attendre ma réponse, il continua :) C'est une firme de travaux photographiques. Vous travaillerez de nuit. Les photographes ambulants du West End apportent leurs négatifs le soir, et viennent chercher les épreuves le lendemain matin. Humm... oui... laissez-moi voir. (Il se remit à tripoter les papiers.) Il faudra parfois que vous travailliez vous-même dans le West End pour remplacer un photographe. Maintenant, prenez cette carte, et allez voir ce type-là, conclut-il en me désignant de son crayon le nom qu'il avait écrit sur la carte.

Clapham n'était pas un des districts les plus salubres de Londres : l'adresse à laquelle je me rendis, dans une rue écartée et sordide de taudis proches de la gare, n'était vraiment pas engageante. Je frappai à la porte d'une maison dont la peinture s'écaillait et où une fenêtre brisée avait été "réparée" avec du papier collant. La porte s'ouvrit. Une femme mal tenue me jeta un coup d'oeil ; ses cheveux broussilleux lui tombaient sur le visage.

— Ouais ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Je le lui dis ; elle se retourna et hurla :

— 'Arry ! Y a un type qui veut te voir !

Puis elle referma la porte, me laissant dans la rue. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et un homme à l'aspect vulgaire apparut ; pas rasé, sans

cravate, un mégot collé à sa lèvre inférieure. Ses doigts de pied sortaient de ses pantoufles trouées.

— Qu'est-ce que vous voulez, mon vieux ? demanda-t-il. (Je lui tendis la carte du Bureau de Placement. Il la prit, l'examina sur tous ses angles, me regarda et dit :) Un étranger, hein ? Y en a des tas à Clapham. Ils sont moins difficiles que nous autres Anglais.

— Voudriez-vous me parler de cet emploi ? demandai-je.

— Pas tout de suite. Faut d'abord que je vous voie un peu. Entrez, j'suis au sous-sol.

Sur ces mots, il tourna les talons et disparut. Fort déconcerté, j'entrai dans la maison. Comment pouvait-il se trouver au sous-sol puisqu'il avait été juste devant moi ?

Le vestibule était obscur. Je restai là, ne sachant quelle direction prendre, et je sursautai lorsqu'une voix hurla près de moi, et à mes pieds, semblait-il :

— Alors, mon vieux, vous descendez, oui ou non ? Un bruit de pas et la tête de l'homme apparut au seuil d'une porte, au sous-sol, faiblement éclairée, et que je n'avais pas remarquée. Je descendis quelques marches de bois branlantes, craignant à chaque instant de tomber.

— L'atelier, me dit l'homme, fièrement.

Une ampoule jaune répandait une lueur pâle à travers un brouillard de fumée de cigarette. L'atmosphère était étouffante. Le long du mur se trouvait un banc, pourvu d'un tuyau d'écoulement d'eau sur toute sa longueur. Des cuvettes y étaient placées, à intervalles réguliers. Sur une table, dans un coin, se dressait un vieil agrandisseur, et une autre

table, couverte d'une feuille de plomb, portait un certain nombre de grandes bouteilles.

— Je suis 'Arry, dit l'homme. Préparez-moi des solutions, afin que j'puisse voir c'que vous savez faire.

'Arry s'écarta et gratta une allumette sur le fond de son pantalon, pour griller une cigarette. Rapidement, je préparai les solutions, le bain d'arrêt et le bain de fixage.

— O.K., dit-il. Maintenant prenez ce rouleau de pellicules et tirez-moi quelques épreuves. (Je voulus faire un essai, mais il m'en empêcha :) Non, ne gêchez pas de papier, accordez-leur cinq secondes.

'Arry parut satisfait de mon travail.

— On paie tous les mois, me dit-il. Faites pas de nus. J'veux pas d'ennuis avec les flics. Vous me donnez tous les nus. Parfois les gars en font en douce pour des clients spéciaux. Vous me les passez tous, compris ? Vous commencez ici à dix heures du soir et vous partez à sept heures du matin. O.K. ? Alors c'est d'accord !

Ce soir-là, juste avant dix heures, je longuai la rue lugubre, m'efforçant de lire les numéros dans l'obscurité environnante. J'atteignis enfin la maison et grimpai les marches grisâtres menant à la porte couverte d'éraflures, je frappai et attendis. L'attente fut brève. La porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés. Et je vis apparaître la femme qui m'avait reçu, quelques heures plus tôt. La même femme, mais combien *différente* ! Son visage était poudré et maquillé, ses cheveux soigneusement ondulés et sa robe presque transparente, qu'éclairait la lumière du vestibule, derrière elle, dessinait nettement sa

silhouette dodue. Elle m'adressa un sourire qui montra toutes ses dents et me dit :

— Entrez, mon chou, j'suis Marie. Qui est-ce qui vous envoie ? (Sans attendre ma réponse, elle se pencha vers moi, sa robe décolletée bâillant dangereusement, et reprit :) C'est trente shillings la demi-heure, ou trois livres dix pour la nuit complète. Et j'connais la musique, mon chou !

Comme elle s'écartait pour me laisser entrer, la lumière du vestibule éclaira mon visage. Elle aperçut ma barbe et me jeta un regard courroucé.

— Ah, c'est vous ! dit-elle d'un ton glacial. (Et le sourire s'effaça de sa figure, comme la craie est effacée d'un tableau noir par un chiffon humide.) Vous me faites perdre mon temps ! glapit-elle. Quel toupet ! Faudra que vous ayez une clé, pass'qu'à c't'heure-ci, j'suis généralement occupée.

Je me retournai, fermai la porte donnant sur la rue et descendis au lamentable sous-sol. Il y avait des caisses entières de films à développer et j'eus l'impression que tous les photographes de Londres avaient apporté là leurs rouleaux de pellicules. Je travaillai dans les ténèbres du Styx, déballant les caisses, fixant des pinces à une extrémité des films et les plongeant dans les cuvettes. Le compteur de laboratoire faisait : "*Clack, clack, clack.*" Brusquement la sonnerie retentit, m'avertissant que les films étaient prêts pour le bain d'arrêt. Ce son inattendu me fit bondir et je me heurtai la tête contre une poutre basse. Je sortis les films et les plongeai quelques minutes dans le bain. Puis je les ressortis pour les mettre dans le bain de fixage où ils devaient mariner un quart d'heure. Un autre plongeon,

cette fois dans l'éliminateur à hyposulfite, et les films furent prêts pour le lavage. Pendant cette dernière opération, j'allumai l'ampoule jaune et fis quelques agrandissements.

Deux heures plus tard, tous les films étaient développés, fixés, lavés et séchés dans de l'alcool à brûler. Quatre heures s'écoulèrent et mon travail avançait rapidement. Et je commençais à avoir faim. Je jetai un regard autour de moi, mais ne vis rien qui permît de faire bouillir de l'eau. D'ailleurs, il n'y avait pas de bouilloire. Je m'assis, sortis mes sandwiches et lavai soigneusement un verre gradué où je versai de l'eau. Je songeai à la femme, en haut, me demandant si elle buvait du bon thé, bien chaud, et souhaitant qu'elle m'en apportât une tasse.

La porte, en haut de l'escalier du sous-sol, s'ouvrit brusquement, laissant passer un flot de lumière. Je me hâtai de couvrir un paquet ouvert de papier au citrate, afin que la lumière ne l'abîmât pas ; une voix me cria :

— Hé, vous là-dedans ? Voulez une tasse de thé ? Le bizeness marche pas, ce soir, et je me suis fait du thé avant d'aller me pieuter. J'pensais à vous tout le temps. Ça doit être de la télépathie.

Elle se mit à rire de sa plaisanterie et descendit l'escalier en faisant claquer ses talons. Elle posa le plateau et s'assit sur le banc de bois, en respirant bruyamment :

— *Hou !* c'qu'il peut faire chaud ici ! (Elle défit la ceinture de sa robe de chambre et l'ouvrit... et, à ma grande horreur, je vis qu'elle n'avait rien en dessous ! Surprenant mon regard, elle gloussa :) J'essaye pas de vous séduire, vous avez assez de travail comme ça ce

soir. (Elle se leva, laissant tomber le peignoir au sol, et alla regarder la pile d'épreuves en train de sécher.)

Mince ! s'exclama-t-elle, quelles binettes ! Je me demande pourquoi ces gars-là se font photographier.

Elle se rassit, sans prendre le mal de remettre son peignoir. Oui, il faisait chaud dans la pièce et moi j'avais encore plus chaud !

— Croyez-vous à la télépathie ? questionna-t-elle.

— Bien sûr, répondis-je.

— Eh bien ! j'ai vu un spectacle au Palladium (1) et ils ont fait des expériences de télépathie. Moi je disais que c'était sérieux, mais le type qui m'accompagnait disait que c'était arrangé à l'avance.

(1) *Célèbre music-hall londonien. (N.d.t.)*

Une légende orientale raconte qu'un voyageur traversait le grand désert de Gobi. Son chameau était mort, et lui rampait sur le sable, presque mort de soif. Soudain, il aperçut à quelques mètres de lui ce qui semblait être une outre en peau de chèvre, comme celles dans lesquelles les voyageurs emportent de l'eau. Se hâtant désespérément, il l'ouvrit et pencha la tête pour boire ; mais la peau de chèvre ne contenait que des diamants magnifiques qu'un voyageur altéré avait jetés derrière lui pour s'alléger et avancer plus aisément. Cette légende peut symboliser le mode de vie Occidental : les gens veulent les biens matériels, le progrès technique, des fusées de plus en plus fortes, des avions sans pilote, la conquête de l'espace. Les *véritables* valeurs, les voyages astraux, la clairvoyance, la télépathie... tout cela n'éveille que leur méfiance, ils considèrent ces expériences comme des "tours" de music-hall.

Quand les Anglais occupaient les Indes, on savait que les Indiens étaient capables d'envoyer des messages d'un point à l'autre du pays, pour annoncer les révoltes, les arrivées, ou n'importe quelle nouvelle intéressante. Ce même phénomène avait lieu en Afrique où on l'appelait "le télégraphe de la Brousse". Avec l'entraînement approprié, les fils télégraphiques deviendraient superflus ! Plus de téléphone pour nous irriter les nerfs, les gens pourraient envoyer des messages par leurs propres moyens. En Orient, il y a des siècles que l'on étudie ces phénomènes ; les pays Orientaux "sympathisent" avec ces idées, et aucune pensée négative n'empêche le fonctionnement des dons de la Nature.

— Marie, dis-je, je vais vous montrer un petit truc qui vous prouvera que la télépathie existe et que l'Esprit domine sur la Matière. C'est moi qui serai l'Esprit, et vous la Matière.

Elle me regarda avec méfiance, et même avec une certaine hostilité, puis elle répondit :

— D'accord, n'importe quoi pour rigoler un peu.

Je concentrai mes pensées sur sa nuque, et j'imaginai qu'un moustique la piquait. Brusquement, Marie se donna une tape dans le cou, en qualifiant l'insecte importun d'un très vilain nom. J'imaginai alors que la piqûre se faisait plus douloureuse. Marie me regarda et se mit à rire :

— Bon sang, dit-elle, si je pouvais arriver à faire ce truc-là, je m'amuserais bien aux dépens des types qui viennent me rendre visite !

Soir après soir, je me rendis à cette maison minable, dans cette triste rue écartée. Souvent, lorsque Marie

n'était pas occupée, elle venait me trouver, armée d'une théière, et nous bavardions. Peu à peu, je me rendis compte que sous cet extérieur grossier, et en dépit de la vie qu'elle avait menée, elle était très bonne envers les gens dans le besoin. Elle me parla de mon employeur et me conseilla d'arriver de bonne heure, le dernier jour du mois.

Soir après soir, je développai, tirai des épreuves et préparai toute la collection pour le lendemain matin. Pendant un mois entier je ne vis que Marie, puis, le trente et un, je restai à l'atelier plus tard que d'habitude. Vers neuf heures, un individu à l'air sournois descendit bruyamment l'escalier démuné de tapis. Arrivé en bas, il me considéra avec une hostilité évidente.

— Vous croyez qu'vous allez vous faire payer le premier, hein ! glapit-il. Vous êtes l'employé de nuit, fichez le camp d'ici !

— Je partirai quand j'aurai fini, pas avant, répondis-je.

— Espèce de !... dit-il, j'vais vous apprendre la politesse !

Il saisit une bouteille, en brisa le goulot contre un mur et se rua vers moi, dirigeant vers ma figure le verre acéré. J'étais fatigué et la colère me prit. Quelques-uns des plus grands Maîtres de l'Orient m'avaient appris l'art de combattre. Je désarmai le misérable petit bonhomme — tâche fort aisée — et le mettant en travers de mes genoux, je lui donnai la plus belle correction de sa vie. Marie, entendant ses cris, bondit de son lit et alla s'asseoir sur l'escalier pour jouir du spectacle ! L'individu s'était mis à pleurer et pour

effacer la trace de ses larmes et arrêter le flot d'obscénités, je lui enfonçai la tête dans la cuvette servant au lavage des épreuves. Enfin, je le lâchai et lui dis :

— Allez vous mettre dans ce coin. Si vous bronchez avant que je ne vous y autorise, je recommence !

Il *ne* broncha *pas* !

— Oh là là ! Ça faisait plaisir de voir ça, dit Marie. Ce petit salaud est le chef d'un des gangs de Soho. Vous lui avez fait peur, lui qui se prenait pour un dur de dur !

Je m'assis et attendis. Environ une heure plus tard, l'homme qui m'employait arriva et pâlit en me voyant en compagnie du gangster.

— Je veux mon salaire, lui dis-je.

— Le mois a été mauvais, je n'ai pas d'argent, il faut que je lui paie sa protection, me dit-il en désignant le truand.

Je le regardai.

— Croyez-vous que j'aurai travaillé pour rien dans ce trou infect ?

Donnez-moi quelques jours, je vais voir si je peux trouver un peu d'argent. C'est lui (il montrait le gangster du doigt) qui me prend tout, et si je refuse de payer, il cause des ennuis à mes hommes.

Pas d'argent et pas grand espoir d'en toucher ! J'acceptai de continuer pendant deux semaines encore pour donner au "Patron" le temps de trouver quelques fonds. Et, découragé, je quittai la maison, me disant que j'avais encore de la chance d'être allé à Clapham à bicyclette et d'avoir ainsi économisé les frais de transport. Au moment où j'enlevai la chaîne du vélo, le truand s'approcha furtivement de moi.

— Dites donc, Patron, murmura-t-il d'une voix rauque, voulez-vous un bon boulot ? Si vous vous occupez de moi ? Vingt livres par semaine ?

— Fichez le camp, espèce de petit morveux, grommelai-je.

— Vingt-cinq livres !

Comme je me tournais vers lui, exaspéré, il s'éloigna vivement, non sans ajouter :

— J'irai jusqu'à trente, et v's'aurez toutes les femmes que vous voudrez et tout l'alcool que vous pourrez boire, allons, soyez chic !

Voyant mon expression, il enjamba la grille du sous-sol et disparut dans un des logements. J'enfourchai ma bicyclette et m'éloignai.

Je continuai à faire ce métier pendant près de trois mois, tantôt travaillant à l'atelier, tantôt dans la rue, comme photographe ambulant, mais ni moi ni les autres ne fûmes jamais payés. Finalement, à bout de patience, nous donnâmes tous notre démission.

Entre-temps, j'avais déménagé et nous habitions sur l'une de ces places sans grâce du quartier de Bayswater ; j'allai de Bureau de Placement en Bureau de Placement, à la recherche d'une situation. Enfin, sans doute pour se débarrasser de moi, un employé me dit :

— Pourquoi n'allez-vous pas au service des Emplois Supérieurs, place Tavistock ? Je vais vous donner une carte.

Plein d'espoir, je m'y rendis. On me fit de superbes promesses. En voici un échantillon :

— Oui, nous avons *exactement* ce qu'il vous faut. Nous cherchons un homme pour la nouvelle station de

recherches atomiques à Caithness, en Ecosse. Voulez-vous aller vous y présenter ?

Ce disant, l'employé feuilletait vigoureusement ses papiers. Je demandai :

— Me paierez-vous le déplacement ?

— Grands dieux *non* ! me fut-il répondu. Le voyage est à vos frais.

Une autre fois, j'allai, à mes frais, à Cardigan, au pays de Galles. On y demandait un ingénieur civil. La gare de Cardigan était terriblement éloignée de l'endroit où je devais me présenter. Je marchai le long des rues et atteignis l'autre côté de la ville.

— Mon Dieu, c'est encore loin, vous savez, me dit l'aimable femme à qui je demandai mon chemin.

A force de marcher, j'atteignis l'entrée d'une maison cachée par les arbres. L'allée centrale était bien entretenue. Elle était aussi très longue et en pente. Enfin, j'entrai dans la maison. L'homme affable qui me reçut regarda mes papiers (que je m'étais fait expédier de Shanghai) et eut un hochement de tête approbateur.

— Avec de telles références, vous ne devriez pas avoir de mal à trouver une situation, me dit-il. Malheureusement, vous n'avez pas travaillé comme ingénieur civil en Angleterre même. Par conséquent, je ne peux pas vous offrir un emploi ici. Mais dites-moi, ajouta-t-il, vous avez votre diplôme de médecin. Pourquoi avez-vous fait aussi des études qui vous ont valu le diplôme d'ingénieur civil ?

— En tant que médecin, je devais aller dans des régions assez écartées et je voulais être capable de construire mon propre hôpital, répondis-je.

— Hum, grommela-t-il. Je voudrais pouvoir vous aider, mais ça ne m'est pas possible.

Je retraversai tout Cardigan, et regagnai la morne gare. J'attendis le train deux heures, et lorsque j'arrivai enfin chez moi, ce fut pour annoncer, une fois de plus, que je *n'avais pas* trouvé de travail. Le lendemain, je retournai à un Bureau de Placement. L'Employé, assis devant sa table ("la quittait-il *jamaïs* ?" me demandai-je) me déclara :

— Ecoutez, mon vieux, il est impossible de se parler ici. Emmenez-moi déjeuner, et je pourrai peut-être vous apprendre quelque chose, d'accord ?

Pendant plus d'une heure, j'errai dans la rue, regardant de temps à autre les fenêtres de l'agence de placement, et maudissant mes pieds douloureux. Un policeman, de l'autre côté de la rue, m'observait avec suspicion, apparemment incapable de décider si j'étais un individu inoffensif ou un éventuel voleur de banque. Peut-être avait-il *lui aussi* mal aux pieds ! Enfin, l'Employé s'arracha à sa table et descendit l'escalier qui gémit sous ses pas.

— Le 79, mon vieux, on va prendre l'autobus 79. Je connais un gentil petit restaurant où les prix sont très raisonnables.

Nous prîmes donc l'autobus 79 et atteignîmes bientôt notre destination, un de ces restaurants situés dans une rue latérale, et qui sont d'autant plus chers que la salle est plus exiguë. L'Homme Arraché à son Bureau et moi déjeunâmes, moi, très frugalement, lui, très copieusement. Enfin, poussant un soupir de satisfaction, il me dit :

— Ecoutez, mon vieux, vous autres, vous espérez trouver de *bonnes* situations, mais si les situations qu'on offre étaient *si* bonnes que ça, vous pensez bien que ce serait nous, le personnel de l'agence, qui sauterions dessus les premiers. Nous ne gagnons pas de quoi vivre confortablement, vous savez !

— Il doit tout de même bien y avoir un moyen de trouver du travail dans cette cité de ténèbres, ou dans ses environs, lui dis-je.

— L'ennui, chez vous, c'est que vous n'êtes pas comme les autres, vous attirez l'attention. Et vous avez l'air malade. Peut-être que vous devriez vous raser la barbe. (Il me regarda pensivement, se demandant sans doute comment prendre congé de moi avec élégance. Soudain, il jeta un coup d'oeil à sa montre et bondit de sa chaise :) Mon vieux, il faut que je *file*, le Garde-Chiourme surveille nos heures d'arrivée, v'savez. (Il me tapota le bras et conclut :) Ne gaspillez pas votre argent chez nous, nous n'avons d'emploi que pour les garçons de café ou pour des gens de même calibre.

Sur ce, il tourna les talons et disparut, me laissant payer la note qui était fort élevée.

Je sortis du restaurant et errai dans la rue. Ne sachant que faire de moi-même, je regardai les petites annonces collées sur la vitrine d'une boutique : "Jeune veuve avec enfant cherche du travail..." "Homme capable d'exécuter des travaux de sculpture, même difficiles, cherche commandes." "Masseuse fait traitements à domicile." (Je n'en doute pas ! songeai-je.) Tout en m'éloignant, je réfléchis : puisque les agences, bureaux de placement, etc., sont incapables de me venir en aide, pourquoi ne mettrais-je pas une

annonce dans une vitrine. "Pourquoi pas ?" dirent mes pauvres pieds fourbus, qui résonnaient sourdement sur le dur pavé hostile.

Ce soir-là, chez moi, je me creusai la cervelle à chercher une solution me permettant de vivre et de gagner assez d'argent pour continuer mes recherches sur l'aura. Finalement, je tapai à la machine, sur six cartes postales, le texte suivant :

"Docteur en Médecine (Diplôme Étranger) offre ses services pour toutes questions relatives à la psychologie. S'adresser ici."

J'en tapai six autres, où on pouvait lire :

"Professionnel, ayant beaucoup voyagé, connaissances scientifiques, offre ses services pour tout emploi inhabituel. Excellentes références. Ecrire : boîte n°..."

Le lendemain, ayant placé les annonces bien en vue dans certaines vitrines londoniennes situées dans des rues fréquentées, j'attendis chez moi les résultats. Il y en eut, je réussis à obtenir assez de travaux de psychologie pour me faire vivre et pour alimenter de mieux en mieux le feu vacillant de nos finances. En outre, je fis quelques travaux de publicité à domicile et une grande firme de produits pharmaceutiques m'employa à mi-temps. Le Directeur, un médecin, homme très humain et très généreux, m'aurait embauché à titre définitif, mais la Législation des Assurances pour le Personnel ne le lui permettait pas. J'étais trop vieux et trop malade. La tension nerveuse qu'exigeait l'adaptation à un corps emprunté était terrible. Et la substitution de mes propres molécules à celles du corps "nouveau" était presque au-dessus de

mes forces ; néanmoins, je tins bon, dans l'intérêt de la science. Plus fréquemment qu'avant, je me rendais astralement au Tibet, la nuit ou pendant les week-ends, où je savais que je ne serais pas dérangé, car déranger le corps d'un homme en train de se déplacer astralement peut lui être fatal. Ma consolation était de me retrouver en compagnie de ces grands lamas qui pouvaient me voir dans l'astral et ma récompense était de les entendre me féliciter de ma conduite. Au cours d'une de ces visites, comme je déplorais la mort d'un animal que j'avais beaucoup aimé, un chat dont l'intelligence était bien supérieure à celle de bon nombre d'êtres humains, un vieux lama me sourit avec compassion et me dit :

— Mon Frère, as-tu oublié l'histoire de la Graine de Moutarde ?

La parabole de la Graine de Moutarde

La Graine de Moutarde ! Non, je n'avais pas oublié cette histoire, l'une des paraboles de notre Foi...

Une pauvre jeune femme avait perdu son premier-né. Folle de douleur, elle errait dans les rues de la ville, suppliant qu'on lui ramenât son fils à la vie. Certains se détournaient, pleins de compassion, d'autres se moquaient d'elle, la traitant de démente, car qui pouvait ressusciter un enfant mort ? Elle refusait toute consolation, et nul ne savait trouver les mots capables d'atténuer sa douleur. Enfin, un vieux prêtre, ému de son désespoir, lui dit :

— Il n'y a qu'un homme au monde qui puisse venir à ton secours. C'est le Parfait, le Bouddha qui demeure au sommet de cette montagne. Va le trouver.

La jeune mère, meurtrie par le poids de son chagrin, gravit lentement le rude sentier de la montagne jusqu'à ce que, à un tournant, elle aperçut le Bouddha, assis sur un rocher. Se prosternant, elle cria :

— Oh ! Bouddha ! Ramène mon fils à la vie !

Le Bouddha se leva et toucha doucement la pauvre femme :

— Retourne dans la ville, va de maison en maison et rapporte-moi une graine de moutarde d'une maison où nul n'est jamais mort.

La jeune femme se redressa avec un cri de joie et redescendit en hâte la montagne. Elle alla frapper à la première maison et dit :

— Le Bouddha m'a demandé de lui apporter une graine de moutarde d'une maison qui n'a jamais connu la mort.

— Bien des gens sont morts dans cette maison, lui fut-il répondu.

Dans la demeure voisine, on lui dit :

— Il est impossible de dire combien de personnes sont mortes ici, car la maison est vieille.

Elle erra de maison en maison, de rue en rue. Prenant à peine le temps de se reposer ou de se restaurer, elle traversa la ville de bout en bout, mais ne put trouver une seule demeure qui n'ait pas été, à un moment quelconque, visitée par la mort.

Lentement, elle gravit de nouveau le sentier de la montagne. Le Bouddha était là, toujours assis dans l'attitude de la méditation.

— As-tu apporté la graine de moutarde ? demanda-t-il.

— Non, et je ne chercherai plus, répondit-elle. La douleur m'avait aveuglée et je croyais être la seule à avoir souffert et pleuré.

— Alors, pourquoi es-tu revenue me trouver ? questionna le Bouddha.

— Pour te demander de m'enseigner la vérité.

Et Bouddha lui dit :

— Dans le monde de l'homme et dans le monde des Dieux, il n'est qu'une seule Loi : Toutes les choses sont transitoires.

Oui, je connaissais tous les Enseignements, mais la perte d'une créature aimée n'en était pas moins douloureuse. Le vieux lama sourit de nouveau et me dit :

— Une ravissante Petite Personne va venir égayer ton existence extraordinairement dure et pénible. Sois patient !

Quelque temps après, plusieurs mois plus tard, nous adoptons Lady Ku'ei. C'était une petite chatte Siamoise d'une beauté et d'une intelligence extraordinaires. Elevée par nous comme un être humain, elle réagit comme le ferait un *bon* être humain. Et il est vrai qu'elle nous consola de nos épreuves et des trahisons humaines.

Travailler en cavalier seul, sans avoir de statut légal, était vraiment une entreprise difficile. Les malades me prouvaient la véracité du dicton : "Quand le Diable est souffrant, il se fait ermite ; quand il se porte bien, il reste le Diable !" Les histoires que racontaient les clients malhonnêtes pour expliquer leur manque de probité empliraient des volumes, et obligerait les critiques à faire des heures supplémentaires. Je

continuai à chercher un emploi permanent. Un ami me dit :

— Vous pourriez faire du journalisme indépendant ou servir de "nègre" à un auteur. Y aviez-vous songé ? Un de mes amis a écrit un certain nombre de livres, je vais vous donner une introduction pour lui.

J'allai donc dans l'un des grands Musées de Londres voir l'homme en question. On me fit entrer dans un bureau où je me crus tout d'abord dans les réserves du Musée ! Je craignais de bouger, de peur de renverser quelque chose : je m'assis et j'attendis. Enfin "l'Ami" arriva.

— Des livres ? me dit-il. Je vais vous mettre en rapport avec mon agent. Il sera peut-être capable de vous trouver quelque chose.

Il griffonna énergiquement une adresse sur un papier qu'il me tendit. Presque avant de savoir ce qui m'arrivait, je me retrouvai dehors.

"Eh bien, songeai-je, vais-je encore faire chou blanc ?"

Je regardai le papier que je tenais à la main. Regent Street ? A quel endroit de cette rue se trouvait ce numéro ? Je sortis du métro à Oxford Circus et, avec ma chance habituelle, m'aperçus que j'étais au mauvais bout de la rue ! Regent Street était noire de monde, les gens semblaient s'agglomérer devant l'entrée des grands magasins. Un orchestre de la B.B.C. ou de l'Armée du Salut, je ne sais plus lequel, se dirigeait bruyamment vers Conduit Street. Je continuai mon chemin passant devant la maison de la Compagnie des Orfèvres et des Joailliers, me disant qu'un tout petit nombre de leurs articles me permettrait de continuer

mes recherches. A l'endroit où la rue s'incurvait pour entrer dans Piccadilly Circus, je traversai et cherchai ce sacré numéro. Une agence de voyages, un bottier, mais pas d'agence littéraire. Enfin, j'aperçus la maison, encastrée entre deux boutiques. J'entrai dans un petit vestibule au fond duquel se trouvait un ascenseur. Il y avait une sonnette et j'appuyai dessus. Rien ne se produisit. J'attendis pendant environ cinq minutes, puis appuyai derechef.

Un bruit de pas.

— Vous m'avez fait remonter de la cave, me dit une voix. J'étais en train de boire mon thé. A quel étage voulez-vous aller ?

— M. B..., répondis-je. Je ne connais pas l'étage.

— Au troisième, dit l'homme. Il est là, je l'ai fait monter... Voilà, ajouta-t-il quelques instants plus tard, en ouvrant la porte de fer. Tournez à droite, c'est cette porte-là.

Sur ce, il disparut pour aller finir sa tasse de thé, sans doute refroidie.

Je poussai la porte indiquée et me dirigeai vers un petit comptoir.

— M. B..., dis-je. J'ai rendez-vous.

Tandis qu'une jeune fille brune allait chercher M. B..., je regardai autour de moi. De l'autre côté du comptoir, des dames buvaient du thé. Un homme d'un certain âge recevait des instructions quant à la livraison d'un paquet. Il y avait, derrière moi, une table chargée de revues — "comme chez un dentiste", me dis-je — et sur le mur étaient accrochés des placards publicitaires pour des maisons d'édition. Le bureau semblait bondé

de piles de livres, et des manuscrits, récemment ouverts, étaient rangés en ordre contre le mur du fond.

— M. B... arrive dans un instant, dit une voix et je me retournai pour remercier d'un sourire la jeune fille brune.

A ce moment une porte latérale s'ouvrit, et M. B... entra. Je le regardai avec intérêt, car il était le premier Agent Littéraire que je voyais. Il avait une barbe et je l'imaginais aisément en vieux Mandarin chinois. Quoique Anglais, il avait la courtoisie et la dignité d'un Chinois de bonne éducation, et ceux-ci n'ont guère leurs pareils en Occident.

Il me salua, me serra la main et me fit passer dans une très petite pièce, qui me rappela une cellule sans barreaux.

— Et que puis-je faire pour vous ? me demanda-t-il.

— Je cherche une situation, lui dis-je.

Il me posa des questions sur moi-même, mais je compris, à son aura, qu'il n'avait rien à m'offrir et qu'il se montrait courtois par amitié pour l'homme qui m'avait adressé à lui. Je lui montrai mes papiers chinois, et son aura vibra de curiosité. Il les examina avec le plus grand soin et me dit :

— Vous devriez écrire un livre. Je crois que je pourrais vous trouver un éditeur. (Je faillis tomber de surprise. *Moi, écrire, un livre ? Moi ? Sur ma propre vie ?* J'observai son aura pour voir s'il parlait sérieusement ou s'il s'agissait d'une fin de non-recevoir présentée avec politesse. Elle me révéla qu'il était sincère, mais qu'il doutait de mes capacités d'écrivain. Au moment où je pris congé de lui, ses dernières

paroles furent encore :) Vous devriez vraiment écrire un livre.

— Ah ! faites pas cette tête-là ! me dit le garçon d'ascenseur. Le soleil brille... M. B... n'a pas voulu de votre livre ?

— Si, justement, voilà l'ennui, répliquai-je en sortant de l'ascenseur.

Je me promenai le long de Regent Street, en me disant que tout le monde était fou. *Moi*, écrire un livre ! Quelle idée absurde ! Tout ce que je voulais, c'était assez d'argent pour nous faire vivre et pour me permettre, en outre, de me livrer à des recherches sur l'aura. Et voilà qu'on me proposait d'écrire un livre sur moi-même !

Quelque temps auparavant, j'avais répondu à une annonce demandant un Technicien capable d'écrire des ouvrages de vulgarisation sur l'aviation. Au courrier du soir, je reçus une lettre me priant de me présenter le lendemain.

— Ah, me dis-je, je finirai peut-être tout de même par obtenir ce poste à Crawley !

Le lendemain matin, de bonne heure, au moment où je prenais mon petit déjeuner avant de partir pour Crawley, une lettre m'arriva. Elle était de M. B...

"Vous devriez écrire un livre, me disait cette lettre. Réfléchissez bien et revenez me voir."

"*Pah !* pensai-je. Je *détesterais* écrire un livre !" Et je me rendis à la gare de Clapham où je pris le train pour Crawley.

Le train me donna l'impression d'être d'une effroyable lenteur. Il semblait lambiner à chaque gare et se traîner le long du parcours comme si la locomotive ou le

chauffeur avaient été à la dernière extrémité. Enfin, j'arrivai à Crawley. Il faisait une chaleur caniculaire et je venais de rater l'autobus. Le suivant arriverait trop tard. Je marchai pesamment le long des rues, recevant de mauvaises directives d'une personne à l'autre, car la firme où je me rendais se trouvait dans un endroit perdu. Enfin, presque trop exténué pour me soucier de ce qui pourrait arriver, j'arrivai devant une longue ruelle mal entretenue. Je la suivis et atteignis une maison délabrée qui donnait l'impression d'avoir servi d'abri à tout un régiment.

— Vous avez écrit une lettre exceptionnellement bonne, me dit celui qui me reçut. Nous voulions voir quel genre d'homme était capable d'écrire une lettre pareille !

Je demeurai interdit à la pensée qu'il m'avait fait faire tout ce chemin simplement pour satisfaire une curiosité oiseuse.

— Mais vous avez demandé un Rédacteur Technique, dis-je. Je suis prêt à faire un essai.

— Ah, oui, répondit-il, mais nous avons eu beaucoup d'ennuis depuis la parution de cette annonce, nous nous réorganisons et nous n'engagerons personne pendant au moins six mois. Nous avons pensé, toutefois, que cela vous intéresserait de voir notre firme.

— J'estime que vous devriez me rembourser mes frais de déplacement, rétorquai-je, puisque vous m'avez fait venir ici pour rien.

— Oh ! c'est impossible, me dit-il. Vous avez *offert* de venir vous présenter. Nous n'avons fait qu'accepter votre offre.

J'étais tellement déprimé que l'interminable trajet de retour jusqu'à la gare me parut plus interminable encore. L'inévitable attente du train ; le lent voyage. Les roues du wagon semblaient répéter : "Tu devrais écrire un livre, tu devrais écrire un livre, tu devrais écrire un livre." A Paris habite un autre lama tibétain qui est venu en Occident dans une intention bien définie. Contrairement à moi, il est tenu d'éviter toute publicité. Il exécute son travail et rares sont ceux à savoir qu'il fut naguère un lama, vivant au pied du Potala. Je lui avais écrit pour solliciter son opinion et — j'anticipe un peu — il me répondit que ce serait peu judicieux d'écrire un livre.

Dans l'état d'esprit où je me trouvais, la gare de Clapham me parut plus sale et plus lugubre que jamais. Je rentrai chez moi. Ma femme jeta un coup d'oeil sur mon visage et s'abstint de me questionner. Le déjeuner pris, bien que je n'eusse pas faim, elle me dit :

— J'ai téléphoné à M. B... ce matin. Il m'a dit que tu devrais faire un résumé et lui apporter.

Un résumé ! Cette seule pensée me donnait la migraine. Puis je lus le courrier qui était arrivé le matin. Deux lettres pour m'annoncer que "le poste était déjà pris. Merci de nous avoir écrit" et une lettre de mon ami, le lama résidant en France.

Je m'assis devant la vieille machine à écrire que j'avais "héritée" de mon prédécesseur et me mis à taper. Ecrire est pour moi une tâche pénible et désagréable. Je ne suis ni "inspiré" ni doué, je travaille simplement avec plus d'acharnement que la plupart des gens et plus le sujet me déplait, plus je travaille fort et vite afin d'en avoir terminé plus tôt.

La morne journée toucha à sa fin, les ombres du crépuscule emplirent les rues et furent chassées par la lumière brutale que jetèrent les réverbères sur les maisons et sur les gens. Ma femme alluma la lumière et tira les rideaux. Je tapais toujours. Enfin, les doigts gourds, je m'arrêtai. J'avais devant moi une pile d'une trentaine de pages, aux lignes serrées.

— Voilà ! m'exclamai-je. S'il n'est pas content avec ça, j'abandonne tout et j'espère qu'il *ne sera pas* content !

L'après-midi suivant, j'allai revoir M. B... Il regarda de nouveau mes papiers, puis lut le résumé. De temps à autre, il hochait la tête d'un air approbateur, et lorsqu'il eut terminé, il me dit, avec beaucoup de prudence :

— Je crois que nous pourrons trouver un éditeur. Laissez-moi ça. Et, entre-temps, écrivez le premier chapitre.

Je ne savais s'il fallait m'attrister ou me réjouir, tandis que je redescendais Regent Street, en direction de Piccadilly Circus. Le niveau de mes finances était dangereusement bas, néanmoins l'idée d'écrire sur moi-même me déplaisait toujours autant.

Deux jours plus tard, je recevais une lettre de M. B... qui me demandait de venir le voir, car il avait de bonnes nouvelles à m'annoncer. Mon cœur se serra. J'allais être obligé d'écrire ce livre, en fin de compte !

M. B... rayonnait de bienveillance.

— J'ai un contrat pour vous, me dit-il, mais je voudrais d'abord vous emmener voir l'éditeur.

Nous allâmes donc ensemble dans un autre quartier de Londres, et pénétrâmes dans une rue aux maisons hautes, jadis fort élégantes. Elles servaient aujourd'hui

de bureaux et ceux qui auraient dû y habiter étaient relégués dans des quartiers suburbains. Nous nous arrê tâmes devant l'une d'elles, d'aspect banal.

— Nous y voici, dit M. B...

Nous entrâmes dans un vestibule sombre, et gravâmes jusqu'au premier étage l'escalier en spirale. Et nous fûmes introduits dans le bureau de M. l'Editeur, qui au premier abord me parut un peu désabusé, puis qui se dégela peu à peu. L'entretien fut bref et bientôt nous nous retrouvâmes dans la rue.

— Revenez à mon bureau... mon Dieu, où sont mes lunettes ? dit M. B..., fouillant fébrilement dans ses poches à la recherche de ses verres. (Les ayant trouvés, il poussa un soupir de satisfaction, et répéta :) Venez à mon bureau. Le contrat est prêt à être signé.

Enfin, c'était là quelque chose de défini : un contrat par lequel je m'engageais à écrire un livre. Je décidai de faire consciencieusement ma part, espérant que l'éditeur agirait de même. A coup sûr, *Le Troisième Oeil* a permis à M. l'Editeur de "mettre un peu de beurre dans les épinards".

Le livre avan ça peu à peu. Je rédigeais un chapitre à la fois et le portais à M. B... A plusieurs reprises, je lui rendis visite, à lui et à sa femme, dans leur charmante demeure, et je tiens à rendre ici hommage à Mme B... Elle m'a accueilli amicalement et rares sont les Anglais qui l'ont fait. Elle m'a encouragé et elle a été la seule Anglaise à agir ainsi. Elle m'a toujours donné l'impression que j'étais le bienvenu chez elle, c'est pourquoi... je vous *remercie*, madame B... !

Le climat londonien avait été funeste à ma santé. Je m'efforçai de tenir bon jusqu'à ce que le livre fût

terminé, et je mis toutes mes facultés en oeuvre pour faire provisoirement échec à la maladie. Le livre terminé, j'eus ma première attaque de thrombose coronaire et je faillis mourir. Le personnel médical d'un très célèbre hôpital londonien fut fort intrigué par un certain nombre de choses me concernant, mais je ne leur fournis aucune explication. Peut-être ce livre leur en donnera-t-il !

— Il faut que vous quittiez Londres, dit le spécialiste. Votre vie est en danger ici. Allez habiter sous un climat différent.

"Quitter Londres ? me dis-je. Mais pour aller où ?" A la maison, nous eûmes une discussion sur les endroits où nous pourrions nous installer et sur les conditions de vie. Quelques jours plus tard, je dus retourner à l'hôpital pour un dernier examen.

— Quand partez-vous ? me demanda le spécialiste. Ici, votre état ne peut pas s'améliorer.

— Je n'en sais rien, répondis-je. Il y a tant de problèmes qui se posent.

— Il n'y a qu'un seul problème qui se pose, rétorqua-t-il. Si vous restez ici, vous mourrez. Si vous partez, vous vivrez un peu plus longtemps. Vous ne comprenez donc pas que votre état est grave ?

De nouveau, je me trouvais devant un grave problème à résoudre.

CHAPITRE DIX

— *Lobsang ! Lobsang !*

Je me retournai fiévreusement dans mon sommeil. Une douleur aiguë me perçait la poitrine, douleur causée par le caillot de sang. Haletant, je repris conscience. Et, j'entendis de nouveau : "Lobsang !"

"Mon Dieu ! songeai-je, comme je me sens *mal* !"

— Lobsang, reprit la voix, écoute-moi, étends-toi et écoute-moi.

Je me laissai retomber sur l'oreiller. Mon coeur battait à grands coups, et ma poitrine haletait par sympathie. Peu à peu, dans les ténèbres de ma chambre solitaire, une forme se dessina. D'abord une lueur bleue qui vira au jaune, puis la silhouette matérialisée d'un homme de mon âge.

— Je ne puis voyager astralement cette nuit, dis-je, sinon mon coeur cessera de battre et ma tâche n'est pas encore terminée.

— Frère, nous connaissons bien quel est ton état de santé, et c'est pourquoi je suis venu vers toi. Ecoute simplement, tu n'as pas besoin de parler.

Je m'appuyai contre la tête du lit, mon souffle ressemblait à un râle. Respirer m'était pénible, mais il le fallait bien.

— Nous avons discuté ton cas, me dit le lama. Il y a au large de la côte anglaise, une île qui a fait jadis partie du continent perdu de l'Atlantide. Va là-bas dès que possible. Repose-toi quelque temps dans ce pays ami avant de partir pour l'Amérique du Nord. Ne va pas sur la côte occidentale, qui est balayée par l'océan turbulent. Installe-toi dans la cité verte et ensuite tu iras au-delà.

L'Irlande ? Oui ! Un endroit idéal. Je m'étais toujours bien entendu avec les Irlandais. La cité verte ? Puis la

réponse me vint. Dublin, vu d'en haut, semblait verdoyer grâce au Phoenix Parc, et au Liffey qui descend des montagnes avant de se jeter dans la mer.

Le lama eut un sourire approbateur.

— Tu dois reprendre des forces, car ta santé subira une nouvelle attaque. Nous aimerions que tu continues à vivre afin que la Tâche puisse progresser, afin que la Science de l'Aura puisse devenir plus près de se réaliser. Maintenant, je vais partir, mais, quand tu iras mieux, nous désirons que tu visites à nouveau le Pays de la Lumière Dorée.

La vision s'évanouit et la chambre me parut plus sombre, plus solitaire encore. J'avais éprouvé bien des souffrances, plus que la majorité des gens n'auraient été capables de supporter ou de comprendre. Adossé à l'oreiller, je jetai par la fenêtre un regard distrait.

Qu'avaient-ils dit au cours d'une de mes récentes visites astrales à Lhasa ? Ah ! oui ! "Tu as du mal à trouver une situation ? Rien d'étonnant à cela, mon Frère, car *tu ne fais pas partie du monde Occidental*, tu y vis en sursis. L'homme dont tu as pris l'espace vital serait mort de toute façon. Le fait que tu aies eu temporairement besoin de son corps et, de façon plus permanente de son espace vital, a eu pour résultat qu'il a pu quitter la Terre honorablement et avantageusement pour lui. Cela n'est pas le Karma, mon frère, mais une tâche que tu accomplis pendant ta dernière existence sur Terre" "Et c'est aussi une vie bien dure", me dis-je.

Le lendemain matin, je provoquai une certaine consternation ou une certaine surprise en annonçant :

— Nous allons vivre en Irlande. D'abord à Dublin, puis à l'extérieur de Dublin.

Je ne pus guère aider au déménagement, j'étais très malade et je craignais, en remuant, de provoquer une crise cardiaque. Les caisses furent emballées, les billets achetés et nous partîmes enfin. Il était bon d'être de nouveau dans les airs et je m'aperçus que je respirais beaucoup plus facilement. La compagnie d'aviation, sachant qu'il y avait à bord un "cardiaque", avait pris soin de placer un cylindre à oxygène dans le filet, au-dessus de ma tête.

L'avion perdit de l'altitude et tournoya au-dessus d'un pays d'un vert ardent, frangé d'écume laiteuse. L'appareil descendit plus bas encore, et j'entendis le bruit que fait le train d'atterrissage en sortant, bientôt suivi par le crissement des pneus sur la piste d'arrivée.

Alors je songeai à mon premier contact avec l'Angleterre et à la façon dont les employés de la Douane m'avaient reçu.

"Comment cela va-t-il se passer *cette fois* ?" me demandai-je. L'avion roula jusqu'aux bâtiments de l'aéroport et je fus assez mortifié de voir qu'une chaise roulante m'y attendait. Les douaniers me dévisagèrent attentivement et demandèrent :

— Combien de temps avez-vous l'intention de rester en Irlande ?

— Nous sommes venus y vivre, répondis-je.

Tout se passa sans difficulté ; ils n'examinèrent même pas nos bagages. Lady Ku'ei les avait fascinés ; sereine et imperturbable, elle veillait sur nos valises. Ces chats siamois, lorsqu'on les traite comme des *êtres humains* et non simplement comme des animaux,

possèdent une intelligence supérieure. Je préfère certainement l'amitié et la loyauté de Lady Ku'ei à celle des gens ; elle reste à côté de moi, la nuit, et quand j'ai un malaise, elle va réveiller ma femme !

Nos bagages furent mis dans un taxi qui prit la direction de Dublin. Il y régnait une atmosphère amicale ; les gens semblaient avoir le temps de se rendre mutuellement service. Je m'étendis sur mon lit, dans une chambre donnant sur le parc de Trinity College. Sur la route, en bas de ma fenêtre, les voitures roulaient sans hâte.

Il me fallut un certain temps pour me remettre de mon voyage, mais lorsque je fus capable de me déplacer, les aimables autorités de Trinity College me donnèrent un laissez-passer qui me permit d'entrer dans leur parc et de profiter de leur admirable bibliothèque.

Dublin est une ville surprenante ; on peut y acheter presque n'importe quoi. J'y ai vu une plus grande variété de marchandises qu'à Windsor, au Canada, ou à Détroit, aux Etats-Unis. Quelques mois plus tard, pendant que j'écrivais *Lama Médecin*, nous décidâmes d'aller vivre dans un ravissant village de pêcheurs, à une trentaine de kilomètres (20 milles) de la capitale. Nous eûmes la chance d'y trouver une maison dominant Balscadden Bay, avec une vue vraiment splendide.

J'étais obligé de me reposer beaucoup, et il m'était impossible de voir par la fenêtre avec les jumelles à cause de l'effet de distorsion des vitres. Un entrepreneur de construction, Brud Campbell, dont j'étais devenu l'ami, suggéra une plaque de verre.

Ayant suivi ce conseil, je pus, de mon lit, observer les bateaux de pêche évoluant dans la baie. Toute l'étendue du port se trouvait dans mon champ de vision, avec le Yacht Club, le bureau du capitaine de port et le phare comme principaux points de repère. Par temps clair, je pouvais voir les montagnes de Mourne, dans l'Irlande occupée par les Anglais, et, de Howth Head, je distinguais vaguement les monts du pays de Galles, au-delà de la mer d'Irlande.

Nous achetâmes une voiture d'occasion et fîmes de fréquentes promenades dans les montagnes entourant Dublin, jouissant de l'air pur et du superbe paysage. Au cours d'une de ces randonnées, nous apprîmes qu'une chatte Siamoise, déjà âgée, se mourait d'une énorme tumeur interne. Après beaucoup de pression, nous réussîmes à la prendre dans notre famille. Le meilleur vétérinaire de toute l'Irlande l'examina, et déclara qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. A ma demande, il l'opéra pour enlever la tumeur due à la négligence et à de trop nombreuses maternités. Elle se rétablit et devint l'être le plus charmant que j'aie jamais connu, aussi bien chez les humains que chez les animaux. En ce moment, pendant que j'écris, elle se promène comme la douce vieille dame qu'elle est. Bien qu'aveugles, ses beaux yeux bleus rayonnent d'intelligence et de bienveillance. Lady Ku'ei se promène à ses côtés, ou la dirige par télépathie, afin qu'elle ne se heurte pas aux objets. Nous l'appelons Granny Greywhiskers (1), car elle ressemble tout à fait à une vieille grand-mère qui profite de ses dernières années d'existence, après avoir élevé de nombreuses familles !

(1) *Grand-maman moustaches grises. (N.d.t.)*

La vie à Howth me fit connaître un bonheur que je n'avais jamais éprouvé auparavant. M. Loftus, l'agent de police, ou le "garde", ainsi qu'on les appelle en Irlande, venait fréquemment bavarder avec moi. Il était toujours le bienvenu. Homme grand et fort, aussi élégant qu'un garde de Buckingham Palace, il avait la réputation d'être aussi juste que courageux. Pendant ses heures de liberté, il venait me voir, et nous parlions des pays lointains. L'entendre me répéter : "Mon Dieu, Docteur, vous avez de la cervelle à revendre !" me mettait le coeur en joie. En divers pays j'avais été assez malmené par la police, mais le garde Loftus, du village de Howth, en Irlande, me prouva qu'il existait aussi de *bons* policiers.

Mon coeur donnait à nouveau des signes de détresse, et ma femme voulut faire installer le téléphone. Malheureusement, toutes les lignes de "La Colline" étaient employées, de sorte que nous ne pûmes en obtenir une. Un après-midi, on frappa à la porte. C'était une voisine, Mme O'Grady, qui était venue pour nous dire : "J'ai appris que vous vouliez faire installer le téléphone et que ça n'a pas été possible : vous pouvez vous servir du nôtre à n'importe quel moment. Voici la clef de la maison !" Les Irlandais nous traitèrent fort bien. M. et Mme O'Grady ne savaient que faire pour nous être agréables et pour nous rendre le séjour dans leur pays encore plus plaisant. Nous avons eu la joie et le privilège de recevoir Mme O'Grady chez nous, au Canada, pour une visite, hélas, beaucoup trop brève.

Subitement, je tombai très gravement malade. Les années passées en prison, les terribles épreuves que

j'avais subies et les expériences extraordinaires que j'avais faites, tout cela se combina pour aggraver encore mon état cardiaque. Ma femme se précipita chez les O'Grady et téléphona à un médecin. Celui-ci, le Dr Chapman, fit très vite irruption dans ma chambre et, avec la dextérité que seules donnent des années de pratique, emplit une seringue hypodermique. Le Dr Chapman était un médecin de la "vieille école", le "médecin de famille" qui a plus de discernement dans son petit doigt qu'une demi-douzaine de ces spécimens "produits en série" avec l'aide de l'Etat, et qui sont si populaires aujourd'hui. Entre le Dr Chapman et moi ce fut un cas "d'amitié instantané !" ; peu à peu, grâce à ses soins, je me remis suffisamment pour sortir de mon lit. Et j'allai faire le tour des spécialistes de Dublin. Quelqu'un m'avait dit, en Angleterre, de ne jamais me fier à un médecin irlandais. Moi, j'ai eu confiance, et j'ai été mieux soigné en Irlande qu'en n'importe quel autre pays du monde. Le malade y est traité comme un être humain et cela lui réussit mieux que la froideur impersonnelle des jeunes médecins.

Brud Campbell avait érigé un solide mur de pierre autour de notre maison, pour remplacer le vieux, tombant en ruine, parce que nous étions souvent dérangés par des touristes d'Angleterre. Les excursionnistes de Liverpool avaient l'habitude d'entrer dans les jardins des habitants de Howth, et d'y camper ! Une de ces "touristes" nous amusa fort. Un matin, on frappa lourdement à la porte. Ma femme alla ouvrir et se trouva face à face avec une Allemande. Celle-ci essaya d'entrer de force dans la maison, mais ma femme lui barra le passage. Alors, elle annonça

qu'elle camperait sur notre seuil jusqu'à ce qu'on lui permît "de s'asseoir aux pieds de Lobsang Rampa". Comme j'étais au lit et que je ne tenais pas du tout à ce qu'on s'assît à mes pieds, elle fut priée de repartir. L'après-midi, elle était encore là. Finalement M. Loftus arriva, l'air féroce et décidé et, par sa force de persuasion, il obligea l'intruse à descendre la colline, à reprendre le car pour Dublin et à ne plus revenir !

Les jours passaient, bien remplis, quoique je m'efforçasse de ne pas abuser de mes forces. *Lama Médecin* était terminé, mais des lettres m'arrivaient de tous les coins du monde. Pat, le facteur, frappait à notre porte, tout hors d'haleine, après avoir gravi le long chemin escarpé.

— Ah ! bien le bonjour, disait-il à quiconque venait lui ouvrir. Et comment va Sa Seigneurie, aujourd'hui ? Pour sûr que toutes ces lettres me rompent l'échine !

Un soir que, étendu sur mon lit, j'observais les lumières scintillantes de Portmarnock et des navires, croisant au large, je me rendis brusquement compte qu'un vieil homme était assis dans la chambre, les yeux fixés sur moi. Il sourit lorsque je tournai la tête vers lui.

— Je suis venu, me dit-il, pour voir si tu fais des progrès, car il est souhaitable que tu retournes au Pays de la Lumière Dorée. Comment te sens-tu ?

— Je crois que je pourrai y arriver, avec un petit effort, répondis-je. M'accompagneras-tu ?

— Non, répondit-il, car ton corps a plus de valeur encore qu'avant et je suis ici pour veiller sur lui.

Au cours des mois précédents, j'avais beaucoup souffert. Et sans doute un Occidental sourira-t-il avec incrédulité si je dis que l'une des causes de mes

souffrances était due au fait que mon organisme original s'était totalement substitué à l'autre. Le corps emprunté avait été téléporté ailleurs, pour y tomber en poussière. Pour ceux qui s'intéressent sincèrement à ces problèmes, j'ajouterai que c'est là un art Oriental très ancien, dont parlent certains ouvrages.

Je restai quelque instant étendu, rassemblant mes forces. Dehors, un bateau de pêche attardé passa avec un halètement régulier. Les étoiles étincelaient et Ireland's Eye baignait dans le clair de lune. Le vieil homme sourit et dit :

— Tu as une jolie vue d'ici !

J'inclinai silencieusement la tête, redressai l'épine dorsale, pliai les jambes sous moi et me mis à flotter dans l'air comme une volute de fumée. Pendant un certain temps, je planai au-dessus du promontoire, regardant le paysage illuminé par la lune : Ireland's Eye, l'île au large de la côte, et plus loin, l'île de Lambay. Derrière brillaient les lumières de Dublin, cité moderne et bien éclairée. Au fur et à mesure que je m'élevais, je voyais la courbe magnifique de Killiney Bay qui ressemble tant à celle de Naples, et plus loin encore Greystones et Wicklow. Je flottais toujours plus haut, hors de cette Terre, hors de l'espace et du temps, jusqu'à un plan d'existence qui ne peut être décrit dans le langage de ce monde à trois dimensions.

J'avais l'impression de passer des ténèbres au soleil. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'attendait.

— Tu as accompli tant de choses, Lobsang, et tu as tant souffert ! me dit-il. Bientôt, tu viendras ici pour ne jamais en repartir. La lutte n'aura pas été vaine.

Nous traversâmes ensemble l'admirable paysage, puis entrâmes dans le Hall aux Souvenirs, où il y avait encore beaucoup à apprendre.

Pendant un certain temps, nous restâmes assis à discuter, mon Guide, un auguste groupe et moi-même.

— Bientôt, dit l'un des membres du groupe, tu iras au Pays des Indiens Rouges, où t'attend une autre tâche. Mais reprends des forces pendant les brèves heures que tu passeras ici, car les épreuves de ces derniers temps t'ont beaucoup fatigué.

— Oui, dit un autre, et ne t'attriste pas des critiques formulées à ton égard, car ces gens-là ne savent de quoi ils parlent, aveuglés qu'ils sont par l'ignorance que l'Occident s'impose à lui-même. Quand la Mort leur fermera les yeux et qu'ils naîtront à la Vie Supérieure, ils regretteront amèrement les ennuis et les peines qu'ils t'auront causés sans raison.

Lorsque je revins en Irlande, le pays était encore plongé dans l'obscurité ; seuls quelques faibles rais de lumière striaient le ciel du matin. Sur la longue plage sablonneuse de Clontarf, le ressac se brisait en gémissant. Head's Howth surgit, forme noire se détachant dans la pénombre précédant l'aube.

"Mon Dieu, me dis-je, les mouettes ont courbé mes antennes. Il faudra que je demande à Brud Campbell de les redresser."

Le vieil homme était toujours assis à mon chevet. Mme Fifi Greywhiskers se trouvait au pied du lit, comme pour monter la garde. Dès que j'eus réintégré et réanimé mon corps, elle s'approcha et se frotta contre moi en ronronnant. Entendant son miaulement, Lady Ku'ei sauta sur le lit et vint s'installer sur mes

genoux. Le vieillard contempla les deux chattes avec affection et dit :

— Ce sont vraiment des entités d'ordre supérieur. Il faut que je parte, mon frère.

Le courrier du matin apporta une imposition sauvage du Service des Impôts sur le Revenu. Les seuls Irlandais qui m'aient déplu sont les fonctionnaires du fisc. Ils m'ont paru faire preuve à la fois d'incompréhension et d'un zèle excessif. Les écrivains habitant l'Irlande sont accablés d'impôts, ce qui est dramatique, car le pays aurait besoin de gens fortunés. Malgré ces ennuis, je préférerais vivre en Irlande plutôt que dans n'importe quel autre pays du monde, sauf le Tibet.

— Nous allons partir pour le Canada, annonçai-je. (Cette déclaration fut accueillie par des regards attristés.)

— Et les chattes ? Comment les emmènerons-nous ?

— En avion, bien sûr, elles voyageront avec nous, répondis-je.

Les formalités furent nombreuses, et les délais fort longs. L'administration irlandaise se montra très serviable, tout au contraire des fonctionnaires canadiens. En fait, le Consulat américain nous fut d'un beaucoup plus grand secours que le Consulat canadien. On nous soumit à un interrogatoire, on prit nos empreintes digitales, puis nous subîmes un examen médical. Je n'y fus pas reçu.

— Trop de cicatrices, dit le médecin. Il va falloir qu'on vous radiographie.

Le praticien irlandais, qui me fit passer à la radio, me considéra avec pitié :

— Vous avez dû mener une vie terrible, me dit-il. Ces cicatrices... ! Je vais être obligé de faire un rapport à l'Office de Santé canadien. Etant donné votre âge, je suppose qu'on vous laissera entrer au Canada sous certaines conditions.

Un vétérinaire examina Lady Ku'eï et Mme Fifi Greywhiskers et les déclara en bonne santé. Sans attendre que l'on ait statué sur mon sort, nous nous renseignâmes sur la manière dont nous pourrions emmener les chattes dans l'avion avec nous. Seule la Swissair accepta de les prendre, et nous retînmes provisoirement les places sur un appareil de cette compagnie.

Quelques jours plus tard, on me convoqua à l'Ambassade du Canada. Un employé me reçut sans aménité.

— Vous êtes malade ! dit-il. Je dois m'assurer que vous ne tomberez pas à la charge de notre pays. (Il tergiversa longtemps, puis, comme si la chose exigeait de lui un immense effort, il reprit :) Montréal vous autorise à entrer, à condition que vous vous présentiez dès votre arrivée au Service de la Santé et que vous vous soumettiez au traitement, quel qu'il soit, qu'on vous indiquera. Si vous refusez, vous n'entrerez pas au Canada, conclut-il, plein d'espoir.

J'ai toujours trouvé très curieux que les employés des ambassades se montrent si souvent désagréables, sans raison aucune. Après tout, ce ne sont que des "serviteurs" payés pour leur travail, mais on ne peut pas toujours leur appliquer l'épithète de "civil" (1).

(1) *En anglais, fonctionnaire se dit : "civil servant", et "servant" signifie également "serviteur". (N.d.t.)*

Nous gardâmes le silence sur nos projets ; seuls nos amis intimes savaient que nous partions et où nous allions. Comme nous l'avions appris à nos dépens, nous ne pouvions plus éternuer sans qu'un journaliste accoure et nous demande la cause de cet éternuement. Pour la dernière fois, nous fîmes en voiture le tour de Dublin et des plus jolis coins de Howth. La seule pensée du départ nous serrait le coeur, mais aucun de nous n'est ici-bas pour son plaisir. Une compagnie dublinoise avait accepté de nous conduire à Shannon, par autobus, nous, les chattes et les bagages.

Quelques jours avant Noël, nous fûmes prêts à partir. Notre vieil ami, M. Loftus, vint nous dire au revoir. Il m'a bien semblé voir des larmes dans ses yeux. Quant à moi, j'avais l'impression de quitter un ami très cher. M. et Mme O'Grady vinrent, eux aussi, M. O'Grady ayant pris, dans cette intention, un jour de congé. "Ve O'G" était visiblement désolée, quant à Paddy, il s'efforçait de cacher son émotion sous une jovialité qui ne trompa personne. Je fermai la porte, en donnai la clef à M. O'Grady, avec prière de l'envoyer au gérant, montai dans l'autobus et nous quittâmes ce pays où j'avais passé les meilleures heures de mon existence depuis mon départ du Tibet et où vivaient les gens les plus sympathiques que j'eusse connus depuis de très, très nombreuses années.

L'autobus prit la grand-route menant à Dublin, puis se mêla à la circulation courtoise de la capitale. Enfin, il arriva dans la campagne, au pied des montagnes. Pendant des heures, nous continuâmes à rouler : le chauffeur, homme aimable, connaissant bien son métier, nous désignait les curiosités de la région et se

montrait plein de sollicitude à notre égard. A mi-chemin, nous nous arrê tâmes pour prendre le thé. Lady Ku'ei aime être assise le plus haut possible, pour observer la circulation et hurler des encouragements au conducteur. Mme Fifi Greywhiskers préfère être confortablement installée et réfléchir. Quand l'autobus s'arrêta, à l'heure du thé, grande consternation chez les chattes. *Pourquoi* nous étions-nous arrê tés ? Est-ce que tout allait bien ?

Nous reprîmes notre chemin, car la route était longue jusqu'à Shannon. La nuit tomba sur nous et ralentit notre allure. Tard dans la soirée, nous arrivâmes à l'aérodrome de Shannon, y laissâmes nos principaux bagages et nous rendîmes à l'hôtel où nous avions retenu des chambres pour la nuit et le lendemain. A cause de ma santé et des deux chattes, nous restâmes à Shannon une nuit et une journée et repartîmes la nuit suivante. Nous avions chacun notre chambre, une porte les faisait communiquer, heureusement, car les chattes allaient et venaient sans arrêt, ne sachant où se mettre. Elles reniflaient comme des aspirateurs, "lisant" tous les détails de la personnalité des gens qui avaient habité ces pièces avant nous. Finalement, elles se calmèrent et s'endormirent.

Le lendemain, je me reposai et allai jeter un coup d'oeil sur l'aérodrome. La boutique des objets "exempts de droits de douane" m'intéressa, mais je n'en compris pas la nécessité. Si l'on achetait un objet, il faudrait bien le déclarer quelque part et payer la douane, alors qu'y gagnait-on ?

Les employés de la Swissair se montrèrent fort serviables, les formalités furent rapidement terminées

et nous n'attendions plus que l'avion. Minuit, puis une heure, sonnèrent. A une heure et demie, nous montions à bord d'un gros appareil de la Swissair. Les gens furent très impressionnés par l'attitude digne et sereine des deux chattes que même le bruit des moteurs ne semblait pas déranger. Bientôt, nous roulâmes de plus en plus vite sur la piste d'envol ; le sol s'éloigna, le rivière Shannon coula un instant sous une aile et disparut. Devant nous, s'étendait l'immense Atlantique, laissant une écume blanche le long de la côte irlandaise. Le moteur émit un son différent, de longues flammes jaillirent des tuyères d'échappement incandescentes. L'appareil piqua légèrement du nez. Les deux chattes me regardèrent silencieusement. Y a-t-il une raison de s'inquiéter ? me demandaient ces regards. C'était la septième fois que je traversais l'Atlantique, et je leur adressai un sourire rassurant. Bientôt, elles se pelotonnèrent sur elles-mêmes et s'endormirent.

La longue nuit s'écoulait lentement. Nous voyagions avec les ténèbres qui, pour nous, allaient durer douze heures. Les lampes de la cabine s'affaiblirent, nous laissant une faible lueur bleue et l'espoir de dormir un peu. Les moteurs ronronnants continuaient à nous porter vers l'Amérique, à plus de dix milles mètres (35 000 pieds) au-dessus de la mer grise et houleuse. Lentement, les constellations changèrent. Peu à peu, une faible lueur éclaira le ciel, à la lisière de la courbe terrestre. J'entendis remuer dans la cuisine, cliqueter des assiettes et, graduellement, comme une plante qui s'épanouit, les lumières revinrent. L'aimable Commissaire, toujours soucieux du bien-être des

passagers, traversa la cabine et les stewards bien stylés apportèrent le petit déjeuner. Aucune nation n'est supérieure à la Suisse lorsqu'il s'agit de la maîtrise des airs, du confort des voyageurs et de l'excellence des repas. Les chattes s'assirent, tout attentives à l'idée de manger de nouveau.

Tout au loin, vers la droite, se dessina une ligne grise et brumeuse qui s'élargit rapidement. New York ! Je ne pus m'empêcher de songer à mon premier voyage aux Etats-Unis, alors que j'avais payé la traversée en travaillant comme mécanicien sur un cargo. Les gratte-ciel de Manhattan, s'élançant vers la nue, m'avaient alors écrasé de toute leur hauteur. Où étaient-ils à présent ? Etaient-ce vraiment ces petits points gris ? Le grand avion se mit tourner, incliné sur une aile. Les moteurs changèrent de tonalité. Nous perdîmes graduellement de l'altitude. Peu à peu, les bâtiments prirent forme au sol et ce qui nous avait paru être un désert désolé se transforma en un aéroport, l'Iddlewild International Airport. Le pilote atterrit sans encombre, dans un faible grincement de pneus. L'appareil roula sans hâte le long de la piste jusqu'aux bâtiments de l'aérodrome.

— Restez assis, je vous prie ! dit le Commissaire.

Avec un bruit sourd, la passerelle mobile vint s'accoler au fuselage et la porte de la carlingue s'ouvrit.

— Au revoir, nous dit l'équipage, aligné près de la porte. Nous espérons que vous voyagerez de nouveau avec nous.

Nous descendîmes lentement la passerelle et entrâmes dans les Bureaux de l'Administration.

Iddlewild ressemblait à une gare en proie à la démente. Les gens couraient dans tous les sens, bousculant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Un employé s'avança :

— Par ici. Il vous faut passer d'abord à la douane.

On nous fit ranger le long de plates-formes roulantes. Des amas de bagages apparurent subitement, entraînés par le ruban mobile qui s'étendait de l'entrée jusqu'au douanier. Les employés allaient et venaient, fouillant les valises ouvertes.

— D'où venez-vous ? me demanda l'un d'eux.

— De Dublin, en Irlande, répondis-je.

— Où allez-vous ?

— A Windsor, Canada.

— O.K. V'savez des photos pornographiques ? questionna-t-il brusquement.

Après l'avoir quitté, nous dûmes montrer nos Passeports et nos Visas. La façon dont on faisait "circuler" les gens me rappelait une usine de conserves de viande, à Chicago.

Avant de quitter l'Irlande, nous avions loué des places pour Detroit sur un avion américain. La compagnie avait accepté de prendre les chattes. Et voilà qu'à présent, elle décidait d'annuler nos billets et de refuser nos deux chattes qui venaient de traverser l'Atlantique sans nous causer le moindre ennui ! Nous eûmes l'impression que nous allions être immobilisés à New York, car les employés de la Compagnie se désintéressaient totalement de la question. Puis j'aperçus un panneau publicitaire pour des "Taxis aériens toutes directions", à partir de l'aérodrome de La

Guardia. Nous prîmes une limousine qui nous conduisit à un motel situé près de La Guardia.

— Acceptez-vous nos chattes ? demandai-je à l'employé de la réception.

Il jeta un coup d'oeil sur les deux petites dames qui se tenaient là, l'air réservé, et répondit :

— Oui, oui, elles sont les bienvenues !

Lady Ku'ei et Mme Fifi Greywhiskers furent enchantées de se balader un peu et d'examiner deux nouvelles chambres.

Je commençais à ressentir la fatigue du voyage et j'allai me coucher. Ma femme se rendit à l'aérodrome pour s'informer du coût des taxis aériens et des heures de départ. Finalement, elle revint, l'air préoccupé.

— Cela va nous coûter une fortune ! déclara-t-elle.

— Il *faut* bien que nous partions d'ici, répondis-je.

Elle donna un coup de téléphone et il fut bientôt décidé que nous prendrions le lendemain un avion-taxi pour le Canada.

Nous dormîmes bien cette nuit-là. Les chattes étaient parfaitement calmes, elles semblaient même prendre plaisir à la situation. Le matin, après le petit déjeuner, on nous conduisit jusqu'à l'aérodrome. La Guardia est immense ; toutes les minutes, un avion en décolle ou y atterrit. Enfin, nous trouvâmes l'endroit d'où nous devons partir, nous fûmes placés avec chattes et bagages, dans un petit bimoteur. Le pilote, un petit homme au crâne complètement rasé, nous adressa un bref signe de tête, et l'appareil se mit à rouler vers une piste d'envol. Il roula ainsi pendant près de cinq kilomètres (3 milles), puis s'arrêta sur une piste d'évitement, pour attendre son tour de décoller. Le

pilote d'un gros appareil intercontinental nous fit signe et parla vivement dans son microphone. Notre pilote grommela quelques mots que je ne puis répéter et nous dit :

— Nous avons crevé !

Un hurlement de sirène déchira l'air et une voiture de police survint à toute allure pour s'arrêter près de nous dans un terrible grincement de pneus.

"La police ? Qu'avons-nous encore fait ?" me demandai-je. D'autres sirènes retentirent ; celles des pompiers, cette fois, qui sautaient à terre tous en même temps. Les policiers vinrent parler à notre pilote ; puis ils se dirigèrent vers la voiture de pompiers. Finalement, tout le monde repartit. Une voiture de réparation arriva à son tour, s'arrêta le long de notre avion, enleva la roue malade et s'en alla. Nous dûmes attendre *deux heures* le retour de la roue. Enfin, elle fut remise en place, et l'appareil décolla. Nous survolâmes bientôt les Alleghany en direction de Pittsburg. Juste au-dessus des montagnes, l'indicateur de carburant, qui se trouvait en face de moi, tomba à zéro. Le pilote ne parut pas s'en apercevoir. Quand j'attirai son attention sur la chose, il me répondit à voix basse :

— Oh ! on peut toujours redescendre !

Quelques minutes plus tard, nous arrivâmes à un plateau, au coeur des montagnes, où de nombreux avions légers étaient stationnés. L'appareil tourna une fois, puis se posa et roula jusqu'au poste d'essence. Nous nous arrê tâmes juste le temps nécessaire pour faire le plein, puis l'appareil décolla de nouveau de la piste glacée. Des tas de neige la bordaient, et des

amoncellements neigeux s'élevaient dans les vallées. Bientôt nous survolâmes Pittsburg. Nous nous sentions las, le froid nous engourdissait. Seule Lady Ku'ei était en pleine forme ; elle regardait par la vitre et semblait ravie de tout ce qu'elle voyait.

Une fois Cleveland dépassé, nous aperçûmes le Lac Érié, devant nous. De gros blocs de glace parsemaient sa surface qui était striée de fissures fantastiques. Le pilote, ne voulant pas courir de risques, prit la direction de l'île Pelée, à mi-chemin en travers du lac. De là, il vola jusqu'à Amberstburg et jusqu'à l'aérodrome de Windsor. Ce dernier semblait étrangement silencieux. Il n'y régnait aucune activité. L'appareil s'arrêta devant les Bureaux de la Douane où nous entrâmes. Un seul douanier était là, qui allait terminer son service, car il était plus de six heures du soir. Il contempla nos bagages d'un oeil sombre.

— Le fonctionnaire du service de l'Immigration n'est pas là, dit-il. Il faut que vous attendiez son arrivée. Nous nous assîmes donc et attendîmes. Les minutes s'écoulèrent lentement. Une demi-heure. Le temps lui-même parut s'arrêter ; depuis huit heures du matin, nous n'avions ni mangé ni bu. La pendule sonna sept coups. Un autre douanier apparut et fit quelques tours dans le bureau.

— Je ne peux rien pour vous tant que le fonctionnaire de l'Immigration ne vous aura pas délivré le visa d'entrée, nous dit-il.

Le temps passa, plus lentement encore. Sept heures et demie. Un homme de haute taille pénétra dans le bureau de l'Immigration. L'air agacé, le visage

empourpré, il en ressortit bientôt et vint trouver le douanier.

— Je ne peux pas ouvrir le tiroir du bureau, annonçait-il.

Pendant quelques instants, son collègue et lui se consultèrent à voix basse, puis ils essayèrent plusieurs clefs, poussèrent, frappèrent du poing le tiroir récalcitrant. En désespoir de cause, ils prirent un tournevis et firent sauter la serrure. Ils s'étaient trompés de bureau, le tiroir était vide.

On finit par trouver les formulaires. Exténués, nous les emplîmes, signant ici, signant là. L'Agent d'Immigration tamponna nos Passeports "Immigrant Reçu".

— A présent, allez voir le douanier, nous dit-il.

Des caisses à ouvrir, des clefs à chercher, des formulaires à montrer, donnant les détails de nos possessions en tant que "colons". Nouveaux coups de tampon et nous étions enfin autorisés à entrer au Canada, par Windsor, Ontario. Le douanier s'était considérablement amadoué en apprenant que nous venions d'Irlande. Il était lui-même de descendance irlandaise, ses parents vivaient encore là-bas. Il nous posa quantité de questions et, merveille des merveilles, nous aida à transporter nos bagages dans la voiture qui nous attendait.

Dehors, il faisait froid, une épaisse couche de neige recouvrait le sol. Au-delà de la rivière Detroit, se dressaient les gratte-ciel, constellés de petites lumières car, en prévision de Noël, tous les bureaux et toutes les pièces étaient illuminés.

Nous descendîmes la large Avenue Ouellette, artère principale de Windsor. La rivière était invisible et nous eûmes l'impression de retourner tout droit en Amérique. Le chauffeur ne paraissait pas très bien connaître sa direction. Il rata un croisement important et effectua une manoeuvre si remarquable que nos cheveux se dressèrent sur nos têtes. Nous finîmes néanmoins par arriver devant la maison que nous avions louée, bien heureux de pouvoir enfin nous reposer.

Je reçus bientôt une convocation du Service de la Santé, me menaçant de châtiments terribles, y compris la déportation, si je ne me présentais pas. Il semble, malheureusement, que menacer les gens soit la distraction favorite des autorités d'Ontario, c'est pourquoi nous avons l'intention d'aller habiter une Province plus accueillante.

Au Service de la Santé, on me passa une radiographie, on me posa de nouvelles questions, puis on m'autorisa enfin à retourner chez moi. Etant donné le terrible climat de Windsor et l'attitude de ses autorités, nous étions décidés à partir de cette ville dès que j'aurais eu terminé ce livre.

A présent l'Histoire de Rampa est terminée. J'y ai dit la vérité, comme dans mes deux autres ouvrages. Il y a bien des choses que je pourrais raconter au monde Occidental car, en parlant de voyages astraux, je n'ai fait qu'effleurer le domaine des choses possibles. Pourquoi envoyer des avions espions, avec tous les risques que cela comporte, alors qu'on peut se déplacer dans l'astral, et voir à *l'intérieur* d'une salle de conseil ? Oui, on peut voir et on peut se rappeler. Dans certaines

conditions, on peut *téléporter* des objets, si c'est dans une bonne intention. Mais l'Occidental tourne en ridicule ce qu'il ne comprend pas, il traite de "faiseur" ceux qui possèdent des facultés inconnues de lui, et il se met en fureur contre ceux qui osent être "différents" de lui, d'une manière quelconque.

Joyeusement, je rangeai ma machine à écrire et me mis à jouer avec Lady Ku'ei, et l'aveugle Mme Fifi Greywhiskers, qui avaient montré toutes deux tant de patience.

Cette nuit-là, le Message arriva de nouveau, télépathiquement.

— Lobsang ! Tu n'as pas encore terminé ton livre !

Mon coeur se serra ; je *déteste* écrire, sachant que rares sont les gens capables de percevoir la vérité. Je parle de choses que l'esprit humain peut accomplir. On mettra en doute même les stades élémentaires décrits dans cet ouvrage, et pourtant si l'on disait aux gens que les Russes ont envoyé un homme sur Mars, *ça*, les gens le croiraient ! L'Homme redoute les pouvoirs de son propre esprit, et ne s'intéresse qu'à des choses sans valeur, telles que les fusées et les satellites de l'espace. On pourrait obtenir de meilleurs résultats grâce à des procédés mentaux.

— Lobsang ! la *Vérité* ? Te rappelles-tu la légende hébraïque ? Ecris-la, Lobsang, et raconte aussi comment les choses pourraient être, au Tibet !

La Vérité et la Parabole

On demandait un jour à un rabbin, célèbre pour son savoir et son esprit, pourquoi il illustrait si souvent une grande vérité en racontant une simple histoire.

— Je peux expliquer cela par une parabole, répondit le Sage Rabbín, une parabole sur une Parabole. Il fut un temps où la Vérité se promenait sans voiles parmi la foule, c'était la Vérité toute nue. Ceux qui la voyaient se détournaient d'elle, par honte ou par crainte, car ils étaient incapables de la regarder en face. La Vérité, mal accueillie, inopportune, détestée, errait donc parmi les peuples de la Terre. Un jour, seule et sans amis, elle rencontra la Parabole qui marchait gaiement, vêtue de beaux vêtements multicolores. "Vérité, pourquoi sembles-tu si triste et si misérable ?" demanda la Parabole, avec un sourire allègre. "Parce que je suis si vieille et si laide que les gens se détournent de moi", répondit-elle amèrement. "Allons donc !" dit la Parabole en riant. "Ce n'est pas pour cette raison que les gens t'évitent. Prends quelques-uns de mes vêtements, promène-toi et tu verras." La Vérité mit donc quelques-uns des beaux vêtements de la Parabole et partout où elle alla, elle fut bien accueillie.

Le vieux et Sage Rabbín conclut avec un sourire :

— Les hommes ne peuvent regarder en face la Vérité nue, ils la préfèrent de beaucoup déguisée en Parabole.

— Oui, oui, Lobsang ! c'est là une bonne traduction de notre pensée. Et maintenant, le Récit.

Les chats allèrent s'installer sur leurs lits et attendirent que j'eusse vraiment fini. Je repris la machine à écrire, j'y glissai une feuille de papier et continuai...

De très loin arrivait l'Observateur, rayonnant d'un bleu spectral, tandis qu'il survolait les continents et les océans, quittant le côté ensoleillé de la Terre pour entrer dans les ténèbres. Dans son état astral, il ne

pouvait être vu que par les clairvoyants, mais lui pouvait tout voir, et tout se rappeler lorsqu'il réintégrait son corps. Indifférent au froid et à l'air raréfié il se laissa tomber, à l'abri d'un sommet et *attendit*.

Les premiers rayons du soleil étincelèrent un instant sur les hautes cimes rocheuses, les dorèrent et reflétèrent une myriade de couleurs sur la neige des crevasses. De légères bandes de lumière strièrent le ciel tandis que, lentement, le soleil montait à l'horizon.

En bas, dans la vallée, se déroulaient d'étranges événements. Des lumières soigneusement camouflées erraient çà et là, comme si elles avaient été montées sur des remorques. Le fil d'argent de la Rivière Heureuse brillait faiblement, reflétant des taches lumineuses. Une grande activité régnait, une activité insolite et secrète. Les légitimes habitants de Lhasa demeuraient à l'abri chez eux, ou étaient gardés dans les baraquements réservés aux travailleurs forcés.

Peu à peu, le soleil accomplit son périple. Bientôt, les premiers rayons tombant à la verticale, étincelèrent sur une forme étrange qui dominait toute la Vallée. Au fur et à mesure que la lumière s'intensifiait, l'Observateur distinguait cette forme avec plus de netteté. C'était un énorme cylindre et sur son extrémité conique, tournée vers le ciel, étaient peints des yeux et une bouche armée de dents effroyables. Pendant des siècles, les marins chinois ont peint des yeux sur leurs navires. Et ceux de ce Monstre étincelaient de haine.

Le soleil continua son ascension. Bientôt toute la vallée fut baignée de lumière. D'étranges structures métalliques étaient tirées à distance du Monstre, qui n'était plus que partiellement enveloppé sur ses

assises. L'immense fusée, dominant son empennage, semblait sinistre, mortellement dangereuse. A sa base, des techniciens munis d'écouteurs s'agitaient comme une colonie de fourmis. Une sirène poussa un hurlement aigu dont l'écho se répercuta de roche en roche, de paroi montagneuse en paroi montagneuse, pour se prolonger en une effroyable cacophonie, de plus en plus déchirante. Soldats, gardes, ouvriers tournèrent aussitôt les talons et coururent à toutes jambes se réfugier dans des roches lointaines.

Sur le flanc de la montagne, à mi-chemin du sommet, la lumière éclaira un petit groupe d'hommes réunis autour d'un matériel de radio. Un des hommes prit un microphone et s'adressa aux occupants d'un grand abri de béton et d'acier, à demi dissimulé à un peu plus d'un kilomètre de la fusée. Une voix monocorde compta les secondes, puis se tut.

Pendant quelques instants, rien ne se produisit, tout demeura paisible. Seules bougeaient les vrilles paresseuses de fumée qui s'exhalaient de la fusée. Un jet de vapeur, et un grondement qui s'intensifia de plus en plus, déclenchant de petites chutes de pierre. La terre elle-même parut vibrer et gémir. Le son s'amplifia au point de donner l'impression à celui qui l'entendait que ses tympans allaient éclater. Un grand jet de flamme et la vapeur jaillit de la base de la fusée, obscurcissant tout ce qui se trouvait au sol. Lentement, comme par un immense et fantastique effort, la fusée s'éleva. Pendant un instant, elle parut rester immobile sur sa queue incandescente, puis elle prit de la vitesse et, jetant à l'humanité un rugissement de défi, elle s'élança vers les cieux frémissants. Elle montait,

toujours plus haut, laissant derrière elle une longue traînée de vapeur et de fumée. Son cri continua à vibrer au coeur des cimes bien après qu'elle eut disparu de la vue.

Le groupe de techniciens, réunis dans la montagne, observaient intensément leurs écrans radar, hurlaient dans leurs microphones ou scrutaient le ciel avec de puissantes jumelles. Loin, très loin dans le ciel, une lueur vagabonde étincela : l'énorme fusée s'était inclinée et placée sur son orbite.

Des visages effarés apparurent, derrière les rochers. De petits groupes s'assemblèrent ; pendant un moment, toute distinction fut abolie entre gardiens et ouvriers esclaves. Les minutes s'écoulaient, les techniciens arrêtaient leurs radars, car la fusée était parvenue bien au-delà de leur portée. Les minutes passèrent.

Soudain, les techniciens bondirent de leurs sièges, gesticulant comme des fous, oubliant, dans leur émotion, de brancher leurs microphones. La fusée, avec sa tête porteuse atomique, avait atterri dans une pacifique contrée lointaine. Le pays n'était plus que cendres, les cités étaient transformées en un amas de décombres, leurs habitants en gaz incandescents. Les Communistes chinois hurlèrent leur joie dans les haut-parleurs, oubliant toute réserve tant ils étaient heureux d'avoir obtenu cet effroyable résultat. La première étape de la guerre venait de se terminer, la seconde était sur le point de commencer. Des techniciens triomphants se précipitèrent pour préparer la seconde fusée.

Est-ce là de l'imagination pure ?

Ce pourrait être la réalité ! Plus une fusée est lancée haut, moins elle est soumise à la résistance de l'air, sa consommation de carburant est donc énormément réduite. Une fusée ayant pour point de départ les plateaux du Tibet, à plus de cinq mille mètres (17 000 pieds) au-dessus du niveau de la mer, serait beaucoup plus efficace qu'une fusée lancée des basses-terres ; par conséquent, les Communistes ont un avantage incalculable sur le reste du monde, puisqu'ils contrôlent les plus hautes régions du globe, d'où ils pourraient lancer des fusées soit dans l'espace, soit sur d'autres pays.

La Chine a attaqué le Tibet — elle ne l'a pas conquis — de sorte qu'elle possède ce grand avantage sur les puissances Occidentales. La Chine a attaqué le Tibet afin d'avoir accès aux Indes et de déferler sur l'Europe en passant par ce pays lorsqu'elle sera prête. Il est possible que Chinois et Russes s'allient pour former une tenaille capable d'écraser tous les pays libres qui leur feraient obstacle. Oui, cela est *possible* — à moins que l'on n'agisse rapidement. La Pologne ? Pearl Harbor ? Le Tibet ? Les "experts" auraient dit que pareilles énormités ne pouvaient se produire. Ils se sont trompés ! Vont-ils se tromper une fois encore ?

SERVICE D'ENTRAIDE POUR LES ÉDITEURS

Pendant des années, depuis la parution du *Troisième Oeil*, j'ai reçu un courrier considérable et jusqu'à ce jour je me suis toujours appliqué à répondre à chaque lettre. Maintenant, à mon grand regret, ce n'est plus

possible ; je suis dans l'impossibilité de répondre à moins que mes correspondants n'envoient des timbres-réponses, ou des coupons-réponses internationaux. Alors je vous en conjure, n'écrivez plus à mon éditeur pour qu'il me fasse suivre le courrier, car je lui ai demandé avec insistance de ne rien m'envoyer.

Les lecteurs oublient trop souvent qu'ils ont payé le prix d'un *livre*, et non celui d'un service de conseils gratuit. Les éditeurs sont des éditeurs, et non des services de renvoi du courrier.

Je reçois des lettres du monde entier, certaines même d'au-delà du rideau de fer, mais pas une personne sur mille n'a l'idée d'inclure des timbres pour la réponse, et le prix de cette correspondance devient tellement élevé que je me vois dans l'impossibilité de continuer à répondre.

Les gens posent des questions invraisemblables, me réclament n'importe quoi ! Voici quelques exemples :

J'ai reçu d'Australie une lettre désespérée, qui m'a suivi alors que j'étais en Irlande. L'affaire étant (apparemment) extrêmement urgente, j'ai envoyé à mes frais un câble en Australie, et je n'ai même pas reçu un petit mot de remerciement.

Un certain monsieur, des États-Unis, m'a écrit une lettre *exigeant* que j'écrive immédiatement pour lui une thèse et que je la lui fasse parvenir aussitôt par avion. Il voulait s'en servir comme s'il en était l'auteur, afin d'obtenir son doctorat de philosophie orientale. Inutile de dire qu'il n'envoyait pas de coupon-réponse et que sa lettre était presque menaçante !

Un Anglais m'a écrit une lettre très, très hautaine, à la troisième personne, réclamant mes références parce

que s'il les trouvait tout à fait satisfaisantes, il envisagerait de devenir mon élève à condition que je ne le fasse pas payer. Autrement dit, c'était un honneur pour moi ! (Je ne crois pas qu'il aurait beaucoup aimé ma réponse, si je lui en avait envoyé une.)

Un autre m'a écrit pour me dire que si "mes copains" et moi pouvions descendre du Tibet pour se réunir autour de son lit la nuit, il n'aurait plus peur de voyager dans l'astral.

D'autres gens m'écrivent pour me demander des choses inimaginables, allant des questions les plus ésotériques (auxquelles je puis répondre si le cœur m'en dit) au moyen d'élever des poules, en passant par la meilleure méthode pour garder son mari ! Les gens s'imaginent qu'il ont le droit de m'écrire tant qu'ils le veulent, et se vexent s'ils ne reçoivent pas de réponse par retour du courrier.

Alors je vous prie instamment de ne pas déranger mes éditeurs, car je leur ai demandé de ne pas me faire suivre ce courrier. Pour ceux qui ont réellement besoin d'un secours, d'une réponse (encore que je ne recherche pas ces lettres) ils peuvent écrire à l'adresse suivante, mais uniquement si leur souci est d'une extrême urgence :

Dr T Lobsang Rampa,
BM/TLR,
London W.C.I., England

Je ne promets pas de vous répondre, et si vous écrivez à cette adresse il vous faudra inclure suffisamment de timbres ou de coupons-réponse

internationaux, car ces lettres me seront renvoyées et si elles ne sont pas suffisamment affranchies il me faudra payer le port, ce qui fait que je ne serai pas de très bonne humeur pour vous répondre.

T. Lobsang Rampa



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

la caverne des Anciens

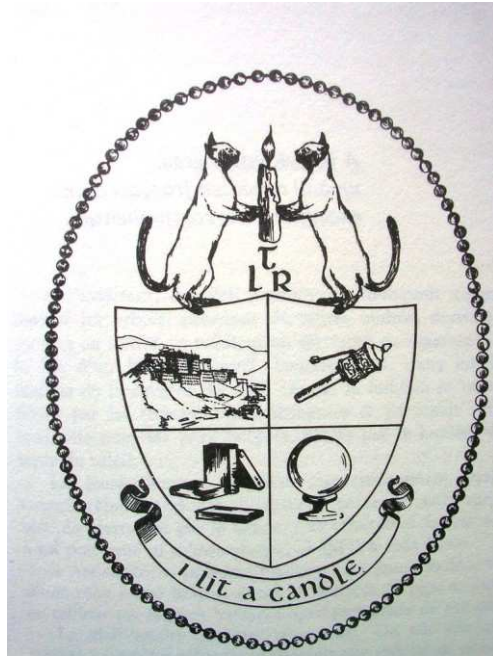
T. Lobsang Rampa



T. LOBSANG RAMPA

LA CAVERNE DES ANCIENS

La Caverne des Anciens - (1963) Une petite incursion dans l'histoire ancienne de la Terre et de ses habitants qui ont caché de l'équipement technique hautement avancé et qui, à ce jour, reste caché. Avec son Guide le Grand Lama Mingyar Dondup, Lobsang a l'occasion de visiter l'endroit où est caché cette technologie et de voir de ses propres yeux ce merveilleux équipement. Cette technologie est là à attendre ceux qui sauront l'utiliser pour le bénéfice de l'humanité et ce temps approche.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

Table des matières

AVANT-PROPOS	3
CHAPITRE UN	5
CHAPITRE DEUX	27
CHAPITRE TROIS	48
CHAPITRE QUATRE.....	75
CHAPITRE CINQ.....	102
CHAPITRE SIX	131
CHAPITRE SEPT	163
CHAPITRE HUIT	193
CHAPITRE NEUF.....	230
CHAPITRE DIX.....	257
CHAPITRE ONZE	286
CHAPITRE DOUZE	300

AVANT-PROPOS

Voici un ouvrage sur l'Occultisme et sur les pouvoirs de l'Homme. C'est un livre simple, en ce sens qu'on n'y trouve ni "mots étrangers", ni Sanskrit, ni aucune langue morte. L'homme moyen veut SAVOIR les choses, il ne veut pas être forcé de deviner le sens de termes que l'Auteur moyen ne comprend pas lui-même ! Un Auteur qui connaît son métier peut écrire en anglais sans avoir à dissimuler son ignorance en recourant à une langue étrangère.

Trop de gens se perdent dans le bla-bla-bla. Les Lois de la Vie sont vraiment simples ; il est inutile de les travestir sous des cultes mystiques ou de pseudo-religions. Et il est également inutile de se targuer de "révélation divines". N'IMPORTE QUI peut obtenir les mêmes "révélation" s'il s'en donne le mal.

Aucune religion n'est seule à détenir les Clés du Paradis, et aucun homme ne sera damné éternellement pour être entré dans une église avec son chapeau sur la tête, au lieu d'enlever ses chaussures. Au Tibet, on peut lire sur la porte des lamaserie : "Un millier de moines, un millier de religions." Croyez ce que vous voudrez : du moment que votre religion vous prescrit "d'agir envers autrui comme vous voudriez qu'on agit envers vous", vous PASSEREZ quand viendra l'Appel final.

A en croire certains, la Science Intérieure ne peut s'acquérir que si on professe tel ou tel culte et, qu'en outre, on participe généreusement aux frais de ce culte. Les Lois de la Vie disent : "Cherchez et vous trouverez."

Ce livre est le fruit d'une longue existence, d'un entraînement subi dans les plus grandes lamaserie du Tibet et des pouvoirs acquis grâce à une stricte obéissance aux Lois. C'est la science enseignée par nos Ancêtres du temps jadis, inscrite dans les Pyramides d'Egypte, dans les Grands Temples des Andes et dans le plus important reliquaire de connaissances Occultes qui soit au monde : les Hautes Terres du Tibet.

T. LOBSANG RAMPA

CHAPITRE UN

La soirée était chaude, délicieusement, anormalement chaude pour cette époque de l'année. S'élevant doucement dans l'air que n'agitait aucun souffle de vent, la suave odeur de l'encens nous apportait la sérénité. Au loin, le soleil se couchait dans une apothéose de couleurs derrière les hauts sommets de l'Himalaya, en faisant rougeoyer les pics neigeux, comme s'il laissait présager le bain de sang où le Tibet allait être bientôt plongé.

Parties des sommets jumeaux du Potala et de notre Chakpori, des ombres s'allongeaient lentement vers la Cité de Lhasa. A droite, à nos pieds, une caravane attardée de marchands indiens se dirigeait vers le Pargo Kaling, ou Portail de l'Ouest. Le dernier des pieux pèlerins accomplissait avec une hâte peu protocolaire le circuit de la Route de Lingkor, comme s'il craignait d'être surpris par les ténèbres veloutées de la nuit imminente.

Le Kyi Chu, ou Fleuve Heureux, poursuivait allégrement son interminable voyage vers la mer, en jetant des éclairs lumineux comme pour rendre hommage au jour moribond. La Cité de Lhasa était éclairée par les lueurs dorées des lampes à beurre. Du Potala tout proche, une trompette sonna à la tombée du jour et l'écho se répercuta sur les surfaces rocheuses de la Vallée pour nous revenir avec un timbre différent.

Je contemplais la scène familière, je contemplais le Potala où scintillaient des centaines de fenêtres derrière lesquelles les moines de toutes classes vaquaient à

leurs occupations vespérales. Au sommet de l'immense édifice, près des Tombes Dorées, veillait, debout, une silhouette solitaire et lointaine. Au moment où les derniers rayons du soleil disparaissaient derrière les chaînes de montagnes, une trompette résonna de nouveau et un chant profond s'éleva du Temple, un peu plus bas. Les derniers vestiges de lumière s'estompèrent rapidement et les étoiles apparurent au ciel, étincelantes comme des bijoux sur un fond violet. Un météore traça dans le ciel une parabole lumineuse et jeta un dernier feu d'artifice avant de tomber sur terre, sous forme d'une pincée de poussière fumante.

— Quelle belle nuit, Lobsang ! dit une voix bien-aimée.

— Oui, c'est vraiment une belle nuit, répondis-je en me levant vivement pour saluer le Lama Mingyar Dondup. Il s'assit près d'un mur et me fit signe de l'imiter. Désignant le ciel du doigt, il reprit :

— Te rends-tu compte que des gens — toi et moi par exemple — peuvent ressembler à cela ?

Je le regardai sans comprendre. Comment aurais-je pu ressembler aux étoiles du ciel nocturne ? Le Lama était un bel homme, grand et robuste, avec un noble visage. Mais lui non plus ne ressemblait nullement à une constellation ! Il rit de mon expression ahurie.

— Tu prends mes paroles au pied de la lettre, comme d'habitude, Lobsang, dit-il en souriant. Je voulais dire que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. Si tu écrivais "Om ! ma-ni pad-me Hum" en lettres si grandes qu'elles empliraient toute la Vallée de Lhasa, les gens seraient incapables de lire ces mots et d'en saisir le sens. (Il se tut, me regarda pour

s'assurer que je suivais ses explications et reprit :) Il en va de même pour les étoiles : elles sont si "grandes" que nous ne pouvons savoir au juste ce qu'elles constituent.

Je le considérai comme s'il était devenu fou. Les étoiles *constituer* quelque chose ? Les étoiles étaient... eh bien, des *étoiles* ! Puis je songeai à une inscription si grande qu'elle emplirait toute la Vallée et eût été illisible en raison de ses dimensions.

— Imagine que tu rapetisses au point de devenir aussi menu qu'un grain de sable. A quoi ressemblerais-je pour toi ? Suppose que tu deviennes encore plus petit, au point qu'un grain de sable parût un monde à tes yeux ? Sous quel aspect me verrais-tu ? (Il s'interrompit et me jeta un regard perçant.) Eh bien, *que verrais-tu ?*

Je demeurai immobile, le cerveau paralysé par cette pensée. la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau.

— Tu verrais, Lobsang, reprit le Lama, un groupe de mondes largement dispersés, flottant dans les ténèbres. A cause de ta petite taille, tu verrais les molécules de mon corps comme autant de mondes séparés par un immense espace. Tu verrais les mondes tourner autour d'autres mondes, tu verrais des "soleils" qui seraient les molécules de certains centres psychiques, tu verrais un *univers* !

Mon cerveau grinça ; j'aurais pu jurer que le "mécanisme" au-dessus de mes sourcils frissonnait convulsivement sous l'effort que je faisais pour comprendre toutes ces révélations étranges et passionnantes.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, tendit la main et me souleva doucement le menton.

— Lobsang, dit-il avec un petit rire, tu te donnes tant de mal pour me comprendre que tu en louches ! (Il se rejeta en arrière en riant et m'accorda quelques moments de répit. Puis il poursuivit :) Regarde le tissu de ta robe. Tâte-le !

J'obéis, et me sentant parfaitement ridicule, j'examinai mon vieux vêtement rapiécé.

— C'est du tissu, assez doux au toucher. Tu ne peux pas voir au travers. Mais imagine que tu le regardes avec une loupe qui le grossirait dix fois. Songe aux épais fils de laine de yack, chaque fil étant dix fois plus gros que tu ne le vois ici. Tu serais capable de voir la lumière entre les fils. Mais grossis ce tissu un million de fois et tu pourras le traverser à cheval, quoique chaque fil serait trop grand pour qu'on pût sauter par-dessus !

Grâce aux explications de mon Guide, tout cela me devenait clair. Je réfléchis, en hochant la tête, si bien que le Lama finit par dire :

— Tu as l'air d'une vieille femme décrépite !

— Seigneur !, dis-je finalement, alors toute vie est un espace parsemé de mondes ?

— Ce n'est pas *tout à fait* aussi simple que ça, répondit-il, mais assieds-toi plus confortablement et je vais te parler de ce que nous avons découvert dans la Caverne des Anciens.

— La Caverne des Anciens ! m'exclamai-je, brûlant de curiosité. Vous allez me parler de ça et de l'expédition !

— Oui, oui, dit-il doucement, mais occupons-nous d'abord de l'Homme et de la Vie tels que les Anciens les voyaient à l'époque de l'Atlantide.

J'étais intéressé surtout par la Caverne des Anciens qu'une expédition de vénérables Lamas avait découverte et qui contenait un formidable dépôt de savoir et d'objets façonnés datant d'une époque où la Terre était très jeune. Mais connaissant bien mon Guide, je savais qu'il était inutile d'espérer qu'il me raconterait l'histoire avant d'être prêt à le faire et il ne l'était pas encore. Au-dessus de nous les étoiles brillaient dans toute leur splendeur, à peine atténuée par l'air raréfié mais pur du Tibet. Dans les Temples et les Lamaseries, les lumières s'éteignaient l'une après l'autre. De très loin, porté par l'air nocturne, montait le hurlement plaintif d'un chien auquel répondaient les aboiements de ses congénères du Village de Shö, à nos pieds. La nuit était calme, sereine même, et aucun nuage ne passait devant la face de la lune qui venait de se lever. Les bannières de prières pendaient immobiles à leurs mâts. On entendait, d'un point indéterminé, le claquement assourdi d'un Moulin à Prières qu'un moine dévot, mais aveuglé par la superstition et ignorant de la Réalité, faisait tourner dans le vain espoir de se concilier la faveur des Dieux.

Le son fit sourire le Lama, mon Guide.

— A chacun selon sa foi, à chacun selon ses besoins, dit-il. La pompe des cérémonies religieuses est, pour beaucoup, une consolation, et nous ne devons pas condamner ceux qui n'ont pas encore assez avancé sur la Voie et qui ne sont pas encore capables de se tenir

debout sans béquilles. Je vais te parler, Lobsang, de la nature de l'Homme.

Je me sentais très proche de cet Homme, le seul qui m'eût jamais témoigné de la considération et de l'affection. Je l'écoutai attentivement afin de justifier sa confiance. Du moins est-ce ainsi que cela commença, mais bientôt je trouvai le sujet passionnant et j'écoutai avec un intérêt non dissimulé.

— Le monde tout entier est fait de vibrations, toute Vie, tout ce qui est inanimé, n'est que vibrations. Le puissant Himalaya lui-même, dit le Lama, n'est qu'une masse de particules suspendues dont aucune ne peut en toucher une autre. Le monde, l'Univers, est formé de minuscules particules de matière autour desquelles tournoient d'autres particules de matière. De même que des mondes tournent autour de notre Soleil, toujours à la même distance et sans jamais entrer en contact, de même tout ce qui existe est-il composé de mondes en rotation.

Il s'interrompit et me regarda, se demandant peut-être si tout cela ne dépassait pas ma compréhension, mais je n'avais aucun mal à suivre.

Il reprit :

— Les fantômes que nous autres, clairvoyants, distinguons dans le Temple sont des gens, des gens vivants, qui ont quitté ce monde et sont entrés dans un état où leurs molécules sont si largement dispersées que le "fantôme" peut traverser le mur le plus épais sans toucher une seule molécule de ce mur.

— Honorable Maître, dis-je, pourquoi sentons-nous un picotement quand un "fantôme" passe tout près de nous ?

— Chaque molécule, chaque petit système solaire et planétaire est entouré d'une charge électrique, non pas celle que l'Homme produit avec des machines, mais une électricité d'un type plus raffiné. L'électricité que nous pouvons voir, certaines nuits, scintiller à travers le ciel. De même que la Terre a ses Lumières du Nord, ou aurore boréale, aux deux pôles, de même la plus petite particule de matière a-t-elle ses "Lumières du Nord". Un "fantôme", en s'approchant trop près de nous, donne un léger choc à notre aura et c'est pourquoi nous éprouvons un picotement.

Autour de nous, la nuit était tranquille, aucun souffle de vent ne troublait sa sérénité ; il régnait un silence tel qu'on ne peut en connaître que dans les pays comme le Tibet.

— L'aura que nous voyons, alors, est-ce que *cela* est une charge électrique ? demandai-je.

— Oui ! répondit mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Dans les pays autres que le Tibet, où des fils portant le courant à haute tension sillonnent tout le territoire, les ingénieurs observent et reconnaissent un "effet de couronne". Dans cet "effet", les fils semblent être entourés d'une couronne ou d'une aura de lumière bleuâtre. On l'observe surtout par les nuits sombres et lumineuses, mais, bien entendu, les clairvoyants peuvent la voir à tout moment. (Il me regarda d'un air songeur :) Quand tu iras à Tchoung-king pour étudier la médecine, tu utiliseras un instrument qui enregistre les ondes électriques du cerveau. Toute Vie, tout ce qui existe, est électricité et vibration.

— Là, je ne comprends plus ! répondis-je. Comment la vie peut-elle être vibration et électricité ?

Je peux comprendre l'un, mais pas l'autre.

— Mais, mon cher Lobsang ! dit le Lama en riant, il ne peut pas y avoir d'électricité sans vibration, sans mouvement ! C'est le *mouvement* qui engendre l'électricité, par conséquent les deux sont intimement liés. (Il vit mon air perplexe et lut mes pensées grâce à son pouvoir télépathique.) Non, dit-il, *n'importe quelle vibration ne suffit pas !* Je vais te donner un exemple ; imagine un immense clavier musical s'étendant d'ici à l'infini. La vibration que nous considérons comme solide sera représentée par une note de ce clavier. La suivante pourra représenter le son et une troisième, la vue. D'autres notes indiqueront les sentiments, les sens, les raisons d'être que nous ne pouvons pas comprendre tant que nous sommes sur cette Terre. Un chien peut entendre des sons plus aigus que ceux perçus par l'être humain et un être humain peut entendre des sons plus graves que ceux perçus par un chien. On pourrait dire à un chien, sur le mode aigu, des mots qu'il comprendrait et qui échapperaient à un homme. C'est ainsi que des êtres de ce qui est appelé le Monde Spirituel communiquent avec ceux qui sont encore sur cette Terre, lorsque le Terrien possède un don spécial de clairsaudience.

Le Lama se tut et eut un petit rire.

— Je t'empêche d'aller te coucher, Lobsang, mais tu auras la permission de faire la grasse matinée pour récupérer. (Il désigna du doigt les étoiles étincelant dans l'air limpide.) Depuis que j'ai visité la Caverne des Anciens et que j'y ai essayé les merveilleux instruments qui sont demeurés intacts depuis l'époque de l'Atlantide, je me suis souvent amusé en songeant à

une fantaisie. Je me suis plu à imaginer deux petites créatures sensibles, plus petites que le virus le plus minuscule. Peu importe leur aspect, supposons simplement qu'elles soient intelligentes et dotées d'instruments merveilleusement sensibles. Imaginons qu'elles soient debout sur un espace à découvert de leur propre monde infinitésimal, exactement comme nous maintenant. "Comme la nuit est belle !" s'exclame A, en contemplant le ciel. "Oui, répond B, on se demande quel est le sens de la Vie, ce que nous sommes, où nous allons ?" A réfléchit, les yeux fixés sur les étoiles qui ne cessent de traverser les cieux. "Des mondes sans limites, des millions, des milliards de mondes ! Je me demande combien d'entre eux sont habités." "C'est absurde ! Sacrilège ! Ridicule !" balbutie B. "Tu *sais* qu'il n'y a de vie que sur notre monde ! Nos Prêtres ne nous ont-ils pas dit que nous étions faits à l'image de Dieu ? Et comment pourrait-il y avoir une autre vie, à moins qu'elle ne soit exactement semblable à la nôtre ? Non, c'est impossible, tu perds la raison !" Mais A s'éloigne en marmonnant : "Ils pourraient bien se tromper, tu sais, ils pourraient bien se tromper !"

Le Lama Mingyar Dondup me sourit et dit :

— Il y a même une suite à mon histoire. La voici : dans quelque laboratoire lointain, consacré à une science inconcevable pour nous, où l'on disposait de microscopes d'une puissance fantastique, deux savants étaient au travail. L'un d'eux, penché sur une table, l'oeil collé au "supermicroscope", tressaillit soudain et repoussa bruyamment son tabouret sur le parquet poli. "Regardez, Chan ! dit-il à son Assistant. Venez donc

voir "ça !" Chan se leva, s'approcha de son Supérieur, qui semblait très ému, et s'assit devant le microscope. "J'ai un millionième de grain de sulfate de plomb sur la plaque, dit le Supérieur, regardez !" Chan ajusta les boutons et poussa un sifflement de surprise. "Grands dieux ! s'exclama-t-il, on croirait regarder l'Univers au télescope. Un soleil éblouissant, des planètes sur leur orbite !..." Le Supérieur dit d'un ton songeur : "Je me demande si nous aurons un jour des télescopes assez puissants pour distinguer un monde en particulier. Je me demande s'il y a une *vie* là-bas !" "Absurdité ! rétorqua brusquement Chan, il ne peut pas exister de vie intelligente autre que la nôtre. Ce n'est pas *possible*. Les Prêtres ne nous ont-ils pas dit que nous étions faits à l'Image de Dieu ? Alors comment *pourrait-il* y avoir là-bas une Vie intelligente ?"

Au-dessus de nous, les étoiles poursuivaient leur course infinie, éternelle. En souriant, le Lama Mingyar Dondup fouilla dans sa robe et en sortit une boîte d'allumettes, trésor apporté de l'Inde lointaine. Lentement, il tira une allumette, la brandit.

— Je vais te montrer la Création, Lobsang, dit-il gaiement. (Il gratta l'allumette contre la paroi de la boîte et lorsqu'elle s'enflamma, il éleva le bâtonnet incandescent. Puis il souffla dessus et l'éteignit !) Création, dissolution, dit mon Guide. La tête enflammée de l'allumette a émis des milliers de particules et chacune a explosé en se séparant de ses compagnes. Chacune était un monde complet, le tout formait un Univers. Et l'Univers est mort lorsque la flamme a été éteinte. Peux-tu affirmer que ces mondes étaient dépourvus de vie ? (Je le regardai, perplexe, ne

sachant que répondre.) Si ces particules étaient des mondes, Lobsang, et qu'elles fussent douées de vie, pour cette Vie les mondes auraient duré pendant des millions d'années. Ne sommes-*nous* qu'une allumette enflammée ? Vivons-*nous* ici-bas, avec nos joies et nos peines — nos peines surtout ! — en pensant que ce monde n'aura pas de fin ? Réfléchis à tout cela et nous en reparlerons demain.

Il se leva et s'éloigna. Je traversai le toit à pas chancelants et tâtonnai pour trouver le sommet de l'échelle qui menait tout en bas. Nos échelles diffèrent de celles qu'on utilise en Occident : ce sont des poteaux où l'on a creusé de place en place des encoches, des crans. Je trouvai le premier cran, le second et le troisième, mais mon pied glissa à l'endroit où quelqu'un avait laissé tomber du beurre de lampe. Je dégringolai et atterris en tas sur le sol où je vis plus "d'étoiles" qu'il n'y en avait au ciel, et soulevai les protestations des moines endormis. Une main surgit de l'obscurité et m'envoya une bourrade qui fit sonner des cloches dans mon crâne. Je me relevai vivement et me réfugiai dans les ténèbres environnantes. Aussi silencieusement que possible, je cherchai un endroit où dormir, m'enveloppai de ma robe et m'abandonnai au sommeil. Ni les "shush-shush" des pas rapides, ni les conques, ni les cloches d'argent ne troublèrent mon repos ou mes rêves.

La matinée était déjà bien avancée lorsque je fus réveillé par quelqu'un qui me bourrait de coups de pied. J'ouvris un oeil vague et aperçus le visage d'un immense chela.

— Réveille-toi ! Réveille-toi ! Par le Poignard Sacré, ce que tu es flemmard !

Ce disant, il m'envoya de nouveau un bon coup de pied. J'étendis la main, saisis la cheville du chela et la tournai. L'os émit un craquement sec et le chela tomba à terre en hurlant :

— Le Père Abbé ! Le Père Abbé ! Il veut te voir, espèce d'idiot malfaisant !

Lui lançant un coup de pied pour me venger de tous ceux qu'il m'avait donnés, je tirai sur ma robe et m'éloignai rapidement. "Pas de petit déjeuner ! marmonnai-je. Pourquoi est-ce que tout le monde veut me voir juste quand c'est l'heure de manger ?"

Je courus le long d'interminables couloirs, en tournai les coins et faillis donner une crise cardiaque à quelques vieux moines qui trottaient dans les parages, mais j'atteignis la chambre du Père Abbé en un temps record. J'y entrai en trombe, tombai à genoux et m'inclinai respectueusement.

Le Père Abbé parcourait mon Dossier et je l'entendis à un moment donné étouffer un petit rire.

— Ah, me dit-il, voici le garçon qui tombe du haut des falaises, qui graisse le fond des échasses et qui cause plus de désordre que n'importe quel autre élève ici. (Il s'interrompit et me regarda d'un oeil sévère.) Mais tu as bien étudié, remarquablement bien, ajouta-t-il. Tes facultés métaphysiques sont d'un tel niveau et tu as fait tant de progrès dans tes travaux académiques que je vais charger le Grand Lama Mingyar Dondup de te donner des leçons particulières. Tu vas profiter d'une chance sans précédent sur l'ordre formel de Sa

Sainteté. A présent, va te présenter au Lama, ton Guide.

Me renvoyant d'un geste de la main, le Père Abbé se replongea dans ses papiers. Soulagé qu'aucun de mes nombreux "péchés" n'ait été découvert, je me hâtai de disparaître. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'attendait. Me jetant un regard perçant lorsque j'entrai, il me demanda :

— As-tu déjeuné ?

— Non, Seigneur, dis-je, le Père Abbé m'a fait appeler pendant mon sommeil... et j'ai faim !

— Ah, il me semblait bien que tu avais un regard de chien battu. File, va déjeuner et reviens ici ensuite.

Il n'eut pas à me le dire deux fois. J'avais faim et c'est une sensation déplaisante. Je ne me doutais guère que, bien que cela m'eût été prédit, la faim me suivrait partout pendant de nombreuses années de ma vie.

Réconforté par un bon déjeuner, mais un peu inquiet à l'idée du dur travail qui m'attendait, je revins chez le Lama Mingyar Dondup. Il se leva en me voyant entrer.

— Viens, dit-il, nous allons passer une semaine au Potala.

Ouvrant la marche, il sortit du Hall pour aller rejoindre un moine palefrenier qui attendait en compagnie de deux chevaux. Je regardai d'un oeil sombre la bête qui m'était destinée. Elle me lança un regard plus sombre encore, car elle semblait avoir de moi une opinion pire que celle que j'avais d'elle. Je sautai en selle, persuadé de courir au désastre. Les chevaux sont de terribles créatures, instables, nerveuses et dépourvues de frein. L'équitation était le moindre de mes talents.

Nous descendîmes le sentier montagneux partant du Chakpori. Traversant la route de Mani Lhakhang, avec le Pargo Kaling à notre droite, nous arrivâmes bientôt au village de Shö, où mon Guide fit une brève halte, puis nous montâmes les marches escarpées du Potala. Faire monter des marches à un cheval n'a rien d'amusant et mon premier souci était de ne pas être désarçonné ! Un flot continuels de moines, de lamas et de visiteurs escaladaient ou descendaient l'escalier ; certains s'arrêtaient pour admirer la vue, d'autres, qui venaient d'être reçus par le Dalaï Lama Lui-même, ne songeaient qu'à cette entrevue. Nous fîmes halte en haut des marches et je glissai à terre, avec soulagement, mais sans grâce. Le pauvre cheval poussa un hennissement de dégoût et me tourna le dos !

Nous continuâmes à avancer, grimpant une échelle après l'autre, jusqu'à ce que nous ayons atteint le niveau supérieur du Potala où le Lama Mingyar Dondup avait une résidence permanente, près de la Salle des Sciences. Cette Salle contenait d'étranges machines provenant de tous les pays du monde, mais les plus étranges de toutes étaient celles datant du plus lointain passé. Nous atteignîmes enfin notre destination et je m'installai pour un certain temps dans ce qui était maintenant ma chambre.

De ma fenêtre, en haut du Potala, juste à un seul étage au-dessous du Dalaï Lama, je pouvais contempler Lhasa et la Vallée. Je voyais au loin la grande Cathédrale (Jo Kang) dont scintillait le toit doré. La Route Circulaire, ou Lingkor, s'étendait à l'horizon et faisait le circuit complet de la Cité de Lhasa. De pieux

pèlerins s'y pressaient en foule pour se prosterner devant le plus grand siège du savoir Occulte en ce monde. Je me félicitai d'avoir un Guide aussi éminent que le Lama Mingyar Dondup ; sans lui, je ne serais qu'un chela comme les autres, vivant dans un dortoir obscur, au lieu d'être installé presque sur le toit du monde. Tout à coup, si brusquement que je poussai un croassement de surprise, des bras vigoureux saisirent les miens et me soulevèrent en l'air. Une voix profonde me dit :

— Ainsi, tout ce que tu penses de ton Guide, c'est qu'il te fait habiter en haut du Potala et te nourrit de ces écoeurantes friandises indiennes ?

Il se mit à rire de mes protestations et moi j'étais trop aveuglé, ou trop abasourdi, pour me rendre compte qu'il savait ce que je pensais de lui ! Il reprit :

— Nous sommes liés, nous nous connaissons bien dans une vie antérieure. Tu possèdes tout le savoir acquis au cours de cette vie-là, tu as seulement besoin qu'on te rafraîchisse la mémoire. A présent, nous avons à travailler. Viens dans ma chambre.

Je lissai ma robe, remis en place mon bol qui était tombé lorsque le Lama m'avait soulevé de terre, et me hâtai de gagner la chambre de mon Guide. Il me fit signe de m'asseoir et quand je fus installé, me dit :

— As-tu réfléchi à la nature de la Vie, à notre discussion de la nuit dernière ?

Baissant la tête, je répondis, d'un air gêné :

— Seigneur, j'ai dormi, ensuite le Père Abbé m'a fait appeler, puis vous avez voulu me voir, après quoi il a fallu que je déjeune, enfin vous avez encore voulu me

voir. Je n'ai pas eu le temps de penser à *quoi que ce soit* aujourd'hui !

Il répondit en souriant :

— Nous examinerons plus tard les effets de la nourriture, mais reprenons d'abord notre entretien sur la Vie.

Il s'interrompit et étendit la main vers un livre qui était écrit en une langue étrangère. Je sais maintenant que c'était de l'anglais. Il en tourna les pages et découvrit enfin ce qu'il cherchait. Puis, me passant le livre ouvert à une page illustrée, il demanda si je savais ce que c'était. Je regardai l'image qui me parut si banale que je lus ensuite les mots étranges écrits en dessous. Ils ne signifiaient rien pour moi. Lui rendant le volume, je dis d'un ton de reproche :

— Vous savez que je ne peux pas lire ça, Honorable Lama !

— Mais tu reconnais l'image ? insista-t-il.

— Oui, c'est simplement un Esprit de la Nature qui ne diffère pas de ceux d'ici.

J'étais de plus en plus intrigué. Où voulait-il en venir ?

Le Lama rouvrit le livre.

— Dans un pays lointain, au-delà des mers, dit-il, on a généralement perdu la faculté de voir les Esprits de la Nature. Si quelqu'un en aperçoit un, on se moque de lui et on l'accuse littéralement "d'avoir des visions". Les Occidentaux ne croient qu'aux choses qu'ils peuvent mettre en pièces, tenir en main ou enfermer dans une cage. En Occident, un Esprit de la Nature est appelé "Fée" et *on ne croit pas* aux Contes de Fées.

Je demeurai stupéfait. Je pouvais voir des Esprits à tout moment et c'était pour moi chose absolument normale. Je secouai la tête pour m'éclaircir le cerveau. Le Lama Mingyar Dondup reprit la parole :

— Toute Vie, comme je te l'ai dit hier soir, se compose de Matière animée de vibrations rapides engendrant une charge électrique ; l'électricité est la Vie de la Matière. Comme en musique, il y a plusieurs octaves. Imagine que l'Homme de la Rue vibre à une certaine octave ; un Esprit de la Nature et un Fantôme vibreront à une octave plus élevée. Du fait que la vie, la pensée et la croyance de l'Homme Moyen sont à une seule octave, les êtres qui vibrent à d'autres octaves sont invisibles pour lui.

Je tripotai ma robe, tout en réfléchissant. Tout cela me semblait n'avoir aucun sens. Je pouvais voir les fantômes et les esprits de la nature, par conséquent, *n'importe qui* devait être également capable de les voir. Le Lama, lisant mes pensées, répondit :

— Toi, tu *vois* l'aura des humains. Elle est invisible à la plupart d'entre eux. Toi, tu *vois* les esprits de la nature et les fantômes. Ils sont invisibles à la plupart des gens. Les petits enfants les distinguent, parce que les êtres très jeunes sont plus réceptifs. Puis, au fur et à mesure que l'enfant grandit, les soucis de la vie rendent ses perceptions plus grossières. En Occident, lorsqu'un enfant raconte à ses parents qu'il a joué avec des Compagnons-Esprits, il est puni pour avoir menti, ou bien on se moque de son "imagination débordante". Vexé d'un pareil traitement, l'enfant finit par se persuader qu'il a effectivement tout imaginé ! Toi, en raison de ton éducation spéciale, tu vois les fantômes

et les esprits de la nature et tu les verras toujours — de même que tu verras toujours l'aura humaine.

— Alors, même les esprits de la nature qui soignent les fleurs sont semblables à nous ? demandai-je.

— Oui, répondit-il, pareils à nous sauf qu'ils vibrent plus vite et que leurs particules de matière sont plus dispersées. C'est pourquoi tu peux passer la main à travers eux, exactement comme tu peux passer la main au travers d'un rayon de soleil.

— Avez-vous jamais *touché — tenu* — un fantôme ? questionnai-je.

— Oui, dit-il. C'est possible si l'on accroît son propre rythme de vibrations. Je vais t'en parler.

Mon Guide toucha sa cloche d'argent, don d'un Père Abbé d'une des Lamaseries les plus connues du Tibet. Le moine-servant, nous connaissant bien, apporta non pas de la tsampa, mais du thé indien et de ces gâteaux sucrés que l'on faisait venir spécialement d'au-delà des montagnes pour Sa Sainteté le Dalaï Lama, et que moi, pauvre chela, j'appréciais tant. "Récompense pour efforts particuliers à l'étude", comme Sa Sainteté l'avait souvent déclaré. Le Lama Mingyar Dondup avait parcouru le monde, aussi bien matériel qu'astral. L'une de ses très rares faiblesses était un penchant pour le thé indien. Une faiblesse que j'approuvais de tout coeur ! Nous nous installâmes confortablement et dès que j'eus fini mes gâteaux, mon Guide et Ami prit la parole.

— Un jour, il y a de nombreuses années, quand j'étais un jeune homme, je tournais à la hâte le coin d'un couloir du Potala — exactement comme toi, Lobsang. J'étais en retard pour le service, et à mon horreur je vis

qu'un robuste Abbé me bloquait le passage. Lui aussi se dépêchait ! Je n'eus pas le temps de l'éviter. Je me préparais à lui présenter mes excuses lorsque je passai brusquement à travers lui. Il fut aussi épouvanté que moi. Toutefois, j'étais si surpris que je continuai à courir et que j'arrivai à peu près à l'heure, pas *trop* tard, après tout.

Je me mis à rire en songeant au digne Lama Mingyar Dondup en train de *galoper* ! Il me sourit et continua :

— Tard, ce soir-là, je songeai à mon aventure. Et je me dis : "Pourquoi ne toucherais-je pas un fantôme ?" Plus j'y songeais et plus j'étais *décidé* à en toucher un. J'établis mon plan avec soin, je lus tous les vieux Manuscrits qui parlaient de ces choses-là. Je consultai également un homme très, très savant qui habitait une grotte au sommet des montagnes. Il m'apprit beaucoup de choses, il me mit sur la bonne voie, et je vais te répéter ce qu'il me dit, car son enseignement a un rapport direct avec notre sujet : le contact avec un fantôme.

Il se versa un peu plus de thé et en but une gorgée avant de continuer :

— La Vie, comme je te l'ai dit, consiste en une masse de particules, de petits mondes tournant autour de petits soleils. Le mouvement engendre une substance que, à défaut d'un meilleur terme, nous appellerons "électricité". En mangeant d'une manière intelligente, nous pouvons accroître notre rythme de vibration. Un régime alimentaire sain — non pas ceux que préconisent les cultes de déséquilibrés — améliore notre santé, augmente notre rythme de vibration

fondamental. Nous approchons alors du rythme de vibration d'un fantôme.

Il se tut et alluma un nouveau bâtonnet d'encens. S'étant assuré que l'extrémité rougeoyait de façon satisfaisante, il reporta son attention sur moi.

— Le seul but de l'encens est d'accroître le rythme de vibration dans la zone où il est brûlé, et le rythme de ceux qui se trouvent dans cette zone. En utilisant l'encens approprié, car chaque type d'encens correspond à une certaine vibration, nous pouvons obtenir certains résultats. Pendant une semaine, j'observai rigoureusement un régime qui augmenta ma vibration ou "fréquence". Au cours de cette semaine, je fis continuellement brûler dans ma chambre l'encens approprié. Au bout de ce temps, j'étais presque "sorti" de moi. J'avais l'impression de flotter plutôt que de marcher, j'avais du mal à garder ma forme astrale à l'intérieur de ma forme physique. (Le Lama me regarda et sourit.) Tu n'aurais pas apprécié un régime aussi sévère.

"Non, songeai-je, je préfère manger un bon repas que toucher un bon fantôme !"

— A la fin de la semaine, reprit le Lama, je descendis au Sanctuaire Intérieur et brûlai à nouveau l'encens en suppliant un fantôme de venir me toucher. Tout à coup, je sentis la chaleur d'une main amicale sur son épaule. Me retournant pour voir qui troublait ma méditation, je faillis bondir au plafond en apercevant l'esprit d'un homme qui était "mort" plus d'un an auparavant.

Le Lama Mingyar Dondup se tut brusquement, puis se mit à rire en songeant à cette aventure depuis longtemps passée.

— Lobsang ! reprit-il, le vieux lama "mort" me rit au nez et me demanda pourquoi je m'étais donné tout ce mal, alors que tout ce que j'avais à faire c'était d'aller dans l'astral ! J'avoue que je me sentis mortifié au-delà de toute expression en pensant qu'une solution aussi évidente ne m'était pas venue à l'esprit. Comme tu le sais, nous allons effectivement dans l'astral pour nous entretenir avec les spectres et le peuple de la nature.

— Bien entendu, vous lui avez parlé par télépathie, dis-je, et je ne connais aucune explication de la télépathie. Je la pratique, mais *comment* ?

— Tu poses les questions les plus difficiles, Lobsang ! dit mon Guide en riant. Les choses les plus simples sont les moins faciles à expliquer. Dis-moi, comment expliques-tu le processus de la respiration ? Tu respires, comme tout le monde, mais comment explique-t-on le processus ?

J'inclinai la tête d'un air penaud. Je savais que je posais tout le temps des questions, mais c'est la seule façon de se renseigner. La plupart des autres chelas se désintéressaient de ces problèmes ; tout ce qui leur importait, c'était d'avoir à manger et de ne pas trop travailler. Moi, j'en voulais davantage. Je voulais *savoir*.

— Le cerveau, reprit le Lama, est semblable à un poste de radio, à l'appareil dont cet homme, Marconi, se sert pour envoyer des messages à travers les océans. La collection de particules et de charges électriques qui constituent un être humain, a le dispositif électrique, ou radio, du cerveau pour lui dire quoi faire. Quand une personne pense à remuer un membre, des courants électriques se propagent le long des nerfs appropriés pour galvaniser les muscles dans

l'action souhaitée. De même, lorsqu'une personne réfléchit, des ondes radio ou électriques — qui émanent en fait de la partie supérieure du spectre radio — rayonnent du cerveau. Certains instruments peuvent détecter les radiations et même les enregistrer sur ce que les médecins Occidentaux appellent des lignes 'alpha, bêta, delta et gamma.'

J'inclinai la tête. Les Lamas Médecins m'avaient déjà parlé de tout cela.

— Eh bien, continua mon Guide, les êtres sensibles peuvent détecter ces radiations et les interpréter. Je lis tes pensées et, lorsque tu t'y efforces, tu parviens à lire les miennes. Plus deux personnes sont en sympathie, en harmonie, plus il leur est facile de lire ces radiations cérébrales qui sont les pensées. Et nous avons alors un phénomène de télépathie. Les jumeaux sont souvent en télépathie l'un avec l'autre. Les jumeaux identiques, dont le cerveau de l'un est la réplique de l'autre, sont en communion télépathique si intime qu'il est souvent difficile de savoir chez lequel des deux une idée a pris naissance.

— Maître respecté, dis-je, comme vous le savez, je peux lire dans l'esprit de la plupart des gens. Pourquoi ? Y a-t-il beaucoup d'autres personnes qui possèdent cette faculté ?

— Toi, Lobsang, répondit mon Guide, tu es particulièrement doué et particulièrement entraîné. Toutes les méthodes dont nous disposons contribuent à accroître tes pouvoirs car tu auras une tâche difficile à accomplir au cours de ta Vie. (Il secoua la tête d'un air solennel.) Oui, une tâche bien difficile, en vérité. Dans l'Ancien Temps, Lobsang, l'Humanité pouvait

communiquer par télépathie avec le monde animal. Dans les années à venir, lorsque l'Humanité aura compris la folie des guerres, elle retrouvera ce pouvoir ; de nouveau l'Homme et l'Animal marcheront en paix côte à côte et ils ne chercheront plus à se faire du mal mutuellement.

Au-dessous de nous, un gong résonna par deux fois. Puis les trompettes retentirent et le Lama Mingyar Dondup se leva d'un bond en disant :

— Il faut nous hâter, Lobsang, le Service du Temple va commencer et Sa Sainteté elle-même y assistera.

Je me levai à mon tour, rajustai ma robe et rattrapai, en courant, mon Guide qui était déjà arrivé tout au bout du couloir et allait disparaître à ma vue.

CHAPITRE DEUX

Le grand Temple semblait être une chose vivante. Perché à mon poste d'observation, en haut du toit, je pouvais en voir toute la superficie. Au début de la journée, mon Guide et moi nous étions rendus là en mission spéciale. A présent, le Lama était cloîtré avec un haut dignitaire et — libre d'errer à ma guise — j'avais trouvé ce poste d'observation au milieu des chevrons épais qui supportaient le toit. En me promenant sur la passerelle du toit, j'avais découvert la porte et l'avais poussée hardiment. Mon geste n'ayant déclenché aucun cri de rage, je jetai un coup d'oeil à l'intérieur. Ne voyant personne, j'entrai et me trouvai dans une petite salle de pierre, semblable à une cellule encastrée dans le mur du Temple. J'avais derrière moi

la petite porte de bois, de chaque côté des murs de pierre, et devant, une corniche de pierre haute d'un mètre (3 pieds) environ.

Silencieusement, je m'avançai et m'agenouillai de sorte que seule ma tête dépassât du rebord pierreux. J'avais l'impression d'être un Dieu regardant les mortels du haut des Célestes Demeures, et j'essayai de percer l'obscurité des profondeurs du Temple, tout en bas, très loin de moi. A l'extérieur du Temple, le crépuscule pourpre cédait la place aux ténèbres. Les derniers rayons du Soleil couchant disparaissaient derrière les pics couronnés de neige, envoyant des ondées de lumière irisée à travers la poudre de neige qui s'envole perpétuellement des plus hauts sommets.

L'obscurité du Temple était atténuée, et parfois intensifiée en certains endroits, par la lueur vacillante de centaines de lampes à beurre. Elles brillaient comme autant de points d'or, et diffusaient cependant une certaine clarté. J'avais l'impression que les étoiles étaient à mes pieds au lieu d'être au-dessus de ma tête. D'étranges ombres glissaient silencieusement le long des piliers massifs ; des ombres tantôt minces et allongées, tantôt courtes et trapues, mais toujours grotesques et bizarres, car sous l'éclairage transversal les choses habituelles semblaient surnaturelles et les choses inhabituelles semblaient étranges au-delà de toute description.

Je regardai donc fixement tout en bas, avec l'impression d'être dans un monde intermédiaire et ne sachant trop faire la différence entre ce que je voyais et ce que j'imaginai. Entre le sol et moi flottaient des nuages d'encens bleu qui s'élevaient par couches

successives, et qui accentuaient la sensation que j'avais d'être un Dieu observant la Terre à travers les nuées. D'épaisses bouffées d'encens s'élevaient lentement, en tournoyant, des encensoirs que balançaient de jeunes et pieux chelas. Ils allaient et venaient, le pied léger, le visage impassible. Chaque fois qu'ils faisaient demi-tour, les encensoirs d'or reflétaient des milliers de points lumineux et envoyaient d'éblouissants rayons de clarté. De mon perchoir, je pouvais voir l'encens rougeoyant qui, sous la brise, s'enflammait presque de temps à autre et projetait des averses d'étincelles vite éteintes. Douée d'une vie nouvelle, la fumée s'élevait en colonnes plus épaisses qui formaient des traînées au-dessus des chelas, et derrière eux. En s'élevant plus haut, la fumée formait encore un autre nuage à l'intérieur du Temple. Se tordant et s'étirant sous les faibles courants d'air que provoquaient les allées et venues des moines, la fumée semblait être une chose vivante, une créature vaguement aperçue, respirant et se retournant dans son sommeil. Pendant un moment, je l'observai, presque hypnotisé par l'impression d'être au sein d'une créature vivante, observant le mouvement de ses organes, écoutant les bruits du corps, de la Vie elle-même.

A travers la pénombre et les nuages d'encens, je pouvais apercevoir les rangs serrés des lamas, des trappas et des chelas. Assis en tailleur sur le sol, ils s'étendaient en rangs interminables et finissaient par disparaître dans les coins les plus reculés du Temple. Tous vêtus de leurs Robes de l'Ordre, ils formaient une sorte de tapis bigarré, vivant, ondoyant, aux couleurs familières. L'or, le safran, le rouge, le brun, çà et là des

traces de gris — toutes ces nuances semblaient s'animer et se fondre l'une dans l'autre lorsque les moines remuaient. En haut du Temple était assise Sa Sainteté, le Très Profond, la Treizième Incarnation du Dalaï Lama, le Personnage le plus révééré de tout le monde bouddhiste.

Pendant un certain temps, j'observai, j'écoutai le chant des lamas à la voix grave, soutenu par le soprano aigu des jeunes chelas. Je regardai les nuages d'encens vibrer en harmonie avec les vibrations plus profondes. On remplaçait les lampes qui s'éteignaient après avoir jeté une dernière lueur, on remettait, dans les encensoirs presque vides, de l'encens d'où jaillissait une pluie d'étincelles. L'office continuait et, agenouillé, j'observais le spectacle. Je regardais les ombres dansantes s'allonger et mourir sur les murs, je regardais les points lumineux jusqu'à ce que je ne susse plus où j'étais ni ce que je faisais là.

Un vieux lama courbé sous le poids des années d'une vie bien au-delà de la durée normale, marchait lentement devant ses Frères de l'Ordre. Autour de lui se groupaient des trappas, tenant à la main des bâtonnets d'encens et une lumière. S'inclinant devant le Très Profond et se tournant lentement pour saluer les Quatre Coins de la Terre, il fit enfin face à l'assemblée des moines dans le Temple. D'une voix étonnamment sonore pour un homme si âgé, il psalmodia :

— Entendez la Voix de nos Ames. Ce Monde est celui de l'Illusion. La Vie sur Terre n'est qu'un songe qui, comparé à l'Eternité, ne dure que le battement d'une paupière. Ecoutez les Voix de nos Ames, vous tous qui êtes profondément déprimés. Cette Vie d'Ombre et de

Douleur prendra fin et la Gloire de la Vie Eternelle brillera sur les justes. Le premier bâtonnet d'encens est allumé afin qu'une Ame troublée puisse être guidée.

Un trappa s'avança et salua le Très Profond avant de se tourner lentement et de s'incliner devant chacun des Quatre Coins de la Terre. Allumant un bâtonnet d'encens, il se retourna de nouveau et le pointa vers les Quatre Coins. Le chant des voix profondes s'éleva de nouveau et se tut, et le soprano aigu des jeunes chelas se fit entendre. Un robuste lama récita certains Passages et les ponctua en agitant sa Cloche d'Argent avec une vigueur uniquement due à la présence du Très Profond. Puis il se tut et jeta un regard furtif autour de lui pour voir si sa performance avait été bien accueillie.

Le Vieux Lama s'avança de nouveau et s'inclina devant le Très Profond et devant les Stations. Un autre trappa se tenait sur ses gardes, très ému par la Présence du Chef de l'Etat et de la Religion. Le Vieux Lama psalmodia :

— Ecoutez les Voix de nos Ames. Ce Monde est celui de l'Illusion. La Vie sur Terre est l'Epreuve qui nous permet de nous laver de nos impuretés et de nous élever sans cesse. Ecoutez les Voix de nos Ames, vous tous qui êtes dans le doute. Bientôt le souvenir de la vie Terrestre s'effacera, la Paix régnera ; vous serez libérés de la Souffrance. Le second bâtonnet d'encens est allumé afin qu'une Ame qui doute puisse être guidée.

Le chant des moines au-dessous de moi s'amplifia de nouveau au moment où le trappa allumait le second bâtonnet et, selon le rite, s'inclinait devant le Très Profond et pointait l'encens successivement vers

chaque Coin. Les murs du Temple semblaient respirer et osciller à l'unisson avec les chants psalmodiés. Tout autour du Vieux Lama s'assemblèrent des formes spectrales ; les formes de ceux qui avaient récemment quitté cette vie sans préparation et qui erraient à présent, seuls et sans guide.

Les ombres vacillantes semblaient bondir et se tordre comme des âmes en peine ; ma propre conscience, mes perceptions, mes sentiments eux-mêmes oscillaient entre deux mondes. Dans l'un, j'observais avec une attention passionnée le déroulement du Service, au-dessous de moi. Dans l'autre, je voyais les "mondes intermédiaires" où les âmes des nouveaux disparus tremblaient de peur devant l'étrangeté de l'Inconnu. Ames isolées, vêtues de ténèbres humides et collantes, elles gémissaient de terreur et de solitude. Séparées les unes des autres et de toutes les autres à cause de leur manque de foi, elles étaient aussi immobiles qu'un yak coincé dans une fondrière. Dans l'obscurité poisseuse des "mondes intermédiaires", adoucie seulement par la faible lumière bleue des spectres, monta le chant, l'invitation du Vieux Lama :

— Ecoutez les Voix de nos Ames. Ce Monde est celui de l'Illusion. De même que l'Homme meurt à la Réalité Supérieure afin de naître sur la Terre, de même doit-il mourir sur la Terre pour renaître à la Réalité Supérieure. Il n'y a pas de Mort, mais une Naissance. Les affres de la Mort sont celles de la Naissance. Le troisième bâtonnet d'encens est allumé de façon qu'une Ame en Tourment puisse être guidée.

Un ordre télépathique pénétra dans ma conscience.

"Lobsang ! Où es-tu ? Viens à moi tout de suite !"

Revenant dans ce monde au prix d'un grand effort, je me relevai en chancelant sur mes pieds engourdis, et franchis la petite porte. "Je viens, Maître Respecté", dis-je mentalement à mon Guide. Me frottant les yeux, qui s'embuaient sous l'air froid de la nuit après avoir subi la chaleur et la fumée de l'encens, dans le Temple, je cherchai mon chemin, à bonne distance du sol, et parvins à l'endroit où mon Guide m'attendait dans une chambre située juste au-dessus de l'entrée principale. Il sourit en me voyant.

— Grands dieux, Lobsang ! s'exclama-t-il. On dirait que tu as vu un fantôme !

— Seigneur, j'en ai vu plusieurs ! répondis-je.

— Ce soir, nous allons rester ici, dit le Lama. Demain, nous irons consulter l'Oracle de l'Etat. Je crois que tu trouveras l'entrevue pleine d'intérêt. Mais à présent, il est temps d'abord de manger, puis de dormir...

Je mangeai distraitement car je songeais à ce que j'avais vu dans le Temple et je me demandais *comment* ce monde pouvait être "celui de l'Illusion". Je terminai rapidement mon souper et entrai dans la chambre qu'on m'avait attribuée. M'entourant de ma robe, je m'étendis et ne tardai pas à m'endormir. Des rêves, des cauchemars et d'étranges impressions me tourmentèrent toute la nuit.

Je rêvai que j'étais debout, tout éveillé, et que de grands globes de *quelque chose* venaient vers moi comme la poussière au cours d'une tempête. De très loin apparaissaient de petits points qui grossissaient de plus en plus et je voyais finalement que les globes étaient de toutes les couleurs. Ils atteignaient la grosseur d'une tête d'homme, se ruaient vers moi et

disparaissaient. Dans mon rêve — si c'était un rêve ! — je ne pouvais pas tourner la tête pour voir où ils étaient allés ; il n'y avait que ces globes qui, inlassablement, sortaient de nulle part et se précipitaient vers moi pour aller — nulle part ? J'étais stupéfait qu'aucun d'eux ne s'écrasât sur moi. Ils avaient l'air solides, mais pour moi ils n'avaient pas de substance. Avec une soudaineté si effrayante qu'elle me réveilla complètement, une voix dit derrière moi :

— De même qu'un fantôme voit les murs épais, solides, du Temple, toi aussi tu les vois maintenant !

Je tremblais d'appréhension ; étais-je *mort* ? Etais-je mort dans la nuit ? Mais pourquoi avais-je peur de la "mort" ? Je savais qu'elle n'était que la re-naissance. Je me recouchai et finis par me rendormir.

Le monde entier s'agitait, grinçait et s'effondrait dans un tourbillon démentiel. Je me redressai, terrifié, croyant que le Temple s'écroulait sur moi. La nuit était noire ; seule la sombre clarté des étoiles jetait un soupçon de lumière. Regardant droit devant moi, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. J'étais paralysé ; je ne pouvais pas remuer un doigt et pire encore — le monde augmentait de volume. La pierre lisse des murs se transformait en roches poreuses des volcans éteints. Les trous dans la pierre s'agrandissaient et s'agrandissaient et je vis qu'ils étaient peuplés de créatures de cauchemar que j'avais vues avec l'excellent microscope allemand du Lama Mingyar Dondup.

Le monde grossissait et grossissait, les créatures effrayantes grossissaient aussi, grandissaient progressivement au point que je pouvais en voir les

pores ! Le monde devenait de plus en plus énorme et c'est alors que je compris que je rapetissais de plus en plus. Je me rendis compte qu'une tempête de poussière soufflait. Quelque part derrière moi, les grains de poussière passaient en rugissant et pourtant aucun d'eux ne me touchait. Ils grossissaient rapidement. Certains étaient grands comme une tête d'homme, d'autres aussi immenses que l'Himalaya. Pourtant, aucun ne me touchait. Ils ne cessaient de grandir. Je finis par perdre tout sens des proportions et du temps. Dans mon rêve, il me semblait être étendu, froid et immobile, parmi les étoiles, tandis que les galaxies passaient près de moi, l'une après l'autre, et s'évanouissaient au loin. Finalement, toute une galaxie, toute une série d'univers se précipitèrent sur moi.

"C'est la fin !" me dis-je vaguement, comme cette multitude de mondes s'écrasait sur moi.

— Lobsang ! Lobsang ! Es-tu parti pour les Champs Célestes ?

La voix résonna autour des univers, les mondes en répercutèrent l'écho... c'étaient les murs en pierre de ma chambre qui le renvoyaient. Péniblement, j'ouvris les yeux et m'efforçai de voir clair. Au-dessus de moi brillait un bouquet d'étoiles qui me paraissaient familières. Elles disparurent lentement pour faire place au visage bienveillant du Lama Mingyar Dondup. Il me secouait doucement. Un beau soleil entra à flots dans la pièce. Un rayon illuminait des grains de poussière qui reflétaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Lobsang ! La matinée est bien avancée. Je t'ai laissé dormir mais à présent il est temps que tu manges ; après quoi, nous nous mettrons en chemin.

Je me mis péniblement sur pied. Je n'étais pas "dans mon assiette", ce matin-là ; j'avais l'impression d'avoir la tête plus grosse que le corps et mon esprit s'attardait encore aux 'rêves' de la nuit. J'enfouis mes maigres possessions dans un pli de ma robe et quittai la pièce pour aller chercher de la tsampa, notre nourriture de base (1). Je descendis l'échelle en m'y cramponnant de crainte de tomber. J'arrivai dans la cuisine où les moines-cuisiniers flânaient çà et là.

(1) *Orge grillée et concassée. (N.d.t. = Note du traducteur)*

— Je suis venu déjeuner, dis-je docilement.

— Déjeuner ? A cette heure-ci ? Déguerpis ! hurla le chef.

Il allait m'envoyer une gifle lorsqu'un autre moine lui chuchota d'une voix rauque :

— C'est l'élève du Lama Mingyar Dondup !

Le chef sursauta comme si un taon l'avait piqué, puis il hurla à son assistant :

— Eh bien ? Qu'est-ce que tu attends ? Donne donc son petit déjeuner à ce jeune homme !

Normalement, j'aurais dû avoir une ration d'orge suffisante dans la sacoche de cuir que portent *tous* les moines, mais comme nous étions en voyage, mes provisions étaient épuisées. Tous les moines, chelas, trappas ou lamas, portent un sac de cuir rempli d'orge et un bol pour la manger. Au Tibet, la tsampa, mélangée au thé au beurre, constitue l'aliment essentiel. Si les lamaserie tibétaines imprimaient des menus, on n'y lirait qu'un seul mot : tsampa !

Un peu ragaillardi par mon repas, je rejoignis le Lama Mingyar Dondup et nous partîmes à cheval pour la

Lamaserie de l'Oracle d'Etat. Nous gardâmes le silence pendant ce trajet ; mon cheval avait une allure particulière qui me forçait à lui consacrer toute mon attention, si je voulais rester en selle. Tandis que nous suivions la Route de Lingkor, des pèlerins, voyant aux vêtements de mon Guide qu'il occupait un rang élevé, lui demandèrent sa bénédiction. L'ayant reçue, ils continuèrent le Circuit Sacré, joyeux comme s'ils avaient déjà parcouru au moins la moitié du chemin qui mène au salut. Bientôt nous traversâmes la Saulaie et parvînmes au sentier pierreux qui conduit à la Demeure de l'Oracle. Dans la cour, des moines-serviteurs vinrent prendre nos chevaux et je mis pied à terre avec soulagement.

La maison était bondée. Les lamas les plus éminents étaient venus des quatre coins du pays. L'Oracle allait entrer en communication avec les Puissances qui dirigent le monde. Et moi, par faveur spéciale, par ordre spécial du Très Profond, j'assisterais à la cérémonie. On nous montra nos chambres. J'étais logé à côté du Lama Mingyar Dondup, et non pas dans un dortoir avec beaucoup d'autres chelas. Comme nous passions devant un petit temple situé à l'intérieur du bâtiment principal, j'entendis ces mots : "Ecoutez les Voix de nos Ames. Ce Monde est celui de l'Illusion."

— Seigneur, dis-je à mon Guide lorsque nous fûmes seuls, *comment* ce Monde peut-il être "celui de l'Illusion" ?

Il me regarda en souriant.

— Eh bien, répondit-il, qu'est-ce qui est réel ? Tu touches ce mur et la pierre arrête ton doigt. Par conséquent, tu en déduis que ce mur est un solide que

rien ne peut pénétrer. Au-delà des fenêtres se dressent les chaînes de l'Himalaya, robuste épine dorsale de la Terre. Pourtant, un fantôme ou toi-même, dans l'astral, pourriez vous mouvoir aussi librement dans la pierre de ces montagnes que vous le feriez dans l'air.

— Mais comment cela pourrait-il être une 'illusion' ? insistai-je. J'ai fait un rêve la nuit dernière qui *était* vraiment une illusion. J'en pâlis rien que d'y penser !

Mon Guide m'écouta avec une patience infinie pendant que je lui racontai ce songe et lorsque j'eus fini mon récit, il me dit :

— Il faudra que je te parle du Monde de l'Illusion. Mais pas maintenant, car nous devons d'abord saluer l'Oracle.

L'Oracle d'Etat était un homme étonnamment jeune, mince, et d'aspect maladif. Je lui fus présenté et ses yeux fixes me transpercèrent d'un regard qui fit courir des frissons de peur le long de mon échine.

— Oui ! C'est toi, je te reconnais, dit-il. Tu as le pouvoir intérieur ; tu auras aussi le savoir. Je te verrai plus tard.

Le Lama Mingyar Dondup, mon ami bien-aimé, semblait fort content de moi.

— Tu passes chaque épreuve avec succès, Lobsang, dit-il. Viens, à présent nous allons nous retirer dans le Sanctuaire des Dieux et converser ensemble. (Il me sourit tandis que nous nous mettions en route.) Nous parlerons du Monde de l'Illusion, ajouta-t-il.

Le Sanctuaire était désert, ainsi que mon Guide l'avait prévu. Des lampes à la flamme vacillante brûlaient devant les Images Sacrées dont les ombres s'agitaient comme dans quelque danse exotique. De la

fumée d'encens montait en spirales et formait au-dessus de nous un nuage bas. Nous nous assîmes tous deux près du lutrin d'où le Lecteur lisait des passages des Textes Sacrés. Nous avons pris l'attitude de la contemplation, les jambes croisées et les doigts entremêlés.

— Ici-bas, c'est le Monde de l'Illusion, continua mon Guide. C'est pourquoi nous demandons aux *âmes* de nous entendre, car elles seules se trouvent dans le Monde de la Réalité. Nous disons, comme tu le sais, Entendez les Voix de nos Ames, nous ne disons pas Entendez nos Voix Physiques. Ecoute-moi et ne m'interromps pas, car ceci est la base de notre Foi Intérieure. Comme je te l'expliquerai plus tard, les gens qui ne sont pas suffisamment évolués ont besoin d'avoir une foi qui les soutient, qui leur donne l'impression qu'un Père ou une Mère bienveillant veille sur eux. Il faut avoir atteint le stade approprié pour accepter ce que je vais te dire maintenant.

Je contemplais mon Guide en songeant qu'il représentait pour moi le monde entier et en souhaitant que nous restions toujours ensemble.

— Nous sommes des créatures de l'Esprit, continua-t-il, nous sommes comme des charges électriques douées d'intelligence. Ce monde, cette vie, est l'Enfer, le lieu d'épreuves où notre Esprit se purifie en apprenant par la souffrance à dominer notre corps de chair grossière. De même qu'une marionnette est contrôlée par des cordes manipulées par le Montreur de Marionnettes, de même notre corps de chair est-il contrôlé par des cordes de force électrique émanant de notre Moi Supérieur, de notre Esprit. Un bon Montreur

de Marionnettes peut donner l'illusion que les pantins de bois sont vivants, qu'ils sont mus par leur propre volonté. Il en est de même pour *nous* qui, avant d'avoir plus de compréhension, estimons que la seule chose qui compte, c'est notre corps de chair. Dans l'atmosphère terrestre si étouffante pour l'Esprit, nous oublions que l'Ame nous commande véritablement, nous croyons agir de notre plein gré et ne devoir des comptes qu'à notre "conscience". Ainsi, Lobsang, nous avons la première Illusion, l'illusion de croire que le pantin, le corps de chair, est primordial. (Il s'interrompit en voyant mon expression perplexe.) Eh bien ? questionna-t-il, qu'est-ce qui te tracasse ?

— Seigneur ! dis-je, où sont mes cordes de force électrique ? Je ne vois rien qui me relie à mon Moi Supérieur !

Il me répondit en riant :

— Peux-tu voir l'air, Lobsang ? Pas tant que tu es dans le corps de chair. (Il se pencha en avant, me saisit par ma robe et j'eus un frisson de crainte quand il plongea dans les miens ses yeux perçants.) Lobsang ! dit-il d'une voix sévère. Ton cerveau s'est-il évaporé *tout entier* ? Es-tu *vraiment* fait d'os depuis le cou jusqu'au sommet du crâne ? As-tu oublié la Corde d'Argent, ce faisceau de lignes de forces électriques qui te relie — ici bas — à ton âme ? Vraiment, Lobsang, *tu* es dans le Monde de l'Illusion !

Je me sentis rougir. *Bien sûr* je savais ce qu'était la Corde d'Argent, cette corde de lumière bleuâtre qui relie le corps physique au corps spirituel. Très souvent, en voyageant dans l'astral, j'avais vu la corde vibrer, observé ses pulsations de vie et de lumière. Elle était

semblable au cordon ombilical qui attache la mère à l'enfant nouveau-né, mais 'l'enfant', en l'occurrence le corps physique, ne peut survivre un instant si la Corde d'Argent est coupée.

Je levai les yeux. Mon Guide était sur le point de continuer, après mon interruption.

— Quand nous vivons dans le monde physique, nous avons tendance à penser que *lui seul* compte. C'est l'une des mesures de sûreté prises par le Moi Supérieur ; si nous nous rappelions le Monde Spirituel dans toute sa béatitude, nous ne pourrions demeurer ici-bas que par un grand effort de volonté. Si nous nous souvenions de nos vies antérieures, où, peut-être, nous occupions une situation plus importante que dans notre présente existence, l'humilité nécessaire nous ferait défaut. Je vais demander qu'on nous apporte du thé et puis je te parlerai de la vie d'un Chinois, depuis sa mort jusqu'à sa renaissance et son arrivée dans l'Autre Monde.

Le Lama étendit la main pour agiter la petite cloche d'argent du Sanctuaire, mais il s'immobilisa en voyant l'expression de mon visage.

— Eh bien, quelle question voulais-tu me poser ?

— Seigneur, répondis-je, pourquoi un Chinois ? Pourquoi pas un Tibétain ?

— Parce que si je te parle d'un Tibétain, tu essaieras d'associer son nom à quelqu'un que tu connais et tu arriveras à une conclusion erronée.

Il sonna la cloche et un moine-serviteur nous apporta du thé. Mon Guide me regarda songeusement.

— Te rends-tu compte qu'en buvant ce thé, nous avalons des millions de mondes ? demanda-t-il. Les

molécules contenues dans les liquides sont plus dispersées que les autres. Si tu pouvais agrandir celles de ce thé, tu t'apercevrais qu'elles roulent comme du sable près d'un lac turbulent. Même un gaz, l'air par exemple, est composé de molécules, de particules infiniment petites. Mais je m'écarte de mon sujet, nous allions parler de la mort et de la vie d'un Chinois.

Il finit son thé et attendit que j'eusse vidé mon bol.

— Seng était un vieux mandarin, reprit-il. Il avait mené une vie heureuse et, au soir de cette vie, il éprouvait une satisfaction profonde. Il avait une nombreuse famille, beaucoup d'esclaves et de concubines. L'Empereur de Chine lui-même l'avait comblé de faveurs. Ses yeux fatigués et myopes regardaient par la fenêtre de sa chambre et apercevaient vaguement les beaux jardins où se pavanaient des paons. A ses oreilles défaillantes parvenait en sourdine le chant des oiseaux qui retournaient dans les arbres à la tombée du jour. Seng s'adossa à ses oreillers. Il était très paisible. Il sentait en lui les doigts de la Mort dénouer les liens qui le rattachaient à la vie. Lentement le soleil d'un rouge sang disparaissait derrière l'ancienne pagode. Lentement le Vieux Seng se rejeta sur ses oreillers, un râle s'échappant en sifflant de ses lèvres. La lumière du soleil s'évanouit, les serviteurs allumèrent les petites lampes de la chambre, mais le Vieux Seng était parti, parti avec les derniers rayons du soleil.

Mon Guide s'assura que je l'écoutais avec attention, puis il reprit :

— Le Vieux Seng gisait, inerte, sur ses coussins et les bruits de son corps, les craquements, les sifflements,

s'étaient tus. Le sang ne courait plus le long des artères et des veines, les liquides de l'organisme avaient cessé d'y bouillonner. Le corps du Vieux Seng était mort, il ne servirait plus à rien. Mais si un clairvoyant avait été là, il aurait vu une légère brume bleuâtre se former autour du corps du Vieux Seng. Se former, puis s'élever en flottant horizontalement au-dessus du corps, attachée par la Corde d'Argent qui allait en s'amincissant. Peu à peu la Corde d'Argent s'amincit et se détacha. L'Ame qui avait été celle du vieux Seng flotta, dériva comme un nuage de fumée d'encens, et disparut sans effort à travers les murs.

Le Lama se versa du thé, vit que j'en avais encore dans mon bol, et poursuivit :

— L'Ame erra à travers dès royaumes et dans des dimensions que l'esprit matérialiste ne saurait concevoir. Elle atteignit enfin un parc magnifique, parsemé d'immenses édifices. L'Ame du Vieux Seng s'arrêta devant l'un d'eux, y entra et s'avança sur un sol étincelant. Une âme qui se trouve dans son propre milieu, Lobsang, est aussi solide que tu l'es toi-même en ce monde. Elle peut être arrêtée par des murs et marcher sur un plancher. Là-bas, elle possède des facultés et des talents différents de ceux que nous connaissons sur Terre. Cette Ame continua son chemin et entra enfin dans une petite cabine. Elle s'assit et regarda le mur devant elle. Tout à coup, ce mur disparut et elle vit à la place des scènes de son existence passée. Elle vit ce que nous appelons le Document Akashique, où sont consignés tous les événements du passé et que peuvent voir aisément ceux qui ont subi un entraînement adéquat. Il est

également vu par *tous ceux* qui passent de la vie terrestre à la vie au-delà, car l'Homme voit l'Enregistrement de ses propres succès et échecs. L'Homme voit son passé et se *juge lui-même*. Il n'est pas de juge plus sévère que l'Homme lui-même. Nous ne comparaissons pas en tremblant devant un Dieu ; nous nous asseyons et revoyons tout ce que nous avons fait et tout ce que nous avons l'intention de faire.

Je demeurais silencieux. Je trouvais tout cela fort intéressant et j'aurais pu écouter pendant des heures — cela valait mieux que les mornes leçons habituelles !

— L'Ame qui avait été le Vieux Seng, le Mandarin chinois, s'assit et revit donc l'existence que, sur Terre, il avait jugé si réussie, continua mon Guide. Il comprit et déplora les nombreuses fautes qu'il avait commises, puis il se leva, quitta la cabine et se dirigea rapidement vers une pièce plus vaste où l'attendaient des hommes et des femmes du Monde des Ames. Silencieusement, souriant avec compassion et sympathie, ils attendaient qu'il approchât et demandât leur aide. Assis en leur compagnie, il leur parla de ses fautes, des choses qu'il avait essayé de faire, qu'il avait eu *l'intention* de faire, sans y parvenir.

— Mais vous avez dit qu'on ne le jugeait pas, qu'il se jugeait lui-même, interrompis-je.

— C'est exact, Lobsang, répondit mon Guide. Ayant vu son passé et ses erreurs, il se rendait à présent auprès de ces Conseillers afin d'entendre leurs suggestions. Mais ne m'interromps pas, écoute-moi et garde tes questions pour plus tard. Comme je te le disais, l'âme s'assit avec les Conseillers, leur parla de

ses échecs, leur parla des qualités qu'elle devait faire "croître" dans son Ame avant de pouvoir évoluer davantage. Il lui faudrait d'abord retourner voir son corps, puis viendrait une période de repos — des années ou des siècles — après quoi on l'aiderait à trouver les conditions essentielles à son évolution. L'Ame qui avait été le Vieux Seng retourna sur Terre pour revoir une dernière fois sa dépouille mortelle, maintenant prête pour l'inhumation. Puis, ayant cessé d'être l'Ame du Vieux Seng pour devenir une Ame prête au repos, elle retourna dans l'Au-delà. Pendant un temps indéterminé, elle se reposa, reprit des forces, étudia les leçons des vies antérieures et se prépara pour sa prochaine existence. Ici, dans cette vie au-delà de la mort, objets et substances étaient aussi solides au toucher que sur la Terre. L'Ame se reposa jusqu'à ce que l'heure et les circonstances de son retour aient été préétablies.

— Voilà qui me plaît ! m'exclamai-je, je trouve tout cela très intéressant.

Mon Guide me sourit avant de continuer :

— A un moment prédéterminé, l'Ame en Attente fut appelée et conduite dans le Monde des Hommes par l'un de ceux à qui incombe cette tâche. Ils s'arrêtèrent, invisibles aux yeux de chair, observant les futurs parents, examinant la maison, s'assurant que *cette* maison offrirait les possibilités d'apprendre les leçons qui devaient être apprises cette fois. Satisfaits, ils se retirèrent. Quelques mois plus tard, la Future Mère sentit en elle le brusque mouvement du Bébé lorsque l'Ame y entra et l'anima. En temps voulu, le Bébé naquit dans le Monde de l'Homme. L'Ame qui avait

autrefois habité le corps du Vieux Seng reprenait maintenant la lutte avec les nerfs et le cerveau récalcitrants de l'enfant Lee Wong, né dans une humble famille d'un village de pêcheurs, en Chine. Une fois encore, les hautes vibrations de l'Ame descendirent à l'octave inférieure, celle des vibrations d'un corps charnel.

Je réfléchis. Je réfléchis longuement. Et je finis par dire :

— Honorable Lama, puisqu'il en est ainsi, pourquoi les gens ont-ils peur de la mort, qui n'est que la délivrance des peines de cette Terre ?

— C'est là une question raisonnable, Lobsang, répondit mon Guide. Si nous pouvions nous rappeler les joies de l'Autre Monde, beaucoup d'entre nous seraient incapables de supporter les vicissitudes de celui-ci, et c'est pourquoi la peur de la mort nous a été inculquée. (Me jetant un regard de biais, empreint d'ironie, il fit observer :) Certains d'entre nous n'aiment pas l'école, n'aiment pas la discipline qui y est indispensable. Pourtant, lorsqu'on grandit et qu'on devient adulte, on comprend les avantages de l'école. Ce serait une erreur de la quitter trop tôt et d'espérer néanmoins parfaire son instruction ; de même est-ce une faute que de mettre fin à sa vie avant l'heure fixée par le destin.

Je méditai sur ces paroles, car, quelques jours plus tôt, un vieux moine illettré et malade s'était jeté du haut d'un ermitage. Il avait eu un caractère aigri et refusait toutes les offres d'assistance. Oui, le vieux Jigme était plus heureux mort que vivant, me dis-je. C'était une délivrance pour lui. Et pour les autres.

— Seigneur, demandai-je, alors le moine Jigme a eu tort de se suicider !

— Oui, Lobsang, il a eu grandement tort, répondit mon Guide. Un homme, ou une femme, doit passer un certain laps de temps sur cette Terre. Si on met fin à sa vie prématurément, on doit retourner presque immédiatement sur Terre. C'est pourquoi certains bébés meurent au bout de quelques mois. Ce sont les âmes des suicidés qui se réincarnent pour compléter le temps qu'ils auraient dû vivre auparavant. Le suicide ne se justifie *jamaïs* ; c'est une grave offense contre soi-même, contre son Moi Supérieur.

— Mais, Seigneur, dis-je, et ces Japonais de haut rang qui se suicident en grande pompe afin de laver l'honneur familial ? Il faut certainement beaucoup de courage pour accomplir un acte semblable.

— Non, Lobsang ! dit mon Guide avec force. Non ! Le vrai courage, ce n'est pas de mourir, mais de vivre malgré les épreuves, malgré les souffrances. Mourir est facile, vivre — *voilà* qui est courageux ! Les manifestations théâtrales de fierté qui accompagnent le "Suicide Cérémoniel" ne doivent pas nous faire oublier que c'est là un acte répréhensible. Nous sommes ici-bas pour apprendre et nous ne pouvons apprendre qu'en vivant le laps de temps qui nous est alloué. Le suicide ne se justifie *jamaïs* !

Je songeai de nouveau au vieux Jigme. Il s'était tué à un âge très avancé, de sorte que lorsqu'il se réincarnerait, je pensai, ce serait pour peu de temps seulement.

— Honorable Lama, demandai-je, à quoi sert la peur ? Pourquoi nous fait-elle tant souffrir ? Je me suis

déjà aperçu que les choses que je redoutais le plus n'arrivent jamais, et pourtant je continue à les redouter !

Le Lama se mit à rire.

— Nous en sommes tous là. Nous avons peur de l'Inconnu. Et pourtant la peur a son utilité. Elle nous aiguillonne lorsque nous aurions tendance à nous relâcher. Elle nous donne une force accrue grâce à laquelle nous évitons les accidents. C'est un stimulant qui nous fortifie et nous aide à surmonter notre penchant à la paresse. Tu ne ferais pas ton travail d'école si tu ne *craignais* pas ton professeur ou si tu ne *craignais* pas de paraître stupide devant les autres.

Des moines entraient dans le Sanctuaire ; les chelas allaient et venaient, allumant d'autres lampes à beurre, d'autres encensoirs. Nous nous levâmes et nous sortîmes dans la fraîcheur du soir tandis qu'une brise légère agitait les feuilles des saules. Les grandes trompettes résonnèrent du lointain Potala et les murs de la Lamaserie de l'Oracle d'Etat s'en renvoyèrent les échos affaiblis.

CHAPITRE TROIS

La Lamaserie de l'Oracle d'Etat était petite, compacte et très retirée. Rares étaient les jeunes chelas qui y jouaient avec insouciance. On ne voyait pas, dans la cour ensoleillée, des groupes de trappas se prélasser tout en bavardant à bâtons rompus pour tuer le temps pendant l'heure du repos. Les vieillards — et aussi les vieux Lamas ! — étaient ici en majorité. Hommes âgés,

blancs de cheveux et courbés sous le poids des ans, ils vaquaient lentement à leurs occupations. C'était la Demeure des Voyants. Aux lamas âgés en général et à l'Oracle lui-même était confiée la tâche de Prophétie, de Divination. Aucun visiteur n'entrait ici sans y avoir été invité, aucun voyageur égaré ne venait demander refuge. C'était un lieu redouté de beaucoup et interdit à tous ceux qui n'y étaient pas expressément invités. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, faisait exception à la règle ; il pouvait arriver n'importe quand, il était toujours le bienvenu.

Un harmonieux bosquet d'arbres abritait la Lamaserie contre les regards indiscrets. De solides murs de pierre protégeaient les bâtiments contre les curieux, pour le cas où il y aurait eu un homme disposé à courir le risque de déclencher la colère du puissant Oracle simplement pour satisfaire sa curiosité. Des chambres soigneusement entretenues étaient réservées à Sa Sainteté, le Très Profond, qui se rendait souvent dans ce Temple du Savoir. L'atmosphère était paisible, l'impression générale en était une de quiétude, d'hommes accomplissant avec placidité leurs tâches importantes.

Il n'y avait jamais ici d'occasion de querelle ; la porte était fermée aux intrus bruyants. Les puissants Hommes de Kham — géants dont la taille dépassait souvent deux mètres dix (7 pieds) et qui, tous, pesaient au moins cent quinze kilos (250 livres) — surveillaient la Lamaserie. Ils servaient dans tout le Tibet de policiers chargés de maintenir l'ordre dans des communautés comprenant parfois des milliers de moines. Les moines-policiers parcouraient sans cesse le

terrain et demeuraient constamment sur leurs gardes. Armés de gros bâtons, ils offraient à tous ceux qui n'avaient pas la conscience tranquille un spectacle inquiétant. L'habit ne fait pas forcément le moine. Il y a des êtres malfaisants et des paresseux dans toutes les communautés, de sorte que les Hommes de Kham avaient fort à faire.

Les bâtiments de la Lamaserie étaient parfaitement adaptés à leur objet. On ne trouvait pas ici de hauts édifices, ni de longues échelles creusées de crans ; la Lamaserie était destinée à des hommes âgés qui avaient perdu l'élasticité de la jeunesse et dont les os étaient fragiles. Les couloirs étaient d'accès facile et les moines les plus vieux habitaient au rez-de-chaussée. L'Oracle d'Etat y résidait aussi, près du Temple de la Divination. Autour de lui logeaient les plus âgés et les plus savants d'entre les moines. Et les chefs des Hommes de Kham.

— Nous allons nous rendre chez l'Oracle, Lobsang, dit mon Guide. Il a déclaré que tu l'intéressais beaucoup et il est prêt à t'accorder une grande partie de son temps.

Cette invitation — ou cet ordre — m'emplit de la plus vive anxiété ; toutes les visites que j'avais faites à un astrologue ou à un "voyant" ne m'avaient apporté que de *mauvaises* nouvelles, de nouvelles épreuves et la confirmation que je n'étais pas au bout de mes peines. De plus, j'étais généralement forcé de porter ma meilleure robe et de rester immobile comme un canard empaillé, tout en écoutant un vieillard prolix dévider un chapelet de platitudes que je me serais bien passé d'entendre. Je levai un regard soupçonneux. Le Lama m'observait en s'efforçant de dissimuler un sourire. De

toute évidence, me dis-je sombrement. il avait lu dans mes pensées ! Il se mit à rire et me dit :

— Vas-y tel que tu es, l'Oracle ne se soucie nullement de ton costume. Il en sait plus long sur toi que tu n'en sais toi-même !

Mon visage s'allongea. Qu'allais-je *encore* apprendre ?

Nous prîmes le couloir menant à la cour intérieure. Je jetai un coup d'oeil sur les chaînes de montagnes dont la proximité nous écrasait ; j'avais l'impression d'être conduit à ma propre exécution. Un moine-policier s'approcha, les sourcils froncés, et il me fit penser à une montagne ambulante. Reconnaisant mon Guide, il eut un sourire de bienvenue et s'inclina profondément.

— Je me prosterne à tes Pieds de Lotus, Saint Lama, dit-il. Accorde-moi l'honneur de te conduire à Sa Révérence l'Oracle d'Etat.

Il nous emboîta le pas et je fus certain que la terre trembla sous son pas.

Deux lamas se tenaient près de la porte, des lamas, et non point des gardiens. Ils s'écartèrent à notre approche afin de nous laisser passer.

— Le Saint Homme vous attend, dit l'un d'eux en souriant à mon Guide.

— Il se réjouit de votre visite, Seigneur Mingyar, ajouta l'autre.

Nous entrâmes dans une pièce faiblement éclairée. Pendant quelques secondes, je ne distinguai pas grand-chose ; mes yeux étaient encore éblouis par le soleil qui brillait dans la cour. Peu à peu, au fur et à mesure que ma vision redevenait normale, j'aperçus une chambre nue, meublée seulement de deux tapisseries

aux murs et d'un petit brûleur d'encens, qui fumait dans un coin. Au centre de la pièce, sur un coussin sans ornements, était assis un tout jeune homme. Il paraissait mince et frêle et je fus stupéfait à l'idée que c'était là l'Oracle d'Etat du Tibet. Le regard de ses yeux un peu exorbités semblait me transpercer. J'eus l'impression qu'il voyait non pas mon corps terrestre, mais mon âme.

Mon Guide et moi nous prosternâmes suivant le rite traditionnel, puis nous nous relevâmes et attendîmes. Enfin, alors que le silence commençait à devenir gênant, l'Oracle prit la parole :

— Sois le bienvenu, Seigneur Mingyar, sois le bienvenu, Lobsang ! dit-il.

Sa voix était aiguë et grêle ; on eût dit qu'elle venait de très loin. Pendant quelques instants, mon Guide et l'Oracle parlèrent de choses d'intérêt commun, puis le Lama s'inclina, se retourna et quitta la pièce. L'Oracle, qui me regardait en silence, finit par dire :

— Apporte un coussin et assieds-toi près de moi, Lobsang.

Je pris un des coussins rembourrés et carrés appuyés contre le mur du fond et m'installai devant l'Oracle. Pendant un moment, il me considéra sans parler, d'un air méditatif, puis, comme je finissais par me sentir mal à l'aise sous ce regard scrutateur, il reprit la parole :

— Ainsi tu es Tuesday Lobsang Rampa, dit-il. Nous nous sommes bien connus dans une autre phase de l'existence. A présent, par ordre du Très Profond, je dois t'informer des épreuves futures, des difficultés à surmonter.

— Oh, Seigneur ! m'exclamai-je, j'ai dû faire des choses épouvantables dans le passé pour avoir tant à souffrir dans cette vie. Mon Karma, mon Destin prédestiné, semble être plus dur que celui des autres.

— Non pas, répondit-il. Beaucoup de gens commettent l'erreur de croire que s'ils souffrent dans *cette* vie, c'est pour expier les péchés qu'ils ont commis dans une existence antérieure. Si tu chauffes un métal dans une fournaise, est-ce parce que le métal a péché et doit être puni ou est-ce pour *améliorer* les qualités de ce métal ? (Il me jeta un regard perçant et ajouta :) Quoi qu'il en soit, ton Guide, le Lama Mingyar Dondup, te parlera de tout cela. Moi j'ai à t'entretenir de ton avenir seulement.

L'Oracle toucha une cloche d'argent et un assistant entra silencieusement. S'approchant à pas feutrés, il posa entre l'Oracle et moi une table très basse sur laquelle il plaça un bol en argent ciselé. Dans le bol luisaient des braises qui prirent soudain une couleur rouge vif lorsque le moine-assistant l'agita en l'air avant de le poser devant l'Oracle. En murmurant un mot dont je ne compris pas le sens, il mit une boîte en bois richement sculptée à droite du bol et s'en alla aussi silencieusement qu'il était venu. Je restais immobile, mal à l'aise, me demandant pourquoi tout cela m'arrivait, à moi. *Tout le monde* me disait combien ma vie serait dure et on semblait être ravi de me faire cette prédiction. Les épreuves étaient des épreuves, même si apparemment ce n'était pas que j'aie à payer pour les péchés d'une quelconque vie passée. Lentement, l'Oracle se pencha en avant et ouvrit la

boîte. Avec une petite cuiller d'or, il en sortit une poudre fine dont il parsema les braises rougeoyantes.

La pièce s'emplit d'une légère brume bleue ; je me sentis pris de vertige, ma vision se brouilla. Il me semblait entendre, à une incommensurable distance, sonner une grande cloche. Le son se rapprocha, s'amplifia jusqu'à ce que j'eusse l'impression que ma tête allait éclater. Ma vision s'éclaircit et je regardai attentivement la colonne de fumée qui montait sans cesse du bol. Au milieu de cette fumée je vis du mouvement, mouvement qui s'approcha et m'engloutit pour que j'en fasse partie. De quelque part au-delà de ma compréhension la voix de l'Oracle d'Etat m'arrivait comme un ronronnement monotone. Mais je n'avais pas besoin de sa voix, je *voyais* l'avenir, je le voyais aussi nettement que lui. Figé en un point du Temps, je contemplais les événements de ma vie qui se déroulaient sous mes yeux comme dans un film. Ma petite enfance, les épisodes de mon existence, la dureté de mon père — tout cela défilait devant moi. Je me retrouvais assis devant la grande Lamaserie du Chakpori. Je sentais de nouveau les durs rochers de la Montagne de Fer alors que le vent me fouettait, pour me projeter, avec une violence à me rompre les os, du toit de la Lamaserie au bas de la montagne. La fumée tournoyait et les images (que nous appelons "le Document Akashique") continuaient à défiler. Je revis mon initiation, les cérémonies secrètes enrobées dans un nuage de fumée car je n'étais pas encore initié en ce temps-là. Et je me vis sur le point de parcourir la longue piste solitaire menant à Tchoung-king, en Chine.

Une étrange machine tournoyait et ballottait dans les airs, s'élançait et retombait au-dessus des collines escarpées de Tchoung-king. Et moi — moi — je la pilotais ! Plus tard, je vis des escadrilles entières de ces engins, avec le Soleil Levant, emblème du Japon, étalé sur leurs ailes. De ces machines tombaient des pâtes noirs qui se ruaient vers le sol où ils éclataient en flammes et en fumée. Des cadavres déchiquetés étaient projetés vers le ciel d'où pleuvaient du sang et des fragments de corps humains. La mort dans l'âme, l'esprit confus, je regardais se dérouler les images où j'étais livré aux tortures des Japonais. Je voyais ma vie, je voyais ses épreuves, j'en ressentais toute l'amertume. Mais ma plus grande peine était due à la trahison et à la méchanceté de certaines personnes du monde Occidental qui, je m'en rendais bien compte, s'efforçaient de détruire l'oeuvre accomplie pour le bien de tous, pour la simple raison qu'ils en étaient jaloux. Les images se déroulaient toujours et je vis le cours probable de ma vie avant de l'avoir vécue.

Comme je le savais, on peut prédire les *probabilités* avec la plus grande exactitude. Seuls les détails mineurs sont parfois différents. Les configurations astrologiques d'une personne fixent la limite de ce qu'elle peut être et de ce qu'elle peut endurer, tout comme le régulateur d'un moteur peut fixer ses vitesses minimale et maximale. "Oui, c'est une pénible vie que celle qui m'attend !" pensai-je. Soudain, je sursautai si violemment que je faillis bondir du coussin ; une main s'était posée sur mon épaule. Je me retournai et aperçus le visage de l'Oracle d'Etat qui

était maintenant assis derrière moi. Il exprimait une pitié et une tristesse profondes.

— Tu es un grand médium, Lobsang, dit-il. En général, il faut que je commente ces images pour ceux qui les regardent. Comme l'on pouvait s'y attendre, le Très Profond t'a bien jugé !

— Tout ce que je souhaite, répondis-je, c'est de rester ici en paix. Pourquoi aurais-je envie d'aller dans le monde Occidental où ils prêchent la religion avec tant d'ardeur — et s'efforcent de se poignarder l'un l'autre dans le dos ?

— Il y a une Tâche qui *doit* être accomplie, mon ami, dit l'Oracle. *Toi*, tu peux le faire en dépit de tous les obstacles. C'est pourquoi tu es soumis à un entraînement spécial et difficile.

Toutes ces histoires d'épreuves à subir et de Tâches à accomplir me consternaient. Tout ce que je voulais, c'était la paix, la tranquillité et d'inoffensives distractions de temps à autre.

— A présent, reprit l'Oracle, il est temps que tu retournes auprès de ton Guide, car il a beaucoup de choses à te dire et il t'attend.

Je me levai et m'inclinai avant de quitter la pièce. Dehors, un gigantesque moine-policier m'attendait pour me reconduire chez le Lama Mingyar Dondup. Nous marchâmes côte à côte et je songeai à un livre d'images où un éléphant et une fourmi suivaient de compagnie un sentier de la jungle...

— Eh bien, Lobsang, dit le Lama au moment où j'entrais dans sa chambre, j'espère que tout ce que tu as vu ne t'a pas trop déprimé ? (Il me sourit et me fit signe de m'asseoir.) Nourrissons d'abord le corps,

Lobsang, puis ce sera le tour de l'Ame, ajouta-t-il en riant et il agita la cloche d'argent afin que le moine de service nous apportât le thé.

Apparemment, j'étais arrivé au bon moment ! Selon les règlements des lamaserias, on ne doit pas regarder autour de soi en mangeant, on doit accorder toute son attention à la Voix du Lecteur. Mais ici, dans la chambre du Lama Mingyar Dondup, il n'y avait pas de Lecteur haut perché, lisant tout haut des Textes Sacrés, afin de détourner nos pensées de choses aussi vulgaires que la nourriture. Il n'y avait pas non plus de Maîtres de Discipline sévères prêts à nous bondir dessus à la moindre infraction du Règlement. Je regardai par la fenêtre la chaîne des monts Himalaya qui s'étendaient à perte de vue devant moi, et songeai que bientôt je ne les verrais plus. J'avais entr'aperçu l'avenir — *mon* avenir — et je redoutais les choses que je n'avais pas clairement discernées, parce que la fumée les avait en partie voilées.

— Lobsang ! dit mon Guide, tu as vu beaucoup de choses, mais d'autres plus nombreuses encore te sont demeurées cachées. Si tu ne te sens pas la force d'affronter l'avenir qui t'est réservé, nous nous inclinerons devant ton refus — quoique à regret — et tu pourras rester au Tibet.

— Seigneur ! répondis-je, vous m'avez dit une fois que l'homme qui se met en route sur l'un des Sentiers de la Vie, puis faiblit et fait demi-tour, n'est pas un homme. Je continuerai, bien que sachant toutes les épreuves qui m'attendent.

Il sourit et inclina la tête d'un air approbateur.

— Je m'en doutais. Et tu finiras par triompher.

— Maître, demandai-je, pourquoi les gens ignorent-ils en venant au monde ce qu'ils ont été dans leurs vies antérieures et ce qu'ils sont censés faire dans cette vie-ci ? Pourquoi doit-il y avoir ce que vous appelez la "Science Cachée" ? Pourquoi ne pouvons-nous pas tous tout savoir ?

Le Lama Mingyar Dondup leva les sourcils et se mit à rire :

— Tu es vraiment exigeant ! Tu perds la mémoire par-dessus le marché. Tout récemment, je t'ai dit que, en général, nous ne nous souvenions pas de nos vies passées car cela ne ferait qu'accroître notre fardeau en ce monde. Comme nous le disons, "la Roue de la Vie tourne, apportant la richesse à l'un, la pauvreté à l'autre. Le mendiant d'aujourd'hui est le prince de demain." Comme nous ignorons ce que furent nos existences antérieures, nous repartons de zéro sans essayer de tirer profit de ce que nous étions dans notre dernière incarnation.

— Mais la Science Cachée ? demandai-je. Si tout le monde possédait ce savoir, l'humanité serait plus heureuse, évoluerait plus rapidement.

Mon Guide me sourit.

— Ce n'est pas aussi simple que ça ! répondit-il. (Il garda un moment le silence, puis reprit :) Il y a en nous des pouvoirs, placés sous le contrôle de notre Moi Supérieur et infiniment plus grands que tout ce que l'Homme a été capable de réaliser dans le monde matériel, physique. L'Occidental, en particulier, abuserait de ces pouvoirs, car tout ce qui l'intéresse, c'est l'argent. L'Occidental n'a que deux questions à la bouche : "Pouvez-vous me le prouver ?" et "Qu'est-ce

que ça me rapportera ?" (Il eut un rire juvénile et poursuivit :) Cela m'amuse toujours de penser au système compliqué qu'utilise l'Homme pour envoyer un message "sans fil" à travers les océans. Le terme de "sans fil" est d'ailleurs le dernier qu'on devrait employer, car l'appareil consiste en des kilomètres et des kilomètres de fils. Mais ici, au Tibet, nos lamas, après un entraînement approprié, envoient des messages télépathiques sans avoir à se servir d'un instrument quelconque. Nous allons dans l'astral, voyageons à travers l'espace et le temps, visitons d'autres continents et d'autres mondes. Nous pouvons pratiquer la lévitation, soulever d'énormes fardeaux grâce à des pouvoirs généralement inconnus. Tous les hommes ne sont pas purs, Lobsang, et la robe du moine ne revêt pas toujours un saint homme. Il peut y avoir un méchant dans une lamaserie, de même qu'il peut y avoir un saint en prison.

Je le regardai avec une certaine perplexité.

— Mais si tous les hommes possédaient ce savoir, ils feraient certainement le bien ?

Le Lama me considéra avec mélancolie.

— Si nous gardons *secrète* la Science Secrète, c'est pour protéger l'Humanité. Beaucoup d'hommes, en particulier les Occidentaux, ne pensent qu'à gagner de l'argent et à dominer les autres. Comme l'ont prophétisé l'Oracle et d'autres voyants, notre pays sera plus tard envahi et matériellement conquis par un culte étrange, un culte indifférent aux besoins de l'homme moyen, et dont le seul but est d'accroître le pouvoir de dictateurs qui réduiront la moitié de la terre en esclavage. Les Russes ont torturé à mort certains

grands lamas qui se refusaient à leur divulguer le savoir interdit. Si l'homme moyen avait brusquement accès au savoir interdit, voici comment il réagirait : d'abord, il aurait peur du pouvoir dont il disposerait. Puis il se dirait qu'il a les moyens de s'enrichir au-delà de ses rêves les plus fous. Il mettrait son savoir à l'épreuve et l'argent viendrait à lui. Plus il serait riche et puissant, plus il désirerait accroître cette richesse et cette puissance. Un millionnaire ne se satisfait jamais d'un seul million, il en veut beaucoup d'autres. On dit que chez les gens non évolués, le pouvoir absolu corrompt. La Science Cachée donne le pouvoir absolu.

La lumière se fit en moi ; je savais comment le Tibet pourrait être sauvé ! Tout ému, je bondis et m'exclamai :

— Alors le Tibet est sauvé ! La Science Cachée nous préservera de l'invasion !

Mon Guide me regarda avec compassion.

— Non, Lobsang, répondit-il tristement, nous n'employons pas les Pouvoirs à de semblables fins. Le Tibet sera persécuté, presque anéanti, mais dans les années à venir il se relèvera et sera plus grand, plus pur. Ce pays se lavera de ses souillures dans la fournaise de la guerre, comme ce sera plus tard le cas pour le monde entier. (Il me jeta un regard de biais.) Il *faut* qu'il y ait des guerres, tu sais, Lobsang ! dit-il calmement. Sinon la population du monde deviendrait trop nombreuse. S'il n'y avait pas de guerres, il y aurait des épidémies. Les guerres et les maladies régularisent le nombre des humains et donnent l'occasion aux habitants de la Terre — et d'autres mondes — de se faire mutuellement du bien. Il y aura *toujours* des

guerres, tant qu'on n'aura pas trouvé un autre moyen de limiter la population du globe.

Les gongs nous appelaient au service du soir. Mon Guide se leva.

— Viens, Lobsang, me dit-il, nous sommes des invités ici et nous devons montrer notre respect à nos hôtes en assistant au service.

Nous sortîmes de la pièce et gagnâmes la cour. Les gongs résonnaient avec insistance — on les frappait plus longtemps ici qu'au Chakpori. Nous nous dirigeâmes vers le Temple avec une lenteur qui me surprit, mais comme je regardais autour de moi, je vis des hommes très âgés, et des infirmes, qui claudiquaient derrière nous dans la cour. Mon Guide me dit à voix basse :

— Ce serait courtois de ta part, Lobsang, d'aller t'asseoir auprès de ces chelas !

J'inclinai la tête, contournai les murs intérieurs du Temple et parvins à l'endroit où étaient assis les chelas de la Lamaserie de l'Oracle d'Etat. Ils m'examinèrent avec curiosité. Presque imperceptiblement, lorsque les Maîtres de Discipline ne regardaient pas de leur côté, ils s'avancèrent vers moi et m'encerclèrent.

— D'où viens-tu ? me demanda un garçon qui semblait être le chef.

— Du Chakpori, murmurai-je.

— Es-tu le type envoyé par le Très Profond ? chuchota un autre.

— Oui, répondis-je, sur le même ton. J'ai vu l'Oracle et il m'a dit...

— SILENCE ! rugit une voix féroce juste derrière moi. Je ne veux pas entendre un autre mot de vous, les garçons !

Je vis s'éloigner un homme grand et robuste.

— Bah ! dit l'un des chelas, ne t'en fais pas, chien qui aboie ne mord pas !

A ce moment précis, l'Oracle d'Etat et un Abbé apparurent à une petite porte latérale, et le service commença.

Peu de temps après, nous sortions du Temple. En compagnie des autres, j'allai à la cuisine pour faire remplir mon sac d'orge et boire du thé. Je n'eus pas l'occasion de parler ; des moines de tout ordre se trouvaient là et discutaient une dernière fois avant de se retirer pour la nuit. Je rentrai dans la chambre qu'on m'avait allouée, m'enroulai dans ma robe et m'étendis pour dormir. Mais le sommeil se fit attendre. Je contemplai les ténèbres violettes, parsemées des flammes dorées des lampes à beurre. Au loin, l'Himalaya éternel dressait vers le ciel des doigts de pierre comme pour supplier les dieux de ce monde. De blancs rayons de lune jetaient une vive lueur à travers les crevasses des montagnes, disparaissaient et étincelaient de nouveau au fur et à mesure que la lune s'élevait dans le ciel. Il n'y avait pas de brise, ce soir-là, les bannières de prière pendaient le long des mâts. Une infime trace de nuage flottait indolemment au-dessus de la Cité de Lhasa. Je me retournai et tombai dans un sommeil sans rêves.

A la pointe du jour, je m'éveillai en sursaut. J'avais trop dormi, j'allais être en retard pour le service du matin. Me levant d'un bond, j'ajustai rapidement ma

robe et me précipitai vers la porte. Je courus le long du couloir désert, sortis en trombe dans la cour et tombai dans les bras d'un des Hommes de Kham.

— Où vas-tu ? me chuchota-t-il d'une voix rude tout en me serrant d'une poigne de fer.

— A l'office du matin, répondis-je. J'ai dû trop dormir.

Il se mit à rire et me relâcha.

— Ah, dit-il, tu es un visiteur. Il n'y a pas de service du matin, ici. Retourne te coucher.

— Pas de service du matin ? m'écriai-je. Mais il y en a un dans *toutes* les lamaseries.

Le moine-policier devait être de bonne humeur, car il me répondit avec civilité :

— Nous avons des vieillards ici, et certains sont impotents. C'est pour cette raison que nous nous dispensons des matines. Va te reposer encore un peu.

Il me donna sur la tête une tape, légère pour lui, formidable pour moi, et me poussa dans le couloir. Puis, tournant les talons, il se remit à arpenter la cour ; ses pas lourds faisaient "bang ! bang !" et le gros bâton, qui frappait le sol tous les deux pas, faisait "thank ! thank !" Je revins en courant à ma chambre et m'endormis au bout de quelques minutes.

Dans le courant de la journée, je fus présenté à l'Abbé et à deux lamas de haut rang. Ils me questionnèrent longuement sur ma vie familiale, mes souvenirs de mes existences antérieures, mes relations avec mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Finalement, ils se remirent péniblement sur pied et se dirigèrent vers la porte.

— Viens, dit le dernier en me faisant signe du doigt.

Interloqué, marchant comme dans un état second, je les suivis docilement. Ils franchirent avec lenteur le seuil de la porte et suivirent le couloir d'un pas traînant. Nous avançons comme des tortues, passant devant des pièces ouvertes où des trappas et des chelas levèrent des yeux pleins de curiosité en voyant cette lente procession. Je me sentis rougir d'embarras à l'idée que j'étais à la queue ; en tête, l'Abbé trottinait à l'aide de deux cannes. Puis venaient les deux vieux Lamas, si décrépits et si desséchés qu'ils pouvaient à peine suivre l'Abbé. Et moi, formant l'arrière-garde, j'avais du mal à marcher avec une pareille lenteur.

Enfin, au bout d'un temps qui me parut interminable, nous atteignîmes une petite porte encastrée dans un mur. Nous nous arrê tâmes ; l'Abbé s'escrima avec une clef tout en marmonnant entre ses dents. L'un des lamas s'avança pour l'aider et la porte finit par s'ouvrir avec un grincement de protestation. L'Abbé entra, suivi du premier, puis du second lama. Personne ne m'ayant rien dit, j'entrai à mon tour. Un vieux lama poussa la porte derrière moi. Je vis une table assez longue recouverte de vieux objets couverts de poussière : de vieilles robes, d'anciens Moulins à Prières, de vieux bols, des Chapelets assortis. Il y avait aussi quelques Boîtes à Amulettes et divers autres objets que je ne pus identifier au premier coup d'oeil.

— Hummn. Mmmmn. Viens ici, mon garçon ! ordonna l'Abbé.

Je m'approchai de lui à contrecœur et il me saisit le bras gauche dans sa main osseuse. J'eus l'impression d'être empoigné par un squelette !

— Hummn. Mmmmn. Mon garçon ! Hummn. Lequel, s'il en est, de ces objets a été en ta possession au cours d'une de tes vies antérieures ? (Il me fit longer la table, puis se tourna vers moi.) Hummn. Mmmmn. Si tu crois qu'un ou plusieurs de ces objets t'ont appartenu, Hummn, prends-le, ou prends-les, et Hummn, Mmmmn, apporte-le ou apporte-les-moi.

Il s'assit lourdement et parut se désintéresser de mes activités. Les deux lamas s'assirent à ses côtés et pas un mot ne fut prononcé.

"Eh bien ! me dis-je, si ces trois vieillards veulent jouer à ce jeu de cette façon — d'accord, j'y jouerai comme ils le désireront !"

La psychométrie ne présente, bien entendu, aucune difficulté. Je marchai lentement le long de la table, et passai la main gauche, la paume vers le bas, au-dessus des divers objets. Certains provoquèrent une sorte de démangeaison au centre de ma paume et un petit frémissement courut le long de mon bras. Je pris un Moulin à Prières, un vieux bol ébréché et un des chapelets. Puis je revins sur mes pas. Un seul autre objet déclencha de nouveau cette démangeaison et ce frisson : une vieille robe déchirée, usée jusqu'à la corde. La robe safran d'un haut dignitaire, la couleur presque blanchie par l'âge, le tissu, pourri, s'effritait sous les doigts. Je la soulevai avec précaution, craignant qu'elle ne se désintégrât entre mes mains. Puis je la portai soigneusement au vieil Abbé, la déposai à ses pieds et retournai chercher le Moulin à Prières, le bol ébréché et le chapelet. Sans un mot, l'Abbé et les deux lamas examinèrent les objets et comparèrent certains signes, ou certaines marques

secrètes, à ceux que contenait un vieux livre noir qu'avait sorti l'Abbé. Pendant un moment, ils demeurèrent assis l'un en face de l'autre, leurs têtes oscillant sur leurs cous desséchés, leurs cerveaux près d'éclater sous l'effort de la pensée.

— Harrumph ! Arrrf ! marmonna l'Abbé, qui haletait comme un yak surmené. Mmmmmnnn. C'est bien lui. Hummn. C'est une remarquable performance. Mmmmn. Retourne auprès de ton Guide, le Lama Mingyar Dondup, mon garçon et Hummn, dis-lui que nous serions honorés par sa présence. Toi, mon garçon, tu n'as pas besoin de revenir. Harrumph ! Arrrf !

Je tournai les talons et m'enfuis de la pièce, heureux d'être débarrassé de ces momies vivantes dont l'apathie sénile était si éloignée de la chaude humanité de mon Guide. En tournant le coin du couloir, je me trouvais face à face avec le Lama. Il se mit à rire.

— Ne prends pas cet air ahuri, me dit-il. Moi aussi, j'ai reçu le message.

Il me donna une tape amicale sur le dos et se hâta d'aller rejoindre l'Abbé et les deux vieux lamas. Je sortis dans la cour et envoyai distraitement un coup de pied à un caillou ou deux.

— Est-ce toi dont on est en train de trouver l'Incarnation ? demanda une voix derrière moi.

Je me retournai et aperçus un chela qui me dévisageait avec insistance.

— Je ne sais pas ce qu'ils font, répondis-je. Tout ce que je sais, c'est qu'on m'a traîné le long des couloirs pour me faire reconnaître des objets qui m'ont appartenu jadis. *N'importe qui* pourrait faire ça !

Le garçon eut un rire cordial.

— Vous autres, du Chakpori, vous vous y connaissez, dit-il, sinon vous ne seriez pas dans cette Lamaserie-là. J'ai entendu dire que tu avais été quelqu'un d'important dans une précédente existence. Ce *doit* être vrai, puisque l'Oracle Lui-même t'a consacré une demi-journée. (Il fit mine de frissonner et ajouta :) Je te conseille d'être sur tes gardes. Avant de comprendre ce qui t'arrive, tu seras Reconnu et devenu Abbé. Et tu ne pourras plus jouer avec les autres chelas du Chakpori.

La silhouette de mon Guide apparut à une porte, tout au fond de la cour. Il se dirigea rapidement vers nous. Le chela avec qui j'avais bavardé lui fit une humble et profonde révérence. Le Lama lui sourit et lui parla avec bonté, selon son habitude.

— Il faut nous mettre en route, Lobsang ! me dit-il. La nuit va bientôt tomber et nous ne tenons pas à chevaucher dans l'obscurité.

Nous allâmes ensemble à l'écurie où un moine-palefrenier attendait avec nos chevaux. Je montai en selle sans le moindre enthousiasme et suivis mon Guide sur le sentier qui traversait la saulaie. Nous trottions en silence ; j'étais incapable de tenir une conversation lorsque j'étais à cheval, car je devais consacrer toute mon énergie à rester en selle. A ma surprise, nous ne retournâmes pas au Chakpori, mais prîmes le chemin du Potala. Lentement, les chevaux grimpèrent la Route des Marches. A nos pieds, la Vallée s'estompait déjà dans les ombres de la nuit. Je mis pied à terre avec satisfaction et entrai précipitamment dans le Potala, qui m'était maintenant familier, à la recherche de nourriture. Lorsque je revins à ma chambre, après le souper, mon Guide m'y attendait.

— Viens avec moi, Lobsang, me dit-il.

J'obéis et m'assis, sur un signe de lui.

— Eh bien, reprit-il, je suppose que tu te demandes la raison d'être de tout ce qui t'arrive ?

— Oh, je m'attends à être Reconnu en qualité d'Incarnation, répondis-je avec désinvolture. J'en discutais avec un chela de la Lamaserie de l'Oracle d'Etat quand vous m'avez appelé.

— Eh bien, c'est parfait, dit le Lama Mingyar Dondup. A présent, nous pouvons parler à loisir de certaines choses. Tu n'auras pas besoin d'assister à l'office du soir. Assieds-toi plus confortablement, écoute-moi et ne m'interromps pas sans cesse.

La plupart des gens viennent au monde pour apprendre, commença mon Guide. D'autres sont ici-bas pour aider ceux qui sont dans le besoin, ou pour accomplir une tâche de la plus haute importance. (Il me jeta un regard perçant pour s'assurer que je suivais bien, et reprit :) Beaucoup de religions parlent d'un Enfer, d'un lieu de punition, ou d'expiation, pour nos péchés. L'Enfer est *ici*, sur cette Terre. Notre véritable vie, c'est celle de l'Autre Monde. Ici. Nous venons apprendre, payer pour les fautes commises au cours d'existences antérieures, ou — comme je te l'ai dit — essayer de mener à bien une tâche essentielle. Tu es ici pour accomplir la tienne, qui concerne l'aura humaine. Tes "instruments" seront une perception psychique exceptionnellement sensible, la faculté grandement intensifiée de voir l'aura humaine et tout ce que nous pourrons t'apprendre sur *tous* les arts occultes. Le Très Profond a décidé que tous les moyens seront mis en oeuvre pour accroître tes facultés et tes talents.

L'enseignement direct, les expériences pratiques, l'hypnotisme, nous allons tout employer pour t'initier aussi complètement que possible dans le minimum de temps.

— Oui, c'est bien l'Enfer ! m'exclamai-je sombrement.

— Mais *cet* Enfer-là n'est que le tremplin vers une vie bien meilleure, rétorqua-t-il. Ici, nous sommes à même de nous débarrasser de certains de nos défauts les plus avilissants. Ici, en quelques années de séjour terrestre, nous nous purifions de fautes qui auraient pu nous harceler dans l'Autre Monde pendant un laps de temps interminable. La totalité de la vie de ce monde ne dure que le temps d'un battement de paupière comparée à celle de l'Autre Monde. En Occident, continua-t-il, la plupart des gens croient qu'après la "mort", on s'assied sur un nuage et on joue de la harpe. D'autres s'imaginent qu'après avoir quitté ce monde pour le suivant, on vit dans une sorte de néant mystique et que l'on y prend plaisir. (Il se mit à rire et reprit :) Si seulement nous pouvions leur faire comprendre que la vie après la mort est *plus* réelle que quoi que ce soit sur Terre !

Tout, en ce monde, consiste en vibrations. Les vibrations du monde entier — et tout ce que contient le monde — peuvent être comparées à une octave sur une échelle musicale. Quand nous passons de l'Autre Côté de la Mort, "l'octave" est haussée sur l'échelle. (Mon Guide s'interrompt, me prit la main et me fit toquer la dalle du sol avec la jointure de mes doigts.) Ceci, Lobsang, c'est de la pierre, ce sont les vibrations que nous appelons pierre. (Il me prit de nouveau la

main et me frotta les doigts sur ma robe :) Ceci, c'est la vibration qui indique la laine. Si nous élevons *tout* sur l'échelle des vibrations, nous conservons toujours les degrés relatifs de dureté ou de moelleux. Ainsi, dans la Vie après la Mort, la *vraie* Vie, nous pouvons posséder des objets, exactement comme en ce monde. As-tu bien compris tout ce que je viens de te dire ?

Evidemment, tout cela était clair et il y avait fort longtemps que j'étais au courant de ces choses.

Le Lama interrompit le cours de mes pensées.

— Oui, je sais que tout cela est de notoriété publique ici, mais en énonçant ces "pensées inexprimées", nous les rendons plus claires dans ton esprit. Plus tard, tu iras dans les pays du monde Occidental. Là-bas, les religions te causeront de nombreuses difficultés. (Il eut un sourire un peu amer et fit observer :) Les Chrétiens nous traitent de païens. Il est écrit dans leur Bible que "le Christ a erré à travers les déserts." Dans *nos* documents, il est révélé que le Christ a parcouru l'Inde, étudiant les religions indiennes et qu'ensuite Il est venu à Lhassa et qu'il a reçu, au Jo Kang, l'enseignement des prêtres les plus éminents de cette époque. Le Christ a établi une *bonne* religion, mais le Christianisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, n'est pas la religion mise au point par le Christ. (Mon Guide me regarda avec une certaine sévérité et reprit :) Je sais que je t'ennuie un peu et tu crois que je parle pour le plaisir de parler, mais j'ai beaucoup voyagé dans le monde Occidental et j'ai le devoir de t'avertir de ce qui t'attend. Et le mieux, c'est de te parler de leurs religions, car je sais que tu as une mémoire eidétique (1).

J'eus le bon goût de rougir ; j'avais *en effet* pensé : "trop de détails !"

(1) *La mémoire eidétique, mémoire photographique, ou encore mémoire absolue, est la faculté de se souvenir d'une grande quantité d'images, de sons, ou d'objets dans leurs moindres détails (N.d.t.).*

Dehors, dans les couloirs, passaient les moines qui se rendaient au Temple pour assister au service du soir. Sur le toit, les joueurs de trompette observaient la Vallée et tiraient de leurs instruments les dernières notes en hommage au jour moribond. Assis en face de moi, mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, continuait à me parler :

— Il existe en Occident deux religions essentielles, mais elles contiennent d'innombrables subdivisions. La religion juive est ancienne et tolérante. Les Juifs ne te causeront aucun tort, aucune difficulté. Ils ont été persécutés pendant des siècles et ils montrent beaucoup de compréhension et de sympathie à l'égard des autres. Les Chrétiens ne sont pas aussi tolérants, sauf les dimanches. Je ne te parlerai pas des croyances individuelles, tu liras des ouvrages sur ce sujet, mais je vais t'expliquer quelle est l'origine des religions.

Aux premiers temps de la vie sur Terre, les gens vivaient par petits groupes, par très petites tribus. Il n'existait aucune loi, aucun code de conduite. La force était la seule loi ; les tribus les plus puissantes et les plus belliqueuses faisaient la guerre aux plus faibles. A un moment donné survint un homme plus fort et plus sage que les autres. Il comprit que si sa tribu s'organisait, elle dominerait ses rivales. Il fonda une religion et établit un code de conduite. "Croissez et

multipliez", ordonna-t-il, sachant que plus il naîtrait de bébés, plus sa tribu augmenterait sa puissance. "Honore ton père et ta mère", ordonna-t-il encore, sachant que s'il donnait aux parents de l'autorité sur leurs enfants, il aurait de l'autorité sur les parents ; sachant aussi que s'il pouvait convaincre les enfants qu'ils étaient les débiteurs de leurs père et mère, la discipline serait plus facile à appliquer. "Tu ne commettras pas d'adultère !" tonna le Prophète de cette époque. En fait, il voulait que la *tribu* ne fût pas "adultérée" par le sang d'un membre d'une autre tribu, car, en ce cas-là, certains ne savent plus à quelle autorité ils doivent obéissance. Au cours du temps, les prêtres s'aperçurent que certains individus n'obéissaient pas toujours à l'enseignement religieux. Après avoir mûrement réfléchi et beaucoup discuté, ils mirent sur pied un système de récompenses et de punitions : le Ciel, le Paradis, le Valhalla — appelle cela comme tu voudras — pour ceux qui obéissaient *aux prêtres*. Le feu de l'Enfer et la damnation avec ses tortures éternelles pour ceux qui leur désobéissaient.

— Alors, Seigneur, vous êtes hostile aux religions organisées de l'Occident ? demandai-je.

— Non, certainement pas, répondit mon Guide. Beaucoup de gens se sentent perdus s'ils ne peuvent croire ou s'imaginer qu'un Père omniscient les regarde et qu'un Ange est prêt à noter toutes les bonnes actions aussi bien que les mauvaises. Nous sommes Dieu pour les créatures microscopiques qui habitent notre corps et pour les créatures encore plus petites qui habitent ses molécules ! Quant à la prière, Lobsang,

écoutes-tu souvent celles des créatures qui existent sur tes molécules ?

— Mais vous m'avez dit que la prière était efficace, fis-je observer, d'un ton surpris.

— Oui, Lobsang, la prière est *très* efficace *si nous prions notre propre Moi Supérieur*, la partie réelle de nous-même dans un autre monde, la partie qui contrôle "les ficelles du pantin". La prière est *très* efficace *si* nous obéissons aux lois simples et naturelles qui la rendent telle.

Il me sourit et reprit :

— L'homme n'est qu'un grain de sable dans un monde troublé. Il ne se sent à l'aise que lorsqu'il se croit en sécurité dans une sorte "d'étreinte maternelle". Pour les Occidentaux, qui n'ont pas appris l'art de mourir, la dernière pensée, le dernier cri, c'est "Maman !" Un homme qui manque d'assurance et qui veut donner l'impression du contraire, sucera un cigare ou une cigarette exactement comme un bébé suce une tétine. Les psychologues sont d'accord pour dire que l'habitude de fumer n'est qu'une régression vers la petite enfance, où le bébé cherche auprès de sa mère la nourriture et la *confiance*. La religion est un réconfort. Savoir la vérité sur la vie — et sur la mort — est un réconfort encore plus grand. Nous sommes comme de l'eau, sur cette Terre, comme une vapeur lorsque nous passons dans l'autre monde et nous nous condensons de nouveau en eau lorsque nous revenons ici-bas.

— Seigneur ! m'écriai-je, vous pensez que les enfants *ne* devraient *pas* honorer leurs parents ?

Mon Guide me regarda d'un air surpris.

— Grands dieux, Lobsang, bien sûr que les enfants doivent respecter leurs parents — si ceux-ci méritent le respect. Les parents trop dominateurs ne devraient pas être autorisés à ruiner leurs enfants, toutefois, et la première responsabilité d'un "enfant" adulte doit être envers sa femme ou son mari. Les parents *ne* devraient *pas* être autorisés à tyranniser et dicter à leur enfant adulte. Permettre à ses parents d'agir ainsi, c'est leur nuire tout autant qu'à soi-même ; cela crée une dette que les parents devront payer dans une autre vie.

Je songeai à mes propres parents. A mon père, sévère et dur, qui n'avait jamais été un "père" pour moi. A ma mère, qui ne s'occupait que de mondanités. Puis je songeai au Lama Mingyar Dondup qui était *plus* qu'une mère et un père pour moi, et qui, seul, m'avait toujours témoigné bienveillance et tendresse.

Un moine-messager entra et s'inclina profondément.

Honorable Seigneur Mingyar, dit-il avec déférence, je suis chargé de vous transmettre les respects et les salutations du Très Profond, et de vous demander si vous auriez la bonté d'aller le voir. Puis-je vous guider jusqu'à lui, Seigneur ?

Mon Guide se leva et suivit le messager.

Je quittai la pièce et grimpai sur le toit du Potala. Située un peu plus haut, la Lamaserie Médicale du Chakpori se profilait dans la nuit. Près de moi, une Bannière de Prières claquait faiblement contre son mât. A une fenêtre voisine, je vis un vieux moine qui faisait tourner inlassablement son Moulin à Prières dont le "clack-clack" résonnait bruyamment dans le silence nocturne. Les étoiles innombrables roulaient au firmament et je me demandai si, pour une autre

créature, quelque part dans le cosmos, *nous* ressemblions à ces étoiles.

CHAPITRE QUATRE

C'était la saison de Logsar, la Nouvelle Année Tibétaine. Depuis quelque temps, nous autres chelas — et les trappas également — étions occupés à faire des statuettes en beurre. L'année précédente, nous nous en étions abstenus, ce qui avait causé un certain mécontentement ; d'autres lamaseries en avaient déduit (à juste titre !) que nous, les résidents du Chakpori, n'avions ni le temps ni l'envie de nous livrer à des activités aussi puériles. Mais cette année-là, le Très Profond nous avait ordonné de fabriquer des statuettes en beurre et de prendre part au concours. Nos efforts étaient modestes, comparés à ceux de certaines lamaseries. Sur une table de bois, haute de six mètres (20 pieds) et longue de neuf (30 pieds), nous modelions, en beurre de couleur, diverses scènes tirées des Livres Sacrés. Nos personnages étaient à trois dimensions et nous espérions que, vus à la lumière vacillante des lampes à beurre, ils donneraient l'illusion du mouvement.

Le Très Profond lui-même et tous les lamas de haut rang visitaient chaque année les expositions et comblaient d'éloges les gagnants. Après la saison de Logsar, on fondait le beurre qui servait toute l'année à alimenter les lampes. Tout en travaillant — j'étais assez doué pour le modelage — je songeais à tout ce que j'avais appris au cours des mois précédents. Certaines

questions religieuses me tracassaient encore et je résolus d'en parler à mon Guide dès que l'occasion s'en présenterait, mais, pour le moment, ma tâche c'était de sculpter du beurre ! Je me baissai, pris une nouvelle provision de beurre et grimpai avec précaution sur l'échafaudage afin de pouvoir donner à l'oreille d'un Bouddha les proportions voulues. A ma droite, deux jeunes chelas se battaient à coups de boules de beurre ; ils le prenaient à pleines mains, lui donnaient une forme vaguement sphérique et projetaient cette balle poisseuse sur "l'ennemi". Ils s'amusaient comme des petits fous. Malheureusement pour eux, un Maître de Discipline, qu'une colonne avait dissimulé, s'avança pour découvrir la raison du vacarme. Sans un mot, il saisit les deux garçons, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche, et les flanqua tous les deux dans une grande cuve de beurre chaud !

Je me retournai et me remis à la besogne. Avec le beurre mélangé à la suie des lampes, on peut modeler des sourcils très bien imités. Déjà le personnage donnait l'illusion de la vie. "C'est bien le Monde de l'Illusion, après tout", me dis-je. Je descendis et me reculai pour obtenir une meilleure impression de mon travail. Le Maître des Arts me sourit ; j'étais peut-être son élève favori, car j'aimais le modelage et la peinture et je me donnais du mal pour apprendre.

— Nous nous en tirons bien, Lobsang, dit-il d'un ton cordial. Les Dieux semblent vivants.

Il s'éloigna pour donner ses directives à d'autres chelas et je songai : "Les Dieux semblent vivants ! Y a-t-il des Dieux ? Pourquoi nous parle-t-on d'eux s'ils n'existent pas ? Il faut que je consulte mon Guide."

Songeusement, je grattai mes mains pour les débarrasser du beurre. Dans un coin, les deux chelas qui avaient été jetés dans la cuve essayaient de se nettoyer en se frottant le corps avec du sable fin, et ce faisant ils avaient l'air parfaitement ridicules. Je me mis à rire et m'éloignai. Un chela trapu m'emboîta le pas en disant :

— Même les Dieux ont dû rire en voyant ça !

"Même les Dieux — Même les Dieux — Même les Dieux" résonnait le refrain dans ma tête tandis que je marchais. Les Dieux, *y avait-il* des Dieux ? Je descendis au Temple et m'y installai en attendant le début du service familial.

"Ecoutez la Voix de nos Ames, vous tous qui errez. Ce monde est le Monde de l'Illusion. La Vie n'est qu'un songe. Tous ceux qui sont nés doivent mourir."

La voix du prêtre continuait, monotone, à réciter les mots familiers, des mots qui excitaient à présent ma curiosité.

"Le troisième bâtonnet d'encens est allumé pour guider un fantôme errant."

"Ce ne sont pas les Dieux qui viennent à son aide, mais ses *semblables*", me dis-je. "Pourquoi n'est-ce pas les Dieux ? Pourquoi prions-nous notre Moi Supérieur et non pas un Dieu ?"

La suite du service perdit tout intérêt, tout sens pour moi. Je fus tiré de mes pensées par un violent coup de coude dans les côtes.

— Lobsang ! *Lobsang* ! Qu'est-ce que tu as, es-tu mort ? Lève-toi, le service est fini !

Je me mis sur pied et suivis les autres hors du Temple.

— "Seigneur !" dis-je, quelques heures plus tard à mon Guide le Lama Mingyar Dondup, "Seigneur ! est-ce qu'il y a un Dieu ? Ou des Dieux ?"

Il me regarda et répondit :

— Allons nous asseoir sur le toit, Lobsang, nous ne pouvons pas parler ici, il y a trop de monde.

Il tourna les talons et, suivi par moi, prit un couloir, traversa le quartier des Lamas, grimpa l'échelle crantée et arriva sur le toit. Pendant un moment, nous contemplâmes le paysage tant aimé, les gigantesques montagnes, l'eau scintillante du Kyi Chu, et le Kaling Chu, ceint de roseaux. A nos pieds s'étendait le Norbu Linga, ou Parc du Joyau, masse de verdure vivante. Mon Guide agita la main :

— Crois-tu que tout cela soit dû au hasard, Lobsang ? *Bien sûr* qu'il y a un Dieu !

Nous gagnâmes la partie supérieure du toit et nous assîmes.

— Tes pensées sont confuses, Lobsang, déclara mon Guide. Il y a un Dieu ; il y a des Dieux. Tant que nous sommes sur cette Terre, nous sommes incapables de définir la Forme et la Nature de Dieu. Nous vivons dans ce qu'on peut appeler un monde à trois dimensions. Dieu vit dans un monde tellement éloigné que, *sur cette terre*, le cerveau humain ne peut se faire une conception juste de Dieu et c'est pourquoi les hommes ont tendance à rationaliser. "Dieu" est censé être quelque chose d'humain, de super-humain si tu préfères, mais l'Homme, dans sa vanité, se croit fait à l'Image de Dieu ! L'Homme croit aussi qu'il n'y a pas de vie sur les autres mondes. Si l'Homme est fait à l'Image de Dieu et que les peuples des autres mondes

ont une image différente — que devient notre concept selon lequel *seul* l'Homme est créé à l'Image de Dieu ?

Le Lama me regarda avec insistance pour s'assurer que je comprenais ses explications ; je les comprenais fort bien ; tout cela me semblait l'évidence même. Il reprit :

— Chaque monde, chaque pays de chaque monde a son Dieu, ou Ange Gardien. Le Manu, tel est le nom que nous donnons au Dieu en charge du monde. C'est un Esprit hautement évolué, un humain qui, au cours de ses incarnations successives, s'est lavé de ses souillures et qui est devenu parfaitement pur. Il existe un groupe d'Etres Supérieurs qui, dans les temps troublés, viennent sur cette Terre pour donner l'exemple au commun des mortels et les aider à sortir du borbier des désirs terrestres.

J'inclinai la tête ; je savais cela, je savais que Bouddha, Moïse, le Christ et de nombreux autres étaient de cet Ordre. Je connaissais aussi Maitreya qui, selon les Ecritures Bouddhiques, viendra en ce monde 5 656 *millions* d'années après le décès de Bouddha, ou de Gautama comme Il devrait plus correctement être nommé. Tout cela, et bien plus encore, faisait partie de notre enseignement religieux standard, tout comme on nous enseignait que *toute* bonne personne a une chance égale, quelle que soit le nom de sa propre croyance religieuse. Nous n'avons jamais cru qu'une seule secte religieuse "allait au Ciel" tandis que toutes les autres étaient précipitées en Enfer pour être livrées aux caprices sanguinaires d'une bande de démons. Mais mon Guide continuait :

— Le Manu du Monde, le Grand Initié, préside aux destinées de cette Terre. Il existe des Manus inférieurs qui dirigent le destin d'un pays. Dans un nombre incalculable d'années, le Manu du Monde s'élèvera plus haut et le meilleur des autres, alors suffisamment qualifié, évoluera et prendra possession de la Terre.

— Ah ! m'exclamai-je triomphalement, alors tous les Manus ne sont pas bons ! Le Manu de Russie permet aux Russes d'agir contre nous. Le Manu de Chine permet aux Chinois d'envahir nos frontières et de tuer nos compatriotes.

Le Lama m'adressa un sourire.

— Tu oublies, Lobsang, répondit-il, que ce monde est l'Enfer, que nous venons ici pour apprendre des leçons. Nous venons ici pour souffrir, afin que notre *esprit* puisse évoluer. Les épreuves enseignent, la douleur enseigne, la bonté et la considération ne le font pas. Il y a des guerres afin que les hommes puissent montrer leur courage sur les champs de bataille et que — comme le minerai de fer dans le four — ils soient trempés et fortifiés par le feu de la lutte. Le corps de chair n'a aucune importance, Lobsang, il n'est qu'un pantin provisoire. L'Ame, l'Esprit, le Moi Supérieur (appelle cela comme tu voudras) est tout ce qui doit être pris en considération. Sur Terre, dans notre aveuglement, nous croyons que, seul, compte le corps. La peur de la souffrance physique fausse notre vision des choses et notre jugement. Nous devons agir pour le bien de notre propre Moi Supérieur tout en venant en aide aux autres. Ceux qui suivent aveuglément les directives de parents dominateurs ajoutent un poids au fardeau de ceux-ci aussi bien qu'à leur propre fardeau.

Ceux qui suivent aveuglément les directives d'une religion stéréotypée entravent également leur évolution.

— Honorable Lama ! m'exclamai-je, puis-je faire deux remarques ?

— Oui, tu le peux, répondit mon Guide.

— Vous m'avez dit que nous apprenions plus facilement quand nous étions placés dans de dures conditions. Je préférerais un peu plus de bonté. Je pourrais apprendre de cette façon-là.

Il me regarda songeusement.

— Le pourrais-tu ? Apprendrais-tu les Livres Sacrés si tu ne craignais pas tes professeurs ? Ferais-tu ton travail aux cuisines si tu ne redoutais pas d'être puni lorsque tu paresse ? Le ferais-tu ?

Je baissai la tête. Il était vrai que je travaillais aux cuisines parce qu'on me l'ordonnait ; que j'étudiais les Livres Sacrés parce que j'avais peur d'un échec.

— Et ton autre question ? demanda le Lama.

— Eh bien, Seigneur, comment une religion stéréotypée nuit-elle à notre évolution ?

— Je vais te donner deux exemples, répondit mon Guide. Les Chinois croyaient que ce qu'ils faisaient dans cette vie n'avait aucune importance puisqu'ils pourraient expier leurs fautes dans une future existence. Ils adoptèrent donc une politique de laisser-aller mental. Leur religion devint comme un opium et les drogua dans la paresse spirituelle ; ne vivant que pour la vie suivante, ils négligèrent leurs arts et leurs métiers. Ainsi la Chine devint-elle une puissance de troisième ordre, où les bandits seigneurs de la guerre instaurèrent un règne de terreur et de pillage.

J'avais remarqué que les Chinois de Lhassa se montraient inutilement brutaux et semblaient être fatalistes. Mourir, pour eux, c'était comme si on passait d'une chambre dans une autre ! Je ne craignais pas la mort, mais je voulais terminer ma tâche au cours d'une seule vie au lieu de paresser et d'avoir à revenir en ce Monde indéfiniment. Naître, devenir un bébé sans défense, aller à l'école, tout cela *m'ennuyait*. J'espérais que cette vie serait la dernière que je passerais sur cette Terre. Les Chinois avaient eu des inventions étonnantes, des oeuvres d'art, une culture merveilleuse. A présent, du fait qu'il avait adhéré trop servilement à une religion, le peuple chinois était tombé en décadence et devenu une proie facile pour le Communisme. Jadis, l'âge et le savoir avaient été profondément respectés en Chine, comme il se doit — maintenant, les sages ne recevaient plus les honneurs qui leur sont dus ; la violence, le lucre et l'égoïsme régnaient en maîtres.

— Lobsang ! (La voix de mon Guide interrompit mes réflexions.) Nous avons parlé d'une religion qui enseignait l'inaction, qui enseignait que l'on ne peut en aucun cas influencer quelqu'un, de crainte d'aggraver son propre Karma — la dette que l'on traîne de vie en vie. (Il jeta un regard sur la Cité de Lhassa, contempla notre paisible Vallée, puis se retourna vers moi :) Les religions de l'Occident tendent à être très militantes. Il ne suffit pas à ces gens-là de croire ce qu'*ils* veulent croire, ils sont tout prêts à tuer les autres pour les convertir.

— Je ne vois pas en quoi *tuer* quelqu'un constitue un acte religieux louable, fis-je observer.

— Non, Lobsang, répondit le Lama, mais à l'époque de l'Inquisition espagnole, une fraction de la Chrétienté a persécuté toutes les autres afin de les "convertir et de les sauver". On a infligé des tortures à des hommes, on en a brûlé vifs pour les persuader de renoncer à leur foi ! Même maintenant, ces gens-là envoient des missionnaires qui s'efforcent par presque tous les moyens d'obtenir des conversions. Ils sont, semble-t-il, si peu sûrs de leurs croyances qu'ils ont besoin de l'approbation et de l'assentiment des autres — sans doute parce qu'ils estiment que la sécurité est dans le nombre !

— Seigneur, pensez-vous que les gens devraient embrasser une religion ? interrogeai-je.

— Mais certainement, s'ils le désirent, répondit le Lama. Tant que les gens n'ont pas atteint le stade où ils peuvent accepter le Moi Supérieur et le Manu du Monde, l'adhésion à quelque système formel de religion peut leur apporter un réconfort. C'est une discipline mentale et spirituelle, elle donne à certains individus l'impression d'appartenir à une grande famille, surveillée par un Père débonnaire, et par une Mère compatissante, toujours prête à intercéder en leur faveur auprès du Père. Oui, pour ceux qui se trouvent à un certain stade de l'évolution, une telle religion est bénéfique. Mais plus vite ces gens comprendront que c'est leur Moi Supérieur qu'ils devraient prier, plus vite ils évolueront. On nous demande parfois pourquoi nous avons des Images Sacrées dans nos Temples, ou pourquoi nous avons des Temples. Nous pouvons répondre à cela que de telles Images nous rappellent que nous aussi, nous pouvons évoluer et devenir en

temps voulu des Etres Spirituels d'un ordre supérieur. Quant à nos Temples, ce sont des lieux où les gens d'esprit semblable peuvent se réunir pour s'aider mutuellement à atteindre le Moi Supérieur. Par la prière, même si cette prière n'est pas adéquatement dirigée, on peut atteindre un taux de vibrations plus élevé. La méditation et la contemplation dans un Temple, une Synagogue ou une Eglise sont bénéfiques.

Je réfléchis à ce que je venais d'entendre. A nos pieds coulait la Kaling Chu, accélérant sa course pour forcer son passage sous le pont de la Route de Lingkor. Au sud, j'aperçus un groupe d'hommes qui attendaient le Passeur du Kyi Chu. Des marchands étaient arrivés dans la matinée, apportant des journaux et des revues pour mon Guide. Des journaux, des revues venus de l'Inde, et d'étranges contrées. Le Lama Mingyar Dondup avait beaucoup voyagé et il se tenait au courant de problèmes extérieurs au Tibet. Des journaux, des revues. Une pensée en rapport avec notre entretien me traversa l'esprit. Tout à coup, je bondis comme si l'on m'avait piqué. Il ne s'agissait pas d'un journal, mais d'un magazine, quelque chose que j'avais vu, mais quoi ? La mémoire me revint ! J'avais feuilleté une revue étrangère sans en comprendre un traître mot mais en y cherchant des images. Mon pousse-pousse s'était arrêté sur une page illustrée : on y voyait un personnage ailé qui volait dans les nuages au-dessus d'un champ de bataille ensanglanté. Mon Guide, à qui j'avais montré cette image, avait lu et traduit la légende.

— Honorable Lama ! m'exclamai-je avec enthousiasme, vous m'avez parlé ce matin d'un

Personnage — vous l'appeliez l'Ange de Mons — que beaucoup d'hommes affirmèrent avoir vu au-dessus d'un champ de bataille. Était-ce un Dieu ?

— Non, Lobsang, répondit mon Guide, beaucoup, beaucoup d'hommes, à l'heure du désespoir, souhaitent intensément voir la silhouette d'un Saint, ou, comme ils l'appellent, d'un Ange. Ce désir ardent et les fortes émotions inhérentes à un champ de bataille donnent des forces à leurs pensées, à leurs souhaits et à leurs prières. Ainsi, de la façon que je t'ai montrée, ils créent une forme-pensée correspondant à leurs désirs. Au moment où apparaissait le premier contour spectral d'une silhouette, les prières et les pensées des hommes qui la suscitaient s'intensifiaient de sorte que la silhouette gagnait en force et en solidité et persistait pendant un temps appréciable. Nous faisons de même ici lorsque nous créons des formes-pensées dans le Temple Intérieur. Mais viens, Lobsang, le jour est très avancé et les Cérémonies de Logsar ne sont pas encore achevées.

Nous descendîmes le couloir et arrivâmes sur la scène bruyante et affairée qui est celle de la vie quotidienne au sein d'une Lamaserie pendant une Saison de Célébration. Le Maître des Arts vint me chercher, car il avait besoin d'un garçon petit et agile pour grimper sur un échafaudage et modifier quelque peu la tête d'un personnage situé tout en haut. Marchant dans le sillage du Maître, je le suivis d'un pas rapide le long du sentier glissant qui menait à la Chambre du Beurre. Je passai une vieille robe maculée de beurre coloré, et nouant une cordelette autour de ma taille afin de pouvoir hisser le matériel, j'escaladai

l'échafaudage. Comme le Maître l'avait présumé, d'une partie de la tête étaient tombées des lamelles de bois qui en constituaient l'ossature. Je me penchai pour réclamer un seau de beurre que j'attirai à moi à l'aide de la corde. Je travaillai pendant plusieurs heures, enroulant de minces éclats de bois autour des étrésillons du support et remodelant le beurre pour faire tenir la tête en place. Finalement, le Maître des Arts, qui m'observait d'en bas d'un oeil critique, se déclara satisfait. Lentement, avec des gestes gourds, je descendis de mon perchoir. Je changeai de robe avec un soupir de soulagement et m'échappai rapidement.

Le lendemain, en compagnie de beaucoup d'autres chelas, j'allai dans la plaine de Lhasa, au pied du Potala, près du village de Shö. Théoriquement, nous étions là pour assister aux processions, aux jeux et aux courses. En fait, nous paradions devant les humbles pèlerins qui se pressaient sur les sentiers de la montagne afin de pouvoir atteindre Lhasa à l'époque de Logsar. Ils venaient de tous les coins du monde bouddhique, à cette Mecque du Bouddhisme. Vieillards déformés par l'âge, jeunes femmes portant des bébés, tous étaient mus par la conviction qu'en complétant le Circuit Sacré de la Cité et du Potala, ils expiaient leurs fautes passées et s'assuraient une renaissance heureuse dans leur prochaine existence terrestre. De nombreux diseurs de bonne aventure étaient installés sur la Route de Lingkor, de vieux mendiants demandaient l'aumône d'une voix plaintive et des marchands, portant leur camelote sur l'épaule, se frayaient un chemin à travers la foule pour y chercher des clients. Bientôt j'en eus assez de toute cette

agitation, de cette multitude avide de tout voir et de ses questions incessantes et futiles. Je m'éloignai de mes compagnons et gravis lentement le sentier de montagne qui menait à ma demeure dans la lamaserie.

Sur le toit, mon endroit favori, tout était paisible. Le soleil diffusait une douce chaleur. Du sol, maintenant invisible, montait le murmure confus de la foule, un murmure indistinct qui par-là même m'engourdisait et m'incitait à la somnolence, sous la chaleur de midi. Une silhouette, découpée dans l'ombre, se matérialisa presque à l'extrême limite de ma vision. A moitié endormi, je secouai la tête et clignai des paupières. Quand je les rouvris, la silhouette était toujours là, plus nette et plus dense. Mes cheveux se hérissèrent de peur sur ma nuque.

— Vous n'êtes pas un fantôme ! m'exclamai-je. Qui êtes-vous ?

L'apparition eut un léger sourire et répondit :

— Non, mon fils, je ne suis pas un fantôme. Jadis, j'ai étudié moi aussi au Chakpori et j'ai paressé comme tu le fais sur ce toit. Puis j'ai souhaité par-dessus tout me libérer de tous les désirs terrestres. Je me suis fait cloîtrer entre les murs de cet ermitage.

Il leva la main et je tournai la tête pour suivre la direction de son bras étendu.

— Maintenant, continua-t-il télépathiquement, en ce onzième Logsar, j'ai obtenu ce que je désirais : la liberté d'errer à ma guise, en laissant mon corps à l'abri dans la cellule de l'ermitage. Et pour ma première sortie, je suis venu d'abord ici, afin de regarder encore une fois cette foule, de revoir ces lieux dont j'avais

gardé le souvenir. La liberté, mon garçon, j'ai obtenu la liberté.

Il disparut à mes yeux comme un nuage d'encens dissipé par le vent de la nuit.

Les ermitages ! Nous autres chelas nous en avons tant de fois entendu parler ; comment étaient-ils à l'intérieur ? C'était une question que nous nous posions souvent. Pourquoi des hommes s'enterraient-ils vivants dans ces cellules de pierre, perchées précairement au flanc de la montagne ? Ça aussi, nous nous le demandions ! Je décidai d'en parler à mon Guide bien-aimé. Puis je me souvins qu'un vieux moine chinois habitait à quelques mètres d'où j'étais. Le vieux Wu Hsi avait eu une vie intéressante ; pendant quelques années, il avait été attaché comme moine au Palais des Empereurs, à Pékin. Las de cette existence, il avait parcouru le Tibet à la recherche de l'Illumination. Il était finalement arrivé au Chakpori, où on l'avait accepté. Puis, au bout de quelques années, il était entré dans un ermitage où il avait vécu sept ans dans la solitude. Maintenant, il était revenu au Chakpori pour y attendre la mort. Je fis demi-tour et me hâtai vers le couloir de l'étage en dessous. Je m'arrêtai devant une petite cellule et appelai le vieillard.

— Entrez ! Entrez ! cria-t-il d'une voix aiguë et chevrotante.

J'obéis et pour la première fois, je me trouvai en présence de Wu Hsi, le moine chinois. Il était assis en tailleur et, malgré son âge, son dos était aussi droit qu'un jeune bambou. Il avait de hautes pommettes et une peau très, très jaune, semblable à du parchemin. Ses yeux obliques étaient d'un noir de jais. Une barbe

clairsemée lui poussait au menton et de sa lèvre supérieure pendait la douzaine de poils qui constituaient sa longue moustache. Ses mains, d'un jaune brun, étaient marquées par des taches noires, caractéristiques de la vieillesse ; ses veines saillaient comme les rameaux d'un arbre. Comme je m'approchais de lui, il jeta de mon côté un regard de myope, devinant ma présence plus qu'il ne la voyait.

— Hummn, hummn, fit-il, un garçon, un jeune garçon, à en juger par ta démarche. Que me veux-tu, mon fils ?

— Vénérable moine, lui dis-je, vous avez longtemps vécu dans un ermitage. Voulez-vous avoir la bonté de m'en parler ?

Il marmonna quelque chose, mâchonna les bouts de sa moustache et dit :

— Assieds-toi, mon garçon, il y a longtemps que je n'ai pas parlé du passé bien que j'y songe constamment.

Quand j'étais jeune, poursuivit-il, j'ai voyagé loin et je suis allé aux Indes. Là, j'ai vu les ermites cloîtrés dans leurs grottes et certains semblaient avoir atteint l'illumination. (Il hocha la tête.) Les gens du peuple étaient fort paresseux et passaient le temps sous les arbres. Ah ! c'était un triste spectacle !

— Vénérable Seigneur ! interrompis-je, je préférerais de beaucoup entendre parler des ermitages du Tibet.

— Hé ? Que dis-tu ? interrogea-t-il d'une voix faible. Ah oui, les ermitages du Tibet. J'ai quitté les Indes et suis retourné dans mon Pékin natal. Je m'y ennuyai, car je n'y apprenais rien. J'ai repris mon bâton et mon

bol et j'ai mis de nombreux mois pour atteindre les frontières du Tibet.

Je poussai un soupir d'impatience. Le vieillard continua :

— Finalement, après m'être arrêté dans une série de lamaseries, toujours à la recherche de l'illumination, je suis parvenu au Chakpori. L'Abbé me permit d'y demeurer, car en Chine, j'avais fait mes études de médecine. Ma spécialité était l'acupuncture. Pendant quelques années, cette existence me plut, puis j'éprouvai un profond désir d'entrer dans un ermitage.

Je gigotais d'impatience. Si le vieil homme se noyait dans les détails, j'allais être en retard pour l'office du soir que je ne pouvais pas manquer. A l'instant même où je me faisais cette réflexion, j'entendis résonner les premiers coups de gong. Je me levai à contrecœur en disant :

— Saint Homme, il faut que je parte.

Le vieux moine se mit à rire.

— Non, mon garçon, répondit-il, tu peux rester car n'es-tu pas en train de recevoir l'enseignement d'un Frère Aîné ? Reste, tu es dispensé de l'office du soir.

Je me rassis, sachant qu'il avait raison ; bien qu'il fût encore un trappa, et non un lama, on le considérait comme un Aîné en raison de son âge, de ses voyages et de ses connaissances.

— Du thé, mon garçon, du thé ! s'écria-t-il ; nous allons boire du thé, car la chair est faible et le poids des ans pèse lourdement sur moi. Du thé, pour l'enfant et pour le vieillard.

En réponse à son appel, un moine, chargé de servir les Frères les plus âgés, nous apporta du thé et de

l'orge. Nous préparâmes notre tsampa et nous installâmes confortablement, lui pour parler, moi pour écouter.

— Le père Abbé me donna l'autorisation de quitter le Chakpori et d'entrer dans un ermitage. Je partis en compagnie d'un moine-assistant et commençai l'ascension de la montagne. Après cinq jours de voyage, nous atteignîmes un endroit que l'on peut voir du toit de ce bâtiment.

J'inclinai la tête. Je connaissais cet endroit, une construction solitaire située sur les hauteurs de l'Himalaya. Le vieillard poursuivit :

— Il n'y avait personne, le dernier occupant venait de mourir. L'Assistant et moi nettoyâmes le local, et je regardai pour la dernière fois la Vallée de Lhassa ; je regardai le Potala et le Chakpori, puis je me détournai et pénétrai dans la chambre intérieure. L'Assistant mura la porte, la cimenta soigneusement et je demeurai seul.

— Mais, Seigneur ! *comment* est-elle, cette chambre, à l'intérieur ? demandai-je.

Le vieux Wu Hsi se frotta la tête.

— C'est un bâtiment de pierre, répondit-il en détachant les mots. Un bâtiment avec des murs très épais. Il n'y a pas de porte, une fois qu'on est dans la chambre intérieure, parce que l'entrée a été murée. Il y a, dans le mur, une trappe entièrement impénétrable à la lumière et par laquelle l'ermite reçoit sa nourriture. Un tunnel obscur relie la chambre intérieure à la pièce où loge l'Assistant. J'étais emmuré. Les ténèbres étaient si profondes qu'elles me semblaient presque tangibles. On ne voyait pas la moindre lueur, on

n'entendait pas le moindre son. Je m'assis sur le sol et commençai ma méditation. D'abord, j'eus des hallucinations : je croyais voir des lignes et des bandes lumineuses. Puis j'eus l'impression que les ténèbres m'étranglaient, que j'étais recouvert d'une boue molle et sèche. Le temps cessa d'exister. Bientôt j'entendis, en imagination, des cloches, des gongs et des voix d'hommes qui chantaient. Plus tard, je martelai de mes poings les murs de ma cellule, essayant frénétiquement de m'en évader. Je ne faisais plus de différence entre le jour et la nuit, car tout était noir et silencieux comme la tombe. Au bout d'un certain temps, je me calmai et dominaï ma panique.

Je pouvais imaginer la scène : le vieux Wu Hsi — qui était jeune alors ! — dans l'obscurité presque vivante, dans ce silence absolu.

— Tous les deux jours, poursuivait le vieillard, l'assistant venait passer un peu de tsampa par la trappe. Il approchait si discrètement que je ne l'entendais jamais. La première fois, tâtonnant dans l'obscurité, je renversai le bol et ne pus le rattraper. J'appelai, je criai, mais aucun son ne sortait de ma cellule. Je dus attendre deux jours avant de pouvoir me nourrir.

— Seigneur, demandai-je, que se passe-t-il lorsqu'un ermite tombe malade ou meurt ?

— Mon garçon, répondit le vieux Wu Hsi, si un ermite tombe malade — il meurt. L'assistant apporte de la nourriture tous les deux jours, pendant quatorze jours. Après quatorze jours, si les aliments sont demeurés intacts, des hommes viennent briser le mur et emporter le cadavre de l'ermite.

Le vieux Wu Hsi était resté cloîtré pendant sept ans.

— Que se passe-t-il dans un cas comme le vôtre, lorsque vous êtes resté le laps de temps prévu ?

— Je suis resté là d'abord deux ans, puis sept. Lorsque l'heure de quitter ma cellule approcha, on pratiqua le plus petit des petits trous dans le plafond, afin de laisser passer un infime rayon de lumière. Tous les deux, trois jours, on élargissait l'orifice pour laisser entrer un faisceau de lumière un peu plus fort. Je pus enfin affronter le plein jour. Si l'ermite est brusquement mis en pleine lumière, il devient aussitôt aveugle, car ses pupilles sont demeurées si longtemps dilatées dans l'obscurité qu'elles ne peuvent plus se contracter. Quand je sortis de là, j'étais d'une pâleur livide, et mes cheveux étaient aussi blancs que la neige des montagnes. On me massa et je fis des exercices car mes muscles, à force d'être restés oisifs, ne réagissaient plus. Peu à peu, je retrouvai ma vigueur et finalement je fus capable de descendre la montagne, en compagnie de mon assistant, pour regagner le Chakpori.

Je méditai ses paroles, et songeant aux interminables années d'obscurité, de silences absolus, qu'avait passées cet homme livré à ses seules ressources, et je demeurai stupéfait.

— Qu'est-ce que cela vous a appris, Seigneur ? demandai-je enfin. Cela en *valait-il* la peine ?

— Oui, mon fils, oui, cela en valait la peine ! répondit le vieux moine. J'ai appris la nature de la vie, la raison d'être du cerveau. Je me suis libéré de mon corps, j'ai pu envoyer mon esprit s'élever aussi loin que tu le fais aujourd'hui dans l'astral.

— Mais comment savez-vous que vous n'avez pas imaginé tout ça ? Comment savez-vous que vous étiez sain d'esprit ? *Pourquoi* ne pouviez-vous pas voyager dans l'astral comme je le fais ?

Wu Hsi se mit à rire jusqu'à ce que les larmes coulent sur ses joues burinées.

— Des questions, encore des questions, toujours des questions, mon garçon, exactement comme j'avais l'habitude d'en poser ! répondit-il. Sache qu'au début, j'étais en proie à une insurmontable terreur. Je maudissais le jour où je m'étais fait moine, le jour où j'étais entré dans la cellule. Peu à peu, je fus capable de contrôler ma respiration et de méditer. D'abord j'eus des hallucinations, des visions dénuées de sens. Puis un jour, je m'échappai de mon corps et les ténèbres cessèrent d'être pour moi des ténèbres. Je vis mon corps assis dans l'attitude de la méditation. Je vis mes yeux fixes, grand ouverts, aveugles. Je vis la pâleur de ma peau et la maigreur de mon corps. Je me levai, passai à travers le toit de ma cellule et aperçus à mes pieds la vallée de Lhassa. J'y remarquai certains changements, aperçus des gens de connaissance et, entrant dans le Temple, je pus converser télépathiquement avec un Lama qui me confirma que j'étais libéré. Je voyageai très loin, au-delà des frontières de ce pays. Tous les deux jours, je retournais dans ma cellule et réintérais mon corps ; je le réanimais afin de pouvoir le nourrir.

— Mais pourquoi ne pouviez-vous pas voyager astralement sans tous ces préparatifs ? demandai-je à nouveau.

— Certains d'entre nous sont des mortels très ordinaires. Rares sont ceux qui ont la faculté spéciale qui t'a été accordée pour accomplir ta tâche. Toi aussi, tu as voyagé loin, astralement. D'autres, tel que moi, doivent endurer la solitude et les épreuves avant que leur esprit puisse se libérer de la chair. Toi, mon fils, tu fais partie des privilégiés, des *très* privilégiés ! (Le vieil homme poussa un soupir.) Va, maintenant ! me dit-il, il faut que je me repose, j'ai parlé longtemps. Viens me revoir, tu seras toujours le bienvenu malgré toutes tes questions.

Il se détourna et, murmurant un remerciement, je me levai, m'inclinai et quittai silencieusement la chambre. J'étais tellement absorbé par mes réflexions que j'allai tout droit buter contre le mur d'en face et faillis me briser le crâne. Tout en frottant ma tête endolorie, je suivis le couloir d'un pas plus lent et regagnai ma cellule.

L'office de minuit était presque terminé. Les moines s'agitaient, ils avaient hâte d'aller dormir quelques heures avant le prochain service.

Le vieux Lecteur, sur son podium, inséra soigneusement un signet entre les pages du Livre et se retourna pour descendre les marches. Des maîtres de discipline, à l'oeil aigu, toujours à l'affût de méfaits, toujours prêts à sévir contre les petits garçons distraits, relâchaient leur surveillance. Le service se terminait. De jeunes chelas balançaient les encensoirs pour la dernière fois, et on entendit le murmure étouffé d'une assemblée nombreuse sur le point de se disperser.

Tout à coup, il y eut un cri perçant ; une forme bondit par-dessus les têtes des moines assis et voulut se saisir

d'un jeune trappa qui tenait deux bâtonnets d'encens. Stupéfaits, nous nous levâmes brusquement. Devant nous, la silhouette démente tournoyait et virevoltait, la bave volait de ses lèvres tordues, des cris épouvantables jaillissaient de sa gorge torturée. Pendant un moment, le monde parut s'immobiliser : les moines-policiers, figés par la surprise, les officiants, debout, les bras levés. Puis les maîtres de discipline passèrent vigoureusement à l'action. Convergeant vers le fou, ils le maîtrisèrent rapidement et lui enveloppèrent la tête avec sa robe pour étouffer les jurons abominables qui déferlaient de ses lèvres. On le souleva adroitement et on l'emporta du Temple. Le service était terminé. Nous sortîmes en toute hâte, anxieux de quitter le Temple afin de pouvoir discuter de ce que nous venions de voir.

— C'est Kenji Tekeuchi, dit un jeune trappa à mes côtés. Un moine japonais qui est allé partout.

— Il a fait le tour du monde, paraît-il, ajouta un autre.

— Il cherchait la Vérité et il espérait qu'on la lui offrirait sur un plat sans qu'il ait à travailler pour l'obtenir, fit observer un troisième.

Je m'éloignai, l'esprit troublé. *Pourquoi* deviendrait-on fou à "Chercher la Vérité" ? Il faisait froid dans la chambre et je frissonnai légèrement en m'enveloppant de ma robe et en m'allongeant pour dormir. J'eus l'impression que quelques instants seulement s'étaient écoulés entre le moment où je m'étais endormi et celui où les gongs résonnèrent pour le prochain service. Je regardai par la fenêtre et vis les premiers rayons du soleil effleurer les montagnes, sonder le ciel comme

des doigts gigantesques, cherchant à atteindre les étoiles. Je soupirai et passai rapidement dans le couloir, afin de ne pas être le dernier à entrer dans le Temple, ce qui m'aurait valu la colère des maîtres de discipline.

— Tu parais songeur, Lobsang, dit mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, lorsque je le revis un peu plus tard, après l'office de midi. Tu as vu le moine japonais, Kenji Tekeuchi, quand il est entré dans le Temple. Je veux te parler de lui, car tu feras plus tard sa connaissance.

Je m'assis confortablement, car la séance menaçait d'être longue — j'étais "pris" pour le reste de la journée ! Le Lama sourit en voyant mon expression.

— Peut-être devrions-nous demander du thé indien... et des gâteaux indiens... pour dorer la pilule, qu'en penses-tu, Lobsang ?

Je me rassérénai quelque peu et mon Guide se mit à rire.

— L'assistant les apporte, ajoutait-il, car je t'attendais.

Oui, me dis-je, au moment où le moine-serviteur apparaissait, "où trouverais-je un pareil Maître ?" Les gâteaux indiens étaient mes favoris et le Lama lui-même ouvrait de grands yeux en voyant ce que j'étais capable d'engouffrer.

— Kenji Tekeuchi, reprit mon Guide, est... était un homme très versatile. Un grand voyageur. Pendant sa vie (il a maintenant plus de soixante-dix ans), il a parcouru le monde à la recherche de ce qu'il appelle la "Vérité". La Vérité est en lui, mais il ne s'en doute pas. Il a erré indéfiniment. Il a étudié sans cesse différentes croyances religieuses, il a lu des livres de nombreux

pays pour parvenir à la Vérité, son obsession. Finalement, on nous l'a envoyé. A force de lire tant de choses contradictoires, il a contaminé son aura. Il est fou, la plupart du temps. Il est comme une éponge humaine, qui absorbe toute la science et en digère fort peu.

— Alors, Seigneur ! m'exclamai-je, vous êtes opposé à l'étude livresque ?

— Pas du tout, Lobsang, répondit le Lama. Comme tous les gens qui réfléchissent, je condamne ceux qui se plongent dans les brochures, les pamphlets et les ouvrages traitant de cultes étranges, d'un prétendu occultisme. Ces gens-là s'empoisonnent l'âme, ils rendent toute évolution impossible jusqu'à ce qu'ils se soient débarrassés de tout ce faux savoir et soient redevenus semblables à un petit enfant.

— Honorable Lama, demandai-je, *comment* peut-on devenir fou ; *comment* une mauvaise lecture conduit-elle parfois à la confusion ?

— C'est une fort longue histoire, répondit le Lama. Occupons-nous d'abord de l'essentiel. Arme-toi de patience et écoute ! Sur cette Terre, nous sommes des pantins, des pantins faits de molécules en vibration, entourées d'une charge électrique. Notre Moi Supérieur vibre à un rythme beaucoup plus élevé et sa charge électrique est beaucoup plus forte. Il existe un rapport défini entre notre rythme de vibrations et celui de notre Moi Supérieur. On peut comparer le processus de communication entre chacun de nous sur cette Terre et notre Moi Supérieur ailleurs, à une invention récente grâce à laquelle on envoie des ondes radio à travers les continents et les mers, ce qui permet à deux personnes

habitant des pays différents de communiquer. Nos cerveaux sont semblables à des récepteurs radio en cela qu'ils reçoivent les messages en "haute fréquence", les ordres et les instructions, du Moi Supérieur et les transforment en impulsions à basse fréquence qui contrôlent nos actions. Le cerveau est l'appareil électro-mécano-chimique qui nous permet de nous rendre utiles sur Terre. Des réactions chimiques provoquent un mauvais fonctionnement du cerveau, peut-être en bloquant partiellement un message, car il est rare, ici-bas, que nous recevions le message *exact*, "radiodiffusé" par le Moi Supérieur. L'Esprit est capable d'une action limitée sans référence au Moi Supérieur. L'Esprit est capable d'accepter certaines responsabilités, de former certaines opinions, et d'essayer de combler le fossé entre les conditions "idéales" du Moi Supérieur et les conditions pénibles de la Terre.

— Mais les Occidentaux acceptent-ils la théorie de l'électricité cérébrale ? questionnai-je.

— Oui, répondit mon Guide, dans certains hôpitaux on enregistre les ondes cérébrales d'un malade et on a découvert que certains désordres mentaux émettaient des ondes cérébrales caractéristiques. Ces ondes permettent donc de déterminer si une personne souffre, ou non, d'une maladie mentale. Il arrive souvent qu'une maladie du corps envoie certaines substances chimiques dans le cerveau, détériore son système d'ondes et provoque ainsi les symptômes de la démence.

— Le Japonais est-il complètement fou ? demandai-je.

— Viens, nous allons le voir, il est dans une de ses périodes de lucidité.

Le Lama Mingyar Dondup se leva et sortit rapidement de la pièce, je me hâtai de le suivre. Il prit un couloir et descendit un escalier pour parvenir à une aile éloignée de la lamaserie, où logeaient les moines en traitement. Dans une petite alcôve donnant sur le Khati Linga, le moine japonais était assis, regardant mélancoliquement dans le vide. A l'approche du Lama Mingyar Dondup, il se leva, joignit les mains et s'inclina profondément.

— Restez assis, dit mon Guide. je vous ai amené un jeune homme afin qu'il puisse écouter vos paroles. Il suit un entraînement spécial sur ordre du Très Profond.

Le Lama salua et s'éloigna. Le Japonais me dévisagea pendant quelques instants, puis il me fit signe de m'asseoir. Je pris place à une certaine distance de lui, ne sachant pas si ses accès de violence n'allaient pas recommencer !

— Ne te bourre pas le cerveau avec tout ce que tu pourras trouver à lire sur l'occultisme, mon garçon ! dit-il. C'est une matière indigeste qui freinerait ton évolution spirituelle. J'ai étudié toutes les Religions. J'ai étudié tous les cultes métaphysiques que j'ai pu trouver. Cela m'a empoisonné, faussé mon jugement, conduit à croire que j'étais un Elu. A présent, mon cerveau est déséquilibré ; parfois je perds le contrôle de moi-même — j'échappe à la direction de mon Moi Supérieur.

— Mais Seigneur ! m'écriai-je, comment peut-on apprendre si l'on ne doit rien lire ? Quel mal peut faire le mot écrit ?

— Mon garçon, il est permis de lire, bien sûr, répondit le moine japonais, mais choisis tes lectures avec soin, ne lis que ce que tu es sûr de bien comprendre. Le danger n'est pas dans le mot imprimé, il est dans les pensées qui peuvent découler de ces mots. On ne devrait pas avaler n'importe quoi, le comestible avec le non-comestible, on ne devrait pas lire des choses contradictoires, ni les ouvrages qui promettent des pouvoirs occultes. Il est aisé de créer une Forme-pensée que l'on ne peut pas contrôler, comme je l'ai fait, et alors la Forme nous nuit.

— Avez-vous été dans tous les pays du monde ? demandai-je.

Le Japonais me regarda et ses yeux pétillèrent légèrement.

— Je suis né dans un petit village japonais, dit-il, et quand j'eus l'âge voulu, j'entrai dans les Ordres. Pendant des années, j'ai étudié les religions et les pratiques occultes. Puis mon Supérieur me dit de partir et de voyager dans les pays au-delà des océans. Pendant cinquante ans, je suis allé de contrée en contrée sans cesser d'étudier. Par mes pensées, j'ai créé des Pouvoirs que je ne pouvais plus contrôler. Des Pouvoirs qui vivent dans l'astral et qui affectent parfois ma Corde d'Argent. Plus tard, j'aurai peut-être le droit de t'en dire davantage. Pour le moment je suis encore affaibli par ma dernière attaque et je dois me reposer. Si ton Guide te le permet, tu pourras me rendre visite un autre jour.

Je le saluai et le laissai seul dans l'alcôve. Un moine-médecin, me voyant partir, se hâta d'aller le rejoindre. Je regardai anxieusement autour de moi et examinai

les vieux moines qui gisaient là, dans cette partie du Chakpori. Puis, en réponse à un urgent appel télépathique, je me hâtai d'aller retrouver mon Guide, le Lama Mingyar Dondup

CHAPITRE CINQ

Je marchais à grands pas le long des couloirs et en tournant les coins à toute allure, au grand dam de ceux qui se trouvaient sur mon chemin. Un vieux moine me saisit au passage, me secoua et me dit :

— Il ne sied pas de montrer tant de hâte, ce n'est pas là l'attitude d'un véritable Bouddhiste !

Puis m'ayant dévisagé de plus près, il reconnut en moi le protégé du Lama Mingyar Dondup. Grommelant quelque chose comme "olp !" il me laissa tomber comme un charbon ardent et s'éloigna, lui aussi, *en toute hâte*. Je poursuivis mon chemin à une allure plus modérée. En entrant dans la chambre de mon Guide, je m'arrêtai si brusquement que je faillis perdre l'équilibre ; deux abbés de très haut rang se trouvaient avec lui. Ma conscience me harcelait ; *qu'est-ce que j'avais fait, cette fois ?* Pire encore, lequel de mes nombreux "péchés" avait-on découvert ? Les abbés de haut rang n'attendaient pas les petits garçons, à moins que ce ne fût pour leur annoncer de mauvaises nouvelles.

Mes jambes se dérochèrent sous moi et je me creusai la mémoire pour savoir si j'avais fait quelque chose susceptible de provoquer mon expulsion du Chakpori. L'un des abbés me regarda et me sourit avec la

cordialité d'un vieil iceberg. L'autre tourna vers moi un visage qui semblait sculpté dans une roche de l'Himalaya. Mon Guide se mit à rire.

— Tu as sûrement mauvaise conscience, Lobsang, dit-il. Ah ! ces Vénérables Frères Abbés sont également des lamas télépathes, ajouta-t-il avec un gloussement.

Le plus rébarbatif des deux abbés me regarda avec insistance et d'une voix qui faisait songer à une chute de pierres, il me dit :

— Mardi Lobsang Rampa, le Très Profond, a fait procéder à une enquête par laquelle il a été décidé que tu devais être Reconnu comme étant l'Incarnation actuelle de...

Pris de vertige, j'avais du mal à suivre ses paroles et ce fut à peine si j'entendis sa conclusion :

— ... Et le style, le rang et le titre de Seigneur Abbé te seront conférés pour cette raison au cours d'une cérémonie dont le lieu et date seront fixés ultérieurement.

Les deux abbés saluèrent solennellement le Lama Mingyar Dondup et s'inclinèrent devant moi avec autant de solennité. Ils emportèrent un livre, sortirent, et peu à peu le bruit de leurs pas s'évanouit. Abasourdi, je les suivis du regard. Un rire cordial et l'étreinte d'une main sur mon épaule me ramenèrent à la réalité.

— A présent, tu sais à quoi rimait toute cette agitation. Les tests n'ont fait que confirmer ce que nous savions déjà. Il faut que nous fêtions l'événement, toi et moi, après quoi j'aurai des nouvelles intéressantes à te communiquer.

Il me conduisit dans une autre pièce où était servi un véritable repas indien. Je n'eus pas besoin d'encouragement pour me mettre à table !

Plus tard, quand je fus repu au point que voir les vestiges du repas me donnait la nausée, mon Guide se leva et nous revînmes dans sa chambre.

— Le Très Profond m'a donné l'autorisation de te parler de la Caverne des Anciens, me dit-il.

Et il ajouta aussitôt :

— Ou plutôt, le Très Profond a suggéré que je t'en parle.

Il me jeta un regard de biais et, presque dans un murmure, poursuivit :

— Nous enverrons une expédition là-bas dans quelques jours.

Je sentis une vague d'émotion monter en moi et j'eus l'impression incompréhensible que j'allais peut-être retourner "chez moi", dans un lieu que j'avais connu autrefois. Mon Guide m'observait attentivement. Comme je levais les yeux sous son regard intense, il hocha la tête.

— Comme toi, Lobsang, j'ai suivi un entraînement spécial, des possibilités spéciales m'ont été offertes. Mon propre Maître était un homme qui a quitté cette vie depuis longtemps, et dont la Coquille vide se trouve maintenant dans le Hall des Images Dorées. Avec lui, j'ai longtemps parcouru le monde. Toi, Lobsang, il te faudra voyager seul. A présent, reste tranquille et je vais te raconter comment fut découverte la Caverne des Anciens.

Je me passai la langue sur les lèvres ; c'était cela que je souhaitais savoir depuis longtemps. Dans une

lamaserie, comme dans toutes les communautés, les rumeurs se propagent souvent sous le manteau. Des rumeurs, rien de plus. Mais cette fois, c'était différent, et je croyais à celles que j'avais entendues.

— J'étais alors un très jeune lama, Lobsang, commença mon Guide. En compagnie de mon Maître et de trois jeunes lamas, nous explorions certaines des chaînes de montagnes les plus éloignées. Quelques semaines auparavant, nous avons entendu une explosion extraordinairement violente, suivie par une grosse chute de rocs. Nous étions partis pour enquêter là-dessus. Pendant des jours, nous avons cherché autour de la base d'un énorme piton rocheux. Tôt dans la matinée du cinquième jour, mon Maître s'éveilla, et pourtant il ne semblait pas réveillé ; il semblait être en transe. Nous lui parlâmes et ne reçûmes aucune réponse. J'étais dévoré d'inquiétude, craignant qu'il ne fût malade, me demandant comment nous pourrions lui faire parcourir d'innombrables kilomètres pour le mettre en lieu sûr. Péniblement, comme en proie à quelque étrange pouvoir, il se mit debout, tomba, et se redressa. D'une allure saccadée et chancelante, avançant comme un homme en transe, il se mit en marche.

"Nous le suivîmes, inquiets, presque tremblants. Nous gravîmes la surface rocheuse et escarpée et des averses de petites pierres nous dégringolèrent dessus. Nous atteignîmes enfin l'arête aiguë du sommet et regardâmes l'autre versant. J'éprouvai une profonde déception : devant nous s'étendait une petite vallée presque comblée maintenant par d'énormes rochers. C'était là, évidemment, qu'il y avait eu un

effondrement. Quelque fissure devait s'être agrandie, ou quelque tremblement de terre avait désagrégé cette partie de la paroi montagneuse. De grandes entailles dans la pierre mise à nu étincelaient au soleil. De la mousse et du lichen, privés de tout support, pendaient lamentablement. Je me détournai avec dégoût. Il n'y avait rien là qui pût retenir mon attention, rien que les traces d'un assez important éboulement.

"Je commençai à redescendre, mais je m'arrêtai aussitôt, car j'avais entendu chuchoter mon nom : 'Mingyar !' L'un des compagnons me désignait du doigt mon Maître, qui, toujours mû par une force étrange, descendait la paroi montagneuse.

J'écoutais de toutes mes oreilles. Mon Guide se tut un moment, but une gorgée d'eau et reprit :

— Nous l'observions avec effroi. Il se dirigeait lentement vers le fond, couvert de rochers, de la petite vallée. Nous le suivîmes sans enthousiasme, redoutant à tout moment de glisser sur cet éboulis dangereux. Arrivé au fond, mon Maître n'hésita pas. Il se fraya avec précautions un passage parmi les énormes masses rocheuses et finit par atteindre l'autre côté de la vallée pierreuse. A notre surprise horrifiée, il se mit à escalader l'autre versant en se servant de supports qui nous demeureraient invisibles quoique nous fussions à quelques mètres derrière lui. Nous le suivions à contrecœur. Nous n'avions pas le choix. Impossible de retourner à la lamaserie et de dire que notre supérieur nous avait faussé compagnie et que nous avions eu peur de le suivre — impossible, quelque périlleuse que fût l'escalade. Je grimpai le premier, avançant avec circonspection. La roche était dure et l'air raréfié.

Bientôt ma respiration devint rauque, mes poumons douloureux me donnèrent l'impression de se dessécher. Je m'étendis, haletant, sur une plate-forme étroite, à cent cinquante mètres (500 pieds) environ de la vallée. Lorsque je levai la tête, avant de reprendre l'ascension, je vis la robe jaune de mon Maître disparaître derrière une saillie, beaucoup plus haut. Je m'accrochai tenacement à la paroi rocheuse et continuai à grimper. Mes compagnons me suivaient, aussi inquiets que moi. Nous avons maintenant quitté le refuge que nous offrait l'étroite vallée et le vent âpre fouettait nos robes. De petites pierres pleuvaient sur nous et nous avions du mal à progresser.

Mon Guide s'interrompit un moment pour boire une nouvelle gorgée d'eau et pour voir si je l'écoutais. Oui, j'écoutais !

— Enfin, en tâtonnant, je découvris une corniche sous mes doigts. je m'y cramponnai fermement et criai aux autres que nous avons atteint un endroit où nous pourrions nous reposer. je me hissai sur cette corniche. Elle descendait en pente douce vers l'arrière et elle était complètement invisible de l'autre côté de la chaîne montagneuse. A première vue, cette corniche paraissait avoir trois mètres (10 pieds) de large. je ne cherchai pas à en voir davantage, mais m'agenouillai pour aider mes compagnons à monter l'un après l'autre. Bientôt, nous fûmes tous réunis, frissonnant dans le vent après l'effort que nous venions de fournir. De toute évidence, la chute des rochers avait mis cette saillie à découvert et je crus apercevoir, en regardant plus attentivement, une étroite crevasse dans le mur montagneux. Etait-ce bien une crevasse ? D'où nous étions, ç'aurait pu être

une ombre, ou une tache de lichen noir. Nous avançâmes comme un seul homme. *C'était* une crevasse d'environ quatre-vingts centimètres (2 pieds 6 pouces) de large sur un mètre cinquante (5 pieds) de haut. Il n'y avait pas trace de mon Maître.

Je pouvais aisément imaginer la scène. Mais ce n'était pas le moment de faire de l'introspection. Je ne voulais pas rater un mot !

— Je me reculai pour voir si mon Maître avait grimpé plus haut, continua mon Guide, mais je ne le vis pas. Je jetai un regard inquiet à l'intérieur de la crevasse. Il y faisait noir comme dans une tombe. Centimètre par centimètre, j'avançai courbé en deux. Après avoir parcouru quatre ou cinq mètres (15 pieds), je tournai un angle aigu, puis un autre, et un troisième. Si je n'avais pas été paralysé de terreur, j'aurais poussé un cri de stupéfaction, car la lumière y régnait, une lumière argentée, plus brillante que celle du plus beau clair de lune. Une lumière que je n'avais encore jamais vue. La caverne où je me trouvais était spacieuse, et le toit restait caché dans l'obscurité. L'un de mes compagnons m'écarta pour mieux voir et fut à son tour écarté par un autre. Bientôt notre petit groupe se retrouva au complet, et contempla, silencieux et effaré, le spectacle fantastique qu'il avait sous les yeux. Si l'un de nous avait été seul, il se serait cru fou.

"La caverne ressemblait à un immense hall qui s'étendait à l'infini, comme si la montagne elle-même était creuse. La lumière régnait partout, émanant d'un certain nombre de globes qui semblaient être suspendus dans les ténèbres du plafond. D'étranges machines s'entassaient là, des machines telles que

nous n'aurions pas pu en imaginer. Je constatai avec stupéfaction que certaines étaient recouvertes d'un verre d'une transparence parfaite.

Je devais ouvrir des yeux ronds, car le Lama me sourit avant de reprendre son récit.

— Du coup nous avons complètement oublié mon Maître et quand il apparut soudain, nous sursautâmes violemment ! Il se mit à rire en voyant nos yeux exorbités et nos visages affolés. Nous vîmes qu'il n'était plus en proie à cette étrange et irrésistible contrainte. Nous fîmes ensemble le tour de ces engins extraordinaires. Ils n'avaient pour nous aucune signification ; ils n'étaient qu'un assemblage de métal et d'autres matériaux, de forme bizarre, exotique. Mon Maître s'approcha d'un panneau noir, assez vaste, apparemment encastré dans l'un des murs de la caverne. Au moment où il allait en tâter la surface, le panneau s'ouvrit. Nous étions prêts à croire que l'endroit était ensorcelé, ou que nous étions en proie à une hallucination collective. Mon Maître bondit en arrière, alarmé. Le panneau noir se referma. Un de mes compagnons eut l'audace d'étendre la main et le panneau s'ouvrit de nouveau. Une force irrésistible nous poussa en avant. Luttant vainement à chaque pas, nous fûmes — j'ignore comment — forcés de franchir le seuil. A l'intérieur, il faisait noir, aussi noir que dans une cellule d'ermite. Toujours sous l'effet d'une attirance irrésistible, nous parcourûmes un bon nombre de mètres, puis nous assîmes sur le sol. Pendant quelques minutes, nous demeurâmes là, tremblant de peur. Comme rien ne se produisait, nous fûmes un peu rassurés et c'est alors que nous

entendîmes une série de déclics, comme si l'on heurtait ou raclait du métal.

Je ne pus m'empêcher de frémir. Si j'avais été là, je serais probablement mort de peur ! Mon Guide continua :

— Lentement, presque imperceptiblement, une lueur vaporeuse apparut dans les ténèbres, devant nous. Ce ne fut d'abord qu'un embryon de lumière bleu-rose ; on eût dit qu'un fantôme s'était matérialisé sous nos yeux. Elle s'étendit et s'intensifia, et nous pûmes discerner les contours des incroyables machines qui emplissaient ce vaste hall, excepté au centre, c'est-à-dire là où nous étions assis. La lumière se recroquevilla sur elle-même, tournoya, s'affaiblit, devint plus brillante, puis finit par dessiner une sphère. J'eus la curieuse et inexplicable impression qu'un mécanisme très ancien se remettait lentement en marche, après un temps infini. Littéralement fascinés, nous étions tous les cinq pelotonnés sur le sol. Quelque chose se déclencha dans mon cerveau, comme si des lamas télépathes avaient joué à un jeu dément, puis l'impression changea et devint aussi claire que le langage parlé.

Mon Guide s'éclaircit la gorge et étendit de nouveau vers son bol d'eau une main qui s'immobilisa entre ciel et terre.

— Buons du thé, Lobsang, dit-il en agitant la clochette d'argent. (Le moine-serviteur savait sans doute ce qu'on attendait de lui, car il apporta du thé — *et des gâteaux* !) Dans cette sphère lumineuse, nous distinguâmes des images, reprit le Lama Mingyar Dondup. D'abord vagues, elles s'éclaircirent bientôt et

cessèrent d'être des images. Nous vîmes réellement les événements.

Je ne pus me contenir davantage.

— Mais, Honorable Lama, *qu'est-ce* que vous avez vu ? interrogeai-je, dévoré de curiosité.

Le Lama se pencha pour se verser du thé. Il me vint alors à l'esprit que je ne l'avais jamais vu manger de ces gâteaux indiens. Du thé, oui, il en buvait abondamment, mais il ne prenait jamais autre chose que la nourriture la plus frugale. Les gongs résonnèrent pour le service du temple, mais le Lama ne bougea pas. Lorsque le dernier des moines fut passé rapidement dans le couloir, mon Guide poussa un profond soupir.

— Je vais continuer mon récit, à présent, dit-il. (Il reprit :) Voici ce que nous vîmes et entendîmes, et ce que tu verras et entendras dans un avenir assez proche. Une haute civilisation existait en ce monde, il y a des milliers et des milliers d'années. Les hommes pouvaient voler dans les airs sur des appareils qui défiaient la pesanteur ; ils étaient capables de construire des machines qui imprimaient des pensées dans l'esprit d'autres hommes — des pensées qui apparaissaient sous forme d'images. Ils connaissaient la fission nucléaire et finirent par faire exploser une bombe qui détruisit le monde, noya certains continents sous la mer, et en fit surgir d'autres. Les populations furent décimées et c'est pourquoi toutes les religions du monde nous racontent l'histoire du Déluge.

Ces dernières paroles ne m'impressionnèrent pas.

— Seigneur, dis-je, nous pouvons voir des images de ce genre dans les Annales Akashiques. Pourquoi se donner le mal de gravir de dangereuses montagnes,

simplement pour voir ce que nous avons sous les yeux, ici même ?

— Lobsang, dit mon Guide d'un ton grave, nous pouvons tout voir dans l'astral et dans les Annales Akashiques, puisqu'elles relatent tous les événements du passé. Nous pouvons *voir*, mais nous ne pouvons pas *toucher*. Dans le voyage astral, nous allons en des lieux éloignés et nous en revenons, mais nous sommes incapables de toucher quoi que ce soit. Nous ne pouvons même pas emporter une robe de rechange ou rapporter une fleur, ajouta-t-il en souriant. De même avec les Annales Akashiques, nous voyons tout, mais nous ne pouvons pas examiner en détail les étranges appareils accumulés dans cette grotte de montagne. Nous allons partir là-bas et examiner ces machines.

— Il est singulier, dis-je, qu'elles se trouvent uniquement dans notre pays !

— Oh ! mais tu te trompes, répondit mon Guide. Il existe une salle similaire au pays d'Egypte. Il y a une autre salle contenant des machines identiques dans une contrée qu'on appelle l'Amérique du Sud. Je les ai vues, je sais où elles sont. Ces chambres secrètes ont été cachées par nos ancêtres afin que les objets façonnés par eux soient découverts par une génération ultérieure, en temps voulu. Cette brusque chute de rochers avait accidentellement dégagé l'accès de la salle tibétaine, mais une fois à l'intérieur, nous avons appris l'existence des autres chambres secrètes. Mais le jour est déjà fort avancé. Bientôt nous partirons à sept — toi compris — pour retourner à la Caverne des Anciens.

Pendant des jours, je vécus dans la fièvre. J'étais tenu de garder le secret sur ce voyage. Les autres devaient croire que nous partions en montagne chercher des simples. Même dans une ville aussi retirée que Lhassa, il se trouvait toujours des gens qui ne cherchaient qu'à s'enrichir ; les représentants d'autres pays tels que la Chine, la Russie et l'Angleterre, certains missionnaires et les commerçants venus des Indes désiraient tous savoir où nous gardions notre or et nos bijoux, tous cherchaient à tirer profit de n'importe quoi. C'est pourquoi nous gardâmes le secret absolu sur la nature de notre expédition.

Deux semaines environ après cet entretien avec le Lama Mingyar Dondup, nous étions prêts à partir, prêts à faire la longue, longue ascension, par des ravins mal connus et des sentiers rocailleux. Les Communistes sont aujourd'hui au Tibet, de sorte que je tairai l'emplacement de la Caverne des Anciens, car elle *existe* et si les Communistes entraient en possession des engins qu'elle contient, ils pourraient conquérir le monde.

Tout ce que j'écris est vrai, sauf en ce qui concerne la voie d'accès à la Caverne. L'endroit précis a été noté, sur papier, avec des références et des croquis. Tout est en lieu sûr afin que — lorsque le temps sera venu — les forces *de la liberté* puissent le découvrir.

Lentement, nous descendîmes le sentier partant du Chakpori et passâmes devant le parc Kashya Linga pour parvenir au bac où le passeur nous attendait près de son bateau en peau de yak gonflée, amarré à l'embarcadère. Nous étions au nombre de sept, moi compris, et traverser le fleuve — le Kyi Chu — prit

quelque temps. Nous finîmes par nous retrouver au complet sur l'autre rive. Jetant sur nos épaules notre baluchon — des vivres, une corde, une robe de rechange, quelques outils en métal — nous prîmes la direction du sud-ouest. Nous avançâmes jusqu'à ce que le soleil couchant et les ombres envahissantes nous rendissent malaisée la marche sur le sentier pierreux. Nous prîmes alors un frugal repas de tsampa dans le crépuscule grandissant avant de nous installer pour la nuit derrière de grandes roches granitiques qui nous abritaient du vent. Je m'endormis presque aussitôt après avoir posé ma tête sur ma robe de rechange. Beaucoup de moines tibétains, quand ils ont acquis le rang de lama, dorment assis comme le prescrit la règle. Beaucoup d'autres et moi-même avons l'habitude de dormir allongés, mais nous étions tenus d'obéir à la règle qui nous prescrit de coucher sur le côté droit. La dernière image que j'emportai avant de céder au sommeil fut celle du Lama Mingyar Dondup assis comme une statue sculptée contre le ciel noir.

Dès les premières lueurs de l'aube, nous nous réveillâmes et mangeâmes un maigre petit déjeuner, puis, reprenant nos fardeaux, nous nous remîmes en route. Nous marchâmes tout le jour et le lendemain. Après avoir dépassé les contreforts, nous arrivâmes aux chaînes de montagnes proprement dites. Nous dûmes bientôt nous encorder et envoyer le plus léger du groupe — moi ! — franchir les crevasses dangereuses afin d'accrocher les cordes aux pitons rocheux, ce qui permettait aux plus lourds d'entre nous de passer sans encombre. Nous continuâmes donc l'ascension. Enfin, alors que nous nous trouvions à la

base d'une immense paroi rocheuse, presque dépourvue de prises pour les mains et les pieds, mon Guide déclara :

— Nous allons escalader cette muraille, redescendre, puis traverser la petite vallée que nous allons voir et nous serons parvenus à la Caverne.

Nous contournâmes la base du pan de pierre, cherchant une prise. Apparemment, d'autres chutes de pierres avaient, au cours des années, obstrué les petites corniches et les crevasses. Après avoir perdu presque une journée, nous découvrîmes une "cheminée" rocheuse par laquelle nous nous hissâmes en nous servant des mains et des pieds, et en nous adossant à l'autre face de la dite "cheminée". Suffoquant dans l'air raréfié, nous atteignîmes le sommet et regardâmes l'autre versant. Enfin, la vallée s'étendait à nos pieds. Nous examinâmes attentivement le mur rocheux qui la bordait de l'autre côté, nous ne pûmes discerner aucune caverne, aucune fissure dans la lisse surface de pierre. La vallée était recouverte d'énormes rochers et, ce qui était bien pire, une rivière de montagne courait impétueusement en son milieu.

Nous descendîmes avec précaution jusqu'à la vallée et nous dirigeâmes vers les rives de ce cours d'eau rapide ; là de gros rochers offraient un passage précaire à ceux d'entre nous qui étaient capables de sauter de bloc en bloc. Etant le plus petit, je n'avais pas les jambes assez longues pour sauter et l'on me fit traverser ignominieusement le torrent au bout d'une corde. Un autre malheureux, un petit lama plutôt grassouillet, fit un bond trop court et fut, lui aussi, sorti

de l'eau de la même façon. Sur l'autre rive, nous tordîmes nos robes trempées et les réenfilâmes. L'écume nous avait mouillés jusqu'à la peau. Nous frayant péniblement un passage entre les roches, nous traversâmes la vallée et nous approchâmes de l'ultime obstacle, le pan rocheux. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, désigna une éraflure fraîche sur la roche.

— Regardez ! dit-il, une récente chute de pierre a démolì la première saillie sur laquelle nous avons grimpé.

Nous nous reculâmes pour essayer d'avoir une vue d'ensemble de la paroi. La première corniche était à environ trois mètres soixante (12 pieds) du sol et il n'y avait pas d'autre voie. Le plus grand et le plus robuste des lamas étendit les bras et s'adossa à la façade rocheuse, après quoi le plus léger des lamas grimpa sur ses épaules et se raidit à son tour contre le rocher. Finalement, on me souleva de façon que je pusse monter sur les épaules de l'homme au sommet. A l'aide de la corde enroulée autour de ma taille, je me hissai sur la corniche.

Les moines, à mes pieds, me criaient des conseils cependant que, lentement et à moitié mort de peur, je grimpais toujours plus haut pour parvenir enfin à enrouler l'extrémité de la corde autour d'un piton rocheux. Je m'accroupis sur le bord de la corniche ; tour à tour, les six lamas grimpèrent à la corde, passèrent devant moi et continuèrent l'ascension. Le dernier décrocha la corde, l'enroula partiellement autour de sa taille et suivit les autres. Bientôt le bout de la corde se balançait devant moi et on me cria de le nouer autour de moi afin que l'on pût me hisser à mon

tour. Je n'étais pas assez grand pour atteindre sans aide toutes les saillies. Parvenu plus haut, je me reposai. Puis on remonta la corde. Enfin je fus hissé jusqu'à la corniche supérieure où se trouvaient mes compagnons. Etant bienveillants et courtois, ils m'avaient attendu pour que nous puissions entrer tous ensemble dans la grotte et je dois dire que leur bonté me réchauffa le coeur.

— A présent que nous avons hissé la Mascotte, nous pouvons continuer ! grommela l'un d'eux.

— Oui, rétorquai-je, mais le plus petit a dû grimper le premier, sinon *vous* ne seriez pas là !

Ils se mirent à rire et se tournèrent vers la crevasse bien dissimulée.

Je la regardai avec stupéfaction. Tout d'abord, je ne parvins pas à en distinguer l'entrée ; tout ce que je voyais, c'était une ombre noire qui ressemblait à un cours d'eau asséché, ou à une tache de lichen minuscule. Puis, après avoir franchi la corniche, je vis qu'il y avait effectivement une fissure dans la paroi rocheuse. Un lama de haute taille me saisit aux épaules et me poussa par l'ouverture en disant d'un ton cordial :

— Entre le premier, tu pourras chasser les démons des rochers et nous protéger !

C'est ainsi que moi, le membre le plus petit et le moins important de l'expédition, je fus le premier à pénétrer dans la Caverne des Anciens. Je me fauilai à l'intérieur et contournai les angles pierreux. Derrière moi, j'entendis un piétinement, un raclement de semelles ; mes compagnons entraient en tâtonnant. Tout à coup, la lumière jaillit et je fus quasiment

paralysé de terreur. Je demeurai immobile, contre le mur, et contemplai le spectacle fantastique que j'avais sous les yeux.

La grotte semblait être deux fois plus spacieuse que l'intérieur de la Grande Cathédrale de Lhassa. Contrairement à la Cathédrale qui baignait toujours dans une pénombre que les lampes à beurre s'efforçaient en vain de dissiper, il régnait ici une clarté plus vive que celle de la pleine lune par une nuit sans nuages. Non, elle était beaucoup plus brillante ; la qualité de la lumière avait dû me donner l'impression du clair de lune. Je levai les yeux vers les globes d'où jaillissait cette illumination. Les lamas se pressaient autour de moi, et comme moi, ils regardèrent d'abord la source lumineuse. Mon Guide prit la parole :

— Les anciens documents indiquent qu'à l'origine, cette caverne était beaucoup mieux éclairée qu'aujourd'hui, dit-il. Ces lampes brûlent de plus en plus faiblement au fur et à mesure que passent les millénaires.

Pendant un long moment, nous demeurâmes immobiles et silencieux, comme si nous craignions de réveiller ceux qui dormaient là depuis d'innombrables années. Puis, mus par une même impulsion, nous avançâmes sur le sol de pierre pour aller voir la machine qui se trouvait la plus proche de nous. Nous l'entourâmes, redoutant de la toucher, mais très curieux de savoir ce qu'elle pouvait bien être. Ternie par le temps, elle semblait cependant prête à se mettre en marche immédiatement si l'on savait comment s'y prendre. D'autres appareils attirèrent notre attention, également sans résultat. Ces machines étaient

beaucoup trop compliquées pour nous. Je me dirigeai vers une petite estrade carrée, large d'environ un mètre (3 pieds), posée sur le sol et entourée d'un garde-fou. Ce qui me parut être un long tube de métal replié partait d'une machine voisine et l'estrade était reliée à l'autre extrémité de ce tube. Distraitement, je montai sur cette plate-forme, me demandant à quoi elle pouvait bien servir. Et je faillis mourir de frayeur : l'estrade tressaillit et s'éleva dans les airs. Je fus tellement épouvanté que je m'accrochai désespérément à la rampe.

Les six lamas levèrent sur moi des yeux consternés. Le tube s'était déplié et entraînait l'estrade vers une des sphères lumineuses. Affolé, je regardai par-dessus le garde-fou. J'étais déjà à une dizaine de mètres (30 pieds) du sol et l'ascension continuait. J'étais terrifié à l'idée que la source lumineuse allait me calciner comme un papillon de nuit à la flamme d'une lampe à beurre. Il y eut un "*click*" et l'estrade s'arrêta. La lumière rayonnait à quelques centimètres de mon visage. Timidement, j'étendis la main : la sphère était glacée.

Ayant repris en partie mon sang-froid, je regardai autour de moi. C'est alors qu'une pensée inquiétante me traversa l'esprit : *comment allais-je descendre de là ?* Je bondissais en tous sens, cherchant un moyen d'évasion, mais en vain. Je tentai d'atteindre le long tube, dans l'espoir de m'y accrocher et de glisser ainsi jusqu'au sol, mais il était hors de ma portée. Je commençais à désespérer lorsque l'estrade frémit de nouveau et se remit à descendre. Sans attendre qu'elle eût touché le sol, je sautai à terre ! Je ne voulais pas courir le risque qu'elle s'envolât de nouveau !

Contre le mur du fond se trouvait une grande statue dont la vue fit courir un frisson le long de mon échine. C'était la statue d'un chat accroupi, mais la tête et les épaules étaient celles d'une femme. Les yeux semblaient vivants ; la figure avait une expression narquoise, cocasse, que je jugeai assez inquiétante. L'un des Lamas, à genoux sur le sol, examinait attentivement d'étranges marques.

— Regardez ! s'écria-t-il, ces dessins montrent des hommes et des chats en train de converser. Il s'agit sans aucun doute de l'âme quittant le corps et errant dans les enfers.

Dévoré d'un zèle scientifique, il était courbé sur les images qui ornaient le sol — il les appelait des "hiéroglyphes" — et il s'attendait à ce que nous partagions son enthousiasme. Ce Lama était un homme très évolué, qui avait appris sans aucun mal les langues mortes. Les autres examinaient les étranges machines et s'efforçaient d'en découvrir l'utilité. Soudain, un cri nous fit nous retourner. Le Lama grand et mince se trouvait près du mur du fond et sa figure semblait prise dans une boîte de métal terni. Il se tenait là, tête baissée, le visage complètement dissimulé. Deux de mes compagnons se précipitèrent vers lui et le tirèrent en arrière. Il poussa un rugissement de colère et se reprécipita vers la boîte.

— C'est bizarre ! me dis-je, ici, même les lamas rassis et savants deviennent fous !

Enfin le Lama grand et mince s'écarta et un autre prit sa place. A ce que je crus comprendre, ils voyaient dans cette boîte des machines mobiles. Finalement, mon Guide eut pitié de moi et me souleva jusqu'à ce

qui était de toute évidence des oculaires. Ayant posé les mains sur une poignée, comme on me l'indiquait, j'aperçus dans la boîte des hommes et des machines identiques à celles qui se trouvaient dans ce Hall. Les hommes les manoeuvraient. Je vis que l'estrade où j'étais monté jusqu'à la sphère lumineuse pouvait être dirigée à volonté et qu'elle constituait une sorte "d'échelle" mobile, ou plutôt d'appareil qui permettait de se passer d'échelle. Je remarquai que la plupart des machines étaient des modèles en état de marche tels que je devais en voir, quelques années plus tard, dans les musées scientifiques du monde entier.

Nous nous dirigeâmes vers le panneau dont le Lama Mingyar Dondup m'avait parlé. A notre approche, il s'ouvrit avec un grincement qui parut si sonore dans le silence de cette grotte que nous bondîmes tous d'effroi. A l'intérieur régnaient de si profondes ténèbres que nous eûmes l'impression d'être entourés d'un tourbillon de nuages noirs. Nos pieds étaient guidés par de petites dénivellations du sol. Nous avançâmes péniblement et lorsque les dénivellations se terminèrent, nous nous assîmes. A ce moment, nous entendîmes une série de cliquetis, comme du métal grattant du métal, et presque imperceptiblement, une lumière se glissa à travers l'obscurité et la dissipa. Nous regardâmes autour de nous et aperçûmes d'autres machines, aussi insolites que les précédentes. Il y avait aussi des statues et des dessins gravés sur le métal. Tout à coup, la lumière se concentra et forma un globe éblouissant, au centre du Hall. Les couleurs clignotaient, sans raison apparente, et des bandes de lumière, également dépourvues de sens, tournoyèrent

autour du globe. Des images se formèrent, d'abord vagues et confuses, puis elles se précisèrent, prirent un caractère de réalité et acquirent trois dimensions. Nous regardions de tous nos yeux...

C'était le monde d'il y a Très, Très Longtemps. A l'époque où il était encore très jeune. Des montagnes se dressaient là où s'étendent aujourd'hui des océans et où les agréables stations balnéaires sont devenues des sommets montagneux. La température était alors plus chaude et d'étranges créatures erraient dans la campagne. Ce monde était en plein développement scientifique. On y voyait des engins bizarres qui volaient à quelques centimètres de la surface du sol ou à des kilomètres dans les airs. De grands temples dressaient leurs pinacles vers le ciel, comme pour défier les nuages. Bêtes et Hommes se parlaient télépathiquement. Mais tout n'allait pas pour le mieux ; les politiciens se disputaient entre eux. Le monde était divisé en deux camps dont chacun convoitait le territoire de l'autre. La suspicion et la peur étaient les nuages qui pesaient sur le commun des mortels. Les prêtres des *deux camps* proclamaient qu'eux seuls étaient les favoris des dieux. Dans les images qui se déroulaient sous nos yeux, nous vîmes ces prêtres tonitruer — comme à présent — et proposer leur propre méthode de salut. Contre espèces sonnantes ! Les prêtres de chaque secte religieuse enseignaient que c'était un "devoir sacré" que de tuer l'ennemi. Et, en même temps, ils prêchaient que tous les Hommes étaient frères. L'illogisme du fratricide ne leur venait pas à l'esprit.

Nous fûmes témoins de terribles guerres dont la plupart des victimes étaient des civils. Les soldats, protégés par leurs armures, étaient généralement en sécurité. C'étaient les vieillards, les femmes et les enfants, les *non-combattants* qui souffraient. Nous aperçûmes des savants au travail dans les laboratoires, cherchant à fabriquer des armes encore plus meurtrières, cherchant à produire de plus gros et meilleurs microbes à laisser tomber sur l'ennemi. Une séquence montrait un groupe d'hommes réfléchis qui dressaient les plans de ce qu'ils qualifiaient de "Capsule du Temps" (ce que *nous* appelons "La Caverne des Anciens"), où ils pourraient stocker pour les générations futures des modèles de leurs machines, et un dossier complet et illustré de leur culture et de ses lacunes. D'immenses excavatrices creusaient la roche vivante. Des hordes d'hommes installaient les modèles et les machines. Nous les vîmes placer les sphères de lumière froide, substances inertes radioactives qui donnaient de la lumière pendant des millions d'années. Inertes en ce sens qu'elles ne pouvaient pas être nuisibles aux êtres humains, actives car la lumière continuerait à briller presque jusqu'à la fin des Temps.

Nous nous aperçûmes que nous pouvions comprendre le langage, car — l'explication nous vint à l'esprit — il nous était transmis télépathiquement. Des chambres telles que celle-ci, ou "Capsules du Temps", se cachaient sous les sables d'Egypte, sous une pyramide d'Amérique du Sud, et en un certain point de la Sibérie. Chaque endroit était marqué par le symbole des temps : le Sphinx. Nous vîmes les grandes statues du Sphinx, qui *n'était pas* originaire de l'Egypte, et il nous

fut expliqué pourquoi il avait cette forme. Hommes et animaux conversaient et travaillaient ensemble en ces temps très anciens. Le chat était l'animal le plus parfait quant à la puissance et à l'intelligence. L'Homme est lui-même un animal ; c'est pourquoi les Anciens ont représenté un chat de grande taille pour indiquer le pouvoir et l'endurance, et sur ce corps ils ont greffé les seins et la tête d'une femme. La tête pour évoquer l'intelligence et la raison humaine, et la poitrine pour marquer que l'Homme et l'Animal pouvaient tirer l'un de l'autre une nourriture spirituelle et mentale. Ce symbole était alors aussi commun que le sont aujourd'hui les statues de Bouddha, l'Etoile de David ou le Crucifix.

Nous vîmes des océans où de grandes cités flottantes allaient de pays en pays. Dans le ciel volaient des machines, immenses elles aussi, qui se déplaçaient silencieusement, qui pouvaient rester suspendues, immobiles, dans l'air, et prendre presque instantanément une vitesse prodigieuse. Des véhicules roulaient à quelques centimètres du sol, suspendus en l'air par un procédé que nous ne parvenions pas à déterminer. Des ponts traversaient les villes, portant des câbles étroits qui semblaient être des routes. Tout à coup, nous vîmes un éclair éblouissant zébrer le ciel, et l'un des ponts les plus importants s'écroula dans un amas de poutrelles et de câbles. Un autre éclair et la majeure partie de la ville disparut au milieu d'une vapeur de gaz incandescent. Au-dessus des ruines flottait un étrange et sinistre nuage rouge, qui avait la forme d'un champignon haut de plusieurs kilomètres.

Les images s'évanouirent et nous revîmes le groupe d'hommes qui avaient mis au point les "Capsules du Temps". Ils avaient décidé que l'heure était venue de les sceller. Nous assistâmes aux cérémonies, nous vîmes mettre les "souvenirs en conserve" dans la machine. Nous entendîmes le discours d'adieu qui nous dit, à nous, "le Peuple de l'Avenir, s'il doit y en avoir un !" que l'Humanité allait probablement se détruire elle-même. La voix ajouta : "Dans ces souterrains sont entreposés des documents sur nos réalisations et nos erreurs, dans l'espoir qu'ils seront profitables à la race future qui aura l'intelligence de les découvrir et, les ayant découverts, de les comprendre."

La voix télépathique se tut, l'écran s'assombrit. Nous gardions le silence, abasourdis par ce que nous venions de voir. Un peu plus tard, la lumière reprit son intensité et nous nous aperçûmes qu'elle émanait en fait des murs de la salle.

Nous nous levâmes et regardâmes autour de nous. Ce Hall était, lui aussi, encombré de machines et il y avait là de nombreux modèles de cités et de ponts, tous construits de pierres ou de métaux dont nous ne parvînmes pas à déterminer la nature. Certains de ces modèles étaient protégés par une matière parfaitement transparente, dont nous ignorions l'origine. Ce n'était pas du verre, nous ne savions pas ce que c'était. Mais nous nous rendions compte que cela nous empêchait de toucher à certains de ces modèles. Tout à coup, nous sursautâmes : un oeil rouge et maléfique nous observait en clignotant. J'allais courir vers lui, quand mon Guide s'approcha de l'appareil à l'oeil rouge. Il l'examina, en toucha les manettes et l'oeil rouge

s'évanouit. A sa place, sur un petit écran, nous vîmes l'image d'une autre salle qui donnait dans le Hall Principal. Nos cerveaux reçurent un message : "En vous allant, entrez dans la chambre (???) où vous trouverez les matériaux nécessaires pour sceller toutes les issues par lesquelles vous êtes entrés. Si vous n'avez pas encore atteint le stade de l'évolution où vous serez capable de faire fonctionner nos machines, scellez cette caverne et laissez-la intacte pour ceux qui viendront plus tard."

Silencieusement, nous passâmes dans la troisième salle, dont la porte s'ouvrit à notre approche. Elle contenait de nombreuses boîtes métalliques scellées et un appareil de "formes-pensées" qui nous expliqua comment ouvrir les boîtes et fermer l'entrée de la Grotte. Nous nous assîmes sur le sol et parlâmes de ce que nous venions de voir et d'éprouver.

— Merveilleux ! Merveilleux ! déclara un lama.

— Il n'y a rien là de merveilleux, dis-je avec une certaine audace, nous aurions pu voir tout cela dans les Annales Akashiques. Pourquoi ne pas regarder ces images qui représentent la suite des temps ? Nous saurions ainsi ce qui s'est passé après la fermeture de cette grotte.

Les autres se tournèrent d'un air interrogateur vers le chef du groupe, le Lama Mingyar Dondup. Il inclina légèrement la tête et fit remarquer :

— Il arrive parfois que notre Lobsang montre une lueur d'intelligence ! Mettons-nous dans l'attitude rituelle, et voyons ce qui va arriver, car ma curiosité égale la vôtre.

Nous formâmes le cercle, chacun de nous regardant vers l'intérieur, et joignîmes nos doigts selon la manière appropriée. Mon Guide commença les exercices rituels de respiration et nous l'imitâmes. Lentement, nous perdîmes notre identité terrestre et ne fîmes plus qu'un avec l'Océan du Temps. Tous les événements qui se sont déroulés peuvent être vus par ceux qui ont la faculté de se rendre consciemment dans l'astral et de revenir — consciemment — en emportant les connaissances ainsi acquises. On peut ainsi voir comme si on y avait assisté n'importe quelle scène de l'histoire, si éloignée qu'en soit l'époque.

Je me rappelle la première fois où j'ai consulté les Annales Akashiques. Mon Guide m'en avait parlé et je lui avais demandé : "Oui, mais qu'est-ce que *c'est* ? Comment cela marche-t-il ? Comment *peut-on* entrer en contact avec le passé, avec des événements à jamais disparus ?"

"Lobsang ! m'avait répondu mon Guide, tu es doué de mémoire, n'est-ce pas ? Tu peux te rappeler ce qui s'est passé hier, et les jours précédents. Avec un peu d'entraînement, tu te souviens de tout ce qui est arrivé dans ta vie, tu peux même, si l'entraînement a été suffisant, te rappeler ta naissance. Tu peux avoir ce que nous appelons la "mémoire absolue", grâce à laquelle tes souvenirs te reporteront aux temps qui ont *précédé* ta naissance. Les Annales Akashiques ne sont que la "mémoire" du monde entier. Tout ce qui s'est passé sur cette Terre peut être "rappelé" exactement comme *toi* tu te rappelleras les événements de ta vie. La magie ne joue là aucun rôle, mais nous parlerons plus tard de

cela et de l'hypnotisme, sujet qui est en rapport direct avec cette question."

Grâce à notre entraînement, il nous fut aisé de déterminer le moment où la Machine avait cessé de nous envoyer les images du passé. Nous vîmes la procession d'hommes et de femmes, des dignitaires de l'époque sans doute, sortir de la Caverne. Des engins munis de bras immenses firent glisser au-dessus de l'entrée ce qui semblait être la moitié d'une montagne. Les fissures et les crevasses furent soigneusement colmatées, les notables et les ouvriers s'éloignèrent. Les machines disparurent au loin et pendant des mois, le silence régna sur les lieux. Nous vîmes un grand prêtre qui, debout sur les marches d'une immense Pyramide, exhortait ses auditeurs, au combat. Les images imprimées sur les Rouleaux du Temps continuèrent à se dérouler, changèrent et nous aperçûmes le camp adverse, dont les chefs vociféraient. Le Temps s'écoulait toujours. Nous vîmes des traînées de vapeur blanche dans le bleu du ciel, puis le ciel s'empourpra. Le monde entier fut saisi d'un tremblement. Un vertige nous prit, nous, simples spectateurs. Les ténèbres de la nuit tombèrent sur le monde. Des nuages noirs, piqués de flammes éclatantes, roulèrent sur tout le globe terrestre. Les cités s'embrasèrent subitement et disparurent.

Les océans déchaînés envahirent la terre. Balayant tout sur son passage, une vague gigantesque, plus haute que le plus haut édifice, se rua à l'assaut du pays, sa crête entraînant les débris d'une civilisation moribonde. La Terre trembla et gronda dans son agonie, de grands abîmes s'ouvrirent et se refermèrent

comme les mâchoires béantes d'un géant. Les montagnes ondulèrent comme des branches de saule sous la tempête, puis s'enfoncèrent dans les mers. Des masses de terre s'élevèrent des eaux et formèrent de nouvelles montagnes. Toute la surface du monde subissait de perpétuels changements, était incessamment en mouvement. Des millions d'hommes avaient péri. Les rares survivants s'enfuirent en hurlant vers les montagnes qui venaient de surgir. D'autres, à bord de navires qui avaient, on ne sait comment, échappé au désastre, atteignirent les hautes terres et se réfugièrent dans tout ce qui était susceptible de leur servir de cachette. La Terre elle-même s'immobilisa, puis se mit à tourner dans le sens opposé à celui de sa rotation normale. En un clin d'oeil, des forêts se transformèrent en amas de cendres. La surface de la Terre était désolée, rasée, dévastée, calcinée. Au fond des abîmes, ou dans les tunnels de lave des volcans éteints, se recroquevillaient et gémissaient de terreur une poignée d'êtres humains que la catastrophe avait rendus fous. Du ciel sombre tombait une substance blanchâtre, d'un goût agréable, et nourrissante.

Au cours des siècles, la Terre changea de nouveau ; les mers s'étaient transformées en terres, et les terres en mers. Les falaises qui entouraient une plaine basse se fendirent et s'écroulèrent et les eaux se précipitèrent pour former la Mer que l'on appelle aujourd'hui la Méditerranée. Dans une autre mer proche, une brèche s'ouvrit dans le sol sous-marin. Toute l'eau s'y engouffra et le sol sablonneux, ainsi asséché, devint le Désert du Sahara. A la surface de la Terre erraient des tribus sauvages qui, à la lumière des feux de camp, se

racontaient les vieilles légendes, se racontaient le Déluge, la Lémurie, l'Atlantide. Ils parlaient aussi du jour où le Soleil s'était immobilisé.

La Caverne des Anciens était enterrée dans le limon d'un monde à moitié noyé. A l'abri des intrus, elle reposait dans les profondeurs de la Terre. Au cours du temps, des torrents devaient entraîner le limon, les débris, et permettre aux roches de se dresser à nouveau au soleil. Finalement, chauffée par le soleil et refroidie par une averse glacée, la surface rocheuse devait se fendre avec un bruit de tonnerre et, ainsi, *nous* laisser le passage.

Nous nous secouâmes, étendîmes nos membres engourdis et nous levâmes péniblement. L'épreuve que nous venions de subir avait été épuisante. A présent, il nous fallait manger, dormir, et, le lendemain, nous reprendrions l'examen de la Grotte afin de faire peut-être de nouvelles découvertes. Puis, notre mission accomplie, nous murerions l'entrée, selon les instructions reçues. La Grotte dormirait à nouveau en paix jusqu'à ce que des hommes de bonne volonté et de haute intelligence y reviennent. Je m'approchai de l'entrée et contemplai le paysage désolé, les roches éclatées, et je me demandai ce qu'un homme de l'Ancien Temps penserait s'il pouvait sortir de sa tombe et se tenir à mes côtés.

Me retournant vers l'intérieur de la Caverne, je m'émerveillai du contraste : un lama allumait un feu avec un silex, de l'amadou et de la bouse de yak séchée que nous avions apportés à cette intention. Nous étions entourés de machines et de produits d'une époque révolue. Nous autres — hommes des Temps

modernes — nous chauffions de l'eau sur un feu de bouse, au milieu d'engins tellement admirables qu'ils dépassaient notre compréhension. Je soupirai et tournai mes pensées vers le thé et la tsampa.

CHAPITRE SIX

L'office de la matinée venait de prendre fin ; nous nous précipitâmes vers notre salle de classe, chacun poussant et jouant du coude pour ne pas être le dernier. Non pas mus par le désir de nous instruire, mais parce que le Maître de cette classe avait l'horrible habitude de gratifier d'un bon coup de canne le dernier arrivé ! Moi — ô joie ! — je parvins à entrer le *premier* et rayonnai de voir le sourire approbateur du Maître. Posté à la porte, il fit impatiemment signe aux autres de se hâter et talocha les traînards. Enfin nous fûmes tous assis, les jambes croisées, sur les sièges-coussins étalés à même le sol. Selon notre coutume, nous tournions le dos au Maître qui allait et venait incessamment *derrière* nous, si bien que nous ne savions jamais où il était et que nous étions *forcés* de travailler dur.

— Aujourd'hui, commença-t-il d'une voix monotone, nous allons voir pourquoi toutes les religions présentent beaucoup d'analogies. Nous avons noté que l'histoire du Déluge se retrouve dans toutes les croyances du monde. Nous allons maintenant tourner notre attention sur le thème de la Vierge-Mère. Même l'intelligence la plus bornée, dit-il, en me regardant fixement, sait que notre Vierge-Mère, la Bienheureuse Dolma, la Mère de

Miséricorde, correspond à la Vierge-Mère de certaines sectes de Foi Chrétienne.

Des pas rapides s'arrêtèrent à l'entrée de la salle de classe. Un moine-messager entra et s'inclina profondément devant le Maître.

— Salut à vous, Très Instruit, murmura-t-il. Le Seigneur Mingyar Dondup présente ses compliments et demande que l'élève Mardi Lobsang Rampa soit dispensé de la classe *immédiatement* — l'affaire est urgente.

Le Maître fronça les sourcils.

— Mon garçon ! rugit-il, tu dissipes toute la classe, va-t'en !

Je me levai d'un bond, saluai le Maître et courus après le Messenger qui s'éloignait à grands pas.

— Qu'y a-t-il ? questionnai-je, haletant.

— Je l'ignore et me le suis demandé moi-même. Le Saint Lama Dondup a préparé sa trousse chirurgicale et les chevaux sont prêts aussi.

Nous continuâmes notre chemin à la hâte.

— Ah ! Lobsang ! tu es donc *capable* de te presser, dit mon Guide en riant lorsque nous l'eûmes rejoint. Nous allons au village de Shö, où l'on a besoin de nos services.

Il monta en selle et me fit signe de l'imiter. C'était toujours une opération délicate ; le cheval et moi n'étions jamais du même avis. Je m'approchai de l'animal, lequel s'écarta de moi. Je fis le tour par l'autre côté et bondis en croupe avant qu'il eût le temps de comprendre ce qui lui arrivait ! Puis je me cramponnai à lui avec la ténacité du lichen de montagne. Poussant un hennissement de résignation douloureux, le cheval

fit demi-tour sans mon aide, et suivit son congénère, que montait mon Guide, le long du sentier. Ma bête avait la funeste habitude de s'arrêter aux endroits les plus escarpés, de regarder par-dessus le rebord du précipice, de baisser la tête et d'exécuter une sorte de danse du ventre. Je crois fermement qu'il avait le sens de l'humour noir et qu'il savait fort bien quel effet il me faisait. Nous descendîmes le sentier, passâmes devant le Pargo Kaling, ou Portail de l'Ouest, et arrivâmes enfin au Village de Shö. Mon Guide me conduisit dans le dédale des rues et s'arrêta devant un grand bâtiment que je reconnus pour être la prison. Des gardes se précipitèrent et emmenèrent nos chevaux. Je me chargeai des malles de mon Guide, et les portai dans ce lieu sinistre. C'était vraiment un endroit abominable. Je pouvais *sentir* la peur, *voir* les formes-pensées maléfiques des détenus. L'atmosphère de l'édifice me faisait dresser les cheveux sur la tête.

Je suivis mon Guide dans une pièce assez vaste. Le soleil entrait à flots par les fenêtres. Plusieurs gardes étaient postés là. Un Magistrat de Shö, prêt à accueillir respectueusement le Lama, nous attendait aussi. Tandis que tous deux conversaient, je regardai autour de moi. C'est ici, me dis-je, que les criminels sont jugés et condamnés. Les murs étaient tapissés de dossiers et de livres. Sur le plancher, dans un angle de la pièce, gisait un tas gémissant. Je tournai les yeux vers lui et au même moment j'entendis le Magistrat dire à mon Guide :

— C'est un Chinois, un espion, croyons-nous, Honorable Lama. Il essayait d'escalader la Montagne Sacrée, sans doute pour pénétrer dans le Potala. Il a

glissé et il est tombé. De quelle hauteur ? D'une trentaine de mètres (100 pieds), peut-être. Il est dans un triste état.

Mon Guide s'avança. Je le suivis. Un homme rejeta les couvertures et nous aperçûmes un Chinois d'un certain âge. Il était frêle et donnait l'impression d'avoir été étonnamment agile ; ce doit être un acrobate, me dis-je. Mais à présent, il gémissait de douleur, son visage était couvert de sueur et sa peau avait une teinte verdâtre.

L'homme était effectivement dans un triste état. Le Lama Mingyar Dondup le regarda avec compassion.

— Espion, assassin en puissance, ou quoi qu'il puisse être, nous devons le secourir, dit-il.

Mon Guide s'agenouilla près de l'homme, posa les mains sur les tempes du malheureux, plongea les yeux dans les siens. Au bout de quelques secondes, le blessé se détendit, les yeux mi-clos, un vague sourire aux lèvres. Mon Guide écarta un peu les couvertures, puis se pencha sur les jambes de l'homme. Ce que je vis me donna la nausée. Les jambes semblaient être complètement brisées. Les os trouaient le pantalon. Avec un couteau à lame aiguë, mon Guide coupa le vêtement. Les spectateurs poussèrent une exclamation en voyant que les os étaient fracturés des pieds jusqu'aux cuisses. Le Lama les tâta doucement. Le blessé ne broncha ni ne tressaillit, il était en état d'hypnose. Les os des jambes grincèrent comme des sacs de sable à moitié remplis.

— Les os sont brisés en trop d'endroits pour qu'on puisse les ressouder, déclara mon Guide. Les jambes

semblent être pulvérisées. Nous allons être forcés d'amputer.

— Honorable Lama, dit le Magistrat, pourriez-vous l'obliger à avouer ce qu'il faisait là ? Nous craignons que ce ne soit un assassin.

— Nous allons d'abord l'amputer, répondit le Lama, *après quoi* nous l'interrogerons.

Il se pencha de nouveau sur le blessé et le regarda dans les yeux encore une fois. Le Chinois se détendit plus profondément encore et parut tomber dans un profond sommeil.

J'avais déroulé les sacs et versé le liquide stérilisant à base d'herbes, dans le bol. Mon Guide y plongea les mains et les laissa tremper. J'avais déjà mis ses instruments dans un autre bol.

Sur son ordre, je lavai les jambes du blessé. En touchant celles-ci, je ressentis un sentiment bizarre ; j'eus l'impression que tout était en miettes. Les chairs avaient pris une couleur bleue, marbrée, et les veines ressortaient comme des cordes noires. Me conformant aux directives de mon Guide, qui gardait toujours ses mains dans le liquide, je plaçai les bandages stérilisés aussi haut que possible sur les cuisses, là où elles rejoignaient le corps. Glissant un bâtonnet dans une boucle, je tournai jusqu'à ce que la pression stoppât la circulation du sang. Très rapidement, le Lama Mingyar Dondup saisit un couteau et fit, dans la chair, une incision en forme de V. A la pointe du V, il scia le fémur — ou plutôt ce qu'il en restait — puis il rabattit les deux pans du V, de sorte que l'extrémité de l'os fût protégée par une double couche de chair. Je lui passai un fil tiré d'un morceau de yak, stérilisé, et il cousit prestement

et étroitement les deux pans ensemble. Lentement, avec précaution, je relâchai la pression de la ligature autour de la jambe, prêt à serrer de nouveau si le moignon se mettait à saigner. Les points de suture tinrent bon, aucune goutte de sang n'apparut. Derrière nous, un garde fut pris de violentes nausées, devint blanc comme un linge et tomba évanoui !

Mon Guide banda soigneusement le moignon et se relava les mains dans la solution. Je tournai mon attention vers l'autre jambe, la gauche, et glissai le bâtonnet à travers la boucle du bandage. Le Lama inclina la tête et je tournai de nouveau le bâtonnet pour arrêter l'afflux du sang dans cette jambe. Bientôt, le membre coupé se trouva allongé près de l'autre. Mon Guide se tourna vers un garde qui le considérait avec des yeux ronds et lui dit d'emporter les jambes et de les envelopper dans un linge.

— Il faut les restituer à la Mission Chinoise, dit-il, sinon ils prétendront que nous avons torturé cet homme. Je demanderai au Très Profond que cet homme soit rendu à son peuple. Peu importe sa mission : elle a échoué comme échoueront toutes les tentatives de ce genre.

— Mais, Honorable Lama ! dit le Magistrat, on devrait *forcer* l'homme à dire ce qu'il faisait et pourquoi.

Mon Guide ne répondit rien, mais se retournant vers l'homme hypnotisé, il plongea son regard dans ses yeux maintenant ouverts.

— Que faisais-tu ? interrogea-t-il.

L'homme gémit et roula les yeux. Mon Guide lui reposa la question.

— Qu'allais-tu faire ? Allais-tu assassiner quelque Haut Dignitaire dans le Potala ?

De la bave apparut autour des lèvres du Chinois et, à contrecœur, il inclina la tête.

— *Parle !* ordonna le Lama. Un hochement de tête ne suffit pas.

Alors, lentement, péniblement, la vérité se fit jour. L'homme était un tueur à gages, payé pour fomenter des troubles dans un pays pacifique. Un assassin qui avait échoué, comme tous les autres échoueraient parce qu'ils ignoraient *nos* mesures de sécurité ! Tandis que je réfléchissais à tout cela, le Lama Mingyar Dondup se leva.

— Je vais voir le Très Profond, Lobsang, me dit-il, reste ici, pour garder cet homme.

L'homme poussa un grognement.

— Vous allez me tuer ? demanda-t-il d'une voix faible.

— Non ! répondis-je. Nous ne tuons personne.

Je lui humectai les lèvres et lui essuyai le front. Bientôt il retrouva son calme. Je crois qu'il dormit après cette épuisante épreuve.

Le Magistrat considérait la scène avec une certaine mauvaise humeur ; il devait se dire que les prêtres étaient fous de sauver un assassin en puissance. La journée s'écoula. Des gardes s'en allèrent, d'autres vinrent. Mon estomac criait famine. Enfin j'entendis des pas familiers et le Lama Mingyar Dondup entra dans la pièce. Il alla d'abord examiner le patient, s'assura que l'homme était aussi confortable que les circonstances le permettaient et que ses moignons ne saignaient pas. Se relevant, il s'adressa au dignitaire laïque :

— Par les pouvoirs que m'a conférés le Très Profond, lui dit-il, je vous ordonne de vous procurer deux civières immédiatement et de faire transporter cet homme et ses jambes à la Mission Chinoise. (Il se tourna vers moi :) Tu accompagneras ces hommes et tu me préviendras s'ils ont transporté le blessé sans ménagements.

Cette mission ne m'enchantait guère ; je devais m'occuper d'un assassin cul-de-jatte — et mon estomac vide grondait comme un tambour de Temple. Tandis que les hommes allaient chercher les civières, je me précipitai vers la salle où j'avais vu les dignitaires boire du thé ! D'une voix hautaine, j'exigeai — et j'obtins — une généreuse portion. Avalant en hâte la tsampa, je revins à mon poste.

Silencieusement, d'un air maussade, les hommes entrèrent dans la salle après moi, portant deux civières rudimentaires, faites d'une pièce de tissu tendue entre deux perches. En grommelant, ils ramassèrent les deux jambes et les posèrent sur l'une des civières. Puis ils étendirent doucement le Chinois sur l'autre sous le regard attentif du Lama Mingyar Dondup. On étala sur lui une couverture qu'on attacha sous la civière afin de l'empêcher de tomber. Mon Guide se tourna vers le notable et lui dit :

— Vous accompagnerez ces hommes et vous présenterez mes compliments à l'Ambassadeur de Chine. Vous lui direz que vous lui rendez l'un de ses hommes. Quant à toi, Lobsang, tu les accompagneras et à ton retour, tu me feras ton rapport.

Il s'en fut et les hommes quittèrent la salle. Dehors, il faisait frais et je frissonnai sous ma robe légère. Nous

descendîmes le Mani Lhakhang ; en tête venaient les hommes qui portaient les jambes, suivis par ceux qui tenaient la civière du blessé. Le dignitaire et moi les encadrions. Nous tournâmes à droite, passâmes devant les deux parcs et nous dirigeâmes vers la Mission Chinoise.

Tandis que le Fleuve Heureux scintillait devant nous, jetant de vives lueurs entre les arbres, nous arrivâmes au mur entourant la Mission. En grommelant, les hommes posèrent un moment leurs fardeaux, détendirent leurs muscles gourds et examinèrent avec curiosité le mur de la Mission. Les Chinois le prenaient *très* mal lorsqu'on essayait d'entrer chez eux. On citait le cas de petits garçons qui, entrés en fraude dans la Mission, avec le sans-gêne habituel des enfants, avaient été abattus "accidentellement". Et maintenant, nous allions y pénétrer à notre tour ! Les hommes crachèrent dans leurs mains, se baissèrent et soulevèrent à nouveau les civières. Reprenant notre route, nous tournâmes à gauche dans Lingkor Road et entrâmes sur le terrain de la Mission. Des hommes à l'air bourru apparurent à la porte et le dignitaire tibétain leur dit :

— J'ai l'honneur de vous ramener un de vos hommes qui a tenté de pénétrer en Terre Sainte. Il est tombé et a dû être amputé des deux jambes. Les voici, vous pouvez les examiner.

Des gardes aux sourcils froncés saisirent les poignées des civières et emportèrent précipitamment l'homme et ses jambes à l'intérieur du bâtiment. D'autres, du bout de leur fusil, nous firent signe de nous éloigner. Nous battîmes en retraite le long du sentier. Je me dissimulai

derrière un arbre. Les autres continuèrent leur chemin. Des cris et des hurlements déchirèrent l'air. En regardant autour de moi, je ne vis plus aucun garde ; ils étaient tous entrés dans le bâtiment de la Mission. Mû par une impulsion absurde, j'abandonnai le précaire refuge de l'arbre et courus silencieusement jusqu'à la fenêtre. Le blessé gisait sur le sol ; un garde était assis sur sa poitrine, et deux autres sur ses bras. Un quatrième appliquait des cigarettes brûlantes sur ses moignons. Brusquement, cet homme se leva d'un bond, sortit son revolver et tua le blessé d'une balle entre les deux yeux.

Un rameau craqua derrière moi. Vivement je me laissai tomber à genoux et me retournai. Un autre garde chinois était apparu et braquait un fusil sur l'endroit où ma tête s'était trouvée quelques instants plus tôt. Je plongeai entre ses jambes, le fis chanceler et lâcher son fusil. Je courus à toutes jambes d'arbre en arbre. Des balles sifflaient entre les basses branches et j'entendais derrière moi des pas précipités. L'avantage était pour moi ; j'avais le pied agile et le Chinois s'arrêtait souvent pour me tirer dessus. Je fonçai vers l'arrière du jardin — le portail était à présent gardé — grimpai à un arbre bien placé et glissai le long d'une branche afin de pouvoir me laisser tomber sur le haut du mur. Quelques secondes plus tard, j'étais revenu sur la route, et j'avais pris *de l'avance* sur mes compatriotes qui avaient transporté le blessé. Dès qu'ils eurent entendu mon histoire, ils pressèrent le pas. Ils ne s'attardaient plus dans l'espoir d'être témoins d'un spectacle intéressant. A présent, ils préféraient ne plus rien voir. Un garde chinois sauta du

mur sur la route et me considéra d'un oeil soupçonneux. Je soutins froidement son regard. Avec un froncement de sourcils et un juron peu flatteur pour mes parents, il tourna les talons. Et nous accélérâmes l'allure !

Une fois au village de Shö, les hommes me quittèrent. Jetant un coup d'oeil anxieux par-dessus mon épaule, je me hâtai de regagner le sentier menant au Chapkori. Un vieux moine assis au bord du chemin m'interpella :

— Qu'est-ce qui te prend, Lobsang ? On croirait que tu as tous les démons à tes trousses !

Je continuai à courir et arrivai, hors d'haleine, dans la chambre de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Pendant quelques instants, je demeurai immobile, m'efforçant de reprendre mon souffle.

— Ah ! fis-je enfin. Les Chinois ont assassiné cet homme ! Ils l'ont *fusillé* !

Dans un flot de paroles, je racontai au Lama tout ce qui était arrivé. Il garda un moment le silence. Puis il me dit :

— Tu seras souvent témoin d'actes de violence dans ta vie, Lobsang, alors ne prends pas cet événement trop au tragique. La méthode habituelle de la diplomatie, c'est de tuer ceux qui échouent, de renier les espions qui se font prendre. Il en est ainsi dans tous les pays du monde.

Assis en face de mon Guide, apaisé par sa présence sereine, je songeai à un autre sujet qui me tracassait.

— Seigneur, demandai-je, comment l'hypnotisme agit-il ?

Il me regarda en souriant.

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

Brusquement, je ressentis de nouveau la morsure de la faim.

— Oh, il y a environ douze heures, répondis-je d'un ton mélancolique.

— Alors, mangeons ici, maintenant, et lorsque nous serons un peu restaurés, nous pourrons parler de l'hypnotisme.

Il me fit signe de me taire et s'assit dans l'attitude de la méditation. Je captai le message qu'il adressait aux domestiques par télépathie — de la *nourriture* et du thé. Je captai également son message à quelqu'un, dans le Potala, quelqu'un qui devait se rendre en toute hâte auprès du Très Profond pour lui faire un rapport détaillé. Mais mon "interception" des appels télépathiques fut interrompue par le serviteur qui apportait de la nourriture et du thé... !

Je m'adossai à mon siège ; j'étais rassasié. J'avais mangé au point de me sentir peu confortable. *J'avais passé* une rude journée ; *j'avais* eu faim pendant de nombreuses heures, mais (et cette pensée me troublait) ne m'étais-je pas gavé indûment ? Soudain, je levai un regard soupçonneux. Mon Guide me considérait d'un air visiblement amusé.

— Oui, Lobsang, déclara-t-il, *tu as* trop mangé. J'espère que tu seras capable de suivre mes explications sur l'hypnotisme. (Il examina mon visage ému et son regard s'adoucit.) Pauvre Lobsang, tu as eu une rude journée. Va te reposer à présent, nous reprendrons cet entretien demain.

Il se leva et quitta la chambre. Je l'imitai péniblement et suivis le couloir en titubant presque. Dormir ! Je

n'avais pas d'autre envie. Manger ? Bon sang ! J'étais plus que rassasié. J'atteignis l'emplacement qui m'était réservé et m'enveloppai dans ma robe. Mon repos fut fort troublé ; j'eus des cauchemars où des Chinois sans jambes me pourchassaient dans des bosquets et où d'autres Chinois armés de fusils ne cessaient de me sauter sur les épaules pour me faire tomber.

"*Boum !*" faisait ma tête contre le sol. L'un des gardes chinois me bourrait de coups de pied. "*Boum !*" refit ma tête. J'ouvris des yeux vagues et vis qu'un acolyte me frappait énergiquement le crâne et me lardait de coups de pied pour me réveiller.

— Lobsang ! s'exclama-t-il en voyant que j'avais les yeux ouverts, Lobsang, je te croyais mort. Tu as dormi toute la nuit, tu as raté les offices et seule l'intervention du Lama Mingyar Dondup t'a sauvé du Maître de Discipline. *Réveille-toi !* hurla-t-il, alors que j'allais presque me rendormir.

Je repris totalement conscience. Par les fenêtres, je vis le soleil du petit matin luire sur les prodigieux sommets de l'Himalaya et illuminer les édifices les plus hauts de la vallée, éclairant les toits dorés de la lointaine Sera, faisant briller le sommet du Pargo Kaling. La veille j'étais allé au village de Shö. Ah ! ça, ce n'était pas un rêve. Aujourd'hui, aujourd'hui, j'espérais rater quelques leçons et recevoir celles de mon maître bien-aimé. Et être aussi initié à l'Hypnotisme ! J'eus bientôt fini mon petit déjeuner et je pris le chemin de la salle de classe, non pour réciter des versets tirés des cent huit Livres Sacrés, mais pour expliquer pourquoi je n'allais pas rester !

— Maître, dis-je en voyant le Professeur qui allait entrer dans la salle, Maître ! Il faut que je serve le Lama Mingyar Dondup aujourd'hui. Je vous prie de me dispenser de la classe.

— Ah, oui ! mon garçon, dit le Professeur d'une voix étonnamment cordiale. J'ai eu un petit entretien avec le Saint Lama, ton Guide. Il a eu la bonté de commenter favorablement les progrès que tu fais sous mon égide. J'avoue que je suis flatté, *très* flatté.

A ma grande surprise, il étendit la main et me caressa l'épaule avant d'entrer dans sa classe. Me demandant quel genre de sortilège on avait exercé sur lui, je m'éloignai en direction du Quartier des Lamas.

Je continuai mon chemin avec une totale insouciance. En passant devant une porte entrebâillée, je fis "*Oh !*" et m'immobilisai brusquement. "*Des noix au vinaigre !*" Elles répandaient une odeur forte. Reculant silencieusement, je jetai un coup d'oeil à l'intérieur. Un vieux moine contemplait le sol de pierre, marmonnant des mots qui n'étaient pas des prières, et déplorant la perte de tout un pot de noix confites au vinaigre qu'il avait, je ne sais comment, fait venir des Indes.

— Puis-je vous venir en aide, Révérend Lama ? demandai-je poliment.

Le vieil homme tourna vers moi un visage féroce et me fit une telle réponse que je pris les jambes à mon cou et m'enfuis le long du couloir pendant que j'en avais encore la force.

"Tout ce flot de paroles pour quelques noix !" me dis-je, dégoûté.

— Entre ! me cria mon Guide au moment où j'approchais de sa porte. Je croyais que tu t'étais rendormi.

— Seigneur, dis-je, je suis venu m'instruire auprès de vous. J'ai hâte de connaître la nature de l'hypnotisme.

— Lobsang, rétorqua mon Guide, tu as bien des choses à apprendre auparavant. Il faut que tu connaisses d'abord la base de l'hypnotisme. Sinon, tu ne sauras pas exactement ce que tu fais. Assieds-toi.

Je m'assis sur le sol, en tailleur, bien entendu. Mon Guide me faisait face. Pendant un moment, il parut plongé dans ses pensées, puis il reprit :

— Tu dois avoir compris maintenant que tout est vibration, électricité. Le corps est composé de nombreux produits chimiques. Certains d'entre eux sont portés au cerveau par le courant sanguin. C'est le cerveau, tu le sais, qui est le mieux irrigué par le sang et par les éléments chimiques qu'il contient. Ces ingrédients — potassium, manganèse, carbone et beaucoup d'autres — forment le tissu cérébral. L'interaction de ces ingrédients produit la particulière oscillation des molécules que nous appelons un "courant électrique". Quand on *pense*, on déclenche une réaction en chaîne qui a pour résultat la formation de ce courant électrique, d'où les "ondes cérébrales".

Je réfléchis à ce que je venais d'entendre ; je ne comprenais pas. S'il y avait des "courants électriques" dans mon cerveau, pourquoi ne sentais-je pas le choc ? Je me rappelai ce jeune garçon qui avait lancé un cerf-volant pendant une tempête. J'évoquai l'éclair bleu qui avait jailli au moment où la foudre avait couru le long de la cordelette humide ; et je me souvins, avec un

frisson, que le garçon était tombé au sol en un tas de chair calcinée, desséchée. Et moi-même, j'avais éprouvé, une autre fois, un choc venant de la même source, un simple picotement comparé à l'autre, mais suffisant pour me projeter à quatre mètres (12 pieds) plus loin.

— Honorable Lama ! protestai-je, comment *peut-il* y avoir de l'électricité dans le cerveau ? La douleur rendrait un homme fou !

Mon Guide se mit à rire.

— Lobsang ! dit-il, le choc que tu as reçu un jour t'a donné une idée tout à fait incorrecte de l'électricité. Dans le cerveau, elle se trouve en quantité minime. Des instruments délicats peuvent la mesurer et enregistrer les variations lorsqu'un individu réfléchit ou fait un effort physique. (A la pensée d'un homme mesurant le voltage d'un autre homme, je ne pus m'empêcher de rire. Mon Guide se contenta de rire aussi et ajouta :) Allons donc cet après-midi au Potala. Le Très Profond y a un appareil qui nous permettra de parler plus aisément de ce sujet. A présent, va te distraire, restaure-toi, mets ta meilleure robe et rejoins-moi ici quand le soleil sera à son zénith.

Je me levai, saluai et sortis.

Je flânai pendant deux heures et grimpai sur le toit d'où je jetai des petits cailloux sur le crâne des moines qui passaient sans se méfier. Las de ce sport, je plongeai, tête la première, dans un panneau de descente qui menait à un couloir obscur. Je me pendis par les pieds, juste à temps pour entendre des pas approcher. Je ne pouvais rien voir car le panneau se trouvait dans un angle. Tirant la langue et faisant une

horrible grimace, j'attendis. Un vieil homme tourna le coin du couloir et, ne me voyant pas, se heurta à moi. Ma langue humide lui toucha la joue. Il poussa un cri et, laissant bruyamment tomber le plateau qu'il portait, disparut à une vitesse stupéfiante pour un homme de cet âge. Moi aussi, j'eus une surprise ; le choc avait délogé mes pieds de leur support précaire. Je tombai dans le couloir. La trappe se referma avec un claquement sonore et tout un amoncellement de poussière étouffante dégringola sur moi. Me relevant, un peu ahuri, je m'enfuis à toutes jambes dans la direction opposée.

Encore sous le choc, je me changeai et allai prendre mon repas. Je n'étais pas assez abruti pour oublier ça ! Ponctuellement, alors que les ombres se dissipaient et que midi allait sonner, je me présentai devant mon Guide. En me voyant il se composa, avec quelque effort, un visage imperturbable.

— Un vieux moine, Lobsang, jure qu'il a été assailli par un démon dans le couloir du Nord. Un trio de lamas est parti exorciser ce démon. Sans doute jouerai-je le rôle qui m'est dévolu si je l'emmène — ou plutôt, toi — au Potala, comme convenu. Viens !

Il se détourna et quitta la pièce. Je le suivis, jetant autour de moi des regards anxieux. Après tout, on ne sait jamais au juste ce qui va se passer lorsque les Lamas font un exorcisme. J'eus une vague vision de moi-même flottant dans les airs vers une destination inconnue et probablement désagréable.

Nous sortîmes. Les palefreniers tenaient les deux poneys qui nous étaient destinés. Le Lama Mingyar Dondup sauta en selle et commença à descendre

lentement le sentier de la montagne. On m'aida à monter et l'un des palefreniers donna à l'animal une tape amicale. Le poney se sentait, lui aussi, d'humeur folâtre. Il baissa la tête, leva la croupe et je glissai le long de son dos en décrivant une courbe dans les airs. Un garçon d'écurie maintint l'animal tandis que je me relevais et secouais la poussière de mes vêtements. Puis je remontai en selle, l'oeil aux aguets pour le cas où le palefrenier se livrerait à d'autres facéties.

Le poney *savait* qu'il avait un mauvais cavalier sur son dos ; la stupide créature choisissait, pour y poser ses sabots, les endroits les plus dangereux et s'arrêtait à l'extrême bord du précipice. Puis il baissait la tête et contemplait attentivement le sol pierreux, tout en bas. Je finis par mettre pied à terre et tirer le poney derrière moi. Ainsi, ça allait plus vite. Au pied de la Montagne de Fer, je remontai à cheval et suivis mon Guide dans le Village de Shö. Il devait y faire une course qui nous retarda quelques instants. Ce qui me permit de reprendre mon souffle et de retrouver mon sang-froid. Puis, remontant sur nos poneys, nous grimpâmes le large Chemin en forme d'escalier menant au Potala. Je remis avec joie ma monture aux palefreniers qui nous attendaient. Et je fus encore plus heureux de suivre le Lama Mingyar Dondup dans son appartement. Savoir que j'y resterais un jour ou deux augmentait encore ma satisfaction.

Il fut bientôt l'heure d'assister au service dans le Temple. Ici, au Potala, les offices étaient — à mon avis — excessivement solennels et la discipline trop stricte. Ayant eu assez d'émotions pour un seul jour, et souffrant de pas mal de contusions sans gravité, je me

comportai de mon mieux et le service se termina sans incident. Il était maintenant admis que lorsque mon Guide serait au Potala, j'occuperais une petite chambre voisine de la sienne. J'y entrai et m'assis pour attendre les événements, sachant que le Lama Mingyar Dondup discutait les affaires de l'Etat avec un très haut dignitaire de retour des Indes. Il était passionnant de regarder par la fenêtre et de voir au loin la Cité de Lhassa. Le spectacle était d'une beauté inégalable : les lacs bordés de saules, les rayons dorés du Jo Kang et la foule des pèlerins en marche qui poussaient des clameurs au pied de la Montagne Sainte dans l'espoir de voir le Très Profond (qui y résidait alors) ou du moins quelque éminente personnalité. Une interminable file de marchands, accompagnés de leurs bêtes, passaient lentement, en une sinueuse procession, devant le Pargo Kaling. Je méditai un moment sur leurs chargements exotiques, mais mes réflexions furent interrompues par des pas légers derrière moi.

— Nous allons prendre le thé, Lobsang, puis nous continuerons notre entretien, déclara mon Guide qui venait d'entrer.

Je le suivis dans sa chambre où était servi un repas bien différent de ceux que l'on accordait à un pauvre moine. Du thé, bien entendu, mais aussi des friandises venues des Indes. Tout cela était *très* à mon goût. En général, les moines ne parlent pas en mangeant ; parler est considéré comme un manque de respect à l'égard de la nourriture, mais en l'occurrence, mon Guide me dit que les Russes s'efforçaient de fomenter des troubles au Tibet et d'y infiltrer des espions. Nous eûmes bientôt terminé notre repas et nous gagnâmes

les pièces où le Dalaï Lama entreposait quantité d'étranges appareils venus de lointains pays. Pendant quelques instants, nous regardâmes simplement autour de nous, et le Lama Mingyar Dondup me désigna de curieux objets dont il m'expliqua l'usage. Finalement, il s'arrêta dans un coin de la pièce et dit :

— Regarde ça, Lobsang !

Je m'approchai et ne fus pas du tout impressionné par ce que je vis.

Devant moi, sur une petite table, se trouvait un bocal en verre. A l'intérieur pendaient deux fils ténus. A chacun de ces fils était accrochée une petite sphère faite d'une substance qui ressemblait à de la moelle de saule.

— *C'est bien de la moelle !* commenta mon Guide d'un ton sec, en réponse à ma remarque. Pour toi, Lobsang, l'électricité, c'est quelque chose qui donne un choc. Il y a une autre espèce, ou manifestation, que nous appelons l'électricité statique. Maintenant, regarde bien !

Le Lama prit, sur une table, un bâton brillant, long d'une trentaine de centimètres (d'environ 12 à 14 pouces). Il le frotta vivement sur sa robe, puis l'approcha du bocal en verre. A mon intense surprise, les deux sphères s'écartèrent violemment l'une de l'autre — et *restèrent* séparées même lorsque le bâton fut retiré.

— Continue à regarder ! me conseilla mon Guide.

C'était bien ce que je faisais. Au bout de quelques minutes, les boules redescendirent lentement sous l'attraction normale de la pesanteur. Bientôt elles pendirent à la verticale, comme avant l'expérience.

— A ton tour, ordonna le Lama en me tendant le bâton noir.

— Par la Sainte Dolma ! m'écriai-je, *je ne toucherai pas à ça !*

Mon Guide se mit à rire en voyant mon air épouvanté.

— Essaye, Lobsang, dit-il doucement, je ne t'ai encore jamais joué de mauvais tour.

— Non, dis-je, mais il y a toujours une première fois.

Il insista. Je pris, en hésitant, cet objet inquiétant. A contrecœur (car je m'attendais à tout moment à recevoir un choc) je le frottai contre ma robe. Je ne ressentis rien, ni choc ni picotement. Je le tendis enfin vers le récipient de verre et — ô merveille des merveilles ! — *les boules s'envolèrent de nouveau, en se séparant l'une de l'autre.*

— Comme tu peux le voir, Lobsang, fit observer mon Guide, l'électricité circule et cependant, tu ne ressens rien. Telle est aussi l'électricité du cerveau. Viens avec moi.

Il me conduisit à une autre table sur laquelle reposait un appareil des plus curieux. C'était une roue sur la surface de laquelle se trouvaient d'innombrables plaques de métal. Deux tiges étaient fixées de telle sorte qu'un faisceau de fils partant de chacune d'elles était en contact avec deux des plaques de métal. Des fils partant de tiges couraient jusqu'à deux sphères métalliques, qui étaient à une trentaine de centimètres (1 pied) l'une de l'autre. Je ne voyais pas du tout à quel usage pouvait servir cet appareil.

"C'est la statue du démon", me dis-je. Mon Guide ne tarda pas à confirmer cette impression. Saisissant une

poignée qui émergeait à l'arrière de la roue, il fit vivement tourner celle-ci. Avec un grondement de rage la roue s'anima et lança des éclairs. Des sphères métalliques jaillit une grande langue de lumière bleue, qui sifflait et grésillait. A l'odeur bizarre qui imprégnait l'air, on eût cru que celui-ci brûlait. Je n'attendis pas plus longtemps ; il était manifeste que cet endroit n'était pas sain pour moi. Je plongeai sous la plus grande des tables et m'efforçai de gagner à quatre pattes la porte qui se trouvait assez loin de moi.

Sifflements et grésillements s'arrêtèrent. Un autre son les remplaça. Je m'arrêtai et tendis une oreille stupéfaite : était-ce un *rire* ? Allons donc ! De mon refuge, je jetai un coup d'oeil inquiet. Le Lama Mingyar Dondup était quasi plié en deux. Des larmes de rire lui coulaient des yeux et sa figure était rouge d'hilarité. Il semblait avoir du mal à reprendre son souffle.

— Oh, Lobsang ! dit-il enfin, c'est la première fois que je vois quelqu'un avoir peur d'une Machine de Wimshurst. Ces appareils sont utilisés dans de nombreux pays étrangers pour démontrer les propriétés de l'électricité.

Je sortis de mon abri, me sentant plutôt ridicule, et regardai de plus près l'étrange machine.

— Je vais tenir ces deux fils, Lobsang, et tu tourneras la manivelle aussi vite que tu pourras. Tu me verras environné d'éclairs, mais ils ne me feront aucun mal. Essayons. Qui sait ? Peut-être auras-tu, *toi*, l'occasion de rire de *moi* !

Il prit deux fils, un dans chaque main, et me fit signe de commencer. D'un air sombre, je saisis la manivelle et la tournai aussi vite que je le pus. Je poussai un cri

de stupeur en voyant de grandes bandes de lumière mauve et violette strier le visage et les mains de mon Guide. Lui, il restait imperturbable. L'odeur se faisait à nouveau sentir.

— De l'ozone, tout à fait inoffensif, dit mon Guide.

Il finit par me convaincre de tenir les fils pendant qu'il tournait la manette. Les sifflements et les grésillements me parurent assez inquiétants, mais quant à la sensation que j'éprouvais — on eût dit le souffle d'une fraîche brise ! Le Lama sortit d'une boîte plusieurs objets en verre et à l'aide des fils, il les relia l'un après l'autre à la machine. Comme il tournait la poignée, je vis une flamme brillante jaillir à l'intérieur d'une bouteille de verre et, dans d'autres bouteilles, j'aperçus une croix et différentes formes métalliques entourées d'un feu ardent. Mais je ne reçus aucun choc électrique. A l'aide de la Machine de Wimshurst, mon Guide m'avait démontré comment un non-clairvoyant peut distinguer l'aura humaine. Mais nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Au bout d'un certain temps la lumière déclinante nous obligea à suspendre nos expériences et à retourner dans la chambre du Lama. Il nous fallut d'abord assister de nouveau à l'office, celui du soir, car notre vie, au Tibet, semble être complètement circonscrite par les cérémonies religieuses. Une fois le service terminé, nous retournâmes dans l'appartement de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, et nous nous assîmes sur le sol, jambes croisées comme à l'habitude, avec, entre nous, la petite table haute d'environ trente-cinq centimètres (14 pouces).

— A présent, Lobsang, dit mon Guide, il nous faut aborder la question de l'hypnotisme, mais nous allons d'abord nous expliquer sur la façon dont fonctionne le cerveau humain. Je t'ai prouvé — du moins je l'espère ! — qu'un courant électrique peut traverser un être humain sans lui causer le moindre mal ou le moindre malaise. A présent, je voudrais que tu n'oublies pas ceci : lorsqu'un individu pense, il émet un courant électrique. Nous n'avons pas à savoir comment ce dernier stimule les fibres musculaires et y provoque une réaction ; tout ce qui nous importe pour le moment c'est le courant électrique — les ondes cérébrales qui ont été mesurées et enregistrées avec tant de précision par la science médicale de l'Occident.

Cet exposé m'intéressa car, à mon humble manière, j'avais déjà compris que la pensée a de la force ; je me rappelais, en effet, ce cylindre en parchemin grossièrement perforé que j'avais utilisé parfois à la Lamaserie et que j'avais fait tourner par la seule force de ma pensée.

— Ton attention vagabonde, Lobsang ! dit mon Guide.

— Pardonnez-moi, Honorable Maître, répondis-je. Je réfléchissais simplement à l'indéniable nature des ondes cérébrales et je me rappelais combien je m'étais amusé avec ce cylindre que vous m'avez montré, il y a quelques mois.

Mon Guide me regarda et dit :

— Tu es une entité, un individu, et tu as tes propres pensées. Tu peux songer à faire une action quelconque, soulever ce chapelet, par exemple. Par le seul fait que tu envisages l'action, les composés chimiques de ton cerveau déclenchent une onde électrique qui prépare

tes muscles à agir. Si une force électrique plus puissante se produisait dans ton cerveau, tu ne pourrais pas mettre à exécution ton intention de soulever ce chapelet. Il est facile de comprendre que si je te persuade que tu es incapable de soulever ce chapelet, ton cerveau — échappant à ton contrôle immédiat — enverra une onde contraire à la première et tu seras effectivement incapable d'accomplir l'action que tu te proposais.

Je le regardai sans bien comprendre, car, me disais-je, comment pourrait-il être capable d'exercer une influence quelconque sur la dose d'électricité qu'émettait mon cerveau ? Je réfléchis à cela, et tout en regardant mon Maître, je me demandais si je devais lui exprimer mes doutes. Mais cela fut inutile, car il les devina et se hâta de me rassurer :

— Je peux t'affirmer, Lobsang, que tout ce que je te dis là est prouvé par les faits et dans un pays Occidental, nous pourrions le démontrer grâce à un appareil qui enregistrerait les trois ondes cérébrales fondamentales. Mais ici, nous ne disposons pas d'appareils de ce genre et nous ne pouvons que discuter sur ce sujet. Le cerveau engendre de l'électricité, il émet des ondes, et lorsque tu décides de lever le bras, ton cerveau émet des ondes suivant l'intention de ta décision. Si je peux — pour employer des termes assez techniques — introduire dans ton cerveau une charge négative, tu seras incapable de mener à bien ton projet initial. En d'autres termes, tu seras hypnotisé !

Tout cela commençait à prendre un sens pour moi ; j'avais vu la Machine de Wimshurst et assisté à

diverses expériences effectuées grâce à elle. J'avais vu de quelle manière on pouvait altérer la polarité d'un courant et le faire ainsi couler dans la direction contraire.

— Honorable Lama ! m'exclamai-je, comment peut-on faire passer un courant dans le cerveau ? Vous ne pouvez pas m'enlever le haut du crâne pour y introduire de l'électricité, alors, comment vous y prenez-vous ?

— Mon cher Lobsang, dit mon Guide, il serait superflu de t'ouvrir le crâne, car je n'ai pas à créer un courant électrique et à l'introduire dans ton corps ; je vais faire des suggestions appropriées qui te persuaderont de la véracité de mes déclarations ou de mes suggestions et c'est toi qui — sans aucun contrôle volontaire de ta part — émettras de toi-même ce courant négatif.

Il me considéra un moment et reprit :

— Je ne suis pas, bien au contraire, partisan d'hypnotiser qui que ce soit contre sa volonté, sauf en cas de nécessité médicale ou chirurgicale, mais je crois qu'avec ta coopération, ce serait peut-être une bonne idée que de procéder à une petite expérience d'hypnotisme.

— Oh, oui ! m'écriai-je vivement, cela m'intéresserait beaucoup !

Il sourit de mon impétuosité.

— Eh bien, Lobsang, cite-moi un acte que, en temps normal, tu ne ferais qu'à contrecœur ! Je te demande cela parce que je veux te forcer, par l'hypnotisme, à faire une chose qui généralement te déplaît, afin de te bien convaincre que tu agis alors sous une influence indépendante de ta volonté.

Je réfléchis un moment et ne sus que répondre : il y avait tant de choses que je faisais de mauvais gré ! Je fus tiré de mes cogitations par mon Guide qui me dit :

— Tu n'avais aucune envie de lire ce passage ardu du cinquième volume du Kangyur, n'est-ce pas ? Tu craignais, je crois, que certains des termes utilisés ne te trahissent et ne trahissent aussi le fait que tu n'avais pas étudié cette matière avec autant d'assiduité que ton précepteur aurait pu le souhaiter !

Ces propos me jetèrent dans une certaine confusion et j'avoue que mes joues s'empourprèrent de honte. C'était la pure vérité, il y avait dans le Livre un passage particulièrement difficile qui me donnait du fil à retordre ; quoique je fusse tout disposé à me laisser persuader de le lire dans l'intérêt de la science. A vrai dire, ma répugnance à l'idée de lire ce passage équivalait presque à une phobie. Mon Guide sourit et me dit :

— Le Livre est là-bas, près de la fenêtre, apporte-le ici, ouvre-le à l'endroit du passage et lis-le à haute voix et si tu veux essayer de désobéir — de faire rater l'expérience — eh bien, elle sera d'autant plus intéressante.

J'obéis à contrecœur, pris le Livre et en tournai les pages de mauvais gré. Nos pages tibétaines sont beaucoup plus grandes et beaucoup plus lourdes que celles des ouvrages Occidentaux. Je les feuilletai lentement en faisant traîner l'opération en longueur le plus possible. Toutefois, je finis par découvrir le passage dont la vue, je l'avoue, me donna presque la nausée, car je n'avais pas oublié la véhémence avec

laquelle un professeur m'avait naguère réprimandé à ce même sujet.

Je demeurai là, le Livre devant moi, et malgré mes efforts, ne pus prononcer les mots. Cela peut sembler étrange, mais la vérité est que j'avais été si malmené par un professeur incompréhensif que j'avais fini par éprouver une véritable haine à l'égard de ces versets sacrés.

Mon Guide me regarda — rien de plus — me regarda simplement. J'eus alors l'impression que quelque chose se déclenchait dans ma tête et je m'aperçus, à ma grande stupéfaction, que j'étais en train de lire, non pas seulement de "lire", mais de lire couramment, aisément, sans la moindre hésitation. En arrivant à la fin du paragraphe, j'éprouvai une sensation inexplicable. Je posai le Livre, allai au centre de la pièce et me mis sur la tête.

"Je deviens fou, me dis-je. Que va penser mon Guide d'une conduite aussi ridicule ?"

Il me vint alors à l'esprit que c'était mon Guide lui-même qui m'obligeait — par son influence — à agir ainsi. Je bondis sur mes pieds et vis qu'il me souriait avec une grande bienveillance.

Il est très facile, je t'assure, Lobsang, d'influencer quelqu'un. Cela ne présente aucune difficulté lorsqu'on a bien maîtrisé les éléments de base. J'ai simplement pensé à certaines choses et tu as capté mes pensées par télépathie, ce qui a fait réagir ton cerveau ainsi que je l'avais prévu. J'ai ainsi provoqué dans le fonctionnement normal de ton cerveau certaines fluctuations qui ont donné ces résultats fort intéressants !

— Honorable Lama ! dis-je, faut-il conclure que si nous pouvions faire passer un courant électrique dans le cerveau d'un individu, nous pourrions le soumettre à toutes nos volontés ?

— Non, il ne faut pas en arriver à cette conclusion, dit mon Guide. Cela signifie au contraire que si nous pouvons convaincre un individu d'agir d'une certaine façon et que si cette action n'est pas contraire aux croyances profondes du sujet, il l'accomplira à coup sûr, simplement parce que ses ondes cérébrales ont été altérées, et quelle qu'ait été son intention originale, il réagira selon les suggestions de l'hypnotiseur.

"Dans la plupart des cas où une personne reçoit les suggestions de l'hypnotiseur, ce dernier n'exerce aucune autre influence réelle sur le sujet, il ne fait que le suggestionner. Grâce à certains petits trucs, il est capable d'obliger sa victime à agir dans un sens contraire à celui qu'elle se proposait de suivre. Bien entendu, toi et moi possédons d'autres pouvoirs que celui-là. Tu seras capable d'hypnotiser une personne instantanément, même contre sa volonté. Ce don t'a été accordé en raison de la nature particulière de ta vie, des immenses épreuves que tu subiras et de la tâche exceptionnelle que tu devras accomplir. (Il s'adossa à son siège et me scruta du regard afin de s'assurer que j'avais bien assimilé ses explications. Satisfait, il poursuivit :) Plus tard — pas encore — tu en apprendras bien davantage sur l'hypnotisme et tu sauras comment hypnotiser rapidement un sujet. Sache, d'autre part, que tes pouvoirs télépathiques seront accrus car lorsque tu te trouveras au loin, dans d'autres pays, il te faudra rester sans cesse en contact

avec nous et le moyen le plus rapide et le plus sûr d'obtenir ce résultat, c'est la télépathie."

Ces propos me rendirent mélancolique. J'étais perpétuellement, semblait-il, en train d'apprendre du nouveau et plus j'apprenais, moins j'avais de loisirs pour moi-même ; j'avais l'impression qu'on me donnait de plus en plus de besognes à accomplir sans jamais m'en faire grâce d'une seule.

— Mais, Honorable Lama ! dis-je, comment la télépathie opère-t-elle ? Rien ne se passe apparemment entre nous et pourtant vous lisez presque toutes mes pensées, surtout quand je préférerais que vous ne les connaissiez pas !

Mon Guide se mit à rire.

— La télépathie est un phénomène très simple, dit-il, il s'agit simplement de contrôler les ondes cérébrales. Tu peux voir la chose comme suit : tu penses, ton cerveau émet des courants électriques qui se modifient suivant les variations de tes pensées. Normalement, celles-ci actionnent un muscle, afin que tu puisses lever ou baisser un membre ; ou bien tu peux songer à un certain sujet situé à une certaine distance, et ton énergie mentale est diffusée, autrement dit la force énergétique de ton cerveau rayonne dans toutes les directions. S'il existait une méthode qui te permette de concentrer ta pensée, celle-ci se dirigerait avec une intensité beaucoup plus grande encore vers le point qui l'intéresserait.

Je me souvins alors d'une petite expérience qu'il m'avait montrée quelque temps plus tôt ; nous avions occupé la même position qu'à présent, autrement dit nous nous trouvions au sommet du Pic (c'est ainsi que

nous autres Tibétains appelons le Potala). Le Lama, mon Guide, avait allumé dans les ténèbres de la nuit, une petite chandelle dont la lueur brillait faiblement. Mais il avait ensuite placé une loupe devant la flamme et en choisissant la distance voulue, entre la loupe et la chandelle, il avait pu projeter sur le mur une image beaucoup plus vive de la flamme. Pour rendre la démonstration plus intéressante, il avait mis, derrière la chandelle, une surface brillante qui, à son tour, avait concentré la lumière de telle sorte que l'image sur le mur se trouvait encore agrandie. Je lui rappelai cette expérience et il me répondit :

— Oui ! c'est parfaitement exact ; il est possible, grâce à divers procédés, de concentrer la pensée et de l'envoyer dans une certaine direction prédéterminée. En fait, chaque personne a ce que nous pourrions appeler une longueur d'onde individuelle ; autrement dit, la dose d'énergie de l'onde fondamentale émise par le cerveau d'un individu, quel qu'il soit, suit un ordre d'oscillations précis et si nous pouvions déterminer le rythme des oscillations émises par l'onde cérébrale fondamentale d'une autre personne et mettre nos propres oscillations en harmonie avec celles de cette personne, nous n'aurions aucun mal à lui envoyer notre message par ce qu'on appelle la télépathie, et cela quelle que soit la distance. (Il me jeta un regard perçant et ajouta :) Il faut que tu comprennes bien, Lobsang, qu'en matière de télépathie, la distance n'a aucune importance ; la télépathie peut relier des océans, et même des mondes !

J'avoue que j'étais anxieux de me distinguer dans ce domaine. Je m'imaginais déjà en train de bavarder avec

mes camarades des autres lamaserias ; Sera, par exemple, ou même celles qui sont situées dans des régions très éloignées. Il me semblait, toutefois, que mes efforts étaient tous consacrés à des études qui pourraient m'être utiles à l'avenir, un avenir qui, à en croire toutes les prophéties, serait des plus sombres.

Mon Guide interrompit de nouveau le cours de mes pensées.

— Nous étudierons plus tard cette question de télépathie. Nous étudierons également la clairvoyance, car, dans ce domaine, tu jouiras de pouvoirs supranormaux, ce qui te simplifiera les choses si tu connais le mécanisme du procédé. Tout tourne autour des ondes cérébrales et l'interruption du Document Akashique. Mais la nuit tombe, nous devons arrêter là cette discussion et nous préparer au sommeil afin que, grâce au repos des heures nocturnes, nous soyons frais et dispos pour l'office du matin.

Il se leva et je fis de même. Je le saluai avec déférence, souhaitant pouvoir montrer plus adéquatement le profond respect que je ressentais pour ce grand homme qui m'avait témoigné tant de bienveillance.

Un sourire furtif passa sur ses lèvres ; il fit un pas en avant et je sentis sur mon épaule la chaude étreinte de sa main. Il me donna une petite tape en disant :

— Bonne nuit, Lobsang, ne nous attardons pas, sinon nous serons de nouveau incapables de nous réveiller en temps voulu pour faire nos dévotions.

Une fois dans ma chambre, je restai quelques instants près de la fenêtre, exposé au souffle du vent froid de la nuit. Je contemplai les lumières de Lhasa et

réfléchis à tout ce que l'on m'avait enseigné, à tout ce que j'avais encore à apprendre. Il était évident que plus j'apprenais, plus j'avais à apprendre et je me demandais comment tout cela finirait. Avec un soupir, de désespoir peut-être, je m'enveloppai plus étroitement dans ma robe et m'allongeai sur le sol froid pour dormir.

CHAPITRE SEPT

Un vent glacial soufflait des montagnes. L'air était chargé de poussière et de petites pierres qui semblaient viser directement nos corps frissonnants. Les vieux animaux, dans leur sagesse, faisaient face au vent, tête baissée, afin qu'il n'ébouriffât pas leur fourrure, ce qui leur eût fait perdre de la chaleur. Nous tournâmes l'angle du Kundu Ling et nous engageâmes dans le Mani Lhakhang. Une rafale, plus violente que les précédentes, s'engouffra sous la robe d'un de mes compagnons qui s'envola en poussant un hurlement de terreur. Nous levâmes la tête, et restâmes bouche bée, frappés de stupeur. Il semblait porté en direction de la Cité — ses bras étendus, sa robe tourbillonnante lui donnant l'apparence d'un géant. Puis survint une accalmie et il tomba comme une pierre dans le Kaling Chu ! Nous nous précipitâmes sur les lieux, craignant qu'il ne se noyât. Au moment où nous atteignîmes la rive, notre camarade — qui s'appelait Yulgye — semblait avoir de l'eau jusqu'aux genoux. La bourrasque se remit à hurler en redoublant de violence ; elle fit tournoyer Yulgye et le rejeta dans nos

bras. Chose extraordinaire, il était à peine mouillé, sauf à partir des genoux jusqu'aux pieds. Nous repartîmes en hâte, en serrant nos robes contre nous, de crainte d'être emportés nous aussi dans les airs !

Nous longeâmes le Mani Lhakhang. Et avancer était difficile ! Le vent hurleur nous poussait en avant ; notre seul souci était de demeurer à la verticale ! Dans le village de Shö, un groupe de dames de haut rang cherchaient un refuge ; cela m'amusait toujours de deviner l'identité de la personne qui se dissimulait derrière le masque de cuir. Plus le visage peint sur le cuir était "jeune", plus la femme qui le portait était *vieille*. Le Tibet est un pays cruel et dur, où les vents hurlent en projetant des torrents de pierre et de sable arrachés aux montagnes. Hommes et femmes y portent souvent des masques de cuir pour se protéger de la tempête. Ces masques, percés de trois fentes — deux pour les yeux, une pour laisser passer la respiration — représentaient invariablement l'opinion que la personne avait d'elle-même !

— Passons par La Rue des Boutiques ! cria Timon, s'efforçant de dominer le vacarme du vent.

— Ce serait du temps perdu ! rugit Yulgye. Ils ferment les persiennes lorsqu'il y a une tempête comme celle-ci. Sinon, toutes leurs marchandises seraient emportées.

Nous continuâmes notre chemin, à pas redoublés. Pour traverser le Pont de Turquoise, nous dûmes nous cramponner les uns aux autres, tant était grande la force du vent. En jetant un regard en arrière, nous vîmes qu'un nuage noir et menaçant obscurcissait le Potala et la Montagne de Fer. Un nuage composé de

particules de poussière et de graviers usés et arrachés à l'Himalaya éternel.

Sachant que ce nuage noir nous rattraperait si nous nous attardions, nous passâmes rapidement devant la Maison de Doring juste en dehors du Cercle Intérieur entourant l'immense Jo Kang. La tempête se rua sur nous en rugissant, flagellant nos têtes et nos visages nus. Timon leva instinctivement la main pour se protéger les yeux. Le vent s'engouffra dans sa robe et la lui souleva au-dessus de la tête, le laissant aussi nu qu'une banane épluchée, juste devant la Cathédrale de Lhassa.

Des pierres et des branchages, projetés contre nous, nous meurtrissaient les jambes d'où le sang jaillissait parfois. Le ciel s'assombrit et finit par devenir aussi noir que la nuit. Poussant devant nous Timon qui luttait contre la robe tournoyant autour de sa tête, nous pénétrâmes d'une allure chancelante dans le Sanctuaire. Là régnait la paix, une paix profonde, lénifiante. C'était ici que, depuis environ treize cents ans, les fidèles venaient prier. La matière même dont était construit cet édifice exsudait la sainteté. Le sol de pierre était strié et cannelé par le passage d'innombrables générations de pèlerins. L'air paraissait vivant ; tant d'encens avait brûlé ici au cours des siècles qu'il semblait avoir doué cet endroit d'une vie propre.

Des piliers et des poutres noircis par le temps se détachaient dans la pénombre perpétuelle. Le terne éclat de l'or, reflétant la lueur des lampes à beurre et des cierges, ne parvenait guère à dissiper l'obscurité. Les petites flammes vacillantes donnaient l'impression

que les ombres des Figures Sacrées exécutaient une danse grotesque sur les murs du Temple. Les Dieux gambadaient avec les Déesses dans un jeu éternel de lumières et d'ombres tandis que la procession incessante des pèlerins passait devant les lampes.

Des points de lumières multicolores jaillissaient des bijoux empilés. Des diamants, des topazes, des béryls, des rubis et des jades lançaient chacun une lueur différente et formaient un tableau éternellement changeant, un kaléidoscope de couleurs. De grands filets de fer ajourés, dont les interstices étaient juste trop étroits pour permettre le passage d'une main, gardaient ces bijoux et cet or contre ceux dont la cupidité l'emportait sur la droiture. Ici et là, dans la pénombre brillante, derrière le rideau de fer, luisaient des paires d'yeux rouges, attestant que les chats du Temple étaient toujours sur leurs gardes. Incorruptibles, ne craignant ni homme ni bête, ils se déplaçaient silencieusement sur leurs pattes de velours. Mais ces douces pattes cachaient des griffes acérées comme des rasoirs, prêtes à sortir du fourreau si on excitait leur colère. Doués d'une intelligence supérieure, ils n'avaient qu'à regarder quelqu'un pour connaître ses intentions. Un geste suspect vers les bijoux qu'ils gardaient et ils se transformaient en démons. Travaillant par couples, l'un sautait à la gorge du voleur en puissance tandis que l'autre lui agrippait le bras droit. Seule la mort leur faisait desserrer leur étreinte, à moins que les moines-assistants ne pussent rapidement libérer leurs captifs ! Avec moi, ou avec d'autres qui les aimaient comme moi, les chats jouaient et ronronnaient, et ils nous laissaient manipuler ces

bijoux inestimables. Manipuler, mais non emporter. Tout noirs, avec des yeux d'un bleu intense auxquels la lumière donnait un reflet rouge, on les connaissait dans les autres pays sous le nom de chats "Siamois". Ici, dans le Tibet glacial, ils étaient *tous* noirs. Sous les tropiques, ils étaient tous blancs, à ce que j'avais entendu dire.

Nous fîmes le tour du Temple et allâmes nous incliner devant les Images Dorées. Dehors, la tempête faisait rage, balayant tout ce qui n'était pas solidement attaché, et menaçant le voyageur imprudent qu'une affaire urgente obligeait à parcourir les routes fouettées par le vent. Mais dans le Temple, le silence n'était rompu que par les "shush-shush" d'innombrables pieds qui accomplissaient le circuit du lieu saint, et l'incessant "clack-chack" des Moulins à Prières. Nous ne les entendions pas. Jour après jour, nuit après nuit, les roues tournaient avec ces "clack-chack, clack-chack, clack-chack" qui avaient fini par faire partie de notre existence ; nous ne les entendions pas plus que les battements de nos coeurs ou notre respiration.

Mais il y *eut* un autre son : un *ronron sonore* et grinçant et le cliquetis du rideau de métal contre lequel un vieux matou se frottait le crâne pour me rappeler que lui et moi étions de vieux amis. Je passai les doigts par une fente et lui grattai la tête. Doucement, il me mordilla les doigts en signe de bienvenue, puis, de sa vieille langue râpeuse, il faillit m'arracher la peau, tant il me léchait avec ferveur. Mais il entendit un mouvement suspect au fond du Temple et fila comme un éclair pour défendre "son" bien.

— Je regrette que nous ne soyons pas allés voir les boutiques, chuchota Timon.

— Idiot, répondit Yulgye sur le même ton, tu *sais* qu'elles sont fermées pendant les tempêtes.

— *Silence, les garçons !* glapit un Maître de discipline et, surgissant de l'ombre, il lança au pauvre Timon un coup qui le déséquilibra et l'envoya rouler sur le sol. Un moine qui se trouvait dans les parages jeta sur ce spectacle un regard désapprobateur et fit tourner furieusement son moulin à prières. Le Maître de Discipline qui avait plus de deux mètres dix (près de 7 pieds) de haut, se dressa devant nous comme une montagne humaine et reprit d'une voix sifflante :

— Si vous faites encore le *moindre bruit...* je vous mettrai en pièces de mes mains et je jetterai les morceaux aux chiens. A présent, *taisez-vous !*

Nous lançant un dernier regard furibond, il tourna les talons et disparut dans la pénombre. Timon se releva avec précaution, craignant même de faire crisser sa robe. Nous ôtâmes nos sandales et gagnâmes la porte sur la pointe des pieds. Dehors, la tempête était toujours déchaînée ; du sommet des montagnes coulaient des torrents de neige éblouissante. Mais, plus bas, du Potala et du Chakpori, coulaient des torrents *noirs* de pierres et de poussière. Le long de la Voie Sacrée, de grandes colonnes de poussière couraient vers la Cité. Le vent hurlait et gémissait comme si les démons eux-mêmes étaient devenus fous et jouaient une cacophonie insensée.

Cramponnés les uns aux autres, nous continuâmes péniblement notre chemin en direction du sud, et après avoir contourné le Jo Kang, nous cherchâmes refuge

dans une alcôve à l'arrière du Hall du Conseil. Dans sa violence, l'air faillit nous soulever de terre et nous projeter par-dessus le mur du Couvent de Tsang Kung. Nous frissonnâmes à cette seule pensée et nous hâtâmes vers notre abri. Une fois notre but atteint, nous nous adossâmes au mur, à bout de souffle.

— "* * * *", dit Timon, Je voudrais pouvoir jeter un sort à ce * * * * Maître de Discipline ! Ton Honorable Guide en serait capable, Lobsang. Tu pourrais peut-être le convaincre de transformer ce * * * * en porc ! ajouta-t-il d'un ton plein d'espoir.

Je secouai la tête.

— Je suis certain du contraire, répondis-je, car le Lama Mingyar Dondup ne ferait jamais du mal à un être humain ou à un animal. Pourtant, ce *serait* un bien si ce Maître de Discipline était transformé en autre chose. *C'est* une brute !

La tempête se calmait. Le sifflement du vent autour des toits perdait de sa virulence. Les cailloux "aéroportés" tombèrent sur les chemins et crépitèrent sur les maisons. Et la poussière s'infiltrait moins dans nos robes. Le Tibet est une région très élevée et très exposée. Les vents se massent derrière les chaînes de montagnes, s'engouffrent dans les défilés, et il arrive souvent qu'ils jettent les voyageurs dans les précipices. Des rafales rugissaient le long des couloirs des lamaseries, y balayaient la poussière et les détritiques avant de fondre en hurlant sur la vallée et sur les basses terres.

Clameurs et tumulte s'apaisèrent. Le dernier des nuages courut à travers le ciel, laissant l'immense voûte céleste d'une pure couleur violette. La lumière

crue du soleil nous aveuglait de son éclat après la sombre atmosphère de la tempête. Des portes s'ouvrirent avec précaution, en grinçant sur leurs gonds ; des têtes apparurent et l'on évalua les dégâts de la journée. La pauvre vieille Mme Raks, dont la maison était tout près de nous, avait eu ses fenêtres de devant enfoncées et ses fenêtres de derrière arrachées. Au Tibet, les vitres sont faites d'épais papier huilé, de sorte qu'on peut voir à travers — au prix d'un véritable effort. Le verre est rare à Lhassa, mais le papier tiré des saules, qui sont nombreux, et des joncs ne coûte pas cher.

Nous reprîmes le chemin de notre maison — le Chakpori — en nous arrêtant chaque fois que quelque chose attirait notre attention.

— Lobsang ! dit Timon, tu sais, *les boutiques vont s'ouvrir à présent*. Viens, ça ne nous prendra pas longtemps !

Ce disant, il tourna à droite et hâta le pas. Yulgye et moi le suivîmes après avoir hésité brièvement. Arrivés dans La Rue des Boutiques, nous regardâmes autour de nous en ouvrant de grands yeux. Que de merveilles étaient étalées là ! L'odeur pénétrante du thé, de nombreuses espèces d'encens venues des Indes et de Chine. Des bijoux et des objets fabriqués dans l'Allemagne lointaine et qui nous semblaient si étranges que nous ne pouvions en deviner l'usage. Un peu plus loin, nous arrivâmes à un magasin où l'on vendait des confiseries, des friandises poisseuses empalées sur des bâtonnets, des gâteaux couverts de sucre blanc ou de sucre glacé et coloré. Nous contemplions tout cela avec nostalgie. Les pauvres chelas que nous étions n'avaient

pas un sou et ne pouvaient rien acheter, mais regarder était gratuit. Yulgye me poussa du coude en chuchotant :

— Lobsang, ce grand type, n'est-ce pas ce Tzu qui s'occupait de toi autrefois ?

Je me retournai et regardai dans la direction indiquée par son doigt. Oui, c'était bien Tzu, Tzu qui m'avait appris tant de choses, avec tant de rudesse. Instinctivement, je m'avançai vers lui, le sourire aux lèvres.

— Tzu ! dis-je. Je suis...

— Allez-vous-en, vous autres, ne dérangez pas un honnête citoyen qui accomplit les commissions de son Patron. Vous n'aurez pas un sou de *moi*.

Il tourna brusquement les talons et s'éloigna.

Je sentis les larmes me monter aux yeux et craignis de me ridiculiser devant mes compagnons. Non, je ne pouvais pas m'offrir le luxe de pleurer, mais Tzu m'avait rembarré, avait feint de ne pas me connaître. Tzu, qui m'avait servi de professeur depuis ma naissance. Je me rappelai comment il avait essayé de m'apprendre à monter mon poney Nakkim, comment il m'avait enseigné l'art de la lutte. A présent, il me tournait le dos, il me méprisait. Tête basse, l'air morose, je grattai la poussière avec mon pied. Mes deux compagnons m'entouraient, silencieux et penauds, éprouvant les mêmes sentiments que moi, la sensation d'avoir été humiliés. Un mouvement soudain attira mon attention ; un vieil Indien barbu, coiffé d'un turban, s'avançait vers moi à pas lents.

— Jeune homme ! me dit-il dans un tibétain à l'accent étrange, j'ai tout vu, mais ne jugez pas mal cet

homme. Certains d'entre nous ont oublié leur enfance. Moi pas. Suivez-moi.

Il nous conduisit à la boutique que nous venions d'examiner.

— Laissez ces jeunes gens faire leur choix, dit-il au marchand.

Timidement, chacun de nous prit une de ces friandises poisseuses et alléchantes et salua l'Indien avec gratitude.

— *Non ! Non !* s'exclama-t-il, une seule ne suffit pas, prenez-en chacun deux.

Nous obéîmes et il paya le boutiquier radieux.

— Monsieur ! dis-je avec ferveur, que Bouddha vous bénisse et vous protège ; que vos joies soient nombreuses !

Il nous sourit avec bienveillance, s'inclina légèrement et retourna vaquer à ses occupations.

Nous rentrâmes lentement, en dégustant les confiseries de manière à les faire durer le plus longtemps possible. Nous avions presque oublié quel goût avaient ce genre de choses. Et celles-ci nous semblaient très particulièrement délicieuses parce qu'elles avaient été données de si bon coeur.

Je me disais, tout en marchant, que mon père, le premier, avait feint de ne pas me connaître sur les marches du Potala, et à présent Tzu venait de faire de même. Yulgye brisa le silence :

— Nous vivons dans un drôle de monde, Lobsang, dit-il. Pour l'instant nous sommes jeunes et on nous bat froid. Et quand nous serons devenus des lamas, les Têtes Noires viendront mendier nos faveurs !

Au Tibet, on appelle les laïques des "Têtes Noires" parce qu'ils ont des cheveux sur le crâne, alors que les moines sont rasés, bien entendu.

Ce soir-là, je suivis très attentivement l'Office ; j'étais décidé à travailler dur afin de devenir un lama le plus vite possible et de me pavaner parmi ces "Têtes Noires" que je repousserais avec mépris lorsqu'elles réclameraient mes services. J'étais même tellement attentif que j'attirai le regard d'un Maître de Discipline. Il me considéra d'un air soupçonneux, se disant sans doute qu'une telle dévotion de ma part était bien singulière ! Dès la fin de l'Office, je regagnai ma chambre en hâte, sachant que j'aurais, le lendemain, une journée très chargée avec le Lama Mingyar Dondup. Pendant un certain temps, je ne pus dormir. Je me tournais et me retournais, songeant au passé et aux épreuves que j'avais subies.

Le matin, je me levai, pris mon petit déjeuner et me préparai à gagner le Quartier des Lamas. Au moment où je quittais la pièce, un gigantesque moine en robe rapiécée me saisit par le bras.

— Hé, *toi* ! me dit-il, tu vas travailler à la cuisine, ce matin, et tu vas même nettoyer les meules !

— Mais, répondis-je, mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'attend.

Et je voulus prendre la fuite.

— Non, tu vas venir avec moi. Ça m'est égal de savoir *qui* t'attend. Je te dis que tu vas travailler à la cuisine.

Il me tordit le bras de telle sorte que je ne pus lui échapper. Je l'accompagnai à contrecœur. Je n'avais pas le choix.

Au Tibet, nous accomplissons tous, à tour de rôle, les besognes manuelles, *serviles*. "Cela apprend l'humilité !" disait l'un. "Cela empêche un garçon de se croire supérieur aux autres !" déclarait un autre. "Cela supprime les distinctions de classe !" affirmait un troisième. Les garçons — et les moines — font le travail qu'on leur assigne, quel qu'il soit, parce que la discipline le veut. Il y avait, naturellement, une domesticité composée de moines d'ordre inférieur, mais les novices et les moines de *tout* rang devaient, à tour de rôle, se charger des besognes les plus basses et les plus déplorables. Cela faisait partie de notre entraînement, mais nous avions ces corvées en horreur car les "réguliers" — tous des hommes inférieurs — nous traitaient comme des esclaves, sachant que nous ne pouvions pas nous plaindre. Nous plaindre ? La dureté de l'épreuve était *voulue* !

Nous suivîmes le couloir de pierre, descendîmes les marches faites de deux montants en bois, avec des barres transversales ; entrâmes dans les grandes cuisines où je m'étais si grièvement brûlé la jambe.

— Allons ! me dit le moine qui me tenait captif, va nettoyer les rainures dans les meules.

Prenant une grande tige en métal, au bout pointu, je grimpai sur une des grandes meules à orge, et me mis en demeure d'extirper les débris logés dans les rainures. Cette pierre avait été mal entretenue et au lieu de broyer l'orge, elle l'avait abîmée. Mon travail consistait à "apprêter" la surface de façon qu'elle redevînt nette et propre. Le moine se tenait là, et se curait négligemment les dents.

— Hé ! hurla une voix sur le seuil de la cuisine, Mardi Lobsang Rampa. Est-ce que Mardi Lobsang Rampa est ici ? L'Honorable Lama Mingyar Dondup veut le voir immédiatement.

Instinctivement, je me levai et sautai au sol.

— Me voici ! criai-je.

Le moine abattit violemment son poing sur le haut de mon crâne et m'envoya à terre.

— Je t'ai dit de rester ici et de faire ton travail, gronda-t-il. Si quelqu'un a besoin de toi, qu'il vienne te chercher lui-même.

Me saisissant par la peau du cou, il me jeta contre la pierre. Ma tête heurta une arête et toutes les étoiles du ciel flamboyèrent dans mon cerveau, puis elles disparurent et je sombrai dans le néant vaste et noir. Chose étrange, je me sentis soulevé — soulevé horizontalement — pour ensuite me retrouver debout. Quelque part, un gong à la voix profonde parut sonner les secondes de la vie ; il faisait "bong-bong-bong", et au dernier coup, j'eus l'impression d'avoir été frappé par une foudre bleue. Alors le monde prit un vif éclat, baigna dans une lumière jaunâtre où je pouvais distinguer les objets avec une acuité anormale. "Ooo, me dis-je, ainsi j'ai quitté mon corps ! Oh ! J'ai vraiment l'air bizarre !"

Les voyages dans l'astral m'étaient familiers. J'étais allé bien au-delà des confins de notre vieille terre et j'avais également visité beaucoup de grandes cités du globe. Mais c'était la première fois qu'il m'arrivait de "bondir hors de mon corps". Debout près de la grande meule, je contemplais avec dégoût la petite silhouette malingre, vêtue d'une robe rapiécée, qui gisait sur la

pierre. Je baissai les yeux et observai sans grand intérêt la façon dont mon corps astral était joint à cette silhouette pitoyable par une corde d'un blanc bleuâtre qui ondulait et vibrait, étincelait et pâlisait tour à tour. Puis j'examinai de plus près mon corps étendu sur la dalle et vis avec horreur que la tempe gauche portait une plaie béante d'où coulait un sang rouge sombre, qui serpentait dans les rainures de la pierre et se mêlait inextricablement aux débris que je n'avais pas encore extirpés de la meule.

Un bruit soudain attira mon attention et en me retournant, j'aperçus mon Guide qui entrait dans la cuisine, le visage blême de colère. Il s'arrêta net devant le moine-cuisinier en chef — celui qui m'avait si cruellement traité. Pas un mot ne fut échangé, pas un seul ; en fait, un silence de mort régnait. Les yeux perçants du Lama parurent foudroyer le moine qui, avec un soupir semblable au son d'un ballon qui se dégonfle, s'écroula comme une masse sur le sol de pierre. Sans lui accorder un second regard, mon Guide se tourna vers ma forme terrestre qui respirait péniblement, étendue sur ce cercle de pierre.

Je regardai autour de moi, vraiment fasciné à l'idée que je pouvais à présent sortir de mon corps pour parcourir de courtes distances. Faire des "voyages éloignés" dans l'astral, ce n'était rien. J'en avais toujours été capable, mais cette sensation de me détacher de moi-même, de contempler mon costume d'argile était une nouvelle, intrigante expérience.

Sans prendre garde à ce qui se passait autour de moi, je me laissai aller à la dérive — et je traversai en flottant le plafond de la cuisine. "Oh !" fis-je

involontairement en passant au travers de la pierre pour me retrouver dans la pièce du dessus. Là était assis un groupe de lamas, plongés dans une contemplation profonde. Je vis avec quelque intérêt qu'ils avaient devant eux une sorte de modèle du monde, une balle ronde où étaient dessinés les continents, les terres, les océans et les mers et cette balle était fixée à un angle correspondant à l'inclinaison de la Terre elle-même dans l'espace. Je ne m'attardai pas, cela ressemblait trop à une leçon de géographie, et je repris mon voyage vers les hauteurs. Je traversai toute une série de plafonds et me trouvai enfin dans la Salle des Tombes ! Autour de moi se dressaient les grands murs dorés qui supportaient les tombeaux des Incarnations du Dalaï Lama au cours des siècles précédents. Je demeurai là un moment, dans une contemplation respectueuse, puis je me laissai voguer vers les nues de sorte que je vis enfin, à mes pieds, le glorieux Potala avec son or étincelant, son écarlate et sa pourpre, et ses murs d'une blancheur admirable qui semblaient se fondre avec la roche vivante de la montagne elle-même.

En tournant mon regard légèrement vers la droite, je pouvais apercevoir le village de Shö et, au-delà, la Cité de Lhassa sur un arrière-fond de montagnes bleues. Tout en m'élevant dans les airs, je voyais les espaces illimités de notre beau pays, un pays que son climat imprévisible et capricieux pouvait rendre dur et cruel, mais qui pour moi était *la patrie* !

Je ressentis une brusque saccade et fus tiré en arrière, comme j'avais souvent tiré moi-même sur un cerf-volant qui planait dans le ciel. Je ne cessai de

descendre, retraversai le Potala, des planchers qui se transformèrent en plafonds, d'autres planchers encore, et finis par atteindre ma destination ultime, à côté de mon corps gisant dans la cuisine.

Le Lama Mingyar Dondup me baignait doucement la tempe et en extrayait des morceaux de matière solide.

"Grands dieux, me dis-je, stupéfait, ma tête est-elle donc si dure qu'elle ait fendu ou craquelé la pierre ?" Je vis alors que j'avais une petite fracture et que parmi les matières que mon Guide ôtait de ma tête, il y avait quantité de détritrus — des éclats de pierre et des résidus d'orge concassé. J'observai la scène avec intérêt et, je l'avoue, avec un certain amusement, car tandis que je demeurais là, dans mon corps charnel, je ne ressentais aucune souffrance, aucun malaise : j'étais en paix.

Le Lama Mingyar Dondup termina ses soins, mit un emplâtre, une compresse d'herbes, sur ma tête et l'attacha avec des cordons de soie. Puis faisant signe à deux moines qui attendaient là avec une civière, il leur ordonna de me soulever avec précaution.

Les hommes — des moines de mon Ordre — me posèrent doucement sur la civière et, accompagnés par le Lama Mingyar Dondup, ils m'emportèrent.

Je regardai autour de moi avec surprise : la lumière s'estompait ; étais-je resté si longtemps évanoui que déjà le jour se mourait ? Avant de trouver la réponse à cette question, je découvris que moi aussi je "m'estompais", que le jaune et le bleu de la lumière spirituelle diminuaient d'intensité et je sentis un besoin absolument invincible, absolument irrésistible de me reposer, de dormir sans plus m'inquiéter de rien.

Pendant un certain temps, je perdis conscience, puis ma tête fut transpercée de douleurs lancinantes, accompagnées de lueurs rouges, bleues, vertes et jaunes, et dont la violence était telle qu'il me sembla que j'allais devenir fou. Une main fraîche se posa sur mon front et une douce voix me dit :

— Tout va bien, Lobsang. Tout va bien, repose-toi, dors !

Le monde parut se transformer en un oreiller moelleux et sombre, aussi doux que du duvet de cygne, dans lequel je m'enfonçai joyeusement, paisiblement, et l'oreiller parut m'engouffrer, je perdis de nouveau conscience, mon âme s'élança vers les espaces interstellaires tandis que mon corps meurtri demeurait en sommeil.

De nombreuses heures durent s'écouler avant que je reprenne connaissance. A mon réveil, je trouvai mon Guide assis près de moi, tenant mes mains dans les siennes. J'ouvris les paupières, vis la lumière du soir, et souris faiblement. Il me rendit mon sourire, dégagea ses mains et prit sur une petite table voisine une tasse emplie d'un breuvage odoriférant. La pressant contre mes lèvres, il me dit :

— Bois, ça te fera du bien !

Je bus et la vie coula en moi de nouveau si intensément que je voulus me dresser sur mon séant. L'effort fut trop grand ; j'eus l'impression qu'une lourde massue s'était de nouveau abattue sur ma tête, je vis des lumières brillantes, des constellations de lumières, et je renonçai à me lever.

Les ombres du soir s'allongèrent ; d'en bas monta vers moi la voix assourdie des conques : l'Office

vespéral allait commencer. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, me dit :

— Il faut que je te laisse pendant une demi-heure, Lobsang, car le Très Profond désire me voir, mais tes amis Timon et Yulgye sont là, ils veilleront sur toi en mon absence et m'appelleront, le cas échéant.

Il me serra affectueusement la main, se leva et quitta la pièce.

Deux visages familiers apparurent, un peu effarés et très excités. Mes camarades s'accroupirent à mes côtés et Timon s'exclama :

— Oh, Lobsang ! Le Maître-Cuisinier s'est fait rudement attraper à cause de toi !

— Oui, dit l'autre, et il a été renvoyé de la Lamaserie pour sévices graves et injustifiés. On le conduit jusqu'au portail sous escorte en ce moment même !

Ils frémissaient d'émotion et Timon reprit :

— Je t'ai cru mort, Lobsang, tu saignais vraiment comme un yak givé !

Je ne pus m'empêcher de sourire en les regardant ; leurs voix trahissaient à quel point ils étaient émus par le moindre événement qui rompait la monotonie de l'existence dans une lamaserie. Et je ne leur en voulais pas ; moi aussi j'aurais été très excité si la victime avait été un autre que moi-même. Je leur souris, puis me sentis gagné par une torpeur accablante. Je fermai les yeux pour les reposer quelques instants et perdis de nouveau conscience.

Pendant plusieurs jours — sept ou huit en tout peut-être — je restai allongé et mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, me servit d'infirmier ; ce fut grâce à lui que je survécus, car l'existence dans une lamaserie n'est pas

forcément douce et facile : en fait, seuls les plus forts y résistent. Même si le Lama n'avait pas été un homme plein de bonté et de tendresse, on avait d'excellentes raisons pour me garder en vie. Comme je l'ai déjà dit, je devais accomplir une tâche spéciale et les épreuves que je subissais dans mon enfance étaient destinées, je suppose, à m'endurcir, à m'immuniser contre la souffrance, car toutes les prophéties que j'avais entendues — et j'en avais entendu pas mal ! — indiquaient que je mènerais une existence pénible et douloureuse.

Mais tout n'était pas que souffrance. Au fur et à mesure que mon état s'améliorait, j'avais de plus nombreuses occasions de m'entretenir avec mon Guide. Nous discussions de bien des choses, parfois de sujets banals, parfois des sujets les plus inattendus. Nous parlâmes longuement de divers aspects de l'occultisme et je me rappelle lui avoir dit un jour :

— Honorable Lama, ce doit être merveilleux que d'être bibliothécaire et de posséder ainsi tout le savoir du monde. Sans ces terribles prophéties concernant mon avenir, je me serais fait bibliothécaire.

Mon Guide me sourit :

— Les Chinois ont un dicton : "Une image vaut mille mots", Lobsang, mais moi je t'affirme qu'aucune somme de lectures et d'images ne remplacera l'expérience pratique et la connaissance.

Je le regardai pour voir s'il parlait sérieusement, puis je songeai à ce moine japonais, Kenji Tekeuchi, qui pendant près de soixante-dix ans avait étudié les mots imprimés et n'avait pas réussi à mettre en pratique ni à digérer ses lectures.

Mon Guide lut mes pensées.

— Oui ! dit-il, le vieil homme n'est pas fou. Il s'est donné une indigestion mentale en lisant tout sans rien assimiler. Il s'imagine être un grand homme, un homme d'une haute spiritualité. Ce n'est qu'un pauvre vieil étourneau qui ne trompe personne autant qu'il s'illusionne sur lui-même. (Le Lama poussa un soupir mélancolique et ajouta :) Sur le plan spirituel, il a fait banqueroute, sachant tout, mais ne sachant rien. La lecture insensée, aveugle et mal avisée de tout ce qui tombe sous la main est dangereuse. Cet homme a suivi toutes les grandes religions et n'en comprenant aucune, il s'est néanmoins targué d'être l'homme le plus évolué de tous.

— Honorable Lama ! dis-je, si les livres sont pernicioeux à ce point, pourquoi y en a-t-il ?

Mon Guide posa un moment sur moi un regard inexpressif. "Ha ! me dis-je, le voilà pris de court !" Puis il sourit de nouveau et me dit :

— Mais, mon cher Lobsang, la réponse est évidente ! Lis, lis encore et toujours, mais ne laisse jamais *aucun* livre fausser ton pouvoir de jugement et de discernement. Un livre est censé enseigner, instruire ou même distraire. Ce n'est pas un maître qu'il faut suivre aveuglément et sans raison. Aucun être doué d'intelligence ne devrait être réduit en esclavage par un livre ou par les mots d'un autre homme.

Je hochai la tête. Oui, tout cela me paraissait logique. Mais alors, *pourquoi s'intéresser aux livres ?*

— Pourquoi, Lobsang ? dit mon Guide en réponse à ma question. Mais parce qu'il doit y avoir des livres, cela va de soi ! Les bibliothèques du monde entier

contiennent la majorité des connaissances humaines, mais seul un imbécile prétendrait que l'humanité est l'esclave des livres qui, en vérité, ne sont là que pour la guider, lui servir de références, lui venir en aide. C'est un fait que, mal digérés, ils peuvent être maléfiques car ils poussent un homme à se croire supérieur à ce qu'il est, et le conduisent à des voies tortueuses, des voies qu'il n'est pas capable — faute de connaissances suffisantes — de suivre jusqu'au bout.

— Eh bien, Honorable Lama, insistai-je, à quoi servent les livres ?

— Il ne t'est pas possible, dit mon Guide, d'aller dans toutes les villes du monde et d'étudier sous la direction des grands Maîtres, mais le mot imprimé — le livre — peut t'apporter leur enseignement à domicile. Tu n'es pas obligé de croire tout ce que tu lis, et les grands écrivains n'ont jamais prétendu le contraire ; tu dois faire appel à ton propre jugement et te servir de leurs paroles de sagesse comme d'un guide qui te permettra de découvrir ta propre sagesse. Je peux t'affirmer qu'un homme qui n'est pas encore prêt à étudier un sujet peut se causer un tort considérable s'il lit un ouvrage sur ce même sujet et s'il essaye de s'élever — pour ainsi dire — au-dessus de son état kharmique en s'attachant aux paroles et aux oeuvres d'autrui. Il est possible que le lecteur soit un homme fort peu évolué et, en ce cas, étudier des choses qui, présentement, ne sont pas pour lui, peut freiner plutôt qu'accélérer son évolution, et notre ami japonais en est un exemple.

Mon Guide sonna pour avoir du thé, complètement indispensable à nos discussions ! Lorsque le moine-serviteur l'eut apporté, notre entretien reprit.

— Lobsang ! Tu auras une vie peu banale et c'est pourquoi nous te donnons une formation très poussée ; nous augmentons tes pouvoirs télépathiques par toutes les méthodes à notre disposition. Je t'annonce dès à présent que tu vas étudier, grâce à la télépathie associée à la clairvoyance, certains des plus grands ouvrages de ce monde — des chefs-d'oeuvres littéraires — et tu vas les étudier sans savoir la langue dans laquelle ils ont été écrits.

Je restai bouche bée ; comment aurais-je pu étudier un ouvrage écrit dans une langue que je ne connaissais pas ? Cette question m'intriguait, mais mon Maître me donna bientôt la réponse.

— Lorsque tes pouvoirs de télépathie et de clairvoyance se seront améliorés, ce qui va se produire, tu pourras capter le contenu d'un livre grâce aux gens qui viendront de le lire ou qui seront en train de le lire. C'est une des applications les moins connues de la télépathie qui, bien entendu, doit en l'occurrence s'allier à la clairvoyance. Dans les autres parties du monde, les gens n'ont pas toujours accès à une bibliothèque publique, ou à une grande salle de lecture ; ils peuvent en franchir la porte, mais à moins de prouver qu'ils sont des étudiants cherchant à s'instruire, ils ne sont pas admis. Tu n'auras pas à souffrir de cette réglementation, tu seras capable de voyager dans l'astral et d'étudier, et cela te sera d'un grand secours tous les jours de ta vie et au moment où tu passeras au-delà de cette vie.

Il me parla des applications de l'occultisme. Faire mauvais usage du pouvoir occulte ou tenter de dominer une autre personne par des moyens occultes valaient

au coupable un terrible châtement. Les pouvoirs ésotériques et métaphysiques, les perceptions extrasensorielles ne devaient servir qu'au bien, qu'à venir en aide aux autres, qu'à accroître la somme des connaissances humaines.

— Mais, Honorable Lama ! m'écriai-je, que faut-il penser des gens qui sortent de leur corps par excitation ou par curiosité, lorsqu'ils se détachent de leur corps et risquent d'en mourir de frayeur, ne peut-on rien faire pour les mettre en garde contre ce genre d'expériences ?

Mon Guide eut un sourire mélancolique.

— Il est vrai, Lobsang, dit-il, qu'un grand nombre de gens lisent des livres et tentent des expériences occultes sans avoir auprès d'eux un Maître capable. Beaucoup de gens sortent d'eux-mêmes, soit sous l'effet de l'alcool ou par la surexcitation ou par un excès dans quelque chose qui n'est pas bon pour l'esprit, et ensuite ils paniquent. Tu auras un moyen de te rendre utile : tu pourras, au cours de ta vie, avertir ceux qui cherchent que la seule chose à craindre en matière d'occultisme, c'est la peur. La peur donne libre cours aux pensées indésirables, fait pénétrer en vous les entités néfastes et les laisse même vous dominer, s'emparer de vous, et toi, Lobsang, tu devrais répéter sans cesse qu'il n'y a rien d'autre à redouter que la peur elle-même. En se débarrassant de la peur, on renforce l'humanité et on rend l'humanité plus pure. C'est la peur qui déclenche les guerres, la peur qui crée les dissensions dans le monde, la peur qui dirige la main de l'homme contre l'homme. La peur, seule la peur, est l'ennemie et si nous la repoussons une fois

pour toutes — crois-moi — il n'y a rien d'autre à craindre.

La peur ? A quoi rimait toute cette conversation sur la peur ? Je levai les yeux sur mon Guide et je suppose qu'il lut dans mes yeux la question muette. Ou peut-être lut-il mes pensées par télépathie ; quoi qu'il en soit, il déclara brusquement :

— Ainsi tu t'interroges sur la peur ? Eh bien, tu es jeune et innocent !

"Oh ! Pas si innocent *qu'il* le croit !" me dis-je.

Le Lama sourit comme s'il avait apprécié cette plaisanterie — bien que je n'eusse pas prononcé un mot, naturellement — puis il poursuivit :

— La peur est une chose réelle, tangible. Tu as entendu parler de ceux qui s'adonnent à l'alcool — qui deviennent des intoxiqués. Ces gens-là aperçoivent de remarquables créatures. Certains ivrognes affirment voir des éléphants verts à rayures roses ou des êtres plus étranges encore. Et je te le dis, Lobsang, les créatures qu'ils voient — et qui sont des prétendues hallucinations — sont vraiment réelles.

Je continuais à me poser des questions sur la peur. Bien entendu, je savais ce qu'elle était au sens physique du terme. Je songeai au jour où j'avais dû rester immobile devant la Lamaserie du Chakpori, alors qu'il me fallait subir l'épreuve d'endurance avant de recevoir la permission d'entrer et d'être accepté comme le plus humble des chelas. Je me tournai vers mon Guide et lui demandai :

— Honorable Lama, quelle est toute cette peur ? J'ai entendu parler des créatures qui habitent l'astral inférieur, mais au cours de mes voyages dans l'astral,

je n'en ai jamais rencontré une seule qui m'ait causé la moindre frayeur. Quelle est toute cette peur ?

Mon Guide demeura un moment silencieux, puis, comme s'il avait brusquement pris une décision, il se leva et dit :

— Suis-moi !

Je me levai à mon tour ; nous prîmes un couloir de pierre et tournâmes à droite, puis à gauche et encore à droite. Continuant notre chemin, nous parvînmes enfin à une pièce qui n'était pas éclairée. On avait l'impression de pénétrer dans un étang de ténèbres. Mon Guide entra le premier, alluma une lampe à beurre posée près de la porte, puis me faisant signe de m'allonger, il me dit :

— Tu es assez âgé à présent pour connaître les entités de l'astral inférieur. Je suis prêt à t'aider à voir ces créatures et à faire en sorte qu'elles ne te causent aucun mal, car on ne devrait les affronter qu'après s'y être préparé et s'être protégé adéquatement. Je vais éteindre cette lumière ; tu te reposeras paisiblement, tu te laisseras flotter hors de ton corps — à la dérive, où tu voudras, sans t'occuper de la destination, sans but précis — ainsi que flotte la brise.

Il éteignit la lampe et ferma la porte. La pièce était maintenant plongée dans l'obscurité. Je ne pouvais même pas deviner le son de sa respiration, mais je sentais près de moi sa réconfortante présence.

Les voyages astraux n'étaient pas une nouveauté pour moi. J'avais reçu, en naissant, la faculté de me déplacer astralement et, à mon retour de ces voyages, je me souvenais toujours de tout. A présent, allongé sur le sol, la tête sur un pan de ma robe, je joignis les

mains et les pieds et méditai sur le processus par lequel on quitte son corps, processus si simple pour ceux qui savent. Bientôt je ressentis le léger soubresaut indiquant que le corps astral se sépare du corps physique et, à l'instant de ce soubresaut, je fus inondé de lumière. Il me semblait flotter au bout de ma Corde d'Argent. Au-dessous de moi c'était l'obscurité complète, l'obscurité de la pièce que je venais de quitter et où ne brillait aucune lumière. Je regardai autour de moi, mais tout cela ne différait en rien des voyages que j'avais entrepris auparavant. Je voulus m'élever au-dessus de la Montagne de Fer et aussitôt, je cessai d'être dans cette chambre, je flottai au-dessus de la Montagne, à une centaine de mètres (200 ou 300 pieds) peut-être. Soudain, je n'eus plus conscience du Potala, ni de la Montagne de Fer, ni du Tibet, ni de la Vallée de Lhassa. Je me sentis malade d'appréhension, ma Corde d'Argent trembla violemment et je fus épouvanté de voir que la brume d'un bleu argent qui émanait toujours de la Corde avait pris une vilaine couleur jaune verdâtre.

Soudain, j'eus l'impression que l'on me tirait brutalement vers le bas, comme si des déments hostiles s'efforçaient de me ramener dans mon corps. Instinctivement, je baissai les yeux et ce que je vis faillit me faire perdre connaissance.

Autour de moi, ou plutôt au-dessous de moi, évoluaient des créatures si affreuses et si bizarres qu'elles semblaient échappées du cauchemar d'un ivrogne. L'une d'elles, la plus horrible que j'eusse jamais vue de ma vie, s'avança vers moi, d'un mouvement sinueux ; on eût dit une énorme limace

affublée d'une abominable tête humaine, mais dont les couleurs n'avaient rien d'humain. Elle avait le visage rouge, le nez et les oreilles verts, et ses yeux semblaient tournoyer dans leurs orbites. Je vis d'autres créatures, plus monstrueuses et plus écoeurantes encore que la limace. Certaines étaient indescriptibles, mais toutes semblaient avoir en commun cette caractéristique humaine : la cruauté. Elles s'approchèrent pour m'écharper, tentèrent d'arracher de moi la Corde d'Argent. Je les regardais en frissonnant et me dis : "La peur ! C'est donc ça la peur ! Eh bien, ces choses ne peuvent pas me blesser, je suis à l'abri de leur atteinte, je suis à l'abri de leurs attaques !" Et à l'instant même où j'émis cette pensée, les entités disparurent et cessèrent d'exister. La Corde éthérée qui me liait à mon corps physique brilla de nouveau et reprit ses teintes normales ; je me sentis euphorique, libéré, et je compris qu'après avoir subi et surmonté cette épreuve, je ne craindrais plus rien de ce qui pourrait se passer dans l'astral. Cela m'enseigna de façon définitive que les choses qui nous font peur ne peuvent nous faire de mal à moins que nous ne leur permettions de nous faire du mal par notre peur.

Une brusque saccade sur ma Corde d'Argent attira mon attention ; je baissai les yeux sans la moindre hésitation, sans la moindre crainte. Et j'aperçus une faible lueur. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, avait allumé la petite lampe à beurre et mon corps physique attirait à lui mon corps astral. Doucement, je traversai en flottant le toit du Chakpori ; je descendis à l'horizontale au-dessus de mon enveloppe charnelle, puis, très, très lentement, le corps astral et le corps

physique se fondirent et ne firent plus qu'un. Le corps qui était à présent mon "Moi" frissonna légèrement et je me dressai sur mon séant. Mon Guide me contemplait avec un sourire affectueux.

— Tu t'en es bien tiré, Lobsang ! me dit-il. Je vais te confier un très grand secret : tu as mieux subi cette première épreuve que je n'ai subi la mienne, autrefois. Je suis fier de toi !

Cette question de la peur continuait à me tracasser et c'est pourquoi j'interrogeai :

— Honorable Lama, de quoi peut-on vraiment avoir peur ?

Mon Guide prit un air grave, même sombre, et me répondit :

— Tu as mené une bonne vie, Lobsang, et tu n'as rien à craindre, par conséquent tu ne crains rien. Mais il y a les criminels, ceux qui ont fait du mal aux autres. Lorsqu'ils sont seuls, leur conscience les tourmente. Les créatures de l'astral inférieur se nourrissent de la peur des autres ; ceux qui ont mauvaise conscience sont leur aliment. Les gens créent des formes-pensées maléfiques. Peut-être, un jour, pourras-tu entrer dans une très vieille cathédrale ou dans un temple très ancien, édifiés depuis d'innombrables années. Tu sentiras les murs de cet édifice (comme notre propre Jo Kang) émettre des ondes bénéfiques à cause de toutes les bonnes pensées dont il a été le lieu. Mais si tu peux visiter une très vieille prison où beaucoup de gens ont souffert et subi des persécutions, tu ressentiras une impression contraire. On peut en déduire que les résidents des maisons créent des formes-pensées qui en imprègnent les murs ; par conséquent qu'une bonne

maison possède de bonnes formes-pensées qui émettent des émanations salutaires et que les lieux consacrés au mal répandent des fluides maléfiques. Il est donc également évident que seules de mauvaises pensées peuvent naître d'une maison où le mal est commis, et ces pensées et formes-pensées peuvent être vues et touchées par ceux qui sont clairvoyants lorsqu'ils sont dans l'état astral.

Mon Guide réfléchit un moment avant de poursuivre :

— Il y a eu des cas, comme tu l'apprendras plus tard, où des moines, ou d'autres gens, se sont crus supérieurs à ce qu'ils étaient en réalité ; alors, ils ont construit une forme-pensée et au bout d'un certain temps, celle-ci a coloré leur vision des choses. Je me rappelle un exemple de ce genre ; il s'agissait d'un vieux moine birman — un homme fort ignorant, de surcroît, je dois le dire — un moine de rang inférieur, et dépourvu de compréhension ; mais nous devons lui faire toutes les concessions parce qu'il était notre frère et qu'il appartenait à notre Ordre. Il menait une vie solitaire ainsi que la plupart d'entre nous, mais au lieu de consacrer son temps à la méditation et à la contemplation — ou à d'autres activités bénéfiques — il s'imagina être devenu un homme puissant au pays de Birmanie. Il oublia qu'il était un humble moine qui avait à peine mis le pied sur la Voie de l'Illumination. Dans la solitude de sa cellule, il s'imagina être un grand prince, possédant de vastes domaines et d'immenses richesses. Au début, c'était là une distraction inoffensive, encore qu'inutile. Personne n'aurait songé à reprocher à cet homme ses chimères, ses vaines songeries, car, comme je l'ai dit, il n'avait ni assez

d'intelligence ni assez de savoir pour se consacrer véritablement à des tâches spirituelles. Au cours des ans, cet homme, chaque fois qu'il était seul, redevenait un très grand Prince. Cette illusion colorait sa vision de la réalité, affectait sa façon d'être et, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, l'humble moine s'effaçait de plus en plus et cédait la place à un Prince arrogant. Le pauvre malheureux finit par être convaincu qu'il était bel et bien un Prince birman. Il s'adressa un jour à un Abbé comme si ce dernier avait été un serf sur le domaine princier. L'Abbé n'était pas aussi tolérant que le sont certains d'entre nous, et, malheureusement, la réaction infligea au pauvre pseudo-prince un choc qui lui fit perdre son équilibre mental. Mais toi, Lobsang, tu n'as rien à craindre sur ce point ; tu es stable, bien équilibré et sans peur. Rappelle-toi seulement cet avertissement : la Peur corrode l'âme. Les imaginations vaines et inutiles nous aiguillent sur la mauvaise voie, de sorte que, avec les années, les imaginations deviennent réalités, tandis que les réalités s'évanouissent pour ne réapparaître qu'au bout de plusieurs incarnations. Conserve ton pied sur le Sentier, ne laisse aucunes folles aspirations ni imaginations colorer ou déformer ta vision des choses. Ceci est le Monde de l'Illusion, mais pour ceux d'entre nous qui peuvent regarder cette vérité en face, l'illusion peut devenir réalité lorsque nous quittons ce monde.

Je réfléchis à tout cela ; je dois avouer que j'avais déjà entendu parler de ce moine-qui-se-croyait-prince, car j'avais lu cette histoire dans un livre appartenant à la Bibliothèque des Lamas.

— Honorable Guide ! dis-je, à quoi sert alors le pouvoir occulte ?

Le Lama joignit les mains et me regarda droit dans les yeux.

— A quoi sert le savoir occulte ? Eh bien, voilà qui est facile à comprendre, Lobsang ! Nous avons le droit d'aider ceux qui sont dignes de l'être. Nous n'avons pas le droit d'aider ceux qui ne désirent pas notre assistance et qui ne sont pas prêts à la recevoir. Nous n'employons pas la puissance ou les facultés occultes dans notre intérêt personnel, ni pour un bénéfice ou une récompense. Le but tout entier du pouvoir occulte est ceci : accélérer son développement vers le haut, accélérer son évolution et aider le monde dans son ensemble, pas seulement le monde des humains, mais le monde de la nature, des animaux — de toute chose.

Nous fûmes à nouveau interrompus par le Service qui commençait dans le Temple proche et c'eût été manquer de respect à l'égard des Dieux que de continuer une discussion tandis qu'on les adorait ; nous terminâmes donc cet entretien et restâmes assis en silence près de la flamme vacillante de la lampe à beurre, qui ne brûlait plus que faiblement.

CHAPITRE HUIT

C'était fort agréable, en vérité, que de rester étendu dans la longue herbe fraîche qui poussait au pied du Pargo Kaling. Au-dessus de moi, derrière mon dos, les vieilles pierres se dressaient vers le ciel et d'où j'étais, à même le sol, la pointe si haute semblait effleurer les

nuages. Le "Bouton du Lotus", qui constituait cette pointe, symbolisait l'Esprit, alors que les "feuilles" supportant le "Bouton" représentaient l'Air. Quant à moi, je reposais confortablement adossé à la pierre taillée représentant la "Vie sur la Terre". Juste au-delà de ma portée — à moins d'être debout — se dressaient les "Marches de l'Accomplissement". Eh bien, j'essayais "d'atteindre" maintenant !

Oui, c'était agréable de musarder là et de regarder passer les marchands venus des Indes, de Chine et de Birmanie. Certains d'entre eux allaient à pied tout en conduisant de longs troupeaux de bêtes qui apportent de très loin des produits exotiques. D'autres, plus puissants peut-être, ou peut-être simplement fatigués, allaient à cheval en regardant autour d'eux. Je me demandais distraitemment ce que pouvaient contenir leurs paniers d'osier, et tout à coup, je sursautai : *c'était précisément pour ça que je me trouvais là !* J'étais là pour observer l'aura du plus grand nombre de gens possible. J'étais là pour "deviner", grâce à l'aura et à la télépathie, ce que ces hommes faisaient, ce qu'ils pensaient et quelles étaient leurs intentions.

Un pauvre mendiant aveugle était assis de l'autre côté de la route. Couvert de poussière, vêtu de haillons, d'aspect banal, il demandait l'aumône d'une voix geignarde aux passants. Un nombre surprenant d'entre eux lui jetaient des piécettes, s'amusant à le regarder les chercher à tâtons ; il parvenait à les localiser par le bruit qu'elles faisaient en frappant le sol, ou en heurtant une pierre. Parfois, mais très rarement, une petite pièce lui échappait ; alors le voyageur la ramassait et la laissait tomber à nouveau. En pensant à

lui, je tournai nonchalamment la tête dans sa direction et la surprise me fit me redresser brusquement. Son aura ! Je ne m'étais pas soucié de l'observer auparavant. Et, à présent que je la regardais avec attention, je m'apercevais que cet homme n'était pas aveugle. Je voyais qu'il était riche, qu'il avait de l'argent et des biens mis en sûreté et qu'il feignait d'être un malheureux aveugle parce que mendier était pour lui la façon la plus commode de gagner sa vie. Non ! ce n'était pas possible, je me trompais sans doute, je surestimais mes facultés d'observation. Peut-être déclinaient-elles. Cette pensée m'inquiéta et je me levai à contrecœur pour aller chercher des éclaircissements auprès de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, qui se trouvait en face, au Kundu Ling.

Quelques semaines auparavant, j'avais subi une opération destinée à ouvrir plus largement mon "Troisième Oeil". Dès ma naissance, j'avais possédé des pouvoirs de clairvoyance inhabituels, la capacité de voir "l'aura" qui entoure le corps des humains, des animaux et des plantes. Cette opération douloureuse avait réussi à accroître mes facultés bien au-delà de ce qu'avait espéré le Lama Mingyar Dondup lui-même. A présent, on poussait à fond mon entraînement ; toutes mes heures de veille, je les consacrais à l'étude de l'occultisme. Je me sentais écrasé par des forces puissantes pendant que ce *lama-ci* et ce *lama-là* me "bourraient" de connaissances par télépathie ou par d'autres méthodes étranges dont j'étudiais intensément le processus. Pourquoi faire du travail d'écolier alors que l'on peut s'instruire par télépathie ! Pourquoi

s'interroger sur les intentions d'un homme quand on peut les voir à son aura ? Néanmoins, cet aveugle m'intriguait !

— Honorable Lama, où êtes-vous ? m'écriai-je en traversant la route au galop à la recherche de mon Guide. J'entrai dans le petit parc, si vite que je faillis tomber.

— Tiens ! me dit en souriant mon Guide qui était paisiblement assis sur le tronc d'un arbre tombé, tiens ! te voilà tout ému parce que tu viens de découvrir que "l'aveugle" a d'aussi bons yeux que toi.

Je suffoquais d'épuisement et d'indignation.

— Oui ! m'exclamai-je, cet homme est un imposteur, un escroc, car il vole ceux qui ont bon coeur. On devrait le mettre en prison !

Le Lama éclata de rire en voyant mon visage rouge et indigné.

— Mais, Lobsang, pourquoi toute cette agitation ? Cet homme vend ses services comme l'homme qui vend les moulins à prières. Les gens lui donnent de menues pièces de monnaie afin qu'on les croie généreux ; ils ont l'impression d'être bons. Pour un temps cela accélère le rythme de leurs vibrations moléculaires — élève leur spiritualité — les rapproche des Dieux. Faire la charité leur est bénéfique. L'argent qu'ils donnent ? Ce n'est rien. Il ne leur manque pas.

— Mais il n'est pas aveugle ! m'écriai-je, exaspéré. C'est un *voleur*.

— Lobsang, me dit mon Guide, il est inoffensif, il vend les services qu'il rend. Plus tard, en Occident, tu verras que les gens appelés publicistes affirment des contrevérités qui sont nuisibles à la santé, susceptibles

de déformer des bébés encore dans le sein de leur mère et de transformer en fous furieux des individus à peu près sains d'esprit.

Il tapota la souche et me fit signe de m'asseoir à côté de lui. J'obéis et me mis à frapper l'écorce à coups de talon.

— Il faut que tu apprennes à te servir simultanément de l'aura et de la télépathie, poursuivit mon Guide. Si tu emploies l'une sans l'autre, tu risqueras d'arriver à des conclusions erronées, — comme dans ce cas-ci. Il est indispensable d'utiliser toutes les facultés que l'on possède, tous les pouvoirs dont on jouit, pour résoudre chaque problème. Cet après-midi, je dois m'absenter et le grand Lama-Médecin, le Révérend Chinrobnobo, de l'Hôpital Menzekang, viendra s'entretenir avec toi. Et tu lui répondras.

— Oh ! fis-je d'un ton maussade, il ne me parle jamais, il ne me remarque même pas.

— Tout cela va changer — d'une manière ou d'une autre — cet après-midi, déclara mon Guide.

"D'une manière ou d'une autre !" me dis-je. Ces mots me paraissaient fort inquiétants.

Mon Guide et moi revînmes ensemble vers la Montagne de Fer, et nous nous arrêtâmes un moment pour contempler une fois encore les vieilles sculptures en couleurs, taillées dans le roc, si anciennes et pourtant toujours si vivantes. Puis nous gravîmes le sentier escarpé et rocailleux.

— La Vie est comme ce sentier, Lobsang, dit le Lama. La Vie suit un chemin pénible, semé de pierres, d'embûches et de pièges, mais si l'on persévère, on finit par atteindre le sommet.

Arrivés en haut du sentier, nous entendîmes le gong annonçant l'Office du Temple et chacun de nous partit de son côté, lui pour rejoindre ses collègues, moi pour retrouver mes camarades de classe. Dès que le Service fut terminé et que j'eus pris quelque nourriture, un chela encore plus petit que moi vint me trouver, l'air assez inquiet.

— Mardi Lobsang, me dit-il timidement, le Saint Lama-Médecin Chinrobnobo veut te voir immédiatement à l'Ecole de Médecine.

J'ajustai ma robe, pris quelques aspirations profondes afin de me calmer les nerfs, et me dirigeai vers l'Ecole de Médecine avec une assurance que je ne ressentais pas.

"Ah !" fit une voix basse et forte, une voix qui évoquait le son d'une conque du Temple. Debout devant lui, je lui présentai mes respects selon l'usage consacré par le temps. Le Lama était un homme grand et robuste, aux larges épaules, et toute sa personne était de nature à inspirer une sainte terreur à un petit garçon. J'avais l'impression que du revers d'une de ses mains puissantes, il aurait été capable de me faire sauter la tête des épaules et de l'envoyer rouler le long du flanc de la montagne. Mais il me pria de m'asseoir devant lui, et ce avec une telle cordialité que je faillis tomber sur mon séant !

— Eh bien ! mon garçon, commença-t-il d'une grosse voix profonde, semblable au grondement du tonnerre dans les montagnes lointaines, j'ai beaucoup entendu parler de toi. Ton Illustre Guide, le Lama Mingyar Dondup, affirme que tu es un prodige, que tes facultés

paranormales sont formidables. C'est ce que nous allons voir !

J'étais assis devant lui et je tremblais.

— Tu me vois ? Et que vois-tu ? demanda-t-il.

Tremblant de plus en plus, je lui dis la première chose qui me traversa l'esprit :

— Je vois un homme si grand et si fort, Saint Lammédecin, qu'en arrivant ici je l'ai pris pour une montagne.

Son rire bruyant provoqua un tel déplacement d'air que je craignis que ma robe ne s'envolât.

— Regarde-moi, mon garçon, *regarde mon aura* et dis-moi ce que tu vois ! ordonna-t-il. Et ce que tu en conclus.

Je le regardai, mais non pas fixement, car cela risque d'affaiblir l'aura d'une silhouette habillée. Je regardais plutôt dans sa direction.

— Seigneur ! lui dis-je, je vois d'abord le contour physique de votre corps, vaguement, tel qu'il serait sans vêtement. Puis, tout près de vous, je distingue une faible lumière bleuâtre, qui a la couleur de la fumée du bois vert. Elle m'apprend que vous avez travaillé trop dur, que vous connaissez de longues nuits d'insomnie depuis quelque temps, et que votre énergie éthérique est basse.

Il me dévisagea avec des yeux écarquillés et hocha la tête d'un air satisfait.

— Continue !

— Seigneur ! votre aura s'étend à environ trois mètres (9 pieds) de vous, de chaque côté. Les couleurs se superposent à la fois verticalement et horizontalement. Je vois le jaune qui indique la haute

spiritualité. Pour l'instant, vous vous étonnez qu'un enfant de mon âge puisse vous dire tant de choses et vous songez que mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, s'y connaît, après tout. Vous pensez qu'il vous faudra vous excuser auprès de lui pour avoir exprimé des doutes sur mes capacités.

Un grand éclat de rire m'interrompt.

— Tu as raison, mon garçon, tu as raison ! s'écria le Lama avec ravissement. *Continue !*

— Seigneur ! (tout cela n'était pour moi qu'un jeu d'enfant !) vous avez eu récemment un accident et vous avez reçu un coup au foie. Cela vous fait mal quand vous riez trop fort et vous envisagez de prendre de l'herbe de tatura et de vous faire masser en profondeur quand vous serez sous son effet anesthésiant. Vous songez que c'est la volonté du Destin si, parmi plus de six mille espèces de plantes, il y a justement pénurie de tatura.

Il avait cessé de rire et me regardait avec un respect non déguisé. J'ajoutai :

— Votre aura indique de surcroît, Seigneur, que vous serez bientôt le principal Abbé-Médecin du Tibet.

Il me considéra avec une certaine appréhension.

— Mon garçon, me dit-il, tu jouis d'un grand pouvoir — tu iras loin. Mais n'en abuse jamais, *jamais*. Ça peut être dangereux. A présent, discutons en égaux de cette question de l'aura. Mais parlons-en tout en buvant du thé.

Il s'empara de la petite clochette d'argent et l'agita si violemment que je crus qu'elle allait lui échapper des mains. Au bout de quelques secondes, un jeune moine se hâta de nous apporter du thé et — ô joie ! —

certaines friandises en provenance de l'Inde, notre Mère. Tandis que nous étions assis là, je me disais que tous ces lamas de haut rang étaient fort bien logés. A nos pieds je pouvais voir les grands parcs de Lhasa, le Dodpal et le Khatî qui étaient, pour ainsi dire, à portée de mon bras étendu. Plus à gauche, le Chorten de notre secteur, le Kesar Lhakhang, se dressait comme une sentinelle, cependant que de l'autre côté de la route, plus au nord, mon site favori, le Pargo Kaling (Portail de l'Ouest) dominait le paysage de sa silhouette solitaire.

— Qu'est-ce qui provoque l'aura, Seigneur ? demandai-je.

— Ainsi que te l'a dit ton respectable Guide, le Lama Mingyar Dondup, commença-t-il, le cerveau reçoit des messages du Moi Supérieur. Des courants électriques prennent naissance dans le cerveau. Toute la Vie est électrique. L'aura est une manifestation de l'énergie électrique. Autour de la tête se trouve, comme tu le sais fort bien, un halo, une auréole. Les peintures anciennes montrent toujours un Saint ou un Dieu avec ce "Bol d'Or" derrière la nuque.

— Pourquoi si peu de gens voient-ils l'aura et l'auréole, Seigneur ?

— Certaines gens nient l'existence de l'aura parce que, *eux*, ne peuvent pas la voir. Ils oublient qu'ils ne peuvent pas non plus voir l'air, et pourtant, sans air, ils ne subsisteraient pas longtemps ! Quelques personnes — elles sont très rares — distinguent l'aura. D'autres pas. Certains individus peuvent entendre des fréquences plus hautes ou plus basses qui échappent à d'autres. Cela n'a aucun rapport avec le degré de spiritualité de l'observateur, pas plus que savoir

marcher sur des échasses n'indique nécessairement une personne spirituelle. (Il me sourit et ajouta :) Autrefois, je marchais sur des échasses presque aussi bien que toi. A présent, ma corpulence me l'interdit.

Je souris à mon tour, me disant qu'en guise d'échasses, il lui aurait fallu des troncs d'arbres.

— Quand nous t'avons opéré pour effectuer l'Ouverture de ton Troisième Oeil, dit le Grand Lama-Médecin, nous avons pu observer que certaines parties de ton lobe frontal différaient beaucoup de la normale et nous en avons conclu que, sur le plan physique, tu étais *né* pour être un clairvoyant et un télépathe. C'est une des raisons pour lesquelles tu as reçu et tu recevras un entraînement si intensif et si approfondi. (Il me considéra avec une immense satisfaction et reprit :) Tu vas donc rester ici, à l'Ecole de Médecine, pendant quelques jours. Nous allons t'examiner à fond afin de voir comment nous pouvons encore améliorer tes facultés et t'apprendre beaucoup de choses.

J'entendis sur le seuil une toux discrète : mon Guide entra dans la chambre. Je me levai d'un bond et le saluai : le Lama Chinrobnobo fit de même. Mon Guide souriait.

— J'ai reçu votre message télépathique, dit-il au Grand Lama-Médecin, et je me suis hâté de vous rejoindre afin d'avoir peut-être le plaisir de vous entendre confirmer mes appréciations sur le cas de mon jeune ami, ici présent.

Il se tut, m'adressa un sourire et s'assit.

Le Grand Lama souriait lui aussi.

— Collègue Respecté, déclara-t-il, je m'empresse de m'incliner devant votre science supérieure et j'accepte

de recevoir ce jeune homme pour le soumettre à quelques examens. Collègue Respecté, vos propres talents sont nombreux, vous êtes un homme étonnamment doué, mais vous n'avez encore jamais trouvé un garçon comme celui-là.

Alors, à ma grande surprise, tous deux se mirent à rire et le Lama Chinrobnobo, étendant la main derrière lui, tira je ne sais d'où trois bocaux de noix confites au vinaigre ! Je dus avoir l'air stupide, car les Lamas se retournèrent vers moi en riant de plus belle.

— Lobsang, tu ne te sers pas de tes pouvoirs télépathiques. Sinon, tu saurais que le Révérend Lama et moi avons commis le péché de parier. Il a été convenu entre nous que si tu confirmais mes affirmations, le Révérend Lama-Médecin te donnerait trois pots de noix confites, et que si tu ne te montrais pas à la hauteur, j'entreprendrais un long voyage et que j'accomplirais une certaine tâche médicale pour mon ami.

Mon Guide me sourit à nouveau et poursuivit :

— Bien entendu, j'aurais fait en tout état de cause ce voyage pour lui et tu m'accompagneras, mais nous devons mettre les choses au point et l'honneur est satisfait. (Il désigna les trois bocaux :) Emporte-les, Lobsang, quand tu quitteras cette pièce, car ce sont les trophées du vainqueur et, en l'occurrence, le vainqueur, c'est toi.

Je me sentais parfaitement ridicule ; de toute évidence, je ne pouvais pas appliquer mes facultés télépathiques à ces deux Lamas de Haut Rang. La seule pensée d'un tel acte me faisait courir un frisson le long de l'échine. J'aimais mon Guide, le Lama Mingyar

Dondup, et je respectais profondément le savoir et la sagesse du Grand Lama Chinrobnobo. C'eût été une insulte, et une preuve de mauvaise éducation, que d'avoir secrètement écouté leurs entretiens, ne fût-ce que télépathiquement. Le Lama Chinrobnobo se tourna vers moi et me dit :

— Oui, mon garçon, tes sentiments te font honneur. Je suis vraiment heureux de t'accueillir parmi nous. Nous t'aiderons à progresser.

Mon Guide s'adressa à moi.

— A présent, Lobsang, dit-il, tu vas rester dans ce bâtiment pendant une semaine peut-être, car l'on va t'enseigner beaucoup de choses sur l'aura. Oh, oui ! continua-t-il, en interprétant mon regard, je sais que tu crois tout connaître sur ce sujet. Tu peux voir l'aura et tu peux la lire, mais tu dois maintenant apprendre les "pourquoi" et les "comment" en ce qui concerne l'aura, et tu dois aussi apprendre jusqu'à quel point la vision d'un autre est limitée. Je vais te quitter mais je te verrai demain.

Il se leva et, naturellement, nous l'imitâmes. Il prit congé de nous et sortit de cette pièce confortable. Le Lama Chinrobnobo se tourna vers moi et me dit :

— Ne soit pas si inquiet, Lobsang, il ne t'arrivera rien. Nous allons simplement essayer de t'aider et d'accélérer ta propre évolution. D'abord, parlons un peu de l'aura humaine. Toi, tu peux la voir très nettement, bien sûr, et tu peux la comprendre, mais imagine que tu ne sois pas aussi favorisé, pas aussi doué que tu l'es. Mets-toi à la place de quatre-vingt-dix-neuf et neuf dixièmes pour cent, ou plus encore, de la population mondiale.

Il agita de nouveau avec violence la petite clochette d'argent et de nouveau l'assistant fit irruption en apportant le thé et, bien entendu, les "autres choses" indispensables que j'appréciais tant avec le thé. Peut-être est-il intéressant de noter ici qu'au Tibet nous en buvions parfois une soixantaine de tasses par jour. Evidemment, le Tibet est un pays froid et le thé brûlant nous réchauffe ; en outre, il nous était impossible de sortir pour acheter des boissons comme celles qui sont à la disposition des Occidentaux. Nous n'avions, en tout et pour tout, que du thé et de la tsampa, à moins qu'une personne charitable ne nous apportât d'un pays tel que les Indes des aliments introuvables au Tibet.

Nous nous installâmes et le Lama Chinrobnobo reprit :

— Nous avons déjà discuté l'origine de l'aura. C'est la force vitale du corps humain. Je vais supposer que présentement, Lobsang, tu ne peux pas voir l'aura, que tu ne sais rien sur ce sujet, car c'est seulement en partant de cette hypothèse que je puis te dire ce que voit et ne voit pas le commun des mortels.

J'inclinai la tête pour montrer que je comprenais. Evidemment, j'étais né avec la faculté de discerner l'aura et des phénomènes analogues, et ces capacités avaient été accrues par l'opération du "Troisième Oeil". Naguère, j'avais souvent failli dire ce que je voyais, car je ne me doutais pas que les autres, eux, ne possédaient pas ce genre de vision. Un jour, il m'en souvient, j'avais déclaré qu'un homme était encore vivant — un homme que le vieux Tzu et moi avions découvert gisant au bord de la route — et Tzu avait répondu que je me trompais, que l'homme était mort.

"Mais, Tzu, m'étais-je exclamé, ses lumières sont encore allumées !" Heureusement, une rafale de vent avait emporté mes paroles, et Tzu ne les avait point comprises. Toutefois, mû par une impulsion, il avait examiné cet homme et découvert qu'il était vivant ! Mais je m'écarte de mon sujet.

— L'homme et la femme du commun, Lobsang, ne peuvent pas voir l'aura humaine. Certains, vraiment, sont convaincus qu'elle n'existe pas. Ils pourraient tout aussi bien dire que l'air n'existe pas puisqu'il est invisible. (Le Lama me regarda pour s'assurer que je l'écoutais et que je ne songeais pas aux bords de noix. Satisfait de mon attention, il inclina la tête et poursuivit :) Tant qu'il y a de la vie dans un corps, il dégage une aura que peuvent distinguer ceux qui en ont le pouvoir, le don, ou la faculté — appelle ça comme tu voudras. Je dois te dire, Lobsang, que pour bien voir l'aura d'un sujet, ce dernier doit être complètement nu. Je t'expliquerai pourquoi plus tard. Pour l'interprétation ordinaire de l'aura, il suffit de regarder un individu lorsqu'il est habillé, mais si tu veux examiner l'aura pour procéder à un test d'ordre médical, il faut que le sujet soit entièrement nu. L'enveloppe éthérique enveloppe complètement le corps et elle s'étend à une distance allant de 0 cm 30 (1/8 pouce) à 8 ou 10 centimètres (3 ou 4 pouces). C'est une brume d'un gris-bleu, bien que le terme de "brume" ne soit pas très approprié puisqu'on peut clairement voir au travers. Cette gaine éthérique est une émanation purement animale, elle dérive surtout de la vitalité animale du corps, de sorte que l'aura d'une personne en parfaite santé s'étendra jusqu'à 8 ou

10 centimètres (3 ou 4 pouces) du corps. Seuls les mieux doués, Lobsang, distinguent l'autre couche, car entre l'enveloppe éthérique et l'aura proprement dite se trouve une autre bande, large peut-être de 7 cm 5 (3 pouces), et il faut posséder des facultés exceptionnelles pour discerner les couleurs de cette bande. J'avoue n'y voir que du vide.

Cet aveu me mit en joie, car je pouvais distinguer toutes les couleurs de cet espace et je me hâtai d'en informer le Lama.

— Oui, oui, Lobsang ! Je sais que tu peux voir cette bande, car tu es particulièrement doué dans ce domaine, mais je feignais de croire que tu étais incapable de voir l'aura, parce qu'il me faut te donner toutes les explications nécessaires.

Le Lama-Médecin accompagna ces mots d'un regard réprobateur, sans doute parce que j'avais interrompu le cours de son exposé. Lorsqu'il estima que j'étais suffisamment mortifié pour m'abstenir de toute nouvelle interruption, il continua :

— Donc, il y a d'abord la couche éthérique. Après quoi, il y a cette zone que si peu d'entre nous sont capables de voir autrement que sous l'aspect d'un espace vide. A l'extérieur de cette zone s'étend l'aura proprement dite. Elle ne dépend pas tant de la vitalité animale que de la vitalité spirituelle. Elle est composée de bandes tournoyantes et de stries ayant toutes les couleurs du spectre visible — autrement dit d'un plus grand nombre de couleurs que ne peuvent en distinguer les yeux humains, car l'aura est perçue par d'autres sens que par la vision physique. Chaque organe du corps humain envoie son propre faisceau de

lumière, son faisceau de rayons, qui se modifie selon les pensées de l'individu. Ces indications se trouvent en grand nombre et de façon très nette dans la zone éthérique et dans l'espace qui s'étend au-delà et quand le corps humain est vu dans toute sa nudité, l'aura semble intensifier les symptômes de sa santé ou de la maladie ; par conséquent ceux d'entre nous qui possèdent la clairvoyance voulue peuvent diagnostiquer l'état de santé d'un individu.

Tout cela, je le savais, ce n'était pour moi qu'un jeu d'enfant et j'avais procédé à des expériences de ce genre depuis l'opération du "Troisième Oeil". Je savais que des groupes de Lamas-Médecins allaient voir des malades entièrement dévêtus et les examinaient pour tenter de soulager leurs maux. J'avais cru que j'allais subir un entraînement qui me permettrait de faire comme eux.

— Actuellement, reprit le Lama-Médecin, tu reçois une éducation spéciale, très poussée, et quand tu te rendras en Occident, au-delà de nos frontières, nous espérons, et nous sommes persuadés que tu parviendras à fabriquer un appareil grâce auquel même les gens dénués de tout pouvoir occulte seront capables de distinguer l'aura humaine. Les médecins, voyant l'aura humaine, sauront alors déceler ce qui ne va pas chez une personne et seront capables de la guérir de ses maladies. Comment ? Nous en discuterons plus tard. Je sais que tout cela est très fastidieux, que tu es déjà au courant de pas mal de choses, mais comme tu possèdes un don inné de clairvoyance, tu n'as peut-être jamais pensé au processus mécanique de ce talent, et c'est là une lacune qu'il faut combler car un homme qui

ne connaît un sujet qu'à moitié n'est qu'à moitié entraîné et à moitié utile. Toi, mon ami, tu seras effectivement très utile ! Mais nous allons terminer ici cet entretien, Lobsang, et nous rendre dans nos propres appartements — car on en a réservé un pour toi — et nous pourrons nous reposer et réfléchir à toutes ces questions que nous avons simplement effleurées. Cette semaine, tu seras dispensé d'assister aux Offices, tel est l'ordre du Très Profond Lui-même ; toutes tes énergies, tous tes efforts devront avoir pour but d'apprendre à fond les disciplines que mes collègues et moi t'exposerons.

Il se leva et je fis de même ; une fois encore, il saisit la clochette d'argent dans sa main puissante et la secoua si vigoureusement que je crus que la malheureuse allait se désintégrer. Le moine-serviteur arriva en courant et le Lama-médecin Chinrobnobo lui dit :

— Tu t'occuperas de Mardi Lobsang Rampa, car c'est un hôte de marque, comme tu le sais. Traite-le comme tu traiterais un moine visiteur de haut rang.

Il se tourna vers moi et s'inclina ; je me hâtai de l'imiter, cela va sans dire, et le moine-serviteur me fit signe de le suivre.

— Arrête ! rugit le Lama Chinrobnobo. Tu oublies tes noix !

Je revins en hâte sur mes pas et saisis les précieux bocal avec un sourire un peu gêné, puis j'allai rejoindre l'assistant.

Nous suivîmes un petit couloir et le serviteur me conduisit dans une chambre très agréable dont la fenêtre donnait sur le bac du Fleuve Heureux.

— Je suis ici pour vous servir, Maître, dit l'assistant. Cette sonnette est à votre disposition, servez-vous-en à votre guise.

Il tourna les talons et sortit. Je m'approchai de la fenêtre. Le spectacle qu'offrait la Vallée Sacrée me fascina, car le bac fait de peaux de yak gonflées allait s'éloigner de la rive et le batelier traversait à la perche le fleuve au courant rapide. Sur l'autre bord se trouvaient trois ou quatre hommes qui, à en juger par leurs costumes, devaient être des notables, impression que confirmaient les manières obséquieuses du passeur. J'observai la scène pendant quelques minutes et, soudain, je fus saisi par une fatigue intense. Je me laissai choir à terre, sans même me soucier de chercher un coussin et, avant de comprendre ce qui m'arrivait, je tombai à la renverse, endormi.

Les heures s'écoulèrent, accompagnées du cliquetis des Moulins à Prières. Tout à coup, je me redressai, tremblant de frayeur. *Le Service !* J'étais en retard pour le Service ! Penchant la tête decôté, j'écoutai attentivement. Quelque part, une voix psalmodiait une litanie. Cela me suffit. Je me levai d'un bond et courus vers la porte familière. Elle n'était plus là ! Avec une violence à me rompre les os, je me heurtai au mur de pierre et tombai sur le dos. Un éclair d'un blanc bleuâtre jaillit dans mon crâne au moment où celui-ci heurtait la pierre, mais je retrouvai vite mes esprits et me relevai en toute hâte. Pris de panique à l'idée d'arriver en retard, je fis en courant le tour de la chambre, mais elle semblait être dépourvue de porte. Pire encore — elle n'avait pas de fenêtre non plus !

— Lobsang ! dit une voix dans les ténèbres, êtes-vous souffrant ?

La voix du moine-assistant me ramena à la réalité comme un jet d'eau glacée.

— Oh ! dis-je d'un ton penaud. Je me croyais en retard pour l'Office. J'avais oublié que j'en étais dispensé !

J'entendis un rire étouffé et la voix reprit :

— Je vais allumer la lampe car il fait très sombre, cette nuit.

Une petite lueur brilla sur le seuil — à l'endroit *le plus* inattendu ! — et l'assistant s'avança vers moi.

— Ce fut un interlude très amusant, dit-il. J'ai d'abord cru que tous les yaks d'un troupeau s'étaient détachés et qu'ils étaient entrés ici.

Son sourire ôtait toute aspérité à ses paroles. Je me rassis et le moine s'éloigna en emportant la lampe. Derrière le carré un peu moins obscur constitué par la fenêtre, une étoile filante s'enflamma et termina son voyage à travers l'espace illimité. Je roulai sur le flanc et m'endormis.

Le petit déjeuner se composa de la sempiternelle tsampa et de thé. C'était nourrissant, reconstituant, mais peu appétissant. Après quoi le moine-assistant s'approcha et me dit :

— Si vous êtes prêt, voulez-vous me suivre ?

Je me levai et quittai la pièce en sa compagnie.

Nous prîmes cette fois un chemin différent et entrâmes dans une partie du Chakpori dont j'ignorais l'existence. Nous descendîmes, descendîmes un long chemin en pente et je finis par croire que nous nous enfoncions dans les entrailles mêmes de la Montagne

de Fer. La seule lumière émanait des lampes que nous portions. Enfin l'assistant s'arrêta et pointa un doigt en avant.

— Continuez tout droit et entrez dans la chambre à gauche.

Avec un salut de la tête, il fit demi-tour et revint sur ses pas.

Je poursuivis mon chemin en me demandant ce qui m'attendait encore. La chambre de gauche se trouvait devant moi. La première chose qui attira mon attention fut un Moulin à Prières planté au milieu de la pièce. Je n'eus que le temps de lui jeter un bref coup d'oeil — mais je pus cependant me rendre compte que c'était un Moulin à Prières fort insolite — car une voix prononça mon nom :

— Eh bien, Lobsang, nous sommes heureux de t'avoir parmi nous.

Je levai les yeux et aperçus mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, entouré d'un côté par le Grand Lama-Médecin Chinrobnobo et de l'autre par un Lama indien, à l'air distingué, nommé Marfata. Il avait jadis étudié la médecine occidentale et passé un certain temps dans une université allemande, appelée, je crois, Heidelberg. A présent, il était moine bouddhiste, lama, bien entendu, mais "moine" est le terme générique.

L'Indien me regarda d'un oeil si aigu, si perçant, que j'eus l'impression qu'il examinait le tissu formant le dos de ma robe — il semblait voir à travers moi. Toutefois, ce jour-là, ma conscience ne me reprochait rien et je soutins son regard. Après tout, pourquoi aurais-je baissé les yeux ? Je le valais bien puisque j'étais l'élève du Lama Mingyar Dondup et du Grand Lama-Médecin

Chinrobnobo. Ses lèvres rigides se retroussèrent en un sourire qui donnait l'impression de lui causer une douleur intense. Il inclina la tête et se tourna vers mon Guide.

— Oui, je crois que ce garçon est tel que vous me l'avez décrit.

Mon Guide sourit à son tour — mais avec un naturel et une spontanéité qui vous réchauffaient le coeur.

Le Grand Lama-Médecin prit la parole :

— Lobsang, nous t'avons fait venir dans cette chambre secrète parce que nous voulons te montrer certaines choses et discuter avec toi. Ton Guide et moi t'avons examiné et nous sommes satisfaits des pouvoirs que tu possèdes et qui vont encore s'accroître. Notre collègue indien, Marfata, ne croyait pas qu'un tel prodige pût exister au Tibet. Nous espérons que tu vas confirmer nos affirmations.

Je regardai cet Indien et songeai : "Voici un homme qui a une haute opinion de lui-même."

Je me tournai vers le Lama Chinrobnobo et lui dis :

— Seigneur Respecté, le Très Profond, qui a été assez bon pour m'accorder audience en un certain nombre d'occasions, m'a expressément demandé de ne pas fournir de preuves, car, m'a-t-il déclaré, la preuve n'est que le palliatif d'un esprit paresseux. Ceux qui exigent des preuves ne sont pas capables d'accepter la vérité de ces preuves, même si elle est indéniablement démontrée.

Le Lama-Médecin Chinrobnobo éclata d'un rire si sonore que je craignis d'être emporté par le coup de vent et mon Guide se mit à rire lui aussi ; tous deux

regardèrent l'Indien Marfata qui fixait sur moi un regard réprobateur.

— Mon garçon, dit l'Indien, tu parles bien mais parler ne prouve rien, comme tu l'as reconnu toi-même. A présent, mon garçon, dis-moi ce que tu vois en moi ?

Cette question m'embarrassa, car je voyais en cet homme bien des choses qui me déplaisaient.

— Illustre Seigneur ! fis-je, si je dis ce que je vois, je crains de vous offenser et de passer à vos yeux pour un insolent.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, inclina la tête en signe d'approbation et sur le visage du Grand Lama-Médecin Chinrobnobo un immense sourire radieux s'étala, rond comme la pleine lune.

— Dis-moi ce que tu vois, mon garçon, car nous n'avons pas le temps de nous perdre en paroles oiseuses, fit l'Indien.

Pendant quelques instants, je regardai le Grand Lama indien et l'intensité de mon regard finit par le troubler ; puis je dis :

— Illustre Seigneur ! Vous m'avez ordonné de parler franchement et je crois comprendre que mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, et le Grand Lama-Médecin Chinrobnobo tiennent également à ce que je m'exprime sans détours. Je vous vois pour la première fois, mais votre aura et vos pensées me permettent de vous affirmer ceci : Vous êtes un homme qui a énormément voyagé et vous avez traversé les grands océans du globe. Vous êtes allé dans une petite île dont j'ignore le nom, mais dont tous les habitants sont des Blancs et auprès de laquelle s'étend une autre petite île, couchée auprès de la première comme un poulain auprès de sa

mère. Vous étiez très hostile à ces gens-là et eux désiraient ardemment entreprendre une action contre vous à cause de quelque chose en rapport avec... (Là, j'hésitai, car l'image était particulièrement obscure ; il s'agissait de choses dont je n'avais pas la moindre connaissance. Toutefois, je continuai à grand effort :)... en rapport avec une ville indienne que j'assume de votre esprit être Calcutta, et il y avait quelque chose en rapport avec un trou noir où les gens de cette île étaient gravement incommodés ou embarrassés. D'une certaine manière, ils estimaient que vous auriez pu leur épargner ces ennuis au lieu de les provoquer.

Le Grand Lama Chinrobnobo se mit à rire, ce qui me fit plaisir, car cela indiquait que j'étais sur la bonne voie. Mon Guide demeura impassible mais l'Indien poussa un grognement. Je poursuivis :

— Vous êtes allé dans un autre pays et je peux lire clairement en votre esprit le nom de Heidelberg. Dans ce pays, vous avez étudié la médecine suivant des pratiques barbares, vous avez coupé, scié et amputé, vous n'avez pas employé les méthodes en usage au Tibet. En fin de compte, on vous a donné un grand papier avec un tas de sceaux dessus. Je vois également à votre aura que vous êtes un homme malade. (Je pris une aspiration profonde, car j'ignorais comment mes prochaines paroles allaient être reçues.) La maladie dont vous souffrez n'a pas de remède, c'est celle où les cellules du corps s'affolent et croissent comme de mauvaises herbes, non pas avec méthode, selon le processus normal, mais se propagent et encombrant et se saisissent des organes vitaux. Seigneur ! Vous allez terminer votre séjour sur cette terre à cause de la

nature de vos pensées qui ne voient que le mal dans l'esprit de vos semblables.

Pendant quelques instants — qui me parurent des années ! — aucun son ne troubla le silence, puis le Grand Lama-Médecin Chinrobnobo déclara :

— Tu as parfaitement raison, Lobsang, parfaitement raison !

— Ce garçon a sans doute été renseigné à l'avance, fit l'Indien.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup prit la parole.

— Personne n'a discuté de votre cas ; au contraire, Lobsang nous a appris pas mal de choses que nous ignorions, car nous n'avons examiné ni votre aura ni votre esprit, puisque vous ne nous l'avez pas demandé. Mais ce qui nous intéresse, c'est de savoir que Mardi Lobsang Rampa possède cette faculté et que nous allons la développer encore. Le moment et le lieu sont mal choisis pour entamer une querelle, nous avons une tâche sérieuse à accomplir. Viens !

Il se leva et me conduisit à ce grand Moulin à Prières. Je regardai cette chose bizarre et compris qu'il ne s'agissait pas d'un Moulin à Prières, après tout. C'était un appareil qui avait environ un mètre vingt (4 pieds) de haut, un mètre vingt du sol, et environ un mètre cinquante (5 pieds) de large. Il y avait deux petites fenêtres d'un côté et je pouvais voir ce qui me semblait être du verre et qui était inséré dans ces fenêtres. De l'autre côté de la machine se trouvaient, excentrées, deux fenêtres beaucoup plus grandes. D'un côté opposé saillait une longue poignée. Cet appareil était un mystère pour moi, je n'avais pas la moindre idée de son utilisation. Le Grand Lama-Médecin me dit :

— C'est grâce à cet appareil, Lobsang, que les non-clairvoyants peuvent voir l'aura humaine. Le Grand Lama indien Marfata est venu ici nous consulter et il n'a pas voulu nous divulguer la nature de son mal, alléguant que, puisque nous en savions tant sur la médecine ésotérique, nous devions être capables de porter un diagnostic de nous-mêmes. Nous l'avons amené ici afin qu'il puisse être examiné grâce à cette machine. S'il le veut bien, il va ôter sa robe et tu vas le regarder d'abord, puis tu nous diras quelle est sa maladie. Après quoi, nous ferons fonctionner cette machine et nous verrons jusqu'à quel point ton diagnostic et celui de la machine coïncident.

Mon Guide indiqua un point sur le mur sombre ; l'Indien alla se placer devant, se déshabilla et se tint immobile, nu et bronzé, contre le mur.

— Lobsang ! Observe-le bien et dis-nous ce que tu vois, ordonna mon Guide.

Je regardai, non pas l'Indien, mais de son côté ; je fis en sorte de ne pas centrer mon regard, car c'est la meilleure façon de voir l'aura. Autrement dit, je n'employai pas la vision normale binoculaire, mais j'utilisai chaque oeil séparément. C'est assez difficile à expliquer, mais cela consiste à regarder avec un oeil vers la gauche et un oeil vers la droite et c'est un procédé — un truc — que presque tout le monde peut apprendre.

Je contemplai l'Indien : son aura scintillait et fluctuait. Je vis que c'était un homme remarquable, possédant de hautes facultés intellectuelles, mais que, malheureusement, toute sa vision du monde avait été faussée par le mal mystérieux qu'il portait en lui. Tout

en l'examinant, je dis mes pensées à haute voix, exactement comme elles me venaient à l'esprit. Je ne me rendais pas compte de la profonde attention avec laquelle mon Guide et le Grand Lama-Médecin écoutaient mes paroles.

— Il est clair que la maladie a été provoquée par de nombreuses tensions au sein de l'organisme. Le Grand Lama indien a été un homme mécontent et frustré et cela a agi contre sa santé, affolant ses cellules qui ont cherché à échapper au contrôle du Moi Supérieur. C'est pourquoi il souffre ici (je désignai son foie) et comme il est d'humeur assez acariâtre, chaque fois qu'il se met en colère, le mal s'aggrave. D'après son aura, on peut conclure que s'il devenait plus calme, plus placide, comme mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, il demeurerait plus longtemps sur cette terre et accomplirait sa tâche dans une plus large mesure sans avoir à retourner ici-bas.

De nouveau le silence tomba et j'eus la satisfaction de voir le Lama indien incliner la tête comme s'il approuvait totalement mon diagnostic. Le Lama-Médecin Chinrobnobo se tourna vers l'étrange machine et regarda par les petites fenêtres. Mon Guide saisit la poignée et la tourna avec une force croissante jusqu'à ce que, sur un mot du Lama-Médecin Chinrobnobo, il gardât constante la vitesse de rotation. Pendant un certain temps, le Lama Chinrobnobo regarda à travers cet appareil, puis il se redressa et sans un mot le Lama Mingyar Dondup prit sa place, tandis que le Lama-Médecin Chinrobnobo tournait la poignée, comme venait de le faire mon Guide.

Leur examen terminé, ils s'approchèrent l'un de l'autre et conversèrent par télépathie. Je ne fis aucune tentative pour intercepter leurs pensées, car agir ainsi eût été un grossier manque de tact qui m'eût mis "au-dessus de ma condition". Finalement, ils se tournèrent vers l'Indien et lui dirent :

— Tout ce que Mardi Lobsang Rampa vous a dit est exact. Nous avons examiné votre aura avec le plus grand soin et nous croyons que vous avez un cancer du foie. Nous croyons aussi que cela est dû à votre caractère revêche. Mais si vous menez une vie paisible, nous sommes persuadés que vous aurez encore un certain nombre d'années devant vous, pendant lesquelles vous pourrez accomplir votre tâche. Nous sommes prêts à prendre les mesures nécessaires pour que vous soyez autorisé à rester ici, au Chakpori, si tel est votre désir.

L'Indien discuta la question pendant un certain temps, puis il fit signe à Chinrobnobo et ils quittèrent la pièce ensemble. Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, me tapota l'épaule en me disant :

— Bravo, Lobsang, bon travail ! A présent je voudrais te montrer cet appareil.

Il se dirigea vers cette étrange machine et souleva un des côtés du couvercle. Toute la structure était en mouvement et, à l'intérieur, je vis une série de bras qui rayonnaient d'un axe central. A l'extrémité de ces bras se trouvaient des prismes en verre, rouge-rubis, bleu, jaune et blanc. Quand on tournait la poignée, les courroies qui la réunissaient à l'axe imprimaient aux bras un mouvement de rotation et j'observai que chaque prisme était amené, à son tour, sur la ligne que

l'on pouvait voir à travers les deux oculaires. Mon Guide m'expliqua comment l'instrument fonctionnait et il ajouta :

— Il s'agit évidemment d'un système très grossier et peu maniable. Nous l'employons ici pour l'expérimenter et dans l'espoir d'en fabriquer un jour un modèle réduit. Tu n'auras jamais besoin de t'en servir, Lobsang, mais rares sont ceux qui ont le don de voir l'aura aussi clairement que toi. Un jour, je t'expliquerai le fonctionnement en détail, mais sache qu'il s'agit d'un principe hétérodyne où les prismes de couleur, en rotation rapide, interrompent la ligne de vision, détruisant ainsi l'image normale du corps humain, et intensifient les rayons beaucoup plus faibles de l'aura.

Il replaça le couvercle et se tourna vers un autre appareil posé sur une table dans un coin. Il s'approchait de cette table quand le Lama-Médecin Chinrobnobo rentra dans la pièce et nous rejoignit.

— Ah ! dit-il, ainsi vous allez mettre à l'épreuve sa force de pensée ? Bon ! Il faut que j'assiste à ça !

Mon Guide désigna un étrange cylindre qui semblait être fait en papier grossier.

— Lobsang, ceci est du papier épais, rugueux. A l'aide d'un instrument émoussé, on l'a percé d'innombrables trous, dont les lèvres font saillie. Nous avons ensuite replié ce papier afin que les lèvres se trouvent toutes à l'extérieur et que la feuille, au lieu d'être plate, soit roulée en forme de cylindre. Au travers du sommet du cylindre nous avons attaché une paille rigide et sur un petit socle nous fixons une aiguille pointue. Le cylindre est donc placé sur un socle

où il ne subit presque aucun frottement. A présent, regarde-moi bien !

Il s'assit et mit les mains de chaque côté du cylindre, sans toucher celui-ci, mais en laissant environ deux à trois centimètres (un pouce ou un pouce et demi) d'espacement entre ses mains et les saillies. Bientôt le cylindre se mit à tourner et je fus stupéfait de le voir prendre de la vitesse et tourner allégrement. Mon Guide l'arrêta d'un geste et plaça les mains dans la direction opposée de sorte que ses doigts — au lieu de pointer vers l'extérieur de son corps, comme tout d'abord — pointaient à présent vers son corps. Alors le cylindre se remit à tourner, mais dans la direction opposée !

— Vous soufflez dessus ! dis-je.

— C'est ce que tout le monde dit ! répliqua le Lama-Médecin Chinrobnobo, mais on se trompe totalement.

Le Grand Lama-Médecin s'approcha d'une alcôve, ménagée dans le mur du fond, et en rapporta une plaque de verre, très épaisse, qu'il tendit avec précaution à mon Guide le Lama Mingyar Dondup. Mon Guide arrêta la rotation du cylindre et s'assit pendant que le Grand Lama-Médecin Chinrobnobo plaçait la plaque de verre entre mon Guide et le cylindre de papier.

— Pensez à la rotation, dit le Lama-Médecin.

C'est ce que fit sans doute mon Guide, car le cylindre se remit à tourner. La plaque de verre aurait empêché mon Guide, ou n'importe qui d'autre, d'imprimer au cylindre un mouvement de rotation en soufflant dessus.

Il arrêta de nouveau le cylindre, et se tourna vers moi.

— A ton tour, Lobsang ! dit-il.

Il se leva de son siège et je pris sa place.

Je m'assis et posai les mains comme l'avait fait mon Guide. Le Lama-Médecin Chinrobnobo maintint la plaque de verre devant moi de façon que mon souffle ne pût agir sur la rotation du cylindre. J'avais l'impression d'être grotesque. C'était aussi, apparemment, l'opinion du cylindre car rien ne se produisit.

— Songe bien à le faire pivoter, Lobsang ! dit mon Guide.

J'obéis et la chose se mit aussitôt à tourner. J'eus envie de tout laisser tomber et de partir en courant — je croyais que la chose était ensorcelée. Puis la raison (le peu que j'en avais) l'emporta et je demeurai assis.

— Ce dispositif, Lobsang, déclara mon Guide, est mû par la force de l'aura humaine. Tu as songé à le faire tourner et ton aura lui a imprimé un mouvement de rotation. Peut-être t'intéressera-t-il de savoir qu'un appareil de ce genre a été mis à l'essai dans tous les grands pays du monde. Les savants les plus éminents ont tenté d'expliquer son fonctionnement, mais comme les Occidentaux ne croient pas à la force éthérique, bien entendu, ils inventent des explications qui sont encore plus étranges que la force éthérique elle-même !

Le Grand Lama-Médecin prit la parole.

— J'ai très faim, Mingyar Dondup, il est temps, je crois, que nous regagnions nos chambres pour nous y reposer et nous restaurer. Nous ne devons pas abuser des pouvoirs, ni de l'endurance de ce jeune homme,

car, plus tard, ses qualités seront certainement mises à rude épreuve.

Nous quittâmes la pièce, où les lumières s'éteignirent, et prîmes le couloir de pierre menant au bâtiment principal du Chakpori. Bientôt je me trouvais dans une chambre en compagnie de mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Et bientôt, à ma grande joie, je pris un repas qui me revigora.

— Mange bien, Lobsang, me dit mon Guide, car nous te reverrons dans le courant de la journée pour discuter avec toi d'autres matières.

Je me reposai dans ma chambre pendant une heure ou deux, tout en regardant par la fenêtre, car j'avais cette faiblesse : j'aimais à contempler de très haut les activités de ce monde ; j'aimais observer les marchands qui franchissaient lentement, en une procession sinueuse, la Porte de l'Occident, chacun de leurs pas indiquant combien ils étaient heureux d'avoir atteint la fin d'un long et pénible voyage à travers les hauts défilés montagneux. Un jour, des marchands m'avaient parlé du panorama magnifique que l'on avait d'un certain point d'un col élevé, d'où, en venant de la frontière indienne, on pouvait contempler par une brèche s'ouvrant entre les montagnes la Cité Sacrée avec ses toits scintillants, et, au flanc des montagnes, les murs blancs du "Tas de Riz", terme bien choisi, car, comme leur blancheur se répandait avec une profusion admirable sur les pentes montagneuses, l'ensemble faisait penser, en effet, à un tas de riz. J'aimais regarder le passeur qui traversait le Fleuve Heureux et j'espérais toujours que son bateau en peau de yak allait se dégonfler et que lui-même s'enfoncerait peu à peu

dans l'eau jusqu'à ce que seule sa tête émergeât. Mais jamais je n'eus cette chance, le passeur atteignait toujours l'autre rive, embarquait son chargement et s'en revenait.

Bientôt, je me retrouvai dans cette chambre souterraine, avec mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, et le Grand Lama-Médecin Chinrobnobo.

— Lobsang ! me dit le grand Lama-Médecin, n'oublie jamais que si tu veux examiner un malade pour le soulager de son mal, il ou elle doit être dépouillé de tous ses vêtements.

— Honorable Lama-Médecin, répondis-je assez confus, je ne vois pas pourquoi je priverais quelqu'un de ses vêtements dans ce climat rigoureux, car je peux discerner parfaitement l'aura d'une personne tout habillée, et, oh ! Respectable Lama-Médecin, comment pourrais-je demander à une femme de se dévêtir ?

A cette seule pensée, je roulai des yeux horrifiés. Je devais présenter un aspect du plus haut comique, car mon Guide et le Lama-Médecin éclatèrent de rire. Ils durent s'asseoir pour donner libre cours à leur hilarité. Moi, debout devant eux, je me sentais complètement ridicule, mais j'étais fort intrigué, car je pouvais voir l'aura parfaitement — sans la moindre difficulté — et je ne voyais pas pourquoi je devrais renoncer à mes pratiques habituelles.

— Lobsang ! dit le Lama-Médecin, tu es un clairvoyant très doué, mais il y a certaines choses que tu es encore incapable de voir. Tu nous as donné une remarquable démonstration de tes facultés en ce qui concerne l'aura, mais tu n'aurais pas diagnostiqué un

cancer du foie chez le Lama indien Marfata s'il n'avait pas ôté ses vêtements.

Je réfléchis à ces paroles et dus m'avouer que c'était vrai. J'avais regardé le Lama indien pendant qu'il était encore habillé et si j'avais découvert beaucoup de choses sur son tempérament et son comportement, je n'avais pas encore remarqué son affection au foie.

— Vous avez parfaitement raison, Honorable Lama-Médecin, dis-je, mais j'aimerais que vous m'initiez davantage dans ce domaine.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, me regarda et me dit :

— Quand tu regardes l'aura d'une personne, c'est cette aura que tu veux voir, tu ne t'intéresses pas aux pensées du mouton dont la laine a été transformée en robe. Chaque aura est influencée par ce qui interfère avec ses rayons directs. Nous avons ici une plaque de verre ; si je souffle dessus, mon souffle exerce un effet sur ce que tu vois à travers cette plaque. Par ailleurs, bien que ce verre soit transparent, il altère la lumière, ou plutôt la couleur de la lumière, que tu verrais en regardant au travers. De même, si tu regardes à travers un morceau de verre de couleur, l'intensité de toutes les vibrations que tu reçois d'un objet est altérée par l'action du verre de couleur. Par conséquent, l'aura d'une personne qui porte des vêtements ou des parures quelconques est modifiée suivant le contenu éthérique du costume ou de l'ornement.

Je réfléchis à ces paroles et dus admettre qu'elles contenaient une grande part de vérité. Il continua :

— Autre chose : chaque organe du corps projette sa propre image — son propre état de santé ou de

maladie — sur l'éthérique, et l'aura, lorsqu'elle est débarrassée de l'influence des vêtements, accroît et intensifie l'impression que l'on reçoit. Il est donc clair que si tu veux venir en aide à un individu sain ou malade, tu devras l'examiner entièrement dévêtu. (Il me sourit et ajouta :) Et s'il fait froid, eh bien, Lobsang, tu emmèneras ton patient dans un endroit plus chaud !

— Honorable Lama, dis-je, il y a quelque temps, vous m'avez dit que vous travailliez à un appareil qui vous permettrait de guérir la maladie grâce à l'aura.

— C'est tout à fait exact, Lobsang, dit mon Guide, la maladie n'est qu'une dissonance dans les vibrations du corps. Lorsque le rythme des vibrations moléculaires d'un organe est perturbé, l'organe est considéré comme malade. Si nous pouvions voir dans quelle mesure les vibrations d'un organe se sont écartées de la normale, alors, en rétablissant le rythme des vibrations tel qu'il devrait être, nous guéririons cet organe. Dans le cas d'une maladie mentale, le cerveau reçoit généralement du Moi Supérieur des messages qu'il est incapable d'interpréter correctement, et le comportement qui en résulte diffère de celui qui est considéré comme normal pour un humain. Donc, si l'être humain ne peut pas raisonner ou agir d'une manière normale, on dit de lui qu'il est atteint d'une maladie mentale. En mesurant l'écart — l'insuffisance de la stimulation — nous pouvons aider une personne à recouvrer son équilibre normal. Les vibrations peuvent être plus basses que la normale, ce qui a pour résultat une "sous-stimulation", ou plus hautes, ce qui entraîne des troubles analogues à ceux que cause une fièvre

cérébrale. Il est indéniable que, grâce à l'aura, on peut guérir les maladies.

Le Grand Lama-Médecin interrompit cet exposé.

— A propos, Collègue Respecté, le Lama Marfata a discuté ce sujet avec moi, et il m'a dit qu'en certains endroits des Indes — dans certaines lamaseries retirées — ils utilisaient un appareil à voltage très élevé connu sous le nom de... (il hésita) de générateur de Graaf. (Il n'était pas très sûr des termes, mais il faisait un effort vraiment louable pour nous donner les renseignements exacts.) Ce générateur fournit, paraît-il, un courant de tension extraordinairement élevée et d'intensité extraordinairement basse ; appliqué au corps d'une certaine façon, il accroît l'intensité de l'aura de nombreuses fois, si bien que même le non-clairvoyant peut l'observer avec netteté. On m'a dit que l'aura avait pu être photographiée dans ces conditions.

Mon Guide hocha solennellement la tête et répondit :

— Oui, on peut également voir l'aura humaine à l'aide d'une teinture spéciale, un liquide que l'on insère entre deux plaques de verre. En choisissant un éclairage et un arrière-plan appropriés, et en regardant à travers cet écran un corps humain, nu, il est effectivement possible à beaucoup de gens de voir l'aura.

Malgré moi, je me mêlai à la conversation et dis :

— Mais, Honorables Seigneurs ! pourquoi les gens doivent-ils recourir à tous ces artifices ? Pourquoi ne peuvent-ils pas voir l'aura comme je le fais !

Mes deux mentors se mirent à rire ; cette fois, ils ne jugèrent pas nécessaire de m'expliquer la différence entre l'entraînement que j'avais reçu et celui de l'homme ou de la femme de la rue.

Le Lama-Médecin poursuivit :

— Pour le moment, nous tâtonnons dans les Ténèbres ; nous essayons de guérir nos malades par des méthodes empiriques en utilisant les plantes, les pilules et les potions. Nous sommes pareils à des aveugles qui s'efforcent de retrouver une épingle tombée par terre. Je souhaiterais qu'il existât un petit appareil conçu de telle sorte que, grâce à lui, un non-clairvoyant puisse voir l'aura humaine, voir tous les défauts de l'aura humaine et, ce faisant, être à même de guérir la divergence ou la déficience qui est vraiment à l'origine de la maladie.

Pendant le reste de la semaine, mes maîtres m'initiaient par hypnotisme et par télépathie ; mes pouvoirs s'accrurent et s'intensifièrent et nous discutâmes longuement sur les meilleurs moyens de voir l'aura et de mettre au point un appareil permettant, lui aussi, de voir l'aura. Puis, la dernière nuit de cette semaine-là, je revins dans ma petite chambre de la Lamaserie du Chakpori et regardai par la fenêtre, en songeant que le lendemain, je retournerais dans le grand dortoir où je couchais en compagnie de tant d'autres.

Les lumières de la Vallée scintillaient. Les derniers rayons du soleil débordant le pourtour rocheux de notre Vallée effleuraient les toits dorés comme autant de doigts étincelants lançant des averses de lumière, et ce faisant, ils la brisaient en couleurs irisées qui étaient le spectre de l'or lui-même. Les bleus, les jaunes et les rouges, et même le vert, s'efforçaient d'attirer le regard et se ternissaient de plus en plus au fur et à mesure que la lumière s'affaiblissait. Bientôt la Vallée elle-

même parut être enchâssée dans du velours sombre, d'un bleu foncé-violet ou d'un pourpre velouté qui était presque tangible. Par ma fenêtre ouverte, je pouvais sentir le parfum des saules et celui des plantes du jardin, tout en bas, et une brise vagabonde me portait aux narines des odeurs plus fortes, de pollen et de fleurs en boutons.

Le soleil moribond disparut complètement et ces doigts de lumière, cessant de caresser le rebord de notre Vallée rocheuse, se dressèrent vers le ciel assombri et se réfléchirent en bleu et en rouge sur les nuages bas. Peu à peu la nuit s'assombrit au fur et à mesure que le soleil s'enfonçait plus profondément derrière l'horizon. Bientôt des points lumineux constellèrent le ciel pourpre, la lumière de Saturne, de Vénus, de Mars. Enfin la convexité de la lune apparut, montrant clairement dans le firmament sa face grêlée, devant laquelle passa un petit nuage laineux. Elle me fit songer à une femme qui ramènerait un vêtement sur elle après avoir subi l'examen médical de son aura. Je me détournai et pris la ferme résolution de faire tout mon possible pour contribuer au progrès des connaissances sur l'aura humaine et pour aider ceux qui s'en allaient par le monde afin de soulager les souffrances de millions d'êtres. Je m'étendis sur le sol de pierre et à peine ma tête eut-elle touché les plis de ma robe, que je m'endormis.

CHAPITRE NEUF

Le silence était profond. Il régnait une atmosphère de concentration intense. A de longs intervalles s'élevait un frémissement presque inaudible, suivi bientôt par un silence mortel. Je regardai, autour de moi, les silhouettes immobiles, vêtues de robes à longs plis, et assises, rigides, à même le sol. Tous ces hommes étaient absorbés par leur tâche, ils concentraient toute leur attention aux activités du monde extérieur. Et certains, à la vérité, s'occupaient davantage des activités du monde *au-delà* de celui-ci ! Mon regard se posa sur l'une des augustes silhouettes, puis sur une autre. Ici, il y avait un Abbé de haut rang, venu d'une région lointaine. Là, se trouvait un lama pauvrement vêtu, un homme descendu des montagnes. Machinalement, je repoussai une des longues tables basses pour me donner plus de place. Le silence était oppressant, c'était un silence *vivant* que la présence de tant d'hommes dans cette pièce rendait inexplicable.

Bang ! Le silence fut brutalement rompu. Je bondis à trente centimètres (un pied) du sol où j'étais assis et, en même temps, pivotai sur moi-même. Un bibliothécaire était étalé de tout son long, l'air ahuri, et les livres à dos de bois claquaient encore autour de lui. En arrivant lourdement chargé, il n'avait pas vu la table que j'avais déplacée. Et comme elle n'avait qu'une cinquantaine de centimètres (18 pouces) de hauteur, elle l'avait fait trébucher et le recouvrait.

Des mains pieuses ramassèrent les livres et les époussetèrent. Les livres sont respectés au Tibet. Ils sont le réceptacle de la science et on ne doit jamais les

détériorer ou les abîmer. Pour le moment, c'était d'eux qu'on s'occupait et non pas de l'homme. Je remis la table à sa place. Merveille des merveilles, personne ne songea à m'adresser le moindre reproche ! Le messenger, tout en se frottant la tête, s'efforçait de comprendre ce qui venait de se passer. Je n'étais pas près de lui, donc je n'avais pas pu lui faire un croche-pied. Hochant la tête d'un air surpris, il tourna les talons et sortit. Bientôt le calme revint et les Lamas reprirent leur lecture dans la Bibliothèque.

M'étant abîmé le chef et le postérieur en travaillant dans les cuisines, j'en avais été banni à jamais. A présent, pour les tâches "subalternes", je devais me rendre dans la grande Bibliothèque, essuyer les reliures des livres et faire le ménage. Les ouvrages tibétains sont gros et lourds. Les couvertures de bois sont ornées de sculptures très compliquées qui indiquent le titre, et qui y ajoutent parfois une image. C'était un travail pénible que d'enlever les livres des rayons, de les porter silencieusement à ma table, de les essuyer et de les rapporter à leur place. Le Libraire était très méticuleux, et il examinait soigneusement chaque volume pour s'assurer qu'il était vraiment propre. Des plaques de bois abritaient des revues et des journaux venant des pays étrangers. J'aimais tout particulièrement à les regarder, bien que je ne pusse en lire un seul mot. Beaucoup de ces journaux étrangers, vieux de plusieurs mois, étaient illustrés et je les contemplais le plus souvent possible. Plus le Bibliothécaire s'efforçait de m'en empêcher, plus je me plongeais dans ces ouvrages défendus, chaque fois qu'il avait le dos tourné.

Les illustrations représentant des véhicules à roues me fascinaient. Il n'y avait, bien entendu, aucun véhicule muni de roues dans tout le Tibet et nos Prophéties indiquaient clairement que le jour où des roues entreraient au Tibet, ce serait "le commencement de la fin". Notre pays serait ensuite envahi par une force mauvaise qui se propagerait dans le monde entier comme une tumeur cancéreuse. Nous espérions qu'en dépit de la Prophétie, les grandes et puissantes nations du globe ne s'intéresseraient pas à notre petite patrie qui n'était animée d'aucune intention belliqueuse et qui ne convoitait pas l'espace vital des autres.

Fasciné, je regardais les illustrations ; dans une revue (dont j'ignore le nom, bien entendu), je vis des gravures — il y en avait toute une série — qui représentaient le processus de fabrication de la revue en question. Il y avait d'énormes machines avec de grands rouleaux et d'immenses roues à dents. Les hommes, sur ces images, travaillaient comme des fous, et je songeais à quel point les choses étaient différentes, ici, au Tibet. Ici, on avait l'orgueil de l'artisan, la fierté de la besogne bien faite. L'artisan tibétain n'avait pas l'âme d'un commerçant. Je regardai de nouveau les pages du magazine et je songeai à la manière dont nous faisons les choses.

Au Village de Shö, on imprimait des livres. D'habiles moines-sculpteurs gravaient les caractères tibétains dans des bois précieux ; ils travaillaient avec une lenteur qui assurait une exactitude absolue, une fidélité absolue aux moindres détails. Une fois que les sculpteurs avaient achevé une planche, d'autres la prenaient et la polissaient jusqu'à ce que le bois fût

dépourvu de toute aspérité, de toute faille, puis d'autres artisans en examinaient le texte pour s'assurer de son exactitude, car aucune faute ne doit jamais se glisser dans un ouvrage tibétain. Le temps importait peu, seule l'exactitude comptait.

Lorsque toutes les planches avaient été sculptées, polies et examinées, elles passaient aux mains des moines-imprimeurs. Ils les posaient à l'endroit sur un banc, puis enduisaient d'encre les caractères sculptés. Bien entendu, ceux-ci étaient tous sculptés à l'envers, de sorte que le texte, une fois imprimé, apparaissait à l'endroit. Lorsqu'on avait examiné de nouveau la planche pour s'assurer qu'elle avait bien été encrée sur toute son étendue, on étendait rapidement une feuille de papier raide, semblable au papyrus égyptien, sur la surface encrée. On appuyait doucement, d'un mouvement progressif, sur le verso de la feuille de papier qu'on décollait ensuite de la planche, d'un geste prompt. Des moines-inspecteurs saisissaient aussitôt la page et l'examinaient avec le plus grand soin ; s'ils y découvraient une erreur — n'importe laquelle — le papier n'était ni gommé ni brûlé, mais mis en rames et emballé.

Au Tibet, le mot imprimé est tenu pour presque sacré ; c'est une insulte à la science que de détruire ou d'endommager un papier qui porte des textes enseignant la science ou la religion, c'est pourquoi, au cours des temps, le Tibet a accumulé rame après rame, ballot après ballot, les feuillets légèrement imparfaits.

Si le feuillet était considéré comme satisfaisant, on donnait aux imprimeurs l'ordre de continuer et ils produisaient des feuillets de diverses espèces dont

chacun était examiné aussi soigneusement que les premiers. J'ai souvent regardé ces hommes au travail et pendant mes études, j'ai dû exécuter une tâche similaire à la leur. J'ai sculpté les caractères à l'envers, je les ai polis et, sous une étroite surveillance, je les ai encreés et plus tard j'ai imprimé des livres.

Les volumes tibétains ne sont pas reliés comme ceux de l'Occident. Le livre tibétain est tout en longueur et très étroit, car la ligne imprimée a plusieurs pieds de long, alors que la page peut n'avoir que trente centimètres (un pied) de haut. Tous les feuillets nécessaires sont soigneusement étalés et au bout d'un certain temps — nous ne sommes pas pressés — ils finissent par sécher. Une fois séchés, et bien séchés, on assemble les pages. Sur une planche de base à laquelle sont attachées deux courroies, on place dans l'ordre les pages du livre, après quoi on pose sur cette pile une autre lourde planche qui forme couverture. Cette planche porte des sculptures compliquées, montrant parfois des scènes tirées du texte, et donnant le titre, bien entendu. On lie ensemble sur la planche supérieure les deux courroies de la planche inférieure et l'on presse fortement afin que toutes les pages forment une masse compacte. Les livres de valeur sont ensuite enveloppés dans de la soie et on appose des scellés sur cet emballage, de sorte que seuls ceux qui en ont le droit peuvent l'ouvrir et troubler la paix de cet ouvrage fabriqué avec tant de soin !

J'avais remarqué que les illustrations des livres Occidentaux représentaient souvent des femmes fort peu vêtues, et je m'étais dit qu'il devait faire très chaud dans ces pays-là, sinon comment les femmes auraient-

elles pu se promener dans une tenue aussi légère ? Sur certaines images, on voyait des gens étendus, morts, selon toute apparence, cependant que debout devant eux se tenait un individu d'aspect sinistre, tenant à la main une sorte de tube métallique d'où partait de la fumée. Je n'avais jamais très bien compris le but de tout cela car — à en juger par mes propres impressions — les habitants du monde Occidental avaient pour principale distraction de s'entre-tuer. Puis des hommes de haute taille, vêtus de curieuse façon, entouraient de choses métalliques les mains ou les poignets de l'individu qui tenait le tube fumant.

Les dames peu vêtues ne me troublaient pas le moins du monde et n'excitaient en moi aucun intérêt particulier, car les Bouddhistes et les Hindous, et, en fait, tous les peuples Orientaux, savent que la sexualité est un élément nécessaire de la vie humaine. Que les rapports sexuels constituent peut-être la forme la plus haute de l'extase qu'un être humain puisse ressentir tant qu'il possède encore son enveloppe charnelle. C'est pour cette raison que beaucoup de nos peintures religieuses montrent un homme et une femme — généralement considérés comme un Dieu et une Déesse — dans la plus intime des étreintes. Nous connaissions si bien les réalités de l'existence et de la naissance, que nous n'avions pas besoin de jeter un voile sur des faits, de sorte qu'un détail de l'image était parfois d'une précision quasi photographique. Mais à nos yeux, cela n'avait rien de pornographique, rien d'indécent ; c'était la manière la plus adéquate pour indiquer que l'union du mâle et de la femelle provoque certaines sensations spécifiques et on nous expliquait

que l'union des âmes engendrait un plaisir beaucoup plus intense, mais que, naturellement, cette union n'avait pas lieu en ce monde.

Mes conversations avec des commerçants, à Lhassa, comme au village de Shö et avec ceux qui se reposaient au bord du chemin, près de la Porte de l'Occident, m'avaient appris une chose stupéfiante, à savoir que chez les Occidentaux, il était indécent d'exposer son corps aux regards des autres. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi, puisque le fait le plus élémentaire de la vie, c'était qu'il devait y avoir deux sexes. Je me rappelai un entretien que j'avais eu avec un vieux commerçant qui faisait le trajet entre Kalimpong (Inde) et Lhassa. J'avais pris l'habitude, depuis fort longtemps, de l'accueillir à la Porte Occidentale pour lui souhaiter la bienvenue dans notre pays auquel il rendait une fois de plus visite. Nous bavardions souvent pendant un bon moment. Je lui donnais les dernières nouvelles de Lhassa, il me communiquait celles du monde extérieur. Il apportait fréquemment des livres et des revues pour mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, et j'avais l'agréable tâche de les apporter à ce dernier. Ce marchand m'avait dit un jour :

— Je t'ai beaucoup parlé des gens de l'Occident, mais je ne suis pas encore parvenu à les comprendre. Et, en particulier, l'une de leurs affirmations n'a aucun sens pour moi. Ils disent, en effet, que l'homme est créé à l'image de Dieu et pourtant ils ont peur de montrer leur corps qu'ils affirment fait à cette image. Faut-il en déduire qu'ils ont honte de la forme divine ?

Il me regardait d'un air interrogateur et, bien entendu, je demeurais coi, ne sachant que lui répondre. L'homme est fait à l'image de Dieu. Donc, si Dieu est l'ultime perfection — et il doit en être ainsi — il n'y a aucune honte à exposer l'image de Dieu. Nous autres "païens", nous n'avions pas honte de notre corps, nous savions que, sans le sexe, l'espèce ne pourrait pas se perpétuer. Nous savions que la sexualité, dans les circonstances et dans le cadre appropriés, bien entendu, augmente la spiritualité d'un homme et d'une femme.

Je fus également stupéfait d'apprendre que certains époux, mariés depuis des années, n'avaient jamais vu le corps dévêtu l'un de l'autre. Lorsqu'on me dit qu'ils ne "faisaient l'amour" qu'après avoir fermé les volets et éteint la lumière, je crus que mon informateur me prenait pour un rustre trop stupide pour savoir ce qui se passait dans le monde et, après l'une de ces conversations, je décidai d'interroger à la première occasion mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, sur la sexualité dans le monde Occidental. Je m'éloignai donc de la Porte de l'Occident et traversai la route pour rejoindre le sentier étroit et dangereux que nous autres, garçons du Chakpori, utilisions de préférence au chemin régulier. Ce sentier aurait effrayé un montagnard et il nous effrayait souvent, mais nous mettions un point d'honneur à n'en prendre aucun autre, sauf quand nous étions en compagnie d'une personne plus âgée et dont nous devons, en conséquence, croire qu'elle nous est supérieure. L'ascension nous obligeait à nous accrocher des pieds et des mains à des arêtes rocheuses, et à rester

dangereusement suspendus dans le vide, bref à faire continuellement des choses qu'aucun être présumé sain d'esprit n'aurait faites pour une fortune. Je finis par atteindre le sommet et entrai au Chakpori par une voie également connue de nous et qui aurait donné des crises d'apoplexie aux Maîtres de Discipline, s'ils l'avaient su. Je me retrouvai dans la Cour Intérieure beaucoup plus fatigué que si j'avais pris le chemin orthodoxe, mais du moins l'honneur était-il satisfait. Et j'avais grimpé ce sentier plus vite que certains garçons ne le descendaient.

Je secouai la poussière et les graviers qui recouvraient ma robe et vidai mon bol où se trouvaient quantité de petites plantes ; me sentant alors suffisamment présentable, j'entrai dans l'édifice pour y chercher mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. En tournant, je le vis qui s'éloignait dans la direction opposée et je criai : "Oh ! Honorable Lama !" Il s'arrêta, se retourna et vint à ma rencontre, ce qu'aucun autre résident du Chakpori n'aurait fait, mais lui traitait tous les hommes et tous les garçons comme des égaux car, disait-il, ce n'est pas la forme extérieure, ce n'est pas le corps dont on est revêtu en ce monde qui compte, mais ce qui est à l'intérieur — ce qui gouverne ce corps. Mon Guide lui-même était une Grande Incarnation qui avait été aisément reconnue lors de son retour sur cette terre. Et jamais je n'ai oublié la leçon que me donnait cet homme éminent en se montrant toujours modeste, et respectueux des sentiments de ceux qui non seulement n'étaient pas "aussi éminents" que lui, mais qui étaient, à parler franc, nettement inférieurs.

— Eh bien, Lobsang ! me dit-il, je t'ai vu grimper ce sentier défendu, et si j'étais un Maître de Discipline, ton anatomie te cuirait en pas mal d'endroits et tu ne demanderais pas mieux que de rester debout pendant pas mal d'heures. (Il se mit à rire et ajouta :) Mais je faisais la même chose, autrefois, et je ressens toujours ce qui est peut-être un petit frisson répréhensible à voir faire par les autres ce que je ne peux plus faire. Eh bien, pourquoi es-tu si pressé ?

Levant les yeux vers lui, je lui dis :

— Honorable Lama, j'ai entendu des histoires épouvantables sur le compte des Occidentaux, et j'ai l'esprit constamment troublé, car je ne sais pas si l'on se moque de moi — si l'on me fait paraître encore plus sot que d'habitude — ou si les choses incroyables que l'on m'a décrites sont vraies.

— Suis-moi, Lobsang, dit mon Guide, j'allais dans ma chambre y méditer, mais ayons d'abord un entretien. Ma méditation peut attendre.

Nous nous dirigeâmes côte à côte vers la chambre du Lama — celle qui donnait sur le Parc du Joyau. Je l'y suivis et au lieu de s'asseoir, il sonna l'assistant pour que celui-ci nous apportât le thé. Puis, en ma compagnie, il s'approcha de la fenêtre et contempla l'admirable panorama. Un panorama qui était, peut-être, l'un des plus beaux du monde. Tout en bas, un peu à gauche, s'étendait le jardin fertile et boisé que l'on appelait le Norbu Linga, ou Parc du Joyau. La belle eau limpide scintillait parmi les arbres et le petit Temple du Très Profond brillait au soleil. Quelqu'un suivait la chaussée, un sentier fait de pierres plates et espacées de sorte que l'eau qu'elles traversaient puisse couler

librement et que les poissons ne rencontrassent point d'obstacles. Je crus distinguer un des hauts dignitaires du Gouvernement.

— Oui, Lobsang, il va voir le Très Profond, dit mon Guide en réponse à ma question muette. Nous demeurâmes un bon moment à la fenêtre, car il était agréable de regarder ce parc au-delà duquel le Fleuve Heureux coulait, étincelant, et paraissait danser de joie, comme s'il voulait saluer cette belle journée. Nous pouvions aussi voir le bac, un de mes sites de prédilection ; c'était pour moi une source inépuisable de plaisir et d'étonnement que de regarder le passeur monter dans sa barque en peau de yak et pagayer joyeusement jusqu'à l'autre rive.

A nos pieds, entre nous et le Norbu Linga, des pèlerins avançaient lentement sur la Route de Lingkor. Ils accordaient à peine un regard à notre Chakpori mais ils ne cessaient de surveiller le Parc du Joyau dans l'espoir d'y voir quelque chose d'intéressant, car ces pèlerins, qui avaient toujours l'oreille aux aguets, devaient savoir que le Très Profond serait au Norbu Linga. Je pouvais également discerner le Kashya Linga, un petit parc bien boisé, situé au bord de la Route du Bac. Il y avait une petite route menant de la Route de Lingkor en bas jusqu'au Kyi Chu et elle était principalement utilisée par les voyageurs qui voulaient prendre le bac. Mais d'autres la prenaient pour atteindre le Jardin des Lamas qui se trouvait de l'autre côté de la Route du Bac.

Le moine-serviteur nous apporta du thé, accompagné d'une agréable nourriture.

Mon Guide me dit :

— Viens, Lobsang, restaurons-nous car des hommes qui vont discuter ne doivent pas avoir l'estomac creux à moins qu'ils n'aient la tête vide !

Il s'assit sur l'un de ces coussins durs qui, au Tibet, nous servent de chaises, car nous nous asseyons jambes croisées sur le sol. Il me fit signe de l'imiter, ce que je me hâtai de faire, car la vue de la nourriture m'ouvre toujours l'appétit. Nous mangeâmes dans un silence relatif. Au Tibet, surtout chez les moines, il est inconvenant de parler ou de faire du bruit lorsque nous avons des aliments devant nous. Les moines, lorsqu'ils sont seuls, mangent en silence, mais lorsqu'ils forment un groupe important, un Lecteur lit à haute voix des passages tirés des Ouvrages Sacrés. Ce Lecteur se tient à une place surélevée d'où il peut voir, non seulement son livre, mais l'assemblée des moines et repérer ceux qui sont trop absorbés par la nourriture pour écouter ses paroles. Pendant les repas pris en groupe, les Maîtres de Discipline sont également présents pour s'assurer qu'à l'exception du Lecteur, tous gardent le silence. Mais nous étions seuls ; nous passâmes quelques remarques à bâtons rompus, sachant que bon nombre de vieilles coutumes, comme de manger en silence, par exemple, étaient bonnes pour la discipline, quand on se trouve en groupe, mais qu'elles sont superflues quand il s'agit de deux hommes seulement, comme dans notre cas. Donc, dans mon orgueil, je me considérais comme le partenaire d'un des hommes vraiment grands de mon pays.

— Eh bien, Lobsang, dit mon Guide lorsque nous eûmes terminé notre repas, qu'est-ce qui te tracasse ?

— Honorable Lama ! dis-je, d'une voix frémissante, un marchand qui passait par Lhassa et avec qui je m'entretenais tout à l'heure près de la Porte de l'Occident, m'a appris d'étranges choses sur les Occidentaux. Il m'a dit qu'ils jugeaient obscènes nos peintures religieuses. Il m'a donné des précisions incroyables sur leurs habitudes sexuelles et je me demande vraiment s'il ne s'est pas payé ma tête.

Mon Guide me regarda, réfléchit quelques instants, puis me dit :

— Lobsang, étudier ce sujet nous demanderait plus d'un entretien. Nous devons assister au Service et il commencera dans un moment. Donc, examinons d'abord un seul aspect de la question, veux-tu ?

J'inclinai la tête avec empressement, car j'étais fort intrigué. Mon Guide reprit :

— Tout cela a pris racine dans la religion. Celle de l'Ouest est différente de celle de l'Est. Nous allons les examiner et voir quels rapports elles ont avec le sujet qui nous préoccupe. (Il arrangea sa robe plus confortablement autour de lui et sonna le moine-serviteur pour que celui-ci débarrassât la table. Quand ce fut fait, il se tourna vers moi et c'est alors que commença une discussion que je trouvai passionnante.)

— Lobsang, dit-il, nous devons établir un parallèle entre l'une des religions Occidentales et notre propre religion Bouddhique. Tes leçons ont dû te faire comprendre que l'Enseignement de notre Seigneur Gautama s'est quelque peu modifié au cours des temps. Pendant les années et les siècles qui se sont écoulés depuis que Le Gautama a quitté cette terre et qu'Il a été élevé à la dignité de Bouddha,

l'Enseignement qu'Il nous a lui-même donné a subi des changements. Certains d'entre nous estiment qu'ils ont subi une dégradation. D'autres pensent qu'ils nous ont mis au niveau de la pensée moderne. (Il me regarda pour s'assurer que je l'écoutais avec toute l'attention nécessaire, pour voir si je comprenais ses paroles. Je le comprenais et le suivais parfaitement. Il eut un bref hochement de tête et continua :) Nous avons eu notre Grand Etre que nous appelons Gautama et que certains nomment le Bouddha. Les Chrétiens ont eux aussi leur Grand Etre. Ce dernier a exposé certains Enseignements. La légende et, en fait, des documents réels témoignent que ce Grand Etre, qui, selon leurs propres Ecritures, a erré dans le Désert, a en fait visité les Indes et le Tibet à la recherche d'informations, à la recherche de connaissances, au sujet d'une religion qui serait appropriée aux mentalités et spiritualités Occidentales. Ce Grand Etre vint à Lhassa et en réalité visita notre cathédrale, le Jo Kang. Le Grand Etre retourna alors en Occident et élaborà une religion en tous points admirable et appropriée aux gens de l'Ouest. Mais lorsque ce Grand Etre eut quitté cette terre — comme l'avait quittée notre propre Gautama — certains désaccords se produisirent au sein de l'Eglise Chrétienne. Une soixantaine d'années après cette Mort, une Convention, ou une Réunion, fut tenu dans une ville appelée Constantinople. Le dogme Chrétien, la foi Chrétienne subirent alors des modifications. Sans doute, certains prêtres de l'époque pensèrent-ils que d'insérer dans le dogme quelques châtements leur permettrait de mater les membres les plus réfractaires de leur congrégation.

Il me regarda de nouveau pour voir si je le suivais. Et de nouveau, j'indiquai d'un signe que non seulement je le suivais, mais que son exposé m'intéressait vivement.

— Les hommes qui assistèrent à cette Convention de Constantinople, en l'an 60, étaient des hommes qui n'avaient pas de sympathie pour les femmes, de même qu'il y a parmi nous des moines qui pensent s'évanouir à la seule pensée d'une femme. La majorité de ces hommes considéraient le sexe comme quelque chose d'impur, comme quelque chose qui ne doit servir qu'en cas de nécessité absolue et uniquement à la propagation de l'espèce. Eux-mêmes n'éprouvaient que de faibles besoins sexuels, sans doute avaient-ils d'autres besoins, peut-être certains de ceux-ci étaient-ils d'ordre spirituel — je n'en sais rien — je sais seulement qu'en l'an 60 ils décidèrent que le sexe était impur, que le sexe était l'oeuvre du démon. Ils décidèrent que les enfants venaient au monde impurs et n'étaient pas dignes de prétendre à une récompense jusqu'à ce que d'une certaine manière ils aient été purifiés. (Il se tut un moment, puis ajouta en souriant :) J'ignore ce qui était censé advenir de tous les millions de bébés nés avant cette Convention de Constantinople ! Comprends bien, Lobsang, que je t'explique le Christianisme tel que je le conçois. Peut-être, lorsque tu iras vivre parmi ces gens, recueilleras-tu sur cette religion des renseignements ou des impressions qui modifieront mes propres opinions sur elle.

Au moment où il terminait cette phrase, les conques résonnèrent et les trompettes du Temple retentirent. Autour de nous montait la rumeur discrète d'hommes

disciplinés se préparant à l'Office. Nous nous levâmes et brossâmes nos robes avant de prendre le chemin du Temple. Avant de me quitter à l'entrée, mon Guide me dit :

— Reviens dans ma chambre après la fin du Service, Lobsang, nous reprendrons cet entretien.

J'entrai donc dans le Temple et pris place aux côtés de mes camarades ; je priai et remerciai mon propre Dieu de m'avoir fait naître Tibétain, comme mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Le vieux Temple était très beau avec son atmosphère d'adoration, ses nuages d'encens qui flottaient doucement et nous gardaient en contact avec des êtres vivant sur d'autres plans. L'encens n'est pas simplement un parfum agréable, quelque chose qui "désinfecte" un Temple — c'est une force vivante, une force telle que si l'on choisit une espèce particulière d'encens, on peut véritablement se rendre maître du rythme des vibrations. Ce soir-là, dans le Temple, l'encens flottait et donnait à ce lieu une atmosphère moelleuse, rappelant les jours d'antan. De ma place, parmi les garçons de mon groupe, je scrutai du regard la demi-obscureté qui régnait dans l'édifice. La psalmodie des vieux Lamas à la voix profonde s'accompagnait, de temps à autre, du tintement des clochettes d'argent. Ce soir-là, nous avions parmi nous un moine japonais. Il avait traversé tout notre pays, après avoir passé quelque temps aux Indes. C'était un grand homme dans sa propre patrie et il avait apporté ses tambours de bois, ces tambours qui jouent un si grand rôle dans la religion des moines japonais. Le talent multiforme de ce moine et la remarquable musique qu'il tirait de ses tambours m'emplissaient

d'admiration. Je trouvais vraiment stupéfiant que de taper sur une boîte de bois pût rendre un son si musical ; outre ces tambours, il avait des espèces de claquettes, munies de petites clochettes, et nos lamas l'accompagnaient en agitant des clochettes en argent. Enfin la grande conque du Temple tonnant au moment voulu, j'avais l'impression que tout le Temple vibrait ; les murs eux-mêmes semblaient danser et scintiller et la fumée d'encens, dans les profondeurs lointaines, paraissait former des visages, ceux des lamas morts depuis longtemps. Pour une fois, le Service se termina trop vite, et, comme convenu, je me hâtai d'aller rejoindre mon Guide, Le Lama Mingyar Dondup.

— Tu n'as pas perdu de temps, Lobsang ! me dit-il d'une voix joyeuse. Je croyais que tu irais prendre d'abord une de ces innombrables collations !

— Non, Honorable Lama, dis-je, j'ai hâte d'en savoir davantage sur les mœurs sexuelles des Occidentaux, car tout ce que m'en ont dit les marchands et d'autres personnes m'a plongé dans la stupéfaction.

Le Lama se mit à rire.

— La sexualité est un sujet qui intéresse tout le monde ! C'est le sexe, après tout, qui garde les gens sur cette terre. Nous allons en parler, puisque tel est ton désir.

— Honorable Lama, dis-je, vous m'avez affirmé que la sexualité venait au second rang parmi les grandes forces qui régissent le monde. Qu'entendiez-vous par là ? Puisqu'elle est tellement nécessaire pour empêcher que la planète ne se dépeuple, pourquoi n'est-elle pas la force la plus importante de toutes ?

— La plus grande force du monde, Lobsang, déclara mon Guide, ce n'est pas le sexe, la plus grande force de toutes c'est l'imagination, car sans elle, l'impulsion sexuelle n'existerait pas. Si un mâle n'avait pas d'imagination, il ne pourrait pas alors s'intéresser à la femelle. Sans l'imagination, il n'y aurait ni écrivains ni artistes, il n'y aurait rien de bon, ni de constructif !

— Mais, Honorable Lama, demandai-je, vous dites que l'imagination est indispensable à la sexualité ? En ce cas, quel rôle peut-elle jouer chez les animaux ?

— C'est une faculté possédée par les animaux aussi bien que par les humains, Lobsang. Beaucoup de gens croient que les animaux sont des créatures stupides, sans aucune forme d'intelligence, sans aucune forme de raison, mais, moi qui ai vécu un nombre surprenant d'années, je puis t'affirmer le contraire. (Mon Guide me regarda et agitant l'index, il reprit :) Toi qui dis aimer les chats du Temple, vas-tu prétendre qu'ils manquent d'imagination ? Tu t'arrêtes toujours pour leur parler et pour les caresser. Si tu leur as témoigné une fois de l'affection, ils attendront que tu reviennes une seconde et une troisième fois. S'il s'agissait de réactions dépourvues de sensibilité, de simples mécanismes cérébraux, le chat ne t'attendrait pas dès la seconde ou la troisième fois, il attendrait jusqu'à ce qu'il ait acquis une habitude. Non, Lobsang, tous les animaux ont de l'imagination. Un animal imagine le plaisir qu'il éprouvera en compagnie de sa compagne et alors l'inévitable se produit.

Je réfléchis à ce que je venais d'entendre et conclus que mon Guide avait parfaitement raison. J'avais vu des petits oiseaux — des petites poules — battre des

ailles à peu près comme les jeunes femmes battent des cils ! J'avais observé les oiselles et combien elles avaient l'air anxieuses en attendant que leurs compagnons reviennent de l'incessante chasse à la nourriture. J'avais vu avec quelle joie une femelle aimante accueillait le retour de son mâle. Il m'était évident, à présent que j'y réfléchissais, que les animaux avaient vraiment de l'imagination et je comprenais pourquoi mon Guide affirmait que l'imagination était la plus grande force sur terre.

— Un des marchands m'a dit que plus une personne s'intéressait à l'occultisme, plus elle méprisait la sexualité. Est-ce vrai, Honorable Lama, ou a-t-on voulu se moquer de moi ? J'ai entendu dire tant de choses si étranges en ce domaine que je ne sais plus que croire.

Le Lama Mingyar Dondup hocha la tête avec mélancolie.

— Il est parfaitement exact que bon nombre de gens qui se passionnent pour l'occultisme sont profondément hostiles à toute vie sexuelle et cela pour une raison spéciale : on t'a déjà dit que les plus grands occultistes n'étaient pas des gens normaux, en ce sens qu'ils souffraient d'un mal physique. Une personne peut avoir une maladie grave, la tuberculose ou le cancer, par exemple, ou une affection du même genre. Une personne peut être atteinte de troubles nerveux — quels qu'ils soient, c'est une maladie et cette maladie accroît les perceptions métaphysiques. (Fronçant légèrement les sourcils, il poursuivit :) Pour beaucoup de gens, l'impulsion sexuelle est un stimulant puissant. Certains, pour une raison ou pour une autre, s'efforcent de sublimer ce désir sexuel et ils se tournent alors vers

les choses spirituelles. Une fois qu'un homme, ou une femme, s'est détourné d'une chose, il la combat sans rémission. Personne ne luttera plus farouchement contre les maux causés par l'alcool que l'ivrogne qui a cessé d'en être un ! De même, un homme ou une femme qui ont renoncé au sexe (peut-être parce qu'ils étaient incapables d'en tirer satisfaction ou de donner satisfaction) se tourneront-ils vers l'occultisme et toute l'énergie qu'ils apportaient (avec ou sans succès) à leurs aventures sexuelles, ils la consacreront désormais à leurs aventures occultes. Malheureusement, il arrive souvent que ces gens perdent le sens de la mesure. Ils vont, bêlant que l'on ne peut évoluer qu'en renonçant à toute activité sexuelle. Rien ne pourrait être plus invraisemblable, rien ne pourrait être plus faussé : certaines des plus grandes personnes mènent une existence normale, ce qui ne les empêche pas de faire de grand progrès en métaphysique.

Sur ces entrefaites, le Grand Lama-Médecin Chinrobnobo entra dans la pièce. Nous le saluâmes et il s'assit auprès de nous.

— J'étais en train de parler à Lobsang de certains sujets concernant la sexualité et l'occultisme, déclara mon Guide.

— Ah oui ! répondit le Lama Chinrobnobo, je me disais depuis un certain temps qu'il convenait de l'éclairer à ce sujet.

Mon Guide poursuivit :

— Il est évident que ceux qui mènent une vie sexuelle normale — et c'est ce qu'on doit faire — accroissent leur propre force spirituelle. Il ne faut pas abuser des activités sexuelles, il ne faut pas non plus

les mettre à l'index. En déclenchant certaines vibrations chez un être humain, l'acte sexuel peut augmenter sa spiritualité. Toutefois, ajouta-t-il en me regardant gravement, n'oublie pas, Lobsang, que cet acte n'est permis qu'à ceux qui s'aiment, à ceux que lient des affinités spirituelles. Ce qui est illicite, immoral, n'est que prostitution du corps et peut être aussi néfaste à un individu que l'amour licite peut lui être bénéfique. De même un homme ou une femme ne devrait avoir qu'un seul partenaire, évitant toutes les tentations qui l'écarteraient du chemin de la vérité et de la droiture.

Le Lama Chinrobnobo prit alors la parole :

— Il est un autre sujet dont vous devriez lui parler, Collègue Respecté, et c'est celui du contrôle des naissances. Je vous laisse le soin de l'expliquer à votre élève.

Il se leva, salua gravement et sortit. Mon Guide attendit un moment et me demanda :

— N'es-tu pas las de cette conversation, Lobsang ?

— Non, Seigneur ! répondis-je, j'ai hâte d'en apprendre davantage en ce domaine, car tout cela me paraît fort étrange.

— Alors, sache qu'aux premiers temps de la vie sur terre, les peuples se divisaient en familles. Il y avait, de par le monde, des familles peu nombreuses qui, avec le temps, s'agrandirent. Comme il me semble être inévitable, parmi les êtres humains, des querelles et des dissensions s'élevèrent. Les familles luttèrent les unes contre les autres. Les vainqueurs tuaient les vaincus et emmenaient les femmes dans leur propre famille. Il devint bientôt évident que plus une famille était nombreuse — on la désignerait dès lors sous le

nom de tribu — plus elle était puissante et capable de se protéger contre les agressions des autres. (Il me regarda un peu tristement et poursuivit :) Les tribus s'agrandissaient au fur et à mesure que passaient les années et les siècles. Certains hommes s'installèrent comme prêtres, mais des prêtres jouissant d'un certain pouvoir politique, avec un oeil fixé sur l'avenir ! Les prêtres décidèrent de promulguer un édit sacré — qu'ils qualifièrent de commandement de Dieu — qui serait bénéfique à l'ensemble de la tribu. Ils enseignèrent que les hommes devaient croître et se multiplier. En ces temps-là, c'était une nécessité absolue, car si les membres d'une tribu ne se "multipliaient " pas, cette tribu s'affaiblissait et risquait d'être complètement anéantie. Par conséquent, les prêtres qui ordonnaient à leur peuple de croître et de se multiplier sauvegardaient l'avenir de leur propre tribu. Mais de nombreux siècles se sont écoulés depuis lors et il est devenu évident que la population du globe s'augmente à un tel rythme que la terre est surpeuplée : ses ressources ne suffisent plus à nourrir ses habitants. Il faudra bien prendre des mesures pour remédier à cette situation.

Tout cela me paraissait fort sensé et je le comprenais fort bien ; et j'étais heureux de savoir que mes amis du Pargo Kaling — les marchands qui venaient de si loin — m'avaient dit la vérité.

Mon Guide reprit :

— Même à présent, certaines religions estiment répréhensible de limiter le nombre des naissances, mais si on étudie l'histoire universelle, on s'aperçoit que la plupart des guerres ont pour origine le fait que

l'agresseur manque d'espace vital. Un pays dont une population s'accroît rapidement sait que, si cela continue, il n'y aura pas assez de nourriture ni assez d'emplois pour ses nationaux. Alors il se lance dans la guerre, en proclamant qu'il a besoin d'espace vital !

— Honorable Lama, dis-je, quelle solution apporteriez-vous à ce problème ?

— Lobsang ! répondit-il, le résoudre serait facile si les hommes et les femmes de bonne volonté se réunissaient pour en discuter. Les anciennes formes de religion — les enseignements religieux de jadis — convenaient à un monde encore jeune, peu peuplé, mais il est inévitable maintenant — et il sera de plus en plus inévitable ! — qu'on envisage la question sous un angle nouveau. Tu me demandes ce que moi, je ferais ? Eh bien, je ferais ceci : je légaliserais le contrôle des naissances. J'instruirais tous les peuples à ce sujet, je leur expliquerais en quoi cela consiste et comment on peut l'appliquer et tout ce qu'on peut savoir à son sujet. Je veillerais à ce que les gens qui veulent des enfants puissent en avoir un ou deux, et à ce que ceux qui n'en désirent pas sachent comment s'y prendre pour éviter les naissances. Notre religion ne considérerait pas cela comme un péché, Lobsang. J'ai étudié de très vieux livres datant d'une époque extrêmement reculée, avant que la vie n'apparaisse dans les parties Occidentales de ce globe, car, tu le sais, la vie est d'abord apparue en Chine et dans les régions entourant le Tibet et se propagea aux Indes avant de gagner l'Occident. Mais je m'écarte de notre sujet.

Je songeai aussitôt qu'à la première occasion, je demanderais à mon Guide de m'en dire davantage sur l'origine de la vie sur terre. Mais, pour le moment, je cherchais à me documenter sur la question sexuelle. Mon Guide m'observait et voyant que je lui prêtai de nouveau attention, il continua :

— Comme je te l'ai dit, la plupart des guerres sont causées par la surpopulation. C'est un fait qu'il y aura des guerres — il y en aura toujours — tant qu'il y aura de grandes populations qui ne cesseront de s'accroître. Et il est nécessaire qu'il en soit ainsi, sinon la planète grouillerait d'êtres humains, comme un rat mort grouille de fourmis. Quand tu quitteras le Tibet, dont la population est très faible, et que tu visiteras les grandes cités du globe, tu seras stupéfait et épouvanté de voir les foules immenses, les multitudes qu'elles recèlent. Tu t'apercevras que j'ai raison : les guerres sont indispensables car elles servent à limiter la population de cette planète. Il faut que les êtres humains viennent sur terre pour s'instruire et s'il n'y avait ni guerres ni maladies, le nombre des individus augmenterait constamment et ce serait la famine. Ils ressembleraient à une armée de sauterelles qui dévorent tout sur leur passage, contaminent tout et, en fin de compte, ils s'entre-dévoreraient.

— Honorable Lama ! dis-je, certains des marchands qui m'ont parlé du contrôle des naissances m'ont dit que beaucoup de gens considèrent que c'est mal. Pourquoi pensent-ils une chose pareille ?

Mon Guide réfléchit un moment, se demandant sans doute dans quelle mesure il pouvait répondre à ma question, car j'étais encore jeune, puis il me dit :

— Pour certains, le contrôle des naissances équivaut au meurtre d'un être qui n'est pas encore né, mais dans notre Foi, Lobsang, l'âme n'habite pas un être qui n'est pas né. Selon notre Foi, il ne peut pas y avoir crime et de toute façon, il est évidemment absurde de considérer comme un crime le fait de prendre des mesures pour éviter la conception. Autant dire que nous détruisons quantité de plantes lorsque nous empêchons leurs graines de germer ! Les humains s'imaginent trop souvent qu'ils sont le produit le plus magnifique de cet immense Univers. En réalité, les humains ne sont qu'une forme de vie, et ils ne sont pas même la plus évoluée ; mais pour le moment, nous n'avons pas le temps de nous attarder sur ce sujet.

Je songeai à une autre chose que j'avais entendu dire ; elle me semblait tellement scandaleuse — tellement épouvantable — que j'osais à peine en parler. Néanmoins, c'est ce que je fis !

— Honorable Lama ! Il paraît que certains animaux, les vaches par exemple, sont fécondés par des moyens artificiels. Est-ce exact ?

Mon Guide eut l'air profondément choqué, puis il me répondit :

— Oui, Lobsang, c'est exact. Il y a en Occident des gens qui s'efforcent d'élever du bétail par ce qu'ils appellent l'insémination artificielle, autrement dit, les vaches sont fécondées par un homme à l'aide d'une grande seringue, au lieu d'être conduites au taureau. Ces gens-là ne semblent pas se rendre compte que la conception d'un enfant, que ce soit un bébé humain, un bébé ours ou un bébé veau, n'est pas simplement due à un accouplement mécanique. Si l'on veut avoir du

bon bétail, il doit y avoir de l'amour ou une forme d'affection dans le processus d'accouplement. Si les humains étaient produits par insémination artificielle, il se pourrait que — étant nés sans amour — ils deviennent des sous-hommes ! Je te le répète, Lobsang, si l'on veut obtenir la meilleure espèce humaine ou animale, il faut que les parents s'aiment beaucoup l'un l'autre, qu'ils soient tous deux élevés dans leurs vibrations spirituelles aussi bien que physiques. L'insémination artificielle, effectuée dans des conditions froides et sans amour, ne peut donner que de très piètres résultats. Je crois que l'insémination artificielle est l'un des crimes majeurs sur cette terre.

Comme j'étais assis là, le crépuscule commençait à envahir la pièce, baignant d'ombre le Lama Mingyar Dondup et, dans l'obscurité grandissante, je vis son aura dégager la lumière dorée de la spiritualité. Pour moi, le clairvoyant, cette lumière brillait assez pour percer le crépuscule lui-même. Et mes perceptions supra-normales me firent connaître — comme si je ne l'avais pas su auparavant — que j'étais en présence d'un des plus grands hommes du Tibet. Cela me fit chaud au cœur et je sentis tout mon être vibrer d'amour pour celui qui était mon Guide et mon précepteur. Les conques du Temple éclatèrent de nouveau, mais cette fois, ce n'était pas nous qu'elles appelaient, mais d'autres. Nous nous approchâmes de la fenêtre et regardâmes au-dehors. Mon Guide me posa une main sur l'épaule et nous contemplâmes la vallée étendue à nos pieds, la vallée partiellement envahie maintenant par des ténèbres pourpres.

— Que ta conscience soit ton guide, Lobsang, me dit mon Guide. Tu sauras toujours si une chose est bien ou si une chose est mal. Tu iras loin — plus loin que tu ne l'imagines — et tu trouveras sur ton chemin de nombreuses tentations. Que ta conscience soit ton guide. Nous autres Tibétains sommes un peuple paisible, peu nombreux, qui vit en paix, qui croit en la sainteté, qui croit au caractère sacré de l'Esprit. Où que tu ailles, quoi que tu endures, laisse ta conscience être ton guide. Nous nous efforçons de t'aider avec ta conscience. Nous nous efforçons d'accroître au maximum ton formidable pouvoir télépathique et ta clairvoyance afin que toujours à l'avenir, aussi longtemps tu vivras, tu puisses rester en contact télépathique avec les grands lamas demeurés ici sur les hauteurs de l'Himalaya, les grands lamas qui, plus tard, consacreront tout leur temps à attendre tes messages.

A attendre mes messages ? Je demeurai bouche bée ; *mes* messages ? Qu'y avait-il en moi de si particulier ? Pourquoi les grands Lamas attendraient-ils tout le temps des messages venant de moi ? Mon Guide se mit à rire et me frappa sur l'épaule.

— La raison de ton existence, Lobsang, c'est que tu as une tâche très, très spéciale à accomplir. En dépit de toutes les épreuves, en dépit de toutes les souffrances, tu réussiras. Mais il est manifestement injuste que tu sois abandonné à toi-même dans un monde étranger, un monde qui rira de toi, qui te traitera de menteur, de charlatan et d'imposteur. Ne désespère jamais, ne renonce jamais, car le bon droit prévaudra. Toi — Lobsang — tu gagneras la partie !

Les ombres vespérales se transformèrent en nuit ; à nos pieds étincelaient les lumières de la Cité. Au-dessus de nous, une nouvelle lune nous jetait un regard curieux par-dessus les pics montagneux. Les planètes, les millions de planètes scintillaient au firmament. Je levai les yeux, songeai aux prédictions me concernant — à toutes les prophéties faites à mon sujet — et je songeai aussi à la confiance que me témoignait mon Guide, le Lama Mingyar Dondup. Et je me sentis heureux.

CHAPITRE DIX

Le Professeur était de mauvaise humeur ; peut-être lui avait-on servi un thé trop froid ou une tsampa qui n'était pas rôtie ou mélangée selon son goût. Le Professeur était de mauvaise humeur ; assis dans la salle de classe, nous tremblions presque de frayeur. Déjà il avait inopinément rossé des garçons assis à ma droite et à ma gauche. Ma mémoire était bonne, je savais parfaitement les leçons, je pouvais répéter n'importe quel chapitre ou verset des cent huit volumes du Kan-Gyur. "*Bang ! Bang !*" La surprise me fit faire un bond d'au moins un pied de haut ; trois garçons, à ma droite, et trois à ma gauche en firent de même. Pendant quelques instants, nous sûmes à peine lequel d'entre nous recevait la raclée, puis, comme le Professeur tapait encore un peu plus fort, je compris que j'étais la victime de sa fureur ! Il continua à me battre, en marmonnant sans cesse :

— Favori du Lama ! Petit crétin trop gâté ! Je vais t'apprendre quelque chose, moi !

La poussière, en s'élevant de ma robe, forma un nuage qui me fit éternuer. Je ne sais pourquoi, cela mit le comble à la rage du Professeur qui, en redoublant ses coups, fit jaillir de moi encore plus de poussière. Heureusement — et il ne s'en doutait pas — j'avais prévu sa mauvaise humeur et mis plus de vêtements que d'habitude, si bien que — et il aurait été navré de le savoir — ses coups ne m'étaient pas trop pénibles. D'ailleurs, j'étais endurci. Ce professeur était un tyran, un perfectionniste, sans être lui-même parfait. Non seulement il exigeait que nous récitions les leçons mot à mot, mais si la prononciation, l'inflexion ne correspondaient pas exactement à son désir, il prenait sa canne, passait rapidement derrière nous et nous frappait le dos. Pour le moment, il se livrait à cet exercice et la poussière me faisait presque suffoquer. Au Tibet, comme dans le reste du monde, les petits garçons se roulent dans la poussière en jouant ou en se battant, et lorsqu'ils sont coupés de toute influence féminine, ils ne songent pas toujours à broser leurs vêtements ; les miens étaient pleins de poussière et cette bastonnade équivalait à un nettoyage par le vide. Le Professeur continuait à me frapper en disant :

— Je t'apprendrai à mal prononcer un mot ! A manquer de respect à la Science Sacrée ! Petit crétin chouchouté qui manque tout le temps la classe et qui, à son retour, en sait plus que mes élèves — petit morveux — je t'apprendrai, je t'apprendrai quelque chose, moi, d'une façon ou d'une autre !

Au Tibet, nous nous tenons, la plupart du temps assis, les jambes croisées, sur des coussins d'une dizaine de centimètres (4 pouces) d'épaisseur, et nous avons devant nous des tables qui ont de trente à quarante centimètres (12 à 18 pouces) de haut, suivant la taille de l'élève. Tout à coup, le Professeur me saisit par la nuque et me plaqua la tête sur ma table où se trouvaient une ardoise et quelques livres. M'ayant ainsi installé dans la position qui lui convenait, il fit une profonde aspiration et, cette fois, il s'acharna sur moi de tout son coeur. Je me tortillai par habitude et non parce que je souffrais. Il faisait tous ses efforts pour me faire mal mais, nous autres garçons, étions endurcis ; nous avons la peau quasiment "tannée" et des corrections de ce genre étaient monnaie courante. Un de mes camarades, à quelques mètres sur ma droite, émit un léger gloussement et le Professeur, me lâchant comme si j'étais brusquement transformé en charbon ardent, bondit sur lui comme un tigre. J'eus soin de ne pas montrer combien je m'amusais quand je vis un tourbillon de poussière jaillir de la rangée. J'entendis des exclamations de douleur, de peur et d'horreur à ma droite, car le Professeur frappait à l'aveuglette, sans trop savoir qui. Finalement, hors d'haleine et se sentant probablement beaucoup mieux, il s'arrêta.

— Ah ! dit-il d'une voix haletante, ça vous apprendra, petits monstres, à faire attention à mes paroles. A présent, Lobsang Rampa, recommence et veille à ce que ta prononciation soit parfaite.

Je repris le texte depuis le commencement et, quand je m'applique, je parviens vraiment à de bons résultats.

Cette fois, je fis de mon mieux, de sorte que le Professeur s'amadoua et que les coups cessèrent de pleuvoir sur moi.

Pendant toute cette séance, qui dura cinq heures, le Professeur arpenta la salle sans nous quitter du regard et il n'avait pas besoin de provocation pour fondre sur quelque malheureux élève au moment où ce dernier ne se croyait pas observé. Au Tibet, la journée de travail commence à minuit, elle débute par un Service et il y a, bien entendu, des Offices à intervalles réguliers. Après quoi, on nous emploie à des besognes ménagères afin que nous restions humbles et que nous ne méprisions pas le personnel domestique. Nous avons aussi une période de repos, après quoi nous regagnons nos classes. Ces classes durent cinq heures d'affilée, et pendant tout ce temps, les professeurs s'efforcent de nous faire travailler au maximum, je vous l'assure. Bien entendu, nous étudions plus de cinq heures par jour, mais cette séance, celle de l'après-midi, durait cinq heures.

Les heures se traînaient ; nous avions l'impression d'être dans cette salle depuis plusieurs jours. Les ombres donnaient à peine l'impression de bouger, le soleil paraissait figé sur place. Nous poussions des soupirs d'exaspération et de lassitude ; nous nous disions que l'un des Dieux aurait dû descendre et nous débarrasser de ce Professeur, car il était le pire de tous et il avait apparemment oublié qu'autrefois — il y avait de cela bien longtemps ! — lui aussi avait été jeune.

Enfin les conques retentirent ; sur le toit, très haut au-dessus de nous, une trompette résonna, et son écho

se répercuta dans la Vallée. Avec un soupir, le Professeur nous dit :

— Eh bien, je crains de devoir vous laisser partir, mais croyez-moi, quand je vous reverrai, je m'assurerai que vous avez appris quelque chose !

Il nous désigna la porte du doigt. Les garçons du premier rang se levèrent d'un bond et se ruèrent vers la sortie. J'allais les imiter, mais il me rappela.

— Toi, Mardi Lobsang Rampa, me dit-il, va rejoindre ton Guide et suivre son enseignement, mais ne reviens pas ici épater mes élèves en leur expliquant qu'on t'instruit par l'hypnotisme et par d'autres méthodes. Et je vais voir si je ne peux pas te faire flanquer dehors. (Il me donna un bon coup sur le crâne et continua :) A présent, file, ta vue m'exaspère ; certaines gens se plaignent que tu en sais plus long que mes propres élèves.

Dès qu'il m'eut lâché, je déguerpis sans même prendre le mal de fermer la porte derrière moi. Il me hurla quelque chose, mais je courais trop vite pour revenir sur mes pas.

Dehors, quelques-uns de mes camarades m'attendaient, à un endroit où le Professeur ne pouvait pas les entendre, cela va sans dire.

— Il faudrait faire quelque chose au sujet de ce type-là, déclara l'un d'eux.

— Oui ! dit un autre, il finira par blesser l'un de nous si on le laisse faire.

— Toi, Lobsang, renchérit un troisième, tu es toujours en train de vanter ton Maître et ton Guide, pourquoi ne lui racontes-tu pas la façon dont on nous maltraite ?

En y réfléchissant, cela me parut être une bonne idée car, si on devait nous instruire, il n'y avait cependant aucune raison que cela fût par des méthodes aussi brutales. Plus j'y songeais, plus l'idée me semblait bonne : j'irais trouver mon Guide, je lui dirais comment on nous traitait, et il jetterait un sort à ce Professeur, il le transformerait en crapaud ou en quelque autre bête dans ce goût-là.

— Oui ! m'écriai-je. J'y vais tout de suite. Et là-dessus, je tournai les talons et m'en fus. Je suivis rapidement les couloirs familiers, et en montant toujours plus haut, j'arrivai à proximité du toit. Finalement, je tournai dans le Corridor des Lamas et m'aperçus que mon Guide se trouvait déjà dans sa chambre dont la porte était ouverte. Il me pria d'entrer et me dit :

— Eh bien, Lobsang, tu as l'air bien excité. T'a-t-on nommé Abbé ou quoi ?

Lui jetant un regard mélancolique, je lui demandai :

— Honorable Lama, pourquoi mes camarades et moi sommes-nous si maltraités en classe ?

Mon Guide me considéra avec le plus grand sérieux.

— Mais comment cela, Lobsang ? me dit-il. Assieds-toi et raconte-moi ce qui te tracasse à ce point.

Je m'assis et commençai mon triste récit. Mon Guide ne fit aucune remarque et ne m'interrompt pas une seule fois. Il me laissa vider mon sac et quand j'arrivai à la fin de ma sombre histoire et me trouvai presque à bout de souffle, il me dit :

— Lobsang, te rends-tu compte que la vie elle-même est semblable à une école ?

— Une école ?

Je le regardai comme s'il avait brusquement perdu l'esprit. Je n'aurais pas été plus surpris s'il m'avait annoncé que le soleil avait cédé la place à la lune.

— Honorable Lama, fis-je, vous venez bien de me dire que la vie était une école ?

— Mais oui, Lobsang. Repose-toi un peu, prenons le thé, après quoi nous deviserons.

Il appela le serviteur qui ne tarda pas à nous apporter du thé et d'excellentes choses à manger. Mon Guide se servit avec beaucoup de discrétion. Comme il me l'avait dit une fois, je mangeais assez pour nourrir quatre hommes comme lui ! Mais il avait accompagné ces paroles d'un sourire malicieux qui leur ôtait toute âpreté et je ne m'étais nullement senti offensé. Il me taquinait souvent et je savais qu'en aucun cas il n'aurait cherché à blesser quelqu'un. Je ne me serais jamais vexé de ce qu'il me disait, sachant que c'était pour mon bien. Nous prîmes donc le thé et mon Guide écrivit une note qu'il tendit à l'assistant en lui demandant de la remettre à un autre Lama.

— Lobsang, j'ai écrit que nous n'assisterions pas au Service du Temple, ce soir, car nous avons beaucoup de choses à discuter et quoique les Offices soient très importants, il est nécessaire — étant donné les circonstances — que nous te donnions un enseignement plus poussé qu'à l'ensemble de tes camarades.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre.

Je me levai à mon tour et allai le rejoindre, car l'une de mes distractions favorites était de regarder ce qui se passait au-dehors et mon Guide avait une des chambres les plus hautes du Chakpori, une chambre

d'où la vue s'étendait sur de grands espaces et de vastes horizons. En outre, il possédait cet objet précieux entre tous, un télescope. Que d'heures j'ai passées en compagnie de cet Instrument ! Que d'heures à regarder la Plaine de Lhassa, les marchands dans la Cité, à observer les dames qui vaquaient à leurs occupations, faisaient leurs emplettes, rendaient des visites, et (selon moi) gaspillaient tout simplement leur temps. Pendant un quart d'heure, nous restâmes là à contempler ce spectacle, puis mon Guide me dit :

— Rasseyons-nous, Lobsang, et parlons de cette histoire d'école, veux-tu ? Ecoute-moi bien, Lobsang, car il faut que dès le début, tu comprennes bien ce sujet. Si quelque chose t'échappe, interromps-moi aussitôt, car il est essentiel que tu comprennes bien tout cela, entends-tu ?

J'inclinai la tête et, par politesse, je répondis :

— Oui, Honorable Lama, je vous écoute et je vous comprends. Et si quelque chose m'échappe, je vous en avertirai.

— La vie est semblable à une école, reprit-il. Lorsque nous sommes dans l'Au-Delà, dans le monde astral, avant de nous incarner dans le sein d'une femme, nous discutons avec d'autres esprits de ce que nous allons apprendre. Il y a quelque temps, je t'ai raconté l'histoire du Vieux Seng, le Chinois. Je t'ai dit que nous prendrions un nom chinois, sinon, tel que je te connais, tu aurais associé un nom tibétain avec un Tibétain de notre connaissance. Eh bien, le Vieux Seng, une fois mort, revit tout son passé et décida qu'il avait encore certaines choses à apprendre. Alors ses aides spirituels lui chercheraient des parents, ou plutôt de futurs

parents, vivant dans des conditions susceptibles de permettre à l'âme qui avait été le Vieux Seng d'apprendre les leçons désirées. (Mon Guide me regarda et reprit :) Il en est à peu près de même pour un garçon qui veut devenir moine ; s'il veut être un moine-médecin, il ira au Chakpori ; s'il veut faire du travail domestique, il entrera au Potala, car on semble toujours y être à court de serviteurs ! Nous choisissons notre école selon ce que nous voulons apprendre.

J'inclinai la tête car tout cela me paraissait très clair. Mes propres parents avaient pris les dispositions nécessaires pour me faire entrer au Chakpori, pourvu que je fusse capable de supporter la première épreuve d'endurance.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, poursuivit :

— Quand un être est sur le point de venir au monde, tout a déjà été prévu : il va descendre sur terre, naître d'une certaine femme qui habite une certaine région et qui est mariée à un homme de telle ou telle classe. On a jugé que, ainsi, le bébé qui va naître aura l'occasion d'acquérir l'expérience et les connaissances antérieurement projetées. Quand le temps est venu, le bébé vient au monde. Il doit d'abord apprendre à se nourrir, à exercer un contrôle sur certaines parties de son corps physique, à parler et à écouter. Au début, tu ne l'ignores pas, il doit apprendre à voir. (Il me regarda en souriant et ajouta :) Aucun de nous n'aime l'école, certains d'entre nous doivent y aller, d'autres n'y sont pas obligés. Nous projetons de venir à l'école — non pas à cause du karma — mais pour apprendre d'autres choses. L'enfant grandit, il va en classe où il est souvent traité durement par son maître, mais il n'y a

pas de mal à cela, Lobsang. La discipline n'a jamais nui à personne. La discipline est la différence entre une armée et une cohue. Un homme ne peut acquérir de culture que s'il est soumis à une certaine discipline. Tu penseras souvent que tu es maltraité, que ton professeur est sévère et cruel mais — quoi que tu puisses penser maintenant — sache que tu as choisi de venir sur terre dans ces conditions.

— Ma foi, Honorable Lama, m'exclamai-je, si c'est moi qui ai choisi de venir ici-bas, il me semble que je devrais me faire examiner le cerveau. Et, d'ailleurs, si c'est moi qui ai voulu ça, pourquoi n'en sais-je rien ?

Mon Guide me regarda et se mit à rire de bon coeur.

— Je comprends ce que tu ressens aujourd'hui, Lobsang, répondit-il, mais tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Tu es d'abord venu ici-bas pour apprendre certaines choses. Et les ayant apprises, tu partiras dans un monde encore plus grand, au-delà de nos frontières, pour en savoir davantage. La Voie ne sera pas facile ; mais tu finiras par réussir et je ne veux pas que tu perdes courage. Chaque personne, quelle que soit sa situation dans la vie, est descendue des plans astraux sur cette terre afin d'apprendre et, par-là, de pouvoir évoluer. Tu sais, comme moi, Lobsang, que si tu veux progresser dans la Lamaserie, tu dois étudier et passer des examens. Tu n'aurais pas haute opinion d'un garçon à qui l'on donnerait brusquement le pas sur toi et qui, par favoritisme, deviendrait un lama ou un abbé. Tant qu'il y a des examens en règle, tu sais que tu n'es pas classé après les autres à cause du caprice ou de l'injustice d'un supérieur.

Je pouvais comprendre cela aussi ; quand on vous l'explique c'est très simple.

— Nous venons sur terre pour apprendre et, si dures et si amères que soient les leçons, nous avons décidé avant de naître de les recevoir. En quittant ce monde, nous prenons, pendant un certain temps, du repos dans l'Autre Monde, puis, si nous voulons évoluer, nous continuons notre route. Nous pouvons retourner sur cette terre dans des conditions différentes ou nous pouvons passer à un stade d'existence complètement différent. Quand nous sommes en classe, il nous arrive de penser que la journée ne se terminera jamais, qu'il n'y aura pas de fin à la sévérité du professeur. La vie terrestre est ainsi ; si tout allait trop bien pour nous, si nous obtenions tout ce que nous désirons, nous n'apprendrions jamais rien, nous nous laisserions tout simplement entraîner par le fleuve de la vie. Et le fait est, malheureusement, que l'homme est un apprenti dont le seul maître est la douleur.

— En ce cas, Honorable Lama, dis-je, pourquoi certains garçons, et certains lamas aussi, se la coulent-ils aussi douce ? Il me semble que j'endure des épreuves, que l'on me prédit les plus grands malheurs, qu'un professeur irascible me roue de coups alors que je fais vraiment de mon mieux.

— Mais, Lobsang, ces gens qui, apparemment, sont très satisfaits de leur sort, es-tu bien sûr qu'ils le soient ? Es-tu sûr que la vie soit si facile pour eux, après tout ? A moins de savoir ce qu'ils ont projeté de faire avant de descendre en ce monde, tu n'es pas à même d'en juger. Chaque être vient ici-bas en sachant à l'avance ce qu'il veut apprendre, comment il veut

agir, et ce qu'il aspire à devenir en quittant cette planète après avoir séjourné dans son école. Tu me dis que tu t'es donné beaucoup de mal aujourd'hui en classe. En es-tu *certain* ? N'étais-tu pas plutôt content de toi, n'estimais-tu pas que tu savais déjà tout ce qu'il y avait à savoir sur la leçon ? Par ton attitude condescendante, n'as-tu pas donné à ton Professeur un sentiment d'infériorité ?

Il me regarda d'un oeil quelque peu accusateur et je me sentis rougir. Oui, il savait bien des choses. Et il avait le don désastreux de toucher toujours au point sensible. Oui, j'avais été satisfait de moi, j'avais cru, cette fois, que le Professeur ne trouverait pas la plus petite faute à me reprocher. Et ma propre suffisance n'avait pas peu contribué, bien entendu, à exaspérer le dit Professeur. Je hochai la tête.

— Oui, Honorable Lama, je suis aussi coupable que tous les autres.

Mon Guide me sourit et inclina la tête d'un air approbateur.

— Plus tard, Lobsang, tu iras à Tchoung-king, en Chine, comme tu le sais, dit-il. (J'inclinai la tête en silence, me refusant à envisager le moment où je serais forcé de quitter le Tibet. Il continua :) Avant ton départ, nous écrirons à divers collègues et universités afin qu'ils nous envoient leurs programmes détaillés. Lorsque nous serons renseignés sur le genre d'éducation qu'ils donnent, nous choisirons le collège ou l'université susceptible de t'offrir exactement le genre d'entraînement dont tu auras besoin dans cette vie. De même, avant qu'un homme, dans le monde astral, ne songe à se réincarner, il réfléchit à ce qu'il se

propose de faire, à ce qu'il veut apprendre, à ce qu'il veut finalement réaliser. Alors, comme je te l'ai déjà dit, on lui trouve les parents appropriés. Ce qui équivaut à chercher une école adéquate.

Plus je songeais à cette histoire d'école, plus elle me déplaisait.

— Honorable Lama ! dis-je, pourquoi certaines gens sont-ils accablés par la maladie et le malheur ; qu'est-ce que ça leur apprend ?

— Tu ne dois pas oublier, Lobsang, répondit mon Guide, qu'un être qui descend sur cette terre a beaucoup à apprendre et il ne s'agit pas simplement d'apprendre à sculpter, ou à parler une langue, ou à retenir des Textes Sacrés. Il lui faut savoir des choses qui seront utiles dans le monde astral, après la mort. Comme je te l'ai dit, ceci est le Monde de l'Illusion et il est parfaitement conçu pour nous enseigner la douleur et, en endurant la douleur, nous devrions être en mesure de comprendre les difficultés et les souffrances d'autrui. (Je réfléchis à tout ce que je venais d'entendre et me dis que nous avions abordé là un sujet très important. Apparemment, mon Guide lut mes pensées, car il me dit :) Oui, la nuit approche, il est temps de clore notre entretien pour ce soir, car nous avons encore beaucoup à faire. Il faut que j'aille jusqu'au Pic (c'est ainsi que nous appelons le Potala) et je désire t'emmener avec moi. Tu y passeras toute la nuit et toute la journée de demain. Nous pourrons discuter à nouveau de ce sujet mais va, à présent, mets une robe propre et emportes-en une autre avec toi.

Il se leva et quitta la pièce. J'hésitai un moment — car j'étais abasourdi — puis je me hâtai d'aller mettre

ma plus belle robe et d'en préparer une seconde, presque en aussi bon état que la première.

Nous descendîmes ensemble la route de montagne et nous nous engageâmes dans le Mani Lhakhang, et au moment où nous passions devant le Pargo Kaling, ou Portail de l'Occident, j'entendis soudain derrière moi un cri perçant qui me fit bondir sur ma selle.

— Ho ! Saint Lama-Médecin ! hurla une voix féminine, du bord de la route.

Mon Guide regarda autour de lui et mit pied à terre. Sachant que je n'étais pas très doué pour l'équitation, il me fit signe de demeurer en selle, faveur que j'accueillis avec gratitude.

— Oui, madame, qu'y a-t-il ? demanda mon Guide d'un ton bienveillant.

Une femme se prosterna à ses pieds.

— Oh ! Saint Lama-Médecin ! dit-elle d'une voix haletante, mon mari, ce misérable fils de chèvre, n'a pas été capable d'engendrer un enfant normal !

Puis, en silence, comme stupéfaite de sa propre audace, elle tendit à mon Guide un petit paquet. Il inclina sa haute taille et regarda.

— Mais madame, dit-il, pourquoi reprochez-vous à votre mari le mal dont souffre votre enfant ?

— Parce que ce misérable est un coureur de catins, il ne pense qu'aux filles et maintenant que nous sommes mariés, il n'est même pas capable de me donner un fils normal.

A mon grand désarroi, elle se mit à pleurer et ses larmes tombèrent à terre en faisant "plof ", exactement, me dis-je, comme des grêlons.

Mon Guide scruta l'obscurité du regard. Une silhouette, près du Pargo Kaling, se détacha des ombres plus épaisses ; c'était un homme vêtu d'une robe en haillons et qui avait l'air d'un chien battu. Mon Guide lui fit signe d'avancer ; l'homme obéit et s'agenouilla aux pieds du Lama Mingyar Dondup. Mon Guide regarda le couple et dit :

— Vous avez tort de vous reprocher mutuellement l'infirmité dont votre enfant a été atteint à sa naissance, car ce n'est pas vous qui êtes responsables, cela est en rapport avec le karma. (Regardant de nouveau l'enfant, il écarta les langes qui l'enveloppaient. Il l'examina attentivement et je savais qu'il en étudiait l'aura. Puis il se redressa et dit :) Madame, votre enfant peut être guéri, nous sommes capables de le guérir. Pourquoi ne nous l'avez-vous pas amené plus tôt ?

La pauvre femme se prosterna de nouveau et se hâta de passer l'enfant à son mari, qui le prit comme s'il craignait de le voir faire explosion d'un moment à l'autre. La femme joignit les mains et, les yeux fixés sur mon Guide, répondit :

— Saint Lama-Médecin, qui aurait fait attention à nous ? Nous sommes des Ragjab et parmi les autres lamas, certains nous méprisent. Nous ne pouvions pas venir, Vénérable Lama, bien qu'il fût urgent d'agir !

Je trouvai tout cela ridicule : les Ragjab — ou Ordonnateurs des Morts — habitent au sud-est de Lhassa ; ils sont aussi utiles que n'importe quel membre de notre communauté. Je le savais, car, ainsi que le répétait mon Guide, toute personne, quelle que soit sa tâche, rend service à la communauté. Je me

rappelle qu'il m'avait bien fait rire un jour en disant : "Les cambrioleurs eux-mêmes ont leur utilité, Lobsang, car sans eux, on n'aurait pas besoin de policiers, donc les cambrioleurs fournissent du travail aux policiers !"

Mais revenons aux Ragyas : beaucoup de gens les considèrent comme impurs parce qu'ils s'occupent des morts, qu'ils dépècent les cadavres afin que les vautours puissent en dévorer les restes. Je savais — et j'estimais comme mon Guide — qu'ils font du bon travail, car le sol de Lhasa est, dans l'ensemble, si pierreux, si rocailleux qu'on ne peut pas y creuser des tombes et, même si on pouvait y parvenir, le climat est généralement si froid que les corps gèleraient sans se corrompre et se désagréger dans la terre.

— Madame ! ordonna mon Guide, vous me remettrez cet enfant en main propre, dans trois jours, et nous ferons de notre mieux pour le guérir car, à en juger par ce bref examen, il ne semble pas incurable. (Il fouilla dans sa sacoche et en tira un morceau de parchemin. Vivement, il y écrivit un message et le tendit à la femme :) Apportez ceci au Chakpori et l'assistant veillera à ce qu'on vous laisse entrer. Je préviendrai le portier et vous n'aurez aucune difficulté. Rassurez-vous, nous sommes tous des humains au regard de nos Dieux, vous n'avez rien à craindre de nous (Il se tourna vers le mari :) Restez fidèle à votre femme. (Et il regarda la femme et lui dit :) N'injuriez pas tant votre mari. Si vous le traitiez avec plus de bonté, peut-être n'irait-il pas chercher des consolations ailleurs. A présent, rentrez chez vous, et dans trois jours, présentez-vous au Chakpori. Je vous recevrai et vous aiderai. Je vous le promets.

Il remonta sur son poney et nous nous éloignâmes. Le bruit des remerciements et des louanges du couple finit par s'éteindre au loin.

— Je suppose qu'au moins cette nuit, Lobsang, ils seront d'accord et bien disposés l'un envers l'autre ! dit le Lama. Il eut un rire bref et prit, à notre gauche, juste avant le Village de Shö, la route qui monte. J'étais fort surpris de ceci qui était une de mes premières rencontres avec des gens mariés.

— Saint Lama, m'exclamai-je, je ne comprends pas pourquoi ces gens vivent ensemble puisqu'ils ne s'aiment pas ! Pourquoi doit-il en être ainsi ?

Mon Guide me répondit en souriant :

— Tu m'appelles "Saint Lama", à présent ! Te prends-tu pour un paysan ? Quant à ta question, nous en discuterons demain. Ce soir, nous avons trop à faire. Demain, nous parlerons de toutes ces choses et je m'efforcerai de te mettre l'esprit en repos, car il me paraît bien troublé !

Nous gravâmes ensemble la colline. J'avais toujours plaisir à jeter un regard en arrière sur le Village de Shö, dans la Vallée, et je me demandais ce qui se passerait si je jetais un gros caillou sur un toit ou deux. Le toit serait-il percé ? Ou bien le vacarme ferait-il sortir quelqu'un qui s'imaginerait être lapidé par les Démons ? A la vérité, jamais je n'avais osé jeter une pierre parce que je ne tenais pas à ce qu'elle traversât le toit et blessât quelqu'un. Mais la tentation était grande.

Au Potala, nous gravâmes d'innombrables échelles — et non pas des escaliers — usées et raides et atteignîmes enfin nos appartements situés plus haut

que ceux des moines ordinaires, au-dessus des entrepôts. Le Lama Mingyar Dondup entra dans sa chambre et moi dans la mienne, toute proche de la sienne, et que l'on m'avait attribuée à cause du haut rang de mon Guide et du fait que j'étais son chela. Je m'approchai de la fenêtre et regardai au-dehors, selon mon habitude. Un oiseau de nuit appelait sa compagne dans la saulaie. La lune brillait ; je pouvais voir l'oiseau et les ondes que ses longues pattes laissaient dans l'eau boueuse. Quelque part, à proximité, monta le cri de la femelle qui répondait à l'appel. "Eh bien, me dis-je, voilà au moins un couple qui me paraît vivre en harmonie."

Mais il était temps d'aller dormir, car je devais assister à l'Office de minuit et j'étais déjà si fatigué que je craignais de dormir trop longtemps, le lendemain matin.

L'après-midi suivant, le Lama Mingyar Dondup entra dans ma chambre où j'étudiais un vieux livre.

— Viens chez moi, Lobsang, dit-il, je viens d'avoir un entretien avec le Très Profond et il nous faut à présent discuter les questions qui te tourmentent.

Il tourna les talons et me mena jusqu'à sa chambre. Je m'assis en face de lui et songeai à toutes les choses qui m'obsédaient.

— Maître, dis-je, pourquoi les gens mariés sont-ils si désagréables l'un envers l'autre ? J'ai observé l'aura de ces deux Ragyab, hier soir, et j'ai eu l'impression qu'ils se haïssent. S'il en est ainsi, pourquoi se sont-ils mariés ?

Le Lama garda quelques instants un silence attristé, puis il me dit :

— Les gens oublient, Lobsang, qu'ils viennent sur cette terre pour apprendre certaines leçons. Avant la naissance d'un individu, pendant qu'il est encore de l'autre côté de la vie, on décide du genre, du type de partenaire qu'il aura en mariage. Tu dois comprendre qu'un grand nombre de gens se marient dans ce qu'on pourrait appeler la chaleur de la passion. Quand la passion est épuisée, la nouveauté, l'étrangeté perdent leur charme, et la familiarité engendre le mépris.

"La familiarité engendre le mépris." Je réfléchis longuement à ces mots. Alors, pourquoi les gens se marient-ils ? Apparemment, ils se marient afin de perpétuer la race. Mais pourquoi les gens ne peuvent-ils pas s'accoupler comme les animaux ? Je levai la tête et posai la question à mon Guide. Il me regarda et me dit :

— Mais, Lobsang ! tu me surprends, tu devrais savoir, comme tout le monde, que les êtres qualifiés d'animaux s'unissent souvent pour la vie. De nombreux animaux s'accouplent pour la vie, de nombreux oiseaux s'accouplent pour la vie, certainement les plus évolués le font. Si les gens s'accouplaient simplement pour perpétuer la race, les enfants qui en résulteraient seraient des êtres presque sans âme, semblables, en fait, aux créatures nées par l'insémination artificielle. L'acte sexuel doit s'accomplir dans l'amour, les parents doivent s'aimer l'un l'autre pour créer un enfant de la meilleure espèce, sinon ce dernier ressemblera à un objet fabriqué en série !

Le problème des relations conjugales m'intriguait vraiment. Je songeais à mes propres parents : ma Mère avait été une femme autoritaire, et mon Père s'était

montré dur avec nous, ses enfants. Je n'éprouvais guère d'affection lorsque j'évoquais le souvenir de l'un ou de l'autre. Je dis à mon Guide :

— Mais pourquoi les gens se marient-ils sous le coup de la passion ? Pourquoi ne considèrent-ils pas le mariage comme une affaire ?

— Lobsang, répondit mon Guide, il arrive fréquemment que les Chinois et les Japonais l'envisagent ainsi. Leurs unions sont souvent arrangées à l'avance et je dois reconnaître qu'elles donnent de bien meilleurs résultats que les mariages du monde Occidental. Les Chinois comparent la chose à une bouilloire. Ils ne se marient pas dans l'ardeur de la passion, car, disent-ils, celle-ci est semblable à une bouilloire où l'eau, après avoir été portée à l'ébullition, se refroidit. Ils se marient calmement et permettent à la bouilloire mythique de parvenir lentement à l'ébullition et, de la sorte, elle reste chaude plus longtemps !

Il me regarda pour voir si je le suivais bien, si ses explications étaient claires pour moi.

— Mais je ne comprends pas, Seigneur, pourquoi les gens sont si malheureux ensemble.

— Lobsang, les gens viennent sur cette terre comme à l'école, pour apprendre, et si les époux moyens étaient idéalement heureux ensemble, ils n'apprendraient pas, car il n'y aurait rien à apprendre. Ils viennent ici-bas pour être ensemble et vivre en bonne intelligence — cela fait partie de la leçon — ils doivent apprendre à donner et à recevoir. Les gens présentent des angles, des idiosyncrasies qui agacent leur partenaire, lui tapent sur les nerfs. L'un doit

apprendre à se corriger de ce travers agaçant, l'autre doit apprendre à le tolérer. N'importe quel couple, ou presque, pourrait vivre dans l'entente si chacun apprenait à donner et à recevoir.

— Maître, dis-je, quel conseil donneriez-vous à des époux pour les aider à vivre en bonne intelligence ?

— Un mari et une femme, Lobsang, devraient attendre un moment favorable, puis exposer amicalement, courtoisement, calmement, les motifs de leur mésentente. Si un mari et une femme s'entretenaient ensemble de ce qui les oppose, leur union serait plus heureuse.

Je réfléchis et me demandai ce qui se passerait si mon Père et ma Mère engageaient une discussion sur un sujet quelconque. Ils me faisaient songer au feu et à l'eau dont l'incompatibilité est absolue. Mon Guide devina sans doute mes pensées, car il poursuivit :

— Il faut que les époux sachent donner et recevoir, car pour pouvoir apprendre quelque chose, ils doivent être capables de se rendre compte que quelque chose les oppose l'un à l'autre.

— Mais comment se fait-il, demandai-je, qu'une personne tombe amoureuse d'une autre ou se sente attirée vers une autre ? Et si deux êtres s'attirent l'un l'autre à un moment donné, pourquoi se détachent-ils si vite l'un de l'autre ?

— Tu sais bien, Lobsang, que si l'on peut voir l'aura d'une personne, on peut en dire long sur son compte. Le commun des mortels ne voit pas l'aura, mais la plupart des gens éprouvent un sentiment instinctif à l'égard d'autrui ; ils peuvent dire qu'ils ont de la sympathie ou de l'antipathie pour telle personne. La

plupart du temps, ils ignorent pourquoi, mais ils reconnaissent que quelqu'un leur plaît ou leur déplaît.

— Alors, Maître ! m'exclamai-je, comment peuvent-ils soudainement aimer une personne et alors soudainement détester cette personne ?

— Quand les gens en sont arrivés à un certain point, quand ils se sentent amoureux, leurs vibrations augmentent et il est possible que lorsque ces deux personnes, un homme et une femme, émettent des vibrations élevées, ils soient compatibles. Malheureusement, ces vibrations perdent souvent leur intensité. La femme se laissera aller, deviendra mal fagotée, peut-être refusera-t-elle à son mari ce qui lui revient de droit. Alors ce dernier ira chercher des consolations auprès d'une autre femme et peu à peu les époux s'éloigneront l'un de l'autre. Graduellement, leurs vibrations éthériques deviendront incompatibles, de sorte que les époux n'éprouveront plus qu'antipathie l'un pour l'autre.

Oui, je comprenais fort bien cela et cette théorie expliquait bien des choses, mais je revins cependant à l'attaque !

— Maître, je me demande pourquoi un bébé meurt parfois au bout d'un mois ; quelles chances peut-il avoir d'apprendre quoi que ce soit ou de payer son karma ? Pour autant que je puisse en juger, c'est du gaspillage pour tout le monde !

Le Lama Mingyar Dondup sourit de ma véhémence.

— Non, Lobsang, me dit-il, rien n'est gaspillé ! Tes idées sont confuses. Tu supposes qu'un être humain ne vit qu'une fois. Prenons un exemple. (Il me regarda, puis regarda un moment par la fenêtre. Je devinai qu'il

songeait à ces deux Ragyab — ou peut-être à leur bébé.) Essaie d'imaginer que tu accompagnes un homme qui passe par une série de vies, poursuit mon Guide. Cet homme a mené une existence pénible et dans sa vieillesse il se dit qu'il est à bout, que ses conditions de vie sont intolérables ; alors il met fin à ses jours, il se suicide. Par conséquent, il meurt avant son heure. Chaque personne est destinée à vivre un certain nombre d'années, de jours et d'heures. Tout cela est fixé avant son arrivée sur cette terre. Si une personne met un terme à sa vie, douze mois, par exemple avant l'heure normale de sa mort, elle doit retourner ici-bas et accomplir ces douze mois.

Je le regardai en réfléchissant à toutes les remarquables possibilités qui pouvaient découler de ces révélations. Mon Guide continua :

— Un homme met fin à son existence. Il demeure dans le monde astral jusqu'à ce que se présente pour lui une occasion de redescendre sur terre dans des conditions appropriées et de vivre le temps qui lui restait à vivre. Cet homme, qui devait encore passer douze mois en ce monde, y reviendra peut-être sous la forme d'un bébé maladif et il mourra en bas âge. En perdant ce bébé, les parents auront gagné quelque chose ; ils auront perdu un enfant, mais ils auront acquis de l'expérience. Ils auront repayé un peu de leur dette. Nous serons d'accord pour reconnaître que, tant que les gens sont sur cette terre, leurs opinions, leurs perceptions, leurs valeurs — tout — enfin, est faussé. Ici, je le répète, c'est le Monde de l'Illusion, le monde des fausses valeurs, et quand les êtres reviennent au Monde plus Grand du Moi Supérieur, ils comprennent

que les pénibles et absurdes épreuves qu'ils ont subies pendant leur séjour ici-bas n'étaient pas si dénuées de sens, après tout.

Je regardai autour de moi et songeai à toutes les prophéties me concernant ; prédictions d'épreuves, prédictions de tortures, prédictions de séjours dans de lointains et étranges pays.

— Alors, dis-je, une personne qui fait une prédiction se met simplement en contact avec la source d'informations ; si tout est arrangé avant notre naissance, il doit être possible, dans certaines conditions, de puiser à cette source ?

— Oui, tu as parfaitement raison, dit mon Guide, mais ne crois pas que tout soit fixé à l'avance d'une manière inéluctable, dans les moindres détails. Les grandes lignes sont tracées. On nous donne certains problèmes à résoudre, certaines voies à suivre, puis on nous laisse agir de notre mieux. Une personne réussira, une autre échouera. Je vais te donner un exemple : suppose qu'on dise à deux hommes d'aller d'ici à Kalimpong, aux Indes. Ils ne sont pas forcés de suivre le même chemin, mais ils doivent parvenir, si possible, à la même destination. L'un prend une route, le second une autre et selon celle qu'ils auront prise, ils connaîtront des aventures différentes. Telle est la vie : notre destination est connue, mais la façon de nous y rendre est laissée entre nos mains.

L'arrivée d'un messenger interrompit notre conversation, et mon Guide, après m'avoir donné une brève explication, le suivit le long du couloir. Je m'approchai à nouveau de la fenêtre, posai les coudes sur le rebord et appuyai mon visage sur mes mains. Je

songeai à tout ce qu'on m'avait appris, à toutes les péripéties de mon existence et tout mon être se gonfla de tendresse pour cet homme éminent, le Lama Mingyar Dondup, mon Guide, qui m'avait témoigné plus d'affection que mes parents ne m'en avaient jamais montrée. Je décidai que, quel que pût être mon avenir, j'agirais toujours comme si mon Guide était auprès de moi pour me surveiller. En bas, dans les champs, les moines-musiciens s'exerçaient ; leurs instruments émettaient des sons variés, des grincements et des grognements. Je les regardai distraitement, la musique ne signifiait rien pour moi, car je n'ai pas d'oreille, mais je constatai qu'ils s'efforçaient consciencieusement de faire de la bonne musique. Je m'éloignai de la fenêtre en me disant que j'allais tuer le temps avec un livre.

Je me fatiguai bientôt de lire ; je me sentais anxieux. J'accumulais les expériences avec une rapidité croissante. Je tournai les pages d'un doigt de plus en plus distrait et, brusquement, je remis toutes ces feuilles imprimées entre les couvertures en bois sculpté et nouai les cordons. Ce livre devait être enveloppé dans la soie. Avec un soin inné, j'achevai ma tâche et rangeai le volume.

Je me levai et allai regarder par la fenêtre. L'air était lourd, sans un souffle de vent. Je me détournai et quittai la chambre. Tout était tranquille, de cette tranquillité particulière à un grand édifice presque vivant.

Ici, au Potala, des hommes accomplissaient depuis des siècles des tâches sacrées et les murs eux-mêmes avaient acquis une existence propre. Je gagnai rapidement le bout du couloir et escaladai l'échelle qui

se trouvait là. Bientôt, j'émergeai sur le toit, près des Tombes Sacrées.

Silencieusement, je me dirigeai vers mon endroit favori, un coin abrité des vents qui, généralement, descendaient des montagnes. Adossé contre une Image Sacrée, les mains jointes derrière la nuque, je contemplai la Vallée. Au bout d'un certain temps, je me lassai de la regarder, m'allongeai, et levai les yeux vers les étoiles. Et tandis que je les observais, j'eus la très étrange impression que tous ces mondes lointains tournoyaient autour du Potala. J'éprouvai une sensation de vertige ; j'eus l'impression de tomber. Comme je contemplais le ciel, j'y vis une mince ligne lumineuse. Elle devint plus vive et se fondit dans une brusque explosion de lumière. "Une autre comète a disparu !" me dis-je, tandis qu'elle se consumait et expirait en jetant une pluie d'étincelles d'un rouge éteint.

J'eus conscience d'un "shush-shush" presque inaudible, quelque part, à proximité. Je tournai la tête avec précaution, me demandant qui cela pouvait bien être. A la sombre clarté qui tombait des étoiles, j'aperçus une silhouette encapuchonnée qui allait et venait du côté opposé des Tombes Sacrées. Je l'observai. La silhouette se dirigea vers le mur faisant face à la Cité de Lhasa. Je vis le profil de l'homme alors qu'il regardait au loin. L'Homme le plus solitaire du Tibet, me dis-je. L'Homme qui a plus de soucis et de responsabilités que n'importe quel autre Tibétain. J'entendis un profond soupir et me demandai si Lui aussi avait fait l'objet de prophéties aussi inquiétantes que celles qui me concernaient. Je roulai sur moi-même avec précaution et m'éloignai silencieusement en

rampant. Je n'avais aucune envie de pénétrer indiscreètement — même sans le vouloir — dans les pensées intimes d'un autre. J'eus bientôt retrouvé l'entrée et je regagnai à pas de loup le sanctuaire que ma propre chambre était pour moi.

Trois jours plus tard, j'étais présent lorsque mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, examina l'enfant du couple de Ragyab. Il le devêtit et en observa soigneusement l'aura. Pendant un certain temps, il tâta la base du cerveau. Le bébé ne pleura ni ne cria, quoi que lui fît mon Guide. Si petit qu'il fût, il comprenait, je suppose, que le Lama s'efforçait de lui rendre la santé. Enfin mon Guide se releva et dit :

— Eh bien, Lobsang ! Nous allons le guérir. Son mal a été évidemment causé par une naissance difficile.

Les parents attendaient dans une chambre près de l'entrée. Suivant mon Guide comme son ombre, j'allai voir ces gens. Au moment où nous entrions, ils se prosternèrent aux pieds du Lama. Il leur dit d'une voix douce :

— Votre fils peut être guéri et il le sera. D'après notre examen, il est clair qu'au moment de sa naissance, il a fait une chute ou reçu un coup. On peut y remédier. Ne craignez rien.

La mère répondit en tremblant :

— Saint Lama-Médecin, vous avez raison. Il est venu au monde alors que je ne m'y attendais pas, brusquement, et il est tombé sur le sol. J'étais seule à ce moment-là.

Mon Guide hocha la tête avec compréhension et sympathie :

— Revenez demain à cette heure-ci, je suis sûr que vous pourrez remmener l'enfant avec vous — guéri.

Ils continuaient encore à se prosterner lorsque nous quittâmes la pièce.

Mon Guide me fit examiner soigneusement le bébé.

— Regarde, Lobsang, me dit-il, une pression s'exerce ici. Cet os appuie sur la corde — tu notes que la lumière de l'aura est en forme non de cercle, mais d'éventail. (Il me prit les mains et me fit suivre le contour de l'endroit malade.) Je vais réduire, *repousser* l'os gênant. Regarde !

Avec une rapidité telle que je le vis à peine agir, il enfonça les pouces dans la chair de l'enfant et les ressortit aussitôt. Le bébé ne cria pas ; l'opération s'était passée trop vite pour qu'il eût le temps de souffrir. A présent, la tête ne dodelinait plus de côté, elle était bien droite, comme cela est normal. Mon Guide massa le cou de l'enfant pendant un certain temps, en partant de la tête vers le coeur, et *jamaïs* dans le sens opposé.

Le lendemain, à l'heure dite, les parents revinrent et montrèrent une joie délirante en voyant ce qui leur paraissait être un miracle.

— Il va falloir que vous payiez pour cela, dit le Lama Mingyar Dondup ; on vous a fait du bien ; par conséquent, vous devrez *payer* en vous faisant mutuellement du bien. Ne vous querellez donc pas, vivez en bonne intelligence car un enfant absorbe le comportement de ses parents. L'enfant de parents malveillants deviendra malveillant. L'enfant de parents malheureux, incapables de tendresse, deviendra à son tour malheureux et incapable de tendresse. Payez votre

dette en vous témoignant mutuellement de la bonté et de l'amour. Nous vous rendrons visite d'ici une semaine pour voir comment va le bébé.

Il sourit, tapota la joue de l'enfant, tourna les talons et sortit de la pièce, suivi par moi.

— Les gens très pauvres sont parfois fiers, Lobsang, ils se désolent de ne pas avoir assez d'argent pour payer. Fais toujours en sorte de leur donner l'impression qu'ils *paient*. (Mon Guide ajouta en souriant :) Je leur ai dit qu'ils devaient me rembourser mes soins. Cela leur a fait plaisir, car ils ont cru qu'ayant revêtu leurs plus beaux atours, ils m'avaient si fort impressionné que je les avais pris pour des gens fortunés. Mais la seule manière dont ils puissent s'acquitter de leur dette, c'est, comme je l'ai dit, en se témoignant une tendresse réciproque. Laisse toujours à un homme, ou à une femme, sa fierté, son amour-propre, Lobsang, et il fera tout ce que tu voudras !

De retour dans ma chambre, je pris la longue-vue avec laquelle je m'étais amusé quelques instants plus tôt. Faisant coulisser les tubes de cuivre étincelant, je braquai l'appareil en direction de Lhassa. J'aperçus bientôt dans mon champ de vision deux silhouettes dont l'une portait un bébé. Et je vis l'homme entourer de son bras les épaules de sa femme et l'embrasser. Silencieusement, je rangeai la longue-vue et retournai à mes études.

CHAPITRE ONZE

Nous étions en train de nous amuser dans la Cour ; juchés sur des échasses, nous nous efforcions de nous faire tomber l'un l'autre. Le vainqueur était celui qui, résistant aux attaques de ses camarades, demeurait sur les échasses. Trois d'entre nous dégringolèrent en riant l'un sur l'autre ; quelqu'un avait mis ses échasses dans un creux du terrain et nous avait heurtés, provoquant ainsi notre chute.

— Le vieux Professeur Raks était d'une humeur noire aujourd'hui ! dit un de mes compagnons d'une voix joyeuse.

— Oui ! s'écria son camarade, l'un ou l'autre de ses confrères devrait être vert de jalousie à l'idée qu'il peut se mettre dans des états pareils et passer ses nerfs sur nous sans en perdre le souffle.

Nous nous regardâmes et éclatâmes de rire : une humeur noire ? Vert de jalousie ? Nous criâmes aux autres de descendre de leurs échasses et de s'asseoir à nos côtés et nous commençâmes un nouveau jeu. Combien de couleurs pouvions-nous employer dans les descriptions ?

Nous passâmes de l'humeur noire à un abbé plongé dans des idées noires, puis à un professeur vert de jalousie. Un autre fit allusion à une jeune femme écarlate (1) qu'il avait vue sur la place du marché, à Lhassa ! Mais nous ignorions si cela pouvait s'appliquer en l'occurrence, car aucun de nous ne savait au juste ce qu'était une femme écarlate.

(1) L'écarlate était autrefois la couleur des prostituées.

— On dit aussi, déclara un garçon à ma droite, qu'un homme est un "jaune", qu'il est jaune de peur. Après tout, le jaune est souvent employé pour indiquer la lâcheté.

Je réfléchis à tout cela, et je me dis que si l'on retrouvait ces expressions dans toutes les langues, c'est qu'il y avait à cela une bonne raison. Aussi allai-je consulter mon Guide, le Lama Mingyar Dondup.

— Honorable Lama ! (J'étais entré dans son bureau, tout excité. Il me regarda sans s'émouvoir le moins du monde.) Honorable Lama, pourquoi employons-nous les couleurs pour décrire les états d'âme ?

Il posa le livre qu'il étudiait et me fit signe de m'asseoir.

— Je suppose que tu fais allusion à des expressions courantes, telles qu'être d'une humeur noire ou être vert de jalousie ?

— Oui, répondis-je, encore plus excité par le fait qu'il eût précisément compris ce que j'avais voulu dire. Je voudrais bien savoir pourquoi toutes ces couleurs ont de l'importance. Il doit y avoir une raison à cela !

— Eh bien, Lobsang, tu vas être obligé de subir à nouveau un long discours, rétorqua-t-il en riant. Mais je sais que tu t'es livré à quelque exercice fatigant et il me semble que toi et moi pourrions prendre le thé — j'attendais le mien, d'ailleurs — avant d'aborder le sujet qui nous intéresse.

Le thé ne se fit pas attendre. Cette fois il était accompagné de tsampa, comme pour n'importe quel autre moine, lama, ou garçon de la Lamaserie. Nous mangeâmes en silence. Je continuai à songer aux couleurs et je me demandais quelles explications

allaient m'être données à ce sujet. Nous eûmes bientôt fini notre maigre repas, et je jetai à mon Guide un regard interrogateur.

— Tu t'y connais un peu en instruments de musique, Lobsang, commença-t-il. Tu sais par exemple qu'il existe en Occident un instrument appelé piano. Tu te rappelles que nous en avons vu un, une fois, en image. Il comprend un clavier pourvu de nombreuses touches, certaines blanches. d'autres noires. Eh bien, oublions les noires et imaginons que nous ayons un clavier de trois kilomètres (2 milles) de long — davantage si tu veux ; il est susceptible d'émettre toutes les vibrations que l'on peut obtenir sur n'importe quel plan de l'existence. (Il me regarda pour voir si je le comprenais bien, car un piano était pour moi un appareil insolite. Comme il l'avait dit, nous en avons vu un, *une fois*, en image. S'étant assuré que je comprenais l'idée évoquée par cette comparaison, il continua :) Si tu avais un clavier susceptible d'émettre toutes les vibrations, toute la gamme des vibrations humaines se trouverait peut-être dans les trois touches du milieu. Tu comprends — du moins je l'espère — que tout consiste en vibrations. Prenons la plus basse que connaisse l'homme. C'est celle d'une matière dure. Si tu touches cette matière, elle fait obstacle à ton doigt et simultanément, toutes ses molécules entrent en vibrations ! Tu peux pousser plus loin sur ce clavier imaginaire et tu entendras une vibration appelée son. En remontant toujours, tes yeux recevront une vibration appelée vision.

Je me redressai brusquement ; comment la vue pouvait-elle être une vibration ? Si je regarde un objet — eh bien, *comment* est-ce que je le vois ?

— Tu vois, Lobsang, parce que l'objet que tu regardes vibre et crée une secousse qui est perçue par l'oeil. En d'autres termes, un objet que tu peux voir émet une onde qui peut être reçue par les bâtonnets et les cônes de l'oeil qui, à leur tour, transmettent les impulsions qu'ils reçoivent à une portion du cerveau, laquelle convertit ces impulsions en une image de l'objet original. Tout cela est très compliqué et nous n'allons pas étudier la question trop à fond. J'essaye simplement de te faire comprendre que tout est vibrations. Plus haut dans l'échelle des vibrations, nous trouvons les ondes radio, les ondes télépathiques, et celles des êtres qui vivent sur d'autres plans. Mais j'ai dit que nous allions nous limiter spécifiquement aux trois notes mythiques du clavier que les humains peuvent percevoir sous forme d'objet solide, de son, ou d'image.

Il fallait que je réfléchisse ; tout cela était un sujet qui me mettait véritablement le cerveau en ébullition. Mais je n'étais jamais rebuté d'apprendre sous la douce fêrule de mon Guide. La seule fois où j'avais refusé de m'instruire, c'était lorsqu'un professeur tyrannique avait battu ma pauvre vieille robe avec un bâton des plus déplaisants.

— Tu m'as interrogé au sujet des couleurs, Lobsang. Eh bien, certaines vibrations s'impressionnent sous forme de couleurs sur l'aura d'un individu. Par exemple, s'il est déprimé — s'il se sent profondément malheureux — certains de ses sens émettent une

vibration ou une fréquence qui correspond approximativement à la couleur que nous appelons le bleu, de sorte que même les non-clairvoyants peuvent presque percevoir ce bleu et c'est ainsi que, dans presque toutes les langues du monde, cette couleur indique une humeur sombre et mélancolique.

Je commençais à comprendre, mais je me demandais comment une personne pouvait être verte de jalousie, et je posai la question à mon Guide.

— Lobsang, tu aurais dû, par déduction, en conclure que lorsqu'un homme est affligé du défaut de l'envie, ses vibrations se modifient de telle sorte qu'il donne aux autres l'impression de tourner au verdâtre. Cela ne signifie pas que son visage devient verdâtre, tu t'en doutes bien, mais qu'il donne cette impression. J'ajouterai qu'une personne, née sous une certaine influence planétaire, est plus affectée par telle ou telle couleur.

— Oui ! m'écriai-je, je sais qu'une personne née sous le signe du Bélier aime le rouge !

— Oui, ainsi le veut la loi des harmoniques. Certaines personnes réagissent mieux à une certaine couleur parce que la vibration de celle-ci est en étroite sympathie avec leur propre vibration fondamentale. C'est pourquoi un "Bélier" (par exemple) préfère le rouge, car le rouge entre pour une large mesure dans sa constitution et il a plaisir à contempler cette couleur.

Une question me brûlait les lèvres. Le vert et le bleu n'avaient pas de secrets pour moi, je pouvais même comprendre pourquoi, lorsqu'une personne concentre son attention sur une forme particulière d'études, son aura peut être parsemée de taches brunes. Mais je ne

comprenais pas pourquoi une femme peut être qualifiée d'écarlate !

Mon Guide me regarda comme s'il allait exploser et je me demandai ce que j'avais bien pu dire pour qu'il eût à lutter contre une forte envie de rire, puis il m'expliqua la chose avec bienveillance et de façon assez détaillée, afin qu'à l'avenir je sois mieux informé à ce sujet !

— Je voulais également te dire, Lobsang, que chaque personne possède une fréquence vibratoire fondamentale, autrement dit que les molécules de chaque individu vibrent à un certain rythme et que les longueurs d'onde émises par les cerveaux humains peuvent être classées en groupes distincts. Il n'y a pas deux personnes qui aient la même longueur d'onde — deux longueurs d'onde ne sont jamais identiques en tous points, mais quand deux êtres humains ont à peu près la même, ou lorsque la longueur d'onde de l'un fait suite à certaines octaves de l'autre, on dit alors qu'ils sont compatibles et les intéressés s'entendent généralement très bien.

Je le regardai en songeant à certains de nos artistes de caractère fort difficile.

— Honorable Lama, est-il vrai que parmi les artistes, certains vibrent à un rythme plus élevé que d'autres ? questionnai-je.

— Mais oui, c'est très vrai, Lobsang, dit mon Guide. Si un homme reçoit ce que l'on appelle l'inspiration, s'il doit devenir un bon artiste, la fréquence de ses vibrations doit être de beaucoup plus élevée que la normale. Cela le rend toujours irritable, difficile à vivre. Ayant un rythme de vibration plus rapide que la plupart

d'entre nous, il a tendance à regarder de son haut le commun des mortels. Mais le travail qu'il accomplit est parfois si bon que nous pouvons lui passer ses caprices et ses chimères !

J'imaginai ce formidable clavier s'étendant sur plusieurs kilomètres et il me parut étrange que sur un clavier aussi immense, la portée des expériences humaines fût limitée à trois notes environ, et je le dis à mon Guide.

— L'être humain, Lobsang, aime à croire qu'il est la seule chose importante de la Création, tu le sais bien. En réalité, il existe beaucoup d'autres formes de vie. Et il s'en trouve aussi, sur d'autres planètes, qui sont entièrement différentes de celle des humains. L'homme moyen serait incapable de comprendre, même obscurément, de telles formes de vie. Sur notre clavier imaginaire, les habitants d'une planète extrêmement éloignée de notre Univers se trouveraient à une extrémité, les humains à l'autre. Et les êtres vivant sur les plans astraux de l'existence seraient placés encore plus haut sur ce clavier, car un fantôme qui peut traverser un mur est de nature si ténue que son propre rythme de vibration doit être fort élevé, bien que son contenu moléculaire soit bas. (Il me regarda et se mit à rire de mon air perplexe.) Tu comprends, m'expliqua-t-il, un fantôme peut traverser un mur de pierre car le mur de pierre est fait de molécules en vibration. Toutes ces molécules sont séparées par des espaces et si tu peux trouver une créature dont les molécules soient si petites qu'elles peuvent s'insérer dans les espaces que comporte un mur de pierre, la créature en question pourra le traverser sans rencontrer le moindre obstacle.

Bien entendu, les créatures astrales ont un rythme vibratoire très élevé, et elles sont de nature ténue, autrement dit elles ne sont pas solides, ce qui signifie qu'elles possèdent peu de molécules. La plupart des gens croient que les régions situées au-delà de notre terre — au-delà de l'air qui nous entoure — sont vides. Ils se trompent : l'espace, où qu'il soit, comporte des molécules. Ce sont surtout des molécules d'hydrogène, largement dispersées, mais elles sont là et on peut, en fait, les mesurer à peu près comme on peut mesurer la présence de ce qu'on appelle un fantôme.

A ce moment les conques du Temple résonnèrent pour nous appeler de nouveau au Service.

— Nous reparlerons de tout cela demain, Lobsang, car je tiens à ce que tu aies bien compris ce sujet, déclara mon Guide lorsque nous nous séparâmes à l'entrée du Temple.

La fin de l'Office marqua le début d'une course. Une course à la nourriture. Nous avions tous faim, car notre propre ravitaillement était épuisé. C'était le jour où arrivait une nouvelle provision d'orge fraîchement grillée. Au Tibet, tous les moines portent un petit sac en cuir contenant de l'orge concassée et grillée qui, additionnée de thé au beurre, se transforme en tsampa. Nous allâmes donc, au pas de course, rejoindre le groupe qui attendait de faire remplir les sacs, puis nous entrâmes dans le Hall où l'on versait le thé, afin de prendre notre repas vespéral.

Cette nourriture était épouvantable. Tout en mâchonnant ma tsampa, je me demandais si mon estomac n'était pas détraqué. L'aliment avait un

horrible goût d'huile brûlée et je ne savais vraiment pas si je parviendrais à l'avalier.

— Pouah ! murmura mon voisin, ce truc-là est calciné, personne ne sera capable de l'ingurgiter !

— Il me semble que toute cette nourriture est immangeable ! dis-je.

Je pris une autre bouchée de tsampa, en faisant une grimace, car je me demandais si j'arriverais à l'avalier. Au Tibet, gâcher de pareils aliments est un péché grave. Je regardai autour de moi et vis que les autres faisaient de même. La tsampa était mauvaise, aucun doute là-dessus. Chacun reposait son bol, événement fort rare dans notre communauté où personne n'était jamais vraiment rassasié. J'avalai rapidement la tsampa que j'avais dans la bouche et quelque chose de bizarre me frappa à l'estomac avec une force inattendue. Me levant en toute hâte, la main collée contre ma bouche, je me ruai vers la porte... !

"Eh bien, jeune homme ?" fit une voix à l'accent étrange au moment où je me retournais vers la porte après avoir violemment éjecté la nourriture pernicieuse. J'aperçus alors Kenji Tekeuchi, le moine japonais qui avait été partout, qui avait tout vu et tout fait, et qui payait à présent son genre de vie par des périodes d'instabilité mentale. Il me regardait avec sympathie.

— C'est bien mauvais, n'est-ce pas ? fit-il remarquer. J'ai eu les mêmes ennuis que toi et je suis venu ici pour la même raison. Nous allons voir ce qui va arriver. Je vais rester quelques instants dehors dans l'espoir que l'air frais dissipera quelques-uns des miasmes causés par ce repas exécrable.

— Monsieur ! dis-je d'un ton hésitant, vous qui avez été partout, pouvez-vous me dire pourquoi, ici, au Tibet, nous avons une nourriture si terriblement monotone ? Je suis écoeuré de la tsampa et du thé, du thé et de la tsampa, de la tsampa et du thé. Parfois, j'ai peine à avaler.

Le Japonais me regarda avec une grande compréhension et une sympathie plus grande encore.

— Ah ! tu me demandes cela parce que j'ai goûté à toutes sortes d'aliments ? Oui, c'est vrai. J'ai énormément voyagé pendant toute ma vie. J'ai connu la cuisine anglaise, allemande, russe — celle de presque tous les pays que tu pourrais mentionner. En dépit de mes vœux religieux, j'ai bien vécu, du moins je le croyais à l'époque, mais le fait que j'aie mal respecté mes vœux me cause à présent bien des maux. (Il me regarda et parut revenir brusquement à la réalité.) Ah, oui, tu te demandes pourquoi tu es soumis à un régime si monotone. Je vais te le dire. Les Occidentaux mangent trop, et leur nourriture est trop variée. Les organes digestifs travaillent sans notre volonté, autrement dit, ils ne sont pas sous la dépendance de la partie du cerveau qui contrôle les mouvements. Selon notre enseignement, si, par l'intermédiaire des yeux, le cerveau peut juger du genre de nourriture qui va être consommée, l'estomac émet la quantité voulue de sucs gastriques, à la concentration qui convient pour l'assimilation de cette nourriture. Si, par contre, tout est absorbé sans discrimination et si le consommateur bavarde pendant ce temps à tort et à travers, les sucs ne sont pas préparés, la digestion ne peut s'accomplir, le pauvre

malheureux souffre d'indigestion, et, plus tard, parfois d'ulcères de l'estomac. Tu veux savoir pourquoi ton régime est si simple ? Eh bien, plus on absorbe une alimentation simple et monotone, plus les composants psychiques du corps se développent. J'ai été un étudiant assidu de l'Occultisme, j'ai eu de grands pouvoirs de clairvoyance, et puis je me suis bourré de toutes sortes d'incroyables préparations et de boissons plus incroyables encore. J'ai perdu toutes mes facultés métaphysiques et je suis venu ici, au Chakpori, afin d'y être soigné, afin de trouver, avant mon départ de cette terre, un endroit où reposer mon corps épuisé par l'ingestion d'aliments et de boissons absorbés sans mesure. (Il me regarda, eut de nouveau l'un de ces étranges sursauts, et conclut :) Oh oui, mon garçon ! Suis mon conseil, contente-toi d'une nourriture simple tous les jours de ta vie et tu ne perdras jamais tes pouvoirs ; néglige ce conseil, enfourne tout ce que tu pourras dans ton gosier affamé et tu perdras tout, pour gagner quoi ? Eh bien, mon garçon, tu y gagneras une indigestion ; tu y gagneras des ulcères de l'estomac et un caractère difficile. Oh ! je m'en vais, je sens qu'une autre attaque me menace !

Le moine japonais, Kenji Tekeuchi, se leva en titubant et s'éloigna d'un pas mal assuré vers le Quartier des Lamas. Je le suivis du regard et secouai tristement la tête. J'aurais aimé pouvoir lui parler plus longtemps. De quels aliments s'agissait-il ? Avaient-ils bon goût ? Puis, je chassai brusquement ces pensées. Pourquoi évoquer ces visions tentatrices puisque tout ce que j'avais devant moi, c'était du thé au beurre rance et de la tsampa tellement brûlée qu'elle n'était plus qu'un

magma calciné, mêlé, Dieu sait comment, à un étrange ingrédient huileux. Je hochai la tête et rentrai dans le Hall. Plus tard dans la soirée, je parlai à mon Guide, le Lama Mingyar Dondup.

— Honorable Lama, pourquoi les gens achètent-ils des horoscopes aux colporteurs, sur La Voie ?

— Comme tu le sais, me répondit mon Guide avec un sourire attristé, aucun horoscope ne saurait être valable s'il n'a pas été établi spécialement pour la personne qu'il est censé viser. Aucun horoscope ne peut être fait en série. Les colporteurs de la Route, quand ils vendent les leurs, n'ont pour objet que d'extorquer de l'argent aux crédules. (Il me regarda et ajouta :) Bien entendu, Lobsang, les pèlerins en possession de ces horoscopes montrent, une fois rentrés chez eux, qu'ils ont un souvenir du Potala ! Ils sont satisfaits, le colporteur aussi, alors pourquoi se tracasser ? Tout le monde est content !

— Pensez-vous que les gens devraient se faire faire leur horoscope ? demandai-je.

— Non pas, Lobsang, non pas. Sauf dans certains cas comme le tien. Les horoscopes servent trop souvent à épargner à l'intéressé l'effort d'agir en prenant ses responsabilités. Je suis tout à fait opposé au recours à l'astrologie ou aux horoscopes, à moins d'une raison particulièrement bien définie. Comme tu le sais, l'homme moyen est semblable au pèlerin qui traverse la Cité de Lhasa. Il ne peut pas voir la route devant lui, à cause des arbres, des maisons, des courbes et des tournants du chemin. Il doit être prêt à toute éventualité. D'ici, nous pouvons voir la route et discerner les obstacles, car nous sommes placés à un

endroit surélevé. Le pèlerin, lui, est comme une personne sans horoscope. Nous qui sommes installés plus haut que le pèlerin, nous sommes pareils à des gens qui possèdent leur horoscope, car nous pouvons voir la route devant nous, ses obstacles et ses difficultés et nous devrions ainsi être en mesure de les surmonter avant même qu'ils se présentent.

— Une autre question me trouble grandement, Honorable Lama. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi nous savons dans cette vie des choses que nous savions dans le passé ?

Je le considérai d'un oeil anxieux ; j'avais toujours peur de poser de telles questions, car je n'avais aucun droit de pousser si loin mes recherches, mais il ne s'offensa pas et répondit simplement :

— Avant de descendre sur cette terre, Lobsang, nous avions prévu ce que nous avions l'intention d'y faire. Les connaissances sont emmagasinées dans notre subconscient et si nous pouvions entrer en contact avec lui — comme certains d'entre nous y parviennent — nous saurions tout ce que nous avons décidé de faire. Evidemment, nous n'aurions, en ce cas, aucun mérite à vouloir nous améliorer, car nous saurions que nous travaillons selon un plan prédéterminé. Il arrive parfois, pour une raison quelconque, qu'un individu s'endorme ou quitte son corps sans perdre conscience et entre alors en contact avec le Moi Supérieur. Celui-ci pourra parfois puiser dans le subconscient les connaissances qui y sont accumulées et transmettre ces révélations au corps terrestre, de sorte que, lorsque le corps astral retourne au corps charnel, l'esprit a connaissance de certains faits qui se sont passés dans une vie

antérieure. Il peut s'agir d'un avertissement spécial afin que l'on ne recommence pas une faute commise dans une série d'existences antérieures. Admettons — pour ne donner qu'un seul exemple — qu'une personne éprouve un profond désir de se suicider ; si elle a été châtiée pour cet acte au cours d'une série de vies, elle conserve fréquemment une vague conscience de ces suicides, afin qu'un tel souvenir l'empêche de mettre de nouveau fin à ses jours.

Je réfléchis à tout cela, puis je m'approchai de la fenêtre et regardai au-dehors. A mes pieds s'étendait le vert frais du marécage et l'admirable vert des saules. Mon Guide interrompit ma rêverie.

— Tu aimes regarder par la fenêtre, Lobsang. T'est-il venu à l'idée que si tu le fais si souvent, c'est parce que tu trouves le vert reposant pour les yeux ?

Je me dis qu'en effet, je cherchais instinctivement la verdure après avoir travaillé dans mes livres.

— Le vert, Lobsang, est la couleur la plus reposante pour les yeux. Elle les délasse. Quand tu te rendras dans le monde Occidental, tu t'apercevras que dans certains théâtres, il y a une salle appelée la chambre verte où les comédiens vont se reposer les yeux après être demeurés dans l'atmosphère enfumée des plateaux et avoir subi l'éclat éblouissant des feux de la rampe et des projecteurs.

J'ouvris de grands yeux et décidai d'approfondir cette question des couleurs dès que l'occasion s'en présenterait.

— A présent, dit mon Guide, il faut que je te quitte, mais reviens me voir demain car je veux t'enseigner d'autres choses.

Il se leva, me tapota l'épaule et sortit. Pendant un moment, je restai près de la fenêtre, à contempler la verdure marécageuse et les arbres, si reposants pour les yeux.

CHAPITRE DOUZE

Ayant commencé à descendre le sentier, je m'étais arrêté et mes regards fixaient le bas de la montagne. J'avais le cœur gros et les yeux embués de larmes que je n'osais pas verser. On transportait le vieil homme vers le pied des monts. Le moine japonais, Kenji Tekeuchi, était "retourné chez ses Ancêtres". A présent, les Ordonnateurs des Morts emportaient loin de nous son pauvre vieux corps ratatiné. Son Esprit est-il déjà en train de se promener sur un sentier bordé de cerisiers en fleur ? Ou bien revoyait-il ses erreurs passées et envisageait-il son retour ici-bas ? Je regardai à nouveau avant que les hommes disparussent à un détour du sentier. Je regardai le pathétique fardeau qui, naguère, était un homme. Une ombre passa sur le soleil et je crus un instant apercevoir un visage dans les nuages.

Etait-ce vrai, me demandais-je, qu'il existât des Gardiens du Monde ? De grands Esprits Gardiens qui veillent à ce que l'Homme souffre sur cette Terre afin de connaître la Vie ? Ils doivent être semblables à des maîtres d'école, me dis-je. Peut-être Kenji Tekeuchi allait-il les rencontrer ? Peut-être lui diraient-ils qu'il avait bien appris sa leçon ? Je l'espérais, car ce frêle vieillard avait vu bien des choses et beaucoup souffert.

Ou serait-il forcé de reprendre un corps de chair — de se réincarner — afin d'en apprendre davantage ? Quand reviendrait-il alors ? Dans six cents ans ou tout de suite ?

Je réfléchis à tout cela, je réfléchis au Service auquel je venais d'assister. Le Service destiné à Guider les Morts ; les lampes à beurre dont la lueur vacille comme la flamme d'une vie qui s'éteint. Je songeai aux nuages d'encens odoriférants qui semblaient prendre la forme de créatures vivantes. Pendant un moment, j'avais eu l'impression que Kenji Tekeuchi était revenu vivant parmi nous au lieu d'être exposé devant nous sous forme de cadavre desséché. Peut-être était-il en train de consulter les Annales Akashiques, ce compte rendu indestructible de tous les événements passés. Peut-être verrait-il à quelles périodes de sa vie il s'était écarté du droit chemin et s'en souviendrait-il dans sa prochaine existence ?

Le vieil homme m'avait beaucoup appris. A sa façon bizarre, il avait eu de l'amitié pour moi, il m'avait parlé comme à un égal. A présent, il avait quitté cette Terre. Distraitemment, je donnai un coup de pied dans une pierre et raclai le sol avec mes sandales usées. Avait-il une mère ? Je ne parvenais pas à l'imaginer jeune, entouré d'une famille. Si loin de son propre pays, il avait dû se sentir seul, parmi nous autres étrangers. Si loin des brises chaudes et de sa propre Montagne Sacrée. Il m'avait souvent parlé du Japon et, chaque fois, sa voix devenait rauque, son regard étrange.

Un jour, il m'avait choqué en me disant que les gens qui s'occupaient d'occultisme feraient mieux d'attendre d'être prêts, au lieu d'importuner un Maître.

— Le Maître vient *toujours* lorsque l'Elève est prêt, mon garçon ! me dit-il, et quand tu as un Maître — exécute toutes ses instructions, car c'est seulement à cette condition que tu seras prêt.

Le jour s'assombrissait. Des nuages se formaient dans le ciel et le vent recommençait à balayer les petits cailloux.

Tout en bas, dans la Plaine, un petit groupe d'hommes apparut au pied de la montagne. Ils placèrent doucement leur triste fardeau sur le dos d'un poney, enfourchèrent les leurs et s'éloignèrent lentement. Je contemplai la Plaine jusqu'à ce que le petit cortège eût enfin disparu de ma vue. Lentement, je me détournai et me remis à gravir la montagne en suivant le sentier.

VIVRE AVEC LE LAMA

T. LOBSANG RAMPA

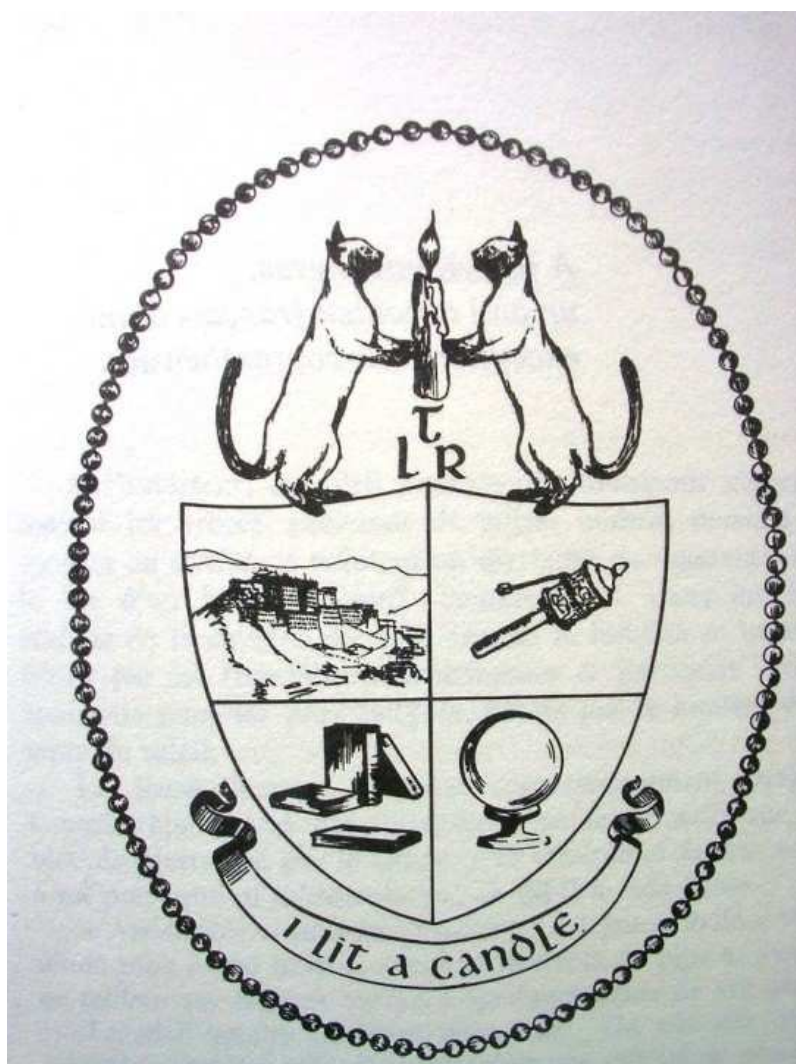


Editions du Rocher

T. LOBSANG RAMPA

VIVRE AVEC LE LAMA

Vivre Avec le Lama - (1964) un livre dicté télépathiquement par l'une des nombreuses chattes du Dr Rampa, Fifi Greywhiskers (Moustaches Grises). Les animaux ne sont pas de stupides créatures comme plusieurs humains le pensent. Par rapport à tous les animaux, les humains sont ceux qui peuvent être qualifiés de stupides. Tous les animaux peuvent communiquer par télépathie ; les humains voient cette habileté bloquée en raison de leur nature sournoise. Fifi nous raconte l'histoire de sa vie avant et après son adoption par le Dr Rampa.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE	5
CHAPITRE UN	6
CHAPITRE DEUX	21
CHAPITRE TROIS	41
CHAPITRE QUATRE.....	61
CHAPITRE CINQ.....	81
CHAPITRE SIX	101
CHAPITRE SEPT	119
CHAPITRE HUIT	139
CHAPITRE NEUF.....	159
CHAPITRE DIX.....	177
CHAPITRE ONZE	196
CHAPITRE DOUZE	213
SERVICE D'ENTRAIDE POUR LES ÉDITEURS	223

VIVRE AVEC LE LAMA

RÉCIT DE MME FIFI GREYWHISKERS, C.S.P.

traduit de la langue de Chat Siamois par

T. LOBSANG RAMPA

Illustré par Sheelagh M. Rouse

à MA

qui nous soigne lorsque nous sommes malades
qui s'occupe de nous quand nous en avons besoin

et

qui nous aime en TOUT temps !

* * * * *

* * * * *

* * * * *

* * *

*

PRÉAMBULE

"Tu perds la tête, Fifi, dit le Lama. Qui voudra croire que tu es capable d'écrire un livre ?"

Il m'adressa un sourire, me gratta sous le menton, là, juste à l'endroit où ça me plaît bien, et s'en fut à ses occupations.

Je me mis à réfléchir : "Et pourquoi, je vous prie, n'écrirais-je pas un livre ? Il est vrai que je ne suis qu'une chatte, mais pas n'importe laquelle. Oh non ! Je suis une Siamoise qui a voyagé loin et vu beaucoup de choses. Vu ? Certes, je suis à présent tout à fait aveugle et je dois m'en remettre au Lama et à Lady Ku'ei, qui me prêtent leurs yeux, mais j'ai des souvenirs !"

Il est vrai que je suis vieille, très vieille et plutôt infirme, mais ce n'est pas une raison pour ne pas coucher sur le papier les événements de ma longue vie, tandis que je le peux.

Voici donc le récit de ma Vie avec le Lama, et des jours ensoleillés qui terminent une existence toute pleine d'ombres.

(Mme) Fifi Greywhiskers.

CHAPITRE UN



Ma future mère poussait des cris affreux : "Je veux un mâle ! hurlait-elle, un beau, un ROBUSTE mâle !" Sa voix rauque, au dire de tous, était INSUPPORTABLE, si pénible à entendre qu'on fut bien obligé de se mettre à la recherche d'un Siamois de pure race, avec un pedigree éblouissant. On fit le tour de toutes les bonnes familles, de tous les vétérinaires les plus chics de Paris. La plainte de ma future mère, de plus en plus aiguë, déchirait les coeurs et les oreilles. Les personnes, au désespoir, ne savaient plus à quel saint se vouer et se remettaient courageusement à la recherche de l'époux.

On finit pas le trouver. Les présentations eurent lieu. De cette entrevue, je naquis et fus seule jugée digne de vivre : mes frères et soeurs furent noyés. Ma mère et moi vivions dans une vieille famille française qui possédait une vaste propriété de la banlieue de Paris.

L'Homme était un diplomate de haut rang qui se rendait tous les jours à la Ville. Souvent, il y passait la nuit avec sa Maîtresse. Sa femme, qui vivait avec nous, Madame la Diplomate, était très dure, superficielle et insatisfaite. Nous autres, chats, n'étions pas pour elle des "personnes" (comme nous le sommes pour le Lama), mais seulement des "choses" qu'elle aimait bien montrer aux dames à qui elle offrait le thé.

Ma mère était très belle, avec le plus noir des museaux et une queue qui se tenait toute droite. Elle avait gagné des prix dans des tas de concours. Un jour — je n'étais pas encore tout à fait sevrée — elle se mit à chanter encore plus fort qu'à l'ordinaire. Madame la Diplomate se mit en rage et appela le jardinier : "Pierre, cria-t-elle, prenez-moi cette chatte immédiatement et allez la noyer dans la pièce d'eau. Je ne peux plus supporter ce bruit !" Pierre, un petit Français malingre, qui nous détestait parce que, parfois, nous l'aidions dans son jardinage en inspectant les racines des plantes pour voir si ça poussait bien, ramassa ma mère, ma superbe maman, l'enfouit dans un vieux sac à pommes de terre et s'éloigna. Cette nuit-là, abandonnée, terrifiée, je pleurai lamentablement, au fond d'une cabane très loin dans le parc, pour que Madame la Diplomate ne puisse pas être dérangée par mes plaintes. Je pleurai, je pleurai, et je finis par m'endormir.

Je m'agitai sans relâche, fiévreusement, sur mon lit froid de vieux journaux de Paris jetés sur le plancher de béton. Les affres de la faim ravageais mon petit corps et je me demandais comment j'allais me débrouiller.

Lorsque les premières lueurs du jour tentèrent de percer au travers des vitres de la cabane, voilées d'un épais rideau de toiles d'araignées, je sursautai soudain : des pas lourds résonnaient dans l'allée. Quelqu'un entra. Ce n'était, heureusement, que Madame Albertine, la femme de charge. Se baissant avec peine, car elle était grosse, elle déposa devant moi un bol de lait tiède où trempait son pouce gigantesque et m'aida maternellement à le boire.

Pendant des jours, pauvre petite orpheline, je cherchai partout ma mère assassinée. Ma mère, si belle, qu'on avait tuée pour sa voix trop sonore, sa voix chaude que j'aimais tant. J'avais faim, j'avais soif et, pourtant, je serais morte sans le secours de Madame Albertine, car j'étais trop jeune pour me nourrir toute seule.

Les jours passèrent, puis les semaines. J'appris à me débrouiller, mais mes tristes débuts dans la vie m'avaient dotée d'une constitution fragile. La propriété était immense et je m'y perdais souvent, car je fuyais les personnes et leurs pieds maladroits qui risquaient toujours de m'écraser. Je me réfugiais sur les arbres. Etendue de tout mon long sur une branche, je me laissais chauffer par le soleil et j'écoutais le langage des arbres qui me parlaient de jours plus heureux à venir au soir de ma vie. Je ne comprenais pas à ce moment-là, mais je fis confiance et, plus tard, aux heures les plus sombres, je me souvins de tout ce qu'ils m'avaient dit.

Un matin, je m'éveillai, troublée par je ne sais quelle langueur étrange. Je poussai ce que je crus être un soupir interrogateur. Madame la Diplomate, par

malheur, m'entendit : "Pierre ! s'écria-t-elle, allez chercher un matou. N'importe lequel fera l'affaire, pour une première fois !" Un peu plus tard, on s'empara de moi et on me mit dans une boîte de bois, sans aucun égard, pour me livrer, avant que j'aie même eu le temps de savoir ce qui m'arrivait, à un abominable vieux matou. Ma mère n'avait pas eu la possibilité de m'apprendre les choses de la vie et je n'étais pas préparée à ce qui s'ensuivit. Le vieux matou maltraité sauta sur moi et je ressentis une douleur atroce. L'espace d'un moment je pensai que l'une des Personnes m'avait donné un coup de pied. Il y eu une douleur fulgurante et je sentis quelque chose se déchirer. Je hurlai d'agonie et de terreur et m'en pris farouchement au vieux matou ; le sang gicla d'une de ses oreilles et ses hurlements s'ajoutèrent aux miens. En un clin d'oeil le dessus de la boîte s'ouvrit et des yeux effrayés scrutèrent l'intérieur. Je pris la fuite ; en m'échappant j'aperçus le vieux matou, crachant et grognant, se jeter droit sur Pierre qui tomba à la renverse aux pieds de Madame la Diplomate.

Je traversai la pelouse et sautai sur un pommier protecteur. Je m'agrippai au tronc et atteignis enfin une haute branche, où je m'étendis, pantelante.

Les feuilles bruissaient doucement et me caressaient, tant et si bien que, brisée de fatigue, je finis par m'endormir... comme au jour où l'on m'avait privée de ma mère... Tout un jour et toute une nuit, je restai là, sur ma branche. J'avais faim, j'avais peur, j'avais mal et je me demandais pourquoi les personnes étaient si méchantes, pourquoi elles faisaient si peu de cas des sentiments que nous éprouvons, nous, les petits

animaux qui vivons près d'elles et sommes à leur merci. La nuit était froide et une bruine légère tombait sur la Ville de Paris. J'étais trempée et je grelottais, mais j'étais trop terrifiée pour descendre et chercher refuge.

La lumière froide du matin céda lentement la place à la grisaille morne d'une journée nuageuse. Des nuages chargés fuyaient à travers le ciel bas. De temps à autre il y avait une averse. Vers le milieu de la matinée, une silhouette familière se montra, venant de la Maison. C'était Madame Albertine, qui, toute clopinante, se dirigeait vers mon arbre. Je poussai un petit miaulement et elle tendit vers moi sa bonne main rêche, sa main de ménagère : "Viens, ma Fifi, viens, ma belle, n'aie pas peur, viens boire ton lait." Je me laissai glisser le long du tronc. Madame Albertine me prit dans ses bras et, s'agenouillant dans l'herbe, se mit à me caresser tandis que je buvais le lait à petits coups et mangeais la viande qu'elle avait apportés. Quand j'eus fini, je me frottai contre elle en ronronnant pour lui prouver ma reconnaissance puisqu'elle ne parle pas ma langue et que je ne parle pas le français (même si je le comprends parfaitement). N'empêche qu'elle me comprit fort bien. Alors elle me posa sur son épaule dodue et m'amena dans la Maison, me prenant dans sa chambre.

C'était la première fois que je m'y trouvais et je jetai tout autour de moi un regard curieux et intéressé. J'y remarquai tout de suite un grand fauteuil de peluche grenat et, le long de la fenêtre, une paire de lourds rideaux de velours vert mousse qui me parurent faits tout exprès pour qu'on s'y fasse les griffes. Madame

Albertine ne me donna pas le temps d'essayer. Elle me prit sur ses genoux et me parla : "Mon pauvre bébé chat, sais-tu que Madame la Diplomate est une femme dure et cruelle ? Et une arriviste comme on en voit peu ? Pour elle, tu n'es qu'un joujou précieux qu'elle n'aime que dans la mesure où elle peut l'exhiber devant ses invités. Pour moi, tu es une petite créature du Bon Dieu et j'ai pitié de toi. Mais, hélas ! tu ne comprends pas ce que je te dis !" Pour lui prouver le contraire, je lui léchai la main. Elle m'embrassa : "Oh ! que d'amour il y a en toi, petit être, ajouta-t-elle, émue. Tu feras une bonne mère, ma Fifi."

Je me souviens qu'après cet échange de tendresses, nous avons collé, toutes deux, le nez à la vitre et regardé le grand jardin qui s'étendait devant nous. Les pelouses soigneusement tondues avaient l'air d'un tapis semé de zones d'ombre. Elles étaient bordées de peupliers imposants. Une allée sablée s'en allait rejoindre la grille au-delà de laquelle on entendait la rumeur de la ville, le passage incessant des voitures. Mon ami le Pommier se dressait, solitaire, au bord de la pièce d'eau, où des nuages gris se reflétaient. Autour, quelques touffes de roseaux me firent penser aux cheveux du vieux curé qui venait de temps en temps voir "le Duc" — mari de Madame la Diplomate.

Je regardai une fois encore la pièce d'eau et songeai à ma mère qu'on y avait noyée là, après combien d'autres, sans doute. Madame Albertine semblait lire dans mes pensées : "Quoi, tu pleures, Fifi ? Mais oui, c'est bien une larme ! C'est un monde cruel, petite Fifi, très cruel pour nous tous."

Soudain, de longues choses noires et brillantes — dans lesquelles je reconnus bientôt des voitures — passèrent la grille et, décrivant une courbe élégante, s'arrêtèrent devant le perron dans un crissement de pneus. Presque au même instant, une aigre sonnerie retentit dans la chambre. Madame Albertine décrocha le récepteur du téléphone intérieur et j'entendis la voix criarde de Madame la Diplomate : "Albertine, Albertine, je vous prie de descendre immédiatement. Nous avons des visiteurs. D'ailleurs, pourquoi êtes-vous dans votre chambre à cette heure-ci ? Je ne vous paie pas pour ne rien faire !" Madame raccrocha sèchement. Albertine soupira : "Seize heures de travail par jour ! Et jamais un mot aimable ! Allons, à tout à l'heure, Fifi. Reste là et sois sage !" Elle referma la porte et j'entendis, dans le couloir, son pas fatigué. Puis le silence.

En bas, la terrasse s'était garnie de groupes d'hommes et de femmes bien vêtus et qui parlaient fort. Les hommes portaient des costumes sombres, des pantalons rayés de gris et des rubans rouges à la boutonnière ; les femmes avaient des robes fleuries, des chapeaux légers et des colliers de perles. Au milieu d'eux, Madame la Diplomate rayonnait, faisait des grâces et serrait des mains. Des domestiques en livrée apportèrent des petites tables toutes dressées, comme dans les contes de fées. Ils y disposèrent des plats d'argent garnis de fines nourritures, et des flacons de cristal taillé. J'étais béate d'admiration devant tant de bonnes choses, lorsque tout à coup je fus prise d'inquiétude. J'avais oublié le premier conseil que ma mère m'eût donné : "Examine TOUJOURS une pièce inconnue, Fifi. Etudie tout à fond. Vérifie toutes les

voies d'évasion. Méfie-toi de l'inhabituel, de l'inattendu. Jamais, JAMAIS, ne prends de repos avant de *connaître* la pièce !"

Un peu honteuse de ne pas y avoir pensé plus tôt, je décidai de faire le tour de la chambre, en commençant par le mur de gauche. Me laissant tomber sur le plancher, je regardai sous le siège près de la fenêtre, flairant pour trouver quoi que ce soit d'inhabituel, cherchant à connaître la disposition du lieu, ses dangers et ses avantages. Le papier peint était fleuri et fané ; de grandes fleurs jaunes sur un fond pourpre. De hautes chaises, d'une propreté irréprochable, mais avec le velours rouge des sièges fané. Le dessous des chaises et des tables étaient propres et exempts de toiles d'araignée. Les chats, vous savez, voient le DESSOUS des choses, non pas le sommet, et les humains seraient incapables de reconnaître les choses de notre point de vue.

Je m'arrêtai d'abord devant un gros meuble d'acajou, moitié commode, moitié table de toilette ornée d'une cuvette et d'un pot à eau de porcelaine bleue. Je prends mon élan, j'atterris sur la planchette de marbre gris et me voilà trempant ma petite figure dans l'eau du pot. Qu'elle est fraîche et bonne ! Levant la tête, j'aperçois devant moi un chat siamois qui me regarde fixement. Je ne m'attendais pas à trouver ici une petite personne de ma race. L'ai-je dérangé ? Madame Albertine doit l'avoir invité, lui aussi. Je serai discrète et vais juste lui faire "bonjour" de la tête. Le petit chat a eu, en même temps que moi, l'idée de saluer. Je m'approche. Il s'approche de moi. Nous nous arrêtons

l'un devant l'autre, stoppés dans notre élan par une espèce de vitre.

C'est extraordinaire ! Comme je suis très curieuse, je m'aventure derrière cette vitre. Il n'y a personne. Pas le moindre chat siamois. Il m'a fallu plusieurs jours pour apprendre ce que c'est qu'un miroir. Celui de la table de toilette de Madame Albertine était, évidemment, le premier que je voyais, puisque Madame la Diplomate ne permettait pas aux chats d'entrer dans la maison (sauf lorsqu'elle voulait nous présenter à ses invités par gloriole — mais jusque-là cette honte m'avait été épargnée).

"Tant pis pour ce qui arrivera, je vais continuer mon exploration", me dis-je à moi-même. De l'autre côté de la chambre, j'avais vu une sorte de construction bizarre, avec des boules dorées aux quatre coins. Entre les quatre boules brillantes, s'étalait un grand espace couvert d'une étoffe. Je saute tout droit au beau milieu de l'étoffe. Horreur ! L'étoffe est vivante et m'envoie presque jusqu'au plafond, avec un grand bruit musical. Je retombe et, sans demander mon reste, je saute d'un bond sur le tapis. Il est rouge et bleu, avec des tas de dessins compliqués. Un peu usé, mais bien propre. Tout à fait ce qu'il faut pour se faire les griffes. Je m'étire à mon aise et cela m'aide à reprendre mes esprits.

Mais oui, bien sûr, vous l'avez deviné, cette construction métallique, c'était un lit. Le mien, jusqu'à présent, n'était guère qu'une litière de vieux journaux jetés sur le ciment d'un triste hangar. Madame Albertine, elle, avait jeté une vieille étoffe sur une drôle de carcasse en fer. Ronronnant du plaisir d'avoir élucidé toute seule le mystère, je m'avance sous le monument

pour l'examiner de près. Une vraie cathédrale, dont les ogives sont des ressorts immenses. Je peux discerner l'endroit où le corps pesant de Madame Albertine a l'habitude de reposer : les ressorts sont tout affaissés. Tout à fait rassurée à présent, je remonte sur le lit en m'agrippant à l'étoffe qui le recouvre. J'enfonce mes griffes dans quelque chose de mou. Et voici qu'un vrai nuage de PLUMES s'échappe de la déchirure. Des plumes ! des plumes ! partout des plumes ! Elles voltigent dans la chambre et se posent sur le sol, sur les meubles. Horrible ! Horrible ! Madame Albertine doit garder des OISEAUX MORTS dans son lit et les manger la nuit. Pas étonnant qu'elle soit si grosse ! Encore quelques petits reniflements de droite et de gauche et sont épuisées toutes les possibilités du lit.

Toujours pleine de curiosité, à la découverte de l'insolite, j'aperçois une porte entrouverte. Trois petits sauts et me voici, prudemment ramassée sur moi-même, près du chambranle de la porte. J'aperçois des choses étranges. Par terre, c'est tout brillant. Il y a des dessins noirs et blancs. Contre un mur, une auge (je savais ce que c'était, j'en avais vu dans l'écurie), contre un autre mur, la plus grande tasse de porcelaine que j'aie jamais imaginée. Elle est posée sur une plateforme et recouverte d'un couvercle. Mes yeux s'arrondissent et je me gratte l'oreille droite avec perplexité. Qui donc est assez grand pour boire dans une tasse pareille ? A cet instant, j'entends le pas de Madame Albertine montant péniblement l'escalier qui craque sous son poids. Sans prendre le temps de m'assurer si mes moustaches sont bien lissées, je me précipite pour l'accueillir. Mes miaulements joyeux

l'attendrissent et elle dit : "Ma petite Fifi, j'ai ramassé pour toi ce qui restait de meilleur dans les assiettes : la crème, les cuisses de grenouilles. Tu vas te régaler. Tous ces gros porcs sont en train de s'empiffrer. POUAH ! Ils me rendent malade !" Elle place les assiettes — de VRAIES assiettes — devant moi. Mais, avant de manger, je tiens à lui montrer combien je l'aime. Je ronronne tendrement et vais me nicher dans son ample giron.

Cette nuit-là, j'ai dormi au pied du lit de Madame Albertine, bien au chaud sous son édredon. Jamais je ne m'étais sentie aussi heureuse depuis le jour où l'on m'avait arrachée ma mère. Mon éducation se fit, ensuite, avec une remarquable rapidité. J'appris à quoi servait ce que j'avais cru être une auge et une tasse de porcelaine géante. Aujourd'hui encore, quand j'y pense, je rougis d'avoir été aussi ignorante. Au matin, Madame Albertine s'est habillée et elle est descendue. J'ai entendu beaucoup de bruits, des voix fortes. De la fenêtre, j'ai vu Gaston, le chauffeur. Il astiquait la grosse Renault. Ensuite il a disparu et il est revenu cinq minutes après, vêtu de sa plus belle livrée. Il a rangé la voiture devant la grande entrée et les autres domestiques sont arrivés avec des valises et des sacs qu'ils ont chargés dans la malle arrière. "Monsieur le Duc" et Madame la Diplomate sont entrés à leur tour dans la Renault, qui a démarré. A peine étaient-ils partis qu'un grand "Hourra !" a retenti. Il était poussé par tous les domestiques, bien contents d'être débarrassés de leurs maîtres (entre eux, ils les appelaient "les singes").

Madame Albertine est remontée dans sa chambre. Toute rouge de joie et du vin qu'elle avait bu pour fêter le départ des maîtres. "Ils sont partis", ma petite Fifi, me cria-t-elle dans l'oreille, comme si j'étais sourde. "Ils sont PARTIS ! Pour toute une semaine ! A bas la tyrannie ! On va enfin s'amuser !" Elle me prit dans ses bras et me descendit à l'office, où la fête battait son plein. Pendant toute la semaine, toute la maisonnée ronronna. Le dernier jour, on fit le ménage à fond pour le retour des "singes". Le maître, nous ne le craignons pas du tout. En général, il arpente la maison en tripotant sa Légion d'honneur, comme s'il avait peur qu'elle ne le quittât. Il pensait plutôt au Service de l'Etat qu'à celui de sa maison. Madame la Diplomate, elle, nous terrifiait. C'était vraiment une mégère et ce fut comme un sursis de la guillotine quand nous avons appris, le samedi, qu'ils seraient absents pour une autre semaine ou deux, car ils allaient rencontrer "Les Meilleures Gens".

Le temps passait vite. Le matin, j'aidais les jardiniers en sortant de terre quelques plantes pour voir si les racines prenaient bien. L'après-midi, je me nichais confortablement sur une branche du vieux Pommier en rêvant à des pays chauds et à des temples séculaires où des prêtres drapés de safran officiaient dans le silence. Le bruit des moteurs d'avion de l'Armée de l'Air française qui passaient dans le ciel au-dessus de moi me réveillait brutalement.

Je commençais à être lourde. Mes chatons bougeaient à l'intérieur de mon petit ventre. Je me déplaçais péniblement. J'avais pris l'habitude de me rendre à la laiterie. Je regardais la laitière verser le lait

dans une machine qui tournait et d'où s'échappaient deux filets, l'un de lait blanc bleuté, l'autre de crème jaune. Je m'installais sur une planche basse pour ne pas gêner la laitière. Elle me faisait la conversation.

Un soir qu'elle me raconte ses amours et que je l'assure en ronronnant qu'elle mettrait bientôt un voile de mariée, nous entendons soudain un cri suraigu, et voici que Madame la Diplomate fait irruption dans la laiterie, comme un ouragan, et se met à hurler : "Je vous avais pourtant défendu de laisser entrer des chats ici ! Vous allez tous nous EMPOISONNER !" Et, saisissant la première chose qui lui tombe sous la main, un décalitre de fer battu, elle le lance sur moi de toutes ses forces — le coup m'atteint au flanc et m'envoie dinguer dans la baratte.

J'avais tellement mal que c'est à peine si je pouvais ramer de mes petites pattes pour me maintenir à la surface du lait. J'avais l'impression de me vider de tout mon sang. Les dalles de la laiterie résonnèrent et Madame Albertine apparut. Vite, elle renversa la baratte avec le lait mêlé de sang qu'elle contenait et, me protégeant de ses mains : "Appelez le vétérinaire", ordonna-t-elle. Je m'évanouis.

Quand je me réveillai, j'étais dans la chambre de Madame Albertine, au fond d'une petite caisse bien douillette. J'avais trois côtes cassées et mes chatons étaient morts. Je fus très malade durant plusieurs semaines. Monsieur le Vétérinaire venait souvent me voir et je sus qu'il avait dit des choses très dures à Madame la Diplomate. Il avait même parlé de cruauté, de cruauté gratuite. Et il avait ajouté que son attitude serait sévèrement jugée par tout le monde, d'autant

plus que les domestiques l'avaient assuré, lui, le vétérinaire, que j'étais une brave petite chatte, très propre et TRÈS honnête.

Madame Albertine m'humectait les babines avec de l'eau, car la seule idée du lait me levait le coeur. Jour après jour, elle essayait de me persuader de me nourrir. Monsieur le Vétérinaire avait dit : "Il n'y a plus aucun espoir. Elle ne peut pas tenir un jour de plus sans nourriture." J'avais sombré dans le coma. Il me semblait, de très loin, entendre un bruissement de feuilles, un craquement de branches et la voix du vieux Pommier qui susurrait : "Petite Chatte, ce n'est pas encore la fin. Te souviens-tu de ce que je t'ai dit, Petite Chatte ?" Des bruits étranges bourdonnèrent dans ma tête. Je vis une intense lumière jaune, des images merveilleuses et je sentis les plaisirs du Paradis. Et les arbres, tous ensemble, murmuraient : "Ce n'est pas la fin. Il faut Vivre. Manger et Vivre. Ta vie sur terre a un sens. Tu termineras tes jours dans la joie et tu vivras très vieille, Petite Chatte. Ce n'est pas la fin."

Je soulevai mes paupières fatiguées et redressai un peu la tête. Madame Albertine, dont les grosses joues étaient sillonnées de larmes, était agenouillée devant moi et me présentait des miettes de poulet. Monsieur le Vétérinaire, debout devant la table, remplissait une seringue. Je trouvai la force de prendre une des miettes de poulet entre mes babines et de l'avalier. "Un miracle ! Un miracle !" s'écria Madame Albertine.

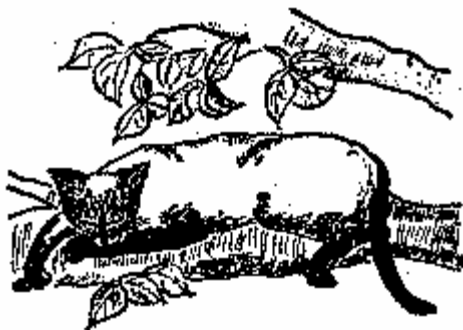
Monsieur le Vétérinaire, bouche bée, se retourna, posa la seringue sur la table et s'approcha. "C'est, comme vous dites, un miracle, dit-il. J'allais lui administrer le coup de grâce pour l'empêcher de

souffrir plus longtemps !" Comme je retombais dans le sommeil, après mon effort, je l'entendis prononcer ces mots : "Elle guérira."

Pendant huit grands jours, je fus encore dans un triste état. Je ne pouvais respirer à fond ni faire plus de quelques pas. Madame Albertine avait rapproché de moi ma petite cuvette de cendres pour que je ne perde pas mes bonnes habitudes. Environ une semaine plus tard, Madame Albertine put me descendre. Madame la Diplomate se tenait à l'entrée d'une chambre, l'air désapprobateur. "Il faut l'installer dans la remise, Albertine", dit-elle. "Je ferai remarquer à Madame que Fifi est encore loin d'être guérie et que si elle est mal-traitée, nous serons plusieurs à quitter le service de Madame."

Muette et hautaine, Mme la Diplomate tourna les talons et rentra dans la chambre. Dans les cuisines, "au-dessous de l'escalier", certaines des femmes les plus âgées vinrent me parler et me dirent qu'elles étaient bien contentes de me voir prendre du mieux. Madame Albertine me déposa gentiment sur le plancher pour que je puisse me déplacer et lire ainsi toutes les nouvelles des choses et des gens. Je me fatiguai rapidement, car j'étais encore loin de bien me porter ; j'allai trouver Madame Albertine, levai les yeux vers elle et lui dis que je voulais aller au lit. Elle me prit dans ses bras et me porta de nouveau à l'étage de la maison. J'étais tellement fatiguée que je m'endormis profondément avant même qu'elle me mit dans mon lit.

CHAPITRE DEUX



Il est facile d'être sage après coup. Ecrire un livre ranime les souvenirs. Au cours des années difficiles, j'ai souvent pensé à ce que m'avait dit le vieux Pommier : "Petite Chatte, ce n'est pas la fin. Tu as ta raison d'être." Je croyais à l'époque que ces paroles étaient seulement destinées à me reconforter. Je sais maintenant qu'elles disaient vrai. Au soir de ma vie, je suis enfin heureuse ; si je m'absente, ne fût-ce qu'un instant, j'entends des voix inquiètes : "Où est Fifi ?" et je sais que je suis aimée pour moi-même et non parce que je suis décorative. Dans ma jeunesse, c'était bien différent, je n'étais guère qu'un objet d'étagère, un sujet de conversation pour gens du monde. Les Américains diraient un "gimmick".

Madame la Diplomate avait deux obsessions : elle voulait à toute force s'élever dans la hiérarchie sociale.

Je faisais partie de son arsenal de séduction. Cela me stupéfiait, car je savais qu'au fond, elle détestait les chats. Je n'avais le droit d'entrer dans la maison que s'il y avait des invités. Le souvenir de ma première "présentation" est encore tout vif dans mon esprit.

Cela se passait au jardin, un jour fort ensoleillé. J'étais en train d'étudier les fleurs, d'observer les abeilles qui transportaient du pollen sur leurs pattes, et je m'étais approchée du pied d'un peuplier : le chien d'un voisin s'y était arrêté récemment et y avait laissé un message que je voulais déchiffrer. J'étais tout absorbée dans la lecture de ce message et je ne me rendais même plus compte de ce qui se passait autour de moi, quand, tout à coup, des mains rugueuses me saisirent et me tirèrent de la contemplation du message canin. Je crachai, griffai, me dégageai et grimpai à toute vitesse sur l'arbre. Ma mère m'avait toujours dit : "Il vaut mieux courir inutilement que de s'arrêter et ne plus jamais pouvoir courir de nouveau."

Je regardai et je vis Pierre, le jardinier, qui se tenait le bout du nez. Un petit filet de sang filtrait à travers ses doigts. Me regardant d'un air haineux, il se baissa, ramassa un caillou et le lança de toutes ses forces. J'étais cachée derrière le tronc, mais la pierre frappa l'arbre tellement fort que la vibration me fit presque tomber. Pierre se baissa une seconde fois pour ramasser un autre caillou lorsque les buissons s'écartèrent et Madame Albertine apparut, avançant silencieusement sur la mousse, comprenant d'un coup d'oeil ce qui était en train de se passer. Elle lança son pied en avant et Pierre s'effondra sur le sol. Elle le saisit par le collet et le remit sur pied. Elle le secoua, le

secoua, puis, l'envoyant balader — il faut dire que Pierre ne pesait pas très lourd — elle s'écria : "Touchez encore à cette chatte, et je vous TUE ! Madame la Diplomate vous a envoyé la chercher, elle ne vous a pas dit de lui faire du mal, espèce de cochon !"

"Le chat a bondi de mes mains et je suis tombé contre l'arbre en me blessant le nez, grommela Pierre. Je me suis mis en colère à cause de la douleur." Madame Albertine haussa les épaules et se tourna vers moi. "Fifi, Fifi, viens à ta Mama", appela-t-elle. "J'arrive", criai-je tout en mettant mes pattes autour du tronc d'arbre et me laissant glisser à reculons.

"Pour le moment, il te faudra te comporter de ton mieux, Petite Fifi, déclara Madame Albertine. La Maîtresse veut te montrer à ses visiteurs." Le terme "Maîtresse" m'a toujours amusée. Comment Madame la Diplomate pouvait-elle être La Maîtresse, puisque Monsieur le Duc avait une Maîtresse à Paris ? Toutefois, pensai-je, s'ils veulent tout aussi bien l'appeler "Maîtresse", c'est leur affaire ! Ces gens sont tellement étranges et irrationnels.

Nous traversons ensemble la pelouse, Madame Albertine me tenant dans ses bras afin que mes pattes restent propres pour les visiteurs. Nous montons les marches du perron. J'aperçois un mulot qui se cache bien vite et nous arrivons sur la terrasse. Par les portes-fenêtres du salon, je vois une foule de gens élégants, les uns assis, les autres debout et pépiant comme des oiseaux dans une volière. Madame la Diplomate saute sur ses pieds et m'enlève à Madame Albertine. "Oh ! ma Fifi, mon adorable !" s'exclame-t-elle, sur le mode suraigu. Les belles dames se lèvent et

nous entourent avec des cris admiratifs. Les chats siamois étaient encore une rareté en France à cette époque. Mon museau noir, mon corps blanc qui se terminait par une queue noire, semblaient intriguer tout le monde. "Elle est de pure race, dit Madame la Diplomate. Un pedigree véritablement royal, elle vaut une fortune. Et si affectueuse ! Elle dort sur mon couvre-pieds."

Madame Albertine était aussi abasourdie que moi des mensonges éhontés proférés par sa patronne. "Oh, Renée, dit une dame, vous devriez l'emmener en Amérique avec vous. Les femmes américaines feront beaucoup pour la carrière de votre mari si vous leur plaisez, et cette petite chatte ajoutera encore à votre prestige." Madame la Diplomate prit un air si pincé que sa bouche disparaissait presque complètement. "L'emmener ? mais c'est impossible ! Elle risque de nous créer des ennuis pendant le voyage en avion." "Mais voyons, Renée, pas du tout, répliqua l'amie. Je connais un vétérinaire qui lui donnera une pilule qui l'endormira pour tout le voyage. Vous n'aurez qu'à la mettre dans la valise diplomatique."

Je dus rester au salon pendant un long moment pour laisser admirer l'élégance de ma silhouette, la longueur de mes pattes et la noirceur de ma queue. "Je croyais que les chats siamois avaient une queue enroulée", dit quelqu'un. "Oh non ! affirma Madame la Diplomate. Les siamois à queue enroulée ne sont plus à la mode. Plus la queue est droite, plus le chat a de valeur. Nous allons bientôt marier cette petite princesse pour qu'elle nous donne de jolis chatons !" Enfin, Madame Albertine eut le droit de m'emmener. "Pouah ! s'écria-t-elle, je

préfère encore la compagnie des chats à celle de toutes ces perruches." Je regardais derrière moi, m'attendant à voir voler les oiseaux dans la pièce, mais je ne vis rien.

Le soir tombait, une pluie légère frappait les fenêtres lorsque l'interphone de la chambre de Madame Albertine se mit à sonner avec rage. Madame Albertine décrocha le récepteur. C'était Madame la Diplomate :

"Albertine, avez-vous la chatte dans votre chambre ?

"Oui, Madame, elle est encore fatiguée."

"Je vous ai dit, Albertine, que je ne veux pas qu'elle entre dans la maison à moins qu'il n'y ait des visites. Mettez-la dans la remise tout de suite !"

En soupirant, Madame Albertine passa une veste de grosse laine tricotée, enfila péniblement un imperméable et se noua une écharpe sous le menton. Elle m'entoura d'un châle et me descendit. Elle s'arrêta à l'office pour y prendre une lampe électrique et ouvrit la porte. Une rafale de vent nous fit reculer. Des nuages noirs couraient dans le ciel nocturne. Du haut d'un peuplier, une chouette hululait tristement, car notre présence avait fait fuir la souris dont elle espérait faire son repas. Des branches alourdies de pluie nous balayaient et nous arrosaient. Le sentier était glissant et traître. Madame Albertine luttait contre le vent et cherchait son chemin à la faible lueur de la torche, marmonnant des imprécations contre Madame la Diplomate.

La remise s'étend devant nous, tache noire dans l'obscurité. Madame Albertine pousse la porte et entre, entraînant dans ses jupes un pot de fleurs qui s'écrase sur le sol. Malgré moi, ma queue se hérisse de frayeur

et une crête rigide se forme le long de ma colonne vertébrale. Madame Albertine balaye la remise d'un faisceau lumineux et se dirige vers une pile de vieux journaux, ma litière. "Je voudrais voir Cette Femme enfermée dans un pareil endroit, murmure-t-elle pour elle-même. Ça éliminerait du coup quelques-uns de ses grands airs." Me déposant doucement, elle s'assure que j'ai de l'eau à boire — je ne bois jamais plus de lait maintenant, seulement de l'eau — pose quelques cuisses de grenouilles à côté de moi et, après m'avoir caressée une dernière fois, elle se retire et ferme la porte. J'entends ses pas s'éloigner. Il n'y a plus désormais que le bruit du vent et de la pluie qui rebondit sur le toit de tôle.

Je détestais cette remise. On m'y oubliait parfois complètement et j'y restais sans rien à manger ni à boire pendant deux ou trois jours. Inutile de miauler, car la remise était très éloignée de la maison et cachée dans un bouquet d'arbres ; il ne me restait plus qu'à espérer que quelqu'un se rappellerait mon existence et viendrait à mon secours.

A présent, je suis traitée comme une personne. Je ne connais plus la famine, j'ai toujours à boire et à manger, et je couche dans une chambre, dans une très belle petite corbeille. Quand je songe à ma vie passée, j'ai l'impression d'avoir traversé un long tunnel et d'en être enfin sortie vers la chaleur et l'amour. Jadis, je devais me garer des pieds des personnes. Maintenant, ce sont les personnes qui font attention à moi. Quand on change un meuble de place, on me prévient parce que je suis vieille et aveugle. Comme dit le Lama, je suis une vieille grand-mère bien-aimée qui connaît

enfin la paix et le bonheur. Tenez, par exemple, alors que je dicte ces lignes, je suis assise dans une chaise confortable et je me chauffe aux rayons du soleil.

Mais chaque chose en son temps. Revenons aux Jours de Ténèbres. D'étranges mouvements se manifestaient en moi. Tout doucement, je me mis à chanter une chanson. Je fouillais le sol tout autour de moi en cherchant QUELQUE CHOSE. Mais quoi ? Mes désirs étaient vagues et pourtant urgents. Assise à côté d'une fenêtre ouverte, mais sans oser entrer, j'entendis Madame la Diplomate qui téléphonait. Elle disait : "Oui, je crois que le moment est venu, je vais vous l'envoyer immédiatement. Oui, je désire vendre les chatons aussi vite que possible."

Peu après, Gaston vint à moi et m'enferma dans une boîte de bois dont il referma soigneusement le couvercle. On étouffait là-dedans. Mais l'odeur de la boîte était TRÈS intéressante. On devait y avoir mis de la viande crue et de la salade. Du coup, je ne remarquai pas que Gaston m'avait emmenée au garage. Pendant quelque temps, la boîte resta posée sur le sol de ciment. L'odeur de l'huile et de l'essence me faisait mal au coeur. Enfin, Gaston retourna au garage. Je l'entendis ouvrir les portes et mettre en route la vieille Citroën, celle qu'on prenait pour faire le marché. Il jeta brutalement ma boîte dans le coffre et nous partîmes. Le voyage fut horrible. Gaston prenait les tournants si vite que ma boîte sautait. L'obscurité était totale et les vapeurs d'essence me faisaient tousser. Je crus que ce martyre ne finirait jamais. Soudain, les pneus grincèrent et la voiture s'arrêta si

brusquement que la boîte se retourna. Je me heurtai le nez contre la paroi et me mis à saigner.

J'entendis des voix. On ouvrit le coffre. Il y eut un moment de silence. Une voix étrangère dit : "Regardez, il y a du sang." On souleva la boîte et je sentis qu'on montait quelques marches. Je devais être à l'intérieur d'une maison. Une porte se ferma. On posa la boîte sur ce qui devait être une table. Des mains nerveuses soulevèrent le couvercle. "Mon Dieu !" dit une voix féminine. On me sortit de la boîte. Je me sentais atrocement malade, tout étourdie par les vapeurs d'essence, abrutie par le voyage et saignant toujours de mon nez tuméfié. Gaston était livide. "Je vais téléphoner à votre patronne", dit un homme. "Ne me faites pas perdre ma place, dit Gaston, j'ai conduit très prudemment." L'homme décrocha le récepteur pendant que la femme essuyait mon nez meurtri. "Madame, dit l'homme au téléphone, votre petite chatte est malade. Elle est sous-alimentée et elle a été très secouée par le voyage. Elle risque de mourir si vous ne la soignez pas mieux."

J'entendis la voix de Madame la Diplomate : "Que d'histoires pour un malheureux chat. Elle EST très bien soignée. Evidemment, je ne la dorlote pas. C'est contraire à mes principes. Mais je veux qu'elle ait ses petits chats !"

"Madame, répliqua l'homme, vous n'aurez ni chatte ni chatons si vous continuez à la traiter de la sorte. Vous avez une Chatte Siamoise de Pure Race de très grande valeur, de la meilleure lignée à travers toute la France. Je le sais puisque j'ai élevé sa Mère. Négliger cette

chatte revient à utiliser une bague en diamant pour couper du verre."

"Je n'ai pas de conseils à recevoir, répondit Madame la Diplomate. Passez-moi mon chauffeur, je vous prie."

Silencieusement, l'homme passa le récepteur à Gaston. Pendant dix bonnes minutes, la patronne déversa sur Gaston un torrent d'injures. Finalement, on se mit d'accord. Je devais rester là où j'étais — mais où étais-je ? — jusqu'à ce que j'aille mieux. Gaston partit tout tremblant. J'étais toujours sur la table. L'homme et la femme s'occupaient de moi. Je sentis une petite piquûre et je m'endormis tout de suite.

Je fis un rêve. J'étais au Ciel et des quantités de chats m'entouraient, me demandant d'où je venais, ce que je faisais, qui étaient mes parents. Ils parlaient le plus pur dialecte franco-chatesque. Je levai péniblement la tête et j'ouvris les yeux. L'endroit où je me trouvais m'étonna tellement que ma queue se dressa. A quelques centimètres de mon museau, il y avait une porte en grillage. J'étais étendue sur de la paille fraîche. Au-delà de la porte grillagée, il y avait une grande pièce où se trouvaient toutes sortes de chats et quelques petits chiens. Mes voisins, à droite et à gauche, étaient des chats siamois.

"Ah ! dans quel piteux état vous étiez quand on vous a amenée", dit l'un.

"On aurait dit que vous étiez morte", dit l'autre.

"D'où venez-vous ?" cria un persan bleu de l'autre bout de la pièce.

"Ces chattes sont exaspérantes", grogna un caniche nain de sa petite niche.

"Ouais, comme toutes les Orientales", grommela un berger allemand.

"Je vous prierai d'être poli avec ces dames", jappa un pékinois.

"Je m'appelle Chawa, dit le chat à ma droite, on m'a châtré."

"Moi, je m'appelle Song Tu, dit l'autre, je me suis battue avec un chien et je l'ai réduit en miettes."

"Moi, je m'appelle Fifi", répondis-je timidement. J'ignorais qu'il y eût d'autres chats siamois que ma défunte mère et moi.

Pendant quelque temps, tout le monde se tint tranquille. Puis un vacarme assourdissant éclata lorsqu'un homme entra, portant des pâtées. Nous parlions tous à la fois. Les chiens exigeaient d'être nourris les premiers. Les chats traitaient les chiens de cochons, d'égoïstes. Il y eut un grand bruit de plats heurtés, d'eau que l'on verse dans des bols, puis le tapage que font les chiens lorsqu'ils lapent.

L'homme s'approcha de moi et me regarda. La femme le suivait. "Elle est réveillée", dit l'homme. "Jolie petite bête, dit la femme. Il va falloir lui refaire une santé, elle ne peut pas avoir de chatons dans l'état où elle se trouve." Ils me servirent abondamment, puis s'occupèrent des autres. Je n'avais pas beaucoup d'appétit, mais songeais qu'il était mal élevé de ne pas manger et mon assiette fut bientôt vide. "Mettons-la dans l'annexe, dit la femme. Tous ces animaux la fatiguent." L'homme me prit dans ses bras et m'emporta.

"Au revoir", cria Chawa.

"Enchantée de vous connaître, hurla Song Tu. Si vous voyez les matous, rappelez-moi à leur bon souvenir."

Nous entrâmes dans une pièce ensoleillée au centre de laquelle il y avait une seule grande cage. "Vous la mettez dans la cage aux singes, Patron ?" demanda un homme que je n'avais pas encore vu. "Oui, répondit l'homme qui m'amenait. Elle a besoin d'un régime spécial, car dans l'état où elle est, elle n'aura pas de portée." Porter ? PORTER ? Qu'est-ce que j'étais censée porter ? Avaient-ils l'intention de me faire travailler ?

L'homme ouvrit la porte de la grande cage et me fit entrer. C'était très joli, mis à part l'odeur de désinfectant. Il y avait des branches d'arbre, des étagères et une élégante corbeille doublée de paille dans laquelle je pourrais dormir. Je fis prudemment le tour de la cage, car ma mère m'avait enseigné la méfiance. Une branche d'arbre avait l'air engageant et j'y fis mes griffes pour montrer que la demeure me plaisait. En grimpant sur la branche, je découvris un assez vaste horizon : une sorte de très vaste enclos tout entouré de filets et parsemé de petits arbres et de buissons.

Pendant que je regardais, un magnifique siamois mâle entra en se promenant paresseusement. Il avait une silhouette admirable, longue et fine, avec de robustes épaules et une queue du noir le plus profond. Tout en marchant, il chantait la toute dernière chanson d'amour. J'écoutais dans l'extase, mais la timidité m'empêcha de lui répondre. Mon cœur palpitait et j'éprouvais les sensations les plus étranges. Je me surpris à soupirer profondément lorsqu'il disparut. Je restais rêveuse sur ma haute branche, ma queue était

agitée de mouvements saccadés et mes pattes tremblaient d'émotion au point qu'elles me soutenaient à peine. Quel matou ! Quel beau mâle ! Je l'imaginais dans un Temple, au Siam, entouré de prêtres aux robes safran. M'étais-je trompée ? J'avais eu l'impression qu'il avait jeté un regard dans ma direction et qu'il m'avait comprise. J'échafaudais déjà des projets d'avenir. Toute tremblante, je descendis de la branche, entrai dans la corbeille et m'y couchai pour réfléchir.

Cette nuit-là, je dormis mal. Le jour suivant, l'homme dit que mon voyage en voiture m'avait donné la fièvre, mais moi, je savais bien ce qui m'avait donné la fièvre. Son beau museau noir, sa longue queue fouettante avaient hanté mes rêves. Pendant plusieurs jours, je pris du repos. Un matin, on me conduisit vers une petite maison qui se trouvait dans l'enclos. Je m'aperçus qu'un filet séparait mon compartiment de celui du beau siamois. Sa chambre était nette, ordonnée, sa litière propre et je vis qu'aucune poussière ne flottait à la surface de son bol d'eau. Il n'était pas chez lui. Il devait se promener dans le jardin au milieu des plantes.

J'avais fermé les yeux et m'étais endormie lorsqu'une voix cordiale me réveilla en sursaut et je jetai un regard timide vers la cloison qui nous séparait. "Bonjour ! dit le Siamois, je suis bien heureux de faire votre connaissance." Son grand visage noir était pressé contre le filet, ses yeux bleus vifs projetant ses pensées vers moi. "On nous marie cet après-midi, dit-il, ce sera pour mon plus grand plaisir ; et pour vous ?" Me sentant toute rougissante, je cachai ma figure dans la paille. "Oh, faut pas vous inquiéter ainsi, s'exclama-t-il,

nous faisons un noble travail ; nous ne sommes pas assez nombreux en France. Vous allez aimer, vous allez voir !" ajouta-t-il en riant et s'installa pour se reposer après sa promenade matinale.

A l'heure de la pâtée, l'Homme entra et se mit à rire en nous voyant assis l'un contre l'autre, séparés seulement par le filet. Le matou se leva et grogna : "Enlevez-nous cette * * * * porte !" d'un air si brutal que j'en fus tout émue. L'homme ouvrit nonchalamment la porte, la fixa par un crochet et nous laissa seuls.

Oh ! ce matou, l'ardeur de ses embrassements, les choses qu'il m'a dites ! Ensuite — nous gisions côte à côte dans une lumière dorée — une pensée me traversa comme un coup de couteau : je n'étais pas la première ! Je me levai et retournai dans mon coin. L'Homme revint, referma l'écran qui nous séparait, puis il me ramena dans la grande cage et je m'endormis profondément.

Au matin, la Femme m'emmena à l'infirmerie. Elle me plaça sur une table en me tenant solidement, pendant que l'Homme m'examinait en détail : "Il faut que je vois la Propriétaire de cette Petite, car elle a subi de mauvais traitements avant de venir ici. Tu vois — et il appuyait sur mes côtes à un endroit où c'était encore sensible — il a dû lui arriver un grave accident. Veux-tu que nous allions parler de cela à la propriétaire ?" La Femme acquiesça. L'Homme reprit : "Nous la ramènerons et en même temps nous présenterons la note." Il prit le téléphone et demanda à parler à Madame la Diplomate. D'après ce que j'entendis, tout ce qui l'inquiétait, c'était de savoir si mon retour

coûterait quelques francs supplémentaires. Assurée qu'il n'en serait rien, elle accepta de payer la facture aussitôt que je serais de retour. Il fut donc décidé que je resterais jusqu'au lendemain après-midi, pour être ensuite rendue à Madame la Diplomate.

"Georges ! appela l'Homme, ramenez-la à la cage aux singes, nous la gardons jusqu'à demain." Georges, un vieil homme courbé que je n'avais encore jamais vu, s'avança en trébuchant vers moi et me souleva avec beaucoup d'égards. Me plaçant sur son épaule, il me fit traverser la Grande Salle, puis passa dans l'Autre Salle où il entra dans la Cage aux Singes et referma la porte derrière nous. Pendant un court moment il fit traîner un bout de ficelle devant moi. "Pauvre Petite, murmura-t-il pour lui-même, on voit bien que personne n'a jamais joué avec toi pendant ta courte existence !"

Seule une fois de plus, je remontai sur ma branche et regardai l'enclos où j'avais connu l'amour. Je ne ressentis plus aucune émotion. Je savais que le Matou avait une quantité de Reines et que je n'avais été que l'une d'elles. Les gens qui connaissent les chats appellent toujours les mâles "matous" et les femelles "reines" (1). Cela n'a rien à voir avec le pedigree ; ce n'est qu'un simple terme générique.

(1) Traduction de l'anglais "Tom" pour le mâle et "Queen" pour la femelle (N.d.t.)

Un peu plus loin, une branche se pliait, comme chargée d'un poids considérable. C'était le matou qui se laissait tomber de l'arbre sur le sol. Escaladant de nouveau le tronc, il recommença plusieurs fois. Sa gymnastique du matin, sans doute. Pour m'occuper, j'aiguais mes griffes jusqu'à ce qu'elles brillent comme

les perles du collier de Madame la Diplomate. Puis je bâillai et m'endormis. Je fus réveillée par une voix douce et maternelle, et j'aperçus une vieille reine noire qui avait l'air pleine d'expérience. Elle était plutôt dodue et elle était assise sur le rebord de la fenêtre, se lavant les oreilles. J'eus tout de suite envie de lui parler.

"Ah ! tu es réveillée, dit-elle. J'espère que tu te plais ici. C'est une des meilleures maisons de France. Es-tu satisfaite de la nourriture ?

"Oui, merci. Etes-vous la Propriétaire ?"

"Non. Beaucoup de personnes le croient. En fait, c'est moi qui suis chargée d'éduquer les Nouveaux Matous. C'est un travail très important et très fatigant."

"Comment vous appelez-vous ?" demandai-je.

"Boule de Beurre. J'étais jadis très rondelette et mon pelage luisait comme du beurre. A présent, j'ai de nombreuses occupations, en dehors de CELLE que je viens de t'indiquer. Je surveille les garde-manger pour empêcher les souris d'y venir." Elle se tut un instant et reprit : "As-tu goûté notre viande de cheval crue ? Il faut ABSOLUMENT que tu en manges avant de nous quitter. C'est tout simplement délicieux. D'ailleurs, je crois que nous en aurons pour dîner. J'ai vu Georges — c'est notre assistant, tu sais — en couper, il y a quelques instants à la cuisine." Elle se tut encore une fois, puis ajouta d'un air satisfait : "Oui, je suis SÛRE que nous aurons de la viande de cheval pour dîner." Encore un silence, quelques coups de langue sur sa fourrure et Madame Boule de Beurre dit : "Il faut que je m'en aille. Je vais voir à ce qu'on te serve largement — je crois sentir Georges qui apporte le dîner

maintenant !" Elle sauta par la fenêtre. Dans la Grande Salle derrière moi je pouvais entendre des cris et des hurlements. "De la VIANDE de CHEVAL !" "Ma portion d'abord !" "Je meurs de faim — vite, Georges !" Mais Georges n'écoutait pas. Il se dirigea tout droit vers moi, et c'est MOI qu'il servit la première. "Les autres peuvent attendre, dit-il. Tu es la plus tranquille de tous." Je ronronnai pour lui montrer que j'appréciais l'honneur qu'il me faisait. Il plaça devant moi une grande quantité de viande. Elle sentait bon. J'avais faim. Quel festin !

Un peu plus tard, j'aperçus à la fenêtre un visage noir aux yeux brillants. "Fameux, hein ? dit Madame Boule de Beurre. Eh bien ! ma petite, demain matin, au petit déjeuner, c'est du POISSON que nous aurons. Et pas n'importe lequel. Des filets de limande !" Et elle se lécha les babines, puis s'en alla après m'avoir souhaité une bonne nuit. Du poisson ? J'étais vraiment trop pleine pour penser à la nourriture maintenant ! Tout ceci me changeait tellement de ce qu'on me donnait à la maison ; là-bas on me donnait les débris que les gens avaient laissés, mélangés de sauces bizarres qui me brûlaient souvent la langue. Ici les rats vivaient dans le vrai style français.

Le soleil se couchait. La lumière faiblissait. Les oiseaux rentraient à leurs nids. Les vieux corbeaux retrouvaient leurs amis et discutaient avec eux des événements du jour. L'obscurité se faisait plus épaisse et des chauves-souris arrivaient en voletant. Leurs ailes de cuir craquaient. Elles traçaient dans l'air des cercles, à la poursuite des insectes nocturnes. Au-dessus des grands peupliers, une lune orange se montrait. Elle

avait l'air d'hésiter à s'introduire dans les ténèbres. Avec un soupir de contentement, je montai paresseusement dans ma boîte et m'endormis.

Je rêvai et tous mes désirs remontèrent à la surface. Je rêvai que quelqu'un me voulait juste pour moi-même, juste pour ma compagnie. Mon coeur était plein d'amour, d'amour qui devait être refoulé parce que personne chez moi ne connaissait les désirs et les aspirations d'une petite fille chat. Maintenant, une vieille femme chat, je suis entourée d'amour et je me donne totalement en retour. Nous connaissons les privations, maintenant, et la pénurie, mais pour moi ceci est LA vie parfaite, où je fais un avec la famille et suis aimée comme une vraie personne.

La nuit passa. J'étais nerveuse et mal à l'aise à la pensée de rentrer à la maison. Comment les choses se passeraient-elles ? Aurais-je enfin une litière de paille au lieu d'une pile de vieux journaux humides ? Le jour se leva. Un chien aboya tristement dans la Grande Salle. "Je veux sortir, je veux sortir", répétait-il. Tout près de là, une mésange se plaignait à son compagnon qu'il ne lui apportait pas assez vite le vermisseau du matin. Au loin, on entendait la cloche d'une église qui appelait les personnes à je ne sais quel office. Une voix féminine disait : "Après la Messe, je dois aller en ville, veux-tu m'y conduire ?" Je n'entendis pas la réponse de l'homme. Un bruit de seau qu'on heurte me rappela que l'heure du petit déjeuner était arrivée. Dans son enclos, le Beau Matou chantait les louanges du jour nouveau.

La femme arriva avec mon repas : "Salut, la petite, me dit-elle. Bon appétit. Tu rentres chez toi cet après-

midi." Elle portait du joli linge à dentelle et semblait de très bonne humeur. Je ris quelquefois sous cape en pensant à la façon dont nous, les chats, voyons les personnes. Il m'arrive de savoir dans quelles dispositions d'esprit se trouve une femme rien qu'en voyant par en dessous le linge qu'elle porte. Notre point de vue est différent.

Le poisson était très bon, mais recouvert d'une sorte de farine ou d'une chapelure que je dus gratter.

"C'est bon, hein ?" dit une voix de la fenêtre.

"Bonjour, Madame Boule de Beurre. Oui, c'est très bon, mais de quoi est-il recouvert ?"

"Oh ! répondit-elle en riant de bon coeur, tu dois venir de la campagne. Le matin, ici, nous avons TOUJOURS — mais TOUJOURS — des céréales qui nous procurent nos vitamines."

"Alors pourquoi ne m'en a-t-on pas donné avant ?"

"Parce que tu étais au régime et qu'on t'a donné les vitamines sous forme de gouttes."

Madame Boule de Beurre soupira : "Je dois partir maintenant, il y a toujours tant à faire et si peu de temps. Je vais essayer de te voir avant ton départ." Avant que j'aie pu répondre elle avait sauté de la fenêtre et je pouvais l'entendre fourrager dans les buissons.

J'entendais au loin un babillage confus. Les chiens et les chats bavardaient dans la Grande Salle. Le berger allemand disait : "Alors, che lui ai tit : che ne feux pas qu'on fasse pipi sur MON réferpère !" Tong Fa, un chat siamois qui était arrivé tard dans la soirée, parlait à Chawa : "Pouvez-vous me dire, Madame, si on a le

droit de faire un tour dans la maison ?" Toutes ces paroles me faisaient tourner la tête et je me rendormis.

"On la met dans une corbeille ?" Je me réveille en sursaut. L'Homme et la Femme étaient tout près de moi. "Non, inutile de prendre une corbeille. Je la prendrai sur mes genoux." Ils s'approchèrent de la fenêtre, tout en continuant à parler. "C'est désolant d'avoir à faire une piqûre à Tong Fa, dit la Femme. Est-ce qu'on ne peut pas l'éviter ?" L'Homme se gratta le menton, l'air pensif : "Que POUVONS-nous faire ? Ce chat est vieux et presque aveugle. Son Maître n'a pas le temps de s'en occuper. Que POUVONS-nous faire ?" Il y eut un long silence. "Je n'aime pas ça, dit la Femme. C'est de l'assassinat." L'Homme ne dit rien et je me fis aussi petite que possible dans un coin de la cage. Vieux et aveugle ? Etait-ce une raison pour vous condamner à mort ? Ne tenait-on aucun compte de tant d'années de dévouement et d'amour pour tuer ainsi les Vieux qui ne peuvent plus se suffire à eux-mêmes ? Ensemble, l'Homme et la Femme entrèrent dans la Grande Salle et, doucement, sortirent le vieux Tong Fa de sa cage.

La matinée se traînait. J'avais de sombres pensées. Que m'adviendrait-il quand je serais vieille ? Le Pommier m'avait dit que je connaîtrais le bonheur. Mais quand on est jeune et sans expérience, l'attente paraît ne devoir jamais finir. Le vieux Georges entra. "Voici un peu de viande de cheval, petite chatte. Mange-la car tu rentres bientôt chez toi." Je ronronnai et me frottai contre lui et il se pencha pour me caresser la tête. J'avais à peine eu le temps de faire ma toilette que la Femme vint me chercher. "On s'en va, Fifi, s'exclama-t-

elle. En route pour chez Madame la Diplomate, (cette vieille sorcière)." Près de la porte, Madame Boule de Beurre attendait.

"Au revoir, Fifi, cria-t-elle. A bientôt."

"Au revoir, Madame Boule de Beurre. Merci pour votre hospitalité."

L'Homme attendait la Femme à côté d'une grosse vieille bagnole. Elle entra, s'assura de ce que les fenêtres étaient presque fermées. L'Homme démarra et nous primes la route.

CHAPITRE TROIS



La voiture bourdonnait sur la route. De hauts peupliers se dressaient orgueilleusement sur les côtés. Il y avait des brèches dans leurs rangs, trace des ravages d'une grande guerre dont je ne savais que ce que les personnes en disaient. Nous poursuivions notre route rapidement et je me demandais comment fonctionnaient ces machines, comment elles faisaient pour rouler si vite et si longtemps ? Pensée vagabonde, en marge, puisque mon attention était presque entièrement occupée par le pays que nous traversions.

Pendant les premiers kilomètres, j'étais restée assise sur les genoux de la Femme. Ensuite, la curiosité me poussant, je parvins à me glisser, à tâtons, jusqu'à la plage arrière d'où, étalée sur une litière de cartes Michelin, je contemplai la route se dérouler derrière moi. La Femme en profita pour se rapprocher de l'Homme. Ils se murmuraient l'un l'autre de douces

paroles et je me demandai si elle n'attendait pas, elle aussi, des bébés.

"Nous devons être presque arrivés", dit l'Homme au bout d'un certain temps. "Oui, répondit la Femme, c'est la grande propriété qui se trouve là-bas, passé l'église." Nous roulions plus lentement. L'auto s'engagea enfin dans l'avenue et s'arrêta devant la grille fermée. Un discret coup de klaxon — le gardien sortit de son pavillon et s'avança. Il me reconnut et, sans poser la moindre question, ouvrit tout grand le portail. Je ne fus pas peu fière de cette souveraineté qui m'ouvrait ainsi le domaine et répondis d'un petit signe de tête au salut du gardien. Je me rendis compte, du même coup, du confinement dans lequel on m'avait tenue jusque-là : c'était la première fois que je voyais le pavillon du gardien.

Madame la Diplomate se trouvait près d'une pelouse et parlait à l'un des aides-jardiniers. Elle se retourna à notre approche et vint vers nous. L'Homme sortit de la voiture. "Nous vous ramenons votre petite chatte, Madame, dit-il poliment, et voici le pedigree timbré et certifié du 'donneur'."

"Mais comment ! s'écria Madame la Diplomate. Vous l'avez fait voyager sans panier ?" "Oui, Madame, elle est exceptionnellement bien élevée. Elle s'est tenue tout à fait tranquille dans la voiture." Ces compliments me firent rougir d'aise et je me mis à ronronner, ce qui agaça Madame la Diplomate. Elle se tourna impérieusement vers l'aide-jardinier et lui dit : "Courez à la Maison dire à Madame Albertine que je veux la voir à l'instant."

"Hé ! la belle ! On le sait, d'où tu viens ! grogna le gros matou du gardien qui se cachait derrière son arrosoir. On n'est pas assez bons pour toi, nous autres, les prolos ! Il te faut des 'minets'. Ben, t'es pas dégoûtée ?" Et il cracha de mépris.

"Oh ! mon Dieu, ne laissez pas Fifi en face de ce chat ! Il faut la protéger des matous", dit la Femme qui était restée dans la voiture. Madame la Diplomate fit un tour sur elle-même et jeta dans la direction du chat la canne qu'elle avait à la main pour faire son tour de jardin. Le chat s'esquiva en ricanant et en hurlant des insultes. Le langage était terrible et c'est avec un profond soulagement que je vis Madame Albertine se dandiner à toute vitesse le long de l'Allée, son visage radieux de bienvenue. Je m'écriai et sautai droit dans ses bras, lui disant à quel point je l'aimais, combien elle m'avait manqué et tout ce qui m'était arrivé. Pendant un moment nous fûmes inconscientes de tout ce qui se passait autour de nous, puis la voix éraillée de Madame la Diplomate nous ramena brusquement à la réalité. "ALBERTINE !" grinça-t-elle, "Vous rendez-vous compte que je m'adresse à vous ? Prêtez-moi votre attention immédiatement !"

"Madame", dit l'Homme qui m'avait conduite, "Cette chatte a été négligée. On ne l'a pas assez nourrie. Les Chats Siamoises de Pure Race ne peuvent PAS se contenter de vieux restes et il leur faut des litières confortables. Cette chatte a beaucoup de VALEUR. Elle serait digne d'être primée aux concours internationaux si elle était mieux soignée."

Madame la Diplomate le fixa d'un regard hautain.

"Ce n'est qu'un animal, monsieur ; je vais payer votre facture, mais ne venez pas me faire la leçon."

"Mais Madame, je ne fais qu'essayer de sauvegarder ce que vous avez de très précieux", dit l'Homme.

Mais elle le balaya d'un geste et se mit vérifier la facture, gloussant de mécontentement aux différents items. Puis, ouvrant son sac, elle en sortit son carnet de chèques et écrivit quelque chose sur un morceau de papier qu'elle lui remit. Tournant ensuite brutalement les talons, elle s'en fut. "C'est chaque jour qu'il nous faut la supporter" murmura Madame Albertine à la Femme. Ils hochèrent la tête en sympathie et s'éloignèrent lentement.

J'avais été absente une bonne semaine et il fallait me mettre au courant de ce qui s'était passé entre-temps. Je me nichai donc sur ma branche préférée du vieux Pommier. Il me raconta toutes sortes de choses, jusqu'au moment où Gaston vint me chercher pour m'emprisonner dans la remise, comme toujours, en face d'une assiette sale contenant des restes peu appétissants. Ma triste vie recommençait. Les jours passèrent. Et les semaines. Je m'arrondissais peu à peu. Je devenais lourde et ne me déplaçais plus qu'avec difficulté. J'étais à peu près à terme et, un soir que Gaston m'avait, avec son habituelle brutalité, lancée sur le ciment de la remise, je fus traversée par une douleur violente. Toute seule, dans le noir, je mis au monde mes cinq bébés. Avec de vieux journaux, je leur fis un nid bien douillet où je les transportai un par un, délicatement. Personne ne vint me voir le lendemain. Je restai donc là avec mes cinq petits qui piaulaient et me tétaient en se bousculant l'un l'autre.

Ils étaient beaux, mes cinq bébés, et je les léchais tendrement, mais il n'y avait plus rien à manger dans mon assiette. Et, surtout, plus d'eau dans mon bol. J'avais atrocement faim, je me sentais absolument desséchée. Un autre jour et une autre nuit passèrent encore. Mon angoisse et ma souffrance devenaient intolérables. Dehors, les oiseaux de nuit hululaient. Eux, au moins, pouvaient chasser les souris, les musaraignes et les mulots pour se nourrir.

Allait-on nous laisser mourir là, moi et mes chatons ? La journée était déjà très avancée lorsque j'entendis des pas. La porte s'ouvrit. C'était Madame Albertine. Elle était toute pâle, malade et frissonnante. Elle s'était pourtant levée et elle avait traversé le parc pour venir à mon secours, car, me dit-elle, dans sa fièvre, elle avait eu une "vision". Elle avait "vu" que j'étais en danger. Elle m'apportait à manger et à boire. L'un de mes bébés était mort pendant la nuit. Madame Albertine, folle de rage, s'en fut trouver Monsieur le Duc et Madame la Diplomate et n'eut de cesse qu'elle les eût conduits à la remise pour les mettre en face de leurs responsabilités. Madame la Diplomate manifesta quelque regret du fait de la perte d'un de mes chatons et de la perte d'argent que cela signifiait. Quant à Monsieur le Duc, il se contenta de sourire tristement et de dire : "Peut-être pouvons-nous faire quelque chose à ce sujet. Quelqu'un devrait parler à Pierre."

Mes enfants grandissaient. Ils ouvraient les yeux, maintenant. Tous les membres de la maisonnée venaient les admirer, mais ils étaient à peine sevrés qu'on me les enleva pour les vendre. J'errais dans le parc, inconsolable. Mes lamentations dérangent

Madame la Diplomate et elle donna l'ordre de m'enfermer jusqu'à ce que je me tienne tranquille.

Maintenant, j'étais habituée à être exhibée au Salon les jours de réception et cela m'était égal de lâcher mon travail au jardin pour m'en aller parader devant les beaux messieurs et les belles dames. Un jour, cependant, on vint me chercher pour une raison différente. Madame la Diplomate était dans son boudoir, devant un petit bureau de marqueterie. Un homme était assis devant elle. "Voici donc la chatte en question", dit l'homme. Il m'examine en silence, fait la grimace et se gratte l'oreille. "Elle a l'air peu robuste. La droguer pour la faire voyager en avion pourrait lui faire du mal", continue-t-il. "Je ne vous demande pas de me faire une conférence, répond Madame la Diplomate. Si vous ne voulez pas le faire, un autre vétérinaire le fera." "Bon, puisque vous y tenez ! Appelez-moi environ une heure avant de vous rendre à l'aéroport et je ferai la piqûre." Et il sortit. Madame la Diplomate ouvrit la fenêtre et me lâcha dans le jardin.

Une atmosphère de surexcitation contenue régnait dans la maison. On époussetait des caisses montées de la cave. On inscrivait dessus, en grosses lettres noires, le nom de Monsieur le Duc et l'adresse de son nouveau poste d'Ambassadeur. Un menuisier reçut commande d'une boîte spéciale de taille à être placée à l'intérieur d'une caisse et à contenir un chat. Madame Albertine voletait çà et là. Elle poignardait sa patronne du regard comme si elle voulait la voir tomber morte !

Environ une semaine plus tard, un matin, Gaston vint me chercher dans la remise et m'emmena au garage sans m'avoir au préalable donné à manger. Je lui fis

comprendre que j'avais faim, mais il fit celui qui n'entend pas. La première femme de chambre de Madame la Diplomate, Yvette, nous attendait dans la Citroën. Gaston me mit dans un panier d'osier fermé par des courroies et me plaça sur la banquette arrière. La voiture démarra à toute vitesse. "Je me demande pourquoi elle veut droguer Fifi, disait Yvette. Il paraît qu'on peut faire entrer un chat aux Etats-Unis sans difficulté, c'est permis." "Ah ! répondit Gaston, cette bonne femme est dingue. J'ai renoncé à la comprendre !" Ils se turent et Gaston se concentra à conduire de plus en plus vite. Les secousses étaient terribles ; mon poids trop léger ne pouvait appuyer sur les ressorts du siège et je devins de plus en plus meurtrie à force de me frapper sur les côtés et le sommet du panier.

Je fis de mon mieux pour m'arc-bouter et j'enfonçai mes griffes dans la paroi d'osier pour ne pas être complètement assommée. Je perdis toute notion du temps. Finalement, nous nous arrêtâmes dans un dérapage. Gaston attrapa mon panier et se précipita sur des marches et dans une maison. Le panier fut flanqué sur une table et le couvercle retiré. Des mains me soulevèrent et me déposèrent sur la table. Je tombai aussitôt, mes jambes ne pouvant plus me porter, j'avais été tendue trop longtemps. Monsieur le Vétérinaire me regarda avec horreur et compassion. "Vous auriez pu tuer ce chat", s'exclama-t-il avec colère à Gaston, "Je ne peux pas lui faire d'injection aujourd'hui !" Le visage de Gaston s'empourpra de colère. "Droquez le * * * * * chat, l'avion décolle aujourd'hui, vous avez été payé, non ? Monsieur le

Vétérinaire étendit la main vers le téléphone. "Pas la peine de téléphoner. Monsieur et Madame sont déjà à l'aéroport du Bourget et on est pressés." En soupirant, Monsieur le Vétérinaire prit une grosse seringue et se tourna vers moi. Je ressentis comme un coup de poignard. Le monde entier devint rouge, puis noir. Une voix ouatée et lointaine disait : "Maintenant, elle va rester tranquille un bout de temps..." Puis l'oubli total descendit sur moi.

Le vrombissement était épouvantable. J'avais froid, j'étais malheureuse, et respirer exigeait un effort désespéré. Pas la moindre clarté. Je n'avais jamais connu une obscurité aussi épaisse. Au point que, tout d'abord, je me crus aveugle. Ma tête éclatait, jamais auparavant je ne m'étais sentie si malade, si négligée et si misérable.

L'horrible bruit durait depuis des heures. Mes tympanes subissaient d'étranges pressions. Le vrombissement se fit plus brutal encore, il y eut un choc violent et je fus projetée contre le couvercle de ma boîte. Une nouvelle secousse, encore une autre et le bruit diminua, relayé par un roulement semblable à celui d'une voiture rapide sur une autoroute. Il y eut quelques soubresauts et le ronflement cessa tout à fait. D'autres sons le remplacèrent : grincements métalliques, voix étouffées. Avec un craquement puissant, une gigantesque porte métallique s'ouvrit et des inconnus pénétrèrent dans l'endroit où je me trouvais. Des mains saisissaient les bagages et les projetaient sur une sorte de chemin roulant qui les entraînait je ne sais où. Mon tour arriva. Je fus projetée en l'air et j'atterris avec un bruit mat sur le chemin

roulant. Encore un choc. Mon voyage avait pris fin. J'étais étendue sur le dos et j'entrevois un peu de ciel par les trous d'aération.

"Hé ! John, mais c'est un chat !" dit une voix traînante. "Okay, Buddy, t'occupe pas de ça !" Ma boîte fut jetée sans cérémonie sur une sorte de chariot sur lequel on empila des malles et des caisses. Le chariot m'emporta, évanouie.

Quand je rouvris les yeux, je me trouvais derrière un grillage, sous une ampoule électrique nue. Avec peine, je me remis sur mes pattes et m'avançai en titubant vers une soucoupe pleine d'eau. Mais boire était presque trop fatigant et presque trop fatigant aussi de continuer à vivre. Cependant, après avoir bu, je me sentis mieux. "Allô, ma jolie, on est éveillée ?" Je levai les yeux ; c'était un petit homme noir qui me parlait tout en ouvrant une boîte de conserve. "Eh oui ! ma jolie, toi et moi, on a tous les deux la figure noire, hein ? Tiens, voilà quelque chose de bon à manger." Je me forçai à ronronner pour lui montrer que j'appréciais sa gentillesse. Il me caressa la tête. "Si c'est pas mal'heu' eu ! Pauv' petite bête !" C'était merveilleux d'avoir enfin à manger. Je me sentais très mal, mais je tentai d'avaler une bouchée de pâtée pour ne pas vexer l'homme noir. Après quoi je me rendormis.

Plus tard, je me rendis compte que j'étais dans un hôtel. Les domestiques de cet hôtel descendirent les uns après les autres au sous-sol pour me voir. "Oh ! ce qu'elle est chou !" disaient les servantes. "Et ce qu'elle a de beaux yeux", renchérisaient les hommes. Je fus particulièrement contente de recevoir la visite du cuisinier. C'était un Français. On l'avait appelé par

l'interphone : "Hé ! chef, descendez voir au sous-sol. Y a une compatriote à vous. Elle arrive de France !" Le chef descendit. Sa toque blanche et son grand tablier me rappelèrent l'immense cuisine de la maison de Monsieur le Duc. Je m'y étais cachée un jour et, comme Madame Albertine me cherchait partout, les autres domestiques lui avaient chanté la chanson de "La Mère Michel qui a perdu son chat" et lui avaient fait croire que le "Père Lustucru" m'avait transformée en gibelotte pour le repas du soir. Ce souvenir m'amusa un instant et je me mis à ronronner. Le visage de l'homme noir s'éclaira d'un large sourire. Il ouvrit la porte de la cage où l'on m'avait mise et me prit dans ses bras. Je léchai affectueusement ses bonnes joues luisantes couleur de cirage. J'aimais ce brave homme et je me serais attachée à lui si, quelques jours plus tard, on ne m'avait transportée dans une autre ville des Etats-Unis.

Là, on m'installa dans un autre sous-sol, celui de l'Ambassade, et on m'y laissa pendant des jours, des mois, des années. De temps en temps, on m'amenait un compagnon, siamois bien entendu, et nous restions ensemble quelques heures. Juste le temps de faire connaissance. Ensuite, je mettais au monde une portée de chatons que l'on m'enlevait régulièrement avant même qu'ils ne fussent sevrés. Finalement, Monsieur le Duc fut rappelé en France. On me drogua pour le voyage, comme la première fois, et je retrouvai l'ancienne maison où j'étais née. Mais ce retour que j'avais tant attendu ne m'apporta que des chagrins supplémentaires. Madame Albertine était morte pendant mon absence, et le vieux Pommier plein de sagesse avait été coupé. De plus, la maison avait été

transformée au point que je ne la reconnaissais plus. Ma santé commençait à s'ébranler et les bébés que je portais arrivaient mort-nés de plus en plus fréquemment. Ma vue baissait et c'est à tâtons que je me déplaçais. La pensée de Tong Fa, qu'on avait tué parce qu'il était vieux et aveugle, me hantait !

Nous étions revenus des Etats-Unis depuis bientôt deux ans, lorsque Madame la Diplomate voulu aller en Irlande voir si c'était un endroit approprié pour elle pour y vivre. Je ne sais pourquoi elle s'était mis dans l'idée que je lui avais porté bonheur. Elle n'en était pas plus gentille avec moi, oh non ! mais elle tenait à me transporter partout avec elle, comme un talisman. La tragi-comédie du voyage en avion précédé d'une piqure recommença. Droguée, je m'endormis. Très, très longtemps après, je me retrouvai une fois de plus dans une maison étrangère. L'odeur de la tourbe brûlée me piquait les narines. J'éternuai.

"Elle est réveillée", dit une voix, avec un fort accent irlandais. Que s'était-il passé ? Où étais-je ? Je fus prise de panique, mais j'étais trop faible pour bouger. Ce n'est que plus tard, en écoutant parler les humains et par l'entremise d'un chat de l'aéroport qui me la raconta, que j'appris l'histoire.

L'avion avait atterri à l'Aéroport irlandais. Des hommes avaient descendu les bagages. L'un d'eux avait crié : "Hé ! Paddy, y a un chat mort là-dedans ! Faudrait aller le dire à l'Inspecteur !" L'Inspecteur des douanes était arrivé. On avait ouvert une boîte et l'on m'en avait sortie. "Amenez-moi la Propriétaire de cette caisse", avait demandé l'Inspecteur. Madame la Diplomate s'était présentée. Elle avait pris ses grands

airs de reine offensée, mais l'Inspecteur n'était pas près de se laisser intimider. "Cette chatte est morte. Morte faute de soins. De plus, elle est pleine et vous l'avez droguée et cachée pour échapper à la Quarantaine. C'est un délit extrêmement grave, madame."

Madame la Diplomate avait sorti son mouchoir et fait mine d'éclater en sanglots. Elle disait que si elle était poursuivie pour ce délit (qu'elle appelait une petite supercherie), la carrière de son mari serait compromise. L'Inspecteur avait tiré sur sa lèvre inférieure, signe de perplexité, puis il avait pris une décision soudaine : "L'animal est mort. Signez-moi un désistement comme quoi vous nous abandonnez le corps et nous n'irons pas plus loin pour cette fois. Mais, un conseil : n'ayez plus JAMAIS de chat !" Madame la Diplomate, trop heureuse d'en être quitte à si bon compte, avait signé tout ce qu'on voulait et elle était partie en reniflant. "Allons, Brian, avait dit alors l'Inspecteur, débarrasse-nous de cette bête morte."

C'est en entendant très vaguement le bruit d'une bêche creusant la terre que je m'étais réveillée. La voix à l'accent irlandais disait : "Loué soit le Seigneur, elle est vivante !" On me dit plus tard que le fossoyeur irlandais, après avoir jeté autour de lui un coup d'oeil rapide pour s'assurer que personne ne le voyait, avait rempli le trou qu'il venait de creuser et, m'ayant dissimulée sous sa veste, m'avait apportée dans une maison voisine. C'est là que je repris tout à fait conscience. Quelqu'un me caressa, quelqu'un d'autre m'humecta d'eau les babines. La voix irlandaise s'éleva de nouveau : "Mike, cette chatte est aveugle. J'ai agité

la lampe devant ses yeux et elle n'a pas réagi." J'eus très peur. Ils allaient peut-être me tuer à cause de mon âge et de ma cécité. "Aveugle ? répondit Mike. C'est une jolie bête quand même. J'vais aller trouver l'Contremaître et j'lui demanderai ma demi-journée libre pour amener cette chatte chez ma mère. Elle en prendra soin. On peut pas la garder ici."

J'entendis une porte s'ouvrir et se refermer. Des mains précautionneuses me présentèrent un petit morceau de poisson. Mourante de faim, j'avalai. Cela me fit tellement mal que je pensai mourir. Ma vue était complètement perdue. Entre parenthèses, plus tard, quand je vécus avec le Lama, celui-ci dépensa beaucoup d'argent pour me faire examiner par les meilleurs spécialistes. Tous furent d'accord : il n'y avait rien à faire. Mes nerfs optiques avaient été définitivement endommagés par les chocs répétés que j'avais subis.

Revenons à mes Irlandais. Je disais donc que j'avais entendu une porte s'ouvrir et se refermer et que l'on m'avait offert du poisson. "Alors ?" dit une voix féminine. "Eh bien ! Mary, j'ai expliqué au Contremaître que je me faisais du souci pour une créature de Dieu en danger, et il a répondu : 'Oh ! sûr que t'as raison, Mike, prends-la, ta demi-journée.' Et me voilà." "Comment va-t-elle ?"

"Hum ! comme ci, comme ça, répondit la femme de Mike. Elle a un peu mangé et bu. Elle se remettra, mais comme elle a dû souffrir !" L'homme s'agitait : "Prépare-moi du thé et des tartines, Mary, et je pars chez ma vieille. En attendant, je vais aller vérifier mes pneus." Je soupirai. Encore voyager ! J'étais toujours

traversée de douleurs lancinantes. Autour de moi j'entendis des bruits de vaisselle et le son du tisonnier dans la cheminée. Mary appela : "Le thé est servi, Mike, tu peux venir." Mike entra et je l'entendis se laver les mains avant de s'asseoir devant la table à thé.

"Inutile d'ébruiter ça, Mary. Nous aurions le Service de Santé à nos trousses. Quand elle sera guérie, ses chatons nous rapporteront de l'argent. Ces petites bêtes ont de la valeur, tu sais." La femme lui versa une autre tasse de thé avant de répondre : "Ta mère s'y connaît en chats, elle s'y connaît même mieux que personne. Elle saura ce qu'il faut faire. Pars vite avant que les gars de ton équipe ne sortent." "Oui, c'est ce que je vais faire", dit Mike. Il se leva, prit la boîte où je me trouvais et se disposait à me placer sur le porte-bagages de son vélo lorsque Mary l'arrêta : "Non, garde-la sous ton bras pour lui éviter les secousses. Je vais fixer la boîte à tes épaules avec une écharpe pour que tu puisses tenir le guidon. Elle ne pèse pas bien lourd, la pauvre chatte. Ça ne te gênera guère !"

Mike partit. L'air vivifiant de l'Irlande avec des senteurs marines entraînait dans ma boîte. C'était merveilleux. Je me sentais renaître. Rouler à bicyclette était pour moi chose toute nouvelle. Une douce brise traversait les trous d'aération et le léger balancement n'était pas désagréable. Il me rappelait les hautes branches du vieux Pommier, du temps où je m'y nichais. On entendait une sorte de grincement et je me demandais d'où il provenait. Je décidai que les ressorts de selle sur laquelle Mike était assis avaient besoin d'être huilés. La route montait. Mike s'essouffait à pédaler. Finalement, il mit pied à terre, posa ma boîte

sur la selle (c'était bien elle qui grinçait !) et se mit à grimper la côte en poussant son vélo. Mike s'arrêta devant une barrière, qu'il ouvrit. Poussant toujours sa bicyclette, il traversa sans doute un jardin, puisqu'une bouffée d'air envahit soudain ma boîte.

"Que m'apportes-tu, mon fils ?" demande une voix cassée. "Je t'apporte une belle petite créature", répond Mike avec fierté. Il pose son vélo contre le mur, s'essuie soigneusement les pieds sur le paillason et entre dans la maison. Je l'entends soupirer d'aise en s'asseyant dans un fauteuil. Puis il raconte toute l'histoire à sa mère et, se relevant, il s'évertue à lever le couvercle de ma boîte. Un silence, puis la voix cassée : "Ah ! comme elle a dû être belle dans sa jeunesse. Et comme elle a été mal traitée ! Ça ne devrait pas être permis, des choses pareilles !"

On me déposa sur le sol. Perdre la vue subitement vous déconcerte. Au début, je tâtonnai, je me heurtai aux objets. Mike murmura : "Mère, crois-tu que nous devrions... tu comprends ce que je veux dire ?" "Non, mon fils, les chats de cette race sont TRÈS intelligents. Je le sais, j'en ai vu en Angleterre. Donnons-lui du temps. Elle apprendra à se débrouiller !" Mike se tourna vers sa mère : "Je vais rapporter la boîte pour la rendre au Contremaître demain matin." La vieille femme commença à s'activer, m'apportant de quoi boire et manger et — chose fort nécessaire — une petite caisse remplie de sable. Finalement Mike s'en alla en promettant de revenir quelques jours plus tard. La vieille femme verrouilla soigneusement la porte, jeta quelques pelletées de tourbe dans le feu en marmonnant. Elle parlait irlandais. Nous n'avons pas

besoin du langage, nous autres, chats. Nous nous exprimons et nous nous comprenons par télépathie. Les humains PENSENT dans leur propre langue, et il est parfois assez déroutant pour un chat siamois français de mettre en ordre les images-pensées formulées dans une autre langue.

Nous nous couchâmes bientôt, moi dans une boîte près de l'âtre et la vieille femme dans son lit à l'autre bout de la chambre. J'étais absolument épuisée, mais si endolorie que je ne pouvais m'endormir. Enfin, la fatigue l'emporta, mais je fis des cauchemars. J'avais peur pour les petits que je portais. Peur qu'ils n'arrivent pas vivants. Peur, s'ils vivaient, qu'ils ne connaissent un sort affreux. Serais-je même assez forte pour les allaiter ?

Dès l'aube, la vieille commença à s'agiter. Elle s'agenouilla près de moi et me dit : "Sois sage. Moi, je vais à la messe et, quand je reviendrai, on mangera un morceau." Je l'entendis s'éloigner. Il y eut le bruit d'une barrière qu'on referme. Puis le silence. Je me rendormis. Vers la fin du jour, j'avais un peu récupéré et j'étais capable de me déplacer lentement. Je me cognai d'abord sur tout ce que je rencontrai, mais j'appris à connaître l'emplacement des meubles et je parvins à trouver mon chemin sans me faire trop de bleus. Nos moustaches, à nous les chats, sont des sortes de radars et elles nous aident à trouver notre chemin dans l'obscurité la plus complète. Comme mes yeux étaient inutilisables, mes moustaches travaillaient le jour comme la nuit.

Une semaine plus tard, Mike étant revenu voir sa mère, celle-ci lui demanda de ranger le bûcher pour

m'y installer. Elle prétendait n'y pas voir beaucoup plus clair que moi et craindre de me marcher dessus et, qui sait ? de faire du mal aux chatons que je portais. J'entendis Mike faire de l'ordre dans le bûcher, empiler les morceaux de tourbe, etc. "C'est prêt, Mère, dit-il en rentrant. J'ai mis des vieux journaux par terre et obturé la fenêtre."

Encore une fois mon lit serait donc une pile de vieux journaux — des journaux irlandais, ce coup-ci ? Je me dis : "Le vieux Pommier m'a promis que ma délivrance viendrait à l'heure la plus sombre. Cette heure-là devrait bientôt sonner !" Le bûcher était fait de planches goudronnées, avec une porte branlante. Le sol était de terre battue et, le long des parois, des pelles à tourbe et des boîtes vides étaient accrochées. La vieille femme, on ne sait trop pourquoi, fermait la porte déglinguée avec un gigantesque cadenas. Chaque fois qu'elle me rendait visite, elle mettait des heures à trouver la clé, et quand elle l'avait trouvée, à la mettre dans la serrure. Une fois entrée, elle avait du mal à se frayer un chemin dans la cabane obscure. Mike aurait voulu réparer la fenêtre pour qu'il y ait un peu de clarté, mais la vieille lui avait dit : "Les vitres coûtent cher. Attendons d'avoir vendu les chatons !"

Le temps passait lentement, très lentement. On me nourrissait, mais juste assez pour me maintenir en vie. Je tenais bon, cependant, pour mettre mes chatons au monde, mais c'était une lutte quotidienne contre la mort. Aveugle, malade, affamée, seule me soutenait la foi "en des jours meilleurs" !

Quelques semaines après mon arrivée en Irlande, je me rendis compte que mes chatons naîtraient bientôt.

J'étais lourde et mes douleurs abdominales augmentaient. Je ne pouvais plus m'étirer de tout mon long ni me rouler en boule. Je devais rester assise, le poitrail appuyé contre quelque chose de dur pour alléger la partie inférieure de mon corps.

Deux ou trois nuits plus tard, je fus vraiment transpercée par une douleur fulgurante. Je me mis à hurler. Lentement, au prix d'immenses efforts, je mis mes enfants au monde. Sur cinq, trois étaient morts. Je restai des heures haletante, le corps en feu. Je crus que la fin était venue, mais non, je survécus.

Au matin, la vieille femme entra dans ma cabane et se mit à jurer en irlandais quand elle vit que trois chatons étaient morts. En repentir, elle se mit à prier le Seigneur ! Je pensais qu'en considération du fait que j'avais à allaiter deux petits, on me permettrait de réintégrer la maison, où il faisait plus chaud, mais la vieille m'en voulait de n'avoir que deux chatons vivants. "Mike, dit-elle un soir à son fils, cette chatte n'a pas plus que deux ou trois semaines à vivre. Fais savoir à la ronde que j'ai deux siamois à vendre."

Maintenant, je n'aspirais plus qu'à la mort, mais je craignais pour mes enfants. Un jour — ils étaient presque sevrés — une auto s'arrêta devant la barrière. De ma cabane j'entendis tout. Deux personnes montèrent le petit sentier. On frappa à la porte. La vieille vint ouvrir. Une voix de femme demanda : "Il paraît que vous avez un petit chat siamois à vendre ?" "Donnez-vous la peine d'entrer", répondit la vieille femme. Un instant après, elle entra dans ma cabane et m'enleva un de mes chatons. Quelques instants plus tard, elle revint en maugréant : "On se demande

vraiment pourquoi ils veulent te voir, toi aussi !" et elle me saisit si violemment que je miaulai de douleur. Avec d'hypocrites démonstrations de tendresse, elle m'emmena dans la maison. Des voix gentilles m'appelèrent par mon nom (il était inscrit sur mon collier, j'avais oublié de le dire) et des mains douces me touchèrent. Une voix d'homme dit : "Nous voudrions prendre la Mère aussi. Si elle n'est pas soignée immédiatement, elle ne vivra pas." "Ah ! dit la vieille femme, c'est une chatte très robuste !" Je lisais dans les pensées de la vieille femme : "Oui, pensait-elle, je peux voir que vous avez les moyens de payer largement." Elle se mit à proférer des paroles mensongères, disant qu'elle m'aimait tant et à quel point j'avais de la valeur.

Je me tournai dans la direction de l'Homme et dis : "Je vais bientôt mourir. Laissez-moi et prenez mes deux bébés." L'Homme se tourna vers la vieille femme : "Avez-vous dit que vous aviez deux chatons ?" Elle reconnut qu'elle en avait deux, en effet, et l'Homme reprit d'une voix ferme : "Nous prenons les trois chats ou aucun." La vieille femme fit son prix, un prix exorbitant, et je craignis un instant que cela ne fit reculer l'acquéreur. Mais non, l'Homme dit simplement : "D'accord. Nous les emportons." La vieille femme sortit en hâte pour mieux cacher sa joie et pour compter encore l'argent qu'on lui avait donné. Mes deux petits garçons furent mis dans un panier spécial que l'Homme et la Femme avaient apporté tout exprès. La Femme s'assit à l'arrière de la voiture avec moi sur ses genoux. Le panier fut installé à côté de l'Homme. Nous partîmes en douceur. "Il faudra que le Vétérinaire examine Fifi

tout de suite, Rab", dit l'Homme. "Oui, elle est très malade. Je vais téléphoner aussitôt que nous arriverons à la maison ; il viendra aujourd'hui. Laisserons-nous les chatons partir ensemble ?" "Oui, dit l'Homme, pour ne pas qu'ils se sentent seuls." Nous roulions avec une telle prudence que je ne souffrais pas du tout. Les mots du vieux Pommier me revinrent en mémoire. "Tu connaîtras le bonheur, Fifi." L'heure avait-elle ENFIN sonné ?

Nous fîmes plusieurs kilomètres, puis, après avoir tourné, nous grimpâmes une colline assez raide. "Nous sommes arrivés, mes petits chats", dit l'Homme. Il freina, arrêta le moteur, descendit et saisit le panier qui contenait mes enfants. La Femme, qui me tenait toujours contre elle, monta trois ou quatre marches et entra dans la maison. Quelle différence ! Je sentis immédiatement que j'allais être aimée. Le Pommier avait été bon prophète. Mais comme je me sentais faible ! La Femme téléphona au Vétérinaire mentionné. "Il arrive tout de suite", dit-elle en raccrochant.

Je ne vous conterai pas mon opération, ni ma longue et pénible convalescence. Qu'il vous suffise de savoir que l'intervention chirurgicale était délicate. Il fallut m'enlever une très grosse tumeur de l'utérus. On me fit une hystérectomie. Jamais plus je ne mettrais d'enfant au monde. Après tout ce que j'avais souffert, c'était une véritable libération. Nuit après nuit, l'Homme et la Femme se relayèrent pour me veiller, car l'opération avait été si grave qu'ils craignaient que je n'y survive pas. Quant à moi, j'étais parfaitement confiante. Je savais que je guérirais parce que j'avais maintenant un foyer et que, maintenant, on m'aimait.

CHAPITRE QUATRE



Mon opération n'était plus qu'un mauvais souvenir, mais j'étais si fatiguée que je ne m'étais encore guère souciée des habitants de la maison ni de la maison elle-même. Le Vétérinaire irlandais avait dit : "Entourez-la d'affection, elle en a plus besoin que de médicaments." Au début, l'Homme et la Femme se donnaient le plus grand mal pour me convaincre de prendre un peu de nourriture. J'y mettais peu de bonne volonté, car, finalement, ce que je VOULAIS, c'était d'être convaincue. C'était de savoir que j'avais à leurs yeux assez d'importance pour qu'ils prennent le temps nécessaire pour me convaincre !

Un matin du troisième jour après la visite de Monsieur le Vétérinaire irlandais, l'Homme dit : "Je vais t'amener la Princesse Ku'ei, Fifi." Il sortit, puis revint murmurant à quelqu'un des paroles d'affection. Il fit les présentations : "Fifi, je te présente la Princesse Ku'ei.

Ku, je te présente Mme Fifi Greywhiskers." J'entendis aussitôt s'élever la plus belle voix de chatte siamoise que j'eusse jamais entendue. Quel registre ! Quel timbre ! J'étais enthousiasmée et j'aurais voulu que ma pauvre maman ait pu entendre cette grande cantatrice. La Princesse Ku'ei m'adressa la parole : "Je suis princesse, c'est certain, mais vous pouvez m'appeler MISS Ku'ei. Vous êtes aveugle. Par conséquent, lorsque vous en aurez la force, je vous conduirai et vous indiquerai les obstacles, les commodités de la maison, l'endroit où l'on mange, etc. A propos, je dois vous signaler qu'ici on ne mange pas de vieux restes et qu'on ne fouille pas dans les boîtes à ordures. Nous avons nos fournisseurs et tout est de qualité supérieure. Maintenant, écoutez-moi bien, car je vais vous expliquer en quoi consiste la maison et je ne vous le dirai pas deux fois." "Oui, Miss Ku, répliquai-je humblement, je vous accorde toute mon attention." Je changeai légèrement de position pour relâcher la pression sur mes points de suture.

"Nous sommes ici à Howth, dans le comté de Dublin, commença Miss Ku. Nous vivons dans une maison située tout en haut d'une falaise. La mer est à quarante mètres (120 pieds) au-dessous de nous et c'est à pic. Donc, tâchez de ne pas tomber, car tout le monde serait désolé si vous écrasiez un poisson. Avec les visiteurs, conservez toujours toute votre dignité — souvenez-vous que vous êtes une C.S.P. — mais vous pouvez vous laisser aller avec la Famille."

"Pardon, Miss Ku, qu'est-ce que c'est qu'une C.S.P. ?"

"Eh bien ! Eh bien ! Vous ÊTES une sottie Vieille Femme Chat. TOUT LE MONDE sait ce qu'est une C.S.P.

C'est une Chatte Siamoise à Pedigree. J'aurais cru que la C.S.P. que vous êtes aurait au moins l'intelligence que l'on est en droit d'attendre d'elle. Mais ne m'interrompez pas, je vous donne les informations essentielles."

"Je suis désolée, Miss Ku, je ne vais plus vous interrompre", répondis-je.

Miss Ku se gratta pensivement l'oreille et continua : "Celui que vous appelez 'l'Homme' est le Lama T. Lobsang Rampa du Tibet. Il comprend les chats siamois aussi bien que vous et moi. Il est donc inutile d'essayer de lui dissimuler vos pensées. Il est grand, barbu et chauve et il a le coeur presque mort suite à une ou deux thromboses des coronaires. Il a été vraiment très malade et nous avons tous cru que nous allions le perdre." Je hochai la tête avec gravité, sachant ce que c'est que d'être malade.

Miss Ku continua : "Si vous avez des ennuis, dites-le-lui, il vous aidera à vous en sortir. Si vous avez envie de tel plat particulier, dites-le-lui, il transmettra votre demande à Maman."

"Maman ? demandai-je. Votre Mère est avec vous ?"

"Ne soyez pas ridicule, répliqua Miss Ku avec une certaine aspérité. Maman, c'est Ma, celle que vous appelez la Femme. C'est elle qui fait le marché pour nous, nettoie nos assiettes, change nos litières, fait notre cuisine et nous laisse dormir sur son lit. C'est à elle que j'appartiens. Vous, vous appartenez au Lama. Vous dormirez dans sa chambre, à côté de lui. Maintenant, il faut que je vous décrive Maman, puisque vous ne pouvez pas la voir. Elle est un peu courtaude, avec de jolis yeux, des chevilles fines et un aimable

embonpoint. Aucun os ne vous piquera quand vous serez assise sur SES genoux !"

La conversation s'arrêta un instant. Miss Ku reprenait sa respiration et moi j'essayais d'absorber les renseignements qu'elle venait de me donner. Miss Ku jouait nonchalamment avec sa queue. Elle continua : "Il y a aussi une Jeune Anglaise qui fait partie de la famille. Elle est très grande, très mince, et a les cheveux de la couleur marmelade d'oranges d'un matou que j'ai vu une fois. Elle est très gentille et vous donnera votre dû malgré qu'elle ait un FAIBLE pour les gros chiens qui sentent mauvais et les enfants qui hurlent."

"Allons, Ku'ei, dit le Lama, Fifi doit se reposer. Tu continueras ça plus tard." Il prit Miss Ku dans ses bras et la fit sortir de la chambre. Je m'étirais voluptueusement sur le lit en songeant que je n'avais jamais imaginé un pareil bien-être tout au long de mes années de privation. Mes plaies se cicatrisaient. On enleva les points de suture. Je commençai à marcher avec plus d'assurance lorsque je découvris qu'on ne déplaçait ni un meuble ni un objet sans m'en avertir et sans me montrer sa position par rapport au reste. On prévenait les gens du fait que j'étais aveugle. "Comment ? répliquaient-ils. Mais elle a de si beaux yeux bleus, comment peut-elle être aveugle ?"

Enfin, on me jugea assez bien pour être emmenée au jardin. L'air était merveilleux. Il sentait la mer et les plantes. Pendant plusieurs jours, j'eus atrocement peur de trouver la porte fermée au moment où j'aurais voulu rentrer. Miss Ku se moquait de moi : "Ne sois pas stupide, Fifi. Il n'y a personne de méchant ici, tu peux

être tranquille." Nous nous étendions toutes deux dans l'herbe tiède et Miss Ku me décrivait le paysage. Au-dessous de nous, les vagues roulaient, élevant vers nous des doigts d'écume blanche. Il y avait une grotte où l'eau s'engouffrait en rugissant les jours de tempête et toute la falaise en était secouée. A gauche, il y avait la jetée terminée par le phare. A un kilomètre environ se dressait l'Oeil d'Irlande qui abritait le petit port des pires coups de la mer d'Irlande. A droite, la Dent du Diable s'avancait, protégeant la baignade des hommes des lames traîtresses. Miss Ku aimait regarder se baigner les hommes. Cela m'aurait amusée aussi de les voir.

Derrière la maison s'élevait le sommet de la Colline de Howth, du haut de laquelle, par beau temps, on pouvait voir les montagnes du Pays de Galles et les Montagnes de Mourne en Irlande du Nord. Je coulais ainsi des jours heureux, me roulais dans l'herbe au soleil. J'oubliais mes peurs d'autrefois et m'épanouissais, selon l'expression poétique de Miss Ku, "comme un héliotrope". Parfois, le Lama me plaçait sur les branches basses d'un petit arbre en me retenant pour que je ne tombe pas et j'avais l'impression d'être au Paradis.

Les mouettes m'ennuyèrent d'abord, car elles arrivaient en piqué sur moi en criant : "Regardez cette chatte, en bas. Plongeons-lui dessus. Elle tombera de la falaise et nous la mangerons." Miss Ku entonnait alors notre célèbre Cri de Guerre Siamois et sortait les griffes, prête à l'attaque. Faiblement, on entendait dans l'air un "thug, thug-thug", et tous les oiseaux se mettaient à tourner follement. Je me demandai

longtemps ce que cela signifiait. Je ne pouvais pas toujours poser des questions, mais enfin je trouvai la réponse : les bateaux de pêche rentraient au port et les oiseaux se précipitaient sur les débris de poissons que les marins jetaient à la mer.

Je me reposais à l'ombre d'un buisson de véronique, un après-midi ensoleillé, lorsque Miss Ku m'appela : "Prépare-toi, Fifi. Nous allons faire une balade en auto."

"Une balade ? En VOITURE ?" Je m'évanouis presque d'horreur. Une VOITURE et Miss Ku était CONTENTE !

"Mais, Miss Ku, je ne PEUX PAS monter en voiture. S'ils allaient m'abandonner quelque part ?" m'écriai-je.

"FIFI ! appela le Lama, allons, viens, nous partons pour une promenade." Je me sentis si faible de frayeur qu'il fallut me porter jusqu'à la voiture. Pas Miss Ku. Chantant de joie, elle se rua sur les coussins et hurla : "Je retiens le siège de devant !"

"Est-ce le Lama qui conduit ?" demandai-je timidement.

"Bien sûr que c'est lui, et ne dis pas tout le temps le Lama. Nous l'appelons 'Le Guv' (1), c'est-à-dire Gouverneur."

(1) *En anglais "Guvnor" qui veut dire "Le Chef", "Le Paternel". (N.d.t.)*

En effet le Lama, pardon — le Guv — s'assit au volant, Miss Ku à ses côtés. Maman, ou Ma, entra à son tour et s'assit derrière, avec moi sur les genoux. La Jeune Anglaise, je ne savais pas encore son nom, monta à côté de Ma. "Vous avez bien fermé les portières ?" demanda le Guv. "Bien sûr, comme toujours", répliqua Ma. "Qu'est-ce que vous attendez

pour partir ?" cria Miss Ku, de son ton suraigu. Le Guv démarra.

Je fus cette fois encore étonnée de la douceur avec laquelle nous roulions. Aucune ressemblance avec la façon brutale que j'avais connue en France et en Amérique. Nous descendions une pente raide avec un virage en épingle à cheveux. Combien de temps cela dura-t-il ? Je ne saurais le dire, mais, finalement, on s'arrêta. Une forte odeur de mer, une légère écume soufflée par la brise, des voix d'hommes qui résonnent dans l'air, le battement régulier des moteurs, le parfum puissant du poisson qui a trop séjourné au soleil, de la fumée et des cordages goudronnés.

"Ah ! le joli poisson", dit la Jeune Anglaise, en soupirant de contentement. "Je vais aller en acheter." Elle sort alors de la voiture pour discuter avec un vieux pêcheur le prix du maquereau tout frais pêché. On jette dans le coffre de la voiture les maquereaux nacrés enveloppés dans un papier journal. La Jeune Anglaise remonte dans la voiture et claque la portière. Je demande à Miss Ku à quel endroit nous sommes et elle me répond que c'est le petit port où rentrent tous les bateaux de pêche qui nous rapportent notre menu du soir. D'un côté des cabanes, de l'autre la mer. Des bateaux sont amarrés avec des cordages.

"Et cette odeur de fumée ?"

"C'est pour conserver une partie de la pêche, le poisson s'abîme moins vite." Miss Ku saute sur le dossier du siège du Guv et crie : "QU'EST-CE QU'ON ATTEND ? Allons à Partmarnock !" "Oh ! Ku, tu es vraiment trop impatiente !" dit le Guv, qui remet le moteur en marche.

Je dis à Miss Ku : "Cette Jeune Anglaise, je ne peux pas arriver à prononcer son nom. Qu'est-ce que je dois faire ?" Miss Ku réfléchit pendant un moment et me répond : "Je n'en sais rien." Puis elle s'écrie : "Mais si, je sais ! Elle a une robe verte, elle est très grande et mince et ses cheveux sur le dessus sont plutôt jaune : Tiens !, Fifi, appelle-la BOUTON D'OR — elle n'en saura rien !"

"Merci, Miss Ku, je vais l'appeler Miss Bouton d'Or."

"Non, pas 'Miss', rétorqua Miss Ku. En fait c'est une 'Missus' (1) tout comme toi ; elle a eu des *petits* elle aussi. Non, Fifi, tu n'as pas à t'encombrer de politesse française maintenant. Tu es CHEZ TOI, aussi dis 'Guv', 'Ma' et 'Bouton d'Or'. Je suis MISS Ku."

(1) C'est-à-dire 'Madame' (ci-haut, 'Miss et Missus' pour garder le petit côté amusant. N.d.t.)

La voiture roulait doucement. Un instant après, nous étions arrivés. J'entends les portières s'ouvrir ; quelqu'un me prend dans ses bras et, saisissant le bout de mes pattes, me fait tâter une poudre fine et chaude. "Tu vois, Fifi, dit le Guv, c'est du sable." Les vagues grondent et giclent sur les rochers. Le soleil me chauffe le dos. Je me sens calme. Miss Ku, pendant ce temps, ne cesse de bondir sur la plage, hurlant de joie. La Famille (MA Famille) s'est assise. Je joue à ses pieds avec un galet. Je suis trop vieille et encore trop faible pour courir follement comme le fait Miss Ku. Je m'endors...

Des nuages couvraient le soleil. Une petite bruine tombait. "Quelle chose étrange ! pensai-je, comment pouvais-je être ICI ?" Il me vint tout à coup à l'esprit que je voyageais dans l'Astral. Légère comme une

plume, je planais le long des routes côtières. Je survolais des champs. Plus loin, toujours plus loin, le grand aéroport du Bourget. Une longue ligne de peupliers qui montent la garde des deux côtés d'une route blanche. Le clocher d'une église à demi voilé de brume. Les cyprès d'un cimetière versant des larmes de pluie sur des dalles blanches. Je me sentis peu à peu descendre et, soudain, je vis, car personne n'est aveugle dans l'Astral : "A la mémoire de..." Tout d'abord, je ne compris pas, puis soudain, dans un éclair : "MADAME ALBERTINE !" C'est ici, dans ce cimetière, qu'elle était enterrée. Un sanglot m'étouffa. La seule personne qui, NAGUÈRE, m'ait aimée. A présent, elle était morte, et moi, j'étais parvenue à trouver le bonheur. Je pensai tout à coup qu'elle avait quitté ce monde méchant et qu'elle connaissait, elle aussi, la félicité. Un soupir, un dernier regard et je continuai mon Voyage Astral.

J'aperçus le Gardien qui balayait la cour de son petit pavillon. Un chien enchaîné au mur grogna faiblement à mon passage. La Maison s'étendait devant moi, sévère et froide comme si elle défendait qu'on y entre. Madame la Diplomate sortit sur la terrasse. Instinctivement, je fis mine de m'enfuir, mais, bien entendu, elle ne pouvait me voir. Je flottai pourtant à hauteur de son épaule. Elle avait maigri et vieilli. De profonds sillons marquaient ses traits. Les coins de sa bouche tombaient et, avec ses lèvres minces et ses narines pincées, elle était l'image même de l'amertume.

Je me dirigeai vers l'endroit où se dressait le Vieux Pommier et m'arrêtai, horrifiée. Il n'était plus là. Il

avait été abattu et même la souche avait été arrachée. Silencieusement, je me mis à errer. Mue par une impulsion irrésistible, je me dirigeai vers la vieille remise qui avait été mon seul domicile. Mon coeur s'arrêta presque : les restes de mon ami le Pommier étaient empilés, en bûches, contre le mur. La porte s'ouvrit en grinçant. Pierre entraînait, une hache à la main. Je poussai un cri et disparus de cet endroit...

"Allons, allons, Fifi, dit le Guv, tu viens de faire un cauchemar, et en plein soleil. Ce n'est pas sérieux, Fifi !" Et il me berce dans ses bras comme un enfant. Je tourne la tête et lui lèche l'oreille. Il marche alors vers le bord de l'eau et me dit à voix basse : "Je sais ce que tu ressens, Fifi. J'ai souffert, moi aussi." Puis il se tourne et rejoint les autres. "Il faudrait penser à rentrer, dit-il. Notre vieille mamie Greywhiskers commence à être fatiguée." Je ronronne et ronronne et RONRONNE. C'est tellement merveilleux d'avoir quelqu'un qui pense à moi, qui peut me PARLER. Nous remontons tous en voiture reprenons le chemin du retour.

Je suppose que je dois être une vieille maniaque, mais j'ai quelques phobies. Encore aujourd'hui, je déteste les véhicules à moteur. Le fait que je sois aveugle en est en partie la cause, mais il y a aussi que j'ai toujours peur d'être abandonnée quelque part. Miss Ku, elle, a du flegme. C'est une grande dame pleine d'expérience et que rien ne trouble. En toute occasion, elle est maîtresse de la situation. Pour ma part, je suis parfois un peu excentrique et il faut qu'ils soient tous doués de patience pour me supporter, car je ne peux plus ENDURER de rester seule. Pendant des années j'ai

été privée d'affection et maintenant je veux tout ce qui peut m'être accordé !

Nous traversons la Colline de Howth en suivant les méandres de la ligne de tramway. Puis nous redescendons au village. On tourne à droite avant d'atteindre l'église. On passe devant chez M. et Mme O'Grady. On tourne à gauche et on est chez nous. "Notre" policeman, ce brave M. Loftus, est là. Nous ne passons jamais près de lui sans lui adresser la parole. Le Guv dit que M. Loftus est l'un des meilleurs hommes de l'Irlande ou d'ailleurs !

Je suis contente d'être enfin rentrée à la maison. Tout ce que je désire c'est de la nourriture, quelque chose à boire et dormir ensuite sur le lit du Guv au bruit des vagues berceuses qui me rappellent le temps où ma mère chantait pour m'endormir. La dernière chose que j'entends avant de succomber au sommeil c'est Miss Ku : "Hé ! je veux descendre au garage avec vous pour ranger la voiture." Une porte qui se ferme doucement et tout est tranquille. C'est merveilleux de dormir, sachant que personne ne viendra me chasser ou m'emporter dans une remise obscure. Sachant que je suis respectée comme si j'étais un humain, ayant les mêmes droits que tous les autres dans la maison. Avec un soupir de contentement, je me roule en boule et ronfle sans doute un peu fort.

"FIFI ! Mamie Greywhiskers ! Sors de ce lit ! Le Guv veut se coucher." "Ku, ne fais pas ta chipie. Fifi a PARFAITEMENT le droit de rester sur le lit. Maintenant ça suffit !" Le Guv avait l'air fâché. Je levai la tête pour mieux entendre et me préparai à sauter sur le plancher. Des mains fermes me maintiennent sur le lit. "Mais

non, Fifi. Reste là, tu me tiendras compagnie." Je restai.

Le Lama (pardon, Guv !), était un homme très malade. Quelque temps auparavant, il avait été atteint de tuberculose (c'est de cela qu'un de mes enfants était mort, il y a des années), et bien qu'il ait été guéri, il avait les poumons très fragiles. Il avait eu trois fois une thrombose coronarienne, sans compter toutes sortes d'autres maladies. Comme moi, il avait besoin de beaucoup se reposer. Quelquefois, pendant la nuit, il se levait et arpentait sa chambre, parce qu'il avait mal. Je dormais beaucoup le jour pour pouvoir lui tenir compagnie la nuit. Ma couchait dans une chambre à l'autre bout de la maison et c'est Miss Ku qui la gardait. Bouton d'Or dormait à l'étage au-dessous. De sa fenêtre, elle pouvait voir la mer d'Irlande, l'horizon et, au matin, le bateau de Liverpool entrer au port de Dun Laoghaire.

Le Guv et moi dormions dans une chambre qui donnait sur la baie de Balcaddan. Il restait au lit pendant des heures à regarder le paysage mouvant avec ses puissantes jumelles japonaises. Notre grand ami Brud Campbell avait retiré de la fenêtre le mauvais verre à l'origine en place pour y insérer plutôt une plaque de verre de la plus haute qualité afin qu'il n'y ait pas de distorsion de la vue. Assis ensemble, il me disait tout ce qu'il voyait, mettant le tout sous forme d'images-pensées télépathiques afin que je puisse voir aussi clairement que lui. Il me parlait aussi des braves moines qui avaient jadis essayé de construire une petite église à l'Oeil d'Irlande, mais qui avaient finalement été vaincus par les tempêtes.

Miss Ku, elle aussi, me parlait de l'Oeil d'Irlande. Elle avait eu le courage d'accompagner le Guv dans une petite barque. Elle avait fait la traversée et avait joué dans le sable de l'île. Elle me parla des chats pirates qui vivaient sur l'île et faisaient peur aux oiseaux et aux lapins. Le Guv ne me parlait pas des chats pirates (peut-être qu'il ne pensait pas que les chats pouvaient tomber si bas), mais il me parlait des contrebandiers humains et pouvait même les nommer. Il se faisait beaucoup de contrebande dans le district et le Guv connaissait la plupart de ceux qui s'y livraient. Il avait même pris beaucoup de photos avec un téléobjectif.

Ma faisait elle aussi de la photographie. Elle transportait partout avec elle, dans son sac à main, un appareil photo. Mais son principal souci était de s'occuper de nous et de maintenir le Guv en bon état aussi longtemps que possible. Elle était tout le temps occupée. Le rôle de Miss Ku, bien entendu, consistait à superviser toutes choses. Elle veillait à ce que personne ne flanche. Elle tenait par-dessus tout à se faire promener en auto.

Quant à Bouton d'Or, elle déployait également une intense activité, aidait à la bonne marche de la maison, aidait le Guv et faisait de longues promenades pour obtenir des idées pour dessiner et peindre. C'est une artiste très douée. Miss Ku et le Guv me l'ont dit, alors je lui ai demandé d'illustrer mon petit livre et Miss Ku me dit qu'elle le fait mieux que n'importe qui. Je voudrais pouvoir voir ses dessins, mais personne ne peut me redonner la vue.

Nous adorions mettre le Guv au lit avant ses crises cardiaques. Nous appelions le bon M. Loftus, qui

arrivait aussitôt et bavardait avec le Guv. M. Loftus était très grand et très large et nous l'admirions TOUS énormément. Miss Ku, qui m'a donné la permission de dire qu'elle aime séduire, était amoureuse de lui. Parmi les visiteurs les plus aimés, il y avait Mme O'Grady. Elle venait nous voir pour un oui, pour un non. Elle faisait vraiment partie de la famille. On voyait Brud Campbell moins souvent qu'on l'aurait voulu, car il était très pris, et il était très pris parce qu'il était excellent ouvrier.

Un jour que nous parlions de voyages et en particulier de voyages en avion, Miss Ku raconta (avec des cris de joie !) que lorsqu'ils étaient arrivés d'Angleterre, la compagnie d'aviation ne voulait pas entendre parler de prendre un CHAT dans le même compartiment que les humains. Le Guv avait dit : "Très bien, alors s'ils ne prennent pas mon chat, ils ne m'auront pas non plus. Nous allons retenir un 'charter' où nous mettrons tout ce que nous voudrons." Miss Ku pausa pour un effet dramatique et ajouta : "Nous sommes tous montés dans le 'charter' et ils avaient une bouteille d'oxygène pour le Guv et il était furieux en arrivant à l'aéroport de Dublin, parce qu'ils voulaient le mettre dans un fauteuil roulant comme un invalide !"

Vous ne pouvez pas savoir quelle bonne chaleur au coeur j'ai ressentie en apprenant cette petite histoire qui prouvait que La Famille considérait Miss Ku — et moi ! — comme de vraies personnes. Nous avons souri, Miss Ku et moi. Le Guv s'est mis à rire et il a dit que nous étions toutes les deux de vraies commères !

Un matin, j'ai dit à Miss Ku : "Mme O'Grady vient souvent nous voir, mais nous ne recevons jamais la visite de M. O'Grady. Pourquoi ?"

"Mon Dieu, a répondu Miss Ku, c'est à cause de son travail. Il donne de l'électricité à toute l'Irlande et, s'il n'en mettait pas dans les fils, comment ferions-nous la cuisine ?"

"Mais, Miss Ku, nous la faisons avec du gaz qu'on apporte toutes les trois semaines dans de grandes bouteilles !"

"Tu m'agaces, Fifi, avec tes remarques puériles, a rétorqué Miss Ku avec aigreur. Tout le monde n'est pas aveugle ici et les gens qui voient se servent de l'électricité, non ? L'aurais-tu déjà oublié ? Tu as eu des yeux autrefois !" Et elle s'est éloignée en haussant les épaules. J'ai été un peu vexée. J'avais en effet oublié ces choses rondes, en verre, qu'on allume et qu'on éteint : les ampoules. Il y avait au salon, chez Madame la Diplomate, un lustre à pendeloques de cristal tout plein de ces ampoules. On l'allumait les soirs de réception. Cela ressemblait à un arbre de Noël.

Ici, en Irlande, le Guv et Ma faisaient de la photo en couleurs. On projetait quelquefois des photos sur un écran, avec une lampe spéciale. Je ne voyais rien, évidemment, mais je m'installais près de la lampe et elle me chauffait le dos. C'était agréable.

Nous n'avions pas le téléphone à Howth. Il paraît que les gens du téléphone irlandais n'avaient pas de ligne à nous donner. Ils auraient tout de même pu faire un effort pour le Guv ! Enfin, ça ne me regardait pas. Nous nous servions du téléphone de Mme O'Grady. Elle nous l'avait offert de bon coeur. Ma aimait BEAUCOUP "cette bonne O'G", comme nous l'appelions. Le Guv aussi l'aimait, mais il était plus souvent en compagnie de M. Loftus. Il le regardait venir par la grande baie qui faisait

face à la mer. M. Loftus grimpait la côte de Balscadden, qui était raide. Le Guv l'attendait avec impatience et les deux hommes bavardaient pendant des heures.

Nous étions aussi à l'écoute du monde. Le Guv avait un poste à ondes courtes très puissant. Il pouvait capter les programmes de la Chine, du Japon, de l'Inde — la Police irlandaise et les Casernes de Pompiers ! Je préférais la musique qui nous venait du Siam (ou de la Thaïlande, comme vous voulez), enfin, de la patrie de mes ancêtres. Je battais la mesure avec ma tête et je croyais voir les temples, les champs et les arbres. Je remontais toute l'histoire de mes ancêtres. Certains d'entre eux étaient allés au Tibet, le pays d'où venait le Guv. Nous, les chats, y gardions les temples et les lamaseries. Nous étions entraînés à faire fuir les voleurs, à protéger les bijoux et les objets religieux.

Au Tibet, ceux de ma race étaient presque noirs, à cause du froid intense. On ignore généralement que nous changeons de couleur avec le climat. Dans les pays glacés, nous sommes très foncés, et dans les pays tropicaux, presque blancs. Nos chatons naissent blancs, d'un blanc pur. C'est ensuite qu'apparaissent nos taches caractéristiques. Après tout, nous sommes comme les personnes qui sont, elles aussi, de couleurs différentes telles que blanche, jaune, brune ou noire. Moi, je suis une Siamoise 'seal point' tandis que Miss Ku'eï est une Siamoise 'chocolate point'. Son Père était, en fait, le Champion, Chocolate Soldier (1). Miss Ku avait un pedigree impressionnant. Mes papiers, bien sûr, étaient perdus. Nous en discussions un jour et je lui expliquais combien j'étais triste qu'ils soient restés en France : "Sans mes papiers, je me sens plutôt NUE." "Allons !

Allons ! Fifi, me rassura Miss Ku, je vais en toucher deux mots au Guv et lui demander de détruire mon pedigree. Ainsi, nous serons toutes les DEUX sans papier !" A peine avais-je eu le temps de réagir à cette proposition qu'elle avait descendu l'escalier qui menait à la chambre du Guv. Ce dernier était en train de jouer avec un long tube de cuivre. Il le plaçait contre son oeil et prétendait voir les marins sur les bateaux de pêche tout au loin. Je les entendis tous les deux parler avec animation. "Si tu y tiens si fort, disait le Guv, je vais le faire. Tu as toujours été un peu folle !" Il se dirigea vers son secrétaire, l'ouvrit. J'entendis un froissement de papiers, le petit bruit d'une allumette qu'on frotte. Une odeur de papier brûlé me vint aux narines. Puis il y eut le cliquetis d'une paire de pincettes : le pedigree de Miss Ku était retourné au néant. Cette dernière me rejoignit et, me donnant une petite tape : "Maintenant, nous n'avons plus de pedigree ni l'une ni l'autre et c'est bien égal au Guv et à Ma ; NOUS sommes LEURS enfants."

(1) Soldat de Chocolat (N.d.t.)

Un merveilleux parfum emplit l'air. Je fronce le nez. J'éternue. "Fifi ! Fifi, où es-tu ?" C'est la voix de Ma qui m'appelle. Je me dirige vers la cuisine d'où provient le parfum admirable. "C'est du homard, Fifi, viens goûter !"

Notre cuisine est dallée de pierre. Il paraît que, sous l'une des dalles, s'ouvre un passage qui mène directement aux grottes au-dessus desquelles est bâtie la maison. J'ai toujours peur qu'un pirate ou un contrebandier caché dans ces grottes n'ait un jour l'idée de pousser la dalle et d'entrer par la cuisine. Mais

Ma m'a appelée et je suis attirée par une odeur appétissante. Une Chatte Siamoise née en France est forcément gourmande. J'entre donc dans la cuisine. Ma me tire les oreilles avec affection et me conduit à mon plat de homard. Miss Ku est déjà au sien. "Vas-y, Fifi ! Tu picores comme une vieille poule irlandaise !" Bien sûr, je ne suis jamais vexée de ce que Miss Ku me dit, elle a un coeur aussi bon que la viande de crevette la plus pure et elle m'a prise avec joie dans sa maison, moi, une mourante, une étrangère démunie. Malgré toute sa sévérité, malgré toutes ses manières autocratiques, c'est une personne qu'on ne peut qu'aimer.

Le homard est délicieux ! Il a été pêché tout près d'ici. C'est un cadeau que le Guv nous a fait. Lui-même n'en mange jamais. Il trouve que c'est dégoûtant, mais il est tout prêt à en acheter pour nous faire plaisir. "Tu te souviens des crevettes, Fifi ?" demande Miss Ku. Ah ! si je m'en souviens ! Le jour où le Guv et Ma m'ont amenée chez eux j'étais affamée, mais trop faible pour avaler. "Donne-lui une boîte de crevettes", avait dit alors le Guv. On a ouvert la boîte, mais j'étais incapable de réagir. Alors le Guv a délicatement saisi une crevette entre le pouce et l'index et l'a placée entre mes babines. Jamais aliment plus céleste n'a été proposé à une chatte siamoise mourant de faim. En un clin d'oeil, j'avais nettoyé la boîte de crevettes. J'en rougis encore quand j'y pense !

"Fifi ! dit Miss Ku, le Guv nous emmène en promenade. On va passer devant le cottage où tu as vécu. Non, Fifi, ne t'évanouis pas, nous ne ferons que PASSER devant." Et Miss Ku me plante là et se dirige

vers le garage pour aider le Guv à sortir la voiture. Moi, je reste auprès de Ma et je lui tiens compagnie pendant qu'elle s'habille ; ensuite, je vais m'assurer si Bouton d'Or a bien fermé la grille du jardin.

Nous partons. La voiture descend la colline, passe sous le viaduc, prend la route de Sutton (où un autre vieil ami, le Dr Chapman, réside). Les kilomètres se succèdent, nous sommes à Dublin. Pendant tout le trajet, Miss Ku n'a pas cessé de donner des conseils au Guv : "Accélère ! Ralentis ! Attention au tournant !" Maintenant, elle me décrit Dublin : "Voici la gare de Westland Row. A présent, nous entrons dans Nassau Street. Ralentis, Guv, que je mette Fifi au courant. Nous avons habité cette rue, Fifi, face au Trinity College. Tiens, voici St Stephen's Green. C'est un parc. J'y suis allée. Il y a des canards. Attention, Guv, le gardien du parc nous regarde !" Le commentaire de Miss Ku se poursuit. On dirait un guide. Nous laissons derrière nous les derniers faubourgs de la ville. Guv presse sur une pédale, la voiture va plus vite. C'est de nouveau la campagne.

Nous sillonnons des routes de montagne ; nous passons devant ce que Miss Ku nomme un "réservoir". D'après ce qu'elle m'explique, ce doit être une sorte d'abreuvoir où les Dublinois vont boire. Nous arrivons devant le cottage. La voiture s'arrête. Le Guv jette sur moi un regard oblique et, voyant ma panique, repart rapidement. Je respire avec soulagement, ayant encore un peu peur d'être rendue à la vieille parce que je suis moi-même vieille, infirme et inutile. Pour montrer ma joie je ronronne et lèche la main de Ma. "Grands dieux ! Fifi, s'écrie Miss Ku, un peu plus et tu perdais

connaissance ! A-t-on idée de se mettre dans des états pareils ! Voyons, Fifi, du cran, ma vieille ! Personne ici n'a l'intention de t'abandonner. TU ES UN MEMBRE DE LA FAMILLE !"

La promenade s'acheva par une course effrénée dans les bruyères. Miss Ku et moi jouions à cache-cache lorsque soudain Ku aperçut un animal étrange. Le Guv dit que c'était un mouton. Je ne voyais rien mais je sentis une odeur laineuse. Un peu plus tard, nous passions devant le phare de Bailey. Une corne de brume, au loin, meuglait comme une vache qui vèle. Un tramway passa dans un cliquetis de ferraille. "Arrêtons-nous devant la poste, dit Ma. Il doit y avoir des paquets pour nous."

Miss Ku me dit alors qu'on avait des nouvelles de mes deux chatons. Ils allaient bien, leur museau et le bout de leur queue étaient, paraît-il, tout noirs à présent. Je soupirai d'aise. La vie m'était clémente. Mes enfants étaient heureux et réunis. Ils étaient les derniers que je porterais jamais et je pouvais être fière et heureuse de leur bonheur.

CHAPITRE CINQ



"Bonjour la compagnie, dit Pat le Facteur. Le Guv en a de la correspondance aujourd'hui. J'en ai mal au dos d'avoir charrié tout ça jusqu'en haut de la colline."

Pat le Facteur était un vieil ami. Combien de fois le Guv ne l'avait-il pas ramassé en chemin et conduit en voiture pendant sa tournée ! Pat savait tout et connaissait tout le monde dans le district et nous prenions grâce à lui beaucoup de la couleur locale. Je reniflais les revers de son pantalon et j'y reconnaissais l'odeur de tous les chemins qu'il avait parcourus. J'étais capable de dire aussi quand Pat avait bu un petit verre de trop pour se réchauffer.

Ma prenait le courrier et je montais sur le lit du Guv pour l'aider à le lire. C'est vrai qu'il y en AVAIT des lettres, ce matin ! Elles venaient du Japon, de l'Inde, de l'Allemagne. Une lettre de — Dublin. J'entendis le bruit d'une enveloppe qu'on déchire, de la feuille qu'on sort. "Hum, dit le Guv, les contrôleurs des Contributions

irlandais ne valent pas mieux que les Anglais. Ces impôts, c'est du vol organisé. Nous n'avons pas les MOYENS de rester en Irlande." Il sombra dans un morne silence. Ma se précipita vers le lit, Bouton d'Or grimpa l'escalier pour savoir ce qui se passait. "Je n'en reviens pas, dit le Guv. Pourquoi les Finances irlandaises n'essayent-elles pas d'attirer des gens comme nous dans leur pays, au lieu de les chasser par des impositions excessives et sauvages ? Nous dépensons beaucoup ici, mais les Contributions ne sont jamais satisfaites. On dirait qu'elles veulent à la fois "garder leur gâteau et le manger". Nous autres, écrivains, sommes taxés plus durement que n'importe quelle autre catégorie professionnelle."

Je hochai la tête en signe de sympathie. Le Guv voulait devenir citoyen irlandais. Il ADORAIT les Irlandais — tous les Irlandais, à l'exception des contrôleurs des Contributions. Ce corps de fonctionnaires lui paraissait particulièrement puant, tellement déraisonnable, tellement AVEUGLE. Le Guv allongea le bras et tritura l'une de mes oreilles : "Si ce n'était pas à cause de vous, les chattes, nous irions à Tanger ou en Hollande, ou dans quelque autre pays où nous serions mieux accueillis. Mais tu es vieille, Fifi, et je ne veux pas t'imposer des voyages aussi fatigants."

"Tout ça, c'est des histoires, Guv, répondis-je. J'en supporterai autant que tu voudras, et plus encore. Mon coeur est solide !"

"Oui, Fifi, dit-il en me caressant le poitrail. Ton coeur est solide. Tu es une brave grand-mère."

Je répliquai : "Toi et moi, nous mourrons peut-être en même temps et ainsi nous ne serons pas séparés. Ce serait de la CHANCE !"

Nous fûmes tous un peu maussades le reste de la journée. Il était évident qu'il était vain d'essayer de vivre en Irlande si le Percepteur nous prenait tout notre argent. Nous avions déjà assez d'ennuis comme cela : les journalistes nous harcelaient sans cesse. Ils observaient parfois la maison avec des lunettes d'approche, braquant des miroirs sur les fenêtres de la chambre à coucher. Les journaux avaient publié des mensonges sur le Guv sans jamais lui permettre de donner SA version des choses. Le Guv considère les journalistes comme le rebut de l'humanité. Je le sais, je le lui ai entendu dire assez souvent ! D'après ce que Miss Ku m'a raconté, je me rends compte que cette opinion est pleinement justifiée.

"Je vais chez Mme O'Grady pour téléphoner à Brud Campbell, dit Ma. Quelqu'un a forcé la serrure de la grille, il faut la réparer."

"Ce sont probablement des touristes qui ont fait cela. Brud m'a dit que son Père avait eu des campeurs dans son jardin de devant."

Ma sortit sur la route à l'instant même où Miss Ku m'appelait de la cuisine pour me prévenir qu'un bon déjeuner nous y attendait. Je descendis l'escalier. "Viens, Fifi, dit Miss Ku. J'ai persuadé Bouton d'Or de nous servir tout de suite pour que nous puissions aller au jardin pour voir si les fleurs poussent bien. Elle a un peu grogné, mais, finalement, elle s'est laissé faire. Régalons-nous." J'étais toujours prête à me "régaler". J'ADORAIS manger et j'avais toujours pensé qu'il fallait

se nourrir pour être fort. Je pesais maintenant sept bonnes livres et ne m'étais jamais sentie mieux. Je me dirigeais également partout sans la moindre difficulté ! Le Guv m'avait appris à le faire.

"Tu es une vieille andouille, Fifi, avait-il dit. Tu es aveugle, c'est vrai, mais dans l'astral, tu ne l'es plus. Pourquoi alors, lorsque tu te reposes, ne vas-tu pas faire un petit tour dans l'astral, pour voir si un objet quelconque n'a pas été déplacé ? Dans l'astral, il t'est facile de te promener où tu veux. Vous autres, chats, vous ne savez pas vous servir de l'intelligence qui vous a été donnée." Plus je pensais à ce qu'il m'avait dit, plus l'idée me plaisait. Je cultivais donc l'habitude de voyager dans l'astral toutes les fois que je me reposais. Maintenant, je ne me fais plus ni bosses, ni écorchures ; je connais l'emplacement de tous les obstacles.

"Brud est là", annonça Ma. Ku et moi, nous sommes ravies. Nous allons pouvoir aller au jardin. Le Guv va toujours parler à Brud Campbell quand il travaille. Nous nous ruons vers la porte. Miss Ku dit au Guv qu'il devrait prendre un tonique parce qu'il marche bien LENTEMENT.

"Lentement ? dit-il. Attends un peu que je t'attrape !"

Au début, la disposition de la maison m'avait rendue perplexe. On entrait par l'étage supérieur et le rez-de-chaussée se trouvait au-dessous du niveau de la route. Miss Ku m'avait expliqué : "Nous sommes posés sur le flanc de la falaise comme des poules en train de couver. La falaise tombe à pic depuis la route et il y a un petit mur pour empêcher les gens de tomber. D'ailleurs, cette maison comportait deux appartements que nous

avons réunis en un seul !" La maison et le jardin étaient vastes. Il y avait deux jardins. Un de chaque côté de la maison. Autrefois, les locataires d'en haut avaient le jardin de droite et les locataires d'en bas, celui de gauche. Nous, nous avions les deux. Les arbres avaient des branches basses où j'aurais aimé grimper, mais on ne me laissait jamais sortir seule de peur que je ne tombe de la falaise ou, étant montée sur un arbre, que je n'en dégringole.

Bouton d'Or prenait son bain de soleil dans le jardin, ce qui donnait à ses cheveux jaunes la couleur d'un poussin nouveau-né ; c'est du moins ce que disait Miss Ku. Nous aimions bien qu'elle soit dans le jardin, parce qu'elle nous oubliait complètement. Nous pouvions alors nous livrer à des explorations. Un jour, je m'aventurai sur la paroi de la falaise et tentai de descendre. Miss Ku alla vite chercher Le Guv, qui vint à la rescousse.

Nous devons prendre des précautions pour une autre raison encore, lorsque nous sortions dans le jardin : il y avait toujours autour de la maison des gens qui essayaient de prendre des photographies du Lama. Des voitures s'alignaient le long des murs du jardin et des curieux y grimpaient pour apercevoir l'endroit où vivait Lobsang Rampa. Un après-midi d'été, le Guv vit de sa fenêtre des dames qui pique-niquaient sur la pelouse ! Elles furent bien vexées quand il sortit et les mit à la porte. La plupart des habitants des sites pittoresques de Howth avaient d'ailleurs les mêmes ennuis. Les touristes sans gêne estimaient qu'ils pouvaient entrer partout, causer autant de dégâts qu'ils le voulaient et laisser le soin à d'autres de ramasser leurs déchets.

"Fifi, je viens d'entendre parler le Guv et Ma. Où est-ce, le Maroc ?"

"Le Maroc ? Il doit s'agir de Tanger, un endroit dans la région Méditerranéenne. J'y suis allée autrefois avec Madame la Diplomate. Nous avons même failli nous y installer. C'est chaud, ça sent mauvais et même les poissons sont des contrebandiers !" Oh oui, je connais l'endroit ! On m'y a emmenée par bateau de Marseille et j'ai eu le mal de mer tout au long du voyage. A cette époque-là, je voyais clair et les indigènes à l'air farouche dans leurs grandes robes m'avaient fait très peur. Pourvu que nous n'allions pas à Tanger !

Miss Ku et moi dormîmes toute la journée. Le Guv et Ma s'étaient rendus à Dublin et Bouton d'Or en avait profité pour faire le ménage de sa chambre. Sachant que nous n'avions pas le droit de sortir, nous nous mîmes à voyager dans l'astral. Il m'arrivait aussi d'avoir des cauchemars dans lesquels, par exemple, je me retrouvais suffocante, enfermée dans une boîte au milieu des bagages d'un aéroport. Quand je me réveillais, je comprenais que tout cela faisait partie du passé. Souvent, la nuit, le Guv me prenait dans ses bras en disant : "N'aie pas peur, tu es ici près de moi et tu y resteras jusqu'à la fin de ta vie." Alors, je ronronnais et je me rendormais. Mais les cauchemars recommençaient !

"Fifi ! Ils sont revenus, ils montent la colline !" Miss Ku tourna sur elle-même et me fit la course jusqu'à la porte d'entrée. Nous y arrivâmes en même temps que la voiture. Miss Ku y monta pour aider le Guv à la mettre au garage, puis elle revint en passant le long du mur pour s'assurer que les escargots n'étaient pas en

train de manger le ciment. Elle sauta par-dessus la barrière et cria : "Ouvrez-nous la porte !" mais le Guv la devança, mit la clé dans la serrure et ils entrèrent.

"Eh bien ! dit Bouton d'Or, quand nous fûmes tous assis, qu'est-ce qui s'est passé ?"

"Du temps perdu, dit le Guv. Nous sommes allés à l'Ambassade du Maroc, mais le secrétaire y a mis de la mauvaise volonté. Nous n'irons PAS à Tanger."

Il y eut un silence. La nouvelle me faisait plutôt plaisir.

"Nous avons vu le Vétérinaire et sa femme à Dublin, dit Ma. Ils vont venir prendre le thé avec nous demain."

Je me renfrognai. Le Vétérinaire irlandais était très gentil, mais aucun vétérinaire, si bon soit-il, n'est bien vu de sa clientèle féline. Miss Ku fronça les sourcils : "Demain, il faudra nous cacher. Qui sait ce que cette visite nous réserve." La Famille continua à discuter ce qu'il fallait faire, où aller. En attendant, nous descendîmes à la cuisine pour prendre notre goûter.

Monsieur le Vétérinaire irlandais et Madame arrivèrent en effet le lendemain. Nous l'aimions bien, au fond, mais ses vêtements sentaient l'animal malade et les médicaments. Monsieur le Vétérinaire s'intéressa au grand télescope avec lequel le Guv regardait la ligne d'horizon. Miss Ku et moi étions cachées sous un fauteuil dont les franges nous dissimulaient et nous écoutions la conversation.

"Fifi se remet très bien", dit le Guv.

"C'est bien vrai", répondit le Monsieur le Vétérinaire.

"Croyez-vous qu'elle supportera un voyage à Cork ou à Belfast ?"

"Elle supportera tout, tant qu'elle saura qu'on l'aime. En tout cas, elle est en meilleure santé que vous !"

Les deux hommes se rendirent au jardin et installèrent le télescope. Miss Ku, cachée derrière la fenêtre, les observait. "Ils regardent un cargo, Fifi", dit Miss Ku. Puis soudain : "CACHONS-NOUS, ils arrivent !" J'entendis un grattamento de pieds sur le paillason et les deux hommes entrèrent.

"Avez-vous vu les chattes, aujourd'hui ?" demanda le Guv.

"J'ai vu le bout de leur queue disparaître au coin du salon", dit Monsieur le Vétérinaire. Et il ajouta : "Je suis très content de Fifi. Elle a été très bonne mère. Je suis allé examiner ses chatons. Ils sont magnifiques."

Je fus très flattée et me mis à ronronner de plaisir.

"Tais-toi, vieille folle ! siffla Miss Ku. Ils vont t'entendre !"

Cette nuit-là, le Guv fut malade, plus encore que d'habitude. Je me demandais s'il souffrait du même genre de maladie que celle que j'avais eue et je fis part de mes craintes à Miss Ku, qui se moqua de ma naïveté : "Mais non, Fifi, le Lama n'a pas d'ovaires !"

Le lendemain, le Guv s'en fut voir un grand Spécialiste irlandais. On avait fait venir un taxi, car il était trop fatigué pour conduire lui-même.

Le spécialiste habitait Dublin.

Ce jour-là, le temps passa très lentement. Nous étions très soucieuses, Miss Ku et moi. Enfin, au soir, Miss Ku reconnut la première le bruit d'un moteur qui peinait pour monter la côte. Le chauffeur changea de vitesse, accéléra, puis ralentit et stoppa devant la porte. Ma et le Guv entrèrent. Le Guv était plus pâle et

plus usé que d'habitude. Nous nous étions mises de côté pour ne pas le gêner, mais le Lama, malade ou non, trouvait toujours le temps et l'énergie de se baisser pour parler à "ses enfants". A la façon dont il me caressa, je me rendis compte que ses mains manquaient de vitalité et j'en fus moi-même malade de tourment. Lentement il entra dans sa chambre et se mit au lit. Cette nuit-là, Miss Ku et moi, nous nous sommes relayées pour veiller avec lui.

Oui, je sais que beaucoup de personnes vont rire et dire que les "animaux" n'ont aucun sens, aucune raison, aucun sentiment pour les autres, mais les personnes sont des animaux aussi bien ! Miss Ku et moi comprenons tout ce qui est dit et ce qui est pensé. Nous comprenons les humains, mais les humains ne nous comprennent pas, n'essayer même pas, préférant nous considérer comme des "créatures inférieures", "des bêtes", ou choses semblables. En fait, nous autres, nous ne nous faisons pas la guerre et nous ne tuons que pour nous nourrir. Nous ne torturons pas notre prochain et nous ne le mettons pas dans des camps de concentration. Nous — Chats Siamoises — avons probablement le quotient intellectuel le plus élevé de tous les animaux. Nous sentons, nous aimons et avons souvent peur, mais ne haïssons jamais. Les humains n'ont jamais le temps d'étudier notre intelligence, trop occupés qu'ils sont à gagner de l'argent par tous les moyens qui se présentent, honnêtes ou malhonnêtes. Le Guv nous connaît aussi bien qu'il se connaît lui-même. Il peut nous parler par télépathie aussi facilement que Miss Ku et moi nous parlons. Comme dit le Guv, les humains et les animaux

se parlaient par télépathie, il y a très, très, longtemps, mais l'Humanité a abusé du privilège et a ainsi perdu le pouvoir. Les animaux ont encore ce pouvoir.

Les semaines passèrent, le Guv n'allait pas mieux. On parlait maintenant de clinique et d'opération. Il devenait de plus en plus pâle et avait besoin de plus en plus de repos. Miss Ku et moi étions devenues très tranquilles, pleines d'égards, et nous ne demandions pas à aller au jardin. Nous nous lamentions en secret et tentions de cacher nos craintes au Guv.

Un matin, après le petit déjeuner, alors que j'étais assise sur le lit avec lui et que Miss Ku, à la fenêtre, disait aux mouettes de faire un peu moins de bruit, le Guv se tourna vers Ma et dit : "Lis cet article. Il paraît qu'au Canada on accueille TOUS ceux qui désirent y entrer. Apparemment, ils ont besoin d'Ecrivains, d'Artistes, de Médecins. C'est peut-être un pays pour nous, qu'en penses-tu ?" Ma lut l'article : "C'est bien JOLI, mais je n'ai pas confiance dans ce genre d'article. D'ailleurs, je croyais que tu voulais aller en Hollande ? De toute façon, tu ne te portes pas encore assez bien !"

"Nous ne pouvons rester ici, dit le Guv. Les impôts sont trop lourds. Sheelagh !" Il s'adressait à Bouton d'Or. Le Guv, selon la coutume Orientale, consultait toujours tous les membres de la famille. "Sheelagh, reprit-il, que penses-tu du Canada ?" Bouton d'Or le regarda comme s'il était devenu fou. Miss Ku, qui commentait au fur et à mesure tout ce que je ne voyais pas, dit dans un murmure : "Bouton d'Or croit qu'il est si malade qu'il ne sait plus ce qu'il dit. Le Canada ? le CANADA ? JUSTE CIEL !"

Plus tard dans la matinée, le Guv se leva et s'habilla. Je sentais qu'il ne savait quoi faire. Il appela Miss Ku, me posa sur son épaule et sortit dans le jardin. Il descendit le sentier qui menait au bord de la falaise. "J'aimerais rester ici jusqu'à la fin de mes jours, mes chattes, dit-il, mais les hommes du Fisc ici font des demandes si exorbitantes qu'il nous FAUT déménager pour vivre. Aimerez-vous aller au Canada ?" "Bon sang, Guv, nous irons partout où tu voudras", répondit Miss Ku. "Oui, je suis assez bien pour voyager, dis-je, je suis prête à aller n'importe où, mais tu n'es pas assez bien."

Le soir même, le Guv retourna chez son docteur, le Spécialiste irlandais. Il en revint très tard et je compris que les nouvelles étaient mauvaises. Cependant il parla encore du Canada. "Le Ministère du Travail du Canada a mis des annonces dans les journaux, dit-il. Ecrivons pour avoir de plus amples détails. Quelle est l'adresse de l'Ambassade ?" "Merrion Square", dit Bouton d'Or.

Quelques jours plus tard, des liasses de dépliants nous parvinrent des Canadiens de Dublin. La Famille se mit à étudier la documentation. "Ils promettent beaucoup de choses", dit le Guv. "Oui, mais ce n'est que de la publicité", dit Ma. "Pourquoi ne pas aller directement à l'Ambassade ?" dit Bouton d'Or. "Bonne idée, répliqua le Guv. Nous devons être tout à fait sûrs que les chattes seront admises. S'il y a une quarantaine ou quelque chose de ce genre, j'abandonne l'idée. La quarantaine est une chose diabolique."

Le Guv et Ma retournèrent à Dublin. Le temps une fois de plus passa très lentement ; il en est toujours ainsi lorsque l'avenir est incertain et que ceux qu'on

aime sont absents. Lorsqu'ils revinrent : "Ah ! la paperasserie, la paperasserie ! dit le Guv. Pourquoi ces petits fonctionnaires sont-ils toujours aussi déplaisants ? J'aimerais mettre certains de ces types sur mes genoux et leur donner une bonne fessée." "Tu n'as pas besoin de faire attention à eux, dit Ma. Ce ne sont que des employés. Ils ne sont pas responsables." Miss Ku murmura : "C'est qu'il ferait comme il le dit, le Patron ! Il a des bras beaucoup, beaucoup plus forts que ceux des Occidentaux et il a dû beaucoup se battre ! Ça m'amuserait de le voir leur donner la fessée !"

Le Guv, en effet, était grand. Quand nous étions assises sur ses genoux, Miss Ku et moi, il y avait encore de la place pour beaucoup d'autres. Il pesait plus de cent kilos (230 livres), mais c'était tout muscles et tout os. J'aime les hommes grands. C'est peut-être parce que, dans mon enfance, je n'ai pas été assez nourrie pour atteindre mon plein développement.

"Nous avons rempli tous les formulaires. On nous a pris nos empreintes digitales, que sais-je encore ! dit le Guv à Bouton d'Or. Demain, c'est toi que j'emmène. C'est en tant que fille adoptive que tu nous accompagnes, sinon tu devrais disposer d'une certaine somme d'argent, d'un garant, ou de quelques autres âneries. Les Canadiens que nous avons vus jusqu'à présent semblent être très enfantins." "Tu oublies de dire que nous devons tous subir un examen médical", dit Ma. "Oui, nous demanderons à Mme O'Grady de rester avec les chattes. Je ne veux les laisser seules pour rien au monde. Elles représentent plus pour moi que le Canada tout entier."

Le déjeuner était prêt. C'était le plus important. J'ai toujours pensé qu'on discutait beaucoup plus calmement les choses après un bon repas. Nous vivions bien. Rien n'était trop bon pour nous, les chattes. Miss Ku avait — et a toujours — un appétit d'oiseau et prenait le plus grand soin de sa ligne ; c'était en vérité une très élégante et charmante jeune femme chat.

"Hé ! Voilà Mme O'Grady qui passe devant chez nous", annonce le Guv.

Ma sort rapidement et la prie d'entrer. Pendant ce temps, Ku et moi nous descendons pour voir si Bouton d'Or est au jardin. Nous avons l'intention de la rejoindre et de déraciner quelques plantes pour voir si elles poussent bien par en dessous. Miss Ku, en outre, compte visiter la maison du lapin. C'est un trou creusé dans la falaise. Souvent, pendant la nuit, il sort, passe devant nos fenêtres et se fiche de nous parce que nous sommes enfermées. Il serait temps d'aller lui dire deux mots au sujet de ses manières impolies. Malheureusement, Bouton d'Or n'est pas au jardin et la porte est close. Nous sommes donc obligées de nous asseoir dans un coin de la chambre. Nous nous ennuyons en silence et avec dignité.

Le lendemain, branle-bas de combat. Le Guv nous fait sortir de bonne heure pour nous permettre de nous expliquer avec le lapin. Nous lui crions quelques injures bien senties. Il les a méritées. Ensuite, nous nous faisons les griffes sur un tronc d'arbre. Nous prenons un bon bain de poussière au fond du jardin, en ayant soin de faire pénétrer les grains dans les poils de nos fourrures. Traitement de beauté qui doit être suivi au moins une fois par semaine. Après cela, cinq minutes

de course folle. Je ne quitte pas Miss Ku, parce qu'elle me guide et m'annonce les obstacles. En fait, je les connais tous par coeur.

"Allez, les sauvages, on rentre !" dit le Guv. Il prend son air le plus terrible et fait mine de nous courir après. Nous faisons semblant d'avoir peur et tout le monde est content. "Vite ! VITE ! Fifi, crie Miss Ku. On vient de livrer une caisse d'épicerie et elle est pleine de nouvelles !" Je m'empresse de la suivre à la cuisine. Je flaire, en effet, dans la caisse, tous les derniers potins du village.

La Famille est prête à partir. Le Guv nous dit au revoir et nous recommande de prendre bien soin de Mme O'Grady. "Soyez tranquilles, nous la protégerons. Faut-il mettre la chaîne de sûreté à la porte ?" répond Miss Ku. Mme O'Grady, qui a apporté son ouvrage, s'installe dans la chambre qu'on lui a réservée. Nous en profitons pour faire tout ce qui nous est défendu quand la Famille est là. Nous entrons dans toutes les pièces de la maison, furetons dans tous les coins, de la cave au grenier. D'un coup de patte nous faisons tomber par terre le presse-papiers du Guv. Il est lourd et rebondit sur le parquet avec un grand bruit. Puis nous allons surveiller les activités de Mme O'Grady, mais, par discrétion, nous marchons exprès sur les lames de parquet qui craquent, pour qu'elle ne se sente pas épiée. Nous avons beau faire, le temps traîne. On a même l'impression que les heures tournent à l'envers. Je pense aux absents et demande à Miss Ku pour la millièème fois : "Crois-tu qu'ils vont bien ?" "Bien sûr, quelle question ! Ils doivent seulement se faire examiner par un docteur et faire radiographier leurs

poumons. Ça ne fait pas mal, une radiographie." Je sens tout de même, à sa voix, que Miss Ku est un peu nerveuse.

Nous ne pouvons faire face à la nourriture. La nourriture n'a jamais pris la place de l'amour ! Comme je me tourmente, je me souviens de ce que ma Mère me disait : "Allons allons, Fifi, m'avait-elle dit, garde ton calme en toutes circonstances. L'inquiétude n'a jamais résolu un seul problème ; si tu es tout occupée à t'inquiéter, tu n'as pas le temps de penser au moyen de sortir d'une difficulté." "Penses-tu qu'ils vont bien, Fifi ?" me demande Miss Ku. "Oui, Miss Ku, que je lui dis, ils sont sûrement sur le chemin du retour maintenant." Cette constatation nous donne envie de monter voir si Mme O'Grady n'a besoin de rien. Au moment où nous nous disposons à lui prouver notre affection, la porte d'entrée s'ouvre bruyamment. La Famille est de retour ! Nous l'accueillons avec des cris de joie.

L'hôpital avait eu tôt fait de découvrir les cicatrices du Guv, avait eu tôt fait de découvrir qu'il avait eu la tuberculose et une myriade d'autres affections. "Je vais vous signer un certificat attestant qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous entriez au Canada, avait dit le docteur de l'hôpital. On a besoin, là-bas, de gens qui aient votre niveau d'instruction et vos capacités."

Des jours passèrent. Le Guv reçut une lettre l'autorisant à se rendre au Canada, à condition qu'il signe ceci, cela, qu'il se présente devant la Commission de Santé à son arrivée, etc. Le Guv, qui a une sainte horreur de la bureaucratie, dut faire un effort pour ne pas jeter au panier toute cette paperasse inutile. Il se

contenta, malheureusement (comme nous pensons maintenant), de tout signer avec un haussement d'épaules.

"Comment allons-nous faire voyager les chattes ?" demanda Ma. "Les chattes prendront l'avion avec nous ou bien AUCUN de nous ne partira. J'en ai ASSEZ de tous ces Règlements stupides !" dit le Guv. Pendant des jours, ils contactèrent toutes sortes de compagnies d'aviation dans l'espoir d'en découvrir une qui nous permettrait de voyager avec la Famille, au lieu d'être enfermées dans une lugubre soute à bagages. Finalement, une compagnie suisse, *Swissair*, accepta, à la condition que le Guv et la Famille voyagent en première classe et paient un TARIF BAGAGES pour Ku et moi. Autre condition : nous ne monterions dans l'avion qu'au jour où il y aurait le moins de voyageurs inscrits. Le Guv, qui avait insisté sur le fait qu'il ne se séparerait pas de nous pour tout l'or du monde, paya tout ce qu'on voulut. Nous devions atterrir à New York (aéroport d'Idlewild), au lieu d'aller directement à Montréal, comme il en aurait été si nous avions pris une ligne canadienne. La question était de savoir si la ligne américaine qui nous mènerait ensuite de New York à Detroit accepterait de nous transporter, nous, les chattes, dans les mêmes conditions que *Swissair*. Le Guv craignait, si tous les arrangements n'étaient pas faits avant le départ, que nous ne soyons immobilisés à New York. Notre voyage étant organisé par un Agent de Voyage à Dublin, le Guv le chargea de se renseigner de façon certaine pour la ligne américaine et s'ils étaient d'accord, réserver et payer les tarifs de première classe de New-York à Détroit, et louer une voiture pour passer

la frontière américano-canadienne jusqu'à Windsor, où nous allions vivre.

Nous apprîmes avec un ouf ! de soulagement que la compagnie aérienne à New York ne voyait pas d'inconvénient à nous laisser voyager avec la Famille. Tout était donc réglé. Il ne restait plus au Guv qu'à se rendre une fois de plus à l'Ambassade pour y présenter des papiers prouvant qu'il avait assez d'argent pour vivre au Canada avant d'y trouver du travail, ce qu'il fit. "Avez-vous le certificat du vétérinaire attestant que vos deux chats sont en bonne santé ?" demanda un employé. Le Guv lui tendit les papiers. Il n'y avait plus aucune paperasse à exiger. Les fonctionnaires, comme à regret, donnèrent donc à la Famille l'autorisation d'entrer au Canada en tant que "immigrants reçus". Tous les papiers en ordre, le Guv et Ma rentrèrent, complètement éreintés, chez nous à Howth.

"Maintenant, les Siamoises, il faut que je vous prévienne : nous allons être obligés de vous mettre dans vos paniers au départ. Dès que l'avion sera en vol, vous pourrez sortir et vous asseoir à côté de nous. Compris ?"

"Compris, Guv, dit Miss Ku. Mais c'est bien vrai ? Nous aurons le droit de sortir ? Parole de Lama ?"

"Parole de Lama ! Cessez de vous tourmenter. Cet arrangement m'a coûté assez cher !" Il se tut un instant. "D'ailleurs, vous valez bien ça !"

Le Vétérinaire irlandais connaissait des personnes aveugles qui fabriquaient des paniers. Le Guv en commanda un pour chacune de nous. Ils étaient immenses et nous avions de la place pour remuer. Pour

nous y habituer, on nous fit coucher dedans pendant une semaine. C'était très amusant.

L'état de santé du Guv empira. Le bon sens aurait dû le faire renoncer à ce voyage. Le Guv, au contraire, retourna chez le grand Spécialiste irlandais, qui lui prescrivit je ne sais quel traitement capable de le faire "tenir". Il devait prendre des heures de repos de plus en plus nombreuses. Sachant ce que c'est que d'être âgé et malade, je redoutais le pire. Le Guv avait traversé de durs moments dans sa vie et connu bien des souffrances. A présent, il en subissait les conséquences. Miss Ku et moi le soignons de notre mieux.

"Comment nous rendrons-nous à Shannon ?" demanda Bouton d'Or. "PAS par le train, en tout cas, répondit le Guv. Nous devrions changer à Limerick et je ne m'en sens pas la force. Toi et Ma, vous irez à Dublin et tâcherez de louer un Minibus dans un garage." "Nous partirons un jour plus tôt, répondit Ma, parce qu'il faut que tu prennes du repos avant de monter dans l'avion. Ce sera préférable pour les chattes aussi."

Laissant le Guv sous notre surveillance, les deux dames s'en furent. A leur retour, elles dirent que le problème était résolu. Un Minibus viendrait nous prendre. Son chauffeur devait justement aller chercher des touristes américains à Shannon.

Nos préparatifs de voyage s'effectuèrent dans le plus grand secret, car les reporters des journaux étaient toujours à l'affût. Je me souviens, par exemple, du jour où le Guv était allé voir le grand Spécialiste pour la première fois. Un journaliste l'avait abordé et lui avait posé des tas de questions impertinentes. Le Guv était

toujours stupéfait de l'attitude des gens de la Presse, qui semblaient croire qu'une sorte de droit divin les autorisait à poser des questions. Des "commères payées" qu'il les appelait et il les aurait volontiers précipités du haut de la falaise.

"Hé ! Lapin irlandais ! Nous partons en voyage. Tu es prié de ne pas saccager le jardin en notre absence." Monsieur Lapin ne répond pas. Miss Ku doit se contenter de souffler très fort dans le terrier pour lui faire peur. Puis elle grimpe sur la falaise et lève les yeux vers le ciel : "Oiseaux ! Oiseaux ! crie-t-elle à tue-tête, demain nous aurons des ailes comme vous ! Demain nous volerons plus haut que vous !" "Chut, Miss Ku ! C'était un secret. Maintenant que Monsieur Lapin et les oiseaux savent, tout le monde va savoir !" Miss Ku, soudain, se raidit : "DÉTALONS, Fifi, voilà le Vétérinaire. Il est venu nous nettoyer les oreilles et il n'y a rien au monde de plus horrible !" Nous nous engouffrons dans le petit escalier qui mène à la cave à charbon. Quelques minutes plus tard, estimant le danger passé, nous nous hasardons à sortir. Des voix nous parviennent. D'abord celle de Monsieur le Vétérinaire : "Un tranquillisant. Donnez-leur un comprimé chacune avant d'embarquer. Elles dormiront." Puis le Guv : "Ce tranquillisant n'est pas dangereux pour Fifi, au moins ?" "Non, ne craignez rien. C'est une dose pour enfant."

On avait expédié le gros des bagages à l'avance. Toutes les caisses et les malles devaient voyager par bateau. Elles contenaient les livres, les vêtements, le matériel photographique et même une nouvelle machine à écrire électrique que le Guv avait achetée

juste avant de décider d'émigrer au Canada. Il ne restait plus que les petits bagages à main. Ils avaient été descendus dans le hall et ils étaient peu nombreux, parce qu'on n'a pas le droit d'emporter grand-chose avec soi quand on voyage en avion. Miss Ku et moi n'avions guère, chacune, que notre petite cuvette personnelle garnie d'une mousse spéciale pour remplacer le sable et qu'une bonne provision de boîtes de conserve. En attendant l'heure du départ, le Guv bavarde avec Mme O'Grady. M. Loftus est debout à l'extérieur, tout pâle et inquiet. Lentement, Miss Ku et moi faisons le tour de la maison, disant adieu à nos meubles préférés. Miss Ku saute sur le rebord d'une fenêtre et crie : "Au revoir Monsieur Lapin, au revoir les oiseaux."

"Le bus est arrivé", dit Ma. On empile les bagages. M. et Mme O'Grady essaient de plaisanter pour consoler ceux qui partent. Le bon M. Loftus écrase pudiquement une larme qui coule sur sa joue. Le Guv fait un dernier tour dans la maison pour voir si rien n'a été oublié, puis, tristement, donne un tour de clé à la porte d'entrée. Il passe la clé à M. O'Grady pour qu'il la rende à l'agence qui nous a loué la maison. On serre des mains. Nous entrons tous dans le bus. La portière claque et nous partons loin de la présence physique des meilleurs amis que nous ayons eus au monde, vers une nouvelle vie.

CHAPITRE SIX



Le bus refaisait la route que nous avions si souvent parcourue. Nous étions tous silencieux. Le Guv était déjà extrêmement las. Il regardait à travers la vitre le pays qu'il aimait tant et qu'il était si réticent à quitter. Il songeait à la rapacité du Percepteur qui l'obligeait à quitter l'Irlande. Nous comprenions ses tristes pensées. A Sutton, nous nous tournâmes tous, d'un même mouvement, vers la gauche, pour adresser un dernier adieu muet au Dr Chapman. Nous prîmes la route de Dublin. Une odeur d'algues montait de l'embouchure de la rivière Liffey et les mouettes poussèrent un triste cri d'adieu au-dessus de nous.

Miss Ku était assise à l'arrière sur un porte-bagages d'où elle pouvait voir à l'extérieur. "Ecoute bien tout ce que je te dis, Fifi. Je vais te raconter tout ce que tu ne vois pas : Ici, c'est Clontarf. Nous passons devant les Jardins. Il y a des arbres et des bancs de bois." Elle continua, mais je ne l'écoutais plus que distraitement. Je venais de passer six mois au Paradis. Six mois où

j'avais pleinement goûté le bonheur d'être aimée. Maintenant, nous quitions l'Irlande. Pour trouver QUOI ? Le bus roulait avec régularité, car les Irlandais sont courtois et pleins d'égards pour les droits des autres automobilistes.

Le trafic devenait plus intense. Nous stoppions à intervalles réguliers devant les feux rouges. Soudain, Miss Ku s'écria : "Nous passons devant Trinity College, Fifi. Fais-lui tes adieux." Le Trinity College de Dublin ! L'agence qui avait organisé notre voyage était juste en face. J'aurais bien voulu descendre et leur donner l'ordre de tout annuler. Le Guv me gratta sous le menton et me serra un peu plus étroitement contre lui. Il avait lu dans mes pensées. A présent, nous roulions plus vite. Nous sortions de l'agglomération.

"Nous prenons la direction de Limerick, Fifi, m'annonce Miss Ku. C'est une ville où tout le monde parle en vers. Tiens, écoute ça : Il y avait un chat à Lim'rick. Qu'était toujours mélancolique. On fait v'nir un rat. Un rat d'Opéra. Et..." "Tais-toi, Ku, interrompt le Guv. On ne s'entend plus penser !" Miss Ku se tait, mais pas pour longtemps. Sa voix, finalement, m'endort.

Tout à coup, je suis réveillée brusquement. Où sommes-nous ? Combien de temps ai-je dormi ? Que se passe-t-il ? Le bus s'est arrêté. "Pas d'affolement, me dit le Guv. Le conducteur nous a annoncé que nous sommes à mi-chemin de Shannon et qu'il fait toujours halte ici pour prendre le thé. Ces dames vont l'accompagner. Moi, je reste dans la voiture avec vous deux. On nous apportera notre plateau." J'entends s'éloigner Ma et Bouton d'Or.

"Ce doit être jour de marché, dit Ku. Je vois beaucoup de voitures en stationnement. La ville est jolie. Les gens ont l'air aimable. Il y a une vieille dame qui te sourit. Rends-lui son sourire, Fifi. Ma camarade est aveugle, madame. Elle ne vous voit pas, mais vous pouvez lui parler !" La dame s'approche : "On n'sait pas où s'arrêtera le progrès ! dit-elle. Voilà que j'comprends la langue des chats, à présent ! Bonjour les p'tites demoiselles. Vous êtes bien polies toutes les deux ! C'est pas que j'm'ennuie, mais il faut que j'rentre chez nous. Bonsoir la compagnie !" La vieille dame s'en va et Miss Ku me di : "Elle avait un beau châle. J'en aurais volontiers fait ma couverture de lit."

On nous apporte notre thé dans la voiture, mais nous sommes trop énervées pour manger nos tartines de pain et de beurre. Je ne peux m'empêcher de penser aux voyages que j'ai faits autrefois, secouée, droguée, enfermée. Cette fois, je vais voyager en première classe et avec la Famille. Je me frotte contre le Guv en ronronnant. Il se tourne vers Ma : "Cette vieille Fifi semble contente. On dirait qu'elle a rajeuni." "Et moi, hurle Miss Ku. Dis quelque chose sur moi aussi !" "Ku est merveilleuse, ajoute le Guv. Je ne sais pas ce que nous ferions sans elle. Elle surveille nos bagages et donne des ordres au Chauffeur. Ku, c'est un chef !" Mon amie est très fière de ces compliments et se rengorge.

Le minibus avale les kilomètres. Nous quittons le comté de Tipperary et entrons dans celui de Limerick. Il commence à faire nuit. La journée a été longue, longue et je me demande comment le Guv pourra jamais tenir le coup. Miss Ku dit qu'il est de plus en plus pâle. D'ailleurs, nous sommes tous exténués et personne ne

parle plus. Même Miss Ku a sombré dans le silence. Je n'entends que le glissement des pneus sur la route, le ronflement du moteur, le sifflement de la route happée par les roues et qui se reforme derrière nous, les bruits de la nuit.

Miss Ku se lève d'un bond, passant du sommeil profond à la pleine conscience instantanément :

"Fifi, es-tu réveillée ? Des longs doigts de lumière balaient le ciel ; ils chassent les nuages pour laisser passer les avions. Nous devons approcher de Shannon."

Le bus continuait sa route, imperturbablement, mais nous étions saisis d'une sorte de sentiment d'attente.

"Nous y serons dans cinq minutes, dit le chauffeur. Prenez-vous l'avion ce soir ?"

"Non, répond Ma, nous allons coucher près de l'aéroport et ne partirons que demain soir."

"En ce cas, je vais vous conduire au motel. Il est très bien."

Malheureusement, ce n'était pas là qu'on nous avait réservé des chambres et le motel était complet. Il fallut faire le tour de l'aéroport. Notre motel était situé aux environs de l'entrée principale des buildings.

A peine étions-nous installés dans nos chambres que Miss Ku manifeste bruyamment son intention de satisfaire ses besoins naturels. Elle demande avec insistance le "petit endroit". Ma lui montre sa cuvette personnelle, déjà posée dans un coin de la salle de bains. Comme d'habitude, les membres de la Famille ont chacun leur chambre. Moi, je dormirai dans celle du Guv et Miss Ku dans celle de Ma. La pauvre Bouton d'Or sera toute seule dans la sienne. Elle va bien s'ennuyer !

Miss Ku et moi nous donnons beaucoup de mal pour tout explorer à fond et repérer toutes les issues de secours. Puis, nous allons prendre notre repas.

Aucun chat ne devrait JAMAIS être embêté jusqu'à ce qu'il ait eu pleinement l'occasion d'enquêter sur la pièce. Les chats doivent TOUJOURS savoir exactement où tout se trouve. Notre vue diffère de celle des personnes et, la plupart du temps, nous ne percevons que deux dimensions au lieu de trois. Nous pouvons "arrêter" le mouvement, chose qui désorienterait un humain ; nous pouvons ajuster nos yeux de telle sorte que les objets soient grossis comme avec une loupe. Nous pouvons ajuster notre vue de façon à voir clairement des choses situées à une grande distance, ou nous pouvons voir des choses juste sous notre nez. Nous ne percevons pas la couleur rouge ; pour nous, elle est de teinte argentée. La lumière bleue nous est aussi brillante que la lumière du soleil. L'imprimé le plus fin, le plus petit insecte nous sont parfaitement discernables. Le fonctionnement de notre vision n'est pas compris par les humains ; ce sont de merveilleux instruments et ils nous permettent même de voir à la lumière infrarouge. Je ne parle pas de moi, bien sûr, puisque je suis aveugle. On ne s'aperçoit pas tout de suite de ma cécité, car mes yeux, m'a-t-on dit, ont l'air parfaits. Ils sont d'un bleu de myosotis et largement ouverts. Ils ne voient pas, cependant.

Nous passâmes une nuit merveilleuse. Rien ne troubla notre sommeil. Les avions, pourtant, ne cessaient d'atterrir et de décoller dans un bruit assourdissant, mais nous étions tous si fatigués que nous aurions dormi sur un champ de bataille ! Au

matin, on nous apporta notre petit déjeuner au lit. Nous fîmes la grasse matinée, en regardant par la fenêtre les voyageuses élégamment vêtues. Du moins Miss Ku les regardait-elle, me décrivant leurs manteaux de vison. Ensuite, le Guv nous mena jouer sur l'herbe. Je m'assurai de rester à portée de sa main ; je n'allais pas prendre le moindre risque de me perdre maintenant !

Lorsque j'étais arrivée de France, au même aéroport, je ne m'étais pas rendu compte des agréments qu'il pouvait présenter. J'étais complètement inconsciente, droguée et brutalement maniée comme un bagage ordinaire.

Nous passâmes le reste du jour à nous reposer, ne sachant pas si nous pourrions le faire dans l'avion. En fin d'après-midi, nous explorâmes le couloir. Tant de gens y étaient passés que nous avions du mal à débrouiller les pistes et les odeurs qui sont, pour nous autres chats, pleines d'histoires et d'enseignements. Le couloir menait à la réception. Nous y fîmes sensation. Personne n'avait, semblait-il, vu d'aussi belles Siamoises que nous. On me prit pour la mère de Ku, ce dont je me sentis très flattée.

Puis vint le moment du départ. Les valises furent de nouveau rassemblées. Des porteurs vinrent les prendre pour les amener à la douane. Le Guv nous dit qu'il n'avait JAMAIS eu à se plaindre des Douaniers irlandais. Ce sont de braves gens. Tout à fait humains et cordiaux. Il ne pouvait en dire autant des Percepteurs ; leur cupidité nous forçait à quitter l'Irlande !

Un représentant de la compagnie *Swissair*, très courtoisement, vint à notre rencontre, nous salua d'un mot aimable et nous invita à dîner aux frais de la compagnie. Comme nous avions déjà dîné, le Guv le remercia très poliment de cette attention, et le monsieur s'éloigna. Ma demanda alors au Guv si le moment n'était pas venu de nous donner les tranquillisants. Le Guv lui répondit qu'il ne comptait pas m'en donner à moi, parce que j'étais de nature calme. Quant à Miss Ku, on verrait une fois à bord.

Maintenant, je laisse à Miss Ku le soin d'écrire les lignes qui vont suivre. Etant aveugle, il m'a semblé difficile de faire le compte rendu imagé de ce début de voyage. J'ai eu du mal à persuader ma camarade de prendre la plume. J'ai employé les grands moyens pour l'en convaincre. Elle a finalement accepté avec sa bonne grâce coutumière.

"Bonjour ! C'est Ku qui écrit. Bon, on était tous là, dans la *salle des pas perdus* de cet aéroport de Shannon dont Fifi vous a déjà parlé. Serrés comme des poules dans un poulailleur. Il y avait de sales marmots qui piaillaient, des Américains qui ressemblaient à des dindons empaillés et qui ne se prenaient pas pour rien, parce qu'ils avaient les lettres CD peintes sur leurs valises et que ça voulait dire qu'ils appartenaient à la Diplomatie.

"L'horloge de l'aéroport devait être rouillée, car le temps passait très lentement. On a attendu et attendu et, finalement, un homme habillé en bleu, avec des ornements dorés, est arrivé en courant si vite qu'il a failli se casser la figure par terre. Il venait nous annoncer que le vol *Swissair* de Shannon à l'aéroport

international de New York était prêt. Je n'ai pas compris pourquoi il appelait ça un "vol", puisque l'avion était encore au sol. Les gens ont de ces idées ! Il a voulu s'emparer de ma corbeille, mais le Guv ne l'a pas laissé faire.

"Et nous voilà tous, à la queue leu leu, traversant la *salle des pas perdus*, comme un pensionnat en promenade. Il aurait fait nuit s'il n'avait pas fait si clair : c'était comme un feu d'artifice sur le terrain d'aviation. Il y avait des lumières de toutes les couleurs. Les unes, comme de grands doigts, balayaient le ciel, les autres faisaient des guirlandes, d'autres encore ressemblaient à des constellations.

"Tout à coup, j'aperçois notre appareil. Mon Dieu ! Qu'il était grand ! Aussi grand que la banlieue de Howth, si on l'avait mise sur roues. Et plus j'approchais, plus il grandissait. A l'avant, il y avait une espèce d'échelle, mais avec des côtés, un peu comme le petit escalier qui mène à la chaire du curé, dans les églises. Il paraît que c'est fait exprès pour qu'on ne voie pas les jambes des dames quand il y a du vent.

"Notre vieux Lama, qui portait notre vieille Fifi, s'est mis à grimper à l'échelle. Un Commissaire grassouillet se tenait en haut. Il nous salua respectueusement. Une Hôtesse de l'air, encore plus grassouillette, en bleu marine avec un col blanc, nous accueillit. Elle fit mine de s'incliner, mais sans y parvenir : sa gaine l'en empêchait. Toutes les hôtesse de l'air portent des gaines. Je le sais. J'ai appris cela d'un livre que le Guv a écrit il y a quelques années. Gaine ou pas gaine, cette Hôtesse-là nous a montré nos places de première classe. Puis elle est allée accueillir les passagers

ordinaires. Elle les a mis dans l'endroit où l'on entendait le plus de bruit.

"Une chose s'alluma. Il y avait écrit dessus qu'il était interdit de fumer (je sais qu'il y a à Paris un *Café du chien qui fume*, mais personne n'a jamais entendu parler d'un chat qui fumait !). Il y avait aussi écrit qu'il fallait mettre nos ceintures de sécurité. Nous l'avons fait. Le Guv et Ma tenaient nos corbeilles bien serrées contre eux, comme si Fifi et moi nous étions des objets précieux.

"Une grosse porte de métal se referma en claquant et l'avion se mit à trembler comme s'il allait tomber en morceaux. Il resta entier, cependant, et se mit à avancer lentement, le long de la piste bordée de centaines de lumières. Une foule de gens agitaient des mouchoirs, à l'extérieur. Ils criaient des choses qu'on n'entendait pas, mais on voyait le trou noir de leur bouche grande ouverte. Ils ressemblaient aux poissons d'un bocal. Nous avons continué à rouler quelque temps, avec un bruit horrible. Je me demandais si nous allions rouler comme ça jusqu'en Amérique, lorsque l'avion a pivoté. Le bruit est devenu insupportable et j'ai crié au Pilote de cesser ce vacarme, mais il ne m'a pas entendue : le bruit de leurs moteurs rend les pilotes sourds. J'ai eu la sensation d'une très grande vitesse si brutale que j'ai senti mon déjeuner se mélanger avec mon dîner, et hop ! on s'est retrouvé en l'air. Le Pilote devait être tout nouveau dans le métier, car il a penché son avion sur le côté et il a fait un cercle au-dessus de l'aéroport pour s'assurer qu'il était bien parti. J'ai vu des lumières en bas, des centaines de choses, et puis j'ai vu beaucoup d'eau qui brillait sous

la lune. J'ai dit au Pilote de faire attention : s'il était tombé dans l'eau avec son avion, nous nous serions tous noyés. Cette fois, il a dû m'entendre, car il a remis son appareil dans le bon sens et il l'a pointé vers l'Amérique.

"Nous sommes montés plus haut et encore plus haut, à travers des nuages argentés par la lune. Plus haut, toujours plus haut. Plus vite, toujours plus vite. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu des flammes qui sortaient de derrière les ailes. "Ça y est ! Après avoir failli nous noyer, les voilà qui vont nous faire frire !" Je gardai mes pensées pour moi afin de n'effrayer personne, mais le Guv m'avait devinée et il me dit que tout était 'okay' (c'est un mot américain qui signifie que tout va bien) et qu'il ne fallait pas avoir peur. Tout de même, certains tuyaux du moteur étaient chauffés à blanc. J'en avais des sueurs froides. Le Pilote avait dû, lui aussi, lire dans mes pensées car il se mit à parler à travers son téléphone et à nous rassurer en disant qu'il y a toujours des flammes quand on prend de l'altitude.

"L'Hôtesse dodue s'approche de nous. Je ne comprends pas bien ce qu'elle dit, car je suis inquiète : chaque fois qu'elle se penche, on a l'impression que sa jupe va craquer. En première classe, à part un couple de gros Américains un peu idiots, nous sommes seuls. L'appareil est monté tellement haut que nous devons approcher du Paradis. Nous naviguons parmi les étoiles.

"Je vais donner un comprimé à Ku", dit Ma, et, joignant le geste à la parole, elle m'introduit un médicament entre les babines avant que le Guv ait eu le temps d'intervenir. J'avale. D'abord, il ne se passe rien, puis je sens une sorte d'euphorie m'envahir.

J'éprouve un irrésistible besoin de chanter. Ah ! que je suis gaie ! Et plus je suis gaie, plus les autres semblent furieux. Que s'est-il passé ? Eh bien ! voici l'explication, à l'usage des amateurs de chats. Le Guv, après notre arrivée en Amérique, a enquêté auprès du Zoo de Detroit et il a appris que les chats ne sont pas "tranquillisés" par les tranquillisants, MAIS BIEN PLUTÔT SAOULÉS. J'étais donc complètement ivre et c'est pourquoi je me sentais si joyeuse. Enfin, je puis dire sans fausse honte que je me suis bien amusée ! Je crois avoir fait mon devoir et écrit un nombre suffisant de lignes pour que ma camarade Fifi ait eu le temps de reposer sa patte. Je lui rends donc la plume qu'elle m'avait momentanément passée. Bonsoir !" KU

Je reprends mes Mémoires là où je les avais laissés, en remerciant sincèrement Miss Ku de sa brillante collaboration.

L'avion poursuivait son vol. On avait tamisé les lumières, puis on les avait remplacées par des veilleuses qui répandaient une lueur bleuâtre. Miss Ku était étendue dans sa corbeille et riait aux anges. Une sorte de petit gloussement lui échappait de temps à autre.

"Pourquoi ris-tu, Miss Ku ?"

"Je ris, moi ?" répondit Miss Ku, en pouffant de plus belle.

Elle était, de toute évidence, tout à fait "partie", comme disent les personnes. J'avais vu, jadis, un chat ivre. C'était un matou qui avait l'habitude d'aller lécher le vin, autour des tonneaux, à la cave. Miss Ku me faisait penser à lui. Elle me dit d'une voix pâteuse : "Fifi ! Faut que j't'en raconte une bien bonne ! Ça s'est

passé juste avant que tu arrives à Howth. Le Guv est un Prêtre Bouddhiste, ou Lama, comme tu le sais. Un jour, il était assis sur un rocher lorsqu'un jeune moine catholique qui était en vacances dans la région est venu s'asseoir à côté de lui. "Mon fils, dit le moine au Guv, qui était assez vieux pour être son grand-père, mon fils, vous n'êtes pas allé à la messe, aujourd'hui ?" "Non, mon Père, répondit poliment le Guv, je ne suis pas allé à la messe." "Il faut aller à la messe, mon fils, reprit le jeune moine. Promettez-moi que vous irez demain." "Non, mon Père, répliqua le Guv avec douceur, je ne puis vous promettre cela." "Alors, vous n'êtes pas un bon Chrétien, mon fils", reprit le jeune moine d'un ton furieux. "Non, mon Père, répondit le Guv, avec la plus grande suavité, je suis Prêtre Bouddhiste. Très exactement un Abbé !" Miss Ku prit un temps, puis éclata de rire. "Si tu avais vu le jeune moine, Fifi ! Il s'est sauvé comme s'il avait eu le diable à ses trousses !"

Fatiguée de rire et de bavarder, Miss Ku s'endormit comme une souche. Je me mis en rond dans ma corbeille et m'assoupit.

Quand je m'éveillai, le Commissaire était penché sur le Guv et lui faisait absorber un médicament. Le Guv est vieux et sa vie a été dure. Il est malade depuis longtemps. Il venait d'avoir une crise cardiaque dans l'avion. C'est bien ce que je craignais depuis le jour où ce voyage avait été décidé. Il m'avait pourtant dit avant le départ : "Si tu tiens le coup, Fifi, je le tiendrai aussi !" Je porte une affection toute particulière au Guv, parce que lui et moi parlons la même langue et que

nous nous parlons aussi facilement que Miss Ku et moi pouvons le faire.

"JUSTE CIEL ! dit Miss Ku d'un ton lugubre, comme j'ai mal à la tête ! Si je n'avais pas reçu une éducation aussi soignée, je dirais que j'ai la gueule de bois ! J'aimerais tenir ce Vétérinaire de malheur et lui faire ingurgiter son tranquillisant !"

"Quelle heure est-il, Miss Ku ?" demandai-je.

"Quelle heure ? Je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire, c'est qu'on a éteint les veilleuses bleues et qu'on a rallumé les lumières normales. Ce doit être l'heure de manger, en tout cas."

J'entendais, en effet, le bruit des plateaux qu'on apportait aux voyageurs et le bruit des baillements et des membres qui s'étirent : ce devait être le matin. J'étais évidemment habituée à ma cécité, mais C'ÉTAIT frustrant de devoir supposer ce qui se passait autour de moi. Le Guv, heureusement, mit fin à ma perplexité en m'annonçant que mon petit déjeuner était servi et que nous allions bientôt atterrir.

Une voix grésillante venant du plafond : "Attachez vos ceintures, s'il vous plaît, nous atterrissons à l'Aéroport International de New York." Le nez de l'appareil plongea. Le bruit du moteur changea. On éprouva la sensation de flotter, puis les moteurs furent poussés au maximum. Il y eut un sursaut, un grincement de pneus, un autre sursaut, mais plus faible, et l'appareil se mit à rouler sur la piste. "Attendez pour quitter vos sièges que l'appareil soit tout à fait immobilisé", dit l'Hôtesse. L'avion roula encore pendant quelques instants, puis s'arrêta. Les moteurs se turent. On n'entendit plus que la respiration

des voyageurs. Un choc sonore, le crissement du métal contre le métal, une porte qui s'ouvre en claquant, une giclée d'air glacé. "Au revoir, dit le Commissaire. Nous espérons que vous avez fait un bon voyage." "Au revoir, dit l'Hôtesse. Nous espérons vous retrouver lors d'un prochain vol !"

Nous descendons la rampe. Le Guv me porte dans ses bras. Ma s'est chargée de Miss Ku et Bouton d'Or ferme la marche. Il fait atrocement froid. Il neige, même. Nous nous dépêchons d'entrer dans le hall. C'est là que se trouvent la Douane et les Services d'Immigration. Miss Ku, qui sait tout, m'apprend que c'est le local de ce genre le plus grand du monde. Le Guv montre nos papiers, puis se dirige vers les douaniers. "Rien à déclarer ?" demande l'un d'eux. "Rien à déclarer, répond le Guv, nous sommes en transit."

"Et ces chats, qu'est-ce que c'est ?"

"Ah ! je les ai déjà remarqués. Ce qu'ils sont beaux !" soupire une douanière admirative.

A bout de forces, le Guv est obligé de s'asseoir. Pendant ce temps, Ma s'en va pour contacter les employés de la ligne américaine qui a accepté de nous conduire à Detroit. Elle reste absente très longtemps et nous nous demandons ce qu'elle est devenue. Elle revient enfin, l'air tout à fait désesparé : "Ils ont rompu le contrat. Ils ne veulent pas faire voyager les chattes avec les passagers. Ils ne les accepteront que dans la soute aux bagages. Les règlements interdisent qu'il en soit autrement. Il paraît que les gens de l'agence de Shannon ont commis une erreur." Ces paroles m'abattent. Je me sens soudain très vieille. J'ai

le sentiment que je ne survivrai pas à un transport dans la soute à bagages. Le Guv parle : "Si les chats ne voyagent pas avec nous, nous ne partirons pas. Va leur dire de ma part que je suis prêt à faire un véritable scandale et, pour commencer, j'exige qu'ils me remboursent tout l'argent que j'ai versé, car ils ont tenu à être payés d'avance, sous prétexte qu'ils acceptaient les chats."

Ma repart. Nous attendons. Elle reparaît avec des nouvelles un peu plus rassurantes : "La compagnie américaine met à notre disposition une voiture qui nous conduira à l'Aéroport La Guardia. Elle nous suggère de nous installer au grand Motel qui se trouve là et de tenter de faire revenir la Compagnie d'Aviation sur sa décision."

Nous montons dans une gigantesque Cadillac climatisée. Bouton d'Or s'étonne de l'intensité de la circulation sur l'autoroute. Vingt minutes plus tard, nous arrivons au Motel, le plus grand que Miss Ku, dit-elle, ait jamais vu. Nous y sommes tous reçus avec la plus grande amabilité. Il était temps que nous arrivions. Nous en avons tous assez, surtout le Guv, qui attendait avec impatience le moment où il pourrait enfin s'étendre sur un lit. "Comment irons-nous au Canada si la compagnie continue à refuser les chattes ?" interroge Bouton d'Or. "Nous pouvons toujours prendre le train, répond le Guv d'une voix lasse. Il existe des pullmans où l'on a le droit de faire ce qu'on veut." Le Guv, pour une fois, s'est trompé. Les chemins de fer se montrent aussi peu compréhensifs que l'aviation. Il faut trouver une autre solution, et rapidement, car le prix des chambres, au Motel, est

prohibitif. En désespoir de cause, quelqu'un suggère que nous prenions un avion-taxi. Comme la Famille va être remboursée de ce qu'elle a versé à la Compagnie d'Aviation, nous pouvons peut-être nous offrir ce luxe. Plus qu'un luxe, une véritable folie ! En apprenant combien nous coûtera cet avion-taxi, nous manquons tous de nous évanouir. Le Guv reste un instant silencieux, puis : "Tu peux retenir cet avion pour demain matin, à condition qu'il y ait assez de place pour Fifi et Ku."

La journée se passa pour nous deux, les Siamoises, dans la plus grande insouciance. Le lendemain matin, après un solide petit déjeuner et des adieux touchants au monsieur de la réception qui nous aimait bien, nous partons pour les bureaux de la Compagnie d'Avions-Taxi. C'est un Noir qui conduit la voiture. J'entends cela à sa façon de parler un peu chantante qui me rappelle certains disques de jazz. Il pousse la gentillesse jusqu'à attendre que tout soit arrangé pour nous avant de nous abandonner.

Au bureau, personne, tout d'abord, ne semble savoir ce dont il s'agit. Puis une faible lueur paraît naître dans la mémoire d'un employé. Il décroche le téléphone, parle à quelqu'un et, se tournant vers nous : "Le Pilote arrive, attendez-le ici." Un peu plus tard, un homme entre précipitamment dans la salle où nous attendons : "C'est vous, les gens qui vont au Canada ?" "Oui", répondons-nous en chœur. "Okay ! On va monter vos bagages à bord. Et vos chats, qu'est-ce qu'on en fait ?" "ILS MONTENT DANS L'AVION AVEC NOUS" déclare le Guv avec fermeté. "Okay ! répond le Pilote. Les deux dames prendront les chats sur leurs genoux." Il nous

mène à l'appareil. "Saints Apôtres ! s'exclame avec terreur Miss Ku. Cet avion n'est pas plus grand qu'un * * * * jouet ! Deux moteurs, trois sièges plus le pilote, quatre en tout. Train d'atterrissage à trois roues. Ça alors ! s'exclame-t-elle avec encore plus de ferveur. Jamais le derrière du Lama ne tiendra sur un siège aussi petit ! Si tu voyais ça, Fifi : le pilote a le crâne rasé pour que sa tête prenne moins de place, tellement c'est bas de plafond !"

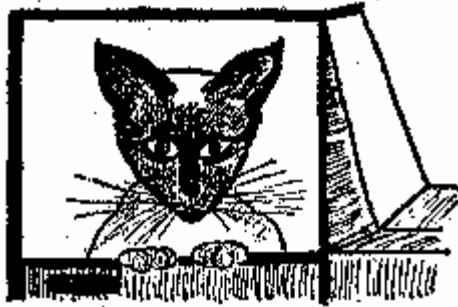
Ma et Bouton d'Or s'introduisent avec peine dans l'appareil, qui, selon Miss Ku, n'est pas plus grand qu'une petite auto. Au moment où le Guv prend place à côté du pilote, l'avion penche d'un côté. Le Guv pèse entre cent et cent cinq kilos (225 ou 230 livres). Il en a peut-être perdu un ou deux pendant le voyage, mais tout de même.

Le pilote met les moteurs en marche. Il les laisse un peu s'échauffer, puis desserre les freins, et nous voilà parcourant tout le terrain d'aviation à la vitesse d'un taxi légèrement poussif. Soudain, le pilote pousse un gros juron et se range sur le côté. "On est à plat ! grogne-t-il. Le pilote de la Caravelle qui est derrière nous vient de me prévenir par radio." A ce moment précis, nous entendons le cri déchirant des sirènes et le rugissement de moteurs en pleine action. Toute une cavalcade de voitures est en train de foncer sur nous. On nous entoure. C'est la brigade de dépannage qui arrive, avec tout un matériel compliqué, plus une voiture de la police et même les pompiers. "Que de bruit pour un pauvre petit pneu crevé !" s'exclame le Guv. Des hommes accourent de toutes parts, les sirènes poussent leurs derniers hululements qui se

mêlent au vrombissement des avions qui décollent. Au-dessous de nous, on entend des coups sourds et nous nous sentons soulevés à quelques centimètres du sol. On a enlevé la roue dont le pneu était dégonflé. Les voitures s'éloignent, le camion de dépannage aussi. Nous restons assis à attendre. Une heure. Deux heures. "Nous aurions eu le temps de faire la route du Canada À PIED !" dit le Guv, complètement écoeuré. Nonchalamment, le camion revient sur la piste de service parallèle à la piste d'envol. NONCHALAMMENT, des hommes en sortent. Enfin, la roue est de nouveau fixée à l'appareil. Le Pilote remet ses deux moteurs en marche et les laisse, de nouveau, s'échauffer. Il s'entretient au micro avec la tour de contrôle. La permission de décoller lui est donnée. Il met les gaz, prend son élan sur la piste et nous nous envolons.

Nous nous élevons lentement, lentement. Nous volons, nous volons interminablement. Il semble que notre randonnée, à cette vitesse de croisière, doive durer éternellement. Nous ne voyons pas quand elle s'arrêtera. Le Canada est-il si loin ? Qu'importe, après tout ? Je suis assise sur les genoux de Ma et rien ne presse, puisque je suis avec les miens, avec ceux en qui j'ai mis toute ma confiance.

CHAPITRE SEPT



"ALERTE ! ALERTE ! s'écria Miss Ku, après avoir regardé le tableau de bord, entre les épaules du Pilote et celles du Guv. Il faut mettre nos parachutes, Fifi ! L'AIGUILLE DE LA JAUGE D'ESSENCE EST PRESQUE SUR LE STOP !" Le Guv se tourna vers le Pilote. "Quelque chose qui ne va pas avec la jauge d'essence ?" demanda le Guv. "Panne d'essence, répondit le Pilote avec le plus grand calme. Aucune importance. On n'a qu'à se poser quelque part." Au-dessous de nous s'étendaient les cimes neigeuses des monts Allegheny, en Pennsylvanie. Je fus parcourue de frissons d'horreur lorsque Miss Ku se mit à me décrire ce qu'elle voyait en bas : gouffres béants, crêtes acérées qui semblaient vouloir nous arracher du ciel. Le Pilote consulta sa carte et changea légèrement de direction. Je sentis que nous descendions et crus notre dernière heure venue. "Du calme ! me crie Miss Ku. Nous allons atterrir pour prendre de l'essence. Il y a un

petit aérodrome un peu plus loin. AGRIPPE-TOI bien à ton panier et ne t'inquiète pas !"

L'avion rebondit deux ou trois fois sur la piste. Nous glissons sur de la neige, puis nous nous mettons à rouler. Le Pilote serre les freins. L'appareil s'arrête. Le Pilote ouvre la porte. Un vent glacé s'engouffre dans l'appareil. Le Pilote saute à terre, hèle une femme qui se tient auprès de la pompe à essence. "Faites le plein", ordonne-t-il. Il se dirige nonchalamment vers les toilettes. En somme, tout se passe comme si nous étions véritablement dans un taxi. L'aérodrome est entièrement recouvert d'un linceul de neige. Elle ouate les bâtiments et les pistes. Miss Ku me décrit l'escadrille de tout petits avions privés qui attendent sagement que leurs propriétaires viennent leur donner la permission de s'envoler. Mais voici que le Guv sort de notre "taxi" sans manteau et se promène dans la neige : "Tu vas prendre froid, Guv ! Reviens !" Je crie cela de toutes mes forces. "Ne fais pas l'andouille, Fifi !" me dit Miss Ku. "Te rends-tu compte que ce froid est une vague de chaleur, comparé aux températures auxquelles le Guv a été habitué depuis son enfance, au Tibet ? Dans ce pays-là, l'air est tellement glacé que, lorsqu'on parle, les mots gèlent et tombent par terre comme des petits cailloux !"

Nous repartons. Pas de tour de contrôle dans ce minuscule aérodrome. Aussi, le Pilote ne doit se fier qu'à lui-même pour effectuer la manoeuvre. Il s'en tire d'ailleurs fort bien. Nous traversons les montagnes, en direction de Cleveland. Nous sommes si accoutumés à la chanson des moteurs que nous ne l'entendons même plus. Au passage, nous apercevons les fumées d'usines

de Pittsburgh. "Je vais survoler Cleveland, dit le Pilote, et traverser le lac Erié à partir de Sandusky. Nous aurons ainsi trois îles au-dessous de nous, ce qui peut nous servir au cas où un moteur ferait des siennes." Nous sommes bercés par le ronron des machines. Le Pilote, courbé sur ses commandes, n'est plus tout à fait aussi désinvolte qu'auparavant. A force d'être assise, je commence à avoir des crampes. Au moment où je tente de changer de position, l'avion tourne brusquement à droite. Miss Ku pousse un cri : "Quelqu'un a répandu tous les cubes de glace du réfrigérateur !" Elle se reprend, un peu gênée : "Non, ce ne sont pas des cubes de glace, mais ça y ressemble drôlement ! Le lac est entièrement gelé et il y a de grandes masses de glace empilées partout. D'ici, on dirait des cubes de glace."

Au-dessous de nous, c'était un amalgame de formes gelées et chaque petit trou d'eau libre se solidifiait immédiatement. Le Pilote nous l'avait déjà dit : l'hiver était spécialement rigoureux ici et l'on prévoyait qu'il allait l'être plus encore cette saison. "L'île Pelée, dit le Pilote. Nous sommes exactement à la moitié de la traversée du Lac. Nous passons au-dessus de Kingsville et nous nous dirigeons vers Windsor." L'avion tanguait un peu, à présent. L'air refroidi par la glace déséquilibrait l'appareil. J'étais fatiguée et j'avais faim. J'avais l'impression de voyager depuis une éternité. Mais je pensai au Guv, si malade et si vieux, et qui, pourtant, supportait tout sans se plaindre. Je redressai la tête, me carrai solidement et me sentis tout de suite un meilleur moral.

"Nous serons à l'aéroport de Windsor dans cinq minutes", décrète le Pilote. "Je vois déjà les gratte-ciel de Detroit", glapit Miss Ku. L'avion effectue un virage sur l'aile et entre dans les terres. Le son du moteur change et l'avion se redresse. Un léger crissement sur la piste neigeuse et nous roulons sur le sol canadien. Le pilote opère un virage à droite. "A GAUCHE ! A GAUCHE ! lui dit le Guv, qui connaît bien l'aéroport. Vous êtes sur le terrain désaffecté. Il faut aller sur le nouveau terrain." Au même moment, la tour de contrôle s'adresse à notre Pilote et confirme ce que le Guv vient de lui annoncer. Je suis, une fois de plus, très fier du Guv.

Pendant un bout de temps, nous sommes tellement ankylosés que nous ne nous décidons pas à sortir de l'appareil. Miss Ku s'émerveille de voir toute cette neige qui nous entoure. Elle la compare au sucre dont on recouvre les gâteaux. Soudain, une voix rauque retentit : "Qu'est-ce que vous foutez là, les gars ?" Le Guv sourit et murmure à mon oreille, car il voit que le ton grossier de l'homme m'a choquée : "Les gens d'ici se pensent encore à l'époque du Far West où la courtoisie et la culture sont considérées 'poule mouillée'."

Très poliment, le Lama répond à celui qui nous a interpellés que nous sommes des immigrants et que tous nos papiers sont en ordre. L'homme crie : "Les bureaux d'immigration sont fermés depuis belle lurette !" Lentement, nous nous extirpons de notre avion-taxi et nous nous dirigeons vers une porte marquée "Douane Canadienne". Nous nous retrouvons dans une vaste salle qui doit être vide, car elle retentit

de l'écho de nos pas. Nous nous approchons d'un comptoir. L'homme qui nous a interpellés est sur nos talons : "Vous arrivez trop tard. Vous avez pas prévenu. Y'a plus personne et j'peux rien faire tant que l'Immigration vous a pas vus." "On vous a prévenus, dit le Pilote. On vous a envoyé un message, hier, de La Guardia. Et moi ? Qu'est-ce que je deviens, dans tout ça ? Il faut que je m'en retourne. Signez-moi ce papier, pour témoigner que je me suis présenté devant la Douane."

Le Douanier (car c'en était un) poussa un soupir si profond que son uniforme en craqua : "C'est pas régulier, parce que, dans quelques minutes, je ne suis plus de service. Je vais signer tout de même, mais c'est bien pour vous faire plaisir..." Le Pilote le remercia, nous dit adieu et disparut de notre vie pour toujours. Nous entendîmes, dans le lointain, le ronflement de son appareil qui s'envolait.

Une porte s'ouvrit et se referma. Des pas se rapprochèrent. "Hé ! dit le Douanier avec soulagement, ces gens-là disent qu'ils sont Immigrants. Moi, ça me regarde plus, j'suis plus de service." L'homme qui faisait la relève avait un fort accent irlandais. Il nous annonça qu'il allait faire venir un Officier des Services d'Immigration. Il prit le téléphone et, avec accablement, décrivit les "difficultés dans lesquelles il se débattait", puis, se tournant vers nous, nous dit : "Je ne peux pas toucher à vos bagages tant que l'immigration n'aura pas mis votre situation au clair. Quand ça sera fait, vous repasserez par la douane. Qu'est-ce que vous trimballez là ?" "Deux Chats Siamoises, répondit le Guv. J'ai des papiers prouvant

qu'ils sont en bonne santé." L'homme soupira et reprit le téléphone : "Ils ont deux chats siamois. Oui, j'ai vu leurs papiers. Vous voulez les voir, ces chats ? Non ? Très bien !" L'homme revint vers nous : "Les chats passent, mais vous, il faut que vous attendiez." Miss Ku susurra à mon oreille : "Pour une fois, c'est nous qui passons et la Famille qui est coincée !"

Nous attendons, nous attendons. Assez longtemps, me semble-t-il, pour refaire le voyage en sens inverse. L'Aéroport désert est sinistre, inquiétant. Le moindre son se répercute à l'infini. Je sens que le Guv va de plus en plus mal. Ma erre dans le hall avec fébrilité. Bouton d'Or est à l'extrême limite de ses forces et lutte contre le sommeil. Des pas résonnent dans le corridor. "Les voilà", dit le Douanier. Deux hommes entrent. L'Officier des Services d'Immigration est un homme assez âgé. Il semble plutôt gentil, mais ne connaît pas l'Aéroport et ne sait pas dans quel bureau il doit s'installer. Il demande des tas de choses au Douanier. Enfin, il se décide : "Suivez-moi", dit-il en ouvrant au hasard la porte d'un bureau, puis il marmonne, comme pour lui-même : "Avant de commencer, il nous faut des formulaires, des tampons."

Il essaie vainement d'ouvrir des placards : "Attendez-moi ici, je vais aller chercher des clés." Il sort, puis revient accompagné du Douanier. Tous deux s'évertuent à ouvrir des tiroirs et des placards. Toujours sans résultat. Les deux hommes s'en vont encore une fois. Nous sommes résignés. "Ça y est, j'ai les clés !" L'Officier a l'air triomphant : "Patience, à présent, ça ne sera plus bien long." L'Officier essaie les clés l'une après l'autre. Il est de plus en plus sombre. Il se

précipite pour demander de l'aide au Douanier. Ils s'avancent, l'air décidé, vers le bureau récalcitrant : "Tirez. Moi, je vais pousser. On va essayer de forcer la serrure", dit l'Officier. On n'entend plus que des grognements et des halètements. Puis, tout à coup, un craquement. Le bois du tiroir a cédé. Deux ou trois vis tombent sur le sol. Un grand silence et l'Officier, d'une voix étranglée, prononce des paroles tragiques : "Le tiroir est vide !" Avec le Douanier, l'Officier se met à secouer tiroirs et placards, les uns après les autres. Un temps infini se passe à ce petit jeu, jusqu'au moment où l'Officier des Services d'Immigration, en sueur, mais enfin satisfait, s'écrie : "Ça y est, JE LES AI !" On entend un froissement de papiers, puis, de nouveau, une voix étouffée : "Bon, j'ai les formulaires, mais OÙ SONT LES TAMPONS ?" La chasse au trésor reprend de plus belle. Pendant ce temps nous nous sommes endormies, Miss Ku et moi. Nous nous réveillons pour entendre le Responsable de l'Immigration sur le sol canadien, prononcer ces mots encourageants : "A présent, vous n'avez qu'à retourner à la douane. C'est par là que vous êtes arrivés." Et nous voilà retraversant le Hall toujours désert où résonnent nos pas fatigués. Et nous ouvrons et refermons péniblement nos bagages. Le Douanier contrôle la liste de nos valises, jette un coup d'oeil professionnel, mais blasé, sur nos possessions terrestres et nous laisse enfin partir.

Dehors, la neige est encore plus épaisse. "C'est l'hiver le plus froid que nous ayons eu depuis longtemps", nous dit un homme de peine. On enfourne nos bagages dans une voiture. Ma, Bouton d'Or, Miss Ku et moi nous installons à l'arrière. Le Guv s'assied à

côté du chauffeur. Nous roulons sur une route verglacée. Le chauffeur ne paraît pas très sûr de son chemin. On l'entend grommeler : "Je tourne ici, non, c'est plus loin, non, ça doit être ici." Le trajet est long et pénible. Les kilomètres parcourus justifieraient un voyage en avion. La route est mauvaise et nous sommes affreusement secoués. Le chauffeur s'arrête devant une maison. "C'est là", dit-il. Nous descendons et c'est en titubant de fatigue que nous montons l'escalier et que nous nous affalons sur nos lits.

C'est, bien entendu, Miss Ku qui me réveille le lendemain matin. Elle est, comme toujours, en pleine effervescence. Elle a déjà fait le tour de la maison et me met au courant de tous les détails topographiques : "Ici, l'endroit où l'on mange. Ici, le 'petit coin'. Ici, un mur où tu risques de te faire des bosses. Rappelle-toi bien l'endroit, je ne te le répéterai pas deux fois. Et voici une porte qui mène à un petit jardin, avec un garage au bout et, plus loin, la route." Elle me fait entrer dans la chambre du Guv. Nous sautons sur le rebord de la fenêtre et Miss Ku s'exclame : "Il y a un solarium devant la maison, et une grande pelouse, et, tout au loin, la mer. Elle est entièrement gelée !" "Ne fais pas l'idiote, Ku", dit le Guv en me prenant dans ses bras. Il ouvre la porte qui mène au jardin : "Regarde, Ku. Ce n'est pas la mer, c'est le lac Saint Clair et, quand il fera plus chaud, vous pourrez toutes deux aller jouer sur l'herbe."

C'était une curieuse maison. Des bouches de chaleur grillagées, faisant communiquer chaque pièce du rez-de-chaussée avec une pièce de l'étage supérieur, égalisaient partout la température. C'est sur l'une de

ces bouches de chaleur que Miss Ku avait l'habitude de s'asseoir. A travers le grillage, elle regardait ce qui se passait au-dessous, dans la cuisine. De plus, elle jouissait du supplément de chaleur que lui apportait le fourneau de la cuisine. Mais c'était, avant tout, un merveilleux poste d'observation. Elle voyait entrer tous les fournisseurs et écoutait toutes les conversations.

Quelques jours après notre arrivée au Canada, on célébrait Noël. Chez nous, ce fut calme. Nous ne connaissions personne et, pendant que se déroulaient ce que les autres appelaient "Festivités", nous n'eûmes pas l'occasion de parler à qui que ce soit. Le temps était revêche, avec de nombreuses chutes de neige et la surface du Lac était une solide couche de glace sur laquelle glissaient des sortes de traîneaux à voile.

Je songeais à d'autres Noëls. Madame la Diplomate était catholique pratiquante et cette fête avait pour elle beaucoup d'importance. La dernière en date, elle m'avait fait enfermer dans une vieille cabane obscure où l'on m'avait oubliée pendant deux jours. Cette fois, au Canada, j'allais passer le Noël le plus heureux de toute ma vie. A l'époque de "Madame la Diplomate", j'étais solitaire, oubliée, affamée. A présent, si je m'absente même pour quelques minutes quelqu'un dit : "Où est Fifi ? Est-ce que ça va ?" et on se met immédiatement à ma recherche. MAINTENANT j'ai appris que je suis voulue aussi je demeure à la vue, ou bien je me fais entendre aussitôt qu'on m'appelle. La nourriture aussi est une chose régulière ; le Guv dit que je prends un repas par jour — toute la journée ! Il ne croit pas que l'on ne doive nourrir les animaux qu'une seule fois par jour. Il pense que nous avons assez de

bon sens pour savoir quand nous en avons eu assez. Par conséquent, nourriture et breuvage sont disponibles jour et nuit pour Miss Ku et moi.

La Noël était passée et nous souffrions un peu de la distance qui séparait notre demeure de la ville et de ses boutiques. Aucun autobus ne passait devant notre porte et nous étions à presque vingt-cinq kilomètres (15 milles) de toute agglomération. La seule façon d'y parvenir était de frêter un taxi. On nous apportait bien à domicile le pain, le lait et la viande, mais sans aucune possibilité de CHOIX. Le Guv décida d'acheter une voiture. "Nous en prendrons une d'occasion, pour commencer, dit-il, et quand nous serons habitués à la sauvage façon de conduire des automobilistes canadiens, nous en achèterons une plus belle." Ce qui consternait le Guv, c'était l'absence totale de courtoisie au volant. Il disait souvent que les Américains sont probablement les pires automobilistes du monde, mais que les Canadiens les suivent de très près. Comme le Guv avait conduit dans une soixantaine de pays, il savait de quoi il parlait.

Le taxi s'arrêta devant la porte et le chauffeur klaxonna. Le Guv sortit. Miss Ku lui cria : "Achète une bonne voiture, Guv. Ne te laisse pas rouler !" J'entendis claquer la portière du taxi et le bruit d'un moteur qui s'éloignait. "J'espère qu'il va choisir quelque chose de bien, dit Miss Ku. J'ADORE les promenades en voiture. Je suis impatiente de monter dans celle-là !" Il est en effet exact que Miss Ku est folle de vitesse en automobile. Moi, j'ai cela en horreur. En revanche, je ne crains pas un petit trente (20 milles) à l'heure.

Lorsqu'on est aveugle, la vitesse n'a vraiment aucun attrait.

La matinée fut morose. Nous attendions le retour du Guv et de Ma. Soudain on entendit un bruit de moteur. "C'est eux dans la nouvelle voiture", cria Miss Ku en se précipitant vers la porte. C'était bien eux, mais dans un taxi. Bouton d'Or vint à leur rencontre : "Alors ? Que s'est-il passé ?" "VITE, VITE, racontez-nous TOUT !" cria Miss Ku. "Eh bien ! voilà, dit le Guv, nous avons vu une voiture qui nous plaît. C'est une vieille Monarch. On va nous l'amener ici pour que nous puissions l'essayer pendant vingt-quatre heures. Si elle fait notre affaire, nous payons et nous la gardons." Ku saute de joie et grimpe tout en haut de la maison. Elle a repéré une fenêtre par laquelle on peut observer la route. Elle se poste là comme un guetteur. Nous prenons le thé, tranquillement, quand nous l'entendons qui crie : "La voilà ! Je vois deux voitures : YIPPEE !"

Le Guv et Ma sortent sur la route. Bouton d'Or n'y tient plus. Elle enfile son gros manteau de laine et les suit. Miss Ku, qui trépigne d'impatience, me dit : "Je la vois, Fifi ! Elle est verte et grande comme un autobus !" La Famille rentre à temps pour empêcher Miss Ku de mourir d'énervement : "Tu viens avec nous essayer la Monarch, Ku ? Et toi, Fifi ?" demande le Guv. Je réponds : "Non, merci." Miss Ku a déjà sauté dans les bras du Guv. Avec Bouton d'Or — bien enveloppée — ils s'engouffrent dans l'énorme véhicule. Ma me caresse la tête et dit : "Tu pourras aller faire des balades, maintenant, Fifi."

Une demi-heure plus tard, les voilà de retour. Miss Ku est, comme toujours, au comble de l'excitation :

"Formidable ! Je suis allée jusqu'à Tecumseh ! FORMIDABLE !" "Je t'en supplie, Miss Ku ! Tu vas avoir une crise de nerfs si tu continues comme ça ! Viens plutôt t'asseoir à côté de moi et me raconter tranquillement ta promenade. Je ne comprends rien à ce que tu me dis. Tu bouges tout le temps !"

Pendant un instant, je crains qu'elle ne soit vexée. Pas le moins du monde. Elle s'assied sur la bouche de chaleur, joint les pattes comme une chatte bien élevée et raconte : "Le Lama m'a installée sur la banquette arrière. Il s'est assis au volant et il a eu l'air content, car il y a beaucoup de place, et tu sais qu'il lui en faut, de la place ! Bouton d'Or s'est assise à ses côtés et le Guv a mis le moteur en marche. Oh ! il faut que je te dise : la voiture est verte et automatique, quoi que cela signifie, et il y a de la place pour nous tous, plus deux autres. Le Guv a conduit trop lentement. Je le lui ai dit et il a répondu : "C'est parce que je n'ai pas encore payé l'auto. Attends un peu et tu verras." Alors on est allé à Tecumseh et on est revenu, et nous voilà !" Miss Ku s'arrête un court instant, juste le temps de lisser le bout de sa queue, et elle reprend : "Les sièges sont d'un confort, un délice pour le postérieur. Et puis la voiture est chauffée. Elle l'est même trop."

Le déjeuner fut vite absorbé. Le Guv et Ma se préparèrent à sortir : "Nous allons payer la voiture et acheter de l'épicerie. Nous vous ferons faire un tour quand nous reviendrons." "Je ne tiens pas à sortir, Miss Ku, dis-je. Je n'aime pas les autos." "Oh ! tu es vraiment trop bête !" dit Miss Ku. Elle se purléçait avec soin et se faisait belle. "Il faut que je fasse bonne

impression sur l'auto, expliqua-t-elle. Si je ne lui plaisais pas, elle serait capable de faire une embardée."

Le Guv et Ma reviennent et j'entends le bruit charmant du papier de boucherie. L'une de mes phobies, qui date du temps où je mourais de faim, c'est la peur d'être sans nourriture. Mon bon sens me dit que cette peur est ridicule, mais il n'est pas facile de chasser une phobie. J'ai une autre phobie. Plus grave encore. Contre elle aussi j'essaie de lutter de tout mon bon sens : c'est la peur d'être saisie par la peau du cou. Cette façon courante de prendre les chats est absolument déplorable et je vais profiter de l'occasion pour en parler un peu. Après tout, si nous, les chats, ne nous donnons pas le mal d'expliquer nos problèmes aux hommes, comment les connaîtront-ils ?

J'allais mettre au monde ma troisième portée de chatons lorsque Pierre, le jardinier qui travaillait chez Madame la Diplomate, me saisit brutalement par la fourrure de mon cou. La douleur que j'éprouvai fut violente. Mes petits tombèrent de moi et s'écrasèrent sur le ciment. Le choc provoqua une hémorragie. On dut appeler Monsieur le Vétérinaire, qui me fit des tamponnements internes pour arrêter le sang.

"A cause de vous, je perds cinq chatons, Pierre. J'en retiendrai le prix sur vos gages."

"Mais Madame, pleurnicha Pierre, j'ai fait bien attention. Je l'ai prise par la peau du cou, normalement. Elle doit être une créature malade ; il y a TOUJOURS quelque chose qui ne va pas avec elle."

Monsieur le Vétérinaire était rouge de colère. "Vous abîmez complètement cette chatte, cria-t-il. Les chats adultes ne doivent JAMAIS être soulevés par la peau du

cou. Il faut être IDIOT pour traiter ainsi des animaux de cette valeur." Madame la Diplomate était furieuse de la perte que représentait pour elle la mort de mes enfants, mais également, un peu étonnée : "Mais Monsieur, dit-elle, les chattes elles-mêmes TRANSPORTENT leurs petits de cette façon-là."

"Oui ! Oui ! Madame, seulement, lorsqu'elles le font, leurs chatons n'ont que quelques JOURS et ils sont si légers que cela ne peut leur faire aucun mal. Les chats adultes doivent être soulevés de terre de telle sorte que le poids soit pris par le poitrail et les pattes de derrière. Sinon, ils risquent de subir des lésions internes."

Je ne suis qu'une Vieille Femme Chat, mais j'avoue que j'ai peur d'être soulevée par d'autres que les membres de ma Famille. Le Guv, d'ailleurs, NE LAISSERA PAS un étranger me soulever. Alors, j'ai bien tort de m'inquiéter. Lui-même me porte mieux que quiconque. Il place sa main gauche sous mon poitrail, entre mes deux pattes de devant, là où elles s'attachent au tronc. Sa main droite soutient soit le devant de mes cuisses, ou il me permet de me tenir avec mes pattes arrières sur sa main droite. Lorsqu'on tient un chat nerveux ou un chat qu'on ne connaît pas, il faut toujours soutenir de sa main droite la partie antérieure des cuisses. Ainsi, le chat ne se débat pas car c'est la façon la moins pénible pour lui d'être pris. J'ai entendu des gens dire au Guv : "Oh ! Je tiens toujours mes chats par la peau du cou. Les livres sur les chats disent de faire ainsi !" Eh bien, peu importe ce que disent 'les livres sur les chats', nous, les chats, savons ce que nous préférons et maintenant VOUS le savez aussi ! Donc, S'IL VOUS PLAÎT, si vous nous

aimez, si vous voulez nous éviter de souffrir, prenez-nous toujours ainsi que je viens de vous le dire. Est-ce que cela vous plairait, à VOUS, d'être pris par la peau du cou ou par les cheveux ? Nous DÉTESTONS cela !

Nous n'aimons pas non plus que l'on nous parle en langage "bébé". Nous comprenons TOUTES les langues, à condition que la personne qui nous parle pense véritablement ce qu'elle dit. Ce langage "bébé" nous agace et nous rend totalement non coopératifs. Nous sommes doués d'intelligence et savons nous en servir. L'une des choses qui nous stupéfient chez les personnes, c'est qu'elles nous considèrent comme des "bêtes" aux deux sens du mot. Elles sont persuadées qu'il n'y a que les humains pour avoir de la sensibilité, de même qu'elles sont persuadées qu'il NE PEUT y avoir de vie dans d'autres mondes que le leur. Les humains croient fermement être la forme la plus haute de l'évolution ! Permettez-moi de vous dire que, si nous ne parlons ni l'anglais, ni le français, ni le chinois, du moins en ce qui concerne les sons, nous comprenons pourtant toutes ces langues. Nous parlons par la pensée. Les humains le faisaient aussi avant... oui, avant d'avoir trahi le monde animal et PERDU, de ce fait, le pouvoir de lire dans la pensée ! Nous ne nous servons pas du "raisonnement" (comme tel), nous n'avons pas de lobes frontaux ; nous SAVONS par intuition. Les réponses nous "viennent" sans que nous ayons à résoudre les problèmes. Les humains utilisent le téléphone lorsqu'ils veulent parler à distance et, pour ce faire, il faut qu'ils connaissent le "numéro". Nous, les chats, quand nous connaissons le "numéro" du chat auquel nous voulons parler, nous lui envoyons nos

messages à des centaines de kilomètres par télépathie. Il y a peu de personnes qui puissent comprendre nos messages télépathiques. Ma y parvient quelquefois. Le Guv le peut toujours.

Miss Ku me fait remarquer que je me suis laissé emporter bien loin de notre première voiture au Canada, mais, avec tout le respect que je lui dois, je persiste à croire que ma digression n'a pas été inutile et qu'il est bon que vous connaissiez l'opinion d'une chatte sur la meilleure façon de soulever et de traiter — un chat.

Le matin suivant, le facteur apporta des tonnes de courrier. Le Guv jeta un regard sur les enveloppes et j'entendis un bruit de papier qu'on déchire, un froissement de lettre qu'on tire de l'enveloppe. Puis le silence, pendant qu'il lisait. "Oh ! dit-il enfin. Ces Canadiens sont des sauvages ! Voici une lettre du Ministère de la Santé où l'on me dit que si je ne m'y présente pas sur-le-champ, je risque d'être DÉPORTÉ !" Ma prit la lettre et la lut à son tour. "C'est la première fois qu'ils t'écrivent et je me demande pourquoi ils le font en termes aussi méchants", dit-elle. "Je n'en sais rien, répondis le Guv, mais ce que je sais, c'est que je regrette amèrement d'être venu dans ce pays affreux !"

Il poursuivit la lecture de son courrier : "Cette lettre-ci vient des Douanes. Elle dit que nos bagages — ceux que nous avons expédiés par mer — sont arrivés à Ouellette. Il faut que l'un de nous y aille." "J'irai", répond Ma, s'empressant à se préparer.

Elle revient de Ouellette à temps pour le déjeuner. "Je ne comprends pas pourquoi les fonctionnaires canadiens sont aussi désagréables. Ils ont essayé de

me faire des ennuis à cause des machines à écrire. Ils ont dit que si nous avions besoin d'une machine électrique, nous devions l'acheter au Canada. Je leur ai répondu que nous l'avions achetée avant même de songer à immigrer dans ce pays. Tout est arrangé, mais ils ont été très désagréables !" Elle s'assied à table. Nous mangeons.

"Qui veut faire un tour ?" demande le Guv. "Moi ! hurle Miss Ku en courant vers la porte. Bouton d'Or se joint à eux. Moi, je reste avec Ma. Je l'aide à faire les lits, c'est-à-dire que je monte sur les draps pour les aplatir. Nous recevons le boulanger, le laitier et encore quelqu'un qui demande le nom du propriétaire. Les voitures n'arrêtent pas de passer devant la maison.

Une heure plus tard, les autres reviennent. Bouton d'Or porte Miss Ku pour qu'elle ne refroidisse pas ses pattes dans la neige. Le Guv range la voiture et rentre dans la maison. "Nous sommes allés à Windsor, Fifi, dit Miss Ku. C'est loin d'être aussi beau que Dublin. D'abord, c'est tout petit et tous les messieurs fument de gros cigares et parlent avec un drôle d'accent. Nous avons descendu une rue et j'ai cru qu'il y avait des gratte-ciel au bout, mais quand nous y sommes arrivés, il y avait une rivière et les gratte-ciel étaient de l'autre côté, à Detroit."

On apporte les bagages de la Douane. Des malles pleines de vêtements, des caisses de livres, un magnétophone et la grosse machine à écrire électrique. "Nous avons gagné du temps en faisant changer le voltage de la machine, dit le Guv. Je vais pouvoir commencer un nouveau livre sans plus tarder. "Il se penche, soulève la lourde machine et la pose sur une

table. Il insère une feuille de papier, branche le fil sur une prise de courant et s'assied pour taper. La machine bafouille et saute. Le Lama s'énervé. Il se lève, se dirige vers le compteur d'électricité et lit : "115 volts 60 cycles." Il revient à la machine, la retourne et lit : "115 volts 50 cycles." Il appelle Ma : "Rab ! Ils se sont trompés de résistance. La machine est inutilisable." "Appelons la firme, dit Ma. Elle a une succursale à Windsor."

Des SEMAINES plus tard, nous découvrons que la firme se désintéresse de nous. Elle refuse de reprendre la machine et de l'échanger. Finalement, le Guv se contente d'échanger, par l'entremise d'une autre firme, la machine électrique contre une machine à écrire portative ordinaire d'une autre marque. C'est Bouton d'Or qui se sert de cette machine-là. Le Guv est revenu à sa vieille Olympia portative, celle sur laquelle il a écrit "Le Troisième Oeil", "Lama Médecin", "Histoire de Rampa" et est maintenant en train de taper mon livre.

Un jour, Ma et Bouton d'Or sont allées à Windsor acheter un sable spécial pour Miss Ku et moi. Quand elles sont revenues, Miss Ku a dit d'un air sombre : "Il y a quelque chose de bizarre dans l'air !" "Sheelagh a vu un singe", dit Ma (Sheelagh, c'est Bouton d'Or). "Un singe ? soupire le Guv, elle a dû en voir beaucoup depuis sa naissance !" "C'est donc pour ça qu'elle sent tout drôle, murmure Miss Ku à mon oreille, elle s'est approchée d'un singe. Elle a de ces idées, cette pauvre Bouton d'Or !" "Ça te plairait d'avoir un singe dans la maison ?" demande Ma au Guv. "Juste ciel ! s'exclame ce dernier. Je vis déjà avec vous deux, n'est-ce pas suffisant ?" "Non, je parle sérieusement, reprend Ma.

Sheelagh a envie d'un singe." Miss Ku me souffle à l'oreille : "Notre Lama en prend un coup : un SINGE ! Qu'est-ce qu'elle voudra encore ?"

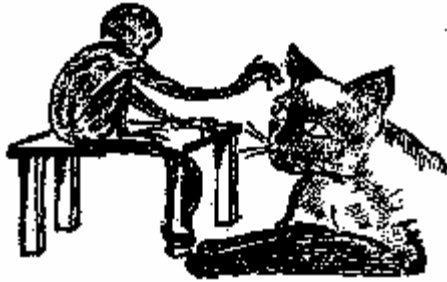
Le Guv était assis sur une chaise. Je me suis approchée de lui et je me suis frottée contre sa jambe en signe de sympathie. Il m'a caressée à rebrousse-poil et s'est tourné vers Bouton d'Or : "Explique-moi un peu tout ça." "Eh bien ! voilà, répond Bouton d'Or : quand nous sommes entrées dans le magasin qui vend du sable spécial pour les chats, nous avons vu un adorable petit singe blotti tristement dans un coin de sa cage. Il est tellement MIGNON ! J'ai demandé au marchand la permission de le voir de plus près. Il a l'air d'être paralysé pour être resté trop longtemps enfermé. Mais il se remettra vite si nous le prenons ici." "Bon. Puisque c'est ainsi, va l'acheter, ton petit singe, dit le Guv. Mais je te préviens, les singes mettent tout en désordre !" "Oh ! je t'en prie, viens le voir, demande Bouton d'Or très surexcitée. Tu ne peux pas savoir comme il est MIGNON !" En soupirant si profondément que j'entends craquer les boutons de son gilet, le Guv se lève : "Alors, dépêchons-nous pour ne pas tomber dans le défilé des voitures du soir." Bouton d'Or monte et redescend l'escalier en courant. Miss Ku éclate de rire : "Si tu voyais la tête du Guv !"

C'est bien là ce que je VOUDRAIS pouvoir faire : voir la tête du Guv. Je sais qu'il est chauve, qu'il a de la barbe et qu'il est grand et gros. Miss Ku me décrit les gens et elle le fait très bien, mais rien ne remplace la vue. Nous autres, aveugles, parvenons à nous faire une idée des personnes, une sorte d'image mentale. Nous y arrivons en les frôlant, en les reniflant, et la manière

dont elles nous touchent, le son de leur voix nous en apprennent long sur elles. Mais le teint d'une personne, c'est une chose qui nous dépasse.

Nous traînâillons dans la maison en nous demandant ce que le Guv et Bouton d'Or vont rapporter. "J'ai passé quelques jours dans une cage à singe", dis-je à Miss Ku, histoire de lui faire la conversation. Elle me répond : "On aurait dû t'y laisser !" Des rêveries nous hantent où nous voyons toute une bande de singes envahissant la maison. On prend le thé. Puis, Miss Ku monte dans son observatoire. "Je t'enverrai un signal dès que je les verrai à l'horizon", dit-elle. Un garçon nous apporte le journal du soir. Ma commence à lire les gros titres. Aucun appel ne vient de la fenêtre d'où Miss Ku surveille la route. Nous attendons.

CHAPITRE HUIT



La porte s'ouvrit. Le Guv et Bouton d'Or entrèrent. A la façon dont ils marchaient, je compris qu'ils portaient quelque chose de lourd ou d'encombrant. Miss Ku courut se mettre à côté de moi. "Pouah ! quelle odeur infecte !" dit-elle. Je fronçai le nez. En effet, ça SENTAIT extrêmement mauvais. Un mélange de lapin mouillé, d'égout et de vieux matou. "Allons, les chattes, dit le Guv, venez dire bonjour au singe." Il posa quelque chose sur le sol et je ressentis une impression indéfinissable. Malgré moi, un courant électrique passa tout le long de ma colonne vertébrale et ma queue se hérissa. "Attention, Fifi ! s'écria Miss Ku, il y a un personnage pas ordinaire dans une grande cage à perroquet ! Oh ! mais, ma parole, il a fait pipi par terre !"

"Nous pourrions peut-être lui retirer la chaîne qui l'attache ?" dit Bouton d'Or. "Oui, répond le Guv, mais faisons-le sortir d'abord." Il va vers la cage et j'entends

le bruit d'une petite porte qu'on ouvre. Soudain, c'est la fin du monde ! Un bruit qui tient de la sirène des bateaux que j'ai entendue dans le port de New York et de la corne de brume du phare de Bailey, à Dublin. Miss Ku recule, épouvantée. Elle me crie "Gare-toi, Fifi ! Il a encore fait un jet d'eau !" Je m'écarte avec prudence, sans pourtant tourner le dos à l'étrange créature, et je questionne Miss Ku : "Qu'est-ce qu'on lui fait ? Est-ce qu'on l'égorge ?" "L'égorger ? Ah non ! Ce singe est complètement névropathe. Il crie avant qu'on le touche. Le Guv lui enlève une grande chaîne à laquelle il est attaché pour qu'il soit moins gêné dans ses mouvements."

"Mettez des journaux sur le parquet. Au moins, pour une fois, la Presse aura servi à quelque chose !" dit le Guv. J'entends le bruit du papier qu'on froisse, puis de nouveau, des cris, des sifflements, des hululements. Je demande à Miss Ku comment il faut appeler la créature mystérieuse. "Moi, en tout cas, je vais l'appeler Monstre, répond Miss Ku. Bouton d'Or doit avoir perdu les pédales pour nous avoir amené un être pareil !" "Ecoute, Sheelagh, si nous suspendons la cage ici, entre les deux chambres, il se sentira moins isolé. Qu'en penses-tu ?" dit le Guv. "Oui, répond-elle, mais je veux qu'on le sorte de sa cage" "J'ai l'impression qu'il a besoin de soins, reprend le Guv. Faisons venir le Vétérinaire." "Sauve qui peut !" me glisse Miss Ku à l'oreille. Nous nous cachons sous le lit du Guv.

Ma vient de téléphoner. Le Vétérinaire viendra demain. D'abord, il ne voulait pas se déranger, mais quand on lui a dit qu'il s'agissait d'un singe, il a préféré qu'on ne lui apporte pas à domicile. Nous avons du

temps devant nous et pouvons nous permettre de sortir de notre cachette. Je demande à Miss Ku à quoi ressemble ce singe. Elle me dit qu'il ne ressemble à rien, puisque c'est un monstre, mais qu'elle a tout de même vu, dans sa vie, quelque chose d'aussi laid : c'est le bébé que Bouton d'Or a eu, en Angleterre. La chose était un "Mâle" et il avait la même figure que ce singe, à moins que le singe n'ait la même figure que ce petit Mâle. Ridée, ratatinée. Il ne savait rien faire, des bruits bizarres sortaient de sa bouche et il faisait tout le temps pipi. "Ah ! c'était une époque bien curieuse, soupire Miss Ku. Bouton d'Or avait un mari, dans ce temps-là, et puis un jour, elle a dit : 'OUILLE ! Je vais avoir un bébé !' Et elle l'a eu, comme ça, sur place. Et maintenant, elle se paie un singe ! Quelle histoire !"

"Haine ! Haine à tous ! dit Monstre. Haine à vous ! Haine au marchand qui m'a vendu ! Haine à la boutique et à votre vilaine maison !" Je suis consternée et je dis à Miss Ku : "Crois-tu que nous devrions avoir une explication avec Monstre ? Il ne faut pas qu'il entre tant de haine ici. C'est une BONNE maison." "Oh ! répond Miss Ku, ce gars est cinglé, ne faisons pas attention." "Inglais ? Anglais ? Non, j'suis pas Anglais, j'suis Américain et je hais tout le monde. Vous les premières", grince Monstre.

Le Guv arrive et me prend dans ses bras : "Fifi, je vais t'approcher de la cage et tu diras au singe qu'il a grand tort de parler comme ça. Tu ne risques rien, je suis là." "Je vous déteste ! Allez-vous-en !" grogne Monstre. Je ressens pour lui une grande pitié. Comment peut-on être aussi borné, aussi égaré, aussi aveugle sur le plan spirituel ? Je dis : "Monstre ! Ecoute-moi.

Nous voulons te rendre heureux. Nous voulons que tu sortes de ta cage et que tu viennes jouer avec nous." "Espèce de vieille folle ! crie Monstre à tue-tête. Fous le camps d'ici !" Le Guv me frotte le menton pour me rassurer : "Ne t'en fais pas, Fifi, il finira bien par se calmer, tu verras !" En fait, je me rends bien compte que Monstre est un malade. On l'a trop longtemps abandonné dans la boutique du marchand. C'est cela qui l'a aigri. "Hé ! Guv, s'écrie Miss Ku, laisse-moi dire un mot à Bouton d'Or. Si elle le met sur le plancher, hors de sa cage, il se sentira peut-être mieux."

On décide, finalement, de suspendre la cage au chambranle qui sépare les deux chambres. Le Guv tente de sortir Monstre de sa prison pendant l'opération. Monstre s'accroche désespérément aux barreaux. L'air est déchiré, haché par ses hurlements. On parvient enfin à l'extirper de la cage et à l'asseoir sur le plancher. J'entends alors un bruit de liquide qui s'écoule. Je veux m'approcher. Miss Ku m'en empêche. Monstre s'est encore une fois "oublié". Si j'avance, je vais me tremper les pattes dans ce jus nauséabond.

"Rab !"

"Oui ?" répond Ma.

"Veux-tu habiller les Siamoises ? Nous allons les sortir un peu."

Nous avons, Miss Ku et moi, de ravissants manteaux tricotés à la main, pour les jours froids. De plus, Ma nous enveloppe chacune dans une couverture de laine merveilleusement chaude. Elle me prend dans ses bras tandis que le Guv se charge de Miss Ku. Nous sortons dans le jardin recouvert de neige. Il est immense, ce jardin. D'après le temps mis à le traverser, il doit être

long comme trois maisons mises bout à bout. Tout au fond, il y a un mur de pierre et, au-delà, le lac gelé. "Fais attention, dit le Guv à Ma, c'est très glissant." Miss Ku se met à piailler : "Fifi, le lac est si grand qu'on dirait la mer. Il est aussi grand que la mer à Howth. Et il est recouvert de glace. A gauche, il y a une île, et sur l'île, il y a une tour, et sur cette tour, des hommes qui surveillent le lac pour que personne ne vienne voler la glace. Au loin, tout au loin, je peux voir l'Amérique et à droite le lac devient de plus en plus grand."

"Comment ça va, Fifi ? Tu n'as pas froid ?" dit le Guv. Puis il s'adresse à Miss Ku : "Es-tu courageuse, Ku ? Eh bien ! cramponne-toi à moi. Nous allons tous les deux descendre sur la glace !" J'entends les exclamations de joie de Miss Ku, puis des bruits de pas sur du bois gelé, et, venant de loin, la voix de ma camarade : "Hé, Fifi ! Je suis sur la glace ! C'est froid, mais c'est amusant ! Et c'est si épais que je pourrais aller jusqu'en Amérique sans risquer de me noyer !" Tout de même, nous étions heureuses de rentrer dans notre maison bien chauffée. Bouton d'Or était en train de dorloter Monstre — ce qui représentait une certaine dose de courage. En nous voyant, elle le déposa sur le sol, mais pas assez vite : "Oh ! ma belle robe toute propre ! Il va falloir que je la renvoie chez le teinturier !"

Toute la nuit la tempête fit rage. "On n'a pas vu ça depuis des années", se lamentaient les Grands Augures qui nous apportaient le pain et le lait. Et ils ajoutaient : "La situation va encore s'aggraver ! C'est catastrophique !" Nous le savions aussi, car nous écoutions la radio. L'eau avait gelé dans toutes les conduites de la maison. Nous regrettions que la

tuyauterie intérieure de Monstre n'ait pas gelé, elle aussi. Il était toujours aussi sale. Le Vétérinaire des Singes était venu : "Rien à faire, avait-il dit en hochant la tête. Essayez de lui masser les jambes, mais je n'ai pas grande confiance. Cet animal a été trop longtemps abandonné à lui-même."

La toiture de la maison d'à côté ne tenait plus qu'à un fil. Quelque part, un bidon de fer roulait sur la route, poussé par le vent. Monstre était assis au milieu de la pièce. Nous, sur le divan. Le vent s'engouffrait par la moindre ouverture, faisait craquer tout ce qui lui résistait. Bouton d'Or, affolée, rafla Monstre d'un geste et s'enfuit avec lui, vers la pièce la plus éloignée, où elle s'enferma. Le Guv se saisit de la boîte à outils, de gros clous, de marteaux et sortit dans la tempête avec l'intention de faire quelque chose avant que le toit ne cédât, que les portes et les fenêtres ne fussent arrachées. Ku et moi, sans demander notre reste, nous fîmes ce que nous faisons toujours dans les moments dramatiques : nous nous cachâmes sous le lit en attendant les événements. A tous les bruits que j'entendais, je devinais, je croyais voir Bouton d'Or et le Guv en train de lutter contre des plaques de tôle en folie, des morceaux de contre-plaqué et des planches déchaînés par la tourmente. Ma essayant de retenir des rideaux, comme un marin des voiles dont les cordages ont été arrachés. A l'étage supérieur, Monstre glapissait de terreur et les rugissements du vent lui répondaient.

Ce fut, enfin, l'accalmie dans la maison. "Va chez le propriétaire, dit le Guv à Bouton d'Or. Dis-lui que nous avons provisoirement réparé les dégâts, mais que s'il n'envoie pas un charpentier professionnel, je ne

réponds pas de sa toiture." Miss Ku me dit : "Le Guv a une sale tête. Pourvu qu'il n'ait pas une crise cardiaque !"

L'hiver fut interminable. Nous avions, Miss Ku et moi, le sentiment que le Canada, c'était déjà le Pôle Nord. Que de neige ! Que de degrés au-dessous de zéro ! Miss Ku faisait beaucoup d'automobile. Elle accompagnait le Guv quand il allait faire des courses en ville et lui indiquait la direction à prendre pour arriver à telle ou telle boutique. Elle interpellait les autres automobilistes, les avertissait de ne pas "coller au pare-chocs" et les réprimandait pour leurs habitudes de conduite imprudentes. Un jour, on l'emmena jusqu'à Detroit. Lorsqu'elle revint, elle eut à coeur de me raconter son expédition. Miss Ku, vous le savez, adore faire l'importante. Moi, je joue le jeu et je fais semblant de palpiter d'intérêt à tout ce qu'elle dit. Elle s'installa donc confortablement, lissa ses moustaches et commença :

"Eh bien ! voilà. Nous sommes partis et nous sommes d'abord passés par l'endroit où le vieil Hiram fait son whisky. C'est près de l'hôpital où le Guv s'est fait radiographier les poumons. Nous avons tourné à gauche, traversé la voie ferrée puis nous sommes arrivés à Wyandotte. Nous avons roulé très longtemps ; puis le Guv a tourné à droite, et puis encore à gauche. Un homme en uniforme nous a fait signe de passer et nous sommes entrés sous terre. Je n'avais pas peur du tout, mais le tunnel était très mal éclairé. Le Guv m'a dit que nous nous trouvions sous la rivière de Detroit. Je l'ai cru volontiers, parce que c'était drôlement humide. J'en avais des frissons. Nous sommes enfin

sortis du tunnel et nous avons tourné à un endroit où il y avait écrit : chaussée glissante. Là, nous avons donné de l'argent. Quelques mètres plus loin, un homme a passé sa vilaine tête par la portière et il a demandé d'où nous venions. Nous le lui avons dit. L'homme a dit 'okay' et nous avons continué."

"Tout cela est merveilleux, Miss Ku, lui dis-je. Comme j'aurais aimé voir ces choses extraordinaires !"

"Je ne t'ai encore rien raconté. Ecoute un peu la suite, reprend Miss Ku. Nous sommes entrés dans une grande rue avec des édifices si hauts que je m'attendais à voir de petits anges assis sur les toits. Des autos roulaient si vite que je me suis demandé si les conducteurs n'étaient pas fous. Ils étaient seulement américains. Nous sommes allés plus loin et j'ai vu l'eau et deux bateaux blancs amarrés, avec leurs pardessus d'hiver sur le dos pour que la neige ne leur entre pas dedans. Le Guv a dit que ces housses de toile seraient enlevées plus tard dans la saison et que les bateaux serviraient à faire faire des promenades à des tas d'Américains, parce que ça rapporte de l'argent."

J'acquiesçai à ces dernières paroles, car je me rappelais avoir fait une promenade de ce genre sur un bateau, à Marseille, au large des côtes de la chaude Méditerranée. Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant qu'aujourd'hui je me trouvais, en compagnie d'un singe fou, dans les neiges du Canada.

"Pourrais-tu cesser de m'interrompre !" me dit Miss Ku.

"Mais je n'ai rien dit !"

"Non, mais tu penses à autre chose !"

Elle continua : "Ensuite, nous sommes passés devant des boutiques formidables. Bouton d'Or avait terriblement envie d'une paire de chaussures. Pendant qu'elle les regardait, moi, je me suis couchée sur le dos pour mieux voir un gratte-ciel plus grand que tous les gratte-ciel mis les uns sur les autres. Le Guv a dit qu'il s'appelait 'Pin-up Scott' ou quelque chose dans ce genre-là. Peut-être 'Périscopé'. Au bout d'un très long moment, Bouton d'Or en a eu assez de regarder les chaussures, alors nous sommes entrés dans une rue si pleine de cahots que j'ai cru que mes dents allaient tomber. Le Guv a dit ce simple mot : "Porter !" J'ai cru qu'il parlait d'un porteur pour porter des bagages, mais non, il voulait dire que nous étions dans la Rue Porter. Nous avons tourné à gauche sur une route encore plus remplie de trous et de bosses. Le Guv a tendu de l'argent à un autre monsieur en uniforme et nous sommes passés devant une rangée de petites huttes qui servaient à régler la circulation.

"En regardant en l'air, j'ai vu une espèce de construction bizarre, une sorte de Meccano géant. Il y avait écrit dessus : Pont Ambassadeur. Nous avons roulé sur ce Pont. Oh ! Quelle vue ! Pour arriver à Detroit, nous étions passés sous la rivière et les quilles des bateaux étaient au-dessus de nos têtes. Cette fois, pour retourner au Canada, nous étions tellement haut que j'en avais le vertige. Au milieu du Pont, nous avons stoppé pour regarder le paysage. La ville de Detroit avait l'air d'une maquette. Des ferry-boats transportaient des wagons d'un bord à l'autre. Un canot automobile courait à toute vitesse et les bateaux du grand lac ressemblaient aux petits navires qu'on fait

flotter dans la baignoire des bébés. Le vent secouait le Pont. J'ai eu peur qu'il ne se casse et j'ai demandé au Guv de partir au plus vite. A l'autre extrémité du Pont, un nouvel homme en uniforme m'a regardée de travers et il a dit : "Rien à déclarer ?" "Non", a répondu le Guv. Nous avons continué sur la route, retraversé Windsor, et nous voilà !"

Quelle aventure ! Mais ce n'était rien, comparé à ce qui devait arriver à Miss Ku quelques jours plus tard.

Le Guv est très difficile en ce qui concerne les voitures. Il faut qu'elles marchent à la perfection, sinon, il n'est pas content. Peu de temps après la promenade à Detroit, il arrive et dit qu'il n'est pas satisfait de la direction de son auto. Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas dans l'essieu. Ma lui conseille d'aller au garage le plus proche et le Guv s'en va. Je me souviens d'avoir cru entendre, quelques instants après, la sirène d'une voiture de la police, mais je n'y ait pas prêté attention. Une demi-heure plus tard, une auto s'arrête devant la maison, une portière claque et le Guv entre : "Quoi ? C'est déjà fait ?" demande Ma. "Non ! répond le Guv, je me suis fait reconduire en taxi. Notre voiture ne sera prête que cet après-midi. Il y a une pièce à changer." Ma, qui connaît bien l'expression du visage du Guv, dit : "Raconte ce qui s'est passé." "Eh bien ! répond-il, je roulais à quarante (25 milles) à l'heure, pas plus, lorsque j'ai entendu une sirène. Une voiture de la Police m'a dépassé, s'est arrêtée et un homme de la Police routière en est descendu. Je me suis demandé ce que j'avais fait de mal, puisque je n'avais pas dépassé la vitesse autorisée. Le Policier s'est approché et m'a

demandé "Vous êtes Lobsang Rampa ?" J'ai répondu que oui. "J'ai lu un de vos livres", a repris l'homme. Bref, tout ce qu'il voulait, c'est me parler et il m'a appris que les reporters étaient, une fois de plus, à notre recherche. Il faut croire qu'ils n'ont rien de mieux à faire !"

"En tout cas, ils perdent leur temps en ce qui nous concerne. Les journalistes ont déjà dit trop de mensonges sur nous !" réplique Ma.

"Quelle heure est-il ?" demande le Guv, un peu plus tard.

"Trois heures et demie."

"Bon. Je vais voir si la voiture est prête. Ensuite je viens vous reprendre, toi et Ku, et nous irons faire un tour pour voir si elle marche bien."

"Pourquoi te déranger ? Je vais téléphoner au garage. Si la voiture est prête, le mécanicien peut te l'amener ici."

Miss Ku frétille d'aise à l'idée de se promener. Elle me demande si elle peut me rapporter quelque chose. Je la remercie. Le garage ayant répondu favorablement, le Guv se hâte de revêtir son manteau. Le Guv ne porte jamais d'épais pardessus, comme le font les autres. Il se contente d'un imperméable léger, juste assez pour ne pas être mouillé par la neige. Le plus souvent, même, il sort en veste, alors que tout le monde est EMMITOUFLÉ dans toutes sortes de vêtements laineux.

"L'auto est à la porte", crie Bouton d'Or de sa chambre, où elle est en train de distraire Monstre. Le Guv sort et rejoint le mécanicien qui attend dans la grande Monarch verte. Ma et Miss Ku montent se préparer. Cette dernière se tient bien sage pour que Ma

lui enfile son manteau bleu, bordé de galons rouge et blanc. Elle adore ce manteau-là. "Je te plains, me dit Miss Ku. Pendant que je ferai du cent à l'heure sur les routes, tu resteras ici, à t'ennuyer et à subir les criailleries de Monstre !"

"Ne t'inquiète pas pour moi ! Soyez prudents sur la route !"

Les voilà partis. En fait, je me sens terriblement seule. Je dépends presque entièrement du Guv et de Miss Ku. Ils sont mes yeux, et même mes oreilles. En effet, quand on devient vieux, on a l'oreille un peu dure. Surtout quand on a beaucoup souffert dans sa vie. Miss Ku est jeune. Elle est pleine de vitalité. Elle a toujours mangé à sa faim, elle. Moi, je suis une vieille chatte qui a mis au monde trop de chatons et qui a été trop secouée par l'existence.

"Il me semble qu'ils mettent bien du temps à revenir, Fifi", dit Bouton d'Or, qui est enfin parvenue à endormir Monstre. Elle se dirige vers la fenêtre, puis s'affaire à préparer son dîner, une sorte de salade de fruits et de légumes, car Bouton d'Or aime BEAUCOUP les fruits. Moi, je les déteste. En fait de végétaux, je n'aime qu'une certaine sorte d'herbe. Miss Ku ne refuse pas, de temps en temps, un grain de raisin. Du raisin blanc. On lui enlève la peau et elle suce le jus. Elle aime aussi les châtaignes grillées. J'ai connu un chat, en France, qui mangeait des pruneaux et des dattes !

Bouton d'Or allume l'électricité. "Il se fait tard, Fifi. Je me demande ce qui a pu leur arriver." Dehors, c'est la ruée des automobiles. Les gens rentrent chez eux après leur journée de travail. D'autres, au contraire, s'en vont vers la ville de Detroit, pour y trouver des distractions.

(Ensuite, ils se plaindront de n'avoir plus un sou !) Des voitures, des voitures. Mais pas celle que nous attendons.

Longtemps après que le dernier oiseau eut secoué la neige de son perchoir et blotti sa tête sous son aile pour dormir, nous entendons enfin une portière se refermer. Entrent Ma, le Guv et Miss Ku. "Que s'est-il passé ?" interroge Bouton d'Or. Miss Ku se précipite vers moi : "Viens sous le lit, Fifi. Il faut que je te raconte." C'est toujours sous le lit du Guv que nous tenons nos conférences. Miss Ku s'installe et croise les pattes. De la chambre monte un murmure de voix.

"Nous sommes montés en voiture et j'ai dit au Guv : 'Voyons un peu si elle marche.' Nous avons grimpé la côte et traversé Tecumseh — c'est l'endroit où presque tout le monde parle français — puis nous sommes arrivés à l'autoroute où l'on n'a qu'à appuyer le pied sur l'accélérateur sans plus penser à rien. Les choses se sont passées normalement pendant un certain temps. Nous roulions à quatre-vingt-quinze (60 milles), ce qui est parfaitement légal. Tout à coup, il y a eu un bruit étrange et nous avons vu une gerbe d'étincelles sortir de l'auto, comme la queue d'une comète. J'ai jeté un coup d'oeil sur le Guv et puis j'ai fermé les yeux de terreur : le volant lui était resté entre les mains. Il n'y avait plus de direction !" Miss Ku, ayant produit son petit effet, s'arrêta un instant. J'étais pantelante. Elle reprit : "Nous roulions donc sur cette autoroute, comme un navire sans gouvernail. Heureusement, il n'y avait pas trop de circulation. Le Guv est parvenu à serrer les freins et la voiture a patiné, puis s'est arrêtée, une roue en l'air, à moitié suspendue au-

dessus d'un fossé. L'air était plein de l'odeur du caoutchouc brûlé, car le Guv avait dû freiner sec pour que l'auto ne se retourne pas dans le fossé. Il est sorti. Il a tourné les roues avant, à la main, puis il est remonté et il s'est mis en marche arrière pour nous faire retomber sur la route. Ma a marché jusqu'au poste téléphonique le plus proche et elle a appelé le garage pour qu'on vienne nous dépanner. Nous sommes restés dans la voiture en attendant."

J'étais émerveillée. Ku ne paraissait ni fatiguée ni tendue. Elle était calme, flegmatique. "Mais, dis-je, la voiture venait d'être réparée et c'est justement parce que la direction donnait des inquiétudes qu'on l'avait conduite au garage !"

"Eh oui ! ma vieille ! Toutes les pièces avaient été révisées et remises en place. Seulement, ils avaient simplement oublié les goupilles ou Dieu sait quoi. Quoi qu'il en soit, la dépanneuse est arrivée, avec une grue derrière. Le mécanicien qui la conduisait s'est gratté la tête et il a dit : 'Vous devriez être morts à l'heure qu'il est !' Nous nous sommes tous mis à tirer la Monarch pour qu'elle soit dans une position qui permette à la dépanneuse de la remorquer. Puis je me suis assise sur le siège avant et j'ai donné des conseils à tout le monde. Je n'ai pas ma pareille pour les manoeuvres. Mais je ne t'ai pas encore tout dit. Bon. Le Guv et Ma m'ont rejointe sur le siège avant et j'ai senti que je m'élevais dans les airs. C'était la grue qui nous soulevait ainsi. Tu peux t'imaginer à quel point cette situation nous faisait perdre tout air de respectabilité ! J'en rougissais de honte ! Nous avons fait des kilomètres de cette manière. Il faut voir comment nous

étions cahotés, secoués ! Et je peux t'assurer que ce remorquage a endommagé la transmission automatique."

Miss Ku renifla et, me regardant avec sévérité : "Tu n'est pas ingénieur, Fifi. Si tu étais ingénieur, tu saurais qu'il n'y a rien de plus mauvais pour la transmission automatique que de remorquer l'auto. Un remorquage trop rapide peut ruiner une voiture : c'est ce qui s'est passé. Mais je ne suis pas ici pour te faire une conférence. D'ailleurs, ma pauvre Fifi, tu n'y comprendrais rien."

"Et après, Miss Ku ?"

"Après ? Nous avons traversé, en brinquebalant, la voie ferrée à Tecumseh et nous sommes arrivés devant le garage. Le Guv était furieux parce qu'il avait payé la réparation et que le garagiste ne voulait pas reconnaître ses torts. Il disait qu'il fallait accuser le Destin ! Pourtant, il nous a fait raccompagner ici dans sa propre voiture, après que je lui eus dit que je ne me sentais pas la force de porter le Guv sur mon dos jusqu'à la maison."

J'entendais un bruit d'assiettes qu'on remue. Il était temps d'aller voir ce qui se passait à la cuisine. J'avais été incapable d'avalier un morceau avant leur retour, tant j'étais inquiète. Je posai à Miss Ku une dernière question : "Pendant cette aventure, tu n'as pas eu peur ?"

"Peur ? Moi ? Non, je savais que si quelqu'un pouvait nous tirer de ce mauvais pas, c'était le Guv. Et puis, j'étais là pour le conseiller. Ma a été très bien. J'avais craint qu'elle ne s'affole. Heureusement, elle a été d'un calme parfait. Maintenant, allons manger."

"Notre Lama est en train de pérorer. Qu'est-ce qu'il peut raconter ?" Nous nous dépêchons de finir notre dîner et nous entrons dans le salon, où le reste de la Famille est réuni. "J'en ai assez de cette guimbarde, dit le Guv. J'ai bonne envie de l'échanger contre une meilleure voiture." Ma se racle le gosier, fait toutes sortes de petits bruits, ce qui indique qu'elle n'est pas tout à fait d'accord. "Regarde Ma, dit Miss Ku. Je suis sûre qu'elle est en train de calculer dans sa tête l'argent que ça va coûter." "Nous pourrions peut-être attendre un peu, dit enfin Ma, faisant appel à tout son courage. Tu vas bientôt toucher ces droits d'auteur dont tu m'as parlé." "Attendre ? l'interrompt le Guv. Si nous ne faisons pas cet échange tout de suite, nous n'aurons plus rien à échanger du tout. Cette vieille bagnole va tomber en morceaux. Elle ne vaudra plus un centime. Non ! Si nous attendons d'en avoir les MOYENS, nous ne le ferons jamais !" "Monstre a été insupportable, dit Bouton d'Or, pour varier la conversation. Je ne sais vraiment plus quoi en faire !" Miss Ku, en son langage, lui dit ce qu'elle peut en faire. Heureusement pour elle, Bouton d'Or ne comprend pas notre langue. Le Guv, lui, la comprend. Il applaudit et fait la traduction. Une traduction polie et sérieusement censurée !

Cette nuit-là, en m'endormant, je songe à quel point les autos sont chose dangereuse. On dépense des sommes folles pour les remettre en état, et à peine sont-elles sur la route qu'elles vous lâchent et vous obligent à de nouvelles dépenses. Quel plaisir les gens peuvent-ils trouver à se balader dans la campagne, enfermés dans une boîte de conserve montée sur roues ? Je préfère rester à la maison. Je n'ai que trop

voyagé, et où cela m'a-t-il menée ? Je me réveille en sursaut. Où cela m'a menée ? Mais, en Irlande, et si je n'étais pas allée dans ce pays, je n'aurais jamais rencontré le Guv, Ma, Bouton d'Or et Miss Ku. Tout à fait réveillée maintenant, je me dirige vers la cuisine pour y prendre un léger repas de minuit, histoire de passer le temps. J'y retrouve Miss Ku, qui fait de l'insomnie parce que les événements de la journée l'ont énervée. Monstre, même dans son sommeil, geint, grogne et pousse de petits cris inarticulés qui alternent avec ce bruit de robinet mal fermé qui vient de sa vessie incontinente. "La rivière de Detroit doit avoir un débit beaucoup plus fort depuis que Monstre est dans le pays", déclare Miss Ku, sans pitié. "Haine ! Haine à tous !" psalmodie Monstre, en rêve. "Bonne nuit, Fifi", dit Miss Ku. "Bonne nuit, Miss Ku", dis-je.

Le lendemain matin le Guv revient déjà du garage, où il est allé reprendre la Monarch. Le Guv a toujours été un homme du matin. Il convoque toute la Famille à une conférence plénière. C'est son habitude chaque fois qu'une décision importante doit être prise. Tradition extrême-orientale à laquelle nous souscrivons, nous autres chats. Je m'assieds sur les genoux du Lama, Miss Ku sur ceux de Ma. Quant à Bouton d'Or, elle n'a personne sur ses genoux, Monstre ayant été jugé incapable de participer aux discussions. "Mesdames, commence le Guv, je vous ai réunies pour envisager quelques questions : primo, il va falloir que nous déménagions. Les gens du garage viennent de m'apprendre que l'autre côté de la route va bientôt être transformé en décharge publique. Le fossé sera comblé de détritux, ce qui amènera des hordes de mouches en

été. De plus, il est quasiment impossible de passer sur la route à cause du nombre de touristes américains. Nous allons donc partir." Il s'arrête et jette sur nous un regard circulaire. Personne ne bouge. Personne ne dit mot. "Ensuite, poursuit-il, la direction de la voiture a été réparée, mais cela ne nous assure qu'une sécurité provisoire. Je propose donc que nous allions à Windsor pour échanger la Monarch contre une autre auto. Tertio, la question de Monstre se pose. Qu'allons-nous faire de lui ? Il devient de plus en plus impossible et le Vétérinaire dit que c'est sans espoir. Faut-il le laisser à cet homme ? Il s'y connaît en singes et saura s'en occuper." Nous discutons de voitures, de maisons et de singes pendant un bout de temps. Miss Ku prend des notes. Elle a le sens des affaires publiques et sait mener les débats.

"Je pense que nous devrions aller ce matin même à Windsor, dit Ma. Puisque tu es décidé, autant se débarrasser tout de suite de la voiture. Pendant ce temps-là, je m'occuperai de chercher une maison." "Ils ont mangé du lion !" murmure Miss Ku à mon oreille. "Alors, Sheelagh ? demande le Guv à Bouton d'or. Qu'est-ce qu'on fait de Monstre ?" "Nous avons fait de notre mieux, dit lentement Bouton d'Or. Je crois qu'il faut le renvoyer là d'où il vient." "Bien, répond le Guv. D'ailleurs, nous avons une bonne semaine devant nous." Miss Ku l'interrompt. Elle dit que c'était parfaitement idiot de nous être installés si loin de la ville. Elle veut voir des boutiques. Elle veut voir de la VIE ! "Entendu, lui rétorque le Guv, cette fois, nous choisirons une maison dans Windsor même." Ma ajoute que nous ne trouverons de maison ni à Windsor ni

ailleurs si nous restons là assis à ne rien faire. Elle monte se préparer.

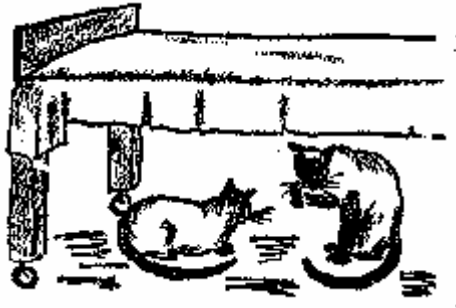
Le Lama, qui est sorti un instant, rentre dans la maison : "Un homme qui passait devant chez nous m'a aperçu près du garage. Il s'est arrêté pour me prévenir que des journalistes avaient rôdé dans le coin pour savoir où nous demeurions." La Famille a été presque continuellement harcelée par la Presse. Des reporters, venus des cinq parties du monde, viennent périodiquement demander au Guv un "scoop exclusif". Nous recevons aussi des lettres provenant de tous les pays. Bien qu'il n'y en ait pas une sur mille qui contienne un timbre pour la réponse, le Guv se faisait un devoir de répondre à toutes. Miss Ku et moi l'en avons dissuadé. Il s'est finalement rendu à nos raisons et ne répond plus à TOUTES les lettres. Ce qu'il y a de bien chez le Lama, c'est qu'on arrive à le convaincre, à condition de lui présenter des arguments solides. Nous lui avons fait comprendre que le bon sens était une chose à laquelle on pouvait se fier beaucoup plus qu'aux sentiments.

Le Guv appelle Bouton d'Or : "Sheelagh ! Il y a, dehors, une foule de crétins de la Presse. Je te conseille de ne pas répondre si l'on sonne et de t'assurer que la porte est verrouillée ! Il part avec Ma. La voiture s'éloigne. Nous restons là, Miss Ku et moi, pour protéger Bouton d'Or contre les journalistes. "Attention à vous, les chattes ! Je vais faire le ménage à fond. Gare aux pattes !" dit Bouton d'Or, armée d'un aspirateur. Je saute sur le lit du Guv. Miss Ku grimpe sur le rebord de la fenêtre et me crie : "La glace est en train de fondre sur le Lac, Fifi ! Je vois de gros blocs se

détacher et s'en aller avec le courant. Bientôt il va faire plus chaud. Nous pourrons peut-être aller nous promener en barque. Tu verras comme c'est amusant."

Nous autres Chats Siamois sommes très sociables, il nous FAUT être entourés des gens que nous AIMONS. Bouton d'Or est à la cuisine. Monstre continue à psalmodier, comme un maniaque qu'il est : "Veux partir ! Veux partir ! Haine à tous ! Haine à tous !" J'ai pitié de ce pauvre être qui a trouvé le meilleur des foyers et qui, pourtant, n'est pas satisfait. La grosse horloge sonne onze heures. Je bâille et décide de dormir pour passer le temps. Miss Ku dort déjà. J'entends son souffle régulier et paisible, dans le silence de la chambre.

CHAPITRE NEUF



"Chic ! Oh ! Chic ! s'exclame Miss Ku. Quelle belle auto ! Quelle superbe carrosserie ! C'est une limousine grand luxe ! Elle est bleue avec un toit blanc. Bleue de la couleur de tes yeux, Fifi. Le Guv a eu la main heureuse !" Je dois m'armer de patience et attendre qu'elle veuille bien, d'elle-même, m'en dire plus long sur la nouvelle voiture. C'est le lot des aveugles de devoir toujours compter sur autrui. Miss Ku a dit que la limousine était de la couleur de mes yeux. J'en suis TRÈS flattée. Le toit blanc doit faire merveilleusement ressortir ce bleu. Des portières se ferment. Des pas se rapprochent. Le Guv et Ma entrent tous les deux. Bouton d'Or descend précipitamment l'escalier.

"Vous venez la voir de près ?" demande le Guv. Bouton d'Or enveloppe Miss Ku dans un châle. Moi, je reste à l'intérieur. J'attends que Miss Ku me transmette ses impressions par télépathie : "C'est somptueux, Fifi ! Les coussins sentent le cuir de Russie. Le tapis est si

épais qu'on a envie d'y enfoncer ses griffes. Il y a des vitres si grandes qu'on se croirait dans un bocal à poissons rouges. Et c'est vaste ! Comme une salle de bal ! Au revoir, Fifi. Nous allons faire un tour. A bientôt !"

Certaines personnes disent : "Eh bien, Mme Greywhiskers, pourquoi ne pas capter les messages télépathiques en tout temps ? La réponse à cette question très sensée est que si tous les chats utilisaient constamment leurs pouvoirs télépathiques de façon maximale, 'l'air' serait si chargé de bruit que personne ne comprendrait aucun message. Les humains eux-mêmes sont obligés de régler leurs postes de radio afin d'éviter les interférences. Les chats se mettent sur la longueur d'onde du chat qu'ils désirent appeler et alors la distance est sans importance, mais n'importe quel autre chat à l'écoute sur cette longueur d'onde entend également le message et la conversation perd ainsi son côté personnel. Nous nous servons de notre langage à courte portée pour les conversations privées et de la télépathie pour les discussions, les messages à longue portée ainsi que pour communiquer avec la communauté chatesque. Quand on connaît la longueur d'onde d'un chat, qui est déterminée par la fréquence de base de l'aura, on peut s'adresser à ce chat n'importe où, et la langue n'est pas un obstacle. PAS un obstacle ? Enfin, un très petit obstacle, en tout cas. Les gens, et cela inclut les chats, ont tendance à penser dans leur propre langue et à projeter des images-pensées directement issues de leur propre culture, de leur propre conception des choses. Je ne m'excuserai pas d'entrer dans les détails de ce processus, car si

mon livre pouvait donner aux personnes ne fût-ce qu'une légère compréhension des problèmes et des pensées chatiques, il serait déjà inappréciable à ce seul titre.

Une personne et un chat voient les mêmes choses, mais d'un point de vue différent. La personne voit une table et ce qui se trouve sur cette table. Un chat ne voit que le dessous de la table. Nous voyons les choses d'en bas. Le dessous des chaises, le dessous des automobiles, des jambes qui montent vers le ciel, comme les arbres d'une forêt. Pour nous, un plancher est une vaste plaine parsemée d'immenses objets et de pieds maladroits. Un chat, où qu'il soit, a la même vision du monde que les autres chats, et c'est pourquoi n'importe lequel d'entre eux comprend le sens du message qu'on lui envoie. Comprendre les messages des personnes, c'est une autre histoire, car elles projettent une image dont la perspective, le point de vue, nous sont tellement étrangers que cela nous trouble un peu. Les chats vivent avec une race de géants. Les personnes vivent avec une race de nains. Vous qui me lisez, couchez-vous sur le sol et vous verrez ce que voit un chat. Les chats grimpent sur les meubles et sur les murs pour parvenir à voir ce que voient les personnes et, de la sorte, comprendre les pensées qui leur viennent.

Les pensées humaines ne sont pas contrôlées et irradient dans toutes les directions. Seuls des gens comme mon Guv peuvent contrôler le rayonnement et la diffusion de leurs pensées afin de ne pas "encombrer" toutes les autres. Le Guv un jour nous a dit à Miss Ku et à moi qu'il y a fort longtemps les

hommes communiquaient par télépathie, mais qu'ils abusèrent gravement de ce pouvoir et, du coup, le perdirent. C'est là, dit le Guv, le sens de l'histoire de la Tour de Babel. Comme nous, les hommes utilisaient jadis le langage vocal pour les conversations privées à l'intérieur d'un groupe et la télépathie pour les grandes distances et les rapports collectifs. Maintenant, évidemment, les hommes, tout au moins la plupart d'entre eux, ne se servent plus que du langage vocal.

Les personnes ne devraient jamais sous-estimer les chats. Nous sommes doués d'intelligence. Nous possédons un cerveau et des capacités. Nous n'utilisons pas la raison au sens communément accepté du mot, nous utilisons "l'intuition". Les choses "viennent à nous". Nous CONNAISSONS la réponse aux problèmes sans avoir à la chercher. Beaucoup d'humains ne voudront pas le croire, mais, comme le Guv vient de me le faire observer : "Si les gens, les humains, exploraient les choses de CE monde-ci avant d'explorer l'Espace, ils seraient mieux préparés à affronter ce dernier. Et, sans les choses de l'esprit, il n'y aurait PAS de choses mécaniques du tout ; il faut un esprit pour inventer un dispositif mécanique."

Dans certaines de nos légendes, il est question des grandes choses qui ont eu lieu entre la race des hommes et la race des chats. Cela se passait il y a bien longtemps avant que les hommes eussent perdu leurs pouvoirs de télépathie et de clairvoyance. Ne riez pas. Les chats ont leurs légendes. Les hommes ne commencent-ils pas les leurs, souvent, par les mots : "Du temps que les bêtes parlaient" ? Les gitans n'ont-ils pas des légendes qui remontent aux premiers temps

du monde ? Les chats, certes, n'écrivent pas. Nous n'en avons pas besoin, car nous avons une mémoire totale de ce qui s'est passé à toutes les époques et, de plus, nous avons accès aux Archives Akashiques. La plupart des gitans ne savent pas écrire non plus. Cependant, les histoires qu'ils savent ont traversé les siècles. Qui comprend les chats ? Est-ce VOUS ? Etes-vous EN MESURE d'affirmer que les chats n'ont pas d'intelligence ? En vérité, vous vivez avec des êtres que vous ne comprenez pas, parce que nous, les chats, NE VOULONS PAS être connus. J'espère cependant qu'un jour, le Guv et moi écrirons ensemble un livre de légendes des chats. Et ce livre stupéfiera positivement les hommes ! Mais revenons à ma petite histoire personnelle, dont cette digression m'a considérablement écartée.

Le soleil était tiède à travers la vitre de la cuisine lorsque Miss Ku revint de sa promenade : "Brrr ! Ce qu'il fait froid dehors, Fifi. Heureusement que la nouvelle voiture est bien chauffée !" C'était le prélude à une de ces petites conversations que nous avons autour d'une assiette bien garnie. Sa sortie avait donné faim à Miss Ku. Je n'avais pas besoin de grand air pour me donner de l'appétit. Il me suffisait de penser aux années de disette que j'avais traversées. Elles me faisaient apprécier mon bien-être d'aujourd'hui. Après s'être restaurée, Miss Ku me donna de plus amples détails sur la voiture, la façon dont le Guv l'avait choisie et opéré la transaction avec l'ancienne. Tout cela était fort intéressant. Monstre poussait des cris étourdissants. Il était fou, nous en étions absolument certains à présent. "Quand allons-nous le rapporter au

marchand qui nous l'a vendu ?" demanda Bouton d'Or. "Hourrah ! Voilà qui est bien parler !" s'écria Miss Ku, sautant en l'air de joie. "Il faut d'abord téléphoner pour prévenir que nous le rapportons. On ne peut pas prendre ces gens au dépourvu, ce ne serait pas correct", dit le Guv.

Ma se dirige vers le bas de l'escalier, où se trouve le téléphone. Le Guv ne se sert JAMAIS de cet appareil s'il peut faire autrement, car il lui arrive souvent de capter les pensées de son interlocuteur à la place de ce qu'il dit — deux choses très différentes ! A la maison, c'est toujours Bouton d'Or ou Ma qui téléphonent. Ma, d'une façon générale, joue chez nous le rôle de "directeur commercial". Le Guv trouve qu'elle a toutes les qualités qu'il faut pour ça. C'est elle qui fait tous les comptes, mais seulement parce que le Guv en a décidé ainsi.

"Oui, dit Ma, il vaut mieux le ramener, mais ils ne nous rendront pas l'argent, malheureusement !" ajoute-t-elle avec un air de regret. "Alors, Sheelagh ? Que décidons-nous ?" demande le Guv. Bouton d'Or, toute bouleversée, bégaye un peu et traîne les pieds : "C'est, c'est vrai que Monstre ne s'améliore pas. Il ne se plaît évidemment pas ici. Il doit avoir peur des chattes. Je crois qu'il se trouvera mieux dans une maison sans chat. Séparons-nous de lui."

"Tu en es SÛRE ? TOUT A FAIT sûre ?" insiste le Guv.

"Oui. C'est pour son bien", dit courageusement Bouton d'Or.

Le Guv se lève et se dirige vers le garage. Bouton d'Or tire Monstre de sa cage et l'enveloppe dans une bonne couverture. On introduit la cage dans la malle arrière de la voiture. Le Guv met le moteur en marche

et le laisse tourner assez longtemps pour que la voiture se réchauffe : il ne faut pas que Monstre attrape une pneumonie. Adieu, pauvre Monstre.

Bien que je n'aime guère circuler en auto, la Famille décida, un jour, de m'emmener faire un tour. Nous allâmes à un endroit assez plaisant situé au-dessous du Pont Ambassadeur, dont Miss Ku m'avait parlé à son retour de Detroit. Une fois là, on ouvrit la fenêtre pour que je puisse respirer le "parfum" de Detroit, humer son "arôme" ! C'est une façon polie de s'exprimer.

Miss Ku me donne une description de ce qui se passe au-dessus de nous. Le Pont gigantesque jeté sur la rivière de Detroit comme une construction en Meccano. Les camions qui passent sur ce Pont, telle une interminable procession de fourmis. Les touristes armés d'appareils photo qui emmagasinent des souvenirs. De l'autre côté, une gare de triage et, à droite, un gratte-ciel en construction, qui sera sans doute un de ces Halls où les Américains se plaisent à organiser des Conférences, ou des Conventions. Ce sont, en fait, des endroits où ils ne se rendent si volontiers que parce que cela leur permet d'échapper pendant quelques jours à "Bobonne", de s'offrir "aux frais de la princesse" autant de verres de whisky qu'ils veulent et de se réjouir en compagnie de "demoiselles de petite vertu".

Miss Ku est dans tous ses états. Elle voit de grands pans de glace descendre la rivière et voudrait en mettre de côté pour les revendre en été et faire fortune. On me propose de m'emmener jusqu'à Detroit. Je refuse. J'ai peur. Miss Ku me traite de poltronne.

"Ramenons les chattes à la maison et mettons-nous à la recherche d'un logement", dit Ma. "Très bien, répond

le Guv, il est temps de déménager ; de toute façon, je n'ai pas aimé cet endroit dès le début." Je prends congé du Pont Ambassadeur. Respectueusement, car je connais les usages. La voiture démarre silencieusement sur la neige. Tandis que nous passons devant la Gare de Windsor, un train mugit et je sursaute. Nous passons aussi devant un Couvent, ce qui rappelle à Miss Ku l'Irlande et notre ancien voisin, M. Loftus, dont la fille est religieuse. Puis nous rentrons chez nous. Ma nous sert le thé. Le Guv, qui, comme moi, a souvent souffert de la faim autrefois, a besoin de manger peu, mais souvent. Voilà pourquoi je rends compte aussi fréquemment de tous ces petits repas que nous prenons. Ils font partie du rythme de notre existence. Comme en font aussi partie toutes ces petites allées et venues qui ont pour moi, qui suis aveugle, tant d'importance, parce qu'elles me servent de points de repère.

Après le thé, le Guv, accompagné de Ma, repart sur la route et nous nous mettons à jouer, Miss Ku et moi. Nous courons l'une après l'autre. C'est d'ailleurs ce que les enfants, en France, appellent "jouer à chat". Quand nous sommes fatiguées de jouer, Miss Ku me demande de lui raconter une vieille légende. Elle insiste pour que je la lui raconte d'une voix très douce, pour l'endormir. Je lui propose la légende des "Chats qui sauvèrent le Royaume". Elle accepte et se pelotonne à mes pieds. Je commence :

"Il était une fois, il y a bien de cela un million d'années, une île qui s'étendait, belle et verdoyante, sous la douce tiédeur d'un soleil amical. Les eaux bleues léchaient ses roches indolentes et lançaient des

aigrettes d'écume où scintillaient des arcs-en-ciel. La terre de cette île était fertile et la végétation luxuriante. On y voyait des arbres qui s'élevaient gracieusement, très haut dans le ciel, pour être caressés par les brises embaumées. Des terres plus élevées descendaient des rivières qui rebondissaient par-dessus d'énormes blocs de pierre pour venir s'écraser dans des lacs d'où elles ressortaient, calmées. Elles suivaient alors un cours plus régulier qui les menait dans la mer accueillante. Au centre de l'île, des montagnes s'élevaient, cachant leur couronne dans les nuages. C'est peut-être là que se trouvait la Demeure des Dieux.

"Sur les longues étendues de sable doré, ourlé de la blanche écume des vagues, des indigènes heureux jouaient, nageaient et se livraient à l'amour. Tout n'était que joie, paix, indicible contentement. Pas de pensées d'avenir, ni de chagrin, ni de mal, rien que la joie de vivre sous les palmes caressantes.

"Une large route menait à l'intérieur du pays. Elle disparaissait dans la fraîche obscurité d'une immense forêt, pour réapparaître très loin, dans un paysage tout différent. Là, il y avait des temples taillés dans de la pierre colorée et des métaux tels que l'argent et l'or. Des flèches et des minarets défiaient le ciel, par-dessus des coupoles et des bâtiments patinés par le temps. Tout à coup, de l'intérieur d'un temple, parvinrent les notes profondes d'un gong. Cela fit fuir les oiseaux, qui, par milliers, se chauffaient au soleil le long des murs sacrés.

"Au son continu de ce gong, des hommes drapés de tissu safran se dirigèrent en hâte vers un bâtiment central. La ruée dura un certain temps, puis ralentit, et

tout redevint calme. A l'intérieur du Temple grandiose, l'Assemblée des moines se demandait la raison de cet appel soudain. Une porte s'ouvrit tout au fond laissant apparaître une petite troupe d'hommes revêtus de safran. Leur Chef était un vieillard ridé et desséché par les ans. Il les précédait, escorté de deux chats de grande taille. Ces chats avaient la queue, les oreilles et le masque noirs, le corps blanc. On sentait qu'il existait entre le vieillard et les chats une entente télépathique totale. Ensemble ils approchèrent d'un podium où le vieillard se tint un moment sans rien dire, contemplant la mer de visages qui se tenait devant lui.

"Frères de tous degrés, dit-il enfin, très lentement. Je vous ai convoqués pour vous dire que notre île est en danger mortel. Pendant longtemps nous avons souffert la menace que fait peser sur nous la présence des gens de science qui habitent le pays, de l'autre côté des montagnes. Coupés de nous par les gorges profondes qui séparent l'île en deux, ils ne sont pas aisément approchables. Sur leur territoire, la science a supplanté la religion ; ils n'ont pas de Dieu, pas de considération pour les droits des autres. Aujourd'hui, Frères de tous degrés...' le vieux prêtre s'arrêta un instant et jeta sur l'Assemblée un regard triste. Voyant que tous l'écoutaient avec grande attention, il reprit : 'Aujourd'hui, nous sommes menacés. Si nous ne fléchissons pas le genou devant ces impies, si nous ne nous soumettons pas complètement à ces hommes mauvais, ils déclarent qu'ils nous détruiront à l'aide de germes mortels.' Il prit un temps. Le poids des ans pesait lourdement sur ses épaules : 'Nous sommes ici, mes Frères, pour discuter de quelle façon nous pouvons

écarter cette menace à notre existence et à notre liberté. Nous savons où sont gardés ces germes porteurs de maux, car certains d'entre nous ont déjà tenté, en vain, de les dérober afin de les détruire. Mais nous avons échoué et ceux qui se sont sacrifiés pour nous ont été torturés à mort.'

"Saint-Père ! dit un jeune moine, ces germes sont-ils lourds à porter ? Un homme pourrait-il s'en emparer et s'enfuir avec eux ?' Il s'assit, tout apeuré de sa propre témérité pour s'être adressé directement au Saint-Père. Le Vieil Homme eut un sourire mélancolique : 'Non, cela ne pèse presque rien. Les germes sont contenus dans un tube que l'on peut tenir entre le pouce et l'index et, cependant, une seule goutte peut imprégner tout le pays et nous anihiler. De plus, le tube est soigneusement gardé dans une haute tour.' Le vieillard s'essuya le front : 'Pour nous narguer, nos ennemis ont placé le tube devant une fenêtre ouverte afin qu'on puisse le voir. Un arbre pousse devant la tour et l'une de ses branches entre par la fenêtre. Hélas ! cette branche est mince, fragile et, toujours pour nous montrer qu'ils n'ont pas peur de nous, nos ennemis ont envoyé un message dans lequel ils nous disent de prier notre Dieu qu'il nous rende légers, légers. Ainsi, disent-ils, la branche nous supportera et nous pourrions atteindre le tube.'

"Les moines tinrent conseil toute la nuit, cherchant le moyen de sauver leur peuple de la destruction. Les uns proposaient que l'on détruise la tour, les autres que l'on fasse tomber le tube à l'aide d'un projectile. Mais celui qui s'en emparerait posséderait un pouvoir dont il

pourrait, à son tour, faire mauvais usage, tant il est vrai que l'homme — fût-il moine — est une créature faillible.

"Dans sa cellule, au plus profond du Temple, le Grand Prêtre gisait, épuisé, sur sa couche. A ses pieds, les deux chats sacrés. 'Votre Sainteté, dit l'un, par télépathie, ne pourrais-je me rendre en pays ennemi, monter sur l'arbre et prendre ce tube, cette fiole ?' L'autre chat regarda son compagnon : 'Nous irons ensemble. Cela doublera les chances de succès.' Le vieux prêtre réfléchit. 'Ce serait sans doute la solution. Il n'y a qu'un chat qui puisse monter sur cet arbre et se tenir sur cette branche sans la casser.' Il retomba dans sa méditation que personne, même un chat sacré, ne se permettrait de troubler. Celui-ci dit enfin : 'L'un des nôtres vous emmènera. Il vous fera traverser les gorges qui nous séparent du pays ennemi, pour que vous ne vous fatigiez pas inutilement, et nous attendrons votre retour. Nous ne ferons part à personne de notre projet. Craignons les bavards ! Et nous enverrons un émissaire à nos ennemis, sous prétexte que nous voudrions connaître leurs conditions. Pendant qu'ils recevront cet émissaire, leur attention sera détournée de vous.'

"Les jours qui suivirent furent très occupés. Le Grand Prêtre fit savoir qu'il désirait envoyer un Emissaire. Il reçut une réponse favorable. L'Emissaire partit, escorté de deux moines portant chacun un panier. La troupe franchit des montagnes escarpées, passa les gorges ténébreuses et se trouva en territoire ennemi. Lorsque la nuit fut tombée, on libéra les chats de leurs paniers. Ils en sortirent aussi silencieusement que la nuit, elle-même, était silencieuse. Bientôt ils furent au pied de

l'arbre. Leurs pouvoirs télépathiques leur permirent de s'assurer qu'aucun ennemi ne se trouvait à proximité. Précautionneusement, l'un des chats se mit à faire l'ascension de l'arbre, tandis que l'autre guettait, télépathiquement. Avec des précautions infinies, le chat grimpeur rampa le long de la branche. Il arriva sur le rebord de la fenêtre et s'empara de la fiole au nez et à la barbe de celui qui la gardait. Avant que l'alerte eût été donnée, les deux chats s'étaient dissous dans les ombres de la nuit. Ils apportèrent au Grand Prêtre la fiole qui, dorénavant, sauvegarderait la paix du pays. Voilà pourquoi, depuis lors, les chats sont révéérés dans ce royaume. Mais, l'histoire ayant été tenue secrète, seuls les chats connaissent cette raison !"

Mon histoire était finie. Le but était atteint : Miss Ku était endormie et j'entendais à mes pieds son doux ronflement. Je souris de contentement. Je n'étais, sans doute, qu'une Vieille Bonne Chatte, mais je savais encore bercer de ma voix une petite soeur fatiguée. Son sommeil ne dura pas longtemps. Au bout de quelques instants, elle se leva toute droite et m'ordonna : "Fais ta toilette, Fifi. Ils vont bientôt rentrer et je ne veux pas qu'ils te voient toute dépeignée comme tu l'es." En effet, peu après, le Guv et Ma rentraient de leur expédition immobilière.

"Nous avons trouvé, dirent-ils. Que celles qui veulent visiter notre nouvel appartement nous suivent !" Je restai seule à la maison. A quoi servait que j'y aille ? Je ne vois pas. Il me faut un certain temps pour m'habituer à l'emplacement des objets et des meubles, des portes et des fenêtres. D'ailleurs, ils firent vite et, dès qu'elle fut rentrée, Miss Ku me fit la description de

l'endroit où nous allions vivre : "C'est une maison divisée en deux appartements. Le Guv les a loués tous les deux pour avoir la place d'écrire son prochain livre. Nous, nous serons dans l'appartement du haut. Il y a deux grandes chambres d'où l'on voit la Rivière Detroit ainsi qu'un balcon très large où nous pourrions nous installer toutes les deux quand le temps sera plus chaud. Et, miracle ! Il y a un GRENIER ! Un vrai grenier où nous pourrions nous rouler dans la poussière ! J'espère qu'il y aura même quelques souris avec lesquelles nous jouerons, les jours de pluie."

Ainsi, le Guv allait écrire un nouveau livre. Je savais que des Personnes l'avaient pressenti à ce sujet. Je savais aussi qu'il avait reçu des instructions spéciales d'entités désincarnées. Le titre avait même été trouvé. Miss Ku intercepta mes pensées : "Oui ! s'exclama-t-elle avec ivresse. Tout de suite après notre déménagement, nous irons voir Mme Durr, nous achèterons du papier et le Guv commencera à écrire."

"Mme Durr ? Qui est Mme Durr ?"

"Comment ? Tu ne connais pas Mme Durr ? Mais voyons, TOUT LE MONDE la connaît. C'est une dame libraire qui travaille pour le moment dans une firme de Windsor, mais elle va bientôt se mettre à son compte. A-t-on idée de ne pas connaître Mme Durr !"

"Mais, Miss Ku, comment est-elle, cette Mme Durr ? Dis-moi à quoi elle ressemble. Tu sais bien que je suis aveugle !"

"Bon. Assieds-toi. Je vais te raconter comment est Mme Durr : c'est une personne extraordinaire. Mme Durr — Ruth pour les intimes — est ÉLÉGANTE ! Un peu rondelette, mais juste ce qu'il faut. Des traits fins. Ma

dit qu'elle a les cheveux auburn. Moi, je dis qu'ils sont de la couleur des châtaignes fraîches, en automne. Elle porte des crinolines. Oui, tu m'as bien entendue : des crinolines. Elle les porte la plupart du temps, mais je crois qu'elle ne couche pas avec. Le Guv dit qu'elle a l'air d'une bergère en porcelaine de Dresde. Elle a une jolie peau. Comme de la porcelaine. Tu vois ce que je veux dire ?"

"Oui, Miss Ku. Je vois très bien, merci."

"Elle vend des livres et d'autres choses et, bien qu'elle soit hollandaise, elle vend des livres en Angleterre. Par exemple, elle vend les livres du Guv. Nous l'aimons bien et, maintenant que nous allons vivre à Windsor, nous espérons la voir plus souvent."

Nous restons un moment à contempler les vertus de Mme Durr, puis l'idée me vient de demander à Miss Ku si, par hasard, Mme Durr n'aurait pas des chats dans sa famille.

"Ah ! Pourquoi me poses-tu cette question ? Oui ! Justement ! Mme Durr a un chat, mais c'est une TRÈS triste histoire et, rien que d'en parler me met dans tous mes états ! Voilà : Mme Durr a Stubby. Mais Stubby n'est pas un chat comme les autres. Il est à la fois mâle et femelle. C'est une erreur de la nature et lui-même n'arrive pas à s'y reconnaître. Mais, qu'on en pense ce qu'on voudra, moi qui le connais, je peux affirmer qu'en tout cas, il a un coeur d'or. Oui, un coeur d'or. Il est timide, réservé, comme on peut s'y attendre : mets-toi à sa place ! Je crois qu'il ferait une mère admirable pour des chatons abandonnés. Il faudra que j'en parle au Guv."

"Y a-t-il un M. Durr ? Il doit bien en avoir un, puisqu'il y a une Mme Durr."

"Oui, il y a un M. Durr. Il fabrique du lait à Windsor, et sans lui nous mourrions tous de soif. Il est hollandais, lui aussi. Ce qui fait que leur fille est une Hollandaise double. Moi, je l'appelle Double-Crème et ça lui va très bien, parce qu'elle est gentille."

Nous étions en pleine fonte des neiges et la rivière charriait de grands pans de glace qui s'en allaient à la dérive. Quelques tempêtes de neige, pourtant, nous rappelaient que l'été n'était pas encore là. Néanmoins nous sentions que le pire était passé.

La vie, au Canada, était terriblement chère. Tout coûtait au moins le double du prix que l'on aurait payé en Irlande ou en France. Le Guv essayait de trouver du travail dans les milieux littéraires ou à la télévision. Il apprit par expérience que les firmes canadiennes ne voulaient pas des immigrants, à moins qu'ils ne fussent des manoeuvres. Voyant qu'il ne trouverait rien ni en littérature ni dans le domaine de la télévision, il essaya de chercher du travail dans n'importe quel domaine. Sans plus de succès. Aucun de nous n'aimait le Canada. C'est un pays qui manque singulièrement de culture et qui n'a pas la moindre idée des plus belles choses de la vie. Je me consolais en pensant que l'été serait bientôt là et que nous nous sentirions tous mieux.

Un jour, le Guv et Bouton d'Or, accompagnés de Miss Ku, s'en furent en promenade. Pendant leur absence, Ma et moi fîmes les lits. Nous avions à peine fini de ranger la maison que les autres rentrèrent. Miss Ku me dit à l'oreille : "Tu ne devineras jamais ce qui arrive. Tu vas en tomber par terre quand je te l'aurai dit. Bouton

d'Or a rencontré un homme nommé Heddy qui adore les singes."

"Ne me dis pas que nous allons encore avoir un singe à la maison !"

"Qui te parle d'un singe ? répond Miss Ku, avec un rire cynique. C'est deux singes que nous allons avoir ! Deux de ces atroces créatures ! S'ils font tous les deux aussi souvent pipi que Monstre, il va falloir vivre en maillot de bain à la maison ! J'espère qu'on va les installer sous la véranda. Ils feront moins de dégâts. Monstre, lui, au moins, était complètement paralytique, mais ces deux-là sont parfaitement capables de marcher, garantis sur facture et remboursés en cas de vice de constitution !" Elle soupira : "Bouton d'Or doit aller voir ce nommé Heddy. Décidément, elle a le culte des quadrumanes !" "C'est un goût bizarre, remarquai-je. Les singes ont plutôt mauvaise réputation. J'en ai connu un en France. Il avait été adopté par un marin retraité. Un jour il s'est évadé et il a saccagé un magasin de fruits et primeurs. C'est une dame nommée Madame Motte de Beurre qui m'a raconté ça. Elle dirigeait un hôpital pour animaux."

Nous étions très occupés par notre déménagement. Mon travail consistait surtout à piétiner les vêtements que les autres entassaient dans les valises, afin qu'ils tiennent moins de place. De temps en temps, Miss Ku et moi étions forcées de tout défaire, dans une malle déjà pleine, pour être sûres que rien n'avait été oublié. Nous devions aussi froisser le papier de soie, car chacun sait que le papier de soie convenablement froissé est beaucoup plus doux que celui qui sort d'une boîte. Nous aimions tout particulièrement rendre les

draps de lit prêts à l'usage. Personne n'aime les draps qui sortent de chez la blanchisseuse. Ils sont raides et peu accueillants. On les assouplit en les parcourant dans tous les sens. C'est un travail fatigant, mais nécessaire.

Le Menuisier vint prendre les mesures pour la cage à singes. Il avait l'accent allemand. Il dit : "Fous foulez une cache tifisée en teux ? Che fous en ferai une pelle ! Ma femme aime les sinches. Elle fiendra les foir si fous bermettez." La question se pose de savoir si la nouvelle maison sera assez grande pour cette cage. Il paraît que oui. Il y a un grand balcon au premier étage. On le garnira entièrement d'un grillage. Nous comptons, Miss Ku et moi, en faire notre salle de jeu. Il faudra y renoncer.

Pendant les jours suivants, le Guv et Bouton d'Or ne cessèrent d'aller chez le Menuisier pour surveiller l'édification du monument. Le déménagement s'effectuait petit à petit. La maison se vidait et nous nous y sentions dépaysées. Pour me distraire, le Guv venait de temps à autre jouer au jeu "d'attrape-bâton". Le dernier soir, il caressa ma fourrure à rebrousse-poil, me gratta le ventre et me dit : "Tu vas te coucher de bonne heure, Fifi. Demain, nous nous installons dans la nouvelle maison." Nous nous dîmes bonsoir et le Guv ferma l'électricité dans la chambre où nous dormions pour la dernière fois.

CHAPITRE DIX



"Réjouissons-nous ! Coquin de sort ! Car nous allons tous à Windsor !" chante Miss Ku sur un mode suraigu. Le Guv la fait taire en lui disant que, si elle continue, il va sûrement pleuvoir. Miss Ku, vexée, s'en va en maugréant que personne ne comprend rien à l'Art dans cette Famille. C'est le matin. Je m'étire paresseusement et je pense à mon breakfast. Justement, Ma m'appelle. Je saute du lit, ou, plutôt, je tâte le bord du lit avant de sauter, pour mesurer mes distances. Le matin, mes réflexes sont encore un peu endormis et j'ai toujours peur d'atterrir sur les souliers du Guv.

"Je vais à la poste, chercher le courrier", dit ce dernier. Il se fait envoyer son courrier poste restante, cela lui évite de donner son adresse et, par conséquent, de recevoir des visites inopinées. Le Guv a pour principe de ne jamais recevoir personne qui n'ait, auparavant, demandé un rendez-vous. Une fois — c'était avant que j'aie été adoptée par la Famille — une

dame était arrivée d'Allemagne et avait EXIGÉ d'être reçue, parce que, disait-elle, elle voulait s'asseoir aux pieds du Lama. Comme on l'avait priée de se retirer, elle s'était installée sur les marches du perron et il avait fallu la faire déloger par notre ami irlandais, M. Loftus, qui, pour l'impressionner, était arrivé en grand uniforme.

Les déménageurs arrivent pour emporter les plus grosses pièces du mobilier. Nous nous désintéressons de la question et faisons le tour de toutes les pièces pour leur dire adieu, selon la coutume. C'est une question de pure politesse, car la maison ne nous a jamais été très accueillante. Enfin, on nous enveloppe dans une bonne couverture, Miss Ku et moi. Le Guv ferme toutes les portes à clé et nous partons. La route est très mauvaise, comme tant de routes canadiennes. Miss Ku me lit un écriteau qui porte ces mots : "Route impraticable. Conduisez à vos risques et périls." Nous arrivons enfin sur la grand-route qui mène à Windsor. Nous roulons mieux. Mon nez se fronce. J'ai reconnu une odeur familière qui me rappelle le Vétérinaire irlandais et son Hôpital pour Chats. Miss Ku se moque de moi : "N'aie pas peur, Fifi ! C'est seulement un hôpital pour les personnes. C'est là qu'on les achève quand elles vont mourir. Et là, c'est l'endroit où on fabrique les autos : les usines Ford." "Miss Ku, dis-je, je sens maintenant une étrange odeur qui me rappelle les vignobles de France. C'est un peu DIFFÉRENT, cependant."

"Oui, c'est assez différent. C'est une fabrique de boissons. Avec du grain qui pourrait nourrir les gens qui ont faim, ils font des choses à boire qui abîment la

santé. Maintenant, nous passons au-dessus d'un pont de chemin de fer. Tous les trains qui vont à Windsor passent sous ce pont."

J'entends un bruit infernal et je saute en l'air. Miss Ku me gronde et m'apprend qu'il s'agit seulement d'une locomotive haut le pied qui manoeuvre.

"Nous sommes arrivés", dit Ma. La Famille traverse une allée encore couverte de neige, ouvre la porte. Cela sent le vernis tout frais et le savon. Je renifle le parquet avec volupté. "Tu t'occuperas du parquet plus tard. Nous allons visiter les lieux", dit Miss Ku. Nous nous livrons à l'exploration traditionnelle. Nous la poussons jusqu'au futur "balcon des singes", mais un violent courant d'air nous fait fuir. Il est pourtant vitré sur trois côtés, mais il n'est pas encore chauffé. Je vous passe les autres détails de la visite. Le plus beau doit sans doute être la vue que l'on a sur la rivière et la ville de Detroit. Soudain, Miss Ku tourne sur elle-même si vite que sa queue me balaie le visage. Elle a vu un homme mystérieux qui semble porter une serviette de cuir d'un style administratif. La chose lui déplâit. L'homme regarde fixement dans notre direction. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

La nuit y passe. Notre sommeil est haché par le bruit des trains qui roulent comme autant de tonnerres. Au matin, Ma va chercher le lait que l'on a déposé devant notre porte. Elle revient avec le lait et une lettre qu'elle tend au Guv. Il déchire l'enveloppe et lit. Puis il s'écrie : "Mon Dieu ! Les bureaucrates canadiens sont d'une bêtise sans limite ! Ecoutez ça. La lettre vient du Ministère des Finances :

"Cher Monsieur.

Des renseignements nous parviennent selon lesquels vous êtes locataire d'un domicile appartenant à une personne qui ne réside pas au Canada. En payant votre loyer, nous n'avez pas tenu compte de taxes immobilières que vous devriez verser à nos caisses depuis le 1^{er} mai 1959. Vous êtes donc prié, lors de votre prochain paiement, d'en acquitter le montant, faute de quoi nous nous verrions contraints d'appliquer la loi du... qui prévoit des sanctions proportionnelles aux sommes dues.

Croyez, Monsieur, à l'assurance..."

"Vous voyez ? dit le Guv. Nous avons emménagé hier et on nous envoie déjà des menaces. Le cauchemar continue. Je crois que je vais aller à Ottawa me plaindre en haut lieu !"

Miss Ku me fait un clin d'oeil : "Tu vois, Fifi, j'avais raison. L'homme mystérieux d'hier était un espion des impôts. Je m'en doutais. Il avait l'air faux jeton." Le Guv continue à pérorer : "Je ne comprends pas ce pays ; on me menace de déportation dans la première lettre qu'on m'envoie. Plutôt que de me demander de me présenter au Bureau de la Santé on me MENACE de déportation si je ne m'y rends pas. Maintenant, le jour même après celui de notre emménagement, on me menace de toutes sortes d'amendes. Les gens de ce pays n'ont pas l'intelligence de s'apercevoir qu'on n'est plus à l'époque du Far West." "Le Guv est en colère, chuchote Miss Ku. Tout le monde va en prendre pour son grade. Cachons-nous sous le lit !"

Les jours passaient doucement. Nous nous étions peu à peu habitués au bruit des trains. Le Guv avait élevé des protestations si vigoureuses au sujet des lettres menaçantes, qu'il avait reçu des excuses, non seulement du Receveur des Contributions local, mais même du gouvernement à Ottawa. Un article parut même dans un grand quotidien sur les fonctionnaires canadiens qui essaient d'intimider les immigrants. Le temps était devenu plus chaud et nous jouions dans le jardin.

Un jour, le Guv revint du bureau de poste de Walkerville avec, comme d'habitude, un abondant courrier. Parmi les lettres, une de Mme O'Grady. "Elle me manque, soupira Ma. J'aimerais qu'elle puisse venir ici." Le Guv ne répondit pas tout de suite, mais au bout d'un moment : "C'était une excellente amie. Pourquoi ne l'inviterions-nous pas ?" Ma et Bouton d'Or se regardèrent, stupéfaites. "Voilà le Guv qui devient fou !" murmura Miss Ku. Le Guv reprit : "Nous allons écrire à Mme O'Grady. Nous lui dirons que si elle arrive le mois prochain, elle se trouvera au Canada en même temps que la Reine d'Angleterre. Pensez un peu ! Mme O'Grady d'Irlande et Elisabeth d'Angleterre en visite au Canada au même moment ! La Reine passera obligatoirement juste devant nos fenêtres. Il faudra dire à cette bonne O'Grady de nous répondre rapidement !"

Nous aimions tous beaucoup Mme O'Grady, cette vieille O'G, comme nous l'appelions entre nous. Elle allait être un baume sur notre cœur après le cataclysme qui avait précédé. Ce cataclysme, c'était l'arrivée des singes. Loin de moi l'idée d'établir un

parallèle entre notre vieille et fidèle amie et les créatures de cauchemar qui nous avaient envahis peu de temps auparavant. Voici ce qui s'était passé :

Quelques jours après notre déménagement, le Menuisier allemand était arrivé en camion pour nous apporter la cage qu'il avait fabriquée avec amour. "C'est une pelle cache, hein ! avait-il dit. Nous allons fous l'installer, mon fils et moi." Ils avaient assemblé les diverses pièces qui la composaient, puis ils s'étaient frotté les mains, s'étaient reculés pour juger de l'effet et avaient poliment attendu les dollars qui leur revenaient. La question réglée, ils étaient partis, avec l'assurance que "Matame la Menuisière" aurait le droit de "fenir foir les cholies petites pêtes."

Un jour ou deux plus tard, les singes nous arrivaient dans un grand panier. Bouton d'Or, impatiente d'embrasser ses chérubins, avait imprudemment soulevé le couvercle du panier. CATASTROPHE ! Ils sortirent tous deux de leur prison comme des diables à ressort et ce fut, dans tout l'appartement, une chasse infernale. "PLONGE SOUS LE LIT, Fifi, DES SINGES SAUVAGES SONT LÂCHÉS !" hurlait Ku. Nous nous précipitâmes sous le lit. Le Guv, Bouton d'Or et Ma couraient de chambre en chambre, grimpaient sur les chaises, escaladaient les armoires, claquaient les portes et les fenêtres pour bloquer la route aux deux énergumènes. Il y eut des vases cassés, des pendules renversées, du linge et de la vaisselle qui s'écroulèrent. On avait l'impression que ce n'était pas deux singes, mais des centaines, des milliers de singes qui s'étaient répandus dans la maison. Finalement, le premier singe fut pris et enfermé dans la cage, puis le second. La

Famille s'épongea le front et se laissa tomber sur ce qui restait des sièges. Courageusement, Bouton d'Or s'arma d'une serpillière et d'un balai et, belle et stoïque, s'en alla ramasser les "souvenirs" que les sauvages ont laissés un peu partout. Comme le fit judicieusement remarquer Miss Ku, "Mince alors ! Je suis contente que ces choses ne volent pas, Fifi !" Le Guv et Ma se mirent à leur tour à l'oeuvre, redressant les choses et aidant à restaurer la place dans son état pré-singes.

L'Opération Singes n'a pas été un succès. Bouton d'Or retourne chez Heddy : "Oui, dit-il, ces singes d'Amérique du Sud, qui viennent tout droit des forêts d'Amazonie, ne sont pas vraiment faits pour vivre en appartement. Je vais les reprendre et vous en donner un autre, domestiqué, né en captivité." Pâles de terreur, les membres de la Famille s'écrient d'une seule voix : "Non ! Surtout pas ! Reprenez ceux-là et nous vous faisons cadeau de la cage !" C'est ainsi qu'une cage gigantesque faite sur mesure et d'un modèle encore jamais vu, contenant deux singes ricaneurs, prit le chemin de la boutique d'Heddy.

Mme O'Grady leur succéda. Elle avait répondu à notre lettre d'invitation. Elle disait que son mari était heureux pour elle de cette occasion unique de voyager. Je ne me souvenais plus très bien du métier de M. O'Grady. Miss Ku me dit que c'était un homme très important. Il avait autrefois été la "voix d'un bateau", ensuite il avait été "Sparks". Miss Ku réfléchit un moment et ajouta qu'elle pensait que ça avait quelque chose à voir avec la radio. Maintenant, c'était lui qui faisait toute l'électricité de Dublin. Il y a vraiment de drôles de métiers ! "Est-ce

qu'ils ont des enfants ?" demandai-je. "Oui, bien sûr. Ils ont une fille qui s'appelle Doris. Elle doit venir aussi. Et puis ils ont un chien, Samuel, qui garde la maison. Il a à peu près ton âge, Fifi."

Les semaines passèrent. Un matin, le Guv nous dit : "Les Chattes, il va y avoir du mouvement dans quelques jours. La reine d'Angleterre arrive à Windsor. Nous aurons des fanfares et des feux d'artifice. Aujourd'hui, nous attendons Mme O'Grady et Doris. Ku, je te charge de t'occuper de Fifi. Il faudra la protéger."

Pour accueillir nos invitées, Ma et Bouton d'Or astiquent parquets et meubles. Tout doit briller. Nous ne savons plus où nous mettre pour échapper aux coups de balai, aux vrombissements de l'aspirateur. L'endroit devient dangereux. De plus, il fait extrêmement chaud. Nous avons de la peine à respirer. L'hiver avait été exceptionnellement froid. A présent, c'était la chaleur caniculaire qui était, paraît-il, exceptionnelle. Miss Ku prétendait qu'il était impossible d'avoir de la viande crue. Elle était cuite, à la température ambiante, avant que d'arriver dans nos assiettes.

Ma était allée jusqu'à Montréal chercher les deux dames O'Grady. Le Guv sortit la grosse voiture pour accueillir tout son monde à l'aéroport de Windsor. Bouton d'Or tournait en rond dans la maison et regardait sans cesse par la fenêtre. Dans quelques jours, le spectacle en vaudrait la peine, ce ne serait que processions, cortèges, fanfares militaires et hélicoptères dans le ciel. Rien de tout cela en l'honneur de Mme O'Grady, bien entendu. Pourtant, elle vaut bien une Reine !

"Les voilà ! Les voilà !" On entend des rires et toutes sortes d'exclamations de joie. Miss Ku murmure à mon oreille que cette pauvre O'G est en sueur et qu'elle a l'air d'une tranche de bacon en train de frire. Elle monte péniblement l'escalier et s'affale sur une chaise. Quand elle s'est un peu remise, Ma lui propose de venir s'asseoir sur le balcon, où il fait sans doute plus frais. Nous la suivons. La conversation roule d'abord sur l'Irlande, sujet cher au coeur du Guv et de Ma. Puis on aborde le voyage de la Reine Elisabeth, sujet cher au coeur de Bouton d'Or, mais qui laisse le Guv totalement froid. Au bout de quelques instants, Mme O'Grady se retire dans la salle de bains pour prendre une douche de la meilleure eau de la ville de Windsor. Quand elle revient, elle est fraîche comme une rose d'Irlande.

Ma a retenu pour Mme O'Grady et sa fille une chambre dans un très bon hôtel, le Métropole. Avec le Guv, elle part installer ces dames. Miss Ku les accompagne. Elle tient à les guider dans les rues de la ville. Vous savez qu'elle aime à se rendre utile (elle se trouve même indispensable). Moi, je ne peux pas faire grand-chose à cause de mes infirmités, mais je m'efforce de soutenir le Guv moralement. Je crois le comprendre mieux que quiconque, car nous avons eu, lui et moi, de grands malheurs dans notre vie.

En fin de matinée, le Guv et Ma vont chercher la voiture au garage pour promener nos invitées. Nous ne garons pas l'auto chez nous parce qu'elle est trop grande, mais dans le vaste garage de la cousine de notre propriétaire qui nous a permis de l'utiliser. Cette cousine est très aimable. Elle nous parle souvent. Elle nous a raconté que, du temps de son père, les colons

travaillaient avec une carabine à côté d'eux pour se défendre des Indiens qui se livraient souvent à des raids. Son père emmenait les troupeaux boire à la rivière, à l'endroit où, actuellement, passe la voie de chemin de fer. La cousine en question possède encore une autre maison à quelques kilomètres de Windsor et cette maison est une cabane en rondins de bois de châtaignier. Miss Ku y est allée un jour et a été très impressionnée par les étranges créatures qui vivent sous les marches.

"Nous sommes allés voir les Destroyers Anglais, dit le Guv à son retour. Ils sont amarrés près de Dieppe Park. Nous avons aussi fait un tour de la ville et ramené des petits gâteaux pour le déjeuner." Mme O'Grady paraît avoir été très intéressée par ce qu'elle a vu. Le Guv parle de Voie Maritime. Je ne comprends pas ce dont il s'agit, mais il paraît que des personnes ont creusé un fossé pour que l'eau des Grands Lacs coule plus vite vers la mer. Comme certaines villes américaines prenaient trop d'eau, on a installé des écluses dont des Canadiens gardent les clés. De temps en temps, pour qu'un bateau puisse flotter, ils ferment une porte derrière et ils en ouvrent une autre devant. Tout ça, c'est trop compliqué pour moi, et même pour Miss Ku, mais le Guv sait et il explique la chose à Mme O'Grady, qui a l'air de comprendre.

Pendant le séjour des dames O'Grady, la Famille se donne une peine inouïe pour la promener, lui faire voir tout ce qui mérite d'être vu. Cela me semble bien du temps perdu. Tout finit par passer devant notre maison. Inutile de se déranger. Par exemple, des hommes suspendent des guirlandes et des girandoles pour le

proche passage de la reine ; des petits bateaux circulent le long de la côte, chargés de gens qui crient des ordres dans des porte-voix, pour se donner de l'importance ; des foules de curieux s'installent tout bonnement sur les rails de chemin de fer et des armées d'autocars encombrant la route. La Famille, elle, prend place sur le balcon. Le Guv a sorti son attirail de photographe. Il y a un truc à trois pieds avec une caméra au-dessus. Sur la caméra, il a mis ce que Miss Ku (qui doit savoir) appelle un téléobjectif. Ce télé-je-ne-sais-quoi est assez puissant pour photographier d'ici un chat qui se promène dans une rue de Detroit.

Mme O'Grady ne tient plus sur sa chaise. Elle s'écrie : "Regardez ! Toute la côte américaine est bordée par la Police Montée Canadienne en uniforme rouge !" Tout le monde se met à rire. Ce n'était pas la Police Montée Canadienne, c'était un convoi de wagons chargés de tracteurs peints en rouge, prêts à l'exportation. Miss Ku me dit que l'erreur de Mme O'Grady est excusable, car, de loin, les tracteurs ont vraiment l'air de cavaliers au garde-à-vous.

Des bateaux de plus en plus nombreux remontent la rivière. Les bruits qui montaient de la foule cessent subitement, faisant place à une sorte de demi-silence, suivi de quelques acclamations. "La voilà ! dit Ma. Elle est debout, seule, sur le pont arrière." "Je vois le Prince, dit Bouton d'Or. Il est un peu plus au centre du bateau." "J'ai pris une belle photo de cet hélicoptère, dit le Guv. Un homme était penché au-dehors et photographiait les navires au-dessous de lui."

L'escadre remonta la rivière et, quand le dernier vaisseau eut disparu, la circulation reprit sur la route.

La foule se dispersa. Comme le dit alors Miss Ku, il ne resta plus de la cérémonie qu'une demi-tonne de papiers gras et de guirlandes froissées.

Il faisait encore jour. Des péniches traînées par des remorqueurs prirent position dans les eaux où le Canada et les Etats-Unis se rencontrent. C'est de ces péniches que le feu d'artifice devait être tiré. Ainsi, en cas d'accident, les deux pays partageraient la responsabilité. Une fois de plus, la foule se reforma. Les gens pique-niquèrent en attendant l'ouverture des festivités. Toute circulation fut interdite : celle des trains et celle des bateaux. L'heure du feu d'artifice sonna. Rien. On attendit. Toujours rien. Une voix annonça qu'une des pièces principales était tombée à l'eau. On entendit enfin quelques petits bruits faibles : deux ou trois minables fusées s'étaient élevées dans le ciel. Et ce fut tout. Il était temps de reconduire les dames O'Grady à leur hôtel. Ma dit qu'elle allait appeler un taxi, car il n'était pas question de sortir la voiture du garage, avec toute cette foule. Malheureusement, tous les taxis étaient bloqués aux quatre coins de la ville par des embouteillages monstrueux : "Il y a plus d'un million de personnes au bord de l'eau", dit la compagnie de taxis. Le Guv se vit donc obligé de sortir sa voiture. Lorsqu'il revint, après avoir ramené les deux O'G à leur hôtel, il nous dit qu'il lui avait fallu une heure pour faire trois kilomètres (2 milles).

Le séjour de nos invitées touchait à sa fin. Je n'avais pas beaucoup profité de leur présence, car elles avaient fait beaucoup de promenades, beaucoup d'excursions et beaucoup de "lèche-vitrines". Elles reprirent, par avion, le chemin de l'Irlande. Nous aurions bien voulu

le faire avec elles. Le Guv n'avait trouvé de travail ni à Windsor ni en aucun coin du Canada. Tout ce qu'on lui avait offert, c'était un travail manuel que ni son âge, ni sa santé, ni sa formation professionnelle ne lui permettaient d'accepter.

Le Canada s'était révélé un pays fondamentalement dépourvu de culture et nous attendions impatiemment le jour où nous pourrions le quitter. Mais ce livre n'est pas destiné à être un répertoire des défauts du Canada. Il faudrait d'ailleurs toute une bibliothèque pour les énumérer !

A présent, Miss Ku et moi sortions souvent dans le jardin. Jamais seules, cependant, à cause des nombreux chiens du voisinage. Les chats siamois n'ont pas peur des chiens, mais les personnes ont peur de ce que NOUS pourrions faire aux chiens. On sait que nous sommes capables de leur sauter sur le dos, d'enfoncer nos griffes dans leur chair et de les chevaucher, comme les hommes leurs chevaux. Apparemment, il est permis aux hommes de s'attacher des éperons d'acier avec lesquels ils déchirent les flancs de leur monture, mais quant à nous, lorsque, pour nous défendre contre un chien, nous nous servons de notre seule arme, nos griffes, on NOUS traite de brutes et de "sauvages".

Nous étions assises ce jour-là aux pieds du Guv. Il faisait bon dans le jardin. Tout à coup passe devant la maison une file de voitures klaxonnant ensemble à vous casser les oreilles : Ce phénomène s'était déjà produit, mais je n'y avais pas porté une attention particulière. Je me disais : "Ce sont des Canadiens, après tout ! Ils sont donc capables de faire n'importe quoi sans rime ni raison !"

Pourtant, cette fois, je demande à Miss Ku si elle connaît la raison de ce tintamarre. Elle me répond que, dans ce pays, lorsqu'un garçon épouse une fille, ils attachent des rubans aux voitures de la noce et se promènent en procession en faisant autant de bruit qu'ils le peuvent. Je me dis qu'ils ont raison de prévenir tout le monde à coups de klaxon, c'est une façon comme une autre de dire : Attention ! Voilà une bande de cinglés qui passe ! Miss Ku ajoute ; "Lorsqu'une personne meurt et qu'on va l'enterrer dans un trou, toutes les automobiles du cortège funèbre allument leurs phares et portent des petits drapeaux blanc et bleu marqués : Enterrement. Elles ont priorité sur la route et ne sont pas obligées de s'arrêter aux feux de signalisation." Je dis à Miss Ku : "Comme c'est intéressant !"

Miss Ku mâchonne un brin d'herbe, puis elle reprend : "Pourrais t'en dire, des choses, sur le Canada. Tiens, par exemple, quand quelqu'un meurt, on emmène son corps dans une Maison Funéraire, pour l'embaumer — c'est-à-dire le mettre en conserve —, le maquiller comme une vedette de cinéma et l'installer dans un joli cercueil, où on l'assied à moitié, comme s'il était vivant. Et tous ses amis viennent lui faire une visite. Ils appellent ça 'lui rendre les derniers devoirs'. Le Guv dit que ces Maisons Funéraires sont la plus belle combine qu'on ait jamais inventée pour gagner de l'argent."

"Et puis aussi, quand deux personnes ont décidé de se marier, leurs amis leur donnent ce qu'ils appellent une 'douche'. Quand on m'a parlé de ça pour la première fois, j'ai cru qu'il s'agissait d'une vraie

douche, avec de l'eau, mais non, c'est une douche de cadeaux. On les 'arrose' de cadeaux. En général, ce sont des cadeaux dont ils n'ont pas envie, ou le même cadeau répété des dizaines de fois. Que veux tu qu'une jeune mariée fasse d'une demi-douzaine de percolateurs ?"

Miss Ku soupira : "Drôle de pays ! C'est comme leur manière d'élever les enfants ! Il ne faut jamais les gronder ni les punir. Il faut des gardes spéciaux pour leur faire traverser les rues. Il faut les traiter comme s'ils n'avaient pas la moindre jugeotte — ce qui n'est pas tout à fait faux — et puis, à partir du jour où ils ne vont plus à l'école, on les laisse se débrouiller tout seuls et personne ne s'occupe plus d'eux. Ici, Fifi, on pratique un culte malsain : le culte du tout petit. C'est à la fois très mauvais pour les enfants et pour le pays. Aux enfants il faut de la discipline, sans quoi, plus tard, ils tombent dans le crime pour avoir été élevés trop mollement quand ils étaient petits." Miss Ku avait parfaitement raison. Quand on cède tout à un chaton, il devient insupportable et, en grandissant, cela fait un adulte insatisfait.

Le Guv se lève : "Vous pouvez rester ici si vous voulez, les chattes. Moi, je monte chercher ma caméra. Je veux photographier ces roses." Le Guv est bon photographe. Il a une merveilleuse collection de diapositives. Pendant qu'il est parti chercher sa bonne caméra japonaise Topcon, le chat qui vit chez notre voisin appelle Miss Ku, de l'autre côté du grillage qui nous sépare, pour lui dire quelque chose à l'oreille. Miss Ku revient : "Rien d'important. Il voulait m'apprendre les derniers mots d'argot américain." Le Guv revient.

Nous nous cachons Miss Ku et moi derrière les buissons, car nous détestons qu'on nous photographie. Nous détestons aussi que l'on nous regarde comme des bêtes curieuses. Miss Ku est encore mortifiée par le souvenir de cette dame canadienne qui, en passant devant chez nous, l'a montrée du doigt en disant : "Qu'est-ce que c'est que ça ? Un singe ?"

Cette nuit-là (c'était un samedi), il y avait beaucoup de monde à la Taverne qui se trouve plus haut sur la route. Des voitures passaient, s'arrêtaient, repartaient. On entendait le bruit des discussions : des hommes marchandaient avec des femmes qui attendaient sur les trottoirs, le prix d'une nuit. Nous allâmes nous coucher : Bouton d'Or dans sa chambre tapissée de photos de singes et de bébés, et ornée d'une statue représentant un bouledogue nommé Chester ; Ma et Miss Ku dans une jolie chambre du devant et le Guv et moi dans la nôtre, qui se trouve en face de Detroit.

Le Guv éteignit la lumière. J'entendis le sommier craquer sous son poids. Je restai un instant assise sur le rebord de la fenêtre à écouter les bruits de la nuit et à réfléchir. Réfléchir à quoi ? Je comparais le dur passé au merveilleux présent, songeant à ce que le Vieil Arbre m'avait dit, songeant que j'étais maintenant à la Maison, désirée, vivant en paix et heureuse. Maintenant, parce que je savais que je pouvais faire tout ce qui me plaisait, ou aller n'importe où dans la maison, je faisais bien attention de ne rien faire qui aurait même pu offenser Madame la Diplomate dans sa lointaine France. Je me souvins de la devise du Guv : "Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fasse." Une merveilleuse sensation de bonheur m'envahit. Le Guv

respirait calmement. Je m'approchai de lui et me pelotonnai sur son lit à ses pieds.

Brusquement, je me réveillai. La nuit était silencieuse et, pourtant, j'entendais comme un faible grattement. Une souris peut-être ? Le grattement continua. Puis ce fut un son étouffé de bois qui se casse. Je saute du lit aussi doucement que je peux et je traverse la chambre pour chercher Miss Ku. Elle entre au même instant et me dit à l'oreille : "Le chat du voisin vient de m'avertir qu'il y a un CAMBRIOLEUR dans la maison. On y va ? On l'égorge ?" Je réfléchis un moment. Les Chats Siamois peuvent faire ce genre de chose pour défendre la propriété, mais nous, nous sommes des Chattes Siamoises civilisées. Il vaut mieux prévenir le Guv. "Bonne idée ! dit Miss Ku. Il ne lui faudra pas longtemps pour casser la figure à ce voleur ! Il est si fort !" Je saute sur le lit et je tape doucement sur l'épaule du Guv. Il étend la main et me gratte le menton : "Qu'y a-t-il, Fifi ?" Miss Ku saute sur sa poitrine et crie : "Hé ! Guv ! Un CAMBRIOLEUR est entré. Fais-le sortir !" Le Guv écoute attentivement, puis enfile ses pantoufles et sa robe de chambre. S'emparant d'une torche électrique, il descend l'escalier sans faire de bruit. Nous le suivons. Bouton d'Or sort de sa chambre : "Qu'est-ce qu'il y a ?" demande-t-elle. "Chut ! Des cambrioleurs ! répond le Guv tout en continuant à descendre. Ma, réveillée à son tour, se joint à nous. Nous traversons tout l'étage du rez-de-chaussée. Un vent aigre s'engouffre dans une fenêtre ouverte. "Juste ciel et tonnerre de Brest ! s'exclame Miss Ku. Il a brisé le cadre de la fenêtre !"

Le voleur nous a évidemment entendus descendre et il s'est sauvé. Le Guv va chercher un marteau et des clous pour réparer la fenêtre. Nous n'appelons pas la police. C'est inutile. Il y a quelque temps, une bande d'enfants du quartier a emporté la barrière du fond du jardin. Ma a téléphoné au commissariat et quand, finalement, un agent est arrivé, il a dit : "Oh ! vous avez de la chance qu'ils n'aient pas emporté le toit de la maison !"

Nous autres, Chats Siamois, possédons au plus haut degré le sens de la responsabilité. Au Tibet, nous gardons les Temples et nous gardons aussi ceux que nous aimons, au prix même de notre vie. Voici une autre de nos légendes.

"Il y a des siècles et des siècles vivait un vieil homme qui était le Gardien de la Grande Forêt d'une ancienne Lamaserie, au coeur de l'Asie. Il vivait dans la forêt, partageant la grotte qui lui servait de maison avec une petite Chatte Siamoise qui avait une grande connaissance des choses de la vie. Le vieux Gardien, qui était vénéré comme un Saint, parcourait avec la Chatte Siamoise les sentiers de la forêt, la petite Chatte trotinant respectueusement derrière lui. Tous deux partaient à la recherche des animaux malades ou affamés pour leur apporter remèdes, aliments et réconfort.

Une nuit, le vieux Gardien, qui était en réalité un Moine, se coucha sur son lit de feuilles sèches, épuisé après une journée particulièrement fatigante. La chatte s'endormit à ses côtés. Ils ne craignaient rien ni l'un ni l'autre, étant les amis de toutes les bêtes de la forêt.

Même le sauvage phacochère et le tigre cruel aimaient et respectaient le Gardien et son Chat.

Dans les heures les plus noires de la nuit, un serpent venimeux, cependant, rampa jusqu'à la grotte. Méchant, jaloux et plein de toute la haine dont un serpent venimeux peut être capable, il se glissa jusqu'à la couche où reposait le vieux Gardien. Il était sur le point de le mordre de ses crocs empoisonnés lorsque, d'un bond, la Chatte fut sur son dos. Le vieil homme à ce bruit se réveilla. La bataille fut longue et féroce. Le serpent se débattait, fouettait l'air de sa queue, se tordait en tous sens. Enfin, presque défaillante d'épuisement, la petite Chatte parvint à mordre le serpent en plein dans sa colonne vertébrale et l'abominable bête s'immobilisa, morte.

Doucement, le vieux Moine dégagea la petite Chatte des noeuds monstrueux dont le serpent l'entourait encore. La berçant dans ses bras, il dit : 'Petite Chatte, depuis longtemps toi et les tiens avez gardé nos Temples. Vous aurez toujours votre place dans les foyers et dans le coeur des hommes. Dorénavant, nos destinées seront unies.'

Je pensais encore à tout cela en remontant à notre chambre. Le Guv se recouche, moi à ses pieds. Il étendit la main et me pinça affectueusement les oreilles, puis se rendormit.

CHAPITRE ONZE



"Fifi ! Fifi !" Miss Ku descend l'escalier en donnant les signes de la plus grande agitation. "Fifi ! Le vieux a complètement perdu les pédales !" Depuis que Miss Ku fréquente le chat de la maison voisine, elle, qui était si distinguée, s'exprime de plus en plus souvent en argot. "Oui, Fifi. Le vieux a une araignée dans le plafond ! Il est sinoque, il est tordu, il est, il est..." Miss Ku s'arrête et me regarde. Je ne comprends rien à tout ce qu'elle me raconte. Je sais que le Guv l'a emmenée tout à l'heure avec lui à Riverside. Je sais que la promenade a duré environ une heure, peut-être plus, et voilà que Miss Ku me dit que le Lama est devenu fou ! Je saute sur le rebord de la fenêtre pour réfléchir à la situation. Au loin, un bateau hulule un signal qui, d'après ce que le Guv m'a appris, doit signifier : je rentre au port.

Miss Ku saute avec légèreté à mes côtés : "Eh bien ! C'est tout l'effet que ça te fait ?" Je réponds, un peu agacée : "Tu ferais peut-être mieux de me raconter ce

qui s'est passé !" "Voilà : nous roulions tout à fait normalement et, tout à coup, je ne sais pas ce qui a pris au Guv. Il a arrêté la voiture et il a regardé le moteur. Et puis il a dit : "Je n'aime pas le bruit que ça fait. Je suis certain qu'il va arriver quelque chose à cette auto." Ma était assise là, comme un dindon empaillé, sans mot dire. Alors le Guv est remonté dans la voiture et a décidé : "Nous allons ramener Ku à la maison et nous irons au garage voir s'ils ont une voiture intéressante." Ils m'ont déposée ici comme un paquet de linge sale et ils sont repartis vivement !"

Je ne réponds rien à Miss Ku, car j'ai décidé une fois pour toutes de ne pas me laisser gagner par la surexcitation qui est l'état permanent de ma camarade. Soudain, elle se met à danser sur le rebord de la fenêtre, comme atteinte de la danse de Saint-Guy et elle crie : "Formidable ! Génial ! Unique ! Ce qu'elle est belle ! Elle est blanc et rose comme un gâteau d'anniversaire !" J'entends, en effet, une portière se refermer. Le Guv et Ma sont rentrés. Je vais enfin avoir des explications. Le Guv a la voix gaie : "Oui, Fifi ! Encore une voiture neuve ! Tu vas me gronder et dire que je ne suis pas raisonnable ! C'est une Mercury, cette fois. Elle n'a eu qu'un seul propriétaire et elle a très peu roulé."

Je connais le Guv. Il va sûrement m'inviter à essayer la nouvelle merveille. En effet : "Tu viens faire un tour ?" dit-il. Je refuse poliment. Miss Ku et Bouton d'Or sont déjà installées sur les coussins de la Mercury. Je leur souhaite bonne promenade et je retourne auprès de Ma. Le téléphone sonne. Ma se précipite : il ne faut jamais faire attendre les téléphones, ils n'aiment pas

ça. D'après les paroles prononcées par Ma, je comprends que c'est Mme Durr qui est à l'autre bout du fil. Ces dames bavardent un long moment. A peine Ma a-t-elle raccroché que les autres membres de la Famille rentrent. "Mme Durr a appelé, dit Ma. Elle a des ennuis avec son déménagement. Elle est obligée de partir de l'endroit où elle est et ne sait pas où mettre ses livres en attendant que sa nouvelle librairie soit prête à les recevoir."

Nous aimons tous Mme Durr. Je crois vous avoir dit qu'après avoir travaillé pour une autre maison, elle allait ouvrir sa propre librairie, à Windsor, sur la Dorwin Plaza. "Pendant combien de temps a-t-elle besoin d'entreposer ses livres ?" demande le Guv. "Pendant un mois tout au plus", répond Ma. "Eh bien ! dis-lui qu'elle n'a qu'à nous les apporter ici. Notre propriétaire ne peut pas y voir d'inconvénient, puisque aucune vente ne sera effectuée."

"Voilà Ruth !" annonce Miss Ku. "Ku je t'ai déjà dit que tu n'as pas à appeler les gens par leur petit nom", dit le Guv. "Pff ! dit Miss Ku. Pour moi, Mme Durr, c'est RUTH et son petit Chaton Siamois, c'est Chuli, ce n'est pas M. Durr."

Mme Durr vient, en effet, d'arriver. Nous descendons avec elle à l'étage au-dessous. C'est là que l'on empilera tous les livres. Le Guv lui prête l'appartement, à condition qu'elle n'y tienne pas d'activité commerciale et qu'elle ne nous paie pas de loyer. C'est la loi. Mme Durr a l'air très contente. Elle joue avec moi et me caresse. Je lui offre en échange mon ronronnement de deuxième classe (je réserve mon ronronnement de première classe à la Famille, comme il se doit). Le petit

Chuli Durr lui expliquera ça quand il sera plus grand. Pour le moment, c'est encore un bébé. Son museau et sa queue sont encore blancs.

Le lendemain, des caisses et des caisses de livres sont amenées par des déménageurs. Les déménageurs marchent à pas lourds. Ils peinent. Ils ahanent. Ils vont et viennent en un défilé qui dure toute la matinée. A peine ont-ils fini que d'autres hommes arrivent. Ce sont les gens de la compagnie du téléphone. Pour les besoins de Mme Durr, on a fait installer une seconde ligne. J'en ai assez d'être continuellement troublée dans mes habitudes par ces allées et venues et je vais à la cuisine pour me réconforter. Justement, Ma est en train de remplir nos écuelles. Je lui donne un petit coup de tête et je me frotte contre ses jambes pour la remercier. Dommage qu'elle ne comprenne pas notre langue comme le Guv.

Peu après, le Guv ouvre la porte de la cuisine qui mène à l'étage inférieur. Miss Ku se précipite et je m'aventure, moi aussi, dans l'escalier. Je me débrouille assez facilement, à présent, sachant que je ne trouverai pas d'obstacle sur mon chemin. Le Guv est inflexible là-dessus : il exige que toutes mes routes soient dégagées. Il a été aveugle pendant plus d'un an et il sait ce que c'est. En bas, nous frappons à la porte et Mme Durr nous ouvre. Comme il se trouve certainement des obstacles dans cette partie de la maison où je ne vais jamais, le Guv me prend dans ses bras. Puis il m'installe près d'une caisse. Les caisses sont mes gazettes. J'y renifle les nouvelles de l'extérieur. Sur celle-ci je déchiffre des obscénités laissées par des chiens. D'autres odeurs m'apportent

des messages d'amis. L'un vient de Stubby Durr, le chat-chatte dont je vous ai parlé. Il (ou elle) est ravi de servir de nounou au petit Chuli. Miss Ku parle de Stubby avec attendrissement. Elle ne sait pas trop si elle doit en parler au féminin ou au masculin. Grammaticalement, c'est assez gênant. Elle se décide pour le masculin. Je lui ai dit qu'en français, c'est toujours le masculin qui prévaut.

Miss Ku se promène beaucoup dans la Mercury. Elle va à Leamington et aux environs. Elle me raconte ses excursions. Elle est passée devant une usine où l'on fabrique cinquante-sept variétés de nourritures. Cette profusion la fait rêver. Moi, ça ne m'impressionne pas. Qu'ai-je à faire de cinquante-sept plats différents ? Miss Ku bavarde inlassablement. Je ne l'écoute même plus. Elle m'agace avec sa futilité.

Le Guv entre et nous annonce que Mme Durr va nous quitter. Sa boutique de Dorwin Plaza est enfin prête. Nous descendons chez Mme Durr. Cette dernière est en train de remettre les livres dans les caisses. Pourquoi les avoir déballés, alors ? Miss Ku me répond que je suis idiote, qu'il a fallu qu'elle en dresse l'inventaire, qu'elle établisse un catalogue et je devrais, à mon âge, en savoir plus long sur les méthodes commerciales. Je baisse la tête.

Le jardin embaumait. Les roses étaient tout épanouies. Je me chauffais au soleil et je me sentais pleinement heureuse lorsqu'un jour, j'entendis une conversation entre Ma et le Guv. Ce dernier disait : "La vie est horriblement chère dans ce pays. Il faut absolument que je trouve du travail." "Tu n'es pas fait pour ça", répondait Ma.

"Non, mais n'empêche qu'il faut bien vivre. Je vais aller au Bureau de Placement. Après tout, j'écris ; j'ai travaillé à la radio et il y a encore bien d'autres choses que je sais faire."

Le Guv va sortir la voiture. Ma prend Miss Ku dans ses bras et les voilà partis. Vers l'heure du déjeuner, ils reviennent tous trois, l'air sombre. "Viens sous le lit, me dit Miss Ku à voix basse. Je vais te raconter ce qui s'est passé. Après être allés prendre le courrier à la poste, nous avons conduit le Guv au Bureau de Placement. Nous l'avons attendu dans l'auto. Lorsqu'il nous a rejointes, il avait l'air dégoûté de tout. Il a pris le volant sans dire un mot. En arrivant sous le Pont Ambassadeur, il a arrêté le moteur, s'est tourné vers nous et il a maugréé : "Je voudrais pouvoir sortir de ce pays !" "Que t'est-il arrivé ?" a demandé Ma.

"Je suis entré et un employé, derrière son comptoir, s'est moqué de moi en imitant la voix des chèvres et en tripotant une barbe imaginaire. Je me suis dirigé vers un autre employé et lui ai dit que je cherchais du travail. L'homme s'est mis à rire et m'a dit que tout ce que je pouvais avoir, c'est un emploi de manoeuvre, comme n'importe quel * * * * * P.D."

"Un P.D., qu'est-ce que c'est ?" a demandé Ma. "C'est une Personne Déplacée, a répondu le Guv. Ces Canadiens croient être une Race Éluë. Ils pensent que tous ceux qui leur viennent des autres pays du monde sont des repris de justice ou Dieu sait quoi ! Bref, l'homme m'a dit que je ne pouvais même pas compter sur un emploi de manoeuvre tant que je ne me serais pas rasé la barbe. Un autre employé s'est avancé et il a

ajouté : 'Nous ne voulons pas de beatniks ici. Nous donnons du travail à nos concitoyens.'"

Miss Ku se tut et soupira : "Le Guv porte la barbe parce qu'il ne peut pas se raser. Ses mâchoires ont été brisées par les Japonais, qui lui ont donné des coups de pied pendant qu'il était leur prisonnier."

Tout cela était trop injuste, vraiment. Que pouvais-je faire. Je me suis approchée du Guv et me suis frottée contre lui. J'aurais tant voulu pouvoir le consoler ! Tout le reste de la journée, le Lama resta silencieux. Le soir, quand il se mit au lit, je m'assis sur son oreiller, tout près de sa tête, et je ronronnai doucement jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Mais le lendemain était un autre jour et nous autres, petites chattes, nous avons en nous la gaité et l'insouciance des enfants. Aussi, est-ce avec des cris de joie que nous avons accueilli la proposition de rendre visite à Mme Durr. Sa librairie sentait bon les livres tout neufs. Elle vendait aussi des Cartes pour toutes les Occasions. Des Cartes de Félicitations pour les gens qui entrent en prison, des Cartes de Commisération pour ceux qui viennent d'arriver au Canada, des Cartes d'Encouragement pour les jeunes mariés, enfin, Tout. Elle avait naturellement un grand choix de livres, et, bien entendu, les livres du Guv : "Le Troisième Oeil", "Lama Médecin". Elle garde aussi une belle collection de livres français. La route à suivre pour se rendre est très simple : on monte Dougal, on traverse la voie de chemin de fer et toutes les boutiques à droite constituent Dorwin Plaza. Mme Durr était très heureuse de nous voir et la journée s'est passée fort

agréablement pour tout le monde. Il faut profiter des bonnes choses de l'existence quand elles sont là !

Hélas ! peu de temps après, notre Lama est tombé malade. Très malade. Nous avons même craint qu'il ne meure. Heureusement, il a trouvé assez de force pour se raccrocher à la vie. Une nuit que je le veillais — les autres étaient depuis longtemps allés se coucher — un Homme de l'Autre Côté de la Mort est venu. Il s'est tenu debout près du lit. Je suis habituée à ces Visiteurs. Tous les chats le sont. Mais celui-ci était vraiment un Visiteur très spécial. Les aveugles, comme je vous l'ai dit, voient clair lorsqu'il s'agit des choses du monde astral. Le corps astral du Guv s'est détaché de son enveloppe charnelle et il a souri au Visiteur. Dans l'astral, le Guv portait les vêtements de grand Abbé de l'Ordre des Lamas. Je ronronnai à en éclater lorsque le Visiteur se pencha sur moi, me chatouilla le menton et dit : "Quelle très belle Amie tu as là, Lobsang." Le Guv passa ses doigts astraux dans ma fourrure et je fus pénétrée de frissons d'extase et de délices. Il dit : "Oui, c'est l'un des Êtres les plus loyaux qu'il y ait sur Terre." Tous deux se mirent à converser tandis que je me fermais à leur pensée télépathique, car on ne doit JAMAIS voler les pensées des autres. On ne peut les écouter que lorsqu'ils vous en prient. Cependant, j'ai entendu ceci : "Comme nous te l'avons montré dans le cristal, nous voulons que tu écrives un nouveau livre qui s'appellera 'L'Histoire de Rampa'." Le Guv avait l'air triste et le Visiteur a repris : "Qu'importe si les gens de la Terre ne croient pas ? Peut-être n'en ont-ils pas la capacité ? Peut-être tes livres, en stimulant leur pensée, les aideront-ils à atteindre cette capacité ?

Leur Evangile lui-même dit qu'il leur faut devenir comme de petits enfants et CROIRE... !" Le corps astral du Guv, dans ses Robes scintillantes du Grand Ordre, soupira, et dit : "Je ferai comme vous voudrez. Je suis allé si loin et j'ai tant souffert que ce serait dommage d'abandonner maintenant."

Sur ces entrefaites, Miss Ku est entrée. J'ai vu sa forme astrale bondir hors de son enveloppe, sous l'effet du choc que lui avait donné la vue des deux Figures Rayonnantes : "Ah ! Si je m'attendais à me trouver en si belle compagnie ! s'est-elle écriée. Mince, alors ! Une seule révérence suffira-t-elle ?" Le Guv et son Visiteur se sont mis à rire. "Tu es partout la bienvenue, Lady Ku'ei", a dit le Visiteur. "Ainsi que notre Vieille Mamie Chatte Fifi !" a ajouté le Guv en me prenant dans ses bras astraux. (Le Guv me préfère à Miss Ku, probablement parce que nous avons souffert tous les deux. Les liens qui nous unissent sont les plus forts du monde.)

Au matin, Ma et Bouton d'Or sont entrées dans la chambre pour voir comment allait le Guv. "Mesdames, je vous plains ! a-t-il dit. Je vais entamer un nouveau bouquin !" Ses paroles ont été accueillies par quelques ronchonnements. Bouton d'Or et Ma, en bonnes infirmières, n'étaient pas très satisfaites de voir leur malade se lancer dans une entreprise fatigante. Elles n'en sont pas moins allées chez Mme Durr, lui acheter du papier et d'autres fournitures. Le Guv n'était pas encore assez solide pour écrire, mais il fallait que ce livre fût écrit. Il commença le jour même. Assis dans son lit, il installa sa machine à écrire devant lui et se mit à taper. "Douze mots par ligne, vingt-cinq lignes

par page, cela fait trois cents mots par page et environ six mille mots par chapitre", dit le Guv. "Oui, c'est à peu près ça, dit Miss Ku. Et n'oublie pas que chaque paragraphe ne doit pas comporter plus d'une centaine de mots, sinon tu risques de fatiguer le lecteur !" Elle s'éloigne en gloussant et reprend : "TU devrais écrire un livre, Fifi. Cela ajouterait à ta réputation ! Je n'en dirais pas autant à Bouton d'Or. Elle a eu, dans sa vie, des choses qui, si elle les racontait... Enfin, je n'insisterai pas !" Je souris. Miss Ku est de bonne humeur et ça me plaît. Le Guv me frotte l'oreille : "Oui, écris un livre, Fifi. Je le taperai pour toi."

"Continue plutôt ton 'Histoire de Rampa'. Tu n'en as encore écrit que le titre !"

Le Guv éclate de rire. "Allons, viens, Fifi ! Laissons le Vieux pianoter sur sa machine", me dit Miss Ku.

Ma parlait à quelqu'un. Je ne savais pas à qui. Elle disait : "Il est très malade, usé. Je me demande où il trouve la force de se maintenir en vie." Miss Ku me regarda d'un air lugubre : "J'espère qu'il ne va pas casser sa pipe, avaler son bulletin de naissance, enfin, clamecer, quoi !" Miss Ku dissimule son émotion derrière un argot récemment acquis qui ne va guère à une Lady. Elle reprend : "Il nous est bien utile à toutes, à la maison. Je me rappelle combien il a été gentil quand ma soeur est morte. Elle était encore toute jeune. Elle est tombée malade et est morte dans les bras du Guv. C'était toi tout craché, Fifi. Le type grosse serveuse de café. Le Guv l'aimait bien, ma soeur Sue. Oh ! je sais. Toi aussi tu as ta place dans le coeur du Guv. Et moi de même : il admire mon intelligence !" Miss Ku nous laisse. Je saute sur le lit et m'approche du

Guv. Il s'arrête de taper à la machine pour me caresser. Il trouve toujours le temps de s'occuper de nous. Je lui dis : "Ne meurs pas, Guv. Tu nous briserais le coeur !" Je frotte ma tête contre son bras et je reçois sa réponse télépathique. Réconfortée, je cherche à tâtons une place sur son lit à ses pieds, et je me pelotonne.

Des lettres, des lettres, des lettres. N'y a-t-il pas d'emplois au Canada, sauf pour les travailleurs de force ? Le Guv ne cesse de poser sa candidature à toutes sortes de places, mais il semble, en effet, que les Canadiens ne donnent du travail qu'aux Canadiens et à ceux qui ont des relations politiques ou syndicales. Quelqu'un nous dit qu'il y avait plus de chances de trouver un emploi en Colombie Britannique, qui est une province plus cultivée et plus civilisée. Le Guv décida donc de s'y rendre, afin de juger sur place des conditions. Il économisa soigneusement ses forces et l'on résolut de lui adjoindre Bouton d'Or pour qu'elle puisse prendre soin de lui. Le jour dit arriva et ils partirent pour Vancouver.

Quand celui qu'on aime est loin, les heures sont longues. Un poète français l'a bien dit : "Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !" La maison était morte, morne et sans joie. Même Ma marchait sans faire de bruit, comme dans une morgue. Il n'y avait plus de lumière dans mon âme. Les vrilles de la peur entraient en moi. Je me disais qu'il ne reviendrait peut-être pas, qu'il était malade. Que sais-je ? La nuit, je couchais près de sa couche vide et froide. Cauchemar. Les aveugles vivent repliés sur eux-mêmes et la peur leur corrode et leur glace l'âme.

Miss Ku jouait avec une gaieté forcée. Ma s'occupait de nous, mais ses pensées étaient ailleurs. Je restais assise sur le télégramme qu'il avait envoyé, dans l'espoir d'en tirer du réconfort. Je ne veux pas m'attarder sur cette période pénible. Qu'il suffise de dire que, lorsque la porte s'ouvrit et que le Guv fut entré, je me sentis gonflée d'allégresse et d'amour. Je me mis à ronronner avec une telle force et pendant si longtemps que j'en eus mal à la gorge.

Voici comment le Guv nous a raconté son voyage : "Nous sommes partis de l'aéroport de Toronto pour arriver à Vancouver quatre heures et demie plus tard. Pas mal, compte tenu du fait que c'est à plusieurs milliers de kilomètres. Nous avons même survolé les montagnes Rocheuses." "Qu'est-ce que c'est, Miss Ku ?" chuchotai-je. "C'est des gros morceaux de rocher avec de la neige dessus", répond-elle. Le Guv continue : "Nous avons trouvé Vancouver très accueillant. C'est un endroit très agréable. Malheureusement, il y a beaucoup de chômage là-bas. C'est aussi différent de l'Ontario que le Paradis de l'Enfer. Si jamais j'en ai la possibilité, c'est là que je m'établirai."

Miss Ku, sur ces entrefaites, arrive en courant : "Je crois que Bouton d'Or est en train de mourir ! dit-elle, tout essoufflée. Est-ce que j'appelle les Pompes Funèbres ?" Le Guv et Ma se précipitent vers la chambre de Bouton d'Or. La pauvre est seulement épuisée par le voyage, l'énervement, le changement de climat et de nourriture. Le Guv s'empresse d'affirmer à Miss Ku que les Pompes Funèbres ne sont PAS nécessaires !

"Regarde ! dit le Guv à Ma. J'ai vu cela à Vancouver et je n'ai pas pu résister à l'envie de l'acheter. C'est exactement Mme Durr. Je vais la lui offrir." Miss Ku me dit que c'est une petite bonne femme en porcelaine qui ressemble effectivement à Mme Durr. Même couleur de cheveux, même visage, même crinoline. "J'en connais une qui va en rester comme Deux Ronds de Flan !" s'écrie Miss Ku, dont, malgré ses efforts, l'argot est parfois un peu archaïque. En m'endormant, cette nuit-là, j'étais bien heureuse. Je ne tremblais plus chaque fois que j'entendais les trains passer. Au contraire, ils semblaient me chanter : "Il est de RETOUR ! Il est de RETOUR !"

Les semaines suivantes, le Guv fut très occupé à écrire son "Histoire de Rampa". Des Visiteurs Spéciaux venaient du monde astral et lui parlaient pendant la nuit. Comme le dit le Guv dans ses livres, il n'y a pas de mort ; "la mort" est simplement le processus d'une nouvelle naissance, dans un autre plan d'existence. Il est difficile à une chatte, fût-elle siamoise, d'expliquer cela. C'est pourtant si simple, si naturel. Comment expliquer le processus de la respiration, de la marche ? Comment expliquer par quel processus on voit ? Ce n'est pas tellement facile non plus, après tout. Il n'est, finalement, pas plus difficile d'expliquer ce qu'est la vie que d'expliquer ce que la mort n'est pas. Le Guv — ainsi que les chats — sait voir dans l'astral et parler à ceux de l'astral.

Le moment était venu de songer à un autre lieu de résidence. Windsor ne nous offrait rien. Il n'y avait aucune possibilité de trouver du travail et le paysage windsorien était triste et sans intérêt : peu d'arbres

pour l'agrémenter ; rien que les usines médiocres d'une industrie médiocre. L'atmosphère était humide, à cause des grands dépôts de sel sur lesquels la ville est construite. "Quel bled cafardeux !" disait Miss Ku. On regarda des cartes. On lut des livres et, en fin de compte, on décida de chercher un logis sur la péninsule de Niagara. Ma mit une annonce dans les journaux, dans l'espoir d'y trouver une maison convenable. Des réponses nous parvinrent. La plupart des gens possédant des maisons à louer jugeaient probablement qu'elles étaient faites de briques d'or, à en juger par le prix qu'ils en demandaient.

La Cousine de la Propriétaire, que nous avions avertie de notre départ, manifesta des regrets flatteurs. Vint le moment des grands nettoyages. Bouton d'Or a la passion des aspirateurs. Elle profita de l'occasion pour faire ronfler le nôtre à longueur de journée. Le Guv gardait le lit. Il avait eu trois thromboses coronariennes dans le passé, avait souffert de tuberculose et d'autres maladies. Écrire "L'Histoire de Rampa" exigeait donc de sa part un gros effort. Mme Durr vint nous proposer de prendre Ma, Miss Ku et moi dans son auto, tandis que Bouton d'Or se chargerait de conduire le Guv.

La maison que nous avons choisie étant meublée, nous voulions vendre nos meubles, qui étaient presque neufs. Personne n'était disposé à les payer comptant. Les Canadiens préfèrent aller chez des prêteurs, qu'ils appellent "Sociétés Financières", ce qui donne plus de "sérieux" à la chose. Quand ils ont obtenu un prêt, ils s'achètent généralement des objets tape-à-l'oeil et les paient tant par semaine. Miss Ku m'a dit avoir vu une annonce ainsi rédigée : "N'importe quelle voiture contre

dix dollars de versement." Finalement, le Guv et Ma entendirent parler d'un gentil jeune homme qui allait se marier et ils décidèrent de lui offrir la plus grande partie du mobilier en cadeau de noces. Ma s'était renseignée et avait appris que le déménagement de ses meubles coûterait un prix prohibitif. Nous ne devons emporter que quelques objets auxquels nous tenions tout particulièrement, et nous nous étions arrangés avec une maison qui faisait du transport de messagerie. Miss Ku et moi étions contentes de savoir que notre chevalet de scieur faisait partie du lot. C'était un vieux chevalet dont nous nous servions comme lime à ongles et comme tremplin. Nous avons conclu un arrangement avec le Guv : nous ne nous ferions pas les griffes sur les meubles tant que nous aurions le chevalet à notre disposition. Il arrive parfois que des visiteurs s'étonnent de voir notre chevalet au milieu du salon, mais le Guv dit : "Je me fiche de ce qu'ils peuvent penser. Mes chattes d'abord !"

Descendue au jardin, Miss Ku appelle le chat d'à côté. Il arrive. Il presse son nez contre le grillage et attend ce que Miss Ku va lui dire : "Nous partons, Chat. Nous allons là où l'eau coule vite. Nous aurons une maison entourée d'arbres. Tu n'as pas d'arbres, toi, Chat !"

"Quelle chance vous avez, Lady Ku'ei, de voyager si souvent !" répond le Chat.

"Le temps presse, Chat, et je dois te quitter. Mais je t'enverrai un télépathogramme dès notre arrivée là-bas."

Le lendemain matin, les déménageurs arrivent. Ils chargent tout dans leur grand camion. Ils referment la porte. Ils mettent leur moteur en marche. Tous nos

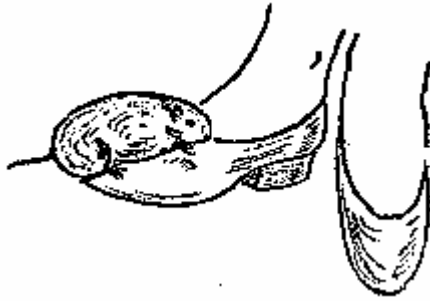
trésors roulent maintenant sur la route. Nous, nous restons là comme des poules tristes sur leur perchoir. La maison est vidée de son âme comme de ses meubles. Il ne nous reste plus qu'à nous promener sur les poutres dans le grenier. Elles sont de châtaignier. Il y avait beaucoup de châtaigniers en cet endroit, du temps des Indiens. Leur écorce n'a pas sa pareille pour se faire les griffes. Nous parvenons à les rendre aussi acérées que des poignards malais. Puis nous nous ruons dans un trou qui se trouve près de la cheminée pour dire adieu aux araignées. Enfin, nous nous roulons dans la poussière toute spéciale qui se trouve sous les lames de parquet qu'on a soulevées quand les électriciens sont venus.

Mme Durr arrête son auto devant la maison. Miss Ku l'accueille par des clameurs d'impatience : "Alors, quoi ? Toujours en retard, Ruth ? Voilà des heures qu'on t'attend !" Nous remplissons les voitures de toutes sortes de petits objets oubliés, de bagages à main, de provisions. Le Guv est en très mauvais état et on lui ménage une sorte de lit, à l'arrière de la voiture. Il fera le voyage en deux étapes, conduit par Bouton d'Or. Nous autres, c'est-à-dire Ma, Miss Ku et moi, nous ferons la route d'une seule traite dans la voiture de Mme Durr. Nous souhaitons bon courage à Bouton d'Or et au Guv, et nous partons. C'est sans émotion particulière que je traverse Windsor pour une dernière fois. J'en hume au passage les dernières odeurs. Puis nous voici sur des routes que je ne connais pas. Nous traversons des villes — on appelle "ville", au Canada, ce qui, ailleurs, serait un petit village et "cité" ce qui serait un bourg. Toutefois, je suppose que la France a

aussi ses particularités que je ne connais tout simplement pas.

Nous roulons pendant des heures. Miss Ku me dit enfin : "Nous devons être presque arrivés. Il y a un écriteau qui indique l'Hôtel de Fort Erie, et je vois de l'eau devant nous. C'est à l'autre bout du lac !" Malheureusement, nous n'y sommes pas encore et nous continuons à rouler. La voiture tourne à gauche, puis, assez brusquement, à droite. Mme Durr freine. Elle arrête le moteur. De légers craquements se font entendre qui viennent du tuyau d'échappement. Pendant un instant, nous restons là, sans dire un mot. Puis ces dames prennent leur courage à deux mains : "Allons, les petites, nous sommes arrivées. Prenez chacune votre petit baluchon, nous descendons." C'est de sa part une façon de parler. Nous n'avons pas de baluchon et ce sont Ma et Mme Durr qui, chacune, nous prennent dans leurs bras pour nous faire passer le seuil de cette nouvelle maison à laquelle il faudra s'habituer, bien qu'elle soit, comme les autres, un foyer temporaire. Bouton d'Or et le Guv ne seront là que demain.

CHAPITRE DOUZE



"Dépêchons-nous, Fifi ! dit Miss Ku. Le Guv et Bouton d'Or arrivent demain et il faut connaître tous les coins et recoins de la maison avant qu'ils ne soient là. Suis-moi !" Elle me précède et nous entrons dans une pièce : "C'est la salle de séjour, annonce-t-elle. Saute ici, ce n'est pas haut : juste trois chats de hauteur, et tu te trouves devant la fenêtre." Elle me mène ainsi, me signalant tous les détails intéressants. Puis nous entrons dans ce qui sera la chambre du Guv et la mienne. "Je vois l'eau à travers les arbres, Fifi", dit Miss Ku. Au même instant éclate un fracas épouvantable juste au-dessous de nous. Nous sautons en l'air de frayeur et moi, en retombant, je manque le lit sur lequel j'étais grimpée et m'écrase sur le plancher. "Que je sois changée en gibelotte ! s'écrie Miss Ku. Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?" "J'ai l'impression que c'est la pompe, explique Ma à Mme Durr encore frissonnante. L'eau de la maison est pompée directement du lac."

Nous respirons. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. "Fifi, ici il y a une espèce de grille. Je crois que c'est pour l'écoulement des eaux, au cas où il y aurait une inondation", dit Miss Ku. Soudain, une sorte de mugissement étouffé nous parvient, en même temps qu'un puissant courant d'air chaud comparable au souffle d'un géant. Nous allons nous cacher sous le lit, à tout hasard. Renseignements pris, ce n'était que la soufflerie du chauffage central qui se fait par des bouches de chaleur. Nous avons eu chaud, c'est le cas de le dire !

Un peu plus tard, Miss Ku me signale qu'il y a, dehors, un petit bois. Nous espérons bien qu'on nous laissera y jouer. En attendant, je vais faire un tour, à l'aveuglette, en cherchant prudemment mon chemin, puisque je ne connais pas encore la maison. De temps en temps, j'entends une branche d'arbre qui tape sur le toit. La maison, en elle-même, n'a rien de merveilleux. Elle est plutôt délabrée. Nous ne l'avons prise que provisoirement. Nous n'aurions certes pas eu l'idée d'y vivre de façon permanente, même si elle nous avait été donnée.

Cette nuit-là, nous nous sommes couchées de bonne heure. Mme Durr devait repartir pour Windsor dans la matinée. Nous aurions bien aimé qu'elle reste un peu plus longtemps, mais nous avons compris que ses livres devaient s'ennuyer sans elle, et surtout le petit Chuli qui était en train de devenir un superbe matou. Nous avons eu du mal à nous endormir. La pompe et la soufflerie étaient déchaînées. Le vacarme était diabolique. Dehors, les arbres craquaient, les feuillages fouettaient l'air. Le vent soufflait. Miss Ku vint se

réfugier auprès de moi : "J'ai peur, Fifi ! On dirait une maison hantée et, dans le noir, j'ai vu une grosse araignée qui me regardait fixement." Je commençais à croire que la nuit ne finirait jamais quand j'ai entendu les oiseaux gazouiller dans les arbres. Le jour se levait. Un écureuil, quelque part, grattait le sol.

Ma s'étira et bâilla. Elle envisageait sans plaisir d'avoir tout à ranger et à nettoyer. Comme elle nous avait interdit d'aller jouer au sous-sol, plein de machines infernales et de dangers mystérieux, nous en étions réduites à nous installer sur la fenêtre. Miss Ku poussa un cri : "Je vois des CENTAINES d'écureuils ! Ils mangent nos arbres !" Nos arbres ! Miss Ku oubliait que les écureuils avaient pour eux la loi du premier occupant et que, de leur point de vue, c'était nous qui étions les intrus. Pour lui changer les idées, je lui demandai de me décrire un peu la maison.

"Oh ! c'est presque une ruine. Une maison abandonnée. Les arbres ont besoin d'être taillés et émondés, les pièces d'être nettoyées à fond, les murs d'être repeints. C'est toujours la même chose, dans ces maisons en location. A lire les annonces, on pourrait croire qu'il s'agit d'un palais. On arrive et on se trouve devant une masure qui menace de s'écrouler !"

Quoi qu'il en soit, la matinée ne fut pas rose pour Ma et pour nous. Armées de balais et de chiffons, il nous fallut chasser la poussière et la crasse. Nous étions recrues de fatigue quand, enfin, la voiture du Guv, conduite par Bouton d'Or, s'arrêta devant la maison. Mme Durr n'attendait que ce moment pour prendre congé. Sa famille et sa librairie avaient besoin de sa présence.

Il fallut attendre le lendemain pour visiter le jardin en compagnie du Guv. Miss Ku s'extasiait devant la hauteur des arbres. Je lui dis qu'en France j'avais grimpé jusqu'à la cime d'arbres encore plus grands.

C'est alors que nous entendons une voix enrouée qui dit : "Espèce de menteuse ! Tu n'es jamais jamais montée sur un arbre de ta vie ! Y a que les chats canadiens qui soient fichus de le faire ! Les chats étrangers sont des poules mouillées. Toi, en plus, tu es aveugle, alors, je t'en prie, pas d'histoires !" Cette voix appartient au chat de la maison à droite. Il a nettement besoin d'une leçon. Je m'élance. J'entoure de mes bras l'écorce d'un arbre auquel je m'agrippe de toutes mes forces et je me mets à monter comme je le faisais autrefois en France dans le jardin de Madame la Diplomate. Je monte, je monte, plus haut, toujours plus haut. Puis je m'étends sur une branche pour me reposer et jouir de mon triomphe. Ce triomphe, hélas ! n'en est pas tout à fait un. D'en bas, j'entends des cris, des appels angoissés : "Reviens, Fifi ! Reviens !"

Je me rends compte, subitement, qu'il est plus facile à une vieille chatte aveugle de monter que de descendre. Impossible de mettre une griffe devant l'autre. J'ai le vertige et je suis incapable de m'orienter. Il y a un grand remue-ménage en bas. Ma est allée chercher une échelle. On la dresse le long du tronc de l'arbre. La Famille échange des propos entrecoupés de mouvements divers. "Reste où tu es, me crie le Guv, je viens te chercher." Je l'entends qui monte à la grande échelle. Elle est un peu trop courte et il doit escalader encore quelques branches. Il étend les bras, me saisit et me pose sur son épaule en murmurant avec douceur

(je m'attendais à être grondée) : "A-t-on idée, quand on est une vieille grand-mère qui n'y voit pas clair, de faire de l'alpinisme !" J'ai honte de moi, car j'entends le coeur du Guv qui bat très fort et je pense à sa thrombose coronarienne. N'empêche que j'ai donné au Chat Moqueur une bonne leçon !

Miss Ku, en bas, me reçoit avec des éclats de rire : "Si tu t'étais vue, Fifi ! Ah ! que tu étais comique. Et puis tu as fait peur à des douzaines d'écureuils. Ils en ont lâché les glands qu'ils tenaient dans leurs pattes ! Et puis aussi, les glands, en tombant, ont fait peur au vilain chat et il s'est enfui à triple vitesse, poursuivi par le chien de la maison plus loin."

Par la suite, le Guv et Ma nous ont souvent emmenées nous promener parmi les arbres, mais, sachant dorénavant qu'il ne fallait pas trop nous faire confiance, le Guv gardait toujours l'échelle à portée de la main. Le jardin était rempli de serpents. Ils fascinaient Miss Ku. Quant à moi, je prenais garde de ne pas marcher sur l'un d'eux. Il y avait aussi Monsieur Marmotte qui vivait dans un trou au pied d'un très vieil arbre. Je lui parlais souvent. Bien entendu, nous gardions nos distances, car nous n'avions jamais été présentés l'un à l'autre. Mais il me donnait de précieux renseignements sur les habitants du coin.

"Méfiez-vous de Raton Laveur, disait-il. C'est un brutal quand il est en colère. Il est capable d'étriper n'importe quel chien." Miss Ku était perplexe : "Qu'est-ce qu'un raton laveur ?" demanda-t-elle. Mais Monsieur Marmotte ne répondit pas. Il avait disparu au fond de son trou.

Miss Ku réfléchit : "Ma fait collection des images qu'on trouve dans les paquets de thé. Elles représentent tous les animaux du monde. Il y aura bien le raton laveur." Nous sommes alors entrées dans la maison : Bouton d'Or était dans un de ses "Grands Jours d'aspirateur". Quand elle avait cet instrument en main, elle n'était pas approchable. De plus, ce jour-là, l'aspirateur se refusait à fonctionner, ce qui la rendait d'une humeur massacrate. Nous avons fui sous le lit et avons oublié le raton laveur.

Le Guv avait loué un canot pour se promener sur le lac. Le soleil était chaud, le temps était beau et il avait décidé de nous emmener toutes sur l'eau. J'avais refusé, mais il n'avait pas tenu compte de mes protestations. Nous voilà donc dans le sentier qui mène au lac. Le Guv prépare le canot et tient bien ferme la corde qui le retient jusqu'à ce que nous soyons toutes à bord. Je sens que ça balance. Je reçois quelques éclaboussures. Je n'en mène pas large. Le canot se détache de la rive. Nous voguons. "Je ne mets pas le moteur en marche, dit le Guv, cela ferait peur aux chattes. Laissons-nous aller au fil de l'eau." Miss Ku s'assied à la proue et chante : "Il était un petit navire", puis elle s'arrête en disant : "Je crois que je vais avoir le mal de mer !"

Alors le Guv se décide à faire marcher le moteur. Le canot bondit et file. Miss Ku est tellement intéressée qu'elle oublie d'avoir mal au coeur. Elle crie : "Nous sommes à deux brasses des Etats-Unis. Hourra !" Je suis beaucoup moins enthousiaste qu'elle. Grâce au ciel, le soleil se couvre de nuages et nous rentrons. J'ai horreur de sentir toute cette eau autour de moi. Je

trouve absurde l'idée de se confier à ces coques de noix qui ne demandent qu'à sombrer. Il me semble que nous avons, dans l'existence, assez d'ennuis pour ne pas aller en chercher d'autres.

Les journées étaient courtes. Après une bonne tasse de thé (avec beaucoup de lait), nous sommes allées nous coucher. La nuit était profonde. Sous le parquet, une souris se hâtait d'entasser ses provisions d'hiver. Tout à coup, ma camarade Miss Ku rampa vers moi et me dit à voix basse : "Dis donc, il y a dehors un chat énorme, en jersey rayé de joueur de football !" Une voix télépathique, assez agréable, s'éleva : "Etes-vous les dames étrangères dont on m'a tant parlé ?" "Nous le sommes, répondit Miss Ku. Et vous, l'ami, qui êtes-vous ?" La voix télépathique reprend : "Je suis Rakon le Raton Laveur. Je demeure ici et je veille à ce qu'aucun chien errant ne trouble le calme de la nuit." "Enchantée de faire votre connaissance, répond Miss Ku, et d'autant plus enchantée qu'une vitre épaisse nous sépare !"

"Oh ! n'ayez pas peur de moi. Je respecte toujours les intérêts des habitants de la maison. Au revoir ! Il faut que j'aille à mes affaires, belles dames."

Je dis à Miss Ku : "Ce Raton a l'air fort bien élevé. A quoi ressemble-t-il ?"

"A un énorme matou, le plus grand que j'aie jamais vu. Plus grand qu'un chien. Sa queue est rayée comme s'il s'était assis sur un banc fraîchement peint. Et il a des griffes. Mais des griffes ! Comme celles du râteau avec lequel Bouton d'Or ramasse les feuilles sèches. Oh ! il a l'air, en effet, d'un charmant gentleman. A condition d'être séparé de lui par un mur de brique !"

La voix s'élève de nouveau : "J'avais oublié de vous dire. Faites ici comme chez vous. Promenez-vous dans les bois à votre aise. Vous serez les bienvenues." Je réponds : "Très honorées, Monsieur. Je demanderai à Ma de vous inviter à prendre une tasse de thé un de ces jours."

Que vous dire encore ? Le froid venait. Les feuilles tombaient des arbres avec un froissement sec. Les écureuils, que la chaleur de l'automne avait trompés, s'affairaient maintenant à ramasser les glands. Bouton d'Or ratissait les feuilles, ne parlait plus que feuilles, sentait la feuille. Le parfum des feuilles brûlées s'élevait de toutes les cheminées d'alentour. L'air froidissait. Le Guv seul sortait vêtu uniquement de sa veste. Tout le monde s'emmitouflait. Bouton d'Or surtout, qui avait l'air d'un explorateur polaire. Un matin, à notre réveil, nous trouvâmes notre maison presque enfouie dans la neige. Les routes étaient devenues impraticables. Avec des rugissements, les chasse-neige survinrent.

Après la neige, ce fut la glace. Le lac gela. Des pêcheurs indomptables y creusèrent des trous pour parvenir à l'eau libre. Des tempêtes firent rage. Une nuit, la pompe s'arrêta de fonctionner. Le Guv se leva. Il était deux heures du matin. Il se dirigea vers le lac armé d'une grande barre de fer et d'un gros marteau pour casser la glace. Sans quoi, me dit Miss Ku, nous n'aurions pas d'eau de tout l'hiver. Le Canada, décidément, est un dur pays.

Tous les soirs, désormais, Ma déposait sur le pas de la porte toutes sortes de nourriture pour les animaux sauvages menacés de mourir de faim. Monsieur Raton Laveur nous en fut reconnaissant. Monsieur Blaireau

également. Mais le plus drôle, ce fut l'histoire du lemming. Le lemming est un genre de petite souris. Celle-là, ou plutôt celui-là, s'était tranquillement assis sur le pied de Bouton d'Or pendant qu'elle faisait la lessive. Il n'avait pas l'air effrayé et se prit d'un grand attachement pour Bouton d'Or. Cette dernière, de son côté, lui témoigna de l'affection. Le lemming trotta toujours derrière elle. Nous aurions souvent eu envie de le manger, mais nous avons des principes.

L'hiver passé, nous quittâmes la maison du lac pour nous rapprocher des endroits habités et des boutiques. Le Guv, n'ayant toujours pas trouvé de travail, avait, en désespoir de cause, écrit au Premier ministre du Canada, au Ministre du Travail, etc. Sans aucun succès. Tous ces Ministres semblaient être encore pires que ceux des autres pays. Nous n'avions plus qu'un seul espoir : que le Guv, d'une façon ou d'une autre, parvienne à gagner assez d'argent, non pas pour vivre au Canada, mais pour en SORTIR ! Comment faire ? L'idée me vint que je pourrais peut-être l'aider en écrivant un livre. Un livre écrit par une Chatte Siamoise, cela intéresserait — cela risquerait d'intéresser le lecteur. Miss Ku m'y encourageait. Le chat qui dirigeait le motel à côté de chez nous m'y encourageait aussi : "Vous avez tant de souvenirs !" disait-il. Je m'en fus donc trouver le Guv. Il rit, d'abord, et me dit : "Mais, ma pauvre Fifi, qui voudra croire que tu es capable d'écrire un livre ? D'ailleurs, tu es aveugle !"

"Je te le dicterai et tu le taperas pour moi sur ta machine Olympia, qui t'a déjà tapé 'Le Troisième Oeil',

'Lama Médecin' et 'L'Histoire de Rampa'. Tu veux bien ?"

Il a bien voulu. A vous de juger.



SERVICE D'ENTRAIDE POUR LES ÉDITEURS

Pendant des années, depuis la parution du "Troisième Oeil", j'ai reçu un courrier considérable et jusqu'à ce jour je me suis toujours appliqué à répondre à chaque lettre. Maintenant, à mon grand regret, ce n'est plus possible ; je suis dans l'impossibilité de répondre à moins que mes correspondants n'envoient des timbres-réponses, ou des coupons-réponses internationaux. Alors je vous en conjure, n'écrivez PLUS à mon Éditeur pour qu'il me fasse suivre le courrier, car je lui ai demandé avec insistance de ne rien m'envoyer.

Les lecteurs oublient trop souvent qu'ils ont payé le prix d'un LIVRE, et NON celui d'un service de conseils gratuit. Le Éditeurs sont des ÉDITEURS, et non des services de renvoi du courrier.

Je reçois des lettres du monde entier, certaines même d'au-delà du Rideau de Fer, mais pas une personne sur mille n'a l'idée d'inclure des timbres pour la réponse, et le prix de cette correspondance devient tellement élevé que je me vois dans l'impossibilité de continuer à répondre.

Les gens posent des questions invraisemblables, me réclament n'importe quoi ! Voici quelques exemples :

J'ai reçu d'Australie une lettre désespérée, qui m'a suivi alors que j'étais en Irlande. L'affaire étant (apparemment) extrêmement urgente, j'ai envoyé à mes frais un câble en Australie, et je n'ai même pas reçu un petit mot de remerciement.

Un certain monsieur, des États-Unis, m'a écrit une lettre EXIGEANT que j'écrive immédiatement pour lui une thèse et que je la lui fasse parvenir aussitôt par avion. Il voulait s'en servir comme s'il en était l'auteur, afin d'obtenir son Doctorat de Philosophie Orientale. Inutile de dire qu'il n'envoyait pas de coupon-réponse et que sa lettre était presque menaçante !

Un Anglais m'a écrit une lettre très, très hautaine, à la troisième personne, réclamant mes références parce que s'il les trouvait tout à fait satisfaisantes, il envisagerait de devenir mon élève à condition que je ne le fasse pas payer. Autrement dit, c'était un honneur pour moi ! (Je ne crois pas qu'il aurait beaucoup aimé ma réponse, si je lui en avait envoyé une.)

Un autre m'a écrit pour me dire que si "mes copains" et moi pouvions descendre du Tibet pour se réunir autour de son lit la nuit, il n'aurait plus peur de voyager dans l'astral.

D'autres gens m'écrivent pour me demander des choses inimaginables, allant des questions les plus ésotériques (auxquelles je puis répondre si le cœur m'en dit) au moyen d'élever des poules, en passant par la meilleure méthode pour garder son mari ! Les gens s'imaginent qu'il ont le droit de m'écrire tant qu'ils le veulent, et se vexent s'ils ne reçoivent pas de réponse par retour du courrier.

Alors je vous prie instamment de ne PAS déranger mes Éditeurs, car je leur ai demandé de ne pas me faire suivre ce courrier. Pour ceux qui ont réellement besoin d'un secours, d'une réponse (encore que je ne recherche pas ces lettres) ils peuvent écrire à l'adresse

suivante, mais uniquement si leur souci est d'une extrême urgence :

Dr T Lobsang Rampa,
BM/TLR,
London W.C.I., England

Je ne promets pas de vous répondre, et si vous écrivez à cette adresse il vous faudra inclure suffisamment de timbres ou de coupons-réponse internationaux, car ces lettres me seront renvoyées et si elles ne sont pas suffisamment affranchies il me faudra payer le port, ce qui fait que je ne serai pas de très bonne humeur pour vous répondre.

T. Lobsang Rampa



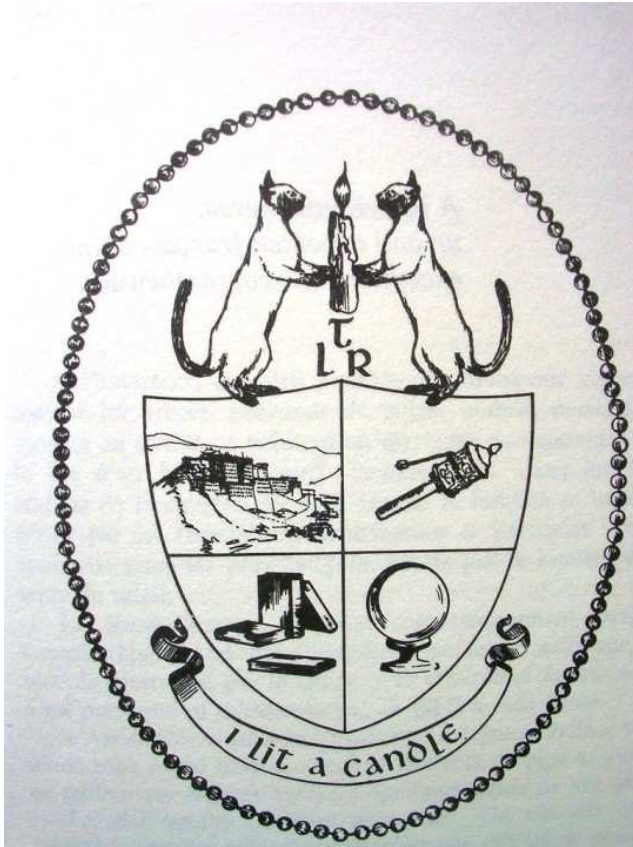
Le dictionnaire de RAMPA



Aventure Mystérieuse

T. LOBSANG RAMPA
LE DICTIONNAIRE DE RAMPA
ou
LA SAGESSE DES ANCIENS

Le Dictionnaire de Rampa (La Sagesse des Anciens)
- (1965) le deuxième de deux livres d'entraînement autonome en métaphysique. Dans ce livre, Lobsang donne la signification de nombreux termes occultes dans un format compréhensible pour les occidentaux. Il ajoute un supplément sur la respiration, un sur les pierres précieuses, sur la nourriture et nous explique le danger des exercices irréfléchis.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

À
Lady Ku'ei
qui m'a appris
beaucoup de mots
en langue de Chat Siamois
et qui m'a toujours encouragé !

TABLE DES MATIÈRES

NOTE DE LA TRADUCTRICE	3
CE QU'IL EN EST DE CE LIVRE	4
DE A À Z	5
SUPPLÉMENT 'A' : LA RESPIRATION	215
SUPPLÉMENT 'B' : LES PIERRES	230
SUPPLÉMENT 'C' : L'ALIMENTATION	242
SUPPLÉMENT 'D' : RAISON POUR LAQUELLE VOUS NE DEVRIEZ PAS VOUS ENTRAÎNER	257
SERVICE D'ENTRAIDE POUR LES ÉDITEURS	261
INDEX	264
INDEX INTERACTIF	265

NOTE DE LA TRADUCTRICE

'Le Dictionnaire de Rampa' vient compléter le livre intitulé **'Vous, pour toujours'** et, tout comme pour ce dernier, n'a malheureusement pas été traduit dans son intégralité ; loin de là ! De plus, comme ce second livre se veut un 'dictionnaire', j'avoue avoir été choquée de découvrir des 'résumés' des explications données pour chaque mot. Vous trouverez donc, dans cette retraduction complète, INTÉGRALE, du 'Dictionnaire de Rampa', non pas des phrases bien tournées, et encore moins des 'résumés', mais la traduction la plus près possible du 'mot' employé dans l'original anglais, par le Dr Rampa. Pour citer ce dernier dans son livre **'Vous, pour toujours'** en parlant de celui-ci — **'Le**

Dictionnaire de Rampa' : 'Je considère ce second livre comme essentiel à une compréhension complète et plus profitable de celui-ci, le premier des deux'. Sur ce, je vous souhaite 'Bonne Découverte' !

CE QU'IL EN EST DE CE LIVRE

Tant de gens aiment les grands mots. Tant de gens embrouillent tout quand ils se lancent dans les Grands Mots.

J'aime les petits mots. C'est tellement plus facile de dire ce qu'on veut dire avec des petits mots. Après tout, si on lit un livre en anglais, ou en espagnol, on n'a normalement pas besoin de mots sanskrits, hindoustanis ou chinois. Toutefois, certaines personnes aiment les Grands Mots.

Ceci est une honnête tentative de vous donner un Dictionnaire de certains mots, et d'entrer ensuite dans les détails sur leurs significations. Dans certains cas, la signification pourrait bien constituer une monographie.

Une monographie ? MONOGRAPHIE ? Qu'est-ce qu'une monographie ? Eh bien, c'est un court essai sur un seul sujet.

Mais poursuivons avec notre petit Dictionnaire puisque c'est lui qui nous intéresse.

Et commençons par la lettre A, car je n'en ai pas trouvé qui la précédât ! Le premier mot est donc :

A

ABHINIVESHA : Ceci indique la possessivité limitée à l'amour de la vie sur Terre. Il s'agit d'un attachement aux choses de la vie et une peur de la mort à cause de la perte des biens que cela va entraîner. Les avares aiment leur argent et ils craignent la mort parce qu'elle va les séparer de leur argent. À ceux qui souffrent de ce mal, je dirai que personne n'est encore parvenu à rien emporter, ne fût-ce qu'un centime, dans la prochaine vie !

ABSTINENCES : Nous devons nous abstenir, nous retenir de faire certaines choses si nous voulons progresser sur la voie de la spiritualité. Nous devons nous retenir ou nous abstenir de nuire à autrui ; nous devons nous abstenir de dire des mensonges. Le vol — nous devons éviter le vol parce qu'il modifie l'équilibre matériel d'une autre personne si nous la volons. La sensualité ? C'est une forme impure de la sexualité, et alors que la sexualité pure peut élever une personne, la sensualité peut la ruiner spirituellement aussi bien que financièrement !

La cupidité est une chose dont nous ne devons pas nous rendre coupables. L'Homme se voit prêter de l'argent ou des talents afin de pouvoir venir en aide aux autres. Si nous sommes avides et refusons d'aider en cas de réel besoin, nous pouvons alors être certains que l'aide nous sera refusée quand nous serons dans le besoin à notre tour.

Si on peut observer les Cinq Abstinences — abstention de nuire aux autres, abstention de mensonge, abstention de vol, abstention de sensualité, et abstention d'avidité, on peut alors être en paix avec le monde, bien qu'il ne s'ensuive pas que le monde soit en paix avec nous.

ACHAMANA : C'est un rite pratiqué par ceux de la croyance hindoue. C'est un rite par lequel un croyant se purifie en pensant à des choses pures tout en prenant de petites gorgées d'eau qu'il asperge ensuite autour de lui. À certains égards, c'est semblable à l'aspersion d'eau bénite durant une cérémonie chrétienne. L'Hindou, après avoir fait cela, peut alors se retirer dans un état paisible de méditation.

ACHARYA : Ce mot s'applique au maître spirituel ou, si vous préférez, au Gourou. Acharya suit fréquemment le nom de tel ou tel maître religieux révééré.

ADHARMA : Ceci indique le manque de vertu, le manque de rectitude. Le malheureux Adharma ne pratique probablement aucune des Cinq Abstinences.

AGAMA : Une Écriture Sainte ou, au Tibet, un Tantra. Ce peut être utilisé pour indiquer tout ouvrage qui donne une formation d'adoration mystique ou métaphysique.

AGAMI KARMA : C'est le terme exact pour Karma. Il exprime le fait que les actes physiques et mentaux exécutés par un individu dans son corps affectent ses incarnations futures. Dans la Bible Chrétienne, il existe une déclaration selon laquelle on récolte ce qu'on a semé, ce qui équivaut à dire que celui qui sème les

graines de la méchanceté récoltera la méchanceté, mais que celui qui sème les graines du bien et de l'aide à autrui, celui-là sera 'mille fois' payé de retour. Tel est le Karma.

AHAMKARA : L'esprit est divisé en plusieurs parties. L'Ahamkara est une sorte de directeur de circulation qui reçoit les impressions sensorielles et les établit en forme de faits que nous connaissons et que nous pouvons évoquer à volonté.

AHIMSA : Ce fut la politique suivie par Gandhi, une politique de paix, de non-violence. C'est éviter de nuire à toute autre créature en pensée, en acte ou en parole. C'est, en fait, une autre façon de dire : 'Fais comme tu voudrais qu'il te soit fait'.

AI : Le mot le plus court que l'on connaisse pour exprimer un amour égal pour tous, sans discrimination de race, de croyance, de couleur ou de forme. Quand nous sommes capables de vraiment remplir les conditions qu'implique le sens du mot Ai, nous n'avons plus lieu de demeurer plus longtemps sur ce monde, parce que nous sommes trop purs pour rester ici plus longtemps.

AJAPA : C'est un Mantra spécial. L'Oriental croit que le souffle sort avec le son 'AJ' et qu'il est aspiré avec le son 'SA'. Hansa est le son de la respiration humaine. 'HA' : l'expiration ; 'N' : simple conjonction ; 'SA' : l'inspiration. Nous émettons ce son subconscient quinze fois par minute, ou vingt et un mille six cents fois par vingt-quatre heures. Les animaux ont, eux aussi, leur

rythme particulier. Le chat émet ce son vingt-quatre fois à la minute et la tortue, trois fois la minute.

Il y a des gens qui considèrent que l'Ajapa Mantra est aussi une sorte de prière inconsciente, ou plutôt, une prière sub-consciente, qui signifie : 'Je suis Cela'.

AJNA, CHAKRA : C'est la sixième des sept figures généralement admises des centres de la conscience Yogique. En fait, ces centres sont au nombre de neuf, mais ce serait plonger trop profondément dans la tradition Tibétaine que de les expliquer ici.

Le Chakra Ajna, c'est le Lotus au niveau du sourcil, un Lotus, dans ce cas-ci, à deux pétales seulement. C'est une partie du mécanisme du sixième sens. Il mène à la clairvoyance, à la vision interne et à la connaissance du monde au-delà de ce monde.

AKASHA : Pour beaucoup de personnes, l'Akasha, c'est l'éther, mais la définition plus exacte serait — ce qui remplit tout l'espace entre les mondes, les molécules, et toutes les choses. La matière à partir de laquelle tout le reste est formé.

Il convient de rappeler que cette matière est commune partout dans notre propre système planétaire, mais il ne s'ensuit pas du tout que les autres univers aient la même forme de matière. On peut dire que le corps humain est fait de cellules sanguines, de cellules de chair et, pourtant, dans une partie différente, de cellules osseuses.

AKASHIQUE : Ceci est habituellement utilisé pour désigner les Archives Akashiques.

Il est difficile d'expliquer à un monde tridimensionnel ce qui se produit dans un monde plus

multidimensionnel, mais voici comment on peut considérer la chose :

Imaginez que vous êtes un caméraman qui a toujours existé et existera toujours, et que vous avez une provision illimitée de films (et quelqu'un qui les développe pour vous !). Depuis le commencement des temps, vous avez photographié tout ce qui s'est passé partout, tout ce qui est arrivé à tous et à chacun, en tous temps et en tout lieu. Vous continuez toujours à photographier les événements du temps présent. Cela représente les Archives Akashiques ; tout ce qui a eu lieu est imprimé sur l'éther, comme les impulsions lumineuses sont enregistrées sur le film cinématographique, ou comme un enregistrement vocal peut être enregistré sur une bande magnétique.

En plus de ceci, à cause du monde multidimensionnel dans lequel il est enregistré, les très fortes probabilités qui affectent chacun sur Terre et hors de la Terre peuvent aussi être enregistrées. Imaginez, par exemple, que vous êtes dans une ville. Vous êtes dans la rue, une voiture vient vers vous, vous dépasse, et disparaît à votre vue ; vous ignorez ce qui va lui arriver. Mais supposons, à la place, que vous êtes en l'air dans un ballon et que vous êtes en mesure de regarder en bas et voir ainsi la route sur des kilomètres de long. Vous pourrez voir la voiture foncer, et vous pourrez voir peut-être un obstacle sur la route que la voiture ne pourra éviter. Ainsi vous verrez le malheur qui va arriver à ce conducteur avant que lui-même n'en soit conscient. On peut aussi prendre l'exemple d'un horaire : les horaires sont publiés indiquant les probabilités qu'un train ou un bus, un bateau ou un

avion, partira à une certaine heure d'un certain endroit, et selon l'horaire, qui est simplement un rapport de probabilités, arrivera à un certain endroit à une certaine heure. Dans presque tous les cas, l'horaire est respecté.

En ce qui concerne les Archives Akashiques, il convient de souligner que si vous pouviez vous rendre instantanément sur une planète très éloignée et que vous ayez un instrument très spécial, la lumière qui vous arriverait de la Terre (la lumière a une vitesse, rappelez-vous) pourrait vous montrer ce qui se passait sur Terre il y a cent, mille, ou dix mille ans. Avec votre instrument spécial vous seriez capable de voir la Terre telle qu'elle était il y a mille ans.

Le Document Akashique va au-delà de cela parce qu'il montre les fortes probabilités de ce qui va se passer. Les probabilités concernant une nation sont beaucoup plus fortes, sont beaucoup plus certaines, que celles qui concernent les individus, et ceux qui sont spécialement formés peuvent entrer dans l'état astral et peuvent consulter le Document Akashique pour voir ce qui s'est passé, ce qui se passe actuellement dans n'importe quelle partie du monde, et ce que sont les extrêmement fortes probabilités pour l'avenir. C'est quelque chose, en fait, comme de se rendre dans une salle de cinéma d'actualités et d'assister à un film. Si vous savez d'après le programme quel film est en cours de projection à un certain moment, vous pouvez entrer et ne visionner que cela.

ÂME : Un mot très mal compris. C'est notre Égo, notre Sur-Moi, notre marionnettiste, le 'Moi' réel. Cet esprit

qui utilise notre corps de chair dans le but d'apprendre sur Terre les choses qui ne peuvent pas être apprises dans le monde de l'esprit.

AMOUR : Comme le sexe, c'est un mot très mal compris. Sexe et amour, amour et sexe, on les confond, on les mélange. Ils sont malmenés et mal interprétés par les gens d'aujourd'hui.

L'amour, en fait, c'est l'harmonie entre deux personnes, ou entre deux créatures de toutes espèces. Cela ne signifie pas qu'elles soient sexuellement intéressées ; cela signifie que chacune vibre sur une fréquence qui est totalement compatible avec la fréquence de la personne aimée.

L'amour est désintéressé. Une personne fera par amour des choses qu'elle ne ferait pour aucune somme d'argent.

C'est, bien sûr, terriblement peu romantique, mais si les gens vibrent sur la mauvaise fréquence, cela provoque de l'aversion, de l'appréhension, ou même une véritable peur physique. Mais si une personne pouvait vibrer de quelques oscillations de plus par seconde, ou plutôt, si une personne pouvait agiter ses molécules pour aller un peu plus vite, elle verrait disparaître le désaccord et l'harmonie prendre place — l'amour prendre place.

ANAHATA, CHAKRA : Le symbole de ce Chakra est La Roue ou Le Lotus. Dans la symbolique orientale, il s'agit d'une Roue stylisée qui est aussi un Lotus stylisé. Au Tibet c'est seulement le Lotus.

C'est un Chakra au niveau du coeur. Il a douze pétales d'une couleur dorée. Quand on peut voir l'aura on peut

observer que parfois le doré est teinté de rouge, d'autres fois il sera rayé ou moucheté d'un bleu foncé montrant les différentes humeurs, et les différentes étapes d'évolution de la personne.

En dessous de ce centre de Anahata se trouve une autre manifestation du Lotus, l'une avec un arrangement de huit pétales qui remuent et ondulent légèrement lorsqu'on se trouve en état de méditation, qui remuent et ondulent comme l'anémone de mer que l'on peut voir dans un aquarium.

Quand on peut voir l'aura, on peut voir les rayons de lumière qui la font ressembler à un Lotus en Fleur ou à une Roue, selon qu'on a l'imagination tournée vers la mécanique ou l'horticulture.

Le Chakra Anahata est le quatrième des sept centres de conscience Yogique communément admis. En réalité, ainsi que nous l'avons dit précédemment, il y en a plus de sept.

ANAHATA SHABDA : C'est un son qui, en réalité, n'est pas un son perçu. C'est plutôt une impression de son qui est souvent entendu au cours d'une méditation quand on a atteint un certain stade. Le son, bien sûr, est celui du Mantra Om.

ANANDA : Joie pure. Joie et plaisir sans mélange de concepts matériels. Ananda indique la félicité et le bonheur que l'on éprouve quand on peut sortir de son corps consciemment et avoir connaissance du ravissement absolu d'être libéré, même pour peu de temps, de la gaine d'argile froide et désolée qu'est le corps humain sur Terre.

ANATMA : Ou, pour lui donner un autre nom, 'Ceci est le Monde de l'Illusion'. Sur ce monde, cette Terre, nous pensons que seules les choses matérielles comptent. Les gens fouillent dans la boue pour de l'argent, et en accumulent des masses (certains d'entre eux !). Personne n'a jamais pu emporter un seul centime dans la prochaine vie, mais les gens continuent de courir après les choses matérielles que nous laissons quand nous quittons ce monde.

ANGAS : Une indication de choses auxquelles on doit obéir afin de progresser dans le Yoga spirituel plutôt que le Yoga physique. On doit progresser et observer correctement la méditation, le contrôle de la respiration, la méditation avancée et la contemplation. On doit aussi se souvenir particulièrement de la Règle d'Or qui dit : 'Fais comme tu voudrais qu'il te soit fait'.

ANNAMAYAKOSHA : Ce grand mot signifie seulement l'enveloppe physique ou le corps qui enferme l'esprit. Lorsqu'on revient d'un voyage conscient dans l'astral et que l'on réintègre son corps, on ne se sert même pas de ce mot pour exprimer la sensation déplaisante de froid et de gluant que l'on éprouve en s'insérant de nouveau dans son corps physique ; on utilise un mot bien pire. Mais — Annamayakosha est le mot technique.

ANTAHKARANA : La philosophie Orientale, philosophie Védanta, utilise ce mot lorsqu'il se rapporte à l'esprit dans son rôle de contrôle d'un corps physique.

APANA : Certains mots du lointain Extrême-Orient sont remarquablement explicites dans leurs significations. Le

Sanskrit n'est pas limité par les conventions de nombreuses langues Occidentales. Nous ne pouvons pas toujours utiliser précisément les mêmes significations, aussi nous attribuerons simplement à Apana le sens de tout ce qui a rapport avec l'excrétion, les différents orifices, les processus, etc.

Dans l'aura, de façon assez appropriée, Apana apparaît d'une couleur rouge foncé, ou brun rougeâtre, qui tourbillonne et se tord pour se répandre ensuite comme un bassin renflé.

APARIGRAHA : C'est la cinquième des Abstinenances. Elle indique qu'en toutes choses il faut prendre la Voie du Milieu, n'être ni trop bon ni trop mauvais, éviter les extrêmes et être équilibré.

ARHAT : C'est celui qui est parvenu à une compréhension parfaite de ce qui est au-delà de la vie. Arhat indique qu'il s'est débarrassé de l'idée que :

1. Le corps est important.
2. L'incertitude sur la Voie correcte à suivre.
3. Dépendance à l'égard des règles rigides.
4. Les attirances provenant d'une mémoire imparfaite d'une vie passée.
5. Les aversions provenant d'une mémoire imparfaite d'une vie passée.

ASANA : C'est une posture, une position assise, adoptée lorsqu'on se prépare à méditer.

Les Grands Maîtres n'ont jamais établi de règles fixes sur la façon dont on devrait s'asseoir ; ils ont simplement déclaré que l'on devait être confortable et à

l'aise, mais depuis ce temps-là diverses personnes qui n'ont rien de Grands Maîtres ont essayé de faire sensation, essayé d'augmenter leur propre statut auto-promotionné en ordonnant à leurs étudiants Yogiques de se livrer à toutes sortes de contorsions ridicules et fantastiques.

La seule chose que vous avez à faire pour méditer est de vous asseoir confortablement, et vous êtes alors certainement dans la bonne position. Cela n'a aucune importance que vous soyez assis les jambes croisées, étendues ou pendantes, pourvu que vous soyez à l'aise, c'est tout ce qui est nécessaire dans la posture.

ASAT : Toutes ces choses qui sont irréelles ou illusoire. Ce monde est le Monde de l'Illusion, le monde de l'irréalité. Le Monde de l'Esprit est le monde réel.

Le contraire de Asat est Sat, c'est-à-dire ces choses qui sont réelles.

ASHRAMA : L'endroit où vivent le Maître et ses élèves. On emploie souvent ce mot pour désigner un ermitage, mais il sert aussi à indiquer les quatre principales étapes dans lesquelles la vie sur Terre est divisée. Ces étapes sont :

1. L'étudiant célibataire.
2. Une personne mariée qui donc n'est pas célibataire. La personne n'est pas nécessairement un étudiant.
3. Retraite et contemplation.
4. La vie monastique, et monastique, il serait peut-être bon de le rappeler, indique une vie solitaire.

ASMITA : La vanité, l'égoïsme, l'orgueil gonflé de l'humain non évolué. À mesure qu'une personne évolue, Asmita disparaît.

ASTEYA : Un nom pour la troisième des Abstinenances. La troisième des Abstinenances nous exhorte à ne pas voler, et quand on est prévenu de ne pas voler, cela signifie que l'on ne doit pas voler en pensée ni en action, ni non plus convoiter la propriété d'une autre personne.

ASTRAL : C'est le terme qui est généralement utilisé pour indiquer l'endroit ou la condition que l'on atteint quand on est hors de son corps. C'est un endroit où l'on peut rencontrer les amis qui se sont éteints après avoir quitté leur corps dans ce qu'on appelle la mort, et qui attendent de faire des plans afin de pouvoir se réincarner.

Le monde astral peut être considéré comme correspondant à peu près au Paradis Chrétien, un lieu intermédiaire, un lieu de rencontre, mais pas l'ultime Paradis.

L'ASTRAL, VOYAGE DANS : Quand une personne s'étend pour se reposer, le mécanisme physique du corps se tranquillise. Les fonctions physiques ralentissent, mais la forme astrale, ou l'Âme, ou l'Égo, ou l'Atman, ne se repose pas dans le corps, mais quitte le corps pour le plan astral.

On peut faire la comparaison suivante : au moment de se mettre au lit, on ôte ses vêtements, on les met de côté. De la même façon, le corps astral met de côté le corps de chair comme nous le faisons d'un vêtement.

Il est à noter qu'il existe différents plans, ou niveaux, dans le monde astral. On peut faire le voyage astral et voyager de son pays d'origine ou son pays de résidence vers différentes parties du monde physique ; on peut aller de l'Angleterre à l'Australie, ou d'Australie en Chine, ou n'importe où ailleurs. Cela dépend de ce que l'on a à faire, comment on utilise son temps astral.

Une personne qui est très évoluée et en est peut-être à sa dernière vie sur Terre est très occupée dans l'astral, et plus la personne est évoluée, plus loin elle voyage dans l'astral.

Le voyage astral est facile pourvu que l'on pratique. Cela demande seulement de la pratique, ou peut-être devrait-on dire, de la pratique et de la patience. Tous les animaux peuvent le faire, comme tous les animaux sont capables de clairvoyance et de télépathie.

Il convient également de mentionner ici que le Paradis du monde astral peut, dans certains cas, être le purgatoire pour ceux qui se sont mal conduits sur la Terre ! Les gens se rencontrent dans l'astral et planifient ce qu'ils vont faire dans le physique. Malheureusement, beaucoup de gens oublient leurs merveilleuses intentions et ne font que ce qui leur plaît.

Il est recommandé de pratiquer le voyage astral parce que c'est la sensation la plus prodigieusement merveilleuse que l'on puisse imaginer que de s'élever au bout de sa Corde d'Argent, et d'avoir les villes de la Terre sous son regard, et même peut-être de s'élancer dans l'espace et voir d'autres mondes. Ou si l'on déserte complètement le monde physique, on peut aller dans les mondes métaphysiques, et voir et parler avec des amis qui y sont déjà.

ATMA : Certains l'appellent Atman. La philosophie védantique considère l'Atma ou Atman comme l'esprit primordial, le Sur-Moi, l'Égo, ou l'Âme.

AU-DELÀ : Ceci se réfère au Grand Au-delà. C'est cet état de l'existence au-delà du physique dans lequel nous nous trouvons, c'est la référence à la vie au-delà de la Vallée de la Mort.

À travers les âges, et partout dans le monde, les gens ont spéculé sur la nature de 'L'Au-delà'. Il est regrettable que les soi-disant savants veuillent tout peser, tout tester, et tout prouver, parce que cela limite leur capacité à percevoir ce qui est évident. Quand une personne est prête à recevoir la vérité, la vérité vient alors à elle, et elle connaît la vérité de cette vérité qui ne demande aucune preuve, tandis que ce qui n'est pas ne peut pas être prouvé.

AURA : Tout comme un aimant possède des lignes de force, le corps aussi en possède, mais ces lignes de force sont de différentes couleurs, couvrant une plus large gamme de couleurs que la vue humaine ne pourrait jamais voir sans l'aide des aptitudes de clairvoyance.

Les couleurs auriques se déploient à partir des centres les plus importants du corps, et s'unissent pour former une masse tourbillonnante en forme d'oeuf dont le gros bout se trouve au sommet.

Une bonne aura peut s'étendre jusqu'à peut-être un mètre quatre-vingts (6 pieds) de son possesseur.

En observant les couleurs de l'aura un clairvoyant expérimenté est en mesure de détecter une maladie à ses débuts. Plus tard il y aura des instruments pour

voir l'aura en couleur (de sorte que le non-clairvoyant aussi puisse la voir) et en appliquant un signal hétérodyne approprié, les nuances défectueuses de l'aura seront guéries.

L'aura ne doit pas être confondue avec l'éthérique, que nous verrons à la [lettre E](#).

AVASTHAS : Un mot descriptif des trois états de conscience qui sont :

1. L'état de veille, au cours duquel on se trouve dans le corps, plus ou moins conscient des choses qui se passent autour de soi.
2. Le monde du rêve, dans lequel les fantaisies de l'esprit deviennent entremêlées avec les réalités vécues au cours d'un voyage astral, même partiel.
3. Le sommeil profond du corps, pendant lequel on ne rêve pas, mais où l'on est capable de voyager dans l'astral.

AVATAR ou AVATARA : C'est une personne très rare de nos jours. Il s'agit d'une personne qui n'a pas de Karma, une personne qui n'est pas nécessairement humaine, mais qui adopte la forme humaine pour venir en aide aux humains. On a observé que l'Avatar (mâle), ou Avatara (femelle), est toujours plus grand que l'humain.

Dans la Bible Chrétienne, on parle d'anges descendus jusqu'au plus profond des enfers de la Terre pour porter assistance à l'humanité souffrante.

Les Avatars apparaissent lorsque le monde est en danger, ou lorsque l'humanité en tant qu'espèce est en

danger. Vous pouvez ne pas reconnaître les Avatars parce qu'ils subissent souvent de grandes souffrances. Ils sont purs, et à moins d'endosser certaines souffrances, ils ne peuvent rester sur Terre. Vous pouvez les comparer à un plongeur sous-marin qui doit se charger de plomb pour être capable de s'enfoncer dans les profondeurs de la mer sombre et mystérieuse.

À moins d'être vous-même très pur, vous ne reconnaîtrez pas les Avatars, parce que l'Avatar ne fait pas la publicité de son état à la radio ou à la télévision. Il ne vient pas vous dire non plus que si vous achetez tous les mois tel ou tel magazine, vous serez sûrs d'entrer dans les plus hautes sphères du Royaume des Cieux !

AVESHA : Cette condition intéressante signifie entrer dans le corps d'un autre. De temps en temps un Avatar aura besoin de prendre possession du corps d'un autre afin d'accomplir une tâche spéciale, mais une telle possession ne peut avoir lieu qu'avec le consentement du premier occupant du corps. Après environ sept ans, jamais plus, l'Avatar a tout changé dans le corps, chaque cellule, chaque molécule, et ainsi le corps devient véritablement le sien.

Deux points d'intérêt — certaines personnes demandent : 'Eh bien, comment une molécule peut-elle changer de place ?' La réponse est, bien sûr, que même dans l'humble procédé de la galvanoplastie, les molécules sont envoyées d'une électrode à une autre électrode d'un bain de placage. Ainsi, même un métal de base peut se voir enrobé d'or pur.

Le second point — souvent un Avatar prendra possession d'un corps déjà adulte. C'est parce que l'Avatar ne doit pas perdre de temps à naître et passer par toutes les pénibles étapes de l'enfance.

AVIDYA : C'est une forme d'ignorance. C'est l'erreur qui consiste à considérer la vie sur Terre comme la seule forme de vie qui compte. La vie sur Terre est simplement la vie dans une salle de classe ; la vie au-delà est celle qui compte.

Sur d'autres planètes, dans d'autres univers, il existe des entités dont certaines ne sont pas aussi intelligentes que les humains, et d'autres incroyablement plus intelligentes que les humains. Elles peuvent ne pas suivre le modèle humain pour la forme du corps, mais n'en sont pas moins des Êtres doués de sensations.

B

BHAGAVAD GITA : Ceci est un des grands Textes Sacrés de l'Inde dans lequel un Maître réellement éclairé enseigne ce qui ne doit pas être modifié. Les dix-huit chapitres de ce livre traitent chacun d'un aspect de la vie humaine et montrent comment, en utilisant à la fois les capacités physiques, émotionnelles, mentales, éthiques et spirituelles de son Égo, on peut parvenir à l'harmonie véritable du corps et de l'esprit.

Ce livre enseigne que l'Homme n'avance sur la voie de la Divinité que grâce à la véritable harmonie, et

obtient ainsi la libération de la roue de la naissance, la croissance, la mort et la renaissance.

Le sens réel des mots est — Bhaga, le Soleil. Vad signifie Divin. Gita signifie le Chant.

BHAGAVAN : Un terme indicatif du Dieu personnel de quelqu'un. Le Dieu que nous adorons quel que soit le nom que nous lui donnons. Dans différentes parties du monde, des noms différents sont employés pour le même Dieu.

C'est le Dieu aux six attributs, qui sont :

1. Pouvoir et domination.
2. Puissance.
3. Gloire.
4. Splendeur.
5. Sagesse.
6. Renonciation.

BHAJAN : Une forme d'adoration de son Dieu par le chant. Bhajan ne se réfère pas tant à la prière parlée, mais plus spécifiquement au chant. On peut chanter des prières, et ce serait cela Bhajan.

Un exemple pris dans la religion chrétienne est le chant des Psaumes.

BHAKTA : Celui qui adore Dieu, un disciple de Dieu. Encore une fois, il faut souligner que ce peut être n'importe quel Dieu. Le terme ne s'applique pas à telle croyance ou conviction particulière. C'est un terme générique.

BHAKTI : Un acte de dévotion à son Dieu. L'acte de s'identifier comme l'enfant de Dieu, comme un sujet de Dieu, et d'admettre que l'on est soumis et obéissant à Dieu.

BHAVA : C'est être, sentir, exister, s'émouvoir. Chez les êtres humains il y a trois étapes de Bhavas :

1. Le pashu-bhava est le groupe le plus bas. Il concerne les gens qui ne vivent que pour eux-mêmes et pour leurs plaisirs égoïstes. Ils pensent mal et agissent mal envers autrui. Ils n'ont aucun intérêt sauf pour leur propre avantage social ou financier, et n'aident jamais personne de quelque façon que ce soit. Ce sont les gens au stade le plus bas de l'évolution.

2. Le vira-bhava est le groupe du milieu. Ceux qui en font partie ont de l'ambition et désirent progresser. Ils sont forts et ont souvent beaucoup d'énergie. Malheureusement, ils sont égoïstes et dominateurs quand ils pensent que quelqu'un pourrait obtenir plus qu'eux. Ils veulent être du type 'Bonnes Âmes', non pas pour le plaisir d'aider les autres, mais pour être tenus pour de grandes et saintes personnes toujours prêtes à secourir ceux dans le besoin. En fait, c'est un très mauvais calcul que d'avoir quoi que ce soit à faire avec des bonnes âmes, parce que ce sont des personnes égoïstes, égocentriques, qui ont un long, long chemin à parcourir.

3. Ce groupe, le divya-bhava, est d'une bien meilleure catégorie, avec des gens en accord qui sont prévenants, altruistes, et vraiment intéressés à aider les autres généreusement. Ils se donnent beaucoup de

mal pour aider ceux qui demandent de l'aide et ne le font pas pour un gain personnel.

Fort malheureusement, ce groupe est des plus minoritaires en ce moment.

BODHA : Cette connaissance qui peut être transmise à l'autre personne à qui l'on enseigne. On la nomme aussi sagesse ou compréhension.

On peut instruire quelqu'un avec l'aide d'un livre et une certaine quantité de savoir sera absorbée à la façon d'un perroquet, mais la véritable connaissance vient en 'détournant' du professeur sur l'élève. C'est la connaissance acquise en copiant le professeur.

BODHI : Un mot bouddhique qui indique que l'on a une claire appréciation de la nature de ce qui est au-delà de cette vie. C'est la connaissance parfaite, c'est la compréhension parfaite de ce que nous, dans la chair, sommes de simples produits de l'imagination de l'Égo, formés dans le but d'acquiescer de l'expérience.

BOUDDHA : Ce n'est pas un Dieu, c'est une personne qui a complété avec succès les vies d'un cycle d'existence, et par son succès à surmonter le Karma est maintenant prête à passer à un autre plan d'existence.

Un Bouddha est une personne qui est libre des liens de la chair. Celui qui est souvent dénommé 'Le Bouddha' était en fait Siddhartha Gautama. C'était un Prince qui vivait en Inde il y a quelque deux mille cinq cents ans ; il avait renoncé à toutes les possessions matérielles afin de trouver l'illumination. Il trouva le Nirvana, qui ne signifie pas, comme il est

habituellement traduit, le néant. Nous traiterons du Nirvana à la [lettre N](#).

Chacun de nous doit s'efforcer de parvenir à la Bouddhété qui est un état d'être, un état exalté de l'être. Ce n'est pas un Dieu.

Les Occidentaux sont souvent déconcertés par l'expression 'Les Mille Bouddhas'. Ils pensent qu'il y a au moins mille Dieux, ce qui, évidemment, est trop fantastique pour ne pas être ridicule !

La Bouddhété est un état d'être. On peut parvenir à la Bouddhété, quelle que soit notre condition dans la vie. Le Prince et le collecteur d'ordures peuvent être également purs et saints. Ici-bas sur cette Terre nous sommes comme des acteurs sur une scène et nous endossons la 'robe' ou le statut qui nous sera du plus grand secours pour apprendre ce que nous avons à apprendre. 'Les Mille Bouddhas', donc, est simplement une indication que l'on peut atteindre la Bouddhété de mille et une façons différentes.

Pourquoi mille ? Eh bien, pensez au petit garçon qui dit : 'Mon père ? Ah ! Il en a des millions !' Le millier, ainsi, n'est qu'une simple figure de rhétorique. Bouddha est un symbole et non l'image taillée d'un Dieu. Les statues du Bouddha ne sont que des rappels de ce que nous pouvons être si nous le voulons, et si nous y travaillons.

BOUDDHI : Un mot signifiant la sagesse, et nous devons toujours garder présent à l'esprit la notion que la sagesse et la connaissance sont deux choses tout à fait différentes. La sagesse vient avec l'expérience ; la connaissance peut être obtenue sans la sagesse pour

appliquer cette connaissance que nous avons acquise. Nous devons atteindre Bouddhi, qui est la sagesse, avant de pouvoir passer à la Bouddhété, qui est la sagesse et la connaissance.

BOUDDHISME : Les gens se réfèrent fréquemment au Bouddhisme comme à une religion. En fait, il serait beaucoup plus exact de dire que c'est un Mode de Vie, un code de vie, une manière de passer notre temps sur Terre de façon à ne blesser personne et à faire avancer notre propre progrès spirituel aussi rapidement que possible avec un minimum d'effort.

Voici différentes choses que l'on doit faire et différentes choses que l'on ne doit pas faire. Les Bouddhistes s'y réfèrent en tant que Les Quatre Nobles Vérités :

1. Il y a la souffrance et il y a une cause à cette souffrance. La souffrance peut être surmontée et alors il y a un chemin vers la paix.

2. Nirvana. La pensée et la matière sont dans un état de changement constant. La pensée amène l'esprit à s'enliser, comme s'il était coincé dans l'argile. Retirons la pensée et alors on atteint le Nirvana et on se libère ainsi de la souffrance et du cycle de la renaissance continue : vivre, mourir et renaître.

3. L'Octuple Voie, qui signifie :

Vues correctes.

Aspirations correctes.

Paroles correctes.

Conduite correcte.

Méthodes de subsistance correctes.

Effort correct.
Pensées correctes.
Contemplation correcte.

Comme dans la plupart des religions, ou modes de vie, il existe différentes branches. Tout comme la Religion Chrétienne a une horde de branches différentes — des Frères de Plymouth à la Foi Catholique Romaine — l'école Bouddhiste est divisée en deux branches : L'Hinayana, ce qui signifie la Voie Étroite, et la Mahayana, ce qui signifie la Grande Voie. La première est plutôt austère, avec des vues étroites ; elle se rapporte à la réalisation de la sainteté personnelle par l'isolement et l'ascétisme. C'est en effet un mode de vie rigoureux.

La seconde, Mahayana, préfère suivre les préceptes de Gautama Bouddha en tant qu'incarnation divine.

On pourrait dire que l'une demande qu'une personne progresse par ses propres efforts, tandis que l'autre dit que vous ne pouvez travailler et progresser qu'en suivant précisément et sans en dévier, l'exemple d'un autre.

BRAHMA : Un Dieu hindou fréquemment représenté avec quatre bras et quatre visages et tenant divers symboles religieux. Mais il existe un autre Brahma. Brahma — il s'agit d'un état. Il indique que tout est à un stade où le changement est accompli par la pensée de tous les esprits incarnés, esprits qui façonnent le présent et le futur, et il signifie 's'étendre', tout comme l'expérience de toutes les créatures vivantes s'étend continuellement.

BRAHMACHARI : Celui qui a prononcé les premiers vœux monastiques. Ou cela peut aussi être une personne spirituelle qui est consacrée à l'observance et aux pratiques d'une forme de religion, mais qui n'a encore prononcé aucuns vœux monastiques particuliers.

BRAHMACHARYA : C'est la quatrième des Abstinenances. Les choses enjointes à quelqu'un par ceci sont la pureté de pensée, la pureté en paroles et en actes, une initiation au cours de laquelle sont prononcés des vœux, une étape de célibat afin de pouvoir acquérir l'expérience nécessaire du voyage astral. Il faut noter que la dernière étape a quatre phases distinctes ; la première est celle dans laquelle un individu est dirigé par un Maître.

BRAHMALOKA : C'est ce plan d'existence où vont ceux qui ont réussi dans la vie sur Terre afin d'être en mesure de communier avec les autres dans le plan d'existence suivant. C'est une étape où l'on vit dans la communication divine, tout en réfléchissant et se préparant pour de nouvelles expériences.

C'est, en fait, une étape où l'on consulte les Archives Akashiques dans la Salle des Souvenirs pour y voir ce qu'on a accompli pendant sa dernière vie sur Terre, et ce qui a été laissé inachevé.

C'est ici que l'on est en mesure de discuter avec ceux de grande expérience, de sorte que l'on peut planifier sa prochaine incarnation pour remédier aux défauts de la précédente et faire un pas de plus pour surmonter son Karma.

BRAHMA-SUTRAS : Tous ces mots viennent de l'Inde et les Brahma-Sutras sont des aphorismes très célèbres qui énoncent les principaux Enseignements des Upanishads. Nous traiterons des Upanishads ultérieurement, sous la [lettre U](#) et sous la [lettre V](#).

C'est un triste fait que chaque traducteur et commentateur, en particulier dans le monde Occidental, injecte ses propres opinions et commentaires dans ses traductions ; les gens ne se contentent pas de simplement traduire. C'est ainsi que dans les Brahma-Sutras une traduction peut ne pas être en accord avec une autre, et à moins que l'on puisse voir l'original au moyen des Archives Akashiques, on peut malheureusement être induit en erreur.

C

CAUSAL, CORPS : Pour ceux qui aiment les grands mots, c'est aussi l'Anandamaya-kosha ou, si vous le préférez dans une autre langue encore plutôt qu'en langage simple et clair, vous pouvez le nommer le Karana Sharira.

Le corps causal est le premier des divers corps dont nous sommes encombrés. Imaginez-nous comme une série de boîtes, l'une dans l'autre, comme quoi que ce soit qui s'emboîte l'un dans l'autre ; ce pourrait être une collection de ces petites tables à café, de ces boîtes ou de ces séries de tiroirs, tout ce qui a un petit objet, puis un plus grand à l'extérieur et un plus grand encore à l'extérieur de celui-ci et ainsi de suite. C'est ainsi que nos différents corps sont disposés.

Le corps causal est le plus interne de tous et c'est celui qui commence le processus par lequel nous acquérons de l'expérience dans la chair. Celui-ci, le corps causal, est le corps de l'incarnation et c'est lui qui est cause de toutes les vicissitudes familières associées à la chair — convoitises de toutes sortes, nombreux désirs passionnants, horrible cupidité et le défaut le plus commun de tous, l'égoïsme.

Nous devons mener notre vie de telle sorte que nous n'ayons pas besoin de corps causal, car, si nous pouvons nous en passer, nous n'aurons pas à revenir sur cette Terre, et nous ne serons pas envoyés non plus dans d'autres mondes matériels et déplaisants.

CHAITANYA : L'état où la conscience spirituelle vient juste de s'éveiller, où la personne est alerte et prête à progresser, prenant les premières mesures pour laisser le corps causal derrière elle.

Atteindre le Chaitanya signifie travailler durement, étudier durement, s'adonner à une constante méditation et contemplation. Lorsque les conditions sont adéquates, les six Chakras sont stimulés et viennent à la conscience, donnant à la personne une prise de conscience de sa destinée, lui donnant une compréhension de ce qui doit être avant de pouvoir progresser rapidement.

CHAKRAS : Nous devons nous concentrer sur les six Chakras. Le long de notre colonne vertébrale, semblables à des roues qui y seraient enfilées tout au long, se trouvent les six principaux Chakras ou centres de la conscience psychique. Il y a différents centres qui

gardent notre corps causal en contact avec nos corps supérieurs, en contact avec nos centres supérieurs.

Certaines personnes préfèrent appeler ces Chakras, des Lotus. D'autres préfèrent leur donner le nom de Roues. Certaines religions font un symbole stylisé que l'on peut reconnaître comme une Roue ou comme un Lotus, selon l'imagination poétique de chacun.

On compte six Chakras le long de la colonne vertébrale et un septième au centre du cerveau. Il en existe deux autres, ce qui fait neuf en tout, mais la plupart des gens n'ont pas encore atteint le niveau où ils peuvent assimiler cette notion de neuf Chakras ; aussi, nous nous bornerons aux sept Chakras orthodoxes et communément acceptés.

Qui voit l'aura voit aussi les couleurs qui émanent en tourbillonnant de ces divers Chakras. Bien entendu, ces couleurs et les émanations auriques de tous ordres sont différentes chez l'homme et chez la femme.

Le premier Chakra est situé à la base de la colonne vertébrale, à proximité des organes excrétoires. Le second est au niveau des organes génitaux, le troisième dans la région ombilicale, le quatrième approximativement dans la région du coeur, le cinquième au niveau de la gorge et le sixième à hauteur des sourcils.

La mythologie déclare que l'homme inférieur demeure dans la partie la plus basse de la colonne vertébrale et jusqu'à ce que l'Homme soit capable d'élever les pouvoirs de la Kundalini dans le Chakra du coeur, il ne peut être conscient de progresser. Avant d'être en mesure de réaliser des progrès vraiment satisfaisants, l'Homme doit pouvoir envoyer ses forces spirituelles

jusqu'au sixième Chakra, et c'est seulement lorsqu'il dépasse le septième Chakra qu'il peut être assuré de vivre pour la dernière fois sur Terre.

CHAN : Ceci signifie maintenant la méditation. C'est le terme employé par les bouddhistes Zen du Japon.

À l'origine le mot était Channa et il signifiait alors que la personne concernée avait eu l'expérience d'une perception instantanée de la Vérité. Autrement dit, la personne a eu une révélation.

CHANG : Le contraire de l'artificiel, le contraire de l'anormal. Ce qui est absolument normal, absolument standard. C'est un mot issu du taoïsme chinois.

CHANISME : Une théorie selon laquelle on peut accéder à l'état de Bouddhité par une soudaine illumination, par un soudain éclair de révélation.

Les dévots du chanisme se livrent à une méditation constante sur les principes et les préceptes des Vérités Éternelles, dans l'espoir d'être l'objet d'une soudaine révélation.

CHARMES : Beaucoup de gens considèrent les charmes comme de vaines superstitions, ils considèrent les charmes comme de petits ornements que le crédule achète dans l'espoir d'attirer la chance. Et il est bien vrai que, si vous entrez dans une quelconque boutique de souvenirs et que vous y achetiez un charme, autant dire que vous avez jeté votre argent par la fenêtre. Mais, si vous avez un charme spécialement préparé, c'est-à-dire préparé par une personne qui sait comment le faire, le charme sera efficace.

Cela signifie que l'on doit construire une forme-pensée et la placer dans le charme de la même manière que les anciens Egyptiens conservaient leurs pharaons embaumés.

Nous nous étendrons sur ce sujet au mot Talisman.

CHENG : L'honnêteté et la sincérité inhérente à son vrai moi. On doit permettre au Cheng de se développer et de se révéler avant d'être capable de faire des progrès substantiels.

Si nous nous débarrassons de l'avidité, de la luxure et de l'égoïsme, comme on se débarrasse de la dure coquille d'une noix, nous pouvons arriver à l'amande à l'intérieur. Les humains sont enfermés dans une dure coquille et ils doivent s'en défaire avant de pouvoir progresser.

CHI : C'est la force vitale. Tout ce qui se rapporte à la sphère matérielle. Ainsi nous avons Chi, la force du souffle qui correspond sur le plan le plus bas à la force éthérique et puis, plus haut, à la force aurique.

CHIT : La conscience, une sorte de conscience plutôt vide. C'est un manque de perception spécifique. C'est, en quelque sorte, être conscient sans savoir très bien ce que l'on compte faire de cette conscience, sans qu'elle nous apporte quoi que ce soit.

CHITTA : C'est le mental inférieur. Le mental comporte trois parties, ou il serait peut-être préférable de parler de substance mentale. La première est le Manas, la seconde est le Buddhi et la troisième est l'Ahambara. La première, bien sûr, est la plus basse.

Tout ce qui pénètre dans le mental inférieur est d'abord emmagasiné et classé dans le sub-conscient, possiblement pour être utilisé plus tard. Il ne faut pas oublier qu'à l'intérieur de notre sub-conscient, nous conservons le savoir de l'humanité tout entière, mais notre mémoire est assez mal conditionnée, nos souvenirs imparfaits et nous ne pouvons guère puiser dans tout ce que nous possédons de savoir.

CHOIX : Il est fort dommage qu'en ce monde tant de gens veuillent en influencer d'autres. Les chrétiens, par exemple, s'efforcent d'influencer les non-chrétiens, de les convertir. Tout se passe comme si les tenants d'une certaine croyance n'étaient pas, eux-mêmes, tellement convaincus et tenaient à faire des adeptes dans l'espoir de se rassurer, de trouver une sécurité dans le nombre.

C'est une erreur que d'influencer quelqu'un dans le libre choix de son Chemin de Vie et de sa spiritualité. Si une personne a continuellement besoin de preuves, alors il faut la laisser tranquille. Cela signifie qu'elle n'est pas encore prête à prendre un Chemin particulier.

Contraindre une personne à prendre un certain Chemin contre sa volonté est inutile. C'est simplement alourdir le Karma du contraignant, ce qui ne fait de bien à personne. Par conséquent, vous tous, les bonnes âmes, rappelez-vous qu'en essayant d'influencer le Chemin d'un autre, ou en cherchant à le convertir, c'est à vous que vous faites du mal.

CITÉ DES NEUF PORTES : Nombre d'ouvrages métaphysiques font allusion à la Cité des Neuf Portes. C'est une métaphore employée pour tromper ceux qui se permettent de parcourir la littérature occulte sans

intérêt véritable et sans connaissance réelle du sujet. C'est une ruse pour écarter les personnes superficielles, non évoluées ou simplement curieuses.

La Cité des Neuf Portes, évidemment, c'est le corps humain qui possède neuf principaux orifices : deux yeux, deux oreilles, deux narines, etc. Les autres ouvertures n'ont pas besoin d'être détaillées, car vous devriez les connaître.

Par chacun de ces neuf orifices, chacune de ces neuf portes, peut entrer l'ennemi qui paralysera tout progrès. Un homme tout à fait vertueux pourra, par exemple, être tenté par 'l'ennemi' qui sera entré par ses yeux ; ce qu'il verra pourra susciter en lui des désirs qu'il croyait avoir anéantis en lui. Il pourrait trouver 'l'ennemi' entrant par ses narines ; certaines senteurs qui troubleront indûment son sens de la gourmandise. On doit toutefois déclarer qu'il est également possible de progresser de façon très satisfaisante par le bon, au lieu du mauvais usage des neuf portes.

CLAIRVOYANCE : La véritable clairvoyance signifie que le corps astral d'une personne peut sortir du corps physique et peut alors 'voir' dans des dimensions inaccessibles tant qu'on est dans le corps physique.

L'être humain moyen ne peut voir que ce qui est à portée de sa vue ; il peut parcourir du regard une chambre et y voir une chaise, une table, un mur, mais ce qui se trouve à l'extérieur de cette chambre est au-delà de sa vue. Dans la clairvoyance, il est possible de voir à travers un mur comme si ce mur n'existait pas

ou, pour ceux de moindre capacité, comme s'il y avait là, à la place, une vague brume grise.

Quand on pénètre dans l'astral on peut consulter les Archives Akashiques et y voir tout incident qui s'est passé ou tout incident qui se passe. On peut aussi voir les probabilités de ce qui se passera dans l'avenir, c'est-à-dire qu'on peut voir si une personne aura de la chance ou de la malchance.

La clairvoyance peut être développée. C'est le droit de tout homme et toute femme, et avant que les hommes et les femmes ne deviennent si égoïstes et n'utilisent leurs pouvoirs que pour leur gain personnel, tout le monde était clairvoyant.

CONCENTRATION : C'est l'art de consacrer toute son attention à une seule chose. Ce peut être une chose physique ou une chose intangible, comme une idée.

On doit se concentrer selon certaines règles fixes, c'est-à-dire diriger son attention, fortement, sur l'objet sur lequel on désire se concentrer.

Prenons l'exemple d'une bougie. Placez une bougie allumée devant vous, asseyez-vous de la façon la plus confortable possible et pensez à la bougie ; pensez-y en regardant vaguement dans sa direction, mais sans vraiment la voir.

Quelle est l'apparence de cette bougie ? A-t-elle une odeur ? Comment a-t-elle été fabriquée ? Quelle est la nature de la flamme ? Comment cette flamme est-elle entretenue ? Et, puisque la bougie brûle et que l'on dit que la matière est indestructible, qu'advient-il de la bougie lorsqu'elle se consume en flamme ? Si vous

vous posez ces questions, vous développerez grandement votre pouvoir de concentration.

Au Tibet, un moine se concentre avec une baguette d'encens incandescente sur la tête. Il doit conserver son état de concentration alors même que le point incandescent de la baguette d'encens commence à brûler la peau de son crâne rasé. Un autre moine, bien entendu, retirera la baguette avant qu'aucun mal ne lui soit fait, mais le moine novice ne doit pas l'ôter lui-même ; s'il le fait, c'est qu'il n'est pas en état de concentration suffisant.

CONNAISSANCE : La connaissance ? Ai-je besoin d'expliquer ce qu'est la connaissance ? Je pense que oui ! Il est nécessaire d'avoir trois choses avant d'avoir la connaissance. Premièrement, nous devons avoir une hypothèse, nous devons prendre conscience de quelque chose, parce que jusqu'à ce que nous soyons conscients d'une chose nous ne pouvons percevoir sa présence ou son existence.

Deuxièmement, nous devons disposer d'informations fiables parce que jusqu'à ce que nous ayons des informations fiables pour confirmer ce que nous en déduisons, nous ne commençons même pas à acquérir des connaissances.

Troisièmement, nous devons avoir une forme d'intuition afin de pouvoir comprendre ce qui se cache derrière ce que nous avons conclu et dont nous avons obtenu des informations fiables. Nous devons avoir cette intuition pour pouvoir comprendre les différents aspects que nous désirons connaître.

CONNAISSANCE DIRECTE : C'est la pleine réalisation, la prise de conscience de ce qui ne peut être enseigné. On ne peut pas avoir une pleine réalisation de la quatrième dimension ou de ce qu'est notre Sur-Moi alors que nous sommes dans le corps, ni non plus une autre personne peut-elle nécessairement nous convaincre de quoi que ce soit relié à cela, ou à Dieu. Nous devons savoir par connaissance directe, par réalisation directe.

CONSULTANT : C'est le 'Demandeur'. Celui qui s'enquiert, celui qui pose des questions, celui pour le compte de qui certaines formes de divination sont pratiquées. Le cristal ou les cartes de tarot peuvent alors être utilisés et la personne pour qui le cristal ou les cartes de tarot sont utilisés est appelée 'le consultant'.

L'attitude du consultant détermine si la divination sera réussie ou non. Si le consultant est sceptique ou carrément incrédule, ou s'il donne de fausses informations, alors le sub-conscient de la personne consultée est empêché de réaliser la vérité.

Il convient de remarquer que la personne — le devin, si vous voulez — n'essaie pas d'attraper le consultant, le devin essaie d'aider. Il s'ensuit que le consultant doit être impersonnel, libre d'émotions, et doit mettre de côté toute peur et toute timidité, autrement son attitude peut jouer contre les cartes ou contre le cristal.

Si, par exemple, une jeune femme qui a des choses à cacher se présente pour une lecture de tarot, elle pourra ériger une barrière invisible de pensées au cas où son malheureux passé serait révélé. La barrière et

ce qu'elle voudrait cacher est en fait révélé au clairvoyant, mais la question pour laquelle la personne consulte peut être obscurcie.

Les cartes de tarot et les boules de cristal, habilement manipulées, peuvent aider une personne, mais la personne doit aussi y mettre du sien.

CONTEMPLATION : La contemplation prend souvent la relève de la méditation lorsque celle-ci prend fin. On peut méditer sur un certain sujet et s'apercevoir que l'on n'a plus d'éléments pour alimenter cette méditation. C'est alors que la contemplation prend la relève.

La contemplation peut avoir pour objet la beauté du soleil couchant, ou la raison de telle action particulière de quelqu'un.

Fondamentalement, la contemplation peut être de deux ordres :

1. Cognitive, lorsqu'elle a trait à un objet matériel.
2. Non-cognitive, lorsqu'elle s'applique aux choses de l'esprit, aux choses qui dépassent la perception matérielle de l'Homme ; mais il faut être particulièrement évolué, particulièrement mûr sur le plan spirituel avant de s'engager dans la contemplation non-cognitive.

CORDE D'ARGENT : Tout comme le nouveau-né est relié à sa mère par le cordon ombilical, ainsi sommes-nous reliés à notre Sur-Moi par la Corde d'Argent. Tout comme la marionnette est reliée à son manipulateur par un bout de ficelle, ainsi sommes-nous reliés à celui qui nous manipule par la Corde d'Argent.

La Corde d'Argent tire son nom du fait qu'elle est composée de particules de toutes les couleurs existantes animées d'un mouvement de rotation rapide qui les fait paraître argentées. Ces myriades de couleurs sont, aux yeux du clairvoyant, d'un pur argent blanc-bleuté.

Cette corde est extensible à l'infini et elle est sans limites. Quand une personne voyage astralement, le corps intérieur se sépare de l'enveloppe charnelle et s'envole au bout de la Corde d'Argent, tout comme on peut laisser monter un cerf-volant au bout d'une corde. Quand le corps physique a besoin de récupérer son corps astral, ce dernier est ramené exactement de la même façon que l'est un cerf-volant.

Tout ce que nous faisons sur Terre est transmis au Sur-Moi par l'intermédiaire de la Corde d'Argent. Tout ce que le Sur-Moi veut nous dire est transmis d'en haut au sub-conscient, là où les informations sont stockées jusqu'à ce que nous en ayons besoin, transmises vers le bas par l'intermédiaire de la Corde d'Argent.

Lorsque le temps de notre mort est venu, la Corde d'Argent s'amincit et se sépare alors du corps ; tout comme un bébé 'meurt' à sa mère quand le cordon ombilical est coupé, ainsi le corps de chair meurt-il au Sur-Moi quand la Corde d'Argent est coupée et que 'le Vase d'Or est brisé'. Le Vase d'Or, bien sûr, c'est le nimbe ou la force éthérique supérieure qui entoure la tête durant la vie et s'en va au moment de la mort.

COU : Le cou est ce passage étroit qui relie la tête et le cerveau au corps, et si votre cou ne fonctionne pas correctement, vous ne pouvez espérer une bonne

transmission des messages du cerveau aux différents centres assortis, parce que si vos artères sont comprimées dans le cou, votre cerveau ne reçoit pas un approvisionnement de sang suffisant. Si une pression s'exerce sur les nerfs du cou, diverses impulsions sensorielles sont retardées ou totalement obstruées dans leur passage du cerveau au torse.

Il est bon d'effectuer des exercices qui ont un but bien déterminé, des exercices qui dégagent les artères et les nerfs. Ceci ne doit pas être confondu avec le Hatha-Yoga ou avec l'occultisme. Il n'y a rien d'occulte dans cet exercice particulier ; vous vous sentirez simplement mieux.

Voici la façon de vous y prendre :

Asseyez-vous aussi confortablement que possible sur une chaise dure, une chaise de cuisine. Il faut que ce soit une chaise dure avec un dossier ; vous ne pouvez pas vous installer dans un fauteuil.

Asseyez-vous bien droit, les mains posées sur les genoux. Gardez votre tête droite pendant une seconde ou deux, puis tournez-la lentement vers la gauche aussi loin que possible. Faites un effort et tournez-la un petit peu plus loin encore, parce qu'elle ira plus loin que vous ne l'aurez tout d'abord cru. Ensuite, tout doucement, ramenez la tête au centre afin de regarder de nouveau droit devant vous. Attendez une seconde ou deux, puis tournez votre tête vers la droite aussi loin que possible. De ce côté également — forcez pour aller un petit peu plus loin encore.

Faites en sorte de le faire pour être capable de pratiquement sentir la rouille se détacher des

articulations inutilisées dans votre colonne vertébrale, faites-le pour pouvoir véritablement sentir vos os craquer. Faites cela plusieurs fois, puis asseyez-vous tout droit de nouveau — Oh, oui, vous vous serez affaissé entre temps ! — et restez ainsi quelques instants en respirant profondément plusieurs fois, vraiment très profondément, en retenant chaque fois votre souffle pendant environ une dizaine de secondes.

Quand vous avez fait cela pendant environ une minute, posez votre tête aussi à plat que possible sur votre épaule gauche, de sorte que votre oreille repose sur votre épaule, et quand vous pourrez faire cela, poussez votre tête encore un peu plus pour que votre oreille s’y écrase. Restez dans cette position pendant une seconde, puis redressez la tête dans sa position verticale. Après une seconde ou deux, faites la même chose sur l’épaule droite. Assurez-vous que votre tête descend juste un petit peu plus bas qu’il n’est réellement confortable. Dans toutes les pauses entre les changements de position, vous devez respirer profondément, puis expirer complètement.

Maintenant, pour l’étape suivante — inspirez de nouveau profondément et expirez complètement. Prenez ensuite une inspiration profonde et laissez votre tête tomber en avant aussi loin qu’elle ira, pour que votre menton s’enfonce dans votre poitrine. Poussez un peu plus avant pour sentir votre cou craquer. Laissez votre tête revenir à la position normale. Reposez-vous un moment en respirant profondément, puis rejetez la tête en arrière aussi loin que vous le pourrez.

En faisant ces exercices, prenez garde de ne jamais faire de mouvements trop rapides ou trop violents qui

risqueraient de vous faire du mal. Avec de la pratique, vous arriverez à décrire ces mouvements circulaires de façon de plus en plus ample.

Après ces exercices asseyez-vous en plaçant vos mains derrière la nuque et massez votre cou avec vos deux pouces. Vous constaterez que cela vous aidera et pourra même faciliter votre concentration.

Nous devons insister sur le fait que ces exercices ne vous aideront pas dans le domaine métaphysique ; en fait, aucun exercice physique n'aide en matière occulte. Les exercices physiques aident le physique, à moins qu'ils ne froissent un muscle et jamais, jamais, vous ne trouverez en Extrême-Orient un Adepté qui se livre à ces exercices physiques, sauf pour des raisons purement physiques. Pour des exercices occultes, vous devez faire des choses tout à fait différentes, et qui n'ont rien à voir avec le physique. Beaucoup de gens pratiquent d'absurdes postures et se prennent pour de grands occultistes jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'ils ne peuvent pas faire de trucs occultes ; ils font donc des exercices physiques et leur donnent de grands noms.

CULTE : Il arrive souvent qu'une personne de peu de savoir ou de médiocre perception spirituelle s'imaginer être un Grand Maître et parvienne, à force de propagande, à réunir autour d'elle un petit groupe de gens auxquels elle exposera la grande vérité dont elle a été faite dépositaire par telle ou telle méthode, par révélation directe, par l'écriture automatique ou autre chose.

Le tragique de l'histoire c'est que la plupart du temps ces groupes déforment les Grandes Vérités. Ils n'existent que pour flatter les idées exaltées de quelqu'un à peine engagé sur La Voie. On ne devrait entrer dans un groupe, participer à un culte qu'à condition d'être tout à fait sûr de bien faire. Il existe suffisamment de religions "classiques" qui ont fait leurs preuves — Judaïsme, Christianisme, Bouddhisme, etc. — sans tous ces cultes subsidiaires qui éclosent à chaque instant.

Trop souvent un culte est lancé comme un moyen lucratif qui vise les crédules. Il convient, certes, qu'un Maître vive, qu'il puisse acheter nourriture et vêtements. Cependant, toutes les fois qu'un prétendu 'Maître' se sert de son nom pour attirer des membres, toutes les fois qu'il insiste sur le fait que le Maître lui-même est ce qui importe, vous pouvez être certain qu'il y a là-dessous quelque chose de louche. Le nom d'un Maître n'a aucune importance ; tout ce qui compte, c'est ce qu'il enseigne. Est-ce bien ? Cela répond-il à vos besoins ? Devez-vous verser de fortes sommes d'argent avant d'assister à la réunion suivante ou à la leçon suivante ? Si oui, soyez prudent ; cela peut être une combine pour faire de l'argent.

Si vous êtes dans le doute, pourquoi ne pas aller trouver un prêtre de la religion dans laquelle vous êtes né ? Si vous êtes suffisamment déterminé, vous pouvez voir un prêtre de plus haut rang de la religion dans laquelle vous êtes né. Mais nous désirons émettre ici un avertissement solennel contre les cultes qui prétendent enseigner toutes sortes de magies, prétendent donner toutes sortes de démonstrations, mais seulement si

vous payez assez. Rappelez-vous : votre santé mentale peut en souffrir.

D

DAMA : Ce mot se rapporte à l'apaisement des dix organes des sens et de l'action, car il est évident que tant que l'on ne peut calmer ses perceptions de sens et d'action, on ne peut méditer ou contempler adéquatement. Atteindre au Dama est l'une des Six Réalisations, que nous étudierons sous la lettre S (référence non trouvée, il s'agit peut-être du mot [Bhagavan](#), le Dieu aux six attributs, NdT).

DEHA : Ceci signifie en fait 'Celui qui a un corps'. L'Homme a trois corps de base : le corps dense, le corps subtil ou moins dense et le corps causal ; mais nous aborderons cette question plus en détail sous la [lettre U](#).

Le corps est le moyen par lequel l'Âme immortelle ou Sur-Moi peut acquérir de l'expérience au cours d'une vie physique. Le corps est simplement un instrument ou une marionnette. Vous aimerez peut-être en apprendre plus sur ce sujet sous la [lettre P](#) — Plans d'Existence.

DÉITÉ : Les Textes Sacrés de toutes sortes le proclament : 'Tu n'adoreras pas d'idoles'. Mais avoir un portrait ou une image d'un personnage saint, révérend, n'est pas nécessairement adorer une idole. L'image nous rappelle ce que l'on peut devenir à la condition d'essayer de son mieux. De même, un portrait sacré ou

une image sacrée à laquelle on est attaché peut agir comme un point de concentration très solide quand on s'engage dans la méditation ou à la contemplation. C'est pourquoi certaines personnes ont chez elles un Lieu de Recueillement personnel avec peut-être une photographie, une image ou un portrait — qui a sur elles une influence calmante et les met dans de bonnes dispositions d'esprit.

On peut entraîner son esprit à penser à l'objet sacré à l'exclusion d'articles plus matérialistes. Les portraits sacrés ou les images sacrées sont donc permis et acceptables, à condition de ne servir qu'en tant qu'aide-mémoire et de ne jamais devenir des objets d'adoration insensée.

Il faut souligner que les Chrétiens n'utilisent pas nécessairement un Crucifix comme un objet d'adoration, mais comme un objet de rappel.

DÉSINCARNATION : Lorsque nous voyageons dans l'astral, nous sommes en état de désincarnation, c'est-à-dire que notre corps astral se dissocie de notre corps physique et qu'ils ne sont plus reliés que par la Corde d'Argent.

Quand nous pensons à nous-mêmes, nous sommes dans l'état incarné, c'est-à-dire que l'état incarné est une chose temporaire et ne dure que le temps de notre séjour sur Terre.

L'état de désincarnation veut dire ce qu'il dit — hors du corps ; il nous faut sortir du corps pour savoir ce que nous sommes, ce que nous faisons et où nous allons.

DÉVA : Un Déva est un Être Divin, très au-delà de la condition humaine. Quiconque est parvenu au degré nécessaire d'illumination et de pureté et n'est plus sur cette Terre, peut être un Déva.

Les Esprits de la Nature et les formes-pensées d'origine humaine ne sont pas et ne peuvent jamais être des Dévas du type humain, bien que, naturellement, les Esprits de la Nature et les Esprits Animaux ont leur propre Groupe-Dévas.

DHANURASANA : Certaines personnes, Dieu sait pour quelles raisons, semblent aimer essayer différentes postures. Je n'en vois pas, pour ma part, la nécessité, mais pour ceux que cela intéresse, en voici une que vous pouvez essayer si vous voulez faire plaisir à votre docteur ou à votre chiropraticien. Assurez-vous, avant de commencer, que chacun dans votre entourage connaît son numéro de téléphone.

Ce Dhanurasana est une Position de Yoga souvent appelée La Position de l'Arc. Si vous voulez vraiment l'essayer, étendez-vous par terre la face contre le sol, ramenez vos jambes en arrière vers votre cou de telle sorte que vous puissiez prendre vos chevilles dans vos mains, puis tirez jusqu'à ce que votre tête et votre torse se détachent du sol.

Tirez encore pour détacher complètement du sol vos jambes et vos cuisses, de sorte que votre équilibre ne repose plus ridiculement que sur une partie assez sensible de votre anatomie. Recommencez plusieurs fois l'opération. Ensuite, demandez-vous si cela sert à quelque chose. Faisons observer ici que l'on peut être bon — que l'on peut être très bon — sans toutes ces

contorsions qui ne sont guère qu'un joli numéro d'exhibitionnisme.

DHARMA : Ce mot peut indiquer le mérite, la bonne moralité, la droiture, la vérité ou une manière de vivre. Sa véritable signification, cependant, c'est : 'Ce qui tient votre vraie nature'.

Cela veut dire que l'on doit adopter un mode de vie et maintenir ce mode de vie sans déroger aux hauts standards qu'on s'était précédemment fixés.

Chez les bouddhistes, le Dharma veut dire de suivre la Noble Voie Octuple.

DHAUTIS : C'est un mot qui signifie : nettoyage. Pour un Occidental, c'est un processus très dangereux qui ne devrait jamais, jamais, jamais être effectué autrement que sous la plus étroite supervision de quelqu'un qui a été formé à un niveau très élevé et connaît le mal qui peut être causé s'il est fait avec négligence.

Dhautis est un système de purification du corps physique et ne confère pas d'aptitudes psychiques. En Inde, certaines personnes avalent de l'air et l'expulsent de force, de diverses façons inhabituelles. Ensuite, elles recommencent l'opération avec de l'eau, qu'elles avalent et expulsent de la même manière inhabituelle.

Certains de ceux qui pratiquent ceci en Indes avalent aussi une bande de toile dont ils tiennent fermement l'autre bout dans la main. Ils se frottent alors fortement l'estomac et se donnent de grands coups dessus, puis ils retirent lentement la bande, qui est d'une longueur considérable et à laquelle adhèrent toutes sortes de matières et mucosités provenant de l'estomac et de la gorge.

Une autre étape est quand la personne se passe un fil par les narines pour le retirer par la bouche et effectuent ainsi un mouvement de 'ramonage'.

C'est une chose à laquelle on ne devrait jamais toucher et c'est mentionné ici pour que vous en soyez averti.

DHYANA : C'est une méditation ou une forme de concentration profonde. C'est un flot ininterrompu de pensées vers ce sur quoi on se concentre. C'est un mot qui dans le Raja Yoga est connu comme le Septième des Huit Membres.

DIABLES : Ces êtres sont le négatif de ce positif qu'est le bien. Il s'ensuit que, s'il n'y avait pas de diables, il n'y aurait pas de Dieux ! Si nous avons un positif nous devons avoir un négatif, car autrement le positif ne pourrait pas exister. Si vous avez une batterie, vous ne pouvez pas avoir juste une borne positive parce qu'aucun courant ne passerait ; vous devez avoir aussi une borne négative afin de compléter le circuit.

Les diables sont nécessaires et ils font pas mal de bien ; ils nous rappellent qu'il vaut beaucoup mieux être du côté du bien que de tomber entre leurs griffes, car ils ont la réputation d'être fort méchants. En fait, il existe une Force du Mal très réelle. Le mal peut être comparé à ce qui se passe lorsqu'on essaie de monter, en voiture, une côte extrêmement raide ; la pente est si raide qu'il faut rester tout le temps en première et on a peur que le moteur ne s'arrête, que les freins lâchent et que ce soit la dégringolade.

Toutefois, cette image est toute personnelle. Il n'en demeure pas moins un fait que le mal et les diables

sont nécessaires parce qu'autrement il n'y aurait aucune motivation à faire le bien, il n'y aurait, en fait, aucun critère qui nous permette de mesurer le bien.

DIÈTE : La diète a généralement trait aux aliments, encore qu'il existe aussi un genre de diète spirituelle. Mais si nous nous en tenons à la diète, ou au régime alimentaire, disons que bien des gens ont sur ce sujet de curieuses idées. Les uns sont strictement végétariens, les autres mangent de la viande. Mon propre point de vue est qu'au stade actuel l'Homme est un animal carnivore ; donc si vous éprouvez le besoin de manger de la viande — mangez de la viande.

On ne doit pas se suralimenter. 'Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger'. Si on se livre à l'étude occulte, l'ail et tout ce qui est amer ou acide doit être évité.

Un régime, c'est la notion raisonnable de ce que l'on doit manger. Mangez modérément. Ne buvez pas de boissons qui enivrent, car c'est profaner le Temple de l'Âme et chasser votre corps astral de votre corps physique. Or, dans ces conditions, c'est dans l'astral inférieur que votre corps astral sera expédié et ce qu'il aura à y subir est franchement désagréable.

Beaucoup de gens sont de fervents végétariens parce qu'ils détestent l'idée que des animaux seront tués. Pourquoi, alors, les mêmes personnes acceptent-elles de soigner les maladies ? Les microbes et les virus sont des êtres vivants aussi, et pour soigner une maladie, on est bien obligé de tuer des microbes. D'ailleurs, comment savons-vous si un chou n'est pas doué de sensibilité ? Les savants russes ne sont pas loin de

croire que tous les végétaux sont doués de sensibilité. Si vous tenez absolument à être un puriste en ce domaine, mieux vaut décider tout de suite de vous laisser mourir de faim : vous pourriez tomber sur une laitue sensible.

DIEU : Selon le Raja Yoga, il n'y a pas de concept de Dieu. Les Védantas et la Bhagavad Gita établissent nettement que le Yogi qui parvient à se libérer de son corps atteint à l'état de Dieu.

Pour ceux qui veulent chercher, le mot qui désigne Dieu est Ishwara. L'enseignement védantique veut que toute l'humanité soit une partie de Dieu et il existe quatre étapes principales pour atteindre à la qualité divine :

1. La proximité de Dieu.
2. La conformité à l'enseignement de Dieu.
3. L'association avec un Être Divin.
4. Vivre avec un Dieu.

Selon la croyance chrétienne, combien croyez-vous qu'il y ait de Dieux ? Avez-vous lu la Genèse ? Sinon, écoutez ce que dit Dieu : 'Que les firmaments soient !' En d'autres termes, Dieu donne à un second Dieu l'ordre de faire le firmament, et le second Dieu obéit et fait le firmament. Puis le premier Dieu dit : 'Que la lumière soit !' Et le second Dieu fit la lumière — non pas la lumière électrique, la lumière d'une lampe à gaz ou la lumière du jour, bien entendu, mais la lumière spirituelle, celle qui brille tout au bout de notre longue, longue marche sur la Voie ascendante de l'Évolution.

À propos, rappelons que beaucoup de gens ne lisent pas la Bible correctement. La plupart croient qu'Adam a été le premier homme, ce qui n'est pas exact. Lisez la Genèse, IV, 16 et 17. On y voit Caïn se rendant dans le pays de Moab et y achetant une femme. Si Adam avait été le premier homme, comment Caïn aurait-il pu aller s'acheter une femme ? Il doit y avoir eu un autre homme en rapport avec tout cela quelque part ailleurs. Il faut se rappeler que bon nombre des enseignements de la Bible ont été écrits pour des gens qui n'étaient pas éduqués, pas vraiment capables de penser par eux-mêmes et c'est ainsi que la Bible a été écrite dans un langage simple, souvent sous forme de parabole.

DIKSHA : C'est l'art d'initier un étudiant à la vie spirituelle et cette tâche incombe au Maître ou Gourou.

Cela vaut la peine de mentionner ici que le Maître ou le Gourou est vraiment celui habilité à dire quand aura lieu une initiation. Mon expérience personnelle me permet de dire que les étudiants surestiment toujours leurs propres capacités, spirituelles ou autres.

DIMENSIONS : Les gens parlent de la quatrième dimension, ou de la cinquième dimension, et au-delà. Les gens disent que nous sommes sur un monde tridimensionnel. Malheureusement, ce n'est pas possible de discuter de la quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, ou neuvième dimension avec une personne qui vit dans un monde de la troisième dimension.

Tout cela n'a rien de très satisfaisant pour l'esprit ; aussi, essayons de nous placer dans la situation d'une personne à une seule dimension.

Un être unidimensionnel ne peut exister que sur une ligne. Si vous dessinez la ligne la plus mince possible sur une feuille de papier, vous imaginez ensuite qu'une particule du graphite de votre crayon est une personne vivant sur ce monde unidimensionnel et gardez alors à l'esprit que cette particule de graphite est notre personne. Notre personne, donc, vit sur cette ligne et cette ligne est tout l'univers pour cette personne. Si nous appelons A l'une des extrémités de la ligne et B l'autre extrémité, vous comprendrez que la personne ne peut progresser que de A, qui est la naissance, à B, qui est la mort. La personne ne pourra se déplacer que vers l'avant, car reculer serait se déplacer dans le passé.

Supposons que vous puissiez placer un point, ou peut-être un doigt, sur cette ligne fine, la personne sur ce monde unidimensionnel verrait alors un phénomène dans son ciel. Elle ne verrait que la partie de votre doigt réellement en contact avec la ligne et il lui serait impossible de visualiser ce à quoi vous ressemblez, de la même façon qu'il est impossible à la plupart des gens de ce monde à trois dimensions qui est le nôtre de visualiser ce qui est derrière ce que l'on nomme les 'soucoupes volantes'.

Si nous passons à un monde bidimensionnel, qu'aurons-nous ? Ce devra être une surface plane et les habitants devront être des personnages plats. Supposons maintenant que vous traciez une ligne autour de l'un de ces personnages, cela se révélerait être pour lui un obstacle parce que la ligne aura une épaisseur et pour une personne complètement plate, la hauteur serait au-delà de sa compréhension. S'il

essayait d'escalader cette ligne tracée au crayon — qui pour lui, bien sûr, serait d'une hauteur considérable — ce serait la même chose que d'aller dans l'espace.

Notre être plat ne serait pas capable de regarder la ligne de haut et se rendre compte qu'elle est relativement plate. Ainsi, une ligne ou un angle seraient des phénomènes étonnants pour une être plat.

A propos, si vous doutez de ce que j'avance là, faites cette expérience : élevez un crayon à hauteur de l'oeil en le présentant dans le sens de sa longueur. Puis derrière celui-ci tenez un autre crayon bout à bout. Vous serez dans l'impossibilité de voir le deuxième crayon parce qu'il sera caché par la ligne du premier crayon. Vous serez alors dans la position de notre être plat et afin d'être en mesure de voir le deuxième crayon, vous serez obligé d'entrer dans une nouvelle dimension, c'est-à-dire de descendre au-dessous du niveau des crayons ou de vous élever au-dessus d'eux, de façon à pouvoir les regarder d'en haut ou d'en bas et de regarder en perspective.

La quatrième dimension est en réalité celle que nous occupons quand nous voyageons dans l'astral, parce que nous avons alors différentes aptitudes et bien que, dans ces conditions, nous existions parfaitement, nous ne pouvons être perçus par les êtres de la troisième dimension, sauf comme un fantôme.

DISSOCIATION : Certaines personnes ont un corps astral desserré et quand la personne dans la chair se met à rêvasser, elle peut se séparer en physique et astral.

Il y a quelques années, il y a eu un cas en France où une pauvre institutrice (Émilie Sagée, NdT) avait cette remarquable capacité de voir ses corps physique et spirituel se séparer quand elle était absorbée dans un sujet. Cela créait beaucoup d'émotion chez ses élèves quand ils pouvaient voir deux institutrices, apparemment jumelles. Finalement les autorités scolaires en entendirent parler et l'institutrice perdit son emploi.

La dissociation peut aussi être reliée à un état mental qui empêche la personne de contrôler ses processus mentaux.

DIVINITÉ : Ce mot provient de l'un des mots sanscrits les plus anciens. Il remonte aux temps les plus anciens de l'Humanité. Il signifie 'rayonner'. Souvent une Diva ou un personnage Divin sera connu comme 'Le Resplendissant'.

En rapport avec ceci, souvenez-vous que lorsque Moïse descendit de la montagne son visage éblouissait et il dut le voiler pour que cette lumière n'aveuglât pas le regard commun.

DONNER : Il existe une vieille loi occulte qui stipule : 'Donnez afin de recevoir'. Si vous ne donnez pas, vous ne pouvez recevoir. Si vous êtes trop mesquin pour donner quoi que ce soit, ou trop égoïste, vous vous entourez d'une carapace qui vous empêche de recevoir, même si un donneur potentiel tenait à vous donner.

La croyance chrétienne dit que l'on récolte ce que l'on a semé. Elle déclare aussi : 'Jette ton pain sur la surface des eaux', et encore : 'Mieux vaut donner que recevoir'.

Il est tout à fait, tout à fait essentiel de donner quelque chose si l'on veut recevoir quelque chose. Pas nécessairement de l'argent. Vous pouvez donner quelque chose de vous-même, c'est-à-dire de l'amour, de l'amitié, de l'attention, de la sympathie, de l'aide, de la compréhension. Il est inutile de dire : 'Ce qui est à moi est à moi, ce qui est à toi est à moi aussi'. À moins que vous ne soyez prêt à donner, vous ne pouvez absolument pas recevoir. Vous qui ne savez pas ouvrir votre porte-monnaie, vous qui ne savez pas desserrer les cordons de votre bourse, n'oubliez pas que, dussiez-vous vous mettre à genoux en suppliant, ce serait perdre votre temps aussi bien que celui des autres ; il est inutile de prier pour obtenir quelque chose à moins d'être prêt à donner quelque chose.

DROITS : C'est le droit de tout Homme de pouvoir parcourir le Chemin de la Spiritualité. Habituellement, les gens ne réalisent pas que 'Tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu'. De même, toutes les âmes sont égales aux yeux de Dieu, qu'elles soient noires, jaunes, ou blanches. On sait qu'il n'y a pas de ségrégation hors de cette Terre !

Trop souvent les 'droits' sont limités par une forme de loi communautaire destinée à avantager seulement les membres de cette communauté. Il en était de même pour la loi tribale ; les tribus avaient des lois qui n'avantageaient que la tribu à laquelle elles s'appliquaient.

L'inconnu a toujours tort. Dans un pays, l'étranger est toujours celui qui est du mauvais côté du bâton ; l'étranger est toujours suspect, toujours incompris,

toujours pénalisé. L'étranger est celui qui 'n'appartient pas' et qui, par conséquent, se voit privé de la sympathie et de la compréhension des autres.

On dit que 'Le sang est plus épais que l'eau', mais jusqu'à ce que les gens aux idées bornées réalisent que la personne d'une autre tribu ou communauté a des droits égaux, jusqu'à ce que les gens d'un pays réalisent que les gens d'un autre pays ont aussi le droit de vivre, il ne pourra y avoir aucune véritable compréhension ou progrès réels sur Terre.

DWAPARAYUGA : Partout dans les religions du monde il existe divers systèmes qui divisent la vie de ce monde en différentes périodes ou cycles. Selon la mythologie hindoue, le monde est divisé en quatre étapes d'une durée de 864 000 ans chacune. Les quatre périodes deviennent successivement de plus en plus sujets au mal. Dans la première période le droit et le bien prévalent, mais avec chaque période la puissance du mal augmente, la puissance de la méchanceté augmente.

À présent nous sommes dans la quatrième étape, l'étape de Kali et chacun sera sans doute d'accord pour dire que le monde à l'heure actuelle est un endroit malsain où ceux de mauvaises intentions ont invariablement le dessus, une étape où la trahison réussit.

Lorsque ce cycle sera terminé le monde commencera un nouveau cycle où la bonté prédominera. Mais à l'Âge de Kali, bien sûr, il devra y avoir un 'Sauveur' qui commencera à redresser le monde. C'est le processus invariable.

DWESHA : C'est l'aversion, l'antipathie au lieu de l'attraction. Elle a ses racines dans le département de la mémoire. Si nous avons éprouvé un choc sévère, nous détestons ce qui a causé ce choc et nous essayons d'éviter ce genre de choc dans l'avenir.

Nous pouvons ne pas avoir conscience de ce qui a causé ce choc, car il a pu être relégué dans notre sub-conscient et une sorte d'amnésie a pu se manifester pour bloquer le souvenir pénible.

En psychanalyse, le praticien aide le patient à plonger dans sa mémoire sub-consciente pour y retrouver les événements déplaisants, de sorte que, ayant compris la cause de son comportement, il puisse éviter de tels modes de comportement à l'avenir.

E

EGO : Ceci indique cette partie de la personne qui est consciente du 'MOI'. C'est l'individualité séparée du Sur-Moi. Il existe deux sortes d'Ego ; le premier est celui qui apprend de plein gré ou contre son gré. Il est peu développé, ignorant, excessivement bavard, plein d'une assurance injustifiée. Cet Ego est égocentrique, arrogant et agressif. C'est, en fait, l'Homme de la Rue typique.

L'autre Ego est celui qui a progressé et qui a appris par expérience. Il est le propre de ceux qui ont atteint un bon degré d'illumination. Il est possédé par une personne qui est prête à aider les autres même au risque de désagréments et de problèmes pour elle-même.

L'égoïsme est souvent désignée comme la seconde des cinq sources principales de malheur. Il nous suffit d'ailleurs de songer à certains égoïstes et vaniteux de notre connaissance pour en être convaincus. Malheureusement, moins on en sait, plus on croit en savoir. Beaucoup de ces gens si vantards viennent nous dire : 'Inutile d'essayer de me prouver ceci ou cela, de toute façon, je n'y croirai pas' ; ceux-là n'ont même pas commencé à apprendre.

L'auteur de ce livre pense fermement que bien peu de gens de la Presse appartiennent à la catégorie 'développée', car l'égo ne peut parvenir à un certain degré de développement qu'à condition de vouloir tenir compte des sentiments et des besoins d'autrui — qualité qui fait singulièrement défaut aux gens de la Presse.

ÉLÉMENTS : Il existe, bien entendu, un grand nombre d'éléments, mais, pour l'occultiste, le métaphysicien ou l'astrologue, il y a cinq principaux éléments. Ce sont : l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre. Nous ne nous plaçons pas ici sur le plan de la chimie, mais sur celui de la tradition astrologique.

Ces éléments entrent en jeu dans une très large mesure en astrologie. On peut en effet être né sous un signe d'eau — le Cancer — et si l'on épouse une personne née sous un signe de feu, tel que le Bélier, il peut en résulter une vie conjugale malheureuse, car l'eau et le feu ne se mélangent pas. Le tout est de savoir ce qui est compatible et ce qui ne l'est pas.

Les éléments ont une grande importance pour ceux qui veulent étudier la mécanique de la métaphysique.

ÉMOTION : L'émotion est un état d'esprit qui devrait être contrôlé afin de ne pas intervenir avec nos études métaphysiques. Il est facile d'imaginer que l'on a vu un fantôme ou que l'on a parlé à une personne qui a récemment quitté cette Terre. Il est également possible qu'un état émotif — la peur — nous empêche d'en faire tout autant.

Dans le travail ésotérique il faut contenir, former et maîtriser ses émotions. On ne doit pas être trop sceptique et on ne doit pas être trop disposé à accepter ; on doit faire preuve de bon sens.

Il convient à la fois d'avoir un esprit équilibré et d'être prêt à étudier toutes choses avec un esprit ouvert. Par esprit ouvert, on entend le fait que l'on ne va pas condamner et l'on ne va pas croire à moins de raisons sérieuses dans les deux cas.

La Voie du Milieu est la meilleure voie, celle qui permet de n'être ni trop crédule ni trop incrédule. En se tenant au milieu du chemin on est en mesure de voir le paysage de chaque côté et de juger en conséquence.

ENTHOUSIASME : C'est une de ces choses qui réclament beaucoup de prudence. On doit garder son enthousiasme et ses émotions sous contrôle. On ne doit pas devenir excessivement enthousiaste. Être trop enthousiaste à propos d'une chose trouble le cours régulier d'une existence.

Nous jouissons d'une certaine quantité d'énergie. Si nous en dépensons trop sur un sujet, nous n'en aurons plus assez pour les autres et notre équilibre s'en ressentira.

En matière de yoga ou de métaphysique, on ne doit cultiver ni l'excitation, ni le faux enthousiasme, ni les fortes émotions. Là encore, la seule façon de parvenir à un solide équilibre est de suivre la Voie du Milieu.

ÉPONGES : Vous vous demanderez peut-être ce que les éponges ont à faire dans un Dictionnaire comme celui-ci, mais il y a beaucoup de gens qui sont exactement des éponges humaines ; ils absorbent les informations qui restent dans leur cerveau comme une masse non digérée.

Les éponges humaines sont souvent des 'bonnes âmes'. Elles savent tout en théorie, mais ne savent pas mettre en application. Elles ne peuvent 'qu'être bonnes' en théorie, elles ne sont pas capables ou pas suffisamment évoluées pour vraiment faire quelque chose pour aider.

Les éponges humaines absorbent l'information sans acquérir aucune connaissance. Ce sont des créatures tragiques qui s'entourent d'une dure carapace d'égoïsme, et se demandent ensuite pourquoi le monde ne se prosterne pas avec vénération.

ESPRIT : Avant de nous aventurer très loin dans n'importe quelle question spirituelle, nous devons être sûrs que notre esprit soit clair. Nous devons nous assurer que notre esprit soit capable de supporter les exigences auxquelles nous allons le soumettre.

Pour atteindre à la pureté de l'esprit, il faut s'associer à des gens de tempérament égal, des gens qui sont sains et équilibrés, des gens qui connaissent la vérité de ce qu'ils disent.

On doit témoigner de la sympathie à l'égard de ceux qui souffrent et de ceux qui ne savent pas distinguer la réalité de la fiction. On peut être compréhensif et compatissant sans se lier à de telles personnes ; en fait, d'être trop étroitement associé avec le mauvais type de personne serait de contaminer son propre esprit.

L'esprit est semblable à une éponge qui absorbe le savoir. Si c'est un bon esprit, il sait comment utiliser les connaissances qu'il a absorbées. Si c'est un mauvais esprit, il ne fera que bourrer son sub-conscient de savoir mentalement non digéré.

Plus tard nous allons donner quelques exercices de respiration qui aideront à purifier l'esprit, mais souvenez-vous, si vous traitez bien votre esprit, il vous rendra du bien ; si vous ne traitez pas bien votre esprit, il vous rendra du mal.

ESPRITS ÉLÉMENTAIRES : La plupart des gens sont terriblement confus au sujet des esprits élémentaires. En fait les esprits élémentaires sont une sorte de formes-pensées qui ont un genre de demi-vie propre, une forme de vie qui leur a été donnée par des humains.

Pour mieux comprendre ce dont il s'agit, imaginez un aimant qui représente l'être humain. Amenons ensuite l'aimant près d'un morceau de fer. Immédiatement, le fer est magnétisé dans une certaine mesure et représente donc l'esprit élémentaire.

Les esprits élémentaires sont formés de la substance éthérique qui a été à l'origine de toutes les formes complexes. Toutes les pensées errantes des gens

'magnétisent' les substances éthériques qui donnent naissance aux esprits élémentaires — aux êtres élémentaires.

Il convient de préciser que beaucoup de gens qui assistent à des séances de spiritisme et croient qu'ils ont conversé avec l'esprit de cette chère défunte tante Mathilde, ont en réalité été bernés par des esprits élémentaires. Les esprits élémentaires sont irrésistiblement attirés aux séances de spiritisme, car elles leur donnent l'occasion de faire des farces aux humains. Les esprits élémentaires sont aussi espiègles que des singes et peut-être encore plus écervelés.

L'un des grands dangers des séances de spiritisme, c'est qu'on peut y être complètement trompé par ces formes-pensées. En plus des esprits élémentaires, il existe aussi des Esprits de la Nature.

ESPRITS DE LA NATURE : Les humains, dans leur vanité et leur sens de supériorité démesuré, pensent qu'eux seuls ont une âme. Les humains croient que seuls les humains passent de la vie à la mort et de la mort à une autre vie.

Beaucoup de races anciennes vénéraient les Esprits de la Nature. Ils n'étaient pas si loin de la vérité parce qu'il existe des Esprits de la Nature, et ils sont tout aussi importants que les esprits humains.

Un être humain est un morceau de protoplasme qui a une âme, ou Sur-Moi, qui dit à ce morceau de protoplasme comment fonctionner, comment croître. De même les arbres ont des Esprits de la Nature, des entités-esprits qui prennent soin d'eux.

Les animaux aussi ont un esprit, une âme, si vous voulez, et il ne s'ensuit nullement que parce qu'un animal ne peut pas parler anglais, ou espagnol, ou allemand, que cet animal est 'stupide'. De nombreux animaux ont des caractères en aucun cas inférieurs aux meilleurs des hommes !

Dans le monde astral il y a des entités humaines qui se livrent à leurs activités particulières et il y a des Esprits de la Nature qui s'occupent des plantes et de l'astral des animaux. Il y a aussi des esprits élémentaires dont nous avons parlé plus haut.

Pour votre propre évolution, donc, souvenez-vous qu'il existe des esprits animaux qui croissent et évoluent sur des lignes différentes de l'humain, certes, mais en aucun cas inférieurs aux humains. Ce sont des lignes distinctes et tout à fait séparées ; les humains ne se réincarnent jamais en animaux, les animaux ne se réincarnent jamais en êtres humains. Ce sont des lignes de développement absolument différentes.

ÉTAPES DE LA VIE : Il y a quatre principales divisions de la vie. La première :

1. Un enfant naît, se développe et s'instruit par l'expérience. Les facultés entières du corps sont développées et améliorées. À ce stade, la personne est capable d'apprendre assez rapidement et sans grand effort.

2. Cette deuxième étape est celle durant laquelle une personne prend un emploi et se marie. Les connaissances ici sont suffisantes pour garder son travail, obtenir une promotion, élever une famille, et

faire assez d'argent pour se préparer à la troisième étape.

3. À la troisième étape, la personne a pris sa retraite, ou est sur le point de la prendre. Il y a une plus grande activité culturelle et plus de temps à consacrer aux choses qui ont été laissées de côté auparavant.

4. Dans la quatrième étape, on 'digère' les expériences de sa vie et l'on est capable d'envoyer à notre Sur-Moi, au moyen de la Corde d'Argent, des impressions de tout ce qui a été glané au cours de notre vie à ce jour. Le Moi Supérieur ne commence à tirer grand profit qu'à partir de la quatrième étape.

ÉTHÉRIQUE, DOUBLE : C'est la substance qui se trouve entre le corps physique et l'aura. L'éthérique est de couleur gris bleuté et n'a pas la consistance de la chair ou des os. L'éthérique peut passer à travers un mur de brique sans que ni l'un ni l'autre soient endommagés.

Le double éthérique est le pendant exact du corps charnel, mais sous une forme éthérique. Plus le corps physique de quelqu'un est fort, plus son corps éthérique est fort. Lorsqu'une personne meurt et que cette personne avait été attachée aux choses grossières de la vie, son double éthérique sera particulièrement robuste et se manifestera sous la forme d'un fantôme qui, par habitude, se comportera tout comme la personne se comportait sous sa forme charnelle.

Une personne qui a connu une mort violente ou qui est morte en éprouvant de la terreur laissera un double

éthérique puissant. Les gens qui sont morts par la violence laisseront souvent un fantôme qui peut être vu.

Fréquemment les doubles éthériques désincarnés essaient de dissiper leurs réserves d'énergie inutiles en allant aux séances et en donnant des messages absurdes. Il est clair que si l'oncle Timothée est décédé et que la tante Matilda se rend à une séance de spiritisme pour entrer en communication avec lui, elle attirera, grâce à son magnétisme personnel, le double éthérique stupide de l'oncle Timothée. Ce double est inepte et n'a rien que des habitudes. Aussi agira-t-il à peu près comme l'oncle Timothée lorsqu'il était sur Terre, mais ses messages seront absurdes parce qu'il n'a pas de cerveau pour le diriger.

Le double éthérique est une chose inutile qui doit être dissipée avant que l'on soit complètement libéré des liens de la Terre. Il est l'étoffe dont sont faits les grotesques fantômes.

Une personne que l'on dit attachée aux choses terrestres est liée à la Terre par ce double éthérique grossier.

ÉVOLUTION : Tout est en état d'évolution. L'enfant est d'abord un bébé sans défense et évolue progressivement vers l'âge adulte. Les gens vont à l'école et leur évolution se fait en progressant de classe en classe.

Les hommes ne deviennent pas des anges au cours de leurs stades terrestres d'évolution, pas plus que les animaux ne deviennent des hommes en ce monde. Tout

doit évoluer selon les plans de l'univers et chacun selon sa propre espèce.

Le développement de l'Homme, ou de l'Humanité, se poursuit depuis des millions d'années. En consultant les Archives Akashiques vous serez en mesure de voir que la forme première de l'Homme était un globe, une créature pas tout à fait solide, pas tout à fait gazeuse, quelque chose comme une gelée opaque, d'aspect peu agréable. Il n'avait qu'un oeil et pas d'esprit ; plutôt presque un automate.

Telle fut la première Race de l'Homme. Une différence marqua la seconde Race par certains appendices qui sortaient de ce globe qu'était l'Homme et par l'apparition d'un cerveau rudimentaire très semblable à celui d'un singe.

Dans la troisième Race de l'Homme, il se produisit une division du globe ou de la sphère et ce furent les deux sexes, masculin et féminin.

Vous pouvez être intéressé par certaines des différentes Races : dans le premier cas qui nous occupe, il y avait la Race des gens de la Lémurie ; oui, la Lémurie a réellement existé ! La Race de ce temps-là était douée d'instinct et de passion, mais elle ne possédait pas la plupart des émotions supérieures, ne possédait pas d'aspiration pour les choses spirituelles.

La Terre, à cette époque, était dans un stade de développement. De grandes langues de feu jaillissaient de l'intérieur, il y avait des tremblements de terre et le Continent de la Lémurie s'engloutit dans les flots.

Après la Race des Lémuriens, ce fut la Race des Atlantes. Ces derniers étaient en grand progrès par rapport aux Lémuriens parce qu'ils étaient capables de

sentiments beaucoup plus élevés. Ils essayèrent de développer leurs émotions supérieures, mais ils évoluèrent également dans un plus haut type de raisonnement ; ils s'adonnèrent beaucoup à la science et, malheureusement, produisirent une bombe atomique il y a des milliers et des milliers d'années. La bombe atomique explosa et la terre appelée Atlantide s'engouffra sous les flots. Il y eut cependant des survivants, disséminés dans divers points éloignés de la catastrophe ; certains de leurs enfants furent affectés par les radiations et il y eut ainsi des mutations, mutations qui donnèrent naissance à la Race Aryenne.

La Race Aryenne se distingue par une intelligence plus concrète que spirituelle, et c'est un fait qu'il est plus difficile de faire entrer des pensées d'ordre spirituel dans la tête de la plupart des gens que d'essayer de casser du béton !

Une sixième Race fonctionne dans l'abstrait et éventuellement au cours de l'âge du Verseau, où nous entrons maintenant, l'évolution se fera sur le plan spirituel. Après ce développement spirituel nous serons en mesure de connaître les caractéristiques propres à la septième Race. Certains de ceux de la septième Race sont déjà sur Terre, pas beaucoup d'entre eux, mais en nombre suffisant pour fournir une semence, ou un noyau, et la septième Race finira par atteindre une connaissance de dirigeants de ce Système Solaire tout entier.

L'évolution, ainsi, est ce qui permet aux gens, ou à quoi que ce soit, de se développer et de faire des progrès.

EXPÉRIENCES : Beaucoup de gens, pendant leur temps sur Terre, ont 'des expériences'. Ils s'imaginent voir des choses, ou ils voient réellement des choses. Ils pourraient en être plus certains s'ils prenaient des notes de façon précise.

Il faut toujours garder près de soi du papier et un crayon, surtout à côté de son lit, pour pouvoir prendre des notes avant que le souvenir ne s'efface.

Supposons que vous vous réveilliez une nuit et que vous ayez l'impression de voir quelque chose. Notez :

1. Qu'avez-vous vu ?
2. Était-ce un homme ou une femme ?
3. Comment étaient ses vêtements et de quelle époque ?
4. Qu'a fait l'apparition ? A-t-elle traversé un mur et s'est-elle tenue près de votre lit ?
5. Que vous a-t-elle dit ou indiqué ?
6. Quelle a été votre réaction ?
7. Qu'est devenue l'apparition ? Est-elle disparue — évanouie dans l'air — a-t-elle traversé un mur ?
8. Après avoir relu ce qui précède, quelles conclusions en tirez-vous ? Était-ce une hallucination ? Était-ce une personne que vous avez reconnue ? Était-ce une personne qui paraissait réelle ?

Le lendemain matin, relisez vos notes et puis vous pourrez y ajouter tout ce qui sera venu de votre sub-conscient pendant la nuit. On doit expliquer de nouveau, cependant, que nombre de ces visites véritablement authentiques sont perdues pour le monde parce que la personne ainsi visitée a caché sa

tête sous les draps ou a été trop troublée pour garder des souvenirs précis. Il existe des choses telles que les fantômes, mais si quelqu'un est inoffensif en chair, pourquoi serait-il dangereux une fois hors de la chair ?

F

FA : Mot chinois qui signifie la loi ou les règlements. Il indique que, si l'on veut faire des progrès satisfaisants, on doit suivre les bons préceptes. Tant que vous n'aurez pas progressé, vous devrez revenir dans ce vieux monde lugubre.

FACE : Regardez la personne moyenne, voyez les rides et les plis sur son visage. Observez son expression tendue, angoissée ! Et regardez-les, tous ces gens, quand ils croient être en état de méditation : ils ont l'air encore plus angoissés ! C'est malheureux, car il est impossible de méditer si l'on est tendu.

Si vous constatez que votre visage se contracte, essayez de le relaxer. Penchez-vous en avant, de façon à ce que votre visage soit parallèle au sol. Assurez-vous que les muscles de la face sont tout à fait flasques, aussi flasques que vous pouvez. Veillez aussi à ce que vos lèvres ne soient pas serrées ; laissez même la bouche un peu ouverte, si vous préférez.

Vos yeux seront légèrement ouverts ou même fermés, mais sans effort, sinon vous contracteriez vos muscles.

Relaxez tout votre visage et ensuite imaginez que vous êtes un chien qui vient de sortir de l'eau tout dégoulinant. Secouez votre tête vivement comme le fait

le chien, et assez fort pour sentir vos oreilles bouger et votre chevelure s'ébouriffer. Recommencez plusieurs fois. Faites comme si vous aviez de l'eau sur la figure et que vous deviez la secouer vigoureusement. Faites cela et vous verrez que ça va vraiment débarrasser vos muscles de ses plis.

Quand vous avez fait cela plusieurs fois, asseyez-vous bien droit en allongeant votre cou aussi haut que vous le pouvez. Imaginez que vous êtes une girafe ou l'une de ces femmes indigènes qui additionnent les anneaux autour de leur cou afin de l'allonger indéfiniment.

Quand vous avez tiré votre tête aussi loin que possible, rentrez-la dans vos épaules aussi loin que vous le pouvez, rentrez-la bien dans les épaules de sorte que votre cou soit vraiment comprimé. Tirez votre tête de nouveau et rentrez-la encore. Faites cela plusieurs fois et toutes les trois fois secouez vigoureusement votre tête comme le chien. Vous n' imaginez pas tout le bien que vous en retirerez.

FANTÔME : Cette chose mystérieuse qui passe en murmurant dans la nuit avec quelques craquements qui inquiètent, cette chose qui fait dresser les cheveux sur la tête, est tout à fait inoffensive !

Un fantôme est simplement une force éthérique qui erre suivant les habitudes de son ancien propriétaire jusqu'à ce que cette force éthérique, ce double éthérique, finisse par se dissiper. Une personne robuste, victime d'une mort subite très violente, possède un double éthérique très fort. Si une personne est attaquée, elle concentre l'éthérique en une forte entité. Si, donc, la Corde d'Argent est soudainement

coupée dans le processus que nous appelons la mort, le corps astral s'en va, l'enveloppe charnelle se décompose et le pauvre éthérique devient une triste épave errante et sans pensée. Pendant toute la vie du corps physique, l'éthérique a été calqué sur ce corps ; c'est un modèle des habitudes du corps. Si donc le corps avait l'habitude de se rendre en un certain endroit, ou de penser à certaines personnes, l'éthérique fera de même jusqu'à ce qu'au bout d'un certain nombre de siècles, l'énergie qui l'anime se dissipe et disparaisse finalement.

Le corps éthérique est celui qui se rend aux séances de spiritisme et livre les prétendus 'messages' d'outre-tombe. Et c'est une vraie tragédie que ce malentendu. En effet, nous devons nous rendre compte du fait que lorsque nous quittons la Terre, nous avons d'autres choses à faire et ne pouvons ni ne voulons toujours entrer en rapport avec les gens laissés derrière. L'éthérique, ou fantôme, est une chose sans importance et devrait être ignoré.

Supposons que vous soyez dans une certaine ville et très occupé par un travail exigeant de la concentration. Seriez-vous content si quelqu'un vous téléphonerait sans cesse d'une autre ville pour vous poser toutes sortes de questions stupides ? Vous seriez vite fatigué de toute l'histoire. Il en va de même des entités réelles que vous pouvez, si vous aimez, appeler des Âmes ; elles n'aiment pas être dérangées, elles ont bien trop à faire.

FOI : Si nous recherchons la connaissance, nous devons avoir la foi, car certaines choses demandent que l'on ait la foi alors que nous sommes toujours à la

recherche de preuves, et si une personne se met en quête d'une chose qu'elle est résolue à ne pas trouver, elle ne la trouvera pas.

Il est sage de s'en tenir fermement à la conviction qu'à partir de notre capacité intellectuelle, nous pouvons vérifier que la chose en cours de discussion est vraie.

En matière de foi, notre démarche consiste à essayer de prouver qu'une chose est vraie, et non, comme c'est si souvent le cas de nos jours, à essayer de prouver qu'une chose est fausse.

La foi n'est pas la croyance oiseuse, absurde, aveugle. La foi grandit et grandit au fur et à mesure que l'on explore ce en quoi on a la foi.

FO CHIAO : C'est une interprétation chinoise de la religion Bouddhiste. Comme nous l'avons déjà établi, le Bouddhisme est un code de la vie, un mode de vie, mais, pour nous conformer à l'usage, nous en parlons ici comme d'une religion.

Fo Chiao est le mot chinois pour désigner le Bouddhisme en tant que religion.

FO HSUEH : L'enseignement Bouddhiste. Le Bouddhisme considéré comme une philosophie, un style de vie, et non comme une religion. De nouveau, selon la conception chinoise.

FORCES : Il y a quatre forces qui nous intéressent. Ce sont :

1. Les forces naturelles : nous étudions à l'école sous le nom de physique un groupe de forces qui sont — la chaleur, la lumière, le son, l'électricité et le magnétisme

— et nous en voulons à ce pauvre vieux Pythagore qui a inventé ces mystérieux et sublimes théorèmes qui nous font tant souffrir.

2. Les forces éthériques : elles comprennent la puissance de la Kundalini. Celles du second groupe sont encore liées aux phénomènes naturels, car la Kundalini, et tout ce qu'il implique, ne va pas plus loin que le double éthérique avant de devenir une force métaphysique au lieu d'une force terrestre naturelle.

3. Les anciens prêtres égyptiens s'étaient spécialisés dans ce que nous pourrions appeler 'Force 3'. Ils protégeaient leurs tombes par des formes-pensées qui avaient le pouvoir de terroriser quelqu'un.

La Force 3 se compose de toutes ces choses engendrées par l'esprit et qui, une fois engendrées, s'éternisent pendant peut-être des siècles, jusqu'à ce qu'elles aient dissipé leur énergie initiale.

Bien que cette troisième force ait encore des liens avec la nature, c'est sur une base beaucoup plus distancée parce que nous sommes maintenant à deux étapes éloignées de la force naturelle, brute, élémentaire.

4. C'est une force qui peut être engendrée par des entités vivantes, en raison du pouvoir de l'amour, la haine, etc. Elle est tout aussi puissante que les forces précédemment citées.

La télépathie, la clairvoyance, la psychométrie, la lévitation, la téléportation, etc., entrent dans ce groupe.

Le voyage astral ne relève pas de cette force, puisqu'il est la simple libération du corps astral emprisonné dans le corps physique.

FRUITS, LES QUATRE : Selon diverses croyances orientales, les Quatre Fruits de la vie humaine doivent croître, atteindre une parfaite maturité et s'épanouir pleinement.

Le Premier Fruit est celui de la moralité et de la pureté de pensée. C'est ce qui fait de quelqu'un une personne respectable, qui peut progresser sur la Voie Spirituelle.

Deuxièmement, il y a la sécurité de la situation sociale, de sorte que le Temple de l'Âme, qui naturellement est le corps, ne soit pas endommagé par une pauvreté ou une souffrance excessives.

Il convient de préciser que, dans certaines conditions, il est nécessaire de faire l'épreuve de la souffrance et de la pauvreté, à cause du Karma, mais en règle générale il vaut mieux que l'on soit capable d'arriver à la Voie du Milieu — ni trop riche, ni trop pauvre, ni affamé, ni suralimenté.

Le Troisième Fruit est celui de l'accomplissement des désirs légitimes. Il vient comme récompense pour une vie correcte, une pensée correcte, un comportement correct.

Un désir légitime n'inclut pas le désir de posséder une nouvelle voiture, ou un nouveau manteau, ou autres choses qui sont pour la vanité ou pour montrer.

Un désir légitime est le désir de venir en aide à autrui, de le sauver d'une détresse inutile. Il est également légitime de désirer progresser et avancer, de nouveau de façon désintéressée, de nouveau afin de pouvoir aider autrui.

Le Quatrième, et le meilleur, des Fruits revient à celui qui parvient rapidement à s'affranchir des liens de ce monde. Il signifie la libération du Karma, la fin des incarnations et réincarnations d'une personne sur le système terrestre. Quand on a le dernier des Quatre Fruits, quand on a échappé aux peines de la Terre, alors on peut, si on est fou, se porter volontaire pour revenir aider les autres sur notre sinistre vieux globe. Lorsque vous atteignez cette position et que vous êtes de 'l'Autre Côté', laissez des instructions pour que vos amis, au cas où vous manifesteriez le désir de contracter ce genre de réengagement, vous fassent examiner mentalement, parce qu'il semble vraiment que de nos jours les choses soient plutôt hors de contrôle sur la Terre et qu'elles soient beaucoup trop dures. Cependant, nous sommes à l'Âge de Kali et cet âge sombre passera et le soleil brillera de nouveau avec l'aube d'une ère nouvelle et une hausse de pureté spirituelle.

G

GAYATRI : Nom donné à l'un des Mantras les plus importants. Les Chrétiens récitent le Notre Père, qui est, après tout, un Mantra chrétien. Les Hindous, eux, récitent le Gayatri.

Un Hindou observe certaines cérémonies au cours desquelles il récite quotidiennement ce Mantra. En voici les paroles : 'Om, bhur, bhuvah, swah. Tat savitur varenyam bhargo devasya dhimahi. Dhiyo yo nah prachodayat. Om.'

Traduction : 'Nous méditons sur l'ineffable splendeur de ce Soleil resplendissant. Puisse ce Soleil diriger notre entendement pour le bien de toute vie.'

C'est un Mantra qui pourrait être récité par les Chrétiens pour leur plus grand profit !

GRANTHIS : Ce mot étrange veut dire une forme de noeud. Il y a trois 'noeuds' : le basal, le coeur et le noeud du sourcil.

Avec le temps, chacun doit élever la Kundalini afin de progresser sur les plans spirituel et métaphysique. Élever la Kundalini signifie que l'on doit briser ces noeuds, cela signifie que l'on doit se libérer des convoitises physiques, des désirs physiques, des rancunes. Une fois affranchi du premier noeud, on doit s'affranchir des désirs ordinaires du mental supérieur ; on doit supprimer le snobisme mental, par exemple. Même certaines pensées du mental supérieur concernent l'égoïsme et pour pouvoir progresser, il faut ne jamais perdre de vue que 'la race, la croyance et la couleur ne comptent pas, car tous les hommes saignent rouge'. Et tous les hommes sont égaux au regard de Dieu.

Le troisième noeud sur le plan spirituel c'est de parvenir à son vrai moi, le Sur-Moi, et on est alors très au-delà des limites du corps physique. Quand on rompt le troisième noeud, on n'a plus besoin de revenir sur cette Terre, sauf tout spécialement pour aider les autres.

Il est intéressant de commenter à ce stade que tant que l'on pense à la volonté, à la puissance de la volonté, et à la raison, on est tout aussi lié au corps

physique que la personne qui ne pense qu'à l'amour physique et oublie que le véritable amour est sur le plan spirituel.

Plusieurs personnes m'ont questionné à propos de l'amour sur le plan spirituel ; c'est un amour pur, un amour absolu, et rien ne peut approcher le sentiment d'être avec sa propre 'âme soeur' parce que, malgré que la consonance de ce terme — âme soeur — soit horrible, il n'en reste pas moins très vrai et quand on a son âme jumelle au stade du Sur-Moi, on n'est jamais obligé de se réincarner, mais on revient seulement pour aider les autres.

GUÉRISON : Quand nous parlons de guérison notre intention n'est pas de vous indiquer l'onguent fourni par le docteur local. En fait de 'guérison' nous voulons parler de l'opération à laquelle se livre le double éthérique au cours du sommeil physique de l'enveloppe charnelle.

Notre corps matériel se fait malmener, maltraiter durant la journée, aussi quand le corps astral s'en évade la nuit, le double éthérique fait le travail de raccommodeur ou raccommodeuse, selon le cas.

Certaines personnes ont un pouvoir de guérison, c'est-à-dire qu'elles possèdent une surabondance d'énergie éthérique qu'elles peuvent passer à une personne qui en manque. Cela ressemble assez à une transfusion sanguine, avec la différence que dans ce cas l'on transfuse l'énergie et la volonté qui est nécessaire pour donner à une personne malade l'envie de guérir.

GUNAS : Il y a trois traits de caractère par lesquels il nous faut tout simplement passer. Nous avons à nous y engager, progresser à travers eux et nous en défaire, allant toujours de plus en plus haut.

D'abord il y a l'apathie et la négligence. La négligence nous fait ressentir la souffrance de la faim et du froid. De cette souffrance résulte un effort pour manger et nous couvrir. Cet effort produit un plaisir, le plaisir de manger pour apaiser la faim.

De cette introduction au plaisir qui vient avec l'apaisement de la faim naît le désir du plaisir et, par conséquent, une recherche précise du plaisir qui provoque une action énergique qui forme une habitude, et l'habitude de l'agitation.

De l'habitude excessive de rechercher le plaisir, et d'obtenir le plaisir, naît la souffrance et la négligence et le corps en souffre. En recherchant trop le plaisir nous mangeons trop et nous avons de la douleur là où nous ne devrions pas. Cette souffrance nous fait réfléchir — ce qui est tout un exploit en soi ! En réfléchissant, nous découvrons les causes de notre souffrance et nous décidons alors de nous abstenir de ce qui nous a fait souffrir et parfois, nous nous abstenons peut-être véritablement des choses nuisibles. La plupart des gens s'y mettront 'juste une fois encore', mais jusqu'à qu'ils puissent couper leur 'juste une fois', aucun progrès ne peut être fait. Il ne peut y avoir de progrès qu'à partir du moment où nous mangeons pour vivre et ne vivons pas pour manger.

GURU : Ce mot merveilleux, mal compris signifie simplement 'Une personne de grand poids'.

Un Gourou, en termes communément acceptés, signifie : 'Celui dont les paroles sont dignes de considération'. Un Gourou est un Professeur, un Professeur spirituel, et il lui faut être une âme illuminée ; c'est celui qui a élevé la Kundalini et sait comment l'élever dans les autres.

Quand le disciple est prêt, le Maître apparaît. Le disciple ne peut ni ne doit à aucun prix s'exclamer, comme le font tant de gens : 'Fais-moi voir les Grands Maîtres, qu'ils viennent à moi, et je croirai'. Les Adeptes, qui ont des pouvoirs de perception remarquables, dont les facultés ont été aiguisées et purifiées, ne peuvent rien pour les êtres bêlants qui prétendent être seuls dignes des Grands Maîtres. Ces gens immatures, non évolués, qui exigent qu'un Maître les accepte comme élèves — et bien, ils retardent leur propre progrès.

Cela vaut la peine de faire un commentaire ici pour montrer ce qui se passe. J'ai reçu il y a quelque temps, d'Angleterre, une lettre d'un idiot qui m'écrivait de la façon la plus condescendante qu'il était prêt à accepter Lobsang Rampa pour Maître, si Lobsang Rampa lui donnait une preuve immédiate qu'il était capable de faire tout ce qu'il disait pouvoir faire. La réaction de Lobsang Rampa et de bien d'autres, c'est de jeter ce genre de lettre au panier avec un soupir de pitié pour les auteurs de pareilles sottises.

Un vrai Gourou, au plein sens du terme, est aussi rare qu'un cheval avec des plumes, car le vrai Gourou doit être plus ou moins sans péché, doit être plus ou moins sans sentiment de soi et ne doit avoir aucun désir de renommée. Le pauvre diable doit, en fait, exister

presque sans être. Il lui est permis, certes, d'avoir juste ce qu'il faut pour vivre et pour être décemment vêtu.

Souvenez-vous, souvenez-vous, souvenez-vous : 'Quand l'élève est prêt, le Maître apparaît'. L'étudiant, étant non formé (autrement il ne serait pas un étudiant !) n'est jamais, jamais, jamais en mesure de dire qu'il est prêt à être enseigné. C'est la meilleure preuve qu'il ne l'est pas.

GURUBHAI : Ceci concerne toutes personnes du sexe masculin étudiant sous le même Professeur spirituel. Nous devons aussi donner le nom qui s'applique à une personne du sexe féminin car, de nos jours, le sexe dit faible est souvent plus fort que l'autre en ce qui concerne la spiritualité. Donc, mesdames, si vous étudiez sous la direction du même Professeur spirituel, vous êtes chacune une Gurubhagini.

Les Gourous sont souvent désignés comme 'Maîtres'. C'est complètement, absolument et totalement faux. Un Gourou est un Gourou, 'un conseiller de grand poids', pas un Maître. Un Maître implique que l'on est forcé de faire ce que dit le Maître ; un Gourou conseille et laisse à l'étudiant sa totale liberté d'action. Donc, s'il vous plaît, jamais Maître : Gourou, conseiller, enseignant, professeur, ou autre chose semblable ; mais pourquoi ne pas s'en tenir à — Gourou ?

H

HABITUDE : L'habitude est cette action, ou série d'actions, qui est devenue imprimée sur le subconscient afin que nous puissions effectuer des opérations ou des manoeuvres même complexes, sans effort conscient ou sans l'intervention de l'esprit conscient.

La vie et les actes de la plupart des gens sont simplement une suite d'habitudes. La plupart des gens pourraient tout aussi bien être des automates ; ils se lèvent tous les matins à la même heure, par habitude, ils font les choses au même moment de la journée, par habitude. Les gens fument — même en sachant que cela tue ! — par habitude.

L'habitude commence comme le fil impalpable d'une toile d'araignée. Le fil est faible et peut être facilement brisé, mais étendons des fils côte à côte de sorte que nous en avons une centaine, un millier, un million et l'on se retrouve immuablement lié, presque impuissant à rompre avec l'habitude sans des efforts réellement déterminés.

Voyez l'habitude comme une série de fils qui ligotent. Remplacez les mauvaises habitudes par de bonnes habitudes. Cela se fera comme pour le remplacement de chaque fil individuellement, plutôt que d'essayer de briser le tout. Vous ne pouvez pas retirer une chose sans la remplacer par quelque chose de plus approprié.

Si vous êtes pessimiste, souriez au lieu de froncer les sourcils ; il est plus facile de sourire. Prenez l'habitude de sourire, prenez l'habitude d'être gentil avec les gens, prenez l'habitude d'être respectable et de tenir

votre parole. Bientôt vous serez une personne différente, une personne que tous admireront et respecteront. L'habitude est l'une des choses les plus importantes de la vie ; une bonne habitude nous aide, mais une mauvaise habitude étouffe notre développement.

HALASANA : On l'appelle parfois la Posture de la Charrue. Il convient d'insister de nouveau sur le fait que tous ces exercices ne font vraiment de bien à personne. On affirme parfois qu'ils développent la discipline spirituelle, mais si l'on a déjà la discipline nécessaire pour faire des noeuds avec son corps, alors sûrement cette discipline peut être dirigée sur des voies beaucoup plus utiles.

Permettez-moi d'affirmer que je considère tous ces 'exercices' comme des inventions de cinglés, conçus pour éloigner une personne du véritable progrès. Mais si vous voulez essayer la Posture de la Charrue, en voici la description :

Étendez-vous sur le dos, les bras parallèles à votre corps et étroitement serrés contre lui. Appuyez vos paumes contre le sol. Respirez profondément (vous en aurez besoin !), puis levez les jambes en l'air et faites-les passer par-dessus votre tête jusqu'à ce que vos doigts de pied touchent le sol par-dessus votre tête.

Soulevez votre corps aussi haut que possible et mettez vos bras autour de votre tête. Cet exercice particulier vous fait prendre la forme d'une charrue archaïque.

Si c'est l'idée de créer des formes pittoresques qui vous tente, il est beaucoup moins fatigant de vous livrer à l'exercice suivant. Dans une pièce obscure, vous avez un mur blanc. Placez vos mains entre une bougie allumée et ce mur blanc. Avec vos doigts, projetez sur le mur des ombres dont vous variez les formes à l'infini : chats, lapins et autres choses du genre. C'est beaucoup plus amusant et beaucoup plus confortable.

HARI : Les gens donnent parfois ce nom à Vishnou, mais en réalité, Hari veut dire 'enlever'.

L'erreur est née d'une traduction originale parce qu'on attribuait à Vishnou le pouvoir d'enlever les péchés et les fautes par l'amour et la sagesse. Bien entendu, nous seuls pouvons nous débarrasser de nos défauts et de nos péchés, en adoptant la bonne attitude à l'égard de la vie et envers les autres.

Il y a d'autres significations attachées au mot Hari.

HARI BOL : Ceci signifie 'Chante le nom du Seigneur pour être purifié et lavé de tes péchés'.

HARI OM : Ce sens de Hari est celui d'une syllabe sacrée, ou en fait, pour être tout à fait exact, de syllabes sacrées.

Par la répétition de 'Hari Om, Hari Om, Hari Om' quand on est seul, bien sûr, nos propres vibrations personnelles peuvent être augmentées, notre esprit peut être élevé et l'on s'approche plus étroitement de son Dieu.

Un conseil d'ami — ne vous livrez à cet exercice vocal que dans la solitude ; sinon, les gens risquent de vous regarder d'un air soupçonneux et d'envoyer chercher ces hommes en blanc qui... Vous m'avez compris ?

HARMONIE : Il y a Trois Pouvoirs de Divinité établis. L'harmonie est l'un de ces Pouvoirs.

Il est nécessaire que tous les organes du corps humain soient en harmonie les uns avec les autres. Il en résulte une personne qui est bien équilibrée et saine.

Une personne qui a l'harmonie dans son esprit est celle qui a un pur amour et de la compassion pour les autres et cette personne est capable d'aider les autres sans pensée de gain personnel.

Si tous les êtres en ce monde possédaient l'harmonie intérieure ce serait l'Âge d'Or, car il n'y aurait plus aucune difficulté à observer la Règle : 'Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fasse'.

HATHA-YOGA : Ce n'est qu'une série d'exercices, une façon de se dépenser physiquement. Cette méthode est censée donner une discipline mentale ou spirituelle, ou quelque chose du genre, mais elle n'a trait qu'à des postures du corps et en aucun cas ne doit être prise au sérieux. On doit garder à l'esprit que les véritables Maîtres de l'Occulte, les vrais Adeptes, ne s'adonnent jamais au Hatha-Yoga.

Selon les personnes qui se livrent à ces acrobaties, 'Ha' représente le son de l'air inhalé et le 'Tha' est le son de l'air exhalé.

Les gens vraiment évolués ne se soucient pas de ces tours de cirque sans cirque et de ces exercices stupides qui détournent de l'essentiel — la spiritualité et le désir d'aider les autres.

Ceux qui pratiquent ces exercices ont une idée exagérée de leur propre importance, ce qui prouve bien leur pauvreté spirituelle.

Il existe des systèmes de Yoga consacrés à la perfection spirituelle, bien sûr, mais le Hatha-Yoga n'en fait pas partie.

HSIN : Ceci est un mot chinois qui signifie 'Bonne Foi' et qui veut dire que nous devons agir de façon à ce que ceux qui nous entourent aient du respect pour nous, et que de ce fait notre comportement rehausse au lieu de porter atteinte à la stature de la race humaine.

HSUAN HSUEH : C'est un très profond concept métaphysique et une doctrine qui ont débuté au troisième siècle en Chine. C'est une doctrine d'expériences mystiques qui, à certains égards, ressemble aux mystères égyptiens, mais elle n'est pas souvent pratiquée de nos jours à cause des très longues années d'études qu'elle exige.

Bien sûr, quand on est capable de faire le voyage astral consciemment, on peut aller dans l'astral et y apprendre en l'espace de quelques minutes toutes ces choses qui prennent une vie entière à l'étudiant Hsuan Hsueh.

L'une des épreuves auxquelles l'étudiant devait se soumettre était la suivante : avant qu'un étudiant puisse passer à un grade supérieur, il était *tué* et son astral libéré. Par des méthodes spéciales le sang était maintenu dans le cerveau pour qu'il n'y ait aucunes lésions cérébrales. Mais l'étudiant connaissait dans l'astral de grandes expériences, puis était rendu à la vie.

À son réveil, l'étudiant n'était plus jamais le même ! Sachant ce qu'était l'autre côté de la vie, il était plus soucieux de ses propres actions, surtout dans la mesure où celles-ci pouvaient affecter la vie des autres.

HYPNOTISME : La plupart des gens ne réalisent pas la terrible force latente dans l'hypnotisme. L'hypnotisme ne devrait jamais, jamais, jamais être utilisé sauf dans les conditions les plus rigoureuses.

Toute personne, à moins qu'elle n'ait été spécialement formée, peut être hypnotisée. Qu'elle soit de nature introvertie ou extravertie n'a aucune importance ; toute personne peut être hypnotisée.

L'hypnotisme est un état d'hypersensibilité. La personne hypnotisée n'a conscience que de la personne qui l'a hypnotisée ; elle est incapable de discerner le bien du mal.

Une personne qui va être hypnotisée croit qu'elle peut l'être. Elle peut ne pas y croire consciemment, mais subconsciemment elle croit qu'elle peut être hypnotisée et ainsi son état de tension aide en fait à l'hypnotiser !

Dans l'hypnotisme, une forme de dissociation se produit. La petite partie de l'entité qui est consciente du bien et du mal est chassée — confinée, restreinte, retirée de la scène des opérations, laissant derrière elle les neuf dixièmes du sub-conscient.

Le sub-conscient est comme un grand lourdaud maladroît qui n'a pas de raison, qui n'est pas capable de discerner le bien du mal, mais qui a en quelque sorte obtenu beaucoup d'informations et le pouvoir d'aller et venir.

Avec le censeur, ou un dixième de l'esprit, hors d'action il n'y a pas de limites à ce que les neuf dixièmes peuvent faire.

L'hypnotiseur peut persuader le sujet — celui qui se fait hypnotiser — que le révolver chargé que ce dernier a dans la main n'est qu'un jouet, un pistolet à eau. Ainsi, si l'hypnotiseur convainc le sub-conscient de la personne hypnotisée que c'est une blague et qu'elle fera gicler l'eau en pressant sur la gâchette, la personne hypnotisée pressera alors sur la gâchette et tuera le sujet visé.

C'est une chose terrible que d'hypnotiser une personne déprimée et de l'assurer qu'elle est maintenant heureuse, parce que cela peut rendre les habitudes névrotiques beaucoup plus fortes et peut conduire au suicide.

La personne qui va dans les soirées et hypnotise juste pour le plaisir de la chose est une menace qui doit être retirée de la circulation et enfermée dans une cellule capitonnée avant qu'on ait à y enfermer ses victimes !

Presque tout le monde peut être hypnotisé et lorsqu'une personne a été hypnotisée plusieurs fois, cette personne peut se voir faire faire absolument n'importe quoi ; ce n'est qu'une question de suggérer une action de telle sorte que la personne hypnotisée croit qu'elle fait bien. Ayant été ainsi persuadée, l'hypnotiseur peut lui faire faire tout ce qu'il veut. Les déclarations du contraire sont simplement destinées à couvrir les terribles dangers qui existent dans l'hypnotisme.

L'hypnotisme est en vérité un crime contre le Sur-Moi, parce que c'est un crime de toucher au mécanisme

contrôlé par le Sur-Moi. Il peut amener quelqu'un à s'attirer un Karma qu'il lui faudra payer incarnation après incarnation. Ainsi, si quelqu'un parmi vous désire hypnotiser, ou se faire hypnotiser, qu'il y repense, et s'en abstienne.

Entre les mains d'un véritable spécialiste — non pas d'un artiste de cabaret — l'hypnotisme peut être utilisé avec succès pour explorer les incarnations passées. Une personne, toujours en présence de témoins, bien sûr, et devant un magnétophone en marche, peut être progressivement hypnotisée et questionnée sur différentes époques, même avant sa naissance sur cette Terre. Cela demande beaucoup, beaucoup d'expérience avant qu'un hypnotiseur puisse entreprendre sans risque ce genre de choses.

AUTO-HYPNOTISME : C'est un processus par lequel une personne est capable de dissocier le conscient et le sub-conscient, et dont la partie consciente agit comme agent hypnotiseur. Sous certaines conditions il est possible de corriger les mauvaises habitudes de caractère et de renforcer les bonnes habitudes. Mais, là encore, on ne devrait pas normalement se livrer à l'auto-hypnose à moins d'avoir d'abord passé un examen médical approfondi pour s'assurer que l'on est sain physiquement et — laissez-moi ajouter — mentalement. L'hypnotisme est une épée à trois tranchants au lieu de seulement deux ou un, et ne doit être touché par personne d'autre que par des experts accrédités.

I

ICHCHHASHAKTI : C'est une façon plus longue de dire 'force de volonté'. En fait, ce n'est pas seulement le pouvoir qui nous permet de dire 'je peux' et 'je veux', mais plutôt quelque chose qui ressemble aux ondes électriques engendrées par le cerveau et qui peut littéralement galvaniser quelqu'un dans une forme spéciale d'activité.

C'est le pouvoir spécial qui permet à l'Adepté, qui respire correctement, d'exécuter la lévitation. La lévitation est tout à fait possible, et plutôt facile à faire, surtout si l'on a vraiment une bonne raison pour cela.

Cette 'force de volonté' est celle qui nous rend capables de voir dans l'avenir, ou dans l'avenir probable, et qui nous permet dans une mesure limitée de décréter de futurs événements. C'est le pouvoir par lequel se produisent les prétendues 'coïncidences'.

Il n'y a aucun terme Occidental exact pour ceci, mais c'est un pouvoir spécial de la volonté qui agit à l'instigation du Sur-Moi qui permet au corps physique et au corps astral de coopérer dans une mesure inhabituelle pour produire certains effets.

IDA : C'est une colonne de nerfs moteurs et sensoriels qui se trouvent sur le côté gauche de la moelle épinière. Ces nerfs, ou faisceaux de fibres, ont une place spéciale dans la relation entre le corps physique et le corps astral. Les fibres s'enroulent et se terminent à la narine gauche. En effectuant certains exercices de respiration, on peut provoquer une palpation

(probablement palpitation, NdT) de l'Ida et ainsi réveiller certains centres endormis.

Nous ne nous proposons pas de donner cet exercice spécial de respiration, bien que d'autres soient donnés à la fin de ce Dictionnaire. Donner cet exercice spécial pourrait faire du mal à quelqu'un qui lit et se hâte sans savoir de quoi exactement il est question. Il faut se souvenir que bien des gens entrent dans une bibliothèque, choisissent un livre et en copient un paragraphe ou deux pour économiser le prix d'un livre ; c'est pour protéger ces gens qui voudraient courir avant de savoir marcher qu'il vaut mieux ne pas décrire cet exercice.

IGNORANCE : L'ignorance est le manque de savoir, le manque de sagesse et si nous n'étions pas si sottement ignorants, nous n'aurions pas tant d'ennuis. L'ignorant n'en sait pas assez pour savoir qu'il ne sait pas. La meilleure façon de l'expliquer pourrait être :

Celui qui ne sait pas et ne sait pas qu'il ne sait pas, celui-là est un sot, évitez-le.

Celui qui ne sait pas et sait qu'il ne sait pas, celui-là peut apprendre quelque chose, enseignez-lui.

Celui qui sait et sait qu'il sait, celui-là est sage, suivez-le.

ILLUSION : La planète où nous sommes est appelée sur d'autres plans d'existence le Monde de l'Illusion, le monde où l'on est trompé par ses sens, le monde où les choses sont très différentes de ce qu'elles semblent être. Ceux qui sont de 'l'Autre Côté' pensent que les

êtres sur la Terre ont peur d'aller en Enfer. Eh bien, la Terre est un des enfers, c'est là où nous subissons l'enfer de l'expérience physique et l'enfer des illusions.

Nous considérons ce que nous appelons la Terre comme la chose la plus merveilleuse qui existe. Nous pensons que l'Univers entier et tous les Univers au-delà du nôtre ont été faits spécialement et exclusivement pour cette Terre ; nous nous croyons les seules créatures vivantes de l'espace ; nous croyons que des millions, des milliards, des trillions et des trillions d'autres mondes sont vides, désolés et placés là pour servir de spectacle à l'Humanité.

Nous pensons être des créatures d'Essence Divine telles qu'on n'en a jamais vu et qu'on n'en verra plus.

C'est une illusion. La Terre n'est qu'un grain de poussière, rien de plus. La Terre est l'un des plus petits grains de poussière dans le ciel. Nous pensons, tandis que nous sommes sur cette Terre, que nous sommes grands et puissants, nous pensons que nos richesses nous achèteront le Royaume des Cieux. Mais il n'y a aucun coin des bonnes affaires au-delà de cette Terre. Nous ne pouvons pas obtenir le salut à prix réduit, nous devons nous débarrasser de l'illusion et en venir au vrai sens des choses. Nous devons nous débarrasser de l'égoïsme et de la luxure, nous devons nous débarrasser de notre dure indifférence pour l'autre personne. Tant que l'on n'est pas prêt à donner de soi-même on ne peut recevoir des autres. C'est une illusion de penser que nous le pouvons.

IMAGINATION : L'imagination est l'image que l'on se fait de ses désirs ou de ses craintes et l'imagination est

la plus grande force d'entre toutes, plus grande que la force de volonté, plus grande que l'amour. C'est un lieu commun chez les psychologues que de dire qu'en toute bataille entre la volonté et l'imagination, c'est l'imagination qui gagne toujours et que, si nous essayons de triompher de l'imagination par une volonté brutale, nous provoquons une névrose. L'imagination l'emporte toujours parce qu'elle conduit à une dépression, si bien qu'elle est toujours victorieuse.

Il ne peut y avoir d'amour sans imagination. On imagine les charmes de la personne aimée, ou bien on imagine qu'on a rencontré son 'âme soeur' (aussi rare que les pommes sur un groseillier, sur cette Terre !) et l'on imagine tous les plaisirs d'un amour éternel en étant marié à telle ou telle personne. Soit dit en passant, il faut un peu plus que de la passion animale pour entretenir l'harmonie entre deux êtres.

Si l'imagination dit que l'on ne doit pas faire telle ou telle chose, alors, peu importe sa force de volonté, on ne pourra pas la faire. Pourriez-vous, par exemple, marcher sur une planche suspendue entre deux immeubles, à la hauteur du dixième étage ? Même si la planche est vraiment solidement accrochée, votre imagination surchauffée vous dira que vous allez tomber, et vous tomberez, pour le plus grand plaisir des badauds et le profit des journalistes qui seront certainement présents.

Si vous voulez obtenir des résultats il vous faudra contrôler votre imagination afin qu'elle et son amie la force de volonté travaillent ensemble dans l'harmonie.

INCARNATION : L'homo sapiens qui si souvent manque de cette dernière qualité, n'est que l'un des moyens qui permettent au Sur-Moi d'acquérir de l'expérience. Il y a des gens sur un nombre colossal de planètes ainsi que le reconnaissent actuellement des savants réputés dans tous les pays du monde. Certains tentent de capter à la radio des messages provenant d'autres mondes, et même en remontant aussi loin que le début de ce siècle, on a un homme très célèbre, Nicholas Tesla, l'un des inventeurs du tube de radio (tube aux États-Unis ou valve en Angleterre) qui annonça avoir reçu des signaux d'une autre planète. Marconi a affirmé la même chose, mais ces deux éminents personnages furent l'objet de telles railleries qu'ils laissèrent tomber leurs recherches à ce sujet comme une pomme de terre chaude — une pomme de terre très chaude. À présent, les Gouvernements des États-Unis et de l'URSS font tout ce qu'ils peuvent pour encourager une reprise de ces recherches. Peut-être que les Communistes veulent convertir quelques planètes de plus au communisme.

Les gens viennent sur cette Terre pour acquérir un genre particulier d'expérience. Selon certains enseignements, la Terre c'est l'enfer !

Une personne vient sur cette Terre pour avoir des expériences fortes qui peuvent être analysées par le Sur-Moi et que celui-ci ne pourrait acquérir en si peu de temps. Les gens viennent sur Terre à maintes et maintes reprises sous tous les signes du Zodiaque et sous tous les quadrants du Zodiaque, un peu à la façon d'un étudiant d'université qui prend des cours en toutes sortes de matières pour équilibrer ses connaissances.

Ainsi une personne peut naître sous le signe du Bélier dans une vie et sous le signe opposé dans la vie suivante. Pendant ses incarnations successives, la pauvre âme peut passer par toutes les Maisons ou Signes du Zodiaque et par chacun des quadrants de chaque Signe et aura, de la sorte, acquis l'éventail complet de toutes les expériences pénibles qui se présentent à un être humain.

Quand on a appris et que l'on n'a plus grand désir de revenir sur cette Terre, on est alors libéré des incarnations sur ce plan terrestre. Ensuite, quand on quitte comme on quitte l'école, on prend le travail pour lequel on a été formé.

INDRIYAS : Ou plus correctement 'Les Dix Indriyas', parce qu'il y a dans le corps humain dix organes par lesquels le Sur-Moi peut obtenir une variété d'informations spécialisées.

Ces organes sont ceux de la perception, les organes de l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût et le toucher, et les organes d'action plus directe qui sont les organes de l'excrétion, de la reproduction, de la propulsion (les pieds), du toucher (les mains) et du goût (la langue).

Chacun de ces organes transmet par la moelle épinière jusqu'au cerveau tout ce qui leur arrive. Les informations sont diffusées au Sur-Moi, qui reste ainsi en contact avec tout ce qui se passe et prend conscience de chaque sensation. Quand le système de transmission se détraque, on peut en voir les résultats dans les asiles de fous.

INTUITION : Un processus par lequel le corps physique reçoit un aperçu de quelque chose qui normalement ne peut pas être connu de lui.

Par exemple, quelqu'un peut se trouver sur un trottoir et, subitement, dans un éclair, sentir qu'une tuile va se détacher d'un toit et lui tomber sur la tête. La personne n'a pas vu la tuile, elle n'a pas entendu le moindre bruit annonciateur, mais elle lève instinctivement les yeux à temps pour éviter cette tuile, qui, en effet, tombe.

Pour les gens qui croient à l'intuition et lui donnent libre cours pour se développer et s'épanouir, ce peut être quelque chose de vraiment très utile. En fait, le Sur-Moi qui n'est pas encore prêt à laisser endommager le corps, peut donner un avertissement préalable d'un danger à venir et qui peut ainsi être évité.

Quand on a l'impression qu'une personne est proche, alors que la personne est peut-être à six ou sept pieds (2 mètres et un peu plus), cela ne signifie pas que c'est de l'intuition, mais simplement que soit la télépathie ou des émanations auriques sont intervenues.

On dit souvent que les femmes ont plus d'intuition que les hommes et si vous jetez un coup d'oeil à quelques-unes des illustrations de *Vous — Pour toujours*, vous constaterez que l'éthérique et l'aura d'une femme ont une forme assez différente de ceux d'un homme et c'est ce qui leur donne une consolation spirituelle. Vraisemblablement, dans le cas de ces derniers, ils espèrent une plus grande intuition.

ISHVARAKOTI : C'est un type inférieur d'Avatar. La personne qui vient sur cette Terre pour le bien d'autrui

et qui est normalement affranchi des liens terrestres, et de ce fait n'a pas de Karma terrestre, peut être un Ishvarakoti. Si elle s'occupe des individus sur une petite échelle, c'est certainement un Ishvarakoti.

Un Avatar est beaucoup plus évolué et ne vient pas nécessairement de cet Univers du tout, ni non plus du suivant ou de celui d'après. Un Avatar est celui qui enseigne et adapte aux conditions actuelles des enseignements très anciens.

ISHWARA : Certaines personnes utilisent ce mot comme signifiant, ou indiquant, Dieu. Ceci est particulièrement vrai chez les Brahmanes.

Le sens exact est 'Celui dont la volonté est Divine' ou 'Donateur Suprême'. C'est un Être Parfait qui a de la compassion à l'égard de l'humanité qui lutte parce que l'Être est lui-même passé à travers tous les cycles de l'existence et sait à quel point ce peut être difficile, et ayant souffert l'Être a de la sympathie et de la compréhension.

J

JAGRAT : Il s'agit de l'état de veille, être éveillé dans le corps par opposition à être endormi dans le corps. Être dans un état où l'on est conscient de ce qui se passe autour de soi, où l'on peut voir, entendre, parler, sentir, etc.

Les gens sont conscients pendant la journée, ils savent ce qui se passe autour d'eux, ils sont capables de vaquer à leurs occupations, mais la plupart d'entre eux perdent cette conscience pendant leur sommeil et il

est nécessaire de la garder pour pouvoir voyager dans l'astral consciemment, car le corps physique doit se reposer, mais le corps astral ne nécessite pas de repos — tout au moins pendant encore quelques milliers d'années — et donc, si le corps physique est en train de se reposer et que le corps astral est retenu prisonnier, ou s'il erre n'importe où sans que rien ne le guide, bien des occasions sont perdues.

JAPA : Un mot qui signifie 'répétition'. Il n'a rien du tout à voir avec la méditation, mais indique simplement que l'on répète un mot avec l'idée que l'on pourra peut-être se faire aider par d'autres sources. Parfois on le peut !

Au Tibet, les gens avaient l'habitude de marmonner 'Om, Om, Om' tout en tournant parfois un moulin à prières. En Inde, les gens réciteront 'Ram, Ram, Ram' lorsqu'ils ont très peur ou qu'ils ont besoin de ce Rama qu'ils considèrent souvent comme un Dieu qui se précipitera à leur secours.

De même, dans certaines parties de l'Europe, les gens vont appeler leur propre Dieu à maintes reprises. C'est du Japa.

JATI : C'est le statut personnel de quelqu'un sur le plan physique. Êtes-vous riche ou pauvre, malade ou en bonne santé ? Jati se rapporte uniquement au statut matériel et ne doit pas être confondu avec des standards spirituels. Il faut également mentionner que fort malheureusement ceux qui sont les plus riches matériellement sont souvent des indigents en ce qui concerne les choses spirituelles.

JEN : Mot chinois. Il signifie l'art de son semblable. Cela veut dire être charitable et avoir des sentiments bienveillants envers ses semblables.

Jen est la base des Enseignements de Confucius.

JIVA : Un nom pour l'unité de vie, complète avec corps, esprit, divers sens et tout ce qui constitue un être humain. Habituellement cette unité, cet être humain, n'est pas conscient des buts de son séjour sur Terre et il fait l'expérience de la naissance, du plaisir, de la douleur, de la mort et de tout ce qui constitue la vie sur Terre.

Fréquemment il se répand en injures contre le destin hostile qui l'a envoyé sur Terre, disant : 'Eh bien, je n'ai pas demandé à naître, n'est-ce pas ?', n'en sachant pas la raison et non préparé à apprendre ce qui doit être appris.

Si les gens savaient combien il est simple de mourir, s'ils savaient que personne n'est jamais rejeté, que personne n'est jamais condamné éternellement, peut-être se diraient-ils : 'Je vais bien m'amuser pendant cette vie, il sera toujours temps de revenir et de remettre les choses en ordre dans la vie suivante'. Alors, ils doivent 'boire de l'Eau de Léthé' pour balayer tous les souvenirs des vies passées, car ce n'est que quand ils auront atteint un certain stade qu'ils pourront savoir.

JNANA : C'est la connaissance, la conscience de la vie au-delà du monde. C'est la connaissance du Sur-Moi, la connaissance de la raison de notre venue sur la Terre, ce que l'on a à apprendre, et la façon dont il nous faut l'apprendre. C'est la connaissance que quoiqu'une vie

sur Terre puisse être une terrible, terrible expérience, ce n'est en fait qu'un clin d'oeil en comparaison de la Grande Vie.

Pauvre consolation quand nous sommes ici-bas !

JNANI : C'est une personne qui sait, une personne qui suit le chemin de la connaissance, qui essaie d'atteindre la Réalité Supérieure et d'échapper aux entraves et aux souffrances de la vie sur Terre. Une personne qui peut approcher ce stade est bien proche de la libération ou de la Bouddhété.

K

KAIVALYA : Sur cette Terre la plupart des gens ignorent ce qu'ils étaient dans une vie antérieure, ignorent pourquoi ils sont revenus sur cette Terre. Les gens disent : 'Oh, je n'ai qu'une seule vie à vivre, je vais en profiter au maximum !' Ce sont des gens aveugles, aveugles spirituellement, aveugles mentalement. Quand ils auront atteint le stade de Kaivalya ils seront conscients de ce qui les attend de l'autre côté de ce que l'on appelle la Mort.

Ce mot, Kaivalya, signifie la libération de l'aveuglement et des folies du monde.

KAMA : C'est le désir, une envie irrésistible. C'est le souvenir des plaisirs et des peines précédemment éprouvés. Ces souvenirs sont souvent à l'origine d'habitudes telles que fumer ou boire.

Une personne fume parce qu'elle établit un rapport entre un certain plaisir et le fait de fumer, ou parce qu'il

faut être un fumeur pour se montrer 'adulte'. Si les gens pouvaient seulement se rappeler à quel point ils se sont rendus malades la première fois qu'ils ont fumé, ils ne fumeraient pas.

Quant aux gens qui s'enivrent, eh bien, c'est terriblement dommage, c'est une idée stupide, en fait, parce que les boissons alcoolisées chassent le corps astral du physique et je ne blâme pas l'astral de s'évader d'une puanteur telle que celle laissée par l'alcool éméché.

KARMA : C'est une loi très ancienne qui régit la vie de beaucoup d'Orientaux. C'est une très bonne loi à condition de s'y conformer de manière sensée.

Vous entrez dans un magasin et vous achetez un lot de marchandises. Si vous avez de la chance, vous pouvez les avoir 'à crédit', mais vous les avez achetées, il faudra un jour que vous les payiez ; vous ne les avez pas pour rien.

Vous passez votre vie et, après cette vie, d'autres vies encore, à faire des choses que vous regrettez aux petites heures du matin, des choses dont vous avez honte quand vous êtes seul, des choses qui ont pu faire du mal à d'autres personnes. Eh bien, c'est dommage, car vous récolterez ce que vous avez semé.

De même, on doit répandre ses bontés sur les autres : 'Jette ton pain sur les flots et il te reviendra'. Malheureusement, il sera peut-être un peu imbibé, mais ce n'est pas la question. Faites du bien aux autres ; plus vous ferez de bien et plus il devra vous en être rendu.

Si en venant sur Terre vous êtes malheureux, ça veut dire que vous avez rendu des gens malheureux dans une autre vie et que vous êtes payé de retour et quand vous en arriverez à cet heureux, heureux stade de votre dernière vie sur la Terre, vous passerez certainement des heures pénibles, car vous aurez à payer toutes vos dettes. Il en va de même lorsque vous changez de résidence et que vous vous précipitez chez le boucher, le boulanger et le fabricant de chandelles (ou devriez le faire si vous êtes honnête) pour leur payer ce que vous leur devez. Si vous êtes optimiste, vous pouvez toujours essayer de récupérer l'argent que l'on vous doit, mais ça, c'est une autre histoire. La loi de Karma c'est — Comporte-toi envers les autres comme tu voudrais qu'ils se comportent envers toi, parce que tu devras rembourser le bien comme le mal.

Je crois personnellement que le fait d'avoir adhéré de façon trop stricte à la loi d'incarnation et à la loi de Karma peut avoir été à l'origine de la dégénérescence de l'Inde et de la Chine, car en Inde aussi bien qu'en Chine, les gens s'asseyaient sous les arbres et disaient : 'Ah ! Après tout, j'ai encore beaucoup de vies devant moi ; il m'est permis de m'asseoir comme Ferdinand le Taureau et de sentir le parfum des fleurs dans cette vie.' Et c'est ce qui les a conduit à la paresse.

Quant à la Chine — j'ai effectivement vu ceci : un homme tombé dans une rivière était définitivement en train de se noyer. Les Chinois présents n'en furent pas du tout intéressés ; par la suite il leur fut demandé pourquoi ils ne firent rien pour sauver l'homme en danger. Ils répondirent que s'ils avaient sauvé cet

homme DE SON KARMA, ils auraient eu à faire face aussi bien à son Karma qu'au leur. Ainsi, une adhésion trop rigide mène à une insensibilité évidente. On doit suivre la bonne vieille Voie Bouddhiste — pas trop mauvais ou la police sera à nos trousses, et pas trop bon (impossible sur cette Terre !) ou l'on sera trop pur pour rester ici. La Voie du Milieu en toutes choses.

KLESHA : En fait il y a cinq Kleshas parce que ce sont les noms des cinq principales choses qui causent des problèmes aux gens, les font revenir sur Terre encore et toujours jusqu'à ce qu'ils aient éliminé les Kleshas.

Klesha numéro 1 — l'ignorance. Et de l'ignorance découle la vanité. Si l'on est ignorant et vaniteux on est incapable de percevoir ses défauts et de les éliminer.

Le désir de la mauvaise sorte est une autre des choses qui doit être évitée. Convoitez-vous ces choses que vous ne devriez pas convoiter ? Alors attention, elles vous retiennent sur la voie du progrès.

L'aversion est un autre problème indéniable. L'aversion rend difficile le fait de 's'entendre' avec une autre personne, ce qui fait de quelqu'un le piquet carré dans le trou rond, ou est-ce le piquet rond dans le trou carré ? Peu importe lequel, l'un est aussi mauvais que l'autre. L'on doit adopter la Voie du Milieu et ne pas tomber trop souvent amoureux, mais ne pas haïr les gens trop longtemps non plus.

Le goût de la possession est le cinquième problème. On peut les appeler radins, avares, pingres, grippe-sous, c'est une misérable cohorte de toute façon et jusqu'à ce qu'une personne se débarrasse du goût de posséder, cette personne ne peut acquérir, car pour

répéter une vieille histoire, on ne peut recevoir que si l'on est prêt à donner.

Les Kleshas sont les choses que l'on doit éliminer avant de pouvoir se libérer du cycle naissance, vie, mort, renaissance.

KOAN : C'est un mot du Bouddhisme Zen. Les Occidentaux ont beaucoup de mal à comprendre le Koan, car c'est un raisonnement particulier, apparemment dépourvu de toute logique et qui n'a absolument aucun sens. Mais l'étudiant doit le prendre comme thème de méditation et lui trouver une réponse adéquate.

Trouver facilement la réponse est impossible. Mais quand elle vous vient à l'esprit, elle fait généralement l'effet d'un coup de tonnerre ; la réponse vient comme une révélation.

Comme spécimen très, très, très léger d'un Koan, je vous donne ici cet exemple :

'Le disque du gramophone et l'aiguille du gramophone peuvent produire de la musique ; essayer d'écouter la musique du disque sans l'aiguille.'

Cela équivaut à comparer l'abstrait avec le concret ou à discuter d'une question tridimensionnelle avec une personne qui vit dans une seule dimension.

KOSHA : C'est une enveloppe ou un fourreau. Parfois on lui donne le nom de récipient. Dans certains Upanishads, on décrit cinq Koshas. Chacun se trouve à l'intérieur d'un autre. Le plus interne est le corps nourri

par les aliments, c'est-à-dire le corps physique, et si vous voulez son nom Oriental, c'est l'Annamayakosha.

Le second est le corps de Prana, et c'est la partie qui tient ensemble l'esprit et le corps. Son nom Oriental ? Pranamayakosha.

Troisièmement, nous avons le fourreau de l'esprit qui reçoit les impressions sensorielles. Il contient l'esprit supérieur et l'esprit inférieur. Son nom Oriental est Manomayakosha.

Quatrièmement, nous avons le fourreau, ou le corps, de l'intellect ou sagesse. C'est le commencement du Bouddhi et le nom Oriental pour ce quatrième Kosha est Vijnanamayakosha.

Le cinquième Kosha est le corps de la béatitude, qui est souvent appelé l'Ego. C'est 'Un Fourreau de Joie' et son nom Oriental est Anandamayakosha.

KOWU : C'est un mot chinois qui signifie l'étude, ou l'investigation, des questions occultes, et la rectification de ce qui a été mal compris dans des études précédentes.

KRIYA YOGA : C'est une branche du Yoga qui comprend trois sections. La première section permet de contrôler le corps et les fonctions du corps.

La deuxième section donne la faculté d'étudier des choses intellectuelles et de développer la mémoire de façon à obtenir du sub-conscient tout ce qui a été précédemment appris.

La troisième donne le désir d'être attentif à ses exigences spirituelles. Elle donne la motivation de mettre de côté les choses de la chair et de progresser par la spiritualité plutôt que par son compte en banque.

En se consacrant au Kriya on peut maîtriser les Kleshas, qui sont le fléau de la vie humaine.

KUMBHAKA : C'est une forme spéciale de respiration, une méthode spéciale ou un mode de respiration. C'est la rétention du souffle entre l'inspiration et l'expiration, et on peut en tirer beaucoup de bénéfice en la pratiquant selon certaines règles fixes.

À la fin de ce Dictionnaire, vous trouverez un chapitre consacré aux différents exercices de respiration et donc nous espérons que vous réussirez à continuer à respirer jusqu'à ce que vous ayez lu cette section ultérieure.

KUNDALINI : C'est une force de vie. C'est LA force de vie du corps. De même qu'une voiture ne peut rouler sans avoir de l'électricité pour allumer le mélange dans les cylindres, de même les humains ne peuvent pas vivre dans le corps sans la force de vie de la Kundalini.

En mythologie Orientale, la Kundalini est assimilée à l'image d'un serpent enroulé sous la base de la colonne vertébrale. Lorsque cette force spéciale est libérée, ou éveillée, elle surgit à travers les différents Chakras et rend une personne consciente des choses ésotériques. Elle éveille la clairvoyance, la télépathie, la psychométrie et permet de vivre entre deux mondes, passant de l'un à l'autre à volonté sans inconvénient.

La Kundalini est une chose vraiment dangereuse et l'on ne doit pas essayer d'éveiller la Kundalini sans la supervision absolument adéquate d'un Adepte. Vous ne pouvez pas le faire en lisant un livre ! Si vous vous en mêlez et éveillez votre Kundalini de la mauvaise façon, cela peut vous conduire à la folie. C'est une des choses

les plus dangereuses en ce monde que d'essayer d'élever la Kundalini sans savoir ce que vous faites.

L'individu moyen n'est conscient que pour un dixième. Encore est-ce une estimation flatteuse ! Le fait est que si l'on peut élever la Kundalini, on devient beaucoup plus conscient, on peut dominer les autres. Mais quand on a élevé la Kundalini on perd le désir de dominer les autres pour son propre profit.

Les gens se demandent où est exactement la Kundalini, où est-ce : 'à la base de la colonne vertébrale ?'

La force Kundalini commence en fait à mi-chemin entre l'organe de la génération et l'organe de l'excrétion. Maintenant que je vous ai donné cette information, je vous conseille de ne pas tenter d'expériences avec la Kundalini à moins que vous n'ayez un vrai Gourou qui peut vous aider, et vous devez avoir la foi absolue en ce Gourou. Si vous n'avez pas de Gourou pour le moment, souvenez-vous — lorsque l'élève est prêt, le Gourou apparaît. Mais seul le Gourou sait si l'élève est prêt ; l'élève, lui, ne le sait pas.

L'histoire d'Adam et Ève avec le serpent et la pomme est simplement l'histoire d'Ève ayant éveillé sa Kundalini.

'Le serpent tenta Ève' et Ève suggéra de vilaines, vilaines choses à Adam qui, certes, apprenait vite et mordit de bon coeur dans la Pomme de la Connaissance. Voyez ce qui nous est arrivé à tous, pauvres humains, depuis !

Avez-vous compris ? Ève, la Mère de toute Vie, comme à présent Marie est un terme plus ou moins

général pour la Femme partout dans le monde. Le serpent est la force de serpent de la Kundalini, et la pomme est le Fruit de la Connaissance. Aussi, ne touchez pas à la Kundalini, ou elle vous mordra le cerveau.

KUTHASTHA : C'est le moi, le véritable Sur-Moi, cette partie de nous qui est au-dessus de tous les éléments changeants du monde.

C'est la partie de nous qui nous permet de ressentir de l'amitié à l'égard de ceux qui seraient capables de nous faire du mal.

Vous pouvez imaginer que ce Kuthastha est celui/celle qui se tient tout en haut et regarde vers le bas, supervisant vos actions ; vous pouvez le considérer comme l'Ange Gardien qui surveille toujours pour voir ce que vous faites.

Le Kuthastha c'est ce qui se tient au-dessus de toutes les illusions, ce qui ne peut être ni trompé ni induit en erreur. C'est ce que finalement vous aurez à devenir.

L

LAMPE : Pour l'Oriental une lampe est très semblable à la vie. Une lampe est allumée, la flamme vacille pendant une brève période, puis lorsque le combustible est épuisé la flamme diminue et meurt, et il peut y avoir une légère trace de fumée laissée par la mèche encore fumante.

Une lampe est souvent utilisée dans les Enseignements Orientaux pour symboliser la flamme de

la vie, pour symboliser l'impermanence de l'existence sur Terre, et aussi pour symboliser que nous, par cette vie sur Terre, devrions apporter un peu de lumière à ceux qui nous entourent.

Un Oriental spirituellement évolué est souvent comparé à une lampe qui se trouve dans une atmosphère sans tirage, où il n'y a aucun courant d'air turbulent pour faire vaciller la flamme.

On dit aussi fréquemment en Extrême-Orient qu'il vaut mieux allumer une chandelle que de maudire l'obscurité, ce qui signifie que même la petite lueur d'une chandelle vaut mieux que pas de lumière du tout. Ainsi, chacun de nous, aussi nouveaux que nous soyons sur le Sentier de la Spiritualité, pouvons apporter notre contribution à l'évolution de l'humanité en montrant la lumière de notre spiritualité, de sorte que ceux qui tentent de suivre notre exemple puissent avoir leurs pas guidés par la lumière que notre propre conduite et notre propre spiritualité peuvent leur apporter.

Cela vaut la peine de rappeler que les prétendus gestes de suicide des moines bouddhistes qui s'arrosent de pétrole et y mettent ensuite le feu, obéissent ici encore à une vieille maxime bouddhiste selon laquelle il vaut mieux éteindre la flamme de la vie que de voir la flamme de l'esprit souillée et avilie. Ainsi le moine bouddhiste, ou la nonne, qui se fait brûler à mort comme une lampe humaine croit qu'en ce faisant, il ou elle fait un noble geste de protestation contre les diaboliques falsifications des droits de l'Homme, droits de croire en ce que l'on veut et d'adorer le Dieu que l'on veut.

En écrivant mes livres, qui sont des livres vrais — tout ce que j'ai écrit est vrai et le résultat de ma propre expérience personnelle, soit dit en passant — permettez-moi de répéter qu'en écrivant mes livres, particulièrement en écrivant *Vous — pour toujours* et ce livre-ci, je me sers de ma devise 'J'allume une chandelle', dans l'espoir que même cette faible lueur puisse se révéler une aide et guider ceux qui ne savent de quel côté se tourner.

LAYA : La Kundalini, qui, ainsi que nous l'avons vu, est aussi appelée La Force du Serpent, se trouve sous la base de la colonne vertébrale, prête à se dresser et à épanouir une personne dans la conscience des choses psychiques.

Le Laya Yoga est une méthode de Yoga spécialisée dans 'l'élévation de la Kundalini'. On se sert de divers tantras et mantras pour augmenter les vibrations physiques et donc — en quelque sorte — donner à la Kundalini endormie une vigoureuse secousse pour la réveiller.

Encore une fois, s'il vous plaît considérez cet avertissement que l'on ne doit pas essayer d'élever la Kundalini sans une connaissance absolue de ce que l'on fait. Élever la Kundalini sans une supervision adéquate peut conduire à la folie, peut conduire à des choses terribles se passant à l'intérieur de l'esprit, peut conduire une personne directement dans un asile psychiatrique ; mais c'est encore pire que cela, parce qu'une personne peut faire des choses épouvantables avant d'être conduite dans un asile d'aliénés.

Faire surgir la Kundalini, c'est élever son quotient intellectuel. C'est que, au stade actuel de l'évolution, l'Homme est pour neuf dixièmes sub-conscient et seulement pour un dixième conscient, ce qui fait qu'en élevant la Kundalini il peut devenir conscient pour quelques dixièmes de plus, et cela revient à mettre un jeune garçon aux commandes du tout dernier bombardier supersonique qui est déjà tout chargé et prêt à décoller.

En tant que quelqu'un qui sait, quelqu'un qui a beaucoup vu, beaucoup souffert, et beaucoup appris, s'il vous plaît considérez soigneusement mon avertissement : n'essayez pas d'élever la Kundalini jusqu'à ce que vous sachiez précisément ce que vous faites, et jusqu'à ce que vous ayez un Gourou qualifié, pur d'esprit à vos côtés qui soit prêt à vous superviser et vous protéger de votre moi nouvellement éveillé. Les gens ont encore beaucoup de mal en eux et si la mauvaise partie d'une personne s'empare de la Kundalini, les problèmes surgissent.

LÉVITATION : La lévitation est une chose tout à fait réelle, et non pas quelque chose qui relève de la Science Fantasy ou de la Science Fiction ou de ce qu'il vous plaira de la nommer ; ce n'est pas le fantasme de quelqu'un qui a trop bu ! Les gens qui n'ont jamais vu un dirigeable du type ballon à gaz seraient incapables de croire qu'une si vaste structure puisse s'élever dans les airs et s'y déplacer. Considérons, par exemple, l'impression ressentie par les gens qui n'ont jamais vu un dirigeable, qui n'ont jamais entendu parler de voyages aériens ; s'il leur était donné de voir

subitement un zeppelin ou un de ces dirigeables Goodyear voguant à travers le ciel et jetant peut-être par-dessus bord quelques sacs de sable pour s'alléger, ils n'en croiraient pas leurs propres sens. Pourtant, cela n'est pas aussi simple que la lévitation.

De nombreuses tribus d'Afrique étaient incapables de croire qu'un navire en métal puisse flotter sur l'eau. La chose évidente pour eux était qu'une pièce de métal ne pourrait que couler et donc les gens de l'intérieur ne pouvaient pas croire aux navires en métal jusqu'à ce qu'ils en aient réellement vus.

Nous, 'gens éclairés', savons comment fonctionnent les ballons à gaz, nous savons comment de lourds navires en métal peuvent flotter, et ainsi nous pouvons regarder de façon hautaine ces indigènes ignorants qui s'enfuient de peur.

La lévitation est accomplie par une forme de respiration très spéciale qui en fait élève la fréquence des oscillations moléculaires du corps, de sorte qu'il est capable de susciter une forme de contre gravité. Il faut être très expérimenté pour contrôler la hauteur à laquelle on veut s'élever ; sinon, autant dire adieu à nos amis et à nos relations avant d'entreprendre une lévitation.

En Orient, dans les grandes lamaserias et les temples où l'on enseigne ce genre de choses, toutes les pratiques sont d'abord menées à l'intérieur, de sorte que le pire qui puisse arriver à un novice soit de se frapper la tête au plafond, ce qui lui enseigne souvent à étudier plus assidûment.

La lévitation ne peut se faire lorsqu'il y a des moqueurs qui regardent bouche bée, parce qu'elle

exige de la concentration et une forme spéciale de respiration. D'ailleurs, pourquoi se livrerait-on à la lévitation alors que l'on peut si aisément se déplacer en avion avec ses bagages et la présence d'une jolie, ou pas si jolie, hôtesse de l'air (tout dépend de son âge et de son sexe !) qui vous tient la main quand on se sent nerveux ?

Certains lamas, avant l'invasion du Tibet par les Communistes, étaient capables de franchir de longues distances à une allure fantastique. C'est parce qu'ils étaient capables d'exécuter une forme mineure de lévitation, de sorte que leur poids étant considérablement diminué, ils pouvaient faire des bonds de peut-être cinquante pieds (15 m) à la fois. C'est ainsi qu'ils avançaient par enjambée de cinquante à cent pieds (15 à 30 m).

Sous certaines conditions, un lama qui est désespérément malade peut utiliser une forme modifiée de lévitation pour se soulever de terre afin de pouvoir faire face à une urgence. Bien entendu, il devra payer pour cela par la suite, mais l'énergie peut alors être récupérée par petites tranches réparties sur environ une semaine.

LI : C'est un mot chinois qui a deux significations.

Li dans un sens signifie rituel, ou normes de conduite — les cérémonies que l'on utilise pour se mettre dans l'état d'esprit favorable à ses convictions religieuses.

Cela peut aussi signifier 'règle de conduite', le fait de faire ce qui doit être fait, et ne pas faire (aussi amusant que ce puisse être !) ce qui ne doit pas être fait.

Le deuxième sens de Li est relié à la raison et à ce qui est parfois connu dans le monde occidental comme 'Les Vérités Éternelles' et que nous devons tous apprendre avant de passer à des choses supérieures, tout comme nous devons apprendre le code de la route avant de pouvoir obtenir un permis de conduire.

Assez curieusement, il existe un troisième ensemble de significations pour Li qui est tout le contraire du bien vivre, tout le contraire de la droiture. Elle concerne, plutôt, les intérêts égoïstes.

Li est inclus dans ce Dictionnaire parce que vous allez rencontrer ce mot si vous étudiez sérieusement les questions occultes. Par exemple, Li Hsueh Chia est une forme particulière de l'étude de Li. Les Orientaux à tendances occidentales l'appellent le Néo-Confucianisme. Mais si vous n'avez pas l'intention d'étudier l'occultisme en profondeur et de couvrir un domaine différent, vous pouvez oublier ce mot.

LIBÉRATION : Le terme Oriental est Moksha ; il sera donc mieux de se référer à ce terme, Moksha, pour le sens de libération.

LILA : Certaines sectes de croyance Orientale considèrent que Dieu, un grand Être que personne ne peut très bien visualiser ni comprendre, créa comme un jouet ce monde et tous les autres mondes avec tout ce qu'ils contiennent, et que des parties de Dieu entrèrent dans les marionnettes que sont les humains, les animaux, les arbres, et les minéraux. Ainsi l'essence de Dieu peut vivre dans toutes les créatures vivantes, acquérant l'expérience de l'expérience de toutes ses créatures.

En vertu de cette croyance, Dieu a parfois besoin d'une autre personne pour voir ce qui arrive à certaines de Ses marionnettes défectueuses, certains de Ses petits animaux, certains de Ses petits humains, et n'oublions pas que les humains sont encore des animaux.

Dieu, voulant une autre personne pour voir ce qui passe, ferait alors appel à une personne spéciale, un Avatar. Souvent, une personne ne peut pas voir la forêt à cause des arbres et il est bien connu que le spectateur voit mieux le jeu que le joueur qui est trop occupé. Ainsi l'Avatar vient en spectateur voir ce que le joueur éprouve de la difficulté à voir.

Vous trouverez plus de détails au sujet de l'Avatar à la [lettre A](#).

Lila signifie aussi ce qui est relatif, ce qui se compose de temps, d'espace, etc. En d'autres mots, ce qui a trait plutôt à l'abstrait qu'au concret.

LINGA : En fait, c'est un signe représentant Shiva, mais il est aussi utilisé pour indiquer un symbole phallique.

Il y a très, très longtemps, les habitants de la Terre eurent la très intéressante tâche de la peupler aussi vite que possible. C'est ainsi que les prêtres, qui pensaient que plus ils auraient de sujets plus ils auraient de pouvoir, formulèrent un ordre et l'appelèrent Ordre Divin. L'ordre était que chacun se devait d'être fécond et de se reproduire. Les gens eurent des hordes d'enfants parce que cela renforçait les tribus individuelles et plus la tribu était grande, plus elle devenait puissante. Ainsi, selon les 'Instructions

Divines' des prêtres, les guerriers des grandes tribus envahirent les petites tribus, en tuèrent les hommes et capturèrent les femmes pour que ces femmes puissent être utilisées pour faire encore plus de jeunes hommes pour la tribu qui, à leur tour, pourraient guerroyer et capturer de plus en plus de petites tribus. C'est ce qu'on appelle également la civilisation.

L'organe masculin, ou sa représentation, devint alors un objet de grande adoration et aujourd'hui, dans diverses parties du monde ces piliers de pierre sont considérés avec respect et vénération. C'est un fait amusant de noter que les coupoles, les minarets des mosquées et des temples, de même que les flèches des églises chrétiennes sont des symboles d'origine phallique.

En Irlande, qui est un très vieux pays en vérité, il existe ce qu'on appelle des 'tours rondes'. Ces tours, cylindriques, et parfois plus grandes que des tours d'église, avaient un sommet arrondis. C'étaient des symboles phalliques, des symboles de fertilité, des symboles pour que l'on n'oublie pas que plus une nation est nombreuse plus elle devient puissante et plus il lui est facile de conquérir de plus petites nations.

Lorsque les Irlandais se convertirent au Christianisme, ils trouvèrent à leurs tours rondes de symbole phallique un nouvel usage ; ils prirent l'habitude de monter un escalier spéciale à l'intérieur de la tour et d'y faire le guet à partir de son sommet afin de voir si des envahisseurs venaient voler des choses sur leurs terres ou capturer des gens pour être utilisés comme esclaves. Les tours rondes furent très utiles pour repérer les prédateurs Anglais qui considéraient la

chasse à l'Irlandais presque comme un sport national. Il va sans dire que les Irlandais ne prenaient pas un tel 'sport' à la légère.

Tandis que nous sommes sur ce sujet, il peut être intéressant de mentionner qu'en plus du symbole phallique de l'organe masculin, il existe aussi des symboles sexuels de l'organe féminin. En Orient, les fenêtres, les portes, etc., ont la forme de l'organe féminin !

LOI : On s'y réfère le plus fréquemment en tant que la Noble Voie Octuple. C'est un code de vie complet, un ensemble de règles par lesquelles les gens peuvent vivre selon la Règle D'Or : 'Fais comme tu voudrais qu'il te soit fait'. En suivant 'La Loi' on peut parvenir à un état bouddhique de la même façon qu'un Chrétien, en suivant les Dix Commandements, peut progresser spirituellement.

Naturellement, aussi bien que la Noble Voie Octuple, ou 'La Loi' qui s'y réfère, il y a d'autres lois, les lois de la nature, les lois de la vie elle-même. Elles ne peuvent pas être ignorées, parce que les lois de la nature déterminent quelle sorte de corps un homme ou une femme aura, et les lois de la vie nous disent que l'on doit suivre certaines règles pour que le corps physique puisse continuer jusqu'à ce que sa tâche sur cette Terre soit accomplie.

C'est un fait que toutes les lois de l'Homme sont faites pour l'Homme. Les lois sont faites pour gouverner la multitude, la masse des gens qui autrement n'ont aucun repère, aucune indication, et n'ont pas encore atteint la position où ils peuvent vivre selon des lois

supérieures. On doit se rappeler que quand on a affaire à un Avatar, on traite ici avec une personne qui n'est pas soumise aux lois du monde, parce qu'elle a progressé au point de pouvoir suivre plutôt les lois de l'univers, ou de l'univers au-delà.

LOKA : Un Loka est un plan d'existence, un plan qui est un monde complet pour celui qui s'y trouve. Nous, sur cette Terre, sommes des créatures solides les unes pour les autres. Les 'fantômes' sont des créatures solides pour d'autres 'fantômes'. Tout est solide et substantiel pour les créatures, ou êtres, ou entités qui vivent dans un monde particulier ou plan d'existence.

Il y a divers Lokas, divers plans d'existence. Il serait trop long de les énumérer tous, mais, purement à titre d'exemple, souvenons-nous qu'il y a le monde physique de la Terre et ce monde qui nous est invisible tant que nous sommes sur la Terre, mais qui devient solide pour nous lorsque nous entrons dans l'astral.

Quand nous sommes dans l'astral, c'est un monde solide, matériel, pour nous. Et alors c'est le plan au-dessus qui devient pour nous ce que le monde astral était pour nous quand nous étions dans le monde physique de la Terre. Plus nous voyageons haut, plus grand est le taux de vibration de nos molécules physiques et spirituelles.

Un Maître peut voir n'importe lequel des Lokas jusqu'à sa propre position dans l'évolution aussi nettement qu'il peut voir les choses de la Terre. Vous allez tous découvrir que quand vous aurez astiqué vos halos et quitté cette Terre, vous vous retrouverez dans le troisième Loka, là où vous constaterez que les gens ne

sont pas aussi fourbes, pas aussi méchants et pas aussi irresponsables que ceux de cette Terre, qui est l'un des enfers les plus bas.

LOTUS : Le Lotus symbolise beaucoup de choses pour l'Oriental. C'est un symbole sacré des religions Extrême-Orientales, tout comme le crucifix est un symbole pour un Chrétien.

Le Lotus est une plante qui pousse dans les eaux les plus sales et les plus boueuses, il pousse dans les environnements les plus dégoûtants et pourtant, aussi dégoutants que soient ces environnements, le Lotus reste pur et sans tache, non contaminé par ce qui l'entoure.

La feuille de Lotus repose sur l'eau, mais ne devient pas humide. Le Lotus n'est pas du tout mouillé par l'eau, ce qui peut être pris comme un symbole de non-attachement, sujet que nous verrons plus loin.

Les pétales du Lotus ont une signification spéciale et l'Oriental s'écarte de la ressemblance physique proprement dite en se référant à un Lotus aux mille pétales, par exemple. Il y a le Lotus du Cœur et le Lotus aux mille pétales du Cerveau, et si vous progressez dans vos études et votre spiritualité, il se peut qu'un jour une personne place une offrande de respect à vos Pieds de Lotus. Cela ne signifie pas que des racines ont subitement poussé à la place de vos extrémités humaines habituelles ; cela signifie, plutôt, que pour quelque raison particulière vous avez été élevé dans l'estime d'une autre personne et que vous occupez maintenant le statut d'un Être Divin.

Si vous survivez à cela et si vous progressez encore plus loin, vous pourriez découvrir que vous en êtes au Lotus des Yeux, ou encore au Lotus d'une autre partie de votre anatomie. Ne vous en faites pas, c'est à prendre comme un compliment.

La signification du Lotus, donc, est simplement ceci : le Lotus est connu comme la fleur parfaite, avec un arrangement parfait de ses pétales et de ses feuilles. C'est une plante qui fait partie, et pourtant reste éloignée, de son environnement. Il demeure propre et sans tache dans des conditions qui contamineraient toute autre chose. C'est un symbole de pureté qui était à la portée même des plus ignorants et des plus déshérités de l'Orient.

M

MACROCOSME : C'est un mot qui veut dire le monde plus grand ; le monde qui est au-delà de la limite des choses charnelles de cette sphère que nous appelons 'la Terre'.

Quand nous sommes dans notre corps, nous sommes dans le 'petit monde' ou, en terme technique — 'Microcosme'. Le préfixe 'micro' veut dire petit, tout juste comme 'macro' veut dire grand.

Quand nous sommes dans ce monde, nous sommes sur un très petit monde, notre existence entière est une très petite chose, nous sommes les habitants du Microcosme. Nous sommes très comparables à de repoussantes petites larves, ou chenilles, qui vont devenir plus tard des papillons. Une chenille est

confinée au sol, à des tiges et des feuilles, mais en tant que papillon elle peut s'élancer dans de nouvelles dimensions. Ainsi en est-il de nous quand nous quittons cette forme de vie minuscule dans laquelle nous existons ; nous entrons dans le Macrocosme.

MAGIQUE : Le magique est simplement une distorsion de faits scientifiques mal compris, ou de faits que le savant, dans son aveuglement, n'est pas capable de comprendre.

Pour le sauvage, piloter un avion est magique. Pour l'Occidental, à peine moins sauvage, la lévitation est magique. Ce qui est impossible aujourd'hui, parce que la 'science' ne peut l'expliquer par certains faits stéréotypés, est magique. Quand la science finit par rattraper le magique, alors le magique cesse d'exister et se transforme en 'fait scientifique'.

Le curare était autrefois la magie des sorciers de tribus sauvages. La science disait que c'était de prendre ses rêves pour la réalité, mais quand la forme Occidentalisée de sorcier, qui se qualifie lui-même de savant, examina la question, il découvrit dans son laboratoire chimique le curare, et c'est alors que la chose devint plus respectable.

Ne vous laissez pas induire en erreur par la 'magie'. Il s'agit simplement de choses que certaines personnes douées peuvent faire aujourd'hui et que le savant empoté peut ne pas être capable de faire avant une centaine d'années.

MANAS : C'est le pouvoir de la pensée d'un humain. Les êtres humains possèdent une certaine puissance tout comme une batterie a de la puissance. Si une

personne ne sait pas comment utiliser le pouvoir d'une batterie, c'est tout comme s'il n'existait pas. Mais si l'on sait comment brancher des fils à une batterie, on peut alors faire beaucoup de choses intéressantes avec celle-ci, ou avec la puissance de celle-ci. La même chose s'applique à l'humain ; quand on est capable à volonté d'exploiter le pouvoir de la pensée d'un être humain, on peut faire beaucoup de choses qui sont normalement difficiles. Quand une personne est convenablement formée, elle peut s'adonner à la télépathie, la clairvoyance, la psychométrie, le voyage astral, etc.

À l'heure actuelle, l'homme moyen est dans la position d'une voiture qui contrôle le chauffeur au lieu que ce soit, comme ce devrait être, le chauffeur qui contrôle la voiture. Un humain qui n'est pas capable de maîtriser sa puissance de pensée est un humain aveugle, mutilé et qui ne vit pas réellement !

Pensez à un dictateur excitant l'hystérie collective d'une foule et l'utilisant selon ses désirs. Pensez à l'hystérie collective d'un public de football. Tous les gens ont leur esprit fixé sur une seule chose et si un petit incident se produit qui déclenche leurs réactions mentales, quelque chose de vraiment vilain peut se produire.

Quand il y a une grande foule de gens qui pensent à un sujet commun, chaque personne amplifie la puissance de pensée de l'autre et c'est ainsi qu'elle se voit grossir comme une boule de neige grossit quand elle dévale une pente. Les dictateurs savent cela ; ils placent des gens excitable ou hystériques dans une foule, et la foule, suivant leur exemple, entre bientôt

dans une frénésie d'enthousiasme, de rage, ou de quoi que ce soit d'autre que souhaite le dictateur.

Manas peut agir à la manière de la télépathie, il peut provoquer une hystérie collective et peut faire qu'une foule pense et agisse comme un seul homme.

MANIPURAKA : C'est l'un des Chakras. Celui qui se trouve au niveau de l'ombilic, ou nombril. C'est le troisième des sept centres généralement reconnus de la conscience Yogique et en terminologie ésotérique, on l'appelle La Roue ou Le Lotus. Ce nom vient du fait que pour un clairvoyant, ou celui qui peut voir dans l'astral, des 'pétales' s'épanouissent autour de l'ombilic, et selon la façon de voir de chacun, on peut parler d'une roue avec ses rayons en rotation, ou d'un Lotus ondulant sous la brise éthérique.

Une personne de bonnes intentions et qui est vraiment pure aura ses pétales de Lotus ou ses rayons de la Roue, comme il vous plaira de l'appeler, d'une couleur verte. Cela indique que la personne est capable et désireuse d'apprendre et d'aider les autres autant que possible.

Au fur et à mesure qu'une personne s'élève sur l'échelle de l'évolution, ses pétales deviennent de plus en plus jaunes, montrant une spiritualité et une dévotion croissantes.

MANTRA : En fait, un Mantra est un nom particulier pour Dieu, mais l'usage commun en a fait maintenant autre chose ; c'est une forme de prière, c'est la répétition de quelque chose de sacré grâce à quoi l'on acquiert du pouvoir. Si l'on répète un Mantra

consciencieusement et avec recueillement, on obtient la purification de pensée.

Un Mantra ne doit être utilisé que pour le bien et jamais pour le mal, car il existe un vieux proverbe qui dit que 'Celui qui creuse la tombe d'un autre pourrait bien y tomber'. C'est ainsi que les Mantras doivent être utilisés seulement pour le bien, ils doivent être utilisés seulement de façon désintéressée et pour aider les autres.

La Bible Chrétienne dit que la foi peut déplacer des montagnes ; on peut en dire tout autant pour un Mantra. Un Mantra correctement utilisé est très, très efficace et plus il est utilisé, plus il accumule de puissance. Voici une très simple illustration sur la façon dont il accumule la puissance en question :

Un violoniste joue une certaine note sur son violon. S'il ne fait que toucher la note, il n'obtient qu'un son, mais s'il persiste sur la même note, il peut faire voler un verre en éclats, parce qu'en maintenant cette note il provoque dans le verre une vibration qui est finalement plus grande que ce que son élasticité peut supporter et donc, il se brise. De la même manière un Mantra augmente la vibration pour le bien ou pour le mal, mais quand c'est pour le mal, cela se retourne souvent contre qui l'a prononcé.

Voici un Mantra, ou une Invocation Sacrée : 'Om Mani Padmi Hum', ou, comme disent les Indiens : 'Ram Ram Ram'.

Il faut savoir que tous les sons et les mots peuvent influencer sur la matière, peuvent même influencer sur les objets inanimés. Tout le monde a probablement entendu l'expression 'Le triomphe de l'esprit sur la

matière'. Eh bien, c'est exact, les Mantras influent sur la matière selon les pensées de l'esprit humain.

MANU : Selon certaines croyances Orientales, le dirigeant de ce monde est le Manu du monde, le Législateur du monde, celui qui dirige les choses, qui contrôle les choses.

Il est évident qu'un seul Manu ne pourrait s'occuper adéquatement des différents pays avec leurs différents types de populations, ni non plus s'occuper de toutes les différentes villes, etc. Aussi, selon la tradition ésotérique, il y a toute une série de Manus et de sous-Manus. Vous pouvez vous représenter cela de la façon suivante :

Le monde est une grande firme avec de nombreuses filiales, des filiales dans toutes les grandes villes du monde, et des superfiliales dans tous les pays du monde. Ensuite, imaginez que le Manu du monde (qui n'est pas Dieu !) est le Président ou le Directeur Général. C'est lui qui sera responsable de la politique générale, qui exercera le contrôle sur tous les autres 'directeurs'.

Toutes les filiales des villes ou des pays auront un directeur général qui, bien que libre d'avoir sa politique à l'intérieur de certaines limites, aura aussi à suivre les instructions de base du Directeur Général ou Directeur de l'entreprise.

Il y a un Manu de Londres, il y a un Manu de, disons, Birmingham, Brighton, Hull, tout comme il y a un Manu pour New York, Pasadena et Santa Fé. Il y a un Manu pour tout endroit et il y a des Manus plus importants

qui supervisent et s'occupent des pays dans leur ensemble.

Si vous vous mettiez à l'astrologie vous découvririez que chaque ville et chaque pays sont sous différents signes astrologiques. Nous disons que tel pays est Poisson, ou Bélier, ou Taureau, alors qu'en fait nous nous référons aux caractéristiques fondamentales du Manu. De même, les caractéristiques d'un Directeur Écossais seront tout à fait différentes des caractéristiques d'un Directeur Cubain.

Un Manu, donc, est quelqu'un qui est passé à travers des séries d'existences en tant qu'humain, qui a vécu et fait l'expérience des difficultés de l'humanité, pour ensuite, en progressant, être nommé dans un certain pays ou une certaine ville.

MAUNA : Se tenir tranquille, ne pas trop parler. Trop de gens s'en vont racontant partout leurs exercices de Yoga, ou leurs opérations, ou les ennuis qu'ils ont avec leur femme ou leur mari. Trop de gens parlent de leur études ésotériques, racontent avec qui ils étudient et pourquoi, etc., etc.

C'est dommage que les gens parlent tant, parce que parler de ses connaissances dissipe le pouvoir et apporte à l'étudiant toutes sortes de difficultés. C'est comme conduire une voiture qui a un gros trou dans son réservoir d'essence.

Les gens parlent bien trop ; ils ne font que babiller et bavarder. La plupart des gens entendent quelque chose et se mettent immédiatement à en parler, montrant

que dans leur esprit il n'y a aucune capacité d'accueillir les connaissances.

Un étudiant qui parle trop prouve définitivement qu'il ou qu'elle ne progresse pas dans la bonne voie. L'étude est une chose privée, les progrès d'une personne sont une chose privée, et si donc vous voulez progresser, taisez-vous et ouvrez les oreilles. C'est la seule façon de progresser.

MAYA : Maya est ce qui trompe, ce qui obscurcit la clarté de vision d'une personne, lui donnant des illusions, des illusions qui fréquemment lui font croire qu'elle est beaucoup plus importante qu'elle ne l'est réellement. Il se peut que la personne ait tant parlé qu'elle se soit convaincue de sa propre importance !

Maya est l'un des gros obstacles auxquels nous devons faire face. Cette Terre est le Monde de l'Illusion, le Monde de Maya, et nous devons nous débarrasser de nos illusions et faire face à la réalité avant de pouvoir passer à un stade supérieur d'évolution.

MÉDITATION : La méditation est une méthode pour mettre son esprit en ordre, l'entraîner, le développer. Méditer, c'est penser à un certain objet, ou sujet, ou matière, afin d'apprendre tout ce qu'il y a à savoir à son sujet.

On peut méditer sur une plante et visualiser alors la graine plantée dans la terre. On médite sur la graine et l'on voit alors craquer la couche extérieure et la première poussée hésitante de la vie à l'intérieur, le tâtonnement aveugle de la petite vrillette se tordant à travers la Terre, s'élevant vers la lumière.

On peut voir monter cette petite vrille comme un fil blanc, puis émerger du sol et devenir verte ou brune, grandissant, devenant adulte, et plus tard répandant des graines qui tomberont autour d'elle ou seront picorées par les oiseaux, ou pourront même être transportées dans les airs par les vents pour être plantées au loin.

Nous pouvons voir ces graines tomber aussi sur la terre, être enterrées et croître à leur tour.

La méditation nous permet, lorsque nous y sommes entraînés, de rechercher le motif interne, de sonder ce qui ne pourrait être connu autrement. Il ne s'agit pas de concentration, car la concentration est quelque chose de totalement différent.

MÉDIUMS : Les médiums ? Eh bien, que sont-ils ? Il y a deux sortes de médiums ; la diseuse de bonne aventure des rues écartées qui peut d'une certaine façon, par une bizarrerie de son esprit, recevoir parfois des 'révélation' provenant de l'autre côté de la mort. Ces voyantes sont illettrées, sans méthode et ne sont pas constamment médiumniques. Elles sont dans la même situation que le sorcier sauvage qui possède un certain pouvoir psychique, ne peut pas dire pourquoi, ni non plus n'est intéressé à savoir pourquoi, se contentant de posséder le pouvoir.

L'autre type de médium est un homme ou une femme cultivé, dont l'évolution est déjà très avancée et qui est peut-être sur Terre pour la dernière fois. Cette personne sera médiumnique la plupart du temps.

Le fait qu'une personne ait des dons de voyance, de télépathie ou des dons médiumniques ne veut pas dire

pour autant qu'elle soit bonne. Cela veut simplement dire qu'elle est un peu différente. Un chanteur peut avoir une voix admirable, mais il aura cette voix admirable qu'il soit un homme bon ou un mauvais homme ; son caractère n'aura aucun rapport avec sa voix. Il en est ainsi des médiums — on trouve de mauvaises personnes qui sont des médiums, tout juste comme on peut avoir un médium chez le saint 'de la porte à côté'.

Un médium maléfique c'est l'imposteur, une personne qui abuse des gens crédules et prétend avoir des pouvoirs qu'elle ne possède pas. Elle peut être une bonne psychologue qui traduit en termes différents ce que le client vient juste de lui dire !

Il convient de préciser ceci : une personne n'est pas un médium simplement parce qu'elle dit qu'elle en est un. On doit également spécifier qu'un mauvais médium, comme c'est le cas pour un bon médium, peut aussi bien être un homme qu'une femme, mais les médiums sont habituellement comme les navires — mentionnés en tant que 'elle', probablement à cause de toute l'agitation en cause !

Un médium est simplement une personne qui peut être utilisée comme 'un intermédiaire pour l'échange de pensées d'un plan d'existence à un autre !' En d'autres termes, il est possible pour une personne illettrée de parler dans une langue que consciemment elle ne connaît pas, parce qu'elle ne fait, finalement, que transmettre un message.

MÉMOIRE : On sait que l'esprit humain peut contenir la connaissance de tout ce qui s'est jamais produit sur

la Terre. L'esprit humain est quelque chose comme un cerveau électronique en cela que certaines cellules emmagasinent certains souvenirs, mais un cerveau électronique occupe un vaste espace ; l'esprit humain a beaucoup, beaucoup de cellules vides en attente de plus d'informations.

L'espèce humaine est consciente pour un dixième seulement. Les neuf autres dixièmes constituent le sub-conscient et dans le sub-conscient se trouve la connaissance de tout ce qui s'est passé sur la Terre, une sorte de mémoire raciale héritée, parce que dans le sub-conscient arrivent des informations glanées au cours de voyages dans l'astral lorsqu'on est allé y consulter les Archives Akashiques.

Grâce à une formation appropriée, on peut plonger profondément dans le sub-conscient et déterrer des souvenirs et des connaissances dont on ignorait totalement l'existence.

MENTAL INFÉRIEUR : Le mental inférieur est cette partie de notre personne qui absorbe les connaissances et les enregistre dans notre mémoire. Si nous savions comment le faire, comme certains Orientaux, nous pourrions nous rappeler tout ce qui nous est arrivé, même dès AVANT notre naissance.

En fait, c'est assez facile si l'on sait comment s'y prendre et si l'on a la patience de pratiquer. On parle de 'mémoire absolue' pour les gens qui peuvent le faire.

La mémoire absolue peut, comme nous l'avons dit, être sollicitée par la pratique, mais l'on ne doit pas le faire à moins d'avoir la conscience claire, parce que si l'on se souvient de tout, on peut se souvenir tout

autant des choses déplaisantes que des choses plaisantes, et les choses déplaisantes apparaissent fréquemment encore pire quand on ressasse le passé.

La mémoire absolue est dans notre sub-conscience et s'il y a une raison valable pour ce faire, un hypnotiseur compétent peut hypnotiser une personne à quelques reprises et la mener graduellement dans les recoins les plus obscurs de sa mémoire sub-consciente. Cette méthode peut être utilisée pour découvrir pourquoi une personne a certaines inhibitions ou peurs.

Ceci peut être utilisé, aussi, pour déchiffrer des documents anciens dans une langue que l'on ne comprend pas, car si l'on est ramené dans l'espace et le temps de son sub-conscient, on peut même accéder à la mémoire raciale de l'humanité. Mais, bien sûr, un système beaucoup plus facile est celui de voyager correctement dans l'astral et de voir alors les Archives Akashiques.

MING : Ce n'est pas seulement, comme tant de gens le pensent, une précieuse pièce de céramique exposée dans un musée. Ce Ming-là n'est qu'un quelconque ornement antique qui nous est resté de la période Ming (ou Dynastie Ming) des Empereurs chinois.

Le Ming auquel nous nous référons est celui qui indique le destin. Les Chinois considèrent que la destinée est le Ming ; le Ming est un Ordre des Dieux là-haut.

MING CHIA : Les Chinois, avant que les Communistes ne se déchaînent là-bas, croyaient beaucoup à la vertu des noms. Les noms avaient du pouvoir, les noms pouvaient être propices ou défavorables. Ainsi Ming

Chia est une école spéciale des noms où l'on pouvait déterminer les noms de bon et de mauvais augure, de sorte qu'il était possible de donner un nom correct à quelque chose qui avait de l'importance pour la personne qui la nommait.

Les Chinois connaissaient bien la science des vibrations, ils savaient que des vibrations convenables pouvaient augmenter la puissance d'un objet et débutèrent ainsi leur science des noms.

MITHYA : Les gens sont dans la servitude ici à travers le Monde de l'Illusion. Les gens ont de fausses valeurs, de fausses croyances, et une fausse compréhension.

Tout ce qui compte sur la Terre c'est combien d'argent une personne a en banque et sa condition de naissance — sa classe sociale. Les gens adorent les faux Dieux, le Dieu en Chef étant le symbole du dollar. Les gens sont capables d'envisager placidement le voyage dans l'espace, mais sont incapables de se rendre compte que l'esprit est supérieur à la matière, et que le moyen le plus facile de voyager dans l'espace est celui du voyage astral !

Le Mithya est l'état de fausseté qui doit être banni avant de pouvoir parvenir à la libération des liens de la chair, des illusions de ce monde, et ainsi arriver à réaliser son vrai Sur-Moi.

Mithya est une bonne chose à mettre derrière soi, parce que jusqu'à ce que l'on puisse se réveiller et prendre conscience de la réalité, on gaspille son temps et l'on revient inutilement sur Terre.

MOHA : C'est un état d'ignorance, l'état de stupidité, l'état de confusion totale. C'est causé par un manque

de discernement entre ce qui doit être fait et ce qui doit être laissé de côté.

Moha mène au chagrin et à la souffrance. En surmontant Moha on doit aussi surmonter Mithya, et alors, alors seulement, peut-on atteindre l'état de Moksha.

MOKSHA : C'est la libération. C'est se libérer de la bêtise crasse, se libérer de l'ignorance, se libérer de la confusion.

C'est le but de tous les êtres vivants de parvenir à la libération, d'être libéré des liens de la Terre, des désirs importuns de la chair, et d'atteindre ainsi le stade que, faute d'un meilleur terme, nous appellerons 'Bouddhité'.

Peu importe que l'on soit Chrétien ou Juif, Musulman ou Bouddhiste, on lutte toujours pour se libérer des souffrances du monde et entrer dans ce que nous appelons le Paradis, le Nirvana, les Champs Célestes, ou quelque chose de semblable. Jusqu'à ce que nous ayons atteint Moksha, nous ne pourrions nous rendre dans aucun de ces endroits désirables.

MOI SUPÉRIEUR : C'est notre Sur-Moi, la partie de nous qui contrôle le corps physique de loin. Nous, ici sur Terre, 'tirons les marrons du feu pour le compte de notre Sur-Moi'. Qu'importe si nous nous brûlons indûment les doigts, car ils ne doivent durer que quelques années, alors que le Sur-Moi doit durer toute l'Éternité et un peu plus encore.

Nous pouvons nourrir la partie spirituelle de nous-mêmes par la méditation, la contemplation et par

l'observation du bien que nous avons appris par les expériences incarnées.

Il nous faut développer l'amour et le bon sens. Nous devons développer et pratiquer la compréhension. Nous devons éviter de faire ces choses qui causent de la souffrance et de la détresse aux autres, car s'il est facile en ce monde de tromper les autres, de les égarer, et bien que nous soyons peut-être si intelligent que nous soyons à l'abri des lois de la Terre, il n'en demeure pas moins que, lorsque nous passons au-delà des confins de cette Terre, nous apprenons à nos dépens que nous devons payer pour toutes les misères que nous avons fait subir aux autres, nous devons payer pour toutes les pertes que nous avons infligées aux autres. Ainsi il est, en termes de bon sens, moins coûteux pour nous de bien nous conduire en ce monde, car ceci n'est qu'un clin d'oeil comparé à la Plus Grande Vie au-delà.

MORT : Ceci, dans le sens occulte, est la rupture de la Corde d'Argent, qui sépare le corps astral ou l'Âme du corps physique.

Il n'y a rien à craindre dans la mort, parce que la mort est aussi naturelle que la naissance. La mort, en fait, est le processus de renaître dans un autre plan d'existence.

C'est une disposition de la nature que les gens aient normalement peur de la mort. Il y a une peur raciale de la mort ancrée et c'est nécessaire parce que si les gens savaient à quel point il est simple de mourir, il y aurait davantage de suicides et ce serait mal parce qu'aussitôt qu'un suicidé arrive de l'autre côté de la mort, le

pauvre type se fait remettre dans un autre corps — celui d'un bébé, bien sûr — et doit alors vivre le laps de temps qui lui est alloué.

Chaque personne venant sur Terre a ses jours comptés, c'est-à-dire que l'heure de sa naissance est connue et l'heure de sa mort est connue aussi. Donc, si une personne commet un suicide, elle est remise dans le corps d'un bébé et retournée sur Terre, et si elle n'en avait plus que pour quelques mois à vivre, il se pourrait bien qu'elle arrive mort-née ; s'il ne lui restait plus que deux ou trois ans à vivre, alors le bébé décéderait à deux ou trois ans.

La mort est une bonne chose. Il serait intolérable de penser à vivre pour l'éternité sur cette Terre de ténèbres. La mort est une libération des fatigues de la Terre, elle nous permet d'évoluer et d'éduquer notre Sur-Moi.

MUDRAS : Le Hatha-Yoga a toutes sortes d'exercices bizarres, certains inoffensifs et peut-être franchement amusants, mais d'autres extrêmement dangereux. Les vingt-cinq exercices dits Mudras ne devraient donc pas nous concerner, sauf que je désire personnellement donner ici l'avertissement solennel qu'aucun de ces exercices ne devrait être pratiqué sans la supervision et les conseils d'une personne vraiment qualifiée.

Les dangers sont réels. Il se peut que l'on soit atteint d'une maladie de coeur qui ne se manifeste pas dans la vie courante, et si on essaie d'imiter un serpent atteint de dyspepsie, c'est de demander — et d'obtenir — des ennuis.

Trop de gens font un culte ou un fétiche de certains de ces exercices et en se concentrant trop, ils peuvent se faire terriblement de mal. Quel genre de mal ? Allez dans un hôpital psychiatrique et vous verrez !

Il y a de nombreux exercices qui ont un certain rôle dans le processus d'élévation de la Kundalini, et simplement pour vous donner quelques informations à ce sujet, question d'intérêt académique, permettez-moi d'en citer un ou deux.

Le premier est le Khechari-Mudra. C'est une série d'exercices destinés à allonger la langue. Il faut plusieurs mois pour parvenir à ce résultat, mais quand la langue est suffisamment allongée et les muscles exercés, on peut la retourner de façon à obstruer complètement le gosier. L'adepte — qui se livre parfois à cet exercice dans un but bien précis — bouche tous les orifices naturels avec des tampons huilés, et en appliquant ensuite le Mudra requis, peut rester sans respirer pendant des jours et des jours. Cela a été prouvé dans des conditions expérimentales.

Un autre exercice, ou Mudra, est celui du Viparitakarani. Dans celui-ci la victime, celle qui pratique, est étendue sur le dos la tête reposant sur le sol. Elle lève ensuite les jambes en l'air, ainsi que la partie inférieure du dos. Elle doit soutenir ses hanches avec les mains, les coudes supportant alors le poids du corps. Parfois les gens agitent les jambes en décrivant des cercles, mais avant de le faire ils devraient attacher un drapeau à leurs chevilles pour au moins donner un semblant d'objectif à ce qu'ils font, ou ils pourraient même s'attacher une feuille de palmier aux jambes pour s'éventer en même temps.

Une autre folle acrobatie est le Pasanimudra. La personne qui s'y adonne devrait en faire un métier sur une scène. Quoi qu'il en soit, ce type entoure son cou de ses jambes comme s'il s'agissait d'une écharpe. Cela revient beaucoup moins cher de sortir s'acheter une écharpe que de payer le docteur qui devra vous délier par la suite.

Encore un autre exercice — le Kaki-Mudra où une pauvre âme contracte ses lèvres et tente, pour une raison quelconque, de ressembler à une corneille. Elle aspire alors l'air très lentement.

De nouveau, un point de vue personnel — dans *l'authentique* Extrême-Orient les seules personnes qui se livrent à ces folles acrobaties sont les mendiants et ces 'fakirs' qui ont besoin de gagner leur vie et ne savent rien faire d'autre. Les gens qui font ces exercices sont simplement des acrobates, des jongleurs, etc. Ces exercices ne contribuent pas vraiment à accroître la compréhension spirituelle et si vous soupçonnez une maladie quelconque, abstenez-vous-en, vous vivrez plus longtemps — et plus heureux.

MULADHARA : C'est un autre Chakra. Celui-ci est situé sous la base de la colonne vertébrale. C'est l'emplacement de la Kundalini.

La plupart des gens se contentent de dire que la Kundalini est située à la base de la colonne vertébrale, mais en réalité la Kundalini est située exactement à mi-chemin entre l'organe d'excrétion et l'organe de reproduction.

Ce Muladhara est un Chakra à quatre pétales ; moins le degré d'évolution de la personne est élevé, plus sombre est la couleur rouge des pétales. Au centre des pétales rouges — là où ils se rejoignent — dans la forme flamboyante d'un triangle avec le carré jaune se loge précisément la Kundalini.

Le rouge représente les plus basses émotions charnelles et les passions. Le jaune, qui entoure la Kundalini couchée, indique que la force Kundalini peut être spirituelle si elle est correctement élevée. Mais si elle est élevée de la mauvaise façon, ou au mauvais moment, ou à des fins mauvaises, elle jaillira comme une flamme qui brûlera la raison et fera de l'imprudent un idiot pour toute la vie.

La Kundalini ne doit être éveillée que par un Professeur expérimenté qui sait réellement ce qu'il fait. Mieux vaut attendre, si nécessaire, que votre Kundalini ne soit éveillée que dans la prochaine vie, plutôt que d'avoir à revenir un nombre de vies supplémentaires pour avoir été impatient et avoir excité votre Kundalini pour les mauvaises raisons.

MUMUKSHUTWA : C'est un très fort désir d'être libre des liens de la chair. C'est pourquoi tant de gens veulent faire le voyage astral, veulent sortir du corps, hors de l'argile emprisonnante, pour visiter des endroits et voir les choses par eux-mêmes.

C'est également le désir de mettre fin aux incarnations continuelles, un désir de rentrer chez soi dans le monde spirituel.

MUNI : C'est une personne qui ne parle pas de ses exercices Yogiques, ni de ce qu'elle apprend, ni de ce

que son Professeur a dit la dernière fois, ni de ce qu'elle lui répondra si ce dernier refuse de lui enseigner ce qu'elle veut savoir. Muni est une personne qui ne s'engage pas dans le bavardage inutile, une personne qui peut garder le silence. Vous devriez consulter [Mauna](#) ici pour vous rafraîchir la mémoire !

MYSTICISME : C'est la croyance qu'en s'attardant sur les choses supérieures à ce monde, on peut augmenter son statut spirituel. C'est de parvenir à un état super-conscient, c'est d'augmenter ses vibrations de sorte que, tout en étant toujours conscient dans le corps, l'esprit soit capable de recevoir les vérités supérieures, les réalités supérieures.

Le mysticisme n'a rien à voir avec les sortilèges ou la magie noire, mais seulement avec ce qui augmente notre compréhension des choses qui sont au-delà de l'expérience physique humaine.

N

NADAS : Il existe différentes formes de son. Le son, en fait, est simplement une vibration, tout comme la vue. Nous appelons 'son' ce qui peut être perçu par l'oreille humaine, ou plus exactement, par n'importe quelle oreille.

Nadas est une forme de son qui est entendu de l'intérieur, sans l'aide de l'oreille. C'est une voix de la conscience, la voix du Dieu intérieur, la voix de votre Sur-Moi vous appelant, vous disant ce que vous devez

faire, et — peut-être plus important encore — vous disant ce que vous ne devez pas faire.

Il est dit : 'Sois tranquille et sache que je suis en toi'. Le 'je' que l'on 'connaît' ainsi est le Nadas, la Voix Intérieure. Vous ne pouvez pas vous tromper, dans votre stade actuel d'évolution, si vous écoutez et obéissez à cette voix tranquille de la conscience intérieure.

NIDANAS : On les connaît comme les Douze Causes de la Souffrance. Il est inutile de les énumérer en détail parce que ce ne sont que des choses qui ont trait à l'existence matérielle, telles que les désirs de la chair et toutes les autres choses du genre qui semblent avoir été spécifiquement conçues pour retenir le pauvre Homme qui souffre, et la pauvre Femme qui souffre encore plus, sur cette Terre de misère.

Nous devrions nous débarrasser des Nidanas aussi vite que possible. Il y a dans les Nidanas des choses telles que l'orgueil, la convoitise, la luxure, la colère, la gloutonnerie, l'envie et la paresse. Ces choses ne sont pas désirables, nous n'avons pas à les supporter, et avec un petit effort nous pouvons nous débarrasser de tout le lot, et quand nous parvenons à faire cet effort, nous découvrons que ce n'est pas si difficile que nous le pensions et nous savons dès lors que nous sommes en bonne voie de quitter ce cycle terrestre pour de bon — et c'est certainement une bonne chose.

NIDIDHYASANA : C'est une pratique de méditation profonde, la vraie forme de méditation, celle qui nous permet d'obtenir des résultats. Elle comporte trois étapes essentielles ; ces étapes sont les suivantes :

Premièrement, on lit ou on écoute. On peut lire un texte religieux ou métaphysique, ou bien quelqu'un nous lit un texte. Cela met une information à notre disposition qui nous prépare à la deuxième étape.

Deuxièmement, nous avons l'information et nous devons maintenant y réfléchir. De quelle information disposons-nous ? Nous y pensons de façon générale, nous y réfléchissons et en faisons le tour, et quand nous avons réfléchi pour avoir une compréhension de base de tout le sujet, nous en venons à la troisième étape.

La troisième étape c'est le Nididhyasana proprement dit où nous prenons une facette, ou un aspect de l'information qui nous a été donnée dans la première étape, que nous avons examinée de manière générale dans la seconde, et nous méditons sur ce qui a mérité plus particulièrement notre attention.

NIDRAS : Ce sont des idées que l'on obtient pendant le sommeil. Possiblement, des idées qui nous sont venues pendant notre visite dans le monde astral. Si nous les ramenons dans le monde physique telles que nous les avons reçues, elles peuvent alors nous être d'une inestimable valeur. Beaucoup de compositeurs de musique sont capables de ramener au monde physique un souvenir musical entendu dans le monde astral, et 'composent' ainsi de merveilleux chefs-d'oeuvre qui entrent dans l'histoire comme des classiques.

Malheureusement, beaucoup de gens ne peuvent pas accepter le voyage astral et ne peuvent pas accepter

les idées présentées au cours d'une visite astrale. La forme de religion particulière d'une personne peut ne pas avoir fait mention du voyage astral, et donc l'adepte de cette religion peut y voir quelque chose de mauvais. C'est ainsi que ces idées, rationalisées, sont considérées comme des 'rêves'. L'intellect humain, qui est le plus grand obstacle de l'humanité, fabrique une image rationalisée qui déforme complètement ce que le corps astral tente de dire au corps physique.

Si l'on gardait à son chevet un petit carnet et un crayon, et y inscrivait *immédiatement* les idées qui nous viennent durant la nuit, on s'en souviendrait au matin. Les gens disent : 'Oh, c'est tellement clair que je suis sûr de m'en souvenir' ; ils se tournent, se rendorment, et au matin ils ont déjà tout oublié à ce sujet. C'est désolant parce que beaucoup de choses merveilleuses nous sont révélées durant notre 'sommeil'.

NIRVANA : C'est la libération du corps, la libération des convoitises et des gloutonneries de la chair. Ce n'est pas la cessation de toute expérience ; cela ne signifie pas la cessation de toute connaissance, ni la cessation de toute vie.

Il est faux de dire que le Nirvana signifie exister dans un état de néant. C'est une erreur absolue qui a été commise par des gens qui parlaient de choses qu'ils n'arrivaient pas à bien comprendre.

Le Nirvana c'est la libération des convoitises, la libération des divers appétits de la chair. Le Nirvana n'est même pas une contemplation béate. C'est, plutôt,

un épanouissement de connaissances spirituelles, et la libération de tous les désirs corporels.

L'état de Nirvana est un état de pureté, pureté pour ce qui est de l'absence de convoitises des choses physiques. Mais même quand on a atteint le Nirvana — la liberté des désirs de la chair — on continue encore à apprendre des choses spirituelles et à progresser sur d'autres plans d'existence.

NIYANA : Ce mot vient du Raja Yoga et se réfère au deuxième des Huit Membres de cette branche du Yoga. Il se réfère à l'accomplissement des vertus de pureté, physique et mentale, et au contentement.

Il indique que l'on doit avoir un certain degré d'austérité avant d'être capable de cette profonde dévotion qu'il est nécessaire d'accorder à son Dieu. Si l'on n'a pas le degré nécessaire d'austérité, on est tellement occupé à penser à ses propres désirs, qu'on n'a pas de temps pour penser à Dieu.

NON-ATTACHEMENT : Cela veut dire exactement ce que cela dit — le fait de n'être attaché à aucune chose matérielle. L'avare est lié à la terre parce qu'il est attaché à son argent ; l'ivrogne est lié à la terre parce qu'il est attaché à sa boisson. Si l'on a une forte envie, un fort désir, alors quand on quitte cette Terre on est irrésistiblement ramené comme un poisson au bout de la ligne d'un pêcheur, on est ramené pour visiter ces lieux de prédilection où se trouve ce que l'on veut le plus — argent, boisson, ou autre chose. On rôde, fantôme désincarné, attiré irrésistiblement par l'aimant de ce désir qui n'a pas été maîtrisé durant l'existence physique. Le non-attachement c'est la maîtrise de soi,

le détachement des attraites et des convoitises de la vie sur Terre.

Le non-attachement signifie la libération des désirs qui affligent l'humanité. Une personne qui a atteint ce stade, qui a atteint le non-attachement, aide l'humanité et n'ignore pas ses besoins d'assistance.

NUMÉROLOGIE : Les mots sont des vibrations. Les lettres, les sons, sont des vibrations, et une vibration est une pulsation, ou une vague, avec des sommets et des vallées qui se suivent dans un certain ordre. On peut donner à de telles vibrations des valeurs numériques pour qu'elles puissent être identifiées.

Certains sons sont agréables, tout comme certaines odeurs sont agréables. Certains sons sont déplaisants tout autant que peuvent l'être certaines odeurs. Si nous donnons aux sons des valeurs numériques, nous avons une table qui peut être consultée pour savoir lesquels sont bons et lesquels sont mauvais pour nous. C'est ainsi que les peuples d'Orient ont une Science de la Numérologie dans laquelle les lettres — chacune d'entre elles — ont un nombre, et si nous prenons un nom nous pouvons additionner les nombres formant ce nom pour savoir si celui-ci est bon ou mauvais pour nous.

Certaines personnes ont constaté qu'en changeant légèrement leur nom, elles obtenaient une vibration harmonieuse et n'avaient plus à souffrir d'une mauvaise vibration. Ainsi les gens qui savent comment le faire peuvent utiliser leur nom complet, ou leurs initiales et leur nom de famille, selon ce qui s'avère être le plus bénéfique.

La Numérologie, toutefois, se prête au charlatanisme, et l'on ne devrait voir qu'un numérologue qui a une réputation établie, parce que certains de ceux qui pratiquent dans les rues écartées n'en veulent qu'à votre argent ; ils ne sont pas intéressés à vous venir en aide.

O

OBSERVANCES : Toutes les religions ont certaines règles que les fidèles de cette religion doivent pratiquer ou suivre. Ce sont des Disciplines, car sans discipline il n'est pas possible d'avoir un être raisonnable, qui se contrôle.

Certains appellent ces Observances 'des Stations', comme en témoignent les 'Stations du Chemin de Croix' dans la croyance chrétienne. En témoignent, également, divers autres procédés dans des sociétés différentes. En matière occulte, il y a cinq observances fondamentales ou, si vous préférez, on peut dire qu'il y a cinq disciplines de base que l'on doit suivre.

On doit avoir un corps pur et un esprit pur. On doit étudier son propre corps pour acquérir la pureté de l'esprit. La santé est nécessaire à moins que l'on ne se consacre réellement à l'occulte où des règles différentes s'appliquent. Mais pour la personne moyenne une bonne santé est nécessaire afin que l'esprit soit capable de résister aux émanations auriques d'une autre personne qui peut ne pas avoir l'esprit aussi pur.

J'ai dit ci-dessus qu'il faut être en santé à moins que l'on ne soit engagé dans des questions occultes réellement profondes où des règles différentes s'appliquent. Peut-être vous intéressera-t-il de savoir pourquoi.

La personne moyenne de santé moyenne tombe dans une gamme de vibrations moyennes et ces vibrations moyennes rendent généralement cette personne incapable d'atteindre des 'octaves' plus élevés ; mais si une personne est atteinte d'une maladie quelconque, ses vibrations personnelles peuvent être accrues, ce qui lui permet de commencer avec une vibration plus haute que la moyenne et de passer à une vibration beaucoup plus élevée que la moyenne.

Vous obtenez la même chose dans le cas d'un chien ; un chien peut entendre des sons plus aigus qu'un humain, comme en témoigne le sifflet 'silencieux' pour chien. Mais l'humain peut entendre des sons plus graves que le chien. Dans certains cas, donc, et seulement chez des personnes très dévouées, une maladie est un avantage en cela qu'elle permet à une personne de répondre à une plus haute fréquence d'impressions sensorielles et parasensorielles. Pour tous les autres, c'est-à-dire pour tous sauf ceux qui ont une connaissance définie — très définie — de leur destin, les gens doivent cultiver un esprit pur dans un corps pur !

En suivant les bonnes disciplines ou, pour en revenir à notre mot clé, les bonnes observances, et en obtenant la pureté de l'esprit, on peut arriver à la forme la plus élevée de plaisir que l'on puisse connaître sur la Terre et l'on peut ainsi faire de grands progrès vers

l'augmentation de sa stature spirituelle pour d'autres incarnations.

Nous avons, donc, un esprit pur dans un corps pur. La troisième Observance conduit à l'élimination des impuretés du corps et de l'esprit et à la culture d'acquisitions plus pures, plus épurées, c'est-à-dire que la personne progresse le long du chemin de la spiritualité et se détache des désirs charnels.

La quatrième Observance exhorte une personne à s'associer à ceux de plus grandes compétences et de standards spirituels plus forts que les siens. Plus l'on s'associe à ceux qui sont 'meilleurs' que soi, plus on a d'occasions de voir un peu de 'bonté' déteindre sur soi. La quatrième Observance nous enjoint de constamment chercher à nous associer à ceux qui peuvent nous montrer l'exemple et nous conduire le long de la voie de la pureté et du développement spirituel.

La cinquième Observance est celle qui nous enjoint de développer le pouvoir de contemplation. Nous ne devons pas nous précipiter aveuglément et en venir à des décisions instantanées, mal informées. L'on doit réfléchir à une chose, contempler la question, et nous avons alors la satisfaction de savoir que notre décision n'est prise qu'après une évaluation soigneuse de tous les faits en notre possession.

OBSTACLES : Après avoir examiné les Observances, ce qu'elles signifient et comment elles peuvent nous aider, nous devons jeter un coup d'oeil aux obstacles qui sont sur la voie de la poursuite du développement. Ainsi, quels sont ces obstacles ?

Une personne est confrontée à un problème. Il semble ne pas y avoir de solution immédiate au problème, enfin, pas de solution facile et acceptable pour la 'victime'. La personne qui est subitement obligée de faire un choix entre deux voies également déplaisantes, désagréables, ou qui entraînent un dur labeur, ou de 'perdre la face', se retrouve habituellement aux prises avec une quelconque maladie auto-infligée qui lui donne la possibilité de dire : 'Oh, je ne peux pas faire cela, je suis malade !' Ou bien un observateur dira : 'Oh, pauvre un tel, on ne peut pas lui demander de faire mieux ; il est malade !' Un obstacle majeur, alors, c'est le sentiment d'infériorité de la personne, sa paresse, et ainsi se déclare une maladie auto-infligée qui fournit une excuse qui n'est pas bien bonne en ce monde, mais qui est tout à fait sans valeur dans le monde au-delà.

Un autre obstacle est l'apathie, la léthargie mentale ou, plus précisément, la paresse mentale. Les gens choisissent la ligne du moindre effort, ils n'ont pas la faculté de se regarder droit en face et voir quels insignifiants crétins ils sont vraiment. Si les gens consentaient à affronter la vérité et tiraient le meilleur d'une bien piètre situation, la piètre situation deviendrait bientôt une meilleure situation.

Un très grand obstacle est la loquacité excessive. Trop de gens parlent trop, trop souvent et sans en savoir assez. Trop parler est signe de cerveau vide. Une personne entend certaines informations et les déverse immédiatement de sa bouche toujours ouverte sans leur donner la chance de se loger dans les cellules de mémoire du cerveau. Les gens parlent trop parce qu'ils

sont (et non pas seulement se sentent !) inférieurs. Ils parlent pour augmenter leur propre sens d'importance, ils ronronnent sans fin sur les sujets les plus banals sur un ton singulièrement monotone et d'une façon singulièrement mal informée. Ils pensent tromper leur auditeur en l'impressionnant par tant d'érudition. Au contraire, l'auditeur se dit généralement : 'Quel ennuyeux abruti !' Il est nécessaire de freiner son désir de parler, car la loquacité ne fait que donner une idée totalement fausse de sa propre importance.

Toutes ces choses sont des obstacles, des obstacles au développement, des obstacles qui nous détournent de la voie du progrès spirituel. Nous devons en tout temps garder à l'esprit la notion que sur cette Terre nous sommes comme des passagers à une certaine station en bordure du chemin d'un bien lointain pays, en attente d'aller quelque part, et plus nous ajoutons de difficultés, plus nous reculons. C'est, en fait, quelque chose comme le jeu des serpents et des échelles ; vous avancez votre pion et tombez sur la tête d'un serpent qui vous fait redescendre beaucoup plus bas que la case de départ, mais si vous jouez bien, vous montez une échelle et obtenez une soudaine promotion !

OCCULTES, POUVOIRS : Les pouvoirs occultes nous viennent après des années et des années d'entraînement, et après des vies et des vies d'expérience.

En Orient, le nombre 8 est un nombre sacré, un nombre qui est censé conférer divers pouvoirs 'magiques'. Dans le monde de l'occultisme, il existe huit accomplissements standards, mais l'on ne peut avoir de

pouvoirs occultes que si l'on met de côté toutes pensées de domination sur les autres. Par exemple, les publicités qui disent : 'Dominez les autres par l'hypnotisme', font un grand tort au monde dans l'ensemble, incitant les gens aux mauvaises actions. Vous ne pouvez pratiquer les pouvoirs occultes que lorsque vous êtes tout à fait certain que vous n'utiliserez pas ces pouvoirs à de mauvaises fins.

Les Adeptes de rang élevé ne conseillent jamais à leurs étudiants d'essayer d'arriver aux huit accomplissements occultes ; on doit plutôt se hâter lentement et progresser par étapes confortables.

Il est préférable d'essayer de cultiver de bonnes aptitudes sur le plan terrestre avant de s'occuper de pouvoirs occultes, parce que si l'on développe des pouvoirs occultes avant d'être assez pur pour les contrôler, ils vont contrôler la personne qui les a développés et cela peut être une source de beaucoup de chagrin !

OCCULTISME : Ceci a trait à la connaissance des choses qui sont au-delà des sens ordinaires, terrestres, du corps. Sur cette Terre nous sommes confinés à certains sens. Nous pouvons toucher une chose et savoir qu'elle est là, nous pouvons savoir si elle est chaude ou froide, si elle est plaisante ou douloureuse. C'est la connaissance terrestre des choses, mais la connaissance occulte ne peut pas être connue par les pouvoirs ordinaires, terrestres, du monde. Tant que nous sommes dans la chair nous ne pouvons la toucher, nous ne pouvons qu'en être conscient et c'est quand on peut en être conscient qu'on peut l'avoir.

OJAS : Il s'agit de la forme la plus haute d'énergie dans le corps humain. Il se présente dans l'aura d'abord comme une lumière bleue terne, mais au fur et à mesure que la pureté augmente le bleu devient plus clair, tourne à l'argenté, puis à une radiation dorée.

Chez la personne du type le plus pur, Ojas est emmagasiné dans le cerveau où il stimule l'avancement de celle-ci dans les progrès spirituels et intellectuels qui normalement seraient au-delà de sa portée. Quand on voit une personne de ce type on peut voir le halo doré ou nimbus autour de sa tête.

OM : Connu comme un mot de pouvoir. Lorsqu'il est prononcé correctement et avec la force appropriée aux circonstances, il confère de grands avantages à celui qui le prononce. La prononciation est 'OH-M'.

C'est un fait indéniable que certains Adeptes Orientaux peuvent ressusciter des gens d'entre les morts en prononçant une combinaison correcte de sons. Il convient toutefois d'insister encore sur le fait que l'on ne doit pas se livrer à des trucs comme ceux-là sans des connaissances très spéciales et sans une raison très spéciale, car si vous ressuscitez quelqu'un sans savoir ce que vous faites, vous allez rendre à la vie une personne dont le cerveau a été détérioré par manque d'oxygène et vous aurez ainsi un zombie typique.

OMTATSAT : C'est un autre mantra. Prononcer le mot correctement met en marche tout une suite de vibrations et c'est ainsi qu'en répétant le mot plusieurs fois et de la manière qui convient, on peut éveiller certains centres en soi. De nouveau, il faut insister sur

le fait qu'à moins d'être correctement instruit en la matière, on ne peut obtenir la bonne prononciation et ainsi, on peut répéter le mot jusqu'à l'extinction de voix sans que rien de bon ni de mauvais ne se produise.

Nous possédons divers chakras qui sont plus ou moins assoupis, atrophiés, ou 'endormis dans l'argile', pourrait-on dire. Mais en suscitant les bonnes vibrations à travers chaque molécule du corps, nous pouvons libérer le chakra pour qu'il ait une chance de se développer, mais ceci ne peut être fait que quand une personne a des motifs purs, quand une personne ne pense pas à faire des démonstrations insensées ; les démonstrations, les matérialisations, etc., etc., ne sont, après tout, rien de plus que les joujoux ou les jouets d'enfants immatures, et les enfants n'ont pas à faire usage des pouvoirs que des mantras correctement répétés peuvent apporter.

P

PADMASANA : Vous reconnaîtrez ceci quand je vous aurai dit que c'est la célèbre Position du Lotus. Vous avez vu des statues orientales du Bouddha assis et la plupart du temps le Bouddha est représenté assis dans la Positon du Lotus.

L'Occidental qui est habitué à s'asseoir sur une chaise, dont le siège est au-dessus du sol et sur lequel il est assis les jambes pendantes, peut trouver difficile et étrange de s'asseoir comme le fait un Oriental ; l'homme et la femme de l'Orient sont assis sur une substance assez dure, les jambes croisées de sorte que

la plante des pieds soit tournée vers le haut et, bien sûr, les cuisses écartées. L'Oriental dans une telle position est assis tout droit, la colonne vertébrale droite.

Au Tibet, les lamas du degré supérieur sont assis dans cette position toute la nuit, ils dorment dans cette position, et ils meurent dans cette position, car cela fait partie de la tradition lamastique Orientale qui veut qu'en mourant l'on reste conscient aussi longtemps que possible et assis tout droit.

Le Samouraï japonais s'asseyait dans une telle position lorsqu'il se préparait au cérémonial du suicide, un acte par lequel il croyait sauver l'honneur de la famille.

L'Occidental qui étudie des sujets occultes s'assoit plus difficilement dans la Position du Lotus à cause des conventions ou — disons-le tout net — d'articulations raides ! Peu importe, la position n'est pas d'une importance vitale. La Position du Lotus est, certes, très bonne pour la méditation, mais la position vraiment appropriée pour quelqu'un est celle qui lui est la plus confortable, mais qui maintient la colonne vertébrale droite. Si vous avez envie de croiser les jambes, faites-le, et posez juste vos mains sur vos cuisses. Quand vous méditez, gardez la bouche fermée, le bout de la langue reposant légèrement contre l'arrière de vos dents, le menton baissé de façon à porter légèrement sur la poitrine.

Vos yeux ne doivent fixer rien de précis si vous pouvez y arriver, ou si vous préférez, doivent regarder dans l'infini. Ils ne doivent pas cligner ou errer d'un

objet à un autre. Le point consiste ici en ce que vos yeux ne doivent pas voir.

Si vous vous asseyez comme suggéré ici et respirez doucement, sans heurts, avec un rythme défini, vous vous apercevrez que c'est une aide excellente à la relaxation. Bien sûr — pour répéter — vous devrez être assis avec la colonne vertébrale toute droite, à moins que vous n'ayez un problème qui vous cause une douleur dans cette position.

PANCHATAPA : Ce que j'ai décrit dans mon livre *Le Troisième Oeil*. Je suis passé par cette épreuve. Peut-être puis-je ici vous rappeler de nouveau que *Le Troisième Oeil* est une histoire vraie, que tout ce que j'ai écrit est vrai. Mais revenons au Panchatapa.

C'est un traitement très sévère qui oblige à s'asseoir dans une stricte — très stricte — Position du Lotus, sans bouger, à partir de la première lueur du jour jusqu'à ce que la dernière lumière du jour ait disparu et ait été remplacée par les ténèbres de la nuit. Il est interdit de bouger pour quelque raison que ce soit, interdit de décroiser les jambes ni de faire une promenade. On doit rester assis, assis et assis.

Normalement, quatre grands feux sont allumés, au Nord, à l'Est, au Sud et à l'Ouest, et les feux sont douloureusement près de soi, de sorte que l'on devient presque comme un rôti de porc. L'idée est d'endurcir la personne par une discipline sévère. Quelqu'un de très expérimenté pouvait méditer de cette manière pendant sept jours, c'est-à-dire assis sans bouger de l'aube au crépuscule, dormant durant les heures de la nuit et

prenant les repas qui lui étaient refusés pendant la journée.

Ceci est très bon pour développer sa puissance de méditation, parce que si l'on ne médite pas on est accablé par les désirs du corps, etc., mais si l'on médite on arrive alors à 'sortir de ce monde'.

Naturellement, il n'est pas du tout recommandé qu'un Occidental fasse une chose semblable parce que cela exige un entraînement intensif.

PANDIT : Beaucoup de gens sont grandement impressionnés quand ils entendent parler du Pandit Ceci ou Pandit Cela.

Une personne se fera appeler 'Pundit' à la place, mais que ce soit Pandit ou Pundit, Pundit ou Pandit, c'est exactement la même chose.

Pundit est un nom Oriental pour quelqu'un qui a étudié à fond les Écritures et divers livres religieux. On pourrait dire que dans la religion chrétienne cela se rapproche d'un prédicateur laïque et rien de plus. En d'autres termes, un prédicateur laïque peut remplir certaines fonctions dans l'Église, mais il n'est toujours pas un prêtre — un prêtre ordonné, et un Pundit ou Pandit occupe à peu près le même statut, ou manque de statut.

PARA : Le préfixe 'le' y est généralement attaché et devient donc 'le para'. Cela signifie seulement ce qui se réfère à ce qui est au-delà de la Noble Voie Octuple. Pour que ce soit plus clair, considérez cela comme ce qui est suprême, au-delà.

Nous avons Para-bhakti. Ceci indique qu'une personne offre sa dévotion au Dieu qu'elle adore. Cela signifie une personne pieuse.

Une autre utilisation de para est dans Para-vidya. Cette combinaison de mots se réfère à, et signifie, la connaissance suprême.

Si vous étiez en Indes vous constateriez que les Brahmanes sont les plus fidèles utilisateurs de Para-vidya, qu'ils ont presque le monopole du mot, l'utilisant plus que tout autre adhérent religieux, parce que pour eux il indique la grande, la pure, la suprême connaissance qui était celle de Brahma.

PARAMATMA : Ceci est un autre mot avec notre vieil ami 'para'. Dans ce cas, il se réfère au Moi Suprême, au Suprême Atma, à ce 'nous' qui est bien au-dessus de la chair. C'est notre propre Sur-Moi personnel, ce qui contrôle le corps humain sur Terre et sur d'autres planètes.

Il est beaucoup plus commode de dire 'Sur-Moi', parce que des noms tels que Paramatma, Atma, ou Jivatma, ne mènent qu'à la confusion.

PAIX : La paix est l'absence de conflit intérieur et extérieur. La paix c'est quand on est en harmonie avec son entourage au lieu d'être en état de conflit. Beaucoup de ceux que l'on considère comme 'paisibles' vivent un intervalle, ou repos, au milieu de toute une série de vies. Pour eux — qui ne font que marquer le temps — les choses sont calmes comme l'eau d'une piscine que rien ne vient troubler à la surface. Mais ce n'est pas bon signe quand la vie entière d'une personne est trop paisible ; cela montre qu'elle ne fait pas

beaucoup de progrès ! Pour méditer avec profit, il faut éviter le conflit intérieur, bien que l'Adepté puisse méditer avec succès même quand il y a conflit extérieur ; un Adepté peut en fait méditer même entouré par les membres enthousiastes d'une fanfare qui s'en donne à coeur joie. Un tel exercice n'est pas à recommander car, à moins d'avoir atteint un certain stade, ce peut être un processus vexant.

PAROLES : C'est un triste fait de constater que tant de gens parlent trop et sur des choses dont ils n'ont aucune connaissance.

Les gens entendent la 'moitié d'une histoire' et se précipitent immédiatement chez leurs proches pour en faire une histoire et demie, et en complètent la fiction à ce moment-là.

Les gens devraient être comme les trois singes sages : ne voir aucun mal, n'entendre aucun mal, et ne dire aucun mal ; les gens devraient être comme le vieil et sage hibou qui croit que ceux qui parlent le moins entendent le plus. La plupart des gens émettent un torrent de sons semblables aux Chutes du Niagara, ils babillent, ils radotent, ils ouvrent la bouche et laissent toutes leurs pensées incohérentes, pêle-mêle, absurdes, se déverser en cacophonie de sons sans rapport, des sons discordants, aussi.

Quand une personne parle, elle n'apprend pas, et si elle n'apprend pas, eh bien elle revient sur cette Terre jusqu'à ce qu'elle finisse par apprendre. La meilleure chose que la plupart des gens pourraient faire serait de se mettre un sparadrap sur les lèvres et de garder les oreilles grandes ouvertes.

PÉCHÉ : Qu'est-ce que le péché ? Le péché est ce qu'un groupe de prêtres à tout moment considère comme indésirable. En fait, c'est un terme plutôt vide de sens. À l'heure actuelle la procréation semble plutôt être un péché, car on dit que les enfants naissent dans le péché. Comment pourrait-il en être ainsi ? Sans la procréation il n'y aurait ni race, ni prêtres.

Les 'péchés' comprennent l'orgueil, la convoitise, la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie et la paresse. Ce sont les principaux péchés, les péchés originels et tous les autres en sont les dérivés.

L'orgueil n'est, bien sûr, qu'une mauvaise compréhension de nos capacités. La convoitise disparaît quand l'article convoité a été obtenu. La luxure est l'autre nom de l'élan sexuel sans lequel la race ne pourrait continuer, et le sexe était jadis tenu par les prêtres comme une récompense à ceux qui obéissaient aux prêtres.

Le sexe, en fait, maintenant considéré comme un péché majeur, était autrefois très utilisé par les prêtres pour attirer la population vers les temples. Les prêtres organisaient des spectacles qui certainement feraient sortir les yeux de la tête des gens de nos jours. Les prêtres avaient également promulgué la loi que toute femme célibataire du pays devait se prostituer une fois l'an à tout homme qui lui offrait de l'argent sur les lieux du temple.

Le péché est ce qui a été jugé par les prêtres comme quelque chose qui peut affaiblir leur propre force, affaiblir leur propre pouvoir. La meilleure façon d'éviter le péché est d'adhérer rigoureusement à la règle 'Fais comme tu voudrais qu'il te soit fait'. S'il y a quelque

chose que vous n'aimeriez pas qu'on vous fasse, alors ne le faites pas à quelqu'un d'autre. Faites cela, vivez selon cette règle, et vous serez à l'abri.

PERCEPTION : Nous devons 'percevoir' avant de pouvoir atteindre toute connaissance. Par exemple, un étudiant écoute d'abord ce qu'on lui enseigne. Deuxièmement, il examine ce qu'on lui a enseigné et à partir de l'information dont il dispose alors, il forme son propre jugement, atteint ses propres conclusions et a quelques idées personnelles.

Troisièmement, la personne qui est passée par les deux étapes précédentes et qui, par conséquent, n'est plus un étudiant, a maintenant atteint le stade où elle peut percevoir les choses de première main sans être assistée par d'autres.

La personne est probablement suffisamment avancée pour être capable de sortir de son corps et visiter astralement la 'Salle des Souvenirs', où elle peut consulter les Archives Akashiques pour y voir le passé, le présent et les probabilités du futur. Quand une personne a atteint ce stade, on dit qu'elle a atteint l'Âge de Perception.

PEUR : L'un des plus grands dangers dans n'importe quelle sorte d'étude occulte, c'est le fait d'avoir peur. En Orient, les maîtres disent à l'élève : 'Ne crains pas, car il n'y a rien d'autre à craindre que la peur'.

La peur corrode notre faculté d'une perception claire. Si nous n'avons pas peur, rien du tout ne peut nous faire de mal, ni nous troubler. Par conséquent — n'ayons pas peur.

Il est intéressant de noter tout particulièrement que celui qui voyage dans l'astral n'a pas lieu d'avoir peur. Les esprits élémentaires ou les entités astrales sont inoffensifs, mais si nous avons peur, eh bien, notre peur même nous fait du mal — elle trouble notre digestion, par exemple. Encore une fois, déclarons que personne ne peut être blessé dans l'astral sauf par soi-même, la peur nous faisant réintégrer notre corps avec une telle secousse que nous nous retrouvons dissociés de notre enveloppe charnelle.

Si vous revenez dans le corps avec une affreuse secousse et un mal de tête par la suite, le remède est simple — reposez-vous encore et endormez-vous pour que votre corps astral puisse quitter le physique et reprendre sa position correcte dans le corps physique.

PIERRES : Les pierres sont des matériaux qui peuvent exercer une très grande influence sur nous, sur nos pensées, sur notre santé, et sur notre bonne ou mauvaise fortune. C'est ainsi qu'à la fin de ce Dictionnaire il y a un Supplément spécial ([Supplément B](#)) consacré exclusivement aux pierres, à leur nature, leur influence, etc., et nous vous conseillons de lire attentivement le Supplément B.

PIERRE DE TOUCHE : Il y a des siècles et des siècles, quand le monde était un endroit bien plus sage qu'il ne l'est maintenant, avant l'âge de l'aspirine et des divers médicaments tranquillisants, les prêtres et les hommes sages avaient des méthodes pour calmer une personne nerveuse ou irritable, ou en quelque sorte 'pas dans son assiette'. Ils fabriquaient des 'Pierres de Touche Tranquillisantes'. Ces pierres très spéciales étaient

taillées de manière particulière de sorte que, en les frottant doucement, on pouvait obtenir une agréable impression tactile qui calmait un esprit troublé, prévenait les ulcères, le mauvais caractère et l'hystérie. Vous aimerez peut-être en lire davantage sur ce sujet sous le titre '[Pierres](#)'.

PINGALA : C'est un canal sur le côté droit de la moelle épinière. Il contient des fibres sensorielles et motrices qui ont une incidence sur la vie physique aussi bien que sur la vie métaphysique.

L'[Ida](#) est un tube semblable, ou une colonne, et quand le Pingala et l'Ida peuvent être librement contrôlés par la personne en qui ils sont logés, le temps, la matière et la distance n'ont plus aucune signification, et ne sont plus un obstacle ou une contrainte. On est alors dans l'heureuse position de pouvoir dire que 'Les barreaux de la prison ne font pas la cage'.

La personne avec de telles capacités peut accomplir le voyage astral conscient, la télépathie, la clairvoyance, et sous des conditions appropriées, la lévitation aussi.

PLAISIRS ET DOULEUR : Les mécanismes ont des régulateurs, des contrôleurs de vitesse. Un phonographe, par exemple, a un régulateur ou un contrôleur qui limite sa vitesse et la garde constante pour que le disque tourne à la bonne vitesse et joue la musique sur le bon ton.

Les humains aussi ont des régulateurs, et les régulateurs ou les contrôleurs d'un être humain sont, à une extrémité, le plaisir, et à l'extrémité opposée, la douleur. L'être humain moyen vit quelque part entre ces deux extrêmes ; il apprend à éviter la douleur pour

pouvoir éprouver du plaisir par l'absence de douleur. Il apprend aussi, à son regret, que certains plaisirs causent de la douleur. Aux stades primitifs de l'Homme il y a de la léthargie et une réticence à faire des efforts ; il y a le désir de ne rien faire. Le sauvage ne chassera pas à moins d'être d'abord assailli par les affres de la faim. Ayant découvert que la nourriture apporte du plaisir, il a tendance à trop manger, mais découvre ensuite que trop manger cause de la douleur.

Plaisir, douleur, plaisir, douleur. Le cycle du plaisir alternant avec la douleur nous enseigne ce qui peut être et ce qui ne peut pas être. Voyant le plaisir se transformer en douleur, un humain apprend à cesser de se livrer aux excès avant que le plaisir ne soit supplanté par la douleur et c'est donc le début d'une forme d'intelligence.

L'Adepté apprend à ne pas rechercher les grands plaisirs ou il fera face à de grandes douleurs. Il apprend qu'il lui faut maintenir un tempérament égal afin de ne pas être assailli par le plaisir ou par la douleur. Ainsi il apprend à contrôler son corps, et en apprenant à contrôler son corps il est capable de voyages dans l'astral, de clairvoyance, et pourvu qu'il progresse, il peut ensuite arriver à la dissociation d'avec son corps de sorte qu'il peut être emmuré dans une cellule d'ermite — emmuré pour des années sans aucune lumière — et n'être alors nourri que tous les deux ou trois jours. Le reste du temps il est dissocié de son corps et sa forme astrale s'élève au-dessus des montagnes, au-dessus des océans et des terres. Ainsi dissocié, il peut visiter tous les pays du monde et rien n'est secret pour lui. Il entre dans les salles de conseil

des grands de ce monde comme un silencieux fantôme invisible, qui pourtant est conscient de tout ce qui se passe. Mais une telle personne n'est définitivement séparée de son corps que quand la mort tranche la Corde d'Argent.

PLANS D'EXISTENCE (marionnettes) : Beaucoup de gens ne sont pas capables de comprendre ce qu'ils sont et pourquoi ils sont. Ils se demandent pourquoi un être tout-puissant comme le Sur-Moi devrait être contraint de s'occuper d'un seul pauvre petit humain. Eh bien, ce n'est pas si simple que cela !

Le Sur-Moi est comme un marionnettiste. Tout comme le manipulateur de marionnettes peut actionner les ficelles de plusieurs pantins à la fois, ainsi le Sur-Moi peut manipuler les Cordes d'Argent d'un bon nombre de personnes différentes. L'une peut être en Angleterre, une autre en Afrique, en Australie et même sur une autre planète ; elles peuvent toutes être sous le contrôle du même Sur-Moi.

Nous pourrions dire que celles-ci sont comme les habitants de mondes parallèles, car selon certaines croyances tout ce qui s'est jamais produit, et tout ce qui se produira, a un dénominateur commun. Le passé, le présent et le futur ne font qu'un. C'est comme quand vous vous trouvez dans la rue ; vous ne pouvez pas voir derrière le coin de rue et c'est ainsi que ce qui vient de derrière ce coin de rue est pour vous dans le futur. Mais si vous montez dans un hélicoptère vous pouvez voir ce qui s'approche du coin et vous pouvez donc voir l'avenir clairement.

Tout au long de l'histoire il y a eu des cas où des hommes et des femmes ont soudainement été 'possédés' et ont fait des choses pour lesquelles ils étaient normalement tout à fait inaptes. Prenons le cas de Jeanne d'Arc. Voici une jeune fille qui passait beaucoup de temps seule, dont on a dit qu'elle entendait des voix, voix qui l'exhortaient à mener son pays. Elle le fit, devint comme un homme, porta une armure, mena les hommes au combat.

Savez-vous ce qui s'est réellement passé ? Les cordes des marionnettes se sont emmêlées. Jeanne d'Arc, une jeune fille, a eu sa Corde d'Argent emmêlée avec une personne habitant peut-être un autre pays, peut-être une autre planète, qui devait faire certaines choses. Jeanne rationalisa et appliqua à ses propres conditions les choses dites par les voix. On ne peut s'empêcher de se demander ce qui arriva au jeune homme qui devait diriger son pays. Est-il devenu comme une jeune fille, passant beaucoup de temps seul à rêvasser ?

Il y a des mondes parallèles, il y a des mondes que nous ne pouvons voir parce qu'ils sont d'une vibration différente. Nous pouvons voir la lumière, mais nous ne pouvons pas voir les ondes radio et pourtant, elles voyagent à peu près à la même vitesse. Nous pouvons voir ce monde dans lequel nous vivons maintenant, mais que se passe-t-il si un autre monde lui est superposé ? Nous ne pouvons pas plus voir ce monde que nous ne pouvons voir les ondes radio, mais pendant notre sommeil, pendant notre voyage astral, nous pouvons le visiter.

Nous avons déjà vu des groupes de personnes, peut-être même une famille entière, dont les membres

étaient si totalement liés les uns aux autres, qu'ils agissaient comme un groupe ayant des intérêts identiques, terriblement misérables quand un membre du groupe était au loin. Ces gens, membres d'une même famille, peuvent bien être les marionnettes d'un seul Sur-Moi. La plupart d'entre nous, cependant, font partie d'un groupe, c'est-à-dire que nous pouvons être ici dans ce pays et nous pouvons avoir des homologues dans d'autres pays ou sur d'autres planètes, et c'est pourquoi quelquefois nous avons connaissance d'un pays même si consciemment nous n'y sommes jamais allés. C'est pourquoi nous pouvons avoir une connaissance complète et claire d'une autre planète.

POLTERGEISTS (esprits frappeurs) : Il existe certains esprits élémentaires qui se plaisent à causer des désagréments aux humains. On les appelle des poltergeists ou esprits frappeurs. Ils sont malicieux comme des singes et, bien entendu, n'ont aucun pouvoir de raisonnement.

Il existe beaucoup d'esprits élémentaires du type poltergeist. Normalement, ils n'ont pas le pouvoir éthérique de déplacer un objet matériel. Par conséquent, ils cherchent une jeune fille (ou même un jeune garçon, bien que les garçons aient moins de puissance), une jeune fille donc sur le point de devenir une femme, âgée de douze à quatorze ans, possédant une très grande énergie éthérique qui est non orientée et est en passe d'être acheminée vers la féminité. Le poltergeist s'arrange pour capter l'énergie — l'énergie éthérique — de la jeune fille et avec cette énergie des articles peuvent être déplacés comme, par exemple,

une chaise qui sera renversée quand personne ne se trouve à proximité.

Il n'est pas nécessaire que la source d'énergie (la jeune fille) soit dans la même pièce, quoiqu'elle doive se trouver dans les 15 mètres (50 pieds) environ de la manifestation.

Les poltergeists ne se manifestent que lorsque les humains ont peur. L'esprit élémentaire, qui est toujours destructeur, désire simplement terrifier un humain et plus l'humain a peur, plus l'esprit élémentaire en retire du plaisir.

POUVOIR : Toute créature vivante, qu'elle soit humaine, animale, ou même végétale, cherche le pouvoir. Dans la forêt les plantes grimpantes se tracent un chemin à travers la terre vers l'arbre le plus haut. Elles croissent et grimpent tout en haut jusqu'aux plus hautes branches, là où elles tirent un pouvoir supplémentaire du soleil. La plante grandit et ce faisant, étouffe son hôte involontaire. Pensez au lierre autour d'un vieux sapin ; enlevez le lierre et voyez les entailles profondes dans l'écorce de l'arbre.

L'animal fort cherche à dominer ceux de son espèce qui sont plus faibles. Il pense qu'en dominant il n'a rien à craindre, car si les autres ont peur de lui, ils auront peur d'attaquer.

Les humains cherchent le pouvoir par le mauvais emploi de l'argent, ou par leur prétendue importance. D'autres cherchent le pouvoir en prétendant être supérieurs dans une certaine croyance religieuse et en disant aux autres qu'il y aura toutes sortes de tortures,

de supplices, de souffrances, à moins que le plus faible n'obéisse au plus fort.

Ceux qui abusent du pouvoir doivent se souvenir de ceci : "Que l'homme puissant soit généreux au pauvre et au nécessiteux, car le cycle de la vie tourne comme la roue d'un chariot, apportant la richesse à l'un et la pauvreté à l'autre, apportant le bonheur à l'un et le malheur à l'autre. Comme la roue tourne vie après vie, chaque vie étant comme un rayon de la roue, ainsi le riche devient pauvre et le pauvre devient riche, ceux qui souffrent maintenant auront du bonheur ensuite et ceux qui trop se réjouissent sans venir en aide aux autres connaîtront les affres de la misère, de la douleur et du chagrin. Que l'homme puissant, donc, soit charitable, qu'il soit serviable, qu'il apporte aide et secours à ceux qui sont dans le besoin afin qu'en son temps de besoin, il reçoive l'aide des autres."

Mais le véritable pouvoir pendant qu'on est sur la Terre est le pouvoir conféré par la méditation. En méditant correctement nous pouvons obtenir :

1. Libre accès aux Archives Akashiques. Ceci nous donnera une connaissance de tout ce qui s'est produit dans le passé, non pas simplement pour nous, mais pour le monde entier et les mondes au-delà. Nous connaissons, aussi, des choses qui se passent à l'heure actuelle et si nous avons une raison pour le faire, nous pouvons voir le Document Akashique des probabilités du futur.
2. Communication télépathique avec les animaux ; une expérience des plus enrichissantes, car les

animaux possèdent une haute intelligence dont les humains ne se rendent pas compte.

3. Une connaissance de nos vies passées et des vies passées d'autres personnes. Une connaissance obtenue par des méthodes autres que des incursions dans les Archives Akashiques.

4. Communion télépathique avec ceux de stature spirituelle égale, peu importe la partie du monde où ils se trouvent, et peu importe s'ils se trouvent à l'extérieur de ce monde.

5. Connaissance de l'heure probable de notre mort, ce qui nous permet de nous assurer que nos dettes sont payées et que notre conscience est claire.

6. Clairvoyance. La faculté de voir des endroits très éloignés, de voir des événements et les probabilités d'événements.

7. Méditation qui nous permet de contrôler la matière. Il existe un pouvoir de l'esprit sur la matière, et quand il en est ainsi nous pouvons voyager dans l'astral, parce que le voyage astral est vraiment quelque chose de simple.

PRALAYA : Les savants viennent juste de découvrir ce que les humains ordinaires ont su depuis des siècles ; les humains et les animaux doivent dormir au bout d'un certain nombre d'heures, sinon la vie ne peut pas continuer. Or, il est quelque chose que la science Orientale connaît depuis des siècles : l'Univers tout entier doit 'dormir' à certains intervalles.

À de longs, longs intervalles l'Univers dort et c'est ce qu'on appelle Pralaya. Selon la croyance Hindoue, il y a

diverses périodes et après chaque cycle de ces périodes l'Univers s'endort tandis que de nouveaux peuples sont 'conçus' et de nouveaux mondes sont élaborés. De telles choses peuvent être observées dans les Archives Akashiques.

PRANA : Il y a deux sens à ceci. Le premier est celui d'un Chakra relié au plexus cardiaque. Ce Prana contrôle l'état et la santé du coeur. Il est relié à ce faisceau de nerfs dans le coeur qui donne un choc au muscle du coeur et ainsi le fait battre à un certain rythme.

Dans l'aura, cette forme de Prana présente une couleur jaune-orange qui tend à devenir d'une teinte rougeâtre chez ceux qui ont de très forts désirs de nature inférieure animale, tels que le goût excessif du sexe ou de la nourriture.

Le deuxième Prana est mieux connu de la personne moyenne. Il est lié à la respiration et au contrôle du souffle. Nous n'en parlerons pas ici, car au [Supplément A](#) à la fin de ce Dictionnaire nous aurons une série d'exercices respiratoires très sûrs, très sains.

PREUVES : Il est triste de constater que tant de gens demandent des preuves de toutes choses. Comment savez-vous qu'il y a un Dieu ? La réponse, c'est qu'il est impossible de 'prouver' l'existence de Dieu à ceux dont l'esprit est uniquement orienté vers ce qui est matériel. Vous devez prendre votre croyance en un Dieu comme une croyance, vous avez la foi qu'Il existe et c'est tout ce que vous pouvez faire tant que vous êtes dans la chair.

Comment savez-vous qu'il y a une 'prochaine vie' ? Comment savez-vous qu'il y a un monde astral où nous pouvons rencontrer des amis et faire des plans pour une meilleure vie ? À moins que vous ne puissiez faire le voyage astral consciemment, vous devez vous contenter d'avoir la foi ici aussi. Les gens qui vont de 'l'Autre Côté' à volonté et qui se souviennent parfaitement, n'ont pas la foi, mais plutôt la connaissance ; ils ont acquis la certitude de ce qui, auparavant, était une affaire de foi.

L'attitude tibétaine sur la 'preuve' peut être présentée de la façon suivante : ce qui est n'a pas besoin de preuve ; ce qui n'est PAS ne peut pas être prouvé. C'est pourquoi il n'est pas correct de demander ou de donner des preuves.

L'une des choses les plus difficiles que nous ayons à combattre est ce désir continu de preuves. Demander sans cesse une preuve rend tout progrès réel impossible pour nous. Ceux qui peuvent produire des manifestations psychiques peuvent rarement le faire sous les prétendues conditions scientifiques, parce que l'atmosphère générale de suspicion, d'incrédulité et de haine entravent les vibrations plus élevées qui sont nécessaires à la réalisation de telles matérialisations.

Les soi-disant, prétendus enquêteurs ont rarement les qualités ou les qualifications pour examiner l'occulte. Les gens n'ont pas à croire ou à ne pas croire. La seule chose requise c'est un esprit ouvert et un désir, un désir sincère, d'examiner les faits sans partialité.

PRIÈRE : Les gens prient chaque dimanche et oublient ensuite la prière pour le reste de la semaine, puis les

Chrétiens se moquent des Bouddhistes qui répètent des mantras. Une prière est un mantra, un mantra est une prière.

Le but de la prière est de réveiller notre puissant subconscient et de faire travailler le paresseux gaillard, le faire s'activer pour stimuler ces parties de notre corps ou de notre esprit qui vont nous donner la force de faire nous-mêmes ce que nous prions pour que d'autres fassent.

Lorsque nous prions, le message est transmis à notre marionnettiste, notre Sur-Moi, et si notre Sur-Moi pense que ce que nous avons demandé dans notre prière est essentiel à l'accomplissement de notre tâche, alors nous pouvons obtenir de l'aide dans la réalisation de notre ambition.

On a constaté que la plupart des gens prient pour obtenir des biens matériels et la puissance, plutôt que de prier pour le bien des autres !

PSYCHOMÉTRIE : Un 'sensitif' peut palper un objet et en dire long à son sujet. Par exemple : un sensitif peut ramasser une pierre au bord d'un lac ou sur une plage, puis en s'asseyant et en faisant le vide dans son esprit, son sub-conscient peut activer des sens para-normaux pour que les doigts puissent transmettre des vibrations au cerveau qui forment alors des images. Toute vie est électrique et magnétique, et tout ce qui a été touché par une personne garde à jamais la marque de cette personne. C'est comme toucher un morceau de fer avec un aimant ; vous constatez que vous avez en partie magnétisé le morceau de fer. Un galvanomètre ou même une boussole magnétique ordinaire peut

détecter le magnétisme communiqué au fer par le léger contact avec l'aimant.

De la même façon, une personne qui s'adonne à la psychométrie peut toucher une pierre, une bague, ou un vêtement, et peut décrire des scènes du passé de cet article.

Une telle personne ne le fera pas pour un gain personnel, ni non plus comme un truc de scène, mais seulement pour aider les autres.

PURGATOIRE : Ce n'est pas l'enfer, cela n'a rien à voir avec l'enfer. C'est plutôt semblable à la Salle des Souvenirs du monde astral.

Disons que vous avez une théière en argent. En l'utilisant, elle sera tachée de tanin à l'intérieur et de quelques autres marques à l'extérieur. Eh bien, si vous pensez vendre la chose, ou l'offrir en cadeau de mariage, vous allez prendre des mesures pour enlever la saleté.

De même, quand un humain ou un animal quitte ce monde, il passe un très court séjour au 'purgatoire' où l'âme, ou le Sur-Moi, voit les erreurs commises dans la vie qui vient de se terminer, et certains visages astraux deviennent très rouges en de telles circonstances ! Ce purgatoire n'est pas un centre de châtiments, ce n'est pas la prison locale, ce n'est pas l'enfer, et il n'y a pas de démons qui vous piquent allègrement avec des fourches chauffées au rouge. Le purgatoire est simplement un endroit où vous perdez un peu de votre vanité, certaines de vos illusions, et où vous faites face au fait que même si sur Terre vous possédiez beaucoup d'argent, etc., et que les gens avaient peur de vous, ici

tout est bien différent ; vous n'avez pas apporté votre argent avec vous.

Il n'y a rien à craindre dans le purgatoire. C'est franchement une agréable expérience, en réalité, de se débarrasser de la crasse accumulée au cours de la vie sur Terre.

Q

QUALITÉS : Il est inutile pour qui que ce soit de faire une demande pour un emploi spécialisé sans avoir les qualifications nécessaires pour cet emploi. On n'essaie pas d'obtenir une place de cuisinier quand on a pour spécialité la plongée sous-marine. De même il faut posséder certaines qualifications ou qualités avant de pouvoir progresser sur la Voie ascendante de l'évolution.

Parmi les qualités qu'il faut cultiver, on compte celles de la stabilité ; la stabilité de but, la stabilité de caractère, et la stabilité d'esprit.

L'on doit avoir la motivation nécessaire qui nous donne la stimulation pour suivre la voie beaucoup plus difficile qui exige de bien faire, de bien penser, de bien agir, et d'être droit. Sans stimulation, sans l'incitation nécessaire à l'activité, on est comme un légume et si pur que soit un légume, il ne grimpe pas très rapidement.

Les deux premières qualités sont donc d'abord la stabilité et deuxièmement, la motivation. La troisième qualité, c'est l'ordre. À moins que l'on ne puisse maintenir l'ordre dans ce mécanisme compliqué qu'est

le corps humain, on ne peut pas faire de progrès. Il faut avoir de l'ordre dans ses actes et dans son esprit, il faut avoir la conviction et la connaissance que l'on fait 'la bonne chose'.

Une petite chose bien faite vaut beaucoup mieux qu'un millier de choses mal faites. Il faut agir au lieu de parler sans rien faire, car parler inutilement gonfle l'égo et mène à une fausse évaluation de ses propres vertus et vices.

QUÊTE : Nous venons sur cette Terre en quête de connaissance, en quête de purification. Nous venons pour que, par la souffrance (et elle ne nous est pas mesurée !), notre âme puisse être purifiée tout comme les minerais sont mis à fondre dans une fournaise pour les débarrasser de leurs impuretés et de leurs scories.

Un Sur-Moi peut avoir certains désirs. Comparons cela à un costume que vous portez et qui a une tache. Vous envoyez éventuellement ce costume chez le teinturier là où — selon sa propre opinion — il se fait mal traiter : il est plongé dans divers solvants, battu, secoué, et écrasé sous des fers chauds ; mais il arrive parfois que la tache disparaisse.

Le Sur-moi envoie sur Terre les parties souillées de lui-même où, il est à espérer, les défauts disparaîtront suite aux épreuves.

La quête est la recherche de la purification du Sur-Moi ou, si vous aimez la mythologie antique, la recherche de la Toison d'Or, celle qui n'a aucune impureté, celle qui est propre, pure et spirituelle.

R

RAGA : C'est un autre mot pour l'émotion, pour le 'goût', pour le plaisir. Il découle généralement du souvenir d'un objet agréable, ou d'une idée, ou d'une personne. C'est, bien sûr, un terme abstrait.

Il y a une autre signification pour Raga, parce que c'est une forme spécialisée de composition musicale indienne.

Issu du premier sens de Raga, il y a le Raga-Bhakti, qui est la floraison spontanée de l'amour spirituel. C'est généralement provoqué par une certaine expérience intense et inattendue ou une émotion.

Une autre forme de Raga est le Raga-Dwesha, et c'est l'attraction et la répulsion à l'égard des gens. Nous rencontrons parfois une personne que nous aimons intensément à première vue ; nous appelons cela 'le coup de foudre'. Nous avons aussi le contraire — nous voyons une personne et nous la détestons cordialement à première vue.

Ces sentiments doivent être éliminés par la personne qui progresse parce que aimer et détester, sans raison apparente, est signe d'ignorance et un manquement pour réussir sur une base spirituelle.

RAJA YOGA : Raja veut dire 'Royal' et ainsi on l'appelle souvent le 'Yoga Royal'. C'est l'une des quatre voies principales qui nous permettent de revenir au Grand Sur-Moi. Le Raja Yoga forme l'humanité à la maîtrise de soi. Il enseigne que l'on ne doit pas être dépendant des autres, mais que l'on doit surmonter ses propres difficultés soi-même.

RECHAKA : C'est le processus par lequel on expulse au maximum l'air des poumons afin de pouvoir absorber de l'air frais quand on pratique divers exercices de respiration.

Nous n'allons pas nous occuper de cela ici parce que le [Supplément A](#) est consacré aux différentes méthodes de respiration.

RÉCRÉATION : Savez-vous ce qu'est réellement la récréation ? Re-création, c'est-à-dire créer de nouveau.

Une personne devient maussade et lasse en travaillant trop longtemps à une chose particulière. Il se peut qu'elle soit à son bureau toute la journée à additionner d'interminables colonnes de chiffres. À la fin de la journée, la personne à l'air 'morte de fatigue', mais elle sort alors et 're-crée' son énergie, c'est-à-dire qu'elle récupère en se livrant soit à une nouvelle forme d'exercice, de passe-temps, ou de travail. La récréation est nécessaire si l'on veut donner son meilleur rendement dans n'importe quel domaine.

REGARD-DE-MUR : Les moines Bouddhistes, quand ils méditent, essaient de s'asseoir le regard parfaitement vide, ils essaient de n'avoir aucune expression, ils essaient d'être complètement immobiles, et c'est ainsi que l'on dit souvent qu'un moine a le regard aussi vide qu'un mur !

RÉINCARNATION : La réincarnation est l'acte de revenir du monde de l'esprit au monde matériel. Le sens du temps sur un monde matériel et sur celui du monde spirituel est tout à fait différent et donc on peut apprendre beaucoup plus vite sur une planète matérielle qu'on ne le peut dans le monde de l'esprit.

Les gens continuent de revenir sur la Terre — ou sur d'autres Terres — de la même manière que l'on va à l'école ; on quitte la maison le matin pour aller à l'école, où il est prévu que l'on apprendra certaines leçons. À la fin de la journée scolaire, on retourne à la maison.

Quand on réussit une classe on est promu à la suivante jusqu'à ce qu'on ait appris, en théorie, tout ce que cette école peut nous enseigner et on passe alors à une catégorie supérieure d'école et de là, au collège ou à l'université.

De même, on vient sur cette Terre, et on continue de revenir sur la Terre pour entrer dans différentes 'classes'. Quand nous avons appris ce que la Terre peut nous enseigner, nous passons à un monde différent, tout comme l'adolescent passe à une classe supérieure à l'école.

RELAXATION : Il est essentiel qu'une personne puisse se détendre et peu de gens le peuvent parce qu'ils sont trop impatientes, trop pressés d'obtenir des résultats sans rien faire.

On peut se détendre n'importe où. Asseyez-vous, affalez-vous, sur une chaise. Examinez (mentalement) vos muscles un par un. Votre pied est-il à l'angle le plus confortable ? Avez-vous une contraction dans le muscle du mollet ? Et votre dos ? Êtes-vous vraiment assis dans une position qui ne vous demande aucun effort à maintenir ?

Examinez-vous mentalement, partie par partie. Assurez-vous que tous vos muscles sont relâchés — VRAIMENT relâchés. Êtes-vous certain que tout est

lâche ? Comment est votre visage : pourquoi pincez-vous les lèvres ? Pourquoi vos paupières sont-elles si étroitement fermées ? Relaxez-vous ! Détendez vos muscles. Imaginez que vous venez de tomber d'un avion et que vous êtes étalé sur le sol. Vous seriez alors bel et bien détendu ! Si vous pouvez détendre tous vos muscles afin de ne pas être sous une tension musculaire constante, votre santé s'améliorera. Essayez !

RESPIRATION : Il faudrait aussi lui donner le nom de Pranayama, mais comme cela ne signifierait rien pour la majorité des gens, contentons-nous du mot Respiration.

Il y a une section spéciale à la fin de ce Dictionnaire traitant des différents systèmes de respiration, traitant de différents exercices en matière de respiration, mais spécifions maintenant que la respiration concerne le rythme adopté pour aspirer l'air, le retenir et le rejeter.

Prenons comme exemple une unité de temps propre à une personne, puis prenons une unité de ce temps pour aspirer, quatre unités de ce temps pour retenir la respiration et deux unités de temps pour exhaler. C'est un rythme de respiration confortable pour inciter au calme.

Comme unité de temps prenons, disons, trois secondes et ainsi nous inspirons pendant trois secondes, retenons notre souffle pendant trois fois quatre, c'est-à-dire douze secondes, et expirons pendant trois fois deux, soit six secondes.

Il est fortement conseillé de ne pas pratiquer différents systèmes de respiration Yogique jusqu'à ce

que vous sachiez ce que vous faites, parce que jusqu'à ce que vous ayez une connaissance précise de ce que vous essayez et pourquoi, et ce que peuvent en être les résultats, vous pouvez mettre votre santé en danger. Les exercices donnés [à la fin de ce Dictionnaire](#) sont tout à fait, tout à fait inoffensifs et sont, en fait, vraiment utiles.

RÊVES : L'un des sujets les plus mal compris de tous. L'Homme Occidental est conditionné de telle sorte qu'il ne croit que rarement au voyage astral et autres choses de ce genre. C'est ainsi que, lorsque son corps astral rejoint son corps physique, chargé de toutes sortes de souvenirs intéressants, le corps charnel refuse ces souvenirs en tant que tels et les arrange pour qu'ils soient conformes à l'idée qu'un Occidental peut se faire des rêves. Ainsi une personne qui a rencontré quelqu'un d'autre dans le monde astral et discuté divers plans d'action, dira à son réveil : 'Oh, j'ai rêvé d'un tel, cette nuit. Il était de mauvaise humeur. Je me demande ce que ça veut dire ?'

Certains rêves, évidemment, peuvent être causés par le fait d'avoir trop mangé et trop richement avant d'aller au lit, mais ce n'est là qu'une simple perturbation des fonctions du corps et ne peut pas être pris au sérieux. Dans ce cas, le mental inférieur et l'esprit émotif se réunissent et mettent de côté la partie raisonnante de l'esprit. Aussitôt réveillé on devrait mettre par écrit nos soi-disant 'rêves', parce que si cela est fait consciencieusement, on atteint rapidement le stade où l'on est capable de se rappeler les expériences

réelles du voyage astral qui a occasionné ce qui est appelé à tort un 'rêve'.

RISHI : C'est un Saint, ou une personne qui mène une bonne vie, ou quelqu'un qui a des facultés médiumniques.

Habituellement un Rishi est une personne qui d'une certaine façon a été responsable des Écritures Sacrées d'une religion.

Rishi — un prophète inspiré.

RITES : Les rites sont des disciplines et ils seront appelés païens ou civilisés selon que vous ferez référence à quelqu'un d'autre ou à vous-même.

L'Église Catholique, par exemple, a un rituel très compliqué et dans tous les pays où l'apparat est utilisé c'est dans le but d'attirer les gens, de les retenir par cette forme de discipline uniforme.

Les rites mettent une personne dans un certain état d'esprit, et en étant dans un certain état d'esprit on devient réceptif, ou perceptif, à certaines choses.

ROSAIRE : De nombreuses religions utilisent un rosaire — une enfilade de perles — afin que la personne qui récite ses prières ou ses mantras puisse, en tâtant les perles du doigt, se souvenir de dire ses prières dans un certain ordre ou un nombre de fois précis.

Un rosaire — un chapelet — est simplement une forme élémentaire de calculatrice qui dit au sub-conscient qu'une chose est faite dans le bon ordre, ou le bon nombre de fois.

Égrener un chapelet a souvent un effet calmant sur les gens et résout l'éternel problème de 'ne pas savoir quoi faire de ses mains' !

S

SADHANA : C'est un mot qui se rapporte à diverses disciplines spirituelles. Les Sadhanas sont principalement quatre moyens de parvenir à l'affranchissement des désirs. Cela fait aussi partie du Dama (voir ce mot).

Les disciplines concernant l'affranchissement de la luxure et ses semblables, et n'ont pas besoin d'être détaillés parce que ce livre entier leur est consacré !

SADHU : Un saint homme, peut-être un ermite, mais surtout un moine. Une personne qui quitte une lamaserie ou un monastère et se mêle aux gens est appelé un 'Sadhu' de la même manière que parmi les Chrétiens une personne semblable serait appelée 'Père' ou 'Révérend'.

SAHASRARA : C'est le plus élevé des centres physiques de la conscience Yogique. C'est le septième et bien que, comme mentionné précédemment dans ce livre, il y ait neuf centres, on n'en nomme que sept en Occident.

Sahasrara est aussi appelé Le Lotus aux Mille Pétales et un clairvoyant peut le voir émerger du sommet de la tête comme une fontaine de lumière dorée, et tous les pétales autour de la base sont de toutes les couleurs imaginables.

SAMADHI : C'est l'état particulier d'être intensément conscient de la 'réalité'. À certains stades, quand une personne a beaucoup progressé, elle atteint un état

'super-conscient' où elle est consciente des réalités divines, qui ne peuvent être prouvées, mais qu'elle SAIT être vraies.

C'est aussi une forme particulière de connaissance où l'on reçoit l'illumination de façon spontanée. Une personne peut être à réfléchir sur le sens d'un mot et soudain, dans un éclair, avoir une révélation qui lui donne instantanément et de façon inattendue la pleine signification de ce sur quoi elle méditait.

SAMANA : Au centre du plexus solaire se tient ce qui est généralement appelé 'une force vitale'. C'est une émanation qui peut être clairement vue par n'importe quel clairvoyant en herbe. La couleur est affectée par les sécrétions gastriques alentour et est donc d'un vert nuageux la plupart du temps, quelque chose comme du jade ou, lorsqu'une légère digestion est en cours, elle peut être d'une couleur de lait jaunâtre.

SAMATWA : Tranquillité de tempérament, placidité d'esprit, absence totale de mécontentement, d'aversion ou d'antagonisme. Un état d'esprit où l'on est capable de considérer les choses sans passion, sans préjugé ni rancœur.

SAMSARA : Les gens viennent sur la Terre suivant un cycle de naissance, vie, mort, planification, et renaissance maintes et maintes fois, dans un interminable cycle qui demeure interminable jusqu'à ce que l'on progresse par le biais de chaque signe et chaque quadrant du zodiaque, et apprenne tout ce qui doit être appris, apprenne ce qui nous libère des liens de la chair, et donc de la nécessité de se réincarner.

SANCHITA KARMA : Beaucoup de gens considèrent le Karma comme un traitement cruel, impitoyable, implacable, mais ce n'est pas le cas.

Les gens peuvent avoir beaucoup de leur Karma 'mis de côté', c'est-à-dire mis en attente pour voir comment le malheureux possesseur se débrouille. Alors, si la personne fait des progrès et essaie honnêtement d'aider les autres, son 'Karma stocké' peut lui être pardonné, car tout comme vous pardonnez aux autres leurs péchés envers vous, ainsi les autres vous pardonneront les péchés que vous avez commis à leur endroit.

Le Dieu de tous est miséricordieux et juste, mais d'une justice tempérée et modérée par la compassion. Personne né sur Terre n'est jamais appelé à souffrir plus que ce qu'il peut supporter. Personne n'a jamais à 'rembourser' ce qui l'écraserait. Ainsi, donc, le Karma stocké peut être annulé, contourné, mis au rebut, si la personne qui est affligée d'un tel Karma prouve qu'elle est digne de pardon.

À titre d'illustration, prenons une personne qui ait été vraiment très cruelle dans le passé. Le Karma ne signifie pas qu'elle doive souffrir de cruauté à cause de cela, car si elle se réincarne et s'efforce consciencieusement d'expier par la bonté, la cruauté Karmique est alors mise au rebut.

SANNYAS : Ceci se réfère en réalité à une vie d'abnégation complète. Cela s'applique généralement à celui qui est entré dans une lamaserie ou un monastère et qui a consacré sa vie entière à l'acquisition du savoir. Là encore, il ne peut progresser à moins de

donner librement, à moins d'être désireux de sacrifier ce qu'il désire pour lui-même et de le donner pour le bien des autres. C'est la dernière des quatre étapes qui divisent la vie d'un individu.

Il y a un second sens à Sannyas et c'est une initiation durant laquelle une personne qui se prépare à devenir moine prononce les vœux définitifs de renoncement total et retrait du monde.

SARASVATI : La plupart des religions ont 'une Mère Divine'. Il y a la Mère Divine de la foi Chrétienne, la Mère Divine de la foi Lamastique et la Mère Divine épouse de Brahma.

Sarasvati est la Déesse de l'Érudition et la Sainte Patronne des Arts.

SAT : Ceci, en terme Occidental, peut être interprété comme l'existence absolue, ou l'Être pur en dehors de la Terre. C'est la réalité, le Sur-Moi, ce que nous deviendrons si nous nous comportons bien et si nous attendons assez longtemps.

SATYA : Ceci signifie véracité et abstention de tromper les autres. C'est connu comme la Deuxième des Abstinences. Il faut être complètement véridique, complètement honnête avec soi-même, comme avec les autres, si l'on veut faire des progrès.

SATYA YUGA : C'est la première des quatre périodes du monde. Diverses religions divisent les périodes du monde en un certain nombre d'années, et Satya Yuga, également connu comme Krita, divise les périodes en 1 728 000 ans.

SÉANCES (de spiritisme) : Il est étonnamment facile d'entrer en contact avec 'l'Autre Côté'. Il est étonnamment facile d'entrer en contact avec des esprits élémentaires qui prétendent être un cher ami ou parent disparus.

Il existe certaines personnes, pas nécessairement évoluées, pas nécessairement bonnes, pas nécessairement mauvaises, mais certaines personnes qui, par le biais d'un caprice du métabolisme, peuvent élever leurs vibrations pour qu'elles se rapprochent de l'harmonique de la vibration fondamentale d'une certaine entité du monde astral. Il se peut que la personne, que l'on appelle alors 'un médium' (un moyen de communication), reçoive des informations d'une personne qui a récemment, ou pas si récemment, quitté le monde.

Il est terriblement dangereux d'utiliser de tels messages à moins que le médium ne soit extrêmement bien connu, c'est-à-dire à moins que vous ne soyez certain que le médium soit au-dessus de tout soupçon. Ceci ne veut pas dire que le médium va nécessairement tenter de vous tromper, mais il se peut que la personne n'ait pas les connaissances intellectuelles ou les qualifications qui lui permettraient de distinguer entre ce qui est frauduleux et ce qui est authentique.

En général, les gens qui ont quitté cette vie sont beaucoup trop occupés pour envoyer d'absurdes messages ; ils ont du travail à faire, ils sont peut-être à se préparer pour une nouvelle incarnation. Ainsi, Tante Fanny ne reviendra pas pour vous rappeler d'arroser les fleurs, ou vous dire que son Testament perdu depuis si

longtemps est dans le troisième tiroir du bas de la vieille commode !

SHAKTI : Là encore, nous avons la Mère de l'Univers. La Mère est le principe de l'Énergie Première. Elle est ce qui crée, préserve et termine l'Univers. Shakti c'est, aussi, les forces vues dans l'Univers manifesté.

Ce monde-ci est un monde négatif, aussi le principe négatif est le principe féminin. Quand nous passons au-delà de ce monde nous passons à un monde positif, nous passons, en termes de la tradition ésotérique, dans le monde de Dieu. Ici sur Terre nous sommes dans le monde de la Déesse, le principe négatif.

Les pouvoirs qui viennent du principe de la Déesse sont ceux liés à la clairvoyance, la clairaudience, la télépathie, la psychométrie, etc., et ces pouvoirs comprennent aussi les images-pensées qui surgissent sans activité de pensée.

Un troisième pouvoir qui vient du principe féminin ici, est le pouvoir du son, le pouvoir de l'expression vocale, le pouvoir de composer de la musique.

Selon la croyance Hindoue, nous devons connaître la grâce de la Mère-Dieu avant que le véritable aspect de Dieu ne devienne apparent.

SHANTI : Dans les lamaseries et les monastères bouddhistes le mot Shanti, qui signifie la paix, sera répété à la fin d'un sermon.

Dans les lamaseries tibétaines, on fait la lecture à ceux qui prennent un repas pour que leurs pensées soient détournées du simple aspect physique de la nourriture. À la fin de la lecture le Lecteur souvent répétera trois fois : 'Om, Shanti, Shanti, Shanti'. C'est

simplement une exhortation à la paix tout comme dans certains monastères chrétiens les mots 'Pax vobiscum' sont répétés, signifiant 'Que la paix soit avec vous'.

SHATSAMPATTI : Une personne qui étudie sous la tutelle d'un Gourou avancé, dans le but de s'affranchir des appétits et des désirs de la chair, apprendra six choses principales, qui sont :

1. Shama : c'est la capacité de rester tranquille et de diriger ses pensées, de contrôler son esprit de sorte que les désirs du corps soient mis de côté.

2. Dama : c'est un système de Disciplines qui nous rend capable de contrôler le corps après que l'esprit ait été élevé à un état où les désirs du corps peuvent être exorcisés.

3. Uparati : ce système nous enseigne à ne pas désirer les biens de son voisin. Il nous enseigne à être circonspect dans le choix de nos associés et de nos possessions ; il nous enseigne à nous contenter de ce que nous avons.

4. Titiksha : c'est la capacité de supporter gaiement et patiemment les difficultés qui nous sont imposées par notre Karma en voie d'évolution.

5. Shraddha : sous ce système, on doit être sincère et honnête avec soi-même et avec les autres. On doit arracher les illusions et les faussetés qui nous entourent. En termes Occidentaux, cela implique que l'on doit cesser d'être un 'Walter Mitty' (*Personnage inventé par l'humoriste américain Thurber, qui déclenchait en lui, à volonté, tout un monde imaginaire*

et glorieux dont il était le héros, prenant ainsi sa revanche sur sa médiocrité et sa lâcheté, NdT).

6. Samadhana : ici on est capable de concentrer ses forces, ses capacités, à un seul but. On ne se laisse pas détourner par des distractions temporaires. On poursuit plutôt un chemin constant, droit devant soi, pour se libérer du cycle des réincarnations avec prudence.

SHENG JEN : C'est le nom que donnent les Chinois à un homme sage, à celui qui a beaucoup étudié, un sage, un homme bon, celui qui peut contrôler les autres avec bonté et maintenir la discipline par la bonté plutôt que par la force. De là nous avons :

SHENG WANG : Un souverain idéal, celui qui a la sagesse intérieure ainsi que les aptitudes pour être un bon souverain.

SHIH FEI : Ce sont les contraires, le bien et le mal, la vérité et le mensonge ou les erreurs. Ce qui est correct et ce qui est incorrect.

SHIVA : Ce mot a de nombreuses significations. Dans la trinité divine Hindoue il signifie le Dieu qui nous désunit de la Terre, le pouvoir appelé 'le destructeur' qui libère les humains de leur corps-terre. C'est un 'Dieu' vénéré par les Yogis qui cherchent la libération de la chair.

Nous avons trois formes, qui sont la naissance, la vie et la mort. Il y a un 'Dieu' qui détermine le moment où nous allons naître. Il y a un 'Dieu' qui nous surveille pendant la vie, et il y a un 'Dieu' (Shiva) qui nous libère de la Terre sous la forme de la mort.

SIDDHA : C'est celui qui a progressé à travers les divers cycles d'incarnations et est maintenant une 'Âme Parfaite', celui qui n'a pas encore atteint le stade de réelle Divinité, mais qui progresse et est donc au stade de semi-Divinité.

De là nous avons :

SIDDHI : Ceci signifie la perfection spirituelle. Cela signifie également qu'une personne dispose d'un pouvoir occulte considérable.

SPHOTA : C'est quelque chose, peut-être une pensée, ou un son particulier (tel que 'Om'), qui fait s'ouvrir l'esprit comme une fleur au soleil. C'est quelque chose qui stimule notre esprit à un degré de conscience inattendu. C'est ce pour quoi nous luttons sur Terre afin de pouvoir devenir des êtres éclairés.

SRI : Ceci veut simplement dire 'Révérend', ou 'Saint', quand il précède le nom d'une personnalité sainte ou d'un livre saint.

Autrement, il est utilisé dans le même sens que les Anglais utilisent le mot 'Esquire' (Gentilhomme, NdT) ou les Américains utilisent 'Mister' (Monsieur, NdT).

SRIMATI : Une forme d'adresse très répandue en Inde. C'est l'équivalent de 'Mademoiselle' ou 'Madame' ou 'Señorita' ou 'Señora'. Il n'y a rien de mystique, rien de religieux là-dedans, c'est juste une manière générale de s'adresser aux dames avec ou sans culture.

SSU TUAN : Ce sont les quatre éléments essentiels à l'humanité :

1. Être 'humain'.

2. Avoir la bonne sorte de 'droiture'.
3. Avoir un sens correct des convenances.
4. Avoir une sagesse mature.

SUB-CONSCIENT : Le sub-conscient a la plus grande part dans la composition de notre être. En effet, nous sommes un dixième conscient seulement et neuf dixièmes sub-conscient. L'humain moyen n'est pas capable de faire appel à la connaissance du sub-conscient, mais quand l'humain moyen cesse d'être moyen et devient un Adepte, la totalité des connaissances du sub-conscient peut être examinée ; tout ce qui s'est produit dans la vie humaine est contenu dans le sub-conscient.

SUBTIL, CORPS : Le Corps Subtil consiste en dix-sept éléments complets. Ce sont :

1. La vue.
2. L'ouïe.
3. L'odorat.
4. Le goût.
5. Le toucher.
6. La langue.
7. Les mains.
8. Les pieds.
9. Les organes d'excrétion.
10. Les organes de reproduction.

Parmi les sept autres, on compte des éléments tels que le contrôle de la respiration, le contrôle de la digestion, l'esprit et l'intellect.

SUR-MOI : Il y a beaucoup de confusion au sujet de l'égo, l'âme, le sur-moi et tout le reste. Eh bien, rappelons-nous qu'ici-bas nous sommes comme des marionnettes. À ce stade-ci vous pouvez consulter le mot 'marionnettes' que vous trouverez sous la [lettre P](#) (PLANS D'EXISTENCE — marionnettes).

Le Sur-Moi est l'âme, le super-égo, le super-être, le superviseur, celui qui nous manipule à partir d'un certain plan d'existence éloigné. Le Sur-Moi est le 'Moi' véritable.

Beaucoup de gens ont prétendu avoir été l'auteur du mot 'Sur-Moi', mais en réalité il vient d'un très ancien mot tibétain qui indique en gros 'l'Homme en Charge Là-Haut'. Alors, quand vous pensez à vous-même ici-bas, vous devriez vous considérer comme une marionnette se balançant au bout d'une ficelle, la ficelle qui est la Corde d'Argent, et essayant de mener à bien les désirs de l'Homme en Charge Là-Haut.

Si vous êtes très savant, vous pouvez aimer avoir le nom Sanscrit ; en Sanscrit le Sur-Moi est appelé Adhyatma et en Sanscrit cela signifie le noyau entier, le pouvoir entier, la source entière de notre existence ; c'est le point à partir duquel tous les sentiments, tous les sens, tout ce qui nous concerne, tirent leurs origines, et vers lequel tout ce qui nous concerne retourne.

SUSHUMNA : Quand la Kundalini devient éveillée, elle passe au travers des centres de conscience qui sont en fait situés dans le Sushumna.

Le Sushumna est un canal dans le corps subtil qui est directement à l'intérieur de la colonne vertébrale. Il

commence tout en bas de la colonne et va droit au sommet. La colonne vertébrale, en fait, est un tube dont la partie creuse est le Sushumna.

Il y a deux autres canaux à l'extérieur du Sushumna ; celui sur la droite est le [Pingala](#) et celui sur la gauche est l'[Ida](#). Ils montent en spirale pour s'unir ensuite.

Ces trois canaux donnent naissance à la Trinité qui est commune à la plupart des religions.

SUTRA : C'est une phrase concise contenant une doctrine générale. C'est un système selon lequel beaucoup de vérité est condensée dans peu d'espace.

En Orient, les Sutras Védanta et Yoga sont les illustrations les mieux connues.

SVAHA : C'est un mantra prononcé après une prière ou au cours d'une cérémonie religieuse. Il signifie 'Amen'. En d'autres mots — 'Ainsi soit-il !'

SWADHISHTHANA, CHAKRA : Celui-ci est situé autour de la zone des organes génitaux. Il est en forme d'un Lotus contenant six pétales. Chez une personne peu évoluée, lascive, la couleur des pétales sera d'un brun-rouge très foncé, une couleur extrêmement désagréable. À mesure que la personne évolue, la partie brunâtre du rouge disparaît et devient rouge vif.

Quand la personne est évoluée, la couleur se change en un orange-rouge et plus grand est le degré de spiritualité, plus il y a de jaune et moins de rouge.

La fleur a un centre creux dans lequel apparaissent des radiations dont la forme exacte dépend de l'état d'évolution de la personne qui la possède.

SWAMI : C'est à peu près la même chose qu'un Gourou. C'est un Maître ou un Professeur Spirituel. On l'utilise devant le nom de la personne — Swami Untel — et ça signifie la même chose que 'Professeur', 'Sa Sainteté', etc. C'est un titre qui est donné quand on a atteint le stade où il est mérité. Si vous voulez être très respectueux envers un Swami, vous l'appellerez Swamiji.

T

TAI CHI : Les hommes sages de la Chine utilisaient Tai Chi pour indiquer ce à quoi nous retournons quand nous quittons ce monde. C'est le Suprême, ou la fin de toutes choses incarnées. C'est la réunion avec son Sur-Moi, un état qui, sur Terre, peut seulement être comparé à la 'béatitude'.

TAMAS : C'est l'inertie, la paresse, les préjugés. C'est ce qui permet aux choses de maintenir une forme constante.

Quand nous allons au cinéma, ou quand nous regardons la télévision, nous souffrons d'inertie statique, et sans inertie statique nous ne serions pas en mesure de voir le clignotement intermittent des images du film cinématographique ou de la télévision. Cette inertie statique, dans les yeux, peut être appelée la mémoire oculaire résiduelle (ou rémanence, NdT).

Une personne paresseuse ou léthargique est une personne 'Tamasique'.

TANMATRAS : Il s'agit en fait de cinq principes fondamentaux qui correspondent aux sens du toucher, de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat, sens que nous avons alors que nous sommes dans l'état conscient et qui correspondent à l'air, le feu, la terre, l'éther et l'eau.

TANTRAS : Tantra s'applique à n'importe quels écrits ou textes sacrés qui ont un rapport avec le culte de Shakti.

Le but des Tantras est de nous donner une philosophie ou une discipline qui nous permettent, en les pratiquant de façon correcte, d'obtenir la libération de l'ignorance, la libération de la renaissance par la connaissance directe.

TAO : En ces jours avant que les Communistes ne renversent les valeurs humaines, Tao était 'La Voie', le Principe, la Vérité. Tao est ce qui nous montre comment procéder, nous montre le chemin que nous devons suivre. Il nous enseigne, essentiellement, à prendre 'La Voie du Milieu'.

TAPAS : C'est quelque chose que l'aspirant Yogi doit faire tous les jours. C'est une forme de conditionnement corporel. On doit faire certains exercices respiratoires, on doit avoir certaines disciplines mentales.

La discipline fait la différence entre une fière armée et une foule ; la discipline fait la différence entre un véritable Yogi et un véritable imposteur !

Certaines personnes ne sont pas capables de faire la distinction entre la vérité et la fiction. Cette dernière fait pratiquer toutes sortes d'exercices absurdes, bien

au-delà de tout ce qui est nécessaire ou souhaitable, et ceux qui s'y mettent passent tellement de temps à agiter bras et jambes et à prendre des postures bizarres et contre nature, qu'ils n'ont plus de temps ou d'énergie pour le développement SPIRITUEL.

TARA : Je dois mettre ce mot comme un hommage à l'Irlande ! L'Irlande a des ballades, 'The Halls of Tara', de merveilleuses chansons relatives à l'histoire des jours depuis longtemps révolus.

Dans le monde métaphysique, Tara signifie 'Le Sauveur', mais dans ce cas-ci le Sauveur est la Mère Divine, l'Épouse de Shiva.

TARAKA : C'est en réalité un centre entre et devant les sourcils, et si un élève médite correctement, il ou elle sera en mesure de voir, ou de percevoir, une lumière devant et entre les sourcils.

TAROT : C'est un jeu de cartes, de soixante-dix-huit cartes en tout, et les Archives Akashiques disent que ces cartes contiennent la connaissance du 'Livre de Thoth'.

Les cartes contiennent — pour ceux qui peuvent les lire ! — toute la connaissance de l'histoire passée, mais de nos jours elles sont aussi utilisées pour la divination.

Les cartes du Tarot sont battues et le sub-conscient du consultant magnétise certaines cartes, un peu comme un morceau d'ébène frotté peut attirer un bout de papier de soie, ou encore comme un aimant peut attirer un morceau de fer. Le sub-conscient, soit les neuf dixièmes de notre être, exerce une influence magnétique à travers l'éthérique, et certaines cartes sont ainsi sub-consciemment sélectionnées. Les cartes

du Tarot, entre les mains d'un authentique Taromancien, sont authentiques, et sont tout à fait infaillibles.

TAT TWAM ASI : Dans une lamaserie, les étudiants ont à méditer sur le 'Cela', qui est, bien sûr, le Sur-Moi, et ils doivent être capables de distinguer le 'Cela' du 'Ceci', qui est la manifestation.

Quand les étudiants sont capables de distinguer entre le 'Cela' et le 'Ceci', ils sont en mesure de dire en toute vérité 'Tat Twam Asi', qui veut dire 'Cela, tu es'.

TE : Un mot chinois qui a trait à la vertu. La vertu, bien entendu, doit être morale, mais Te se rapporte aussi au pouvoir dans tous les sens du mot. On peut avoir le pouvoir pour le bien et le pouvoir pour le mal, mais Te se réfère le plus souvent à la vertu et au pouvoir utilisés pour le bien.

TÉLÉPATHIE : La télépathie est l'art, ou la science, ou la capacité, de recevoir et de comprendre les ondes cérébrales des autres.

Tout comme une station de radio diffuse un programme, le cerveau humain — lui aussi une forme de station radiophonique — diffuse les pensées de la personne à laquelle le cerveau est rattaché.

La pensée est une pulsion électrique, ou une série de pulsions, et la pensée rayonne partout comme le fait le programme de radio. Ainsi, toute personne avec de l'entraînement peut devenir télépathe, c'est-à-dire qu'elle peut capter les pensées d'une autre personne et peut également 'injecter' ses propres pensées dans les zones réceptives d'une autre personne.

TÉLÉPORTATION : C'est une science très peu comprise dans le monde Occidental ; la téléportation est l'art de transporter un objet matériel, par la pensée, dans un autre endroit. Un poltergeist, par exemple, peut se saisir d'un objet de grande taille, comme une chaise, et le déplacer violemment dans une pièce.

En Extrême-Orient, des lamas convenablement formés peuvent faire en sorte qu'un lourd objet matériel soit transporté par la pensée d'un endroit à un autre.

La gravité, qui donne un poids apparent à une chose, est simplement une attraction "magnétique" entre l'objet et le noyau de la Terre.

Sous certaines conditions l'attraction "magnétique" peut être diminuée, ou entièrement retirée, de sorte que l'objet matériel devient moins lourd, ou réellement sans poids. Ce processus est employé quand un article est téléporté. C'est aussi un système utilisé au cours de la lévitation.

TÊTE : Outre qu'elle est cette boule qui prolonge le cou et porte les organes de la vue, de l'ouïe et de l'odorat, la tête contient également le mécanisme par lequel on peut recevoir des messages du Sur-Moi et transmettre des messages au Sur-Moi.

La tête est un instrument très délicat qui souffre du fait que toute l'irrigation sanguine, toutes les forces nerveuses doivent passer par un canal assez étroit dans le cou qui est déjà étroit par lui-même. Il s'ensuit que la tête doit être bien équilibrée pour qu'il n'y ait pas de constriction excessive de la moelle épinière.

Un très bon exercice pour obtenir l'équilibre de la tête est d'y placer deux ou trois gros livres, et à condition de pouvoir les y garder assez longtemps, de poser les mains sur les hanches et parcourir ainsi la pièce plusieurs fois, sans les faire tomber.

Il ne faut pas confondre ceci avec un 'exercice' de Hatha-Yoga, mais c'est un moyen efficace pour atteindre l'équilibre. Il aidera votre aplomb et vous donnera aussi un beau maintien. Vous aurez une surprise agréable en constatant que vous pouvez marcher avec un fardeau sur la tête.

Si vous voulez encore raffiner, posez sur votre tête une cuvette d'eau glacée. Vous aurez alors de bonnes raisons pour prendre l'exercice au sérieux.

En Orient, les petits garçons qui se préparent à être moines portent parfois sur la tête un bol plein de cire chaude dans laquelle flotte une mèche allumée. Le malheureux garçon se promène dans les corridors avec ce bol sur la tête. S'il perd l'équilibre et que le bol se renverse, la cire chaude tombe sur ses vêtements et il passe la journée suivante à frotter pour les nettoyer.

Seuls les petits garçons et, à la rigueur, les petites filles se livrent à cet exercice. La personne qui a progressé, ne serait-ce qu'un peu, n'a pas à se livrer à de telles choses.

TIEN LI : C'est la Loi Divine, la Loi du 'Ciel'. La Loi de ce lieu où vous allez quand vous quittez ce monde.

TIEN TI : C'est l'origine de la vie, l'Univers, toutes choses. C'est 'Tout' ce qui est et ce qui a toujours été.

TRANSE : Une transe réelle est celle où le corps astral quitte volontairement le corps physique afin de pouvoir

être témoin d'un certain événement dont le rapport peut être fait ensuite à quelqu'un par l'intermédiaire de la Corde d'Argent et du corps physique.

Parfois, une personne qui a des capacités médiumniques consentira à ce que son corps soit utilisé par une entité désincarnée qui veut transmettre un message. Dans un tel cas, le médium prend une position de repos et oblige son corps astral à quitter son corps physique. Alors, une entité désincarnée peut se saisir de la Corde d'Argent et amener le corps physique du médium à transmettre un message requis. Le message, ou quoi que ce soit d'autre, terminé, l'entité désincarnée lâche prise et l'astral retourne au corps physique du médium.

Les gens non formés ne devraient jamais s'essayer à la transe, pas plus qu'aux séances de spiritisme, parce que cela peut avoir un effet très nuisible sur la santé. Sous certaines conditions c'est sans danger, mais uniquement sous une supervision qualifiée.

TRETA YUGA : Comme nous l'avons dit [précédemment](#) dans ce livre, les périodes mondiales sont divisées en différentes phases. Treta Yuga est la seconde de quatre périodes mondiales et celle-ci est de 1 296 000 ans.

TURIYA : C'est le quatrième état de conscience. Ce n'est pas lié à l'état de veille, ou au rêve, ou au sommeil sans rêve ; c'est plutôt une sorte d'état super-conscient. On atteint un tel stade quand on médite correctement, parce qu'alors on se trouve au-delà de la pensée, au-delà de la sagesse, et dans un état qui est presque l'équivalent de la conscience astrale. Dans

l'état de Turiya, on fait l'expérience de choses qui ne sont pas de la Terre.

TYAGA : C'est la renonciation absolue des possessions et, ce que l'on pourrait nommer, des activités sociales. Celui qui a abandonné ou renoncé à toutes possessions, tel un ermite ou un reclus, s'appelle un Tyagi — un homme de renoncement. Ainsi — Tyaga est l'acte d'abandonner les possessions et les activités sociales, et Tyagi est l'homme qui a déjà abandonné les possessions et les activités sociales.

U

UDANA : C'est un centre qui transmet les commandes automatiques pour faire fonctionner les muscles de la poitrine. Autrement dit, le centre de contrôle de notre respiration. En fait, c'est la lumière d'un blanc bleuté qui émane du plexus pharyngien. Le clairvoyant, comme nous venons de le dire, voit ceci comme une lumière d'un blanc bleuté.

UNMANI : C'est la période pendant laquelle nous sommes hors du corps, c'est-à-dire quand le corps astral est retiré du corps physique, comme pendant un voyage astral ou pendant une transe ; on dit alors que nous sommes en état d'Unmani.

UPADANA : C'est la matière dont toutes les choses sont faites. Tout est fait d'une substance correspondant à l'état de la chose fabriquée. Un pot d'argent est fait d'argent, une fenêtre en verre est faite en verre, un être humain est fait de chair et d'os, et rien ne peut

changer le fait qu'un être humain soit fait de chair et d'os. 'Upadana', c'est cela.

UPADHI : C'est l'ignorance que le Sur-Moi impose à l'homme de chair. Il serait extrêmement insatisfaisant que tous les humains, sans tenir compte de leurs progrès, puissent se rappeler toutes leurs vies passées. Celui qui fut prince serait mécontent de se souvenir de son règne alors qu'il est revenu comme un pauvre paysan, et celui qui fut paysan aurait probablement un sentiment d'infériorité en se réincarnant prince. C'est donc pourquoi, avant qu'une âme humaine ne se réincarne, elle 'Boit l'Eau de l'Oubli' (les eaux du Léthé, NdT), et reprend conscience dans le corps d'un bébé.

C'est une sage disposition que ceux qui sont incarnés oublient normalement (tandis qu'ils sont dans la chair) ce qu'ils ont été dans le passé, bien qu'une telle connaissance soit à leur disposition quand ils vont dans le monde astral par voie du voyage astral, et peuvent ainsi consulter les Archives Akashiques.

Upadhi est parfois écrit avec un 's' pour devenir Upadhis, et dans ce cas, il fait référence à l'homme tout entier sur la Terre et hors du corps. Il se réfère à ses trois corps — ses trois corps de base — qui sont :

1. Le corps causal.
2. Le corps subtil.
3. Le corps grossier.

UPANAYANA : Quand un garçon reçoit une formation pour devenir un moine de la foi hindoue, il prend 'un Fil Sacré', une cérémonie symbolique au cours de laquelle

le garçon fait voeu d'observer certaines vertus, qui sont :

1. Absolue pureté.
2. Absolue véracité.
3. Absolu contrôle de soi et retenue.

Par rapport à la foi chrétienne, c'est comme 'être confirmé'.

UPANISHAD : Ce sont certains livres qui constituent la partie philosophique des Védas. Ces Écritures Saintes traitent des questions plus mystiques, de la nature de l'Homme et du Sur-Moi de l'Homme.

Il y a cent huit Upanishads (cent huit est un Nombre Sacré au Tibet). Les principales sont :

- | | |
|-------------|--------------------|
| 1. Isha. | 6. Mandukya. |
| 2. Kena. | 7. Chandogya. |
| 3. Katha. | 8. Brihadaranyaka. |
| 4. Prasna. | 9. Aitareya. |
| 5. Mundaka. | 10. Taittiriya. |

Les Upanishads terminent chacun des quatre Védas, et ainsi on a à la fin des Védas le mot 'anta' qui signifie fin, devenant ainsi 'Védanta' qui veut dire 'la fin des Védas'.

UPARATI : C'est ce pour quoi nous devons tous lutter ; la fin de tous les désirs personnels.

V

VAIDHI BHAKTI : La dévotion à son Dieu, particulièrement quand le rituel et le cérémonial prennent une grande importance, est connu sous le nom de 'Vaidhi Bhakti'. Il mène fréquemment à un état quasi hypnotique de dévotion à son Dieu.

VAMACHARA : Au temps jadis, les prêtres utilisaient 'le Vin, les Femmes et les Chants' dans leurs rites. Parfois, dans les religions Occidentales, spécialement en Grèce et à Rome, de telles attractions indubitables étaient utilisées pour attirer les fidèles de sexe masculin dans les temples, où ils payaient de fortes sommes pour des consolations spirituelles et autres.

En Orient 'le Vin, les Femmes et les Chants' avaient pour but d'enseigner au fidèle l'affranchissement des passions. On cherchait à lui faire voir l'influence de la Sainte Mère dans tous les objets et toutes les actions ; on cherchait à lui faire voir dans toutes les femmes, non seulement un objet d'attirance sexuelle, mais la représentation symbolique de l'épouse de Dieu — la Sainte Mère qui est commune à toutes les grandes religions du Monde.

En Orient, quand on découvrit que de telles démonstrations suscitaient des passions mauvaises, le tout fut interdit, probablement au grand regret de certains fidèles !

VASANAS : Ce sont des habitudes, ou des tendances. Dans le langage ordinaire, voici comment ça se passe : un homme fume une cigarette ; plus il fume et plus il

veut en fumer d'autres, de sorte que finalement il devient un fumeur à la chaîne. De même que l'habitude de fumer doit être surmontée, ainsi doivent l'être d'autres habitudes ou traits indésirables qui nous maintiennent liés à la Terre, lié à la Terre dans notre corps de chair, et lié à la Terre dans l'astral.

Les Vasanas sont souvent considérées comme des désirs, mais c'est une mauvaise traduction. Ce sont des habitudes qui conduisent à supposer que l'on a certains désirs, alors que ce ne sont que des habitudes, et qu'il est possible de les surmonter.

VÉDANTA : Comme nous l'avons vu sous 'Upanishads', le Védanta est simplement la fin des Védas. Les Upanishads terminent chacun des quatre Védas, devenant ainsi 'le Védanta'.

Le Védanta est maintenant approximativement qualifié de philosophie basée sur le Yoga de la Connaissance des Védas.

VÉDAS : C'est l'origine des religions de l'Inde. Ce sont des livres spéciaux qui traitent des hautes fonctions mystiques du corps humain et du Sur-Moi humain. Les Védas sont une source d'inspiration qui existait des siècles et des siècles avant la Bible et avant le Coran.

VICHARA : Différentes écoles Védanta obligent leurs adhérents à se livrer à une très sérieuse réflexion. Il faut qu'une personne soit en mesure de penser à un sujet en en faisant tout le tour.

On enseigne également que la pensée n'est pas la connaissance. La pensée est l'un des désavantages du corps humain, car quand la connaissance EST, la pensée n'est PAS.

VIDEHA : Durant la vie sur Terre, et durant la vie dans le monde astral, nous sommes normalement en état de croissance, nous apprenons tout le temps. Mais nous pouvons aussi nous retirer de l'apprentissage continu pour pouvoir 'ruminer' sur les connaissances que nous avons acquises jusque-là. Nous pouvons faire halte au bord du chemin et nous reposer des épreuves et des difficultés de l'apprentissage. Nous pouvons tourner et retourner nos souvenirs comme de vieilles choses dans un grenier pour voir ce qui doit être conservé et ce qui doit être jeté.

Souvent, les personnes âgées 'retombent en enfance', comme on dit. Elles revivent d'anciens souvenirs, elles vivent plus dans le passé que dans le présent, elles peuvent faire tourner à l'envers les aiguilles de l'horloge de la mémoire et revoir tous les incidents de leur longue vie.

Videha est parfois employé pour désigner les Dévas qui, naturellement, sont des humains qui ont obtenu la libération du cycle des réincarnations.

VIDEHAMUKTI : Ceci se réfère à l'état durant lequel on peut obtenir sa libération quand on est hors du corps. Quand on est hors de son corps, on peut se déplacer partout où l'on veut à la vitesse de la pensée, mais on doit toujours se rappeler que quand on est dans le corps on est en mesure de connaître des expériences qui ne peuvent être vécues hors du corps. Nous venons sur Terre, et sur d'autres planètes, en nous incarnant, c'est-à-dire que nous prenons un corps de chair pour apprendre des leçons qui ne peuvent être apprises alors que nous sommes dans l'esprit.

VIDYA : Ceci signifie simplement 'connaissance'. Il n'y a rien d'occulte, rien d'étrange à son sujet. C'est juste un autre mot dans une autre langue pour notre bon vieux, 'ordinaire', terme : 'connaissance'.

VIJNANA : C'est ce que l'on obtient après des années et des années d'études : une très haute réalisation et une appréciation spirituelle du Dieu de tous, du Dieu qui est au-dessus du Sur-moi, le Dieu qui est réellement.

VIKALPA : C'est l'une des cinq sortes d'idées qui existent dans le mental inférieur. C'est une forme d'imagination. Nous pouvons avoir une chose qui existe 'dans l'esprit', et 'dans l'esprit', elle peut nous paraître très réelle. C'est le Vikalpa.

VIPARYAYAS : Ce sont des pensées qui nous viennent et que nous reconnaissons immédiatement comme de fausses informations fournies par le sub-conscient. À titre d'exemple, disons que si l'on déclarait que les rues de Londres sont pavées d'or, ce serait immédiatement reconnu comme une fausse information.

VIRAT : C'est le Manu qui est responsable pour cet Univers entier. Sur Terre, on peut dire 'Dieu', mais ce n'est pas Dieu ; Dieu est un Être entièrement différent. Virat est l'Esprit de l'Univers.

VISHUDDHA : C'est le cinquième des sept centres Yogiques du corps communément reconnus. C'est le 'Lotus' au niveau de la gorge. Il a seize rayons d'une couleur lilas bordée de rouge.

Ce Chakra particulier est relié à la volonté de l'être humain.

VOIE : Dans la tradition Orientale, on dit 'La Voie'. Pour le Bouddhiste 'La Voie' est aussi appelée 'La Noble Voie Octuple'. C'est un mode de vie, c'est cette conduite, ou l'abstention de conduite, qui mène à la libération de la réincarnation, et donc éventuellement à la libération de la souffrance. Car, aussi longtemps qu'il y a de la vie dans le corps, il y a de la souffrance, ou une possibilité de souffrance.

La Noble Voie Octuple est un code de vie et bien qu'on l'appelle souvent une religion, en réalité elle guide simplement la façon dont une personne sensée devrait se conduire pendant sa vie. Si l'on considère la religion chrétienne, le Christianisme est une religion, mais les Dix Commandements ne constituent pas en eux-mêmes 'une religion', mais un code de conduite qui fera de celui qui les suit quelqu'un digne d'adhérer à cette croyance religieuse.

Voici les Huit Étapes de la Noble Voie Octuple :

1. Correcte compréhension.
2. Correcte motivation.
3. Correct langage.
4. Correcte conduite.
5. Correcte manière de vivre.
6. Correct effort.
7. Correcte activité intellectuelle.
8. Correcte contemplation.

Quand vous pourrez faire tout cela correctement, vous constaterez que la vie sera très dure pour vous, parce que cela signifiera que vous en êtes à votre dernière incarnation et durant sa dernière incarnation il

y a toujours des souffrances et des pertes, parce qu'à ce moment-là il faut régler tous ses comptes avant de pouvoir aller de l'avant avec une conscience claire et sans factures en suspens.

VRITTI : C'est une onde de pensée dans l'esprit qui tournoie et tournoie autour de quelque chose comme un tourbillon et nous laisse dans un état d'agitation jusqu'à ce que l'on fasse quelque chose à son sujet. Ce n'est pas une pensée directe qui vient et s'en va, mais c'est plutôt une pensée qui persiste jusqu'à ce qu'une action définie soit prise.

VYANA : C'est une source spéciale qui fournit l'énergie au corps tout entier. Chez l'homme, c'est particulièrement relié avec le centre de la prostate et une activité sexuelle excessive épuise le Vyana. C'est à cause de ceci que tant de 'Maîtres', qui en fait n'en sont pas, disent que personne ne devrait avoir le moindre intérêt sexuel. C'est, bien sûr, complètement absurde. Ils pourraient aussi bien dire qu'il n'y a que le noir et le blanc, et que les couleurs n'existent pas.

La vie sexuelle, bien canalisée et de caractère pur, peut communiquer une grande puissance pour le bien par l'intermédiaire du canal spinal, et peut dynamiser les plus hauts centres reliés à l'esprit.

Selon le développement de la personne, la couleur du Vyana, qui apparaît autour de la zone de la prostate, va d'un rouge-brun terne au rose très pâle.

W

WU HSING : C'est un terme chinois pour ce qu'ils ont nommé les 'Cinq Éléments'. Ce sont :

1. Terre.
2. Feu.
3. Métal.
4. Eau.
5. Bois.

WU LUN : Les sages de la Chine croyaient qu'ils pouvaient y avoir cinq relations fondamentales, et que toutes les autres relations naissaient, ou dérivait, de cinq branches principales. Ces relations étaient celles :

1. Entre le Roi et ses sujets.
2. Entre le père et le fils.
3. Entre mari et femme.
4. Entre frères.
5. Entre amis.

X

X en tant que lettre n'est pas prolifique dans le monde des termes métaphysiques et il n'est mentionné ici que pour que notre Dictionnaire soit complet.

Le X, toutefois, a une grande signification dans le monde occulte. Il est utilisé sous la forme d'une croix

pour représenter la souffrance, comme nous le verrons plus loin. Il est aussi utilisé pour désigner ce qui rayonne dans toutes les directions à la fois, par opposition au point qui est refermé sur lui-même et 'rentré'.

Le X, sur le plan terrestre, se rapporte à tous les points de la boussole : Nord, Est, Sud et Ouest, mais quand il est utilisé dans le sens ésotérique, il indique que nous devons donner dans 'toutes les directions' à ceux qui sont dignes de nos dons. Nous devons montrer aux autres ce qu'ils désirent qu'on leur montre, et ce qu'ils sont prêts à apprendre. Nous devons les aider et les guider, mais seulement quand il est clair qu'ils sont prêts à recevoir cette aide et cette direction.

Une forme décorative et ésotérique du 'X' est connue sous le nom de Swastika et ceci ne doit pas être confondu avec la croix difforme de l'Allemagne nazie qui est associée à la trahison, la guerre, et tout ce qui est indécent et impur. La vraie forme du Swastika — une simple altération de la lettre 'X' — a, comme il se doit, ses parties saillantes qui vont du côté opposé de celles du swastika déformé, car le swastika difforme est maléfique et le vrai Swastika est pur et bénéfique.

La lettre X est souvent utilisée pour 'marquer l'endroit', et comme une forme de signature par ceux qui sont incapables d'écrire. Le X est aussi utilisé sous une forme différente, sous une forme de stylisation différente, pour représenter la souffrance dans le Christianisme, comme nous l'avons dit précédemment. En outre, comme vous le savez sans doute, le X est utilisé comme une abréviation honorifique du mot

'Sauveur', et devient alors 'Xavier', ou des dérivés de celui-ci. La forme honorifique est employée parce que les parents de plusieurs personnes qui ont été baptisées 'Xavier' sentaient qu'il ne serait pas flatteur d'utiliser le nom 'Sauveur'. Ainsi le 'X' est considéré comme un substitut satisfaisant et acceptable.

Il y a deux symboles qui peuvent être d'intérêt. L'un est le point lumineux irradiant comme une étoile, qui peut indiquer 'Celui Au-Dedans'. L'autre symbole est un X dont les bras sont prolongés de petites projections que l'on montre en rotation rapide, et qui indique le progrès qui doit être fait.

Y

YAMA : Yama est la maîtrise de soi. Il indique que l'on s'abstient de mentir, de voler, on s'abstient d'avidité, et de lascivité.

C'est également l'un des Huit Membres du Raja Yoga. C'est, en fait, le premier des Huit Membres.

YEUX : Nous savons tous ce que sont les yeux, mais le but d'inclure ce mot ici est pour que nous puissions traiter de la relaxation des yeux, parce que les yeux sont parmi les organes les moins bien utilisés du corps.

Au cours de la méditation, il est essentiel de ne pas fatiguer ses yeux. La plupart des gens fixent leur regard sur quelque objet imaginaire ou même sur quelque objet réel, ce qui est tout à fait nuisible. En effet, il est fatigant pour les yeux de tenir immobiles les muscles oculaires.

Il faut regarder au loin, regarder au-delà de l'infini pour que les muscles des yeux ne soient pas tendus. Si vous voulez, vous pouvez reposer vos yeux en laissant errer votre regard, mais, bien entendu, pas au cours d'une méditation. Laissez votre regard errer de façon à ce que les muscles se trouvent dans différentes positions et donc ne soient pas dans une même position assez longtemps pour devenir fatigués ou tendus.

Un bon exercice de massage des yeux est de placer les paumes de vos mains sur vos yeux, puis creusez légèrement les mains pour former une coupe. Autrement dit, quand vous retirez la paume de la main tout en gardant le contour de la main autour de l'orbite de l'oeil, vous formez une cavité avec une pression d'air réduite.

Si on appuie sur le cadre osseux de l'oeil et on dégage alors légèrement la paume, on peut sentir une légère tension sur le globe oculaire parce que le liquide qui baigne l'oeil exerce une poussée sur le globe oculaire. Au contraire, lorsque vous pressez sur l'orbite, vous obtenez l'effet opposé, et vous avez ainsi un massage des yeux réellement relaxant.

YI : Le sens réel de ce mot chinois est la vertu. Nous préférierions tous, sans doute, faire des quantités de choses auxquelles un certain bénéfice est rattaché, mais Yi est ce que nous devrions faire sans idée de profit.

YIN YANG : Ceci est la force entière de l'Univers. Le Yin, qui est passif, femelle et négatif, et le mâle (le Yang), qui est positif et toujours plein d'assurance.

Il est ridicule de discuter lequel est le plus important, le mâle ou la femelle ; ils se complètent l'un l'autre, l'un contraste avec l'autre, ils sont absolument dépendants l'un de l'autre.

Nous ne pouvons avoir une batterie à moins qu'une extrémité soit négative et l'autre extrémité, positive. On ne peut pas utiliser une batterie qui a une borne positive seulement ; c'est une impossibilité absolue. Ainsi, une femme est tout aussi importante qu'un homme, et un homme est tout aussi important qu'une femme. La 'bataille des sexes' est une chose ridicule qui devrait prendre fin avec la claire notion de l'interdépendance des deux sexes.

YOGA : Le sens véritable de ce mot est : unir, ou joindre, ou accoupler. C'est l'union, ou la jonction, ou le raccordement d'une âme individuelle avec la Source de toute Bonté.

Ce mot (Yoga) est aussi utilisé pour désigner diverses méthodes qui prétendent réaliser cette union.

Il faut préciser très clairement que l'on peut parvenir à cet état d'union sans savoir comment y arriver ; ceux qui fouillent, qui fouinent et s'agitent, essayant d'obtenir une 'preuve' de ce qui ne peut être prouvé ne font que retarder leur propre cheminement, et en attendant de pouvoir acquérir un peu de bon sens, ou un peu de compréhension, ils ne feront pas grand progrès.

YOGI : Une personne qui pratique le Yoga est généralement appelée un Yogi ou Yogin, mais si c'est une femme, alors la version féminine de Yogin est Yogini.

YU WU : L'état d' 'être' et de 'non-être'. L'état d'être dans le monde, du monde, hors du monde et non de ce monde.

Z

ZEN : C'est une forme particulière de 'tranquillité mentale'. Ce n'est pas une religion, mais un mode de vie. C'est une méthode pour atteindre la libération complète de tout ceci : le monde matériel.

Zen dépend principalement de l'arrêt du flux 'mental' par l'absence d'expression, l'absence de désirs, l'absence de pensées, afin d'être en mesure de connaître et de développer son intuition.

Les étudiants du Zen méditent beaucoup, et le succès est atteint lorsque le *raisonnement* est arrêté.

En rapport avec ceci, il convient de mentionner que l'un des plus grands désavantages pour l'entité humaine est la raison. La raison, et particulièrement la raison erronée, empêche de percevoir la Vraie Réalité.

Les humains se moquent souvent de l'intellect des animaux, affirmant que les animaux n'ont pas de raison, et c'est exact. Les animaux ont l'intuition ; ils sont capables de percevoir ce qu'il en est d'une chose alors que même les plus grands travailleurs-de-la-raison de l'humanité ne peuvent obtenir les mêmes résultats.

Le but tout entier de certaines formes d'études Orientales est de supprimer, de détruire, ou de contrôler la 'raison' pour laisser la vraie nature du Sur-Moi transparaître et grandir. Mais cela ne peut pas être

fait tant que l'Homme fouille et fourrage dans la saleté pour quelques bouts de papier crasseux appelés 'argent' et qui n'ont d'utilité que sur Terre. Encore une fois — l'Homme n'a encore jamais réussi, et ne réussira jamais, à emporter même un seul centime ou un vieux sou dans les royaumes de l'Esprit.

SUPPLÉMENT 'A' : LA RESPIRATION

La RESPIRATION est la plus essentielle de nos fonctions. Sans elle nous ne pouvons exister, parce qu'il faut la respiration — contenant de l'oxygène et d'autres gaz — pour activer le cerveau et le garder en action. Mais notre façon de respirer est la plus grossière qui soit d'utiliser 'l'air'.

Nous devons avoir quelques connaissances sur le contrôle de la respiration avant de pouvoir aborder toute forme d'exercice.

Avez-vous déjà entendu deux personnes chuchoter et craindre qu'elles ne parlent de vous ? Qu'avez-vous fait — comment écoutiez-vous plus attentivement ? Maintenant, réfléchissez avec soin — VOUS RETENIEZ VOTRE RESPIRATION parce que, instinctivement, ou par expérience, vous saviez qu'en retenant votre souffle vous pourriez d'une certaine manière mieux entendre. N'en est-il pas ainsi ?

À nouveau, supposez que vous vous coupiez ou, si vous préférez, imaginez que vous ayez une de ces écorchures douloureuses que l'on se fait en tombant sur une surface dure. Que faites-vous ? Pensez-y

soigneusement — VOUS RETENEZ VOTRE RESPIRATION ! Vous constatez, instinctivement, que si vous retenez votre souffle, vous souffrez moins, il y a moins de douleur, mais comme vous ne pouvez retenir votre souffle indéfiniment, vous sentez la souffrance quand vous respirez normalement.

Avez-vous déjà observé de robustes déménageurs quand ils sont confrontés à un objet lourd qui doit être enlevé ? Que font-ils ? Ils regardent d'abord d'un oeil sombre l'objet à soulever, puis ils se frottent les mains tristement en prenant une profonde respiration — et ILS RETIENNENT LEUR SOUFFLE pendant qu'ils soulèvent le lourd article du sol. Instinct, expérience, ou quel que soit le nom que vous lui donnez, a enseigné à ces déménageurs, et en fait à tous ceux qui doivent soulever des poids, que s'ils prennent une profonde respiration et la retiennent, soulever devient beaucoup plus facile.

Votre travail vous demande-t-il une profonde concentration ? Devez-vous réfléchir à un problème — tenter de le résoudre ? C'est VOTRE CAS ? Alors vous avez sans doute remarqué qu'au fur et à mesure que vous réfléchissez profondément, votre respiration devient de plus en plus lente.

Un Adepté qui est en profonde méditation respire si lentement, si faiblement, qu'on a peine à savoir s'il respire ou non, et ces gens qui se font ensevelir sous terre peuvent suspendre leur souffle pour qu'une seule inspiration leur dure plusieurs heures !

La respiration — l'air — nous est indispensable. L'air contient du prana, mais le prana n'est pas une matière que l'étudiant en chimie peut mettre dans une

éprouvette, ou chauffer dans une cornue, ou examiner à travers un microscope. Le prana est quelque chose de tout à fait différent. On pourrait dire qu'il existe dans une dimension différente, mais il est absolument essentiel au maintien de la vie parce qu'il est l'énergie universelle de TOUTE CHOSE. Il est manifeste dans tout ce que l'on peut imaginer, et pourtant les humains utilisent le prana de la façon la plus grossière qui soit quand ils respirent négligemment, maladroitement.

Le prana stimule nos pensées. Sans un prana adéquat il ne peut y avoir de pensée ; sans un prana adéquat il ne peut y avoir de guérison, car pour cette dernière le prana est absolument essentiel. Un 'guérisseur' est une personne qui peut transférer son propre surplus de prana à un malade. L'endroit où il est accumulé se trouve dans le plexus solaire. Plus nous réussissons à emmagasiner de prana, plus nous sommes dynamiques, plus nous sommes vibrants de force de vie, plus nous avons un impact sur les autres.

Il est inutile de rentrer dans les détails en ce qui concerne les dix Nadis, et comment le prana se déplace à travers eux. Nous avons déjà traité de ces choses et de l'[Ida](#), du [Pingala](#) et du [Sushumna](#) dans une partie précédente de ce livre. Au lieu de cela, nous avons besoin d'exercices élémentaires qui ne peuvent nous nuire, mais qui peuvent nous faire un bien énorme.

Tout d'abord — comment respirez-vous ? Il n'y a pas qu'un seul système, vous savez. Par exemple, asseyez-vous confortablement, de préférence sur une chaise à dossier rigide, la colonne vertébrale bien droite et regardez devant vous. Détendez-vous autant que vous le pouvez tout en maintenant cette position très droite.

Maintenant prenez une profonde respiration, une longue respiration, permettant à votre bas-ventre de se gonfler, mais sans gonfler la poitrine ni soulever les épaules. Vous devez garder la poitrine telle qu'elle est et les épaules telles qu'elles sont, l'inspiration profonde étant prise en laissant votre diaphragme s'abaisser de sorte que seul le bas-ventre se gonfle. C'est la 'respiration inférieure', et si vous la faites correctement vous constaterez que vos côtes et vos muscles intercostaux ne bougent pas. Souvenez-vous-en, voulez-vous ? Cette respiration abdominale est le premier de nos exercices, aussi appelons-le : Système Numéro Un.

Quand vous avez fait cela, essayez une autre méthode. Respirez profondément tout en empêchant votre muscle du diaphragme de bouger. Cette fois, respirez avec l'aide de vos côtes et de vos muscles intercostaux. Prenez vraiment une grande inspiration ; vous constaterez que maintenant votre poitrine se gonfle, mais que votre abdomen reste tout à fait normal — sans se gonfler.

Dans cet exercice vous remarquerez que vous avez une expansion de la poitrine au lieu d'une expansion de l'abdomen. Cette méthode est appelée la 'respiration moyenne'. Nous avons nommé l'autre système — Système Numéro Un ; nous appellerons donc celui-ci : Système Numéro Deux.

Il y a encore un autre système et nous allons le voir maintenant. Vous êtes toujours assis bien droit, toujours regardant droit devant vous. Rentrez légèrement l'abdomen, comme si vous essayiez de 'l'aspirer' vers la poitrine. Maintenant, avec votre

abdomen contracté, prenez une profonde inspiration tout en soulevant les épaules et gardant vos côtes vos muscles intercostaux aussi immobiles que possible. Ceci est un type de respiration complètement différent grâce auquel les parties supérieures des poumons deviennent bien aérées. Nous appellerons ce système : Système Numéro Trois.

Le Système Numéro Un nous permet d'absorber beaucoup plus d'air que les autres systèmes. Le Système Numéro Trois s'avère être le moins efficace du lot, avec le Numéro Deux venant entre les deux.

La meilleure façon de respirer est celle qui utilise les trois systèmes. Vous commencez par inspirer lentement en gonflant le bas-ventre, et en gardant vos épaules immobiles et vos côtes rigides. Ensuite vous gonflez la poitrine en utilisant les côtes et les muscles intercostaux, et en même temps vous soulevez les épaules et les tirez en arrière. Ceci remplit toute la zone du poumon et empêche la formation des poches d'air vicié qui conduisent à l'asthme, aux troubles de la voix, et souvent à la congestion pulmonaire. C'est chose facile que de pratiquer ce genre de respiration complète, mais vous devez vous rappeler qu'aspirer n'est que la moitié de la bataille. Quand vous expirez — exhalez — vos épaules doivent s'affaisser, vos côtes doivent se rapprocher, et votre abdomen doit remonter pour faire sortir de vos poumons autant d'air vicié que possible. Jusqu'à ce que vous ayez bien compris — jusqu'à ce que vous puissiez vous débarrasser de l'air vicié et aspirer de l'air frais — il n'est pas possible d'aller plus loin dans l'obtention de la quantité optimale

de prana. Donc, en supposant que vous avez pratiqué jusqu'à présent — allons un peu plus loin.

Il faut se souvenir que la respiration comporte trois étapes :

1. Inspirer.
2. Retenir son souffle.
3. Expirer tout l'air.

Il y a différentes 'proportions' qui nous permettent d'atteindre certains objectifs. C'est-à-dire que nous devons aspirer pendant un certain temps, puis retenir notre souffle pendant un certain temps, avant d'exhaler pendant un certain temps.

Voyons donc ce que sont ces 'proportions'.

PROPORTIONS : Comme probablement tout le monde le sait maintenant, les poumons sont comme des éponges à l'intérieur d'un sac éponge. Si vous remplissez les poumons d'air, l'oxygène passe dans le sang, et les résidus de gaz provenant du sang repassent dans les poumons et se logent dans certains des sacs les plus profonds de nos 'éponges'.

Nous devons exhaler deux fois plus longtemps que nous n'inhalons, considérant le fait qu'il faut deux fois plus de temps pour débarrasser nos poumons de l'air impur. En même temps nous devons extraire autant d'air que possible.

Si nous n'exhalons pas complètement, nous ne pouvons remplir complètement nos poumons d'air à l'inhalation suivante, et l'air entrant sera contaminé par l'air vicié (comme l'eau stagnante d'un étang) dans les sacs les plus profonds.

L'air stagnant permet aux bacilles de demeurer intacts et les poumons peuvent donc être atteints de tuberculose, ce qui n'est pas si facilement le cas si l'on respire profondément et si l'on exhale complètement.

La proportion d'une unité d'entrée et de deux unités de sortie doit être respectée. À titre d'exemple, inspirez pendant quatre secondes et expirez pendant huit secondes. Avec de la pratique vous arriverez à inspirer un beaucoup plus long temps et à expirer plus de deux fois ce temps.

Nous avons vu que la proportion moyenne d'apport est de un pour deux. Voyons maintenant l'étape suivante.

Combien de temps devons-nous retenir notre respiration ? Un temps moyen est de quatre fois le nombre de secondes qu'il vous a fallu pour inspirer, ou deux fois le temps qu'il vous faut pour expirer. Donc, suivant notre exemple précédent, vous devez inspirer quatre secondes, retenir votre souffle quatre fois quatre secondes, c'est-à-dire seize secondes, et expirer deux fois quatre secondes, c'est-à-dire huit secondes. Nous avons ainsi — une inspiration de quatre secondes, une rétention de seize secondes, et une expiration de huit secondes.

Naturellement, ceci n'est qu'une illustration, qu'un exemple, car très bientôt vous serez en mesure de retenir votre respiration plus longtemps et d'essayer différentes proportions, mais nous traiterons de cela en temps voulu. Vous devez toutefois garder en tête cette pensée : si vous respirez de façon saccadée, l'esprit est saccadé. Quand votre respiration est régulière, votre esprit l'est aussi. Vous êtes ce qu'est votre respiration.

Maintenant nous allons passer à des exercices dont nous SAVONS tout le bien qu'ils vous feront si vous les exécutez consciencieusement. Pour épargner du temps et du papier, spécifions dès maintenant que pour tous ces exercices vous devez être assis confortablement. Si vous êtes jeune et que vous avez une certaine pratique de ces choses, vous aimerez peut-être vous asseoir dans la Position du Lotus, ou vous asseoir les jambes croisées, mais tout ce qui compte vraiment est que vous vous asseyez de façon à être à l'aise, sans préoccupation pour les choses exotiques, assis simplement confortablement ; gardez votre colonne vertébrale droite et votre tête (à moins que ce ne soit spécifié autrement) faisant face devant.

Nous devons avoir une certaine période de temps — une certaine unité — et tout comme aux premiers jours de la photographie les gens comptaient habituellement les secondes en disant : 'Kodak Un, Kodak Deux, Kodak Trois, etc.' (publicité gratuite pour Kodak !), nous pourrions dire : 'OM Un, OM Deux, OM Trois', et ainsi de suite.

Voici le premier exercice. Rappelez-vous, vous êtes assis sur une chaise dure, le dos droit et regardant devant vous. Prenez deux ou trois respirations profondes — soit une simple inspiration, la retenir pendant une seconde, puis la laisser aller. Faites cela deux ou trois fois. Maintenant — placez un doigt contre votre narine droite de façon à ne pas pouvoir respirer par cette narine. Le doigt que vous utilisez n'a aucune importance, vous pouvez même utiliser votre pouce, le seul but étant de fermer la narine pour qu'elle ne puisse pas être utilisée.

Inhalez par la narine gauche au compte mental de 'OM Un, OM Deux, OM Trois, OM Quatre, OM Cinq'. Ensuite expirez par la narine gauche (assurez-vous de garder la narine droite bien fermée) jusqu'au compte de dix OM. Dans tous les cas, le temps d'expiration est de deux fois celui de l'inspiration ; c'est une règle fixe.

Répétez ceci vingt fois, c'est-à-dire aspirez par la narine gauche, et expirez par la narine gauche vingt fois, en comptant cinq 'OM' pour l'inspiration et dix 'OM' pour l'expiration.

Après cela, restez tranquillement assis quelques instants et voyez si vous ne vous sentez pas déjà beaucoup mieux ; et rappelez-vous, vous ne faites que commencer ! La deuxième étape vient ensuite.

Vous avez débuté en fermant votre narine droite, alors maintenant vous faites la même chose, mais en fermant votre narine gauche. De nouveau, le doigt que vous utilisez importe peu, ni même la main que vous utilisez. Procédez exactement comme vous l'avez fait en respirant par la narine gauche, prenez exactement le même temps et faites cette respiration par la narine droite vingt fois comme vous l'avez fait pour la gauche.

Vous devez respirer aussi silencieusement que possible, et vous devez faire ce que nous appelons une respiration complète, c'est-à-dire en utilisant votre abdomen, en utilisant les muscles de votre poitrine, en élevant vos épaules et en les rejetant en arrière. Vous devez faire entrer le plus d'air que vous le pouvez, et vous devez faire sortir autant d'air que vous le pouvez. Après ces exercices vous n'aurez plus d'air fétide ou vicié dans vos poumons !

Ce premier exercice doit être poursuivi pendant deux semaines. Vous pouvez lentement — très lentement — augmenter le temps d'inhalation et d'expiration, mais ne faites rien qui vous demande de gros efforts ou qui vous fatigue. Vous devez 'vous hâter lentement'. Si vous trouvez que cinq secondes d'absorption et dix secondes de rejet, c'est trop, contentez-vous de quatre, ou même de trois, secondes d'absorption, et de huit ou de six secondes de rejet. Ces chiffres particuliers ne sont qu'une simple indication ; vous devez utiliser votre bon sens et adapter le tout à vos besoins personnels. Si vous débutez plus petitement, vous ferez alors des progrès, mais en prenant une plus longue période pour ce faire, tout en étant beaucoup, beaucoup plus en sécurité.

Observez tout particulièrement que dans l'exercice ci-dessus vous ne retenez pas votre souffle ; c'est fait pour une raison spéciale, parce que cet exercice est conçu pour habituer les narines à respirer correctement. Tant de gens respirent par la bouche, ou par une seule narine ; l'exercice donné plus haut est en premier lieu une forme de processus d'entraînement.

Nous avons suggéré que vous fassiez cet exercice pendant environ deux semaines. Que vous y passiez deux semaines, trois semaines, ou quatre semaines n'a aucune importance, il n'y a rien qui presse, vous avez tout le temps, et il vaut mieux faire les choses lentement et correctement, car se précipiter ne donne rien de bon. Alors maintenant, après deux, ou trois, ou quatre semaines, comme il vous plaira, continuons avec ce que l'on appelle la respiration alternée des narines.

Vous vous souvenez de la façon dont vous devez vous asseoir ? Bien sûr, c'est déjà une seconde nature ! Donc, vous êtes assis sur une chaise dure, les pieds joints, la colonne vertébrale bien droite, votre tête d'aplomb et regardant droit devant vous. Vous commencez maintenant en fermant la narine droite tout en inspirant par la narine gauche. Retenez votre souffle un moment pendant que vous fermez la narine gauche et expirez par la narine droite, c'est-à-dire, dans ce cas, que vous inspirez par une narine et expirez par l'autre.

La fois suivante, inhalez par la narine droite, et quand vous avez les poumons remplis d'air, fermez la narine droite avec un doigt ou le pouce, et expirez par la gauche. De nouveau, vous devez inspirer pendant cinq ou six secondes, et expirer pendant dix ou douze secondes.

Avez-vous bien compris ? D'abord, vous fermez votre narine droite avec un doigt et aspirez par la narine gauche. Ensuite vous fermez la narine gauche et expirez par la droite. Après cela vous changez l'ordre des choses, vous aspirez par la narine droite (la narine gauche fermée), et puis vous fermez la droite et expirez par la gauche. Faites cela environ vingt fois.

Après un mois, vous devriez être en mesure d'augmenter le temps et de faire huit et seize secondes, et quand vous aurez pratiqué cela pendant un mois, ou deux mois, vous constaterez que votre santé sera meilleure, bien meilleure. Votre vue va s'améliorer, et vous allez vous sentir plus léger sur vos pieds. Nous vous suggérons de pratiquer ce second exercice pendant trois mois parce que c'est encore une

période 'd'essai', ou une période d'entraînement de votre mécanisme respiratoire.

Exercice Numéro Trois : celui-ci est semblable au Numéro Deux, mais nous avons ici la rétention du souffle en plus. Il doit être spécifié maintenant que bien que l'on doive retenir sa respiration quatre fois le temps que l'on a pris pour aspirer, jusqu'à ce que vous soyez bien habitué à ce système, il est beaucoup plus confortable de retenir votre respiration pour seulement deux fois le temps qu'il vous a fallu pour inspirer et puis, après quelques mois, vous pourrez en arriver à la proportion d'un (OM) pour quatre.

Dans ce troisième exercice, on doit inhaler par la narine gauche tout en comptant 'OM' quatre fois. Puis on retient son souffle pendant un compte de huit 'OM'. Après cela, on exhale par la narine droite (nous avons inspiré par la gauche, rappelez-vous) huit fois. Après cette expiration, et sans s'arrêter, on inhale par la narine droite (avec la narine gauche fermée), on retient son souffle pendant huit 'OM', et alors on expire par la narine opposée. Nous vous conseillons de pratiquer ceci vingt fois par jour.

Le doigt ou le pouce que vous utilisez pour fermer l'une ou l'autre narine n'a pas la moindre importance. Tant de gens disent que vous ne devez pas utiliser ce doigt-ci ou que vous devez utiliser ce doigt-là, juste pour essayer de rendre les choses mystérieuses. Dans mon cas, j'ai pratiqué ceci depuis plus d'années que vous ne pourriez le croire, et je peux vous assurer, tant d'après mon expérience personnelle que d'après l'observation des autres, que LE DOIGT OU LE POUCE UTILISÉ N'A PAS LA MOINDRE IMPORTANCE !

Vous allez, bien sûr, pratiquer et parvenir à des inspirations de plus en plus grandes, des rétentions de plus en plus longues, et des expirations de plus en plus lentes. Vous arriverez à faire, pour commencer, quatre secondes d'absorption, huit secondes de rétention, et huit secondes d'expiration. Mais après environ deux mois, vous serez capable d'inspirer pendant huit secondes, retenir votre souffle pendant seize secondes et expirer pendant seize secondes ; et pour vraiment vous donner quelque chose à travailler, quand vous aurez fait cela pendant un an, vous devriez pouvoir inspirer pendant huit secondes, retenir votre souffle pendant environ une demi-minute, puis expirer pendant quelque seize secondes. Mais vous ne devez pas essayer cela jusqu'à ce que vous ayez pratiqué pendant environ douze mois.

C'est vraiment un très bon système de respiration, et qui doit être pratiqué tous les jours par 'groupes de vingt'.

Voici un exercice qui permet de garder sa chaleur par temps froid. C'est quelque chose qui est beaucoup pratiqué au Tibet où un lama peut rester assis dévêtu sur la glace, peut même faire fondre la glace qui l'entoure et sécher les couvertures mouillées drapées autour de ses épaules.

Voici comment vous y prendre. Asseyez-vous de nouveau confortablement et assurez-vous que vous ÊTES vraiment assis la colonne vertébrale bien droite. Vous ne devez avoir aucune tension ni aucun souci absorbant pour le moment. Fermez les yeux et pensez à vous-même en disant télépathiquement : 'OM, OM, OM'.

Fermez votre narine gauche, et aspirez autant d'air que possible par la narine droite. Puis fermez la narine droite (il est plus commode d'utiliser votre pouce pour ceci) et retenez votre souffle en pressant fortement votre menton contre votre poitrine, remontez votre menton près de votre cou.

Retenez votre respiration pendant un moment et puis expirez graduellement par la narine gauche en fermant la narine droite (ici encore, c'est plus facile avec le pouce).

Note importante — dans cet exercice particulier on inspire toujours par la narine droite, et on expire toujours par la narine gauche.

Vous devez faire ceci en commençant par dix respirations au cours desquelles vous augmentez petit à petit la durée de rétention du souffle, jusqu'à une cinquantaine de fois, mais vous devez augmenter votre rétention du souffle très progressivement, il n'est pas nécessaire de se précipiter et, à ce sujet, voici une petite remarque qui peut vous libérer d'un souci : quand vous aurez effectué ces mouvements respiratoires pendant un certain temps et que vous serez arrivé à une très profonde rétention du souffle, vous constaterez peut-être que vous transpirez à la racine des cheveux. C'est parfaitement sain, parfaitement normal, et cela améliore vraiment la santé et la propreté du corps.

Voici un autre système de respiration qui est très bon pour améliorer l'état du sang et conserver sa fraîcheur.

Avez-vous déjà vu comment un chien ou un chat plie sa langue en forme de V ? Eh bien, dans ce cas-ci nous allons faire comme le chat ! Asseyez-vous comme

auparavant, c'est-à-dire confortablement sur un siège dur, la colonne bien droite. Sortez la langue juste un peu en lui faisant prendre la forme d'un V. Puis vous inspirez **ENTIÈREMENT PAR LA BOUCHE** avec un 'Ssss' aspiré. Retenez votre respiration aussi longtemps que possible, et puis expirez l'air par les narines. Vous devez faire ceci vingt fois par jour.

Il est important que vous soyez absolument régulier dans ces exercices. Ne manquez pas un jour pour en faire deux fois plus le jour suivant, ce n'est qu'une perte de temps. Si vous ne devez pas être régulier dans vos exercices, il vaut alors beaucoup mieux ne pas commencer. Donc — soyez régulier, soyez ponctuel, essayez de faire vos exercices à la même heure chaque jour, et quand vous les faites ne grimacez pas, ne vous livrez à aucune sorte de contorsions. Si vous éprouvez de la douleur, arrêtez-vous immédiatement jusqu'à ce que la douleur ait disparu. De plus, vous ne pouvez faire ces exercices si vous venez de vous bourrer de nourriture. La plupart des gens mangent trop, pendant trop longtemps et inutilement, et il faut donc donner la préférence à une alimentation modérée.

Un avertissement final : ne faites pas ces exercices si vous avez une maladie de coeur ou la tuberculose. N'essayez pas de retenir votre souffle plus longtemps qu'il n'est confortable. Après tout, il y aura d'autres vies et pour ce que vous n'apprenez pas dans cette vie, il vous sera toujours possible de 'revenir faire un tour' et reprendre là où vous en étiez ! Il convient également de préciser que, sauf si vous êtes très jeune, très souple, et pourvu d'une bonne assurance-maladie, vous ne devriez faire aucun de ces exercices qui exigent que

vous vous teniez en équilibre sur un pouce ou que vous placiez vos pieds sur le haut de votre tête, ou quelque chose du genre. À moins d'être né Oriental, ou que vos parents ne soient acrobates du cirque local, vous serez bien avisé de ne pas toucher à ces choses.

SUPPLÉMENT 'B' : LES PIERRES

VOICI un supplément sur les diverses sortes de pierres, car elles ont une grande influence sur la vie de chacun de nous. Les pierres sont les plus vieilles choses solides sur cette Terre ; elles existaient avant que les humains n'aient été imaginés en rêve — ou en cauchemar ! — et continueront d'exister longtemps après notre disparition.

Selon votre point de vue, vous pouvez voir les pierres comme une collection de produits chimiques, ou comme un paquet de molécules qui oscillent selon le nombre d'entre elles entassées dans un certain espace. Les pierres, cependant, ont de très fortes vibrations. En réalité elles sont comme les émetteurs de radio, transmettant continuellement leurs messages pour le bien ou pour le mal.

Jetons un coup d'oeil aux pierres, en commençant avec :

AGATE : Beaucoup de gens considèrent l'agate comme une pierre rouge, mais en fait il y en a des rouges, des vertes, des brunes et une sorte couleur gingembre. En Extrême-Orient l'agate rouge, ou de sang, comme on

l'appelle souvent, est véritablement une protection contre les insectes venimeux tels que les araignées. Ce n'est pas de la fiction. Les agates émettent une radiation qui repoussent les araignées et les scorpions et les fait 'aller voir ailleurs'.

Il y a une sorte d'agate brune qui émet une vibration qui donne à un homme de la confiance en soi, et en lui donnant ainsi une sorte de 'courage hollandais', lui permet de triompher de ses ennemis et de réussir auprès des dames.

Dans le domaine médical, il a été prouvé que si une personne porte une agate brune sur la peau, de préférence sur le sternum, c'est-à-dire suspendue autour du cou sur l'os de la poitrine, cela accroît son intelligence et aide à apaiser les fièvres et la folie. Pour ce qui est de cette dernière, vous remarquerez aisément qu'il n'y a pas beaucoup d'agates brunes ainsi portées.

Au Moyen-Orient, certaines personnes portent une agate modelée qui est censée protéger contre les infections intestinales qui sont généralement très répandues là-bas.

Il y a des agates noires, des agates vertes et des grises, mais en Chine il y a une très, très remarquable agate qui contient certains restes de fossiles, et si vous prenez une de ces pierres qui ont été très soigneusement polies, vous verrez des motifs de petites formes de flore telles que les fougères. Les fermiers s'en servent comme décoration dans l'espoir que les récoltes seront très fructueuses.

AMBRE : Si vous avez des ennuis avec vos reins ou votre foie, ou si vous souffrez de ce mal de nos civilisations qui enrichit nos pharmacies (la constipation), prenez de l'ambre en poudre ; après l'avoir moulu pour qu'il ait la consistance de la farine, additionnez-le de miel et d'un peu d'eau. Avalez alors la potion, mais seulement si vous êtes à proximité de ce lieu adapté à notre civilisation, parce que c'est un remède qui fonctionne vraiment, comme vous pourrez vous en rendre compte. Le seul problème — l'ambre est plutôt coûteux.

Les dames qui cherchent un mari et n'ont pas beaucoup de chance d'en attirer un devraient porter un morceau d'ambre taillé en symbole phallique. Un tel symbole ne manquera pas d'attirer l'homme qui a pour la dame les désirs appropriés. Ainsi, celle-ci s'attirera-t-elle le mari qu'elle désirait.

L'ambre est une pierre qu'on n'utilise pas beaucoup en Occident, car si elle n'est pas habilement polie, elle est assez terne.

AMÉTHYSTE : Beaucoup d'évêques portent l'améthyste en bague que le dévot embrasse sur le doigt du prélat. Une améthyste, de couleur violette ou lie-de-vin, apporte la tranquillité. En d'autres termes, les vibrations moléculaires de la matière que nous appelons améthyste oscillent à une fréquence périodique telle qu'elle hétérodyne les vibrations agressives d'un humain et forcent ces vibrations à ralentir et à se tenir tranquille !

L'améthyste était utilisée comme tranquillisant en Extrême-Orient bien avant que l'aspirine ne prenne le contrôle de ce domaine.

ANTIPATHES : C'est une pierre entièrement noire. Elle ressemble à quelque chose comme un morceau de charbon soigneusement poli, de la variété de l'antracite. Elle est peu utilisée aujourd'hui en Occident en raison de sa totale noirceur. On s'en servait, cependant, comme support pour les camées d'ivoire.

BÉRYL : Saint Thomas est le saint patron du béryl. On dit qu'il se servait du béryl jaune pour guérir les maladies du foie. Le béryl est normalement de couleur verte. C'est une pierre qui aide la digestion.

CALCÉDOINE : Dans certains pays arriérés (ou bien sont-ils en fait en avance ?), la calcédoine est utilisée en poudre. Elle aide à évacuer les calculs biliaires. La poudre de calcédoine provoque la dilatation de la vésicule biliaire et de tous les passages qui y sont reliés. Ainsi, les calculs coincés dans la paroi de la vésicule biliaire peuvent être évacués sans opération.

CATOCHITIS : C'est une pierre vraiment remarquable que l'on trouve dans certaines îles méditerranéennes, surtout en Corse. C'est une pierre qui est magnétique à la peau humaine, ce qui fait que si vous vous frottez les mains et touchez ensuite la catochitis, cette pierre adhérera à votre main, pourvu, bien sûr, qu'elle ne soit pas trop lourde.

Les Corses utilisent cette pierre pour se protéger contre l'hypnotisme.

CORNALINE : Certaines personnes appellent la cornaline, pierre de sang. Elle a une vibration qui freine les pulsations du sang, et c'est vraiment un fait que si une personne souffre d'une congestion dans la tête, la congestion sera grandement soulagée si les lobes frontaux et la zone de l'atlas sont frottés avec une cornaline douce.

Les cornalines sont parfois opaques, mais les meilleures sont translucides.

CRISTAL : Le cristal est une très étrange forme de roche. Il est plus transparent que le verre et possède de très, très grands pouvoirs utilisés dans la 'boule de cristal'. Ceux qui sont doués d'une manière quelconque pour la clairvoyance verront augmenter leur aptitude en utilisant un morceau de cristal sans défaut.

Le cristal a une vibration qui est compatible avec le troisième oeil, qui renforce le troisième oeil, qui renforce la capacité de 'voyance' d'une personne.

Dans diverses parties de l'Irlande, de petites boules de cristal sont serties en bagues, et l'on croit qu'elles peuvent attirer les faveurs des lutins irlandais !

En Extrême-Orient, les prêtres d'antan, partis en équipe de chercheurs, découvraient un bloc de cristal dans les Andes ou dans l'Himalaya. Ils en ciselaient soigneusement les bords rugueux, et pendant des années et des années, taillaient le morceau de roche en forme sphérique. Des générations et des générations de prêtres polissaient le cristal en utilisant du sable de plus en plus fin et de l'eau, le sable étant enveloppé dans du cuir souple. Enfin le cristal était prêt pour sa

fonction religieuse — voir le futur, connaître la volonté des Dieux !

DIAMANT : Le diamant est un cousin proche d'un morceau de charbon. C'est simplement un morceau de carbone qui a reçu une éducation supérieure ; en d'autres termes, il vibre à une plus haute fréquence.

On croit souvent qu'un diamant immunise contre les poisons et la folie. Dans le domaine de la santé, le diamant était censé guérir la plupart des maladies. Il fut un temps, en Inde, où le Diamant Koh-I-Noor était plongé et agité dans l'eau pour qu'il transmette certaines de ses qualités à l'eau. Comme la personne qui tenait le diamant ne s'était pas nécessairement lavé les mains auparavant, il n'est pas douteux que certaines 'qualités' ÉTAIENT ainsi communiquées ! L'eau sale qui en résultait était donnée à boire au patient, et la foi en l'Inde à cette époque était telle que souvent une guérison s'accomplissait.

Il est également reconnu que les diamants sont très efficaces pour obtenir les faveurs de la femme aimée, surtout si le diamant est emballé dans un manteau de vision. Mais ceci n'est, bien sûr, qu'un ouï-dire.

ÉMERAUDE : L'émeraude verte a la réputation de guérir les maladies des yeux, et à travers les âges les gens en vinrent à croire absolument à ce pouvoir de guérison sur les yeux. L'idée traversa l'esprit d'un quelconque sorcier, ou magicien, ou prêtre (ils se ressemblent tous) que si l'émeraude pouvait guérir les maladies de l'oeil, elle pouvait aussi chasser le mauvais oeil. Et c'est ainsi que les émeraudes furent portées autour du cou avec l'idée que si une personne possédée

du mauvais oeil regardait un tel détenteur, toutes les influences maléfiques en seraient conjurées et seraient retournées à l'envoyeur, le mauvais oeil lui-même, avec des résultats particulièrement désastreux pour ce dernier.

En Orient, il y a beaucoup de preuves que les émeraudes aident vraiment à soulager les maladies des yeux.

GREMAT : C'est une pierre qui apparemment n'est pas très populaire maintenant, mais il fut un temps où on la portait dans l'espoir d'être protégé des maladies de peau et du danger. Elle devait en fait être portée en contact avec le corps, et plutôt que d'être utilisée en bague comme à présent, elle était insérée dans une petite monture et portée autour du cou, habituellement présentée de façon à se trouver juste au-dessus du coeur.

Quand il y avait danger de mauvaise santé, la pierre adaptée à son possesseur devenait terne et sans éclat. Au fur et à mesure que le danger de maladie diminuait, la pierre reprenait son éclat originel.

En Europe, à l'heure actuelle, les gens portent le grenat en croyant qu'il leur apportera la constance en amour.

JADE : Beaucoup de gens pensent que le jade est une pierre verte, mais on le trouve dans un bon nombre de nuances différentes. Il peut être presque limpide, par exemple, ou jaune, ou de diverses teintes de vert, de bleu, ou même noir. Le jade est une pierre qui peut être taillée et travaillée par ceux qui en ont l'habileté.

Les Chinois, avant le communisme, façonnaient le jade en de très beaux ornements et statues.

L'homme d'affaires chinois d'avant le communisme gardait les mains à l'intérieur de ses manches. Si vous vous souvenez, ils avaient de très grandes manches, et souvent, un homme d'affaires astucieux gardait les mains dans ses manches en serrant un talisman fait de jade. Il comptait sur le jade pour l'aider à faire une bonne affaire.

Au point de vue médical on déclarait que le jade vert pouvait, par ses vibrations particulières, guérir l'hydropisie (rétention d'eau, NdT) et les affections semblables en rapport avec le système urinaire.

JAIS : Le jais est une pierre noire. Son nom exact est gaggitis. C'est une pierre qui avait une importance particulière au temps des Druides dans les îles Britanniques. Un couteau de jais était utilisé pour les sacrifices druidiques à Stonehenge.

Encore de nos jours, en Irlande, surtout sur la côte Ouest, là où les vagues sauvages de l'Atlantique se fracassent contre les grands rochers, la femme du pêcheur irlandais brûlera un petit morceau de pierre de jais en priant pour que son mari revienne sain et sauf, protégé des périls de la mer turbulente.

Avant le règne des dentistes, les gens mettaient de la poudre de jais autour d'une dent douloureuse. Probablement que l'âcreté de la poudre leur donnait quelque chose d'autre à penser, mais c'était apparemment efficace pour guérir le mal de dents. Elle soulageait également les maux de tête et d'estomac.

LAPIS-LAZULI : Cette pierre a une histoire particulière en Égypte et en Inde. De nombreuses inscriptions ont été gravées sur des cylindres de lapis-lazuli, donnant de hautes connaissances ésotériques. Le lapis-lazuli était l'une des pierres sacrées, l'une des pierres utilisées pour la célébration des Grands Mystères. Il était sacré à cause de sa beauté et, médicalement, on affirmait qu'il écartait les fausses couches et les avortements.

ONYX : En Orient, il est considéré comme une pierre qui porte malheur. Il sollicite ceux qui sont atteints du mauvais oeil, et il était apparemment de pratique assez courante de déguiser une pierre de ce type pour qu'elle ressemble à autre chose, ou de l'encastrier dans quelque chose d'autre, pour la donner ensuite à son ennemi avec la conviction que le pauvre diable en obtiendrait beaucoup plus qu'il n'en attendait.

OPALE : C'est une autre pierre qui est très défavorable. Les pierres fumées qui sont extraites en grande partie des mines d'Australie ont souvent eu de mauvaises influences et l'occultiste a pu y détecter des radiations malignes.

Certaines personnes affirment que les opales sont excellentes pour ceux qui souffrent de maladies oculaires, mais si on est assez chanceux pour mettre la main sur une opale noire qui est également assez claire pour qu'on puisse y voir le rubis 'jaillir', celle-ci pourra alors être considérée comme porteuse de bonne fortune, et elle donnera à son possesseur une vue remarquablement vive.

RUBIS : On affirme que cette pierre protège contre toutes sortes de maladies infectieuses. On affirme que les rubis empêchent d'avoir la fièvre typhoïde, la peste bubonique et autres épidémies.

Comme pour les diamants, le meilleur type de rubis était souvent agité dans l'eau, ou même laissé dans l'eau pendant un certain temps, et le patient souffrant de douleurs intestinales se faisait offrir cette eau à boire, par la suite.

Il était également admis pour une personne souffrant du cancer des intestins d'avaler un rubis qui était, 'la nature suivant son cours', récupéré, nettoyé, et avalé de nouveau, et l'on affirme en toute certitude que l'on connaît un cas où le cancer a été enrayé par ce moyen.

SAPHIR : Beaucoup de gens confondent saphir, turquoise et lapis-lazuli, mais quel que soit le nom qu'on lui donne, les remarques faites sous '[lapis-lazuli](#)' s'appliquent dans le cas du saphir et de la [turquoise](#).

PIERRES DE TOUCHE : Comme nous l'avons vu, les pierres sont simplement, comme toutes les autres substances, une masse de molécules en mouvement. La sensation qui est communiquée à une personne peut être pour le bien ou pour le mal. Il y a des pierres qui irradient le malheur et provoquent une grave inharmonie dans le corps. Mais il y a également des pierres qui tranquilisent une personne et on les appelle : 'Pierres de Touche Tranquillisantes'.

Il y a des siècles et des siècles, bien avant l'âge de l'aspirine, les Anciens, les Adeptes, et les Faiseurs de Magie d'antan, pouvaient guérir l'humanité de ses

diverses maladies nerveuses et mentales. Ils pouvaient ramener la tranquillité dans les foyers des gens.

Dans la Chine lointaine, au Tibet, dans les temples sacrés de l'Inde, et dans les grands temples des Incas, des Aztèques, et des Mayas, les prêtres façonnaient laborieusement à la main des pierres, pierres dont les contours astucieusement conçus réconfortaient le cerveau humain, et en inondant cet organe de confort et de sensations tactiles agréables, calmaient tout le mécanisme humain. Malheureusement, l'art de fabriquer de telles pierres ciselées s'est pratiquement éteint à travers les âges. Les gens se bourrent de médicaments pour amoindrir la sensation, parce que nous sommes dans un cycle négatif d'évolution, et les médicaments nous rendent 'négatifs'.

Les Pierres de Touche Tranquillisantes sont de nouveau disponibles. J'ai fait de telles pierres, et en ai protégé la conception par un copyright, parce que seulement une configuration particulière offre le maximum de réconfort.

Que la Pierre de Touche Tranquillisante soit tenue dans la main gauche ou la main droite, n'a pas d'importance. La partie où il y a mon nom doit être contre la paume, et l'idéogramme doit être en bas, laissant la portion soigneusement bombée face vers le haut pour qu'elle vienne sous le pouce. Votre pouce doit alors suivre oisivement les contours de cette partie bombée. Vous vous apercevrez que le réconfort, l'aisance et la libération du tracass vous envahissent, vous vous apercevrez que vos problèmes s'évanouissent comme la brume matinale au soleil

levant. Vous constaterez que vous jouissez d'une paix d'esprit inconnue jusqu'alors.

Ce n'est pas l'endroit pour donner plus de détails, mais vous avez certainement déjà vu mes publicités. Il suffira de dire que si nous utilisons les choses de la nature dans les buts pour lesquels elles étaient prévues, alors la nature peut nous aider. Les pierres peuvent nous venir en aide tout autant que les fruits et les remèdes à base de plantes. On doit préciser que seule la Pierre de Touche aux contours appropriés doit être utilisée parce que la mauvaise sorte peut provoquer de l'irritation au lieu de la tranquillité. Ainsi — vous êtes avertis !

TURQUOISE : La turquoise est très répandue au Tibet, où il y a un pont appelé 'Le Pont de Turquoise'. Les Moulins à Prières et les Boîtes d'Amulettes au Tibet étaient habituellement ornés de petites turquoises parce que la turquoise avait la réputation de porter tout particulièrement bonheur.

Elle était montée en bague et portée aussi dans les cheveux. La femme tibétaine avait l'habitude de porter une sorte de grande forme de bois pour que ses cheveux puissent y être montrés à leur avantage maximal, et souvent la forme de bois elle-même était décorée de turquoises.

Les turquoises sont extrêmement bonnes pour l'amélioration de sa santé.

La turquoise est une pierre sacrée dans la croyance Bouddhiste.

SUPPLÉMENT 'C' : L'ALIMENTATION

Comme toute personne ayant vécu un tant soit peu sur cette Terre aura découvert, nous devons manger pour vivre, mais nous ne devrions pas vivre dans le seul but de manger. Le corps humain peut être comparé à une usine : les matériaux y sont apportés, 'travaillés', et transformés de diverses manières. Dans notre usine humaine, les matériaux y sont apportés pour que le corps s'entretienne, répare les tissus abîmés ou vieillis, et active les muscles qui nous permettent de bouger. Il doit également y avoir suffisamment de matériaux en surplus pour que le corps puisse se développer mentalement et physiquement.

Les humains ont besoin de quatre sortes de matériaux de base pour que les tissus puissent croître et être réparés, et pour que les os puissent se développer ou se ré-unir après une fracture. Par ordre alphabétique, voici les quatre choses tout à fait essentielles à la vie humaine :

1. Glucides.
2. Hydrocarbures.
3. Minéraux.
4. Protéines.

Avant que l'homme ne devienne civilisé — ou qu'il se considère civilisé — toute l'humanité était végétarienne, mais à l'époque l'appendice, cet organe désormais gênant ou atrophié, jouait un rôle très utile

dans la vie du corps humain ; comme l'appendice n'est plus qu'un moignon atrophié, l'Homme ne devrait pas être entièrement végétarien. Être végétarien et se trouver dans les mêmes conditions qu'une personne qui a une alimentation équilibrée signifie qu'il faut manger tout le temps, parce qu'il faut prendre d'énormes quantités de nourriture purement végétarienne.

L'Homme s'est progressivement habitué à la viande et il s'est aperçu qu'en mangeant une quantité raisonnable de viande, il avait moins besoin de fruits et de légumes, et qu'il passait ainsi moins de temps à manger et pouvait se consacrer à d'autres choses.

Beaucoup de gens sont trop 'amers'. C'est-à-dire que leur sang, leurs sucs, et leurs tissus contiennent trop d'acide, et ces gens-là ont envie de choses amères ou âcres comme les citrons, les pommes sûres (Salicylate de méthyle, NdT), et toutes sortes de choses qui ont une saveur aigre, forte, acide. C'est malheureux parce que ces personnes ont trop d'acide dans le sang et que cela réduit la capacité du sang à absorber le dioxyde de carbone et autres résidus de gaz qui doivent être exhalés. On a besoin d'un sang alcalin pour absorber les gaz qui doivent être amenés aux poumons et exhalés, faisant ainsi de la place pour que l'oxygène soit inhalé.

Ainsi — vous tous qui aimez les choses amères, rappelez-vous que vous perturbez votre système d'oxygénation ! En outre, vous vous offrez désarmés aux rhumes, douleurs de la poitrine, rhumatismes et troubles nerveux.

Il est regrettable que les végétariens deviennent souvent des maniaques et des tatillons ; ils deviennent

extrémistes ! Il a été mentionné plus haut qu'un régime végétarien est un régime idéal POUR CEUX QUI VIVENT DANS DES CONDITIONS IDÉALES. Si l'on est végétarien et que l'on vive dans les conditions idéales que cela demande, il ne peut y avoir d'inconvénient comme celui de la constipation, car le volume de cellulose naturelle inutilisée, par ses propriétés hydrologiques, lubrifie le gros intestin et aide à expulser les déchets. Mais, encore une fois, pour être strictement végétarien, on doit manger presque tout le temps.

La constipation vient le plus fréquemment de ce que le sang extrait trop d'humidité des intestins. Au moment où les déchets arrivent dans le côlon descendant, il n'y a pas assez d'humidité pour les rendre souples (ou 'malléables') afin d'être expulsés. De tels déchets adhèrent alors fermement à la paroi finement velue du côlon, et les contractions musculaires appelées péristaltiques sont très douloureuses. Les gens seraient moins constipés s'ils buvaient plus d'eau.

VITAMINES : Les vitamines sont des 'forces de vie'. Elles sont présentes dans les quatre substances essentielles mentionnées [plus haut](#) ; les vitamines sont présentes dans les fruits, les légumes, les noix, et dans la plupart des substances naturelles que nous mangeons. Ces 'essences de vie' sont absolument nécessaires et si l'on manque de certaines d'entre elles, on est soumis à toutes sortes de maladies gênantes. Le manque de vitamines, par exemple, est la cause du béribéri, et dans les camps de prisonniers de guerre

japonais le bérubéri pouvait souvent être guéri quand le malade pouvait mettre la main sur un peu de 'Marmite' (pâte à base de levure riche en vitamine B, NdT), un produit des plus précieux.

Au temps des anciens voiliers, avant la réfrigération etc., quand les 'wooden walls of England' (murs de bois d'Angleterre, NdT) voguaient sur les mers, sans avoir à se préoccuper des flottilles de pêche russes, les marins souffraient souvent du scorbut. C'est une maladie de la peau causée par un manque de vitamines, et si le scorbut est négligé, le malade 'dépérit', sa santé allant de pire en pire, pour finir par en mourir. Ça commence comme une maladie de la peau, pour faire son chemin à l'intérieur du corps, affectant divers organes.

En ces jours-là, les équipages des voiliers britanniques emportaient à bord du jus de citron vert parce qu'il était riche en vitamines, et il était distribué tout comme l'était le rhum. Ce jus de citron, à propos, est la raison pour laquelle les Américains appellent les Anglais les 'limeys' (le mot anglais 'lime' signifie 'citron vert' ou 'limette', NdT), à cause du jus, ou du citron vert, consommé à bord des bateaux britanniques.

À moins d'avoir une quantité suffisante de vitamines, on ne peut pas décomposer ou assimiler les minéraux qui nous sont aussi essentiels. Un mélange adéquat de vitamines et de minéraux doit être maintenu, autrement nos différentes glandes, telles que les glandes endocrines, ne fonctionnent pas correctement et alors les gens manquent d'hormones, de testostérone, ils deviennent stériles — impuissants. Ils deviennent irritables et victimes de toutes sortes de

malaises obscures. Voici quelques-unes des vitamines essentielles :

VITAMINE 'A' : Nous dépendons grandement de la vitamine A, qui est une substance soluble dans les graisses et les huiles. Elle aide à garder la peau souple et lisse. Elle aide à prévenir les infections par les écorchures de la peau, et est une aide des plus précieuses pour surmonter les maladies du système urinaire. Un avantage supplémentaire est qu'une quantité suffisante de vitamine A est d'une grande utilité pour régulariser l'oxygénation du cerveau.

VITAMINE 'B1' : La vitamine B1 n'est pas soluble dans les acides, mais est complètement détruite dans un milieu excessivement alcalin. Ainsi, à moins que nous ne maintenions nos sécrétions corporelles à un niveau optimum entre l'excès d'acidité et l'excès d'alcalinité, nous allons détruire beaucoup de substances avant même qu'elles puissent nous aider. La Vitamine B1 donne bon appétit et facilite la digestion de ce qu'elle nous a incité à manger. Elle aide à fournir la résistance adéquate à l'infection, et est l'un des matériaux essentiels pour une bonne croissance.

VITAMINE 'B2' : La vitamine B2 est une vitamine soluble dans l'eau. C'est une substance particulièrement indispensable pour une bonne vision. Si on manque de cette vitamine, on a toujours des problèmes de vue et plusieurs de ces affections peuvent être guéries par une attention à la teneur en vitamine de l'organisme.

Cette vitamine aide au bon fonctionnement du tube digestif du début jusqu'à la fin. Elle donne de bonnes fonctions digestives et permet de 'manger comme un cheval' !

Si l'on manque de vitamine B2, le système ne peut pas absorber de fer ; en outre, un manque de cette vitamine entraîne une grave perte de cheveux et réduit les ressources de l'organisme au point de souffrir d'ulcères tels que les ulcères de la langue, etc.

VITAMINE 'C' : La vitamine C est une substance instable. Elle ne peut pas être emmagasinée longtemps dans l'organisme. Tout déséquilibre provoquera des attaques sur cette vitamine et entraînera sa destruction avant même qu'elle ait pu être correctement utilisée. On doit prendre cette substance tous les jours, et faire en sorte d'en avoir en quantité suffisante.

La vitamine C est bénéfique pour la croissance des os et des dents parce qu'elle permet au corps d'absorber le calcium qui, comme vous le savez, est une condition nécessaire à la solidité des os. Sans vitamine C le corps devient rachitique par manque de calcium. Le manque de la vitamine provoque des troubles respiratoires et peut rendre sujet à la tuberculose.

VITAMINE 'D' : La vitamine D est une autre vitamine qui contrôle l'absorption du calcium et du phosphore et permet au phosphore de se transformer en phosphate. Ainsi, sans vitamine D, nous ne pouvons utiliser au mieux les minéraux qui nous sont également nécessaires au bon fonctionnement de notre organisme.

La Vitamine D est l'une des choses qui manquent habituellement au végétarien, parce qu'on ne la trouve PAS dans les légumes ou les fruits. Le végétarien maniaque doit aller chercher sa vitamine D dans les produits artificiels plutôt que de la prendre dans la viande naturelle.

Trop de vitamine D entraînera une grave maladie : dépression aiguë et diarrhée ; vous serez alors incapable de retenir la nourriture assez longtemps pour que les villosités — les tubes velus dans les intestins — absorbent la nourriture, ce qui fait que vous allez souffrir du manque de nourriture au milieu de l'abondance.

VITAMINE 'E' : La vitamine E (on peut parcourir tout l'alphabet avec ces lettres !) est une substance qui se loge dans les muscles et, malheureusement, est rapidement détruite ou expulsée. Par conséquent, il nous faut un régime équilibré pour assurer un approvisionnement régulier de vitamine E. Sa carence produit la stérilité et les fausses couches, et quand un enfant naît, il est handicapé dès lors.

Pour ceux qui sont intéressés, le céleri et le germe de blé sont les sources de vitamine E les plus adéquates.

Maintenant que nous nous sommes occupés de nos vitamines, peut-être pourrions-nous dire quelques mots au sujet des minéraux qui nous sont nécessaires.

MINÉRAUX : Les minéraux sont absolument essentiels et le végétarien convaincu devrait se rappeler que beaucoup de minéraux sont présents dans la viande aussi bien que dans les fruits et les légumes. Ainsi, une

alimentation équilibrée de viande, de légumes et de fruits fournit une quantité plus équilibrée de vitamines et de minéraux.

Dans un monde idéal, les gens ne mangeraient pas de viande, mais nous ne vivons pas dans de telles conditions idylliques. Nous devons nous lever le matin, et avant d'être vraiment prêts à manger, avaler en vitesse notre petit déjeuner, courir pour attraper le bus, travailler au bureau dans une inconfortable et mauvaise position. À l'heure du déjeuner, nous nous précipitons dehors pour prendre ce qu'il faut pour nous maintenir et en même temps, tout en engouffrant notre repas, nous parlons avec d'autres personnes. Nous nous hâtons de revenir au bureau, reprenons la même mauvaise posture, et après cela, nous pouvons avoir à faire un long trajet de retour à la maison, trop fatigué, trop déprimé, trop frustré, pour être en état de vraiment digérer la nourriture placée devant nous. Un vrai repas végétarien doit être une affaire bien tranquille qui dure presque toute la journée et ne peut raisonnablement s'accomplir dans nos conditions de vie actuelles. Donc — les fanatiques du végétarisme ne peuvent être logiques avec eux-mêmes qu'en partant vivre sur une île déserte, loin des pièges, des déceptions, et des illusions de la civilisation. S'ils veulent rester ici, ils sont alors invités à suivre la voie d'une gentille sagesse, et à manger suffisamment de viande pour entretenir les fonctions essentielles de leur corps.

Voici, par ordre alphabétique, les minéraux essentiels :

CALCIUM : Le calcium est tout à fait nécessaire pour avoir des os solides et des dents saines. Le calcium est le fondement de nos os et de nos dents. Sans calcium nous perdriions notre sang jusqu'à la mort même après une légère égratignure, car ce minéral donne au sang la capacité de coaguler.

Le calcium aide à l'absorption de la vitamine D, et ils travaillent tous deux ensemble.

CHLORE : Tout le monde sait que le chlore est un bon produit de nettoyage. Vous pouvez en acheter des bouteilles sous différents noms commerciaux et vous en servir pour faire votre vaisselle ou votre lessive. Dans le corps humain le chlore est nécessaire, en quantité limitée, bien sûr, car le chlore que nous prenons nettoie et désinfecte les cellules de l'organisme, purifie le sang, aide à le débarrasser de l'accumulation excessive des graisses indésirables, et élimine diverses impuretés qui se logent dans nos articulations et nous font grincer comme une charnière rouillée quand nous bougeons.

Le chlore, en quantité restreinte, est essentiel, et si nous avons une alimentation équilibrée, nous constaterons qu'il y a une provision suffisante de chlore dans nos repas quotidiens.

CUIVRE : Le cuivre est nécessaire, comme nous l'avons écrit précédemment, afin que, associé à la chlorophylle (celle-ci provenant de toute verdure, bien sûr) le fer puisse être décomposé en une forme que le corps peut prendre et utiliser. Nous parlerons du fer [plus loin](#).

Le cuivre peut être classé comme l'un des 'oligo-éléments' parce que même une quantité infime suffit pour agir comme catalyseur. Un catalyseur est ce qui peut agir sur une autre substance sans nécessairement être changé ou détruit, ce faisant.

La science n'a pas découvert avec précision la quantité de cuivre nécessaire à l'organisme, mais même une trace infime sera suffisante, et une alimentation équilibrée ordinaire contient la quantité nécessaire.

IODE : L'iode est tout à fait essentiel au bon fonctionnement du corps. Tout le monde sait que les algues marines (le varech) sont riches en iode, ainsi que les fruits de mer.

Il y a quelque temps, il était d'usage de porter un médaillon contenant un soupçon d'iode, mais ce n'était que pure affaire psychologique parce que l'iode doit être absorbé, et on en trouve suffisamment dans la nourriture ordinaire.

L'iode peut guérir le goitre parce que cette maladie est simplement un mauvais fonctionnement de la glande thyroïde. L'iode corrige une carence et aide à régulariser cette glande. En plusieurs endroits éloignés de la mer, les natifs de l'endroit souffrent du goitre, mais il est vraiment rare qu'une personne en souffre quand celle-ci vit au bord de la mer, parce que même la pluie contient une certaine quantité d'iode, à moins que la personne ne vive dans une zone éloignée.

FER : Le fer est un autre minéral. Les gens qui pensent qu'il s'agit d'un métal oublient que c'est quand même un minéral. Probablement tout le monde sait que nous

avons besoin de fer, parce que sans lui nous ne pouvons pas fabriquer les globules rouges qui permettent à notre circulation sanguine d'absorber l'oxygène. Si nous manquons d'oxygène, notre cerveau s'engourdit et finit par mourir. Aussi, le fer est un minéral très, très nécessaire.

Ce n'est pas en avalant quelques noix et noisettes que nous pouvons dire que nous avons pris du fer. Il faut que le fer soit sous une certaine forme et que la chlorophylle et le cuivre agissent sur lui afin de pouvoir subir un changement chimique dans l'organisme et que les diverses cellules du corps puissent l'absorber et l'utiliser.

Il est intéressant de noter que les dames ont besoin de beaucoup plus de fer ; une femme a besoin d'environ quatre fois plus de fer qu'un homme du même poids. C'est parce que les femmes ont des fonctions particulières à assumer que les hommes sont enchantés d'éviter.

MAGNÉSIUM : Le magnésium est un minéral qui assiste le calcium dans la formation des os. Si nous manquons de magnésium, nous sommes sujets à la carie dentaire. C'est un élément tout à fait essentiel, tout comme le calcium.

Le magnésium aide le système digestif ; en fait, si l'on a une douleur causée par une indigestion (probablement pour avoir trop mangé !), on se soigne en prenant quelques comprimés de magnésium.

Nous avons besoin d'une forme alcaline de magnésium que l'on peut commodément obtenir dans les noix et dans presque toutes les sortes de fruits.

PHOSPHORE : Nous devons aussi avoir du phosphore ; vous savez, le truc qui fait s'enflammer l'allumette 'de ménage' ordinaire. Le phosphore est une substance extrêmement combustible. Vous avez peut-être déjà vu des expériences de laboratoire où un morceau de phosphore a été retiré de l'eau dans laquelle il est habituellement conservé. Aussitôt retiré, et en présence de l'air et de son oxygène, il commence à se consumer et dégage une épaisse fumée blanche.

Le phosphore aide grandement à l'oxydation de diverses substances dans le corps et à donner de l'alcalinité au sang.

Sans ce sang alcalin, nous ne pouvons pas nous débarrasser des excès de gaz comme le dioxyde de carbone. Si notre circulation sanguine est encombrée de dioxyde de carbone et d'azote en excès, nous avons alors une apparence 'cyanosée' ou bleue, parce que notre sang est alors privé d'oxygène. Le phosphore contrôle ceci en faisant de la place pour l'oxygène.

Les composés du phosphore sont nécessaires pour maintenir la santé de notre système nerveux. Le phosphore, quand il est utilisé pour les nerfs, est appelé 'lécithine'. Ceci renforce la substance blanche du système nerveux et le tissu nerveux qui se trouve dans la matière grise du cerveau. Ainsi, si nous manquons de phosphore, nous manquons également de puissance cérébrale. Le poisson est une nourriture riche en phosphore et en phosphates ; c'est pourquoi les gens disent que le poisson est un bon aliment pour le cerveau.

POTASSIUM : Le potassium est un minéral qui assure l'élasticité de nos muscles. Sans potassium, les muscles cardiaques et intercostaux lâcheraient, ce qui fait que ce minéral est absolument essentiel au maintien de la vie. Heureusement, le potassium de type alcalin dont nous avons besoin se trouve dans la plupart des variétés de fruits et de légumes, et il ne devrait y avoir aucun problème à en absorber en quantité suffisante.

SODIUM : Le sodium de type alcalin est bénéfique aux êtres humains en plus de servir pour les lampes fluorescentes des rues. Le sodium est l'un de nos produits les plus importants actuellement.

Le manque de sodium peut en réalité causer le diabète, parce que sa carence peut être l'instigateur de la paralysie des îlots du pancréas. Quand ces îlots sont paralysés, la personne n'est pas capable de décomposer les sucres et les graisses. Plusieurs personnes qui souffrent du diabète seraient soulagées en prenant du sodium alcalin dans leur alimentation.

Comment obtenir le sodium alcalin ? Mangez des bananes, du céleri, de la laitue, et une source très prolifique de nombreux minéraux est la châtaigne — de préférence légèrement bouillie et grillée.

Si une personne manque de sodium, elle manquera aussi de salive, et il y aura insuffisance de bile et de sucs pancréatiques.

SOUFRE : Le soufre est un minéral connu des sorcières de jadis. Une dose de soufre faisait des merveilles pour les amoureux ! Le soufre est un très bon tonique et revitalisant pour le sang. On en donnait aussi aux animaux pour protéger leur fourrure, et pour cette

même raison, une dame saupoudrera parfois son manteau de fourrure, laborieusement acquis, de poudre de soufre.

Le soufre de type acide est indispensable à toutes les cellules du corps. C'est un antiseptique des cellules sanguines, et il aide à purifier les cellules autour des intestins.

Sans une quantité suffisante d'acide sulfurique, on peut être victime d'une collection bizarre et désagréable de maladies de peau. Le soufre contribue également à faire pousser les cheveux.

Ceci n'est pas censé être un savant traité sur l'alimentation, mais doit être considéré comme un aide-mémoire destiné à vous aider à résoudre vos propres problèmes de nourriture. Dans *tous* mes livres je dis ce que je ressens, ce que je tiens pour des faits. Il est possible que certaines personnes pensent que 'les fous se précipitent là où les anges craignent de s'aventurer', mais je sais ce que je fais (ce dont la plupart des gens ne peuvent pas dire !) et je tiens à ajouter ceci :

L'Homme est un animal. L'Homme a certains besoins animaux. En ce moment, parce que nous avons rompu avec la nature, que nous vivons dans un monde 'civilisé' là où il y a toutes sortes d'emplois inutiles, nous devons manger des aliments synthétiques, de la cochonnerie, des trucs qui sont passés par un processus qui élimine beaucoup des constituants les plus importants ; les vitamines ont été rendues insolubles, et beaucoup de minéraux ont été 'filtrés'.

Alors, soyons raisonnables ; à notre stade actuel d'évolution, nous devons consommer une certaine quantité de viande, mais nous pouvons toujours manger nos légumes, nos fruits, et nos noix. Ne ruinons pas notre santé en nous refusant de la viande SI LE CORPS EN A BESOIN. Certaines personnes n'en ont pas besoin ; pour d'autres, elle est essentielle. Vous ne pouvez que 'laisser votre conscience vous guider'.

Beaucoup de gens pensent que c'est cruel de manger de la viande. Selon les scientifiques russes qui ont utilisé un équipement électronique spécial et inséré des sondes dans de pauvres plantes qui en souffrent, un chou peut crier de douleur quand il est coupé. Les scientifiques à travers le monde ont fait des recherches sur les réflexes et les réponses des fruits et des légumes, et il a été constaté que ceux-ci ont vraiment des sens-réflexes qui réagissent à certains stimuli.

Pour être logique avec vous-même, si vous êtes maniaque au point de ne pas manger de viande, pourquoi alors manger du beurre ? Pourquoi boire du lait ? Pensez à ceci : pour fournir le lait que vous êtes prêt à boire, une pauvre misérable vache a dû subir des mains brutales sur une partie plutôt sensible de son anatomie. Cette partie a été rudement manipulée pour séparer la vache de son lait — dans le but de vous procurer du plaisir.

Quand on tue un animal pour la viande, on le fait avec précision et instantanément. Mais si vous êtes persuadé que c'est cruel, eh bien pourquoi faire subir à une vache la torture de la traire deux fois par jour ?

Et si vous persistez à ne vouloir détruire aucune vie pour manger, qu'en est-il de tous les germes, toutes les

bactéries, dans une laitue quand vous la mâchez ? Et comment allez-vous satisfaire votre conscience si vous trouvez dans une feuille de laitue la moitié d'un ver que vous venez de mastiquer ?

Soyons raisonnables, mangeons ce qui nous est nécessaire à notre stade ou niveau actuel de développement. On peut toujours espérer qu'avec l'évolution continue, nous serons un jour en mesure de nous passer de viande, de nourriture synthétique, d'eau fluorée, d'air contaminée, etc., et revenir à la nature, aux feuilles de figuier et aux herbes. Alors seulement serons-nous prêts à vivre uniquement de fruits et légumes. Autrement, si nous devenons maniaques, nous ne faisons pas que grignoter des 'nuts', nous sommes 'nuts' ! (en anglais, 'nuts' signifie aussi bien 'des noix' que 'être cinglé', NdT)

SUPPLÉMENT 'D' : RAISON POUR LAQUELLE VOUS NE DEVRIEZ PAS VOUS ENTRAÎNER

Il ne fait aucun doute que les exercices et les disciplines sont un aspect très populaire des écrits de nombreux auteurs. Pour cette raison, j'ai pensé que je devrais ajouter quelques notes exposant pourquoi je suis si catégoriquement opposé aux exercices irresponsables.

Plusieurs, sinon la totalité, des exercices Yogiques sont originaires de l'Extrême-Orient, là où les gens apprennent et pratiquent ces choses de la petite enfance jusqu'au moment de leur mort. Ces exercices

Yogiques occupent une part très importante de la vie de ce que l'on pourrait appeler la vie d'un Oriental de la classe ouvrière.

L'Adepté hautement qualifié ne fait pas d'exercices Yogiques ; il n'en a pas besoin. Le but des exercices Yogiques est de discipliner le corps humain. Quand une personne arrive au stade où elle peut discipliner son esprit, elle a alors progressé bien au-delà de celui où elle se balance sur son pouce, les jambes croisées derrière le cou, et autres trucs du genre.

Mon opinion personnelle, fondée sur de nombreuses années d'observation, est qu'il est dangereux pour un homme ou une femme occidental d'âge moyen de se mettre soudainement et avec enthousiasme à faire des exercices qui ne conviennent qu'aux personnes à l'ossature très souple, ou ceux qui ont été entraînés depuis leur plus tendre enfance.

Qu'une personne souffrant de durcissement des artères, ou de diverses autres conditions, se mette à faire des exercices, est à la fois fou et dangereux et peut porter gravement atteinte à sa santé.

Tout au long de mes écrits, j'ai insisté sur les dangers des exercices non surveillés pour les Occidentaux. Si vous voulez faire quelques exercices, faites ceux suggérés sous le mot '[Cou](#)', ou quelques autres petites choses simples et modérées, et pratiquez les exercices de respiration du [Supplément A](#).

Il est nécessaire pour l'occultiste non évolué de maîtriser son corps avant d'être capable de maîtriser son esprit, de la même façon que les enfants jouent avec des toupies ou des cerceaux. Mais pour ceux qui

ont progressé au-delà de ces choses élémentaires, les exercices Yogiques sont une perte de temps.

En Inde et autres pays semblables, le contorsionniste qui fait des noeuds avec ses membres, ou qui a tenu un bras au-dessus de sa tête jusqu'à ce qu'il se soit atrophié, n'est pas un Adepté. Il n'est qu'un contorsionniste, un saltimbanque, quelqu'un qui a possiblement peu de spiritualité, quelqu'un qui gagne sa vie en faisant ces mises en scène, tout comme on peut voir des artistes de rue dans les grandes villes et à la porte des théâtres.

Le véritable Adepté ne fait pas de démonstrations et, en fait, le véritable Adepté ne pratique pas ces exercices.

J'ai essayé de vous mettre en garde, de sorte que si vous y allez avec la position de la charrue, ou certaines de ces autres choses, et vous donnez un tour de reins, ce sera votre propre faute. Si, en ne tenant pas compte de cet avertissement vous commencez à élever la Kundalini et ensuite ne pouvez pas la contrôler — eh bien ! vous l'aurez provoqué.

Ma plus ferme recommandation est que, si vous avez plus de dix-huit ou vingt ans, vous ne fassiez aucun exercice ardu ni contorsion à moins que vous ne soyez parfaitement habitué à ces choses, parce qu'il est terriblement facile (et terriblement douloureux !) de se froisser un muscle, de se déplacer des os, et de perturber sa santé de façon générale. Donc — si vous êtes sage, vous laisserez tomber ces exercices à moins d'avoir un véritablement authentique occultiste formé en Orient qui peut vous aider, vous superviser, et vous protéger du danger.

L'occultisme, comme la religion, peut être quelque chose de joyeux si nous lui permettons d'en être ainsi. Mais si nous la compliquons inutilement avec toutes sortes de choses vraiment stupides, nous n'aurons alors que nous-mêmes à blâmer pour les malheurs qui ne manqueront sûrement pas d'arriver.

Les exercices donnés dans ce livre, et en fait, tous les exercices que je donne, sont sûrs et sains, sauf ceux dont je vous mets en garde, avec une note de dérision significative, pour vous montrer en fait jusqu'où vont certains.

J'espère que vous avez aimé ce livre, et qu'il vous apportera beaucoup d'aide, de satisfaction et de santé.

SERVICE D'ENTRAIDE POUR LES ÉDITEURS

Pendant des années, depuis la parution du "Troisième Oeil", j'ai reçu un courrier considérable et jusqu'à ce jour je me suis toujours appliqué à répondre à chaque lettre. Maintenant, à mon grand regret, ce n'est plus possible ; je suis dans l'impossibilité de répondre à moins que mes correspondants n'envoient des timbres-réponses, ou des coupons-réponses internationaux. Alors je vous en conjure, n'écrivez PLUS à mon Éditeur pour qu'il me fasse suivre le courrier, car je lui ai demandé avec insistance de ne rien m'envoyer.

Les lecteurs oublient trop souvent qu'ils ont payé le prix d'un LIVRE, et NON celui d'un service de conseils gratuit. Les Éditeurs sont des ÉDITEURS, et non des services de renvoi du courrier.

Je reçois des lettres du monde entier, certaines même d'au-delà du Rideau de Fer, mais pas une personne sur mille n'a l'idée d'inclure des timbres pour la réponse, et le prix de cette correspondance devient tellement élevé que je me vois dans l'impossibilité de continuer à répondre.

Les gens posent aussi des questions invraisemblables, me réclament n'importe quoi ! Voici quelques exemples :

J'ai reçu d'Australie une lettre désespérée, qui m'a suivi alors que j'étais en Irlande. L'affaire étant (apparemment) extrêmement urgente, j'ai envoyé à mes frais un câble (télégramme, NdT) en Australie, et je n'ai même pas reçu un petit mot de remerciement.

Un certain monsieur, des États-Unis, m'a écrit une lettre EXIGEANT que j'écrive immédiatement pour lui une thèse et que je la lui fasse parvenir aussitôt par avion. Il voulait s'en servir comme s'il en était l'auteur, afin d'obtenir son Doctorat de Philosophie Orientale. Inutile de dire qu'il n'envoyait pas de coupon-réponse et que sa lettre était presque menaçante !

Un Anglais m'a écrit une lettre très, très hautaine, à la troisième personne, réclamant mes références parce que s'il les trouvait tout à fait satisfaisantes, il envisagerait de devenir mon élève à condition que je ne le fasse pas payer. Autrement dit, c'était un honneur pour moi ! (Je ne crois pas qu'il aurait beaucoup aimé ma réponse, si je lui en avait envoyé une)

Un autre m'a écrit pour me dire que si "mes copains" et moi pouvions descendre du Tibet pour se réunir autour de son lit la nuit, il n'aurait plus peur de voyager dans l'astral.

D'autres gens m'écrivent pour me demander des choses inimaginables, allant des questions les plus ésotériques (auxquelles je puis répondre si le cœur m'en dit) au moyen d'élever des poules, en passant par la meilleure méthode pour garder son mari ! Les gens s'imaginent qu'ils ont le droit de m'écrire tant qu'ils le veulent, et se vexent s'ils ne reçoivent pas de réponse par retour du courrier.

Alors je vous prie instamment de ne PAS déranger mes Éditeurs, car je leur ai demandé de ne pas me faire suivre ce courrier. Pour ceux qui ont réellement besoin d'un secours, d'une réponse (encore que je ne recherche pas ces lettres) ils peuvent écrire à l'adresse

suivante, mais uniquement si leur souci est d'une extrême urgence :

Dr T Lobsang Rampa,
BM/TLR,
London W.C.I., England

Je ne promets pas de vous répondre, et si vous écrivez à cette adresse il vous faudra inclure suffisamment de timbres ou de coupons-réponse internationaux, car ces lettres me seront renvoyées et si elles ne sont pas suffisamment affranchies il me faudra payer le port, ce qui fait que je ne serai pas de très bonne humeur pour vous répondre (T.L.R. nous a quitté en 1981, NdT).

T. Lobsang Rampa

INDEX

L'Octuple Voie	27-26
Le Dieu personnel aux six attributs	22
Les cinq éléments	210
Les cinq idées dont l'Arhat s'est débarrassé.....	14
Les cinq Kleshas (poids ou chaînes terrestres).....	103
Les cinq Koshas (enveloppes, fourreaux ou récipients)	105
Les cinq observances ou disciplines de base	146
Les cinq relations fondamentales	210
Les dix premiers éléments du Corps Subtil.....	191
Les dix principales Upanishad.....	203
Les huit choses à noter au réveil.....	69
Les obstacles au progrès spirituel	148
Les qualités pour progresser sur la Voie ascendante de l'évolution	174
Les quatre choses essentielles à la vie humaine.....	190
Les quatre éléments essentiels à l'humanité.....	190
Les quatre étapes de la vie	15
Les quatre étapes principales pour atteindre à la qualité divine	51
Les quatre forces qui nous intéressent.....	74
Les quatre Nobles Vérités	26
Les quatre principales divisions de la vie.....	65-64
Les sept Pouvoirs.....	168
Les trois étapes de Bhavas.....	23
Les trois étapes de la méditation profonde.....	141
Les trois étapes de la respiration	221
Les trois états de conscience	19
Les trois sections du KRIYA YOGA (types d'exercices yogiques).....	106

INDEX INTERACTIF

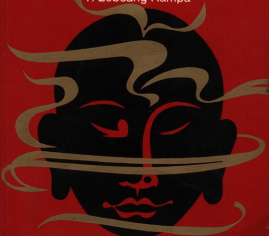
[L'Octuple Voie](#)
[Le Dieu personnel aux six attributs](#)
[Les cinq éléments](#)
[Les cinq idées dont l'Arhat s'est débarrassé](#)
[Les cinq Kleshas \(poids ou chaînes terrestres\)](#)
[Les cinq Koshas \(enveloppes, fourreaux ou récipients\)](#)
[Les cinq observances ou disciplines de base](#)
[Les cinq relations fondamentales](#)
[Les dix premiers éléments du Corps Subtil](#)
[Les dix principales Upanishad](#)
[Les huit choses à noter au réveil](#)
[Les obstacles au progrès spirituel](#)
[Les qualités pour progresser sur la Voie ascendante de l'évolution](#)
[Les quatre choses essentielles à la vie humaine](#)
[Les quatre éléments essentiels à l'humanité](#)
[Les quatre étapes de la vie](#)
[Les quatre étapes principales pour atteindre à la qualité divine](#)
[Les quatre forces qui nous intéressent](#)
[Les quatre Nobles Vérités](#)
[Les quatre principales divisions de la vie](#)
[Les sept Pouvoirs](#)
[Les trois étapes de Bhavas](#)
[Les trois étapes de la respiration](#)
[Les trois états de conscience](#)
[Les trois étapes de la méditation profonde](#)
[Les trois sections du KRIYA YOGA \(types d'exercices yogiques\)](#)

J'AI
LU

L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

les secrets de l'aura

T. Lobsang Rampa



T. LOBSANG RAMPA

Vous, pour toujours

(YOU-FOREVER)

TABLE DES MATIERES

NOTE DE LA TRADUCTRICE	2
NOTE DE L'AUTEUR	3
AVANT-PROPOS	4
INSTRUCTIONS	6
LEÇON UN.....	9
LEÇON DEUX	15
LEÇON TROIS	22
LEÇON QUATRE	31
LEÇON CINQ	39
Les Couleurs de l'Aura.	39
LEÇON SIX.....	50
LEÇON SEPT.....	66
LEÇON HUIT.....	75
LEÇON NEUF	87
LEÇON DIX.....	97
LEÇON ONZE.....	108
LEÇON DOUZE.....	117
LEÇON TREIZE.....	130
LEÇON QUATORZE	138

LEÇON QUINZE.....	148
LEÇON SEIZE	161
LEÇON DIX-SEPT	173
LEÇON DIX-HUIT	192
LEÇON DIX-NEUF	206
LEÇON VINGT.....	222
LEÇON VINGT ET UN	238
LEÇON VINGT-DEUX.....	253
Le pouvoir de l'Esprit.....	261
LEÇON VINGT-TROIS	269
LEÇON VINGT-QUATRE	279
LEÇON VINGT-CINQ	288
LEÇON VINGT-SIX.....	297
LEÇON VINGT-SEPT.....	306
LEÇON VINGT-HUIT.....	314
LEÇON VINGT-NEUF	324
LEÇON TRENTE.....	331

NOTE DE LA TRADUCTRICE

"You Forever" a été publié en français sous le titre "Les Secrets de l'aura". Fort malheureusement pour le lecteur français, le livre n'a pas été traduit dans son intégralité. Deux chapitres et demi en particulier, sans parler d'innombrables paragraphes, ont été totalement rayés de l'original. Voici donc mon humble contribution à l'oeuvre du Dr Rampa : ma traduction personnelle, INTÉGRALE, de "You Forever". J'ai préféré l'exactitude du mot à celle des phrases bien tournées en français. En anglais, le Docteur emploie le pronom "nous" pour parler de sa personne ; j'ai donc traduit tel quel.

J'espère que vous aurez autant de plaisir à lire que j'en ai eu à retraduire !

NOTE DE L'AUTEUR

Je suis Tuesday Lobsang Rampa. C'est mon seul nom, c'est maintenant mon nom légal et je ne réponds à aucun autre. Beaucoup de lettres me viennent avec une conglomération bizarre de noms attachés ; elles vont directement dans la corbeille à papier parce que, comme je dis, mon seul nom est Tuesday Lobsang Rampa.

Tous mes livres sont vrais, toutes mes affirmations sont absolument vraies. Il y a des années de cela les journaux d'Angleterre et d'Allemagne ont commencé une campagne contre moi à un moment où il m'était impossible de me défendre, parce que j'étais sur le point de rendre l'âme suite à un infarctus du myocarde. J'ai été persécuté sans pitié, de façon insensée.

En fait, quelques personnes qui étaient jalouses de moi se mirent à rassembler des "preuves", mais il est significatif que le "collectionneur de preuves" à aucun moment n'ait tenté de ME rencontrer ! Il est inhabituel de ne pas donner la chance à "un accusé" d'exposer sa propre histoire. Une personne est innocente jusqu'à ce qu'elle soit prouvée coupable ; je n'ai JAMAIS été "prouvé coupable" et on ne m'a jamais permis de prouver que je suis AUTHENTIQUE !

Les journaux d'Angleterre et d'Allemagne ne me permettant aucun espace dans leurs colonnes, je me suis retrouvé dans la malencontreuse position de me

savoir innocent et véridique, mais incapable de dire à quiconque mon côté de l'histoire. Une grande chaîne de télévision m'a offert une interview, mais ils ont INSISTÉ pour que je dise ce qu'ils pensaient que je devais dire, autrement dit, beaucoup de mensonges. Je voulais dire la vérité, alors ils ne m'ont pas permis d'apparaître.

Permettez-moi de nouveau d'affirmer que tout ce que j'ai écrit est vrai. Toutes mes déclarations sont vraies. La raison précise pour laquelle j'insiste que tout ceci est vrai est que, dans un proche avenir, d'autres personnes comme moi apparaîtront et je ne désire pas qu'elles aient à passer par toute la souffrance que j'ai eue à cause de la rancune et de la haine vicieuse.

Un grand nombre de personnes ont vu les papiers absolument authentiques qui prouvent que j'ai été un haut Lama du Potala à Lhassa, au Tibet et que je suis un Docteur en Médecine qualifié, formé en Chine. Bien que les gens aient vu ces papiers, ils ont "oublié" quand la presse est venue y mettre son nez.

Ainsi, lirez-vous mes livres en gardant à l'esprit ma positive assurance que tout cela EST VRAI ? Je suis bien celui que je déclare être. *Ce que je suis !* Lisez mes livres et vous le saurez !

T. Lobsang Rampa

AVANT-PROPOS

Ceci est un Cours d'Enseignement très spécial pour ceux qui sont sincèrement intéressés à connaître les choses qui doivent être connues.

Au début, l'intention était de produire ceci sous forme de Cours par Correspondance, mais on s'est alors rendu compte qu'avec toute l'organisation nécessaire chaque étudiant devrait payer des frais d'environ trente-cinq livres pour le Cours ! Aussi, avec la coopération de mes Éditeurs, il a été décidé de le produire en forme de livre.

Vous comprendrez que normalement avec un Cours par Correspondance il pourrait y avoir certaines questions qu'un étudiant aimerait poser, mais je ne peux pas entreprendre de répondre aux questions résultant de ce livre parce que —

Un pauvre infortuné Auteur ne gagne pas grand-chose de la vente de ses livres vous savez ; il touche vraiment très peu et souvent un Auteur recevra des lettres de toutes les parties du monde et les gens qui écrivent "oublient" d'inclure l'affranchissement de retour. L'Auteur est alors confronté au choix de payer lui-même ou d'ignorer la lettre.

Dans mon cas, très sottement, j'ai assumé le coût du papier imprimé, ai fait taper le truc, payé l'affranchissement, etc. etc., mais tout ça revient trop cher et c'est ainsi que je ne suis pas du tout disposé à répondre à quelque question ou lettre que ce soit à moins que la personne ne garde ce point à l'esprit.

En tant que Lecteur vous pouvez être intéressé d'apprendre ceci : j'ai reçu des lettres me disant que mes livres sont trop chers et ne pourrais-je pas envoyer des copies gratuites ? J'ai eu une lettre d'un type qui disait que mes livres étaient trop chers et me demandait de lui envoyer une copie dédiée de chacun de mes livres ; puis, comme une idée lui venant

après coup, il ajoutait deux autres livres par deux autres Auteurs et me demandait de lui donner ceux-là également. Oui, j'ai vraiment répondu à sa lettre !

Je vous dis catégoriquement que si vous lisez ce livre, vous en tirerez beaucoup de bienfaits ; si vous étudiez ce livre, vous en tirerez beaucoup plus de bienfaits. Pour vous aider, vous trouverez inclus les Instructions qui auraient accompagné le Cours par Correspondance.

Faisant suite à ce livre il y en aura un autre contenant des monographies sur divers sujets d'intérêt occulte et quotidien et contenant aussi une forme très spéciale de Dictionnaire, un Dictionnaire explicatif ; après avoir essayé d'obtenir un tel livre de divers pays à travers le monde, j'ai décidé d'en écrire un moi-même. Je considère ce second livre comme essentiel à une compréhension complète et plus profitable de celui-ci, le premier des deux.

T. Lobsang Rampa

INSTRUCTIONS

Nous — vous et nous — convenons de travailler ensemble afin que votre développement psychique puisse avancer à grands pas. Certaines de ces Leçons seront plus longues et possiblement plus difficiles que d'autres, mais ces Leçons ne comportent aucun remplissage ; elles contiennent, autant que faire se peut, la vraie "viande" sans garnitures de fantaisie.

Consacrez un soir par semaine, toujours le même, à l'étude de cette Leçon-travail. Prenez l'habitude d'étudier à la même heure, à la même place, le même

jour. Mais il ne suffit pas simplement de lire les mots, car vous devez absorber des idées qui vous paraîtront fort étranges et la discipline mentale d'habitudes régulières vous y aidera énormément.

Choisissez un endroit, une pièce à l'écart, où vous pourrez être à l'aise. Vous apprendrez plus facilement si vous êtes à l'aise. Couchez-vous si vous le préférez, mais adoptez en tout cas une position où il n'y a aucune tension sur les muscles, où vous pouvez vous détendre afin de pouvoir donner toute votre attention aux mots imprimés et les pensées derrière elles. Si vous êtes tendu, vous consacrez une grande partie de votre attention à percevoir la sensation de la tension musculaire ! Vous devez vous assurer que pendant une heure, deux heures, ou le temps qu'il vous faut pour lire la Leçon-travail, personne ne viendra vous déranger et interrompre le cours de vos pensées.

Une fois dans votre chambre — votre bureau — fermez la porte. Verrouillez-la de préférence et tirez aussi les rideaux de façon à ce que les fluctuations de la lumière du jour ne puissent distraire votre attention. Ayez juste une lumière dans la chambre et cela devrait être une lampe de chevet placée légèrement derrière vous. Cela fournira l'éclairage adéquat tout en laissant le reste de la pièce dans l'ombre appropriée.

Couchez-vous ou prenez n'importe quelle position qui soit bien confortable et reposante. Détendez-vous pendant quelques instants, respirez profondément, c'est-à-dire, prenez peut-être trois respirations vraiment profondes l'une après l'autre. Retenez votre respiration pendant trois ou quatre secondes, puis expirez pour une durée de trois ou quatre secondes.

Reposez-vous encore quelques secondes, puis ouvrez la Leçon-travail et lisez-la. Tout d'abord, lisez-la normalement — ne faites que la parcourir comme si vous lisiez le journal. Quand vous aurez fait cela, arrêtez-vous quelques instants pour laisser ce que vous avez si légèrement lu s'enfoncer dans votre subconscient. Ensuite, recommencez. Reprenez la Leçon — travaillez méticuleusement, paragraphe par paragraphe. Si quoi que ce soit vous déconcerte, prenez-en note sur une feuille de papier que vous aurez eu soin de placer à portée de votre main. N'essayez pas de vous rappeler le texte, d'apprendre par cœur ; il ne faut pas être l'esclave du mot imprimé car le but essentiel d'une Leçon-travail telle que celle-ci est de pénétrer dans votre subconscient. Essayer d'apprendre par cœur, consciemment, souvent nous rend aveugle à la pleine signification des mots. Vous n'allez pas passer un examen où l'on vous demandera de répéter la leçon comme un perroquet. À la place, vous mettez en réserve des connaissances qui peuvent vous libérer des liens de la chair et vous rendre capable de voir quelle sorte de chose est le corps humain et vous permettre de déterminer le but de la Vie sur Terre.

Quand vous aurez relu la Leçon-travail, consultez vos notes et interrogez-vous sur les points qui vous déconcertent, les points qui ne vous paraissent pas clairs. Il serait trop facile de nous écrire et obtenir une réponse à votre question ; alors la réponse ne pénétrerait pas dans votre sub-conscient. Il est plus aimable et mieux pour vous que vous deviez PENSER à la réponse par vous-même.

Vous devez faire votre part. Tout ce qui vaut la peine d'obtenir vaut la peine de travailler pour l'obtenir. Les choses qui sont données, gratuites, le sont généralement parce qu'elles ne valent pas la peine d'être facturées ! Vous devez ouvrir votre esprit ; vous devez avoir la volonté d'absorber de nouvelles connaissances. Vous devez "imaginer" que le savoir circule en vous. Souvenez-vous, "Tel un homme pense, tel il est".

LEÇON UN

Avant de chercher à comprendre la nature du Sur-moi ou d'aborder les questions "occultes", nous devons avant tout être certains de bien comprendre la nature de l'Homme. Dans ce Cours nous emploierons le mot "Homme" pour désigner "homme et femme". Qu'il nous soit permis de faire observer ici, dès le début, que la femme est au moins l'égale de l'homme pour toutes choses concernant les sciences occultes et les perceptions extra-sensorielles. La femme, en fait, possède souvent une aura plus brillante et une plus grande capacité pour apprécier les diverses facettes de la métaphysique.

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

À vrai dire, tout ce qui existe est "la vie". Même une créature considérée comme "morte" est en vie. La forme normale de sa vie peut avoir cessé — dans ce que nous appelons la mort — mais avec la cessation de cette "vie" une nouvelle forme de vie apparaît. Le

processus de décomposition crée sa propre forme de vie !

Tout ce qui existe vibre. Tout se compose de molécules constamment en mouvement. Nous préférons le terme "molécules" à ceux d'atomes, de neutrons, de protons, etc., parce que ceci est un Cours de Métaphysique et non un Cours de Chimie ou de Physique. Nous essayons de "peindre une image générale" plutôt que d'entrer dans des détails microscopiques sur des questions sans rapport.

Peut-être devrions-nous d'abord dire quelques mots au sujet des molécules et des atomes afin d'apaiser les puristes qui autrement nous écriraient pour nous apprendre ce que nous savons déjà ! Les molécules sont petites, TRÈS petites, mais peuvent être vues par l'utilisation d'un microscope électronique et par ceux entraînés aux arts métaphysiques. Selon le dictionnaire, une molécule est la partie la plus petite d'une substance capable d'existence indépendante en conservant les propriétés de cette substance. Toutes minuscules que les molécules soient, elles sont composées de particules plus petites encore connues sous le nom de "atomes".

Un atome ressemble à un système solaire en miniature. Le noyau de l'atome représente le Soleil dans notre propre système solaire. Autour de ce "soleil" tournent des électrons à peu près de la même façon que les planètes de notre système solaire tournent autour du Soleil. Comme dans le système Solaire, l'unité-atome est de l'espace quasiment vide ! Voici, à la Figure Un, comment apparaît l'atome de carbone — la "brique" de notre Univers — quand il est

énormément agrandi. La Figure Deux montre notre système Solaire. Chaque substance possède un nombre différent d'électrons autour de son noyau "soleil". L'uranium, par exemple, a quatre-vingt-douze électrons. Le carbone en a seulement six. Deux près du noyau et quatre qui orbitent à une plus grande distance. Mais nous allons oublier les atomes et nous référer seulement aux *molécules*...

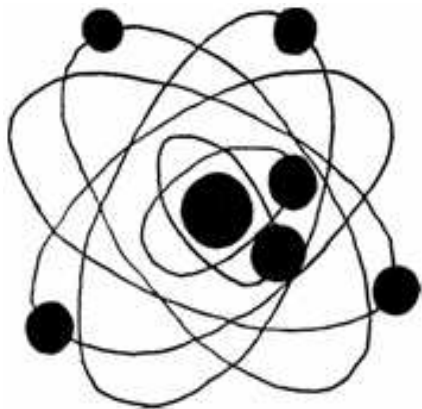


Fig. 1 : L'Atome de Carbone

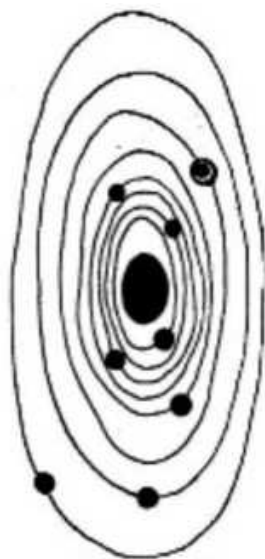


Fig. 2 : Le Système Solaire

L'Homme est une masse de molécules tournant rapidement. L'Homme paraît solide ; ce n'est pas facile d'enfoncer le doigt entre la chair et l'os. Cependant, cette solidité est une illusion qui nous est imposée parce que nous aussi sommes de l'Espèce Humaine.

Considérez une créature d'une petitesse infinie qui peut se placer à une certaine distance d'un corps humain pour le regarder. La créature verrait des soleils tourbillonnants, des nébuleuses en spirale et des courants semblables à la Voie Lactée. Dans les parties molles du corps — la chair — les molécules seraient largement dispersées. Dans les substances dures — les os — les molécules seraient denses, serrées ensemble et ayant l'apparence d'un grand amas d'étoiles.

Imaginez-vous debout au sommet d'une montagne par une nuit claire. Vous êtes seul, loin des lumières de toute ville qui, se reflétant dans le ciel nocturne, provoquent une réfraction de l'humidité en suspension et font apparaître la voûte du ciel terne. (C'est pourquoi les observatoires sont toujours construits dans des zones éloignées.) Vous êtes sur le sommet de votre propre montagne... au-dessus de vous, les étoiles scintillent claires et brillantes. Vous les contemplez tandis qu'elles tournoient en un déploiement sans fin devant vos yeux émerveillés. De grandes galaxies s'étendent sous vos yeux. Des groupes d'étoiles ornent la noirceur du ciel de nuit. À travers les cieux la bande connue comme La Voie Lactée apparaît comme une vaste traînée fumeuse. Étoiles, mondes, planètes. Molécules. Ainsi la créature microscopique VOUS verrait !

Les étoiles dans le ciel au-dessus apparaissent comme des points de lumière avec d'incroyables espaces entre elles. Elles sont des milliards, des trillions ; cependant, comparées au grand espace vide, elles semblent vraiment peu. Avec un vaisseau spatial on pourrait se déplacer entre les étoiles sans en toucher aucune.

Supposons que vous puissiez rapprocher les espaces entre les étoiles, les molécules, QU'EST-CE QUE VOUS VERRIEZ ? Cette créature microscopique qui vous regarde de loin, se demande-t-elle cela aussi ? NOUS savons que toutes ces molécules que la créature voit est NOUS. Qu'elle est, alors, la forme finale des formations d'étoiles dans les cieux ? Chaque Homme est un Univers, un Univers où les planètes — les molécules — tournent autour d'un soleil central. Chaque pierre, brindille ou goutte d'eau, est composée de molécules en constant, perpétuel mouvement.

L'Homme est composé de molécules en mouvement. Ce mouvement engendre une forme d'électricité qui, s'unissant avec "l'électricité" produite par le Sur-moi, donne la Vie douée de sensations. Autour des pôles de la Terre, des orages magnétiques éclatent et irradient, donnant naissance à l'Aurore Boréale avec toutes ses lumières colorées. Autour de TOUTES les planètes — et molécules ! — des radiations magnétiques s'entrecroisent et réagissent réciproquement avec d'autres radiations émanant des mondes voisins et des molécules. "Aucun Homme n'est un monde en lui-même"! Aucun monde ou molécule ne peut exister sans d'autres mondes ou molécules. Chaque créature, monde ou molécule dépend de l'existence d'autres créatures, mondes ou molécules afin que sa propre existence puisse continuer.

Il nous faut aussi réaliser que les groupes de molécules sont de densités différentes ; ils sont, en fait, comme des amas d'étoiles se balançant dans l'espace. Dans certaines parties de l'Univers il y a des secteurs peuplés par très peu d'étoiles ou planètes, ou

mondes — comme il vous plaira de les appeler — mais ailleurs il y a une densité considérable de planètes, comme par exemple dans la Voie Lactée. De la même manière le roc peut représenter une très dense constellation ou galaxie. L'air est beaucoup moins peuplé de molécules. L'air, en fait, nous imprègne et comme nous le savons, passe par les capillaires de nos poumons et dans notre circulation sanguine. Au-delà de l'air il y a l'espace où il y a des amas de molécules d'hydrogène largement dispersées. L'espace n'est pas le vide que les gens ont pris l'habitude d'imaginer, mais est une collection de molécules d'hydrogène oscillant frénétiquement et, bien sûr, les étoiles, les planètes et les mondes se forment à partir des molécules d'hydrogène.

Il est clair que si on a une collection substantielle de groupes moléculaires, c'est alors une affaire bien difficile pour toute autre créature de passer à travers les groupes, mais un soi-disant "fantôme" qui a ses molécules extrêmement espacées peut facilement traverser un mur de brique. Pensez au mur de brique tel qu'il est ; une collection de molécules, quelque chose comme un nuage de poussière en suspension dans l'air. Tout improbable que cela paraisse, il y a de l'espace entre chaque molécule tout juste comme il y a de l'espace entre les différentes étoiles et si d'autres créatures étaient assez petites ou si leurs molécules étaient assez dispersées, alors elles pourraient passer entre les molécules de, disons, un mur de brique sans en toucher aucune. Cela nous permet de comprendre comment un "fantôme" peut apparaître dans une pièce fermée et comment il peut traverser un mur

apparemment solide. Tout est relatif ; un mur qui est solide pour vous peut ne pas l'être pour un fantôme ou pour une créature de l'astral. Mais nous traiterons de telles choses plus tard.

LEÇON DEUX

Le corps humain est, bien sûr, une collection de molécules comme nous venons de le voir, et tandis qu'une très minuscule créature tel un virus nous verrait comme une collection de molécules, nous devons considérer l'être humain maintenant comme une collection de produits chimiques aussi.

Un être humain se compose de beaucoup de produits chimiques. Le corps humain se compose aussi principalement d'eau. Si vous pensez que cela contredit quoi que ce soit de la dernière Leçon, souvenez-vous que même l'eau se compose de molécules et c'est vraiment un fait que si vous pouviez apprendre à un virus à parler (!) il vous dirait sans aucun doute qu'il a vu des molécules d'eau se heurter les unes aux autres comme des cailloux sur une plage ! Une créature encore plus petite dirait que les molécules d'air lui rappelle le sable sur le bord de mer. Mais maintenant nous sommes concernés davantage par la chimie du corps.

Si vous allez dans un magasin acheter une pile pour votre lampe de poche, vous obtenez un récipient à l'intérieur duquel il y a un boîtier de zinc et une électrode de carbone au centre — un morceau de carbone aussi épais peut-être qu'un crayon — et une

collection de produits chimiques emballés étroitement entre l'extérieur du boîtier de zinc et la tige de carbone centrale. Le dispositif entier est bien moité à l'intérieur ; à l'extérieur, bien sûr, c'est sec. Vous mettez cette pile dans votre lampe de poche et quand vous pressez un bouton vous obtenez de la lumière. Savez-vous pourquoi ? C'est parce que sous certaines conditions, les métaux, le carbone et les produits chimiques réagissent ensemble chimiquement afin de produire quelque chose que nous appelons électricité. Ce récipient de zinc avec ses produits chimiques et sa tige de carbone produit de l'électricité, mais il n'y a pas d'électricité à l'intérieur de la batterie de la lampe de poche ; c'est plutôt tout simplement une collection de produits chimiques prêts à faire leur travail sous certaines conditions.

Beaucoup de gens ont entendu dire que les bateaux et les navires de toutes sortes produisent de l'électricité simplement en étant dans l'eau salée ! Par exemple, sous certaines conditions un bateau ou un navire, même en restant oisif dans la mer, peut produire un courant électrique entre des plaques adjacentes de métaux différents. Malheureusement si un navire a, par exemple, un fond en cuivre connecté aux travaux en fer du haut, alors à moins que des dispositions spéciales ne soient prises, "l'électrolyse" (la production de courant électrique) rongera la jonction entre les deux métaux dissemblables, c'est-à-dire le fer et le cuivre. Bien sûr en fait cela n'arrive plus jamais maintenant parce que ça peut être empêché en utilisant ce qu'on appelle une "anode sacrificielle". Un morceau de métal tel que le zinc, l'aluminium ou le magnésium, est positif

comparé à d'autres métaux communs comme le cuivre ou le bronze. Le bronze, comme vous le savez, est souvent utilisé pour fabriquer les propulseurs de navires. Maintenant, si "l'anode sacrificielle" est attachée au navire ou au bateau quelque part au-dessous de la ligne de flottaison et est connectée à d'autres parties métalliques immergées, ce métal sacrificiel va se rouiller et se détruire et il empêchera la coque du navire ou les propulseurs de se détériorer. Au fur et à mesure que ce morceau de métal se corrode, il peut être remplacé. Cela fait simplement partie de l'entretien des navires et tout ceci n'est mentionné que pour vous donner une idée de comment l'électricité peut être, et est, produite de façon des plus inhabituelles.

Le cerveau produit sa propre électricité. Dans le corps humain il y a des traces de métaux, même des métaux comme le zinc et bien sûr nous devons nous souvenir que le corps humain a pour base la molécule de carbone. Il y a beaucoup d'eau dans un corps et des traces de produits chimiques comme le magnésium, le potassium, etc. Le tout se combine pour former un courant électrique, infime sans doute, mais qui peut être détecté, mesuré et dessiné en graphique.

Une personne qui est atteinte de maladie mentale peut, au moyen d'un certain instrument, voir inscrites les ondes de son cerveau. Diverses électrodes sont placées sur sa tête et de petits stylos se mettent à inscrire sur une bande de papier. À mesure que le patient pense à certaines choses les stylos dessinent quatre lignes sinueuses qui peuvent être interprétées pour indiquer le type de maladie dont le patient souffre.

Des instruments comme celui-ci sont d'utilisation commune dans toutes les cliniques psychiatriques.

Le cerveau est, bien sûr, une forme de station réceptrice pour les messages qui sont transmis par le Sur-moi et le cerveau humain à son tour peut transmettre des messages tels que des leçons apprises, de l'expérience acquise, etc., au Sur-moi. Ces messages sont transmis au moyen de la "Corde d'Argent", une masse de molécules à haute vélocité qui vibrent et tournent sur une gamme de fréquences extrêmement divergentes et connecte le corps humain et le Sur-moi humain.

Le corps ici sur Terre est quelque chose comme un véhicule fonctionnant par télécommande. Le conducteur est le Sur-moi. Vous avez peut-être vu une voiture jouet d'un enfant qui est reliée à l'enfant par un long câble flexible. L'enfant peut appuyer sur un bouton et faire avancer la voiture ou la faire s'arrêter ou reculer et en tournant une roue sur ce câble flexible, la voiture peut être dirigée. Le corps humain peut être comparé très très grossièrement à cela, parce que le Sur-moi qui ne peut pas venir sur la Terre pour gagner de l'expérience envoie ce corps qui est NOUS sur Terre. Tout ce que nous éprouvons, tout ce que nous faisons ou pensons ou entendons est envoyé là-haut pour être emmagasiné dans la mémoire du Sur-moi.

Les hommes extrêmement intelligents qui reçoivent une "inspiration" obtiennent souvent un message directement — consciemment — du Sur-moi par voie de la Corde d'Argent. Léonard de Vinci a été l'un de ceux qui a été le plus constamment en contact avec son Sur-moi et fut donc considéré comme un génie

dans presque tout ce qu'il a fait. Les grands artistes ou les grands musiciens sont ceux qui sont en contact avec leur Sur-moi sur peut-être une ou deux "lignes" particulières et ainsi ils reviennent et composent "par inspiration" de la musique ou des tableaux qui leur ont été plus ou moins dictés par les Puissances qui nous contrôlent.

Cette Corde d'Argent nous relie à notre Sur-moi à peu près de la même façon que le cordon ombilical relie un bébé à sa mère. Le cordon ombilical est une structure très compliquée, une affaire vraiment très complexe, mais c'est comme un bout de corde comparé à la complexité de la Corde d'Argent. Cette Corde est une masse de molécules tournant sur une gamme de fréquences extrêmement vastes, mais c'est une chose intangible pour autant que le corps humain sur Terre est concerné. Les molécules sont trop largement dispersées pour que la vue humaine moyenne puisse la voir. Beaucoup d'animaux peuvent la voir parce que les animaux voient sur une gamme différente de fréquences et entendent sur une gamme différente de fréquences que les humains. Les chiens, comme vous le savez, peuvent être appelés par un sifflet "silencieux", silencieux parce qu'un humain ne peut l'entendre mais un chien le peut facilement. De la même façon, les animaux peuvent voir la Corde d'Argent et l'aura parce que toutes les deux vibrent sur une fréquence qui est juste à l'intérieur de la zone de réceptivité de la vue d'un animal. Avec de la pratique il est assez facilement possible pour un humain d'étendre la bande de réceptivité de sa vue à peu près de la même façon qu'un homme faible, à force de pratique et

d'exercices, peut soulever un poids qui normalement serait très très au-delà de ses capacités physiques.

La Corde d'Argent est une masse de molécules, une masse de vibrations. On peut la comparer au faisceau serré d'ondes radio que les scientifiques font rebondir sur la Lune. Les scientifiques, essayant de mesurer la distance de la Lune, diffusent une forme d'onde sur un faisceau très étroit à la surface de la Lune. Il en va de même pour la Corde d'Argent entre le corps humain et le Sur-moi humain ; c'est la méthode par laquelle le Sur-moi communique avec le corps sur la Terre.

Tout ce que nous faisons est connu du Sur-moi. Les gens s'efforcent de se spiritualiser s'ils sont sur "le droit Chemin". Fondamentalement, en aspirant à la spiritualité, ils cherchent à accroître leur propre taux de vibrations sur la Terre et, au moyen de la Corde d'Argent, à accroître le taux de vibrations du Sur-moi. Le Sur-moi fait descendre une partie de lui-même dans un corps humain afin que des leçons soient apprises et que de l'expérience soit acquise. Chaque bonne action que nous faisons augmente nos taux de vibrations terrestre et astral, mais si nous agissons mal envers quelqu'un, cela est soustrait de notre taux de vibrations spirituelles et le diminue. Ainsi, quand nous faisons du tort à autrui, nous DESCENDONS nous-mêmes au moins d'un degré sur l'échelle de l'évolution et chaque bonne action nous fait augmenter notre propre vibration personnelle pour l'équivalent. C'est pourquoi il est si essentiel d'adhérer à l'ancienne règle Bouddhiste qui nous exhorte de "rendre le bien pour le mal et ne craindre aucun homme, ni ne craindre aucun acte de l'homme, car en retournant le bien pour le mal et en

faisant le bien en tout temps, nous allons vers le haut et jamais vers le bas".

Tout le monde connaît une personne de type "bas étage". Un peu de notre connaissance métaphysique tombe dans l'usage courant de la même façon que nous disons qu'une personne est d'une "humeur noire" ou qu'elle "a les bleus". Le tout est une question de vibrations, une question de ce que le corps transmet au Sur-moi par voie de la Corde d'Argent et ce que le Sur-moi renvoie de nouveau au corps par voie de la Corde d'Argent.

Beaucoup de gens ne peuvent pas comprendre leur incapacité à contacter consciemment leur Sur-moi. C'est quelque chose de bien difficile sans un long entraînement. Supposons que vous soyez en Amérique du Sud et vouliez téléphoner à quelqu'un en Russie, peut-être en Sibérie. D'abord et avant tout vous devez vous assurer qu'il y a une ligne téléphonique disponible, puis il vous faut prendre en considération la différence horaire entre les deux pays. Ensuite, vous devez vous assurer que la personne à qui vous voulez téléphoner est disponible et peut parler votre langue, et après tout ça, vous devez savoir si les autorités vont permettre un tel message téléphonique ! Il vaut mieux à ce stade de l'évolution ne pas trop se préoccuper d'entrer consciemment en communication avec son Sur-moi parce qu'aucun Cours, aucune information, ne vous donnera en quelques pages écrites ce qui peut prendre dix ans de pratique à accomplir. La plupart des gens s'attendent à trop ; ils s'imaginent qu'ils peuvent lire un Cours et faire immédiatement ce que font les Maîtres qui ont probablement étudié pendant une vie

entière et pendant de nombreuses vies antérieures ! Lisez ce Cours, étudiez-le, réfléchissez-y et si vous êtes prêt à ouvrir votre esprit, vous pouvez être récompensé par des éclaircissements. Nous avons connu de nombreux cas où des gens (le plus souvent des femmes) reçurent certaines informations et purent alors effectivement voir l'éthérique, l'aura ou la Corde d'Argent. Nous avons de nombreuses expériences semblables pour nous fortifier dans notre déclaration que vous, aussi, pouvez le faire — si vous vous permettez de croire !

LEÇON TROIS

Nous avons déjà vu comment le cerveau humain engendre de l'électricité par l'action des produits chimiques, de l'eau et des minerais métalliques courant en lui et qui le composent. Tout comme le cerveau humain produit de l'électricité, le corps lui-même le fait également car le sang court à travers les veines et les artères du corps transportant aussi ces produits chimiques, ces traces métalliques et l'eau. Le sang est, comme vous savez, surtout de l'eau. Le corps entier est imprégné d'électricité. Ce n'est pas le type d'électricité qui éclaire votre maison ou chauffe le fourneau avec lequel vous cuisinez. Considérez-la comme étant d'origine magnétique.

Si l'on prend une barre aimantée et qu'on la place sur une table, la recouvrant d'une feuille de papier ordinaire et saupoudrons alors sur le papier, au-dessus de l'aimant, une généreuse portion de limaille de fer, on

constatera que la limaille se dispose en un schéma spécial. Cela vaut la peine d'en faire l'expérience. Obtenez un aimant ordinaire bon marché chez un quincailler ou un fournisseur de matériel scientifique ; ils sont très très bon marché (ou vous pouvez même en emprunter un !). Posez une feuille de papier dessus de manière à ce que l'aimant soit au centre. De votre quincailler ou magasin de matériel scientifique vous serez capable d'obtenir de la fine limaille de fer. Elle est également très très bon marché. Saupoudrez-en le papier comme vous le feriez avec du sel ou du poivre. Laissez-la tomber sur le papier d'une hauteur d'environ douze pouces (approx. 30 centimètres) et vous allez découvrir que cette limaille de fer se dispose elle-même en un motif particulier qui suit précisément les lignes de force magnétique venant de l'aimant. Vous constaterez que vous avez le centre de la barre aimantée dessinée et puis vous avez des lignes courbées partant de chaque bout de l'aimant. La meilleure façon, la façon la plus instructive, est de l'essayer car cela vous aidera pour la suite de votre étude. La force magnétique est pareille à l'éthérique du corps humain, pareille à l'aura du corps humain.

Tout le monde sait probablement qu'un fil qui transporte un courant électrique est entouré d'un champ magnétique. Si le courant varie, c'est-à-dire s'il est connu comme "alternatif" au lieu de "continu", alors le champ est animé de pulsations et fluctue selon les changements de polarité, c'est-à-dire qu'il a l'air de palpiter avec le courant alternatif.

Le corps humain, qui est une source d'électricité, est entouré d'un champ magnétique. Il a un champ

fortement fluctuant. L'éthérique, comme nous l'appelons, fluctue ou vibre si rapidement qu'il est difficile d'en discerner le mouvement. De même, on peut avoir une lampe électrique allumée dans sa maison et malgré que le courant fluctue cinquante ou soixante fois par seconde, nous ne pouvons le percevoir, bien que dans certaines localités isolées ou peut-être à bord d'un navire, les fluctuations sont si lentes que l'oeil peut détecter les vacillations.

Si une personne s'approche trop près d'une autre il y aura souvent une sensation de chair de poule. De nombreuses personnes — la majorité des gens — sont pleinement conscientes de la proximité d'une autre personne. Essayez ceci avec un ami ; tenez-vous derrière votre ami et approchez un doigt de sa nuque, puis touchez-le ensuite légèrement. Il sera bien souvent incapable de distinguer entre une proximité et un contact. C'est parce que l'éthérique est également sensible au toucher.

Cet éthérique est le champ magnétique qui entoure le corps humain (Fig. 3). C'est ce qui précède l'aura, le "noyau" de l'aura, comme on pourrait dire. Chez certaines personnes la couche éthérique s'étend sur environ un huitième de pouce (approx. 3 millimètres) autour de chaque partie du corps, même autour de chaque cheveu. Chez d'autres personnes elle peut s'étendre sur quelques pouces (centimètres), mais pas souvent sur plus de six pouces (approx. 15 centimètres). L'éthérique peut servir à mesurer la vitalité d'une personne. Il change considérablement en intensité avec l'état de santé. Si une personne a eu une dure journée de travail, alors l'éthérique sera très près

de la peau, mais après un bon repos il pourra s'étendre sur plusieurs pouces (centimètres). Il suit les contours exacts du corps, il suit même les contours d'un grain de beauté ou d'un bouton. À propos de l'éthérique, il peut être intéressant de spécifier que si l'on est soumis à une très très haute tension d'électricité à ampérage négligeable, l'éthérique peut alors être vu rayonnant, parfois rose, parfois bleu. Il existe aussi une condition météorologique qui augmente la visibilité de l'éthérique. Elle se perçoit en mer et est connue comme le Feu de Saint-Elme. Sous certaines conditions météorologiques chaque partie des mâts d'un navire et du gréement devient bordée d'un feu froid, tout à fait sans danger mais assez terrifiant pour ceux qui le voient pour la première fois. On peut assimiler ce phénomène à l'éthérique d'un navire.

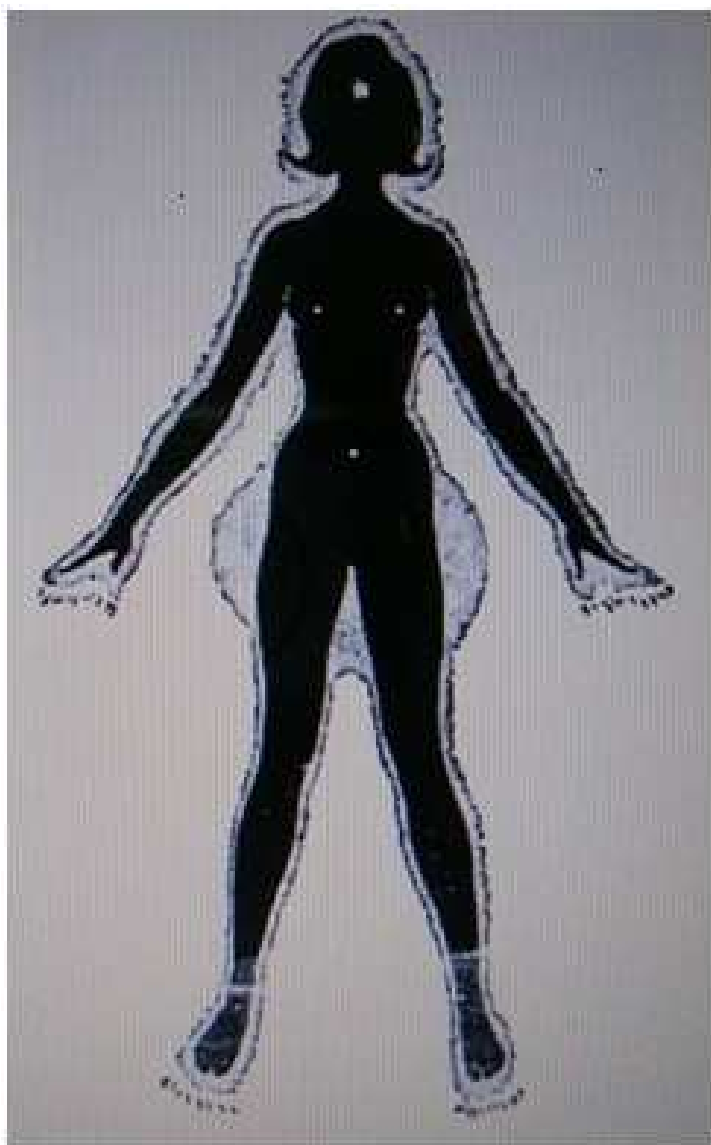


Fig. 3 : L'Éthérique

Plusieurs personnes vivant à la campagne ont eu l'expérience de sortir par une nuit sombre ou brumeuse et de jeter un regard sur les fils à haute tension s'étendant au-dessus de leur tête. Sous des conditions appropriées, elles auront remarqué une lueur brumeuse bleue-blanchâtre qui a l'air plutôt inquiétant et qui a donné une sérieuse frousse à plus d'un honnête campagnard ! Les ingénieurs électriciens connaissent cela comme l'effet couronne des fils à haute tension et c'est une des difficultés auxquelles ils sont confrontés parce qu'un effet couronne, en passant au-dessus des isolateurs, peut ioniser l'air et provoquer un court-circuit, ce qui peut faire sauter des relais dans les centrales électriques et plonger toute la campagne dans l'obscurité. De nos jours les ingénieurs prennent des précautions très spéciales et très coûteuses afin de minimiser ou éliminer l'effet couronne. L'effet couronne du corps humain est, naturellement, l'éthérique et il ressemble beaucoup à la décharge des fils à haute tension. La plupart des gens peuvent voir l'éthérique du corps en pratiquant un peu, en ayant de la patience. Malheureusement, les gens croient qu'il existe quelque moyen rapide et bon marché pour atteindre la connaissance et les pouvoirs qui demandent des années aux Maîtres. Rien ne peut être fait sans pratique ; les grands musiciens pratiquent pendant des heures chaque jour, ils ne cessent jamais de pratiquer. Ainsi vous, si vous voulez être capable de voir l'éthérique et l'aura, vous devez également pratiquer. Une façon de faire est de trouver un sujet de bonne volonté et lui demander d'étendre un bras nu. Doigts écartés, le bras et les doigts devraient être à quelques

pouces (centimètres) d'un fond neutre ou noir. Regardez vers le bras et les doigts, non pas en les regardant directement, mais en regardant vers eux. Il y a juste un petit truc à prendre pour regarder à la bonne place de la bonne façon. En regardant, vous verrez quelque chose qui s'accroche à la peau et ressemble à une fumée bleue-grisâtre. Comme nous l'avons dit, il s'étend sur peut-être un huitième de pouce (approx. 3mm), peut-être six pouces (approx. 15cm) du corps. Bien souvent une personne regardera vers le bras et ne verra rien d'autre que le bras ; il se peut qu'elle essaie trop fort, il se peut qu'elle "ne voit pas la forêt parce que les arbres la cachent". Détendez-vous, ne faites pas trop d'efforts et avec de la pratique vous verrez qu'il y a vraiment quelque chose là.

Une autre façon de faire est de pratiquer sur vous-même. Asseyez-vous et installez-vous bien confortablement. Placez-vous pour être à au moins six pieds (approx. 1.85m) de tout objet, que ce soit une chaise, une table ou un mur. Respirez régulièrement, profondément et lentement, étendez vos bras à leur pleine longueur, placez les bouts de vos doigts ensemble avec vos pouces vers le haut pour que seulement les bouts de vos doigts soient en contact. Alors, si vous écartez vos doigts pour qu'il y ait un huitième de pouce (3mm) — un quart de pouce (6mm) — entre eux, vous allez percevoir "quelque chose". Ça peut ressembler à une brume grise, ça peut sembler presque lumineux, mais quand vous le verrez, alors très très lentement écartez vos doigts un peu plus, un quart de pouce à la fois (6mm) ; vous verrez très bientôt qu'il y a là "quelque chose". Ce "quelque

chose", c'est l'éthérique. Si vous deviez perdre le contact, c'est-à-dire si le léger "quelque chose" devait disparaître, alors joignez de nouveau les bouts de vos doigts et reprenez tout depuis le début. Ce n'est qu'une question de pratique. Encore une fois, les grands musiciens de ce monde pratiquent, pratiquent et pratiquent ; ils produisent de la bonne musique après leur pratique ; VOUS pouvez produire de bons résultats dans les sciences métaphysiques ! Mais regardez encore vos doigts. Observez attentivement la brume légère qui passe des uns aux autres. Avec de la pratique vous vous apercevrez qu'elle coule soit de la main gauche vers la main droite ou de la main droite vers la main gauche, en fonction non seulement de votre sexe, mais de votre état de santé et de ce que vous pensez à ce moment-là.

S'il vous est possible de vous faire aider par une personne que l'expérience intéresse, alors vous pouvez vous exercer avec la paume de votre main. Vous devez installer cette personne, si possible un membre du sexe opposé, sur une chaise en face de vous. Vous devez tous deux étendre vos mains, vos bras, de toute leur longueur. Ensuite, lentement, approchez votre main, la paume tournée vers le bas, près de celle de votre ami(e) qui est assis(e) la paume tournée vers le haut. Quand vous êtes à environ deux pouces de sa main (5cm) vous pouvez sentir soit une brise froide soit une brise chaude s'écoulant d'une main à l'autre, la sensation débutant au milieu de la paume. La sensation d'une brise froide ou chaude dépend de la main utilisée et du sexe auquel vous appartenez. Si vous sentez une brise chaude, bougez légèrement votre main pour

qu'elle ne soit pas en ligne directe doigts à doigts, mais à un angle et vous constaterez que la sensation de chaleur augmente. La chaleur augmente avec la pratique. Quand vous arrivez à ce stade, si vous regardez attentivement entre votre paume et celle de l'autre personne, vous verrez très distinctement l'éthérique. Il ressemble à la fumée d'une cigarette que l'on n'a pas inhalée, c'est-à-dire au lieu du gris sale de la fumée de cigarette inhalée, ce sera une teinte fraîche bleuâtre.

Nous devons continuer à répéter que l'éthérique est simplement la manifestation extérieure des forces magnétiques du corps. Nous l'appelons le "fantôme" parce que quand une personne meurt en bonne santé cette charge éthérique demeure pour un temps ; elle peut se détacher du corps et errer comme un fantôme idiot, lequel est quelque chose de complètement et totalement différent de l'entité astrale. Nous traiterons de tout cela plus tard. Mais vous avez sans doute entendu parler de vieux cimetières de campagne où il n'y a pas de lampes de rue etc. ; plusieurs personnes disent que par des nuits sombres elles peuvent voir une faible lumière bleuâtre montant de la terre d'une tombe qui a été creusée le jour-même. C'est en réalité la charge éthérique se dissipant d'un corps récemment mort. Vous pouvez dire que c'est semblable à la chaleur se dégageant d'une bouilloire qui était en train de bouillir et puis a été éteinte. Lorsque la bouilloire devient plus fraîche la sensation de chaleur du côté extérieur devient évidemment moindre. De la même façon, lorsqu'un corps meurt (il y a des étapes relatives à la mort, souvenez-vous !) la force éthérique baisse de

plus en plus. Vous pouvez avoir un éthérique qui traîne autour d'un corps pendant plusieurs jours après la disparition de la vie clinique, mais cela formera le sujet d'une leçon à part.

Pratiquez, pratiquez et pratiquez encore. Regardez vos mains, regardez votre corps, essayez ces expériences avec un ami de bonne volonté, parce que ce n'est que par la pratique que vous pourrez voir l'éthérique et jusqu'à ce que vous puissiez voir l'éthérique, vous ne pourrez voir l'aura qui est quelque chose de beaucoup plus subtil encore.

LEÇON QUATRE

Comme nous l'avons vu dans la leçon précédente, le corps est entouré de l'éthérique qui englobe chaque partie de ce corps. Mais s'étendant à l'extérieur de l'éthérique se trouve l'aura. Elle est en quelque sorte semblable à l'éthérique en ce qu'elle est d'origine électrique magnétique, mais la ressemblance s'arrête là.

On peut déclarer que l'aura montre les couleurs du Sur-moi. Elle montre si une personne est spirituelle ou charnelle. Elle montre également si une personne est en bonne santé, en mauvaise santé, ou bien si elle est effectivement malade. Tout est reflété dans l'aura ; c'est l'indicateur du Sur-moi ou, si vous préférez, de l'âme. Le Sur-moi et l'âme, naturellement, sont la même chose.

Dans cette aura nous pouvons voir la maladie et la santé, le découragement et le succès, l'amour et la

haine. Il est peut-être heureux qu'actuellement très peu de gens puissent voir les auras, car de nos jours il semble que ce soit chose commune de profiter des autres, de chercher à avoir le dessus et l'aura trahit chaque pensée, reflétant comme elle le fait les couleurs et les vibrations du Sur-moi. C'est un fait que quand une personne est désespérément malade l'aura commence à s'estomper et que dans certains cas elle disparaît même avant que la personne ne meure. Si une personne a eu une longue maladie, alors l'aura disparaîtra vraiment avant la mort, laissant seulement l'éthérique. D'autre part, une personne qui est tuée accidentellement tandis qu'elle est en bonne santé possède l'aura jusqu'à la mort clinique et pendant quelques moments après.

Ce pourrait être une bonne chose d'insérer ici certaines remarques au sujet de la mort, parce que la mort n'est pas comme l'action de couper le courant ou celle de vider un seau. La mort est plutôt une affaire qui traîne en longueur. Peu importe comment une personne meurt, peu importe même si une personne a été décapitée, la mort ne survient que quelques moments plus tard. Le cerveau, comme nous l'avons vu, est une cellule de stockage engendrant un courant électrique. Le sang fournit les produits chimiques, l'humidité et les minerais métalliques et inévitablement ces ingrédients s'emmagentisent dans les tissus du cerveau. Ainsi le cerveau peut continuer de fonctionner pendant trois à cinq minutes après la mort clinique !

Certaines personnes ont dit que telle ou telle forme d'exécution est instantanée mais c'est, bien sûr, ridicule. Comme nous l'avons dit, même si la tête est

complètement coupée du corps le cerveau peut encore fonctionner de trois à cinq minutes. Il existe un cas qui a été certifié et a été soigneusement rapporté aux jours de la Révolution Française. Un soi-disant "traître" avait été décapité et le bourreau attrapa la tête par les cheveux tout en disant : "Ceci est la tête d'un traître". Les gens de l'assistance — les exécutions en ces jours-là étaient publiques et aussi jours fériés ! — furent effrayés quand les lèvres formèrent les mots silencieux "C'est un mensonge". On peut en fait voir cela dans les archives du Gouvernement Français. N'importe quel docteur ou chirurgien vous diront que si l'alimentation sanguine est interrompue le cerveau se détériore après trois minutes ; c'est pourquoi si le coeur s'arrête il y a de tels efforts désespérés pour redémarrer le flux sanguin. Nous avons fait une digression ici pour montrer que la mort n'est pas instantanée et la disparition de l'aura non plus. C'est un fait médical, en passant, connu des médecins légistes et des pathologistes que le corps meurt à différents rythmes ; le cerveau meurt et puis les organes meurent un par un. Les cheveux et les ongles sont à peu près les derniers à mourir.

Comme le corps ne meurt pas instantanément, des traces de l'aura peuvent s'attarder. C'est ainsi qu'une personne qui est clairvoyante peut voir dans l'aura du défunt pourquoi cette personne a expiré. L'éthérique est d'une nature différente de l'aura et l'éthérique peut continuer pendant quelque temps comme un fantôme à part, spécialement si la personne est morte violemment, soudainement. Une personne en bonne santé qui connaît une mort violente a ses "batteries

complètement rechargées" et ainsi l'éthérique est en pleine force. Avec la mort du corps l'éthérique se détache et flotte en s'éloignant. Par attraction magnétique il visitera sans aucun doute ses anciens lieux de prédilection et si une personne clairvoyante est aux alentours ou bien une personne fortement émue (c'est-à-dire qui a ses vibrations accrues), alors cette personne sera capable de voir l'éthérique et s'exclamera "Oh ! Le fantôme d'un tel ou d'une telle !".

L'aura est d'une substance beaucoup plus subtile que l'éthérique qui est comparativement rudimentaire. L'aura, en fait, est tout aussi subtile à l'éthérique que l'éthérique l'est au corps physique. L'éthérique "circule" autour du corps comme un enrobage complet suivant les contours du corps, mais l'aura s'étend pour former une coquille en forme d'oeuf autour du corps (Fig.4). Elle peut avoir, par exemple, sept pieds ou plus (approx. 2.14m) de hauteur et environ quatre pieds (approx. 1.24m) dans sa partie la plus large. Elle s'effile afin que le bout étroit de "l'oeuf" soit en bas, c'est-à-dire là où sont les pieds. L'aura est constituée des radiations en couleurs brillantes partant des divers centres du corps allant vers d'autres centres du corps. Les vieux Chinois avaient l'habitude de dire "qu'une image vaut mille mots". Ainsi, pour nous épargner quelques milliers de mots, nous allons insérer ici dans cette leçon le croquis d'une personne en pied, vue de côté, et sur ce croquis nous allons indiquer les lignes de force de l'aura allant et venant des différents centres et le contour général de la forme de l'oeuf.



Fig. 4 : Lignes principales de l'aura

Nous devons bien faire comprendre également que l'aura existe vraiment même si vous ne pouvez la voir pour le moment. Comme vous le reconnaîtrez, vous ne pouvez voir l'air que vous respirez et nous doutons qu'un poisson puisse voir l'eau dans laquelle il nage ! Ainsi, l'aura est une force vitale réelle. Elle existe même si la plupart des gens non entraînés ne peuvent la voir. Il est possible de voir une aura en utilisant divers équipements. Il y a, par exemple, différents types de lunettes protectrices qui peuvent être utilisées pour les yeux, mais toutes les informations que nous avons pu rassembler sur le sujet indiquent que ces lunettes sont extrêmement dangereuses pour la vue ; elles éprouvent les yeux, elles forcent les yeux à se mouvoir d'une façon contre nature et nous ne pouvons recommander un seul instant ces lunettes qui prétendent permettre à quelqu'un de voir l'aura, ni non plus ces divers écrans consistant en deux plaques de verre séparées par un espace imperméable que l'on remplit d'une teinture spéciale, habituellement très chère. Nous ne pouvons que vous suggérer de pratiquer et pratiquer et alors, avec un peu de foi et un peu d'aide, vous devriez être capable de voir. La plus grosse difficulté pour voir l'aura est que la plupart des gens ne peuvent pas croire qu'ils peuvent la voir !

Comme nous l'avons dit, l'aura est multicolore, mais nous devons faire remarquer que ce que nous désignons comme "les couleurs" est simplement une partie spéciale du spectre. Autrement dit, bien que nous utilisions le mot "couleur" nous pourrions tout aussi bien citer la fréquence de cette onde que nous appelons "rouge" ou "bleu". Le rouge, à propos, est une

des couleurs les plus faciles à voir. Le bleu n'est pas si facile. Il y a des gens qui ne peuvent pas voir le bleu, il y en a d'autres qui ne peuvent pas voir le rouge. Si vous êtes en présence d'une personne qui peut voir l'aura, en passant, prenez soin de ne pas dire quelque chose qui ne soit pas vrai, parce que si vous dites un mensonge, la personne qui voit l'aura s'en rendra compte tout de suite ! Normalement, une personne possède un "halo" qui est soit d'une couleur bleuâtre, soit d'une couleur jaunâtre. Si on dit un mensonge, alors une couleur jaune-verdâtre jaillit à travers le halo. C'est une couleur difficile à expliquer, mais une fois qu'on l'a vue, la couleur n'est jamais oubliée. Ainsi, proférer un mensonge équivaut à se trahir immédiatement par ces éclats jaunes-verdâtres qui jaillissent à travers le halo qui se trouve au sommet de l'aura.

On peut dire que l'aura s'étend fondamentalement jusqu'aux yeux et alors vous avez une couche radieuse de jaune ou de bleu qui est le halo ou le nimbe. Puis, dans la partie la plus haute de l'aura, vous avez une sorte de fontaine de lumière qui est connue en Orient comme Le Lotus en Fleurs parce que c'est vraiment ce à quoi elle ressemble. C'est un échange de couleurs et pour un esprit imaginatif, elle fait penser irrésistiblement à l'épanouissement d'un lotus à sept pétales.

Plus la spiritualité d'un être est grande, plus le nimbe ou halo est jaune safran. Si une personne a des pensées douteuses, alors cette portion particulière de l'aura tourne un brun boueux déplaisant, bordé de ce vert-jaunâtre bilieux qui indique le mensonge.

Nous croyons qu'il y a plus de gens qui voient les auras qu'il n'y paraît. Nous croyons que beaucoup de gens voient ou sentent l'aura et ne savent pas ce qu'ils voient. C'est quelque chose d'assez commun pour une personne de dire qu'il lui faut cette couleur-ci ou cette couleur-là, qu'elle ne peut pas porter telle ou telle couleur, parce qu'instinctivement elle pense que ça jurerait avec son aura. Vous pouvez avoir remarqué une personne qui porte des vêtements qui sont franchement parfaitement impossible selon votre estimation personnelle. Vous pouvez ne pas "voir" l'aura, mais vous — étant possiblement plus perspicace que votre ami(e) vêtu(e) de façon inappropriée — saurez que de telles couleurs jurent complètement avec son aura. Ainsi, de nombreuses personnes sentent, devinent ou sont conscientes de l'aura humaine, mais parce que depuis la petite enfance on leur a appris que de voir ceci ou de voir cela relève de l'absurdité, elles se sont hypnotisées elles-mêmes à croire qu'ELLES ne peuvent possiblement pas voir pareille chose.

C'est également un fait que l'on peut influencer sur sa santé en portant des vêtements de certaines couleurs. Si vous portez une couleur qui jure avec votre aura, alors vous vous sentirez sans doute mal à l'aise ou gêné, vous pouvez même être indisposé jusqu'à ce que vous retiriez cette couleur qui ne vous convient pas. Vous pouvez constater qu'une couleur particulière dans une pièce vous irrite ou vous calme. Les couleurs, après tout, sont simplement des noms différents pour les vibrations. Le rouge est une vibration, le vert est une autre vibration et le noir en est encore une autre. De même que la vibration que nous appelons "son"

peut heurter et produire la disharmonie, ainsi les vibrations "silencieuses" que nous appelons les couleurs se heurtent et provoquent une disharmonie Spirituelle.

LEÇON CINQ

Les Couleurs de l'Aura.

Chaque note de musique est une combinaison de vibrations harmoniques qui dépend du fait d'être compatible avec ses voisins. Tout MANQUE de compatibilité donne une note "aigre", une note qui n'est pas plaisante à entendre. Les musiciens s'efforcent de ne produire que des notes qui plaisent.

Comme il en va en musique, ainsi en va-t-il pour les couleurs, car les couleurs sont aussi des vibrations, même si elles sont sur une partie légèrement différente du "Spectre de perception Humaine". On peut posséder des couleurs pures, des couleurs qui plaisent et élèvent une personne. Ou bien on peut posséder des couleurs qui se heurtent, qui agacent les nerfs. Dans l'aura humaine il y a beaucoup beaucoup de couleurs différentes et de nuances de couleurs. Certaines d'entre elles sont au-delà du champ visuel de l'observateur NON ENTRAÎNÉ et c'est ainsi que pour ces couleurs nous n'avons pas de noms universellement acceptés.

Il existe, comme vous le savez, un sifflet de chien "silencieux". C'est-à-dire qu'il résonne sur une bande de vibrations imperceptibles pour l'oreille humaine, mais que le chien peut entendre. À l'autre bout de

l'échelle, un humain peut entendre des sons plus graves qu'un chien ne le peut ; les sons bas sont inaudibles pour les chiens. Supposons que nous haussions la portée de perception de l'oreille humaine — alors nous entendrions tout comme le chien et pourrions entendre les notes hautes du sifflet de chien. Ainsi, si nous arrivons à élever ou hausser notre champ de vision, nous devrions être capable de voir l'aura humaine. Cependant, à moins que nous ne procédions avec prudence, nous pourrions perdre alors la capacité de voir le noir ou le violet foncé !

Il serait peu raisonnable d'énumérer d'innombrables couleurs. Nous traiterons donc seulement des couleurs les plus communes, les plus fortes. Les couleurs de base changent suivant les progrès de la personne dont on contemple l'aura. À mesure qu'une personne améliore sa spiritualité, les couleurs s'améliorent aussi. Si une personne est assez malchanceuse pour glisser en arrière sur l'échelle du progrès, alors ses couleurs de base peuvent s'altérer complètement ou changer de ton. Les couleurs de base (que nous mentionnons ci-dessous) montrent le "fond" de la personne. Les innombrables nuances pastel indiquent les pensées et les intentions aussi bien que le degré de spiritualité. L'aura tourbillonne et coule comme un arc-en-ciel particulièrement complexe. Les couleurs courent autour du corps en spirales croissantes et ruissellent aussi de la tête aux pieds. Mais ces couleurs sont beaucoup plus nombreuses que celles qui peuvent apparaître dans un arc-en-ciel ; un arc-en-ciel est simplement la réfraction de cristaux d'eau — de choses simples — l'aura est la vie-même.

Voici quelques notes sur un très petit nombre de couleurs, "très petit" parce que ça ne servirait à rien de traiter des autres tant que vous n'aurez pu voir celles énumérées !

ROUGE. Dans sa bonne forme le rouge indique une force motrice saine. Les bons Généraux et les meneurs d'hommes ont beaucoup de rouge clair dans leur aura. Une forme de rouge particulièrement clair avec des bords de jaune clair indique une personne qui est "un Croisé" — quelqu'un qui s'efforce toujours de venir en aide aux autres. À ne PAS confondre avec la personne qui cherche à se mêler de tout ; son "rouge" sera plutôt "brun"! Des bandes ou des flashes de couleur rouge clair émanant d'un organe indiquent que l'organe est en excellente santé. Certains dirigeants mondiaux ont beaucoup de rouge clair dans leur constitution. Malheureusement, dans trop de cas, il est contaminé par des nuances dégradantes.

Un mauvais rouge, un rouge boueux ou trop sombre, indique un caractère mauvais ou vicieux. La personne est peu fiable, querelleuse, fourbe, cherche à profiter des autres. Les rouges ternes révèlent invariablement l'excitation nerveuse. Une personne avec un "mauvais" rouge peut être physiquement forte. Malheureusement, elle sera aussi fort malfaisante. Les assassins ont toujours du rouge dégradé dans leurs auras. Plus le rouge est pâle (PÂLE, non pas "plus clair") plus la personne est nerveuse et instable. Une telle personne est très active — avec excès même — et ne peut rester tranquille pour plus de quelques secondes à la fois. Évidemment une telle personne est vraiment très

égocentrique. Les rouges autour des organes indiquent leur état. Un rouge terne, rouge-brunâtre même, palpitant lentement au-dessus de l'emplacement d'un organe indique le cancer. On peut dire si le cancer est là OU S'IL EST NAISSANT ! L'aura indique quelles maladies vont affliger le corps plus tard à moins que des mesures curatives ne soient prises. Ceci deviendra l'un des plus grands usages de la "Thérapie de l'Aura" dans les années à venir.

Un rouge tacheté projetant des éclairs à partir des mâchoires indique un mal de dent ; un brun morne palpitant régulièrement dans le halo indique la peur à la pensée d'une visite chez le dentiste. L'Écarlate est généralement "porté" par ceux qui sont trop sûrs d'eux-mêmes ; il indique qu'une personne est très imbue d'elle-même. C'est la couleur du faux orgueil — l'orgueil sans fondement. Mais — l'Écarlate apparaît aussi très nettement autour des hanches de ces dames qui vendent "l'amour" pour espèce sonnante et trébuchante ! Elles sont en effet des "Femmes Écarlates" ! De telles femmes ne sont habituellement pas intéressées par l'acte sexuel comme tel ; pour elles ce n'est qu'un moyen de gagner leur vie. Ainsi, le vaniteux et la prostituée partagent les mêmes couleurs dans l'aura. Ça vaut la peine de réfléchir aux anciennes expressions telles que "une femme écarlate", "avoir les bleus", "rouge de colère", "une humeur noire" et "vert d'envie" qui indiquent vraiment précisément l'aura de la personne affligée d'une telle humeur ! Les peuples qui ont produit ces adages voyaient manifestement l'aura, consciemment ou non.

Toujours dans le groupe des "rouges" — le rose (plutôt une teinte corail) démontre l'immaturité. Les adolescents montrent du rose au lieu de n'importe quel autre rouge. Dans le cas d'un adulte, le rose est un indicateur d'enfantilage et d'insécurité. Un rouge-brun, quelque chose comme le foie cru, indique une personne vraiment très méchante. Cette personne devrait être évitée, car elle causera des ennuis. Quand il est vu au-dessus d'un organe, il montre que l'organe est vraiment très malade et que la personne qui a cette couleur au-dessus d'un organe vital va mourir bientôt.

Toutes les personnes qui ont du ROUGE à l'extrémité du sternum sont malades des nerfs. Elles devraient apprendre à contrôler leurs activités et vivre plus calmement si elles veulent vivre longtemps et heureusement.

ORANGE. L'orange est en réalité une branche du rouge, mais nous lui ferons la faveur de lui donner sa propre classification parce que certaines religions de l'Extrême-Orient considéraient l'orange comme la couleur du soleil et lui rendaient hommage. C'est pourquoi il y a autant de couleur orange en Extrême-Orient. D'autre part, simplement pour vous montrer les deux côtés de la médaille, d'autres religions étaient cependant convaincues que le bleu était la couleur du soleil. L'opinion à laquelle vous souscrivez n'a pas d'importance ; l'orange est essentiellement une bonne couleur et les gens avec une nuance appropriée d'orange dans leur aura sont ceux qui montrent beaucoup de considération pour les autres, qui sont humanitaires, des gens qui font de leur mieux pour

aider ceux qui ne sont pas aussi favorablement dotés. Un jaune-orange doit être recherché parce qu'il dénote la maîtrise de soi et a de nombreuses vertus.

L'orange-brunâtre indique un paresseux réprimé qui "se moque de tout"! Un orange-brunâtre indique également des ennuis de reins. S'il est situé au-dessus des reins et a une tache floue grise déchiquetée, il indique la présence de calculs rénaux.

Un orange teinté de vert indique une personne qui aime se disputer juste pour le plaisir de la dispute et lorsque vous progresserez au point de pouvoir voir les nuances des nuances dans les couleurs, vous serez sage d'éviter d'argumenter avec ceux qui ont du vert dans leur orangé, car pour eux tout est "noir et blanc". Ils manquent d'imagination, ils manquent de perception et de perspicacité pour pouvoir se rendre compte qu'il existe des nuances de connaissances, des nuances d'avis et des nuances de couleurs. La personne affligée d'un orange-verdâtre discute interminablement pour le seul plaisir d'argumenter et sans réellement se soucier si ses arguments sont vrais ou faux ; pour de telles personnes, tout est dans l'argument.

JAUNE. Un jaune doré indique que son possesseur est d'une nature très spirituelle. Tous les grands saints ont eu un halo d'or autour de leur tête. Plus la spiritualité est grande, plus éclatant est le jaune or. Faisant une digression, nous nous permettons d'ajouter ici que ceux dont la spiritualité est du plus haut degré possèdent également de l'indigo ; mais nous sommes en train de traiter du jaune ! Ceux qui ont du jaune dans l'aura sont toujours en bonne santé spirituelle et morale. Ils

sont bien sur le Chemin et selon la nuance exacte du jaune, ils n'ont pas beaucoup à craindre. On peut avoir entièrement confiance en une personne qui a un jaune vif dans l'aura. Une personne avec un jaune dégradé (la couleur d'un mauvais fromage Cheddar !) est d'une nature lâche et c'est pourquoi les gens disent : "Oh, il est jaune !". Il était autrefois beaucoup plus commun qu'une personne puisse voir l'aura et vraisemblablement la plupart de ces expressions sont entrées dans les différentes langues à ce moment-là. Mais un mauvais jaune montre une mauvaise personne, une qui a réellement peur de tout. Un jaune-rougeâtre n'est pas favorable du tout parce qu'il indique une timidité mentale, morale et physique et avec ça un manque absolu de perspectives spirituelles et de convictions. Les gens avec un jaune-rougeâtre vont passer d'une religion à l'autre, recherchant toujours quelque chose qui ne peut être obtenu en cinq minutes. Ils manquent d'endurance, ils ne peuvent rester fidèles à une chose sinon pour quelques brefs moments. Une personne qui a un rouge-jaune et un brun-rouge dans l'aura est toujours en train de courir après le sexe opposé — en vain ! Il est intéressant de noter que si une personne aux cheveux roux (ou gingembre) a du rouge-jaune dans son aura, cette personne sera très batailleuse, très offensive et très facilement amenée à interpréter toute observation qui lui est faite comme un affront personnel. Ceci s'applique particulièrement aux personnes qui ont les cheveux roux et la peau rougeâtre, avec possiblement des taches de rousseur. Certains des jaunes les plus rouges indiquent que la personne possédant ces nuances a un grand complexe

d'infériorité. Plus le rouge dans le jaune est rouge, plus grand est le degré d'infériorité. Un jaune-brunâtre révèle des pensées très impures et un pauvre développement spirituel. Il est probable que la plupart des gens savent ce que sont les Quartiers Malfamés, ces vallées où tous les ivrognes, les bons à rien et les clochards finissent par dériver sur cette Terre. Plusieurs personnes de ces catégories, ou conditions, ont ce rouge-brun jaune et si elles sont particulièrement mauvaises, elles ont une forme déplaisante de vert lime mouchetant l'aura. Ces gens peuvent rarement être sauvés de leur propre folie.

Un jaune-brunâtre indique des pensées impures et que la personne concernée ne s'en tient pas toujours à la voie droite et étroite. En ce qui concerne la santé, un jaune-vert révèle des affections du foie. Lorsque le jaune-verdâtre tourne au jaune-rougeâtre-brunâtre il indique que les affections sont plus dans la nature des maladies sociales. Une personne avec une maladie sociale a invariablement une bande brune foncée, jaune foncée autour des hanches. Elle est souvent tachetée avec ce qui ressemble à de la poussière rouge. Avec le brun devenant de plus en plus prononcé dans le jaune et montrant possiblement des bandes déchiquetées, cela indique des afflications mentales. Une personne qui a une double personnalité (au sens psychiatrique) aura souvent une moitié de son aura d'un jaune-bleuâtre et l'autre moitié d'un jaune-brunâtre ou verdâtre. C'est une combinaison absolument déplaisante.

Le jaune d'or pur avec lequel nous avons commencé cette catégorie de "Jaune" devrait toujours être cultivé. Il peut être obtenu en gardant nos pensées et nos

intentions pures. Chacun de nous doit passer par le jaune éclatant avant d'espérer progresser sur le chemin de l'évolution.

VERT. Le vert est la couleur de la guérison, la couleur de l'enseignement et la couleur de la croissance physique. Les grands médecins et chirurgiens ont beaucoup de vert dans leur aura ; ils ont aussi beaucoup de rouge et, assez curieusement, les deux couleurs se mêlent le plus harmonieusement et il n'y a pas de discorde entre elles. Le rouge et le vert quand ils sont vus ensemble dans la matière se heurtent souvent et choquent, mais quand ils sont vus dans l'aura, ils plaisent. Le vert avec un rouge approprié indique un brillant chirurgien, un homme des plus compétents. Le vert seul, sans le rouge, indique un médecin des plus éminents, un qui connaît sa profession, ou encore il peut indiquer une infirmière dont la vocation est à la fois sa carrière et son amour. Le vert mélangé à un bleu approprié indique le succès dans l'enseignement. Certains des plus grands professeurs avaient du vert dans leurs auras et des bandes, ou striations, de bleu tourbillonnant, une sorte de bleu électrique et souvent entre le bleu et le vert, il y avait d'étroites bandes de jaune doré qui indiquaient que le professeur était quelqu'un qui avait le bien-être de ses étudiants à coeur et avait les hautes perceptions spirituelles nécessaires pour enseigner les meilleurs sujets.

Tous ceux qui sont concernés par la santé des gens et des animaux ont beaucoup de vert dans leur composition aurique. Ils peuvent ne pas être

chirurgiens ou docteurs de haut rang, mais tous les gens, peu importe qui ils sont, s'ils s'occupent de la santé soit des animaux, des humains ou des plantes, ont tous une certaine quantité de vert dans leur aura. Il semble que ce soit presque l'insigne de leur profession ! Le vert n'est pas une couleur dominante, cependant, elle est presque toujours subordonnée à une autre couleur. C'est une couleur utile et elle indique que la personne qui a beaucoup de vert dans son aura est de nature amicale, compatissante, attentionnée. Si la personne a un vert-jaunâtre, toutefois, on ne peut pas avoir confiance en elle et plus un jaune déplaisant est mélangé à un vert déplaisant, plus elle est indigne de confiance, moins on peut compter sur elle. Les escrocs qui jouent sur la confiance des gens ont un jaune-vert — le type de personne qui parle gentiment à quelqu'un et puis l'escroque de son argent — une sorte de vert citron auquel s'ajoute leur jaune. Au fur et à mesure que le vert tourne au bleu — généralement un agréable bleu ciel ou un bleu électrique — plus cette personne est digne de confiance.

BLEU. Cette couleur est souvent mentionnée comme la couleur du monde spirituel. Elle montre aussi la capacité intellectuelle indépendamment de la spiritualité, mais bien sûr elle doit être de la nuance voulue de bleu ; avec la nuance correcte c'est vraiment une couleur très favorable. L'éthérique est d'une teinte bleuâtre, un bleu quelque peu semblable à celui de la fumée de cigarette non inhalée, ou au bleu d'un feu de bois. Plus le bleu est brillant, plus la personne est saine et vigoureuse. Le bleu pâle est la couleur d'une

personne qui hésite beaucoup, une personne qui ne peut pas se décider, une personne qui doit être poussée pour pouvoir obtenir d'elle une quelconque décision valable. Un bleu plus sombre est celui d'une personne qui fait des progrès, une personne qui essaie. Si le bleu est plus sombre encore, il montre une personne qui est passionnée pour les tâches de la vie et qui en tire satisfaction. On trouve souvent ces bleus plus sombres chez les missionnaires qui sont missionnaires parce qu'ils ont définitivement reçu "Un Appel". On ne le trouve pas chez les missionnaires qui désirent simplement un travail pour voyager peut-être autour du monde toutes dépenses payées. On peut toujours juger d'une personne par la vigueur du jaune et l'obscurité du bleu.

INDIGO. Nous allons classer l'indigo et le violet sous la même rubrique parce que l'un se fond imperceptiblement dans l'autre et que c'est vraiment un cas de l'un dépendant tout à fait de l'autre. Les gens montrant de l'indigo dans une nette mesure dans leur aura sont des gens de profondes convictions religieuses et pas simplement ceux qui prétendent être religieux. Il y a une très grande différence ; certaines personnes disent qu'elles sont religieuses, certaines personnes croient qu'elles sont religieuses, mais jusqu'à ce que l'on puisse en réalité voir l'aura, on ne peut en être sûr ; l'indigo le prouve définitivement. Si une personne a une teinte rosée dans l'indigo, le possesseur d'une aura ainsi marquée sera susceptible et déplaisant, particulièrement avec ceux qui sont sous le contrôle de la personne affligée. La teinte rosâtre dans l'indigo est

une touche dégradante ; elle prive l'aura de sa pureté. À propos, les gens avec de l'indigo ou du violet ou du pourpre dans leurs auras souffrent de problème cardiaque et de désordres d'estomac. Elles font partie de la catégorie de gens qui ne devraient pas manger de fritures ni beaucoup d'aliments gras.

GRIS. Le gris est un modificateur des couleurs de l'aura. Il ne signifie rien en lui-même à moins que la personne soit très peu évoluée. Si la personne que vous regardez est non évoluée, il y aura alors de grandes bandes et des taches de gris ; mais normalement vous n'aurez pas à regarder le corps nu d'une personne non évoluée. Le gris dans une couleur montre une faiblesse de caractère et une pauvreté générale de santé. Si une personne a des bandes grises au-dessus d'un organe particulier, cela indique que cet organe est en danger de tomber malade, EST EN TRAIN de tomber malade et des soins médicaux doivent être recherchés immédiatement. Une personne qui a un mal de tête sourd et lancinant aura un nuage fumeux gris traversant son halo ou nimbe et peu importe la couleur du halo, des bandes grises le traverseront en vibrant au rythme des élancements du mal de tête.

LEÇON SIX

À ce stade il sera évident que tout ce qui est est une vibration. Ainsi, d'un bout à l'autre de l'existence entière il y a ce que l'on pourrait appeler un gigantesque clavier formé de toutes les vibrations qui

puissent jamais exister. Imaginons que c'est le clavier d'un immense piano qui s'étend sur une distance illimitée. Imaginons, si vous voulez, que nous sommes des fourmis et que nous pouvons voir seulement quelques-unes des notes. Les vibrations correspondront aux différentes touches du piano. Une note, ou touche, couvrirait les vibrations que nous appelons "le toucher", la vibration qui est si lente, si "solide" que nous la sentons au lieu de l'entendre ou de la voir. (Fig.5).



Fig. 5 : Le clavier symbolique

La note suivante sera le son. C'est-à-dire, la note couvrira ces vibrations qui activent le mécanisme à l'intérieur de nos oreilles. Nous pouvons ne pas sentir ces vibrations avec nos doigts, mais nos oreilles nous disent qu'il y a "un son". Nous ne pouvons pas

entendre une chose qui peut être sentie, ni ne pouvons sentir une chose qui peut être entendue. Ainsi nous avons couvert deux notes sur le clavier de notre piano.

La suivante sera la vue. Ici encore, nous avons une vibration d'une telle fréquence (c'est-à-dire qui vibre si rapidement) que nous ne pouvons la sentir ni ne pouvons l'entendre, mais elle affecte nos yeux ; nous l'appelons "la vue".

Interpénétrant ces trois "notes" il y en a très peu d'autres, comme par exemple cette fréquence, ou bande de fréquences, que nous appelons "la radio". Une note plus haute et nous obtenons la télépathie, la clairvoyance et de semblables manifestations ou pouvoirs. Mais le point essentiel est que de la bande réellement immense de fréquences, ou vibrations, l'Homme ne peut percevoir qu'une bande très très limitée.

Cependant, la vue et le son sont étroitement liés. Nous pouvons avoir une couleur et dire qu'elle a une note musicale parce qu'il y a certains instruments électroniques qui ont été fabriqués qui joueront une note particulière si une couleur est insérée sous le scanner. Si vous trouvez cela difficile à comprendre, considérez ceci ; les ondes radio, c'est-à-dire la musique, la parole et même les images, sont autour de nous en tout temps, elles sont avec nous dans la maison, où que nous allions, quoi que nous fassions. Nous — sans aide — ne pouvons entendre ces ondes de radio, mais si nous avons un appareil spécial que nous appelons un poste de radio qui ralentit les ondes ou, si vous préférez, convertit les fréquences radio en fréquences audio, alors nous pouvons entendre le

programme radio originellement diffusé ou voir les images de la télévision. De façon à peu près semblable nous pouvons prendre un son et dire qu'il y a une couleur qui lui correspond, ou bien nous pouvons avoir une couleur et dire de cette couleur particulière qu'elle a un son musical. Ceci, naturellement, est chose bien connue en Orient et nous considérons que cela accroît l'appréciation de l'art, par exemple, si l'on peut regarder un tableau et imaginer l'accord qui résulterait de ces couleurs si on les mettait en musique.

Chacun est, bien entendu, au courant que Mars est également connue comme la Planète Rouge. Mars est la planète du rouge et une certaine nuance de rouge — le rouge fondamental — a un son musical qui correspond à la note "do".

L'orange, qui fait partie du rouge, correspond à la note "ré". Certaines croyances religieuses déclarent que l'orange est la couleur du Soleil, alors que d'autres religions sont d'avis que le bleu devrait être la couleur du Soleil. Nous préférons déclarer que nous tenons l'orange pour être la couleur du Soleil.

Le jaune correspond au "mi" et la Planète Mercure est la "Souveraine du jaune". Tout ceci, bien sûr, remonte à l'ancienne mythologie Orientale ; tout comme les Grecs avaient leurs Dieux et leurs Déesses qui faisaient la course à travers les cieux dans leurs chars de feu, les peuples d'Orient avaient tout autant leurs mythes et leurs légendes, mais ils attribuèrent des couleurs aux planètes et dirent que telle ou telle couleur était gouvernée par telle ou telle planète.

Le vert a une note musicale correspondant au "fa". C'est la couleur de la croissance et certaines personnes

affirment que les plantes peuvent être stimulées par les notes de musique qui leur conviennent. Quoique nous n'ayons aucune expérience personnelle sur ce point particulier, nous avons reçu à ce sujet des informations venant d'une source absolument fiable. Saturne est la planète contrôlant la couleur verte. Il peut être intéressant de spécifier que les Anciens ont fait dériver ces couleurs des sensations qu'ils recevaient lorsqu'ils contemplaient une certaine planète quand ils méditaient. Beaucoup d'Anciens allaient méditer dans les parties les plus hautes de la Terre, dans les hautes cimes de l'Himalaya, par exemple, et quand on se trouve à quinze mille pieds ou environ (approx. 4 600 m) au-dessus de la surface de la terre, une quantité vraiment considérable d'air est laissée derrière et les planètes peuvent être vues plus clairement, les perceptions sont plus aiguës. C'est ainsi que les Sages de Jadis ont fixé les règles des couleurs des planètes.

Le bleu a la note du "sol". Comme nous l'avons mentionné précédemment, certaines religions considèrent le bleu comme la couleur du Soleil, mais nous travaillons dans la tradition Orientale et nous allons présumer que le bleu est sous le couvert de la Planète Jupiter.

L'indigo est le "la" sur l'échelle musicale et en Orient on le dit gouverné par Vénus. Dans son aspect favorable, c'est-à-dire quand elle confère des avantages à une personne, Vénus donne le talent artistique et la pureté de pensée. Elle donne le meilleur type de caractère. C'est seulement quand elle est liée à des personnes aux vibrations inférieures que Vénus mène à divers excès. Le violet correspond à la note musicale

"si" et est gouverné par la Lune. Ici encore si nous avons une personne bien configurée, la Lune, ou le violet, donne la clarté de pensée, la spiritualité et l'imagination contrôlée. Mes si les aspects sont pauvres alors, bien sûr, il y a troubles psychiques ou même "démence".

À l'extérieur de l'aura il y a un fourreau qui entoure complètement le corps humain, l'éthérique et l'aura elle-même. C'est comme si l'assemblage entier de l'entité humaine, avec le corps humain au centre, puis l'éthérique et puis l'aura, est tout enfermé dans un sac ! Imaginez la chose comme ceci : nous avons un oeuf ordinaire de poule. À l'intérieur il y a le jaune correspondant au corps humain, c'est-à-dire le corps physique. Au-delà du jaune nous avons le blanc de l'oeuf lequel, dirons-nous, représente l'éthérique et l'aura. Mais aussi, à l'extérieur du blanc de l'oeuf, entre le blanc et la coquille, il y a une peau très fine mais une peau vraiment très résistante également. Lorsque vous faites bouillir un oeuf et vous débarrassez de la coquille, vous pouvez peler cette peau ; l'assemblage humain est comme cela. Il est tout emballé dans un enrobage semblable à cette peau. Cette peau est complètement transparente et sous l'impact des remous ou des secousses dans l'aura elle ondule quelque peu, mais elle essaie toujours de regagner sa forme d'oeuf, un peu comme un ballon qui essaie toujours de regagner sa forme parce que la pression intérieure est plus grande que la pression extérieure. Vous serez capable de mieux visualiser le tout si vous imaginez le corps, l'éthérique et l'aura contenus à

l'intérieur d'un sac de cellophane extrêmement mince de forme ovoïde. (Fig. 6)

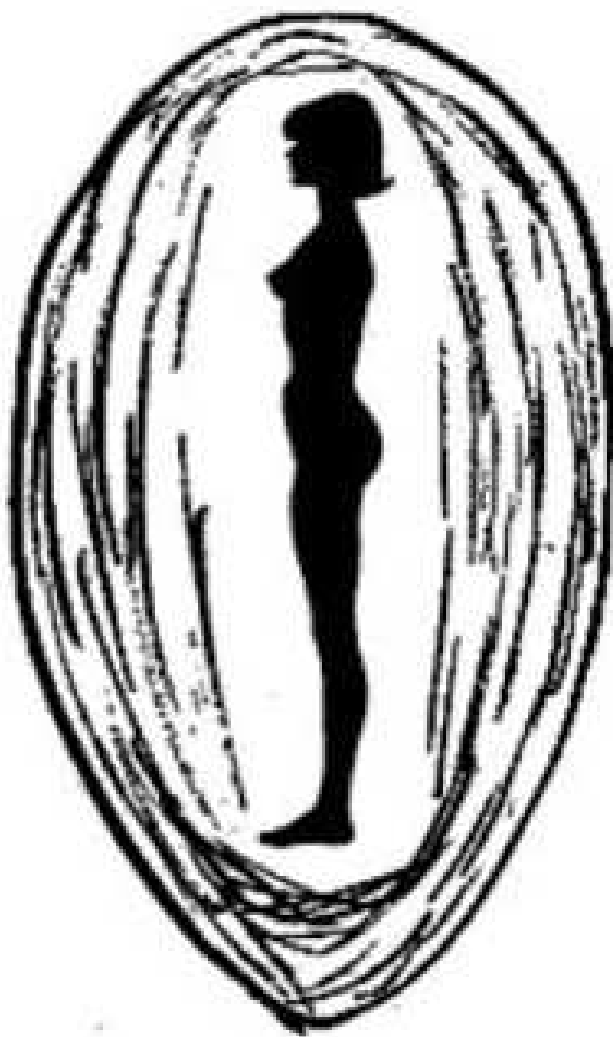


Fig. 6 : Le Fourreau Aurique

Lorsque l'on pense, on projette depuis le cerveau à travers l'éthérique, à travers l'aura et jusqu'à la peau aurique. Ici, sur la surface externe de cette enveloppe, l'on obtient les images des pensées. Comme pour tant d'autres cas, ceci est un autre exemple correspondant à la radio ou la télévision. Dans le col d'un tube de télévision il y a ce qui est connu comme un "canon à électrons" qui projette des électrons se mouvant à très grande vitesse sur un écran fluorescent qui est l'écran d'observation — la partie que vous regardez. À mesure que les électrons entrent en collision sur un revêtement spécial à l'intérieur de l'écran de télévision, la chose devient fluorescente, c'est-à-dire qu'il y a un point de lumière qui persiste assez longtemps pour que les yeux puissent transporter par "mémoire résiduelle" l'image là où était le point de lumière. Ainsi l'oeil humain finit par voir l'image entière sur l'écran de télévision. Tandis que l'image de l'émetteur varie, celle que vous voyez sur l'écran de la télévision varie aussi. De façon très semblable les pensées partent de notre émetteur, c'est-à-dire le cerveau, et atteignent ce fourreau couvrant l'aura. Ici les pensées semblent se heurter et forment des images qu'un clairvoyant peut voir. Mais nous ne voyons pas seulement les images des pensées présentes, nous pouvons également voir ce qui a été !

Il est aisément possible pour un Adepté de regarder une personne et de voir effectivement sur la couverture externe de l'aura certaines des choses que le sujet a faites pendant ses deux ou trois dernières vies. Cela peut paraître fantastique au non initié, mais c'est néanmoins parfaitement exact.

La matière ne peut pas être détruite. Tout ce qui est existe toujours. Si vous émettez un son, la vibration de ce son — l'énergie qu'il provoque — continue pour toujours. Si, par exemple, vous pouviez aller instantanément de cette Terre sur une planète très très lointaine, vous verriez (à condition d'avoir les instruments appropriés) des images de ce qui s'est passé des milliers et des milliers d'années auparavant. La lumière a une vitesse définie et la lumière ne s'éteint pas, ce qui fait que si vous vous trouviez suffisamment loin de la Terre (instantanément) vous seriez capable de voir la création de la Terre ! Mais ceci nous emporte loin du sujet en cours de discussion. Nous voulons établir que le sub-conscient, quand il n'est pas contrôlé par le conscient, peut projeter des images de choses au-delà de la portée actuelle du conscient. Ainsi, une personne qui possède de bons pouvoirs de clairvoyance peut facilement voir quel genre de personne se trouve en face d'elle. C'est une forme avancée de la psychométrie ; c'est ce que l'on pourrait appeler la "psychométrie visuelle". Nous traiterons de la psychométrie plus tard.

Toute personne ayant un minimum de perception ou de sensibilité peut sentir une aura, même si elle ne la voit pas en réalité. Combien de fois avez-vous été attiré instantanément ou repoussé instantanément par une personne quand vous ne lui avez même pas parlé ? La perception inconsciente de l'aura explique les sympathies et les antipathies d'une personne. Jadis, tous les peuples pouvaient voir l'aura, mais à la suite d'abus de toutes sortes, ils ont perdu le pouvoir. Au cours des quelques prochains siècles à venir, les gens

vont être capables une fois de plus d'utiliser la télépathie, la clairvoyance, etc.

Allons plus loin dans cette affaire de sympathies et d'antipathies : chaque aura est composée de plusieurs couleurs et plusieurs striations de couleurs. Il est nécessaire que les couleurs et les striations s'assortissent avant que deux personnes puissent être compatibles. Il est très fréquent qu'un mari et sa femme soient très compatibles dans un ou deux domaines et complètement incompatibles dans d'autres. C'est parce que la forme particulière d'onde d'une aura touche seulement en certains points définis la forme d'onde de l'aura du partenaire et que sur ces points il y a entente complète et compatibilité complète. Nous disons, par exemple, que deux personnes sont aux antipodes et c'est définitivement le cas quand elles sont incompatibles. Si vous préférez, on peut dire que les personnes compatibles ont des couleurs auriques qui se marient et s'harmonisent, tandis que celles qui sont incompatibles ont des couleurs qui jurent et peuvent même être vraiment pénibles à regarder.

Les gens appartiennent à certains types. Ils ont des fréquences communes. Les gens d'un "même" type vont partout ensemble. Vous pouvez avoir une bande de jeunes filles sortant ensemble, ou un groupe entier de jeunes hommes traînant aux coins des rues ou formant des gangs. C'est parce que tous ces gens ont une fréquence commune ou des types communs d'aura ; ils dépendent les uns des autres, ils ont une attraction magnétique les uns pour les autres et la personne la plus forte du groupe dominera toutes les

autres et les influencera pour le bien ou pour le mal. Les jeunes gens devraient être formés par la discipline et l'autodiscipline à contrôler leur impulsions les plus élémentaires afin que la race dans son ensemble puisse être améliorée.

Comme déjà établi, un humain est centré à l'intérieur d'un enrobage en forme d'oeuf — centré à l'intérieur de l'aura, et c'est la position normale pour la plupart des gens, la personne moyenne, en santé. Quand une personne a une maladie mentale, elle n'est pas centrée correctement. Plusieurs personnes ont dit "Je me sens en dehors de moi-même aujourd'hui". Cela peut bien être le cas, la personne peut bien saillir à un certain angle à l'intérieur de l'ovoïde. Les gens qui ont une double personnalité sont complètement différents de la moyenne ; ils peuvent avoir la moitié de leur aura d'une couleur et l'autre moitié d'une couleur complètement différente. Ils peuvent — si leur dédoublement de la personnalité est prononcé — avoir une aura qui n'a pas simplement la forme d'un oeuf, mais qui a deux oeufs joints ensemble à un angle l'un de l'autre. La maladie mentale ne devrait pas être traitée tant à la légère. Le traitement par électrochoc peut être une chose très dangereuse parce qu'il peut chasser l'astral (nous traiterons de cela plus tard) carrément hors du corps. Mais dans l'ensemble, le traitement par électrochoc est conçu (consciemment ou inconsciemment !) pour secouer les deux "oeufs" en un seul. Souvent ça ne fait que "brûler" des modèles neuraux dans le cerveau.

Nous sommes nés avec certains potentiels, certaines limites quant à la coloration de nos auras, la fréquence

de nos vibrations et d'autres choses et il est ainsi possible pour une personne résolue, bien intentionnée, de transformer son aura pour le meilleur. Hélas, il est beaucoup plus facile de la modifier pour le pire ! Socrate, pour prendre un exemple, savait qu'il serait un bon meurtrier, mais il n'entendait pas céder aux coups du destin et ainsi il prit des mesures pour changer le cours de sa vie. Au lieu de devenir un meurtrier, Socrate est devenu le plus grand sage de son temps. Nous pouvons tous, si nous le voulons, élever nos pensées à un plus haut niveau et améliorer ainsi nos auras. Une personne qui a un rouge coloré d'un brun boueux, ce qui dénote une sexualité excessive, peut augmenter le taux de vibration du rouge en sublimant ses désirs sexuels et devenir ainsi quelqu'un avec des besoins beaucoup plus constructifs, quelqu'un qui fait son chemin dans la vie.

L'aura disparaît juste après la mort, mais l'éthérique peut continuer pour encore un assez long temps ; cela dépend de l'état de santé de son ancien possesseur. L'éthérique peut devenir le fantôme stupide qui effectue des apparitions insensées. Plusieurs personnes dans les zones de campagne ont vu une forme lumineuse bleuâtre au-dessus des tombes de ceux qui viennent d'être enterrés. Cette lueur est particulièrement visible la nuit. Ce n'est, bien sûr, que l'éthérique qui se dissipe en quittant le corps en décomposition.

Dans l'aura, des vibrations basses donnent des couleurs boueuses, mornes, des couleurs qui donnent la nausée plutôt que d'attirer. Plus hautes deviennent les vibrations d'une personne, plus pures et plus brillantes deviennent les couleurs de l'aura, non pas

brillantes dans un sens criard, mais dans le meilleur, le plus spirituel des sens. On peut seulement dire que les couleurs pures sont "exquises" alors que les couleurs boueuses sont répugnantes. Une bonne action égaie l'attitude d'une personne en faisant briller ses couleurs auriques. Une mauvaise action nous donne "les bleus" ou nous rend d'une humeur "noire". Les bonnes actions — venir en aide aux autres — nous font voir le monde à travers "des lunettes teintées de rose".

Il est nécessaire de garder constamment à l'esprit que la couleur est l'indicateur principal des potentialités d'une personne. Les couleurs changent, bien sûr, avec les humeurs, mais les couleurs de base ne changent pas à moins que la personne n'améliore (ou ne détériore) son caractère. Vous pouvez vous dire que les couleurs de base restent les mêmes, mais que les couleurs transitoires fluctuent et varient selon l'humeur. Quand vous regardez les couleurs de l'aura d'une personne vous devez vous demander :

1. Quelle est la couleur ?
2. Est-elle claire ou boueuse ; jusqu'à quel point puis-je voir clairement à travers ?
3. Est-ce qu'elle tourbillonne au-dessus de certaines parties ou est-elle localisée presque en permanence au-dessus d'un endroit ?
4. Est-ce que c'est une bande continue de couleurs qui maintient sa forme et son aspect, ou bien est-ce qu'elle fluctue et a d'abruptes sommets et de profondes vallées ?
5. Nous devons aussi nous assurer que nous ne préjugeons pas d'une personne parce que c'est

chose très facile de regarder une aura et d'imaginer que l'on voit une couleur boueuse alors qu'en réalité elle ne l'est pas du tout. Ce sont peut-être nos propres mauvaises pensées qui font apparaître une couleur boueuse car, souvenez-vous, en regardant l'aura d'une autre personne, il nous faut d'abord regarder à travers notre propre aura !

Il y a un rapport entre les rythmes musicaux et mentaux. Le cerveau humain est une masse de vibrations avec des impulsions électriques irradiant de chacune de ses parties. Un humain émet une note musicale qui dépend du taux de vibrations de cet humain. Tout comme on peut s'approcher d'une ruche et entendre le bourdonnement d'une multitude d'abeilles, ainsi une autre créature pourrait peut-être entendre les humains. Chaque être humain a sa propre note de base qui est constamment émise à peu près de la même façon qu'un fil téléphonique émet une note au vent. De plus, la musique populaire est telle qu'elle est en accord avec la formation d'ondes du cerveau, elle est en accord avec l'harmonique de la vibration corporelle. Vous aurez un "air à succès" que tout le monde se mettra à fredonner et à siffler. Les gens disent qu'ils ont "tel ou tel air" qui leur trotte constamment dans la tête. Les airs à succès sont ceux qui se saisissent des ondes cervicales humaines pendant un certain temps avant que leur énergie de base ne soit dissipée.

La musique classique est d'une nature plus permanente. C'est une musique qui fait vibrer plaisamment notre formation d'ondes auditives qui se

trouvent en accord avec la musique classique. Si les dirigeants d'une nation veulent soulever leurs partisans, ils doivent composer, ou faire composer, une forme spéciale de musique appelée un hymne national. On entend l'hymne national et on se sent gonflé par toutes sortes d'émotions ; on se tient alors tout droit et l'on pense tendrement à sa patrie, ou bien l'on a des pensées farouches pour les autres pays. C'est simplement parce que les vibrations que nous appelons le son ont fait réagir nos vibrations mentales d'une certaine façon. Ainsi, il est possible de "pré-ordonner" certaines réactions chez un être humain en lui jouant certains genres de musique.

Une personne qui réfléchit à fond, celle qui a de hauts sommets et des creux profonds à sa forme d'ondes cérébrales, aime la musique du même type, c'est-à-dire une musique qui a de hauts sommets et une forme d'ondes profondes. Mais une personne à l'esprit dispersé préfère une musique désorganisée, une musique du genre tintamarre qui, sur un graphique, serait représentée plus ou moins correctement par un simple gribouillis.

Plusieurs de nos plus grands musiciens sont de ceux qui, consciemment ou subconsciemment, peuvent voyager astralement et qui vont dans les royaumes au-delà de la mort. Ils entendent "la musique des sphères". Étant musiciens, cette musique céleste fait une énorme impression sur eux, elle reste gravée dans leur mémoire pour que, quand ils reviennent sur Terre, ils soient immédiatement dans "une humeur de composition". Ils se précipitent sur un instrument musical ou sur leur papier ligné et notent

immédiatement, autant qu'ils s'en souviennent, la musique qu'ils ont entendue dans l'astral. Alors ils disent — ne se rappelant pas mieux — qu'ils ont composé telle ou telle oeuvre !

Le système diabolique de la publicité subliminale par laquelle un message publicitaire est projeté sur l'écran de télévision trop vite pour que les yeux conscients le voient, joue sur la semi-conscience d'une personne tout en n'empiétant pas sur les perceptions conscientes. Le subconscient est tiré brusquement à la conscience par le flot des schémas d'ondes qui l'atteignent et le subconscient, étant les neuf-dixièmes du tout, conduit par la suite la conscience à sortir et acheter l'article dont on a fait la publicité même si — consciemment — la personne concernée sait qu'elle ne désire même pas une telle chose. Un groupe de personnes sans scrupules, tels que les dirigeants d'un pays qui n'auraient pas le bien-être du peuple à coeur, pourraient en réalité faire réagir les gens à n'importe quel ordre subliminal en utilisant cette forme de publicité.

LEÇON SEPT

Ceci sera une courte, mais très importante leçon. Il vous est suggéré de lire cette leçon particulière vraiment très très soigneusement.

Plusieurs personnes qui tentent de voir l'aura sont impatientes, elles s'attendent à lire quelques instructions écrites, lever les yeux de la page imprimée et voir des auras déployées devant leur regard

stupéfait. Ce n'est pas tout à fait aussi simple que cela ! Bien des Grands Maîtres prennent presque une vie entière avant d'être capables de voir l'aura, mais nous maintenons que pourvu qu'une personne soit sincère et qu'elle pratique consciencieusement, l'aura peut être discernée par la majorité des gens. On dit que la plupart des gens peuvent être hypnotisés ; exactement de la même façon la plupart des gens avec de la pratique, et cette "pratique" veut réellement dire "persévérance", peuvent voir l'aura.

Il nous faut insister encore et encore sur le fait que si l'on veut voir l'aura à son meilleur il faut observer un corps nu, car l'aura est considérablement influencée par les vêtements. Par exemple, supposons qu'une personne dise "Oh ! Je ne vais porter que ce qui sort directement de la blanchisserie pour que ça n'interfère pas avec mon aura !". Eh bien, en toute probabilité quelques-uns de ces vêtements ont été manipulés par quelqu'un à la blanchisserie. Le travail de blanchisserie est monotone et les gens qui y sont engagés réfléchissent normalement à leurs propres affaires. Autrement dit, ils sont un peu "hors d'eux" et tandis qu'ils plient mécaniquement les vêtements, ou touchent les vêtements, leurs pensées ne sont pas sur leur travail mais sur leurs propres affaires privées. Les impressions de leur propre aura entrent dans les vêtements et ensuite quand vous allez les mettre et vous regarder, vous vous apercevrez que vous avez là les impressions de quelqu'un d'autre. Difficile à croire ? Voyez la chose de la façon suivante : vous avez un aimant et vous touchez cet aimant nonchalamment avec un canif. Ensuite vous constatez que le canif a

capté l'influence aurique de l'aimant. Il en va beaucoup de même pour les humains ; l'un peut déteindre sur l'autre. Une femme peut assister à un spectacle, être assise à côté d'un étranger et peut dire ensuite : "Oh, je dois prendre un bain ! Je me sens toute contaminée d'avoir été à côté de cette personne !".

Si vous voulez voir la véritable aura avec toutes ses couleurs vous devez examiner un corps nu. Si vous pouvez examiner un corps féminin vous trouverez que les couleurs sont plus distinctes. Nous détestons vraiment le dire, mais souvent avec le corps féminin les couleurs sont plus fortes — plus brutes si vous voulez — mais quel que soit le nom que vous lui donniez, elles sont toujours plus fortes et plus faciles à voir. Certains parmi nous peuvent trouver difficile de sortir et de découvrir une femme qui enlèvera ses vêtements sans aucune objection, aussi pourquoi ne pas utiliser votre propre corps pour faire changement ?

Vous devez être seul pour cela, vous devez être seul dans l'intimité d'une salle de bain, par exemple. Assurez-vous que la salle de bain a une lumière tamisée. Si vous trouvez que la lumière est trop forte — et elle doit définitivement être faible ! — accrochez une serviette près de la source de lumière pour qu'il y ait un éclairage, mais qu'il soit de très faible intensité. Un mot d'avertissement ici ; assurez-vous que la serviette ne soit pas si près de la lampe qu'elle couve et prenne feu ; vous ne cherchez pas à incendier votre maison, mais à tamiser la lumière. Si vous pouvez mettre la main sur une de ces lampes Osglim qui n'utilisent aucun courant qui s'enregistre sur un compteur, vous trouverez alors que c'est vraiment très

très approprié. Une lampe Osglim consiste en une ampoule en verre clair. Du point de rétrécissement du verre à l'intérieur de l'ampoule il y a une courte tige à laquelle est fixée une plaque circulaire ronde. Une autre tige sort du point de rétrécissement du verre et s'étend presque au sommet de l'ampoule et de laquelle dépend une spirale grossière de fil assez épais. Quand cette ampoule est insérée dans une douille de lampe et allumée, elle luit d'une lueur rougeâtre. Nous allons inclure une illustration de ce type de lampe parce que, évidemment, "Osglim" est un nom commercial et le nom peut varier selon les localités.

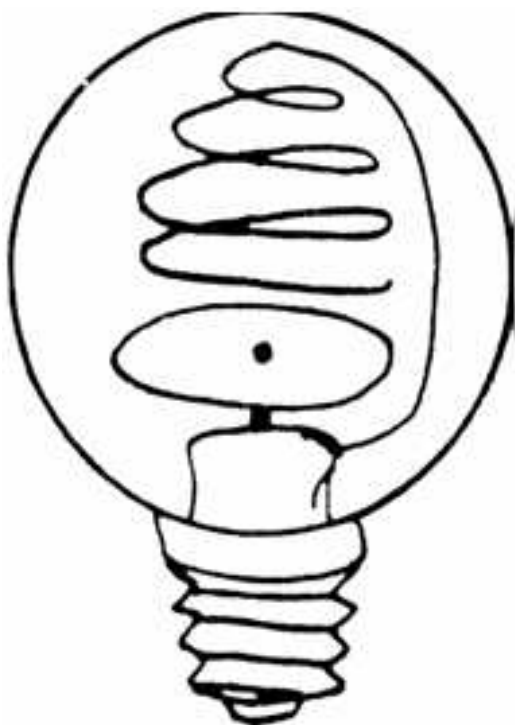


Fig. 7 : "Osclim" Type de lampe à lueur au néon

Avec la "Osclim" allumée, ou avec votre illumination de type nettement faible, enlevez tous vos vêtements et contemplez-vous dans un miroir en pied. N'essayez pas de voir quoi que ce soit pour le moment, détendez-vous simplement. Assurez-vous que vous avez un rideau sombre derrière vous, soit noir (de préférence) ou gris foncé, afin d'avoir ce qui est connu comme un arrière-plan neutre, c'est-à-dire un arrière-plan qui n'a aucune couleur pour influencer l'aura elle-même.

Attendez quelques instants tout en vous contemplant tout à fait négligemment dans le miroir. Regardez votre

tête, pouvez-vous voir une teinte bleuâtre autour de vos temples ? Regardez autour de votre corps, de vos bras à vos hanches, par exemple. Voyez-vous une flamme bleuâtre presque comme la flamme d'alcool ? Vous avez tous déjà vu le type de lampe que certains bijoutiers utilisent qui brûle de l'alcool méthylique ou alcool de bois, ou n'importe lequel de ces liquides d'alcool. La flamme est une flamme bleuâtre qui souvent étincelle jaune à sa pointe. La flamme éthérique est comme cela. Quand vous voyez cela, vous faites des progrès. Vous pouvez ne pas la voir dès la première, la deuxième ou la troisième fois que vous essayez. De la même façon, un musicien ne peut pas toujours obtenir le résultat qu'il désire la première, deuxième ou troisième fois qu'il joue une pièce difficile. Le musicien persévère, vous le devez aussi. Avec de la pratique vous serez capable de voir l'éthérique. Avec plus de pratique encore vous serez capable de voir l'aura. Mais encore et encore, nous devons le répéter, *c'est beaucoup plus facile, beaucoup plus clair avec un corps nu.*

Ne pensez pas qu'il y ait quoi que ce soit de mal avec un corps nu. Les gens déclarent que "l'Homme est fait à l'image de Dieu", alors qui a-t-il de mal à contempler "l'image de Dieu" dévêtu ? Souvenez-vous : "Tout est pur pour les purs". Vous contemplez votre corps, ou celui d'une autre personne, pour une raison pure. Si vous avez des pensées impures vous ne verrez ni l'éthérique ni l'aura, vous ne verrez que ce que vous cherchez à voir !

Continuez à vous regarder, continuez à chercher cet éthérique. Vous constaterez qu'avec le temps, vous pourrez le voir.

Parfois une personne cherchera à voir une aura et ne verra rien, mais elle aura plutôt une démangeaison dans les paumes, aux pieds, ou encore quelque part ailleurs sur le corps. Cette démangeaison est une sensation particulière qui ne peut absolument pas tromper. Quand vous la ressentez cela signifie que vous êtes en bonne voie pour voir, cela signifie que vous vous empêchez vous-même de voir en étant trop tendu ; vous devez vous relaxer, vous devez vous "calmer". Si vous vous relaxez, si vous vous "détendez", plutôt que d'avoir des démangeaisons et peut-être des tressaillements, vous verrez l'éthérique ou l'aura, ou les deux.

La démangeaison est en réalité une concentration de votre propre force aurique à l'intérieur de vos paumes (ou tout autre centre que ce soit). Lorsqu'elles sont effrayées ou tendues, plusieurs personnes transpirent dans les paumes des mains, sous les aisselles ou ailleurs. Dans cette expérience psychique, au lieu de la transpiration vous éprouvez des démangeaisons. C'est, nous le répétons, un bon signe. Cela signifie — nous le répétons aussi — que vous faites trop d'efforts et quand vous serez prêt à vous détendre l'éthérique, et peut-être aussi l'aura, apparaîtra devant vos yeux tout à fait ébahis.

Plusieurs personnes ne peuvent voir leur *propre* aura avec une parfaite précision parce qu'elles regardent dans le miroir à travers leur aura. Le miroir déforme quelque peu les couleurs et réfléchit (de nouveau à

travers l'aura) cette gamme déformée de couleurs et ainsi le pauvre sujet imagine qu'il ou elle a des couleurs plus boueuses que ce qu'elles sont peut-être en réalité. Pensez à un poisson au fond d'un étang regardant une fleur que l'on tient à quelques pieds de la surface de l'eau. Le poisson ne percevrait pas les couleurs de la même façon que vous ; le poisson verrait la fleur déformée par les ondulations de l'eau et par la clarté ou non de l'eau. De même, vous qui regardez des profondeurs de votre propre aura et voyez l'image reflétée revenir dans les profondeurs de votre propre aura, pourriez être induit quelque peu en erreur. Pour cette raison il vaut mieux, quand c'est possible, observer quelqu'un d'autre.

Votre sujet doit être tout à fait consentant, tout à fait coopératif. Si vous observez la forme nue d'une personne, souvent la personne observée sera nerveuse ou embarrassée. Dans ce cas l'éthérique rétrécit presque jusqu'au corps et l'aura elle-même se referme beaucoup et falsifie les couleurs. Il faut de la pratique pour être capable de donner un bon diagnostic, mais la chose principale est de voir *n'importe quelles* couleurs d'abord, peu importe que ces couleurs sont vraies ou fausses.

La meilleure façon est de parler à cette personne, lui faire simplement la conversation, parler de banalités afin de la mettre à l'aise et lui montrer que rien ne va se passer. Aussitôt que votre sujet se détend, son éthérique va regagner ses proportions normales et l'aura elle-même circulera de façon à remplir totalement le sac aurique.

De bien des façons ceci peut être comparé à l'hypnotisme ; un hypnotiseur ne va pas simplement s'emparer d'une personne et l'hypnotiser comme ça sur place. Habituellement il y a un certain nombre de séances ; l'hypnotiseur voit d'abord le patient et ils établissent une forme de rapports ou de base commune — une entente mutuelle, si vous voulez — et l'hypnotiseur peut même essayer un ou deux petits tours pour voir si le sujet répond à l'hypnotisme élémentaire. Après deux ou trois séances, l'hypnotiseur met le sujet vraiment en transe. De même, vous avez votre sujet et ne fixez pas le corps tout d'abord, vous le regardez à peine, étant juste naturel, tout comme si la personne était tout habillée. Puis, peut-être à la deuxième occasion, le sujet sera plus rassuré, plus confiant, plus détendu. À la troisième occasion, vous pouvez vraiment regarder le corps ou regarder le contour du corps et voir — pouvez-vous voir cette légère brume bleue ? Pouvez-vous voir ces bandes de couleurs tourbillonnant autour du corps et ce halo jaune ? Pouvez-vous voir ce jeu de lumière partant du centre du sommet de la tête et s'évasant comme le déploiement d'un lotus ou — dans le langage Occidental — quelque chose comme un bâtonnet de feu d'artifice qui étincelle de toute sorte de couleurs ?

C'est une leçon courte ; c'est une leçon importante. Il vous est maintenant suggéré d'attendre d'être à l'aise, aucun souci particulier à l'esprit, vous n'avez pas faim et n'avez pas non plus trop mangé ; allez alors dans votre salle de bain, prenez un bain si vous voulez vous débarrasser de toute influence de vos vêtements et puis, pratiquez afin de voir votre propre aura.

Le tout est une question de pratique !

LEÇON HUIT

Dans les leçons précédentes nous avons considéré le corps comme étant le centre de l'éthérique et de l'aura ; nous nous sommes déplacés à partir du corps vers l'extérieur, discutant de l'éthérique et poursuivant avec une description de l'aura avec ses bandes de couleurs et plus avant encore, jusqu'à la peau aurique extérieure. Tout ceci est extrêmement important et nous vous conseillons de relire les leçons précédentes parce que, dans cette leçon et la leçon neuf, nous allons préparer le terrain pour quitter le corps. À moins que vous n'ayez clairement compris l'éthérique et l'aura et la nature de la structure moléculaire du corps, vous pouvez vous heurter à des difficultés.

Le corps humain consiste, comme nous l'avons vu, en une masse de protoplasme. C'est une masse de molécules répandues sur un certain volume d'espace à peu près comme un univers occupe un certain volume d'espace. Maintenant nous allons aller vers l'intérieur, loin de l'aura, loin de l'éthérique et dans le corps, parce que ce corps de chair est juste un véhicule, juste "un costume — le costume d'un acteur qui vit le rôle qui lui est attribué sur la scène qui est le monde".

On a affirmé que deux objets ne peuvent pas occuper le même espace. C'est raisonnablement correcte quand on pense à des briques, du bois de construction ou des pièces de métal, mais si deux objets ont une vibration dissemblable ou si les espaces entre leurs atomes,

leurs neutrons et leurs protons sont assez larges, alors un autre objet peut occuper le même espace. Vous pouvez trouver cela difficile à comprendre aussi permettez-nous de nous exprimer différemment, permettez-nous de donner peut-être deux illustrations. Voici la première : —

Si vous avez deux verres que vous remplissez d'eau à ras bord, vous constaterez que si vous jetez un peu de sable — disons, une cuillerée à café — dans un des verres remplis, l'eau débordera et s'écoulera sur le côté démontrant que dans ce cas-ci l'eau et le sable ne peuvent pas tous deux occuper le même espace et qu'ainsi l'un doit céder le passage. Le sable, étant plus lourd, coule au fond de l'eau augmentant ainsi le niveau dans le verre au point que l'eau déborde.

Tournons-nous maintenant vers l'autre verre qui a aussi été rempli avec de l'eau jusqu'au bord — rempli précisément au même niveau que le premier verre. Si nous prenons maintenant du sucre et que nous saupoudrons lentement le sucre dans le verre, nous constatons que nous pouvons mettre jusqu'à six cuillerées à café de sucre dans le verre avant que l'eau déborde ! Si nous le faisons lentement nous verrons le sucre disparaître, autrement dit, il se dissout. En se dissolvant ses propres molécules occupent les espaces entre les molécules de l'eau et c'est ainsi qu'il ne prend pas plus d'espace. C'est seulement quand tout l'espace entre les molécules d'eau a été rempli par les molécules de sucre que l'excès de sucre s'accumule au fond du verre et fait éventuellement déborder l'eau. Dans ce cas nous avons la preuve évidente que deux objets peuvent occuper le même espace.

Prenons une autre illustration ; regardons le système solaire. C'est un objet, une entité, un "quelque chose". Il y a des molécules, ou atomes que nous appelons des mondes, se déplaçant dans l'espace. S'il est vrai que deux objets ne peuvent occuper le même espace, alors nous ne pourrions pas envoyer une fusée de la Terre dans l'espace ! Les gens d'un autre univers ne pourraient pas non plus entrer dans cet univers parce que s'ils le faisaient ils occuperaient NOTRE espace. Donc — sous des conditions appropriées — il est possible pour deux objets d'occuper le même espace.

Le corps humain, se composant de molécules avec un certain espace entre les atomes, loge aussi d'autres corps, des corps ténus, des corps spirituels, ou ce que nous appelons des corps astraux. Ces corps ténus sont précisément de la même composition que le corps humain, c'est-à-dire qu'ils consistent en molécules. Mais de même que la terre ou le plomb ou le bois se composent d'un certain arrangement de molécules — molécules d'une certaine densité — les corps spirituels ont moins de molécules et plus d'espace entre chacune. Il est ainsi tout à fait possible pour un corps spirituel de trouver de la place dans un corps de chair dans le plus intime contact et aucun n'occupe l'espace nécessaire à l'autre.

Le corps astral et le corps physique sont connectés ensemble par la Corde d'Argent. Cette dernière est une masse de molécules vibrant à une vitesse formidable. Elle est d'une certaine façon semblable au cordon ombilical qui connecte une mère à son bébé ; les impulsions, les impressions et la nourriture circulent de la mère au bébé qu'elle porte. Quand le bébé naît et

que le cordon ombilical est coupé, alors le bébé meurt à la vie qu'il connaissait auparavant, c'est-à-dire qu'il devient une entité séparée, une vie séparée, il ne fait désormais plus partie de la mère ; ainsi il "meurt" en tant que partie de la mère et prend en charge sa propre existence.

La Corde d'Argent connecte le Sur-moi et le corps humain et les impressions passent en éclair de l'un à l'autre durant chaque minute de l'existence du corps de chair. Les impressions, les ordres, les leçons et de temps en temps même la nourriture spirituelle descendent du Sur-moi au corps humain. Quand la mort survient la Corde d'Argent est coupée et le corps humain est abandonné comme un costume jeté tandis que l'esprit continue.

Ce n'est pas l'endroit pour approfondir la question, mais il doit être spécifié qu'il existe un certain nombre de "corps spirituels". Pour le moment nous nous occupons du corps de chair et du corps astral. En tout, dans notre forme actuelle d'évolution, il y a neuf corps séparés, chacun connecté à l'autre par une Corde d'Argent ; mais nous sommes présentement plus concernés par le voyage astral et les questions intimement liées au plan astral.

L'Homme, ainsi, est un esprit temporairement enfermé dans un corps de chair et d'os, enfermé afin que des leçons puissent être apprises et des expériences vécues, expériences qui ne pourraient être gagnées sans l'utilisation d'un corps. L'Homme, ou le corps de chair de l'Homme, est un véhicule qui est conduit ou manipulé par le Sur-moi. Certains préfèrent utiliser le terme "âme" mais nous utilisons celui de

"Sur-moi" parce que c'est plus approprié ; l'Âme est quelque chose de différent, en fait, et se rend à un royaume encore plus élevé. Le Sur-moi est le contrôleur, le conducteur du corps. Le cerveau de l'humain est un relais, un central téléphonique, une usine complètement automatisée, si vous voulez. Il prend les messages venant du Sur-moi et convertit les ordres du Sur-moi en activité chimique ou en activité physique qui maintiennent le véhicule en vie, faisant travailler les muscles et provoquant certains processus mentaux. Il retransmet de même au Sur-moi les messages et les impressions d'expériences gagnées.

En s'échappant des limitations du corps, comme un conducteur qui laisse temporairement son véhicule, l'Homme peut voir le Monde Plus Grand de l'Esprit et peut évaluer les leçons apprises tandis qu'il est enfermé dans la chair ; mais ici nous discutons du physique et de l'astral, avec peut-être de brèves mentions du Sur-moi. Nous mentionnons l'astral en particulier parce que dans ce corps l'Homme peut voyager dans des endroits éloignés en un clin d'oeil, l'Homme peut aller n'importe où à tout moment et peut même voir ce que de vieux amis ou parents sont en train de faire. Avec de la pratique, l'Homme — ou la Femme ! — peut visiter les villes du monde et les grandes bibliothèques du monde. Il est facile, avec de la pratique, de visiter n'importe quelle bibliothèque et de regarder n'importe quel livre ou n'importe quelle page d'un livre. La plupart des gens pensent qu'ils ne peuvent pas quitter leur corps parce que dans le monde Occidental ils ont été tellement conditionnés pendant toute leur vie à ne pas croire aux choses qui ne

peuvent pas être senties, mises en pièces et discutées en termes qui ne veulent rien dire.

Les enfants croient aux fées ; de telles choses existent, bien sûr, mais nous qui pouvons les voir et converser avec elles, les appelons les Esprits de la Nature. Beaucoup de très jeunes enfants ont ce que l'on croit être des camarades invisibles. Pour les adultes, les enfants vivent dans un monde de fantaisie, parlant avec animation à des amis qui ne peuvent être vus par les adultes cyniques. L'enfant sait que ces amis sont réels.

Au fur et à mesure que l'enfant grandit les parents rient ou se fâchent de ces imaginations futiles. Les parents, qui ont oublié leur propre enfance et oublié comment leurs parents ont agi, battent même un enfant pour être "menteur" ou pour être "sur-imaginatif". Éventuellement, l'enfant devient hypnotisé à croire qu'il n'existe rien de tel que les Esprits de la Nature (ou les fées) et à leur tour ces enfants grandissent — ont leur propre famille — et découragent leurs propres enfants de voir ou de jouer avec les Esprits de la Nature !

Nous allons dire très nettement que les Orientaux et le peuple de l'Irlande s'y connaissent mieux ; il existe des Esprits de la Nature, peu importe qu'on les appelle fées ou lutins — quel que soit le nom qu'on leur donne — ils sont réels, ils font du bon travail et l'Homme, dans son ignorance et sa vantardise, en niant l'existence de ce peuple, se prive d'un merveilleux plaisir et d'une merveilleuse source d'informations, car les Esprits de la Nature aident ceux qu'ils aiment, aident ceux qui croient en eux.

Il n'y a pas de limites à la connaissance du Sur-moi. Il y a des limites très réelles aux capacités du corps — le corps physique. Presque tout le monde sur Terre quitte le corps durant le sommeil. Quand ils se réveillent les gens disent qu'ils ont fait un rêve parce que, ici encore, on leur apprend à croire que cette vie sur la Terre est la seule qui importe, on leur apprend qu'ils ne vont pas voyager pendant leur sommeil. Ainsi — de merveilleuses expériences sont rationalisées en "rêves".

De nombreuses personnes qui croient peuvent quitter leur corps à volonté et peuvent voyager vite et loin, retournant dans leur corps des heures plus tard avec le souvenir complet et entier de tout ce qu'elles ont fait, tout ce qu'elles ont vu et tout ce qu'elles ont expérimenté. Presque tout le monde peut quitter son corps et voyager astralement, mais on doit croire qu'on peut le faire ; il est parfaitement inutile de diffuser des pensées d'incrédulité qui repoussent, des pensées que pareille chose ne peut se faire. En réalité, il est remarquablement facile de voyager astralement une fois que l'on a surmonté le premier obstacle, la peur.

La peur est le grand frein. La plupart des gens doivent supprimer la peur instinctive que quitter le corps c'est mourir. Certaines personnes ont une peur mortelle que si elles quittent leur corps elles peuvent ne plus pouvoir y revenir ou qu'une quelconque entité pénétrera dans leur corps. C'est tout à fait impossible à moins que l'on "ouvre la porte" par la peur. Une personne qui ne craint pas est à l'abri de tout mal quoi qu'il puisse lui arriver. La Corde d'Argent ne peut pas être rompue quand on voyage dans l'astral, personne ne peut envahir le corps

à moins que l'on fournisse une invitation précise en étant terrifié.

Vous pouvez toujours — TOUJOURS — retourner à votre corps, tout comme vous vous réveillez toujours après une nuit de sommeil. La seule chose à avoir peur est d'avoir peur ; la peur est la seule chose qui peut causer du danger. Nous savons tous que les choses que nous craignons se produisent rarement !

La pensée est le principal obstacle après la peur parce que la pensée, ou la raison, pose un réel problème. Ces deux, pensée et raison, peuvent empêcher une personne d'escalader de hautes montagnes ; la raison nous dit qu'un faux pas peut nous projeter en bas et nous mettre en pièces. Ainsi pensée et raison doivent être supprimées. Malheureusement elles ont de mauvais noms. La pensée ! Avez-vous jamais pensé à propos de la pensée ? Qu'est-ce que la pensée ? Où est-ce que vous pensez ? Pensez-vous du sommet de votre tête ? Ou de l'arrière de votre tête ? Pensez-vous dans vos sourcils ? Ou dans vos oreilles ? Cessez-vous de penser quand vous fermez les yeux ? Non ! Votre pensée est là où vous vous concentrez ; vous pensez là où vous vous concentrez sur le moment. Ce fait simple, élémentaire, peut vous aider à sortir de votre corps et aller dans l'astral, il peut aider votre corps astral à prendre son essor aussi librement que la brise. Pensez-y, relisez cette leçon jusqu'ici et réfléchissez à propos de la pensée, pensez comment la pensée vous a souvent retenu parce que vous pensiez aux obstacles, vous pensiez à des peurs sans nom. Vous pouvez, par exemple, avoir été seul dans la maison à minuit avec le vent hurlant à l'extérieur et vous pouvez avoir pensé

aux cambrioleurs, vous pouvez avoir imaginé quelqu'un caché derrière un rideau prêt à se jeter sur vous. La pensée, ici, peut nuire ! Réfléchissez un peu plus à la pensée.

Vous souffrez d'un mal de dents et à contre-cœur vous allez chez le dentiste. Il vous dit que vous devez vous faire extraire une dent ; vous avez peur que ça fasse mal, vous êtes assis là dans la chaise dentaire, tout craintif. Aussitôt que le dentiste prend son aiguille hypodermique pour vous donner une injection vous tressaillez automatiquement et peut-être même, pâlissez. Vous êtes sûr que ça va faire mal, vous êtes sûr que vous allez sentir l'aiguille pénétrer et qu'ensuite il y aura cet horrible arrachement à mesure que la dent sortira toute sanguinolente. Peut-être avez-vous peur de vous évanouir sous le choc ; ainsi vous alimentez la peur, vous sentez votre dent vous faire souffrir de plus en plus en pensant et concentrant toute votre puissance de pensée à l'emplacement de cette dent ! Toute votre énergie est consacrée à rendre votre dent plus douloureuse encore ; mais quand vous pensez oisivement, où donc est la pensée alors ? Dans la tête ? Comment le savez-vous ? La sentez-vous là ? La pensée est là où vous vous concentrez, la pensée est en vous seulement parce que vous pensez à vous-même et parce que vous pensez que la pensée doit être en vous. La pensée est là où vous la voulez, la pensée est là où vous la dirigez.

Penchons-nous de nouveau sur "la pensée est là où vous vous concentrez". Dans le feu d'une bataille, des hommes se sont fait tirer ou poignarder et n'ont senti aucune douleur. Pendant un certain temps, ils peuvent

même ne pas s'être aperçu qu'ils étaient blessés et c'est seulement quand ils ont eu le temps d'y penser qu'ils ont ressenti la douleur et se sont peut-être écroulés en état de choc ! Mais la pensée, la raison, la peur, sont les freins qui ralentissent notre évolution spirituelle ; elles ne sont rien d'autre que le cliquetis las de la machine, ralentissant et déformant les ordres du Sur-moi.

L'Homme, débarrassé de ses propres peurs stupides et de ses restrictions, pourrait presque être un surhomme avec des pouvoirs grandement accrus, tant musculaires que mentaux. Voici un exemple ; un homme faible, timide, avec un développement musculaire tout à fait consternant, descend du trottoir dans une lourde circulation. Ses pensées sont très très loin, peut-être sur son travail ou sur le genre d'humeur dans lequel il va trouver sa femme en rentrant ce soir-là. Il peut même être en train de penser à des factures impayées ! Un soudain coup de klaxon d'une voiture qui approche et l'homme — sans penser — recule d'un bond sur le trottoir, d'un bond prodigieux qui serait normalement bien impossible même pour un athlète entraîné ! Si cet homme avait été entravé par des processus de pensée il aurait été trop tard, la voiture l'aurait renversé. Le manque de réflexion a permis au Sur-moi toujours vigilant de galvaniser les muscles avec une injection de produits chimiques (tel que l'adrénaline) qui a fait sauter le sujet bien au-delà de sa capacité normale et l'a livré à un regain d'activité au-delà de la vitesse de pensée consciente.

Dans le monde Occidental, l'Homme a appris que la pensée, la raison, "distinguent l'Homme des animaux".

La pensée non contrôlée garde l'Homme plus bas que de nombreux animaux capables du voyage astral ! Presque tout le monde conviendra que les chats, pour donner juste un exemple, peuvent voir des choses que les humains ne peuvent pas. La plupart des gens ont eu une quelconque expérience d'animaux regardant un fantôme ou devenant conscient d'incidents bien avant que l'humain n'en devienne lui-même conscient. Les animaux utilisent un système différent de "raison" et de "pensée". Nous le pouvons aussi !

D'abord, cependant, nous devons contrôler nos pensées, nous devons contrôler tous ces ennuyeux fragments de la pensée oisive qui rampent continuellement dans nos esprits. Asseyez-vous quelque part où vous êtes à l'aise, où vous pouvez être complètement détendu et où personne ne peut vous déranger. Si vous le voulez, éteignez la lumière, car la lumière est une gêne dans un cas tel que celui-ci. Asseyez-vous sans rien faire pendant quelques instants, pensant simplement à vos pensées. Regardez vos pensées, voyez comment elles continuent à s'insinuer dans votre conscience, chacune réclamant votre attention ; cette querelle avec un homme au bureau, les factures impayées, le coût de la vie, la situation mondiale, ce que vous voudriez dire à votre employeur — balayez-les toutes de côté !

Imaginez que vous êtes assis dans une pièce complètement obscure au sommet d'un gratte-ciel ; devant vous il y a une grande fenêtre panoramique couverte par un store noir, un store qui n'a aucun motif, rien qui puisse s'avérer une distraction. Concentrez-vous sur ce store. Premièrement assurez-

vous qu'il n'y a aucune pensée traversant votre conscience (qui est ce store noir) et si les pensées ont vraiment tendance à s'introduire, repoussez-les par-dessus bord. Vous pouvez le faire, c'est simplement une question de pratique. Pendant un certain temps les pensées vont essayer de surgir au bord de ce store noir. Repoussez-les ; en faisant appel à votre volonté, forcez-les énergiquement à s'éloigner, puis concentrez-vous de nouveau sur ce store, mettez votre volonté à le relever pour être capable de voir tout ce qu'il y a au-delà.

De nouveau, tandis que vous observez ce store noir imaginaire vous constaterez que toute sorte de pensées étranges tentent de s'immiscer, elles essaient de forcer leur passage au centre de votre attention. Repoussez-les, repoussez-les avec un effort conscient, refusez de laisser ces pensées s'imposer (oui, nous sommes conscients que nous avons dit cela auparavant, mais nous essayons de renforcer ce point). Quand vous pourrez avoir une impression de vide complet pendant un court moment, vous constaterez qu'il y a un "bruit sec" tandis qu'un morceau de parchemin est déchiré, puis vous serez capable de voir hors de ce monde ordinaire qui est le nôtre, dans un monde d'une dimension différente où le temps et la distance ont une signification entièrement nouvelle. En pratiquant cela, en faisant cela, vous constaterez que vous êtes capable de contrôler vos pensées comme le font les Adeptes et les Maîtres.

Essayez-le, pratiquez-le, parce que si vous voulez être capable de progresser, vous devez pratiquer et

pratiquer jusqu'à ce que vous puissiez vaincre les pensées futiles.

LEÇON NEUF

Dans les étapes de conclusion de la dernière leçon nous avons traité de la pensée. Nous avons dit "la pensée est là où vous voulez qu'elle soit". C'est une formule qui peut réellement nous aider à sortir du corps, à voyager astralement. Laissez-nous la répéter.

La pensée est là où vous voulez qu'elle soit. À l'extérieur de vous, si vous le voulez ainsi. Essayons une petite pratique. Ici encore, il vous faudra être dans un endroit où vous êtes tout à fait seul, où il n'y a aucune distraction. Vous allez essayer de sortir de votre corps. Vous devez être seul, vous devez être détendu et nous suggérons pour votre confort que vous soyez étendu, de préférence sur un lit. Assurez-vous que personne ne puisse faire intrusion et ruiner votre expérience. Quand vous êtes installé, respirant lentement, pensant à cette expérience, *concentrez-vous* sur un point six pieds (approx. 1m85) devant vous, fermez les yeux, concentrez-vous, Mettez votre VOLONTÉ à penser que vous — le vous réel, le vous astral — observez votre corps de quelques six pieds de distance. Pensez ! Pratiquez ! Concentrez-vous. Alors, avec de la pratique, vous allez soudainement éprouver un léger choc, presque électrique, et vous allez voir votre corps étendu, les yeux clos, à quelques six pieds de distance.

Au début cela demandera vraiment un effort pour obtenir ce résultat. Vous pouvez vous sentir comme étant à l'intérieur d'un gros ballon de caoutchouc, poussant, poussant. Vous poussez et poussez et faites des efforts mais rien ne semble se produire, quoiqu'on dirait que c'est presque sur le point de se produire. Alors enfin, soudainement, vous jaillissez à travers et il y a une légère sensation d'éclatement presque comme, en fait, la crevaisson d'un ballon d'enfant. Ne vous alarmez pas, ne cédez pas à la peur, parce que si vous restez libre de la peur vous irez de plus en plus de l'avant et n'aurez aucun problème que ce soit à l'avenir, mais si vous avez peur vous allez rebondir dans votre corps physique et aurez alors à tout recommencer un autre jour. Si vous rebondissez dans votre corps ça ne servira à rien d'essayer quoi que ce soit de plus ce jour-là, car vous réussirez rarement. Vous aurez besoin de dormir — de vous reposer — d'abord.

Allons plus loin, imaginons que vous êtes sorti de votre corps avec cette méthode simple et facile, imaginons que vous êtes là debout à regarder votre élément physique et vous demandant quoi faire ensuite. Ne vous donnez pas la peine de regarder votre corps physique pour l'instant, vous le reverrez assez souvent ! Essayez plutôt ceci : —

Laissez-vous flotter dans la pièce comme une bulle de savon qui dérive mollement, car vous ne pesez même pas autant qu'une bulle de savon maintenant ! Vous ne pouvez pas tomber, vous ne pouvez pas vous blesser. Laissez votre corps physique se reposer à l'aise. Bien sûr, vous vous serez occupé de cela avant de libérer votre astral de cette enveloppe charnelle. Vous vous

serez assuré que votre corps de chair soit tout à fait à l'aise. À moins que vous n'ayez pris cette précaution, vous pouvez découvrir en y retournant que vous avez un bras raide ou un torticolis. Soyez certain qu'il n'y a aucun bord rugueux qui pourrait presser un nerf car, par exemple, si vous avez quitté votre corps physique avec un bras étendu sur le bord du matelas, il peut y avoir une certaine pression sur un nerf qui vous causera des "fourmillements" plus tard. De nouveau, donc, assurez-vous que votre corps soit absolument à l'aise avant de tenter de le quitter pour le corps astral.

Maintenant laissez-vous dériver, laissez-vous flotter dans la pièce, vous déplaçant paresseusement comme si vous étiez une bulle de savon emportée sur des courants d'air à la dérive. Explorez le plafond et les endroits que vous ne pouvez voir normalement. Accoutumez-vous à ce voyage astral élémentaire parce que jusqu'à ce que vous soyez habitué à errer dans une pièce, vous ne pourrez vous aventurer sans problème à l'extérieur.

Reprenons encore avec des termes quelque peu différents. En réalité, cette affaire de voyage astral est facile, il n'y a rien là de difficile aussi longtemps que vous vous autorisez à croire que vous pouvez le faire. En aucun cas, sous aucune condition devriez-vous ressentir la peur, car ce n'est pas un endroit pour la peur ; dans le voyage astral vous voyagez vers la liberté. Ce n'est que de retour dans le corps que vous devez vous sentir emprisonné, enveloppé dans l'argile, alourdi par un corps pesant qui ne répond pas très bien aux ordres spirituels. Non, il n'y a aucune place pour la

peur dans le voyage astral, la peur y est complètement étrangère.

Nous allons répéter les instructions du voyage astral sous une formulation légèrement différente. Vous êtes étendu sur le dos sur un lit. Vous vous êtes assuré que chacune de vos parties soit à l'aise, qu'il n'y ait aucune saillie enfonçant des nerfs ; vos jambes ne sont même pas croisées parce que si elles l'étaient, au point où elles se croisent vous pourriez avoir un engourdissement par la suite simplement parce que vous aurez gêné la circulation du sang. Reposez calmement, avec contentement, il n'y a aucune influence perturbatrice et vous n'êtes pas non plus inquiet. Ne pensez qu'à faire sortir votre corps astral de votre corps physique.

Détendez-vous et détendez-vous davantage encore. Imaginez une forme spectrale correspondant grossièrement à votre corps physique, se dégageant doucement du corps de chair et flottant vers le haut comme une aigrette de pissenlit sur une légère brise d'été. Laissez-la s'élever, gardez vos yeux fermés sinon, pour les deux ou trois premières fois, vous pouvez être si surpris que vous allez sursauter et ce sursaut peut être assez violent pour "rembobiner" l'astral à sa place normale à l'intérieur du corps.

Les gens sursautent fréquemment d'une façon bizarre au moment précis où ils s'endorment. C'est bien souvent si brutal que ça réveille totalement la personne. Cette secousse est causée par une trop brusque séparation du corps astral et du corps physique, car comme nous l'avons déjà exposé, presque tout le monde voyage astralement durant la

nuît même si tant de gens ne se souviennent pas consciemment de leur voyage. Mais revenons-en à notre corps astral.

Pensez à votre corps astral se séparant graduellement, facilement, du corps physique et flottant à environ trois ou peut-être quatre pieds (approx. 1m ou 1m25) au-dessus du physique. Là il repose au-dessus de vous en se balançant doucement. Vous pouvez avoir éprouvé une sensation de balancement au moment même de vous endormir ; c'était l'astral se balançant. Comme nous l'avons dit le corps flotte au-dessus de vous, en se balançant peut-être un peu, et est connecté à vous par la Corde d'Argent qui va de votre ombilic à l'ombilic du corps astral. (Fig. 8)

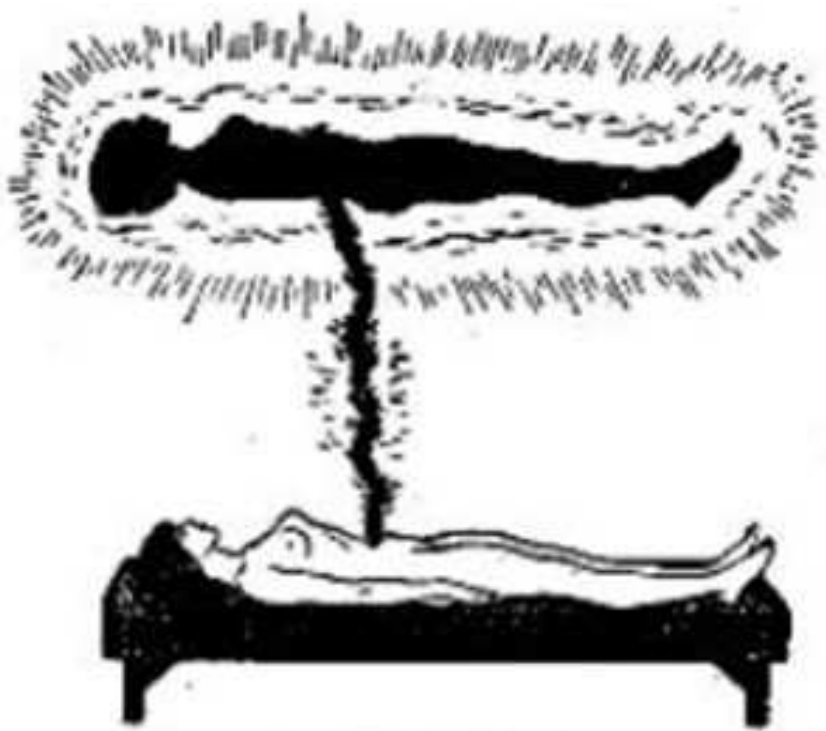


Fig. 8 : Quittant le corps

Ne regardez pas de trop près parce que nous vous avons déjà averti que si vous êtes surpris et sursautez vous allez ramener votre corps et aurez à tout recommencer encore une fois à une prochaine occasion. Supposons que vous tenez compte de notre avertissement et ne sursautez pas, alors votre corps astral restera à flotter au-dessus de vous pendant quelques instants ; ne faites rien du tout, pensez à peine, respirez superficiellement car c'est votre première sortie, pensez-y, votre première fois

CONSCIEMMENT hors du corps et vous devez être prudent.

Si vous n'avez pas peur, si vous ne tressaillez pas, le corps astral dérivera lentement, s'éloignera simplement au bout ou sur le côté du lit là où tout doucement, sans aucun choc du tout, il redescendra peu à peu pour que ses pieds touchent, ou presque, le plancher. Alors, le processus d'un "atterrissage en douceur" terminé, votre astral sera capable de regarder votre physique et de retransmettre ce qu'il voit.

Vous aurez vraiment une sensation troublante à regarder votre propre corps physique et nous précisons maintenant que c'est souvent une expérience humiliante. Plusieurs parmi nous avons une idée complètement erronée de ce à quoi nous ressemblons. Vous souvenez-vous lorsque vous avez entendu votre voix pour la première fois ? Avez-vous entendu votre voix sur un magnétophone ? Pour la première fois vous pouvez franchement ne pas avoir cru que c'était votre voix, vous pouvez avoir pensé que quelqu'un vous jouait un tour ou que l'appareil était défectueux.

La première fois que l'on entend sa voix, on ne le croit pas, on devient consterné et mortifié. Mais attendez jusqu'à ce que vous voyiez votre corps pour la première fois ! Vous serez là debout dans votre corps astral avec votre conscience complètement transférée à votre corps astral et vous regarderez de haut ce corps physique allongé. Vous serez horrifié ; vous n'aimerez pas la forme de ce corps ni son teint, vous serez choqué des lignes sur le visage et des traits et si vous avancez un peu plus loin et examinez votre esprit, vous verrez certains petits travers et certaines phobies qui

pourront même vous faire revenir d'un bond dans le corps, de pur effroi ! Mais supposons que vous surmontiez cette première rencontre effrayante avec vous-même, que se passe-t-il ensuite ? Vous devez décider où vous voulez aller, ce que vous voulez faire, ce que vous voulez voir. Le système le plus facile est de visiter quelqu'un que vous connaissez bien, peut-être un proche parent qui habite une ville voisine. D'abord ce doit toujours être une personne que vous visitez fréquemment parce que vous devez visualiser la personne en détails considérables, vous devez visualiser là où elle demeure et comment précisément vous rendre chez elle. Souvenez-vous que ceci est nouveau pour vous — c'est-à-dire nouveau pour vous de le faire consciemment — et il vous faudra suivre la route exacte que vous suivriez si vous y alliez en chair et en os.

Quittez votre chambre, allez dans la rue (dans l'astral, bien sûr, mais ne vous inquiétez pas, personne ne peut vous voir), prenez le chemin que vous prendriez normalement en gardant fixé devant vous l'image de la personne que vous voulez visiter et comment vous rendre chez elle. Alors, très très rapidement, beaucoup plus rapidement que la voiture la plus rapide pourrait vous y conduire, vous serez chez votre ami ou votre parent.

Avec de la pratique vous pourrez aller partout ; les mers, les océans et les montagnes ne présenteront aucune barrière, aucun obstacle, sur votre route. Les pays du monde et les villes du monde seront les vôtres pour visiter.

Certaines personnes pensent "Oh ! Supposons que j'aïlle et ne puisse pas revenir. Qu'est-ce qui se passe alors ?". La réponse est — vous ne pouvez pas vous perdre. Il est tout à fait impossible de se perdre, il est tout à fait impossible de se blesser ou de découvrir que votre corps a été occupé. Si quelqu'un s'approche de votre corps pendant que vous voyagez astralement, le corps retransmet un avertissement et vous êtes "rembobiné" à la vitesse de la pensée. Aucun mal ne peut vous arriver, le seul mal est la peur. Ainsi ne craignez pas mais expérimentez et avec l'expérience viendra l'accomplissement de tous vos espoirs, toutes vos ambitions dans le domaine du voyage astral.

Quand vous serez consciemment sur la scène astrale vous verrez les couleurs avec plus d'éclat que vous ne le pouvez dans la chair. Tout scintillera de vie, vous pourrez même voir des particules de "vie" semblables à des étincelles tout autour de vous. C'est la vitalité de la terre et en la traversant vous en tirerez force et courage.

Une difficulté est celle-ci : vous ne pouvez rien emporter avec vous, vous ne pouvez rien rapporter ! Il est possible, bien sûr, sous certaines conditions — et cela vient avec beaucoup de pratique seulement — que vous vous matérialisiez devant un clairvoyant, mais ce n'est pas facile d'aller vers une personne et d'effectuer un diagnostic de sa condition de santé parce qu'il vous faut vraiment être capable de discuter de ces choses-là. Vous pouvez aller dans un magasin, examiner leur marchandise et décider ce que vous voulez acheter le lendemain ; c'est tout à fait permis. Souvent, quand vous visitez un magasin dans l'astral vous pouvez voir

les défauts et la mauvaise qualité de certaines des marchandises qui sont très coûteuses ! Quand vous êtes dans l'astral et que vous voulez retourner dans le physique, vous devez rester calme, vous devez vous mettre à penser à votre corps de chair, penser que vous allez y retourner et que vous allez le réintégrer. À cette pensée, il y aura un tourbillon de vitesse, ou encore il peut y avoir un déplacement instantané de là où vous étiez à un endroit situé à trois ou quatre pieds (approx. 1m ou 1m25) au-dessus de votre corps allongé. Vous allez constater que vous êtes là, flottant, ondulant légèrement, tout juste comme quand vous avez quitté le corps. Laissez-vous descendre très, très lentement ; cela doit se faire lentement parce que les deux corps doivent être absolument synchronisés.

Si vous le faites correctement vous redescendrez dans le corps sans choc, sans aucune secousse, sans aucune sensation autre que celle que le corps est une masse froide et lourde.

S'il vous arrivait d'être maladroit et que vous n'aligniez pas exactement vos deux corps, ou si quelqu'un devait vous interrompre et vous faire revenir brusquement, vous pourrez constater que vous avez un mal de tête, presque un genre de migraine. Dans ce cas vous devez essayer de vous endormir ou de vous forcer à retourner dans l'astral, parce que jusqu'à ce que vos deux corps soient de nouveau en parfait alignement, vous ne pourrez pas vous débarrasser du mal de tête. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter parce qu'un remède tout à fait défini est de s'endormir, même pour quelques instants, ou de sortir consciemment dans l'astral de nouveau.

Vous constaterez peut-être une raideur une fois de retour dans le corps de chair. Vous constaterez peut-être que la sensation est très semblable à celle que l'on a en mettant un costume qui a été mouillé la veille et est maintenant encore froid et humide. Jusqu'à ce que vous y soyez habitué ce n'est pas vraiment une sensation plaisante de revenir au corps et vous vous apercevrez que les merveilleuses couleurs que vous avez vues dans le monde astral se sont ternies. De nombreuses couleurs ne seront plus visibles du tout dans le corps de chair, de nombreux sons que vous avez entendus dans l'astral seront tout à fait inaudibles dans le corps charnel. Mais peu importe, vous êtes sur la Terre pour apprendre quelque chose et quand vous aurez appris ce qui était le but de votre venue sur Terre vous serez libéré des contraintes, libéré des liens de la Terre et quand vous quitterez votre corps de chair définitivement, avec la Corde d'Argent coupée, vous irez dans un royaume loin au-dessus de celui du monde astral.

Pratiquez ce voyage astral, pratiquez-le et pratiquez-le encore. Éloignez de vous toute peur, parce que si vous n'avez pas peur il n'y a alors rien à craindre, aucun mal ne peut venir à vous, seulement du plaisir.

LEÇON DIX

Nous avons dit "Il n'y a rien à craindre sauf la crainte". Nous devons encore insister pour dire que pourvu qu'une personne reste libre de la peur il n'y a aucun danger du tout dans le voyage astral, peu

importe la distance ou la vitesse que l'on aille. Mais, demanderez-vous sans doute, qu'y a-t-il donc à craindre ? Consacrons donc cette Leçon au sujet de la peur et à ce qui ne devrait pas être craint.

La peur est une attitude très négative, une attitude qui corrode nos perceptions les plus délicates. Peu importe de quoi nous avons peur, toute forme de peur fait du mal.

Les gens peuvent avoir peur qu'en allant dans l'astral ils peuvent ne pas être capables de revenir au corps. Il est toujours possible de retourner au corps à moins que l'on soit à l'article de la mort, à moins qu'une personne en soit arrivée à la fin du laps de temps qui lui a été attribué sur Terre et cela, comme vous en conviendrez, n'a aucun rapport avec le voyage astral. Nous devons admettre qu'il est possible que l'on soit effrayé au point d'être paralysé de peur et dans ce cas l'on ne peut tout simplement rien faire. Dans un tel état une personne peut être dans le corps astral et peut être si complètement terrifiée que même le corps astral est incapable de bouger. Évidemment cela retarde le retour au corps physique pour quelque temps, jusqu'à ce que l'acuité de la peur se dissipe. La peur finit par se dissiper vous savez, une sensation peut être soutenue seulement pour un certain temps. Ainsi une personne qui a peur retarde simplement un retour parfaitement sûr dans le corps physique.

Nous ne sommes pas la seule forme de vie dans l'astral tout comme les humains ne sont pas la seule forme de vie sur Terre. Dans ce monde qui est le nôtre nous avons des créatures agréables comme les chats, les chiens, les chevaux et les oiseaux pour n'en

mentionner que quelques-uns ; mais il y a aussi des créatures déplaisantes comme les araignées qui piquent ou les serpents qui empoisonnent. Il y a des choses désagréables comme les germes, les microbes et autres choses nuisibles et nocives. Si vous pouviez voir des microbes sous un puissant microscope vous verriez des créatures si fantastiques que vous imagineriez que vous vivez à l'âge des dragons de contes de fées. Dans le monde astral il y a beaucoup de choses plus étranges que tout ce que vous pouvez rencontrer sur Terre.

Dans l'astral nous rencontrerons des créatures, des gens ou des entités remarquables. Nous verrons des Esprits de la Nature ; ceux-ci, à propos, sont presque invariablement bons et plaisants. Mais il y a d'horribles créatures qui ont dû être vues par certains auteurs de la mythologie et des légendes, parce que ces créatures ressemblent aux démons, aux satyres et aux divers autres monstres des mythes. Certaines de ces créatures sont des esprits élémentaires inférieurs qui peuvent devenir plus tard des humains ou qui peuvent étendre leurs activités dans le règne animal. Quoiqu'elles puissent être, à ce stade de leur développement elles sont vraiment désagréables.

Cela vaut la peine de s'interrompre ici un moment pour faire remarquer que les ivrognes, ceux qui voient des "éléphants roses" et diverses autres apparitions remarquables, voient en effet précisément ce type de créatures ! Les ivrognes sont des gens qui ont chassé leur corps astral à l'extérieur de leur corps physique dans les plans les plus bas du monde astral. Là ils rencontrent des créatures vraiment effrayantes et

quand l'ivrogne récupère ses sens plus tard — autant qu'il le peut ! — il garde un très vif souvenir des choses qu'il a vues. Si le fait de se soûler à fond est une méthode pour entrer dans le monde astral et de se souvenir, ce n'en est pas une que nous recommanderions parce qu'elle emporte la personne seulement dans les plans les plus bas, les plus dégradants de l'astral. Il existe différentes drogues utilisées maintenant par la profession médicale, principalement dans les hôpitaux pour les gens mentalement malades, qui ont un effet similaire. La mescaline, par exemple, peut tellement altérer les vibrations d'une personne, que cette dernière est littéralement éjectée du corps physique et catapultée dans le monde astral. Ici encore, ce n'est pas une méthode à être recommandée. Les drogues et autres formes pour sortir du corps physique sont vraiment dangereuses ; elles causent du mal au Sur-moi.

Mais retournons à nos "esprits élémentaires". Qu'entendons-nous par esprits élémentaires ? Eh bien, les esprits élémentaires sont une forme primaire de vie de l'esprit. Ils sont à une étape au-dessus des formes de pensée. Ces formes de pensée sont simplement des projections de l'esprit conscient ou inconscient de l'homme et elles ont seulement une pseudo-vie propre. Les formes de pensée furent créées par les anciens prêtres égyptiens afin que les corps momifiés des grands pharaons et des reines célèbres puissent être protégés contre ceux qui profaneraient les anciens tombeaux. Les formes de pensée sont construites avec l'idée qu'elles doivent repousser les envahisseurs, qu'elles doivent attaquer en affectant la conscience de

ceux qui s'immisceraient et, en affectant la conscience, causer une terreur si extrême que le cambrioleur potentiel s'enfuit. Nous ne sommes pas concernés par les formes de pensée qui ne sont que des entités stupides simplement créées par des prêtres morts depuis longtemps et réglées pour accomplir certaines tâches, la garde de tombeaux contre des envahisseurs. Nous sommes concernés pour l'instant par les esprits élémentaires.

Les esprits élémentaires, comme nous l'avons déclaré, sont un peuple de l'esprit dans les premiers stades de développement. Dans le monde de l'esprit, le monde astral, ils correspondent en gros à la position occupée par les singes dans le monde humain. Les singes sont irresponsables, espiègles, fréquemment malveillants et agressifs et n'ont aucun grand pouvoir de raisonnement qui leur est propre. Ce ne sont, comme on pourrait dire, que des masses de protoplasme animées. Les esprits élémentaires, occupant à peu près la même position dans le monde astral que les singes dans le monde humain, sont des formes qui se déplacent plus ou moins sans but ; ils jacassent et prennent d'étranges expressions horribles, ils font des gestes menaçants à un humain voyageant dans l'astral mais, bien sûr, ils ne peuvent faire aucun mal. Gardez toujours cela à l'esprit : ils ne peuvent faire aucun mal.

Si vous avez déjà eu le malheur d'aller dans un hôpital psychiatrique et de voir des cas réellement graves de dérangement mental, vous aurez été choqué de la manière dont certains des pires cas s'approchent d'une personne et font des gestes menaçants, ou bien

vides de sens. Ils salivent et bavent, mais comme ils sont de mentalité très inférieure, s'ils se trouvent confrontés à quelqu'un de déterminé, ils se retirent toujours.

Quand vous vous déplacez à travers les plans astraux inférieurs vous pouvez rencontrer cette peuplade, quelques-unes de ces étranges, bizarres créatures. Parfois si un voyageur est timide, ces créatures se rassemblent autour de lui et essaient de l'énervé. Il n'y a aucun mal à cela, elles sont tout à fait inoffensives, vraiment, à moins qu'une personne n'ait peur d'elles. Quand on commence le voyage astral on trouve souvent deux ou trois de ces basses entités assemblées à proximité pour voir comment on "se débrouille", à peu près de la même façon qu'un certain type de personne aime regarder un conducteur débutant sortir en voiture pour la première fois. Les spectateurs espèrent toujours que quelque chose de sanglant ou palpitant va se produire et quelquefois si le nouveau conducteur est nerveux il, ou plus souvent elle, va entrer en collision avec un réverbère ou quelque chose d'autre, pour le plus grand plaisir des spectateurs. Les spectateurs, comme tels, ne veulent pas faire de mal mais sont simplement des amateurs de sensations qui essaient d'avoir du plaisir à bon marché. Il en va ainsi pour les esprits élémentaires ; ils sont là simplement pour un divertissement facile. Ils aiment voir l'embarras des humains ; ainsi, si vous montrez que vous avez peur, ces esprits élémentaires seront enchantés et continueront leurs gesticulations, leurs approches féroces et menaçantes. En réalité, ils ne peuvent rien faire du tout à un humain ; ils sont comme des chiens

qui ne font qu'aboyer et un chien qui aboie ne fait aucun mal. De plus, ils ne peuvent vous ennuyer que dans la mesure où, par votre peur, vous le leur permettez.

N'ayez aucune crainte, rien du tout ne peut vous arriver. Vous quittez votre corps, vous vous élevez dans le plan astral et environ quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent vous ne verrez aucune de ces basses entités. De nouveau, vous les verrez seulement si vous avez peur d'elles. Normalement vous vous élancerez vers le haut et au-delà de leur domaine ; elles sont groupées tout au fond du plan astral tout comme des vers sont agglomérés au fond d'une rivière ou de la mer.

En vous déplaçant dans les plans astraux vous aurez connaissance de nombreux événements remarquables. Vous apercevrez peut-être dans le lointain de grands et brillants rayons de lumière. Ils proviennent des plans d'existence actuellement au-delà de votre portée. Vous rappelez-vous notre clavier ? L'entité humaine, tandis qu'elle est dans la chair, ne peut être consciente que de trois ou quatre "notes", mais en sortant du corps et en entrant dans le monde astral, vous avez étendu votre gamme de "notes" un peu vers le haut, vous avez étendu cette gamme suffisamment pour prendre conscience qu'il y a de plus grandes choses devant vous. Certaines de ces "choses" sont représentées par des lumières brillantes qui sont si brillantes que vous ne pouvez pas vraiment voir ce qu'elles sont.

Mais pour le moment contentons-nous de l'astral moyen. Ici vous pouvez rendre visite à vos amis ou vos parents, vous pouvez visiter les villes du monde et voir

les grands édifices publics, vous pouvez lire des livres dans des langues inconnues, car souvenez-vous, dans l'astral moyen vous connaissez toutes les langues. Vous aurez besoin de pratiquer le voyage astral. Voici une description de ce à quoi cela ressemble, une description qui peut être votre propre expérience avec de la pratique.

Le jour avait vieilli et les ombres de la nuit étaient tombées, laissant le crépuscule pourpre qui devint graduellement de plus en plus sombre jusqu'à ce que, finalement, le ciel tourna à l'indigo, puis — au noir. De petites lumières avaient surgi un peu partout, les lumières d'un blanc-bleuâtre qui illuminaient les rues, les lumières jaunâtres qui étaient les lumières à l'intérieur des maisons ; peut-être étaient-elles teintées quelque peu par les stores ou les rideaux à travers desquels elles brillaient.

Le corps reposait dans le lit, pleinement conscient, tout à fait détendu. Graduellement vint une légère sensation de craquement, une sensation comme si quelque chose s'échappait, se déplaçait. Il y eut la plus légère des légères démangeaisons dans tout le corps ; graduellement vint une séparation. Au-dessus du corps couché un nuage se forma à l'extrémité d'une Corde d'Argent brillante ; le nuage commença comme une masse indistincte, quelque chose comme une grosse tache d'encre flottant dans l'air. Lentement il prit la forme d'un corps humain, se forma et s'éleva de trois ou quatre pieds où il se balança et se tourna. Pendant quelques secondes le corps de l'astral s'éleva plus haut, puis les pieds s'inclinèrent. Lentement il redescendit pour être debout au pied du lit en train de regarder le

corps physique qu'il venait juste de quitter et auquel il était toujours attaché.

Dans la chambre les ombres dansantes se glissèrent dans les coins comme d'étranges animaux tenus à distance. La Corde d'Argent vibrait et brillait d'une lumière terne bleue-argentée, le corps astral lui-même était bordé d'une lumière bleue. La silhouette dans l'astral regarda autour d'elle et puis abaissa son regard sur le corps physique se reposant confortablement sur le lit. Les yeux étaient maintenant fermés, la respiration était calme et peu profonde, il n'y avait aucun mouvement, aucune contraction, le corps semblait reposer confortablement. La Corde d'Argent ne vibrait pas, donc il n'y avait aucune indication d'inconfort.

Satisfaite, la forme astrale silencieusement et lentement s'éleva dans les airs, passa à travers le plafond de la chambre et à travers le toit au-dessus et sortit dans l'air de la nuit. La Corde d'Argent s'allongea mais ne diminua pas d'épaisseur. C'était comme si la silhouette astrale était un ballon plein de gaz attaché à la maison qui était le corps physique. La silhouette astrale s'éleva jusqu'à ce qu'elle soit à cinquante, cent, deux cents pieds (approx. 15, 30, 60 m) au-dessus des toits. Là, elle s'arrêta, flotta oisivement et regarda autour d'elle.

Venant des maisons tout au long de la rue et des rues au-delà, il y avait de faibles lignes bleues qui étaient les Cordes d'Argent des autres personnes. Elles se déployaient toujours plus haut et disparaissaient dans la distance illimitée. Les gens voyagent toujours la nuit qu'ils le sachent ou non, mais seuls les plus favorisés,

ceux qui pratiquent, reviennent avec la connaissance complète de tout ce qu'ils ont fait.

Cette forme astrale particulière flottait au-dessus des toits, regardant autour d'elle, décidant où aller. Enfin elle décida de visiter un très, très lointain pays. À l'instant de sa décision elle s'élança à une vitesse fantastique, tourbillonnant presque à la vitesse de la pensée à travers les terres, à travers les mers et comme elle en traversait une, au-dessous d'elle de grandes vagues aux crêtes blanches bondissaient vers le ciel. À un moment donné de son voyage elle regarda attentivement un grand paquebot courant à travers une mer agitée avec toutes ses lumières allumées et le son de la musique venant des ponts. La forme astrale prit de la vitesse, dépassant le temps. La nuit fit place à la soirée précédente ; la forme astrale rattrapait le temps, la nuit fit place à la soirée et la soirée, à son tour, fut dépassée et devint la fin de l'après-midi. La fin de l'après-midi fut devancée et devint alors midi. Enfin, dans la lumière brillante du soleil la silhouette astrale vit ce qu'elle était venue voir, le pays si lointain, un pays tendrement aimé avec ces gens tendrement aimés. Doucement, la silhouette astrale descendit sur la terre et se mêla, invisible, inaudible, parmi ceux qui étaient dans le corps physique.

Finalement il se produisit un tiraillement insistant, une traction de la Corde d'Argent. Loin, tout au loin dans un pays différent, le corps physique qui avait été laissé derrière sentait le point du jour et rappelait son astral. Pendant quelques instants l'astral s'attarda, mais finalement l'avertissement ne pouvait plus être ignoré. La forme ombragée s'éleva en l'air, se tint immobile en

équilibre pour un moment comme un pigeon voyageur, puis s'éloigna à toute allure à travers les cieux, fila comme un éclair à travers les terres, les mers, et se retrouva à l'emplacement du toit. D'autres cordes frémissaient aussi, d'autres personnes retournaient à leur corps physique, mais cette forme astrale particulière traversa le toit et émergea à travers le plafond au-dessus de la silhouette endormie de son physique. Légèrement, lentement, elle se laissa couler et se plaça précisément au-dessus du corps physique. Lentement, doucement, avec un soin infini elle descendit et fusionna avec ce corps physique. Pendant un moment il y eut une sensation de froid intense, une sensation de grisaille, d'un poids lourd qui s'enfonce. Envolées la légèreté, la sensation de liberté, les couleurs brillantes expérimentées dans le corps astral ; à la place il y avait le froid. C'était comme si un corps chaud endossait un vêtement mouillé.

Le corps physique remua et les yeux s'ouvrirent. À l'extérieur, les premières lueurs de la lumière du jour se montraient au-dessus de l'horizon. Le corps remua et dit : "Je me rappelle toutes mes expériences de la nuit".

Vous aussi pouvez avoir de telles expériences, vous aussi pouvez voyager dans l'astral, vous pouvez voir ceux que vous aimez et plus les liens entre vous et ceux que vous aimez sont forts, plus le voyage se fera facilement. Cela demande de la pratique et plus de pratique encore. Selon les anciens récits Orientaux, il y a très très longtemps toute l'humanité pouvait voyager dans l'astral, mais parce que tant de gens ont abusé de ce privilège, il lui fut retiré. Pour ceux qui sont purs en

pensée, pour ceux qui sont purs en esprit, la pratique va leur apporter la libération du poids lourd et rassasié du corps et leur permettra d'aller là où ils veulent.

Vous ne le ferez pas en cinq minutes ni en cinq jours. Vous devez "imaginer" que vous pouvez le faire. Tout ce que vous croyez être, vous l'êtes. Tout ce que vous croyez pouvoir faire, vous pouvez le faire. Si vous y croyez vraiment, si vous croyez sincèrement que vous pouvez faire une chose, alors vous pouvez faire cette chose. Croyez, croyez et avec de la pratique vous voyagerez dans l'astral.

Encore une fois, n'ayez aucune crainte car dans l'astral personne ne peut vous faire de mal, aussi effrayant, aussi terrifiant que puisse être l'aspect des entités inférieures que, bien qu'il y ait une possibilité, vous ne verrez probablement pas. Elles ne peuvent rien vous faire à moins que vous n'ayez peur. L'absence de crainte assure votre protection absolue.

Ainsi, allez-vous pratiquer, allez-vous décider où aller ? Étendez-vous sur votre lit — vous devez être seul dans votre lit, bien entendu — et dites-vous que cette nuit vous irez à tel ou tel endroit pour voir telle ou telle personne et que quand vous vous réveillerez au matin, vous vous souviendrez de tout ce que vous avez fait. La pratique est tout ce qu'il faut pour rendre ceci réalisable.

LEÇON ONZE

Le sujet du voyage astral est, bien sûr, d'importance capitale et pour cette raison il pourrait être avantageux

de consacrer cette Leçon à de plus amples notes concernant ce passe-temps tout à fait fascinant.

Nous suggérons que vous lisiez soigneusement cette Leçon, la lisiez au moins aussi méticuleusement que vous avez lu les autres Leçons et décidiez ensuite quelques jours à l'avance d'une soirée qui sera la soirée de votre Expérience. Préparez-vous en pensant que le soir choisi vous allez sortir de votre corps et rester totalement conscient, vous rendant parfaitement compte de tout ce qui arrive.

Comme vous le savez, il y a beaucoup dans le processus de la préparation en décidant à l'avance ce que l'on va faire. Jadis les Anciens utilisaient des "incantations", autrement dit ils répétaient un mantra (c'est-à-dire une forme de prière) qui avait comme objectif de subjuguier le sub-conscient. En répétant leur mantra, le conscient — un dixième de nous seulement — était capable d'envoyer un ordre impératif au subconscient. Vous pourriez avoir un mantra comme celui-ci : —

"Tel et tel jour je vais voyager dans le monde astral et je vais demeurer entièrement conscient de tout ce que je vais faire et entièrement conscient de tout ce que je vais voir. Je vais me souvenir de tout cela et me le rappeler parfaitement quand je serai de nouveau dans mon corps. Je vais y arriver sans faute".

Vous devriez répéter ce mantra par groupes de trois, c'est-à-dire que vous devriez le dire, puis l'ayant dit vous devriez le répéter, puis l'ayant répété vous devriez l'affirmer encore une fois. Le mécanisme de l'affaire est quelque chose comme ceci : On déclare une chose, ce n'est pas assez pour alerter le sub-conscient parce que

l'on est toujours en train de déclarer des choses et nous sommes certains que le sub-conscient pense que la partie consciente de nous est très bavarde ! Ainsi, dire notre mantra une fois n'alerte pas du tout notre subconscient. La deuxième fois que les mêmes mots sont prononcés, et ils doivent être énoncés tout à fait identiquement, le sub-conscient commence à faire attention. À la troisième affirmation le sub-conscient se demande ce qu'il en est — comme on pourrait dire — et est pleinement réceptif à notre mantra et le mantra est reçu et enregistré. En supposant que vous récitiez vos trois affirmations le matin, vous aurez à les répéter (quand vous êtes seul, bien sûr) à midi, encore une fois l'après-midi et de nouveau avant de vous retirer pour aller dormir. C'est comme pour enfoncer un clou ; vous avez votre clou, vous appuyez la pointe sur un morceau de bois, mais un seul coup ne suffit pas ; vous devez continuer à donner des coups de marteau jusqu'à ce que le clou pénètre dans le bois à la profondeur désirée. De façon semblable, les affirmations administrent des coups qui enfoncent les déclarations désirées dans la conscience du sub-conscient.

Ceci n'est pas du tout une nouvelle invention, c'est aussi vieux que l'humanité elle-même, car les très anciens peuples des temps révolus en savaient long au sujet des mantras et des affirmations ; c'est seulement nous, des temps modernes, qui avons oublié ou peut-être qui sommes devenus cyniques au sujet de toute cette affaire. Pour cette raison nous insistons sur la nécessité de réciter pour vous seul ces affirmations sans rien en dire à personne, car si des sceptiques apprennent à leur sujet, ils riront de vous et jetteront

peut-être le doute dans votre esprit. Ce sont les gens qui rient et font planer le doute qui ont empêché les adultes de voir les Esprits de la Nature et de pouvoir converser télépathiquement avec les animaux. Souvenez-vous en.

Vous vous êtes donc décidé pour une soirée d'un jour approprié et quand arrive le jour en question, vous devez faire tous vos efforts pour rester tranquille, rester en paix avec vous-même et avec tous et chacun. Ceci est d'une importance capitale. Il ne doit y avoir aucun conflit en vous qui pourrait vous rendre agité. Par exemple, supposez que vous ayez eu une violente discussion avec quelqu'un ce jour-là, vous vous mettrez alors à penser à ce que vous auriez dit si vous aviez eu plus de temps pour réfléchir, vous penserez aux choses qui vous ont été dites et toute votre attention ne sera pas concentrée sur le voyage astral. Si vous êtes dérangé ou bouleversé au jour choisi, remettez votre voyage astral conscient à un jour plus paisible. Mais en supposant que tout soit tranquille et que vous ayez pensé toute la journée au voyage astral avec un plaisir anticipé, de même que vous anticiperiez avec grand plaisir un voyage chez une personne aimée qui vit si loin de vous que ce serait vraiment un événement de faire un tel voyage, alors allez dans votre chambre, déshabillez-vous lentement en restant calme et en respirant régulièrement. Quand vous êtes prêt mettez-vous au lit, assurez-vous que votre vêtement de nuit est tout à fait confortable, c'est-à-dire qu'il ne doit pas être serré au cou et ne doit pas non plus être serré autour de la taille, car si vous avez des distractions comme un col serré ou une ceinture serrée, cela irrite

le corps physique et peut provoquer une secousse au moment crucial. Assurez-vous que la température de votre chambre soit le plus confortable pour vous, c'est-à-dire ni trop chaude ni trop froide. Tant mieux si vous avez peu de couvertures sur le lit parce qu'il ne faut pas se sentir oppressé par un poids excessif de tissu sur soi.

Éteignez la lumière de votre chambre et vous aurez, bien sûr, pris soin de vérifier que vos rideaux soient bien fermés afin qu'aucun rayon de lumière vagabond ne puisse scintiller dans vos yeux au mauvais moment. Le tout accompli de façon satisfaisante, étendez-vous confortablement.

Installez-vous, laissez-vous mollir, laissez-vous devenir complètement et absolument détendu. Ne vous endormez pas si vous le pouvez, quoique si vous avez bien répété votre mantra le sommeil ne sera pas un problème puisque vous vous souviendrez quand même. Nous vous conseillons de rester éveillé si vous le pouvez parce que c'est réellement intéressant, ce premier voyage hors du corps.

Étendu confortablement — de préférence sur le dos — imaginez que vous poussez un autre corps hors de vous-même, imaginez que la forme fantomatique de l'astral est poussée dehors. Vous pouvez la sentir monter, quelque chose comme un bouchon de liège soulevé par l'eau, vous pouvez la sentir se retirer des molécules de votre propre corps de chair. Il y a un très léger picotement, puis vient un moment où le picotement cesse pratiquement. Soyez prudent ici parce qu'à moins que vous n'y preniez garde le prochain mouvement sera un coup sec et si vraiment

vous tressaillez violemment votre corps astral reviendra avec un bruit sourd dans le physique.

La plupart des gens, en fait nous pourrions presque dire tout le monde, ont eu l'expérience d'apparemment chuter tout juste au moment de s'endormir. Les éminents experts ont affirmé que c'est une relique de ces temps où les humains étaient des singes. En réalité, cette sensation de chute est causée par un sursaut qui fait RETOMBER le corps astral à peine libéré dans le corps physique. Souvent cela fera sursauter la personne au point de la réveiller complètement, mais quoi que ce soit il y a habituellement un mouvement convulsif ou une violente secousse et le corps astral retourne sans avoir fait plus que quelques pouces en dehors du physique.

Si vous êtes au courant qu'il y a une possibilité de sursaut, alors vous ne sursauterez pas, aussi laissez-vous prendre conscience des difficultés afin de pouvoir les surmonter. Quand le léger picotement s'arrête ne faites aucun mouvement du tout et il y aura une soudaine fraîcheur, une sensation comme si quelque chose vous avait quitté. Vous pouvez avoir l'impression qu'il y a quelque chose juste au-dessus de vous comme si, pour le dire crûment, quelqu'un laissait tomber un oreiller sur vous. Ne soyez pas troublé ; si vous n'êtes pas troublé la prochaine chose que vous saurez est que vous êtes en train de vous regarder peut-être de l'extrémité du lit ou même du plafond regardant vers le bas.

Examinez-vous avec autant de calme que vous pouvez y parvenir en cette première occasion parce que vous ne vous voyez jamais aussi clairement que vous le

faites en cette première excursion. Vous vous regarderez et sans doute vous vous exclamerez avec étonnement en découvrant que vous ne ressemblez à rien de ce que vous vous attendiez. Nous savons que vous vous regardez dans des miroirs, mais une personne ne voit pas une vraie réflexion même dans le meilleur miroir. La gauche et la droite sont inversées, par exemple et il existe d'autres distorsions. Il n'y a rien comme de vous retrouver face à face avec vous-même !

Après vous être examiné, vous devriez alors vous pratiquer à vous déplacer dans la pièce, regarder dans un placard ou dans une commode, constater avec quelle facilité vous pouvez aller n'importe où. Examinez le plafond, examinez ces endroits que vous ne pouvez normalement atteindre. Sans doute allez-vous trouver beaucoup de poussière dans ces endroits inaccessibles et cela vous permettra une autre expérience utile ; essayez de laisser vos empreintes dans la poussière et constatez que vous ne le pouvez pas. Vos doigts, votre main et votre bras aussi bien passent à travers le mur sans la moindre sensation.

Quand vous êtes convaincu que vous pouvez vous déplacer à volonté, regardez entre votre astral et votre physique. Voyez-vous comme votre Corde d'Argent scintille ? Si vous avez déjà visité un ancien atelier de forgeron vous vous souviendrez de la façon dont le métal chauffé au rouge étincelle quand il est frappé par le marteau du forgeron, mais dans ce cas-ci, au lieu d'étincelles rouge-cerise, elles seront bleues ou même jaunes. Éloignez-vous de votre corps physique et vous constatez que la Corde d'Argent s'étire sans aucun

effort, sans aucune diminution de diamètre. Regardez de nouveau votre corps physique et puis allez là où vous avez planifié, pensez à la personne ou à l'endroit sans faire le moindre effort, pensez juste à la personne et l'endroit.

Vous vous élèverez à travers le plafond, vous verrez votre maison et votre rue au-dessous. Puis, si c'est votre premier voyage conscient, vous vous dirigerez assez lentement vers votre destination. Vous avancerez lentement, assez pour reconnaître le terrain au-dessous de vous. Quand vous serez habitué à faire le voyage astral consciemment vous irez avec la vitesse de la pensée et quand vous pourrez le faire il n'y aura pas la moindre limite à vos déplacements.

Quand vous êtes habitué à voyager dans l'astral vous pouvez aller absolument n'importe où et non pas seulement n'importe où sur cette Terre. Le corps astral ne respire pas d'air et ainsi vous pouvez aller dans l'espace, vous pouvez aller sur d'autres mondes ; plusieurs personnes le font. Malheureusement, à cause des conditions actuelles, ils ne se souviennent pas où ils vont. Vous, avec de la pratique, pouvez être différent.

Si vous trouvez cela difficile de vous concentrer sur la personne que vous vous proposez de visiter, il est suggéré que vous ayez une photographie de cette personne ; non pas une photographie encadrée, car si vous avez une photographie encadrée au lit vous pouvez rouler dessus et briser le verre, risquant ainsi des coupures. Prenez une photographie ordinaire sans cadre et tenez-la dans vos mains. Avant d'éteindre la lumière jetez un long long regard sur la photographie,

puis éteignez la lumière et essayez de retenir une impression visuelle de la personne dont les traits sont sur cette photographie. Cela peut vous faciliter les choses.

Certaines personnes ne peuvent voyager dans l'astral si elles sont à l'aise, si elles ont bien mangé ou sont bien au chaud. Certaines personnes peuvent voyager consciemment dans l'astral seulement quand elles sont inconfortables, quand elles ont froid ou faim et c'est en effet un fait, quoiqu'il soit stupéfiant, que certains mangent délibérément quelque chose qui ne leur convient pas afin d'avoir des brûlures d'estomac ! Alors, ils peuvent voyager dans l'astral sans difficulté particulière. Nous supposons que la raison en est que le corps astral en a assez de l'inconfort du corps physique.

Au Tibet et en Inde il y a des ermites qui sont emmurés, qui ne voient jamais la lumière du jour. Ces ermites sont alimentés peut-être une fois tous les trois jours et alimentés juste assez pour que la vie puisse être maintenue, afin que la flamme faiblement vacillante de la vie ne puisse pas être éteinte. Ces hommes sont capables de voyager dans l'astral tout le temps et ils voyagent dans la forme astrale partout où il y a quoi que ce soit qui peut être appris. Ils voyagent afin de pouvoir s'entretenir avec ceux qui sont télépathiques, ils voyagent afin de pouvoir peut-être influencer les choses pour le bien. Il est possible que dans vos propres voyages astraux vous rencontriez des hommes tels que ceux-ci et si c'est le cas, vous serez vraiment béni, car ils s'arrêteront et vous donneront des conseils et vous diront comment vous pouvez progresser davantage.

Lisez et relisez cette Leçon. Nous répétons encore que seules la pratique et la foi sont nécessaires pour que vous aussi puissiez voyager dans l'astral et soyez libéré pour un temps des soucis de ce monde.

LEÇON DOUZE

Il est tellement plus facile de se livrer au voyage astral, à la clairvoyance et autres recherches métaphysiques semblables si une base appropriée est d'abord préparée. La formation métaphysique exige de la pratique, une pratique considérable, constante. Il n'est pas possible de lire quelques instructions imprimées et ensuite partir immédiatement sans pratique pour un lointain voyage dans l'astral. Vous devez pratiquer constamment.

Personne ne s'attendrait à ce qu'un jardin croisse à moins que des graines n'aient été plantées dans un sol approprié. Ce serait extrêmement inhabituel pour une belle rose de pousser dans une roche de granit. Par conséquent il apparaît que vous ne pouvez espérer la clairvoyance, ou n'importe quel autre art occulte, de s'épanouir là où l'esprit est fermé et scellé, là où l'esprit est une constante cacophonie de pensées désordonnées. Nous allons plus tard approfondir le sujet de la tranquillité parce que le désordre actuel de pensées insignifiantes et le beuglement constant de la radio et de la télévision étouffent vraiment les talents métaphysiques.

Les Sages d'autrefois exhortaient "Sois tranquille et sache que je suis en toi". Les vieux sages consacraient

presque toute une existence à la recherche métaphysique avant de consigner un seul mot par écrit. De nouveau, ils se retiraient dans le désert, en un endroit où il n'y avait aucun bruit de la prétendue civilisation, là où ils étaient exempts de distractions, où personne ne pourrait laisser tomber un seau ou une bouteille ! Vous avez l'avantage de pouvoir retirer beaucoup de bienfaits des expériences de vie des anciens et vous pouvez profiter de tout cela sans devoir passer la majeure partie de votre vie à étudier ! Si vous êtes sérieux, et si vous n'étiez pas sérieux vous ne liriez pas ceci, vous voudrez vous préparer, vous rendre prêt pour le développement rapide de l'esprit et le meilleur moyen de le faire est premièrement de se détendre.

La plupart des gens n'ont aucune idée de ce que "se détendre" veut dire. Ils pensent que de s'effondrer dans une chaise est assez bon, mais ce n'est pas le cas. Pour vous détendre vous devez laisser tout votre corps devenir souple, vous devez vous assurer que tous vos muscles sont sans tension. Vous ne pouvez faire mieux que d'examiner un chat, regarder comment le chat "se laisse aller" complètement. Le chat entrera, tournera en rond un moment et puis s'étendra en un tas plus ou moins informe. Le chat ne s'inquiète pas du tout de savoir s'il laisse voir quelques pouces de patte ou s'il a l'air peu gracieux ; un chat vient pour se reposer, se détendre et la relaxation est donc la seule pensée dans l'esprit du chat. Un chat peut s'affaler et tomber immédiatement endormi.

Chacun sait probablement qu'un chat peut voir des choses que les humains ne peuvent pas. C'est parce

que les perceptions du chat sont plus élevées sur notre "clavier" et ainsi il peut voir dans l'astral à tout moment et un voyage dans l'astral pour un chat n'est rien de plus que pour nous de traverser une pièce. Imitons donc le chat parce qu'ainsi nous serons sur un terrain ferme et nous pourrons construire notre structure de connaissance métaphysique sur une base solide et durable.

Savez-vous comment vous détendre ? Pourriez-vous, sans autres instructions, devenir souple, capable de capter des impressions ? Voici comment nous nous y prendrions ; couchez-vous dans n'importe quelle position qui soit confortable. Si vous voulez avoir les jambes écartées ou les bras écartés — écartez-les. Tout l'art de la relaxation est d'être complètement et parfaitement à l'aise. Ce sera beaucoup mieux si vous vous détendez dans l'intimité de votre propre chambre parce que beaucoup de personnes, plus particulièrement les femmes, n'aiment pas que quelqu'un les voit dans ce qu'elles imaginent à tort être une attitude disgracieuse et pour vous détendre vous devez oublier tout ce qui concerne la grâce conventionnelle et, vraiment, tout ce qui concerne les conventions.

Imaginez que votre corps est une île peuplée par de très petites personnes qui sont toujours obéissantes à vos ordres. Vous pouvez penser, si vous aimez, que votre corps est un vaste complexe industriel avec des techniciens extrêmement bien formés, extrêmement obéissants, placés dans les divers contrôles et "centres nerveux" qui composent votre corps. Alors, quand vous voulez vous détendre, dites à ces gens que l'usine est

fermée, dites-leur que pour le moment vous désirez qu'ils vous laissent, qu'ils "arrêtent" leurs machines, ferment les "centres nerveux" et s'en aillent pour l'instant.

Étendu à l'aise, imaginez délibérément une multitude de ces petites personnes dans vos orteils, dans vos pieds, dans vos genoux — partout, en fait. Imaginez-vous jetant d'en haut un regard sur votre corps au-dessous et sur toutes ces petites personnes qui tirent sur vos muscles et font se contracter vos nerfs. Contemplez-les au-dessous de vous comme si vous étiez quelque grand personnage haut, haut dans le ciel ; regardez ces gens et puis adressez-vous à eux en esprit. Dites-leur de sortir de vos pieds, quitter vos jambes, ordonnez-leur de partir de vos mains et de vos bras, dites-leur de se rassembler dans l'espace entre votre nombril et l'extrémité de votre sternum. Le sternum, laissez-nous vous rappeler, est l'os rejoignant à l'avant les côtes de la cage thoracique. Si vous passez vos doigts au milieu de votre corps entre vos côtes, vous constaterez qu'il y a une barre de matière dure et c'est en réalité le sternum. Passez vos doigts un peu plus bas jusqu'à ce que la matière dure se termine. Ainsi — entre cet endroit et votre ombilic se trouve l'endroit désigné. Ordonnez à toutes ces petites personnes de se rassembler dans cet espace, imaginez que vous les voyez avançant vers le haut de vos membres en rangs serrés comme des ouvriers quittant une usine occupée à la fin de la journée.

En venant à l'endroit désigné ils auront déserté vos jambes et vos bras et ainsi ces membres seront sans tension, sans sensation même, puisque ces petites

personnes sont celles qui font marcher votre mécanisme, celles qui alimentent les relais et les centres nerveux. Vos bras et vos jambes alors, sans être précisément engourdis, seront sans aucune sensation de tension, sans aucune sensation de fatigue. Nous pourrions dire qu'ils ne sont pratiquement "plus là".

Maintenant vous avez tout ce petit monde rassemblé à l'endroit fixé comme autant d'ouvriers d'usine assistant à un rassemblement politique ! Contemplez-les en imagination pendant quelques instants, laissez votre regard les englober tous puis, fermement, avec assurance, dites-leur de partir, dites-leur de quitter votre corps jusqu'à ce que vous leur donniez l'ordre de revenir. Dites-leur de suivre la Corde d'Argent et de s'éloigner de vous. Ils doivent vous laisser en paix tandis que vous méditez, tandis que vous vous détendez.

Imaginez cette Corde d'Argent s'étendant loin de votre corps physique dans les grands royaumes au-delà. Imaginez que cette Corde d'Argent est comme un tunnel, comme un métro et représentez-vous tous les voyageurs à l'heure de pointe dans une ville comme Londres ou New York ou Moscou — imaginez-les tous quittant la ville en même temps et partant vers les banlieues ; pensez à un chargement de train après un autre chargement de train emportant tous ces ouvriers au loin, laissant la ville comparativement silencieuse. ORDONNEZ à ces petites personnes de faire cela pour vous — c'est très facile avec de la pratique ! — alors vous serez tout à fait sans tension, vos nerfs ne seront plus irrités et vos muscles ne seront plus tendus.

Restez simplement tranquille, laissez votre esprit "tourner au ralenti". Ce à quoi vous pensez n'a aucune importance, cela n'a aucune importance même si vous ne pensez pas. Laissez cela continuer pendant quelques instants tout en respirant lentement, régulièrement, puis chassez ces pensées à peu près de la même façon que vous avez chassé vos "ouvriers".

Les humains sont tellement occupés avec leurs petites pensées insignifiantes qu'ils n'ont aucun temps pour les choses plus grandes de la Plus Grande Vie. Les gens sont si occupés à se demander quand aura lieu la prochaine vente ou combien de coupons d'échange sont offerts gratuitement cette semaine ou de savoir ce qui se passe à la télé, qu'ils n'ont aucun temps pour s'occuper des choses qui comptent réellement. Toutes ces choses quotidiennes terre-à-terre sont complètement insignifiantes. Est-ce que ça aura de l'importance dans cinquante ans que tel ou tel endroit ait vendu ses robes à prix réduit aujourd'hui ? Mais la façon dont vous progressez maintenant prendra toute son importance dans cinquante ans, car gardez cette pensée à l'esprit qu'aucun homme ni aucune femme n'a jamais réussi à emporter un seul sou au-delà de cette vie, mais que chaque homme et chaque femme emporte dans la vie suivante la connaissance acquise dans cette vie. C'est pourquoi les gens sont ici et de savoir si vous allez emporter de l'autre côté des connaissances valables ou juste un fouillis inutile de pensées sans rapport les unes avec les autres, est une question qui devrait engager votre plus sérieuse attention. Ainsi — ce Cours vous est utile, il peut influencer sur tout votre avenir !

C'est la pensée — la raison — qui retient les humains dans leur très inférieure position actuelle. Les humains parlent de leur raison et disent qu'elle les distingue des animaux ; elle le fait — en effet elle le fait ! Quelles autres créatures que les humains se lancent mutuellement des bombes atomiques ? Quelles autres créatures éventrent publiquement les prisonniers de guerre ou les dépouillent de leurs très utiles accessoires ? Pouvez-vous penser à une créature autre qu'un humain qui mutilé des hommes et des femmes de telle façon spectaculaire ? Les humains, en dépit de leur supériorité tant vantée, sont à bien des égards plus inférieurs que les plus inférieures des bêtes. C'est parce que les humains ont de fausses valeurs, les humains ont soif d'argent seulement, n'ont envie que des choses matérielles de cette vie terrestre, tandis que les choses qui importent après cette vie sont les choses immatérielles que nous essayons de vous enseigner !

Laissez vos pensées être désactivées maintenant que vous vous détendez, rendez votre esprit réceptif. Si vous pratiquez et pratiquez encore, vous constaterez que vous pouvez arrêter les interminables pensées vides qui vous encombrant et que vous pouvez à la place percevoir les vraies réalités, que vous pouvez percevoir les choses de plans d'existence différents ; mais ces choses sont si complètement étrangères à la vie sur Terre — si plaisamment étrangère, aussi — qu'il n'existe aucun terme concret qui puisse décrire l'abstrait. Seule la pratique est nécessaire pour que vous aussi puissiez voir les choses de l'avenir.

Certains grands hommes peuvent tomber endormis pendant quelques instants et après quelques minutes peuvent de nouveau se réveiller reposés, l'inspiration brillant dans leurs yeux. Ce sont des gens qui peuvent arrêter leurs pensées à volonté et se régler pour capter la connaissance des Sphères. Cela aussi vous pouvez le faire avec de la pratique.

Il est vraiment très très nuisible pour ceux qui désirent le développement spirituel de s'engager dans la ronde vide, ordinaire, inutile, de la vie sociale. Les cocktails — on peut difficilement penser à un plus mauvais passe-temps pour ceux qui essaient de se développer. Les liqueurs, les spiritueux et l'alcool détériorent le jugement psychique d'une personne, ils peuvent même conduire la personne dans l'astral inférieur où elle peut être tourmentée par les entités qui se délectent à attraper les humains au stade où ils ne peuvent même pas penser clairement. Elles trouvent cela extrêmement amusant. Mais les fêtes et les réceptions mondaines habituelles avec le bavardage absurde d'esprits vides essayant de cacher le fait que leurs esprits sont vides, est un spectacle pénible pour ceux qui essaient de progresser. Vous pouvez progresser seulement si vous vous tenez à l'écart de ces gens à l'esprit superficiel dont la pensée la plus profonde est sur le nombre de cocktails qu'ils peuvent boire à toute réception donnée ou qui préfèrent bavarder stupidement des problèmes des autres.

Nous croyons en la communion des âmes, nous croyons que deux personnes peuvent rester ensemble physiquement silencieuses, aucun mot n'ayant besoin d'être prononcé, pourtant ces personnes conversent

télépathiquement par leurs "bons rapports". La pensée de l'un évoque une réponse dans l'autre. Il a été noté que parfois deux très vieilles personnes qui ont vécu ensemble de nombreuses années comme mari et femme peuvent anticiper leurs pensées mutuelles. Ces vieilles gens, sincèrement amoureux, ne s'engagent pas dans un babillage inutile ou dans le papotage ; ils s'assoient ensemble captant silencieusement le message passant d'un cerveau à l'autre. Ils ont appris trop tard les avantages qui viennent à quelqu'un d'une communion silencieuse, ils ont appris "trop tard" parce que les vieillards sont, littéralement, à la fin du voyage de la vie. Vous pouvez le faire tandis que vous êtes encore jeune.

Il est possible pour un petit groupe de personnes pensant de manière constructive de changer le cours entier des événements du monde. Malheureusement, il est trop difficile d'avoir un petit groupe de personnes qui soient si désintéressées, si peu égocentriques qu'elles soient capables d'arrêter leurs propres pensées égoïstes et de se concentrer seulement sur le bien du monde. Nous disons maintenant que si vous et vos amis êtes prêts à vous réunir et former un cercle, chacun de vous assis confortablement complètement à l'aise et vous faisant face les uns les autres, vous pouvez vous faire le plus grand bien à vous-même et aux autres.

Chaque personne devrait avoir ses orteils en contact. Chaque personne devrait avoir ses mains jointes. Aucune personne ne devrait en toucher une autre, bien sûr, mais chacune devrait être comme une unité physique séparée. Rappelez-vous les vieux Juifs, les

très vieux Juifs ; ils savaient bien que quand ils marchandaient ils devaient se tenir les pieds ensemble et les mains jointes parce qu'ainsi les forces vitales du corps sont conservées. Un vieux Juif, essayant de conduire une dure négociation, prenait toujours le dessus de l'affaire s'il se tenait debout de cette façon particulière et que son adversaire ne prenait pas cette position. Il ne se tenait pas de cette manière par obséquieuse servilité, comme tant de personnes imaginent, mais parce qu'il savait comment conserver et utiliser les forces de son corps. Quand il avait atteint son objectif, alors il pouvait ouvrir toutes grandes ses mains et se tenir les jambes écartées, n'ayant plus besoin de conserver ses forces pour "l'attaque" puisqu'il était le vainqueur. Ayant atteint son but, il pouvait se détendre.

Si chacun de vous dans votre groupe garde ses pieds et ses mains ensemble, chacun de vous conservera son énergie corporelle. C'est à peu près comme d'avoir un aimant et de placer "une garde" entre les pôles afin de sauvegarder la force magnétique sans laquelle l'aimant ne serait qu'un simple morceau de métal inactif. Votre groupe devrait être assis en cercle, tous regardant plus ou moins fixement l'espace au centre du cercle, de préférence un espace sur le plancher parce qu'alors les têtes seront légèrement inclinées et c'est plus reposant et plus naturel. Ne parlez pas, restez simplement assis — soyez CERTAINS de ne pas parler. Vous avez déjà décidé du thème de vos pensées, aussi aucune conversation de plus n'est nécessaire. Restez assis comme cela pendant quelques minutes. Graduellement chacun de vous sentira descendre sur lui une grande

paix, chacun de vous se sentira comme inondé d'une lumière intérieure. Vous recevrez la véritable lumière spirituelle et sentirez que vous êtes "Un avec l'Univers".

Les offices religieux sont conçus avec cela dans l'esprit. Rappelez-vous que les premiers prêtres de toutes les églises étaient de très bons psychologues ; ils savaient comment formuler les choses afin d'obtenir les résultats désirés. On sait qu'on ne peut faire garder le silence à une foule entière de gens sans une constante direction et c'est ainsi qu'il y a de la musique et la pensée dirigée sous forme de prières. Si un prêtre, de n'importe quelle confession, se tient debout où tous les yeux peuvent se concentrer sur lui quand il dit certaines choses, il a alors gagné l'attention de chaque personne de l'assemblée ou de la congrégation, leurs pensées étant toutes dirigées dans un certain but. C'est une façon inférieure de le faire, mais une façon qui est nécessaire pour la production en série parmi un peuple qui ne consacrerait pas le temps ou l'énergie nécessaire pour un plus grand développement sur d'autres lignes. Vous et vos amis pouvez, si vous le voulez, obtenir de bien meilleurs résultats en étant assis dans votre petit groupe et étant assis en silence.

Asseyez-vous en silence, chacun de vous essayant de se détendre, chacun de vous pensant à des choses pures ou pensant au sujet désigné. Ne vous inquiétez pas des factures d'épicerie de la semaine dernière que vous n'avez pas encore payées, ne vous préoccupez pas de savoir ce que sera la mode de la saison prochaine ; pensez, plutôt, à élever vos vibrations afin de pouvoir percevoir l'excellence, la grandeur de la vie à venir.

Nous parlons trop, nous tous, nous laissons nos cerveaux faire du tapage comme des machines qui n'ont aucune pensée. Si nous nous détendons, si nous restons plus souvent seuls et parlons moins quand nous sommes en compagnie des autres, des pensées d'une pureté plus grande que nous ne pouvons maintenant imaginer viendront nous inonder pour élever nos âmes. Certains des vieux campagnards qui étaient seuls toute la journée avaient de bien plus grandes pensées de pureté que n'importe quelle personne des villes du monde. Les bergers, en aucun cas des gens instruits, avaient un degré de pureté spirituelle que beaucoup de prêtres de haut niveau leur envieraient. C'est parce qu'ils avaient le temps d'être seuls, le temps de réfléchir et quand ils devenaient fatigués de réfléchir, leurs esprits devenaient vides et les grandes pensées de "l'autre côté" entraient.

Pourquoi ne pas pratiquer une demi-heure par jour ? Pratiquez assis ou allongé et rappelez-vous que vous devez être tout à fait à l'aise. Laissez votre esprit devenir calme. Souvenez-vous, "Sois tranquille et sache que je suis Dieu" est un dicton. Un autre est "Sois tranquille et connais ton Moi intérieur". Pratiquez de la façon suivante : Libérez-vous de la pensée, libérez-vous des soucis et des doutes et, au bout d'un mois, vous constaterez que vous êtes plus calme, vous êtes élevé spirituellement, vous êtes une personne vraiment différente.

Nous ne pouvons terminer cette leçon sans parler encore une fois des réceptions et des conversations futiles. Dans certaines écoles finissantes on enseigne qu'il faut "faire la conversation" afin d'être un bon hôte

ou une bonne hôtesse. L'idée semble être à peu près celle que les invités ne peuvent jamais être laissés un moment dans le silence au cas où leurs propres pensées personnelles soient si sombres que leur perspective en devienne toute confuse. Nous disons, au contraire, qu'en offrant le silence nous fournirons une des choses les plus précieuses sur cette Terre, car dans le monde moderne il n'y a plus de silence ; il y a le grondement constant de la circulation, le hurlement constant des avions au-dessus de nos têtes et par-dessus tout, le beuglement insensé de la radio et de la télévision. Cela peut mener à la Chute de l'Homme une nouvelle fois. Vous, en offrant une oasis de silence, de paix et de tranquillité, pouvez faire beaucoup pour vous et pour vos semblables.

Essaierez-vous pour une journée et voir à quel point vous pouvez être silencieux ? Voir comment peu vous pouvez parler. Dites seulement ce qui est nécessaire et évitez tout ce qui est hors de propos, évitez tout ce qui n'est que commérage insensé et bavardage. Si vous faites cela consciemment et délibérément, vous serez parfaitement choqué à la fin du jour de voir à quel point normalement vous parlez de ce qui n'a pas la moindre importance.

Nous nous sommes longuement étendus sur le sujet du bavardage et du bruit et si vous pratiquez le silence vous constaterez que, là encore, nous avons raison. Beaucoup d'Ordres Religieux ont un Ordre du silence ; de nombreux moines et religieuses sont obligés de garder le silence et les autorités ne font pas cela pour punir ; elles le font parce qu'elles savent que ce n'est

que dans le silence que l'on peut entendre les voix du Grand Au-delà.

LEÇON TREIZE

Qui ne s'est pas, à un moment ou l'autre, posé la question "Quel est le but de la vie sur Terre ? Est-il vraiment nécessaire d'avoir tant de souffrances, tant d'épreuves ?" En fait, bien sûr, il est nécessaire qu'il y ait de la souffrance, des épreuves et des guerres. Nous accordons trop de valeur aux choses de cette Terre, nous avons tendance à croire qu'il n'y a rien de plus important que la vie sur Terre. En réalité, sur Terre nous sommes simplement comme des acteurs sur une scène, changeant nos vêtements pour convenir au rôle que nous devons jouer et à la fin de chaque acte nous retirant pour un temps, pour revenir à l'acte suivant peut-être dans un costume différent.

Les guerres sont nécessaires. Sans guerres le monde serait bientôt surpeuplé. Les guerres sont nécessaires afin qu'il puisse y avoir des occasions de sacrifice de soi et pour que l'Homme s'élève au-dessus des limites de la chair au service des autres. Nous considérons la vie telle qu'elle est vécue sur ce monde comme la seule chose qui importe. En réalité, c'est la chose qui importe le moins.

Quand nous existons comme esprits, nous sommes indestructibles. Nous sommes à l'abri des épreuves et des maladies. Ainsi, l'esprit qui doit acquérir de l'expérience motive un corps de chair et d'os — un corps qui n'est pas autre chose qu'un morceau de

protoplasme animé — afin que des leçons puissent être apprises. Sur Terre le corps est comme une marionnette, tressaillant et tressautant aux ordres du Sur-moi qui, à travers la Corde d'Argent, commande et reçoit des messages.

Voyons maintenant les choses sous un angle plutôt différent, si vous le voulez bien. Une personne qui vient sur la Terre peut-être pour la première fois est une créature impuissante, quelque chose comme un bébé et elle est incapable de faire des plans pour elle-même. Ainsi, des plans doivent être faits pour elle par d'autres personnes. Nous ne sommes pas concernés par ceux qui ne sont pas évolués puisque si vous êtes en train d'étudier ce Cours, cela démontre que vous avez atteint un niveau d'évolution vous rendant capable de planifier plus ou moins ce que vous avez à apprendre. Examinons la scène avant que l'on ne vienne sur Terre.

Une personne — une entité — est retournée au Sur-moi dans les plans astraux, est de retour d'une vie sur Terre. L'entité aura vu toutes les erreurs, toutes les fautes de cette vie et aura décidé, peut-être seule, peut-être en compagnie d'autres gens, que certaines leçons ne furent pas apprises et devront être entreprises de nouveau. C'est ainsi que des plans sont faits par lesquels l'entité redescendra dans un corps une nouvelle fois. Une recherche est faite pour trouver les parents qui offriront les conditions nécessaires au type d'environnement exigé cette fois. Ce qui veut dire que si une personne doit s'habituer à manipuler l'argent, elle naîtra de parents riches, ou bien si elle doit se sortir "des égouts", elle naîtra de parents vivant vraiment dans de très pauvres circonstances. Elle peut

même devoir naître infirme ou aveugle ; tout cela dépend de ce qui doit être appris.

Un humain sur la Terre est comme un enfant dans une classe. Voyez la chose en termes de salles de classe. Un enfant est dans une classe avec plusieurs autres enfants. Pour une raison quelconque cet enfant particulier ne réussit pas très bien, ne maîtrise pas les leçons et ainsi, en fin de termes, donne de très pauvres résultats aux examens. Les professeurs décident que sur la base de son attitude générale et de ses notes durant l'année, en plus du gâchis général qu'il a fait des examens proprement dits, il n'est pas apte, n'est pas prêt à être promu à une classe supérieure. Ainsi l'enfant part en vacances à la fin de l'année scolaire avec la connaissance désolante que quand l'école recommencera, il devra revenir dans la même vieille classe !

Avec la reprise des activités scolaires, l'enfant qui ne fut pas promu retourne apprendre toutes les mêmes leçons, pour avoir une autre chance. Mais ceux qui ont étudié plus assidûment continuent, atteignent une classe supérieure et sont peut-être traités avec plus de considération par les professeurs parce que ces enfants sont ceux qui ont essayé, qui ont maîtrisé leurs leçons et ont progressé. Celui qui a été laissé derrière se sent emprunté avec les nouveaux membres de la classe, il a tendance à les regarder de haut pour le moment pour leur montrer que s'il n'est pas passé dans une classe supérieure c'est parce qu'il ne le voulait pas. Si à la fin de ce terme le garçon ne montre pas de signes de progrès, il se peut alors que les professeurs tiennent une conférence et peuvent même décider que le garçon

est d'une mentalité inférieure et recommandent qu'il soit transféré dans un type différent d'école.

À l'école, si les enfants travaillent bien et progressent de manière satisfaisante au cours de leurs études, viendra le moment où ils auront à décider de ce qu'ils feront plus tard dans la vie. Seront-ils docteurs, avocats, charpentiers ou conducteurs d'autobus ? Quel que soit leur choix, ils devront entreprendre les études nécessaires. Un futur docteur aura à étudier des choses différentes de celles d'un futur conducteur d'autobus et les études nécessaires sont arrangées en consultation avec les professeurs.

Ainsi en va-t-il dans le monde de l'esprit ; avant qu'un humain naisse, plusieurs mois avant sa naissance, en fait, quelque part dans le monde de l'esprit se tient une conférence. La personne qui est sur le point d'entrer dans un corps humain discute avec des conseillers comment certaines leçons peuvent être apprises, à peu près de la même façon qu'un étudiant sur Terre discutera de ce qu'il doit étudier pour obtenir les qualifications désirées. Les conseillers spirituels sont en mesure de dire à l'étudiant sur le point d'entrer dans l'école du monde qu'il lui faudra devenir le fils ou la fille d'un certain couple marié ou même, d'un couple non marié ! Il y aura une discussion quant à ce qui doit être appris et quelles épreuves doivent être subies, car c'est un triste fait que l'épreuve enseigne plus rapidement et de manière plus permanente que ne le fait la bonté. Il est également important de noter que le fait qu'une personne soit à présent d'humble statut ne signifie nullement qu'elle le soit dans le monde de l'esprit. Souvent une personne sera dans une position servile

dans une certaine vie afin que des leçons précises puissent être apprises ; pourtant cette personne peut être en vérité une très haute entité dans la vie de l'au-delà.

Il est malheureux que sur la Terre une personne soit jugée par la somme d'argent qu'elle possède ou par ce que ses parents étaient et cela, bien entendu, est tragiquement absurde. C'est comme juger un écolier, ou ses progrès, par la somme d'argent que son père possède plutôt que de le juger par ses propres progrès. Nous répétons que jusqu'à présent personne n'a jamais réussi à emporter ne serait-ce qu'un seul sou au-delà de la barrière de la mort, mais que toute la connaissance est emportée, chaque expérience vécue est conservée et emportée dans la vie de l'au-delà. Ainsi, ceux qui pensent que parce qu'ils ont un million ou environ pourront obtenir une place de devant au paradis, vont tristement et désagréablement se découvrir dans l'erreur. L'argent, la position, la race et la couleur n'ont pas la moindre importance ; la seule chose qui importe est le degré de spiritualité que l'on a atteint.

Revenons-en à notre esprit sur le point d'entrer dans une autre incarnation. Quand les parents qui conviennent ont été trouvés, alors, au moment approprié, l'esprit va pénétrer dans le corps en formation du bébé à naître et avec l'entrée dans le corps il se produira un effacement instantané des souvenirs conscients de la vie au-delà d'une telle entrée. Ce serait évidemment une chose terrible si le bébé se souvenait de quand il était, peut-être, très étroitement, très intimement lié à sa mère ou à son

père ! Ce serait tragique et pénible si le bébé pouvait se rappeler que dans une vie passée il était un grand roi et qu'il était maintenant le plus pauvre des pauvres. Pour cette raison, parmi beaucoup d'autres, c'est un acte de compassion que la personne moyenne ne puisse pas se souvenir de sa vie passée, mais quand elle passe de nouveau à travers cette vie et retourne au monde de l'esprit, tout — TOUT — lui revient en mémoire.

Beaucoup de personnes adhèrent très rigidelement à l'ancienne déclaration : "Honore ton père et ta mère." Bien que ce soit en effet un sentiment des plus louables, il devrait être clairement expliqué que beaucoup beaucoup de personnes sur la Terre ne reverront jamais leur père ou leur mère quand elles entreront dans le monde de l'esprit ! Dans l'ancien temps il était très nécessaire que les prêtres mettent tout en oeuvre pour gagner la coopération des parents afin que les jeunes hommes et les jeunes femmes ne quittent pas les tribus, parce que la richesse des tribus à l'époque reposait sur les jeunes gens. Plus la tribu était peuplée, plus facilement pouvait-elle vaincre les plus petites tribus. C'est ainsi que les prêtres exhortaient les enfants à obéir aux parents et les parents en particulier à obéir aux prêtres.

Permettez-nous de déclarer que sans aucun doute nous reconnaissons qu'effectivement les parents devraient être "honorés", à condition qu'ils le méritent. Nous déclarons également que si un parent est dominateur ou méchant ou tyrannique, alors ce parent a rejeté et dédaigné tout droit d'être "honoré". L'obéissance soumise que certains "enfants" accordent

à leurs parents n'a aucune raison d'être. Certains "enfants" sont des adultes, sont mariés et ont peut-être déjà vécu un demi-siècle par leurs propres moyens, mais tremblent encore de peur et d'appréhension à la mention du nom d'un parent. Fréquemment cela conduit à une névrose et plutôt que d'inspirer l'amour, il peut y avoir de la crainte et de la haine mal dissimulée. Pourtant, ces "enfants" — peut-être âgés d'un demi-siècle ou plus — se sentent coupables parce qu'ils ont été élevés selon le commandement : "Honore ton père et ta mère".

Pour ceux ainsi affligés nous voudrions dire de nouveau tout à fait clairement, tout à fait catégoriquement, que si vous êtes malheureux avec vos parents, vous ne les reverrez jamais dans le monde de l'esprit. Dans le monde de l'esprit il y a la Loi d'Harmonie et il est absolument impossible que vous y rencontriez quelqu'un avec qui vous êtes incompatible. Ainsi, si vous êtes marié à un partenaire et que votre mariage en soit un de convenance, un mariage que vous avez peur de briser par crainte de ce que diront les voisins, vous ne rencontrerez jamais plus votre partenaire dans le monde de l'esprit, à moins qu'il ou qu'elle ne change si radicalement (ou si VOUS changez !) que vous ne deveniez tous deux compatibles.

Nous devons le répéter encore afin qu'il n'y ait aucune possibilité de malentendu : — Si vous et vos parents êtes incompatibles, si vous ne vous entendez pas, si vous n'êtes pas heureux ensemble, si vous n'êtes pas faits les uns pour les autres, alors vous ne vous rencontrerez sur aucun autre plan d'existence. La même chose s'applique à la famille, ou le mari et la

femme. Ils doivent définitivement être compatibles et en complète harmonie avant de pouvoir se rencontrer de nouveau. C'est une des raisons pour laquelle il est nécessaire pour des esprits d'avoir un corps physique, pour que les leçons puissent être apprises, parce que ce n'est que dans le corps physique que deux entités antagonistes peuvent être mises en contact afin qu'elles puissent essayer "de lisser les bords rugueux" et arriver à une compréhension mutuelle.

Plus tard, dans une autre Leçon, nous aborderons les problèmes de Dieu ou des Dieux et des différentes formes de croyances religieuses. Par erreur les humains pensent qu'ils sont la plus haute forme d'existence. C'est tout à fait incorrect et encore une fois c'est une idée nourrie par les religions organisées. La pensée religieuse enseigne que l'Homme est fait à l'image de Dieu, donc, si l'Homme est fait à l'image de Dieu, il ne peut y avoir rien de supérieur à l'Homme ! En fait, sur d'autres mondes il existe de très très hautes formes de vie. Dieu n'est pas un vieux monsieur bienveillant qui nous surveille avec bonté par l'intermédiaire des pages d'un certain livre. Dieu est quelque chose de très réel, un Esprit vivant qui nous guide tous, mais pas nécessairement de la façon dont on nous l'a enseignée.

Finalement dans cette Leçon réfléchissez à votre propre relation avec vos parents, ou avec votre partenaire, ou avec votre famille. Êtes-vous heureux avec eux ? L'êtes-vous réellement ? Ou bien vivez-vous à part ? Pourriez-vous envisager de vivre de façon permanente avec n'importe laquelle de ces personnes dans tout le reste de l'existence ? Souvenez-vous quand vous étiez à l'école, il y avait un certain nombre

de personnes dans la classe avec vous, il y avait des professeurs. Vous deviez respecter les professeurs mais ils ne sont pas associés à votre vie de façon permanente, ils étaient des mesures temporaires, des gens nommés pour superviser votre éducation. Vos parents sont eux aussi des gens que vous avez choisis — avec leur permission dans le monde de l'esprit — pour parrainer et superviser votre développement. Si les gens aiment sincèrement leurs parents, et non pas parce qu'un quelconque enseignement religieux leur dit qu'ils le doivent, alors ils auront vraiment la plus grande joie de toutes en sachant qu'ils rencontreront assurément leurs parents "de l'autre côté". Les conditions de l'autre côté seront ce que vous les faites ici sur Terre.

LEÇON QUATORZE

Nous tenons tous beaucoup à ce que l'on fasse quelque chose pour nous, à ce que l'on nous donne des choses. Probablement tout le monde admettra avoir prié pour obtenir de l'aide ! C'est, naturellement, une chose naturelle dans les affaires humaines de désirer le secours de quelqu'un d'autre. Tout seul, l'homme se sent inquiet et a besoin de l'image de "Dieu le père" ou de la "Mère" afin de se sentir protégé, de sentir qu'il fait partie d'une grande Famille. Mais pour être en mesure de recevoir, il faut d'abord donner. Vous ne pouvez pas recevoir sans donner, car l'acte de donner — l'attitude d'ouvrir son esprit — vous permet d'être

réceptif à ceux qui veulent vous donner ce que vous souhaitez recevoir.

Quand nous disons "donner" nous ne voulons pas nécessairement dire de l'argent, bien qu'il soit habituel de donner de l'argent puisque c'est ce que la plupart des gens désirent par-dessus tout. De nos jours l'argent signifie être à l'abri du besoin, le soulagement de la crainte de la famine, la libération des visites du collecteur de dettes ! L'argent peut être donné et doit être donné dans certaines conditions, mais "donner" signifie aussi le don de soi, être désireux de rendre service aux autres. Nous pouvons et devons donner de l'argent, des biens, de l'aide ou une consolation spirituelle à ceux qui en ont besoin. De nouveau, à moins de donner nous ne pouvons recevoir.

Il y a beaucoup d'idées fausses à propos "du don", "de l'aumône", "de la mendicité" et autres questions semblables se rapportant à ce qu'on appelle "la charité" dans le monde Occidental. Il semble que les gens s'imaginent qu'il y a quelque chose de honteux, quelque chose de dégradant dans le fait d'avoir à solliciter l'aide de quelqu'un. Mais ce n'est certainement pas le cas. L'argent n'est qu'un simple article qui nous est prêté sur la Terre, un article avec lequel nous pouvons acheter le bonheur et le progrès de soi en aidant les autres avec cet argent au lieu de l'amasser inutilement dans une certaine voûte en pierre morte.

Ceci, malheureusement, est le monde du commerce où la mesure d'un homme est évaluée par l'argent qu'il a en banque et par l'étalage qu'il fait de cet argent. L'homme, ou la femme, paré de façon tape-à-l'oeil qui donne pour sa satisfaction personnelle — pour créer

une fausse façade — n'est pas un homme spirituel ni un homme généreux ; c'est un homme qui dépense sans aucun souci de donner, qui dépense égoïstement afin de renforcer son propre égo. Dans le monde Occidental un homme est jugé par l'élégance de sa femme, par la sorte de voiture qu'il conduit, par la sorte de maison qu'il habite ; appartient-il à tel ou tel club ? Alors c'est sûrement un homme de substance parce que seulement ceux de la classe millionnaire peuvent appartenir à CE club ! De nouveau, c'est un monde de fausses valeurs, car — répétons-le sans cesse afin que cela s'enfonce dans votre sub-conscient — aucun homme ni aucune femme n'a jamais réussi à emporter ne serait-ce qu'un sou ou une épingle ou même une allumette utilisée au-delà de la Rivière de la Mort ; tout ce que nous pouvons emporter est ce qui est contenu dans notre connaissance, tout ce que nous pouvons emporter est la somme totale de nos expériences, bonnes et mauvaises, généreuses et avares, qui seront distillées de sorte que seule l'essence de ces expériences demeure. Et l'homme qui a vécu pour lui seul sur la Terre, bien qu'il ait pu être millionnaire sur cette Terre, sera une faillite spirituelle quand il se rendra de "l'autre côté".

En Orient c'est un spectacle commun en effet pour la ménagère d'aller à sa porte à la fin de la journée et d'y trouver un moine en robe avec son humble bol de mendiant. Cela fait tellement partie de la vie en Orient que chaque ménagère — si pauvre fût-elle — veille à avoir de la nourriture à offrir au moine mendiant qui dépend de sa générosité. C'est considéré comme un véritable honneur pour la maison qu'un moine vienne y

chercher sa nourriture. Mais contrairement à la croyance commune dans l'Ouest, un moine n'est pas juste un parasite ou un mendiant, il n'est pas un fainéant qui a peur de travailler et vit ainsi de la générosité des autres. Savez-vous à quoi elles ressemblent, ces scènes du soir en Orient ?

Supposons que nous contemplions du haut du ciel un pays de l'Orient tel que l'Inde où ce processus de donner aux moines est vraiment commun, tout comme ce l'était en Chine et au Tibet avant que les communistes se saisissent du pouvoir. Nous sommes donc à regarder en bas sur un village de l'Inde. Les ombres du soir tombent et s'allongent sur le sol. La lumière prend une teinte bleuâtre-violacée, les feuilles des baobabs bruissent légèrement sous les vents nocturnes venant de l'Himalaya. Doucement le long de la route poussiéreuse vient un moine vêtu de robes en lambeaux, transportant sur lui tout ce qu'il possède au monde. Il a sa robe, des sandales aux pieds, son rosaire dans les mains. Jetée en travers de son épaule il a sa couverture qui lui sert de lit. D'autres petits biens sont rangés dans sa robe. Dans sa main droite il a un bâton de berger, non pas pour se défendre contre les animaux ou les humains, mais afin de pouvoir écarter les mûres sauvages et les branches qui autrement gêneraient sa marche ; il l'utilise également pour tester les profondeurs d'une rivière avant de tenter de passer à gué.

Il s'approche d'une maison et ce faisant il tâtonne dans le sein de sa robe et en sort son bol bien usé, luisant, un vieux bol en bois devenu lisse avec l'usage. Comme il approche de la maison la porte s'ouvre

soudainement et une femme se tient respectueusement à l'entrée avec un plat de nourriture dans ses mains. Modestement elle abaisse son regard — ne regardant pas le moine — car ce serait une impertinence ; elle baisse les yeux pour montrer qu'elle est modeste, discrète et de bonne réputation. Le moine s'approche d'elle et tient son bol dans ses deux mains. Bien entendu, en Orient une personne tient toujours son bol ou sa tasse à deux mains parce que de les tenir d'une seule main serait "manquer de respect" envers la nourriture ; la nourriture est précieuse et mérite donc l'attention des deux mains. Ainsi — le moine tient son bol stable dans ses deux mains. La femme y met une généreuse portion de nourriture et se détourne sans qu'aucun mot, aucun coup d'oeil ne soient échangés, car nourrir un moine est un honneur et non pas un fardeau, nourrir un moine est de rembourser dans une certaine petite mesure la dette que tous les laïcs estiment avoir envers ceux qui sont dans les Ordres.

La femme de la maison sent qu'elle et sa maison se sont vues montrer du respect du fait que cet homme, un Saint Homme, se soit présenté à leur porte ; elle sent qu'un hommage a été rendu à sa cuisine et se demande si un autre moine peut peut-être avoir dit quelques mots aimables au sujet de la nourriture qu'elle a offerte, ce qui a fait un autre moine se présenter à sa porte. Dans les autres maisons, les femmes peuvent avoir observé plutôt jalousement de leurs fenêtres aux rideaux, se demandant pourquoi elles n'ont pas été choisies pour la visite du moine.

Avec son bol rempli, le moine se tourne lentement tenant toujours le récipient avec les deux mains et

traverse la route de nouveau vers l'abri d'un arbre amical. Là il va s'asseoir, tout comme il s'est assis tout au long du jour, pour prendre son repas du soir, son seul repas de la journée. Les moines ne se suralimentent pas, ils vivent parcimonieusement et mangent juste assez pour entretenir leurs forces et leur santé, mais ils n'ont pas suffisamment à manger pour les faire devenir gloutons. Trop de nourriture entrave le développement spirituel, trop de nourriture riche ou de fritures détériorent la santé physique et si l'on doit se développer spirituellement, il faut vivre comme vivent les moines ; manger suffisamment mais pas plus, manger simplement afin de nourrir le corps, mais ne pas manger abondamment de sorte que l'intellect soit parfaitement satisfait et l'esprit enfermé dans l'enveloppe d'argile.

Il convient de préciser que le moine qui a reçu cette nourriture ne se sent pas nécessairement transporté de gratitude. À travers des temps immémoriaux un Mode de Vie a surgi en Orient ; un moine est nourri comme un droit, il n'est pas un mendiant, pas un fardeau, il n'est pas un homme paresseux ni un parasite.

Pendant la journée, avant son repas du soir, le moine aura été assis des heures durant sous un arbre, disponible pour tous ceux qui viennent à lui, disponible pour tous ceux qui ont besoin de ses services. Ceux qui ont besoin de réconfort spirituel seront venus à lui pour de l'aide, tout comme ceux qui ont des parents qui sont malades, ou même ceux qui ont une lettre urgente à faire écrire. Certains, aussi, viennent voir le moine pour savoir s'il a des nouvelles de leurs proches qui habitent quelque endroit éloigné, car un moine est toujours en

mouvement marchant de village en village, de ville en ville, traversant la campagne, traversant le pays d'une frontière à l'autre. Et le moine donne ses services gratuitement, peu importe ce qui lui est demandé, peu importe combien de temps prend le service demandé, c'est gratuit. C'est un Saint Homme et un homme instruit ; il sait que plusieurs des villageois qui ont besoin de lui et de l'aide qu'il offre volontairement ne peuvent pas le payer car ils sont trop pauvres ; c'est pourquoi il est juste et bien que puisqu'il a dû étudier pour ses connaissances et comme il apporte la consolation spirituelle à la population, il n'ait pas de temps ni le droit de travailler manuellement pour gagner sa vie. Ainsi cela devient le devoir, le privilège et l'honneur de ceux qu'il a assistés d'avoir à leur tour à l'aider et payer ainsi dans une petite mesure avec de la nourriture qui lui permet de faire tenir ensemble le corps et l'âme.

Après son repas le moine se reposera un moment et puis, se mettant debout et nettoyant son bol avec du sable fin, il ramassera ensuite son bâton de berger et s'éloignera à grands pas dans la nuit, voyageant souvent sous la lumière d'une brillante lune tropicale. Le moine voyage vite et loin et dort peu. C'est un homme respecté partout dans les pays Bouddhistes.

Nous aussi devons être prêts à donner afin de pouvoir recevoir. Dans les temps lointains du passé, il y avait une loi divine en vertu de laquelle tous les hommes devaient donner un dixième de leurs possessions afin de créer le bien. Ce "dixième" devint connu comme la "dîme" et devint vite une partie intégrale de la vie. En Angleterre, par exemple, les églises pouvaient prélever

une dîme sur tous les biens, sur tout ce qu'une personne possédait. Cet argent était consacré à l'entretien de l'église et à la rémunération des ecclésiastiques. Il est intéressant de noter qu'il y a une dizaine d'années de cela en Angleterre, il y eut un nombre de cas juridiques où les propriétaires héréditaires firent beaucoup de tumulte au tribunal des terres afin d'obtenir que les dîmes imposées par l'Église d'Angleterre soient retirées. Les propriétaires héréditaires se plaignaient qu'avoir à payer un dixième de leurs revenus les ruinait. En fait, ils se ruinaient en se refusant à donner de plein gré, car à moins de donner volontairement il vaut mieux ne rien donner du tout.

De nos jours les normes sont plutôt différentes de ce qu'elles étaient il y a des années. Plus personne ne vit des dîmes, plus personne ne paie de dîmes et c'est dommage. Pour progresser spirituellement il est essentiel de donner une "dîme" pour le bien des autres — d'autant plus que "pour le bien d'autrui" apporte beaucoup de bien à soi-même. En bref, nous ne pouvons progresser et être aidés que si nous aidons les autres.

Nous sommes conscients d'un certain nombre d'hommes d'affaires à la tête froide et au penchant très peu spirituel qui donnent volontairement un dixième de leur revenu pour le bien des autres — et, tout spécialement, pour leur propre bien. Ils le font non pas parce qu'ils sont religieux ; ils le font parce que la dure expérience commerciale et les détails des livres de comptes leur ont enseigné qu'en "jetant leur pain sur les eaux" il leur revient multiplié au centuple !

Les prêteurs sur gages — qui, dans certaines parties du monde sont connus en tant que "sociétés financières" — ne sont pas toujours notés pour leur spiritualité ni pour leur générosité et il nous paraît que si même un seul de ces messieurs financiers-prêteurs-sur-gages a suffisamment de foi dans la "dîme", alors il doit vraiment y avoir quelque chose de très profitable dans le procédé et nous savons que de nombreux nombreux hommes d'affaires décidés font exactement cela.

Les lois occultes s'appliquent autant aux non-spirituels qu'aux spirituels. Peu importe qu'une personne étudie beaucoup ou lise beaucoup de livres sur la spiritualité, cela ne fera pas d'elle une personne spirituelle pour autant. Il se peut qu'elle ne fasse que lire et se fasse illusion en pensant qu'elle est spirituelle. La matière qu'elle lit peut juste passer devant ses yeux et disparaître dans l'air sans même avoir touché les cellules de la mémoire de son cerveau et malgré tout cette personne parlera d'elle-même comme une "grande âme" et croira réellement qu'elle fait des progrès. En fait, elle est habituellement très moralisatrice et très peu disposée à aider les autres, même si ce faisant elle s'aiderait grandement elle-même.

Nous répétons encore qu'il est juste, approprié et fructueux qu'une personne donne son aide aux autres. Incidemment, c'est très salubre pour la personne qui donne !

La dîme signifie, comme nous l'avons dit, un dixième. Cela signifie aussi un Mode de Vie parce que si l'on donne, on reçoit aussi. En écrivant ceci il nous vient à

l'esprit une personne qui reçut beaucoup d'aide, beaucoup de secours, aide et secours qui coûtèrent de l'argent, du temps et une connaissance spécialisée. Aussitôt qu'un ennui fut réglé pour cette personne, d'autres ennuis lui tombèrent dessus comme une volée d'étourneaux sur un champ fraîchement ensemencé. Nous lui dîmes : "Pour recevoir il faut d'abord donner". La personne fut des plus offensées et nous donna à entendre qu'elle était des plus généreuses et faisait tout en son pouvoir pour aider les autres, comme les journaux locaux pouvaient en attester. Notre assertion est que si une personne doit avoir ses "bonnes actions" rapportées dans les journaux locaux, alors cette personne ne donne pas de la bonne façon.

Il y a plusieurs façons de donner. Nous pouvons, en plus de consacrer un dixième de notre revenu à un bon emploi, aider les autres dans leurs besoins spirituels ou les aider par la consolation nécessaire quand ils passent par des temps difficiles. En donnant aux autres nous donnons à nous-mêmes. Tout comme une entreprise doit avoir un bon chiffre d'affaires afin que le commerce puisse prospérer, ainsi devons-nous avoir un bon chiffre de dons afin d'être en mesure de recevoir.

Nous devons donner pour aider les autres, nous devons donner afin de pouvoir être aidés.

Il est inutile de prier que quelque chose vous soit donnée si vous ne montrez pas d'abord que vous en êtes digne en donnant à ceux qui sont dans le besoin. Pratiquez cela, pratiquez-vous à donner, décidez combien vous pouvez donner, ce que vous pouvez donner et comment, puis une fois que vous aurez résolu le comment, le pourquoi et le quand, mettez cela

en pratique, essayez cela pendant trois mois. Vous découvrirez qu'à la fin des trois mois vous vous êtes enrichi spirituellement, financièrement, ou les deux.

Voulez-vous étudier ceci et l'étudier encore et vous souvenir de "Donner afin de pouvoir recevoir", vous souvenir de "Jeter votre pain sur les eaux".

LEÇON QUINZE

C'est une vieille coutume à travers le monde d'entreposer nos "chers trésors" dans le grenier — "trésors" que l'on garde "en souvenir du passé". Bien souvent ils resteront à demi oubliés dans le grenier jusqu'à ce que — cherchant probablement quelque chose d'autre — nous gravissions cet escalier habituellement difficile et rôdions dans la semi-obscurité poussiéreuse à l'odeur de renfermé et couverte de toiles d'araignées.

Voici le vieux mannequin de couturière qui nous rappelle irrésistiblement le passage des ans, car une robe faite sur lui ne nous irait plus ! Il peut y avoir une boîte, ou même plusieurs boîtes, de vieilles lettres nouées d'un ruban bleu, ou rose — que sont-elles ? En regardant autour de soi, on découvre des choses que l'on avait presque oubliées, des choses qui réveillent des souvenirs affectueux et raniment des souvenirs tristes aussi.

Est-ce que VOUS allez souvent rôder dans votre grenier ? Il mérite une visite de temps en temps, car des choses utiles sont entreposées dans les greniers, des choses qui nous rappellent des souvenirs, des

choses qui s'ajoutent à notre connaissance générale. Des problèmes qu'il nous a fallu affronter autrefois peuvent avoir été écartés aisément par un tout nouveau savoir, par l'expérience acquise — des leçons apprises — au fil des années.

Mais dans cette Leçon particulière nous n'allons pas vous demander d'aller dans VOTRE grenier ; nous allons vous suggérer de venir avec nous, de nous suivre en haut de cet escalier de bois en colimaçon avec sa vieille rampe sur le côté, monter ces marches de bois craquant qui donnent l'impression de vouloir s'écrouler, mais qui tiennent bon. Venez avec nous dans NOTRE grenier, explorons-le, car cette Leçon et la suivante seront dans les pièces de notre "grenier". Là, nous avons toutes sortes de petits bouts d'informations qui ne s'intègrent pas nécessairement dans une leçon distincte, mais qui seront pour vous d'intérêt et de valeur incontestables. Ainsi, pensez à notre grenier, lisez et voyez dans quelle mesure ce qui suit s'applique à vous, dans quelle mesure ce qui suit éclaire des petits doutes, des petites incertitudes qui peuvent avoir harcelé votre esprit ou qui vous tourmentent depuis longtemps.

Nous avons inspecté un peu partout en préparant cette Leçon, nous avons fourragé dans toutes sortes de petits coins, bouleversant pas mal de théories et soulevant beaucoup de poussière ! Nous nous sommes concentrés sur les gens qui se concentrent trop. Vous pouvez trop travailler, vous savez. Nous connaissons bien le vieil adage : "Travailler dur n'a jamais tué personne", mais nous maintenons que si l'on fait trop d'efforts à se concentrer, alors on va en reculant. Dans

notre travail nous recevons fréquemment des lettres d'étudiants qui disent : "Mais je fais de gros efforts, je me concentre et me concentre et tout ce que j'obtiens est un mal de tête. Je ne perçois aucun des phénomènes dont vous faites mention !". Oui, voici un petit "trésor" que nous pouvons prendre le temps d'examiner : — On peut souvent essayer trop fort. C'est une bizarrerie de l'humanité ou, peut-être plus exactement, une faute du cerveau humain qui fait que si on essaie trop durement on ne fait pas le moindre progrès ; plutôt, en essayant trop fort on met en marche ce qui peut seulement être désigné comme une "contre-réaction négative". Nous connaissons tous le type bûcheur qui s'acharne réellement dans la vie toujours à essayer et essayer, essayant beaucoup plus durement que n'importe qui d'autre, mais qui n'arrive nulle part ; il est toujours dans un état de confusion et d'incertitude. De nouveau, quand nous surmenons notre cerveau nous produisons une charge excessive d'électricité qui interdit en fait de penser davantage.

Vous pouvez ne pas être ingénieur électronique, mais si l'électronique et l'électricité étaient utilisées dans l'étude du cerveau humain, alors cette étude serait grandement facilitée. Le cerveau humain a beaucoup en commun avec l'électronique. Savez-vous, par exemple, comment le tube de radio ordinaire fonctionne ? Il y a un filament qui est chauffé par une batterie ou par une source électrique. Ce filament, étant chauffé, émet des électrons d'une manière complètement incontrôlée. Les électrons se déversent, ils affluent comme une foule affolée allant à un match de football. Si on laisse ces électrons se mouvoir sans

contrôle d'aucune sorte, ils sont alors tout à fait inutiles pour la radio ou pour l'électronique. Dans un tube nous avons une enveloppe de verre. Le filament est dans l'enveloppe et en devenant chauds les électrons rayonnent partout, mais c'est inutile ; nous voulons que ces électrons soient rassemblés sur ce que l'on appelle une "plaque", laquelle se trouve tout à côté du filament. Telles que se présentent les choses, s'il n'y avait que le filament et la plaque, le processus de rassemblement des électrons serait désordonné, incontrôlable, il y aurait distorsion du programme de radio ou quoi que ce soit d'autre que nous tenterions de recevoir. Les ingénieurs ont constaté que s'ils interposaient ce qu'ils ont nommé "une grille" entre le filament et la plaque et qu'ils introduisaient un courant négatif sur la grille, ils pouvaient alors contrôler le flux des électrons entre le filament et la plaque. Ainsi cette grille, qui est vraiment une grille — c'est souvent un treillis métallique — agit comme ce qui est connu en tant que "tension de polarisation de grille". Si l'on applique trop de tension de polarisation de grille, alors aucun électron ne circulera du filament à la plaque, ils seront tous repoussés par la grille. En modifiant la tension de polarisation de grille à une valeur adéquate, le contrôle peut être obtenu tel que désiré.

De retour à notre cerveau avant que vous ne soyez fatigué de la radio ! Quand nous nous concentrons trop, quand réellement nous "plions notre cerveau" à un problème, trop souvent nous "appliquons la polarisation négative de grille" qui a l'effet d'inhiber complètement la pensée. Ainsi nous ne devons pas essayer trop durement, nous devons faire preuve de bon sens à ce

sujet, nous devons en tout temps nous souvenir du vieil adage Chinois : "petit à petit, l'oiseau fait son nid". Nous devons nous y prendre avec notre concentration de telle manière que notre cerveau ne se fatigue pas. Ne faites que ce qui est dans les limites de vos capacités, prenez "la voie du milieu".

La Voie du Milieu est un Mode de Vie Oriental. Cela signifie que vous ne devez pas être trop mauvais, mais que d'autre part vous ne devez pas être trop bon non plus ; vous devez être quelque chose entre les deux. Si vous êtes trop mauvais vous serez arrêté par la police ; si vous êtes trop bon vous serez alors un modèle de vertu prétentieux ou bien vous serez incapable de rester sur cette Terre, parce que c'est un fait que même les Plus Grandes Entités qui viennent sur ce triste monde qui est le nôtre doivent prendre une certaine forme de handicap, une certaine bizarrerie de caractère afin de ne pas être parfaits quand ils sont sur Terre, car rien de parfait ne peut exister sur ce monde imparfait.

Encore une fois, n'essayez pas trop durement, essayez de faire les choses naturellement, dans les limites de la raison, dans les limites de vos capacités. Vous n'avez pas à offrir votre adhésion servile à tout ce que les autres disent. Utilisez votre bon sens, adaptez une chose ou une déclaration pour qu'elle vous convienne. Nous pourrions dire : "Voici un tissu rouge", mais vous pourriez le voir différemment ; pour vous il pourrait bien être rose ou orange ou même pourpre clair, tout dépend des conditions sous lesquelles vous voyez ce tissu ; votre éclairage peut différer de notre éclairage, votre vue peut différer de la nôtre. Donc

n'essayez pas trop durement, n'adhérez pas trop servilement à quoi que ce soit. Utilisez votre bon sens, suivez la voie du milieu ; la voie du milieu est une chose très très utile !

Essayez cette voie du milieu, c'est la voie de la tolérance, la voie du respect des droits des autres et celle d'obtenir que vos propres droits soient respectés. En Orient les prêtres et d'autres personnes étudient le judo et d'autres formes de lutte non pas parce que lesdits prêtres sont belliqueux, mais parce qu'en apprenant le judo et autres formes semblables de combat l'on apprend à se contrôler, l'on apprend à se retenir et par-dessus tout, l'on apprend à céder afin de pouvoir gagner. Prenez le judo ; dans celui-ci on n'utilise pas sa propre force pour gagner la bataille, on utilise la force de l'adversaire afin qu'il puisse être battu. Même une toute petite femme qui connaît le judo peut battre une espèce de grosse brute qui ne s'y connaît pas. Plus l'homme est fort, plus il attaque violemment, plus il est facile de le vaincre parce que sa propre force le fait tomber encore plus lourdement.

Servons-nous du judo ou de la force de l'opposition afin de surmonter nos problèmes. Ne vous fatiguez pas, ne vous épuisez pas, réfléchissez au problème qui vous tracasse, n'esquivez pas la question comme le font tant de gens. Beaucoup de gens ont peur de regarder un problème en face ; ils en contournent les bords en explorant provisoirement, mais n'arrivent jamais nulle part. Aussi déplaisant que puisse être un sujet, aussi coupable que vous puissiez vous sentir à propos de quelque chose, allez directement à la racine de votre problème, découvrez ce qui vous trouble, ce qui vous

effraie. Puis quand vous aurez discuté avec vous-même de tous les aspects du problème, DORMEZ DESSUS ! Si vous "dormez sur une chose" elle sera transmise à votre Sur-moi qui a une beaucoup plus grande compréhension que vous avez, car le Sur-moi est une très grande entité en vérité comparée au corps humain. Quand votre Sur-moi ou même votre sub-conscient peuvent examiner le problème et trouver une solution, ils feront souvent passer la solution dans votre conscience, dans votre mémoire, de sorte qu'en vous réveillant vous vous exclamerez avec ravissement que vous avez maintenant la réponse à ce qui vous troublait et qui ne sera plus source de tracas désormais.

Aimez-vous notre grenier ? Passons à un autre petit "trésor" qui traîne là à amasser la poussière. Il est temps que nous regardions à l'intérieur, le faisons un peu aérer et lui laissons voir la lumière du jour de nouveau. Qu'y a-t-il dans ce paquet ? Ouvrons-le pour voir !

Trop de personnes de nos jours pensent que pour être vraiment bon il faut être vraiment malheureux. Elles pensent avec le plus grand tort que pour être "religieux" il faut présenter un visage triste, sévère. De tels gens peuvent avoir peur de sourire, pas nécessairement parce que cela pourrait faire craquer leur visage, mais — et c'est bien pire ! — parce que cela pourrait faire craquer la façade du mince vernis de leurs croyances religieuses ! Nous connaissons tous un vieil homme à la mine sévère qui a presque peur de sourire ou de prendre même le plus petit plaisir dans la vie de crainte d'avoir ensuite à rôtir en enfer pour ce moment d'égarement !

La religion, la vraie religion est une chose joyeuse. Elle nous promet la vie au-delà de cette Terre, elle nous promet la récompense pour toutes nos luttes, elle nous promet que la mort n'existe pas, qu'il n'y a rien qui puisse nous inquiéter, rien qui puisse nous effrayer. Il y a une peur de la mort enracinée dans la plupart des humains. C'est parce que si on se souvenait des joies de l'après-vie on pourrait être tenté de mettre fin à cette vie pour retrouver le bonheur. Ce serait la même chose qu'un garçon qui s'échappe de la classe pour faire l'école buissonnière, ce qui ne mène pas au progrès !

La religion, si nous y croyons vraiment, nous promet que quand nous irons au-delà des limites de ce monde, nous ne serons plus en compagnie de ceux qui vraiment nous affligent, nous ne rencontrerons plus ceux qui nous tombent sur les nerfs, qui aigrissent notre âme ! Réjouissez-vous dans la religion, car si vous avez la vraie religion c'est réellement une joie et quelque chose dont on doit se réjouir.

Nous devons reconnaître, avec beaucoup de tristesse, que de nombreuses personnes qui étudient l'occultisme ou la métaphysique sont parmi les plus grands coupables. Il existe une secte — oh non, nous ne donnons pas de noms ! — dont les membres sont parfaitement sûrs que eux, et eux seuls, sont les Élus ; eux, et eux seuls, seront sauvés pour peupler leur propre petit paradis. Le reste d'entre nous — pauvres mortels pécheurs sans doute — seront détruits de différentes façons cordialement désagréables. Nous ne souscrivons pas du tout à cette théorie ; nous croyons que tant que l'on CROIT, c'est tout ce qui importe. Cela

n'a aucune importance que l'on croit dans la religion ou dans l'occultisme, il faut CROIRE.

L'occultisme n'est pas plus mystérieux ou compliqué que les tables de multiplication ou qu'une incursion dans l'histoire. C'est simplement l'apprentissage de choses différentes, l'apprentissage de choses qui ne sont pas du domaine du physique. Nous n'avons pas à nous extasier en découvrant soudainement comment un nerf fait travailler un muscle ou comment nous pouvons remuer le gros orteil ; ce ne sont que des questions physiques ordinaires. Alors pourquoi devrions-nous nous extasier et penser que les esprits sont assis tout autour de nous si nous savons comment faire passer l'énergie éthérique d'une personne à une autre ? Notez s'il vous plaît que nous disons ici "énergie éthérique", qui est le bon mot anglais, plutôt que "prana" ou autres termes Orientaux ; en écrivant un Cours dans une langue nous préférons nous en tenir à cette langue !

Réjouissez-vous ! Plus vous en apprendrez au sujet de l'occultisme et de la religion, plus vous serez convaincu de la vérité de la Plus Grande Vie qui nous attend au-delà de la tombe. Quand nous mourons, nous laissons simplement notre corps derrière nous à peu près de la même façon qu'on peut laisser un vieux costume pour être ramassé par l'éboueur. Il n'y a absolument rien à craindre dans la connaissance métaphysique, il n'y a rien à craindre non plus dans la religion, car si vous avez la bonne religion, plus vous en apprendrez à son sujet plus vous serez convaincu que c'est LA religion. Ces religions qui promettent les feux de l'enfer et la damnation si l'on s'écarte du sentier

droit et étroit ne rendent aucun service à leurs adhérents. Dans l'ancien temps, lorsque les gens étaient plus ou moins sauvages, il était peut-être permis de brandir le Gros Bâton en essayant par la peur de leur inculquer un peu de bon sens, mais maintenant la conception devrait être différente.

N'importe quel parent reconnaîtra qu'il est beaucoup plus facile de contrôler des enfants par la bonté que par des menaces constantes. Les parents qui menacent continuellement d'appeler la police ou le père fouettard ou de vendre leurs enfants sont ceux qui causent des névroses chez l'enfant et plus tard, dans la race. Mais les parents qui peuvent contrôler par la fermeté et la bonté et font vivre leurs enfants dans la joie sont ceux qui produisent de bons citoyens. Nous sommes de tout coeur en faveur de la bonté et de la discipline ; la discipline ne doit jamais signifier la rudesse ou le sadisme.

De nouveau, réjouissons-nous dans la religion, soyons les "enfants" de "parents" qui enseignent avec amour, avec compassion et avec compréhension. Débarrassons-nous de toute la fausseté, de toute la bassesse de la terreur, du châtement et de la damnation éternelle. Il n'existe rien de tel que la "damnation éternelle", personne n'est jamais abandonné, il n'existe rien de tel qu'une personne bannie du Monde de l'Esprit ! Chaque individu peut être sauvé peu importe à quel point il ou elle a pu être mauvais ; personne n'est jamais rejeté. Le Document Akashique, dont nous reparlerons plus tard, nous dit que si une personne est si terriblement terriblement mauvaise que rien ne peut être fait pour elle pour le moment, cette personne est

tout simplement retardée dans son évolution et recevra plus tard une autre chance de se reprendre avec "une nouvelle série d'existences", à peu près de la même façon qu'un enfant qui s'est amusé en classe et ne peut pas passer aux examens de fin d'année ne sera pas admis dans un grade supérieur avec ses compagnons, mais sera retenu pour reprendre le même programme d'études encore une fois.

Personne ne dira qu'un enfant sera rôti à petit feu ou jeté à des démons affamés pour être mangé parce qu'il a laissé tomber certains travaux scolaires ou qu'il a fait l'école buissonnière à quelques reprises. Ses professeurs peuvent lui parler beaucoup plus fermement que celui-ci le souhaiterait, mais à part cela aucun mal ne lui sera fait et s'il devait être expulsé de cette école particulière, il lui faudrait rapidement entrer dans une autre ou bien il aurait des ennuis avec le responsable des règlements scolaires ! Ainsi en va-t-il des humains sur Terre. Si vous gâchez cette chance-ci, ne soyez pas trop découragé, vous en obtiendrez toujours une autre. Dieu n'est pas sadique, Dieu n'est pas là pour nous détruire, mais pour nous aider. Nous rendons à Dieu un très mauvais service quand nous pensons qu'IL est toujours à l'affût pour nous mettre en pièces ou pour nous jeter aux démons qui attendent. Si nous croyons en Dieu croyons en la miséricorde, parce qu'en croyant à la miséricorde nous obtiendrons miséricorde, mais faisons également preuve de miséricorde envers les autres !

Tandis que nous sommes sur ce sujet fouillons une autre boîte, une qui a accumulé beaucoup de poussière parce que personne dans le passé ne semble avoir été

intéressé par ce paquet particulier. Retournons-le pour voir ce qu'il en est.

Selon le Document Akashique les Juifs sont une race qui, dans une existence précédente, n'ont pas pu faire de progrès du tout. Ils firent tout ce qu'ils n'auraient pas dû faire sans se préoccuper de faire les choses qu'ils auraient dû faire. Ils s'adonnèrent à tous les plaisirs de la chair, devinrent excessivement friands de nourriture, de nourriture grasse et huileuse de sorte que leurs corps devinrent rassasiés et bouchés et leurs esprits incapables de s'élever dans l'astral la nuit, retenus qu'ils étaient par leurs enveloppes de chair obèses. Ces gens que nous appelons aujourd'hui "les Juifs" ne furent pas détruits ni soumis à la damnation éternelle. Au lieu de cela ils furent remis en route pour une nouvelle ronde d'existences tout comme des enfants qui s'amuse en classe peuvent même être expulsés de leur école pour comportement indiscipliné et être replacés dans une nouvelle école pour recommencer dans une classe différente. Il en est ainsi pour les Juifs. Dans la ronde actuelle d'existences, il y a des gens qui sont dans une ronde pour la première fois et quand ils viennent en contact avec les Juifs ils sont perplexes, confus et apeurés. Ils ne comprennent pas ce qui est différent au sujet d'un Juif ; ils sentent que quelque chose est différent, ils sentent qu'un Juif a une certaine connaissance qui semble ne pas être de la Terre et ainsi l'homme et la femme qui vivent un cycle d'existences pour la première fois se posent des questions et craignent et ce qu'une personne craint, elle le persécute. C'est ainsi que les Juifs, étant une vieille vieille race, sont persécutés parce qu'ils doivent

repasser à travers une ronde encore une fois. Certaines personnes envient aux Juifs leurs connaissances, leur endurance et, de nouveau, la tendance est à détruire ces choses qui font l'envie. Mais nous ne traitons pas des Juifs et des Gentils ; nous nous occupons de la joie dans la religion. La joie, le plaisir, vous fait apprendre une chose que vous n'apprendriez pas par la terreur. Il n'y a — nous ne pouvons assez le répéter ! — rien de tel que des supplices éternels, il n'y a rien de tel que des feux qui vont vous flamber la peau et vous donner d'insupportables chaleurs au sujet de toute l'affaire. Examinez votre pensée, examinez ce qui vous a été enseigné et pensez combien il est plus raisonnable que vous ayez la joie et l'amour dans vos croyances religieuses. Vous n'êtes pas face à un père sadique qui va vous battre ou vous envoyer dans les ténèbres éternelles. Au lieu de cela vous avez affaire à de Grands Esprits qui ont passé à travers tout cela bien bien longtemps avant que les humains furent même imaginés ; ils sont passés à travers tout cela, ils connaissent les réponses, ils connaissent les problèmes et ils ont de la compassion. Ainsi — de notre grenier aux trésors nous vous disons : "Réjouissez-vous dans la religion", souriez dans votre religion, ayez un chaleureux sentiment au sujet de votre Dieu quel que soit le nom que vous Lui donniez, car Il est toujours prêt à vous envoyer des ondes de guérison si seulement vous débarrassez votre système de cette terreur, de cette peur.

Mais il est temps maintenant pour nous de quitter ce grenier qui est le nôtre et de redescendre l'escalier, ce vieil escalier grinçant. Mais sous peu — dans la Leçon

suivante — nous vous demandons de nous rejoindre de nouveau dans le "grenier" car, en regardant autour, nous voyons qu'il y a un bon nombre d'articles qui se trouvent sur le plancher ou sur les étagères alentour qui seront d'intérêt et, nous l'espérons, dont vous saurez tirer profit. Pouvons-nous vous revoir dans le grenier dans la Leçon suivante ?

LEÇON SEIZE

Ainsi nous nous retrouvons dans notre grenier ! Nous avons nettoyé un peu la place et avons fait quelques nouvelles découvertes. Certaines d'entre elles jetteront peut-être un petit rayon de Lumière sur un doute que vous avez depuis longtemps. Voyons ceci pour débiter : voici une lettre que nous avons reçue il y a quelques temps. Elle dit — puis-je vous la lire ?

"Vous écrivez beaucoup au sujet de la peur, vous dites qu'il n'y a rien à craindre sauf la peur. Dans votre réponse à ma question vous m'avez dit que c'était la peur qui me retenait, m'empêchant de progresser. Je ne suis pas conscient de la peur, je ne me sens pas craintif, aussi de quoi peut-il être question ?".

Oui, voilà un problème tout à fait intéressant ! La peur — la peur est la seule chose qui peut empêcher quelqu'un de progresser. Que diriez-vous d'y jeter un coup d'oeil ? Asseyez-vous un moment, discutons de ce problème de la peur.

Nous avons tous certaines craintes. Certaines personnes ont peur de l'obscurité, d'autres ont peur des araignées ou des serpents et certains d'entre nous

pouvons être conscients de nos peurs, c'est-à-dire que nous avons des peurs qui sont dans notre conscience. Mais — attendez un moment ! — notre conscience n'est qu'un dixième de nous, les neuf dixièmes étant sub-conscients ; aussi que se passe-t-il si la peur est dans notre sub-conscient ?

Souvent nous ferons des choses sous une certaine contrainte cachée ou nous nous abstiendrons de faire quelque chose à cause d'une contrainte cachée. Nous ne savons pas pourquoi nous faisons une certaine chose, nous ne savons pas pourquoi nous ne pouvons pas faire une certaine chose. Il n'y a rien en surface, il n'y a rien que nous pouvons "cerner avec précision". Nous agissons irrationnellement et si nous allons chez le psychologue et passons de longues longues heures étendus sur son divan, il peut finalement être extirpé de notre sub-conscient que nous avons eu une peur à cause de quelque chose qui s'est passé quand nous étions de petits bébés. La peur serait cachée, cachée à notre conscience, nous travaillant, nous harcelant à partir de notre subconscient tout comme des termites attaquant un bâtiment en bois. À toute inspection superficielle le bâtiment paraîtrait solide, sans défaut et alors, du jour au lendemain, il s'effondrerait sous l'influence de ces termites. C'est la même chose pour la peur. La peur n'a pas besoin d'être consciente pour être active ; elle l'est d'autant plus quand elle est sub-consciente parce qu'alors nous ne savons pas qu'elle est là et, ne sachant pas qu'elle est là, il n'y a rien que l'on puisse faire à son sujet.

Tout au long de la durée de vie de chacun de nous, nous avons été soumis à certaines influences de

conditionnement. Une personne qui a été élevée en tant que Chrétienne aura appris que certaines choses "ne se font pas", que certaines choses sont franchement interdites. Pourtant, les gens d'une religion différente, élevés différemment, seront autorisés à faire ces mêmes choses. Ainsi en étudiant la question de la peur nous devons examiner ce qui a été notre contexte racial et familial.

Avez-vous peur de voir un fantôme ? Pourquoi ? Si Tante Mathilde était bonne et généreuse et vous aimait tendrement durant sa vie, il n'y a absolument aucune raison de supposer qu'elle vous aimera moins quand elle aura quitté cette vie et sera partie pour un bien meilleur stade de l'existence. Pourquoi donc avoir peur du fantôme de Tante Mathilde ? Nous avons peur des fantômes parce que c'est quelque chose d'étranger à plusieurs d'entre nous, nous avons peur des fantômes parce que notre religion a pu nous enseigner que de telles choses n'existent pas et qu'on ne peut voir un fantôme à moins d'être un saint, ou l'associé des saints, ou quelque chose dans ce genre-là. Nous craignons ce que nous ne comprenons pas et cela vaut la peine de réfléchir sur le fait que s'il n'y avait pas de passeports, pas de difficultés de langage, il y aurait moins de guerres parce que nous avons peur des Russes, des Turcs, des Afghans ou autres parce que nous ne les comprenons pas, nous ne savons pas "ce qui les motive" ou ce qu'ils peuvent faire contre nous.

La peur est une chose terrible, c'est une maladie, un fléau, c'est une chose qui ronge notre intellect. Si nous avons certaines réserves au sujet d'une chose, nous devons alors creuser et trouver pourquoi. Par exemple,

pourquoi est-ce que certaines religions enseignent qu'il n'existe rien de tel que la réincarnation ? Un exemple évident est celui-ci ; en ces jours depuis longtemps révolus, les prêtres avaient le pouvoir absolu et dominaient le peuple par la terreur, par la pensée de la damnation éternelle. On enseignait à chacun qu'il devait faire de son mieux dans cette vie parce qu'il n'y aurait pas d'autre occasion. On savait que si on enseignait aux gens la réincarnation ils pourraient avoir tendance à se laisser aller dans cette vie et payer pour cela dans la suivante. À propos de ceci, il était parfaitement acceptable dans la Chine d'autrefois de contracter dans cette vie une dette à être remboursée dans la vie suivante ! Cela vaut la peine de faire remarquer que la Chine est devenue décadente parce que les gens croyaient tellement en la réincarnation qu'ils ne se donnaient guère de mal dans cette vie, restant plutôt assis à ne rien faire, prenant avec eux leurs canaris dans des cages sous les arbres la nuit et décidant qu'ils compenseraient pour cela dans la vie suivante, celle-ci étant plus ou moins des vacances ! Eh bien, cela n'a pas marché de cette façon et c'est ainsi que toute la culture Chinoise est devenue décadente.

Encore une fois, examinez-vous, examinez votre intellect, votre imagination. Faites une "analyse en profondeur" et découvrez ce que votre sub-conscient essaie de refouler, ce qui vous rend si craintif, si inquiet, si "nerveux" au sujet de certaines choses. Quand vous aurez extirpé cela vous découvrirez qu'il n'y a plus rien à craindre. C'est la peur qui empêche les gens de faire le voyage astral. En fait comme nous le savons bien, le voyage astral est remarquablement

simple, cela ne demande aucun effort, c'est aussi simple que de respirer et pourtant la plupart des gens en ont peur. Le sommeil est presque la mort, le sommeil est un rappel de la mort, un rappel que finalement nous partirons dans un profond sommeil et nous nous demandons ce qui nous arrivera quand la mort, au lieu du sommeil, nous réclamera. Nous nous demandons si durant notre sommeil quelqu'un coupera notre Corde d'Argent et nous serons ainsi débranchés. Cela ne peut pas se produire, il n'y a aucun danger dans le voyage astral, il y a seulement du danger dans la peur, dans la peur que vous connaissez et plus encore dans la peur que vous ne connaissez pas. Nous suggérons encore et encore de vous mettre à ce problème de la peur. Ce que vous connaissez et comprenez ne fait pas peur, aussi efforcez-vous de connaître et comprendre ce qui vous fait peur maintenant.

Nous avons consacré beaucoup de temps à ce petit incident, n'est-ce pas ? Nous devons continuer, car il y a encore beaucoup pour retenir notre attention, encore beaucoup à traiter avant de tirer les rideaux sur cette Leçon et passer à la suivante. Regardez autour de vous, regardez dans notre grenier. Est-ce qu'il y a quelque chose en particulier qui attire votre attention ? Voyez-vous cet ornement là-bas ? HORS DE CE MONDE, n'est-ce pas ? Oh ! Nous avons probablement amorcé quelque chose avec cette énonciation !

"Hors de ce monde !" Il y a de nombreux dictons d'usage courant qui sont véritablement descriptifs des choses. Un homme pourrait dire qu'il a vu quelque chose de si beau que c'était "totalement hors de ce

monde". Comme cela est vrai ! Quand nous allons au-delà des confins de cette existence formée de molécules de carbone, avec toutes ses souffrances, ses épreuves et ses tribulations, nous pouvons entendre des sons, voir des couleurs et avoir des expériences qui sont, tout à fait littéralement, "hors de ce monde". Ici nous sommes confinés dans la caverne de notre propre ignorance, nous sommes confinés par les chaînes de nos propres passions, de nos propres pensées erronées. Tant d'entre nous sommes tellement occupés à "essayer de se maintenir au niveau du voisin" que nous n'avons pas de temps pour regarder autour de nous. Nous avons le tourbillon mondain de l'existence, nous devons gagner notre vie, puis il y a les obligations sociales ; après cela, nous avons une certaine quantité de sommeil à prendre. Aussi il semble que notre vie entière soit planifiée dans un tourbillon, une folle ruée, qu'il n'y ait jamais de temps pour quoi que ce soit. Mais — attendez une minute — est-ce que toute cette course est vraiment nécessaire ? Ne pouvons-nous pas nous arranger d'une façon ou d'une autre pour avoir même aussi peu qu'une demi-heure par jour et la consacrer à la méditation ? Si nous méditons nous pouvons nous retrouver totalement hors de ce monde. L'expérience est exaltante, enrichissante. Quand nous élevons notre pensée spirituelle nous augmentons notre taux de vibrations et plus haut nous pouvons percevoir sur notre "échelle de piano" — vous souvenez-vous de cette échelle ? — plus belles sont les expériences que nous pouvons vivre.

"Hors de ce monde" devrait être notre objectif, bien sûr. Nous voulons sortir de ce monde quand nous

aurons appris nos leçons, mais pas avant. Regardons de nouveau nos expériences en classe. Beaucoup d'entre nous peuvent en avoir eu plus qu'assez de devoir rester dans une salle de classe étouffante par une chaude journée d'été à écouter la voix bourdonnante d'un professeur débitant des trucs qui n'avaient réellement aucun intérêt pour nous. Qui voulait savoir au sujet de l'ascension et de la chute d'un certain Empire ? Nous sentions que nous aurions été beaucoup mieux à l'air libre, nous désirions par-dessus tout nous évader de cette salle de classe, cette pièce chaude et étouffante avec la voix bourdonnante, ennuyeuse. Mais nous ne pouvions pas le faire ; si nous étions tout bonnement sortis, il y aurait eu le châtement certain des professeurs ; si nous avions laissé tomber nos leçons nous aurions échoué aux examens et au lieu de passer à un autre niveau, nous aurions été retenus dans la même classe ennuyeuse avec un autre lot d'étudiants qui nous considéreraient comme des curiosités et des cancre pour avoir "manqué d'être à la hauteur".

Ainsi, ne tentons pas de partir "hors de ce monde" de façon permanente jusqu'à ce que nous ayons appris ce que nous sommes venus apprendre. Nous pouvons nous réjouir en toute confiance des joies, du bien-être et de la perfection spirituelle qui nous attendent quand nous quitterons ce monde pour celui qui est tellement plus glorieux. Nous devons toujours garder à l'esprit que nous sommes ici comme quelqu'un purgeant une peine de prison dans des conditions particulièrement mornes. Pendant que nous sommes ici, nous ne pouvons pas voir à quel point cette Terre est affreuse,

mais si vous pouviez vous retirer maintenant et regarder en bas vous auriez tout un choc, vous seriez des plus réticents à revenir. C'est pourquoi tant d'entre nous ne peuvent pas faire le voyage astral parce que, à moins d'y être préparé, c'est vraiment une expérience désagréable de retourner, toute la joie étant de l'autre côté. Ceux d'entre nous qui voyageons dans l'astral attendons avec impatience les jours de notre libération, mais nous assurons aussi que pendant que nous sommes dans "notre cellule de prison" nous nous conduisons de notre mieux, car si nous ne nous comportons pas bien nous perdons notre "remise de peine".

Ainsi — faisons du mieux que nous pouvons sur Terre afin que quand nous mourrons à cette vie nous soyons prêts pour les plus grandes choses de la vie au-delà. Cela vaut le petit effort que vivre ici implique.

Nous avons l'air d'être très occupés dans notre grenier, déplaçant les articles, faisant tomber la poussière de certains qui ont été rangés pendant longtemps, mais déplaçons-nous de l'autre côté de la pièce, voyons un autre petit article —

Beaucoup de gens pensent que les "voyants" sont toujours en train de regarder l'aura d'une personne, toujours en train de lire les pensées de quelqu'un. Comme ils se trompent ! Une personne qui a des aptitudes télépathiques ou des pouvoirs de clairvoyance n'est pas toujours en train de lire les pensées ou d'examiner l'aura de ses amis ou de ses ennemies. Certaines des choses que nous pourrions voir seraient beaucoup trop désagréables, beaucoup trop peu flatteuses. Certaines d'entre elles feraient en effet

éclater le ballon de notre propre importance imaginée ! Il y a beaucoup trop d'autres choses à faire. Nous avons à l'esprit une certaine personne qui nous rend visite parfois ; elle commencera une phrase en disant trois ou quatre mots pour s'interrompre alors avec un "mais je n'ai pas besoin de vous dire quoi que ce soit, n'est-ce pas ? Vous savez tout simplement en me regardant, pas vrai ?". Ce n'est pas le cas ! Nous pouvons "tout savoir", mais ce serait moralement mal de le faire. Ne craignez pas les voyants, les occultistes, les clairvoyants et autres, car s'ils sont de bonne moralité ils ne mettront pas le nez dans vos affaires privées même sur votre invitation. S'ils ne sont pas de bonne moralité ils ne peuvent le faire de toute façon ! Nous voulons vous dire ici que la "voyante" des rues qui vous prédit l'avenir pour une bagatelle n'a aucun pouvoir réel de "voyance". C'est généralement une pauvre vieille femme qui ne peut gagner sa vie d'une autre façon. Probablement qu'à une certaine époque elle a eu des dons de voyance, mais vous ne pouvez pas faire de telles choses sur une base commerciale, vous ne pouvez pas dire à une personne des choses sur elle-même de façon clairvoyante parce que le simple fait de l'échange monétaire fait décliner la capacité télépathique. Et la voyante de rue ne peut pas toujours "voir" ; cependant, si elle a pris de l'argent elle doit faire une sorte de mise en scène. Étant une assez bonne psychologue même sans formation elle vous laissera parler et vous dira alors les choses que vous lui avez dites et vous, étant dupé par le terme "voyante", vous exclamerez avec étonnement de ce qu'elle vous ait dit précisément ce que vous vouliez savoir !

N'ayez aucune crainte que les clairvoyants regardent dans vos affaires ; seriez-vous heureux en pensant que, occupé dans votre propre maison à écrire peut-être une lettre, quelqu'un entra dans la pièce et se penchant au-dessus de votre épaule, lise ce que vous étiez en train d'écrire ? Aimerez-vous que cette personne fouille dans vos choses en ramassant ceci, lisant cela et apprenant tout à votre sujet, sachant tout ce que vous avez, tout ce à quoi vous pensez ? Aimerez-vous penser qu'une personne est tout le temps branchée à toutes vos conversations téléphoniques ? Bien sûr que non ! Redisons encore une fois qu'une personne de bonne moralité ne lira pas tout le temps vos pensées et qu'une personne de mauvaise moralité n'en a certainement pas la capacité ! C'est une loi de l'occulte ; une personne de mauvaise moralité n'est pas clairvoyante. Vous pouvez entendre un tas d'histoires à propos d'une personne qui voit ceci et cela et autre chose. Écartez-en neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pour cent !

Un clairvoyant attendra toujours que vous lui disiez ce que vous souhaitez discuter. Le clairvoyant ne s'immiscera pas dans l'intimité de vos pensées ou de votre aura, pas même si vous invitez ce clairvoyant à le faire. Il existe certaines lois de l'occultisme auxquelles on doit adhérer le plus rigidement, car si on viole ces lois on peut être puni de la même façon que l'on peut être puni si l'on enfreint une loi de l'homme sur Terre. Dites au clairvoyant ce que vous voulez lui dire — il ou elle saura si vous dites la vérité. Cela, nous sommes d'accord pour l'admettre ! Dites au clairvoyant tout ce que vous voulez, mais soyez certain que si vous le

faites vous lui dites la vérité, autrement vous ne tromperez que vous-même et en aucune façon ne tromperez le clairvoyant !

Alors — souvenez-vous encore une fois, un bon "voyant" "ne lira pas vos pensées" et un mauvais NE LE PEUT PAS !

Maintenant voici un autre petit article que nous pourrions examiner. C'est celui-ci ; ainsi vous ne vous entendez pas avec votre conjoint ? Eh bien, cela peut être "l'obstacle" que vous devez surmonter sur Terre. Expliquons-nous de la façon suivante : les chevaux sont inscrits dans des courses et si un cheval gagne constamment et le fait apparemment sans grand effort, ce cheval est handicapé. Vous pouvez vous considérer comme un cheval ! Vous pouvez être passé trop vite, trop facilement à travers vos dernières "leçons" et dans ce cas vous pouvez être handicapé par un partenaire qui ne vous convient pas. Tirez le meilleur parti de la situation pendant que vous le pouvez en vous rappelant que si votre partenaire est réellement incompatible avec vous, vous ne serez jamais, jamais en contact avec lui ou elle dans la vie au-delà de cette Terre. Quand un homme prend un tournevis ou un marteau, ce n'est qu'un outil qui convient au besoin du travail du moment. Le conjoint peut être considéré comme un outil qui nous permet de faire un certain travail, d'apprendre une certaine leçon. Un homme peut devenir attaché à son tournevis ou son marteau, il peut lui devenir attaché parce qu'il lui permet de faire le travail qu'il doit faire. Mais vous pouvez être certain qu'un homme ne sera pas si attaché à son marteau ou

son tournevis qu'il voudra l'emporter avec lui "de l'autre côté".

On a dit et écrit tant de choses au sujet de la "gloire de l'humanité", mais nous disons que les humains ne sont pas la plus grande forme de vie. Les humains sur Terre, par exemple, sont vraiment un lot plutôt minable, sadique, égoïste et arriviste. S'ils ne l'étaient pas ils ne seraient pas sur cette Terre, parce que les gens viennent sur cette Terre afin de pouvoir apprendre à surmonter exactement ces choses. Les humains sont en effet plus grands quand ils arrivent dans la vie de l'au-delà. Mais assurons-nous de nouveau que nous comprenons que si nous avons ici un conjoint qui ne nous convient pas, ou des parents qui ne nous conviennent pas, ce peut être parce que NOUS avons planifié cela comme quelque chose que nous devrions surmonter. Les gens peuvent recevoir une vaccination ou une inoculation ; ils peuvent, par exemple, recevoir volontairement une dose de variole (par voie d'inoculation) afin de pouvoir être protégés d'une dose plus sévère et peut-être même fatale, plus tard. C'est ainsi que notre conjoint ou nos parents peuvent avoir été choisis afin que nous puissions apprendre certaines leçons par notre association avec eux. Mais — nous n'avons pas à les rencontrer de nouveau après que nous en avons terminé avec cette vie ; en fait, nous ne pouvons les rencontrer s'ils sont incompatibles avec nous car, nous devons le répéter, quand nous sommes de l'autre côté de la mort nous vivons dans l'harmonie et si les gens ne sont pas en harmonie avec nous ils ne peuvent pas s'associer avec nous. Nombreux sont ceux qui pourront sûrement trouver du réconfort dans cela !

Mais les ombres de la nuit s'approchent, le jour touche à sa fin. Nous sentons que nous ne devons pas vous retenir plus longtemps, car vous avez beaucoup à faire avant la tombée de la nuit. Quittons donc le grenier et fermons doucement la porte derrière nous, fermons la porte sur tous les "trésors" contenus à l'intérieur. Redescendons le vieil escalier grinçant et allons chacun de notre côté en paix.

LEÇON DIX-SEPT

Vous est-il déjà arrivé qu'une personne vienne à vous tout excitée puis, se saisissant presque de votre veste, s'écrie : "Oh ! Mon CHER ! J'ai eu la plus TERRIBLE expérience la nuit dernière ; j'ai rêvé que je descendais la rue sans le moindre vêtement sur le dos. J'étais TELLEMENT gênée !". Ceci s'est produit sous diverses formes et diverses variations pour plusieurs personnes. On peut avoir fait "un rêve" dans lequel on s'est trouvé soudainement transporté dans un salon rempli de gens élégamment vêtus et s'être aperçu que l'on avait omis de mettre un vêtement. Ou bien vous avez pu vous-même faire un rêve dans lequel vous vous êtes retrouvé au coin d'une rue, soit dans une tenue bizarre ou sans aucun vêtement du tout. Cela est possible, vous savez, cela peut avoir été une expérience astrale réelle. Ceux de nous qui pouvons voir les gens voyager astralement faisons des rencontres étonnantes et amusantes. Mais ce Cours n'est pas un discours sur les anecdotes, mais au lieu de cela il est conçu pour vous

aider sur ce qui est, après tout, un phénomène parfaitement normal.

Consacrons cette Leçon particulière aux rêves, parce que les rêves sous une forme ou une autre arrivent à tous et chacun. De toute éternité les rêves ont été considérés comme des présages, des signes ou des augures et il y a même ceux qui prétendent prédire l'avenir par les rêves d'une personne ! D'autres considèrent que les rêves ne sont que des produits de l'imagination quand l'esprit est temporairement séparé du contrôle qu'il exerce sur le corps pendant le processus du sommeil. C'est tout à fait incorrect, mais venons-en à cette affaire de rêve —

Comme nous en avons discuté dans les Leçons précédentes, nous sommes composés d'au moins deux corps. Nous ne nous occuperons que de deux corps seulement, le physique et l'astral immédiat, mais bien entendu il y a beaucoup plus de corps. Quand nous nous endormons notre corps astral se sépare graduellement du corps physique et dérive en s'élevant hors du physique allongé. Avec la séparation des deux corps l'esprit est vraiment séparé. Dans le corps physique il y a tout le mécanisme, de la même façon que l'on peut avoir une station de radio, mais quand l'annonceur s'en va il n'y a alors personne pour envoyer les messages. Le corps astral, flottant maintenant au-dessus du physique, rumine pendant quelques moments décidant où aller et que faire. Aussitôt qu'une décision a été prise le corps astral s'incline les pieds en avant et s'installe habituellement au bout du lit. Alors, comme un oiseau quittant sa branche, le corps fait un

petit bond en s'élevant et part, montant en flèche au bout de la Corde d'Argent.

La plupart des gens, particulièrement en Occident, ne sont pas conscients des circonstances réelles de leurs voyages dans l'astral, ils ne sont conscients d'aucun incident particulier, mais quand ils reviennent ils peuvent ressentir une chaleureuse sensation d'amitié, ou ils peuvent dire : "Oh, j'ai rêvé d'un tel la nuit dernière, il avait l'air VRAIMENT bien !". Selon toute probabilité la personne a réellement visité "un tel", ou quiconque en question, parce qu'un tel voyage est un des plus simples et des plus fréquemment entrepris ; pour une certaine raison particulière nous semblons toujours graviter autour de nos lieux de prédilection, nous semblons aimer aller aux endroits que nous avons visités auparavant ; en fait, la police affirme que les criminels retournent toujours sur les lieux de leurs crimes !

Il n'y a rien du tout de remarquable dans le fait que nous rendions visite à des amis parce que nous quittons tous le corps physique, nous faisons tous le voyage astral et nous devons aller quelque part. Jusqu'à ce que l'on soit "instruit" à ce sujet on ne parcourt pas les royaumes astraux, mais au lieu de cela on s'accroche obstinément aux endroits connus à la surface de la Terre. Les gens qui n'ont pas été instruits au sujet du voyage astral peuvent rendre visite à des amis à l'étranger, ou bien une personne qui a un très grand désir de voir un magasin ou un endroit particuliers ira voir le magasin ou l'emplacement en question, mais de retour dans la chair et en se

réveillant elle pensera — si elle peut seulement penser ! — qu'elle a rêvé.

Savez-vous pourquoi vous rêvez ? Nous avons tous des expériences qui sont des incursions dans la réalité. Nos "rêves" sont aussi réels qu'un voyage de l'Angleterre à New York par avion ou par bateau, ou d'Aden à Accra par des moyens semblables, pourtant nous les appelons des "rêves". Avant d'étudier plus à fond le sujet des rêves permettez-nous de faire remarquer que depuis la Convention de Constantinople en l'An 60, quand les chefs de l'Église Chrétienne décidèrent de ce qui devait être incorporé dans le "Christianisme", une grande partie de la doctrine des Grands Maîtres a été déformée ou supprimée. Nous pourrions ajouter quelques commentaires très mordants sur tout cela à partir des informations que nous avons obtenues des Archives Akashiques, mais notre but en préparant ce Cours est d'aider les gens à se connaître eux-mêmes et non à marcher sur les plates-bandes de quelqu'un, aussi illusoires que puissent être ces "plates-bandes" de croyance ! Contentons-nous de déclarer que dans l'hémisphère Occidental, pendant de nombreux siècles passés, les gens n'ont définitivement été instruits de rien de ce qui a trait au voyage astral parce que cela n'est inclus dans aucune partie d'une religion organisée. Incidemment, permettez-nous de vous rappeler que nous disons ici une "religion organisée"!

De nouveau, dans l'hémisphère Occidental la plupart des gens ne croient pas aux fées ni aux Esprits de la Nature et les enfants qui voient les fées et les Esprits de la Nature et qui sans aucun doute jouent avec de

telles entités, font rire d'eux ou sont grondés par les adultes qui devraient réellement savoir mieux que cela, car dans ceci comme dans bien d'autres cas, l'enfant est infiniment plus doué et beaucoup plus éveillé que l'adulte. Même la Bible Chrétienne déclare : "À moins de redevenir comme un petit enfant vous ne pouvez entrer dans le Royaume des Cieux". Nous pouvons formuler ceci différemment et dire : "Si vous avez la foi d'un enfant non contaminée par l'incrédulité d'un adulte vous pouvez aller partout à tout moment".

Les enfants, se faisant ridiculiser, apprennent à dissimuler ce qu'ils voient réellement. Malheureusement, ils perdent rapidement la capacité de voir d'autres entités à cause de ce besoin de cacher leurs capacités réelles. C'est presque la même chose dans le cas des rêves. Les gens vivent des expériences quand leur corps physique est endormi, car bien sûr le corps astral ne dort jamais, et quand ce dernier retourne au physique il peut y avoir un conflit entre les deux ; l'astral connaît la vérité et le physique est contaminé et obstrué par des notions préconçues inculquées de l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Par conditionnement les adultes ne vont pas faire face à la vérité et ainsi surgit un conflit ; le corps astral est parti et a fait des choses, expérimenté des choses, vu des choses, mais le physique ne peut pas y croire parce que tout l'enseignement des peuples Occidentaux est de ne rien croire de tout ce qui ne peut être tenu dans les deux mains et mis en pièces pour voir comment ça fonctionne. Les Occidentaux veulent des preuves, encore des preuves et plus de preuves encore et tout le temps ils essaient de prouver que la preuve est fausse.

Ainsi, nous avons le conflit entre le physique et l'astral et cela conduit à un besoin de rationalisation. Dans ce cas les rêves — ainsi nommés — sont rationalisés dans une sorte d'expérience, souvent avec les plus étranges résultats imaginables !

Voyons cela encore une fois ; nous pouvons avoir toutes sortes d'expériences inhabituelles quand nous voyageons astralement. Notre corps astral voudrait que nous nous réveillions avec un souvenir précis de toutes ces expériences, mais de nouveau, le corps physique ne peut pas le permettre et ainsi il y a conflit entre les deux corps et des images vraiment incroyablement déformées reviennent dans notre mémoire, des choses qui ne peuvent pas se produire. Chaque fois que quelque chose arrive dans l'astral qui est contraire aux lois physiques de la Terre physique il y a conflit et ainsi la fantaisie s'installe et nous obtenons des cauchemars ou les événements les plus insolites que l'on puisse imaginer. Dans l'état astral on peut léviter, s'élever en flottant, voyager partout et voir n'importe qui et visiter n'importe lequel des centres du monde. Dans le physique il est impossible de traverser le toit et c'est ainsi, nous le répétons, que dans le conflit entre le corps physique et le corps astral il y a des interprétations extrêmement déformées de nos expériences de voyage astral qui annulent réellement tout le bien que l'astral essaie d'envoyer en bas. Nous obtenons ce qu'on appelle des rêves qui n'ont aucun sens pour nous, nous rêvons toutes sortes d'âneries, ou c'est ce que nous disons quand nous revenons dans le physique, mais les choses qui sont des âneries dans le physique sont des banalités dans l'astral.

Revenons-en à notre remarque initiale à propos de marcher dans la rue sans le moindre vêtement sur le dos. Un bon nombre de personnes ont eu cette expérience extrêmement embarrassante apparemment dans un rêve, mais, bien sûr, ce n'est pas du tout un rêve ! Cela résulte du fait que quand on part en voyage astral on peut oublier tout à fait de porter des vêtements astraux ! Si une personne n'"imagine" pas le nécessaire, nous avons alors le spectacle de quelqu'un voyageant dans l'astral complètement nu. Bien souvent une personne quittera le corps physique et s'élancera au dehors en toute hâte, tout excitée de s'être libérée de la chair importune. Sortir du corps était l'accomplissement principal ne laissant aucune possibilité pour penser à autre chose.

Le corps naturel, nous devons vous le rappeler, est un corps sans vêtement car l'habillement est une convention purement artificielle qui est sans intérêt dans la réalité. Nous pourrions peut-être faire une digression ici un moment pour vous dire quelque chose d'autre qui va probablement vous intriguer.

En ces jours d'il y a bien longtemps l'homme et la femme pouvaient voir l'astral l'un de l'autre. Les pensées étaient claires pour tous ; les motifs d'une personne étaient absolument ouverts et, nous allons nous répéter en disant que les couleurs de l'aura flamboient de façon plus éclatante et plus fortement autour de ces zones que les gens gardent maintenant couvertes ! L'homme et particulièrement la femme gardent certaines parties couvertes parce qu'ils ne veulent pas que les autres lisent leurs pensées et leurs motifs qui peuvent ne pas toujours être convenables.

Mais ceci, comme nous l'avons dit, est vraiment une digression et a peu de rapport avec les rêves ; c'est toutefois un point qui peut vous faire réfléchir sur les vêtements.

Quand on fait le voyage astral on "imagine" habituellement le genre de vêtements que l'on porterait normalement durant la journée. Si cette "imagination" est omise, un clairvoyant recevant un visiteur astral peut recevoir cette personne et constater qu'elle ne porte rien sur elle. Nous avons eu des gens qui nous ont rendu visite dans l'astral et qui ne portaient rien du tout, ou peut-être une veste de pyjama, ou encore quelque chose de totalement "hors de ce monde" qui défie toute description et ne figurerait probablement dans aucun catalogue de lingerie du temps présent. C'est aussi un fait que les gens qui sont trop coquets vont souvent s'imaginer — se rêver — portant des vêtements qu'ils ne porteraient jamais sur leur corps physique. Mais tout cela n'a pas d'importance parce que nous déclarons de nouveau que l'habillement est simplement une convention humaine et nous ne pensons pas que quand nous arriverons au ciel nous porterons des vêtements comme il y a sur cette Terre.

Les rêves, donc, sont une rationalisation d'événements réellement vécus qui se produisent dans le monde astral et comme nous l'avons précédemment exposé, quand on est dans l'astral on voit une bien plus grande gamme de couleurs et avec beaucoup, beaucoup plus de clarté. Tout est plus lumineux, tout est "plus grand que nature" ; on peut voir les plus petits détails, les couleurs sont d'une gamme

dépassant de loin tout ce qui peut exister sur cette Terre. Donnons ici un exemple.

Dans notre forme astrale nous sommes partis loin à travers terre et mer pour un pays lointain. Le jour était brillant avec un ciel bleu vif et la mer au-dessous de nous avait de douces vagues couronnées de blanc s'élevant vers nous, mais, bien sûr, ne nous touchant pas. Nous nous sommes laissés descendre sur un sable doré et nous sommes arrêtés pour examiner la merveilleuse structure en forme de diamant. Chaque grain de sable scintillait comme une pierre précieuse dans la lumière du soleil. Nous nous sommes déplacés doucement au-dessus de bouquets d'algues ondulantes, nous avons été stupéfiés des délicates couleurs brunes et vertes et des vessies natatoires qui semblaient tourner au rose doré. À notre droite il y avait une roche de teinte verdâtre qui pour un instant nous a paru du jade le plus pur. Nous pouvions voir à mi-chemin à travers la surface externe, nous pouvions voir les veines et les stries et nous pouvions également voir d'infimes créatures-fossiles incrustées dans la roche des millions d'années auparavant. En nous déplaçant aux alentours nous regardions autour de nous avec des yeux qui semblaient neufs, avec des yeux qui voyaient comme jamais auparavant. Nous pouvions voir ce qui paraissait être des globes transparents de couleur flottant dans l'atmosphère, globes qui étaient en fait la force vivante de l'air. Les couleurs étaient merveilleuses, intenses, variées et notre acuité de vision était telle que nous pouvions voir aussi loin que la courbure de la Terre nous le

permettait, sans nous faire perdre le plus petit détail qui soit.

Sur cette pauvre vieille Terre qui est la nôtre, pendant que nous sommes enfermés dans la chair, nous sommes comparativement aveugles, nous avons un éventail de couleurs limité et une pauvre perception des nuances de couleurs. Nous souffrons de myopie, d'astigmatisme et autres anomalies qui nous empêchent de voir les choses telles qu'elles sont réellement. Ici nous sommes pratiquement privés de sens et de perceptions, nous sommes vraiment de pauvres choses sur cette Terre, emprisonnés comme nous le sommes dans une gaine d'argile, chargés lourdement de convoitises et de rancunes et obstrués avec un type inapproprié de nourriture ; mais quand nous sortons dans le monde libre de l'astral nous pouvons voir — voir avec la plus grande netteté — voir des couleurs que nous n'avons jamais vues sur la Terre elle-même.

Si vous faites un "rêve" dans lequel vous voyez avec une saisissante clarté et dans lequel vous êtes enchanté par un extraordinaire déploiement de couleurs, alors vous saurez que vous n'avez pas fait un rêve ordinaire, mais que vous rationalisez une véritable expérience de voyage astral.

Il y a autre chose qui empêche beaucoup de personnes de se souvenir de leurs plaisirs dans l'astral. C'est ceci : Quand on est dans l'astral on vibre à un taux beaucoup, beaucoup plus élevé que quand on est enfermé dans le corps. C'est chose facile quand on quitte le corps parce que la différence de vibrations n'a pas du tout d'importance quand on "sort" ; les

obstacles se présentent quand nous retournons à notre corps et si nous savons maintenant ce que sont ces obstacles, nous pouvons consciemment nous y arrêter et aider les véhicules astral et physique à en arriver à une sorte d'arrangement.

Imaginons que nous sommes dans l'astral, notre corps de chair est au-dessous de nous. Il vibre à une certaine vitesse, "tournant presque au ralenti", tandis que le corps astral est frémissant de vie, de vitalité, car vous n'êtes pas entravé par la maladie ou la souffrance dans l'astral ! Peut-être cela nous aidera-t-il si nous expliquons les choses en termes de la Terre. Considérons que nous avons affaire au problème d'une personne dans un bus ; le bus voyage peut-être à vingt ou trente milles (35/45 km approx.) à l'heure et le passager désire quitter l'autobus d'urgence, lequel, malheureusement, ne peut pas être arrêté. Ainsi, le problème est que le passager doit sauter du bus de telle manière qu'il se retrouve sur la route sans se faire le moindre mal. S'il est imprudent il se fera grièvement blesser, mais s'il sait comment s'y prendre, cela peut se faire facilement, car on voit souvent le personnel des bus le faire. Nous devons apprendre par expérience comment descendre du bus quand le véhicule est en marche, nous devons aussi apprendre comment entrer dans le corps quand les vitesses des deux véhicules sont différentes !

Quand nous revenons de nos expériences de voyage astral notre problème est d'entrer dans le corps. De nouveau, nous vibrons dans l'astral à un taux beaucoup plus élevé que dans le physique et comme nous ne pouvons ralentir l'un ni accélérer l'autre plus que dans

une mesure très très limitée, nous devons attendre jusqu'à ce que nous puissions "synchroniser un harmonique" entre les deux. Avec de la pratique nous pouvons le faire, nous pouvons légèrement accélérer le corps physique et légèrement ralentir le corps astral afin que malgré qu'ils soient toujours de vibrations largement dissemblables, il y ait un harmonique fondamental — une compatibilité de vibrations — entre les deux et qui nous permet de "rentre" en toute sécurité. C'est une question de pratique, instinctive, pratique de mémoire raciale et quand nous pouvons le faire, nous pouvons garder tous nos souvenirs intacts.

Trouvez-vous cela difficile à comprendre ? Alors, imaginons que le corps astral soit un bras de tourne-disque. Votre corps physique est un disque tournant à — quelle vitesse dirons-nous ? — 45 tours / mn ? Notre problème est de placer l'aiguille sur le disque en rotation afin de tomber sur un mot particulier ou une note musicale particulière. Si vous songez à la difficulté de mettre ce bras du tourne-disque en contact avec le disque pour que le mot, ou la note musicale, précédemment déterminé soit choisi, alors vous comprendrez combien il est difficile (sans pratique) de revenir de l'astral avec des souvenirs intacts.

Si nous sommes maladroits ou inexpérimentés et revenons sans être "en synchronisation", nous nous réveillons en nous sentant absolument "pas dans notre assiette", nous nous sentons en colère contre tout ; nous avons la migraine, probablement que nous nous sentons malades et bilieux. C'est parce que les deux séries de vibrations ont été réunies avec un choc, tout comme, sur une voiture, on peut obtenir une friction et

un choc très net si on change de vitesse de façon maladroite. Si nous revenons avec un mauvais taux de vibrations nous pouvons nous apercevoir que le corps astral ne s'ajuste pas exactement dans le corps physique, qu'il peut pencher d'un côté ou de l'autre et le résultat en est tout à fait déprimant. Si nous avons la malchance de faire cela, le seul remède est de se rendormir ou de se reposer le plus tranquillement possible, sans bouger, sans penser si l'on peut y parvenir, restant bien tranquille et essayant de libérer le corps astral du physique encore une fois. Le corps astral se soulèvera et flottera quelques pieds au-dessus du corps physique et alors, si nous le lui permettons, il redescendra et reviendra dans le corps physique en parfait alignement. Nous ne nous sentirons plus ni malades ni déprimés ensuite. Cela demande seulement de la pratique et peut-être dix minutes de votre temps. Il vaut mieux accorder ces dix minutes et vous sentir bien, que de vous lever précipitamment en songeant que vous seriez heureux de mourir sur place, parce que vous ne pourrez pas vous sentir mieux tant que vous ne vous rendormirez pas pour permettre à vos deux véhicules de se réaligner complètement.

Parfois on revient à la conscience le matin avec des souvenirs d'un rêve vraiment très particulier. Il peut s'agir de certains événements historiques, ou cela peut tout à fait littéralement être quelque chose "hors de ce monde". Dans ce cas il se peut que pour quelque raison spécifique en rapport avec votre formation vous ayez été en mesure de contacter le Document Akashique (nous traiterons de cela dans une Leçon à venir), que vous ayez pu voir ce qui est arrivé dans le passé ou,

plus rarement, ce qui se produira probablement dans l'avenir. Les grands voyants qui font des prophéties peuvent souvent se mouvoir dans l'avenir et voir les probabilités, non pas les faits actuels, car ils n'ont pas eu lieu, mais les probabilités peuvent être connues et prédites. Cela nous montre que plus l'on cultive la mémoire de ce qui se passe dans l'astral, plus on en retire de bénéfices, parce qu'il ne sert à rien d'apprendre quelque chose avec beaucoup de labeur et de peine si l'on doit tout oublier dans les quelques minutes qui suivent.

Il arrive fréquemment qu'une personne se réveille le matin terriblement de mauvaise humeur, haïssant le monde et tout ce qu'il contient. Il lui faut des heures et des heures pour se remettre de cette humeur vraiment noire et sombre. Il y a un certain nombre de raisons pour cette attitude particulière ; l'une d'elles est que dans l'état astral on peut faire des choses plaisantes, aller dans des endroits agréables et voir des gens heureux. Normalement, l'astral est une forme de récréation pour le corps astral pendant que le corps physique dort et récupère. Dans l'astral on a un sentiment de liberté, un manque total de restriction et de contrainte, la sensation est vraiment merveilleuse. Et vient alors l'appel du retour dans le corps de chair pour commencer une nouvelle journée de — quoi ? Souffrance ? Dur labeur ? Quoi que ce soit c'est habituellement déplaisant. Et ainsi, étant revenu, ayant été arraché aux plaisirs de l'astral, on est vraiment malheureux et de mauvaise humeur au réveil.

Une autre raison, et une raison qui n'a rien d'agréable, est que quand nous sommes sur Terre nous

sommes comme des enfants en classe apprenant, ou essayant d'apprendre, les leçons que nous avons nous-mêmes planifiées d'apprendre avant de venir sur la Terre. Quand nous nous endormons c'est pour que le corps astral puisse "quitter l'école" et rentrer à la maison à la fin du jour, de la même façon que les enfants retournent à la maison à la fin de la journée. Souvent, cependant, une personne qui est satisfaite et contente d'elle-même sur la Terre, pensant qu'il ou elle est quelqu'un de très important, s'endormira et se réveillera le matin de très mauvaise humeur. C'est généralement parce que cette personne a vu dans l'astral qu'elle est en train de faire un choquant gâchis de sa vie sur la Terre physique, que toute sa suffisance et son contentement de soi ne la mènent en vérité nulle part. Il ne s'ensuit pas du tout qu'une personne fait du bon travail parce qu'elle est bourrée d'argent et possède des acres de propriétés. Nous venons sur Terre pour apprendre des choses spécifiques exactement comme une personne va à l'école ou au collège pour apprendre des choses spécifiques. Ce serait parfaitement inutile, pour vous donner un exemple, qu'un étudiant à l'université s'inscrive à un cours pour obtenir un doctorat en théologie et ensuite, sans raison explicable, découvre qu'il devra ramasser toutes les ordures, tous les déchets de quelque ville locale ! Trop de gens pensent qu'ils se débrouillent extraordinairement bien parce qu'ils amassent de l'argent en escroquant les autres, en faisant payer trop cher, en faisant généralement des bénéfices excessifs et en offrant de "mauvaises affaires". Ces gens qui sont "conscients des distinctions sociales" ou "les nouveaux

riches" ne prouvent réellement rien sauf qu'ils sont en train de faire de leur vie sur Terre un échec retentissant. Vient un temps où chacun doit faire face à la réalité et la réalité n'est pas sur cette Terre, car ceci est le Monde de l'Illusion où toutes les valeurs sont faussées, où pour des fins d'instruction on croit que l'argent, le pouvoir temporel et la position sont tout ce qui compte. Rien ne pourrait être plus éloigné du cas que cela, car les moines mendiants de l'Inde et d'ailleurs sont de plus grande valeur spirituelle pour la vie future que le très puissant financier qui prête de l'argent à un taux d'intérêt exorbitant aux pauvres gens qui sont à court d'argent et souffrent réellement. Ces financiers (en réalité ce sont des prêteurs sur gages !) brisent réellement les foyers et le futur de ceux qui ont le malheur d'être en retard pour un des paiements exorbitants.

Laissons dormir un de ces puissants financiers et autres de leur espèce et supposons que pour une raison particulière ils peuvent se libérer de la chair et voyager assez loin pour voir quelle sorte de gâchis ils font. ALORS, ils reviennent avec un souvenir parfaitement choquant, ils reviennent avec la conscience de ce qu'ils sont réellement et avec la détermination de "tourner une nouvelle page". Malheureusement, quand ils reviennent dans le physique, étant de toute façon de nature basse, ils ne peuvent pas se souvenir et disent ainsi qu'ils ont simplement eu une nuit troublée, ils crient après leurs subordonnés et tyrannisent de façon générale tous ceux en vue. Et ainsi ils se laissent emporter par "le cafard du lundi matin", mais bien

malheureusement cela ne leur arrive pas que les lundis matins, mais presque tous les jours !

"Le cafard du lundi". Oui, c'est vraiment le cas et pour une raison spéciale. La plupart des gens doivent travailler assez régulièrement ou au moins passer des heures régulières au travail pendant tant de jours par semaine ; à la fin de la semaine il y a une période de relaxation, un changement d'occupation et souvent de lieu. Les gens dorment plus paisiblement à la fin de la semaine et ainsi le corps astral part et voyage plus loin ; il s'élève peut-être là où il peut voir quelle sorte de travail le physique fait sur Terre et quand il retourne pour que le corps physique puisse reprendre le travail le lundi matin, il y a généralement beaucoup de consternation qui est la cause du "cafard du lundi".

Une autre catégorie de personnes devrait encore retenir notre attention ne serait-ce que pour un bref moment seulement ; ceux qui dorment peu. Ces gens sont assez infortunés pour avoir tellement sur leur conscience astrale que le corps astral n'est pas du tout disposé à quitter le physique et sortir faire face aux choses. Souvent un ivrogne aura peur de s'endormir à cause des entités fort intéressantes qui se réunissent autour de son corps astral émergeant. Nous avons déjà traité des "éléphants roses" et autre flore et faune de ce type.

Le physique, dans un tel cas, restera éveillé et sera la cause de beaucoup de souffrance dans le physique et sur l'astral. Vous avez probablement connu des gens qui sont tout le temps sur les nerfs, qui sont tout le temps en mouvement, qui sont "tendus" et ne peuvent pas se reposer pour un instant. Trop souvent ces gens

sont ceux qui ont tellement sur leur l'esprit — sur leur conscience — qu'ils n'osent simplement pas se reposer au cas où ils commencent à penser et à réaliser ce qu'ils sont, ce qu'ils font et ce qu'ils défont. Ainsi l'habitude est prise — pas de sommeil, pas de détente, rien qui donne au Sur-moi l'occasion de vraiment entrer en contact avec le physique. Ces gens sont comme un cheval qui a pris le mors aux dents et s'emballe follement sur la route au grand danger de tous. Si les gens ne peuvent pas dormir, ils ne peuvent pas tirer profit d'une vie sur Terre et ne tirant pas profit de cette vie, ils doivent alors revenir et faire mieux la prochaine fois.

Vous demandez-vous comment décider si un rêve est un produit de l'imagination ou le souvenir déformé d'un voyage astral ? Le plus simple est de vous demander si vous voyez les choses avec une plus grande clarté dans ce rêve ? Si c'est le cas, c'est alors le souvenir d'un voyage astral. Les couleurs étaient-elles plus vives que vous pouvez vous souvenir les voir sur Terre ? Alors, de nouveau, c'est un voyage astral. Souvent vous verrez le visage d'un être cher, ou aurez une forte impression d'une personne aimée ; c'est parce que vous pouvez avoir rendu visite à cette personne en voyageant astralement et si vous vous endormez en ayant devant vous une photographie de la personne aimée, vous pouvez alors être sûr que vous allez voyager là quand vous fermerez les yeux et vous détendrez.

Voyons maintenant l'autre côté de la médaille. Vous pouvez vous être réveillé le matin troublé et pas qu'un peu en colère, pensant à une certaine personne en particulier avec laquelle vous n'êtes définitivement pas

en harmonie. Vous vous êtes peut-être endormi pensant à cette personne, pensant à une dispute, à une certaine altercation que vous avez eue avec elle. Vous pouvez lui avoir rendu visite dans l'astral et la personne, dans l'astral également, a discuté avec vous d'une solution au problème. Vous pouvez avoir réglé la question, vous pouvez avoir tous deux déterminé dans vos états astraux que sur Terre vous vous rappelleriez de la solution et en viendriez à un accord amical. Ou bien, d'un autre côté, la bataille a pu être de plus grande intensité encore de sorte qu'à votre retour sur la Terre vous ayez même une plus grande antipathie l'un pour l'autre qu'auparavant. Mais peu importe que vous ayez eu un arrangement amical ou non, si, en revenant au physique vous avez eu une mauvaise secousse ou ne vous êtes pas synchronisé avec votre corps physique, alors toutes vos bonnes intentions, toutes vos bonnes dispositions seront brisées et déformées et en vous réveillant votre souvenir en sera un de discorde, d'antipathie, de colère et de frustration amère.

Les rêves — ainsi nommés — sont des fenêtres sur un autre monde. Cultivez vos rêves, examinez-les ; quand vous allez dormir la nuit décidez que vous allez "rêver vrai", c'est-à-dire décidez que quand vous vous réveillerez au matin vous aurez un souvenir clair et non contaminé de tout ce qui s'est passé durant la nuit. Cela peut se faire, cela se fait ; c'est seulement dans le monde Occidental où tant de doutes, tant de cris pour des preuves se font entendre, que les gens trouvent cela difficile. Certaines personnes en Orient entrent en transe ce qui, après tout, n'est qu'une méthode de

sortir du physique. D'autres s'endorment et quand ils se réveillent ils ont les réponses aux problèmes qui les troublaient. Vous aussi pouvez le faire, vous aussi, avec de la pratique et avec un désir sincère de le faire uniquement pour le bien pouvez "rêver vrai" et ouvrir toute grande cette fenêtre qui donne sur une phase des plus glorieuses de l'existence.

LEÇON DIX-HUIT

Nous nous connaissons depuis un petit moment maintenant par le biais de ce Cours. Peut-être devrions-nous faire une pause un instant pour faire le point, regarder autour de nous et réfléchir à ce que nous avons lu et à ce que nous avons vraisemblablement appris. Il est essentiel de s'arrêter de temps en temps à des fins de récréation. Vous est-il déjà arrivé de penser que la "récréation" est en fait la "re-création" ? Nous mentionnons ce point parce qu'il est tout à fait relié avec la fatigue ; si l'on devient fatigué on ne peut pas donner son maximum. Savez-vous ce qui arrive quand vous devenez fatigué ?

Nous n'avons pas besoin de beaucoup nous y connaître en physiologie pour comprendre pourquoi nous ressentons raideur et douleur si nous surmenons un muscle. Considérons que nous avons répété une certaine action, soulevant peut-être un poids lourd avec le bras droit. Eh bien, après un certain temps les muscles du bras droit commencent à faire mal, nous avons une sensation très particulière dans les muscles et si nous continuons trop longtemps, nous souffrons

d'une réelle douleur au lieu d'un simple endolorissement. Mais étudions la question de plus près.

Durant ce Cours l'accent a été mis sur le fait que toute vie est d'origine électrique. Chaque fois que nous pensons nous produisons un courant électrique, chaque fois que nous bougeons même un doigt nous envoyons un courant électrique sous la forme d'une impulsion nerveuse qui "galvanise" un muscle pour entrer en action. Mais revenons à notre bras que nous avons maltraité par un surcroît de travail ; nous avons soulevé quelque chose trop de fois pendant trop longtemps et les nerfs qui transportent le courant électrique venant du cerveau sont devenus surmenés. De façon semblable, si nous prenons un fusible de maison ordinaire et le surchargeons, le fusible peut ne pas sauter immédiatement, mais montrera plutôt des signes de surcharge en devenant décoloré. Ainsi en va-t-il de nos nerfs menant aux muscles ; ils deviennent surmenés avec le passage du courant continu et les muscles eux-mêmes deviennent fatigués de s'étirer et de se contracter continuellement.

Pourquoi se fatiguent-ils ? C'est facile à répondre ! Quand nous bougeons un membre nos muscles deviennent stimulés à partir du cerveau. Le courant électrique provoque un écoulement de sécrétions dans la structure musculaire qui fait se contracter les fibres des muscles, ce qui fait que si vous avez un paquet ou une collection de fibres qui se contractent, le résultat est de diminuer la longueur totale et cela signifie qu'un membre doit plier. C'est bien — nous n'entrerons pas dans la physiologie — mais un résultat secondaire est

que les produits chimiques impliqués dans le processus de contraction des fibres musculaires deviennent cristallisés et incrustés dans les tissus. C'est ainsi que si nous envoyons ces sécrétions, ces produits chimiques, dans la musculature plus rapidement que les tissus peuvent les absorber, il en résultera des cristaux et ces cristaux ayant des bords très tranchants causeront une douleur considérable si nous persistons dans nos tentatives de mouvoir ces muscles. Nous ne pouvons qu'attendre peut-être un jour ou deux, jusqu'à ce que les cristaux aient été de nouveau absorbés et que les fibres des muscles recommencent à pouvoir glisser doucement et sans effort les unes sur les autres. Ça vaut la peine de noter en passant que quand une personne fait du rhumatisme c'est qu'elle a des cristaux fixés en diverses parties sensibles du corps qui bloquent les tissus musculaires. En fait, toute personne affligée par la douleur rhumatismale peut mouvoir la partie endommagée, mais le faire lui causerait une douleur intense à cause des cristaux logés dans ses tissus musculaires. Si nous pouvions trouver le moyen de dissoudre les cristaux, alors nous devrions pouvoir guérir le rhumatisme ; mais ça reste encore à venir.

Toutefois, ceci nous éloigne plutôt de notre intention première de considérer certaines des choses que nous avons apprises ou, en y pensant bien, peut-être que non ! Si vous vous donnez trop de mal vous n'arriverez nulle part parce que votre cerveau sera surmené. De nombreuses personnes ne peuvent pas adopter la Voie du Milieu parce qu'elles ont été élevées à croire que seul le travail le plus ardu mérite des résultats. Les gens luttent et s'échinent mais n'arrivent nulle part

parce qu'ils se donnent trop de mal. Parfois les gens qui essaient trop durement deviennent fatigués à l'excès et alors ils disent des choses horribles parce que, littéralement, ils ne sont pas en possession de leurs sens complets ! Quand nous devenons fatigués le courant électrique produit dans le cerveau s'affaiblit, il diminue, et ainsi l'électricité "négative" prend le dessus sur les impulsions positives, nous rendant de mauvaise humeur. La mauvaise humeur est à l'opposé de la bonne humeur, c'est l'aspect négatif de la bonne humeur et si nous nous laissons aller à la mauvaise humeur par une fatigue excessive, ou par toute autre cause, cela signifie en fait que nous corrodons les cellules qui produisent le courant en nous. Conduisez-vous une voiture ? Vous arrive-t-il de regarder la batterie de votre voiture ? Si vous le faites, vous aurez vu à certains moments un très désagréable dépôt verdâtre autour d'une des bornes de la batterie. Avec le temps il rongera les fils menant de la batterie à la voiture elle-même. De la même manière, si nous nous négligeons comme nous avons négligé cette batterie, nous constatons que notre propre capacité devient sérieusement affaiblie et nous avons alors un comportement de mauvaise humeur. Il s'agira parfois d'une femme débutant sa vie d'épouse avec les meilleures intentions du monde qui cédera à un petit doute persistant au sujet de son mari ; elle exprimera ses doutes et en les répétant à plusieurs reprises elle établira une habitude et ainsi, possiblement sans même s'en rendre compte elle se transformera en une mégère querelleuse, une de ces créatures les plus déplaisantes de ce monde ! Gardez votre bonne humeur, vous

conserverez une meilleure santé ; ne vous laissez pas prendre par ces régimes amaigrissants parce que la personne bien en chair a invariablement meilleur caractère que la maigrichonne sans énergie qui chancelle avec presque un cliquetis d'os !

Cette question de la "Voie du Milieu" ; il est clair que l'on devrait faire de son mieux en toutes circonstances. Il est également clair que l'on ne peut faire plus que "de son mieux" et que l'effort au-delà de "ce mieux" est simplement un effort perdu qui ne fait que nous épuiser inutilement. Voyez la chose comme vous le feriez d'une centrale électrique ; nous avons une station génératrice d'électricité qui fournit la lumière à un certain nombre de lampes. Si le générateur fonctionne à telle ou telle vitesse, ou fournit tel ou tel rendement pour que les besoins des lampes soient facilement satisfaits, alors il travaille bien dans les limites de sa capacité. Mais si pour une raison quelconque le générateur est accéléré et que la production soit beaucoup plus grande que ce qui peut être absorbé par les lampes, tout l'excès de production doit être détourné quelque part — gaspillé — ce qui gaspille également la vie du générateur qui fonctionne trop vite inutilement.

Une autre façon de présenter la chose est la suivante ; vous possédez une voiture et sur l'autoroute vous voulez aller à, disons, trente milles (50 km approx.) à l'heure (la plupart des gens veulent aller beaucoup plus vite que cela, mais trente milles à l'heure est bien suffisant pour notre exemple !). Si vous êtes un conducteur raisonnable vous serez en "top gear", à la plus haute vitesse, roulant à trente milles à l'heure, le moteur tournant très lentement. À cette

vitesse il y aura très très peu d'usure et pas de tension du tout sur le moteur qui travaille bien dans les limites de sa capacité. Mais supposons que vous ne soyez pas un très bon conducteur et que vous fonciez sur l'autoroute à trente milles à l'heure à la plus basse vitesse ! Alors le moteur pourra tourner cinq ou six fois plus vite à cause de l'engrenage et il devra mettre peut-être autant de puissance, autant d'effort, qu'il lui faudrait pour faire cent milles (160 km approx.) à l'heure à la plus haute vitesse. Vous obtiendrez ainsi beaucoup de bruit, une énorme consommation d'essence et cinq ou six fois plus d'usure pour accomplir le même objectif que vous le feriez à la plus haute vitesse.

La Voie du Milieu, ainsi, signifie prendre un chemin raisonnable, travaillant juste assez durement qu'il est nécessaire pour accomplir une tâche spécifique, mais non gaspiller votre vie et votre énergie en vous surmenant ! Trop de gens pensent qu'ils doivent travailler, travailler et travailler encore, et le plus durement ils travaillent pour atteindre un objectif, plus ils gagnent de mérite. Rien ne pourrait être plus éloigné des faits ; une personne devrait toujours — nous ne pouvons assez le répéter — travailler juste assez durement pour accomplir la tâche en cours.

Mais revenons-en à la récréation. La récréation, comme nous l'avons dit, c'est la re-crédation. Si nous nous fatiguons cela signifie que seuls certains muscles, seules certaines zones du corps sont devenus fatigués. Si, par exemple, nous avons trop soulevé notre bras droit en déplaçant peut-être des briques, en déplaçant peut-être des livres, le bras commencera alors à se

fatiguer, deviendra douloureux, mais nos jambes sont encore en état de marche tout comme le sont nos oreilles et nos yeux. Ainsi laissons-nous nous "re-crée" en faisant une promenade, en écoutant de la bonne musique ou en lisant un livre. De cette manière nous utiliserons d'autres nerfs et d'autres muscles et nous retirerons en fait toute charge supplémentaire d'électricité neurale dans les muscles qui ont été surchargés et qui ont besoin maintenant de se détendre. Ainsi — dans la récréation vous vous re-créez vous-même et vos capacités.

Avez-vous travaillé très fort pour essayer de voir votre aura ? Essayer de voir l'éthérique ? Peut-être avez-vous essayé trop fort. Si vous n'avez pas eu le succès que vous désirez, ne vous découragez pas ; il faut du temps, de la patience et beaucoup de foi, mais ça peut se faire. Vous essayez de faire quelque chose que vous n'avez pas fait auparavant et vous ne vous attendriez pas à devenir médecin ou avocat ou un grand artiste du jour au lendemain ; pour devenir avocat vous vous attendriez à devoir aller à l'école, puis au lycée et ensuite à une certaine université. Cela prendrait du temps, cela pourrait prendre des années, vous travailleriez consciencieusement pendant de bien nombreuses heures chaque jour et peut-être de bien nombreuses heures chaque nuit pour atteindre votre objectif de devenir — quoi ? — un médecin ? Un avocat ? Un agent de change ? Tout se ramène à ceci ; vous ne pouvez obtenir de résultats du jour au lendemain. Plusieurs philosophies indiennes nous disent qu'en aucun cas une personne ne devrait essayer de voir de façon clairvoyante en moins de dix ans ! Nous

ne souscrivons pas du tout à cette façon de voir, nous croyons que quand une personne est prête pour la clairvoyance, elle verra de façon clairvoyante ; mais nous souscrivons vraiment avec le point de vue qu'une personne ne peut obtenir de résultats du jour au lendemain, vous devez travailler pour ce que vous allez obtenir, vous devez pratiquer, vous devez avoir la foi. Si vous étudiez pour être médecin, vous avez alors foi en vos professeurs, vous avez foi en vous-même, vous faites votre travail d'étude en classe, vous faites vos devoirs après les classes et malgré tout ça prend des années de formation pour devenir médecin. Quand vous étudiez avec nous et essayez de voir l'aura, combien de temps étudiez-vous ? Deux heures par semaine ? Quatre heures par semaine ? Eh bien, peu importe le nombre d'heures, vous n'étudiez pas huit heures par jour et ne faites pas non plus de devoirs. Ainsi — soyez patient parce que définitivement l'aura peut être vue et sera vue si vous avez cette patience et la foi.

Au fil des années nous avons reçu un formidable courrier de tous les coins du monde, même de gens derrière le Rideau de Fer. Il y a une jeune fille en Australie qui possède de remarquables pouvoirs de clairvoyance ; elle a dû cacher ses aptitudes parce que sa famille pense qu'il y a quelque chose de "bizarre" à son sujet si elle dit qu'elle sait ce qu'ils pensent ou si elle peut discuter de leur état de santé. À Toronto au Canada, il y a une autre dame qui en l'espace de quelques semaines seulement est devenue capable de voir l'éthérique, peut voir le pouvoir éthérique s'écoulant du bout des doigts et peut voir la "fleur de

lotus" onduler au sommet d'une tête. Ses progrès ont été tout à fait remarquables, elle peut voir l'éthérique dans sa presque totalité et nous croyons comprendre qu'elle commence maintenant à voir l'aura. Elle fait partie de ces gens heureux qui peuvent voir les Esprits de la Nature et l'aura des fleurs. En tant qu'artiste elle a pu peindre les fleurs entourées de leur aura.

Pour vous montrer que les pouvoirs de clairvoyance ne sont limités à aucune localité, mais sont universels, nous allons citer une lettre d'une dame très douée en Yougoslavie. Nous avons écrit à cette dame en lui disant que nous aimerions incorporer dans ce Cours quelque chose de son expérience et elle nous a écrit une lettre nous donnant la permission de la citer. Voici ce qu'elle écrit. Nous avons très légèrement modifié l'anglais afin que les gens puissent suivre plus facilement. Voici : —

"Très Chers Amis d'autres parties du monde ! Nous vivons certainement en un temps qui nous demande jour après jour — d'être ou ne pas être. Le temps est fini de s'asseoir comme un chat derrière le poêle. La vie aussi bien que l'éternité place devant nous la question Oui ou Non ? De quel Oui ou Non s'agit-il ? Il s'agit de savoir si nous allons affamer notre âme et rendre notre corps malade, ou bien nourrir notre âme et rendre notre corps sain, beau et en harmonie. Pourquoi est-ce que je parle toujours de l'âme, quelque chose que nous ne pouvons voir, que les chirurgiens ne peuvent enlever et nous présenter sur un plateau ? Chers Amis, que vous croyiez en l'existence de l'âme ou non, l'âme EST là ! Avez-vous un peu de temps à m'accorder ? Ne vous précipitez pas au cinéma ou à un match de

football, dans les magasins ou à votre voiture, écoutez un moment, car ceci est vraiment une question très importante.

"Dans la partie Occidentale de notre Terre nous n'avons pas beaucoup de gens qui peuvent voir ce que l'on appelle le monde invisible, qui peuvent voir l'aura des gens. Cela signifie la lumière ou l'ombre, s'il y a une lumière ou une âme très attachée à la terre autour du corps et, spécialement, autour de la tête d'une personne. L'âme est la partie éternelle, imperturbable, de nous-mêmes, c'est notre Corps Supérieur et sans elle nous ne pourrions exister. J'ai le don de voir les auras depuis les toutes premières années de ma vie.

"Quand j'étais petite je croyais que tout le monde pouvait voir ce que je voyais. Plus tard, quand on me prit pour une menteuse ou qu'on me déclara folle, je compris que les autres ne pouvaient pas voir ce que je voyais. Permettez-moi de vous décrire le chemin que je suivis.

"Avez-vous jamais remarqué les lignes autour du bois dans la partie intérieure d'un arbre ? Elles indiquent les années durant lesquelles l'arbre a vécu, vous pouvez dire les années de vaches maigres et les années fructueuses. Rien du tout ne reste sans signes. Rien. Une fois j'étais debout devant une vieille église et vis ce que les autres gens sur la Terre ne pourraient pas voir. Il y avait autour du bâtiment une merveilleuse lumière et autour de cette lumière, suivant les contours de l'édifice, il y avait de délicates lignes comme dans le bois. J'examinai les lignes et en parlai aux gens. Il y avait une ligne pour chaque siècle exactement ; c'était à la vieille église de Remete près de Zagreb, la capitale

de la Croatie. À partir de ce moment, je fus capable de lire les lignes autour des bâtiments anciens et de dire leur âge. Un jour une amie me demanda : 'Quel âge a cette chapelle ?' Je lui répondis : 'Je ne vois rien ; aucune ligne autour encore, seulement une lumière'. 'C'est ça', répondit-elle, 'Cette chapelle n'a pas encore cent ans'.

"Vous voyez, si un bâtiment a une 'âme', combien plus en aura quelque chose de vivant. Je peux voir l'aura du bois, des arbres et des prés, des fleurs, surtout après le coucher du soleil ; cette lumière douce mais intense autour de toutes les créatures vivantes, autour de votre chien aussi bien qu'autour de votre chat.

"Voyez-vous le petit oiseau là-bas qui chante son chant du soir ? Comment des gerbes de lumière entourent le petit oiseau, son âme frémissante de bonheur. Mais aussi, ce petit oiseau, un garçon arriva et le tua. La petite aura a frémi encore un moment et a disparu. C'était comme un cri à travers toute la Nature. Je l'ai vue, l'ai ressentie, en ai parlé et on m'a traitée de folle.

"Quand j'avais dix-huit ans, je me tenais un jour devant un miroir. C'était à la tombée de la nuit et je me préparais à aller au lit. La chambre était presque dans l'obscurité et je portais une longue chemise de nuit blanche. Subitement, je vis une lumière dans le miroir. Elle m'attira, je levai les yeux et vis autour de moi une flamme d'abord bleue, puis or. Ne sachant rien au sujet de l'aura, je fus prise de peur et descendis en courant vers mes parents en hurlant 'Je suis en feu !'. Ça ne me faisait aucun mal mais qu'est-ce que c'était ?

Ils me regardèrent bouche bée, allumèrent les lampes et ne virent plus rien. Mais ils éteignirent la lumière et me virent alors comme baignant dans des flammes vivantes dorées. Notre servante entra et hurla de peur. Elle repartit en courant. Je me souvins alors de ce que j'avais vu sur les autres personnes, mais c'était plutôt différent en le voyant sur moi-même. J'étais maintenant réellement prise de peur. Mon père éteignait et allumait, éteignait et allumait et c'était chaque fois pareil — la lumière éteinte, je baignais dans une lumière dorée et quand la lumière de la pièce était allumée, ma luminosité ne pouvait pas être vue aussi clairement.

"Je trouvais tout cela intéressant quand je fus certaine qu'aucun mal ne m'était fait et à partir de ce moment, je pris un très grand intérêt à regarder l'aura d'autres personnes.

"Savez-vous ce que signifie la peur ? Durant la guerre j'ai souvent eu très peur en voyant l'aura de mes semblables quand les bombardiers passaient au-dessus de nous et que les bombes tombaient. Une fois, quand j'étais en prison sous le régime Nazi, j'étais dans une cellule condamnée à la mort. Je fus emmenée à la chambre de torture parce que j'avais certaines informations qui intéressaient mes bourreaux. Je vis l'aura d'autres personnes sous la torture. C'était quelque chose d'épouvantable ; l'aura se rétrécissait comme collée au corps, si faible et sans lumière réelle, presque éteinte, presque morte et pire encore quand j'entendis des cris d'agonie de torture, l'aura elle-même vacilla. Quelque chose monta en moi, toutefois, quelque chose comme une force sainte. N'est-il pas

écrit dans les Saintes Écritures 'Craignez seulement ceux qui tuent l'âme, mais non ceux qui tuent le corps' ? Je commençai à me concentrer et à essayer de reconforter les autres ; je me sentis en meilleure condition. Une autre femme m'aida dans cette tâche et finalement la cellule contenant ceux condamnés à mort nous vit plus encouragés et nous commençâmes tous à chanter. Je passai à travers toutes les interrogations, toutes les longues heures et toute la souffrance en m'en sortant indemne parce que je me concentrai sur l'éternité, je me concentrai sur la Vraie Vie après ce cauchemar. Les tortionnaires ne pouvaient rien faire avec moi et finalement, en colère, me jetèrent hors de prison parce que je les démoralisais !

"Si j'avais cédé à la peur, à la terreur, mes seize camarades et moi — victimes de persécution — aurions été tués.

"Nous de l'Occident, nous Européens, avons beaucoup à apprendre de l'Extrême-Orient. Nous devons apprendre à conquérir nos imaginations et à surmonter la peur.

"Comme je la vois, l'aura des gens de l'Ouest vacille énormément ; ils ne sont jamais tranquilles, rarement en harmonie. Nos auras désordonnées contaminent d'autres auras et cela devient comme une épidémie. Hitler n'aurait pu réussir avec ses discours divagants si l'aura des gens n'avaient pas été affectée et influencée par l'aura d'Hitler. Hitler ne put réussir que parce que ses auditeurs ne pouvaient contrôler leur propre imagination.

"Êtes-vous fatigué ? Allez-vous me lire encore un peu ? Allons chez les plus pauvres des êtres, les

déments, allons visiter une clinique psychiatrique à Zagreb. Il y a plusieurs jours de cela j'y ai fait des recherches sur l'aura en regardant à travers le rideau de fils de fer. Mais ces malades n'étaient pas parmi les pires cas ; un ami m'introduisit au médecin doyen, un homme très sceptique. Je lui dis que je désirais observer l'aura de ses patients. Il me regarda comme étant digne d'incarcération en tant que lunatique, mais décida finalement de me laisser voir quelques-uns de ses patients. À la fin, les infirmiers amenèrent une femme vraiment très très malade, une femme très mal en point, ses yeux roulant et les dents grinçantes, avec des cheveux dressés comme des flammes diaboliques autour de sa tête. C'était vraiment une vision effrayante. Mais ce n'était rien en comparaison de ce que je voyais dans le monde invisible. Je vis l'âme de la femme complètement en dehors de son corps, prise dans une lutte farouche avec l'ombre sinistre qui essayait de prendre possession du corps. Tout ce qui l'entourait tourbillonnait et était en disharmonie. Finalement on emmena la femme et je dis au docteur que cette femme ne pourrait pas être guérie parce qu'elle était vraiment la victime d'une possession démoniaque !"

Sur ce, nous allons mettre un terme à cette Leçon particulière en faisant remarquer que ce que cette dame très douée de Yougoslavie a vu, vous pouvez aussi le voir avec de la pratique, avec de la persévérance et avec de la foi. Souvenez-vous — Rome n'a pas été bâtie en un jour, pas plus qu'un docteur ou un avocat ne le deviennent du jour au lendemain ; ils

doivent étudier pour réussir et il en va de même pour vous. Il n'y a aucune voie facile, sans douleur !

LEÇON DIX-NEUF

De temps à autre nous avons mentionné le Document Akashique. Discutons à présent ce sujet extrêmement fascinant, car le Document Akashique est quelque chose qui concerne chaque personne et chaque créature qui ait jamais vécu. Avec le Document Akashique nous pouvons voyager dans le passé tout au long de l'histoire, nous pouvons voir tout ce qui est arrivé, non seulement sur ce monde, mais sur d'autres mondes aussi, car l'homme de science commence à réaliser ce que les occultistes ont toujours su, que d'autres mondes sont habités par d'autres personnes pas nécessairement humaines, mais des êtres néanmoins doués de sensations.

Avant de pouvoir en dire plus au sujet du Document Akashique nous devons savoir quelque chose à propos de la nature de l'énergie ou matière. La matière, nous dit-on, est indestructible, elle continue pour toujours. Les ondes, les ondes électriques, sont indestructibles. Les hommes de science ont récemment découvert que si un courant est induit dans une bobine de fil de cuivre, dont la température est réduite aussi près que possible du zéro absolu, le courant induit continue sans arrêt et sans jamais diminuer. Nous savons tous qu'à des températures normales le courant diminuerait bientôt et disparaîtrait à cause des diverses résistances. Ainsi — la science a découvert un nouveau

véhicule ; la science a découvert que si un conducteur en cuivre est réduit suffisamment en température, le courant continue de circuler et reste le même sans aucune source d'énergie extérieure. Avec le temps les savants découvriront que l'Homme a d'autres sens, d'autres capacités, mais cela ne sera pas découvert encore, car les savants procèdent lentement et pas toujours sûrement !

Nous avons dit que les ondes sont indestructibles. Penchons-nous sur le comportement des ondes lumineuses. La lumière nous parvient de très très lointaines planètes dans des univers éloignés du nôtre. D'immenses télescopes sur Terre explorent l'espace, en d'autres termes, ils collectent la lumière venant d'endroits infiniment éloignés. Certaines des planètes dont nous recevons la lumière ont émis cette lumière longtemps avant que ce monde, ou même cet univers, entre en existence. La lumière est une chose vraiment très rapide ; la vitesse de la lumière est si rapide que nous pouvons à peine l'imaginer, mais c'est parce que nous sommes dans des corps humains et grandement entravés par toutes sortes de limitations physiques. Ce que nous considérons comme "rapide" ici a un sens différent sur un plan d'existence différent. À titre d'illustration, disons qu'un cycle d'existences pour un humain est de soixante-douze mille ans. Durant ce cycle une personne vient encore et encore sur différents mondes, dans différents corps. Les soixante-douze mille ans, alors, sont la longueur de notre "terme scolaire".

Quand nous parlons de "lumière" au lieu d'ondes de radio, ondes électriques ou autres ondes, nous le

faisons simplement parce que la lumière peut être observée sans aucun équipement, mais pas une onde de radio. Nous pouvons voir la lumière du soleil, la lumière de la lune et si nous avons un bon télescope ou une paire de puissantes jumelles, nous pouvons voir la lumière de très lointaines étoiles qui a commencé avant que la Terre ne soit même un nuage de molécules d'hydrogène flottant dans l'espace.

La lumière est également utilisée comme une mesure de temps ou de distance. Les astronomes parlent "d'années lumière" et nous allons vous dire de nouveau que la lumière venant d'un monde très lointain peut encore être en train de voyager après que ce monde ait cessé d'exister, d'où il est clair que nous pouvons recevoir l'image de quelque chose qui n'est plus là, quelque chose qui est mort il y a des années. Si vous trouvez cela difficile à comprendre, voyez la chose de la façon suivante : nous avons une étoile dans les infinités de l'espace. Pendant des années, des siècles, cette étoile a réfléchi ses ondes lumineuses sur la Terre. Les ondes lumineuses peuvent prendre mille, dix mille ou un million d'années pour atteindre la Terre, parce que l'étoile, la source de la lumière, est tellement éloignée. Un jour l'étoile entre en collision avec une autre étoile ; il peut y avoir un grand flamboiement de lumière ou il peut y avoir extinction. Pour notre propos, disons qu'il y a extinction totale. Ainsi la lumière a disparu, mais pendant mille, dix mille ou un million d'années après sa disparition, la lumière nous atteint toujours parce qu'elle prend tout ce temps pour couvrir la distance entre la source originelle de lumière et nous-mêmes.

Ainsi, nous voyons la lumière après que sa source ait cessé d'exister.

Supposons quelque chose d'absolument impossible tandis que nous sommes dans le corps physique, mais qui est tout à fait facile et banal quand nous sommes hors du corps. Supposons que nous pouvons voyager plus vite que la pensée. Nous avons besoin de voyager plus vite que la pensée parce que la pensée a une vitesse très définie comme n'importe quel docteur vous le dira. On sait en fait avec quelle rapidité une personne réagit à une situation donnée, avec quelle rapidité ou quelle lenteur une personne va donner le coup de frein sur une voiture, ou un coup de volant vers le côté. On sait avec quelle rapidité les impulsions de la pensée voyagent de la tête aux pieds. Nous voulons, dans le but de cette discussion, voyager instantanément. Imaginons que nous pouvons aller instantanément sur une planète qui reçoit la lumière qui a été émise de la Terre il y a trois mille ans. Ainsi, nous qui sommes sur cette lointaine planète recevrons la lumière envoyée de la Terre il y a trois mille ans. Supposons que nous disposions d'un télescope de type non encore imaginé avec lequel nous pouvons voir la surface de la Terre, ou interpréter les rayons de lumière qui nous parviennent, alors cette lumière envoyée il y a trois mille ans nous montrerait des scènes du monde qui se sont déroulées à ce moment-là. Nous pourrions voir la vie telle qu'elle était dans l'Égypte ancienne, nous pourrions voir le monde Occidental barbare où les gens couraient çà et là couverts de teinture de plantes ou même moins et en

Chine nous trouverions une très haute civilisation — tellement différente de ce qu'il y a à l'heure actuelle !

Si nous pouvions instantanément voyager plus près, nous devrions voir des images tout à fait différentes. Transportons-nous sur une planète qui est si éloignée de la Terre que la lumière prend mille ans pour voyager entre cette planète et la Terre. Alors, nous devrions voir des scènes de la Terre telles qu'elles se sont produites il y a mille ans ; nous devrions voir une haute civilisation en Inde, nous devrions voir la propagation du Christianisme partout dans le monde Occidental et peut-être certaines des invasions de l'Amérique du Sud. Le monde également nous paraîtrait quelque peu différent de son apparence actuelle parce que tout le temps un littoral change, la terre s'élève de la mer, les rives sont érodées. Au cours d'une vie pas beaucoup de différence n'est constatée, mais mille ans nous donneraient une chance de voir et d'apprécier la différence.

Pour le moment nous sommes sur un monde qui a les plus singulières limitations, nous ne sommes capables de percevoir et de recevoir des impressions que sur une gamme de fréquences très limitée. Si nous pouvions pleinement utiliser quelques-unes de nos aptitudes "hors du corps" comme nous le pouvons dans le monde astral, nous verrions les choses sous un tout autre angle, nous percevrions que toute matière est réellement indestructible, que toute expérience qui s'est jamais produite sur le monde rayonne toujours de façon visible sous forme d'ondes. Avec des aptitudes spéciales nous pourrions capter ces ondes de la même façon que nous pouvons intercepter les ondes de

lumière. Prenez comme simple exemple un projecteur de diapositives ordinaire ; vous allumez votre projecteur de diapositives dans une pièce sombre et vous mettez une diapositive dans l'endroit approprié. Si vous mettez un écran — un écran blanc de préférence — devant la lentille du projecteur à une certaine distance de celui-ci et concentrez la lumière sur l'écran, vous voyez une image. Mais si vous avez votre projecteur projetant son image à l'extérieur de la fenêtre et dans la noirceur au-delà, vous voyez seulement un léger faisceau de lumière sans image. Il s'ensuit que la lumière doit être interceptée, doit réfléchir sur quelque chose avant de pouvoir être totalement perçue et reconnue. Prenez une torche par une nuit claire et sans nuages ; vous pourriez voir un faible tracé de lumière, mais c'est seulement quand la lumière se pose sur un nuage ou un avion que vous pouvez réellement la voir pour ce qu'elle est.

Cela a longtemps été le rêve de l'Homme de faire une chose appelée "voyage dans le temps". Cela, évidemment, est une conception fantastique quand on est dans la chair et sur la Terre, parce qu'ici dans la chair nous sommes tristement limités, nos corps sont des instruments des plus imparfaits et comme nous sommes ici pour apprendre, nous avons implanté en nous beaucoup de doute, beaucoup d'indécision et avant de pouvoir être convaincus, nous voulons une "preuve" — soit la capacité de mettre une chose en pièces pour voir comment elle fonctionne et s'assurer qu'elle ne fonctionnera plus de nouveau. Quand nous nous transportons au-delà de la Terre dans l'astral, ou même au-delà de l'astral, un voyage dans le temps est

aussi simple que l'est sur Terre une visite au cinéma ou au théâtre.

Le Document Akashique, donc, est une forme de vibration, pas nécessairement de vibrations lumineuses parce qu'il embrasse aussi le son. C'est une forme de vibration qui sur Terre n'a pas de terme pour le décrire. Le mieux que l'on puisse faire est de l'assimiler à une onde radio. Nous avons tout autour de nous en tout temps des ondes radio venant de toutes les parties du monde ; chacune d'elles apporte un programme différent, une langue différente, une musique différente, une heure différente. Il est possible que des ondes arrivent d'une certaine partie du monde qui contiennent un programme qui, pour nous, sera diffusé demain ! Toutes ces ondes nous arrivent constamment, mais nous n'en sommes pas conscients et ce n'est que quand nous avons un dispositif mécanique que nous appelons un poste de radio que nous pouvons recevoir ces ondes et les ralentir afin de les rendre audibles et compréhensibles pour nous. Ici, avec un dispositif mécanique ou électrique, nous ralentissons les fréquences d'ondes radiophoniques et les convertissons en fréquences d'ondes audio. De façon presque semblable si, sur Terre, nous pouvions ralentir l'onde du Document Akashique, nous serions sans aucun doute capables de faire passer des scènes historiques authentiques à l'écran de télévision et alors les historiens en piqueraient des crises quand ils verraient que l'histoire telle qu'imprimée dans les livres est complètement, complètement fausse !

Le Document Akashique, ce sont les vibrations indestructibles se composant de la somme totale des

connaissances humaines qui émanent du monde et de la même façon qu'un programme de radio est diffusé, il continue sans cesse. Tout ce qui s'est produit sur cette Terre existe toujours sous la forme de vibrations. Quand nous sortons du corps nous n'utilisons pas de dispositif spécial pour comprendre ces ondes ; nous n'utilisons rien pour les ralentir, car au contraire, en sortant du corps, nos propres "récepteurs d'ondes" sont accélérés afin que, avec de la pratique, avec de l'entraînement, nous puissions recevoir ce que nous appelons le Document Akashique.

Revenons-en à ce problème du dépassement de la lumière. Ce sera plus facile si nous oublions la lumière pour le moment et nous occupons plutôt du son parce que le son est plus lent et nous n'avons pas besoin de si vastes distances avant d'obtenir des résultats. Supposons que vous vous teniez debout dans un endroit dégagé et entendiez soudainement le bruit d'un jet ultra-rapide. Vous entendez le son, mais il est inutile de lever la tête vers le point d'où le son semble venir parce que le jet va plus vite que le son et sera donc en avance sur le son lui-même. Durant la Seconde Guerre Mondiale les missiles étaient lancés de l'Europe asservie pour provoquer la destruction en Angleterre. Les missiles s'abattaient sur les maisons, les détruisant et tuant les gens. La première alerte que les gens avaient que ces missiles étaient sur eux était le bruit de l'explosion, le fracas des chutes de pierres et les cris perçants des blessés. Plus tard, quand la poussière se dissipait quelque peu, venait le bruit de l'arrivée du missile ! Cette expérience tout à fait bizarre était causée par le fait que le missile voyageait tellement

plus rapidement que le bruit qu'il faisait. C'était ainsi que le missile semait toute sa destruction avant que l'on en entende le bruit.

On peut se tenir au sommet d'une colline et regarder un canon placé peut-être au sommet d'une autre colline. On ne peut pas entendre l'obus du canon quand il est exactement au-dessus de soi, mais le bruit vient peu après quand l'obus est encore en pleine course dans le lointain. Nul n'a jamais été tué par un obus qu'il entendait, car l'obus arrive en premier et le bruit plus tard. C'est pourquoi il est si drôle que les gens en temps de guerre aient l'habitude de se baisser vivement au bruit d'un obus passant au-dessus des têtes. En réalité, s'ils pouvaient entendre le bruit cela signifiait que l'obus était déjà passé. Le son est lent comparé à la vue ou la lumière. Nous tenant encore au sommet de cette colline, nous pouvons voir un canon faire feu, nous pouvons voir l'éclair sortir de la gueule du canon et bien après — le temps dépendant de la distance que nous sommes du canon — nous entendons le bruit de l'obus passant au-dessus de nous. Vous pouvez avoir observé un homme abattant un arbre ; l'homme se tiendra à quelque distance, vous verrez effectivement la hache frappant le tronc d'arbre et puis un court moment après, vous entendrez le "tonk-tonk" du bruit. C'est une expérience que la plupart de nous avons faite.

Le Document Akashique contient la connaissance de tout ce qui s'est passé sur ce monde. Les mondes ailleurs ont leur propre Document Akashique de la même façon que les pays en dehors du nôtre ont leurs propres programmes de radio. Ceux qui savent

comment, peuvent se brancher sur le Document Akashique de n'importe quel monde, pas simplement le sien propre et peuvent alors voir les événements de l'histoire, peuvent voir comment les livres d'histoire ont été falsifiés. Mais il y a plus dans le Document Akashique que de satisfaire une vaine curiosité — on peut examiner le Document Akashique et voir ce qui a mal tourné avec nos propres plans. Quand nous mourons à la Terre nous allons sur un autre plan d'existence où chacun d'entre nous doit faire face à ce qu'il a, ou ce qu'il n'a pas, fait ; nous voyons la totalité de notre vie passée à la vitesse de la pensée, nous la voyons à travers le Document Akashique, nous la voyons non seulement à partir du moment de notre naissance, mais à partir du moment où nous avons planifié comment et où nous allions naître. Alors, ayant cette connaissance, ayant vu nos erreurs, nous planifions de nouveau et essayons encore une fois, exactement comme un enfant à l'école qui voit ce qui a mal tourné grâce aux réponses des épreuves d'examen, reprend l'examen encore une fois.

Bien naturellement, cela prend un long long entraînement avant que l'on puisse voir le Document Akashique, mais avec de l'entraînement, avec de la pratique et de la foi cela peut se faire et se fait effectivement constamment. Ne pensez-vous pas que nous pourrions faire une pause un moment et discuter cette chose appelée la "foi" ?

La foi est une chose définie qui peut et doit être cultivée de la même façon qu'une habitude ou une plante de serre doit être cultivée. La foi n'est pas aussi robuste qu'une mauvaise herbe ; elle est en fait

beaucoup plus comme une plante de serre. Elle doit être choyée, doit être nourrie, doit être soignée. Pour obtenir la foi nous devons répéter, répéter et répéter notre affirmation de foi afin d'en enfoncer la connaissance dans notre sub-conscient. Ce sub-conscient représente les neuf-dixièmes de nous, c'est-à-dire de loin la plus grande partie de nous. Nous le comparons souvent à un vieil homme paresseux qui ne veut tout simplement pas être dérangé. Le vieil homme lit son journal, peut-être avec sa pipe à la bouche et les pieds dans ses confortables pantoufles. Il est réellement fatigué de tout le vacarme, tout le bruit, toutes les incessantes distractions autour de lui. Des années d'expérience lui ont appris à se protéger de tout sauf des interruptions et des distractions les plus obstinées. Comme un vieil homme qui est partiellement sourd, il n'entend pas quand il est appelé la première fois. La deuxième fois qu'il est appelé il n'entend pas parce qu'il ne veut pas entendre, parce qu'il pense qu'il peut s'agir de travail pour lui ou une interruption de son plaisant loisir. La troisième fois il commence à devenir irrité parce que l'interlocuteur dérange sa ligne de pensée pendant qu'il est peut-être plus désireux de lire le résultat des courses que de faire quoi que ce soit qui exige un effort. Continuez sans arrêt à répéter votre foi et alors le "vieil homme" se secouera et quand la connaissance est implantée dans votre sub-conscient, vous aurez alors la foi automatique. Nous devons faire clairement comprendre ici que la foi n'est pas la croyance ; vous pouvez dire "Je crois que demain est lundi" et cela signifie une certaine chose. Vous ne diriez pas "J'ai la foi que demain est lundi"

parce que cela signifierait une chose complètement différente. La foi est quelque chose qui, habituellement, grandit avec nous. Nous devenons un Chrétien, ou un Bouddhiste, ou un Juif parce que, habituellement, nos parents étaient Chrétiens, Bouddhistes ou Juifs. Nous avons foi en nos parents — nous croyons que ce que nos parents croyaient était correct — et ainsi notre "foi" devient la même que celle de nos parents. Certaines choses qui ne peuvent pas être définitivement prouvées pendant que nous sommes sur la Terre exigent la foi, d'autres choses qui peuvent être prouvées peuvent être crues ou ne pas être crues. Il y a une distinction et l'on devrait prendre conscience de cette distinction.

Mais, tout d'abord, qu'est-ce que vous voulez croire, qu'est-ce qui exige votre foi ? Décidez de ce qui demande la foi, pensez-y sous tous ces angles. Est-ce la foi dans une religion, la foi dans une aptitude ? Pensez-y sous autant d'angles que vous le pouvez et puis, vous assurant que vous y pensez d'une façon positive, affirmez — déclarez — à vous-même que vous pouvez faire ceci ou cela, ou que vous allez faire ceci ou cela, ou que vous *croyez* dur comme fer en ceci ou cela. Vous devrez continuer de l'affirmer. À moins de continuer à affirmer, vous n'aurez jamais la "foi". Les grandes religions ont des fidèles. Ces fidèles sont ceux qui vont à l'église, la chapelle, la synagogue, ou le temple et par des prières répétées non seulement dans leur propre intérêt, mais dans celui des autres aussi, leur sub-conscient s'est rendu compte qu'il y a certaines choses qui demandent "la foi". En Extrême-Orient il existe des choses telles que les mantras. Une personne dira une certaine chose — un mantra — et le

dira à maintes reprises et le répétera encore et encore. Il est probable que la personne ne sache même pas ce que dit le mantra ! Cela n'a pas d'importance parce que les fondateurs de la religion qui ont composé le mantra l'auront arrangé d'une façon telle que les vibrations engendrées par la répétition du mantra enfonce dans le subconscient la chose désirée. Bientôt, même si la personne ne comprend pas parfaitement le mantra, il devient partie intégrante du subconscient de la personne et la foi est alors purement automatique. De la même façon, si vous répétez les prières à maintes reprises, vous commencez à les croire. Tout cela est une question d'obtenir de votre sub-conscient qu'il comprenne et coopère et une fois que vous avez la foi vous n'avez plus à vous inquiéter par la suite, parce que votre sub-conscient vous rappellera toujours que vous avez cette foi et que vous pouvez faire ces certaines choses.

Répétez-vous encore et encore que vous allez voir une aura, que vous allez être télépathique, que vous allez faire ceci ou cela, quel que soit ce que vous voulez faire tout particulièrement. Alors, avec le temps, vous le ferez. Tous les hommes prospères, tous ceux qui deviennent millionnaires ou inventeurs sont des gens qui ont foi en eux-mêmes, ils ont la foi qu'ils peuvent faire ce qu'ils cherchent à faire, parce qu'en croyant d'abord en eux-mêmes, en croyant en leurs propres compétences et capacités, ils produisent alors la foi qui fait que la croyance devient réalité. Si vous continuez à vous dire que vous allez réussir, vous réussirez, mais vous allez réussir seulement si vous poursuivez votre affirmation de succès et ne laissez pas le doute (le

négatif de la foi) s'immiscer. Essayez cette affirmation du succès et les résultats vous stupéfieront réellement.

Vous pouvez avoir entendu parler de gens qui peuvent dire à une autre personne ce qu'elle était dans une vie antérieure, ce qu'elle faisait. Cela provient du Document Akashique, car plusieurs personnes "dans leur sommeil" voyagent dans l'astral et voient le Document Akashique. Quand elles reviennent, au matin, comme nous en avons déjà discuté, elles rapportent un souvenir déformé et bien que certaines des choses qu'elles disent soient vraies, d'autres sont des distorsions. Vous constaterez que la plupart des choses dont vous entendez parler sont reliées à la souffrance. Les gens semblent avoir été des tortionnaires, semblent avoir été toutes sortes de choses principalement mauvaises. C'est parce que nous venons sur cette Terre comme à une école, nous devons nous souvenir à tout moment que les gens doivent avoir des épreuves pour se purifier de leurs fautes, de la même façon que le minerai est placé dans un four et soumis à une chaleur intense afin que la crasse ou les déchets montent à la surface là où ils peuvent être écumés et jetés. Les humains doivent subir des tensions qui les pousseront presque, mais pas tout à fait, jusqu'au point de rupture pour que leur spiritualité soit testée et que leurs fautes soient supprimées. Les gens viennent sur cette Terre pour apprendre des choses et ils apprennent beaucoup plus rapidement et plus définitivement par l'épreuve que par la gentillesse.

Ceci est un monde d'épreuves, c'est une école de formation qui est presque une maison de correction et

bien qu'il y ait de rares bontés qui brillent comme le faisceau lumineux d'un phare par une nuit sombre, le monde en grande partie est lutte. Regardez l'histoire des nations si vous contestez ce fait, regardez toutes les guerres naissantes. C'est en effet un monde d'impureté et cela rend la tâche difficile pour les Plus Hautes Entités de venir ici comme elles le doivent afin de superviser ce qui s'y passe. C'est un fait qu'une Plus Haute Entité venant sur cette Terre doit endosser une quelconque impureté qui servira presque comme une ancre et la gardera en contact avec la Terre. La Haute Entité qui vient ici ne peut pas venir dans sa forme pure, sans tache, parce qu'elle ne pourrait pas supporter les douleurs et les épreuves de la Terre. Alors — soyez prudent quand vous pensez que telle ou telle personne ne peut pas être aussi Haute que disent certaines personnes parce qu'elle aime trop ceci ou aime trop cela. Tant qu'elle ne boit pas, elle peut être d'une très grande élévation. L'alcool, cependant, annule toutes les hautes compétences.

Bon nombre des plus grands clairvoyants et télépathes ont une quelconque affliction physique parce que la souffrance peut souvent augmenter le taux de vibrations et conférer au malade la télépathie ou la clairvoyance. Vous ne pouvez pas connaître la spiritualité d'une personne simplement en la regardant. Ne portez pas le jugement qu'une personne est mauvaise parce qu'elle est malade ; la maladie peut avoir été choisie délibérément afin que la personne puisse augmenter son taux de vibrations pour une tâche spéciale. Ne jugez pas durement une personne parce qu'elle profère un juron ou n'agit pas tout à fait

comme vous pensez qu'une Haute Entité devrait agir. Il peut vraiment s'agir d'un Grand Personnage qui profère un juron ou a un quelconque autre "vice" afin d'avoir une ancre pour lui permettre de rester sur la Terre. De nouveau, à condition que la personne ne s'adonne pas à la boisson, la personne peut définitivement être la Très Haute Entité que vous avez originellement pensé qu'elle était. Il y a beaucoup d'impureté sur la Terre et tout ce qui est impur se désintègre ; seuls le pur et l'incorruptible se perpétuent. C'est une des raisons pour lesquelles nous venons sur Terre ; dans le monde de l'esprit au-delà de l'astral vous ne pouvez pas avoir la corruption, vous ne pouvez pas avoir le mal sur les Plans Supérieurs et donc les gens viennent sur Terre pour apprendre à la dure. Encore et encore nous le répétons, une Grande Entité venant sur Terre prendra un vice ou une affliction, sachant que comme elle est venue pour accomplir une tâche spéciale, cette affliction ou ce vice ne sera pas retenu comme karma (nous traiterons de cela plus tard), mais considéré plutôt comme un outil, comme une ancre, qui disparaît comme corruption avec le corps physique.

Il y a un autre point que nous allons mettre en évidence et c'est celui-ci : les grands réformateurs de cette vie sont parfois ceux qui, dans une vie antérieure, étaient de grands coupables dans la ligne qu'il ou qu'elle "réforme" maintenant. Hitler reviendra sans aucun doute comme un grand réformateur. Beaucoup de gens de l'Inquisition Espagnole sont revenus comme de grands réformateurs. C'est une pensée qui mérite réflexion. Souvenez-vous — la Voie du Milieu est la voie à suivre. Ne soyez pas si mauvais que vous ayez à en

souffrir plus tard et si vous êtes si pur, si saint que chacun soit au-dessous de vous, alors vous ne pourrez pas rester sur cette Terre. Heureusement, cependant, personne n'est AUSSI pur !

LEÇON VINGT

Nous souhaitons nous occuper bientôt de télépathie, de clairvoyance et de psychométrie, mais tout d'abord vous devez nous permettre une digression — nous permettre de traiter d'un autre sujet. Nous sommes tout à fait conscients que vous pensez maintenant que nous nous écartons du sujet, mais c'est délibéré ; nous savons ce que nous avons à l'esprit et souvent cela VOUS sert que nous attirions votre attention sur un sujet et passions ensuite à autre chose de très nécessaire qui vous serve de fondation.

Nous allons faire clairement comprendre que les gens qui veulent devenir clairvoyants, qui veulent devenir télépathes et avoir des aptitudes psychométriques devront procéder lentement. Vous ne pouvez pas forcer le développement au-delà d'une certaine limite. Si vous voulez bien considérer le monde de la nature vous constaterez que les orchidées exotiques sont en vérité des plantes de serre et si leur développement a été forcé, ce sont alors des fleurs vraiment très fragiles. Il en va de même pour toute chose dont la croissance doit être stimulée artificiellement ou qui a sa croissance forcée. "Les plantes de serre" ne sont pas robustes, elles ne sont pas vivaces, elles sont la proie de toutes sortes de maladies remarquables. Nous voulons que

vous ayez une télépathie bien robuste, nous voulons que vous soyez capable de voir dans le passé par la clairvoyance et nous voulons que vous soyez dans une position telle que vous puissiez ramasser une pierre, par exemple, au bord de la mer et dire ce qui est arrivé à cette pierre au fil des années. C'est possible, vous savez, pour un très bon psychométriste de ramasser une pierre au bord de la mer là où elle n'a pas été touchée par l'homme et de visualiser très clairement quand ce fragment de pierre faisait peut-être partie d'une montagne. Ce n'est pas de l'exagération, c'est très ordinaire, très facile — quand on sait comment s'y prendre ! Alors, jetons de bonnes fondations parce qu'on ne peut pas construire une maison sur des sables mouvants et s'attendre à ce que la maison dure très longtemps.

Pour travailler sur nos "fondations" établissons d'abord que le calme intérieur et la tranquillité sont deux des pierres angulaires de notre fondation, car à moins que l'on ait le calme intérieur on ne pourra pas avoir beaucoup de succès avec la télépathie ou la clairvoyance. Le calme intérieur est un "absolument indispensable" si l'on doit progresser au-delà des étapes primaires les plus élémentaires.

Les humains sont vraiment une masse d'émotions contradictoires. On regarde autour de soi et l'on voit des gens se hâtant dans la rue, se précipitant à leur voiture ou courant pour attraper le bus. Puis il y a la précipitation de dernière minute dans les magasins pour s'approvisionner probablement avant que les magasins ne ferment pour le week-end. Nous avons toujours les nerfs en boule ; nous fulminons et

bouillons et nos cerveaux envoient des étincelles de rage et de frustration. Souvent nous avons des chaleurs, nous constatons que nous sommes sous tension, que nous avons d'étranges pressions en nous. Dans de tels moments nous sentons que nous pourrions exploser. Oui, nous pourrions presque le faire ! Mais cela ne nous aidera pas du tout dans le domaine de la recherche ésotérique si nos ondes cervicales sont tellement incontrôlées que nous bloquons les signaux qui entrent — les signaux qui arrivent tout le temps de partout, de chacun et si nous ouvrons nos esprits nous capterons et comprendrons ces signaux.

Avez-vous déjà essayé d'écouter la radio pendant un orage ? Avez-vous déjà essayé de regarder un programme de télévision alors qu'un idiot était garé juste devant votre fenêtre en laissant tourner le moteur de sa voiture et provoquait ainsi des zigzags sur tout l'écran ? Peut-être avez-vous tenté d'écouter une lointaine station à travers le hurlement et le crépitement de l'électricité statique générée par un orage électrique. Ce n'est pas facile ! Certains d'entre nous sommes intéressés à la réception des ondes courtes et à l'écoute du monde entier, à l'écoute des nouvelles de différents pays, de la musique de divers continents. Si vous avez beaucoup travaillé avec les ondes courtes et avez écouté des endroits éloignés, vous saurez à quel point il peut être très très difficile par moment de capter les paroles à cause de toute l'interférence causée par les parasites, à la fois d'origine humaine et naturelle. Le bruit de démarrage d'une voiture, le déclic intermittent du thermostat du réfrigérateur, ou peut-être quelqu'un est-il en train de

faire l'imbécile avec la sonnette juste au moment où nous voulons écouter. Nous nous mettons de plus en plus "en rogne" en essayant de nous concentrer pour capter le message de la radio. Jusqu'à ce que nous puissions nous débarrasser d'une quantité de ces "parasites" qui sont dans notre esprit, nous aurons de la difficulté avec la télépathie, car le bruit produit par un cerveau humain dépasse de beaucoup le fracas de la plus bruyante vieille bagnole. Vous pouvez croire que c'est de l'exagération, mais au fur et à mesure que vos pouvoirs augmenteront dans cette direction, vous constaterez que nous avons plutôt minimisé l'affaire.

Développons ce thème un peu plus avant parce que nous devons être tout à fait sûrs de ce que nous allons faire avant de le faire, nous devons être tout à fait sûrs des obstacles sur notre parcours, parce que tant que nous ne connaissons pas les obstacles nous ne pouvons pas les surmonter. Considérons la chose sous un angle différent ; c'est chose assez facile de téléphoner d'un continent à un autre pourvu qu'il y ait un câble approprié installé sous l'océan. La ligne téléphonique Trans-Atlantique de, disons, l'Angleterre à New-York ou de l'Angleterre à Adélaïde, par exemple. Même en utilisant ces lignes téléphoniques sous l'eau on obtient des moments brouillés de conversation. Parfois aussi il y aura des fluctuations, mais dans l'ensemble nous pouvons comprendre assez bien ce qui est dit. Malheureusement, une grande partie du globe n'est pas relié par des câbles téléphoniques ! Dans certaines régions, comme entre Montréal et Buenos Aires, il n'y a pas de câbles téléphoniques mais plutôt des choses abominables appelées "liaisons radio". Ces horribles

machins ne devraient jamais, jamais mériter le nom de "téléphone" parce que les utiliser nous paraît être un exploit d'endurance. La conversation est fréquemment déformée au-delà de toute compréhension ; les paroles sont hachées, les hautes fréquences sont coupées, les basses fréquences sont coupées et ainsi plutôt que d'obtenir un ton de voix humain que nous pouvons comprendre, nous obtenons un ton monocorde sans inflexion qui pourrait jaillir de quelque robot. On s'efforce et s'efforce de comprendre ce qui est dit, mais en plus tout ce temps-là il y a un grave inconvénient qui s'ajoute : on doit continuer de parler tout le temps (même si l'on n'a rien à dire !) afin de "garder le circuit ouvert". Ajouté à cela il y a les parasites que nous avons déjà mentionnés, puis il y a différentes réfractions et réverbérations provenant des différentes couches ionisées autour de la Terre. Nous mentionnons ceci pour montrer que même avec le meilleur équipement sur Terre, la conversation par radiotéléphone est une question de chance et d'après notre expérience, on est plus souvent malchanceux que chanceux. Nous trouvons personnellement que la télépathie est de très loin beaucoup plus facile qu'un radiotéléphone !

Vous vous demandez sans doute pourquoi nous continuons à écrire à propos de la radio, l'électronique et l'électricité. La réponse est parce que le cerveau et le corps produisent de l'électricité. Le cerveau et tous les muscles émettent des électrons en pulsation qui sont, en fait, le programme de radio du corps humain. Une grande partie du comportement du corps humain et beaucoup des phénomènes de clairvoyance, télépathie,

psychométrie et tout le reste de ces choses peuvent être si facilement comprises en se référant à la science de la radio et celle de l'électronique. Nous essayons de vous rendre ceci facile et nous allons donc vous demander d'examiner très attentivement toute cette question de l'électronique et de la radio ; cela sera VRAIMENT de grande valeur pour vous d'étudier l'électronique. Plus vous étudierez la radio et l'électronique, plus vous progresserez facilement dans votre développement.

Les instruments délicats doivent être protégés des chocs. Vous n'auriez pas l'idée d'avoir un téléviseur coûteux et de le cogner à droite et à gauche, vous n'auriez pas l'idée d'avoir une montre coûteuse et de la cogner sans arrêt contre le mur. Nous avons le récepteur le plus coûteux de tous — notre cerveau — et si nous voulons utiliser ce "récepteur" au mieux, nous devons le protéger des chocs. Si nous nous laissons aller à devenir agités ou frustrés, nous allons alors produire un type d'ondes en nous qui empêchera la réception des ondes extérieures. En télépathie, nous devons rester aussi calmes que possible, autrement nous allons perdre notre temps en tentant quoi que ce soit pour recevoir les pensées des autres. La première fois nous n'obtiendrons pas beaucoup de résultats en télépathie. Aussi — concentrons-nous sur le calme.

Chaque fois que nous pensons, nous produisons de l'électricité. Si nous pensons calmement et sans émotions fortes, notre électricité cérébrale suivra alors une fréquence assez paisible sans hauts sommets et sans vallées profondes. Si nous avons un haut sommet cela signifie que quelque chose interrompt le cours égal

de nos pensées. Nous devons nous assurer qu'il n'y ait pas de tensions excessives produites et rien qui puisse causer "de l'inquiétude et du découragement" ne doit être permis dans notre processus de pensée.

Nous devons à tout moment cultiver le calme intérieur, cultiver un comportement tranquille. Sans doute que c'est ennuyeux si l'on est en train de suspendre sa lessive et que le téléphone sonne juste quand on a les mains pleines de vêtements détrempés. Sans doute que c'est terriblement irritant quand on manque les soldes spéciales de la semaine au magasin local, mais toutes ces choses sont très terre-à-terre, elles ne nous aident pas du tout quand nous quittons ce monde. Quand nous terminerons vraiment notre séjour sur Terre cela n'aura pas grande importance, voire pas du tout, si nous avons traité avec les grands supermarchés ou avec le petit marchand du magasin du coin. Répétons de nouveau (au cas où vous ne l'ayez pas lu auparavant !) que nous ne pouvons emporter un seul sou avec nous dans la vie suivante, mais que nous pouvons emporter et emportons vraiment toute la connaissance que nous avons gagnée, car l'essence distillée de tout ce que nous apprenons sur Terre est ce qui fait de nous ce que nous serons dans la vie suivante. Par conséquent, concentrons-nous sur la connaissance, sur les choses que nous pouvons emporter. De nos jours le monde a la folie de l'argent, la folie de la possession. Des pays comme le Canada et les États-Unis d'Amérique vivent sous une norme illusoire de prospérité, chacun semble être endetté, chacun emprunte aux sociétés financières (alias l'ancien prêteur sur gages, maintenant remodelé

avec plaque de chrome !). Les gens veulent de nouvelles voitures, chacune plus tape-à-l'oeil que celle de l'année précédente. Les gens courent en tous sens, ils n'ont pas de temps pour les choses sérieuses de la vie, ils poursuivent les choses qui sont sans importance. Les seules choses qui importent sont celles que nous apprenons : nous emportons avec nous toute la connaissance que nous acquérons durant notre séjour sur Terre, nous laissons derrière nous — si nous en avons — l'argent et les possessions à quelqu'un d'autre qui les dilapidera. C'est pourquoi il nous appartient de nous concentrer sur les choses qui seront réellement nôtres — les connaissances.

Un des moyens les plus faciles d'acquérir la tranquillité est dans le rythme régulier de la respiration. La plupart des gens, malheureusement, respirent d'une façon que l'on pourrait appeler "gober-souffler, gober-souffler" ; ils halètent, privant réellement le cerveau d'oxygène. Les gens ont l'air de croire que l'air est rationné, qu'ils doivent le gober et le souffler. Ils ont l'air de penser que l'air qu'ils respirent est brûlant, ou quelque chose du genre, car à peine aspiré ils sont impatients de s'en débarrasser et de faire entrer une nouvelle charge.

Nous devrions apprendre à respirer lentement et profondément. Nous devrions nous assurer que tout l'air vicié est retiré de nos poumons. Si nous ne respirons que par le sommet de nos poumons, cet air qui est au fond devient de plus en plus vicié. Plus notre approvisionnement d'air est bon, plus le pouvoir de notre cerveau sera bon, car nous ne pouvons pas vivre sans oxygène et le cerveau est la première chose à être

privée d'oxygène. Si notre cerveau est privé de la quantité minimale d'oxygène nous nous sentons fatigués — somnolents — nous devenons lents dans nos mouvements et il nous est difficile de réfléchir. Parfois, aussi, nous nous retrouvons avec un gros mal de tête, puis nous sortons prendre l'air frais qui guérit le mal de tête et prouve aussi que l'on a vraiment besoin de beaucoup d'oxygène.

Un rythme de respiration régulière apaise les émotions troublées. Si vous vous sentez terriblement de mauvaise humeur — "pas dans votre assiette" — et voudriez vraiment faire violence à quelqu'un, prenez plutôt une profonde respiration, le plus profondément possible et retenez-la pendant quelques secondes. Puis laissez-la s'échapper lentement pendant quelques secondes. Faites cela à quelques reprises et vous constaterez que vous vous calmez plus rapidement que vous ne l'auriez cru possible.

Ne faites pas qu'avalier l'air aussi vite que vous le pouvez et le souffler ensuite aussi vite que vous le pouvez. Aspirez lentement, régulièrement et pensez — comme c'est vraiment le cas — que vous inhalez la vie et la vitalité elles-mêmes. Donnons un exemple : compressez votre poitrine et essayez d'expulser autant d'air que vous le pouvez, faites entrer vos poumons de force pour que — si vous le souhaitez — votre langue pende par manque d'air. Puis, pendant environ dix secondes, remplissez complètement vos poumons, bombez la poitrine, absorbez autant d'air que vous le pouvez et entassez-en ensuite un petit peu plus. Quand vous aurez fait pénétrer autant d'air que possible, retenez-le pendant cinq secondes et après ces cinq

secondes laissez l'air s'échapper lentement, si lentement que vous prenez sept secondes pour vous débarrasser de l'air en vous. Expirez complètement, forcez vos muscles vers l'intérieur pour faire sortir autant d'air que vous le pouvez. Puis recommencez depuis le début. Cela pourrait être une bonne idée si vous faisiez ceci une demi-douzaine de fois et vous constaterez que vos frustrations et votre si mauvaise humeur ont disparu, vous vous sentirez mieux à l'intérieur aussi ; vous constaterez que vous commencez à avoir le calme intérieur.

Si vous allez pour une entrevue qui importe vraiment, avant d'entrer dans la pièce où se donnera l'entrevue, prenez quelques respirations profondes. Vous constaterez que votre pouls cessera de battre follement, qu'il se stabilisera, vous constaterez que vous êtes plus confiant, que vous êtes moins inquiet et si vous faites ceci votre interlocuteur sera impressionné par votre apparence évidente de confiance. Essayez !

Il y a un nombre choquant de frustrations et d'irritations dans la vie quotidienne et ces choses sont vraiment très nuisibles. La "Civilisation" est tout le contraire de cela. Plus on devient pris par les entraves de la civilisation, plus il est difficile d'obtenir la paix. L'homme ou la femme au coeur d'une grande ville sont souvent plus irritables, plus nerveux, que l'homme ou la femme au coeur de la campagne. Il devient donc de plus en plus nécessaire d'acquérir le contrôle de ses émotions. Les gens qui sont frustrés et irritables s'aperçoivent que leurs sucs gastriques deviennent de plus en plus concentrés. Ces sucs sont, bien sûr, des acides et comme ils deviennent de plus en plus

concentrés, ils "bouillonnent" en nous et atteignent finalement un tel degré de concentration que la muqueuse protectrice à l'intérieur de notre estomac ou autres organes ne peut pas résister aux attaques de l'acide corsé. Peut-être qu'une certaine partie de notre revêtement interne est plus mince que le reste. Peut-être que nous avons un quelconque petit défaut à l'intérieur, un certain morceau dur de nourriture que nous avons avalé peut avoir causé une légère irritation dans l'estomac. Alors, l'acide a un endroit où il peut oeuvrer. Il travaille et travaille sur cet endroit plus mince, ou cet endroit irrité, et avec le temps il pénètre la couche protectrice en nous. Le résultat est un ulcère de l'estomac qui nous amène beaucoup d'accablement et de douleur. Comme vous l'avez probablement entendu dire, les ulcères d'estomac sont connus comme l'affection des gens nerveux et irritables ! Réfléchissons à toutes ces irritations ; vous vous demandez peut-être où vous procurer l'argent pour payer la facture de gaz, ou pourquoi l'homme du compteur de l'électricité s'affaire à votre porte quand vous êtes occupé à autre chose. Vous pouvez vous demander pourquoi tant d'idiots vous envoient de stupides circulaires par la poste ? Pourquoi devriez-vous les jeter ? Pourquoi ne pas laisser l'expéditeur les détruire d'abord et vous épargner la peine ? Bien — calmez-vous — réfléchissez, posez-vous cette question : — "Est-ce que tout cela aura de l'importance dans cinquante ou cent ans ?". Chaque fois que vous devenez frustré, chaque fois que vous devenez accablé par la bousculade de la vie quotidienne, ordinaire, chaque fois que vous pensez que vous allez être

submergé par vos ennuis et vos difficultés, pensez-y de nouveau, pensez — "Est-ce que l'une de ces questions, l'une de ces préoccupations, aura de l'importance dans cinquante ou dans cent ans ?".

Cet âge de la civilisation, soit-disant, est un âge vraiment très éprouvant. Tout conspire à nous faire développer des ondes cervicales contre nature, conspire à produire d'étranges voltages au sein des cellules de notre cerveau. Normalement quand on pense il y a un schéma d'ondes cervicales relativement rythmé que les docteurs peuvent représenter graphiquement avec des instruments spéciaux. Si les ondes cervicales suivent un certain schéma, nous savons alors qu'il s'agit d'une maladie mentale ; ainsi, quand une personne a une maladie mentale, probablement que la première chose qui est faite est de tracer le graphique de ses ondes cervicales pour voir comment elles s'écartent de la normale. C'est un fait connu des Orientaux que si une personne peut maîtriser ses ondes cervicales anormales, alors la santé mentale revient. En Extrême-Orient il y a différentes méthodes utilisées par les prêtres médicaux par lesquelles la personne affligée — la personne qui a une affection mentale — peut être aidée à ramener ses ondes cervicales à la normale.

Les femmes, particulièrement au retour d'âge, sont soumises à une production d'ondes de forme différente dans le cerveau. Bien sûr, ceci est parce qu'au retour d'âge diverses sécrétions sont supprimées ou sont détournées sur d'autres voies et généralement la femme en question a écouté tant de "contes de bonne femme" qu'elle pense réellement qu'elle doit s'attendre

à passer par une mauvaise période et parce qu'elle croit fermement qu'elle va avoir des difficultés, elle en a. Il n'est pas nécessaire d'avoir quelque difficulté que ce soit au retour d'âge pourvu qu'une personne soit convenablement préparée. Les cas les plus regrettables sont ceux de ces femmes qui ont subi une opération appelée hystérectomie. L'hystérectomie est une opération par laquelle la ménopause est provoquée par des moyens chirurgicaux. Certes, c'est une raison secondaire, car l'opération est généralement dans un but précis comme la maladie, mais le résultat final est le même ; une femme a une opération — une hystérectomie — et la soudaine interruption de son ancien mode de vie et la soudaine déviation d'hormones essentielles, etc., provoquent un sévère orage électrique dans le cerveau qui, pour un temps, peut même rendre la femme instable. Un traitement approprié et une compréhension compatissante peuvent réellement guérir une telle malheureuse victime. Nous mentionnons ceci simplement pour indiquer que le corps est un générateur électrique et qu'il est tellement essentiel de garder ce générateur avec une production constante, parce que si nous avons une production constante il nous est possible d'avoir la maîtrise de soi et la tranquillité, mais si la production est dérangée et varie selon les inquiétudes ou certaines opérations, alors la tranquillité est temporairement perdue. Mais elle peut certainement être retrouvée !

Revenons-en, toutefois, à notre "dans cinquante ou cent ans". Si vous faites du bien à une personne, alors c'est quelque chose qui va compter dans cinquante à

cent ans, parce que si vous faites du bien vous égayez la façon de voir de quelqu'un, tout comme quand vous faites du tort à une personne vous la démoralisez. Plus vous pouvez faire de bien à autrui, plus vous pouvez y gagner vous-même. C'est une loi de l'occulte selon laquelle vous ne pouvez pas recevoir tant que vous n'êtes pas d'abord prêt à donner. Si vous donnez, que ce soit un service ou de l'argent ou de l'amour, vous recevrez alors à votre tour un service ou de l'argent ou de l'amour et peu importe ce que l'on donne, peu importe ce que l'on reçoit, tout doit être payé avec le temps. Si vous recevez une bonté vous devez donner une bonté, mais ceci ne sera pas traité dans cette Leçon puisque nous nous y référerons plus en détail quand nous traiterons du karma.

Faites en sorte de vous maintenir calme, faites en sorte de vous LAISSER devenir tranquille, laissez-vous prendre conscience que toutes ces restrictions insignifiantes, toutes ces sottises interruptions quand nous essayons de réfléchir ou essayons de faire quelque chose n'auront pas d'importance dans quelques années ; ce sont des piquûres d'épingle, d'insignifiantes irritations et elles doivent être reléguées à leur place exacte comme des contrariétés et rien de plus. Le calme intérieur, la paix et la tranquillité sont là pour vous si vous les acceptez. Tout ce que vous devez faire est de respirer pour que votre cerveau reçoive le maximum d'oxygène et de penser que toutes ces stupides petites irritations n'auront aucune importance dans un demi-siècle. Alors, vous verrez à quel point elles sont sans importance.

Voyez-vous où nous voulons en venir ? Nous essayons de vous montrer que la plupart des grandes inquiétudes ne se produisent tout simplement pas. Nous avons quelque chose qui nous menace, nous craignons que quelque chose de désagréable soit sur le point de se produire, nous nous mettons dans une frénésie de peur et nous nous trimbalons dans un tel état que nous ne savons pas si nous sommes sur notre tête ou sur nos pieds. Mais bientôt nous nous apercevons que nos craintes étaient injustifiées, rien n'est arrivé ! Toute cette frayeur était pour rien. Nous avons eu un réel mélange d'adrénaline en nous, tout bouillonnant, prêt à nous galvaniser en action et puis, quand la peur passe, l'adrénaline doit être dissipée et cela nous rend tout faible, nous pouvons même trembler en réaction ! Beaucoup d'hommes célèbres du monde ont dit que leurs inquiétudes majeures ne se sont jamais produites, mais qu'ils ont tout de même continué à s'inquiéter à leurs sujets et ont ensuite constaté qu'ils avaient perdu leur temps. Si VOUS êtes soucieux, vous n'êtes pas tranquille. Si vous êtes agité, vous ne pouvez pas avoir le calme intérieur et au lieu de pouvoir recevoir un message télépathique, vous irradiez — vous émettez — un affreux message de confusion totale, de frustration qui non seulement empêche votre propre réception de messages télépathiques, mais empêche les réceptions à une grande distance autour de vous. Ainsi, pour votre propre bien et pour le bien d'autrui, pratiquez la sérénité, restez calme ; de nouveau souvenez-vous que toutes ces irritations mineures sont des irritations

mineures et rien de plus. Elles vous sont envoyées pour vous mettre à l'épreuve et le font très certainement !

Pratiquez le calme, pratiquez-vous à voir vos difficultés dans la perspective qui convient. Cela peut être ennuyeux de constater que vous ne pouvez pas aller au cinéma ce soir, tout particulièrement comme c'est la dernière soirée que ce film est présenté, mais ce n'est pas d'une importance à faire trembler la terre, après tout. Ce qui EST important c'est que vous appreniez, c'est la façon dont vous progressez, parce que plus vous apprenez maintenant, plus vous emporterez avec vous dans la vie suivante et le plus de connaissances vous emporterez avec vous dans la vie suivante, le moins souvent vous aurez à revenir sur ce malheureux vieux monde qui est le nôtre.

Nous suggérons que vous vous allongiez, que vous vous détendiez. Couchez-vous et secouez-vous un peu de sorte qu'aucun muscle, aucune partie de vous ne soit sous tension. Joignez légèrement vos mains ensemble et respirez profondément et régulièrement. Tout en respirant, au rythme de votre respiration pensez "Paix-paix-paix". Si vous pratiquez cela vous découvrirez qu'une sensation véritablement divine de paix et de tranquillité s'étend sur vous. De nouveau, repoussez toutes pensées intruses de discorde en concentrant vos pensées sur la paix, sur la tranquillité et sur le calme. Si vous pensez paix vous aurez la paix. Si vous pensez bien-être, vous aurez le bien-être. Nous vous dirons pour conclure cette Leçon que si les gens consacraient dix minutes par vingt-quatre heures à faire cela, les docteurs feraient faillite, car ils seraient loin d'avoir autant de maladies à soigner !

LEÇON VINGT ET UN

Nous arrivons maintenant dans cette Leçon à un sujet qui intéresse chacun de nous : la télépathie. Vous avez pu vous demander pourquoi nous avons tellement insisté sur la similitude entre les ondes du cerveau humain et les ondes radio. Dans cette Leçon vous pouvez obtenir plus d'éclaircissements sur ce sujet ! Voici la Figure Neuf. Comme vous allez voir, nous l'appelons "La Tête Tranquille". Elle s'appelle "tranquille" parce que nous devons être dans cet état avant de pouvoir nous adonner à la télépathie ou la clairvoyance ou la psychométrie ; c'est pourquoi dans notre dernière Leçon nous avons traité (avez-vous dit "ad nauseum ?") de ces questions. Nous devons avoir le calme intérieur si nous voulons progresser.

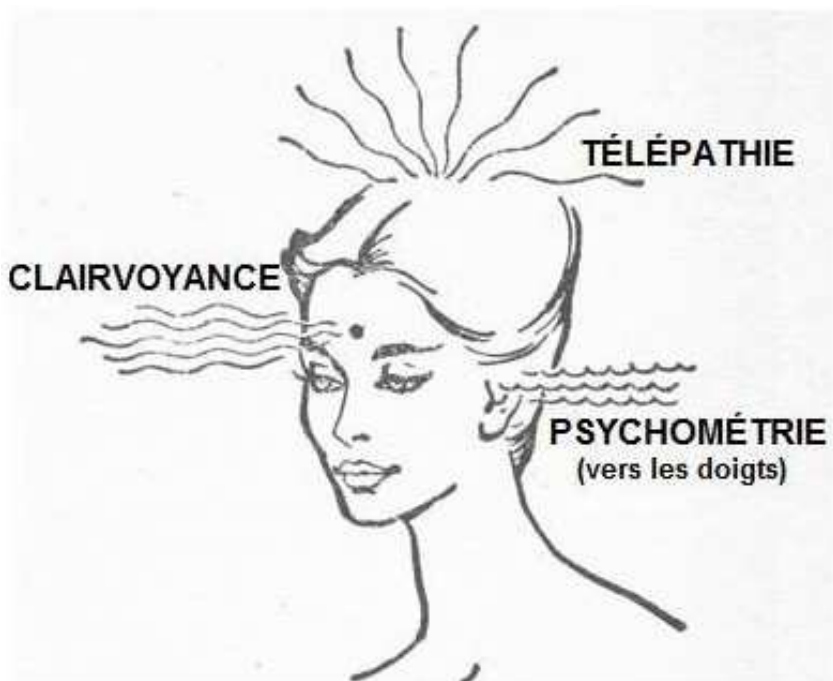


Fig. 9 : LA TÊTE TRANQUILLE

Voyez la chose de cette façon : vous attendriez-vous à avoir un bon concert symphonique si vous étiez à proximité d'une usine de chaudières ? Seriez-vous capable d'apprécier de la musique classique — ou quelle que soit votre musique préférée — si des gens sautillaient à droite et à gauche autour de vous en criant à tue-tête ? Non. Ou bien vous éteindriez la radio et vous mettriez à sautiller en criant vous aussi, ou bien vous feriez tenir tout le monde tranquille !

Sur la Figure "La Tête Tranquille" vous voyez qu'il y a différents secteurs de réception dans le cerveau. Le secteur qui correspond en gros au halo capte les ondes

télépathiques. Nous traiterons des autres ondes plus tard, mais voyons d'abord la télépathie. Quand nous sommes tranquilles nous pouvons capter toutes sortes d'impressions. Ce sont simplement les ondes radio des autres personnes qui entrent et sont absorbées par notre propre cerveau réceptif. Vous conviendrez avec moi que la plupart des gens ont des "pressentiments". La plupart des gens à un moment ou un autre ont eu une très étrange impression que quelque chose allait se produire, ou qu'ils devaient agir d'une façon spécifique. Les gens qui n'en savent pas plus appellent cela un "pressentiment". En réalité c'est simplement de la télépathie inconsciente, ou sub-consciente, c'est-à-dire que la personne qui a le "pressentiment" a capté un message télépathique envoyé consciemment ou inconsciemment par une autre personne.

L'intuition est le même genre de chose ; on dit — à juste titre — que les femmes possèdent plus d'intuition que les hommes. Les femmes pourraient être de plus grandes télépathes que l'homme moyen si elles ne parlaient pas tant ! On dit que le cerveau féminin est plus petit que celui du mâle, mais bien sûr cela n'a pas la moindre importance. Un tas d'âneries ont été écrites au sujet de la taille du cerveau affectant la capacité de l'intelligence. Sur la même base, nous supposons, un éléphant devrait être un génie comparé aux normes humaines ! Le cerveau féminin peut "résonner" en harmonie avec les messages qui arrivent et, de nouveau en termes de radio, le cerveau féminin est un poste de radio qui peut être plus facilement ajusté à une station que le cerveau masculin. C'est une question de simplicité si vous préférez cette explication. Vous

rappelez-vous le très ancien poste de radio que votre père ou votre grand-père avait ? Il y avait des boutons et des cadrans partout et c'était pratiquement une prouesse d'ingénierie de se régler sur la station locale. On devait mettre au point des circuits de contrôle de filament pour s'assurer que les tubes étaient à la bonne tension. On devait faire la mise au point avec une paire de boutons de mouvement lent, souvent on devait également déplacer des bobines et puis il y avait le contrôle du volume. Votre grand-père vous expliquera comment fonctionnait les premières radios. Maintenant — eh bien, maintenant on a une radio de poche, on l'allume, on déplace un bouton peut-être avec un doigt et on a un programme qui peut venir de l'autre bout du monde. Le cerveau féminin est ainsi, il est plus facile à ajuster que le cerveau masculin.

Nous vous rappellerons également le cas des jumeaux identiques. C'est un fait établi que des jumeaux identiques sont pratiquement toujours en contact mutuel, quelle que soit la distance qui les sépare physiquement. Vous pouvez avoir un jumeau en Amérique du Nord et l'autre jumeau en Amérique du Sud et vous obtiendrez des rapports d'événements arrivant à la paire simultanément, vous entendrez dire que chacun sait ce que l'autre fait. C'est parce que ces deux individus proviennent d'une seule cellule, proviennent d'un seul oeuf, et ainsi leurs cerveaux sont comme une paire de récepteurs ou d'émetteurs radio soigneusement assortis. Ils sont "branchés" sans aucun effort du tout de la part des propriétaires.

Maintenant vous voudrez savoir comment vous pouvez communiquer par télépathie, car vous pouvez le

faire avec de la pratique et avec de la foi, mais peu importe à quel point vous pratiquez, peu importe à quel point vous avez la foi, vous n'y arriverez pas à moins que vous n'ayez notre vieil ami le calme intérieur. Voici la meilleure façon de pratiquer : —

Pendant un jour ou deux, dites-vous que tel ou tel jour à tel ou tel moment vous allez rendre votre cerveau réceptif pour pouvoir capter tout d'abord des impressions générales, puis des messages télépathiques définis. Inlassablement, répétez-vous, affirmez à vous-même que vous allez réussir.

Au jour pré-déterminé, de préférence en soirée, retirez-vous dans votre chambre. Assurez-vous que les lumières sont faibles et que la température est agréable, confortable pour vous. Allongez-vous alors dans la position que vous trouvez la plus confortable. Ayez dans la main une photographie d'une personne à qui vous êtes très attaché. La lumière devrait être derrière vous afin d'éclairer ou d'illuminer la photographie. Respirez profondément pendant quelques minutes, puis libérez votre esprit de toutes pensées sans rapport, pensez à la personne dont la photographie est dans votre main, regardez la photographie, visualisez la personne debout devant vous. Qu'est-ce que cette personne vous dirait ? Qu'est-ce que vous lui répondriez ? Formulez vos pensées. Vous pouvez, si vous voulez, dire "Parle-moi — Parle-moi". Puis attendez la réponse. Si vous êtes calme, si vous avez la foi, vous recevrez une inspiration dans votre cerveau. D'abord, vous serez enclin à mettre cela sur le compte de l'imagination, mais ce n'est pas de l'imagination, c'est la réalité. Si vous

rejetez cela en vous disant que ce n'est que vaine imagination, vous allez rejeter la télépathie.

Le moyen le plus facile d'acquérir des facultés télépathiques est de travailler avec une personne que vous connaissez très bien et avec qui vous avez les plus intimes rapports d'amitié. Vous devriez discuter tous deux de ce que vous allez faire, vous devriez tous deux convenir qu'à telle ou telle date, à telle ou telle heure vous allez entrer en contact télépathique l'un avec l'autre. Vous devriez tous deux vous retirer dans vos chambres, peu importe la distance qui vous sépare, les continents peuvent même être différents, car la distance est sans objet. Mais vous devez vous assurer que vous tenez compte de la différence horaire, par exemple — Buenos Aires peut être deux heures en avance sur l'heure de New York. Vous devez en tenir compte, car autrement votre expérience échouera. Vous devez également vous mettre d'accord sur qui va transmettre et qui va recevoir. Vous pouvez le faire facilement si vous synchronisez vos montres sur l'heure de Greenwich qui permettra d'éviter toute possibilité de confusion. On peut obtenir l'heure de Greenwich à peu près n'importe où et si vous décidez de transmettre d'abord, après dix minutes, ni plus ni moins, mais à un intervalle fixe de temps déterminé, votre ami retransmettra. Les deux ou trois premières fois vous ne réussirez pas nécessairement, mais c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Rappelez-vous qu'un bébé ne peut pas marcher dès sa première tentative, le bébé doit pratiquer et tomber et ramper. Vous ne réussirez pas nécessairement à votre première tentative de

télépathie, mais encore une fois, c'est en forgeant que l'on devient forgeron.

Quand vous pouvez envoyer un message télépathique à un ami, ou en recevoir un, vous êtes alors sur la bonne voie pour capter les pensées des autres, mais vous pouvez seulement capter leurs pensées à condition que vous n'ayez aucune mauvaise intention envers eux. Nous allons faire ici une de nos célèbres digressions !

Vous ne pouvez jamais, jamais, jamais utiliser la télépathie ou la clairvoyance ou la psychométrie pour faire du tort à une autre personne, ni aucune autre personne ne peut vous nuire non plus par ces moyens. On a souvent dit que si une personne méchante était télépathe ou clairvoyante elle pourrait faire chanter des gens qui auraient commis une quelconque petite faute, mais ce n'est absolument pas le cas, c'est impossible. Vous ne pouvez pas avoir la lumière et l'obscurité en même temps au même endroit et vous ne pouvez pas utiliser la télépathie pour faire le mal, c'est une loi absolument inexorable de la métaphysique. Aussi — ne vous alarmez pas, les gens ne lisent pas vos pensées pour vous faire du tort. Sans doute plusieurs aimeraient le faire, mais ils ne le peuvent pas. Nous mentionnons ceci à cause de la peur qu'ont tant de gens qu'une personne puisse connaître par télépathie toutes leurs peurs les plus secrètes et leurs phobies. Il est vrai qu'une personne à l'esprit le plus pur pourrait capter vos pensées, pourrait voir par votre aura quels sont vos points faibles, mais la personne pure n'envisagerait jamais même pour un seul instant l'idée

de faire une telle chose et la personne impure en manque définitivement la capacité.

Nous vous suggérons de pratiquer la télépathie avec un ami, mais si vous ne pouvez pas obtenir la coopération d'un ami, détendez-vous comme nous l'avons dit et laissez les pensées venir à vous. Vous constaterez tout d'abord que votre tête est un bourdonnement de pensées contradictoires, comme quand vous entrez dans une foule. Il y a un brouhaha de conversations, juste un bruit horrible, tout le monde semble parler en même temps à tue-tête. Mais si vous essayez, vous pouvez distinguer une voix. Vous pouvez le faire aussi en télépathie. Pratiquez, vous devez pratiquer et avoir la foi et alors, à condition que vous conserviez votre calme à propos de tout ceci et que vous n'ayez aucune intention de faire du tort à une autre personne, vous pourrez devenir télépathe.

Sur notre Figure Neuf vous voyez que les rayons de la vue clairvoyante viennent de l'emplacement du troisième oeil et comme vous pouvez l'observer, ils sont d'une fréquence complètement différente de celle de la télépathie. C'est en quelque sorte le même type de choses donnant des résultats différents. On pourrait dire que lorsque vous recevez des messages télépathiques vous écoutez la radio et lorsque vous obtenez des messages de clairvoyance vous voyez les images de la télévision et souvent en superbe "Technicolor"!

Si vous voulez voir de façon clairvoyante vous aurez besoin d'un cristal ou de quelque chose qui brille. Si vous avez une bague ornée d'un solitaire c'est aussi bon qu'un cristal et certainement moins lourd à tenir !

Ici encore vous devrez vous installer confortablement et devrez vous assurer que l'éclairage soit vraiment très tamisé. Supposons, cependant, que vous ayez investi dans un cristal —

Vous vous reposez complètement à l'aise dans votre chambre le soir. Vos rideaux ou vos stores ont été tirés pour couper tous les rayons de lumière directs. La chambre est si sombre que vous pouvez à peine voir le contour du cristal. Il fait si sombre que vous ne pouvez certainement voir aucun point de lumière dans le cristal. Plutôt, le tout est flou, presque "pas là", vous savez que vous le tenez, vous savez que vous pouvez voir "quelque chose". Continuez à regarder dans le cristal sans essayer de voir quoi que ce soit, regardez dans le cristal comme si vous regardiez très très loin. Ce cristal sera seulement à quelques pouces de vous, mais vous devez plutôt regarder à des milles. Alors, vous allez voir le cristal commencer graduellement à se brouiller, vous allez voir des nuages blancs se former et le cristal, au lieu d'être apparemment de verre clair, apparaîtra comme plein de lait. Maintenant arrive le moment critique, ne sursautez pas, ne vous alarmez pas comme le font tant de gens, parce que l'étape suivante —

La blancheur se dissipe comme des rideaux qui sont tirés pour dévoiler une scène. Votre cristal s'est envolé — il a disparu — et à sa place vous voyez le monde. Vous le contemplez comme un Dieu de l'Olympe pourrait regarder le monde, vous voyez peut-être des nuages avec un continent en dessous, vous avez une sensation de chute, vous pouvez même vous pencher un peu involontairement. Essayez de contrôler cela

parce que si vous sursautez vous allez "perdre le tableau" et aurez à tout recommencer une autre nuit. Mais supposons que vous ne sursautiez pas, alors vous aurez l'impression que vous accélérez dans votre descente et que le monde devient de plus en plus grand, vous constaterez que les continents se déroulent au-dessous de vous et puis, vous en viendrez à une halte à un endroit particulier. Vous pourriez voir une scène historique, vous pourriez même sembler atterrir au milieu d'une guerre et vous apercevoir qu'un char fonce sur vous. Il n'y a pas lieu de s'en inquiéter parce que le char ne peut pas vous blesser, il passera directement à travers vous et vous ne vous en apercevrez même pas. Vous pouvez constater que vous voyez apparemment à travers les yeux de quelqu'un d'autre, vous ne pouvez pas voir le visage de la personne, mais vous pouvez voir tout ce qu'elle voit. De nouveau, ne vous alarmez pas, ne vous permettez pas de sursauter, vous allez voir très clairement, très distinctement, et malgré qu'en fait vous n'entendiez pas un son vous saurez tout ce qui se dit. C'est ainsi que les choses se passent en clairvoyance. C'est une chose très facile pourvu que — encore une fois — vous ayez la foi.

Certaines personnes ne voient pas réellement une scène, certaines personnes obtiennent toutes les impressions sans réellement VOIR. Ceci arrive souvent à quelqu'un qui est engagé dans les affaires. Nous pouvons avoir une personne vraiment très clairvoyante, mais si cette personne est engagée dans les affaires ou le commerce, il y a alors souvent une attitude sceptique qui rend difficile le fait de réellement voir une

scène ; la personne pense sub-consciemment qu'une telle chose ne peut pas être et comme la clairvoyance ne peut pas être complètement niée, la personne obtient des impressions "quelque part dans la tête" qui sont, néanmoins, aussi réelles que des images.

Avec de la pratique vous pouvez voir de façon clairvoyante. Avec de la pratique vous pouvez visiter n'importe quelle période de l'histoire du monde et voir ce que cette histoire était réellement. Vous serez amusé et stupéfié quand vous constaterez que le plus souvent cette histoire ne s'est pas produite telle que racontée dans les livres d'histoires, car l'histoire telle qu'elle est écrite reflète la politique de l'époque. Nous pouvons voir comment la chose se produit avec le cas de l'Allemagne d'Hitler et celui de la Russie Soviétique !

Occupons-nous maintenant de la psychométrie.

La psychométrie peut être appelée "voyance par les doigts". Chacun a eu une certaine forme de cette expérience, par exemple, prendre un tas de pièces de monnaie et demander à une personne d'en tenir une seule pendant quelques minutes. Ensuite, si cette pièce de monnaie est remise avec les autres vous serez capable de la retrouver parce qu'elle sera plus chaude que le reste. Ceci, bien sûr, n'est qu'une petite chose élémentaire qui n'a aucune place en dehors de la scène.

Par psychométrie nous voulons dire la capacité de prendre un objet et de connaître son origine, ce qui lui est arrivé, à qui il a appartenu et l'état d'esprit de la personne. Vous pouvez souvent obtenir une sorte de psychométrie quand vous sentez qu'un objet a été dans un cadre heureux ou dans un cadre désagréable.

Vous pouvez pratiquer la psychométrie en demandant l'aide d'un ami compréhensif. Voici comment vous devriez procéder :

En supposant que votre ami soit bien disposé à votre égard et désire vous voir progresser, nous vous suggérons de lui demander de se laver les mains et de ramasser ensuite une pierre ou un caillou. Cela aussi doit être lavé avec du savon et de l'eau et bien rincé. Votre ami devra ensuite soigneusement sécher ses mains et la pierre, puis, en tenant la pierre dans sa main gauche, il devra penser fortement pendant environ une minute, il devra penser à une chose — ce pourrait être à la couleur noire ou à la couleur blanche, à la bonne ou la mauvaise humeur — ce qu'il pense n'a aucune importance aussi longtemps qu'il pense fortement à un sujet pendant environ une minute. L'ayant fait, il devra envelopper la pierre dans un mouchoir propre ou un mouchoir en papier et vous la remettre. Vous ne devez pas la déballer alors, mais attendre jusqu'à ce que vous soyez seul dans votre "chambre de contemplation". Nous allons encore faire une digression !

Nous avons dit "avec la main gauche" et permettez-nous d'en expliquer d'abord la raison. Selon la tradition ésotérique la main droite est censée être la main pratique, la main consacrée aux choses du monde. La main gauche est la main spirituelle, celle qui est consacrée aux choses métaphysiques. À condition que vous soyez normalement droitier, vous obtiendrez alors de meilleurs résultats en utilisant votre main gauche "ésotérique" pour la psychométrie. Si vous êtes de ceux qui sont gauchers, alors vous utiliserez votre main

droite dans le sens métaphysique. Il est à remarquer que vous pouvez souvent obtenir des résultats avec la main gauche quand vous ne le pouvez pas avec la main droite.

Quand vous serez dans votre chambre de contemplation, vous devrez vous laver les mains très soigneusement, puis les rincer avant de les sécher parce que si vous ne le faites pas vous aurez d'autres impressions sur vos mains et vous ne voulez qu'une seule impression pour cette expérience. Allongez-vous, installez-vous confortablement et dans ce cas-ci cela n'a pas d'importance qu'il y ait beaucoup ou peu de lumière ; vous pouvez avoir toutes les lampes allumées ou vous pouvez être dans une obscurité complète. Déballez alors la pierre, ou ce que c'était, et prenez-la avec votre main gauche, voyez à ce qu'elle roule au centre de votre paume gauche. N'y pensez pas, ne vous en occupez pas, laissez simplement votre esprit se vider, ne pensez à rien. Vous allez ensuite ressentir un très léger picotement dans la main gauche et obtiendrez alors une impression, probablement ce que votre ami a essayé de vous faire comprendre. Vous pouvez tout aussi bien recevoir l'impression qu'il pense en fait que vous êtes engagé dans un truc de cinglé ! Si vous pratiquez ceci vous constaterez que, pourvu que vous soyez tranquille, vous pouvez capter les plus intéressantes impressions. Quand votre ami en aura assez de vous aider, vous le faites par vous-même ; vous sortez quelque part, vous ramassez un caillou qu'aucun homme n'a touché, à votre connaissance. C'est facile si vous êtes au bord de la mer, ou bien vous pouvez creuser la terre pour une pierre. En pratiquant

vous obtiendrez vraiment de remarquables résultats ; vous pouvez, par exemple, ramasser un caillou et connaître le moment où il faisait partie d'une montagne, comment il a été emporté par une rivière et jusque dans la mer. Les informations que l'on peut capter par psychométrie sont vraiment étonnantes, mais là encore, cela demande beaucoup de pratique et vous devez garder votre esprit tranquille.

Il est possible de prendre une lettre qui est toujours dans une enveloppe et être conscient de la tendance générale du contenu. Il est aussi possible de prendre une lettre écrite dans une langue étrangère et, en passant légèrement le bout des doigts de la main gauche sur la surface, vous capterez la signification de la lettre bien que vous ne compreniez pas les mots individuels. C'est tout à fait infallible avec de la pratique, mais ne le faites jamais juste pour prouver que vous pouvez faire une telle chose pour l'intérêt d'autres personnes.

Vous pouvez vous demander pourquoi les gens ne vont pas prouver qu'ils sont télépathes, qu'ils sont clairvoyants, etc. La réponse est que quand vous êtes télépathe il vous faut des conditions favorables ; vous ne pouvez pas faire de la télépathie quand vous avez quelqu'un qui essaie de prouver que vous vous trompez, parce que vous captez les ondes émises par les autres personnes et si vous avez une personne près de vous qui essaie de prouver que vous vous trompez, qui essaie de dire que vous êtes un imposteur, vous constaterez alors que ses radiations peut-être d'aversion, de doute et de méfiance, sont tellement fortes qu'elles couvrent les ondes lointaines plus

faibles. Nous recommandons que si quelqu'un vous demande de donner une preuve, vous lui disiez que vous n'êtes pas intéressé ; vous savez et ce que vous savez vous n'avez pas à le prouver aux autres.

Nous tenons également à dire quelque chose à propos des clairvoyants qui vivent dans les rues écartées et font de l'argent à partir de là. C'est un fait que plusieurs femmes ont de grandes capacités de voyance par intervalles, c'est-à-dire que ce n'est pas constant, ce ne peut pas être activé à volonté. Fréquemment, nous avons le cas d'une femme très douée en brefs éclairs de voyance qui étonnera ses amis avec de vraies prophéties. Ils lui conseilleront de s'installer de manière professionnelle. La pauvre femme induite en erreur le fera, elle chargera diverses sommes d'argent pour ses services. Elle ne peut pas dire à un client qu'aujourd'hui elle ne sent pas que ses facultés clairvoyantes fonctionnent et ainsi, dans un de ses moments vides, elle inventera quelque chose. Elle est généralement bonne psychologue et comme elle prend l'habitude d'inventer des choses, elle constatera que ses facultés clairvoyantes disparaissent.

Vous ne devez jamais accepter de l'argent pour "lire le cristal" ou "lire les cartes". Si vous le faites, vous perdrez la capacité de voir de façon clairvoyante. Vous ne devez jamais tenter de prouver que vous pouvez faire ceci ou cela, parce que si vous le faites vous serez vraiment abattu par les ondes cérébrales de ceux qui ne vous croient pas.

Bien souvent il vaut mieux ne pas avouer que vous savez. Plus vous paraîtrez normal, naturel, plus vous capterez de choses. Nous vous disons de ne jamais

donner de preuves, parce que si vous essayez de donner une preuve vous serez réellement submergé par les ondes de doute d'autres qui peuvent vous faire grand tort.

Nous vous demandons de pratiquer et pratiquer et de cultiver le calme intérieur sans lequel vous ne pouvez faire aucune de ces choses. Avec le calme intérieur et la foi vous pouvez TOUT faire.

LEÇON VINGT-DEUX

Avant de continuer avec la Leçon proprement dite, nous aimerions attirer votre attention sur un article du plus grand intérêt qui vient tout juste d'être porté à NOTRE attention ! Il est particulièrement intéressant parce que durant ce Cours nous avons tellement parlé des courants électriques du corps, disant comment les courants voyagent le long des nerfs pour activer les muscles. Or, dans "Electronics Illustrated" de janvier 1963, en page 62, il y a cet article passionnant intitulé "L'Étonnante Main Électronique Russe". Le Professeur Aron E. Kobrinsky est Docteur en Ingénierie à l'Académie des Sciences de l'URSS et il semble que lui et ses assistants aient fait des recherches en matière de prothèses — de membres artificiels. Jusqu'à présent l'effort impliqué pour faire bouger même très peu un bras artificiel a été un processus très fatigant pour le porteur ; maintenant, cependant, on a développé en Russie un bras artificiel qui fonctionne électriquement.

Au moment de l'amputation deux électrodes spéciales sont placées aux extrémités de certains nerfs, les nerfs

qui normalement feraient bouger les muscles du bras et quand le moignon a guéri de sorte qu'un bras artificiel puisse être adapté, les courants partant du cerveau vers les nerfs qui normalement feraient bouger, disons, les doigts et le pouce, sont transmis au bras artificiel là où d'infimes courants du corps sont considérablement amplifiés pour que les relais puissent être activés et les doigts et le pouce de la prothèse puissent travailler aussi bien que les doigts et le pouce naturels. On affirme qu'avec ces bras artificiels il est possible d'écrire une lettre. Une illustration dans "Electronics Illustrated" montre une personne avec un bras artificiel tenant un crayon entre les doigts et le pouce et réellement en train d'écrire.

Vous étiez peut-être un peu fatigué de nos discours au sujet des courants électriques, des ondes cérébrales, etc., et c'est pourquoi nous avons mentionné cet incident particulier qui est vraiment très instructif. Nous pouvons imaginer un avenir où tous les appareils artificiels seront contrôlés par des "courants bio-chimiques".

Ayant traité de cela, nous voulons maintenant parler des émotions, parce que nous sommes ce que nous pensons. Si nous sommes trop tristes, nous mettons en marche un processus qui fait que certaines des cellules de notre corps se corrodent. Trop de tristesse, trop de misère, peuvent provoquer une maladie du foie ou de la vésicule biliaire. Considérez ceci : un homme et une femme mariés depuis longtemps sont très, très attachés l'un à l'autre. L'homme meurt subitement et la femme qui est maintenant veuve est submergée par le chagrin de sa perte. Elle devient accablée de tristesse,

elle devient pâle et peut même dépérir. Souvent il y aura en effet une grave maladie physique. Pire encore, il peut même y avoir une détérioration mentale. La cause de ceci est que sous le violent stimulus d'une telle perte le cerveau produit un courant élevé d'électricité qui inonde le corps, pénétrant tous les organes et les glandes et créant une considérable "contre-pression". Ceci interdit les activités normales du corps. La victime peut devenir engourdie, à peine capable de penser, à peine capable de se déplacer. Fréquemment le stimulus excessif des glandes lacrymales causera des torrents de larmes parce que ces glandes agissent comme une soupe de sécurité.

Nous obtenons quelque chose de semblable avec la mauvaise tension quand nous plaçons, disons, une ampoule de 3.5 dans une lampe de poche de 6 volts. L'activité est excessive pendant quelques instants et puis l'ampoule grille. Le corps humain peut "griller" aussi, mais cela aboutira à une transe ou au coma ou même à la folie.

Nous avons certainement tous vu un animal qui est très effrayé. Peut-être que l'animal a été chassé par un plus gros animal dangereux. Le fugitif ne mangera pas tandis qu'il est effrayé et si l'on arrivait à forcer cet animal à manger, la nourriture ne passerait pas. Toutes les sécrétions gastriques qui normalement décomposent la nourriture cessent quand un animal est effrayé. En fait, les sécrétions sèchent. Ainsi — toute absorption de nourriture est complètement et totalement contre la nature de l'animal.

Les personnes très fortement excitées, ou une personne qui est très déprimée, ne devraient être ni

persuadées ni forcées de manger, car malgré qu'une telle persuasion soit sans doute bien intentionnée, ce ne serait pas dans l'intérêt de la personne qui souffre. Le chagrin, ou toute autre émotion profonde, apporte un changement complet des processus chimiques du corps. L'incertitude ou le chagrin peuvent colorer complètement l'attitude d'une personne, rendre une personne insupportable, rendre une personne "impossible à vivre". Quand nous disons "colore l'attitude d'une personne", c'est exactement ce que nous voulons dire, car les sécrétions chimiques d'une personne modifient réellement les couleurs ou la tendance générale des couleurs que l'on voit. Nous savons tous que les amoureux voient le monde à travers des "lunettes teintées de rose", tandis que ceux qui sont déprimés et abattus voient le monde à travers une teinte définitivement grisâtre !

Si nous voulons faire des progrès nous devons cultiver l'égalité d'humeur ; nous devons atteindre un équilibre d'émotions tel que nous ne soyons ni frénétiquement excités ni excessivement déprimés. Nous devons faire en sorte que ces ondes cérébrales dont nous avons parlé n'aient ni hauts sommets, ni profondes vallées. Le corps humain est conçu pour fonctionner d'une certaine manière. Toutes les saccades auxquelles il est soumis dans la prétendue civilisation lui causent un mal certain. La preuve de ceci peut être vue dans le nombre d'hommes d'affaires qui ont des ulcères d'estomac ou des crises cardiaques ou qui deviennent nerveux. De nouveau, c'est le résultat des hautes fluctuations d'électricité créant cette contre-pression dont nous avons fait mention précédemment.

La contre-pression imprègne divers organes et interfère nettement avec leur fonctionnement normal. Par exemple, une personne souffrant d'ulcères — comme elle ne prend pas de nourriture, les acides gastriques deviennent de plus en plus forts jusqu'à ce que, à la fin, ils brûlent littéralement un trou à l'intérieur. Il s'ensuit alors que ceux qui veulent progresser en télépathie, en clairvoyance, en psychométrie et tout le reste, doivent être vraiment certains de cultiver l'uniformité d'humeur. Elle peut être cultivée !

Fréquemment une personne deviendra de mauvaise humeur, déprimée et incertaine. La personne sera vraiment difficile à vivre. N'importe quel incident qu'une autre personne ne remarquerait pas ou, le remarquant, en rirait, irritera cette personne nerveuse et d'humeur changeante tout à fait insupportablement et pourra même provoquer une attaque d'hystérie ou de suicide simulé. De telles choses arrivent vraiment !

Savez-vous ce qu'est l'hystérie ? C'est une chose qui est activement liée au développement sexuel d'une personne. L'hystérie est liée à l'un des organes féminins les plus importants et à ses fonctions et souvent une personne aura une hystérectomie qui les affecte parfois très gravement en changeant le fonctionnement entier du corps. Il y a de nombreuses années les gens croyaient que seuls les femmes pouvaient souffrir d'hystérie, mais aujourd'hui ils commencent à être mieux informés, parce que chaque homme est un peu femme et chaque femme est un peu homme et les deux sont remarquablement semblables. C'est maintenant chose connue que chaque sexe a tous les organes de l'autre à un degré ou un autre. L'hystérie,

donc, est maintenant une affection de l'homme aussi bien que celle de la femme ; l'hystérie est un grand inhibiteur des choses en rapport avec l'occulte. Si une personne se laisse aller à ses humeurs et a de fortes fluctuations de production électrique du cerveau, cette personne alors se bloquera assurément elle-même pour tout ce qui a trait au voyage astral, la télépathie, la clairvoyance et autres phénomènes métaphysiques. Nous devons être de tempérament égal, nous devons être équilibrés avant de pouvoir nous occuper des sciences occultes. Assez remarquablement, plusieurs personnes considèrent les clairvoyants ou les télépathes comme des êtres névrosés ou imaginatifs ou quelque chose de cette nature. Elles considèrent le télépathe et le clairvoyant comme étant déséquilibrés. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité ! Seul le faux clairvoyant, seul le télépathe frauduleux peuvent être névrosés ou déséquilibrés parce que, comme de toute façon ils sont faux et frauduleux, leur état de santé mentale n'a aucun rapport avec le sujet ! Nous disons très nettement que l'on ne peut être télépathe, que l'on ne peut être clairvoyant, que quand l'esprit fonctionne normalement et que les ondes du cerveau sont tout à fait égales et lisses. Les ondes du cerveau doivent être "régulières" c'est-à-dire qu'il ne doit pas y avoir de soudains sommets ou dépressions qui vont perturber la réception. Nous qui sommes télépathes devons recevoir des messages, par conséquent nous devons être tranquilles, nous devons être réceptifs, ce qui signifie que nous devons garder nos esprits ouverts. Si nos esprits sont dans un constant tumulte — si nous sommes tellement occupés à penser à nos propres

misères que nous ne sommes pas perceptifs aux pensées des autres, alors nous ne pourrions recevoir ni par télépathie, ni par clairvoyance. De nouveau, la personne névrosée ne peut pas être AUTHENTIQUEMENT clairvoyante. Le psychopathe n'est pas un télépathe !

Gardez votre esprit libre des tracas. Quand vous vous sentez irrité, ou quand vous sentez que les soucis du monde sont accumulés sur vos épaules tremblantes, fléchissantes, prenez une profonde respiration, puis prenez-en une autre et une autre encore. Pensez — est-ce que toutes ces questions vont me tourmenter dans cent ans ? Ou est-ce qu'elles vont tourmenter quelqu'un d'autre dans cent ans ? Si elles ne vous tracasseront pas dans cent ans pourquoi devriez-vous vous tracasser maintenant ?

Cette affaire de conserver son calme est d'une importance absolue pour notre santé, tant physique que mentale ; aussi nous vous suggérons que quand vous commencez à devenir irritable vous vous arrêtez et vous demandiez pourquoi vous vous sentez de mauvaise humeur ? Pourquoi êtes-vous aussi morose, aussi malheureux ? Pourquoi bouleversez-vous la vie d'autres personnes autour de vous ? Souvenez-vous, aussi, qu'en étant morose, de mauvaise humeur, irritable, misérable et toute la gamme des mauvaises émotions, vous ne faites de mal qu'à vous seul, vous ne faites pas de mal à l'autre personne. Elle peut être plutôt fatiguée de vos crises de colère, mais vous vous empoisonnez aussi sûrement que si vous preniez de l'arsenic ou du poison à rat ou du cyanure de potassium ! Certaines personnes autour de vous ont probablement

de bien plus graves problèmes que vous et pourtant elles ne montrent pas les effets de la tension. Si VOUS montrez les effets de la tension cela signifie que vous ne voyez pas les choses sous l'angle qui convient, cela signifie que possiblement — non inévitablement — vous pouvez ne pas être du même statut mental et spirituel que l'autre personne.

Nous sommes sur Terre pour apprendre et aucun humain normal ne se voit jamais donner trop à apprendre en une fois. Nous pouvons nous sentir persécutés, abusés, nous pouvons sentir que nous sommes l'objet d'un sort malveillant, hostile, cependant si nous réfléchissons réellement à la question nous pouvons voir que nous ne sommes pas surchargés, nous pensons seulement que nous le sommes.

Revenons-en aux enfants ; un enfant peut se voir donner des devoirs à faire. Il peut penser qu'il y a une quantité choquante de devoirs, d'autant plus qu'il veut sortir jouer ou aller à la pêche ou courir derrière un membre du sexe opposé. Il est tellement occupé à penser à sortir jouer et pêcher qu'il ne consacre même pas le normal dixième de son esprit à son travail et ainsi cela lui paraît difficile. Puisqu'il ne fait aucun effort réel pour passer à travers son travail, il constate que cela lui prend bien plus longtemps qu'à une personne qui réfléchit. Il se fatigue de son travail, il ne lui consacre pas un vingtième de sa conscience et devient de plus en plus frustré. Finalement, il se plaint à ses parents qu'il a beaucoup trop de devoirs à faire, que toute la tension le rend malade. Les parents se plaignent au professeur que l'enfant a beaucoup trop de devoirs à faire. Personne ne pense à enfoncer un

peu de bon sens dans la tête de l'enfant qui, après tout, est celui qui doit être éduqué ! Tout comme pour l'enfant, de même il en va pour vous. Vous voulez faire des progrès ? Alors vous devez vous soumettre à certaines règles, vous devez garder votre calme, vous devez suivre la Voie du Milieu. Si vous travaillez trop durement, vous êtes tellement occupé à penser au dur labeur que vous êtes à fournir que vous n'avez pas de temps pour penser au résultat que vous espérez obtenir. Ainsi — la Voie du Milieu est un moyen très simple pour vous dire que vous ne devez pas travailler si durement que vous ne puissiez "voir la forêt à cause des arbres". Vous ne devez pas paraître tellement que rien du tout n'est fait ; allez quelque part entre les deux extrêmes et vous constaterez que votre progrès est remarquable. Trop de gens travaillent vraiment comme des forçats à une chose en espérant la terminer ; ils font de si gros efforts que toute leur énergie, tout leur pouvoir cérébral est consacré à "essayer" et rien n'est laissé pour "atteindre". Si vous essayez trop durement vous êtes comme une voiture lancée en première vitesse, tout en tapage et crépitement et ne faisant guère de progrès.

Le pouvoir de l'Esprit

Il est malheureusement possible pour tout un chacun d'obtenir tout ce qu'il désire. Il existe certaines lois de la nature ou, si vous préférez, de l'occulte, qui rendent possible à quiconque d'avoir du succès ou de l'argent à condition de suivre certaines règles simples. Tout au long de ce Cours nous avons essayé de mettre en

évidence que l'occultisme, qui signifie en fait "ce qui est inconnu", suit des lois et des règles absolument sensées et qu'il n'y a rien de mystique au sujet de telles choses. Pour cette raison, nous allons vous dire comment obtenir ce que vous voulez !

Laissez-nous ajouter, cependant, que quand nous disons "Obtenir ce que vous désirez" nous insistons et ré-insistons sur le fait que l'on devrait lutter pour les valeurs spirituelles et qu'en tout temps l'on devrait travailler avec détermination afin d'augmenter sa valeur dans la vie suivante. Un million ou deux seraient très utiles, nous sommes d'accord sur ce point, mais ce ne serait que piège et illusion si nous avions "un million ou deux" au détriment de la vie suivante. Notre séjour sur Terre est temporaire et de nouveau nous déclarons que chacun de nos efforts sur cette Terre devrait être consacré à nous instruire et à nous améliorer afin d'avoir davantage de valeur quand nous entrons dans la vie suivante. Ainsi, recherchons la spiritualité, faisons tous nos efforts pour être bons envers les autres et que la vraie humilité, qui ne doit pas être confondue avec la fausse modestie, nous assiste dans notre montée vers le haut.

Tout est en état de mouvement, toute vie est mouvement, même la mort est mouvement puisque les cellules se désintègrent et se transforment en d'autres composés. Gardons constamment à l'esprit qu'on ne peut pas se tenir immobile sur une corde raide ; on peut seulement aller soit vers l'avant ou vers l'arrière. Nos efforts devraient tendre vers l'avant, c'est-à-dire que nous devrions progresser en spiritualité, en bonté, en compréhension à l'égard d'autrui et non glisser en

arrière pour être parmi les assoiffés d'argent, ceux qui s'accrochent aux possessions de ce monde plutôt que de s'efforcer d'atteindre la richesse de l'esprit. Mais — laissez-nous vous exposer comment vous pouvez obtenir tout ce que vous désirez.

L'esprit peut nous donner tout ce que nous lui demandons si nous le lui permettons. Il y a d'immenses pouvoirs latents dans le subconscient. Malheureusement, on n'apprend pas à la plupart des gens comment contacter le subconscient. Nous fonctionnons à un dixième de conscience et — tout au plus — à un dixième de nos capacités. En s'assurant le soutien de notre subconscient, nous pouvons réaliser des miracles tout autant que les Prophètes de jadis.

Il est inutile de prier oisivement et sans être spécifique. Il est inutile de prier avec un esprit vide parce que ces paroles se répercuteront creusement si on le fait. Utilisez votre cerveau, utilisez votre esprit, utilisez les grandes possibilités du sub-conscient. Il y a certaines étapes inviolables qui doivent toujours être suivies. Décidez d'abord précisément ce que vous voulez, soyez absolument précis, vous devez savoir ce que vous voulez, vous devez dire ce que vous voulez et vous devez le visualiser. QU'EST-CE QUE VOUS VOULEZ TRÈS EXACTEMENT ? Cela ne suffira pas de dire que vous désirez avoir beaucoup d'argent, cela ne suffira pas de dire que vous voulez une nouvelle voiture ou une nouvelle épouse ou un nouveau mari. Vous devez préciser EXACTEMENT ce qui fait l'objet de votre désir. Vous devez le visualiser — le voir dans votre esprit — et maintenir cette image fermement devant vous. Si c'est de l'argent que vous voulez, déclarez

avec précision combien vous voulez. Il faut que ce soit une somme définie. Il ne suffit pas de dire "environ un demi-million", il faut une somme concrète. Si vous êtes sage, cependant, vous ne vous soucierez pas tant au sujet de l'argent, au sujet des choses terrestres, vous VOUDREZ être comme Gandhi, Bouddha, le Christ, St-Pierre, St-Quelqu'un. Vous vous efforcerez de gagner des vertus qui vous seront utiles quand vous quitterez cette vie.

Quand vous avez décidé ce que vous voulez, vous arrivez à la deuxième étape. Nous vous avons déjà dit que vous devez DONNER afin d'être en mesure de recevoir. Qu'est-ce que VOUS allez donner ? Si vous demandez une certaine somme d'argent (et cette somme doit être exactement spécifiée) êtes-vous prêt à donner une dîme, qui, évidemment, est le dixième de ce montant ? Êtes-vous prêt à donner de l'aide à ceux qui ne sont pas aussi heureusement placés que vous ? Il est futile de dire "Oui, quand j'aurai cet argent, je vais en donner un dixième". Vous devez commencer à aider avant cela, vous devez commencer à aider ceux qui sont dans le besoin. Si vous le faites, vous vivrez dans l'esprit de "Donner afin d'être en mesure de recevoir". Encore une fois, vous devez être explicite, vous devez être absolument précis. La troisième étape est — quand voulez-vous cet argent ou cette voiture, ce nouveau mari ou cette nouvelle épouse ? Cela ne suffit pas de dire que vous les voulez un jour ou l'autre dans un futur indéfini et c'est bien sûr absurde de dire que vous les voulez immédiatement parce qu'il y a les lois physiques qui ne peuvent être violées. Ce n'est pas possible pour un Dieu de faire tomber une brique d'or

dans vos mains tendues et de toute manière, si la brique tombait réellement, elle écraserait fort probablement quelques orteils ! Votre délai fixé doit être physiquement faisable. Vous pourriez, par exemple, dire que vous aurez l'argent pour tel ou tel mois en telle ou telle année, mais vous ne pourriez pas dire que vous aurez une fortune dans les cinq prochaines minutes parce que ce serait contraire aux lois de la nature et annulerait votre pouvoir de pensée.

Qu'allez-vous faire pour réaliser votre ambition ? Supposons — juste à titre d'illustration — que vous vouliez une nouvelle voiture. Eh bien, premièrement, savez-vous conduire ? Il serait futile de désirer une nouvelle voiture à moins que vous ne sachiez conduire ; donc, si vous êtes déterminé à avoir une nouvelle voiture, prenez d'abord des leçons de conduite. Ensuite, vous pourrez décider du type de voiture que vous voulez et tout ce qui s'ensuit. Si vous êtes à la recherche d'un mari ou d'une épouse, assurez-vous que vous êtes vous-même fait pour être un partenaire adéquat, assurez-vous que vous comprenez la loi de prendre et de donner et que vous êtes prêt à faire votre part pour que votre mariage soit un succès, parce que le mariage n'est pas seulement une affaire de tout prendre et ne rien donner. Quand vous prenez un partenaire vous avez aussi à donner un partenaire à l'autre personne. Quand vous vous mariez vous cessez d'être une seule personne et vous acceptez les problèmes, les soucis et les plaisirs de deux personnes ; avant de pouvoir espérer être marié de manière heureuse et satisfaisante, vous devez être sûr que vous pouvez vous-même être physiquement,

mentalement et spirituellement un partenaire satisfaisant.

Comme cinquième étape nous dirons que le mot écrit est plus fort que le mot exprimé, tandis que les deux font ensemble une combinaison imbattable. Écrivez ce que vous désirez, écrivez-le aussi simplement et aussi clairement que possible. Vous savez ce que vous voulez, alors mettez-le par écrit. Voulez-vous être spirituel ? Qui est votre idéal dans le monde spirituel ? Énumérez les aptitudes, les talents et les points forts du caractère de cette personne. Notez tout. Si c'est de l'argent que vous essayez d'obtenir, écrivez la somme précise que vous voulez, écrivez pour quand vous la voulez cette somme et précisez que vous allez aider les autres, précisez que vous allez y prélever une "dîme". Une fois que vous aurez écrit tout cela aussi simplement et clairement que vous le pourrez, écrivez à la fin "Je vais donner afin d'être en mesure de recevoir". Vous devez également ajouter une note indiquant la façon dont vous allez travailler pour obtenir le résultat souhaité, car gardez bien à l'esprit encore une fois que vous ne pouvez rien obtenir pour rien, tout doit être remboursé d'une façon ou d'une autre ; il n'existe rien de tel que "d'obtenir quelque chose gratuitement". Si vous recevez subitement une somme de cent dollars, vous devez donner vos services pour une valeur de cent dollars. Si vous attendez de l'aide des autres, alors il vous faut commencer par les aider.

En supposant que vous avez tout mis par écrit, lisez votre déclaration à haute voix, trois fois par jour. Le pouvoir en sera accru si vous pouvez la lire à haute voix dans la tranquillité et l'intimité de votre propre

chambre. Lisez-la le matin avant de quitter votre chambre, lisez-la à l'heure du déjeuner et lisez-la une nouvelle fois avant de vous endormir le soir afin que trois fois par jour, au moins, vous ayez lu cette affirmation qui est maintenant devenue semblable à un mantra. Tout en lisant, SENTEZ que l'argent, la voiture ou quelle que soit la chose que vous désiriez est en train de s'acheminer vers vous, soyez-en positif, imaginez que vous avez la chose désirée, qu'elle est en fait à votre portée. Plus fortement vous pourrez y penser, vous pourrez imaginer le tout, plus positive sera la réaction. C'est une perte d'effort que de penser "Eh bien, j'espère seulement que cela fonctionne — j'espère bien que je l'obtiendrai, mais j'ai mes doutes". Cela annulerait immédiatement votre mantra ; vous devez être tout à fait positif et absolument constructif tout le temps et vous ne pouvez vous permettre le moindre doute. Si vous adoptez ces étapes, vous ferez pénétrer la pensée dans votre sub-conscient et le sub-conscient est neuf fois plus intelligent que vous l'êtes ! Si vous arrivez à intéresser votre sub-conscient, alors vous obtiendrez de l'aide, plus d'aide que vous ne l'auriez cru possible. C'est un fait prouvé à maintes reprises que l'argent vient plus facilement une fois qu'on a fait de l'argent. Un millionnaire, par exemple, vous dirait qu'après avoir fait un million, deux, trois ou quatre millions viennent beaucoup plus facilement et avec peu de travail supplémentaire. Plus une personne a de l'argent, plus l'argent est attiré vers elle ; cela fonctionne selon une loi semblable à celle du magnétisme.

Encore une fois laissez-nous vous avertir qu'il y a des choses de plus grande valeur que l'argent. Encore une fois laissez-nous vous rappeler que personne n'a jamais réussi à emporter une seule pièce de monnaie dans l'autre monde et que plus vous possédez d'argent, plus vous en laissez pour les autres ; plus vous luttez pour l'argent, plus vous vous contaminez vous-même et vous rendez la tâche difficile pour aspirer et parvenir aux valeurs spirituelles. Plus vous faites de bien aux autres, plus vous emportez de bien avec vous. La Vie sur Terre est dure et l'une des choses les plus dures de toutes est la falsification des valeurs. De nos jours les gens pensent que l'argent est tout ce qui compte. Tant que nous avons assez pour pouvoir manger, nous vêtir et nous abriter, cela est suffisant. Mais nous ne pouvons jamais avoir trop de spiritualité, nous ne pouvons jamais avoir trop de pureté de pensée, nous ne pouvons jamais trop aider les autres, car en aidant les autres nous nous aidons nous-mêmes.

Nous vous suggérons de lire et relire cette Leçon. C'est peut-être la Leçon la plus importante jusqu'ici. Si vous suivez les instructions vous constaterez que vous pouvez obtenir presque tout ce que vous voulez. Qu'est-ce que VOUS voulez ? Le choix doit être le vôtre car vous POUVEZ obtenir tout ce que vous désirez. Une indication — de l'argent, le succès sur cette Terre ? Et ensuite une éclipse et tout est à recommencer encore une fois. Ou choisirez-vous la spiritualité, la pureté et le service aux autres ? Cela peut vouloir dire la pauvreté ou la quasi-pauvreté sur cette Terre qui, après tout, n'est qu'un grain de poussière flottant dans le vide. Mais après cette courte, courte vie, vient un plus grand

monde où la pureté et la spiritualité sont "l'Espèce Sonnante et Trébuchante" et où l'argent, la monnaie de ce monde, la Terre, n'a aucune valeur. Le choix est vôtre !

LEÇON VINGT-TROIS

Il est fort regrettable que certains mots aient acquis une implication aussi douteuse. Il y a un certain nombre de mots qui sont de bons mots, des mots descriptifs, dans toutes les langues, mais qui par mauvais usage pendant peut-être des siècles, ont subi un changement complet de signification.

On pourrait parler du mot "maîtresse" comme illustration. Il y a seulement quelques années — à portée de la mémoire de nos grands-parents — le mot "maîtresse" en était un vraiment honorable décrivant une dame qui était respectée comme la maîtresse de la maisonnée, la dame de la maison, une partenaire adéquate pour l'homme de la maison. Par mauvais usage il a maintenant acquis un sens qui est totalement différent de celui qu'il possédait à l'origine.

Nous n'allons pas parler des anciennes maîtresses ni des anciens maîtres, mais cela nous a paru une forme d'exemple approprié parce que nous allons parler dans cette Leçon d'un autre mot dont la signification a été déformée au fil des ans.

Le mot imagination est un mot qui est maintenant en fâcheuse disgrâce. Il y a des années, un homme imaginaire était un homme aux idées sensibles, quelqu'un qui pouvait écrire, quelqu'un qui pouvait

composer de la musique ou de la poésie. C'était, en fait, absolument essentiel pour un gentilhomme d'être doué d'imagination. De nos jours, il semble que "l'imagination" indique une pauvre femme frustrée souffrant d'hystérie ou au bord de la détérioration mentale. Les gens écartent des expériences — qu'ils feraient bien mieux d'étudier ! — en s'exclamant "Oh, tout ça c'est de l'imagination ! Ne soit pas si bête !"

Le mot imagination, donc, est un mot qui aujourd'hui a une pauvre réputation, mais l'imagination contrôlée est une clef qui peut déverrouiller de nombreuses expériences qui sont à présent enfermées dans le voile de mystère qui enveloppe la plupart des gens quand ils se réfèrent aux questions occultes. Il est bon de se rappeler maintes et maintes fois que dans toute bataille entre l'imagination et la volonté, c'est toujours l'imagination qui l'emporte. Les gens s'enorgueillissent de la force de leur volonté, de leur courage indomptable, du fait que rien ne les effraie. Ils assurent à leurs auditeurs ennuyés qu'avec leur volonté ils peuvent tout faire. Toute la vérité de l'affaire est qu'avec la force de leur volonté ils ne peuvent rien faire à moins que l'imagination ne soit d'accord pour le leur permettre. Ces gens à la force de volonté tant vantée sont en fait ceux qui se sont arrangés d'une façon ou d'une autre (d'habitude par accident) pour laisser l'imagination croire qu'une bonne dose de "volonté" serait nécessaire dans ce cas particulier. Nous le répétons, et toute autorité compétente sera d'accord avec nous, que dans une question d'imagination et de volonté, c'est sans exception l'imagination qui gagne. Il n'y a pas de plus grand pouvoir.

Persistez-vous toujours à croire que vous pouvez par volonté faire des choses quand votre imagination ne le veut pas ? Considérez ceci : posons un problème hypothétique parce que cela semble être la façon moderne de faire les choses !

Nous avons devant nous une rue sans circulation. Il n'y a pas du tout de circulation, il n'y a pas de touristes curieux et ainsi, nous avons la rue entière pour nous-mêmes. Traçons à la peinture un sentier de quelques deux pieds de large — ou trois pieds (approx. 1m), si vous préférez — d'un trottoir à l'autre. Non troublé par la pensée d'éviter la circulation ou non perturbé par les regards graves des spectateurs, vous n'auriez pas la moindre difficulté ni hésitation à descendre d'un trottoir sur votre sentier de deux ou trois pieds de large et traverser la rue posément jusqu'à l'autre trottoir. Cela ne ferait pas augmenter votre rythme respiratoire, ne ferait pas palpiter votre cœur, ce serait une des choses les plus simples que vous ayez jamais eu à faire. Vous êtes d'accord avec nous jusqu'ici ?

Vous pouvez marcher le long de ce sentier peint sans une pensée de peur parce que vous savez que la terre ne va pas s'ouvrir sous vos pas, vous savez que sauf dans le cas d'un tremblement de terre ou d'un édifice s'écroulant sur vous, vous êtes tout à fait en sécurité et si par quelque singulière malchance vous deviez trébucher et tomber, aucun grand mal ne vous serait fait parce que vous ne pouvez tomber que de votre propre hauteur.

Changeons maintenant quelque peu le décor. Disons que nous sommes toujours dans la rue et entrons dans un édifice d'environ vingt étages. Nous prenons

l'ascenseur et montons sur le toit merveilleusement plat. Comme nous nous tenons sur le toit et regardons de l'autre côté de la rue, nous nous apercevons que nous sommes tout à fait au niveau d'un autre édifice de vingt étages juste en face de nous. Si nous nous penchons au-dessus du mur pour regarder la rue en bas, nous pouvons justement voir les lignes que nous avons peintes. Maintenant — maintenant, nous aurons une planche de deux ou trois pieds de largeur, autrement dit, une planche exactement de la largeur de nos lignes peintes. Nous allons l'étendre à travers la rue, à vingt étages de hauteur de l'autre côté de la rue et nous allons la fixer si solidement qu'elle ne pourra pas bouger ; nous allons la fixer tellement fermement qu'elle ne pourra pas se balancer ou rebondir ; nous l'examinerons très soigneusement pour nous assurer qu'il n'y ait rien du tout qui puisse vous faire trébucher ou rendre vos pas incertains.

Vous avez la même largeur de sentier que vous avez fait au niveau du sol. Pouvez-vous marcher sur cette planche qui est solidement fixée à vingt étages au-dessus de la rue et atteindre l'autre côté de la rue — atteindre le toit de l'autre édifice ? Si votre imagination dit que vous le pouvez, alors en effet vous le pourrez et sans grand problème. Mais si votre imagination n'est pas aussi complaisante, votre poulx alors s'affolera à cette seule pensée, vous sentirez que vous avez des "papillons dans l'estomac", vous pourriez même vous sentir encore plus mal que cela ! Mais pourquoi ? Vous avez déjà traversé la rue, aussi pourquoi ne pouvez-vous pas traverser sur cette planche parfaitement arrimée ? La réponse est, bien sûr, que votre

imagination commence à travailler, votre imagination vous dit qu'il y a ici du danger, que si vous glissez, si vous chanceliez, vous allez poser votre pied à côté de la planche et tomberez du haut de vingt étages vers votre destruction. Peu importe à quel point on essaie de vous rassurer, à moins que votre imagination ne puisse être rassurée, aucune somme de volonté ne pourra aider. Si vous essayez d'affirmer la force de votre volonté, vous pourriez faire une crise de nerfs ; vous commencerez à trembler, vous deviendrez pâle et votre respiration se fera en halètements stertoreux.

Nous avons certains mécanismes en nous qui nous protègent du danger, certaines sauvegardes automatiques sont installées dans le mécanisme humain afin qu'un humain ne puisse pas normalement courir de dangers stupides. L'imagination rend la chose presque impossible pour une personne de marcher sur la planche et aucune somme de persuasion ne pourra faire comprendre à une personne que c'est vraiment parfaitement sûr ; vous devez imaginer que vous pouvez le faire. Jusqu'à ce que vous puissiez réellement vous "imaginer" montant sur la planche et marchant fermement et avec assurance d'un bout à l'autre, vous ne pourrez pas le faire.

Si l'on fait appel à sa VOLONTÉ pour faire quelque chose quand l'imagination dit "NON", alors on risque vraiment une dépression nerveuse, car nous allons répéter encore une fois qu'entre toute bataille entre l'imagination et la force de volonté, l'imagination l'emporte toujours. Se forcer à faire quelque chose quand tous les signaux d'alarme retentissent en nous peut détruire nos nerfs, détruire notre santé.

Certaines personnes ont désespérément peur de passer devant un cimetière sur une route déserte à minuit. Si jamais elles doivent passer devant un cimetière la nuit, elles sentent leur cuir chevelu picoter, leurs cheveux se dresser sur la tête, leurs paumes commencer à transpirer et chaque perception est accrue, chaque impression exagérée et elles sont tendues au point de pouvoir faire un bon prodigieux vers la sécurité si jamais elles croyaient voir apparaître un fantôme.

Les gens qui n'aiment pas leur travail et doivent se forcer à le faire, mettront souvent un mécanisme d'évasion en marche. Certains de ces "mécanismes d'évasion" conduisent à des résultats plutôt bizarres, pouvant être des bénédictions déguisées, parce que si les avertissements ne sont pas écoutés des dépressions nerveuses peuvent se produire. Nous allons vous faire le récit d'un cas réel que nous connaissons bien, nous connaissons les circonstances, nous connaissons l'homme et nous en connaissons le résultat. Le voici :

Cet homme de notre connaissance travaillait beaucoup debout. Il était debout à l'un de ces hauts pupitres à entrer des chiffres dans un grand livre. Son travail était tel qu'il devait se tenir debout, celui-ci ne pouvant pas se faire facilement assis. L'homme était compétent à sa tâche, il avait le don des chiffres, mais il avait une phobie ; il avait vraiment désespérément peur qu'un jour, d'une façon ou d'une autre, il lui arrive de faire une erreur et d'être peut-être accusé de détourner une somme d'argent de ses employeurs. En réalité l'homme était péniblement honnête ; il était un

de ces rares individus qui font des efforts d'honnêteté, un de ces individus qui ne prendraient même pas un paquet d'allumettes d'un hôtel ou ne garderait même pas un journal trouvé sur le siège d'un autobus. Mais malgré tout, il avait peur que ses employeurs ne reconnaissent pas son honnêteté et cela le faisait se sentir vraiment très malheureux à son travail.

Pendant un certain nombre d'années il alla au travail en devenant de plus en plus mécontent, de plus en plus préoccupé. Il discuta d'un changement de travail avec sa femme, mais elle n'eut aucune sympathie pour lui et il garda ainsi le même emploi. Mais son imagination se mit également au travail ; premièrement l'homme eut des ulcères à l'estomac. Grâce à une attention particulière et un régime alimentaire ces ulcères furent guéris et il retourna au travail — retourna debout à son pupitre. Un jour il lui vint à l'esprit que s'il n'avait pas la capacité de se tenir debout, alors il n'aurait pas la capacité de garder cet emploi.

Quelques semaines plus tard un ulcère apparut à son pied. Pendant quelques jours il se rendit à son travail en boitant, endurant une forte douleur, mais l'ulcère empira et il dut garder le lit pour un temps. Étant au lit — loin du bureau, son rétablissement fut très rapide et il retourna alors au travail. Son esprit sub-conscient le harcelait toujours. Ce dernier raisonnait, on le suppose, de la façon suivante : "Bien, je me suis sorti de cet horrible emploi en ayant une affection au pied, ils m'ont guéri trop rapidement, aussi ayons une plus grave affection au pied".

Quelques mois après le retour de l'homme, apparemment guéri, il eut un autre ulcère, à la cheville

cette fois. Cet ulcère était si terrible qu'il ne pouvait bouger sa cheville. Finalement, il fut transporté à l'hôpital et comme l'ulcère empira il dut subir une opération. Après cela on le renvoya guéri et il retourna à son travail.

La haine de son travail grandissait maintenant en lui. Un autre ulcère apparut bientôt, cette fois entre la cheville et le genou, ulcère qui était si terrible cette fois-ci — résistant à tous les efforts de guérison — qu'on dut lui amputer la jambe au genou. Cette fois, à sa grande joie, l'employeur ne voulut plus le reprendre, disant qu'il n'avait pas besoin d'un estropié chez lui, un estropié qui tombait toujours malade !

Les docteurs à l'hôpital connaissaient bien ce cas et ils prirent des dispositions pour que l'homme fasse un autre travail, un travail pour lequel il avait montré des aptitudes considérables pendant son séjour à l'hôpital. C'était une forme d'enseignement d'artisanat. Il aimait le travail et y avait beaucoup de succès. Maintenant il n'avait plus peur du tout d'aller en prison pour quelque erreur qui lui occasionnerait d'être accusé de détournement ; ainsi sa santé s'améliora et, pour autant que nous le sachions à l'heure actuelle, il continue ce travail et en fait une réussite.

Ceci est un cas plutôt extrême, il est vrai, mais chaque jour nous voyons des hommes d'affaires hypertendus qui ont peur de leur travail, qui ont peur de leur employeur, ou peur de "perdre la face", travaillant sous de fortes pressions internes et cherchant alors une échappatoire à travers des ulcères d'estomac, ulcères d'estomac qui en fait sont connus comme la maladie des cadres.

L'imagination peut renverser un empire, l'imagination peut aussi bien bâtir un empire, rappelez-vous. Si vous cultivez votre imagination et la contrôlez, vous pouvez avoir tout ce que vous voulez. Il n'est pas possible de dicter à votre imagination, pas possible de lui dire ce qu'elle doit faire parce que l'Amie Imagination est semblable à l'Amie Mule ; vous pouvez guider une mule, mais vous ne pouvez pas l'obliger et de même vous pouvez guider votre imagination, mais vous ne pouvez pas l'obliger. Cela demande de la pratique, mais cela peut se faire.

Bien, comment allez-vous vous y prendre pour contrôler votre imagination ? Ce n'est qu'une simple question de foi, de pratique. Pensez à une certaine situation qui vous fait peur ou qui vous répugne et puis surmontez-la par la foi, en persuadant votre imagination que VOUS pouvez faire la chose, peu importe que les autres puissent ou ne puissent pas la faire. Persuadez-vous que vous êtes quelqu'un de spécial, si vous voulez, la méthode que vous adoptez importe peu tant que vous arrivez à faire travailler votre imagination pour vous. Revenons à notre illustration originale de traverser la rue ; décidons que nous pouvons facilement traverser la rue sur une planche de deux pieds placée à travers la chaussée. Puis, par la foi, en pensant que nous ne sommes pas comme les autres, nous pouvons persuader notre imagination que nous pouvons traverser la planche même si elle est élevée à vingt étages au-dessus du sol.

Pensez à ceci : Dites-vous que même un singe plus ou moins stupide peut traverser cette planche sans

avoir peur du tout. Qui vaut mieux, vous ou un singe sans cervelle ? Si un singe stupide ou une personne qui est presque un idiot peut traverser cette planche, alors sûrement vous, qui valez beaucoup mieux, pouvez également le faire. C'est tout simplement une question de pratique, une question d'avoir la foi. Dans le passé, il y a eu de célèbres équilibristes comme Blondin qui traversa sur une corde de nombreuses fois au-dessus des Chutes du Niagara. Blondin était juste un homme ordinaire qui avait foi en ses capacités, il avait la foi qu'il pouvait traverser là où d'autres hommes ne le pouvaient pas. Il savait que la seule chose dont il fallait avoir peur était la peur, il savait que s'il était convaincu de pouvoir traverser, alors il pourrait traverser que ce soit même en poussant une brouette ou en ayant les yeux bandés.

Nous obtenons tous le même genre d'expérience. Nous escaladons une longue échelle et tant que nous regardons en haut nous n'avons pas peur. Mais aussitôt que nous regardons en bas la pensée nous vient que nous ferions toute une chute si nous tombions de l'échelle et nous écrasions au sol. Notre imagination alors nous dépeint en train de tomber, nous dépeint étalé plusieurs pieds plus bas, notre imagination peut nous détailler en train de nous cramponner si fortement à cette échelle que nous ne pouvons pas nous en libérer. Les réparateurs de clochers et de hautes cheminées ont eu ce genre d'expérience !

Si vous contrôlez votre imagination en développant la foi en vos propres capacités, vous pouvez tout faire. Vous ne pouvez pas réussir en maîtrisant votre imagination par la force ; exercer votre force de

volonté ne maîtrisera pas votre imagination, mais vous fera plutôt développer une névrose. Souvenez-vous, encore une fois, qu'en tout temps vous devez guider votre imagination, contrôler votre imagination. Si vous essayez d'obliger votre imagination vous allez échouer. Si vous guidez votre imagination vous pourrez faire toutes ces choses que vous pensiez être impossible pour vous. D'abord et avant tout, croyez qu'il n'existe rien qui soit "impossible".

LEÇON VINGT-QUATRE

Les gens peuvent avoir entendu parler de la Loi du Karma. Malheureusement, un grand nombre de ces questions métaphysiques se sont vues donner des noms sanskrits ou brahmanes. De même, les termes médicaux, les termes anatomiques et, en fait, de nombreux termes scientifiques, ont des noms latins, noms latins qui peuvent indiquer un type de fleur, ou un bulbe, ou l'action d'un muscle particulier ou d'une artère. Le but de ceci prend son origine au temps jadis. Il y a de nombreuses années, les docteurs tentèrent de garder leurs connaissances pour eux-mêmes et les docteurs de ce temps-là étaient les seuls à posséder une quelconque éducation valable. Étudier le latin était une "obligation" et ainsi il devint nécessaire pour les docteurs d'utiliser le latin comme un moyen de dissimuler les termes techniques à ceux qui n'étaient pas instruits, c'est-à-dire à ceux qui n'étaient pas docteurs. Cette habitude a persisté jusqu'à nos jours.

Il y a certains avantages, bien entendu, d'avoir tous les termes techniques dans une seule langue parce que peu importe la langue maternelle d'un savant, il peut toujours très bien se débrouiller en discutant des choses en latin avec un savant étranger. Les opérateurs radio à bord d'un navire ou d'un avion ont le même genre d'idée quand ils utilisent le morse ou ce qui est connu comme le code "Q". Souvent vous constaterez que les radioamateurs qui sont en contact avec d'autres amateurs à travers le monde utilisent un code afin de pouvoir communiquer intelligemment, même si normalement ils ne comprennent pas un mot de l'autre langue.

Le sanskrit est une langue qui est connue des occultistes de niveau supérieur dans le monde entier, ce qui fait que si l'on se réfère au "Karma", on a une image particulière de ce que l'on pourrait appeler "la loi de cause et effet". Vous voyez, le karma n'a rien du tout de mystérieux, rien du tout d'effrayant. Dans ce Cours nous voulons mettre la métaphysique sur ce que nous considérons être une base rationnelle ; nous ne voulons pas utiliser de termes abstraits parce que selon nous, rien dans la métaphysique n'est si difficile que cela justifie l'utilisation de termes qui masquent souvent en fait ce qu'une personne veut dire.

Prenons la "Loi du Karma" en dehors de son implication métaphysique, oublions à propos de la métaphysique et considérons plutôt la loi du pays. Voici ce que nous voulons dire : —

Le jeune Johnny vient tout juste de se voir offrir une motocyclette. Il trouve extrêmement électrisant de s'asseoir sur cette puissante machine en laissant

vrombir le moteur qui fait ce qui, pour lui, est un bruit merveilleux, mais de s'asseoir sur l'engin n'est pas suffisant. Le jeune Johnny embraye donc et s'éloigne, tranquillement peut-être au début, mais bientôt la joie du mouvement le dominant, il roule de plus en plus vite, oublieux des signes d'avertissement. Soudainement, il y a un retentissant hululement derrière lui et une voiture de police arrive à sa hauteur qui lui fait signe de se ranger en bordure de la route. Le jeune Johnny ralentit sombrement et quitte la route ; plus sombrement encore, il attend avec une appréhension considérable le policier qui vient lui donner une contravention pour vitesse excessive dans une agglomération.

Dans ce simple petit exemple nous voyons qu'il y a certaines lois, dans ce cas-ci, la loi étant que personne ne peut rouler au-dessus d'une certaine vitesse. Le jeune Johnny l'ignore et ainsi le châtiment lui arriva sous la forme d'un policier qui lui donna une contravention qui fera que le jeune Johnny devra payer une amende et se présenter devant les tribunaux comme punition pour avoir enfreint la loi.

Un autre exemple ? Très bien ! Bill James est un type pas mal paresseux, il n'aime pas du tout le travail, mais il a une petite amie qui lui coûte cher. Il ne peut garder l'intérêt de sa petite amie que s'il peut lui procurer les choses qu'elle veut. Peu importe (pense-t-elle) la façon dont Bill James obtient les choses qu'elle veut, pourvu qu'elle les obtienne. Ainsi —

Un soir Bill James sort avec l'intention d'aller voler un certain magasin dans l'espoir d'obtenir assez d'argent pour pouvoir acheter à sa petite amie la chose qu'elle

désire, quelle qu'elle soit. Un manteau de vison ? Une montre en platine ornée d'un diamant ? Eh bien, peu importe ce qu'elle veut, Bill James, avec la pleine connaissance et approbation de celle-ci, part pour aller commettre ce cambriolage. Très silencieusement, il se faufile jusqu'à l'édifice et rôde autour, cherchant une façon d'entrer. Bientôt il se décide pour ce qui a l'air d'être une fenêtre invitante. Elle est située à une hauteur qui lui convient et ainsi, avec l'habileté que donne beaucoup de pratique, il glisse un canif par les carreaux et force le loquet à se détacher. Il soulève facilement le châssis, puis s'arrête un moment pour écouter. A-t-il fait du bruit ? Y a-t-il quelqu'un aux alentours ? Finalement satisfait, il se soulève et rampe à travers la fenêtre ouverte. Il n'y a aucun son, aucun craquement. Doucement, en chaussettes, il marche à pas feutré et fait le tour du magasin en prenant les choses qu'il veut : des bijoux dans leurs écrins, une poche pleine de montres et, de la caisse du bureau du gérant, il prend tout un tas de billets. Satisfait de son butin, il retourne à la fenêtre et regarde dehors. Il n'y a personne ; il récupère ses chaussures et se dirige vers une porte en pensant qu'il sera beaucoup plus facile de sortir par la porte que de passer par une fenêtre et risquer ainsi d'endommager certains des articles volés. Silencieusement, il déverrouille et sort. Quelques pas dans l'obscurité de la nuit et soudain une voix dure s'exclame : "Arrêtez ! Vous êtes encerclé !". Bill James est glacé de peur, il sait que les policiers sont armés, il sait que les policiers n'hésiteront pas à tirer. Une lumière perce l'obscurité et l'éclaire en plein visage. Sombrement, il lève les mains au-dessus de sa tête,

des formes se matérialisent et il constate qu'il est cerné par les policiers. Rapidement, ils le fouillent à la recherche d'armes et le soulagent de tous les articles de très grande valeur qu'il a volés au magasin. Il est conduit à une voiture de police et est bientôt installé dans une cellule.

Quelques heures plus tard la petite amie de Bill James est réveillée par un policier et une matrone de la police. Elle est terriblement indignée et pas qu'un peu hystérique quand on lui dit qu'elle est arrêtée. Arrêtée ? Oui, bien sûr, car la petite amie de Bill James est complice avant le fait et elle est, en l'incitant à faire ce qu'il savait être mal, aussi coupable que l'est Bill James.

Les lois de la vie sont ainsi. Maintenant, laissez-nous retirer cela du monde physique pour un moment et vous dire que le karma est un acte mental ou physique qui accumule le bien ou le mal. Il y a un vieux proverbe qui dit : "On récolte ce que l'on sème". C'est exactement ce que cela signifie. Si vous semez de mauvaises actions vous récolterez un mauvais avenir soit dans la vie qui suit, ou la prochaine, ou celle d'après. Si dans cette vie vous semez du bien, si vous montrez de la bonté, de la gentillesse et de la compassion à ceux qui sont dans le besoin, alors quand votre propre tour viendra d'être dans le malheur, quelqu'un — quelque part — vous prodiguera de la bonté, de la considération et de la compassion.

Ne vous méprenez pas au sujet de ceci : si une personne subit des épreuves maintenant, ce n'est peut-être pas parce que cette personne est méchante ; cela peut être pour voir comment la personne réagit dans

les épreuves, dans la souffrance, cela peut être un procédé de raffinage pour la débarrasser par la souffrance de certaines impuretés, d'un peu de l'égoïsme de l'humanité. Chacun, qu'il soit prince ou mendiant, voyage le long de ce que nous appelons la Roue de la Vie, le cycle de l'existence sans fin. Un homme peut être un roi dans une vie, mais dans la suivante il peut être un mendiant se déplaçant à pied de ville en ville, essayant peut-être d'obtenir du travail et échouant, ou peut-être simplement dérivant comme une feuille soufflée par le vent.

Il y a des gens qui sont exempts des lois du karma, aussi il est inutile que vous disiez : "Oh, cette personne a eu une vie épouvantable ; elle a dû terriblement pécher dans une vie antérieure !". Les plus hautes entités (que nous appelons "Avatars") descendent sur Terre afin que certaines tâches puissent être accomplies. Les Hindous, par exemple, croient que le Dieu Vishna descend sur Terre à divers moments afin d'apporter encore une fois à l'humanité les vérités de la religion que les humains sont si enclins à oublier. Cet Avatar, ou Être Avancé, viendra souvent pour vivre, peut-être, comme un exemple de pauvreté, mais aussi pour montrer ce qui peut être fait à l'égard de la compassion, à l'égard de ce qui semble être une immunité à la souffrance. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité que cette "immunité à la souffrance", car l'Avatar, étant d'une substance plus raffinée, souffre d'autant plus intensément.

L'Avatar ne naît pas parce qu'il doit être, il ne naît pas parce qu'il doit rembourser son karma. Il vient plutôt sur Terre comme une âme incarnée, sa naissance

résulte d'un libre choix, ou bien sous certaines conditions il peut même ne pas avoir à naître, il peut prendre la relève du corps d'un autre. Nous ne voulons pas marcher sur les "plates-bandes" de qui que ce soit en matière de croyances religieuses, mais si on lit la Bible chrétienne attentivement, on comprendra que Jésus, l'homme, est né de Joseph et Marie, mais qu'avec le temps, quand Jésus était un homme adulte, Jésus erra dans le Désert et l'Esprit de Christ — l'Esprit de Dieu — descendit et remplit le corps de Jésus. Autrement dit, ce fut un cas où une autre âme vint et prit possession du corps consentant de Jésus, le fils de Joseph et Marie.

Nous mentionnons ceci, toutefois, parce que nous n'aimons pas penser que certaines personnes sont blâmées pour leurs malheurs et leur pauvreté quand, en fait, ils viennent pour aider autrui en montrant ce qui peut être accompli par le malheur et la pauvreté.

Tout ce que nous faisons a pour résultat une certaine action. La pensée est vraiment une force très réelle. Comme vous pensez, ainsi vous êtes. Donc, si vous pensez à des choses pures vous devenez pur, si vous pensez à la luxure vous devenez alors lascif et contaminé et vous devez revenir sur Terre maintes fois jusqu'à ce que "le désir" flétrisse en vous sous les assauts de la pureté et des bonnes pensées.

Nul n'est jamais détruit, nul n'est jamais si mauvais qu'il soit condamné à un châtiment éternel. Le "Châtiment Éternel" était un moyen inauguré par les prêtres de jadis qui voulaient maintenir la discipline sur leurs ouailles plutôt indisciplinées. Le Christ n'a jamais enseigné la souffrance éternelle, la damnation

éternelle. Le Christ enseigna que si une personne se repentait et essayait, alors elle serait "sauvée" de sa propre folie et se verrait donner une chance et une autre chance encore.

Le karma, donc, est le processus par lequel nous contractons des dettes et nous payons ces dettes. Si vous allez dans un magasin et commandez certaines marchandises, vous contractez alors certaines dettes qui doivent être payées en espèce sonnante et trébuchante. Jusqu'à ce que vous ayez payé pour ces marchandises vous êtes débiteur et si vous ne payez pas pour ces articles vous pouvez, dans certains pays, être arrêté et mis en faillite. Tout doit être remboursé par l'homme ordinaire, la femme et l'enfant sur Terre ; seul l'Avatar est à l'abri des lois du karma. Ainsi ceux qui ne sont pas des Avatars feraient mieux d'essayer de mener une bonne vie afin de pouvoir écourter leur séjour sur cette Terre, car il y a beaucoup mieux sur d'autres planètes et sur d'autres plans d'existence.

Nous devrions pardonner à ceux qui nous ont offensés et nous devrions chercher le pardon de ceux que nous avons offensés. Nous devrions toujours nous souvenir que le plus sûr moyen d'avoir un bon karma est de faire aux autres ce que nous voudrions que les autres fassent pour nous.

Le karma est une affaire à laquelle peu d'entre nous peuvent échapper. Nous contractons une dette, nous devons la rembourser, nous faisons du bien aux autres, ils doivent nous payer en retour et nous faire du bien. Il vaut beaucoup mieux recevoir du bien, aussi démontrons du bien, de la compassion et de la gentillesse envers toutes les créatures, peu importe

leur espèce, en nous souvenant qu'aux yeux de Dieu tous les hommes sont égaux et qu'aux yeux du Grand Dieu, toutes les créatures sont égales, qu'elles soient chats, chevaux — tout ce que vous nommerez !

Dieu, comme on le déclare, accomplit Ses merveilles de façon mystérieuse. Il ne nous appartient pas de mettre en doute les voies de Dieu, mais il nous revient de résoudre les problèmes qui nous sont attribués, car ce n'est qu'en résolvant nos problèmes et en leur trouvant une solution satisfaisante que nous pouvons rembourser le karma. Certaines personnes ont un parent malade avec qui elles doivent vivre, certaines personnes ont ce parent malade vivant avec elles et elles pensent : "Ah, que c'est pénible ! Pourquoi ne peut-il pas mourir et en finir avec sa misère ?". La réponse est, bien sûr, que tous les deux s'acquittent en travaillant sur une durée de vie planifiée, s'acquittent en travaillant sur une forme d'existence prévue. La personne qui s'occupe du malade peut avoir planifié de venir précisément à cette fin.

Nous devrions à tout moment faire preuve de grand soin, de grande prévenance, de grande compréhension envers ceux qui sont malades ou affligés ou accablés, car il se peut que notre tâche soit de manifester un tel soin et une telle compréhension. Il est trop facile d'écarter d'un geste impatient une personne ennuyeuse, mais ceux qui sont malades sont le plus souvent extrêmement sensibles, ils sentent leur infirmité, ils sentent très vivement qu'ils dérangent, qu'ils sont de trop. Nous vous rappellerons de nouveau que dans l'état actuel des choses sur Terre, toute personne réellement occulte, toute personne qui peut

se livrer aux arts occultes majeurs, a une quelconque déficience physique. Donc, en repoussant, en rabrouant rudement un appel à l'aide d'une personne malade, vous pouvez rabrouer une personne qui est beaucoup, beaucoup plus douée que vous ne pouvez imaginer.

Nous n'avons aucun intérêt dans le football ou dans l'un de ces sports violents, mais nous tenons à vous poser cette question. Avez-vous jamais entendu parler d'un sportif robuste, vigoureux, ou d'une sportive, qui était clairvoyant ou qui pouvait même épeler le mot ? Le processus d'un certain handicap physique est souvent un processus de raffinage d'un corps humain brut afin qu'il puisse recevoir les vibrations d'une plus haute fréquence que ne le peut l'humain moyen. Ainsi — ne manquez pas de montrer de la considération envers ceux qui sont malades. Ne soyez pas impatient avec une personne malade, car cette personne malade a de nombreux problèmes que vous ne connaissez pas. Il y a également un côté égoïste à l'affaire ! La personne malade peut être de loin plus évoluée que vous qui êtes en santé et en aidant la personne malade vous pouvez vraiment vous aider vous-même immensément.

LEÇON VINGT-CINQ

Avez-vous déjà été privé tout à coup, de façon dévastatrice, choquante, d'un être tendrement aimé ? Avez-vous déjà senti que le soleil s'était retiré derrière les nuages pour ne plus jamais, jamais briller de nouveau pour vous ? La perte d'un être qui nous est

cher est vraiment tragique, tragique pour vous et tragique pour celui qui a "pris les devants", si vous continuez à créer d'inutiles entraves —

Nous allons parler de sujets qui sont généralement considérés comme tristes, comme lugubres, dans cette Leçon. Mais si nous voyons les choses comme il se doit, nous devrions comprendre que la mort n'est pas vraiment un temps pour le deuil, pas vraiment un temps pour l'affliction.

Voyons tout d'abord ce qui arrive quand nous apprenons qu'un être cher est passé au stade de ce que les gens sur Terre appellent "la mort". Nous sommes à faire nos choses normalement, peut-être sans contrariétés ni problèmes particuliers. Puis, soudainement, comme un coup de tonnerre, nous apprenons que cette personne bien-aimée n'est plus parmi nous. Immédiatement, nous sentons notre poulx s'emballer, nous sentons que les conduits lacrymaux de nos yeux sont prêts à verser les larmes qui délivrent de la tension interne. Nous constatons que nous ne voyons plus les couleurs éclatantes, rosées, réjouissantes ; à la place tout paraît sombre, tout paraît triste, comme si soudainement un beau jour d'été ensoleillé avait été remplacé par un jour de plein hiver avec son ciel de plomb.

Encore une fois, nous en venons à nos vieux amis les électrons, parce que quand nous sommes soudainement accablés de tristesse, de douleur, le voltage engendré dans notre cerveau s'altère, il peut même changer la direction de sa circulation, ce qui fait que si nous voyions le monde "à travers des lunettes teintées de rose" avant, après la réception de la

mauvaise nouvelle nous voyons le monde à travers des lunettes qui rendent tout sombre, tout déprimant. Ce n'est là qu'une fonction physiologique naturelle sur le plan terrestre, mais sur le plan astral nous sommes déprimés aussi à cause de l'horrible entrave que notre véhicule physique nous inflige quand nous essayons d'aller à la rencontre de celui qui s'est récemment élevé à ce qui est, après tout, la Grande Vie, la vie plus heureuse.

Il est triste en effet de voir un ami cher partir pour un pays lointain, mais sur Terre nous nous consolons en pensant que nous pouvons toujours écrire une lettre, envoyer un télégramme, ou même utiliser le téléphone. Ce que l'on appelle "la mort", d'autre part, ne semble laisser aucune place à la communication. Est-ce que VOUS pensez que les "morts" sont hors de notre portée ? Vous pourriez être grandement et joyeusement surpris ! Nous vous dirons qu'il y a plusieurs savants dans des centres scientifiques réputés du monde qui sont vraiment à travailler sur un instrument qui sera capable de communiquer avec ceux dont nous devons nous référer en tant que "esprits désincarnés". Ce n'est pas une chimère, ce n'est pas une idée fantastique, c'est une nouvelle qui a été ébruitée depuis un grand nombre d'années et selon les plus récents rapports scientifiques, il y a enfin un espoir que de tels développements puissent bientôt devenir connus du public, devenir propriété publique. Mais avant de pouvoir entrer en contact avec ceux qui sont passés hors de notre atteinte immédiate, nous pouvons faire beaucoup pour les aider.

Quand une personne meurt les fonctions physiologiques, c'est-à-dire le travail-même du corps physique, ralentissent et finissent par s'arrêter. Nous avons vu dans les étapes préliminaires de ce Cours qu'un cerveau humain peut vivre pendant quelques minutes seulement quand il est privé d'oxygène. Le cerveau humain, alors, est l'une des premières parties du corps à "mourir". Évidemment, quand le cerveau est mort, la mort est absolument inévitable. Nous avons une raison particulière de présenter ceci qui paraît être une affaire qui traîne en longueur.

Après la mort du cerveau, les autres organes privés des commandes et des directives du cerveau cessent leur activité, c'est-à-dire qu'ils deviennent comme une automobile qui a été désertée par son conducteur. Le conducteur a coupé le contact et quitté le véhicule. Le moteur peut donner quelques coups sur son propre élan et puis l'automobile refroidit peu à peu. En refroidissant on obtiendra de petits déclics, claquements et grincements du métal qui se contracte. Il en est de même avec le corps humain — au fur et à mesure qu'un organe en suit un autre dans le stade que nous appelons dissolution, il y a divers craquements, grincements et spasmes des muscles. Durant une période d'environ trois jours le corps astral désengage complètement et de façon permanente sa prise du corps physique. La Corde d'Argent, dont nous pouvons dire qu'elle enracine le corps astral dans le physique, se flétrit graduellement de façon semblable au cordon ombilical du bébé qui se flétrit une fois coupé, quand le bébé est séparé de sa mère. Pendant

trois jours le corps astral est maintenu en contact plus ou moins étroit avec le physique en décomposition.

Une personne qui meurt a une expérience qui ressemble à ceci : la personne est au lit, entourée probablement de parents ou d'amis affligés. Se produit alors un frémissant halètement dans la gorge et le dernier râle de la mort, puis le dernier souffle rauque est exhalé entre les dents. Le cœur s'emballe un moment, ralentit, palpite et s'arrête — définitivement.

Il y a une variété de tremblements du corps et peu à peu le corps devient plus froid, mais au moment de la mort elle-même un clairvoyant peut voir une forme indistincte émerger du véhicule physique et flotter en s'élevant comme une brume argentée, flotter en s'élevant directement au-dessus du corps mort. Sur une période de trois jours la corde d'argent reliant les deux s'obscurcit et devient finalement noire là où elle pénètre dans le corps. Puis on a l'impression d'une poussière noire qui s'envole de cette partie de la corde qui est toujours rattachée au corps. Finalement la corde se détache et la forme astrale est libre de s'élever convenablement et d'être introduite à la vie au-dessus de l'astral. D'abord, toutefois, elle doit regarder en bas et voir ce corps mort qu'elle habitait. Souvent la forme astrale accompagnera le corbillard au cimetière et assistera à la cérémonie des funérailles. Il n'y a aucune douleur, aucune détresse, aucune inquiétude causée par ceci parce que l'astral, dans le cas d'une personne non préparée à la connaissance que donne ce Cours, est dans un état de semi-choc. Elle suit le corps dans le cercueil de la même façon qu'un cerf-volant suivra un petit garçon à l'autre bout d'une corde, ou de la même

façon qu'un ballon suivra la remorque qui l'empêche de s'échapper. Bientôt, toutefois, cette corde d'argent — qui n'est plus argentée — se détache et alors le corps astral est libre de monter, monter et de se préparer à sa seconde mort. Cette seconde mort est complètement et absolument indolore.

Avant la seconde mort une personne doit se rendre à la Salle des Souvenirs et voir tout ce qui s'est passé dans sa vie. Vous n'êtes jugé par personne d'autre que vous-même et il n'y a pas de plus grand juge, pas de juge plus sévère que vous-même. Quand vous vous voyez dépouillé de toutes les vanités insignifiantes, de toutes les valeurs fausses qui vous étaient chères sur la Terre, vous pouvez constater qu'en dépit de tout l'argent que vous avez laissé derrière vous, en dépit de toutes les positions que vous avez occupées, les nominations, vous n'êtes pas si grand que cela, après tout. Très, très souvent le plus humble, le plus modeste et le plus pauvre d'argent obtiendra le jugement le plus satisfaisant et le plus élevé.

Après vous être vu dans la Salle des Souvenirs, vous passez alors dans cette partie de "l'Autre Monde" qui selon vous vous convient le mieux. Vous n'allez pas en Enfer, croyez-nous quand nous disons que l'Enfer est sur Terre — notre école de formation !

Vous savez probablement que les gens de l'Orient, les grands mystiques, les grands maîtres, ne laissent jamais leur vrai nom être connu parce qu'il y a beaucoup de puissance dans les noms et si tout un chacun pouvait appeler quelqu'un dans les vibrations correctes de son nom, cette personne serait tirée irrésistiblement en arrière pour regarder sur Terre.

Dans certaines parties de l'Orient et dans certaines parties de l'Occident aussi, Dieu est connu comme "Celui dont le nom ne doit pas être prononcé". C'est parce que si tout le monde se mettait à appeler Dieu, le leader de ce monde serait tout le temps harcelé.

Plusieurs maîtres adoptent un nom qui n'est pas le leur, un nom qui diffère nettement de la prononciation de leur vrai nom, car les noms, souvenez-vous, consistent en vibrations, en accords et harmoniques et si on est appelé par sa propre combinaison harmonique de vibrations, on est alors grandement dérangé du travail qu'on peut être en train de faire à ce moment-là.

S'affliger outre mesure pour ceux qui sont "passés de l'autre côté" leur cause de la souffrance, les fait se sentir tirés de force vers la Terre. Ils sont comme un homme qui s'est fait jeter à l'eau et qui se sent entraîné au fond par ses vêtements imbibés et ses lourdes bottes.

Considérons de nouveau cette affaire de vibrations, car la vibration est l'essence de la vie sur cette Terre et, en fait, sur tous les mondes. Nous connaissons tous une très simple illustration du pouvoir des vibrations : des soldats qui marchent au pas briseront ce pas pour traverser un grand pont et marcheront sans cadence. Le pont peut être capable de résister à la plus lourde circulation mécanisée, il peut être capable de porter une succession entière de chars d'assauts qui s'y ébranlent, ou il peut supporter toute une charge de locomotives et il ne déviara pas plus que sa capacité désignée pour cette charge. Pourtant, qu'une colonne d'hommes marche en cadence en traversant ce pont et

cela provoquera une force qui fera balancer et rebondir le pont, et le fera s'effondrer finalement.

Une autre illustration que nous pourrions donner concernant la vibration est celle du violoniste : avec son violon celui-ci peut, en jouant une seule note pendant plusieurs secondes, faire s'accumuler les vibrations dans un verre à vin qui feront voler en éclat le verre avec une étonnante force d'explosion.

Les soldats sont à une extrémité de notre illustration sur les vibrations, et à l'autre extrémité ? Prenons Om. Si on peut dire les mots "Om Mani Padmi Um" d'une certaine façon et continuer à les dire pendant quelques minutes, on peut créer une vibration d'une force tout à fait fantastique. Aussi — souvenez-vous que les noms sont des choses puissantes et que ceux qui sont disparus ne devraient pas être indûment appelés, ni ne devraient non plus être appelés dans la douleur ou l'affliction, car pourquoi notre douleur serait-elle autorisée à les pénaliser et à les faire souffrir ? N'ont-ils pas déjà assez soufferts ?

Nous pouvons nous demander pourquoi nous venons sur cette Terre et subissons la mort, mais la réponse est que la mort nous raffine, la souffrance nous raffine à la condition qu'il n'y ait pas trop de souffrance et de nouveau nous devons vous rappeler que dans presque chaque cas (il y a certaines exceptions particulières !) aucun homme ou femme n'est jamais appelé à supporter une plus grande souffrance ou douleur que ne le demande son besoin particulier de raffinement à ce moment-là. Vous comprendrez ceci en pensant à une femme qui peut s'évanouir de douleur. L'évanouissement est simplement une soupape de

sécurité afin qu'elle ne soit pas accablée par la douleur, de sorte que rien ne se produise pour la blesser.

Souvent une personne qui a souffert un grand chagrin sera engourdie par la douleur. Ici encore, l'engourdissement est une grâce tant pour celui qui reste que pour celui qui est disparu. L'engourdissement peut permettre à la personne qui est en deuil d'être consciente de la perte et de subir ainsi le processus de raffinage, mais tout en étant consciente de la perte, elle n'est pas insupportablement tourmentée.

La personne qui est passée de l'autre côté est protégée par l'engourdissement de celle endeuillée, parce que si l'engourdissement n'était pas présent, peut-être que la personne en deuil par ses gémissements et ses lamentations en pleine possession de ses facultés, causerait un grand stress, une grande entrave sur la personne qui est récemment disparue.

Avec le temps il se peut que nous puissions tous communiquer avec ceux qui nous ont quittés, de la même façon que nous pouvons maintenant utiliser un téléphone pour entrer en contact avec ceux qui sont dans une ville éloignée du monde.

En étudiant ce Cours consciencieusement, en ayant foi en vous-même et dans les Grands Pouvoirs de cette vie et de l'autre vie, vous aussi devriez pouvoir entrer en contact avec ceux qui sont passés de l'autre côté. Il est possible de le faire par télépathie, il est possible de le faire par clairvoyance et par ce qu'on appelle "l'écriture automatique". Dans cette dernière, toutefois, on doit se garder de notre propre imagination faussée, on doit contrôler son imagination afin que le message écrit apparemment inconsciemment n'émane pas de

notre conscient ni de notre sub-conscient, mais vienne plutôt directement des disparus qui peuvent nous voir même si la plupart d'entre nous ne pouvons pas, pour le moment, les voir.

Réjouissez-vous, ayez la foi, car en croyant vous pouvez accomplir des miracles. N'est-il pas écrit que la foi peut déplacer des montagnes ? Elle le peut certainement !

LEÇON VINGT-SIX

Nous allons maintenant mettre par écrit ce que nous appelons "Les Règles de la Bonne Vie". Celles-ci sont des règles absolument fondamentales, des règles qui sont définitivement "indispensables". Vous devrez leur ajouter vos propres règles. Nous allons tout d'abord les mettre par écrit, puis nous reviendrons les examiner plus soigneusement afin de pouvoir peut-être avoir un certain aperçu des raisons qui sont derrière elles. Les voici donc : —

1. Faites ce que vous voudriez qu'il vous soit fait.
2. Ne jugez pas les autres.
3. Soyez ponctuel dans tout ce que vous faites.
4. Ne discutez pas de religion et ne vous moquez pas des croyances des autres.
5. Tenez-vous-en à votre propre religion et faites preuve d'une parfaite tolérance envers ceux qui sont d'une religion différente.
6. Abstenez-vous de vous mêler de "magie".

7. Abstenez-vous des boissons enivrantes et des drogues.

Jetterons-nous un coup d'oeil à ces règles un peu plus en détail ?

Nous avons dit : "Faites ce que vous voudriez qu'il vous soit fait". Eh bien, c'est logique, parce que si vous êtes en possession de vos facultés normales, vous ne vous poignarderez pas dans le dos, vous ne vous escroquerez pas, ni non plus ne vous surfacturerez. Si vous êtes une personne normale vous aimez prendre soin de vous-même de votre mieux. Vous vivrez selon "la Règle d'Or" si vous prenez soin de votre voisin comme vous le feriez de vous-même. Autrement dit, faites ce que vous voudriez qu'il vous soit fait. Cela aide, cela marche. Cette affaire de tendre l'autre joue réussit avec des gens normaux. Si une personne ne peut pas accepter votre pureté de pensée et d'intention, alors après avoir souffert en silence deux ou, tout au plus, trois fois, vous serez bien avisé de vous éloigner de la présence de cette personne. Dans la vie au-delà de cette vie nous ne pouvons pas rencontrer ceux qui nous sont hostiles, ceux avec qui nous ne sommes pas en harmonie. Malheureusement, il nous faut rencontrer certaines personnes assez horribles sur Terre, mais nous n'avons pas à le faire par choix mais seulement par nécessité absolue. Aussi — faites ce que vous voudriez qu'il vous soit fait et votre caractère sera très utile à quelqu'un et sera comme une lumière qui brille pour tous les hommes et toutes les femmes. Vous serez connu comme quelqu'un qui fait du bien, comme quelqu'un qui tient ses promesses,

ce qui fait que si vous êtes victime d'une escroquerie, l'escroc ne recevra jamais la moindre sympathie. En rapport avec ceci, il est bon de se rappeler que pas même les plus grands escrocs ne peuvent emporter un seul sou hors de cette vie !

Nous disons aussi : "Ne jugez pas les autres". Vous pouvez vous retrouver dans une position semblable à celle de la personne que vous avez jugée et condamnée. Vous connaissez les circonstances relatives à vos propres affaires, mais personne d'autre ne les connaît, pas même la personne qui vous est la plus proche et la plus chère ne peut partager les pensées de votre âme. Personne, sur cette Terre du moins, ne peut être complètement en harmonie avec une autre personne. Vous êtes peut-être marié, vous êtes peut-être très heureux avec votre partenaire, mais malgré tout, même dans les mariages les plus heureux, parfois un partenaire fera quelque chose qui est complètement déconcertant pour l'autre. Souvent il n'est même pas possible d'expliquer nos propres motivations.

"Laissez l'innocent parmi vous être le premier à jeter la pierre". "Les gens dans des maisons de verre ne devraient pas lancer de pierres". Ceux-ci sont d'excellents enseignements parce que personne n'est complètement innocent. Si quelqu'un était complètement pur, complètement innocent, il ne pourrait pas rester sur cette méchante vieille Terre qui est la nôtre ; ainsi, en disant que seuls les innocents peuvent lancer des pierres, cela signifie qu'il n'y a personne pour en lancer.

Nous sommes tous, bien franchement, dans un grand état de confusion ici sur Terre. Les gens viennent ici

pour apprendre des choses, s'ils n'avaient rien à apprendre ils ne viendraient pas ici, ils iraient dans un bien meilleur endroit. Nous faisons tous des erreurs, beaucoup d'entre nous sommes blâmés pour des choses que nous n'avons pas faites, beaucoup d'entre nous n'obtenons pas de crédit pour le bien que nous avons fait. Mais quelle importance ? Plus tard, quand nous quitterons cette Terre, quand nous quitterons notre école de formation, nous découvrirons que les normes sont vraiment très différents, que les normes ne seront pas en livres sterling, ni en dollars, ni en pesos ou en roupies ; les normes ? Nous serons alors évalués à notre vraie valeur. Aussi — ne jugez pas les autres.

Notre troisième règle — "Soyez ponctuel dans tout ce que vous faites" peut vous paraître surprenante, mais c'est une règle logique. Les gens prennent des dispositions pour faire des choses, les gens ont leurs plans et il y a un temps et un lieu pour toute chose. En étant peu ponctuel nous pouvons déranger les plans et les idées de l'autre personne, en étant tardif nous pouvons provoquer le ressentiment de la personne qui a dû attendre si longtemps et si nous provoquons ressentiment et frustration, cette personne peut prendre des dispositions différentes de celles qui avaient été originellement planifiées. Cela signifie qu'en étant peu ponctuel nous avons amené une personne à suivre une ligne de conduite qui n'était pas prévue à l'origine et cela est notre responsabilité.

La ponctualité peut être une habitude tout aussi bien que peut l'être le manque de ponctualité, mais la ponctualité est ordonnée, c'est la discipline du corps,

de l'esprit et de l'âme aussi. La ponctualité témoigne du respect de soi-même, car cela signifie que l'on est en mesure de tenir sa parole et cela démontre le respect des autres puisque dans ce cas, nous sommes ponctuels parce que nous respectons les autres. La ponctualité, donc, est une vertu qui vaut vraiment la peine d'être cultivée. C'est une vertu qui augmente notre propre niveau mental et spirituel.

Maintenant à propos de la religion ; il est vraiment mal de se moquer de la religion d'une autre personne. Vous croyez CECI, une autre personne croit CELA. Est-ce important comment vous appelez Dieu ? Dieu est Dieu quel que soit le nom qu'on LUI donne. Pouvez-vous argumenter sur les deux faces d'une pièce de monnaie ? Malheureusement, tout au long de l'histoire de l'humanité, il y a eu beaucoup trop de mauvaises pensées au sujet de la religion — au sujet de la religion qui ne devrait susciter que de bonnes pensées.

Nous répétons dans une certaine mesure cette règle sur la religion dans la Règle numéro 5, parce que nous disons que nous devrions nous en tenir à notre propre religion. Il est rarement judicieux d'en changer. Sur Terre nous sommes au milieu du courant, le courant de la vie et il n'est pas sage de changer de cheval au milieu du courant !

La plupart d'entre nous sommes venus sur cette Terre avec un certain plan à l'esprit. Pour la plupart d'entre nous cela comporte la croyance dans une certaine religion ou une certaine forme ou branche de religion et à moins qu'il n'y ait la plus forte de toutes les fortes raisons, il est imprudent de changer de religion.

On assimile sa religion comme on assimile sa langue quand on est jeune. Tout juste comme il est toujours plus difficile d'apprendre une langue quand on grandit, il est tout autant plus difficile d'être capable d'absorber les nuances d'une religion différente.

Il est mal aussi d'essayer d'influencer une autre personne pour la faire changer de religion. Ce qui peut être approprié pour vous peut ne pas convenir à l'autre personne. Rappelez-vous la Règle 2 et ne jugez pas les autres. Vous ne pouvez pas juger quelle religion convient à une autre personne à moins de pouvoir entrer dans sa peau, entrer dans son esprit et pénétrer à l'intérieur de son âme aussi. N'ayant pas la capacité de le faire, on peut considérer que c'est vraiment imprudent d'interférer, d'affaiblir ou de se moquer des croyances religieuses d'un autre. De même que nous devrions faire ce que nous voudrions qu'il nous soit fait, nous devons donner pleine tolérance, pleine liberté à une autre personne de croire et de prier comme elle le juge bon. Nous serions indignés d'une intervention nous-mêmes, aussi rendons-nous compte que l'autre personne peut également en être contrariée.

La Règle numéro 6 — "Abstenez-vous de vous mêler de magie". C'est parce que de nombreuses formes de "magie" sont néfastes. Il y a beaucoup, beaucoup de choses dans l'occultisme qui peuvent nuire énormément à une personne si elle étudie sans supervision.

Un astronome ne regarderait jamais le soleil à travers un très puissant télescope sans prendre des précautions adéquates, sans avoir, en fait, des filtres solaires appropriés devant la lentille. Même le plus

mauvais astronome sait que contempler le soleil à travers un très puissant télescope aboutirait à la cécité. Pareillement, jouer avec l'occulte sans formation convenable, sans supervision adéquate, peut mener à une dépression nerveuse, peut mener à une foule de symptômes extrêmement désagréables.

Nous sommes catégoriquement opposés à la pratique de faire des exercices Yogiques Orientaux et d'essayer de torturer un pauvre corps Occidental dans certaines de ces postures. Ces exercices sont conçus pour le corps Oriental qui a été entraîné dans ces postures depuis les tous premiers jours et cela peut faire énormément de mal à quelqu'un de se contorsionner dans un enchevêtrement de muscles endoloris juste parce que l'exercice a un nom yogique. Étudions l'occultisme, bien sûr, mais étudions-le raisonnablement et avec supervision.

Nous ne conseillons à personne de "communiquer avec les morts" ou de s'adonner à d'autres pratiques remarquables de ce genre. Cela peut se faire, bien sûr, et cela se fait tous les jours, mais c'est quelque chose qui peut être grandement douloureux et préjudiciable aux deux parties, à moins que ce ne soit fait sous la supervision compétente d'une personne qualifiée.

Certaines personnes étudient le journal quotidien pour voir ce que dit leur horoscope du jour ! De nombreuses personnes, malheureusement, prennent ces prédictions tout à fait au sérieux et règlent leur vie sur elles. Un horoscope est une chose inutile et dangereuse à moins qu'il ne soit préparé selon les informations natales exactes par un astrologue compétent et le coût des services d'un tel astrologue

serait vraiment élevé en raison même des connaissances considérables exigées et la longue, longue période de temps que les calculs prendraient. Cela ne suffit pas de prendre le signe du Soleil ou le signe de la Lune, la couleur de cheveux d'une personne ou le fait que ses orteils soient tournés vers le haut ou non ; on peut le faire avec exactitude seulement si l'on a la formation et les données. Ainsi, à moins que vous ne connaissiez un astrologue qui ait cette formation, la patience et le temps disponible, et à moins que vous n'ayez une provision suffisante d'argent avec laquelle payer tout ce temps et cette connaissance, nous vous suggérons de ne pas vous mêler d'astrologie. Cela peut vous faire du mal. Étudiez plutôt ce qui est pur et innocent tel que, nous nous permettons de dire en toute modestie, ce Cours qui n'est, après tout, qu'un exposé de lois naturelles, lois qui se rapportent même à la respiration et à la marche.

Notre dernière règle était "Abstenez-vous des boissons enivrantes et des drogues." Eh bien, nous devrions en avoir assez dit tout au long de ce Cours pour vous faire réaliser les dangers d'entraîner le corps astral bon gré mal gré hors du corps physique et — pour ainsi dire — en l'assommant.

Les boissons enivrantes nuisent à l'âme, elles faussent les impressions transmises à travers la Corde d'Argent, elles portent atteinte au mécanisme du cerveau lequel, nous devons nous rappeler, est en fait une station réceptrice et émettrice concernée par la manipulation du corps sur Terre et la réception des connaissances dans le monde au-delà.

Les drogues sont encore pires, car il est encore plus facile d'en contracter l'habitude. Si l'on se met à prendre des drogues, alors on abandonne en effet tout ce à quoi on aspire dans cette vie et en cédant aux fausses cajoleries des boissons enivrantes et des drogues on peut paver la voie d'une vie après l'autre sur Terre, jusqu'à ce qu'on ait complètement épuisé le karma que cette stupide, stupide habitude nous a fait créer.

Toute vie doit être ordonnée, toute vie doit avoir de la discipline. Une croyance religieuse, si l'on adhère à ses convictions, est une forme utile de discipline spirituelle. Nous voyons aujourd'hui des gangs d'adolescents dans toutes les villes du monde. Durant la Deuxième Guerre mondiale les liens de la famille se sont affaiblis ; peut-être que le père s'en alla à la guerre et que la mère commença à travailler dans une usine, avec le résultat que les jeunes enfants impressionnables jouèrent dans les rues sans surveillance d'adultes et ces jeunes enfants influençables se regroupèrent en bandes, ils créèrent leur propre forme de disciple, la discipline du banditisme. Nous croyons que jusqu'à ce que la discipline de l'amour des parents et la discipline religieuse puissent prendre la relève, la criminalité chez les adolescents va continuer et s'amplifier. Si nous avons une discipline mentale nous pouvons être en mesure de donner une sorte d'exemple à ceux qui n'en ont pas, car, rappelez-vous, la discipline est essentielle. C'est la discipline qui distingue une armée hautement formée d'une racaille désorganisée.

LEÇON VINGT-SEPT

Nous allons amener notre vieil ami, le sub-conscient, au premier plan parce que la relation entre l'esprit conscient et l'esprit sub-conscient offre une explication à la raison pour laquelle l'hypnotisme fonctionne.

Nous sommes en fait deux personnes en une. L'une d'entre elles est une petite personne un neuvième la taille de l'autre, une petite personne active qui aime intervenir, qui aime être à la tête, qui aime contrôler. L'autre personne, le sub-conscient, est comparable à un aimable géant sans puissance de raisonnement, car tandis que l'esprit conscient a la raison et la logique mais n'a pas de mémoire, l'esprit sub-conscient ne peut pas utiliser la raison et n'a pas de logique, mais est le siège de la mémoire. Tout ce qui est déjà arrivé à une personne, même les choses qui se sont produites avant sa naissance, sont conservées dans le sub-conscient et sous certaines formes appropriées d'hypnose, ces souvenirs peuvent être libérés pour être étudiés par d'autres.

On pourrait dire — pour illustrer notre propos — que le corps dans son ensemble représente une très grande bibliothèque. À l'entrée, ou à la réception, nous avons une bibliothécaire. Sa vertu principale est que, bien qu'elle puisse ne pas en savoir beaucoup sur différents sujets, elle saura immédiatement quels livres contiennent les informations désirées. Elle est experte à consulter les cartes classées et à dénicher le livre au contenu désiré. Les gens sont comme cela. L'esprit conscient a la capacité de raisonner (de raisonner souvent incorrectement, aussi !) et il est en mesure

d'exercer une forme de logique, mais il n'a pas de mémoire. Quand il est entraîné, sa vertu est de pouvoir réveiller le sub-conscient afin que ce dernier fournisse l'information emmagasinée dans les cellules de mémoire. Entre l'esprit sub-conscient et l'esprit conscient il y a ce qu'on pourrait appeler un écran qui bloque efficacement toutes les informations à l'esprit conscient. Cela signifie que l'esprit conscient ne peut pas tout simplement fouiller le sub-conscient n'importe quand. Cela, bien sûr, est absolument nécessaire parce que l'un finirait par contaminer l'autre. Nous avons déclaré que le sub-conscient a la mémoire mais n'est pas doué de raison. Il est clair que si la mémoire pouvait être combinée avec la raison, certaines facettes d'information seraient alors déformées parce que le sub-conscient, avec le pouvoir de raisonnement, pourrait dire en effet : "Oh, c'est ridicule ! Ce n'est pas possible ! J'ai dû mal interpréter les faits ; apportons des changements à nos banques de mémoire." C'est ainsi que le sub-conscient est sans raison et que le conscient est sans mémoire.

Nous avons deux règles à retenir : —

1. L'esprit sub-conscient est sans raison ; il ne peut donc agir sur la suggestion que comme elle lui est donnée. Il ne peut que retenir dans la mémoire toute déclaration vraie ou fausse qui lui est donnée ; il n'est pas en mesure d'évaluer si cette information est vraie ou fausse.

2. L'esprit conscient ne peut se concentrer que sur une seule idée à la fois. Vous reconnaîtrez aisément que nous recevons tout le temps des impressions, nous formons des opinions, nous voyons des choses,

entendons des choses, touchons des choses et si l'esprit sub-conscient n'était pas protégé, tout y serait versé et nous aurions notre mémoire encombrée d'informations tout à fait inutiles, d'informations fréquemment incorrectes. Entre les esprits sub-conscient et conscient il y a un écran qui peut bloquer ces questions qui doivent être examinées par le conscient avant qu'elles ne puissent être passées au sub-conscient pour être classées. L'esprit conscient, donc, limité à considérer une pensée à la fois, sélectionne la pensée qui semble être la plus importante, l'examine, l'accepte ou la rejette à la lumière de la raison ou de la logique.

Vous pouvez protester qu'il n'en est pas ainsi parce que personnellement, vous pouvez penser à deux ou trois choses à la fois. Mais ce n'est pas le cas ; la pensée est vraiment très rapide et c'est un fait établi qu'elle change même plus vite qu'un éclair et bien que vous puissiez consciemment penser que vous avez deux ou trois pensées à la fois, une minutieuse enquête faite par les savants prouve qu'une pensée seulement à la fois peut occuper l'attention.

Nous devons préciser que, comme nous l'avons déjà déclaré, les banques de mémoire de l'esprit sub-conscient contiennent une connaissance de tout ce qui est déjà arrivé à ce corps particulier. Ce seuil du conscient, ou écran, ne fait pas obstacle à l'entrée de l'information ; tout se déverse dans la mémoire sub-consciente, mais l'information qui doit être scrutée par le cerveau logique raisonnant est retenue jusqu'à ce qu'elle ait été évaluée.

Voyons donc comment fonctionne l'hypnotisme.

L'esprit sub-conscient n'a pas de pouvoir de discrimination, pas de pouvoir de raisonnement, pas de pouvoir de logique, aussi si nous pouvons forcer une suggestion à travers l'écran qui existe normalement entre le conscient et le sub-conscient, nous pouvons amener le sub-conscient à se conduire comme nous le voulons ! Si nous concentrons l'attention consciente sur une seule pensée, nous augmentons alors la suggestibilité. Si nous communiquons à une personne la pensée qu'elle sera hypnotisée et qu'elle y croit, alors elle sera hypnotisée parce que cet écran sera abaissé à ce moment-là. Plusieurs personnes se vantent qu'elles ne peuvent pas être hypnotisées, mais elles s'en vantent avec trop de volubilité. En niant leur sensibilité à l'hypnose elles ne font que l'intensifier parce que, encore une fois, dans toute bataille entre l'imagination et la volonté, l'imagination gagne toujours. Les gens feront des efforts de volonté pour ne pas être hypnotisés. C'est alors comme si l'imagination se soulevait d'indignation en disant : "Tu VAS bel et bien être hypnotisé !" Et le sujet "succombe" avant même de savoir ce qui lui arrive.

Bien sûr, vous savez comment on se fait hypnotiser. Cela ne nous fera pas de mal, toutefois, de revoir les faits de nouveau. La première chose à faire est d'avoir une méthode pour attirer l'attention d'une personne afin que l'esprit conscient, qui ne peut avoir qu'une seule pensée à la fois, soit tenu captif et alors les suggestions peuvent s'insinuer dans le sub-conscient.

Habituellement l'hypnotiseur a un bouton brillant ou un morceau de verre ou tout autre gadget et il demande à son sujet de concentrer consciemment son

attention sur cet objet scintillant et de concentrer son attention résolument sur cet objet. Tout l'objectif de ceci, nous le répétons, est d'engager ainsi l'esprit conscient afin qu'il ne puisse pas s'apercevoir qu'il se passe certaines choses derrière son dos !

L'hypnotiseur tiendra un objet légèrement au-dessus de la hauteur de l'oeil parce qu'en regardant à ce niveau les yeux d'une personne sont mis dans une position anormale d'effort. Elle tend les muscles des yeux et des paupières aussi et les muscles des paupières sont définitivement les muscles les plus faibles du corps humain et se fatiguent plus rapidement que ne le fait tout autre muscle.

Quelques secondes et les yeux fatiguent, ils commencent à larmoyer. C'est chose toute simple alors pour l'hypnotiseur de déclarer que les yeux sont fatigués et que la personne veut dormir. Évidemment qu'elle veut fermer les yeux puisque l'hypnotiseur a justement pris soin d'en fatiguer les muscles ! La monotonie mortelle de se faire répéter que les yeux sont fatigués ennuie le sujet et abat la garde — la vigilance — du sujet. Bien franchement il est totalement ennuyé avec toute cette affaire et serait bien heureux de dormir pour avoir quelque chose d'autre à faire !

Quand ceci a été fait à quelques reprises la suggestibilité du sujet a augmenté, c'est-à-dire qu'il a formé l'habitude de se laisser influencer par l'hypnotisme. Ainsi, quand une personne — l'hypnotiseur — dit que les yeux du sujet se fatiguent, le sujet accepte cela sans la moindre hésitation parce que les expériences précédentes lui ont prouvé que

vraiment les yeux se fatiguaient dans ces conditions. De cette façon, le sujet place de plus en plus de foi dans les déclarations de l'hypnotiseur.

L'esprit sub-conscient est tout à fait dépourvu d'esprit critique, il n'est pas en mesure de distinguer ; donc si l'esprit conscient peut accepter la proposition que les yeux se fatiguent quand l'hypnotiseur le dit, alors le sub-conscient acceptera lui aussi qu'il ne devra y avoir aucune douleur quand l'hypnotiseur le dira. Dans ce cas, un hypnotiseur qui connaît son métier peut voir à ce qu'une femme ait un accouchement complètement indolore ou à ce qu'un patient ait une extraction dentaire sans aucune douleur ni même aucune gêne. C'est quelque chose de vraiment très simple et qui ne demande qu'un peu de pratique.

Toute l'affaire, donc, tient dans le fait qu'une personne qui va être hypnotisée a accepté les déclarations de l'hypnotiseur. Autrement dit, le sujet s'est fait dire que ses yeux se fatiguaient. Sa propre expérience lui prouva que ses yeux se fatiguaient. Il s'est fait dire par l'hypnotiseur qu'il se sentirait beaucoup mieux s'il fermait les yeux et quand il les ferma, il se sentit vraiment tout à fait à l'aise.

Un hypnotiseur doit toujours s'assurer que ses déclarations sont parfaitement crues par la personne hypnotisée. Il est inutile de dire à une personne qu'elle est debout quand de toute évidence elle est couchée. La plupart des hypnotiseurs diront une certaine chose au sujet seulement après que la chose ait été prouvée. Par exemple : —

L'hypnotiseur peut dire au sujet d'étendre un bras de toute sa longueur. Il répétera cela d'une voix monotone

pendant un moment et puis, quand il voit que le bras du sujet se fatigue, il dira : "Votre bras se fatigue, votre bras devient lourd, votre bras se fatigue." Le sujet peut facilement accepter cette remarque parce que c'est l'évidence-même qu'il se fatigue, mais dans son léger état de transe, il n'est pas en mesure de dire à l'hypnotiseur : "Espèce d'idiot ! Bien sûr qu'il se fatigue à être tenu ainsi en l'air !" Au lieu de cela, il croit simplement que l'hypnotiseur a un certain pouvoir, une certaine capacité qui lui fait faire tout ce qui lui est ordonné.

Les docteurs et les chirurgiens auront de plus en plus recours aux méthodes hypnotiques dans les jours à venir parce qu'il n'y a aucune répercussion avec l'hypnotisme, rien de douloureux, rien du tout d'inquiétant. L'hypnotisme est naturel et presque tout le monde est sensible aux ordres hypnotiques. Plus une personne affirme qu'elle ne peut pas être hypnotisée, plus il est facile d'hypnotiser cette personne.

Nous ne sommes pas intéressés à hypnotiser d'autres personnes, toutefois, parce qu'à moins d'être entre des mains hautement qualifiées, cela peut être quelque chose de très dangereux et maléfique. Nous sommes intéressés à vous aider à vous hypnotiser vous-même parce que si vous vous hypnotisez, vous pourrez vous débarrasser de mauvaises habitudes, vous pourrez vous guérir de vos faiblesses, vous pourrez augmenter votre température par temps froid et faire beaucoup d'autres choses utiles comme cela.

Nous n'allons pas vous enseigner comment hypnotiser les autres parce que nous considérons cela dangereux à moins que l'on n'ait des années d'expérience. Il y a

certaines facteurs au sujet de l'hypnotisme que nous allons mentionner, toutefois, et dans la Leçon suivante nous allons nous occuper de l'hypnotisme de soi ou auto-hypnose.

On dit en Occident que personne ne peut être hypnotisé instantanément. C'est inexact. N'importe qui peut être hypnotisé instantanément par quelqu'un qui a été formé selon certaines méthodes Orientales. Heureusement, peu d'Occidentaux ont été ainsi formés.

On déclare également que personne ne peut être hypnotisé et contraint de faire une chose en opposition avec son propre code moral. Ici encore, c'est faux, c'est absolument faux.

On ne peut pas aller trouver un homme droit, intègre, l'hypnotiser et lui dire : "Vous allez maintenant aller braquer une banque ! ". Le sujet ne le ferait pas, il se réveillerait plutôt. Mais un hypnotiseur habile peut présenter ses ordres et ses paroles d'une façon que le sujet hypnotisé croit qu'il participe à une pièce de théâtre ou à un jeu.

Il est possible, par exemple, pour un hypnotiseur de faire faire de très mauvaises choses à une autre personne. Tout ce qu'il a à faire est de persuader le sujet, par des paroles et des suggestions soigneusement choisies, qu'il est en compagnie d'un être aimé, un être en qui il a confiance ou encore qu'il joue. Nous ne nous proposons pas de traiter plus avant sur cet aspect particulier, parce que l'hypnotisme est vraiment une chose terriblement dangereuse entre des mains sans scrupule et des mains inexpérimentées. Nous suggérons que vous n'ayez absolument rien à voir avec l'hypnotisme à moins que ce ne soit pour un

traitement sous les soins d'un médecin réputé, hautement expérimenté, hautement qualifié.

Avec l'auto-hypnose, ou hypnotisme de soi, si vous suivez nos instructions vous ne pouvez vous faire de mal et vous ne pouvez faire de mal à quelqu'un d'autre. Au contraire, vous pouvez vous faire beaucoup de bien et peut-être à d'autres personnes aussi.

LEÇON VINGT-HUIT

Dans la dernière Leçon et, en fait, tout au long de ce Cours, nous avons vu comment nous sommes réellement deux personnes en une seule, l'une étant le sub-conscient et l'autre étant le conscient. Il est possible de les faire travailler l'une pour l'autre plutôt que d'être comme deux entités séparées presque entièrement indépendantes et distinctes. L'entité sub-consciente est dépositaire de toute la connaissance, on pourrait dire la gardienne des archives, la bibliothécaire en chef. L'entité sub-consciente peut être comparée à une personne qui ne sort jamais, ne fait jamais rien d'autre que d'emmagasiner les connaissances et d'opérer les choses en donnant des ordres aux autres.

L'esprit conscient, d'autre part, peut être assimilé à une personne sans mémoire, ou de très peu de mémoire et de très peu de formation. La personne est active, nerveuse, sautant d'une chose à l'autre et n'utilisant le sub-conscient que comme moyen d'obtenir des informations. Malheureusement, ou autrement, le sub-conscient normalement n'est pas si accessible à tous les types de connaissances. La plupart des gens,

par exemple, ne peuvent pas se souvenir du moment de leur naissance et pourtant tout cela est emmagasiné dans leur sub-conscient. Il est même possible par des moyens appropriés de ramener une personne hypnotisée à l'époque d'avant sa naissance et malgré que ce soit une expérience des plus intéressantes, ce n'en est pas une sur laquelle nous avons l'intention de nous attarder ici.

Nous vous dirons, comme fait intéressant, qu'il est possible d'hypnotiser une personne durant une série d'entrevues et de ramener cette personne à travers les années successives de sa vie afin de revenir au temps de sa naissance et au temps d'avant sa naissance. Nous pouvons même ramener une personne au temps où elle planifiait de redescendre sur la Terre !

Mais notre but dans cette Leçon est de voir comment nous pouvons nous hypnotiser nous-mêmes. Tout le monde sait qu'une personne peut être hypnotisée par une autre, mais dans ce cas-ci nous voulons nous hypnotiser nous-mêmes, car beaucoup de gens ont une nette aversion à se placer à ce qui est tout à fait littéralement la merci d'une autre personne parce que, bien qu'en théorie une personne pure, aux sentiments nobles, ne puisse faire de mal à la personne hypnotisée, nous pouvons affirmer que sauf dans des circonstances exceptionnelles, un certain transfert se produit.

Une personne qui a été hypnotisée par une autre personne est toujours plus sensible aux ordres hypnotiques de cette personne. Pour cette raison, personnellement nous ne recommandons pas l'hypnose. Nous sentons qu'avant qu'elle puisse être

perfectionnée pour un usage médical il devrait y avoir des garanties supplémentaires ; par exemple — aucun médecin, seul, ne devrait être autorisé à hypnotiser une personne ; il devrait toujours y avoir deux praticiens présents. Nous aimerions aussi voir une loi selon laquelle une personne qui en hypnotise une autre devrait être elle-même hypnotisée et une contrainte implantée en elle afin qu'elle ne puisse rien faire qui pourrait nuire à la personne qu'elle va hypnotiser. Et nous aimerions que le médecin subisse lui-même l'hypnose environ tous les trois ans afin d'avoir cette garantie pour le patient renouvelée, faute de quoi le patient est vraiment à la merci du médecin. Malgré que nous conviendrons que la grande, grande majorité des médecins est entièrement honorable et entièrement morale, il arrive quand même que l'on tombe sur le mouton noir occasionnel qui, dans ce travail, est vraiment très, très noir.

Venons-en maintenant à cette affaire de s'hypnotiser soi-même. Si vous étudiez cette Leçon correctement, vous aurez vraiment une clef qui vous permettra de débloquent des pouvoirs et des capacités insoupçonnés en vous. Si vous n'étudiez pas ceci correctement, ce ne sera alors qu'un babillage de paroles sans signification et vous aurez perdu votre temps.

Nous vous suggérons d'aller dans votre chambre à coucher et de tirer les rideaux pour exclure la lumière, mais au-dessus de vos yeux, fixez une très petite lumière du type lampe veilleuse. Éteignez toutes les lumières sauf celle-là ; cette lumière doit être arrangée de façon à ce que vos yeux regardent légèrement vers

le haut — légèrement plus haut qu'un regard droit devant soi.

Éteignez toutes les lumières sauf cette petite lampe à lueur au néon et étendez-vous aussi confortablement que possible sur votre lit. Pendant quelques instants ne faites rien d'autre que de respirer aussi régulièrement que possible et laissez vos pensées vagabonder. Puis, après une ou deux minutes de ce vagabondage de pensées désœuvrées, prenez-vous en main et décidez bien fermement que vous allez vous détendre. Dites-vous que vous allez détendre chaque muscle de votre corps. Pensez à vos orteils, attardez-vous sur vos orteils ; il est plus commode de s'arrêter d'abord sur les orteils du pied droit. Imaginez que l'ensemble de votre corps est une grande ville, imaginez que vous avez de petites personnes qui occupent chaque cellule de votre corps. Ce sont ces petites personnes qui actionnent vos muscles et vos tendons et qui voient aux besoins des cellules, qui vous font frémir de vie. Mais maintenant vous voulez vous détendre, vous ne voulez pas de toutes ces petites personnes qui s'affairent, vous distrayant avec un tiraillement ici ou un tiraillement là. Concentrez-vous d'abord sur vos orteils du pied droit ; dites aux petites personnes des orteils du pied droit de commencer à partir ; faites-les quitter vos orteils et marcher dans votre pied, sur la cambrure du pied, le long de votre cheville. Faites-les remonter dans le mollet de votre jambe jusque dans le genou.

Derrière elles les orteils de votre pied droit seront mous, sans vie, complètement détendus parce qu'il n'y a plus personne ni plus rien à cet endroit pour

provoquer une sensation, toutes ces petites personnes s'éloignant en file, montant vers votre jambe. Votre mollet droit est maintenant tout à fait détendu, sans aucune sensation ; votre jambe droite, en fait, est très lourde, sans vie, engourdie, sans sensation et donc tout à fait détendue. Faites avancer le petit peuple tout en haut jusqu'à votre oeil droit et assurez-vous que les policiers de service à cet endroit mettent des barrières en travers du chemin pour que personne ne puisse retourner. Votre jambe droite, ainsi, des orteils à la cuisse est complètement, absolument détendue. Attendez un moment, assurez-vous qu'il en est ainsi, puis passez à la jambe gauche. Imaginez, si vous voulez, le coup de sifflet d'une usine et toutes les petites personnes se dépêchant de quitter le travail, laissant leurs machines et rentrant chez elles pour leurs loisirs. Imaginez qu'un bon repas cuisiné les attend. Faites-les se hâter de sortir des orteils de votre pied gauche, faites-les se hâter le long de la cambrure de votre pied, de votre cheville, le long de votre mollet jusqu'à dans votre genou. Derrière elles vos orteils, votre pied gauche et la partie inférieure de votre jambe seront complètement détendus, lourds, comme s'ils ne vous appartenaient plus désormais.

Faites-les avancer, passer votre genou, passer votre cuisse. Maintenant, comme pour la jambe droite, faites installer des barrières imaginaires par vos policiers afin que personne ne puisse rebrousser chemin.

Votre jambe gauche est-elle complètement détendue ? Assurez-vous-en. Si elle n'est pas complètement détendue, ordonnez de nouveau aux petites personnes de s'en aller afin que vos deux

jambes soient comme une usine vide dont tout le monde est rentré à la maison, sans même les employés chargés de l'entretien qui peuvent déranger ou faire du bruit. Vos jambes sont détendues. Faites maintenant de même avec votre main droite et le bras et avec votre main gauche et le bras. Renvoyez tous les ouvriers, faites-les avancer, faites-les avancer comme un troupeau de moutons avance à la hâte quand un vrai bon chien de berger les poursuit. Votre but est de chasser tous ces petits êtres de vos doigts, de la paume de votre main, de votre poignet, montant dans votre avant-bras, passant le coude — faites-les avancer, faites-les évacuer ; vous voulez vous détendre parce que si vous pouvez vous détendre et demeurer libre de toute distraction, demeurer libre de tout bourdonnement, cliquetis ou grincement internes, vous pourrez débloquent votre sub-conscient et être ainsi possesseur de pouvoirs et de connaissances qui ne sont pas normalement donnés à l'Homme. Vous devez jouer votre rôle, vous devez faire sortir tout ce petit peuple de vos membres, les pousser en avant, les faire s'éloigner de votre corps.

Maintenant que vos bras et vos jambes sont complètement, parfaitement, détendus et délaissés comme une cité vide quand tout le monde est parti à un match local, faites de même avec votre corps : vos hanches, votre dos, votre estomac, votre poitrine — tout. Ces petites personnes vous dérangent. Certes, elles sont nécessaires pour maintenir en vous la vie, mais en cette occasion vous voulez leur faire prendre un congé loin de vous. Bien, débarrassez-vous-en, faites-les marcher le long de la Corde d'Argent, faites-

les sortir de votre corps, libérez-vous de leur emprise irritante ; alors vous serez complètement et parfaitement détendu et vous connaîtrez un plus grand bien-être que vous ne l'auriez jamais cru possible.

Avec tout ce petit peuple entassé dans votre Corde d'Argent et votre corps vidé — drainé de ces petites personnes — assurez-vous que vous avez des gardiens au bout de la Corde d'Argent afin qu'aucun de ces petits êtres ne puissent rebrousser chemin et déranger.

Inspirez profondément en vous assurant que ce soit une inspiration lente, profonde, satisfaisante. Retenez-la pendant quelques secondes, puis expirez lentement en prenant quelques secondes de plus à le faire. Il ne doit y avoir aucun effort dans cela, ce doit être facile, ce doit être confortable et naturel.

Recommencez. Prenez une profonde inspiration, une inspiration profonde, lente, satisfaisante. Retenez-la pendant quelques secondes et vous entendrez votre cœur faire "boum, boum, boum" dans vos oreilles. Expirez alors lentement, lentement, lentement. Dites-vous que votre corps est complètement détendu, que vous vous sentez agréablement mou et à l'aise. Dites-vous que chacun de vos muscles est maintenant détendu, les muscles de votre cou sont relâchés, il n'y a aucune tension en vous, il n'y a que bien-être, confort et décontraction en vous.

Votre tête devient lourde. Les muscles de votre visage ne vous gênent plus, il n'y a plus aucune tension, vous êtes détendu et confortable.

Contemplez oisivement vos orteils, vos genoux et vos hanches. Dites-vous à quel point il est agréable de se sentir aussi détendu, de sentir qu'il n'y a aucune

tension, qu'il n'y a rien qui tire ou qui se contracte en vous. Allez plus haut, sentez qu'il n'y a aucune tension nulle part dans votre corps, aucune tension dans vos bras, dans votre poitrine ni dans votre tête. Vous vous reposez calmement, parfaitement à l'aise, et tout, chaque partie, chaque muscle et chaque nerf, chaque tissu dans votre corps est complètement et totalement détendu.

Vous devez être certain d'être complètement et totalement détendu avant de faire quoi que ce soit en matière d'auto-hypnose, parce que ce n'est que la première ou la deuxième fois qui peuvent vous causer une ombre de difficulté. Après avoir fait ceci une ou deux fois, cela vous paraîtra si naturel, si facile, que vous vous demanderez pourquoi vous ne l'avez jamais fait auparavant. Prenez un soin particulier en cette première ou seconde fois, allez-y lentement, il n'y a aucune raison de vous presser ; vous avez vécu toute votre vie sans cela jusqu'ici, alors quelques heures de plus n'importeront pas. Ne vous en faites pas, ne vous tendez pas, n'essayez pas trop fort, car si vous essayez trop durement vous ouvrirez la porte au doute, aux hésitations et à la fatigue musculaire.

Si vous vous apercevez qu'une certaine partie de votre corps n'est pas détendue, consacrez-y une attention spéciale. Imaginez que vous avez des ouvriers particulièrement consciencieux dans cette partie du corps et qu'ils veulent finir un travail spécifique avant de pouvoir quitter à la fin de la journée. Eh bien, renvoyez-les ; aucun travail n'est plus important que celui sur lequel vous êtes engagé en ce

moment. Il est essentiel que vous vous détendiez pour votre propre bien et pour le bien de vos "ouvriers".

Maintenant, si vous êtes tout à fait sûr que toutes les parties de votre corps sont détendues, levez les yeux pour pouvoir voir cette petite veilleuse au néon scintillant quelque part juste au-dessus de votre tête. Levez les yeux pour qu'il y ait un léger effort sur les yeux et sur les paupières quand vous contemplez la lumière. Maintenant, continuez à regarder cette veilleuse, cette jolie, agréable petite lueur rougeâtre ; elle devrait vous donner l'envie de dormir. Dites-vous que vous voulez que vos paupières se ferment quand vous aurez compté jusqu'à dix et puis comptez — "Un — Deux — Trois — Mes yeux se fatiguent — Quatre — Oui, je commence à avoir sommeil — Cinq — Je peux à peine garder les yeux ouverts — " et ainsi de suite jusqu'au compte de neuf ; "Neuf — Mes yeux se ferment tout à fait — Dix — Mes yeux ne peuvent plus rester ouverts, ils sont fermés."

Le but de ceci est d'instaurer un réflexe conditionné défini pour que dans vos futures sessions d'auto-hypnose vous n'ayez aucune difficulté, vous n'ayez pas à perdre de temps avec toute cette relaxation, pour que tout ce que vous avez à faire soit de compter et alors vous vous endormirez dans l'état hypnotique et c'est là le but que vous devez maintenant chercher à atteindre.

Maintenant, certaines personnes peuvent avoir quelques doutes et leurs yeux ne se fermeront pas la première fois au compte de dix. Il n'y a pas lieu de s'en inquiéter parce que, si vos yeux ne se ferment pas volontairement, vous les fermez délibérément comme

si vous étiez en fait dans un état hypnotique. Si vous faites cela délibérément vous jetterez les bases pour ce réflexe conditionné et c'est une chose qui est tout à fait essentielle.

De nouveau, vous direz quelque chose comme ceci — les véritables paroles n'ont pas d'importance ; ceci n'est que pour vous donner une idée à partir de laquelle vous pourrez composer votre propre formule :
—

"Quand j'aurai compté jusqu'à dix mes paupières vont devenir très, très lourdes et mes yeux vont devenir fatigués. Il faudra que je ferme les yeux et rien ne les gardera ouverts après que j'aurai compté jusqu'à dix. Au moment où je laisserai mes yeux se fermer, je vais tomber dans un état de complète auto-hypnose. Je serai pleinement conscient et j'entendrai et saurai tout ce qui se passe et je serai en mesure d'ordonner à mon sub-conscient comme je le veux."

Puis vous comptez comme nous vous l'avons dit tout d'abord "Un — Deux — Mes paupières s'alourdissent, mes yeux se fatiguent — Trois — J'ai de la difficulté à garder mes yeux ouverts — Neuf — Je ne peux plus garder mes yeux ouverts — Dix — Mes yeux sont fermés et je suis dans un état auto-hypnotique."

Nous pensons qu'il vaut mieux terminer ici cette Leçon parce que c'est une Leçon tellement importante. Nous voulons la terminer ici pour que vous puissiez avoir amplement de temps pour pratiquer. Si nous donnions plus d'explications dans cette Leçon vous pourriez être enclin à en lire trop en une seule fois et à en assimiler ainsi trop peu. Alors — étudiez-vous ceci maintes et maintes fois ? Nous vous assurons encore et

encore que si vous étudiez, si vous assimilez et pratiquez ceci, vous obtiendrez des résultats véritablement merveilleux.

LEÇON VINGT-NEUF

Dans notre dernière Leçon nous avons traité de la méthode pour se mettre soi-même en état de transe. Il nous faut maintenant pratiquer cela plusieurs fois. Nous pouvons nous rendre la tâche beaucoup plus facile si nous pratiquons vraiment et pouvons ainsi nous mettre facilement en état de transe sans avoir à en faire un dur labeur, parce que le but principal de ceci est de nous épargner un travail ardu.

Voyons également la raison de ceci : vous voulez vous hypnotiser afin de pouvoir éliminer certains défauts, afin de pouvoir renforcer certaines vertus, certaines aptitudes. Maintenant, quels sont ces défauts ? Quelles sont ces aptitudes ? Vous devez être en mesure de concentrer clairement votre attention sur les défauts et les vertus. Vous devez être capable de réellement évoquer une image de vous-même tel que vous voulez être. Manquez-vous de volonté ? Alors, imaginez-vous exactement comme vous voulez être, avec une forte volonté et une personnalité dominante, capable de faire valoir votre point de vue, capable d'influencer hommes et femmes de la façon dont vous voulez les influencer.

Continuez de penser à ce "nouveau vous". Gardez continuellement devant vous l'image de ce "vous" de la même façon qu'un acteur — une star — vit réellement

le rôle qu'il va jouer. Vous devez utiliser vos pleins pouvoirs de visualisation ; plus vous vous visualiserez fermement tel que vous voulez être, plus rapidement pourrez-vous alors atteindre votre objectif.

Continuez de pratiquer, de vous mettre en transe, mais assurez-vous toujours que vous pratiquez dans une pièce calme et sombre.

Il n'y a aucun danger dans tout ceci. Nous insistons sur le fait de "vous assurer de ne pas être interrompu" parce que toute interruption ou tout courant d'air froid, par exemple, vous réveillera, vous fera sortir de cette transe en hâte. Il n'y a pas de danger, nous le répétons ; il ne vous est définitivement pas possible de vous hypnotiser et de ne pas pouvoir sortir de la transe. Pour vous rassurer prenons un cas typique.

Le sujet a eu beaucoup de pratique. Il va dans sa chambre obscure, allume la petite lampe-néon juste au-dessus du niveau de ses sourcils et s'installe confortablement sur son lit ou son sofa. Pendant un moment il travaille à la détente de son corps, se libérant du stress et des tensions.

Bientôt une merveilleuse sensation l'enveloppe comme si tout le poids du corps, tous les soucis du corps tombaient et qu'il était sur le point d'entrer dans une nouvelle vie. Il se détend de plus en plus, cherchant tranquillement à voir en esprit s'il y a encore un muscle sous tension, voir s'il y a encore un quelconque tiraillement, une quelconque douleur, une quelconque tension quelque part. Satisfait d'être complètement détendu, il regarde fixement la petite lumière-néon ; ses yeux ne sont pas dirigés droit

devant lui, mais sont inclinés quelque peu vers le haut, vers les sourcils.

Bientôt ses paupières commencent à s'alourdir, elles battent un peu puis se ferment, mais seulement pour une seconde ou deux. Elles s'ouvrent encore, les yeux larmoient. Les paupières battent et tremblent, elles se ferment de nouveau. Encore une fois elles s'ouvrent, avec difficulté cette fois car les yeux sont fatigués, les paupières sont lourdes et la personne est presque dans une transe profonde. Dans la seconde qui suit les paupières se ferment et cette fois, elles restent hermétiquement fermées. Le corps se détend davantage encore, la respiration devient superficielle, le sujet est en état de transe.

Laissons-le maintenant pour un instant. Ce qu'il fait dans sa transe ne nous concerne pas parce que nous pouvons entrer en transe nous-mêmes et avoir nos propres expériences. Laissons-le dans son état de transe jusqu'à ce qu'il ait terminé ce qu'il est venu y faire.

Il se livre à une expérience, semble-t-il, pour voir jusqu'à quel point il peut s'hypnotiser profondément, pour voir à quel point il peut fermement rester endormi. Il a délibérément essayé de mettre de côté une des dispositions de la nature parce qu'il s'est dit qu'il n'allait pas se réveiller !

Les minutes — dix minutes, vingt minutes ? — passent. La respiration change et le sujet n'est plus en transe, mais profondément endormi. Après une demi-heure ou environ, il se réveille en se sentant merveilleusement rafraîchi, plus frais en fait qu'après une nuit complète de sommeil.

Vous ne pouvez pas manquer de vous réveiller d'une transe ; la nature ne le permettra pas. Le sub-conscient est comme un géant plutôt borné — un géant à l'intellect borné — et pour un moment vous pouvez le persuader de tout ce que vous voulez, mais après un certain temps il vient à l'esprit de ce géant borné qu'on le "met en boîte". Il sort alors de l'état hypnotique.

Nous répétons encore que vous ne pouvez pas vous endormir d'une façon qui pourrait vous faire du mal ou même vous indisposer. Vous êtes totalement en sécurité parce que vous vous serez hypnotisé vous-même et ne serez pas à la merci des suggestions d'une autre personne.

Nous avons dit auparavant qu'un courant d'air froid réveillerait une personne ; il en est ainsi. Peu importe la profondeur de la transe, s'il y a un changement de température, ou quoi que ce soit qui pourrait de quelque façon que ce soit nuire au corps, la transe passe. C'est ainsi que si vous êtes en transe et que quelqu'un dans la maison ouvre une porte ou une fenêtre et qu'un courant d'air vous parvienne, peut-être sous la porte ou par le trou de la serrure, vous serez réveillé sans risque, sans douleur et vous aurez alors l'ennui d'avoir à tout recommencer. C'est pourquoi vous devriez éviter les courants d'air et les dérangements.

À tout moment vous devrez mettre l'accent sur les vertus que vous voulez acquérir. Vous devrez accentuer que vous vous débarrassez des choses que vous n'admirez pas et pendant quelques jours, tout en vaquant à vos occupations, vous devrez activement visualiser les aptitudes que vous désirez. Vous vous

répétez encore et encore pendant la journée qu'à tel et tel moment — de préférence la nuit — vous allez vous hypnotiser et que chaque fois que vous entrerez en transe, les vertus désirées apparaîtront plus fortement en vous. En entrant en transe, répétez dans votre esprit ce que vous désirez.

Voici une illustration toute simple, peut-être même un peu ridicule ; disons qu'un homme se voûte, peut-être parce qu'il est trop paresseux pour se tenir droit. Faisons-lui répéter : "Je vais me tenir droit — Je vais me tenir droit — Je vais me tenir droit." L'idée est, de nouveau, que vous devez répéter ceci rapidement encore et encore sans arrêt à mi-chemin, parce que si vous vous permettez un arrêt, l'Ami Sub-Conscient pourra intervenir et dire : "Oh, espèce de menteur, tu es voûté comme tout !" Si vous vous répétez sans faire d'arrêt, l'Ami Sub-Conscient n'a aucune chance, il est submergé par le poids des mots et croit bientôt que vous vous tenez droit. Si vraiment il y croit, vos muscles vont se tendre et vous vous tiendrez droit exactement comme vous le voulez.

Fumez-vous trop ? Buvez-vous trop ? Pris avec excès, c'est mauvais pour la santé, vous savez ! Pourquoi ne pas utiliser l'hypnotisme pour vous en guérir, pour sauver votre portefeuille de son constant délabrement causé par ce qui, après tout, sont des habitudes plutôt enfantines. Vous n'avez qu'à convaincre votre sub-conscient que vous détestez fumer et vous cesserez de fumer sans un seul serrement de coeur, sans une seule pensée pour le tabac.

Les gens ne peuvent pas cesser de fumer, c'est une habitude qui est extrêmement difficile à briser. Sans

doute avez-vous entendu cela de nombreuses fois ; un fumeur ne peut pas renoncer à sa pipe ou sa cigarette, tout le monde vous le dit, la publicité dans le journal attire votre attention sur divers soi-disant remèdes pour cesser de fumer, cesser ceci ou cesser cela. Tout ceci ne vous apparaît-il pas en soi comme une forme d'hypnose ? Vous ne pouvez cesser de fumer parce que vous croyez ce qui vous a été dit par d'autres personnes et par la publicité qui proclame qu'arrêter de fumer est à peu près impossible.

Tournez cet hypnotisme à votre propre usage ; VOUS êtes différent du commun des mortels. VOUS avez un caractère fort, dominant, vous pouvez vous guérir du tabac, de l'alcool ou de quoi que ce soit dont vous désiriez vous guérir. Tout comme l'hypnotisme — l'hypnotisme inconscient — vous a fait croire que vous ne pouviez pas briser l'habitude de fumer, de même, quand vous prenez conscience de ceci, votre hypnotisme conscient peut faire que vous ne touchiez jamais à une autre cigarette.

Un mot d'avertissement, cependant, ou ce qu'on pourrait même appeler un conseil amical. Êtes-vous certain de vouloir cesser de fumer ? Êtes-vous certain de vouloir cesser de boire ou de toujours être en retard aux rendez-vous ? Vous ne pouvez rien faire jusqu'à ce que vous en soyez certain. Vous devez être sûr de vouloir cesser de fumer, de vouloir faire ceci ou cela. Ce n'est pas suffisant pour un homme très faible de dire : "Oh, je voudrais pouvoir cesser de fumer ; je vais me dire que je vais cesser".

Encore et encore jusqu'à ce que cela s'enfonce dans votre sub-conscient — vous ne pouvez faire que ce que

vous voulez réellement faire, ce qui fait que si vous vous défiez plus ou moins de ne pas cesser de fumer, vous ne cesserez pas alors de fumer ; vous pourrez même fumer davantage !

Examinez-vous de près. Que voulez-vous faire réellement ? Il n'y a personne autour de vous, personne ne regarde par-dessus votre épaule, personne ne scrute votre esprit. Voulez-vous vraiment cesser de fumer ? Ou préférez-vous continuer de fumer et votre déclaration de cesser n'est-elle simplement qu'une suite de paroles vides ?

Une fois que vous êtes tout à fait convaincu que vous voulez vraiment une chose, vous pouvez l'avoir. Ne blâmez pas l'hypnotisme, ou qui ou quoi, mais bien vous-même si vous n'obtenez pas ce que vous voulez, parce que si vous manquez votre coup cela signifie alors ceci, et ceci seulement : l'échec signifie que vous n'étiez pas réellement résolu de faire ceci ou de ne pas faire cela !

Par l'auto-hypnose vous pouvez vous guérir de ces choses que certaines personnes appellent des "mauvaises habitudes". Malheureusement, nous n'avons jamais pu découvrir ce que ces "mauvaises habitudes" étaient, aussi nous ne pouvons vous éclairer sur ce sujet particulier ! Nous considérerons que les mauvaises habitudes incluent tourmenter votre femme, lancer le fer à repasser à votre mari, donner des coups de pied au chien, injurier quelqu'un sans raison, s'enivrer et toutes ces choses peuvent être guéries bien facilement à la condition de le vouloir absolument.

Détendez-vous à quelques reprises. Profitez de ce que vous êtes libéré de la tension intérieure pour refaire

vosre propre énergie nerveuse. Vous pourriez faire tellement pour améliorer votre santé si seulement vous lisiez et relisiez cette Leçon et la précédente et pratiquiez, pratiquiez, pratiquiez. Même les plus grands musiciens font leurs gammes heure après heure, jour après jour. C'est pourquoi ils sont de grands musiciens. Vous pouvez être un grand auto-hypnotiseur si vous faites ce que nous disons. Alors — pratiquez.

LEÇON TRENTE

Plusieurs personnes ont l'idée — une idée des plus fausses — qu'il y a quelque chose d'inacceptable avec le travail. Plusieurs civilisations sont divisées en "travailleurs cols blancs" et ceux "qui se salissent les mains". C'est une forme de snobisme qui devrait être supprimée parce qu'elle tourne le frère contre le frère et la race contre la race.

Le travail, peu importe qu'il soit intellectuel ou manuel, est ennoblissant pour ceux qui le font avec une conscience claire et sans un sens mal compris de honte. Dans certains pays l'on considère comme une disgrâce qu'une Maîtresse de Maison doive lever la main pour faire quelque travail que ce soit ; on pense qu'elle devrait rester assise, l'air coquet, et donner peut-être quelques ordres de temps en temps pour montrer qu'elle est la Reine du Foyer !

Dans l'ancienne Chine, en ces jours depuis longtemps révolus, les gens des classes supérieures — ainsi dénommées — laissaient pousser les ongles de leurs doigts ridiculement longs, si longs, en fait, que souvent

il leur fallait avoir des gaines spéciales pour les protéger des bris accidentels. Le but des ongles longs était de montrer que leur propriétaire était si riche qu'il n'avait pas besoin de faire quoi que ce soit par lui-même ; les longs ongles étaient la preuve concrète de son incapacité à travailler puisque la Dame ou le Monsieur de la Maison — le porteur de tels ongles ne pouvait même pas assister à ses besoins corporels et devait avoir des serviteurs pour tout faire à sa place !

Au Tibet, avant l'invasion communiste, certains nobles (qui auraient dû faire preuve de plus de jugement !) portaient des manches si longues qu'elles couvraient complètement les mains et dépassaient le bout des doigts de peut-être six à douze pouces (15 à 30 cm). C'était pour montrer que ces hommes étaient si importants et si riches qu'ils n'avaient pas besoin de travailler. Les très longues manches étaient un constant rappel qu'ils ne pouvaient pas travailler. Ceci, bien sûr, était une dégradation du but réel du travail. Le travail est une forme de discipline, une forme d'entraînement. La discipline est absolument nécessaire, c'est la discipline qui fait la différence entre un régiment d'élite de soldats et une cohue désorganisée, c'est la discipline à la maison qui fait que des jeunes — des adolescents — deviennent des citoyens décents quand ils ne sont plus adolescents ; le manque de discipline fait les hordes de jeunes abrutis gainés de cuir qui n'ont de penchant que pour la destruction.

Nous avons mentionné le Tibet comme étant un des endroits où il y avait de fausses idées au sujet du travail, mais ce n'était que parmi les laïques. Dans les

lamaseries il était de règle que chacun, peu importe son rang élevé, ait à faire du travail manuel à certains moments fixés. Ce n'était rien d'inhabituel de voir (avant l'invasion communiste) un Abbé de Haut Rang nettoyant un plancher — nettoyant les saletés laissées sur le plancher par les moines du niveau le plus bas. Le but de ceci était d'enseigner à l'Abbé que les choses sur Terre sont de nature temporelle, que le mendiant d'aujourd'hui peut être le prince de demain et que le prince d'aujourd'hui peut être le mendiant de demain. Une certaine conclusion pourrait probablement être tirée du fait que plusieurs têtes couronnées d'Europe et d'ailleurs ne sont plus ni rois, ni reines, ni princes régnants, mais il faut tenir compte du fait que plusieurs de ces anciennes têtes couronnées et présidents ont pris soin, tandis qu'ils étaient encore au pouvoir, de mettre suffisamment de fonds de côté pour le temps où ils ne seraient plus au pouvoir. Toutefois, ceci est une digression ; nous déclarons de nouveau que le travail, peu importe quel genre de travail, qu'il soit manuel ou intellectuel, est édifiant et jamais dégradant quand il est fait avec des motifs purs et avec l'idée de "service aux autres", derrière lui. Plutôt que d'applaudir ces dames riches qui sont assises et dictent de façon autocratique à des serviteurs mal payés tout en ne levant pas le petit doigt elles-mêmes, nous devrions applaudir les serviteurs et dédaigner ces dames riches, car les serviteurs font quelque chose d'honorable ; les dames couvertes d'or ne le font pas.

Assez récemment nous avons entendu une discussion — pas mal échauffée — au sujet de la viande. Notre propre point de vue est que si une personne veut

manger de la viande, alors laissez-la manger de la viande ; si une personne veut être végétarienne et grimper dans les arbres pour y cueillir des noix, alors laissez-la être végétarienne et grimper dans les arbres pour y cueillir des noix. Ce qu'une personne mange ou ne mange pas n'a aucune importance, à la condition qu'elle n'inflige pas ses opinions souvent erronées aux autres, qui peuvent être trop polis pour élever violemment une objection.

L'Homme est un animal, peu importe comment nous en déguisons le fait avec de beaux vêtements, de fines poudres, des cheveux teints, etc. L'homme et la femme sont des animaux et des animaux mangeurs de viande aussi. En fait, la chair de l'Homme goûte, selon tous les rapports, quelque chose comme le porc ! Tant de gens se conduisent plutôt comme des goinfres, ce qui fait que ce peut être assez approprié. Les cannibales, lorsqu'on les interroge au sujet de la chair humaine, disent que la chair de l'homme noir est plutôt sucrée et comme du porc rôti. La chair de l'homme blanc est apparemment une affaire plutôt rance et aigre, comme un morceau de viande avariée.

Nous suggérons donc que, si vous voulez manger de la viande, faites-le. Si vous voulez manger des légumes ou de l'herbe, faites-le. Mais à aucun moment n'infligez vos propres opinions aux autres. C'est un triste fait que ceux qui sont végétariens ou fanatiques des aliments sains sont souvent extrêmes dans leurs vues, comme si par la véhémence-même de leurs arguments ils se convainquaient eux-mêmes. Il nous paraît très nettement que beaucoup de ces gens, que personnellement nous considérons comme des toqués,

sont incertains de faire le bon choix. Ils ne veulent rien manquer, mais ils ne veulent pas être eux-mêmes végétariens s'ils pensent que les autres ont du plaisir à manger de la viande. C'est souvent le cas des non-fumeurs ; souvent les non-fumeurs sont grandement contrariés de ce qu'une autre personne fume et semblent croire qu'il y a quelque chose d'extrêmement vertueux dans le fait de ne pas fumer. En réalité, c'est simplement une question de choix. Fumer, avec modération, n'a probablement jamais fait de mal à personne, mais boire — des boissons enivrantes — fait vraiment du mal aux gens parce que cela interfère avec leur astral. En rapport avec ceci, nous disons encore une fois que si une personne veut boire et blesser son corps astral, eh bien, c'est son choix. Il est absolument mal d'essayer d'utiliser toute force de persuasion pour changer le chemin d'une autre personne.

Tandis que nous sommes sur le thème de la consommation de viande, etc., ce qui implique de tuer, mentionnons un autre point que vous pouvez trouver d'intérêt. Certaines personnes disent que l'on ne devrait jamais tuer, pas même un insecte. Elles disent que l'on ne devrait jamais tuer une vache ou un cheval, ou quoi que ce soit d'autre qui soit en vie. Cela nous incite à nous demander si nous commettons une grave offense quand nous tuons un moustique qui menace de nous transmettre la malaria ; cela nous incite à nous demander si nous commettons un crime contre les créatures vivantes si nous recevons une injection contre un virus. Après tout un microbe, un virus, est un organisme vivant ; devrions-nous, alors, suivant notre sens de la droiture, cesser d'essayer de tuer les germes

de la tuberculose, cesser d'essayer de tuer les germes du cancer ? Sommes-nous de grands pécheurs si nous essayons de trouver un remède au rhume ordinaire ? En essayant de guérir les maladies, il est certain que nous enlevons la vie. Nous devons être raisonnables au sujet de tout ceci.

Les végétariens disent que nous ne devrions pas enlever la vie. Maintenant, un chou possède la vie ; si nous arrachons un chou du sol pour le manger, nous détruisons une vie que nous ne pouvons pas créer. Si nous prenons une pomme de terre ou une branche de céleri ou autre chose, nous détruisons la vie et puisque le végétarien détruit la vie tout autant que le mangeur de viande, pourquoi ne pas être raisonnable et manger ce que demande le corps — de la viande ? On dit souvent que le bon Bouddhiste ne mange pas de viande et nous devons nous empresser de convenir que de nombreux Bouddhistes ne mangent pas de viande et c'est souvent parce qu'ils ne peuvent pas se l'offrir ! Le Bouddhisme s'est développé extrêmement bien dans les pays très, très pauvres. Au Tibet, par exemple, la viande était un luxe inouï dont seuls les plus riches parmi les riches pouvaient jouir. Les gens ordinaires avaient des légumes et de la tsampa ; les légumes, eux aussi, étaient un luxe ! Le moine, qui ne s'adonnait pas au luxe, vivait de tsampa et de rien d'autre, mais pour la rendre plus savoureuse, les chefs de la religion décrétèrent qu'il était mal de manger de la viande. Ainsi, les gens qui de toute façon ne pouvaient pas se procurer de viande se sentaient vertueux de ne pas en manger ! Nous estimons qu'il y a beaucoup d'absurdités écrites à propos de ces choses. Le

mangeur de viande aime avoir de la viande — eh bien, laissez-le faire. Si le végétarien veut grignoter une branche de céleri, laissez-le manger son céleri tout autant qu'il n'impose pas ses vues aux autres. De même, si une personne ne veut pas tuer un insecte, si elle préfère avoir son virus du cancer ou ses germes de tuberculose plutôt que d'essayer de se faire soigner — c'est son choix.

Nous recevons souvent des lettres de personnes en grande détresse qui nous disent que telle et telle personne a désespérément besoin d'aide, de conseils, et veulent savoir comment hypnotiser quelqu'un ou forcer quelqu'un à un différent mode de vie. Nous n'aidons jamais dans de tels cas parce que nous croyons qu'il est vraiment très, très mal d'essayer d'influencer la voie d'une autre personne. Dans ce Cours, par exemple, la connaissance est disponible. Nous exprimons nos opinions, nous exposons ce que nous savons, mais nous n'essayons pas de vous forcer à croire. Si vous étudiez ce Cours c'est que vous êtes probablement prêt à écouter ce que nous avons à dire ; si vous ne voulez pas nous écouter, c'est chose facile de fermer le livre.

Si on vous demande de donner votre avis, donnez-le, mais n'essayez pas de l'imposer à une autre personne et, ayant donné votre avis, laissez tomber toute l'affaire parce que vous ne savez pas quels sont les arrangements que l'autre personne a pris comme chemin à travers la vie. Si vous forcez une personne à faire quelque chose qu'elle ne veut pas faire, vous pouvez alors vous retrouver lié à son karma. Ce pourrait bien être un karma désagréable, aussi !

Nous voulons dire ici quelque chose au sujet des animaux ; plusieurs personnes considèrent les animaux simplement comme des créatures qui se déplacent sur quatre pattes au lieu de deux. Les gens considèrent les animaux comme des créatures sottes parce qu'ils ne parlent pas anglais, français, allemand ou espagnol, mais alors les animaux considèrent les humains comme de sottes créatures aussi ! Si vous étiez vraiment télépathe vous constateriez que les animaux parlent vraiment et qu'ils parlent beaucoup plus intelligemment que de nombreux humains ! Certains savants, tel que reporté dans une édition récente de "The Scientific American" ont découvert qu'il existe un langage des abeilles. Les abeilles peuvent se donner mutuellement des instructions très détaillées et elles tiennent même des conférences !

Certains savants se sont intéressés aux dauphins, à leur langage particulier, ou, comme ils ont vu la chose, dans les sons particuliers qu'ils émettent. Ces sons ont été enregistrés sur un magnétophone et reproduits ensuite à différentes vitesses. À une vitesse donnée, leur langage était très, très semblable à celui des humains.

Les animaux sont des entités qui sont venues sur cette Terre sous une apparence spéciale, une forme spéciale, afin de pouvoir mener à bien leur propre tâche de la manière qui convienne le mieux à leur propre évolution. Nous avons eu la bonne fortune d'être liés à deux chats siamois qui étaient de véritables phénomènes télépathiques et avec qui il a été possible — avec de l'expérience — de converser de la même façon qu'on le peut avec des gens intelligents.

Quelquefois, il n'est pas du tout flatteur de capter les pensées d'un chat siamois en ce qui concerne un humain ! Si l'on considère les animaux comme nos égaux qui sont dans une forme physique différente, on peut beaucoup se rapprocher d'eux, on peut discuter avec eux de choses qui autrement seraient impossibles.

Un chien, par exemple, aime l'amitié de l'Homme. Un chien aime être soumis parce qu'il obtient ainsi des éloges et des flatteries. Un chat siamois, d'autre part, a souvent bien du mépris pour les humains, parce qu'un humain comparé à un chat siamois est vraiment un être très handicapé, un chat siamois ayant de remarquables pouvoirs occultes et de remarquables pouvoirs télépathiques. Ainsi — pourquoi ne pas vous mettre en bons termes avec votre chat, ou votre chien, ou votre cheval ? Si vous le voulez, si vous croyez sincèrement, vous pourrez alors avec de la pratique converser par télépathie avec cet animal.

Nous arrivons donc à la fin de ce Cours mais, nous l'espérons, non pas à la fin de notre association. Ce Cours est un Cours pratique qui, nous l'espérons, a su vous montrer à quel point ces soit-disant "Phénomènes Métaphysiques" sont réellement chose absolument ordinaire, absolument simple. Nous avons un autre Cours qui traite de sujets d'un style plus traditionnel, vous donnant des noms Sanskrits, etc. Nous vous suggérons pour votre plus grand avantage de considérer ce Cours, parce que maintenant que vous avez étudié jusqu'ici avec nous, vous voudrez assurément aller plus loin.

Ainsi, nous ne vous disons pas "Adieu", parce que nous espérons que vous vous joindrez à nous pour un

peu plus longtemps. Disons plutôt en espagnol "Hasta la vista".



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

la Robe de Sagesse

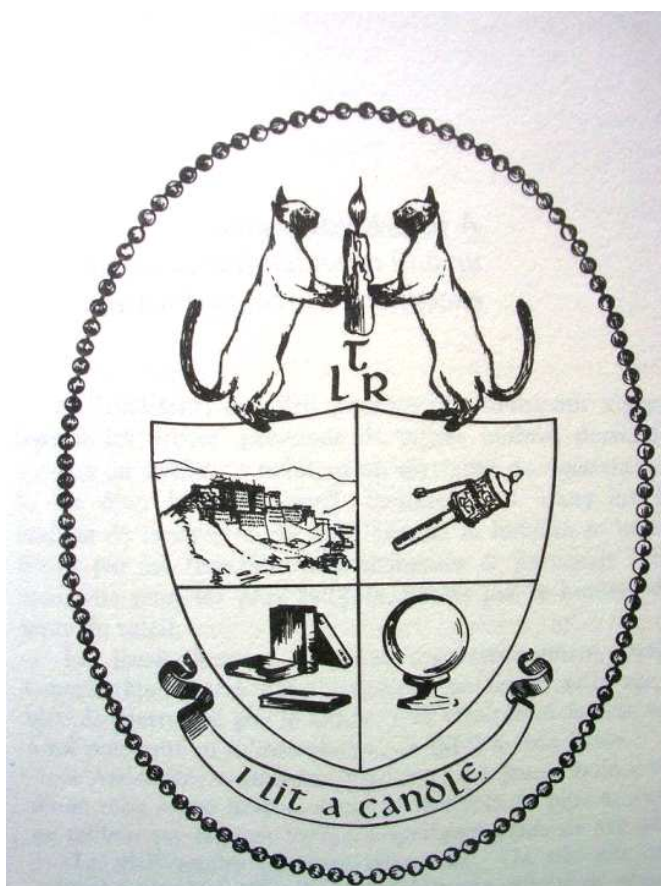
T. Lobsang Rampa



T. LOBSANG RAMPA

LA ROBE DE SAGESSE
(La Robe Safran)

La Robe de Sagesse — (Initialement publié en 1966) une pénétration plus avant dans la vie lamastique de Lobsang avec son guide le Grand Lama Mingyar Dondup. Des sujets comme les origines du bouddhisme, l'histoire véridique du Prince Gautama, comment ce dernier devint "le Bouddha", ses quatre nobles vérités, y sont détaillés.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

À
Sheelagh M. Rouse
*Honni soit qui mal y pense —
Gaudet tentamine virtus*

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE UN	3
CHAPITRE DEUX	18
CHAPITRE TROIS	34
CHAPITRE QUATRE.....	50
CHAPITRE CINQ.....	68
CHAPITRE SIX	83
CHAPITRE SEPT	99
CHAPITRE HUIT	116
CHAPITRE NEUF.....	134
CHAPITRE DIX.....	151
CHAPITRE ONZE	167
CHAPITRE DOUZE	183
CHAPITRE TREIZE.....	201
CHAPITRE QUATORZE.....	226
CHAPITRE QUINZE.....	248

CHAPITRE UN

DES OMBRES étranges se mouvaient sous mes yeux, ondulant comme les fantômes multicolores d'un univers lointain et plaisant. L'eau éclaboussée de soleil était paisible, à quelques centimètres de mon visage.

Je glissai doucement un bras sous la surface, observant les petites vagues paresseuses provoquées par ce geste. Clignant des yeux, je contemplai les profondeurs. Oui, cette grosse pierre... C'était là qu'il

vivait — et voici qu'il sortait pour venir me saluer ! Je laissai distraitemment glisser ma main le long du flanc du poisson immobile ; seules ses nageoires s'agitaient légèrement.

Nous étions de vieux amis et je venais bien souvent lui apporter à manger, avant de le caresser. Nous nous comprenions comme seuls peuvent le faire deux êtres qui ne se craignent pas. A cette époque, je ne savais même pas que les poissons étaient comestibles ! Les bouddhistes ne prennent pas la vie des autres, n'infligent pas la souffrance.

J'aspirai profondément et enfonçai ma tête sous l'eau, avide de contempler de plus près un autre univers. Je me prenais presque pour un dieu inspectant une forme de vie très différente. Un courant invisible agitait lentement de grands feuillages, des plantes aquatiques se dressaient comme les arbres géants d'une forêt. Un chemin de sable sinueux ressemblait à un serpent, entre des plantes vert pâle qui évoquaient à s'y méprendre une pelouse bien tondue.

De tout petits poissons multicolores, à grosse tête, passaient comme des éclairs, allant et venant entre les plantes pour chercher leur nourriture, ou s'amuser. Une énorme limace d'eau glissa lentement le long du rocher gris afin d'aller nettoyer le sable.

Mais j'étouffais déjà ; le soleil de midi me brûlait la nuque, les cailloux pointus de la berge me déchiraient la poitrine. Jetant un dernier coup d'oeil autour de moi je me redressai pour aspirer profondément l'air embaumé. Là, dans MON univers, tout était bien différent de ce monde paisible que je venais d'examiner. L'animation et le bruit y étaient maîtres.

Titubant un peu, à cause d'une blessure à la jambe gauche, je m'adosai à un vieil arbre de mes amis et regardai à droite et à gauche.

Le Norbu Linga n'était qu'un éclaboussement de couleurs, le vert vif des osiers, l'or et l'écarlate du Temple de l'Ile, le bleu profond du ciel et le blanc pur des nuages légers venant de l'Inde par-dessus les montagnes. Les eaux calmes du lac reflétaient ces couleurs en les intensifiant et lorsqu'une brise vagabonde provoquait un friselis, les images se brouillaient. Ici, tout était paisible, mais je savais qu'au-delà du mur il en était autrement.

Des moines, en robe couleur de rouille, portaient des piles de linge à laver, d'autres, penchés sur le ruisseau étincelant, tordaient, battaient et rinçaient leurs vêtements afin qu'ils fussent bien propres. Les têtes rasées luisaient au soleil et, tandis que le jour avançait, les crânes rougissaient. De petits acolytes récemment accueillis à la lamaserie s'acharnaient sur leur linge avec de gros cailloux ronds afin de l'user, pour donner l'impression qu'ils portaient ces robes depuis longtemps !

De temps en temps, le soleil allumait des reflets éblouissants à la longue robe jaune d'or de quelque auguste lama voyageant entre le Potala et le Pargo Kaling. La plupart étaient des hommes très dignes, au service du Temple depuis leur enfance, d'autres, très rares, étaient de jeunes gens, des Incarnations Reconnues ou bien des moines que leur mérite avait portés très haut.

Marchant à grandes enjambées, l'air très alerte et féroce, venaient les Maîtres de Discipline, hommes de

grande taille de la Province de Kham, chargés de maintenir la discipline. Droits et corpulents, ils portaient d'énormes matraques en signe de leur fonction. Non pas des intellectuels, ceux-là, mais des hommes musclés et intègres, choisis seulement pour cela. L'un d'eux s'approcha de moi en me regardant de travers d'un air interrogateur. Me reconnaissant tardivement, il s'éloigna à la recherche de coupables dignes de son attention.

Derrière moi, le Potala — 'la Maison du Dieu' — dressait vers le ciel sa masse imposante et glorieuse. Ses pierres de toutes couleurs luisaient doucement et se reflétaient dans les eaux calmes. Dans la brume de chaleur, les sculptures polychromes de sa base semblaient bouger comme un groupe de personnes discutant avec animation. De grands rayons de lumière jaune se reflétant sur les Tombes d'Or du toit du Potala projetaient des lueurs jusque dans les anfractuosités des montagnes.

Un bruit sourd et le craquement d'une branche me fit tourner la tête vers ce nouveau pôle d'attraction. Un vieil oiseau gris, plus vieux que le plus vieux des acolytes, venait de se poser dans l'arbre, derrière moi. Ses petits yeux brillants me considérèrent avec curiosité, puis il se retourna, allongea le cou, battit des ailes et expédia dans ma direction un 'cadeau' déplaisant, avec une force et une précision remarquables. Je dus faire un grand bond de côté pour éviter ce présent. L'oiseau me fit face à nouveau et me dit : 'Crouaak ! Crouaak !' avant de se désintéresser de ma personne.

La brise m'apporta soudain les sons d'un groupe de marchands arrivant de l'Inde, le meuglement des yaks, la plainte asthmatique des vieux harnais de cuir desséché, le grondement de pas nombreux et le tintement musical des petits cailloux déplacés par la caravane. J'aperçus bientôt les énormes buffles chargés de paquets ; leurs cornes immenses se balançant au rythme de leur marche lente. Les marchands suivaient ; certains portaient un turban, d'autres de vieilles toques de fourrure, certains des calottes de feutre mitées.

— La charité, pour l'amour de Dieu, la charité ! crièrent les mendiants.

Mais comme la caravane passa sans s'arrêter ils proférèrent des insultes :

— Ta mère est une vache engrossée par un bouc, tes rejets sont les enfants de Sheitan, tes soeurs se vendent sur la place du marché !

D'étranges senteurs vinrent chatouiller ma narine, me faisant d'abord aspirer profondément — et éternuer. Je humai au passage les odeurs de l'Inde, celle du thé de Chine, la vieille poussière tombant des ballots juchés sur les yaks. Le bruit de leurs cloches s'éloigna et s'estompa enfin, avec les cris des marchands et les imprécations des mendiants. Bientôt les dames de Lhassa ouvraient leur porte à des riches visiteurs. Bientôt les boutiquiers marchanderaient avidement avec les colporteurs, hausseraient les sourcils, élèveraient la voix, protesteraient contre l'explicable augmentation des prix. Bientôt il me faudrait rentrer au Potala.

Distraitement, je contemplai les moines à leurs ablutions ; deux d'entre eux se disputaient et s'éclaboussaient. Ils allaient en venir aux mains lorsque les Maîtres de Discipline intervinrent rapidement ; deux de ces "Gardiens de la Paix" emmenèrent les moines penauds.

Mais qu'était-ce là ? Mon regard fouilla les buissons. Deux petits yeux brillants me regardaient peureusement, deux petites oreilles grises se pointaient dans ma direction. Un corps minuscule était ramassé sur lui-même, prêt à fuir... La souris grise se demandait si elle pourrait passer entre la berge et moi pour rentrer chez elle. Soudain elle s'élança, mais sans me quitter des yeux. Aussi, ne voyant pas où elle allait, elle se jeta la tête la première contre une branche morte et — avec un léger cri de terreur — fit un bond immense et tomba dans le lac. La pauvre bête allait se noyer, elle était en grand danger d'être saisie par un poisson quand j'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux et la recueillis.

Je l'essuyai soigneusement avec un pan de ma robe, revins sur la berge et posai la petite boule de poils frissonnante sur le sol. En un éclair, elle disparut, heureuse sans doute de se tirer à si bon compte de sa mésaventure. Au-dessus de ma tête, le vieil oiseau poussa un "Crouaak !" méprisant et s'envola lourdement dans la direction de Lhasa.

La direction de Lhasa ? Cela me rappela que je devais prendre celle du Potala ! Au-delà du mur du Norbu Linga des moines se baissaient, examinaient leur lessive étalée sur le sol. Tout devait être observé avec soin avant d'être ramassé. Petit Frère Scarabée se

promenait peut-être sur le linge et, en roulant en paquet les vêtements, on risquait d'écraser Petit Frère — un crime qui ferait frémir un prêtre de Bouddha.

Un petit ver avait pu s'abriter du soleil sous le linge d'un grand lama, alors Petit Ver devait être porté en lieu sûr afin que sa destinée ne fût pas troublée par l'Homme. Partout les moines se baissaient, tâtonnaient, poussaient des soupirs de soulagement quand ils sauvaient d'une mort certaine une minuscule créature.

Lentement, les tas de linge lavé montaient. De petits acolytes portaient vers le Potala, fléchissant sous le poids des grands paquets de linge. Certains ne voyaient pas au-dessus de leur fardeau et alors c'était un cri, la chute, et tout le linge propre tombait dans la poussière ou même la boue de la berge.

Du sommet du toit jaillit soudain le grand bourdonnement des conques et l'éclat des longues trompettes. La montagne renvoyait leurs échos, et souvent ces vibrations vous assourdisaient pendant plusieurs minutes. Et puis soudain c'était le silence, si profond que l'on entendait le battement de son propre cœur.

Je quittai l'ombre de l'arbre amical et me dirigeai péniblement vers une brèche de la haie. Mes jambes supportaient à peine mon poids ; quelque temps plus tôt, j'avais souffert d'une grave brûlure à la jambe gauche, et la blessure se refermait mal ; et puis je m'étais brisé les deux jambes quand une rafale de vent m'avait soulevé du toit du Potala et projeté au flanc de la montagne. Je boitais donc et, pendant quelques jours, je fus exempté de mes corvées habituelles. Ma joie dura peu, car en échange je dus étudier

davantage, "pour que la dette soit rectifiée", me dit-on. Mais aujourd'hui — jour de lessive — j'avais obtenu l'autorisation de me reposer et de me promener au Norbu Linga.

Il n'était pas question pour moi de rentrer par la grande porte, où l'on rencontrait tous les grands lamas et les abbés, ni de gravir les hautes marches si pénibles que je comptais machinalement... "Quatre-vingt-dix-huit, quatre-vingt-dix-neuf, cent, cent un..." Je m'arrêtai au bord de la route pour laisser passer les lamas, les moines, les pèlerins. La procession s'interrompit, et j'en profitai pour traverser la route et me jeter dans les buissons. Je grimpai ensuite au flanc de la montagne, contournai le village de Shö et rejoignis un petit chemin entre les Cours de Justice et le Potala.

Le sentier était précaire, mais admirable avec sa profusion de fleurs sauvages. Il faisait plus frais, mes jambes devenaient de plus en plus douloureuses. Je ramenai autour de moi ma robe en lambeaux et m'assis sur un rocher afin de reprendre mes forces et mon souffle. Là-bas, dans la direction de Lhassa, j'apercevais de petits feux clignotants — les marchands campaient en plein air, comme le faisaient souvent les Indiens, plutôt que d'aller dans une des nombreuses hostelleries. Plus loin, sur la droite, je distinguais le large fleuve étincelant partant pour son interminable voyage, jusqu'au golfe du Bengale.

— Our-rorr, our-roor, fit une voix grave, et une tête velue se heurta à mes genoux.

— Our-rorr, our-roor, répondis-je aimablement.

Un gros chat noir sauta sur mes jambes et avança sa figure tout contre la mienne.

— Honorable Minou, dis-je, la bouche sur sa fourrure épaisse, ta gentillesse m'étouffe.

Avec douceur, je posai mes mains sur ses épaules et l'écartai un peu de moi pour le regarder. De grands yeux bleus, un peu louchons, me dévisagèrent. Il avait les dents aussi blanches que les nuages légers, et les oreilles dressées guettaient le moindre son.

Honorable Minou était un vieil et précieux ami. Souvent, nous nous nichions ensemble à l'abri d'un buisson et nous nous confiions nos craintes, nos déceptions, toutes les mésaventures de notre vie si dure. A présent, il me montrait son affection en me pétrissant les genoux avec ses longues griffes, en ronronnant de plus en plus fort. Nous restâmes ainsi un moment et puis, d'un commun accord, nous pensâmes qu'il était temps de repartir.

Tandis que je me traînais péniblement sur mes pauvres jambes, Honorable Minou bondissait devant moi, la queue dressée, se cachait derrière un rocher, bondissait sur moi au passage pour jouer avec les pans de ma longue robe.

— Allons, allons, protestai-je, est-ce ainsi que doit se conduire le chef de la Garde du Joyau du Chat ?

Pour toute réponse, il coucha ses oreilles, escalada le devant de ma robe, atteignit mon épaule et sauta de là dans un buisson.

Nos chats m'amusaient. Ils étaient nos chats de garde car un 'Siamois' bien dressé est plus féroce qu'un chien méchant. Ils restaient couchés, apparemment endormis, près des Objets Sacrés, mais si jamais un

pèlerin tentait d'y toucher, d'en voler un, les chats — toujours par deux — s'emparaient de lui et menaçaient sa gorge. Ils étaient FÉROCES, et cependant je pouvais faire d'eux ce que je voulais, et, grâce à la télépathie, nous pouvions converser sans difficulté.

J'arrivai enfin à la petite porte. Honorable Minou m'y attendait déjà, arrachant énergiquement de longues échardes de bois au poteau dressé près de l'entrée. Quand je soulevai le loquet il poussa la porte de sa tête solide et disparut dans la pénombre. Je le suivis plus lentement.

Je me trouvais enfin dans mon foyer provisoire. Les blessures de mes jambes étaient telles, que l'on m'avait envoyé du Chakpori au Potala. A présent, en suivant le corridor, je me sentis accueilli par des odeurs familières, l'arôme omniprésent de l'encens, les différents parfums, selon l'heure et l'occasion, l'âcre senteur piquante du beurre de yak que l'on brûlait dans nos lampes ou dans nos réchauds et que l'on sculptait quand il faisait froid. Nous avons beau frotter (mais nous ne frottions pas très fort !) l'odeur persistait, imprégnant tout. Il y avait aussi le relent moins agréable de la bouse de yak qui, séchée, servait à chauffer les cellules des vieux moines et des malades. Je boitillai en longeant le corridor, passant devant la lumière vacillante des lampes à beurre qui rendait les sombres corridors encore plus sombres.

Un autre 'parfum' encore était toujours présent dans toutes les lamaseries, si familier que l'on ne le percevait plus si la faim n'aiguillait pas votre odorat. La tsampa ! Cela sentait l'orge grillé, le thé sec de Chine, le beurre chaud. On les mélangeait et l'on obtenait

l'inévitable, l'éternelle tsampa. Certains Tibétains n'ont jamais mangé autre chose que la tsampa ; c'est leur premier et leur dernier aliment. C'est leur nourriture, leur boisson, leur consolation. La tsampa les soutient et leur permet d'accomplir le labeur le plus pénible, et elle nourrit leur cerveau. Mais j'ai toujours pensé qu'elle anéantit aussi tout intérêt sexuel ; ainsi le Tibet peut sans peine rester une nation chaste, une terre de moines où les naissances se font de plus en plus rares.

La faim avait certainement aiguisé MON odorat car je pus distinguer les trois odeurs de la tsampa. Je suivis lentement le long couloir faiblement éclairé par les lampes à beurre et tournai à gauche, où le 'parfum' était le plus fort. Là, dans d'immenses chaudrons de cuivre, les moines-cuisiniers versaient de l'orge grillé et pilé dans le thé bouillonnant. L'un d'eux coupait plusieurs livres de beurre de yak qu'il jetait dans un des chaudrons, un autre y versait d'un sac de cuir, du sel apporté par les membres d'une tribu des Hauts Lacs. Un autre encore, avec une 'pagaie' de dix pieds (3 m), remuait et mélangeait le tout ensemble. Le chaudron bouillonnait, une écume se formait à la surface où montaient des branches de thé sec que le moine écumait avec sa pagaie.

La bouse de yak séchée qui brûlait sous la marmite dégageait une senteur âcre qui se mêlait à la fumée noire. La suie recouvrait les murs, et les figures noires des moines-cuisiniers évoquaient des êtres surgis du plus profond de l'enfer. Souvent, le moine à la pagaie recueillait du beurre fondu flottant à la surface du chaudron et le jetait dans le feu. On entendait un

grésillement, une flamme jaillissait et il y avait une nouvelle puanteur !

— Ah, Lobsang ! me cria un moine. Tu as encore faim, on dirait ? Viens, sers-toi, mon garçon.

Je pris sous ma robe le petit sac de cuir dans lequel les moines conservent leur ration quotidienne d'orge. Je secouai, en fis tomber la poussière et le remplis d'orge pilé nouvellement grillé. Puis je tirai aussi de ma robe mon bol, que j'examinai avec soin. Il me parut sale. Dans la grande caisse poussée contre le mur je ramassai une poignée de sable très fin et frottai consciencieusement mon bol. Cela me nettoya les mains, par la même occasion. Enfin satisfait, je pris mon sac à thé ; il était presque vide, et je le retournai complètement pour en faire tomber les brindilles et autres saletés que l'on trouve toujours dans le thé. Je ramassai enfin un marteau, et cassai un grand morceau d'une des briques de thé sec.

Enfin, c'était mon tour ! Je tendis mon bol propre. Un moine plongea une louche et me le remplit de tsampa, à ras bord. J'allai m'asseoir dans un coin, sur un vieux sac, et mangeai goulûment, tout en regardant autour de moi. La cuisine était pleine des badauds habituels, des oisifs échangeant des potins, révélant le dernier scandale, les rumeurs qui couraient.

— Oui, Lama Tenching s'en va à la Barrière de Roses... On dit qu'il s'est disputé avec le Père Abbé. Mon ami a tout entendu et il a dit...

On se fait généralement une idée bien fausse des lamaserias et des monastères ; on s' imagine que les moines passent leurs journées en prières, en méditation, en contemplation. En principe, une

lamaserie est un lieu où des religieux se réunissent pour adorer et méditer afin de purifier leur esprit. En principe ! En pratique, la robe ne fait pas le moine. Dans une communauté de plusieurs milliers d'hommes, il y a ceux qui s'occupent du ménage, des réparations, de l'entretien. D'autres veillent aux comptes, enseignent, prêchent... Assez ! En somme, une lamaserie ressemble à une grande ville dont la population serait exclusivement masculine. Les travailleurs appartiennent à la plus basse classe, ne s'intéressent guère aux aspects religieux de l'existence et bien souvent ne sont jamais entrés dans un Temple, sauf pour laver le sol !

Dans une grande lamaserie, il peut y avoir le Temple proprement dit, et puis des écoles, un hôpital, des magasins, des cuisines, des auberges, des prisons, presque tout ce que l'on peut trouver dans une ville 'profane'. La seule différence c'est que dans une lamaserie, tout y est masculin et — en principe — tout le monde se consacre à l'instruction et l'action religieuses. Les lamaserie sont peuplées d'hommes intelligents et travailleurs, mais aussi de paresseux et d'imbéciles. Les plus grandes sont immenses avec de nombreux bâtiments, des parcs, parfois entourées d'un grand mur. D'autres sont petites, n'ont qu'une centaine de moines habitant le même bâtiment. Dans certaines régions reculées il existe de très petites lamaserie qui n'ont guère que dix moines. Ainsi les lamaserie sont innombrables, de dix ou dix mille moines, grands ou petits, maigres ou gras, bons ou mauvais, paresseux ou énergiques. La vie n'y est ni meilleure ni pire que dans toute autre communauté, souvent pire je dois le dire, à

cela près que la DISCIPLINE lamastique y est souvent quasi militaire — tout dépend de l'abbé en charge. Il en est de bons, prévenants et tolérants, mais il existe aussi des tyrans.

J'étouffai un bâillement et quittai la cuisine. Mon attention fut attirée par du bruit, dans une des alcôves à provisions bordant le corridor. J'aperçus une longue queue noire disparaissant derrière des sacs de grain. Les chats 'gardaient' le grain, et attrapaient leur souper de souris. Juché sur un des sacs, je vis un gros chat placide qui se pouléchait et semblait SOURIRE de satisfaction.

Les trompettes retentirent, leurs échos se répercutèrent dans les couloirs, et puis elles sonnèrent une deuxième fois. Je fis demi-tour et me dirigeai vers le Temple Intérieur où je me mêlai bientôt à la foule des moines en sandales ou pieds nus.

Le soir tombait, les ombres violettes rampaient sur le sol, et bordaient d'ébène les hautes colonnes. Les derniers rayons du soleil doraient les fenêtres et venaient caresser notre demeure. Des nuages d'encens tournoyaient, et le soleil y révélait des myriades de fines poussières scintillantes, presque vivantes.

Moines, lamas, humbles acolytes pénétrèrent dans le Temple et s'assirent par terre, formant une palette bariolée ; il y avait les robes d'or des lamas du Potala, les robes rouges ou safran des autres, la bure brune des moines, les vêtements décolorés par le soleil de ceux qui travaillaient dehors. Ils s'assirent tous en rangs, dans la position traditionnelle. Comme mes jambes douloureuses m'interdisaient de m'asseoir ainsi,

je fus relégué dans le fond, derrière une colonne, afin de ne pas 'détruire le motif'.

Je regardai autour de moi les garçons, les hommes, les très vieux sages, chacun accomplissant ses dévotions selon son degré de compréhension. Je songeai à ma mère, la mère qui ne m'avait même pas dit au revoir lorsque j'avais quitté la maison — comme il y avait longtemps, me semblait-il ! — pour entrer à la Lamaserie Chakpori. Des hommes, rien que des hommes. Comment pouvaient être les FEMMES ? me demandai-je. Je savais que, dans certaines régions du Tibet, il y avait des monastères où moines et nonnes vivaient ensemble, se mariaient, élevaient leurs enfants.

L'encens tourbillonnait, l'office continuait, et les ombres de la nuit n'étaient plus percées que par la flamme vacillante des lampes à beurre et des brûleurs d'encens.

Des hommes ! Était-ce vraiment souhaitable que des hommes vécussent ensemble, sans jamais avoir le moindre rapport avec des femmes ? Et comment étaient les femmes ? Pensaient-elles comme nous ? D'après le peu que j'en savais, elles bavardaient comme des pies, ne parlant que de mode, de coiffure et de choses stupides. Et elles étaient affreuses, avec tout le fard dont elles se barbouillaient.

L'office prit fin et je m'adossai à la colonne afin de ne pas être renversé par la foule qui sortait en trombe. Enfin je m'engageai dans le couloir et gagnai le dortoir.

Un vent glacé pénétrait par les fenêtres, soufflant tout droit de l'Himalaya. Les étoiles brillaient froidement dans la nuit claire. Par une fenêtre ouverte

à l'étage inférieur, me parvint une voix chevrotante qui récitait :

— Voici maintenant la Noble Vérité sur l'origine de la souffrance. C'est la soif insatiable qui provoque le renouvellement des désirs, des envies...

Demain, me rappelai-je, et pour plusieurs jours sans doute, nous assisterions à des conférences spéciales sur le bouddhisme, données par un des grands Maîtres de l'Inde. Notre bouddhisme, le lamaïsme, était une forme du bouddhisme indien, un peu comme dans la religion chrétienne il y a le protestantisme et le catholicisme.

Je me détournai de la fenêtre glacée. Autour de moi, des acolytes dormaient déjà, certains ronflaient, d'autres se tournaient et se retournaient, et quelques fidèles particulièrement vigoureux tentaient de mettre en pratique la position lamastique correcte du sommeil — assis tout droit dans la position du Lotus. Nous n'avions pas de lit, naturellement, ni de matelas. Le sol était notre table et notre lit.

J'ôtai ma robe, grelottai et m'enveloppai rapidement dans la couverture que tous les moines tibétains portent roulée sur une épaule et retenue à la ceinture. Je m'allongeai avec précaution de crainte d'être trahi par mes mauvaises jambes, roulai ma robe en boule pour m'en faire un oreiller et m'endormis aussitôt.

CHAPITRE DEUX

— TOI, oui, toi ! Assieds-toi correctement !

La voix était comme un tonnerre grondant ; deux lourdes mains me giflèrent violemment, à droite, à gauche. Je crus un instant que tous les gongs du Temple retentissaient en même temps. Je vis plus d'étoiles qu'il ne peut y en avoir dans la nuit la plus claire. Une main saisit le col de ma robe, me souleva et me secoua comme un chiffon à poussière.

— RÉPONDS-MOI ! RÉPONDS-MOI ! glapit la voix furieuse.

Mais je ne pouvais répondre car il me secouait tant que mes dents claquaient ; mon bol tomba et roula sur le sol, puis mon sac d'orge se détacha, laissant tomber une averse de grain. Satisfait enfin, l'Homme Féroce me rejeta de côté comme une poupée de chiffons.

Un profond silence régnait. Prudemment, je tâtai le bas de ma robe, derrière ma jambe gauche. Un mince filet de sang suintait de ma plaie rouverte. Le silence ? Je levai les yeux. Un abbé se tenait sur le seuil de la salle, face à l'Homme Féroce.

— Cet enfant a été grièvement blessé, dit-il. Il a l'autorisation spéciale, accordée par le Grand Initié, de s'asseoir comme il le juge préférable. Il a l'autorisation de répondre à une question sans se lever.

L'abbé se pencha sur moi, vit mes doigts rougis de sang.

— Si le sang ne s'arrête pas de couler, tu iras à l'infirmierie, me dit-il.

Puis il sortit, en saluant sèchement l'Homme Féroce.

— Je suis venu spécialement de notre Mère l'Inde, reprit l'Homme Féroce, pour vous enseigner la Vérité du Bouddhisme. Vous vous êtes écartés de nos dogmes, dans ce pays, et vous avez formé ce que vous

appelez le 'Lamaïsme'. Je suis venu vous enseigner les Vérités Originelles.

Il me foudroya du regard, comme si j'étais son ennemi mortel, puis il dit à un des garçons de me donner mon bol et mon sac d'orge, vide à présent. Pendant que l'on balayait l'orge renversé, il marcha à grands pas autour de la salle, comme s'il cherchait une nouvelle victime. Il était grand, maigre, très brun de peau, avec un grand nez en bec d'aigle. Il portait l'habit d'un très ancien Ordre de l'Inde, et il semblait nous mépriser tous !

Enfin le Maître venu de l'Inde monta sur l'estrade. Il arrangea soigneusement le lutrin selon sa convenance, puis il fouilla dans un sac de cuir aux bords rigides et aux coins carrés pour en tirer des feuilles de papier extraordinaires, très fines, rectangulaires, qui ne ressemblaient pas du tout à nos très longues feuilles épaisses. Elles étaient si fines qu'elles paraissaient translucides, et souples comme de l'étoffe. L'étrange sac de cuir me fascinait. Il était remarquablement ciré et, au milieu d'un des côtés étroits, il y avait un morceau de métal brillant qui s'ouvrait avec un déclic quand on poussait un bouton. Un morceau de cuir formait une poignée fort commode, et je me promis d'avoir un jour un sac de cuir comme celui-ci.

L'Indien étala ses papiers devant lui, nous regarda sévèrement et nous raconta la vieille histoire que nous connaissions par coeur depuis longtemps. J'observais pour me distraire la pointe de son long nez qui s'agitait quand il parlait.

— Il y a deux mille cinq cents ans, le peuple de l'Inde fut déçu par sa religion ; les prêtres hindous étaient

dégénérés, ils ne pensaient qu'aux plaisirs terrestres, au profit personnel. Le peuple qu'ils auraient dû aider se détournait de ses vieilles croyances et ne savait où trouver une lueur d'espoir. Les prophètes et les charlatans parcouraient le pays en annonçant la fin du monde, les malheurs et les fléaux. Les amoureux des animaux décidèrent que les bêtes étaient meilleures que les hommes et ils en firent des dieux qu'ils adorèrent.

"Les Indiens les plus cultivés, les grands penseurs, craignant pour l'avenir de leur pays, se détournèrent de la religion de leurs ancêtres et se penchèrent avec inquiétude sur le triste état de l'âme humaine. Un de ces hommes était un riche radjah hindou, un roi guerrier fabuleusement riche. Il s'inquiétait beaucoup de l'avenir de son fils unique, Gautama, qui venait de naître dans ce monde troublé.

"Le père, et toute la famille, avaient le plus grand désir de faire de Gautama un prince guerrier, qui hériterait plus tard le royaume de son père. Un vieux devin, à qui l'on demandait une prédiction, répondit que le jeune homme deviendrait un prophète de grand renom. Le père accablé pensa que c'était là 'un sort pire que la mort'. Autour de lui, il avait vu beaucoup de jeunes gens de haut rang qui renonçaient à une vie de luxe pour parcourir les chemins, pieds nus et en loques, afin de chercher une nouvelle vie spirituelle. Le père résolut de tout faire pour que la prophétie du devin ne se réalisât pas. Il avait un projet...

"Gautama était un jeune homme plein de sensibilité, aux goûts artistiques et à l'intelligence profonde. Autocrate par sa naissance et par son éducation, il

avait cependant de la considération pour ses inférieurs. Sa pénétration d'esprit était telle qu'il s'aperçut bientôt qu'on le guidait soigneusement, qu'on l'écartait du reste du monde, qu'on ne lui permettait de fréquenter que ses serviteurs personnels ou des personnes de sa caste.

"À l'époque de la prophétie du devin, le père donna des ordres très stricts afin que son fils fût à tout moment protégé des maux et des fléaux qui bouleversaient l'Inde, au-delà des murs du Palais. L'enfant n'avait pas le droit de sortir seul, ses voyages devaient être surveillés et jamais il ne devait voir de gens pauvres ou souffrants. Il devait vivre dans le luxe, uniquement dans le luxe. Tout ce que l'argent pouvait acheter était à lui. Tout ce qui était déplaisant était écarté sans pitié.

"Mais la vie ne pouvait continuer ainsi. Gautama avait l'esprit vif, et de la détermination. Un jour, à l'insu de ses parents et de ses tuteurs, il sortit du Palais et, avec un serviteur dévoué, il partit en voiture au-delà des jardins fermés. Pour la première fois de sa vie il apprit comment vivaient les êtres des castes inférieures. Quatre incidents éveillèrent chez lui les pensées les plus profondes, et changèrent ainsi le cours de l'histoire religieuse.

"Au début de sa randonnée, il vit un vieillard, tremblant sous le poids de l'âge, qui se traînait en s'appuyant lourdement sur deux bâtons. Édenté, aveuglé par la cataracte, sénile, le vieillard tourna vers le jeune prince un visage morne. Pour la première fois de sa vie, Gautama comprit que la vieillesse frappait

tous les hommes, qu'avec le poids des ans on cessait d'être agile et actif.

"Bouleversé, le jeune prince poursuivit son chemin, l'esprit agité de pensées étranges et morbides. Mais un nouveau choc l'attendait. Comme ses chevaux se mettaient au pas, le regard horrifié de Gautama se posa par hasard sur une misérable créature assise au bord du chemin, qui se balançait en gémissant. C'était un homme couvert de plaies suppurantes, émacié, horrible à voir.

"Le jeune Gautama fut accablé. Le coeur lourd, malade — peut-être même physiquement malade aussi — il se posa des questions troublantes. Doit-on souffrir ? Tout le monde peut-il souffrir ? La souffrance est-elle inéluctable ? Il se tourna vers son serviteur, qui conduisait les chevaux. Pourquoi est-il si calme ? se demanda le jeune prince. Si le cocher ne semblait pas s'inquiéter, c'était donc que de tels spectacles étaient communs ? Pour cela sans doute son père l'avait toujours si jalousement protégé !

"Ils poursuivirent leur chemin, car Gautama était trop bouleversé pour donner l'ordre de rentrer au Palais. Cependant, le Destin lui réservait une nouvelle surprise. Obéissant à un cri de son maître, le cocher arrêta les chevaux. Là, sur le bord de la route, gisait un cadavre horrible, complètement nu, le corps enflé par la chaleur. Un coup de fouet du cocher et un nuage de mouches s'éleva en tournoyant. Le cadavre blême et malodorant fut alors entièrement révélé au jeune homme. Comme il observait, une mouche s'échappa de la bouche du mort, bourdonna, et s'y réinstalla.

"Pour la première fois de sa vie, Gautama contemplait la mort, comprenait que la mort attendait tous les êtres vivants. Il fit signe au cocher de rentrer au Palais, et il se laissa emporter au galop des chevaux en songeant à la brièveté de la vie, à la beauté que guettait la décomposition. La beauté était-elle si temporaire ? se demanda-t-il.

"Les roues de la voiture tournaient, la poussière s'élevait en nuage derrière elle. Le jeune prince restait plongé dans ses pensées moroses. Par hasard, ou parce que le Destin le voulut, il leva soudain les yeux et vit un moine serein et bien vêtu, marchant au bord du chemin. Ce moine calme et tranquille semblait être nimbé d'une auréole de paix, de bien-être, d'amour de ses semblables. Gautama reçut alors un nouveau choc. La paix, le contentement, la tranquillité, toutes les vertus en somme, ne pouvaient-elles être découvertes que si l'on se retirait du monde pour se consacrer à la religion ? Si l'on devenait un moine ? Un membre d'un certain Ordre mystique ? Sur l'instant, Gautama résolut de se faire moine, de renoncer à la vie du Palais, d'abandonner toutes ses richesses.

"Son père tempêta, sa mère le supplia en pleurant. Le fidèle cocher fut banni et dut quitter le royaume. Gautama s'enferma dans sa chambre et médita longtemps. Il songeait inlassablement aux choses qu'il avait vues, et se disait que si, dans une courte excursion — sa SEULE excursion — il avait pu rencontrer autant d'horreurs, alors combien la misère et la souffrance devaient être grandes ! Il refusa de manger, il s'étiola et se demanda comment il pourrait fuir le Palais pour devenir moine.

"Son père fit tout pour délivrer le jeune prince de son affliction. Les plus grands musiciens vinrent le charmer, afin que la musique empêchât le jeune homme de méditer. On engagea des jongleurs, des acrobates, on chercha les plus belles jeunes filles du royaume, et aussi des filles habiles aux arts de l'amour afin que la passion détournât Gautama de ses sombres pensées.

"Les musiciens jouèrent jusqu'à tomber d'épuisement. Les jeunes filles dansèrent et répétèrent leurs exercices érotiques jusqu'à ce qu'elles, aussi, s'effondrent d'épuisement. Alors seulement Gautama les remarqua. Avec horreur, il contempla les postures embarrassantes des musiciens tombés. En état de choc, il regarda les jeunes filles nues, pâles de la pâleur de l'effondrement, sous le fard qui ressortait de façon vive et laide maintenant que l'éclat de la santé avait disparu.

"Une fois encore, il réfléchit au caractère éphémère de la beauté, à quel point elle était passagère, si rapidement envolée. Combien triste, combien laide était la Vie. Combien voyantes et de mauvais goût étaient ces femmes peintes quand leur activité immédiate avait pris fin. Il résolut de partir, résolut de rejeter tout ce qu'il avait connu, et de chercher la tranquillité là où il pourrait la trouver.

"Son père furieux, doubla la Garde du Palais, la tripla. Sa mère poussa des hurlements et devint hystérique. Sa pauvre femme, effondrée, sanglota avec ses dames d'honneur. Le jeune fils de Gautama, trop petit pour comprendre, criait et hurlait lui aussi devant tant de désolation. Les Conseillers du Palais conseillèrent en vain.

"Pendant des jours et des jours, Gautama chercha comment il pourrait s'enfuir. Les gardes du Palais le connaissaient bien, mais le peuple ne l'avait jamais vu, aussi se dit-il qu'il lui suffirait de se déguiser pour tromper la surveillance des gardes. Grâce à un fidèle serviteur, qui fut bien rémunéré et quitta aussitôt le royaume, Gautama se procura une défroque de mendiant. Un soir, à la tombée de la nuit, avant la fermeture des portes du Palais, il se revêtit de ses loques et, les cheveux décoiffés, la figure et les mains couvertes de terre, il sortit en traînant les pieds avec la foule des mendiants que l'on chassait pour la nuit.

"Il partit dans la forêt, loin des chemins battus, craignant d'être trahi par son ignorance des coutumes du peuple. Il erra toute la nuit, sans craindre les tigres et les bêtes sauvages qui hantaient la forêt, car sa vie avait été si protégée qu'il IGNORAIT le danger.

"Cependant, au Palais, on avait découvert sa fuite. On fouilla tous les bâtiments, les communs, les jardins. Le roi allait et venait, glapissant des ordres, des hommes armés se tenaient en alerte. Enfin, tout le monde alla se coucher, pour attendre le jour où l'on pourrait organiser des recherches à l'extérieur. Au quartier des femmes, c'était un concert de lamentations tant la colère du roi effrayait tout le monde.

"Gautama s'enfonçait dans la forêt, évitant les rencontres, ne répondant pas aux questions des rares personnes qu'il trouvait sur son chemin. Dans les champs, il prit sa nourriture, vivant de grains, de baies et de fruits, buvant l'eau froide des clairs ruisseaux. Mais, finalement, l'existence de l'étrange vagabond qui ne se comportait pas comme un vagabond fut connue

au Palais. Les soldats du roi envahirent la forêt, mais ne purent saisir le fugitif qui se cachait dans d'épais fourrés où les chevaux ne pouvaient pénétrer.

"Enfin le roi envoya les danseuses dans la forêt et les lança à la poursuite de Gautama afin qu'elles tentassent de l'attirer par leurs charmes. Pendant des jours elles dansèrent dans les clairières, sous les yeux de Gautama, séductrices comme des sirènes. Mais le jour vint où le jeune prince atteignit les frontières du royaume. Alors il s'avança et déclara qu'il partait par le monde à la recherche de la spiritualité et ne reviendrait jamais. Sa femme se précipita vers lui, leur bébé dans les bras. Gautama refusa d'écouter ses supplications. Il se détourna et poursuivit son chemin."

Le Maître de l'Inde, interrompant ce récit que nous connaissions aussi bien que lui, nous dit alors :

— À ce moment une nouvelle Croyance naquit, surgissant de la religion hindoue décadente, une nouvelle Croyance qui allait apporter l'espoir et le réconfort à de nombreuses personnes. La leçon est finie pour le moment. Nous la reprendrons cet après-midi. Vous pouvez sortir !

Mes camarades se levèrent, s'inclinèrent avec respect devant le Maître et s'en allèrent. Mais j'avais des ennuis ; le sang avait collé ma robe à ma plaie. Le Maître sortit sans m'accorder un regard. J'avais atrocement mal, je ne pouvais me relever et je me demandais que faire lorsqu'un vieux moine-balayeur entra et me considéra avec étonnement.

— J'ai vu sortir le Maître et je suis venu nettoyer. Que t'arrive-t-il ?

Je le lui expliquai et lui montrai comment la grande cicatrice s'était rouverte, comment le sang avait jailli, et comment j'avais 'bouché le trou' avec ma robe. Le vieil homme murmura 'Tsk ! Tsk !' et partit aussi vite que le lui permettaient ses jambes déformées. Il revint bientôt avec l'Infirmier.

La douleur me brûlait ; j'avais l'impression qu'un feu intense me rongerait les chairs jusqu'à l'os.

— Ah, mon fils ! s'exclama l'Infirmier. Tu auras donc toujours des ennuis ? Mais aussi, POURQUOI certains de ces Grands Maîtres sont-ils aussi durs, alors qu'ils auraient dû apprendre à être compatissants ?

Il appliqua sur ma blessure un cataplasme d'herbes et m'aida à me relever en m'assurant qu'à présent tout allait bien, mais je ne pus retenir un gémissement.

— Ne t'inquiète pas, tu seras vite guéri. Maintenant tu vas ôter cette robe souillée, et je te l'en donnerai une neuve.

— Ah ! Maître Vénérable ! m'exclamai-je en tremblant. Je ne veux pas d'une ROBE NEUVE ! On croira que je suis un nouveau ! Non, j'aime mieux garder celle-ci.

Le vieil Infirmier éclata de rire.

— Allons, viens, petit, viens et nous allons examiner ce cas tragique.

Nous suivîmes lentement le corridor menant à l'infirmerie. Dans cette salle, sur des tables et des étagères, il y avait des bocalx contenant des simples, des poudres, des objets que je n'avais jamais vus. Les Tibétains ne se faisaient soigner que lorsque cela s'imposait. Il n'y avait pas de trousse de Premiers Secours chez nous, comme ils en ont en Occident !

Nous faisions ce que nous pouvions, avec l'aide de la Nature. Les fractures étaient réduites, naturellement, et les plaies profondes recousues. On employait pour cela les crins de la queue d'un cheval, soigneusement bouillis. Pour recoudre les tissus profonds, nous avions les longues et fines fibres de bambou. Le bambou servait aussi à drainer le pus d'une plaie infectée. La mousse de Sphaigne bien lavée était une éponge fort utile que l'on employait également en compresses, avec ou sans cataplasmes d'herbes.

L'Infirmier me fit entrer dans une petite pièce que je ne connaissais pas. Il prit une vieille robe, propre mais rapiécée, sur une pile et la déplia. Elle était si décolorée par le soleil que je retrouvai mon sourire. Une telle robe prouverait que j'étais à la Lamaserie depuis très longtemps ! L'Infirmier me fit déshabiller et m'examina pour voir si j'avais d'autres blessures.

— Hum, fit-il. Maigre, malingre. Tu devrais être plus solide pour ton âge. Quel âge as-tu, petit ?

Je le lui dis et il s'exclama :

— Vraiment ? Je te donnais trois ans de plus. Presque un homme, hé ? Bon, maintenant, essaye cette robe.

Je bombai le torse, je m'efforçai de me tenir très droit pour paraître plus grand et plus fort, mais mes jambes refusaient de se redresser. La robe était un peu grande pour moi.

— Allons, dit l'Infirmier, tu vas bientôt grandir et grossir, et elle t'ira bien. Garde-la. Au revoir.

Il était temps de déjeuner, à présent, avant la classe de l'après-midi. J'avais déjà perdu beaucoup de temps, aussi allai-je à la cuisine où je racontai mes malheurs.

— Mange, MANGE, petit, me répondit le brave moine-cuisinier au visage de suie, en me servant une portion généreuse !

Le soleil ruisselait par la fenêtre ouverte. J'allai m'y accouder, et contemplai le paysage tout en mangeant. Par moments, je cédaï à la tentation et jetaï de petites cuillerées de tsampa sur quelque pauvre moine, tout en bas.

— Tu en veux encore ! s'exclama le moine-cuisinier, stupéfait. Tu dois vraiment avoir le ventre creux... À moins — ajouta-t-il en clignant malicieusement de l'oeil — que tu n'en fasses un peu profiter le crâne de nos Frères ?

Je dus rougir, ou prendre un air coupable, car il éclata de rire et me proposa :

— Mêlons-y un peu de suie, ce sera plus amusant.

Cependant, les amusements ont une fin. Mon bol était de nouveau vide. Au pied du mur, un groupe de moines furieux essuyaient leur crâne noirci et regardaient autour d'eux avec méfiance. L'un d'eux leva même les yeux, et je reculai vivement. Je sortis nonchalamment de la cuisine. Comme j'arrivais au bout du corridor un moine, rouge de colère, apparut et s'arrêta en me voyant.

— Montre-moi ton bol ! gronda-t-il.

Prenant mon expression la plus innocente, je plongeai une main sous ma robe et lui tendis le bol en demandant :

— Que vous arrive-t-il, mon frère ? Ce bol EST bien le mien.

Le moine l'examina attentivement, cherchant des traces de suie, mais je l'avais soigneusement lavé. Il me regarda fixement, en me rendant mon bol.

— Ah, c'est toi qui es blessé. Tu n'aurais pas pu grimper sur le toit. Quelqu'un nous a jeté de la suie DU HAUT DU TOIT — mais je vais l'attraper !

Sur quoi il tourna les talons et courut vers le toit. Je poussai un soupir de soulagement, mais j'entendis derrière moi un gros rire. C'était le moine-cuisinier.

— Bien joué, petit. Tu aurais dû être un acteur. Je ne te dénoncerai pas, sinon je pourrais bien être la prochaine victime !

Il disparut rapidement dans une des alcôves à provisions, et je poursuivis mon chemin à contrecœur. J'arrivai le premier dans la salle de classe et j'en profitai pour m'installer à la fenêtre. J'étais toujours fasciné par ce panorama grandiose et j'aurais pu rester des heures à contempler les mendiants du Pargo Kaling (ou Portail de l'Ouest) et les plumets de neige légère que le vent soulevait aux plus hauts sommets de l'Himalaya.

Ces immenses montagnes, l'épine dorsale du continent, formaient autour de la région de Lhasa une espèce de fer à cheval. Comme j'avais tout mon temps, je regardai attentivement, en en faisant un jeu. Audessous de moi les murs blanchis à la chaux du Potala se confondaient graduellement avec le rocher et la lave durcie d'un ancien volcan. Le blanc des murailles érigées par l'homme devenait gris et brun prenant les couleurs de la montagne, et nul ne pouvait dire où finissait l'un et où l'autre commençait. Tout en bas, les pentes étaient recouvertes de petits buissons rabougris

où nous nous cachions souvent pour échapper à la colère d'un lama. Plus bas encore, c'était le Village de Shö avec son imposante Cour de Justice, les bâtiments officiels, l'imprimerie du gouvernement, les Archives, et la prison.

Le spectacle était animé ; des pèlerins montaient lentement, en rampant, en se prosternant tous les dix pas dans l'espoir d'acquérir la vertu. De la hauteur où j'étais, c'était fort amusant. Entre les maisons, des moines allaient et venaient, toujours pressés, et des lamas cheminaient à cheval, l'air solennel. Un abbé et sa suite gravissaient lentement le chemin abrupt menant à la porte principale de notre monastère. Un groupe de diseurs de bonne aventure arrêtait les passants pour leur promettre bonheur et prospérité.

Le vert vif des osiers du marécage, de l'autre côté de la route, attira mon attention ; les branches se balançaient doucement à la brise. Des flaques d'eau, des mares et des bassins reflétaient les nuages et changeaient de couleur selon celles des passants. Un diseur de bonne aventure s'était établi au bord d'un grand bassin et feignait de 'lire l'avenir' de ses clients dans 'l'eau sacrée au pied du Potala'. Les affaires marchaient bien !

Le Pargo Kaling était encombré d'une foule grouillante. De petites échoppes se dressaient ici et là, et les colporteurs vendaient des provisions et des douceurs aux pèlerins. Une profusion d'amulettes et de boîtes de talismans étaient drapés à l'extrémité d'une de ces baraques, et le soleil faisait étinceler l'or et les turquoises. Des Indiens en turbans bariolés, à la barbe

noire et au regard brillant, cherchaient à acheter à bon compte et marchandaient avec les boutiquiers.

En face de moi se dressait Chakpori — la Montagne de Fer — un peu plus élevé que le Potala mais bien moins orné, bien moins beau. Chakpori était austère, gris, sombre, lugubre même, mais c'était la Maison des Guérisons, alors que Potala était la Maison du Dieu. Au-delà de Chakpori la Rivière Heureuse descendait en bondissant joyeusement vers le golfe du Bengale. En abritant mes yeux je pus apercevoir un passeur, qui transportait des passagers d'une berge à l'autre dans son bateau de peau de yak. Ce bateau me fascinait depuis longtemps, et je commençais à me demander si je n'aurais pas dû être batelier, au lieu de rester petit acolyte dans une grande lamaserie. Mais il n'en était pas question ; je devais d'abord terminer mes études et d'ailleurs était-ce possible qu'un moine devînt batelier ?

Très loin sur la gauche brillait le toit d'or du Jo Kang, la Cathédrale de Lhassa. Je contemplai la Rivière Heureuse suivant son cours sinueux parmi les marécages et entre les bosquets de saules verdoyants où un petit affluent passait sous le Pont de Turquoise. Vers l'horizon, la rivière n'était plus qu'un mince fil d'argent.

La journée était certes animée ; en me penchant à la fenêtre — au risque de tomber d'une grande hauteur — je vis de nouveaux marchands arrivant par la route de Drepung qui descendait des montagnes. Mais je savais qu'il me faudrait attendre très longtemps avant de pouvoir distinguer les détails de leur caravane ; et la classe aurait déjà commencé.

Les flancs de la montagne étaient piquetés de lamaseries, des petites qui semblaient se cramponner aux sommets rocheux, des grandes qui ressemblaient à des villes. Les plus petites, les plus dangereusement érigées, étaient les ermitages de moines ayant renoncé au monde qui vivaient jusqu'à la fin de leur vie murés dans leur cellule. Était-ce VRAIMENT bon, me demandai-je, d'être aussi détaché du monde ? Est-ce que cela pouvait être d'un quelconque secours quand un homme jeune, sain, se murait dans une minuscule cellule pour y passer quarante ans peut-être dans l'obscurité totale, dans le silence accablant, en méditant sur la vie et en essayant de se libérer des liens de la chair ? Je me dis que cela devait être bien étrange de ne plus jamais voir, de ne plus jamais parler, de ne plus jamais marcher et de ne manger qu'un jour sur deux.

CHAPITRE TROIS

JE PENSAIS à mon Guide, le lama Mingyar Dondup, qui avait dû partir brusquement pour Pari, très, très loin ; je songeais à toutes les questions qui me tourmentaient, auxquelles lui seul pourrait répondre. Mais cette longue attente était bientôt finie ; demain, il reviendrait et je serais bien heureux de retourner à Chakpori. Ici, au Potala, il y avait trop de solennité, trop de cérémonial, trop de bureaucratie. Oh oui ! Bien des questions m'agitaient et j'avais hâte d'obtenir des réponses.

Depuis quelques instants mes pensées étaient troublées par un sourd grondement ; le bruit se rapprocha et me rappela un troupeau de yaks affolés. Tous les garçons firent irruption dans la classe, en criant, en se poursuivant ! Je reculai vers le fond de la salle et m'assis contre le mur, à l'abri de ceux qui couraient en tous sens.

Ils jouaient à saute-mouton, leurs robes s'envolaient, ils glapissaient de joie. Soudain, j'entendis un bruit sourd — WHUUMPF ! — et un cri. Le silence tomba soudain, les garçons s'immobilisèrent, figés comme les statues du Temple. Horrifié, je vis notre Maître indien assis par terre, bouche bée. C'était maintenant SON bol et son orge qui étaient renversés, observai-je avec satisfaction. Il se releva lentement, s'appuya contre le mur et regarda autour de lui. J'étais le seul à être assis, donc je ne pouvais être coupable. Ah, la merveilleuse sensation que l'on éprouve quand on a la conscience nette ! Je me sentais GONFLÉ de vertu, assis là.

Sur le sol, étourdi ou pétrifié de peur, je vis le garçon qui s'était jeté la tête la première contre le ventre plat du Maître. Il saignait du nez mais l'Indien lui décocha un coup de pied et glapit :

— DEBOUT !

Puis il se pencha, saisit le garçon par les oreilles et le releva sans ménagements.

— Vous n'avez pas honte ! Petits voyous tibétains ! rugit-il en giflant le garçon avec violence. Je vous apprendrai à respecter un Gentilhomme, un Maître de l'Inde ! Je vous enseignerai le yoga qui mortifiera votre chair pour libérer votre esprit !

Je me promis de demander à mon Guide pourquoi certains des Grands Maîtres venus d'autres pays étaient aussi sauvages.

L'Indien, fatigué de taper sur le garçon, nous déclara de sa voix tonnante :

— Vous resterez tous en retenue pour vous apprendre que vous devez étudier au lieu de faire les fous. À vos places !

— Mais, Honorable Maître, protestai-je, je n'ai rien fait et il n'est pas juste que je reste en retenue.

L'Indien tourna vers moi son regard féroce.

— Toi ! toi, tu es pire que les autres. Tu es infirme et inutile mais cela n'empêche pas que tu sois puni pour tes pensées. Tu resteras, comme les autres.

Il ramassa ses papiers éparés et je fus désolé de voir que son beau sac de cuir avec la poignée et le bouton brillant qui l'ouvrait avait été éraflé par son contact avec notre sol rugueux. L'Indien le remarqua et grommela :

— On me le paiera cher ! J'en réclamerai un semblable au Potala.

Il monta sur l'estrade, étala ses papiers et lorsqu'il fut installé à sa satisfaction, il commença.

— Ce matin, nous nous sommes interrompus au moment où Gautama déclarait qu'il renonçait à sa vie de luxe et qu'il partait à la recherche de la Vérité. Poursuivons.

"Or, lorsque Gautama quitta le palais du roi son père, il avait l'esprit bouleversé. Il venait de subir un choc terrible en voyant les ravages de la maladie alors qu'il ne savait pas que la maladie existait, en voyant la mort alors qu'il ignorait ce que c'était, et en voyant ensuite

la paix, la tranquillité, le bonheur profond. Ayant vu que l'homme paisible et heureux était un moine, il pensait que le contentement et la paix du coeur ne pourraient se trouver que sous l'habit religieux et ainsi était-il parti à la recherche de cette paix, et de la signification de la vie.

"Quittant le royaume de son père il erra longtemps, recherchant les sages et les ermites. Il écouta les leçons des meilleurs Maîtres qu'il put trouver, étudia partout où il y avait quelque chose à apprendre. Une fois qu'un Maître lui avait inculqué tout son savoir il repartait en quête d'autres connaissances, en quête, inlassablement, de la chose la plus précieuse de la terre — la paix de l'esprit, la tranquillité.

"Gautama était un élève très doué. Favorisé par le destin, il avait l'esprit vif, l'intelligence aiguë. Il retenait tout, triait ses connaissances et repoussait ce qui lui semblait inutile pour ne garder que ce qui paraissait précieux. Un des Grands Maîtres, impressionné par la bonne volonté et l'acuité d'esprit de Gautama, lui demanda de rester auprès de lui pour enseigner aussi. Mais Gautama ne put s'y résoudre, car — raisonna-t-il — comment pourrait-il enseigner ce qu'il ne comprenait pas encore ? Comment pourrait-il donner des leçons à d'autres alors qu'il recherchait encore la Vérité ? Il connaissait les Écritures, les Commentaires des Écritures, mais si les Écritures apportaient une certaine paix, il y avait encore et toujours des questions et des problèmes qui l'empêchaient d'accéder à cette tranquillité dont il rêvait. Aussi Gautama reprit-il son chemin errant.

"Il était obsédé, poussé par un violent désir de connaître, de découvrir la Vérité, et ce désir l'empêchait de se reposer. Un ermite lui dit que seule une vie ascétique pourrait le conduire à la tranquillité, et Gautama, pourtant impétueux de nature, tenta de devenir un ascète. Depuis longtemps déjà, il avait renoncé à tous les biens matériels, à tous les plaisirs et ne vivait que pour la recherche d'une signification de la vie. Mais à présent il s'efforça de manger de moins en moins et, comme le racontent les très vieilles histoires, il finit par ne subsister que d'un grain de riz par jour.

"Il passait tout son temps en méditations, assis immobile à l'ombre d'un banyan. Mais son corps finit par le trahir. Épuisé par le jeûne et la mortification, il faillit succomber. Pendant longtemps il resta entre la vie et la mort, mais aucune lumière ne vint éblouir son esprit, il n'avait toujours pas trouvé le secret de la tranquillité, il n'avait toujours pas trouvé la signification derrière la chose la plus insaisissable sur Terre — la paix de l'esprit, la tranquillité.

"Certains 'amis' s'étaient réunis autour de lui pendant ses jours de jeûne, pensant que c'était un miracle, un spectacle, ce moine qui ne vivait que d'un grain de riz par jour ! Ils croyaient qu'en s'associant à un homme aussi extraordinaire, ils en tireraient de grands avantages. Mais comme tous les 'amis' du monde, ils l'abandonnèrent alors qu'il avait besoin d'eux. Alors que Gautama, sans forces, gisait sur le sol et mourait de faim, ils s'en allèrent chercher d'autres distractions. Gautama se retrouva seul, libéré de ses amis, libéré de ses disciples, libre de recommencer à méditer sur la signification de la vie.

"Cet épisode fut le tournant de sa carrière. Pendant des années il avait pratiqué le yoga afin de pouvoir, en mortifiant la chair, libérer son esprit des liens du corps, mais à présent il découvrait que le yoga ne pouvait rien pour lui, ce n'était qu'un moyen de discipliner tant soit peu un corps récalcitrant et ne permettait pas d'accéder à la spiritualité. Il s'aperçut aussi qu'il était inutile de mener une vie aussi austère, car elle ne pourrait que causer sa mort avant qu'il parvînt au terme de ses recherches ou trouvât la réponse aux questions qu'il se posait. Il médita aussi longuement sur ce problème et finit par comprendre que ce qu'il avait fait jusque-là était aussi futile que d'essayer de vider le lit du Gange avec une passoire ou de faire des noeuds avec de l'air.

"Gautama méditait donc, assis sous un arbre, faible et tremblant comme tous ceux qui ont jeûné trop longtemps et qui ont échappé de peu à la mort. Il songeait longuement au malheur et à la souffrance. Ce fut alors qu'il prit la résolution, puisque plus de six ans de quête du savoir ne lui avaient rien apporté, de rester assis et de méditer sans bouger jusqu'à ce qu'il ait découvert la solution.

"Gautama resta assis sous son arbre, le soleil se coucha, la nuit tomba, les bêtes nocturnes sortirent de leurs tanières. Gautama ne bougeait pas. L'aube apparut, le ciel s'éclaircit, et Gautama méditait toujours, sans bouger.

"Toutes les créatures de la Nature avaient été témoins le jour précédent des souffrances de Gautama, épuisé, assis seul sous le grand arbre. Elles le plaïnaient, elles le comprenaient et se demandaient

comment elles pourraient aider l'humanité à se tirer de l'abîme dans lequel elle était tombée.

"Les tigres cessèrent de rugir afin que leurs cris ne troublent pas la méditation de Gautama ; les singes cessèrent de glapir et de se balancer aux branches des arbres mais s'y assirent, silencieux, pleins d'espoir. Les oiseaux se turent, et s'assirent en battant plutôt des ailes dans l'espoir d'aider Gautama en lui envoyant des ondes de tendresse et aussi un peu de vent frais. Les chiens, qui aboyaient et couraient en tous sens, ne firent plus de bruit et allèrent se cacher sous les buissons où les rayons du soleil ne pourraient les brûler. Le roi des escargots, regardant autour de lui, vit les chiens se tapir à l'ombre et pensa que lui et les siens pourraient peut-être aider Gautama. Rassemblant son peuple, le roi des escargots le conduisit vers Gautama, le fit lentement glisser sur son dos, sur sa nuque, et se réunir sur sa tête rougie par le soleil afin de la protéger et de la tenir au frais. Jadis les bêtes étaient les amies de l'Homme et ne le craignaient point et avant que l'Homme ne se conduisît mal et les trahît, le peuple de la Nature se dévouait toujours pour l'aider.

"La journée avançait et Gautama restait immobile, assis comme une statue sous son arbre. La nuit tomba de nouveau, et puis, encore une fois, l'aube vint rougir le ciel et le soleil se leva à l'horizon. Mais cette fois il apportait l'illumination de Bouddha. Une pensée frappa Gautama comme la foudre, il avait une réponse, partielle peut-être, aux questions qui le troublaient. Une connaissance nouvelle l'éblouissait, il était devenu soudain 'L'Éveillé', ce qui en indien se dit 'le Bouddha'.

"Son esprit avait été illuminé par ce qui s'était produit durant sa méditation sur le plan astral, il avait acquis une compréhension et il se rappelait ce qu'il y avait vu. Désormais, pensait-il, il serait libéré des malheurs de la vie terrestre, libéré de ce retour éternel sur Terre et du cycle inéluctable de la naissance, de la mort et de la réincarnation. Il avait appris pourquoi l'Homme doit souffrir, ce qui cause la souffrance, sa nature, et comment on pouvait y mettre fin.

"Gautama, à partir de ce moment-là, devint Gautama l'Éveillé, ou, pour employer la phraséologie indienne, Gautama, le Bouddha. Il se remit à méditer pour savoir ce qu'il devait faire. Il avait souffert, il avait étudié, et donc il se demanda s'il devait simplement enseigner ses connaissances aux autres ou s'il devait les laisser trouver d'eux-mêmes par les moyens par lesquels il avait lui-même fait ses découvertes ? Il s'inquiéta : pourrait-on croire les expériences qu'il avait subies ? Mais il décida que le seul moyen de le savoir était de parler aux autres, de leur raconter la bonne nouvelle de son illumination.

"Il se leva et, emportant un peu d'eau et quelques vivres, il partit pour Bénarès où il espérait retrouver cinq des anciens compagnons qui l'avaient abandonné quand il avait désespérément besoin d'aide — qui l'avaient abandonné quand il avait décidé de renoncer à son jeûne.

"Après un long, très long voyage, car Gautama était encore très affaibli par les privations et marchait lentement, il arriva à Bénarès et retrouva les cinq personnes qu'il cherchait. Il leur parla et leur donna ce qui a traversé l'histoire comme 'Le Sermon sur la

Rotation de la Roue de la Loi'. Il parla à son auditoire de la cause de la souffrance, de la nature de la souffrance, il leur expliqua comment surmonter la souffrance ; il leur parla d'une nouvelle religion que l'on connaît sous le nom de bouddhisme. Le mot 'bouddhisme' signifie la religion de ceux qui cherchent à être réveillés de nouveau."

Bon, me dis-je, Gautama a connu la faim. Mais moi aussi ! Je souhaitais que ce Maître pût être plus compréhensif car nous, les petits, nous n'avions pas grand-chose à manger, nous n'avions guère de temps à nous, et tandis qu'il parlait, parlait inlassablement de sa voix monotone alors que la classe aurait dû être terminée depuis longtemps, nous avions faim, nous étions fatigués, nous en avons assez et nous étions trop las pour comprendre ce qu'il disait et l'importance de son propos.

Le garçon qui avait renversé le Maître indien en jouant à saute-mouton reniflait bruyamment ; peut-être avait-il le nez cassé mais il devait rester assis là, portant de temps en temps un pan de sa robe à son nez pour étancher le sang, en évitant d'exaspérer le Maître. Je me demandai alors : "À quoi bon tout cela ? Pourquoi ces souffrances, pourquoi ceux qui devraient être indulgents, compatissants, et compréhensifs — POURQUOI, au contraire, se comportent-ils de façon sadique ?" Je me promis, dès que mon Guide serait de retour, d'étudier plus profondément ces problèmes qui me troublaient. Cependant, je constatai avec plaisir que le Maître indien paraissait fatigué, affamé, assoiffé ; il était debout, et se dandinait d'un pied sur l'autre. Nous étions assis par terre, les jambes croisées (sauf moi)

bien en rangs. Les autres Maîtres faisaient le tour de la classe, passaient derrière nous, si bien que nous ne savions jamais d'où on nous observait, mais cet Indien restait sur l'estrade et regardait de temps en temps par la fenêtre, comme pour voir s'allonger les ombres du soir, et passer les heures. Il prit enfin une décision, se redressa et nous déclara :

— C'est bon. Vous aurez votre récréation. Je vois que vous ne m'écoutez plus, que votre attention s'égare et ne comprend plus mes paroles, des paroles qui peuvent influencer sur votre vie actuelle et toutes vos vies pour des éternités à venir. Nous allons nous reposer pendant une demi-heure. Vous pourrez aller vous alimenter et puis vous reviendrez ici tranquillement, sans faire les fous, et je reprendrai mon cours.

Il fourra rapidement ses papiers dans son sac de cuir, puis il sortit, dans un envol de robe jaune. Nous étions tous un peu sidérés par ce départ soudain et nous restâmes pétrifiés. Et puis les autres se relevèrent avec alacrité tandis que je me mettais péniblement debout. J'avais les jambes raides et je dus m'appuyer au mur pour ne pas tomber. Ce fut en me soutenant ainsi que je gagnai le domaine du brave moine-cuisinier et lui expliquai comment moi, pauvre innocent, j'étais puni pour les méfaits des autres. Il me rit au nez.

— Ah ! Mais que penses-tu donc de ce jeune garçon qui jetait des cuillerées de suie sur la tête des moines ? N'était-ce pas un méfait ? Ton Karma te rattrape, il me semble. Et dis-moi... Si tes jambes n'étaient pas malades, n'aurais-tu pas été le chef de file des joueurs ?

Il se moqua de moi gentiment et puis il me dit avec douceur :

— Va, sers-toi ! Tu n'as pas besoin de moi, tu as toujours su te servir toi-même ! Mange bien et retourne vite en classe avant que cet homme affreux se mette encore en colère.

Je pris donc mon repas, le même que j'avais pris au petit déjeuner, et au déjeuner — de la tsampa. La tsampa ! Pendant des années je ne mangerais rien d'autre !

Au Tibet, nous n'avions ni montres ni pendules. Je n'imaginais pas qu'il pût exister des montres-bracelets. Mais nous savions toujours l'heure, instinctivement. Les personnes qui doivent dépendre uniquement d'elles-mêmes et ne sont aidées par aucun moyen mécanique ont des pouvoirs différents. Ainsi mes camarades et moi pouvions estimer le passage du temps avec autant de précision que ceux qui portent des montres. Bien avant la fin de la demi-heure, nous regagnâmes notre salle de classe, prudemment, silencieusement, comme les souris qui s'engraissaient avec notre orge dans les garde-manger.

Nous entrâmes en rangs, bien en ordre, tous sauf le garçon qui saignait du nez. Il était allé à l'infirmerie, le pauvre, où l'on constata qu'il avait le nez cassé et où on le garda. On m'avait confié pour mission de présenter au Maître de l'Inde un bâton fendu au bout duquel on avait inséré un morceau de papier portant la raison pour laquelle le garçon — maintenant un patient — ne pouvait assister à la leçon.

Les autres s'assirent et nous attendîmes ; je restai debout, adossé au mur, mon bâton à la main et je

l'agitais distraitement en regardant le morceau de papier bruissant. Soudain, le Maître indien apparut, nous examina tous en fronçant les sourcils et se tourna enfin vers moi, plus furieux encore.

— Toi, petit... Toi ! Que fais-tu là, à jouer avec ce bâton ?

— Maître, répondis-je non sans inquiétude, c'est un message de l'Infirmier.

Je lui tendis le bâton ; il le regarda fixement, comme s'il ne savait ce qu'il devait en faire, et puis il me l'arracha des mains brusquement, en détacha le papier et le lut. Sa figure s'assombrit. Furieux, il froissa le papier, le roula en boule et le jeta dans un coin, un délit grave pour nous autres Tibétains, car chez nous le papier était sacré ; c'était grâce au papier que nous pouvions lire, apprendre l'histoire, et cet homme, ce Sage venu de l'Inde, avait jeté avec mépris le papier sacré.

— Eh bien ! Pourquoi me regardes-tu ainsi bouche bée ! glapit-il.

Je ne pouvais m'empêcher de le dévisager, car je ne comprenais pas du tout son attitude. Je me dis que si c'était ainsi que se comportait un Maître je ne voulais certes pas en devenir un. Il me fit signe de m'asseoir. Sur quoi il retourna à l'estrade et reprit son cours.

Gautama, comme il nous l'avait déjà dit, avait découvert un moyen différent pour atteindre la réalité des choses, un chemin appelé 'La Voie du Milieu'. Sans aucun doute, les expériences de Gautama avaient été doubles : né comme un prince dans le maximum de luxe et de confort, mangeant à sa faim et buvant à sa soif, entouré de belles danseuses lascives (le regard du

Maître se fit nostalgique !), il avait connu ensuite la pauvreté la plus atroce, les souffrances, les privations et avait côtoyé la mort. Mais comme Gautama le comprit bien vite, ni les richesses ni les privations ne pouvaient apporter la clef à l'éternel problème de l'Homme. La réponse devait donc se trouver entre les deux.

On considère souvent le bouddhisme comme une religion mais ce n'en est pas une, au sens propre du terme. Le bouddhisme est un mode de vie, un code de vie par lequel, à condition que l'on suive le code précisément, certains résultats peuvent être obtenus. Par commodité le bouddhisme peut être appelé une 'religion', bien que pour ceux d'entre nous qui sommes de véritables prêtres bouddhistes, le mot 'religion' soit erroné, le seul terme étant 'La Voie du Milieu'.

Le bouddhisme a été fondé à partir des Enseignements de la religion hindoue. Les philosophes hindoue et les Maîtres religieux ont enseigné que le chemin de la connaissance de soi, la connaissance de l'esprit, et des tâches confrontant l'humanité, était semblable au fil d'un rasoir ; il fallait marcher droit sous peine de tomber d'un côté ou de l'autre.

Gautama connaissait par coeur toutes les Écritures des Hindous car c'était ainsi qu'il avait été instruit. Mais grâce à sa persévérance il découvrit une Voie du Milieu.

L'extrême abnégation est mauvaise, elle conduit à une distorsion de point de vue ; l'indulgence extrême est tout aussi mauvaise, car elle conduit tout autant à un point de vue déformé. On peut, avec profit, comparer ces conditions à celles d'un instrument que l'on accorde. Si l'on persiste à tendre les cordes d'un

instrument, une guitare par exemple, il vient un moment où cette corde atteint le point de rupture, ce qui fait que la touche la plus légère la fera céder, et il y a donc, dans ce resserrement excessif, un manque d'harmonie.

Si l'on relâche toute tension des cordes de l'instrument, on s'aperçoit encore d'un manque d'harmonie ; on ne peut obtenir l'harmonie que quand les cordes sont correctement et bien rigidement accordées. C'est ainsi qu'il en est pour l'humanité où l'indulgence ou l'excès de souffrance provoquent un manque d'harmonie.

Gautama formula la croyance en la Voie du Milieu et mit au point les préceptes permettant d'atteindre le bonheur, car un de ses dictons fut : "Celui qui cherche le bonheur peut le trouver, s'il pratique la recherche".

Une des premières questions qu'une personne se pose est : "Pourquoi suis-je malheureux ?" C'est la question la plus fréquemment posée. Gautama le Bouddha se demanda pourquoi il était malheureux ; il réfléchit, et réfléchit, pensa à la chose, y pensa en en faisant tout le tour. Il en vint à la conclusion que même un nouveau-né souffre, un nouveau-né pleure à cause de l'épreuve de la naissance, à cause de la douleur et du manque de confort en naissant et en quittant le monde confortable qui était le sien. Quand les bébés sont mal à l'aise ils pleurent, et en grandissant ils peuvent ne pas pleurer, mais ils trouvent toujours d'autres moyens pour exprimer leur mécontentement, leur manque de satisfaction, et leur douleur même. Mais un bébé ne se demande pas pourquoi il pleure ; il pleure tout simplement, il réagit tout simplement

comme un automate. Certains stimuli feront pleurer une personne, d'autres stimuli la feront rire, mais la souffrance — la douleur — ne devient un problème que quand une personne se demande pourquoi elle souffre, pourquoi elle est malheureuse ?

Les recherches ont révélé que la plupart des gens ont souffert dans une certaine mesure avant d'avoir dix ans et qu'ils se sont demandé pourquoi ils avaient eu à souffrir. Mais cela ne pouvait s'appliquer à Gautama, car ses parents avaient tout fait pour le protéger des duretés de la vie, et qu'il avait déjà trente ans lorsqu'il sut ce qu'était la souffrance. Les gens qui ont été surprotégés et trop gâtés ne savent pas ce que c'est que de faire face au malheur, de sorte que quand le malheur finit par s'imposer à eux, ils ne sont pas dans une position pour l'affronter et sombrent souvent dans la dépression nerveuse ou mentale.

Toute personne à un moment donné doit faire face à la souffrance et faire face à la raison de la souffrance. Toute personne doit endurer la douleur physique, ou mentale, ou spirituelle, car sans la douleur il ne pourrait y avoir sur la Terre aucun apprentissage, il ne pourrait y avoir aucune purification ou de nettoyage de la crasse qui entoure à présent l'esprit de l'Homme.

Gautama ne fonda pas une nouvelle religion ; tous ses enseignements, tout ce qu'il a apporté à la somme des connaissances humaines concernant uniquement le problème de la douleur et du bonheur. Durant sa méditation, tandis que les créatures de la nature se taisaient afin de ne pas le troubler et que les escargots protégeaient sa tête des rayons du soleil brûlant, Gautama comprit la douleur, comprit la raison de la

souffrance, et en vint à croire qu'il savait comment la souffrance pourrait être surmonter. Il enseigna ces choses à ses cinq compagnons, et ses enseignements devinrent les quatre principes sur lesquels repose toute la structure bouddhique. Ce sont les Quatre Nobles Vérités, dont nous reparlerons plus tard.

Les ombres s'allongeaient, la nuit tombait, si rapidement que nous ne pouvions plus voir nos plus proches camarades. Le Maître venu de l'Inde parlait toujours, cependant, oubliant que nous devons nous lever à minuit pour les prières de l'aube, oubliant que nous devrions nous relever pour l'office de 4 heures, et encore une fois à 6 heures du matin. Peut-être s'en moquait-il.

Il finit quand même par être fatigué lui-même, par s'apercevoir qu'il faisait nuit et sans doute pensa-t-il qu'il perdait son temps puisque nous ne pouvions plus le voir et que lui-même ne savait si nous l'écoutions ou si nous dormions.

Soudain il abattit ses deux mains sur le lutrin, et le bruit nous fit sursauter. Il nous contempla pendant quelques instants, puis il sortit de la salle. Je me dis qu'il avait bien de la chance ; il pouvait aller se reposer si cela lui plaisait, il bénéficiait des privilèges de son état, personne n'oserait jamais rappeler à l'ordre un Maître venu de loin. Mais nous devons aller au Temple, pour l'office du soir.

Nous nous relevâmes péniblement, les membres ankylosés, et nous sortîmes de la classe sombre pour suivre le corridor obscur. Jamais nos cours ne duraient aussi longtemps, aussi n'avait-on pas prévu de lumière ; cependant, nous connaissions bien nos

corridors et nous les suivîmes à tâtons jusqu'au grand couloir central où brûlaient en permanence les lampes à beurre vacillantes que deux moines étaient chargés de moucher et de remplir.

Arrivé dans le dortoir, je me jetai sur le sol tout habillé, afin d'essayer de dormir un peu avant d'être réveillé par les trompettes et les conques nous appelant pour l'office de minuit.

CHAPITRE QUATRE

ACCROUPI au pied de l'énorme parapet, je me faisais aussi petit que possible tout en m'efforçant de regarder par une minuscule ouverture. Mes jambes étaient atrocement douloureuses et j'avais l'impression qu'un feu les brûlait et que le sang allait surgir soudain. Mais il FALLAIT que je reste là, il FALLAIT que je supporte mes souffrances et ma terreur, tandis que je contemplais l'horizon lointain. Ici, j'étais presque sur le toit du monde ! Je n'aurais pu monter plus haut sans ailes ou — l'idée me séduisait — sans être emporté par un puissant cerf-volant. Le vent hurlait et tourbillonnait, faisait claquer les Drapeaux de Prière, gémissait sous les toits des Tombes d'Or et chassait en pluie la fine poussière des montagnes sur ma tête nue.

Ce matin-là, à l'aurore, je m'étais glissé hors du dortoir, le coeur battant, prenant des couloirs et des escaliers peu fréquentés, m'arrêtant à chaque pas pour tendre l'oreille au moindre bruit, et j'étais à présent sur le Toit Sacré, le Toit où seul le Grand Initié et ses très proches amis avaient le droit de monter. Il y avait du

DANGER, ici. Je tremblais de peur en y songeant. Si j'y étais surpris, je serais chassé, expulsé de l'Ordre, disgracié. Expulsé ! Pris de panique, je fus sur le point de redescendre vers les bas étages, à ma place. Mon bon sens me retint. Ce serait vraiment un échec que de redescendre tout de suite, alors que ma mission n'était pas accomplie.

Disgracié ? Que FERAIS-je alors ? Je n'avais plus de foyer, mon père m'en avait chassé, en disant que je devais à présent vivre comme je l'entendais. Mon regard éperdu aperçut soudain le scintillement de la Rivière Heureuse, chercha le passeur et son bateau de peaux de yak, et je repris mes sens. VOILÀ ce que je ferais ! Je serais batelier. Afin de me mettre à l'abri, je glissai le long du Toit d'Or, pour me cacher au cas où le Grand Initié s'y aventurerait par ce vent violent. Mes jambes me soutenaient à peine, la faim crispait mon estomac. Un crépitement de pluie résolut un de mes problèmes ; je me penchai et lapai l'eau d'une petite mare qui venait de se former.

Ne viendrait-il donc JAMAIS, lui ? Anxieux, je scrutais l'horizon... Oui ! Je me frottai les yeux mais je ne m'étais pas trompé. Il y avait bien un nuage de poussière ! Venant de Pari ! J'oubliai mes jambes douloureuses, le danger que je courais si j'étais surpris sur le toit. Je me mis debout et fixai l'horizon. Tout au loin un petit groupe de cavaliers descendait vers la Vallée de Lhassa. La tempête faisait rage et le nuage de poussière de la petite caravane était emporté dès qu'il se formait. Clignant des yeux, je voulais tout voir.

Le vent pliait les arbres, des feuilles voletaient follement, rasaient le sol et se laissaient emporter vers

l'inconnu. A côté du Temple du Serpent, le lac avait perdu sa placidité ; des vagues bouillonnantes allaient se briser sur la berge éloignée. Les oiseaux sages, habitués à ces brusques tempêtes, cherchaient un abri. Les drisses des Drapeaux de Prière claquaient contre les mâts tandis que les énormes trompettes fixées sur le toit en dessous hululaient lugubrement. Ici, sur la partie la plus élevée du Toit d'Or, je pouvais sentir les tremblements, les grattements étranges, et les brusques rafales de poussière ancienne chassée des chevrons plus bas.

J'éprouvai soudain comme un pressentiment et me retournai, juste à temps pour voir une forme noire, fantomatique, se ruer sur moi. Des bras poisseux m'enlacèrent, m'étouffèrent, me frappèrent. Je ne pouvais plus hurler — j'avais le souffle coupé ! Un nuage noir nauséabond m'enveloppa, dont l'odeur me souleva le coeur. Pas de lumière, une obscurité hurlante, et l'ODEUR ! Pas d'air, rien que ce gaz nauséabond !

Je frémis. J'étais puni pour mes péchés ! Un Esprit Mauvais venait de m'attaquer et cherchait à m'emporter. "Ah ! marmonnai-je, POURQUOI ai-je désobéi à la Loi et suis-je monté sur le Toit Sacré ?" Et puis ma colère prit le dessus. Non ! Je ne me laisserais PAS emporter par les Démons ! J'allais me battre et BATTRE absolument n'importe qui ! Frénétiquement, de panique aveugle et colère furieuse, je donnai de terribles coups de poing, arrachant de grands lambeaux de peau au 'Diable'. Le soulagement m'inonda et j'éclatai d'un rire aigu de quasi-hystérie. Ce qui m'avait fait si peur, c'était une vieille, très vieille tente de peau

de chèvre que le vent avait chassée vers moi. À présent, en lambeaux, elle repartait sur les ailes du vent, vers Lhasa !

Cependant, la tempête se calmait, mais pas avant d'avoir eu le dernier mot. Dans un rugissement de triomphe, une rafale me fit glisser sur le toit. Mes mains affolées cherchèrent en vain une prise, j'essayai de me cramponner plus fermement au toit, mais sans succès. Je me retrouvai tout au bord, vacillai, vacillai, et tombai avec la légèreté d'une plume dans les bras d'un vieux moine ébahi qui me regarda bouche bée tandis que j'apparaissais — lui sembla-t-il — venant du ciel lui-même, porté par le vent !

Comme toutes les tempêtes de Lhasa, celle-ci se calma d'un coup ; le vent soufflait maintenant avec tendresse et jouait avec les trompettes qu'il faisait rire. Dans le ciel, les nuages se poursuivaient toujours aussi follement, emportés par lambeaux par-dessus les montagnes. Je n'éprouvais cependant pas ce 'calme' après la tempête, loin de là ! ATTRAPÉ ! murmurai-je en moi-même. ATTRAPÉ comme le plus grand imbécile de la lamaserie. Maintenant il me faudrait bien devenir batelier ou bien conduire des troupeaux de yaks. J'étais maintenant RÉELLEMENT perdu !

— Seigneur, murmurai-je d'une voix chevrotante, grand lama Gardien des Tombes, j'étais...

— Mais oui, mais oui, mon fils, j'ai tout vu, assura le vieux lama d'une voix apaisante. Je t'ai vu être soulevé du sol par la tempête. Tu es béni des Dieux !

Je le regardai avec stupéfaction. Il me serrait toujours dans ses bras — trop suffoqué pour faire un geste, mais il se ressaisit et me posa par terre avec

douceur. Je me retournai, pour regarder dans la direction de Pari. Mais je ne pouvais plus les voir. Sans doute s'étaient-ils arrêtés... je...

— Honorable Gardien ! glapit une voix. Avez-vous vu cet enfant volant par-dessus la montagne ? Les Dieux l'ont emporté, paix à son âme !

J'aperçus alors, sur le seuil d'une alcôve, un vieux moine à l'esprit simple que l'on appelait Timon. C'était un de ceux qui balayaient les Temples ; il s'occupait des petites corvées. Nous étions de vieux amis. Il me reconnut soudain et ouvrit de grands yeux étonnés.

— Que notre sainte mère Dolma te protège ! s'exclama-t-il. C'était donc toi !!! Il y a quelques jours, la tempête t'a fait tomber du toit et aujourd'hui une autre rafale de vent t'y rejette. C'est un miracle, vraiment !

— Mais j'étais...

Le vieux Lama me coupa la parole :

— Oui, oui ! Nous savons, nous avons tout vu ! Puisque c'est une de mes tâches, je suis venu voir si tout était bien, et tu T'ES ENVOLÉ SUR LE TOIT DEVANT MES YEUX !

Je fus un peu chagriné. Ainsi, une vieille tente de peau de chèvre pouvait être prise pour MOI ! "Oh, après tout, me dis-je, qu'ils pensent ce qu'ils veulent." Et puis je pensai soudain à ma terreur, à l'impression que j'avais eue de lutter contre des esprits mauvais. Prudemment, je regardai autour de moi pour chercher les lambeaux de la vieille peau de bique. Mais en me débattant je l'avais mise en lambeaux, et le vent avait emporté les morceaux.

— Regardez ! Regardez ! glapit Timon. Voilà la preuve ! REGARDEZ-LE !

Il me montrait du doigt. Je baissai les yeux et m'aperçus qu'une des drisses des Drapeaux de Prière s'était enroulée autour de ma taille et que mes doigts se crispaient encore machinalement sur un lambeau de fanion. Le vieux lama se mit à rire, à rire, et voulut m'entraîner. Mais poussé par je ne sais quel désir, je le retins et me dégageai pour courir au parapet et regarder vers la montagne dans l'espoir d'apercevoir mon Guide bien-aimé, le lama Mingyar Dondup. Mais l'horizon était à présent complètement bouché par la tempête furieuse qui venait de nous quitter pour aller balayer les vallées et les flancs des montagnes. Je ne vis que des tourbillons de poussière, de feuilles mortes et de débris, parmi lesquels, certainement, les lambeaux de la vieille tente de peau de chèvre.

Le vieux Gardien des Tombes revint sur ses pas pour se pencher au parapet, avec moi.

— Oui, assurément, dit-il. Je t'ai vu t'élever de l'autre côté de ce mur, tu volais sous mes yeux, porté par le vent, et puis je t'ai vu retomber du plus haut sommet du Toit d'Or sacré ; je t'ai vu lutter contre la rafale et j'ai eu si peur que j'ai mis mes mains sur mes yeux.

Je m'en félicitai, certes, car sans cela il m'aurait vu me débattre avec la vieille peau de chèvre et il aurait bien compris que je n'avais pas été emporté sur le toit par le vent mais que j'y étais monté de moi-même, au mépris de toutes les règles. Et j'aurais eu alors bien des ennuis.

Lorsque nous descendîmes enfin, nous vîmes un groupe de lamas et de moines parlant avec animation

de ce qu'ils avaient vu. Ils étaient tous certains que j'avais été soulevé de terre alors que je me trouvais sur le bas chemin, ils m'avaient vu voler en battant des bras et ils avaient été sûrs que j'irais m'écraser contre la muraille ou que je serais emporté bien loin, par-dessus les toits du Potala ; ils n'espéraient pas me revoir en vie. Pas un seul d'entre eux n'avait pu discerner, dans la poussière tourbillonnante et le vent violent que ce n'était pas moi qui étais emporté, mais simplement un lambeau de vieille peau de chèvre.

— Je l'ai vu de mes yeux ! s'exclama un moine. Il était là, il cherchait à s'abriter du vent derrière un buisson et soudain... Le vent l'avait emporté et il volait au-dessus de moi les bras écartés. Je n'ai jamais rien vu de pareil !

— Parfaitement, affirma un autre moine. Je regardais par la fenêtre, me demandant ce que signifiait tout ce bruit, et soudain je vis ce garçon volant vers moi. Et puis la poussière m'aveugla.

— Ce n'est rien ! cria un troisième homme. Il m'a frappé ! Il a failli m'assommer. J'étais sur le rempart quand le vent l'a jeté sur moi, j'ai voulu le saisir mais il a été emporté, alors qu'il saisissait ma robe pour se retenir. Il l'a remontée par-dessus ma tête et pendant quelques instants je n'ai rien vu. Je me suis dit que son heure était venue, mais je constate à présent qu'il est toujours parmi nous.

On me passa de main en main, comme si j'étais une statue de beurre primée. Les moines me palpèrent, les lamas me réconfortèrent, et aucun ne me permit d'expliquer que je n'avais PAS été projeté sur le toit par

le vent mais que, au contraire, j'avais failli en être EMPORTÉ.

— Un miracle ! s'écria un vieillard.

— Attention ! Voici le Père Abbé ! dit une autre voix ; sur quoi tout le monde s'écarta respectueusement pour faire place à l'imposante silhouette revêtue d'or.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi êtes-vous rassemblés ainsi ?

Il se tourna vers le plus ancien des lamas.

— Expliquez-moi !

Tout le monde se mit à parler en même temps mais finalement l'affaire fut 'expliquée'. J'étais dans mes petits souliers, je souhaitais de voir la terre s'ouvrir sous mes pieds pour me précipiter dans les sous-sols... à la cuisine ! J'étais affamé, car je n'avais rien mangé depuis la veille.

— Viens, ordonna le Père Abbé.

Le vieux lama me prit par le bras et me soutint car j'étais fatigué, effrayé, j'avais mal et j'avais faim. Il me conduisit dans une vaste salle que je ne connaissais pas encore. Le Père Abbé s'assit et réfléchit à ce qu'on lui avait raconté. Puis il pria le vieux lama de lui répéter ce singulier miracle, sans rien omettre. Une fois de plus, j'entendis le récit de mon vol miraculeux, depuis la terre jusqu'au Tombeau du Saint Homme. A ce moment précis, mon ventre se rappela à moi en grondant bruyamment. Notre Père Abbé retint un sourire.

— Emmenez-le, il doit avoir faim après une telle épreuve. Et puis l'Honorable Lama Herboriste Chin l'examinera pour voir s'il est blessé. Mais qu'il mange avant tout.

De la nourriture ! Que c'était BON !

— Tu connais vraiment des hauts et des bas, observa mon ami le moine-cuisinier. D'abord le vent te précipite du toit sur la montagne, et voilà qu'à présent tu es soulevé des rochers et emporté sur le toit ! Des hauts et des bas, et que le Diable aille y reconnaître les siens !

Il partit en riant de sa propre plaisanterie. Je n'étais certes pas fâché par ses moqueries, car il avait toujours été bon pour moi et m'avait aidé en toutes circonstances dans la mesure de ses moyens. Un autre ami vint me rendre visite ; un ronron rauque, une tête dure contre mes jambes me firent baisser les yeux. Un des chats venait réclamer des caresses. Distraitement, je lui grattai le crâne et il ronronna de plus belle. Mais un faible bruit, dans les alcôves à grain, le fit détalier comme une flèche.

J'allai à la fenêtre et contemplai la route de Lhasa mais je ne pus distinguer la petite caravane du Lama Mingyar Dondup, mon Guide. Avait-elle été surprise par la tempête ? Je me demandai si j'allais l'attendre longtemps encore.

— ... demain alors ?

Je me retournai. Un des éternels oisifs qui passaient leur temps à la cuisine venait de dire quelque chose mais je n'avais entendu que la fin de son propos.

— Oui, dit un autre. À ce qu'on dit ils sont restés à la Barrière de Roses et ne rentreront que demain.

— Ah ! m'exclamai-je. Vous parlez de mon Guide ? Le Lama Mingyar Dondup ?

— Parfaitement. Il semble que nous ayons à te supporter un jour de plus, Lobsang. Au fait, je crois que

l'Honorable Infirmier t'attend et tu ferais bien de te dépêcher !

Je partis, traînant les pieds, en pensant que la vie était dure et pleine de soucis. Pourquoi mon Guide devait-il interrompre son voyage et rester à la Lamaserie de la Barrière de Roses, pendant un jour, peut-être deux ? Il faut dire que j'étais bien jeune et que je pensais que seules mes affaires avaient de l'importance ; je ne me rendais pas très bien compte de tout ce que faisait pour les autres le Lama Mingyar Dondup. J'arrivai enfin à l'infirmierie, au moment où l'Infirmier en sortait. Il me saisit par le bras.

— Qu'as-tu encore fait ? Chaque fois que tu viens au Potala, il faut qu'il t'arrive quelque chose !

De mauvaise grâce, je lui racontai ce que tous les témoins avaient dit mais je me gardai bien d'avouer que j'étais sur le Toit d'Or car, j'en étais sûr, il irait immédiatement me dénoncer au Grand Initié.

— Bon, bon, enlève ta robe, nous allons voir ça.

Je me déshabillai, l'Infirmier se pencha sur moi et m'examina, tâtant ici, massant là, pour voir si je n'avais rien de cassé. Il fut assez étonné de constater qu'à part mes jambes déjà blessées je n'étais guère que meurtri, couvert d'ecchymoses bleues virant au jaune !

— Tiens, prends ceci, me dit-il en me tendant un bocal de cuir plein d'une pommade nauséabonde. Et ne te masse pas ici, je n'ai pas envie de suffoquer. Ce sont tes meurtrissures, après tout.

— Honorable Infirmier, est-il vrai que mon Guide soit obligé de s'arrêter à la Lamaserie de la Barrière de Roses ?

— Oui. Il doit soigner l'abbé et je ne pense pas qu'il puisse arriver avant demain, dans la soirée. Alors nous allons être obligés de te supporter un peu plus longtemps. Tu auras ainsi l'occasion de bénéficier des cours de notre visiteur, le Maître venu de l'Inde, ajouta-t-il avec un sourire sournois.

J'eus l'impression que notre vieil Infirmier n'aimait pas plus que moi ce Maître indien. Cependant, je n'avais pas le temps de lui en parler car le soleil annonçait qu'il était midi et il était temps pour moi de rentrer en classe.

J'allai d'abord au dortoir où j'ôtai de nouveau ma robe pour m'enduire de cette embrocation puante. Je m'essuyai les mains sur un pan de ma robe, la remis et me rendis à la salle de classe où je m'assis le plus loin possible de l'estrade.

Les autres garçons — petits, moyens et grands — entrèrent, s'entassant comme des sardines parce que ceci était un événement spécial, la visite d'un éminent Professeur indien, et l'on pensait que nous les garçons gagnerions à entendre parler du Bouddhisme venant d'une autre culture.

Au bout de quelques instants ceux qui étaient assis près de moi se mirent à renifler bruyamment et s'écartèrent peu à peu, si bien que lorsque le Maître arriva j'étais assis contre le mur dans une splendide solitude, une douzaine de pieds (plus de 3 m) au moins me séparant d'un demi-cercle de garçons.

Le Maître indien entra, portant son beau sac de cuir, et renifla aussi. Au milieu de la salle, il regarda autour de lui et s'aperçut que j'étais seul dans mon coin. Il

vint vers moi mais s'arrêta net et recula ; il faisait chaud, et ma pommade empestait de plus en plus.

— Mon garçon, me dit le Maître en fronçant ses sourcils redoutables, je crois bien que tu es le plus grand fauteur de troubles de ce malheureux pays. Tu bouleverses nos croyances en volant en haut et en bas du versant d'une montagne. J'ai tout vu de mes propres yeux, je t'ai vu t'envoler dans le lointain. Tu dois prendre des leçons du diable à tes moments perdus, ou je ne sais quoi. Et maintenant — pouah ! — TU EMPESTES ! !

— Honorable Maître venu de l'Inde, répondis-je, ce n'est pas ma faute, je me suis simplement enduit de la pommade que m'a donnée l'Honorable Infirmier et, ajoutai-je avec grande hardiesse, c'est bien pire pour moi parce que ça s'évapore de ma personne.

Pas même l'ombre d'un sourire n'effleura ses lèvres ; il me tourna le dos d'un air méprisant et monta sur l'estrade.

— Allons, dit-il, reprenons notre cours et finissons-en vite, car je serai heureux de vous quitter pour regagner mon pays plus civilisé.

Il étala ses papiers, nous examina tous pour voir si nous l'écoutions et reprit l'histoire où il l'avait interrompue :

— Gautama avait beaucoup médité pendant ses voyages. Il avait erré pendant six ans, passant le plus clair de son temps en quête de la Vérité, à la recherche de la Vérité, cherchant ce qu'était le but de la vie. Il souffrit de la faim, des privations, et une de ses premières questions était : 'Pourquoi suis-je malheureux ?'

"Gautama cherchait inlassablement une réponse à cette question, et elle lui apparut quand les créatures de la Nature vinrent à son aide, les escargots rafraîchissant son crâne, les oiseaux battant des ailes pour l'éventer, toutes les autres bêtes observant le plus parfait silence afin de ne pas troubler sa méditation. Il décida qu'il y avait Quatre Grandes Vérités, qu'il appela les Quatre Nobles Vérités, qui étaient les lois du séjour de l'Homme sur Terre.

"La naissance est souffrance, dit le Bouddha. La naissance cause de la douleur à la mère et de la douleur au bébé ; ce n'est que dans la douleur que l'on peut naître sur cette Terre, et le fait de naître provoque de la douleur et de la souffrance aux autres. La décrépitude est souffrance ; en vieillissant, comme les cellules du corps d'un homme ne peuvent pas se reconstituer suivant la configuration familière, la décrépitude s'installe, les organes ne fonctionnent plus correctement, le changement prend place, et il y a de la douleur. On ne peut pas vieillir sans souffrir. La maladie est souffrance ; avec la défaillance d'un organe vient la douleur, la souffrance, l'organe obligeant le corps à s'adapter à une nouvelle condition. C'est donc pourquoi la maladie suscite la douleur et la souffrance. La mort met fin à la maladie ; la mort suscite la souffrance, non pas l'acte de mourir lui-même, mais les conditions qui entraînent la mort sont en elles-mêmes douloureuses. Par conséquent, nous sommes malheureux.

"La souffrance est causée par la présence d'objets que nous détestons. Nous sommes tendus, frustrés, horripilés par la présence de ceux que nous n'aimons

pas. Nous sommes malheureux quand nous sommes séparés des objets de notre amour ; quand nous sommes séparés d'un être cher, peut-être sans savoir quand nous pourrions de nouveau être ensemble, nous souffrons, nous sommes frustrés, ce qui fait que nous sommes malheureux.

"Désirer, et ne pas obtenir ce que nous désirons, est la cause de la souffrance, est la cause de la perte du bonheur, la cause de la misère. C'est donc ainsi que le fait de désirer et de ne pas obtenir nous fait plutôt souffrir et nous rend malheureux.

"La mort seule apporte la paix, la mort seule délivre de la souffrance. Il est donc évident qu'en se cramponnant à l'existence on se cramponne à la souffrance, et se cramponner à l'existence est ce qui nous rend malheureux.

Le Maître venu de l'Inde nous regarda et nous déclara :

— Le Bouddha, notre Bienheureux Gautama, n'était pas pessimiste mais réaliste. Gautama s'est rendu compte que tant que l'on ne peut accepter les faits, on ne peut pas bannir la souffrance. Tant que l'on ne peut comprendre pourquoi la souffrance existe, on ne peut pas progresser le long de la Voie du Milieu.

Je songeai que les Écritures insistaient beaucoup sur la souffrance mais je me rappelai les paroles de mon Guide bien-aimé, le lama Mingyar Dondup. Il m'avait conseillé de réfléchir à ce que Gautama avait vraiment dit. "Il ne dit pas que tout cause la souffrance. Qu'importe ce que disent les Écritures, qu'importe ce que disent les Grands Maîtres, à aucun moment Gautama n'a déclaré que tout n'était que souffrance. En

réalité il a dit que tout détient la POSSIBILITÉ de souffrance, à partir de quoi il est clair que chaque incident de la vie peut entraîner des douleurs, des sensations pénibles, ou de l'inharmonie. PEUT ! Il n'est dit nulle part que tout DOIT causer de la douleur."

Il y a tellement de malentendus au sujet de ce que les Grands Hommes ont dit ou n'ont pas dit : Gautama avait la conviction que la souffrance, la douleur, allait bien au-delà de la simple souffrance physique, la simple douleur physique. Il insista à tout moment sur le fait que les souffrances de l'esprit dues aux troubles émotionnels étaient une plus grande souffrance, un plus grand déséquilibre, qu'une simple douleur physique ou mécontentement pouvaient l'être.

Gautama enseigna : "Si je suis malheureux, c'est parce que je ne vis pas heureusement, je ne vis pas en harmonie avec la nature. Si je ne vis pas harmonieusement, c'est parce que je n'ai pas appris à accepter le monde tel qu'il est, avec tous ses désavantages et ses POSSIBILITÉS de souffrance. Je ne puis atteindre le bonheur qu'en comprenant les causes du malheur et en évitant ces causes."

Je songeais à tout cela, et aussi à la puanteur infecte de ma pommade, quand le Maître de l'Inde abattit de nouveau son poing sur son lutrin et dit :

— C'est la Première des Quatre Nobles Vérités. Passons maintenant à la Seconde Noble Vérité.

"Gautama fit son sermon à ses disciples, ceux qui l'avaient précédemment quitté quand beaucoup de ce qui faisait la sensation de l'Enseignement avait disparu, mais qui étaient maintenant redevenus ses disciples. Il leur dit : "Je n'enseigne que deux choses, la souffrance

et la délivrance de la souffrance. Voici maintenant la Noble Vérité sur l'origine de la souffrance. C'est la soif insatiable qui provoque le renouvellement des désirs, des envies ; la soif insatiable du désir est accompagnée par les plaisirs sensuels et elle recherche la satisfaction tantôt ici, tantôt là. Elle prend la forme du désir insatiable pour la satisfaction des sens, ou du désir insatiable des richesses et des biens matériels.

"Comme on nous l'a enseigné, la souffrance suit quelque chose de mal que nous avons fait, elle est le résultat d'une mauvaise attitude envers le reste du monde. Le monde en lui-même n'est pas un mauvais endroit, mais certains de ses habitants le font paraître mauvais, et c'est notre propre attitude, nos propres défauts, qui font paraître le monde si mauvais. Chacun a des désirs, ou des envies, ou des convoitises, qui lui font faire certaines choses qui, dans un état d'esprit plus équilibré, libéré de telles envies et convoitises, il ne ferait pas.

"Le Grand Enseignement de Bouddha était que celui qui éprouve une grande envie ne peut pas être libre, et une personne qui n'est pas libre ne peut pas être heureuse. Par conséquent, surmonter ses désirs c'est faire un grand pas en avant vers le bonheur.

"Gautama enseignait que chacun doit découvrir son propre bonheur. Il disait qu'il y a un certain bonheur qui n'apporte pas le contentement, qu'il s'agit simplement d'une chose passagère et c'est le type de bonheur qu'une personne obtient quand elle désire toujours le changement, désire toujours aller ailleurs voir de nouveaux endroits, connaître de nouvelles gens. C'est un bonheur transitoire. Le vrai bonheur est celui qui

apporte à la personne un profond contentement, qui libère son âme de l'insatisfaction. Gautama disait : "Quand en poursuivant le bonheur je perçois que les mauvaises qualités se développent et que les bonnes qualités diminuent, alors ce genre de bonheur est à éviter. Quand en poursuivant le bonheur je perçois que les mauvaises qualités diminuent et que les bonnes qualités se développent, ce bonheur-là doit être poursuivi."

"Nous devons, donc, cesser de courir derrière les choses futiles de la chair, les choses qui ne survivent pas dans l'autre monde, nous devons cesser d'essayer de satisfaire les envies qui augmentent au fur et à mesure que nous les alimentons et, au contraire, il nous faut réfléchir à ce que nous recherchons vraiment ; et comment allons-nous y parvenir ? Nous devons réfléchir à la nature de nos envies, à leur cause, et connaissant la cause de nos envies, nous pouvons chercher à supprimer cette cause.

Notre Maître s'interrompt. Il devait être incommodé par l'odeur de ma pommade car il dit :

— Nous allons nous reposer pendant quelques instants car je ne voudrais pas fatiguer votre intellect qui me semble d'un niveau bien plus bas que celui de mes élèves indiens.

Il rassembla ses papiers, les rangea dans son sac de cuir, et sortit en retenant sa respiration quand il passa près de moi. Pendant quelques minutes mes camarades écoutèrent le bruit de ses pas qui s'éloignaient puis l'un d'eux se tourna vers moi en faisant une grimace.

— Tu empestes, Lobsang ! Ce doit être parce que tu as commercé avec les démons pour voler avec eux vers le ciel.

Je répliquai, fort raisonnablement :

— Si j'avais commercé avec des démons, ils ne m'auraient certainement pas transporté au ciel, mais au plus profond des enfers. Or, tout le monde sait que je suis monté dans les airs. On m'a vu.

Ils sortirent de la classe et se dispersèrent tandis que j'allais à la fenêtre, pour me demander ce que mon Guide pouvait bien faire à la Lamaserie de la Barrière de Roses, et comment je passerais le temps avant le retour de ce Maître de l'Inde que je détestais. Je me dis que s'il était aussi bon bouddhiste qu'il le croyait, il serait plus compréhensif et n'oserait tourmenter de jeunes garçons. Comme j'étais plongé dans mes réflexions, un jeune lama entra en trombe et courut vers moi.

— Lobsang ! Viens vite, le Grand Initié veut te voir.

Puis il s'arrêta net et recula en faisant une affreuse grimace.

— Pouah ! Qu'as-tu donc fait pour sentir à ce point ?

Je lui expliquai que l'Infirmier m'avait ordonné de me masser avec une pommade aux herbes.

— Allons vite le voir, me dit-il, pour lui demander s'il connaît un moyen de te débarrasser de cette puanteur avant que tu te présentes devant le Grand Initié. Viens vite !

CHAPITRE CINQ

NOUS courûmes vers l'infirmierie, ou plutôt le jeune lama s'y précipita tandis que je le suivais péniblement ; il empoigna le devant de ma robe et me tira tandis que je protestais tout bas. Comment ! pensais-je, je suis soulevé de terre et porté sur le toit et tout le monde ose me bousculer ! Puis je me ravisai. Voilà que j'en étais presque à CROIRE moi-même le récit des témoins qui n'avaient rien vu ! Je me demandai ce que pensait le Grand Initié — ou ce qu'il savait !

Je fus traîné vaille que vaille dans le corridor et poussé dans l'infirmierie. L'Infirmier était en train de déjeuner ; il leva les yeux de son bol de tsampa et parut stupéfait de me revoir.

— Encore toi ? Qu'as-tu fait, cette fois ?

Le jeune lama, haletant et anxieux, déversa un flot de paroles.

— Le Grand Initié... Il veut voir Lobsang... TOUT DE SUITE. Que pouvons-nous faire ?

L'Infirmier posa son bol en soupirant et s'essuya les doigts sur sa robe.

— Non seulement il le VERRAIT mais il le SENTIRAIT si je le lui amenais dans cet état, reprit le jeune lama affolé. Que faire ? Que faire ?

L'Infirmier étouffa un rire mais il reprit vite son sérieux en pensant au Grand Initié.

— Aïe ! Ce n'était qu'une plaisanterie. Je voulais essayer un nouvel onguent, et Lobsang était là. Nous nous servons de cette pommade dont nous frottons les murs afin d'empêcher les chiens de s'approcher mais

elle guérit aussi les douleurs. Attends... Laisse-moi réfléchir...

Le jeune lama et moi échangeâmes un regard atterré. Les chiens ! Le vieil Infirmier m'avait fait une farce mais c'était lui qui en pâtissait à présent. Comment pourrait-il me débarrasser de cette puanteur avant que le Dalaï Lama en fût informé ? Il bondit soudain en claquant des doigts :

— J'ai trouvé ! Déshabille-toi.

Docilement, j'ôtai ma robe tandis que l'Infirmier disparaissait dans un cagibi pour en ressortir quelques secondes plus tard avec un petit seau de cuir plein d'un liquide parfumé avec lequel il m'arrosa.

Je fis un bond ; le liquide était astringent, et je crus que ma peau serait emportée. Saisissant vivement un chiffon, l'Infirmier m'essuya en frottant, laissant mon corps rougi et piquant mais sans odeur.

— Voilà ! s'exclama-t-il avec satisfaction. Tu m'as causé tant d'ennuis qu'un traitement douloureux te découragera peut-être de venir me déranger à tout propos.

Il disparut de nouveau et revint avec une robe propre :

— Rhabille-toi. Nous ne pouvons te laisser te présenter au Grand Initié comme un vagabond.

Je m'habillai tant bien que mal. Le tissu rugueux de la robe accrut mes démangeaisons, mais ni l'Infirmier ni le jeune lama ne s'en souciaient.

— Vite ! Vite ! dit ce dernier. Ne perdons pas de temps.

Il me saisit par le bras et me traîna vers la porte. Je le suivis à contrecœur, laissant sur les dalles des empreintes de pas parfumées.

— Attends ! cria l'Infirmier. Il lui faut des sandales !

En un éclair il plongea dans son cagibi et reparut avec une paire de sandales. Je les chaussai. Elles étaient deux fois trop grandes.

— Oh non ! m'écriai-je, pris de panique. Je vais les perdre, je vais tomber ! Je veux mes sandales.

— Ah, ce garçon ! grommela l'Infirmier. Tu ne nous causeras donc jamais que des ennuis ? Mais tu as raison, tu ne peux pas tomber en présence du Grand Initié, tu me ferais honte.

Il fouilla et farfouilla et trouva enfin une paire de sandales qui m'allaient presque.

— Et maintenant file ! cria-t-il. Et ne reviens pas à moins que tu sois à l'article de la mort !

Il reprit son repas interrompu ; le jeune lama me saisit par le bras en grommelant.

— Seigneur, seigneur, comment vais-je expliquer ce retard ? demanda-t-il comme si j'étais capable de lui donner une réponse.

Nous nous précipitâmes dans le corridor et rencontrâmes bientôt un autre jeune lama.

— Que faisiez-vous ? s'exclama-t-il, exaspéré. Le Grand Initié attend — et il n'aime PAS qu'on le fasse attendre !

Nous n'avions certes pas le temps de lui donner des explications.

Nous nous ruâmes dans les corridors, gravâmes trois étages et arrivâmes enfin, haletants, devant la grande porte gardée par deux surveillants. Reconnaisant les

deux lamas, ils s'écartèrent et nous pénétrâmes dans les appartements particuliers du Dalai Lama. Soudain, le premier des jeunes lamas s'arrêta brusquement et me poussa contre le mur :

— Ne bouge pas, je dois m'assurer que ta tenue est correcte.

Il m'examina, tira sur un pan de ma robe, arrangea un pli, puis il me fit pivoter, face au mur. Il tira de nouveau ma robe, l'arrangea à sa convenance, la remonta sur mes épaules.

— C'est toi qui a les jambes blessées ? Le Grand Initié le sait. S'il te demande de t'asseoir, fais-le aussi gracieusement que possible. Bon, tu peux te retourner.

Je m'aperçus que l'autre lama était parti. Et nous attendîmes. Nous attendîmes si longtemps que je crus que mes jambes ne pourraient plus me soutenir. Toute cette précipitation, pensai-je, pour attendre ? Ah, POURQUOI fallait-il que je fusse moine ?

Enfin la porte du saint des saints s'ouvrit et un vieux lama apparut. Le jeune lama s'inclina très bas et se retira. Le vieillard me considéra des pieds à la tête et me demanda :

— Peux-tu marcher sans aide ?

— Oui, Saint Maître, mais lentement.

— Viens, alors.

Il me conduisit dans une vaste pièce puis dans un couloir où il frappa à une porte et entra en me faisant signe d'attendre.

— Votre Sainteté, dit-il, le jeune Lobsang est là. Il marche difficilement. L'Infirmier nous dit qu'il a été grièvement blessé et que ses blessures se referment mal.

Je n'entendis pas la réponse, mais le vieux lama sortit et me chuchota :

— Entre, maintenant. Salue trois fois et puis avance. Marche avec prudence, ne tombe pas. Allez, va !

Il me prit le bras et me conduisit jusqu'à la porte.

— Le jeune Lobsang, Votre Sainteté, dit-il avant de refermer la porte derrière moi.

Aveuglé par la terreur, ébloui par l'émotion, je saluai trois fois comme on me l'avait ordonné.

— Viens ! Viens, mon garçon, et assieds-toi ici, me dit une voix grave, chaleureuse.

Je levai les yeux et ne vit d'abord que la Robe Safran que le soleil teignait d'or. La Robe Safran ! J'osai regarder plus haut et je vis un visage bienveillant mais sérieux, la figure d'un être habitué à prendre des décisions, d'un homme profondément BON, celle de notre Dieu sur Terre.

Il était assis sur une petite estrade, soutenu par des coussins écarlates dont la couleur contrastait avec le safran de sa robe, dans la position du lotus, les mains croisées sur les genoux, les pieds recouverts d'un tissu d'or. Devant lui, sur une table basse, il y avait une clochette, une Boîte de Charmes, un Moulin à Prières et des documents. À cette époque, il portait la moustache, dont les pointes descendaient plus bas que son menton. Il souriait mais sa figure exprimait aussi la souffrance. Je vis, à côté de la table basse, deux coussins qu'il me désigna en disant :

— Je connais ton infirmité, installe-toi de ton mieux.

Je m'assis avec joie car toute cette précipitation m'avait tant énervé que je tremblais de fatigue.

— Ainsi, me dit Sa Sainteté, il paraît que tu as eu des aventures ? On m'en a beaucoup parlé. Tu as dû avoir grand-peur ?

Je regardai le Dalai Lama, le grand homme si sage et si bon, et je compris que je DEVAIS lui dire la vérité. Je serais alors chassé, je m'en doutais, pour avoir enfreint la Loi. Peu importait. Je deviendrais batelier, ou bien je fabriquerais des cerfs-volants ou même — mais cette seule pensée me faisait horreur — je serais marchand et m'en irais en Inde.

Le Grand Initié me regardait fixement et je sursautai en m'apercevant soudain qu'il m'avait parlé.

— Votre Sainteté, dis-je, mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, m'a dit que vous êtes le plus grand homme du monde et je ne puis vous dissimuler la vérité...

Une boule se forma dans ma gorge, que j'avalai avec difficulté, et je poursuivis d'une petite voix anxieuse :

— Votre Sainteté, je me suis levé ce matin à l'aube et suis monté sur le...

— Lobsang ! interrompit le Grand Initié avec un sourire heureux. Ne m'en dis pas plus. Je sais ce qui s'est passé car moi aussi j'ai été petit garçon, oh ! il y a SI longtemps. Je vais donc te demander une chose. Ne parle jamais de cette affaire, ne révèle jamais ce qui s'est RÉELLEMENT passé. Sinon tu seras renvoyé comme l'exige la Loi.

Il s'interrompit et resta plongé dans ses pensées pendant plusieurs minutes, puis il murmura :

— Il est bon, parfois, d'avoir un 'miracle' car cela renforce dans leur foi nos Frères plus faibles. Ils ont besoin de ce qu'ils imaginent être une preuve, mais la 'preuve' examinée de près s'avère souvent n'être

qu'une illusion, tandis que 'l'Illusion' pour laquelle une 'preuve' a été cherchée est vraiment la Réalité.

Le soleil matinal inondait la pièce de sa lumière dorée. La robe safran du Grand Initié luisait et dansait comme une flamme quand un souffle de vent osait déranger ses plis. Les coussins rouges étaient nimbés, apparemment, et projetaient des reflets rutilants sur le plancher ciré. La brise fit tourner un petit Moulin à Prières et ses ornements de turquoise scintillèrent comme de petits rayons de lumière bleue au soleil. Distraitement, le Grand Initié se pencha et prit le Moulin à Prières qu'il examina pensivement avant de le reposer sur la table.

— Mingyar Dondup, ton Guide et mon Saint Frère, a une très, très haute opinion de toi, me dit Sa Sainteté. Comme tous ceux qui te connaissent bien. Tu as une grande tâche à accomplir et tu seras de plus en plus aidé par ton Guide et par des hommes comme lui, aussi allons-nous te retirer de la classe pour te confier à des précepteurs... Cependant, ajouta le Grand Initié en souriant, il te faudra continuer de suivre les cours de notre visiteur de l'Inde.

J'en fus bien navré ; j'avais entrevu un instant l'espoir d'échapper à cet homme terrifiant mais le Grand Initié poursuivit :

— Ton Guide arrivera cette nuit ou demain matin de bonne heure, il me fera son rapport, et tu retourneras avec lui à la Montagne de Fer afin d'y poursuivre des études spéciales. Les Sages ont déterminé ton avenir ; ce sera toujours dur, mais plus tu étudieras MAINTENANT, plus grandes seront tes chances, plus tard.

Il me sourit encore, en inclinant la tête, puis il se pencha pour saisir la clochette qu'il secoua. Entendant le son cristallin, le vieux lama entra et se prosterna. Je me relevai péniblement, saluai trois fois, sans grâce aucune, serrant un bras sur ma poitrine afin que mon bol et mon sac d'orge ne tombent pas, et sortis à reculons en priant le ciel de ne pas trébucher.

Dans le couloir, appuyé contre le mur, épongeant mon front en sueur, je me demandai CE QUI ALLAIT ENCORE M'ARRIVER. Le vieux lama me souriait — car j'avais été béni par le Grand Initié — et me dit gentiment :

— Voilà une bien longue entrevue, pour un aussi petit garçon. Mais tu as plu à Sa Sainteté. Maintenant, il est temps pour toi d'aller manger avant de retourner au Cours de Bouddhisme de notre Visiteur indien. Tu peux aller.

Le jeune lama qui était venu me chercher dans la salle de classe apparut et m'entraîna. Je titubais car cette journée à peine commencée me semblait déjà plus longue qu'une semaine entière.

Je retournai à la cuisine pour mendier un peu de tsampa. Cette fois, je fus traité avec RESPECT. J'avais été reçu par le Grand Initié, et déjà le bruit courait que je lui avais plu ! Je mangeai en hâte et, débarrassé de ma puanteur, tout parfumé, je me rendis à la salle de classe.

Notre Maître était déjà sur l'estrade.

— Nous en venons, disait-il, à la Troisième Noble Vérité, l'une des plus courtes et des plus simples.

"Comme l'a dit Gautama, quand on cesse de désirer ardemment une chose, on cesse d'en souffrir, et ainsi la

souffrance cesse avec la cessation complète des désirs ardents.

"L'individu qui désire, convoite généralement le bien d'autrui, il est obsédé par les choses que possède son voisin et, lorsqu'il ne peut les avoir, son ressentiment le pousse à détester ce voisin. Cette attitude provoque la frustration, la colère et la souffrance.

"Si l'on convoite une chose qu'il vous est impossible d'obtenir, on est malheureux. Les actes inspirés par la convoitise rendent un être malheureux. Le bonheur est atteint lorsqu'on cesse de désirer, lorsque l'on prend la vie comme elle vient, le bon et le mauvais à la fois.

L'Indien tourna quelques pages, arrangea ses feuillets, et reprit :

"Nous arrivons à présent à la Quatrième des Quatre Nobles Vérités, qui se divise en huit parties appelées la Sainte Voie des Huit. Il y a huit étapes que l'on peut suivre pour obtenir la libération de la chair, afin d'obtenir la libération des désirs ardents. Je vais vous les exposer. La première est :

"(1) *Le Point de Vue Correct* : Comme l'a enseigné Gautama, nous devons avoir le bon point de vue quand nous considérons le malheur. Une personne qui se sent misérable ou malheureuse doit découvrir précisément pourquoi elle est misérable ou malheureuse, elle doit s'examiner et découvrir la cause de son malheur. Quand une personne a découvert par elle-même ce qui cause son malheur, cette personne peut alors chercher à atteindre la quatrième des Quatre Nobles Vérités qui est — Comment puis-je trouver le bonheur ?

"Avant de nous embarquer pour le grand voyage de la vie avec un esprit tranquille et avec l'espoir de mener sa vie comme la vie se doit d'être menée, nous devons connaître ce que sont nos objectifs. Ce qui nous amène à la deuxième étape de la Sainte Voie des Huit :

"(2) *Les Aspirations Correctes* : Chacun 'aspire' à quelque chose, que ce soit à un profit mental, physique ou spirituel. Il se peut que ce soit de venir en aide aux autres, il se peut que ce soit simplement de s'aider soi-même. Mais malheureusement, les êtres humains sont dans un très piteux état, désorientés, confus, incapables de percevoir ce qu'ils devraient percevoir. Nous devons nous dépouiller de toutes les valeurs fausses, de toutes les fausses paroles, et voir clairement ce que nous sommes et ce que nous devrions être, aussi bien que ce que nous désirons. Nous devons renoncer aux fausses valeurs, sources de malheur. La plupart des gens ne pensent que 'je', 'moi', 'mien'. La plupart des gens sont trop centrés sur eux-mêmes et n'ont que faire des droits des autres. Il est essentiel que nous nous considérions comme des objets à étudier, que nous nous examinions comme nous examinerions un inconnu. Aimez-vous cet inconnu ? Aimerez-vous qu'il soit votre ami proche ? Comment aimeriez-vous vivre avec lui pour une durée de vie, manger avec lui, respirer avec lui, dormir avec lui ? Vous devez d'abord avoir les bonnes aspirations pour pouvoir faire un succès de la vie, et par conséquent vous devez avoir :

"(3) *La Parole Correcte* : Cela signifie qu'une personne doit contrôler ses paroles, ne doit pas

répandre de vaines calomnies, ne doit pas propager des rumeurs comme si les rumeurs étaient des faits. Avec la parole correcte on doit toujours donner à l'autre personne le bénéfice du doute et on doit se taire quand la parole peut nuire à un autre, parlant quand la parole est bonne, quand la parole peut aider. La parole peut être plus mortelle que l'épée, la parole peut être plus toxique que le poison le plus venimeux. La parole peut détruire une nation. Ainsi, on doit avoir la parole correcte, et la parole correcte vient de :

"(4) *La Conduite Correcte* : Si l'on se conduit de façon correcte, on ne parle pas de manière incorrecte. Ainsi, la bonne conduite contribue matériellement à la bonne parole et aux bonnes aspirations.

"La Conduite Correcte signifie qu'une personne ne dit pas de mensonges, ne prend pas d'intoxicants, ne vole pas.

"Gautama a enseigné que nous sommes le résultat de nos propres pensées. Ce que nous sommes maintenant est le résultat de ce que nous avons pensé dans le passé. Donc, si nous pensons correctement maintenant, si nous nous conduisons correctement maintenant, nous serons 'corrects' dans un proche avenir.

"Gautama a dit : 'La haine ne peut être combattue par la haine. Elle ne peut être vaincue que par l'amour.' Il a dit aussi : 'L'homme doit vaincre la colère d'un autre par son amour, il doit vaincre la méchanceté d'un autre par sa propre bonté.'

"Comme on me l'a si souvent appris, on ne doit pas donner de preuves de ses capacités extra-sensorielles,

on ne doit pas attaquer ceux qui nous attaquent, car selon les paroles de Gautama, on ne doit pas attaquer ceux qui nous attaquent avec des injures ou avec des bâtons ou des pierres. Gautama a dit : 'Si quelqu'un te maudit, tu dois renoncer à tout ressentiment et prendre dans ton esprit la ferme résolution de ne pas te laisser troubler et de ne pas prononcer une seule parole de colère. Tu resteras gentil, amical, et sans rancune.'

"Notre foi bouddhiste est celle de la Voie du Milieu, un code de vie, un code qui nous enseigne à faire aux autres ce que l'on voudrait qu'il nous soit fait. Le précepte suivant de la Sainte Voie des Huit est :

"(5) *Les Méthodes de Subsistance Correctes* : Selon les enseignements du Bouddha, certaines occupations étaient nuisibles à un homme, certaines occupations qui ne pouvaient pas être celles d'un vrai bouddhiste. Par exemple, un véritable bouddhiste ne pouvait être boucher, ni vendeur de poison, il ne pouvait pas être marchand d'esclaves ou propriétaire d'esclaves. Un bouddhiste ne pouvait pas prendre ou distribuer des liqueurs. Le bon bouddhiste, au temps de Gautama, était essentiellement un homme qui errait seul par les chemins ou vivait dans un monastère.

"(6) *L'Effort Correct* : L'Effort Correct a une signification spéciale ; cela signifie que l'on doit procéder à sa propre vitesse, celle qui nous est la plus appropriée, sur le Chemin de la Sainte Voie des Huit. Une personne cherchant à progresser ne doit pas s'impatienter et tenter d'aller trop vite avant d'avoir appris les leçons qui doivent être apprises. Mais, de nouveau, le chercheur ne doit pas rester en arrière en

péchant par excès de fausse modestie, de fausse humilité. Une personne ne peut progresser qu'à sa propre vitesse assignée.

"(7) *La Disposition d'Esprit Correcte* : C'est l'esprit de l'Homme qui contrôle les actions de l'Homme. La pensée est mère de l'acte ; dès que vous pensez à une chose, vous faites le premier pas vers son exécution et certaines pensées sont très inharmonieuses. Les désirs physiques peuvent distraire une personne et lui faire du mal. On peut désirer une nourriture trop abondante ou trop riche ; le désir ne provoque pas la douleur, mais l'excès de table le fait. La peine et la douleur se développent à partir d'une consommation excessive de nourriture et suivent le désir excessif de manger.

"Le bouddhiste ne doit pas oublier que les sensations sont fugaces, qu'elles vont et viennent comme le vent qui change à tout moment. Les émotions sont choses instables et l'on ne peut s'y fier. On doit s'entraîner afin d'avoir la juste disposition d'esprit en tout temps quels que soient nos désirs passagers.

"(8) *La Contemplation Correcte* : Comme Gautama le savait bien, le yoga n'est en aucune façon la réponse à l'accomplissement spirituel. Le yoga n'est qu'une série d'exercices conçus pour permettre à l'esprit de contrôler le corps physique, conçus pour subjuguier le corps au commandement de l'esprit. Ils ne sont pas conçus pour donner l'élévation spirituelle.

"Dans la Contemplation Correcte on doit contrôler les pensées hors de propos, on doit connaître ses propres besoins réels. La Contemplation Correcte permet de méditer — de contempler — afin que, sans raisonnement, on puisse arriver par intuition à une

conclusion de ce qui est bon et de ce qui est mauvais pour soi-même."

Le Maître de l'Inde se tut, et j'eus l'impression qu'il retombait brusquement sur terre. Il nous regarda tous, et ses yeux se posèrent enfin sur moi.

— Toi ! cria-t-il en me montrant du doigt. J'ai à te parler. Viens avec moi dans le couloir.

Je me relevai péniblement et boitillai vers la porte. Le Maître me suivit, ferma la porte et puis la rouvrit brusquement pour passer sa tête et glapir :

— Pas un mot, pas un bruit. Je reste là !

Refermant de nouveau, il s'adossa au battant.

— Tu as vu le Dalaï Lama aujourd'hui, mon garçon. Que t'a-t-il dit ?

— Honorable Maître, m'exclamai-je, j'ai reçu l'ordre de ne rien répéter de notre conversation, de ne pas en révéler un seul mot.

— Je suis ton Maître ! rugit-il, la figure écarlate de rage. Je t'ordonne de me répondre ! As-tu parlé de moi ?

— Honorable Maître, je ne puis rien dire. Je ne puis que répéter que l'on m'a formellement interdit de raconter ce qui s'est passé.

— Je ferai un rapport sur ton insolence et ton insubordination ! Je signalerai que tu es un très mauvais élève !

Sur quoi il se pencha vers moi et me frappa de toutes ses forces, m'assenant deux gifles retentissantes, puis il rentra dans la salle de classe, rouge de colère. Je le suivis et allai reprendre ma place.

Le Maître venu de l'Inde remonta sur l'estrade et rassembla ses papiers. Il ouvrait la bouche pour reprendre la leçon quand un lama entra.

— Honorable Maître, dit-il à l'Indien, le Seigneur Abbé me prie de vous dire qu'il vous attend, et que je dois poursuivre la leçon à votre place. Si vous voulez bien m'indiquer à quel point vous en êtes, je me ferai un devoir de continuer.

De mauvaise grâce, le Maître de l'Inde résuma rapidement ses derniers points et déclara qu'il s'apprêtait à nous parler du Nirvana. Puis se tournant vers nous :

— J'ai grand plaisir à quitter cette classe et je souhaite de tout coeur ne jamais y revenir.

Sur ces mots, il fourra tous ses papiers dans son sac de cuir, le ferma rageusement et sortit, laissant le lama stupéfait de cette manifestation de colère. Tout le monde sourit ; nous savions que tout irait mieux à présent car ce lama était encore assez jeune pour se souvenir qu'il avait été petit garçon et comprendre nos sentiments.

— Eh bien, les enfants, depuis quand êtes-vous là ? Avez-vous mangé ? nous demanda-t-il. Quelques-uns d'entre vous ont-ils besoin de sortir de la classe pendant quelques instants ?

Nous lui rendîmes son sourire, et lui assurâmes que nous n'avions nul besoin de sortir. Il hocha la tête avec satisfaction, puis il alla regarder par la fenêtre pendant une minute ou deux.

CHAPITRE SIX

NOTRE nouveau Maître le lama écarta le lutrin et s'assit sur l'estrade dans la position du lotus. Dans nos réfectoires, il y avait de grands lutrins où un Lecteur se tenait debout ou s'asseyait durant les repas, et lisait afin que nos esprits s'emplissent de pensées spirituelles tandis que notre estomac se remplissait de tsampa. Il n'était pas bien de manger en pensant à la nourriture. En classe, nos Maîtres se tenaient aussi au lutrin, aussi quand notre lama s'assit en face de nous, nous comprîmes qu'il était différent des autres.

— Ainsi, dit-il, vous venez d'apprendre ce qu'est la Disposition d'Esprit Correcte et j'espère que vous êtes en de bonnes dispositions d'esprit, parce que l'esprit est la cause de la plupart des détresses de l'Homme. Les désirs physiques peuvent être bien gênants, particulièrement dans une communauté monastique, particulièrement là où les résidents sont tous célibataires. Aussi, est-il nécessaire de contrôler l'esprit — de créer la bonne disposition d'esprit, car en créant la bonne disposition d'esprit nous sommes en mesure d'éviter les malheurs qui surviennent lorsque nous désirons toutes les choses que nous savons très bien ne pas pouvoir avoir.

"Vous savez que le Bouddha a toujours enseigné que les hommes en particulier étaient souvent détournés du bien par ce que l'on pourrait appeler l'impact visuel. L'homme normal a tendance à idéaliser la femme.

Avisant un assez grand et solide garçon, il lui sourit et reprit :

— Je sais qu'un jeune homme comme toi, qui accompagne parfois nos vieux moines au marché, n'a pas 'les yeux dans sa poche'. Mais le Bouddha nous enseigne que cela n'est pas bon pour un moine parce que le désir est père de l'acte. La pensée nous fait faire des choses que nous savons être mauvaises.

Il nous regarda à tour de rôle et sourit en disant :

— Nous devons donc suivre la Voie du Milieu et n'être ni trop bons ni trop mauvais. On raconte l'histoire d'un voyageur qui suivait une route ; quelques minutes plus tôt il avait vu passer une femme admirablement belle et voulait faire sa connaissance, mais malheureusement il avait été alors obligé de se cacher derrière des buissons pour satisfaire un certain besoin et craignit que pendant ce temps-là cette très belle jeune femme soit passée. Il avisa un vieux moine bouddhiste et lui demanda : 'Honorables Maîtres, avez-vous vu passer une très belle jeune femme ?' Le vieux moine le regarda avec surprise. 'Une très belle jeune femme ? Je ne puis vous le dire. Je pratique le précepte de la juste disposition d'esprit, par conséquent je puis simplement vous dire que j'ai croisé tout à l'heure un paquet de chair et d'os, mais je ne sais si c'était un homme ou une femme puisque ces choses n'ont aucun intérêt pour moi.'

Le lama ajouta en riant :

— C'est pousser l'esprit juste au-delà des limites raisonnables, et même jusqu'à l'absurdité. Cependant, poursuivons un sujet qui est généralement très, très mal compris.

Il nous expliqua que la Voie des Huit avait un objectif, un objectif en vertu duquel ceux qui suivaient la Voie

atteindraient un but très recherché, atteindraient le Nirvana. Le Nirvana signifie en réalité la cessation du désir ardent, la fin du ressentiment et de la convoitise. La fin de la convoitise et des autres désirs des sens permettrait à un homme ou une femme de parvenir à un état de béatitude.

Le Nirvana, c'est la libération du corps, la libération des convoitises et des gloutonneries de la chair. Cela n'implique d'aucune façon la cessation de toute expérience, ni non plus la cessation de tout savoir, ou la cessation de toute vie. Il est faux de prétendre que Nirvana veuille dire l'existence dans un état de néant ; cette fausse interprétation a été propagée par des ignorants qui parlaient de choses qu'ils ne comprenaient pas.

Le Nirvana est la libération des soifs, la libération des divers appétits de la chair. Le Nirvana n'est donc pas un état de contemplation béate ; c'est plutôt un accomplissement des connaissances spirituelles et une libération de tous les désirs charnels. L'état de Nirvana c'est d'être dans un état pur, pur en ce qui concerne le manque de convoitises pour les choses physiques. Mais même lorsqu'on est parvenu au Nirvana, qui est la libération des désirs de la chair, on continue toujours à apprendre des choses spirituelles et à progresser sur d'autres plans d'existence.

Les bouddhistes croient en la Ronde du Devenir, ils croient que l'espèce humaine naît sur Terre, vit sur Terre et y meurt, et ensuite revient sur Terre dans un corps différent, qu'elle renaît à la Terre afin que les leçons qui n'ont pas été apprises au cours d'une vie passée puissent être assimilées.

Le Nirvana n'est pas un lieu, ce n'est pas un endroit que l'on peut pointer du doigt sur une carte. C'est un état d'esprit, une condition de l'esprit, c'est la condition d'être attentionné ; la prévenance est l'une des principales vertus du bon bouddhiste, tandis que le manque d'égards est abhorré.

Nirvana ne signifie pas la perte de conscience personnelle à la cessation de la vie sur Terre ; cela signifie tout le contraire. Il y a aussi un autre Nirvana qui, dans la langue indienne, est appelé Parinirvana.

— Un bon bouddhiste, nous dit notre Maître lama, est une personne vraiment heureuse, une personne qui s'occupe d'aider les autres, une personne qui pense aux autres. Le bon bouddhiste ne respecte ni ne reconnaît les titres ou les castes existant dans des pays tels que l'Inde, car un homme n'accède pas au bonheur grâce aux biens de ses parents. Un prince peut être malheureux tandis qu'un mendiant peut être heureux. La naissance ne permet pas de découvrir la façon de vaincre la souffrance, et la fortune de ses parents n'a rien à y voir. Le seul moyen de se libérer des désirs malsains est de suivre l'utile Voie des Huit, qui apporte la connaissance de soi, la connaissance de soi qui permet d'accéder au bonheur durable.

Le lama s'interrompt et nous regarda chacun à notre tour.

— Je suppose que vous pensez que nous les bouddhistes avons plus d'adeptes qu'aucune autre religion au monde ; vous pensez que nous sommes la plus importante. Eh bien ce n'est pas exact, car à l'heure actuelle, un cinquième seulement de la population mondiale est bouddhiste. Nous avons des

bouddhistes en Thaïlande, à Ceylan, en Birmanie, en Chine, au Japon, en Corée, au Tibet, et un certain nombre en Inde. Il existe diverses formes de bouddhisme et elles proviennent toutes de la même source, par conséquent il est clair qu'il ne devrait jamais y avoir de frictions entre nous puisque nous avons tous le même parent. Nous pouvons penser chacun à notre façon. Beaucoup plus tard dans nos cours, nous traiterons de l'utilité de la religion, mais pour le moment je veux que vous récitiez les 'Refuges'.

Les Trois Refuges

Je prends refuge dans le Bouddha.

Je prends refuge dans la Doctrine.

Je prends refuge dans l'Ordre.

— Vous, les garçons, devez réciter cela le matin et avant de vous retirer pour la nuit, nous dit le lama. Vous devez l'avoir gravé dans votre sub-conscient. Appelez cela, si vous voulez, le symbole du Grand Renoncement consenti par le Fondateur du Bouddhisme lorsqu'il quitta le palais du roi son père et endossa la robe de moine.

"Vous, les garçons, continua-t-il, renoncerez aux attraits de la chair. Vous recevrez une formation pour être de jeunes hommes de bon caractère, de bonne conduite, de jeunes hommes à la pensée pure, car dans les jours à venir, jours d'affliction, jours dominés par le mal, des choses terribles surviendront dans notre pays bien-aimé et alors nous aurons besoin de jeunes hommes bien trempés pour partir dans ce qui est pour nous le grand inconnu et maintenir en vie notre culture.

Par conséquent, vous de cette génération devez étudier et vous purifier, car nous les plus âgés ne pourrions vous suivre.

"Dans vos voyages vous rencontrerez de nombreux bouddhistes Zen. Vous vous demanderez si leur austérité est bien nécessaire car les disciples du Zen pensent que les Maîtres et ce qui enseigne — les livres et les écritures — ne sont rien que des doigts brandis pour indiquer la Voie à suivre. Pensez aux gens que vous avez vus, pensez à nos pèlerins que vous regardez d'en haut faire le tour de la Route de l'Anneau ; observez les guides et les gitans désignant du doigt un objet, ou l'un de nous à nos fenêtres, et voyez comment les yeux du pèlerin regardent invariablement le doigt plutôt que l'objet indiqué. C'est un fait que l'ignorant regarde toujours le doigt pointé plutôt que dans la direction indiquée par le doigt. Ce fait est connu de cette secte de bouddhistes que l'on appelle Zen. Leur croyance est que l'on ne peut connaître la vérité que par son expérience personnelle de la vérité. La vérité ne peut être connue simplement en en entendant parler ou en lisant une page imprimée. On ne peut tirer profit que par des expériences personnelles concrètes.

"Il est fortement recommandé de lire et d'étudier les Écritures, et d'écouter avec attention les enseignements des hommes sages. Mais tous les mots imprimés et tous les mots écrits doivent simplement servir de carburant pour le fonctionnement de son propre esprit, afin que lorsque l'on vit une expérience, on puisse rattacher cette expérience aux Grandes Vérités telles que proposées par les autres. Tout cela

signifie, dit le lama en souriant, que l'on ne peut aller bien loin si l'on n'est qu'un simple théoricien ; il vous faut être un homme pratique aussi bien qu'un étudiant du mot écrit. Il est dit qu'une image vaut plus que mille mots, mais je dis qu'une expérience vaut plus que mille images.

Il hésita un instant et se tourna vers la fenêtre. Mon coeur bondit en pensant qu'il verrait peut-être mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, revenant de la Lamaserie de la Barrière de Roses. Mais il se retourna simplement vers nous et reprit :

— Je vais vous raconter quelque chose qui vous choquera sans aucun doute et vous fera penser que les bouddhistes Zen sont des sauvages ignorants et, qui plus est, sacrilèges ! Il y a quelque temps, au Japon, vivait un très grand et très célèbre Maître, un homme vénéré pour ses idéaux élevés, son profond savoir, et pour l'austérité de sa vie. De tous les coins de l'Orient les élèves affluaient pour se prosterner aux pieds de ce Maître et l'écouter. Un jour, il fit son cours dans un des innombrables temples, orné de nombreuses statues des Mille Bouddhas artistement sculptées dans des bois rares. Le Maître discourait dans un silence religieux quand soudain il s'interrompit, et ses élèves retinrent leur respiration en se demandant ce qu'il allait dire car il avait la réputation, bien méritée, d'être très, très excentrique.

"Quand ce sage se jeta sur le premier des bouddhas de bois et le jeta dans le feu, les élèves se levèrent tous d'un bond, horrifiés. Pendant quelques instants ce fut le tumulte, des cris, des protestations, des mains levées. Mais le sage resta calmement le dos au feu, où

flambait la statue du Bouddha. Quand le bruit cessa enfin, il déclara que chacun avait des statues dans son esprit, que chacun installe des ornements, des idoles, des choses inutiles qui occupent de l'espace dans l'esprit tout comme les idoles inutiles occupent l'espace dans un temple. Le seul moyen de progresser, dit-il, est de brûler le fouillis dans son esprit, de détruire ce qui empêche le progrès. Le Grand Maître se tourna alors vers une autre statue, passa un doigt sur les épaules du Bouddha et le montra à sa classe en disant : 'Voici de la poussière, de la poussière, sur un Bouddha, mais ce n'est pas aussi grave que la poussière sur l'esprit. Détruisons donc les images sculptées, détruisons les idées fausses qui vivent en nous, car si l'on ne nettoie pas le désordre de son esprit comme on débarrasse un grenier de ses objets superflus, on ne peut progresser et passer à des sphères plus élevées de La Voie.'

Voyant nos visages scandalisés, notre lama éclata de rire.

— Ah ! Vous êtes de petits conservateurs, à ce que je vois ! Attendez un peu de visiter d'autres lamaserias, attendez de partir par le monde ! Vous découvrirez que certaines personnes n'ont que faire des enseignements de la religion, que d'autres se rincent la bouche avant d'oser prononcer le nom du Bouddha afin de ne pas souiller le nom sacré. Mais ce sont deux extrêmes, les incroyants d'un côté et les fétichistes de l'autre. La religion est une discipline qui ne peut être utile que si l'on se sert de bon sens, de modération et de La Voie du Milieu ; alors la religion peut résoudre tous nos problèmes.

Je dus grogner, ou faire un geste qui attira son attention, car le lama hésita un instant, puis il descendit de l'estrade et vint vers moi.

— Lobsang, me dit-il, tu me sembles bien troublé. Je sais que tu as vécu une singulière aventure aujourd'hui mais il me semble qu'autre chose te tourmente, et je suis sûr que ce n'est pas le léger retard de ton Guide. Dis-moi ce que tu as.

J'aurais voulu voir le sol s'ouvrir sous mes pieds et me précipiter jusqu'au plus profond des gouffres volcaniques, car je devais reconnaître que mes pensées étaient plutôt insolites. Pour tout dire, j'en avais franchement assez de la vie que l'on me faisait vivre, et je pensais que le moment était peut-être venu de l'avouer. Pour en finir.

— Honorable Maître, dis-je, le coeur battant, il est vrai que je ne suis pas satisfait. Mon esprit est en conflit, mes pensées tourbillonnent car on me pousse à suivre une voie tout à fait contraire à mes propres aspirations. J'ai été fort troublé et, tandis que j'étais assis sur le Toit d'Or, luttant contre le vent, pensant à la mort qui me guettait, j'en fus soudain heureux car je me dis que la mort mettrait fin à mes problèmes.

Le lama me considéra d'un air compatissant. Il rassembla les pans de sa robe et s'assit par terre à côté de moi, les jambes croisées dans la position du lotus.

— Lobsang, nous allons discuter ton problème, et je pense que nous devons le faire ici, dans cette classe, car je suis certain que tes camarades ont dû être aussi troublés que toi, à un moment ou un autre. Il y a très, très longtemps que je suis au Potala et il se peut que tes soucis d'aujourd'hui aient été jadis les miens.

— Honorable Maître, répondis-je, je n'ai pas le choix. J'ai dû quitter ma riche famille chassé par mes parents qui sont des gens très puissants, et l'on m'a dit que je devais entrer dans les ordres. Comme j'appartenais à une famille de haut rang, je devais subir plus de tribulations et d'épreuves que si j'étais d'une famille pauvre. J'avais plus de choses à apprendre, plus de souffrances à connaître. Ma jambe gauche a été brûlée jusqu'à l'os sans que j'y sois pour rien. Mes deux jambes ont été brisées quand j'ai été précipité par la tempête du haut du toit et, si je puis à peine marcher, si je souffre constamment, je dois quand même assister aux cours. Mais, Honorable Maître, je n'ai jamais voulu devenir moine, seulement je n'ai pas eu le choix, j'ai été contraint de faire ce que je ne désirais pas. La religion ne m'apporte rien.

Le lama me regarda avec une grande compréhension.

— Tu commences à peine, Lobsang. La religion t'apportera beaucoup lorsque tu commenceras à comprendre la Voie du Milieu et les règles de cette vie et de la vie au-delà. Alors tu trouveras la sérénité et tu comprendras beaucoup mieux ce qu'est réellement la vie. Mais, dis-moi, à ton âge, que voudrais-tu être ?

— Du haut du Toit d'Or, j'ai vu le passeur de la Rivière Heureuse et j'ai pensé qu'il menait une vie parfaitement libre et que ce devait être bien agréable de traverser et de retraverser un fleuve que tout le monde aime, de rencontrer beaucoup de gens intéressants, des voyageurs qui franchissent nos montagnes pour en revenir chargés d'étranges marchandises et pleins d'un savoir nouveau. Mais je — je ne suis qu'un jeune garçon soumis à la discipline, je

ne peux rien faire de ce que j'aimerais mais toujours obéir aux ordres, je suis contraint d'apprendre des choses qui ne m'intéressent pas, je dois m'entendre dire que ma vie sera dure mais que je travaille dans un but déterminé, que j'accomplirai une tâche spéciale.

Je m'interrompis pour essuyer mon front en sueur sur ma manche, puis continuai :

— POURQUOI ma vie doit-elle être aussi dure ?

Le Maître posa sa main sur mon épaule.

— Toute la vie est semblable à cette salle de classe ; vous venez ici, certains à contrecœur, d'autres avec joie, mais tous vous venez vous instruire, étudier et chacun de vous doit apprendre à son propre rythme car personne, aucun professeur, ne peut forcer votre développement parce que le faire signifierait que vous avez une connaissance imparfaite du sujet. Vous devez progresser à votre propre rythme, lentement ou rapidement selon vos propres capacités, selon votre propre désir de connaissance. Toute la vie est comme cette classe ; vous venez dans cette vie comme vous venez dans cette classe. Mais quand vous quitterez cette classe dans quelques minutes ce sera comme mourir à cette vie, mourir à la salle de classe. Demain, peut-être, irez-vous dans une autre salle de classe, ce qui est sensiblement la même chose que de renaître, renaître dans un corps différent, dans des conditions différentes, dans des circonstances différentes. Vous ne savez pas ce que va vous enseigner le maître, vous ne savez pas pourquoi le maître va vous enseigner, mais lorsque dans les années à venir vous partirez par le vaste monde au-delà de nos hautes montagnes, vous découvrirez que les choses que vous avez apprises

dans cette classe et dans les autres vous aideront énormément dans des voies que vous ne pouvez comprendre à l'heure actuelle.

— C'est bien ce que me dit mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, répliquai-je, mais je ne vois toujours pas comment je puis me résigner à faire des choses qui me rendent malheureux.

Le Maître se retourna pour voir ce que faisaient mes camarades, mais ils étaient tous d'une sagesse exemplaire, ils écoutaient de toutes leurs oreilles avec intérêt car ils devaient tous avoir des problèmes semblables aux miens. Nous avions tous été placés dans des lamaserie contre notre gré, sans que nous ayons notre mot à dire et nous tâtonnions en fait dans les ténèbres, cherchant un rayon de lumière pour nous guider.

Notre Maître continua :

— Vous devez décider parmi les voies qui vous sont offertes. Toi, Lobsang, tu peux rester ici et devenir moine, ou bien partir pour être batelier, ou fabricant de cerfs-volants ou voyageur pour aller au-delà de nos montagnes. Mais tu ne peux pas être tout cela à la fois. Tu dois décider ce que tu seras. Si tu veux être batelier, alors quitte tout de suite cette lamaserie et n'y pense plus, ne pense plus à devenir moine, ne pense qu'à être batelier. Mais si tu deviens moine — comme c'est en effet ton destin — oublie alors tout ce qui a trait au batelier, consacre la totalité de ta pensée à être moine, consacre la totalité de ta pensée à étudier comment devenir un bon moine. Et plus tu penseras à devenir un bon moine, plus cela te sera facile.

Un des garçons s'exclama alors :

— Mais, Honorable Maître, moi aussi je suis ici contre mon gré. Je voulais aller vivre au Népal, parce que je crois que j'y serais plus heureux.

Notre lama prit un air très sérieux, comme si c'était là une affaire de la plus haute importance et non les sottises de garçons qui ne savaient de quoi il parlaient.

— Mais connais-tu bien le peuple népalais ? demanda-t-il très sérieusement. Sans doute as-tu rencontré quelques personnes de ce pays, mais les autres ? Connaiss-tu les basses castes, les pauvres ? Sinon, si tu n'es pas souvent allé chez eux, dans leurs maisons, tu ne peux pas savoir si tu les aimerais. Je te dis que, si tu veux rester chez nous au Tibet, tu dois consacrer toutes tes pensées au Tibet. Mais si tu veux aller au Népal, alors tu dois quitter le Tibet tout de suite, aller au Népal, et ne plus penser au Tibet car si l'on divise sa pensée on divise ses forces. Nous pouvons avoir un bon flot de pensée, ou force, ou bien nous pouvons avoir des gouttes de pluie éparses qui couvrent un vaste territoire mais n'ont pas de force. Chacun de vous doit décider ce qu'il veut faire, ce qu'il veut être et puis, une fois décidé, chacun de vous doit se donner de tout coeur et avec un esprit non divisé à la réalisation de ce qu'il veut être, car si tu décides d'aller au Népal avec la moitié de ton esprit alors que l'autre moitié décide de rester au Tibet, tu passeras tout ton temps dans l'indécision, tu seras perpétuellement inquiet, tu ne pourras jamais trouver la paix de l'esprit ou la sérénité. C'est une des grandes forces du monde, une des grandes Lois que vous devez vous rappeler. Divisez l'ennemi et vous pouvez gouverner l'ennemi ; restez vous-mêmes unis et vous

pouvez vaincre un ennemi divisé. L'ennemi peut fort bien être l'indécision, la peur et l'incertitude.

Nous nous regardâmes tous, en pensant que ce Maître-là nous comprenait vraiment. Mieux, bien mieux valait avoir pour Maître un homme qui était un homme, à qui nous pouvions parler et qui nous répondrait sans s'adresser à nous comme si nous étions des pantins. Nous songions tous à ce Maître venu de l'Inde, à son arrogance et à son mépris.

— Honorable Maître, dis-je, je voudrais poser une question. Pourquoi certains lamas sont-ils si cruels et d'autres si bons et compréhensifs ?

Le lama sourit :

— Allons, Lobsang, il est un peu tard pour aborder des sujets aussi profonds, mais je te promets que nous allons traiter de ces choses et que nous traiterons aussi des us et des abus des religions. Mais je crois que nous avons assez travaillé pour aujourd'hui.

Il se leva, et mes camarades aussi. Cependant, voyant que j'avais du mal à me relever, le lama se pencha, glissa un bras autour de mes épaules et m'aida aussi calmement, aussi naturellement que s'il l'avait fait tous les jours de sa vie.

— Allez maintenant, mes enfants, sinon vous allez trébucher dans l'obscurité et nous ne voulons pas avoir de nouvelles jambes brisées.

Les garçons partirent en courant, pleins de joie parce que la classe s'était terminée un peu plus tôt que d'habitude. Avant de me quitter, le lama se tourna vers moi :

— Lobsang, ton Guide sera là demain matin, mais je ne crois pas que tu puisses le voir avant l'après-midi ou

même la soirée car il doit faire son rapport au Grand Initié et aux membres du Conseil Suprême. Mais il te fait dire qu'il pense à toi, et le Grand Initié lui a envoyé un message disant combien Sa Sainteté était content de toi. Et ton Guide t'apporte quelque chose, Lobsang !

Sur ce, il me sourit encore, me donna une petite tape affectueuse sur l'épaule et me laissa. Je me demandai en quoi j'avais pu plaire au Grand Initié alors que j'étais en si piteux état et que tout le monde disait que je ne causais que des ennuis. Je me demandai aussi ce que mon Guide bien-aimé m'apportait. Je pouvais à peine supporter de penser à ce qu'il pouvait bien avoir pour moi, parce que jamais de ma vie je n'avais reçu de cadeau. Je sortis lentement de la salle au moment où le moine qui faisait le ménage arrivait. Il me salua aimablement et s'enquit avec une grande gentillesse de mes blessures. Je lui dis que j'allais mieux et il me déclara :

— Aujourd'hui, je nettoyais les appartements du Grand Initié quand je les ai entendu dire que tu étais destiné à de grandes choses. Et aussi que Sa Sainteté était très satisfaite de toi. Nous échangeâmes encore quelques mots, j'aidai le vieux moine à allumer les lampes à beurre et puis je descendis péniblement, passant à regret devant le corridor menant aux cuisines pour aller me réfugier dans un des petits temples. J'avais besoin d'être seul, de réfléchir, de méditer sur le passé et contempler l'avenir.

Dans une lamaserie, il n'y a guère de solitude pour un acolyte — ou un chela, qui est le terme bouddhiste — et si nous étions accablés de chagrin ou de problèmes, le seul moyen d'être seul, le seul refuge

était un de ces temples mineurs où l'on pouvait se glisser derrière une des Statues Sacrées où personne ne viendrait nous déranger. Je descendis donc et pénétrai dans un temple faiblement éclairé par des lampes à beurre crachotantes dont la fumée noircissait le mur.

Je passai devant les brûleurs d'encens, trouvai ma statue préférée et m'assis dans son ombre. À ce moment j'entendis 'Ourrrah ! Ourrrah !' et une tête noire familière me heurta le creux des reins, et puis de grosses pattes velues trouvèrent mes genoux et se mirent à les pétrir tandis que le gros chat ronronnait de plus belle.

Pendant quelques instants, je jouai avec lui, je le caressai, je lui tirai les oreilles et la queue à sa plus grande joie. Soudain il sauta sur mes genoux, s'y pelotonna et s'endormit aussitôt. Je joignis les mains et songeai à tous les incidents de ma vie, à toutes mes difficultés, au présent d'abord, en me disant qu'il était bien facile pour les autres de débiter des platitudes sur la religion, facile de parler des Règles de la Vie Juste. Mais c'était bien moins facile lorsqu'on n'était qu'un petit garçon et avait tout simplement été contraint d'embrasser une carrière ou une vocation sans avoir la moindre inclination ou le moindre désir pour une telle carrière ou vocation. bercé par mes pensées, je dus m'endormir, assis tout droit comme nous le faisons souvent pour dormir. Le vieux chat dormait, j'étais assoupi, et le temps passa à notre insu. Les ombres s'allongèrent, le soleil se coucha, la nuit tomba. Bientôt la lune argentée apparut au sommet des montagnes et dans toutes les maisons de Lhasa les lampes à beurre

se mirent à clignoter. Le vieux chat et moi dormions toujours dans l'ombre de la Statue Sacrée.

CHAPITRE SEPT

UN SOURD bourdonnement pénétra mon esprit assoupi. Tout près de moi, une grande force de pensée se déversait dans l'air réceptif. Mes pouvoirs télépathiques se réveillèrent. Je relevai ma tête lourde, soulevai mes paupières lasses. Ah, que j'étais fatigué ! Un léger mouvement sur mes genoux, une bouche tendre me saisit affectueusement la main.

— Aurrragh ! Mmmmrno ! me dit le Chat Gardien.

Il leva vers moi des grands yeux compréhensifs. La lueur vacillante des lampes à beurre teignait de rouge les iris si bleus au soleil. Doucement, si légèrement que je ne m'en aperçus qu'après son départ, le chat glissa de mes genoux et se confondit avec les ténèbres.

Mes jambes étaient ankylosées, la cicatrice de ma brûlure me tirait la peau, et j'avais l'impression qu'elle allait se détacher pour laisser de nouveau une blessure sanguinolente. Une douleur aiguë me parcourut le corps, me déchirant le dos, les côtes. J'étouffai un cri. Mais le spasme se calma et je regardai autour de moi, prudemment. Là, dans l'ombre violette de l'immense Statue Sacrée, je pouvais voir sans être vu.

Les fenêtres étaient des rectangles de nuit dans un mur d'ombres dansantes. J'apercevais le ciel comme du velours noir piqué de diamants, de rubis, de turquoises. Chez nous, dans l'air raréfié des hautes altitudes, les étoiles sont de toutes couleurs et non de simples points

lumineux comme dans les plaines. Ici, aucune fumée ne vient souiller la pureté des cieux ni obscurcir leur grandeur. Mars était rouge, comme un rubis pâle, Vénus verte et Mercure comme un éclat de turquoise. Une poussière de diamants s'étendait comme un clair chemin à perte de vue. La lune était déjà couchée et son éclat ne venait pas atténuer celui des étoiles.

Sur les murs, les ombres dansaient, se contorsionnaient ; tantôt elles évoquaient des géants tendant les bras vers le plafond, tantôt des nains rampant près du sol. Une des lampes à beurre avait besoin d'être mouchée ; sa flamme désordonnée semblait vouloir se détacher du mur comme un insecte prisonnier qui s'agitait puis retombait épuisé pour recommencer ses efforts. J'eus soudain comme un vertige ; je m'étais réveillé brusquement d'un profond sommeil, et les ombres qui se tordaient, les voix étranges qui montaient et descendaient de l'autre côté de la Statue Sacrée m'envoûtèrent. Je levai les yeux et je fus pris de panique. La statue vacillait, elle allait tomber sur moi, m'écraser ! Ses contours ondulaient et j'allais me jeter de côté malgré mes jambes douloureuses lorsque je faillis éclater de rire. C'était une illusion — des flammes dansantes qui semblaient animer le bois sculpté.

Mes douleurs s'étaient un peu calmées. Je me mis à quatre pattes et contournai sans bruit le socle de la statue afin de voir ce qui se passait dans l'enceinte du temple. Jamais je n'y avais vu célébrer un office ; nous les garçons en étions sévèrement exclus, car c'était un des plus importants des temples mineurs. De ma cachette, je me demandai ce qui se passait. Avec

précaution, relevant ma robe afin de ne pas m'y prendre les pieds et tomber, j'avançai encore et risquai un oeil.

"Voilà qui est intéressant", pensai-je. Devant moi, neuf lamas en robe safran étaient assis en rond, leurs têtes faisant face au centre du cercle, et dans le centre sur un socle ouvragé reposait Quelque Chose — Quelque Chose que je distinguais mal. Il semblait y avoir quelque chose, et pourtant il paraissait n'y avoir rien là. Je frissonnai, et les cheveux rasés se dressèrent sur ma tête comme des gardes à la parade, car les doigts glacés de la peur m'étreignaient au point que je faillis prendre mes jambes à mon cou. J'avais l'impression que, sur ce socle sculpté, se tenait une créature du monde des ombres, une créature qui n'avait pas d'existence dans ceci, notre monde, et guère d'existence dans ce monde des ombres d'où elle était venue. J'ouvris de grands yeux.

Il semblait y avoir un globe de quelque chose, ou un globe de rien ; cela semblait presque sans forme et pourtant cela ondulait ! J'aurais voulu m'approcher, regarder par-dessus l'épaule d'un des lamas, mais je risquais d'être alors surpris. Je restai donc à l'ombre de la statue, je me frottai les yeux pour en chasser le sommeil, pour tenter de mieux voir, et finalement je m'avançai à quatre pattes, sur les mains et les genoux, en glissant de côté pour voir entre les épaules de deux des lamas.

Je m'aperçus — cela me vint soudainement à l'esprit — que c'était un énorme bloc de cristal de roche, parfait, sans le moindre défaut. Il reposait sur un socle ouvragé et retenait toute l'attention des lamas assis

presque en dévotion devant lui. Ils le regardaient intensément, et pourtant pas assez intensément qu'ils dussent lui consacrer leurs yeux physiques, mais seulement, semblait-il, leur troisième oeil. 'Ma foi, me dis-je, moi aussi je suis clairvoyant.' Je cessai donc de regarder avec mes yeux et laissai mes facultés de clairvoyance les remplacer ; je vis alors dans le cristal des couleurs, un tourbillon de couleur et de fumée. Ahuri, effrayé, je me sentis tomber, tomber d'une hauteur immense, tomber du toit du monde dans le plus profond des abîmes. Mais non, ce n'était pas un abîme ; plutôt, un monde s'étendait devant moi, un monde où les couleurs étaient différentes, où les normes étaient différentes. Je le contemplais du haut d'une légère éminence et je voyais des gens errer, pleins de tristesse, douloureux. C'était des âmes perdues, des âmes sans guides, des âmes cherchant à se délivrer de leurs soucis.

Alors que j'étais assis là, transporté, comme si je me trouvais sur le plan ensoleillé d'un monde différent, les lamas continuaient de psalmodier. De temps en temps, l'un d'eux levait une main et agitait une clochette d'argent et, en face de lui, un autre faisait le même geste mais sa clochette avait un autre son. Ainsi la litanie se poursuivit, montant et descendant l'octave, en glissade, pas du tout en notes séparées comme dans les autres parties du monde, mais se confondant en accords que les murs renvoyaient et qui se répercutaient en de nouveaux accords.

Le chef de ce groupe de lamas frappa dans ses mains, son voisin agita une clochette et un troisième éleva la voix pour une prière rituelle, 'Oh, Entendez les

Voix de nos Âmes'. Ils chantèrent ensuite tous les très anciens couplets du cantique, chacun à son tour, d'abord, puis à l'unisson, et la cadence de leurs voix montait et descendait, montait et descendait, m'emportant hors du temps, me soulevant hors de moi-même.

Puis vint l'ensemble des prières de ce groupe :

*Oh ! Écoutez les Voix de nos Âmes,
Vous tous qui tremblez de peur dans le désert,
sans protection.*

*Écoutez les Voix de nos Âmes
Afin que nous puissions protéger les exposés.
Tout comme le Premier Bâton d'Encens est allumé et
que la fumée monte vers le haut,
Laissez de même s'élever votre Âme et votre Foi,
Afin de pouvoir être protégé.*

* * * * *

*Oh ! Écoutez les Voix de nos Âmes,
Vous tous tapis de peur dans la nuit.
Écoutez les Voix de nos Âmes,
Car nous serons comme une lanterne brillant
dans les ténèbres,
Nous permettant de guider les voyageurs surpris par
la nuit.
Comme le Second Bâton d'Encens est allumé et
brille de vie
Laissez votre Âme percevoir la Lumière que nous
rayonnons afin que vous puissiez être guidés.
Oh ! Écoutez les Voix de nos Âmes,*

Vous tous qui êtes coincés dans le Golfe de l'Ignorance.

Écoutez les Voix de nos Âmes,

Notre aide sera comme un pont pour traverser le gouffre,

Pour vous aider à avancer sur le Chemin.

Comme le Troisième Bâton d'Encens est allumé et que la fumée s'étend,

Laissez votre Âme faire bravement un pas en avant vers la Lumière.

* * * * *

Oh ! Écoutez les Voix de nos Âmes,

Vous tous affaiblis par la fatigue de la Vie.

Écoutez les Voix de nos Âmes,

Car nous apportons le Repos afin que votre Âme reposée reparte gaillardement

Comme le Quatrième Bâton d'Encens est allumé et que la fumée dérive oisivement,

Nous apportons le Repos afin que, dispos, vous puissiez vous élever de nouveau.

* * * * *

Oh ! Écoutez les Voix de nos Âmes,

Vous tous qui vous moquez des Paroles Sacrées.

Écoutez les Voix de nos Âmes.

Nous vous apportons la Paix ! Afin que vous puissiez vous attarder sur les Vérités Immortelles.

Comme le Cinquième Bâton d'Encens est allumé pour apporter du parfum à la Vie,

Ouvrez votre esprit afin d'être en mesure de SAVOIR !

Enfin les voix se turent. Un lama fit tinter très légèrement sa clochette, et tous les autres l'imitèrent, sur des rythmes et des sons différents formant un ensemble tonal varié, que les murs répercutèrent. Les lamas reprirent le cantique, mais tout bas, en agitant leurs clochettes. L'effet était hypnotique, mystique.

Je regardai les gens qui m'entouraient, mais étaient-ils là près de moi ? Étais-je dans un autre monde ? Ou bien les voyais-je dans le cristal ? Je ne savais plus. Pourtant, j'avais l'impression très forte d'être ailleurs, dans un autre monde où l'herbe était plus verte, le ciel plus bleu, l'ombre et la lumière plus violemment contrastées. Il y avait de l'herbe verte sous mes pieds, je la sentais ! Je pouvais y plonger mes orteils ! Je sentais l'humidité du sol imprégner mes genoux, ma robe. Mes mains aussi étaient humides et je sentais sous mes paumes les brins d'herbe et quelques cailloux. Je regardai autour de moi avec un intérêt avide. Au premier plan, je vis d'énormes rochers de pierre verdâtre marbrée de blanc. Plus loin j'en aperçus d'autres, de diverses couleurs ; celui qui m'attirait le plus était rougeâtre, strié de veinules blanches. Mais ce qui m'impressionnait le plus, c'était la réalité de cette vision ; toutes ces choses paraissaient plus normales que la normale, les couleurs plus vives, les contours plus nets.

Une légère brise soufflait ; je la sentais caresser ma joue gauche. C'était assez stupéfiant car elle m'apportait d'étranges senteurs inconnues, exotiques.

A une certaine distance j'aperçus un insecte semblable à une abeille, qui bourdonnait et voletait ; il se posa sur une petite fleur éclosée dans l'herbe et pénétra sa corolle en trompette. Je voyais tout cela sans avoir conscience du passage du temps mais soudain j'eus peur car un groupe de personnes marchait vers moi. Je les regardai, paralysé ; ces gens venaient vers moi et j'étais sur leur chemin. Certains étaient très vieux, et s'appuyaient lourdement sur des bâtons ; ceux-là marchaient pieds nus, vêtus de loques. D'autres paraissaient riches, mais sans cet air prospère qui accompagne la richesse car ce qui frappait avant tout, chez ces hommes et ces femmes, c'était leur terreur, leur angoisse ; à tout moment ils sursautaient, portaient une main à leur cœur, regardaient peureusement autour d'eux et aucun d'eux ne semblait avoir conscience de son voisin ; ils semblaient se croire seuls, oubliés, désolés, abandonnés dans une terre étrangère.

Ils avançaient ainsi en groupe mais chacun dans sa solitude, attirés par les voix que j'entendais aussi : 'Oh ! Écoutez les Voix de nos Âmes, vous tous qui errez sans guide.' Le chant psalmodié continuait, ces gens avançaient, et d'autres arrivèrent et quand ils atteignirent un certain endroit — je ne pouvais voir vraiment ce qui se passait — leur visage s'illumina d'une espèce de joie supra-terrestre, chacun se redressa comme s'il venait de recevoir la promesse d'un réconfort. Ils disparurent à ma vue, en marchant. Soudain, des cloches sonnèrent, dissonantes, et je me sentis violemment tiré, comme si on me ramenait, comme si j'étais un cerf-volant au bout d'une ficelle que

l'on ramenait en luttant contre une bourrasque qui cherchait à l'emporter.

Je contemplai l'étrange panorama et j'eus l'impression que la nuit tombait car le ciel devenait plus sombre et les couleurs perdaient leur vivacité. Les objets semblaient rétrécir. Rétrécir ? Comment était-ce possible ? Pourtant c'était indiscutable, tout rapetissait, et non seulement ils diminuaient mais un brouillard semblable aux nuages célestes commençait à recouvrir la face de ce monde ; sous mes yeux horrifiés, tandis que tout devenait de plus en plus petit, le brouillard se changea en nuées d'orage, et le tonnerre gronda accompagné d'éclairs.

Je m'élevais, dans les airs, je montais de plus en plus haut à mesure que le monde devenait plus petit. En regardant la terre je la vis tourner sous mes pieds, et je me raisonnai, je me dis qu'elle ne pouvait pas tourner là-bas sous mes pieds puisque j'étais à quatre pattes dans le temple. Mais y étais-je ? Étourdi, égaré, je ne savais que penser lorsque je ressentis encore une fois cette secousse violente, effrayante, une secousse qui faillit bien me faire perdre l'esprit.

Pris de vertige, je levai la main pour me frotter les yeux. Et quand je les rouvris, je vis que le cristal n'était plus que du cristal de roche sans défaut, ce n'était plus un monde étrange mais une roche sans vie et sans lumière. Il était posé sur son socle sculpté comme une gemme, ou une idole, ou je ne sais quoi, et non pas comme l'admirable instrument d'une expérience sans pareille. Lentement, un des lamas se leva et prit à la base du socle une étoffe de velours noir. Il la déploya respectueusement et en recouvrit le cristal en la

bordant bien tout autour. Il se prosterna trois fois et alla reprendre sa place. À ce moment son regard stupéfait me découvrit. Pendant une seconde ou deux il resta pétrifié ; le temps lui-même était paralysé, me sembla-t-il. J'entendis mon coeur battre un grand coup et s'arrêter. La nature, l'éternité, tout l'univers retenait sa respiration, attendant de savoir ce qui allait se passer.

Un murmure courut parmi les lamas. Le plus proche de moi se releva et vint vers moi. C'était le plus grand mais, à mes yeux terrifiés, il me parut plus monumental encore que le Potala lui-même. Il me dominait de toute sa hauteur et il allait parler quand un autre lama me reconnut.

— C'est Lobsang, le garçon de Mingyar, dit-il, avec soulagement me sembla-t-il. C'est notre garçon le plus télépathique. Qu'on l'amène.

Le lama géant se pencha et glissa ses mains énormes sous mes épaules, puis il me souleva dans ses bras car, ayant appris que j'étais le 'garçon de Mingyar', il devait savoir que je pouvais à peine marcher, aussi m'évita-il cette peine. Il me porta dans le cercle des lamas qui se mirent à me regarder comme s'ils allaient scruter mon âme, comme s'ils allaient scruter à travers mon âme, au-delà, et dans les autres royaumes conduisant au Sur-moi.

J'avais grand-peur car je me demandais si je n'avais pas fait quelque chose de formellement interdit. J'avais choisi ce temple-là parce que les autres étaient en général pleins de petits garçons bruyants que la méditation intéressait peu. Moi, je voulais méditer.

— Lobsang ! me dit un vieux lama tout parcheminé, que fais-tu ici ?

— Honorable Maître, répondis-je humblement, depuis longtemps j'ai l'habitude de venir dans ce temple mineur pour mes méditations privées, et je m'assieds derrière une des Statues Sacrées afin de ne pas déranger d'autres personnes qui méditent. Je n'avais nullement l'intention d'interrompre votre office et en fait — à cela je pris un air penaud — je me suis endormi et je n'ai été réveillé que lorsque vous avez commencé à chanter.

Sur la gauche, la lampe à beurre mal mouchée expira soudain dans un sifflement et un nuage de fumée âcre. Dans les ténèbres, en dehors du cercle, retentit une voix familière.

— Mrrroua ! Mmmmrrouah !

Mon Ami Chat se glissa entre deux lamas assis, vint vers moi d'un air important, la queue toute droite et me donna un petit coup de tête amical. Je tendis vers lui une main tremblante et passai mes doigts dans sa fourrure. Il leva les yeux vers moi, se frotta contre moi, fit 'Aarah !' et s'en alla dignement, en se frayant un passage entre deux autres lamas.

Tous les lamas se regardèrent avec surprise, et puis je les vis sourire.

— Ainsi notre gardien te connaît bien, Lobsang ! Il a dit beaucoup de bien de toi, sais-tu ? Il t'a assuré de son dévouement et nous a dit que tu as parlé sans mentir.

Un silence tomba, rompu enfin par le vieux lama parcheminé, qui semblait être le supérieur du groupe ;

il regarda à tour de rôle chacun des autres participants de cet office et déclara :

— Oui, je me souviens. C'est le garçon qui doit recevoir un enseignement particulier. Nous attendions le retour de son Guide avant de le convoquer ici mais, comme il est là, nous allons mettre à l'épreuve son expérience et ses capacités, afin de le juger sans être gênés par l'influence de son puissant Guide.

Un murmure d'assentiment courut autour du cercle et puis ils se concertèrent à voix si basse que je ne pus rien comprendre. C'était les lamas hautement télépathiques, les grands clairvoyants, ceux qui aidaient les autres et voilà que j'étais assis parmi eux, frissonnant de peur sans doute, mais avec eux. Un des lamas se tourna enfin vers moi.

— Lobsang, nous avons beaucoup entendu parler de toi, de tes pouvoirs, de tes possibilités et de ton avenir. En fait, c'est nous qui avons enquêté et étudié le Registre des Probabilités pour savoir ce qui pourrait t'arriver. Aujourd'hui, consens-tu à subir une épreuve afin que nous puissions déterminer l'étendue de tes pouvoirs ? Nous aimerions t'emmener faire une promenade dans l'astral, et dans le monde au-dessous de l'astral. Nous voulons t'emmener comme un 'fantôme à travers notre Potala'.

Je le considérai avec inquiétude. On voulait me faire faire une promenade ? Mais comment pensaient-ils que je marcherais ? Je pouvais boitiller le long des corridors mais c'était tout, mes jambes n'étaient pas suffisamment guéries pour me permettre de *MARCHER* avec assurance ! J'hésitai, réfléchis, en tortillant entre

mes doigts un pan de ma robe. Finalement je répondis :

— Honorables Maîtres, je sais que je suis à vos ordres et en votre pouvoir mais je dois dire que je ne peux guère marcher, à cause de mes accidents. Cependant, en bon moine, je me place à votre disposition en espérant que mon Guide approuverait cette décision.

Personne ne rit, personne ne sourit de cette déclaration bien pompeuse venant d'un aussi jeune garçon sans expérience, mais je faisais de mon mieux et que pouvait-on demander de plus ?

— Lobsang, nous voulons que tu t'allonges par terre puisque tes jambes ne te permettent pas d'adopter la position rituelle. Couche-toi.

Le vieux lama prit un coussin et le glissa sous ma tête, puis il me fit croiser les mains et les disposa sur mon abdomen, entre l'extrémité du sternum et l'ombilic. Cela fait, les lamas portèrent respectueusement le cristal au pied de la Statue Sacrée et s'installèrent de nouveau en rond autour de moi, ma tête occupant le centre précis de ce cercle. Un des lamas se releva et revint avec des bâtonnets d'encens et un petit brasero. Je faillis me couvrir de honte en éternuant quand un nuage de fumée passa sur ma figure et me piqua le nez.

Je sentis alors mes paupières s'alourdir, et une immense lassitude m'envahit. Les lamas ne me regardaient pas, ils regardaient un point loin au-dessus de moi. Je me forçai à rouvrir les yeux : je vis leur menton, leurs narines mais ne pus distinguer leurs yeux tant leur tête était renversée en arrière. Je me demandai ce qu'ils pouvaient bien regarder ainsi.

L'encens se mit à grésiller. Soudain j'eus l'impression que le temple bougeait, que les murs ondulaient. J'avais entendu parler des tremblements de terre et je crus que notre Potala était secoué par un séisme. La panique me prit et je dus faire de grands efforts pour rester immobile, de crainte de faire honte à mon Guide si je me relevais pour sortir précipitamment du temple alors que les lamas ne bougeaient pas.

Le balancement persista au point que j'en eus mal au coeur. Et puis il me sembla que j'étais soulevé de terre, je vis approcher les poutres du plafond et je levai une main pour me protéger. A ma profonde surprise, ma main traversa la poutre sans même déranger la poussière qui la recouvrait.

Encore terrifié par ce mystère, je retombai rapidement et atterris aux pieds de la Statue Sacrée. Je tendis vraiment une main, sachant que mes jambes ne me soutiendraient pas mais, encore une fois, ma main traversa complètement la Statue, et mes jambes étaient fortes et fermes, je n'éprouvais nulle douleur, aucun inconfort. Je me retournai. Le groupe de lamas n'avait pas bougé. Si ! L'un d'eux avait quitté sa place. Il se tenait debout à côté de moi et une de ses mains me prenait le coude. Il me parut lumineux, plus grand que tout à l'heure et, levant les yeux vers la Statue Sacrée je vis aussi qu'elle semblait avoir grandi. La peur me crispa l'estomac mais le lama me rassura en souriant.

— Ne crains rien, Lobsang, tu ne dois pas avoir peur. Viens avec moi.

Il me guida, une main tenant mon bras. Nous contournâmes le cercle des lamas. Je me retournai vers

le centre du cercle mais il n'y avait rien ; mon corps n'était plus là. Je me tâtai avec précaution, mes membres me parurent solides, bien charnels. Furtivement, je touchai le lama qui m'accompagnait et sa chair était aussi réelle que la mienne. Il surprit mon geste et se mit à rire.

— Lobsang ! Lobsang ! Tu es maintenant dans un état différent avec ton corps. Seuls ceux qui possèdent la plus grande habileté occulte, une habileté innée, peuvent faire cela. Mais viens avec moi.

Nous nous dirigeâmes vers un des côtés du temple. Le mur approchait. Je m'arrachai à l'étreinte du lama et voulus me détourner, en m'exclamant :

— Non ! Nous allons nous faire du mal si nous continuons. Ce mur est épais, et dur !

Le lama me saisit de nouveau le bras :

— Viens, te dis-je ! Quand tu auras un peu plus d'expérience, tu verras comme tout cela est simple.

Il passa derrière moi, appliqua ses deux mains sur mes omoplates et me poussa. Le mur se dressait devant moi, une muraille grise aux pierres énormes. Il me poussa encore un peu et alors j'éprouvai la sensation la plus extraordinaire de ma vie : je pénétrais sans effort dans l'épaisseur du mur ! Il me sembla que tout mon corps était chatouillé par des millions, des milliards de petites bulles qui rebondissaient et s'écrasaient contre moi sans me gêner, sans ralentir ma progression mais provoquant une espèce de picotement plaisant. J'avais sans la moindre difficulté, mais j'avais l'impression de marcher dans une tempête de sable ou de poussière qui cependant ne m'aveuglait pas ; je tendis les mains pour essayer d'attraper ce

sable ou cette poussière mais les grains infimes traversèrent mes paumes, ou le contraire, je ne sais. Derrière moi, le lama rit tout bas, en me poussant plus fort, et j'émergeai soudain de l'autre côté du mur, dans le corridor. Un vieillard surgit soudain, portant deux lampes à beurre et un objet quelconque sous le bras. Je voulus l'éviter mais il était trop tard. Aussitôt je m'excusai de l'avoir bousculé ; cependant le vieillard passa son chemin. Il avait traversé mon corps sans s'en apercevoir ! Ou peut-être était-ce moi qui l'avais traversé — mais ni lui ni moi n'eûmes conscience de ce contact.

Guidé par le lama, je longuai des corridors, visitai avec lui des entrepôts et descendis à la cuisine.

Le vieux moine-cuisinier était là, assis sur un grand sac de cuir. Il se grattait et se curait les dents avec un brin de paille en grommelant :

— Aïe ! Il doit être temps de préparer le repas, je suppose. Quelle vie ! De la tsampa, encore de la tsampa, toujours de la tsampa, et tant de ventres à nourrir !

Nous repartîmes. Mes jambes m'obéissaient, je ne les sentais plus et, à vrai dire je ne pensais plus à mes blessures car je ne souffrais pas. Nous prenions soin de ne jamais troubler l'intimité des autres, nous ne pénétrâmes dans aucune cellule, aucun dortoir. Nous descendîmes ainsi jusqu'aux caves, jusqu'aux celliers et là nous vîmes mon vieil ami, Honorable Minou, couché de tout son long et profondément endormi. Il devait rêver car ses pattes et ses moustaches frémissaient et ses oreilles étaient couchées. Nous approchâmes sans bruit, pensions-nous, mais soudain le chat se réveilla

en sursaut, fit le gros dos, le poil hérissé, en crachant sa colère. Cela ne dura qu'un instant. Ses yeux louchèrent tandis qu'il regardait dans l'astral (comme peuvent le faire tous les chats) et il se mit à ronronner en me reconnaissant. Je voulus le caresser mais naturellement ma main le traversa. Ce fut pour moi une bien remarquable sensation car j'avais souvent caressé Honorable Minou et jamais encore ma main ne l'avait pénétré. Il parut aussi amusé que j'étais dérouté et me donna un petit coup de tête affectueux, qui me traversa de part en part et ce fut à son tour d'être surpris. Et puis il parut hausser les épaules, se recoucha en rond et se rendormit.

Pendant longtemps, nous errâmes dans la lamaserie, traversant les épaisses murailles de pierre, les planchers, les plafonds, jusqu'à ce que le lama me dise :

— Descendons, maintenant, car nous sommes allés assez loin pour une première fois.

Il me prit le bras et nous plongeâmes à travers le sol, émergeant sous un plafond, et ainsi descendîmes de plusieurs étages pour arriver enfin dans le couloir où se trouvait le temple. Une fois encore nous approchâmes du mur mais je n'hésitai plus. J'avançai hardiment, traversai la muraille et retrouvai les myriades de bulles et leur agréable picotement.

Les lamas étaient toujours assis en rond et celui qui m'avait guidé dans notre promenade me dit d'aller m'allonger de nouveau, à la même place. Je lui obéis, et au même instant je sombrai dans un profond sommeil.

CHAPITRE HUIT

UNE CLOCHE tintait au loin, et puis le son se rapprocha et elle se mit à sonner à toute volée. Bong ! Bong ! Bong ! Une cloche ? me dis-je, étonné. Et elle sonnait au même rythme que les battements de mon coeur ! La panique me prit. J'avais trop dormi, j'allais être en retard pour le premier office ! J'ouvris péniblement les yeux mais ne distinguai que neuf horribles taches blanches au sommet d'espèces de flammes couleur de safran. Où étais-je ? Que s'était-il passé ? Étais-je encore tombé du toit ? Reprenant conscience, j'éprouvai diverses douleurs aiguës dans le dos, qui achevèrent de me réveiller.

Alors la mémoire me revint d'un coup et je vis que j'étais couché de tout mon long sur le sol dallé si froid, si froid ! Mon bol avait glissé et se trouvait entre mes omoplates. Mon sac d'orge — en cuir dur — s'enfonçait dans mes côtes. Je tournai lentement la tête ; les neuf lamas assis en rond me contemplaient. C'était EUX, les horribles taches blanches sur des flammes de safran ! J'espérai qu'ils ne pourraient connaître mes pensées.

— Mais SI, Lobsang, me dit l'un d'eux en souriant. Nous savons. Tes pensées télépathiques sont fort nettes. Mais relève-toi, lentement. Tu t'es fort bien conduit et tu as pleinement justifié la bonne opinion de ton Guide.

Je me relevai avec précaution, et reçus aussitôt un bon coup de tête. Le vieux chat me contourna en ronronnant et se frotta contre ma main pour se faire caresser. Distraitement, je glissai mes doigts sur son épaisse toison, en m'efforçant de rassembler mes

pensées et me demandant ce qui allait encore m'arriver.

— Eh bien, Lobsang, il me semble que pour une première fois, tu as bien réussi à sortir de ton corps, me dit le lama qui m'avait accompagné dans mes pérégrinations. Nous devons recommencer souvent, jusqu'à ce qu'il te soit aussi facile de te débarrasser de ton corps que de ta robe.

— Mais, Honorable Lama, protestai-je étonné, je n'ai PAS quitté mon corps ! Je l'ai emporté avec moi.

— Comment ? Que veux-tu dire ? s'exclama-t-il, stupéfait. Tu as voyagé en esprit avec moi !

— Honorable Lama, rétorquai-je, j'ai bien regardé le cercle et mon corps n'était pas là, il n'était pas couché par terre, alors j'ai bien dû l'emporter avec moi.

Le très vieux lama, le plus petit des neuf, me sourit.

— Tu commets une erreur fréquente, Lobsang. Car tes sens sont encore troublés.

Je me tournai vers lui. Très franchement, je ne comprenais pas un mot de ce qu'il me disait et il me sembla que c'était SES sens qui étaient troublés car j'étais bien capable de savoir si j'avais vu ou non mon corps, et si je ne l'avais pas vu c'est qu'il n'était pas là. Sans doute devinèrent-ils à mon expression sceptique que je ne comprenais pas car un autre lama intervint :

— Je vais te donner ma propre version de ces faits, Lobsang. Écoute-moi attentivement, car ce que je vais te dire est élémentaire et pourtant cela trouble beaucoup de gens. Tu étais allongé par terre, et comme c'était la première fois que tu voyageais dans l'astral nous t'avons aidé, nous t'avons soutenu tandis que ta forme astrale échappait à ta forme physique et parce

que nous avons une grande expérience tu n'as rien senti, aucune secousse, aucun trouble. Par conséquent, il est évident que tu ne te rendais pas compte que tu quittais ton corps.

Je le regardai ahuri, mais je sentais qu'il avait raison. Oui... Je ne m'étais pas rendu compte que je quittais mon corps, personne ne m'avait prévenu. Mais pourtant je me souvenais bien d'avoir regardé le cercle et de n'y avoir rien vu ! Je secouai la tête pour m'éclaircir un peu les idées ; tout cela me semblait bien trop profond pour mon entendement. J'avais quitté mon corps, bon, et pourtant mon corps n'était pas resté couché là, donc s'il n'était pas là où était-il, pendant que je me promenais et pourquoi ne l'avais-je pas vu couché ici ou là ? À ce moment le vieux chat me donna un nouveau coup de tête et sauta sur mes genoux, enfonçant ses griffes dans ma robe en ronronnant, et se mit à me pétrir les jambes. Le lama qui venait de me parler éclata de rire.

— Tu vois ! Le vieux chat te dit de gratter ton cerveau et de le nettoyer afin de pouvoir percevoir les choses !

J'allongeai les mains et les passai à rebrousse-poil sur le dos du chat. Il ronronna de plus belle, et puis soudain il se laissa aller, de tout son poids. Sa tête pendait d'un côté de mes genoux, son arrière-train de l'autre, et sa queue s'allongeait sur le sol. Ces chats étaient plus grands que les chats ordinaires, ils étaient normalement féroces, mais tous nos chats de temple semblaient me reconnaître comme un frère ou quelque chose du genre, car j'étais certainement aussi populaire auprès d'eux qu'ils l'étaient auprès de moi.

— Laisse-le dormir, me dit le lama. Peut-être te donnera-t-il un bon coup de griffe de temps en temps pour réveiller ton attention. Bien ! Écoute-moi, à présent. Les gens voient ce qu'ils s'attendent à voir. Souvent ils ne voient pas les choses les plus évidentes. Par exemple, me demanda-t-il en me regardant fixement, combien de balayeurs y avait-il dans le corridor quand tu y es passé ? Qui était celui qui balayait dans l'entrepôt à grain ? Et si le Père Abbé t'avait convoqué pour te demander de lui dire si tu avais vu quelqu'un dans le couloir intérieur, qu'aurais-tu répondu ?

Il attendit ma réponse mais comme je le dévisageais — bouche bée, j'en ai bien peur — il poursuivit :

— Tu lui aurais dit que tu n'avais vu personne dans le couloir intérieur parce que la personne qui y était avait parfaitement le droit d'y être, et y est toujours tellement à sa place, que tu ne pouvais la remarquer. Ainsi — tu aurais répondu que tu n'avais vu personne dans ce couloir.

Un autre lama prit la parole :

— Les Maîtres de Discipline ont parfois bien des difficultés quand ils font une enquête ; ils demandent si un étranger est venu, ou si quelqu'un est entré dans tel ou tel bâtiment, et invariablement le gardien de ce bâtiment leur répond qu'il n'a vu personne. Et pourtant de nombreuses personnes sont entrées et sorties, des Maîtres de Discipline, un ou deux lamas, un messenger d'une autre lamaserie. Mais comme leur présence est normale, quotidienne, ils ne sont pas remarqués et, quant à être observés, ils pourraient aussi bien être invisibles.

L'un de ceux qui n'avait pas encore parlé hocha la tête :

— Oui, c'est exact. Je vais te demander, Lobsang, combien de fois tu es venu dans ce temple ? Souvent, je crois ? Et cependant, à en juger par ton expression tout à l'heure tu n'avais jamais vu le socle sur lequel repose le cristal. Il est là depuis deux cents ans, il n'a jamais quitté ce temple et pourtant tu avais l'air de le voir pour la première fois. Il a toujours été là mais pour toi c'était un objet commun, usuel, par conséquent invisible.

Le lama qui m'avait accompagné dans ma promenade dans l'astral reprit :

— Toi, Lobsang, ignorais tout de ce qui se passait, tu ne savais pas que tu quittais ton corps, ainsi tu ne t'attendais pas à voir ton corps. Donc, quand tu as regardé, tu as vu les lamas assis en rond et ton attention s'est bien gardée de chercher ton corps. Il en est de même en hypnotisme ; nous pouvons hypnotiser une personne et lui faire croire qu'elle est absolument seule dans une pièce ; elle regarde autour d'elle, elle regarde tout sauf la personne qui se trouve dans la pièce avec elle. La personne hypnotisée, à son réveil, est prête à jurer qu'elle était seule, en toute sincérité. De même, tu as soigneusement évité de regarder l'endroit où ton corps était allongé, à la vue de tous. Tes yeux ont suivi le périmètre de notre cercle, ont fait le tour du temple mais n'ont pas regardé le seul endroit que tu croyais vouloir regarder.

Cela me donna vraiment à réfléchir ; j'avais déjà entendu parler de quelque chose comme cela, auparavant. J'avais vu une fois un vieux moine

souffrant d'une migraine douloureuse. Il m'expliqua ensuite que les choses qu'il regardait n'étaient pas là ; s'il regardait une chose en face de lui, il ne pouvait voir que les choses de côté, mais s'il regardait de côté, il pouvait voir les choses en face de lui. Il me dit que c'était comme de regarder à travers une paire de tubes placés sur ses yeux, ce qui lui faisait l'effet de porter des oeillères.

Un lama (je ne savais les différencier alors) me déclara :

— Les choses évidentes peuvent souvent rester invisibles parce que plus un objet est commun, familier, moins il est remarquable. Pense à l'homme qui nous apporte l'orge ; tu le vois tous les jours et pourtant tu ne le vois pas. Sa silhouette est si familière que si je te demandais qui est venu à la cuisine ce matin tu me répondrais 'personne', parce que tu ne considérerais pas le livreur d'orge comme une personne mais comme une chose qui accomplit toujours la même action à la même heure.

Il me semblait bien extraordinaire que, étant allongé sur le sol, j'eusse été incapable de voir mon propre corps. Cependant, j'avais tellement entendu parler d'hypnotisme et de voyages dans l'astral que j'étais tout à fait capable d'accepter leurs explications. Le vieux lama parcheminé me sourit.

— Nous allons bientôt te donner une instruction particulière, afin que tu puisses quitter ton corps aisément à n'importe quel moment. Comme tout le monde, tu voyages dans l'astral chaque nuit, tu t'en vas dans de lointains endroits, et puis au matin tu les a oubliés. Mais nous voulons te montrer combien il est

facile pour toi de quitter ton corps à ta guise, de voyager dans l'astral et d'en revenir en gardant le souvenir de tout ce que tu y as vu, de tout ce que tu y as fait. Si tu parviens à accomplir cela, tu pourras te rendre dans les grandes villes du monde et tu ne seras plus isolé ici, au Tibet, mais tu auras l'occasion d'acquérir de nouvelles connaissances, de te familiariser avec d'autres cultures.

Je réfléchis à ce propos. Je m'étais souvent demandé comment certains des plus grands lamas pouvaient être aussi savants ; ils me paraissaient supérieurs, des Êtres à part, indifférents aux petites mesquineries de la vie quotidienne, capables de savoir ce qui se passait à tous moments dans n'importe quelle région de notre pays. Je me rappelai alors une visite que nous avons faite, mon Guide et moi. Nous nous étions rendus chez un vieillard à qui l'on m'avait présenté et nous avons causé ou, plutôt, mon Guide et lui s'étaient entretenus tandis que je les écoutais respectueusement. Soudain, le vieillard avait levé une main en disant : 'On m'appelle !' Sur quoi il avait semblé se retirer, la lumière avait quitté son corps et il était resté immobile, comme un mort, comme une coquille vide. Mon Guide ne bougea pas, et me fit signe de l'imiter et de me taire. Les mains croisées sur les genoux, nous attendîmes longtemps, sans bouger, sans parler. Je considérai avec grand intérêt le vieillard apparemment mort, pendant dix minutes, vingt peut-être — il est difficile d'évaluer le temps dans ces circonstances — rien ne se passa. Enfin, le vieillard reprit des couleurs, et s'agita en ouvrant les yeux. Alors — jamais je ne l'oublierai — il raconta à mon Guide ce qui se passait au

même instant à Shigatse, une ville fort lointaine. Il me vint à l'idée que c'était un système de communications bien meilleur que tous les remarquables appareils qui existaient, disait-on, dans le monde occidental.

Je rêvais de pouvoir voyager dans l'astral, d'aller n'importe où à ma guise, de pouvoir franchir les montagnes, les mers, les océans, de visiter les pays étrangers. Et ces hommes, ces neuf lamas allaient me l'enseigner !

Le vieux chat bâilla, ses moustaches frémissèrent et il se releva pour s'étirer, en faisant le gros dos, si haut que je crus qu'il allait se rompre l'échine. Enfin il sauta à terre et partit en passant avec arrogance entre deux lamas qu'il repoussa, et disparut dans les ténèbres derrière la Statue Sacrée. Le vieux lama parcheminé reprit la parole :

— Il est temps de mettre fin à cette séance, car nous ne sommes pas venus ici pour donner des leçons à Lobsang. Ce qui s'est passé n'est qu'un incident et nous devons reprendre nos travaux. Nous reverrons Lobsang au retour de son Guide.

Un autre lama se tourna vers moi et me dévisagea froidement :

— Il te faudra étudier avec beaucoup d'attention, Lobsang. Tu as beaucoup à faire dans la vie, tu auras des épreuves, de la souffrance, tu voyageras loin et souvent. Mais à la fin tu accompliras ce qui est ta tâche. Nous allons te donner la formation de base.

Ils se levèrent, allèrent chercher le cristal sur le socle et l'emportèrent hors du temple.

J'étais médusé. Une tâche ! Des épreuves ? Mais ne m'avait-on pas toujours dit que j'aurais une vie dure,

une tâche à accomplir ? Alors pourquoi me le répéter ? Et puis, au fond, pourquoi devais-je accomplir cette tâche, quelle qu'elle fût, et pourquoi était-ce toujours moi qui devais souffrir ? Plus on m'en parlait, moins cela me plaisait. Cependant, j'avais grande envie de voyager dans l'astral et de voir toutes les choses dont j'avais entendu parler. Je me relevai péniblement, et marmonnai quelques paroles méchantes tandis que mes douleurs se réveillaient. J'avais des fourmis dans les jambes, quelques plaies et bosses, et une douleur aiguë dans le dos, là où mon bol avait soutenu mes omoplates. Songeant à ce désordre, j'arrangeai ma robe et remis mes pauvres biens à leur place accoutumée. Enfin, regardant une dernière fois autour de moi, je m'apprêtai à quitter le temple.

Sur le seuil, je fis rapidement demi-tour et me hâtai d'aller éteindre les lampes à beurre vacillantes. Je les mouchai toutes, car c'était mon devoir puisque j'étais le dernier à sortir. En retournant à tâtons vers la porte ouverte je faillis éternuer tant l'âcre senteur de beurre fondu et de mèche brûlée me piquait les narines. Dans un coin une des lampes étincela un instant et s'éteignit.

Dans le couloir, j'hésitai et puis, ma décision prise, je tournai à droite. L'éclat des étoiles, par les fenêtres sans vitres, illuminait le corridor d'une lueur argentée. Je tournai au coin du couloir suivant et m'arrêtai soudain en me disant qu'ils avaient raison... Oui, naturellement ! Réfléchissant, je m'aperçus que j'étais bien souvent passé par ici, devant un vieux moine assis dans une cellule. Je le voyais tous les jours et pourtant ne l'avais jamais remarqué. Je retournai sur mes pas et risquai un oeil à la porte de la cellule. Il était là, assis

par terre, aveugle, et faisait tourner inlassablement un grand Moulin à Prières. Quand on passait dans le couloir, on entendait toujours le cliquetis du Moulin du vieux moine aveugle, qui ne se taisait jamais. Il restait assis là, dans la même position, jour après jour, persuadé que sa tâche était de faire tourner le Moulin à Prières ; il ne vivait que pour cela, dans la crainte que le Moulin interrompît sa rotation perpétuelle. Nous qui passions si souvent, nous n'entendions plus le cliquetis, nous y étions si habitués que nous ne remarquions même pas le vieux moine.

Debout sur le seuil obscur, je remuai de vagues pensées tandis que le Moulin tournait en cliquetant et que le vieillard psalmodiait tout bas :

— Om ! Mani padmi hum ! Om ! Mani padmi hum !

Il avait la voix rauque, les mains noueuses. Je le distinguais à peine et lui ne pouvait me voir ; il tournait le Moulin, comme il l'avait toujours fait, depuis la nuit des temps, c'est-à-dire avant ma naissance. 'Pendant combien de temps pourra-t-il encore le tourner ?' me demandai-je. Cependant, il m'avait permis de comprendre que les gens deviennent invisibles quand leur présence est si familière qu'on ne les remarque plus. Je compris aussi que les sons deviennent silence lorsqu'on y est trop habitué.

Je songeai aux moments où j'avais été tout seul dans une cellule obscure et qu'au bout d'un certain temps j'avais perçu tous les sons de mon corps, le bouillonnement du sang dans mes veines et mes artères, et puis le battement régulier de mon cœur. J'entendais aussi, finalement, l'air passant dans mes poumons et les légers craquements de mes muscles et

de mes os quand je changeais de position. Nous sommes de bruyantes mécaniques, pensai-je, et pourtant lorsque d'autres sons nous entourent, attirant notre attention, nous n'entendons pas ceux qui sont là en permanence.

Je me grattai la tête. Puis je me dis que la nuit devait être déjà fort avancée et que bientôt les trompettes sonneraient pour nous appeler à matines, à l'office de minuit. Je n'hésitai plus et, serrant ma robe autour de moi, je descendis au dortoir. Dès que je fus allongé sur le sol je sombrai dans un profond sommeil.

Je dormis peu cependant ; je me tournai et retournai, grognai et gémis, pensant à la Vie telle qu'elle était dans une lamaserie. Autour de moi, les garçons ronflaient, se retournaient, marmonnaient en dormant. L'un d'eux, qui souffrait des amygdales, émettait un curieux son gargouillant si bien que je finis par aller le retourner sur son côté. Je me recouchai et, allongé sur le dos, je me plongeai dans mes pensées. Je perçus au loin le cliquètement monotone d'un Moulin à prières qu'un moine faisait tourner inlassablement afin que ses prières fussent portées vers les cieux. J'entendis les sabots étouffés d'un cheval sur le chemin. La nuit n'en finissait pas, le temps semblait s'être arrêté. La vie était une éternité d'attente où rien ne bougeait, où le silence régnait, rompu seulement par le cliquetis d'un Moulin à Prières, des ronflements, le pas d'un cheval. Je dus m'assoupir...

Je me relevai péniblement. Le sol était dur, la pierre des dalles glacée. Près de moi, un garçon appelait sa mère, en dormant. J'allai à la fenêtre d'un pas raide, contournant soigneusement tous ces corps inertes. Le

froid était intense, annonçant de la neige. Au-dessus de l'immense chaîne de l'Himalaya, l'aube se devinait à de vagues lueurs fugaces, avant de descendre avec des doigts de roses vers notre Vallée encaissée, pour la naissance d'un nouveau jour.

Les légers plumets de neige poudreuse voletant éternellement sur les hauts sommets se teignaient déjà d'or et sur les cimes scintillaient des arcs-en-ciel frissonnants que le vent déformait et reformait sans cesse. Soudain, des rayons de lumière éclatante jaillirent tandis que le soleil faisait son apparition au-dessus des cols vertigineux, apportant la promesse du jour. Les étoiles pâlirent. La voûte céleste n'était plus violette mais mauve, et puis grise et enfin d'un bleu limpide et pâle. Toutes les montagnes étaient ourlées d'or tandis que le ciel s'eclaircissait de plus en plus. Lentement, le disque d'or du soleil s'éleva au-dessus des montagnes et inonda notre Vallée de ses rayons glorieux.

Le froid était intense. Des cristaux de glace tombèrent du ciel et s'écrasèrent sur le toit en tintant délicatement. L'air vif me pénétrait, me gelait la moelle des os. Quel singulier climat, pensai-je ; parfois il faisait trop froid pour qu'il neige, et souvent à midi, le même jour, la chaleur devenait intolérable. Et puis, en un clin d'oeil, une tempête faisait rage et le vent emportait tout. Sur les montagnes, la neige était éternelle, elle était toujours là, profonde, mais sur les flancs exposés au midi, elle fondait aussi vite qu'elle tombait. Notre pays était situé à une très haute altitude, l'air était raréfié, l'atmosphère si limpide et claire qu'elle ne filtrait plus les rayons ultra-violets (ou

générateurs de chaleur) du soleil. L'été, nous transpirions abondamment mais, si un nuage soudain cachait le soleil, la température baissait aussitôt au-dessous de zéro — et cela en quelques minutes.

Nous subissions souvent de grandes tempêtes de vent. La grande barrière de l'Himalaya retenait les nuées d'orage qui se formaient au-dessus de l'Inde, provoquant une inversion de la température. Alors, de terribles bourrasques dévalaient le flanc de la montagne et venaient tourbillonner dans notre Vallée, balayant tout devant elles. Les gens qui osaient sortir pendant une tempête devaient porter des masques de cuir sinon leur visage risquait d'être complètement écorché, pelé par la poussière des rochers, apportée par le vent des plus hauts sommets. Les voyageurs surpris sur la route, dans les cols, risquaient d'être emportés avec leurs tentes et leurs chameaux.

Tout en bas, dans la pâle lueur de l'aurore, un yak meugla tristement. Comme s'il avait lancé un signal, les trompettes retentirent sur le grand toit. Les conques gémirent et grondèrent, la montagne répercuta en désordre leurs échos, et je crus entendre la voix d'un orgue puissant. Autour de moi je perçus les mille sons divers d'une communauté qui s'éveille à la vie. Un chant psalmodié dans le grand Temple, le hennissement des chevaux, les marmonnements maussades des jeunes garçons grelottant dans l'air glacé et, en accompagnement incessant, le cliquetis des Moulins à Prières disséminés dans tous les bâtiments, que faisaient tourner éternellement de très, très vieux moines qui pensaient que c'était là leur unique raison de vivre.

Toute la lamaserie s'éveillait. D'instant en instant l'activité allait croissant. Des têtes rasées apparaissaient aux fenêtres, dans l'espoir d'une journée plus chaude. Une chose noire, informe, tomba du ciel et passa sous mes yeux pour aller s'écraser sur les rochers, au pied des murs. Un bol, pensai-je, et maintenant celui qui l'a perdu devra se passer de petit déjeuner jusqu'à ce qu'il s'en procure un autre. Le déjeuner ? Mais naturellement ! Une nouvelle journée commençait, et j'aurais sans doute besoin de toutes mes forces car j'espérais bien que cette journée verrait revenir mon Guide et avant que je puisse le voir il y aurait la classe, l'office dans le temple — mais avant tout — le petit DÉJEUNER !

La tsampa est un ragoût bien peu appétissant mais je n'avais rien mangé d'autre, à part quelques confiseries venues de l'Inde, et cela bien rarement. Je suivis donc mes camarades dans le couloir, et notre petite troupe fut bientôt rejointe par des moines sortant des cellules.

A l'entrée du réfectoire, j'attendis un moment que tout le monde soit assis, car je marchais si difficilement que j'avais toujours peur d'être renversé dans la foule. J'entrai finalement et pris ma place parmi les hommes et les petits garçons assis par terre, les jambes croisées (tous sauf moi, assis les jambes repliées sous moi). Nous étions nombreux, au moins deux cent cinquante, à la fois assis en rang. Des moines-serveurs vinrent remplir nos bols de tsampa, passant entre les rangées avec leurs chaudrons et leurs grandes louches, distribuant des portions équitables à chacun. Mais avant de manger nous devons attendre le signal du

Maître de Service. Enfin, lorsque tout le monde fut servi, un vieux lama monta sur l'estrade.

Il nous contempla un moment, puis il souleva le premier feuillet de son livre ; nos pages, je dois le dire, étaient de très longues feuilles de papier qui n'étaient pas réunies ensemble ni reliées comme les livres occidentaux. Ce lama souleva le premier feuillet et fit signe au Maître qu'il était prêt. Le Maître de Service leva alors la main et l'abassa ; nous pouvions commencer à manger. Le Lecteur commença alors sa lecture des Livres Sacrés d'une voix monotone qui se répercutait dans l'immense salle voûtée et rendait une grande partie de ce qu'il disait inintelligible.

Autour du réfectoire, les Maîtres de Discipline omniprésents allaient et venaient, en silence.

Il était d'usage, dans toutes les lamaserie du Tibet, qu'un Lecteur nous fît la lecture pendant les repas car une personne ne devait jamais penser à ce qu'elle mangeait ; la nourriture était une chose grossière, une simple nécessité du corps afin de le soutenir pendant qu'il était habité par l'esprit immortel. Il était donc nécessaire de manger mais nous n'avions pas le droit d'y trouver plaisir. Le Lecteur lisait donc les Livres Sacrés, afin qu'alors que notre corps se nourrissait, notre esprit pût se nourrir aussi.

Les lamas supérieurs prenaient toujours leurs repas seuls, pensant généralement à quelque texte sacré ou contemplant quelque objet ou livre sacré. C'était une offense grave que de parler pendant que l'on mangeait, et le malheureux enfant dissipé surpris à bavarder était immédiatement attrapé par les Maîtres de Discipline et forcé de se coucher en travers du seuil afin que chacun

fût obligé de l'enjamber, ce qui était une grande honte pour la victime.

Nous, les enfants, avions toujours fini les premiers, mais nous devions attendre que tout le monde eût terminé son repas. Il arrivait souvent que le Lecteur continuât de lire sans s'apercevoir que tout le monde attendait. Alors nous étions en retard pour la classe, par sa faute.

Enfin le Lecteur termina sa page et leva des yeux surpris, puis se tourna vers le feuillet suivant mais se ravisa, et enveloppa le livre dans une étoffe qu'il noua soigneusement ; soulevant le livre il le tendit à un moine-serviteur qui le prit, se prosterna et l'emporta. Le Maître de Service frappa alors des mains. Nous pouvions sortir, mais pas avant d'être allés nettoyer nos bols dans le coin de la salle où se trouvaient les grands sacs de cuir pleins de sable fin. Ces bols étaient notre unique ustensile car nous mangions avec les doigts, naturellement — le plus vieil ustensile du monde ! — et n'avions besoin ni de couteaux ni de fourchettes.

— Lobsang ! Lobsang ! Descends chez le Maître du Papier et rapporte-moi trois feuilles qui aient été souillées sur une face.

Un jeune lama se tenait devant moi et me donnait cet ordre. Je marmonnai mais obéis. J'avais horreur de ces missions car je devais descendre jusqu'au village de Shö où se trouvait le Maître Imprimeur et obtenir le papier voulu.

Le papier était une chose rare, au Tibet, fort coûteuse et entièrement faite à la main, bien sûr. Le papier était traité comme un objet religieux mineur et sacré, parce que presque toujours il était utilisé pour la

connaissance sacrée, les paroles sacrées, et ainsi il n'était jamais mal employé, ni jamais jeté. Si, alors qu'on imprimait un livre, un feuillet était souillé, on ne le jetait pas et la face intacte servait aux leçons des jeunes garçons. Le papier souillé ne manquait pas, car nous imprimions avec des blocs de bois sculptés à la main et naturellement ces blocs devaient être gravés à l'envers pour être en mesure d'imprimer dans le bon sens. Ainsi, en essayant les blocs on gâchait évidemment beaucoup de papier.

Je sortis du Potala par la petite porte de derrière, donnant sur un chemin abrupt mais bien plus court et où il n'y avait pas de marches ni d'escalier que je ne pourrais descendre ou gravir qu'avec difficulté. Mes camarades et moi empruntions toujours ce sentier et nous descendions en nous cramponnant aux buissons et si nous trébuchions nous glissions jusqu'en bas dans un nuage de poussière, déchirant notre robe en lambeaux, ce que nous avons bien du mal à expliquer plus tard.

Je descendis donc par ce sentier étroit bordé de buissons. Arrivé à une petite clairière je m'arrêtai et me tournai dans la direction de Lhassa, espérant distinguer une robe safran très spéciale sur le Pont de Turquoise ou peut-être — quelle joie ! — montant déjà par la Route de l'Anneau. Mais il n'y avait que des pèlerins, quelques moines et deux ou trois lamas sans intérêt. Avec un soupir déçu, je repris mon chemin précaire.

J'arrivai enfin à la Cour de Justice derrière laquelle se trouvait l'Imprimerie. A l'intérieur je vis un très vieux moine aux doigts spatulés couverts d'encre. J'entrai et regardai autour de moi avec curiosité car l'odeur du

papier et de l'encre m'avait toujours fasciné. J'examinai les blocs de bois artistement gravés que l'on emploierait pour imprimer de nouveaux livres, et je songeai avec quelque impatience au jour où j'aurais l'occasion de faire de la gravure, car c'était un art qui me plaisait énormément et, chez nous, tous les moines devaient exercer leurs talents pour le bien de la communauté.

— Eh bien, mon garçon ! Que veux-tu ? Vite ! Qu'est-ce que c'est ?

Le vieux moine-imprimeur me regardait sévèrement, mais je le connaissais depuis longtemps et s'il aboyait il ne mordait pas ; c'était au contraire un très brave homme, un bon vieillard qui avait simplement peur que les petits garçons que nous étions gâchent son précieux papier. Je lui fis part de ma requête. Il grogna, me tourna le dos et fouilla dans tous les coins, prenant une feuille et la rejetant comme s'il ne pouvait supporter d'avoir à se séparer de ses précieux papiers. Je finis par me lasser, je ramassai trois feuilles au hasard et lui dis :

— Merci, Honorable Imprimeur, j'ai mes trois feuilles. Celles-ci feront l'affaire.

Il pivota sur lui-même et me regarda, la bouche ouverte, l'image même de la stupéfaction. Mais j'étais déjà dehors avec mes trois feuilles, et quand il se remit suffisamment de son émotion pour protester, j'étais loin.

Je roulai soigneusement les trois feuilles, la face souillée à l'extérieur, les glissai sous ma robe et repartis lentement, en m'accrochant aux buissons.

Arrivé à la clairière je fis de nouveau halte, en principe pour reprendre haleine, mais en réalité pour regarder dans la direction de Sera, la Barrière de Roses. Je ne vis que des pèlerins, des colporteurs, un peu plus que d'ordinaire, peut-être, mais je n'aperçus pas celui que j'attendais si ardemment.

Je repartis enfin, rentrai par la petite porte et cherchai le jeune lama qui m'avait demandé les feuilles.

Il était seul dans une salle et je vis qu'il écrivait. Je lui tendis le papier sans un mot.

— Ah, dit-il. Tu as été bien long. As-tu fabriqué le papier ?

Ce furent là tous ses remerciements. Je le laissai donc et montai vers les salles de classe, en me disant qu'il me faudrait bien passer ma journée d'une façon ou d'une autre en attendant le retour de mon Guide.

CHAPITRE NEUF

DEBOUT sur le toit du magasin à provisions, je pouvais contempler toute la Vallée de Lhassa, avec ses champs et ses prés verts, ses maisons de toutes les couleurs, et le bleu du Pont de Turquoise. Plus loin, le toit d'or de la Cathédrale de Lhassa luisait au soleil, majestueux, résistant depuis des siècles à toutes les tempêtes. Derrière moi coulait la Rivière Heureuse et au-delà se dressait le cirque des montagnes altièrès avec leurs cols vertigineux, leurs gorges, leurs crevasses et leurs chemins montant de plus en plus haut pour redescendre vers l'Inde, le Népal, le Sikkim. Mais je

connaissais tout cela. Pour le moment, je n'avais d'yeux que pour la Ville de Lhasa.

A mes pieds, sur la droite, s'ouvrait la Porte Occidentale, l'entrée principale de la ville sainte où se pressait comme toujours une foule de mendiants quêtant des aumônes, de pèlerins espérant entrevoir le Saint Homme et obtenir sa bénédiction, de colporteurs, de marchands. Une main sur les yeux pour les abriter du soleil brûlant, j'entendais monter leurs voix dans l'air léger si pur :

— La charité ! La charité pour l'amour de notre Saint Homme ! La charité afin que vous soyez secourus !

Et aussi :

— Dix roupies seulement ! Une affaire en or ! Dix roupies indiennes pour cette merveille qui vaut dix fois plus ! Non ! Vous me plaisez, messeigneurs, disons neuf roupies. Vous me donnez neuf roupies maintenant, ceci est à vous et nous nous séparons bons amis !

Sur la Route de l'Anneau, les pèlerins montaient lentement, en s'arrêtant pour se prosterner face contre terre et repartir pour se prosterner encore, comme si ce mode de locomotion singulier allait leur apporter le salut. D'autres marchaient bien droit, contemplaient les sculptures dans la roche, ces rochers de couleurs diverses ressemblant à des statues, qui sont une des curiosités de nos montagnes. J'entendis l'un d'eux s'exclamer respectueusement :

— Il y a quelqu'un sur le toit qui nous observe ! Crois-tu que ce soit un lama ?

J'éclatai de rire. Moi, un petit garçon dont la robe en lambeaux volait au vent, on pouvait me prendre pour

un lama ! Pas encore, messeigneurs, pas encore, mais je le deviendrai un jour !

Tout en progressant, les pèlerins ne cessaient de murmurer leur éternelle prière :

— Om ! Mani padmi hum !

Les colporteurs s'efforçaient de leur vendre des amulettes, des moulins à prières, des horoscopes. Tous ces objets étaient fabriqués en Inde, et apportés ici par-delà les montagnes, mais les pèlerins l'ignoraient, tout comme ils ne pouvaient se douter que ces objets de piété n'avaient pas été bénis comme on le leur affirmait. Mais n'en est-il pas de même dans tous les pays, dans toutes les religions ? Les marchands ne sont-ils pas semblables partout dans le monde ?

De mon haut perchoir, le regard fixé sur Lhassa, je m'efforçais de pénétrer la brume légère formée par la fumée des feux de bouse de yak allumés pour réchauffer les maisons, car soudain il faisait frais. Le temps empirait certainement. Je levai les yeux vers les nuages que le vent chassait dans le ciel ; ils paraissaient chargés de neige et je frissonnai. Parfois, il faisait remarquablement chaud, peut-être 40 degrés Fahrenheit (4,4 °C, NdT) à ce moment de la journée, mais à la tombée de la nuit la température baisserait bien au-dessous de zéro (0 °F = -17,7 °C : "far below freezing", NdT). Cependant, tourné vers Lhassa, je ne me souciais guère du climat.

Je m'accoudai au parapet, m'appuyai de tout mon poids pour soulager mes jambes douloureuses et j'écarquillai les yeux pour tenter de percer la brume ; je regardai ainsi fixement la route de Lhassa, jusqu'à ce que mes yeux n'en puissent plus, à force de guetter ce

que je désirais voir. Soudain je sursautai, le coeur battant de joie ; un lama en robe safran étincelante venait d'apparaître. Je fis un tel bond que mes faibles jambes me trahirent et je tombai à la renverse ; je restai immobile pendant quelques secondes, le souffle coupé, et puis je me relevai tant bien que mal et me penchai au parapet. Je fus alors bien déçu. Le lama en robe safran n'était pas celui que j'attendais. Je suivis des yeux son cortège, le vis franchir un portique, et suivre la Route de l'Anneau où les pèlerins se prosternèrent sur son passage. Au bout d'une demi-heure il apparut enfin sur le chemin, à mes pieds ; il leva les yeux, m'aperçut et m'adressa de grands gestes par lesquels je compris que mon Guide n'allait plus tarder.

Je fus profondément ému par tant de bonté, car les grands lamas ne faisaient guère attention aux petits garçons, en général ; cependant, j'avais déjà pu constater qu'il y avait lamas ET lamas — certains étaient austères, hautains, enfermés dans leur solitude et leur sévérité, alors que d'autres étaient joyeux et toujours prêts à aider un autre peu importe son rang, son âge, ou sa situation dans la vie ; qui pouvait dire quel était le meilleur, de l'ascète ou de l'homme compatissant ? Je préférais naturellement celui qui savait comprendre les malheurs et les souffrances des petits garçons.

D'une des plus hautes fenêtres, une fenêtre que je ne pouvais atteindre car je n'étais qu'un acolyte, une tête jaillit, qui regarda en bas ; la figure portait une moustache. Je m'inclinai respectueusement et quand je me relevai, la tête avait disparu. Pendant quelques

instants, je méditai, espérant que je n'avais troublé ni irrité personne en montant sur ce toit. A ma connaissance, je n'enfreignais aucune règle, car j'avais pris la ferme résolution de ne rien faire de mal ou de défendu qui risquât de retarder l'instant béni où je retrouverais enfin mon Guide.

Par-delà Chakpori, un peu plus élevé, j'apercevais des moines vaquant à leurs tâches ; certains semblaient marcher en procession tout autour des murailles, sans doute pour rendre grâce parce qu'un nouveau chargement d'herbes venait d'arriver sans encombre des hauts plateaux où ils croissaient. Je savais qu'un groupe de moines étaient partis comme chaque année cueillir des simples et qu'ils étaient récemment redescendus de ces hauteurs ; j'espérais pouvoir participer, un jour prochain, à ces excursions.

J'aperçus au loin une traînée de fumée. Quelques hommes allaient et venaient près d'un feu ; sans doute faisaient-ils bouillir le thé pour la tsampa. C'était certainement des marchands car ils portaient des toques de fourrure, et il n'y avait pas une seule robe de couleur vive parmi eux. Le vent fraîchissait encore. En bas, dans la Vallée, les colporteurs rassemblaient précipitamment leurs marchandises et couraient se mettre à l'abri. Les pèlerins se tassaient contre la montagne, et les mendiants eux-mêmes, oubliant leurs prétendues infirmités, bondissaient çà et là pour échapper à la tempête de sable, ou plutôt, à la tempête de poussière.

La Vallée de Lhasa était souvent nettoyée par ces bourrasques soudaines qui descendaient en trombe des sommets, chassant tout devant elles. Seuls les plus

solides rochers demeuraient en place. La poussière, le sable, les cailloux, tout était emporté mais chacun de ces grands vents nous apportait du sable propre, et un poudroiment de pierre venant des grands rochers des hautes montagnes.

La tempête s'était levée si brusquement que je n'aurais pu trouver un abri, même si j'avais voulu quitter mon poste de guet. Le vent me plaquait contre le parapet, avec une telle force que je ne pouvais bouger. Je m'y cramponnai donc, et cherchai à me laisser glisser au sol afin de n'être qu'une petite boule sur le toit que le vent ne pourrait soulever. Péniblement, je pliai les genoux, avec d'infinies précautions je m'accroupis et me pelotonnai sur moi-même, la figure protégée du vent chargé de pierraille.

Pendant quelques minutes, les rafales hurlèrent et glapirent comme si elles cherchaient à déraciner la montagne. Leur rugissement était plus violent encore que le son des trompettes. Mais soudain, la rage des éléments se calma, et ce fut le silence, un silence étrange, surnaturel, le calme plat. Et j'entendis alors un rire léger, un rire de fille montant des buissons au pied du bâtiment.

— Ah ! dit-elle. Oh non ! Pas ici dans ce lieu Saint. Ce serait un sacrilège !

Puis elle pouffa de rire, et je vis un jeune homme et une fille apparaître, se tenant par la main, qui marchèrent vers la Porte Occidentale. Je les suivis des yeux, distraitement, et puis ils disparurent à ma vue.

Je me retournai vers Lhassa mais la tempête qui venait de nous quitter faisait maintenant rage sur la Ville Sainte. L'horizon était bouché ; je ne voyais qu'un

grand nuage recouvrant tout comme une immense couverture grise. Ce nuage se déplaçait rapidement, pourtant, comme si deux Dieux tenaient chacun une extrémité de la couverture et l'emportaient en courant. Peu à peu, des bâtiments émergèrent, et puis j'aperçus le monastère des femmes, au-delà de Lhasa, et le nuage disparut vers le fond de la Vallée, de plus en plus petit, tandis que le vent s'essoufflait et laissait enfin tomber les particules de poussière et de sable.

Mais c'était la route de Lhasa que je regardais avec attention, et non une espèce de nuage stupide que je pouvais voir tous les jours ou presque. Je me frottai les yeux, j'essayai de me forcer à distinguer autre chose que ce qui était réellement là et finalement je remarquai un petit groupe d'hommes émergeant d'un bâtiment. Certains portaient la robe de safran. Ils étaient trop loin pour que je puisse reconnaître les visages mais je savais — je savais !

Le coeur battant, je suivis des yeux le petit cortège. Ces hommes progressaient lentement, dignement, à cheval. Peu à peu, leurs silhouettes se précisèrent, ils atteignirent l'entrée du Pont de Turquoise, et me furent cachés par ce magnifique ouvrage d'art jusqu'à ce qu'ils ressortent sur l'autre berge.

Écarquillant les yeux, je m'efforçai de distinguer chaque silhouette, en trépignant d'impatience. Ils avançaient avec une lenteur désespérante ! Enfin mon coeur fit un bond. J'aurais reconnu entre mille cette robe safran ! J'aurais voulu danser de joie, mais naturellement mes jambes ne me le permettaient pas, aussi me cramponnai-je au parapet pour maîtriser mes tremblements de bonheur.

La petite cavalcade approchait, de plus en plus près, jusqu'à ce qu'elle me soit cachée par les plus hauts bâtiments du village de Shö. J'entendais à présent le claquement des sabots des chevaux, le grincement des harnais de cuir.

Haussé sur la pointe des pieds, je m'efforçai de mieux voir. En me penchant sur le parapet, j'aperçus des têtes suivant le chemin sinueux menant à la porte principale. Une d'elles, surmontant une robe de safran, se renversa, un visage me regarda, une main se leva amicalement. Pétrifié, tremblant d'excitation et de soulagement, je fus incapable de répondre à ce salut. Mon Guide était là !

Quelques paroles furent murmurées à un autre lama qui leva les yeux à son tour et sourit. Cette fois je parvins à répondre, mais l'émotion me serrait le cœur, je sentais les larmes me gagner et je craignis de m'effondrer, prouvant ainsi que je n'étais pas encore un homme.

La petite cavalcade monta, de plus en plus haut, vers l'entrée principale du Potala, la seule qui fût digne d'aussi augustes visiteurs. Je savais que je devrais attendre ; mon Guide avait son rapport à faire au Grand Initié, et puis il serait conduit dans ses appartements au sommet du Potala, où, après s'être installé, il enverrait quelqu'un à ma recherche.

Je m'écartai du parapet, époussetai mes mains et mes genoux, m'assurai que ma robe était à peu près présentable, puis je me dirigeai vers la petite maison sur le toit, y pénétrai et, avec mille précautions, entrepris de descendre à l'étage au-dessous par l'échelle. Il fallait être là, tout près, quand le messenger

viendrait me chercher, et je tenais à avoir le temps de mettre un peu d'ordre dans ma tenue.

Nos échelles étaient dangereuses même pour ceux qui avaient les jambes solides, ce qui n'était pas mon cas. Elles étaient faites d'un poteau vertical, lisse et poli, avec des entailles de chaque côté qui servaient de marches ; on mettait son pied gauche dans une de ces entailles, son pied droit dans une autre de l'autre côté et l'on grimpait ainsi, le poteau entre les jambes. Si l'on ne prenait pas garde, ou si le poteau était mal scellé, on risquait de glisser, à la grande joie des plus petits garçons. Ces échelles étaient d'autant plus périlleuses que si l'on y montait la nuit avec une lampe, le beurre fondu coulait sur les entailles et les rendait terriblement glissantes. Mais à ce moment, je ne pensais pas à ces périls. J'arrivai au sol sans encombre, m'époussetai de nouveau, soigneusement, grattai sur ma robe quelques taches de beurre figé, puis je descendis vers le dortoir des garçons.

J'allai tout droit à la fenêtre, je regardai dehors avec impatience, je me soulevai sur les coudes, je cherchai à passer le temps de mon mieux car il n'y avait plus rien à voir dehors, puisque celui que j'avais attendu était entré dans la lamaserie.

Au Tibet, nous n'avions pas de miroirs — en principe, car ils étaient considérés comme des objets de vanité ; toute personne surprise devant un miroir était accusée de songer aux plaisirs de la chair plutôt qu'aux joies de l'esprit. Il nous était facile d'obéir à cette règle puisque aucun miroir n'existait au Potala ! Cependant, je désirais ardemment voir quel aspect je présentais, aussi descendis-je furtivement vers un des petits

temples où je savais trouver une plaque de cuivre poli. Elle était si brillante que, après avoir passé dessus plusieurs fois un pan de ma robe, je pus me contempler des pieds à la tête. Ce spectacle me découragea, aussi partis-je à la recherche du moine-barbier, car j'avais l'impression de ressembler à une 'Tête Noire'.

Au Tibet, ceux que l'on appelle 'Têtes Noires' sont les gens qui n'appartiennent pas aux Ordres religieux. Les moines, les acolytes, les trappas, les lamas ont tous le crâne rasé et sont souvent appelés 'Têtes Rouges' parce que le soleil est sans pitié pour cette partie exposée de leur anatomie. Les gens du commun, les laïcs, ont la tête recouverte d'épais cheveux noirs, d'où ce sobriquet. Il est bon de faire observer qu'en parlant des grands lamas nous disions simplement les 'Robes Safran', jamais 'le porteur de la robe safran' ; de même, nous parlions des 'Robes Rouges' ou des 'Robes Grises' en parlant de celui qui les portait parce que la robe indiquait le rang. De toute évidence, dans notre logique tibétaine, il devait y avoir une personne dans la robe, sinon elle n'aurait pu se déplacer seule !

Je descendis de plus en plus profondément dans les entrailles du Potala, par les corridors en pente, jusqu'à ce que j'arrive enfin à la grande salle dans laquelle officiait le moine-barbier. On l'appelait moine par courtoisie, sans doute, car il me semblait qu'il ne quittait jamais cette salle et n'assistait certainement jamais à aucun office. Comme toujours, elle était pleine de badauds et d'oisifs, de moines paresseux semblables à ceux qui passaient leur vie à la cuisine, perdant leur temps et celui des autres. Mais aujourd'hui la salle me

parut particulièrement animée, et je cherchai la raison de cette excitation générale.

Sur un banc, je vis une pile de magazines jaunis, écornés, déchirés. Je crus comprendre qu'un des moines avait rendu un service quelconque à un groupe de marchands qui, par pure bonté d'âme, l'avaient remercié en lui faisant cadeau d'une collection de magazines et de journaux qu'ils avaient rapportés de l'Inde pour diverses raisons. Il y avait foule dans la salle du moine-barbier et tout le monde semblait attendre avec impatience un moine qui avait séjourné en Inde et pourrait sans doute comprendre et expliquer ce qui était écrit dans ces magazines.

Deux moines riaient et se poussaient du coude en regardant des images. L'un d'eux dit à l'autre :

— Nous allons demander à Lobsang de nous expliquer cela, il doit être un expert ! Viens par ici, Lobsang !

Je m'approchai d'eux et pris le magazine mais ils éclatèrent de rire.

— Tu le tiens à l'envers ! Tu ne sais même pas comment le regarder !

Je rougis de honte, car il avait raison. Je m'assis près d'eux et contemplai une image extraordinaire. Elle était de couleur brune, sépia, je crois qu'on l'appelle, et représentait une femme fort étrange. Elle était assise sur une table haute, devant une table encore plus haute sur laquelle il y avait une espèce de cadre ou de châssis dans lequel on voyait une image de cette même femme.

Sa robe m'intrigua fort, car elle semblait plus longue qu'une robe de moine. Elle avait une taille

remarquablement fine, qui paraissait être serrée par une ceinture qui la faisait paraître plus fine encore mais pourtant ses bras étaient dodus et quand je regardai sa poitrine je me sentis de nouveau rougir car la robe était extraordinairement décolletée et je m'aperçus à ma honte que je songeais à ce qui pourrait se passer si elle se penchait. Mais sur cette image elle était assise toute droite.

Alors que nous contemplions cette image, médusés, un autre moine s'approcha et vint se tenir derrière nous. Une voix s'exclama :

— Que peut-elle bien faire ?

Le moine qui venait d'entrer s'accroupit pour lire ce qui était écrit sous l'image, puis il se releva et nous déclara avec importance :

— Elle se maquille, tout simplement, elle met du rouge à lèvres et quand elle aura fini se fera les sourcils. C'est une réclame pour des produits cosmétiques.

Je fus stupéfait, au-delà de tout entendement. Maquiller ? Rouge à lèvres ? Faire les sourcils ? Cosmétiques ? Je me retournai vers le moine derrière moi qui savait lire l'anglais et demandai :

— Mais pourquoi veut-elle marquer l'endroit où se trouve sa bouche ? Ne sait-elle pas où elle est ?

Il me rit au nez.

— Certaines de ces personnes se teignent la bouche en rouge vif, orangé, ou rose, parce qu'elles pensent qu'ainsi elles seront plus jolies. Et ensuite elles passent un crayon brun sur leurs sourcils, et une couleur quelconque sur leurs paupières. Et quand elles ont fini

de dessiner leur figure elles la couvrent de poussière rose, ou beige, ou blanche.

Tout cela me paraissait bien incompréhensible.

— Mais pourquoi sa robe ne recouvre-t-elle pas le haut de son corps ?

A cela, tout le monde éclata de rire, le moine qui parlait anglais plus fort que les autres.

— Si tu pouvais voir ces Occidentales, dans les soirées, tu t'apercevrais qu'elles portent très peu d'étoffe sur la poitrine mais beaucoup au-dessous de la ceinture.

Je me retournai, contemplai attentivement l'image en m'efforçant de comprendre. Je ne voyais pas du tout comment une femme pouvait aller et venir vêtue de manière aussi encombrante. Elle semblait ne pas avoir de pieds, car l'étoffe descendait jusqu'au sol et traînait par terre derrière elle. Cependant, j'oubliai bientôt cette dame lorsque le moine qui parlait anglais se mit à commenter d'autres magazines.

— Voyez celui-ci, il est daté de 1915. Il y a une très grande guerre en Occident, qui risque de se répandre dans le monde entier. Des hommes se battent, s'entretuent, et creusent des trous dans la terre, où ils restent, et quand les pluies arrivent ils manquent de se noyer.

— Quelle est la raison de cette guerre ? demanda un autre moine.

— Oh, peu importe, les Occidentaux n'ont pas besoin de raisons pour se battre, ils font la guerre, c'est tout.

Il prit un autre magazine et tourna les pages. Une des images représentait une chose fort remarquable,

comme une grande boîte de fer qui semblait courir sur le sol en écrasant des soldats qui cherchaient à fuir.

— C'est la dernière invention, nous dit le moine qui lisait l'anglais. On l'appelle un tank, et c'est peut-être un objet qui permettra de gagner la guerre.

Nous regardâmes les images, en songeant à la guerre, à toutes les âmes blessées tandis que leur corps physique était détruit. Je pensai au nombre de bâtonnets d'encens qu'il faudrait brûler pour aider toutes ces âmes errantes.

— Je vois que les Anglais forment un nouveau bataillon de Gurkhas, reprit le moine traducteur. Mais ils n'ont jamais pensé à solliciter l'assistance spirituelle du Tibet.

Je m'en félicitai secrètement car je ne voyais pas du tout le sens de cette tuerie, de ces effusions de sang, de ces souffrances inutiles. Je trouvais parfaitement stupide que les adultes en vinssent aux mains parce qu'un groupe de personnes ne parvenait pas à s'entendre avec un autre groupe. Je soupirai, et hochai la tête tristement à la pensée que mon destin malheureux serait de voyager plus tard dans le monde occidental. Tout cela était prévu, mon avenir m'avait été clairement prédit, mais je n'aimais pas du tout ce que l'on m'annonçait car la vie semblait me réserver bien trop de souffrances.

— Lobsang ! rugit une voix.

Je levai les yeux et vis le moine-barbier qui me faisait signe de venir m'asseoir sur le tabouret à trois pieds. J'obéis, et il saisit la longue lame acérée avec laquelle il nous rasait la tête. Il n'employait ni eau ni savon, naturellement ; il aiguisa rapidement la lame du rasoir

sur une pierre et puis, maintenant fermement ma tête de sa main gauche, il se mit à me râper le crâne. Aucun de nous n'appréciait ce procédé et nous étions tous certains de sortir des mains du barbier le crâne en sang, la peau arrachée. Cependant les Tibétains sont stoïques et ne s'enfuient pas en hurlant à la moindre douleur. J'attendis donc patiemment et me laissai faire.

— Je suppose que je dois aussi te raser le cou, me dit le moine-barbier. Il paraît que ton Guide est de retour, alors tu vas vouloir partir rapidement, hein ?

Sur quoi il me poussa la tête presque sur les genoux, et rasa soigneusement ma nuque. A chaque coup de rasoir, il se penchait pour souffler sur les petits cheveux coupés et à chaque fois — si je parvenais à le deviner ! — je retenais ma respiration parce que son haleine n'avait rien de parfumé ; il devait avoir les dents gâtées, ou je ne sais quoi. Enfin il donna un dernier coup de rasoir et m'aida à éponger le sang de mes nombreuses coupures.

— Le meilleur moyen, conseilla un des moines oisifs, c'est de coller un morceau de papier sur chaque blessure. Essayons donc !

Ce qui fut fait, si bien que je finis par ressembler à un épouvantail avec une multitude de petites cornes de papier collées aux écorchures.

Comme je n'avais rien de mieux à faire pour le moment je restai dans la salle du barbier, pour écouter les conversations. A ce que l'on disait, le monde occidental était bien troublé, tous les pays à feu et à sang. Il semblait qu'en Russie des événements étranges se déroulaient, que les Anglais avaient des ennuis, que les Irlandais se soulevaient...

Apparemment, seul le Tibet restait en paix. Je me souvins alors des prophéties concernant le Tibet, connues depuis des siècles, et je savais que dans notre temps, durant ma vie en fait, nous du Tibet aurions nos propres problèmes. Je savais aussi que notre propre Dalaï Lama bien-aimé serait le dernier véritable Dalaï Lama et, bien qu'il y en ait un autre à venir, il n'aurait plus la même signification spirituelle.

Distraitement, je tournai une page d'un de ces magazines et découvris une image parfaitement extraordinaire ; elle représentait, me semblait-il, une multitude de boîtes avec des trous découpés dans les côtés par lesquels on voyait des visages ; les boîtes étaient attachées les unes aux autres et semblaient être traînées sur le sol par une espèce de monstre vomissant de la fumée. Sous les boîtes, il y avait des cercles réunis par deux traits. Je ne pouvais imaginer ce que c'était. À cette époque, je ne savais pas que ces cercles étaient des roues ni que je regardais un train, car au Tibet les seules choses rondes qui tournaient étaient les Moulins à Prières. Je me tournai vers le moine qui parlait anglais et le tirai par un pan de sa robe pour lui demander ce qu'était cette image. Il lut les caractères imprimés dessous et me dit que c'était un train militaire britannique transportant des soldats pour se battre en Flandre.

Une autre image me fascina au-delà de tout entendement ; elle représentait une espèce de grand cerf-volant mais aucune ficelle ne le reliait à la terre. Ce cerf-volant semblait être un cadre recouvert de tissu, et à l'avant de celui-ci il semblait y avoir une chose qui, d'après la représentation de l'image, devait

tourner, et je vis qu'il y avait deux personnes dans ce cerf-volant, l'une à l'avant et l'autre assise juste derrière. Le moine qui parlait anglais m'apprit que cette chose s'appelait un aéroplane, une chose dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Je me dis que si jamais j'étais expulsé de la lamaserie, ou de l'Ordre, je ne serais pas batelier mais que je serais plutôt l'un de ceux qui faisaient voler ces étranges cerfs-volants qu'ils avaient en Occident.

Tournant de nouveau les pages, je vis une autre image qui me rendit muet de terreur — un exploit en soi, à cette époque ! — car la chose qu'elle représentait avait l'air d'un long tube recouvert d'une espèce d'étoffe qui volait dans les airs au-dessus d'une grande ville en lâchant dessus de grands objets tombant sur le sol dans de grandes gerbes de terre et de maisons qui explosaient. Le moine m'expliqua que le tube s'appelait zeppelin et qu'il lâchait des bombes sur l'Angleterre. Des bombes ? Une bombe, me dit-il, était un récipient de métal rempli de poudre explosive qui faisait tout sauter quand il touchait le sol. Vraiment, pensai-je, ces magazines étaient uniquement consacrés à la guerre et semblaient ignorer la paix. J'en eus vite assez de regarder ces images qui ne servaient qu'à enflammer les passions humaines et je remerciai le moine qui parlait anglais, puis le moine-barbier, et montai à mon dortoir où j'espérais bientôt voir arriver un messager.

J'attendis longtemps, la journée me sembla interminable. L'heure de la tsampa arriva, et je descendis au réfectoire avec les autres mais je n'avais aucun appétit. Je me forçai cependant car j'ignorais si je serais encore là pour le prochain repas.

Après avoir bien nettoyé mon bol avec du sable, je quittai le réfectoire, remontai au dortoir et regardai par la fenêtre, en attendant.

CHAPITRE DIX

J'ENTENDIS soudain dans le couloir la voix d'un jeune garçon criant :

— LOBSANG ! LOBSANG !

Je me hâtai de mon mieux vers la porte.

— Ouf ! s'exclama-t-il en feignant d'éponger sur son front une sueur imaginaire. Je t'ai cherché PARTOUT ! Tu te cachais, dis ! Ton Guide te demande.

— Comment est-il ? demandai-je anxieusement.

— Que veux-tu dire, comment est-il ? Tu l'as vu il y a quelques jours, pourquoi aurait-il changé ? Tu es malade, ou quoi ?

Le garçon s'éloigna en marmonnant. J'arrangeai les plis de ma robe, je m'assurai que mon bol et ma boîte d'amulettes étaient bien à leur place, puis je sortis du dortoir.

J'étais heureux de quitter le Quartier des Garçons aux murs blanchis à la chaux et de pénétrer dans le Quartier des Lamas, beaucoup plus ornés. En longeant les couloirs, je pouvais voir la plupart des pièces, car les lamas ne fermaient pas leur porte. Là un vieillard dévidait son chapelet en marmonnant inlassablement : 'Om ! Mani padmi hum !' Un autre tournait respectueusement les feuillets d'un livre très, très ancien, cherchant une nouvelle signification à tel ou tel passage contesté des écritures. J'étais un peu inquiet

de voir ces vieillards s'efforcer de lire 'entre les lignes' pour y découvrir des messages qui n'avaient certainement jamais existé, et pour écrire ensuite des traités pompeux : 'Une Nouvelle Interprétation des Écritures, par le Lama Un Tel'. Un moine courbé sous le poids des ans, avec une petite barbiche blanche, faisait tourner doucement son Moulin à Prières en psalmodiant tout bas. Un autre encore déclamait gravement, en se préparant au débat théologique auquel il devrait participer bientôt.

— Ne viens pas apporter des saletés sur mon plancher bien propre, sale petit garnement ! glapit soudain un vieux moine-balayeur. Ce n'est pas pour ton engeance que je travaille toute la journée !

— Va sauter par la fenêtre, Vieux ! répliquai-je grossièrement en passant devant lui.

Il voulut me saisir mais il trébucha sur le manche de son long balai et s'étala de tout son long. Je pressai le pas tant bien que mal, afin d'avoir de l'avance lorsqu'il se relèverait. Personne n'avait fait attention à cet incident : les Moulins à Prières tournaient en cliquetant, le Déclamateur déclamait encore, et les voix continuaient à psalmodier leurs mantras. Dans une cellule, un autre vieillard toussait à fendre l'âme, ses quintes entrecoupées de borborygmes affreux. Je passai mon chemin.

Ces corridors étaient interminables car je devais monter depuis les quartiers de la Forme la plus Basse de la Vie Lamastique jusqu'aux quartiers les plus hauts, ou presque — ceux des très grands Lamas. A mesure que j'avais je voyais de plus en plus de portes fermées. Enfin, je quittai le grand corridor pour

m'engager dans un étroit couloir menant à une petite annexe, le domaine des 'Êtres Spéciaux'. Ici, à la place d'honneur, résidait mon Guide lorsqu'il venait au Potala.

Le coeur battant, je frappai à la porte.

— Entre ! cria une voix bien-aimée.

J'obéis, et me prosternai trois fois devant le Personnage étincelant assis le dos à la fenêtre. Le Lama Mingyar Dondup me sourit avec bonté et m'examina pour voir si je n'avais pas dépéri pendant environ les sept derniers jours. Puis il me désigna un coussin, à ses pieds :

— Viens t'asseoir, Lobsang. Viens.

Il me posa alors de nombreuses questions, certaines bien difficiles ! Ce grand homme emplissait mon coeur d'amour et de dévouement. Je ne désirais rien d'autre au monde que d'être constamment auprès de lui.

— Le Grand Initié est très content de toi, me dit-il, et je suppose que cela doit se célébrer.

Il tendit la main et fit tinter une petite clochette d'argent. Un moine-serviteur apparut, apportant une table basse toute sculptée et laquée de diverses couleurs. J'avais toujours peur d'abîmer ces petites tables. Celle-ci fut placée à la droite de mon Guide. En me souriant, il se tourna vers le moine-serviteur.

— Tu as préparé la table simple pour Lobsang ?

— Oui, Maître. Je vais l'apporter.

Il revint rapidement avec une table de bois blanc toute simple chargée de bien plus beaux 'ornements' que l'autre : tous les trésors de l'Inde ! Il y avait des gâteaux au miel et aux amandes, des noix confites, des marrons venant d'un très lointain pays, et bien d'autres douceurs. Le moine-serviteur sourit aussi en posant à

côté de moi une jarre pleine d'herbes qui calmaient les indigestions.

Un autre moine-serviteur apparut avec de petites tasses et un grand pot de thé indien fumant. Sur un geste de mon Guide, ils se retirèrent, et je me jetai sur ces confiseries qui me changeaient agréablement de la tsampa. Pas un instant je ne pensai aux autres acolytes qui ne mangeraient sans doute jamais rien d'autre que la tsampa, tant qu'ils vivraient. Mais sans doute leur palais ne saurait apprécier ces mets délicats et exotiques. Je savais que j'allais mener une vie dure, on me l'avait assez répété, je savais que bientôt je connaîtrais des nourritures bien différentes ; aussi, dans mon orgueil et mon contentement de petit garçon, trouvais-je assez naturel d'avoir un avant-goût des choses plaisantes pour compenser les choses déplaisantes que j'avais déjà endurées. Je me gavai donc avec la plus parfaite sérénité. Mon Guide me regardait en silence ; il ne but qu'un peu de thé. Mais, finalement, avec un soupir de regret, je dus m'avouer repu ; en fait, l'odeur, la vue même de toutes ces sucreries me soulevaient le coeur. J'avais l'impression que des troupes ennemies se livraient bataille dans mon estomac, je croyais voir des taches devant mes yeux et bientôt je dus me retirer dans un Autre Lieu, car le repas impromptu avait étiré douloureusement la peau de mon ventre !

Quand je revins, plus pâle mais bien soulagé quoique affaibli, mon Guide était toujours assis à la même place, serein et bienveillant. Il me sourit quand je m'assis de nouveau et me dit :

— Eh bien, Lobsang, voilà que tu as profité de ce goûter et que tu l'as perdu, mais il t'en reste au moins le souvenir. Nous allons parler de diverses choses.

Je m'installai très confortablement. Son regard errait sur mes jambes, il se demandait sans doute comment allaient mes blessures ; puis il me déclara :

— J'ai vu le Grand Initié qui m'a parlé de ton... euh... de ton vol sur le Toit d'Or. Sa Sainteté m'a tout raconté, m'a dit ce qu'elle avait vu, et aussi que tu as risqué l'expulsion pour lui dire la vérité. Le Grand Initié est très content de toi, tous les rapports qu'il a reçus à ton sujet lui ont plu, car en mon absence il veillait sur toi, et maintenant il m'a donné des instructions spéciales te concernant.

Le lama me considéra avec un léger sourire, sans doute amusé par mon expression. Encore des ennuis, pensai-je, encore des promesses de vie dure, de tribulations à venir, aussi redoutables que possible afin que, par comparaison, elles me paraissent moins affreuses. Je commençais à en avoir assez. Pourquoi, me demandais-je, ne pouvais-je être un de ces hommes qui s'envolaient dans des cerfs-volants pour une bataille, ou qui conduisaient ces chapelets de boîtes rugissantes pleines de soldats ? Ou bien, et cela me séduisait davantage encore, pourquoi ne pourrais-je gouverner une de ces grandes caisses de métal qui flottaient sur l'eau et transportaient des gens d'un pays à l'autre ? A cela, mon attention s'égara et je me posai une question — comment pouvaient-elles être en métal ? Tout le monde savait que le fer était plus lourd que l'eau, et tombait au fond. Il devait y avoir là un piège, ou alors le moine qui m'avait parlé de ces

longues caisses de fer s'était moqué de moi. Je levai les yeux pour voir mon Guide qui riait, qui riait en se moquant de moi. Évidemment, il avait suivi le cours de mes pensées par télépathie, et elles l'amusaient grandement.

— Ces cerfs-volants sont des avions, le dragon à vapeur est un train, et ces boîtes de fer sont des bateaux, et — oui — des bateaux de fer flottent vraiment. Je te l'expliquerai plus tard mais pour le moment nous avons d'autres sujets d'entretien.

Mon Guide sonna, un moine-serviteur entra et emporta ma table en souriant, amusé de voir quel sort j'avais fait aux délicates confiseries de l'Inde. Mon Guide réclama du thé et nous attendîmes tandis qu'on lui en faisait.

— Je préfère le thé de l'Inde à celui de la Chine, me dit-il.

J'étais bien de son avis ; le thé de Chine m'avait toujours un peu écoeuré, ce qui était surprenant puisque j'aurais dû y être habitué comme nous n'en avions pas d'autre, en général. Mais le thé de l'Inde me paraissait plus savoureux, je ne sais pourquoi. Notre conversation sur le thé fut interrompue par le moine-serviteur qui nous apportait une nouvelle théière fumante. Il se retira, mon Guide versa du thé dans les tasses, et me dit :

— Le Grand Initié veut que l'on te retire des classes ordinaires. Tu devras venir t'installer dans un appartement, à côté du mien, et tu recevras mes enseignements ainsi que ceux de nos lamas spécialistes de premier plan. Tu auras pour tâche de préserver le plus que tu pourras de nos anciennes connaissances, et

plus tard tu devras mettre beaucoup de ce savoir par écrit, car nos plus grands devins ont prédit l'avenir de notre pays, disant qu'il sera un jour envahi, et beaucoup de ce qui se trouve dans cette lamaserie et dans bien d'autres sera détruit. Grâce à la sagesse du Grand Initié certains Documents ont déjà été recopiés, afin que les copies demeurent ici pour y être détruites tandis que les originaux seront emportés loin, très loin, là où nul envahisseur ne pourra se rendre. Mais tout d'abord, tu devras recevoir un enseignement complet sur les arts métaphysiques.

Il s'interrompt, se leva et passa dans une pièce voisine. Je l'entendis remuer, fourrager, et puis il revint, portant une boîte de bois très simple qu'il posa sur la petite table de laque. Il s'assit devant moi et pendant quelques instants demeura silencieux.

— Il y a des années et des années, les gens étaient très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Il y a des années et des années, les gens pouvaient faire appel aux lois naturelles et utiliser des sens que l'humanité a aujourd'hui perdus, sauf dans certains cas exceptionnels. Il y a plusieurs centaines de siècles, les gens étaient télépathiques et clairvoyants, mais par l'utilisation de tels pouvoirs à des fins mauvaises les humains dans l'ensemble en ont perdu l'aptitude, tous ces pouvoirs sont maintenant atrophiés. Pire encore — les humains aujourd'hui nient généralement l'existence de ces pouvoirs. Tu découvriras, quand tu iras dans divers pays après avoir quitté le Tibet et l'Inde qu'il n'est pas bon de parler de clairvoyance, de voyages dans l'astral, de lévitation ou de télépathie, parce que les gens de ces pays diront simplement : 'Prouvez-le,

prouvez-le, vous parlez par énigmes, vous dites des bêtises ; il n'y a rien de tel que ceci, ou cela, ou autre chose, car si cela existait la science l'aurait découvert.'

De nouveau, mon Guide se tut et une ombre passa sur son visage. Il avait beaucoup voyagé et s'il paraissait jeune — ou plutôt sans âge car il était impossible de dire s'il était jeune ou vieux tant ses chairs étaient fermes, son visage lisse et son corps plein de vitalité — je savais qu'il était allé jusqu'en Europe, au Japon, en Chine et en Inde. Je savais aussi qu'il avait vécu des expériences des plus étonnantes. Parfois, il feuilletait quelque magazine apporté de l'Inde par-dessus les montagnes, et il soupirait de tristesse devant la folie des hommes en guerre. Il y avait un magazine en particulier qui l'intéressait beaucoup et chaque fois qu'il le pouvait il le faisait apporter de l'Inde. C'était un magazine bien étrange, appelé *London Illustrated*. Chaque fois que je pouvais en trouver un, je l'examinais avec passion car il était plein d'images représentant des choses dépassant mon entendement et ma compréhension. J'essayais de lire les images, et puis, selon les occasions, je trouvais quelqu'un pour me lire ce qui était écrit dessous dans cette langue étrangère bizarre.

Assis sur un coussin, je regardais mon Guide, glissant de temps en temps un coup d'oeil vers la boîte de bois qu'il avait apportée, en me demandant ce qu'elle pouvait bien contenir. Elle était faite d'un bois que je ne connaissais pas et elle avait huit côtés si bien qu'elle paraissait presque ronde. Je m'interrogeais, étonné par le long silence de mon Guide, quand il parla enfin :

— Lobsang, tu dois développer ton très haut degré de clairvoyance innée à un niveau plus élevé encore et la première chose que tu dois faire c'est d'apprendre à connaître ceci.

Il désigna la boîte à huit pans, comme si elle expliquait tout, mais cela ne fit qu'accroître la confusion de mon esprit.

— J'ai là un présent qui t'est donné sur l'ordre du Grand Initié lui-même. Il t'est remis afin que tu t'en serves et grâce à lui tu pourras faire beaucoup de bien.

À deux mains, il souleva la boîte de bois, la contempla un instant et la déposa entre mes mains, avec grand soin de crainte, sans doute, que je la laisse tomber maladroitement. Elle était d'un poids surprenant et je me dis qu'elle devait être pleine de pierres, pour être aussi lourde.

— Ouvre-la, Lobsang ! me dit le Lama Mingyar Dondup. Tu n'apprendras rien en la regardant !

Je retournai l'étrange boîte entre mes mains en cherchant comment l'ouvrir, car elle avait huit côtés et je ne voyais pas de charnières, ni comment le couvercle était posé. Je finis par saisir le sommet en tournant légèrement. Alors le dessus arrondi se souleva et me resta dans la main. Je l'examinai, mais ce n'était qu'un couvercle, et je le posai à côté de moi avant de contempler ce que contenait la boîte. Je vis simplement un petit tas d'étoffe ; je le saisis pour le sortir de la boîte mais son poids me stupéfia. Étalant soigneusement ma robe afin que, si l'étoffe contenait divers objets aucun ne se brisât sur le sol, je posai ma paume à plat sur le dessus de la boîte et la retournai. Mes doigts se refermèrent sur son contenu enveloppé

d'étoffe, et je posai la boîte vide à côté du couvercle, pour consacrer toute mon attention à l'objet sphérique enveloppé de tissu noir.

Quand je dépliai fébrilement l'étoffe, j'étouffai une exclamation de crainte respectueuse car je vis alors une admirable, une merveilleuse boule de cristal sans défauts. C'était vraiment un bloc de cristal, et non une de ces boules de verre employées par les diseurs de bonne aventure, mais si pur que l'on ne pouvait voir où il commençait ni où il finissait ; c'était presque comme si je tenais dans ma main une sphère de néant, si l'on oubliait son poids considérable qui était celui d'une grosse pierre.

Mon Guide me contemplait en souriant. Quand je levai les yeux vers lui, il me dit :

— Tu as la main heureuse et sûre, Lobsang, tu la tiens comme il le faut. Maintenant il faudra la laver avant de l'employer ; et te laver aussi les mains très soigneusement.

— La laver, Honorable Lama ! m'exclamai-je, ahuri. Mais pourquoi ? Elle est parfaitement nette, parfaitement claire !

— Certes, mais il est indispensable qu'un cristal soit lavé quand il change de mains, parce que j'ai touché celui-ci, et le Grand Initié l'a eu entre ses mains, et je l'ai repris ensuite. Tu ne veux certainement pas plonger dans mon passé ni mon avenir, et il est naturellement interdit de surprendre le passé, le présent et l'avenir du Grand Initié. Par conséquent, va dans la pièce voisine, me dit-il en me montrant une porte, lave-toi les mains, lave le cristal et prend bien soin de faire couler de l'eau claire dessus, de l'eau courante. Je t'attends.

Avec grand soin, j'enveloppai le cristal dans l'étoffe, glissai du coussin, plaçai le cristal en son centre afin qu'il ne roule pas par terre puis lorsque je me fus relevé et que je me sentis plus ou moins d'aplomb sur mes jambes, je pris la boule enveloppée et quittai la pièce.

Dans l'eau, le cristal était une joie pour la vue. Tandis que je le frottais entre mes mains il semblait animé d'une vie propre, scintillante ; j'avais l'impression qu'il faisait partie de mon être, qu'il était bien à moi, ce qui était vrai. Je le posai avec précaution, et avec beaucoup de sable fin je me frottai les mains, puis je les rinçai soigneusement et repris le cristal pour le relaver, en le tenant sous le pichet que je renversai pour laisser l'eau jaillir et rebondir sur la sphère, provoquant de petits arcs-en-ciel multicolores au soleil filtrant par la fenêtre. Quand le cristal fut bien propre, et mes mains aussi, j'allai retrouver mon Guide le Lama Mingyar Dondup.

— Nous allons être beaucoup plus proches, à l'avenir, me dit-il, nous allons vivre côte à côte car ainsi le veut le Grand Initié. Tu ne dormiras plus avec les autres garçons au dortoir. Des dispositions ont été prises et demain, à notre retour à Chakpori, tu t'installeras dans une chambre à côté de la mienne. Tu étudieras avec moi, et avec de savants Lamas qui ont vu beaucoup de choses, qui ont beaucoup fait et voyagé loin dans l'astral. Tu garderas ton cristal dans ta chambre, et personne d'autre ne devra jamais y toucher car il recevrait ainsi d'autres influences. Maintenant, tourne ton coussin et assieds-toi le dos au jour.

Je traînai mon coussin comme il me l'indiquait et m'assis le dos à la fenêtre, serrant le cristal entre mes mains, mais mon Guide n'était pas satisfait.

— Non, non, il faut t'assurer qu'aucun rayon de lumière ne peut tomber sur le cristal car dans ce cas le soleil provoquera de faux reflets. Il est indispensable qu'il n'y ait aucun point de lumière dans le cristal ; tu dois plutôt en être conscient, mais sans avoir conscience de sa circonférence exacte.

Il se leva et tira un rideau de soie huilée devant la fenêtre. Aussitôt le soleil disparut ; la pièce était maintenant baignée d'une douce lueur bleu pâle, comme si le crépuscule était déjà arrivé.

Je dois dire que nous avons très peu de verre à Lhasa, ou plutôt au Tibet, car le verre devait être apporté de l'Inde ou d'ailleurs par-delà les montagnes à dos d'homme ou de yak et, lors des bourrasques soudaines qui secouaient notre ville, le verre était aussitôt brisé par les averses de pierres. Ainsi, nous avons donc des volets de diverses matières, certains en bois, d'autres en soie huilée ou similaire, qui protégeaient du vent comme de la poussière, mais la soie huilée était ce qu'il y avait de mieux car elle laissait filtrer la lumière.

Enfin, je me trouvai dans une position que mon Guide approuva. J'étais assis les jambes repliées sous moi — pas dans la position du lotus parce que mes jambes étaient en trop mauvais état pour cela — mais j'étais assis les jambes repliées sous moi et les pieds tournés vers la droite. Sur mes genoux, mes mains en coupe tenaient le cristal, le tenaient par-dessous de façon à ce que je ne puisse pas voir mes mains sous les côtés

saillants du globe. J'avais la tête baissée, et je devais regarder le cristal ou dans le cristal sans voir réellement, sans fixer mon attention. Afin de contempler comme il se doit un cristal, on doit plutôt fixer son regard sur un point dans l'infini parce que si l'on regarde le cristal on voit machinalement une tache, une poussière, un reflet, et cela détruit généralement l'effet. Ainsi — j'ai appris à toujours fixer mon attention sur un point dans l'infini en regardant apparemment le cristal.

Je me rappelais mon aventure dans le temple, quand j'avais vu les âmes errantes, et que les neuf lamas avaient chanté leur cantique en ponctuant chaque allusion à un bâtonnet d'encens par un léger coup de cloche d'argent.

Mon Guide me sourit :

— Ce n'est pas le moment de lire dans le cristal, ni de deviner l'avenir car tu n'as pas encore reçu de leçon, et dans ton cas nous devons nous 'hâter lentement'. Il te faut apprendre comment tenir le cristal comme il faut, comme tu le fais maintenant d'ailleurs, mais tu apprendras qu'il y a différentes méthodes, et que tu dois le tenir différemment suivant les cas. Si tu veux voir les affaires du monde, tu poseras le cristal sur un socle, et si tu veux lire pour un individu tu devras faire tenir le cristal à cet individu un instant avant de le reprendre et alors, si tu as été bien entraîné, tu verras ce que cet individu désire savoir.

A ce moment un fracas terrible retentit au-dessus de nous ; ce fut d'abord le rugissement discordant et grave des conques meuglant comme des yaks, un son qui montait en frémissant et redescendait évoquant un

très gros moine avançant péniblement en se dandinant. Je n'avais jamais su discerner de ligne musicale dans ce bruit mais d'autres m'affirmaient que je n'avais pas d'oreille, et que les conques étaient une musique ! Après les conques, ce fut l'éclat cuivré des trompettes du temple, et puis le tintement des cloches et le battement des tambours de bois. Mon Guide se tourna vers moi.

— Allons, Lobsang, nous devons nous rendre à l'Office, car le Grand Initié y sera, et nous ne devons pas y manquer, par courtoisie, pour notre dernière soirée au Potala. Je me hâte mais viens comme tu le pourras.

Ce disant il se leva, me donna une petite tape affectueuse sur l'épaule et sortit rapidement.

Avec grand, très grand soin, j'enveloppai mon cristal dans son étoffe, puis, avec mille précautions je le rangeai dans sa boîte à huit pans. Je posai la boîte à côté du siège de mon Guide le Lama Mingyar Dondup et puis je le suivis de loin, dans le corridor.

Acolytes, moines, lamas se pressaient, venant de toutes les directions. Cela me rappela l'affolement d'une colonie de fourmis fuyant leur fourmilière écrasée par un pied négligent. Chacun se hâtait pour arriver à temps afin de s'asseoir à la meilleure place, suivant sa classe. Je n'étais pas pressé, puisque je ne demandais qu'à m'asseoir à l'écart, sans être vu.

Le rugissement des conques se tut, puis l'éclat des trompettes. La ruée pénétrant dans le Temple n'était plus qu'un mince ruisseau, que je suivais. Nous étions à présent dans le Grand Temple, celui du Grand Initié lui-

même lorsque les devoirs de sa charge lui permettaient de venir se mêler aux lamas.

Les colonnes puissantes semblaient soutenir non seulement le plafond mais le ciel de la nuit, et disparaissaient dans les nuages d'encens omniprésents, gris, bleus, blancs, tournoyant et se mêlant inlassablement sans jamais confondre leurs couleurs, comme si chaque nuage tenait à conserver son individualité.

Des petits garçons porteurs de torches couraient en tous sens pour allumer les lampes à beurre qui crachotaient et sifflaient avant que la flamme jaillisse soudain. Ça et là, une lampe brûlait mal, car l'on devait d'abord faire fondre le beurre avec la torche avant de toucher la mèche, sinon elle se consumait en fumant sans donner de lumière.

Enfin, presque toutes les lampes furent allumées et l'on apporta d'énormes bâtons d'encens qui furent enflammés à leur tour puis éteints si bien que leur extrémité resta incandescente en dégageant de grands nuages de fumée odorante. Je regardai autour de moi ; tous les lamas étaient assis en groupe, en rangées qui se faisaient face, et la rangée suivante était dos à dos, et faisait face à une autre, et ainsi de suite. Plus loin, il y avait les moines, assis de même, et au-delà les acolytes. Les lamas avaient devant eux de toutes petites tables sur lesquelles ils disposaient divers objets, la clochette d'argent indispensable, certains avaient un tambour de bois. Plus tard, quand l'Office commencerait, le Lecteur debout au lutrin lirait des passages de nos Livres Sacrés, et les lamas comme les moines chanteraient en chœur, et à la fin de chaque

passage les lamas agiteraient leur clochette tandis que d'autres taperaient du bout des doigts sur les tambours. À chaque différente partie de l'Office, les conques rugiraient dans le lointain, parfois même dans le Temple.

L'Office commença, et j'observai tout mais ce n'était pour moi qu'un spectacle, une discipline religieuse sans doute et je me promettais depuis longtemps déjà de demander à mon Guide pourquoi tout ce cérémonial était nécessaire. Je me demandais si cela rendait les gens meilleurs car j'avais vu tant de moines fort dévots vraiment durant l'Office, d'une dévotion édifiante, et qui, loin du temple, devenaient des brutes sadiques. D'autres, cependant, qui ne fréquentaient guère le temple ou point du tout, étaient d'une bonté exemplaire, toujours prêts à aider leur prochain et surtout le malheureux petit garçon ahuri qui ne savait pas très bien ce qu'il devait faire et vivait dans la crainte de déplaire parce que tant d'adultes ont horreur des questions des petits garçons.

Je contemplai le centre du Temple, le centre du groupe lamastique où se tenait notre Grand Initié vénéré et bien-aimé assis, calme et serein, entouré d'une forte aura de spiritualité, et je pris la résolution de m'efforcer de prendre en toute occasion et en tout temps modèle sur lui et sur mon Guide le Lama Mingyar Dondup.

L'Office se poursuivait, monotone, et je crains bien de m'être endormi derrière mon pilier car soudain je sursautai violemment, réveillé par les cloches et les conques assourdissantes, et puis j'entendis le bruit sourd et indéfinissable d'une multitude qui se relève et

le glissement de pas innombrables sur les dalles. Je me frottai les yeux et je fis de mon mieux pour prendre un air éveillé et point trop sot, comme si j'avais suivi tout l'Office.

Je me traînai, le dernier de la longue procession, vers notre dortoir en me rappelant avec bonheur que désormais je ne dormirais plus avec une foule de garçons qui déchiraient la nuit de leurs ronflements ou de leurs cris, mais que j'aurais ma chambre à moi tout seul.

Tandis que je m'enveloppais dans ma couverture, mon voisin voulut me parler, me dire que ce serait merveilleux pour moi d'avoir ma chambre, mais au milieu d'une phrase il bâilla et tomba sur le sol, profondément endormi. J'allai à la fenêtre serrant ma couverture autour de moi et contemplai une fois encore la nuit étoilée, le léger plumet de neige poudreuse courant sur la cime des montagnes, tout argenté par la lune qui se levait. Et puis je m'allongeai à mon tour et dormis et ne pensai plus à rien. Mon sommeil fut paisible et sans rêves.

CHAPITRE ONZE

NOUS longeâmes les interminables corridors en pente, jusqu'à la cour intérieure où des moines-palefreniers tenaient deux chevaux tout harnachés, un pour mon Guide et l'autre pour moi, hélas ! Mon Guide fit signe à un palefrenier de m'aider à monter et je me félicitai d'avoir les jambes blessées car il était bien rare que la volonté d'un cheval ne divergeât de la mienne ; nous

arrivions rarement ensemble au même point. Quand je voulais monter sur un cheval, il avançait aussitôt, et je tombais au sol, ou bien si je m'attendais à ce que le cheval avance et que je saute astucieusement, il ne bougeait pas et je passais directement par-dessus la misérable créature. Mais cette fois, mes mauvaises jambes me servant d'excuse, je fus aidé, juché sur le cheval et immédiatement je commis une de ces choses qui NE SE FONT PAS ! Je m'éloignai sans attendre mon Guide. Il éclata de rire, sachant fort bien que le malheureux cheval n'en faisait qu'à sa tête. L'animal sortit de la cour et s'engagea sur le chemin, tandis que je me cramponnais de toutes mes forces à son cou, terrifié à la pensée de tomber et de rouler au bas de la montagne.

Je fis ainsi le tour de la muraille extérieure. Une grosse figure amicale apparut à une fenêtre juste au-dessus de moi et cria :

— Au revoir, Lobsang ! Reviens-nous bientôt. La semaine prochaine, nous allons recevoir un chargement d'orge, de bonne qualité, bien meilleur que ce que tu as mangé ces derniers temps. Viens me voir à la cuisine dès que tu pourras nous rendre visite.

Le moine-cuisinier entendit alors les sabots d'un autre cheval, tourna la tête vers la gauche et s'exclama :

— Aouh ! Aïe ! Aïe ! Honorable Lama Médecin, pardonnez-moi !

Mon Guide arrivait, et le pauvre moine-cuisinier pensait qu'il s'était permis une impertinence, mais le bon sourire de mon Guide le rassura vite.

Mon cheval descendit au flanc de la montagne ; j'entendais mon Guide rire tout bas derrière moi.

— Il nous faudra te trouver un cheval avec le dos couvert de colle, Lobsang !

Je me retournai, assez vexé. Il pouvait parler ! Lui qui mesurait environ six pieds (1 m 83) et pesait plus de deux cents livres (91 kg) de muscles solides et qui aurait été capable de prendre son cheval sur ses épaules pour descendre dans la vallée, au lieu que ce fût le contraire. Tandis que moi, pauvre moustique, j'étais ballotté par l'énorme animal, je n'avais aucun moyen de le maîtriser ni de le guider, et cette sinistre bête à l'esprit pervers, sachant que j'étais terrifié, s'en allait se pencher tout au bord du sentier et contemplait les osiers tout au fond du précipice en hennissant de joie.

Nous atteignîmes enfin le pied de la montagne et suivîmes la Route de Dodpal parce que, avant d'aller à Chakpori, nous devons passer par un des bureaux du gouvernement au Village de Shö. Quand nous y arrivâmes, mon Guide, toujours prévenant, attacha mon cheval à un piquet et me souleva pour me poser sur le sol en disant :

— Reste là, Lobsang, je n'en ai pas pour longtemps.

Il décrocha un sac de sa selle et me laissa assis pour l'attendre sur un tas de pierres.

— Là ! Là ! s'exclama derrière moi une voix à l'accent campagnard. J'ai vu le Lama à la Robe Safran descendre de ce cheval et pénétrer dans la maison, et voilà son jeune garçon qui surveille les chevaux. Comment te portes-tu, Jeune Maître ?

Je me retournai et vis un petit groupe de pèlerins. Ils tiraient la langue, ce qui est le salut traditionnel et respectueux, au Tibet, quand un inférieur s'adresse à un supérieur. Mon coeur se gonfla d'orgueil, se chauffa délicieusement à la gloire qui se reflétait sur moi, 'le garçon du Lama à la Robe Safran'.

— Ah, répliquai-je, vous ne devriez jamais surprendre un prêtre de la sorte, nous sommes toujours plongés dans nos méditations, vous savez, et un sursaut trop brusque est mauvais pour la santé.

Je fronçai les sourcils, les contemplai avec sévérité, et repris :

— Mon Maître et Guide, le Lama Mingyar Dondup, le porteur de la Robe Safran, est un des plus grands Lamas de ce pays, un très haut personnage, en vérité, et je ne vous conseille pas de vous approcher de son cheval parce que cet animal est aussi un très important personnage puisqu'il a l'honneur de porter un tel cavalier. Allons, laissez-nous, et n'oubliez pas de passer par la Route de l'Anneau, vous en tirerez grand profit !

Sur ce je leur tournai le dos, espérant m'être conduit comme un vrai moine.

J'étais assez fier de moi, et pensais avoir fait bonne impression quand un rire soudain, près de moi, me fit lever les yeux avec inquiétude. Un marchand me regardait en se curant les dents, l'autre main sur sa hanche. Je me retournai vivement ; les pèlerins étaient partis, comme je le leur avais ordonné.

— Eh bien ? Que me veux-tu ? lançai-je au vieux marchand. Je n'ai pas de temps à perdre !

Le vieillard me sourit :

— Allons, allons, Jeune Maître, ne sois pas si dur envers un pauvre colporteur qui a bien du mal à gagner sa maigre vie en ces temps difficiles. N'aurais-tu pas sur toi quelques objets, quelques souvenirs que tu rapporterais de la Grande Lamaserie ? Je puis t'offrir un très bon prix pour une mèche de cheveux d'un lama, un morceau de sa robe, et un prix plus élevé encore pour tout ce qui a pu être béni par un des très grands lamas, comme ton Maître à la Robe Safran. Parle, Jeune Maître, parle vite avant qu'il revienne et nous surprenne.

Je le considérai avec un mépris mêlé d'horreur. Oh non, non pour rien au monde ! Même si j'avais eu une douzaine de robes safran, jamais je ne les vendrais pour qu'elles devinssent la proie des imposteurs et des charlatans. À ce moment, à ma grande joie, mon Guide reparut.

Le vieux marchand le vit et se hâta de s'éloigner en traînant la jambe.

— Que faisais-tu donc ? demanda mon Guide. Tu essayes d'acheter aux marchands, à présent ?

— Non, Honorable Maître, c'était lui qui voulait vous acheter, par morceaux, une mèche de cheveux, un lambeau de robe, tout ce que j'aurais pu voler, dans son idée.

Le Lama Mingyar Dondup éclata de rire, mais ce fut avec une certaine amertume qu'il suivit des yeux le marchand, lequel se hâtait visiblement.

— Il est bien regrettable que ces gens cherchent à gagner par tous les moyens, n'hésitent pas à se procurer n'importe quel objet pour lui attribuer une valeur fausse. Ce n'est pas la Robe Safran qui importe,

après tout, mais l'âme de celui qui porte la Robe Safran.

Ce disant, il me souleva dans ses bras puissants et me jucha sans effort sur le cheval, qui parut aussi surpris que moi. Puis il détacha les rênes du piquet et me les mis dans la main (comme si je savais qu'en faire !) Enfin, sautant sur son propre cheval, il partit et je le suivis.

Nous suivîmes le Mani Lhakhang, laissâmes derrière nous le Village de Shö, puis le Pargo Kaling et franchîmes enfin le petit pont enjambant un affluent du Kaling Chu. Un peu plus loin, nous tournâmes à gauche, longeâmes le petit parc de Kundu et nous engageâmes enfin sur la route de Chakpori.

C'était un chemin rocailleux, difficile, plein d'ornières, où l'on avait besoin d'un cheval au pied sûr. La Montagne de Fer, comme nous appelions Chakpori, était plus haute que celle sur laquelle se dressait le Potala et notre éperon rocheux plus abrupt, plus vertigineux. Mon Guide passa devant moi, les sabots de son cheval délogeant de temps en temps des pierres qui roulaient en bondissant vers moi. Ma monture suivait docilement, cherchant avec soin où poser les pieds. Le chemin montait en pente raide ; je regardai vers ma droite — vers le sud — où coulait la Rivière Heureuse appelée Kyi Chu. Mon regard plongeait maintenant sur le Norbu Linga, le Parc du Joyau, où le Grand Initié se permettait parfois de rares instants de récréation. Pour le moment, le parc était désert, si l'on faisait exception des moines-jardiniers qui le remettaient en état après la dernière tempête. Je me rappelai comment, avant que mes jambes soient

blessées, j'aimais à glisser au flanc de la montagne et traverser subrepticement la Route de Lingkor pour pénétrer dans le Norbu Linga par mon chemin secret, du moins le pensais-je.

Nous atteignîmes enfin le sommet de la montagne, la petite esplanade de pierre devant les murs de Chakpori, la muraille extérieure qui entourait toute la lamaserie. Le moine-portier nous accueillit avec joie, et deux autres moines accoururent pour prendre nos chevaux. Je me séparai du mien avec le plus grand soulagement, mais je ne pus m'empêcher de gémir quand je me retrouvai par terre, tout le poids de mon corps sur mes faibles jambes.

— Nous allons devoir examiner tes blessures, Lobsang, me dit mon Guide. Elles ne semblent pas guérir aussi bien que je l'avais espéré.

Un autre moine emporta les bagages du lama et mon Guide le suivit, en me lançant par-dessus son épaule :

— Viens me voir dans une heure.

Le Potala était trop public pour moi, trop 'grandiose' ; il fallait toujours faire attention de ne pas irriter un moine senior ou un lama junior. Naturellement, les grands lamas n'étaient jamais offensés ; ils avaient en tête des choses beaucoup plus importantes que de se préoccuper de ce qu'une personne regarde dans leur direction ou les ignore apparemment. Comme dans tous les cas, ce ne sont que les hommes inférieurs qui créent des ennuis, leurs supérieurs étant gentils, prévenants et compréhensifs.

Je traversai la cour en me disant que je pourrais mettre à profit ce léger répit pour prendre un repas. À mon âge, et à ce stade de ma carrière, la nourriture

revêtait une grande importance car, en dépit de toutes ses vertus, la tsampa ne peut vraiment apaiser la faim !

En longeant les interminables couloirs familiers, je rencontrai beaucoup de garçons de mon âge, qui étaient entrés à la lamaserie en même temps que moi. Mais à présent, tout était changé, je n'étais plus un simple petit copain avec qui l'on allait en classe, avec qui l'on se battait, mais un personnage placé sous la haute protection du Grand Lama Mingyar Dondup, porteur de la Robe Safran. Déjà, le bruit avait couru que j'allais recevoir une instruction particulière, que j'aurais ma propre chambre dans les Quartiers des Lamas, que je ferais ci, ou ça, ou encore cela, et cela m'amusa, aussi, d'apprendre que mes exploits, réels ou imaginaires, étaient bien connus. Un des garçons affirma très sérieusement, et avec une grande joie, qu'il m'avait vu de ses yeux emporté du sol sur le Toit d'Or, sur les ailes d'un grand vent.

— Je l'ai vu ! s'exclama-t-il triomphalement, fier de son importance. J'étais là, à cette même place, à cette fenêtre, et j'ai vu Lobsang assis par terre. Et puis le vent s'est levé, une grande tempête de poussière et de sable, et alors j'ai vu Lobsang voler dans les airs et se débattre comme s'il luttait contre mille démons installés sur le toit. Et puis... Et puis il est tombé dans les bras d'un des Lamas Gardiens du Temple !

Un soupir s'éleva du groupe, fait d'admiration, de crainte respectueuse et d'envie, et le garçon conclut :

— Alors Lobsang a été reçu par le Grand Initié, ce qui confère à notre classe l'honneur et la distinction !

Je jouai des coudes pour me libérer de cette horde de petits garçons et de jeunes moines qui espéraient tous de moi quelque déclaration solennelle, une espèce de Révélation des Dieux, car pour le moment je ne pensais qu'à m'emplir la panse. Je les repoussai donc et descendis en boitant le long du corridor vers une salle bien connue — la cuisine.

— Tiens ! Te voilà de retour, hein ? Allons, assieds-toi petit, assieds-toi, je vais te donner à manger. À te voir, on n'a pas dû te nourrir, au Potala. Mets-toi là, je vais te servir.

Le vieux moine-cuisinier s'approcha, me donna une petite tape sur la tête et me poussa doucement, si bien que je me retrouvai assis sur une pile de sacs d'orge vides. Puis il plongea une main sous ma robe et trouva mon bol. Il repartit, en frottant mon bol qui n'en avait nul besoin, vers une des immenses marmites. Il revint bientôt, le bol plein, renversant de la tsampa et du thé autour de lui, me fit relever les jambes et écarter ma robe de crainte de la souiller et me dit :

— Tiens, mange, et mange vite parce que je sais qu'on va bientôt t'appeler — l'Abbé veut que tu lui racontes toutes tes aventures.

Heureusement pour moi, un moine entra et appela le cuisinier, qui me laissa seul pour manger ma tsampa en paix.

Le ventre plein, j'allai le remercier poliment, car c'était un bon vieillard qui pensait que tous les jeunes garçons étaient des galopins mais aussi que ces garnements avaient besoin d'être nourris à leur faim. Je récurai soigneusement mon bol avec du sable, et ensuite je pris un balai pour nettoyer le sol autour du

grand sac. Cela fait, je m'inclinai très bas devant le moine-cuisinier, qui en fut surpris et flatté, et quittai la cuisine.

À l'extrémité du couloir, je m'accoudai à la fenêtre et regardai dehors. Au-dessous de moi, il y avait le marécage, et au delà un ruisseau clair. Mais mon regard se portait plus loin, au-dessus du Kashya Linga, vers le gué où le passeur semblait avoir beaucoup de travail, aujourd'hui. Courbé sur ses rames, il tirait son bateau de peau de yak chargé de voyageurs et de paquets et je me demandai pourquoi tant de gens convergeaient vers notre Ville Sainte. Je me rappelai alors les Russes, ces Russes qui faisaient pression sur notre pays parce que les Anglais s'y intéressaient ; à présent, les Russes envoyaient une foule d'espions à Lhassa, déguisés en marchands, en pensant que les pauvres indigènes ignorants que nous étions ne s'en apercevraient pas. Ils oubliaient, ou peut-être ne l'avaient-ils jamais su, que la plupart des lamas étaient télépathiques et clairvoyants, et qu'ils savaient ce que les Russes pensaient presque aussitôt qu'eux-mêmes en avaient l'idée.

J'aimais observer tous ces gens divers, tous différents, et deviner leurs pensées bonnes ou mauvaises. Avec un peu de pratique, c'était facile. Cependant ce n'était pas le moment de perdre mon temps ni de contempler les passants ; j'avais hâte de voir mon Guide, et de me coucher. Mes jambes étaient douloureuses, la fatigue me tenaillait. Mon Guide avait été obligé de se rendre à la Lamaserie de la Barrière de Roses avant que je fusse suffisamment guéri pour me déplacer à ma guise. J'aurais dû rester couché une

semaine de plus, enveloppé dans mes couvertures, par terre, mais à Chakpori — une bonne lamaserie pourtant — on n'aimait guère les enfants malades, dont les blessures étaient longues à guérir, et qui gênaient tout le monde. C'était donc pourquoi j'avais été envoyé au Potala où, chose curieuse, on soignait mieux les malades que dans notre 'Temple de la Guérison'.

À Chakpori, les élèves doués apprenaient les arts de la guérison. On nous enseignait tout ce qui concernait les diverses parties du corps, leur fonctionnement, leur importance ; nous apprenions l'acupuncture, une thérapeutique par laquelle on enfonce de très fines aiguilles dans le corps afin de stimuler certains centres nerveux, on nous apprenait à nous servir des simples, comment les cueillir, comment les connaître, comment les sécher et les conserver. À Chakpori nous avions de grands bâtiments dans lesquels les moines, sous la surveillance des lamas, préparaient les onguents et les herbes. Je n'oublierai jamais la première fois que je les vis.

Hésitant, effrayé, je risquai un oeil au coin de la porte, ne sachant pas ce que j'allais voir, ni si l'on me surprendrait. J'étais curieux car si dans mes études je n'avais pas encore atteint le stade des herbes médicinales, je m'y intéressais énormément.

Je vis une vaste salle à l'immense plafond voûté soutenu par d'énormes poutres allant d'un mur à l'autre d'où pendait une espèce de filet triangulaire fait de cordes. J'ouvris de grands yeux ; je ne comprenais pas à quoi cela pouvait servir. Et puis, tandis que ma vision s'habitua à la pénombre de ces lieux, je distinguai, à l'autre extrémité des cordes, de gros sacs

de cuir qui semblaient durs comme du bois. Chaque sac de cuir portait un mot, écrit à la peinture, dont aucun n'avait de signification pour moi. Je regardai intensément, et personne ne fit attention à moi jusqu'à ce qu'un vieux lama se retourne. En m'apercevant il sourit avec une grande douceur.

— Viens, petit, entre donc. Je suis sincèrement heureux de voir qu'un garçon aussi jeune s'intéresse à nos travaux. Viens donc.

D'un pas hésitant, j'entrai dans la salle ; le vieux lama posa son bras sur mes épaules et, à ma profonde stupéfaction, il se mit à me donner des explications, il me fit connaître les herbes différentes, il m'expliqua ce qui distinguait la poudre d'herbe de la tisane et des onguents. Ce vieillard me plaisait et sa gentillesse me touchait.

Devant nous, je vis une longue table de pierre assez mal taillée, rugueuse. Je ne sais de quelle pierre elle était faite, mais c'était probablement du granit. C'était une énorme dalle de quinze pieds (4 m 60) par six pieds (1 m 83). De part et d'autre de la table, des moines s'affairaient à étaler des mottes d'herbes, qui est le seul mot que je peux trouver pour les décrire parce qu'elles ressemblaient à d'épaisses mottes d'herbes, une masse de végétation brunâtre. Ils étalaient ces herbes sur la table, puis avec des pierres plates semblables à des briques, ils écrasaient les herbes en traînant la pierre vers le côté. Quand ils la soulevaient pour recommencer, je voyais que les herbes étaient broyées — réduites en purée. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'il ne restât plus devant eux qu'une espèce de pâte fibreuse. À ce moment, ils reculèrent et

d'autres moines s'approchèrent avec des seaux de cuir et des pierres au bord dentelé. Soigneusement le nouveau lot de moines grattèrent le banc de pierre pour faire tomber toute la matière fibreuse dans leurs seaux de cuir. Cela fait, les premiers moines frottèrent le banc avec du sable, le nettoyèrent complètement avec leur pierre, en s'appliquant à creuser de minuscules rigoles qui maintiendraient les herbes qu'ils écraseraient.

Les autres moines emportèrent les seaux de cuir dans le fond de la salle où je distinguais à présent des chaudrons d'eau bouillante. L'un après l'autre, ils vidèrent les seaux dans un des chaudrons. Je fus étonné de voir que, dès que la pulpe d'herbes y était jetée, l'eau cessait de bouillir. Le vieux lama me fit traverser la salle et regarder les chaudrons, puis il ramassa un bâton et se mit à remuer la substance, en me disant :

— Regarde ! Nous faisons bouillir ceci, et laisserons bouillir jusqu'à ce que toute l'eau s'évapore et qu'il ne reste plus qu'un sirop épais. Je te montrerai ce que nous en faisons.

Il me conduisit dans un autre coin de la salle, et là je vis de grandes jarres pleines de sirop, portant diverses étiquettes.

— Voici, me dit le vieux lama en me montrant une des jarres, ce que nous prescrivons à ceux qui souffrent d'une infection catarrhale. Ils boivent un peu de ce sirop, et si le goût n'a rien de plaisant il est bien moins déplaisant que le catarrhe. Et cela les guérit !

En riant, il me conduisit dans une pièce voisine où je vis une autre table de pierre, creusée au milieu comme

une auge peu profonde. Des moines armés de longues spatules de bois y mélangeaient diverses choses, sur les ordres d'un autre lama. Le vieux lama qui semblait prendre tant de plaisir à me faire visiter son laboratoire m'expliqua :

— Ici, nous avons un mélange d'huile d'eucalyptus et d'huile camphrée, auquel nous mêlons de l'huile d'olive importée très coûteuse, et avec ces spatules de bois les moines remuent le tout et le mélangent avec du beurre. Le beurre forme une excellente base pour un onguent. Les gens atteints de maladies pulmonaires trouvent un bon soulagement en s'en frottant la poitrine et le dos.

J'hésitai, et puis j'avancai la main et touchai du bout du doigt cette pâte ; prudemment, je portai mon doigt à mon nez, reniflai, et me sentis loucher. Le relent me brûla, j'eus l'impression que mes poumons étaient en feu et j'eus peur de tousser, malgré mon envie, de crainte d'exploser. Le vieux lama éclata de rire.

— Si tu mets ça sur ton nez, tes narines vont peler ! C'est un concentré, il doit être dilué avec encore plus de beurre.

Dans le fond de la salle, d'autres moines enlevaient le bout des feuilles d'une certaine plante séchée et les tamisaient soigneusement à travers un linge qui était comme un filet aux mailles serrées.

— Ces moines préparent des thés spéciaux. Par 'thé' nous entendons un mélange d'herbes qui peut être bu. Ce thé particulier, dit-il en se tournant et m'indiquant, est un thé antispasmodique qui soulage les cas de tics nerveux. Quand tu viendras étudier ici, tu trouveras tout cela très intéressant.

À ce moment, quelqu'un appela le vieux lama et il me quitta, mais pas avant de m'avoir conseillé :

— Regarde autour de toi, petit, examine tout. Je suis vraiment bien heureux de voir un jeune homme s'intéresser à ce point à notre art.

Sur ce, il me tourna le dos et s'en alla précipitamment dans l'autre salle.

Je me promenai, reniflant ceci et reniflant cela. Je pris une pincée d'une certaine poudre et aspirai tant et tant qu'elle remonta dans mes narines et m'envahit la gorge, ce qui me fit tousser à fendre l'âme, à croire que je ne m'arrêterais jamais de tousser, mais un autre lama arriva et me fit boire une tisane au goût atroce, qui calma cette toux.

Une fois remis de cet incident, j'avisai un grand tonneau, contre un mur. Je m'en approchai et fus stupéfait de voir qu'il était plein de morceaux d'écorce, me semblait-il, mais d'une espèce d'écorce d'arbre que je n'avais jamais vue. J'en touchai un morceau, qui tomba en poussière entre mes doigts. Vraiment, je ne voyais pas ce que l'on pouvait tirer de ces vieux bouts d'écorce poussiéreux, plus sales et plus grossiers que ceux qui tombaient dans les allées de nos parcs. Un lama m'aperçut, comprit mon étonnement, et vint me parler :

— Tu ne sais pas ce que c'est, n'est-ce pas ?

— Non, Honorable Lama Médecin, répondis-je. On dirait des détritrus.

Cela le fit beaucoup rire :

— Cette écorce, jeune homme, est employée pour soulager la maladie la plus commune du monde, et elle

a sauvé bien des vies. Devines-tu ce que c'est ? Quelle est la maladie la plus commune ?

Il me posait là une singulière question, qui me laissait perplexe ; je ne savais que penser, ni que répondre, et je le lui dis franchement. Il me sourit.

— La constipation, jeune homme, la constipation. Le plus grand fléau des hommes de ce temps. Ceci est de l'écorce sacrée que nous importons de l'Inde. On l'appelle écorce sacrée parce qu'elle vient d'un très, très lointain pays, le Brésil, où on l'appelle *cascara sagrada*, ce qui signifie écorce sacrée. Nous l'employons en tisanes ou bien, pour les cas exceptionnels, nous la faisons bouillir longuement jusqu'à ce que nous obtenions un concentré que nous mélangeons à des amidons et à du sucre pour former des pilules, destinées à ceux qui ne supportent pas le goût âcre de la tisane.

Il me sourit avec une grande bonté ; je vis que mon intérêt lui plaisait.

Le vieux lama revint en hâte, il me demanda ce que j'avais vu, ce qui m'avait plu, et puis il sourit lorsqu'il s'aperçut que j'avais à la main un morceau de *cascara sagrada*.

— Mâche-la, mon garçon, mâche-la. Cela te fera le plus grand bien, et te guérira de la toux, parce que tu n'oseras jamais plus tousser quand tu auras mâché cette écorce !

Il fut saisi alors d'un fou rire tel qu'il me fit penser à un lutin car, tout en étant un lama médecin de haut rang, il était quand même de petite taille.

— Viens, reprit-il, viens par ici. Regarde ceci, un produit de notre pays. De l'écorce d'orme. Un certain

orme que nous appelons l'orme rouge. C'est fort précieux pour tous ceux qui souffrent d'embarras gastriques. Nous l'écrasons, nous en faisons une pâte et puis nous la pressons en tablettes que le malade prend pour soulager ses douleurs. Mais attends, petit, attends. Quand tu reviendras, un peu plus tard, je suis certain que nous découvrirons que tu as un grand avenir devant toi.

Je le remerciai de sa bonté, ainsi que l'autre lama et je les quittai après cette première visite.

J'en étais là de mes réflexions et de mes souvenirs lorsque j'entendis des pas précipités ; un garçon venait m'avertir que mon Guide, le lama Mingyar Dondup, m'attendait dans ses propres quartiers, qui étaient presque les miens puisque j'allais dormir dans la chambre voisine de la sienne. Je mis de l'ordre dans ma tenue, arrangeai ma robe et me hâtai de mon mieux le long des corridors, pressé de savoir quel était mon nouveau logement.

CHAPITRE DOUZE

MA CHAMBRE était claire, petite mais bien suffisante pour moi. Je vis avec une grande satisfaction qu'il y avait deux tables basses, la première chargée de magazines et de papiers, l'autre de ces confiseries qui faisaient ma joie. Le moine-serviteur qui m'y avait conduit me déclara en souriant :

— Les Dieux de la Fortune sont certainement avec toi, Lobsang. Tu es tout à côté de la chambre du Grand Lama Mingyar Dondup.

Je le savais bien, il était inutile de me le répéter, mais il ajouta :

— Voici une porte communicante ; tu dois savoir que tu ne devras jamais franchir cette porte sans l'assentiment de ton Guide car tu pourrais le déranger dans ses méditations. Comme tu ne peux pas voir ton Guide avant un certain temps, je te conseille de te consoler avec toutes ces bonnes choses.

Sur ce, il tourna les talons et me laissa seul dans ma chambre. Ma chambre ! Quelle chance merveilleuse. Une chambre à moi ! Je n'aurais plus à subir la promiscuité des autres garçons !

J'allai me pencher sur la table, pour examiner les sucreries qui y avaient été disposées. J'eus bien du mal à faire un choix, mais je finis par me décider pour une espèce de gâteau rose couvert d'une poudre blanche. Je le saisis de la main droite et, pour que ma main gauche ne soit pas jalouse, j'en pris un autre et, ainsi ravitaillé, j'allai m'accouder à la fenêtre pour savoir dans quelle partie du bâtiment se trouvait ma chambre.

Je posai mes avant-bras sur l'appui de pierre et me penchai, lâchant ainsi un de mes gâteaux indiens, ce qui me fit émettre un vilain mot. J'avalai l'autre en hâte, de peur de le perdre aussi, puis je contemplai le paysage.

Je me trouvais à l'extrémité de l'aile sud-est de la lamaserie, au coin de l'annexe. J'apercevais le Norbu Linga, le Parc du Joyau, où quelques lamas allaient et venaient et semblaient discuter en faisant de grands gestes. Je les observai un moment ; ils étaient très amusants. L'un d'eux s'assit par terre tandis que les autres se prosternaient et lui parlaient en déclamant, et

puis ils changèrent de place. Mais oui, me dis-je ! Je savais ce qu'ils faisaient. Ils répétaient leurs discours, avant le débat public auquel devait assister le Dalai Lama en personne. Comme cela ne m'intéressait plus, à présent que j'avais deviné la raison de leurs gesticulations, je tournai mon attention vers d'autres sujets d'intérêt.

Quelques pèlerins remontaient par la Route de Lingkor, en farfouillant sous les buissons comme s'ils espéraient y trouver de l'or. Ils étaient fort divers ; il y avait d'honnêtes pèlerins, d'une foi sincère, et d'autres, que je distinguais sans mal, étaient des espions ; des espions russes surveillant les espions chinois et nous, des espions chinois guettant les espions russes et nous. Je me dis que s'ils passaient leur temps à s'espionner mutuellement ils nous laisseraient tranquilles ! Juste au-dessous de ma fenêtre, un ruisseau traversait un marécage pour aller se jeter dans la Rivière Heureuse qu'enjambait un pont menant à la Route de Lingkor. J'observai la scène avec amusement car il y avait là un petit groupe d'enfants du village, des Têtes Noires comme nous les appelions parce qu'ils n'avaient pas le crâne rasé comme les moines. Ils jouaient sur ce pont, jetant d'un côté de petits morceaux de bois et se précipitant de l'autre côté pour les voir reparaître emportés par le courant. Un des garçons se pencha si bien sur le parapet que, avec l'aide sournoise de ses camarades, il tomba la tête la première dans le cours d'eau. Cependant, la rivière n'étant pas profonde, il eut tôt fait de regagner la berge, couvert d'une boue gluante que je connaissais malheureusement fort bien, pour avoir subi le même sort. Tous les garçons

descendirent en courant vers la berge, pour l'aider à se nettoyer tant bien que mal parce qu'ils savaient bien quel sort les attendait si leurs parents apprenaient qu'ils étaient rentrés à Lhasa en laissant leur camarade en si piteux état.

Plus loin à l'est, le passeur travaillait toujours, traversant la rivière avec son bateau de peau de yak, transportant les voyageurs innombrables ; il faisait des efforts exagérés, dans l'espoir d'apitoyer ses passagers et de leur soutirer un peu plus d'argent. Cela m'intéressait énormément, parce que je n'avais encore jamais navigué, si peu que ce fût, et à cette époque c'était vraiment le sommet de mon ambition.

Près du gué, il y avait un autre parc, le Kashya Linga, le long de la route menant à la Mission Chinoise, que j'apercevais d'ailleurs de ma fenêtre, avec son jardin à demi caché par de grands arbres. Nous tous, petits garçons, étions persuadés qu'il se perpétrait d'épouvantables atrocités dans cette Mission Chinoise et — qui sait ? peut-être ne nous trompions-nous pas !

Encore plus à l'est s'étendait le Khati Linga, un parc très agréable bien qu'un peu humide puisqu'il était situé sur un terrain marécageux. Au-delà, il y avait le Pont de Turquoise que j'apercevais, avec délices. J'aimais plus que tout voir des gens pénétrer sous ce pont couvert pour ressortir ensuite de l'autre côté.

Au-delà encore, derrière le Pont de Turquoise, s'étendait la ville de Lhasa avec la Salle du Conseil, les toits d'or du Jo Kang, la Cathédrale de Lhasa qui était peut-être le bâtiment le plus ancien de notre pays. Enfin, dans le lointain, se dressaient les montagnes parsemées d'ermitages et de lamaserias. Oui, ma

chambre me plaisait, et je m'aperçus soudain que de là je ne pouvais voir le Potala. Je pensai aussi que les hauts dignitaires du Potala ne pouvaient donc me voir et, si je laissais tomber des cailloux ou des miettes de tsampa sur les pèlerins, nul ne me surprendrait, et les pèlerins accuseraient les oiseaux !

Au Tibet nous n'avions pas de lits, nous dormions par terre. Le plus souvent nous n'avions pas de coussins ou autre chose sur le plancher, nous nous enveloppions simplement dans des couvertures, utilisant possiblement nos robes comme oreiller. Mais il n'était pas encore l'heure de dormir, aussi m'installai-je le dos à la fenêtre afin que la lumière tombât par-dessus mon épaule, et je pris un des magazines. Le titre ne me disait rien, car c'était de l'anglais, du français ou de l'allemand et je ne connaissais aucune de ces langues. Mais je m'aperçus vite que ce magazine-là était indien, parce qu'il y avait une espèce de carte géographique sur la couverture et je finis par reconnaître certaines lettres, certaines formes de mots.

Je tournai les pages. Les mots ne signifiaient rien pour moi et je ne regardais que les images. J'étais confortablement assis, satisfait de mon sort, et tout à fait heureux de regarder les images en laissant vagabonder mon esprit. Je tournai distraitemment les pages, et puis soudain j'éclatai de rire, je fus pris d'un fou rire car là, sur les deux pages centrales, il y avait une série d'images représentant des hommes debout sur la tête ou contorsionnés en poses étranges. Je comprenais ce que je voyais, enfin — c'était des exercices de yoga, prisés en Inde au point de devenir un culte. Je ris de plus belle à certaines des

expressions, mais mon rire se calma brusquement car en levant les yeux je vis mon Guide, le lama Mingyar Dondup, qui me regardait en souriant par la porte de communication ouverte. Cependant, avant que je puisse me relever, il m'avait fait signe de rester assis.

— Non, pas de formalités entre nous ici, Lobsang. Réserveons les égards aux grandes circonstances. Tu es chez toi, comme je suis chez moi. Mais de quoi riais-tu donc avec tant de joie ?

J'étouffai mon fou rire, et lui montrai les images de yoga. Mon Guide entra dans ma chambre et vint s'asseoir à côté de moi :

— Lobsang, tu ne dois pas te moquer des croyances des autres, tu sais, car tu ne voudrais pas voir d'autres gens rire de tes croyances. Ces hommes que tu vois sur ces images pratiquent le yoga. Je ne fais pas de yoga, ni aucun des grands lamas ne le pratique, seuls ceux qui n'ont aucune aptitude pour les choses métaphysiques font du yoga.

— Maître ! dis-je avec une certaine excitation, voulez-vous me parler du yoga, m'expliquer ce que c'est et comment les gens le pratiquent ? Tout cela me rend très perplexe.

Mon Guide examina ses mains, et me répondit enfin, en me disant :

— Oui, tu dois apprendre ces choses. Parlons-en dès maintenant. Je vais essayer de t'expliquer quelques aspects du yoga.

J'écoutai attentivement mon Guide, en prenant garde de ne pas bouger. Il était allé partout, il avait tout vu, il avait tout fait et je ne désirais rien au monde que de l'imiter en le prenant pour modèle. J'écoutai avec

beaucoup plus d'attention que n'en accorde généralement un petit garçon à une grande personne.

— Le yoga ne m'intéresse pas, me dit mon Guide, parce que le yoga est uniquement un moyen de discipliner le corps. Si une personne a déjà discipliné son corps, le yoga n'est qu'une perte de temps. Ainsi chez nous, au Tibet, seules les plus basses classes pratiquent le yoga. Les Indiens en ont fait un culte et je le regrette vivement car cela les éloigne des vraies Vérités. Il est admis qu'avant de pouvoir exercer diverses pratiques métaphysiques, il faut avoir le contrôle du corps, on doit être capable de contrôler sa respiration, ses émotions, ses muscles. Mais — et il me sourit — je suis opposé au yoga parce qu'il cherche à imposer par la force brutale ce qui ne devrait être atteint que par des moyens spirituels.

Tandis qu'il parlait je regardais les images et trouvais vraiment remarquable que certaines personnes se croient obligées de se contorsionner ainsi et de faire des noeuds avec leurs membres en pensant que c'était de la spiritualité. Cependant, mon Guide reprit :

— Beaucoup d'Indiens de types inférieurs peuvent accomplir une forme de tour en se livrant au yoga. Ils sont capables d'hypnotiser et d'exécuter divers autres trucs qu'ils se sont mis à prendre pour quelque chose de vraiment spirituel ; mais c'est plutôt un truc, et rien de plus. Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un ait pu rejoindre les Champs Célestes du fait qu'il soit capable de faire des noeuds avec son corps, dit-il en riant.

— Mais pourquoi les gens font-ils des choses aussi remarquables ?

— Certaines choses, certaines manifestations physiques peuvent être accomplies par le yoga et il n'y a pas de doute que si l'on pratique le yoga cela peut développer quelques muscles, mais cela n'aide pas au développement de la spiritualité. Beaucoup d'Indiens font des exhibitions et on appelle de tels hommes des fakirs. Ils voyagent de village en village et de ville en ville en donnant des démonstrations de yoga, en faisant peut-être des noeuds avec leurs membres, comme tu dis, ou en gardant pendant très longtemps un bras levé au-dessus de la tête, ou autres choses remarquables. Ils prennent des airs de saints comme s'ils faisaient la chose la plus merveilleuse qui soit, et parce que c'est une minorité bruyante qui se délecte de publicité, les gens en sont venus à la conclusion que le yoga est un moyen facile d'accéder aux Grandes Vérités. C'est complètement faux, le yoga aide simplement à développer ou contrôler ou discipliner le corps, et il n'aide pas à atteindre la spiritualité.

Il s'interrompit, me regarda en riant, et poursuivit :

— Tu ne me croiras peut-être pas, mais quand j'étais un très jeune homme, j'ai essayé moi-même le yoga, et je me suis vite aperçu que je perdais tant de temps à essayer d'accomplir quelques exercices puérils qu'il ne m'en restait guère à consacrer à mon progrès spirituel. Donc, sur les conseils d'un vieil homme sage, j'ai renoncé au yoga et je me suis consacré à des choses plus sérieuses.

Il me considéra, puis il tendit le bras dans la direction de Lhassa, et le balança pour indiquer celle du Potala, en disant :

— Dans tout le Tibet, tu ne trouveras pas de grands lamas pratiquant le yoga. Ils passent aux choses sérieuses, et — haussant les sourcils et me regardant fixement en disant ceci — tu trouveras toujours que les yogis causent beaucoup d'agitation publique disant combien ils sont merveilleux, combien ils sont importants, et qu'ils ont les clefs du salut et de la spiritualité. Pourtant le véritable Adeptes de métaphysique ne parle pas de ce qu'il peut réellement faire. Malheureusement, dans le yoga c'est une minorité bruyante qui essaie d'influencer l'opinion publique. Le conseil que je te donne, Lobsang, est ceci : jamais jamais ne te mêle de yoga, car il te sera parfaitement inutile. Tu es né avec certains pouvoirs de clairvoyance, de télépathie, etc., et tu n'as absolument rien à faire avec le yoga ; ce pourrait même être nuisible.

Tandis qu'il parlait, j'avais tourné distraitement les pages du magazine, sans y prendre garde, mais soudain je baissai les yeux et vis l'image d'un homme occidental, apparemment, qui semblait souffrir atrocement en essayant de faire un exercice. Je montrai l'image à mon Guide.

— Ah oui ! Voilà une victime du yoga. Un Occidental qui a voulu essayer un des exercices et qui s'est disloqué une articulation. Il est très très imprudent pour les Occidentaux d'essayer le yoga parce que leurs muscles et leurs os ne sont pas assez souples ; on ne devrait pratiquer le yoga (si vraiment on y tient !) que si l'on y est entraîné dès un très jeune âge. Que des gens d'âge moyen s'y livrent — eh bien, c'est stupide et certainement nuisible. Cependant, il est ridicule de dire

que la pratique du yoga provoque la maladie. C'est faux. Le yoga permet simplement d'exercer quelques muscles et parfois une personne peut souffrir d'une dislocation ou d'un muscle froissé mais c'est entièrement sa faute ; il ne faut pas toucher à de telles choses. Les seuls yogis que j'ai jamais rencontrés, ajouta-t-il en me prenant le magazine des mains, étaient de véritables fanatiques qui se prenaient pour des génies, qui croyaient tout savoir et s'imaginaient que la pratique du yoga était le salut du monde. Mais ce n'est qu'un exercice, un sport comme ce que vous faites, vous autres garçons, en grimpant aux arbres, en marchant avec des échasses ou en courant avec un cerf-volant. Yoga ? Juste un exercice physique, rien de plus, rien de spirituel. Peut-être sa pratique peut-elle aider l'individu en améliorant sa condition physique si bien que, ensuite, il peut oublier le yoga et s'attacher aux choses importantes, les choses de l'esprit. Après tout, au bout de quelques années, chacun quitte son corps et peu importe alors que ce corps soit tout de muscles durs et forte ossature ; la seule chose qui importe alors est l'état de l'esprit.

Il revint sur le sujet en disant :

— Oh, et je dois t'avertir de ceci ; beaucoup de ceux qui pratiquent le yoga oublient que leur affaire est juste un culte d'entraînement physique. Au lieu de cela, ils ont pris certaines de nos pratiques de guérison occultes et ont déclaré que ces pratiques de guérison sont un complément du yoga. C'est absolument faux ; n'importe lequel des arts de guérison peut être pratiqué par une personne qui ignore tout du yoga, et qui réussit souvent bien mieux. Donc — me pointant

sévèrement du doigt — ne te laisse jamais prendre par la publicité du yoga, car il peut vraiment t'éloigner du Sentier.

Il se leva pour retourner dans sa chambre mais sur le seuil il se retourna :

— J'oubliais ! J'ai là quelques tableaux que je voudrais que tu accroches à ton mur. Viens...

Puis il revint vers moi et me souleva afin de m'éviter la peine de me lever tout seul. Je le suivis dans sa chambre et là, sur une table, je vis trois rouleaux de papier. Il en prit un.

— Ceci, me dit-il, est une très vieille image chinoise qui, il y a plusieurs centaines d'années, était faite dans du placage de bois. Elle est à présent dans la ville de Pékin, mais dans cette représentation je veux que tu étudies soigneusement la façon dont les organes du corps sont imités par des moines qui accomplissent des tâches diverses.

Il s'arrêta et me montra un détail de l'image.

— Ici, tu vois des moines occupés à mélanger des aliments et des liquides. C'est l'estomac. Les moines préparent toute cette nourriture pour la faire passer par divers tubes avant qu'elle n'atteigne d'autres moines. Si tu étudies ceci tu obtiendras une très bonne idée du fonctionnement de base du corps humain.

Il roula l'image, noua soigneusement les petits rubans qui la serraient, et déroula une deuxième gravure.

— Ici, c'est une représentation de la colonne vertébrale avec divers chakras (chakram dans le texte d'origine, NdT). Tu vas ainsi voir comment les différents centres de pouvoir sont situés entre la base de la

colonne vertébrale et le sommet de la tête. Ce tableau doit se trouver juste en face de toi, de sorte que ce soit la dernière chose que tu vois la nuit et la première chose le matin.

Il roula soigneusement la deuxième image, noua les rubans et prit le troisième rouleau.

— Voici une représentation du système nerveux qui te montre les choses que tu devras étudier, telles que le ganglion cervical, le nerf vague, le plexus cardiaque, le plexus solaire et le plexus pelvien. Ce sont toutes des choses que tu dois connaître parce qu'elles sont tout à fait essentielles dans ta formation de lama médecin.

Je regardai l'image en me sentant de plus en plus découragé, car il me semblait bien que jamais je ne parviendrais à comprendre toutes ces choses, les tours et les détours du corps humain, toutes ces petites lignes et ces traits tordus et compliqués représentant des nerfs ou des artères, et les grosses taches que l'on appelait chakras. Mais, me dis-je pour me rassurer, j'avais encore le temps, je progressais à mon allure et selon mes moyens et si je n'apprenais pas autant qu'ils pensaient que je le devrais — eh bien, on ne peut pas faire plus que de son mieux.

— Maintenant, Lobsang, tu vas aller prendre l'air, me dit mon Guide. Emporte ces rouleaux dans ta chambre, et ensuite fais ce que tu veux jusqu'à ce soir... Mais pas de bêtises, hein ?

Il me sourit affectueusement, et je m'inclinai avec respect, en prenant les trois rouleaux. Je rentrai dans ma chambre, fermai la porte de communication et me demandai où je pourrais bien accrocher ces fichus

tableaux. J'aperçus alors des aspérités qui semblaient avoir été prévues à cet objet. Je pris une table et, avec précaution, je la posai sous une de ces aspérités ; montant sur la table, ce qui me donnait un autre douze ou dix-huit pouces de hauteur (30 ou 45 cm), je parvins à faire passer la corde du premier tableau par-dessus et le déroulai. Puis je descendis de la table et reculai dans le fond de la chambre pour juger de l'effet. Non, ce n'était pas parfait. J'allai tirer d'un côté et de l'autre, jusqu'à ce que le tableau soit parfaitement droit. Cela fait, j'accrochai de même les deux autres, en m'assurant qu'aucun ne penchait. J'admirai alors mon travail en m'époussetant les mains. Souriant avec satisfaction, je sortis de ma chambre, un peu perdu et me demandant de quel côté je devais aller. Mais comme je passais devant la porte de mon Guide, j'aperçus un des moines-serviteurs au fond du couloir. Il me salua de façon amicale et me dit :

— C'est le plus court chemin pour sortir. Par ici. Cette porte est réservée aux lamas mais on me dit que tu as la permission de passer par là.

Il me l'indiqua, je le remerciai et sortis vivement.

Devant moi s'étirait le sentier de la montagne. Sur ma droite, des moines travaillaient la terre. Je fis quelques pas sur le sentier et allai m'asseoir sur une grosse pierre d'où je contemplai la ville, assez proche pour que je puisse distinguer, dans l'air si pur du Tibet, les marchands, les moines et les lamas allant à leurs affaires.

Je changeai bientôt de place pour aller m'asseoir sur une autre pierre abritée par un petit buisson. De là, je pouvais voir le marécage où serpentait un ruisseau

argenté, où l'herbe était grasse et verte, où des poissons sautaient parfois dans les mares. Soudain, j'entendis du bruit derrière moi et une voix de gorge, grave et rauque, me dit :

— Hhrrah ? Mmmraouh !

Sur quoi je reçus un bon coup de tête dans le bas du dos et je me retournai pour caresser le vieux chat qui se mit à ronronner bruyamment ; il me lécha avec sa langue râpeuse, aussi rude que le gravier du sentier. Puis il me contourna, sauta sur mes genoux, sauta à terre et bondit entre des buissons, s'arrêtant soudain pour se retourner vers moi. Il semblait m'interroger, la queue dressée, les oreilles droites, les yeux bleus étincelants. Je ne bougeai pas, aussi bondit-il de nouveau vers moi en me disant avec insistance :

— Mrraouh ! Mmrraouh !

Comme je ne bougeais toujours pas, il leva une patte, accrocha avec ses griffes le bas de ma robe et tira doucement.

— Allons, chat, que me veux-tu ? demandai-je, irrité.

Je me levai cependant, avec difficulté, et regardai autour de moi pour voir ce qui agitait ainsi le chat. Je ne vis rien mais le chat s'énervait, insistait. Il se précipita vers un buisson éloigné, puis il revint me tirer par la robe. Je le suivis donc, descendant péniblement à flanc de montagne, avec prudence, tandis que le chat bondissait autour de moi, partait en avant, revenait, sautait en l'air, ou sur moi.

En me cramponnant aux buissons, je progressai lentement et finis par atteindre l'endroit où le chat s'était tourné pour me faire face, mais il n'y avait là rien à voir.

— Chat, tu n'es qu'un idiot ! m'écriai-je, exaspéré.

— Mmrraouh ! protesta-t-il. Mmrrahou !

Et il reprit ma robe pour la faire tourner autour de mes chevilles, bondissant autour de moi et mordillant de temps en temps mes pieds nus dans mes sandales. Puis il repartit, en se retournant pour voir si je le suivais.

Avec un soupir résigné, je descendis entre les buissons et me cramponnai soudain à une branche car il y avait là une descente abrupte ; je me trouvais sur une étroite corniche et si je ne m'étais pas retenu au buisson j'aurais certainement été précipité en bas. Cependant le chat bondissait de plus belle et je lui lançai quelques injures bien senties, mais il n'en eut cure. Il me contourna et bondit soudain de la corniche ! Mon coeur faillit s'arrêter de battre car ce chat était un très vieil ami et ma pensée fut qu'il venait de se SUICIDER !

Avec mille précautions, je me mis à genoux et, me retenant aux branches des buissons, je regardai par-dessus le bord. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de distinguer le corps d'un moine âgé environ douze pieds (près de 4 m) plus bas. Horrifié, je vis que sa tête était sanguinolente et qu'il y avait aussi du sang sur sa robe. Je pouvais voir que sa jambe droite était pliée à un angle anormal. Le coeur battant de peur, d'excitation et d'effort, je regardai autour de moi et découvris une petite pente par laquelle je pus descendre, et me trouvai ainsi à la tête du vieux moine.

Doucement, avec une terrible inquiétude, j'avançai la main. Il était vivant. En sentant le bout de mes doigts il ouvrit faiblement les yeux et gémit. Je vis que dans sa

chute il avait heurté une pierre. Le chat s'était assis et me regardait avec attention.

Je caressai doucement la tête du moine, glissai mes doigts derrière ses oreilles, puis le long du cou, vers le coeur. Au bout d'un moment il ouvrit franchement les yeux et regarda autour de lui. Il me vit enfin.

— Tout va bien, lui dis-je d'une voix apaisante. Je vais aller chercher des secours. Je reviens tout de suite.

Le pauvre vieux essaya de sourire, puis ses yeux se refermèrent. A quatre pattes, ce qui était pour moi plus sûr et plus rapide, je remontai au sommet et me hâtai vers la porte réservée aux lamas. En entrant je faillis renverser le moine-serviteur qui se trouvait là.

— Vite ! Vite ! lui criai-je. Il y a un moine blessé sur les rochers !

Comme je parlais, mon Guide sortit de sa chambre et me demanda se qui se passait.

— Maître ! Maître ! dis-je, je viens de découvrir, avec l'aide d'Honorable Minou, un vieux moine blessé. Il a une blessure à la tête et sa jambe est anormalement pliée. Il a besoin de soins urgents !

Mon Guide donna rapidement quelques instructions au moine-serviteur, puis il se tourna vers moi :

— Va devant, Lobsang. Je te suis.

Nous sortîmes de la lamaserie ; je quittai le chemin pour m'engager sur le sentier abrupt, suivi de mon Guide. Je fus navré de voir que sa robe safran se salissait et se déchirait aux ronces ; la mienne était si souillée que quelques taches de plus n'avaient guère d'importance ; Honorable Minou nous attendait

impatiemment. Il parut vraiment soulagé lorsqu'il vit que je revenais avec le Lama Mingyar Dondup.

Il bondit devant nous et nous arrivâmes bientôt auprès du vieux moine ; ses yeux étaient fermés. Mon Guide s'accroupit à côté de lui et tira de sa robe divers petits sacs, des pansements et une fiole pleine d'un liquide avec lequel il humecta un morceau d'étoffe qu'il tint sous les narines du vieux moine. Le moine éternua aussitôt et ouvrit les yeux. Il parut vraiment très heureux de voir qui le soignait.

— Tout ira bien, mon ami, lui dit mon Guide. Nous allons te secourir.

Le vieux moine referma alors les yeux, avec un soupir de soulagement.

Mon Guide retroussa la robe du moine, et nous vîmes de petits morceaux d'os qui transperçaient la peau, juste au-dessous du genou.

— Tiens-lui les mains, Lobsang, maintiens-le bien. Appuie-toi sur lui de tout ton poids, afin qu'il ne puisse bouger. Je vais lui remettre les os en place.

Ce disant, il saisit la cheville et la tira brusquement. Je vis les petits os disparaître sous la peau. Le geste avait été si soudain, si habile, que le vieux moine n'eut même pas le temps de pousser un cri.

Rapidement, mon Guide se tourna vers un buisson et choisit deux branches solides, qu'il cassa et, après les avoir enveloppées d'un morceau de sa robe, il les attacha à la jambe du moine. Et puis nous attendîmes.

Bientôt, un groupe de moines conduits par un lama apparut, et nous les appelâmes. Ils descendirent vers nous, entourèrent le moine blessé mais l'un d'eux, un imprudent cherchant sans doute à se faire valoir, voulut

montrer qu'il avait le pied sûr. Il glissa, naturellement, et se mit à dévaler la pente sur son derrière. Un buisson le retint, mais sa robe s'y accrocha tandis qu'il tombait, et il resta ainsi pendu, comme une banane pelée, pour se balancer tout nu à la vue des pèlerins qui suivaient au-dessous de nous la Route de l'Anneau. Mon Guide éclata de rire, et donna l'ordre à deux autres moines d'aller tirer leur camarade de sa fâcheuse posture. Lorsqu'il revint vers eux, il était rouge de honte. Je remarquai qu'il aurait bien du mal à s'asseoir, pendant quelques jours, car la partie de son individu qui avait été en contact avec le sol était tout écorchée par les pierres !

Cependant, les autres moines s'occupaient du blessé ; avec mille précautions, ils le soulevèrent afin de le poser sur une forte toile qu'ils avaient apportée ; ils l'en enveloppèrent, pour former un tube de toile, puis ils glissèrent à l'intérieur un long bâton solide qu'ils attachèrent avec des sangles. Le blessé avait perdu connaissance, heureusement, et ne souffrait pas. Deux moines soulevèrent alors les deux extrémités du bâton et, aidés par les autres, ils remontèrent par le sentier, lentement, prudemment, jusqu'au Chakpori.

Je caressai Honorable Minou, en expliquant à mon Guide comment il était venu me chercher pour que j'aie secouru le vieillard.

— Le pauvre homme serait sans doute mort si tu ne nous avais pas avertis, Honorable Minou, lui dit mon Guide, en le caressant aussi, puis il se tourna vers moi. C'est bien, Lobsang, tu as bien commencé. Continue.

Nous remontâmes à notre tour, assez péniblement, en enviant Honorable Minou qui gambadait devant

nous. Mon Guide entra dans la lamaserie de Chakpori, mais je restai un moment dehors, assis sur une pierre, pour jouer avec Honorable Minou ; je le taquinais avec un morceau d'écorce, solide et flexible, et il faisait semblant que c'était un ennemi féroce. Il bondissait, miaulait, se hérissait et attaquait l'écorce, et j'étais heureux car nous éprouvions l'un pour l'autre une amitié chaleureuse.

CHAPITRE TREIZE

J'ÉTAIS vraiment bien content d'être de retour à Chakpori, parmi ceux qui m'étaient familiers. Ici, les Professeurs étaient intensément consacrés à former des lamas médecins. Mon Guide m'avait conseillé de suivre les cours pour les herbes, l'anatomie et la médecine, car Chakpori était LE centre de tels enseignements.

Avec vingt-cinq condisciples — des garçons comme moi, des garçons plus vieux et un ou deux jeunes moines venus d'autres lamaserie — j'allai donc en classe, assis par terre dans l'une ou l'autre de nos salles ; le Maître s'intéressait à sa mission.

— L'eau ! dit-il un jour. L'eau est la clef de la santé. Les gens ne boivent pas assez pour faire fonctionner le corps correctement. Chacun mange, et les aliments stagnent dans l'estomac, faute d'eau pour les entraîner dans les intestins. Il en résulte un système digestif bouché qui affecte tout le corps, et rend inapte à l'étude de la métaphysique.

Il s'interrompit et nous regarda tour à tour comme pour nous mettre au défi de le contredire.

— Maître, hasarda un jeune moine venu d'une lamaserie mineure, si nous buvons en mangeant nous risquons de diluer les sucs gastriques — du moins c'est ce que j'ai entendu dire.

Il se tut brusquement, comme s'il avait honte de son audace.

— Excellente question, répliqua le Maître. Bien des gens ont cette impression, mais elle est FAUSSE ! Le corps a la capacité de fabriquer des sucs digestifs extrêmement concentrés, si concentrés, en fait, que sous certaines conditions ils peuvent commencer à digérer le corps !

Nous le regardâmes avec stupéfaction, et j'éprouvai une peur considérable à l'idée que je pouvais me manger moi-même ! Le Maître sourit en voyant l'effet produit par ses paroles. Pendant quelques instants, il garda le silence, afin que nous puissions réfléchir.

— Les ulcères gastriques, les irritations stomacales... comment sont-ils provoqués ? demanda-t-il.

— Maître ! répondis-je hardiment, quand un homme s'inquiète il a des ulcères de la même manière sans doute qu'il pourrait avoir un mal de tête.

— Bel effort ! approuva le Maître en me souriant. Oui, un homme s'inquiète, les sucs gastriques dans son estomac deviennent de plus en plus concentrés, jusqu'à ce que finalement la partie la plus faible de l'estomac soit attaquée, et comme les acides qui normalement digèrent la nourriture rongent la partie la plus faible et finissent par percer un trou, les élancements de douleur agitent le contenu de l'estomac et conduisent à une

concentration accrue des sucs gastriques. Finalement, les acides s'infiltrèrent à travers le trou qu'ils ont fait et pénétrèrent entre les couches de l'estomac causant ce que nous appelons des ulcères gastriques. Un apport d'eau suffisant soulagerait énormément la condition et pourrait même EMPÊCHER les ulcères. Morale — quand vous avez des soucis, buvez de l'eau et réduisez le risque d'avoir des ulcères !

— Maître ! s'exclama un garçon passablement sot, j'espère que l'on ne suivra pas vos conseils à la lettre ; je suis un de ceux qui doivent apporter de l'eau jusqu'au sommet de la montagne — et mon travail est déjà assez pénible.

La plupart des gens ignorent les problèmes qui assaillent des pays tels que le Tibet. Nous avons de l'eau en quantité, mais pas où il fallait ! Pour subvenir aux besoins des grandes lamaserie, comme le Potala ou Chakpori, des équipes de moines-ouvriers et d'enfants transportaient des outres d'eau par les sentiers de montagne. Les chevaux, les yaks étaient mis à contribution. Inlassablement, ces moines allaient et venaient pour remplir nos citernes. Nous n'avions pas de robinets que nous puissions tourner pour avoir de l'eau en abondance — chaude ou froide. Nous devions aller puiser la nôtre dans les citernes. Le sable fin des rivières, porté à dos d'homme ou de yak, nous servait à nettoyer nos ustensiles, ou le sol. L'eau était PRÉCIEUSE ! Nous allions laver notre linge à la rivière, faute de pouvoir faire monter la rivière chez nous !

Le Maître ignora cette réflexion idiote, et reprit sa leçon :

— La pire maladie de l'humanité, c'est — il fit une pause pour un effet dramatique tandis que nous pensions aux épidémies et aux cancers — la CONSTIPATION ! La constipation provoque une plus mauvaise santé générale que toute autre maladie. Elle jette les bases de maladies plus graves. Elle nous rend léthargiques, de mauvaise humeur, et misérablement indisposés. La constipation peut être GUÉRIE !

De nouveau il s'arrêta et regarda autour de lui.

— Non pas par des doses massives de Cascara Sagrada, ni par des litres d'huile de ricin, mais en buvant suffisamment d'eau. Réfléchissez — nous mangeons. Nous prenons des aliments et ils doivent passer par notre estomac et par nos intestins. Dans ce dernier (l'intestin grêle, NdT), de courts poils appelés 'villosités' (qui sont comme des tubes creux) absorbent des nutriments provenant de la digestion et des aliments digérés. Si les aliments sont trop lourds, trop 'solides', ils ne peuvent pénétrer dans les villosités. Ils s'encastrent dans des masses dures. Les intestins doivent se 'tortiller' — comme on pourrait décrire l'action du péristaltisme — ce qui pousse la nourriture le long du tube digestif, faisant de la place en amont. Mais si la nourriture est SOLIDE le péristaltisme intestinal aboutit simplement à la douleur et aucun mouvement. Donc — l'eau est indispensable pour ramollir la masse.

C'est sans doute regrettable, mais il est de fait que tous les étudiants en médecine s'imaginent souffrir des symptômes qu'ils sont en train d'étudier. Je pressai mon abdomen et je fus absolument certain de sentir

une masse dure. Je me dis qu'il me fallait faire quelque chose.

— Maître, demandai-je, comment agit un laxatif ?

Le lama se tourna vers moi en souriant. Je supposai qu'il nous avait tous observés, et qu'il nous avait vus chercher les 'masses dures'.

— La personne qui doit prendre un laxatif est une personne qui déjà manque d'eau. Elle est constipée parce qu'elle n'a pas suffisamment de liquide pour ramollir les déchets congestionnés. Il lui FAUT obtenir de l'eau, aussi un laxatif commence-t-il par forcer le corps à produire de l'eau PAR les villosités pour amollir la masse et la rendre flexible, ce qui renforce la pulsion péristaltique. La douleur est provoquée par les masses dures qui adhèrent aux parois internes — et laissent le corps déshydraté. On devrait TOUJOURS boire beaucoup d'eau après avoir pris un laxatif. Naturellement j'ajoute, pensant à notre jeune ami le porteur d'eau, que les malades doivent descendre au bord de la rivière pour boire !

— Maître ! Pourquoi les gens qui souffrent de constipation ont-ils une si mauvaise peau et tous ces boutons ?

Un garçon au TRÈS mauvais teint posait cette question, et il rougit furieusement quand toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Nous devons nous débarrasser de nos déchets par les moyens prévus par la nature, répondit notre Maître, mais si l'Homme fait obstacle à cette méthode, les déchets pénètrent dans le sang, bouchent les vaisseaux vitaux et le corps tente de se débarrasser des déchets par les pores de la peau. Encore une fois, la matière

n'est pas assez fluide pour passer à travers les fins tubes des pores, et il en résulte un encrassement et une 'mauvaise peau'. Buvez beaucoup d'eau, faites raisonnablement de l'exercice — et nous n'aurons pas à payer autant pour la Cascara Sagrada, le sirop de figues et l'huile de ricin. Et maintenant, ajouta-t-il en riant, je vous libère afin que vous alliez tous boire de l'eau en quantité !

Il nous fit signe de nous disperser et se dirigea vers la porte mais au même instant un messenger entra en trombe.

— Honorable Maître, avez-vous ici un garçon appelé Rampa ? Lobsang Rampa ?

Le Maître se retourna, me chercha des yeux et me fit signe.

— Qu'as-tu encore fait, Lobsang ? me demanda-t-il avec douceur.

Je m'avançai, à contrecœur, en boitant très bas, aussi pitoyablement que je le pus. Je me demandais, comme lui, ce que j'avais pu faire de mal.

— Ce garçon doit se rendre immédiatement chez le Père Abbé, dit le messenger au lama. Je dois l'y conduire — j'ignore pourquoi.

Aïe ! pensai-je, qu'est-ce que ça pouvait bien être CETTE FOIS ? M'avait-on vu en train de jeter des cuillerées de tsampa sur les moines ? M'avait-on surpris quand j'avais mis du sel dans le thé du Maître des Acolytes ? Ou bien — sombrement je passai en revue mes 'péchés'. Et si le Père Abbé en avait appris PLUSIEURS ? Je suivis le messenger par les longs couloirs austères du Chakpori. Il n'y avait aucun luxe, pas de rideaux drapés comme au Potala. Tout était

rigoureusement fonctionnel. Le messenger s'arrêta devant une porte gardée par deux Surveillants et me fit signe d'attendre, puis il entra. Inquiet, je me dandinai d'un pied sur l'autre, sous le regard sévère et méprisant des Gardiens. Enfin, le messenger reparut.

— Entre ! ordonna-t-il en me donnant une poussée.

J'entrai à contrecœur et la porte fut fermée derrière moi. J'entrai — et m'arrêtai involontairement, stupéfait. Il n'y avait pas d'austérité ICI ! Le Père Abbé, revêtu d'une somptueuse robe rouge et or, était assis sur une plate-forme surélevée, à environ trois pieds (1 m) du sol. Quatre lamas l'entouraient pour le servir. Reprenant mes esprits, je m'inclinai et me prosternai trois fois, selon la règle, avec tant de ferveur que mon bol et ma boîte d'amulettes s'entrechoquèrent sous ma robe. Un lama qui se tenait derrière le Père Abbé me fit signe d'avancer, et leva vivement la main pour me faire comprendre où je devais m'immobiliser.

Le Père Abbé me contempla en silence, me toisa des pieds à la tête, examinant ma robe, mes sandales, et sans doute constatant que j'avais la tête bien rasée, puis il se tourna vers un des Lamas-Assistants :

— Arrumph ! C'est le garçon en question ?

— Oui, Monseigneur.

De nouveau, ce regard, cette évaluation calculée.

— Arrumph. Urrahh ! Ainsi, mon garçon, c'est toi qui as apporté des secours au Moine Tengli ? Urrhph !

Le lama qui m'avait fait des signes remua les lèvres et me désigna du doigt. Je compris aussitôt que je devais répondre.

— J'ai eu beaucoup de chance, Monseigneur, répondis-je avec ce que j'espérais être suffisamment d'humilité.

Ce regard, de nouveau, qui m'inspectait comme si j'étais un insecte sur une feuille ! Enfin, il parla de nouveau.

— Err, ahhh ! Oui, Oh ! Je te félicite, mon garçon. Arrumph ! !

Il se détourna de moi et le lama qui se tenait derrière lui me fit signe de m'incliner et de partir. Je me prosternai donc trois fois, et sortis à reculons, non sans avoir envoyé un 'merci' télépathique au lama qui m'avait si bien guidé par ses signes. Mon derrière heurta la porte. Je l'ouvris à tâtons, me glissai hors de la pièce et m'adossai au mur avec un 'OUF ! !' de profond soulagement. Levant les yeux, je croisai ceux d'un de ces Surveillants géants.

— Alors ? Tu veux partir pour les Champs Célestes ?
NE RESTE PAS LÀ ! rugit-il à mon oreille.

Je sursautai, soulevai le bas de ma robe et repartis dans le corridor, sous le regard mauvais des deux Gardiens. Quelque part une porte grinça et une voix dit :

— ATTENDS !

'Par la Dent de Bouddha, qu'ai-je encore fait ?' me demandai-je au désespoir, en me retournant pour voir qui m'interpellait ainsi. Un lama venait vers moi et — que Bouddha me pardonne ! — il SOURIAIT ! Je reconnus alors celui qui m'avait fait des signes, derrière le dos du Père Abbé.

— Tu t'es fort bien comporté, Lobsang, me dit-il avec satisfaction. Tu as agi selon les règles. Voici un petit cadeau pour toi — le Père Abbé les aime aussi, tu sais !

Il me mit dans les mains un paquet, me tapota l'épaule et me quitta. Je restai pétrifié, le paquet dans les mains, dont je devinais déjà le contenu. Les deux Gardiens me regardaient en souriant avec bienveillance car ils avaient entendu les paroles du lama. Ah ! me dis-je en les dévisageant. Un Gardien souriant était si insolite que cela faisait peur ! Sans attendre mon reste je filai dans le corridor, aussi vite que je le pus.

— Qu'est-ce que tu as là, Lobsang ? pépia soudain une petite voix flûtée.

Je m'arrêtai net et me retournai, je vis alors un petit garçon, un nouveau. Il était plus jeune que moi et je savais qu'il avait du mal à s'adapter à notre règle monastique.

— Des gâteaux — je crois, répondis-je.

— Tu m'en donnes un, dis ? J'ai manqué le déjeuner, supplia-t-il.

Je le considérai ; il paraissait vraiment affamé. Il y avait une alcôve à provisions tout près. Je l'y conduisis, et nous nous assîmes dans le fond, derrière des sacs d'orge. Avec soin, j'ouvris mon paquet de gâteaux indiens. Le petit garçon écarquilla les yeux :

— Ah ! Je n'ai jamais rien vu de pareil !

Je lui donnai un des gâteaux roses couverts de poudre blanche. Il le goûta, et ses yeux s'arrondirent encore. Soudain, je m'aperçus que le gâteau que j'avais dans la main gauche avait DISPARU ! Un son me fit tourner la tête ; il y avait là un des chats... et il

mangeait MON gâteau ! Avec grande satisfaction semblait-il. Résigné, j'en pris un autre.

— Rrrah ? fit une voix derrière moi, et une patte se posa sur mon bras. Rrrrrh ? Mmmraouh !

Et voilà ! Mon deuxième gâteau avait disparu et le chat le mangeait !

— VILAIN voleur ! m'exclamai-je, furieux.

Puis je me rappelai que ces chats étaient mes amis, qu'ils étaient bons gardiens, qu'ils me consolait quand j'avais de la peine et je m'excusai :

— Pardon, Honorable Chat Gardien, tu travailles pour gagner ta vie alors que je ne fais rien. Tiens...

Je lui donnai un autre gâteau, et puis je le pris sur mes genoux pour le caresser ; il ronronnait comme un moteur !

— Ah ! s'écria le petit garçon, ils ne se laissent jamais TOUCHER ! Comment fais-tu ?

Il tendit la main pour caresser le chat et, tout à fait par hasard, en profita pour prendre un gâteau au sucre. Comme je ne protestais pas, il se détendit, et s'installa confortablement pour le manger en paix. Le chat ronronnait, me donnait de petits coups de tête affectueux et je lui offris un autre gâteau ; mais il était repu, sans doute, car il se contenta de frotter son museau dessus, en ronronnant plus fort encore, étalant le sirop gluant sur ses moustaches. Puis, certain que j'avais compris ses remerciements, il sauta de mes genoux, s'éloigna et bondit sur l'appui de la fenêtre où il entreprit de faire minutieusement sa toilette, dans un rayon de soleil. Je l'observai un instant et quand je me retournai je vis le petit garçon prendre le gâteau contre lequel le chat s'était frotté et le fourrer dans sa bouche.

— Tu crois à la Religion ? me demanda-t-il soudain.

Si je croyais à la Religion ! Quelle remarquable question, pensai-je. Nous étions là pour étudier afin de devenir des Lamas Médecins et des Prêtres Bouddhistes, et ce petit garçon me demandait si je croyais à la Religion ! C'était fou ! FOU ! Et puis je réfléchis. Est-ce que je croyais VRAIMENT à la Religion ? À quoi est-ce que je croyais VRAIMENT ?

— Je ne voulais pas venir ici, reprit le petit garçon, mais on m'a forcé. J'ai prié notre Sainte Mère Dolma ; j'ai beaucoup prié pour ne pas venir et pourtant je suis là. J'ai prié aussi pour que ma maman ne meure pas mais elle est morte, et ceux qui disposent des morts sont venus et ils ont emporté son corps pour le donner aux vautours. Jamais aucune de mes prières n'a été exaucée. Et toi, Lobsang ?

Adossé à un sac d'orge, je regardais le chat faire sa toilette. Lécher une patte, la passer derrière les oreilles et sur la figure. J'étais presque hypnotisé par cette cérémonie, lécher, frotter, lécher, frotter...

Mes prières ? Ma foi, maintenant que j'y pensais, elles ne semblaient pas être exaucées non plus. Alors, si la prière ne servait à rien, pourquoi prier ?

— J'ai brûlé beaucoup de bâtonnets d'encens, me dit humblement le petit garçon. Je les prenais dans le coffret de mon Honorable Grand-mère, mais les prières n'ont jamais marché pour moi. Et maintenant je suis ici à Chakpori, et j'étudie pour devenir quelqu'un que je ne veux pas être. POURQUOI ? Pourquoi faut-il que je sois un moine alors que la religion ne m'intéresse pas ?

Je pinçai les lèvres, haussai les sourcils et pris une expression sévère, comme celle du Père Abbé tout à

l'heure. Puis je toisai lentement le petit garçon, des pieds à la tête.

— Écoute, dis-je enfin, nous allons abandonner ce sujet pour le moment. Je vais y réfléchir et je te donnerai ma réponse en temps voulu. Mon Guide le Lama Mingyar Dondup sait tout, et je lui demanderai de considérer cette affaire.

Comme j'allais me relever, je vis le paquet de gâteaux indiens, plus qu'à demi entamé. Impulsivement, je réunis les quatre coins de la serviette dans laquelle ils étaient enveloppés, et posai le paquet dans les mains du petit garçon stupéfait.

— Tiens, prends ça, lui dis-je, cela t'aidera à penser à autre chose qu'à la spiritualité. Et maintenant va-t'en, parce que je dois réfléchir.

Je le pris par le bras, le conduisis jusqu'à la porte et le poussai dans le couloir. Il fut ravi de partir, craignant que je change d'idée et lui reprenne les gâteaux indiens.

Une fois débarrassé de lui, je me consacrai à des choses plus importantes. Sur un des sacs, j'avais vu un magnifique bout de ficelle. J'y allai et, lentement, avec précautions, je tirai la ficelle qui fermait le sac. Puis j'allai à la fenêtre et nous fîmes une belle partie, Honorable Chat et moi ; il courut après l'extrémité de la ficelle que j'agitais, sautant par-dessus les sacs, plongeant entre eux, et nous nous amusâmes beaucoup tous les deux. Enfin, nous fûmes tous deux fatigués en même temps. Il vint me donner un coup de tête, me contempla gravement, la queue droite et me dit 'Mrrouh !' avant de sauter par la fenêtre pour aller vaquer à ses mystérieuses affaires. J'enroulai la ficelle,

la glissai sous le devant de ma robe et sortis de l'alcôve à provisions. Quelques minutes plus tard, j'étais dans ma chambre.

Pendant quelques instants, je contemplai le plus important des tableaux. Il représentait un homme, et l'on pouvait voir l'intérieur. Il y avait d'abord la trachée ; sur la gauche de la trachée, une image de deux moines qui étaient occupés à agiter des éventails pour chasser de l'air dans les poumons. Sur la droite, deux autres moines tout aussi affairés soufflaient de l'air dans l'autre poumon. Et puis il y avait une image du coeur. Ici les moines étaient occupés à pomper du sang, ou plutôt un liquide, parce qu'on ne pouvait pas voir que c'était du sang. Plus bas, il y avait une grande salle, qui était l'estomac. Là un moine, de toute évidence un aîné, était assis derrière une table et cinq moines étaient très occupés à lui apporter des paquets de nourriture. Le moine en charge faisait le compte de la quantité de nourriture qui lui était apportée.

Plus bas encore, un groupe de moines prenaient de la bile avec des louches dans la vésicule biliaire et la mêlaient aux aliments pour les diluer et aider à la digestion. Un peu plus loin des moines étaient occupés dans ce qui était visiblement une usine de produits chimiques — le foie — où ils décomposaient diverses substances dans des récipients d'acide, et j'étais tout à fait fasciné par cette image parce qu'à partir de là tout allait en serpentant, serpentant, serpentant, pour apparemment représenter les intestins. Les moines bourraient les intestins de diverses substances. Plus bas encore il y avait les reins, où des moines séparaient des liquides différents et veillaient à ce qu'ils prennent

la bonne direction. Mais ce qu'il y avait de plus intéressant à voir se trouvait sous la vessie ; deux moines étaient assis de part et d'autre d'un tuyau et contrôlaient manifestement l'écoulement des liquides. Je relevai les yeux vers la figure, et ne m'étonnai pas que cet homme ait l'air si triste, avec tous ces gens à l'intérieur de son corps qui allaient et venaient et faisaient des choses si extraordinaires ! Je restai là un moment en contemplation, en imaginant je ne sais quelles histoires au sujet de tous ces petits hommes qui habitaient mon corps.

Enfin, j'entendis frapper légèrement à la porte de communication, puis elle s'ouvrit et mon Guide apparut. Il eut un sourire d'approbation en voyant que j'étudiais le tableau.

— C'est une gravure très, très ancienne, me dit-il, composée par les plus grands artistes de Chine. L'original est grandeur nature, fait de différentes essences de bois. Je l'ai vu et je puis t'assurer que c'est un chef-d'oeuvre, absolument vivant... On me dit que tu as fait très bonne impression au Père Abbé, Lobsang. Après t'avoir vu, il m'a dit que tu avais des qualités tout à fait remarquables. J'ai pu lui assurer, ajouta-t-il d'une voix légèrement ironique, que le Grand Initié avait été du même avis.

Ma tête bourdonnait de questions au sujet de la religion, aussi osai-je demander humblement :

— Maître, puis-je vous poser une question qui me trouble grandement ?

— Très certainement. Si je puis t'aider je le ferai avec joie. Qu'est-ce qui te trouble donc ? Mais viens, passons dans ma chambre où nous pourrons nous

asseoir plus confortablement et où nous nous ferons servir du thé.

Il se retourna, après un bref regard à mes maigres provisions qui avaient singulièrement diminué. Je le suivis. Dès qu'il fut dans sa chambre, il appela un moine-serviteur, qui nous apporta le thé et un léger repas. Lorsque nous eûmes fini, le lama me sourit en disant :

— Eh bien, dis-moi ce qui te trouble. Prends ton temps, car tu n'as pas besoin d'assister à l'office du soir.

Il s'assit dans la Position du Lotus, les mains croisées sur les genoux. Je m'installai le plus confortablement que je pus sur un coussin, tout en essayant de mettre un peu d'ordre dans mes pensées afin d'exposer mon cas le plus clairement possible et sans 'bafouiller'.

— Honorable Maître, dis-je enfin, je suis troublé par la question de la religion ; je n'en vois pas l'utilité. J'ai prié, d'autres ont prié, et jamais nos prières n'ont été exaucées. Nous avons l'impression de prier dans le désert et que les Dieux ne nous écoutent pas. J'ai le sentiment que, tout comme ceci est le Monde de l'Illusion, la religion et la prière doivent être aussi une illusion. Je sais bien que de nombreux pèlerins viennent demander de l'aide aux lamas afin que leurs problèmes soient résolus, mais je n'ai jamais entendu dire qu'aucun l'ait été. Mon père lui-même — quand j'avais un père ! — employait un prêtre à plein temps, mais cela ne semble guère lui avoir fait de bien. Maître, pouvez-vous me dire quelle est l'utilité de la religion ?

Mon Guide resta silencieux pendant un moment, regardant ses mains jointes. Enfin, il poussa un soupir et me regarda franchement.

— Lobsang, dit-il, la religion est une chose très nécessaire, indispensable. Il est absolument nécessaire, absolument essentiel que nous ayons une religion capable d'imposer sa discipline spirituelle à ses adhérents. Sans religion, les hommes seraient pires que des bêtes sauvages. Sans religion, il n'y aurait pas de voix de la conscience. Peu importe, Lobsang, que l'on soit bouddhiste, hindou, chrétien ou juif. Tous les hommes ont le sang rouge quand ils saignent, et la foi à laquelle nous nous plions est essentiellement la même.

Il s'interrompt, comme pour voir si je le comprenais bien. Je hochai la tête et il reprit :

— Ici sur Terre, la plupart des gens sont très semblables à des enfants dans une école, des enfants qui ne voient jamais le Directeur, qui ne voient jamais le monde extérieur qui entoure leur école. Imagine que le bâtiment de l'école soit complètement ceinturé par un grand mur ; il y a certains enseignants dans cette école, mais les membres de la direction ne sont jamais vus par cette classe particulière. Les élèves de cette école auraient alors des raisons de croire qu'il n'y a pas de Directeur, s'ils n'ont pas l'intelligence de voir qu'il y a quelque chose de supérieur à l'enseignant moyen. Quand les enfants réussissent leurs examens et sont capables de passer à une classe supérieure, ils peuvent alors sortir à l'extérieur du mur qui entoure l'école, et peut-être rencontrer finalement le Directeur et voir le monde au-delà. Trop souvent, les gens demandent des

preuves, il leur faut des preuves de tout, ils doivent avoir la preuve de l'existence de Dieu, et le seul moyen d'obtenir cette preuve c'est de parvenir à voyager dans l'astral, à devenir clairvoyant, parce que lorsque l'on peut voyager au-delà des limites de cette classe qui est murée, on peut voir la Grande Vérité au-delà.

De nouveau, il s'interrompt, et me considéra avec une certaine anxiété, pour voir si je suivais ses propos. Mais je le comprenais fort bien, et ce qu'il disait me semblait plein de bon sens.

— Imaginons maintenant une classe, où l'on croit que le Directeur s'appelle Un tel. Mais dans la classe voisine, les élèves discutent avec nous, et nous disent que le nom du Directeur est autre. Et une troisième classe intervient, et nous déclare que nous sommes tous des imbéciles parce qu'il n'y a pas de Directeur, car s'il y en avait un nous le verrions, nous connaîtrions son nom et nous n'aurions pas à discuter. Ainsi, Lobsang, une de ces classes est pleine d'Hindous qui appellent le Directeur par un certain nom, la classe voisine est pleine de chrétiens et ils ont un autre nom pour leur Directeur. Mais si nous allons au fond des choses, si nous extrayons l'essence de chaque religion, nous constatons que chacune d'entre elles a des caractéristiques de base communes. Cela signifie qu'il y a un Dieu, qu'il y a un Être Suprême. Nous pouvons l'adorer de nombreuses manières différentes, mais du moment que nous l'adorons avec foi, c'est tout ce qui compte.

La porte s'ouvrit, et un moine-serviteur nous apporta du thé frais. Mon Guide s'en versa une tasse et but avidement, car de tant parler lui avait donné soif, et je

bus aussi, parce que j'avais soif à force de l'écouter. Une excuse en valait une autre !

— Lobsang, suppose que tous les acolytes, les moines et les lamas de la lamaserie de la Barrière de Roses n'aient personne pour leur inculquer la discipline ; ils sont sept mille dans cette lamaserie, sept mille ! Suppose qu'il n'y ait aucune discipline, aucune récompense, aucun châtiment, suppose que chacun puisse faire ce qu'il lui plaît, selon son caprice, sans être troublé par sa conscience. Bientôt, ce serait l'anarchie, il y aurait des crimes, il pourrait se passer des choses horribles. Ces hommes sont maintenus sur le droit chemin par la discipline, la discipline spirituelle aussi bien que physique, mais il est indispensable que tous les peuples du monde aient une religion, car on doit avoir une discipline spirituelle tout autant qu'une discipline physique, parce que s'il n'y avait que la discipline physique ce serait le règne de la force où le plus fort gagnerait, mais avec une discipline spirituelle le règne de l'amour l'emporte. Le monde d'aujourd'hui a grand besoin d'un retour à la religion, non pas une religion particulière mais n'importe quelle religion, celle la mieux adaptée au tempérament de la personne concernée.

Tout cela était bien beau, et fort sensé ; je comprenais l'utilité de la discipline, mais je me demandais pourquoi nos prières n'étaient jamais exaucées.

— Honorable Maître, dis-je, je comprends tout cela, mais si la religion est une chose si bonne pour nous, pourquoi nos prières ne sont-elles jamais exaucées ? J'ai prié et prié de ne pas avoir à venir dans cette boîte

— euh — cette lamaserie, mais elles n'ont servi à rien puisque je suis ici. Si la religion sert à quelque chose, pourquoi ai-je été envoyé ici, pourquoi mes prières n'ont-elles pas reçu de réponse ?

— Comment le sais-tu, Lobsang ? Tu te fais une idée fausse de la prière. Bien des gens s'imaginent qu'ils n'ont qu'à joindre les mains et prier un Dieu mystérieux de leur donner un pouvoir sur leurs semblables. Certains prient pour avoir de l'argent, d'autres prient pour la défaite et la mort de leurs ennemis. Quand il y a la guerre, chacun des deux camps prie Dieu de lui accorder la victoire, chacun prétend que Dieu est avec lui pour frapper l'ennemi. N'oublie pas que lorsque nous prions, c'est à nous que nous nous adressons. Dieu n'est pas un Puissant Personnage assis à une table qui écoute les pétitions, sous forme de prières, et qui accorde à chacun ce qu'il désire.

Il se mit à rire avant de poursuivre :

— Imagine que tu ailles demander au Père Abbé qu'il te délivre de la lamaserie, ou qu'il te donne une importante somme d'argent. Crois-tu qu'il accédera à ta requête dans le sens que tu désires ? Il répondra bien plus probablement à ta demande dans le sens que tu ne désires pas !

C'était logique, certes, mais cela ne répondait pas à ma question ; j'observai que cela me paraissait bien inutile de prier si personne n'était là pour vous répondre ou pour vous accorder ce que l'on demandait. Je le dis à mon Guide.

— Mais ton idée de la prière, alors, est entièrement égoïste. Tout ce que tu veux à chaque fois est quelque chose pour toi-même. Penses-tu que tu peux prier un

Dieu et lui demander de t'envoyer un sac de noix confites ? Crois-tu que tu peux prier et voir un grand paquet de gâteaux indiens te tomber dans les bras ? La prière doit être pour le bien des autres. La prière doit être pour rendre grâce, remercier Dieu. La prière doit consister en une déclaration de ce que tu aimerais faire pour les autres, non pour toi-même. Quand tu pries, tu donnes un certain pouvoir à tes pensées, et si possible tu dois prier à haute voix, parce que cela ajoute de la puissance à tes pensées. Mais tu dois t'assurer que tes prières sont désintéressées, tu dois t'assurer que tes prières ne contredisent pas les lois de la nature.

Je hochais la tête en l'écoutant, car il me semblait bien que les prières ne servaient pas à grand-chose. Mon Guide sourit.

— Oui, je sais ce que tu penses, je sais que tu estimes que la prière est une perte de temps. Mais suppose qu'une personne vienne de mourir, ou qu'elle soit morte depuis quelques jours, et que tu puisses voir ta prière exaucée. Suppose que tu pries que cette personne revienne à la vie. Crois-tu qu'il serait bon pour elle de revenir à la vie après avoir été morte depuis un certain temps ? Les gens prient Dieu d'abattre leur ennemi du moment. Crois-tu qu'il est raisonnable d'attendre de Dieu qu'il aille tuer quelqu'un parce qu'un fou aura prié à cet effet ?

— Mais, Honorable Maître, les lamas prient à l'unisson dans les temples, et ils demandent des choses diverses. Quel en est donc le but ?

— Les lamas prient à l'unisson dans les temples avec des choses spéciales en tête. Ils prient — ils dirigent leurs pensées, autrement dit — afin qu'ils puissent

assister ceux qui sont en détresse. Ils prient que ceux qui sont las puissent venir pour obtenir de l'aide, de l'aide télépathique. Ils prient que les fantômes errants perdus dans le désert au-delà de cette vie viennent afin d'être guidées, car si une personne meurt sans rien savoir de l'autre côté de la mort, elle peut être perdue dans un borbier d'ignorance. Aussi les lamas prient — envoient leurs pensées télépathiques — afin que ceux qui ont besoin de secours puissent venir et être aidés.

Il me regarda sévèrement, en ajoutant :

— Les lamas ne prient pas pour leur propre avancement, ils ne prient pas afin d'être promus. Ils ne prient pas que le Lama Untel, qui a été un peu difficile, tombe d'un toit ou autre chose. Ils prient uniquement pour aider les autres.

Mes idées tourbillonnaient confusément dans ma tête car j'avais toujours cru qu'un Dieu, ou Notre Sainte Mère Dolma, était capable de répondre à une prière si elle était dite avec suffisamment de ferveur. Par exemple, je n'avais pas voulu entrer dans une lamaserie, et j'avais prié, prié à perdre la voix. Mais ces prières n'avaient eu aucun effet, j'avais dû entrer à la lamaserie. Il semblait que la prière était quelque chose qui ne pouvait servir qu'à aider d'autres personnes.

— Je perçois très clairement tes pensées, et je ne suis pas tout à fait d'accord avec ton point de vue sur la question, me dit mon Guide. Pour être spirituel on doit faire aux autres ce que l'on voudrait qu'il nous soit fait. Tu dois prier pour obtenir la force et la sagesse d'apporter aide ou force et sagesse aux autres. Tu ne dois pas prier à ta propre intention, car c'est une perte de temps, un exercice inutile.

— Ainsi, observai-je, une religion est simplement quelque chose que nous devons faire aux autres ?

— Pas du tout, Lobsang. Une religion est quelque chose que nous VIVONS. C'est une norme de conduite que nous nous imposons volontairement afin que notre Moi Supérieur puisse être purifié et fortifié. En gardant des pensées pures, nous tenons à l'écart les pensées impures, nous fortifions ce à quoi nous retournons quand nous quittons le corps. Mais tu verras la vérité de tout cela par toi-même, quand tu seras plus expérimenté dans le voyage astral. Pour le moment — pendant quelques semaines encore — tu dois me croire sur parole. La religion est très réelle, la religion est très nécessaire. Si tu pries et que ta prière ne soit pas exaucée comme tu le penses, il se peut que ta prière ait été exaucée en fin de compte, car avant de venir sur cette Terre nous faisons un plan précis des avantages et des désavantages que nous aurons sur cette Terre. Nous planifions notre vie sur Terre (avant d'y venir) tout comme l'étudiant d'une grande université planifie ses cours de sorte qu'à la fin de ses études il puisse devenir ceci, cela, ou autre chose — ce pour quoi il a été formé.

— Honorable Maître, croyez-vous qu'une religion soit supérieure à une autre ? demandai-je un peu timidement.

— Aucune religion n'est meilleure que l'homme qui professe cette religion. Ici, nous avons nos moines bouddhistes ; certains moines bouddhistes sont des hommes très bons, d'autres ne sont pas si bons. Une religion est personnelle à chaque individu, chaque personne a une approche différente à une religion,

chaque personne voit des choses différentes dans sa religion. Peu importe que cet homme soit Bouddhiste, Hindou, Chrétien ou Juif. Tout ce qui importe est qu'une personne pratique sa religion au mieux de sa foi et au mieux de ses capacités.

— Maître, demandai-je encore, est-il bon qu'une personne change de religion, qu'un bouddhiste devienne chrétien, ou un chrétien bouddhiste ?

— Mon opinion personnelle, Lobsang, est que sauf dans des circonstances très inhabituelles, une personne ne devrait pas changer de religion. Si une personne est née dans la foi chrétienne, et vit dans le monde Occidental, alors cette personne devrait garder la foi chrétienne, car l'on absorbe ses croyances religieuses comme l'on absorbe les premiers sons de sa langue, et il arrive souvent que si un chrétien devienne tout à coup un hindou ou un bouddhiste, certains facteurs héréditaires, certaines conditions innées tendent à affaiblir l'assimilation de la nouvelle foi, et trop souvent pour compenser cela, la personne sera avidement, fanatiquement en faveur de la nouvelle religion, tout en ayant en même temps toutes sortes de doutes et de conflits non résolus sous la surface. Le résultat est rarement satisfaisant. Ma recommandation personnelle est que comme en naissant une personne a accepté une croyance religieuse, elle devrait donc s'en tenir à cette croyance.

— Hum, murmurai-je. Il me semble que toutes les idées que je me faisais de la religion étaient à l'envers. Si j'ai bien compris, on doit donner et ne rien demander. Tout ce que l'on peut espérer, c'est que quelqu'un d'autre demandera pour vous.

— On peut demander la compréhension, on peut demander par la prière de pouvoir aider les autres, parce que, en assistant les autres, on s'assiste soi-même, en enseignant aux autres on apprend soi-même, en sauvant les autres on se sauve soi-même. Il faut donner avant de pouvoir recevoir, il faut donner de soi-même, donner sa compassion, sa miséricorde. Tant que l'on ne parvient pas à se donner, on ne peut pas recevoir des autres. On ne peut obtenir de la pitié sans d'abord montrer de la pitié. On ne peut obtenir la compréhension sans avoir d'abord donné sa compréhension aux problèmes des autres. La religion est une très grande chose, Lobsang, c'est une chose bien trop importante pour en discuter ainsi aussi rapidement. Mais penses-y. Pense à ce que tu peux faire pour les autres, pense au moyen d'apporter du plaisir et de l'avancement spirituel aux autres. Et laisse-moi te demander quelque chose, Lobsang ; tu as contribué à sauver la vie d'un pauvre vieux moine qui a eu un accident. Dis-moi franchement si ton geste ne t'a pas apporté un grand plaisir et une profonde satisfaction ? Dis-moi ?

Je réfléchis à cela et m'aperçus que mon Guide avait raison. Oui, j'avais éprouvé une immense satisfaction, en suivant Honorable Minou et en apportant mon secours au vieux moine.

— Oui, Honorable Maître, dis-je enfin. Cela m'a apporté beaucoup de joie.

Les ombres du soir s'allongeaient sur le sol et le manteau violet de la nuit s'étendait sur notre Vallée. Les lumières de Lhasa clignotaient et scintillaient au loin et des ombres passaient derrière les stores de soie

huilée. Au-dessous de notre fenêtre un des chats poussa un cri plaintif, auquel un autre chat répondit. Mon Guide se leva et s'étira. Il paraissait ankylosé, et quand je me relevai je faillis tomber tout de mon long car nous étions assis là depuis bien plus longtemps que je ne le pensais et moi j'avais les membres raides. Ensemble, nous allâmes à la fenêtre et contemplâmes le panorama pendant quelques instants, puis mon Guide me dit :

— Je crois que nous devrions nous reposer, et passer une bonne nuit parce que — qui sait ? — nous aurons peut-être une dure journée demain. Bonne nuit, Lobsang. Dors bien.

— Honorable Maître, merci de m'avoir consacré tant de précieuses minutes et de vous être donné la peine de m'expliquer toutes ces choses. Je suis lent et pas bien vif d'esprit, j'en ai peur, mais je crois que je commence à comprendre. Merci. Bonne nuit.

Je le saluai très bas et me dirigeai vers la porte de communication.

— Lobsang !

Je me tournai.

— Lobsang, tu as vraiment beaucoup plu au Père Abbé, et je trouve cela remarquable. Le Père Abbé est un homme austère, très sévère. Tu t'es très bien comporté. Bonne nuit.

— Bonne nuit, répétais-je.

Je fis rapidement mes très simples préparatifs pour la nuit et puis je me couchai — pas pour dormir immédiatement mais pour penser à toutes les choses qui m'avaient été dites et en y réfléchissant — oui — c'était vrai, une correcte adhésion à sa religion pouvait

fournir une excellente discipline spirituelle, fort adéquate.

CHAPITRE QUATORZE

J'OUVRIS vaguement les yeux et me demandai où j'étais. Je me réveillai, à contrecœur. A l'est, le ciel était rose ; des cristaux de glace en suspension au-dessus des montagnes scintillaient, projetant des éclats multicolores. Au-dessus de moi, le ciel était encore sombre, presque violet, mais je le vis s'éclaircir rapidement, et prendre des teintes mauves. Je fus secoué de frissons. Comme il faisait froid ! Ma couverture élimée ne me protégeait guère du froid glacial de la pierre sur laquelle j'étais couché. Je bâillai, me frottai les yeux, en essayant de retarder de quelques minutes mon lever.

Irrité, encore à moitié endormi, je dépliai mon 'oreiller', qui n'était autre que ma robe. Je tâtonnai, cherchant le devant et le derrière de cette robe. Finalement, je m'en revêtis n'importe comment et m'aperçus avec colère que je l'avais mise à l'envers. Je l'arrachai nerveusement en marmonnant des mots défendus, avec une telle irritation que le tissu usé se déchira du haut en bas ! Tout nu, grelottant dans l'air glacé, je contemplai les dégâts. Cette fois, j'étais 'bon' ! Que dirait le Maître des Acolytes ? Je le savais bien... Il me ferait honte, il me gronderait parce que j'avais stupidement gâté une robe appartenant à la lamaserie, il me traiterait de tous les noms !

On ne nous donnait pas de robes neuves. Lorsqu'un garçon grandissait et que sa robe ne lui allait plus, on lui en donnait une autre, qui avait été portée par un garçon plus grand. Toutes ces robes étaient vieilles, usées et certaines tombaient en lambeaux. 'Comme la mienne', me dis-je en contemplant ses restes navrants. Je tâtai le tissu et il me parut mince, vide, sans vie. Tristement, je m'enveloppai dans ma couverture. QUE FAIRE MAINTENANT ? Judicieusement, je fis de nouvelles déchirures, ici et là et, drapé dans ma couverture, je me rendis au bureau du Maître des Acolytes. Quand j'arrivai, il était déjà en train de dire des choses vraiment horribles à un petit garçon qui réclamait une autre paire de sandales.

— Les pieds ont été faits avant les sandales, mon garçon ! Si on me demandait mon avis, vous iriez tous pieds nus mais — TIENS — tiens, voilà une autre paire. Et tâche d'en prendre soin ! Allons bon ! s'écria-t-il en m'apercevant sur le seuil, drapé dans ma couverture, qu'est-ce que tu veux, toi ?

Il me foudroyait du regard ! Il avait l'air furieux de voir qu'un autre acolyte venait le dépouiller d'un de ses précieux articles !

— Honorable Maître, dis-je, le coeur battant, ma robe est déchirée mais elle était bien usée et l'étoffe était bien mince...

— USÉE ? rugit-il. C'est moi qui décide si une chose est usée, et non toi, petit misérable ! Tu seras puni de ton audace, et tu porteras des loques !

Un des moines-serviteurs se pencha alors vers lui pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Le Maître des Acolytes fronça les sourcils et glapit

— Quoi ? Quoi ? Parle plus fort, voyons, PARLE PLUS FORT !

Le moine-serviteur glapit à son tour :

— Je disais que ce garçon a été reçu par le Grand Initié. Il a été également convoqué par notre Père Abbé, et c'est le chela de l'Honorable Maître le Lama Mingyar Dondup.

Le Maître des Acolytes sursauta :

— Au nom de la Dent de Bouddha, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Tu n'es qu'un imbécile, plus bête que le dernier des acolytes !

Le Maître se tourna alors vers moi avec un sourire parfaitement faux ; je vis qu'il faisait des efforts désespérés pour prendre un air aimable.

— Voyons cette robe, mon petit, susurra-t-il.

Je la lui tendis, si bien pliée que les déchirures étaient sur le dessus. Il me la prit des mains, en tirant légèrement, et à ma grande joie le vêtement se déchira complètement. Le Maître des Acolytes me contempla avec stupéfaction.

— En effet ! s'exclama-t-il. Ta robe n'est qu'une loque. Viens avec moi, mon garçon, je vais t'en donner une neuve.

Il me prit par le coude et sentit alors la minceur de ma couverture.

— Hum, bien élimée, me semble-t-il. On dirait que tu n'as pas eu plus de chance avec ta couverture qu'avec ta robe. Tu en auras une neuve, je te le promets.

Nous passâmes dans la pièce voisine, une vaste salle où des robes de toutes tailles étaient accrochées aux murs, des robes de lamas, de moines, d'acolytes. Il me guida, me tenant par le bras, les lèvres pincées, et

s'arrêta de temps en temps pour tâter un vêtement ; il semblait les aimer tous, et ne pas vouloir s'en séparer.

Nous arrivâmes ainsi dans un coin de la salle où se trouvaient les robes d'acolytes. Le Maître s'arrêta, se gratta la tête, se tirailla une oreille.

— Ainsi, c'est toi qui as été d'abord projeté par le vent au bas de la montagne, et puis emporté une autre fois sur le Toit d'Or ? Hum... Et c'est toi qui as été convoqué par le Grand Initié, à ce que l'on dit ? Oui... oui... Et c'est toi aussi qui as été reçu par notre Père Abbé... à qui tu as plu, paraît-il... Humm...

Il fronça les sourcils et son regard se perdit dans le lointain. J'eus l'impression qu'il se demandait si je serais de nouveau reçu par le Grand Initié, ou peut-être par le Père Abbé, et alors — qui sait ? — peut-être pourrais-je lui être utile ?

— Je vais faire une chose tout à fait inhabituelle, me dit-il. Je vais te donner une robe neuve, parfaitement neuve, qui a été faite la semaine dernière. Si le Grand Initié t'accorde sa faveur, si tu as plu à notre Père Abbé et si le grand Lama Mingyar Dondup te protège, alors tu dois être bien habillé et pouvoir te présenter devant eux sans me faire honte. Voyons...

Il me reprit par le bras et me conduisit dans une autre pièce, une annexe du vaste magasin, où se trouvaient les robes neuves qui venaient d'être tissées par les moines travaillant sous la direction des lamas. Il examina une pile de vêtements qui n'avaient pas encore été dépliés et accrochés, en tira une robe et me dit :

— Essaye celle-ci.

J'ôtai ma couverture, la pliai soigneusement et enfilai la robe neuve. Je n'ignorais pas que le fait d'avoir une robe neuve était un signe, aux yeux des autres acolytes et même des moines, que l'on avait du 'piston' et que l'on était donc un personnage important. J'étais donc ravi d'avoir une robe neuve car, si le fait de porter une vieille robe indiquait que l'on n'était pas un 'nouveau', une robe flambant neuve vous revêtait d'importance.

Cette robe m'allait bien. Le tissu était épais, moelleux et, aussitôt que je l'eus revêtue, je me sentis réchauffé.

— Elle me va très bien, Maître, assurai-je.

— Oui... Certes, certes... Hum. Je crois que nous pouvons trouver mieux...

En marmonnant tout bas, il examina la pile de robes, puis une autre pile, et finit par déplier une robe de qualité supérieure. Il me la tendit en soupirant comme si cela lui faisait mal au coeur de s'en séparer.

— Tiens... Celle-ci fait partie d'une série spéciale qui a été faite par mégarde avec du tissu de haute qualité. Essaye-la ; je pense que cela fera une très forte impression sur nos supérieurs.

Cette robe-là était magnifique et m'allait très bien, sauf qu'elle était un peu trop longue et recouvrait mes pieds ; mais au moins, elle durerait plus longtemps, et me permettrait de grandir. D'ailleurs il serait facile de la raccourcir en la retroussant à la taille, ce qui serait très pratique car le pli ainsi fait me servirait à transporter plus de choses. Je tournai sur moi-même et le Maître des Acolytes m'examina attentivement, en tirillant sa lèvre inférieure, puis il hocha la tête et observa d'une voix désolée :

— Puisque nous sommes déjà allés si loin, nous pouvons sans doute aller plus loin encore. Tu vas prendre cette robe, mon garçon, et je t'en donnerai une autre aussi, afin que tu puisses en changer.

Je le comprenais mal, car il marmonnait entre ses dents et me tournait le dos pour fouiller parmi les piles de robes. Enfin il se retourna, en secoua une pour la déplier et me déclara :

— Essaye celle-ci, pour voir si elle te va aussi. Je sais que tu es ce garçon à qui l'on a donné une chambre particulière dans les Quartiers des Lamas, alors ta robe ne te sera pas volée par un garçon plus fort que toi.

J'étais enchanté. J'avais maintenant deux robes, une pour tous les jours, l'autre pour les grandes occasions. Le Maître des Acolytes examina alors ma couverture, en faisant la grimace.

— Tu ne peux pas garder ce chiffon, déclara-t-il. Viens avec moi. Je vais te donner une autre couverture.

Il retourna précipitamment dans la grande salle et donna des ordres à un moine, qui alla chercher une échelle, sur laquelle il monta. Sur une étagère, il prit une couverture, mais sa couleur contrastait avec ma robe ; le Maître des Acolytes, poussant un gémissement de détresse, prit l'échelle et disparut dans la pièce voisine. Il en ressortit quelques instants plus tard, et me tendit d'un air navré une couverture moelleuse.

— Prends-la, mon garçon. C'est une de nos plus belles couvertures, tissée pat erreur avec de la laine de qualité supérieure. Prends-la, et n'oublie pas, quand tu te trouveras en présence de notre Père Abbé ou du

Grand Initié, que je t'ai bien traité et que je t'ai bien habillé.

Sérieusement, je vous dirai que le Maître des Acolytes porta les mains à ses yeux et gémit, tant il était désolé de se séparer de son matériel de meilleure qualité.

— Je vous suis extrêmement reconnaissant, Honorable Maître, et je suis certain (ici ma diplomatie entra en jeu !) que mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, saura très rapidement percevoir votre bonté en me donnant ces vêtements. Je vous remercie encore !

Cela dit, je sortis du magasin en emportant mes richesses. Au passage, un des moines-serviteurs me cligna de l'oeil, et j'eus bien du mal à ne pas éclater de rire.

Je remontai vers les appartements des lamas et tandis que je me hâtai dans le corridor, ma robe de rechange et ma couverture sur les bras, je faillis renverser mon Guide.

— Oh ! m'exclamai-je. Excusez-moi, Honorable Maître. Je ne vous avais pas vu.

Mon Guide se mit à rire.

— Tu as l'air d'un colporteur, Lobsang. On dirait bien que tu arrives de l'Inde, par-delà les montagnes. Serais-tu devenu marchand ?

Je lui racontai mes malheurs, je lui expliquai comment ma robe s'était déchirée du haut en bas. Et je lui dis, aussi, que j'avais entendu le Maître des Acolytes déclarer que tous les garçons devraient aller pieds nus. Mon Guide m'emmena dans sa chambre, et nous nous assîmes. À ce moment, mon estomac vide se rappela à

mon attention en grondant ; heureusement pour moi, mon Guide perçut cet avertissement et sourit.

— Tu n'as pas encore déjeuné, à ce qu'il paraît. Eh bien, nous allons déjeuner ensemble.

Sur ce, il se pencha vers la table et agita la petite clochette d'argent.

On nous apporta de la tsampa et nous mangeâmes en silence. Lorsque le moine-serviteur eut emporté nos plats, mon Guide se tourna vers moi.

— Ainsi, tu sembles avoir impressionné le Maître des Acolytes ? Tu as dû lui plaire énormément pour qu'il te donne deux robes et une couverture neuves ! Je me demande s'il serait aussi généreux avec moi !

— Maître, je suis bien perplexe, car si le Maître des Acolytes dit que nous devrions aller pieds nus, alors pourquoi ne nous passerions-nous pas de vêtements et n'irions-nous pas tout nus ?

Mon Guide éclata de rire :

— Il y a très longtemps, bien sûr, les gens ne portaient pas de vêtements, et parce qu'ils ne portaient pas de vêtements ils n'en ressentaient pas le besoin, car à cette époque leurs corps étaient capables de compenser pour une beaucoup plus large gamme de températures. Mais maintenant, en portant des vêtements, nous sommes devenus faibles et nous avons ruiné nos mécanismes régulateurs de chaleur en abusant d'eux.

Il se tut, réfléchissant à ce problème, puis il rit à nouveau.

— Peux-tu imaginer certains de nos vieux moines obèses se promenant tout nus ? Quel spectacle ! Cependant, l'histoire du vêtement est fort intéressante

car au début, dans la nuit des temps, les gens n'en portaient point et il ne pouvait y avoir aucune trahison ni tricherie car chaque personne pouvait voir l'aura de ses semblables. Mais finalement, les chefs des tribus de ce temps-là estimèrent qu'ils avaient besoin de se distinguer du commun des mortels, aussi ornèrent-ils leur corps d'un éventail de plumes placé où tu sais, ou de bariolages de peinture faite avec diverses baies. Alors, les dames voulurent aussi avoir des ornements et portèrent des jupes de feuillages.

Je ris à mon tour, en pensant à ces personnes ainsi ornées.

— Quand le chef de la tribu et sa femme se furent couverts d'ornements, ceux qui les suivaient dans la ligne de succession au trône voulurent aussi avoir des ornements, et alors rien ne les distingua plus du chef ni de sa femme, qui furent contraints d'ajouter à leur tenue de nouveaux ornements ; cela dura pendant un certain temps, chaque clan ajoutant une parure ou une autre au point de se recouvrir presque entièrement le corps. Finalement, les femmes des castes supérieures se mirent à porter des vêtements très suggestifs, destinés à révéler à demi ce qui n'aurait pas dû être caché car — ne t'y méprends pas — quand les gens pouvaient voir l'aura, les guerres, les tromperies, les mensonges étaient impossibles. C'est seulement quand les êtres se mirent à se couvrir de vêtements qu'ils cessèrent de voir l'aura, et qu'ils cessèrent d'être télépathiques et clairvoyants.

Mon Guide me regarda sévèrement :

— Écoute-moi bien, Lobsang, car ce que je vais te dire concerne la tâche que tu auras à accomplir plus tard.

Je hochai la tête, pour lui montrer qu'il avait toute mon attention, et mon Guide poursuivit :

— Un clairvoyant qui peut voir l'astral d'une autre personne doit pouvoir voir le corps nu s'il veut être en mesure de donner une lecture très précise d'une maladie, et si les gens sont habillés, leur aura est contaminée.

Je me redressai, ahuri, car je ne voyais pas du tout comment des vêtements pouvaient contaminer une aura, et je le dis à mon Guide, qui me répondit :

— Une personne est nue et donc l'aura de cette personne est l'aura de cette personne et de rien d'autre. Maintenant, si tu revêts la personne d'un vêtement de laine de yak tu recevras l'influence aurique du yak, de la personne qui l'a tondue, de celle qui a peigné et cardé la laine, de celle qui a tissé l'étoffe. Ainsi, si tu veux interpréter l'aura que tu vois à travers l'étoffe tu pourras certainement révéler l'histoire d'un yak et de toute sa famille, mais ce n'est pas du tout ce que tu recherches.

— Mais, demandai-je, inquiet, comment une étoffe peut-elle contaminer une aura ?

— Eh bien, je viens de te le dire. Tout ce qui existe possède son propre champ d'influence, son propre champ magnétique ; si tu regardes par cette fenêtre tu peux voir l'éclatante lumière du jour, mais si tu tires notre store de soie huilée, tu vois l'éclatante lumière du jour qui se trouve maintenant modifiée par l'influence de la soie huilée. Autrement dit, ce que tu vois en

réalité c'est une lumière de teinte bleuâtre, et cela ne t'aidera pas du tout à décrire la lumière du soleil.

Il s'interrompt, pour me sourire, un peu amèrement, avant de poursuivre :

— C'est extraordinaire, vraiment, mais les gens ne semblent pas vouloir se séparer de leurs vêtements. J'ai toujours eu la théorie que les gens ont une mémoire raciale de ce que sans vêtements leur aura pourra être vue et lue par les autres, et tant de gens de nos jours ont des pensées coupables, qu'ils n'osent pas laisser quelqu'un d'autre savoir ce qu'ils ont dans l'esprit et gardent ainsi des vêtements sur leur corps, signe de culpabilité déguisée sous les termes impropres de pureté et innocence.

Il réfléchit quelques instants puis remarqua :

— Beaucoup de religions affirment que l'Homme est fait à l'image de Dieu, mais alors l'Homme a honte de son corps, ce qui semble impliquer que l'Homme a honte de l'image de Dieu. Il y a de quoi être perplexe. En Occident tu constateras que les gens dénudent de façon surprenante certaines parties de leur corps, mais qu'ils couvrent d'autres parties pour y attirer automatiquement l'attention. Autrement dit, Lobsang, beaucoup de femmes portent des vêtements qui sont totalement suggestifs ; elles portent des pièces rembourrées, qui étaient connues sous le nom de 'joyeuses tromperies' quand j'étais en Occident. Tous ces rembourrages sont conçus pour faire croire à un homme qu'une femme a ce qu'elle n'a pas, tout comme il y a seulement quelques années les hommes en Occident portaient des choses dans leurs pantalons, c'est-à-dire certains rembourrages destinés à donner

l'impression d'une générosité de la nature à leur égard, et à faire croire à leur virilité. Malheureusement, les hommes les plus rembourrés étaient généralement les moins virils ! Mais une autre grande difficulté avec les vêtements c'est qu'ils ne laissent pas pénétrer l'air frais. Si les gens portaient moins de vêtements et s'ils prenaient des bains d'air leur santé s'améliorerait grandement ; il y aurait moins de cancers, beaucoup moins de tuberculose, car, lorsqu'une personne est emmitouflée dans des vêtements, l'air ne peut circuler et les microbes se multiplient.

Je réfléchis à ces paroles mais je ne voyais pas du tout comment les microbes pouvaient se multiplier sous les vêtements et j'exprimai ma perplexité.

— Voyons, Lobsang ! répondit mon Guide. Si tu regardes le sol attentivement tu y vois plusieurs insectes, mais si tu soulèves un rondin pourri ou déplaces une grosse pierre, tu trouveras toutes sortes de choses en dessous : des insectes, des vers, et une multitude de créatures qui se reproduisent et vivent uniquement dans les endroits sombres et isolés. De même, le corps est couvert de bactéries, couvert de microbes. L'action de la lumière empêche les microbes et les bactéries de se multiplier et a pour effet de garder le corps en santé. Mais dès que l'on permet à des poches d'air vicié de demeurer sous d'épais vêtements, dans le noir, les bactéries croissent rapidement. Plus tard, ajouta-t-il en me regardant gravement, quand tu seras lama médecin et que tu soigneras les malades, tu découvriras que si on laisse un pansement trop longtemps sans soins, des vers se forment en dessous, de même que si une pierre reste

longtemps au même endroit des insectes se réunissent dessous. Mais tu apprendras tout cela quand le moment sera venu.

Il se leva alors, s'étira et me dit :

— Nous devons sortir, à présent. Je t'accorde cinq minutes pour te préparer ; ensuite tu descendras aux écuries parce que nous allons faire un petit voyage.

Sur ce, il me fit signe de ramasser ma robe de rechange et ma couverture et de les emporter dans ma chambre. Je m'inclinai très bas. rassemblai mes affaires et franchis la porte de communication. Pendant quelques minutes, je me préparai en hâte, puis je descendis aux écuries comme mon Guide l'avait ordonné.

Quand j'arrivai dans la cour je m'arrêtai net, fort surpris ; on était en train d'assembler toute une cavalcade. Je restai adossé au mur, à l'ombre, et contemplai toute cette animation en me demandant pour qui l'on se donnait tant de mal. Je crus d'abord qu'un des Abbés s'apprêtait à changer de résidence, mais alors mon Guide le Lama Mingyar Dondup surgit et regarda vivement autour de lui. M'apercevant, il me fit signe. Mon cœur se serra lorsque je compris que cette cavalcade était pour nous.

Il y avait un cheval pour mon Guide, et un autre plus petit pour moi. De plus, nous étions suivis de quatre moines-serviteurs à cheval aussi, et il y avait quatre chevaux encore, chargés de provisions et de ballots, mais de telle manière qu'ils ne portaient pas un poids trop important et pourraient servir de chevaux de relais afin que les hommes les plus lourds ne pussent fatiguer leur monture. Les chevaux piaffaient, soufflaient,

hennissaient, agitaient leur queue et j'avançai en prenant grand soin de ne pas passer derrière l'un d'eux car une fois je m'étais laissé attirer par un cheval badin qui, dès que je fus derrière lui, me planta un sabot en pleine poitrine, avec une force si considérable que je tombai à la renverse et fis littéralement une cabriole. Depuis lors, je me méfiais.

— Nous allons dans la montagne, Lobsang, me dit mon Guide. Nous y passerons deux ou trois jours, et tu seras mon assistant !

Son regard pétilla quand il ajouta que c'était un nouveau stade de ma formation. Nous nous approchâmes de nos chevaux et celui qui m'était réservé tourna la tête et frémit, véritablement, en me reconnaissant ; il leva les yeux au ciel et hennit une protestation. J'étais de tout coeur avec lui, car je ne l'aimais pas plus qu'il ne m'appréciait. Mais un moine-palefrenier accourut, les mains en coupe pour m'aider à monter sur le cheval. Mon Guide était déjà en selle et m'attendait. Le moine-palefrenier me chuchota :

— C'est un cheval bien calme, tu ne devrais pas avoir d'ennuis avec lui — pas même toi !

Mon Guide regarda autour de lui, s'assura que j'étais juste derrière lui, les quatre moines-serviteurs à leurs postes respectifs et les quatre chevaux de bât attachés ensemble par des longues. Enfin il leva le bras et notre caravane s'ébranla. Nous descendîmes vers la Vallée.

Les chevaux que l'on me donne ont tous quelque chose de commun : chaque fois qu'il y a une descente particulièrement abrupte, ces satanées bêtes baissent la tête et je dois me cramponner à la crinière pour ne pas glisser le long du cou. Cette fois, je pris appui avec

mes pieds derrière ses oreilles, ce qui ne lui plut pas davantage que je n'aimais qu'il baissât la tête ! La route descendait par paliers inégaux, il y avait une circulation intense et je concentrai toute mon attention et mes efforts à rester sur mon cheval ; je réussis cependant, comme nous abordions un virage, à lever les yeux pour contempler les jardins de ce qui autrefois avait été ma maison et ne l'était plus.

Nous descendîmes jusque dans la Vallée et tournâmes à gauche sur la route de Lingkor. Nous franchîmes le pont sur la rivière et, comme nous arrivions en vue de la Mission Chinoise, nous tournâmes brusquement à droite sur la route menant au Kashya Linga et je me demandai pourquoi nous avions pris une telle escorte et tant de bagages pour n'aller qu'à ce petit parc. Mon Guide m'avait simplement dit que nous allions dans "les montagnes", et comme Lhasa est au centre d'une espèce de cirque entouré de montagnes de toutes parts, ce n'était pas une indication bien précise.

Soudain, je fis un bond de joie, si brusque que mon satané cheval se cabra, pensant sans doute que je l'attaquais ! Je réussis à rester en selle en me cramponnant de toutes mes forces aux rênes, si fort que sa tête se releva d'un coup ; cela le fit tenir tranquille, et m'apprit une leçon — il suffit de tirer sur les rênes et les tenir serrées... en principe ! Marchant au pas, nous vîmes bientôt la route s'élargir ; un certain nombre de marchands venaient de débarquer du bac. Mon Guide mit pied à terre, ainsi que le chef des moines-serviteurs qui alla s'entretenir avec le

passeur. Il revint au bout de quelques instants, en disant :

— Tout va bien, Honorable Lama. Nous pouvons passer tout de suite.

Aussitôt chacun s'agita ; les moines-serviteurs descendirent de cheval, entourèrent les animaux de bât, déchargèrent les ballots et les paquets et les portèrent dans le bac du passeur. Puis tous les chevaux furent attachés les uns aux autres avec des longes solides, et deux des moines-serviteurs, montés chacun sur un cheval, les conduisirent tous dans la rivière. Je contemplai cet étrange spectacle ; les moines avaient relevé leur robe jusqu'à la taille, les chevaux plongèrent bravement à leur suite et nagèrent vers l'autre berge. Je vis alors que mon Guide était déjà dans le bac et s'impatiait. Ainsi, pour la première fois de ma vie, je montai dans un bateau ; les deux autres moines me suivirent. Le passeur, après avoir murmuré quelques mots à son assistant, repoussa le bateau de la berge. J'eus aussitôt le vertige car le courant s'était emparé de l'embarcation et la faisait tournoyer sur elle-même.

Ce bateau était fait de peaux de yaks soigneusement cousues ensemble et enduites d'une substance qui les rendait étanches. Puis la chose était gonflée à l'air. Les voyageurs y montaient avec leurs bagages, le passeur s'armait de deux longues spatules, ou avirons, et faisait lentement avancer le bateau vers la rive opposée. Lorsqu'il avait le vent contre lui la traversée était très, très longue, mais il regagnait le temps perdu au retour car alors il n'avait qu'à guider le bateau que le vent poussait.

J'étais bien trop excité pour prêter attention à ce qui se passait sur le bateau. Je me souviens que je me cramponnais aux rebords, au risque de m'enfoncer un des longs clous dans les doigts. J'avais peur de bouger car à chaque fois que je faisais un mouvement, je sentais quelque chose s'enfoncer sous mes pieds. J'avais l'impression que nous ne reposions sur rien ; c'était très différent de la terre ferme et d'un bon dallage solide qui ne se balance pas. De plus, de courtes vagues houleuses nous secouaient et je finis par me dire que j'avais trop mangé au petit déjeuner car d'étranges sensations dans le voisinage de mon estomac m'inquiétaient singulièrement ; je craignis d'être malade devant tous ces hommes mais en retenant judicieusement ma respiration à intervalles réguliers, je parvins à préserver mon honneur et bientôt le fond du bateau racla une plage de galets. Nous étions arrivés.

Notre caravane se rassembla, mon Guide en tête et moi à une demi-longueur de cheval derrière lui, et les moines-serviteurs deux par deux, devant les quatre chevaux de bât. Mon Guide se retourna pour s'assurer que tout le monde était prêt, puis il poussa son cheval qui marcha vers le matin.

Nous chevauchâmes lentement, ballottés par le pas des chevaux, et nous marchions vers l'ouest, la direction dans laquelle le matin était parti, car nous disons chez nous que le soleil se lève à l'est et voyage vers l'ouest en emportant le matin avec lui. Bientôt le soleil nous rattrapa et brilla au-dessus de nous. Il n'y avait pas de nuages, les rayons du soleil nous brûlaient mais quand nous passâmes dans l'ombre de grands

rochers le froid glacial nous saisit, parce que, à notre altitude, il n'y a pas suffisamment d'air pour filtrer les rayons du soleil et provoquer un équilibre entre sa chaleur et la fraîcheur de l'ombre. Nous chevauchâmes encore une heure et puis mon Guide atteignit une partie de la piste où il devait avoir l'habitude de faire halte. Sans qu'aucun signal eût été donné les moines-serviteurs mirent pied à terre et se hâtèrent de faire un feu de bouse de yak séchée, qui est notre combustible, et firent bouillir de l'eau qu'ils étaient allés puiser dans un ruisseau tout proche. Une demi-heure plus tard nous étions tous assis pour manger notre tsampa, et j'en fus heureux car j'avais grand-faim. Les chevaux eurent aussi leur repas, et puis on les conduisit s'abreuver au ruisseau.

Assis contre un énorme rocher, qui me paraissait aussi grand que les bâtiments du Temple de Chakpori, je contemplais à nos pieds la Vallée de Lhasa ; l'air était parfaitement pur, sans brume, sans fumées, sans poussière et l'on pouvait voir au loin, chaque chose se distinguant avec netteté. Nous apercevions les pèlerins franchissant la Porte Occidentale, les marchands sur la route et tout en bas de la piste le bac et le passeur qui faisait traverser la Rivière Heureuse à un nouveau groupe de voyageurs.

Bientôt, il fut temps de repartir ; on chargea les chevaux de bât et nous reprîmes tous nos montures. La piste sinueuse s'enfonçait de plus en plus parmi les contreforts de l'Himalaya. Nous finîmes par abandonner cette route qui menait en Inde et nous engageâmes sur un étroit sentier, qui devint de plus en plus abrupt, ralentissant notre progression. Au-dessus de nous,

perchée sur un rocheux, nous aperçûmes une petite lamaserie. Je la considérai avec un grand intérêt et une certaine fascination, car elle appartenait à un Ordre légèrement différent, un Ordre où les lamas et les moines étaient tous mariés et vivaient dans le bâtiment avec leurs familles.

Il nous fallut plusieurs heures pour l'atteindre. J'aperçus des moines et des nonnes se promenant ensemble et je fus surpris de voir que les nonnes avaient elles aussi le crâne rasé. Très étonné, j'observai que tous les visages étaient sombres et luisants. Mon Guide se pencha vers moi pour chuchoter :

— Ici, il y a souvent de grandes tempêtes de sable et ils portent tous un épais masque de graisse pour protéger leur peau. Un peu plus tard nous devrons aussi mettre des masques de cuir.

Mon cheval avait le pied sûr, heureusement pour moi, et il connaissait mieux que moi les pistes de montagne ; j'aurais été bien incapable de le guider car la petite lamaserie occupait toute mon attention. Je voyais des enfants qui jouaient, j'étais vraiment perplexe qu'il pût y avoir des moines vivant dans la chasteté et d'autres qui se mariaient, et je me demandai comment une même religion pouvait avoir des aspects aussi différents. Les moines et les nonnes nous regardèrent passer, puis ils se désintéressèrent de nous, nous accordant moins d'attention que si nous avions été des marchands.

Nous poursuivîmes notre ascension et finalement nous aperçûmes au-dessus de nous un petit bâtiment blanc et ocre, juché sur une corniche qui me parut tout à fait inaccessible.

— C'est là que nous allons, Lobsang, me dit mon Guide. C'est un ermitage. Nous y grimperons demain matin car le chemin est périlleux. Cette nuit, nous ferons halte pour dormir à l'abri des rochers.

Nous chevauchâmes un autre mille, peut-être, puis nous nous arrê tâmes parmi d'immenses rochers qui formaient une espèce de cirque, comme une soucoupe. Tout le monde mit pied à terre. Les chevaux furent nourris et mis à l'attache, puis nous mangeâmes notre tsampa et soudain la nuit tomba comme si l'on avait tiré un rideau. Je m'enroulai dans ma couverture et contemplai le panorama, entre deux rochers. J'aperçus les lumières vacillantes de Chakpori et du Potala, et la Rivière Heureuse scintillant au clair de lune ; on aurait pu l'appeler la Rivière d'Argent car elle brillait vraiment comme un ruban d'argent pur. La nuit était calme et silencieuse ; il n'y avait pas un souffle de vent, pas un cri d'oiseau. Dans la voûte des cieux, les myriades d'étoiles étincelaient, de toutes couleurs. Je m'allongeai et m'endormis immédiatement.

Je passai une bonne nuit, sans aucune interruption, sans être réveillé par les offices, mais à mon réveil, au matin, j'eus l'impression d'avoir été piétiné par un troupeau de yaks. Chacun de mes muscles était douloureux mais c'était le bas de mon dos qui me faisait le plus mal, au point que je craignais de ne pouvoir m'asseoir. Je me rappelai alors ce satané cheval, et souhaitai de tout mon cœur qu'il ait aussi mal que moi, encore que ce fût bien peu probable. Bientôt une activité intense régna dans notre petit campement ; les moines-serviteurs préparèrent la tsampa et pendant ce temps je m'éloignai un peu pour

contempler la Vallée de Lhasa. Puis je me retournai et levai les yeux vers l'ermitage environ un quart de mile (400 m) au-dessus. Il me fit penser à l'un de ces nids d'oiseaux collé au mur d'une maison, que l'on s'attend toujours à voir tomber d'un instant à l'autre. Je n'apercevais aucune piste, aucun sentier permettant d'y accéder.

Je retournai vers le feu de camp, mangeai ma tsampa et prêtai l'oreille à la conversation des hommes. Dès que nous eûmes fini, mon Guide déclara :

— Il est temps de repartir, Lobsang. Les chevaux et trois des moines-serviteurs vont rester ici et le quatrième nous accompagnera.

Mon coeur se serra. Comment allais-je gravir le flanc de la montagne à pied ? J'étais bien certain que si les chevaux en étaient incapables je ne le pourrais pas non plus. Cependant, des rouleaux de corde furent retirés du paquetage d'un des chevaux de bât et le moine-serviteur qui nous accompagnait, le plus grand des quatre, s'en chargea. Cela fait on me confia un sac contenant je ne sais quoi, mon Guide en prit un autre et le moine-serviteur un troisième. Les trois moines que nous laissions au camp semblaient fort satisfaits de rester seuls à ne rien faire, sinon veiller sur les chevaux.

Nous nous mîmes en marche, péniblement, en nous accrochant aux rochers, trouvant parfois un point d'appui précaire pour nos pieds. Bientôt le chemin devint plus pénible, et le moine-serviteur nous précéda, avec une corde lestée de deux cailloux ; il la lançait en l'air, donnait un coup sec, les pierres tournoyaient et s'accrochaient pour retenir la corde et le moine tirait

dessus pour être sûr qu'elle tenait bon. Après quoi il se hissait au sommet et maintenait la corde afin que mon Guide et moi puissions nous hisser à notre tour, par ce moyen dangereux. Nous montâmes plusieurs fois de cette façon.

Enfin, après un effort particulièrement ardu, nous atteignîmes une plate-forme rocheuse, une plate-forme qui avait peut-être trente pieds (9 m) de large et qui avait dû être formée par une avalanche, dans des temps très anciens. Je me hissai à la force des poignets, tombai à genoux et me redressai finalement et alors je vis sur ma droite l'ermitage tout proche.

Nous restâmes là quelques instants, reprenant haleine. J'étais ébloui par la vue que l'on avait de là-haut ; je voyais le Toit d'Or du Potala, mon regard plongeait dans les cours de Chakpori. Je vis que l'on venait d'y apporter une nouvelle provision d'herbes et de simples car la lamaserie avait l'air d'une ruche ; des moines couraient en tous sens. Il y avait aussi beaucoup de circulation à la Porte Occidentale. Je soupirai ; tout cela n'était pas pour moi, car j'étais obligé d'escalader des montagnes idiotes pour aller voir des gens dans un ermitage, et qui d'autre qu'un imbécile aurait envie de vivre à l'écart derrière les murs d'un ermitage ?

Soudain, nous vîmes arriver trois hommes. L'un d'eux paraissait très, très vieux, et deux hommes plus jeunes le soutenaient. Quand ils approchèrent, nous ramassâmes nos paquets et marchâmes à leur rencontre.

CHAPITRE QUINZE

LE vieillard était aveugle — totalement aveugle. Je contemplai ses yeux avec stupéfaction, tant ils me parurent ÉTRANGES. Au premier abord, je ne compris pas très bien pourquoi ces yeux me semblaient si singuliers, et puis j'appris comment il était devenu aveugle.

Au Tibet, les ermites sont murés dans des cellules, au plus profond d'un ermitage. Aucune lumière n'y pénètre et si, au bout de trois ans ou de sept ans, l'ermite veut sortir, s'il estime que l'épreuve qu'il s'est imposée doit prendre fin, cela dure un temps considérable. D'abord, un tout petit trou est pratiqué dans le plafond, afin de laisser pénétrer une infime trace de lumière. Après plusieurs jours le trou est élargi et ainsi de suite, si bien qu'un mois plus tard le moine peut de nouveau y voir, car durant son incarcération volontaire ses pupilles se sont tellement dilatées que si la lumière l'inondait brusquement il serait immédiatement frappé de cécité. Ce vieillard se trouvait dans une cellule dont un des murs avait été abattu par une avalanche de pierres. Ainsi, alors qu'il était assis dans l'obscurité totale depuis une vingtaine d'années, il entendit soudain un terrible fracas ; tout un côté de son ermitage venait de s'écrouler et les rayons brûlants du soleil pénétraient dans sa cellule. Au même instant, il devint aveugle.

J'écoutai ce que le vieillard disait à mon Guide :

— Ainsi, selon la coutume, nous lui avons apporté son repas, le deuxième jour, le troisième jour rien n'avait été touché, par conséquent, comme notre Frère

ne répond pas, nous pensons que son âme s'est envolée de la coquille vide de son corps.

Mon Guide prit le vieillard par le bras, avec affection.

— Ne sois pas troublé, mon Frère, car nous allons voir ce qu'il en est. Peut-être peux-tu nous conduire à cette cellule ?

Les deux autres moines nous précédèrent et nous firent traverser une petite cour. Sur la gauche, il y avait quelques minuscules cellules ; j'en comptai cinq, toutes parfaitement nues et sans le moindre confort ; il n'y avait pas de table, pas de tankas, rien que le sol nu de la grotte sur lequel un moine pouvait s'asseoir ou s'allonger pour dormir. Nous entrâmes dans une grande pièce obscure, perchée en équilibre précaire sur un éperon rocheux au flanc de la montagne. Cette construction ne me paraissait guère solide mais, apparemment, elle avait tenu bon pendant deux ou trois cents ans.

Au centre de cette grande pièce sombre il y avait une autre pièce. Quand nous y entrâmes, nous nous trouvâmes de plus en plus dans l'obscurité. On apporta des lampes à beurre et nous nous engageâmes dans un étroit corridor, parfaitement noir, et nous n'avions pas fait dix pas que nous nous trouvions devant un mur nu. La faible lumière des lampes à beurre semblait accentuer la profondeur des ténèbres. Mon Guide prit une des lampes et la leva ; je vis alors une petite porte, une espèce de trappe dans le mur. Mon Guide l'ouvrit et tâtonna dans ce qui semblait être un placard. Il frappa fort sur le côté intérieur du placard et écouta attentivement. Il posa ensuite sa lampe à l'intérieur et je vis que c'était une espèce de boîte dans le mur.

Mon Guide me dit :

— Ceci est une boîte, Lobsang, qui a deux portes : celle-ci et une porte intérieure. L'occupant de la cellule attend un certain temps, puis il ouvre sa porte, tâtonne et prend les aliments et l'eau qu'on a laissés pour lui. Jamais il ne voit la lumière, il ne parle jamais à personne, car il a fait voeu de silence. Or, nous avons un problème, car il n'a pas pris sa nourriture depuis plusieurs jours et nous devons savoir s'il est vivant ou mort.

Il considéra l'ouverture, puis il me regarda. Se tournant de nouveau vers le petit placard, il le mesura avec ses mains et son bras, après quoi il me mesura de même et déclara :

— Je crois que si tu ôtais ta robe tu pourrais tout juste passer par cette ouverture et forcer l'autre porte, pour voir si le moine a besoin de soins.

— Ah ! Maître ! m'écriai-je, terrifié. Mais qu'arrivera-t-il si j'entre et ne puis ressortir ?

Mon Guide réfléchit un moment.

— Nous allons d'abord te soulever et te maintenir. Avec une pierre, tu enfonceras la deuxième porte. Puis nous te laisserons glisser en te tenant par les pieds, et tu pourras tenir une lampe, les mains tendues. Tu devrais alors voir si cet homme a besoin de secours.

Mon Guide retourna dans l'autre pièce, et prit trois lampes à beurre ; il ôta les mèches de deux d'entre elles, les tressa avec celle de la première lampe et la remplit de beurre, bien tassé. Cependant, un des moines était sorti et revenait avec une grosse pierre. Il me la donna et je la soupesai.

— Maître, demandai-je, pourquoi le moine ne peut-il répondre à une question ?

— Parce qu'il a fait le serment de garder le silence pendant un certain temps, fut sa réponse.

À contrecœur, j'ôtai ma robe, grelottant dans l'air glacé de la montagne. Il faisait froid à Chakpori, certes, mais bien moins qu'ici. Je gardai mes sandales car le sol était comme un bloc de glace.

Pendant ce temps, un des moines avait repris la pierre et frappait de grands coups sur la porte intérieure. Elle tomba soudain sur le sol de la cellule avec un grand bruit et tous se pressèrent pour regarder, mais leur tête était trop grosse, leurs épaules trop larges. Mon Guide me souleva donc et me plaça horizontalement dans la boîte, et j'étendis les bras comme pour plonger ; un moine alluma les trois mèches fichées dans la lampe à beurre et la plaça soigneusement entre mes mains. Je glissai par l'ouverture ; le passage était bien étroit mais en me tortillant, et en grognant, je parvins à m'insinuer à l'intérieur jusqu'à ce que mes bras et ma tête ressortent de l'autre côté. Je fus immédiatement écoeuré par une odeur pestilentielle. C'était atroce, cela sentait la viande pourrie, les nourritures avariées. C'était une odeur que l'on respirait parfois quand on trouvait sur son chemin un yak ou un cheval mort ; c'était une odeur qui me donna à penser que tous les appareils sanitaires du monde s'étaient bouchés en même temps ! La puanteur me soulevait le cœur mais je parvins à me maîtriser et à soulever la lampe ; dans sa lumière vacillante qui allumait des reflets sur les murs de pierre, je vis le vieux moine. Ses yeux me

regardaient fixement, des yeux brillants qui me firent sursauter de terreur, au point que je m'écorchai contre le cadre de la porte cassée, emportant un lambeau de peau de mon épaule. Je me forçai à regarder et vis que les yeux brillaient dans la lumière mais ne cillaient pas. Je remuai les pieds, pour indiquer que je voulais être tiré de ma fâcheuse position sans tarder. Dès que je fus remis sur pied dans le couloir, je rendis tripes et boyaux !

— Nous ne pouvons pas le laisser là, dit mon Guide. Il va falloir abattre le mur afin de l'emporter.

Remis de ma nausée, j'enfilai ma robe. Les moines allèrent chercher des outils et revinrent avec un énorme marteau et deux barres de fer au bout aplati. Ils enfoncèrent ces barres entre deux pierres scellées et tapèrent dessus avec le marteau. Lentement, un bloc se détacha, puis un autre et encore un autre. La puanteur était terrible. Enfin, ils eurent pratiqué une ouverture assez grande pour permettre à un homme de passer, et l'un des moines entra, portant deux lampes à beurre. Il ressortit presque aussitôt, la figure blême et, à ma grande satisfaction, se conduisit aussi honteusement que moi.

— Nous devons attacher une corde autour de lui et le traîner dehors, dit enfin ce moine. Il tombe en morceaux, il est dans un état de décomposition avancé.

Silencieusement, un autre moine sortit et reparut avec une longue corde. Il entra par le trou dans le mur (là où la porte avait été murée autrefois) et nous l'entendîmes aller et venir.

— C'est fait, annonça-t-il en ressortant. Vous pouvez tirer.

Deux moines prirent la corde et tirèrent doucement. Bientôt la tête du vieux moine apparut, et ses bras ; il était vraiment dans un état épouvantable. Les moines le soulevèrent tendrement et le portèrent dehors.

À l'autre bout de la pièce, une porte ouvrait sur un étroit sentier montant au flanc de la montagne. Les deux moines chargés de leur macabre fardeau s'y engagèrent et disparurent derrière des rochers. Je savais qu'ils allaient porter le cadavre et le déposer sur une surface plane où les vautours le dévoreraient bientôt, car il était impossible de creuser des tombes dans le roc ; nous dépendions de 'l'enterrement aérien'.

Pendant ce temps, notre moine-serviteur avait pratiqué un petit trou dans la muraille, au fond de la cellule, par lequel un peu de jour filtrait. Il prit ensuite deux seaux d'eau et lava avec soin la cellule. Bientôt — quand ? — quelqu'un d'autre s'y ferait enfermer pour y vivre dix ans ? vingt ans ? combien d'années ?

Plus tard, vers la fin de la journée, nous étions tous assis en rond et le vieillard aveugle déclara :

— Je sens que nous avons ici un être destiné à voyager loin et à voir beaucoup de choses. J'ai reçu des renseignements à son sujet quand mes mains ont touché sa tête. Viens près de moi, mon garçon, viens t'asseoir devant moi.

De mauvaise grâce, je m'avançai et m'assis devant le vieil aveugle. Il posa sur mon crâne rasé deux mains froides comme des glaçons ; ses doigts tâtèrent ma tête, s'attardant sur les diverses bosses de mon crâne.

— Tu auras une vie très dure, me dit-il.

Je ne pus retenir un gémissement. Tout le monde me prédisait une vie très dure et je commençais à en avoir franchement assez.

— Après bien des épreuves et des tribulations que peu d'hommes ont à vivre, reprit-il, tu connaîtras le succès juste avant la fin. Tu feras ce pour quoi tu es venu en ce monde.

Ce n'était pas nouveau pour moi. J'avais vu des mages, des devins, des astrologues et des clairvoyants et tous m'avaient répété la même chose. Après m'avoir annoncé cela, le vieillard agita les mains, aussi me levai-je pour aller m'asseoir aussi loin de lui que je le pouvais, ce qui le fit beaucoup rire.

Mon Guide et les autres discutèrent alors de choses très sérieuses. Je n'y comprenais pas grand-chose, ils parlaient de prophéties, de choses qui allaient arriver au Tibet, ils envisageaient les meilleurs moyens de préserver le Savoir Sacré, et parlaient de ce que déjà des mesures étaient prises pour transporter divers livres et articles très haut dans les montagnes où ils seraient cachés dans des grottes. Ils disaient aussi comment des choses contrefaites allaient être laissées dans les temples afin que les très anciens articles authentiques ne tombent pas plus tard entre les mains des envahisseurs.

Je sortis de la cour de l'ermitage et allai m'asseoir sur une pierre pour contempler dans le lointain la Ville de Lhassa dans le crépuscule. Seuls les sommets de Chakpori et du Potala étaient encore illuminés par les derniers rayons du soleil couchant. On aurait dit deux îles émergeant d'un océan violet. Petit à petit, alors que je les contemplais, les îles parurent sombrer dans les

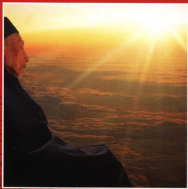
ténèbres de la nuit. Et puis soudain, la lune apparut en bordure de la montagne et sa lumière effleura le toit du Potala qui scintilla de lueurs dorées. Alors je me levai, rentrai dans l'enclos de l'ermitage, où j'ôtai ma robe, m'enroulai dans ma couverture et m'endormis.

FIN



RAMPA

LES UNIVERS SECRETS



AVENTURE SECRÈTE

En attendant l'Âge d'Or

A la lisière du terrain vague, les hautes herbes bougèrent un peu. Les larges feuilles déchiquetées d'un plant d'oseille sauvage s'écartèrent et deux grands yeux verts percèrent la lugubre obscurité de la rue. Lentement, précautionneusement, un maigre chat jaune apparut sur le trottoir inégal, s'arrêta un instant, huma l'air de la nuit comme pour y déceler quelque présence ennemie. Des amis, en tout cas, il n'en avait guère, car, dans cette rue, les chats vivaient à peu près comme dans une jungle et tout le monde leur voulait du mal. Enfin rassuré, il fut, d'un bond, au milieu de la chaussée, s'assit et procéda à une toilette méticuleuse. D'abord les oreilles, la base du cou, puis, d'une patte bien humectée de salive, une jambe pointée vers le ciel, son ventre délicat. Reprenant souffle un instant, il regarda autour de lui la rue sinistre.

Maisons de brique sale, datant d'une autre ère, rideaux souillés le long de fenêtres dont la peinture s'écaillait. De temps à autre arrivait la bouffée sonore d'une radio discordante aussitôt réduite au silence par un gros juron, témoignage de la désapprobation d'un dormeur.

Une lumière jaunâtre émanait des quelques réverbères épargnés par les enfants du quartier. De grands pans d'ombres s'épalaient autour.

Le chat maigre revint à sa toilette, insensible aux ordures qui jonchaient le trottoir. Dans le lointain, des quartiers plus civilisés, parvenait le grondement assourdi de la circulation et, réfléchi dans le ciel, la lueur diffuse des enseignes au néon. Mais ici, dans cette rue, tout était désolation. C'était la rue des sans-espoir.

Soudain, le chat maigre fut en alerte: oreilles dressées, yeux grands ouverts, muscles prêts à la fuite. *Quelque chose* s'était imposé à sa conscience. Relevé d'un bond, il poussa une sorte de sifflement avant de se perdre dans l'ombre, entre deux maisons. Un moment, tout fut normal. Un enfant malade geignit, un homme et une femme se disputèrent avec des mots obscènes, dans une rue voisine on entendit le grincement de freins brusquement serrés.

Parvint enfin le plus faible des bruits insolites. Celui de pas traînants, hésitants. Des pas de vieillard, de quelqu'un qui est las de la vie, retenu par le fil le plus fragile à une existence misérable et incertaine. Le pas se rapprocha. On eût dit le crissement du sable sous des espadrilles. Les ténèbres de la rue, à peine atténuées par les réverbères spectraux, étaient difficiles à percer. Une ombre vague traversa lentement une zone éclairée pour, de nouveau, se résorber dans la nuit.

Une respiration sifflante d'asthmatique frappait les tympanes au fur et à mesure que se précisait la silhouette fantomatique. Tout à coup les pas s'arrêtèrent et on entendit le son rauque d'une pénible expectoration, suivie d'une laborieuse reprise de souffle. Un profond soupir, et les pas hésitants reprirent leur cadence.

L'ombre blanchâtre se matérialisa peu à peu sous la lueur vacillante d'un réverbère. C'était un vieil homme en longs vêtements d'un blanc sale, chaussé de sandales en ruine. D'un regard myope il inspectait le sol à ses pieds. Il se baissa, ramassa d'une main tremblante un vieux mégot. La pâle lueur du réverbère éclaira un instant son fardeau: une pancarte au bout d'une perche où se lisaient les mots:

*« Repentez-vous!
Repentez-vous!
Car la Deuxième Venue
du Seigneur est proche! »*

L'homme se redressa, refit quelques pas et descendit avec peine les quelques marches de pierre qui menaient à un sous-sol.

« J'sais pas pourquoi tu fais ça, Bert. J'te jure que j'te comprends pas. Tout c'que tu y gagnes, c'est de t'faire fiche de toi par les mômes du quartier. Laisse tomber, mon vieux! »

« Ah! Maudie, on a tous notre tâche à remplir. Possible que j'arriverai un jour à semer le bon grain quelque part! J'vais tâcher d'continuer encore un p'tit bout de temps! »

« Un très petit bout de temps, Bert. Tu as quatre-vingt-un ans. Tu d'vrais t'arrêter avant d'tomber raide mort dans la rue! »

Le portail d'entrée du cimetière resplendissait sous le faible soleil de l'après-midi. Le vernis tout frais donnait une vie nouvelle au bois très ancien. Au bout du sentier, la vieille église de St. Mary avait l'air à la fois bienveillante et douce. Les hautes portes cloutées étaient ouvertes pour accueillir les fidèles à l'office du soir. Les cloches lançaient dans le ciel leur éternel message: « Hâtez-vous! Hâtez-vous! ou vous arriverez en retard! » Mille ans d'histoire étaient enfermés dans ce vieux cimetière. Tombes de pierre des siècles passés, avec leurs inscriptions archaïques, anges de marbre aux ailes larges ouvertes. Ça et là, une colonne tronquée évoquait un être fauché dans sa fleur...

Les nuages s'entrouvrirent tout à coup pour laisser passer un trait de lumière qui traversa la nef et rendit aux vitraux l'éclat de la vie, tandis que l'ombre de la tour crénelée s'étendait sur les tombes des chers disparus d'un autre âge.

Les fidèles, à présent, convergeaient vers l'église. Dans leurs vêtements du dimanche, ils échangeaient des propos animés. Les petits enfants, gênés par leurs beaux habits, intimidés de se sentir trop propres, traînaient la jambe derrière leurs parents. Un vieux bedeau apparut et jeta un coup d'œil inquiet sur le sentier, puis se retira précipitamment dans l'ombre fraîche de l'église.

Par-dessus le mur de pierre retentit un éclat de rire, suivi du Recteur et d'un collègue ecclésiastique. Contournant les vieilles pierres tombales, ils empruntèrent un raccourci qui menait à la sacristie. Bientôt la femme et les enfants du recteur parurent à leur tour, se dirigeant vers le grand portail pour se mêler au troupeau des fidèles.

Et tout là-haut, dans le clocher, les ding dong continuaient à sonner, pressant les retardataires, grondant les non-pratiquants. Le flot des fidèles ne fut plus qu'un ruisseau, bientôt se tarit. Le bedeau, une fois encore, vint au seuil du portail et, ne voyant plus personne, le referma.

Dans la nef régnait la sainte ambiance commune aux vieux sanctuaires, quelle que soit la foi qu'on y pratique. Les murs de pierre se dressaient jusqu'à la massive charpente. Le soleil, à travers les vitraux, jetait des arabesques sur les pâles visages de ceux qui composaient l'assemblée. De la tribune de l'orgue, les accords d'une hymne dont l'origine se perdait dans les temps se déversaient, berceurs.

Une dernière volée de cloches dont les harmoniques vont s'éteignant. Un faible craquement de porte: les sonneurs pénètrent à leur tour dans la nef. Ils s'asseyent au fond.

Soudain, l'organiste change de style. L'assistance se fige et une certaine animation se met à régner du côté de la sacristie. Piétinements, froissements d'étoffe, les premiers enfants de chœur, se poussant l'un l'autre, prennent place dans les stalles. Bruits de chaises, chuchotements. Le culte commence.

C'est d'abord le Lecteur qui se met à marmonner la Bible, comme chaque dimanche depuis des années, machinalement. Derrière lui, un enfant de chœur, pour se distraire, se met à envoyer des boulettes de papier mâché à

l'aide d'un élastique. L'organiste se tourne sur son banc et fixe le coupable d'un œil si féroce que le petit garçon laisse tomber son arme.

L'ecclésiastique en visite, qui avait accepté de prononcer le sermon, monte lentement en chaire. S'appuyant sur le rebord, il parcourt son public d'un regard satisfait. Il est grand, avec une belle chevelure ondulée et des yeux de ce bleu qui fait pâmer les vieilles filles. La femme du Recteur, assise au premier rang, a des distractions. Elle ne peut s'empêcher d'établir mentalement une comparaison au désavantage de son époux. Mais voici que le prédicateur, d'un ton solennel, annonce le thème de son sermon: La seconde venue du Seigneur...

Ce fut interminable. Un vieux paysan, n'y tenant plus, s'endormit. Des ronflements sonores firent résonner les voûtes. Quelqu'un secoua l'homme, puis le fit discrètement sortir. Après le sermon, l'ecclésiastique en visite donna la bénédiction, puis descendit de la chaire. L'organiste avait à peine eu le temps de plaquer les premiers accords de l'hymne finale que des quêteurs passaient déjà, le long des rangs de chaises, les plateaux de métal argenté où chacun déposait son offrande. Et ceux qui ne s'étaient pas montrés assez généreux avaient droit à un sévère froncement de sourcils. Quand les plateaux furent bien garnis, les quêteurs se dirigèrent vers le Recteur. Un peu plus tard, à la sacristie, le Recteur, ayant fait ses comptes, annonçait à son collègue: « Dix-neuf livres, trois shillings, onze pence et un demi-penny, un tael chinois, un franc français... et deux boutons de culotte. Espérons que l'homme aux boutons pourra rentrer chez lui sans ennui! »

Ensemble, le Recteur et son pieux invité reprirent le petit chemin qui passait entre les tombes. Silencieux, ils passèrent l'auvent qui séparait le cimetière du presbytère. Le Recteur prit le premier la parole: « Vous ai-je montré mes pétunias? Ils poussent à merveille. Je les ai plantés moi-même. A propos, j'ai beaucoup aimé votre sermon. »

« Il m'a paru qu'il venait à son heure, étant donné la tendance actuelle à considérer que Dieu est mort », dit l'invité.

« Allons voir le verger, reprit le Recteur. Il faudra que je fasse élaguer mes pommiers. Vous procurez-vous vos sermons à la même agence que moi? Je viens d'adopter ce système. C'est tellement pratique! »

« Vous avez là un bien beau terrain! Non, je ne m'adresse plus à l'agence. Par deux fois, ils ne m'ont pas envoyé mon sermon à temps et je ne veux pas courir ce risque une troisième fois. Bêchez-vous votre jardin vous-même? »

« Oh! dit la femme du Recteur en servant aux deux hommes d'église un doigt de porto, croyez-vous vraiment à une Seconde Venue du Seigneur, comme vous l'avez dit dans votre sermon? »

« Voyons, voyons, Margaret! Que voilà une question tendancieuse! Tu sais aussi bien que moi que nous ne pouvons prêcher ni dire ce que nous croyons ou ne croyons pas. Nous avons, une fois pour toutes, souscrit aux articles de la Religion anglicane et nous devons prêcher selon les décrets de l'Eglise et les ordonnances de l'évêché. »

La femme du Recteur soupira: « Si seulement nous connaissions la vérité! Si seulement quelqu'un pouvait nous dire ce que nous devons attendre, croire, espérer! »

« Mon cher ami, dit l'invité en se tournant vers le Recteur, utilisez-vous l'engrais naturel ou les fertilisants chimiques pour vos fraisiers? »

Le vieil homme au regard fuyant s'approcha, l'air cafard, de l'homme au visage maigre assis sur le banc délabré.

« À quelle heure qu'y distribuent la soupe? dit-il d'une voix enrouée. Faut que j'me mette quéqu'chose dans l'buffet, sinon j'vais flancher! Est-ce qu'on est forcé d'chanter les hymnes d'abord, dites? »

L'homme au visage maigre bâilla longuement, le toisa de la tête aux pieds, puis se mit à se curer les ongles avec un vieux cure-dents. Il se décida enfin à répondre, nonchalamment. « Joli petit accent d'Oxford, que vous avez là, mon cher. Je sors moi-même de Borstal... Alors, vous voulez manger, hein? Eh bien! moi aussi, moi aussi! Souvent! Mais ce n'est pas si facile. Les *Petits Saints* ne donnent rien pour rien. Ils nous font travailler. Hymnes, prières, sans compter les tas de cailloux à casser et le bois à scier! »

Les ombres du soir s'étiraient lorsqu'ils traversèrent le petit parc qui prêtait son intimité aux couples d'amoureux. Il y avait quelques minutes que les boutiques étaient fermées et les mannequins exposaient, sur des corps approximativement mâles ou femelles, des vêtements à la mode en des postures figées comme pour l'éternité. Les locaux de l'Armée du Salut, au bas de la rue, étaient illuminés. Dans le lointain on entendait les *boum boum boum* d'une grosse caisse frappée avec plus de vigueur que d'art. Les coups de grosse caisse se rapprochaient, accompagnés du martellement des pas d'un régiment en marche.

Une troupe d'hommes et de femmes vêtus de serge bleue tournait le coin de la rue. Les hommes portaient des casquettes à visière et les femmes des chapeaux cabriolets à l'ancienne. La fanfare entra en action. Le clairon bomba son thorax étroit et poussa un couac formidable. La grosse caisse s'en donna à cœur joie cependant qu'une des demoiselles salutistes, pour ne pas être en reste, tapait sur ses cymbales comme si sa place dans l'au-delà en dépendait.

La troupe s'arrêta juste en face des grilles du parc et le porte-étendard déposa son noble fardeau. La dame salutiste qui jouait de l'accordéon attaqua une hymne (qui se défendit bien!). La-da-da, la-da-da, broum, broum-broum, chevrota le vieillard au regard fuyant. Le petit orchestre forma le cercle, son capitaine ajusta ses lunettes et attendit que la foule s'amassât pour quêter. Sur le trottoir, des volontaires tendaient aux passants des nu-

méros de *Cri de Guerre*, tandis que d'autres demoiselles salutistes entraient dans un bistro, secouant énergiquement leurs troncs de quête. Sur leur banc du parc, les deux hommes — qu'un troisième avait rejoints — observaient la scène avec intérêt.

« Si tu veux double portion de soupe, tu dois confesser tes péchés », dit le nouvel arrivant.

« Des péchés, j'en ai pas! » dit l'homme au regard fuyant.

« Mon vieux, tu ferais bien de t'en inventer tout de suite. Le pochard repent, ça plaît beaucoup, mais c'est mon truc à moi. Toi, tu d'vrais être un gars qui battait sa femme et qui a eu une illumination. »

« J'ai pas d'femme et d'ailleurs, les femmes, j'en ai rien à foutre! »

« Enfin, quand même, tu peux t'en inventer une. Tu diras qu'elle a fichu l'camp parce que tu l'as menacée de lui casser la gueule. Mais faudra dire ça à haute voix et en t'frappant la poitrine, compris? »

« Vous croyez en Dieu, les amis? » demanda l'ex-pensionnaire de Borstal, en tournant son regard désabusé vers la troupe des salutistes.

« Dieu? demanda l'homme au regard fuyant. Bon Dieu, non! Jamais eu l'temps ni pour les dieux ni pour les pépées! » Et il cracha par terre avec mépris.

« Comment ça s'fait que tu t'intéresses à Dieu? demanda le nouveau venu à l'ex-pensionnaire de Borstal. J'ai su qu't'avais fait de la taule dès l'moment que j't'ai vu. »

« Il faut bien croire à quelque chose, répliqua doucement l'ex-pensionnaire de Borstal, si l'on veut rester sain d'esprit. Tant de gens, de nos jours, disent que Dieu est mort qu'on ne sait plus à quel saint se vouer! »

Un soudain éclat de la fanfare leur fit tourner la tête vers les grilles du parc. L'hymne venait de se terminer et les musiciens s'étaient mis à jouer plus fort pour attirer l'attention. Le capitaine fit quelques pas en avant du groupe et dit d'une voix forte: « Dieu n'est pas mort. Préparons-nous pour la Seconde Venue du Sei-

gneur. Préparons-nous pour l'Âge d'Or qui est tout proche mais qui ne s'ouvrira pour nous qu'après de durs labeurs et de grandes souffrances. Connaissons la Vérité. »

« Très bien pour lui, dit l'homme au regard fuyant, y sait pas c'que c'est d'avoir faim; y couche pas sous les ponts ni sur les bancs, ni quand un flic s'amène et dit: « Décampe, vieux, et magne-toi! »

« Vous me faites froid dans le dos, dit l'ex-borstalien. Souvenez-vous que nous sommes des chiens savants et que nous devons faire le beau pour avoir un os. »

Haussant les épaules, il salua les deux autres et s'en fut. On le vit entrer dans le groupe des salutistes. On l'entendit confesser ses péchés à haute voix devant une foule indifférente.

Une grosse concierge, qui avait tout observé de sa fenêtre, secoua la tête et dit à son chat: « Vois-tu, minet, j'ai pas l'impression que ce soit vrai, tout ça. J'aimerais que quelqu'un nous dise la vérité. La Vérité Vraie. »

Dans des huttes de missionnaires au toit de tôle, en plein air, dans des assemblées de prière et dans des cathédrales, des hommes d'église prêchaient la Seconde Venue du Seigneur. Beaucoup d'entre eux ignoraient totalement que ce n'était pas la «Seconde», mais bien l'une des nombreuses Venues du Seigneur.

Dans un très lointain pays, au-delà des sables brûlants du désert, là où l'Occident n'est pas encore l'Orient, mais où l'Orient n'a pas encore tout à fait secoué les chaînes de l'Occident, un tout petit garçon est étendu sur le dos, gazouillant et suçant son pouce. Il deviendra un jour Grand Disciple du futur Chef de l'Homme.

Dans une autre ville où l'Orient rencontre l'Occident (et tous deux en sont mutuellement souillés), un petit garçon de deux ans tourne gravement les feuillets d'un très vieux livre; il regarde, étonné, les signes étranges:

peut-être sait-il déjà dans son subconscient qu'il va devenir, lui aussi, l'un des nouveaux disciples.

Dans un Orient plus lointain encore, un petit groupe de vieux astrologues, comme les trois Mages, consultent les astres et s'émerveillent de ce qu'ils voient.

« Là, dit le plus vieux, montrant d'un doigt nouveau un point sur la carte, le Soleil, la Lune et Jupiter vont entrer en conjonction sous l'étoile Pushya, qui se trouvera alors dans le signe du Cancer. Cela se passera lors de la deuxième ou de la troisième nouvelle lune. » Gravement, ils se regardent l'un l'autre et se penchent de nouveau pour contrôler encore l'exactitude de leurs calculs. Obtenant la confirmation souhaitée, ils convoquent des hommes sûrs qu'ils chargent de répandre le message.

Tout au long de l'Histoire, on a annoncé une Seconde Venue. En réalité, celle que nous attendons est la dixième de notre cycle d'existence.

Dans la plupart des pays de ce monde, les hommes vont à leurs occupations habituelles, à leurs querelles, à leurs chamailleries, à leurs escroqueries, à leurs ambitions, insouciant de ce que, pas très loin, deux bébés, le premier et le deuxième assistants du Chef de la Destinée qui, bientôt, va naître, gazouillent et chantonnent dans leur berceau.

Les Sages de l'Orient, qui connaissent bien l'Occident puéril, ont pris des précautions pour que les Occidentaux ignorent la date précise et le lieu de ces Événements. S'ils en avaient connaissance, ils enverraient des hordes de journalistes qui ne manqueraient pas de persifler, de nier et de témoigner faussement. Des reporters braillards et des équipes de télévision brouillonnes envahiraient les lieux sacrés, semant la consternation et le malheur partout où ils iraient. Seuls savent où se trouvent les lieux sacrés ceux qui ont été jugés dignes du secret. En temps voulu, dans quelques années, le monde aura plus ample connaissance de ces choses et, d'ici là, les Jeunes Disciples seront protégés. En temps voulu, ces Jeunes Disciples, sous l'égide d'un Chef de la Destinée, montreront la Route de l'Âge d'Or, à la fin du cycle de Kali, de l'Ère de Destruction.

Bien des gens ont l'idée erronée que ce monde n'est que depuis relativement peu de temps et que son histoire est complète. Or, c'est loin d'être exact.

Au cours de milliers d'années, il y a eu quantité de civilisations sur la Terre. Cette Terre est semblable à une école où se succèdent des classes diverses et, comme il en est des classes, l'une peut être exceptionnellement bonne et l'autre exceptionnellement mauvaise. On peut aussi comparer la Terre à un vignoble dont les recettes varient. Certaines sont particulièrement appréciées, d'autres non. La *récolte*, en ce qui concerne notre globe, est composée d'êtres humains et elle s'étend sur des cycles bien déterminés. Par exemple, les Hindous pensent que chaque période de la Terre est divisée en quatre classes, ou stades, ou cycles, dont chacun s'étend sur 864 000 ans. Le premier cycle de 864 000 ans fut excellent: les hommes font de leur mieux, ils ont mutuellement confiance et confiance aussi en l'essentielle bonté du genre humain. Ils tentent de s'aider et il n'y a pas de guerres; pas même de menaces de guerre. Mais un bonheur sans mélange n'est pas une bonne chose. Il mène à la mollesse. C'est ce qui s'est produit dans les grandes civilisations de l'Inde, de la Chine et de l'Egypte. Ce furent là de grandes civilisations, mais l'excès de puissance, le manque d'opposition et de compétition ont conduit ces civilisations à la dégénérescence. Ce fut aussi le cas de la Rome antique. Le second cycle est celui où les hommes, ou plutôt les souverains de ce monde ont compris qu'il leur fallait introduire un *serpent* dans l'Eden. Il en résulte que le second cycle est le théâtre de certaines difficultés et de controverses, car il convient de savoir dans quelle mesure les gens sont capables de penser par eux-mêmes et de triompher de ce qui leur résiste.

Il y a des chances pour qu'à la fin de ce second cycle les *notes* attribuées à ceux qui ont fait partie de cette *classe* soient très satisfaisantes et, par conséquent, la troisième classe, ou période de 864 000 ans, est un peu plus sévère.

Il y a des guerres, et même des guerres de conquête, mais quoi qu'il en soit ces guerres ne sont pas aussi barbares, pas aussi sadiques que celles que nous connaissons. Les

hommes n'étaient pas perfides, dans le troisième cycle. Ils se battaient, c'est certain, mais les guerres étaient comparables à ces jeux où deux petits garçons essaient la force de leurs poings et se donnent des coups sans intention de tuer l'adversaire rien que pour lui faire mal. Il n'en demeure pas moins que les guerres sont corruptrices et l'on s'aperçut du fait que quelques coups de poignard dans le dos et autres trahisries permettaient de gagner une bataille avant qu'elle fût vraiment commencée.

Les choses, au cours du troisième cycle, vont de mal en pis et, véritablement, dégénèrent. C'est comme un incendie de forêt qu'on n'a pas maîtrisé à temps.

Si un imbécile laisse tomber une cigarette allumée et provoque un incendie, une personne attentive peut éteindre le feu, mais si le feu n'a pas été détecté à temps, il devient presque impossible de le contrôler; alors il y a des morts et beaucoup de dégâts avant qu'on en vienne à bout. La vie est ainsi faite. Lorsqu'on permet au mal de se développer sans contrainte, il devient de plus en plus fort et, de même que les mauvaises herbes étouffent une belle fleur cultivée, le mal étouffera ce faible instinct du bien qui est originellement dans l'homme.

C'est ce qui se produit à la fin du troisième cycle. On peut dire que les éléments perturbateurs, dans ces salles de classe qu'étaient les pays du monde, se dressèrent contre les maîtres, les maltraitèrent et désobéirent à leur autorité. C'est à ce moment que le quatrième cycle commença, ce quatrième cycle que les Hindous ont nommé l'Âge de Kali.

L'Âge de Kali est celui où les gens souffrent. On peut se le représenter comme une ère où les hommes et les femmes subissent la torture par les flammes de la guerre et sont réduits en cendres pour être prêts à une prochaine et meilleure vie, car la vie continue et les êtres s'améliorent dans le cours naturel de l'évolution. Ils acquièrent de l'expérience et, lorsqu'ils échouent à un stade quelconque de leur évolution, ils retournent à ce stade comme l'écolier qui, n'ayant pas réussi à ses examens, est contraint de redoubler au lieu de passer dans la classe supérieure.

Dans un de mes livres, je me suis référé aux Juifs. Je

disais à ce sujet: « Le peuple juif est une race qui, dans une existence passée, n'a pas su faire de progrès. » Cette remarque m'a valu une correspondance très amicale avec des lecteurs juifs dans le monde entier. Quelques dames fort érudites de Tel-Aviv m'ont, en particulier, demandé plus de détails sur les Juifs. Cette demande a été appuyée par d'autres Juifs d'Argentine, du Mexique et d'Allemagne.

Abordons donc la *question juive*. Je dirai d'abord que bon nombre de mes amis sont juifs et que j'éprouve beaucoup d'admiration à leur égard, car ils représentent une très vieille race qui possède des connaissances que bien d'autres, moins douées, lui envient.

Demandons-nous, pour commencer: « Que sont les Juifs? » On s'en fait généralement une idée fausse, car le mot *juif* est, sous sa forme actuelle, une impropriété. En réalité, le mot *juif* n'est en usage que depuis relativement peu de temps.

Si vous demandez à quelqu'un qui était le Père des Juifs, ce quelqu'un vous répondra sans aucun doute: « Mais, Abraham, bien sûr! » Cependant, comme l'Histoire le prouve, c'est tout bonnement inexact parce que, selon le véritable sens du mot, Abraham n'était pas un Juif!

Si vous étudiez l'histoire ancienne, soit en vous rendant dans une bibliothèque publique, soit, plus commodément, en ayant recours aux Annales Akashiques, vous apprendrez qu'Abraham est en réalité natif de la ville d'Un, en Chaldée. Beaucoup d'endroits possèdent aujourd'hui deux noms. Donc, pour plus de clarté, Un est aussi connu sous le nom d'Un Kasdim, qui se trouvait en Babylonie. Abraham, fait intéressant, était donc loin d'être un Juif. C'était un Babylonien et son nom n'a pas d'équivalent en langue hébraïque. Le nom originel d'Abraham était Abram.

Abraham a vécu 2 300 ans avant la naissance du Christ, en un temps où le mot *juif* n'existait pas encore. D'ailleurs, environ 1 800 ans après qu'Abraham s'en fût allé vers sa juste récompense, le mot *juif* ne s'appliquait encore qu'au peuple vivant dans le Royaume de Judée, c'est-à-dire dans le Sud de la Palestine.

Ceux qui s'intéressent à la question peuvent consulter la Bible, au Livre des Rois 11.16.6. Ils y trouveront des paroles écrites 600 ans avant le Christ et le mot *juif*, à cette époque, était écrit *Jahudi*.

Revenons à notre Bible, cette fois au Livre d'Esther 11.5. Nous y trouverons le mot *juif* mentionné pour la première fois. Encore faut-il se rappeler que le Livre d'Esther n'a été écrit que quelque 2 400 ans après la mort d'Abraham, c'est-à-dire au 1er siècle après J.-C.

Dans chaque cycle, il y eut 12 *Sauveurs*, ou *Messies*, ou *Guides du Monde*. Donc, lorsque nous parlons de la *Seconde Venue*, nous sommes très en deçà de la vérité. Nous pourrions parler d'Abraham, de Moïse, de Bouddha, du Christ et de maints autres, mais il convient de noter que, dans chacun des cycles de l'existence du monde, il faut qu'il y ait un *Guide du Monde*, pour chacun des signes du zodiaque. Il y a 12 signes du zodiaque et un Guide survient d'abord sous un de ces signes, puis sous tous les autres, jusqu'à ce que, sous tous ces signes, il y ait eu 12 Guides.

Dans ce cycle de Kali où nous sommes présentement, nous approchons du onzième Guide. Il y en aura encore un avant que ce cycle se termine et que nous entrions véritablement dans l'Âge d'Or.

Naturellement, avec chacun des Guides du Monde, il faut que surgissent ceux qui répandront sa parole, ses disciples, si vous voulez, ou ses assistants, ou ses ministres. Ils naissent tout spécialement pour rendre ce service au monde.

En 1941, le premier des disciples actuels est né, et d'autres sont nés depuis lors. Le *Sauveur* de notre temps naîtra, lui, au début de 1985 et, dans l'interim, les disciples prépareront le Chemin.

Le Sauveur ou Guide, comme vous voudrez, aura reçu une éducation, un apprentissage, très spécial et, en l'an 2005, lorsqu'il aura atteint sa vingtième année, il confondra ceux qui ne croient ni aux Dieux ni aux Sauveurs.

Et il y aura transmigration. Si ceux d'entre vous qui connaissent la Bible consentent à l'étudier d'un esprit

ouvert, ils constateront que le corps de Jésus a été investi par *l'Esprit de Dieu-le-Christ*. De la même façon le corps du nouveau Guide du Monde sera investi par un très haut personnage, et, pendant les quelques années qui suivront, il se produira des événements extraordinaires et le monde franchira des étapes essentielles qui le prépareront à l'avènement d'un nouveau cycle.

Pendant quelque 2 000 ans, le monde progressera en suivant les préceptes de l'Eglise qui sera fondée par le nouveau Guide, mais, à la fin de ces 2 000 ans, un autre Guide surviendra, le 12^e du cycle, accomplissant ainsi le destin du passage zodiacal. Les conditions de vie s'amélioreront et, peu à peu, les êtres humains parviendront sans heurt à une ère nouvelle où leurs possibilités seront différentes de celles qui existent actuellement. Ils connaîtront alors les dons de seconde vue et de télépathie qu'ils avaient possédés avant ce qu'on nomme, à tort, la Tour de Babel. À cette époque, en effet, parce qu'elle avait abusé de certains pouvoirs particuliers, l'humanité a perdu provisoirement ces dons. La Bible nous apprend tout cela, mais sous une forme légendaire. Or, il est exact que l'homme a pu, en un temps, communiquer télépathiquement avec son semblable et avec les animaux, mais qu'ayant trahi le monde animal, l'espèce humaine a été privée de son pouvoir de communication télépathique. Un profond désordre en est résulté et les hommes, qui s'étaient jusque-là compris, ont tenté de s'exprimer en toutes sortes de dialectes locaux qui, finalement, sont devenus les langues humaines.

Ce monde, on peut le comparer à un train qui a traversé différents paysages. D'abord rempli de voyageurs aimables, il parcourt des pays ensoleillés. Et c'est la première étape. Puis une deuxième étape commence. La foule de voyageurs change. Ils ne sont plus aussi charmants et le voyage est le moins agréable. Il y a des cahots. Les pays traversés sont tristes, l'air est pollué par des fumées d'usine et les voyageurs commencent à se disputer. Au cours de la troisième étape, le train a accueilli une nouvelle multitude de passagers et des bandits y sont montés.

Ils pillent. Ils assassinent. Le convoi passe maintenant dans des gorges sinistres et frôle des ravins escarpés et dangereux. Les malheureux passagers se défendent comme ils peuvent.

Le train s'arrête une quatrième fois. D'autres voyageurs y montent. Les conditions du voyage sont encore plus mauvaises. Les nouveaux venus mettent les wagons en pièces, ils se livrent mutuellement à la torture. Ils se comportent comme d'abominables criminels. Et, pendant ce temps, le pays traversé se sème d'embûches. Les rails sont descellés. La ligne est obstruée. Elle entre enfin dans un tunnel interminable. Il n'y a plus aucune lumière dans les wagons. Le train est plongé dans une obscurité totale dont on ne voit pas la fin. L'atmosphère devient irrespirable. Tout est si affreux que ce ne saurait être pire et, comme ce ne saurait être pire, il faut bien que les choses s'améliorent. Et c'est en effet ce qui se produit. Peu à peu la lumière revient. La nouvelle étape approche. Le train va sortir de son tunnel. Les voyageurs vont apercevoir, au loin, un paysage charmant où coulent des sources claires, où des troupeaux paissent en toute sécurité. Le soleil va briller et, au fur et à mesure que le train avancera, les voyageurs, perpétuellement renouvelés, se montreront plus doux. Ils respecteront mutuellement leurs droits. Plus de terrorisme, de sadisme ni de cruauté...

Mais il reste à l'homme beaucoup à accomplir avant d'arriver à cet Âge d'Or et, avant qu'il ne survienne, il lui faudra encore passer par bien des souffrances en ce monde. Nous traiterons de cette prédiction dans un autre chapitre de ce livre, mais il est peut-être opportun d'en dire quelque chose dès à présent.

S'il faut en croire l'art très ancien de l'astrologie, nombre d'événements assez désastreux doivent se produire prochainement sur cette Terre. Vers l'an 1981, il y aura un réchauffement de l'atmosphère, brutal et considérable. Le régime des pluies diminuera dans de fortes proportions. Les récoltes sécheront sur pied. Cette grande vague de chaleur pourrait bien être le résultat d'une bombe atomique lancée par les Chinois. Ces derniers

s'efforcent actuellement de mettre au point une super-bombe. Or, ils sont de nos jours comme des chiens enragés et ne se soucient pas du reste du monde. Pourquoi? Parce que le reste du monde les tient virtuellement à l'écart et qu'ils ignorent ce qui s'y passe. Et c'est un fait que la crainte naît de ce que l'on ne connaît pas. Les Chinois, donc, étant donné leur état d'esprit xénophobe, sont prêts à s'élancer sur ce qu'il ne leur a pas été donné de comprendre.

Lorsque les Etats-Unis seuls avaient la bombe atomique, ce n'était déjà pas tellement drôle, mais, à présent que les Russes, les Français, les Chinois, d'autres encore, sans doute, la possèdent, la situation est des plus précaires.

Avant l'avènement du Nouveau Guide, un travail important doit être fait. Il faut faire savoir à certains ce qui se passe et, d'autre part, le laisser ignorer à certains autres.

Outre les disciples qui sont déjà nés et qui ne sont encore que des enfants, il existe des gens beaucoup plus âgés qui *savent*, et qui ont le devoir de répandre ces révélations en les écrivant. Ce faisant, ils *préparent la voie*. Ces gens âgés ne seront évidemment plus sur la terre au moment de ce nouvel avènement. Mais comme ceux qui doivent naître plus tard, ces avant-coureurs auront accompli leur tâche en assumant la haine et les soupçons qui entourent toujours l'innovateur.

Les hommes ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas et si on leur dit qu'une personne a échangé son corps avec une autre, cette personne sera immédiatement l'objet de persécutions. Il est cependant nécessaire que de tels incidents se produisent si l'on veut préparer les êtres humains à accepter la transmigration des âmes et l'échange des corps, au moment où le Nouveau Guide viendra. Ceux, donc, qui auront de nos jours encouru le mépris, le ridicule et même la persécution active d'une Presse mal informée, connaîtront alors que leurs souffrances et leurs misères n'auront pas été inutiles.

On entend dire souvent: « Mais puisque ces hommes

sont doués de si grands pouvoirs, pourquoi vivent-ils dans la pauvreté? S'ils étaient vraiment ce qu'ils prétendent être, ils auraient autant d'argent qu'ils le voudraient. » Ce raisonnement est absurde pour la raison qu'un être qui arrive sur cette terre dans des conditions différentes est quelque chose comme une écharde dans le corps du monde. Si vous avez une écharde dans le pied, vous vous agitez, vous vous énervez jusqu'à ce que, finalement, vous arriviez à déloger l'écharde, et vous la détestez, cette écharde! Or, ceux qui viennent en ce monde, échangent leurs corps et s'évertuent à préparer la Voie d'un Autre, sont semblables à des échardes. Les gens les trouvent étranges, ils se sentent mal à l'aise en leur présence. Plutôt que de mettre en cause leur propre insuffisance, leur manque de développement spirituel, ils rejettent le blâme sur celui qui les inquiète...

Et le vieux monde continue à tourner, plein de trouble. Mais l'heure la plus sombre précède l'aurore et lorsque les choses vont au plus mal, on est en droit de penser, joyeusement, que tout changement ne peut être que dans le sens de l'amélioration. Ainsi, ce monde et les peuples qui l'habitent, après l'heure la plus sombre, entreront peu à peu dans la lumière d'un cycle où l'humanité sera tolérante, où le petit peuple du monde animal sera de nouveau compris au lieu d'être craint et persécuté comme il l'est à présent.

Et c'est en l'an 2 000 que commencera cette ère heureuse, que poindra l'aube de l'Âge d'Or.

Dans la maison de Dieu, il y a beaucoup de portes...

Il était seul, tout seul dans la vieille maison pleine de coins et de recoins, au cœur de la lande. Tout au bout du jardin cultivé, un ruisseau bondissait sur les roches et chantait en passant sur les dalles de pierre. Par les journées chaudes, l'homme avait l'habitude de se tenir près de ce ruisseau bavard ou de se percher sur les rochers escarpés qui surplombaient le petit torrent. Plus loin, il y avait un pont de bois, avec son parapet branlant. C'est par-là qu'il passait pour se rendre au hameau où il s'approvisionnait et venait chercher son courrier.

La vie avait été douce ici, pour lui et sa femme. Ensemble, ils avaient essayé de se construire un foyer, de

vivoter modestement tandis qu'il peignait en attendant qu'on reconnût son talent. Mais, comme toujours, la presse n'avait rien compris — ni même tenté de comprendre — et les critiques avaient éteint son œuvre. Le succès semblait aussi inaccessible que jamais et il se retrouvait seul, dans la vieille maison, la tête et le cœur pris dans une tempête à laquelle l'ouragan qui soufflait dehors faisait écho.

Par-dessus les bruyères de la lande, le vent se déchâinait, fouettant les ajoncs. La mer, au loin, n'était plus qu'une masse d'écume bouillonnante. Les vagues énormes se brisaient sur une côte de granit et charriaient des galets dans un hurlement atroce. Une mouette égarée, prise dans les tourbillons du vent, luttait désespérément pour sa vie.

La vieille demeure vibrait sous la poussée des éléments. Des lambeaux de nuages frôlaient les vitres comme des fantômes cherchant une entrée. Un morceau de tôle ondulée, arraché du toit, survola le jardin en tournoyant et s'abattit sur le pont dont il décloua les planches vermoulues. Pendant un instant, les tronçons vibrèrent comme l'aurait fait une corde de violon trop tendue, puis, l'un après l'autre, basculèrent dans le torrent.

A l'intérieur de la maison, insensible à la tempête, l'homme marchait de long en large. Il revoyait le moment où il était revenu du hameau et avait découvert que sa femme l'avait quitté. Il lisait et relisait la lettre amère où elle lui disait qu'il était un raté et qu'elle préférerait partir. L'air sombre, comme si une pensée soudaine l'avait traversé, il se dirigea vers le vieux bureau délabré, dont il ouvrit le tiroir central. Il en retira la boîte dans laquelle il gardait l'argent du loyer et celui du ménage. Avant même de l'avoir ouverte, il sut qu'elle était vide. Tout ce qu'il possédait s'était envolé. Il s'effondra plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise et enfouit sa tête dans ses mains. « Déjà! Cela m'est arrivé, déjà! » murmura-t-il. Relevant la tête, il fixa d'un oeil vague la fenêtre battue par une pluie torrentielle. Mal fermée, elle laissait passer un filet d'eau qui s'épanouissait en flaque sur le tapis.

« Oui, j'ai déjà vécu tout cela. Suis-je devenu fou? D'où cette impression de déjà vu me vient-elle? » Par-dessus le toit, le vent eut un grincement moqueur et secoua une fois de plus la vieille maison.

Contre l'antique muret de pierre, les petits poneys de la lande tentaient de s'abriter du vent, tout malheureux. Dans le vestibule, le téléphone retentit, tirant l'homme de sa léthargie. Lentement, il se dirigea vers l'appareil braillard qui se tut au moment même où il étendait la main pour décrocher le récepteur. « La même chose. Exactement la même chose. Tout s'est passé de façon identique! » murmura-t-il devant les murs indifférents.

Le vieux professeur traversait d'un pas lourd la cour carrée. Il se dirigeait vers la salle de conférences. Les années avaient été dures pour lui. Né dans une humble famille, il avait été *l'enfant doué* qui avait trimé et gagné lui-même l'argent de ses études. Il avait dû s'agripper toute sa vie pour faire son chemin malgré l'opposition de ceux qui lui en voulaient de ses modestes origines. Maintenant, au soir de sa vie, le temps avait laissé ses marques: cheveux blancs, visage ridé, démarche hésitante. Tout en marchant, sans voir les saluts que lui faisaient les étudiants au passage, il méditait sur divers points obscurs de sa spécialité, l'histoire ancienne.

Type même du professeur distrait, il chercha en tâtonnant la poignée d'une porte ouverte et, ne la trouvant pas, il s'éloigna en murmurant: « Etrange, étrange! Il y avait une porte, là. Je dois m'être trompé de bâtiment. »

Un étudiant compréhensif, l'un de ceux qui avaient tiré profit de l'enseignement du vieil homme, le prit par le bras et, gentiment, le remit dans le droit chemin en lui disant: « C'est ici, Monsieur. J'ai ouvert la porte pour vous. Entrez. » Reconnaisant, le professeur bredouilla des remerciements. En pénétrant dans la salle de confé-

rences, il fut transfiguré. C'est là qu'était sa vie. C'est là qu'il expliquait cette histoire ancienne à laquelle il s'était consacré.

Se mouvant comme un homme rajeuni, il monta sur l'estrade et sourit avec bonté aux jeunes gens qui, en retour, lui sourirent respectueusement, car, bien qu'ils se fussent souvent moqués de sa distraction légendaire, ils n'en portaient pas moins une véritable affection à ce maître qui leur donnait tant de lui-même. Se souvenant de ses propres luttes, il prenait plaisir à aider les étudiants aux prises avec des difficultés, au lieu de les recalcr comme le faisaient si souvent les autres professeurs.

Parcourant la salle du regard pour s'assurer que tous étaient présents et prêts à prendre des notes, il dit: « Nous allons poursuivre notre discussion sur l'une des plus grandes énigmes de l'histoire: la civilisation sumérienne. Nous nous trouvons en face d'une civilisation puissante qui paraît être née de façon mystérieuse et avoir disparu plus mystérieusement encore. Nous en possédons quelques fragments qui ont piqué notre curiosité sans la satisfaire et nous n'en avons pas une idée vraiment claire. Nous savons, par exemple, que 3 500 ans avant Jésus-Christ, les Sumériens étaient capables de rédiger des manuscrits merveilleusement calligraphiés. Nous en possédons des fragments, rien que des fragments, pas plus. Nous savons aussi que les Sumériens avaient un système de notation musicale différent de tous les autres systèmes connus. On a découvert une tablette d'argile qui, examinée selon les méthodes scientifiques, semble dater d'au moins 3 000 ans. Elle est gravée de symboles musicaux qui nous font penser qu'il s'agit d'un hymne, mais qui n'est justifiable d'aucune interprétation musicale. »

Le vieil homme s'arrêta, ses yeux s'écarquillèrent comme s'il voyait une chose située au-delà de la vision normale de l'homme. Cette sorte de contact visuel avec l'infini dura une minute, puis, avec un gémissement rauque, il tomba sur le sol. La stupeur cloua un instant les étudiants. Deux d'entre eux, enfin, s'élancèrent vers lui

cependant qu'un troisième se ruait pour chercher du secours.

L'assistance, muette, se tint respectueusement à l'écart lorsque deux brancardiers soulevèrent le corps de l'homme évanoui, le placèrent sur une civière et l'emportèrent. Le recteur de l'université survint alors et renvoya les étudiants chez eux.

Dans une chambre d'hôpital calme et fraîche, le vieux professeur reprenait maintenant connaissance. « C'est tout à fait étrange, dit-il au médecin, j'ai eu la nette impression que j'avais déjà vécu cet incident et que je *connaissais* parfaitement l'origine des Sumériens. Ce doit être un effet du surmenage. Mais pendant un instant, j'ai *su*. A présent, tout s'est effacé. Comme c'est bizarre! »

Un monsieur d'âge moyen s'agitait, mal à l'aise, sur le banc de bois, croisant sans cesse et décroisant ses jambes. De temps à autre il levait sur ce qui l'entourait un regard un peu craintif. Du fond de la salle s'élevait la voix dure et impersonnelle de l'infirmière qui débitait des ordres monotones: « Garland, vous verrez le Dr Northey. Voici des cartes. Prenez-les et attendez devant cette porte que le docteur vous appelle. Rogers, rendez-vous à la salle de radiothérapie. Voici vos cartes. Au fond du couloir, porte B. » Le monsieur mûr eut un soupir de découragement. Il venait de faire le compte de tous ceux qui devaient passer avant lui. Malades non accompagnés, nouveaux malades, accompagnés d'un membre de leur famille, malades escortés d'un infirmier costaud. Les heures passaient. De temps en temps un homme ou une femme poussait un cri peu humain, sous l'empire d'une rêverie délirante. Plus près, un homme hurla: « Faut l'faire, et quand il faut, il faut! » Sautant sur ses pieds, il traversa la salle d'un bond, écartant les autres. Il repoussa l'infirmier qui tentait de l'arrêter, bouscula un

employé et plongeait par la fenêtre ouverte. Pendant le moment d'émotion qui s'ensuivit, la voix mécanique de l'infirmière ne cessa de dévider son appel des noms.

Dehors, les bâtiments de brique cuisaient dans la chaleur du jour. Les vitres renvoyaient la lumière du soleil et laissaient voir les milliers de barreaux de fer qui les doubaient. De nombreux personnages au regard vide, traînant la jambe, courbés vers le sol, fouillaient les graviers des allées pour les désherber. Des infirmiers cherchaient activement un coin d'ombre d'où ils pourraient surveiller les malades-jardiniers. Plus loin, des femmes mal vêtues ramassaient des détritiques et des cailloux qui jonchaient les pelouses, avant que les tondeuses à gazon n'entrent en action. Sous les branches d'un grand arbre, une femme maigre se tenait dans une pose pleine de majesté et regardait avec mépris les deux gardiennes prêtes à intervenir au cas où il se passerait quelque chose. À l'entrée principale, deux employés arrêtaient les voitures pour les aiguiller dans la bonne direction. Un pensionnaire, l'air détaché, tenta de se faufiler dehors, derrière le dos d'un des surveillants. Vainement. « Allons, Alf, rentre et tâche d'être sage. Je n'ai pas de temps à perdre, » gronda le surveillant. De l'autre côté des hauts murs de pierre et des grilles aux barreaux épais, des passants jetaient un regard de curiosité malsaine sur ce monde interdit.

Dans la salle d'attente, le monsieur mûr s'était levé, répondant à l'appel de son nom. Il se dirigea vers le bureau de l'infirmière et dit : « Il y a erreur, je ne suis pas... »

« Oui, oui, je sais, vous n'êtes pas fou, l'interrompit-elle. On la connaît. Ils disent tous ça. » Elle soupira, tira une carte et quelques papiers et fit signe à un infirmier : « Conduisez celui-là au Dr Hollis, dit-elle. Il prétend qu'il y a erreur et qu'il n'est pas fou. Prenez garde à ce qu'il ne se débîne pas ! »

Ils parcoururent ensemble le long couloir bondé de portes. De l'une s'échappaient des soupîrs, de l'autre des cris, d'une troisième un bizarre gargouillis qui inquiéta

l'infirmier au point qu'il courut chercher du secours: quelqu'un, derrière cette porte, venait de se trancher la gorge. Le monsieur mûr eut un frisson et se fit tout petit. « Tu as eu peur, hein! dit l'infirmier. Eh bien! t'as encore rien vu! »

Ils parvinrent finalement devant une porte. L'infirmier frappa. Une voix éloignée cria: *Entrez!* Poussant devant lui le monsieur mûr, l'infirmier entra, plaça la carte et les papiers sur le bureau. « Encore un pour vous, docteur. » Et il se retira. Le docteur étendit une main languide, prit les papiers et les compara avec la carte. Sans même lever les yeux sur le monsieur mûr, il se carra dans son fauteuil pivotant et se mit à lire. Ce n'est qu'après avoir épluché le document et pris des notes qu'il leva la tête et prononça un bref: « Asseyez-vous. »

« Alors! dit le docteur à l'homme mûr tout tremblant. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Comment vous est-il venu à l'idée que vous pouviez être dans deux endroits en même temps? Racontez-moi ça. » Il s'installa plus confortablement encore et, avec un air de profonde résignation, alluma une cigarette.

« Eh bien! docteur, depuis quelque temps j'éprouve la curieuse impression qu'une partie de moi vit dans une autre partie du monde. Comme si j'étais l'un de jumeaux identiques, parfois presque totalement en communication avec l'autre. »

Le docteur émit un grognement et secoua la cendre de sa cigarette dans le cendrier. « Avez-vous des frères ou des soeurs? Le dossier dit que non, mais c'est peut-être une erreur. »

« Non, docteur, ni frères, ni soeurs, ni personne à qui je sois suffisamment attaché pour lui appliquer ce sentiment. C'est exactement comme si, parfois, j'entrais en rapport avec un autre MOI, qui se trouverait ailleurs et qui, lui aussi, éprouverait cette impression. »

Le docteur écrasa sa cigarette dans le cendrier. « E-prouvez-vous souvent cette impression surprenante? Pouvez-vous prédire quand elle se produira? »

« Non, docteur. Je peux être en train de faire quel-

que chose de très ordinaire. Tout à coup, je ressens un picotement dans le nombril et tout se passe comme si j'étais deux lignes téléphoniques mises en communication et dont chacune reçoit ses propres appels en même temps que ceux de l'autre. »

« Hum! Est-ce que cela vous incommode d'une façon ou d'une autre? »

« Certainement, docteur. Il m'arrive de parler tout seul et alors je m'entends dire des choses horribles! »

Le docteur soupira: « En effet, c'est ce que je lis dans votre dossier. Bon. Nous allons vous mettre en observation pendant quelques jours. Somme toute, vous semblez vivre dans deux mondes à la fois. »

Le docteur sonna l'infirmier, qui entra. « Veuillez conduire monsieur au service d'observation. J'irai lui rendre visite dans l'après-midi. »

Quand ils furent sortis, le docteur remonta ses lunettes sur son front, se gratta la tête d'un air pensif. Allumant une nouvelle cigarette, il se renversa dans son fauteuil pivotant et posa les pieds sur son bureau.

« Beaucoup de gens m'ont l'air de vivre des existences jumelles, ces derniers temps! Un de ces jours ils vont nous raconter qu'ils vivent dans des mondes parallèles ou quelque chose de ce genre. » Le bourdonnement du téléphone le ramena sur terre. Il décrocha le récepteur et se prépara à recevoir le malade suivant.

Les mondes parallèles existent, parce que tout doit avoir sa contrepartie, inversée, de même qu'on ne peut avoir une batterie qui soit uniquement positive ou uniquement négative: elle doit comporter un positif et un négatif. Mais nous examinerons cette question dans notre prochain chapitre.

Malheureusement, les *gens de science*, craignant de perdre la face ou de se noyer dans des questions plus

profondes qu'eux, ont brouillé les cartes. C'est qu'ils refusent d'affronter l'idée de se livrer à une recherche véritable. Cependant, en Inde, les initiés, il y a très longtemps, parlaient déjà de leur *Linga Sharina*, c'est-à-dire de la partie du corps qui se trouve dans une autre dimension, au-delà des trois dimensions que nous connaissons en ce monde, et qui, par conséquent, ne peut être perçue normalement par une personne existant dans le monde tridimensionnel. N'oublions pas qu'en ce monde, nous sommes réduits à trois dimensions, car, dans l'ensemble, notre monde *est* tridimensionnel et, pour quiconque n'a pas étudié la métaphysique, la quatrième dimension relève de la farce ou de la science-fiction.

Non seulement la quatrième dimension existe, mais au-delà de la quatrième il y a une cinquième, une sixième, une septième, une huitième et jusqu'à une neuvième dimension. Dans la neuvième, par exemple, on parvient à la conception nette et à la compréhension totale de la nature des choses. On est capable de comprendre l'origine de la vie, l'origine de l'âme, comment tout a commencé et quel rôle joue l'humanité dans l'évolution du Cosmos. C'est également dans la neuvième dimension que l'homme, bien qu'il soit encore une marionnette du Sur-Être, est capable de converser face à face avec son Sur-Être.

L'une des plus grandes difficultés réside dans le fait que les *gens de science* ont établi toutes sortes de lois arbitraires et que si l'on ose mettre en doute l'une de ces lois, on est immédiatement frappé d'ostracisme. La profession médicale, par exemple, a été paralysée pendant des centaines d'années par l'oeuvre d'Aristote. On considérait comme un crime d'opérer des investigations dans le corps humain parce qu'Aristote avait enseigné une fois pour toutes tout ce que l'on devait savoir. Donc, jusqu'à ce que la profession médicale se fût libérée de l'emprise d'Aristote, on ne pouvait se livrer ni à une dissection ni à une autopsie et aucune recherche n'était possible.

Certains astronomes connurent les mêmes difficultés

lorsqu'ils tentèrent d'enseigner que la Terre n'était pas le centre de la création, pour la raison que les anciens avaient dit que le soleil tournait autour de la Terre et que tout avait été créé en fonction de l'homme!

Maintenant, il faut nous contenter de nos trois dimensions. C'est à elles que nous avons affaire sur cette terre. Nous voyons quelque chose, nous touchons quelque chose et cette chose nous paraît avoir une certaine consistance. Elle nous semble réelle. Supposons maintenant que nous ayons affaire à une dimension supplémentaire. Notre première réaction serait de nous poser des questions à son sujet. Peut-être ne la comprendrions-nous pas tout à fait. Qu'est-ce que c'est, une quatrième dimension? Et une cinquième? etc.

Pour mieux saisir, imaginons un magnétophone ordinaire. Nous le faisons marcher à une vitesse extrêmement réduite. A cette vitesse, un message peut durer, par exemple, une heure. Supposons maintenant que nous repassions le message enregistré à une vitesse accélérée. Le message sera exactement le même, les mots seront les mêmes, mais il nous sera devenu absolument incompréhensible. En fait, nous aurons transporté le message dans une autre dimension. Pour comprendre ce qui est enregistré sur le ruban magnétique, nous devons le passer à la vitesse à laquelle il a été enregistré.

Soit dit en passant, les biologistes marins se sont servis du magnétophone, qui leur a prouvé que les poissons de toutes les espèces parlaient. Il existe un enregistrement spécial des bruits de la mer où l'on peut reconnaître le son de la voix des poissons qui se parlent les uns aux autres, et même des homards et des crabes qui communiquent entre eux. Souvenez-vous aussi qu'on a enregistré le langage des dauphins. Ceux-ci parlent infiniment plus vite que les humains et l'enregistrement était totalement incompréhensible aux humains. On le ralentit jusqu'à une allure convenant aux oreilles humaines. Les savants essaient actuellement de déchiffrer la bande magnétique et, au moment où nous écrivons, ils établissent un vocabulaire de la langue dauphine pour pouvoir

communiquer *in extenso* avec ces mammifères marins.

Mais revenons à nos mondes parallèles. Il y a bien des années, alors que, m'étant évadé de Russie, je traversais lentement et péniblement l'Europe avec l'espoir d'arriver dans un pays libre, je me retrouvai un jour dans un Berlin dévasté par la guerre. J'allais droit devant moi, me demandant ce que je ferais et comment je passerais le temps jusqu'à la tombée de la nuit, seul moment où je pouvais espérer être pris à bord d'un véhicule quelconque qui me rapprocherait de la frontière française. Je marchais au milieu des ruines encore fumantes, lorsque, dans un petit espace déblayé, sous un enchevêtrement de poutrelles d'acier rouillé, j'aperçus une sorte de petit théâtre délabré construit entre des immeubles démolis par les bombes. Il y avait, sur la scène de ce petit théâtre, quelque chose comme un décor, fait de matériaux ramassés dans les décombres. Quelques perches soutenant des morceaux de toile empêchaient, autant qu'il était possible, ceux qui n'avaient pas payé leur entrée de voir ce qui se passait sur la scène.

Intéressé, je m'approche et je vois deux vieillards, dont l'un, posté devant un rideau, percevait l'argent. Il était sale, couvert de haillons et, cependant, revêtu d'un certain air de, comment dirai-je? de majesté. Je ne sais plus combien je payai mon entrée. Personne n'avait beaucoup d'argent dans ce Berlin éventré, mais je sais qu'il mit ma monnaie dans sa poche, souleva courtoisement le rideau loqueteux pour me laisser passer. Quelques planches chevauchaient des moellons épars et, sur ces planches, des gens étaient assis. Je m'assis aussi. Une main sortit du rideau et s'agita. Un homme encore plus vieux que le premier s'avança en traînant les pieds jusqu'au centre de la scène et prononça un petit prologue en allemand. Puis il disparut derrière la toile de fond. Pendant un court moment je le vis avec deux bâtons dans la main, d'où pendaient un certain nombre de pantins, bouts de bois inanimés, grossièrement sculptés pour représenter la forme humaine, habillés de chiffons criards, peinturlurés, avec des touffes de crin en manière de chevelure. Ils étaient infirmes et je pensai avoir

gâché mon argent, mais j'étais fatigué de marcher, fatigué d'errer ainsi au hasard, hanté par la seule idée d'échapper aux patrouilles de police russes et allemandes. Je restai donc sur mon banc et me dis que, du moment que j'avais gâché mon argent, je pouvais bien, aussi, perdre mon temps.

Le vieillard avait agencé une sorte d'éclairage de fortune. Avant de disparaître, il avait diminué la lumière et sur cette scène plus qu'artisanale apparurent des personnages. J'écarquillai les yeux de stupeur. Puis je me les frottai. Était-ce une illusion? Ce n'étaient plus des pantins que je voyais là, mais des créatures vivantes. Disparus, les morceaux de bois grossièrement taillés, maculés de peinture violente, surmontés de crin de cheval et emmaillotés d'oripeaux. Ils étaient remplacés par des êtres vivants qui avaient chacun leur caractère, leur tâche à remplir et qui se mouvaient selon leur propre volonté.

Pas de musique, bien entendu. Aucun son, si ce n'est le sifflement asthmatique qui sortait des bronches du vieillard caché derrière la toile. Les pantins étaient la vie même. Chacun de leurs mouvements, de leurs gestes, était expressif. La parole était inutile puisque les personnages s'exprimaient dans ce langage universel qu'est la pantomime.

Une sorte d'aura semblait environner ces marionnettes qui étaient devenues des personnes. Elles paraissaient avoir assumé la personnalité de ce qu'elles étaient censées représenter. J'avais beau faire, je ne voyais pas les fils auxquels elles étaient attachées. Ces fils, en vérité, étaient habilement confondus avec la toile de fond. Devant moi, se déroulaient des scènes de la vie, représentées avec une absolue fidélité. Je suivais avec fièvre le développement de l'action et l'explication des mobiles. Nous assistions au spectacle du drame humain et notre poulx battait très fort tant nous sympathisions avec les malheureux. C'était du *réel*, c'était fascinant, mais le spectacle prit fin et je me levai avec effort comme si je sortais d'un état de transe. Je sentais que le montreur de marionnettes était

un génie. Un maître parmi les maîtres. Le vieillard sortit de derrière la scène et vint saluer. Il tremblait de fatigue. Son visage était pâli par l'effort et couvert d'un vernis de sueur. Cependant, nous n'apercevions plus en lui le vieillard usé, misérable, mais le génie qui avait donné vie à ces grossiers pantins.

En m'en allant, je pensai à tout ce que j'avais appris au Tibet, à mon guide bien-aimé, le lama Mingyar Dondup et comme il m'avait fait comprendre que l'homme n'est que la marionnette de son Super-Être. Je pensai aussi que cet humble spectacle avait été une leçon magnifique sur les mondes parallèles.

L'homme est aux neuf dixièmes subconscient et, pour un dixième, conscient. Vous avez probablement lu beaucoup de choses là-dessus, car toute l'étude de la psychologie est vouée aux aspects variés et aux diverses idiosyncrasies du subconscient humain. L'homme étant conscient pour une si petite part, n'êtes-vous pas frappé par ce fait choquant qu'un très, très puissant Super-Être, doué de toutes sortes de possibilités et de talents, animé du pouvoir d'un monde plus vibrant, capable de vivre de tout autre façon, vienne en ce monde accablé de difficultés et d'obstacles et ne soit appelé à fonctionner qu'au dixième, tout au plus, de ses possibilités?

Supposez que vous possédiez une voiture, une huit cylindres, par exemple, puisqu'il n'existe pas de dix cylindres, mais nous découvrons qu'elle ne marche que sur un seul cylindre. Sept cylindres ne contribuent pas à faire tourner le moteur. En fait, ils en entravent encore la marche, à cause du phénomène d'inertie. Le rendement sera, bien entendu, déplorable. Maintenant, appliquez la comparaison à l'existence humaine: l'homme est une dix cylindres dont un seul fonctionne. Les neuf autres sont *subconscients*.

Or, le Super-Être d'un homme, ou de toute autre créature, ne gâche pas d'énergie; le Super-Être d'un homme a de nombreuses tâches à accomplir. Supposons un Super-Être évolué, désireux de progresser, d'aller plus haut, toujours plus haut jusqu'à d'autres niveaux d'existence. En ce cas, le Super-Être pourrait consacrer un dixième de possi-

bilités à son corps terrestre et le reste à d'autres corps, sur d'autres planètes ou d'autres niveaux d'existence. Il pourrait même n'avoir la responsabilité d'aucun corps-pantin sur ces autres plans d'existence, mais se mouvoir dans ce qu'on pourrait nommer le domaine du pur esprit. Mais si le Super-Être n'est pas évolué à ce point ou qu'il évolue sur un plan d'opérations différent, il se comportera de façon différente.

Prenons maintenant un Super-Être plus ou moins *débutant*. On pourrait le comparer à un élève de l'école secondaire. Cet élève doit suivre un certain nombre de cours au lieu de se consacrer à un seul sujet, et cela veut dire qu'il aura à se déplacer d'une salle de classe à une autre, ce qui représente une perte de temps et d'énergie.

Le Super-Être se trouve dans une situation plus satisfaisante. Il est le maître des marionnettes. En ce monde que nous appelons la Terre, la marionnette, c'est notre corps charnel qui fonctionne sur un dixième de l'attention du Super-Être. Dans un monde parallèle, sur une autre dimension, le Super-Être peut actionner un autre pantin, peut-être deux ou trois, ou plus, et il pourra leur distribuer des tâches diverses, comme un étudiant qui resterait à l'écart, dans sa chambre, et enverrait ses représentants dans différentes salles de classe pour qu'ils recueillent à son profit toutes sortes de connaissances puisées à des sources différentes et qu'il reliera par la suite.

Si le Super-Être, qu'on appelle aussi Adhyatma, est contraint de se hâter pour rattraper le cycle de l'évolution, parce qu'il a été un peu lent, mettons, un peu paresseux, ou parce qu'il a été retardé par certaines difficultés, et s'il ne veut pas *redoubler* tandis que d'autres passeraient à un niveau supérieur, il devra mettre les bouchées doubles tout comme un étudiant prendra des cours de rattrapage.

Le Super-Être, ou Adhyatma, peut actionner une personne qui vit en Australie, et une autre en Afrique, et une autre encore en Amérique du Sud, au Canada, en Angleterre, etc. Ces personnes peuvent ne jamais se rencontrer sur la Terre et cependant avoir beaucoup d'affinités. Elles peuvent être en liaison télépathique sans comprendre le

moins du monde pourquoi, mais elles peuvent aussi se rencontrer dans l'astral, comme des commis voyageurs se trouvent réunis dans le bureau du directeur.

Le malheureux Adhyatma qui a pris en charge sept, huit ou neuf marionnettes doit se donner beaucoup de mal pour les diriger sans en embrouiller les fils. Telle est l'explication de certains rêves bizarres; il arrive en effet, fréquemment, lorsque deux pantins du même groupe sont endormis, que leurs cordes d'argent viennent à se toucher, ce qui produit un effet comparable à des lignes téléphoniques mêlées: on entend des bribes de la conversation des autres, mais avec quel regret on en perd le plus intéressant.

Mais, demanderez-vous, quel est le but de tout cela? La réponse est simple. Si l'Adhyatma possède un grand nombre de pantins, son expérience s'en étendra d'autant et il vivra jusqu'à dix vies à la fois dans le cours d'une seule vie.

L'Adhyatma peut faire en même temps l'apprentissage de la richesse et de la pauvreté et, par conséquent, les peser sur la balance de l'expérience. L'un des pantins, dans un certain pays, sera un mendiant menant une existence misérable, presque inexistante. Un autre, au contraire, sera un prince qui apprend à mener les hommes et à dessiner la politique d'une nation. De telle sorte qu'une fois mêlées, leurs deux expériences permettront à l'Adhyatma de connaître les ressorts de la vie et il saura qu'il existe, au moins, deux aspects d'une même question.

Dans le cours normal des événements, il arrivera peut-être que celui qui a d'abord été prince attende une autre vie pour y revenir mendiant. Et vice versa. Mais lorsque le temps manque, lorsqu'un cycle d'évolution touche à sa fin, comme à présent, des méthodes héroïques doivent être adoptées afin que les retardataires puissent rejoindre le reste de la troupe.

Nous entrons actuellement dans l'âge du Verseau, où l'homme sera soumis à beaucoup d'événements et où sa spiritualité augmentera. (Il en est grandement temps!) Les facultés psychiques de l'homme augmenteront aussi.

Beaucoup d'êtres humains qui vivent actuellement sur la Terre n'y renaîtront pas, mais partiront pour des stages d'évolution différents. Beaucoup de ceux qui n'auront rien appris en cette vie ou dans ce cycle d'existence devront repartir à zéro dans le prochain cycle, comme de mauvais élèves.

Lorsque cela se produit dans une école, l'enfant qui redouble est souvent mécontent et de mauvaise humeur et il a tendance à se montrer hargneux à l'égard des *nouveaux* de la classe. Il veut donner l'impression qu'il en sait plus qu'eux, et les nouveaux se mettent à détester le *laissé pour compte* de la classe précédente. Il en est de même dans une existence terrestre. Celui qui a été rejeté parce qu'il n'était pas suffisamment évolué pour passer dans un nouveau stade d'existence est contraint de recommencer tout le cycle. Sa mémoire subconsciente, qui fait partie des neuf dixièmes de son subconscient, en conçoit de l'amertume et il a tendance à réagir d'une certaine façon.

L'homme doit toujours monter plus haut sur le plan spirituel et l'esprit humain, étant de nature grégaire, se plaît dans la compagnie des êtres chers. Aussi, l'Adhyatma, le Super-Être, s'efforce-t-il d'agir sur un grand nombre de marionnettes pour favoriser cette sorte de solidarité amicale.

Acceptons donc le fait qu'un monde parallèle est un monde qui existe dans une autre dimension. Si vous éprouvez quelque difficulté à comprendre comment les choses se passent, voici un essai d'explication:

Supposez que vous puissiez vous rendre de l'autre côté de la Terre instantanément. Aurez-vous voyagé dans le passé ou dans l'avenir? Vous savez qu'en vertu des fuseaux horaires, ce peut être l'un ou l'autre et que vous pouvez être jusqu'à un jour en avance ou un jour en retard par rapport à l'heure qu'il est dans votre pays. Est-il plus difficile d'admettre qu'il existe diverses dimensions et des mondes parallèles?

Je suis toujours surpris de constater la facilité avec laquelle les gens acceptent le fait que le coeur pompe dix tonnes de sang à l'heure ou qu'il y a environ 90 000 kilo-

mètres de vaisseaux capillaires dans le corps humain et la difficulté qu'ils ont à reconnaître qu'il existe des mondes parallèles!

Notre subconscient est en général très difficile à atteindre. Sinon, nous pourrions savoir ce que les marionnettes du même groupe que nous sont en train de faire en ce monde ou dans tout autre monde, ce qui entraînerait beaucoup de confusion, d'angoisse et de dépendance. Lorsqu'une communication fortuite de ce genre s'établit (ainsi que nous l'avons vu dans les exemples que je vous ai précédemment fournis), cela peut amener des troubles psychotiques graves.

Avez-vous entendu parler du livre *les Trois Visages d'Ève*? Il s'agit d'une femme possédée par trois entités différentes. Des médecins spécialistes réputés ont écrit là-dessus beaucoup de choses fort pertinentes.

Avez-vous lu également l'histoire de Bridie Murphy? C'est un cas assez semblable. Un homme est possédé par une autre entité. En d'autres termes, il y a interférence dans le subconscient, entre une marionnette et une autre. Et puis, il y a Jeanne d'Arc. Jeanne était persuadée d'avoir une mission à remplir. Elle avait entendu des voix venues d'en haut. C'est ainsi que, simple bergère, elle se transforma en guerrière et capitaine d'autres guerriers, simplement parce que sa corde d'argent s'était emmêlée avec la corde d'argent d'un pantin-homme et qu'elle recevait des impulsions destinées en réalité à l'autre personnage. À un moment donné, les cordes d'argent se démêlèrent, Jeanne perdit ses pouvoirs, redevint la simple bergère qu'elle était et fut punie pour avoir joui d'une gloire usurpée, en périssant sur le bûcher!

Dans le cas de la victime des *Trois Visages d'Ève*, il s'était produit une communication fortuite entre plusieurs pantins contrôlés par le même Adhyatma. De ces interférences du conscient et du subconscient résulta un invraisemblable chaos.

Bridie Murphy? Oui, c'est aussi une histoire vraie, l'histoire d'une communication accidentelle, de cordes emmêlées et de transfert d'impressions.

Quant à Jeanne d'Arc, c'est probablement au cours d'une de ses longues périodes de contemplation que la chose se produisit et, sans doute, à la suite d'un exercice respiratoire... On est en droit de se demander ce qu'il est advenu du bonhomme dont elle avait usurpé, malgré elle, les dispositions guerrières. A-t-il développé des caractéristiques féminines? Mais ce genre de spéculations risque de nous mener vraiment trop loin!

On écrit beaucoup de choses sur la relativité, les mondes parallèles, etc., et l'on emploie des mots, de grands mots, de si grands mots que le public ne comprend même pas ce qu'ils veulent dire. J'espère que vous aurez tiré de ce chapitre une idée générale sur la question. N'oubliez pas que tout cela est vrai, qu'il s'agit de faits indéniables et qu'un jour, dans un avenir pas tellement lointain, la science abattra quelques barrières et quelques préjugés et connaîtra enfin la vérité des mondes parallèles.

Et encore des portes...

« Vous avez abîmé ma radio! » hurlait la grosse dame en faisant intrusion dans la petite boutique. « Vous m'avez vendu des batteries qui ont tout exquinté! » continuait-elle sur le mode suraigu en se ruant vers le comptoir. Et elle jeta le petit transistor entre les mains du jeune vendeur terrorisé. Un client, dont le tour avait été si brusquement usurpé par la dame belliqueuse, prit prudemment le large et, ayant atteint la porte sans dommage, se précipita dans la rue.

De l'arrière-boutique sortit le directeur. Nerveux, il se frictionnait les mains avec un invisible savon. « Que puis-je pour vous, Madame? » s'enquit-il, regardant d'un air inquiet la grosse dame.

« Pour moi? Ah! vous en avez de bonnes! Vous avez détraqué ma radio avec vos mauvaises batteries. Elle ne marche plus. J'en veux une autre. » Elle eut un gémissement qui ressemblait à un meuglement en pensant à ses ennuis. Le jeune vendeur, derrière le comptoir, se mit à tripoter timidement le petit transistor pour se donner une contenance. D'un air de profonde technicité, il sortit de sa poche une pièce de monnaie et donna un demi-tour à deux vis, au dos de l'appareil. Soulevant le couvercle de la boîte qui contenait les piles, il les retira toutes les quatre.

« Je vais les essayer, » dit-il. Et il les brancha sur deux contacts. Chaque pile indiquait un volt et demi. « Vous voyez? s'écria-t-il. Elles sont bonnes! » Il replaça les piles dans la radio, tourna les vis dans l'autre sens, puis présenta l'appareil de face. D'un coup de pouce il tourna le bouton et le dernier Beatles retentit.

La grosse dame regarda le vendeur bouche bée. « Mais il n'a pas marché pour MOI, affirma-t-elle, vous avez changé les piles, j'en suis sûre. »

Le directeur et le vendeur échangèrent un regard et haussèrent les épaules, exaspérés. « Madame, êtes-vous certaine d'avoir placé les piles correctement? » dit doucement le directeur.

« Correctement? Correctement? Mais n'importe qui sait placer des piles dans un transistor! » dit la dame, rouge de colère.

Le directeur sourit: ` Il y a une bonne et une mauvaise manière de les placer. Si vous mettez les polarités de travers, votre poste ne marchera pas. »

« Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Les piles fonctionnent dans n'importe quelle position. Quand je branche ma télé, je ne m'occupe pas du sens dans lequel je mets la fiche dans la prise de courant. Vous êtes de mauvaise foi, comme tous les hommes. » Elle renifla avec mépris et reprit dignement sa radio.

« Attendez, Madame! Je vais vous faire une démonstration, sinon vous allez avoir les mêmes ennuis. » s'exclama le directeur. Il lui prit l'appareil des mains, retira le couvercle de la boîte de la batterie, sortit les piles, les inséra de nouveau dans le mauvais sens et tourna le bouton. La radio resta muette. Puis il replaça correctement les piles et les Beatles se firent entendre comme auparavant. Le directeur prit une batterie sur une étagère. « Regardez, Madame, toutes les batteries ont une polarité. L'un des bouts est positif, l'autre est négatif. Pour marcher, les piles doivent être insérées de façon que la polarité soit correctement établie. Pour votre récepteur de télé, les choses sont différentes. Il faut un courant alternatif, qui est transformé à l'intérieur même de l'appareil. Tout a une polarité:

les batteries, les aimants et bien d'autres choses encore. Les hommes et les femmes eux-mêmes ont une polarité différente. »

« Oui! ricana la grosse dame. Et nous savons tous ce qui se passe quand le contact s'établit! »

Le téléphone bourdonnait avec insistance. A l'autre bout du garage, l'homme en salopette grise poussa un soupir agacé. Saisissant un chiffon, il essuya ses mains huileuses et, en allongeant le pas, il se dirigea vers l'appareil. « Garage Steve, vente et service, » annonça-t-il en décrochant le récepteur. « Oh! je croyais que vous ne répondriez jamais! » s'exclama une voix féminine à l'autre bout de la ligne.

« Désolé, Madame. J'étais au fond de l'atelier. Qu'est-ce que je peux faire pour vous? »

« Eh bien! je suis Mme Ellis, Villa des Fougères. Ma voiture ne veut pas démarrer et il faut que j'aille en ville de toute urgence. »

Le garagiste soupira derechef. Les femmes avaient toujours des ennuis avec leur voiture, mais au fond, comme ça faisait rentrer de l'argent dans la caisse, il n'y avait pas lieu de se plaindre.

« Avez-vous essayé le volet de départ? » demanda-t-il. « Bien sûr, dit la femme indignée. J'ai tiré trente-six fois de suite, mais rien à faire. Pouvez-vous venir me dépanner? »

Le garagiste réfléchit. Le mari de la dame était un bon client... « Oui, Madame Ellis, je serai chez vous dans une demi-heure. »

A ce moment précis, le mécanicien du garage revint de la ville où il était allé acheter des pièces détachées. Steve, le garagiste, s'approcha de la camionnette: « Jim, veux-tu me mettre une batterie de rechange de côté? Madame Ellis a des ennuis de démarrage et je vais voir ce que je peux y faire. »

Le garagiste alla se laver les mains au lavabo. Il ôta sa salopette et se donna un coup de peigne, puis revint à

la camionnette. « Je te laisse le garage, Jim, je n'en ai pas pour longtemps. »

Le trajet de dix minutes lui faisait traverser une agglomération toute neuve et le garagiste contempla, au passage, ces maisons nouvelles qui lui promettaient de la clientèle. Malheureusement, les gens avaient presque tous des voitures dernier modèle dans lesquelles ils se ruaient vers la ville pour dépenser leur argent. Il n'y avait plus guère que les possesseurs de vieilles bagnoles qui avaient recours à lui...

En montant l'avenue qui menait à la villa de Mme Ellis, il vit cette dernière qui l'attendait en sautant d'un pied sur l'autre et en se rongant les poings d'impatience. « Ah! Enfin vous! Je commençais à croire que vous ne viendriez jamais! »

« Je n'ai mis que vingt minutes, Madame, répondit tranquillement Steve, Qu'est-ce qui ne va pas? »

« C'est à vous de le découvrir! » répliqua Mme Ellis, et elle le conduisit au garage.

Steve jeta un coup d'oeil autour de lui. Des pneus de rechange étaient soigneusement accrochés au mur. Il y avait des jerricans d'essence à portée de la main et un chargeur d'accus tout neuf dans un coin. « Hum! se dit-il, en principe, ça ne doit pas être une question d'accus. »

Il ouvrit la portière de la voiture et se glissa sur le siège du conducteur. S'étant assuré de ce que la voiture était au point mort, il appuya sur le démarreur. Rien. Aucun signe de vie. Pas de lumière rouge indiquant l'allumage non plus. Il descendit, souleva le capot. Le moteur était propre et tous les fils de contact à l'état de neuf. Les connections de la batterie étaient impeccables. Steve se gratta la tête. Madame Ellis trépignait: « Dépêchez-vous, je vous en prie! Je suis déjà tellement en retard! C'est tellement stupide, ajouta-t-elle, Mon mari a acheté un chargeur de batteries hier, en prévision des jours froids, et voilà que, déjà, la voiture est en panne! »

Steve alla vers sa camionnette et en revint avec des outils et un vérificateur d'accus. Il le mit en place et constata que la batterie était complètement morte. « Mais

c'est impossible! s'exclama Mme Ellis, La batterie a été en charge toute la nuit. C'est moi qui l'ai fait moi-même! »

Se dirigeant vers le rechargeur d'accus, Steve l'examina et découvrit à son grand étonnement que les pôles n'étaient pas marqués des signes *positif* et *négatif*. « Comment pouvez-vous savoir lequel est lequel? » demanda-t-il.

Mme Ellis demeura interdite: « Est-ce que ça a de l'importance? » demanda-t-elle. Steve expliqua: « Toutes les batteries ont un pôle positif et un pôle négatif. Si on les dispose de travers, on décharge les accus au lieu de les charger. Voilà pourquoi votre voiture ne peut pas partir. »

Mme Ellis eut l'air désolée. « J'avais bien dit à mon mari de ne pas enlever les étiquettes. Que vais-je faire, maintenant? »

« Ne vous en faites pas, dans dix minutes tout sera terminé. J'ai apporté une batterie de rechange. Je vous la prête en attendant que la vôtre soit rechargée. » Mme Ellis, à présent souriante, demanda: « Pourquoi faut-il qu'il y ait un positif et un négatif? »

« Pour qu'il y ait un courant, chaque chose a sa contrepartie quelque part. Les hommes ont leur correspondant chez les femmes; la lumière a son correspondant dans l'obscurité. En fait, j'espère qu'il y a, quelque part, un monde dont la polarité est inverse de celle de la Terre! » Remontant dans la voiture, Steve appuya sur le démarreur. Le moteur se mit à ronronner.

« Il faut que je me dépêche, maintenant, dit Mme Ellis, sinon, mon pôle correspondant va se fâcher de me voir arriver en retard pour déjeuner. » Et elle démarra à toute vitesse, abandonnant Steve et la batterie morte.

« Ah! les femmes! murmura-t-il avec résignation. Mais je me demande s'il peut vraiment exister un monde d'antimatière, comme le racontait quelqu'un, l'autre soir, chez le bistro. Je voudrais bien le savoir... »

La rivière tourbillonnait autour des piles du pont de la Paix, à Fort Erie et, à l'endroit où elle faisait une courbe, arrosait les bords de la grand-route du Niagara. Ses vagues faisaient sauter et rebondir les bateaux de plaisance contre leurs poteaux d'amarrage. Le long de la plage, à Grand Island, elle balayait le sable et charriait de petits cailloux avec une grâce languide. Après avoir accueilli en son sein la rivière Chippawa, elle se soulevait avec une force accrue et chaque petite rivière, chaque ruisseau, chaque torrent ajoutait à son volume. Plus loin, le poudroisement des chutes du Niagara s'élançait à des centaines de mètres de haut, restait un instant en suspens, puis retombait pour venir grossir encore les eaux du torrent.

Des faisceaux de lumière colorée venaient se jouer sur les eaux bondissantes et lançaient des arcs-en-ciel nuancés sur la poudre d'écume. A la station de contrôle des chutes, l'eau se divisait en deux parts, à la volonté d'une main humaine: d'innombrables mètres cubes suivaient le cours naturel des chutes, pour la délectation des touristes, tandis que des milliers d'autres mètres cubes s'engouffraient en tourbillons dans le tunnel d'une canalisation pour se ruer avec une violence plus grande encore quelques kilomètres plus bas vers la centrale électrique Sir Adam Beck. Là, l'eau venait heurter les lames des turbines, les faisant tourner à une vitesse incroyable et actionnant de puissants générateurs d'électricité.

Traversant l'Ontario, des câbles bourdonnaient au passage du courant électrique pour satisfaire aux besoins de la civilisation. Du Canada, des réseaux s'étendaient par-dessus les Etats-Unis, jusqu'à New York, amenant l'électricité canadienne dans les foyers et les usines d'Amérique. Des milliards de lumières dispensaient le confort et la sécurité. Les ascenseurs montaient et descendaient dans les hôtels et les grands immeubles. Dans les hôpitaux, les chirurgiens opéraient sous des éclairages qui ne laissaient place à aucune ombre et, partout, les postes de radio et de télévision mettaient les hommes en contact avec la vie...

D'Angleterre, d'Australie, du Japon, d'Amérique du Sud, de tous les pays enfin, les avions venaient se poser sur les grands aéroports de New York, inondés de lumière. Des trains électriques couraient sous terre et, à la surface, traversaient les ponts et les viaducs comme des flèches. Sur toute la ville immense, des flots de lumière inversaient le cours des heures et supprimaient la nuit.

Tout là-bas, à la grande centrale électrique canadienne, les eaux sauvages, domestiquées, captées, prodiguaient leur énergie aux hommes de deux pays. Et puis, quelque part, on ne sait où, quelque chose se produisit. Un court-circuit. Un court-circuit, c'est-à-dire le choc soudain des éléments mâle et femelle, du positif et du négatif. Ce fut d'abord peu de chose, mais peu à peu cela devint la ruée des électrons.

Les relais s'échauffèrent. La chaleur, en certains points, provoqua des soudures. Des câbles calorifugés fondirent. Des moteurs se mirent à ronfler, à geindre comme s'ils souffraient de cet excès d'énergie, puis ils se turent. A travers deux pays, les lampes s'éteignirent, les ascenseurs s'arrêtèrent entre deux étages, dans une totale obscurité. Sous terre, les trains stoppèrent. Les postes de radio et de télévision se turent et, dans les imprimeries des journaux, les rotatives s'arrêtèrent de tourner, dans un enchevêtrement de papier déchiré et d'hommes vociférants.

Et tout cela parce que l'électricité positive avait rencontré la négative, violemment, brutalement, sans avoir auparavant été apprivoisées, maîtrisées. Car, lorsque des opposés se heurtent, incontrôlés, n'importe quoi peut se produire... et se produit.

Depuis des siècles, les initiés de l'Extrême-Orient savent qu'il existe un monde correspondant à celui où nous vivons et qu'ils nomment le *Jumeau Noir*. Les hommes de science occidentaux se sont pendant des années moqués

de ce genre de choses, persuadés dans leur ignorance, que seules existent les découvertes de la science occidentale. Pourtant, assez récemment, le Prix Nobel a été décerné à un homme qui a découvert certains faits ayant rapport au monde de l'antimatière.

C'est en 1927 qu'un physicien britannique s'aperçut qu'un monde de l'antimatière existait bel et bien, mais il eut des doutes sur la valeur de sa découverte, doutes qui, apparemment, provenaient d'un manque de confiance en soi. Plus tard, un autre physicien - américain, cette fois - et qui se nommait Carl Anderson, photographia des rayons cosmiques traversant une chambre spéciale. Il y trouva les traces d'un électron différent des autres. En fait, des anti-électrons et, pour sa découverte, qui avait été précédée par celle de 1927, Anderson reçut le Prix Nobel. Il est probable que si le physicien anglais eût eu plus de confiance en lui, c'est lui qui eût été couronné.

Les savants occidentaux admettent maintenant (et il y a des siècles que les initiés d'Extrême-Orient le savaient) qu'un atome d'hydrogène et son correspondant d'antimatière pourraient produire une explosion auprès de laquelle la bombe atomique ferait l'effet d'un pétard mouillé. Mais entrons un peu plus avant dans le sujet.

Toute vie, toute existence est mouvement, flux, ascension et chute, croissance et décroissance. La vie elle-même consiste en mouvement, puisque les cônes et les bâtonnets sur lesquels se peignent les impressions visuelles répondent à des vibrations (mouvement) émises par l'objet considéré. Rien au monde n'est immobile. Une montagne qui semble une structure solide est, finalement, une masse de molécules en mouvement, tournant les unes autour des autres comme des éphémères par un soir d'été. A une échelle plus vaste, on peut la comparer au cosmos, car le cosmos est composé de planètes, de mondes, de météores qui tournent et tournent dans un mouvement perpétuel. Rien n'est immobile. On n'est pas même immobile dans la mort.

Tout comme une batterie doit comporter un pôle positif et un pôle négatif avant qu'aucun flux d'énergie se produise, les êtres humains et tout ce qui existe au monde

comportent des éléments positifs et négatifs. Rien de ce qui a jamais existé n'a jamais été complètement positif ou complètement négatif, pour la bonne raison qu'aucun flux d'énergie ne peut se produire qu'entre ces deux pôles et que, sans cela, toute vie est impossible.

La plupart des gens ignorent le monde de l'antimatière, de même que le pôle positif d'une batterie ignore l'existence de sa contrepartie négative. Il peut être attiré par lui, mais il est parfaitement improbable qu'il ait conscience de son existence.

Il existe un monde de la matière, mais égal à lui et à son opposé, il y a un monde de l'antimatière, comme il y a Dieu et anti-Dieu. Sans anti-Dieu, comment éprouver la bonté de Dieu et comment, sans Dieu, connaître le mal qui est en l'anti-Dieu? Nous qui vivons en ce qui est le monde - ou le pôle - négatif, sommes à présent dirigés par l'anti-Dieu, ou le Diable, ou Satan, ou ce que nous appelons *la puissance du mal*. Mais bientôt, le cycle d'existence va changer et nous serons dirigés par Dieu et subirons son influence bénéfique. Nous faisons partie d'un système de courant alternatif qui passe du positif au négatif et du négatif au positif, tout comme notre contraire passe du négatif au positif et du positif au négatif.

Toute vie est flux, mouvement, vibration, oscillation, changement. Toute existence est flux et changement. Si nous examinons le système du courant alternatif, nous voyons que chaque demi-onde consiste en un cycle demi-positif devenant demi-négatif. Puis, au lieu de devenir demi-négatif, le premier cycle devient complètement négatif et le second entièrement positif. En ce qui concerne le courant ordinaire, celui qui alimente les foyers, en Angleterre par exemple, il change de polarité cinquante fois à la seconde, En d'autres pays, au Canada, aux Etats-Unis, la fréquence du changement est de soixante fois à la seconde. Nous possédons, nous aussi, un système de cycle qui régit notre monde, notre système solaire, notre univers. Nous y voyageons, au cours du temps, comme les électrons dans le courant électrique. Nous parcourons ce que nous concevons comme le temps jusqu'à ce que nous atteignons - ou plutôt

que notre Super-Être, notre Adhyatma - atteigne une existence beaucoup plus haute. Si vous vous reportez à mon livre, LA SAGESSE DES ANCIENS, vous saurez que chaque cycle de temps est de 72 000 ans.

Mais chacun et chaque chose sur terre a un correspondant de polarité opposée, sur une autre Terre, dans une autre galaxie, et dans un autre système de temps. Evidemment, ce système ne peut être tout près de nous, sinon il en résulterait une telle explosion que toute la Terre, ainsi que beaucoup d'autres mondes, serait détruite.

On pense maintenant que l'énorme explosion qui s'est produite le 30 juin 1908 dans le désert de Sibérie a été causée par un morceau d'antimatière beaucoup plus petit qu'un ballon de football qui, on ne sait comment, avait traversé notre atmosphère. Sa vitesse était considérable et, au moment où il heurta le sol, il explosa avec un bruit qu'on entendit à plus de 800 kilomètres de là. A une distance d'environ 60 kilomètres, les gens furent soulevés de terre par le souffle. Si, donc, un morceau d'antimatière plus important survenait, c'en serait fini de cette Terre. De la même façon qu'une simple étincelle peut souder des contacts et provoquer un court-circuit capable d'anéantir un réseau électrique complet, un bon morceau d'antimatière pourrait provoquer notre destruction totale.

Notre cycle actuel est négatif, d'où notre sentiment de frustration, notre amertume partout où la force prédominante est celle du mal. Reprenez courage puisque le cycle touche à sa fin et que, dans les années qui viennent, un nouveau cycle va commencer au cours duquel les conditions seront de plus en plus positives. Nous ne serons plus sous la domination d'un anti-Dieu. Les guerres n'existeront plus. Le bien régnera. Il n'y aura pas d'autre guerre que celle engagée contre la pauvreté et les maladies, et contre le mal lui-même. Nous jouirons de ce que l'on peut nommer le *paradis sur la terre* et les Super-Êtres, les Adhyatmas, de toutes parts, enverront leurs marionnettes vers ce qui sera le monde positif, comme vers le négatif.

Vous connaissez *Alice au pays des merveilles*? Pensez à Alice traversant le miroir et se trouvant dans un pays où

tout se passe à l'envers. Supposez que vous puissiez soudain passer au travers du voile qui sépare le négatif du positif; supposez que, en ce monde, vous vous demandiez comment vous paieriez vos factures, comment vous arriveriez à joindre les deux bouts, et pourquoi votre voisin vous déteste. Or, voici que, tout à coup, vous êtes poussé de l'autre côté du voile. Vous constateriez que vous n'avez plus de factures à payer, que les gens sont gentils, que vous avez le temps d'aider les autres au lieu de ne penser qu'à vous. Ce temps viendra, inéluctablement, il vient toujours et, chaque fois que le renversement d'un cycle s'opère, nous apprenons un peu plus.

Il est assez grisant de penser que, si nous pouvions nous procurer une parcelle d'antimatière de la grosseur d'un pois et que nous arrivions à la soustraire à l'influence de la Terre, nous pourrions la placer sur un grand navire spatial. Il suffirait alors d'exposer cette parcelle un court instant à l'influence terrestre pour propulser le navire spatial au plus profond de l'espace. Plus besoin de fusées, de ce lourd matériel compliqué, car la parcelle d'antimatière, bien contrôlée, engendrerait toute la matière antipesanteur nécessaire.

Je répète qu'il ne peut y avoir de bien sans mal, car s'il en était autrement, aucune force n'existerait. Un aimant ne peut être tout positif ou tout négatif: il n'exercerait alors aucune attraction... et, d'ailleurs, ce ne serait pas un aimant. Figurez-vous que le monde soit une sorte d'aimant, avec des champs magnétiques irradiant de l'arctique et de l'antarctique, mais que, relié à nous par un invisible pont, il y ait un monde de polarité opposée. Nous nous trouverions alors devant les deux pôles d'un aimant en forme de fer à cheval, par exemple. Beaucoup d'hommes de science se demandent si l'antimatière signifie que toute chose a son double dans cet autre monde. Ils se demandent entre autres choses s'il existe des antihommes, des antichats et des antichiens. Les hommes de science se demandent tout cela parce que ce sont des gens de peu d'imagination, si tant est qu'ils en aient une. Il leur faut avoir quelque chose dans la main qu'ils puissent disséquer ou

peser. Il faut un occultiste pour donner des informations sur ce sujet particulier, car l'occultiste compétent peut abandonner son corps, en sortir et s'évader de la Terre et, à partir du moment où il s'en est évadé, il lui est possible de voir à quoi ressemble cet autre monde dont nous parlons. C'est ce que j'ai fait, moi, très très souvent.

Les antihommes sont essentiellement des gens dont la direction éthérique est différente de celle des habitants de la Terre. Mettons, par exemple, que l'enveloppe de leur aura soit jaune et bleue au lieu de bleue et jaune comme elle est ici. Si vous éprouvez quelque difficulté à visualiser le monde de l'antimatière, songez à la photographie; nous avons là un négatif et un positif. Si l'on expose un papier impressionnable en faisant passer une lumière à travers le négatif, nous aurons, après avoir soumis le papier à certaines opérations chimiques, une tache foncée là où il y avait une tache claire sur le négatif, et vice versa.

Il existe des objets volants non identifiés - nommons-les des *soucoupes volantes* - qui, en réalité, proviennent du monde antimatériel. Ils ne peuvent approcher la Terre de trop près, car ils exploseraient, mais ils sont là en exploration, tout comme nous enverrions une fusée sur la Lune, sur Mars ou sur Vénus.

Certains prétendent que s'il y avait quelque chose de vrai dans cette histoire de soucoupes volantes, leurs équipages descendraient sur terre ou établiraient des contacts avec les habitants de notre planète. Il ne peut en être ainsi, car s'ils atterrissaient, une explosion s'ensuivrait et la soucoupe volante serait désintégrée. Vous vous souvenez peut-être de divers incidents concernant des objets non identifiés très nettement perçus au radar et qui explosèrent soudainement à environ 300 mètres du sol. Ils explosèrent avec une force telle qu'on n'en retrouva jamais trace. La même chose pourrait se produire si nous envoyions une fusée dans le monde de l'antimatière. Nous en fâcherions sans doute considérablement les habitants si nous détruisions ainsi, sans le vouloir, une de leurs cités!

D'autres aspects de ce monde antimatériel sont intéressants pour ceux qui ont étudié la question à fond. Par

exemple, en certains endroits (heureusement peu nombreux) de notre planète, les gens peuvent *se glisser* dans une autre dimension ou dans le monde de l'antimatière. Des personnes parvenues à ces endroits (dont la situation géographique oscille légèrement) ont été totalement transférées, abolies de notre Terre. Ce n'est pas un fait d'imagination, mais quelque chose qui a été prouvé nombre de fois.

Au-delà des îles Shetland, dans une mer très froide, il existe une île mystérieuse appelée Ultima Thulé, la Dernière Terre. Des choses troublantes se sont passées dans le voisinage de cette île, et sur l'île même. Un rapport de l'Amirauté britannique, il y a quelques années, signala qu'un groupe de marins anglais ayant abordé dans Ultima Thulé, les choses les plus étranges leur arrivèrent. Ils regagnèrent leur navire (un cuirassé) considérablement secoués par leurs expériences traumatisantes. A Ultima Thulé, des équipages entiers de navires ont disparu, pour ne plus jamais être retrouvés.

Au large de la côte américaine, il est un endroit connu sous le nom de *Triangle de la Mort*. Cet endroit est situé dans l'océan Atlantique et des bateaux, même des avions, y ont disparu. Voici les détails:

Le 2 février 1963, un pétrolier, le *Marine Sulphur Queen*, partit de Beaumont, Texas, en direction de Norfolk, Virginie. Le bateau fut en constante communication, par radio, avec les stations habituelles jusqu'au 4 février. Il se trouvait alors près d'une certaine région côtière, dans le golfe du Mexique. A partir de ce moment: plus rien.

Le 6 février, le navire fut présumé perdu. Des avions partirent et survolèrent la région, des vedettes garde-côtes quadrillèrent les eaux et tous les navires furent priés de signaler tout ce qui ressemblerait à un naufrage. Les recherches se poursuivirent jusqu'au 14 février, date à laquelle on les abandonna. Jamais on ne retrouva la moindre épave du pétrolier disparu.

Il n'y a pas que des navires qui aient disparu de la sorte. En août 1963, deux gros avions-citernes quadrimoteurs décollèrent d'une base militaire au sud de Miami. Il s'agissait d'une simple opération de réapprovisionnement en

carburant. Pendant leur vol, les appareils firent connaître leur position: ils étaient à 800 milles (1 600 km) au nord de Miami et à 300 milles (500 km) à l'ouest des Bermudes. Ce furent les dernières nouvelles qu'on eut d'eux. Immédiatement après, ils se volatisèrent...

Les appareils étaient tout neufs, les équipages parfaitement expérimentés. Aucun incident n'avait été signalé à bord.

On imagine avec quelle ampleur les recherches furent menées. Une quantité d'avions décollèrent aussitôt et passèrent littéralement la région au peigne fin. Les uns, volant à haute altitude, pour pouvoir englober la plus grande superficie marine possible, les autres rasant presque la mer dans l'espoir de repérer quelque vestige des deux appareils. Des bateaux se mirent à sillonner cette région de l'océan et continuèrent les recherches. Mais on ne retrouva jamais ni avions, ni épaves, ni corps. Rien.

Au cours des temps, on a connu de ces mystérieuses disparitions de navires, mais à présent, nous disposons de moyens de recherches rapides et efficaces. Or, quels que soient les moyens employés, fût-ce les plus modernes, on ne trouve pas le plus petit signe de ce qui a pu se passer.

Dans l'océan Atlantique, sur la ligne côtière Bermudes-Floride, il existe une région où beaucoup de bateaux et beaucoup d'avions ont disparu. C'est pourtant une région continuellement surveillée par les garde-côtes, par des patrouilles de la marine et de l'armée de l'air. La liste des disparitions remonte à une très ancienne tradition historique écrite.

Il y a plusieurs années, j'ai fait la connaissance d'une région fort mystérieuse du Pacifique, au sud du Japon. Il existe dans cette région un endroit connu sous le nom de *Mer du Diable* où un bateau, habituellement une jonque, peut naviguer le plus tranquillement du monde et soudain, disparaître complètement sous les yeux des marins qui se trouvent sur d'autres jonques tout proches. Un jour, une flotille de pêche traversait la Mer du Diable. La jonque de tête se trouvait peut-être à un mille de la suivante. Or, tout à coup, elle disparut. L'homme de barre de la secon-

de jonque fut tellement paralysé par l'effroi qu'il ne songea même pas à changer de route et sa jonque suivit le même chemin sans que rien ne lui arrivât. Tous les équipages, plus tard, apportèrent le même témoignage: au-dessus d'eux, dans le ciel, ils avaient vu une curieuse lueur et ils avaient éprouvé une sensation oppressante, comme celle qui précède souvent une très forte tornade.

Voici, d'autre part, un fait que les sceptiques peuvent aisément vérifier. Le 5 décembre 1945, cinq avions torpilleurs décollèrent de la base navale de Fort Lauderdale, en Floride. La journée était calme, le soleil brillait, il n'y avait pas de nuages, et la mer était parfaitement étale, sans aucune menace de tempête. Rien, somme toute, ne pouvait laisser pressentir un événement mystérieux.

Les cinq bombardiers allaient effectuer un simple vol de routine durant lequel on pourrait constamment les voir, de la côte américaine ou de quelques-unes des îles Caraïbes. À aucun moment, par conséquent, étant donné l'altitude à laquelle ils volaient, ils ne pouvaient passer inaperçus de la côte. Chacun des appareils avait été soigneusement vérifié et tous les réservoirs étaient pleins. De plus, ils étaient tous pourvus d'un radeau de sauvetage pneumatique et chacun des membres de l'équipage portait un gilet de sauvetage capable de le maintenir sur l'eau pendant plusieurs jours. Ajoutons que chaque homme avait au moins une année d'expérience en matière de vol. Ils devaient tous penser qu'ils effectuaient là un vol ordinaire et plutôt agréable, dans un ciel bleu, au-dessus de ces parfaits joyaux que sont les îles Caraïbes et la longue côte de Floride. Certains d'entre eux auraient peut-être souhaité rester un peu plus longtemps au-dessus des Everglades, mais ils n'en continuèrent pas moins leur patrouille de routine, c'est-à-dire 160 milles (260 km) à l'est et 40 milles (60 km) au nord, après quoi ils se disposeraient à retourner à leur base, qu'ils atteindraient deux heures après leur décollage.

Ils étaient en l'air depuis environ une heure et demie quand la base de Fort Lauderdale reçut d'eux un message. Etrange message en vérité, car c'était un message de détresse. Le chef de vol était nerveux, on peut même dire

terrorisé; il disait qu'ils avaient perdu la route et qu'ils n'apercevaient plus la côte. Cela sembla si bizarre qu'on lui fit répéter la phrase. Comme il est d'usage en ce cas, le radio de la base envoya à son tour un message aux appareils, leur demandant quelle était leur position. La réponse affola les hommes des tours de contrôle. « Nous ne sommes pas sûrs de notre position; nous ne savons pas où nous sommes. » Un peu plus tard, un autre message des avions en perdition parvint à la base: « Nous ne savons plus où est l'ouest, disait une voix angoissée. Tout va mal, tout est étrange, nous ne reconnaissons plus aucune direction, même la mer n'a pas l'aspect habituel. »

Pouvez-vous imaginer un homme d'expérience, accompagné de treize autres hommes, tous capables de s'orienter convenablement et qui, soudain, ne savent plus où ils sont, ne voient plus la terre et constatent que l'océan a pris une autre apparence, et tout cela en l'absence de tout soleil pour les guider, alors qu'ils naviguent dans un ciel absolument pur et sans nuages?

Vers 4 heures 30 du soir, le même jour, le pilote d'un autre appareil de ce vol communiqua à son tour avec la base: « Nous naviguons toujours dans l'inconnu. On dirait que nous sommes... » Puis, plus rien. Aucun contact ne fut plus désormais établi avec les bombardiers lance-torpilles et jamais on ne retrouva aucune trace des quatorze hommes ni de leurs appareils.

Quelques minutes à peine après la réception du dernier message, un des plus grands hydravions de la marine américaine, muni d'un complet équipement pour la survie et le sauvetage, prit son envol avec un équipage de treize hommes. L'hydravion, long de près de 80 pieds (25 m), avec une envergure de 125 pieds (40 m), était construit pour affronter les amerrissages les plus difficiles. On pouvait le considérer comme invulnérable.

Pendant le vol de l'hydravion vers la position supposée des bombardiers, on reçoit des messages réguliers, ordinaires, mais au bout de vingt minutes, c'est le silence. Et, désormais, on n'entendit plus jamais parler ni des cinq avions-torpilleurs, ni du gigantesque hydravion spécia-

lement équipé et piloté par des experts, qui avait été envoyé à la recherche des disparus.

La garde côtière, la marine et l'aviation américaines, tout fut mis en oeuvre pour retrouver, ne fût-ce que des épaves, des hommes flottant dans leurs gilets de sauvetage. Ce fut peine perdue. Un porte-avions fut dirigé sur les lieux et trente appareils en décollèrent au lever du jour pour effectuer les recherches. La R.A.F., qui se trouvait aux alentours, participa activement aux opérations. Encore une fois, rien ne fut retrouvé, ni de tous ces appareils, ni de leurs équipages. Ils avaient été véritablement abolis.

Oui, abolis. Engloutis dans un *gouffre du temps*, aspirés par le monde antimatériel tout comme, au cours des âges, tous ces navires, tous ces êtres humains, tous ces animaux, même, qui se sont évanouis sans laisser de traces.

Car les faits récents que nous venons de rapporter ne sont pas des faits isolés. Ils se sont produits tout au long de l'histoire et l'on en connaît maints exemples. Il y a notamment le cas bien connu d'un petit garçon qui sortit un soir de la ferme de son père pour aller quérir de l'eau au puits. Il y avait, sur le sol, une mince couche de neige et l'enfant était impatient de rentrer au plus vite se chauffer auprès du feu. Il sortit, un seau dans chaque main. Ses parents l'attendaient, près de l'âtre, avec des voisins. Au bout d'un moment, la mère s'inquiéta de ne pas le voir revenir. Elle pensa d'abord qu'il avait traîné en route. Une heure passa. On prit des lanternes et l'on partit à la recherche du petit. Peut-être était-il tombé dans le puits. Les lanternes éclairaient la neige de sorte qu'il était facile d'y suivre la trace des pas de l'enfant. Ces empreintes les menèrent jusqu'au milieu du champ. Le père, qui venait en tête, s'arrêta tout à coup, horrifié. La trace des pas cessait à cet endroit précis. Il n'y avait plus la moindre empreinte. Le petit garçon avait disparu comme s'il avait été enlevé dans les airs. Les faits sont là: la trace des pas était nettement imprimée dans la neige, et puis, plus rien. On n'a jamais revu l'enfant.

Il y a aussi le cas de cet homme qui disparut ainsi en

plein jour. Cela s'est passé aux Etats-Unis. Il était entré dans un champ pour y prendre quelque chose qu'il voulait donner au shérif. La femme de cet homme et le shérif le regardaient et, sous leurs yeux, l'homme disparut, s'évanouit positivement dans l'atmosphère et ne fut jamais retrouvé.

Si vous consultez un jour le numéro du *Reynold's News* du 14 août 1938, vous lirez sur ces pages jaunies l'histoire de cet hydravion de la R.A.F. qui disparut soudain dans une immense colonne d'eau et de fumée alors qu'il volait à quelques pieds seulement de la surface de la mer, au large de Felixstowe, en Angleterre. Il n'y eut ni collision ni impact, l'appareil disparut, tout simplement et on n'a rien retrouvé de lui.

Voici encore une autre histoire vraie: au mois de mars 1952, le lieutenant-colonel Baldwin, de la R.A.F., survolait la côte coréenne avec une patrouille d'avions. Lui et ses compagnons naviguaient sur des *jets* tout neufs. L'appareil de Baldwin pénétra dans un nuage, les autres appareils, non. Ils rentrèrent à la base, mais Baldwin n'y rentra pas. On ne retrouva ni sa trace ni celle de l'avion et personne ne put dire ce qui lui était arrivé.

Même aventure survint à une superforteresse américaine qui, survolant le triangle fatal, près des Bermudes, en 1947, disparut en plein vol.

Vous souvenez-vous du cas de cet appareil de la Compagnie aérienne Grande-Bretagne-Amérique du Sud, le *Star Tiger*? Cela se passait en 1948, le 30 janvier. Ce gros quadrimoteur venait de communiquer par radio avec l'aéroport de Kindleyfield, aux Bermudes. Il avait donné sa position: environ 400 milles (600 km) de l'île. Le radio disait que le temps était excellent et que le vol se passait de façon tout à fait satisfaisante. Il ajoutait qu'il comptait arriver à l'heure. Hélas! l'horaire ne fut pas respecté. Les six membres de l'équipage et les deux douzaines de passagers disparurent et, encore une fois, malgré l'intensité des recherches, ne furent jamais retrouvés. Il y eut une enquête à Londres, enquête basée sur tous les faits connus. On est fondé à croire que cette enquête fut menée avec soin,

car la Lloyd's, de Londres et ses intérêts étaient en jeu. Mais la seule conclusion des enquêteurs fut: disparu. Cause inconnue.

Une autre encore? Décembre 1948. Un gros avion de ligne part de San Juan en direction de la Floride. Plus de trente passagers à bord. Le radio entre en contact avec sa station et dit que tout va bien et que les passagers chantent. 4 heures 15. Le radio contacte la tour de contrôle de Miami. Il donne sa position: 50 milles (80 km) du point d'arrivée. Il aperçoit déjà le terrain et demande des instructions pour l'atterrissage.

L'avion s'évanouit avec ses passagers. Aucune trace. Aucune épave. Les enquêteurs confirment que le capitaine et son équipage étaient tous hautement qualifiés et cependant, à moins de 50 milles de sa destination, l'appareil a disparu.

Dernier exemple. Il s'agit cette fois d'un frère du *Star Tiger*, l'*Ariel*. Il entra, lui aussi, en contact avec les Bermudes, puis se dirigea vers Kingston, en Jamaïque. À 8 heures 25, un message indiquait que l'appareil se trouvait à 175 milles (280 km) des Bermudes, que tout allait bien et qu'il correspondrait désormais avec la station de radio de Kingston. Ce fut le dernier message. L'avion s'évanouit sans laisser de traces.

La marine américaine se trouvait en manoeuvres, à proximité des Bermudes. La marine et l'aviation américaines étaient excédées de toutes ces histoires de disparitions mystérieuses. Elles mirent donc absolument tout en oeuvre pour résoudre cette nouvelle énigme. Deux gigantesques porte-avions lancèrent tous les appareils qu'ils portaient. Des croiseurs et des destroyers, des dragueurs de mines et toute une flotille de barques et de canots entrèrent dans la danse. Chaque mètre carré d'eau fut ratissé, fouillé, exploré. On ne découvrit rien.

L'explication de tous ces faits, c'est qu'il existe ce qu'on pourrait nommer une *fissure dans le temps*, par laquelle, quelquefois, les gens passent d'un monde dans un autre. Imaginez deux ballons de rugby tournant l'un contre l'autre. Chacun de ces ballons a une petite fente. Si, pour une

raison quelconque, les deux régions où se trouvent les fentes viennent à proximité l'une de l'autre, une petite puce qui se trouverait sur l'un des ballons pourrait sauter tout droit dans la fente de l'autre ballon. Peut-être cela se passe-t-il ainsi entre ce monde-ci et son monde opposé.

Si vous trouvez cela difficile à comprendre, rappelez-vous que nous sommes dans un monde tridimensionnel. Nous pensons, dans nos petites chambres bien closes, être à l'abri de tout, mais supposons qu'un être quadridimensionnel nous contemple; il est possible que, pour lui, un plafond ou un mur n'existent pas et qu'il puisse s'emparer de nous à volonté.

Il serait peut-être bon que nous consacrons un chapitre aux dimensions. A la quatrième dimension, par exemple. Qu'en pensez-vous? La quatrième dimension ne manque pas d'intérêt, à condition de la comprendre exactement.

Et plusieurs dimensions...

Le fait que nous traitons de la quatrième dimension dans ce quatrième chapitre semble tout à fait indiqué. En effet, lorsque nous quittons cette terre, c'est dans la quatrième dimension que nous allons. Mettons tout de suite au clair un point intéressant, savoir: les personnes qui assistent à des séances de spiritisme sont souvent choquées par le côté mensonger des messages qu'elles reçoivent de ceux qui sont passés dans l'au-delà. Ces personnes ne comprennent pas que ceux qui ont quitté cette terre pour un autre plan d'existence sont à des milliers d'années-lumière dans l'avenir. Nous établirons un peu plus loin un parallèle qui vous aidera à comprendre, lorsque nous traiterons du roi hindou et de sa fille, mais en attendant, qu'est-ce qu'un monde à une dimension? Supposons que nous ayons une feuille de papier et un crayon. Traçons sur le papier une ligne droite et imaginons que le graphite déposé sur le papier représente des quantités de personnes, si bien que cette ligne droite est, en réalité, tout un univers. Il n'y aura que deux points pour ces personnes: l'un sera droit devant et l'autre sera droit derrière. Elles pourront seulement

se déplacer en avant et en arrière, et dans aucune autre direction. Supposons maintenant que vous changiez quelque chose à cette ligne. Les êtres unidimensionnels penseraient qu'un miracle s'est produit ou, s'ils voyaient la pointe de votre crayon appuyant, ne fût-ce que légèrement, sur le papier, ils penseraient qu'une soucoupe volante est soudain apparue.

Vous êtes une créature tridimensionnelle. Vous serez temporairement entré dans le monde unidimensionnel en posant la pointe de votre crayon sur le papier et l'être unidimensionnel qui aura vu la pointe de votre crayon sera persuadé qu'il a assisté à un phénomène inhabituel. Etant unidimensionnel, il ne sera pas capable de vous voir, mais seulement ce point que constitue le contact de votre crayon avec le papier.

A présent que vous avez une idée de ce que peut être un monde unidimensionnel, jetons un coup d'oeil sur le monde bidimensionnel. Ce sera un plan, et ceux qui vivent dans ce monde-là seront nécessairement des figures géométriques planes. Le monde dans lequel ils existent leur semblera tout à fait semblable à ce que notre monde est pour nous, à l'exception du fait que si vous dessinez des lignes au crayon autour d'eux, ils verront ces lignes comme de hautes murailles qui les empêchent de passer et ils estimeront probablement que ces lignes doivent faire partie d'un autre monde. Ils se feront de la troisième dimension une idée à peu près semblable à celle que nous pouvons nous faire de la quatrième et, comme nous éprouvons une certaine difficulté à la comprendre, ils n'arriveront pas à comprendre non plus cette troisième dimension qui nous est si familière. Ceux d'entre eux qui, plus doués que les autres, seront parvenus à en avoir conscience, seront probablement obligés de dissimuler leur savoir pour ne pas être traités de fous, de menteurs ou de mystificateurs!

On fait trop souvent confiance à des gens non qualifiés, sous prétexte qu'ils ont un *nom*. Tel général, par exemple, qui aura remporté des victoires sur les champs de bataille sera mis à la tête d'un Etat. Tel acteur qui, sur l'écran, joue des rôles de grands séducteurs sera appelé par les

magazines publicitaires à donner son avis sur l'amour et la vie sexuelle, alors que, personnellement, il est tout à fait impuissant. Il en va de même sur le plan scientifique. Des hommes comme Einstein ou Rutherford ont évolué dans un domaine particulièrement étroit. Ils ont eu une vue scientifique des choses et pratiqué une méthode d'analyse terrestre et dépassée selon des lois physiques chaque jour démenties. On n'en tient pas moins ce qu'ils ont dit pour parole d'évangile. On tient également pour parole d'évangile tout ce qui sort de la bouche des vedettes de cinéma, alors que, malheureusement, l'évangile, ça ne se discute pas, c'est immuable! Nous autres, métaphysiciens, subissons les conséquences de cet état d'esprit. Nous devons affronter toutes sortes de difficultés dans la mesure où notre problème consiste à déterrer des vérités que des gens éminents se sont acharnés à cacher.

Les lois fondamentales devraient être considérées comme *fondamentales*, c'est-à-dire valides seulement pendant l'état actuel des connaissances, mais elles devraient être suffisamment flexibles pour qu'on puisse les transformer, les adapter ou même les rejeter, à la lumière des connaissances nouvelles. Pensez, par exemple, au bourdon. Selon les lois physiques du vol - les lois de l'aérodynamique - ce pauvre insecte est incapable de voler, parce que sa structure défie toutes les lois connues de l'aérodynamique. Donc, si nous en croyons les gens de science et leurs lois fondamentales, le bourdon ne peut pas voler. Et pourtant, il vole!

Ils ont dit, ces hommes de science, que l'homme ne pourrait jamais voyager à plus de 45 kilomètres à l'heure parce que son système circulatoire ne résisterait pas à cet effort, que son cœur éclaterait, que son cerveau s'affaiblirait, que sais-je?... Eh bien! si l'on en croit les derniers cancons, l'homme PEUT voyager à plus de 45 à l'heure! Sans se décourager, les savants ont dit que l'homme ne parviendrait jamais à voler, que c'était tout simplement impossible. Regardez en l'air et dites-moi si l'homme ne vole pas! « Très bien, dirent alors les savants, mais, en tous cas, l'homme n'ira jamais plus vite que le son! » Un

peu confus, mais nullement résignés, les savants prétendirent enfin que l'homme ne quitterait jamais la Terre pour s'en aller dans l'espace. Or, je ne crois pas me tromper en avançant que cela, l'homme l'a fait aussi!

Revenons un peu en arrière, vers l'année 1910. A cette époque les esprits forts et les grands oracles de la science proclamèrent qu'aucun homme ne ferait entendre sa voix par-delà les océans. Pourtant, un monsieur du nom de Marconi prouva qu'ils se trompaient et, actuellement, non seulement la voix humaine traverse les mers, mais aussi les images. Il est vrai que ce n'est peut-être pas un avantage si l'on considère le niveau des programmes de télévision!

Maintenant que je vous ai fait plus ou moins accepter l'idée que des savants confirmés avec leurs lois stéréotypées, rigides, immuables, peuvent se tromper, allons un peu plus loin. L'une de leurs erreurs courantes, c'est l'affirmation selon laquelle « deux solides ne peuvent occuper le même espace en même temps. » C'est absurde. C'est tout à fait inexact, car, en métaphysique, deux corps *peuvent* occuper le même espace en même temps par le processus dit d'interpénétration.

Les savants ont démontré que tout ce qui existe est composé d'atomes séparés par de grands espaces, un peu comme par une nuit claire, lorsque nous regardons les étoiles, nous voyons de petits points qui sont des mondes et de grandes étendues noires qui sont l'espace. Il s'ensuit que si nous avons une créature assez petite pour regarder ce qui, pour nous, est un objet compact, cette créature ne verra pas cet objet comme nous le voyons, mais percevra toutes les particules composant cet objet. Autrement dit, de grandes étendues piquées de petits points lumineux. Imaginez d'autre part un Être assez grand pour voir ce que nous appelons notre univers avec tout ce qui le compose, comme un seul objet compact. Tout au bout de l'échelle, imaginez un virus: si vous arriviez à saisir ce virus et que vous le laissiez choir dans une coupe de porcelaine, cet être microscopique traverserait la coupe; il

traverserait même le fond de la coupe sans rien heurter sur son passage, parce qu'il est infiniment petit. Tout cela n'a rien d'une supposition abstraite, c'est un fait. Sachez en effet que l'une des grandes difficultés qu'on rencontre, en laboratoire, lorsqu'il s'agit de *saisir* un virus, réside dans le fait que certaines choses ultra-microscopiques traversent les filtres de céramique aussi librement qu'un chien gambadant sur une lande.

Pour une créature minuscule, les espaces qui séparent les atomes d'un objet quelconque sont aussi grands, comparativement, que pour nous, les espaces qui s'étendent entre les astres de notre univers. Tout comme des pluies de météorites, ou de comètes, ou de vaisseaux spatiaux peuvent voyager dans les espaces vides qui séparent les mondes, des quantités d'objets, pour nous minuscules, peuvent peupler ce que nous nommons un *objet solide*.

Il est tout à fait possible de concevoir deux, ou trois, ou quatre solides disposés de telle sorte que leurs *mondes* ne se touchent pas les uns les autres, mais dont un ensemble de *mondes* occupe les espaces qui séparent les éléments de l'autre ensemble de *mondes*. Vous admettrez qu'en vertu de ce système, il peut y avoir beaucoup d'objets apparemment solides qui occupent en même temps le même espace. Nous ne pouvons évidemment pas percevoir ce phénomène dans la vie normale, parce que nous ne jouissons pas d'un champ de perception adéquat. Nous aurions besoin de développer nos perceptions et comme ici, en ce monde, nous n'entrons pas bien souvent dans la quatrième dimension, nous sommes obligés d'accepter les explications - imprimées ou enregistrées - qu'on nous fournit.

Encore une comparaison très prosaïque. Vous avez deux fourchettes. Vous passez les dents de l'une dans les espaces compris entre les dents de l'autre. Par conséquent, lorsqu'un des groupes de dents occupe les espaces qui séparent les dents de l'autre fourchette, les deux ensembles occupent ce qu'on peut considérer comme le même espace sans que l'une des fourchettes empiète sur l'*espace vital* de l'autre.

A l'origine, les hommes n'attribuaient aux objets que deux dimensions: la longueur et la largeur. Plus tard, ils conçurent qu'il fallait leur ajouter une autre dimension: l'épaisseur. Ils vécurent donc, désormais, dans un monde tridimensionnel. Pourquoi s'en seraient-ils tenus là? Une autre notion leur vint: celle de la *durée*. Nous avons donc une quatrième dimension: celle du Temps.

Illustrons par un exemple. Il est impossible de voir les rayons infrarouges sans un équipement spécial. C'est là la preuve que certaines choses existent qui ne sont pas perçues directement par nos sens. Il s'ensuit que des objets émettant des rayons infrarouges et qui se trouveraient sur un plan situé au-delà de la longueur, de la largeur et de l'épaisseur, seraient tout à fait invisibles à la plupart des êtres humains.

Permettez-moi une petite digression. Vous savez qu'il existe des sons inaudibles pour l'homme que les chats et les chiens perçoivent clairement. Vous connaissez, par exemple, le sifflet *muet* avec lequel on appelle les chiens! Dans un de mes livres, je parle du *clavier symbolique*. Sur ce clavier, on peut observer qu'après le son vient la vue et que, dans certains cas, des sons ont presque été *vus*. *Aperçus* serait un mot plus juste, car, sous certaines conditions, des personnes véritablement clairvoyantes peuvent réellement *voir* la forme d'un son. Vous avez peut-être entendu des gens parler d'un son *plein*, ou *rond*, d'où il ressort que beaucoup de personnes *sentent* le son comme une forme... Mais revenons au point où nous en étions avant cette parenthèse.

Un objet tridimensionnel: une maison, un arbre, un cheval, porte une ombre bidimensionnelle, c'est-à-dire que l'ombre possède une longueur et une largeur, mais pas d'épaisseur. Bien sûr, sur d'autres plans d'existence, nous ajouterions une nouvelle dimension à l'ombre, celle de temps: le temps de sa durée. Mais oublions cela pour le moment, et revenons un peu en arrière. Si un objet tridimensionnel porte une ombre bidimensionnelle, nous pouvons en déduire qu'un objet quadridimensionnel projette une ombre tridimensionnelle et, donc, que ceux d'entre

vous qui ont vu un *fantôme* peuvent, en réalité, avoir vu l'ombre d'une personne de la quatrième dimension. Un fantôme est une personne qui a, apparemment, la largeur, l'épaisseur et la hauteur, mais qui est faite d'une substance quelque peu indécise, comme l'ombre, en somme. Aussi, pourquoi ne serait-ce pas, justement, l'ombre de notre visiteur quadridimensionnel qui, invisible à nos yeux à cause de ses quatre dimensions, se manifesterait à nous par l'entremise de son ombre qui, elle, possède trois dimensions, mais n'en est pas moins une forme sans substance véritable?

Examinons maintenant les rapports concernant ce que la presse, assez sottement, désigne sous le nom de *soucoupes volantes*. Ces objets apparaissent et disparaissent à une vitesse fantastique et sans aucun bruit. Ne pouvons-nous pas supposer que certaines soucoupes volantes puissent être l'ombre d'un objet quadridimensionnel? En ce qui concerne leur rapidité d'évolution, on pourrait l'expliquer de la manière suivante. Prenez un miroir dans votre main et projetez les rayons du soleil sur un mur. Vous ferez danser cette tache de lumière et vous la ferez changer de direction à une vitesse infiniment supérieure à ce que n'importe quel mécanisme humain pourrait réaliser.

Imaginez aussi une feuille de verre dépoli placée devant un être qui n'aurait aucune idée de l'apparence que peut revêtir une personne humaine. Supposons que, de l'autre côté de la feuille de verre dépoli, il y ait justement une personne cachée par cet écran et que cette personne appuie ses cinq doigts sur la feuille de verre. L'être qui se trouve près de la face opposée et qui n'a jamais vu un humain, qui ne sait rien de la forme qu'il peut avoir, ne verra sur le verre dépoli que cinq taches foncées. Tout comme les gens ont vu des taches dans le ciel.

Vous vous demandez sans doute quel rapport tout cela peut bien avoir avec la métaphysique. Je répondrai que le rapport avec la métaphysique est très étroit. Voyez-vous, nous vivons dans un monde à trois dimensions, mais la plus haute forme de vérité ne peut être perçue que si nous allons au-delà de ces trois dimensions. Il nous faut aller

au-delà du temps et de l'espace, car le temps est relatif. Le temps n'est qu'une convention établie par l'espèce humaine pour plus de commodité.

Vous croyez, vous, que le temps n'est pas relatif? D'accord. Supposons que vous deviez aller chez le dentiste pour vous faire extraire une dent. Les instants que vous passerez sur le fauteuil pendant l'intervention vous paraîtront interminables. Vous aurez l'impression que vous y êtes cloué pour toujours. Vous passez, au contraire, un moment très agréable avec une personne à laquelle vous êtes profondément attaché. Vous trouverez que le temps passe avec une rapidité terrifiante. Donc, le temps est relatif. Il dépend de votre humeur.

Revenons aux dimensions. Admettons qu'il existe une sorte d'êtres qui vivent dans un monde à deux dimensions, c'est-à-dire dans un monde où il n'y a seulement que la longueur et la largeur, pas d'épaisseur. Ils sont pareils à des ombres. Mais, n'ayant pas notion de l'épaisseur, ils ne peuvent avoir aucune notion de l'espace, car l'espace est au-delà du ciel; et faire intervenir le ciel, c'est faire intervenir une troisième dimension. Pour eux, par conséquent, l'espace est inconcevable.

Une voie de chemin de fer est comparable à un monde unidimensionnel. Un conducteur de train peut indiquer sa position à partir d'un seul point de référence. Il peut dire où il se trouve en donnant seulement le nom d'une station, d'un signal ou de toute autre marque convenue d'avance.

Un bateau sur la mer peut se comparer à un être occupant un monde à deux dimensions, parce que le bateau n'est pas limité à des rails. Non seulement peut-il aller en avant et en arrière, mais aussi à bâbord et à tribord: il use de la longueur et de la largeur.

L'avion, lui, est une créature tridimensionnelle. Il peut aller en avant, et de côté, il peut monter et descendre. Cela, vous le comprenez, nous donne trois dimensions.

Cette théorie (en réalité, pour nous, c'est un savoir) des dimensions explique bien des choses qui pourraient aisément être prises pour des mystères. La *téléportation*, par exemple, par laquelle un objet se transporte d'une

pièce à une autre sans que personne de visible intervienne. Un objet peut se transporter d'une pièce fermée à triple verrou dans un autre endroit. Et cela n'a rien d'extraordinaire. Pour le comprendre il suffit de penser à notre créature bidimensionnelle. Si nous, tridimensionnels, avons une série de boîtes sans couvercle, les êtres bidimensionnels qui se trouveraient dans ces boîtes éprouveraient l'impression d'être prisonniers, car, n'ayant aucune notion de la hauteur, ils ignoreraient cette absence de couvercle ou de toit. Pendant ce temps, si nous passions le bras par ce toit ouvert et prenions un objet dans la boîte pour le transporter dans la boîte voisine, les êtres à deux dimensions penseraient qu'ils ont été témoins d'un miracle.

De même, nous qui vivons dans un monde à trois dimensions pouvons très bien ne pas percevoir une ouverture qui est évidente dans la quatrième dimension. C'est ainsi qu'un être appartenant à ce monde quadridimensionnel peut faire disparaître un objet de la chambre que nous croyons hermétiquement fermée par l'ouverture qui nous est invisible. Est-ce plus difficile à comprendre que le processus par lequel les ondes de la radio et de la télévision pénètrent au travers de murs apparemment infranchissables?

Le temps, à quoi nous avons déjà fait allusion, joue un rôle très important dans la vie humaine, mais ce que nous appelons temps diffère d'un homme à un autre et d'un animal à un autre. Les animaux, en effet, ont leur propre conception du temps. Ils vivent à un rythme différent. Un insecte qui vit vingt-quatre heures de notre temps peut avoir une vie aussi complète que celle d'un homme dont l'existence aura duré soixante-dix ans. En une seule journée humaine, il aura pu s'accoupler, avoir des enfants et voir ses enfants avoir d'autres enfants. Un animal destiné à vivre vingt ans sera capable de fonctionner comme un homme fonctionne pendant une vie plus longue. Il est troublant de constater que toutes les créatures: insecte, animal ou homme, ont à peu près le même nombre de battements de coeur au cours de leur vie. Tout cela, les sages l'ont compris il y a des siècles. Dans un livre très saint, l'une des grandes *Bibles* de l'Extrême-Orient, nom-

mée le Srimad Bhagavate, nous lisons ceci: Jadis, un grand roi conduisit sa fille à la demeure du Créateur, Brahma, qui vivait dans une autre dimension. Le grand roi était très soucieux de ce que sa fille, étant parvenue à l'âge nubile, n'eût pas encore trouvé de prétendant acceptable. Il était impatient de lui donner un bon mari. Arrivé à la demeure de Brahma, le roi n'attendit que quelques instants avant d'être admis en sa présence. Il présenta aussitôt sa requête. A son profond étonnement, Brahma lui répondit: « O roi, lorsque tu retourneras sur la Terre, tu n'y reverras plus aucun de tes amis et de tes parents, ni tes villes ni tes palais, car, bien que tu ne sois ici que depuis quelques instants, ces instants sont l'équivalent de plusieurs milliers d'années terrestres. Quand tu retourneras sur la Terre, tu t'apercevras qu'elle est entrée dans une ère nouvelle, et ta fille, qui est ici avec toi, épousera le frère du Seigneur Krishna, Balarama. Par conséquent, elle, qui est née il y a plusieurs milliers d'années, sera mariée à Balarama dans encore plusieurs milliers d'années, car, dans le temps qu'il te faudra pour quitter ma présence et voyager une nouvelle fois à travers le temps, plusieurs milliers d'années terrestres auront passé. »

C'est ainsi que le roi et sa fille revinrent sur cette Terre qu'ils n'avaient quittée que quelques minutes auparavant, selon leur propre compte du temps. Ils y trouvèrent un monde nouveau, avec ce qui paraissait être une nouvelle civilisation. Des gens différents, une culture différente et une différente religion. Comme il leur avait été dit, des milliers d'années s'étaient écoulées, bien que le roi et sa fille, voyageant dans une autre dimension, n'eussent eu conscience de voir passer que quelques minutes.

Telle est cette croyance hindoue qui fut écrite dans les livres saints il y a des millénaires. On ne peut s'empêcher de se demander si elle n'est pas à l'origine de quelques-unes des idées que le Dr Einstein a réunies dans sa théorie de la relativité.

Il est probable que vous n'avez pas étudié à fond la théorie de la relativité. Il a, entre autres choses, expliqué le temps comme une quatrième dimension. Il a aussi

enseigné qu'il n'est pas le cours régulier, invariable de *quelque chose*. Il considérait le temps comme une forme de perception. Tout comme deux personnes ne voient pas exactement les mêmes couleurs, Einstein a enseigné que deux personnes n'ont pas exactement le même sentiment du temps.

Nous nommons année 365 jours, mais c'est seulement un voyage autour du Soleil. Un voyage effectué par la Terre. Une personne vivant sur Mercure effectuerait son tour du Soleil en 88 jours et, pendant ce tour, Mercure n'aura pivoté qu'une fois sur son axe, tandis que la Terre, vous le savez, tourne sur son axe une fois par 24 heures.

Encore quelques sujets de réflexion. Savez-vous que si on adapte une pendule à un système en mouvement, la pendule ralentira au fur et à mesure que la vitesse du système en mouvement augmentera? Savez-vous aussi que si on attache une baguette d'une longueur X à un système en mouvement, cette baguette paraîtra se rétracter dans la direction du mouvement et en fonction de la vitesse du système? Tous ces phénomènes: altération dans le mouvement de la pendule, contraction de la baguette ne sont dus ni à la construction de ces objets ni aux lois de la mécanique. En revanche, ils ont trait à la théorie de la relativité d'Einstein. Si votre baguette a, disons, un mètre de long et qu'elle traverse l'espace à 90 pour cent de la vitesse de la lumière, elle ne mesurera plus que 50 centimètres et, théoriquement, si sa vitesse est accélérée jusqu'à atteindre celle de la lumière, selon la théorie d'Einstein, elle ne mesurera plus rien du tout! Et si vous attachiez la pendule à cette baguette d'un mètre, son rythme varierait de telle sorte qu'au moment où la baguette approcherait de la vitesse de la lumière, la pendule irait de plus en plus lentement ou, du moins, en donnerait l'illusion, jusqu'à s'arrêter complètement une fois la vitesse de la lumière atteinte.

Ne tentez pas l'expérience avec votre belle voiture neuve, vous n'auriez aucune chance de la voir se contracter, même si vous la poussiez au maximum. Mais, en vertu de la théorie d'Einstein, si un navire spatial lancé dans

l'espace atteignait la vitesse de la lumière, il se contracterait d'abord, puis se résorberait complètement.

Nous qui sommes capables de voyager dans l'astral, nous savons qu'Einstein se trompe. Tout comme les savants qui disaient que l'homme n'atteindrait jamais la vitesse du son, tout comme ceux qui prétendaient que l'homme ne dépasserait jamais les 45 kilomètres à l'heure. Mais nous devons mettre à profit les erreurs des autres. Cela nous épargne de commettre nous-mêmes des erreurs.

Voyons donc ce qui se passerait, en vertu de la théorie d'Einstein. Nous avons un vaisseau spatial monté par un équipage d'hommes de valeur, capables de mener à bien leur tâche d'observateurs. Le vaisseau peut atteindre une vitesse considérable approchant celle de la lumière. Il se dirige vers une planète lointaine, si lointaine qu'il faudra dix années pour l'atteindre et dix autres années pour en revenir.

L'un des membres de l'équipage a juste vingt ans lorsque commence le voyage. Il est marié et sa femme a le même âge que lui.

Voyager à la vitesse de la lumière possède certains avantages. Selon Einstein, vingt ans auront passé sur la Terre quand le vaisseau sera de retour, mais pour les occupants du vaisseau, le voyage n'aura duré en tout que quelques heures. Pendant ce temps, les astronautes n'auront pas besoin de provisions, de nourriture. Leurs fonctions organiques seront considérablement ralenties. Et même leur pensée. Mais lorsque le jeune homme dont nous venons de parler remettra le pied sur Terre, il constatera avec stupeur que sa femme a maintenant vingt ans de plus que lui!

Voici maintenant l'histoire d'un incident que les Etats-Unis ne tiennent pas essentiellement à voir divulguer. C'est une histoire absolument authentique et si vous êtes assez *haut placé*, vous pourrez en retrouver la trace dans les dossiers de la marine des Etats-Unis.

En octobre 1943, une expérience fut tentée pour rendre invisible un navire de guerre américain. On se souvient de ce que, pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouver-

nement des Etats-Unis publia des annonces encourageant les inventeurs à faire part de toutes les idées d'armes nouvelles et de dispositifs pouvant contribuer à la victoire finale. L'une de ces idées était issue d'une lettre adressée par Einstein au Président Roosevelt et dans laquelle il exposait de façon détaillée sa théorie du *champ unifié*. Il n'y a pas lieu, ici, d'entrer dans des considérations techniques, mais l'on peut dire que cette théorie suppose une certaine connaissance de la quatrième dimension.

Un certain savant utilisa une partie des théorèmes en relation avec le champ unifié et, travaillant conjointement avec la marine américaine, en octobre 1943, il fut en mesure de construire un bouclier - plus ou moins magnétique - qui pouvait envelopper un destroyer. Le champ s'étendait sur un rayon d'une centaine de mètres et tout ce qui se trouvait à l'intérieur de ce champ devenait totalement invisible. Autrement dit, le destroyer et son équipage disparaissaient aux yeux de tout observateur se trouvant en dehors du champ. L'expérience fut tentée avec succès. Malheureusement, lorsqu'on rendit le bâtiment et ses hommes au monde visible, plusieurs marins étaient devenus fous...

Il semblerait que le navire en question ait de nouveau disparu, pour réapparaître à plusieurs centaines de milles au large de la baie de Chesapeake. Il ne s'agit pas là d'un bobard, ni d'un conte de bonne femme. Des journaux locaux de l'époque en font foi. On trouve trace de l'événement dans un livre: *M. K. Jessup et les lettres d'Alende*, compilé par Riley Crabb. Un autre livre, publié en Amérique par Gray Barber et intitulé *l'Etrange cas du Dr Jessup*, y fait également allusion. Le gouvernement des Etats-Unis a fait tout ce qu'il a pu pour réduire au silence quiconque essaierait de divulguer les faits. Il paraît même que des personnes sont mortes dans des conditions mystérieuses après avoir été en possession de certaines informations sur ce sujet. Le gouvernement américain semble aussi être parvenu à s'assurer la discrétion des journalistes... Cependant, un rapport a été, en son temps, publié par inadvertance. Et ce rapport faisait état d'une matérialisation du na-

vire invisible, dans un port. On en vit descendre quelques marins hébétés qui pénétrèrent en titubant dans un bar. Une trentaine de personnes furent témoins de la scène. Ces marins commandèrent à boire, et, tout à coup, en plein milieu d'une phrase, ils disparurent, s'évanouirent positivement dans l'atmosphère.

Nous conseillons à ceux que la question intéresse de lire les livres dont nous avons parlé plus haut et, s'ils en ont la possibilité, de consulter les journaux des années 1944 et 1956. Ils y trouveront des allusions aux faits et, dans deux cas, de véritables rapports.

Il est clair que si l'on pouvait subitement introduire un navire ou une arme spéciale dans la quatrième dimension, puis les ramener dans la troisième dimension en un point désigné, les Chinois pourraient être rayés de la carte du monde et les Russes sérieusement ébranlés sur leur base! On a fait maintes plaisanteries sur le rayon laser, mais cette petite lumière couleur de rubis a donné des preuves de son efficacité, au-delà même de ce qu'on attendait d'elle. Il est certain que si la recherche, dans ce domaine, se poursuivait avec toutes les garanties de sécurité nécessaires, on serait en mesure, par le moyen de la quatrième dimension, de retirer de la chambre forte d'une banque les documents les mieux protégés, puisque, ainsi que nous l'avons vu précédemment, entre le monde tridimensionnel qui est le nôtre et le monde à quatre dimensions, il peut y avoir une ouverture par laquelle entrer.

Pour en revenir au navire invisible, on pense que si les hommes d'équipage avaient été prévenus du genre de risque qu'ils couraient en se prêtant à l'expérience, ils ne seraient pas devenus fous.

Il y a des siècles, au temps du philosophe Platon, on discutait déjà de la quatrième dimension, et les savants de l'époque, déjà, ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Platon entra dans la controverse et, dans un de ses célèbres Dialogues, il tenta d'expliquer ce qui, pour lui, était évident. Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre qu'en citant Platon...

« Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne dont l'entrée, ouverte à la lumière, s'étend sur toute la longueur de la façade; ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou pris dans des chaînes, en sorte qu'ils ne peuvent bouger de place, ni voir ailleurs que devant eux; car les liens les empêchent de tourner la tête; la lumière d'un feu allumé au loin sur une hauteur brille derrière eux; entre le feu et les prisonniers, il y a une route élevée; le long de cette route figure-toi un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent entre eux et le public et au-dessus desquelles ils font leurs prestiges.

Je vois cela.

Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des ustensiles de toutes sortes, qui dépassent la hauteur du mur, et des figures d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, de toutes sortes de formes; et naturellement parmi ces porteurs qui défilent, les uns parlent, les autres ne disent rien.

Voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

Ils nous ressemblent. Et d'abord, penses-tu que dans cette situation ils aient vu d'eux-mêmes et de leurs voisins autre chose que les ombres projetées par le feu sur la partie de la caverne qui leur fait face?

Peut-il en être autrement, s'ils sont contraints toute leur vie de rester la tête immobile?

Et des objets qui défilent, n'en est-il pas de même?

Sans contredit.

Dès lors, s'ils pouvaient s'entretenir entre eux, ne penses-tu pas qu'ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes, en nommant les ombres qu'ils verraient?

Nécessairement.

Et s'il y avait aussi un écho qui renvoyât les sons du fond de la prison, toutes les fois qu'un des passants viendrait à parler, crois-tu qu'ils ne prendraient pas sa voix pour celle de l'ombre qui défilerait?

Si, par Zeus.

Il est indubitable qu'aux yeux de ces gens-là, la réalité ne saurait être autre chose que les ombres des objets confectionnés.

C'est de toute nécessité.

Examine maintenant comment ils réagiraient si on les délivrait de leurs chaînes et qu'on les guérît de leur ignorance, et si les choses se passaient naturellement comme il suit. Qu'on détache un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser soudain, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière; tous ces mouvements le feront souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de regarder les objets dont il voyait les ombres tout à l'heure. Je te demande ce qu'il pourra répondre, si on lui dit que tout à l'heure il ne voyait que des riens sans consistance, mais

que maintenant, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste; si enfin, lui faisant voir chacun des objets qui défilent devant lui, on l'oblige à force de questions à dire ce que c'est? Ne crois-tu pas qu'il sera embarrassé et que les objets qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus véritables que ceux qu'on lui montre à présent?

Beaucoup plus véritables.

Et si on le forçait à regarder la lumière même, ne crois-tu pas que les yeux lui feraient mal et qu'il se déroberait et retournerait aux choses qu'il peut regarder et qu'il les croirait réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre?

Je le crois.

Et si on le tirait de là par force, qu'on lui fit gravir la montée rude et escarpée et qu'on ne le lâchât pas avant de l'avoir traîné dehors à la lumière du soleil, ne penses-tu pas qu'il souffrirait et se révolterait d'être ainsi traîné, et qu'une fois arrivé à la lumière, il aurait les yeux éblouis de son éclat et ne pourrait voir aucun des objets que nous appelons à présent véritables?

Il ne le pourrait pas, du moins tout d'abord.

Il devrait en effet s'y habituer, s'il voulait voir le monde supérieur. Tout d'abord, ce qu'il regarderait le plus facilement, ce sont les ombres, puis les images des hommes et des autres objets reflétées dans les eaux, puis les objets eux-mêmes; puis, élevant ses regards vers la lumière des astres et de la Lune, il contemplerait pendant la nuit les constellations et le firmament lui-même plus facilement qu'il ne ferait, pendant le jour, le Soleil et l'éclat du Soleil.

Sans doute.

A la fin, je pense, ce serait le Soleil, non dans les eaux, ni ses images reflétées sur quelque autre point, mais le Soleil lui-même dans son propre séjour, qu'il pourrait regarder et contempler tel qu'il est.

Nécessairement.

Après cela, il en viendrait à conclure au sujet du Soleil, que c'est lui qui produit les saisons et les années, qu'il gouverne tout dans le monde visible et qu'il est en quelque manière la cause de toutes ces choses que lui et ses compagnons voyaient dans la caverne.

Il est évident que c'est là qu'il en viendrait après ces diverses expériences.

Si ensuite il venait à penser à sa première demeure et à la science qu'on y possède, et aux compagnons de sa captivité, ne crois-tu pas qu'il se féliciterait du changement et qu'il les prendrait en pitié?

Certes oui.

Quant aux honneurs et aux louanges qu'ils pouvaient alors se donner les uns aux autres, et aux récompenses accordées à celui qui discernait de l'oeil le plus pénétrant les objets qui passaient, qui se rappelait le plus exactement ceux qui passaient régulièrement les premiers ou les derniers, ou ensemble, et qui, par là, était le plus habile à deviner celui qui allait arriver, penses-tu que notre homme en aurait envie, et qu'il jalouserait ceux qui seraient parmi ces prisonniers en possession des honneurs et de la puissance? Ne penserait-il pas comme Achille dans Homère, et ne préférerait-il pas cent fois n'être qu'un valet de charrue au service d'un pauvre laboureur plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait?

Je suis de ton avis: il préférerait tout souffrir plutôt que de revivre cette vie-là!

Imagine encore ceci: si notre homme redescendait et reprenait son ancienne place, n'aurait-il pas les yeux offusqués par les ténèbres, en venant brusquement du soleil?

Assurément oui.

Et s'il lui fallait de nouveau juger de ces ombres et concourir avec les prisonniers qui n'ont jamais quitté leurs chaînes, pendant que sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis et accoutumés à l'obscurité, ce qui demanderait un temps assez long, ne prêterait-il pas à rire et ne diraient-ils pas de lui que, pour être monté là-haut, il en est revenu les yeux gâtés et que ce n'est même pas la peine de tenter l'ascension? Et si quelqu'un essayait de les délier et de les conduire en haut et qu'ils puissent le tenir en leurs mains et le tuer, ne le tueraient-ils pas?

Ils le tueraient certainement.

Maintenant, il faut appliquer exactement cette image à ce que nous avons dit plus haut: il faut assimiler le monde visible au séjour de la prison, et la lumière du feu dont elle est éclairée à l'effet du Soleil; quant à la montée dans le monde supérieur et à la contemplation de ses merveilles, vois-y la montée de l'âme dans le monde intelligible et tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque tu désires la connaître.

Je suis de ton avis, autant que je peux suivre ta pensée.

Eh bien! sois encore de mon avis sur ce point, qu'il n'est pas étonnant que ceux qui se sont élevés ne soient plus disposés à prendre en mains les affaires humaines et que leurs âmes aspirent à demeurer sur ces hauteurs. C'est bien naturel.

Bien naturel, en effet.

Mais penses-tu qu'il faille s'étonner qu'en passant de ces contemplations divines aux misérables réalités de la vie humaine, on ait l'air gauche et tout à fait ridicule?

Ce n'est pas étonnant du tout.

Si l'on était sensé, on se rappellerait que les yeux sont troublés de deux manières et par deux causes opposées; par le passage de la lumière à l'obscurité et par celui de l'obscurité à la lumière; alors, réfléchissant que ces deux cas s'appliquent aussi à l'âme, quand on verrait une âme troublée et impuissante à discerner un objet, au lieu d'en rire sans raison, on examinerait si, au sortir d'une vie plus lumineuse, elle est, faute d'habitude, offusquée par les ténèbres ou si, venant de l'ignorance à la lumière, elle est éblouie par une splendeur trop éclatante. »

Peindre avec des mots

Les vieilles pierres grises irradiaient une lueur de neige sous la lune d'automne. Elles projetaient des ombres sur le sable bien ratissé de l'allée. La demeure était ancienne. Très ancienne. Elle avait cette douce patine des choses tendrement aimées. Des armoiries, sur un mur, captaient fièrement les rayons de lune et les renvoyaient en demi-teintes fanées. Les fenêtres à meneaux étaient tout illuminées. La joie régnait au manoir, car on y célébrait des fiançailles.

Une bouffée de musique et de lumière dorée. Une porte-fenêtre venait de s'ouvrir sur la terrasse, laissant passer un jeune homme et une jeune fille. La main dans la main, ils avancèrent tous deux vers la balustrade et regardèrent le parc sous la lune.

L'homme avait passé son bras autour de la taille de la femme. Du même pas, ils descendirent sur la pelouse.

Il était grand, vêtu d'un uniforme dont les boutons et les écussons brillaient dans la nuit. Elle avait des cheveux sombres et ce teint d'ivoire qu'ont parfois les brunes. Sa robe du soir était un peu couleur de lune.

Lentement, ils traversèrent la pelouse pour rejoindre un sentier bordé d'arbres. Ils s'arrêtaient de temps à autre pour se regarder. Ils parvinrent bientôt à un petit pont de bois jeté sur un calme ruisseau. Un moment ils s'accoudèrent au parapet, se disant des choses à l'oreille et contemplant leur double reflet dans l'eau paisible. Posant sa tête sur l'épaule de l'homme, la jeune fille désigna la branche d'un grand chêne. Un hibou y était perché, qui les regardait fixement. Malheureux d'être observé, l'oiseau étendit ses ailes et prit son vol. Les jeunes gens se redressèrent et reprirent leur promenade, longeant des bosquets bien taillés et des parterres de fleurs endormies. De légers bruissements, des crissemens faibles indiquaient que les petites créatures de la nuit allaient à leurs affaires.

Le sentier tournait, s'élargissait. Il déboucha sur une plage de sable fin. La lune jetait un large ruban scintillant sur la mer à peine remuée. On eût dit que des milliers de pierres précieuses dansaient sur l'eau. Au large un gigantesque paquebot tout blanc se frayait majestueusement une route. Ses ponts ruisselaient de lumière. On entendait au loin les airs étouffés d'un orchestre de danse. A bâbord brillait un feu rouge; des projecteurs éclairaient les armes de la compagnie peintes sur les cheminées. Une écume phosphorescente naissait du choc de l'étrave sur l'eau et les vagues formées par son sillage venaient mourir sur la grève. Les deux jeunes gens enlacés contemplaient cette allure royale. Bientôt le paquebot disparut à l'horizon, et les flonflons de l'orchestre s'éteignirent.

Sous l'ombre de velours pourpre que faisait un grand pin parasol, ils se disaient ce que se disent les amoureux; faisaient des projets d'avenir. Aucun nuage ne passait sur la lune, l'air était tiède, plein de parfums. Doucement, les petites vagues caressaient les cailloux et jouaient avec les grains de sable. Sous la lune d'automne, la nuit était faite pour les amants. Pour les poètes aussi, car les poèmes ne sont-ils pas de la même essence que les rêves et la vie?

Les sables du désert chauffaient à blanc sous l'implacable soleil d'Égypte. Le Nil même, le Père Nil, coulant entre des rives de terre cuite, semblait plus paresseux que de coutume. Une buée de chaleur s'élevait de son sein. De pauvres fellahs, condamnés à travailler aux champs, sous le ciel torride, se mouvaient avec une lenteur léthargique, trop las pour maudire cette étouffante journée. Un ibis fatigué se tenait auprès d'une touffe de roseaux desséchés. Les tombeaux, tout neufs, des très grands se dressaient et le soleil durcissait le mortier qui soudait leurs immenses blocs de pierre.

Dans la fraîcheur relative de la Salle d'Embaumement, creusée profondément sous les sables, un vieillard parcheminé et son assistant à peine plus jeune que lui, remplissaient d'herbes aromatiques le cadavre d'un homme mort depuis des mois.

« Il paraît que le pharaon prend des mesures très sévères contre les prêtres, » dit le vieillard.

« Oui, dit l'autre avec un air de sombre satisfaction. J'ai vu les gardes envahir des temples. Ils ont arrêté quelques prêtres, en ont menacé d'autres et ont emporté des ballots de papyrus. Et ils avaient l'air très déterminés. »

« On ne sait plus comment on vit! répondit l'ancien. Il n'en était pas ainsi dans ma jeunesse. Le monde court à sa ruine! » En soupirant, il ramassa son crochet d'embaumeur et enfonça sa mixture végétale dans un des orifices naturels du cadavre indifférent.

« Par ordre du pharaon! cria le capitaine des gardes en pénétrant majestueusement, entouré de ses hommes, dans les appartements du grand prêtre. Vous êtes accusé de donner asile à des mécontents qui complotent contre lui et de jeter des sorts contre sa personne! » Et, se tournant vers ses hommes: « Fouillez ces lieux, et emportez tous les papyrus! »

Le grand prêtre soupira et remarqua tranquillement: « De tout temps, ceux qui aspiraient aux plus hautes connaissances ont été persécutés par des ignorants qui avaient peur de la vérité et pensaient en savoir plus long qu'eux. En détruisant nos écrits de sagesse, vous éteignez la flamme de toute science. »

La journée avait été pénible, avec tous ces soldats en alerte, ces gardes qui emmenaient les suspects — dont la plupart avaient été dénoncés par un voisin. Des charrettes tirées par des esclaves roulaient par les rues, chargées de papyrus confisqués. Mais le jour touchait à sa fin, comme il l'a toujours fait et le fera toujours, quelque interminable qu'il paraisse aux yeux des victimes de l'oppression.

Une brise fraîche se levait et faisait bruire les roseaux d'un bruit sec. De petites vagues venaient frapper les rives du Nil. Tout le long du fleuve, des passeurs souriaient de plaisir en voyant leurs voiles se gonfler de vent et se hâtaient de rejoindre leur cabane. Libérés de la chaleur insupportable, des bestioles sortaient de leurs cachettes et se mettaient à chercher leurs proies. Les hommes, eux aussi, cherchaient leur proie!

La voûte sombre du ciel était parsemée d'étoiles. Cette nuit, la lune se lèverait tard. De faibles lueurs venaient des huttes de boue séchée. Des lumières un peu plus éclatantes indiquaient les demeures des riches. L'air était plein de terreur. Nul ne se hasardait dans les rues. Les amoureux ne se promenaient pas, mains enlacées, le long du fleuve. Car les hommes du pharaon étaient partis pour une chasse à l'homme; une chasse aux prêtres, aux savants, à tous ceux capables de lire dans les présages et dans le ciel l'annonce de la mort prochaine du souverain.

Cependant, dans les quartiers obscurs de la ville, des formes silencieuses se dissimulaient, passant d'un coin d'ombre à l'autre, tandis que les soldats du pharaon martelaient lourdement les rues sans les voir. On comprenait peu à peu qu'il y avait un plan dans la façon dont se déplaçaient les hommes de l'ombre et qu'ils se rendaient tous vers la même destination mystérieuse. Les uns après les autres, ils s'engouffraient dans une porte quasiment invisible derrière laquelle on les retenait jusqu'à ce que leur identité fût établie. Lorsque le dernier fut entré, on mura la porte avec de lourds madriers.

Une voix chevrotante s'éleva: « Suivez-moi. Que chacun pose une main sur l'épaule de celui qui le précède. En silence! Car la Mort nous traque, cette nuit. » Une trappe

s'ouvrit. Ils descendirent, à la file, une pente interminable qui s'ouvrait sur une vaste salle mortuaire dont l'air raréfié sentait le cadavre.

« Ici, nous serons à l'abri, reprit la voix cassée, et que personne n'élève la voix, de peur que les valets de Set n'apprennent que nous sommes réunis. »

On fit le cercle autour du vieux chef. Ce dernier fit, du regard, le tour de l'assemblée, puis il parla :

« Nous avons vu aujourd'hui, ce qui nous est le plus précieux, déchiré et brûlé. Nous avons été témoins des brutalités de sauvages menés par un tyran fou de pouvoir. Ils ont persécuté les plus savants d'entre nous et détruit ce que les sages avaient accumulé de connaissances depuis des siècles. Nous sommes ici, aujourd'hui, pour nous consulter sur la façon dont il nous est possible de sauver notre héritage de savoir, tel qu'il a été recueilli et inscrit sur nos papyrus. Beaucoup, déjà, a été perdu, mais beaucoup a pu être sauvé. Certains d'entre nous, au risque de subir la torture, ont substitué des papyrus sans valeur à d'autres infiniment précieux. Ces écrits ont été mis à l'abri. Mais la sagesse ne saurait être à jamais enfermée. Comment faire pour qu'elle se perpétue ? Que chacun donne son avis à ce sujet. »

La discussion s'engagea, à voix basse, mais ardente. Enfin, un jeune prêtre du Temple de la Haute Egypte se leva et parla :

« O, infiniment vénérables, veuillez pardonner à ma ténacité, mais j'ai quelque chose à dire. La nuit dernière, étant de garde dans le Temple, j'eus un rêve. Je vis le dieu Bubastis descendre du ciel pour me donner des instructions. La sagesse, me dit-il, pour être transmise à travers les générations, devra être à la fois présente et cachée. C'est ainsi que les scribes les plus érudits devront la consigner par écrit dans des poèmes soigneusement composés. De la sorte, elle demeurera hors de la compréhension des sots et des ignorants, tout en restant accessible aux seuls initiés. La postérité ne sera donc privée ni de notre savoir ni du savoir des générations qui nous ont précédés. » Timidement, il se rassit. Il y eut un profond silence. Enfin, le grand ancien prit la parole.

« Qu'il en soit ainsi. Nous dissimulerons notre savoir dans des poèmes. Nous l'inscrirons aussi dans certaines images symboliques du Tarot, dont nous ferons un simple jeu de cartes. Ainsi la lumière de Toute Connaissance franchira-t-elle les siècles à venir jusqu'à ce qu'elle puisse, un jour, briller librement sur tous les fronts. »

Il en fut fait comme il avait été dit et, dans les années qui suivirent, des hommes de grand dessein et caractère s'efforcèrent de préserver sous la forme de rythmes et d'images tout ce qui était digne d'être transmis aux hommes. Et les dieux sourirent et furent satisfaits.

A travers les âges, les hommes, et parfois les femmes, se sont servis de mots arrangés sous une forme spéciale pour, à la fois, cacher et révéler. Les vers ont une double fin : enchanter le lecteur ou mystifier l'intrus.

En adoptant tel rythme, tel mètre, telle rime, etc., on peut transmettre au subconscient des messages qui finissent par faire partie de l'entité psychique de quelqu'un.

Quand on examine un poème, il faut tenter de voir si le poète a voulu simplement jouer avec des mots ou s'il a voulu faire passer un message. Souvent, un message qui serait tout à fait irrecevable dans une prose ordinaire et brutale lorsqu'il est exprimé sous la forme ésotérique d'un poème, devient clair pour l'initié, et pour l'initié seul. Bien des *prophètes* ont énoncé leurs prédictions sous une forme versifiée, non pas — comme le disent les sceptiques — parce qu'ils avaient peur de les écrire sous une forme prosaïque, mais parce que les initiés seuls pourraient en comprendre le sens profond. Ceux qui ne comprennent pas ricanent devant certains poèmes de prédictions célèbres. Il est évidemment plus facile de faire appel aux plus bas instincts de l'homme si l'on veut avoir un vaste auditoire. N'oublions pas que nous sommes actuellement sous le signe de Kali,

où l'on tient à réduire tout le monde au même dénominateur. On affiche le mépris le plus complet à l'égard de ce précepte élémentaire selon lequel les hommes ne sont pas tous égaux. Ils peuvent l'être aux yeux de Dieu, mais pas sur la terre. Une certaine propension égalitaire existe en effet de nos jours, en vertu de laquelle n'importe qui se croit l'égal des plus grands ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de traîner les plus grands, un Winston Churchill, un Roosevelt, par exemple, dans la boue.

Nous allons maintenant examiner un poème et tenter de voir quelle est sa signification profonde. Il s'agit d'un poème tibétain extrêmement célèbre: « Je n'ai pas peur. »

Je n'ai pas peur

*Par peur de la mort, j'ai bâti une maison
Et ma maison est celle de la vanité du vrai.
Maintenant je ne crains pas la mort.
Par peur du froid, j'ai acheté un vêtement
Et c'est le vêtement de la chaleur du dedans.
Maintenant je ne crains pas le froid.
Par peur de la misère, j'ai cherché la richesse,
Et glorieuse est ma richesse, septuple et sans limite.
Maintenant je ne crains pas la misère.
Par peur de la faim, j'ai cherché un aliment
Et mon aliment, c'est la méditation sur le vrai.
Maintenant je ne crains pas la faim.
Par peur de la soif, j'ai cherché de quoi boire
Et ma boisson est le nectar du juste savoir.
Maintenant je ne crains pas la soif.
Par peur de l'ennui, j'ai cherché un compagnon
Et c'est le vide éternel de la béatitude.
Maintenant je ne crains pas l'ennui.
Par peur de l'erreur, j'ai cherché une Voie
Et c'est la Voie de l'union transcendante.
Maintenant je ne crains pas l'erreur,
Je suis un Sage qui possède en toute plénitude
Les multiples trésors du désir et partout où je demeure,
Je suis heureux.*

Nous reviendrons bientôt sur le sens ésotérique de ce poème. En attendant, en voici un autre, également tibétain et qui, lui aussi, a un sens caché.

Contente-toi

*Mon fils, pour monastère, contente-toi du corps
Car sa substance est le palais de la divinité.
Pour professeur, contente-toi de l'esprit,
La connaissance du vrai étant le début de la sainteté.
Pour livre, contente-toi des choses extérieures
Car leur nombre est le symbole du chemin de la délivrance.
Pour te nourrir, contente-toi de l'extase
Car l'immobilité est la parfaite image de la divinité.
Pour vêtement, contente-toi de la chaleur du dedans
Car c'est de félicité que se vêtent les déesses voyageuses.
Compagnons, contentez-vous du renoncement
Car la solitude préside la divine assemblée.
Contre les ennemis en fureur, contente-toi de la fuite
Car l'hostilité est un voyageur égaré.
Contente-toi des démons quand tu médites sur le vide
Car les apparitions magiques sont des créations de l'esprit.*

Le poème suivant a été composé par le sixième dalaï-lama, homme très érudit. C'était un écrivain et un artiste. Souvent incompris, il a apposé sa marque sur la culture orientale. Il n'existe plus guère d'hommes de cette qualité, de nos jours.

Mon Amour

*Cher amour vers qui va mon âme,
Si nous nous unissions tous deux,
C'est la gemme la plus précieuse
Que m'aurait offert l'Océan.
J'ai rencontré ma belle amie
Sur la route un beau jour,*

*Turquoise du bleu le plus clair
 Que l'on prend, que l'on jette,
 Là-haut sur la plus haute branche.
 Beau fruit qu'on n'atteint pas,
 Telle est dans sa noble naissance
 Ma belle toute vive.
 Mon coeur est loin et les nuits passent.
 Le sommeil fuit, je lutte
 Et le jour ne m'apaise pas.
 Car sans vie est ma vie. Seul je demeure au Potala
 et je suis Dieu sur Terre
 Mais, chef des coquins dans la ville et menant grande orgie,
 Je ne veux pas errer très loin.
 Grue, prête-moi tes ailes,
 Je n'irai que jusqu'à Li Thang et m'en retournerai.*

Etudions le poème: *Je n'ai pas peur*. Il est l'oeuvre du grand Milarepa, qui l'a écrit pour transmettre certaines choses aux initiés. Voici une idée de ce qui est caché dans ce message:

*Par peur de la mort j'ai bâti une maison
 Et ma maison est celle de la vanité du vrai.
 Maintenant je ne crains pas la mort.*

Il existe plusieurs interprétations de ces vers. En fait, selon les croyances ésotériques, cela signifie que, même sur d'autres plans d'existence, on ne peut rester immobile sur une corde raide. On va de l'avant ou on tombe. On progresse ou on glisse en arrière. Il faut sans cesse se rappeler que, bien que nous soyons sur la terre, après notre mort nous renaissions dans un autre stade d'existence. Lorsque nous avons achevé ce que nous pourrions nommer le Stade Terrestre de l'existence, nous allons vers un autre cycle répondant à d'autres standards. Par exemple, dans notre cycle de vie, nous disposons d'un certain nombre de sens. Au stade suivant, nous aurons plus de sens, plus de moyens, etc., mais nous progressons. Nous n'allons jamais en arrière, sauf si nous avons fait preuve d'un manque d'énergie.

Ainsi, par peur de la mort sur le plan astral, j'ai bâti un corps, et mon corps avait le vide de la vérité. Avec la vérité je ne crains pas la mort. En d'autres termes, nous savons que, lorsque nous mourons à une certaine vie, nous continuons dans celle qui suit. La mort permanente n'existe pas. Qui dit mort, dit renaissance. Je vous le dis en toute sincérité, parce que je le sais. J'ai, en effet, grâce à un entraînement très spécial, pu visiter d'autres plans d'existence, généralement inaccessibles à ceux qui vivent sur le plan où nous sommes. Des précautions particulières doivent être prises par ceux qui vous guident, bien entendu, car les vibrations d'un être — et nous ne sommes que vibrations — ne sauraient, sans une aide, atteindre à l'accélération qui est nécessaire pour parvenir à ces plans plus élevés. L'expérience fut très pénible. C'était comme une lumière aveuglante, comme un passage au milieu de flammes plus qu'ardentes. Mais j'étais protégé.

J'ai constaté que, sur ce plan plus élevé, j'étais à peu près comme une limace comparée à une haute intelligence humaine. Les plus grands savants de ce monde n'échappent pas à cette comparaison. Nous devons progresser continuellement et, au terme de toute vie, il y a ce qu'on appelle la mort, qui nous permet de monter encore plus haut. La chenille est une créature qui rampe. Un jour, elle meurt. En apparence. En fait elle est devenue papillon et évolue dans un élément différent. Et le papillon vole tandis que la chenille se traîne sur le sol. Et la libellule. D'une mare stagnante sort un ver misérable, une larve.

Cette larve monte lentement, péniblement, sur quelque tige de jonc. Elle grimpe et s'accroche fermement. Puis elle ne bouge plus. Elle est morte et semble même se décomposer. Un jour, de cette coque vide sort un bruit léger d'éclatement, la coque s'ouvre. Il en sort une libellule, faible, lamentable. Elle étend ses ailes, devient bientôt ferme, irisée. Le soleil la réchauffe, la libellule s'élève dans l'air et disparaît.

Il en est ainsi de l'être humain. Le corps — que l'on peut comparer à une larve — meurt. De la dépouille émerge quelque chose qui s'élance plus haut, vers une nouvelle

vie. Ce qui me plaît tant chez les libellules, c'est qu'elles sont une promesse de vie éternelle, une affirmation qu'il existe quelque chose de plus que cette misérable enveloppe charnelle. Moi, cependant, je n'ai que faire de promesses, puisque j'ai fait l'expérience de la réalité. Revenons à notre poème:

*Par peur de la faim, j'ai cherché un aliment,
Et mon aliment, c'est la méditation sur le vrai.
Maintenant je ne crains pas la faim.*

Il s'agit, naturellement, de faim spirituelle, non pas physique. Celui qui doute ne sait comment faire, ne sait où aller pour obtenir le savoir. Celui qui doute est un être frustré, malheureux. « Par peur de la faim spirituelle, j'ai cherché la connaissance et j'ai médité sur le vrai et, connaissant la vérité, je n'ai plus eu faim. » Je vous le dis: même dans ces humbles petits chapitres, vous pouvez recueillir une semence de savoir. Or, d'une petite semence peut naître un arbre magnifique. J'essaie de semer le grain, j'essaie d'allumer une chandelle dans la nuit.

Il y a des siècles, l'humanité tout entière possédait ces notions, mais certains de ses éléments en firent mauvais usage. Vint alors l'âge de l'obscurantisme où le flambeau de la connaissance s'éteignit, où l'on brûla les livres, et l'homme s'élança dans des abîmes d'ignorance et de superstition. Nous entrons à présent dans une ère nouvelle où l'homme sera doté de pouvoirs additionnels. Je vais certainement me rendre impopulaire si j'ose dire, ou même murmurer que la bombe atomique n'est peut-être pas aussi néfaste qu'on peut le supposer. Quittons pour un moment le domaine de la poésie pour revenir à la réalité. L'humanité, à travers les âges, est allée en se détériorant. Quand nous voulons obtenir des animaux de bonne race, nous ne les laissons pas s'accoupler n'importe comment au risque de voir naître des espèces dégénérées. Les animaux sont choisis avec soin et élevés dans de bonnes conditions, souvent en vue de développer telle qualité particulière. Il en est de même des fleurs et des fruits. Si, au contraire, nous

négligeons ces animaux, si nous laissons nos arbres fruitiers à l'abandon et les laissons revenir à l'état de nature, tout ce que nous avons précédemment obtenu à force de soins ira en régressant et nous aurons des fruits de qualité inférieure, des animaux moins forts et moins beaux. Songez, par exemple, à la différence qui existe entre une belle pomme de verger et le fruit rabougri d'un pommier sauvage. Les humains sont semblables à ce dernier. Ils s'accouplent sans discrimination et ce sont souvent les plus imparfaits qui ont la descendance la plus nombreuse, alors que les spécimens les plus remarquables en intelligence ou en caractère n'ont pas d'enfants du tout. Souvent pour des raisons financières, d'ailleurs.

Il est fort possible que Mère Nature, qui doit en savoir long depuis le temps qu'elle existe, ait sa petite idée sur la manière dont les choses doivent se passer. Il est possible qu'elle ait prévu certaines radiations destinées à produire des mutations. Prenons un microbe. Une famille de microbes. Ils sont traités par la pénicilline. Beaucoup sont détruits, mais d'autres se transforment. Ils s'immunisent contre la pénicilline. Plus tard, non seulement ils seront immunisés, mais ils prospéreront dans le milieu pénicillinisé. Savons-nous s'il n'en va pas de même des humains? Nous sommes faits pour aller toujours plus haut et je crois fermement, d'accord en cela avec la pensée orientale, que nous devons avoir conscience de ces faits avant qu'ils ne se transmettent à des stades supérieurs d'évolution.

*Par peur de l'erreur, j'ai cherché une Voie
Et c'est la Voie de l'union transcendante.
Maintenant je ne crains pas l'erreur.*

Autrement dit, je ne savais quelle direction prendre. J'ai donc cherché dans les Sphères Supérieures, des éléments de connaissance. J'ai reçu une réponse et je n'ai plus peur de vivre dans l'erreur.

*Je suis un sage qui possède en toute plénitude
Les multiples trésors du désir, et partout où je demeure,
je suis heureux.*

Je suis sage d'avoir obtenu d'autres sources la révélation de ce qui sera et, par conséquent, sachant que la vie sur la terre ne dure dans l'infinité de la vie spirituelle de l'homme que le temps d'un battement de paupière, je puis me contenter de ce que j'ai. Ma peur est vaincue.

Milarepa était un grand sage. Il s'était retiré dans une grotte, au milieu des montagnes. On y venait le consulter et étudier avec lui. Ses disciples subvenaient à ses besoins élémentaires, balayaient son humble demeure, raccommodaient ses vêtements, préparaient ses repas et transmettaient ses messages. Des Occidentaux penseront: « Dispenser le savoir doit être une activité gratuite. Il n'est pas bien de faire payer ce que l'on enseigne. » C'est là pure stupidité et triste ignorance. En effet, quoi de plus naturel que de travailler pour obtenir ce qui vous est nécessaire? Et quoi de plus nécessaire que la vérité? Milarepa enseignait que le corps humain est un monastère dont les moines sont les divers pouvoirs du corps et de l'esprit.

*Car la substance du corps
est le palais de la divinité.*

Oui. La substance dont le corps est fait, la chair, l'argile, comme il vous plaît de la nommer, est la demeure du Super-Être, de l'âme, qui ne se trouve sur cette terre que pour y acquérir l'expérience des choses terrestres. A de plus hauts niveaux d'existence, on ne rencontre pas ceux que l'on déteste de tout son coeur. C'est sur terre qu'il est dit qu'on les rencontrera. Si vous êtes honnête vis-à-vis de vous-même, vous admettrez qu'il existe beaucoup de gens que vous n'aimez pas. Celui qui essaie de vous prendre votre travail, celui qui essaie de vous faire du tort, etc. Eh bien! tout cela fait partie de l'expérience que votre Super-Être est censé acquérir sur la terre et votre enveloppe terrestre, votre corps, est là pour le protéger, pour lui éviter les chocs, comme le ferait une maison. Quant à l'esprit, à l'intelligence, c'est le magasin où l'on conserve les données de la connaissance et du vrai, et sans le vrai on ne peut connaître la sainteté. Sainteté non pas au sens religieux,

mais dans son vrai sens qui est de reconnaître que le Super-Être, l'Adhyatma, est ce qui régit le corps, ce dernier n'étant qu'une marionnette. Milarepa poursuit :

*Contre les ennemis en fureur, contente-toi de la fuite
Car l'hostilité est un voyageur égaré.*

Ce qui signifie qu'il ne faut concevoir ni haine ni inimitié envers quiconque, ce qui serait la preuve que vous êtes sur la mauvaise voie, que vous êtes égaré. Vous ne pouvez rester immobile sur votre corde raide spirituelle. Il vous faut, soit aller de l'avant, soit revenir en arrière, car on ne tombe *jamais*, de cette corde raide spirituelle. Dans toutes les religions, on parle de damnation éternelle, d'éternel tourment. Ne le croyez pas. Surtout, ne le croyez pas ! Ce sont là des contes de bonne femme inventés par les prêtres de jadis. Contes assez semblables aux menaces d'une mère qui gronde son enfant. Aux temps anciens, les gens étaient un peu comme des enfants. Ils manquaient peut-être de la puissance de raisonnement qui s'est développée peu à peu, à travers les âges. Pour les aider à se bien conduire, les prêtres avaient donc recours à des menaces de punition, ils faisaient appel à la crainte du diable, comme une mère fait appel à la crainte du gendarme. Ce sont des choses qu'il ne faut pas croire. Il y a un Dieu. Quel que soit le nom que vous lui donniez, il existe. Et il est Dieu de Bonté. Il n'exige de l'homme aucune souffrance *éternelle*.

Certains d'entre nous, cependant, ont des souvenirs d'un autre ordre. Quelques uns — dont je suis — ont une connaissance véritable, et pas seulement des souvenirs. D'autres, au contraire, n'ont ni souvenirs ni connaissance et sont destinés à souffrir plus qu'ils ne devraient parce qu'ils n'apprendront pas les leçons du passé. Des habitants de la terre, neuf sur dix environ ne possèdent que la subconscience de la vérité. Un sur dix seulement est conscient. A en juger par ce que nous pouvons observer dans certains pays, on peut même douter de ce dixième de conscience !

Le Super-Être, ou Adhyatma, est, bien entendu, tota-

lement conscient. Il le faut, sinon cette moyenne de neuf sur dix ne serait pas atteinte. L'Adhyatma n'est pas réservé à un seul corps. Il existe différents systèmes d'utilisation du Super-Être. Nous allons brièvement les répertorier.

Certaines personnes naissent membres d'un groupe. Ainsi, une jeune fille née sur la terre peut être tout à fait perdue sans ses frères, ses soeurs et ses parents. Elle semble ne vraiment exister que lorsque toute la famille est réunie. La mort creuse un terrible fossé alors que, lorsqu'un des membres de la famille se marie, il revient toujours à sa famille. On pourrait les comparer aux marionnettes toutes contrôlées par le même Adhyatma.

Des jumeaux, des quadruplés sont souvent, eux aussi, contrôlés par un même Adhyatma. Tout se passe comme si les Guides d'autres Plans d'existence savaient que le cycle dans lequel nous sommes touche à sa fin et qu'un autre doit advenir. Ils semblent amener des êtres destinés à travailler en groupes sous la direction d'un Super-Être pour chaque groupe. Un peu comme cela se passe dans les dictatures communistes, où une certaine quantité de gens sont réunis sous la direction d'un seul superviseur et tous les superviseurs sous la direction d'un superviseur plus ancien, et ainsi de suite. On voit souvent des groupes d'oiseaux tournoyant à l'unisson comme s'ils étaient commandés comme un seul. Et c'est en effet ce qui se passe, de même qu'une colonie de fourmis est dirigée par un seul Super-Être, et que c'est un seul Super-Être qui commande à une ruche d'abeilles.

Les êtres plus éclairés, plus évolués dépendent d'un système différent. Et cela donne à réfléchir. Expliquons-nous.

Il existe beaucoup de mondes comme la Terre, régis par ce que nous nommerons d'un terme musical: des harmoniques. Appelons Terre D le monde où nous sommes. Mettons qu'il y ait aussi les Terres C, B, A et E, F, G, par exemple. Toutes ces Terres sont similaires et on les nomme des univers, ou mondes *parallèles*.

Un Adhyatma évolué et qui se rend compte qu'un seul petit corps terrestre ne saurait suffire à ses possibilités édu-

catrices, peut contrôler à la fois plusieurs marionnettes dans des mondes différents. Dans le monde A, par exemple, le petit Jean est peut-être un génie, tandis que dans le monde F, le petit Pierre est complètement idiot. Un Adhyatma très expérimenté contrôlera jusqu'à neuf marionnettes, ce qui équivaut à vivre neuf vies différentes et, par conséquent, accélère d'autant l'évolution. Nous nous sommes étendus sur ce sujet dans le chapitre II.

Un des divers sujets abordés dans le présent chapitre était l'usage de la forme poétique, rythmée, dans l'expression des choses ésotériques réservées aux seuls initiés. L'incantation a, de tout temps, servi à faire pénétrer dans le subconscient les formules de Vérité qui peuvent mener l'homme vers une vie plus pure. Voici la Confession à Maat, telle qu'elle est consignée dans le Livre des Morts des anciens Égyptiens et que vous pouvez répéter chaque soir avant de vous endormir.

Confession à Maat

Hommage à Toi, ô grand Dieu, Maître de toute Vérité. Je suis venu à Toi, ô mon Dieu, et je suis venu ici pour prendre connaissance de Tes décrets. Je suis en harmonie avec Toi et avec Tes lois qui existent avec Toi en cette Chambre de Maat. C'est dans la Vérité que je viens me fondre en Toi et Maat est en mon esprit et mon âme.

Pour Toi j'ai détruit la méchanceté

Et n'ai pas fait de mal aux humains.

Je n'ai pas opprimé les membres de ma famille.

Je ne me suis pas lié avec des gens sans valeur.

Je n'ai pas recherché les honneurs,

Je n'ai réduit personne en esclavage,

Je n'ai frustré personne de ses biens,

Je n'ai affamé personne,

Je n'ai fait pleurer personne,

Je n'ai fait souffrir ni homme ni animal,

J'ai donné juste poids aux boisseaux,

*Je n'ai pas empiété sur le champ du voisin,
J'ai laissé l'eau couler lorsqu'il le fallait,
Je n'ai pas éteint le feu lorsqu'il devait brûler,
Je n'ai pas repoussé Dieu dans Sa Manifestation.*

*Je suis Pur! Je suis Pur! Je suis Pur!
Ma pureté est la pureté de la Divinité dans le Temple Saint.
AUSSI, LE MAL NE DOIT PAS M'ARRIVER EN CE
MONDE,
CAR MOI-MÊME, CHÉTIF, CONNAIS LES LOIS DE
DIEU, QUI SONT DIEU.*

Voici maintenant une prière que j'ai composée et que vous pouvez répéter trois fois chaque matin.

Laisse-moi aujourd'hui vivre ma vie de tous les jours en la manière prescrite, contrôle et dirige mon imagination.

Laisse-moi aujourd'hui vivre ma vie de tous les jours en la manière prescrite, règle mes désirs et mes pensées pour que je sois purifié.

Laisse-moi, aujourd'hui et tous les jours, diriger mes pensées et mon imagination avec fermeté sur la tâche qui doit être accomplie, pour qu'elle se réalise avec succès.

En tout temps je vivrai ma vie jour après jour, en contrôlant mon imagination et ma pensée.

Pour terminer, je vous livre cette prière que j'ai composée et qu'on doit dire trois fois, chaque soir, avant de s'endormir.

Garde-moi des mauvaises pensées. Garde-moi de la noirceur du désespoir. Au temps de ma misère, fais briller pour moi une lumière dans l'obscurité qui m'environne. Que chacune de mes pensées soit bonne et pure. Que chacun de mes actes soit bon aux autres. Que mes pensées soient positives

afin que mon esprit soit plus fort. Je suis le maître de ma Destinée. Ce que je pense aujourd'hui, je le serai demain. Ecarte donc de moi toutes pensées mauvaises; toutes pensées qui pourraient nuire à autrui. Que mon Esprit s'élève en moi afin que je puisse m'acquitter aisément de la tâche qui m'est dévolue.

Je suis le maître de ma Destinée. Ainsi soit-il.

Un monde que nous devons tous visiter

Une pluie fine se mit à tomber, lavant doucement les ardoises couvertes de suie du vieux bourg. Pareille aux larmes d'une jeune veuve, elle tombait du ciel gris et pianotait sur les poubelles. Au gré de la brise du soir, elle dansait le long des rues, frappant légèrement aux fenêtres et donnant à boire au feuillage desséché des arbres malingres encastrés dans les trottoirs en béton. Les phares des voitures se reflétaient sur la chaussée glissante. Les pneus chuintaient sur la fine couche d'eau qui recouvrait la surface mal drainée. La pluie, en grosses gouttes, s'écoulait dans la gouttière cassée pour tomber sur les marches de pierre usée.

Des passants se hâtaient, maudissant le temps, remontant leurs cols et tenant bien droit leurs parapluies. Ceux que l'averse avait pris au dépourvu s'abritaient sous des journaux dépliés. Un chat rasa les murs avec précaution. Il sautait par-dessus les flaques d'eau et, miraculeusement, retombait sur les coins les plus secs. Fatigué ou simplement parce qu'il avait atteint son gîte, le chat promena autour de lui un long regard circonspect, puis se glissa par une fenêtre entrouverte.

Du coin de la rue déboucha une silhouette frêle et pressée. C'était une femme en imperméable noir qui s'abritait sous un noir petit parapluie.

S'arrêtant un instant sous un réverbère, elle vérifia une fois de plus le nom de la rue et le numéro, puis reprit sa course, s'approchant de temps à autre pour lire les numéros sur les portes. Enfin, avec une exclamation de soulagement, elle s'arrêta devant une maison qui faisait l'angle de la rue. Hésitante, elle l'examina. C'était une petite maison bien médiocre. La peinture de la porte était toute cloquée, comme recuite par le soleil. Le cadre des fenêtres avait besoin d'un bon badigeon et la maçonnerie en avait vu de dures! Cependant, quelque chose lui disait que c'était une maison *heureuse*.

Sans plus hésiter, elle gravit les trois petites marches de pierre et frappa timidement à la porte. Un bruit de pas se fit bientôt entendre et la porte s'ouvrit avec un léger grincement.

« Mme Ryan? » s'enquit la visiteuse.

« Oui, c'est moi. En quoi puis-je vous être utile? Mais ne restez pas sous la pluie, entrez donc! » répondit la femme.

Reconnaissante, l'arrivante referma son parapluie et entra. Tandis que Mme Ryan lui prenait son manteau, la petite femme frêle la regardait.

Elle vit une personne d'un certain âge, maigre, au visage plein de bonté et aux mains usées par les travaux. Une femme qui, comme sa maison, en avait vu de dures. Les meubles étaient propres, mais marqués par le temps et le linoleum commençait à s'écailler. La petite femme frêle sortit brusquement de sa rêverie: « Oh! excusez-moi! Je ne me suis pas présentée. Je suis Mme Harvey. C'est Mme Ellis qui m'a parlé de vous. J'ai *désespérément* besoin d'aide! »

Mme Ryan la fixa gravement. « Venez vous asseoir au salon, Mme Harvey. » Elle la conduisit dans une petite pièce qui donnait sur la rue.

Mme Harvey s'enfonça dans un confortable fauteuil. Au bout d'un moment, elle dit: « Il s'agit de Fred, mon mari. Il est mort il y a cinq semaines et il me manque tant! »

Elle se mit à pleurer, fouilla dans son sac, en tira un mouchoir et tenta inutilement de sécher ses yeux remplis de larmes.

« Allons, allons, dit affectueusement Mme Ryan. Pleurez un peu, cela vous soulagera. Je vais vous faire une tasse de thé; vous vous sentirez mieux. » Quittant rapidement la pièce, elle se rendit dans la cuisine et l'on entendit bientôt un bruit de tasses remuées.

« Je viens de traverser des moments terribles, disait un peu plus tard Mme Harvey, installée devant une tasse de thé. Mon mari et moi, nous nous aimions et voilà qu'il y a cinq semaines, une explosion s'est produite à l'usine et il a été tué sur le coup. Ce fut atroce! Toutes les nuits je sens qu'il essaie de communiquer avec moi, de me dire quelque chose. » Elle s'arrêta, tordant son mouchoir, se mordant la lèvre... « Mme Ellis m'a dit que vous pouviez communiquer avec les disparus. Je ne sais pas quelle somme vous demandez, mais je voudrais tellement avoir des nouvelles de Fred! »

« Ma chère petite, répondit la femme âgée à la jeune veuve angoissée, tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous en remettre à Dieu. Parfois je reçois des messages de ceux qui ont quitté cette vie. Parfois c'est le silence total. Seuls quelques grands initiés ont en permanence le don de télépathie et d'extra-lucidité. Si je peux vous aider, ce sera par la volonté de Dieu. Si je ne peux rien pour vous, ce sera aussi par la volonté de Dieu. Quant à mes prix — elle fit un geste pour montrer la pièce — ai-je l'air de demander des prix exorbitants et de vivre dans le luxe? » Elle soupira et ajouta: « On pourrait construire une machine qui permettrait au Visible et à l'Invisible de communiquer comme on communique par téléphone avec un pays étranger, mais cela n'intéresse pas l'industrie... Parlez-moi de votre mari. Avez-vous un objet lui ayant appartenu, pour que je puisse communiquer avec lui? »

Beaucoup plus tard Mme Harvey, souriante et réconfortée, prenait congé. « Maintenant, je sais qu'il y a médium et médium. Certains sont de véritables escrocs. Je l'ai appris à mes dépens. Certains font naître en vous des espoirs

qu'ils ne sont pas en mesure de réaliser. Vous, ce n'est pas la même chose. Merci mille fois, Mme Ryan. »

Refermant doucement la porte derrière Mme Harvey, la vieille voyante murmura: « Seigneur, Seigneur! Si nous pouvions supprimer tous ces imposteurs et travailler sérieusement, comme ce serait facile de communiquer! »

Elle revint au salon et rangea lentement le service à thé. Elle réfléchissait à une séance à laquelle elle avait, un jour, assisté.

Les magasins avaient fermé de bonne heure. On était à la fin de la semaine et les portefeuilles étaient vides. Les provisions étaient presque épuisées, le lendemain étant grand jour d'achats. Les magasins, donc, avaient fermé de bonne heure et, de la grande ville affluaient les employés de bureau, les comptables, les dactylos et les vendeuses. Des flots d'humanité prenaient d'assaut les guichets des stations de métro, s'engouffraient dans les escaliers mécaniques, se répandaient dans les couloirs pour former, finalement, une masse compacte le long des quais. Du fond du tunnel, un grondement se répercutait, annonçant l'arrivée du train. La lumière tremblotante de la lanterne troua l'obscurité et un remous se produisit dans la foule. Les plus forts avancèrent, bousculant les plus faibles. Le train ralentit et s'arrêta dans un soupir de freins. La foule se rua dans les voitures. Le bruit sourd des portes caoutchoutées, le souffle des compresseurs pneumatiques diminuant la pression pour relâcher les freins, et le train s'éloigna en accélérant, tandis qu'un nouveau flot de travailleurs se déversait, comme un troupeau de moutons, sur le quai qui venait de se vider.

Enfin la cohue diminua. Les trains se firent plus rares. C'était l'heure où les travailleurs arrivent chez eux. Plus tard, ce serait un autre flot, allant en sens inverse: celui des personnes se rendant au théâtre ou au cinéma. Bientôt

les Belles de Nuit feraient leur apparition, flânant dans l'ombre des portes ou postées sous la lumière crue des réverbères. Les policiers commenceraient leur tournée dans les quartiers commerçants, jetant un coup d'œil par les portes entrouvertes, à l'affût des activités mystérieuses ou illégales! Dans les banlieues éloignées, les familles finissaient de dîner et s'apprêtaient à passer la soirée devant leur poste de télévision...

Au bas de la route, des groupes de trois ou quatre personnes se dirigeaient vers une vieille bâtisse, un peu en retrait comme une dame digne qui ne veut pas se mêler au troupeau. Devant la façade, la haie vive était négligée, mal taillée. Elle ressemblait à un clochard. Au-dessus du portique, une seule ampoule nue envoyait une faible lumière, à travers un écran de mouches mortes et d'insectes brûlés.

Un visage se montra à une fenêtre du premier étage. Quelqu'un observait la route, évaluant le nombre de personnes qui arrivaient. Puis le visage disparut derrière un rideau rapidement baissé. Bientôt les gens se rassemblaient devant le portique. On saluait les amis; on regardait les nouveaux venus avec une curiosité malveillante.

La porte s'ouvrit. Une grande et robuste femme apparut, harnachée de rangées de perles fausses. Se frottant les mains comme avec une savonnette, elle accueillit le groupe avec un radieux sourire. « Les Esprits m'ont prévenue que nous aurions, ce soir, un nombre record. Donnez-vous la peine d'entrer... » Elle s'écarta pour leur faire place. « Déposez vos offrandes ici, » dit-elle en montrant une coupe, sur une étagère. Un billet accompagné de quelques pièces d'argent y avait été préalablement déposé, en indication du montant minimum des offrandes attendues. Sous le regard vigilant de la femme, les membres de la congrégation fouillèrent leurs poches et leurs porte-monnaie. La coupe fut vite remplie.

« C'est bien, dit la femme. Il ne faudrait pas que nos amis les Esprits puissent penser que leurs efforts ne sont pas reconnus, n'est-ce pas? D'ailleurs, plus nous donnons et plus nous recevons! » ajouta-t-elle d'un air satisfait.

Le petit groupe passa dans une grande salle où s'élevait

une estrade. Ils s'installèrent sur des chaises inconfortables, disposées au hasard, ne laissant aux nouveaux que les places du fond.

L'hôtesse avança lourdement vers l'estrade et prit place au centre, en jouant nerveusement avec ses bracelets. Une grande bringue apparut, s'assit devant un harmonium à demi dissimulé. Elle se mit à jouer les premières mesures d'un hymne. « Pour nous mettre dans l'ambiance! dit l'hôtesse. Puis nous nous mettrons au travail. »

Au bout de quelques instants, l'hôtesse frappa dans ses mains. « Stop! Stop! les Esprits attendent! » Les derniers accords d'harmonium s'éteignirent. Il y eut un remuement de chaises et des piétinements. Les lumières baissèrent, puis s'éteignirent complètement pour être remplacées par une sorte de lueur tamisée qui entourait toutes choses d'un halo mystérieux.

Sur son estrade, l'hôtesse faisait des mines. « Oh! Messieurs les Esprits! dit-elle en minaudant. Attendez, attendez! Pas tous à la fois! Chacun parlera à son tour! » Et, se tournant vers son public: « Ils sont nombreux à vouloir parler, ce soir. Et ils sont impatients. Beaucoup d'entre vous vont recevoir un message! »

Pendant quelques minutes elle se contorsionna en poussant de petits cris, comme si on la chatouillait. Puis: « Ils se sont suffisamment amusés. Passons aux choses sérieuses. » Regardant autour d'elle, elle demanda brusquement: « On demande une Mary. Y a-t-il parmi vous une Mary qui ait perdu un être cher ces temps-ci? »

Une main hésitante se leva. « J'ai perdu mon beau-père il y a six mois, dit une jeune femme inquiète. C'était un grand malade. Je suis sûre que ç'a été un soulagement pour lui de partir. »

L'hôtesse hocha la tête. « Il me prie de vous dire qu'il est heureux maintenant et qu'il s'excuse de vous avoir donné autant de peine. » La jeune femme inquiète se rassit et murmura quelque chose à l'oreille de son compagnon.

« Smith, appela l'hôtesse. J'ai un message pour Smith. On me demande de vous dire de ne pas vous faire de mauvais sang. Tout se passera bien. Vous comprenez ce que

je veux dire, je suppose. Je ne peux pas être plus explicite dans une réunion comme celle-ci, mais vous devez savoir ce dont il s'agit. » Dans les premiers rangs, un jeune homme fit un signe d'acquiescement.

« Les Esprits sont en pleine forme, ce soir. Ils ont beaucoup de messages pour vous. Je ne suis qu'un téléphone, vous le savez. Je ne fais que transmettre les messages de nos chers disparus, qui sont cependant avec nous par l'esprit! Attendez! Attendez! Ils me disent de faire appel à votre générosité pour que cette salle puisse être remise à neuf. Les Esprits n'aiment pas se manifester dans un décor indigne d'eux. J'espère que vous voudrez bien contribuer à cette noble cause! Mademoiselle Jones, voulez-vous faire passer la coupe dans l'assistance? Merci! »

Affirmons tout de suite qu'il est très possible, sous certaines conditions, de recevoir des messages des trépassés. Affirmons aussi, avec autant de force, que ceux qui ont quitté ce monde ont une tâche à remplir. Ils ne restent pas oisifs, à attendre, comme une bande de jeunes au coin d'une rue, qu'on leur donne l'occasion de parler. La plupart des messages sont des faux qui proviennent, soit des *esprits élémentaires*, soit de prétendus médiums.

Nous allons parler, tout d'abord, des quelques grands dangers que présentent l'occultisme, la métaphysique et tout ce qui se rattache à cette classification. Naturellement, il n'y a aucun danger à pratiquer l'occultisme, lorsque c'est de façon désintéressée, mais c'est à quelque chose de tout différent que je fais allusion.

L'un des plus grands dangers tient dans le fait qu'il existe toutes sortes de déséquilibrés, de cinglés, de faibles d'esprit et de gens qui se prennent pour Napoléon ou pour Cléopâtre. Or, il est regrettable que les instables de ce genre soient attirés par l'occultisme comme des mouches par la confiture, et plus ils sont déséquilibrés, plus ils font

de tort à ceux qui s'efforcent de faire sérieusement leur travail.

Comprenez-moi bien. L'occultisme est une chose naturelle, qui n'a rien de mystérieux. C'est simplement l'utilisation de pouvoirs que presque tous nous possédons et dont, presque tous, nous avons oublié l'usage.

Prenons une personne ordinaire, dans la moyenne, qui sera notre point de repère, notre point de référence. Une personne moins intelligente, nous la considérerons comme au-dessous de la moyenne et le malade d'un hôpital psychiatrique comme très au-dessous de la moyenne. Les sub-normaux, ceux qui sont au-dessous de la moyenne, ne retiennent pas notre attention. Mais ceux qui possèdent des dons supérieurs à ce que nous considérons comme la moyenne, sont des paranormaux. Les personnes douées de facultés occultes sont paranormales. Elles ont des dons qui ne sont pas développés chez la personne moyenne.

Un sauvage possède un odorat très développé et souvent une grande acuité visuelle. Ses organes sensoriels sont infiniment plus développés que ceux d'une personne dite civilisée. La personne civilisée possède virtuellement les mêmes possibilités de développer son odorat et sa vue, mais les conditions de notre vie prétendue civilisée font qu'un odorat exercé, une grande acuité visuelle sont des inconvénients plutôt que des avantages. Si vous entriez dans un restaurant avec un odorat de sauvage, vous tomberiez asphyxié par la puanteur.

Une personne douée de pouvoirs occultes n'a donc rien à voir avec un magicien. C'est simplement une personne qui a développé des qualités que nous possédons tous. Ainsi nous avons tous des muscles, mais l'haltérophile les a beaucoup plus développés que la vieille dame qui passe toute sa journée sur une chaise. Un chanteur a des cordes vocales plus exercées qu'un homme qui vit en solitaire et n'a jamais l'occasion de parler en public. Pourtant, tous ont des muscles et des cordes vocales, mais à des stades de développement différents.

L'une des lois les plus importantes de l'occultisme, c'est de ne pas se laisser aller à l'exhibitionnisme, de ne

pas transformer l'exercice des pouvoirs occultes en spectacle de cirque. Combien de fois avons-nous entendu des propos du genre de: « Oh! j'ai rencontré aujourd'hui un homme extraordinaire. Le matin, il vend des oignons d'Espagne, l'après-midi des sous-vêtements de femme et, le soir, il fait des démonstrations de ses pouvoirs occultes. Il est merveilleux! Il peut se tenir en équilibre sur un doigt tout en buvant une tasse de thé »? Combien de fois, d'autre part, avons-nous rencontré de ces pauvres types, tellement seuls, tellement oubliés par le monde qu'ils ressentent le besoin de dire: « Je viens de lire un livre sur l'occultisme. Maintenant, je suis à la page et vous allez voir ce que vous allez voir »? Dans la journée, l'homme continuera d'exercer son métier de démarcheur ou d'humble employé. Puis, le soir venu, il s'enfermera dans sa chambre, s'enveloppera de mystère, fera les yeux blancs, poussera des soupirs et d'étranges grognements, se livrera à quelques tours de magie tels qu'on en voit dans les music-halls et prétendra avoir fait le voyage astral. En fait, il aura probablement fait un dîner trop lourd et il aura eu un cauchemar. Eh bien! ce genre d'hommes sont de véritables fléaux, un vrai danger pour l'occultisme et pour eux-mêmes. Tous ces cinglés, qui font leur petit numéro et appellent cela de l'occultisme, le paieront cher: ils devront revenir sur cette terre au lieu de s'élever plus haut, et c'est là une punition qui vaut la peine qu'on y réfléchisse.

Il existe en Inde une secte qu'on appelle les Fakirs. Ils prétendent être de saints hommes, voyagent à travers l'Inde et ne dédaignent pas de courir après les jolies femmes. Par ailleurs, ils connaissent un ou deux tours de prestidigitation et possèdent quelques notions d'hypnotisme. Personnellement, quand j'ai envie d'assister à ce genre de représentation, je préfère aller dans un bon théâtre de variétés, plutôt que de rester debout au soleil à regarder un individu minable essayant d'hypnotiser un public de gogos. Ce spectacle n'a, pour moi, rien de spirituel. Tout au contraire. Le numéro de la corde indienne, par exemple, est une simple question d'hypnotisme. J'affirmerai même que les vrais Maîtres, les véritables Gurus, sont en mesure de réaliser le *numéro* de la

corde indienne sans avoir recours à l'hypnotisme, en utilisant des pouvoirs parfaitement *naturels*.

J'ai, pour ma part, assisté à des phénomènes de lévitation. La lévitation, elle non plus, n'a rien de mystérieux. C'est une question d'opposition de champs magnétiques. Prenez deux aimants, de préférence deux barres aimantées. Si vous en tenez un dans chaque main et que vous les faites se rencontrer, ils se heurteront avec un bruit métallique, un point, c'est tout. Mais si vous inversez les pôles de l'un, c'est-à-dire si vous présentez le pôle sud là où précédemment il y avait le pôle nord et que vous rapprochiez vos deux barres aimantées, au lieu de s'attirer, elles se repousseront avec force.

Autre exemple: prenons une sorte de bobine d'induction que nous relierons à une batterie ou au secteur et laissons tomber un anneau d'aluminium sur la partie protubérante qui part de l'intérieur de la bobine; branchons maintenant le courant. L'anneau semble défier la pesanteur et flotte dans l'air. Si vous doutez de ce phénomène, consultez n'importe quelle brochure scientifique ou assistez à une démonstration. Mais revenons à des choses plus sérieuses.

La lévitation modifie notre propre attraction magnétique de telle sorte que notre poids diminue. En Angleterre, il y a environ 60 ans, vivait un jeune homme du nom de Home. Il fit une célèbre démonstration du phénomène de lévitation dans une maison de campagne anglaise. De nombreux savants du monde entier assistèrent à cette séance, mais parce qu'elle allait à l'encontre des lois qu'ils avaient formulées, ils n'en donnèrent pas un compte rendu objectif. Au Tibet, en Chine (la Chine d'avant le communisme) et au Japon (avant que les soldats américains ne l'envahissent), la lévitation et d'autres phénomènes similaires étaient assez courants; ils n'eurent jamais le caractère de numéros de cirque, mais celui d'expériences destinées à des étudiants authentiques et sincères.

Soyons donc de vrais occultistes et ne manquons jamais de soupçonner quiconque se tient en équilibre sur un doigt ou présente quelque autre insanité du genre que seules les personnes dénuées de tout pouvoir occulte et de confiance

en soi se permettent de présenter à des publics de naïfs. Le véritable occultiste ne donne jamais de preuves de sa compétence, à moins qu'il n'ait de très bonnes raisons pour le faire.

Il y a aussi les voyantes de seconde catégorie. Les Dinah Dripdry! Cette brave Dinah Dripdry frotte les parquets plusieurs heures par jour. Quand elle a terminé sa journée, elle rentre péniblement chez elle où elle se drape dans des tissus exotiques. Elle s'entoure la tête d'un mouchoir de soie façon turban. La pièce où elle se tient est plongée dans la pénombre pour que les clients ne voient pas à quel point elle est sale. Dinah Dripdry s'est procuré une superbe boule de cristal. Elle l'a artistement disposée devant un bougeoir. Satisfaite du décor, elle s'installe dans son vieux fauteuil et attend la clientèle. Elle ne tarde pas à venir, car elle a fait dans le quartier une publicité de bouche à oreille. Le client entre. Elle le fait asseoir en face d'elle et le dévisage longuement, puis elle le fait un peu parler. Les gens sont si heureux d'entendre le son de leur voix qu'ils ne se font guère prier et vous en racontent plus que vous avez besoin d'en savoir! Aussi, Dinah Dripdry n'a plus qu'à regarder dans sa boule de cristal, et, comme elle n'y voit rien si ce n'est sa propre image, il lui suffira de répéter d'une voix lointaine ce que le client vient inconsciemment de lui révéler sur sa propre personne. Elle acquiert ainsi à peu de frais une réputation de prophétesse.

Son client ne se souvient généralement pas lui avoir dit quoi que ce soit et c'est sans murmurer qu'il se sépare de son argent. Dinah Dripdry ne saurait en aucun cas être une voyante, car le simple fait de recevoir de l'argent pour ses bons offices lui ôterait immédiatement tous ses pouvoirs... si tant est qu'elle en ait jamais eu!

Une voyante normalement constituée ne peut pas être voyante vingt-quatre heures par jour. Elle peut se trouver en état d'extralucidité à un moment tout à fait inopportun et ne plus l'être lorsque, au contraire, les circonstances l'exigeraient. Or, si vous êtes voyante professionnellement, vous ne pouvez pas dire à votre client: « Je ne suis pas dans un de mes bons jours, revenez une autre fois. » Toutes les Dinah

Dripdry du monde ont besoin de gagner de l'argent pour vivre et quand elles ne voient rien dans leur boule de cristal — ce qui est généralement le cas — elles inventent.

Vous non plus n'êtes pas toujours en pleine forme. Il est des jours où vous n'arrivez pas à vous concentrer. Il en va de même pour la voyance.

Il est un autre point sur lequel je tiens à vous mettre en garde. Sachez que personne ne peut rien sur le corps astral d'un autre. Vous rencontrerez peut-être de ces gens qui vous diront, avec un gros rire: « Je vous tiens! Je vous ai rencontré dans l'astral, la nuit dernière, et j'ai maintenant barre sur votre corps astral! » Si jamais quelqu'un vous tient de pareils propos, le mieux est d'appeler une ambulance et de faire conduire la personne dans un confortable cabanon! En effet, dans l'astral, rien ne peut vous arriver. Personne ne peut vous faire le moindre mal, et la seule chose dont il faille avoir peur, c'est, justement, d'avoir peur. La crainte est comme un acide corrosif répandu sur le mécanisme d'une montre. Elle ronge. Elle corrompt. Tant que vous n'aurez pas peur, rien ne peut vous arriver. Aussi, je le répète: si quelque imbécile prétend pouvoir vous contrôler par la voie de l'astral, emmenez-le chez un psychiatre ou appelez la police...

Il n'est pas non plus possible, sauf sous certaines conditions et dans certaines circonstances, d'hypnotiser une personne contre sa volonté. Bien sûr, ceux qui ont été initiés au Tibet — et seulement au Temple des Profonds Mystères — en sont capables, et le font si les raisons qui les y poussent sont impératives. Encore ont-ils été initiés de telle sorte qu'ils ne peuvent hypnotiser autrui que pour son bien et dans des circonstances exceptionnelles.

Si quelqu'un vous fixe et essaie de vous hypnotiser à votre tour, fixez un point entre ses deux yeux et, s'il n'est qu'un amateur, c'est lui qui sera hypnotisé. Vous n'avez rien à craindre. L'occultisme est chose aussi naturelle que de respirer, de prendre un livre ou de faire un pas. Vous pouvez marcher en toute sécurité, à moins d'être maladroit ou étourdi: vous pouvez alors glisser sur une peau de banane! Mais ce sera votre faute et non celle de la marche.

Je dirai même que l'occultisme est moins dangereux que la marche, car, en occultisme, il n'y a pas de peau de banane!

Il est, bien entendu, difficile de raisonner quelqu'un, car, dans toute bataille entre l'émotion et la raison, c'est toujours l'émotion qui gagne.

Prenons une personne qui habite dans un appartement situé au dixième étage d'un immeuble. Les balcons de l'immeuble ont des garde-fous un peu branlants, qu'un bon choc ferait tomber, mais nous nous sentons en sécurité parce que les garde-fous existent. Supposons qu'on les retire; nous aurions subitement peur de tomber et nous serions pris de vertige. Nous devons avoir continuellement à l'esprit cette notion que dans toute bataille entre l'émotion — ou le sentiment — et la raison, c'est le sentiment — ou l'émotion — qui l'emporte. Or, le sentiment a rarement raison! Aussi, devons-nous nous efforcer de nous rapprocher du Nirvana, qui est la maîtrise des sentiments et permet à notre raison de s'exercer librement.

Je vous ai mis en garde contre les prétendus maîtres ès occultisme. La seule personne qui soit qualifiée pour enseigner les sciences occultes est celle qui a fait ses études dans un centre réputé. Je puis, par exemple, vous montrer des papiers certifiant que j'ai étudié à l'Université de Tchoung-King et que j'y ai obtenu mon diplôme de médecine. Ces papiers font foi de ce que je suis un lama du monastère du Potala, à Lhassa. Il est évident que je ne m'amuserai pas à montrer ces papiers à tout venant, rien que pour satisfaire sa curiosité, ou pour répondre à un pari, comme on m'a si souvent demandé de le faire. Mais mes élèves ont vu ces papiers et ils en témoignent dans la préface d'un de mes livres.

Vous n'iriez pas chez un charlatan qui, pour faire disparaître vos douleurs, vous donnerait un coup de maillet sur la tête, sûr moyen de vous assommer et, par conséquent, de vous rendre insensible à vos douleurs. Vous iriez chez un médecin qualifié. De même, n'allez pas chez un charlatan de la science occulte. Il entend des voix, dit-il? Eh bien! le fait d'entendre des voix est le plus souvent signe de dérangement mental.

Certains êtres qui ont quitté cette terre sont particulièrement évolués et, par conséquent, se sont rendus dans les sphères élevées. En ce cas, seul un médium doué de facultés médiumniques particulièrement puissantes peut établir le contact avec eux. S'il en est ainsi, c'est que cet être défunt est passé dans une autre zone de temps, qui ne se compte plus en heures, comme sur cette terre, mais en milliers ou en millions d'années-lumière dans l'avenir! Très souvent, les médiums manquant d'expérience sont trompés par ces êtres connus sous le nom d'Esprits élémentaires. Nous devrions peut-être préciser le sens de ce terme.

On nourrit souvent des idées assez bizarres sur ces êtres que sont les Esprits élémentaires. On les confond parfois avec les âmes des humains. Or, il s'agit de tout autre chose. Les Esprits élémentaires miment les humains à la manière des singes, c'est pourquoi le médium moyen s'y laisse prendre. Les Esprits élémentaires ne sont pas non plus de mauvais esprits: ils sont simplement des formes nées de la pensée, engendrées par une constante répétition. Par exemple, une personne qui s'enivre constamment donne naissance à des phantasmes et son excès d'énergie n'étant plus dominé, il fera surgir des images. Des images d'éléphants roses, de lézards géants, ou Dieu sait quoi! C'est ce qu'on appelle des Esprits élémentaires.

Comme nous l'avons dit, chaque cycle d'évolution est constitué par ceux qui quittent ce cycle et ceux qui y entrent. L'ensemble donne un mouvement comparable aux vagues. C'est en effet une *vague de vie* composée d'âmes vivantes ou Super-Êtres. Et chacune de ces vagues apporte sa contribution à l'Évolution. Elle laisse sa marque. Ainsi le diplômé d'Oxford laissera une empreinte différente de celle du diplômé de Yale et un garçon sorti d'une maison de redressement, une autre empreinte encore. Au fur et à mesure que cette vague de vie s'éloigne, son souvenir émerge comme une force statique et, comme beaucoup d'êtres y sont impliqués, cette force se transcende en ce qui devient, sur le plan astral, une véritable créature.

Ces créatures qui ont été formées, puis abandonnées, par les vagues successives ou cycles d'évolution sont douées d'une

certaine forme de matérialité, mais il leur manque ce que l'on pourrait appeler *l'étincelle divine*. Il leur manque l'intelligence et elles ne sont capables que de mimer ou de reproduire les concepts qui, à un moment donné, ont pénétré leur conscience. Il est possible, avec un peu de patience, d'apprendre à un perroquet quelques mots qu'il ne comprend pas nécessairement. Il se contente de répéter un concept sonore. De même, les Esprits élémentaires reproduisent un concept cybernétique.

Pour ceux que le sujet intéresse, j'ajouterai que les Esprits élémentaires se divisent en beaucoup de types différents, comme on trouve, chez les humains, des races différentes. Mais on peut compter quatre types principaux, rattachés à la représentation astrale de la Terre. C'est ainsi que nous avons ce que l'on nomme en termes d'astrologie les Esprits de l'Air, les Esprits du Feu, les Esprits de l'Eau et les Esprits de la Terre, ceux-ci étant les quatre principaux types d'Esprits élémentaires.

Le sorcier ou l'alchimiste leur donnent d'autres noms. Ce sont les gnômes, puis les sylphes, ensuite les salamandres et enfin les ondins.

L'expression *Esprit élémentaire* est presque toujours réservée aux Êtres qui occupent une place dans l'un des groupes mentionnés ci-dessus, mais il y a d'autres groupes, par exemple celui des Esprits naturels. Les Esprits naturels contrôlent la croissance des arbres et des plantes, et ils participent à la transmutation des composés organiques permettant l'enrichissement et la fertilisation des plantes. Tous ces groupes ont un *Super-Être* ou, si vous préférez, une Sur-Âme; ils sont connus sous le nom de *Manu*. La tribu humaine a un *Manu*. Chaque pays a un *Manu* et les Esprits naturels ont aussi leur *Manu*. Il existe un *Manu* qui contrôle ou organise le travail des Esprits des arbres, tout comme il en existe un qui coordonne la tâche des Esprits des pierres. En Egypte, il y a très, très longtemps, des prêtres spécialement initiés avaient le pouvoir d'entrer en communication avec ces *Manu*. Je pense, par exemple, à Bubastis le dieu-chat. Le *Manu* des chats de par le monde.

Pour qu'il y ait un positif, il faut un négatif. De même, s'il y a des esprits *bons*, il y a des esprits *malins*, des démons si vous préférez. Ils nous sont néfastes ici-bas, mais dans un autre plan d'existence, ils sont peut-être bons. Si vous êtes familiarisé avec le vocabulaire de l'électricité, voici une explication qui pourra vous satisfaire. Supposons que vous ayez une batterie de voiture de douze volts: un pôle est positif, l'autre négatif. Maintenant, branchez une autre batterie de six ou douze volts sur la première; alors le négatif de la batterie initiale deviendra le positif de la seconde et le négatif de cette seconde batterie sera plus négatif que le négatif de la première! Plus simplement, tout est relatif et doit être mesuré par rapport à autre chose. Nous sommes présentement en présence du mal, mais si nous pouvions imaginer un monde pire que le nôtre, ce qui nous semble mal nous paraîtrait bien par comparaison et ce qui nous paraît bien en ce monde pourrait être considéré comme mal dans un monde plus élevé que le nôtre.

J'ai dit que l'Homme traversait des vagues successives d'évolution. En effet, il y a eu, à notre connaissance, la race lémurienne, principalement mue par les instincts et les passions, et qui finit par élaborer des émotions d'un type supérieur. Après cela est venue la race atlantide qui, partie d'émotions plus élevées, est parvenue à l'esprit raisonnant. La race aryenne lui a succédé. Partant d'un esprit fonctionnel, elle est venue à l'esprit d'abstraction. Après la race aryenne, nous arrivons à la Sixième Race qui, probablement, parviendra à la perception spirituelle. Avec la Septième Race, nous partirons de la perception spirituelle pour aboutir à la conscience cosmique...

Répondons maintenant à des questions diverses qui me sont très souvent posées.

D'abord, un mot sur la question concernant la dérive des continents. A l'origine, la Terre ne faisait qu'un seul continent qui s'est fracturé sous l'effet de la force centrifuge. Nous avons maintenant des preuves substantielles que cette Terre unique, connue sous le nom de Pangea, s'est divisée en deux super continents, le Laurasia, au Nord, et le Gondwanalana, au Sud. Par la suite, ces deux continents

se sont divisés en plusieurs autres continents et terres séparées.

Mais tout cela nous entraîne fort loin de notre thème initial.

Un médium est une personne qui, du fait d'une sensibilité particulière, est en mesure de recevoir des messages provenant d'un autre plan d'existence, tout comme une radio peut capter des messages inaudibles à une oreille humaine.

En général, un médium se met en état de transe, plus ou moins profond, selon son tempérament et, pendant la transe, son conscient est aboli et une autre entité *prend les commandes* et s'exprime, à travers le médium, sous forme de mots.

La plupart des médiums sont en quelque sorte protégés par ce que beaucoup de gens nomment leur *Guide* et qui veille à ce que des esprits malfaisants ne s'avisent de lui faire du mal.

Le Super-Être ou Adhyatma du médium s'efface devant le Guide et, pendant la transe, le laisse agir à sa place, mais le médium, qui est assis dans un fauteuil ou allongé sur un divan, n'en aura absolument pas conscience. Si vous constatez que le médium a l'air de prendre trop d'intérêt à la marche des opérations, vous pouvez raisonnablement penser que vous n'avez pas affaire à un médium authentique. Ce qui, en effet, caractérise le médium, c'est que, au cours d'une transe, sa personnalité est provisoirement abolie et qu'il doit fonctionner comme un téléphone. Après tout, si vous attendez un message venu de l'autre côté de la mort, vous n'avez que faire de l'interprétation du médium. Ce qu'il vous faut, c'est un énoncé clair et objectif, rien d'autre. L'interlocuteur doit pouvoir communiquer sans aucune interférence du médium.

Rappelez-vous que lorsque nous communiquons avec ce que nous pourrions appeler les esprits des morts, de façon qu'ils puissent nous faire part de leurs expériences, ce que nous entendons, en réalité, c'est simplement le compte rendu de leurs rêves dans l'Au-delà. Les âmes très évoluées ont, en effet, atteint une dimension hors de la portée du médium moyen. Ce n'est que lorsqu'on a affaire à un Maître authentique que l'on peut espérer obtenir un message provenant directement d'un être disparu depuis longtemps. C'est pourquoi il est si difficile d'obtenir des déclarations valables des trépassés.

Les femmes, on l'a souvent constaté, semblent particulièrement douées pour le travail médiunique. Elles entrent assez facilement en rapport avec les disparus, mais n'oublions pas que ceux qui viennent de trépasser sont encore dans l'astral inférieur. Ils sont dans ce que nous pourrions appeler le purgatoire. Ils en sont au stade intermédiaire, dans la *salle d'attente*, attendant des ordres quant à ce qu'ils doivent faire et où ils doivent aller.

On peut assimiler ces *nouveaux-morts* aux malades d'un hôpital. C'est un fait que la plupart d'entre eux doivent subir une thérapeutique spirituelle pour surmonter les chocs de leur existence terrestre. Supposons que nous communiquons avec l'un d'eux — comme avec un malade dans un hôpital. Le malade est au lit et la seule conscience qu'il ait de son environnement est limitée à son champ visuel. Il lui est impossible de se rendre compte de toute l'organisation de l'hôpital.

Si, par le truchement d'un Guide ou d'un de ces esprits qui ont pour tâche d'assister les mourants ou ceux qui viennent de trépasser, vous obtenez un rapport sur ce qui se passe dans ce purgatoire, ce rapport ressemblera assez à ce qu'une infirmière novice ou une fille de salle pourrait vous fournir sur un hôpital, et vous ne pourrez vous rendre compte que très imparfaitement de la façon dont cet hôpital est organisé.

En quittant ce monde que nous appelons Terre, on va dans l'astral inférieur que la Bible nomme Purgatoire et que l'on peut, comme nous venons de le voir, comparer

à un hôpital pour les âmes malades, où on les guérit des nombreux chocs qu'elles ont subis au cours de leur vie terrestre.

L'astral inférieur serait plutôt comparable à un hôpital psychiatrique, d'ailleurs. De même que les psychiatres aident leurs malades à exprimer eux-mêmes leurs souffrances et à en retrouver les causes au fil de leurs souvenirs, de même, dans l'astral inférieur, l'âme qui vient d'arriver peut revoir tous les faits de sa vie, comprendre les erreurs qu'elle a commises sur la Terre et juger personnellement de ce qui lui reste à faire pour les expier. Ensuite l'âme se repose et récupère pendant quelque temps. Elle peut se promener dans un parc agréable tout en suivant le traitement qui l'aidera à poursuivre la prochaine phase de son existence.

Puisque j'essaie de vous faire *toucher du doigt* les réalités du monde astral, sachez que ceux qui y entrent ont une existence tout à fait *physique*. Ici-bas, vous pouvez vous heurter à un mur alors qu'un *fantôme* le traversera aisément. Il n'en demeure pas moins que dans l'astral et sur d'autres plans d'existence, les murs — ou ce qui leur en tient lieu — ont une présence réelle et une réelle matérialité pour ceux qui s'y trouvent.

De tout ce que je viens de dire il ressort que, si vous vous agitez et passez de médium en médium et de séance de spiritisme en séance de spiritisme pour tenter de communiquer avec un trépassé, vous lui faites un mal considérable. Voyez les choses ainsi: un être cher est tombé malade. Il a été interné dans un hôpital psychiatrique ou dans tel autre genre d'hôpital. Supposez que vous lui rendiez des visites incessantes, à des moments inopportuns, vous entravez sa guérison. Vous vous interposez entre lui et ceux qui ont pour charge de le soigner. Vous retardez le traitement et causez à l'être cher un mal considérable.

Egalement, lorsque vous essayez de communiquer avec une entité qui a dépassé le stade astral inférieur, qui, par conséquent, a atteint un haut niveau d'évolution, alors vous la gênez dans l'accomplissement d'une tâche précise. Ceux qui ont quitté ce monde ne passent pas leur temps à jouer de la harpe et à chanter des cantiques; ils ont plus de travail

à faire qu'ils n'en avaient sur cette Terre, et si on les dérange constamment, ils ne peuvent s'acquitter de leur tâche.

Imaginez que vous rendiez visite à un administrateur débordé, à un chercheur scientifique au beau milieu d'une expérience ou à un chirurgien en train d'opérer, si vous ne cessez de le tirer par la manche, il n'arrivera pas à se concentrer sur ce qu'il fait!

Les médiums ne devraient jamais, au grand jamais, essayer de communiquer avec les défunts, sauf dans des conditions et sous des garanties très particulières. Heureusement, la protection est toute trouvée: beaucoup de médiums, et non des moindres, se contentent de communiquer avec des Esprits élémentaires qui, eux, ont du temps à perdre! Tout va bien en ce cas — à condition que vous sachiez à l'avance que c'est à des Esprits élémentaires que vous avez affaire. Mais quel intérêt avez-vous à jouer avec une bande de singes demeurés?

Fin d'un chapitre

Le chien geignait lamentablement, oreille basse et queue entre les jambes. Un frisson de crainte lui secouait le corps à intervalles réguliers, et lui arrachait un petit cri court et aigu. Les feuilles des arbres frémissaient, elles aussi, comme pour sympathiser avec la pauvre bête blottie contre la porte. Un moment, le chien cessa de gémir. Vibrant d'énergie contenue, il se dressa. Il avait dû entendre, au loin, quelque bruit. Puis, découragé de ne rien voir venir, il se remit à pleurer. Il se résolut enfin à réagir et d'un bond fut sur ses pattes. Se jetant sur la porte close, il la laboura de ses griffes, entaillant le bois de toutes ses forces, puis, rejetant la tête en arrière, il se mit à pousser de longs hurlements de loup sous la lune.

Des pas étouffés résonnèrent dans la maison et une voix cassée dit: « Bruno, Bruno! Sois sage! Ton maître est très malade, ne fais pas de bruit! Attends, je vais te faire entrer. Je t'attacherai dans la resserre. Comme ça tu ne gêneras personne. » Le vieux jardinier fourragea dans la poche de

son tablier et en sortit un bout de ficelle. Le passant dans le collier du chien, il le conduisit vers un petit bouquet d'arbres. Le chien, plus calme, demeurait pourtant inconsolable et geignait toujours.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Georges? » demande une voix féminine.

« Ah! c'est le chien! Il comprend ce qui se passe et il pleure. »

La femme semble s'être tournée vers un invisible compagnon. Elle murmure:

« On dirait que les bêtes en savent plus long que nous! »

Dans la vaste maison, tout est tranquille. Pas de bruit de vaisselle remuée, rien qui révèle une activité ménagère quelconque. C'est le silence. Presque le silence de la tombe. Comme une explosion, un téléphone retentit, immédiatement décroché. Une voix lointaine a posé une question, à laquelle une voix grave répond: « Non, Monsieur. Hélas! il n'y a aucun espoir. Le docteur est auprès de lui en ce moment. Je lui dirai que vous avez pris de ses nouvelles. Merci, Monsieur. »

De la porte d'entrée arrive le son d'un très discret coup de sonnette. Des pas ouatés. Quelqu'un est allé ouvrir. Un chuchotement:

« Oui, mon Père. On vous attend. Veuillez me suivre. »

La vieille gouvernante et le prêtre suivent un couloir, montent des marches couvertes d'un tapis. Une porte s'ouvre tout doucement. Une jeune femme accueille le prêtre sur le palier.

« Il s'éteint très vite. Il a demandé à vous parler seul à seul. Le docteur va se retirer. » Le prêtre entre dans la chambre du mourant.

Cette chambre est grande, très grande. Un vrai reliquaire du passé. De lourds rideaux sont tirés sur les hautes fenêtres. De vieux portraits d'ancêtres ornent les murs. Près du lit, une lampe répand une lumière verdâtre. Au fond du lit immense, le corps ratatiné d'un vieillard. Son visage a le ton d'un parchemin très ancien. Il respire faiblement. Le docteur se lève: « Il a demandé à vous voir, mon Père. J'attendrai dehors. Si vous avez besoin de moi, appelez-moi. »

Le prêtre regarde autour de lui, puis dépose sur la table de chevet la boîte qui contient tout ce qu'il faut pour administrer l'extrême-onction.

« Non, ce n'est pas de ça que j'ai besoin, murmure le mourant. Je veux surtout vous parler, mon Père. »

Le prêtre se penche et joint les mains du mourant. « Votre âme est-elle préparée, mon fils? » demande-t-il.

« C'est justement ce que je voudrais savoir. Que va-t-il m'arriver? Que verrai-je de l'Autre Côté? Y a-t-il une vie après celle-ci? »

D'une voix calme le prêtre parle. Disant ce que la religion permet, ou sait. Le souffle de l'homme qui souffre est de plus en plus faible. Vite, le prêtre ouvre la porte, appelle le médecin. « Dois-je lui administrer les derniers sacrements? » Le médecin soulève un bras qui ne réagit plus. Il place son stéthoscope sur la poitrine immobile. Recouvre du drap le visage du mort et murmure: « Je me demande, mon Père, je me demande ce qu'est l'Autre Côté de la Vie! »

Pour des raisons qui leur sont personnelles, les religions occidentales ne parlent pas beaucoup de la mort, bien qu'après tout la mort soit une question qui nous touche tous, au même titre que la naissance. Il me semble logique d'aborder ce sujet après avoir traité des médiums, car si personne ne mourait, les médiums perdraient une sérieuse partie de leur raison d'être. Nous allons donc parler de la mort, puisqu'elle concerne chacun de nous, comme la naissance. Seulement voilà, entendons-nous bien: la mort, en réalité, est une naissance!

Un bébé, dans le ventre de sa mère, meurt à la vie utérine, chaude et confortable, au moment où il émerge dans le monde extérieur, dur et froid. Les affres de la naissance sont aussi les affres de la mort; d'une mort à un état précédent; d'une naissance à un nouvel état. Lorsqu'une

personne meurt sur la Terre, les douleurs de sa mort sont celles de sa naissance à un autre stade de l'existence. La plupart du temps la mort — l'acte même de mourir — est un processus non douloureux. Quand la mort approche, la Nature, sous forme de diverses transformations métaboliques, introduit dans le corps une sorte d'anesthésie, qui réduit les perceptions tout en permettant aux réflexes de susciter certains mouvements que les gens attribuent aux souffrances de la mort. On associe généralement la souffrance et la mort ou, si vous préférez, la mort et la souffrance, parce que, dans la majorité des cas, ceux qui sont gravement malades meurent apparemment dans la souffrance. Cependant, cette souffrance n'est pas due à la mort, mais à la maladie elle-même.

La mort, état de transition de ce monde au suivant au cours duquel nous abandonnons notre corps physique, est, je le répète, un processus non douloureux, à cause des propriétés anesthésiantes dont bénéficient la plupart des organismes au moment de la mort. Certains d'entre nous savent ce que c'est que de mourir, de se souvenir de tout et de revenir à la vie en ayant gardé la mémoire des choses. Dans le processus de l'acte de mourir, nous avons un corps qui souffre, des fonctions qui déclinent. Mais n'oublions pas que des fonctions qui déclinent, cela veut dire que les moyens de percevoir, de ressentir, de comprendre les poussées de la douleur déclinent aussi. Si les êtres donnent parfois en mourant l'impression de souffrir, c'est, finalement, une illusion.

L'organisme du mourant a, en général, sauf en cas d'accident, atteint la limite de son endurance. Il ne peut aller plus loin. Les processus métaboliques de renouvellement sont défaillants. Cliniquement et légalement, on est mort quand le pouls fait défaut et que le coeur ne bat plus. Cependant, on ne meurt pas instantanément. Lorsque le coeur a cessé de battre et que les poumons ont cessé de pomper, le cerveau, lui, vit encore. Pour quelques minutes. Il est parfaitement authentique que des décapités, dont la tête, séparée du tronc, avait été présentée à la foule, ont continué à parler. Une personne habituée à lire sur les lèvres

pouvait très bien distinguer les mots prononcés. Aucun son n'était émis, bien entendu, puisque c'est le contact de l'air sur les cordes vocales qui produit le son et que les poumons, une fois le cou coupé, n'apportaient plus cet air.

Lorsque le cerveau ne peut plus fonctionner, du fait du manque d'oxygène, le reste du corps meurt à son tour, lentement. Certains organes mettent un jour complet à mourir. Au bout de trois jours, en tout cas, le corps n'est plus qu'une masse de protoplasme en décomposition. Mais le corps ne compte pas, c'est l'âme immortelle qui importe. Le Super-Être, l'Adhyatma.

Revenons à l'instant de la mort clinique.

Le cadavre est étendu sur un lit. La respiration a cessé. Si une personne voyante se trouve présente, elle apercevra comme une légère brume au-dessus du corps. Cette brume se dégage généralement du nombril, mais elle peut émaner d'autres orifices du corps. C'est la Corde d'Argent. Graduellement, le nuage prend plus de densité, ses molécules se stabilisent et une forme vague se dessine au-dessus du corps. Au fur et à mesure que le processus de la mort avance, cette forme nuageuse prend de plus en plus l'aspect du corps qu'elle vient de quitter. Chaque fois qu'un organe cesse de fonctionner, le nuage devient un peu plus épais, un peu plus grand; jusqu'à ce qu'il ait atteint les mesures exactes du corps au-dessus duquel il flotte.

Ce que nous appelons la Corde d'Argent relie le corps physique et le corps astral, car le nuage est en fait le corps astral. Peu à peu la corde s'amenuise jusqu'à se dissiper complètement. C'est seulement alors que le corps physique est réellement mort et que l'être s'est envolé vers une autre vie, un autre stade d'évolution. Lorsque la forme brumeuse a disparu, l'enveloppe charnelle n'a plus aucune importance. On peut l'enterrer, la brûler indifféremment.

Ici je tiens à ouvrir une parenthèse destinée à faire comprendre aux vivants ce qu'ils doivent faire — et surtout ne pas faire — pour permettre aux *nouveaux-morts* de continuer à vivre. Lorsqu'une personne meurt, il convient, si la chose est possible, de ne pas toucher à son corps pendant deux ou trois jours. Il est tout à fait nuisible d'enfer-

mer le cadavre dans un cercueil devant lequel défilèrent toutes sortes de gens bien intentionnés qui prononceront mille paroles élogieuses dont, la plupart du temps, ils ne pensent pas un mot.

Jusqu'à ce que la Corde d'Argent ait été coupée, la forme astrale qui flotte au-dessus du corps charnel peut enregistrer les pensées de ceux qui sont venus apporter leur dernier hommage. En ce qui concerne la crémation, lorsqu'elle a lieu moins de trois jours après la mort physique, le corps astral éprouve souvent de grandes souffrances. Chose curieuse, l'impression ressentie n'est pas celle d'une brûlure, mais au contraire d'un froid intense. Par conséquent, si vous éprouvez la moindre considération pour ceux qui vous ont quittés, vous agirez envers eux comme vous souhaiteriez que l'on fît pour vous et vous vous assurerez de ce que le délai de trois jours pleins ait été observé, de sorte que le corps astral ait pu se séparer complètement de son enveloppe terrestre.

Nous en sommes arrivés au stade où l'esprit, ou forme astrale, s'est séparé du corps. De son côté, l'esprit s'en est allé à la rencontre d'autres esprits et, bien entendu, ils sont, les uns pour les autres, aussi opaques que deux corps peuvent l'être sur terre. Nous ne voyons ce qu'on appelle des *fantômes* sous une forme transparente ou semi-transparente que parce que ces fantômes ont une vibration plus élevée que les êtres de chair et de sang. En effet, comme nous l'avons étudié précédemment, un objet bidimensionnel projette une ombre unidimensionnelle; un objet tridimensionnel, une ombre bidimensionnelle, mais un objet quadridimensionnel projette une ombre tridimensionnelle et comment savez-vous que vous n'êtes pas, pour quelqu'un qui vit dans la quatrième dimension, aussi transparent qu'un fantôme?

L'esprit, donc, a quitté le corps. Si c'est un esprit évolué, c'est-à-dire s'il sait qu'après la mort il existe une vie, il lui sera permis de se rendre dans la Cité des Souvenirs, où tous les incidents de la vie passée sont revus. Où toutes les erreurs commises sont perçues et jugées. C'est ce que certaines religions nomment le Jugement Dernier, mais

avec cette différence que dans *notre* religion l'Homme se juge lui-même et qu'il n'est pas de juge plus sévère que lui lorsqu'il se juge.

Malheureusement, il se trouve souvent qu'une personne qui meurt ne croie pas à la vie posthume. Dans ce cas, elle erre pendant un certain temps dans les ténèbres, comme dans un extraordinaire brouillard. Elle va ainsi, à la dérive, de plus en plus tristement, jusqu'au moment où elle se rend compte que c'est, après tout, une sorte d'existence. Alors, peut-être des bribes de ce qu'on lui a enseigné lui reviennent-elles. Que cette personne ait été élevée dans une religion ou dans une autre, peu importe, à condition qu'elle ait reçu un enseignement de base, qu'elle ait déjà quelques idées à ce sujet. Elle pourra recevoir une aide.

Supposons quelqu'un qui ait été élevé dans une des branches de la foi chrétienne; on lui a inculqué une certaine idée du Ciel, de ses Anges, etc. S'il a, au contraire, été élevé dans telle ou telle partie de l'Orient, l'idée qu'il se fait du Ciel est différente. C'est un endroit où tous les plaisirs de la chair qu'il n'a pu satisfaire lorsqu'il était vivant — ou plutôt lorsqu'il habitait un corps de chair — sont à sa disposition.

Et voilà que notre homme, qui n'a qu'une teinture de religion, continue à évoluer pendant quelque temps dans un monde imaginaire peuplé de formes inventées par lui: formes d'anges ou formes de houris, selon le pays d'où il vient, et cela jusqu'à ce qu'il commence à percevoir quelques fausses notes. Il peut, par exemple, découvrir que les ailes de ses anges perdent leurs plumes, ou bien, s'il est oriental, que ses belles houris ne sont pas aussi belles que ça! Le chrétien en arrivera à la conclusion qu'un Paradis où l'on porte des auréoles en toc est un drôle de Paradis, et qu'on ne peut tout de même pas être éternellement assis sur un nuage, à jouer de l'harmonica dans sa chemise de nuit des dimanches! Le doute commence à l'envahir. Il se met à douter de ces formes imaginaires, si peu satisfaisantes.

Si notre homme n'a pas été irréprochable, il pense à l'Enfer et se met à éprouver toutes sortes de souffrances, parce qu'il s'est fait une image du vieux Satan qui le har-

cèle. Il a des pensées de flammes, de soufre, de poix bouillante et autres ingrédients qui feraient mieux dans un laboratoire d'alchimiste. Le doute l'assaille à son tour. Quel est le but de toutes ces souffrances? Comment se fait-il que tant de coups de fourche ne fassent pas couler le sang? Comment peut-on lui briser les os pour les lui briser à nouveau quelques minutes plus tard?

Graduellement le doute augmente, graduellement son esprit devient accessible à ce que nous pourrions nommer les *assistants sociaux* du monde spirituel. Finalement, lorsqu'il est mûr pour l'aide que l'on va lui proposer, ces *assistants* le prendront en main, balaieront tous ces accessoires de théâtre que l'imagination humaine a fabriqués, et ils lui feront voir la réalité, ils lui permettront de comprendre que l'autre côté de la mort est bien préférable à son côté *terrestre*.

Je vais ouvrir une nouvelle parenthèse: cela devient une habitude! Imaginons un homme, dans un studio de la radio, en face d'un microphone. Il prononce un son: « Ah! » Ce *ah* le quitte, pénètre dans le micro sous forme de vibration, cette vibration passe dans un courant électrique et parcourt un chemin très compliqué. Il a même été amplifié et devient alors une version de *ah* portée à beaucoup plus haute fréquence. De la même façon, un corps, sur la Terre, est la vibration d'une voix sourde. L'Esprit, ou l'Ame, ou le Super-Être, ou l'Adhyatma, ou l'Atman, comme vous voudrez, peut être comparé à la haute fréquence radio du *ah*.

Me suivez-vous? Il est difficile de me faire comprendre sans avoir recours à des termes sanscrits ou à la philosophie bouddhiste, mais le moment n'en est pas encore venu. Employons le langage de tous les jours. D'ailleurs la mort est une chose prosaïque et quotidienne. Nous passons par là maintes et maintes fois, jusqu'à ce que nous soyons finalement libérés des douleurs et des tribulations qui accompagnent le fait de naître et de mourir sur Terre. Mais n'oubliez pas que, même lorsque nous parvenons à des plans plus élevés, à des formes différentes d'existence, nous avons à affronter la naissance et la mort. Cependant, plus nous

montons et moins ces deux circonstances sont pénibles. Elles deviennent même agréables.

Retournons au pauvre homme que nous avons abandonné dans le monde spirituel. Il est probablement fatigué de nous y attendre! Il a eu tout le loisir de constater à quel point il a gâché sa vie. A-t-il bien fait tout ce qu'il devait faire? A-t-il fait des choses qu'il n'aurait pas dû faire? S'il est un homme moyen, la réponse est *oui* dans les deux cas. Il entre alors dans cette Cité des Souvenirs pour voir ce qu'il a fait dans ses vies passées: ses fautes, ses succès. Il en discute avec ses *assistants* qui ne sont, soit dit en passant, ni des Indiens à plumes ni de vieux mandarins à barbe, mais des guides qui lui ressemblent, qui connaissent les problèmes qui se posent à lui, qui savent ce qu'il a subi et se rappellent comment eux-mêmes ont agi en de semblables circonstances. Ces assistants sont un peu plus évolués que lui, un peu plus entraînés. Ils sont capables de voir ce que cet homme a à apprendre, un peu comme des conseillers d'orientation professionnelle.

Après cet examen, on étudie sous quelles conditions et dans quelles circonstances l'homme pourra retourner sur Terre dans le corps d'un bébé, peut-être en tant que mâle, peut-être en tant que femelle. Certains d'entre vous seront peut-être troublés par ce fait, mais on revient sur cette Terre sous forme masculine ou féminine selon le type de leçon qu'on doit y apprendre.

Lorsqu'on est revenu sur cette Terre un certain nombre de fois et qu'on n'a plus rien à y apprendre, on passe à un plan supérieur, mais il faut savoir que la dernière vie passée ici-bas est, presque sans exception, extrêmement dure. Souffrance, pauvreté, incompréhension sont notre lot. Mais toutes ces peines constituent le levain qui nous élèvera et fera de nous un Esprit de qualité au lieu d'un humain médiocre.

Une personne qui vit sa dernière vie sur Terre y est considérée comme la plus malheureuse qui se puisse être, alors qu'on pourrait la trouver fort heureuse d'être parvenue au terme de sa carrière terrestre. Toutes les difficultés qu'elle rencontre sont dues au fait qu'elle doit mettre au

clair sa situation avant de partir, qu'elle doit payer ses dettes, à tous les sens du mot. Sa future éducation ne sera pas faite par l'entremise d'un corps charnel dans sa nouvelle résidence, aussi doit-elle mettre les bouchées doubles. Sa mort lui semble alors un véritable soulagement.

De retour au monde des esprits, entre deux passages sur Terre, le corps astral du mort prend un temps de repos bien mérité. Cette sorte de sommeil peut durer un certain nombre d'années (terrestres, bien entendu). Puis il est réadapté, raffermi, remis à neuf, pourrait-on dire. Et c'est seulement après qu'il repart sur la route éternellement ascendante. Tout comme un enfant à qui l'on a donné une bicyclette. Il apprend à y monter; quand il sait bien s'en servir, il essaie une moto. C'est un peu plus compliqué, car il a de nouveaux mécanismes à acquérir. De la moto, il passe à la voiture, de la voiture à l'avion ordinaire et de l'avion — pourquoi pas? — à l'hélicoptère, dont la conduite est encore plus subtile. C'est ainsi que nous devons acquérir sans cesse, sur le plan spirituel, des connaissances nouvelles.

Pendant leur sommeil, 90 pour 100 d'entre nous partent en voyage dans l'astral. Le monde spirituel comporte de nombreux plans d'existence. Le plus proche du plan terrestre est le plan astral. Au-delà du plan astral il y a ce que nous pourrions nommer le monde *spirite*. Ceux qui sont morts au monde terrestre s'en vont dans le monde spirite, mais s'ils le veulent, ils peuvent se rendre dans le monde astral pour y rencontrer les nouveaux transfuges de la Terre. Les choses se passent un peu à la façon des visites que l'on fait aux prisonniers, mais c'est une pensée réconfortante si l'on considère que l'on peut parfois avoir envie de rencontrer ceux que l'on a connus sur la Terre. Evidemment, sur le plan astral on rencontre souvent des gens que l'on n'aime pas particulièrement. Or, lorsque vous et votre pire ennemi quittez tous deux votre corps, la nuit, et que vous vous rencontrez dans l'astral, vous pouvez fort bien discuter tous deux, en langage astral, ou en espagnol, ou en français, ou en toute autre langue et vous mettre d'accord sur la méthode à adopter pour vous réconcilier sur

terre. C'est aussi dans l'astral que vous prenez des décisions pour votre avenir sur terre, et dans l'astral que vous rencontrez votre tante Adélaïde qui vit en Australie et qu'elle vous annonce que vous allez recevoir une lettre d'elle au prochain courrier. Lorsque vous vous réveillez le lendemain matin, vous n'êtes pas autrement surpris de recevoir, effectivement, une lettre de tante Adélaïde! Dans l'astral également il vous arrive de rencontrer des êtres du monde spirite qui ont connaissance de ce qui va vous arriver. C'est ainsi que tel homme apprendra qu'il va se faire écraser par un autobus et qu'il ferait bien de mettre de l'ordre dans ses affaires, car sa fin est proche. Au matin il racontera à sa femme qu'il a fait un affreux cauchemar où il l'a vue veuve. Si sa femme n'est pas une sentimentale, elle se renseignera pour savoir si toutes les primes d'assurance sur la vie ont bien été payées!

Voici comment une personne déjà fort évoluée peut connaître l'avenir. Elle est en mesure de se rendre au-delà du plan astral, jusqu'à ce que, faute de mieux, nous nommerons le *monde spirite primaire*. Là, cette personne peut consulter les Annales Akashiques et celles des Probabilités, car il n'est pas extrêmement difficile de savoir quelles sont les probabilités concernant une personne ou une nation. On prévoit difficilement, d'ailleurs, l'avenir immédiat de quelqu'un; mais quant à l'avenir d'une nation ou même du monde, on peut le prévoir avec le maximum de certitude.

Nous avons assez parlé de la mort, dans ce chapitre, pour que vous ayez compris que c'est, finalement, quelque chose d'assez plaisant, comme la perspective des vacances pour les écoliers. Il faut s'y préparer, cependant, comme pour un mariage, et chacun sait que les préparatifs d'un mariage n'ont rien de désagréable.

Au Tibet, plusieurs livres sont consacrés à ce sujet. *Le Livre tibétain des morts* est l'un des grands classiques de l'Extrême-Orient. Il explique par le menu tout ce qui peut arriver à une âme qui quitte son corps et entreprend le voyage vers sa vie suivante. Au Tibet, un lama particulièrement clairvoyant et expérimenté s'assied au chevet du mourant et entre en contact télépathique avec lui afin de pour-

suivre la conversation lorsque l'astral se sera séparé du physique. Permettez-moi d'affirmer catégoriquement ici qu'en dépit de ce que peuvent en dire les Occidentaux sceptiques, les Orientaux *savent* qu'il est possible de capter les messages de ceux que l'on considère comme des morts. Tout a été raconté en détail: ce qui se passe et ce que l'on ressent.

Les Egyptiens, eux aussi, ont eu leur *Livre des morts*, mais aux temps anciens où il a été rédigé, les prêtres, voulant sauvegarder leur puissance, ont entouré leurs révélations de toutes sortes de symboles fort jolis, mais qui n'ont fait qu'obscurcir la réalité des faits. Il en est résulté que les Egyptiens à qui avaient été inculquées ces données fausses sont entrés dans la mort pleins d'idées préconçues, croyant réellement voir le dieu Osiris, la Salle du Jugement, le dieu-chat Bubastis et autres balivernes. Ils se sont représenté l'âme voletant comme un oiseau et d'autres choses du même genre. Il convient de se débarrasser de ces croyances avant de se préparer à affronter la Réalité, sans quoi l'on s'exposerait à vivre dans un univers à la Walt Disney, au lieu de vivre dans le monde réel.

Bien des gens ont des idées préconçues, provenant de telle ou telle foi particulière ou du manque total de foi. Ignorant à quoi ils doivent s'attendre au moment de leur mort, ils se laissent prendre par les créations de leur propre imagination ou, pis encore, envahir par un vide total.

Je vais vous demander de lire ce qui suit avec un esprit ouvert. Que vous croyiez ou non, peu importe, l'essentiel est que votre esprit soit ouvert à ce que je vais vous dire. Plus tard, cela vous aidera.

Réservez une heure ou deux à la méditation sur le sujet de la mort, soyez préparé à accepter l'idée que, lorsque votre temps viendra de quitter cette terre, vous aurez à vous frayer, sans douleur, une sortie hors de cette affreuse argile qu'est votre corps en train de refroidir et dans lequel vous ne vous sentez plus bien, et que vous allez former une sorte de nuage au-dessus de ce corps que vous venez de quitter. De ce nuage vous allez lancer un appel mental à ceux que vous avez aimés et qui vous ont précédé dans l'autre vie. Vous n'êtes peut-être pas très fort en matière

de télépathie, mais cela n'a pas d'importance, car le don de télépathie vous vient automatiquement à partir du moment où vous quittez cette vie pour l'autre. Mais je vais d'ores et déjà vous donner une petite recette: quand vous sentirez que vos derniers moments seront venus, essayez de vous représenter la personne défunte que vous ayez le plus aimée sur cette terre. Faites le plus grand effort possible pour la *voir* comme si elle était là et souhaitez fortement que cette personne vienne à votre rencontre pour vous aider. Un peu comme si au moment de partir en voyage vous envoyiez un télégramme disant: « Arriverai par le train de telle heure. Vous attendrai sur le quai. » Puis reposez en paix. Vous éprouverez la sensation d'être allégé, d'avoir échappé à un étouffement.

Ayez, je le répète, l'esprit ouvert. Ne ricanez pas. Ne croyez pas aveuglément non plus, mais exercez-vous, vivant, à ce que vous allez faire au moment de mourir. Faites comme si vous étiez en train d'abandonner votre enveloppe terrestre pour entrer dans une vie nouvelle. Songez à quel point cela ressemble à une naissance. Pensez que vous allez appeler à vous la personne que vous avez le mieux aimée, et lorsque l'heure aura sonné vous constaterez que le passage se fait sans peine et que rien de ce qui concerne votre corps ne peut troubler votre sérénité.

Vous constaterez aussi, lorsque vous flotterez au-dessus de votre cadavre, que la Corde d'Argent qui vous rattache encore à lui se dissipe peu à peu, comme une fumée dans la brise. Vous monterez ainsi, toujours plus haut, pour vous retrouver dans les bras de chers disparus qui vous attendent. Ils ne peuvent faire grand-chose pour vous tant que la Corde d'Argent n'a pas été brisée, de même qu'on ne peut serrer la main d'un ami tant que le train dans lequel on se trouve entre en gare et n'est pas encore arrêté.

Une des questions que se posent le plus souvent les gens est la suivante: pourquoi la peur de la mort est-elle universelle, alors qu'au-delà il n'y a que la paix et la promesse d'une plus grande évolution? La réponse est simple; si l'on savait à quel point il est agréable de quitter cette terre, on ne voudrait pas y rester; ce serait une épidémie

de suicides et le suicide est une chose mauvaise et qui compromet les chances d'évolution. On vient donc sur terre avec une peur innée de la mort. C'est une précaution de la Nature. Au fur et à mesure que la mort approche, la peur diminue. Il est donc parfaitement normal d'avoir peur de mourir tant que vous êtes en bonne santé, car nous sommes tenus de rester sur cette terre comme les enfants sont tenus de fréquenter l'école jusqu'à l'âge requis.

Quand votre temps viendra, souvenez-vous des conseils que je vous ai donnés et, surtout, dites-vous bien que l'Enfer n'existe pas, ni la damnation éternelle, ni un Dieu vengeur qui veut votre destruction. Nous ne croyons pas qu'il faille *craindre Dieu*. Nous croyons au contraire que Dieu est bon, qu'il faut l'aimer. La mort, elle aussi, est bonne; il faut l'aimer et l'accueillir les bras ouverts et, en attendant, vivre selon la loi: « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît. »

Si vous êtes disposé à consacrer du temps, de la patience et beaucoup de foi à votre méditation sur la mort, apprenez que cette étude implique quelques sacrifices. Vous ne pourrez plus prendre de distractions, aller au cinéma, au café, que sais-je? Vous devrez vivre en ermite.

Moi, je suis un ermite. C'est un choix que j'ai fait parce que je possède tous ces pouvoirs dont je vous parle et dont certains peuvent être vôtres si vous voulez vraiment vous en donner la peine et si vous avez la foi. Je peux, par exemple, voyager dans l'astral, consulter les Annales Akashiques et, un peu plus bas dans ce chapitre, je vous parlerai de la prophétie.

La méditation peut mener très loin, ainsi que la faculté de se concentrer. Ce sont là des arts pratiqués par l'ermite. Ermites, moines, lamas, sont tous des solitaires, des hommes qui se sont volontairement retirés du cercle habituel de la vie sociale pour pouvoir se concentrer, méditer et pratiquer le voyage dans l'astral. Le voyage dans l'astral est quelque chose d'aussi simple que de respirer. Son seul inconvénient, c'est qu'on ne peut pas emporter de bagages avec soi et, surtout, qu'on n'en peut rien ramener de tangible.

L'un des intérêts du voyage dans l'astral, c'est qu'on y

peut consulter les Annales (Archives) ou Documents Akashiques, à condition d'être l'un de ceux qui en ont obtenu, en quelque sorte, la permission. Et ces élus sont peu nombreux. Aussi je tiens à vous mettre en garde contre les charlatans — très nombreux, ceux-là — qui prétendent pouvoir consulter votre dossier personnel dans les Archives Akashiques et vous en ramener un extrait moyennant, disons, cinquante dollars. Si la chose vous arrivait, gardez tout bonnement vos cinquante dollars dans votre poche.

Et il est fort heureux que n'importe qui n'ait pas accès à ces documents, sinon on peut imaginer quelle arme terrible ils seraient entre les mains de maîtres-chanteurs et de criminels. Seuls ceux dont les intentions sont parfaitement pures bénéficient du privilège de consulter ces archives.

Elles se présentent sous la forme d'un film cinématographique que l'on peut dérouler en avant ou en arrière pour y retrouver telle ou telle scène, tel ou tel tableau. Toutes les choses passées sont enregistrées sur ce film. Imaginons que nous puissions voyager instantanément jusqu'à une planète située à des milliers d'années-lumière (ce qui est tout à fait normal sur le plan astral, mais impossible sur le plan physique) et supposons que nous possédions un instrument qui nous permette de voir ce qui se passe sur la Terre. Nous ne verrions pas la Terre telle qu'elle est maintenant, mais telle qu'elle était il y a des milliers d'années, parce que la lumière a une certaine vitesse et que tout ce que nous voyons, nous le voyons après que cela a eu lieu.

Si nous avions le don de nous déplacer dans l'espace de façon instantanée et de nous arrêter à un instant précis, l'image qui nous parviendrait de la Terre nous ramènerait à des années en arrière. Même à des années-lumière. Nous nous apercevrons alors que l'Histoire est très différente de ce qui est consigné dans les livres. Les historiens, en effet, subissent l'influence de la politique de leur temps, des croyances et de l'état d'esprit du pays auquel ils appartiennent. Une petite promenade à travers les Annales Akashiques vous montrerait les choses telles qu'elles se sont vraiment passées. Tenez, prenons pour exemple Francis

Drake. Qui était-il? Sir Francis Drake, grand héros de l'Angleterre, ou Drake le pirate, le boucanier que se représentent les Espagnols et qui a ruiné leur commerce?

Et l'Inquisition? A-t-elle été Sainte, comme certains le pensent, ou comparable aux monstruosités nazies? Les Annales Akashiques vous le diront. Mais elles ne se contentent pas de plonger dans le passé, elles éclairent aussi l'avenir dans ce qu'il y a de plus probable. Cela ne signifie pas que l'avenir soit préétabli, dans sa totalité, dans tous ses petits détails, mais les événements importants sont à peu près prévisibles.

Il existe une théorie très subtile selon laquelle tout ce que nous vivons est déjà arrivé et que nous sommes dans un continuum de temps différent. Nous ne nous proposons pas d'examiner à fond cette théorie; mais qu'il nous soit permis de déclarer que les anciens prophètes pouvaient voir dans l'avenir et que les prophètes d'aujourd'hui le peuvent également. Je vais illustrer ce que j'avance là par quelque chose qui m'est arrivé personnellement. Je suis entré en transe et voici ce que j'ai vu.

D'abord, qu'une guerre allait commencer. Avec le recul du temps, je sais maintenant qu'il s'agissait de la guerre qui a débuté au Viet-nam après le départ des Français, après la dissolution de la Légion étrangère. L'exactitude de cette vision a, hélas! été prouvée.

J'ai vu aussi que l'Italie allait être conquise par le communisme. La religion chrétienne est condamnée et le Vatican devra fermer ses portes. Les cardinaux et les évêques seront tués. Le communisme envahira l'Europe. Ce ne sera pas le communisme que nous connaissons. Il sera quelque peu modifié. L'Angleterre et les Etats-Unis fusionneront par mesure de protection et l'Angleterre sera sous la direction des Etats-Unis. En fait, elle aura un Américain pour gouverneur, ce qui est assez amusant si l'on songe que ce sont des Anglais qui fondèrent l'Amérique!

Il est également probable que la surface de la Terre craquera. Si vous avez lu les rapports de l'Année géodésique internationale, vous savez qu'il existe au-dessous de l'océan de vastes secteurs en pleine activité, en pleine trans-

formation. Déjà, certains fonds marins s'élèvent. Des continents perdus, qui sont actuellement tout au fond des mers, vont réapparaître et former de nouveaux pays. En revanche, des pays vont s'enfoncer et le monde sera pour un temps en état de panique. New York s'effondrera et, peut-être, s'enfoncera dans l'Atlantique. Los Angeles et San Francisco, Seattle et Vancouver, sur la côte du Pacifique, ne s'élèveront plus au-dessus du sol et, par la suite, s'engouffreront dans le Pacifique qui, lui, montera. La plus grande partie de la côte sera inondée et tout l'aspect du pays changera. Par-dessus l'Alaska, des rockets soviétiques pleuvront, et les Etats-Unis comme le Canada seront le théâtre de grandes dévastations, mais sur le continent nord-américain, quelques survivants réfugiés au sommet des montagnes Rocheuses repeupleront, finalement, ce coin du monde.

Au Canada, les Grands Lacs, qui sont actuellement des étendues d'eau douce, changeront d'orientation et couleront en sens inverse, de telle sorte que, de Québec à Montréal, de Montréal à Buffalo, de Buffalo à Detroit, l'eau finira par s'accumuler à Chicago, qu'elle inondera ainsi que tout le pays qui l'entoure, pour, enfin, se jeter dans le Mississippi. Les eaux, rassemblées en un torrent dévastateur du fait du renversement de l'axe de la Terre, causeront une telle érosion des terres qu'une île nouvelle se formera. Tout ce qui est séparé par l'eau et fait face à l'océan deviendra une terre nouvelle.

En Europe, le lit de la Méditerranée s'élèvera. De hautes terres en sortiront, qui révéleront des tombes ayant fait partie de l'ancienne Égypte et qui avaient été jadis englouties.

L'ensemble du continent sud-américain sera secoué de tremblements de terre. Les îles Falkland seront réunies à la région inférieure de l'Argentine. Là, une grande fissure se formera, qui fera communiquer l'Atlantique et le Pacifique, par un isthme qui ne sera pas plus grand que le détroit de Gibraltar. Du fait de son nouvel équilibre, la Terre s'inclinera plus encore et les saisons changeront. La glace des Pôles fondra et un vaste territoire deviendra utilisable. Il offrira beaucoup de ressources minières et autres.

Le Japon et la Corée ainsi qu'une partie de la côte chinoise s'enfonceront sous les eaux, mais d'autres terres émergeront. Les Russes auront envoyé dans l'espace de très grands satellites. Bientôt les Chinois iront, eux aussi, dans l'espace, car ils auront accueilli des savants américains chassés par les inondations et la destruction. L'an 2000 verra se dérouler dans l'espace de grands événements qui ne seront pas toujours pacifiques, car il existera une sérieuse rivalité entre les branches du communisme, la russe et la chinoise. En l'an 2004, il y aura même une guerre spatiale terrible entre la Chine et la Russie. Sur terre, les hommes se terreront dans des abris profonds et beaucoup d'entre eux seront sauvés.

Une partie de cette prophétie m'a laissé rêveur au point que je me suis longtemps demandé si j'avais ou non le droit d'en faire état. Je me suis finalement résolu à la révéler au public, à qui j'estime devoir la vérité. Voici donc.

En l'an 2008 environ, les Russes et les Chinois cesseront de se faire la guerre devant une menace beaucoup plus considérable. De très loin dans l'espace, au-delà de notre système solaire, viendront des êtres humains qui voudront s'établir sur la Terre. Ses actuels habitants commenceront par envisager cette intrusion d'un fort mauvais œil. Au début il en résultera une commotion considérable. Cependant, le bon sens et la raison prévaudront. Ces êtres venus de l'espace lointain manifesteront des intentions pacifiques, qui font si désastreusement défaut à notre planète. Ils s'établiront donc, se marieront avec les habitants de cette Terre, de telle sorte qu'il n'y aura bientôt plus qu'une seule race d'hommes, qui s'appellera la Race Hâlée, parce que les diverses couleurs de peau, la blanche, la noire, la jaune et la rouge donneront naissance à une teinte uniforme, une sorte de hâle assez agréable à regarder.

À ce stade de son évolution, la Terre connaîtra l'Âge d'Or, une ère de paix, de tranquillité et de haute connaissance occulte. Ce sera l'ère où les hommes, terrestres et extra-terrestres, vivront dans l'harmonie.

Et après? Eh bien! après, les choses sont également

fort claires, mais contentons-nous de ce premier épisode pour le moment.

Ricanez-vous, êtes-vous sceptique, cynique? Vous avez le droit d'avoir votre opinion comme j'ai droit à ma certitude, à mon savoir. Si vous aviez mon savoir, vous ne seriez pas en train de m'écouter. Vous n'en auriez pas besoin. Et vous ne ricaneriez pas.

Tant de choses ont été jugées impossibles qui n'en existent pas moins et font maintenant partie de notre vie de tous les jours que je ne vois pas pourquoi vous n'accepteriez pas ma prophétie, ni au nom de quoi vous la repousseriez.

Il est bien dommage qu'on ait toujours tendance à condamner ce que l'on ne comprend pas. Il est bien dommage que l'on qualifie toujours d'impossible ce qui, simplement, n'a pas encore été fait. Or, celui à qui il a été donné de consulter les Archives Akashiques où sont consignées toutes les choses passées, peut aussi avoir accès aux Archives des Probabilités où sont révélées toutes les choses à venir. N'importe lequel d'entre nous a déjà été témoin de faits que l'imagination la plus hardie n'eût pas osé rêver il y a quelques années seulement. Il en est, cependant, que l'on peut prévoir dès maintenant. Je viens de tracer les grandes lignes d'événements considérables qui vont affecter notre planète, mais certaines indications, encore modestes, ne nous permettent-elles pas de comprendre, d'ores et déjà, ce qui va se passer dans les années qui viennent?

Je vous ai prédit, par exemple, que l'Angleterre fera, un de ces jours, partie des Etats-Unis, au même titre qu'Hawaii et l'Alaska. Je vous prédis aussi que le Canada va devenir l'une des nations maîtresses. Ainsi que le Brésil. La France et la Russie s'uniront bientôt pour écraser l'Allemagne. Elles se sentent menacées par l'Allemagne et s'allieront pour échapper à cette menace. La race allemande s'éparpillera alors, parmi les autres nations, comme la race juive est actuellement dispersée un peu partout.

Les Etats-Unis et la Russie se réuniront pour vaincre la Chine, cette Chine nouvelle qui pose des problèmes au reste du monde. Ainsi l'Ours et l'Aigle s'allieront-ils contre

le Dragon et, jusqu'à ce que le Dragon soit vaincu, il n'y aura pas de paix durable.

Ceux d'entre vous qui s'intéressent à l'astrologie se souviendront que le 5 février 1962, 16 degrés ont couvert le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne au cours d'une éclipse. Cela se reproduira le 5 mai 2000, et, un peu auparavant, la comète de Halley reparaitra, en avril 1986. Toutes ces configurations amèneront des événements considérables dans le monde entier. Ce sera l'ouverture d'une ère nouvelle, où l'espoir renaîtra, comme renaît la Nature au printemps. C'est après l'an 2000 que l'Homme connaîtra la renaissance de ses aspirations spirituelles et de ses espérances.

Disons aussi quelque chose des transformations du climat dans le monde. C'est là un sujet intéressant de prédiction.

Dans les années qui viennent, il se produira beaucoup de séismes. Des terres s'élèveront, d'autres s'enfonceront et de nombreuses terres seront remplacées par les eaux. Dans le Pacifique, une grande crevasse s'étend sur des milliers de kilomètres. C'est une fissure dans la croûte terrestre, et, si les nations continuent à lancer des bombes atomiques ou de plus fortes encore, cette fissure va s'ouvrir et il se produira toute une série de tremblements de terre et d'inondations.

Pendant des siècles il a été possible de prédire le temps, plus ou moins précisément. En consultant les cartes des bureaux météorologiques, on constate que la température, disons, du Canada tombe généralement de tant de degrés à tel moment, tandis qu'à Buenos Aires les abaissements de température sont généralement d'un autre ordre. Il est, par conséquent, possible de prédire le temps qu'il fera au Canada, à Buenos Aires, à Tombouctou, à Moscou en consultant des relevés s'échelonnant sur un très grand nombre d'années. Toutes ces observations nous ont permis d'établir des probabilités. Cependant, depuis quelque temps, on a noté des changements. Et même des changements rapides, dus à toutes sortes de causes, dont la plupart sont sans doute l'œuvre de l'homme.

Avez-vous remarqué que, récemment, on a noté, de plus en plus souvent, des anomalies qui se produisent un peu partout? Aux Etats-Unis, il y a eu des hivers exceptionnellement froids. En Georgie la température est descendue à plusieurs degrés au-dessous de zéro. De même en Arizona. J'ai reçu des lettres du Canada où l'on faisait mention de températures jamais vues, exceptionnellement basses, suivies la semaine suivante d'une vague de chaleur. On signalait aux chutes du Niagara et à Detroit le phénomène contraire. Dans le parc national du Montana, il existe plusieurs glaciers dont les uns ont complètement fondu et les autres sérieusement diminué. Sans parler du nombre des tornades, particulièrement violentes, qui a augmenté dans des proportions plus qu'inquiétantes.

En Angleterre, ordinairement tempérée, on subit depuis quelque temps des conditions climatiques toutes nouvelles. On a vu le bétail mourir de froid et de faim.

Plus étrange encore, en Sicile, le pays du soleil, des vagues de froid ont éprouvé la population, qui n'était pas habituée à voir son sol recouvert d'une couche de neige épaisse d'un mètre. A Rome, le Tibre a gelé. On a patiné sur la glace!

En revanche, le climat de la Russie semble s'être adouci. La Sibérie devient un pays tempéré. Il est bien possible que toutes les bombes atomiques qui ont été et sont continuellement lancées aient altéré le système des radiations solaires et, par conséquent, transformé les zones de température dans le monde entier. Ainsi, comme il avait été prédit, dans un avenir assez proche bien des choses vont changer sur notre planète.

Avez-vous songé que, si la glace des Pôles fondait, le niveau des eaux s'élèverait un peu partout d'au moins 600 pieds? Si une partie seulement des régions glaciaires qui font partie de la côte de Russie se mettaient à fondre, des villes comme New York ou Montevideo pourraient être submergées; en fait, il suffirait de quelques pieds d'eau pour inonder complètement l'Uruguay. J'en reviens à cette fissure qui menace de séparer une partie de l'Argentine du reste du continent. Comme je l'ai dit, il en résultera

une île et un passage vers l'océan Pacifique. La chose, en se produisant, aura des conséquences assez extraordinaires pour être signalées. En effet, le Pacifique est plus salé que l'Atlantique. L'eau du Pacifique deviendra donc à la fois plus chaude et plus lourde et s'enfoncera dans les eaux plus froides de l'Atlantique parce que celles-ci, étant moins salées, sont plus légères!

Les Russes s'emploient à transformer les conditions climatiques à leur avantage en tripotant le Gulf Stream, ce qui fait que le courant chaud qui devrait normalement se diriger vers l'Europe coule le long de la Sibérie, laquelle Sibérie dégèle et deviendra véritablement une terre russe, cependant que l'Angleterre revivra peut-être une nouvelle ère glaciaire, qui s'étendra sur une bonne partie de l'Europe.

Normalement la Terre est entourée de couches d'air, dont certaines se déplacent comme des courants. Normalement la quantité de rayons cosmiques qui viennent frapper la Terre est à peu près constante, mais depuis que les fusées et les bombes traversent l'atmosphère, les jet-streams des couches extérieures sont troublés et déviés. D'où des inversions de température qui empêchent l'air chaud de s'élever et provoquent le dessèchement de vastes régions. Ces changements dans les températures de la planète sont généralement défavorables et l'humanité connaîtra de durs moments si elle ne se révolte pas contre ceux qui désirent la guerre. De toute façon, nous sommes actuellement dans l'Age de Kali, qui ne porte en lui que malheur, souffrance et désespoir. Mais cet âge touche à sa fin et bientôt se lèvera l'aube où l'Homme renaîtra à l'espoir, où il saura qu'il va vers un bonheur plus grand, une plus haute spiritualité et une foi plus ardente en l'Humanité tout entière.

Méditation

L'arbre immense élevait vers le ciel des branches implorantes qui semblaient invoquer le Dispensateur de Lumière. Son ombre s'étirait sur le sol, longue et noire. Et plus longue et plus noire encore à mesure que le Soleil poursuivait sa course éternelle. L'arbre se laissait engourdir par les rayons vivifiants. Sous ses milliers de feuilles les oiseaux pépiaient et, de temps à autre, voletaient jusqu'aux arbres voisins pour y chercher leur pâture. D'une cachette en plein feuillage sort un cri aigu: c'est un oiseau furieux d'avoir été dérangé par un singe. Les piailllements vont crescendo tandis que toute une troupe de singes se met à faire du trapèze volant, de branche en branche. Tout à coup, c'est le silence. Des hommes approchent!

C'est d'abord un vieillard courbé qui se fraie un chemin à travers les buissons. Dans ses doigts noueux il serre un solide bâton. Il avance d'un pas lourd. Derrière lui, deux jeunes gens portent quelques paquets. Le vieux s'arrête et désigne l'arbre. « Nous nous reposerons ici. Moi, je méditerai toute la nuit! » dit-il. Ensemble, ils s'approchent d'une petite clairière où les fortes racines de l'arbre font des bosselures et d'étranges serpents. Ensemble, ils font le tour du tronc puissant pour y trouver une place commode. Un singe, surpris dans ses jeux, s'enfuit en glapissant devant les hommes et disparaît parmi les branches.

Le plus jeune des deux assistants ramasse quelques brindilles, les noue d'une longue tige souple, pour en faire un balai avec lequel il débarrasse aussitôt le sol du moindre débris. Avec le soin d'une bonne ménagère, l'autre assistant ramasse un silex aux arêtes vives. À genoux, il se met en devoir de découper un large morceau de mousse. Il le roule à la façon d'un tapis vert et brillant, puis l'étend sur le bloc de pierre qui servira de couche à l'Ancien. Ramenant les plis de sa longue robe, ce dernier s'installe avec une agilité surprenante sur cette plate-forme improvisée.

Les rayons du soleil couchant colorent en les caressant une dernière fois les feuillages et les troncs de la forêt. Le plus âgé des deux assistants se hâte de préparer leur simple repas. Un peu d'orge sèche, une pincée de riz, une mangue juteuse et un bol d'eau fraîche prise au ruisseau voisin. Le maigre souper est bientôt pris, les ustensiles lavés et rangés dans un linge.

« Je vais méditer, dit l'homme après avoir croisé ses jambes sous la pauvre draperie qui lui sert de vêtement. Ne me dérangez pas. Quand je serai prêt, je vous le dirai. »

Les deux assistants inclinent respectueusement la tête, puis se retirent à quelque distance et s'enroulent dans leurs robes, se préparent au sommeil. Le Soleil s'est couché. C'est maintenant la nuit indienne, douce, parfumée, irisée. Les petites créatures nocturnes se sont éveillées. Quelque part un oiseau endormi murmure vaguement. Peu à peu, la lueur pourprée du couchant fait place à celle, argentée, de la Lune, déesse des amants. Une brise légère dissipe les odeurs violentes du jour et fait onduler les petites fleurs de la forêt. Les heures passent. La Lune s'éteint à son tour et de pâles nuages voguent dans un ciel plus clair. Le vieillard est toujours immobile, le torse droit, retiré en lui-même, méditant. Son immobilité minérale rassure les bestioles qui, sans crainte, vaquent autour de lui à leurs occupations.

L'Ancien ne bouge toujours pas. L'aube est apparue dans le ciel. La forêt dort cependant, et son sommeil est à peine troublé par le cri d'un singe qui a fait un mauvais rêve. Une tiédeur dans l'air annonce le proche lever du Soleil.

Les oiseaux s'éveillent l'un après l'autre et tout se met à chanter. On entend des bruits d'ailes. Des pépiements, le bruissement des herbes dans lesquelles passent rapidement les petits rongeurs. L'Ancien a gardé sa posture hiératique. Les assistants se lèvent, s'étirent, frottent leurs yeux encore embués.

C'est bien plus tard dans la journée, quand le Soleil déverse des flots de chaleur, que le vieux moine sort de sa longue méditation. Il partage alors, avec ses assistants, un déjeuner aussi frugal que le repas de la veille. Se tournant vers le plus âgé des deux disciples, il lui dit: « Il est temps que tu apprennes l'art de la méditation, mon fils. Je t'ai observé et j'ai vu que le moment était venu. »

« Est-il si difficile de méditer, Maître? N'importe qui ne peut-il y parvenir? » demande le plus jeune.

« Non, mon fils. Certains ne méditent jamais, parce qu'ils n'en sont pas dignes. D'autres en sont dignes, mais ne méditent pas parce qu'ils ne savent comment s'y prendre. La méditation est un art qui doit être transmis. C'est un art qui élève jusqu'à de sublimes hauteurs. » Il se tait un instant, pour réfléchir, puis ajoute: « Aujourd'hui, tu iras seul chercher la nourriture. J'instruirai ton aîné. Plus tard, si tu en es digne, ton heure viendra. »

Beaucoup de gens disent qu'ils vont méditer, mais la plupart d'entre eux n'ont pas la moindre idée de ce qu'est une méditation véritable. Ils pensent que c'est une opération mystique alors qu'il s'agit, comme dans la plupart des actes métaphysiques, de quelque chose de simple. C'est un moyen pour parvenir à une fin, une méthode grâce à laquelle on obtient certains résultats.

L'une des grandes difficultés auxquelles se heurtent les étudiants ès sciences métaphysiques réside dans le fait que presque toute l'expérience et presque toute la recherche en matière de méditation ont leur origine au Tibet et en

Inde, où des civilisations ont fleuri bien avant qu'il n'existe de civilisation dans le monde occidental.

Bien entendu, il y a eu, également, la grande civilisation de la Chine ancienne, mais, quoi qu'on ait fait grand cas de sa stature, sur le plan religieux, il faut savoir qu'en réalité, la Chine s'est beaucoup plus intéressée aux arts de la guerre. Les civilisations chinoises nous ont donné, dès la plus haute antiquité, des explosifs, des cerfs-volants à haute altitude capables de décharger des flots de flèches empoisonnées et, chose assez surprenante, les Chinois ont été, il y a des siècles, les premiers à employer des sortes de fusées. Ces bombes atomiques de l'époque se présentaient sous forme de grandes masses de matières enflammées portées par des têtes de fusées. Ces masses enflammées étaient lancées sur les positions ennemies où elles mettaient le feu, indifféremment, au matériel et aux hommes.

La Chine nous a aussi donné des arts et des métiers, ce qui est louable, mais elle s'est contentée de prendre ses religions à l'Inde et de les altérer pour les conformer à ses idées.

Ne parlons pas du Japon, qui, jusqu'à ces dernières années, n'était qu'une île à l'écart du reste du monde, imperméable aux influences des autres pays et qui a purement et simplement copié ses religions et sa culture sur celles des Chinois. On ne sait où les Japonais ont puisé la cruauté dont ils ont fait preuve au cours de la Seconde Guerre mondiale, mais ils ont assurément été des maîtres en ce qui concerne les pratiques brutales et les tortures et l'on peut s'étonner de ce que ce petit peuple soit actuellement toléré par les autres nations. Il s'agit, sans aucun doute, de commerce plutôt que d'amitié.

Pour en revenir à notre thème initial, l'une des grandes difficultés, c'est qu'en traduisant le sanskrit et autres langues extrême-orientales, il n'est pas toujours possible de faire passer le sens exact dans une langue occidentale, l'anglais, par exemple. Les langues occidentales expriment surtout la pensée concrète, alors que les langues d'Extrême-Orient sont faites pour les concepts abstraits. C'est ainsi qu'un grand nombre de choses, tributaires de l'emploi précis

d'un idiome et qui n'ont leur équivalent dans aucune autre langue, égarent complètement le traducteur et entraînent de graves malentendus. Tel est, par exemple, le terme de Nirvana, qu'il faut prendre dans son acception originelle et auquel nous allons, par conséquent, nous référer avant de traiter de la méditation, de ce qu'elle est, et de la méthode à employer pour la pratiquer.

L'Inde a été le berceau d'une grande civilisation. Une civilisation hautement spirituelle par nature. En fait, l'Inde est le berceau de la vraie religion du cycle d'évolution qui est le nôtre. De nombreux peuples l'ont copiée et falsifiée.

À certaines époques de la Chine ancienne, lorsque la spiritualité et le culte des ancêtres étaient d'importance plus grande que le président Mao ou la guerre, les religions ont fleuri, mais certains Chinois et certains Indiens ont eu tendance à suivre trop littéralement leurs croyances religieuses. On en a vu passer leur vie assis sous un arbre dans un état de contemplation oisive et stérile, se disant: « Inutile de s'en faire pendant cette vie. Je rattraperai ça lors de ma prochaine réincarnation! » Ce n'est pas une figure de rhétorique, ni une exagération, c'est un fait et, jusqu'à une époque très récente, il était parfaitement possible qu'un Chinois fasse des dettes dans sa vie, étant bien entendu qu'il les rembourserait, avec les intérêts, dans une vie suivante. Vous imaginez un prêteur occidental — ils se font appeler de nos jours sociétés financières ou compagnies de finance — avançant une somme d'argent sous la condition qu'elle sera remboursée lorsque le débiteur reviendra sur Terre sous une autre forme? Drôle de comptabilité en perspective!

Nous avons dit que les langues extrême-orientales exprimaient surtout les concepts abstraits et spirituels. Sachez qu'il y a quelques années, les Japonais n'avaient aucun idéogramme, aucune forme écrite d'expression qui pût s'adapter aux sujets techniques tels que la radio, par exemple, et que les techniciens japonais devaient avoir recours aux termes anglais. Ce n'est d'ailleurs pas particulièrement étonnant, puisque, dans le monde occidental, lorsque deux

médecins de nationalité différente se rencontraient, l'un ne connaissant pas un mot de la langue de l'autre, ils échangeaient leurs points de vue sur la maladie et le traitement à lui appliquer, en se servant du latin.

Il en est de même chez les opérateurs de radio, y compris les amateurs, qui conversent en utilisant un code universel.

Nirvana est un mot, ou concept, qui échappe généralement à la compréhension occidentale. C'est peut-être le terme oriental le plus mal compris de tous. En Occident, on pense que l'Oriental véritable n'a pas d'autre but que d'être assis à respirer des fleurs — essentiellement des lotus — tout en s'abîmant dans le néant. On croit souvent que Nirvana, c'est l'extinction de toute vie en soi, pour parvenir à un état où rien n'existe plus, où rien n'est, où il n'y a plus ni mémoire, ni action, rien. Nirvana est trop souvent considéré par les Occidentaux comme un exemple du vide parfait, et ils s'écartent des religions orientales parce qu'ils croient, en leur ignorance, qu'elles mènent à un état d'annihilation complète.

C'est tout à fait inexact. Nirvana n'est ni le Paradis ni son contraire, ce n'est pas un endroit où il n'y a rien, ce n'est même pas un endroit! Il n'est pas possible d'exister dans l'état de néant et cependant l'Occidental moyen pense que l'Adepté, le Guru, le Maître ou l'Illuminé, quel que soit le nom que vous voudrez lui donner, cherche à atteindre un état dans lequel il oublie tout ce qu'il a cherché à apprendre, un état dans lequel il ne connaît plus rien, n'éprouve plus rien, n'a plus notion de rien. C'est ridicule! C'est fantastiquement absurde, et on aimerait croire que le simple bon sens aurait pu se gendарmer contre de telles assertions et faire remarquer que, là où rien ne peut exister, il n'y a pas moyen d'exister...

Non, ce que cherche l'Adepté, le Guru, le Maître, l'Illuminé, quel que soit le nom que vous voudrez lui donner, c'est le Nirvana, qui n'est pas la négation de toute chose, mais l'élimination des désirs mauvais, l'élimination du scandale, du parjure, de l'avarice, de la luxure et autres fautes. Et pour y parvenir, il fait, en lui-même, place nette

de tout mauvais sentiment, afin que son âme, ainsi libérée, puisse s'élever et quitter son corps à volonté.

Avant d'être capable de voyager consciemment dans l'astral, il faut se purger l'esprit, il faut être sûr de ne pas souhaiter ce voyage par oiseuse curiosité ou pour avoir la possibilité de regarder dans la vie privée d'une autre personne. En résumé, il faut se débarrasser des désirs vulgaires et grossiers.

En Extrême-Orient, on peut rencontrer beaucoup d'hommes qui voyagent dans l'astral; de ceux qui sont engagés sur la Voie spirituelle, naturellement. Mais dans ces pays, les choses de la chair sont considérées sous un angle différent. Dans le monde occidental, il est rare de trouver des êtres capables de voyager dans l'astral, dans la mesure où les péchés de la chair tiennent les âmes enchaînées. L'une des façons les plus courantes d'enchaîner l'âme, c'est le mauvais usage que l'on fait de la vie sexuelle. Il ne devrait pas y avoir de vie sexuelle sans véritable amour. Quand deux êtres sont amoureux l'un de l'autre, leur vie sexuelle normale renforce le courant aurique de chacun; elle donne à leur aura une clarté et un éclat qui n'échappent pas au clairvoyant.

Lorsqu'un homme et une femme s'engagent dans la sexualité pour la seule recherche du plaisir animal, les couleurs de leur aura se ternissent et les fluctuations du courant aurique s'affaiblissent. C'est ce qu'enseignent les écoles extrême-orientales de pensée occulte. Elles mettent en garde contre ce mauvais usage de la vie sexuelle qui freine tout progrès spirituel. Malheureusement, les traductions occidentales des textes où il est question de ces choses donnent l'impression que l'Oriental qui veut se consacrer à la vie spirituelle n'a pas de vie sexuelle. C'est faux. Il le peut à condition d'en avoir besoin et d'être vraiment amoureux, au sens le plus élevé.

Dans les temples indiens et tibétains, il existe des images que les Occidentaux trouvent érotiques, obscènes ou pornographiques. Il n'en est rien et l'Indien ou le Tibétain n'éprouvent aucun trouble à les regarder. Ils les prennent pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire une représentation instruc-

tive de l'acte sexuel sous tous ses aspects: celui qui est recommandé et celui qui n'est pas recommandé. Ainsi, l'initié peut établir des comparaisons, car, après tout, comment faire les choses correctement si personne ne vous l'apprend? L'acte sexuel mal compris entraîne des manifestations désagréables: frigidité, troubles nerveux, et nuit au développement des meilleurs instincts de l'homme et de la femme, alors qu'une vie sexuelle bien menée — pour ceux qui en ont besoin — augmente les possibilités spirituelles des deux éléments du couple.

Au bout de quelque temps, lorsque l'initié a progressé et qu'il est devenu l'Illuminé, il n'a plus besoin de communier avec ceux qui l'entourent. Il peut aussi se passer de vie sexuelle et, contrairement à ce qu'un vain peuple pense, il n'y perd rien. La vie sexuelle, sur cette Terre, est chose très physique, mais à mesure que l'on progresse, que l'on s'élève de plus en plus haut, les expériences sont de plus en plus fortes, de plus en plus satisfaisantes. Vous serez peut-être étonné d'apprendre que, lorsqu'on quitte cette Terre pour entrer dans une vie nouvelle, il est absolument nécessaire, il est même obligatoire d'avoir connaissance du sexe opposé afin d'obtenir l'équilibre.

Ne vous laissez pas impressionner par les gens qui se prétendent grands experts, grands maîtres, grands omniscients sous le prétexte qu'ils ont lu quelques livres. Les livres ne donnent pas l'expérience. On peut avoir lu un livre et n'en avoir rien appris. J'ai reçu, très récemment, une lettre d'Australie. Mon correspondant, un bonhomme plutôt illettré, m'assurait qu'il était un grand maître et, qui plus est, un Avatar. Que sa femme le lui avait dit et que, d'ailleurs, il avait lu des livres et qu'il en connaissait un bout pour ce qui est de la parlote!

Le véritable étalon-or, c'est l'expérience acquise. Confieriez-vous votre vie à un pilote qui n'aurait d'autre connaissance de l'aviation que celle qui se trouve dans un manuel? Traverseriez-vous l'océan sur un paquebot dont le capitaine et les officiers auraient seulement suivi un cours de navigation par correspondance? Evidemment non. Eh bien! ne confiez pas non plus votre apprentissage spirituel

à quelqu'un qui n'a fait que lire quelques livres et qui vous propose un cours par correspondance payable par mensualités à des tarifs exorbitants, résultats garantis et prétendu diplôme de fin d'études à la clé. Avant d'étudier quoi que ce soit, assurez-vous de l'expérience véritable de celui en qui vous allez placer votre confiance.

Bon, il est temps que nous revenions à la méditation. D'abord, qu'est-ce que la méditation? Une forme spéciale de concentration ou de réflexion dirigée qui discipline l'esprit et développe une certaine attitude mentale. La méditation est une forme de pensée dirigée qui nous permet de percevoir par la voie du subconscient et autres processus ce qu'il ne nous serait possible de percevoir d'aucune autre façon.

La méditation est d'une importance extrême, car elle conduit l'esprit à une conscience plus haute et l'autorise à faire appel plus librement au subconscient, comme à une vaste bibliothèque où l'on irait se documenter. Or, pour utiliser les livres d'une grande bibliothèque, il faut d'abord savoir où ils se trouvent et, dans certains cas, se servir des fichiers.

La discipline de la méditation est essentielle pour celui qui veut faire des progrès sur la voie des réalisations spirituelles. De même qu'une armée ne se conçoit pas sans discipline ni exercice, de même la psyché de l'homme ressemble à quelqu'un perdu dans la foule, sans la discipline et l'exercice de la méditation.

Il est vain d'essayer de pratiquer la méditation en lisant un livre écrit par une personne qui ne sait pas elle-même méditer. La plupart des livres d'occultisme ne sont que d'indigestes conglomerats de paraboles orientales mal comprises. Dans beaucoup de pays — pays non chrétiens, veux-je dire — les fidèles d'un temple méditent avant de pénétrer dans le sanctuaire. Ils méditent pour que leur esprit soit clair et prêt à recevoir ce qu'on appelle, dans le langage occidental, la divine Semence. Il est tout à fait inutile de prier, par exemple, si la prière ne consiste qu'à adresser à Dieu des demandes purement terrestres. Prier Dieu pour qu'il vous fasse gagner un concours de beauté

ou le gros lot de la Loterie nationale est tout à fait futile. Le processus de la prière doit toujours commencer par une période de méditation qui débarrasse l'esprit des détrit­us de la pensée et vous prépare à recevoir les instructions et les informations venues de très haut. Autrement dit, trop de gens se jettent à genoux pour ordonner à leur Dieu de livrer la marchandise, et se plaignent ensuite de ce que leur prière n'est jamais exaucée. Qu'ils essaient d'abord la méditation. Celle-ci se compose de quatre parties.

1. La première partie consiste en exercices destinés à développer la vraie personnalité du méditateur. Le fait d'allier la méditation à la véritable connaissance de soi permet de réaliser sa vie dans les meilleures conditions de bonheur. On se sent plus heureux sur le plan personnel et on améliore les relations avec les autres, en particulier dans le travail. La méditation bien comprise augmente également la capacité mentale.

2. Le second stade de la méditation découle tout naturellement du premier. Il met le corps physique en rapport avec le Super-Être, ou Adhyatma, et met le Super-Être en rapport avec le Manu de la nation à laquelle on appartient. Avant d'entreprendre la méditation à ce degré, il est essentiel de mener une vie pure et libérée des désirs vulgaires.

3. Au troisième stade, le méditateur bénéficie déjà de l'expérience des deux premières étapes, mais il y ajoute la compréhension occulte. A ce niveau de méditation, on est capable de compréhension et d'aperception. L'aperception, bien sûr, est différente de la perception. L'aperception, c'est la conscience d'être conscient. C'est la faculté, pour l'esprit, de se percevoir lui-même. Ce qui permet au Super-Être d'améliorer sa propre condition spirituelle.

4. Enfin, il y a la méditation mystique, ainsi nommée parce qu'elle est tellement éloignée des concepts terrestres qu'elle échappe à la compréhension de ceux qui n'ont pas réussi à atteindre ce niveau. Le quatrième stade de méditation nous amène, par la Corde d'Argent, jusqu'à notre Super-

Être puis, par la Corde d'Or de notre Super-Être, jusqu'à la Grande Entité que, faute d'un terme adéquat, nous avons coutume d'appeler Dieu. Cependant, les deux premiers stades de la méditation sont essentiels et c'est sur eux que vous devez d'abord vous concentrer.

Avant d'apprendre à méditer, il est primordial d'acquiescer une discipline, car jouer avec la méditation, c'est jouer avec le feu. Vous ne permettriez pas à un enfant de s'amuser avec un baril de poudre et une boîte d'allumettes. Tout au moins, vous ne le lui permettriez qu'une seule fois! La même prudence doit être observée en ce qui concerne la fréquentation des hautes sphères de la métaphysique.

Un petit homme maigrichon décide un beau jour d'avoir la musculature de Mr. Atlas. Il va falloir qu'il s'exerce progressivement. Il ne peut, du jour au lendemain, soulever des poids de deux cents livres ni passer vingt-quatre heures sur vingt-quatre à s'entraîner. Il aurait vite une dépression nerveuse. Il en va de même dans la pratique de la méditation, qui peut être considérée comme l'exercice de l'âme. Si vous vous ruez sur la pratique de la méditation comme un touriste américain se rue à travers le Vatican pour pouvoir dire qu'il y est allé, vous vous apercevrez bientôt que votre enthousiasme tiédira. Votre entraînement doit se poursuivre selon un plan bien déterminé et s'accompagner d'une discipline stricte, d'une préparation sérieuse, sans quoi, tel le petit homme maigrichon qui s'exerce de façon trop intense, vous aurez des crampes de l'esprit, ce qui est parfaitement désagréable.

En dépit de tous ces désagréments, vous voulez toujours méditer? Vous n'êtes pas découragé? Fort bien. Nous allons voir ce que vous penserez de ce qui va suivre: pour méditer, vous devez vous réserver un moment absolument tranquille dans la journée. Le matin de bonne heure, de préférence. C'est l'une des raisons pour lesquelles les prêtres méditent avant de prendre leur premier repas. Mieux vaut ne pas absorber d'aliments avant la méditation et ne pas méditer au lit: vous risqueriez de vous endormir. Arrangez-vous pour vous réveiller une heure plus tôt que d'habitude et dès que votre réveil se met à sonner, bondis-

sez hors du lit, faites votre toilette et habillez-vous pour ne pas être tenté de vous fourrer à nouveau sous vos draps.

Aménagez votre propre sanctuaire intime dans un coin de votre chambre. Vous y dresserez un petit autel qui vous aidera à fixer votre attention sur ce que vous allez entreprendre. Voici comment vous vous y prendrez.

Prenez une chambre, ou même un cabinet de débarras, pour sanctuaire et tenez la porte de cette pièce fermée à clé lorsque vous n'y êtes pas. Ayez une petite table, dans un coin, couverte d'une toile blanche. Sur cette nappe, placez une image, par exemple un Ho Tai, le symbole de la Vie Bonne (non, vous n'allez pas adorer des images taillées! Ho Tai est un simple symbole). Munissez-vous d'un brûleur d'encens et d'un bâton d'encens fort que vous allumerez, puis que vous éteindrez pour qu'il brûle lentement en dégageant son parfum. Vous aurez intérêt à mesurer auparavant le temps que votre encens met à se consumer, et vous coupez votre baguette à la hauteur voulue pour qu'elle s'éteigne à l'heure où vous avez décidé d'interrompre votre méditation.

Le *méditateur* sérieux portera une robe de méditation spéciale qui le protégera des influences extérieures. Cette robe doit être très ample, avec des manches extrêmement longues et un capuchon qui recouvrira la tête. Vous pouvez la faire en fine soie noire ou, si c'est trop cher, en fin coton noir. Quand vous ne vous servez pas de la robe, vous devez la ranger dans une pochette de soie noire pour qu'elle ne touche aucun autre vêtement. Vous jugez sans doute que tout cela est assez théâtral; il n'en est rien. C'est la meilleure manière d'obtenir les résultats souhaités, et si vous tenez à obtenir des résultats, il faut bien vous conformer à certaines règles.

Maintenant que vous avez votre sanctuaire, votre robe de méditation, votre encens et votre Ho Tai, allez vous asseoir tranquillement dans cette pièce. Vous n'êtes pas obligé de vous asseoir les jambes croisées. Installez-vous de la façon qui vous sera le plus confortable, pour n'avoir ni crampes ni élancements, car, au début, vous serez incapable de méditer si vous êtes mal à l'aise. Quand vous

aurez été assis pendant quelques instants dans un état de *contemplation* paisible, vous répéterez la prière suivante:

Laisse-moi, aujourd'hui, vivre ma vie de chaque jour de la manière prescrite; contrôle et dirige mon imagination.

Laisse-moi, aujourd'hui, vivre ma vie de chaque jour de la manière prescrite; contrôle mes désirs et mes pensées pour que je sois purifié.

Laisse-moi, aujourd'hui, et tous les jours, diriger mon imagination et mes pensées, fermement, vers la tâche qui doit être accomplie pour que le succès l'accompagne.

Je vivrai en tout temps ma vie jour après jour et je contrôlerai imagination et pensée.

La pièce où vous vous tenez ne sera pas très éclairée. Elle sera même dans une demi-obscurité, de sorte que tout y apparaisse gris plutôt que noir. Vous trouverez vous-même bientôt le dosage d'obscurité qui vous convient le mieux.

Si vous prenez un verre d'eau froide entre vos deux mains de manière que vos paumes et vos doigts entourent le verre sans en dépasser le bord, vous constaterez que vous vous trouvez dans une position excellente pour commencer un autre exercice. Maintenant, glissez les doigts d'une de vos mains dans les espaces séparant les doigts de l'autre afin de couvrir encore plus étroitement le verre. Asseyez-vous calmement et respirez profondément, puis exhalez, en émettant un son prolongé: « Rrrrr aaaaa. » Que ce son sorte bien, mais inutile de le crier. Qu'il soit, au contraire, doux et clair. Cette opération doit être menée avec le plus grand sérieux, trois fois de suite. Ensuite, toujours assis, attendez quelques minutes que l'eau odonétisée, ou magnétisée, condense l'éthérique du corps en un nuage qui entourera le verre d'eau. L'éthérique se condensera de telle sorte que vous verrez nettement une vapeur épaisse ressemblant à la fumée bleutée d'une cigarette, formant un nuage.

Quand vous aurez fait tout cela pendant une ou deux semaines, ou un mois ou deux — tout dépend de votre sérieux — vous verrez, dans l'eau, un peu de votre force vitale sous la forme de traits, d'éclairs et de tourbillons

lumineux qui parcourent l'eau comme le feraient les bulles d'une eau gazeuse. Ne vous hâtez pas. Vous avez tout votre temps. Après tout, Paris ne s'est pas fait en un jour. Plus vous serez patient, plus assuré sera votre succès. Ce succès se concrétisera dans cet univers minuscule d'étincelles et de tourbillons lumineux et multicolores enclos dans votre verre.

Vous devez organiser votre méditation selon un plan défini ou un horaire. Pour cela, utilisez un chapelet qui vous permettra de contrôler les étapes. Vous pourrez vous procurer un chapelet bouddhique ou fabriquer vous-même votre rosaire avec des perles de tailles différentes. Mais quelle que soit la méthode employée, tenez-vous-en très strictement à votre horaire. La méditation doit avoir lieu dans la même pièce, à la même heure et revêtu de la même robe. Commencez par choisir un seul thème de pensée, une seule idée et asseyez-vous près de votre petit autel. Essayez d'éliminer toute pensée extérieure, concentrez votre attention et méditez sur le seul thème choisi. A mesure que vous vous concentrerez, vous sentirez en vous comme un petit tremblement. C'est normal. Ces faibles vibrations indiquent que vous êtes en état de méditation. Quelques suggestions:

1. Choisissez pour premier thème de méditation, l'amour. Ayez de bonnes pensées à l'égard de toutes les créatures vivantes. Lorsqu'un grand nombre de personnes ont des pensées bonnes, ces pensées déteignent sur d'autres et si l'on arrivait ainsi à en contaminer un nombre suffisant, à leur *passer* la bienveillance au lieu des pensées méchantes qui circulent, le monde serait un lieu bien différent!

2. Après cette première méditation sur l'amour, vous entreprendrez une méditation sur ceux qui sont dans le malheur. Vous *vivrez* véritablement leurs peines et leurs souffrances, et la pitié que vous éprouverez rayonnera vers eux. Vous leur ferez parvenir des ondes de compréhension et de sympathie.

3. Dans la troisième méditation, vous penserez au bonheur des autres. Vous vous réjouirez de ce que telle ou telle personne soit enfin parvenue à la réussite souhaitée depuis longtemps, dans ses affaires ou dans ses amours. Vous y penserez fortement pour que vos pensées rayonnent votre joie.

4. La quatrième méditation aura pour thème le mal. Vous laisserez votre esprit s'attarder sur le péché et la maladie. Vous penserez à la marge étroite qui sépare l'équilibre mental de la folie, la santé de la maladie. Vous penserez à la brièveté du plaisir du moment, et à tout ce qu'implique de mauvais le fait de s'y abandonner. Puis vous songerez aux dangers que l'on fait courir aux autres en encourageant le mal.

5. Votre cinquième méditation, vous la consacrerez à la sérénité et à la paix du cœur. En méditant sur la sérénité, vous vous élevez au-dessus des choses terrestres. Vous vous élevez au-dessus de la haine et même au-dessus de l'amour humain, qui n'est qu'un pâle substitut à l'amour véritable. Pendant cette méditation, vous ne sentirez plus ni accablement ni peur. Vous ne souhaiterez plus les richesses pour elles-mêmes, mais seulement pour le bien qu'elles vous permettent de faire aux autres. Vous considérerez votre propre avenir sans inquiétude, sachant que vous ferez en tout temps de votre mieux et que vous vivrez votre vie selon votre propre degré d'évolution. Ceux qui ont atteint ce niveau sont, en effet, sur la voie de l'évolution et, par conséquent, peuvent s'en remettre à leur certitude intérieure qui les libère de l'engrenage de la naissance et de la mort.

Vous allez vous demander ce qui vient après la méditation. Eh bien! c'est l'état de transe. Nous employons ce mot de *transe*, faute d'en trouver un meilleur. En vérité la transe est un état de méditation pendant lequel le *moi* quitte son enveloppe charnelle comme on sort d'une voiture.

Pourtant, comme nous l'apprenons souvent à notre détriment, quand on abandonne sa voiture quelque part, il arrive qu'on vous la vole. De même si l'on médite assez

profondément pour entrer en état de transe sans avoir auparavant débarrassé son esprit des choses impures, on invite tacitement certaines entités au *vol*. L'état de transe est extrêmement dangereux si, au début tout au moins, il n'est pas pratiqué sous une surveillance qualifiée.

Il existe diverses formes d'entités désincarnées, d'esprits élémentaires perpétuellement en quête de mauvaises actions et qui sont ravis de pouvoir les perpétrer à l'abri d'un corps qui ne leur appartient pas. Ils ressemblent à ces jeunes voyous qui, parfois, volent une auto et s'en vont faire, avec elle, un tour sur les routes. Ils ont, le plus souvent, l'intention de ramener la voiture en bon état, mais il arrive qu'ils l'endommagent. De même, si un esprit élémentaire prend possession de votre corps, il ne vous le rend pas toujours intact.

Je répète que si vos pensées sont pures, si vos intentions sont pures et si vous ne craignez pas, vous ne serez ni envahi, ni obsédé, ni investi. Lorsque vous n'avez pas peur, vous irradiez une aura qui protège votre corps comme une sonnerie d'alarme protège une maison. Or, si vous êtes pur et qu'un de ces esprits élémentaires, une de ces entités désincarnées essaie de s'emparer de votre corps, vous ressentez comme un avertissement, un tintement de la conscience, pourrait-on dire, et vous regardez immédiatement en bas de la Corde d'Argent et vous vous apercevez de ce qui se passe, tout comme un fermier qui surveille son verger. Encore faut-il que vous soyez absolument pur. Donc, tant que vous n'en êtes qu'au début de votre initiation, pour la paix de votre esprit et de votre corps, ne jouez pas avec l'état de transe.

Je suis tout à fait opposé à l'hypnotisme, sauf s'il s'entoure de grandes précautions, car si vous êtes mis en état de transe hypnotique par une personne inexpérimentée, cette personne risque d'être obsédée par toutes sortes de craintes: crainte de ne pas pouvoir vous faire sortir de transe, crainte de vous voir en sortir en mauvais état, etc. La transe hypnotique est une transe passive. Elle est provoquée par une série de suggestions puissantes, renforcées par la conviction du sujet qu'il peut être hypnotisé. L'hyp-

notisé est un peu comme quelqu'un atteint de strabisme, car son double éthérique se trouve légèrement désynchronisé, c'est-à-dire que son corps physique et son corps éthérique ne coïncident plus complètement.

Si vous tombez sur un mauvais hypnotiseur, il risque de vous faire beaucoup de mal, un mal qui peut se prolonger des années. Après tout, vous ne vous feriez pas opérer par un chirurgien qui ne saurait de son métier que la théorie. Ne laissez jamais un amateur s'entraîner sur vous. Si, pour une raison quelconque, vous voulez ou avez besoin d'être hypnotisé, mettez-vous en rapport avec une association médicale de la région où vous vivez et elle vous indiquera un hypnotiseur présentant toutes les garanties professionnelles et morales. Vous croirez peut-être que j'exagère les dangers? Ah! si vous pouviez lire les lettres que je reçois à ce sujet! Si vous saviez combien de victimes ont pu faire des hypnotiseurs amateurs, criminellement inconscients!

Quant aux médiums, ce sont des gens qui, consciemment ou inconsciemment, peuvent entrer en état de transe ou d'hypnose assez proche du rêve. Ils s'hypnotisent eux-mêmes, légèrement, de telle sorte qu'ils deviennent hypersuggestibles et peuvent être utilisés comme un téléphone par ceux qui se trouvent de l'autre côté de la vie. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit des entités désincarnées: les êtres de qualité, lorsqu'ils sont passés dans l'autre monde, ont bien d'autres choses à faire que de s'amuser à envoyer des messages dans des séances de spiritisme.

Sous certaines conditions, cependant, on peut avoir affaire à une personne consciencieuse et compétente, capable d'entrer en transe sur le plan physique tout en restant vigilante sur le plan astral, ce qui lui permet de se rendre compte de la qualité de celui qui envoie des messages au groupe d'occultistes qui l'interrogent. C'est un instrument fort utile pour ceux qui font des recherches approfondies. Il est en tout cas indispensable de faire en sorte que la séance ne soit pas interrompue par des bruits ou l'arrivée inopinée de quelqu'un.

Il existe une forme tout à fait spéciale de transe occulte, que l'adepte nomme *Sommeil du Temple* et qui ne

ressemble en rien aux divers états de transe ci-dessus mentionnés, pour la raison que l'initié qui a fait son apprentissage dans un temple sait ce qu'il fait, et qu'il est capable de se mettre spontanément en état de transe aussi facilement qu'on entre dans une auto et qu'on démarre. Il est clair que pour en arriver à une telle maîtrise, il faut des années de pratique, ce qui n'est pas à la portée de n'importe qui.

L'individu moyen qui s'essaie à entrer en transe dispose d'un système de protection naturelle: il s'endort, un point, c'est tout! Cela lui évite d'être investi par les entités désincarnées. Il court tout de même deux dangers sérieux. Voici: vous êtes éveillé, bien qu'en état de transe, puis vous vous endormez. Or, à l'instant où vous êtes entre l'état de veille et le sommeil, vous êtes vulnérable à l'obsession. Vous l'êtes de nouveau à l'instant où vous passez du sommeil à l'état de veille. (Je ne parle ici, bien entendu, que de ce qui se passe au cours d'une séance d'hypnotisme ou de transe, et vous ne courez aucun danger dans le processus normal veille - sommeil ou sommeil - veille de la vie de tous les jours.)

Dans certains temples, l'élève (ou acolyte) est surveillé par deux lamas exercés qui sont en mesure de se tenir en contact avec ce que l'acolyte pense et qui le dirigent avec douceur, mais fermement, pour qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Lorsque l'acolyte a subi avec succès certains tests, il a le droit de se mettre de lui-même en transe et généralement, la première chose qu'il fait, c'est de s'essayer à la *transe de vision*, c'est-à-dire une transe très profonde au cours de laquelle l'initié reste parfaitement immobile. C'est même plus que de l'immobilité, c'est une rigidité comparable à la rigidité cadavérique. Dans cet état, il est toujours à l'intérieur de son corps, mais un peu à la façon d'un homme qui, du haut d'une tour et muni d'un télescope très puissant, pourrait se tourner dans toutes les directions et observer ce qui se passe au loin avec une netteté surprenante.

En état de transe de vision, on ne sort pas de son corps, Il faut attendre d'avoir pratiqué la transe de projection

avant d'y parvenir et, dans ce cas, le corps est mou et flasque, en état de catalepsie, totalement inconscient, le corps demeurant sous une surveillance supérieure. La respiration et les battements du cœur sont extrêmement réduits. C'est à peine si la vie se manifeste.

Quand on entre dans cette sorte de transe, on ne sait plus très bien si ce que l'on voit est ou n'est pas imaginaire, mais avec un peu de pratique, on arrive à discerner ce qui est réel de ce qui n'est que la projection des pensées d'une autre entité, incarnée ou désincarnée.

Voici ce qui se passe: vous êtes quelque part, n'importe où, assis en paix et engagé dans une transe méditative profonde. Si vous laissez votre conscient errer à sa guise, sans en avoir le contrôle, vous pouvez vous trouver près de quelqu'un qui a trop bu et vous pouvez être terrifié à la vue de toutes sortes d'animaux bizarres qui s'agitent autour de lui. Oui, ces éléphants roses, rayés ou à carreaux, existent réellement sous leur forme-pensée! Pis encore, supposons que, au cours de ses pérégrinations, votre conscient se trouve près d'un homme très violent et qui nourrit des pensées de meurtre; vous verrez l'assassinat comme s'il se passait en réalité au lieu d'être seulement pensé et vous regagnerez votre corps d'un tel bond que vous en aurez la migraine pendant huit jours, avec l'impression que vous avez assisté à un meurtre véritable!

Le métaphysicien initié distingue fort bien ce qui est réel de ce qui est imaginaire, mais je vous conseille, encore une fois, de ne pratiquer la transe profonde que si vous avez de très sérieuses raisons de la pratiquer. Sinon, abstenez-vous.

Si vous ne tenez pas compte de ce conseil, tenez au moins compte de celui-ci: étant en transe profonde ou dans l'astral, si vous vous trouvez en face d'horribles entités qui vous font des grimaces ou pis encore, vous n'avez qu'à diriger contre elles la pensée, très forte, que vous ne les craignez pas. Et vous les verrez disparaître. Ces entités ne se nourrissent que de peur et si vous n'avez pas peur d'elles, elles sont impuissantes contre vous.

En toute amitié, je vous conseille une fois de plus de

ne pas vous faire hypnotiser, si ce n'est par une personne tout à fait qualifiée sur le plan médical. Je vous conseille aussi de ne pas entrer en état de transe si ce n'est sous une surveillance autorisée. La méditation ordinaire, elle, est absolument sans danger, car vous êtes en pleine possession de vos facultés. Donc, méditez sans crainte et prenez-y du plaisir. Quant au reste, évitez-le, car ni l'hypnose ni la transe n'ajouteront rien à votre développement spirituel.

Voyager dans l'astral... est-ce fait pour vous?

Les brumes de la nuit se dissipaient sous le soleil levant en longues écharpes qui traînaient encore sur les hautes herbes. On commençait à distinguer le vieux village de Much Nattering niché au fond de la vallée formée par les collines de Costwald. Une forêt descendait les pentes comme si elle voulait engloutir les petites maisons. Un ruisseau traversait la grande rue, charriant avec lui tous les débris d'une très ancienne civilisation.

Much Nattering était un village anglais typique avec ses murs de petites pierres et ses toits de joncs cueillis dans les marais environnants. Tout au bout de l'agglomération, il y avait le pré communal et sa mare aux canards au-dessus

de laquelle une longue poutre avait été jetée. Un peu plus loin, une plate-forme de basalte, souvenir millénaire d'une éruption volcanique. C'est là qu'on avait coutume d'amener les sorcières et les sorciers pour les précipiter dans l'eau. Si les malheureux s'enfonçaient et se noyaient, c'est qu'ils étaient innocents. S'ils surnageaient, c'est que le Diable était avec eux et on les précipitait de nouveau dans l'eau stagnante jusqu'à ce que le Diable, fatigué de venir à leur secours, renonçât à leur tendre la main. Alors, ils se noyaient.

L'arbre de Mai était encore paré de tous ses rubans, car la veille était jour de fête carillonnée et la jeunesse du pays avait dansé autour et échangé des promesses de mariage.

Maintenant, de minces filets de fumée s'élevaient des trous percés dans les toits de boue ou des petites cheminées ornant les toitures de joncs. Signe que les fermiers d'Angleterre commençaient à s'ébrouer et à déjeuner avant de partir au travail. Déjeuner qui se composait de forte bière et de gros pain, car, en ces jours, il n'y avait ni thé, ni café, ni chocolat et quant à la viande, on n'en mangeait guère qu'une fois l'an. Seules les très riches familles connaissaient-elles le goût de la chair des animaux. Les autres ne vivaient que de ce que produisait le village.

Puis ce fut l'heure du grand branle-bas quotidien. Les hommes se rendant aux champs pour y chercher les chevaux et leur mettre harnais et brides, les femmes s'affairant à leurs tâches ménagères, tout ou presque étant fabriqué à la maison. Elles s'ingéniaient à faire durer le peu d'argent dont disposait la famille et l'échange des denrées et des objets fabriqués était chose courante. Aussi, chacun connaissait exactement les ressources du voisin et le colporteur était accueilli avec intérêt parce qu'il apportait toutes sortes de nouveautés.

La matinée s'écoulait, jetant de longs traits de lumière sur la rue villageoise. Les rayons du soleil se reflétaient dans les culs de bouteilles qui ornaient les fenêtres des demeures les moins pauvres. Tout à coup, Mistress Helen Highwater s'élança hors de sa maison, au bout de la rue, et d'un pas lourd mais pressé descendit comme elle pouvait la chaussée pavée de cailloux. Ses bottines à élastiques

passaient timidement le bord de ses jupes volumineuses que faisait tourbillonner la vitesse de sa course. Sous son bonnet à rubans, son visage était rouge et couvert d'une sueur légère. Elle avait l'air d'une goélette fuyant devant la tempête. De temps à autre, elle tournait la tête sans s'arrêter de courir, comme si elle était poursuivie par le Diable. Juste un coup d'oeil. Puis avec une vigueur renouvelée, elle accéléra encore, s'essouffant de plus en plus jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à l'autre bout de la rue. Elle tourna à droite, là où la boutique de l'apothicaire se dressait dans une solitaire splendeur. Elle s'arrêta un instant, regardant autour d'elle, puis elle leva les yeux vers les vitres serties de plomb du premier étage. Constatant que le cheval de l'apothicaire n'était pas à l'attache, elle grimpa les trois marches usées du perron et poussa la porte de chêne massif. La clochette de l'entrée résonna tandis qu'elle pénétrait dans une pièce sombre et lugubre.

Des odeurs de musc et de cannelle, de citronnelle, de santal et de pin l'assaillirent de toutes parts, ainsi que d'autres parfums moins identifiables. Elle tenta de reprendre sa respiration quand apparut une autre femme, l'épouse de l'apothicaire. « Oh! Ida Shakes! » s'écria Helen Highwater. Croyez-moi ou ne me croyez pas, mais je l'ai encore vue cette nuit! Dans le ciel, qu'elle était! Oui, dans le ciel, même qu'elle est passée devant la Lune! Et elle était nue comme un ver et à califourchon sur un balai! Je l'ai vue comme je vous vois! » Elle frissonna comme si elle était près de s'évanouir. Ida Shakes la fit asseoir sur une chaise devant le comptoir.

« Allons, allons, si c'est pas pitié de se mettre dans des états pareils! Je vais vous apporter un cordial, ma pauvre Helen, ça vous remettra! » Helen Highwater poussa un soupir dramatique et leva les yeux au plafond comme pour le prendre à témoin: « J'étais accoudée à ma fenêtre à contempler le clair de lune et je pensais au Créateur qui a fait toutes ces belles choses et, tout à coup, je vois un gros hibou qui avait l'air de s'enfuir devant quelque chose. Alors je lève la tête et qu'est-ce que je vois? Cette fille de Satan toute nue, au milieu des nuages! Et j'ai pensé à tous ces

pauvres voyageurs encore sur les routes à cette heure de la nuit et sur qui elle allait peut-être bien jeter des maléfices! »

Ida Shakes lui reversa du cordial et elles burent toutes deux en silence. Puis Ida Shakes dit: « Allons raconter tout ça au curé, le révérend McDoguid. Il saura ce qu'il faut faire. »

Bientôt, les deux dames, bavardant comme deux pies, arrivèrent au presbytère.

Au même moment, à des lieues de là, dans un petit village éloigné de Londres, le violent cardinal Wolsey se tournait et se retournait dans son lit. Il échafaudait des plans pour chasser les sorcières, faire et défaire des rois et faire régner l'austérité chez les princes comme chez les pauvres. Il s'était retiré dans sa maison de campagne, à Hampton. Il nourrissait d'ailleurs le projet de la reconstruire, cette maison de campagne, et d'y établir une cour qui rivaliserait avec celle du roi. Mais, pour l'instant, le cardinal, qui ne se doutait pas qu'un jour son nom deviendrait celui d'une marque de sous-vêtements, s'agitait beaucoup, tandis que, d'un bout à l'autre du pays, ses envoyés spéciaux se répandaient, à la recherche d'éventuelles sorcières que l'on pourrait torturer et brûler pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de leur âme.

Le valeureux cardinal réfléchissait à tout cela, étendu sur son mol oreiller, et songeait avec complaisance à la façon dont il réorganiserait le Paradis, le jour où il y monterait, bien qu'il n'eût, pour le moment, aucun désir de quitter cette Terre où il exerçait un pouvoir bien agréable.

Au village de Much Nattering, les deux dames s'apprêtaient à prendre congé du révérend. « Nous allons surveiller cette veuve dont vous me parlez, dit-il d'un air sombre. Nous verrons ce que nous verrons et, ayant vu, nous agirons conformément à la loi divine. » Le révérend se leva avec gravité et reconduisit ses deux paroissiennes jusqu'à la porte du presbytère.

Tout le jour, au coin des rues du village, on put voir de petits groupes de ménagères chuchotant entre elles. Allongeant le cou, elles essayaient de voir ce qui se passait

du côté de la forêt qui s'étendait à l'orée du village. Elles hochaient la tête et croisaient vertueusement leurs mains sur la bavette de leur tablier et les hommes, ignorants de ce dont il s'agissait, s'étonnaient du comportement de leurs femmes et le mettaient sur le compte de la lune qui, comme chacun sait, exerce une si curieuse influence sur les dames.

Près de l'Arbre de Mai, un petit groupe de garçons et de filles répétait une danse villageoise qui devait être exécutée devant les visiteurs venus d'un autre petit bourg.

Puis les ombres de la nuit commencèrent à s'étendre. Des champs enténébrés les hommes revinrent, fatigués par le travail du jour. Devant le presbytère, quatre hommes attendaient en silence, dos appuyés contre le mur. La porte s'ouvre. Le révérend McDoguid apparaît en personne. « Suivez-moi jusqu'au cottage de la veuve, messieurs, dit-il. J'ai envoyé quelqu'un chercher les inquisiteurs. »

Le révérend et sa petite troupe se mettent en marche. La route de la forêt est longue. Il faut ensuite se frayer un chemin à travers les sapins. L'obscurité se fait plus profonde encore. Au bout de quelque temps, ils aperçoivent, dans une clairière, la petite hutte où vit la pauvre veuve. Ils approchent, à la file indienne, tâchant de faire aussi peu de bruit que possible. Les voici près de la fenêtre. Par un interstice du contrevent, passe un rai de lumière. Le prêtre colle son œil à cette fente. Il voit une petite pièce humblement garnie de meubles de bois brut. La lumière entrevue provient d'une bûche qui se consume dans l'âtre et d'où coule encore la résine. Une flamme, de temps à autre, vient éclairer la silhouette d'une vieille femme assise à même le sol. L'oreille aux aguets, le révérend l'entend marmonner des paroles indistinctes. Une chauve-souris effleure l'homme de son aile velue. Il pousse un cri de terreur et chancelle. Au bruit, la femme s'est levée. Elle ouvre la porte qui gémit tristement. En la voyant soudain devant lui, le prêtre se redresse et, pointant vers la vieille un index vengeur, il s'écrie : « Fille de Satan, nous sommes venus pour t'emmener ! » La vieille femme, frappée de terreur et sachant bien quel destin l'attend, tombe à

genoux en pleurant. Sur un signe du curé, deux des hommes s'emparent de la malheureuse et l'immobilisent tandis que les deux autres entrent dans la hutte. Ils fourragent dans tous les coins et, ne trouvant pas trace d'objets magiques, de grimoires mystérieux ni d'attrails de sorcellerie, ils renversent la bûche enflammée sur un tas d'aiguilles de pin et mettent le feu à la cabane.

Traînée jusqu'au sous-sol de l'église, la vieille femme se prosterna devant le prêtre. « J'ai envoyé chercher les inquisiteurs, tonna ce dernier. Vous êtes une fille de Satan. On vous a vue traverser le ciel sur un balai, toute nue, en compagnie du Maudit! »

La pauvre veuve poussa un cri terrible. Elle savait que si sa maison avait été brûlée, c'est qu'on l'avait jugée sans même l'avoir fait passer devant un tribunal. « Vous attendrez dans un cachot le bon plaisir des inquisiteurs, » ajouta-t-il et, se tournant vers les quatre hommes, il leur donna l'ordre de conduire la femme à la prison locale.

Le lendemain matin, on entendit résonner sur la route le galop de plusieurs chevaux. Les cavaliers firent bientôt leur apparition dans la grande rue du village et s'arrêtèrent devant le presbytère. En tête venait l'inquisiteur de Sa Majesté. C'était un homme au visage maussade et bouffi, aux petits yeux porcins. Il était suivi de son assistant et de deux tortionnaires qui, avec des gestes précautionneux de bons artisans, descendirent des sacs attachés à leurs selles et qui contenaient les instruments de leur métier. Ensemble, ils entrèrent dans la demeure du révérend. Il y eut une discussion animée, puis les hommes se dirigèrent vers la prison. Sans attendre ils saisirent la vieille qui, maintenant, balbutiait comme une enfant terrorisée et lui arrachèrent ses vêtements. Ils procédèrent alors à un examen minutieux de son corps, lui enfonçant un peu partout des épingles dans la chair pour voir si quelque coin de sa peau était insensible à la douleur; une des épreuves classiques auxquelles on soumettait les sorcières présumées.

Ensuite, on lui mit les poucettes et on les serra jusqu'au sang. N'obtenant d'elle aucune confession, ils la traînèrent par les cheveux sur les cailloux de la rue jusqu'à la mare

autour de laquelle tout le village s'était assemblé pour jouir du rare spectacle d'une sorcière qu'on noie.

La pauvre veuve fut hissée sur la plate-forme. Le prêtre y monta à son tour et dit: « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je t'enjoins de confesser que tu t'es adonnée à la sorcellerie. Si tu avoues ton crime, tu mourras sachant que Dieu, dans sa clémence, t'accordera le salut de ton âme. Confesse-toi avant qu'il ne soit trop tard. » Puis, ayant tracé dans l'air le signe de la croix, il s'écarta. Mais la femme restait muette, paralysée par la peur.

Quatre hommes la saisirent par les bras et les jambes et la lancèrent en l'air. Elle tourna sur elle-même et retomba, tête première, dans l'eau fangeuse et nauséabonde. Il n'y eut d'abord que des rides à la surface de la mare, puis une chevelure flottante et une tête apparurent. La femme battait sauvagement l'eau de ses bras. Elle tentait de surnager. Alors un spectateur lui lança une grosse pierre qui l'atteignit à la tête. D'autres pierres suivirent. La malheureuse poussa un cri déchirant. Un de ses yeux pendait sur sa joue. Un caillou adroitement lancé l'en détacha et l'on vit le corps s'enfoncer et l'eau se teinter de sang. Pendant une minute, peut-être plus, il y eut des remous, puis une véritable fontaine de sang s'éleva, comme un geyser.

L'un des inquisiteurs se tourna vers l'autre et dit: « Satan ne l'a pas sauvée. Elle était peut-être innocente, après tout! » Et l'autre lui répondit: « Qu'est-ce que ça peut faire? Nous mourons tous. Et puis, au moins, maintenant elle ne souffre plus! »

Seul, à l'écart, un vieux bossu s'était blotti à l'ombre d'un petit bouquet d'arbres. Il pleurait et ses larmes coulaient le long de son visage raviné. Il regardait cette scène horrible et sa main se crispait sur le bâton noueux qui l'aidait dans sa marche d'infirme. Quand la veuve disparut sous l'eau pour la dernière fois, il murmura: « Triste. Très triste. » Une femme qui n'avait pas assisté au drame et se hâtait afin d'en recueillir au moins quelques miettes, s'arrêta et dit: « Alors, grand-père, qu'est-ce qui s'est passé? »

« Assassinée. Elle a été assassinée, sacrifiée sur l'autel

de l'ignorance et de la superstition. Elle n'était pas sorcière. Je le sais: j'ai été sur les bancs de l'école avec elle. C'était une âme pure. Il n'y avait pas de mal en elle. »

La commère, l'œil menaçant, répondit: « Tâche de tenir ta langue, grand-père, sinon, tu risques d'aller la rejoindre au fond de l'étang. On commence à jaser à ton sujet, tu sais. Et si je ne t'aimais pas, moi-même je pourrais en dire, des choses! » Et elle s'en fut, pour profiter, elle aussi, du spectacle.

Le bossu la suivit des yeux, l'air pensif, et marmonna entre ses dents: « Superstition, superstition, tu seras toujours l'ennemie du progrès. Nous qui voyageons dans l'astral, nous serons toujours la proie des méchants, des ignorants et des jaloux, de ceux qui sont incapables d'accéder à de telles hauteurs et qui, pour cette seule raison, nous veulent du mal. Il faut que je sois prudent! »

Pendant ce temps, les tortionnaires avaient fait un tas des vêtements usés de la suppliciée, et ils y avaient mis le feu. Des parcelles de tissu brûlé montèrent vers le ciel...

Oui, il est vrai que, siècle après siècle, ceux qui voyagent dans l'astral ont été persécutés, punis par les jaloux. Pourtant, ce genre d'expérience est à la portée de tout un chacun, à condition que ses intentions soient justes, que ses pensées soient pures et qu'il se plie à une certaine discipline.

Analysons ces conditions.

D'abord la pureté de la pensée: voyager dans l'astral, c'est un peu comme aller chez quelqu'un pour lui rendre visite, que ce quelqu'un soit chez lui ou n'y soit pas et quel que soit le moment où on le surprend. Or, il est possible de lire par-dessus l'épaule de quelqu'un la lettre qu'il est en train d'écrire. Possible, certes, mais mal. Très mal. Celui qui voyage dans l'astral ne doit pas songer à s'introduire dans la vie privée d'autrui. Cette pensée ne doit même pas l'effleurer et si, par accident, cela lui arrive, il ne doit, en aucun cas, dire à qui que ce soit ce qu'il a vu. Donc, à moins d'être sûr, complètement sûr, sans l'ombre d'un doute, de ne pas avoir, si peu que ce soit, envie de vous introduire dans la vie privée d'autrui, vous verrez qu'il est

très difficile d'entrer en pleine conscience dans l'astral. Tout le monde, ou presque, entre dans l'astral subconsciemment, c'est-à-dire au cours du sommeil, mais consciemment, c'est une autre histoire. Je reçois un grand nombre de lettres où l'on me demande d'aller rendre visite à telle ou telle personne, par la voie de l'astral, afin de savoir ce qui se passe chez elle ou ce qu'elle pense, mais quand bien même je serais disposé à le faire, comme il n'y a que vingt-quatre heures dans une journée, il me serait absolument impossible de satisfaire à toutes les demandes. De toutes façons, la chose est profondément immorale. À ceux qui me prient de venir leur faire une visite personnelle, je répondrai que s'ils ont envie de changer quelque chose à leur vie, ils n'ont qu'à faire l'effort de se perfectionner eux-mêmes et n'ont pas besoin d'une consultation à domicile.

Un autre obstacle au voyage conscient dans l'astral, c'est l'état d'esprit de ceux qui ne le souhaitent que pour pouvoir en parler et briller aux yeux des autres. Quand on voyage dans l'astral, on n'en parle pas, car c'est un grand privilège et l'on n'a le droit d'en faire état que si l'on essaie d'aider son semblable. Si vous croyez qu'un voyage dans l'astral équivaut à une croisière organisée ou si vous espérez y trouver plus d'agrément qu'à une soirée devant votre télévision, inutile d'y songer plus longtemps, le voyage dans l'astral n'est pas pour vous.

Encore un obstacle: vous voulez voyager consciemment dans l'astral parce que vous croyez devoir intervenir dans l'existence d'autrui sans savoir si votre intervention est justifiée ou non. Il est mal de venir au secours de gens qui ne vous l'ont pas demandé. Après tout, chacun est maître de sa destinée et si vous vous promenez dans l'astral avec l'idée de vous immiscer dans la vie privée de quelqu'un pour lui dire ensuite qu'il faut faire ceci ou cela, vous prenez une liberté inadmissible.

A quoi le voyage astral vous donne-t-il droit, s'il s'accompagne de tant de restrictions? Eh bien! voilà: vous pouvez vous rendre dans toutes les grandes bibliothèques du monde entier, visiter tous les pays, consulter les manuscrits

les plus anciens. Vous pouvez même vous rendre dans d'autres mondes quand vous avez fait des progrès suffisants.

Une de mes distractions favorites consiste à observer, la nuit, les corps astraux des gens qui dorment et qui rêvent. Je m'assieds près d'une fenêtre, de préférence en un point d'observation élevé, et je contemple la ville endormie. Et voici ce que je vois. La nuit est tombée et, au-dessus de nous, les étoiles scintillent, bleues, rouges ou argentées. L'air est calme, les lampadaires diffusent une faible clarté. Des toits de la ville s'élève une brume bleuâtre. Elle s'élève peu à peu et devient d'un bleu de plus en plus intense. À la surface de cette brume des bulles se forment, comme sur une cuve de goudron en ébullition. Les bulles éclatent et des bandes brillantes, d'un blanc bleuâtre, s'en échappent et s'étirent dans le ciel nocturne. Elles deviennent de plus en plus minces, mais ne disparaissent pas et s'irradient dans toutes les directions. Les unes s'élèvent tout droit vers l'infini et, chose curieuse, les autres descendent comme si elles cherchaient une autre forme de vie jusqu'au cœur de notre Terre.

Les corps des habitants de la ville sont endormis, mais leurs corps astraux voyagent. Ce sont leurs Cordes d'Argent qui brillent dans l'obscurité de la nuit. Elles s'étirent et s'étirent encore et, parfois, un petit frémissement parcourt la Corde d'Argent, il se produit une saccade, un bref soubresaut, la Corde se contracte et aussitôt le corps astral descend, disparaît dans la brume bleutée et réintègre son corps charnel. L'être humain a été troublé dans son sommeil par un bruit soudain, un choc léger. Il se réveillera au matin avec la migraine et le souvenir d'un horrible cauchemar. La plupart d'entre nous voyagent ainsi dans l'astral, mais malheureusement, du fait de l'enseignement occidental, nous oublions presque tous ce que nous y avons appris et ce que nous avons fait au moment où nous réintégrons nos corps et, pour peu qu'un cauchemar s'en mêle, tout souvenir de l'expérience est brutalement dissipé.

La plupart des gens ont, un jour ou l'autre, éprouvé, au moment de s'endormir, l'impression de s'envoler ou celle de tomber dans un trou. Cette impression est le sou-

venir le plus proche possible d'un voyage dans l'astral. Mais, encore une fois, n'importe qui, ou presque, peut voyager consciemment dans l'astral à condition de se conformer aux principes que nous avons énoncés dans ce chapitre.

A quelque distance, mais à portée de ma vue, se dressait un grand bâtiment. Une prison. Autour des murs, la lumière des lampadaires brillait toute la nuit et, de temps en temps, un projecteur fouillait chaque coin d'ombre, mais à cette heure tardive, la plupart des cellules étaient plongées dans l'obscurité. Une obscurité qui n'était pas totale, d'ailleurs, car, la nuit, les Cordes d'Argent s'élèvent, les hommes emprisonnés s'évadent dans l'astral. Les barreaux ne font pas la prison. Ils retiennent en captivité les enveloppes charnelles, mais non les corps astraux. C'est ainsi que les coupables et les innocents fraternisent et s'envolent chacun dans leur voyage nocturne.

C'est souvent dans les beaux appartements des quartiers riches que l'on nourrit les pensées les plus sordides, et les Cordes d'Argent qui s'en élèvent sont parmi les plus ternes et les plus souillées. Car c'est là que l'on peut le plus aisément satisfaire les appétits les plus grossiers et les plus matériels, et ceux qui y cèdent ne voyagent pas dans les hautes sphères, mais au contraire sont confinés à l'astral le plus bas où ils ne rencontrent que des personnalités dépravées et non évoluées.

Supposons que vous ayez franchi les principales étapes et que vous ayez la certitude de remplir les conditions nécessaires de pureté, comment vous y prendrez-vous pour voyager consciemment dans l'astral? Eh bien! voici:

Faites une expérience. Convenez avec un ami très intime que vous viendrez, avec sa permission, lui rendre visite telle nuit. Demandez à cet ami de laisser sur sa table un message qui vous est spécialement destiné et répétez-lui le texte de ce message le lendemain. Vous jugerez ainsi de vos progrès.

Mettez-vous au lit à une heure raisonnable, c'est-à-dire d'assez bonne heure. Vous aurez pris auparavant un repas léger et, bien sûr, bu modérément, sans quoi votre repos

serait inévitablement troublé et, si vous êtes obligé de vous lever pendant la nuit, vous risquez d'oublier vos expériences de voyage astral.

Quand vous serez au lit, installez-vous de manière confortable. Il ne faut avoir ni trop chaud ni trop froid. Il vaut mieux, de plus, que vous soyez seul et que votre porte soit fermée à clé, car si vous couchez avec quelqu'un, vous vous exposez à une certaine agitation et vous serez peut-être ramené brutalement de votre voyage, ce qui vous ferait oublier tout ce que vous avez appris et ressenti au cours de l'expérience.

Décidez de l'endroit où vous allez vous rendre. Si c'est chez votre ami, vous connaissez le chemin. Vous pouvez aussi choisir un autre pays. Mais supposons que vous alliez dans telle maison, chez telle personne, représentez-vous cette maison, représentez-vous le chemin que vous prendriez si vous y alliez à pied ou en voiture. Promettez-vous solennellement, avant de vous endormir, d'envoyer votre corps astral vers cette maison et de vous souvenir exactement, à votre réveil, de tout ce qui vous sera arrivé. Répétez trois fois cette affirmation, puis laissez-vous aller au sommeil... Si vous avez réussi, voici ce qui va se passer: vous allez sentir votre corps s'alourdir et vos yeux se fermer de fatigue et vous allez vous endormir de la façon la plus normale. Mais à ce moment même, au lieu de sombrer dans l'obscurité, vous aurez, au contraire, la sensation de passer dans une clarté éblouissante. À cet instant précis, votre corps physique aura un léger soubresaut et si ce soubresaut ne vous réveille pas, au sens physique du mot, votre conscient va se dilater et devenir plus clair et vous allez éprouver un sentiment de parfaite allégresse, de joie et de liberté sans pareilles. Ce sera comme si vous bouillonniez de vitalité. Au bout d'un moment, vous vous demanderez ce qui vous arrive, vous regarderez autour de vous et vous vous apercevrez que vous êtes relié à votre corps physique par un cordon brillant, palpitant, de teinte bleutée, comme un enfant est relié à sa mère par le cordon ombilical.

Avec horreur et dégoût vous regarderez la triste argile

de votre corps qui sera là, devant vous, comme un paquet de membres emmêlés. Vous serez horrifié à l'idée que vous allez devoir réintégrer cette prison de chair. Mais le moment n'en est pas encore venu. Vous jetez sur tout ce qui vous entoure un regard neuf. Vous examinez de près le plafond et les murs et vous constatez qu'il est bien ennuyeux de vivre dans un si petit espace. Alors vous songez à vous en aller. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Vous voilà, projeté au-delà de la toiture, sans même vous être rendu compte de la façon dont vous avez traversé des parois, qui sait? même d'autres chambres, sur votre passage. Maintenant vous êtes à l'air libre, flottant au-dessus des maisons, au bout de votre cordon bleuté.

Vous flottez, en vous élevant doucement, comme porté par d'invisibles courants.

De tout là-haut, vous reconnaissez votre demeure et les maisons de vos amis et, peut-être, une ou deux voitures attardées sur l'autoroute. Vous avez l'impression d'être en ballon, mais vous ne vous attardez pas à ces constatations naïves, car vous savez que vous avez un but bien précis. C'est tout de même avec un soupir de regret que vous renoncez à ce tour d'horizon, comme aussi à cette promenade que vous aviez projetée dans toutes les grandes capitales du monde: Buenos Aires, Londres, Berlin... Cette nuit, c'est chez votre ami que vous allez vous rendre, afin d'y prendre connaissance du message qu'il a soigneusement préparé à votre intention et que vous devrez lui répéter mot pour mot, demain, pour avoir la confirmation de ce que vous n'êtes pas en train de rêver un rêve ordinaire, mais que c'est bien d'un voyage conscient dans l'astral qu'il s'agit. Immédiatement, vous pensez à l'endroit où vous devez vous rendre et à l'itinéraire qui vous y conduira.

Mettons que vous soyez à Dublin et que le but que vous vous êtes fixé soit New York. A mesure que vous y pensez, votre cordon astral s'allonge et vous vous élevez infiniment plus haut que les astronautes ou les cosmonautes... si vous y tenez. Pour l'instant, il vous suffira d'atteindre la distance à laquelle vous verrez la Terre tourner lentement sous vos yeux. L'océan ne vous paraît pas plus

grand qu'une petite mare aux canards et voici que New York vous apparaît. Il est quatre heures plus tôt qu'à Dublin et, par conséquent, les New-Yorkais ne sont pas en train de dormir. Les lumières, cependant, sont déjà allumées, ce qui joue pour vous le rôle d'un phare. Vous braquez votre regard sur la ville et vous descendez droit sur elle, à la vitesse de la pensée.

Au fur et à mesure de votre chute, la cité, qui n'était qu'un point sur une carte, grandit et vous êtes à même de choisir l'endroit de votre atterrissage. Peut-être est-ce Manhattan, peut-être aurez-vous envie de voir la foule qui sort des cinémas et des théâtres de Broadway, peut-être cela vous amusera-t-il de faire le tour de Radio City ou de flotter au-dessus des docks pour voir les paquebots amarrés. Aussitôt pensé, aussitôt fait.

Dans les gratte-ciel vous apercevez des milliers de lumières. Rien ne vous empêche de jeter un coup d'œil sur les femmes de ménage en train de nettoyer les bureaux ou sur quelque administrateur faisant des heures supplémentaires! Mais attention! Certaines de ces lumières sont celles d'appartements privés. Gardez-vous d'y entrer. Ne violez pas l'intimité des autres. Songez que la pensée d'être vous-même espionné vous serait odieuse. Respectez donc la vie d'autrui et vous pourrez poursuivre vos voyages dans l'astral sans rencontrer le moindre obstacle.

Pendant toute la durée d'un voyage, cultivez une idée fixe: celle de vous souvenir. A tout prix. Que cette idée ne vous quitte jamais. C'est une question de simple entraînement. Lorsque vous réintègrerez votre corps, vous croirez d'abord que vous avez rêvé, mais si vous prenez la précaution de visiter le même endroit la nuit suivante, vous constaterez qu'il ne s'agissait pas d'un rêve, mais bien de la réalité. Quand vous vous serez administré cette preuve plusieurs fois de suite, vous verrez que l'exercice de mémorisation devient de plus en plus facile.

Je vous ai quitté dans l'astral, survolant New York. La nuit est déjà plus profonde. Les policiers font leur ronde dans leurs voitures de patrouille. La ville est plus calme, bien que New York, en fait, ne le soit jamais. Vous éprou-

vez bientôt une sensation de malaise; l'impression qu'on vous attend quelque part. Puis vous sentez une vibration parcourir la Corde d'Argent. Cette vibration monte jusqu'à vous. Si vous êtes sage et expérimenté, vous vous dirigerez immédiatement vers votre point de départ. C'était Dublin, si je me souviens bien. Si vous manquez d'expérience, vous vous sentirez halé, sans cérémonie, comme un poisson au bout d'une ligne.

Comme vous faites partie des sages, vous avez décidé à temps de rentrer chez vous. Sur New York et les Etats-Unis, la nuit est de plus en plus épaisse au moment où vous remontez tout droit dans le ciel. En approchant de l'Europe, il fait déjà plus clair et, au-dessus de Dublin, les premières lueurs de l'aube naissent à l'horizon. Vous vous laissez descendre. Vous voyez approcher le toit de votre maison et, les premières fois, vous vous préparez instinctivement à un atterrissage brutal. Il n'en sera rien. Vous traverserez votre toit sans même vous en apercevoir et vous vous retrouverez flottant à quelques pieds au-dessus de votre corps. Vous le contemplez de haut et vous frissonnez une fois de plus à l'idée que vous allez perdre cette liberté de vous déplacer à la haute vitesse de la pensée.

Cependant, la Nature fait bien les choses et vous regagnez progressivement votre corps physique. Déjà, vous êtes presque en contact avec votre enveloppe charnelle. Elle est faiblement secouée par de lentes vibrations et soudain, vous vous apercevez que vous, vous vibrez à une cadence plus rapide. Votre tâche consistera alors à synchroniser vos vibrations avec celles de votre corps physique; c'est surtout une question d'habitude. Maintenant, vous vous enfoncez dans votre corps. L'impression ressentie est celle d'une gêne semblable à celle qu'on éprouve en s'introduisant dans un vêtement froid, humide et rigide. Impression fort désagréable qui vous entraîne à vous demander pourquoi les habitants de la Terre ont un corps. La réponse vient de soi: s'il n'en était pas ainsi, vous ne seriez pas un habitant de la Terre!

Faisant appel, jusqu'au dernier moment de votre liberté, à votre faculté de vous souvenir, vous ajustez com-

plètement votre astral à cette forme humaine qui est étendue sur un lit. Un sursaut, un bruit sec, et vous croyez vous enfoncer dans un tas de poussière molle et laineuse. Vous retournez au sommeil pendant quelques instants peut-être et, lorsque vous ouvrez les yeux, vos yeux de chair cette fois, il fait jour et la journée commence.

Tout ce que vous avez vécu cette nuit est encore présent à votre esprit. Ne perdez pas un instant, écrivez tout ce dont vous vous souvenez. (Vous aurez pris la précaution de placer un crayon et du papier à portée de main.)

Ne faites pas le malin, n' imaginez pas que vous pouvez vous passer de ce travail de notation. Il est indispensable, au moins pendant les six premiers voyages. Ecrivez tout, et relisez-vous.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que du voyage astral terrestre, c'est-à-dire que nous n'avons pas franchi les limites du monde où nous vivons. Sans doute voudrez-vous faire une incursion dans cet au-delà que les vieux scribes ont nommé *Purgatoire* et *Paradis*? En ce cas, sachez que rien n'est plus facile.

Souvenez-vous, pour commencer, de ce que les textes sacrés de l'Inde nous disent au sujet d'hommes qui furent dans la Lune, le Soleil et les étoiles aux temps les plus reculés. Lorsque vous êtes dans l'astral, ni les températures les plus extrêmes ni les questions d'atmosphère ou d'absence d'atmosphère n'ont plus aucune importance. Les questions de temps, elles non plus, ne jouent pas.

Si vous avez envie de rendre visite à des amis qui se trouvent dans l'astral, vous aurez cependant à subir un entraînement — si vos amis sont déjà à un haut degré d'évolution, veux-je dire — car dans l'astral, aux plans les plus élevés de la conscience, une ou deux heures de temps terrestre équivalent à plusieurs milliers d'années, en termes de temps astral, tout dépend de la vitesse de la pensée. Un exemple: il faut un dixième de seconde pour qu'un ordre soit transmis par le cerveau à l'un quelconque de vos membres. Eh bien! sur le plan astral, cela prendrait peut-être un dix-millième de seconde. Le temps n'a pas la même valeur, mais quand vous aurez pris l'habitude de

voyager nuit et jour dans l'astral, vous constaterez que vous êtes en mesure de commander à votre esprit sur des plans de plus en plus hauts, et vous ne vous sentirez plus ligoté par des chaînes, ni limité par des frontières physiques.

Pour vous donner une idée des différences dans les cycles de temps, laissez-moi vous dire que l'âge de Kali que nous vivons actuellement sur cette terre, équivaut en années célestes à 1 200 ans et, en années humaines, à 432 000 ans.

Mais, au-delà de notre système terrestre, au-delà de notre système de temps et d'espace, il y a le système du *Créateur de l'Univers* qui repose sur de tout autres données et dans lequel 4 320 000 x 1 000 années humaines constituent une seule année de supertemps. Donc, avant de pouvoir localiser une entité évoluée, vous devrez pouvoir la situer dans une certaine séquence de temps. On peut en conclure que le médium de deuxième catégorie n'a aucune chance de s'y retrouver!

Vous voulez sortir de ce monde et entrer dans le monde astral? Eh bi n! concentrez-vous sur cette idée et, au moment de vous coucher, affirmez votre volonté d'y parvenir. Représentez-vous vous élevant au-dessus de la Terre, entrant dans l'Espace et dans une autre dimension.

Tout d'abord, lorsque vous serez sorti de votre corps, au bout de votre Corde d'Argent, vous constaterez que toutes les valeurs de couleur auront changé. Vous aurez conscience de couleurs que vous ignoriez totalement. Vous verrez des feuillages de nuances encore jamais vues. Mais, en même temps, vous serez sans doute terrifié d'être soudain entouré de créatures inimaginables, poussant des cris inarticulés, vous adressant des gestes obscènes et vous faisant des propositions ignobles. N'ayez pas peur. Vous passez dans le secteur du rebut des esprits élémentaires, comme on entre généralement dans une ville en franchissant une zone de taudis et d'immondices.

Mais vous ne risquez rien. Aucun esprit élémentaire, aucune entité de cet ordre ne peut vous faire de mal si vous ne les craignez pas. Ne vous attardez pas, cependant, mais montez toujours plus haut, vers le Pays de la Lumière Dorée. Là, vous verrez des choses d'une telle beauté qu'il

est impossible de les décrire en termes tridimensionnels. Votre expérience du Pays de la Lumière Dorée ne peut qu'être personnelle. Aucun mot prononcé, écrit ou imprimé ne peut l'exprimer.

Votre compétence augmentant à force de pratique, vous allez pouvoir visiter d'autres mondes et évoluer sur d'autres plans d'existence, mais n'oubliez jamais que vous n'avez ni le droit de vous introduire dans la vie privée d'autrui, ni celui de faire du mal aux autres au cours de vos voyages dans l'astral. C'est là le crime majeur.

Pour terminer, je vous dirai que, dans le Pays de la Lumière Dorée, vous ne rencontrerez que ceux avec qui vous êtes compatible. C'est là que vous trouverez votre *âme jumelle*. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

Les oeuvres de l'homme

Le Grand Ingénieur eut un regard attendri pour le petit personnage qui reposait sur l'établi. Se redressant, il appuya ses mains sur son dos endolori et se leva pour accueillir son visiteur. « C'est gentil d'être venu, dit aimablement le Grand Ingénieur. J'aurai bien besoin de votre aide! » Il conduisit le visiteur vers l'établi. « Voilà! dit-il comme un père tout fier de sa progéniture. Le dernier modèle. Ce n'est pas encore définitif, bien sûr. J'ai rencontré quelques difficultés imprévues, que je n'ai pas encore résolues. Je suis trop près de mon sujet, sans doute. » Il prit doucement le petit personnage et le posa sur la paume de sa main.

Le visiteur jeta un coup d'œil autour de lui. « Vos colonies ont l'air florissantes, dans l'ensemble, même si celle-ci vous donne du mal », dit-il.

« Elles ne sont malheureusement pas si florissantes que ça, répondit tristement le Grand Ingénieur. Venez voir celles-là. » Et, enfermant le petit personnage dans le creux de sa main, il se dirigea vers une petite sphère couleur de turquoise. « Regardez à travers cette visionneuse, et dites-moi ce que vous en pensez », dit-il.

Le visiteur se pencha sur la visionneuse et tourna quelques boutons. Il observa pendant un moment, puis il

repoussa la visionneuse en soupirant: « Ils ont l'air féroces. On a l'impression qu'ils sont FOUS! »

Le Grand Ingénieur resta longtemps silencieux, jouant machinalement avec le petit personnage. « Fous? dit-il d'un air songeur. Fous? Oui, sans doute. Il semble qu'ils aient des problèmes avec leur système de télécommande. Ils ne répondent pas correctement aux signaux que je leur transmets et ils ne renvoient pas d'informations correctes non plus. Je ne sais plus que faire! » Il se mit à arpenter la pièce, perdu dans ses réflexions, le regard fixé sur le petit personnage au creux de sa main. Puis il s'arrêta brusquement et regarda son visiteur. « Que feriez-vous à ma place? La Direction ne veut m'accorder aucun délai pour que je puisse les réparer. Que faire? »

Sans répondre, le visiteur retourna à la visionneuse et la régla avec une extrême attention. Ayant mis au point l'appareil, il regarda attentivement pendant un long moment. Enfin, se tournant vers le Grand Ingénieur impatient, il lui dit: « Vous devriez faire venir un observateur d'en haut. Cela ne doit pas être impossible. C'est la seule façon d'obtenir des résultats. Ici, nous sommes trop loin. Nous ne pouvons que deviner et, jusqu'à présent, nous nous sommes trompés. Il n'y a rien d'autre à faire, mais, après tout, pourquoi ne pas appeler d'abord un expert en efficacité? »

Le Grand Ingénieur secoua la tête: « Non, la Direction n'acceptera jamais. Ils ne veulent pas coopérer avec un spécialiste de l'extérieur. »

L'Ingénieur et le visiteur se dirigèrent vers l'établi et s'assirent.

« Regardez, dit l'Ingénieur en sortant un personnage d'une boîte. Celui-ci, nous l'appelons l'Homo Sapiens, mais pour le moment, il ne mérite pas le nom de Sapiens. » Le visiteur examina le personnage avec attention.

« En voici un autre, ajouta l'Ingénieur en sortant d'une autre boîte un second personnage. Ils se reproduisent d'eux-mêmes. Quand ils atteignent un certain âge, ils s'assemblent et se reproduisent. Ils sont construits de la même façon, mais avec une petite différence. Celui-ci est un mâle

et l'autre est une femelle. Ils sont télécommandés, mais, pour le moment, le système est détraqué et nous ignorons pourquoi. »

Le visiteur désigna une autre boîte: « Et ceux-ci, comment les appelle-t-on? »

L'Ingénieur fit la moue: « Oh! ceux-ci? Ils sont sub-normaux. Ils ne reconnaissent pas la vérité du mensonge. Nous les appelons des JOURNALISTES! »

Il est vrai que les humains sont loin d'être parfaits. Ce sont des mécaniques compliquées qui, pour le moment, ne semblent pas fonctionner comme elles le devraient.

Dans notre système solaire, nous sommes composés d'éléments assez différents de ceux que l'on rencontre dans les autres univers, les autres galaxies, etc. Sur terre, tout être vivant est composé des mêmes matériaux. L'hydrogène, l'eau, les hydrates, l'ammoniaque, le méthane et nombre d'autres gaz. Ce sont, à proprement parler, des matériaux, faits de molécules de carbone, d'acides aminés, de nucléotides. A partir de ces simples composants sont construites toutes les espèces animales, les plantes et les minéraux existant sur terre.

Lorsque tous ces éléments sont réunis sous une forme humaine, le mécanisme est soumis à des impulsions magnétiques que nous appelons astrologiques, plus un certain nombre de radiations.

Si vous avez devant les yeux une planche anatomique représentant la colonne vertébrale et le système nerveux, vous suivrez plus aisément mon explication. Le mécanisme humain — ou plutôt le contrôle du mécanisme humain — est composé de neuf centres de contrôle. L'occultiste moyen n'en mentionne que sept, mais il se place uniquement sur le plan matériel et terrestre.

Les vieux médecins chinois se représentaient les organes du corps comme étant contrôlés et surveillés par des sortes

de petits gnômes qui aidaient la nourriture à s'acheminer jusqu'au fond de la gorge, soufflaient dans les poumons, activaient les processus chimiques du foie et actionnaient les sphincters! Mais ce n'est pas tant la partie animale du corps qui nous intéresse ici que les organes spécialement chargés de transmettre les messages du Super-Être et de régler les diverses fonctions.

N'oublions pas que l'œil ne perçoit qu'une infime partie du corps humain. Lorsque nous voyons, par exemple, des fils télégraphiques qui passent à côté de chez nous, il nous est impossible de dire si, à ce moment même, le courant y passe. Avec des instruments appropriés, en revanche, non seulement nous savons si le courant passe, mais encore dans quel sens il va.

De même, lorsque nous voyons un corps, nous ne sommes pas nécessairement conscients des divers centres de ce corps auxquels sont reliées des portions équivalentes du Super-Être, ou Adhyatma. Comme nous l'avons déjà dit, il existe sept centres terrestres ou chakras. Au sommet de la tête, se trouve ce qu'on appelle souvent le lotus aux mille pétales. Le nom sanscrit étant Sahasrara Chakra. C'est le relais, le centre le plus proche du spirituel, par conséquent celui qui est le plus susceptible d'être dérangé.

Plus bas, dans la région de la nuque, se trouve l'Ajna Chakra, le deuxième en importance. Il est en contact avec l'Adhyatma. C'est le Chakra de l'esprit. Vous ne devez pas oublier que le Chakra n'a qu'une fonction électrique comparable à ce qui se produit lorsque vous recevez une communication téléphonique, l'écouteur ne jouant qu'un rôle d'instrument transmettant ce qui est dit à l'autre bout du fil.

Plus bas, le long de la colonne vertébrale, se trouve le troisième Chakra que l'on nomme aussi Visudha. Il contrôle les mouvements de la bouche. Celui, donc, qui a des difficultés d'élocution doit l'imputer à ce Chakra, qui est sans doute indiscipliné ou endommagé.

Eloignons-nous un moment du sujet. Imaginez un homme réparant une installation téléphonique. Il enlève la gaine du câble et les enveloppes qui isolent les fils.

Vous voyez alors des milliers de fils dont certains sont colorés et vous vous demandez comment on peut se reconnaître dans un tel enchevêtrement. Il en est un peu de même pour votre moelle épinière. Les nerfs descendent le long de votre colonne vertébrale, puis se ramifient. Lorsque vous imaginez les chakras, pensez au téléphone et à tous ces fils. Pensez aussi à des petits relais ou à des translateurs qui reçoivent des signaux d'une station éloignée et les amplifient avant de les envoyer à la station suivante.

Le relais suivant, qui contrôle le toucher, se nomme l'Anahata Chakra. Ensuite vient le Manipura Chakra, ou Principe de Feu, mais il ne nous intéresse pas ici.

Le sixième chakra, ou Swadkishatana Chakra, est le Principe de l'Eau.

Enfin, encore plus bas, se trouve le septième Chakra, ou Chakra du Principe de la Terre, ou encore, en sanscrit, le Mooladhara. C'est la demeure du Kundalini et le Kundalini régit la vie et la force vitale des humains. Son rôle équivaut à celui du feu qui transforme l'eau des chaudières en vapeur, laquelle vapeur actionne des turbines qui engendrent l'électricité de nos lampes, de nos réfrigérateurs, de nos fers à repasser, etc. Si le feu s'éteint, la vapeur fait défaut, les turbines s'arrêtent, l'électricité meurt et, avec elle, l'élément le plus actif de notre civilisation.

Bien des gens, par pure ignorance, tentent de susciter artificiellement en eux la force vitale, sans être sûrs de posséder une complète pureté de pensée. Ils se font ainsi beaucoup de mal et cela peut même les mener à la folie. Tenter d'élever le niveau de sa force vitale sans en connaître les conséquences est donc extrêmement dangereux. En revanche, si l'opération est bien conduite, sous la direction d'un maître plein d'expérience et qui sait que vous êtes en mesure d'y parvenir, elle augmentera votre intelligence et votre lucidité.

Méfiez-vous, encore une fois, de ces gens qui vous proposent d'élever le niveau de votre Kundalini, de votre force vitale, par des cours par correspondance, ou tout autre moyen rémunéré. Ils peuvent vous faire le plus grand mal.

Avant qu'une entité physique du type humain, c'est-à-

dire une personne vivant sur cette Terre, puisse atteindre à la conscience cosmique, elle risque d'être l'objet d'une certaine activation du Kundalini. Activation tout à fait différente de la véritable élévation de niveau du Kundalini. En effet, la surexcitation sexuelle et les tendances lascives sont un sérieux handicap. Le fait de séparer l'acte sexuel de l'amour peut paralyser, temporairement ou de façon permanente, le flux de la force vitale, du Kundalini.

A chaque partie de notre corps terrestre correspond une partie distincte du corps astral avec lequel nous sommes en communication par la voie de tous ces Chakras. Vous avez, sans doute, entendu parler de ces gens amputés d'une jambe et qui éprouvent toujours une douleur à l'endroit de la jambe coupée. Cela provient du fait que la jambe physique amputée est toujours en relation avec la jambe astrale qui, bien sûr, n'a pas été et ne peut être coupée.

Quand vous revenez d'un voyage astral, assurez-vous toujours de ce que chacune des parties de votre corps astral coïncide parfaitement avec sa partie physique correspondante au moment où vous le réintégrez. C'est absolument essentiel. Les deux corps doivent être également synchronisés, suivant la direction du flux du Kundalini.

Les êtres humains sont parcourus par un courant de même nature que le courant électrique et doué des mêmes propriétés. Les deux *fils conducteurs* des humains sont connus sous le nom d'Ida et Pingala. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de *fils conducteurs* , mais de tubes. Ida occupe le côté gauche et Pingala le côté droit et ces deux sources créent l'énergie nécessaire au fonctionnement passif du Kundalini. Nous pouvons les considérer comme les gardiens de la santé du Kundalini, celui-ci devant être prêt à être utilisé dans cette vie si nous le méritons, et sinon, dans l'autre. Lorsque, grâce aux bons soins d'Ida et de Pingala, le Kundalini peut enfin s'élever, les deux gardiens disparaissent. Mais, tant que ceux-ci demeurent, l'être humain est soumis aux lois du monde terrestre et au principe de la naissance, de la mort et de la renaissance. C'est seulement lorsque l'homme est capable d'élever le niveau

de son Kundalini et de se soustraire à l'aide énergétique d'Ida et de Pingala qu'il peut progresser. A ce degré-là, il n'est plus soumis au cycle de la naissance, de la mort et de la renaissance.

Il convient de considérer ces Chakras comme des relais ou, si vous préférez, des centres de télécommande. Souvenez-vous de l'importance de certaines autres parties du corps telles que la glande cervicale qui se trouve dans le cou et, un peu plus bas, le nerf vague. Ensuite viennent le plexus cardiaque, le plexus solaire et le plexus pelvien, mais ces derniers ne sont que de petits relais et nous n'en parlerons pas.

Sur terre, nous sommes soumis à toutes sortes d'influences extérieures. Différentes radiations agissent sur nous. J'insisterai tout de suite sur le fait que l'astrologie est une science authentique et qu'on aurait tort de la traiter avec mépris. Seuls doivent être méprisés les praticiens qui en donnent une représentation erronée, car l'astrologie est une science difficile et astreignante et qui, par conséquent, n'est pas rentable sur le plan commercial. Ce n'est pas en lisant quotidiennement l'horoscope de votre journal que vous apprendrez quelque chose.

Les *radiations* sont une forme de rayons cosmiques et selon l'heure, la latitude et la longitude vous subissez l'influence de différentes sortes de radiations. Elles agissent en fonction de votre composition astrologique. Il y a, par exemple, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo, etc., mais notre propos n'est pas d'expliquer la nature même de ces rayons. Disons seulement que la dernière couleur du spectre, le rouge, est associée au développement de l'individu. Le violet est associé à l'instinct grégaire. Le rayon vert stimule le désir d'apprendre. Le rayon jaune est celui de la Sagesse.

L'un des rayons les plus intéressants est le rayon bleu, que l'on pense être dominé par Hermès. Dans l'ancienne Égypte et en Chaldée, c'était le rayon des Magiciens.

Mais les signes du zodiaque nous intéressent davantage. Imaginez un grand roulement à billes sur une surface plane autour de laquelle vous disposez des aimants. En

maintenant le roulement à billes dans une certaine position et en intervertissant les aimants, vous pouvez donner au roulement à billes différentes positions. Supposez que les planètes soient les aimants et que vous soyez vous-même le roulement à billes! Notre premier aimant est le Soleil, qui se trouve au septième niveau de la Conscience spirituelle abstraite. Le Soleil donne la vie et favorise l'épanouissement.

Notre second aimant sera Jupiter. Jupiter est *jovial*, doux, bon. Il se situe au sixième niveau de la Conscience spirituelle. C'est une planète bienfaisante qui favorise l'équilibre de l'esprit. Tout le monde sait qu'une personne joviale est d'agréable compagnie.

Notre troisième aimant est Mercure, qui se trouve au cinquième niveau de l'Esprit abstrait. Il rend les gens intelligents et vifs. Il aide à conclure de bonnes affaires. Tout le monde comprend ce que signifie un *type mercurien*. Mercure, qui distribue des messages, contrôle ce cinquième niveau et donne aussi une bonne mémoire.

En quatrième position vient Saturne, se situant au niveau de la Conscience concrète. Les Saturniens insistent sur tout ce qu'ils font et ils sont en général à l'opposé du type jovial. Ils sont limités, contenus et sévères. Les personnes trop influencées par ce signe ne peuvent progresser qu'à force de patience et d'efforts.

Nous arrivons maintenant à Vénus, l'aimant qui occupe le troisième niveau des sentiments abstraits. On sait que Vénus est la Déesse de l'Amour. C'est aussi une planète qui sait être bienveillante. Elle inspire les idéaux élevés, les nobles passions. Elle permet aux gens de développer leur propre personnalité, leur individualité. Les *Vénusiens* peuvent être des personnes merveilleuses, à moins qu'elles ne s'associent aux *puissances maléfiques*.

Au second niveau se situe Mars, qui est aussi notre sixième *aimant*. Mars, le Guerrier, est créateur d'énergie. C'est une planète qui peut être malfaisante si ses pouvoirs ne sont pas correctement utilisés. Mars influe sur le corps et souvent sur le désir sexuel. Bien conduit, Mars accroît la lucidité, le courage, la force et l'endurance.

Enfin, notre septième agent est la Lune. L'influence de la Lune pèse sur l'être humain. Elle est responsable des marées. Non seulement celles des mers, mais celles du corps humain. Pensez au flux menstruel féminin. Pensez aussi au mot *lunatique*. La Lune n'a pas de lumière propre, elle réfléchit celle qu'elle reçoit. Ainsi, une personne trop influencée par la Lune n'aura-t-elle pas de personnalité propre et reflétera-t-elle simplement l'opinion d'autrui.

Tout le monde a sans doute entendu parler des *âmes sœurs*. Cela existe, mais dans notre monde terrestre, la rencontre de l'âme sœur se produit fort rarement.

Si l'on se place au niveau des principes fondamentaux et que l'on considère le monde de l'antimatière, on comprendra qu'une batterie complète doit avoir un pôle positif et un pôle négatif. Ainsi, pour qu'une âme sœur constitue une entité, il faut que vous trouviez quelqu'un dans notre système astral, et quelqu'un d'autre dans le monde de l'antimatière et que ces deux êtres coïncident parfaitement.

Ce qui peut se produire, en fait, c'est que dans le monde astral deux Super-Êtres ou Adhyatmas coïncident parfaitement et envoient chacun sur Terre une *marionnette*, et que les deux *marionnettes* coïncident parfaitement. Si elles se rencontrent, elles auront immédiatement le sentiment qu'un lien les unit. Au point qu'elles diront: « Je suis sûre d'avoir déjà rencontré cette personne! » Il est possible que ces deux êtres deviennent de véritables amis, mais, comme nous l'avons dit, c'est une rencontre fort rare sur cette Terre. La plupart du temps, deux personnes qui s'accordent parfaitement se considèrent comme étant des âmes sœurs, parce qu'elles se complètent l'une l'autre. Elles peuvent connaître mutuellement leurs pensées et savoir à l'avance ce que l'autre va dire.

C'est un peu ce qui se passe avec les jumeaux identiques (issus du même œuf). Ils sont extrêmement attachés l'un à l'autre et, séparés par des milliers de kilomètres, ils éprouvent au même moment les mêmes sentiments. Il arrive qu'ils se marient en même temps.

Un homme et une femme peuvent être très amoureux l'un de l'autre et penser qu'ils sont des âmes sœurs, mais

s'ils n'éprouvent pas absolument le même intérêt pour les mêmes choses, ils font erreur.

Le mieux qu'on puisse espérer, c'est que deux personnes se rencontrent dans de nombreux domaines, vivent ensemble et se rapprochent l'une de l'autre, peu à peu, par simple communauté de pensée et d'action. Mais c'est un but rarement atteint, car il suppose un grand esprit de sacrifice et beaucoup d'oubli de soi-même.

Il est d'ailleurs inutile qu'un homme ou une femme abandonne tout au profit de l'être cher; il ne suffit pas de tout donner: il faut donner exactement ce dont l'autre a besoin, ni plus, ni moins, sinon, on s'éloigne l'un de l'autre.

Bien des gens pensent avoir rencontré l'âme sœur parce qu'ils se trouvent en face de quelqu'un qui a les mêmes caractéristiques astrologiques qu'eux-mêmes. Ils peuvent, en effet, très bien s'accorder et vivre en harmonie, mais cette harmonie n'a rien à voir avec cette fusion complète en une seule entité qui caractérise les âmes sœurs et qui n'est, finalement, pas tellement souhaitable dans ce monde imparfait où nous vivons, du fait même de sa perfection. Mieux vaut essayer de vivre ensemble à force de patience, de tolérance et d'oubli de soi.

Il arrive souvent que des êtres soient amenés à se rencontrer pour nouer des liens *kharmiques*, ce qui exige un contact étroit entre ces êtres. Lorsqu'un homme et une femme sont unis par des liens kharmiques et qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre, il peut en résulter une union durable qui aura pour effet d'annuler les aspects kharmiques défavorables, car c'est, en fin de compte, et quoi que nous puissions en penser, le bien qui prévaut.

Mais si une personne en aime une autre et que cette autre la déteste, un lien kharmique se formera, mais il sera peu satisfaisant et ces deux personnes devront se réunir jusqu'à ce que la haine se transforme en amour. Seule une totale indifférence peut empêcher la formation de liens kharmiques. La haine, comme l'amour, crée un lien kharmique. Toute sensibilité à une personne nous fait entrer dans la chaîne du Karma. Il peut se former un lien entre

un professeur et son élève, par exemple. Ce lien peut être durable ou temporaire. Il arrive que cette attirance ait la durée d'un éclair. C'est qu'elle correspond à la combustion soudaine d'un maillon de la chaîne kharmique.

Il n'est rien de pire qu'un grand amour brisé par la mort. Une femme qui perd l'homme qu'elle aime ne pourra plus exprimer son amour; elle devra le conserver jusqu'à ce que, se retrouvant dans une incarnation future, ils puissent de nouveau s'aimer.

Notre pauvre corps est sujet à toutes sortes de maux bizarres. Le mécanisme du corps humain peut être dérégulé comme une machine. Aussi, beaucoup de gens souhaitent-ils devenir des guérisseurs. Nous allons donner ici un petit aperçu des traitements possibles.

Nous vivons dans un monde négatif. Il en découle que le traitement négatif s'impose et c'est justement ce terme de négatif que nous emploierons pour qualifier ce traitement.

Tout d'abord, vous devez vider vos poumons d'autant d'air qu'il vous sera possible. Exhalez et restez sans respirer le plus longtemps que vous pourrez. Cela permet à votre corps d'arriver à ce que nous pouvons nommer une polarité négative, c'est-à-dire qu'il manquera de *prana*.

Ensuite, vous respirez légèrement quelques instants (juste assez pour pouvoir parler!). Puis vous répétez l'opération en essayant d'expirer le plus complètement possible. Vos poumons resteront alors vides d'air jusqu'au moment où cela deviendra insupportable. Vous recommencez. Vous aurez donc répété par trois fois cette opération et, par trois fois, rejeté tout l'air de votre corps qui aura été polarisé négativement.

Maintenant, vous savez où se trouve l'endroit douloureux et vous y posez votre main. Puis vous la soulevez de façon que seuls l'index et le pouce soient en contact avec la peau. Ceux-ci doivent appuyer fortement sur l'endroit à soigner. Maintenant, expirez et cessez de respirer. Pendant ce temps d'arrêt de la respiration, représentez-vous très nettement la force vitale qui passe du bout de vos doigts dans la partie du corps qui doit être guérie.

Vous serez bientôt obligé de respirer de nouveau, mais

faites-le le moins profondément possible et inhalez juste assez d'air pour ne pas être asphyxié. Gardez, pendant ce temps, les doigts sur l'endroit douloureux. Recommencez trois fois, en ayant soin d'appuyer vos doigts pendant au moins deux minutes chaque fois.

La meilleure façon d'obtenir un résultat est d'appliquer ce traitement toutes les heures, jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux. Ce traitement est efficace, car il fait appel à des forces extérieures.

Si vous êtes sujet aux rhumes et aux maux de tête, ce traitement négatif vous soulagera beaucoup. Dans ce cas, vous devrez placer votre index et votre pouce de chaque côté du nez, juste au-dessous des yeux. Puis, de nouveau, vous retiendrez votre respiration après avoir vidé vos poumons. La force vitale pénétrera alors en vous par votre nez, tuant tous les microbes qui sont à l'origine du malaise. Peu après, un craquement se produira dans votre nez et l'état congestif disparaîtra. Quelques instants plus tard, votre nez sera dégagé.

L'asthme est un trouble que l'on connaît encore assez mal. Les docteurs prescrivent toutes sortes de drogues sans tenir compte du fait que, dans la plupart des cas, l'origine de l'asthme est un certain état nerveux. Le seul remède à cet état est le traitement négatif. Dans ce cas, vous devrez placer le pouce et l'index de chaque côté de la gorge, juste au-dessous de la pomme d'Adam. Ceci est valable pour l'asthme banal, mais dans le cas d'une respiration vraiment rauque et pénible, vous devrez écarter le pouce et l'index de quelques centimètres et les placer à l'endroit où la gorge rejoint la poitrine.

Il va de soi que si vous êtes asthmatique depuis longtemps, vous ne pourrez pas espérer être guéri en quelques secondes. Il faut être patient et raisonnable, mais si vous continuez le traitement, vous verrez que, finalement, l'asthme disparaîtra. Il disparaîtra encore plus vite si vous pratiquez l'introspection et tentez de rechercher les causes de cet état nerveux. Je le répète, dans la plupart des cas, l'asthme a une origine nerveuse et agit comme une valve de sûreté pour vous donner un avertissement.

Suivez mes instructions à la lettre et utilisez toujours votre main gauche. Il n'est pas possible de faire une cure efficace en utilisant la main droite. Donc, souvenez-vous: vous videz vos poumons, vous retenez votre respiration et vous utilisez toujours la main gauche. Le traitement peut aussi être utilisé dans le cas d'une brûlure grave. Vous devez alors placer le pouce et l'index sur la brûlure et procéder au traitement. Il est évident que dans le cas d'une brûlure très grave, il vaut mieux appeler le docteur le plus vite possible. Mais, en l'attendant, vous pouvez toujours appliquer le traitement.

Le Kundalini, comme nous l'avons déjà dit, est la *chaudière* du corps humain. Si vous préférez la comparaison avec l'aimant à la comparaison avec la chaudière, on peut aussi bien considérer le Kundalini et le cerveau comme les pôles opposés d'un aimant. Supposez que vous soyez un voyant ou une voyante extralucide et que vous ayez devant vous un sujet nu, que vous avez le loisir d'étudier. Voici comment vous vous y prendrez.

Nous avons devant nous un mur d'environ cinq mètres carrés, recouvert, si possible, de velours noir, et une petite estrade d'un mètre 20 de hauteur. Sur cette estrade se tient le sujet nu, le dos au mur. Si nous observons le sujet qui nous fait face, après nous être mis dans les conditions de la voyance, nous remarquons un sillon d'un blanc brillant qui est le courant circulant du cerveau au Kundalini et qui se situe, comme nous l'avons dit précédemment, un peu au-dessous de la colonne vertébrale. Vous avez déjà vu de ces tubes au néon dans les magasins ou à côté de tables coiffeuses. Eh bien! c'est un peu ainsi que se présente ce courant de force vitale, pour une personne en état de voyance. Quand vous l'aurez observé pendant quelques secondes, vous remarquerez que la lumière n'est pas fixe: c'est d'abord un mince filet qui s'épanouit en une large bande, en émettant des vibrations, des pulsations qui répondent aux mouvements de la pensée de votre sujet.

Si vous avez déjà une certaine expérience, vous pourrez voir qu'ensuite, les contours du corps prennent une teinte

bleutée, semblable à celle de la fumée d'une cigarette qui se consume. En effet, si vous laissez se consumer une cigarette, elle produira une fumée bleutée tout à fait différente de celle exhalée par le fumeur. Cette fumée bleutée enveloppe la surface du corps d'une épaisseur uniforme qui dépend de la santé et de la force du sujet. Chez une personne âgée, elle peut avoir un centimètre de largeur; chez une personne robuste, elle peut aller jusqu'à cinq, sept ou même dix centimètres. Il s'agit de la radiation éthérique du corps, c'est-à-dire de son *rayonnement animal*.

L'aura enveloppe le tout. Elle s'étend bien au-dessus de la tête et si vos dons de voyance sont très grands, vous verrez, partant du centre de la tête, un jeu de lumière comparable à une petite fontaine bouillonnante dont la couleur des bulles changerait selon la pensée du sujet. Et tout autour de la tête, vous verrez le halo, ou nimbe. Il ressemble à une auréole. Tout le monde sait ce que c'est qu'une auréole, même si l'on n'a aucun espoir de la mériter un jour! Mais peut-être vaut-il mieux la décrire. C'est un disque d'or dont le brillant et la nuance dépendent du degré de spiritualité et d'évolution du sujet. Si la personne est très sensuelle, l'or sera de nuance rougeâtre; si elle est plus tournée vers la spiritualité, l'or sera d'un vert patiné. Plus la personne est encline à la spiritualité, plus l'or sera jaune.

Autour du corps, ce sont des tourbillons de couleurs ineffables tant les teintes et les nuances sont variées. Elles tourbillonnent autour de la tête, des yeux, de la bouche, du nez, de la gorge, de la poitrine, du nombril et des parties sexuelles; puis le tourbillon devient moins intense autour des genoux, bien que le rayonnement soit considérable autour du jarret. La couleur s'atténue et devient plus uniforme à mesure que l'aura se rapproche des chevilles et des pieds.

Nous avons dit que notre sujet se tenait à un mètre 20 du sol. Par conséquent, pour une personne de taille moyenne, la partie inférieure de l'enveloppe ovoïde qui entoure l'aura, touchera juste le sol à un mètre 20 au-dessous des pieds du sujet. La partie allongée de l'enveloppe est

dirigée vers le bas. En étendant les bras, vous devez normalement toucher le contour de l'enveloppe aurique.

Les couleurs de l'aura, mouvantes, mêlées, changeantes, forment un perpétuel chatoiement, une véritable irisation.

Chaque couleur, chaque strie a sa signification. Imaginez un œuf entouré de fils de soie de diverses couleurs que l'on aurait noués ensemble sans jamais employer deux fois la même couleur, vous aurez une idée vague, très vague, de ce à quoi ressemble l'aura.

Vous voyez l'aura, vous voyez l'éthérique et vous voyez, à l'intérieur, la vive lumière qui est la force vitale. Il est assez difficile de l'expliquer, mais vous pouvez les voir tous les trois sans qu'il y ait interférence entre eux. Comme si ces trois éléments subtils se trouvaient sur différents plans, en perspective, mais sans se cacher l'un l'autre, et que vous fussiez en mesure de les observer à la fois tous les trois et séparément.

Nous avons conseillé l'emploi d'un fond de velours noir pour servir à cette expérience. C'est, en effet, le meilleur moyen d'éviter la distraction. Si vous aviez, par exemple, une prise électrique, un tableau ou un miroir sur le mur, votre vue serait inmanquablement attirée par quelque reflet ou quelque détail et cette distraction de la vue physique entraînerait la distraction de la vue psychique. Un fond mat et noir est ce qu'il y a de mieux. Quant au sujet, si nous avons insisté sur le fait qu'il doive être nu, c'est parce que les émanations colorées des vêtements risqueraient de s'interposer entre l'aura du sujet et la voyance. C'est ainsi que, lorsque vous regardez le soleil, si vous tirez les rideaux, la couleur du soleil prend, en transparence, le ton de ces rideaux.

De même pour une ampoule électrique nue ou recouverte d'un abat-jour. En photographie également. Si vous prenez une photo en couleurs avec de la pellicule spéciale pour la lumière du jour et que vous vous serviez de la lumière artificielle, toutes vos valeurs en seront changées. Donc, si vous voulez vous livrer sérieusement à cette expérience, prenez un sujet nu. Il n'y a d'ailleurs rien de mal à cela. Seules les pensées peuvent être pures ou impures,

mais c'est un sujet que nous traiterons au chapitre suivant.

Les vieux Chinois — plus tard copiés par les Japonais — aimaient à penser que de petits hommes prenaient soin de tous les organes de notre corps. En fait, ils n'avaient pas tout à fait tort, car les organes du corps sont tous reliés au cerveau par différents nerfs, et le cerveau est conscient de ce qui se passe dans chacun des organes du corps. Les fonctions d'un organe étaient jadis contrôlés par l'homme, mais à présent, pour avoir négligé cette pratique, le contrôle des organes se fait plus ou moins automatiquement. Cependant, un grand nombre d'initiés peuvent encore contrôler consciemment le fonctionnement de leurs organes. En Inde, les fakirs, qui sont généralement des initiés avilis, font la démonstration de ce pouvoir. Ils peuvent enfoncer un couteau dans la paume de leur main et, lorsqu'ils le retirent, la plaie se cicatrise en quelques minutes. Il s'agit de faits réels et qui n'ont rien de mystérieux. Simplement, la plupart d'entre nous ont pratiquement perdu le contrôle de leurs organes. Il n'est cependant pas mauvais d'essayer de vous imaginer, comme les vieux Chinois, que les organes de votre corps sont dirigés par toutes sortes de petits lutins, car, lorsque vous voudrez entrer en méditation profonde, vous oublierez plus aisément votre corps, l'ayant confié, une fois pour toutes, à tous ces petits serviteurs. Vous vous y prendrez de la façon suivante: ordonnez d'abord à tous les petits serviteurs en question de quitter votre corps, la conscience que vous avez de votre corps se retirant en même temps qu'eux. Faites-les remonter le long de vos jambes, en partant du bout des doigts de pieds. Vous sentirez immédiatement que vos jambes se détendent. Faites sortir ces petits êtres de vos reins, de vos intestins, de votre vésicule biliaire, et vous vous sentirez tout de suite détendus et reposés. Vous serez alors tout prêts à entrer en méditation, laquelle exige une relaxation complète. Et c'est ainsi que vous serez en mesure d'accueillir les révélations d'un autre monde. Essayez...

C'est vous qui écrivez ces lignes!

D'Afrique et de l'Inde, d'Australie et d'Amérique, de tous les pays du monde, et même de derrière le *Rideau de Fer*, me parviennent des lettres. Des milliers de lettres. Et des questions, des questions, des questions! Comment devient-on un saint? Comment se sert-on de la prière Mantra? Comment gagner le sweepstake irlandais? Comment avoir des bébés et comment n'en pas avoir? De Malaisie et de Manchester, d'Uruguay et de Yougoslavie, le courrier afflue... Mais, comme un certain nombre de ces questions sont un peu du même ordre, c'est à ces dernières que je vais répondre ici. Soyez tranquilles, je ne vais mentionner le nom d'aucun de mes correspondants!

QUESTION: J'ai lu dans les journaux beaucoup de choses sur vous et, avant d'acheter vos livres, je viens vous demander si ce que vous écrivez est bien exact.

RÉPONSE: Je peux vous assurer de l'authenticité de tout ce que j'écris. Tous mes livres découlent de ma propre expérience et je puis faire *tout* ce que j'affirme pouvoir faire. Maintenant que je vous ai donné cette assurance, je tiens à ajouter que mes livres sont véridiques. Ceux qui

doutent de *moi* se placent, en tout cas, sur un mauvais terrain. Qu'importe, en effet, QUI je suis? C'est ce que j'ÉCRIS qui a de l'importance. Au cours des années, des hordes d'*experts* se sont efforcés de me mettre dans mon tort. Ils ont échoué.

Si je suis un imposteur, comment se fait-il que je possède des connaissances que d'autres, à présent, tentent de copier? Tous mes livres sont le fruit de mon expérience personnelle, rien n'est dû à cette *écriture automatique* tant aimée des journalistes. Je ne suis ni *possédé* ni *obsédé*, je ne suis qu'un homme qui tente de s'acquitter d'une tâche particulièrement difficile, au risque d'affronter le fanatisme et la jalousie. Il existe dans certains *hauts lieux* de l'Inde et d'ailleurs des gens qui pourraient témoigner en ma faveur, mais qui prostituent leur religion à la politique et, par conséquent, pour des raisons politiques ou autres, nient la vérité de ce que j'écris.

Mes œuvres ont beaucoup fait pour *populariser* le Tibet et pour démontrer l'excellence et la spiritualité de ce Tibet. Pourtant, il n'en a pas été tenu compte. Une direction plus énergique aurait pu permettre au Tibet d'éviter l'agression communiste, mais on n'a jamais empêché une guerre en restant assis pour voir de quel côté le vent souffle.

Je reçois des milliers de lettres de personnes qui déclarent que l'authenticité de ce que j'écris est évidente, et je suis fier de pouvoir dire qu'en dix ans, je n'ai reçu que quatre lettres déplaisantes ou injurieuses. Pour en revenir à ce que je disais au paragraphe précédent, il est tout à fait divertissant de regarder des gens se chamailler au sujet de l'identité d'un auteur, sans se soucier le moins du monde de son œuvre. Ce pauvre vieux Shakespeare doit bien s'amuser, dans sa tombe, de ceux qui *savent* que c'est Bacon qui a écrit *Hamlet* et qu'en fait, Shakespeare, c'était Bacon! Et puis, qui donc a écrit la Bible? Les disciples? Leurs descendants? Une bande de moines qui trafiquaient les Écritures? Quelle importance cela peut-il donc avoir? Seule compte la parole écrite et non l'identité de l'auteur!

En résumé, ma réponse à la question, c'est: oui, tous mes livres sont l'expression de la vérité.

QUESTION: Qu'est-ce que le Nirvana? Pourquoi les Hindous estiment-ils qu'on doive rester sans rien faire en espérant que tout viendra de soi-même à la fin?

RÉPONSE: Les Hindous ne croient rien de tel, le Nirvana n'est pas l'extinction de toute chose. Il est d'ailleurs impossible de vivre en état de parfaite vacuité. Pour vivre on doit progresser et se développer. Considérez, par exemple, une voiture. On fabrique d'abord un prototype qui est essayé sur les pistes de l'usine, puis, peut-être, s'il s'agit d'un modèle spécial, on le soumettra à d'autres essais, dans les montagnes de la Suisse et dans la jungle sud-américaine, pour le mettre à l'épreuve de terrains et de climats différents. Au cours de ces essais, on constate un certain nombre de défauts auxquels on pourra remédier. Le but de ces essais, c'est justement de découvrir ce qui ne va pas afin de corriger des défauts.

Cette méthode s'applique aussi aux êtres humains. Ils doivent être mis à l'épreuve afin de connaître leurs points faibles et, ces points faibles découverts, il devient possible de les corriger. C'est ce qui se produit couramment au cours des stades ordinaires de l'évolution. Vous conviendrez que les nouveaux modèles de radios, de voitures ou de quoi que ce soit — de fusées spatiales, si vous voulez — ont des défauts et que les tout derniers modèles sont les meilleurs parce que ces défauts ont été éliminés.

Le Nirvana est l'étape à laquelle parviennent les humains quand les défauts ont été éliminés. L'Hindou et l'Oriental érudits essaient de triompher de leurs défauts, d'éliminer la concupiscence et autres vices bien séduisants mais fort dangereux. Ils vivent, c'est exact, dans un certain état d'anéantissement, mais seulement en ce qui concerne le vice. Seule la perfection les intéresse. Aussi, plutôt que de chercher à se procurer des quantités de *rien*, ils s'en débarrassent pour laisser plus de place au Bien.

Cette vieille idée que le Nirvana est un état d'anéantissement — ou de néantisation — où l'on s'installe dans un état de vide mental et spirituel, est fausse, parce qu'elle provient d'une erreur d'interprétation, de traduction dé-

fectueuse des textes. Les Occidentaux ont le tort de vouloir toujours exprimer en termes concrets ce qui n'est que murmure abstrait.

Le Nirvana, c'est, finalement, l'état où le mal n'existe pas, où l'on se trouve dans la situation de ces trois singes symboliques qui ne voient pas le mal, ne disent pas le mal et ne font pas le mal. Or, là où le mal n'est pas, il y a place pour le bien, n'est-il pas vrai?

QUESTION: Les Églises, les missionnaires, les occultistes, tous recherchent l'argent. L'argent seul les intéresse et ils n'ont de cesse qu'ils ne nous en aient soutiré à nous, les pauvres gens, qui travaillons dur pour gagner notre vie. Pourquoi donnerais-je? Pourquoi me soumettrais-je à cette dîme? Quel bien cela peut-il me faire?

RÉPONSE: Si tel est votre sentiment, il n'y a, en effet, aucune raison pour que vous donniez. Car cela reviendrait exactement au même que d'aller vous acheter un paquet de cigarettes: on donne son argent et on reçoit un objet en échange. Donner, sur le plan spirituel, est quelque chose de tout à fait différent. Voyons en quoi.

Toutes les Églises, toutes les religions reconnaissent la nécessité du sacrifice et, dans les premiers temps du christianisme, l'Église chrétienne a compris que le *sacrifice*, le *don* était essentiel. Elle a donc exigé de chaque fidèle un dixième de ce qu'il possédait. Il en est encore ainsi dans la plupart des pays. Il en était ainsi, du moins, à l'époque où, en Angleterre, l'Eglise avait le droit de prélever un dixième sur les possessions des citoyens, prélèvement auquel personne n'échappait, même ceux qui n'allaient pas à la messe, car, en ces temps, le fait de ne pas aller à l'Église était puni d'une amende, et il était moins onéreux d'assister aux offices et de verser son obole dans le tronc que de payer l'amende.

Il était nécessaire de verser cette dîme parce que l'Eglise avait besoin d'être financée. Il fallait bien que les prêtres vécussent et donc, que quelqu'un payât. Aussi, tout le temps que les Eglises furent au pouvoir, elles firent en sorte que la dépense se fit aux frais des fidèles.

D'ailleurs, il est essentiel de donner avant de recevoir. Donner, c'est ouvrir une porte. Si cette porte n'est pas ouverte, le bien que nous attendons ne saurait entrer. Si nous ne sommes pas disposés à donner, nous ne nous mettons pas dans un état d'esprit de réceptivité. C'est presque un problème de mécanique.

Très longtemps avant les enseignements du christianisme, au tout début de l'histoire, les anciens pratiquaient le sacrifice. Ils savaient d'expérience que c'était quelque chose de primordial, et ils sacrifiaient ce qui, pour eux, avait le plus de valeur: un bélier ou leur propre fils. Ces actes n'étaient pas inspirés par la cruauté, mais par le désir de plaire à Dieu.

En Extrême-Orient, la coutume veut que l'on donne largement à ceux qui sont dans le besoin. Le moine qui tend son bol pour qu'on le remplisse de riz n'est pas un mendiant gênant. La ménagère attend son passage avec impatience. Elle lui réserve quelques bons morceaux. Dans beaucoup de contrées, en Inde, où la misère est grande, les gens s'arrangent pour mettre de côté des aliments pour le moine qui vient frapper à la porte, et cela représente un très grand sacrifice. Et aussi un honneur. Le moine n'a même pas besoin de demander. Lorsque la ménagère est vraiment très misérable, elle met ce qu'elle peut dans le bol du moine et il doit frapper à trois ou quatre portes avant que sa ration soit suffisante. Mais ceux à la porte desquels le moine n'a pas frappé considèrent que c'est là un signe de défaveur, car ils savent qu'en donnant on acquiert du mérite, surtout quand l'acte de donner suppose un sacrifice.

Je vais encore me livrer à une digression: c'est un de mes vices et sans doute devrai-je m'en guérir dans le Nirvana! Il est regrettable que les gens prennent peur dès qu'on parle d'argent, bien qu'en fait ce soit une chose qu'ils aiment par-dessus tout. Ils voudraient posséder tout le savoir du monde sans déboursier un sou. Ils voudraient qu'un homme passe sa longue vie à étudier et leur distribue pour rien toute sa connaissance, tout ce qu'il a acquis au cours des ans. A la rigueur, ils acceptent de payer pour

des études de médecine, par exemple, mais quant aux connaissances occultes, chacun pense qu'il est en droit de les recevoir gratuitement.

C'est qu'ils oublient que celui qui s'est donné le mal d'acquérir cette science occulte doit, lui aussi, manger, se vêtir (s'il ne veut pas être taxé d'indécence). Or, lorsqu'on passe beaucoup de temps à étudier et à enseigner, on n'en a plus guère pour gagner son pain et le vêtement. La toile à sac et la cendre ne sont plus très à la mode et les feuilles de figuier se font rares.

En Orient, les ermites ne gagnent pas d'argent parce qu'il n'y a pas beaucoup d'argent à gagner. Ce n'est donc pas avec de l'argent que l'on paie la connaissance, mais avec des services. L'étudiant fournit nourriture et vêtements. Le maître, en échange, donne sa science. Mais dans le monde occidental où le commerce est roi, où la livre sterling et le dollar sont des dieux, seul l'argent compte. Si vous n'avez pas d'argent, vous êtes un imposteur ou un raté. J'ai été, si j'ose dire, *payé* pour le savoir! Je raconterai peut-être un jour mes expériences à ce sujet, mais revenons à celui que nous traitons en ce moment.

Il faut donner, car il se peut que vous ayez à recevoir. Les hommes demandent des choses. Ils prient pour en obtenir. Ils prient pour avoir de l'argent. Ils prient pour avoir la santé. Ils prient pour obtenir n'importe quoi et ne disent jamais ce qu'ils pourraient donner en échange. Ils sont finalement serviles comme des chiens qui implorent la caresse de leur maître.

Une loi occulte veut que vous ne receviez que si vous êtes d'abord prêt à donner. Imaginez que vous êtes dans une chambre dont la porte et la fenêtre seraient fermées. Pas à clé, mais simplement fermées. La porte sera, si vous le voulez, faite de papier, de même que la fenêtre. Dehors sont entassées toutes sortes de richesses, des pierres précieuses, et des sacs dans lesquels vous pouvez mettre cette véritable rançon de roi. Pourtant, si vous ne pouvez ouvrir cette porte de papier, vous ne parviendrez pas à emporter ces richesses qui sont là, à votre portée. Si vous ne faites

pas ce simple mouvement qui consiste à pousser la porte de papier, vous n'aurez rien.

Evidemment, c'est un symbole. L'acte d'ouvrir la porte symbolise l'acte de donner, et si vous n'avez pas donné de bonne grâce, vous avez fermé la porte à toute possibilité de recevoir ce que vous souhaitez; vous n'avez pas simplement fermé cette porte, mais vous l'avez verrouillée, barrée, obstruée avec tous les meubles que contient votre chambre! Celui qui toujours demande et ne donne jamais est perpétuellement insatisfait, frustré, et il ignore quelle est sa voie en cette vie. Il cherche *quelque chose*, sans savoir trop quoi; il attend que les autres fassent tout pour lui, mais n'est pas disposé à mettre un atome de sa propre énergie dans la balance afin d'accélérer les choses.

Il arrive fréquemment qu'on aille chercher chez le métaphysicien le remède à une maladie quelconque. Une maladie qui n'est peut-être causée que par une imagination trop vive. En ce cas, celui qui cherche de l'aide doit être prêt à donner, offrir sa coopération. On ne peut guérir que si l'on coopère, c'est bien connu et l'on perd son temps en allant consulter le métaphysicien, ou toute autre sorte de guérisseur ou médecin. C'est comme si vous disiez: si vous me guérissez, ce sera malgré moi!

« Mais qu'ai-je à donner? direz-vous. Je ne suis pas riche. Le peu que j'ai, j'ai travaillé dur pour l'avoir et je n'ai pas envie de le donner à quelqu'un qui est là, tranquillement assis dans son fauteuil et se contente de parler. » Si vous tenez ce genre de raisonnement, vous êtes sur la mauvaise voie, vous reculez au lieu d'avancer. Si, quoique pauvre, vous faites l'effort d'essayer de donner en rendant service, en offrant votre amour et votre gentillesse à ceux qui en ont besoin, vous êtes sur la bonne voie. Encore ne faut-il pas vous contenter de donner ce dont vous n'avez pas besoin. Il est un peu trop facile de penser: « J'ai assez de ceci ou de cela. Si je le donne, ce sera une bonne occasion de m'offrir quelque chose de mieux à la place! » Ce genre de *don* est tout à fait inutile, car il n'implique aucun sacrifice. Certaines personnes sont nées pour avoir de l'argent. Eh bien! qu'elles le donnent, cet argent, pour quel-

que bonne cause, car quelle que soit la quantité d'argent que l'on a amassée pendant sa vie, on n'en emportera pas un centime avec soi dans l'autre monde. Personne n'est jamais arrivé à emporter un objet matériel de l'autre côté de ce qu'on appelle le Voile de la Mort, mais chacun de nous y emporte le savoir qu'il a gagné au cours de ses expériences sur Terre. Plus nous apprenons de choses bonnes, plus nous sommes riches lorsque nous nous en allons vers ce qui est véritablement la Plus Grande Réalité, alors que ceux qui n'ont recherché que l'argent dans cette vie, pour leur propre glorification, ne sont plus rien sans cet argent intransférable.

Si c'est le pouvoir que vous avez, alors faites-le servir aux autres, car le pouvoir vous a seulement été prêté pour voir comment vous en userez ou abuserez. Celui qui commande à des millions d'hommes, celui qui dirige tout un pays, n'est pas toujours un homme bon, mais un homme à qui certaines choses ont été données pour qu'il en tire un enseignement. Souvenons-nous aussi de ce que nous ne sommes que des acteurs qui portent le costume du rôle qu'ils ont à jouer sur la scène.

Souvenez-vous aussi de ce que le prince d'aujourd'hui est le mendiant de demain et le mendiant d'aujourd'hui, le prince de demain. Quelque riche et puissant qu'on ait été dans des vies antérieures, lorsqu'on en arrive à la dernière vie de ce cycle d'existence, on affronte la pauvreté, les difficultés de toutes sortes, les épreuves et l'incompréhension. Tout cela parce que chacun doit payer ses dettes. C'est un peu comme si on emménageait dans une maison nouvelle après avoir nettoyé les coins et les recoins de l'ancienne. Mais parlons encore un peu de la notion de sacrifice.

Abraham, Moïse et combien d'autres, ont *sacrifié*. Savez-vous ce que veut dire le mot *sacrifice*? Pensez à *sacrement*. Bon, mais que signifie *sacrement*? Eh bien! *sacrifice*, bien entendu! Ce n'est que par le sacrifice que l'on s'acquiert l'aide des Tout-Puissants, mais, pour qu'il y ait sacrifice, on doit se séparer d'une chose à laquelle on tient, de façon que quelqu'un d'autre en bénéficie.

Êtes-vous chrétien? Si oui, rappelez-vous que la Bible

dit: « Celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit. » Et il est vain de donner avec ostentation et vain de faire imprimer dans les journaux le montant de vos dons aux œuvres de charité, car ce ne serait pas donner, mais acheter. Acheter de la publicité pour votre propre personne.

QUESTION: Les hommes commettent des fautes qui les retardent sur la Voie de la Perfection. Quelles sont les fautes principales qui peuvent les empêcher de progresser?

RÉPONSE: Je ne doute pas un instant que vous soyez prêt à considérer les fautes dans un parfait esprit de détachement scientifique. Le seul fait que vous soyez en train de lire ce livre indique que vous êtes en voie d'éliminer ces fautes, si vous n'y êtes déjà parvenu. Nous devons étudier les fautes au même titre que les vertus. Après tout, les médecins examinent les cadavres et les dissèquent pour être éclairés sur les anomalies qu'ils peuvent y trouver, étude qui les mènera à des découvertes utiles.

L'une des pires fautes qu'on puisse commettre, c'est la médisance. La médisance, c'est le sabotage de l'âme. Non de celle de la victime, mais de l'âme de celui qui a lancé la calomnie et entretient le scandale. Les gens adorent le scandale. Ils aiment, par des paroles, réduire en cendres la bonne renommée d'autrui et quand il n'y a même pas une once de vérité dans leur médisance, ils n'en sont que plus heureux. A la base, il y a de l'envie sous la forme suivante: « Je le vaudrais bien, alors comment fait-il pour mieux réussir? Il y a quelque chose là-dessous! » Ceux qui se livrent à la médisance, à la diffamation, ceux, enfin, qui sont à l'origine du scandale, sont des lâches qui n'ont pas le courage d'attaquer physiquement. Le calomniateur, d'ailleurs, se fait le plus grand mal à lui-même, chose qu'il ignore généralement. Il détruit son potentiel électrique, ce qui revient au même que d'absorber un poison qui attaquerait son âme.

Le faux témoignage est, lui aussi, un acte qui fait plus de mal encore au faux témoin qu'à sa victime. Le faux témoignage est, comme la calomnie, à base de lâcheté et

d'envie. Il donne encore plus de poids à la calomnie. Il l'accrédite. Le faux témoin se pare hypocritement d'une apparence de vertu, ce qui rend son crime plus déplaisant encore.

Parmi les vices les plus nuisibles à l'âme de celui qui s'y adonne, je rangerai la cupidité. C'est pour l'âme un poison mortel. Dans certains pays, on l'appelle aussi la *soif d'argent*. La cupidité alimente la jalousie qui la renforce à son tour...

Le Nirvana, c'est l'élimination de tous ces défauts, de toutes ces passions malsaines. Si vous voulez avancer dans la Voie de la Spiritualité, n'oubliez jamais ce précepte: « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fit. »

QUESTION: J'ai entendu dire que certaines personnes, si elles se sont procuré un objet appartenant à quelqu'un d'autre, tel que mouchoir, porte-cigarette, etc., sont capables, à distance, de savoir ce que pense ou fait celui à qui appartiennent cet objet. Comment est-ce possible?

RÉPONSE: Vous voulez parler de la psychométrie. C'est un art qui permet de recevoir des impressions tactiles qui, dans une région occulte du cerveau, se transforment en images ou en visions. Vous vous demandez comment un objet inanimé peut transmettre ces impressions. Voici: supposez que quelqu'un ait tenu une pièce de monnaie dans sa main. La pièce, au contact de cette main, se charge d'une certaine chaleur et si vous mêlez la pièce à d'autres pièces, sur une table, vous n'aurez aucune difficulté à la reconnaître, et cela n'a rien de sorcier. C'est un phénomène physique. Il vous prouve déjà que les objets inanimés peuvent transmettre une impression.

Si vous voulez, vous-mêmes, pratiquer la psychométrie, vous devez tout d'abord vous retirer dans votre petit sanctuaire personnel, dans le coin que vous avez réservé à vos séances de méditation. Vous commencez par vous mettre dans les conditions d'une méditation ordinaire, puis vous prenez l'objet dont vous voulez connaître l'histoire. Vous le prenez dans votre main gauche et le laissez reposer sur la paume. Faites le vide dans votre esprit. Soyez en état de

réceptivité. Vous ne savez pas ce que vous cherchez; vous ne vous attendez à rien de précis; vous ne savez pas comment procéder. Ne faites rien. Imaginez simplement que vous avez devant vous un grand carré noir et que vous allez y voir apparaître des images.

Au début, vous allez recevoir des impressions plutôt que des images. Ce sera d'abord le vague sentiment que la personne en question est heureuse ou malheureuse; vous aurez peut-être la vision très floue d'une ambiance particulière qui n'est en tout cas pas celle de l'endroit où vous vous trouvez. Au bout de cette première séance, tout aura été si peu clair que vous douterez avoir reçu une impression quelconque. Gardez l'objet soigneusement enveloppé lorsque vous ne vous en servez pas, afin que personne d'autre n'y touche. Il vous faudra recommencer l'expérience plusieurs fois avant de pouvoir vous rendre compte dans quelle mesure c'est votre imagination qui agit, et dans quelle mesure c'est votre pouvoir psychométrique.

Répétez l'opération chaque nuit pendant une semaine et, à la fin de cette semaine, vous aurez tiré des conclusions très nettes sur l'objet.

Si, au bout de quelques minutes, vous n'avez reçu aucune impression de l'objet, placez-le contre votre tempe gauche ou votre tempe droite. Si vous n'obtenez toujours aucun résultat, placez l'objet derrière votre tête, tout en haut de la nuque. Il se peut que vous soyez gaucher. En ce cas, utilisez la main droite au lieu de la gauche. Mais le principal, c'est de tenter l'expérience dans différentes positions: main gauche, main droite, tempe gauche, tempe droite ou haut de la nuque.

Songez que, lorsque vous voyez une pierre sur la route ou un oiseau dans le ciel, vos yeux ne sont pas allés toucher l'oiseau dans l'air ni le caillou sur la route. Ce que vous recevez, c'est une vibration, une onde transmise par le caillou ou par l'oiseau. Ces impressions, vous les nommez la *vue*. En psychométrie, où vous recevez aussi des impressions, vous allez plus loin que la surface des choses. Vous obtenez des sensations visuelles qui proviennent de la

partie occulte du cerveau. Avec l'habitude, cela devient très simple.

La meilleure manière de vous exercer, la voici: vous demandez à quelqu'un que vous aimez bien de ramasser un galet sur la plage. Vous lavez soigneusement ce galet à l'eau courante. Puis la personne porte le galet à son front en pensant fortement à quelque chose qui constituera un message à vous adressé, par exemple: « J'ai ramassé ce galet lundi. » Votre ami enveloppe le galet dans un morceau de papier fin et vous le tend, sans le toucher plus longtemps. Si vous vous entraînez ainsi, vous vous apercevrez bientôt que la psychométrie donne des résultats.

QUESTION: Vous n'êtes pas chrétien, vous n'avez pas été instruit dans la Bible. Alors, que pensez-vous de la Bible?

RÉPONSE: Songez d'abord que la Bible a été écrite beaucoup d'années après les événements qu'elle relate. Puis la Bible a été traduite, et transcrite avec des erreurs, puis retranscrite de très nombreuses fois. Tel ou tel grand prêtre exigeait une nouvelle traduction. Ensuite un autre venait et apportait sa version. Enfin, le roi Jacques Ier décida qu'il allait faire établir une traduction autorisée. En dépit de tous ces apports, il demeure dans la Bible un grand fond de vérité, car ce qui est vrai ne meurt jamais. Les vérités peuvent être, dans une certaine mesure, cachées, mais pour celui qui sait voir, les vérités sont toujours là. Dans la matière biblique, il existe d'étranges documents écrits dans les langues mystérieuses des temps préhistoriques, mais on ne peut pas toujours accepter la Bible à la lettre. On ne peut pas en interpréter littéralement les termes. Il faut les prendre dans leur sens symbolique.

La Bible est un livre ésotérique et elle a des rapports avec les systèmes symboliques hindous, chaldéens et égyptiens. Le Christ est allé au Tibet, il a traversé l'Inde et étudié les religions de l'Inde. Il est ensuite retourné dans le monde occidental avec une religion fondamentalement orientale, mais qui a été adaptée à l'Occident. Si vous en doutez, étudiez les systèmes hindous de notation. Vous y retrouvez

rez les mêmes glyphes et les mêmes nombres. Si ces satanés *savants* voulaient lire la Bible correctement, en tenant compte de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la chronologie, de la physiologie, etc., ils comprendraient bien mieux ce qui s'est passé sur le plan historique, car la Bible, lorsqu'on sait la lire, est d'une aide inappréciable pour qui veut connaître les temps révolus. Avant de lire la Bible, on devrait tout savoir sur les hiérophantes chaldéens qui nous font connaître la Cabale.

Si vous étudiez de près les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, vous y trouverez des légendes qui vous éclaireront sur les phases philosophiques de la cosmogonie du monde.

Nous connaissons tous l'histoire de Moïse, et comment il fut trouvé dans les roseaux du Nil par la fille du pharaon. Eh bien! peut-être vous intéresse-t-il de savoir que tout cela s'est passé mille ans auparavant. On a retrouvé des plaquettes d'argile, nommées les tablettes babyloniennes, qui relatent l'histoire du roi Sargon. Il a vécu mille ans avant Moïse, et cette histoire d'un petit garçon trouvé dans les roseaux est son histoire. Le Livre de l'Exode n'a pas été écrit par Moïse, comme on le croit communément, mais *fabriqué* d'après diverses sources, beaucoup plus anciennes, par Ezra. Le Livre de Job, le plus ancien de la tradition hébraïque, date également d'une époque très antérieure à Moïse.

Quelques-unes des grandes histoires de la Bible, telles que la Création, la Chute de l'Homme, le Déluge et la Tour de Babel ont été écrites très longtemps avant l'époque de Moïse. Ce sont des versions plus récentes de ce que les archéologues connaissent sous le nom de tablettes chaldéennes.

Les Juifs tiennent de Moïse leurs premières idées sur la Création et Moïse les tenait des Égyptiens, et tout cela, qui provient de sources chaldéo-arcadiennes, a été récrit par Ezra. Dieu, c'est le Logos. De même, la Bible débute par une erreur d'interprétation puisqu'on y lit: « Au commencement Dieu créa les Cieux et la Terre, » alors qu'il ne

s'agit pas de la Terre au sens physique du mot, mais du visible et de l'invisible.

Il y a beaucoup d'ambiguïtés dans la Bible. Par exemple, dans la première partie de la Genèse, Dieu dit: « Que les firmaments soient » et un second Dieu obéit et fit les firmaments. Le premier Dieu dit: « Que la lumière soit » et le second Dieu fit de la lumière. D'où il découle que Dieu commande à un autre Dieu qui doit être un Dieu moindre, puisqu'il obéit au premier.

« Que la lumière soit », d'ailleurs, ne signifie pas le jour, la lumière du Soleil ou la lumière artificielle, mais la lumière spirituelle. C'est-à-dire que l'âme de l'homme sorte des ténèbres pour percevoir la grandeur de Dieu.

Et puis Adam n'a pas été le premier homme créé. La Bible nous dit que Caïn s'en fut au pays de Moab avec l'intention de s'acheter une femme (Genèse, 4,16-17). Alors, si Adam avait été le premier homme, pourquoi Caïn serait-il allé en Moab chercher une femme puisqu'il ne pouvait pas y en avoir? En réalité, Adam est un composé de dix Séphiroths et, bien entendu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit constituent la triade du monde archétype, alors que le second Adam est un composé ésotérique qui représente les sept groupes d'hommes, les sept groupes d'humanité qui constituent la première race originelle humaine.

Il y eut les Atlantes, qui s'adonnèrent à toutes sortes de recherches, et, si vous lisez convenablement la Bible, vous verrez que les sept clés qui ouvrent les mystères des sept grandes races originelles, nous font remonter jusqu'aux temps des Atlantes. C'est d'eux que les Égyptiens héritèrent les connaissances. Ils les transmirent aux Juifs, qui les remanièrent quelque peu, puis vinrent les chrétiens, qui, eux, les déformèrent considérablement. Puis les traducteurs qui les mirent en latin édulcorèrent toutes sortes de commentaires pour les faire cadrer avec les nouveaux idéaux chrétiens, tout comme, de nos jours, les politiciens altèrent l'histoire pour complaire à leur pays.

QUESTION: Croyez-vous à l'histoire du Paradis terrestre? Dites-moi quelle est, selon vous, la signification du Paradis terrestre.

RÉPONSE: Je suppose que vous voulez parler de ce qui s'est passé au Paradis terrestre, c'est-à-dire de la Chute d'Adam et d'Eve et du fait qu'elle eut pour cause la découverte qu'ils firent de leurs différences anatomiques. Autrement dit, vous voulez savoir si je pense que le sexe a été la ruine de l'humanité. Non, certainement pas. Ce sont des sottises. Au temps du pape Grégoire le Grand, la grande Bibliothèque palatine, qui contenait beaucoup de manuscrits originaux traitant de ce sujet, a été détruite. Certains de ces manuscrits étaient des papyrus qui remontaient au tout début de la chrétienté.

La Bibliothèque fut détruite. Le pape de l'époque pensait que si les hommes en apprenaient trop et venaient à en savoir plus long que les prêtres ne le souhaiteraient, ils représenteraient un danger, parce qu'ils poseraient des questions auxquelles les prêtres ne pourraient répondre.

Le pape Grégoire pensait que les hommes devaient repartir à zéro, sans tenir compte des apports des générations précédentes. Il pensait également que le moment était bien choisi de récrire l'histoire de la chrétienté et de la religion de telle façon que la puissance des prêtres n'en fût pas diminuée. Les bibliothèques furent donc brûlées, des manuscrits inestimables furent perdus à jamais. Certains d'entre eux, en duplicata, avaient été cachés dans des grottes, dans d'autres parties du monde. D'autre part, ceux qui ont accès aux Annales Akashiques, peuvent toujours les consulter dans l'astral, où tous les manuscrits, toutes les connaissances sont à leur disposition.

En ce qui concerne Adam et Eve, n'oubliez pas que ce qu'on appelle le péché originel n'a rien à voir avec le sexe ni avec quoi que ce soit de charnel. C'est une notion abstraite. Le péché originel, c'est l'orgueil. Le fait qu'une créature inférieure s'érige à l'égal des dieux. L'homme et la femme s'étaient révoltés contre les Dieux. Le Paradis terrestre, c'est la Terre, encore neuve, qui commençait à peine à s'organiser pour être la demeure d'une race nouvelle, la race de l'homme.

Avant que l'homme, tel que nous le connaissons, apparût sur cette Terre, il y eut une autre race assez sembla-

ble. Aucun rapport avec le singe velu de la tradition populaire, mais tout à fait différent de nous, et vivant sur de tout autres continents, depuis longtemps disparus sous la surface des mers, pour laisser place à d'autres continents et à d'autres populations.

Ces hommes n'étaient pas tout à fait bâtis de la même façon que nous. Leur peau était violette. Ils étaient plus gros et plus grands que les humains d'aujourd'hui. Ils étaient aussi très intelligents. Trop intelligents pour leur propre bien, il faut le croire, et c'est eux qui vivaient dans ce qu'on appelle le Paradis terrestre.

Selon de très vieux textes, la Terre est une colonie. Elle a été peuplée par des êtres qui existaient très au-delà de l'Univers. En ce temps-là, certains de ces visiteurs vinrent au Paradis terrestre pour observer la nouvelle race, la race violette. Ces visiteurs étaient, par rapport à l'homme, des géants. Ils étaient, en fait, deux fois plus grands que les habitants de la Terre. De là nous viennent ces souvenirs, transférés dans les légendes, des jours où des dieux, des géants, vivaient sur cette Terre.

Les visiteurs, qui, finalement, n'étaient guère que des humains d'une espèce différente, fraternisèrent un peu trop librement avec le peuple violet. Ils le traitèrent avec trop d'amitié, ce qui donna aux gens de la Terre une trop haute idée de leur importance. Ils crurent que si les dieux s'associaient à eux, c'était parce qu'ils étaient merveilleux. Ils furent impressionnés par les armes et les instruments étranges que les dieux visiteurs avaient amenés avec eux; par les boîtes à images, les étranges lucarnes par où des sons et des voix arrivaient d'une source inconnue, et ils se demandèrent comment ils pourraient renverser ces dieux, ces visiteurs, afin de garder tous ces objets miraculeux pour eux-mêmes.

De mystérieux véhicules, connus sous le nom de chars des dieux, parcouraient le ciel, jour et nuit, comme des torches enflammées. Les dieux étaient très occupés à pourvoir au bien-être des habitants de la nouvelle Terre, mais ils avaient encore le temps de fraterniser avec eux.

Un plan fut ourdi. Une jeune femme particulièrement

belle devait séduire un des visiteurs et, pendant ce temps, profitant de l'inattention de ce dernier, dont le rôle était de surveiller, les hommes tueraient les dieux.

Les dieux, cependant, eurent vent de la chose. Ils se rendirent compte que la race humaine était infiniment perverse, qu'elle nourrissait des pensées traîtresses, convoitait le pouvoir, était pleine d'orgueil. C'est ainsi qu'ils chassèrent l'humanité de ces lieux particulièrement enchanteurs. De là la légende d'Adam chassé du Paradis terrestre par des anges brandissant des glaives flamboyants. Maintenant, réfléchissez. Si un sauvage qui n'a jamais vu d'avion voyait soudain un de ces appareils traversant le ciel en vrombissant, ne penserait-il pas qu'il s'agit d'un char des dieux?...

Au cours des temps, l'évolution naturelle de la Terre a provoqué des séismes, des tremblements de terre. Des continents se sont enfoncés et d'autres ont émergé. La plupart des habitants de la Terre ont été détruits dans diverses catastrophes, mais certains en ont réchappé et se sont réfugiés sur de hautes terres et, parmi leurs descendants, on en trouve encore qui ont conservé cette mémoire ancestrale. Et même certains traits ancestraux. Certains indigènes de l'Afrique noire ont une peau aux reflets violets...

Revenons au Paradis terrestre et résumons-nous. Il fut donc un temps où les habitants d'un lieu situé au-delà de l'Univers, et qui ressemblaient à des dieux, vinrent sur notre Terre. Ils étaient bons et bienveillants. Les humains tentèrent d'abuser de cette bonté. Le péché originel de l'homme n'est certes pas l'acte sexuel, qui est une fonction naturelle, mais l'orgueil et la rébellion.

L'Eglise, au temps du pape Grégoire et à divers autres moments, a conçu une véritable haine à l'égard de tout ce qui concerne le sexe. Elle n'a pas eu ce genre de réaction vis-à-vis de l'orgueil. Pour donner quelque consistance à cette phobie du sexe, les prêtres ont affirmé que la femme était cause de la chute de l'homme; que la femme était la pécheresse, la tentatrice. Or, rien dans la Bible, ni dans la véritable foi chrétienne ne peut venir étayer cette thèse. Le Christ lui-même n'a jamais méprisé la femme. Il n'a

jamais considéré que c'était une créature inférieure, destinée à être traitée comme un chien, ou pis encore.

Saint Augustin et beaucoup d'autres docteurs de l'Eglise ont saisi l'occasion d'une rédaction nouvelle de la Bible pour prêcher avec une violence accrue contre le péché de chair. Saint Augustin allait même jusqu'à la prohiber dans le mariage. C'est peut-être ici le lieu de faire remarquer qu'il n'y a pas de pire ennemi de la boisson que le buveur repent, et pas de plus grand adversaire du vice que celui qui s'en est guéri.

Science et religion

QUESTION: Que pensez-vous de la religion?

RÉPONSE: Je suis pour, bien entendu. Il y a peu de temps, j'ai reçu la lettre d'un séminariste. Un vrai défi! Il me disait: « Dans un de vos livres, vous faites allusion au concile de Constantinople. Il n'en est pas fait mention dans la Bible. »

Il y a bien eu un concile à Constantinople en l'an 60. Mais on n'en parle pas dans les bibles d'aujourd'hui parce que l'Eglise a récrit la Bible un grand nombre de fois. Même maintenant, il y a de nombreuses réunions à Rome où se décide ce qui sera enseigné et ce qui sera supprimé, et quelle secte religieuse sera reconnue et quelle autre supprimée. La religion ne cesse d'être faite et refaite. Il est évident que l'enseigner comme on faisait il y a deux mille ans n'est pas nécessairement la meilleure méthode possible et qu'il faut l'adapter aux nécessités du moment. Mon ami l'apprenti prêtre m'a écrit, consterné, en colère

aussi, m'accusant de l'avoir égaré. J'ai eu le plaisir de lui répondre pour lui dire que ce n'était pas moi qui l'avais égaré, mais plutôt ses supérieurs. Qu'il devait consulter des livres et des papyrus pour qu'il atteigne lui-même ses propres conclusions.

Je ne cherche à modifier la religion de personne. Je crois fermement en Dieu, même si je l'appelle autrement qu'un chrétien, un Juif ou un mahométan. Je n'en crois pas moins en un Dieu et je suis sûr qu'il doit y avoir une religion. La religion fournit une discipline mentale et spirituelle. S'il y avait plus d'enseignement religieux, il y aurait moins de délinquance juvénile.

Je suis tout pour la religion. Je suis fortement en faveur des prêtres, à condition qu'ils enseignent la vérité, pourvu qu'ils reconnaissent à chacun, à tout homme, le droit à ses propres croyances. Il y a quelque temps, en Europe, je me promenais en robe de moine bouddhiste et je traversais la rue pour prendre un taxi quand un prêtre d'une certaine secte m'aperçut et faillit se trouver mal, comme s'il se fût trouvé face au démon en personne! Il se signa à plusieurs reprises, avant de fuir en toute hâte, perdant toute espèce de dignité. Je regardais la scène avec amusement. Je crois que la première règle de toutes est: « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit. » Que m'importe, après tout, qu'un homme porte tel ou tel genre de vêtement? Que m'importe que ce soit un prêtre catholique ou un rabbin? Si c'est un brave homme, je le respecte. Si c'est un charlatan déguisé en prêtre, je le méprise ou je m'attriste qu'il ne se rende pas compte du mal qu'il fait, car les prêtres, de quelque croyance qu'ils soient, ont une très grande responsabilité. C'est d'eux qu'on attend secours et vérité.

Une bonne part de ce qu'on enseigne dans les religions — toutes les religions — est, comme dans l'histoire, altérée, selon le bon plaisir du pouvoir politique du moment et selon les mœurs du temps.

Je vais prendre mes exemples dans l'histoire. Sir Francis Drake, qui, en Angleterre, est considéré comme un héros, est tenu en Espagne pour un pirate abominable. Où est la vérité?

Et le *Graf Spee* ? Les Allemands en parlent comme d'un bâtiment héroïque monté par un héroïque équipage, mais les Anglais et les Américains disent que c'était un vaisseau pirate qui s'attaquait à de pacifiques navires marchands. Et les Anglais l'ont coulé, lui qui faisait l'orgueil de la marine allemande. Qui avait raison?

En Allemagne hitlérienne, l'histoire a été détruite et réécrite. Si l'on en croit les livres d'histoire soviétiques, la plupart des grandes inventions sont d'origine russe. Je me demande si Henry Ford n'est pas appelé *Fordski* en Russie! Il paraît que les Russes revendiquent aussi l'invention de l'aéroplane, celle du téléphone et de l'automobile. Ils semblent, en tout cas, avoir inventé le mot *nyet* et la guerre froide! Je ne m'occupe pas de politique, mais je pense que le danger, ce n'est pas la Russie, mais la Chine.

Il ressort de tout ce que je dis qu'il ne faut pas croire tout ce qui est imprimé. Essayez plutôt de penser par vous-même, et si vous avez besoin d'une nourriture plus forte et que vous n'avez pas la possibilité de vous rendre dans les grandes bibliothèques du monde, travaillez votre méthode de voyage astral. Lorsque vous serez dans l'astral, vous pourrez aller consulter les Annales Akashiques. Elles, au moins, ne peuvent pas être *trafiquées*, et il n'y a pas moyen d'y effacer quoi que ce soit; pas moyen de dissimuler le savoir véritable. Ces Annales sont à la disposition de tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Ce qu'il y a d'amusant dans les religions, c'est qu'elles ne sont pas toujours d'accord si l'on s'en tient aux pratiques et si l'on oublie qu'elles sont surtout une discipline mentale et spirituelle. Chez l'une, il est interdit de manger du porc; chez l'autre, on n'a pas le droit de manger de la viande le vendredi. Une religion veut que le corps, du cou jusqu'en bas, soit couvert, et que le visage soit nu. Une autre accepte que l'on soit nu comme un ver à condition que le visage soit voilé. Alors, je répète: « Fais ce que tu voudrais qu'on te fit », c'est la meilleure des religions.

QUESTION: Vous parlez des savants sans aménité. Ne

croyez-vous donc pas que seuls les hommes de science puissent nous sauver?

RÉPONSE: Eh bien! cela dépend de ce que vous voulez dire par hommes de science! Beaucoup d'entre eux ne sont guère que des gens qui ont usé leurs fonds de culotte sur un banc d'école. Des gens comme Royce (de Rolls-Royce), Edison et Ford sont, eux, de vrais hommes de science. Ils ne sont pourtant pas allés dans des écoles où leur pensée se serait sclérosée; ils n'ont pas été conditionnés; on ne leur a pas mis dans la tête que telle ou telle chose était impossible. Alors, ils ont tenté l'impossible. Et ils l'ont fait. Beaucoup d'universités enseignent à leurs étudiants que, du moment que le professeur Nimbus ou le professeur Cosinus ne font pas ceci ou cela, c'est que personne ne peut le faire. C'est une absurdité.

Certaines personnes estiment que, lorsque j'ai traité des mondes parallèles, j'aurais dû citer Einstein. Pourquoi devrais-je citer Einstein? Il existe des livres sur Einstein et ses théories, et ceux que la question intéresse n'ont pas besoin de mon humble cogitation pour les acheter et les étudier.

Einstein a été un théoricien et, pour étayer ses théories, il s'est servi des faits dont on disposait à son époque. Mais, voyez-vous? il ne faut pas se laisser égarer par ce qui semble évident, car l'évident n'est pas toujours aussi évident que ça. Vous connaissez l'histoire de ce savant qui étudiait le comportement des puces? Il pensait pouvoir établir une corrélation entre le comportement des puces et celui des humains. Après tout, les puces s'accommodent fort bien du sang humain. Donc, notre savant se mit à étudier les puces. Avec beaucoup de soin et beaucoup de temps, il entraîna une puce de taille moyenne à sauter par-dessus une boîte d'allumettes toutes les fois qu'il disait: « Saute! » Quand la puce fut bien entraînée, il lui arracha deux de ses six pattes. *Saute!* dit-il. Et la puce sauta. Un peu moins bien, cependant. Le savant grogna de satisfaction et lui arracha encore deux pattes. *Saute!* dit le savant. Faiblement, la puce sauta et le savant la complimenta de

sa performance. Puis il arracha les deux dernières pattes. *Saute!* s'écria-t-il avec ardeur. Mais la pauvre puce, privée de ses pattes, restait immobile et le savant avait beau la solliciter, rien n'y faisait.

Alors, le savant se dirigea vers son bureau, il s'assit devant le cahier où il consignait ses expériences, prit sa plume et écrivit: « L'ouïe de la puce réside dans ses pattes. Avec six pattes, elle entend très bien. Avec quatre pattes, elle entend moins bien et obéit avec hésitation. Avec deux pattes, son ouïe devient plus dure et il faut crier très fort pour qu'elle saute. Lorsqu'elle n'a plus de pattes, elle devient complètement sourde. »

Ne faisons pas comme ce savant, ne nous laissons pas aveugler par l'évidence. Si Einstein a raison, il ne peut y avoir de véritables voyages spatiaux. Cela prendrait trop de temps, car Einstein a formulé une théorie selon laquelle rien ne saurait voyager plus vite que la lumière et que la lumière des planètes éloignées peut mettre des siècles avant de nous parvenir. Donc, si Einstein a raison, nous ne pouvons espérer atteindre en personne les autres planètes.

Heureusement, Einstein n'a pas raison. Il n'a raison que par rapport aux informations qu'il possédait à l'époque où il formulait sa théorie.

Il y a un pauvre petit siècle, les savants affirmaient qu'il n'était pas possible à l'homme de se déplacer à plus de quarante-cinq kilomètres à l'heure parce que ses poumons n'y résisteraient pas.

A la même époque, les savants nous annonçaient qu'aucun appareil autre que des ballons gonflés d'air chaud ne pourrait jamais s'élever dans l'atmosphère. Encore faudrait-il gonfler lesdits ballons de tout le vent de la prétendue science et du journalisme réunis!

Sans commentaires!

Et puis, il n'y a pas si longtemps, on a fixé la limite de la vitesse supportable par l'être humain à celle du son. Il était, disait-on, impossible de voyager à une vitesse supérieure. Or, nous avons maintenant des avions supersoniques, qui brisent les vitres des maisons, certes, mais que leurs pilotes,

eux, manient sans aucune difficulté et sans aucun remords de tout ce verre cassé.

Nous avons donc découvert que nous ne sommes pas limités par la vitesse du son et que les sceptiques avaient eu tort. Pourquoi Einstein n'aurait-il pas tort, lui aussi, lorsqu'il nous refuse une vitesse supérieure à celle de la lumière? Quand les hommes voyageront à une vitesse supérieure à celle de la lumière, la seule différence résidera dans le fait que ce qu'ils verront sera d'une couleur différente, et surtout — c'est là le point important — qu'ils approcheront du degré de vision que nous connaissons dans la voyance et connaîtront alors la quatrième dimension.

Les Anciens croyaient que la Terre était plate et que d'étranges démons résidaient au bord de ce plateau. Pour moi, c'est sur cette Terre même que sont les vrais démons! Mais personne ne croit plus que la Terre est plate. Malheureusement, certains chefs religieux ont longtemps puni de mort ceux qui osaient proclamer que la Terre était ronde et, il y a, somme toute, bien peu de temps, on les faisait griller sur des bûchers!

Si nous n'avons pas le courage d'aller au-delà des théories et des idées reçues, nous serons comme des locomotives collées à leurs rails. Les voyageurs du train tiré par une locomotive ne voient que bien peu du pays qu'ils traversent. Ils n'ont pas la possibilité de changer de direction.

Ceux qui voyagent en voiture ou même à pied voient plus de choses et ils en apprennent plus. Ceux qui voyagent à pied sont naturellement les plus lents, mais ils apprennent plus de choses et beaucoup plus en détail. Ce sont peut-être, en fin de compte, les plus favorisés. Allons donc notre petit bonhomme de chemin, sans trop nous occuper des théories scientifiques des grands hommes. Elles sont sans doute, ces théories, merveilleuses sur le plan de la mathématique pure, mais ne correspondent pas nécessairement aux faits réels de la vie et de l'après-vie.

La civilisation occidentale représente beaucoup moins qu'un dixième de seconde du temps céleste. Quant à l'homme, il ne représente qu'une minute dans ce qui équiva-

draît à une journée de l'existence de la Terre.

Ceux qui sont capables de voyager dans l'astral, ou qui sont doués de voyance ou de facultés télépathiques, se rendent infiniment mieux compte de ce qui est, car ils savent que l'homme sur la Terre n'est qu'une des manifestations de l'Esprit.

Il y a eu d'autres formes de corps, il y a eu d'autres formes de l'existence matérielle. La forme physique de l'humanité n'est qu'une des longues séries d'expériences destinées à savoir sous quel aspect le corps spirituel a les meilleures chances de s'instruire et de progresser.

L'humanité, telle que nous la connaissons, n'est pas une étape ultime. Surtout ne le croyez pas. Nulle intervention de la religion, nulle théorie scientifique ne convaincront jamais l'esprit céleste que ce triste corps qu'il habite maintenant, cette misérable larve, est supérieur au superbe papillon qu'il peut devenir.

Je n'ai écrit tout ceci que pour vous inciter à penser par vous-mêmes, que pour vous inspirer le désir de voyager dans l'astral et d'étudier les méthodes de voyance pure. Si l'on veut tout analyser, tout critiquer du haut de son ignorance, on annule ses possibilités de développement. Gardons l'esprit ouvert, soyons prêts à accueillir, à accepter. Sachons de quoi nous parlons et ne disons pas: « Ce n'est pas vrai, puisque ce n'est pas ce que dit Einstein. » Ce sont des gens comme Einstein qui ont dit que la Terre était plate; des gens comme Einstein qui ont dit que l'homme ne voyagerait jamais à une vitesse supérieure à celle du son. Or, le voyage dans l'astral est quasiment immédiat. Mais qu'ai-je besoin de vous le dire? Si votre esprit reste ouvert, si vous ne le stérilisez pas par des critiques destructrices, il ne vous sera pas très difficile d'aller dans l'astral.

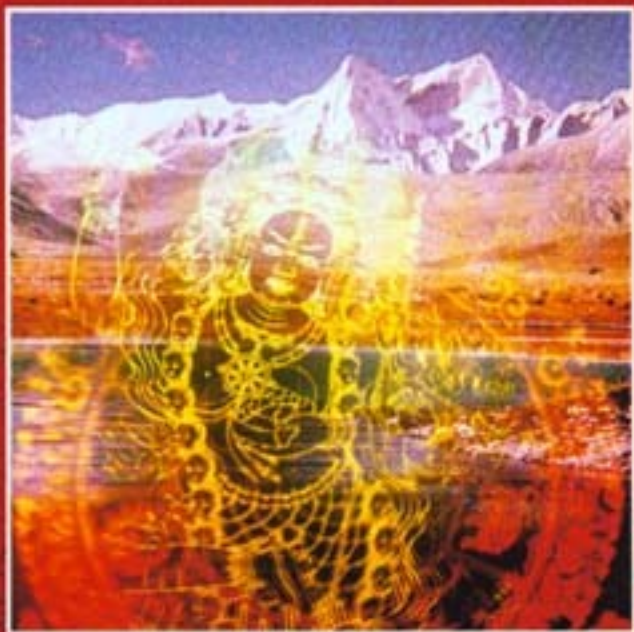
Souvenez-vous aussi que tous les deux mille ans, ou à peu près, un nouveau Messie, un Sauveur, un Guide du Monde survient sur cette Terre. C'est un cycle qui se renouvelle perpétuellement.

Et nous voici au terme d'un livre, d'un douzième chapitre écrit dans la douzième heure du cycle de Kali. Je forme le souhait qu'un peu de ce que j'ai écrit vous aide à avancer sur la Voie et je vous affirme que vous pouvez ajouter foi à ce que j'ai tenté de vous transmettre, car dans mes livres, tout est vrai.



RAMPA

LES CLÉS DU NIRVÂNA



AVENTURE SECRÈTE

La nuit d'été était douce et une brise légère murmurait dans les branches des saules entourant le Temple du Serpent. De petites vagues brisaient la surface du lac paisible tandis que des poissons matinaux montaient pour happer des insectes sans méfiance. Au-dessus des grands pics où le vent soulevait un panache de neiges éternelles, une étoile solitaire brillait dans le ciel luminescent.

Dans les granges, de petits cris et des bruissements trahissaient la présence de souris ravageuses cherchant leur pitance dans les barils d'avoine. Des pas feutrés et deux yeux luisants les effrayèrent. Le Chat Gardien venait d'apparaître. Dans le silence soudain il renifla avec méfiance, puis il sauta adroitement sur le rebord d'une fenêtre et contempla le ciel où des lueurs diffuses annonçaient l'aurore.

Les lampes à beurre clignotaient en sifflant et leurs flammes grandirent brusquement lorsque les acolytes du service de nuit remplirent leurs réservoirs. Un murmure monta dans les temples intérieurs, accompagné de la délicate sonnerie des cloches d'argent. Là-haut sur le toit, une silhouette se dressa

pour accueillir le nouveau jour, en portant à ses lèvres la trompette du matin.

Des ombres apparurent, se groupèrent devant une porte dérobée, et descendirent par le sentier de montagne pour se rendre au bord d'un petit affluent de la Rivière Heureuse, qui alimentait en eau le Potala. Des vieillards, de solides jeunes gens, des enfants, tous membres de la caste des serviteurs, suivirent le sentier, portant des seaux de cuir afin de puiser de l'eau à la rivière pour la rapporter aux grandes citernes des cuisines.

La descente était facile, et la petite troupe encore ensommeillée allait bon train. Près du puits, constamment alimenté par l'affluent, le groupe se réunit pour bavarder, échanger les potins de la veille, retardant le moment d'entamer la dure remontée.

Le jour se levait. Le manteau pourpre de la nuit s'envolait vers l'Ouest à l'approche de l'aube, les étoiles s'éteignaient; et déjà les premiers rayons du soleil levant illuminaient les nuages compacts. Les sommets se teignaient d'or et des arcs-en-ciel apparaissaient dans les panaches de neige soufflée par le vent perpétuel, si bien que chaque pic ressemblait à une fontaine lumineuse.

Bientôt la vallée de Lhassa s'illumina et le soleil se refléta sur les toits d'or du Potala et sur les dômes de la cathédrale de Jo Kang au cœur de la ville. Au pied du Potala, près des statues polychromes, un petit groupe de gens matinaux levèrent les yeux vers la lumière scintillante, pensant qu'elle devait être le reflet de l'esprit du Grand Initié.

Au pied de notre sentier de montagne, cependant,

les moines serviteurs se moquaient éperdument des beautés de la nature et bavardaient pour tuer le temps avant de reprendre leurs fardeaux pour gravir la montagne. Un vieux moine, que nous appellions Grandes-Oreilles, se hissa sur un rocher plat et contempla le lac, la rivière, et la berge au-delà.

— Sais-tu ce que j'ai entendu dire aux marchands qui étaient en ville hier? demanda-t-il au moinillon qui était grimpé à ses côtés.

— Non, répliqua le jeune garçon, mais je sais que les marchands racontent toujours des histoires extraordinaires. Qu'as-tu donc entendu, l'Ancien?

Grandes-Oreilles se redressa, gonfla ses joues et s'essuya le nez avec un pan de sa robe. Puis il cracha adroitement entre ses deux seaux pleins.

— Hier, j'ai dû aller en ville, dit-il, et dans la rue des Échoppes, j'ai rencontré des marchands qui étalaient leurs marchandises. L'un d'eux me parut plus intelligent que les autres, et assez instruit, tout comme moi, aussi me suis-je attardé pour converser avec lui.

Le vieux moine s'interrompit, et contempla la rivière bouillonnante. Une grenouille venait de recevoir sur la tête le caillou lancé par un petit acolyte et coassait des protestations.

— C'était vraiment un homme instruit, reprit le vieillard, et qui a beaucoup voyagé en de lointains pays. Il m'a dit qu'il avait quitté une fois son pays natal, l'Inde, et qu'il avait traversé les océans pour aller en Merika. Il vendait des seaux, et je lui ai dit qu'il me faudrait en acheter parce que les nôtres étaient usés, et il m'a dit qu'en Merika personne n'avait

besoin de transporter de l'eau dans des seaux. Il m'a affirmé que dans ce pays tout le monde a de l'eau dans sa maison, qui coule par des tuyaux. Et il paraît qu'ils ont là-bas une pièce spéciale, où ils reçoivent toute l'eau qu'ils veulent, et qu'ils appellent une salle de bains.

Le plus jeune moine ouvrit des yeux ronds.

— De l'eau dans les maisons? Et dans une pièce spéciale? Il s'est moqué de toi! C'est trop beau pour être vrai! J'aimerais bien que ça existe ici! Mais on ne peut pas croire les récits de ces voyageurs, ils racontent n'importe quoi. Un marchand m'a affirmé un jour que, dans certains pays, ils ont de la lumière aussi vive que le jour, qu'ils gardent dans des flacons de verre et qui transforme la nuit en jour.

Il secoua la tête, comme s'il ne pouvait pas croire ces merveilles, et le vieux moine, Grandes-Oreilles, craignant de perdre ses prérogatives de conteur, reprit :

— Certainement, dans ce pays de Merika, ils ont beaucoup de choses admirables. Il y aurait vraiment de l'eau dans toutes les maisons. On n'a qu'à tourner un morceau de métal et l'eau jaillit comme d'une source, chaude ou froide à volonté, tant qu'on en veut et quand on en veut. Par la dent de Bouddha, c'est un grand miracle! J'aimerais bien que nous ayons un système pareil dans nos cuisines. Depuis des années, je charrie de l'eau dans ces seaux, par ce sentier escarpé, et j'ai l'impression que mes jambes sont usées jusqu'aux genoux. Et mon dos est tout courbé à force de résister à ce vent perpétuel. De

l'eau dans toutes les pièces, à volonté? Allons, ce n'est qu'un rêve. Ce n'est pas possible.

Le vieux moine soupira et se tut, et puis tous ses compagnons se redressèrent et se lancèrent dans une activité fébrile. Ils venaient d'apercevoir un des gardiens de notre loi, un Proctor immense, qui descendait par le chemin. Un des moines vida son seau et le remplit de nouveau, un autre en souleva vivement deux et s'élança sur le sentier tortueux. Bientôt tous les moines s'agitaient, et portaient vaillamment leurs seaux vers le sommet de la montagne. Le Proctor les suivit un moment des yeux, et finalement il s'engagea à son tour sur le sentier.

Un silence relatif tomba sur la rivière, à peine troublé par les chants des moines en prière et par les protestations ensommeillées d'un oiseau qui trouvait qu'il était bien tôt pour se lever et aller à ses affaires.



La vieille Mme Mac Dunnigan caqueta comme une poule qui vient de pondre un œuf géant et se tourna vers son amie, Mme O'Flannigan.

— Jamais plus je n'assisterai à une de ces conférences, déclara-t-elle. Qu'on ne vienne plus me raconter que les prêtres du Tibet peuvent communiquer par télépathie, c'est grotesque! Ils veulent nous faire croire n'importe quoi!

Mme O'Flannigan renifla avec mépris et répliqua :

— Ils n'ont qu'à se servir d'un téléphone, comme tout le monde, voyons!

Ces deux estimables personnes allèrent chacune

de leur côté, sans imaginer qu'elles représentaient « l'autre face de la médaille ». Les moines du Tibet ne pouvaient croire qu'il existât des maisons avec l'eau courante dans toutes les pièces, et les deux Occidentales étaient incapables de concevoir que les prêtres du Tibet puissent communiquer par télépathie.

Mais cela n'est-il pas vrai de nous tous ? Sommes-nous capables de voir le point de vue des autres ? Et de comprendre que ce qui est d'un usage courant chez nous puisse paraître inconcevable ailleurs, et *vice versa* ?



La première question que l'on nous pose a pour but de savoir quelle est la vie après la mort, et s'il est possible de communiquer avec ceux qui ont quitté cette terre. Considérons d'abord le cas d'une personne qui s'en va de ce bas monde. Généralement, elle est très, très malade, et la « mort » résulte inévitablement de la détérioration des mécanismes corporels. Le corps devient alors intenable, inopérant, ce n'est plus qu'une enveloppe d'argile retenant par force l'âme immortelle qui ne peut supporter cette prison, et s'envole donc. Quand elle a quitté le corps mort, qu'elle a échappé à sa prison terrestre familière, elle se trouve soudain dans un environnement inconnu, où les sens et les facultés sont beaucoup plus nombreux, et différents de ceux qui existent sur la terre. Ici-bas, nous sommes obligés de marcher, ou de nous enfermer dans une boîte métallique que nous appelons automobile et, à moins d'être assez riches pour prendre

l'avion, nous sommes collés à la terre. Il en va tout autrement lorsque nous quittons notre corps parce que, sans lui, dans cette nouvelle dimension qui est le « plan astral », nous pouvons voyager à volonté, instantanément, par la seule puissance de notre pensée, nous n'avons plus besoin d'attendre le train ou le car, nous ne sommes plus tributaires des horaires d'avion ni des interminables attentes dans les aéro-gares.

Dans l'astral, nous pouvons voyager à la vitesse que nous voulons. Nous pouvons choisir à notre gré notre chemin, notre altitude et notre rapidité. Si par exemple nous désirons admirer les merveilleux paysages de ce monde astral avec ses prairies verdoyantes et ses lacs limpides, nous pouvons nous déplacer aussi légèrement qu'un duvet de chardon à ras de la « terre », à ras de l'eau, ou nous élever à notre gré pour planer au-dessus des montagnes astrales.

Dans cette nouvelle et admirable dimension, nous assistons à tant de changements que nous avons tendance, si nous n'y prenons garde, à oublier ceux qui nous pleurent sur ce vieux globe terrestre que nous venons de quitter. Nous oublions, certes, mais si les êtres de la terre nous regrettent trop vivement, nous nous sentons inexplicablement tirillés, nous éprouvons d'étranges sentiments de tristesse et de chagrin. Ceux d'entre vous qui souffrent d'arthrite, ou qui ont des rages de dents comprendront ce que je veux dire; on sent un violent élancement qui vous fait sursauter. De même, lorsque nous nous trouvons passés dans le monde astral et qu'une personne

nous pleure en se lamentant au lieu de s'occuper de ses affaires, elle nous gêne, elle nous retient par des liens dont nous n'avons que faire, et nous empêche de progresser.

Poursuivons notre chemin dans l'astral, allons un peu plus loin que ces premiers jours, jusqu'au moment où nous entrons dans la Salle des Souvenirs où nous allons prendre une décision, pour savoir quelle œuvre nous allons accomplir dans le monde astral, comment nous allons aider les autres, nous instruire, et imaginons que nous soyons affairés, en train de secourir autrui ou de nous instruire, et qu'alors une main vienne nous tirailler... Elle distrait notre attention, elle nous empêche de travailler, il est plus difficile pour nous d'aider les autres parce que nous ne parvenons plus à nous concentrer sur notre tâche.

Bien des gens semblent penser qu'ils peuvent communiquer avec leurs « chers disparus » en allant trouver un quelconque médium plus ou moins charlatan, qui leur demandera quelques dollars ou quelques francs et leur relatera un message, tout comme un intermédiaire vous fait part d'un message téléphoné. Considérons justement le téléphone ! Essayez d'appeler l'Espagne quand vous êtes au Canada, ou l'Angleterre d'une ville de l'Uruguay ! Il faut d'abord surmonter les difficultés présentées par un intermédiaire, la téléphoniste (qui joue le rôle de médium) qui ne connaît peut-être pas la langue que nous parlons. Il y a ensuite des parasites, des déclics, des sifflements, la communication est difficile, parfois impossible. Et pourtant, ici, sur terre, nous connaissons le numéro

de téléphone de la personne avec qui nous voulons parler. Mais qui va vous donner le numéro de l'être qui vient de quitter la terre et vit désormais dans le monde astral ? Comment, me direz-vous, un numéro de téléphone dans l'astral ? C'est à peu près ça, cependant, car tous les êtres humains ont une fréquence personnelle. De même que la BBC, la Voix de l'Amérique ou Europe 1 ont leurs fréquences propres, les êtres ont aussi la leur, et si nous connaissons cette fréquence nous pouvons tourner le bouton de notre radio pour écouter telle ou telle station, si toutefois les conditions atmosphériques le permettent, les fuseaux horaires concordent et la station émet. Cela fait beaucoup de « si ».

La même chose se passe pour les êtres qui ont quitté cette vie terrestre. Il est possible de communiquer avec eux si l'on connaît leur longueur d'ondes personnelle, et s'ils sont en mesure de recevoir un message télépathique. En général, à moins qu'un médium soit très, très expérimenté, il risque d'être égaré par des entités-nuisances, qui s'amusent, se font passer pour des humains et qui sont capables d'enregistrer les pensées du « correspondant ».

Imaginons que Mme Brown, une jeune veuve, cherche à communiquer avec son mari, qui vient de s'évader dans l'autre monde ; une de ces entités inférieures, qui ne sont pas humaines, peut percevoir ce qu'elle cherche à demander à son mari, et peut deviner, grâce aux pensées de Mme Brown, la façon de parler et l'aspect physique du mari. L'entité, comme un écolier dissipé qui n'a pas été assez souvent fouetté comme il le méritait, peut alors influencer le médium

le plus sincère en lui donnant une description de M. Brown qu'elle vient de découvrir dans le subconscient de Mme Brown. Le médium donnera des « preuves stupéfiantes » en décrivant par le menu M. Brown qui, dira-t-il, se trouve à côté de lui. Il est évident qu'une personne très expérimentée ne se laissera pas abuser de cette façon, mais ces personnes sont bien rares et n'ont guère le temps de se livrer à ces expériences. De plus, lorsque l'intérêt entre en jeu et qu'un médium exige telle ou telle somme, il subit les effets d'une vibration inférieure qui l'empêche de lire correctement les messages.

Il est injuste et peu charitable de laisser notre deuil blesser ou gêner une personne qui vient de quitter la terre et qui travaille à présent ailleurs. Imaginons par exemple que nous soyons très absorbés par une tâche importante et qu'une personne que nous ne pouvons voir vienne nous distraire, nous tirer les oreilles, nous communiquer des pensées stupides; nous ne pourrions plus nous concentrer et nous traiterions ce fâcheux de tous les noms. Soyez certain que si vous aimez réellement la personne qui a quitté la terre, et si elle vous aimait sincèrement, vous vous retrouverez dans l'au-delà parce que vous serez attiré vers elle quand votre tour viendra de quitter la terre. Dans le monde astral, il est impossible de rencontrer une personne que l'on déteste ou qui vous hait, car cela détruirait l'harmonie du monde astral, ce qui ne peut absolument pas se produire. Naturellement, si vous voyagez dans l'astral, vous pouvez vous rendre sur le plan inférieur qui est en quelque sorte la salle d'attente ou l'antichambre du véritable univers astral.

Sur ce plan inférieur il est possible de discuter et d'avoir des différends, mais dans les plus hautes régions il ne peut en être question.

Par conséquent, rappelez-vous bien ceci : si vous aimez réellement l'autre personne et si elle vous aime aussi, vous vous retrouverez, mais sur un plan tout à fait autre. Il n'y aura plus de malentendus comme ici-bas, plus de mensonges, car dans l'astral tout le monde peut voir l'aura des autres et, si un habitant de l'astral ment, ses vibrations personnelles se déforment et les couleurs de son aura deviennent heurtées. On apprend vite à dire la vérité.

Beaucoup de gens s'imaginent que s'ils n'offrent pas au disparu des obsèques somptueuses, s'ils ne se plongent pas dans des abîmes de douleur, ils ne peuvent prouver leur affection pour le défunt. C'est une erreur ; le deuil est égoïste, le deuil provoque de graves interférences et trouble douloureusement la personne qui vient d'arriver dans le monde astral. On pourrait même considérer le deuil comme une façon de s'apitoyer sur soi-même et de pleurer sa propre perte. Il vaut bien mieux prouver son amour et son respect en maîtrisant son chagrin, pour éviter les crises de larmes intempestives qui font tant de mal à ceux qui nous ont quittés.

Les mondes de l'astral (parfaitement, au pluriel!) sont très réels. Les objets, les choses y sont aussi réels et substantiels qu'ils le paraissent sur la terre, et même davantage sans doute car là-bas nous jouissons de sens nouveaux, de facultés supplémentaires, nous découvrons de nouvelles couleurs, nous entendons

des sons inconnus. Nous pouvons faire beaucoup plus de choses, sur le plan astral. Mais...



« Maître Rampa, vous nous avez longuement parlé du monde astral dans vos livres, mais vous ne nous en avez pas assez dit. Que font les gens, que mangent-ils, comment occupent-ils leurs loisirs ? Pouvez-vous nous le révéler ? »

Cela m'est bien facile, car je suis doué d'une mémoire eidétique, c'est-à-dire que je suis capable de me rappeler tout ce qui m'est arrivé, sans exception. Je me souviens de ma mort et de ma naissance, et j'ai le grand avantage de pouvoir voyager dans l'astral en restant pleinement conscient. Je vais donc répondre à ces questions.

Tout d'abord, il n'existe pas un monde astral mais plusieurs, innombrables ; en fait il en existe autant qu'il y a de différentes vibrations d'êtres. Je crois que le meilleur moyen de le faire comprendre est de prendre pour exemple la radio. Il existe d'innombrables stations de radio dans toutes les parties du monde. Si elles avaient toutes la même longueur d'ondes ce serait une horrible cacophonie, aucun auditeur ne s'y retrouverait et l'on ne comprendrait absolument rien aux émissions. Par conséquent chacune de ces stations a sa propre fréquence, et si l'on veut écouter la B.B.C. on se met à l'écoute sur la longueur d'ondes de la B.B.C. Si vous voulez écouter Moscou, vous cherchez la fréquence de l'émetteur de Moscou. Il y a des milliers de stations

différentes, possédant chacune sa propre fréquence, sa propre entité, qui ne gêne pas les autres.

De même, les mondes de l'astral sont des plans d'existence différents qui ont chacun leur fréquence propre, si bien que dans le monde astral X, par exemple, on trouvera toutes les personnes compatibles, dans une certaine mesure. Dans le monde astral Y, on trouvera un autre groupe d'individus compatibles entre eux. Plus bas, dans ce que nous appelons l'astral inférieur, les conditions sont assez semblables à celles de la terre, c'est-à-dire que les groupes sont mêlés et la personne qui peut quitter son corps terrestre pendant le sommeil pour voyager dans l'astral se rend sur ce plan inférieur où les entités peuvent se mêler. L'astral inférieur est donc un lieu de réunion pour les personnes de races ou de confessions différentes, et même venant de mondes différents. La vie y est assez semblable à celle de la terre.

A mesure que nous progressons, que nous montons plus haut, nous nous apercevons que les fréquences deviennent de plus en plus pures. Alors que, dans l'astral inférieur, il nous est possible d'avoir une discussion avec une personne et de lui dire qu'elle nous fait horreur si tel est notre bon plaisir, cela ne peut absolument pas se produire sur les plans supérieurs car on n'y trouve jamais de personnes qui aient des points de vue opposés. Souvenez-vous donc que les mondes de l'astral sont comme des stations de radio aux fréquences différentes, ou encore comme une grande école aux classes différentes, chacune ayant des vibrations plus élevées que la précédente;

ainsi la classe Un représente un commun dénominateur où tout le monde se retrouve pour donner la mesure de ses capacités. Puis, tandis que les êtres accomplissent leurs devoirs — nous y reviendrons plus tard — ils s'élèvent graduellement, de classe en classe, jusqu'à ce qu'ils échappent finalement à tous les mondes de l'astral pour atteindre un niveau où il n'y a plus de renaissance ni de réincarnation, et où les êtres communiquent avec des formes spirituelles beaucoup plus élevées que les humains.

Mais vous voulez savoir ce qui se passe quand vous mourrez. Je crois vous l'avoir déjà expliqué dans mes autres livres. Vous quittez votre corps terrestre et votre forme astrale s'envole vers l'astral inférieur, où elle se remet de ses émotions et des souffrances causées par la vie et la mort sur terre. Puis au bout de quelques jours selon le calendrier terrestre, on entre dans la Salle des Souvenirs où l'on peut revoir tout son passé, ce que l'on a accompli, ce que l'on a omis de faire, et en examinant ses réussites et ses échecs on parvient à déterminer ce que l'on a encore à apprendre dans l'avenir et s'il convient de se réincarner immédiatement ou de passer cinq ou six siècles dans l'astral. Tout dépend de ce que l'on a à apprendre, et du stade d'évolution de chacun. Mais je vous ai expliqué tout cela dans mes précédents ouvrages. Je vais cependant me permettre d'évoquer un autre sujet avant de dire ce que les gens font dans le monde astral.

Une femme charmante m'a écrit pour me dire :
« J'ai affreusement peur. J'ai peur de mourir seule,

de n'avoir personne pour m'aider, personne pour m'indiquer la Voie que je dois suivre. Au Tibet, vous aviez les lamas, qui dirigeaient la conscience d'un agonisant. Je n'ai personne, et je suis terrifiée. »

C'est une erreur, vous savez. Personne n'est seul, personne n'a « personne ». Vous vous imaginez peut-être que vous êtes seul, et il se peut qu'il n'y ait personne auprès de votre corps terrestre, mais dans l'astral il existe des aides précieux qui veillent au chevet des mourants et, dès que la forme astrale se sépare du corps physique, les aides sont là pour la secourir, la conseiller et la guider, tout comme à l'heure de la naissance il y a des personnes secourables pour mettre au monde le nouveau-né. La mort sur la terre est une naissance dans le monde astral, et les assistants indispensables sont là pour apporter leur aide et leur secours, alors il n'y a aucune raison d'avoir peur. Rappelez-vous que lorsque le moment viendra pour vous, comme pour nous tous, de quitter cette vallée de larmes, il y a dans l'au-delà des personnes secourables qui vous attendent, qui prendront soin de vous et vous aideront tout comme sur la terre des gens sont là pour aider à la venue au monde d'un bébé.

Quand les aides prennent en charge ce corps astral qui vient d'être séparé du corps physique mort, ils lui prodiguent tous leurs soins et l'aident à s'adapter. Bien des personnes qui n'ont pas été préparées pensent qu'elles sont au paradis ou en enfer. Les aides leur expliquent alors où elles sont, les conduisent à la Salle des Souvenirs et s'occupent du nouveau venu comme on s'est occupé d'eux à leur arrivée sur terre.

Pour en revenir à l'enfer, c'est une chose qui n'existe pas, bien entendu. En réalité, Lenfer était un lieu de jugement, un petit village proche de Jérusalem situé auprès de deux immenses rochers et entre ces rochers s'étendait un marais brûlant et sulfureux aux odeurs méphitiques. En ces temps reculés, une personne accusée d'un crime était amenée à ce village et subissait les « tourments de Lenfer ». L'individu était traîné au bord du marécage, on lui récitait la liste de ses crimes, et on lui expliquait que s'il parvenait à l'autre rive sans avoir été brûlé il était innocent, mais s'il échouait et se noyait dans le marais il était coupable. Puis ses gardiens poussaient sans ménagements l'accusé, et le malheureux se précipitait dans cette turbulence de vapeurs de soufre, sur le sentier entouré de poix bouillante où la terre tremblait, frappant de terreur les plus forts, et s'il parvenait à l'autre rive il avait franchi la vallée de Lenfer et avait été lavé de toute culpabilité.

Ne croyez donc pas que vous irez en enfer. C'est impossible, car l'enfer n'existe pas. Dieu, quel que soit le nom que nous lui donnions, est un Dieu de bonté et de compassion. Personne n'est jamais condamné, personne n'a jamais à subir la damnation éternelle, il n'existe pas de diables cornus qui vous plongent leurs fourches dans les reins. Tout cela a été inventé par des prêtres fous qui cherchaient à dominer les corps et les âmes des êtres simples. Nous pouvons donc avoir confiance et être certains que si nous nous en donnons la peine nous pouvons réparer tous nos crimes, quels qu'ils aient été. Personne n'est jamais repoussé, jamais abandonné par Dieu. La

plupart des gens ont peur de la mort parce qu'ils n'ont pas la conscience nette, et ces prêtres mauvais les ont terrifiés en les menaçant des flammes de l'enfer et des souffrances éternelles, de la damnation éternelle et ainsi de suite, alors les malheureux s'imaginent qu'à leur mort ils seront aussitôt saisis par des démons qui leur feront subir les pires tortures. N'en croyez rien. Je me rappelle tout, je peux voyager dans l'astral quand je le désire, et je vous affirme que l'enfer n'existe pas, que la damnation éternelle n'existe pas, on peut toujours compter sur la rédemption, on a toujours une autre chance, il y a toujours la miséricorde, la compassion, la compréhension. Ceux qui prétendent que l'enfer et ses souffrances existent sont des fous, des sadiques ou je ne sais quoi, et ils ne méritent même pas que l'on parle d'eux.

Nous craignons de mourir pour cette raison et aussi pour une autre : nous avons peur parce que cette peur a été implantée en nous. Si les gens se rappelaient les merveilles du monde astral, ils voudraient s'y rendre en foule, ils refuseraient de rester plus longtemps sur cette terre, ils se suicideraient tous et pourtant le suicide est une chose abominable. C'est un crime, non contre les autres mais contre soi-même, parce que c'est un constat d'échec. Envisagez la chose ainsi : si vous faites des études pour devenir avocat ou médecin, vous devez travailler, passer des examens, suivre des cours, mais si vous perdez courage et abandonnez tout, vous ne deviendrez ni avocat ni médecin, et si jamais vous changez d'idée, il vous faudra recommencer vos études de zéro, et vous risquez de vous apercevoir alors que tout a changé, que les

manuels et les livres de cours ne sont plus les mêmes, que ce que vous avez déjà appris ne vous sert à rien. C'est exactement ce qui se passe si l'on se suicide. On doit se réincarner, comme on redouble une classe, tout réapprendre depuis le début, ce qui fait que l'on a perdu une vie entière. Alors ne vous suicidez pas, jamais, jamais, cela n'en vaut vraiment pas la peine.

Tout cela nous a bien éloignés de l'existence des êtres dans l'astral. Tout dépend du degré d'évolution de la personne, et aussi de ce à quoi elle veut se préparer. Les différents mondes de l'astral sont merveilleux, il y a d'admirables paysages avec des couleurs impossibles à imaginer sur cette terre, il y a de la musique inimaginable aussi, il y a des maisons mais chacun peut construire la sienne à sa guise par la pensée. Vous y pensez, et si vous pensez assez fortement la maison est là. De même, lorsque vous arrivez dans l'astral vous êtes complètement nu, comme au jour de votre naissance sur terre, et vous pensez aux vêtements que vous allez porter; ce n'est pas obligatoire mais la plupart le font pour une raison ou une autre, et l'on peut voir la plus extraordinaire collection de vêtements qui soit, parce que chacun choisit son style, en y pensant simplement. Il n'y a pas d'automobiles, bien sûr, ni d'autobus ni de trains, on n'en a pas besoin. Pourquoi s'encombrer d'une voiture quand on peut se déplacer aussi vite qu'on le désire par la seule pensée? Ainsi, par la force de la volonté, on peut visiter toutes les parties du monde astral.

Dans l'astral on peut se livrer à toutes sortes de

travaux. On peut devenir un aide, à la disposition des êtres qui arrivent à tout instant de la terre, on peut soigner, on peut guérir, parce que de nombreux arrivants n'ont pas conscience de la réalité de l'astral et croient ce que leur religion leur a enseigné. Ou s'ils sont athées, ils ne croient à rien, et ils sont enveloppés de noir, d'un épais brouillard noir poisseux, qui leur colle à l'âme et les dérouté; tant qu'ils n'auront pas compris, ils resteront aveuglés par leur folie et pourront difficilement être aidés, alors les assistants les suivent, en essayant de percer le brouillard. Et puis, il y a ceux qui donnent des conseils aux êtres de l'astral désireux de retourner sur terre, ou qui y sont obligés. Où veulent-ils aller, que veulent-ils faire, quels parents désirent-ils, quel genre de famille, riche ou pauvre, etc. Sont-ils capables d'accomplir les tâches qu'ils projettent? Dans le monde astral tout paraît facile, mais il n'en va pas de même sur la terre, comme chacun sait.

Dans l'astral inférieur, les gens peuvent manger et même fumer si cela leur fait plaisir! Tous les aliments qu'ils désirent sont tirés de l'atmosphère par la pensée. On peut donc manger ce que l'on veut, boire aussi ce que l'on désire, mais à vrai dire c'est parfaitement inutile parce qu'on tire toute son énergie et toute sa subsistance des radiations atmosphériques et la nourriture n'est plus qu'une habitude que l'on abandonne vite et l'on ne s'en porte pas plus mal, bien au contraire. Comme vous pouvez le constater, la vie sur le plan astral inférieur ne diffère guère de celle de la terre.

Oui, Madame Une telle, la vie sexuelle existe aussi dans l'astral, mais elle dépasse tout ce que vous

pouvez imaginer parce que la gamme de vos sensations sera beaucoup plus étendue. Donc, si vous n'avez pas eu sur la terre une vie sexuelle satisfaisante, dites-vous bien que dans l'astral elle sera parfaite, car elle est indispensable à l'équilibre de l'être.

Naturellement, plus on s'élève dans les mondes astraux, plus on augmente ses vibrations personnelles, et plus l'existence devient agréable.

Beaucoup de gens, sur terre, font partie d'un groupe. Imaginons par exemple (par exemple seulement) que dix personnes réunies complètent à la perfection une entité astrale. Sur la terre, nous avons ces dix personnes et trois, quatre, cinq ou six meurent; eh bien, la personne qui se trouve dans l'astral n'est pas complète tant que le groupe tout entier n'est pas réuni. C'est très difficile d'expliquer pareille chose car elle implique des dimensions différentes complètement ignorées sur terre. Il vous est certainement arrivé de vous découvrir des affinités remarquables avec une certaine personne, vous vous êtes peut-être étonné de cette entente extraordinaire et vous avez éprouvé une sensation de perte au départ de cette personne. Il est fort possible que cette personne était un membre de votre groupe, et quand vous mourrez sur cette terre vous serez réunis, elle et vous, sous forme d'une seule entité. Sur la terre, tous ces gens sont comme des tentacules cherchant à connaître différentes sensations, différentes expériences durant ce clin d'œil de la conscience que représente une vie terrestre. Cependant, quand tous les membres de ce groupe, quand tous les tentacules sont réunis chacun a en fait vécu dix existences en une. Il faut venir

sur la terre pour apprendre les choses matérielles, car elles n'existent pas dans le monde astral.

Tout le monde ne fait pas partie d'un groupe, vous savez, mais vous connaissez certainement des groupes de personnes qui sont incapables de se passer les unes des autres. Il peut s'agir d'une famille nombreuse, très unie, dont tous les membres vont et viennent pour savoir comment vont les autres, et même quand ils se marient il leur arrive d'abandonner leur conjoint pour revenir au bercail ! D'autres sont individualistes et n'appartiennent sur terre à aucun groupe ; ceux-là sont venus pour accomplir seuls certaines missions et ils s'élèvent ou tombent sur terre selon leurs propres efforts. Il arrive que ceux-là soient très malheureux, mais cela ne signifie pas qu'ils aient à payer d'immenses dettes kharmiques, cela veut simplement dire qu'ils souffrent pour mener certains travaux à bien et mériter une bonne karma pour quelques-unes des vies futures.

Certaines personnes très expérimentées peuvent dire ce que d'autres ont fait dans leurs vies antérieures, mais surtout ne croyez jamais les annonces publicitaires qui vous promettent, pour une somme d'argent modique, de vous révéler vos précédentes incarnations. Ne les croyez pas un instant car la plupart de ceux qui prétendent posséder ce pouvoir ne sont que des fumistes. Le fait même qu'ils réclament de l'argent les trahit, car la personne réellement expérimentée s'interdit d'accepter de l'argent pour ces révélations occultes puisque l'argent abaisse les vibrations personnelles. Il y a encore tous ces cultes bizarres qui promettent de vous enseigner les Mystères du

Passé à condition que vous vous engagiez à payer telle ou telle somme mensuelle jusqu'à la fin de votre vie. Certains de ceux-là ne sont que des entreprises commerciales par correspondance qui veulent votre argent, et qui pourront peut-être vous rendre service... en vous apprenant à ne pas croire aveuglément n'importe quelle publicité! Mais mon point de vue est le suivant : si quelqu'un publie une annonce et vous promet monts et merveilles pour une somme modique, méfiez-vous! Si ces gens-là avaient de tels pouvoirs ils n'auraient pas besoin de vos deniers. J'aimerais vraiment qu'il existât un moyen d'interdire ce genre de publicité. Cela dit, il existe un grand nombre de personnes sincères, qui possèdent réellement certains pouvoirs, mais celles-là font rarement de la publicité. Rappelez-vous aussi, quand on vous promettra d'aller pour vous dans l'astral consulter vos archives des vies antérieures, que vous êtes incapable de savoir si ce qu'on vous raconte est vrai ou faux. Le mieux est donc de s'abstenir de consulter tous ces charlatans, et de méditer, car lorsque l'on médite on peut obtenir les résultats que l'on désire. Vous vous connaissez vous-même mieux que quiconque, et certainement mieux qu'un inconnu qui vous réclame quelques dollars pour vous dire qui vous êtes. Le plus souvent, vous recevez en échange de votre obole une feuille ronéotypée, portant la mention alléchante « Strictement personnel ».

Voici un extrait d'une autre lettre : « Je viens de perdre mon fidèle ami. Mon petit chien est mort, j'ai le cœur brisé et je me pose des questions. Le curé

de ma paroisse me dit que je commets un péché en croyant que les animaux ont une âme, il me dit que seuls les humains en ont une et, si j'ai bien compris, plus particulièrement ceux de notre Église. Pouvez-vous me laisser espérer que je retrouverai dans une autre vie mon cher petit compagnon? »

Certains prêtres sont vraiment des imbéciles, il n'y a pas d'autre mot. Ils sont d'une ignorance qui me stupéfie. Prenons par exemple les chrétiens, qui se font presque, et parfois vraiment, la guerre pour savoir quelle secte est la vraie, qui prêchent le christianisme et ne font pas preuve de charité chrétienne envers les chrétiens d'une autre secte. Si l'on considère les protestants et les catholiques on a l'impression, à les voir agir, qu'ils ont tous acheté des places de ring au paradis! Les catholiques estiment que les protestants sont maudits, et les protestants sont persuadés que les catholiques sont des suppôts de Satan. Mais là n'est pas la question...

Durant des siècles, des prêtres stupides ont enseigné que l'Homme est l'être le plus évolué, que rien n'existe au-dessus de l'humanité et que seuls les humains ont une âme... à condition qu'ils appartiennent à telle ou telle religion!

Je réponds donc à cette lettre en affirmant, avec une certitude absolue, que les animaux aussi vont dans le monde astral, que les animaux ont les mêmes opportunités que les hommes. Oui, madame, vous reverrez vos chers compagnons, non seulement quand vous mourrez et quitterez cette terre mais dès maintenant, si vous voyagez dans l'astral et visitez la zone où se trouvent les animaux.

Seul un imbécile, un crétin fini, un ignorant tel qu'un prêtre d'une religion décadente et révolue peut imaginer que l'homme, et l'homme seul, possède une âme. Songez à ceci : les soucoupes volantes sont réelles. Il y a d'autres peuples dans l'espace, des êtres si hautement évolués, si intelligents que les humains intelligents ne sont à côté d'eux que des mannequins de cire ou de plastique comme on en voit dans les vitrines.

Une des raisons pour lesquelles toutes les religions nient en bloc l'existence des soucoupes volantes, c'est que leur présence seule suffit à démontrer que l'homme n'est pas la forme la plus évoluée. Si les prêtres ont raison, et si l'homme est la créature la plus évoluée, que sont donc ces peuples de l'espace ? Ce sont des êtres très réels, intelligents, et certains sont très spirituels. Ils ont une âme, ils vont aussi dans les mondes de l'astral, tout comme les humains, tout comme les animaux, les chats, les chiens, les chevaux, etc.

En toute connaissance de cause, après avoir voyagé dans l'astral comme vous vous déplacez en ville, je puis vous affirmer ceci : oui, mon amie, votre petit compagnon vit sur une autre sphère, il est en bonne santé et peut-être plus beau encore que sur terre, peut-être même lui manquez-vous, mais il sait maintenant que vous vous retrouverez car, comme pour les humains, si vous aimez réellement votre petit chien et s'il vous aime sincèrement, vous serez certainement réunis.

Laissez-moi vous dire que Mme Fifi Moustache Grise, mon amie bien-aimée, a quitté cette terre il y a

quelques années et je puis lui rendre visite dans l'astral. Miss Ku'ei a aussi quitté ce monde où elle a été la victime d'une persécution de la presse. Miss Ku'ei était malade et ces journalistes stupides ont envahi la maison en faisant grand bruit, ils lui ont fait peur et... eh bien, elle m'a quitté. Je l'ai pleurée, j'étais triste pour moi, triste de ne plus pouvoir la prendre dans mes bras, mais heureux qu'elle fût délivrée des misères et des tristesses de ce monde dont nous avons souffert ensemble. Je vous répète que je lui rends visite dans l'astral, et je suis bien placé pour vous affirmer que les prêtres se trompent, que l'humanité n'est pas le sommet de l'évolution spirituelle. Certains animaux sont bien plus spirituels que l'Homme!

Pour conclure ce chapitre, je répète encore une fois, pour tous ceux qui pleurent ces petits compagnons fidèles qui font notre joie sur terre et qui sont partis dans l'au-delà, qu'il ne faut plus se désespérer, car s'ils ont aimé cette bête et si elle les a aimés, ils seront réunis au-delà des confins de cette terre, tout comme je retrouve souvent dans l'astral Mme Fifi et Miss Ku'ei, tout comme je le serai définitivement lorsque, peut-être bientôt, cette vie terrestre prendra fin pour moi, que cessera la persécution de la presse et l'hostilité des ignorants, quand cesseront les douleurs et les souffrances causées par une longue maladie.

Le vieil homme changea péniblement de position, dans son inconfortable fauteuil roulant.

— Pas de ressorts, marmonna-t-il. Même un landau de bébé a des ressorts, et pourtant ceux qui sont malades sont contraints de se déplacer tant bien que mal, sur un siège aussi inconfortable qu'un tombereau de ferme.

La journée n'avait pas été gaie, et elle était loin d'être finie. Des lettres, encore des lettres, toujours des lettres, qui ne faisaient que *réclamer*. « Vous êtes mon père et ma mère, disait le correspondant d'Afrique. Je vous aime autant que ma petite amie préférée. Maintenant je veux venir vous le dire de vive voix. Voulez-vous m'envoyer un billet d'avion aller et retour ? Et en même temps un autre billet pour que je puisse aller voir ma sœur qui habite Los Angeles. Je les attends par retour du courrier et j'embrasse la terre où vous marchez. »

Le vieil homme soupira et repoussa la lettre :

— Il me prend pour un milliardaire, tu ne crois pas ? dit-il à la Petite Fille Chatte qui ronronnait près de lui.

La vieille Maggie était sortie une fois de plus de

son hôpital psychiatrique et avait repris son tir de barrage de lettres d'amour. La vieille Maggie! La femme qui était venue jusque dans ce petit port canadien et avait raconté à tout le monde qu'elle était employée par le vieil homme! Elle s'était installée à l'hôtel et quand on lui avait présenté la note de cent soixante-huit dollars, elle avait envoyé le gérant se faire régler par le vieux monsieur, qui n'avait pas la moindre intention de payer. « Je n'ai jamais vu cette femme, dit-il au gérant affolé. Elle me bombarde de lettres que je déchire. Je ne l'emploie pas, je ne la connais pas, je ne lui dois rien. » Sur quoi la vieille Maggie avait reconnu en souriant qu'elle venait de sortir d'un asile de fous, et on l'y reconduisit dare-dare.

La lettre de Mme Horsehed était bien ennuyeuse aussi. Vingt-deux pages! Et rien que des questions. Il faudrait un livre entier pour y répondre, ce livre-ci. Mme Horsehed! La malheureuse, à qui il fallait expliquer les choses en mots d'une syllabe et qui s'arrangeait quand même pour lire le contraire de ce qu'on voulait lui dire!

Oui, le vieil homme était las. La journée avait été longue, et les lettres aussi, plus encore même. Au-dehors une lourde brume d'été salissait les vitres, et cachait les bâtiments du port. Là-bas, dans le brouillard, un navire mugit désespérément, comme s'il ne pouvait se résoudre à entrer dans ce havre moribond où l'eau empestait et transportait les détritiques et la pollution de l'usine de papier voisine. Le vieil homme soupira derechef et se remit à signer ses lettres; il y en avait quarante-trois.

La Petite Fille Chatte se leva, fit le gros dos et bâilla avant d'aller boire son thé. La Plus Petite Fille Chatte était encore couchée dans son panier, se remettant d'un refroidissement provoqué par l'humidité de ces journées d'été. Le fauteuil roulant gémit sous le poids du vieux monsieur quand il alla allumer.

— De la lumière, grommela-t-il. On a besoin d'allumer les lampes à 5 heures de l'après-midi en plein été!

Les années pesaient sur ses frêles épaules, des années de souffrance, des années de chagrin, rendues plus accablantes encore par l'assaut de journalistes couards qui n'imprimaient que des mensonges — étant étrangers à la Vérité — et qui n'osaient jamais lui permettre de donner des démentis dans leurs colonnes. Des lâches, méprisables, qui ne vivaient qu'en flattant les plus bas instincts de leurs lecteurs, et qui abaissaient la culture au lieu de la défendre.

La triste soirée s'éternisa. De pâles halos révélaient que dans la brume les réverbères étaient allumés, et de faibles lueurs, comme des vers luisants, se traînaient par les rues tandis que les travailleurs rentraient chez eux en voiture.

Enfin, il fut assez tard pour se coucher. Le vieil homme fit rouler son fauteuil jusque vers le lit au matelas dur, et s'y hissa péniblement. Avec un soupir de contentement, il s'allongea en pensant : « Maintenant, je suis libre. Libre d'errer à mon gré dans le monde entier, en voyageant dans l'astral. »

Pendant quelques instants il se reposa, perdu dans ses pensées, puis ayant décidé de son itinéraire de la nuit, il se relaxa pour les stages préliminaires.

Bientôt, il sentit le tiraillement familial, un peu

comme le sursaut d'une personne surprise ou effrayée, et grâce à ce tiraillement le corps astral se libéra du corps physique pour s'élever dans les airs, de plus en plus haut.

La brume noyait le port. Quelques kilomètres plus loin, elle se dissipa. L'aéroport brillait de mille lumières et des avions atterrissaient. Là-bas, dans la baie de Fundy, un immense pétrolier au mouillage se balançait légèrement. A bord du navire, des hommes jouaient aux cartes, avec des piles d'argent devant eux. Ils avaient l'air assez heureux, encore qu'impatients d'aller à terre pour rechercher les distractions qu'aurait à leur offrir ce petit port misérable. Mais quelles sortes de distractions un marin désire-t-il ? On peut se les procurer dans le plus pauvre des ports, et plus le port est pauvre plus ce genre de distraction est bon marché, bien que d'une certaine manière la plus coûteuse qui fût !

Le vieil homme, qui n'était plus vieux du tout à présent qu'il n'était plus encombré d'un corps malade et d'un fauteuil roulant, survola la baie de Fundy. Il s'arrêta un moment au-dessus de la petite ville de Digby nichée entre des collines, un village pittoresque qui mériterait une visite corporelle car dans l'astral les couleurs sont différentes. C'est un peu comme si l'on ôtait des lunettes fumées et que l'on voyait les choses telles qu'elles sont.

De Digby, il alla jusqu'à Yarmouth, pour contempler le petit port aux rues étroites et aux maisons serrées les unes contre les autres. Se rappelant qu'une folle habitait là il poussa plus loin, toujours plus loin, vers Halifax.

Le paysage nocturne se brouilla, tant il volait vite. Il aperçut bientôt les lumières de Halifax, cette ville hostile, horrible, qui ne lui avait laissé que de mauvais souvenirs. Il songea un instant à cette vieille imbécile de l'aéroport qui avait proclamé à sa vue qu'elle était bonne catholique et qu'on ne voulait pas de païens à Halifax! Mais tout cela était loin, loin dans le passé. Aujourd'hui, c'était aujourd'hui et demain... Encore quelques kilomètres et ce serait demain. Alors un petit tour au-dessus de Halifax, pour survoler les grands bâtiments de Paragon, la base navale et le bassin Bedford avec son collier de lumières scintillantes aux flancs des collines. Les lumières des riches, de ceux qui pouvaient acheter ou commander ce qu'ils voulaient, ceux qui pouvaient se faire soigner sans songer au prix, alors que le vieil homme, malade, devait souffrir dans ce jeune Canada grouillant et vivace, parce qu'il n'avait pas les moyens de payer des médecins et des médicaments.

Pensant à tout cela il s'éleva de plus en plus haut, si haut qu'il aperçut le soleil au loin et fila au-dessus de l'Atlantique. Il croisa un satellite scintillant aux rayons du soleil. Mais le vieil homme n'avait que faire des satellites; ils étaient trop communs, trop courants.

Prenant de la vitesse, il dépassa un appareil d'Air Canada qui franchissait l'océan, à destination de... Shannon? Heathrow? Orly, peut-être? Les voyages dans l'astral présentent bien des avantages. L'avion fut dépassé, et il accorda à peine un regard aux hublots par lesquels on voyait les passagers de la classe touristique, assis à trois de front; certains dormaient la bouche ouverte, une femme ronflait sans s'apercevoir

que sa jupe était remontée sur ses cuisses et attirait le regard intéressé de son jeune voisin.

Dans la cabine de pilotage le commandant de vol fumait sa pipe, l'air absent, aussi placide qu'une vache dans un pré. Le copilote avait l'air de s'ennuyer à périr. Et le navigateur assis derrière eux se tenait la tête dans les mains comme s'il ne supportait plus la vie.

Le vieil homme les distança, laissant derrière lui l'avion qui se traînait dans le ciel à mille ou onze cents kilomètres à l'heure. Et bientôt, au-dessus de la courbe de l'horizon, apparurent les lumières de Londres et le phare tournant de l'aéroport.

Il était 2 h du matin, il faisait beau et les rues étaient loin d'être désertes. Des équipes de travailleurs affairés balayaient les rues, ramassaient les ordures, et sur certains trottoirs de petites barrières surmontées de drapeaux rouges empêchaient les passants de tomber dans les bouches d'égout ouvertes. Les égoutiers faisaient leur inspection nocturne et quotidienne, dans les entrailles de la ville, tandis que Londres dormait.

Le vieil homme s'aperçut avec surprise que Londres avait bien changé. Un gratte-ciel ! Et puis il se souvint. Bien sûr, c'était la tour de l'Hôtel des Postes, la plus haute d'Angleterre. Il la contourna, pour l'examiner avec intérêt, et vit par les fenêtres des employés qui semblaient tuer le temps. Il n'y avait guère de travail, à cette heure.

Le vieil homme s'éloigna vers la gare de Victoria, où un train venait d'arriver. Les passagers fatigués

rassemblaient leurs bagages, s'étiraient, tandis que les taxis en station démarraient.

Soudain, le vieil homme aperçut un immense immeuble tout neuf, dont les fenêtres surplombaient les jardins de Buckingham Palace! « Quel mauvais goût, pensa-t-il, quel atroce mauvais goût! Ces promoteurs ne reculent devant rien et osent empiéter sur la vie privée de la famille royale, qui a tant fait pour l'Angleterre, contre vents et marées, alors qu'une presse ignoble s'acharne à l'attaquer! » Cependant, les autobus rouges à impériale filaient dans les rues, transportant des travailleurs nocturnes à leur travail ou à leur foyer.

Peut-être faudrait-il à présent mettre fin à cette petite promenade anglaise, il y a encore tant de choses à voir. Mais avant de partir, allons jeter un coup d'œil à Fleet Street, au quartier des grands journaux, et lisons les manchettes des quotidiens du matin. On dit ici que la presse anglaise est dans une mauvaise passe mais qu'il est impossible d'augmenter le prix des journaux. Six *pence*! Beaucoup d'argent pour du papier qui sert à envelopper du haddock ou des frites! « A mon avis, songea le vieil homme, tous les journaux réunis ne valent pas un sou et plus vite ils seront en faillite mieux cela vaudra, car ils ne servent qu'à fomentier la guerre entre les gens et entre les nations. Personne ne pourra jamais me dire sincèrement que la presse a du bon! »

Sur ce, le vieil homme changea de cap, et dans son vol astral il franchit rapidement l'Atlantique et se retrouva bientôt en Uruguay, au-dessus du rio de la Plata.

Ici, à Montevideo, il n'était encore que minuit, et les rues demeuraient animées. Une manifestation était en cours. Des étudiants se battaient et au moment même où le vieil homme arrivait et descendait vers les toits, un jeune homme lança un pavé sur le cadran de l'horloge dressée près d'un arrêt d'autobus.

Au coin de la rue, un peloton d'agents de police en uniforme gris, armés de bâtons, la casquette de travers et les bras écartés, arrêtaient tous les manifestants passant à leur portée. Le vieil homme s'éleva dans les airs en songeant à ce qu'aurait pu être l'avenir de l'Uruguay. Cela aurait pu devenir un pays merveilleux, le jardin de l'Amérique du Sud, fournissant des fruits exotiques au monde entier. Cela aurait pu être la Suisse de l'Amérique, mais les Uruguayens n'étaient pas à la hauteur de leur tâche, tout comme un homme qui n'a jamais été malade et qui, par conséquent, n'étant pas immunisé, devient la victime du premier microbe qui passe. L'Uruguay, qui n'avait jamais souffert, s'était effondré dès que les premiers orages avaient troublé son calme apparent.

Le vieil homme se souvint d'un de ses précédents voyages dans l'astral, quand il était allé consulter le Dossier Akashique des probabilités et qu'il avait appris ce qu'aurait pu être l'avenir de l'Uruguay. L'intérieur du pays est aride parce que les habitants ont abattu tous les arbres, et les terres sont devenues stériles, presque désertiques, sans eau, sans végétation, desséchées et poussiéreuses, à la merci d'un souffle de vent. Le Dossier Akashique des probabilités indiquait que les Uruguayens auraient dû lancer un emprunt et, grâce à des explosions atomiques soi-

gneusement contrôlées, creuser un grand bassin dans le centre du pays, d'environ cinquante kilomètres sur soixante-dix. Les sources profondes l'auraient rempli, car l'eau est là, sous la surface. Et ce vaste lac aurait alors apporté la vie aux terres brûlées. Des arbres auraient été plantés sur son pourtour, qui auraient fourni une nouvelle atmosphère à la zone dévitalisée. Bientôt, le pays se serait couvert de prairies luxuriantes, de vergers abondants et alors l'Uruguay aurait été le jardin de l'Amérique du Sud.

Le Dossier Akashique indiquait qu'il y aurait eu un canal allant du centre du pays jusqu'à Maldonado où la mer est très profonde et où la côte forme une admirable baie, un havre naturel. Ainsi, le port principal du pays serait devenu Maldonado, pour remplacer celui de Montevideo qui s'enlise lentement par suite du mouvement des sables qui envahissent le rio de la Plata.

Le vieil homme volant dans le ciel songeait à tout cela en hochant tristement la tête, navré que les Uruguayens n'aient pas compris ni deviné ces probabilités qui auraient fait leur richesse et leur grandeur. Allant plus loin, le Dossier Akashique prévoyait que plus tard l'Australie, impressionnée par ces grands travaux si bénéfiques, les aurait copiés, au cœur du continent désertique, où le soleil brûlant transforme tout en fournaise. Mais il n'était pas trop tard pour l'Australie.

Le vieil homme avait assez vu l'Uruguay. Il agita la main, s'éleva de plus en plus haut et vola à la vitesse de la pensée, par-delà les pays et les océans vers une autre destination.



« J'aimerais que vous nous parliez encore des voyages dans l'astral, que vous nous expliquiez comment nous pouvons y aller. Vous l'avez déjà fait dans *Les Secrets de l'Aura* et dans bien d'autres livres, mais nous aimerions en savoir davantage. Dites-nous encore comment nous pouvons quitter notre corps pour aller dans l'astral. »

Ainsi vont les lettres, les demandes, les prières.
« Parlez-nous des voyages dans l'astral. »

A vrai dire, voyager dans l'astral est la chose du monde la plus simple et il est surprenant que tout le monde ne puisse le faire. Nous devons cependant nous rappeler que la marche est aussi fort simple; nous pouvons marcher droit devant nous, ou suivre un sentier tortueux, sans réfléchir à ce que nous faisons. C'est tout à fait naturel pour nous. Mais si vous avez été longtemps malade, alité pendant des mois, il arrive que vous ayez oublié comment marcher et il faut tout réapprendre.

Il en va de même pour les voyages dans l'astral. Tout le monde l'a déjà fait, mais a oublié comment s'y prendre. Comment enseigne-t-on à marcher? Comment apprend-on la façon de respirer à une personne qui a passé des mois dans un poumon d'acier? Comment apprendre à voyager dans l'astral? En répétant inlassablement le processus, la marche à suivre.

Imaginons une éponge, une grosse éponge de bain tout à fait ordinaire, que nous appellerons le corps.

Supposons que nous remplissions les trous de cette éponge avec un gaz qui ne se disperse pas, mais forme en quelque sorte un nuage compact. Ce gaz représentera l'astral. Il se trouve maintenant dans l'éponge, et nous avons donc une entité à l'intérieur d'une autre. L'éponge représentant le corps, et le gaz remplissant ses trous l'astral, si nous secouons l'éponge nous pouvons déloger le nuage de gaz. De même, quand notre corps sursaute, dans certaines conditions contrôlées, le corps astral se libère et en sort.

Le meilleur moyen de se préparer au voyage astral est d'y réfléchir longuement. Il faut y penser très sérieusement, en le considérant sous tous ses aspects, parce que ce que l'on pense aujourd'hui on le pensera demain, et ce que l'on pense à faire aujourd'hui peut devenir réalité demain. Demandez-vous pourquoi vous voulez voyager dans l'astral. Posez-vous franchement la question. Quel est votre but ? S'agit-il d'une simple curiosité ? Désirez-vous espionner les autres à leur insu, vous envoler dans la nuit et jeter un coup d'œil dans leurs chambres à coucher ? Si telle est votre intention, mieux vaut que vous ne parveniez jamais à libérer votre corps astral. Vous devez vous assurer que vos mobiles sont justes et bons avant d'essayer de voyager ainsi.

Une fois que vous serez sûrs que vos mobiles peuvent subir l'inspection la plus stricte, préparez-vous au degré suivant. Couchez-vous, seul, en prenant soin de ne pas être fatigué, en vous assurant que vous pourrez rester éveillé. Tout le monde peut voyager dans l'astral, mais la plupart des gens qui n'y sont

pas entraînés s'endorment trop tôt, ce qui gâche tout ! Alors couchez-vous avant d'être fatigué, installez-vous aussi confortablement que possible dans votre lit et puis PENSEZ très fortement que vous sortez de votre corps. Détendez-vous, détendez-vous complètement. Avez-vous une crampe dans le gros orteil ? Votre oreille vous démange-t-elle ? Sentez-vous une douleur au creux des reins ? Tous ces ennuis vous révéleront que vous n'êtes pas complètement détendu. Vous devez vous relaxer, tout comme un chat endormi se relaxe. Enfin, une fois que vous serez tout à fait certain d'être parfaitement détendu, imaginez que « quelque chose » sort de votre corps. Imaginez que vous êtes le gaz s'échappant de l'éponge. Vous éprouverez peut-être de légers picotements, vous entendrez peut-être de petits grincements ou des craquements, à moins que vous n'ayez des « fourmis » dans la nuque. Parfait ! Cela signifie que vous vous libérez. A ce moment, il ne faut surtout pas bouger. Il est indispensable de ne pas avoir peur, vous ne devez éprouver aucune crainte parce que la panique ou la peur vous ramèneront brutalement dans votre corps et cela vous terrifiera, et vous empêchera aussi de voyager consciemment dans l'astral avant plusieurs mois.

Le voyage astral est normal et ne présente absolument aucun risque. Personne ne peut s'emparer de votre corps, personne ne peut vous faire de mal. Le pire qui puisse vous arriver c'est que la peur que vous ressentiez soit sentie, ou vue, par des entités malicieuses de l'astral qui se feront une joie de vous effrayer davantage. Ces entités ne peuvent vous faire aucun mal, mais cela les amuse énormément de vous

causer une frayeur qui vous fera fuir rapidement vers votre corps physique.

Point n'est besoin de connaître de secrets pour voyager dans l'astral, il suffit d'avoir confiance. Il suffit de se dire avec fermeté que l'on va voyager avec son corps astral en restant tout à fait éveillé. Et le meilleur moyen d'y parvenir est d'imaginer que l'on voyage déjà, que l'on a quitté son corps. Imaginez-vous, « voyez-vous », sortir lentement de votre corps matériel et flotter à quelques centimètres de ce corps immobile. Pensez-y fortement, imaginez-vous que vous êtes en l'air, et tôt ou tard ce sera vrai. Vous serez soudain stupéfait de constater que vous flottez vraiment, et que vous contemplez au-dessous de vous un corps de chair à la bouche ouverte, endormi peut-être et ronflant, parce que, une fois que vous êtes sorti, peu importe que le corps terrestre s'endorme; car si vous êtes sorti alors que le corps était encore bien éveillé vous pourrez vous rappeler les moindres détails de votre voyage.

Voici ce que vous devez imaginer : vous vous reposez sur votre lit, complètement détendu, dans la position qui vous convient le mieux à condition qu'elle soit confortable et relaxante. Puis vous pensez à vous-même, en train de quitter lentement l'enveloppe de chair pour vous élever peu à peu et flotter à quelques centimètres, ou à quelques mètres du corps terrestre. N'ayez pas peur si vous vous sentez un peu ballotté car **IL NE PEUT VOUS ARRIVER AUCUN MAL**. Vous ne pouvez pas tomber. Quand vous êtes arrivé à ce stade, reposez-vous un peu. Ne bougez pas, ne craignez rien, n'ayez pas non plus l'impression d'avoir

remporté une victoire, reposez-vous paisiblement pendant quelques instants. Ensuite, si vous pensez être capable de supporter le choc, et selon le corps que vous avez habité, regardez en bas, contemplez l'enveloppe que vous venez de quitter. Elle vous paraîtra certainement grossière, lourde, comme un amas de matière. Alors, n'êtes-vous pas satisfait de l'avoir quittée ?

Maintenant, dites-vous que vous pouvez contempler le monde extérieur. Faites appel à votre volonté, pensez que vous voulez vous élever, monter vers le plafond et traverser le toit. Non ! Vous ne sentirez rien, vous ne serez pas blessé ni secoué. Pensez simplement que vous flottez, que vous volez.

Quand vous aurez traversé le toit, arrêtez-vous, à cinq ou six mètres au-dessus, et regardez autour de vous. Il est facile de vous arrêter en pensant simplement que vous vous immobilisez. Regardez autour de vous, contemplez votre quartier comme vous ne l'avez jamais vu, habituez-vous à être libéré de votre corps. Habituez-vous à vous déplacer aisément. Essayez de voler autour du pâté de maisons. C'est facile ! Il vous suffit de vous donner un but, il vous suffit de vous dire à quelle vitesse vous voulez vous déplacer, lentement, comme porté par la brise, ou rapidement, à la vitesse de la pensée.

Bien des gens m'écrivent pour me dire qu'ils ont tout essayé mais que, pour une raison qu'ils ne s'expliquent pas, ils ne parviennent pas à voyager dans l'astral. Une personne m'écrit : « J'ai ressenti un bizarre picotement sur la nuque, j'ai cru que j'étais attaqué et j'ai eu peur. » Une autre affirme : « J'avais

l'impression d'être paralysé sur mon lit, et je voyais comme une espèce de long tunnel rouge avec de la lumière au bout, quelque chose que je ne puis décrire. » Et une troisième : « C'est affreux ! Je suis tombée hors de mon corps et j'ai eu si peur que j'y suis vite retournée ! »

Dites-vous bien que ce sont des symptômes courants, parfaitement normaux. Chacun de ces symptômes peut se produire quand on sort consciemment pour la première fois. Ce sont de bons signes. Cela signifie que l'on est capable de voyager consciemment dans l'astral, que l'on a en quelque sorte la main sur le bouton de porte, et que la porte commence à s'entrouvrir. Mais si l'on prend peur, sur le seuil même de cette merveilleuse aventure, on est aussitôt renvoyé dans cette triste enveloppe d'argile.

C'est la peur seule qui peut provoquer des difficultés. Tout le reste peut être facilement surmonté, tandis que la peur... Eh bien, si vous êtes incapable de maîtriser votre peur de l'inconnu, que peut-on faire pour vous ? Vous devez vous aider vous-même, faire des efforts. Il n'est pas question de glisser une pièce dans un distributeur et de recevoir une trousse complète de voyage astral, vous savez.

Alors soyons précis. Quand vous éprouvez un picotement, cela signifie que votre corps astral se libère du corps physique et que cela provoque une certaine irritation, parce que les deux corps ne sont pas encore habitués à se séparer l'un de l'autre.

Je me permets ici une petite digression. En écrivant ce chapitre consacré au voyage dans l'astral, j'ai

dû y penser avec trop d'intensité car soudain je me suis retrouvé dehors, flottant au-dessus de cette maison. Ma domestique revenait de faire le marché. Je l'ai vu entrer, et prêter un instant l'oreille à la porte de mon bureau pour savoir si je travaillais, puis elle est passée dans une autre pièce. Je me suis dit aussitôt que je manquais à toutes mes obligations. Je me suis hâté de réintégrer mon corps pour reprendre mon travail. Cet incident vous démontre que lorsque l'on a pris l'habitude de voyager dans l'astral il n'est pas plus difficile de sortir de son corps que de quitter une pièce en ouvrant la porte. Cela demande même beaucoup moins d'effort.

Quand une personne allongée, qui tente un voyage dans l'astral, se sent soudain paralysée, c'est un signe parfaitement normal et il n'y a pas à s'inquiéter. Cela signifie simplement que la séparation des deux corps empêche tout mouvement dans le corps physique. Il est d'ailleurs faux de parler de paralysie car il s'agit tout bonnement d'un désir de ne pas bouger. Quant à l'impression de regarder dans le fond d'un tunnel, rouge, noir ou gris ou de n'importe quelle couleur, c'est aussi bon signe, cela veut dire que l'on sort de soi.

Le seul risque que l'on puisse courir est la peur d'avoir peur, car toutes ces choses sont d'une parfaite simplicité, normales et ordinaires. Elles n'ont rien d'insolite. La panique est à redouter, cependant, car elle vous contraint à replonger brusquement dans votre corps physique et si vous vous « recevez » mal, vous souffrirez de migraine pendant toute la journée

et il faudra une bonne nuit de sommeil pour permettre à l'astral de se reloger comme il faut dans le physique.

Il arrive parfois qu'après être sorti de son corps on ressent une impression de roulis ou de tangage. C'est normal. Cela veut simplement dire que l'on n'a pas encore pris l'habitude de contrôler son corps astral. Imaginez une personne qui apprend à conduire une voiture. On monte dans l'engin, on démarre et on donne un coup de volant trop brusque, alors on essaye de rectifier la manœuvre en tournant de l'autre côté, et on va trop loin. Le véhicule va à droite, à gauche, jusqu'à ce que l'on apprenne à braquer correctement. C'est exactement ce qui se passe dans l'astral. On émerge de son corps et puis on s'inquiète, on ne sait plus comment faire pour s'élever et on hésite, on se balance. A ce moment, la seule chose à faire est de s'imaginer qu'on est vraiment sorti.

Vous allez dire sans doute que je me répète. Je le fais volontairement, en connaissance de cause, parce que vous avez besoin de vous enfoncer dans la tête le fait que le voyage astral est normal, est facile, sans le moindre danger. Vous devez vous appliquer à ne pas avoir peur, parce que la crainte ralentit votre progression. C'est un coup de frein trop brutal. Quand vous avez peur, vous ne vous contrôlez plus. Alors, encore une fois, n'ayez pas peur, parce que vous n'avez absolument rien à craindre dans l'astral.

Quitter son corps physique, flotter librement dans les airs, c'est une aventure absolument merveilleuse. Rien ne vous oblige à aller très loin, vous pouvez simplement vous laisser dériver, à quelques mètres du sol. Vous sentirez les courants d'air chauds ou froids

qui vous emportent, surtout quand vous passez au-dessus des arbres. Les arbres provoquent des courants élévateurs tièdes et plaisants. Et si vous vous laissez planer au-dessus d'une forêt, vous sentirez votre vitalité s'accroître. Il faut savoir apprécier les joies du voyage astral. Il n'y a pas de mots capables de les décrire. Vous avez quitté votre corps et vous vous sentez libre, délivré des contingences matérielles, vous avez l'impression de scintiller, et cela vous procure un plaisir ineffable. Vous connaîtrez ces joies, si vous le voulez vraiment. Des milliers de gens m'ont écrit pour me dire qu'ils avaient été surpris par la facilité de ces voyages, pour me raconter leurs aventures astrales. Ce qu'ils ont fait, vous pouvez le faire aussi.



Essayons maintenant de trouver ce qui vous empêche de connaître ce bonheur.

Premièrement, dormez-vous seul ? Dans une chambre à part ? Parce que si vous partagez le lit d'une autre personne tout cela sera assez difficile. L'autre occupant peut se retourner, et troubler le départ dans l'astral. Il faut donc que vous soyez seul, tout à fait seul dans une pièce. Il est impossible de pratiquer le voyage astral quand on vit dans une chambrée ou un dortoir, par exemple, et ce n'est pas facile non plus si l'on est jeune marié ! Vous devez être seul, concentrer votre esprit sur le voyage dans l'astral, et tout deviendra aisé.

D'après les lettres que je reçois, il me semble que le

plus grand défaut de ceux qui veulent voyager dans l'astral soit l'impatience. Les Américains en particulier veulent y parvenir tout de suite. Ils ne veulent pas attendre, ni faire d'efforts, ils n'ont aucune patience. Ils voudraient y arriver immédiatement, hier ou avant-hier si possible ! Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent ; il faut d'abord se préparer. On doit s'appliquer à être patient, tout comme lorsqu'on a été cloué au lit pendant des mois il faut avoir la patience de rapprendre à marcher. Soyez donc patient, et ayez la foi, dites-vous que vous êtes capable de faire ce que vous désirez. Imaginez-vous que vous flottez au-dessus de votre corps, parce que l'imagination est une force motrice puissante. Et si vous n'y arrivez pas du premier coup, ne désespérez pas, persévérez. Quand vous serez arrivé à sortir de votre corps, le reste sera d'une simplicité enfantine. Le voyage dans l'astral est la chose la plus simple du monde. Respirer exige un effort, alors que le voyage astral ne nécessite que la négation totale de l'effort.

Après l'impatience, ce qui empêche les gens de se déplacer dans l'astral c'est la fatigue. On passe sa journée à galoper en tous sens comme une poule qui a perdu ses poussins, on se précipite au cinéma, au supermarché, en week-end, au travail. Et puis l'on se couche, complètement épuisé, et l'on s'imagine que l'on va pouvoir partir dans l'astral. C'est impossible bien sûr. Si l'on est trop fatigué on s'endort, on oublie toutes ses intentions, ou plutôt on oublie au réveil tout ce que l'on a vu pendant le voyage. Tout le monde se promène dans l'astral pendant son sommeil, mais ce qu'il y a d'intéressant c'est de partir

bien éveillé afin de tout se rappeler. Il suffit de trouver le truc, comme on apprend à respirer. Quand on vient au monde, le médecin ou la sage-femme vous donne une petite claque sur les fesses et vous poussez un cri qui met en marche la respiration. Il m'est impossible, bien sûr, de venir vous donner une petite fessée afin de vous envoyer dans l'astral ! Mais c'est aussi simple, il suffit de connaître le truc.

Comme nous venons de le voir, l'impatience et la fatigue sont les deux causes principales d'échec. Mais il y en a une troisième, la constipation.

Si vous êtes constipé, vous êtes de si mauvaise humeur que la malheureuse forme astrale est emprisonnée dans une enveloppe d'argile fétide. La constipation est le fléau de la civilisation, et puisqu'il est absolument nécessaire de ne pas être constipé pour poursuivre nos études astrales, nous devrions consacrer un chapitre entier à la santé. Poursuivez donc votre lecture, et vous apprendrez comment vous pouvez vous débarrasser de votre constipation. Une fois que vous aurez libéré votre corps de tous les détritrus qui l'encombrent, vous vous sentirez beaucoup plus léger, et plus libre de voyager dans l'astral.

Quelqu'un m'a écrit un jour : « Tous ces corps astraux dont vous parlez, qui flottent librement jour et nuit, comment se fait-il que leurs cordes d'argent ne s'emmêlent pas ? Vous dites que des milliers de personnes quittent leur corps et s'élèvent comme des ballons au bout d'une ficelle. Comment cela peut-il se faire sans qu'il y ait des embouteillages et des emmêlements de cordes ? »

C'est une question facile. Comme je l'ai dit, chacun a une fréquence différente, chaque corps physique a sa propre longueur d'ondes et le corps astral a une fréquence plus haute de plusieurs octaves, si je puis me permettre de m'exprimer ainsi alors que je ne suis pas du tout musicien. Le corps astral est manifestement en harmonie avec le corps physique, mais ses vibrations sont plusieurs millions de fois plus rapides. Tout le monde a sa fréquence propre, ou ses vibrations différentes, et si vous tournez le bouton de votre radio pour écouter la B.B.C. vous n'entendrez pas Radio-Ankara ou Radio-Pékin, qui ont des longueurs d'ondes différentes.

Or, les fréquences des stations de radio ne s'emmêlent pas, tout comme les fréquences de divers corps astraux ne se gênent pas et ne peuvent par conséquent se heurter. Il n'y a donc pas d'embouteillages, comme le dit mon correspondant. Dans une avenue encombrée, les voitures s'emboutissent parfois, les conducteurs s'injurient, mais de tels incidents ne peuvent pas se produire dans l'astral. Il n'y a pas de collisions. Les seuls êtres qui peuvent se réunir dans les mondes de l'au-delà sont les personnes qui sont compatibles. La discorde ne peut y exister, et une collision est généralement un élément de discorde, n'est-ce pas ?

Beaucoup de gens se disent : « Je n'arrive pas à résoudre tel ou tel problème. Mieux vaut que je me couche. La nuit porte conseil et j'aurai ma solution demain. » Ce ne sont pas des paroles en l'air. Les personnes accablées de problèmes les emportent dans

le monde astral et si elles ne peuvent les résoudre elles-mêmes, elles trouvent là-bas quelqu'un pour les aider. Et tout en étant incapables de voyager consciemment dans l'astral, elles regagnent néanmoins la terre en conservant le souvenir de la solution.

Certains grands musiciens, par exemple, peuvent passer dans l'au-delà et se rendre dans une zone au-dessus de l'astral inférieur. Ils y entendent une musique céleste, admirable, et cette musique est enregistrée par leur esprit musical. A leur réveil — et il leur arrive parfois de se réveiller spécialement — ils se précipitent vers leurs instruments et pensent qu'ils « composent ». Beaucoup de grands compositeurs gardent auprès de leur lit du papier à musique et des crayons afin que, à leur réveil, ils puissent noter immédiatement leurs inspirations, sans se douter qu'ils recopient simplement une musique entendue dans un monde astral. C'est un des avantages de ces voyages.

Il arrive qu'un grand inventeur ait vu quelque chose dans l'astral, sans y avoir voyagé consciemment. A son réveil il a une idée formidable, l'idée d'une nouvelle « invention », et il court à sa table de travail pour tracer des plans et noter des spécifications. Et il présente au monde ébloui l'objet ou l'appareil que l'on attendait depuis des siècles.

Beaucoup d'hommes d'affaires importants se servent, consciemment ou inconsciemment, du voyage astral. Voici ce qui se passe : un journaliste très habile et très intelligent sait que le lendemain il doit interviewer une personnalité qui refuse généralement de répondre

aux questions. En se couchant, il songe tout naturellement à son travail du lendemain, il réfléchit à tout ce qu'il dira, il imagine les questions et les réponses, il réfute déjà les arguments. Puis il s'endort. Son corps astral a compris ce qu'il voulait et, pendant le sommeil du corps physique, il s'envole et part à la recherche du corps astral de cette personnalité, pour lui dire quelles questions on lui posera et ce qu'elle devra répondre.

Le jour suivant, lors de l'interview, les deux hommes s'accueillent comme de vieux amis, ils sont certains de s'être déjà rencontrés. Ils s'aperçoivent bientôt qu'ils s'entendent à merveille et l'entrevue donne les meilleurs résultats. Ainsi donc, si vous voulez réussir en affaires ou en amour, allez voyager dans l'astral. Vous pouvez ainsi planter des jalons et faire comprendre à l'avance à vos interlocuteurs ce que vous désirez.

Je vous ai longuement expliqué comment sortir de votre corps; dites-vous bien que vous le pouvez, comme vous pouvez toujours y revenir. Mais l'essentiel est d'y retourner le plus agréablement possible, parce que si vous vous enivrez de votre liberté nouvelle et si vous sautez à pieds joints dans votre enveloppe charnelle, vous risquez d'avoir la migraine.

Lorsque vous revenez de votre voyage astral, vous voyez votre enveloppe charnelle allongée sur le lit, la bouche ouverte, les yeux fermés, les membres abandonnés. Il vous faut y rentrer. Imaginez que vous descendez lentement, très, très lentement. Puis, lorsque vous êtes juste au-dessus, prenez exactement

la même attitude que celle du corps, placez vos membres dans la même position. Et puis laissez-vous absorber, comme l'humidité par un buvard. Vous êtes maintenant dans le corps (vous le trouverez froid, sans doute, et un peu gluant). Vous êtes rentré pour ainsi dire au bercail sans heurt, sans choc, sans désagrément. Supposons cependant que vous vous y preniez mal, que vous soyez maladroit, et que vous rentriez trop brusquement. Vous aurez alors un mal de tête affreux, vous éprouverez même des nausées. Dans ce cas, il n'y a qu'une chose à faire — les remèdes, les médicaments ni l'aspirine ne vous soulageront — qui est fort simple et tout à fait efficace :

Allongez-vous, les pieds réunis, les mains jointes, restez immobile et efforcez-vous de vous endormir, ne serait-ce que pour quelques minutes. Pendant ce sommeil, si bref soit-il, le corps astral ressortira du corps physique puis le réintégrera en trouvant la position exacte. Une fois qu'il sera revenu, vous éprouverez une merveilleuse sensation de bien-être et vos douleurs auront disparu. Voilà. C'est tout simple.

Dans ce chapitre j'ai parlé sans doute trop longuement du voyage dans l'astral et sans doute me suis-je répété. Mais c'était nécessaire pour vous permettre de bien vous imprégner de cette idée de facilité. Vous pouvez y arriver, à condition de ne pas faire trop d'efforts. Vous pouvez y parvenir, à condition d'avoir de la patience. Vous ne pouvez pas aller prendre un billet pour l'astral au guichet d'une aérogare, vous savez ! Les billets d'avion coûtent très cher, mais le voyage astral est entièrement gratuit. Et il est à votre

portée, si vous avez suffisamment de patience et si vous n'êtes pas trop fatigué.

Alors n'hésitez pas. C'est vraiment une aventure merveilleuse, une sensation inimaginable.

Je reçois beaucoup de lettres, trente ou quarante par jour, et un nombre surprenant de mes correspondants me posent des questions d'ordre médical. Beaucoup de gens, des femmes en particulier, n'osent pas aller consulter un médecin, hésitent à parler à l'homme de l'art de leurs misères, de leurs douleurs, de certaines maladies gênantes, alors elles s'adressent à moi. Dans ce chapitre, je vais aborder quelques problèmes de santé mais, avant tout, la constipation!

C'est sans doute la maladie la plus insidieuse dont souffre l'humanité. Toutes les autres sont promptement soignées. Si l'on a une rage de dents, on court chez le dentiste pour faire arracher la molaire douloureuse. Si l'on se casse une jambe, on se fait plâtrer. Mais la constipation...! On a honte d'en parler, et la plupart des gens s'imaginent que c'est un mal inévitable.

Les malades se fient souvent aveuglément aux sages paroles des médecins, mais ceux-ci sont souvent tributaires des fabricants de produits pharmaceutiques. Le rhume de cerveau et la constipation sont en quelque sorte les maladies « alimentaires » des pharmaciens. Des milliards de francs, de livres, de dollars

sont dépensés pour les remèdes « infaillibles » contre le rhume de cerveau ou la constipation. Or, les médecins devraient obéir à deux lois très anciennes, la première stipulant que l'art de la médecine consiste à amuser le patient pendant que la nature guérit la maladie. La seconde pourrait être appelée *primum non nocere*, ou « avant tout, ne fais pas de mal ». Quoi que fasse le médecin, il devrait avant tout se rappeler ces deux lois. Malheureusement, la sagesse populaire accuse les médecins de faire les cimetières bossus et bien des gens estiment qu'ils font le plus grand mal à leurs patients en ne les avertissant pas des dangers de la constipation.

Ce mal-là nous intéresse du fait que, si la personne qui désire voyager dans l'astral est constipée, il ne lui est pas possible de partir consciemment, de voyager éveillée. Alors, si vous avez vraiment envie de voyager dans l'astral, assurez-vous avant tout que vos intestins sont libérés. La propreté est importante, n'est-ce pas ?

De très anciens écrits chinois indiquent que dans ce temps-là les empereurs, les impératrices, les grands chefs de guerre employaient des clystères pour assurer leur propreté interne. De nos jours, le clystère est appelé lavement, alors nous allons employer ce terme, car le clystère fait un peu trop penser aux vieilles médecines d'autrefois. Dans les temps très anciens, les Chinois se servaient de tubes de bambou s'emboîtant les uns dans les autres, avec un piston qui envoyait la tisane d'herbes dans les intestins.

Les Égyptiens aussi se servaient de clystères et peut-être avaient-ils emprunté cette méthode aux Chinois. Toujours est-il que vers 1500 av. J.-C., les

Égyptiens prenaient des lavements pour traiter les maladies. Le principe était de se débarrasser avant tout des déchets qui causaient les douleurs. Certaines de leurs recettes, par exemple un mélange d'huile et de miel, nous feraient horreur aujourd'hui!

Dans la France du ^{xv}^e siècle, le lavement était une méthode de soins courante, et l'on en prenait souvent un par jour. En Angleterre, les grandes familles avaient toutes de superbes clystères de bois et de métal ouvragé; le malade s'asseyait sur une chaise percée, le clystère était introduit et la pompe à main injectait dans ses intestins une solution préparée avec grand soin. Mais les modes changent. Au lieu de prendre un lavement, nous allons aujourd'hui à la pharmacie, nous achetons tel ou tel médicament que nous prenons par voie buccale; nous avalons des comprimés, des dragées, des sirops laxatifs qui provoquent de brutales expulsions et nous détraquent les intestins, sans guérir la véritable cause du mal. On cherche aujourd'hui à soulager la douleur le plus rapidement possible, et l'on ne pense pas un instant à ce qui provoque la constipation.

La médecine est tributaire de la mode. Il y a quelques années, il était de bon ton de se faire opérer des amygdales, par exemple. Puis le grand chic fut de se faire enlever l'appendice. Aujourd'hui, toutes les femmes élégantes se font faire une hystérectomie. Nous y reviendrons plus tard.

Ainsi le lavement passa de mode, et ce fut désastreux, parce que c'est un des meilleurs moyens de guérir la constipation et les malaises qu'elle cause. Beaucoup de personnes sont constipées parce qu'elles

ne boivent pas assez d'eau. Si l'on veut rester en bonne santé, il est indispensable de boire des litres et des litres d'eau, parce que nos aliments forment une pâte dans notre estomac et dans nos intestins d'où les substances nutritives sont extraites. Ainsi, quand les résidus arrivent dans le côlon, ils forment une masse dure et sèche qui bien souvent ne peut être expulsée sans provoquer des douleurs. Le seul moyen de se débarrasser de cette masse est de s'assurer qu'elle est correctement humidifiée. Les laxatifs que l'on vend aujourd'hui dans le commerce sont souvent des irritants. Il arrive que les intestins soient tellement irrités qu'ils aspirent par leurs parois l'humidité du sang, ce qui provoque la déshydratation.

Beaucoup de mes lecteurs m'ont écrit pour me soumettre leur problème. Le seul conseil que je puisse leur donner est de traiter d'abord la cause par le lavement, et ensuite de prendre des laxatifs avec précaution. Peut-être serait-il bon, pour éviter une nouvelle avalanche de lettres, d'entrer un peu plus dans le détail.

De nos jours, nous mangeons des aliments artificiels, des conserves, qui bien souvent manquent de volume. Si, après un repas, il n'y a pas assez de résidus pour remplir l'intestin, les mouvements intestinaux ne peuvent pousser en avant le résidu que nous désirons expulser. Il est donc indispensable de surveiller son régime. Cette alimentation de régime doit être assez volumineuse pour remplir normalement l'intestin de manière que ses contractions poussent le résidu afin de l'expulser.

De plus, on ne le répétera jamais assez, il faut

boire beaucoup d'eau, d'abord pour conserver au sang son épaisseur, ou densité, ensuite pour faire travailler les reins, et enfin pour qu'il en reste suffisamment dans le corps pour maintenir le taux d'humidité indispensable. Si l'on suit un régime raisonnable, bien adapté, avec beaucoup de fruits et de légumes, le travail de l'intestin se fera facilement. Mais bien trop de personnes ont la fâcheuse habitude de manger trop vite, elles enfournent les aliments en avalant à toute vitesse. Tout cela tombe lourdement dans l'estomac, qui doit alors travailler deux fois plus pour digérer cette masse.

Et puis, dès que nous avons mangé, nous nous précipitons dans la rue, nous courons après l'autobus, ou nous nous dépêchons de faire nos achats pendant la pause du déjeuner. L'intestin n'a pas le temps de faire son travail, il finit par se lasser, et devient de plus en plus paresseux.

La nature n'a que faire de vos considérations personnelles. Il faut lui laisser le temps de travailler et si vous l'insultez, si vous faites un mauvais usage des fonctions naturelles, vous risquez de le payer cher, de souffrir d'une mauvaise santé, d'être de mauvaise humeur et votre porte-monnaie s'en ressentira.

Cela dit, savez-vous ce qu'est au juste un lavement ? Ce n'est pas compliqué. Vous pouvez acheter chez votre pharmacien un sac de caoutchouc équipé d'un tube avec une canule au bout. Le « bock » à lavement est toujours vendu avec son mode d'emploi. Vous vous en servirez deux ou trois fois afin de rétablir votre santé et, une fois les intestins conditionnés

vous ne devriez plus souffrir de constipation, à moins d'avoir une grave maladie, auquel cas vous consultez votre médecin. Dites-vous bien que je ne cherche pas à supplanter votre médecin familial. Je ne prescris aucun traitement médical mais j'essaye simplement de vous éviter bien des souffrances, en vous donnant quelques conseils élémentaires, que tout le monde devrait connaître et qui, si l'on voulait bien les suivre, éviteraient bien des douleurs et bien des frais médicaux, sans compter que vous n'auriez pas à déranger un médecin qui a des cas plus urgents à traiter. Rappelez-vous bien ceci. Je ne veux en aucun cas conseiller des traitements à des personnes gravement malades, je suggère simplement des soins, une routine qui devrait vous conserver la santé. Mon premier précepte est simplement... évitez la constipation!

Le lavement ne présente aucun danger. La meilleure façon de le prendre est de s'allonger par terre, dans la salle de bains, sur une serviette éponge. Couchez-vous sur le côté gauche, les genoux pliés. Vous pouvez vous administrer vous-même le lavement sans aucune difficulté. Si vous souffrez d'une constipation grave, ajoutez à l'eau tiède (à la température du corps) une décoction de myrrhe et une quinzaine de gouttes de teinture d'échinacée. Remplissez votre bock et injectez la solution dans vos intestins. Gardez-la le plus longtemps possible; la mixture saturera la masse dure qui encombre vos intestins, la ramollira et vous permettra de l'évacuer sans douleur.

Après avoir expulsé le plus gros, reprenez un lavement d'eau tiède dans laquelle vous aurez ajouté de la teinture d'échinacée mais pas de décoction de

myrrhe. Cette seconde injection devrait vous débarrasser du reste.

A ce sujet, vous serez peut-être intéressé d'apprendre que beaucoup de malades qui ne peuvent s'alimenter par la bouche, sont nourris artificiellement par le rectum. Un liquide alimentaire est injecté lentement, et gardé, qui nourrit le corps. Il est indispensable de se rappeler que plus vite le liquide est injecté, plus vite il est expulsé. Il convient donc, si vous voulez garder le liquide le plus longtemps possible, de donner le lavement très lentement. Il est évident que l'alimentation artificielle par le rectum ne peut se faire que sur les conseils du médecin.

Dans le monde entier, des tribus indigènes ont leurs propres remèdes contre la constipation. Les sauvages d'Amérique du Sud, dans les hauteurs de l'Amazonie, nous ont donné un de nos plus célèbres laxatifs, le cascara ou, comme on l'appelle la *cascara sagrada*, ou écorce sacrée. Les indigènes du Brésil consultent leur sorcier, quand ils sont constipés, et celui-ci leur remet un morceau d'écorce sacrée qu'ils mâchent (et pourtant c'est bien mauvais!). Au bout d'un moment, ils se retirent derrière des buissons épais, et lorsqu'ils reviennent, après une heure ou deux, ils sont guéris, quand bien même ils paraissent un peu pâles, après ces événements. L'écorce sacrée a des effets dévastateurs, mais les chimistes l'ont mise au point, et on peut l'obtenir aujourd'hui en doses graduées.

Une fois vos intestins libérés des résidus, il vous faudra surveiller votre régime, en changer s'il le faut, et assurer ainsi la régularité des mouvements de votre

intestin; vous devrez enfin prendre l'habitude d'aller régulièrement à la selle. Allez-y tous les jours à la même heure; ne vous inquiétez pas si au début vous n'obtenez pas de résultats mais prenez patience, pensez à ce que vous avez à faire, et la nature opérera le reste. Si vous vous réglez vous-même, si vous montrez à la nature que vous êtes prêt, consentant, alors elle jouera son rôle.

Les meilleurs laxatifs sont à base d'herbes. Vous pouvez trouver de la *cascara sagrada* en comprimés ou en sirop, tout comme on peut se procurer du senné en cachets ou sous forme liquide. Ces médicaments provoqueront sans douleur l'action désirée. Il existe aussi des préparations chimiques, qui sont malheureusement très dangereuses, alors que la cascara ne l'est pas du tout; on pourrait l'appeler la « pilule de la foi » et n'oubliez jamais que la foi peut déplacer des montagnes.

N'oubliez pas non plus ceci : il est parfaitement inutile de prendre un laxatif si l'on ne boit pas beaucoup d'eau. A quoi bon prendre un remède destiné à provoquer des contractions d'intestin alors que les détritiques que l'on veut déplacer sont trop durs? Il est absolument indispensable, par conséquent, de boire de l'eau en quantité, sinon le laxatif causera des douleurs et ne fera aucun effet. Vous ne boirez jamais trop d'eau.

Pour nous résumer, votre santé dépend uniquement de la propreté de votre système. Si vos intestins sont dégagés, alors vous pouvez partir dans l'astral.



Beaucoup de femmes m'écrivent pour m'interroger sur les troubles du retour d'âge. Beaucoup de femmes craignent la ménopause plus encore que la mort, elles s'imaginent qu'elles vont devenir folles ou je ne sais quoi. Elles ont écouté d'invraisemblables contes de bonnes femmes et craignent le pire sans savoir ce qui va leur arriver. La ménopause est un changement, mais il s'en produit un aussi quand on arrive à la puberté. Une fille ne devient pas femme du jour au lendemain; elle reste enfant, presque bébé, jusqu'à onze, douze, treize ans, ou même quatorze ou quinze ans selon les cas, et pendant toutes ces années elle sent qu'il se passe en elle des choses étranges. Son comportement se transforme. Son corps change aussi, parce que, à un certain âge de la vie, de nouveaux produits chimiques sont fabriqués par le corps, et absorbés par le sang. La petite fille a ses règles pour la première fois, et après cela, elle est en mesure de mettre un enfant au monde.

Cette transformation de l'enfant en adolescente est provoquée par l'afflux dans le sang de toutes sortes de nouveaux produits chimiques qui la préparent à la maternité. Mais plus tard, bien plus tard, cette source de chimie se tarit; et la femme s' imagine trop souvent qu'elle devient inutile, et que du fait qu'elle ne peut plus avoir d'enfants sa vie entière sera changée. Elle est persuadée qu'elle ne pourra plus avoir de vie sexuelle. C'est stupide, bien sûr. Beaucoup de femmes connaissent après la ménopause des joies qu'elles n'avaient jamais imaginées. Après l'âge de la

maternité, elles s'aperçoivent qu'elles peuvent créer, devenir des artistes, des musiciennes, des peintres de talent. La nature supprime la faculté de mettre au monde des enfants, mais l'énergie demeure, l'initiative, toutes les facultés qui permettent de se tourner vers d'autres buts. La femme peut alors devenir une meilleure épouse, car lorsqu'elle s'occupe de ses enfants, le mari se sent parfois délaissé. Après la ménopause, elle peut se consacrer à lui, et bien souvent les femmes connaissent alors leur plus grand bonheur.

Les femmes me demandent comment elles doivent se conduire au moment de leur ménopause. Je leur répondrai qu'elles doivent simplement se rappeler qu'un changement se produit en elles, c'est un peu comme une voiture qui a roulé pendant des années à l'essence et qui doit soudain s'adapter à un nouveau carburant, la paraffine par exemple. C'est une simple question d'adaptation. Dites-vous bien que le retour d'âge est une chose tout à fait naturelle, qui arrive à toutes les femmes, et celles qui en souffrent sont celles qui s'en inquiètent exagérément. Alors ne vous inquiétez pas. Dites-vous que ces changements sont normaux et que plus vous resterez calme, moins ils vous affecteront. Il se peut que vous ayez des migraines auxquelles vous n'avez pas été habituée, des douleurs, des bouffées de chaleur, mais tout cela passera. Bientôt tout s'arrangera, et vous n'éprouverez plus aucun trouble. Vous finirez par vous réjouir de ne plus être gênée tous les mois par vos règles, et vous serez plus heureuse. Il arrive que l'on grossisse un peu à l'époque de la ménopause, parce que les influences chimiques qui viennent de cesser brûlaient les graisses.

Un régime adéquat, un peu de gymnastique remédieront à ces ennuis, et vous n'en serez que plus belle. Surtout, ne croyez jamais les contes de bonnes femmes, qui vous disent que vous allez devenir grosse comme une truie, que vous verrez pousser votre barbe et votre moustache et que vous perdrez goût à la vie. Ce ne sont que fariboles et mensonges.

La ménopause est naturelle, normale, mais si vous vous laissez troubler, si vous avez peur, votre médecin vous prescrira un traitement aux hormones. Vous ne pouvez le faire vous-même, bien sûr, parce qu'il existe différents types d'hormones et si vous prenez n'importe lesquelles, vous risquez de tomber malade. Si la vie vous semble vraiment trop insupportable pendant votre retour d'âge, consultez votre médecin, dites-lui franchement que vous voulez être soignée. C'est triste à dire, mais beaucoup de médecins pensent que la ménopause est une chose tout à fait naturelle et que les femmes qui s'en plaignent ne sont que des enfants douillettes. Alors si le vôtre est ainsi, n'hésitez pas à lui dire que vous exigez un traitement aux hormones et, s'il refuse, allez en consulter un autre. Ce ne sont pas les médecins qui manquent, vous savez!

Puisque nous en sommes aux maladies féminines, parlons un peu de cette opération appelée hystérectomie. Beaucoup de femmes la subissent sans savoir du tout de quoi il s'agit. C'est presque devenu un symbole de réussite, une mode comme le port de ces casques de plastique ridicules qui sont un symbole de réussite au Canada et aux États-Unis. Les hommes

qui veulent se faire passer pour des « durs » portent ces casques, en plastique multicolore, afin de faire savoir à la terre entière qu'ils exercent tel ou tel métier, qu'ils sont maçons, architectes, ingénieurs, égoutiers ou jardiniers (oui, même les jardiniers portent des drôles de casques, chez nous!)

Certaines femmes considèrent donc l'hystérectomie comme un symbole de réussite. C'est ce qu'il y a de plus nouveau, de plus à la mode, comme naguère l'appendicectomie ou l'ablation des amygdales. Beaucoup de femmes, mariées ou non, n'ont pas envie de s'embarrasser des méthodes de contraception et préfèrent subir une hystérectomie, c'est-à-dire l'ablation totale de l'utérus et des ovaires, afin de ne plus avoir d'enfants. Ainsi, elles peuvent faire l'amour à loisir, sans le moindre souci.

Ce n'est pas aussi simple, tant s'en faut. L'hystérectomie est une opération très grave, à moins que l'on ne souffre d'une maladie précise. Si votre médecin vous dit que vous êtes malade et que vous devez vous faire retirer l'utérus, ne le croyez pas sur parole, allez en consulter un autre. Malheureusement, il est très facile de dire à une femme qu'elle a besoin de se faire opérer. Le médecin y trouve son compte, comme son ami le chirurgien, car il est navrant de constater que la médecine devient de plus en plus une entreprise commerciale. Les médecins doivent bien vivre, payer leurs voitures de luxe, entretenir leurs belles maisons, et si une femme est prête à payer les frais d'une opération ils n'hésitent pas. Vous avez déjà compris, certainement, que je n'ai pas la moindre confiance en ces médecins occidentaux. J'en ai trop vu au

Canada, qui n'étaient que des bouchers. Mais revenons-en à l'hystérectomie.

Si l'opération est indispensable, n'oubliez pas qu'elle n'est en somme qu'une ménopause artificielle, un retour d'âge provoqué. Vous ne serez pas infirme après, loin de là. Vous pourrez mener une vie parfaitement normale, mais vous ne pourrez plus avoir d'enfants, et cela risque de vous traumatiser. C'est absolument dramatique, pour une femme de vingt-cinq ou trente ans; après la cinquantaine, la femme a déjà vécu sa vie sexuelle normale, son corps et son Sur-moi ont mûri. Mais si cette terrible opération est pratiquée avant ce mûrissement, la femme ignore tout de la vie, elle n'a aucune expérience. Si la nature avait voulu que les femmes aient leur retour d'âge à vingt-cinq ans, elle aurait pris des dispositions dans ce sens, et il n'est vraiment pas souhaitable que l'homme contrarie la nature, à moins naturellement qu'une grave maladie ne puisse être guérie autrement.

Alors, mesdames, si vous devez vous faire faire une hystérectomie, songez que vous subissez une très grave opération, en même temps que votre retour d'âge, car ce n'est pas autre chose. Souvenez-vous qu'au moment de la ménopause normale, l'interruption des fonctions corporelles s'est faite graduellement, mais si vous subissez une hystérectomie le changement sera brutal. C'est pourquoi certaines femmes deviennent un peu « bizarres » après une telle opération, parce que tout a été trop rapide, trop brusque, et qu'elles ne savent pas ce qui va leur arriver, elles ignorent à quoi elles doivent s'attendre. Or, une fois remises du choc opératoire, il faut qu'elles s'habituent

au changement de leur composition chimique. Elles doivent comprendre que pendant un certain temps elles vont se sentir désorientées, perdues, mal à l'aise et peu sûres d'elles. Elles souffriront de migraines, de fièvre, de vagues douleurs dans le bas-ventre. Mais tout cela passera, et elles retrouveront leur équilibre. Elles pourront faire l'amour, du sport, elles pourront jouir de la vie. Mais tout dépendra de leur attitude — de la VOTRE — de leur état d'esprit, car on est ce que l'on pense que l'on est.



Une des principales causes de l'hystérectomie, la frigidité, vient de ce que les parents de la « vieille école » racontaient à leurs enfants des choses horribles. Les mères enseignaient à leurs filles que l'amour charnel était une chose méprisable, honteuse, répugnante, dégradante, à la suite de quoi ces filles prenaient la sexualité en horreur et en avaient si peur que cette attitude fut responsable de bien des échecs matrimoniaux.

Je connais une femme à qui sa mère a fait tellement peur qu'aujourd'hui, alors qu'elle est mariée, elle ignore tout du corps de son mari, et il ne connaît pas le sien. C'est un bon garçon sans imagination, sans ambition, et ces deux êtres ont une vie aussi passionnante que pourraient l'avoir un chou et une laitue sur la même étagère d'un réfrigérateur. J'ai parlé un jour à cette femme de la sexualité, et j'ai cru qu'elle allait s'évanouir d'horreur et de honte; pour

moi, elle était presque folle d'ignorance. Elle vivait dans la terreur d'être violée.

Je trouve atroce que ces mères donnent à leurs filles des idées aussi erronées concernant la vie sexuelle. Elles ne sont pourtant pas les seules à blâmer. Bien des gens qui se posent en occultistes affirment que la sexualité est sordide, sale, et empêche de progresser dans l'étude des sciences occultes. Rien ne saurait être plus faux. Certaines gens ont besoin de connaître les plaisirs sexuels, d'autres n'en ont que faire. Il est stupide de vouloir classer tous les humains dans une seule catégorie, car ce qui convient à celui-ci, ne vaut rien pour celui-là. J'affirme, sans crainte de me tromper, que l'amour sexuel ne peut faire de mal à quiconque, à la condition que les partenaires soient amoureux l'un de l'autre. S'ils ne s'aiment pas, l'acte de chair n'est rien d'autre qu'une élimination des humeurs, tout comme la défécation.

Certaines Églises, hélas, enseignent énormément de bêtises à propos du sexe. Au lieu d'étudier la Bible afin d'y découvrir l'explication des symboles, les prêtres de ces Églises se contentent de suivre ces préceptes à la lettre. Prenons par exemple le récit de la Genèse, l'histoire d'Adam et d'Ève et du serpent; selon les rites orientaux, le serpent est un organe mâle, et la pomme le récipient qui contient la graine. Et si l'on veut bien lire la Bible à la lumière des connaissances orientales on reconnaîtra qu'elle contient énormément d'idées venues d'Orient.

Moïse a été découvert dans son berceau, au milieu des roseaux; bien sûr! Mais il y avait été placé par les Jardiniers de la Terre, ceux que nous appelons les

extra-terrestres, afin qu'il fût justement découvert en ce lieu. Plus tard, Moïse monta au Sinaï, et y fit beaucoup de choses. Mais si vous lisez avec attention, vous vous apercevrez que Moïse est arrivé sur une terrasse dallée; cette terrasse existait-elle sur la montagne, ou bien est-il monté dans une soucoupe volante conduite là par les extra-terrestres? Moïse avait un « bâton » duquel il détenait son pouvoir; il n'était pas d'origine terrestre, ce bâton, il venait d'un autre monde, vous savez. En fait, Moïse était un extra-terrestre déposé sur la terre.



Il m'arrive souvent de recevoir des lettres de gens qui s'intéressent à la drogue, le LSD, la marijuana, le peyotl, etc. Un nombre surprenant de ces correspondants m'écrivent de diverses prisons des États-Unis. Ils me demandent ce que je pense du LSD, de la marijuana, des autres drogues, et peut-être serait-il souhaitable que je donne ici mon opinion sincère.

Le LSD, la marijuana, le peyotl, toutes ces drogues sont épouvantables, terriblement dangereuses pour le Sur-moi. Si vous voulez vous faire du mal, à votre aise, mais sachez qu'il n'est jamais bon de blesser votre Sur-moi, parce que, ici-bas vous n'avez qu'un dixième de conscience, et vous ne pouvez absolument pas savoir ce que désirent les neuf autres dixièmes. Les drogues de cette espèce emmêlent la corde d'argent, provoquent des dépressions et des turbulences de l'aura, et laissent de douloureuses cicatrices sur le corps astral. Il est parfaitement stupide de se faire

un mal irréparable sous prétexte de rechercher des sensations nouvelles, qui sont d'ailleurs fausses. Ces drogues ne peuvent être utiles qu'entre les mains des savants qui savent ce qu'ils font, sinon ils ne seraient pas des chercheurs.

Je n'ai qu'un seul conseil à vous donner, invariable, immuable : ne touchez jamais à la drogue. Si vous avez besoin de certains soins, nécessitant l'usage de quelques-unes de ces drogues, allez voir votre médecin. N'en prenez jamais vous-mêmes au hasard ni par curiosité; n'y touchez pas, vous vous feriez plus de mal que de bien, plus de mal que vous ne pouvez imaginer. Ce qui nous amène tout naturellement à un autre sujet.



Beaucoup de personnes ont l'air de penser qu'elles commettent un crime en étant malades. J'ai sous les yeux la lettre d'une dame me disant qu'elle ne pourra jamais faire de progrès spirituels, de progrès occultes, parce qu'elle souffre d'une infirmité physique. Elle pense qu'elle a terriblement péché, puisque son corps n'est pas parfait.

Mais savez-vous que la personne parfaitement saine ne peut faire aucun travail occulte? Regardez les grands champions de football, de base-ball, tous ces « costauds », regardez leurs photographies. Ils paraissent forts, certainement, ce sont des tas de muscles, mais beaucoup d'entre eux ne semblent pas briller par leur intelligence. Regardez donc ces photos, et faites-vous une opinion!

Je vous dirai, tout à fait sérieusement, qu'à ma connaissance on doit souffrir d'une infirmité pour être réellement psychique. Le Grand Oracle du Tibet était un homme malade, très malade, et pourtant ses prophéties étaient remarquables. Si vous cherchez bien, vous découvrirez que tous les vrais occultistes souffraient d'une infirmité physique qui accélérât leurs vibrations au point qu'ils devenaient capables de percevoir l'avenir, soit par clairvoyance, soit par télépathie. Réfléchissez. Bien souvent une personne est malade ou infirme non pas parce qu'elle sort de sa kharma, mais afin de pouvoir accroître ses vibrations personnelles pour être à même de recevoir les plus hautes fréquences, et de participer à des expériences occultes.

On m'écrit souvent pour me dire que je dois être soumis à une terrible kharma parce que je souffre de thrombose coronaire, de tuberculose et autres affections, et parce que j'ai eu une vie vraiment très dure. Ces gens se trompent, ce n'est pas du tout pour cela, mais simplement dans le but d'accomplir une mission particulière. Alors je vous en prie, ne m'écrivez plus que j'ai dû être un très grand pécheur dans une vie antérieure sinon je n'aurais pas eu à souffrir autant ! Je sais ce que j'ai fait dans mes précédentes vies, je sais ce que je fais, et je sais où je vais. Et j'atteindrais bien plus vite mon but si plus de gens consentaient à m'aider. J'ai essayé de me livrer à des recherches spéciales concernant l'aura humaine, je me suis efforcé de mettre au point un appareil permettant à tous de voir l'aura, mais je suis toujours arrêté par la question d'argent. Et si l'on essaye de trouver de l'argent pour

des recherches, on vous regarde généralement de travers. J'ai voulu trouver des sujets, pour travailler avec eux, mais la plupart des gens ont une peur bleue de se séparer de quoi que ce soit, entre leurs chaussures et leur chapeau.

Je vous répète donc que je ne subis pas ma kharma, mais que j'accomplis une mission.



Je viens de recevoir une lettre dans laquelle mon correspondant me pose la question suivante : « Est-il vrai que les gens sourient au moment de mourir ? »

C'est parfaitement exact. Tous ceux qui passent une grande partie de leur temps auprès des grands malades et des mourants en témoigneront ; la plupart des gens à l'article de la mort sourient et ont l'air heureux. On croirait, à les voir, qu'ils sont accueillis par des personnes aimées, et c'est précisément le cas ! Alors, quand l'heure viendra pour vous de quitter cette terre, ne vous affligez pas, car vous serez accueilli, vous serez aidé et il n'y a absolument rien à craindre. Dans l'au-delà, au-delà de ce rideau que nous appelons la mort, règnent le bonheur, la lumière et la joie. Mais attendez, soyez patients ! Vous ne pouvez mourir avant votre heure, et si vous essayez vous serez aussitôt renvoyé sur terre dans un état pire que le précédent. Cela vaut la peine d'attendre, vous verrez. Le départ de la terre se fait dans la joie.

J'ai déjà parlé des médecins, en disant qu'ils ne valaient pas grand-chose. C'est vrai ! Le médecin

n'est souvent de nos jours qu'un homme d'affaires, qui veut gagner sa vie, et faire fortune. Alors, si vous pensez souffrir d'une maladie qui a besoin d'être soignée, cherchez un bon médecin, tâchez de trouver le meilleur médecin de médecine générale que vous puissiez découvrir. Le « généraliste » diffère du spécialiste car il peut diagnostiquer et traiter presque toutes les formes de maladie. Posez la question à vos amis, à vos relations, demandez l'adresse d'un bon médecin dans les magasins où vous allez, et si vous vous apercevez que vous ne vous entendez pas avec lui, changez-en tout simplement, ce ne sont pas les médecins qui manquent!

Je vous conseille cependant, lorsque vous aurez trouvé un bon généraliste, de ne jamais le quitter car il vaut son pesant d'or et de diamants. Écoutez ses conseils, s'il vous dit que vous avez besoin d'un spécialiste. Le généraliste connaît le corps humain, ses fonctions, ses défauts bien mieux que vous. Alors trouvez un bon généraliste, ayez confiance en lui, expliquez-lui tous vos symptômes.

Ne demandez jamais conseil à votre pharmacien. Un pharmacien, même le meilleur, n'est là que pour exécuter les ordonnances, ce n'est pas un médecin. C'est donc votre médecin qui doit faire le diagnostic, rédiger l'ordonnance, et le pharmacien l'exécutera.

A présent, je vais me faire beaucoup d'ennemis, j'en ai bien peur. Je vais vous conseiller, si vous êtes malade, de vous adresser à un véritable médecin. Évitez comme la peste les pseudo-guérisseurs et tous ceux qui n'ont pas fait d'études scientifiques; il est trop facile, par exemple, d'hypnotiser une personne

et de lui faire croire qu'elle ne souffre pas de telle ou telle maladie. On peut atténuer tels ou tels symptômes et même les faire disparaître, mais si l'on n'est pas vraiment médecin, on risque d'aggraver la maladie ou d'en déclencher une plus grave encore. En vous adressant à des guérisseurs ou à des hypnotiseurs sans connaissances médicales, vous risquez de transformer une verrue inoffensive en tumeur cancéreuse. Alors, si vous êtes malade, adressez-vous uniquement à un bon médecin généraliste.

La nuit était froide, glacée. De l'autre côté de la route une mince pellicule de neige recouvrait les buissons, et scintillait comme des ornements d'un arbre de Noël. Plus loin, au-delà d'un petit jardin, une lourde locomotive ronflait en attendant le signal du départ pour emporter vers New York son interminable train de milliers de voitures neuves fabriquées à Detroit.

Au sommet d'une colline, une clameur de fin du monde retentit dans l'air vif tandis que le carillon d'une église moderne faisait sonner ses cloches si violemment que toute la nature semblait frémir de terreur. De l'hôtel voisin montaient les voix joyeuses et avinées de ceux qui célébraient leurs gains aux courses. Des bookmakers éclataient de joie, car ce jour-là ils avaient gagné « le paquet ». On entendait nettement les conversations, portées par la bise d'hiver, le tintement des verres et la sonnerie de la caisse enregistreuse révélant que quelqu'un, au moins, profitait de cette prospérité.

Sur l'immense pont enjambant les rails du chemin de fer, des gens revenant de leur travail rentraient chez eux, roulant à toute vitesse sans se soucier des

motards vigilants. Plus loin, sur la gauche, une enseigne au néon clignotait et teignait la neige de rouge sang, de vert vif, et encore de rouge.

Dans le ciel sans nuages de cette nuit glaciale, les étoiles brillaient de tous leurs feux, aucune fumée n'obscurcissait le croissant de lune. L'air était vif, presque crépitant de froid.

Le vieil homme, immobile dans son vieux fauteuil roulant, s'anima soudain et ouvrit la fenêtre. Le froid fit sur lui l'effet d'un tonique, ce fut comme un souffle d'une vie nouvelle après la chaleur de la journée, car le vieil homme supportait fort bien le froid et pas du tout la chaleur. En pyjama, car la nuit était déjà avancée, il fit rouler son fauteuil vers un objet recouvert d'une étoffe, à côté de la fenêtre. Il fit tomber l'étoffe, révélant un puissant télescope. Il le redressa et s'apprêtait à le mettre au point pour contempler les minuscules points de lumière si lointains quand une voix s'exclama, sans colère :

— Tu veux donc nous faire tous mourir de froid ?

— Il ne fait pas froid, répondit le vieil homme. Ce soir, je crois bien que nous pourrions voir très nettement les anneaux de Saturne. Veux-tu venir regarder avec moi ?

On entendit des froissements d'étoffe, des pas, un cliquetis, un grincement, et puis la lumière inonda la pièce quand la porte s'ouvrit derrière le vieil homme. Sa femme entra, et referma derrière elle. La malheureuse était tout emmitouflée, et portait même une couverture sur les épaules, par-dessus son gros manteau. Le vieil homme se pencha sur son télescope, et le braqua lentement vers la planète Saturne.

Soudain, son attention fut attirée par autre chose. Il changea vivement la position de l'appareil, refit la mise au point et regarda, intensément, par la lunette.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? demanda sa femme. C'est un avion ?

Le vieil homme ne répondit pas tout de suite ; il regardait intensément, tandis que sa main réglait machinalement le télescope.

— Vite, vite, dit-il enfin. Tiens-toi prête à mettre ton œil à la lunette dès que je m'écarterai. C'est quelque chose que tu as toujours rêvé de voir. Prête ?

— Oui !

La femme du vieil homme se précipita, se pencha sur l'instrument et y colla son œil dès que son mari se fut écarté. Elle vit dans la nuit étoilée une longue barre, en forme d'haltère, glissant en travers du ciel, une haltère illuminée à chaque extrémité, et entre les deux lumières une ligne de petites lueurs multicolores clignotantes.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil ! s'exclama-t-elle.

A ce moment, l'objet passa au-dessus de la maison et, au télescope, elle le regarda par-dessous. Une espèce de porte s'ouvrit dans le ventre de l'objet, et plusieurs véhicules scintillants en sortirent, des globes luisants. Ils se détachèrent à toute vitesse de ce qui était manifestement une sorte de porte-avions, puis leurs lumières s'éteignirent et ils disparurent dans toutes les directions. Le grand vaisseau volant devint alors obscur, plana pendant une minute ou deux et finalement s'élança vers les cieux à une vitesse extraordinaire.

Le bruit de l'hôtel ne s'était pas calmé. Personne n'avait été dérangé. Les voitures roulaient toujours trop vite sur le vaste pont du chemin de fer. Les conducteurs étaient bien trop affairés pour s'apercevoir qu'il se passait des choses étranges. A l'avant de l'énorme locomotive, le mécanicien fumait un cigare en lisant son journal, indifférent à tout ce qui se passait au-dehors, sans se douter un instant de la présence de ce vaste vaisseau volant qu'il aurait pu voir. Sur la gauche, l'enseigne robot changeait de couleur, jetait ses feux rouges, verts, rouges sur la neige. Le monde allait à ses affaires, se penchait sur les préoccupations des hommes, et ignorait les choses étranges qui flottaient dans la nuit, comme elles avaient volé pendant des siècles, et voleraient encore dans l'avenir jusqu'à ce que les peuples de l'espace décident de venir se poser une fois de plus sur notre terre.

Car ils sont déjà venus, vous savez. La terre est comme une colonie, la terre est un terrain d'essais, une sorte de pépinière où des types différents sont rassemblés afin que les Jardiniers de l'Espace puissent voir comment ils s'entendent. Ne croyez jamais que Dieu est mort, ni toutes les sottises de ce genre. Dieu est bien vivant, et Dieu se sert de notre terre comme d'un laboratoire d'essais, et il laisse les petits humains que nous sommes apprendre sur terre leurs leçons afin d'être dignes des grandes choses qui se passeront dans la vie future.



La petite ville endormie au bord de la rivière placide s'étendait au soleil de l'après-midi. Des passants se promenaient lentement dans la rue, faisaient du lèche-vitrines, et cédaient parfois à la tentation d'acheter.

Les magasins et les supermarchés étaient assez calmes, car ce n'était pas le grand jour de marché, et les gens se promenaient davantage pour profiter du soleil.

Près des docks de charbon, des hommes déchargeaient sans se presser un cargo charbonnier. On entendait le ronflement saccadé d'un bulldozer repoussant les immenses tas de charbon, et une pelleteuse remplissait des camions alignés qui alimenteraient les usines voisines.

Un chien bâtard fouillait d'une patte léthargique un amas de détritrus derrière le parking. Une pomme de terre adroitement lancée l'atteignit au flanc et il s'enfuit en hurlant, seule démonstration de vitesse de cette journée paresseuse.

Au bord de la rivière de jeunes garçons pataugeaient... avec leurs chaussures! Ils avaient trouvé une vieille épave de bateau au bois vermoulu, et jouaient aux pirates. De l'autre côté de la rue, le disquaire changeait sa pile de disques, interrompant pour un instant de merveilleux silence le vacarme qui se déversait généralement de son magasin.

Un passant, peut-être une ménagère, ou un fermier des environs, leva les yeux vers le ciel, en se disant sans doute que si le beau temps persistait les récoltes

seraient bonnes. Il leva donc les yeux... et s'immobilisa. D'autres passants, surpris, après avoir regardé en souriant cet homme immobile, levèrent la tête à leur tour, et restèrent figés. Bientôt une petite foule s'était amassée, gesticulante, animée, montrant du doigt le ciel brûlant. Des voitures s'arrêtèrent dans des crisements de freins, leurs passagers sautèrent à terre et contemplèrent à leur tour les cieux.

Sur la berge de la rivière, les jeunes garçons interrompirent leur jeu pour regarder en l'air. L'un d'eux trébucha et tomba à la renverse dans l'eau qui emplissait l'épave. Ses compagnons n'attendirent même pas qu'il se relève et partirent en courant vers la place du marché, laissant derrière eux des traînées d'eau sale.

Un homme jaillit d'une maison, fit demi-tour et revint presque aussitôt avec une paire de jumelles. Il les porta fébrilement à ses yeux, les mit au point d'une main tremblante. Tout le monde parlait en même temps. Les jumelles passèrent de main en main, chacun voulant contempler le ciel.

Tout là-haut, à une altitude à laquelle aucun avion ne pouvait voler, un étrange objet en forme de poire planait; il était argenté et sa partie la plus allongée était du côté du ciel, la plus large tournée vers la terre. Son immobilité avait quelque chose de menaçant.

— Ce n'est pas un ballon! s'écria un homme qui avait fait la guerre dans l'aviation. Si c'était un ballon, la plus grosse partie serait en haut, et non en bas!

— Parfaitement! renchérit un autre. Et il serait ballotté par le vent. Regardez ces nuages qui passent! Et pourtant cette chose reste immobile!

La petite ville bourdonnait de curiosité et d'inquiétude. Tout là-haut, immobile, indéchiffrable, l'objet énigmatique semblait suspendu. Il ne changeait pas de position, il ne bougeait absolument pas. Le soir tomba lentement, et l'objet semblait être collé à la voûte du ciel. Le soleil se coucha, la lune se leva, et l'objet brilla au clair de lune. Au lever du soleil, le lendemain, il était toujours là. Les travailleurs matinaux regardèrent par leur fenêtre. L'objet semblait s'être installé là pour toujours. Et puis soudain il bougea. Il s'éleva, de plus en plus vite, et disparut dans l'espace.



Je vous l'affirme, il y a des gens venus dans des vaisseaux spatiaux, qui observent notre monde. Ils surveillent la terre, pour voir ce qui se passe. « Alors, me demanderez-vous, pourquoi ne descendent-ils pas pour bavarder avec nous ? Ce serait plus raisonnable ! » Je répondrai qu'ils le sont, justement. Les humains cherchent à les abattre, ils essayent par tous les moyens de chasser ces soucoupes volantes, ou plutôt ces Objets Volants Non Identifiés, et si les passagers des OVNIS sont assez intelligents pour franchir les espaces intersidéraux, ils sont suffisamment évolués pour construire des appareils leur permettant d'écouter la radio terrestre, de voir la télévision terrestre, et s'ils regardent notre télé, il est bien normal qu'ils croient être arrivés au-dessus d'un vaste asile de fous, car que peut-il y avoir de plus insensé que les programmes infligés aux malheureux téléspectateurs ? De plus

inimaginable que ces émissions qui glorifient la saleté, ces criminels qui enseignent l'égoïsme, qui font des cours d'éducation sexuelle mal à propos et hors de propos, les gens qui paraissent pour se gargariser de mots?

Plongeriez-vous dans un aquarium pour vous entretenir avec quelques vers qui gigotent dans le fond? Pénétreriez-vous dans une fourmilière pour bavarder avec les fourmis, ou avec un insecte, quel qu'il soit? Visiteriez-vous une serre pour discuter des problèmes de l'heure avec quelques plantes rares, leur demander comment elles vont et leur déclarer : « Conduisez-moi à votre chef »? Non, bien sûr! Vous observez, et si une fourmi vous pique vous protestez, et vous prenez bien soin de ne plus jamais vous approcher d'une fourmilière.

Ainsi, les peuples de l'espace, dont les enfants en savent plus à l'âge d'un an que les plus grands savants de la terre, se contentent d'observer cette colonie.



Il y a quelques années, j'habitais Montevideo, la capitale de l'Uruguay, un pays d'Amérique du Sud situé entre l'Argentine et le Brésil. Montevideo se trouve au bord du rio de la Plata et les navires du monde entier, descendant de Rio de Janeiro vers Buenos Aires, font escale dans la rade de Montevideo. De la fenêtre de mon appartement du neuvième étage, je voyais au-delà de l'immense estuaire les eaux de l'Atlantique Sud. Il n'y avait aucun obstacle, rien n'obstruait le panorama.

Toutes les nuits, avec ma famille, j'observais les OVNIS arrivant du pôle Sud qui passaient juste au-dessus de notre immeuble en amorçant leur descente pour aller se poser dans le Mato Grosso, au Brésil. Toutes les nuits, avec une régularité monotone, ces « soucoupes volantes » apparaissaient. Nous n'étions pas les seuls à les voir, une multitude de gens les observaient et en Argentine elles avaient été officiellement reconnues, sous le nom d'Objets Volants Non Identifiés. Le gouvernement argentin savait très bien que ces objets n'étaient pas le produit d'une imagination enfiévrée, mais qu'ils existaient réellement.

Le jour où nous avons atterri à Buenos Aires, un OVNI arrivait justement, et s'est posé sur une des pistes. Il est resté plusieurs minutes en bout de piste, et puis décolla à une vitesse incroyable. J'ajouterai que le récit de cet événement peut encore se lire dans les journaux de l'époque, mais ce n'est pas une preuve car trop souvent la presse publie n'importe quoi afin d'attirer davantage de lecteurs, et je ne crois pas un mot de ce que je lis dans les quotidiens. Je préfère signaler que l'atterrissage de cet OVNI a fait l'objet d'un rapport officiel du gouvernement argentin.

Ayant vu, nuit après nuit, les arrivées de ces « soucoupes volantes », et comment elles manœuvrent et changent de cap, je puis certifier qu'il ne pouvait absolument pas s'agir de satellites passant dans le ciel. L'heure de passage des satellites est connue, à la seconde près; le temps de passage de ces autres objets était différent, et d'ailleurs nous avons pu aussi voir des satellites. Le ciel de Montevideo est d'une remarquable limpidité, et j'avais un télescope

très puissant, du même type que ceux qu'emploient les douanes suisses, qui peut agrandir de quarante à trois cent cinquante fois n'importe quel objet.

Notre monde est donc sous observation, mais nous ne devons pas nous en inquiéter. Il est bien regrettable que tant de gens aient toujours peur de ces peuples de l'espace et imaginent qu'ils veulent nous faire du mal. C'est faux, entièrement faux, ils nous veulent du bien, au contraire. Souvenez-vous que, au cours des millénaires des civilisations, des cultures sont apparues, et ont disparu presque sans laisser de traces. Rappelez-vous Sumer, ou la civilisation minoenne. Qui a jamais pu expliquer les énigmatiques statues de l'île de Pâques? On a écrit beaucoup de livres, mais ils ne sont pas nécessairement véridiques. Ou, si vous voulez un autre exemple, que sait-on du peuple Maya? Qui peut nous dire ce qu'est devenue sa civilisation?

Chacune de ces civilisations était une culture nouvelle, placée sur la terre pour ranimer un peuple en voie d'extinction, je dirais même « dénaturé ».

Il existe aussi un très, très ancien récit, une légende si vous voulez, selon lequel un vaisseau spatial est descendu sur notre terre, il y a des milliers d'années; le vaisseau est tombé en panne, et n'a pas pu décoller. Alors les passagers, des hommes, des femmes et des enfants, se sont installés ici, et ont fondé une nouvelle forme de civilisation.

Nous devons nous féliciter que les livres hébreux de l'Ancien Testament aient été traduits en grec avant le christianisme, car les premiers chrétiens, tout comme ceux d'aujourd'hui, avaient la fâcheuse

habitude de tout transformer, et de changer les choses à leur profit. Ainsi, nous pouvons apprendre de nombreux détails sur l'histoire ancienne, grâce à ces livres hébreux que le christianisme n'a pas altérés, mais ils ne nous disent rien sur les Mayas, l'île de Pâques ou les Étrusques. Ces civilisations étaient florissantes plus de 3000 ans av. J.-C. Nous le savons, car les hiéroglyphes égyptiens remontent au moins à 3000 av. J.-C., et certains textes, gravés sur les murs des temples ou des tombeaux, nous donnent des indications précieuses sur les premières grandes civilisations. Malheureusement, vers le II^e siècle de notre ère, après le développement du christianisme, toutes ces connaissances ont été perdues parce que les chrétiens ont transformé l'Histoire selon leurs propres besoins, et qu'ils ont fermé les temples égyptiens, si bien qu'il n'existait plus de prêtres instruits capables de déchiffrer les hiéroglyphes. Ainsi, pendant des siècles, l'Histoire est restée dans l'ombre.

Des études plus récentes indiquent qu'il y a plusieurs millénaires, une grande race apparut soudain dans le « pays des deux fleuves ». Ces gens-là, les Sumériens, n'ont pour ainsi dire pas laissé d'archives. Selon le Dossier Akashique, les Jardiniers de la Terre estimèrent que les terriens s'affaiblissaient, que leur race souffrait de consanguinité, et ils placèrent alors sur terre d'autres gens qui devaient aussi s'instruire. C'étaient les Sumériens ; une de leurs tribus, presque une famille, devint les Sémites, qui à leur tour donnèrent naissance à la race des premiers Hébreux. Tout cela se passait il y a près de quatre mille ans.

Le royaume de Sumer était très puissant et il apporta à notre terre une vaste culture, spirituelle et scientifique. Certaines branches de la culture sumérienne essaimèrent, et se dispersèrent dans toute la Mésopotamie vers 4000 av. J.-C., où elles se reproduisirent et peuplèrent graduellement tout le pays, en apportant leur culture. Il est intéressant de noter que lorsque Abraham quitta la ville de Ur, en Chaldée, pour aller en Palestine, il y apporta des légendes qui s'étaient transmises de bouche à oreille depuis des milliers d'années. Ses compagnons et lui transmirent ainsi des histoires du jardin d'Éden, qui se trouvait entre le Tigre et l'Euphrate. Cette région avait été la patrie d'innombrables tribus qui avaient émigré, à mesure que la population décroissait, dans tout ce que l'on appelle aujourd'hui le Moyen-Orient. « Éden », au fait, veut dire « plaine ». Le livre de la Genèse n'est en fait qu'un résumé des histoires que s'étaient transmises les peuples de Mésopotamie de siècle en siècle, pendant des millénaires.

Finalement, les civilisations sont absorbées et disparaissent. Ainsi, la civilisation sumérienne, après avoir apporté son levain aux Terriens, fut absorbée et se perdit dans l'immense masse des peuples de la terre. Il en alla de même, dans les diverses parties du monde, d'autres cultures « levain » telles que celles des Étrusques, des Minoens, des Mayas, et des peuples de l'île de Pâques.

Selon les anciennes légendes, les Douze Tribus d'Israël ne représentent pas des peuplades terrestres mais une seule tribu qui est à l'origine de l'homme, et onze cultures successives apportées et placées sur

terre pour raffermir la première tribu que la consanguinité avait affaiblie.

Considérons, pour notre propre amusement, diverses races : les Noirs, les Jaunes, les Blancs, et ainsi de suite. A votre avis, à laquelle appartenait le premier habitant de la terre, dont sont descendus les Mayas, les Sumériens, les Étrusques et tant d'autres? La question est intéressante. Mais elle est inutile car, comme je vous l'ai déjà affirmé et expliqué, si vous consentez à vous entraîner comme je vous l'ai dit, vous pouvez voyager dans l'astral. Et quand vous y parviendrez vous saurez tout ce qui se passe, et tout ce qui s'est passé, grâce au Dossier Akashique. Ce Dossier Akashique n'est pas un spectacle de télévision qui peut être interrompu par une « panne indépendante de notre volonté » ou par la grève d'une « certaine catégorie de personnel ». Là, nous touchons à la vérité pure, à l'exactitude absolue. Nous voyons l'histoire telle qu'elle est, et non réécrite pour satisfaire le caprice d'un dictateur qui n'a pas envie par exemple que l'on publie la vérité sur ses débuts dans la vie.

En visitant la salle du Dossier Akashique, vous apprendrez la vérité sur les manuscrits de la mer Morte, ces rouleaux de papyrus découverts en 1947 dans des grottes de la région de Qumran, au bord de la mer Morte. Cette collection de manuscrits appartenait à une certaine secte de Juifs qui, par bien des côtés, ressemblaient aux chrétiens. Ils avaient à leur tête un homme, qu'ils appelaient le Maître de la Voie Juste. On l'appelait aussi le Fils de Dieu, né pour souffrir et pour mourir pour l'humanité. Selon

ces manuscrits, il avait été torturé et crucifié, mais reviendrait un jour.

Cela vous rappelle naturellement les Évangiles et vous pensez tout de suite que ces textes concernent le maître de la chrétienté, Jésus. Mais ce Maître de la Voie Juste vivait très longtemps avant l'avènement de Jésus. La preuve est là, les indices sont précis. Les manuscrits de la mer Morte faisaient partie de la bibliothèque de cette secte juive, et, devant la menace de l'occupation romaine, ces juifs ont caché ce qu'ils ont pu sauver de leurs trésors, ces manuscrits.

La science offre divers moyens permettant de déterminer l'âge exact d'un objet ancien ou réputé tel, et ces manuscrits ont été soumis à ces épreuves, notamment le test du carbone 14, qui a révélé sans le moindre doute qu'ils remontent à environ cinq cents ans avant le christianisme. Il est impossible qu'ils aient été écrits après l'avènement de Jésus-Christ. Par conséquent, il serait bon d'étudier d'un peu plus près la Bible et toutes les archives religieuses, parce que la Bible a été traduite et retraduite bien des fois, et les experts eux-mêmes sont souvent étonnés par des textes bibliques qu'ils sont incapables d'interpréter ou d'expliquer. Si l'on pouvait surmonter les préjugés religieux, les parti-pris, et discuter franchement, on parviendrait peut-être à retrouver la vérité, et l'histoire du monde serait enfin véridique. Il y a un moyen d'y parvenir, je le répète, en consultant le Dossier Akashique. Or, vous pouvez le faire aisément, pour peu que vous vous entraîniez sérieusement à voyager dans l'astral; mais si quelqu'un vous dit qu'il ou elle peut aller dans l'astral pour vous et

consulter l'Akashique moyennant une certaine somme d'argent, ce quelqu'un est un fumiste, parce que ces choses-là ne se font pas pour de l'argent.



J'espère en avoir assez dit, dans ce chapitre, sur l'apport des extra-terrestres à la civilisation pour vous faire comprendre que les OVNIS sont bien réels et qu'ils ne menacent personne. Les passagers de ces vaisseaux spatiaux sont simplement les Jardiniers de la Terre, qui viennent de temps en temps voir ce qui se passe, comment nous nous comportons, et si leurs visites se sont multipliées depuis une trentaine d'années, c'est parce que l'humanité s'est mise à jouer à l'apprenti sorcier, parce que les hommes ont inventé la bombe atomique et risquent de tout faire sauter.

Que n'a-t-on pas écrit ces derniers temps sur les soucoupes volantes ! Et pourtant, elles figuraient déjà dans la mythologie grecque, et on les retrouve dans les livres sacrés de beaucoup de religions. Elles sont mentionnées dans la Bible, et l'on trouve de nombreux récits dans les archives d'anciens monastères, par exemple celui-ci : « Quand les moines arrivèrent au réfectoire à midi, pour prendre leur premier repas de viande depuis de longues semaines, un étrange objet aérien passa au-dessus du couvent et frappa nos frères de panique. »

Les OVNIS sont particulièrement actifs depuis le début de ce siècle parce que l'hostilité entre humains n'a fait qu'augmenter ; songez à la Grande Guerre,

songez à la Seconde Guerre mondiale au cours de laquelle les pilotes de toutes les nations belligérantes ont vu ce qu'ils appelaient des « chasseurs fous », qui étaient en réalité des vaisseaux spatiaux dont les passagers observaient le déroulement de la bataille ! Songez encore aux pilotes de ligne. Peu importe quelle soit sa compagnie, sa nationalité, les pilotes du monde entier ont tous vu d'étranges Objets Volants Non Identifiés, qui les ont souvent effrayés. Ils en ont parlé, longuement, mais dans trop de pays occidentaux la censure s'exerce lourdement et elle étouffe ces informations. D'une certaine façon c'est heureux car la presse, avec sa manie de tout déformer, aurait fait d'une visite inoffensive quelque chose de monstrueux et de terrifiant.

On entend souvent dire : « Si les soucoupes volantes existent, pourquoi les astronomes ne les voient-ils pas ? » La réponse est simple : les astronomes en ont vu, en ont photographié, mais encore une fois la censure est là et même les gens les plus influents ont peur de raconter ce qu'ils ont observé, si c'est hors du commun. Ils ont peur aussi de parler, ils craignent d'entrer en conflit avec les autorités qui ont intérêt à ce que l'on ne dise rien. Ils ont peur, parce qu'ils pensent que l'on doutera de leur intégrité professionnelle. De plus, les gens qui n'ont jamais vu d'OVNIS éprouvent une espèce de haine violente pour ceux qui ont eu la chance d'en voir.

Ainsi, les pilotes de ligne, les pilotes militaires ont vu et continueront de voir des OVNIS, mais tant que les gouvernements imbéciles de ce monde n'auront pas radicalement changé d'attitude à ce sujet, nous n'en

entendrons jamais parler. Le gouvernement argentin est sans doute le plus éclairé, entre toutes les nations, car il a officiellement reconnu l'existence des OVNIS.

Si les autres pays refusent de laisser diffuser des informations exactes, ils ont pour cela diverses raisons.

Il y a d'abord la foi chrétienne qui veut que l'homme ait été créé à l'image de Dieu, et comme rien ne saurait être plus grand que Dieu, il va de soi que rien ne peut être plus grand que l'homme créé à son image. Donc, si une espèce de créature capable de fabriquer un vaisseau spatial se promène dans l'espace et visite des mondes différents, il ne faut surtout pas en parler au cas où cette créature n'aurait pas forme humaine. Le raisonnement est spécieux, mais un avenir pas tellement lointain y mettra bon ordre.

Et puis il y a la clique militaire, qui ne peut reconnaître l'existence des OVNIS parce qu'elle serait alors forcée d'admettre qu'il y a dans l'univers des êtres plus puissants qu'une clique militaire. Les dictateurs russes, par exemple, n'admettront jamais l'existence des soucoupes volantes, de crainte de démeriter aux yeux de leur peuple. Les bons petits communistes pensent que les dirigeants de Moscou sont omnipotents, infaillibles, qu'ils surpassent toutes les merveilles du monde. Alors, si un petit homme vert, haut de cinquante centimètres, était capable de voyager de planète en planète et que toutes les ressources des grands hommes de Moscou se révélaient inopérantes contre lui, il s'ensuivrait que le petit homme vert est plus important que le Kremlin, ce qui est naturellement inconcevable. Donc en Russie il est interdit de parler de soucoupes volantes.

On raconte aussi volontiers que si des OVNIS existaient, les astronautes, cosmonautes ou je ne sais quoi, en auraient vu. Ce raisonnement est faux, naturellement. Ces braves garçons ont fait en quelque sorte un saut de puce au-dessus de la terre, ils sont montés plus haut que le reste des humains, mais c'est tout. La lune n'est pas tellement loin, vous savez. Nier l'existence des OVNIS sous prétexte que les astronautes ne les ont pas vus revient à nier l'existence des poissons parce que en contemplant l'immensité de l'océan on ne les voit pas ! On peut voir des hommes frileux assis côte à côte, immobiles pendant des heures, canne à pêche en main, dans l'espoir d'attraper un poisson. Un seul ! Et pourtant il y en a des millions dans la mer. Ils ne sont pas faciles à voir, n'est-ce pas, si l'on jette un simple coup d'œil à l'océan ? De même, si l'on vous expédie dans l'espace à bord d'une capsule minuscule, avec un tout petit hublot, vous n'avez guère l'occasion de voir défiler tout un cortège de soucoupes volantes. D'abord vous devez vous occuper de vos instruments de contrôle, et ensuite vous ne pouvez voir qu'une infime partie du paysage céleste.

Mais attendez ! Si vous avez pu écouter en direct la voix des astronautes parlant à la salle de contrôle, vous les avez certainement entendus faire allusion à des Objets Volants Non Identifiés. Cependant, dans les émissions de radio ou de télévision suivantes, dans les résumés du vol, ces passages ont été soigneusement censurés. Plein d'enthousiasme, l'astronaute avait parlé des OVNIS, et même annoncé qu'il les avait photographiés, et pourtant toutes ces allusions ont été niées par la suite.

Il semble donc que nous soyons victimes d'un complot, d'une espèce de loi du silence dont le but est de dissimuler tous les phénomènes extra-terrestres. Un complot destiné à cacher l'existence très réelle des OVNIS. La presse, les revues pseudo-scientifiques en parlent en termes couverts, pour dire que les soucoupes volantes sont terrifiantes, redoutables, dangereuses, et je ne sais quoi encore. Que leurs passagers ont l'intention de conquérir la terre! N'en croyez pas un traître mot! Si les extra-terrestres avaient voulu conquérir la terre, ce serait fait depuis longtemps. En réalité, ils ont PEUR d'avoir un jour à conquérir la terre (et ils n'en ont nulle envie) si les hommes persistent à jouer avec le feu, c'est-à-dire avec les radiations atomiques.

Ces hommes de l'espace sont les Jardiniers de la Terre. Ils essayent de sauver la terre des peuples terrestres, et ils ont bien du mal!

Les récits donnent des OVNIS des descriptions diverses et nombreuses. C'est bien naturel, il me semble. Il existe bien des formes différentes d'appareils volants, sur la terre. On peut voir des planeurs, on voyait autrefois des monoplans et des biplans. Il existe des avions monoplaces et des Jumbo-Jet où prennent place plus de deux cents passagers. Il y a des ballons sphériques pour ceux qui n'aiment pas le bruit, des dirigeables dont on dit qu'ils vont renaître, des hélicoptères. Ainsi, si une procession de tous ces types d'appareils si divers survolait les coins les plus reculés de la jungle africaine, les indigènes seraient abasourdis et penseraient sans nul doute qu'ils

appartiennent à autant de civilisations différentes. De même, sous prétexte que la « soucoupe » observée est ronde, ou en forme de cigare, ou ovale, ou comme un haltère, les personnes mal informées s'imaginent que ces OVNIS doivent certainement venir de différentes planètes. C'est possible, mais cela ne change rien à l'affaire parce que aucune de ces soucoupes n'est belliqueuse, aucune n'est hostile. Elles sont toutes conduites par des gens particulièrement bienveillants.

La plupart de ces OVNIS sont de la même « polarité » que la terre, ce qui leur permet, si leurs passagers le désirent, de se poser sur la surface terrestre ou de plonger sous la mer. Mais il existe un autre type d'OVNIS, qui vient du plan « négatif » et ne peut approcher la terre sans se désintégrer en provoquant une violente explosion, comme un claquement de tonnerre, parce que ces objets viennent d'un monde d'antimatière. C'est-à-dire l'opposé de notre monde à nous. Dans l'univers, toute chose a sa symétrie et son antithèse. Si l'on veut employer des termes sexuels, on pourrait dire que certaines planètes sont mâles, d'autres femelles, que l'une est positive, l'autre négative, ainsi l'une est la matière, l'autre l'antimatière. Alors, quand vous entendez dire que des gens ont entendu une explosion terrifiante, ou vu une boule de feu plonger sur la terre et y creuser un profond cratère, vous saurez qu'un OVNIS venant d'un monde d'antimatière est venu chez nous et s'est écrasé.

Certains récits parlent d'actes « hostiles » commis par des passagers de soucoupes volantes. On prétend que des personnes auraient été enlevées. Mais rien ne nous dit que ces personnes en ont souffert.

Imaginez que vous possédiez un zoo, et que vous vouliez examiner un spécimen; vous l'emportez dans votre laboratoire; vous l'examinez. Peut-être ferez-vous une prise de sang pour l'analyser, peut-être l'étudierez-vous aux rayons X; vous le pèserez, vous le mesurerez. Sans nul doute toutes ces manipulations terrifieraient l'animal ignorant qui se demanderait ce qui lui arrive. Mais cet animal, soigneusement remis dans sa cage ou à sa place, n'a vraiment pas souffert d'avoir été pesé et mesuré. Il ne s'en porte pas plus mal. De même, un jardinier peut examiner une plante. Il ne fait pas de mal à cette plante, ni à aucune autre, il n'est pas là pour faire souffrir les fleurs mais pour les aider à pousser, à croître et à embellir. Il examine donc la plante pour savoir comment l'améliorer. C'est précisément ainsi que les Jardiniers de la Terre prélèvent à l'occasion un spécimen, homme ou femme. D'accord? Ils le mesurent, ils le pèsent, ils font quelques analyses, et puis ils remettent l'être humain à sa place. Et il ne s'en porte pas plus mal. C'est uniquement parce que ces gens sont pris de panique, qu'ils n'ont rien compris à ce qui leur arrivait, qu'ils s'imaginent avoir souffert. Généralement, ils sont si terrifiés qu'ils racontent les histoires les plus invraisemblables et inventent des aventures extravagantes, alors qu'en réalité il ne leur est rien arrivé de bien extraordinaire.

Notre monde est observé, il est observé depuis des millénaires, il l'était déjà alors que les dinosaures galopaient à la surface de la terre. Notre planète est observée, et elle le sera longtemps encore, jusqu'à ce que les extra-terrestres débarquent chez nous. Ils ne

viendront pas en bourreaux, ni en esclavagistes, mais en maîtres et guides bienveillants.

De nos jours, certains pays envoient des missionnaires dans les pays qu'ils jugent sous-développés. Ces missionnaires, qui sont souvent assoiffés de sensations nouvelles ou ne trouvent pas ailleurs d'autre emploi, vont dans les jungles et enseignent à des « sauvages » des choses dont ces derniers n'ont que faire. Des choses qui leur donnent des idées fausses, des valeurs fausses. On leur montre peut-être un film représentant le merveilleux palais d'une vedette de Hollywood, et ils s'imaginent que s'ils deviennent chrétiens, ou quelle que soit la religion du missionnaire, ils pourront à leur tour vivre dans un édifice aussi admirable, avec piscine dans le jardin et danseuses nues dans le salon.

Quand les extra-terrestres viendront ici, ils ne se comporteront pas du tout de cette façon. Ils nous montreront par l'exemple ce que nous devons faire, ils nous feront comprendre que les guerres sont inutiles, ils nous enseigneront la véritable religion dont le credo est : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. »

Bientôt, il faudra que les gouvernements du monde entier publient la vérité sur les OVNIS, et parlent des visiteurs de l'espace. Ils savent qu'ils existent, ils savent qu'ils sont là, mais ils ont peur de le faire savoir aux populations. Mais plus vite ils se décideront à dire la vérité au peuple, plus vite il sera possible de s'adapter, de se préparer, afin d'éviter des incidents regrettables lorsque nos Jardiniers reviendront sur notre terre.

Beaucoup de gens, aussi, m'écrivent pour me parler de ce qu'ils appellent les « Hommes en noir ». C'est une licence journalistique. Cela signifie simplement qu'il y a ici, sur notre planète, des extra-terrestres qui observent, prennent des notes et tirent des plans. Ils ne sont pas là pour nous faire du mal, mais pour obtenir le plus de renseignements possible, afin de mieux aider les peuples de la terre. Malheureusement, trop de Terriens réagissent comme des animaux enragés, et, s'ils croient être attaqués, deviennent fous furieux. Si l'un de ces « Hommes en noir » (qui peut s'habiller tout autrement et de n'importe quelle couleur) est attaqué, il doit tout naturellement se défendre. Mais son geste de défense est trop souvent déformé pour faire croire qu'il a attaqué le premier, alors que c'est impossible.

Il existe des OVNIS de types différents. Ces « soucoupes » ont des formes diverses, leurs passagers sont de forme ou de taille variée, mais ils ont une chose en commun : ils ont vécu longtemps, bien plus longtemps que les peuples de la terre, et ils ont beaucoup appris. Ils ont appris que la guerre est puérile. Ils ont appris qu'il vaut beaucoup mieux s'entendre, sans se disputer. Ils ont appris que la terre est apparemment devenue folle, et ils veulent faire quelque chose pour essayer de guérir les Terriens et leur rendre la raison, pour faire cesser les radiations atomiques excessives. Et s'ils n'y parviennent pas, si leurs mesures pacifiques n'ont aucun effet, la terre sera mise en quarantaine pour des siècles à venir, et cela interrompra le développement spirituel de l'humanité.

Pour conclure, donc, ne craignez pas les OVNIS,

car vous n'avez aucune raison d'en avoir peur. Ouvrez au contraire votre esprit, dites-vous que très bientôt les peuples de notre planète recevront la visite d'extra-terrestres qui ne seront pas belliqueux mais qui viendront nous aider, comme nous devrions nous aider les uns les autres.

Si vous pouviez lire les lettres que je reçois, vous vous diriez que les lecteurs sont vraiment de drôles de gens! Pas VOUS, bien sûr, mais tous les autres, ou plutôt la majorité des autres car il y en a, heureusement, qui sont tout à fait charmants.

Le plus souvent, on me répète que je devrais offrir gratuitement mes livres aux bibliothèques. Des gens m'écrivent pour affirmer qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter mes ouvrages en livre de poche, et qu'ils ne peuvent les lire que s'ils les trouvent gratuitement dans les bibliothèques publiques.

Je vous avouerai que cela ne me séduit guère. Un écrivain gagne sa vie grâce à ses droits d'auteur. Si j'écris un livre, je touche un pourcentage sur les bénéfices, dix pour cent dans certains pays, sept pour cent ailleurs, toujours calculé au prix le plus bas. Si un livre est envoyé d'Angleterre — où il est à très bon marché — aux États-Unis où il faut ajouter le prix du transport, etc., je ne touche pas de droits sur le tarif plus élevé. Ces droits sont calculés après que l'éditeur a déduit ses frais de publication et d'impression. Je dois aussi payer un pourcentage à des agents littéraires, et sur mes dix pour cent je dois

parfois déduire vingt pour cent pour l'agent. Et puis, il y a les impôts et il est fréquent que les écrivains soient imposés deux fois, dans leur pays d'origine, et dans le pays où le livre est édité. Je puis vous assurer qu'il ne reste plus grand-chose à l'auteur.

De plus, je dois payer de ma poche mon papier, les enveloppes, les timbres. Permettez-moi de vous rappeler aussi que l'écrivain qui répond aux lettres reçues du monde entier ne s'y retrouve pas. Un cantonier qui creuse un trou ou casse des cailloux est payé pour son travail, pour son temps. Un avocat est payé, un médecin aussi. Mais les gens écrivent à un auteur pour demander ceci ou cela, pour réclamer une réponse ou un don, et neuf fois sur dix ils ne songent même pas à mettre un timbre pour la réponse. S'ils y pensent, ces timbres sont inutilisables. Par exemple, des correspondants des États-Unis qui envoient des enveloppes timbrées oublient qu'elles ne peuvent servir dans un autre pays, comme le Canada. Que faire, alors? Payer le papier à lettres, l'impression de l'en-tête? Certaines réponses doivent être tapées à la machine, et cela coûte de l'argent. Les gens s'attendent à tout recevoir pour rien. J'ai même reçu une lettre d'un homme me disant qu'il avait acheté tous mes livres et qu'il avait par conséquent le droit de me réclamer toutes sortes de services.

Il arrive parfois des incidents amusants. L'attitude d'un petit groupe habitant Adélaïde, en Australie, m'a fait bien rire. Je les appelle les « Gorilles d'Adélaïde ». Il s'agit d'une équipe qui semble avoir des ennuis avec la police. Une personne m'a écrit, pour me révéler certaines choses sous le sceau du secret

et pour me demander si je pouvais recommander, patronner ces gens. Je répondis aussitôt qu'il n'en était pas question. Depuis lors, j'ai reçu des dizaines de lettres d'injures de ce groupe, dont une sur dix au moins se termine par ces mots : « Je romps toutes relations avec vous », ce qui est assez drôle puisque nous n'avons jamais eu de relations.

On m'a appris que ces gens exigent de tous leurs nouveaux adeptes (les malheureux!) qu'ils mettent un nom, n'importe lequel, sur un formulaire et qu'ils me l'envoient. Ma foi, c'est excellent pour les services postaux, et aussi pour la police, puisque je renvoie toutes les lettres à la police d'Adélaïde afin que là-bas on puisse constituer un dossier sur le groupe. La police m'a d'ailleurs averti qu'elle enquêtait sur mes correspondants. J'attends avec intérêt la suite des événements. Alors, chers Gorilles d'Adélaïde, je vous envoie mon bon souvenir.

Un monsieur de Vancouver a écrit à un de ses amis (qui s'est empressé de m'en informer) que « Lob-sang Rampa ne pouvait être sincère parce que dans un de ses livres il affirme ne pas aimer les percepteurs irlandais »!

Une brave dame, également de Vancouver, ayant appris que j'étais pauvre, très pauvre, a promptement répliqué que je devais certainement être un fumiste parce que si ce que j'enseignais était vrai je serais milliardaire. La malheureuse ne peut sans doute imaginer qu'il y a au monde des choses plus précieuses que l'or et les diamants. Elle se trompe lourdement, car une personne qui veut sincèrement aider son prochain grâce à l'occultisme ne fait jamais payer ses

services, elle ne songe pas à faire du commerce. Si les personnes qu'elle a aidées veulent lui faire un don, en remerciement, eh bien, c'est très acceptable, mais ceux-là sont aussi rares que du beurre en broche.

Il y a cependant des compensations, des gens qui écrivent des choses charmantes. Un de mes correspondants m'apprend qu'un célèbre « voyant » a déclaré publiquement que « Lobsang Rampa a fait davantage pour le monde occulte qu'aucune autre personne de cet univers ». C'est un joli compliment, non ? Je l'ai beaucoup apprécié parce que, quoi que certains en pensent, je m'efforce d'accomplir ma mission secourable de mon mieux en enseignant aux autres ce qu'ils peuvent attendre de la vie actuelle et de leurs vies futures.

Oui, vraiment, il y a des compensations, et des gens charmants. Il y a plus de dix ans, quand je suis arrivé au Canada, j'ai reçu la lettre d'une femme et, grâce à la psychométrie, j'ai pu estimer qu'elle était bonne et sincère. Elle demandait à venir me voir. A cette époque j'avais une automobile — à présent je n'ai qu'un fauteuil roulant, je n'ai pas les moyens d'entretenir une voiture — et j'ai décidé d'aller chez elle pour lui faire une surprise. Je ne l'ai pas regretté ; Mme Valeria Sorock était charmante. Depuis dix ans, nous sommes restés de grands amis, au point qu'elle fait maintenant partie de notre famille. Elle m'écrit souvent, et nous nous rencontrons tout aussi souvent ; elle est venue nous rendre visite au Canada, et même à Montevideo, en Uruguay.

La nuit dernière j'ai reçu un coup de téléphone de Mme Valeria Sorock, un appel longue distance car

elle ne pouvait écrire, les postiers du Canada étant en grève. Elle m'a dit que, puisque je commençais un nouvel ouvrage, elle aimerait que je réponde à certaines questions. Je les ai notées, et je lui ai promis qu'elle trouverait les réponses dans ce livre si elle acceptait que je cite son nom.

Sa première question était la suivante : « Comment peut-on surmonter la peur ? »

La peur ? Vous devez avant tout savoir de quoi vous avez peur. Craignez-vous l'inconnu ? Que craignez-vous ? Tant que vous ne le saurez pas exactement, vous ne pouvez rien y faire. La peur est une chose atroce, honteuse, douloureuse, la peur empêche de progresser. Comment surmonter la peur ? Le meilleur moyen est d'identifier avec précision la cause de votre peur. Réfléchissez, examinez-la sous tous ses angles. Que se passe-t-il ? En quoi êtes-vous affecté ? De quoi avez-vous peur au juste ? D'une blessure physique ? D'un ennui financier ? Cela aura-t-il encore de l'importance dans cinquante ans ?

Si vous analysez avec soin vos sentiments, si vous étudiez le sujet en profondeur, vous finirez certainement par comprendre que vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Jamais encore je n'ai trouvé quoi que ce soit qui puisse faire peur une fois que l'on a bien étudié la question.

Craignez-vous la police, ou votre vieil ennemi le percepteur ? Craignez-vous les êtres du monde astral ? Les choses inconnues ? Je puis vous affirmer que c'est inutile, parce que si vous analysez l'objet, l'état ou les circonstances, vous serez obligé de consta-

ter que toutes ces choses sont bien inoffensives.

Craignez-vous la pauvreté ? De quoi avez-vous peur, au juste ? Du « squelette » dans votre placard ? Alors tirez-le au grand jour, époussetez les toiles d'araignées et considérez franchement le problème sous tous ses aspects. Vous vous apercevrez que la peur se dissipe, et rappelez-vous bien que si vous n'avez pas peur, rien ne peut vous faire de mal, ni dans ce monde ni dans les autres. Et croyez-moi quand je vous dis que les êtres des autres mondes sont beaucoup moins mauvais que les hommes de la terre.

Nous en venons maintenant à la deuxième question : « Comment peut-on savoir si l'on a bien agi ? »

Toutes les personnes, toutes les entités de ce monde et des autres sont équipées d'un système de « censure », une partie de l'esprit qui leur dit si elles agissent bien ou mal. Si une personne s'enivre ou se drogue, le censeur est incapable de fonctionner, et la conduite de l'ivrogne ou du drogué peut être vraiment très répréhensible, et bien pire que si le censeur personnel marchait.

Rien n'est plus simple que de savoir si l'on agit bien. On se sent heureux. Si l'on fait le mal, alors on éprouve un malaise, on sent que les choses ne sont pas comme elles devraient être. Le meilleur moyen de savoir si l'on fait le bien ou le mal est de pratiquer la méditation. En vous enveloppant dans votre robe de méditation, vous vous isolez du reste du monde ; votre forme astrale se dégage des influences extérieures et peut vous apporter les lumières de votre Sur-moi. Si vous méditez, votre Sur-moi vous confirme votre

bonne ou mauvaise conduite; ce n'est pas une masse de protoplasme qui vous donne des idées. Je vous le dis sincèrement, si vous êtes dans le doute, méditez et vous connaîtrez la vérité.

Chère Mme Sorock, vous m'avez vraiment posé une colle! Vous me demandez : « Comment peut-on développer ses facultés de perception extra-sensorielle ? »

Malheureusement, la plupart des gens n'y parviennent jamais. Tout comme certaines personnes sont incapables de peindre un tableau, ou de chanter sans qu'on les prie immédiatement de se taire! Beaucoup de gens ne parviendront jamais à avoir des pouvoirs extra-sensoriels parce qu'ils sont tout simplement persuadés que les P.E.S. ne sont pas pour eux. Cependant, si l'on veut bien se donner un peu de mal, c'est facile. Normalement, vous ne pouvez espérer arriver à tout d'un seul coup : la télékinésie, la télépathie, la clairvoyance, la clairaudience, la psychométrie et tout le reste. Si vous vous êtes entraîné à la P.E.S. dès l'âge de sept ans, alors vous y parviendrez.

Supposons que vous soyez novice; dans ce cas vous choisissiez par exemple de commencer par la psychométrie. Vous avez hâte de l'apprendre. Mais il faut s'exercer, tout comme lorsqu'on veut apprendre à jouer du piano on fait des gammes, jour après jour. Et même lorsqu'on est devenu un grand pianiste, il faut continuer de faire des gammes.

Revenons-en à la psychométrie. Pendant une semaine ou deux, contentez-vous de vous répéter, de façon positive, que vous allez certainement devenir

un as en psychométrie (ou clairvoyance, ou clairaudience, quelle que soit la discipline que vous ayez choisie). Vous imaginez que vous posez la main, généralement la gauche, sur un objet, et vous imaginez que vous recevez une image ou une impression nette de cet objet.

Pendant une quinzaine de jours, donc, vous vous répétez que vous allez faire cela, que vous allez réussir. Au bout de ce temps, un matin, vous attendez que le facteur soit passé, vous prenez une des lettres qu'il vient d'apporter et vous posez dessus votre main gauche... sans ouvrir l'enveloppe, bien sûr. Posez simplement votre main gauche dessus. Fermez les yeux, détendez-vous, asseyez-vous confortablement. Imaginez (plus tard cela deviendra une réalité) que vous sentez une bizarre influence montant de cette enveloppe, qui vous chatouille la paume de la main.

A ce moment, vous devriez vraiment ressentir quelque chose dans votre main gauche. Alors essayez de faire le vide dans votre esprit, d'examiner cette sensation. Au début, cette impression sera rudimentaire. Vous serez sans doute capable de distinguer si la lettre est bonne ou mauvaise, amicale ou hostile. Alors ouvrez l'enveloppe, lisez, et voyez si votre impression ne vous a pas trompé. Si vous avez eu raison, dès cette première fois, vous ferez des progrès rapides, parce que rien ne réussit mieux que le succès.

Ce premier jour, n'allez pas plus loin. Le lendemain, faites la même expérience avec deux ou trois lettres, ou si vous préférez n'en prenez qu'une seule mais cherchez à savoir ce qu'elle vous dit. Essayez de le « sentir ». Persévérez, et quand vous aurez réussi

vous pourrez passer à des choses plus importantes.

Lorsque vous serez devenu expert en psychométrie (cela ne demande que de la pratique), vous parviendrez à imaginer, ou même à voir réellement, la personne qui a écrit la lettre et vous pourrez lire son contenu sans ouvrir l'enveloppe. C'est très simple, cela ne demande qu'un peu d'entraînement. C'est un peu comme la dactylographie; si vous regardez le clavier, vous ne ferez jamais de progrès. Il faut apprendre à taper sans regarder les touches, et lorsque vous arriverez à écrire plusieurs lignes sans fautes, vous prendrez de l'assurance et vous taperez plus vite. En psychométrie, chacune de vos impressions correctes ou justes vous donnera plus d'assurance, et elles deviendront de plus en plus précises, de plus en plus détaillées. C'est un travail ardu, je le reconnais, et il ne faut jamais cesser de s'entraîner. Au début, vous devez être parfaitement seul parce que s'il y a autour de vous une foule d'amis ou de parents bavardant comme des perroquets, vous ne pourrez vous concentrer et vous n'arriverez à rien. Alors entraînez-vous, faites vos « gammes », entraînez-vous dans la solitude jusqu'à ce que vous ayez réussi. Et quand vous serez devenu expert vous pourrez « lire » une lettre avec vos mains, avec vos pieds, et même vous asseoir dessus pour savoir ce qu'elle contient!

Revenons-en à Mme Sorock et à sa dernière question : « Comment peut-on être certain que les leçons ont été bien apprises et qu'il n'est pas besoin de repartir de zéro ? »

Croyez-moi, quand vous **SENTEZ** que vous avez

compris une leçon, elle a été bien apprise. Rappelez-vous que lorsque vous quitterez ce monde, vous renoncerez à tout votre argent, vous laisserez derrière vous tous vos vêtements, et aussi ce corps physique aux basses vibrations. Mais vous emporterez quelque chose de beaucoup plus précieux que votre compte en banque, toutes les bonnes connaissances que vous aurez acquises. Si vous avez appris ne fût-ce qu'une leçon ou deux, c'est cela que vous emporterez avec vous, et vous en recevrez les bienfaits dans l'au-delà. Supposons que vous ayez des difficultés avec un certain individu; vous mettez au point un plan d'action pour le ramener à la raison. Et puis, lorsque le moment vient de mettre votre plan à exécution, vous faiblissez, vous battez en retraite. Cela provoque un effet négatif, c'est un mauvais point pour vous. Si vous avez décidé de faire telle ou telle chose que vous croyez juste, alors vous devez à tout prix la mettre à exécution, à condition qu'elle soit juste. Si vous commencez puis reculez, alors l'action devient négative, elle agit comme une barrière, et devient un obstacle qui devra plus tard être surmonté.

Mais je dois répondre à votre question, comment s'assurer que l'on a assez bien appris ses leçons pour ne pas avoir à recommencer de zéro. Décidez d'abord d'un plan d'action que vous jugez bon et, cette décision prise, ne vous laissez pas distraire un instant de votre but. Ainsi vous agirez bien, et vous n'aurez pas besoin de revenir pour reprendre vos études dès le début.

Vous pouvez aussi mettre en pratique la loi éternelle : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Vous aurez ainsi appris

la plus importante des leçons, et vous n'aurez jamais à revenir pour repartir de zéro.

Si vous voulez, nous allons dire au revoir à Mme Valeria Sorock après avoir répondu à ses questions, et nous tourner vers d'autres sujets.



Des questions, des questions, toujours des questions! Alors, quelle est la suivante?

« Vous parlez dans vos livres de deux chats siamois, Ku'ei et Fifi. Que sont-ils devenus ? »

La princesse Ku'ei n'est plus de notre monde. Elle se portait très bien, mais par malheur je fus victime d'une agression totalement injustifiée et terriblement hostile de la presse, et la princesse Ku'ei qui, comme moi, avait eu une vie difficile, n'a pas pu supporter ces nouveaux malheurs ni cette persécution. Ainsi ma princesse a préféré quitter cette terre. Je lui rends visite dans l'astral, et elle vient me voir. Madame Fifi Moustaches Grises nous a quittés aussi, mais elle était très âgée et aveugle. Elle avait beaucoup souffert de la méchanceté des hommes. A présent, elle n'est plus handicapée, car elle y voit. Elle a gardé son bon caractère, et toute sa douceur; je vais aussi lui rendre visite dans l'astral. Mes deux chattes sont représentées en quelque sorte sur cette terre par Miss Cléopâtre, siamoise aussi, et je dois dire que c'est l'animal le plus intelligent que j'aie jamais connu. Si l'on calculait des quotients d'intelligence pour nos frères dits inférieurs, nul doute que le QI de Miss Cléopâtre serait très élevé. Elle est brillante. L'autre

« représentante » s'appelle Miss Tadalinka; c'est une siamoise bleue. Elle est d'une gentillesse exceptionnelle, et presque maternelle. Le soir, elle vient dans ma chambre et veille sur moi. Toutes deux sont les meilleures des compagnes durant les longues heures d'insomnie.

Ne croyez surtout jamais que les humains soient supérieurs aux animaux car ces deux-là, Cléopâtre et Tadalinka, ont des personnalités qui, chez les humains, leur vaudraient l'auréole de la sainteté, je le dis très sincèrement.



Une autre personne m'écrit : « Dans un de vos livres vous insinuez que la religion chrétienne est en pleine décadence, et qu'il y aura bientôt de gros problèmes au Vatican. Ne pensez-vous donc pas que le christianisme soit capable de tout conquérir? »

Ce n'est pas ce que je pense qui est intéressant, ce n'est pas là la question. Ce qui importe, c'est ce que l'on peut lire dans les probabilités du Dossier Akashique. Et ce dossier affirme que la religion chrétienne va disparaître. Déjà les chrétiens (je suis bouddhiste!) racontent que Dieu est mort, ou que Dieu se désintéresse de nous, et autres sottises. Mais Dieu est Dieu, quel que soit le nom qu'on lui prête. Il existe un Être Suprême, quel que soit son nom.

Le grand drame du christianisme, c'est que les protestants luttent contre les catholiques, et que les catholiques luttent contre toutes les autres religions, et qu'ils sont tous absolument certains que nul ne

peut mériter le ciel sans passer par leur Église personnelle. Le dossier des probabilités affirme que bientôt la religion chrétienne disparaîtra et qu'une nouvelle religion apparaîtra. Bien des gens s'imaginent que la religion chrétienne est celle qui rassemble sur le globe le plus de fidèles. C'est une sottise, un mensonge qu'il est facile de réfuter en allant dans n'importe quelle bibliothèque municipale pour consulter un atlas donnant le nombre de fidèles de chaque religion.

Le christianisme disparaîtra donc et sera remplacé par une nouvelle religion, absolument neuve, dont les prêtres, au moins la plupart d'entre eux, comprendront beaucoup mieux le peuple que les prêtres chrétiens actuels qui ont une peur bleue de discuter des moindres choses et qui ne savent parler qu'en lieux communs ou en paraboles. Il est facile pour un prêtre dont le revenu est assuré de dire à un malheureux : « Dieu y pourvoira. » Mais pour le pauvre, la vie n'est pas aussi facile. La prochaine religion nous apportera de très grandes améliorations. Il était temps, ne trouvez-vous pas ?

Soit dit en passant, et mes propos n'engagent que moi, l'Armée du Salut me fait beaucoup rire ; au début, ces gens aidaient certainement les pauvres, mais les choses semblent avoir bien changé, à mon avis, et j'en parle par expérience. De nos jours, nous avons un tas d'hommes et de femmes mesquins qui ne sont que des hypocrites, et traitent les miséreux avec condescendance. Je ne parle pas par ouï-dire, car j'ai été moi-même un de ces miséreux, je sais ce que c'est que d'être obligé de vivre pendant quelque temps dans un asile de l'Armée du Salut et d'être mené

à la baguette par un petit bonhomme ridicule. Je sais ce que c'est que d'entendre une espèce de sergent-chef glapir : « Chantez ! Faites vos prières ! Chantez vos cantiques si vous voulez avoir votre soupe ! » Il y a de nombreuses années, je le répète, l'Armée du Salut faisait beaucoup pour les pauvres, mais depuis un quart de siècle elle semble s'être tellement transformée qu'il serait grand temps d'envoyer tous ces salutistes-là casser des cailloux sur les routes, pour qu'ils sachent un peu à quoi ressemble le revers de la médaille. Ceci est mon opinion tout à fait personnelle, fondée sur mes expériences également personnelles et souvent douloureuses de l'Armée du Salut.



Cette allusion à une armée, bonne ou mauvaise, nous amène tout naturellement à la question suivante : « Qu'est-ce qui ne va pas sur notre terre ? Pourquoi avons-nous échoué, comment ? Pourquoi y a-t-il tant de dissentiments, tant de guerres ? Pouvez-vous nous l'expliquer ? »

Oui, je le crois. Je pense que l'explication est toute simple : il n'y a plus de discipline. La discipline fait la force des armées, chacun le sait. Et quand il n'y a plus de discipline, l'armée devient une horde, un ramassis de voyous. Mais examinons de plus près cette question.

Chaque personne, chaque communauté, fût-elle hameau, village, ville ou pays, nation ou planète, peut choisir entre la bonne et la mauvaise voie. C'est un peu comme un examen perpétuel. Les peuples

connaissent-ils les réponses, les solutions? Peuvent-ils prendre la bonne décision, faire le choix juste? Sont-ils capable de choisir la bonne voie?

Il est regrettable de constater que, au lieu de lutter contre l'ère de Kali avec son cortège d'horreurs et de frustrations, au lieu d'éviter au monde tant de malheurs, la malheureuse terre a choisi la mauvaise voie. Aussi aujourd'hui les hommes subissent-ils la loi redoutable de Kali.

Voici comment tout a commencé. En 1914, la Grande Guerre a éclaté. Tous les hommes furent envoyés au front et, par la faute de marchands de canons avaricieux, les femmes furent obligées, de gré ou de force, de se couper les cheveux, d'enfiler des pantalons et de travailler en usine, pour prendre la place des ouvriers mobilisés. Les femmes travaillèrent, et bientôt elles réclamèrent ce qu'elles appelaient l'égalité avec les hommes. Quel non-sens grotesque! Les hommes et les femmes sont différents. Jamais un homme n'a mis un enfant au monde, jamais une femme n'a fécondé une autre femme. Ils sont tout à fait différents. L'homme et la femme ont chacun été créés dans un but précis, ils ont chacun leur rôle à jouer dans l'évolution du monde, dans la vie. Le travail de la femme est sans doute beaucoup plus important et l'égalité qu'elles réclament, elles l'ont toujours eue. La mission primordiale de la femme est de veiller sur la famille, d'apprendre aux enfants à devenir de bons citoyens, des hommes ou des femmes honnêtes. Quand la femme était au foyer et s'occupait de sa famille, le monde était plus heureux, il y avait moins de crimes, moins de troubles, moins de grèves,

moins d'émeutes. Les femmes restaient chez elles, veillaient à la discipline du foyer, et transmettaient à leurs descendants cet esprit de discipline qui fait la force des nations.

Mais quand les femmes allèrent travailler dans les usines, quand elles devinrent vendeuses de magasins, conduisirent des autobus, firent en somme tout le travail des hommes, que se passa-t-il ? Les enfants furent abandonnés à eux-mêmes, les plus petits qui pouvaient à peine marcher jouaient dans les rues, les grands s'alimentaient comme ils pouvaient au hasard des pubs ou des bistrots, et imposaient leur loi aux plus jeunes. Comme toujours, les plus mauvais éléments prirent le dessus et bientôt les enfants formèrent des bandes, comme des loups. Maintenant plus personne ne respecte la loi ni l'ordre. Un agent de police est un objet de dérision. Les enfants volent, mentent, jouent et leur précocité sexuelle affolante vous pousse à vous demander ce qui va encore arriver.

Les parents n'ont plus aucune autorité sur leurs enfants. Les enfants sortent le soir, ils font ce qu'ils veulent, ils rentrent à n'importe quelle heure, ils ne rendent de comptes à personne. Ils se moquent de leurs maîtres, de leurs professeurs, ils n'ont que faire de l'autorité, ils se conduisent comme des enragés. Et quand ils deviennent des hommes, ils se font gangsters ou assassins. Toute réflexion faite, je pense que tout cela est la faute des parents, qui négligent l'éducation de leurs enfants parce qu'ils sont trop occupés à gagner de l'argent, encore de l'argent, toujours plus d'argent. Le mari et la femme travaillent, et les gosses, l'avenir de la race, sont livrés à eux-mêmes.

Comme le mari et la femme travaillent, l'argent entre dans la maison, alors les fabricants embauchent des équipes supplémentaires, pour fournir plus de marchandises encore afin d'absorber tout cet argent. Les biens de consommation sont conçus de manière à ne durer qu'un certain temps, ou bien des publicités mensongères affirment au public qu'il est absolument indispensable de posséder ceci ou cela pour être « dans le vent ». D'année en année, les modèles des automobiles changent, mais uniquement dans le détail; on les transforme un peu, pour que le modèle de l'an passé soit démodé. Pourtant, c'est toujours le même moteur, qui n'a vraiment pas progressé. De nos jours, les gens n'ont qu'un seul souci, surpasser le voisin, avoir une plus belle voiture, un appartement plus luxueux, une résidence secondaire de plus.

Le monde est pris de folie, uniquement parce que les hommes et les femmes veulent presser leur pays comme un citron. Chez nous, au Canada, un membre de je ne sais quel syndicat qui organise une grève et gêne ainsi considérablement la population, pour réclamer une augmentation de trente pour cent de salaires déjà très généreux, est passé à la télévision et a eu le toupet de déclarer (en des termes d'une singulière vulgarité) que le pays était comme un citron et que les syndicats allaient extraire la dernière goutte de son jus. Tant que cette attitude prévaudra, il n'y aura guère d'espoir pour l'humanité.

La seule chose qui puisse sauver aujourd'hui le monde, c'est un retour à la raison, un retour aux coutumes immuables. Le monde n'a plus de religion. Tant de religions luttent constamment entre elles!

Il ne devrait par exemple y avoir qu'un seul christianisme. Mais l'Église d'Angleterre et l'Église de Rome estiment avoir remporté une immense victoire quand elles peuvent simplement s'adresser la parole poliment. Ils sont tous chrétiens, pourtant, protestants et catholiques! Alors pourquoi traitent-ils les fidèles des autres sectes comme des criminels, comme des êtres voués à l'enfer? Quelle importance si des personnes sont juives, chrétiennes, bouddhistes ou hindoues? Toutes croient à leur propre forme de religion, n'est-ce pas? En tant que telle, chaque forme de religion mérite le respect. Pour moi, le monde catholique ressemble beaucoup au communisme. Les communistes s'efforcent d'imposer leurs croyances à tout le monde, sans se soucier des désirs des autres. Les catholiques aussi veulent imposer de force leur religion à tous, sans s'occuper de ce que les autres veulent, en les menaçant des foudres de l'enfer, de la damnation éternelle, et toutes ces imbécillités. Croyez-moi quand je vous affirme que l'enfer n'existe pas, croyez-moi quand je vous dis que toutes les routes mènent au même foyer. Quelle que soit votre religion, vous devez mourir un jour. Vous mourrez si vous n'avez aucune religion, tout comme le pape lui-même.

Une seule chose importe : avez-vous vécu selon vos croyances, votre foi personnelle? Dans l'au-delà, vous ne trouverez pas de prêtre bien nourri pour vous absoudre de vos péchés. Il ne sera pas là pour endosser vos responsabilités. Vous serez seul, livré à vous-même, comme vous l'êtes dans la vie. C'est vous qui êtes responsable de ce que vous faites et de ce que vous omettez de faire, et vous n'avez de comptes à rendre

qu'à vous-même et non à un juge vindicatif qui va vous condamner à une éternité d'enfer. Non! Cela n'existe pas! Soyez votre propre critique, et croyez-moi, vous serez le critique le plus sévère de vos actions.

Tout le monde, cependant, a une chance de rédemption, une autre chance, et une autre encore. Mais nous nous écartons du sujet.

Nous avons besoin de discipline spirituelle. Une religion, n'importe laquelle, est indispensable, pour inculquer la discipline spirituelle, à condition que les grands prêtres de ces religions ne se battent pas entre eux. A notre époque, aucune religion n'accomplit sa mission; ainsi, dans bien peu de temps, toutes les religions disparaîtront de la terre comme des ombres dans la nuit et une nouvelle foi apparaîtra qui aidera les peuples à surgir des ténèbres et les tirera de la misère spirituelle dans laquelle ils sont aujourd'hui plongés.

Mais cette heure n'est pas encore venue. La dernière bataille n'est pas pour demain.



D'abord, le monde entier deviendra la proie d'une nouvelle forme de communisme, sans rapport avec le communisme de la Chine où même les voitures et les pendules marchent, en principe, grâce aux illustres pensées du président Mao Tsé-toung; où, apparemment, si une personne souffre de quelque obstruction intestinale, elle n'a qu'à penser à ce cher vieux Mao pour être guérie comme par miracle.

La terre, donc, est promise à bien des malheurs,

je vous le dis franchement. Tout sera englobé dans cette forme de communisme. Les gens perdront leur nom, leur identité, on leur attribuera un numéro. Toutes ces grèves vont faire monter les prix de façon astronomique. Les syndicats ont de plus en plus de pouvoir, et le jour viendra où ils prendront la relève des gouvernements avec leurs armées personnelles d'ouvriers moutonniers; un pas de plus sera fait vers la ruine totale de la terre. Éventuellement les grands patrons de la presse, comme les voleurs de grands chemins de jadis, mobiliseront leurs armées de travailleurs du livre et descendront plus bas encore dans leurs attaques contre les individus, attaques qu'il est déjà bien difficile de repousser aujourd'hui alors que le premier petit reporter venu peut écrire n'importe quoi sur quelqu'un sans que la personne attaquée ait la moindre possibilité de se défendre. Ce n'est pas juste. C'est ce type de personne sous-humaine qui gouverne aujourd'hui la terre et qui l'abaissera de plus en plus. Jusqu'au jour où, ayant atteint le fond de l'horreur de cet Age de Kali, l'esprit invincible qui vit encore chez certains se révoltera contre la honte de la terre, et se ranimera pour la forcer à se relever; mais peut-être les peuples terrestres auront-ils besoin du secours des extra-terrestres, les Jardiniers de la Terre.

Nous vivons l'ère de l'assassinat. Un grand chef religieux, Martin Luther King, a été assassiné. Il était bon, il avait beaucoup de choses à donner à cette terre. Quant aux autres, ils n'étaient guère que des hommes politiques et (je ne voudrais cependant blesser personne!) l'Histoire prouvera qu'ils n'étaient

que des nains transformés en géants par la puissance effroyable de leur système de publicité, une machine à réclame qui faisait beaucoup de vent et soufflait les nains comme des ballons pour en faire des géants, tout comme l'on peut prendre un soldat de plomb et placer derrière lui une source de lumière pour faire apparaître son ombre gigantesque. Mais l'ombre du soldat de plomb n'est qu'une ombre, sans substance, sans réalité, et vite oubliée. Martin Luther King n'était pas une ombre. C'était un homme immensément bon, il travaillait pour le bien de l'humanité, pas seulement pour les gens de couleur mais pour tous les peuples de la terre. Car, en persécutant les Noirs, les basanés, les Rouges ou les Jaunes, les Blancs coupables de ces persécutions deviennent les victimes d'une terrible kharma, individuellement et collectivement, et tout ce qu'ils font aujourd'hui aux gens de couleur devra être réparé plus tard au prix de grandes souffrances et de beaucoup d'humilité.

Si nous pouvions tous lancer une prière fervente pour demander qu'un Grand Chef vienne sur terre pour tout arranger, ce Grand Chef ne viendrait pas avec une épée flamboyante et des armées, parce que les guerres n'ont jamais rien arrangé, elles ne provoquent que des malheurs, du sang et des larmes. Les guerres sont inutiles. La voie pacifique est la meilleure, et le meilleur moyen de rétablir la paix c'est que les femmes retournent à leur foyer pour enseigner l'honnêteté et la bienséance à leurs fils. C'est possible, vous savez. Vous rappelez-vous le vieux dicton ? « Une femme bonne est excellente, mais une mauvaise femme est pire que tous les mauvais hommes réunis. »

Un pâle soleil filtrait entre les nuages qui se dispersaient lentement, cachant encore les sommets des montagnes auxquels ils semblaient s'accrocher.

La vallée de Lhasa scintillait, récemment lavée par une averse torrentielle. D'innombrables grenouilles, assises sur les berges du lac, coassaient pour remercier le ciel de l'abondance d'insectes chassés par la pluie des arbres voisins qui tombaient, bon gré mal gré, dans leur bouche avide.

Les saules soupiraient et s'agitaient doucement tandis que les gouttes tombaient de leurs plus hautes branches dans les eaux calmes du lac. Les toits dorés du Potala luisaient sous le soleil à demi-caché; et un arc-en-ciel apparut au-dessus de la ville, partant de la cathédrale de Jo Kang pour se perdre dans les nuages.

La route de Linghor s'animait soudain. Les voyageurs et les passants avaient couru se mettre à l'abri quand la pluie s'était brusquement abattue, noyant la campagne et gonflant la rivière qui menaçait d'échapper à ses rives. Malgré l'accalmie, de grands torrents dévalaient les montagnes et faisaient lentement monter le niveau des lacs et des marais. La terre, qui avait été desséchée durant des semaines,

absorbait avidement cette pluie bénéfique et inattendue avec de petits bruits de succion.

Sur la Rivière Heureuse, le batelier, debout sur son bac de peaux de bêtes, contemplait anxieusement le ciel, craignant qu'une nouvelle averse violente ne rende la rivière impraticable. Car un bateau en peaux de yak laisse beaucoup à désirer, en ce qui concerne la sécurité, et il peut se retourner à tout moment. Les passeurs, tout comme les marins du monde entier, savent rarement nager, et celui-ci ne faisait pas exception à la règle.

Cependant, la route s'animait de nouveau. Des moines serviteurs allaient à leurs affaires, se hâtant vers la grande place du marché de Lhassa. Des moines porteurs d'eau dévalaient le sentier pierreux, vers le petit puits qui débordait maintenant, et remontaient lentement, chargés de leurs outres pleines de l'eau indispensable, vers le Potala et vers Chakpori aussi, car Chakpori, bien que plus petit et moins peuplé, avait besoin de grandes quantités d'eau pour les préparations des herbes et des médicaments.

Sur la route, des lamas passaient maintenant. Les Grands Lamas, avec leur cortège de moines-valets avançaient majestueusement, tandis que d'autres, dédaignant les signes extérieurs de leur rang, s'en allaient solitaires, ou suivis simplement d'un moignon. Les marchands, avec leurs trains de chariots tirés par des yaks, franchissaient lentement la porte Occidentale, pour pénétrer dans Lhassa, leur dernière étape. Il y avait des colporteurs, avides de gain mais aussi de paroles, des conteurs pressés d'émerveiller les populations avec leurs histoires.

D'autres marchands sortaient de la ville, se dirigeant vers les hauts cols de la montagne où ils chemineraient difficilement sur les sentiers enneigés où la moindre glissade les ferait tomber dans d'immenses précipices, et puis, les dangers surmontés, ils atteindraient l'Inde, au bout de quelques jours ou de quelques semaines, ils arriveraient à Kalimpong ou dans d'autres centres de commerce. En se croisant, les arrivants et les partants échangeaient des impressions, se donnaient des nouvelles, parlaient de l'état du marché et de l'humeur des chalands.

A côté du Pargo Kaling, des mendiants assis en rang gémissaient et réclamaient des aumônes. Ils promettaient toutes les bénédictions du ciel à ceux qui donnaient, et les malédictions les plus épouvantables à ceux qui se détournaient d'eux. Des touristes et des pèlerins envahissaient la route, contournaient le Potala, et faisaient le tour du lac pour admirer le grand rocher couvert de sculptures religieuses polychromes. Pèlerins et touristes... des colombes et parmi elles des éperviers, ceux qui les volaient, ceux qui profitaient d'eux, ceux qui vendaient des horoscopes en prétendant que chaque horoscope avait été préparé sous la direction d'un Grand Lama, alors qu'ils étaient manufacturés en Inde, en grande série.

Un vieillard était là, juché sur un rocher, et haranguait les touristes :

— Venez, venez voir! Regardez! Des talismans et des porte-bonheur qui ont été bénis par le Grand Initié! Ils chasseront les démons qui vous affligent,

celui-ci vous guérira de toutes les maladies, celui-là vous apportera le bonheur !

Il regarda autour de lui, cherchant une personne crédule et naïve qui le croirait sur parole. A quelques pas de là, une femme se pencha vers son mari et chuchota :

— Bénis par le Grand Initié !

— Cela doit coûter très cher, marmonna le mari.

— Mais il me faut un talisman ! J'attends un enfant et nous devons nous assurer qu'il naîtra sous de bons auspices.

Ils s'approchèrent du vendeur de talismans qui, sentant leur avidité, se précipita vers eux et ils se rencontrèrent ; ils les attira alors dans un petit bois de saules afin de pouvoir discuter du prix et obtenir le maximum. Ayant fait leur achat, le mari et la femme s'éloignèrent en se tenant par la main, un sourire aux lèvres, en pensant qu'ils étaient maintenant protégés par la bénédiction du Grand Initié du talisman très sacré. Et le marchand ? Il remonta vivement sur son rocher pour appeler d'autres clients et vanter les mérites de ses porte-bonheur.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre, qui me demandait : « Dites-moi où je puis acheter un talisman réel, efficace, qui me portera bonheur et me protégera du mal. J'ai vu de nombreuses publicités dans tel ou tel magazine, mais je ne sais lequel choisir. »

Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de n'en choisir aucun. Tous ces talismans ne valent rien.

Soyons raisonnables; si ces objets sont fabriqués en série, par milliers, sans jamais avoir été touchés par une main humaine sans doute, ils ne peuvent produire aucun effet. Quand j'étais dans ma lamaserie, on m'a appris que le seul moyen de faire un bon talisman était de le créer soi-même, en lui insufflant une personnalité, ou entité de pensée. J'affirme, catégoriquement, que tous les talismans fabriqués en série ne valent rien, et leur achat n'est qu'un gaspillage d'argent.

Permettez-moi de vous raconter une courte histoire. Il y a quelque temps m'est arrivé des États-Unis un petit paquet, accompagné d'une lettre dans laquelle mon correspondant m'informait qu'il m'envoyait un morceau d'écorce d'un certain arbre très particulier qui pousse en Irlande. Il m'affirmait que cela me porterait bonheur et me protégerait du mal.

Le petit bout d'écorce se trouvait dans une enveloppe spéciale, qui contenait aussi un dépliant et la photographie d'un petit arbre. Le dépliant expliquait que, depuis plus de trois cents ans, on détachait des morceaux d'écorce de cet arbre et qu'ils étaient vendus dans le monde entier. On en avait ainsi expédié, dans toutes les parties habitées du globe, des milliers, des millions de morceaux.

Je vous le demande, quelle espèce d'arbre peut-elle fournir son écorce pendant trois siècles sans mourir? Quelle espèce d'arbre peut fournir des millions de morceaux d'écorce et continuer de croître et d'embellir? J'ai retourné la chose entre mes mains et, grâce à la psychométrie, j'en ai conclu que quelqu'un avait imaginé une opération lucrative et acheté toute

l'écorce d'arbres abattus pour en tirer à l'emporte-pièce des morceaux de la taille d'un demi-dollar et en envoyer aux quatre coins du monde. Le bénéfice devait être considérable! « Quel dommage, pensai-je, que je sois un honnête homme. Voilà le moyen de trouver de l'argent pour mes recherches! » Hélas, en ce qui me concerne, l'honnêteté a toujours le dernier mot, et elle l'aura toujours, quoi qu'on en pense!

Les porte-bonheur, les talismans fabriqués en série n'ont aucun pouvoir, qu'ils soient en bois, en métal ou imprimés sur un bout de papier. Ils sont parfaitement inutiles. Les seuls talismans qui peuvent avoir quelque vertu sont ceux qui ont été faits à la main et dans lesquels on a insufflé une forme-pensée, différente pour chacun. C'est possible, et cela se fait. Mais on ne peut pas en faire un commerce car le temps qu'on y passerait obligerait à les vendre plusieurs centaines de dollars.

Peut-être serait-il bon d'expliquer dès à présent que les « Pierres de Rampa » sont tout autre chose. Ce ne sont pas des talismans. Ce sont des objets très spéciaux, qui doivent être utilisés uniquement par leur propriétaire et qui lui apportent rapidement une grande force, qui l'aident, lui uniquement. Elles ne peuvent pas servir à deux personnes différentes et, comme en témoignent des milliers de lettres, elles sont réellement bénéfiques. Mais ce ne sont pas des talismans.

Certains magazines publient des réclames sur l'Étoile de ceci, ou l'Étoile de cela, ou la Croix de je ne sais quoi. Il faut bien que les gens vivent, sans

doute, mais tout le monde devrait se rappeler la célèbre maxime : *Caveat emptor*, « que l'acheteur se méfie ». La publicité fait vivre les magazines et j'imagine que le directeur de la publicité d'une publication quelconque lit les annonces les yeux fermés et se soucie fort peu des prétentions des annonceurs. Alors, dites-vous bien que, si vous allez acheter un talisman, vous rendez sans doute service à quelqu'un, en donnant votre bon argent pour recevoir par retour du courrier un objet parfaitement inutile.

Il est certain, cela dit, que si l'on désire un talisman, il est possible de l'obtenir, à condition que la personne à laquelle vous vous adressez sache en fabriquer un, et si vous avez le temps, la patience et la détermination. Vous ne pouvez pas le faire faire du jour au lendemain. Il faut du temps, ce temps dépendant de ce que vous désirez exactement.

Tout le monde a entendu parler des malédictions des tombeaux égyptiens, ou de certains objets de l'Antiquité qui portaient une malédiction. Ce ne sont pas des contes, ces histoires ne sont pas dues à l'imagination, elles sont bien réelles. Voici ce qui se passait : la personne qui savait s'y prendre a fait une forme-pensée, et l'a « magnétisée » sur l'objet à protéger. La forme-pensée entre en action dans certaines conditions. Par exemple, si quelqu'un essaye de voler l'objet, les pensées émanant du voleur déclenchent la réaction automatique, préconditionnée, de la forme-pensée. Alors le voleur meurt bientôt, ou tout de suite, d'une crise cardiaque ou d'accident.

C'est un processus très long, très compliqué,

impossible à fabriquer à la chaîne. Par conséquent, il est manifeste que la plupart de ces petits talismans stupides qui font l'objet de placards publicitaires ne valent absolument rien.



Continuons à répondre à mes correspondants. Voici une autre question, fort intéressante : « Depuis que j'habite un immeuble en ville, j'ai des ennuis de santé. Une vieille femme de la campagne m'a dit que c'était parce que je ne vivais pas sur la terre. Est-ce vrai ? »

Parfaitement ! C'est très, très vrai. Examinons le problème, voulez-vous ?

La terre est en quelque sorte un aimant. C'est un globe contenant des forces magnétiques, de divers degrés d'intensité. Chacun sait qu'il y a un pôle Nord et un pôle Sud. On apprend cela à l'école. Mais peu de gens savent que les masses continentales et les îles ont chacune leur quantité de magnétisme particulière. Ceux qui mesurent la gravité — qui est une forme de magnétisme — savent qu'elle est différente selon les parties du monde, et que les boussoles, les compas des navires, par exemple, indiquent des données différentes suivant les ports. Sur de nombreuses côtes l'on peut voir deux cônes blancs, de forme pyramidale, situés de telle façon que si l'on se place à une certaine distance, dans une certaine position, au large, ils se confondent et forment une ligne blanche uniforme. Les vaisseaux manœuvrant pour entrer dans un port s'alignent sur ces points de repère, ou amers, et

quand une ligne imaginaire est tracée, de l'arrière jusqu'à l'avant pour rejoindre avec précision les deux amers qui semblent n'en faire qu'un, le compas à bord du navire doit indiquer une certaine latitude. Si ce n'est pas le cas, de petits aimants de correction sont placés dans l'habitacle, sous le compas, pour tirer ou pousser l'aiguille vers sa position exacte.

Cela se passe aussi, de la même façon, dans l'aviation. Il peut arriver qu'une boussole soit affectée par la nature du chargement d'un avion ou d'un navire et non seulement il faut en tenir compte mais compenser aussi pour la variation magnétique des différentes masses terrestres.

Or, les différentes intensités de magnétisme affectent les êtres. Les gens ont beaucoup de fer en eux, ainsi que d'autres minéraux et produits chimiques, et une personne vivant dans une région de haute densité magnétique aura d'autres réactions cérébrales qu'une personne habitant une région de basse densité.

Par exemple les Allemands et les — voyons? — les Argentins, si vous voulez, sont tout à fait différents, par leur comportement, leurs réactions, leur façon de penser; cela est dû en grande partie à l'attraction magnétique exercée sur les Allemands en Allemagne, et sur les Argentins en Argentine. La nature des aliments, et leur teneur en fer doivent aussi être considérées. Ainsi, l'Allemand moyen peut vivre dans un immeuble d'habitation sans en souffrir vraiment, tandis que l'Argentin moyen se sentirait écrasé et déprimé dans de semblables conditions de vie, parce que le magnétisme, ou plutôt le degré de magnétisme de l'Argentine, est différent, il produit des hommes

plus libres qui ont besoin de grands espaces et qui ne se laissent pas enrégimenter comme les Allemands en Allemagne. Vous remarquerez que je prends soin de préciser « en Allemagne ». Car l'Allemand qui va vivre ailleurs, ou l'Argentin qui quitte l'Argentine vont alors subir le magnétisme du pays dans lequel ils se sont installés.

Tout est affecté par le magnétisme basal d'une région. Chaque créature terrestre a besoin d'être en contact avec les courants de la terre. Ces courants sont, bien entendu, le degré particulier de magnétisme de telle ou telle région. Si une personne n'a plus de contacts avec la terre, sa santé se détériore. Des études récentes ont prouvé sans le moindre doute que les gens vivant dans des immeubles et qui n'ont guère l'occasion d'aller dans des jardins ou des parcs, où ils ont réellement les pieds sur terre, c'est-à-dire où les chemins ne sont pas pavés, souffrent de troubles nerveux et d'une mauvaise santé. Tout le monde sait que les gens qui vivent à la campagne sont plus forts et plus résistants que les habitants des villes.

A la campagne, on peut se promener dans les champs, boire l'eau pure des ruisseaux. Dans les villes, tout est recouvert de goudron, de pavés ou d'asphalte, de matériaux qui isolent le corps humain des courants terrestres.

Voyez par exemple la légende du géant Antée. Il retrouvait ses forces déclinantes en se couchant sur la terre, sa « mère ». Autrement dit, il puisait son énergie dans les courants terrestres et, après s'être couché, il était capable de défaire tous ses ennemis!

Celui qui rêve d'être en bonne santé devrait pouvoir aller au moins de temps en temps à la campagne, pouvoir ôter ses souliers pour marcher sur la bonne terre fraîche. Si tout le monde faisait cela, il y aurait moins de maladies, moins de frustrations, moins de tension.

Puisque nous en sommes aux courants terrestres, il serait bon de parler de la meilleure position durant le sommeil. Bien sûr, nous ne sommes pas des individus stéréotypés, chaque personne est différente de son prochain. Mais tout le monde pourra tirer profit de la recherche d'une position de son lit, afin de bénéficier au maximum des courants terrestres.

Le meilleur moyen d'y parvenir est de consacrer un mois à cette expérience. Disons que pendant la première semaine vous placez votre lit la tête au nord. Jour après jour, vous écrivez dans votre agenda vos impressions, vous notez ce que vous éprouvez, comment vous vous sentez. Puis, la semaine suivante, vous changez l'orientation du lit, vous le mettez la tête à l'est, si vous voulez, et vous notez de nouveau avec soin vos sensations. Vous essayerez ensuite de dormir la tête au sud, puis à l'ouest. A la fin du mois vous saurez quelle orientation vous convient le mieux et si vous placez définitivement votre lit dans cette position, vous découvrirez que la fortune vous sourit, et votre santé sera grandement améliorée. Si vous dormez dans un lit à deux places, ma foi, ou bien vous renoncez à l'expérience, ou bien vous achetez des lits jumeaux.

On pensait généralement, il y a encore peu de temps,

que le contact avec la mer produisait les mêmes effets sur tout le monde. Ce n'est pas tout à fait vrai. Les gens se sentent mieux quand ils sont à la mer parce que, en général, l'air y est plus pur et plus sain. Mais les courants magnétiques de la terre sont très différents des courants marins, et si cela ne vous fait pas de mal d'aller faire « trempette », pour le plaisir uniquement, ne pensez jamais que vous allez améliorer votre santé grâce aux courants magnétiques de la mer. Cela vous fera certainement du bien de baigner vos pores dans une bonne solution saline, et l'air iodé ne saurait pas vous faire de mal, au contraire. Mais vous risquez aussi, au bord de la mer, d'être envahi par le mazout d'un répugnant pétrolier, ou, comme chez moi, de souffrir des effluves abominables et de la pollution d'une usine à papier qui déverse tous ses détritiques dans la rivière qui passe sous mes fenêtres en répandant une odeur nauséabonde.



Passons à la question suivante. Une personne m'écrit : « Comment pouvons-nous vivre en étant seulement conscients au dixième de nous-mêmes ? Si nous sommes si peu conscients, comment nous arrangeons-nous pour nous débrouiller comme nous le faisons ? »

Je répondrai simplement que c'est parfaitement vrai, nous ne sommes conscients qu'à dix pour cent. Imaginez que vous ayez une voiture qui ne peut dépasser dix kilomètres à l'heure, parce qu'un appareil fixé sur le moteur limite sa vitesse et ne vous permet

pas de la dépasser; bien que votre voiture soit capable d'aller beaucoup plus vite, vous devez vous en tenir à la limite fixée par le préconditionnement du moteur. La limite humaine est de dix pour cent de conscience. Si on parvient à dépasser cette limite, on est indiscutablement un génie, mais bien trop souvent une personne géniale dans un certain domaine est remarquablement ignare dans un autre. Un homme peut être un inventeur génial, un grand cerveau, doué d'une intelligence exceptionnelle dans le domaine, si vous voulez, de l'électronique, et cependant, par d'autres côtés, il est si stupide qu'il est incapable de s'occuper des moindres petits détails de sa vie, il faut l'habiller, le nourrir, etc. Je connais un de ces cas.

Notre conscience opère un peu comme une standardiste assise devant son standard téléphonique avec dix lignes à sa disposition. Elle ne peut s'occuper que d'une seule ligne téléphonique à la fois, donc elle s'occupe d'un seul dixième.

Pour les neuf autres dixièmes, les êtres humains sont sub-conscients. Le Sur-moi est au-delà de notre moi conscient, qui pourrait être comparé à la partie d'un iceberg qui émerge de la mer. On n'en voit qu'un tout petit morceau, sa plus grande partie étant immergée, de même que la masse la plus importante de la connaissance humaine est immergée, sous le seuil de la conscience. C'est pourquoi on l'appelle sub-conscient, du préfixe *sub*, dessous.

Dans certaines conditions, certaines circonstances, on peut parvenir à interroger le subconscient. Il est possible, grâce à certains procédés, d'entrer en rapport

avec le subconscient pour découvrir ce qu'il sait, et ce qu'il sait, c'est ceci : il connaît tout ce qui est déjà arrivé à cette entité précise. Je dis bien cette entité, et non pas ce corps humain ! En plongeant profondément dans le subconscient, on erre en quelque sorte dans les sous-sols d'une vaste bibliothèque ou d'un grand musée, où l'on peut voir toutes les merveilles qui y sont conservées mais que l'on n'expose pas au public. Les musées, je n'apprendrai rien à personne, possèdent plus de trésors dans leurs réserves que sur leurs murs !

Placez une « table d'écoute » sur le subconscient d'un être humain, et vous découvrirez presque tout ce qui lui est arrivé. Vous pouvez suivre sa vie à rebours. Vous pouvez commencer par une personne âgée de soixante-dix ans, et la ramener à soixante, cinquante, quarante ans, jusqu'à l'heure de sa naissance, et plus loin encore, jusqu'au moment précis de sa conception sur cette terre. Si vous changez alors de technique, comme on change de vitesse quand on conduit une voiture, vous pouvez suivre le subconscient au-delà de la naissance, vous pouvez découvrir l'instant où l'entité a pénétré dans le corps du bébé à naître. Vous pouvez alors découvrir ce que l'entité a fait *avant* d'entrer dans le corps de ce bébé. Et si vous êtes expert, si vous avez une raison valable de le faire, vous pouvez alors savoir ce que cette personne était dans une vie précédente, ou dans une vie antérieure, celle d'avant, celle d'avant encore.

Un avertissement ! Ne croyez pas toutes les petites annonces où l'on vous affirme que Madame Irma ou Madame Carmen fera tout ça pour vous, pour la

modeste somme d'un dollar. Ces choses ne peuvent se faire pour de l'argent, ni par simple curiosité. Il faut une vie entière d'études, et un but sérieux. Ce n'est pas un tour de prestidigitation, un numéro de cirque. Alors ne perdez pas inutilement votre argent !

Je suis de ceux qui peuvent faire cela. Je puis aussi le faire pour moi-même, et je sais beaucoup de choses étonnantes sur moi, qui remontent très loin, bien avant ma naissance sur terre.

Je vous donne un nouvel avertissement ; ne croyez pas non plus tous ces gens qui sont coiffés d'un turban et qui vous racontent qu'ils peuvent aller consulter le Dossier Akashique en échange de quelques dollars, ou même de quelques centaines de dollars, et revenir tout vous expliquer. S'ils en étaient capables, ils ne le feraient pas pour de l'argent, car ils sauraient que c'est impossible. Mais si vous les payez « argent comptant », ils « reviendront » avec des histoires époustouflantes, ils vous raconteront que dans une vie antérieure vous avez été Cléopâtre ou Napoléon, ou encore le Kaiser Guillaume, le grand-père de Castro ou l'oncle de De Gaulle. Ils essayent généralement de découvrir avant ce que vous aimeriez être ou avoir été, et quand ils « reviennent », en hochant la tête, en pinçant les lèvres, en faisant mille comédies, ils vous répètent simplement ce que vous leur avez dit, sous une autre forme et en d'autres termes. Non, madame ! Le monde est saturé d'anciennes Cléopâtres. Non, monsieur ! Le monde est surpeuplé de gens qui ont été Napoléon, ou saint Paul, saint Pierre, saint Glinglin. D'ailleurs, quelle importance ? Vous avez déjà été quelqu'un, c'est certain, mais pourquoi chercher à savoir qui ?

Vous avez aujourd'hui un autre corps, un autre nom, une mission différente dans la vie qui n'a rien à voir avec vos existences passées, glorieuses ou non. Le passé n'a aucune importance. Le passé est responsable des échecs du présent. Tout ce que vous avez à faire maintenant, c'est de vivre honnêtement, c'est de pratiquer la bonté afin d'avoir plus tard un meilleur avenir. Le meilleur moyen de s'assurer une vie future heureuse est de ne pas consulter les voyantes, de n'avoir aucun rapport avec les gens qui annoncent dans les journaux qu'ils feront ceci ou cela et je ne sais quoi encore, si vous les payez bien.

Si vous voulez en savoir plus long sur ce que vous êtes vraiment, et si vous avez pour cela de bonnes raisons, vous pourrez le faire en voyageant dans l'astral. Si vous voulez absolument savoir quelque chose, alors essayez la méditation.



Pour bien méditer, vous devez vous isoler des courants terrestres, parce que si ces courants circulent autour de vous, vous serez ramené à la terre, vous aurez des pensées « terriennes ». Il ne faut pas, vous devez pouvoir être le maître des sujets de votre méditation. Alors la première exigence est d'éviter notre vieille ennemie la constipation (c'est très, très important, vous savez!) et de nous vêtir de notre robe de méditation. Elle est généralement noire, et doit vous couvrir de la tête aux pieds. Elle doit même recouvrir votre tête, et presque tout votre visage. Il ne faut pas suffoquer, bien sûr, mais si la robe de méditation est

bien conçue, vous ne risquez rien. L'essentiel est d'être isolé des influences extérieures par ce tissu noir. Votre corps doit être protégé des rayons solaires, parce que le soleil peut colorer vos pensées, et vous n'y tenez pas pour le moment. Vous désirez penser à ce que vous voulez, et contrôler ces pensées.

Si vous êtes habile, si vous savez vous servir de fil et d'aiguilles, confectionnez-vous une espèce de robe de moine, avec un capuchon, en vous assurant qu'elle sera assez grande. Peu importe que vous ayez l'air d'être vêtu d'un sac, vous n'êtes pas un mannequin de mode. Le but essentiel de cette robe est de vous isoler des influences extérieures; alors peu importe qu'elle vous aille bien ou mal; plus elle sera grande — dans les limites de la raison, bien sûr — plus vous serez à l'aise. Vous devez garder cette robe de méditation pour la méditation seule, et ne jamais la porter en dehors de vos heures de méditation. Vous devrez aussi la ranger soigneusement, afin que personne d'autre ne puisse s'en servir, l'enfiler, la toucher, parce que si une autre personne la touche ou l'essaye, elle communiquera une influence autre que la vôtre à la robe, ce qui est justement ce que vous voulez éviter, et vous buterez sur des obstacles.

En méditant dans les conditions ci-dessus, isolé et protégé, vous êtes à l'abri des influences extérieures. Vous pouvez vraiment aller jusqu'au fond du sujet qui vous intéresse. Vous pouvez suivre tous les divers stages de la méditation, aller de plus en plus loin, vous enfoncer de plus en plus profondément, si bien qu'à la fin vous avez l'impression de flotter. Quand vous avez atteint ce stade vous pouvez savoir énormément

de choses sur ce qui se passe au-delà de ce dixième de conscience. Vous pouvez plonger le regard dans les neuf dixièmes de subconscient. Rappelez-vous, encore une fois, que le mot « sub-conscient » ne signifie pas que cette phase de la conscience soit inférieure. Le préfixe « sub » qui veut dire *sous* est souvent employé pour désigner une chose inférieure, mais pris dans cette acception il indique tout ce qui se trouve sous le seuil de la conscience, alors que « supra » indique ce qui se trouve au-delà, ou au-dessus de ce seuil de la conscience.

Le subconscient se rapporte à tout ce qu'une personne sait ou a connu depuis la nuit des temps, depuis que cette personne est devenue une entité. Si on suppose que le présent est une ligne droite, nous pouvons dire que tout notre passé se trouve emmagasiné *dessous*, alors que ce qui va nous arriver plus tard, dans le proche ou le lointain avenir, dans ce monde ou un autre, se trouve dans la supra-conscience, qui est naturellement située *au-dessus* de cette ligne imaginaire.

Nous nous occupons, et nous nous sommes occupés, de choses que les gens savent sans savoir pourquoi ils les savent, et de choses que les gens peuvent faire même si à présent ils s'en croient incapables. Par exemple, voyager dans l'astral. N'importe qui peut y arriver! N'importe qui peut le faire avec un peu de patience, de persévérance et d'obéissance à certaines règles, mais les gens disent : « Oh! je ne pourrai jamais faire ça! » Ils ont peur d'essayer mais vous, cher lecteur, vous tenterez cette expérience car c'est réellement admirable, merveilleux, de planer et de

voler au-dessus de la surface de la terre, de jouer avec le vent, de parler aux oiseaux qui peuvent voir les voyageurs de l'astral, de pousser des cris de joie et d'étonnement. Essayez. Vous verrez que c'est la chose la plus merveilleuse qui vous soit jamais arrivée.

Naturellement, il se passe des choses bien plus importantes que le jeu pur et simple. On peut se rendre dans toutes les parties du monde comme je vous l'ai déjà expliqué, mais ce n'est pas tout, loin de là; il y a des choses beaucoup plus précieuses.

Si l'on médite, si l'on parvient à devenir un véritable expert de la méditation, et si l'on combine ce savoir avec le voyage astral, on n'est pas obligé de se limiter à la surface de la terre. N'oubliez pas ceci : quand nous voyageons dans l'astral nous ne sommes pas prisonniers d'un corps charnel, nous sommes dans un corps capable de pénétrer des objets qui, pour le corps de chair, sont solides. Comprenez-vous ce que cela implique? Cela signifie que l'on peut plonger à une vitesse contrôlée, plonger au centre de la terre, passer au travers des rochers. On peut tout voir, avec une parfaite netteté dans des lieux qui, pour le corps charnel, seraient complètement noirs, ténébreux. On peut plonger aussi profondément qu'on le désire et voir peut-être dans ces abysses un animal géant pris au piège il y a des millions d'années et devenu prisonnier de charbon solide. Dans ce charbon massif, il y a un géant intact, parfaitement conservé, comme les mastodontes et les dinosaures ont été maintenus intacts.

Pendant de longues années, les savants ont cru que l'arrivée sur cette terre des hommes, ou des races humanoïdes, était relativement récente. Mais ils ont fini par comprendre que l'humanité est beaucoup, beaucoup plus ancienne qu'ils l'avaient imaginé. Nos voyages à travers les roches massives peuvent nous démontrer ceci : au bout de milliers et de milliers d'années, la terre subit une espèce de convulsion périodique au cours de laquelle toute la surface terrestre tremble, les eaux se retirent ici, montent ailleurs. La croûte terrestre semble bouillonner, et les moindres vestiges des travaux de l'homme sur la terre s'élèvent et retombent et sont engloutis à des centaines ou des milliers de mètres sous la surface de la terre. Les ménagères me comprendront si je leur dis que c'est semblable à la confection d'un grand gâteau : vous mettez dans une jatte toutes sortes d'ingrédients et puis vous glissez une longue cuillère dessous, vous soulevez, vous tournez et vous mélangez tous ces divers ingrédients afin d'avoir une pâte lisse.

Ainsi, chaque demi-million d'années environ, la terre se débarrasse de ses stocks périmés, et prépare sa surface pour la prochaine race qui, on l'espère, sera meilleure. La vie sur terre est très ancienne, l'âge du dinosaure, du mastodonte et de toutes ces créatures étranges n'était que le début d'une nouvelle expérience, tout comme dans quelques millénaires cette terre que nous connaissons se transformera encore une fois. Toute la surface sera agitée de convulsions, la croûte terrestre bouillonnera et les villes, les travaux de l'homme s'écrouleront et seront enfouis sous des milliers de mètres de roches, si bien qu'une personne

arrivant alors sur la terre verrait un nouveau monde qui semblerait n'avoir jamais été habité.

Il faut avoir énormément de pratique pour réussir ce type de voyage astral. Mais vous pouvez y arriver ; je vous affirme que vous y arriverez si vous vous entraînez suffisamment, si vous avez confiance en votre propre habileté, et si vous vous rappelez constamment que vous ne pourrez jamais le faire afin de ramener des messages à d'autres gens en échange de quelques dollars !

J'ai plongé très profondément sous les glaces de l'Arctique, et j'ai pu voir, à des centaines de mètres de profondeur, des formes étranges, un être humain différent, au teint violacé et possédant des traits et des membres différents de ceux de l'homme d'aujourd'hui. Les hommes que nous sommes, par exemple, ont deux seins et dix doigts. Mais j'ai vu des gens violets absolument intacts sous les glaces qui avaient huit seins et neuf doigts à chaque main. Peut-être un jour parviendra-t-on à exhumer une de ces créatures et cela fera sensation. Un jour peut-être, on inventera une machine à creuser, atomique, capable d'aller à des profondeurs incroyables sous la glace, qui découvrira certaines villes englouties et leurs habitants, les cités d'un peuple qui vivait à la surface de la terre il y a des centaines de siècles, dans la plus lointaine préhistoire.

Il fut un temps où il n'y avait sur terre qu'un seul continent, et tout le reste était recouvert par la mer, quand l'Amérique du Sud et l'Afrique ne faisaient qu'un, lorsque l'Angleterre était soudée au continent

européen et quand l'Irlande n'était qu'une immense montagne dont le sommet se dressait à des kilomètres (oui, des kilomètres) dans une atmosphère très différente. A une certaine époque, toutes les terres formaient une seule masse, allant du pôle Nord au pôle Sud, comme un immense pont reliant une extrémité à l'autre. L'Australie, la Chine et l'Amérique ne faisaient qu'un seul continent soudé à l'Europe et à l'Afrique d'aujourd'hui. Mais cette masse compacte, ce continent unique, se divisa quand la terre fut secouée par de terribles séismes, par des convulsions qui anéantirent les civilisations et projetèrent des rochers et une terre neuve pour tout recouvrir. Et, tandis que la terre tremblait, les océans déferlèrent, emportant ici et là des parcelles de terre qui devinrent l'Australie, l'Amérique, l'Europe, l'Afrique...

En pratiquant à la fois la méditation et le voyage astral, vous pourrez voir tout cela, comme si vous étiez dans ce véhicule cher aux auteurs de science-fiction, la machine à remonter le temps. Cette machine existe, n'en doutez pas, elle est très réelle et elle marche bien; elle se trouve dans le Dossier Akashique, où tout ce qui est jamais arrivé sur notre terre est inscrit. C'est comme si un nombre infini de caméras de cinéma enregistraient tous les événements, éternellement, de jour comme de nuit, et montaient ces images pour en faire un film ininterrompu que l'on peut consulter à condition de savoir s'y prendre, et de connaître la date des événements que l'on désire apprendre.

C'est réellement fascinant de voir une civilisation

terrestre, florissante, où les gens sont très différents des êtres humains que nous avons l'habitude de voir autour de nous. Dans cette civilisation particulière, par exemple, les gens ne se déplaçaient pas en automobile, mais sur des engins qui ont sans doute donné naissance à la légende des tapis volants; c'étaient des espèces de plates-formes volantes, qui avaient tout l'air de carpettes. Ils s'y asseyaient en tailleur et, en manipulant un petit levier de contrôle qui semblait être « tissé », ils pouvaient s'élever et se diriger où ils voulaient. Dans le Dossier Akashique, nous pouvons contempler tout cela et puis, sous nos yeux, la catastrophe se produit. C'est comme si nous regardions un échiquier aux pièces soigneusement disposées qu'un maladroit renverse. Tout comme les fous, les rois, les reines, les tours et les cavaliers, les populations de la terre de l'époque se sont écroulées. La terre elle-même s'est entrouverte, de grands abîmes béants sont apparus dans lesquels tombaient les édifices et les êtres vivants, et puis la terre s'est refermée sur eux. Au bout d'un certain temps les convulsions se calmèrent; la terre était prête à recevoir ses nouveaux habitants.

Cette forme de voyage astral permet aussi, comme je l'ai dit, d'aller tout au fond de la terre et d'y voir peut-être les ustensiles usuels des âges disparus, ou les vestiges de grands édifices. On peut se rendre dans les régions arctique ou antarctique, descendre au fond de la terre, sous les glaces, et découvrir des hommes et des animaux qui ont été rapidement congelés, et, grâce au froid et à la rapidité de la catastrophe, ils ont été gardés intacts, surpris dans leur sommeil

ou leurs occupations; ils ont vraiment l'air de dormir et d'attendre qu'une main amicale les réveille.

Si on examine soigneusement ces gens, on note tout un tas de différences, le développement du torse est différent, comme la forme des narines, parce que l'atmosphère de la terre, il y a quelques millions d'années, n'était pas du tout la même qu'aujourd'hui. Les hommes de notre époque n'auraient pas pu vivre en ces temps-là, tout comme ces êtres de la préhistoire ne pourraient respirer notre atmosphère, que nous appelons avec optimisme de l'air « pur ». Il y avait alors dans l'air beaucoup plus de chlore et de soufre. Aujourd'hui, nous respirons des vapeurs d'essence. Tout change!

Vous apprendrez aussi avec stupéfaction (comme moi) que le pétrole n'est pas originaire de la terre. Selon le Dossier Akashique, une planète est entrée jadis en collision avec la terre, ce qui a provoqué un arrêt momentané du globe et puis il s'est mis à tourner dans l'autre sens. Mais la collision avait causé la désintégration de l'autre planète et une grande partie de ses mers s'était déversée dans l'espace, pour tomber sur cette terre. Les mers de cette planète étaient formées de ce que nous appelons pétrole. Ce pétrole a saturé la terre, qui l'a absorbé, jusqu'à ce qu'il tombe sur une couche imperméable qu'il ne pouvait pénétrer et où il s'est amassé en immenses nappes, pour attendre l'arrivée des hommes qui le pomperaient et inventeraient d'horribles engins dont les moteurs auraient besoin de ce pétrole pour rouler. Quand tout le pétrole aura été pompé et utilisé, il n'y en aura plus,

parce que la terre ne le fabrique pas; il a été déversé par une autre planète.

En ai-je dit assez pour vous persuader de voyager dans l'astral? C'est merveilleux, je le répète, et ces voyages vous permettront de tout connaître de cette terre. Alors n'hésitez plus, essayez. Qu'est-ce que vous attendez? Ayez confiance, prenez patience, et appliquez-vous. Vous pouvez voyager dans l'astral.

Avant de commencer à écrire ce livre, j'ai pensé que je devrais satisfaire les milliers de lecteurs qui m'ont demandé des méthodes de guérison par les plantes. Comment guérir telle ou telle affection, soulager telles douleurs? J'ai passé près de dix-huit mois à rechercher une firme réputée, dans tous les grands pays, capable de me fournir un traitement par les plantes que je prescrirais. J'ai envoyé une lettre à MM. Gazon et Sarriette, en Angleterre, leur disant que je m'apprêtais à écrire un ouvrage sur le traitement des maladies par les plantes et que je les priais de me fournir les herbes nécessaires que je recommanderais en précisant leur nom botanique. J'ai reçu une réponse curieuse, me laissant poliment entendre qu'eux, et eux seuls, connaissaient les plantes, qu'il n'était pas question qu'ils me donnent les renseignements que je demandais et que, de toute façon, ils ne pouvaient se départir de leur système et appeler une rose autrement que par un chiffre!

J'écrivis ensuite à la société Épine-Vinette aux U.S.A. pour poser la même question. La réponse fut merveilleusement évasive et ces gens-là me promirent de m'envoyer sous peu un catalogue et un

prix courant de leurs spécialités. Alors j'ai jeté toute cette « littérature » à la corbeille, et j'ai préféré écrire autre chose, ce qui a donné cet ouvrage, un livre consacré dans sa majeure partie à répondre aux questions concernant les clés du Nirvâna.

Comment pourrais-je écrire un traité valable sur le traitement par les plantes alors qu'il m'est impossible de trouver un fournisseur des herbes en question ? Si je vous affirme que l'herbe XYZ va vous guérir de tout ce dont vous souffrez, je suis bien obligé de vous dire où vous pouvez vous procurer cette herbe XYZ ! Malheureusement, les herboristes avec lesquels j'ai pris contact voudraient que je dise simplement : « Prenez nos comprimés N° 123 et vous ne souffrirez plus de brûlures d'estomac », etc. Cela ne me suffit pas. Cela n'est pas assez bon pour vous, mes lecteurs. Vous voulez savoir ce que vous prenez, vous voulez savoir ce qu'il y a dans le comprimé 123. Certaines herbes sont très, très efficaces si elles sont prises sous leur état naturel, mais si on leur ajoute n'importe quoi pour abaisser le prix de revient, le remède sera sans doute meilleur marché mais aussi beaucoup moins efficace.

Le plus étonnant — stupéfiant conviendrait mieux — c'est que les fournisseurs, les herboristes en gros, sont incapables de fournir tout simplement les herbes recommandées mais tiennent à leur donner un numéro ou un nom stupide sans rapport avec la véritable plante, comme par exemple « Souffle de vache oriental ». J'ai écrit à une petite firme anglaise spécialisée, selon sa publicité, dans les herbes orientales, mais on n'a pas jugé bon de me répondre. Mon

idée n'était pourtant pas mauvaise. Je voulais simplement m'assurer que si je recommandais l'herbe XYZ, vous pourriez écrire, la commander, et recevoir cette herbe XYZ. Je ne demandais aucune commission, aucun pourcentage sur les ventes. Je ne pensais qu'à mes lecteurs.

Ainsi, comme vous venez de le voir, il m'est impossible de vous recommander un fournisseur, et si vous voulez trouver les herbes que je prescris dans ce chapitre, piquez une épingle au hasard dans votre annuaire du téléphone à la rubrique des professions et adressez-vous au premier herboriste venu. Si je précise que vous devez prendre telle ou telle plante, il s'agit de celle-là et non d'une autre, il ne s'agit pas d'un équivalent fantaisiste au nom ronflant ou affublé d'un chiffre. Si la première maison à laquelle vous vous adressez ne peut vous la fournir, cherchez-en une autre, adressez-vous à une firme différente, dans une autre ville peut-être.

Il y a aussi d'autres difficultés en cela qu'une herbe commune en Angleterre est inconnue au Canada, par exemple, et ce qui pousse partout au Canada ne peut se trouver aux États-Unis. Et que peut-on faire dans les pays de langue espagnole où on traduit bouton d'or par pavot? Dans un de mes précédents ouvrages je parlais de décoctions de boutons d'or et dans la traduction espagnole elle s'était transformée en tisane de pavot, parce que certains pays latins n'ont jamais vu un bouton d'or!

C'est vraiment très étrange, vous savez, cette désaffection pour les plantes. De nos jours, médecins et chimistes adorent tripoter des produits nauséabonds

tirés de l'urée ou de je ne sais quelle autre substance affreuse, alors qu'ils n'auraient qu'à faire un petit voyage dans les forêts brésiliennes pour y trouver toutes les herbes et toutes les plantes curatives du monde.

Il y a deux siècles, un médecin européen devait d'abord passer un examen d'astrologie, parce que l'astrologie a une grande influence sur les effets des herbes et qu'il devait connaître toutes les herbes de la Saint-Jean. Il devait aussi savoir composer un horoscope, et encore le jour du mois et l'heure à laquelle les plantes devaient être cueillies. Peut-on imaginer un digne médecin d'aujourd'hui rôdant dans la campagne au clair de lune, en consultant un tableau pour savoir quelle herbe doit être cueillie, quelles feuilles arrachées des branches de tel ou tel arbre?

Dans l'ancienne école de médecine, l'astrologie et les herbes étaient inextricablement liées. Le traitement par les plantes était fondé sur la sympathie et l'antipathie. Une maladie provoquée par les effets délétères d'une certaine planète pouvait être guérie grâce à l'emploi des herbes se trouvant sous l'influence bénéfique de cette même planète. On appelait cela la « guérison sympathique », et si jamais vous aviez goûté à ces tisanes, vous reconnaîtriez que le patient devait avoir besoin de beaucoup de sympathie! Dans certains cas, une maladie causée par un mauvais aspect planétaire pouvait être guérie par une herbe en antipathie flagrante avec la planète responsable.

Dans le temps, la mode voulait que l'on examinât le malade, que l'on considérât ses influences astrologiques, et fréquemment un horoscope était préparé, montrant les aspects maléfiques responsables de la

maladie. Ensuite l'herboriste consultait ses grimoires et ses tableaux, et cherchait dans son stock inépuisable les herbes précises qui guériraient cette maladie en quelques heures.

Si vous voulez que votre traitement par les plantes soit vraiment efficace, il doit se faire en conjonction avec l'astrologie; chaque personne — qu'elle croie ou non à cette forme de traitement — a une personnalité qui est affectée par les influences astrologiques. Si vous tenez à être de votre temps, vous ne parlerez pas d'influences astrologiques mais de « rayons cosmiques »; ça fait plus savant mais ça revient au même. Les personnes nées en été ont une composition chimique différente de celles qui sont nées en hiver. Ainsi, ce qui peut guérir quelqu'un né en hiver sera inopérant sur la personne née en été, et vice versa.

Si nous voulions ouvrir un cabinet de médecin des plantes et recevoir des malades, les ausculter, il nous faudrait prendre en considération le signe astrologique de chaque patient, l'état du ciel au moment des premiers symptômes de la maladie, parce que les êtres humains possèdent en eux diverses quantités de métal, ou de métaux, des particules de diverses catégories de fer affectées par des aimants divers, les planètes étant naturellement les aimants.

Pour vous donner une idée de l'efficacité d'un traitement par les plantes en conjonction avec l'astrologie, sachez que si une herbe se trouve sous la domination du Soleil elle peut guérir les maladies des personnes dépendant de Mars. Les « Martiens » souffrent de maladies particulières aux natifs de Mars, tout comme

les personnes nées sous l'influence de Jupiter ont des maladies particulières à Jupiter.

Si une plante placée sous la domination de Vénus est administrée à des Jupitériens, elle guérira les maladies particulières aux Jupitériens, et les herbes « exaltées » par Jupiter guériront ce que l'on appelle « les maladies lunatiques ». Cela s'explique par le fait que Jupiter atteint son point d'exaltation dans le signe du Cancer, qui se trouve dans la maison de la Lune.

Vous serez peut-être amusé ou intéressé de savoir que parmi les plantes placées sous la domination de la Lune on trouve le chou, le concombre, la laitue, le potiron, le cresson de fontaine, et bien d'autres légumes verts. Mais nous ne sommes pas là pour étudier l'astrologie, alors considérons plutôt les maladies simples pour lesquelles on me demande constamment des remèdes.

Premièrement, si vous estimez que votre état est grave, consultez avant tout votre médecin, votre bon vieux généraliste, et s'il est incapable de vous soulager, alors essayez les plantes. Les herbes existaient bien avant les généralistes !

Il apparaît que vous allez être bien nombreux à ne pouvoir trouver un herboriste, à ne pouvoir vous procurer les herbes nécessaires, aussi vais-je vous donner deux noms et deux adresses, la première en Angleterre, l'autre aux États-Unis. Si vous écrivez à ces firmes elles ne pourront vous fournir que leurs propres mixtures et décoctions, mais elles sont dignes de confiance. Les voici :

Heath & Heather Ltd.
St. Albans, Hertfordshire
Grande-Bretagne

(N.B. Vous devez adresser votre lettre à Miss Joan Ryder.)

Vous pouvez écrire à cette maison en anglais ou en espagnol, on y comprend parfaitement ces deux langues.

Voici la seconde adresse :

Kiehl's Drugstore
109, Third Avenue
New York 3
N.Y. États-Unis

(N.B. Le responsable s'appelle Mr Morse.)



Dans un cas comme dans l'autre, n'oubliez pas d'inclure suffisamment de timbres pour la réponse et pour l'expédition, car ces gens font ce métier pour gagner leur vie, et je connais mieux que personne le coût du papier à lettres, de l'impression, ce que l'on doit payer pour faire dactylographier des textes. S'il faut par-dessus le marché payer le prix de l'expédition c'est vraiment trop! Vous pouvez couvrir les frais d'envoi par coupon-réponse international; on vous renseignera sur ces modalités dans le bureau de poste de votre ville. Il est parfaitement inutile d'écrire d'Amérique en Angleterre en envoyant des

timbres américains, parce que les timbres américains ne peuvent être employés en Angleterre, tout comme des timbres anglais ne peuvent servir à rien aux États-Unis. Alors si vous désirez recevoir une réponse (et c'est certain sinon vous n'écririez pas pour poser des questions ou demander des renseignements) vous devez vous rappeler les règles les plus élémentaires de la courtoisie, à savoir : 1) Envoyer suffisamment de timbres par coupon-réponse international. 2) Ne jamais omettre d'écrire votre nom et votre adresse sur votre lettre, et pas seulement au dos de l'enveloppe. L'enveloppe se jette facilement. 3) Ne pas vous impatienter si vous ne recevez pas de réponse par retour du courrier, car ces firmes ont beaucoup à faire, leurs employés sont très occupés et il ne faut pas oublier que le courrier d'un pays à un autre n'arrive pas du jour au lendemain.

Maintenant, quand je parlerai d'un traitement par les plantes ou d'une herbe précise, je ne citerai que celles que l'on peut obtenir dans ces deux firmes et, naturellement, nous n'évoquerons pas le côté astrologique de la question.



Une des requêtes les plus courantes que je reçoive est la suivante : « Mon mari est alcoolique. C'est le meilleur homme du monde quand il n'a pas bu, mais hélas! cela devient de moins en moins fréquent. Il va falloir que je divorce si cet enfer continue. Que me conseillez-vous? »

C'est triste, affreusement triste. On ne devrait pas

permettre à l'alcoolisme de faire tant de ravages. L'alcool est terriblement mauvais pour le Sur-moi, et si les gens ne buvaient pas du tout d'alcool, ils ne deviendraient pas alcooliques! L'alcoolisme n'est pas un vice mais une maladie qui affecte gravement le sang. Les cellules sanguines s'altèrent, il se produit une mutation chimique. L'alcoolique est vraiment un très grand malade et quoi qu'on en dise, je suis persuadé qu'il n'existe aucun traitement pour combattre cette maladie; il n'y a pas de guérison possible. Si une personne est alcoolique, le seul moyen de la guérir serait de l'isoler sur une île déserte en espérant qu'avec le temps, son sang pourra redevenir normal.

S'il était généralement admis que l'alcoolique est un grand malade, souffrant d'une grave maladie du sang, les médecins accorderaient sans doute plus de temps à la recherche. Il est à peu près certain que de longues recherches en laboratoire permettraient de trouver un traitement efficace pour guérir cette terrible maladie. L'alcoolique boit pour vivre. Il éprouve le besoin de boire parce qu'il sent confusément qu'il lui manque quelque chose, et il ne se trompe pas. Son sang est différent, et ne peut être normalisé que par l'apport constant de l'alcool dans le système sanguin.

Il n'existe pas de plantes capables de venir en aide à l'alcoolique. Le seul moyen qu'il ait de guérir est de se faire hospitaliser, d'entrer dans une maison de santé où il sera constamment surveillé et soigné.

Il arrive souvent que l'on vienne au monde avec une tendance à l'alcoolisme, par exemple si l'un des parents ou des grands-parents a été alcoolique. Ainsi l'enfant qui vient au monde présente une consti-

tution sanguine à tendances alcooliques qui peut manifester ses effets à la première gorgée d'alcool. Parfois un dé à coudre de liqueur suffit à déclencher la réaction, ou un verre, ou un litre, personne n'en sait rien. Mais quand la réaction s'est produite, il est impossible de revenir en arrière et, au lieu d'avoir de simples tendances à l'alcoolisme, l'individu devient alcoolique.

Il faudrait qu'une loi stipule que tous les alcooliques soient fichés par un service médical. Alors les enfants de parents ou de grands-parents alcooliques pourraient être avertis, et sauraient qu'ils ne doivent jamais toucher à la moindre goutte d'alcool. Encore une fois, dans leur cas, il suffit parfois d'une simple goutte pour qu'ils deviennent alcooliques à leur tour. S'ils n'y touchent pas, ils ne risquent rien, bien sûr. Ainsi, la prévention est le seul remède.

Les alcooliques ne devraient jamais se marier et ils devraient, comme je l'ai dit plus haut, se faire hospitaliser afin d'être soignés avant que leur état s'aggrave. Je répète, pour défendre l'alcoolique, que c'est un malade. Il lui arrive de devenir violent, il est souvent indifférent, il ne s'occupe pas de sa famille, mais il souffre d'une grave maladie insidieuse, ce n'est pas sa faute, et il ne sert à rien de l'accabler, cela ne pourrait que le conduire au désespoir ou au suicide. Le mieux est de le traiter avec fermeté, et de lui dire qu'il peut se guérir lui-même en renonçant à l'alcool. S'il comprend son problème, s'il lui reste suffisamment de volonté, il y parviendra, vaille que vaille, et au lieu de boire un verre, par exemple, il sucera un bonbon. Cela l'aidera. C'est à peu près le seul remède

que je puisse conseiller pour guérir les alcooliques.



Un très grand nombre de personnes m'écrivent pour me questionner sur l'asthme. L'asthme peut prendre diverses formes, et si l'on en souffre, la première chose à faire est de consulter un médecin, de préférence un généraliste qui, s'il le faut, vous conseillera de voir un spécialiste. Il y a par exemple l'asthme des bronches, et d'autres formes de ce type, qui peuvent être soulagées par un traitement médical ou par les plantes. Je n'ai pas le catalogue de Kiehl's sous la main, mais je puis vous dire que Heath & Heather ont des herbes qui soulagent les asthmatiques, donc de ce côté-là il ne peut y avoir aucun problème.

Pour ceux que cela intéresse, l'hysope est excellente et combat efficacement les crises d'asthme. C'est un petit arbrisseau croissant dans les régions arides des pays méditerranéens et on peut en trouver plus particulièrement en Italie, car dans ce pays ses pouvoirs bénéfiques sont plus accentués qu'ailleurs. Les Anciens prenaient de l'hysope en tisane avec du miel et de la rue. Cette infusion calmait immédiatement les quintes de toux, dégageait les voies respiratoires et supprimait les crises d'asthme. J'ai bu de cette mixture et je puis vous avouer que son goût n'est guère plaisant, mais aussi que le remède est parfaitement efficace.

Il existe une autre forme d'asthme, d'origine nerveuse. Souvent, certains enfants font des caprices, ils se mettent dans de telles colères que leur visage se congestionne, à la suite de quoi ils souffrent d'une

véritable crise respiratoire. Les parents s'affolent, se précipitent, essayent de le calmer, appellent le médecin. L'enfant entend tout cela, bien sûr, et il apprend vite que s'il a une crise d'asthme tous ses péchés lui sont pardonnés, ses caprices oubliés, et il obtient tout ce qu'il désire. Beaucoup d'enfants se servent de ces prétendues crises d'asthme comme d'une arme contre les parents. Il arrive souvent que la première manifestation de cette forme d'asthme se produise alors que l'enfant est tout petit, encore bébé ou presque, longtemps avant que les parents se rendent compte que l'enfant peut comprendre tout ce qu'ils disent bien qu'il ne puisse encore parler. Alors ne discutez pas trop de ces choses devant les petits bébés, et interrogez votre médecin pour savoir si votre « asthmatique » est réellement malade. S'il l'est, soignez-le. Sinon, persuadez-le qu'il ne l'est pas en faisant la sourde oreille à ses caprices.



Beaucoup de personnes âgées m'écrivent aussi, pour me demander comment soigner leur arthrite ou leurs rhumatismes. Il est naturellement impossible de guérir totalement ces affections, mais il est possible de soulager les douleurs des malades. Pour commencer, personne ne sait ce qui cause l'arthrite. Il existe des plantes qui apportent un soulagement certain, dans les deux cas. La matricaire, la mauve, l'armoise ou la primevère peuvent aider à calmer les rhumatismes (il y en a de plusieurs sortes) et l'ostéo-arthrite. Peut-être ne pourrez-vous trouver ces herbes chez vous,

alors dans ce cas écrivez aux deux firmes dont j'ai donné l'adresse.

Beaucoup de cas d'arthrite et de rhumatismes peuvent être soulagés si le malade déménage. Il est possible que l'eau de votre quartier ne soit pas bonne pour vous. Il est possible que cette eau contienne trop de sels minéraux, trop de substances dures, qui, par le système sanguin jusqu'aux articulations, s'y installent et causent des douleurs. De nombreuses personnes qui se trouvaient dans l'impossibilité de quitter leur village ou leur quartier ont éprouvé un certain soulagement en installant des filtres à tous leurs robinets et en buvant cette eau filtrée. Il faut bien compter de trois à six mois avant de pouvoir constater une amélioration de l'état, mais cela en vaut la peine, ne pensez-vous pas ? Quel que soit le prix d'un filtre, les résultats vous prouveront que la dépense n'a pas été vaine.

Quelles questions ne me pose-t-on pas ! On me demande des remèdes contre les maux de reins, on me demande comment avoir une vie sexuelle heureuse, etc., la liste est longue !

Mais, premièrement, occupons-nous des reins.

Aujourd'hui, à force de manger des aliments artificiels et des fruits ou légumes traités aux produits chimiques, on constate une recrudescence des affections rénales. Alors si vos reins vous causent des ennuis, la matricaire vous soulagera certainement, ou encore l'infusion de queues de cerises qui dégagera vos reins. Vous verrez que vous vous sentirez beaucoup mieux.

Si vous avez des calculs (et vous ne pouvez pas

l'ignorer!) vous vous trouverez bien en buvant des décoctions d'une certaine variété de persil dite « brise-caillou », qui peut s'obtenir chez les herboristes mentionnés plus haut et qui a la propriété de désagréger les calculs rénaux en les transformant en une espèce de sable facile à éliminer. Vous éviterez ainsi une intervention chirurgicale.

Vous ferez le plus grand bien à vos reins (et vous soulagerez aussi vos douleurs rhumatismales ou arthritiques) en buvant beaucoup d'orgeat. Voici la meilleure façon de le préparer :

Faites infuser de l'orge perlé dans une quantité suffisante d'eau frémissante, jusqu'à ce qu'il se ramollisse, et puis passez au tamis fin cette eau qui aura une apparence laiteuse. Si vous voulez que la boisson soit moins désagréable, vous pouvez y ajouter du jus de citron ou d'orange (avec quelques zestes) et un peu de sucre et d'eau bouillante. Vous verrez que cette eau d'orge ainsi « assaisonnée » est une boisson très rafraîchissante et agréable à boire. Vous pouvez en boire des litres, vous ne vous en porterez que mieux.

Il arrive parfois que l'orgeat prenne une teinte bleuâtre et certains pensent que c'est un défaut. Pas du tout, c'est tout à fait normal. Buvez à votre soif de cette décoction, et vous serez très surpris de la rapidité de ses effets. Bientôt vous vous apercevrez que vos reins ne vous causent plus aucun souci et que votre état général s'est amélioré. Un conseil : pendant que vous suivez ce traitement à l'eau d'orge, évitez le blanc d'œuf. Vous pouvez manger le jaune,

mais évitez le blanc qui, dans tous les cas, ne peut vous faire de bien.

De nos jours, beaucoup de gens se plaignent de troubles nerveux. La tension du monde actuel, la hâte perpétuelle, les bruits discordants auxquels nous sommes tous soumis usent les nerfs, provoquent des migraines, des sensations de frustration et de tension. Inutile de souffrir, vous savez, car le remède est bien simple; il existe une plante miraculeuse, appelée la valériane. Son nom change naturellement suivant les pays et les langues, mais le terme latin est *valeriana officinalis*. C'est un antispasmodique et un fébrifuge remarquable. Si vous êtes irritable, si vous vous sentez « mal dans votre peau », alors combinez la valériane et la passiflore.

Ces deux plantes réunies sont également bénéfiques pour tous ceux qui souffrent d'insomnie. Faites faire une solution, ou teinture, et prenez-en de cinq à soixante gouttes le soir, suivant votre état. Elles ont aussi un pouvoir calmant puissant sur les alcooliques, et préservent encore des douleurs menstruelles.

Et le diabète qui est souvent mentionné par mes correspondants?

Avant tout, naturellement, le diabétique doit suivre le traitement prescrit par son médecin, en général des piqûres d'insuline. Mais il est possible de soulager le malade avec une plante appelée *buchu*, ou, en latin, *barosma crenata*. Elle a pour effet de faire éliminer le gravier provoqué par l'acide urique. Les messieurs seront heureux de savoir que cette plante est égale-

ment un traitement des ennuis chroniques de la prostate.

Nous avons déjà abordé la constipation dans un autre chapitre. Il y a mille façons de guérir la constipation, mais le meilleur est à base de plantes officinales. Les herbes sont naturelles, les herbes soulagent, alors que si vous avalez d'effroyables produits chimiques vous risquez de vous retrouver avec une grave inflammation intestinale. Essayez le cascara, essayez le sirop de figes, essayez le séné, essayez toutes les plantes de ce type, et si vous voulez avoir un remède infailible et sans douleur mais qui mérite aussi le nom de « pilules de la foi », essayez les comprimés de chez Heath & Heather n° 112. Les résultats sont merveilleux. Cela dit, évitez de prendre ces herbes sous une forme concentrée, parce qu'elles vous videront littéralement, et si vous devez prendre une forte décoction, arrangez-vous pour ne pas aller le lendemain à votre travail. Vous risqueriez d'être beaucoup trop « occupé »!

J'espère que ces quelques commentaires vous auront rendu service.



Les gens semblent s'intéresser de plus en plus aux « prophéties ». Ils veulent savoir ce qui va arriver ici ou là, quand et comment.

J'ai dit, une fois, que la Californie allait être submergée, et c'est vrai mais les gens veulent savoir quand et comment. Ils semblent s'imaginer que je puis leur donner une date précise, à dix secondes près, mais c'est

impossible parce que tout cela dépend un peu trop des Américains.

Tout au fond de l'océan Pacifique, au large des côtes des États-Unis, il existe une faille très importante, un défaut de l'écorce terrestre. Considérons deux planches, dont le bord de l'une chevauche de quelques centimètres à peine celui de l'autre. Elles tiennent bon, à condition que personne ne les secoue. Mais si jamais l'on y touche, l'une d'entre elles (ou toutes deux) s'écroulera bruyamment.

Au large de l'Amérique, cette faille dans le sous-sol de l'océan est telle qu'un bord pose à peine sur un autre bord, et un séisme pourrait facilement déloger le plateau supérieur et le faire tomber, ce qui provoquerait une sérieuse secousse tout au long des côtes américaines, affectant le pays de San Diego à Seattle et dont les effets seraient ressentis dans tout le continent. Il suffirait d'un tout petit séisme.

Tout au fond des déserts du Nevada, des savants américains qui devraient avoir un peu plus de bon sens, font exploser des bombes atomiques souterraines. Elles provoquent des frémissements de l'écorce terrestre. Je puis donc prédire sans crainte de me tromper que lorsqu'un savant particulièrement stupide fera exploser une bombe plus grosse, il déclenchera le séisme qui provoquera l'ouverture de la faille. A ce moment, il s'apercevra peut-être qu'il a soudain les pieds mouillés. Cela arrivera un jour, c'est certain, dans cinq ou dans cinquante ans. Selon toute probabilité, le cataclysme se produira durant ce laps de temps, entre cinq et cinquante ans, mais il est bien sûr impossible d'être plus précis parce que cinq ou cinquante

ans ne sont qu'une fraction de seconde en regard de l'éternité. Pour calculer la différence, il faudrait une virgule et une multitude de zéros. Si les Américains persistent ainsi à jouer avec des atomes dont ils ignorent tout, ils altéreront gravement la structure du monde.

Si les Californiens étaient raisonnables, ils iraient s'installer plus haut, dans les montagnes Rocheuses. Il faut bien comprendre aussi que les autorités américaines connaissent très bien les dangers de cette faille, mais la Californie est une des régions les plus prospères des États-Unis. Il y a là des terrains fabuleusement chers et si le gouvernement déclarait, fort raisonnablement, que certains secteurs sont inhabitables à cause du risque de séisme ou l'engloutissement, alors les spéculateurs de l'immobilier pousseraient des hurlements et le gouvernement tomberait, parce que les États-Unis sont les esclaves du dollar tout-puissant, et que les politiciens comme les spéculateurs se moquent des malheurs de quelques milliers d'individus.

De nombreux géophysiciens ont averti le gouvernement, l'ont mis en garde contre les dangers que court la Californie mais leurs cris d'alarme ont été bel et bien étouffés. Qu'on essaye de me faire taire! Je déclare, catégoriquement, que l'Amérique court des risques terribles, que ses côtes sont menacées, parce que personne ne veut songer à l'avenir. Sans aucun doute, une fois le malheur arrivé, on déclarera la région « zone sinistrée », on organisera des secours pour les rares survivants, mais tous ces malheurs pourraient être évités si, dès aujourd'hui, on mettait fin aux essais atomiques dans le Nevada.

En attendant, la seule chose que je puisse conseiller aux populations côtières, c'est de déménager, d'aller se loger sur les hauteurs le plus vite possible. Apprêtez-vous à vous installer dans les montagnes avant cinq ans, en espérant que le tremblement de terre ne se produira pas avant. Déjà, d'innombrables experts affirment qu'un grand séisme californien aurait dû se produire. Alors vous voilà avertis.

On m'écrit aussi que, dans mes ouvrages, j'ai fait des prophéties, mais que je n'y mentionne pas l'Australie, ni l'Afrique ni tel ou tel autre pays. Non, bien sûr ! Je connais beaucoup de choses, sur un grand nombre de nations, mais je n'ai jamais voulu écrire un guide pratique des catastrophes ou des mutations. J'ai simplement donné quelques indications de base.

Cependant, puisque certains le veulent, considérons l'Australie.

Pour le moment, l'Australie est un continent dont la population se masse sur les régions côtières, le reste du pays étant pour ainsi dire inhabité. L'Australie pourrait abriter un milliard d'habitants, si son centre n'était pas aussi aride. Ces régions sont presque mortes, pour le moment il est impossible de cultiver ces terres désertiques. Dans un avenir assez lointain, le cœur de l'Australie sera creusé par des machines ou des explosions atomiques contrôlées. Il se créera alors un vaste lac au centre de cette île continentale, qui sera bientôt rempli par des masses d'eau fraîche, d'eau de source montant des profondeurs de la terre et qui reste aujourd'hui prisonnière des couches calcaires imperméables. Dans un lointain avenir,

l'Australie sera un pays verdoyant, florissant. Quand cet immense lac aura été pratiqué, ses berges seront plantées d'arbres et de buissons importés du Brésil, et tout le climat changera dès que ces arbres auront pris racine. Car les arbres contribuent à l'amélioration d'un climat. L'intérieur du pays sera pastoral, il y aura de l'eau en suffisance, et plus les arbres croîtront, plus il y aura d'eau, sous forme de pluie.

Dans un très lointain avenir, l'Australie, le Canada et le Brésil seront les plus puissantes nations de la terre. L'Australie, comme le Canada, doit d'abord devenir adulte. En effet, tous deux sont de jeunes pays, presque enfantins, et ils connaîtront bien des souffrances, car seule la douleur est un vrai maître. Les peuples n'apprennent pas par la bonté, mais dans la souffrance et la misère. Les pays qui ont une vie trop facile, un standard de vie trop élevé, n'apprendront jamais rien, ils en sont incapables, et ils devront être abaissés, réduits à néant afin que, par la souffrance et la famine, par les grèves et les malheurs, ils apprennent les amères leçons de la vie et fassent enfin quelque chose pour améliorer le sort de la terre entière.

Dans les années à venir, l'Angleterre deviendra florissante. Dans les années à venir, l'Argentine reprendra possession des îles Maldives qui seront plus tard une base de recherche scientifique où des savants travailleront en rapport avec les extra-terrestres et l'Antarctique. En ce moment, l'Argentine passe par une période douloureuse, mais les Argentins doivent prendre courage en pensant que ce sont les douleurs de l'enfantement d'un puissant pays. Dans les années à venir, l'Argentine deviendra une grande

puissance, elle aura un gouvernement stable, une économie stable et sûre. Le Dossier Akashique des probabilités indique que l'Uruguay, le voisin immédiat de l'Argentine, aurait pu occuper cette position enviable. L'Uruguay était promis à devenir le jardin de l'Amérique du Sud, lui aussi devait avoir un immense lac à l'intérieur des terres qui aurait apporté la vie aux régions arides, qui les aurait rendues fertiles et capables de donner de belles récoltes. Malheureusement, l'Uruguay est un pays qui, jusqu'à présent, n'a guère souffert, alors sa population est incapable de se hausser au niveau d'intégrité qui aurait été exigé pour ces grandes réalisations. Il connaît maintenant des grèves successives; tout le pays semble se mettre en grève, et oublie que le processus d'évolution ne s'arrête pas pour attendre qu'une nation ait réglé ses problèmes internes. La loi des probabilités est inexorable, et l'Argentine va prendre une place plus importante que l'Uruguay.

Ainsi l'Argentine et le Brésil seront les très, très grandes puissances du continent américain méridional et central, la prépondérance allant sans doute à l'Argentine parce que son climat est plus propice aux activités humaines. Les températures du Brésil sont équatoriales et empêchent ses habitants de déployer beaucoup d'énergie.

On m'écrit aussi pour me parler de l'Afrique, pour me demander ce que j'en pense. L'Afrique est un continent en fusion, un continent enragé, enfiévré par ses luttes intestines et par les assauts du communisme soviétique et chinois, qui risquent de détruire son intégrité. Pendant de longues années encore,

l'Afrique sera déchirée, divisée, et les Rhodésiens d'aujourd'hui, qui haïssent tout et tout le monde, seront balayés. Plus tard, bien plus tard, l'Afrique redeviendra ce qu'elle était à l'origine, le continent noir. Elle sera gouvernée par des Noirs; elle sera habitée par des Noirs, et tous les Blancs n'y seront que des étrangers à peine tolérés. Il n'y aura plus de villes habitées par des Blancs, comme aujourd'hui : tout le monde sera noir.

Plus tard encore, cependant, Blancs et Noirs se réuniront à nouveau, mais sur un plan plus amical et, éventuellement, comme je l'ai dit dans d'autres ouvrages, il n'y aura sur terre qu'une seule race, d'une seule couleur, que l'on appellera la « race de Bronze ».

— Allons, dit le vieil homme en soupirant, voilà un autre chapitre terminé. Veux-tu lire et me dire ce que tu en penses ?

Pendant un moment, le silence régna, rompu par le froissement des feuillets de papier et par le grincement du vieux fauteuil roulant tandis que le vieil homme cherchait une position plus confortable tout en maudissant ces engins mal conçus. Enfin on put entendre le claquement de la liasse de feuillets sur la table.

— Mais tu disais que tu indiquerais un remède contre les rages de dents, protesta la femme du vieil homme. Tu sais bien que beaucoup de gens te l'ont demandé, alors pourquoi ne leur dis-tu pas comment ils peuvent soulager leurs maux de dents ?

Le vieil homme soupira derechef.

— Si les gens ont mal aux dents, ils n'ont qu'à les faire arracher. Je n'ai jamais cru à ces stupidités que sont les plombages.

Sa femme étouffa un petit rire et répliqua :

— Non. Mais il ne te reste plus guère de dents, tu sais !

Le vieil homme tâta du bout de la langue les quel-

ques dents qui lui restaient et songea : « Sans doute, mais pas une n'est plombée et j'en aurais davantage si on ne m'avait pas brisé la mâchoire. »

— Bon, bon, grommela-t-il. Nous allons leur donner quelques conseils pour calmer les maux de dents.

La science médicale moderne n'a jamais été capable, pour calmer les douleurs provoquées par les ennuis dentaires, de trouver mieux que les vieux remèdes de la nature. La science médicale moderne prescrit souvent une substance entièrement artificielle qui a malheureusement le grave défaut de « sensibiliser » les personnes contre ce remède. Comme il me paraît que c'est une invention du diable je n'en citerai pas le nom, mais je vous donnerai au contraire un remède naturel infail-
libile qui vous soulagera.

Allez chez votre pharmacien et achetez un petit flacon d'huile de clous de girofle puis, en rentrant chez vous, prenez un petit tampon d'ouate, et imprégnez-le de cette huile de girofle. Après quoi tamponnez-vous délicatement la gencive autour de la dent douloureuse, et si cette dent est percée par la carie mettez dans le trou un tout petit bout de coton trempé dans l'huile de girofle, enfoncez-le bien afin qu'il ne soit pas délogé, et vous verrez qu'en quelques secondes vous ne souffrirez plus.

Assurez-vous que l'on vous vend une huile de girofle de bonne qualité, car plus elle est pure, plus le soulagement est rapide.

Dans les campagnes, les vieilles gens ont toujours des clous de girofle dans leur cuisine, et dès les premières douleurs, ils en prennent un et le mâchent de manière

que l'huile qu'il contient recouvre bien la dent. C'est un des plus anciens remèdes, et aussi le plus moderne.

Cependant, n'attendez pas trop longtemps pour consulter votre dentiste, qui découvrira ce qui provoque votre mal de dents, car vous ne pouvez quand même pas passer votre vie à mâcher des clous de girofle ! La meilleure solution est d'arracher la dent.

Incidemment, je me suis toujours demandé pourquoi les soins dentaires devaient être aussi abominables. Chaque fois que je suis allé chez le dentiste j'ai souffert le martyr. Voilà un domaine qui mériterait bien qu'on lui consacrait quelques années de recherches. Si j'avais beaucoup d'argent, et si je pouvais mettre au point ma machine aurique, les dentistes pourraient voir beaucoup plus nettement ce qu'a une dent malade, et comment l'arracher sans douleur.

Ce que j'avais imaginé, c'était un appareil semblable à un polaroïd, pour prendre des photographies instantanées de l'aura d'une personne, en couleur naturellement. Ce sont les couleurs qui sont importantes, vous savez. L'éclat des teintes, et leurs stries particulières sont capitales. Si vous regardez une aura, et si vous voyez la couleur d'une maladie, il est fort possible, à condition d'avoir les appareils adéquats, de guérir la maladie avant qu'elle se soit réellement installée. Elle pourrait se guérir en appliquant les contre-couleurs nécessaires, qui changeraient les teintes « dégradées » de la maladie et, par réaction sympathique, le malade pourrait être soulagé. On partirait de l'aura vers le corps physique.



Ce n'est pas un rêve, ni une utopie. C'est un fait : les médecins devraient étudier l'aura. Malheureusement, la science médicale a un siècle de retard, et si seulement les médecins consentaient à travailler et à étudier des idées nouvelles au lieu de répéter : « Ceci est impossible, Aristote ne l'a pas enseigné », tout le monde se porterait mieux et souffrirait moins.

Je m'adresse maintenant à ceux qui désirent voir l'aura et faire des expériences, et qui ont suffisamment d'argent. Achetez une de ces caméras de télévision relativement bon marché, et branchez-la sur votre poste de télévision. La caméra devrait être réglée pour enregistrer et émettre de beaucoup plus hautes fréquences que la normale (c'est-à-dire une portion plus haute du spectre). Si le réglage est bien fait, les spectateurs pourront voir une reproduction floue d'un corps humain, avec des lignes et des ondulations diverses tout autour.

Il est possible, pour ceux qui désirent faire des expériences photographiques et qui ont des notions de chimie, de fabriquer un matériel ultra-sensible qui pourra enregistrer des fréquences beaucoup plus élevées qu'il n'est d'usage dans la photographie habituelle. Cela donne de bons résultats, parce qu'il m'est souvent arrivé de prendre des photos de l'aura humaine, et j'ai détruit tous mes clichés parce que je commençais à en avoir assez d'entendre des savants répéter que de telles choses « sont impossibles » et que les photos devaient être truquées. Un savant (je devrais mettre ce terme entre guillemets)

a même affirmé que si la photo avait été prise devant lui et s'il l'avait développée lui-même, il serait malgré tout convaincu qu'il s'agissait d'un trucage; alors j'ai l'impression que le monde n'est pas encore « à point » pour la photographie aurique. Nos savants génies doivent faire encore quelques années d'études.

La vue, l'ouïe et le toucher sont des sujets très intéressants. Ils sont tous tributaires du même spectre de vibrations. Vous est-il jamais arrivé de vous demander à quel moment le toucher devient vue ou ouïe?

Si vous touchez un objet, vous recevez une vibration très grossière, qui impressionne la partie de votre corps en contact avec l'objet et vous permet de déterminer, plus ou moins, sa densité ou sa composition. Vous pouvez aussi voir l'objet. Mais vous ne pouvez pas voir d'onde sonore, vous ne pouvez pas entendre la chose que vous voyez. Si nous nous élevons dans la gamme du spectre, nous entendons un son. Ce son peut être une note grave, presque à l'échelle du toucher, ou une note haute, presque à l'échelle de la vue. Quand vos oreilles ne réagissent plus à certaines vibrations parce qu'elles sont trop hautes, alors votre vue prend la relève. Vous pouvez, par exemple, voir une couleur rouge sombre. Mais lors de votre prochaine méditation, pensez à la vue.

Quand vous voyez une chose, vous ne la touchez pas forcément, vous n'en avez pas besoin pour savoir ce qu'elle est. Il peut s'agir d'un objet sous globe, ou d'un autre à des milliards de kilomètres dans l'espace. Pourtant, cette chose que vous voyez vous touche, sans quoi vous ne pourriez la percevoir. *Vous pouvez simplement voir un objet, lorsqu'il*

vibre au point d'engendrer des particules de lui-même dans l'espace et produit des vibrations qui parviennent jusqu'à vous et vous touchent. Mais ces vibrations sont si frêles qu'une simple feuille de papier noir peut les intercepter, alors que les dures vibrations des sons peuvent percer un mur de pierre.

On pourrait dire que cela nous apporte un exemple, pour décrire la différence entre la vie terrestre et la vie astrale. Les dures vibrations du son représentent la vie sur terre, et les plus hautes, presque imperceptibles, la vie astrale.

Dans l'astral, nous possédons une variété de sens qu'il nous est impossible d'imaginer dans la vie physique. Beaucoup de gens m'écrivent pour me demander comment il est possible qu'une personne de la quatrième dimension lâche — ce n'est qu'un exemple — une pierre dans le salon de quelqu'un. Je crois que celui ou celle qui m'a posé cette question précise devait avoir lu récemment dans un journal un article sur une maison hantée, où des pierres atterrissaient dans des chambres fermées à clef. Je répondrai que, dans le monde tridimensionnel de la chair nous ne pouvons percevoir que les dimensions charnelles, et s'il y avait par hasard une ouverture ailleurs, nos yeux physiques ne pourraient la voir.

Supposons que les êtres humains ne puissent regarder qu'en bas, ou qu'ils soient bidimensionnels. Alors, s'ils ne peuvent regarder qu'en bas, ils ne voient pas le plafond au-dessus d'eux. Mais si une autre personne, en dehors de la pièce, peut constater qu'il n'y a pas de plafond, elle peut très facilement jeter une pierre sur celle qui ne peut relever la tête.

Cette explication est assez rudimentaire, mais en réalité, voici se qui se passe : toutes les pièces, ou tous les lieux terrestres, ont une autre ouverture, que les êtres humains terrestres ne peuvent voir parce qu'il leur manque l'organe qui leur permettrait de percevoir cette autre dimension. Cependant, la personne se trouvant dans l'univers quadridimensionnel peut se servir de cette ouverture et y faire passer des objets alors que pour la personne tridimensionnelle les murs autour d'elle sont solides et sans ouvertures.

C'est une plaisanterie qui enchante les entités inférieures qui aiment à se faire passer pour des lutins.



Nous ne devons pas oublier non plus la dame qui m'a écrit pour me demander de lui expliquer en termes simples la nature de la télépathie. Elle avait lu tous mes livres, mais apparemment, la télépathie la plongeait dans des abîmes de perplexité. Alors voyons ce que nous pouvons faire pour elle.

Tous les savants sont aujourd'hui d'accord pour penser que le cerveau engendre de l'électricité. Il existe des appareils qui enregistrent les ondes électriques cervicales. On place sur le crâne du patient une espèce de casque et quatre lignes onduleuses indiquent quatre différents niveaux de pensée. On a donné à ces lignes sinueuses des noms grecs, Dieu sait pourquoi, mais cela ne nous concerne pas. Le cerveau engendre donc de l'électricité, qui varie selon les pensées un peu comme si l'on parlait dans un microphone et que les mots engendreraient un courant

constamment variable dans son intensité, selon ce que l'on dit. Prenons par exemple un magnétophone; on parle dans le micro et le discours imprime sur une bande spéciale d'infimes courants magnétiques. Plus tard, quand on repasse la bande, on obtient la reproduction du discours. Le cerveau humain produit un courant électrique qu'un autre cerveau peut enregistrer, de même que la bande magnétique du magnétophone enregistre les infimes impulsions engendrées par les vibrations de la voix qui sont transmises à des impulsions électriques.

Lorsque vous pensez, vous diffusez vos pensées. La plupart des gens ne peuvent entendre les pensées des autres, et c'est fort heureux car tout le monde pense, à tout moment, et si l'on pouvait entendre ce bruit perpétuel on deviendrait fou. En s'entraînant, ou par un caprice de la nature, il est possible de se mettre à l'écoute de la pensée parce que, comme notre cerveau engendre de l'électricité, il est capable de recevoir des impulsions électriques. C'est en quelque sorte un émetteur-récepteur. Cette forme de télépathie permet au corps de rester en contact avec le Sur-moi, la télépathie étant dans ce cas produite par un courant spécial de très haute fréquence passant du cerveau au corps charnel, par le chemin de la corde d'argent, et de là au Sur-moi.

Mais pour répondre le plus simplement possible à la question « Comment marche la télépathie? », il suffit de dire que tous les cerveaux sont des émetteurs-récepteurs, et que, si vous saviez comment brancher votre récepteur, vous seriez assourdi par les pensées de tous les passants. Il est beaucoup plus facile de

capter les pensées des êtres avec lesquels nous nous entendons bien que celles de ceux avec qui nous sommes incompatibles. Voici un bon exercice : essayez de deviner ce qu'une personne que vous connaissez bien va dire, avant qu'elle ouvre la bouche. Si vous persévérez à ce jeu de devinettes, vous découvrirez bientôt que vos réussites dépassent de loin les simples lois du hasard, et vous comprendrez que vous avez fait un très grand pas vers la communication télépathique avec une personne que vous aimez. Cela encore exige beaucoup de pratique et de patience, mais lorsque vous serez devenu véritablement télépathe vous le regretterez parce que la vie sera pour vous un perpétuel brouhaha car les humains et les animaux ne cessent de parler entre eux.

Au-dehors, dans le quartier habité par le vieil homme, le bruit était assourdissant, incessant. D'énormes marteaux pneumatiques creusaient des trous profonds sur la colline sur laquelle s'étaient dressées jadis de belles maisons. Les femmes des marins avaient vécu là, veillant nuit après nuit, tournées vers la mer, attendant le retour de leur mari, le retour des navires au havre et une lumière brillait en permanence à une fenêtre de chaque maison pour accueillir le voyageur.

Une très belle maison ancienne, dominant toutes les autres, s'était dressée fièrement pendant de longues années, et quand elle fut vide, le fantôme de la vieille dame qui avait guetté en vain le retour de son mari bien-aimé devint familier à tous. Toutes les nuits, elle se tenait à la fenêtre donnant sur le port, écartant d'une main le rideau pour mieux voir. Toutes les nuits, sa silhouette spectrale guettait le retour de celui qui ne devait jamais lui revenir, l'homme aimé dont le corps gisait au fond des mers, à des milliers de kilomètres de son foyer.

Maintenant la maison était démolie. Toute la rue était rasée et les marteaux pneumatiques voraces entamaient la roche, la déchiraient, la coupaient en

morceaux, pour faire place à la civilisation du progrès. Là passerait bientôt une grande route, une large artère coupant la ville, franchissant la rivière par un pont tout neuf. Le bruit ne cessait pas. D'énormes bulldozers poussaient de grands amas de terre et de rochers, des pelleteuses mécaniques creusaient la terre meuble, des camions allaient et venaient dans un bruit d'enfer, à toute heure du jour et de la nuit. Les hommes criaient, les chiens aboyaient, depuis longtemps la paix avait déserté ce lieu.

Le vieil homme se pencha sur les lettres de ses lecteurs, et mit de côté la dernière. Sa femme leva les yeux de son tricot, avec un petit soupir de soulagement, heureuse que cette tâche touche à sa fin. Puis elle se leva et alla donner à manger aux Petites Filles Chattes, qui étaient arrivées au galop en déclarant que c'était l'heure du thé et qu'elles voulaient vite goûter, s'il vous plaît, parce qu'elles avaient beaucoup réfléchi et avaient grand-faim. Alors la femme du vieil homme sortit de la pièce, les deux chattes sur ses talons.

Le vieil homme se tourna vers Bouton d'Or, faussement appelé en espagnol Anapola.

— Bouton d'Or, dit-il, peu importe que les postiers soient en grève, nous avons fait du bon travail en répondant à toutes ces questions, tu ne crois-pas?

Bouton d'Or eut l'air heureux d'apprendre que le travail de la journée était fini.

— Tu n'as commencé que depuis deux semaines, dit-il, et voilà que le livre est déjà terminé!

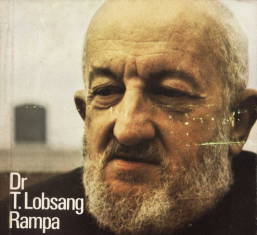
— Oui, répliqua le vieil homme, mais tu as bien tapé

sept mille mots par jour, n'est-ce pas ? Tu m'as bien aidé.

Bouton d'or se purlécha de plaisir et de fierté.

— Dans ce cas, dit-il, je n'ai plus qu'un seul mot à taper en trois lettres. Je n'ai plus qu'à écrire.

FIN



Dr
T. Lobsang
Rampa

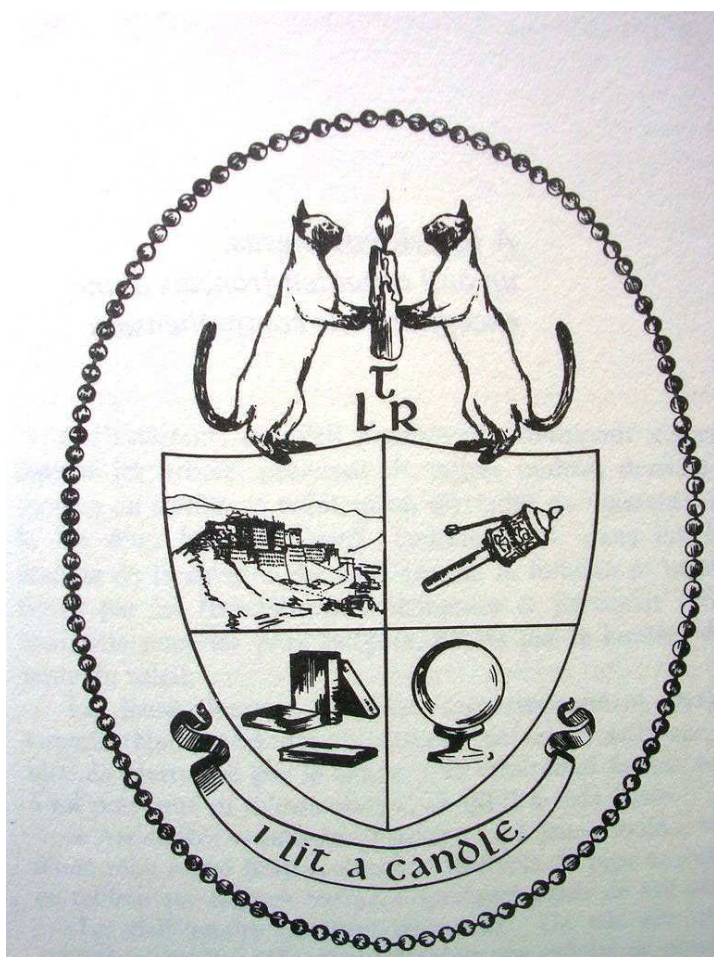
auteur du "TROISIÈME OEIL"

L'ermite

T. LOBSANG RAMPA

L'Ermite

L'Ermite - (1971) Lobsang est l'élève d'un vieil ermite aveugle qui lui inculque sa sagesse ; il découvre ce qui en est à propos de ceux qui tout d'abord placèrent la vie sur cette Terre et qui sont connus comme les « Jardiniers de la Terre ». Nous ne sommes pas la seule planète habitée dans notre, ou tout autre, système solaire et galaxie. Nous y avons également une véritable perception de l'identité de Moïse & Jésus-Christ qui étaient en fait des messagers.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

Table des matières

Chapitre I	4
Chapitre II	27
Chapitre III	53
Chapitre IV	77
Chapitre V.....	103
Chapitre VI	128
Chapitre VII	152
Chapitre VIII	179
Chapitre IX	204
Chapitre X.....	229
Chapitre XI	249

Chapitre I

A l'extérieur, le soleil flamboyait, illuminant vigoureusement les arbres, projetant de noires ombres derrière les rochers en saillie, se reflétant en myriades de diamants dans le lac d'un bleu céruléen. Toutefois, ici, dans les frais recoins de la caverne du vieil ermite, la lumière se trouvait filtrée par les frondaisons avoisinantes et parvenait verdie, apaisante pour les yeux fatigués, brûlés par la lumière éclatante du soleil.

Le jeune homme s'inclina respectueusement devant l'anachorète émacié qui, hiératique, se tenait assis sur un bloc de pierre usé par le temps. « O Vénérable ! je suis venu à toi pour que tu m'instruises... » dit-il à voix basse.

« Assieds-toi », ordonna l'Ancien. Le jeune moine, vêtu d'une robe rouge brique, s'inclina une fois de plus et s'assit en tailleur sur la terre battue, à quelques pieds de son aîné.

Le vieil ermite demeura silencieux. On eût cru qu'à travers ses orbites vides il contemplait une infinité de passés. Il y a longtemps, bien des années auparavant, alors qu'il n'était qu'un jeune lama, il avait été pris à partie par des fonctionnaires chinois, à Lhassa, et on lui avait cruellement crevé les yeux parce qu'il n'avait pas voulu révéler des secrets d'Etat qu'il ne possédait même pas. Torturé, aveugle, couvert de plaies, il avait réussi à se traîner loin de la ville, plein d'amertume et de désillusions. Ne se déplaçant que de nuit, il continuait à marcher. Rendu presque dément par la douleur et la commotion, il évitait tout contact humain. Il pensait, ne faisait que penser.

Il entreprit une longue ascension, vivant grâce aux maigres herbes et aux rares plantes qu'il pouvait trouver, s'abreuvant aux sources de montagne, qu'il découvrait grâce à leur chant. C'est ainsi qu'il parvint à préserver l'étincelle de vie qui l'habitait encore. Lentement, ses blessures les plus graves se cicatrisèrent, ses orbites vides s'arrêtèrent de suinter, mais toujours, il poursuivait son ascension et s'éloignait de ceux qui torturaient leurs semblables sans raison et avec démesure. L'air se raréfia. Le vieillard ne trouvait plus de branches d'arbres dont l'écorce pût le nourrir, plus d'herbes qu'il pût arracher tout simplement en se penchant. Il lui fallait maintenant ramper, tâtonner, s'étirer dans l'espoir de trouver suffisamment de nourriture pour apaiser les cris les plus aigus de ses entrailles.

L'air devint plus aigre, le vent plus coupant. Malgré tout, l'ermite continuait son ascension. Plus haut. Toujours plus haut, comme s'il était mû par une force intérieure. Bien des semaines auparavant, tout au début de son voyage, il avait trouvé une grosse branche dont il s'était fait un bâton qui lui servait à sonder son chemin. Maintenant, son bâton se heurtait à un mur dans lequel il était impossible de trouver quelque brèche.

Le jeune moine fixa intensément le vieillard, dont l'immobilité était absolue. Se demandant à première vue si l'ermite se portait bien, le jeune homme se rassura en se rappelant que les Vénérables Anciens vivaient dans le passé et ne se pressaient jamais pour qui que ce soit. Il considéra avec curiosité le dénuement de la caverne. Ce dénuement était des plus

complets. Dans un coin, on trouvait un tas de paille jaunie : son lit. Près de cette couche, on pouvait voir une écuelle. Sur une arête de roc, une robe safran en lambeaux pendouillait tristement comme si elle eût été consciente de sa décoloration par le soleil. Rien d'autre. Rien.

Le vieil homme méditait sur son passé, pensait aux douleurs qu'il avait endurées lorsqu'il avait été torturé, blessé et qu'on lui avait crevé les yeux. Il était alors aussi jeune que le jeune homme qui lui faisait face.

Avec la rage du désespoir, l'ermite frappa de son bâton l'étrange barrière qui se dressait devant lui. Il tentait vainement d'écarter ses orbites sans yeux. Finalement, terrassé par l'intensité des émotions qui l'assaillaient, il s'évanouit au pied de la mystérieuse muraille. L'air raréfié s'infiltra dans son pauvre vêtement, dérobant lentement chaleur et vie à ce corps squelettique.

Un long moment s'écoula. Un bruit de pieds chaussés se répercuta sur le sol rocailleux ; on entendit des voix étouffées qui parlaient dans une langue incompréhensible, puis le flasque corps fut soulevé et emporté. Enfin, il y eut un son métallique. Un vautour, qui escomptait un bon repas, exprima sa déconvenue en s'envolant sans enthousiasme.

Le vieil homme commença ; tout cela était bien loin.

Maintenant, c'était à lui d'instruire le jeune homme comme lui l'avait été. Quand, au fait ? Soixante ans auparavant ? Soixante-dix ans ? Plus peut-être ? Peu importe. Cela n'avait aucune importance. C'était loin, perdu dans les brumes du Temps. Qu'importe à

l'homme de connaître le nombre de ses années lorsqu'il connaît l'âge du monde ?

Le temps sembla s'arrêter. Même le faible vent qui agitait les feuilles cessa son murmure. Dans l'air, on pouvait quasiment discerner une sorte de mystérieuse expectative, tandis que le jeune homme attendait que le vieil ermite prenne la parole. Enfin, lorsque la tension fut devenue pratiquement impossible à supporter, le Vénérable parla.

« On t'a envoyé à moi, dit-il, parce que tu dois accomplir un grand dessein dans ta vie et que je dois te familiariser avec ce que je sais afin que, dans une certaine mesure, tu sois capable de prendre conscience de ta destinée. » Il faisait face au jeune moine, qui ne savait quelle contenance prendre. Ce dernier pensait qu'il était difficile de communiquer avec les aveugles, car ils semblent « regarder » sans réellement voir et l'on a l'impression qu'en fait ils voient parfaitement, ce qui crée un malaise certain.

La voix sèche, qui ne s'était pas fait entendre depuis longtemps, reprit : « Lorsque j'étais jeune, j'ai subi de nombreuses épreuves, des épreuves fort pénibles. Je dus quitter notre grande Cité de Lhassa et, aveugle, j'ai dû errer dans l'inconnu. Affamé, malade, évanoui, je fus emporté en un lieu inconnu et instruit en prévision de ce jour. Lorsque je t'aurai transmis mes connaissances, j'aurai accompli ma tâche et mon destin, et pourrai me rendre en paix vers les Champs Célestes. » Tandis qu'il prononçait ces derniers mots, une lumière intérieure inonda son visage parcheminé et, inconsciemment, il fit tourner un peu plus vite son moulin à prières.

Dehors, lentement, les ombres couvraient le sol. Le vent augmenta d'intensité et souleva la poussière cendreuse en petits tourbillons. Un oiseau lança quelque part un cri d'avertissement particulièrement impératif. La lumière du jour diminuait presque imperceptiblement tandis que les ombres s'allongeaient de plus en plus. Dans la caverne, maintenant devenue réellement obscure, le jeune moine se recroquevilla dans l'espoir de faire taire les gargouillements de ses entrailles, qui se faisaient de plus en plus impérieux. La faim. Il pensa que la science allait toujours de pair avec la faim. La faim et la science, inséparables compagnes. Un faible sourire passa sur le visage de l'ermite. « Ah ! dit-il, ainsi c'est vrai. Le Jeune Homme a vraiment faim. Le Jeune Homme résonne comme un tonneau vide. Mon informateur m'a bien dit que ce serait ainsi et il m'a fourni le remède. » Lentement, laborieusement, courbé par les ans, il parvint à se dresser et à se diriger tant bien que mal vers l'un des coins invisibles de la caverne. Il en ressortit en tenant à la main un petit paquet qu'il tendit au jeune moine. « De la part de ton Honorable Guide, expliqua l'ermite, il dit que cela adoucira quelque peu tes études. »

Il s'agissait de gâteaux venant de l'Inde, de petits gâteaux qui relèveraient quelque peu le sempiternel menu d'orge ou tsampa. Et pour changer de l'eau, toujours de l'eau, il y avait un peu de lait de chèvre. « Non, non ! s'écria le vieil ermite tandis que le jeune homme l'invitait à partager la nourriture. Je peux me rendre facilement compte des besoins de la jeunesse - et particulièrement des besoins d'un jeune homme qui devra se rendre dans le vaste monde, au-delà des

montagnes. Mange, et réjouis-toi. Moi, indigne personne, je tente, à mon humble manière, de suivre les préceptes du Seigneur Bouddha et de vivre de la métaphorique graine de moutarde. Quant à toi, mange et dors, car je sens que la nuit nous enveloppe. » Après avoir prononcé ces mots, il se leva et se rendit dans un coin particulièrement bien dissimulé de la caverne.

Le jeune homme se dirigea vers l'entrée de celle-ci, qui n'était plus maintenant qu'une tache ovale de couleur grisâtre contrastant avec la noirceur de l'intérieur. Les pics montagneux n'étaient plus que des formes sombres qui se découpaient contre le violet du crépuscule. Soudainement, il y eut la splendeur d'une pleine lune particulièrement mise en valeur par le passage d'un noir nuage solitaire. On eût cru qu'un dieu avait tiré les rideaux de la nuit afin que l'humanité affairée puisse apercevoir Cybèle, la Reine du Ciel. Le jeune moine ne resta pas longtemps en cet endroit ; son repas était tout ce qu'il y a de frugal et eût été absolument inacceptable pour un jeune Occidental. Il rentra vite dans la caverne et, après avoir aménagé un trou dans le sable pour y placer sa hanche, s'endormit profondément.

Les premières lueurs de l'aube le trouvèrent agité. Il se réveilla soudainement, se mit debout et regarda autour de lui d'un air coupable. A ce moment, le vieil ermite se traînait péniblement dans la partie principale de la caverne. « O Vénérable ! s'exclama nerveusement le jeune moine, j'ai trop dormi et j'ai oublié d'assister à l'office de minuit ! » Par la suite, il réalisa où il se trouvait et se sentit tout bête.

« N'aie pas peur, jeune homme, lui répondit l'ermite en souriant. Nous n'avons pas d'offices ici. L'homme, lorsqu'il est suffisamment évolué, peut fort bien célébrer son office en lui-même, n'importe où, n'importe quand, sans avoir besoin de s'agréger à un troupeau comme un yack sans cervelle. Mais... prépare, fais ta tsampa, prends ton repas, car, aujourd'hui, j'ai beaucoup de choses à te raconter et tu devras te souvenir de tout. » Ces paroles prononcées, il sortit lentement dans l'aube naissante.

Une heure plus tard, le jeune homme était assis devant l'Ancien et écoutait une histoire aussi étrange qu'ensorcelante, une histoire qui est à la base de toutes les religions, de tous les contes de fée et de toutes les légendes pouvant exister dans le Monde. Une histoire qui avait été censurée depuis les premiers jours de la vie tribale par les prêtres jaloux de leur pouvoir ainsi que par les prétendus « scientifiques ».

D'un air inquisiteur, quelques rayons de soleil s'infiltrèrent discrètement dans le feuillage à l'entrée de la caverne et se reflétèrent brillamment dans les minerais métalliques enchâssés dans le roc. L'air se réchauffa un peu et une légère brume apparut à la surface du lac. Quelques oiseaux piaillèrent avec véhémence tandis qu'ils s'appliquaient à la sempiternelle tâche qui consistait à trouver de quoi picorer dans ce pays à la végétation clairsemée. Dans l'air, très haut, un vautour solitaire planait à la faveur d'un courant d'air ascendant, s'élevant puis redescendant, ses ailes grandes ouvertes, immobiles, tandis que ses yeux perçants balayaient le terrain dans l'espoir d'apercevoir quelque créature morte ou

mourante. Après s'être assuré qu'il n'y avait rien qui vaille aux alentours, il amorça une glissade de côté en poussant un cri dépité, puis s'en fut vers des lieux plus profitables.

Le vieil ermite se tenait assis, immobile et droit, son corps émacié à peine couvert par ce qui restait de sa robe dorée. Dorée était un bien grand mot ; elle était maintenant délavée par le soleil, d'une misérable couleur passée, avec des bandes jaunes aux endroits où les plis avaient préservé le vêtement de la décoloration. Sa peau était tendue sur ses pommettes, qu'il portait hautes et saillantes ; son teint était cireux, de cette pâleur blanchâtre si commune chez ceux qui sont privés de la vue. Ses pieds étaient nus ; ses possessions terrestres fort peu nombreuses : une écuelle, un moulin à prières et une robe de rechange dans un aussi piteux état que l'autre. Rien de plus, rien de plus en ce bas monde.

Le jeune moine assis devant lui pensa à tout cela. Plus un homme s'élevait dans les arcanes du spiritualisme et moins il possédait de biens terrestres. Les grands Abbés, avec leur Linge d'Or, leurs richesses et leurs monceaux de victuailles, se battaient constamment pour obtenir l'hégémonie politique. Ils ne vivaient que pour l'instant, en n'accordant aux Ecritures qu'une distraite attention.

« Jeune homme, reprit le vieillard d'une voix cassée, mon heure est proche. Je dois d'abord te transmettre mon savoir. Mon esprit sera libre ensuite de se rendre vers les Champs Célestes. Tu auras la charge de transmettre cette connaissance à d'autres. Alors,

écoute bien ; rappelle-toi tout et, surtout, ne manque pas à ton devoir. »

« Apprends ceci, étudie cela ! pensa le jeune moine. A partir de maintenant la vie ne sera plus qu'un dur labeur. Plus de cerfs-volants, plus d'échasses, plus de... » Mais l'ermite poursuivait : « Tu connais la manière dont les Chinois m'ont traité. Tu sais que j'ai erré dans l'inconnu pour qu'enfin il m'arrive une chose merveilleuse. Un miracle survint grâce à une force intérieure qui me conduisit jusqu'à ce que je sombre dans l'inconscient aux portes mêmes du Temple de la Sagesse. Laisse-moi te raconter cela. Je te transmettrai ma connaissance comme elle me fut transmise, car bien qu'aveugle je pus tout voir. »

Le jeune moine approuva d'un signe de tête, oubliant que le vieillard ne pouvait pas le voir ; puis, se ressaisissant, il dit : « Je t'écoute, Vénérable Maître, car ma mémoire a été formée afin de ne rien oublier. » Après s'être ainsi exprimé, il s'inclina et s'assit, attentif.

Le vieil homme traduisit sa satisfaction par un sourire et poursuivit : « La première chose dont je me souviens est que je me trouvais étendu confortablement sur un lit moelleux. Bien sûr, j'étais jeune alors, comme tu l'es maintenant, et je pensais que l'on m'avait transporté dans les Champs Célestes. Mais je ne voyais rien. Or, je savais que, si je m'étais trouvé de l'autre côté de la Vie, j'eusse recouvré la vue. J'étais donc allongé et j'attendais. Peu de temps après, des bruits de pas très discrets se firent entendre, se rapprochèrent et s'arrêtèrent près de moi. Je demeurai immobile, sans savoir à quoi m'attendre. « Ah ! dit une voix qui me

sembla quelque peu différente des nôtres. Ah ! ainsi tu as repris conscience. Te sens-tu bien ? »

« Quelle question stupide, pensai-je, comment puis-je me sentir bien alors que je suis à moitié mort de faim ? De faim ? Mais je n'avais plus faim. En fait, je me sentais bien ; très bien. Je fis bouger mes doigts précautionneusement, tâtai mes bras qui n'avaient plus l'aspect décharné de baguettes. Je m'étais rempli, avais repris mon apparence habituelle, bien que je n'eusse toujours pas d'yeux. « Oui, oui, je me sens vraiment bien. Merci de votre sollicitude », répondis-je. La Voix reprit : « Nous aurions aimé te rendre la vue, mais tes yeux ont été entièrement enlevés et nous ne pouvions pas le faire. Repose-toi un peu. Nous en reparlerons plus tard. »

« Je me reposai ; je n'avais pas le choix et, bientôt, je sombrai dans le sommeil. Combien de temps avais-je dormi ? Je ne pourrais le dire, mais de doux carillons me réveillèrent ; des carillons plus doux et plus harmonieux que les gongs les plus précieux, plus beaux que les plus anciennes cloches d'argent, plus sonores que les trompettes des temples. Je me dressai sur mon séant et écarquillai les yeux comme si je pouvais forcer mes orbites creuses à voir quelque chose. Un bras plein de douceur entoura mes épaules et une voix me dit : « Lève-toi et viens avec moi. Je vais te guider. »

Le jeune moine, assis, fasciné, se demandait pourquoi de telles choses ne lui étaient jamais arrivées. Il était loin de se douter qu'un jour il connaîtrait une odyssée similaire. « Je vous en prie, continuez, Vénérable Maître ; continuez, je vous en prie »,

s'exclama-t-il. Le vieil ermite remercia son auditeur dans un sourire et continua.

« On me conduisit dans ce qui était apparemment une grande pièce, dans laquelle se trouvaient un certain nombre de personnes. En effet, je pouvais discerner le murmure de leurs voix ainsi que les froissements de leurs vêtements. Mon guide me dit : « Assieds-toi ici », et l'on glissa sous mon siège un curieux appareil. Alors que j'allais m'asseoir par terre, comme le font tous les gens sensés, je faillis défoncer l'étrange machine. »

Le vieil ermite s'arrêta un instant et eut un rire nerveux en se rappelant cet incident lointain. « Je tâtai soigneusement la chose, poursuivit-il, et elle me sembla moelleuse et ferme à la fois. Elle était soutenue par quatre pattes et, à l'arrière, il y avait un obstacle qui me soutenait le dos. J'en conclus d'abord qu'ils m'avaient pensé trop faible pour demeurer assis par mes propres forces, mais je réalisai rapidement que l'on se retenait de rire et en déduisis alors que ces gens-là s'asseyaient de cette manière. Cette façon de s'asseoir me parut bizarre et fort dangereuse, et je dois humblement avouer que je me cramponnai avec acharnement à cette plate-forme rembourrée. »

Le jeune moine tenta d'imaginer cet objet. Comment pouvait-il exister semblable chose ? Pourquoi les gens devaient-ils inventer des objets inutiles ? Non, se dit-il, le sol est assez bon pour moi ; pas de risques de tomber ; on s'y trouve en toute sécurité et qui donc peut être assez faible pour avoir besoin d'avoir le dos maintenu ? Mais le vieil ermite reprit son récit et le

jeune homme pensa que son interlocuteur possédait de solides poumons !

« Nous n'avons pas fini de t'étonner, me dit la Voix ; tu te demandes qui nous pouvons bien être et pourquoi tu te sens si bien. Installe-toi plus confortablement, car nous avons beaucoup à t'apprendre et à te montrer. »

« O Très Illustre, reprochai-je, je suis aveugle, on m'a arraché les yeux et pourtant vous dites que vous avez beaucoup de choses à me montrer ? Mais comment cela est-il possible ? » « Tranquillise-toi, me dit la Voix, car avec du temps et de la patience, tout s'éclaircira. »

« Les parties postérieures de mes jambes ballottaient dans le vide et commençaient à me faire mal. Je les ramenai vers moi et tentai tant bien que mal de m'asseoir dans la position du lotus sur cette petite plate-forme de bois soutenue par quatre pattes, avec ce curieux obstacle dans le dos. Ainsi installé, je me sentis un peu plus à l'aise. Toutefois, ne voyant pas, je craignais grandement de tomber je ne sais où.

« Nous sommes les Jardiniers de la Terre, me dit la Voix, Nous voyageons parmi les univers, plaçant personnes et animaux dans des mondes très différents. Vous, les Terriens, entretenez bien des légendes à notre endroit. Vous nous appelez les Dieux du Ciel et parlez de nos chars de feu. Maintenant, nous allons te donner des informations à propos de l'origine de la Vie sur la Terre afin que tu puisses transmettre ces connaissances à quelqu'un qui viendra plus tard. Cette personne parcourra le monde et consignera ces faits, car il est grand temps que les gens connaissent la Vérité sur leurs Dieux avant que nous amorcions la deuxième phase. »

« Mais il doit y avoir une erreur, dis-je rempli d'épouvante, je ne suis qu'un pauvre moine qui ne sait pas encore pourquoi il a entrepris une telle ascension. »

« Nous t'avons fait venir grâce à notre science, murmura la Voix. Nous t'avons choisi à cause de ton exceptionnelle mémoire, que nous allons d'ailleurs améliorer. Nous savons tout de toi et c'est pour cela que tu es ici. »

A l'extérieur de la caverne, dans la lumière du jour, maintenant étincelante, un oiseau, soudainement effrayé, poussa une note perçante ; un cri de volatile outragé qui diminuait d'intensité lorsque l'oiseau s'envola précipitamment. L'Ancien leva la tête un moment et dit : « Ce n'est rien, ce n'est probablement qu'un oiseau volant à haute altitude ! » Le jeune moine trouva pénible de se laisser distraire alors qu'il écoutait si attentivement ce conte datant d'une époque lointaine, d'une époque que, curieusement, il n'avait aucun mal à imaginer. Près des eaux tranquilles du lac, les saules remuaient à peine dans leur somnolence et n'étaient dérangés que lorsque des bouffées d'air vagabondes agitaient leurs feuilles et les faisaient murmurer en signe de protestation parce que leur repos avait été troublé. A ce moment de la journée, les premiers rayons de soleil avaient quitté l'entrée de la caverne où il faisait frais et où la lumière prenait une couleur verdâtre. Le vieil ermite remua un peu, arrangea les plis de sa robe en loques et poursuivit son récit.

« J'avais peur, horriblement peur... Que savais-je de ces Jardiniers de la Terre ? Je n'étais pas jardinier moi-même, ne connaissais pas plus de choses sur les

plantes que sur l'univers et n'étais pas désireux de savoir quoi que ce soit sur ce sujet. Alors que je pensais à tout cela, j'appuyai mes jambes sur le rebord de la plate-forme qui me servait de siège et me mis debout. Des mains très fermes quoique bienveillantes me repoussèrent de telle sorte que je me retrouvai une fois de plus assis de la manière ridicule dont j'ai déjà parlé, avec mes jambes pendouillant dans le vide et le dos appuyé contre quelque chose qui se trouvait derrière moi. « La plante ne commande pas au Jardinier, murmura une Voix. On t'a amené ici et c'est ici que tu devras apprendre. »

« Tandis que j'étais assis, émerveillé mais plein de ressentiment, une discussion fort animée s'amorça dans une langue inconnue. Des Voix. Encore des Voix. Certaines d'entre elles étaient hautes et aiguës comme si elles avaient pris naissance dans la gorge de gnomes. D'autres étaient graves, cavernueuses, tonitruantes ou alors ressemblaient au cri qu'émet le yack mâle à travers monts et vaux à l'époque des amours. Peu importe qui étaient ces gens, cela augurait très mal pour moi, qui n'avais guère l'intention de coopérer et qui, de plus, me trouvais captif contre mon gré. Tandis que l'incompréhensible discussion se poursuivait, je continuai à écouter, non sans quelque crainte. J'entendis des sons aigres comme celui du chalumeau ou déchirants comme une sonnerie de trompette dans un défilé rocheux. Quel genre de personnes pouvaient bien être ces gens ? me demandai-je. Comment des êtres humains pouvaient-ils bien émettre une telle variété de tons, de demi-tons, d'harmoniques ? Où pouvais-je donc bien me trouver ?

Peut-être me trouvais-je en plus mauvaise posture qu'aux mains des Chinois. Ah ! si seulement je pouvais voir... Si seulement je pouvais avoir des yeux pour voir ce que je ne pouvais que deviner. Le mystère s'éclaircirait-il si je ne me trouvais pas accablé par la cécité ? Non, car comme je devais le découvrir plus tard, le mystère n'en serait que plus insondable ! C'est ainsi que je demeurai assis, hésitant, rempli de frayeur. Les tortures que j'avais subies aux mains des Chinois m'avaient relativement affaibli et me portaient à croire que je serais incapable de supporter d'autres traitements de ce genre. Absolument incapable. Mieux valait voir les Neuf Dragons venir et me consumer immédiatement plutôt que d'être contraint de supporter l'Inconnu. C'est ainsi que je demeurais assis, car il n'y avait rien d'autre à faire.

« Des éclats de voix me firent craindre pour ma sécurité.

Eussé-je possédé la vue, j'eusse tenté un effort désespéré pour prendre la fuite, mais celui qui est sans yeux est véritablement réduit à l'impuissance, se trouve intégralement à la merci des autres, à la merci de TOUT, de la pierre qui fait trébucher, de la porte fermée, de l'inconnu qui se dessine constamment devant lui, indistinct, menaçant, oppressant, toujours redoutable. Le bruit de foule s'intensifia en un crescendo. Certaines voix se firent entendre dans les registres les plus élevés, tandis que d'autres grondaient comme le mugissement de taureaux qui se battent. Je craignais que l'on commît quelque acte de violence à mon égard, que l'on me portât des coups que je ne saurais prévenir parmi mes ténèbres éternelles.

J'agrippais aussi fort que je le pouvais les bords de mon siège, mais relâchais bien vite ma prise après m'être dit que, si l'on me frappait, le coup serait beaucoup moins douloureux que si je me cramponnais.

« Ne crains rien, me dit la Voix, qui commençait à m'être familière. Ceci n'est qu'une Assemblée du Conseil. Aucun mal ne te sera fait. Nous ne faisons que discuter des meilleurs moyens de t'endoctriner. »

« O Grand Personnage, dis-je confus, je suis assez surpris de constater que des gens de si haut rang se chamaillent tout comme les plus humbles des bouviers qui gardent les yacks dans nos collines ! Des rires amusés accueillirent mes commentaires. Il semble que l'auditoire ne me faisait pas grief de ces paroles peut-être un peu trop franches. »

« Souviens-toi toujours de ceci, répliqua-t-il. Peu importe le rang que l'on atteint, il y a toujours place pour la discussion et les désaccords. Il y a toujours quelqu'un dont l'opinion diffère de celle des autres. On doit discuter, chercher le pour et le contre et tenir à ses opinions avec fermeté, sous peine de ne devenir qu'un esclave, qu'un automate toujours prêt à accepter sans broncher les conditions des autres. Pour des témoins non avertis, la libre discussion semble toujours le prélude à des actes de violence. » Il me donna une tape sur l'épaule d'une manière rassurante et me dit : « Nous n'avons pas seulement ici des gens de races différentes, mais également des gens venant de plusieurs mondes. Certains arrivent de votre propre système solaire, tandis que d'autres viennent de galaxies beaucoup plus éloignées. Certains t'apparaîtraient comme de frêles nains, tandis que

d'autres sont de véritables géants pouvant avoir jusqu'à six fois la taille des plus petits. » J'entendis ses pas s'éloigner tandis qu'il se dirigeait vers le groupe principal.

« D'autres galaxies ? Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Que pouvaient bien être ces « autres galaxies » ? Quant aux géants, eh bien ! comme la plupart des gens j'en avais entendu parler dans les contes de fées. Pour ce qui était des nains, on pouvait en voir de temps en temps dans des spectacles forains. Je secouai la tête ; tout cela me dépassait. Il avait bien dit qu'on ne me ferait pas de mal, qu'il s'agissait simplement d'une discussion, mais même les commerçants indiens qui venaient à Lhassa ne se manifestaient pas par de tels rugissements, de telles exclamations, de telles huées. Je décidai donc de demeurer tranquillement assis et d'attendre. Après tout, je n'avais guère le choix ! »

Dans la fraîche pénombre de la caverne de l'ermite, le jeune moine, assis, absorbé dans ses pensées, était littéralement captivé par ce récit faisant état d'êtres si étranges. Mais, aussi ensorcelé qu'il fût, il ne pouvait faire taire les cris de son estomac. De la nourriture, et vite, voilà ce qui importait maintenant ! Le vieil ermite s'arrêta soudainement de parler et murmura : « Oui, nous devons nous reposer. Prépare ton repas, je reviens. » Cela dit, il se leva et, lentement, s'enfonça dans les profondeurs de la caverne.

Le jeune moine se précipita dehors. Pendant un instant, il inspecta les abords puis se dirigea vers le lac sur les rives duquel du sable fin, aussi brun que la terre, scintillait d'une manière invitante. Il sortit son

écuelle de bois d'une poche située sur le devant de sa robe, la plongea dans l'eau et la lava en un tournemain. Prenant un petit sac d'orge broyée dans une autre de ses poches, il se versa une maigre portion de cette farine dans son écuelle et y ajouta soigneusement un peu d'eau du lac qu'il avait recueillie dans la paume de sa main. Il contempla ce brouet d'un air sombre. Ici, il n'y avait point de beurre ni de thé. L'orge broyée se mélangea à l'eau et donna une pâte collante. De la nourriture, ça ! Il plongea ses doigts dans le bol, remua puis remua encore jusqu'à ce que la consistance du mélange fût exactement comme il le fallait. Puis, à l'aide de deux des doigts de sa main droite, il puisa dans l'écuelle et mangea son contenu lentement et sans enthousiasme.

Lorsqu'il eut fini, il rinça l'écuelle dans le lac, prit une poignée de sable fin, récura énergiquement l'intérieur et l'extérieur de l'ustensile avant de le rincer une fois de plus et de le ranger encore mouillé dans la poche de sa robe.

S'agenouillant sur le sol, il y étendit la partie inférieure de son vêtement, qu'il remplit de sable jusqu'à ce qu'il ne puisse pratiquement plus le soulever. D'un bond, il fut debout puis se dirigea vers la caverne en titubant. Une fois à l'intérieur, il versa le sable par terre, sortit et se mit en quête d'une branche tombée possédant beaucoup de brindilles. Rentré dans la caverne, il balaya soigneusement le sol sablonneux en terre battue avant de le saupoudrer d'une épaisse couche de sable propre. Une seule charge de sable ne suffisant pas, il fallut qu'il retournât sept fois au lac avant d'être satisfait et de pouvoir s'asseoir, la

conscience tranquille, sur sa couverture en laine de yack préalablement roulée.

Le jeune moine n'aurait pas mérité de figurer dans les annales de mode dans quelque pays que ce soit. Sa robe rouge était son unique vêtement. Usée jusqu'à la corde en certains endroits, elle avait atteint un état de transparence manifeste et n'assurait qu'une piètre protection contre les vents aigres. Pas de sandales, pas plus de sous-vêtements, rien que cette robe qu'il enlevait la nuit lorsqu'il s'enroulait dans son unique couverture. Pour tout bagage il n'avait que son écuelle, son minuscule sac d'orge et une vieille Boîte à Amulettes toute défoncée, qu'il avait depuis longtemps remplacée par une autre, d'ailleurs, et dans laquelle il ne gardait qu'un simple talisman. Il ne possédait pas de moulin à prières, un luxe réservé à ceux qui étaient plus riches que lui. Le jeune ascète, comme tous ses condisciples d'ailleurs, devait se contenter des moulins à prières publics qui se trouvaient dans les temples. Son crâne était rasé et portait les cicatrices des Marques de l'Age d'Homme, là où sur sa tête on avait fait brûler des chandelles d'encens afin de vérifier la profondeur de sa méditation et voir s'il était capable de rester insensible à la douleur et à l'odeur de la chair grillée. Puis il aurait été choisi pour une tâche spéciale et dépêché au loin pour se rendre à la caverne de l'ermite. Mais le jour baissait, les ombres s'allongeaient et le fond de l'air se refroidissait rapidement. Il s'assit et attendit que le vieil ermite voulût bien se montrer.

Enfin on entendit un traînement de pieds, un tap-tap de houlette et une respiration ronflante : l'Ancien apparut. Avec un respect tout nouveau, le jeune moine

le contempla. Quelles expériences n'avait-il pas vécues ? Quels tourments n'avait-il pas endurés ? Et cette sagesse qui semblait émaner de toute sa personne ! Le vieillard se traîna encore un peu et s'assit. A ce moment même, un cri effroyable fendit l'air et une créature gigantesque et échevelée se présenta en bondissant dans l'entrée de la caverne. Le jeune moine fut debout en un instant, prêt à mourir en tentant de défendre le vieil ermite. Prenant deux poignées de sable, il était prêt à les jeter aux yeux de l'intrus lorsque ce dernier l'arrêta en des termes rassurants.

« Salut ! Salut ! O Saint Ermite ! déclama-t-il comme s'il s'adressait à quelqu'un arrêté à une demi-lieue de là. Je demande votre bénédiction, votre bénédiction pour le voyage, votre bénédiction pour la nuit, car nous campons au bord du lac. Tenez, poursuivit-il avec force éclats de voix, je vous ai apporté du thé et de l'orge. Votre bénédiction, Saint Ermite, votre bénédiction ! » Se remettant à bondir, ce qui renouvela l'effroi du jeune moine, il se précipita vers l'ermite et se prosterna de tout son long dans le sable fraîchement étalé. « Du thé, de l'orge. Ici... Prenez-les. » D'un mouvement brusque il plaça deux petits sacs près de l'ermite.

« Marchand, Marchand... lui dit doucement l'ermite sur un ton de reproche, avec tes éclats de voix tu fais trembler le vieillard chancelant que je suis. Mais la paix soit avec toi. Puissent les Bénédictions de Gautama descendre sur toi et demeurer avec toi. Puisse ton voyage se dérouler rapidement et sans embûches et ton négoce prospérer. »

« Et qui es-tu, toi, jeune coquelet de combat ? s'exclama le marchand. Ah ! reprit-il soudainement, toutes mes excuses, jeune saint père... mais dans l'obscurité de cette caverne je n'avais pas pu voir que vous apparteniez au Clergé. »

« Et quelles nouvelles as-tu, Marchand ? » demanda l'ermite de sa voix sèche et fêlée.

« Les nouvelles ? répondit le marchand d'un air amusé.

Eh bien ! le prêteur sur gages indien a été battu et détroussé, et lorsqu'il est allé se plaindre aux procureurs il s'est fait battre une fois de plus parce qu'il les a insultés. Le prix des yacks a baissé, celui du beurre a monté. Les prêtres de la Sainte Porte sont en train d'élever leurs droits de péage. Le Très Profond s'est rendu au Palais des Joyaux. O Saint Ermite, il n'y a pas vraiment de nouvelles. Ce soir nous campons au bord du lac et demain nous continuerons notre voyage vers Kalimpong. Le temps est beau, Bouddha nous a protégés et les Diables nous ont laissés tranquilles. Avez-vous besoin qu'on vous apporte de l'eau ou peut-être du sable frais et sec pour votre plancher ? A moins que ce jeune saint père ait déjà pourvu à tous vos besoins, bien sûr... »

Tandis que les ombres poursuivaient leur voyage loin, vers la noirceur de la nuit, l'ermite et le marchand poursuivaient leur conversation et parlaient de Lhassa, du Tibet et de l'Inde, bien loin au-delà de l'Himalaya. Enfin, le marchand se leva d'un bond et regarda craintivement l'obscurité qui se faisait de plus en plus profonde. « Ohooo ! jeune saint père, je ne peux pas marcher tout seul dans l'obscurité : les Démons vont

venir me prendre ! Me conduiriez-vous à mon camp ? » demanda-t-il d'un ton implorant.

« Je suis aux ordres du Vénérable Ermite, répondit le jeune homme, j'irai avec toi s'il m'en donne la permission. Ma robe de prêtre me protégera des embûches de la nuit. » Le vieil ermite donna sa permission d'un petit rire étouffé tandis que le jeune moine montrait la sortie à ce géant de marchand qui empestait le suint de yack et de qui émanaient des odeurs plus fortes encore. Près de l'entrée, une branche feuillue effleura le négociant par pur hasard, puis on entendit un piaillage tandis qu'un oiseau, épouvanté, abandonnait à regret son perchoir. Le marchand jeta un cri d'effroi et, près de s'évanouir, s'écroula aux pieds du jeune moine.

« Ohooo, jeune saint père ! pleurnicha-t-il, je pensais qu'enfin les Démons s'étaient emparés de moi. J'avais presque, pas tout à fait mais presque, décidé de rendre l'argent que j'avais pris au prêteur sur gages indien. Vous m'avez sauvé. Vous avez chassé les Démons. Faites que je puisse me rendre à mon camp en toute sécurité, et je vous donnerai une demi-brique de thé et tout un sac de tsampa. »

Il s'agissait là d'une occasion à ne pas manquer et le jeune moine, décidant de forcer quelque peu la note, se mit à réciter les Prières des Morts, l'Exhortation aux Esprits Sans Repos ainsi qu'un Chant aux Gardiens de la Route. Le vacarme qui s'ensuivit - car le jeune moine avait une voix très peu mélodieuse - dérangerait toutes les créatures nocturnes, Démons y compris, si toutefois il s'en trouvait dans les parages.

Ils atteignirent enfin le feu de camp auprès duquel les compagnons de voyage du marchand chantaient ou jouaient de la musique, tandis que les femmes grattaient des briquettes de thé et faisaient tomber les copeaux ainsi obtenus dans un chaudron d'eau bouillante. Un sac entier d'orge finement broyée fut incorporé à cette tisane, tandis qu'une vieille femme plongeait une main griffue dans un sac pour en ressortir une poignée de beurre de yack qu'elle jeta dans le chaudron. Deux autres poignées de cette précieuse graisse connurent le même sort jusqu'à ce que le beurre remontât à la surface du mélange en suintant et en écumant.

La chaleur du feu était engageante et la joie des campeurs, communicative. Le jeune moine disposa sa robe autour de lui et s'assit sur le sol avec toute la réserve qui s'imposait. Une vieille femme, dont le nez touchait quasiment le menton, lui tendit charitablement la main ; pleinement conscient de ce geste, le jeune moine présenta son écuelle qui fut généreusement remplie de thé et de tsampa. Dans l'air raréfié de ces montagnes, le point d'ébullition ne se situe pas à cent degrés Centigrades ou à deux cent douze degrés Fahrenheit, et l'on supporte quand même des températures qu'on qualifierait « d'ébullition » en d'autres lieux. L'assemblée entière se restaura joyeusement, et, peu après, on pouvait voir toute une procession de gens se rendant au lac pour y rincer leurs écuelles et les nettoyer à l'aide du sable fin des rivières. En effet, la rivière qui alimentait le lac apportait un sable d'une finesse extraordinaire

provenant des hautes chaînes de montagnes, un sable souvent constellé de poussière d'or.

Les convives étaient de joyeux drilles, les histoires des marchands, nombreuses, et leur musique ainsi que leurs chansons égayaient quelque peu l'existence plutôt morne du jeune homme. La lune s'éleva, éclairant ce paysage aride de ses lueurs argentées et projetant des ombres d'une saisissante réalité. Les étincelles ne montaient plus en gerbes du feu de camp et les flammes mouraient lentement. Le jeune moine se mit debout à regret et, après force courbettes et remerciements, accepta les cadeaux que poussait vers lui le marchand, qui était persuadé que le jeune saint père l'avait à coup sûr sauvé de la perdition !

Enfin, chargé de petits paquets, il s'en alla cahin-caha le long de la rive du lac, vers la droite, à travers le petit bosquet de saules, puis jusqu'à l'entrée de la caverne dont la sinistre noirceur semblait le dévisager. Il s'arrêta un instant près de l'entrée et regarda le ciel. Haut, très haut, une lueur brillante parcourut silencieusement la voûte céleste. Était-ce un chariot des Dieux ? Ou quoi encore ? Pendant quelques secondes, le jeune moine fut songeur, puis il pénétra dans l'antre.

Chapitre II

Le jeune moine fut réveillé par les meuglements des yacks ainsi que par les cris d'excitation des gens de la caravane. A demi endormi, il se leva, arrangea sa robe et, décidé à ne rien manquer de ce remue-ménage,

avança vers l'entrée de la caverne. Près du lac, les hommes s'affairaient et tentaient de harnacher des yacks debout dans l'eau, dont on ne pouvait apparemment pas les faire sortir. A bout de patience, un jeune marchand entra résolument dans l'onde, mais trébucha sur une racine submergée. Agitant les bras comme des fléaux, il tomba à l'eau tête première dans un claquement qui se répercuta au loin. Une gerbe de gouttelettes d'eau s'éleva tandis que les yacks, maintenant apeurés, commençaient à retourner à terre. Couvert d'une boue grasse, le jeune marchand, tout ridicule, s'empressa de sortir de ce fâcheux pas sous les quolibets de ses amis.

En un tournemain on avait plié les tentes, soigneusement nettoyé au sable les ustensiles de cuisine, tout rangé. La longue caravane s'était lentement ébranlée, bercée par les craquements monotones des harnais et les jurons des hommes tentant en vain de faire avancer plus vite les lourdes bêtes de trait. Debout, le cœur gros, le jeune moine tentait de se protéger les yeux de l'éclat du soleil levant à l'aide de ses deux mains posées en visières. Plein de tristesse, il regardait encore au loin alors que tout bruit avait cessé. Pourquoi n'était-il donc pas un marchand pour pouvoir ainsi se rendre en lointains pays ? Pourquoi devait-il toujours s'astreindre à étudier un tas de choses que les autres ne semblaient pas devoir apprendre ? Oui, il voulait être marchand, ou peut-être batelier sur la Rivière Heureuse. Il voulait bouger, voyager et voir de nouvelles choses. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'éventuellement il voyagerait tellement et verrait tant et tant de nouveautés que son corps en

viendrait à ne souhaiter que la paix et son âme à n'aspirer qu'au repos. Il était alors bien loin de se douter qu'il aurait à errer aux quatre coins de la planète et à endurer d'incroyables tourments. Pour l'instant, tout ce qu'il voulait, c'était être un marchand, un batelier, n'importe quoi, mais autre chose que ce qu'il était. Lentement, la tête basse, il ramassa la branche qui lui servait de balai, rentra dans la caverne et se mit en devoir de balayer le plancher et d'y étendre du sable propre.

Doucement, le vieil ermite fit son apparition. Malgré son inexpérience des choses, le jeune disciple vit bien que l'état de santé du vieillard était tout ce qu'il y avait de chancelant. L'ermite s'installa laborieusement en poussant un soupir et dit d'une voix brisée : « Mon heure approche, mais je ne peux pas quitter ce monde avant de t'avoir transmis tout mon savoir. J'ai ici un remède spécial à base d'herbes, d'ont la puissance est extraordinaire. Il m'a été donné par ton Illustrissime Guide pour de tels cas d'urgence ; si jamais je devais m'effondrer et que tu craignes pour ma vie, fais-moi avaler de force six gouttes de cet élixir et cela devrait me ranimer. On m'a défendu de quitter mon enveloppe charnelle avant que mon travail n'ait été mené à bien. » Il fouilla dans les plis de sa robe et exhiba un flacon de pierre que le jeune moine prit avec grand soin. « Maintenant, nous allons continuer, déclara le vieillard. Tu pourras te restaurer lorsque je serai fatigué et que j'aurai à m'allonger quelque peu. Maintenant, écoute, et tâche de te souvenir de tout ce que je te dirai ; ne laisse pas errer ton attention, car ceci est plus important que ma vie et même que la tienne. Il

s'agit d'un savoir qui doit être préservé puis transmis lorsque le temps sera venu. »

Après s'être un peu reposé, il sembla reprendre des forces tandis que ses joues récupéraient quelque couleur. S'installant plus confortablement, il déclara : « Tu devrais te souvenir de tout ce que je t'ai dit jusqu'à maintenant. Nous pouvons donc continuer. La discussion se prolongeait. A mon avis, elle était fort animée jusqu'à ce que, finalement, toute conversation cesse. On pouvait entendre de nombreux traînements de pieds, puis des pas, des pas très légers comme le bruit que fait un oiseau qui gratte le sol pour trouver des vers. On entendait également des pas très lourds, manquant autant d'aisance que ceux d'un yack qui se traîne sous un pesant fardeau. D'autres pas me troublaient profondément, car certains d'entre eux semblaient ne rien avoir de commun avec la démarche d'êtres humains tels que je les connaissais. Toutefois, mes cogitations sur les différentes espèces de pas furent brusquement interrompues lorsque quelqu'un me prit le bras et me dit : « Viens avec nous. » Une autre main empoigna mon autre bras, et l'on me conduisit par une piste qui, si j'en juge par le contact de mes pieds nus, semblait être de métal. Les aveugles parviennent à se doter d'un sixième sens ; je ressentais que nous étions en train de traverser une sorte de tube de métal, bien que j'eusse tout le mal du monde à m'imaginer une telle chose. »

Le vieil homme arrêta son récit comme s'il désirait encore projeter une expérience aussi inoubliable sur les murs de sa mémoire, puis il poursuivit : « Rapidement, nous atteignîmes un endroit plus vaste, ce que je pus

estimer grâce à la différence entre les échos. Un glissement métallique se fit entendre devant moi, et l'un de mes guides parla sur un ton plein de respect à quelqu'un qui, apparemment, était de loin son supérieur. Je ne possède aucun moyen de savoir ce qui put bien se dire, car la conversation se déroula dans un langage curieux, un langage fait de pépiements et de gazouillements. Pour exécuter ce qui était vraisemblablement un ordre, on me poussa en avant et la substance métallique glissa derrière moi et se referma doucement avec un bruit mat. Je me tenais debout et sentais le regard de quelqu'un qui me dévisageait avec insistance. Il y eut un froissement d'étoffe et le grincement de ce que j'imaginais être un siège similaire à celui que j'avais déjà utilisé. Ensuite, une main fine et osseuse me prit la main droite et me fit avancer. »

L'ermite fit une brève pause et eut un rire étouffé. « Peux-tu t'imaginer ce que je ressentais ? J'étais en train de vivre un événement qui tenait véritablement du miracle. Je ne savais même pas à qui j'avais affaire et il fallait que je m'en remette entièrement à mes guides. Quelqu'un me parla enfin dans ma propre langue. « Assieds-toi ici », me dit-on en me poussant gentiment. Horrifié, j'eus un sursaut d'effroi, car j'eus l'impression de m'enfoncer dans un lit de plumes. Ensuite, le siège, ou du moins ce qui en tenait lieu, m'enveloppa et soutint certaines parties de mon corps peu familières avec un tel traitement. Sur les côtés se trouvaient des béquilles ou des bras probablement conçus dans le but de retenir le corps de celui qui se serait laissé aller à s'endormir dans cet étrange nid

moelleux. La personne en face de moi sembla des plus amusées par mes réactions, du moins si j'en juge par la manière dont elle réprima ses rires ; il est vrai que beaucoup de gens semblent trouver une source de divertissement dans les malheurs de ceux qui sont privés du sens de la vue.

« Tu te sens dépaycé et tu as peur », me dit la voix en face. Il s'agissait évidemment d'une affirmation bien au-dessous de la vérité ! « Ne crains rien, poursuivit-elle, car tu ne subiras aucun mal. Nos tests nous ont montré que tu possédais une mémoire des plus prodigieuses. Nous allons donc te fournir des informations que tu n'oublieras jamais et que, plus tard, tu transmettras à quelqu'un qui croisera ton chemin. » En dépit de ces belles paroles, tout cela semblait mystérieux et fort inquiétant. Je ne disais rien, me contentant de rester tranquillement assis en attendant la suite de ces remarques, ce qui ne tarda pas à venir.

« En effet, mon interlocuteur poursuivit : « Tu vas voir tout le passé, la genèse de ton monde, l'origine des dieux. Tu verras aussi pourquoi des chariots de feu traversent le firmament à ton grand effroi. » Honoré Seigneur ! m'exclamai-je, vous avez employé le mot voir, mais on m'a enlevé les yeux, je suis aveugle, je me trouve dans la cécité la plus complète ! Il y eut un mouvement d'exaspération contenue, puis la réplique se fit entendre, non sans âpreté : « Nous savons tout ce qu'il y a à savoir à ton sujet, beaucoup plus en fait que tu n'en pourrais savoir toi-même. On t'a enlevé les yeux, mais le nerf optique est toujours là et, grâce à notre science, nous sommes en mesure de nous

brancher sur ce nerf de façon à ce que tu puisses voir ce que nous voulons que tu voies. »

« Est-ce que cela veut dire que je recouvrerai la vue pour toujours ? » demandai-je.

« Non, pas question, reprit la voix. Nous t'utilisons pour une certaine fin. Si nous te rendions définitivement la vue, cela voudrait dire qu'il faudrait te laisser évoluer dans ce monde avec un appareil très en avance sur la science actuelle, ce qui ne nous est pas permis. Assez de palabres, je vais appeler mes adjoints. »

« Peu après, j'entendis frapper respectueusement, puis un glissement métallique. Il y eut une conversation et il était évident que deux personnes étaient entrées dans la pièce. Je sentis mon siège bouger et je tentai de me mettre debout. Avec horreur je réalisai que tout mouvement m'était impossible. Je ne pouvais bouger, ne fût-ce qu'un seul doigt. Pleinement conscient, on me véhicula dans cet étrange siège qui semblait glisser avec facilité dans n'importe quelle direction. Nous nous déplaçâmes le long de couloirs où les bruits se répercutaient de la façon la plus étrange. Finalement, mon siège fit un virage aigu et des odeurs absolument remarquables assaillirent mes narines dilatées. Un ordre discret arrêta notre équipage, tandis que des mains me saisissaient par les jambes et sous les bras. On me mit debout sans effort, puis l'on me coucha. J'étais inquiet, bien que terrifié soit un mot plus exact pour décrire cet état d'âme. Mes craintes s'intensifièrent lorsqu'on banda étroitement mon bras droit, légèrement au-dessus du coude. Ma pression augmenta à un point tel que je sentis mon

bras enfler. Quelque chose me piqua à la cheville gauche, puis je ressentis une sensation extraordinaire, comme si l'on m'avait glissé quelque chose dans le corps. Un autre ordre se fit entendre et je sentis le contact de deux disques glacés sur mes tempes. J'entendis un bourdonnement semblable à celui d'une abeille dans le lointain, puis sentis que je perdais progressivement conscience.

« Des éclairs enflammés semblaient passer devant mes yeux ; de grandes traînées vertes, rouges, violettes, de toutes les couleurs. Puis je me mis à crier. Puisque j'étais aveugle, je devais donc me trouver dans le Pays des Démons et ces derniers devaient s'apprêter à me tourmenter. Je ressentis une douleur aiguë, une simple piqûre d'épingle en réalité, et ma terreur disparut. En vérité, je m'en moquais royalement ! On s'adressa à moi dans ma langue : « N'aie pas peur, nous n'allons pas te faire de mal ; nous sommes seulement en train de régler nos appareils de façon à ce que tu puisses voir. Quelle couleur peux-tu voir maintenant ? » J'oubliai quelque peu mes craintes pendant que je disais voir du rouge, du vert ou toute autre couleur. Puis je poussai un cri d'étonnement : je voyais, mais ce qui se présentait à ma vue était si étrange que je pouvais difficilement comprendre de quoi il s'agissait.

« Mais comment décrire ce qui est indescriptible ? Comment peut-on risquer d'expliquer à quelqu'un ce qui se déroule lorsque, dans le vocabulaire de l'interlocuteur, il n'existe pas de mots appropriés, il n'existe pas de concepts pouvant s'adapter à la situation ? Ici, dans notre Tibet, nous possédons

suffisamment de mots et de phrases consacrés aux Dieux et aux Démons. Toutefois, lorsqu'il s'agit de transiger avec les œuvres des Dieux et des Démons, peu importent lesquels, que peut-on faire ? que peut-on dire ? que peut-on décrire ? Tout ce que je puis dire, c'est que je voyais, mais ma vue ne se trouvait pas dans mon corps puisque j'arrivais à me voir moi-même. Il s'agissait d'une expérience des plus irritantes, d'une expérience par laquelle je ne voudrais plus repasser. Mais laisse-moi commencer par le commencement.

« L'une des Voix m'avait demandé de lui faire savoir à quel moment je voyais du rouge, du vert, d'autres couleurs. C'est peu après que je connus cette expérience extraordinaire, que je vis ce formidable éclair blanc et que je découvris que j'étais en train de contempler fixement - c'est la seule expression qui semble convenable - une scène absolument étrangère à tout ce que j'avais connu jusqu'alors. J'étais allongé, mi-étendu, mi-assis, comme surélevé sur ce qui semblait être une plate-forme métallique. Cette dernière paraissait soutenue par un pilier unique et, pendant un instant, je fus saisi de crainte à l'idée de voir cet appareil basculer... et moi avec lui... L'atmosphère générale des lieux respirait un air de propreté telle que je n'en avais jamais connu. Les murs, construits en matériaux luisants, d'une netteté incroyable, avaient une nuance verdâtre fort plaisante et fort calmante. En plusieurs endroits de cette étrange pièce, qui était vraiment très grande à en juger par mes propres mesures, il y avait de massifs appareils que je ne puis vous décrire, car les mots me manquent pour en souligner l'étrangeté.

« Il y avait évidemment des gens dans la pièce. Ah ! cela m'ébranla d'une manière incroyable ! Le choc dont je fus l'objet provoqua quasiment chez moi du délire et des cris incohérents, et je me dis que, peut-être, il ne s'agissait après tout que d'une distorsion provoquée par l'un des subterfuges de la nouvelle vision artificielle qu'ils m'avaient donnée - non, prêtée -. Un homme se tenait debout à côté de quelque machine. J'estimai qu'il avait à peu près le double de la taille de nos procureurs les plus imposants. Je dirai qu'il était haut de trois mètres cinquante environ, et qu'il avait la plus extraordinaire tête en pain de sucre que je connaisse, une tête dont le crâne se terminait presque comme le petit bout d'un œuf. Il était complètement chauve, véritablement immense. Il semblait être vêtu de quelque robe verdâtre - je souligne en passant qu'ils étaient tous couverts de toile verte - qui lui descendait du cou aux chevilles. Un fait qui me parut extraordinaire est que cet habit couvrait les bras jusqu'aux poignets. J'étais effrayé de regarder leurs mains et de découvrir qu'une peau spéciale semblait les recouvrir. Tandis que je parcourais des yeux un personnage après l'autre, je remarquai que tous avaient cet étrange enduit sur les mains et me demandai quelle pouvait bien être la signification religieuse de ce geste. Je me dis aussi que ces êtres pensaient peut-être que j'étais sale et qu'ils avaient peur d'être contaminés par moi.

« Mon regard quitta le géant ; si j'en juge par leurs silhouettes, deux de ces personnes avaient l'air d'appartenir au sexe féminin. L'une d'elles avait les cheveux très foncés et l'autre, les cheveux très clairs.

L'une avait les cheveux crépus, tandis que l'autre avait une sorte de chevelure blanche et raide. Ma connaissance des femmes étant très limitée, c'est un sujet que je ne discuterai pas, pas plus qu'il ne devrait t'intéresser.

« Les deux femmes me regardaient, et l'une d'elles avança la main vers un endroit qui n'avait pas encore retenu mon attention. Là, je vis une chose absolument extraordinaire : un nain, un gnome, un tout petit petit corps, un être qui avait le corps d'un enfant de cinq ans. Mais la tête... Ah ! Cette tête était immense ! une boîte crânienne phénoménale, chauve également, pas un seul cheveu en vue. Le menton était petit, vraiment très petit, et la bouche ne ressemblait pas à la bouche que nous avons, mais plutôt à un orifice de forme triangulaire. Le nez était peu accusé. Il ne ressemblait pas tant à une protubérance qu'à une crête. Il s'agissait apparemment de la personne la plus haut placée de l'assistance, car les autres regardaient vers elle avec respect et déférence.

« Mais cette femme bougea à nouveau sa main et la voix d'une personne que je n'avais pas préalablement remarquée s'adressa à moi dans ma propre langue et me dit : « Regarde devant toi, peux-tu te voir ? » Sur ces mots, celui qui me parlait entra dans mon champ de vision ; il semblait être tout à fait normal ; je dois dire qu'habillé comme il était, il aurait pu passer pour un marchand, voire un commerçant indien ; tu peux donc te rendre compte à quel point son apparence était normale. Il avança et me montra du doigt une substance très brillante. Je la regardai, ou du moins pensai-je l'avoir fait, car ma vue se trouvait à

l'extérieur de mon corps. Je n'avais pas d'yeux ; donc, où avait-il bien pu placer la chose qui voyait pour moi ? C'est ainsi que je vis, sur la petite tablette attachée à l'étrange table de métal sur laquelle j'étais allongé, une sorte de boîte. J'étais sur le point de me demander comment j'étais capable de voir cette chose alors que c'était grâce à elle que je pouvais voir, lorsque je réalisai que la pièce de métal, cette chose brillante, était une sorte de réflecteur. L'homme qui me paraissait le plus normal déplaça légèrement ce réflecteur, modifia son angle, et je me mis à crier, consterné et horrifié parce que je me voyais allongé sur cette plate-forme. Avant d'avoir eu les yeux crevés, je m'étais déjà vu. Quelquefois, en allant au bord de l'eau pour y boire, j'avais bien aperçu mon image dans l'onde tranquille et c'est ainsi que je pouvais me reconnaître. Mais là, dans cette surface réfléchissante, je n'apercevais qu'une forme émaciée, presque prête à rendre l'âme. Je portais un bracelet autour d'un bras et un autre autour d'une cheville. D'étranges tubes sortaient de ces branches et aboutissaient je ne sais où. Toutefois, un tube ressortait de l'une de mes narines et était raccordé à une sorte de bouteille transparente attachée à une tige de métal qui se trouvait près de moi.

« Mais la tête ! Quelle tête ! Je puis difficilement demeurer calme en m'en souvenant. De la tête, juste au-dessus du front, jaillissaient un certain nombre de morceaux de métal. De ces protubérances sortaient ce qui me sembla être des bouts de cordelette dont la majorité étaient raccordées à la boîte que j'avais aperçue sur la petite plate-forme de métal qui se trouvait près de moi. J'imaginai que c'était l'extension

de mon nerf optique qui aboutissait à cette boîte. Cependant, je regardai avec une horreur grandissante et m'apprêtai à arracher de moi ces choses lorsque je réalisai que j'étais toujours immobilisé. Je ne pouvais absolument pas bouger, ne fût-ce qu'un doigt. Je ne pouvais que rester allongé où je me trouvais et être témoin de la curieuse aventure qui m'arrivait.

« L'être qui ressemblait à un homme normal allongea la main en direction de la boîte noire. Si je n'avais pas été immobilisé, j'aurais violemment tressailli. J'eus en effet l'impression qu'il mettait ses doigts dans mes yeux, tant l'illusion était parfaite. Il se contenta toutefois de déplacer un peu la boîte, tandis que mon champ visuel se trouvait modifié. Je pus voir en arrière de la plate-forme sur laquelle j'étais allongé et remarquai la présence de deux autres personnes. Elles semblaient relativement normales ; l'une d'elles était blanche, tandis que l'autre était jaune, aussi jaune qu'un Mongol. Elles se contentaient de rester debout en me regardant sans cligner des yeux, sans faire attention à moi. En fait, elles semblaient plutôt ennuyées par toute cette histoire, et je me souviens d'avoir alors pensé que, si elles se fussent trouvées à ma place, elles n'eussent certainement pas été aussi blasées. La voix se remit à parler. « Bien. Ceci sera ta vue pour un court laps de temps. Tu seras nourri grâce à ces tubes, tandis que d'autres tubes assureront l'évacuation de tes déchets et rempliront certaines fonctions. Dans l'immédiat, il ne te sera point permis de bouger, car nous craignons, si nous te laissons remuer, que tu ne te blesses dans un moment de délire. C'est donc pour ta propre protection que tu te trouves

immobilisé, mais ne crains rien, il ne te sera fait aucun mal. Lorsque nous en aurons terminé, nous te renverrons dans quelque autre partie du Tibet. Ta santé sera meilleure, tu seras normal, sauf que tu n'auras toujours pas d'yeux. Tu comprends aisément qu'il t'est impossible de te déplacer en transportant constamment cette boîte noire... » Il eut à mon égard un sourire à peine esquissé, puis recula en dehors de mon champ de vision.

« Des gens circulaient et s'affairaient à diverses tâches.

Il y avait un certain nombre de choses circulaires et bizarres ressemblant à de petites fenêtres recouvertes de verre de la plus haute qualité. Cependant, il semblait qu'il n'y eût rien de bien important derrière le verre, sinon une petite aiguille qui bougeait et pointait vers d'étranges signes. Tout ça ne signifiait rien pour moi. J'eus un regard circulaire, mais je me trouvais tellement dépassé par les événements que je décidai de tout laisser tomber et de classer ces choses dans ce qui était au-delà de mes capacités de compréhension.

« Le temps s'écoula. Je demeurai allongé, ne me sentant ni fatigué ni délassé, mais presque en état de transe, c'est-à-dire quasiment insensible. Il était certain que je ne souffrais plus maintenant et que mes inquiétudes s'étaient quelque peu apaisées. Il me sembla ressentir certains changements subtils dans les échanges chimiques qui se déroulaient dans mon corps et, soudainement, à la limite du champ de vision que me permettait la boîte noire, je vis qu'une personne tournait différentes protubérances sortant d'une foule de tubes de verre soutenus par une charpente de

métal. Tandis que la personne tournait ces protubérances, les petites choses qui se trouvaient derrière les minuscules fenêtres de verre se mirent à s'agiter de différentes façons. Le plus petit homme, celui que j'avais classé comme étant un nain mais qui semblait, en fait, être le chef, se mit à dire quelque chose. Puis celui qui me parlait dans ma langue apparut dans mon champ de vision. Il me déclara que maintenant ils allaient m'endormir pendant un certain temps de façon à ce que je puisse me délasser. Il ajouta que, lorsque j'aurais pris du repos et de la nourriture, ils allaient me montrer ce qu'ils avaient à me montrer.

« A peine eut-il fini de parler que je perdis conscience une fois de plus, comme si on avait soudainement suspendu cette faculté. Plus tard, je découvris que tel était le cas, car ils possédaient un dispositif grâce auquel ils pouvaient, instantanément et sans douleur, vous plonger dans un état d'inconscience sur un simple mouvement de doigt.

« Combien de temps avais-je dormi ? Combien de temps avais-je été inconscient ? Je n'ai aucun moyen de le savoir. Peut-être une heure ; peut-être une journée. Je me réveillai aussi subitement que je m'étais endormi ; en un instant, j'étais inconscient et, l'instant d'après, j'étais pleinement éveillé. Mes nouveaux « yeux » ne fonctionnaient pas, à mon grand regret. J'étais aussi aveugle qu'avant. D'étranges bruits parvenaient à mes oreilles, un cliquetis de métal s'entrechoquant, un tintement de verre puis des pas s'éloignant rapidement. J'entendis le glissement métallique et, pendant quelques instants, tout fut

tranquille. Toujours allongé, je m'émerveillai en pensant aux étranges événements qui avaient tant bouleversé ma vie. Je fus arraché à mes songes à un moment où l'appréhension et l'anxiété jaillissaient sourdement en moi.

« J'entendis un double bruit de pas, secs et saccadés, accompagnés d'un murmure lointain. Le bruit s'amplifia et pénétra dans ma chambre. Le glissement métallique se fit entendre une fois de plus et les deux personnes de sexe féminin - c'est du moins ce que je déduisis - se dirigèrent vers moi en poursuivant leur conversation sur un ton aigu et saccadé. Elles parlaient toutes les deux en même temps ; enfin, c'est ce que je crus entendre. Elles s'arrêtèrent, l'une à ma droite, l'autre à ma gauche et, comble de l'horreur ! enlevèrent l'unique couverture qui me recouvrait. Je ne pouvais absolument rien faire. Immobilisé, impuissant, je demeurai là, à la merci de ces femelles. J'étais nu, nu comme le jour où je suis né et, ce qu'il y a de pire, sous les yeux de ces femmes inconnues. Moi, un moine, qui ne connaissais rien aux femmes et qui (je l'avoue de bonne grâce) étais terrifié par ces créatures ! »

Le vieil ermite s'arrêta. Le jeune moine le regarda, horrifié par l'abominable indignité qu'un tel événement pouvait bien représenter. Alors que l'ermite revivait cette horrible page de sa vie, on pouvait voir, sur la peau tendue de son front, une sueur froide perler insidieusement. De ses mains tremblantes, il saisit son écuelle qui contenait de l'eau. Après avoir absorbé quelques petites gorgées du liquide, il replaça soigneusement l'écuelle derrière lui.

« Mais le pire était encore à venir, ajouta-t-il d'une voix tremblante et pleine d'hésitation. Les jeunes femmes me placèrent sur le côté et enfoncèrent un tube dans une certaine partie de mon corps que la décence me force à taire. Je sentis un liquide entrer en moi et j'eus l'impression que j'allais éclater. Ensuite, sans plus de cérémonies, on me souleva et l'on plaça un récipient très froid sous mes parties inférieures. En toute modestie, je dois m'abstenir de décrire ce qui arriva ensuite devant ces deux créatures. Mais tout cela n'était qu'un début... Elles lavèrent entièrement mon corps nu et firent preuve d'une familiarité effrontée à l'égard des attributs qui caractérisent les mâles. Je me sentis envahi par une bouffée de chaleur ainsi que par un sentiment de confusion des plus intenses. Des tiges de métal me pénétraient, tandis que l'on enlevait les tubes de mes narines pour les remplacer brutalement par d'autres. Ensuite, on posa sur moi un tissu qui me recouvrit du cou jusqu'aux pieds et même au-delà. Malgré tout, les femmes n'avaient pas encore terminé. Je ressentis une douleur au cuir chevelu, comme un arrachement ; plusieurs choses inexplicables survinrent avant que l'on ne me plaquât sur la tête une substance irritante et très collante. Pendant tout ce temps, les jeunes péronnelles babillaient et gloussaient comme si tous les diables leur avaient ravi la cervelle !

« Après un laps de temps appréciable, le glissement métallique se fit entendre une fois de plus, un bruit de pas plus lourd se rapprocha ; sur quoi le caquetage des femmes cessa. La Voix qui avait coutume de s'adresser à moi dans ma langue me salua par un « Comment te sens-tu maintenant ? »

« Aussi mal que possible, répondis-je avec conviction. Vos bonnes femmes m'ont entièrement déshabillé et ont abusé de mon corps d'une manière trop outrageante pour en parler ! » Il sembla s'amuser follement en entendant ces remarques. De fait, en toute candeur je puis affirmer qu'il se mit à mugir de rire, ce qui ne contribuait guère à m'apaiser.

« Il fallait bien que nous te lavions, dit-il, il fallait que nous débarrassions ton corps de ses déchets et que nous te nourrissions de la même manière. Ensuite, il a bien fallu remplacer les différents tubes et les électrodes par des pièces stériles. Nous avons dû inspecter les incisions sur ton crâne et en refaire les pansements. Tu ne porteras que de légères cicatrices lorsque tu nous quitteras. »

Le vieil ermite se pencha dans la direction du jeune moine. « Regarde, dit-il, ici sur ma tête, il y a cinq cicatrices. » Le jeune moine se leva et inspecta avec grand intérêt le crâne de l'Ancien. Oui, les marques étaient bien là. Chacune d'elles avait environ deux pouces de long et se présentait sous la forme d'une légère dépression nacrée. Le jeune homme pensa combien cela avait dû être horrible que de subir un pareil traitement des mains des femmes. Il frissonna involontairement et se rassit soudainement, comme s'il craignait que quelqu'un ne l'attaque dans le dos.

L'ermite poursuivit : « Je ne fus pas rasséréné par toutes ces belles paroles et demandai plutôt à mon interlocuteur pourquoi des femmes avaient ainsi abusé de ma candeur et pourquoi, si tant est que les traitements qu'elles m'avaient fait subir s'étaient

révélés nécessaires, ils ne m'avaient pas été administrés par des hommes.

« Mon ravisseur - puisque c'est ainsi que je le considérais - se mit à rire à nouveau et répondit : « Mon cher ami, ne sois pas aussi stupidement prude. La nudité de ton corps, en soi, ne signifiait absolument rien pour elles. Ici, lorsque nous ne sommes pas de service, nous nous promenons tout nus la plupart du temps. Le corps est le Temple du Sur-moi et, par le fait même, est pur. Ceux qui sont prudes ont des pensées lascives. Quant aux femmes qui s'occupaient de toi, elles ne faisaient que leur devoir ; ce sont des infirmières qui ont été formées pour accomplir ce genre de tâches. »

« Mais pourquoi ne puis-je pas bouger ? demandai-je, et pourquoi n'ai-je pas le droit de voir ? C'est de la torture ! »

« Tu ne peux pas bouger, me répondit-il, parce que tu serais capable d'arracher les électrodes et de te blesser ou encore d'endommager nos appareils. Nous ne te permettons pas de trop t'accoutumer à ta nouvelle vision parce que, lorsque tu quitteras ces lieux, tu redeviendras aveugle et que plus tu te serviras de ta vue ici, plus tu oublieras les facultés tactiles que tous ceux qui sont atteints de cécité parviennent à développer. Si l'on te laissait la vue jusqu'à ton départ, cela constituerait véritablement une forme de torture, puisque ensuite tu serais réduit à l'impuissance. Tu n'es pas ici pour ton plaisir, mais pour écouter, voir et devenir le dépositaire d'un savoir que quelqu'un d'autre, qui un jour croisera ton chemin, devra à son tour absorber. Normalement, ce savoir devrait être

consigné dans des livres, mais nous craignons de relancer l'une de ces modes qui consistent à s'emparer frénétiquement de tout ce qui touche les Livres et les Ecrits sacrés. Un jour, le savoir que tu vas emmagasiner et retransmettre sera enregistré. Pour l'instant, souviens-toi que tu es ici pour mener à bien nos projets et non les tiens. »

Tout était tranquille dans la caverne ; le vieil ermite fit une pause avant de dire : « A propos, permets-moi de m'arrêter, je dois me reposer un moment. Tu dois aller chercher de l'eau et nettoyer la caverne. Il faut aussi moudre de l'orge. »

« Dois-je d'abord nettoyer votre pièce, ô Vénérable ? » demanda le jeune moine.

« Non, je le ferai moi-même après m'être reposé, mais va me chercher du sable et laisse-le là. » Le vieillard fouilla inutilement dans une petite niche creusée dans l'un des murs de pierre. « Après avoir mangé de la tsampa et rien que de la tsampa pendant plus de quatre-vingts années, dit-il d'un ton quelque peu songeur et triste, je ressens l'étrange besoin de goûter à un autre genre de nourriture, ne serait-ce qu'une fois avant de me rendre là où je n'en aurai plus besoin. » Il secoua sa tête chenue et ajouta : « Il est probable que la commotion que provoquerait chez moi une nourriture inhabituelle ne réussirait qu'à me tuer. » Sur ce, il se traîna dans la partie de la caverne où il résidait et où le jeune moine n'avait jamais mis les pieds.

Le jeune moine alla chercher à l'entrée de la caverne une grosse branche éclatée et entreprit de ratisser vigoureusement la terre battue qui servait de plancher

à l'ancre. Après avoir détaché la croûte qui recouvrait le sol, il poussa le tout à l'extérieur en éparpillant la terre aussi loin que possible afin de ne pas obstruer l'entrée. D'un air las, lourdement, péniblement il se rendit au lac et en revint transportant dans les pans de sa robe autant de sable qu'il pouvait en porter. Il étendit une couche de sable propre sur le plancher et la tassa soigneusement. Après six autres voyages au lac, il y eut suffisamment de sable pour le vieil ermite.

Au bout de la caverne se trouvait un rocher dont le dessus était poli et contenait une dépression probablement sculptée par les eaux en des temps immémoriaux. Il plaça deux poignées d'orge dans ce creux. La grosse pierre ronde qui se trouvait à proximité devait sans nul doute être l'outil idoine. La soulevant non sans effort, le jeune moine se demanda comment un vieillard tel que l'ermite, aveugle et affaibli par les privations, pouvait bien faire pour la manipuler. Mais l'orge, bien que déjà rôtie, devait être moulue. Il laissa retomber la pierre avec un bruit mat en lui imprimant un mouvement semi-rotatif qu'il annulait avant de la relever et de la laisser retomber à nouveau. Il poursuivit son monotone travail, martelant l'orge, tournant la pierre afin d'écraser plus finement les grains, ramassant la grossière farine et la remplaçant par du nouveau grain. Floc ! Floc ! Floc ! Enfin, les bras douloureux, le dos courbatu, il fut satisfait de la quantité qu'il avait moulue. Il nettoya le mortier et le pilon de pierre improvisés avec du sable pour en retirer tous les grains qui pouvaient y adhérer, serra la farine dans une vieille boîte utilisée à cet effet, puis se dirigea, l'air exténué, vers l'entrée de la caverne.

En cette fin d'après-midi, le soleil était encore brillant et chaud. Le jeune moine, installé sur un rocher, remuait d'un index distrait sa tsampa pour la mélanger. Perché sur une branche, un petit oiseau, la tête penchée de côté, surveillait la scène avec désinvolture. A la surface unie du lac, un gros poisson tenta avec succès d'attraper un insecte volant au ras de l'eau. Près de là, au pied d'un arbre, un quelconque rongeur fouissait, indifférent à la présence du jeune moine. Un nuage couvrit le soleil et atténua la chaleur de ses rayons. Le jeune homme frissonna soudainement à la suite de ce brusque refroidissement de l'air. Se mettant rapidement debout, il rinça son écuelle et la frotta avec du sable. L'oiseau s'envola, apeuré, gazouillant, tandis que le rongeur se réfugiait derrière le tronc de l'arbre et surveillait les événements de son œil en vrille. Enfouissant l'écuelle dans la poche avant de sa robe, le jeune moine s'empessa de réintégrer la caverne.

Dans cette dernière, le vieil ermite était assis, non plus droit, mais le dos appuyé au mur. « Une fois encore j'aimerais sentir sur moi la chaleur d'un feu, dit-il, car je n'ai pas été capable d'en faire brûler un depuis les soixante dernières années et même plus. M'en allumerais-tu un ? Nous nous assoirons à l'entrée de la caverne. »

« Bien sûr, répondit le jeune moine. Avez-vous une pierre à feu ou de l'amadou ? »

« Non, je n'ai rien que mon écuelle, ma boîte à orge et mes deux robes. Je ne possède même pas de couverture. » A ces mots, le jeune moine plaça sa propre couverture en loques sur les épaules du vieillard et sortit.

A peu de distance de la caverne, un éboulement avait recouvert le sol de roches. Là, le jeune moine choisit soigneusement deux pierres rondes qu'il pouvait aisément tenir dans la paume de ses mains. Il essaya de les cogner l'une contre l'autre tout en les frottant et fut récompensé par un mince bouquet d'étincelles au premier essai. Plaçant les deux pierres dans la poche de sa robe, il se dirigea vers un vieil arbre creux et mort qui, de toute évidence, avait été frappé par la foudre des années auparavant. Il fouilla à l'intérieur du tronc, y gratta et réussit finalement à en extirper quelques poignées de bois vermoulu très sec, pratiquement en poussière, qu'il plaça soigneusement dans la poche de sa robe avant de ramasser des branches sèches et craquantes qu'il trouva autour de l'arbre. Ses forces durement mises à contribution par la charge qu'il transportait, il reprit le chemin de la caverne où, avec un soupir de satisfaction, il laissa tomber son fardeau à l'extérieur de l'entrée, tout en prenant garde au vent, de manière à ce que la fumée ne soit pas refoulée à l'intérieur de l'ancre.

Des deux mains, il creusa un petit trou dans le sol sablonneux et plaça ses deux pierres près de lui. Après avoir cassé des brindilles et branches sèches et les avoir entrecroisées, il les recouvrit du bois vermoulu qu'il avait écrasé et tordu entre ses mains jusqu'à ce qu'il ait une consistance de farine. Il se pencha d'un air sinistre et, prenant une pierre dans chaque main, les frappa l'une contre l'autre jusqu'à ce qu'un pauvre bouquet d'étincelles tombe dans l'amadou improvisé. Ce n'est qu'après maintes reprises qu'une minuscule flamme apparut. S'allongeant presque par terre, c'est

avec soin - ô combien de soin ! - qu'il souffla sur la précieuse étincelle. Lentement, elle devint plus brillante. Lentement, la petite flamme grandit jusqu'à ce que le jeune homme puisse étendre le bras pour placer autour du feu un savant échafaudage de brindilles. Il souffla et souffla et eut la satisfaction de voir une vraie flamme croître et s'animer parmi les brindilles.

Nulle mère ne prodigua de soins plus attentifs à son premier-né que ceux dont le jeune homme entoura l'embryon de feu. Petit à petit, la flamme prit de l'ampleur, devint plus brillante. A la fin, triomphalement, le jeune homme y plaça des morceaux de bois de plus en plus gros, et cela commença à crépiter joyeusement. Il entra dans la cave et alla au vieil ermite. « O Vénérable, lui dit-il, votre feu est prêt. Puis-je vous être de quelque aide ? » Il mit un solide gourdin dans la main du vieillard et, l'aidant lentement à se mettre debout, plaça son bras autour du maigre corps et l'aida avec mille précautions à s'asseoir près du feu, loin de toute fumée. « Je vais aller chercher un peu plus de bois pour la nuit, dit le jeune moine, mais d'abord il faut que j'aie placé ces pierres ainsi que cet amadou dans la caverne afin qu'ils restent secs. » Ceci dit, il réarrangea la couverture sur les épaules de son aîné, posa près de lui une écuelle d'eau et alla déposer les pierres et ce qui lui servait d'amadou dans la caverne, à un endroit situé près de la boîte à orge.

Quittant la caverne, le jeune moine jeta du bois sur le feu en s'assurant que son vieux maître ne risquait pas de se faire roussir par quelque flamme égarée, puis il se dirigea d'un bon pas vers le lieu où les marchands

avaient campé. Il croyait qu'ils y avaient laissé du bois, ce qui n'était pas le cas. Toutefois, il y avait mieux que cela : en effet, les caravaniers avaient oublié un récipient métallique qui, sans nul doute, avait dû tomber d'un chargement sans que personne s'en aperçoive, pendant que l'on attelait les yacks ou lorsque la caravane s'était ébranlée. Peut-être que l'une des bêtes avait heurté ce récipient de son sabot et qu'il était tombé derrière un rocher. Dans les circonstances du moment, cet objet représentait un véritable trésor pour le jeune moine. Maintenant, on pouvait faire chauffer de l'eau ! Un gros piquet se cachait sous le chaudron. Le jeune homme ignorait à quoi il pouvait bien servir ; il n'en avait pas la moindre idée, mais était persuadé qu'il pourrait éventuellement se révéler de quelque utilité.

Fouillant méthodiquement aux alentours du bouquet d'arbres, il ne tarda pas à amasser une pile de bois fort considérable. Voyage après voyage, il se rendit à la caverne, traînant des branches, transportant des brindilles. Il ne raconta pas au vieil ermite ce qu'il avait trouvé ; il voulait d'abord pouvoir rester auprès de lui afin de savourer la joie que le vieil homme ne manquerait pas de ressentir en ayant de l'eau chaude. En effet, il avait bien du thé, car le marchand lui en avait donné, mais jusqu'à maintenant, il n'avait aucun moyen de faire chauffer de l'eau.

Le dernier chargement de bois était si léger qu'il ne valait pas un voyage. Le jeune moine circula aux alentours afin de trouver une branche de grosseur respectable. Près d'un buisson proche du bord de l'eau, il avisa un tas de vieilles guenilles. Comment ces loques

étaient-elles parvenues là ? Il ne pouvait le dire. L'étonnement fit place au désir. Il avança afin de ramasser les guenilles et sursauta violemment lorsqu'il réalisa qu'un grognement en sortait ! Se penchant, il réalisa que ce qu'il avait pris pour des guenilles était un homme d'une maigreur incroyable. Autour du cou, il portait une cangue, une masse de bois dont chaque côté devait avoir environ deux pieds et demi. Le carcan était divisé en deux parties retenues ensemble d'un côté par une charnière et, de l'autre, par un fermoir et un cadenas. Le centre de la pièce de bois était creusé de façon à pouvoir s'adapter au cou de celui qui portait cet instrument de supplice. L'homme était un véritable squelette vivant.

Le jeune moine s'agenouilla et poussa de côté les branches du buisson. Puis, se relevant, il se dépêcha vers l'eau pour remplir son écuelle. Il retourna rapidement auprès du blessé et fit couler de l'eau dans sa bouche légèrement entrouverte. L'homme remua et ouvrit les yeux. Il eut un soupir de soulagement en voyant le moine penché sur lui. « J'ai essayé de boire, murmura-t-il, et je suis tombé à l'eau. Avec ces bois j'ai flotté et j'ai failli me noyer. Je suis resté dans l'eau pendant des jours entiers et c'est seulement récemment que j'ai pu en sortir. » Il fit une pause, à bout de forces. Le jeune moine lui redonna de l'eau, puis de la farine d'orge mélangée à ce liquide. « Pouvez-vous m'enlever cette chose ? demanda l'homme. Si vous frappez cette serrure de côté entre deux pierres, elle s'ouvrira toute seule. »

Le jeune moine se releva et se rendit au bord du lac pour y ramasser deux pierres de taille respectable. Il

retourna auprès de l'homme et plaça la plus grosse pierre sous l'un des bords du cadenas, tandis qu'avec l'autre pierre, il assénait un coup vigoureux sur la ferrure. « Essayez de l'autre côté, dit l'homme, et frappez là où la goupille traverse... Ensuite, tirez fort vers le bas. » Le jeune moine tourna soigneusement le cadenas afin de le changer de côté et lui asséna un solide coup de pierre à l'endroit qu'on lui avait indiqué. Tirant ensuite vigoureusement vers le bas, il fut récompensé de ses efforts par un craquement de ferraille rouillée, et la serrure céda. Le moine ouvrit délicatement la massive pièce de bois et libéra le cou du supplicié, qui était si profondément irrité que le sang suintait.

« Nous allons brûler ce bois, dit le jeune sauveteur. Ce serait vraiment dommage de le gaspiller. »

Chapitre III

Pendant un moment, le jeune moine resta assis sur le sol, tenant entre ses mains la tête du malade et tentant de lui faire avaler de petites doses de tsampa. Finalement, il se leva et dit : « Je dois vous transporter à la caverne de l'Ermite. » Ceci dit, il souleva l'homme et parvint à le charger sur l'une de ses épaules, la tête en bas, plié comme un tapis que l'on aurait roulé. Titubant sous le poids, il réussit à sortir du bosquet et à se traîner sur la piste pierreuse qui menait à la caverne. Finalement, après ce qui lui sembla être un trajet interminable, il s'arrêta auprès du feu et laissa doucement glisser son fardeau sur le sol. « O

Vénérable ! dit-il, j'ai trouvé cet homme dans un buisson près du lac. Il avait le cou emprisonné dans une cangue et il est très malade. Je lui ai enlevé la cangue et je l'ai amené ici. »

Le jeune moine attisa le feu à l'aide d'une branche. Les étincelles s'élevèrent en gerbes et l'air s'emplit d'une bonne odeur de feu de camp. S'arrêtant seulement pour empiler d'autres morceaux de bois, il se retourna vers le vieil ermite. « Une cangue, hein ? dit ce dernier. Cela signifie qu'il s'agit d'un forçat. Mais qu'est-ce qu'un bagnard peut bien avoir à faire dans ces parages ? Peu importe le crime qu'il a commis ; s'il est malade, nous devons tout faire pour l'aider. Peut-être que l'homme peut parler ? »

« Oui, ô Vénérable ! balbutia l'homme d'une faible voix. Je suis bien trop près du terme de mon existence pour que l'on puisse m'aider sur le plan physique. J'ai simplement besoin que l'on m'assiste sur le plan spirituel de façon à ce que je puisse mourir en paix. Puis-je vous parler ? »

« Mais certainement, répondit le vieil ermite. Parle et nous t'écouterons. »

Le malade humecta ses lèvres avec l'eau que lui passa le jeune moine, s'éclaircit la gorge et dit : « J'étais un orfèvre prospère de la Cité de Lhassa. Les affaires marchaient bien ; même les lamaserie me donnaient du travail. Puis, Enfer et Putréfaction ! vinrent les marchands indiens qui bradèrent de la camelote à bon marché provenant des bazars de leur pays ; de la quincaillerie qu'ils disaient « fabriquée en série ». De la marchandise inférieure, mal finie, que je n'oserais toucher avec des pincettes. Mes affaires

périlchèrent. L'argent commença à manquer à la maison. Ma femme ne put faire face à ce coup du sort et alla réchauffer la couche d'un autre, le lit d'un riche marchand qui la convoitait déjà avant que je ne me marie, un commerçant qui n'avait pas encore souffert de la concurrence des Indiens. Je n'avais personne pour m'aider, personne pour se soucier de moi, personne au monde. »

Terrassé par ses pensées amères, il s'arrêta. Le vieil ermite et le jeune moine demeurèrent silencieux, attendant qu'il se reprenne. Enfin, il poursuivit : « La concurrence s'accrût, puis de Chine vint un homme qui apporta de la marchandise encore meilleur marché que celle de l'Indien, et ce, à pleins chargements de yacks. Mes affaires cessèrent. Je ne possédais plus que de maigres stocks dont personne ne voulait. Finalement, un marchand indien vint me voir et m'offrit un prix ridiculement bas pour ma demeure et pour tout ce qui s'y trouvait. Je refusai. Il se gaussa de moi en me disant que, bientôt, il aurait le tout pour rien. Ulcéré et affamé, je perdis mon calme et le jetai hors de ma maison. Il tomba sur la tête en plein sur la chaussée et se fendit la tempe sur une pierre mal placée. »

Une fois de plus, perdu dans ses pensées, le malade interrompit son récit. Une fois de plus, ceux qui l'écoutaient gardèrent le silence, tandis qu'ils attendaient qu'il continuât sa confession. « Je fus entouré par une véritable foule, poursuivit-il. Certains rejetaient le blâme sur moi, tandis que d'autres témoignaient en ma faveur. Je fus rapidement traîné devant un magistrat à qui l'on raconta toute l'histoire. Certains témoignèrent contre moi, d'autres pour moi.

Le juge ne délibéra qu'un court moment avant de me condamner à porter la cangue pendant un an. On alla chercher le carcan qui fut verrouillé autour de mon cou. Avec cet instrument de torture, je ne pouvais pas me nourrir ni boire, mais devais toujours m'en remettre à la charité publique. Je ne pouvais pas travailler et devais déambuler en mendiant, non seulement pour obtenir de la nourriture, mais également pour trouver quelqu'un qui puisse me la porter à la bouche. Je ne pouvais pas m'allonger et devais toujours demeurer debout ou assis.

Il pâlit un peu plus et parut sur le point de s'évanouir.

Le jeune moine dit : « O Vénérable ! j'ai trouvé un récipient sur l'emplacement du camp des marchands. Je vais aller le chercher et faire du thé. » Se levant précipitamment, il emprunta la piste et se dirigea vers l'endroit où il avait laissé le récipient, le pieu et la cangue. Jetant un coup d'œil aux alentours et fouillant les taillis avoisinant l'ancien campement, il trouva un crochet qui, de toute évidence, s'adaptait au récipient. Après avoir frotté ce dernier avec du sable, il le remplit d'eau puis remonta par la piste en transportant l'eau, le crochet, le pieu et la cangue. Il fut vite de retour et, avec une joie non dissimulée, jeta la lourde cangue au feu. Il y eut une gerbe d'étincelles, puis des volutes de fumée tandis qu'une vigoureuse colonne de flammes s'élevait du trou de l'instrument de torture qui avait si cruellement emprisonné le cou du malheureux orfèvre.

Le jeune moine se précipita dans la caverne et en ressortit portant les paquets que le marchand lui avait récemment donnés. Du thé en pain et un gros morceau de beurre de yack ; du beurre un peu rance, un peu

poussiéreux, mais que l'on pouvait tout de même qualifier de beurre. Il avait également une rare friandise : un petit sac de sucre brun. Une fois près du feu, il glissa un bâton fraîchement écorcé dans l'anse du récipient qu'il plaça au milieu du feu qui ronflait bellement. Retirant son bâton, il le rangea soigneusement de côté. Le pain de thé avait déjà été fragmenté en certains endroits ; le moine choisit donc quelques petits morceaux qu'il laissa tomber dans l'eau qui commençait à bouillir. A l'aide d'une pierre plate, il trancha le quart de ce qu'il possédait comme beurre et le lança dans l'eau, qui maintenant bouillonnait. Le beurre fondit et remonta à la surface du liquide où il forma une épaisse couche flottante de matière grasse. Une petite parcelle de borax, prélevée sur l'un des gros morceaux trouvés dans le sac de thé, fut ajouté au mélange afin d'améliorer sa saveur, puis - ô merveille ! - une bonne poignée de sucre brun. Empoignant le bâton récemment écorcé, le jeune moine brassa vigoureusement ce gâchis, dont la surface était maintenant recouverte de vapeur ; il glissa son bâton sous l'anse du récipient et le souleva.

Le vieil ermite avait épié ces préparatifs avec un vif intérêt et en avait suivi à l'ouïe toutes les étapes. Sans qu'on lui dise quoi que ce soit, il tendait maintenant son écuelle. Le jeune moine s'en saisit et, après avoir écumé la boisson recouverte d'une mousse douteuse, remplit à moitié l'écuelle du vieillard avant de la lui rendre avec tous les soins souhaitables. Le forçat fit comprendre en chuchotant qu'il portait un bol dans ses guenilles. Une fois l'objet trouvé, on lui offrit une pleine mesure de thé, car on savait pertinemment qu'ayant

bonne vue, il n'en ferait point tomber à côté. Le jeune moine remplit sa propre écuelle et se pencha en arrière pour la boire avec le soupir de satisfaction de ceux qui ont travaillé dur pour obtenir quelque chose. Tout fut silencieux pendant de longs instants, tandis que chacun était absorbé dans ses pensées. De temps en temps, le jeune moine se levait pour remplir les écuelles de ses compagnons ou bien la sienne.

L'obscurité tombait. Un vent glacial et plaintif soufflait dans les arbres, arrachant aux feuilles des soupirs de protestation. Les eaux du lac se ridèrent, se soulevèrent et des vaguelettes frémirent et soupirèrent sur les galets de la grève. Doucement, le jeune moine prit le vieil ermite par la main et le conduisit à l'intérieur de la caverne, maintenant devenue obscure, puis il retourna chercher le malade. Ce dernier s'éveilla alors que le jeune moine le soulevait. « Je dois parler, dit-il, car je sens que la vie va bientôt m'abandonner. » Le jeune moine le transporta dans la caverne, creusa une niche pour son bassin et arrangea un petit monticule pour sa tête. Il ressortit afin d'entourer le feu de terre sablonneuse destinée à l'humidifier et à conserver la braise pendant la nuit. Le lendemain, les cendres rougeoieraient encore et il serait alors facile de ranimer le feu jusqu'à ce qu'il devienne flamme vigoureuse.

Des trois hommes : de l'Ancien, de l'homme mûr et de l'adolescent, tous trois assis ou allongés l'un près de l'autre, ce fut le forçat qui prit la parole une fois de plus. « Mon temps tire à sa fin, dit-il. Je sens que mes ancêtres s'apprêtent à me saluer et à me souhaiter la bienvenue. Pendant toute une année, j'ai souffert et j'ai

crevé de faim. Pendant toute une année, j'ai erré entre Lhassa et Phari, entre Phari et Lhassa, recherchant de la nourriture, cherchant de l'aide, cherchant toujours. J'ai vu de grands lamas qui me traitaient avec mépris, tandis que d'autres me prodiguaient de la compassion. J'ai vu des gens infiniment humbles se priver du nécessaire pour me le donner. Pendant toute une année, j'ai erré comme le dernier des nomades. J'ai dû me battre avec les chiens pour leur arracher leurs restes et pour ensuite constater que je ne pouvais rien porter à ma bouche. » Il s'arrêta et prit une gorgée de thé froid qui se trouvait près de lui et que le beurre figé avait maintenant épaissi.

« Mais comment as-tu fait pour te rendre jusqu'à nous ? » demanda le vieil ermite de sa voix mal assurée.

« Alors que je me trouvais à l'autre bout du lac, je me suis penché pour boire, la cangue m'a fait perdre l'équilibre et je suis tombé à l'eau. Un vent violent me poussa sur l'eau. Je vis la nuit, puis le jour, puis la nuit qui suivit, puis le jour d'après. Les oiseaux se perchaient sur la cangue et tentaient de me crever les yeux, mais je parvins à crier et à les faire fuir. J'ai continué à dériver à une allure rapide jusqu'à ce que je perde conscience et que je ne sache plus depuis quand je dérivais. Plus tôt dans la journée, mes pieds touchèrent le fond du lac, ce qui me réveilla. Un vautour tournait au-dessus de moi : alors je me suis mis à me battre et à ramper sur le sol jusqu'à ce que je tombe la tête la première dans le bosquet où le jeune père m'a trouvé. Je suis épuisé ; je suis rendu au bout

de mes forces et, très bientôt, je serai dans les Champs Célestes. »

« Repose-toi cette nuit, dit le vieil ermite, les Esprits Nocturnes sont agités. Nous devons entreprendre notre voyage astral avant qu'il ne soit trop tard. » A l'aide de son gros bâton il se mit debout et gagna tant bien que mal l'arrière de la caverne. Le jeune moine donna un peu de tsampa au malade, l'installa plus confortablement, s'allongea et entreprit, avant de s'endormir, de récapituler mentalement tout ce qui était arrivé au cours de la journée. La lune s'éleva jusqu'à son zénith et, majestueusement, traversa le firmament d'un bout à l'autre. Les bruits nocturnes se modifiaient d'une heure à l'autre. Là, des insectes bourdonnaient, stridulaient, grésillaient, tandis que, de beaucoup plus loin, parvenait le cri strident d'un oiseau de nuit. La chaîne de montagnes gémit, tandis que ses rochers se contractaient sous l'influence de l'air froid de la nuit. Plus près, on entendit le fracas d'une chute de pierre alors que roches et débris de toutes sortes se précipitaient vers le sol désormais marqué par les empreintes de ce phénomène comme par une sorte de gigantesque tatouage. Un rongeur nocturne appela sa femelle d'une manière impérative ; une foule de choses inconnues se manifestèrent ou murmurèrent parmi les chuchotements qui agitaient les sables. Graduellement, les étoiles pâlirent et les premiers rayons annonçant l'aurore déchirèrent le voile de la nuit.

Soudainement, le jeune moine se dressa sur son séant comme s'il avait reçu une décharge électrique. Assis, pleinement éveillé, écarquillant les yeux en vain, il tentait de percer l'intense obscurité de la caverne. Il

retint sa respiration et se concentra sur les bruits qu'il lui semblait avoir entendus. Ce ne pouvait être un voleur, raisonna-t-il, car tout le monde savait que le vieil ermite ne possédait rien. Le vieil ermite ! Etait-il malade ? pensa soudainement le jeune homme ; il se mit debout et se dirigea à tâtons, précautionneusement, vers le fond de la caverne. « O Vénérable ! y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? » demanda-t-il.

Il entendit le vieillard remuer : « Oui... C'est peut-être notre invité ? » Le jeune homme se sentit ridicule, car il avait complètement oublié le prisonnier. Se retournant, il se précipita vers l'entrée de la caverne, qui se présentait comme une forme indistincte et grise. Ouf ! le feu qu'il avait si bien protégé brûlait toujours. Le jeune moine saisit un bâton et le jeta là où les braises étaient le plus rouges et souffla avec régularité. Des flammes apparurent tandis qu'il empilait d'autres morceaux de bois sur le feu qui commençait à prendre de l'ampleur. A ce moment-là, le bout de son premier bâton était suffisamment enflammé pour qu'il prenne cette torche improvisée et retourne promptement dans la caverne.

Le brandon enflammé faisait danser sinistrement les ombres sur les parois de l'ancre. Le jeune moine sursauta lorsqu'une forme se dessina dans cette faible lueur. C'était le vieil ermite. Pelotonné, les jambes ramenées sur la poitrine, le forçat, quant à lui, gisait aux pieds du jeune moine. Les lueurs de la torche se reflétaient dans ses yeux grands ouverts, qui, de ce fait, avaient l'air de papilloter. La bouche de l'homme était ouverte, et, aux commissures des lèvres, on

pouvait voir un mince filet de sang séché qui descendait sur les joues pour se terminer en des caillots boursoufflés près des oreilles. Soudainement, on entendit un gargouillement particulièrement bruyant, le corps de l'ex-orfèvre se contracta d'une manière spasmodique, se courba tel un arc prêt à tirer, puis se détendit violemment en une exhalation finale. Le corps craqua et il y eut un gargouillement d'humeurs. Les membres retombèrent mollement et les traits du visage prirent une apparence de flaccidité.

Le vieil ermite et le jeune moine psalmodièrent à l'unisson le Service pour la Libération des Ames et donnèrent des instructions télépathiques pour faciliter le voyage du défunt vers les Champs Célestes. A l'extérieur, la lumière devint plus intense. Les oiseaux commencèrent à chanter la gloire de cette journée naissante, mais ici, c'était la mort.

« Il faudra enlever le corps, dit le vieil ermite. Tu dois le démembrer et en ôter les viscères afin que les vautours lui assurent un ensevelissement aérien digne de ce nom. » « Mais nous n'avons pas de couteau, ô Vénérable ! » protesta le jeune moine.

« J'ai un couteau, répliqua l'ermite, un couteau que j'ai soigneusement conservé afin que mon propre ensevelissement puisse se dérouler suivant les règles. Le voici. Fais ton devoir et rends-moi ce couteau après. »

Non sans réticences, le jeune moine souleva le cadavre et le transporta à l'extérieur. Près de la chute de pierres se trouvait une grande dalle naturelle. Au prix de multiples efforts, il parvint à hisser le corps qu'il étendit sur la surface plane et enleva les haillons

douteux qui y adhéraient. Haut dans le ciel, on entendait le froissement de lourdes ailes attirées par l'odeur de la mort : les premiers vautours avaient fait leur apparition. En frissonnant, le jeune moine plongeait la pointe du couteau dans le maigre abdomen et commença à tirer vers le bas. Les intestins sortirent en ballonnant de la blessure béante. Il saisit rapidement les entrailles visqueuses et les retira de la cavité abdominale. Sur le roc, il posa le cœur, le foie, les reins et l'estomac. Entaillant, tordant, il parvint à sectionner les bras et les jambes. Son propre corps couvert de sang, fuyant ce spectacle horrible, il se précipita vers le lac, sauta dans l'eau, se frotta à maintes reprises avec des poignées de sable fin et détrem pé. Il lava soigneusement le couteau du vieil ermite et le récura avec du sable.

Maintenant, il frissonnait de froid et d'émotion tandis qu'un vent glacé soufflait sur son corps dénudé. L'eau qui ruisselait le fit presque penser aux doigts de la mort traçant des sillons sur sa peau frémissante. Il sortit prestement de l'eau, se secoua comme un chien et se mit à courir afin d'emmagasiner quelque chaleur dans son corps. Près de l'entrée de la caverne, il ramassa sa robe qu'il enfila. Il l'avait préalablement enlevée afin de ne pas la salir au contact du mort qu'il avait démembré. Avant de pénétrer dans l'antre, il se rappela que sa tâche n'était pas encore terminée ; lentement, il refit le chemin qui le menait à la dalle de pierre où les vautours se battaient encore afin de s'arracher les meilleurs morceaux. Le jeune homme fut surpris de constater combien il restait peu de chose du corps. Quelques vautours, perchés sur des rochers

avoisinants, lissaient placidement leurs plumes d'un air satisfait ; d'autres, pleins d'espoir, donnaient de grands coups de bec entre les côtes décharnées du cadavre. Déjà, ils avaient arraché toute la peau adhérent à la tête et le crâne était dénudé.

Après avoir ramassé une lourde pierre, le jeune moine la laissa retomber avec force sur le crâne du squelette, qui se fracassa comme une coquille d'œuf, et - comme prévu - la cervelle se trouva exposée à l'intention des éternels affamés que sont les oiseaux de proie. Puis, après avoir ramassé les guenilles et l'écuelle du mort, il se précipita vers le feu et jeta ces effets personnels dans le brasier. D'un côté, encore rouges, gisaient les pièces métalliques de la cangue, les seuls et derniers vestiges de ce qui avait un jour été un riche artisan possédant une femme, des maisons, un grand talent. Le jeune moine médita un moment sur ces choses, se retourna et entra dans la caverne.

Le vieil ermite était assis en méditation, mais il se leva lorsque son disciple approcha. « L'Homme est éphémère, l'Homme est fragile, dit-il ; la Vie sur Terre n'est qu'illusion et la Plus Grande des Réalités se trouve au-delà. Nous allons rompre notre jeûne, puis poursuivre la communication du Savoir, car tant que je ne t'aurai pas TOUT dit, je ne pourrai quitter mon enveloppe charnelle ; et puis, je veux que tu fasses pour moi la même chose que tu viens de faire pour notre ami le forçat. Toutefois, mangeons maintenant, car nous devons garder nos forces le mieux que nous le pouvons. Va chercher de l'eau et fais-la chauffer. Maintenant que ma fin est proche, je peux accorder à mon corps cette petite concession. »

Le jeune moine ramassa le récipient, sortit de la caverne et se rendit au bord du lac, évitant d'un air dégoûté l'endroit où il s'était lavé du sang du mort. Il récura soigneusement le récipient à l'intérieur puis à l'extérieur et récura non moins soigneusement l'écuelle du vieil ermite ainsi que la sienne. Il remplit son récipient d'eau et le plaça dans sa main gauche, tandis que, de la main droite, il se mit à traîner une très lourde branche. Un vautour solitaire descendit en planant afin de voir ce qui était arrivé. Il toucha terre lourdement, se traîna maladroitement sur le sol, puis reprit son envol en laissant échapper un piaillage de colère et de dépit. Plus loin, à gauche, un vautour rassasié tentait vainement de s'envoler. Il courut, fit un saut et, énergiquement, se mit à battre des ailes. Mais il avait trop mangé. Il abandonna finalement et, honteusement, enfouit sa tête sous son aile et entreprit de dormir en attendant que la Nature veuille bien réduire son poids. Le jeune moine s'amusa à l'idée que même les vautours pouvaient trop manger et il se demanda tristement ce que trop manger pouvait bien signifier. Comme la plupart des moines, il n'avait jamais assez à manger et se sentait toujours, dans une certaine mesure, affamé.

Mais il fallait faire le thé, car le Temps ne demeurerait pas immobile. Le novice déposa le récipient sur le feu et entra dans la caverne pour aller y prendre le thé, le beurre, le borax et le sucre. Le vieil ermite, assis, surveillait les préparatifs.

Et puis, on ne peut pas rester trop longtemps à prendre le thé lorsque la flamme vitale vacille et que les forces d'un vieillard l'abandonnent lentement. Peu

après, le vieil ermite s'installa confortablement tandis que le jeune moine s'occupait du feu, ce précieux « Ami des Vieillards » que l'ermite retrouvait après s'en être passé pendant près de soixante années ; années de froid, années d'abnégation complète de soi, années de faim et de privations auxquelles seule la mort pouvait mettre un terme. Des années au cours desquelles ce qui ne semblait être qu'une futile existence d'ermite en toutes autres circonstances se trouvait allégé par le fait qu'après tout, au bout de tout cela, il existait une Tâche à accomplir ! Le jeune moine rentra dans la caverne en répandant autour de lui une odeur de bois fraîchement brûlé. Il s'empessa de s'asseoir devant son maître.

« Il y a si longtemps, en cet Endroit éloigné, je reposai sur cette étrange plate-forme métallique. L'homme, mon ravisseur, me faisait clairement entendre que je n'étais pas là pour mon bon plaisir, mais pour le leur, afin d'être un Dépositaire du Savoir, dit le vieillard. Je répondis : « Comment pourrais-je m'intéresser à tout cela de façon intelligente si je n'ai simplement que le statut de captif, un captif qui ne tient aucunement à coopérer et qui n'a pas la plus vague idée de l'endroit où il se trouve et de la raison pour laquelle il s'y trouve ? Comment puis-je m'intéresser à quoi que ce soit alors que vous me considérez comme moins que de la poussière ? On m'a traité plus mal que nous traitons un cadavre destiné aux vautours. Nous, nous faisons preuve de respect envers les morts comme envers les vivants, mais vous, vous me traitez avec aussi peu de civilité que l'on traite quelque excrément que l'on se propose de jeter dans

un champ. Malgré tout, vous vous prétendez civilisés, si toutefois ce mot signifie quelque chose pour vous ! »

« L'homme fut visiblement ébranlé et même pas mal impressionné par mes éclats de voix. Je l'entendis faire les cent pas dans la pièce. En avant ; un raclement de pieds tandis qu'il faisait demi-tour ; en arrière ; puis encore en avant. Soudainement, il s'arrêta près de moi et me dit : « Je vais consulter mon supérieur. » Il s'en alla rapidement et, de toute évidence, ramassa quelque objet dur. J'entendis quelque chose comme un vrrr... vrrr... vrrr... et ensuite un rrr... rrr... rrr... Un cliquetis métallique aigu et un son saccadé sortaient dudit objet. J'estimai qu'il s'agissait de paroles. L'homme à qui je m'étais précédemment adressé parlait abondamment en émettant les mêmes bruits bizarres. Il était clair qu'une discussion était en cours, et elle dura quelques minutes. »

« Tout d'abord, je vais te montrer cette pièce, me dit mon interlocuteur. Je vais te parler de nous, te dire qui nous sommes, ce que nous faisons, et je vais essayer d'obtenir ta coopération en me montrant compréhensif. Premièrement, voici ta vue. »

« J'aperçus la lumière, puis la vue me revint. Une bien drôle de vue, en vérité ; je me trouvais à regarder la pointe du menton de l'homme ainsi que le dessous de ses narines. Pour une raison que j'ignore, à la vue des poils dans ses narines, je me mis à rire. Il se pencha et l'un de ses yeux occupa entièrement mon champ de vision. « Oh ! s'exclama-t-il, quelqu'un a renversé la boîte. » Le monde se mit à tourner autour de moi, mon estomac se souleva, je me sentis nauséux et j'eus le vertige. « Oh ! je suis désolé, me

dit l'homme, j'aurais dû le fermer avant de tourner la boîte. Ne fais rien, tu te sentiras mieux dans un petit moment. Ce sont des choses qui arrivent ! »

« Maintenant, je pouvais me voir. Ce fut une expérience horrifiante que d'apercevoir mon corps aussi exsangue et avec autant de tubes et de sondes qui en sortaient. Je fus également stupéfait de me voir ainsi et de réaliser que mes paupières étaient fermées. J'étais allongé sur ce qui semblait être une mince plaque de métal supportée par un unique pilier. Au pied du pilier j'apercevais un certain nombre de pédales tandis que, près de moi, il y avait une tige supportant des bouteilles de verre remplies de liquides multicolores. L'homme me dit : « Tu te trouves sur une table d'opération. Avec ces pédales - il les toucha -, nous pouvons te placer dans n'importe quelle position. » Il pesa sur l'une d'elles et la table tourna. Il en toucha une autre et la table s'inclina jusqu'à ce que je manque de tomber. Une autre, et la table s'éleva de telle façon que je pus voir dessous. Bref, ce fut une expérience d'une étrangeté inquiétante qui me causa des sensations extrêmement bizarres dans l'estomac.

« Visiblement, les murs étaient faits d'un métal d'une couleur verte des plus plaisantes. Jamais auparavant je n'avais vu une matière d'une telle qualité, une surface aussi lisse, aussi exempte d'imperfections. Il était clair que l'on avait dû employer un système de jointures spéciales, car on n'en voyait nulle part, pas même là où les murs, le plancher ou le plafond commençaient ou finissaient. On pouvait dire que les murs « coulaient » littéralement dans le plancher ou dans le plafond. Nul coin à angle aigu, nulle arête. Puis, une section du mur

glissa sur le côté avec ce bruit de roulement métallique que j'avais appris à si bien reconnaître. Une étrange tête se montra dans l'embrasement, jeta rapidement un regard circulaire puis rentra aussi brusquement ; le mur se referma.

Sur le mur devant moi, il y avait tout un assortiment de petites fenêtres dont certaines avaient la taille d'une large paume d'homme. Derrière ces fenêtres, on apercevait des aiguilles, arrêtées sur diverses marques rouges ou noires. Certaines fenêtres rectangulaires, de plus grande taille, attirèrent particulièrement mon attention ; une lueur bleuâtre presque mystique en émanait. D'étranges taches de lumière sautillaient et dansaient selon un tracé incompréhensible, tandis que dans une autre fenêtre une ligne d'un brun rougeâtre ondulait de haut en bas selon d'insolites formes rythmiques rappelant - c'est du moins ce que je pensai - la danse du serpent. L'homme - celui que j'appellerai mon ravisseur - sourit en voyant que je prenais intérêt à ces choses. « Tous ces instruments donnent des indications ayant rapport à Toi, me dit-il ; ici, on trouve des données se rapportant à neuf ondes céphaliques. Neuf ondes sinusoïdales séparées avec, en surimposition, la production électrique de ton cerveau. Elles montrent que tu possèdes une capacité mentale supérieure. Elles montrent que tu possèdes une remarquable facilité de mémorisation, ce qui prouve ton aptitude à t'acquitter de ta tâche. »

« Tournant très doucement la boîte à voir, il me montra une étrange verrerie qui se trouvait auparavant en dehors de mon champ de vision. « Ces appareils, expliqua-t-il, te nourrissent continuellement par tes

veines et extraient tous les déchets qui se trouvent dans ton sang. Ces autres choses drainent d'autres déchets de ton corps. Nous sommes maintenant prêts à améliorer ton état de santé de façon à ce que tu sois capable de supporter le choc qui ne manquera pas de se produire lorsque nous t'aurons fait voir tout ce que nous avons à te montrer. Oui, il se produira un choc, car peu importe que tu te considères comme un prêtre éduqué : comparé à nous, tu n'es que le plus bas et le plus ignorant des sauvages ; ce qui, pour nous, appartient au domaine du quotidien, constituerait pour toi une suite de miracles incroyables ; c'est pourquoi une première prise de contact avec notre science est susceptible de provoquer chez toi un sérieux choc psychique. Nous devons toutefois prendre ce risque, car il existe un risque, malgré le fait que nous mettions tout en œuvre pour le minimiser. »

« Il se mit à rire et me dit : « Au cours des services qui se déroulent dans vos temples, vous faites grand cas des sons émis par le corps. (Oh ! oui... je suis bien informé sur vos services.) Mais as-tu déjà réellement entendu les bruits émis par le corps ? Ecoute ! » Se retournant, il se dirigea vers le mur, où il pressa un bouton d'un blanc étincelant. Immédiatement, d'une multitude de petits trous sortirent des bruits que je reconnus pour des sons émis par le corps humain. Il sourit, tourna un autre bouton ; les bruits s'intensifièrent et remplirent la pièce entière. Boum ! Boum ! faisaient les battements de mon cœur. Ils atteignirent une telle amplitude que la verrerie qui se trouvait derrière moi se mit à tintinnabuler de concert avec eux. Il toucha une fois de plus le bouton ; les

bruits cardiaques disparurent et furent remplacés par un gargouillement de liquides corporels, un gargouillement aussi bruyant qu'un ruisseau de montagne se précipitant dans son lit pierreux, pressé d'atteindre la mer, loin, loin de là. Ensuite, on put entendre un sifflement de gaz dont le bruit rappelait une tempête courbant les branches des fiers géants de la forêt ; puis ce furent des bruits de chute, d'éclaboussements, comme si l'on précipitait de gros rochers dans quelque lac insondable. « Ton corps, dit-il, ce sont les bruits de ton corps. Nous savons tout sur lui. »

« Mais, Ravisseur Dédaigné, dis-je, ceci n'a rien de miraculeux, ceci n'a rien de merveilleux. Nous, pauvres et ignorants sauvages, pouvons faire aussi bien que cela, ici même, au Tibet. Nous aussi sommes capables d'amplifier les sons - pas aussi fort que cela, je le concède - mais nous pouvons tout de même le faire. Nous pouvons également détacher l'âme du corps... et la ramener. »

« Vous le pouvez ? » Il me regarda d'un air railleur et me dit : « Tu ne te laisses pas facilement impressionner, hein ? Tu nous considères toujours comme des ennemis, des ravisseurs, hein ? »

« Monsieur ! répliquai-je, vous n'avez pas encore fait preuve d'amitié à mon égard ; vous ne m'avez donné aucune raison de vous faire confiance ou de coopérer avec vous. Vous faites de moi un captif paralysé comme les guêpes paralysent leur proie. De plus, certains d'entre vous m'apparaissent comme des diables ; nous possédons des images de ces derniers et nous les maudissons comme des créatures de

cauchemar sorties de quelque monde infernal. Et pourtant, ici, ils semblent faire partie de vos fréquentations... »

« Les apparences peuvent être trompeuses, répondit-il. Certaines de ces personnes peuvent être les plus gentilles qui soient. D'autres, avec leur air angélique, sont capables de se rabaisser à commettre toutes les turpitudes que leur esprit pervers peut leur inspirer. Et pourtant, toi, oui toi, comme tous les sauvages, tu te laisses influencer par les apparences extérieures d'une personne. »

« Monsieur ! répondis-je, je dois encore décider de quel côté vos intérêts se situent : du côté du bien ou du côté du mal. S'ils se trouvent du côté du bien et que vous parveniez à m'en persuader, alors - seulement alors - coopérerai-je avec vous. Dans la négative, j'utiliserai tous les moyens à ma disposition pour aller à l'encontre des buts que vous cherchez à atteindre, peu important les risques que je pourrai courir. »

« Bien entendu, me répondit-il quelque peu vertement. Tu seras d'accord avec moi pour admettre que nous t'avons sauvé la vie alors que tu étais malade et près de mourir de faim ? »

« Je pris mon expression la plus sinistre tandis que je répliquais : « Sauvé la vie... mais pour quoi faire ? J'étais en route pour les Champs Célestes et vous m'avez ramené de force. Rien de ce que vous pourriez faire maintenant ne serait plus cruel. Qu'est-ce que la vie pour un aveugle ? Comment un aveugle peut-il étudier ? Et la nourriture ? Comment vais-je me procurer ma nourriture maintenant ? Non ! vous n'avez pas fait preuve de bonté à mon égard en prolongeant

ma vie ; d'ailleurs vous m'avez déjà dit que je n'étais pas là pour mon plaisir, mais pour accomplir vos desseins. Où est la bonté dans tout cela ? Vous m'avez ligoté sur ce perchoir et je suis le jouet de vos femmes. Le bien ? Et de quel bien parlez-vous ? »

« Il continuait à me regarder, les mains sur les hanches. « Oui, dit-il enfin, dans ton optique, nous n'avons pas fait preuve de bonté à ton égard, n'est-ce pas ? Peut-être parviendrai-je à te convaincre après tout et peut-être te rendras-tu utile... » Il se retourna et se dirigea vers le mur. Cette fois, je vis ce qu'il faisait. Il se tenait face à un carré rempli de petits trous et poussa ensuite un bouton noir. Une lumière s'alluma au-dessus du carré criblé de trous et s'amplifia jusqu'à devenir un brouillard lumineux. A ma stupéfaction, un visage puis une tête se dessinèrent en couleurs éclatantes. Mon ravisseur parla longuement dans cette langue étrange et baroque, puis s'arrêta. Je fus littéralement pétrifié lorsque je vis la tête se retourner dans ma direction et ses épais sourcils se soulever. Puis, un petit sourire inquiétant se dessina aux commissures des lèvres de l'apparition. Il y eut une phrase concise, comme un aboiement, puis la lumière s'évanouit. Le brouillard tourbillonna et sembla littéralement aspiré dans le mur. Mon ravisseur se tourna vers moi : il portait inscrits sur sa figure tous les signes d'une intense satisfaction. « Bien, mon ami, dit-il, tu as prouvé que tu avais une âme bien trempée, que tu étais un homme dur en affaires. Maintenant, j'ai la permission de te montrer ce qu'aucune autre personne de ton monde n'a jamais vu. »

« Il fit une fois de plus face au mur et heurta du doigt le bouton noir. Le brouillard se forma à nouveau, et, cette fois, on pouvait discerner la tête d'une jeune femme. Mon ravisseur lui parla et, de toute évidence, lui donna des ordres. Elle opina du chef, regarda curieusement dans ma direction, puis son image s'estompa.

« Maintenant, il va nous falloir attendre quelques instants, me dit mon ravisseur. J'ai demandé que l'on m'amène un appareil spécial et je vais te montrer certains endroits de ton monde. Certaines villes. Y aurait-il quelque endroit en particulier que tu désirerais voir ? »

« Je n'ai aucune connaissance de ce monde, répliquai-je. Je n'ai jamais voyagé. »

« D'accord, mais tu as sûrement entendu parler de quelque ville ! » me dit-il d'un air de remontrance.

« Enfin, oui, répondis-je, j'ai entendu parler de Kalimpong. »

« Kalimpong, hein ? Une maigre agglomération frontalière de l'Inde ? Ne peux-tu pas penser à quelque chose de plus reluisant ? Berlin, Londres, Paris, Le Caire ? Tu veux certainement voir quelque chose de mieux que Kalimpong ? »

« Mais, Monsieur, répliquai-je, les villes que vous avez énumérées ne m'intéressent nullement. Ces noms ne me disent rien, sauf que j'ai entendu des marchands parler de ces endroits. Non, cela ne me dit rien. D'ailleurs, dussé-je voir des images de ces villes, je serais incapable de dire si elles sont authentiques ou non. Si ce dispositif extraordinaire dont vous me parlez peut faire tout ce que vous prétendez qu'il peut faire,

alors montrez-moi Lhassa. Montrez-moi la Porte de l'Occident, la Cathédrale, le Potala. Ces endroits, je les connais, et cela me permettra de dire si votre dispositif fonctionne vraiment ou s'il s'agit d'un habile tour d'illusionniste. »

« Il me regarda avec une expression des plus curieuses, me parut plongé dans un abîme de stupéfaction. Rassemblant ses esprits et se secouant de manière ostensible, il s'exclama : « Un sauvage illettré qui veut m'apprendre à vivre, hein ? Mais ce bonhomme a raison... Après tout, cette ruse paysanne a quelque chose de bon. Evidemment ! il a besoin de points de repère auxquels il puisse se référer et, s'il en est autrement, il ne peut pas être impressionné... Bien ! Bien ! »

« Le panneau coulissant fut brutalement poussé et quatre hommes apparurent. Ils manœuvraient une très grande boîte qui semblait flotter en l'air comme si elle était dénuée de poids, bien qu'il fallût déployer de durs efforts pour entreprendre de la déplacer, pour changer sa direction ou pour l'arrêter. Lentement, la boîte fut poussée dans la chambre où je me trouvais. Pendant quelques instants, tandis qu'ils poussaient et qu'ils tiraient, j'eus peur qu'ils renversent ma table. L'un des hommes bouscula ma boîte à voir. Les girations qui s'ensuivirent me rendirent malade et provoquèrent chez moi de la nausée pendant un certain laps de temps. Enfin, après de multiples palabres, on plaça la boîte contre un mur, directement dans mon champ de vision. Trois des hommes disparurent et refermèrent le panneau en sortant.

« Le quatrième homme et mon ravisseur engagèrent alors une discussion animée ponctuée de nombreux gestes. Finalement, mon ravisseur se retourna vers moi et me déclara : « Il dit que nous ne pouvons pas te faire voir Lhasa parce que cette ville est trop proche ; nous devrions nous trouver plus loin si nous désirions effectuer une mise au point. »

« Je ne fis aucun commentaire et ne prêtai aucune attention à ces paroles. Après un court silence, mon ravisseur me dit : « Aimerais-tu voir Berlin ? Bombay ? Calcutta ? »

« Ma réponse fut : « Non, je n'y tiens pas ; ces villes se trouvent bien trop loin pour moi ! »

« Il se retourna vers l'autre homme et une discussion pleine d'acrimonie s'ensuivit. L'autre homme semblait être prêt à éclater en sanglots ; il exprima sa frustration en gesticulant puis, désespéré, tomba à genoux devant la boîte. Le devant de cette dernière glissa et je vis ce qui m'apparut comme étant tout simplement une grande fenêtre - et rien d'autre. L'homme retira quelques pièces métalliques de ses vêtements et se glissa derrière l'étrange boîte. De curieuses lumières brillèrent dans la fenêtre, des tourbillons de couleurs informes apparurent. L'image devint sinueuse, coulante, tourbillonnante. Pendant un instant, des ombres se rassemblèrent en une image qui aurait pu être interprétée comme celle du Potala, mais, une fois de plus, il aurait également pu s'agir de fumée.

« L'homme se retira de derrière la boîte, grommela quelque chose et s'empressa de quitter la pièce. Mon ravisseur, qui semblait fort contrarié, me dit : « Nous sommes trop près de Lhasa, et il nous est impossible

de faire une mise au point. C'est comme si l'on tentait de regarder dans un télescope quelque chose se trouvant en deçà de la limite de mise au point de cet instrument. De loin, cela fonctionne bien, mais aucun télescope ne peut capter nettement l'image d'un objet situé trop près de lui. Nous nous trouvons ici dans la même situation. Est-ce que tu me suis ? »

« Monsieur, répondis-je, vous parlez de choses que je n'entends point. Quel est ce télescope dont vous me parlez ? Je n'en ai jamais vu. Vous me dites que Lhassa est trop proche ; moi, je dis qu'il faut marcher très longtemps pour y arriver. Comment pouvons-nous dire que cette ville est trop proche ? »

« Une expression d'angoisse put se lire sur le visage de mon ravisseur ; il saisit ses cheveux à pleines mains et, pendant un instant, je pensai qu'il allait se mettre à danser sur le plancher. Il parvint à se calmer au prix d'un grand effort et déclara : « Lorsque tu voyais, n'as-tu jamais porté un objet à tes yeux si près que tu ne parvenais pas à le distinguer avec précision ? Si près que tes yeux ne parvenaient pas à le voir clairement ? C'est ce que je veux dire : nous ne pouvons effectuer de mise au point à si courte distance ! ! ! »

Chapitre IV

« Je me mis à le regarder, ou c'est du moins l'impression que j'eus, car l'expérience la plus difficile par laquelle un homme puisse passer est d'avoir la tête à un endroit et la vue à plusieurs pieds de là. Bref, je le regardai et pensai : de quelle merveille s'agit-il donc ?

L'homme me dit qu'il peut me montrer des villes situées à l'autre bout du monde et pourtant il est incapable de me montrer mon propre pays. Je lui dis : « Monsieur, vous est-il possible de placer quelque chose devant la boîte à vision afin que je puisse juger par moi-même de ce phénomène de mise au point ? »

« Instantanément, il eut un signe de tête affirmatif et jeta un regard circulaire, comme s'il cherchait quoi faire. Enfin, il prit sous ma table une sorte de feuille translucide sur laquelle se trouvaient d'étranges marques, des marques que je n'avais jamais vues auparavant et qui, de toute évidence, constituaient une écriture. Il retourna ce qui me sembla être des feuilles de papier et revint ensuite avec quelque chose qui, apparemment, lui procurait une très grande satisfaction, car il m'adressa un sourire épanoui. Il cacha cet objet derrière son dos et s'approcha de ma boîte à voir.

« Bien, mon ami ! s'exclama-t-il. Voyons ce que nous pouvons faire pour te convaincre. » Il glissa quelque chose devant ma boîte à vision très près de celle-ci. A mon grand étonnement, tout ce que je pouvais voir était confus, embrouillé. Il y avait toutefois une différence. Une partie de l'image m'apparaissait comme une tache blanche et l'autre comme une tache noire, mais cela ne signifiait rien pour moi. Rien du tout. Il sourit en voyant mon ébahissement. Je ne pouvais pas le voir sourire, mais je l'« entendais », En effet, les aveugles ont un sixième sens, et je pouvais entendre craquer ses muscles faciaux. Comme il avait souvent souri avant ce moment, je savais ce que ces craquements signifiaient.

« Ah ! dit-il, j'arrive enfin à me faire comprendre, n'est-ce pas ? Maintenant, regarde bien. Dis-moi quand tu seras capable de distinguer ce que je te montre. » Très lentement, il éloigna la feuille qui obscurcissait ma vision et, graduellement, je réalisai avec une surprise indescriptible qu'il s'agissait d'un portrait de moi. Je ne prétends pas savoir comment on avait réussi à faire ce portrait, mais je m'y voyais gisant sur la table et regardant les hommes qui transportaient la boîte noire. Je fus si surpris que ma mâchoire faillit se décrocher. Je dus avoir l'air d'un parfait cul-terreux ; c'est du moins ce que je ressentis, car je fus envahi par une bouffée de chaleur et mes pommettes brûlèrent de honte. Oui, c'était moi, avec toutes ces choses qui me sortaient du corps ; j'étais là, en train de regarder les quatre hommes manœuvrer cette boîte ; l'air d'étonnement qui se lisait sur ma figure dans ce portrait en disait vraiment long. »

« Très bien, dit mon ravisseur, apparemment tu as compris. Afin de bien nous en assurer, recommençons le processus. Lentement, il manipula le portrait afin que je le visse puis il l'approcha lentement de la boîte à voir. Lentement, l'image se brouilla jusqu'à ce que je ne voie plus qu'une tache mi-blanchâtre, mi-noirâtre, rien de plus. Il l'enleva prestement de mon champ de vision et je pus voir une fois de plus le reste de la pièce. L'homme recula de quelques pas et dit : « Bien entendu, tu ne peux pas lire ceci, mais regarde. Ce sont des mots imprimés. Peux-tu les voir clairement ? »

« Je puis les voir clairement, Monsieur, lui dis-je, je puis les voir vraiment très clairement. »

« Ensuite, il approcha la chose un peu plus près de ma boîte à voir et, une fois de plus, mon champ de vision se troubla. « Maintenant, dit-il, tu seras en mesure de comprendre à quel genre de problème nous devons faire face. Nous avons une machine ou un appareil - appelle ça comme tu voudras - qui est, en beaucoup plus grand, la même chose que la boîte à voir que nous avons branchée sur toi ; néanmoins, son principe de fonctionnement te dépasserait complètement. Cet appareil est conçu de telle manière que nous pouvons voir tout autour du monde, mais que nous sommes incapables de discerner ce qui peut se trouver à quatre-vingts kilomètres d'ici. Quatre-vingts kilomètres est une distance beaucoup trop petite. C'est ainsi que, lorsque j'ai approché ceci de ta boîte à voir, tu étais incapable de le discerner. Je vais te montrer Kalimpong. » Sur ces paroles, il se tourna de côté et manipula certains boutons qui se trouvaient sur le mur.

« Les lumières baissèrent dans la pièce. Elles n'étaient pas entièrement éteintes, mais atténuées, et cette lueur ressemblait à s'y méprendre à celle que l'on peut voir immédiatement après que le soleil s'est couché derrière l'Himalaya, cette faible lumière froide qui précède le lever de la lune, alors que le soleil n'a pas encore complètement effacé ses derniers rayons. L'homme se rendit derrière la grosse boîte et ses mains remuèrent sur quelque chose que je ne pouvais voir. Immédiatement, des lumières scintillèrent dans la boîte. Très lentement, on put discerner un paysage. Les hautes cimes de l'Himalaya et, sur une piste, une caravane de marchands. Ceux-ci traversaient un petit pont de bois sous lequel rugissait un torrent impétueux

prêt à les engloutir en cas de faux pas. Les caravaniers atteignirent l'autre rive et se mirent à suivre une piste qui serpentait dans des pâturages à l'herbe rude.

« Nous les observâmes pendant quelques minutes. La vue que nous avions était celle qu'un oiseau pouvait avoir. C'était comme si les Dieux du Ciel tenaient ma boîte à voir et la faisaient doucement flotter au-dessus de ce nuage d'une monotone aridité. Mon ravisseur remua les mains une fois de plus ; il y eut un brouillage indescriptible de tout ce qui bougeait. On put voir quelque chose qui disparut. Mon ravisseur remua les mains dans la direction opposée et l'image se stabilisa. Mais ce n'était pas une image. C'était la chose telle qu'elle était et on pouvait la voir à travers une trouée opérée dans le ciel.

« En dessous, je vis les maisons de Kalimpong, je vis les rues bondées de marchands, je vis des lamaserias avec des lamas en robe jaune et des moines en robe rouge qui déambulaient aux abords des bâtiments. Tout cela était bien étrange. J'éprouvais quelques difficultés à me repérer, car je n'avais été qu'une seule fois à Kalimpong, et encore n'étais-je alors qu'un garçonnet. De plus, j'avais vu la ville en marchant, de toute ma hauteur de petit garçon ; maintenant, je la voyais - enfin c'est du moins ainsi que je le supposais - du haut des airs, tout comme les oiseaux pouvaient l'apercevoir.

« Mon ravisseur me surveillait avec grande attention. Il fit bouger certaines choses et l'image du paysage - peu importe comment je pourrais appeler cette chose merveilleuse - se brouilla, donna une impression de vitesse, puis se stabilisa une fois de plus. « Ici, me dit

l'homme, tu vois le Gange qui, comme tu le sais, est le Fleuve Sacré de l'Inde. »

« Je connaissais beaucoup de choses à propos du Gange. Quelquefois, des marchands venus de l'Inde apportaient des magazines qui contenaient des images. Nous étions incapables de lire le moindre mot de ces magazines, mais les images, c'était une autre affaire ! Ici, devant moi, sans erreur possible se trouvait vraiment le Gange. Soudainement, à mon étonnement le plus profond, je réalisai que non seulement je voyais, mais que j'entendais aussi. Je pouvais entendre les Hindous chanter et constater ensuite pourquoi. Ils avaient étendu un corps sur une terrasse située au bord de l'eau et aspergeaient le cadavre avec de l'Eau Sainte du Gange avant de l'accompagner jusqu'au bûcher.

« Il y avait foule dans ce fleuve. Il paraissait incroyable que tant de personnes puissent se trouver en ce monde, à plus forte raison dans un fleuve. Sur les rives, les femmes retiraient leur robe sans la moindre gêne, mais, d'un autre côté, les hommes agissaient de la même façon. A la vue d'un tel spectacle, je me sentis entièrement envahi par une bouffée de chaleur, mais je me mis à penser à leurs Temples, à ces Temples en espaliers, aux Grottes, aux colonnades, et plus je regardais, plus j'étais ébloui. Oui, il s'agissait vraiment de la réalité et je commençais à être brouillé.

« Mon ravisseur - je dois dire que je le considérai toujours comme tel -, mon ravisseur, dis-je, remua quelque chose et le mouvement de l'image se brouilla. Il scruta intensément ce genre de fenêtre et le brouillage s'arrêta en une espèce de secousse.

« Berlin », dit-il. Evidemment, je savais que Berlin était une ville située quelque part en Occident, mais tout ceci était si étrange qu'en vérité cela n'éveillait en moi aucun écho. Je baissai les yeux et pensai que c'était peut-être la nouveauté de la chose qui déformait tout. Ici s'élevaient de grands édifices dont l'architecture et la taille étaient remarquablement uniformes. Je n'avais jamais tant vu de verre de ma vie. Partout il y avait des fenêtres de verre. Et puis, sur ce qui semblait être un chemin très dur, il y avait deux tiges de métal serties dans la route elle-même. Elles étaient luisantes, la distance qui les séparait était constamment uniforme, et je ne pouvais pas comprendre pourquoi.

« Au détour d'un coin de rue et en plein dans mon champ de vision, je vis deux chevaux marcher l'un derrière l'autre et, tu ne me croiras peut-être pas, mais ils tiraient ce qui semblait être une boîte métallique posée sur des roues. Les chevaux marchaient entre les barres de métal et les roues de la boîte métallique roulaient effectivement le long de ces barres. La boîte avait des fenêtres, des fenêtres tout autour et, en scrutant bien, je pus voir des gens, des gens qui se trouvaient à l'intérieur de la boîte, des gens qui se faisaient tirer. En plein en face de ma vue (j'allais quasiment dire « en plein devant mes yeux », tant je m'étais bien habitué à mon appareil à voir), ce dispositif s'arrêta. Des gens sortirent de la boîte et d'autres y pénétrèrent. Un homme alla devant le cheval de tête et plongea une autre tige de métal dans le sol. Puis il rentra dans la boîte, qui se remit en mouvement. La boîte tourna à gauche, quitta les tiges de métal principales pour rouler sur d'autres tiges.

« J'étais si émerveillé que je ne pouvais regarder rien d'autre que cette étrange boîte de métal sur roues qui transportait des gens. Mais ensuite, je me mis à regarder les bords de la route où il y avait du monde. On pouvait y voir des hommes habillés de façon extrêmement ajustée. Sur leurs jambes, ils portaient un vêtement qui semblait très étroit et sous lequel on devinait le contour exact de leurs membres. Sur la tête de chaque homme, il y avait une chose des plus extraordinaires en forme de bol, mais à l'envers et ornée d'un bord très étroit. Cela m'amusa quelque peu à cause de l'aspect insolite de la chose, mais c'est alors que je me mis à regarder les femmes.

« Je n'avais jamais rien vu de pareil. Certaines de ces personnes avaient le haut du corps presque à découvert, tandis que la partie inférieure de celui-ci était littéralement enveloppée dans ce qui semblait être une tente noire. Elles semblaient n'avoir pas de jambes et l'on ne voyait même pas leurs pieds. D'une main, elles serraient fortement cette curieuse chose noire, apparemment pour empêcher le bas de ce singulier vêtement de traîner dans la poussière.

« Je continuai à regarder. Mon regard se posa sur les bâtiments. Certains d'entre eux étaient véritablement de nobles édifices. Dans la rue - une rue très large - un rassemblement d'hommes s'avancait. Le premier groupe faisait de la musique. Cela brillait énormément et je me demandai si leurs instruments étaient d'or et d'argent. Toutefois, tandis qu'ils s'approchaient, je remarquai que les instruments en question étaient d'airain et que certains autres étaient en simple métal. Tous ces hommes étaient corpulents, leur figure était

rougeaude et ils portaient tous des uniformes martiaux. J'éclatai de rire en voyant la manière affectée dont ils marchaient. Ils avançaient les genoux raides et la jambe qui était relevée se tenait pratiquement à l'horizontale.

« Mon ravisseur me sourit et me dit : « C'est une bien étrange démarche en vérité, mais il s'agit du pas de l'oie, que l'armée allemande utilise lorsqu'elle défile. » Mon ravisseur remua les mains et, une fois de plus, l'image se brouilla ; une fois de plus, les choses derrière la fenêtre de la boîte se mélangèrent jusqu'à former une espèce de brume, se fixèrent puis se solidifièrent. « La Russie, me dit mon ravisseur, la Terre des Tsars. Moscou. »

« Je regardai, et vis que la neige recouvrait la terre. Là aussi, on utilisait d'étranges véhicules, des véhicules comme jamais je n'aurais pu en imaginer. Il y avait un cheval harnaché à ce qui ressemblait à une grande plate-forme sur laquelle se trouvaient des sièges. Cette grande plate-forme était surélevée de plusieurs doigts par rapport au sol par des choses qui semblaient être de longues bandes plates en métal. Le cheval traînait cet étrange invention et, tandis que cette machine avançait, on remarquait des traces dans la neige.

« Tous les gens portaient des fourrures et leur haleine sortait comme de la vapeur humide de leur bouche et de leurs narines. Ils semblaient bleuis par le froid. Puis je contemplai certains des bâtiments en pensant combien ils pouvaient être différents de ceux que j'avais vus auparavant. Ils étaient étranges. De grands murs montant à l'assaut du ciel et, au-delà de ces murs, des toits bulbeux, presque comme des oignons

qu'on aurait placés à l'envers, leurs racines se projetant dans le ciel. « Le Palais du Tsar », me dit mon ravisseur.

« Le reflet de l'eau attira mon attention et je me mis à penser à notre chère Rivière Heureuse que je n'avais pas vue depuis si longtemps. « C'est la Moskova, me dit mon ravisseur, une rivière vraiment très importante. » Sur ce cours d'eau naviguaient d'étranges vaisseaux de bois avec de grandes voiles accrochées à des perches. Comme il n'y avait pas beaucoup de vent, les voiles pendaient mollement ; les bateliers possédaient d'autres perches au bout plat qu'ils trempaient dans la rivière pour faire avancer l'embarcation.

« Mais tout cela... Oui, enfin, je n'en voyais pas l'utilité et c'est ainsi que je déclarai à l'homme : « Monsieur, sans aucun doute, je viens d'être témoin de merveilles qui, toujours sans l'ombre d'un doute, intéresseraient de nombreuses personnes. Mais quelle est l'utilité de tout cela et que tentez-vous de me prouver ? »

« Une idée se fit soudainement jour dans mon esprit. Depuis plusieurs heures, une arrière-pensée m'agaçait et, maintenant, apparaissait à ma conscience avec une clarté lancinante. « Monsieur mon ravisseur ! m'exclamai-je, qui êtes-vous ? Seriez-vous Dieu ? »

« Il me regarda d'un air plutôt pensif, comme s'il avait été désarmé par ce qui, de toute évidence, constituait une question inattendue. Il se prit le menton dans la main, se passa la main dans les cheveux et haussa légèrement les épaules. « Tu ne pourrais pas comprendre, répondit-il. Il y a certaines choses que l'on

ne peut pas comprendre à moins d'avoir atteint un certain stade. Je vais te répondre par une autre question. Si tu te trouvais dans une lamaserie et que l'une de tes fonctions consistât à t'occuper d'un troupeau de yacks, que répondrais-tu à l'un de ces animaux s'il te demandait qui tu es ? »

« Je méditai quelque peu et lui répondis : « Eh bien ! Monsieur, en vérité je ne m'attendrais pas à ce qu'un yack me pose pareille question. Toutefois, si d'aventure il me la posait, je l'estimerais intelligent et je prendrais la peine de tenter de lui expliquer qui je suis. Monsieur, vous me demandez ce que je ferais si un yack me posait une pareille question et je vous déclare que j'essaierais de répondre à ce yack le mieux que je pourrais. Dans les conditions que vous évoquez, je lui dirais que je suis un moine qui a été chargé de surveiller les yacks, que je fais tout ce que je peux pour bien soigner lesdits animaux que je considère comme mes frères et mes sœurs malgré le fait que leur forme soit différente. J'expliquerais à ce yack que nous, moines, croyons à la réincarnation. J'expliquerais que chacun de nous a été envoyé sur cette Terre pour remplir la tâche qui nous a été assignée de façon qu'une fois dans les Champs Célestes nous puissions nous préparer à entreprendre des voyages vers des sphères encore plus élevées. »

« Bien parlé, moine, bien parlé... dit mon ravisseur. Toutefois, je regrette infiniment qu'il faille que ce soit quelqu'un qui appartient aux ordres inférieurs qui m'ouvre ainsi une telle perspective. Oui, tu as raison. Moine, tu m'as grandement surpris par l'intelligence dont tu as fait preuve et par ton intransigeance aussi.

Je dois avouer que tu as été également plus résolu que je ne le serais moi-même, dussé-je être assez infortuné pour me trouver dans de semblables circonstances. »

« Comme je commençais maintenant à m'enhardir, je lui dis : « Vous me considérez comme appartenant aux ordres inférieurs. Avant cela, vous m'avez qualifié de sauvage, de barbare, d'esprit inculte et de minus habens. Vous avez ri de moi lorsque j'ai admis en toute vérité ne rien connaître des grandes villes du monde. Mais, Monsieur, je vous ai dit la vérité, je vous ai dit la vérité. Après avoir admis mon ignorance, j'ai manifesté le désir de m'instruire et vous ne m'aidez point. Je vous le demande à nouveau, Monsieur ; vous m'avez gardé en captivité entièrement contre mon gré ; vous avez pris de grandes libertés avec mon corps, Temple de mon Ame ; vous m'avez fait vivre des événements absolument remarquables, apparemment dans le seul but de m'impressionner. Monsieur, je serais bien plus impressionné si vous répondiez à ma question, parce que je sais déjà ce que je désire savoir. Je vous le demande encore une fois : qui êtes-vous ? »

« Pendant quelques instants, il se tint immobile et parut embarrassé, puis il me déclara : « Selon votre terminologie, il n'existe pas de mots, pas de concepts qui me permettraient de t'expliquer ma position. Avant de discuter d'un sujet quelconque, la première condition requise est que les deux parties, que les protagonistes qui se trouvent des deux côtés puissent comprendre les mêmes termes, soient capables de s'entendre sur certains préceptes. Pour le moment, tout ce que je puis te dire, c'est que je suis quelqu'un dont les fonctions seraient sensiblement les mêmes que

celles des lamas médecins de ton Chakpori. On m'a confié la responsabilité de ton corps physique afin de te préparer à enregistrer une somme de connaissances lorsque je t'estimerai prêt à acquérir ce savoir. Tant que tu ne seras pas littéralement rempli de ces connaissances, toute discussion portant sur ce que je suis ou sur qui je suis se révélerait inutile. Pour l'instant, sache toutefois que ce que nous faisons a pour but le bien d'autrui. Sans doute es-tu très courroucé du fait que nous prenons ce que tu estimes être des libertés à ton égard. Mais lorsque tu connaîtras nos desseins, lorsque tu sauras qui nous sommes - et tu sais qui tu es et qui est ton peuple -, tu changeras d'opinion. » Sur ces mots, il coupa ma vue et je l'entendis quitter la pièce. Une fois de plus, je me retrouvais dans la noire nuit de ma cécité ; une fois de plus, je me retrouvais seul avec mes pensées.

« La nuit profonde dans laquelle un aveugle se trouve plongé est une nuit des plus noires. Lorsqu'on m'aveugla, lorsqu'on me fit sauter les yeux, que les doigts crasseux des Chinois les arrachèrent de leurs orbites, je connus le martyre. Même avec mes yeux absents je voyais - ou il me semblait voir - de brillants éclairs, des tourbillons lumineux de forme imprécise. Ces impressions persistèrent les jours suivants. Maintenant que l'on m'avait dit qu'un appareil avait été branché sur mon nerf optique, j'étais en mesure de le croire et j'avais toutes les raisons de le croire. Mon ravisseur avait coupé ma vue, mais les souvenirs de ce sens retrouvé persistaient dans ma mémoire. Une fois de plus, dans la tête, je ressentis cette sensation particulière et contradictoire de chatouillement et

d'engourdissement. Il peut paraître absurde de parler d'une sensation conjointe de chatouillement et d'engourdissement, mais c'est ainsi que je la ressentis. On m'avait abandonné à mon engourdissement-chatouillement et à toutes ces lumières tourbillonnantes.

« Pendant quelques instants, je restai là gisant et récapitulai tout ce qui m'était arrivé. La pensée me vint que peut-être j'étais mort, ou fou, et que toutes ces choses n'étaient que les inventions d'un esprit sombrant dans l'inconscience. C'est alors que ma formation de prêtre vint à ma rescousse. J'utilisai une discipline vieille comme la Terre pour réorienter mes pensées. Je mis un frein à ma raison, ce qui permit à mon Sur-moi de se substituer à cette dernière. Ceci n'était pas affaire d'imagination, c'était la pleine réalité ; des Puissances Supérieures se serviraient de moi pour des Desseins Suprêmes. Ma peur et ma panique s'estompèrent. Je repris mon sang-froid et, pendant un moment, mon esprit fonctionna au même rythme que les pulsations de mon cœur. Aurais-je pu agir différemment ? me demandais-je. Avais-je pris toutes les précautions nécessaires en abordant ces nouveaux concepts ? Le Grand Treizième aurait-il agi autrement s'il s'était trouvé dans une situation similaire ? Ma conscience était nette. Mon devoir nettement défini. Tout irait pour le mieux si je continuais à agir comme agirait tout bon Prêtre Tibétain. La paix m'inonda et un sentiment de bien-être m'enveloppa comme une chaude couverture en laine de yack vous protège du froid. Après quelque temps, je ne

sais comment, je sombrai dans un profond sommeil exempt de rêves.

« Le monde se retournait. Tout semblait s'élever et retomber. Une forte sensation de mouvement puis un son métallique me tirèrent brusquement de ma léthargie. Je bougeais. Ma table bougeait. J'entendis ensuite le tintement musical et le drelin de la verrerie, que l'on déplaçait également. Je me souvins alors que toutes ces choses avaient été attachées à la table. Maintenant, tout bougeait. Des voix se faisaient entendre autour de moi. Des voix aiguës, des voix basses qui, je le crains, parlaient de moi. Que de voix étranges, si différentes de toutes celles que j'avais pu connaître. Ma table se déplaça, mais en silence. Pas de glissement, pas de grattement, seulement l'impression de flotter. Je me mis à m'imaginer ce qu'une plume pouvait bien ressentir lorsqu'elle était emportée par le vent. Puis le mouvement de la table changea de direction. De toute évidence, on me faisait suivre un couloir. Rapidement, nous entrâmes dans ce qui semblait être une grande salle. L'écho résonnait à une distance appréciable, voire considérable. Finalement, je ressentis un dernier balancement latéral qui me souleva le cœur, puis ma table se stabilisa sur ce que mon expérience m'apprit être un plancher rocheux. Comment cela était-il possible ? Comment pouvais-je me trouver soudainement dans ce que mes sens me disaient être une caverne ? Ma curiosité fut rapidement satisfaite, à moins qu'elle ne se trouvât encore plus aiguisée ? Je n'ai jamais été certain de cela.

« On entendait un continuels babillage. Le tout se déroulait dans une langue qui m'était totalement

inconnue. En même temps que ma table métallique se posait sur le plancher rocheux, une main me toucha l'épaule et j'entendis la voix de mon ravisseur : « Maintenant nous allons te rendre la vue ; tu devrais être suffisamment reposé. » Il y eut un grattement, puis un cliquetis. Des couleurs tournoyèrent autour de moi, des lumières firent des éclairs, baissèrent quelque peu d'intensité et se stabilisèrent en une sorte de dessin. Ledit dessin n'avait pour moi aucune signification et ne me disait rien qui vaille. Je demeurai allongé, me demandant ce que tout ceci pouvait bien signifier. Il y eut un lourd silence. Je pouvais sentir des gens me regarder. Puis une question fusa, courte, claire, comme aboyée. J'entendis les pas de mon ravisseur se diriger rapidement vers moi. « Peux-tu voir ? » me demanda-t-il.

« Je vois un dessin bizarre, répondis-je ; ce dessin ne me dit rien. Il s'agit d'un motif de lignes sinueuses, de couleurs mouvantes et de lumières aveuglantes comme l'éclair. C'est tout ce que je vois. » Il marmonna quelque chose et s'éloigna rapidement. On entendait des conversations étouffées et le bruit d'objets métalliques s'entrechoquant. Les lumières clignotèrent et les couleurs fusèrent. Le tout tourbillonna dans une orgie de motifs des plus bizarres et se stabilisa. Je pus voir.

« Nous nous trouvions dans une vaste caverne de quelque soixante-dix mètres de haut. Sa longueur et sa largeur dépassaient mes pouvoirs d'évaluation, car elles se fondaient dans une obscurité située bien au-delà de mon champ de vision. L'endroit était gigantesque et contenait ce que je pourrais seulement

comparer à un amphithéâtre dont les sièges étaient occupés par - comment les appellerais-je ? - des créatures qui ne pouvaient que sortir d'un répertoire des dieux et des démons. Aussi étranges que fussent ces choses, un objet plus étrange encore se balançait au centre de l'arène : un globe, dans lequel je reconnus le monde, était suspendu devant moi et tournait lentement tandis qu'au loin une lumière l'illuminait comme la lumière du Soleil illumine notre Terre.

« Le silence se fit. Les étranges créatures me regardèrent et je les regardai à mon tour, bien que je me sentisse petit et absolument insignifiant devant cette puissante assemblée. Il y avait là de petits hommes et de petites femmes qui semblaient parfaits dans les moindres détails et dont la beauté était celle des dieux. Une aura de pureté et de sérénité émanait d'eux. Parmi les autres, il s'en trouvait qui, eux aussi, avaient une apparence humaine, mais avec une incroyable et curieuse tête d'oiseau, couverte de plumes ou d'écailles (impossible pour moi de distinguer la différence). Bien qu'ayant forme humaine, leurs mains comportaient d'abasourdissantes écailles ainsi que des griffes. Il y avait aussi des géants. D'immenses créatures qui apparaissaient indistinctement comme des statues et qui écrasaient de leur taille leurs moins imposants compagnons. Ces géants étaient sans contredit des humains, mais d'une taille dépassant tout entendement. Il y avait des hommes et des femmes ou des individus de sexe masculin et de sexe féminin. Il y en avait également d'autres qui auraient pu appartenir à l'un ou à l'autre des deux sexes humains, comme à aucun d'ailleurs. Ils étaient assis et me regardaient

fixement jusqu'à ce que je ressentie un réel malaise à être ainsi fixé.

« D'un côté, un être semblable à quelque dieu se tenait assis, hiératique, le visage austère. Enveloppé de couleurs chatoyantes, il avait le calme olympien d'un dieu trônant dans son Paradis. Il se mit à parler une fois de plus dans une langue qui m'était inconnue. Mon ravisseur se précipita vers moi et se pencha en me disant : « Je vais mettre ces choses dans tes oreilles et ensuite tu seras capable de comprendre le moindre mot qui sera prononcé ici. N'aie pas peur. » Il empoigna le lobe supérieur de mon oreille droite, le tira vers le haut d'une main tandis que, de l'autre, il introduisait un petit appareil dans mon conduit auditif. Puis, se penchant un peu plus, il fit de même avec mon oreille gauche. Il tourna un petit bouton attaché à une boîte près de mon cou et je pus entendre des sons. L'idée se fit en moi que je pouvais comprendre l'étrange langue qui, précédemment, m'était inintelligible. Je n'avais pas le temps de méditer sur cette merveille : par la force des choses il me fallait écouter les voix autour de moi, des voix que, maintenant, j'arrivais à comprendre.

« Des voix que maintenant je pouvais comprendre ; une langue que maintenant je comprenais. Oui, c'était bien beau ! mais la grandeur des concepts exprimés dépassait de beaucoup le plafond de mon imagination. Je n'étais qu'un pauvre prêtre venant de ce que l'on avait appelé « un pays de sauvages », et mes capacités d'entendement étaient insuffisantes pour me permettre de percevoir la signification de ce que maintenant j'entendais après avoir pensé être capable de tout comprendre. Mon ravisseur remarqua que j'éprouvais

des difficultés et s'approcha de moi une fois de plus.
« Qu'est-ce qu'il y a ? » murmura-t-il.

« Je lui répondis en chuchotant : « Mon instruction comporte trop de carences pour que je puisse comprendre ce que l'on dit, exception faite des mots les plus simples. Les choses que j'ai entendues n'ont pour moi aucune signification ; je ne peux pas comprendre des pensées aussi élevées ! Affichant une expression soucieuse, il se dirigea en hésitant vers un personnage important drapé dans de splendides tissus qui se tenait près du trône du Très Grand. Une conversation à voix basse s'ensuivit, puis les deux personnages s'avancèrent lentement vers moi.

« Je tentai de suivre cette conversation dont j'étais l'objet, mais en vain. Mon ravisseur se pencha sur moi et chuchota : « Explique au Major les difficultés que tu éprouves. » « Au Major ? lui dis-je, je ne sais même pas ce que ce mot veut dire ! » Je ne m'étais jamais senti aussi insuffisant, aussi ignorant, aussi profondément frustré. Jamais je ne m'étais senti aussi étranger à mon domaine. La personne Major laissa tomber un sourire et me dit : « Comprends-tu ce que je te dis ? »

« Je comprends bien, Monseigneur, répondis-je, mais je suis complètement ignorant de tout ce dont parle le Très Grand. Je ne puis comprendre le sujet ; les concepts qui y sont exprimés me dépassent. » Il opina du chef et répondit : « De toute évidence, c'est notre traducteur automatique qui est à blâmer. Il n'est pas adapté à ton métabolisme, pas plus qu'à tes ondes cérébrales. Peu importe, le Chirurgien Général - celui que tu appelles ton ravisseur, si nous ne nous abusons

pas - va arranger tout cela et te préparera pour la prochaine séance. Il s'agit d'un retard insignifiant que j'expliquerai à l'Amiral. »

« Il me fit un signe de tête amical et se rendit près du Très Grand. Amiral ? Je me mis à me demander ce que pouvait bien être un Amiral. Et qu'était donc un Major ? Ces termes n'avaient pour moi aucune signification. Je pris une contenance et attendis la suite des événements. Celui que l'on appelait le Major s'approcha du Très Grand et lui parla doucement. Tout semblait se dérouler très tranquillement, très posément. Le Très Grand acquiesça d'un signe de tête et le Major fit signe à celui que l'on appelait le Chirurgien Général, c'est-à-dire mon ravisseur. Ce dernier s'avança et une discussion animée s'ensuivit. A la fin, mon ravisseur porta sa main droite à la tête dans un geste étrange que j'avais déjà remarqué, se retourna et se dirigea rapidement vers moi tout en faisant des gestes à l'intention de quelqu'un qui, apparemment, se trouvait en dehors de mon champ de vision.

« La conversation se poursuivit sans interruption. Un homme corpulent se tenait debout et j'eus l'impression qu'il discutait de quelque chose ayant trait aux approvisionnements en nourriture. Une étrange femme se leva brusquement et donna une sorte de réponse, qui semblait être une violente protestation contre quelque chose que l'homme avait dit. Son visage devint rouge (de colère ?) et elle s'assit soudainement. L'homme poursuivit, imperturbable. Mon ravisseur vint vers moi et marmonna : « Tu m'as déshonoré et j'ai dit que tu étais un sauvage ignorant. » Fâché, il tira brusquement les tubes à entendre de mes oreilles et,

d'un geste rapide, fit quelque chose qui, instantanément, m'enleva la vue une fois de plus. J'eus la sensation de m'élever et je sentis ma table s'éloigner de l'énorme caverne. Sans aucun ménagement, on poussa ma table et son équipement le long d'un couloir. J'entendis des grincements et des cliquetis métalliques, ressentis un changement soudain de direction et eus l'impression désagréable de faire une chute. Ma table heurta le plancher avec assez grand bruit et je devinai que j'étais revenu dans la salle de métal d'où j'étais parti. J'entendis des voix sèches, un froissement de tissu et des traînements de pieds. La porte métallique glissa et on me laissa une fois de plus en proie à mes pensées. Qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ? Qui était l'Amiral ? Qu'est-ce qu'était le Major et pourquoi appelait-on mon ravisseur Chirurgien Général ? De plus, qu'était ce lieu ? Toute cette affaire me dépassait, me dépassait terriblement. Je gisais là, les pommettes brûlantes, le corps en feu. Je me trouvais mortifié à l'extrême d'avoir compris si peu de chose. Sans nul doute, j'avais agi comme un sauvage ignorant. Ils ont dû penser exactement ce que j'aurais pensé si, d'aventure, j'avais considéré un yack comme une personne sensée et que je me fusse aperçu, après m'être adressé à lui, qu'il était incapable de me répondre. Je fus inondé de sueur à l'idée d'avoir jeté la honte sur ma caste, la caste des prêtres, simplement à cause de l'incapacité dans laquelle je me trouvais de comprendre quoi que ce soit ; je me sentis terriblement mal dans ma peau.

« Je gisais là, enlisé dans ma misère, en proie aux pensées les plus noires comme les plus ignobles,

soupçonnant fortement que, pour ces gens inconnus, nous n'étions tous que des sauvages. Je gisais là, et transpirais.

« La porte s'ouvrit dans un grincement. Des rires étouffés et des bavardages meublèrent la pièce. Il s'agissait une fois de plus de ces innombrables femmes. Pleines d'enthousiasme au travail, elles enlevèrent une fois de plus le simple drap qui me recouvrait, me laissant aussi nu qu'un nouveau-né. On me roula sur le côté. On glissa sous toute la longueur de mon corps un drap très, très froid enduit d'une substance collante et, d'un geste violent, on me roula de l'autre côté. J'entendis un bruit sec comme un claquement d'oriflamme tandis que l'on tirait un peu plus loin la bordure du drap sous moi. Pendant un moment, j'eus crainte que l'on ne me précipite en bas de la table. Des mains de femme se saisirent de ma personne et me décapèrent vigoureusement à l'aide de solutions irritantes. On m'essuya rudement avec quelque chose qui me fit penser à du vieux sac de jute. Les parties les plus intimes de mon corps furent explorées puis sondées et l'on y introduisit d'étranges instruments.

« Le temps passait ; ma patience était chauffée à blanc, au-delà de l'endurance humaine, mais il n'y avait pas grand-chose à faire. J'avais été soigneusement immobilisé afin de faire face à une telle éventualité. C'est alors que commença à mon égard un véritable acte de violence qui me fit craindre en tout premier lieu qu'on me torture. Les femmes m'attrapèrent les bras et les jambes, les tordirent et les plièrent dans tous les angles possibles. De dures mains s'incrustèrent dans

les muscles de mon corps et me pétrirent comme si j'avais été de la pâte. Les jointures et les phalanges pénétrèrent dans mes chairs au point de me couper le souffle. On m'écarta largement les jambes tandis que les femmes, qui ne cessaient de jacasser inutilement, me faisaient entrer les pieds dans de longues manches de laine ; elles enfilèrent ces dernières jusqu'à mes jambes, près de mes cuisses. On me souleva en arrière du cou si bien que je me trouvais penché vers l'avant, la taille pliée. On jeta une espèce de vêtement sur la partie supérieure de mon corps et on me l'attacha sur la poitrine et sur l'abdomen.

« Une mousse étrange, méphitique, s'étala sur mon cuir chevelu et, immédiatement, j'entendis un bourdonnement infernal. Ce bourdonnement me pénétrait tant et si bien qu'il me faisait claquer des dents - les rares dents qui me restaient encore après être passé aux mains des Chinois qui me les avaient pratiquement toutes cassées. J'eus l'impression d'être tondu, et cela me fit penser aux yacks dont on tondait la laine. Un tube dont la surface était si rude que je sentis quasiment la peau s'écorcher à son contact fut posé sur ma tête sans défense en même temps qu'une autre sorte de brouillasse. La porte glissa une fois de plus, puis j'entendis des voix d'hommes. Je reconnus l'une d'elles : c'était celle de mon ravisseur. Il vint à moi et, me parlant dans ma propre langue, me dit : « Nous allons exposer ton cerveau et tu n'as rien à craindre. Nous allons t'installer des électrodes en plein dans ton... » Les mots ne signifiaient rien pour moi, sauf que j'allais encore connaître bien des tourments sans rien pouvoir faire.

« D'étranges odeurs flottèrent dans l'air. Les femmes cessèrent leur jacasserie. Toute conversation cessa. Il y eut des entrechoquements de métal, un gargouillement de liquides, et je sentis soudainement une forte piqûre dans mon biceps gauche. On me saisit violemment le nez et l'on m'introduisit par l'une des narines un étrange appareil tubulaire que l'on me fit descendre jusque dans la gorge. Je sentis une succession de fortes piqûres tout autour de ma boîte crânienne, qui, instantanément, devint insensible. J'entendis un sifflement aigu et une machine des plus horribles toucha mon crâne et se mit à ramper autour de lui. Elle me sciait l'extrémité de la tête. Cette pulsation crissante, terrible, pénétrait chaque atome de mon être ; j'avais l'impression que tous les os de mon corps protestaient en vibrant à l'unisson. Finalement, comme je me sentais mieux, toute la partie supérieure de ma tête se trouva sectionnée à l'exception d'une petite languette de chair formant charnière et rattachant encore ma calotte crânienne au reste. Maintenant, je me trouvais dans un état de terreur, une forme de terreur des plus étranges parce que, bien que je fusse terrifié, j'étais décidé à ce que la mort elle-même ne me fasse pas broncher.

« Maintenant, d'indescriptibles sensations m'assaillaient. Sans aucune raison valable, je me mis soudainement à pousser un long cri viscéral, une sorte de « aahhhaahhhaahhhh », puis mes doigts commencèrent à être pris de violents tics nerveux. Un chatouillement, qui se manifesta dans l'une de mes narines, me força à éternuer brusquement - bien que j'en fusse incapable. Mais le pire allait suivre.

Soudainement, devant moi, se tenait mon grand-père maternel. Il était vêtu de l'habit des fonctionnaires gouvernementaux. Il me parlait et un doux sourire illuminait son visage. Je le regardai, mais, d'un seul coup, ce fut comme un choc pour moi : je ne pouvais pas le regarder puisque je n'avais pas d'yeux ! Quel genre de magie était-ce donc ? J'eus un cri de surprise durant lequel l'apparition de mon grand-père s'estompa, et mon ravisseur vint se placer à mes côtés.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il. Je me mis en devoir de le lui expliquer. « Oh ! ce n'est rien ! s'exclama-t-il. Nous sommes simplement en train de stimuler certains centres de ton cerveau afin que tu puisses mieux comprendre. Nous voyons que tu as les capacités, mais on t'a plongé dans l'avachissement et l'abrutissement de la superstition, ce qui ne t'a guère ouvert l'esprit. Nous le faisons pour toi. »

« Une femme me vissa littéralement les petits appareils à entendre dans les conduits auditifs et, à en juger par la brutalité avec laquelle elle s'exécuta, elle aurait aussi bien pu planter des piquets de tente dans un sol desséché. Il y eut un déclic et je pus comprendre l'étrange langue, mais comprendre au plein sens du terme. Des mots comme cortex, moelle allongée, psychosomatique, bref bien des termes médicaux m'étaient parfaitement intelligibles quant à leur signification et aux implications s'y rapportant. On était en train d'améliorer mon quotient intellectuel de base - et je savais ce que tout cela signifiait, mais il s'agissait d'une rude épreuve, d'une épreuve épuisante. Le temps paraissait s'être immobilisé. Des gens semblaient tourner sans arrêt autour de moi et ils n'arrêtaient pas

de parler. Toute cette histoire devint ennuyante au possible. Je ne désirai que quitter cette pièce, cet endroit aux odeurs étranges, cet endroit où l'on avait sectionné le sommet de ma tête comme on enlève le chapeau à un œuf dur. Ce n'est pas que j'eusse déjà vu un œuf dur - ils étaient destinés aux marchands et à ceux qui avaient de l'argent, non aux pauvres moines qui se contentaient de tsampa.

« De temps en temps, des gens faisaient des remarques ou me posaient des questions. Comment allais-je ? Est-ce que ça me faisait mal ? Pensais-je avoir vu quelque chose ? Quelle couleur avais-je pensé voir ? Mon ravisseur se tint près de moi pendant quelque temps et me raconta que l'on était en train de stimuler plusieurs de mes centres et que je devrais, pendant tout le traitement, ressentir des sensations qui m'épouvanteraient. « M'épouvanter ? Tout le temps, j'avais eu peur », lui expliquai-je. Il se mit à rire et me fit remarquer de façon fortuite qu'à la suite du traitement que j'étais en train de subir, j'allais être condamné à vivre en ermite tout au long d'une longue vie à cause de l'affûtement de mes perceptions qui allait devenir mon lot. Personne ne vivrait jamais avec moi, à ce qu'il m'expliqua, et ce, jusque vers la fin de ma vie, lorsqu'un jeune homme viendrait pour emmagasiner toutes les connaissances que je possédais, pour les garder et éventuellement les dévoiler à un monde incrédule.

« Enfin, après ce qui me sembla être une éternité, ma calotte crânienne fut replacée. On m'inséra d'étranges attaches métalliques pour rassembler les deux parties de crâne. On enroula une bande de tissu

tout autour de ma tête et tous quittèrent la pièce, à l'exception d'une femme qui s'assit à mon chevet. D'après le bruit de papier que je percevais, il était évident qu'elle lisait au lieu de se concentrer sur son travail. J'entendis le doux floc du livre tombant par terre et les ronflements de la femme. C'est alors que je décidai que, moi aussi, j'allais dormir ! »

Chapitre V

Dans la caverne, le vieil ermite cessa soudainement de parler et plaça sa main, les doigts écartés, sur la terre sablonneuse qui se trouvait près de lui. Ces doigts sensibles prirent légèrement contact avec le sol. Pendant un instant, il se concentra et dit : « Nous allons avoir sous peu un visiteur. » Le jeune moine le regarda d'un air ahuri. Un visiteur ? Quel visiteur pouvait donc bien venir ici ? Comment en était-il si certain ? Il n'y avait eu aucun son, aucune modification dans les voix de la nature à l'extérieur de la caverne. Pendant peut-être dix minutes, ils demeurèrent assis bien droits, aux aguets.

Soudainement, cet ovale lumineux qu'était l'entrée de la caverne s'assombrit jusqu'à se boucher presque complètement. « Etes-vous là, l'Ermite ? cria-t-on d'une voix de fausset. Pouah ! Pourquoi les ermites s'entêtent-ils à vivre en des endroits aussi sombres et aussi inaccessibles ? » Un petit moine rondouillard portant un sac sur l'épaule entra dans l'antre en se dandinant. « Je vous ai apporté un peu de thé et d'orge, dit-il. C'était destiné à l'Ermitage du Lointain

Au-Delà, mais ils n'en voudront plus et je n'ai nulle envie de ramener tout ça. » Avec un soupir de satisfaction, il fit glisser le sac de son épaule et le laissa tomber par terre. Il se laissa également choir sur le sol comme un homme exténué et s'assit le dos appuyé au mur. « Quelle négligence ! pensa le jeune moine. Pourquoi ne s'assied-il pas convenablement comme nous le faisons ? » La réponse lui vint à l'esprit : l'autre moine était trop gras pour pouvoir s'asseoir les jambes croisées, sans nuire à son confort !

Le vieil ermite parla doucement : « Eh bien ! quelles sont les nouvelles, Messenger ? » Le moine messenger grogna et dit d'une voix asthmatique : « Je souhaite que vous puissiez me donner quelque chose contre cette graisse, dit-il. Au Chakpori, ils me disent que je souffre de troubles glandulaires, mais ils ne me donnent rien pour améliorer mon état. » Ses yeux, qui s'étaient maintenant adaptés à l'obscurité profonde de la caverne après avoir été exposés à la lumière crue du dehors, fixèrent les alentours. « Oh ! Je vois que le Jeune Homme est ici, dit-il. J'ai entendu dire qu'il venait vous voir. Comment s'arrange-t-il ? Est-il aussi brillant qu'ils le disent ? »

Sans attendre de réponse, il poursuivit : « Une chute de pierres un peu plus haut voilà quelques jours. Le Gardien de l'Ermitage du Lointain Au-Delà a été frappé par un rocher et précipité en bas de l'escarpement. Les vautours se gavent maintenant, hein ? » A cette idée, il se mit à rire aux éclats. « L'ermite est mort de soif dans son réduit, continua-t-il. Il n'y avait que le Gardien et l'Ermite Perpétuel... et ce dernier était emmuré. Pas d'eau, pas de vie, hein ? »

Le jeune homme demeura assis, silencieux, méditant sur les ermites solitaires. C'étaient d'étranges êtres qui se sentaient « appelés » et qui se retranchaient de tout ce qui pouvait avoir quelque rapport avec le monde de l'Homme. En compagnie d'un moine volontaire, un tel anachorète gravissait le flanc de la montagne et cherchait un ermitage abandonné. Il entrait alors dans le réduit sans fenêtre tandis que son « Gardien » volontaire construisait un mur de façon à ce que l'ermite ne puisse plus jamais quitter sa cellule. Dans le mur se trouvait une unique ouverture, exiguë, tout juste assez grande pour y faire passer un bol. C'est à travers ce judas qu'une fois tous les deux jours on lui passait un bol d'eau provenant d'une source de montagne située près de là et seulement une poignée de grain. Aussi longtemps qu'il était en vie, la plus petite parcelle de lumière ne pouvait pénétrer dans la cellule de l'ermite. Jamais plus il ne parlerait ou on ne lui parlerait. Là, aussi longtemps qu'il vivrait, il demeurerait en état de contemplation, libérant son corps astral de son corps physique afin d'entreprendre de longs voyages dans les espaces interstellaires.

Nulle maladie, nul regret tardif ne pouvaient lui assurer sa libération. Seule la mort pouvait cela. Le Gardien avait le droit de poursuivre sa propre vie à l'extérieur de la chambre scellée, mais il devait toujours s'assurer qu'aucun son ne parvenait à l'ermite emmuré. Si le Gardien tombait malade et mourait, ou s'il tombait en bas de l'escarpement, l'Ermite devait également mourir, généralement de soif. Dans cette minuscule pièce non chauffée, même pendant les hivers les plus rigoureux, l'ermite poursuivait son existence. Un bol

d'eau froide tous les deux jours. De l'eau froide, jamais d'eau chaude, pas de thé, juste l'eau la plus froide provenant directement de la source qui jaillissait des pentes glacées de la montagne. Aucune nourriture chaude, seulement une poignée d'orge tous les deux jours. Au début, les douleurs lancinantes de la faim se faisaient sentir tandis que l'estomac rétrécissait. Les douleurs de la soif étaient encore plus terribles. Le corps se déshydratait et devenait presque cassant. Les muscles fondaient à cause du manque de nourriture, d'eau et d'exercice. Les fonctions normales du corps cessaient pratiquement tandis que l'ermite absorbait de moins en moins d'eau et de moins en moins de nourriture. Mais l'ermite ne quittait jamais sa cellule, et tout ce qui devait être fait, tout ce que la Nature le forçait à faire devait être fait dans l'un des coins de la pièce où le Temps et le froid réduisaient ces résidus en une poussière gelée.

La vue s'étiolait. En premier, elle se révoltait en vain contre la perpétuelle obscurité. Aux premiers stades de cette vie, l'imagination produisait d'étranges illuminations, des « scènes » quasi authentiques fort bien éclairées. Les pupilles se dilataient et les muscles oculaires s'atrophiaient à un point tel que, si une avalanche avait détruit le toit de la cellule, la lumière du soleil aurait brûlé les yeux de l'ermite de façon aussi certaine que s'il eût été frappé par la foudre.

L'ouïe se développait d'une manière anormalement aiguë.

Des sons imaginaires semblaient envahir la cellule par nappes et ils ajoutaient aux tourments de l'anachorète. Des bribes de conversation semblaient prendre

naissance dans l'espace, puis disparaître aussitôt que l'occupant du réduit tendait l'oreille. Puis, c'était le sens de l'équilibre qui s'en allait. L'ermite découvrait qu'il trébuchait sur les côtés, en avant et en arrière. Rapidement, il sentait qu'il y avait un obstacle lorsqu'il approchait d'un mur. Les moindres déplacements d'air, lorsqu'il levait le bras, par exemple, lui faisaient l'effet d'une tempête. Peu après, les battements de son cœur lui donnaient l'impression d'avoir dans la poitrine un puissant moteur en train de vrombir. Puis, c'étaient les bruyants gargouillements des liquides du corps, l'exhalation des organes dégorgeant leurs sécrétions et, enfin, lorsque l'ouïe était devenue hypersensible, le léger glissement des tissus musculaires l'un contre l'autre.

L'esprit jouait d'étranges tours au corps. Des images érotiques infestaient les glandes. Les murs du réduit semblaient se rapprocher et l'ermite avait l'impression qu'ils allaient le broyer. Tandis que l'air devenait de plus en plus vicié, la respiration se faisait difficile, laborieuse. C'était seulement tous les deux jours que l'on enlevait la pierre du petit judas pratiqué dans le mur intérieur afin d'y glisser un bol d'eau, une poignée d'orge et laisser entrer dans la cellule un peu d'air nécessaire à la vie. Puis on la remplaçait.

Lorsque le corps avait été dompté, lorsque toutes les émotions avaient été maîtrisées, le véhicule astral pouvait flotter librement comme la fumée qui s'élève d'un feu de joie. Le corps matériel gisait alors sur le plancher douteux et seule la Corde d'Argent l'unissait à son double. Le corps astral, lui, passait à travers les murs de pierre. Il entreprenait un voyage le long de

sentiers abrupts tout en savourant la joie d'être libéré des liens de la chair. Il se glissait dans les lamaseries et les lamas télépathiques et clairvoyants pouvaient converser avec lui. Ni la nuit, ni le jour, nul froid ou nulle chaleur ne pouvaient entraver sa circulation ; nulle porte, peu importe son épaisseur, ne pouvait s'opposer à son passage. Les chambres de conseil du monde entier lui étaient toujours ouvertes et il n'existait pas une scène, pas une expérience à laquelle le voyageur astral pût être étranger.

Le jeune moine se mit à songer à toutes ces choses et pensa ensuite à l'ermite qui gisait, mort, dans le vieil ermitage situé sept cents mètres plus haut. Le gros moine continuait à parler : « Il va falloir démanteler le mur et le tirer de là. Je suis entré dans l'ermitage et j'ai ouvert la petite porte. Pouah ! quelle puanteur ! Il était vraiment très mort. On ne peut pas le laisser là. Je vais aller chercher de l'aide à Drepung. Bah ! Les vautours seront contents lorsqu'on le sortira, ils aiment leur viande faisandée ; ils sont tous perchés sur l'ermitage et piaillent pour avoir leur proie. Ah ! pauvre de moi, je dois remonter sur mon vieux cheval et rentrer tant bien que mal ; je n'ai pas la force pour ces randonnées en montagne... »

Le gros moine fit un vague geste de la main et se dirigea vers l'entrée de la caverne. Le jeune homme se mit debout avec difficulté : une blessure à la jambe le fit marmonner. Curieusement, il suivit le moine jusqu'à l'extérieur de l'antre. Un cheval broutait paisiblement les maigres herbes. Le gros moine se rendit en se dandinant jusqu'au cheval et, avec grand effort, parvint à passer une jambe par-dessus le dos de l'animal.

Lentement, l'équipage se dirigea vers le lac où d'autres cavaliers attendaient. Le jeune moine continua à regarder jusqu'à ce que tous les voyageurs aient disparu. Soupirant d'un air songeur, il se retourna et regarda la falaise abrupte qui crevait le ciel. Tout là-haut, les murs de l'Ermitage du Lointain Au-Delà se détachaient en blanc et en rouge dans le soleil.

Il y a bien longtemps, pendant toute une année, un ermite et son aide avaient travaillé comme des bêtes de somme afin de construire l'ermitage avec les pierres trouvées sur place. Ils les avaient taillées, cimentées l'une sur l'autre et avaient construit la chambre centrale de façon que nulle lumière ne puisse pénétrer dans ce Saint des Saints. Ils travaillèrent ainsi pendant toute une année jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits de la structure de base. Puis il fallut préparer le lait de chaux à l'aide de pierres du lieu et l'appliquer en une couche d'un blanc éblouissant. Puis il fallut écraser l'ocre et le mélanger à l'eau d'un ruisseau voisin. Il fallut peindre les murs, qui surplombaient un précipice de sept cents mètres ; il fallut les décorer afin que le bâtiment demeurât un monument élevé à la piété d'un homme. Et, pendant tout ce temps, l'ermite et son aide n'échangèrent pas un seul mot. Vint enfin le jour où le nouvel ermitage fut terminé et consacré. L'ermite regarda longuement la plaine de Lhasa, promena une dernière fois son regard sur le monde des Hommes. Il se retourna lentement pour entrer dans son ermitage - et tomba mort aux pieds de son aide.

D'autres ermites avaient vécu là au cours des années, avaient vécu emmurés dans la chambre centrale, y avaient rendu l'âme ; on les avait arrachés à leur réduit

et on les avait donnés en pâture aux vautours, toujours sur le qui-vive. Maintenant, un autre ermite venait d'y mourir. De soif. Délaissé. Une fois son aide disparu, l'ermite n'avait plus rien à espérer ; plus moyen d'avoir de l'eau, source de vie, plus rien à faire que de s'allonger et de mourir. Le jeune moine cessa de regarder l'ermitage et promena son regard en aval de l'escarpement, suivant des yeux le lit que le torrent s'était frayé dans le roc. Sur le flanc de la montagne, cela faisait comme des éraflures chatoyantes, une cicatrice creusée à travers les lichens et les arbustes et taillée à même la pierre. Là où le flanc de la montagne rejoignait la plaine, on apercevait un amoncellement récent de rochers. Sous ces rochers se trouvait un cadavre.

Tout songeur, le jeune homme entra dans la caverne, prit le récipient et descendit au lac pour y puiser de l'eau fraîche. Une fois qu'il eut bien récuré le récipient et qu'il l'eut rempli d'eau, il se trouva une autre corvée à faire. Jetant un regard circulaire, il fronça les sourcils d'un air consterné : il n'y avait plus de branches cassées ou de brindilles faciles à ramasser aux alentours. Il lui fallait s'aventurer plus loin pour trouver du bois. Il entra dans les taillis. De petits animaux arrêtaient un instant de rechercher quelque chose à manger pour se dresser sur leurs pattes de derrière et fixer curieusement celui qui osait ainsi envahir leur domaine. La peur était absente toutefois. Ici les animaux ne craignaient point l'Homme, et l'Homme vivait en harmonie et en bonne intelligence avec les animaux.

Enfin le jeune moine arriva à un endroit où un jeune arbre était tombé. Cassant les plus grosses branches que sa faible force lui permettait de casser, il les tira une par une jusqu'à l'entrée de la caverne. Il alla chercher le récipient plein d'eau, et en un rien de temps le thé et la tsampa étaient prêts une fois de plus. Le vieil homme, plein de gratitude, buvait le thé bouillant à petites gorgées. Le jeune moine était fasciné par sa façon de boire. Au Tibet, on tient à deux mains toutes les pièces de vaisselle comme les coupes et les bols, de manière à faire preuve de respect à l'endroit de la nourriture qui sustente le corps. Le vieil ermite, qui possédait une longue pratique de la chose, tenait son écuelle à deux mains de sorte qu'un doigt de chaque main passait par-dessus le bord interne du contenant. Bien qu'il ne fût pas capable de voir le niveau du liquide, le vieil homme pouvait toujours corriger l'équilibre de son écuelle dès que l'un de ses doigts se faisait mouiller. Maintenant, il demeurait assis, satisfait, appréciant à sa juste valeur ce thé chaud après avoir bu de l'eau froide pendant des décennies.

« C'est étrange, dit-il, qu'après plus de soixante ans d'une vie des plus austères je ressente maintenant le besoin de boire du thé chaud. J'ai également besoin de la chaleur du feu. As-tu remarqué combien il réchauffe l'air de notre caverne ? »

Le jeune moine le regarda avec compassion. De si modestes désirs... Une si modeste consolation... « Ne sortez-vous donc jamais, ô Vénérable ? » demanda-t-il.

« Non, jamais, répliqua l'ermite. Ici, je connais chaque pierre. Ici, le fait d'avoir perdu la vue ne me

dérange pas outre mesure, mais m'aventurer dehors avec tous ces rochers et ces précipices, ça, c'est une autre affaire ! Je serais même capable de choir dans le lac ; je pourrais, après être sorti de cette caverne, ne plus retrouver mon chemin... »

« O Vénérable, dit le jeune moine d'un ton hésitant, comment êtes-vous parvenu à trouver cette caverne isolée et inaccessible ? L'avez-vous découverte par hasard ? »

« Non, pas par hasard, répondit le vieillard. Lorsque les Hommes d'un Autre Monde en eurent terminé avec moi, ils m'amènèrent ici. Ils firent cette caverne spécialement pour moi ! » Il se détendit quelque peu et eut un sourire de satisfaction, sachant pertinemment quel effet cette phrase aurait sur son interlocuteur. Le jeune moine fut si surpris qu'après s'être balancé, il faillit tomber à la renverse. « La firent pour vous ? dit-il en bégayant. Mais comment ont-ils pu creuser un trou de cette dimension dans la montagne ? »

Le vieillard eut un rire étouffé et malicieux. « Deux hommes m'amènèrent ici, dit-il. Ils m'amènèrent sur une plate-forme qui volait dans l'air tout comme les oiseaux. Mais cela ne faisait pas de bruit, moins de bruit que les oiseaux, car ils grincent ; je suis capable d'entendre leurs ailes grincer lorsqu'elles battent l'air ; je suis capable d'entendre le vent glisser dans leurs plumes. Cette chose dans laquelle je fus amené ici était aussi silencieuse que ton ombre. Elle s'élevait sans effort, il n'y avait pas de déplacement d'air ou de sensation de vitesse. Les deux hommes décidèrent de poser pied à terre ici. »

« Mais pourquoi ici, ô Vénérable ? » demanda le jeune moine.

« Pourquoi ? répondit le vieillard. Pourquoi ? Eh bien ! pense aux avantages. Nous nous trouvons à seulement quelques centaines de mètres de la route qu'empruntent les caravanes. Les marchands viennent me demander des conseils ou se faire bénir et ils me paient en me donnant de l'orge. Nous nous trouvons près des pistes qui mènent à deux petites lamaseries et à sept ermitages. Je ne meurs pas de faim ici. On me rapporte des nouvelles. Les lamas font appel à moi, car ils connaissent ma mission - la tienne aussi ! »

Le jeune moine insista : « Mais, Maître, les passants ont dû être terriblement surpris lorsqu'ils se sont aperçus qu'il y avait ici une profonde caverne à un endroit où l'on n'en avait jamais vu auparavant ! »

L'ermite se mit à glousser de joie. « Jeune homme, dit-il, t'es-tu bien promené aux alentours ? As-tu remarqué combien il y avait de cavernes entre ici et le Bord de l'Eau ? Non ? Il n'y en a pas moins de neuf. Tu ne t'intéressais pas aux cavernes, voilà tout ; donc tu ne les a pas remarquées ! »

Le jeune homme, ahuri, demanda : « Comment deux hommes ont-ils pu creuser cette caverne ? Cela a dû prendre des mois ! »

« Grâce à une magie qu'ils appelaient la science atomique, répondit le vieil ermite d'un air plein de patience. L'un des hommes s'assit sur la plate-forme et fit le guet afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de curieux. L'autre tenait à la main un petit appareil. Il y eut un rugissement semblable à celui des diables affamés, et - c'est du moins ce que l'on me raconta - la

roche se vaporisa et il n'y eut plus qu'une caverne contenant deux chambres. Dans ma chambre intérieure s'écoule un filet d'eau très mince qui me remplit mon écuelle deux fois par jour. Cela suffit amplement à mes besoins. C'est ainsi que ce fut arrangé, afin que je n'aie pas à me rendre au lac puiser de l'eau. Si je n'ai pas d'orge, comme cela m'est quelquefois arrivé, je mange le lichen qui pousse dans la chambre intérieure. Ce n'est pas très bon, mais cela me permet de me maintenir en vie jusqu'à ce que je puisse avoir de l'orge. »

Le jeune moine se mit debout et s'approcha du mur de la caverne qui se trouvait le plus près de la lumière du jour. Oui, le roc semblait vraiment bizarre et paraissait semblable aux tunnels des volcans éteints qu'il avait pu voir dans les hautes terres du Tchang Tang. Le roc semblait avoir fondu, puis coulé ; il semblait s'être refroidi en une surface dure comme du verre, sans aucune aspérité ni saillie. Cette surface paraissait transparente et, à travers cette couche translucide, on apercevait les stries du roc naturel avec, ici et là, une veine brillante contenant de l'or. A l'un des endroits il remarqua que l'or avait fondu et qu'il avait commencé à couler le long du mur comme un épais sirop ; puis il s'était refroidi et avait été recouvert par le verre qui s'était formé lorsque la couche de bioxyde de silicium avait refusé de se cristalliser pendant le refroidissement. C'est ainsi que la caverne avait des murs en verre naturel !

Mais il restait des corvées ménagères à accomplir ; on ne pouvait pas passer son temps à parler. Il fallait nettoyer le plancher, aller chercher de l'eau, casser du

bois en morceaux de différentes grosseurs. Le jeune moine prit la branche qui lui servait de balai et se mit au travail sans grand enthousiasme. Décidément, le ménage constituait une occupation vraiment ennuyante ! Il balaya soigneusement l'endroit où il dormait et se déplaça non moins soigneusement en poussant la poussière vers la sortie de l'ancre. Son balai s'accrocha à un petit monticule incrusté dans le plancher et le délogea ; il s'agissait d'un objet d'un brun verdâtre. Irrité, le jeune moine se baissa pour enlever cette pierre gênante en se demandant comment elle avait bien pu entrer là. Il attrapa l'objet et recula en poussant un cri d'exclamation : ce n'était pas une pierre... c'était... mais quoi au juste ? Précautionneusement, il scruta la chose et la toucha avec un bâton ; elle roula en tintant. Il la ramassa et se précipita vers l'ermite. « O Vénérable ! lui dit-il, j'ai découvert cet étrange objet à l'endroit où gisait le forçat... »

Le vieillard sortit en trébuchant de sa chambre intérieure. « Décris-moi cette chose », ordonna-t-il.

« Eh bien ! dit le jeune moine, il semble que ce soit un sac gros comme mes deux poings fermés. C'est en cuir ou en quelque peau de bête. » Il tripota l'objet gauchement : « Et il y a une ficelle autour du col. Je vais chercher une pierre coupante. » Il sortit en vitesse de la caverne, ramassa un silex au bord tranchant, revint et s'évertua à scier la chose qui fermait l'ouverture du sac. « C'est très dur, commenta-t-il. Cette chose est gluante d'humidité... elle est recouverte de moisissure, mais... Ah ! ça y est, je l'ai coupée ! » Il ouvrit soigneusement le sac et renversa

son contenu sur le devant de sa robe. « Des pièces d'or, dit-il. Je n'ai jamais vu de monnaie avant cela. Seulement des images. Il y a de petits bouts de verre coloré très brillants. Je me demande à quoi ça peut bien servir ? Et puis voilà cinq bagues en or incrustées de petits bouts de verre. »

« Laisse-moi les toucher », ordonna l'ermite. Le jeune moine releva sa robe et guida la main de son maître vers le petit monticule.

« Des diamants, dit l'ermite, des rubis - je peux le dire par les vibrations - et... » Le vieillard se tint coi tandis qu'il touchait lentement les pierreries, les bagues et les pièces de monnaie. Finalement, il prit une grande respiration et déclara : « Notre forçat a dû voler ces choses, je sens qu'il s'agit de pièces de monnaie indiennes. Je sens qu'elles sont maléfiques. Tout ça vaut beaucoup, beaucoup d'argent... » Il demeura rêveur un instant, puis déclara brusquement : « Prends-les... Prends-les et jette-les aussi loin que tu peux dans la partie la plus profonde du lac. Si nous les gardons ici, elles nous porteront malheur. Il y a de la convoitise, du meurtre, de la misère dans ces objets. Prends-les, vite ! » Après avoir prononcé ces paroles, il se retourna et réintégra péniblement la chambre intérieure. Le jeune moine remit toutes les choses dans le sac de cuir, sortit de la caverne et se dirigea vers le lac. Une fois parvenu au bord de l'eau, il éparpilla le contenu de la bourse sur un rocher plat et l'examina curieusement. Puis, prenant une pièce d'or, il la tint entre son pouce et son index et la jeta avec force. Elle ricocha de vaguelette en vaguelette, fit un floc ! et coula. Toutes les pièces subirent le même traitement,

puis les bagues, puis les pierreries, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien.

Après s'être lavé les mains, il se retourna et eut un sourire d'amusement. Un grand oiseau pêcheur s'était envolé avec le sac de cuir vide tandis que deux autres oiseaux se lançaient à sa poursuite. Entonnant en sourdine le Chant des Morts, le jeune moine entreprit de retourner à la caverne... et de continuer son ménage.

Mais les corvées ne durèrent pas tout le temps. Le moment arriva où le jeune moine put enfin poser la branche feuillue et fort usée qui lui servait de balai. Le moment arriva où il put regarder autour de lui d'un air satisfait, voir du sable propre sur le plancher, un tas de bois près du feu brûlant doucement, le récipient plein d'eau, et où enfin il put se frotter les mains et se dire que les corvées étaient terminées pour cette journée-là. Vint le moment où enfin les jeunes et alertes cellules de sa mémoire furent prêtes à recevoir et à emmagasiner des connaissances.

Le vieil ermite sortit de la chambre intérieure en traînant les pieds. Malgré son inexpérience, le jeune moine remarqua que, de toute évidence, le vieillard flanchait. Lentement, l'ermite s'installa sur le sol et arrangea sa robe autour de lui. Le jeune homme prit le bol qui se trouvait à la portée de sa main et le remplit d'eau froide. Il le plaça soigneusement près de son maître dont il guida la main afin qu'il pût savoir l'endroit exact où il se trouvait. Puis il s'assit sur le sol et attendit que son supérieur prenne la parole.

Pendant un moment, on n'entendit aucun son tandis que l'ancien rassemblait ses pensées et les mettait en ordre.

Puis, après s'être longtemps éclairci la voix et avoir expectoré, il reprit son récit.

« La femme s'endormit, puis ce fut mon tour, mais je ne dormis pas longtemps. Elle ronflait abominablement et la tête m'élançait. J'avais l'impression que mon cerveau enflait et qu'il tentait de faire sauter ma calotte crânienne. Puis je ressentis comme une douleur lancinante dans les vaisseaux sanguins du cou et je crus que j'allais m'affaïsser. J'entendis un changement dans le rythme des ronflements, un traînement de pieds. Brusquement, en poussant une exclamation de surprise, la femme se mit debout et accourut à mon chevet. Je perçus les tintements et les entrechoquements familiers et remarquai une modification du cycle que suivaient les liquides qui entraient ou sortaient de mon corps. Au bout d'un moment, les pulsations cessèrent dans mon cerveau, la pression que je ressentais dans le cou s'allégea et la cicatrice circulaire de mon crâne cessa de me faire souffrir.

« La femme se mit au travail, entrechoqua les pièces de verrerie et les instruments métalliques. Je l'entendis craquer lorsqu'elle se baissa pour ramasser le livre qu'elle avait laissé tomber. L'un des meubles grinça tandis qu'on le poussait sur le plancher pour le déplacer. Puis elle s'approcha du mur et j'entendis le glissement et le déclic que fit la porte lorsqu'elle se referma derrière elle. Je perçus les bruits décroissants de ses pas le long du couloir. J'étais là, étendu, et je

pensais à tout ce qui m'était arrivé. Il fallait bien que je sois étendu, pour la bonne raison que je ne pouvais bouger ! On avait vraiment fait quelque chose à mon cerveau. J'étais plus alerte ; je pouvais penser de façon plus claire. Avant cela, j'avais été l'objet de pensées fumeuses que je m'étais empressé de repousser quelque part dans le tréfonds de mon esprit parce que je n'avais pas été capable de les définir avec exactitude. A présent, tout était clair comme de l'eau de roche.

« Je me souvenais de ma naissance, du premier regard sur ce monde dans lequel j'étais venu prématurément. Le visage de ma mère. La figure ratatinée de la vieille sage-femme. Un peu plus tard, mon père qui portait le nouveau-né que j'étais et qui semblait avoir peur de moi, car j'étais le premier nouveau-né qu'il eût jamais vu. Je me souvins de son expression anxieuse et du souci qu'il se faisait en voyant une figure aussi rouge et aussi plissée. Puis ce furent des scènes de ma tendre enfance qui me revinrent à la mémoire. Le plus cher désir de mes parents avait toujours été d'avoir un fils prêtre afin que cet honneur puisse rejaillir sur la famille. Je me souvins de l'école et de toute une horde d'enfants assis sur le plancher et s'exerçant à écrire sur des ardoises. Je me souvins du moine enseignant allant de l'un à l'autre, distribuant compliments ou réprimandes et me disant qu'étant donné que je travaillais bien, je devais rester plus tard de façon à apprendre plus de choses que mes compagnons.

« Ma mémoire était infallible. Je pus me rappeler facilement des images publiées dans des magazines

apportés par les marchands indiens, des images que je ne me rappelais même pas avoir vues. Mais la mémoire est un instrument à double tranchant ; je me souvins dans tous les détails des tortures que j'avais subies aux mains des Chinois. Parce que l'on m'avait vu transporter des papiers en provenance du Potala, les Chinois avaient déduit qu'il s'agissait de secrets d'Etat, m'avaient kidnappé et torturé pour me faire dire quels étaient ces prétendus secrets. Moi, un humble petit prêtre dont le secret le plus profond que je pouvais avoir à garder était de savoir combien de nourriture les lamas absorbaient.

« La porte s'ouvrit avec un sifflement métallique. Plongé dans mes pensées, je n'avais pas remarqué les pas qui se rapprochaient dans le couloir. Une voix me demanda : « Comment vas-tu maintenant ? » et je sentis que mon ravisseur se tenait près de moi. Tandis qu'il parlait, il s'occupait de l'étrange appareil auquel j'étais raccordé. « Comment vas-tu maintenant ? » me demanda-t-il une seconde fois.

« Bien, lui répondis-je, mais mécontent à cause des étranges choses qui me sont arrivées. Je me sens comme un yack malade sur une place de marché ! » Il se mit à rire et se rendit dans l'un des coins de la pièce. Je pus entendre un froissement de papier, le bruit précis que font les pages d'un livre lorsqu'on les tourne.

« Monsieur ! lui dis-je, qu'est-ce qu'un Amiral ? Je suis vraiment perplexe... Et qu'est-ce qu'un Major ? »

« Il posa un gros volume ou, du moins, ce qui, d'après le bruit, me sembla être un livre et s'approcha de moi. « Oui, répliqua-t-il, non sans une nuance de pitié dans la voix, je suppose que, selon toi, on ta traité

plutôt mal... » Il se déplaça et je l'entendis tirer l'un de ces étranges sièges métalliques. Lorsqu'il s'assit dessus, le siège émit d'inquiétants craquements. « Un Amiral, reprit-il d'un ton espiègle, eh bien ! c'est relativement compliqué à te dire ; on t'expliquera ça plus tard... Toutefois, je vais satisfaire immédiatement ta curiosité. Tu te trouves sur un vaisseau qui voyage à travers l'espace - ou du moins ce que nous appelons la Mer spatiale, parce qu'à la vitesse à laquelle nous voyageons, la matière clairsemée qui se trouve dans l'espace tombe si rapidement sous nos sens qu'elle semble n'être qu'une mer composée d'eau. Me suis-tu ? »

« Je me mis à réfléchir et - oui - je suivais son raisonnement en pensant à notre Rivière Heureuse et aux esquifs recouverts de peaux qui la traversaient. « Oui, je vous suis », lui répondis-je. « Bien, alors, poursuivit-il. Notre vaisseau fait partie d'un groupe. Il est le plus important de ce groupe. Chaque vaisseau - y compris celui-ci - possède un capitaine ; quant à un Amiral, c'est, disons... le capitaine de tous les capitaines. Le nom que nous employons est Amiral. Maintenant, en plus de nos marins de l'espace, nous avons à bord des soldats, et il est courant qu'on ait un doyen des officiers supérieurs qui remplit les fonctions d'adjoint de l'Amiral. Nous appelons un tel adjoint Major. Pour m'exprimer en vos propres termes, un supérieur de monastère a un vicaire à sa disposition, qui s'acquitte des tâches d'ordre général tout en laissant les grandes décisions à son aîné. »

« Tout cela était suffisamment clair et je songeai à la chose lorsque mon ravisseur se pencha un peu plus

vers moi et chuchota : « ... Et, s'il te plaît, ne me nomme pas ton ravisseur. Je suis le premier chirurgien de ce navire. Une fois de plus, pour employer tes propres termes et tes propres références, je remplis le même rôle que le doyen des lamas médecins du Chakpori. Tu dois donc m'appeler Docteur et non Ravisseur ! » Je m'amusai à l'idée que de tels grands hommes puissent avoir aussi leurs faiblesses... Un homme comme lui, affligé parce qu'un sauvage ignorant (c'est ainsi qu'il m'avait qualifié) l'avait appelé « Ravisseur » ! Je décidai de me moquer un peu de lui et répondis humblement : « Oui, Docteur », ce qui me valut de sa part un sourire de reconnaissance accompagné d'un signe de tête fort approbateur.

« Pendant quelques instants, il s'occupa de certains instruments qui semblaient rattachés à ma tête. On effectua de nombreux ajustements ; on varia le débit d'écoulement des liquides ; d'étranges choses me laissèrent une impression de chatouillement dans le cuir chevelu. Après un moment il me dit : « Tu te reposeras pendant trois jours. D'ici là, les os se seront ressoudés et la cicatrisation accélérée aura déjà bien commencé. Puis, à condition que tu sois en aussi bonne forme que nous l'espérons, nous te ramènerons devant la Chambre du Conseil et nous te montrerons beaucoup de choses. Je ne sais si l'Amiral désirera t'adresser la parole ; s'il le fait, ne crains rien. Contente-toi de lui parler comme tu me parlerais. » Il eut une arrière-pensée et ajouta d'un air lugubre : « ... Mais sur un ton plus poli ! » Il me tapota l'épaule et quitta la pièce.

« Je gisais là, immobile, pensant à mon avenir. Avenir ?

Quel avenir y avait-il pour un aveugle ? Qu'allais-je faire si d'aventure je quittais cet endroit en vie ? Désirais-je seulement le quitter vivant ? Aurais-je à mendier ma pitance comme les gueux qui pullulaient à la Porte de l'Occident ? La plupart d'entre eux étaient d'ailleurs de faux mendiants. Je me demandai comment j'allais pouvoir vivre et où j'allais obtenir quelque chose à manger. Le climat de notre pays est un climat dur ; notre pays n'est pas l'endroit rêvé pour celui qui n'a pas de toit sous lequel se reposer. Tous ces événements et ces soucis m'avaient inquiété et épuisé si bien que je sombrai dans un sommeil agité. De temps à autre, je sentais que la porte coulissante s'ouvrait et je décelais la présence de gens qui venaient peut-être voir si je vivais encore. Les cliquetis et le tintement du verre me tirèrent à peine de ma torpeur. Je n'avais aucun moyen de mesurer l'écoulement du temps. Dans des conditions normales, nous nous servions des battements de notre cœur pour compter les minutes, mais ici il s'agissait d'heures, dont quelques-unes au cours desquelles j'étais inconscient.

« Après un laps de temps qui me parut assez long - laps de temps au cours duquel j'eus l'impression de flotter entre le monde matériel et le monde spirituel - je fus brutalement ramené à l'état de pleine conscience. Ces redoutables bonnes femmes s'abattaient une fois de plus sur moi comme des vautours sur un cadavre. J'étais offensé par leur caquetage et leurs gloussements ; j'étais encore bien plus offensé par les libertés libidineuses qu'elles se permettaient à l'endroit de mon corps sans défense. Et pourtant, je n'étais pas capable de parler leur langue ;

je n'étais même pas capable de bouger. J'étais perplexe devant le fait que des femmes telles que celles-là, appartenant au sexe prétendument faible, puissent avoir des mains si dures et un cœur plus dur encore. J'étais émacié, frêle et dans un état de santé tout ce qu'il y a de médiocre. Pourtant, ces créatures tournaient autour de moi comme si j'avais été un bloc de pierre. On me barbouillait avec des lotions, on faisait pénétrer des onguents à l'odeur fétide dans ma peau ratatinée, on arrachait littéralement les tubes qui se trouvaient dans mes narines ainsi qu'en d'autres endroits de mon anatomie pour les remplacer aussi brutalement par des tubes propres. Je frissonnai jusqu'au fond de l'âme et me demandai une fois de plus par quelle diabolique ironie du destin j'avais bien pu être condamné à subir une telle humiliation.

« Une fois ces repoussantes femelles disparues, la paix descendit en moi pendant un court moment. Puis la porte glissa encore et mon ravisseur, non, je dois me rappeler qu'il faut dire « le docteur », entra et referma la porte derrière lui. « Bonjour, je vois que tu es réveillé », me dit-il d'un air aimable.

« Oui, Monsieur le Docteur, lui répondis-je sur un ton quelque peu grincheux, il est absolument impossible de dormir lorsque ces femmes jacassent et me tombent dessus comme des pestes ! » Cette remarque sembla grandement l'amuser. On eût dit qu'après tout ce qui s'était passé, il commençait à me connaître un peu mieux, qu'il me traitait un peu plus comme un être humain, enfin... un être humain pas très brillant. « Nous avons besoin de ces infirmières, me dit-il, afin qu'elles s'occupent de toi, qu'elles te tiennent propre et

que tu sentes bon. On t'a poudré, parfumé et préparé pour une autre journée de repos. »

« Du repos ! Du repos ! Je ne voulais pas de repos. Je voulais sortir. Mais où pouvais-je bien aller ? Tandis que le docteur examinait les cicatrices opératoires de mon crâne, je me mis à penser une fois de plus à tout ce qu'il m'avait dit. Quand était-ce, au fait ? Hier ? Avant-hier ? Je ne pouvais le dire. Tout ce que je savais, c'est qu'il y avait quelque chose qui me tracassait énormément. « Monsieur le Docteur, lui dis-je, vous m'avez dit que je me trouvais dans un vaisseau spatial. Vous ai-je bien compris ? »

« Bien sûr, répondit-il, tu te trouves à bord du navire amiral de cette flotte de surveillance. Nous nous trouvons actuellement sur un plateau montagneux sis dans les Hautes Terres du Tibet. Pourquoi ? »

« Monsieur ! répondis-je, lorsque je me trouvais dans cette pièce, en face de tous ces gens étonnants, j'ai remarqué que nous nous trouvions dans une immense chambre taillée dans la pierre ; comment une chambre en pierre peut-elle se trouver à bord de ce vaisseau ? »

« Il se mit à rire comme si je lui avais raconté la blague la plus drôle qui soit. Se reprenant, il me dit entre deux gloussements : « Tu es vigilant, très vigilant, et tu as raison. Le plateau rocheux sur lequel ce vaisseau repose fut jadis un volcan. Il existe au sein de ce plateau d'immenses salles et de profonds couloirs à travers lesquels, en des temps immémoriaux, la lave en fusion coulait et se frayait un chemin. Nous nous servons de ces passages et avons agrandi ces salles pour qu'elles puissent répondre à nos besoins. Nous utilisons beaucoup cet endroit et différents types de

vaisseaux spatiaux l'utilisent de temps à autre. Nous t'avons fait passer du navire à la chambre taillée dans le roc. »

« Passer du navire à une chambre taillée dans le roc ! Ceci expliquait l'étrange impression que j'avais ressentie, l'impression de quitter un couloir en métal pour une salle creusée dans de la pierre. « Monsieur le Docteur, m'exclamai-je, je suis au courant des tunnels et des salles souterraines ; il existe une vaste salle secrète dans la Montagne du Potala ; on y trouve même un lac. »

« Oui, remarqua-t-il, nos photographies géophysiques nous ont montré cela. Nous ne pensions cependant pas que vous autres, Tibétains, l'aviez découverte ! » Il continua à jouer avec ses appareils. J'étais pleinement conscient qu'il opérait des modifications dans la circulation des liquides qui parcouraient les tubes et pénétraient dans mon corps. Un changement se manifesta dans ma température et, sans que ma volonté puisse avoir à intervenir, ma respiration devint plus lente et plus profonde ; on me manipulait comme une marionnette sur la place du marché.

« Monsieur le Docteur ! fis-je remarquer d'un air passionné, nous connaissons vos navires spatiaux et nous les appelions les Chariots des Dieux. Pourquoi ne vous mettez-vous pas en rapport avec nos dirigeants ? Pourquoi ne manifestez-vous pas ouvertement votre présence ? Pourquoi devez-vous donc effectuer des enlèvements de manière furtive, comme dans mon cas ? »

« Il aspira une grande bouffée d'air et fit une pause avant de me répondre finalement. « Euh... Eh bien !

c'est-à-dire que... bégaya-t-il, si je te donne la raison de notre comportement, cela ne provoquera de ta part que des remarques fort caustiques qui ne pourraient que se révéler néfastes pour nous deux. »

« Non, Monsieur le Docteur, répondis-je, je suis votre prisonnier tout comme j'étais le prisonnier des Chinois et je ne puis me permettre de vous provoquer. J'essaie simplement, à ma manière barbare, de comprendre les choses - ce qui, à ce que je sache, correspond également à vos désirs. »

« Il tourna en rond en traînant les pieds. Il était clair qu'il était en train de décider de la meilleure conduite à suivre envers moi. En venant à une décision, il me dit : « Nous sommes les Jardiniers de la Terre et, bien sûr, d'autres mondes habités. Un jardinier ne discute pas de son identité ou de ses intentions avec ses fleurs. Ou encore, pour parler de choses plus élevées, si un gardien de yacks tombe sur un yack qui semble être un peu plus brillant que la moyenne, ledit gardien ne va pas dire à cet animal : « Conduis-moi à ton Chef », pas plus qu'il ne discute avec ce yack intelligent de choses qui se trouvent nettement hors de sa portée. Il n'est pas dans nos habitudes de fraterniser avec les indigènes des mondes que nous surveillons. Nous l'avons fait en des temps immémoriaux. Cela se révéla désastreux pour tous et donna naissance à de fantastiques légendes dans votre propre monde. »

« Je me mis à renâcler de colère et de dépit. « Vous me dites d'abord que je suis un sauvage et un barbare et maintenant vous me traitez comme un yack - ou plutôt me comparez à un yack, lui dis-je d'un air réprobateur. Dans ces conditions, si je suis un être si

inférieur, pourquoi me gardez-vous prisonnier ici ? » Sa réponse fut sèche : « Parce que nous nous servons de toi. Parce que tu possèdes une mémoire extraordinaire que nous sommes en train d'affûter. Parce que nous voulons tout simplement faire de toi un puits de savoir pour celui qui viendra te visiter presque à la fin de tes jours. Maintenant, dors ! » J'entendis ou plutôt j'eus l'impression qu'on touchait un bouton, puis je fus envahi par une vague noire qui roula lentement sur moi et je sombrai dans l'inconscience.

Chapitre VI

« Des heures interminables s'écoulèrent laborieusement. Je me trouvais dans un état d'hébétéude et de stupéfaction où la réalité n'existait plus et où le passé, le présent et l'avenir ne faisaient plus qu'un. Devant moi défilaient ma vie passée, l'état d'impotence à cause duquel je ne pouvais ni voir ni bouger, l'effrayante crainte que j'entretenais à l'égard de l'avenir une fois sorti « d'ici » - si toutefois j'en sortais. De temps en temps, les femmes venaient me voir et m'administraient d'étonnants traitements. On me tordait et l'on me faisait plier les membres, on me faisait tourner la tête ; toutes les parties de mon corps se faisaient presser, pincer, pétrir, bourrer de coups de poing. De temps en temps, des groupes d'hommes entraient et se tenaient près de moi en s'entretenant de ma personne. Je ne pouvais les comprendre, bien sûr, mais c'est ce que j'en conclus. Et puis ils me piquaient aussi des choses dans le corps, mais je ne

leur donnais pas la satisfaction de me voir sourciller lorsque je subissais quelque piquûre. Je me laissais aller... laissais aller.

« Arriva un temps où je fus une fois de plus sur le qui-vive. Avant cela, j'avais somnolé un nombre inconnu d'heures. Bien que je fusse conscient du glissement de la porte, cela ne me dérangeait point. J'étais retiré en moi-même, me sentant comme engoncé dans des épaisseurs de laine et me souciant peu de ce qui pouvait bien arriver à qui que ce soit, y compris à moi-même. Soudainement, je ressentis une série de déchirements aigus tout autour de mon crâne. On me tâtait, on me farfouillait, et quelqu'un me dit dans ma propre langue : « Ah ! bien ! réanimons-le ! » Je perçus un bourdonnement étouffé et je n'en fus conscient que lorsqu'il s'arrêta avec un léger bruit de déclic. Instantanément, je me sentis pleinement alerte, plein de vie et tentai de m'asseoir. Une fois de plus je fus déçu. Mes efforts les plus violents ne se traduisaient par aucun mouvement de mes membres. « Ils nous est revenu », dit quelqu'un. « Hé ! Peux-tu nous entendre ? » demanda quelqu'un d'autre.

« Oui, je le puis, répliquai-je, mais comment se fait-il que vous sachiez parler tibétain ? Je pensais que seul Monsieur le Docteur était capable de communiquer avec moi. » Il y eut un rire discret, puis une réponse : « Tu te sers de notre langue... Tu comprendras maintenant tout ce que nous te dirons. »

« Une autre voix se mêla à la conversation, comme en aparté : « Comment l'appellez-vous ? » Une voix que je reconnus être celle du docteur répondit : « Comment

nous l'appelons ? Oh ! nous ne lui avons point donné de nom, je me contente de lui dire « tu ». »

« L'Amiral exige qu'il ait un nom, affirma quelqu'un d'autre, c'est à vous de décider comment nous devons l'appeler. » Une discussion relativement animée s'engagea au cours de laquelle on suggéra plusieurs noms. Certains d'entre eux étaient très insultants et indiquaient qu'aux yeux de ces hommes, j'avais un statut inférieur à celui que nous reconnaissons aux yacks ou aux vautours charognards. Finalement, lorsque les commentaires devinrent un peu trop licencieux, le docteur déclara : « Mettons un terme à tout cela, cet homme est moine ; par conséquent, nous pouvons fort bien le nommer Moine en faisant ainsi allusion à sa qualité. » Le silence se fit pendant un moment, puis je perçus un bruit de mains spontané et j'estimai - avec raison, d'ailleurs - qu'il s'agissait d'applaudissements. « Très bien, déclara une voix que je n'avais pas entendue auparavant, adopté à l'unanimité ! Dorénavant, il portera le surnom de Moine ; que ce soit enregistré ainsi. »

« Une conversation à bâtons rompus s'ensuivit, une conversation sans intérêt pour moi, puisque je découvris que ces hommes discutaient des vertus réelles ou douteuses des femmes et évaluaient la facilité avec laquelle on pouvait les posséder. Certaines des allusions ayant trait à des caractéristiques d'ordre anatomique me dépassaient tellement que je ne fis aucun effort pour suivre la discussion ; néanmoins, je me contentai d'imaginer l'apparence de ces personnes. Certains des hommes étaient petits, d'autres gros. Il y avait quelque chose de très étrange ; une chose en

particulier m'embarrassait grandement, car, au meilleur de ma connaissance, il n'existait pas sur terre de gens dont les caractéristiques ou la taille ressemblaient à celles de ces hommes-là.

« Je fus ramené à la réalité par un soudain traînement de pieds et ce qui m'apparut être un bruit de recul de ces étranges sièges. Les hommes se mirent debout, puis un à un quittèrent la pièce. Finalement, un seul d'entre eux demeura : le docteur. « Plus tard, dit-il, nous te ramènerons devant la Chambre du Conseil, celle qui se trouve dans la montagne. Ne sois pas nerveux, Moine, il n'y a rien à craindre. Cela pourra te paraître étrange, mais on ne te fera pas de mal. » Ceci dit, il quitta également la pièce et me laissa une fois de plus seul avec mes pensées. Pour quelque mystérieuse raison, une scène douloureuse ressuscitait avec insistance dans ma mémoire. J'étais attaché, bras et jambes écartés, contre un mur. L'un des tortionnaires chinois s'approchait de moi avec un sourire diabolique et me disait : « C'est la dernière chance que nous te donnons de nous dire ce que nous voulons savoir. Autrement, je vais t'arracher les yeux. »

« Je répliquais : « Je ne suis qu'un pauvre et simple moine et je n'ai rien à dire. » Sur ces mots, le tortionnaire chinois m'enfonça très fort le pouce et l'un de ses autres doigts dans les coins de mon œil gauche, qui jaillit soudainement de son orbite comme un noyau sort d'une prune, puis se mit à pendouiller en se balançant sur ma joue. La douleur que me causait la déformation de ma vision était atroce ; l'œil droit, encore intact, regardait droit devant, tandis que l'œil gauche, qui se balançait sur ma joue, regardait

carrément vers le sol. Les impressions mentales provoquées par cet état de choses étaient abominables. Enfin, d'une brève secousse, le Chinois arracha complètement mon œil et me le jeta à la figure avant de faire subir le même sort à l'œil droit.

« Je me souvins comment, ivres de sang, ils me jetèrent sur un tas d'ordures. Mais je n'étais pas mort comme ils l'avaient espéré. La fraîcheur de la nuit m'avait ranimé. Je m'étais mis debout tant bien que mal et étais parti à l'aveuglette, en trébuchant, possédant encore en moi suffisamment de sens de l'orientation pour m'éloigner des bâtiments de la Mission Chinoise et éventuellement de la ville de Lhassa.

« En proie à de telles pensées, je perdis complètement la notion du temps, et ce fut comme une sorte de soulagement lorsque des hommes vinrent enfin dans ma chambre. Maintenant, je comprenais ce que l'on disait. Un dispositif élévateur spécial, qui portait l'étrange nom d'Antigravité, fut installé sur ma table, puis on tourna ce qu'ils appelaient « le commutateur ». La table s'éleva en l'air et des hommes la guidèrent dans la porte et le long du couloir qui se trouvait au-delà de cette dernière. Il semblait maintenant que, bien que la table fût apparemment dénuée de poids, elle était toujours sensible à l'inertie et au mouvement ; il faut toutefois préciser que ces termes ne me disaient pas grand-chose ! Le fait qu'il fallait prendre grand soin de ma table était dans le fond tout ce qui m'importait !

« La table et tout l'appareillage qui s'y rattachait furent tirés et poussés dans le couloir de métal où

l'écho se trouvait déformé. Nous sortîmes enfin du vaisseau spatial et entrâmes une fois de plus dans la grande salle taillée dans le roc. Les bruits de foule qu'on pouvait y entendre me rappelèrent ceux auxquels je prêtais l'oreille lors de jours meilleurs dans l'avant-cour de la Cathédrale de Lhasa. On déplaça ma table, on la fit quelque peu tourner, puis on la fit descendre de quelques centimètres pour toucher enfin le sol. Une personne s'approcha de moi et me murmura : « Le Chirurgien Général va venir vous voir dans quelques instants. »

« Je répondis : « N'allez-vous pas me rendre la vue ? », mais la personne était partie et l'on passa outre à cette demande. Je tentai, là, sur ma couche, de recréer mentalement tout ce qui arrivait. Je ne possédais pour cela que le souvenir fugace de ce que j'avais précédemment aperçu en ces lieux, mais je désirais ardemment que l'on me redonne ma vue artificielle.

« Un bruit de pas familier se répercuta sur le plancher rocheux. « Ah ! Ils t'ont amené ici sain et sauf. Te sens-tu en forme ? » demanda le docteur, celui qu'on appelait le Chirurgien Général.

« Monsieur le Docteur, répondis-je, je me sentirais en bien meilleure forme si vous me permettiez de voir. » « Mais tu es aveugle et tu dois t'habituer à demeurer ainsi. Il te faudra vivre une très longue vie avec cette infirmité. »

« Cependant, Monsieur le Docteur, dis-je exaspéré au plus haut point, comment serais-je capable d'apprendre et de me rappeler toutes les merveilles que vous

m'avez promis de me montrer si vous ne me prêtez pas cette vue artificielle ? »

« Ça, c'est notre affaire, répondit-il. Nous posons les questions et donnons les ordres. Tu n'as rien qu'à faire exactement ce qu'on te dit. »

« Je remarquai une certaine accalmie dans la foule qui m'entourait. Ce n'était pas véritablement le silence, car il ne peut y avoir de réel silence là où des gens sont réunis. Au cours de cette accalmie, je pus distinguer des bruits de pas très secs qui cessèrent soudainement. « Restez assis ! » ordonna une voix sèche, toute militaire. Il y eut un bruissement détendu, un froufroutement d'étoffe, des craquements de cuir, le traînement de nombreux pieds, puis une sorte de frottement comme si l'on avait repoussé l'un de ces étranges sièges, le bruit d'un homme qui se met debout. Une accalmie lourde, une atmosphère tendue dominèrent ces lieux l'espace d'une seconde peut-être ; puis la Voix se mit à parler.

« Mesdames, Messieurs, dit-elle d'un ton profond et assuré où transparaissait une diction soignée, notre Chirurgien Général considère que cet indigène a suffisamment recouvré la santé et qu'il a suffisamment été endoctriné pour qu'on puisse, sans prendre de risques exagérés, le préparer à aborder la Connaissance du Passé. Il existe un risque, évidemment, mais nous devons y faire face. Si la créature meurt, nous devons, une fois de plus, entreprendre de fastidieuses recherches afin d'en retrouver une autre. Cet indigène se trouve en piètre condition physique ; nous n'avons plus qu'à espérer que sa volonté soit bien ancrée et que les raisons qui le

retiennent à la vie soient suffisamment fortes. » Ma chair se révolta face à l'insensibilité que l'on manifestait avec autant de désinvolture à mon endroit, mais la Voix reprit :

« Certains d'entre nous estiment que nous ne devrions nous servir que des Documents écrits révélés à quelque Messie ou à quelque Saint que nous avons placé en ce monde à cette fin. Je dois toutefois m'empresser d'ajouter que, dans le passé, ces Documents devinrent l'objet d'une vénération pleine de superstition qui annula les avantages qu'on pouvait en tirer parce qu'ils furent trop souvent interprétés de travers et pris à rebours. Les indigènes n'ont pas essayé de comprendre la signification que contiennent ces écrits ; ils se sont contentés de prendre ces derniers à la lettre et, souvent, d'interpréter faussement cette version par trop littérale. Fréquemment, ceci a fait du tort à leur développement et a créé un système artificiel de castes sous lequel certains des indigènes prennent pour acquis qu'ils ont été choisis par des Puissances Supérieures afin d'enseigner et prêcher ce qui ne fut jamais écrit.

« Ils n'ont aucune idée véritable de ce que nous - de l'espace intersidéral - pouvons être. Nos vaisseaux patrouilleurs - lorsqu'on les aperçoit - passent pour des objets célestes de différentes natures, voire de simples hallucinations de la part de ceux qui les ont vus ; on se moque de ces derniers et l'on met souvent en doute leur équilibre mental. Ils croient que l'Homme est fait à l'image de Dieu et sont convaincus qu'il ne peut exister de forme de vie supérieure à celle de l'Homme. Ils ont la conviction profonde que ce tout petit monde

constitue la seule source de vie, sans savoir que les mondes habités existent en plus grand nombre que les grains de sable sur la totalité de la Terre et que leur monde est en définitive l'un des plus petits et des plus insignifiants.

« Ils croient qu'ils sont les Maîtres de la Création et qu'ils sont libres de sacrifier tous les animaux du globe. Cependant, leur propre vie n'embrasse que le temps d'un clin d'œil. Comparés à nous, ils ne sont que des insectes qui ne vivent qu'une journée et qui, en l'espace de quelques heures, doivent naître, atteindre l'âge adulte, se reproduire, se reproduire encore, puis disparaître. Notre espérance moyenne de vie est de cinq mille ans. La leur est de quelques décennies, et tout ceci, Mesdames et Messieurs, fut engendré par leurs croyances bizarres et par une suite de tragiques malentendus. C'est pour cette raison que nous n'avons pas tenu compte d'eux dans le passé ; toutefois, à l'heure actuelle, nos Sages disent que d'ici à un demi-siècle ces aborigènes découvriront certains secrets de l'atome. Par conséquent, ils pourront fort bien faire sauter leur petit monde. De dangereuses radiations peuvent se répandre dans l'espace et constituer une menace de pollution.

« Comme vous le savez, les Sages ont décrété qu'il fallait capturer un indigène convenable - nous avons attrapé celui-ci - et qu'il fallait traiter son cerveau de manière à ce qu'il puisse se souvenir de tout ce que nous nous proposons de lui enseigner. Nous devons le conditionner de telle façon qu'il ne puisse révéler ce qu'il a appris qu'à une personne seulement, que nous placerons en ce monde en temps opportun et qui aura

pour tâche d'exposer à tous ceux qui voudront bien l'écouter les faits réels - et non les fantaisies des autres - ayant trait aux formes de vie existant au-delà de cet univers corpusculaire. Cet indigène, de sexe masculin, a soigneusement été préparé et sera le récepteur et le gardien du message qui devra plus tard être retransmis à une autre personne. La tension qu'il devra subir sera très forte ; il se peut bien qu'il ne survive pas à cette épreuve. Nous n'avons donc qu'à souhaiter qu'il tienne le coup, car, si sa vie prend fin sur cette table, nous devrons une fois de plus nous mettre à la recherche d'un autre individu. Comme nous avons pu le constater, il s'agit d'une corvée ennuyante.

« L'un des membres de l'équipage a protesté en nous recommandant de prendre un indigène dans un pays plus développé, une personne hautement respectée de ses concitoyens ; nous croyons toutefois qu'il s'agirait là d'un faux pas. En effet, si nous endoctrinions un tel indigène et si nous le laissions aller parmi ses congénères, ces derniers s'empresseraient de le discréditer, ce qui retarderait sérieusement notre programme. Vous tous, qui êtes ici, aurez l'autorisation d'assister à cette évocation du Passé. Il s'agit d'un événement rare. Vous jouirez donc d'une faveur insigne. »

« A peine ce Grand Personnage eut-il cessé de parler qu'un croassement et qu'un bruissement étranges se firent entendre. Puis ce fut une voix, mais quelle voix ! Elle paraissait inhumaine et il était difficile de dire si elle était masculine ou féminine. Dès que je l'entendis, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête et j'eus la chair de poule. « En qualité de Biologiste Doyen et

n'ayant pas à rendre compte de mes actes à la Marine, pas plus qu'à l'Armée d'ailleurs, j'aimerais que l'on consigne ma désapprobation quant à toute cette affaire, déclara d'un ton âpre cette voix vraiment déplaisante. D'ailleurs, un rapport complet sera soumis au Quartier Général en temps et lieu. J'exige que l'on m'écoute céans. » On put percevoir dans l'assistance une sorte de soupir résigné. Il y eut beaucoup d'agitation pendant quelque temps, puis celui qui avait pris la parole le premier se leva et déclara sèchement : « En qualité d'Amiral de cette flotte, je suis responsable de cette mission de surveillance, et ce, en dépit des arguments spécieux pouvant émaner de notre maussade Biologiste Doyen. Néanmoins, écoutons une fois de plus les arguments de la partie adverse. Vous pouvez continuer, Biologiste ! »

« Sans le moindre mot de remerciement et sans la moindre formule de politesse, la voix rauque et traînante poursuivit : « Je conteste cette perte de temps. Je conteste le fait que nous devons déployer d'autres efforts pour ces créatures défectueuses. Dans le passé, lorsqu'une certaine race de ces créatures ne donnait pas satisfaction, nous nous contentions de les exterminer, puis nous réensemencions la planète. Epargnons temps et travail et exterminons-les tout de suite, avant qu'ils ne polluent l'espace. »

« L'Amiral coupa : « Dites-nous, Biologiste, possédez-vous quelque argument de poids pouvant nous expliquer en quoi ces créatures sont défectueuses ? »

« Oui, j'en possède, répondit hargneusement le Biologiste. Les femelles des différentes espèces sont défectueuses. Leur mécanisme de fertilité est fautif,

leurs auras ne se conforment pas à ce qui avait été prévu à l'origine. Nous en avons récemment attrapé une qui provenait de ce que l'on appelle l'une des meilleures parties de ce monde. Elle poussa des cris perçants lorsque nous enlevâmes les vêtements dans lesquels elle était drapée. Puis, lorsque nous insérâmes une sonde dans son corps afin d'analyser ses sécrétions, elle fit d'abord une crise d'hystérie et perdit connaissance. Plus tard, étant revenue à elle et ayant aperçu certains de mes assistants, elle perdit l'esprit ou ce qui lui en tenait lieu. Nous dûmes la détruire et perdîmes ainsi de nombreux jours de travail. »

Le vieil ermite interrompit son récit et prit une gorgée d'eau. Le jeune moine était littéralement horrifié en apprenant les choses étranges qui étaient arrivées à son supérieur. Ce qui était curieux, c'est que certaines descriptions lui étaient familières. Il ne pouvait pas dire comment, mais certaines des remarques de l'ermite évoquaient chez lui d'étranges réminiscences, des réminiscences troublantes comme si l'on ravivait en lui des souvenirs depuis longtemps enfouis dans le passé. C'était un peu comme si les remarques de l'ermite eussent constitué une sorte de catalyseur. Avec grand soin, sans laisser tomber la moindre goutte, l'Ancien déposa son écuelle d'eau près de lui, joignit les mains et reprit son récit...

« J'étais sur cette table ; j'entendais et je comprenais tout ce qui se disait. Toute crainte, toute hésitation m'abandonnèrent. J'allais montrer à ces gens comment un prêtre tibétain savait vivre... et mourir, le cas échéant. Ma témérité naturelle me poussa à déclarer à haute voix : « Voyez-vous, Seigneur Amiral, votre

Biologiste est moins civilisé que moi, car nous, au moins, ne supprimons pas ceux que nous pourrions qualifier d'animaux inférieurs. C'est nous qui sommes civilisés ! » Pendant un instant, le Temps parut s'arrêter. Puis, à mon profond étonnement - à ma grande surprise, devrais-je dire -, il y eut des applaudissements spontanés et fort peu de rires. Les gens se frappèrent dans les mains, ce que je traduisis comme un geste d'approbation. Certains d'entre eux crièrent de joie et quelque technicien qui se trouvait près de moi se pencha sur ma couche et me déclara discrètement : « Bien, Moine... Bien... Mais n'en dis pas plus long... Ne force pas ta chance ! »

« L'Amiral prit la parole et dit : « L'indigène du nom de Moine a parlé. Il a prouvé à ma satisfaction qu'il était une créature sensible et pleinement capable de s'acquitter de la tâche qui lui sera confiée. Et... euh... j'appuie pleinement ses observations que je compte consigner dans les rapports personnels que je dois faire parvenir aux Sages. » Le Biologiste répondit d'un ton sec comme un coup de fouet : « Je me retire de cette expérience. » Sur ces mots, la créature - lui, elle ou les deux - se retira bruyamment de la salle taillée dans le roc. On put entendre un soupir de soulagement général ; il était évident que le Doyen des Biologistes n'était pas une personne très aimée. En réponse à quelque ordre donné par signes, le brouhaha cessa lentement. Il y eut de légers traînements de pieds puis un froissement de papier. Le silence aurait pour ainsi dire pu se couper au couteau.

« Mesdames et Messieurs, reprit l'Amiral, maintenant que nous nous sommes débarrassés des objections et

des interruptions, je propose de dire quelques mots au profit de ceux d'entre vous qui sont des nouveaux venus dans cette Station de Surveillance. Certains ont peut-être entendu des rumeurs, mais, comme vous le savez, on ne peut jamais se fier aux rumeurs. Je vais vous dire ce qui va arriver, je vais vous expliquer ce à quoi tout ceci rime, afin que vous puissiez mieux apprécier les événements auxquels vous allez bientôt participer.

« Les gens de ce monde sont en train de mettre au point une technologie qui, à moins que nous nous immiscions dans son développement, risque fort de les détruire. Au cas où une telle éventualité se produirait, ceci contaminerait l'espace à un point tel que tout monde en émergence dans ce groupe risquerait fort d'en subir les conséquences... Il ne tient qu'à nous d'empêcher cela. Comme vous le savez pertinemment, ce monde ainsi que d'autres mondes dans ce groupe constituent nos terrains d'essais pour différents types de créatures. Tout comme dans le monde végétal ce qui n'est pas cultivé devient herbe folle, dans le monde animal on peut avoir des pur-sang comme des avortons. Dans le monde qui nous intéresse, les humains sont en train de devenir des individus de cette dernière catégorie. Nous, qui avons ensemencé ce monde avec de la souche humanoïde, devons maintenant nous assurer que les autres souches pouvant exister dans les autres mondes ne risquent rien.

« Nous sommes en face d'un indigène de ce monde. Il provient d'une subdivision d'un pays que l'on appelle le Tibet. Ce pays est une théocratie, ce qui veut dire

qu'il est dirigé par un chef qui accorde plus d'importance à la religion qu'il n'en accorde à la politique. Dans ce pays, l'agression n'existe pas. Personne ne se bat pour accaparer la terre d'autrui. On n'y prend pas la vie des animaux ; seuls, les êtres des classes inférieures le font et, d'ailleurs, presque sans exception, ce sont des ressortissants d'autres pays. Bien que leur religion puisse nous paraître fantastique, ils vivent intégralement selon ses préceptes en ne faisant point de mal à leur prochain ou en ne le forçant point à croire à ce qu'ils croient. Ce sont des gens très pacifiques qui, avant de commettre des actes de violence, doivent subir maintes provocations. C'est pourquoi nous avons pensé pouvoir trouver dans ce pays un indigène possédant une mémoire phénoménale qu'il nous serait possible d'améliorer, un indigène dans l'esprit duquel nous pourrions implanter des connaissances destinées à être transmises à quelqu'un d'autre que nous placerons plus tard en ce monde.

« Certains d'entre vous se demanderont peut-être pourquoi nous ne pourrions pas enseigner ces choses directement à notre représentant. Nous ne réussissons pas à le faire de manière satisfaisante, car ceci donne lieu à des aberrations ainsi qu'à des omissions. Cette façon de procéder fut mise à l'épreuve à plusieurs occasions, mais cela ne s'est jamais passé comme nous l'aurions voulu. Comme vous le verrez plus tard, nous avons obtenu des résultats relativement satisfaisants avec un homme que les Terriens appelèrent Moïse, mais, avec lui, l'opération fut incomplète, des erreurs et des malentendus dominèrent nettement la situation. Et maintenant, n'en déplaise à notre respecté Biologiste

Doyen, nous allons essayer le système qu'ont mis au point les Sages.

« De même qu'il y a des millions d'années terriennes, grâce à leurs merveilleuses connaissances scientifiques, ils parvinrent à mettre au point la propulsion plus rapide que la lumière, ainsi ont-ils aussi mis au point une méthode grâce à laquelle on peut directement se brancher sur la source de documents Akashiques. Selon cette méthode, la personne qui se trouve à l'intérieur d'un appareil spécial pourra voir tout ce qui est arrivé dans le passé. Pourvu que ses sens ne la trahissent pas, elle vivra véritablement toutes ces expériences ; elle verra et entendra exactement comme si elle vivait en ces temps révolus. En ce qui la concerne, elle se trouvera véritablement là ! Un branchement direct sur son cerveau permettra à chacun de nous de participer à l'expérience par personne interposée. Cette personne et vous tous - je devrais plutôt dire nous tous - devrez à toutes fins utiles cesser d'exister dans le temps actuel ; il ne tient qu'à nous de reporter nos sentiments, notre vue, notre ouïe, nos émotions jusqu'à ces époques lointaines dont la vie et les événements qui s'y déroulent doivent, pour nous, être aussi réels que ceux qui se déroulent ici, lorsque nous vivons à bord de nos navires, à bord de nos petits vaisseaux patrouilleurs ou lorsque nous travaillons loin sous la surface, dans nos laboratoires souterrains.

« Je ne prétends pas comprendre entièrement les principes en cause. Certains parmi vous en connaissent beaucoup plus que moi sur ce sujet, et c'est pour cela qu'ils sont ici. Par contre, d'autres, dont les tâches sont différentes, sont moins renseignés que moi, et c'est à

eux que ces remarques s'adressent. Souvenons-nous que nous aussi manifestons du respect envers le caractère sacré de la vie. Certains d'entre vous peuvent fort bien considérer ce natif de la Terre comme quelque simple animal de laboratoire. Toutefois, comme il nous l'a prouvé, il possède également des sentiments. Il possède l'intelligence, et - souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire - pour nous, à l'heure actuelle, il est la créature la plus précieuse de ce monde. Certains ont émis des doutes en nous demandant comment l'absorption d'un maximum de connaissances par cette créature pourrait bien contribuer à sauver le monde... La réponse est simple : rien n'est garanti. »

« L'Amiral fit une pause. Je ne pouvais pas le voir, évidemment, mais je pris pour acquis que les autres ressentaient la tension qui m'envahissait. Il poursuivit : « Ce monde. Nous savons qu'il est malade, mais nous ignorons pourquoi et tentons de découvrir les raisons de cet état de choses. Notre première tâche consiste à reconnaître l'existence d'un état de malaise. Deuxièmement, nous devons convaincre les humains qu'ils sont malades. Troisièmement, nous devons provoquer chez eux le désir d'être guéris. Quatrièmement, nous devons découvrir avec précision quelle est la nature de leur maladie. Cinquièmement, nous devons élaborer une méthode curative et, sixièmement, nous devons persuader les humains de faire le nécessaire pour que cette cure soit efficace. La maladie a quelque chose à voir avec l'aura ; nous n'avons pas découvert pourquoi, cependant. Un autre viendra, mais il ne doit pas être de ce monde. En effet,

comment un aveugle pourrait-il voir les infirmités de ses congénères alors qu'il est infirme lui-même ? »

« Cette remarque provoqua chez moi une secousse assez forte ; en effet, elle me sembla contradictoire. J'étais aveugle, soit, mais l'on m'avait choisi pour accomplir cette tâche. Mais non, non, en vérité cela ne devait pas se passer comme cela. Je ne devais être que le réservoir d'un certain savoir, d'un savoir qui permettrait à un autre de fonctionner suivant un plan préétabli. Mais l'Amiral continuait :

« Lorsque nous l'aurons conditionné, lorsque nous en aurons fini avec lui, nous amènerons notre indigène en un endroit où il pourra vivre tranquillement jusqu'à un âge (pour lui) très avancé. Il ne pourra pas mourir tant qu'il n'aura pas transmis ses connaissances. Pour compenser toutes ces années de cécité et de solitude, il possédera la paix intérieure et la conviction profonde de faire beaucoup pour ceux de son monde. Maintenant, nous allons entreprendre une ultime vérification quant à l'état général de l'indigène, puis nous commencerons. »

« Il y eut alors un remue-ménage considérable, mais exempt de charivari. Je sentis que des gens allaient à droite et à gauche. On empoigna ma table, on la souleva, on la fit avancer. Je perçus le tintement du verre contre le métal, qui m'était maintenant si familier. Le Chirurgien Général s'avança vers moi et chuchota : « Comment te sens-tu, maintenant ? »

« Je ne pouvais que difficilement dire comment je me sentais ou bien à quel endroit je me trouvais. Par conséquent, je répondis simplement : « Ce que je viens d'entendre n'a rien qui puisse me remonter le moral.

Mais dois-je continuer à ne rien voir ? Comment puis-je être témoin de toutes ces merveilles si vous ne me rendez pas une fois encore la vue ? »

« Contente-toi de te détendre, me chuchota-t-il d'un air apaisant, tout ira très bien. Tu pourras voir de la meilleure manière possible lorsque le temps sera venu. »

« Il fit une pause, pendant laquelle quelqu'un laissa tomber une remarque, puis reprit : « Je vais t'expliquer ce qui va se passer. Nous allons ajuster à ta tête ce qui te semblera un bonnet de fils métalliques. Cela te paraîtra froid jusqu'à ce que tu t'y habitues. Ensuite, nous te passerons aux pieds des choses semblables à des sandales, faites de la même matière. Nous avons déjà des fils qui se rendent jusqu'à tes bras. Tout d'abord, tu ressentiras un étrange chatouillement, qui te causera fort probablement une sensation d'inconfort ; cela passera rapidement toutefois, et après tu n'éprouveras plus de malaises physiques. Nous pouvons t'assurer que nous prendrons à ton égard tous les soins nécessaires. Cette expérience représente beaucoup de choses pour nous tous, et nous tenons à ce qu'elle soit une réussite totale ; trop de facteurs sont en cause pour qu'elle se solde par un échec. »

« Ouais... , dis-je en grommelant, mais c'est tout de même moi qui risque le plus dans cette affaire. Je risque tout bonnement ma vie ! »

« Le Chirurgien Général se leva et s'éloigna de moi. « Monsieur ! dit-il d'un ton tout ce qu'il y a de plus officiel, l'indigène a été examiné. Il est prêt maintenant. Nous demandons la permission de commencer. »

« Permission accordée, répondit la voix grave de l'Amiral. Commencez ! » Il y eut comme un déclic et une exclamation étouffée. Des mains se glissèrent sous mon cou et me soulevèrent la tête. D'autres mains m'enfilèrent sur la tête une sorte de sac tissé de fil métallique très souple, puis le firent descendre sur mon visage. On chercha quelque chose sous mon menton. J'entendis comme trois étranges petits claquements et le sac de métal fut étroitement ajusté à ma tête et attaché autour de mon cou. Les mains se retirèrent, mais, entre-temps, d'autres mains s'affairaient à mes pieds. On me les frotta avec une lotion grasseuse et nauséabonde, puis on les glissa dans deux petits sacs métalliques. Je n'avais pas l'habitude d'avoir ainsi les pieds emprisonnés, et cela me gênait considérablement. Et pourtant je ne pouvais rien y faire. Nous étions dans l'expectative et la tension grandissait. »

Dans la caverne, le vieil ermite tomba soudainement à la renverse. Pendant un bon moment, le jeune moine demeura assis, pétrifié d'horreur ; puis, galvanisé par l'urgence de la situation, il se mit debout et se précipita derrière le rocher afin d'y prendre le remède qui se trouvait là au cas où un tel incident surviendrait. Arrachant le bouchon d'une main qui tremblait un peu, il s'agenouilla et fit tomber quelques gouttes du liquide entre les lèvres entrouvertes du vieillard. Avec infiniment de soins, afin de ne pas perdre la moindre goutte du liquide, il remplaça le bouchon et mit de côté le flacon. Posant la tête de l'ermite sur ses genoux, il entreprit de lui tapoter doucement les tempes.

Graduellement, les couleurs semblèrent revenir ; graduellement, on put déceler qu'il reprenait ses esprits. Le vieil ermite leva finalement la main et dit d'une voix mal assurée : « Ah ! Tu as très bien fait cela, mon garçon, tu as très bien fait cela. Je dois me reposer un peu. »

« O Vénérable, dit le jeune moine, reposez-vous ici, je vais vous faire un peu de thé chaud ; il nous reste un peu de sucre et de beurre. » Tendrement, il plaça sa couverture pliée sous la tête du vieillard et se leva. « Je vais mettre l'eau à bouillir », dit-il en saisissant le récipient encore à moitié plein d'eau.

Il était étrange, dehors, dans l'air frais, de réfléchir aux choses merveilleuses qu'il avait entendues. C'était étrange, parce que tant de ces choses lui paraissaient... familières. Oui, familières, mais oubliées. C'était comme lorsqu'on se réveille après un rêve, pensa-t-il. Cependant, cette fois-ci, les souvenirs l'assaillaient au lieu de s'estomper comme dans les rêves. Le feu couvait. Il y jeta rapidement des poignées de brindilles. Des nuages bleuâtres s'élevèrent et ondoyèrent dans les airs. Une brise vagabonde, qui musait aux abords du flanc de la montagne, envoya en vrille une bouffée de fumée sur le jeune moine qui s'éloigna en toussant et en expectorant, les yeux pleins d'eau. Une fois remis de ses émotions, il plaça soigneusement le récipient au cœur du feu, qui brûlait maintenant allégrement. Se retournant, il rentra dans la caverne afin de s'assurer que l'ermite avait bien repris ses esprits.

Le vieillard était couché sur le côté et l'on pouvait constater chez lui une nette amélioration. « Nous allons prendre un peu de thé et un peu d'orge, dit-il, puis

nous allons nous reposer jusqu'à demain, car je dois ménager les forces qui me restent sous peine de manquer à ma mission et de laisser ma tâche inachevée. » Le jeune moine tomba à genoux près de son aîné et contempla ce corps émacié en train de dépérir.

« Ce sera comme vous voulez, ô Vénérable, dit-il. Je suis simplement entré pour m'assurer que vous alliez bien ; maintenant, je vais chercher l'orge et je vais m'occuper du thé. » Il se leva rapidement et se rendit au fond de la caverne afin de se procurer les rares provisions. Il regarda d'un air lugubre le peu de sucre qui restait au fond du sac. D'un air plus lugubre encore, il examina ce qui restait de beurre. Pour ce qui était du thé, il y en avait encore suffisamment. Il suffisait de fragmenter la briquette et d'enlever le plus gros des brindilles et des mauvaises feuilles. Il restait également assez d'orge. Le jeune moine se résigna à se passer de sucre et de beurre afin que l'Ancien puisse en profiter.

A l'extérieur, l'eau bouillonnait allégrement dans le récipient. Le jeune moine y fit tomber le thé, mélangea vigoureusement le contenu du chaudron et y ajouta un peu de borax pour en améliorer le goût. Déjà, la lumière du jour s'estompait et le soleil disparaissait rapidement à l'horizon. Pourtant, il restait encore beaucoup de travail à faire. Il fallait retourner chercher du bois et de l'eau ; le jeune homme n'était pas sorti de la journée et n'avait fait aucun exercice. Il se retourna et se hâta de remonter vers la caverne que l'obscurité envahissait lentement. Le vieil ermite était assis et attendait son thé. Avec parcimonie il saupoudra son écuelle avec un peu d'orge, y fit tomber une petite

pointe de beurre et la tendit ensuite au jeune moine pour qu'il la remplisse de thé. « Tout ceci représente plus de luxe que je n'en ai jamais eu en soixante ans, s'exclama-t-il. Je pense bien pouvoir être pardonné pour avoir absorbé quelque chose de chaud après toutes ces années. Je n'ai jamais été capable d'allumer un feu tout seul ; j'ai essayé une seule fois et j'ai mis le feu à ma robe. Je porte encore quelques cicatrices des brûlures que ces flammes laissèrent sur mon corps, mais elles ont guéri. Enfin, c'est ce qu'on attrape quand on essaie d'un peu trop s'écouter ! » Il soupira profondément et avala son thé à petites gorgées.

« Vous jouissez au moins d'un avantage, ô Vénérable, dit le jeune moine en riant. L'obscurité et la clarté ne veulent rien dire pour vous. Dans cette obscurité je viens de renverser mon thé, car je ne peux pas le voir. »

« Oh ! s'exclama le vieillard, tiens ! prends le mien. »

« Non, non, ô Vénérable, répliqua le jeune homme sur un ton plein d'affection, nous avons beaucoup de thé ; je n'ai qu'à m'en verser un peu. » Ils restèrent assis pendant un bout de temps, en silence, en plein accord, jusqu'à ce que tout le thé eût disparu. Puis le jeune moine se leva et dit : « Je vais maintenant retourner chercher du bois et de l'eau. Puis-je prendre votre écuelle pour la nettoyer ? » Dans le récipient désormais vide, le jeune homme posa les deux écuelles et sortit de la caverne. Le vieil ermite s'assit bien droit, dans une position d'attente, tout comme il avait attendu depuis de nombreuses décennies.

Le soleil s'était maintenant couché. Seule la cime des pics baignait encore dans une lumière dorée, une

lumière qui tournait au violet pendant que le jeune moine regardait. Loin sur les flancs de la montagne déjà plongée dans l'ombre, on pouvait apercevoir de petites taches de lumière surgissant une à une. C'étaient les lampes à beurre de lointaines lamaserie qui scintillaient dans l'air froid et transparent de la plaine de Lhassa. La silhouette ombreuse de la Lamaserie de Drepung, en bas de la vallée, faisait penser à une ville fortifiée. Ici même, au flanc de la montagne, le jeune moine pouvait apercevoir la Cité, les lamaserie et regarder briller la Rivière Heureuse. Plus loin, de l'autre côté, le Potala et la Montagne de Fer en imposaient toujours en dépit de leur apparente réduction causée par la grande distance à laquelle ils se trouvaient.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre ! Surpris et vexé de sa propre lenteur, le jeune moine se fustigea et se hâta le long du sentier jusqu'au bord du lac. Il lava rapidement et récura les deux écuelles ainsi que le récipient qu'il s'empressa de remplir d'eau. Puis il reprit le sentier en traînant derrière lui une grosse branche trop lourde à transporter. S'arrêtant un instant pour reprendre sa respiration, car la branche était très épaisse et très lourde, il jeta un regard en arrière sur le col montagneux qui menait vers l'Inde. On y apercevait une lumière scintillante qui signifiait qu'une caravane de marchands y campait pour la nuit. Nul marchand ne voyageait jamais la nuit. Le cœur du jeune homme bondit. Demain, les marchands progresseraient laborieusement sur la piste de montagne et, sans nul doute, installeraient leur camp au bord du lac avant de se rendre à Lhassa le lendemain. Du thé ! Du beurre !

Le jeune homme se mit à rire tout seul à gorge déployée et reprit son fardeau avec un courage renouvelé.

« O Vénérable ! dit-il en entrant dans la caverne avec son eau. Il y a des marchands dans le col. Demain, nous aurons peut-être du beurre et du sucre. Je vais les surveiller attentivement. »

Le vieillard eut un rire étouffé : « D'accord, mais, pour l'instant, il faut dormir. » Le jeune homme l'aida à se mettre debout et lui plaça une main sur la paroi. L'infirmes se dirigea en titubant vers l'arrière-chambre.

Le jeune moine s'allongea, creusa le sable afin d'y ménager une dépression pour y glisser sa hanche. Pendant quelques instants, il se mit à réfléchir à propos de tout ce qu'il avait entendu. Était-il vrai que les humains n'étaient que des plantes ? Qu'ils n'étaient que des sortes de cobayes ? Non, pensa-t-il, certains d'entre nous font de leur mieux dans des circonstances très difficiles et les misères que nous supportons n'ont d'autre but que de nous pousser à faire encore mieux et à nous dépasser, car il y a toujours de la place tout en haut de l'échelle ! Sur cette bonne pensée, il sombra dans un profond sommeil.

Chapitre VII

Le jeune moine se retourna en frissonnant. Encore endormi, il se frotta les yeux puis se dressa sur son séant. L'entrée de la caverne n'était qu'une tache grise se découpant sur la noirceur de l'intérieur. Le fond de l'air était piquant. Le jeune moine enfila sa robe et

s'empressa de sortir. Dehors, l'air était vraiment froid ; le vent gémissait dans les arbres en faisant bruire leurs feuilles. Des petits oiseaux avaient fait leur nid très près des troncs, à l'abri du vent. La surface du lac était toute ridée et agitée tandis que les vagues, poussées par le vent, se fracassaient sur ses rives en faisant plier les roseaux qui manifestaient ainsi leur désapprobation en réaction contre les forces de la nature.

Ce jour tout neuf était gris et portait en lui quelque chose de trouble. De grands nuages noirs roulèrent pardessus la crête de la montagne, puis dévalèrent ses pentes comme des moutons que les chiens de bergers célestes auraient rassemblés. Les cols des montagnes furent envahis par des nuages aussi noirs que le roc lui-même. Ils commencèrent à dévaler les flancs des montagnes, abolissant le paysage, engloutissant la plaine de Lhasa dans une mer de brouillard. Il y eut comme une giboulée soudaine et une formation nuageuse enveloppa le jeune moine. La brume était si épaisse qu'il ne pouvait plus voir l'entrée de la caverne ni même sa main lorsqu'il la plaçait devant son visage. Un peu à gauche d'où il se trouvait, le feu sifflait et crachotait tandis que l'humidité tombait sur les braises.

Le jeune moine s'empressa de casser du bois et de le poser sur les charbons, puis il souffla pour que le bois s'enflamme, ce qui prit quelque temps, car il était humide, fumait et craquait avant de consentir à brûler. Les gémissements du vent s'élevèrent jusqu'à atteindre un long sanglot. Les nuages s'épaissirent et une volée de grêlons força le jeune homme à s'abriter. Le feu siffla et s'éteignit doucement. Toutefois, avant que celui-ci ne soit complètement éteint, le jeune homme

sortit en vitesse et se saisit d'une branche encore enflammée qu'il traîna jusqu'à l'entrée de la caverne où elle fut à l'abri du pire de la tempête. Il sortit plusieurs fois en courant, mais sans grand enthousiasme, afin de sauver le plus de bois possible, du bois qui, maintenant, dégoulinait.

Après tous ces efforts, le jeune homme reprit son souffle pendant quelques instants, puis il enleva sa robe et la tordit afin d'en exprimer le maximum d'eau. Maintenant, le brouillard envahissait la caverne et le jeune moine devait se diriger en posant la main sur les parois de l'ancre. Il avança avec précaution jusqu'à ce qu'il se heurtât au gros rocher sous lequel il avait coutume de dormir.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda la voix du vieil ermite. « Ne craignez rien, ô Vénérable, répondit le jeune moine avec douceur, les nuages sont descendus et notre feu est à peu près éteint. »

« Peu importe, répliqua philosophiquement le vieillard, il y avait de l'eau avant qu'il y ait du thé ; contentons-nous donc de boire de l'eau. Nous prendrons du thé et de la tsampa lorsque le feu le permettra. »

« Oui, ô Vénérable ! répondit le jeune homme. Je vais voir si je suis capable de faire reprendre le feu sous le rocher en saillie ; j'ai mis de côté une branche enflammée à cette fin. »

Il se dirigea vers l'entrée. La grêle s'abattait en véritables torrents. Le sol était entièrement jonché de gros grêlons et les ténèbres étaient de plus en plus opaques. Il y eut comme un claquement de fouet suivi d'un terrible roulement de tonnerre, d'un roulement

que l'écho fit se répercuter tout autour de la profonde vallée. Pas très loin de là, on entendit un glissement indicatif d'une chute de pierres et le sol trembla lorsque l'avalanche atteignit le pied de la montagne. Le jeune homme se demanda si un autre ermitage n'avait pas été balayé comme un fétu de paille dans la tempête. Pendant un moment, il se tint aux aguets, se demandant s'il n'allait pas entendre des appels de détresse. Finalement, il se retourna, s'accroupit près de la branche embrasée, cassa soigneusement des brindilles et entreprit de nourrir la petite flamme. Des nuages de fumée dense s'élevèrent et la tourmente les rabattit vers la vallée. Toutefois, les flammes, abritées par le rocher en porte à faux, prirent de l'ampleur.

Dans la caverne, le vieil ermite frissonnait tandis que l'air humide et glacé s'infiltrait dans sa pauvre robe en lambeaux. Le jeune moine toucha sa couverture : elle était tout aussi humide. Il prit le vieillard par la main, le conduisit lentement vers l'entrée de la caverne et l'invita à s'asseoir. Le jeune homme attira soigneusement les brandons enflammés plus près de son Maître afin qu'il puisse sentir la bonne chaleur et s'en réjouir. « Je vais faire du thé, dit-il, nous avons suffisamment de feu maintenant. » Sur ces mots, il retourna vite dans la caverne pour y prendre le récipient à eau ainsi que l'orge, puis il revint. « Je vais renverser la moitié de cette eau, dit-il. Ainsi, nous n'aurons pas à attendre trop longtemps. Et puis, de toute façon, le feu est un peu maigre pour réchauffer tout un chaudron. » Ils s'assirent côte à côte, protégés des pires attaques des éléments par le rocher en surplomb et par les affleurements du terrain. Les

nuages étaient toujours épais et nul oiseau ne chantait ni ne donnait signe de vie.

« L'hiver sera très dur, s'exclama le vieil ermite. Heureusement, je n'aurai pas à le supporter. Lorsque je t'aurai transmis tout mon savoir, la vie pourra me quitter et je serai libre de partir vers les Champs Célestes où, de nouveau, je serai capable de voir. » Pendant un instant, il médita en silence tandis que le jeune moine observait la légère vapeur qui se formait à la surface de l'eau, puis il poursuivit : « C'est vraiment dur d'attendre toutes ces années dans l'obscurité la plus totale, sans un homme que l'on puisse appeler un ami, dans un dénuement si complet que même l'eau chaude semble être un luxe. Les années se sont écoulées lentement et ma longue vie s'est déroulée ici, dans cette caverne ; je ne me suis jamais rendu plus loin qu'à l'endroit où je me trouve actuellement, près du feu. J'ai vécu si longtemps dans le silence que lorsque je parle, ma voix me fait l'effet d'un croassement. Jusqu'à ta venue, je n'avais pas de feu, pas de chaleur, pas de présence humaine pendant les tempêtes, lorsque le tonnerre ébranlait les montagnes et que les rochers dégringolaient des hauteurs en menaçant de m'emmurer. »

Le jeune homme se leva et enveloppa les maigres épaules de son aîné dans sa couverture, qu'il avait fait sécher près du feu, puis il s'occupa du récipient d'eau dont le contenu bouillonnait maintenant joyeusement. Il y fit tomber un bon morceau de sa briquette de thé et le bouillonnement cessa lorsque le thé froid eut ramené la température de l'eau en dessous de son point d'ébullition. Mais la vapeur se remit à monter du

mélange, et le borax ainsi que ce qui restait de sucre rejoignirent le thé dans le chaudron. Le bâton fraîchement écorcé fut mis à contribution. L'un de ses bouts, qui était plat, servit à écumer le plus gros des brindilles et des débris qui flottaient à la surface de la boisson.

Le thé tibétain - du thé de Chine - est le thé le meilleur marché que l'on puisse trouver. On le fait avec les balayures que l'on ramasse sur le plancher lorsqu'on a traité le thé de meilleure qualité. Il ne s'agit de rien d'autre que des résidus qui traînent une fois que les femmes ont sélectionné les feuilles de choix et rejeté la poussière. Le tout est comprimé en petits blocs ou briquettes que l'on fait passer au Tibet par les cols de montagne. Les Tibétains, qui ne peuvent rien se payer de mieux, se procurent ces briquettes grâce au troc, et elles constituent l'une des denrées de première nécessité de leur rude existence. Il est nécessaire d'y ajouter du borax, car ce thé brut est si grossier et si plein d'impuretés que l'on attrape fréquemment des crampes d'estomac en le buvant. L'un des rituels les plus courants lorsqu'on prépare ce thé consiste à écumer la surface du liquide pour enlever les débris qui y flottent !

« O Vénérable, demanda le jeune moine, n'avez-vous jamais été jusqu'au lac ? Ne vous êtes-vous jamais rendu jusqu'à cette grande dalle de pierre qui se trouve à droite de la caverne ? »

« Non, répondit l'ermite. Depuis que les Hommes de l'Espace m'ont emmené dans cette caverne, je ne suis jamais allé plus loin que l'endroit où je suis assis présentement. Pourquoi devrais-je m'éloigner ? Je ne

peux rien voir de ce qui m'entoure, je ne puis point me rendre au bord du lac en toute sécurité, je crains de tomber à l'eau. Après avoir passé de longues années dans l'obscurité de la caverne, j'ai découvert que les rayons du soleil me brûlaient la peau. Quand je suis arrivé ici, j'avais l'habitude de me rendre à tâtons jusqu'à l'endroit où nous sommes afin de me réchauffer au soleil, mais je ne suis guère sorti depuis de nombreuses années. Quel temps fait-il maintenant ? »

« Du mauvais temps, ô Vénérable, répondit le jeune moine. Je puis voir notre feu ainsi que la silhouette d'un rocher qui se découpe un peu plus loin. Tout le reste est recouvert d'un épais brouillard gris. La tempête prend naissance dans les nuages des montagnes ; cette tempête nous vient de l'Inde. »

Il examina ses ongles d'un air oisif. Ils étaient vraiment très longs, et cela lui causait une impression désagréable. En regardant aux alentours, il trouva une languette de roche pourrie, de roche brûlée projetée de la montagne par quelque soulèvement volcanique survenu en des temps immémoriaux. Il frotta énergiquement les ongles de chacun de ses doigts avec la pierre jusqu'à ce qu'ils atteignent une longueur convenable. Les ongles de ses doigts de pied, qui étaient durs et épais, subirent le même traitement, bien qu'ils fussent vraiment trop longs. D'un air résigné, le moine tira l'un de ses pieds à lui, puis l'autre, jusqu'à ce que tous ses ongles fussent rognés à une longueur satisfaisante.

« Ne peux-tu voir les cols ? demanda le vieillard. Les marchands sont-ils immobilisés dans les montagnes par le brouillard ? »

« Vous pouvez dire qu'ils le sont ! s'exclama le jeune homme. Ils doivent être en train de dire leur chapelet dans l'espoir de se protéger des démons. Nous ne verrons les marchands ni aujourd'hui ni ce soir, pas du moins avant que le brouillard ne se lève, et encore... car le sol est recouvert de grêlons gelés... Ici même, il y en a toute une couche... »

« Dans ces conditions, répondit l'Ancien, nous devrions reprendre notre conversation. Est-ce qu'il te reste du thé ? »

« Oui, il en reste, répondit le jeune moine, je vais remplir votre écuelle, mais vous devrez le boire rapidement, car il se refroidit vite. Le voilà. Je vais mettre un peu de bois sur le feu. » Il fit une pause pour placer l'écuelle dans les mains tendues du vieillard et se leva pour jeter du bois sur le feu qui brûlait joyeusement. « Je vais aller chercher du bois pour le faire sécher », dit-il. Puis il s'enfonça dans l'épais brouillard. Il revint bien vite en traînant des branches et des brindilles qu'il disposa autour du feu. La proximité de la flamme ferait bientôt s'élever de la vapeur et le bois finirait par sécher. « Eh bien ! ô Vénérable, dit-il en s'asseyant près du vieillard, j'ai fait mes corvées et je suis prêt à vous écouter dès que vous voudrez bien parler. »

Pendant quelques minutes, le vieil homme demeura silencieux. Sans doute tentait-il de revivre en pensée ces événements si lointains. « C'est vraiment bizarre, dit-il à brûle-pourpoint, d'être assis ici comme le plus démuné d'entre les démunis, comme quelqu'un qui ferait figure de pauvre parmi les pauvres et de penser aux merveilles dont j'ai été témoin. Je suis passé par

beaucoup de choses, j'ai vu beaucoup de choses et l'on m'a promis beaucoup de choses. Le Gardien des Champs Célestes est presque prêt à m'accueillir. J'ai toutefois appris une chose importante - et il faudrait que tu t'en souviennes pour les années à venir -, et cette chose, c'est que cette vie n'est que l'ombre de la vie. Si nous faisons notre devoir dans cette vie-ci, nous nous rendrons ensuite dans la vraie vie. Je le sais parce que je l'ai vu. Mais continuons l'enseignement que je dois te donner. Où en étais-je donc ? »

Il hésita et s'arrêta un instant. Le jeune moine en profita pour jeter du bois sur le feu, puis l'ermite se remit à parler : « Oui, dans cette chambre taillée dans le roc, on sentait la tension monter, et j'étais certainement le plus tendu de tous. Il y avait de bonnes raisons à cela, puisqu'on me faisait courir tous les risques ! Finalement, lorsque la tension eut atteint un point insupportable, l'Amiral lança sèchement un ordre. Un technicien s'affaira près de ma tête et j'entendis soudain un déclic. En un instant, ce fut comme si tous les tourments de l'Enfer avaient parcouru mon corps ; j'eus l'impression que j'enflais à un point tel que j'allais éclater. Des éclairs semblèrent déchiqueter mon cerveau et mes orbites vides me brûlèrent comme si l'on y avait placé des charbons ardents. Il y eut une torsion intolérable, un déchirement douloureux, aigu, et je me mis à tourbillonner et à tourner dans ce que j'estimai être l'éternité tandis que des explosions, une sensation d'écrasement et d'horribles bruits m'accompagnaient.

« Je tombais de plus en plus bas, tournoyais et culbutais cul par-dessus tête. Puis j'eus l'impression de

me trouver dans un long tube noir tapissé d'une matière laineuse et adhésive, tandis qu'au sommet dudit tube on apercevait une lueur incandescente d'un rouge sang. Les tournolements avaient pris fin et, maintenant, j'entreprenais une lente ascension vers la lueur. Quelquefois, je glissais en redescendant ; parfois, je m'arrêtais, mais une pression terrible, inexorable, me forçait à remonter. Finalement, après avoir atteint la source de la lueur incandescente rouge sang, je ne pus plus avancer. Il y avait une sorte de peau, de membrane, bref quelque chose qui m'empêchait de passer. A moult reprises je me sentis poussé contre cet obstacle ; à moult reprises il m'empêcha de poursuivre plus avant mon ascension. La douleur et la terreur augmentaient. La douleur croissait en vagues successives et une force surhumaine me précipitait contre la barrière ; il y eut un hurlement, un bruit de déchirement, et je fus propulsé à grande vitesse à travers cet obstacle qui se désintégra à mon passage.

« Je poursuivis mon ascension à pleine vitesse jusqu'à ce que je perde plus ou moins conscience à la suite de ce choc effrayant. J'eus l'impression de descendre, puis de descendre encore, bien que cette impression décrût au fur et à mesure de ma chute. Dans mon cerveau, une Voix ne cessait de résonner : « Lève-toi ! Lève-toi ! » Une impression de nausée s'empara de moi par vagues successives, mais il y avait toujours cette Voix impérative qui m'exhortait : « Lève-toi ! Lève-toi ! » Finalement, touchant le fond du désespoir, je me forçai à ouvrir les yeux, trébuchai et me mis debout. Mais... Non... Non... je n'avais pas de corps ! Je n'étais qu'un esprit désincarné libre d'errer

où bon me semblait dans le monde. Ce monde ? Qu'est-ce que pouvait bien être ce monde ? Je jetai un regard circulaire et fus saisi par la bizarrerie de ce qui me sautait aux yeux. Tout était de travers dans les couleurs. L'herbe était rouge et les rochers jaunes. Le ciel était d'une couleur verdâtre, et il y avait deux soleils ! L'un d'eux était bleu blanc et l'autre orangé. Et puis il y avait les ombres ! Il n'existe pas de mots pour décrire les ombres que projetaient les deux soleils. Cependant, ce qu'il y avait de pire, c'est que l'on pouvait voir les étoiles dans le ciel. En plein jour ! Ces étoiles étaient de toutes les couleurs : rouge, bleu, vert, ambre et même blanc. Ces étoiles n'étaient pas dispersées comme celles que j'avais l'habitude de contempler ; le ciel était aussi couvert d'étoiles que le sol est couvert de cailloux.

« De très loin on entendit du bruit, des sons. Malgré tous les efforts d'imagination que je m'efforçais de déployer, je ne pouvais qualifier ces sons de musique et pourtant... il n'y avait aucun doute que ces sons fussent de la musique. La Voix se fit entendre une fois de plus, froide, implacable : « Bouge, déplace-toi et va vers où tu veux aller. » Je me mis à penser que j'aimerais bien flotter vers l'endroit d'où émanaient les sons qui m'intriguaient tant - et je fus là. Sur une pelouse de gazon rouge bordée d'arbres violets et orangés, on pouvait voir un groupe de jeunes gens en train de danser. Certains d'entre eux étaient drapés dans des vêtements aux couleurs invraisemblables, tandis que d'autres ne portaient rien et ne provoquaient aucun commentaire. D'un côté, à l'écart, d'autres jeunes gens, assis sur des sièges à pattes,

faisaient de la musique sur des instruments que j'aurais énormément de mal à décrire. Le bruit qu'ils faisaient dépasse également toute possibilité de description ! Ils semblaient jouer faux du début à la fin, et les harmonies n'évoquaient en moi aucune résonance. « Va les retrouver », m'ordonna la Voix.

« Je réalisai soudainement que je flottais au-dessus d'eux. Je concentrai ma volonté sur une parcelle de gazon qui n'était pas occupée et m'imaginai m'y prélassant. Le gazon était brûlant et je commençai à craindre pour mes pieds lorsque je me rappelai que je n'étais rien d'autre qu'un esprit désincarné, ce dont je pris rapidement conscience. Une jeune femme entièrement nue se mit à courir après un jeune homme vêtu de manière criarde et passa à travers mon « corps » sans que personne ne s'aperçoive de la moindre chose. La jeune femme finit par attraper l'écu de son cœur et, bras dessus bras dessous, le conduisit derrière un bosquet d'arbres violets dans le voisinage duquel on pouvait entendre de nombreux cris de joie. Les musiciens improvisés continuèrent à émettre leurs notes discordantes et tout le monde semblait extrêmement heureux.

« Je m'élevai malgré moi dans les airs et me sentis dirigé tout comme un cerf-volant dont la ficelle serait retenue par un enfant. Je m'élevai ainsi de plus en plus haut jusqu'à ce que je discerne le miroitement de l'eau - mais était-ce vraiment de l'eau ? -, qui était de couleur lavande passée avec des scintillements dorés sur la crête des vagues. J'en déduisis que l'expérience avait dû me tuer et que je me trouvais dans les Limbes, dans le Pays des Gens Oubliés. Nul monde ne pouvait

avoir de telles couleurs ou receler d'aussi étranges choses. « Non, reprenait l'inexorable voix qui résonnait dans ma tête, l'expérience a pleinement réussi. Maintenant, nous allons te commenter tout ce qui arrive, afin que tu puisses être mieux renseigné. Il est vital pour toi que tu comprennes tout ce que l'on te montrera. Fais très attention. » Faire très attention ! Je songeai lugubrement que j'aurais bien du mal à faire quelque chose d'autre...

« Je m'élevai plus haut, encore plus haut. De loin, j'apercevais dans le ciel le scintillement de lueurs flamboyantes. Des Formes bizarres et effrayantes se dressaient tout comme les Démons aux Portes de l'Enfer. Confusément, je pouvais discerner des taches brillantes qui tombaient, s'élevaient puis se projetaient d'une Forme à l'autre. Tout autour, il y avait de vastes routes qui s'éloignaient de celles-ci tout comme les pétales d'une fleur divergent de son centre. Tout ceci n'était pour moi que mystère. J'étais incapable de m'imaginer la nature de ce que je voyais et ne pouvais que continuer à planer, émerveillé.

« Il y eut une secousse et je me retrouvai brutalement en mouvement, mais avec une plus grande vitesse. L'altitude diminua. Je me mis à descendre involontairement à un point où je pus discerner des maisons individuelles émaillant chacun des bords des routes en pétales de fleur. Chaque maison me sembla au moins aussi grande que celles des personnages les plus nobles de Lhassa et se trouvait située au milieu d'un terrain de taille fort respectable. D'étranges appareils métalliques traînaient dans les champs et accomplissaient des choses que seul un fermier serait

capable de décrire ; toutefois, lorsque je descendis un peu plus, je découvris un très grand domaine qui consistait principalement en une étendue d'eau peu profonde où l'on voyait des bancs perforés sur lesquels se trouvaient de merveilleuses plantes dont les racines traînaient dans l'eau. La beauté et la taille de ces plantes étaient infiniment plus grandes que toutes les qualités qui peuvent caractériser les plantes poussant dans la terre. Médusé, je contemplai ces merveilles.

« Une fois de plus, je repris de la hauteur jusqu'à ce que je pusse voir loin devant moi. Les Formes qui m'avaient tellement intrigué de loin se trouvaient maintenant beaucoup plus près, mais mon cerveau, complètement stupéfié, ne parvenait pas à comprendre ce qu'il voyait. C'était trop prodigieux, au-delà des limites de ce qui était incroyable. Je n'étais qu'un pauvre aborigène tibétain, un humble prêtre dont les voyages s'étaient bornés à une courte visite de Kalimpong. Et pourtant, ici, devant mes yeux incrédules - mais avais-je des yeux ? - s'étalait une grande ville, une ville fabuleuse. D'immenses flèches d'une hauteur de quelque six cents mètres montaient à l'assaut du ciel. Chacune de ces flèches - des tours, en fait - était ceinturée d'une sorte de balcon en spirale. De fines routes qui semblaient se soutenir toutes seules dans les airs partaient de ces balcons et se rejoignaient d'une tour à l'autre en un réseau plus complexe que celui des toiles d'araignées. Sur ces routes, on apercevait une circulation très rapide. En haut et en bas voltigeaient des oiseaux mécaniques chargés de gens. Ces appareils s'élevaient avec une adresse qui me remplissait d'une admiration sans borne. L'un de ces oiseaux mécaniques

se dirigea vers moi. J'aperçus à l'avant un homme qui semblait me fixer sans me voir. Tout mon être se contracta à l'idée de la collision imminente qui ne manquerait pas de se produire, et pourtant l'étrange appareil poursuivit sa course et me transperça sans que je ressentie le moindre mal. Ah ! oui... Je me souvins... j'étais maintenant un corps désincarné et souhaitais que quelqu'un m'eût rappelé que je ressentais toutes les émotions, et surtout la peur qu'un corps normal eût éprouvée en semblables circonstances.

« Je musardais entre ces tours et planais au-dessus des routes aériennes lorsque je découvris d'autres merveilles. A certains des étages supérieurs de ces constructions se trouvaient de fabuleux jardins suspendus, d'incroyables terrains de jeu réservés de toute évidence aux nobles. Cependant, les couleurs étaient à l'envers. Les gens étaient à l'envers. Certains d'entre eux étaient de vrais géants ; d'autres des nains. Certains d'entre eux étaient indiscutablement humains ; d'autres ne l'étaient pas. Par contre, certaines créatures constituaient un curieux mélange qui se situait entre l'homme et l'oiseau : bien que leur corps eût apparence humaine, leur tête possédait indubitablement certaines caractéristiques de la gent ailée. Certains étaient blancs, d'autres noirs, rouges ou verts. Ils étaient de couleur unie, sans ton dégradé, sans nuance. Des couleurs que l'on pourrait qualifier sans contredit de primaires. Certains possédaient quatre doigts et un pouce à chaque main, d'autres neuf doigts et deux pouces. Dans un autre groupe, je remarquai que certaines créatures avaient trois doigts ; des cornes sortaient de leurs tempes et elles avaient...

une queue ! C'en était trop pour mes nerfs, et, à cette vue, je fis un effort de volonté et me mis à m'élever à toute vitesse.

« Ayant pris de l'altitude, je pus remarquer que la ville couvrait un immense territoire qui s'étendait jusqu'à la limite de mon champ de vision ; toutefois, très loin, je perçus une clairière où il n'y avait pas de bâtiments. A cet endroit, le trafic aérien était intense. Des points lumineux - c'est du moins ce à quoi cela ressemblait - s'élevaient à une vitesse incroyable sur un plan horizontal. Je découvris que je dérivais doucement vers cet endroit. Tandis que j'approchais, je remarquai que tout cet espace semblait être du verre à la surface duquel se trouvaient d'étranges vaisseaux de métal. Certains de ces derniers étaient de forme sphérique et semblaient, d'après la direction qu'ils prenaient, se diriger vers les confins de ce monde. D'autres, qui ressemblaient à deux bols de métal mis bord à bord, paraissaient également destinés aux voyages au-delà de cette planète. D'autres vaisseaux, enfin, ressemblaient à des lances, et je remarquai qu'après s'être élevés à une hauteur prédéterminée, ils se plaçaient en position horizontale et se dirigeaient vers une destination inconnue, probablement située à la surface de la planète. Il y avait une agitation extraordinaire, et j'avais du mal à croire que tant de gens pussent vivre dans la même ville. Je pensai alors que tous les habitants de ce monde devaient se trouver réunis ici. Mais où étais-je donc ? Je sentis la panique me gagner.

« La Voix me répondit en me disant : « Tu dois comprendre que la Terre est un bien petit endroit, que

la Terre est comme l'un des plus petits grains de sable sur les rives de la Rivière Heureuse. Les autres mondes de l'Univers dans lequel votre Terre se trouve sont aussi nombreux que les grains de sable, les pierres et les rochers qui bordent la Rivière Heureuse. Mais ceci n'est qu'un seul Univers. Il existe d'autres Univers en nombre incalculable, tout comme il existe des brins d'herbe en nombre incalculable. Le Temps, tel qu'il se déroule sur la Terre, n'est qu'un éclair dans la conscience du temps cosmique. Les distances sur la Terre sont de peu d'importance ; elles sont insignifiantes, elles n'existent pas lorsqu'on les compare aux distances spatiales. Tu te trouves actuellement dans un monde situé dans un Univers extrêmement différent des autres, un Univers si éloigné de la Terre que tu connais que cela dépasserait ton entendement. Le temps viendra où les grands savants de ton monde devront admettre qu'il existe d'autres mondes habités et que la Terre n'est point - comme ils semblent actuellement le croire - le centre de la création. Tu te trouves présentement sur la planète principale d'un groupe de mondes qui en compte un millier. Chacun de ces mondes est habité et doit allégeance au Maître du monde sur lequel tu évolues actuellement. Chaque monde possède son propre gouvernement, mais tous vivent selon la même ligne de conduite, une ligne de conduite qui vise à supprimer les pires injustices sous l'empire desquelles vivent bien des gens, une ligne de conduite dont le but est d'améliorer les conditions d'existence de tout ce qui vit. »

« Dans chaque monde réside une sorte différente de personnes. Certaines sont petites, comme tu as pu le constater ; certaines sont grandes, comme tu as pu également t'en rendre compte. Selon vos critères, nombre de ces personnes peuvent vous sembler grotesques ou fantastiques, tandis que d'autres vous paraîtront très belles, voire angéliques. On ne devrait jamais se fier aux apparences, car leurs intentions sont uniformément bonnes. Ces gens doivent se soumettre au Maître du monde sur lequel tu te trouves à cet instant. Il serait inutile de surcharger ton intelligence en te fournissant des noms, parce que ces noms n'auraient aucune signification dans ta propre langue ; ils ne te permettraient pas de mieux comprendre tout cela et, en fait, ne serviraient qu'à t'embrouiller. Ces gens, je l'ai dit, doivent donc se soumettre au Grand Maître de ce monde, un Maître qui ne nourrit aucune ambition territoriale, un Maître dont le seul intérêt est de préserver la paix, de manière que tout Homme, quelles que soient sa forme, sa taille ou sa couleur, puisse vivre les jours qu'il doit vivre en se consacrant au bien au lieu de se vouer à la destruction, ce qui ne manque pas de survenir lorsque quelqu'un doit se défendre. Ici, on ne trouve pas de grandes armées ou de hordes guerrières. Il y a des savants, des marchands et, bien sûr, des prêtres, mais il y a également des explorateurs qui se rendent aux confins des mondes éloignés, afin d'augmenter le nombre de ceux qui adhèrent à cette puissante fraternité. On ne force personne à s'y affilier. Ceux qui entrent dans les rangs de cette fédération le font après en avoir fait la

demande et seulement lorsqu'ils ont détruit leurs armes.

« Le monde dans lequel tu te trouves maintenant constitue le centre de cet Univers spécifique. Il s'agit d'un centre de culture, d'un centre de savoir ; il n'en existe pas de plus grand. On a découvert et mis au point une nouvelle façon de voyager. Ici encore, expliquer ces méthodes ne ferait qu'épuiser toutes les possibilités mentales des savants de la Terre, qui n'ont pas encore atteint le stade où ils pourront élaborer leurs concepts en quatre et cinq dimensions ; une discussion sur le sujet serait absolument incompréhensible pour eux tant qu'ils ne se seront pas débarrassés de toutes les croyances dont ils sont prisonniers depuis si longtemps.

« Les scènes que tu vois se déroulent dans le monde directeur tel qu'il existe à l'heure actuelle. Nous voulons que tu voyages à sa surface afin que tu puisses voir sa puissante civilisation, une civilisation tellement avancée, tellement glorieuse que tu pourras fort bien éprouver des difficultés à la comprendre. Les couleurs que tu vois ici sont différentes de celles auxquelles tu es habitué sur la Terre, mais il ne faut pas oublier que la Terre n'est point le lieu géométrique de toute civilisation. Les couleurs diffèrent dans chaque monde et dépendent des circonstances et des besoins prépondérants de chacun de ces univers. Tu regarderas ce monde, et ma voix t'accompagnera. Quand tu l'auras suffisamment contemplé, lorsque sa grandeur te sera devenue évidente, tu voyageras dans le passé. Tu verras comment on découvre les mondes, comment ils naissent et comment nous essayons d'aider ceux qui

acceptent de s'aider eux-mêmes. Souviens-toi toujours de ceci : nous, les hommes de l'espace, ne sommes point parfaits, car la perfection ne peut exister tant que l'on se trouve dans l'état matériel dans n'importe quelle partie de n'importe quel univers ; toutefois, nous essayons et tentons de faire pour le mieux. Tu conviendras que dans le passé il s'est trouvé des êtres qui furent très bons ; d'un autre côté, nous constatons avec tristesse que quelques autres furent très mauvais. Mais nous n'avons aucunement le désir de posséder votre monde, la Terre. Plutôt, nous préférerions que vous mettiez votre planète en valeur, que vous y viviez. Cependant, il est de notre devoir de nous assurer que les œuvres de l'Homme ne polluent point l'espace et ne mettent point en danger les autres mondes. Maintenant, nous allons te montrer autre chose à propos de ce monde directeur. »

« Je me mis à méditer ces mots, dit le vieil ermite. Je me mis à réfléchir profondément sur le message de malheur qui se cachait derrière ces remarques, parce qu'il me semblait que toutes ces belles paroles à propos d'un amour universel dissimulaient quelque feinte. Mon propre cas, pensai-je alors, était l'un de ceux qui démontraient la fausseté de ce raisonnement. J'étais là, moi, celui qu'on prétendait être un pauvre indigène ignorant venant d'un pays misérable, aride, sous-développé ; moi que l'on avait capturé absolument contre mon désir, que l'on avait opéré et, si je ne fais point erreur, catapulté hors de son corps terrestre. Oui, j'étais là... Mais où ? Toutes ces paroles à propos du bien de l'humanité me paraissaient plutôt creuses...

« La Voix vint perturber ces pensées contradictoires en me disant : « Moine, nos instruments nous rapportent tes pensées d'une manière auditive, et tes pensées sont loin d'être convenables. Ce sont tes pensées qui sont véritablement aberrantes. Nous sommes les Jardiniers et un jardinier doit enlever le bois mort, doit arracher les mauvaises herbes. Lorsqu'il existe un meilleur bourgeon, quelquefois le jardinier doit enlever ledit bourgeon de la plante mère et le greffer ailleurs, où il se développera sous la forme d'une nouvelle espèce ou encore croîtra de façon plus favorable dans le cadre de sa propre espèce. Selon tes conceptions, nous t'avons relativement maltraité. Selon nos croyances, tu es en train de jouir d'un honneur insigne, d'un honneur réservé à infiniment peu de personnes appartenant aux espèces mondiales. » La Voix hésita, puis poursuivit : « Notre histoire remonte à des billions d'années terrestres, à des billions et des billions d'années, mais supposons un seul instant que toute la vie de la planète que vous appelez Terre puisse être représentée par la hauteur du Potala. En tel cas, l'existence de l'espèce humaine sur la Terre pourrait être comparée à une seule couche de peinture sur le plafond de l'une des pièces de ce palais. Ainsi en est-il. Comme tu peux le voir, l'Homme est tellement nouveau sur la Terre que nul être humain n'a même le droit d'essayer de juger nos actes.

« Plus tard, vos propres savants découvriront que leurs propres lois mathématiques des probabilités indiquent clairement l'existence d'êtres extra-terrestres. Leur science leur indiquera également que, pour obtenir véritablement la preuve de l'existence

d'extra-terrestres, il faudra qu'ils regardent au-delà des confins les plus éloignés de cette île qu'est leur univers, jusque dans des univers au-delà de celui où votre monde se trouve. Toutefois, ce n'est point le moment ni l'endroit pour entreprendre une discussion de cette nature. Contente-toi d'enregistrer notre parole : le travail que tu fais est une tâche qui a pour but le bien, et nous sommes excellents juges en cette matière. Tu te demandes où tu te trouves, et je te répondrai que ton esprit s'est désincarné, s'est temporairement détaché de ton corps, qu'il a voyagé jusqu'aux confins de votre propre univers et qu'il s'est dirigé vers le centre d'un autre univers, vers la ville la plus importante de la planète directrice. Nous avons beaucoup de choses à te montrer, et ton voyage, tes expériences ne font que commencer. Néanmoins, tu peux être assuré que ce que tu vois est vraiment ce monde, tel qu'il se trouve actuellement, parce que, dans l'esprit, le temps et les distances n'ont aucune signification.

« Maintenant, nous désirons que tu regardes autour de toi afin de te familiariser avec le monde dans lequel tu te trouves présentement, de manière que tu puisses plus facilement croire tes sens lorsque nous entreprendrons des choses plus importantes. En effet, bientôt, nous t'enverrons dans le passé par l'intermédiaire des Documents Akashiques grâce auxquels tu pourras voir la naissance de ta propre planète, la Terre. »

« La Voix s'arrêta de parler », dit le vieil ermite, qui fit une pause de quelques instants tandis qu'il prenait une petite gorgée de son thé maintenant refroidi.

Pensivement, il posa son écuelle près de lui, arrangea sa robe et joignit les mains. Le jeune moine se leva, alla mettre du bois sur le feu, remonta la couverture sur les épaules de l'Ancien.

« Où en étais-je ? reprit le vieillard. Ah ! oui, je te disais que je me trouvais dans un véritable état de panique ; oui, d'intense panique. Et tandis que je me balançais là, au-dessus de cette immensité, je découvris soudainement que j'étais en train de tomber. Je me voyais en train de passer devant différents niveaux de ces ponts qui reliaient les grandes tours entre elles ; je me retrouvais en train de tomber vers ce qui me semblait être un parc très agréable surélevé sur une plate-forme, ou du moins ce qui me sembla en être une. Il y avait de l'herbe rouge, et, à ma grande surprise, d'un côté, je découvris de l'herbe verte. Dans l'herbe rouge, il y avait un lac dont l'eau était bleue, et dans l'herbe verte, un autre lac dont l'eau était de couleur héliotrope. Autour de ces deux plans d'eau se trouvaient réunis un assortiment de gens des plus variés. Déjà, je commençais à savoir distinguer quelque peu quels étaient les habitants de ce monde-ci et quels étaient les visiteurs d'autres planètes. Il y avait quelque chose de subtil dans le maintien et le comportement des natifs de cette planète. Ils semblaient appartenir à des espèces supérieures et paraissaient pleinement conscients de leur rang.

« Près des lacs, on pouvait voir des créatures qui semblaient posséder une très grande virilité, tandis que d'autres étaient indiscutablement féminines. Un troisième groupe paraissait, de toute évidence, composé de créatures hermaphrodites. Je remarquai

avec intérêt que tous les gens qui se trouvaient là étaient complètement nus à l'exception des femmes, qui portaient quelque chose dans leurs cheveux. Je parvenais mal à distinguer de quoi il s'agissait, mais cela ressemblait à quelque ornement métallique. Je m'éloignai de cet endroit par un effort de volonté, car certains des divertissements auxquels s'adonnaient ces personnes toutes nues ne me plaisaient guère, moi qui dès mon plus jeune âge avais été élevé dans une lamaserie, dans un milieu composé exclusivement d'hommes. Je ne comprenais que confusément la signification de certains des gestes auxquels les femmes se livraient. Je m'élevai par ma propre volonté et m'éloignai.

« Je parcourus à toute vitesse le reste de la ville et parvins à ses limites, là où les habitations se faisaient rares. Tous les champs et les plantations étaient cultivés de façon merveilleuse et je remarquai qu'une foule de grands domaines étaient réservés à la culture hydroponique. Mais tout ça n'a que peu d'intérêt pour les personnes étrangères à l'agronomie.

« Je m'élevai plus haut et, tandis que je cherchais un objectif vers lequel je pusse me diriger, je vis un merveilleux océan de couleur safran. De grands rochers bordaient la côte ; des rochers jaunes, des rochers violets, des rochers de toutes sortes de teintes, de toutes sortes de nuances, mais la mer elle-même était safran. Je ne comprenais pas cela, car peu de temps auparavant l'eau semblait d'une autre couleur. Je compris la raison de cet état de choses en regardant en l'air : l'un des soleils s'était couché tandis que l'autre se levait, ce qui faisait maintenant trois soleils ! Et avec

l'ascension du troisième soleil et le coucher d'un autre de ces astres, les couleurs variaient. La teinte même de l'air semblait se modifier. Mon regard stupéfié contemplait l'herbe qui changeait de couleur. De rouge qu'elle était, elle virait au violet ; de violet, elle virait au jaune ; la mer elle-même changeait graduellement de couleur. Cela me rappelait comment, à la chute du jour, lorsque le soleil se couchait derrière les pics de l'Himalaya, les couleurs changeaient quelquefois ; comment, dans les vallées, la lumière crue de la journée était remplacée par un crépuscule violacé, et comment les neiges éternelles perdaient leur blancheur virginale et paraissaient bleues ou pourpres. Tandis que je contemplais ce phénomène, je n'avais aucun mal à le comprendre. Je soupçonnai que les couleurs évoluaient constamment sur cette planète.

« Cependant, je n'avais aucune envie de voyager au-dessus de l'eau, car je n'en avais jamais vu une telle étendue. J'avais une peur instinctive de l'onde et craignais que quelque malheur survienne si jamais je devais y choir. Je dirigeai par conséquent mes pensées vers la côte, vers la terre ferme. Sur ce, mon esprit désincarné fit demi-tour et suivit rapidement pendant quelques milles une côte rocheuse et des régions de culture émaillées de petites exploitations agricoles. Soudainement, avec une indicible satisfaction, je découvris que je me trouvais au-dessus d'un terrain qui m'était en quelque sorte familier et qui me rappelait des landes. J'amorçai une descente au ras du sol et vis de près les petites plantes qui croissaient en bouquets à la surface de cette planète. Avec la lumière changeante du soleil, elles avaient l'apparence de

petites fleurs violettes avec des tiges brunes ressemblant à de la bruyère. Plus loin, il y avait un banc de plantes qui, sous cet éclairage, ressemblaient à des ajoncs, à des ajoncs jaunes ; cependant, ici, cette plante n'avait pas d'épines.

« Je m'élevai de quelques centaines de mètres et me laissai dériver au-dessus de la région la plus charmante que j'aie vue dans cet étrange monde. Pour ces gens, il n'y avait aucun doute que cette région fût particulièrement désolée. Point de traces d'habitations ou de routes. Dans un vallon agréablement boisé, je découvris un petit lac ; un ruisseau tombant d'une haute falaise l'alimentait. Je m'attardai quelque peu, surveillant les ombres mouvantes et leurs pinceaux lumineux multicolores transperçant les frondaisons qui se trouvaient au-dessus de ma tête.

« Mais il y avait cette impulsion perpétuelle qui me forçait à poursuivre mon périple. J'avais l'impression de ne pas me trouver là pour m'amuser, pour mon plaisir, mon divertissement, mais afin que d'autres personnes puissent voir par mon intermédiaire. Une fois de plus, je me sentis soulevé, projeté haut dans les airs et aiguillonné jusqu'à atteindre une très grande vitesse. Le paysage défilait, brouillé, sous ma personne ; j'apercevais une terre, un large cours d'eau, une autre parcelle de terrain et, une fois de plus, la mer. Je fus propulsé contre ma volonté au-dessus des flots jusqu'à ce que j'atteignisse ce qui de toute évidence paraissait être une autre terre, un autre pays. Là, les villes étaient plus petites, mais vastes malgré tout. Accoutumé comme je l'étais maintenant, leurs dimensions me paraissaient modestes, bien qu'elles

fussent de beaucoup supérieures à celles de toutes les villes que je pouvais espérer voir sur la Terre que j'avais récemment quittée.

« Le mouvement qui m'animait se trouva freiné d'une façon plutôt brutale et je me retrouvai soudainement pris comme dans un tourbillon, une spirale. Je regardai en bas. Sous moi se trouvait le plus merveilleux domaine que l'on puisse imaginer. Au milieu des bois on pouvait voir ce qui semblait être un ancien château. Ce dernier se trouvait dans un excellent état, et je m'émerveillais en contemplant ses tours et ses remparts qui n'étaient certainement d'aucune utilité dans une telle civilisation. Pendant que je réfléchissais, la Voix interrompit mes songes : « C'est la résidence du Maître ; un lieu très ancien, l'un des plus vénérables édifices de ce vieux monde. C'est un sanctuaire où se rendent tous ceux qui aiment la paix. Ils se tiennent à l'extérieur des murs où ils peuvent adresser leurs remerciements en méditant sur la paix, sur cette paix qui enveloppe tout ce qui vit sous la lumière de cet empire ; une lumière jamais interrompue par l'obscurité, car ici il y a cinq soleils et les ténèbres sont inconnues. Notre métabolisme est d'ailleurs différent de celui des êtres de votre monde. Nous n'avons pas besoin des heures d'obscurité pour dormir convenablement. Nous présentons des caractéristiques différentes des vôtres. »

Chapitre VIII

Le vieil ermite remua nerveusement et frissonna sous la mince couverture. « Je vais rentrer dans la caverne, dit-il, je n'ai pas l'habitude de demeurer aussi longtemps dehors. »

Le jeune moine, méditant sur les merveilles de cette aventure qui s'était déroulée voilà bien des années, se retrouva catapulté dans le quotidien. « Oh ! s'exclama-t-il, les nuages se lèvent. Bientôt, nous pourrions voir. » Il prit doucement la main du vieillard, éloigna son maître du feu et le conduisit dans la caverne, d'où le brouillard s'était maintenant retiré. « Je dois aller chercher de l'eau fraîche et du bois, dit le jeune homme. Lorsque je reviendrai, nous allons faire du thé, mais je serai peut-être un peu plus long que d'habitude ; il faut que j'aille plus loin pour trouver du bois, car nous avons brûlé tout ce qui était le plus près de nous », ajouta-t-il d'un air lugubre. Après être sorti de la caverne, il empila le reste du bois sur le feu et ramassa le récipient à eau avant de descendre le sentier.

Les nuages se levaient rapidement. Un vent frais soufflait et, pendant que le jeune moine regardait, les formations nuageuses prirent de la hauteur et découvrirent le col de la montagne. En attendant, le jeune homme n'apercevait pas encore les petits points noirs qui devaient être les marchands. Il ne parvenait pas non plus à distinguer la fumée des feux de camp des nuages dérivant dans le ciel. Les marchands devaient encore se reposer, pensa-t-il, et ainsi tirer parti du mauvais temps pour récupérer. Nul homme ne

pouvait en effet traverser les défilés montagneux lorsque ceux-ci se trouvaient ensevelis dans les nuages. Les risques étaient trop grands. Un simple faux pas pouvait précipiter tout homme, tout animal à des milliers de pieds plus bas, sur les pics aigus. Le jeune homme pensa alors à un accident relativement récent qui était survenu lorsqu'il rendait visite à une petite lamaserie située au pied d'une falaise. Les nuages étaient particulièrement bas au-dessus de la lamaserie en question lorsque, soudainement, il entendit un glissement de pierres et un cri rauque. Puis il y avait eu un hurlement, un bruit pulpeux et mat comme celui que fait un sac d'orge humide que l'on jette sur le sol. Le jeune homme avait levé les yeux et vu les intestins de l'homme enroulés sur une arête rocheuse située quelque trois mètres plus haut ; les viscères étaient toujours rattachés au moribond gisant sur le sol. « Un autre infortuné marchand - ou voyageur - qui avait entrepris de se déplacer alors qu'il n'aurait pas dû le faire », avait-il pensé.

Tandis que le jeune homme progressait vers le lac, il remarqua que ce dernier était toujours recouvert par la brume et que le faîte des arbres se dessinait d'une manière fantomatique en des tons argentés. Ah ! il venait de faire une vraie trouvaille ! Il s'agissait d'une branche d'arbre tout entière arrachée de son tronc par la tourmente. Regardant à travers la brume qui s'estompait lentement, il en déduisit que l'arbre avait été frappé par la foudre pendant la tempête. Des branches gisaient partout aux alentours et le tronc même de l'arbre était fendu en deux. « Et c'est si près de la caverne ! » se dit-il. Tout joyeux, il agrippa la plus

grosse branche qu'il pouvait transporter et la traîna péniblement jusqu'à l'entrée de la caverne. Il entreprit plusieurs voyages successifs jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Après avoir, dans un dernier effort, rempli le récipient d'eau, il retourna à la caverne, ne s'arrêtant que pour poser la marmite sur le feu avant d'entrer et de parler à l'ermite.

« Un arbre entier, ô Vénérable ! J'ai mis de l'eau à bouillir. Lorsque nous aurons pris du thé et de la tsampa, j'irai chercher d'autre bois avant que les marchands ne viennent et ne brûlent toutes les provisions. »

Le vieil ermite répondit tristement : « Il n'y aura pas de tsampa ; incapable de voir quoi que ce soit et voulant t'aider, j'ai glissé et j'ai renversé toute l'orge, qui se trouve maintenant mélangée à la terre de notre plancher. » Le jeune moine se mit debout avec un soupir de consternation et se précipita vers l'endroit où il avait laissé l'orge. Elle n'était plus là. Tombant à quatre pattes, il joua des pieds et des mains à la base du rocher plat. La terre, l'orge et le sable se trouvaient mêlés de façon inextricable. Rien ne pouvait être sauvé. Il s'agissait d'un véritable malheur. Le jeune homme se releva lentement et se dirigea vers l'ermite. Une pensée soudaine le poussa à retourner brusquement sur les lieux de l'accident. La brique de thé ! Avait-elle au moins été épargnée ? Des morceaux éparpillés gisaient à l'écart sur le sol. A l'exception de ces quelques fragments, le vieillard, après avoir fait tomber la briquette, avait marché dessus et enfoncé le thé dans le sol.

Tout triste, le jeune homme s'avança vers l'anachorète. « Nous n'avons plus de nourriture, ô Vénérable, et nous n'avons de thé que pour cette fois seulement. Il ne nous reste plus qu'à espérer que les marchands viendront aujourd'hui ou alors nous allons ressentir les affres de la faim. »

« La faim ? répliqua l'Ancien. Je suis souvent sans nourriture pendant une semaine et même plus. Nous pouvons toujours boire de l'eau chaude ; pour quelqu'un qui n'a rien eu d'autre à boire que de l'eau froide pendant plus de soixante ans, l'eau chaude fait figure de luxe. » Il demeura silencieux pendant quelques instants et ajouta : « C'est maintenant qu'il te faut apprendre à endurer la faim. C'est maintenant qu'il te faut faire preuve de courage. C'est maintenant qu'il faut que tu apprennes à adopter une attitude mentale positive, car tout au long de ta vie tu connaîtras la faim et les tourments et ces derniers seront tes compagnons de tous les instants. Nombreux seront ceux qui tenteront de te faire du mal ou de te ramener à leur niveau. C'est seulement grâce à une attitude mentale positive - constamment positive - que tu parviendras à survivre et à surmonter toutes les épreuves et les tribulations qui seront inexorablement ton lot. C'est maintenant qu'il te faut apprendre, et ce que maintenant tu as appris, tu le mettras toujours en pratique. Tant que tu auras la foi, tant que ton attitude sera positive, tu seras capable de faire face à n'importe quoi et de déjouer triomphalement les pires embûches que l'ennemi te tendra. »

Le jeune moine faillit s'évanouir de frayeur. Toutes ces allusions aux calamités qui l'attendaient... Toutes

ces prophéties de malheurs en perspective... Toutes ces mises en garde et ces exhortations... N'y avait-il rien de gai ou de lumineux dans la vie qu'il allait avoir à vivre ? Puis il se souvint des Enseignements qu'il avait reçus. Nous sommes dans le Monde de l'Illusion. Toute vie en ce monde n'est qu'illusion. Ici, notre Grand Surmoi dépêche ses marionnettes afin que nous puissions pénétrer dans les arcanes de la Connaissance, afin que nous apprenions à surmonter les difficultés imaginaires. Plus le matériel est précieux et plus rigoureuses sont les épreuves, car le matériel défectueux ne parvient pas à triompher seul de l'adversité. Nous sommes dans le Monde de l'Illusion où l'Homme n'est lui-même qu'une ombre, qu'une extension mentale du Grand Surmoi qui réside quelque part ailleurs. Et pourtant, se dit-il d'un air maussade, tout ceci pourrait certainement être un peu plus gai. Mais encore... il est écrit que l'on ne peut donner à nul homme plus de choses qu'il n'est capable d'en supporter ; que l'Homme choisit lui-même les tâches qu'il doit remplir et les épreuves qu'il doit subir. « Je dois être fou, avoua-t-il, si c'est ainsi que je me suis préparé cette série d'avatars ! »

Le vieil ermite demanda : « Y a-t-il de l'écorce fraîche sur les branches que tu as rapportées ? »

« Oui, ô Vénérable, car l'arbre a été frappé par la foudre et hier il était encore intact », répondit le jeune homme.

« Alors, enlève l'écorce, sépare la couche blanchâtre de la couche noire qui la recouvre à l'extérieur. Jette cette dernière et plonge les fibres blanches dans l'eau bouillante. Cela donne un brouet fort nourrissant, bien

que son goût soit loin d'être des plus plaisants. Est-ce qu'il nous reste du sel, du borax ou du sucre ? »

« Non, Monsieur, il ne nous reste plus rien, sinon suffisamment de thé pour cette fois-ci. »

« En ce cas, répands ce qui te reste de thé dans la marmite. Mais réjouis-toi, car nous ne mourrons point de faim. Trois ou quatre jours sans nourriture ne feront qu'éclaircir tes facultés mentales. Si la situation devient vraiment précaire, tu pourras toujours aller demander de la nourriture à l'ermitage le plus proche d'ici. »

Sans grand enthousiasme, le jeune moine entreprit de séparer les différentes couches de l'écorce. La couche extérieure, noire, grossière, contribua à alimenter le feu. La couche d'un blanc verdâtre fut déchiquetée en lambeaux, puis jetée dans l'eau qui commençait à bouillir. D'un air sombre, le jeune moine jeta le dernier morceau de briquette de thé dans la marmite et bondit soudainement lorsqu'un peu d'eau bouillante gicla et lui échauda le poignet. Prenant un bâton fraîchement écorcé, il brassa cette curieuse mixture. Plein d'appréhension, il retira le bâton auquel quelques gouttes de ce brouet adhéraient. Ses pires craintes se matérialisèrent instantanément. Le mélange avait un goût de néant brûlant parfumé au thé délavé...

Le vieil ermite tendit son écuelle. « Je peux fort bien m'accommoder de ceci, car, lors de mon arrivée en ces lieux, je n'avais rien d'autre à manger. A cette époque, il y avait de petits arbres jusqu'à l'entrée de la caverne. Je les ai mangés ! Finalement, on réalisa que j'existais et, la plupart du temps, on me procura de la nourriture. Néanmoins, je ne me tracasse jamais pour savoir si je dois demeurer sans aliments pendant une semaine ou

une dizaine de jours. Il y a toujours de l'eau. Qu'est-ce qu'un homme peut bien demander de plus ? »

Assis aux pieds de l'Ancien, dans la pénombre de la caverne, tandis que la lumière du jour se faisait de plus en plus crue à l'extérieur, le jeune moine pensa un instant qu'il se trouvait de toute éternité dans cette position. Apprendre, toujours apprendre. Naïvement, ses pensées se tournèrent vers les vacillantes lampes à beurre de Lhasa, qui, dans son esprit, appartenaient dorénavant à un lointain passé. Il était difficile de savoir combien de temps il fallait qu'il demeure ici. Jusqu'à ce que le vieillard n'ait plus rien à lui dire, peut-être. Peut-être aussi jusqu'à ce que l'Ancien rende l'âme et que lui se soit acquitté des derniers devoirs à son égard. Cette seule pensée le fit frissonner. Il pensa qu'il était vraiment macabre de deviser ainsi avec un homme et, environ une heure plus tard, de dérouler ses intestins pour les vautours ou d'écraser ses ossements de manière à ce que nul fragment ne retourne à la terre. Mais le vieillard était prêt. Il s'éclaircit la voix, prit une gorgée d'eau, s'installa confortablement.

« Je n'étais qu'un esprit désincarné descendant en spirale vers le grand château où résidait le Maître de ce Monde Suprême, commença le vieil ermite. J'avais hâte de voir quel genre d'homme pouvait bien inspirer respect et amour à l'un des mondes les plus fabuleux qui puissent exister. Je brûlais du désir de savoir quel genre d'homme - et de femme - pouvaient ainsi survivre à travers les siècles : le Maître et son Epouse. Mais il ne devait pas en être ainsi. Je fus secoué tel un cerf-volant sur la ficelle duquel tire le petit garçon. Je

fus secoué, puis tiré en arrière. « Ce terrain est sacré, me dit la Voix avec une froide austérité. Il n'est pas pour les indigènes ignorants. Tu as d'autres choses à voir. » C'est alors que je me sentis remorqué sur plusieurs lieues. On me retourna, puis on me plaça sur une route différente.

« En bas, les caractéristiques de ce monde se firent moins variées et les villes me parurent aussi semblables les unes aux autres que les grains de sable sur la berge d'une rivière. Je m'élevai en l'air, puis hors de l'atmosphère de la planète, là où l'air n'existe plus. Finalement, dans mon champ de vision apparut une structure telle que je n'en avais jamais vu et dont l'utilité m'échappait complètement. Là, dans le vide interstellaire où je n'aurais pu survivre, eussé-je été un esprit désincarné, flottait une ville de métal suspendue grâce à quelque mystérieux principe au-delà de toutes mes capacités de compréhension. Tandis que j'approchais, les détails en devinrent plus apparents. Je remarquai que la ville reposait sur une base de métal et que sa partie supérieure était recouverte d'une substance plus translucide que le verre, mais qui n'en était point. Sous cette chape transparente, je pouvais voir des gens se promener dans les rues de la ville, une ville plus grande que Lhasa.

« Certains des édifices arboraient d'étranges protubérances, et c'est vers l'un des bâtiments les plus importants que je me sentis poussé. « Voici un grand observatoire, me dit la Voix qui résonnait dans ma tête, un observatoire d'où nous avons pu voir la naissance de votre monde, non point grâce à des moyens optiques, mais par le truchement de rayons spéciaux dont le

principe dépasserait ton entendement. D'ici à quelques années, les gens de ton monde découvriront la science de la radio. Même lorsqu'elle sera parvenue au sommet de son développement, la radio, comparée à la capacité cérébrale du plus intelligent des humains, ressemblera au potentiel mental d'un vermisseau. Le procédé que nous utilisons ici se situe encore bien au-delà de toutes ces choses. Ici, nous sondons les secrets des univers ; nous surveillons la surface de lointaines planètes aussi facilement que tu contemples la surface de ce satellite. Et nulle distance, si grande qu'elle soit, ne constitue pour nous une quelconque barrière. Nous pouvons regarder dans les temples, les salles de jeu, les maisons.

« Tandis que j'approchais, je me mis à craindre pour ma sécurité en voyant ce barrage translucide s'étaler devant moi. J'eus peur de le fracasser et de me faire lacérer ; toutefois, avant que la panique ne me saisisse, je me souvins que j'appartenais dorénavant au monde de ces esprits pour lesquels les murs les plus épais n'étaient pas plus difficiles à traverser que des ombres. Lentement, je me mis à sombrer dans cette substance semblable à du verre et parvins à la surface d'un monde que la Voix avait désigné par le mot « satellite ». Pendant quelque temps, je dérivai çà et là, m'efforçant de mettre au clair les pensées contradictoires qui m'assaillaient. Pour moi, qu'on avait qualifié d'« ignorant indigène venant d'un pays sous-développé appartenant à un monde barbare », il s'agissait d'une épreuve particulièrement difficile à surmonter, surtout si l'on tenait à garder sa raison intacte.

« Lentement, tout comme un nuage dérivant aux flancs d'une montagne, tout comme un rayon de lune caressant silencieusement l'onde d'un lac, je me mis à glisser de côté et dus mettre un terme aux mouvements inutiles auxquels je m'étais précédemment laissé aller. Au cours de ce glissement, je me sentis comme filtré à travers d'étranges murs composés d'une matière que je ne connaissais absolument pas. Malgré le fait que je fusse un esprit, je ressentais tout de même une certaine opposition à mon passage, je ressentais un chatouillement dans tout mon être et, pendant un certain temps, la sensation de me trouver enlisé dans quelque fondrière particulièrement bourbeuse. Je parvins à m'extirper de cette substance paralysante grâce à un curieux mouvement de torsion qui sembla déchiqueter chaque fibre de mon être. Pendant tout ceci, j'eus la nette impression que la Voix disait : « Il est passé ! Pendant un instant, j'ai pensé qu'il n'y parviendrait jamais. »

« Maintenant, j'avais traversé le mur et je me trouvais dans une immense enceinte recouverte, d'une ampleur trop considérable pour qu'on en diminue l'importance en la qualifiant de chambre. On pouvait y voir des machines et des appareils particulièrement fantastiques. Des installations intégralement au-delà de mon entendement. Et pourtant les choses les plus bizarres étaient de loin les habitants de cette enceinte. Des humanoïdes extrêmement petits s'affairaient et se servaient de ce que je devinais confusément être des instruments, tandis que des géants déplaçaient de lourds fardeaux d'un endroit à l'autre et faisaient tout le travail manuel pour ceux qui étaient trop malingres.

« Ici, déclara la Voix dans mon cerveau, nous appliquons un système extrêmement compliqué. Les petites personnes font tous les ajustements de nature délicate, tandis que celles de grande taille s'occupent à des tâches plus en rapport avec leur force et leur stature. Maintenant, avance. » Cette force irrésistible me propulsa une fois de plus jusqu'à ce que je heurte puis traverse avec succès une autre barrière qui s'opposait à ma progression. Cet obstacle était encore plus difficile à pénétrer puis à franchir que le précédent.

« Ce mur, me dit la Voix, est la Barrière de la Mort. Personne n'y peut entrer ou en sortir tant qu'il se trouve à l'état charnel. Ici, nous observons tous les mondes et détectons immédiatement tout préparatif de guerre. Regarde ! » Je jetai un regard circulaire. Pendant quelques instants, ce qui se déroulait devant mes yeux n'avait aucun sens. Puis je parvins à rassembler mes facultés et à me ressaisir. Les murs qui m'entouraient étaient divisés en rectangles d'environ deux mètres de long sur un mètre cinquante de large. Chacun de ces rectangles contenait une image vivante sous laquelle se trouvaient des caractères que je supposais appartenir à quelque écriture. Ces images étaient simplement extraordinaires. L'une d'entre elles représentait un monde tel qu'on pourrait le voir de l'espace. Ce monde était bleu vert et constellé d'étranges taches blanches. A ma profonde stupéfaction, je me rendis compte qu'il s'agissait de mon propre monde, du monde où j'avais vu le jour. Une modification se produisit dans une image adjacente et retint toute mon attention. Tandis que je fixais cette image, je ressentis une désagréable impression de

chute et réalisai que j'étais en train de regarder une image de mon propre monde comme si j'allais m'abîmer sur sa surface.

« Les nuages se dispersèrent et je vis l'entière configuration de l'Inde et du Tibet. Personne ne m'avait dit quoi que ce soit. Je le savais d'instinct. L'image devint de plus en plus grande. Je vis Lhassa. Je vis les Hautes Terres et le cratère du volcan de... « Mais tu n'es pas là pour voir cela ! s'exclama soudainement la Voix. Regarde ailleurs ! » Je regardai à côté et m'émerveillai devant ce nouveau spectacle. Là, sur cette image, apparaissait l'intérieur d'une chambre du Conseil. Des individus à l'apparence imposante étaient en pleine discussion. On élevait la voix et on levait les mains. On jetait des papiers partout, sans souci des apparences. Sur une estrade surmontée d'un dais, un homme au visage cramoisi parlait de façon frénétique. Des applaudissements et des motions de censure fusaient de toutes parts en quantités à peu près égales pour ponctuer ses remarques. Tout ceci me faisait penser à une réunion des Seigneurs Abbés !

« De quelque côté qu'on se retournât, on voyait partout ces images vivantes. Partout d'étranges scènes se déroulaient, dont certaines dans des couleurs absolument impossibles à décrire. Mon corps se déplaça et entra dans une autre pièce. Ici, on apercevait des images de curieux objets métalliques se déplaçant dans l'obscurité spatiale. Le mot obscurité n'est pas tout à fait exact, car là l'espace était constellé de petits points lumineux de couleurs diverses. Un grand nombre de ces couleurs m'étaient absolument inconnues. « Ce sont des navires spatiaux en

déplacement, me dit la Voix. D'ailleurs, nous suivons de très près leur circulation. » A ma grande surprise, la figure d'un homme apparut soudainement sur l'une des parties du mur. Bien qu'il parlât, je ne pus saisir le sens de ses paroles. Il hochait la tête et faisait des gestes comme s'il s'entretenait face à face avec quelque autre personne. La figure s'estompa dans un sourire, sur un geste d'adieu, et l'encadrement du mur redevint une fois de plus d'un doux gris lustré.

« Immédiatement, l'apparition fut remplacée par un paysage tel qu'un oiseau volant à haute altitude pourrait le voir. Il s'agissait d'une image du monde que je venais tout juste de quitter, du Monde qui était le centre de ce vaste empire. J'avais une vue plongeante sur cette grande ville, la voyais dans toute sa réalité et contemplais son immense étendue. L'image bougea très rapidement, si bien qu'une fois de plus je pus admirer le panorama du district dans lequel se trouvait le Maître de cette grande civilisation. Je vis les grands murs ainsi que les jardins étranges et exotiques dans lesquels s'élevaient les bâtiments. Je remarquai également un très beau lac au centre duquel il y avait une île. Mais l'image remuait, se promenait çà et là, balayait le paysage comme le fait l'oiseau lorsqu'il cherche une proie. L'image s'immobilisa, prit de l'ampleur et se fixa sur un objet en métal qui décrivait doucement des cercles tout en se dirigeant vers le sol. L'apparition grandit à un point tel que, bientôt, on ne put voir exclusivement que l'objet métallique. La figure d'un homme apparut. Il parlait et répondait à des questions inconnues. Il y eut une série de salutations et l'image disparut.

« Je me remis en mouvement contre mon gré. Toujours manipulé mentalement, je quittai cette chambre étrange pour entrer dans une pièce non moins bizarre. Là, sur neuf de ces écrans à images, on pouvait voir neuf vieillards. Pendant un instant, complètement stupéfié, je me mis à les regarder fixement, puis fus pris d'un rire hystérique que j'eus beaucoup de mal à réprimer. Neuf vieillards. Tous barbus, se ressemblant tous et arborant un air des plus graves. Dans mon pauvre cerveau, la Voix éclata pleine de désapprobation : « Silence ! Homme sacrilège ! Tu as l'honneur de contempler les Sages qui contrôlent ta destinée. Silence ! dis-je, et fais preuve de respect ! » Bien qu'ils fussent conscients de ma présence, les Sages ne firent point attention à tout cela, car, sur l'un des écrans, on pouvait voir mon image, tout hérissée de tubes et de fils, telle qu'elle devait se présenter à un observateur terrestre. Toutefois, une autre image me montrait en ces lieux ! Il s'agissait d'une expérience des plus effrayantes.

« Ici, reprit la Voix d'un ton monocorde, se trouvent les Sages qui ont demandé à te voir. Ce sont nos hommes les plus omniscients qui, depuis des siècles, se consacrent au bien des autres. Ils travaillent sous la direction personnelle du Maître, qui est encore plus âgé qu'eux. Notre but est de sauver votre univers, de le sauver de la terrible pollution qui suit une guerre nuc... Mais peu importe, il s'agit d'expressions sans signification pour toi, de termes que ton monde n'a pas encore inventés. Ce dernier est en passe de subir des changements relativement considérables. On y découvrira de nouvelles choses ; on y inventera de

nouvelles armes. D'ici les cent prochaines années, l'Homme entrera dans l'espace. C'est là que nous intervenons. »

« L'un des Sages fit un mouvement des mains et les images changèrent. Un monde, puis d'autres se mirent à défiler sur les écrans. L'un après l'autre, des personnages firent une brève apparition dans l'image pour être immédiatement remplacés. De mystérieuses bouteilles de verre s'illuminaient, dont la panse était zébrée de raies sinueuses. Des machines cliquetaient et éjectaient de longs rubans de papier qui s'empilaient dans des paniers placés près d'elles. Ces rubans étaient recouverts de symboles des plus remarquables. Toute cette affaire se situait tellement au-delà de mes capacités de compréhension que même maintenant, après y avoir pensé toutes ces années, je suis toujours incapable de discerner la signification de ce que je vis alors. Les vieux Sages prenaient des notes sur des bandes de papier ou parlaient dans des disques qu'ils tenaient près de leur bouche. Pour toute réponse, on entendait une voix impersonnelle, qui se manifestait tout comme celle d'un homme, mais dont l'origine était impossible à détecter.

« Finalement, alors que mes sens se trouvaient complètement déséquilibrés sous le choc d'événements aussi bizarres, la Voix dans mon cerveau me dit : « Tu en as assez vu. Maintenant, nous allons te montrer le passé. Ainsi tu ne seras point effrayé. » Effrayé ? me dis-je ; si seulement il savait ! J'étais absolument terrifié ! « Tout d'abord, reprit la Voix, tu seras dans l'obscurité et tu te sentiras quelque peu tourner. Ensuite, tu verras quelque chose qui te semblera être

cette pièce. En fait, il s'agira de cette même pièce telle qu'elle existait il y a des millions d'années (selon les critères d'après lesquels vous mesurez le temps et qui n'ont pas pour nous la même signification). Ensuite, tu verras comment tout d'abord ton univers fut créé, puis comment est né ton monde et comment on y implanta des créatures parmi lesquelles on retrouve celle qu'on appelle l'Homme. » La Voix s'estompa et je perdis conscience au même instant.

« C'est une sensation troublante que de se trouver si arbitrairement privé de lucidité, de se faire voler une portion de son existence et de ne point savoir combien de temps on demeure évanoui. Je réalisai toutefois qu'un brouillard grisâtre tourbillonnait et pénétrait par mèches jusque dans mon cerveau. Des apparitions intermittentes de quelque chose s'ingéniaient à me tenter et ajoutaient à la frustration générale dont j'étais victime. Graduellement, tout comme une brume matinale se dissipe sous les rayons du soleil levant, lucidité et conscience me revinrent. Devant moi, le monde était léger. Non, ce n'était pas le monde, simplement la même pièce, dans laquelle je flottais entre plancher et plafond, comme une bulle, montant et descendant dans l'air immobile. Tels les nuages d'encens ondoyant dans un temple, je flottais ici et là et contemplais ce qui se trouvait devant mes yeux.

« Neuf vieillards. Barbus. Graves. Concentrés sur leur travail. S'agissait-il des mêmes personnages ? Nullement ! La pièce se révélait différente de l'autre et il en était de même des écrans, des instruments, des images. Pendant un moment, nul mot ne fut prononcé, nul éclaircissement ne fut donné, permettant de

deviner ce que tout ceci pouvait bien augurer. Finalement, un vieillard tendit le bras et tourna un bouton. L'un des écrans s'alluma et je pus y voir des étoiles dont la disposition dans le ciel me semblait étrangère. L'écran s'agrandit jusqu'à occuper la totalité de mon champ de vision, jusqu'à ce qu'il m'apparût comme une fenêtre ouverte sur l'espace. L'illusion était si parfaite que j'eus l'impression de me trouver véritablement dans l'espace, sans même me sentir limité par une fenêtre. Je fixai le scintillement de ces étoiles froides et immobiles, hypnotisé par leur lueur hostile et dure. »

« Il va nous falloir accélérer ceci un million de fois, me dit la Voix, autrement tu ne percevras rien, dusses-tu passer ici le reste de ton existence. » Les étoiles semblèrent saisies d'un balancement rythmique, l'une par rapport à l'autre, puis par rapport à un centre invisible. De l'un des bords externes de l'image, je vis surgir une grande comète à la queue flamboyante, qui se dirigeait à pleine vitesse vers ce centre invisible et sombre. La comète traversa l'image, entraînant d'autres mondes dans son sillage. Finalement, elle entra en collision avec le monde mort et froid qui occupait le centre de la galaxie. D'autres mondes, éjectés de leur orbite par une force gravitationnelle croissante, se mirent à prendre de la vitesse et à se précipiter sur un parcours qui les menait vers une inévitable collision. A l'instant où la comète et le monde mort se rencontrèrent, l'univers entier sembla devenir la proie des flammes. De titanesques tourbillons de matière incandescente se mirent à virevolter dans l'espace. Les mondes limitrophes se trouvèrent

engloutis par les gaz enflammés. Tout l'univers, tel qu'on pouvait le voir sur l'écran qui se trouvait près de moi, se mua en une violente masse de gaz incandescents d'une brillance insoutenable.

« Lentement, la luminosité intense dans laquelle tout l'espace baignait se dissipa. A la fin, il y eut une masse centrale en incandescence, entourée d'autres plus petites également en feu. Des vagues de matière en fusion jaillissaient, tandis que l'énorme masse centrale vibrait et était prise de convulsions agoniques provoquées par ce nouveau cataclysme. Alors que je me trouvais plongé dans des pensées chaotiques, la Voix se fit entendre : « Tu vois se dérouler en quelques minutes ce qui a pris des millions d'années à se concrétiser ; nous allons modifier l'image. » Mon champ de vision se trouva alors borné aux limites de l'écran ; la seule chose que j'étais maintenant capable de percevoir était le système stellaire en pleine récession ; j'eus alors l'impression de prendre du recul pour le regarder. La luminosité du soleil central baissa, bien qu'elle demeurât tout de même excessivement forte. Les mondes adjacents rougeoyaient, se contorsionnaient, tournoyaient sur leur nouvelle orbite. A la vitesse à laquelle on me montrait cela, il semblait que l'univers était pris d'un mouvement giratoire et mes sens s'en trouvaient littéralement sidérés.

« Maintenant, l'image se modifiait. Devant moi se déroulait une vaste plaine parsemée de bâtiments immenses, dont certains comportaient de bizarres projections jaillissant de leurs extrémités. Celles-ci semblaient être de métal travaillé en de curieuses formes, et leur raison d'être dépassait nettement mes

capacités intellectuelles. Des hordes de gens de formes et de tailles discordantes se dirigeaient vers un objet des plus remarquables situé au centre de la plaine. Il s'agissait d'une sorte de tube métallique de taille inimaginable. Les extrémités dudit tube étaient moins importantes que sa partie médiane ; il s'amincissait en un genre de pointe à l'une de ses extrémités et se terminait en une espèce de saillie arrondie à l'autre. A intervalles réguliers, on apercevait d'autres protubérances sortant du corps principal de cet édifice et, en regardant attentivement, on pouvait distinguer qu'elles étaient transparentes. Je remarquai que de petits points se déplaçaient à l'intérieur de l'objet, et mon sens de l'observation me porta à croire qu'il s'agissait de gens. J'estimai que, en tout, ce bâtiment avait approximativement un mille terrestre de hauteur et même un peu plus. Je ne comprenais pas toutefois pourquoi un édifice devait avoir une forme aussi curieuse.

« Alors que je surveillais attentivement cette scène afin de ne point manquer quoi que ce soit du spectacle, un véhicule fort remarquable se glissa dans l'image. Il traînait derrière lui de nombreuses plates-formes chargées de boîtes et de ballots en quantité suffisante - c'est du moins la pensée que j'eus en les voyant - pour approvisionner tous les marchés de l'Inde. J'avais beaucoup de mal à comprendre comment cela fonctionnait. En effet, le tout flottait dans les airs comme les poissons flottent et se meuvent dans l'onde. Cet étrange dispositif se rangea le long du gigantesque tube-bâtiment et, l'un après l'autre, tous les ballots et toutes les boîtes furent tirés à l'intérieur, si bien que

l'étrange machine put se remettre rapidement en route en traînant derrière elle les plates-formes désormais vides. Le flot des personnes entrant dans le tube diminuait jusqu'à devenir insignifiant, puis cessa complètement. On fit coulisser les portes, puis le tube se ferma. Ah ! pensai-je alors, il s'agit d'un temple ! Ils veulent me montrer qu'ils possèdent une religion et des temples. M'étant satisfait de cette explication, je relâchai mon attention.

« Nul mot ne serait capable d'exprimer mon émotion lorsqu'il fallut que je ramène brusquement mon regard sur l'image. Le grand édifice de forme tubulaire, haut d'environ mille six cents mètres et d'un diamètre équivalent au sixième de ce chiffre, se mit à s'élever soudainement dans les airs ! Après avoir atteint approximativement la hauteur de notre montagne la plus élevée, il y demeura quelques secondes, puis... disparut ! L'espace d'un instant il était là, comme une lame d'argent suspendue dans le ciel, reflétant les rayons chatoyants de deux ou trois soleils, puis, sans même lancer un éclair, il avait disparu ! En regardant autour de moi, je jetai les yeux sur des écrans adjacents et je le revis. Là, sur un écran très long, ayant peut-être cinq mètres, les étoiles tourbillonnaient de telle manière qu'elles apparaissaient comme des bandes de lumière multicolore. L'édifice qui venait tout juste de quitter ce monde étrange était apparemment immobile au centre de l'écran. La vitesse à laquelle les étoiles défilaient s'accrût à un point tel qu'elles ne présentaient plus qu'une image tremblante quasiment hypnotique et que je détournai la tête.

« Un éclat lumineux attira mon attention et je regardai une fois de plus l'écran allongé. Sur son bord externe, une tache lumineuse fit son apparition comme pour annoncer un éclairage de plus grande amplitude, tout comme le soleil dépêche ses rayons par-dessus la crête des montagnes pour annoncer son arrivée. Rapidement, la lumière s'amplifia jusqu'à devenir d'une brillance insupportable. Une main se tendit et tourna un bouton. La lumière diminua d'intensité, sans nuire toutefois à la clarté de l'image. Le grand tube - une poussière insignifiante dans l'immensité de l'espace - se rapprocha de la sphère brillante, tourna autour, mais, ensuite, on me poussa devant un autre écran. Pendant un instant, je perdis le sens de l'orientation. Je regardai d'un air vide l'image qui me faisait face. Cette image était celle d'une grande pièce où évoluaient des hommes et des femmes portant des vêtements dont je savais que c'étaient des uniformes. Ces personnages étaient, les uns assis, les mains sur des leviers et des boutons ; d'autres, tout comme moi, regardaient des écrans.

« L'un d'entre eux, plus somptueusement habillé que ses compagnons, faisait les cent pas, les mains jointes derrière le dos. Fréquemment, il arrêtait sa marche pour regarder par-dessus l'épaule d'une autre personne, tandis qu'il consultait ses notes ou étudiait le comportement de lignes ondulant derrière des cercles de verre. Puis, après avoir fait un signe de tête approbateur, il reprenait sa déambulation. Je me risquai enfin à l'imiter et je jetai un regard sur l'un des écrans, tout comme l'avait fait le Somptueux Personnage. On pouvait y voir des mondes incandescents. Combien ? Je

ne saurais le dire, car la lumière m'éblouissait et le mouvement inaccoutumé me désorientait. Par pure conjecture - et par conjecture seulement -, je déduisis qu'il y avait une quinzaine de vagues de feu autour de l'énorme masse centrale qui leur avait donné le jour.

« Le tube-édifice, dans lequel je reconnaissais maintenant un vaisseau spatial, s'arrêta et devint le siège d'une intense activité. Du fond du navire surgirent un grand nombre de petits véhicules circulaires. Ils se dispersèrent çà et là et, après leur départ, la vie à bord de la ville volante reprit un cours ordonné et calme. Le temps s'écoula, et, par la suite, tous les petits véhicules en forme de disque retournèrent au vaisseau principal. Lentement, le tube massif se retourna et, tel un animal aux abois, prit de la vitesse sur la toile de fond du ciel, qui défilait de manière vertigineuse.

« Après le temps qu'il fallut (combien de temps ? je ne saurais le préciser puisque tout le périple se déroulait selon un processus accéléré), le tube de métal rentra à sa base. Les hommes et les femmes l'abandonnèrent et pénétrèrent dans des bâtiments situés dans le périmètre de l'aire d'envol. Devant moi, l'écran devint gris.

« La pièce où régnait une lumière tamisée et contenant toute une série d'écrans animés sur ses murs exerçait sur moi une fascination sans borne. Avant cela, je m'étais intensément concentré sur un écran, voire deux. Maintenant qu'ils étaient inertes, cela me donnait le temps de regarder autour de moi. Il y avait des hommes d'à peu près ma taille (c'est à cette taille que je me réfère lorsque j'emploie le terme « humains »).

Ils étaient de toutes les couleurs : blancs, noirs, verts, rouges ; et puis jaunes et bruns. Peut-être une centaine d'entre eux étaient assis dans d'étranges sièges épousant la forme de leur corps ; ces sièges s'inclinaient et se balançaient suivant les mouvements de leurs occupants. Ceux-ci étaient assis en rang devant des instruments alignés contre le mur le plus éloigné. Les Neuf Sages siégeaient à une table spéciale, au centre de la pièce. Je regardai avec curiosité aux alentours, mais les instruments et autres appareillages éveillaient en moi si peu de résonances, même à la lumière de mon expérience, que je me trouve dans l'impossibilité complète de te les décrire. Il y avait des tubes scintillants contenant une lumière d'un vert spectral, des tubes dans lesquels papillotait une clarté ambrée, des murs qui étaient véritablement des murs, mais qui irradiaient une lumière analogue à celle de l'extérieur. Il y avait aussi des cercles de verre derrière lesquels des aiguilles s'agitaient de façon désordonnée ou se maintenaient immobiles devant un point. Ces choses peuvent-elles avoir pour toi quelque signification ?

« Une section de mur pivota soudainement et dévoila une masse incroyable de fils et de tubes. Montant et descendant dans ces enchevêtrements, on pouvait voir des homuncules ayant environ quarante-cinq centimètres de haut, de petits hommes portant des ceintures pleines d'objets brillants qui étaient des outils d'une espèce ou d'une autre. Un géant entra, transportant une grande et lourde caisse. Il la retint en place quelques instants, tandis que les petits bonshommes s'ingéniaient à la fixer derrière le mur. Ce

dernier fut refermé et les petites personnes sortirent en même temps que les géants. Le silence régnait en ces lieux, à l'exception d'un cliquetis régulier et du tss... tss... que faisait le ruban sortant sans arrêt de l'orifice d'une machine pour aller tomber dans un récipient spécial.

« Là, sur cet écran, se manifesta une chose extrêmement étrange. A première vue, je pensai promener mon regard sur un rocher grossièrement façonné de manière à ressembler à une forme humaine. Puis, c'est avec une horreur profonde que je vis la Chose bouger ! Une forme mal définie, pouvant passer pour un bras, se souleva, et je vis qu'elle tenait une grande feuille d'une matière inconnue sur laquelle étaient inscrites des formes apparentées à quelque écriture. On ne pourrait toutefois pas parler d'« écriture » et s'en tenir à cela. Ces inscriptions étaient si manifestement hors de tout entendement qu'il faudrait inventer un langage spécial pour pouvoir les décrire. Mon regard se promena sur ces inscriptions, mais cela me dépassait tellement que je n'avais aucune envie d'en savoir plus long et, d'ailleurs, je n'éprouvais à ce sujet nul intérêt. J'étais simplement rempli d'horreur lorsque je regardais cette caricature d'humanité.

« Tandis que je laissais errer mon regard, ce dernier se trouva soudainement figé : je voyais des Esprits, des Esprits ailés ! Cela me fascina à un point tel que je faillis m'écraser contre l'écran dans ma hâte de mieux voir. Le spectacle représentait un jardin merveilleux où évoluaient des créatures ailées. Qu'il s'agît d'hommes ou de femmes, leur forme était indiscutablement

humaine. Ces êtres volaient dans le ciel doré de leur jardin selon un parcours aérien fort complexe. La Voix interrompit mes élucubrations : « Fascinant, n'est-ce pas ? Il s'agit de... (ici, un nom impossible à écrire) ; ils peuvent tout simplement voler parce qu'ils se trouvent dans un monde où la force de gravité est extrêmement faible. Ils ne peuvent quitter leur planète parce qu'ils sont trop fragiles et, pourtant, ils possèdent une intelligence très vive et à nulle autre pareille. Mais jette donc un coup d'œil à tes affaires sur les autres écrans. Bientôt, tu verras diverses choses se rapportant à l'histoire de ton propre monde. »

« Devant moi, la scène changea. Elle évolua de façon si délibérée que je soupçonnais que l'on désirait me faire voir ce que l'on jugeait bon que je voie. Il y eut tout d'abord cette teinte profondément violacée qui caractérise l'espace, puis un monde entièrement bleu, qui se déplaça sur l'écran d'un bord à l'autre jusqu'à ce qu'il en occupe le centre. L'image prit de plus en plus d'ampleur jusqu'à remplir le panorama de façon quasi intégrale. Elle se mit à grandir encore, et encore, jusqu'à ce que j'aie l'impression abominable de tomber tête première dans l'espace. Il s'agissait d'une expérience des plus déprimantes. En dessous de moi, des vagues bleues roulaient et bondissaient. Le monde se retourna. De l'eau, toujours de l'eau, de l'eau partout. Mais une tache se hissait au-dessus des vagues éternelles. Dans ce monde, s'étendait un plateau ayant approximativement les dimensions de la Vallée de Lhassa et, sur ce plateau, d'étranges bâtiments construits au bord de la mer. Sur la grève, des personnages anthropomorphes se livraient aux

plaisirs de la baignade en trempant leurs jambes dans l'onde. D'autres personnages étaient assis sur des rochers près de là. Tout ceci était fort mystérieux et n'avait pour moi que peu de sens. « Notre serre à culture forcée, me dit la Voix ; c'est ici que nous préparons la semence d'une nouvelle race. »

Chapitre IX

La journée s'écoulait lentement, péniblement, heure après heure. Le jeune moine fixait - tout comme il l'avait fixée tout au long du jour - la chaîne de montagnes où se trouvait la brèche abritant le col reliant l'Inde au Tibet. Brusquement, il poussa un cri de joie et pivota sur ses talons avant de se précipiter vers la caverne. « O Vénérable ! s'écria-t-il, ils sont en train de descendre la piste. Bientôt, nous allons avoir de la nourriture. » Sans attendre de réponse, il se retourna brusquement et se dépêcha de sortir. Dans l'air froid et clair du Tibet, il est possible de distinguer d'infimes détails à de grandes distances. L'air n'est pas pollué et, par conséquent, ne présente pas d'obstacle à l'œil. On pouvait voir de petits points noirs dévaler de la crête. Le jeune homme eut un sourire de satisfaction. Des aliments ! Bientôt, ils auraient de l'orge et du thé.

Très vite, il courut au bord du lac remplir le récipient, qui se mit à dégoutter. Lentement, avec soin, il le remonta à la caverne de manière à avoir de l'eau sous la main lorsque la nourriture serait disponible. Il redescendit la pente à toute vitesse afin de ramasser les dernières branches provenant de l'arbre abattu par

la tourmente. A présent, un tas de bois imposant se trouvait empilé près du feu rougeoyant. Plein d'impatience, le jeune homme grimpa sur la paroi rocheuse surplombant la caverne. Une longue file d'animaux s'éloignait du lac. C'étaient des chevaux, non des yacks ; des Indiens, non des Tibétains. Engourdi, le jeune homme demeura pétrifié en pensant à une chose aussi affreuse.

Lentement, lourdement, il descendit de son perchoir et rentra dans la caverne. « O Vénérable, dit-il tristement, ces hommes sont des Indiens ; ils ne viennent pas de notre côté et nous n'aurons rien à manger. »

« Ne t'en fais pas, dit le vieil ermite sur un ton apaisant, car estomac vide fait cervelle lucide. Nous parviendrons bien à nous débrouiller. Nous devons faire preuve de patience. »

Le jeune homme eut soudain une idée. Empoignant le récipient à eau, il se dépêcha d'aller au rocher près duquel l'orge s'était répandue. Il s'agenouilla et, avec soin, gratta le sol sablonneux. Il y avait là de l'orge... et du sable. Il se dit que le sable allait rester au fond et que l'orge flotterait. Avec toujours autant de soin, il jeta la terre poignée après poignée dans la marmite en donnant de légères tapes sur les flancs du récipient. Le sable descendit au fond et l'orge surnagea, ainsi que de petites parcelles de la briquette de thé.

Il recueillit à plusieurs reprises l'orge et les parcelles de thé à la surface de l'eau et les déposa dans son bol. Peu de temps après, il avait de quoi remplir l'écuelle du vieil ermite et, finalement, lorsque les ombres du crépuscule se répandirent une fois de plus dans la

campagne, les deux écuelles étaient pleines. D'un air las, le jeune moine se mit debout, souleva le récipient à eau maintenant rempli de sable, puis quitta la caverne. Une fois sorti, en un tournemain il déversa l'inutile contenu de la marmite et suivit le sentier conduisant au lac.

Les oiseaux de nuit se réveillaient et la pleine lune faisait déjà son apparition au-dessus de la crête des montagnes, tandis qu'il était encore en train de récurer la marmite et de la remplir d'eau. A bout de résistance, il se lava les genoux pour en extirper le sable et l'orge qui s'y étaient incrustés, avant de se diriger vers la caverne. Avec un ahan plein de résignation, il posa lourdement le récipient dans le feu et s'assit près de la flamme en attendant impatiemment que l'eau veuille bien bouillir. Les premières traînées de vapeur s'élevèrent enfin et se mélangèrent à la fumée. Le jeune moine se leva, alla chercher les deux écuelles contenant la mixture d'orge, de thé et... de terre pour lier le tout ! C'est avec le plus grand soin qu'il jeta ce salmigondis dans l'eau.

Bientôt, la vapeur se remit à monter et, en un rien de temps, l'eau bouillait vigoureusement et brassait le gâchis brunâtre. A l'aide d'un morceau d'écorce plat, le jeune moine entreprit d'écumer le plus gros des débris flottant à la surface du liquide. Incapable d'attendre plus longtemps, il passa un bâton sous l'anse du récipient, qu'il ôta du feu. Il plongea d'abord l'écuelle de l'Ancien dans la marmite et en retira une généreuse portion du mélange, qui avait la consistance d'un gruau. Essuyant ses doigts sur sa robe déjà douteuse, il se hâta de pénétrer dans l'ancre pour servir à son

maître ce souper inattendu et dénué d'attrait, puis il retourna se servir à son tour. C'était mangeable - tout juste mangeable !

Ayant à peine calmé les cris de leurs entrailles, ils s'allongèrent pour une autre nuit de sommeil sur le sol sablonneux, dur et dépourvu de confort. Dans le lointain, la lune avait atteint son zénith et voguait en un majestueux déclin par-delà la chaîne de montagnes.

Les créatures de la nuit s'adonnèrent à leurs légitimes occupations et le vent nocturne se mit à bruire doucement dans les branches décharnées des arbres rabougris. Dans de lointaines lamaseries, les veilleurs de nuit poursuivaient leur garde incessante, tandis que, dans les venelles de la Cité, des individus à la réputation douteuse complotaient afin de décider comment ils pourraient bien tirer parti de la crédulité de leurs contemporains.

Le matin fut triste. Le reste d'orge pâteuse et de feuilles de thé ne constituait qu'un maigre repas. Etant donné qu'il s'agissait de l'unique nourriture disponible, il fallut bien se forcer à l'avalier. Alors que les lueurs du jour se faisaient plus intenses et que le feu fraîchement alimenté projetait par intermittence des bouquets d'étincelles jaillissant du bois séché en surface, le vieil ermite déclara : « Poursuivons notre transmission du savoir. Cela nous aidera peut-être à oublier notre faim. » Le jeune homme et le vieillard entrèrent ensemble dans la caverne et s'assirent dans la position qui leur était familière.

« Pendant quelque temps, je me suis mis à dériver, dit l'ermite, tout comme les pensées d'un oisif, sans destination, sans but précis, vacillant, glissant d'un

écran à l'autre au gré de ma fantaisie. Puis la Voix me déranger une fois de plus en me disant : « Nous avons d'autres choses à t'apprendre. » Tandis qu'elle me parlait ainsi, je découvris que l'on me faisait tourner et que l'on me dirigeait vers les écrans que j'avais précédemment étudiés. Ils étaient une fois de plus en marche. Sur l'un de ces écrans, on représentait l'univers contenant ce que nous savons maintenant être le Système Solaire.

« La Voix reprit : « Pendant des siècles, une surveillance des plus actives s'est exercée pour parer à l'éventualité de radiations dangereuses pouvant émaner du nouveau Système actuellement en voie de formation. Des millions d'années passèrent ; cependant, dans la vie d'un univers, un million d'années n'est que l'équivalent de quelques minutes dans la vie d'un humain. Finalement, une autre expédition se mit en route de l'endroit où nous sommes, c'est-à-dire du cœur de notre empire, une expédition équipée des appareils les plus modernes, à l'aide desquels nous déterminons la planification des nouveaux mondes que nous nous proposons d'ensemencer. » La Voix se tut et, une fois de plus, je regardai les écrans.

« Les étoiles scintillaient, froides et lointaines, à travers les effarantes distances de l'espace. Elles brillaient d'un éclat dur et cassant en émettant plus de couleurs que l'arc-en-ciel. L'image se mit à grandir de plus en plus jusqu'à ce que l'on distingue un monde qui semblait ne constituer qu'un amas de nuages. De turbulentes nébulosités accompagnées d'éclairs des plus horribles zébraient l'image d'un bout à l'autre.

« Il est impossible, reprit la Voix, d'effectuer une analyse véritable dans un monde lointain en se contentant d'entreprendre des sondages télécommandés. Pendant un certain temps, nous avons cru le contraire, mais l'expérience a démontré que nous faisions fausse route. Finalement, nous avons dépêché des expéditions depuis des millions d'années. Regarde ! »

« L'univers se trouva littéralement balayé, de la même manière que lorsqu'on tire un rideau. A nouveau, j'aperçus une plaine s'étendant jusqu'à ce qui semblait être l'infini. Les constructions étaient différentes ; maintenant, elles étaient longues et basses. Le grand vaisseau qui se dressait là, prêt à partir, était également différent de celui que j'avais vu précédemment. Ce navire était composé de quelque chose ressemblant à deux grandes écuelles ; la partie inférieure se présentait de la manière dont se présente généralement une écuelle, tandis que la partie supérieure reposait sur l'autre, mais à l'envers. L'ensemble brillait d'un éclat uniforme, tout comme la pleine lune. Des centaines de trous ronds, hublots garnis de vitres, ceinturaient la circonférence de l'engin. Au point le plus élevé du vaisseau se trouvait une chambre transparente en forme de dôme, qui pouvait bien avoir quelque quinze mètres de large.

« Par comparaison avec le navire, dont la coque avait des proportions gigantesques, les machines qui s'affairaient à sa base pour l'approvisionner avaient l'air d'être de simples jouets d'enfants.

« Des groupes d'hommes et de femmes flânaient aux environs. Ils étaient tous vêtus d'étranges uniformes,

et un certain nombre de boîtes reposaient à leurs pieds sur le sol. La conversation semblait des plus enjouées et l'humeur excellente. Des personnages vêtus de manière plus raffinée que les autres faisaient les cent pas à l'écart, tout comme s'ils étaient en train de délibérer sur le sort d'un monde - et c'est peut-être là exactement ce qu'ils faisaient. Un signal se fit soudainement entendre. Les assistants se penchèrent tous rapidement, saisirent leurs paquets et se ruèrent vers le vaisseau qui attendait. Des portes métalliques semblables à l'iris d'un œil se fermèrent hermétiquement derrière eux.

« Lentement, l'immense création de métal s'éleva à une trentaine de mètres dans les airs. Elle demeura stationnaire quelques instants, puis disparut sans laisser la moindre trace pouvant témoigner de son existence. La Voix me dit : « Ce vaisseau voyage à une vitesse qui dépasse de manière incalculable celle de la lumière. Il s'agit d'un monde clos. Lorsqu'on vit à bord de ces astronefs, on se trouve relativement immunisé contre les influences de l'extérieur. Il n'y a pas de sensation de vitesse ni aucune sensation de chute, même lorsqu'on prend les tournants les plus abrupts. L'espace n'est pas le vide absolu, comme les gens de ton propre monde semblent le croire. L'espace est une zone de densité réduite. On y trouve une atmosphère composée de molécules d'hydrogène. J'admets que ces molécules sont clairsemées et qu'elles peuvent se trouver à des centaines de kilomètres les unes des autres ; toutefois, grâce à la vitesse que nos vaisseaux peuvent atteindre, cette atmosphère semble aussi dense que la mer. On entend les molécules frotter

contre les parois du navire, et nous avons dû prendre des précautions spéciales pour surmonter le problème de l'échauffement causé par la friction. Mais regarde... ! »

« Sur un écran adjacent, on pouvait voir le vaisseau spatial en forme de disque filer à une vitesse vertigineuse en laissant derrière lui une trace quasiment invisible, d'un bleu très léger. La vitesse était si grande que lorsque l'image bougeait afin que le vaisseau se trouve bien centré sur l'écran, les étoiles ne semblaient former qu'une traînée lumineuse continue. La Voix murmura : « Nous omettons les séquences inutiles se rapportant à ce voyage pour nous concentrer sur ce qui est important. Regarde l'autre écran. » C'est ce que je fis. Je vis le vaisseau qui, maintenant, se déplaçait beaucoup plus lentement et tournait autour du Soleil, notre Soleil, mais un Soleil très différent de celui que nous connaissons. Il était plus grand, plus brillant et de grandes langues de feu s'étalaient bien au-delà de sa circonférence. Le vaisseau en fit le tour, se mettant en orbite autour d'un monde, puis autour d'un autre.

« Enfin, le navire s'approcha du monde que, d'une façon ou d'une autre, je savais être la Terre. Celle-ci tournait sous le navire et était complètement recouverte de formations nuageuses. Après plusieurs orbites, le vaisseau spatial se mit encore à ralentir. L'image changea et on me montra l'intérieur. Un groupe d'hommes et de femmes marchaient dans un couloir de métal. Au bout de celui-ci, ils débouchèrent dans une enceinte où se trouvaient de petites répliques du vaisseau principal. Des hommes et des femmes

gravirent une passerelle et entrèrent dans l'un de ces petits bâtiments. Toutes les autres personnes disparurent de cette partie du navire. Un homme surveillait les préparatifs derrière un mur transparent ; ses mains reposaient sur d'étranges boutons colorés et des lumières scintillaient devant lui. Une lumière verte se mit à luire et l'homme appuya simultanément sur plusieurs boutons.

« L'une des parties du plancher se mit à se retirer de façon continue sous le petit astronef et à s'ouvrir comme s'ouvre l'iris de l'œil. Le vaisseau tomba dans l'espace. Il descendit de plus en plus en planant, jusqu'à ce qu'il se dérobât à notre vue, dans les nuages qui recouvraient la Terre. Ensuite, l'image qui se trouvait devant moi changea une fois de plus, et je pus voir comme si je m'étais trouvé à bord même du petit bâtiment. Les nuages qui tourbillonnaient, ondoyaient et semblaient à première vue constituer des barrières impénétrables paraissaient fondre sous le vaisseau spatial. Nous descendîmes, puis descendîmes encore à travers des kilomètres de nuages jusqu'à ce que, finalement, nous nous retrouvions sous la lumière d'une journée morne et triste. Une mer grise et houleuse s'agitait et, de loin, on eût cru qu'elle fusionnait avec les nuages gris, des nuages sur lesquels se reflétaient des lueurs rougeâtres d'origine inconnue.

« Le vaisseau spatial reprit son équilibre et se mit à voler entre les nuages et la mer. Les kilomètres défilèrent, des kilomètres de mer houleuse, interminable. Une masse sombre se découpa sur l'horizon, une masse sombre transpercée par intermittence par des projections incandescentes. Le

vaisseau poursuivit sa route. Très bientôt, sous notre appareil, on put voir se dérouler une masse imposante de terres montagneuses. D'énormes volcans dressaient leurs horribles gueules vers les nuages. De gigantesques flammes en sortaient et de la lave en fusion dévalait des flancs des montagnes pour aller se perdre dans la mer avec un rugissement et un sifflement terrifiants. Bien qu'il semblât gris confus lorsqu'on le regardait de loin, vu de plus près le terrain paraissait rouge maussade.

« Le navire poursuivit sa course et tourna plusieurs fois autour du monde. Mais il n'existait qu'une immense masse de terrain entourée de flots agités qui, lorsqu'on les observait à basse altitude, semblaient dégager de la vapeur. Finalement, le petit bâtiment prit de la hauteur, entra dans l'espace et retourna au vaisseau principal. L'image s'estompa, tandis que ce dernier retournait une fois de plus à sa base, dans le Monde Empire.

« La Voix, qui avait maintenant coutume de parler directement dans mon cerveau, se mit à faire des commentaires : « Non ! je ne m'adresse pas exclusivement à toi ; je m'adresse également à ceux qui participent à cette expérience. Etant donné ta nature très réceptive, tu es conscient de toutes mes remarques, par le truchement de ce que nous appelions la rétroaction acoustique. Faites cependant attention, car ceci s'applique également à vous.

« La Deuxième Expédition rentra à . . . (il prononça un nom que je serais bien incapable de citer et auquel je substituerai les mots Notre Empire). Nos hommes de science se mirent à étudier les rapports qui leur étaient soumis par les équipages. On évalua le nombre

probable de siècles qui devaient s'écouler avant que le monde ne soit prêt à recevoir des créatures vivantes. Les biologistes et les généticiens travaillèrent en équipe afin d'élaborer les plans des meilleurs types de créatures qu'il faudrait créer. Lorsqu'on doit ensemençer un nouveau monde et que ce nouveau monde est issu d'une nova, on a besoin, en premier lieu, d'animaux très massifs et de végétation au lourd feuillage. Tout le sol est composé de roche pulvérulente, avec de la poussière de lave et quelques traces d'éléments chimiques. Un sol de cette espèce ne sera capable de supporter que des plantes primaires. Ensuite, ces plantes se mettent à pourrir ; les animaux meurent et sont également condamnés à se décomposer et à se mélanger à la poussière de roche. C'est ainsi que le « sol » se forme au gré des millénaires. Lorsque la nature du sol s'éloigne de plus en plus de son état primitif, on est capable de faire pousser des plantes plus délicates. Au bout d'un certain laps de temps, sur quelque planète que ce soit, le sol se compose en réalité des cellules des animaux et des plantes décomposés ainsi que des excréments provenant de ceux-là, depuis des temps immémoriaux. »

« J'eus l'impression que le Propriétaire de la Voix avait fait une pause pendant qu'il surveillait les réactions de son auditoire. Puis il poursuivit : « L'atmosphère d'une nouvelle planète n'est absolument pas respirable par les humains. Les effluves provenant des matières vomies par les volcans contiennent du soufre ainsi que de nombreux gaz toxiques ou délétères. Il est possible de remédier à cette situation grâce à une végétation appropriée, qui

absorbera les produits toxiques et les rendra à la terre sous forme de minerais inoffensifs. La végétation absorbera les émanations délétères et les transformera en oxygène et en azote, deux gaz dont les humanoïdes ont besoin pour vivre. C'est ainsi que, pendant des siècles, des scientifiques spécialisés dans plusieurs domaines travaillèrent de concert pour préparer les espèces de base. Puis ces dernières furent placées dans un monde avoisinant où régnaient des conditions similaires à celles qui existeraient sur la Terre. On voulait qu'elles mûrissent et que l'on puisse s'assurer qu'elles donneraient pleine satisfaction. Si le besoin s'en faisait sentir, il y aurait toujours moyen de les modifier.

« C'est ainsi que le nouveau système planétaire demeura abandonné à ses propres moyens pendant une éternité. On le laissa à son sort pendant que les vents et que les vagues érodaient les caps rocheux les plus aigus. Pendant des millions d'années les tempêtes battirent cette terre rocailleuse. De la poudre de roc tomba des pics vertigineux, de lourdes pierres culbutèrent, roulèrent dans les tempêtes et broyèrent encore plus finement la poussière rocheuse. Des vagues géantes déferlèrent sur la terre, brisant les contreforts des montagnes, les entrechoquant, les réduisant en des particules de plus en plus petites. La lave qui coulait, chauffée à blanc, dans les eaux, écumait, dégageait des fumerolles pour se fragmenter en des millions de particules qui allaient devenir le sable de la mer. Les vagues ramenaient le sable sur la terre, et ce frottement continuels usa les montagnes,

dont la hauteur fut réduite de plusieurs kilomètres à quelques milliers de mètres seulement.

« Une succession interminable de siècles terrestres s'écoula. Le flamboiement du Soleil s'atténua quelque peu ; les langues de feu ne s'étendirent plus pour engouffrer et brûler tout ce qui se trouvait sur leur passage. Maintenant, le Soleil brûlait de façon régulière, et les mondes avoisinants se refroidissaient également. Leur orbite se régularisa. De temps à autre, de petites masses de rocher entraient en collision avec d'autres corps célestes et le tout se précipitait vers le Soleil, ce qui augmentait temporairement l'intensité de ses radiations. Puis le Système se régularisa. Le monde appelé Terre fut prêt à accueillir sa première forme de vie.

« A la base spatiale de l'Empire, on préparait un grand vaisseau pour son voyage vers la Terre, et tous les membres qui devaient appartenir à la Troisième Expédition furent formés dans tous les domaines relatifs aux tâches qui les attendaient. On sélectionnait les hommes et les femmes pour leur compatibilité et leur immunité aux névroses. Chaque vaisseau spatial est un monde en soi, dans lequel l'air est fabriqué par des plantes, et l'eau obtenue grâce à l'excédent d'air et à l'hydrogène - l'élément le plus commun de tout l'univers. On chargea les provisions et les instruments, les nouvelles espèces furent soigneusement surgelées, prêtes à être réanimées au moment voulu. Après un laps de temps relativement long - car on n'était pas pressé - la Troisième Expédition fut prête à appareiller. »

« J'observai le vaisseau qui glissait à travers l'univers de l'Empire, en traversait un autre et entra dans celui qui contenait, dans ses lointaines limites, la toute nouvelle Terre. De nombreux mondes gravitaient autour du Soleil flamboyant, mais on ne s'en occupa pas ; l'attention générale se trouva concentrée sur une seule planète. Le grand vaisseau ralentit et se mit sur une orbite telle qu'il se trouvait immobile par rapport à un point situé sur la Terre. A bord, on prépara un petit vaisseau. Six hommes et femmes s'y embarquèrent et, une fois de plus, une ouverture apparut dans le plancher du vaisseau principal, ouverture à travers laquelle le navire de reconnaissance entra dans l'espace. J'observai de nouveau l'écran. Le véhicule passa à travers d'épais nuages et émergea à quelques milliers de mètres au-dessus des eaux. Se déplaçant selon un plan horizontal, il parvint bientôt à un endroit où le terrain rocheux surplombait la mer.

« Les éruptions volcaniques, bien que fort violentes, n'avaient toutefois pas l'intensité de celles que j'avais observées auparavant. La pluie de débris rocheux était moins abondante. Le petit vaisseau descendit de plus en plus bas, avec une prudence et des précautions infinies. Des yeux perçants fouillaient la surface afin de découvrir un emplacement approprié pour poser l'engin ; une fois l'endroit choisi, on le fit atterrir. L'appareil reposait maintenant sur une surface solide et l'équipage se livra à ce qui semblait être des vérifications de routine. Une fois qu'on fut satisfait, quatre membres du personnel endossèrent d'étranges habits qui les couvraient du cou jusqu'aux pieds. Chaque participant se coiffa d'un globe transparent qui,

d'une certaine manière, se rattachait au col du vêtement déjà endossé.

« Chacun des explorateurs prit un coffret et entra dans une petite pièce dont la porte fut refermée hermétiquement derrière le groupe. Une lumière, fixée sur une autre porte faisant face à la première, brilla en émettant une lueur rouge. L'aiguille noire, qui se trouvait sur un cadran circulaire, commença à osciller. Lorsqu'elle s'arrêta sur un 0, la lumière rouge devint verte et la porte extérieure s'ouvrit toute grande. Une étrange échelle de métal, qui semblait animée d'une vie qui lui était propre, s'étendit avec fracas sur le plancher et descendit jusqu'au sol situé quelque cinq mètres plus bas. L'un des hommes descendit précautionneusement l'échelle et, dès qu'il posa pied sur la surface, se mit à sauter sur place en plusieurs endroits. Il retira une longue tige de métal de la boîte qu'il transportait et l'enfonça dans le sol. Après s'être penché, il examina minutieusement les marques qui se trouvaient à la surface de cette sonde, puis, se remettant debout, invita ses compagnons à venir le rejoindre.

« Le petit groupe se déplaça aux alentours, apparemment sans but précis, et se livra à des occupations qui, pour moi, n'avaient aucune signification. Si je n'avais pas su que ces personnes étaient des adultes en pleine possession de leurs facultés, j'aurais pris leurs jeux pour des passe-temps enfantins. Certains ramassaient de petites pierres et les mettaient dans un sac. D'autres heurtaient le sol avec des marteaux ou avec des objets qui semblaient être des tiges métalliques. Une autre personne que j'observais - une femme - se promenait ici et là en

agitant de petites bandes de verre gluant qu'elle se hâtait d'insérer dans des bouteilles. Toutes ces choses étaient pour moi quasiment incompréhensibles. Finalement, les explorateurs retournèrent à leur vaisseau et entrèrent dans le premier compartiment. Ils se tenaient immobiles comme des bêtes à cornes sur une place de marché, tandis que de remarquables lumières colorées brillaient et se déplaçaient sur toute la surface de leur corps. Une lumière verte s'alluma et les autres lampes s'éteignirent. Les membres de l'équipe enlevèrent leurs vêtements protecteurs et entrèrent dans la partie principale du navire.

« Il y eut tout à coup un grand remue-ménage. La femme qui transportait les bandes de verre gluant se dépêcha de placer chacune d'entre elles dans un appareil métallique. Approchant son visage de ce dernier de manière à regarder dans deux tubes, elle tourna des boutons tout en faisant des commentaires à l'intention de ses compagnons. L'homme aux petits cailloux les jeta dans une machine qui émit un fort vrombissement et éjecta brusquement les pierres, maintenant réduites en une fine poussière. On effectua ainsi de nombreuses expériences et on entretenit nombre de conversations avec les passagers du grand vaisseau principal.

« Alors que le petit véhicule réintégrait sa base dans le grand vaisseau spatial, d'autres astronefs du même genre firent leur apparition : Ils entreprirent de faire le tour du monde et de jeter d'où ils se trouvaient des objets, qui tombaient dans la mer. Apparemment satisfaits du travail qu'ils avaient accompli, tous les petits vaisseaux se rassemblèrent et formèrent une file.

Après quoi, ils s'élevèrent et quittèrent l'atmosphère terrestre. Un par un, les navires de reconnaissance rentrèrent dans le vaisseau principal. Cette opération terminée, le grand navire spatial prit de la vitesse sur son orbite et se transporta dans d'autres mondes situés dans ce système. C'est ainsi que ces travaux prirent de très nombreuses années, si on les mesure en temps terrestre.

« De nombreux siècles passèrent sur la Terre. Selon la manière de mesurer le temps à bord d'un navire voyageant dans l'espace, il ne s'agissait que de semaines, car les deux façons de mesurer le temps présentent des différences difficiles à comprendre, quoique indéniables. De nombreux siècles passèrent et une végétation grossière, rude, se mit à pousser sur terre et sous les eaux. Des fougères gigantesques se lancèrent à l'assaut du ciel, avec des feuilles immenses et épaisses qui absorbaient les gaz nocifs, rejetaient de l'oxygène durant la journée et de l'azote au cours de la nuit. Longtemps après, une Arche de l'Espace descendit à travers les nuages et se posa sur une grève sablonneuse. On ouvrit de vastes écoutilles, et du gigantesque vaisseau - qui devait bien avoir un mille terrestre de longueur - sortirent de lourdes créatures, des créatures cauchemardesques, si encombrantes que la Terre tremblait sous leur poids ; d'autres créatures, horribles, se mirent à voler laborieusement dans les airs en s'appuyant sur des ailes grinçantes, dont la substance rappelait le cuir.

« La grande Arche - la première de ce genre parmi toutes celles qui devaient venir sur Terre à travers les âges - s'éleva et plana doucement au-dessus des mers.

Dans certains secteurs prédéterminés, l'Arche demeurait immobile au-dessus des flots et faisait glisser d'étranges créatures dans les profondeurs des océans. Puis l'immense vaisseau s'éleva et disparut dans les profondeurs insondables de l'espace. Sur la Terre, d'incroyables créatures vivaient, se battaient, se multipliaient et disparaissaient. L'atmosphère se transforma. Le feuillage changea et les créatures évoluèrent. Des millions d'années passèrent et, de l'Observatoire des Sages, à des univers de distance, on montait la garde.

« La Terre oscillait sur son orbite et un dangereux degré d'excentricité se manifestait. Un navire spécial fut dépêché du cœur de l'Empire. Les hommes de science décidèrent qu'une masse unique de terre était insuffisante pour empêcher les mers de prendre le dessus et de déséquilibrer le monde. Un mince faisceau lumineux sortit brusquement du grand vaisseau, qui planait à des kilomètres au-dessus de la surface de la planète. Le continent terrestre exposé se mit à frissonner et à se fendre en plusieurs masses de moindre importance. De violents séismes se produisirent et, avec le temps, les masses de terre se mirent à dériver et à former des remparts contre lesquels les eaux, dorénavant divisées en plusieurs mers, se ruaient en vain. La Terre retrouva une orbite et s'y stabilisa.

« Des millions d'années s'écoulèrent. Des millions d'années si on les mesure en années terrestres. Une fois encore, une expédition en provenance de l'Empire s'approcha de la planète. Cette fois-ci, elle amenait avec elle les premiers humanoïdes de ce monde. On fit

descendre du vaisseau d'étranges créatures violettes. Les femmes avaient huit seins, tandis que les hommes - comme les femmes, d'ailleurs - avaient la tête montée directement sur les épaules de façon que, lorsqu'ils désiraient voir ce qui se passait de côté, ils devaient faire pivoter tout leur corps. Leurs jambes étaient courtes et leurs longs bras descendaient jusqu'en dessous de leurs genoux. Bien qu'ils ne connussent point le feu ou les armes, ils ne cessaient de se battre. Ils vivaient dans des cavernes et dans les branches des grands arbres. Leur nourriture se composait de baies, d'herbes et d'insectes grouillant sur le sol. Toutefois, les Surveillants ne se montraient pas satisfaits, car ces humanoïdes n'étaient que des créatures sans cervelle, incapables de faire preuve d'initiative et ne montrant aucun signe permettant de croire qu'elles évoluaient.

« A ce stade, les vaisseaux de cet Empire patrouillaient constamment dans l'univers contenant le système solaire. Nous mettions également d'autres mondes en valeur. Celui d'une autre planète évoluait beaucoup plus rapidement que la Terre. Un navire de la patrouille fut dépêché vers la Terre, où il se posa. On captura quelques indigènes violets, on les examina, et il fut décidé que toute la race devrait être exterminée, de la même manière qu'un jardinier détruit les mauvaises herbes. Une sorte de peste s'abattit sur la Terre et tous les humanoïdes périrent. » La Voix interrompit cet exposé et déclara : « Prochainement, les gens de chez toi, les Terriens, utiliseront la même technique pour mettre un terme à une invasion de lapins, mais vos gens provoqueront une épidémie qui

fera mourir les lapins à petit feu ; nous, nous le faisons sans douleur.

« Des cieux descendit une autre Arche qui transportait un assortiment d'animaux ainsi que des humanoïdes très différents des premiers. On les répartit sur toutes les terres selon leur type et, quelquefois même, leur couleur, afin qu'ils puissent s'adapter aux conditions des régions où ils devaient vivre. La Terre, cependant, ronflait et grondait encore. Les volcans vomissaient toujours leurs flammes et leurs fumerolles, et la lave en fusion dévalait toujours des flancs des montagnes. Les mers se refroidissaient et la vie qui s'y développait se modifiait afin de s'adapter aux conditions du nouveau milieu. Aux deux pôles, les eaux étaient froides et les premières glaces commencèrent à faire leur apparition sur la Terre.

« Le Temps s'écoula. L'atmosphère terrestre changea. Les excroissances arborescentes, comme les fougères, cédèrent la place à de prosaïques arbres. Les différentes formes de vie commencèrent à se stabiliser. Une puissante civilisation se mit à fleurir. Les Jardiniers de la Terre entreprirent de se déplacer autour du globe et visitèrent une ville après l'autre. Toutefois, certains d'entre eux se montrèrent un peu trop familiers avec leurs vassaux humains, ou du moins avec les femmes de ces derniers. Un prêtre pervers, appartenant à la race humaine, parvint à persuader une jolie femme de séduire l'un des Jardiniers et d'ainsi l'amener à trahir des secrets inviolables. Très bientôt, la femme fut en possession de certaines armes dont notre homme avait la garde. Le prêtre se les appropriâ dans l'heure qui suivit.

« Faisant preuve de trahison, certains membres de la caste sacerdotale s'appliquèrent à fabriquer des armes atomiques en utilisant comme modèle l'une de celles qu'ils avaient dérobées. On se mit à ourdir un complot et l'on invita certains Jardiniers dans un temple, sous prétexte de libations et d'actions de grâces. Là, sur ce terrain sacré, on les empoisonna, on leur vola leur équipement et on lança un assaut violent contre les autres Jardiniers. Au cours de l'engagement, un prêtre fit exploser la pile atomique d'un vaisseau spatial immobilisé au sol. Le monde entier en trembla et ce vaste continent qu'était l'Atlantide sombra dans les flots. Dans des pays fort éloignés, des tornades fendirent les montagnes et déchiquetèrent les humains. De gigantesques vagues se lancèrent à l'assaut des continents, et la vie humaine disparut pratiquement de la surface de la planète. Cette dernière se trouvait presque dépeuplée, à l'exception de quelques créatures terrorisées qui se blottissaient en geignant dans les profondeurs de cavernes isolées.

« Pendant des années, la Terre trembla, frissonna sous les effets de l'explosion atomique. Pendant des années, nul Jardinier ne vint inspecter ce monde. Les radiations étaient très fortes et les survivants terrorisés en vinrent à engendrer une descendance où l'on décelait des mutations. La flore se trouva affectée par ces changements et l'atmosphère se dégrada. Des nuages rouges et bas se mirent à obscurcir le firmament. Très longtemps après ces événements, les Sages décrétèrent qu'une autre expédition devait se rendre sur Terre et amener avec elle de nouvelles espèces pour réensemencer leur « jardin », désormais

profané. La grande Arche transportant des humains, des animaux et des plantes se mit en route à travers les immensités de l'espace. »

Le vieil ermite tomba à la renverse en poussant un soupir. En voyant cela le jeune moine sursauta et se précipita vers l'Ancien étendu sur le sol. Il eut vite fait de saisir la fiole contenant les précieuses gouttes et, peu après, le vieillard, allongé sur le côté, respirait normalement. « Il faut vous restaurer, ô Vénérable, s'exclama le jeune homme. Je vais placer de l'eau à votre portée, puis je grimperai jusqu'à l'Ermitage de la Contemplation Solennelle, où je demanderai du thé et de l'orge. Je vais me dépêcher. L'ermite approuva d'un faible signe de tête, puis se détendit lorsque le jeune moine posa un bol d'eau près de lui. « Je vais m'y rendre en passant par le versant de la falaise », dit-il en se précipitant hors de la caverne.

Il se mit à courir au pied de la montagne, regardant en l'air pour découvrir le mince sentier qui menait à une piste plus importante perdue dans les hauteurs. A dix kilomètres de là, sept cents mètres plus haut, se trouvait l'Ermitage où vivaient de nombreux anachorètes. Il suffirait de demander de la nourriture pour en avoir, mais la route était difficile et, par ailleurs, le jour commençait maintenant à baisser. D'un air sombre, le jeune moine se mit à allonger le pas. Il regardait plein d'attention la paroi rocheuse jusqu'à ce qu'enfin il découvre les faibles repères qu'il avait déjà suivis une fois, avant d'aborder la falaise. Près d'un buisson rabougri et tourmenté, il tourna carrément à droite et eut immédiatement à s'attaquer à des pierres cruelles, coupantes comme des rasoirs, à entreprendre

cette route si tortueuse qu'elle décourageait une foule de voyageurs et les poussait à prendre une autre piste qui triplait la distance à parcourir.

Lentement, il gravit la pente en peinant, cherchant des prises là où il ne semblait pas y en avoir. Il grimpa, centimètre par centimètre. Le soleil disparut derrière la chaîne de montagnes pendant qu'il se reposait, assis sur un gros rocher. Très vite, les premiers rayons d'argent de la lune se montrèrent au-dessus des contreforts montagneux. Très vite, la paroi au-dessus de lui se trouva suffisamment éclairée pour qu'il puisse reprendre son voyage. Jouant des pieds et des mains, il avança une fois de plus, à coups de centimètres, poursuivant sa périlleuse ascension. En bas, la vallée était noyée profondément dans l'ombre. Avec un soupir de soulagement, le moine parvint au sommet et s'élança en titubant sur l'étroite sente qui menait à l'Ermitage. Hors d'haleine, essayant tant bien que mal de courir, les membres endoloris, il poursuivit sa route et couvrit les quelques kilomètres qui restaient.

Une vacillante lampe à beurre scintillait faiblement dans le lointain ; pour le voyageur nocturne, elle était comme une véritable lueur d'espoir. Le souffle court, affaibli par son jeûne, le jeune homme se traîna pendant les derniers mètres, jusqu'à la porte de l'Ermitage. A l'intérieur, on entendait le chant bredouillant d'un vieillard qui, de toute évidence, priait de façon entièrement automatique. Au moins, je ne risque point de déranger quelque dévot ! pensa le jeune moine en criant bien haut : « Gardien des ermites, je suis dans le besoin ! » Le bredouillement grave et monotone cessa. Le moine entendit de vieux

os craquer plus rapidement, puis la porte s'ouvrit lentement. Se découpant sombrement dans la lumière d'une unique lampe à beurre qui filait et crachotait dans le brusque courant d'air, le vieux prêtre-gardien demanda d'une voix de fausset : « Qui est là ? Qui êtes-vous pour frapper ainsi à notre huis à cette heure tardive ? » Lentement, le jeune moine se déplaça afin qu'on pût le voir. Le gardien se rasséra à la vue de la robe rouge. « Viens, entre », le pria-t-il.

Le jeune homme avança en hésitant. Il ne s'agissait que d'une réaction causée par la fatigue. « Camarade prêtre, dit-il, le Vénérable Ermite avec qui je vis est malade, et nous manquons de nourriture. Nous n'avons rien mangé aujourd'hui, rien hier. Nul marchand n'est venu nous voir. Nous n'avons que l'eau du lac. Pouvez-vous nous donner quelque aliment ? »

Le prêtre-gardien gloussa en signe de commisération. « De la nourriture ? Mais bien sûr, je peux te donner de la nourriture... De l'orge, déjà bien moulue. Une briquette de thé. Du beurre et du sucre ; oui mais, ce soir, tu dois te reposer ; tu ne peux pas emprunter la piste de la montagne à cette heure tardive... »

« Il le faut, Camarade prêtre, s'exclama le jeune moine.

Le Vénérable se meurt de faim. Le Bouddha me protégera. »

« Alors, reste avec nous un petit moment, mange un peu et bois du thé ; il est déjà préparé d'ailleurs. J'ai tout ce qu'il faut. »

C'est ainsi que le jeune homme se mit dans la position du lotus et s'inclina à plusieurs reprises afin de remercier son hôte de cette réception aussi sincère que

cordiale. Il s'assit, mangea de la tsampa et but du thé fort pendant que le vieux gardien rapportait tous les racontars et toutes les nouvelles dont l'Ermitage, qui avait l'avantage d'être bien desservi, avait connaissance. Le Très Profond était en voyage. Le grand Seigneur Abbé de Drepung avait formulé des remarques peu flatteuses à propos d'un confrère. Le Collège des Membres du Conseil de Discipline manifestait de la reconnaissance envers un Chat Gardien qui avait démasqué un voleur récidiviste parmi certains marchands. Un Chinois avait été attiré dans une embuscade, alors qu'il se trouvait dans un défilé. En essayant de s'échapper - c'est du moins ce qu'on disait - il avait glissé au bord du précipice pour tomber quelque sept cents mètres plus bas (le corps était complètement déchiqueté et prêt pour les vautours sans que nulle main humaine ait eu à y toucher).

Mais le temps courait. Finalement, à regret, le jeune moine se leva et prit le sac qu'on lui présentait. Il sortit de l'ermitage en formulant force remerciements et en saluant, puis il commença à descendre prudemment le sentier. La lune était haute maintenant, sa lumière argentée et vive. On voyait la piste, mais les ombres étaient de cette épaisseur que seuls peuvent connaître ceux qui résident en des lieux situés en altitude. Bientôt le moine se trouva au bord de la falaise, là où il devait abandonner la piste relativement sûre, pour descendre le long de la paroi rocheuse. Lentement, avec précaution, il se fit basculer par-dessus le bord du précipice. Avec un soin infini, bien qu'il se trouvât quelquefois handicapé par le poids qui tirait sur ses épaules, il se coula le long de la paroi, centimètre par

centimètre, décimètre par décimètre. Il se retenait grâce à ses mains pendant qu'il cherchait des points d'appui pour ses pieds, puis transférait son poids de ses mains à ses pieds, puis de ses pieds à ses mains. Finalement, lorsque la lune commença à décliner dans la voûte céleste, il parvint à atteindre le fond obscur de la vallée. Il se mit lentement à progresser, en se guidant de rocher en rocher, par attouchements, jusqu'à ce qu'il vît devant lui le rougeoiement du feu devant l'entrée de la caverne. Ne s'arrêtant que pour jeter quelques branches dans le brasier, il se traîna à l'intérieur et s'écroula aux pieds du vieil ermite, qu'il pouvait entrevoir grâce à la lueur du feu à l'entrée de l'ancre.

Chapitre X

Sous l'influence du thé chaud, avec un peu de beurre et une bonne portion de sucre, l'état du vieil ermite s'améliora sensiblement. L'orge était finement moulue et parfaitement rôtie. Les flammes du feu de camp brillaient joyeusement à l'entrée de la caverne. Toutefois, on était encore entre chien et loup, encore à l'heure où les oiseaux dorment dans les branches et où rien ne bouge, sauf les créatures de la nuit. La lune avait accompli son périple à travers le firmament et commençait à se cacher derrière la chaîne de montagnes la plus lointaine. De temps en temps, le vent glacé de la nuit faisait bruire les feuilles et voler les étincelles du feu, maintenant ranimé.

L'Ancien se mit péniblement debout sur ses membres raidis et se dirigea en chancelant vers la chambre intérieure. Le jeune moine se retourna et sombra dans un profond sommeil avant que sa tête n'ait eu le temps de toucher le sol de terre battue. Tout était silencieux aux alentours. La nuit devint plus noire, de cette teinte qui annonce que l'aurore n'est plus tellement loin. Une pierre solitaire déboula des hauteurs pour venir se fracasser sur les rochers en contrebas ; puis, une fois de plus, tout se retrouva enveloppé dans le silence.

Le soleil était déjà haut lorsque le jeune moine se réveilla complètement moulu. Ses membres étaient raides, ses muscles froissés. Et il était affamé ! Marmonnant dans sa barbe des mots interdits, il se mit péniblement debout, empoigna le récipient à eau et sortit de la caverne en titubant. Le feu n'était plus qu'un lit de braises luisant gaiement. Rapidement, le moine y jeta des brindilles et disposa de plus grosses branches par-dessus. Il jaugea d'un air lugubre la réserve de bois qui diminuait progressivement et envisagea sans enthousiasme la perspective de se rendre de plus en plus loin pour se procurer de nouvelles réserves de combustible. Jetant un coup d'œil en l'air vers la paroi rocheuse, il frissonna involontairement en se rappelant son ascension de la nuit précédente. Puis il partit chercher de l'eau au lac.

« Nous devons parler longtemps aujourd'hui, dit le vieil ermite, au moment où ils terminaient leur maigre déjeuner, car je sens que les Champs Célestes m'appellent de toute urgence. Il existe une limite à ce que la chair peut supporter et j'ai depuis longtemps dépassé toute espérance normale de vie humaine. »

Le jeune homme parut triste. Chez lui, une affection profonde avait surgi pour le vieillard et il estimait que les souffrances de ce dernier avaient vraiment été trop grandes. « Je serai prêt lorsque vous le serez, ô Vénérable, dit-il, mais permettez-moi tout d'abord de remplir votre bol d'eau. » Il se leva, rinça l'écuelle et la remplit d'eau fraîche.

Le vieil ermite reprit son récit : « Sur l'écran, l'Arche apparut à mes yeux, immense et encombrante ; un vaisseau qui aurait contenu le Potala et toute la Cité de Lhasa, y compris les lamaseries de Sera et de Drepung. Un vaisseau si énorme que les humains qui en sortaient ne semblaient pas plus grands que les fourmis travaillant dans le sable. On déchargea de grands animaux et des hordes entières de nouveaux humains. Tous semblaient hébétés, probablement drogués pour qu'ils ne se battent point. Des hommes portant d'étranges choses sur leurs épaules volaient aux alentours, tout comme les oiseaux volent. Ils surveillaient le troupeau d'hommes et d'animaux et les touchaient avec des baguettes de métal.

« L'astronef vola autour du monde et se posa en plusieurs endroits, laissant derrière lui des animaux de différentes espèces. Certains humains étaient blancs, d'autres noirs, d'autres jaunes. Il y en avait de petite et de grande taille, les uns à cheveux noirs, d'autres à cheveux blancs. Il y avait des animaux au pelage strié, des animaux avec un long cou, d'autres sans cou. Jamais je n'avais réalisé qu'il pouvait exister une telle gamme de couleurs, de dimensions, de types chez des créatures vivantes. Certaines des espèces marines étaient de dimensions si imposantes que cela me prit

quelque temps avant de comprendre comment elles pouvaient bien se mouvoir. Cependant, dans la mer, elles semblaient aussi agiles que les poissons de nos lacs.

« Constamment, en l'air, on pouvait voir de petits navires dans lesquels se trouvaient des gens qui vérifiaient tout ce qui se rapportait aux nouveaux habitants de la Terre. Au cours de leurs incursions dans les différentes régions, ils dispersaient les vastes troupes et s'assuraient qu'humains et animaux étaient convenablement disséminés sur la surface du globe. Les siècles passèrent ; l'Homme était toujours incapable d'allumer un feu ou de façonner de grossiers instruments de pierre. Les Sages organisèrent des conférences et décidèrent que l'on devait améliorer l'espèce en implantant sur Terre des humanoïdes plus intelligents que les autres, qui savaient comment allumer un feu et travailler le silex. C'est ainsi que les siècles passèrent et que les Jardiniers de la Terre implantèrent des spécimens nouveaux et virils qui allaient perfectionner l'espèce humaine. Graduellement, l'humanité se mit à progresser du stade de la fabrication d'outils de silex taillé jusqu'à celui du feu. Graduellement, on construisit des maisons et des villes se formèrent. Les Jardiniers circulaient constamment parmi les créatures humaines et ces dernières en vinrent à les considérer comme des dieux descendus sur Terre.

« La Voix interrompt le récit en disant : « Il est absolument inutile d'étudier en détail la kyrielle d'ennuis qui survinrent dans la nouvelle colonie de Terriens. Je me bornerai, pour votre information, à ne

mentionner que les faits les plus saillants. Pendant que je parlerai, vous pourrez voir, au moment opportun, des illustrations qui vous faciliteront la compréhension des faits.

« L'Empire était puissant. Toutefois, d'un autre univers vinrent des individus violents qui tentèrent de nous arracher nos possessions. Ces individus étaient des humanoïdes, et, sur leur tête, on pouvait voir des excroissances cornues poussant à la hauteur des tempes. Ils avaient également une queue. Ces gens étaient d'une nature guerrière à nulle autre pareille. Pour eux, la guerre constituait un sport autant qu'un métier. Leurs noirs vaisseaux fondirent dans cet univers et ces barbares saccagèrent des mondes que nous avions récemment ensemencés. Des batailles catastrophiques s'ensuivirent. Certains mondes restèrent complètement désolés ; d'autres disparurent dans des éruptions de nappes de feu et de flammes ; leurs débris se répandirent sur les routes spatiales et subsistent encore de nos jours sous la forme de ce que nous appelons la Ceinture d'Astéroïdes. Des mondes, naguère fertiles, eurent leur atmosphère littéralement soufflée par les explosions, et tous ceux qui y vivaient périrent. Un monde ricocha sur un autre monde et le projeta contre la Terre. La planète en fut ébranlée et se trouva déplacée sur une autre orbite, ce qui allongea les journées terrestres.

« Au cours de cette collision, de gigantesques décharges électriques se dégagèrent des deux mondes. Les cioux s'embrasèrent une fois de plus. De nombreux Terriens moururent. De grandes inondations ravagèrent la surface du globe, et des Jardiniers, pleins de

compassion, s'empressèrent de voler dans leurs Arches au secours des victimes, afin d'y faire monter des êtres humains et des animaux qu'ils emmenaient vers des lieux plus sûrs situés dans les hauteurs. Beaucoup plus tard, ces faits donnèrent naissance à des légendes inexactes aux quatre coins des territoires terrestres. Cependant, dans l'espace, la bataille était gagnée. Les forces de l'Empire écrasèrent les sinistres envahisseurs et en capturèrent un bon nombre.

« Le Prince des Envahisseurs, le Prince Satan, supplia qu'on lui laissât la vie sauve sous prétexte qu'il avait beaucoup de choses à apprendre aux peuples de l'Empire et que, dorénavant, il se consacrerait entièrement au bien d'autrui. Sa vie, ainsi que celle de ses plus proches lieutenants, fut épargnée. Après avoir passé quelque temps en captivité, il montra autant de zèle à vouloir coopérer à la reconstruction du système solaire qu'il en avait montré à le profaner. Etant des hommes pleins de bonne volonté, les amiraux et les généraux de l'Empire étaient incapables de déceler la trahison et les intentions malicieuses chez les autres. Ils acceptèrent l'offre et assignèrent des tâches au Prince Satan et à ses auxiliaires, sous la surveillance d'hommes de l'Empire.

« Sur la Terre, les indigènes étaient traumatisés par les épreuves qu'ils avaient subies. Ils avaient été décimés par les inondations ainsi que par les flammes issues des nuages. On amena de nouvelles espèces en provenance de planètes éloignées où certains humains avaient survécu. Maintenant, les terres étaient tout autres, les mers étaient tout autres. A la suite du changement complet d'orbite, le climat s'était modifié.

Maintenant, il existait une ceinture équatoriale torride, tandis que la glace se formait abondamment dans les deux régions polaires. Des icebergs se détachèrent des masses principales et se mirent à flotter dans les mers. D'énormes animaux périrent soudainement de froid. Les forêts disparurent du fait que leurs conditions d'existence se trouvèrent modifiées de façon aussi draconiennes.

« Très lentement, les conditions de vie en vinrent à se stabiliser. L'Homme commença à bâtir un genre de civilisation. Mais l'Homme était devenu trop combatif ; il se mit à persécuter tous ceux qui étaient plus faibles que lui. Afin d'améliorer l'espèce de base, les Jardiniers prirent l'habitude d'implanter de nouveaux spécimens. L'évolution de l'Homme se poursuivit et un type plus affiné de créature commença à se définir lentement. Les Jardiniers n'en furent pourtant pas satisfaits. On décida qu'il fallait qu'un nombre plus important de Jardiniers vivent sur la Terre avec leur famille. Pour des raisons de commodité, nous utilisâmes le sommet des montagnes ainsi que d'autres endroits élevés pour y installer nos bases. Un homme et une femme apparurent dans leur vaisseau spatial sur une jolie montagne située dans l'une des terres orientales. Izanagi et Izanami devinrent les protecteurs et les fondateurs de la race japonaise et (la Voix sembla lugubre et fâchée en même temps), une fois de plus, on inventa d'in vraisemblables légendes. Comme ils formaient un couple et qu'ils étaient apparus dans la même direction que celle du Soleil, Izanagi et Izanami se trouvèrent transformés dans l'imagination des

indigènes en dieu et en déesse solaires venus vivre parmi eux. »

« Sur l'écran qui se trouvait en face de moi, je vis le soleil d'un rouge sang qui brillait intensément dans le ciel. Dans cette direction apparut un brillant vaisseau teinté de rouge par les reflets des rayons du soleil couchant. Le vaisseau descendit davantage, plana et se mit à décrire nonchalamment des cercles dans le ciel. Enfin, lorsque les rayons rougeâtres du soleil crépusculaire se trouvèrent réfléchis par la cime recouverte de neige, l'astronef descendit jusqu'à un plateau perché au flanc de la montagne. Les dernières lueurs du soleil illuminèrent l'homme et la femme qui descendirent du navire spatial, regardèrent aux alentours puis rentrèrent. Les indigènes à la peau jaune, prosternés devant le vaisseau, frappés d'une terreur profonde à la vue du spectacle grandiose qui s'offrait à leurs yeux, attendaient dans un silence plein de respect avant d'être engloutis dans les ténèbres.

« L'image changea et je vis une autre montagne située dans un pays éloigné. Où ? Je ne pouvais le dire, mais on devait bientôt me renseigner. Des astronefs apparurent dans le ciel, survolèrent les environs et finirent par descendre en formation de vol et par occuper le flanc d'une montagne. « Les Dieux de l'Olympe ! déclara la Voix d'un ton sarcastique. Les soi-disant Dieux qui apportèrent de nombreuses épreuves et de nombreuses tribulations à ce jeune monde !

Ces gens, qui comptaient dans leurs rangs l'ex-Prince Satan, vinrent s'installer sur Terre, mais le Centre de l'Empire se trouvait bien loin... Les jeunes gens que l'on avait dépêchés sur Terre afin qu'ils prennent de

l'expérience se laissèrent démoraliser par l'ennui et par les exhortations de Satan.

« Zeus, Apollon, Thésée, Aphrodite, les filles de Cadmus, bien d'autres, faisaient partie de ces équipages. Le messager Mercure se rendait d'un navire spatial à l'autre à travers le monde, afin de colporter des messages... et des scandales. Les hommes brûlèrent de désir pour les femmes d'autrui. Et les femmes se mirent à tendre des embuscades aux hommes qu'elles désiraient. Dans les cieux du monde, ce ne furent que courses effrénées de vaisseaux lancés à toute vitesse par des femmes poursuivant des hommes, ou par des maris essayant d'appréhender l'épouse enfuie du foyer. Témoins des fantaisies sexuelles de ceux qu'ils avaient investis de la qualité de dieu, les ignorants indigènes de ce monde en vinrent à penser qu'ils devaient vivre, eux aussi, de la même manière. C'est ainsi que l'on vit l'avènement d'une ère de débauche au cours de laquelle toutes les lois de la décence furent transgressées.

« Certains indigènes, plus astucieux que la moyenne de leurs congénères, s'octroyèrent la qualité de prêtre et prétendirent être la Voix des Dieux. Les « Dieux », de leur côté, étaient trop occupés à leurs orgies pour être au courant de ce qui se passait. Mais ces débauches donnèrent lieu à des excès et furent l'occasion de meurtres si nombreux que, finalement, on finit par en entendre parler jusque dans l'Empire. Toutefois, les prêtres indigènes, ceux qui prétendaient être les envoyés des Dieux, se mirent à rapporter par écrit les événements, mais en changeant bien des faits et dits afin que leur propre pouvoir s'en trouve accru. Il

en a toujours été ainsi dans l'histoire du monde, c'est-à-dire que certains des indigènes relatèrent non ce qui était réellement arrivé, mais ce qui pouvait rehausser leur propre pouvoir et leur propre prestige. La plupart des légendes ne constituent même pas une approximation des faits qui se sont véritablement déroulés.

« On me déplaça devant un autre écran. On pouvait voir un autre groupe de Jardiniers, de « Dieux », Horus, Osiris, Anubis, Isis et bien d'autres encore. Là aussi, se déroulaient des orgies. Là aussi, un ancien lieutenant du Prince Satan se dépensait pour tenter de saboter tous les efforts entrepris en vue de diffuser le bien dans ce petit monde. Là aussi, les inévitables prêtres écrivaient leurs interminables et inexactes légendes. Certains parvinrent à gagner la confiance des Dieux et ainsi à accaparer des connaissances interdites aux indigènes (pour leur propre bien d'ailleurs). Ces indigènes formèrent une société secrète dont les buts étaient de s'approprier d'autres connaissances interdites et d'usurper le pouvoir des Jardiniers. Mais la Voix continuait à parler. « Nous eûmes de nombreux ennuis avec certains des indigènes et dûmes prendre des mesures répressives. Certains des prêtres indigènes, qui avaient volé de l'équipement aux Jardiniers, ne furent pas capables d'en conserver le contrôle et une série de plaies déferlèrent sur la Terre. Un grand nombre de personnes passèrent de vie à trépas ; les récoltes se gâtèrent.

« Certains des Jardiniers, sous la direction du Prince Satan, avaient établi une Capitale du Péché dans les villes de Sodome et de Gomorrhe, où tous les genres

de vices, de perversions, de dépravations étaient considérés comme des vertus. Le Maître de l'Empire mit solennellement Satan en garde et l'invita à démissionner et à s'en aller. Satan se gaussa de lui. Certains parmi les habitants les plus respectables de Sodome et de Gomorrhe furent sommés de quitter la ville. Puis, à une heure donnée, solitairement, un véhicule spatial passa rapidement dans le ciel et fit tomber un petit paquet. Ces villes furent effacées de la carte dans les flammes et la fumée. De grands nuages en forme de champignon montèrent à l'assaut d'un ciel frémissant, alors qu'au sol on ne voyait que dévastation, pierres en ruine, rochers fondus, sans compter les incroyables débris des habitations humaines éventrées. La nuit, toute la région fut illuminée par une souffreteuse lueur violette. Très peu d'habitants échappèrent à cet holocauste.

« A la suite de cet avertissement salutaire, on décida de retirer tous les Jardiniers de la surface du globe, de ne plus avoir de contacts avec les indigènes, mais de les traiter comme des spécimens venant de loin. Les patrouilles entreraient encore dans l'atmosphère terrestre. Le monde et ses indigènes continueraient à être surveillés, mais nul contact officiel n'aurait cours. A la place, on décida d'installer sur Terre des indigènes spécialement formés et qui pourraient être « implantés » là où des gens appropriés pourraient les trouver. L'homme qui fut connu plus tard sous le nom de Moïse constitue un exemple de ces « implantations ». Une indigène sélectionnée fut enlevée de la Terre et fécondée à l'aide d'une semence contenant les caractéristiques nécessaires. Encore dans

le sein de sa mère, l'enfant fut entraîné de manière télépathique et on lui inculqua de vastes connaissances (vastes du moins pour les indigènes). Puis il fut conditionné de façon hypnotique à ne point révéler son savoir avant un temps bien déterminé.

« Le bébé vint au monde en temps et lieu et l'on poursuivit sa formation ainsi que son conditionnement. Plus tard, on plaça l'enfant dans un contenant idoine et, sous le couvert de la nuit, on le déposa en lieu sûr, sur un lit de roseaux où on ne manquerait pas de le trouver rapidement. Lorsqu'il arriva à peu près à l'âge adulte, nous eûmes de fréquents contacts avec lui. Lorsque cela s'avérait nécessaire, un petit astronef se rendait au sommet d'une montagne et se dissimulait dans les nuages naturels ou bien dans ceux que nous fabriquions nous-mêmes. L'homme Moïse escaladait alors la montagne et montait à bord, pour nous quitter ensuite en transportant un Bâton de Pouvoir ou des Tablettes de Commandement spécialement compilées et préparées à son intention.

« Tout ceci ne suffisant pas, nous dûmes avoir recours à un stratagème similaire dans d'autres pays. Dans la contrée que l'on connaît actuellement sous le nom d'Inde, nous entreprîmes de former et de diriger de façon toute spéciale l'enfant mâle d'un Prince très puissant. Nous avons estimé que sa puissance et son prestige amèneraient les indigènes à le suivre et à adhérer à une certaine forme de discipline que nous avons mise au point en vue d'améliorer leur état spirituel. Cependant, Gautama avait ses idées personnelles sur la question et, au lieu de le rejeter, nous lui avons permis de créer sa propre forme de

discipline spirituelle. Une fois de plus nous en sommes venus à la conclusion que les disciples ou prêtres - généralement pour leur bénéfice personnel - déformaient les enseignements dans leurs écrits. C'est ainsi que les choses se sont toujours passées sur Terre ; il y a toujours eu quelques cliques d'individus qui se sont arrogé l'appellation de prêtres pour rédiger ou remanier les écritures de façon à ce que leurs propres pouvoirs et avantages s'en trouvent accrus.

« Il y eut bien d'autres hommes qui créèrent de nouvelles sectes religieuses : Mahomet, Confucius ; ils sont trop nombreux pour qu'on les mentionne tous. Néanmoins, chacun de ces fondateurs se trouvait sous notre contrôle, chacun de ces hommes était formé par nos soins, avec, à la base, l'intention d'établir une croyance mondiale pour que les fidèles puissent suivre leurs chefs spirituels sur les bons chemins de la vie. Nous essayâmes de persuader chaque humain de ne pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Nous tentâmes d'établir un état d'harmonie universelle semblable à celui qui existait dans notre propre Empire, mais cette nouvelle humanité n'était pas suffisamment avancée pour mettre son égoïsme au rancart et travailler au bien-être de la communauté.

« Les Sages étaient très mécontents des progrès réalisés. Après y avoir mûrement réfléchi, ils proposèrent un nouveau programme. L'un d'eux avait remarqué que tous ceux que nous avions délégués sur Terre jusqu'à ce jour avaient été implantés dans les familles les plus riches. Comme il le souligna avec justesse, de nombreuses personnes issues de classes inférieures rejetaient automatiquement les déclarations

de ces personnages appartenant aux classes supérieures. En utilisant tout d'abord les Documents Akashiques, nous nous mîmes à rechercher une femme convenant à nos desseins et capable de mettre au monde un fils. Une femme appropriée à cette tâche, issue d'une famille idoine de la classe inférieure, venant d'un pays où l'on estimait qu'une nouvelle religion, qu'une nouvelle doctrine pouvait prendre racine. Nos chercheurs travaillèrent d'arrache-pied à cette entreprise et un nombre relativement important de possibilités se présentèrent à eux. On déposa secrètement trois hommes et trois femmes sur Terre afin qu'ils poursuivent leur enquête et découvrent la famille convenant le mieux à ce projet.

« L'opinion générale joua en faveur d'une jeune femme sans enfant, mariée à un artisan pratiquant l'un des plus anciens métiers de la Terre, celui de charpentier. Les Sages en déduisirent qu'étant donné que la majorité des gens appartenaient à cette classe sociale, ils seraient plus portés à suivre les enseignements d'un des leurs. C'est ainsi que l'un d'entre nous rendit visite à cette femme et qu'elle le prit pour un ange. Notre envoyé lui déclara qu'elle allait connaître un grand honneur, qu'elle allait porter un enfant mâle qui fonderait une nouvelle religion. La femme tomba enceinte en temps opportun, mais voilà que survint l'un de ces événements si courants dans cette partie du monde : la femme et son époux durent fuir leur foyer à cause des persécutions d'un roitelet local.

« Lentement, ils cheminèrent et voyagèrent jusqu'à une ville du Proche-Orient où la femme découvrit

qu'elle était prête à enfanter. Le couple ne trouva point de logement, mais dut s'installer dans l'étable d'un caravansérail. C'est là que l'enfant vit le jour. Nous suivions les épreuves des fugitifs et nous nous tenions prêts à intervenir, le cas échéant. Trois membres d'équipage du vaisseau de surveillance descendirent à terre et se rendirent à l'étable. Ils furent consternés d'apprendre qu'on avait aperçu leur aéronef et qu'à l'Occident, on l'avait décrit comme une Etoile.

« Le bébé devint garçonnet et, grâce à l'endoctrinement spécial qu'il recevait constamment par télépathie, il paraissait fort prometteur. Lorsqu'il était jeune, il se querellait avec ses aînés et, malheureusement, s'attira l'hostilité du clergé local. Dès qu'il eut atteint l'âge adulte, il s'éloigna de ses amis et camarades et se mit à voyager dans de nombreux pays situés au Proche- et en Extrême-Orient. Nous le dirigeâmes jusqu'au Tibet. Il traversa la chaîne de montagnes et séjourna pendant quelque temps dans la Cathédrale de Lhassa, où, encore aujourd'hui, on conserve la trace de ses mains. C'est là qu'on le conseilla et qu'on l'aida à formuler une religion acceptable aux peuples d'Occident.

« Au cours de son séjour à Lhassa, il subit un traitement spécial au cours duquel son corps astral de Terrien humain fut libéré et emmené vers une autre existence. A sa place, on inséra un corps astral appartenant à l'un de nos élus. Il s'agissait d'une personne possédant une vaste expérience dans les affaires spirituelles, une expérience infiniment plus grande que celle que l'on pouvait obtenir dans n'importe quelle condition sur la Terre. Nous avons

fréquemment recours à cette solution de transmigration lorsque nous avons affaire à des espèces arriérées. Lorsque tout fut prêt, l'Elu entreprit le long voyage de retour vers son pays d'origine. Une fois rentré, il parvint à recruter des gens de ses connaissances, qui devaient l'assister à répandre la nouvelle religion.

« Malheureusement, le premier occupant du corps s'était fait des ennemis chez les prêtres. Maintenant, ceux-ci s'en souvenaient et ils organisèrent soigneusement une petite mise en scène à l'issue de laquelle l'homme devait être appréhendé. Comme ils manipulaient le juge chargé de l'affaire, les résultats étaient prévisibles. Nous songeâmes tout d'abord à nous précipiter au secours de notre homme, mais en vînmes à la conclusion que les résultats d'une telle opération ne pourraient que se révéler néfastes pour la jeune religion et pour la population en général.

« La nouvelle forme de discipline spirituelle fit des adeptes. Une fois de plus, il y eut des individus qui modifièrent les Enseignements pour servir leurs intérêts personnels. Environ soixante ans après la mise au point de cette discipline, il y eut un grand congrès dans la ville proche-orientale de Constantinople. De très nombreux prêtres y participèrent. Beaucoup d'entre eux étaient des hommes pervers, en proie à des désirs sexuels dépravés ; en effet, ils estimaient que les rapports sexuels entre hommes et femmes étaient impurs. Sous l'influence de leur vote majoritaire, les véritables Enseignements furent modifiés afin de faire paraître les femmes comme des êtres impurs. Dès lors, ils se mirent à enseigner - et ils étaient dans l'erreur complète - que tous les enfants

naissaient en état de péché. Puis ils décidèrent de publier un livre relatant les événements des soixante années précédentes.

« On engagea des chroniqueurs pour écrire des livres dans ce même ordre d'idées, en utilisant autant que possible les contes et les légendes transmis oralement (avec toutes les inexactitudes qu'ils comportaient). D'année en année, différents comités d'étude furent formés afin de corriger, d'expurger et de modifier les passages qui ne plaisaient pas aux censeurs. On publia finalement un livre qui n'enseignait pas la vraie Croyance et dont le but était en fait de renforcer le pouvoir du clergé. Au cours des siècles qui suivirent, les prêtres, qui auraient dû se consacrer au développement spirituel de l'Humanité, firent tout pour garder les gens dans l'ignorance. Ils propagèrent de fausses légendes, déformèrent les faits. A moins que les Terriens - et particulièrement les funestes prêtres - ne changent leur façon de vivre, nous, Gens de l'Empire, devons prendre possession du monde terrestre. En attendant et sauf en des cas extrêmes comme celui que je viens d'évoquer, nous avons l'ordre de ne point discuter avec l'Homme et de ne faire aucune concession aux gouvernements de la Terre. »

« La Voix s'arrêta. Tout engourdi, je flottai devant ces écrans où les scènes changeaient constamment, regardai les images telles qu'elles se présentaient à mes yeux, avec ces myriades d'événements qui s'étaient déroulés voilà si longtemps. Je vis également la plupart des choses destinées à se dérouler dans l'avenir probable, car on peut prédire l'avenir de façon relativement exacte lorsqu'il s'agit d'un monde et

même d'un pays. Je vis ma chère patrie envahie par les Chinois tant exécrés. Je vis la montée et la chute d'un régime politique maléfique, qui semblait avoir pour nom quelque chose comme « communisme », bien que ceci n'eût pour moi aucune signification. Finalement, je me sentis horriblement épuisé. Je réalisai que même mon corps astral souffrait des contraintes qu'on lui avait imposées. Les écrans, d'où jaillissaient jusqu'à cet instant de superbes couleurs, devinrent gris. Ma vue se brouilla et je perdis connaissance.

« Un balancement terrifiant m'arracha au sommeil - ou à mon état d'inconscience. J'ouvris les yeux... mais je n'avais pas d'yeux ! Bien que je fusse toujours incapable de bouger, j'étais, dans une certaine mesure, conscient du fait que j'avais réintégré mon corps physique. Le balancement que je ressentais m'était transmis par la table sur laquelle je reposais, alors que l'on me ramenait le long du couloir du vaisseau spatial. Une voix dénuée d'émotion déclara sèchement : « Il est conscient ». Il y eut un grognement approbateur et je n'entendis plus rien qu'un traînement de pieds et un léger raclement métallique lorsque, parfois, ma table cognait contre un mur.

« Je me retrouvai seul dans la chambre de métal. Les hommes avaient déposé ma table et s'étaient retirés en silence. Je songeais aux merveilles que l'on m'avait montrées en bloc et, pourtant, j'étais en proie à quelque ressentiment. Cette constante diatribe contre les prêtres... J'étais moi-même un prêtre et ils étaient heureux de pouvoir, contre mon gré, recourir à mes services. Tandis que je gisais ainsi, ressassant les événements de ces derniers temps, j'entendis le

panneau de métal glisser. Un homme entra et referma la porte derrière lui.

« Alors, Moine, s'exclama la voix du Docteur. Tu as fort bien fait cela. Nous sommes très fiers de toi. Pendant que tu étais inconscient, nous avons réexaminé ton cerveau et nos instruments nous disent que toutes les connaissances sont convenablement emmagasinées dans tes cellules cérébrales. Grâce à toi, nos jeunes gens ont appris beaucoup de choses. Bientôt, on te libérera. Cette nouvelle te rend-elle heureux ? »

« Heureux, Monsieur le Docteur ? rétorquai-je. Et qu'ai-je donc au monde pour être heureux ? Vous me capturez, vous me découpez la calotte crânienne, vous forcez mon esprit à s'envoler hors de mon corps, vous m'insultez en ma qualité de membre du clergé et, maintenant, après m'avoir utilisé, vous allez me mettre aux rebuts comme quelqu'un qui abandonne son enveloppe charnelle au moment de sa mort. Heureux ? Mais qu'ai-je donc ici-bas pour être heureux ? Allez-vous me rendre mes yeux ? Allez-vous assurer ma subsistance ? Si vous ne le faites pas, comment serai-je capable de continuer à vivre ? » C'est presque sur un ton hargneux que je prononçai cette dernière phrase !

« Moine, l'un des principaux troubles qui affligent le monde est que la plupart de vos gens sont négatifs, dit le Docteur d'un air songeur. Personne ne peut toutefois dire que toi, tu sois un être négatif, car tu énonces de façon positive ce que tu as à dire. Si les gens pensaient toujours de façon positive, il n'y aurait pas de troubles dans le monde ; malheureusement, les gens de chez toi semblent naturellement portés à être négatifs, bien

qu'il faille déployer beaucoup plus d'efforts pour l'être que pour ne point l'être... »

« Mais, Monsieur le Docteur ! m'exclamai-je, je vous ai demandé ce que vous aviez l'intention de faire pour moi. Comment vais-je vivre ? Que vais-je faire ? N'ai-je donc simplement qu'à retenir ce savoir jusqu'à ce que quelqu'un se présente à moi et dise qu'il est l'homme élu pour ensuite raconter mon aventure comme une vieille femme babillarde sur une place de marché ? Et qu'est-ce qui vous fait croire que je vais m'acquitter de ma prétendue tâche, surtout si l'on en juge par ce que vous pensez des prêtres ? »

« Moine ! dit le Docteur, nous allons te placer dans une caverne confortable, avec un beau plancher de pierre. Il y aura un mince filet d'eau qui pourvoira à tes besoins en liquide. Pour ce qui est de la nourriture, ta qualité de prêtre y pourvoira ; les gens t'apporteront des aliments. Une fois de plus, il y a prêtres et prêtres ; vos prêtres tibétains sont généralement des hommes justes et nous avons rarement maille à partir avec eux. N'as-tu point remarqué que nous avons déjà utilisé des prêtres du Tibet ? Et tu me demandes à qui tu dois transmettre ton savoir ; souviens-toi de ceci : lorsque la personne viendra, tu le sauras. C'est à elle que tu transmettras tes connaissances et à personne d'autre. »

« Je continuai à demeurer entièrement à leur merci.

Cependant, après quelques heures, le Docteur revint dans ma chambre et me dit : « Maintenant, nous allons te rendre la faculté de te mouvoir. Mais d'abord, nous avons pour toi une nouvelle robe et une écuelle neuve. » Des mains s'affairèrent autour de moi. On

extirpa de curieux objets de ma personne. On me découvrit et on me fit endosser la nouvelle robe - une robe neuve -, la première robe neuve que j'aie jamais eue. Puis je fus capable de me mouvoir. Quelque assistant de sexe masculin plaça son bras autour de mon épaule et me fit descendre de la table. Pour la première fois, depuis un nombre inconnu de jours, je me tenais enfin debout.

« Cette nuit-là, je dormis plus paisiblement, enroulé dans une couverture que l'on m'avait également donnée. Et, au petit matin, comme je te l'ai déjà raconté, on m'a emmené et installé dans la caverne où je vis depuis plus de soixante ans. Maintenant, avant que nous nous reposions, prenons un peu de thé, car ma tâche touche à sa fin. »

Chapitre XI

Le jeune moine s'assit brusquement, la nuque hérissée de terreur. Quelque chose l'avait frôlé. Quelque chose avait traîné comme des doigts glacés sur son front. Pendant de longs instants, il demeura assis, parfaitement droit, ouvrant toutes grandes ses oreilles pour déceler le moindre bruit. Les pupilles dilatées, il scrutait vainement l'épaisse obscurité qui l'entourait. Rien ne bougeait. Nul bruit ne venait heurter, même le plus légèrement, ses tympans en éveil. L'entrée de la caverne, d'une obscurité un peu moins prononcée, se découpait vaguement sur l'absence totale de lumière qui régnait en ces lieux.

Le moine retint sa respiration, tendant l'oreille jusqu'à ce qu'il puisse percevoir ses battements de cœur ainsi que les légers craquements et sifflements de ses organes. Rien pour le rassurer ; nul bruissement de feuilles, nul cri émis par quelque créature nocturne. C'était le silence, l'absence totale de bruit, chose que très peu de personnes connaissent, surtout pas celles qui vivent dans des agglomérations. Une fois de plus, il sentit comme de petites vrilles s'insinuer dans son crâne. Il bondit en l'air en poussant un cri de terreur, les jambes battant le vide avant de toucher terre.

Il sortit précipitamment de la caverne, inondé d'une sueur froide, puis se pencha rapidement sur le feu bien couvert. Poussant de côté la terre et le sable qui le protégeaient, il découvrit le brasier rougeâtre, dans lequel il s'empessa de jeter une branche bien sèche. Puis il souffla sur les braises jusqu'à ce que ses vaisseaux sanguins semblent être près d'éclater sous l'effort. Finalement, le bois s'enflamma. Saisissant la branche d'une main, il plaça un second morceau de bois dans le feu et attendit également qu'il acceptât de brûler. Un brandon enflammé dans chaque main, le jeune homme rentra lentement dans la caverne. Les flammes vacillantes des torches crépitaient et dansaient à chacun de ses mouvements, et, de chaque côté, on apercevait des ombres gigantesques et grotesques dansant sur les parois.

Le jeune moine regarda nerveusement autour de lui.

Plein d'espoir, il chercha anxieusement les éventuelles toiles d'araignée qui auraient pu se coller à lui, mais n'en aperçut point. Puis il se mit à penser au vieil ermite et se reprocha mentalement de n'y avoir pas

pensé plus tôt. « O Vénérable ! dit-il craintivement, allez-vous bien ? » Il tendit l'oreille et écouta attentivement. Il ne reçut aucune réponse, pas même un écho. Timide, il s'avança lentement, peureusement, en se faisant précéder par les deux brandons enflammés. Arrivé au fond de la caverne, il tourna à droite, là où il n'avait jamais mis les pieds, puis poussa un soupir de soulagement lorsqu'il vit le vieillard assis dans la position du lotus, au fond de cette caverne de moindre importance.

Alors que le jeune homme allait se retirer discrètement, un scintillement étrange et répété retint son attention. Regardant attentivement, il aperçut de l'eau sortant goutte à goutte d'une anfractuosité du rocher. Maintenant, le jeune moine avait repris son calme. « Je m'excuse d'être ainsi entré chez vous, ô Vénérable, dit-il, mais j'avais craint un instant que vous ne fussiez malade. Je vais vous laisser. » Mais il n'y eut pas de réponse. Pas un mouvement. Le vieillard demeurait assis, rigide comme une statue de pierre. Non sans appréhension, le jeune homme s'avança et observa un instant la forme immobile. Finalement, rempli de crainte, il tendit le bras et toucha l'épaule de l'Ancien. L'esprit de ce dernier l'avait quitté. Précédemment aveuglé par le vacillement des flammes, le jeune moine n'avait pas pensé à l'aura et, maintenant, il remarquait qu'elle n'était plus là non plus, qu'elle s'était estompée.

Tristement, le jeune homme s'assit devant le cadavre, les jambes croisées, et récita le très ancien rituel des morts, fournissant les instructions indispensables au voyage de l'Esprit vers les Champs Célestes, le

prévenant des dangers qui peuvent le guetter en ces heures troubles, des embûches semées sur sa route par des puissances maléfiques. Ses obligations religieuses remplies, l'élève se leva lentement, s'inclina devant la dépouille mortelle et sortit de la caverne en tâtonnant, car les torches s'étaient depuis longtemps consumées...

Le vent qui précédait invariablement l'aurore venait juste de se lever et commençait à gémir sinistrement dans les arbres. Un son sauvage et funèbre sortit d'une fissure rocheuse dans laquelle le vent s'engouffrait en émettant une morne plainte semblable à celle d'un orgue. Lentement, les premières lueurs fragiles de l'aurore apparurent dans le ciel et l'on pouvait maintenant distinguer la crête la plus lointaine de la chaîne de montagnes. Le jeune moine s'accroupit près du feu d'un air piteux, se demandant ce qu'il devait faire dans l'immédiat, méditant sur la macabre tâche qui l'attendait. On eût cru que le temps avait suspendu son vol. Finalement, après ce qui parut être une éternité, le soleil se leva et le jour se montra. Le jeune moine jeta une branche sur le feu et attendit patiemment que son extrémité veuille bien s'enflammer. Ensuite, à regret, il se saisit du brandon et entra en tremblant dans la caverne, puis dans la chambre de l'ermite.

Le corps du vieillard était toujours en posture assise, comme s'il eût été vivant. Le jeune moine se baissa et souleva le vieux corps avec appréhension. Il le leva un peu plus et, sans effort, le chargea sur ses épaules. Titubant quelque peu, il sortit de la caverne et suivit le flanc de la montagne, là où la grande table de pierre

attendait. Les vautours attendaient aussi. Lentement, le jeune moine ôta la robe, et le corps émacié apparut. Il ressentit immédiatement de la compassion en constatant cette maigreur effarante, rappelant celle d'un squelette sur lequel on aurait tendu de la peau. Frissonnant et plein de répugnance, il enfonça le silex affûté dans le bas-ventre du cadavre et tira fortement vers la poitrine. Le déchirement des fibres musculaires et des cartilages fit un bruit sinistre qui alerta les vautours, et ceux-ci en profitèrent pour s'approcher en sautillant.

Une fois le corps sectionné et les viscères exposés, le jeune homme souleva une grosse pierre qu'il laissa retomber sur le crâne. Ce dernier s'ouvrit et la cervelle se mit à couler. Puis, les yeux pleins de larmes, le disciple ramassa la robe ainsi que l'écuelle du vieil ermite et retourna à la caverne en laissant derrière lui les vautours se disputer et se battre. Il jeta le vêtement et l'ustensile au feu et regarda les flammes consumer rapidement ces objets.

Avec tristesse, les larmes roulant sur ses joues et tombant sur la terre assoiffée, le jeune homme se retourna et descendit péniblement le sentier qui le conduisait vers une autre phase de son existence.

FIN

Pour entretenir la flamme

Dr
T. Lobsang
Rampa

auteur de «L'ERMITTE»



LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Plus vous savez,
plus vous avez à apprendre

La lettre était courte, cinglante, pleine d'à-propos : « Monsieur, disait-elle, pourquoi gaspiller tant de papier pour vos livres ? Qui aime lire ces gentilles descriptions du Tibet ? Dites-nous plutôt comment gagner le Sweepstake irlandais. »

Une seconde lettre reprenait très bien ce même thème : « Cher docteur Rampa, écrivait ce fougueux jeune homme, pourquoi perdez-vous tant de temps à écrire au sujet de la vie FUTURE ? Pourquoi ne pas nous dire comment gagner de l'argent durant cette vie-ci ? Je veux savoir comment gagner de l'argent maintenant. Je veux savoir comment m'y prendre pour que les filles fassent ce dont j'ai envie maintenant. Peu importe la vie future ; j'en suis encore à essayer de vivre cette vie-ci. »

Le Vieil Homme reposa la lettre et se renversa sur sa chaise en hochant tristement la tête : « Je ne peux écrire qu'à ma manière, dit-il. J'écris la VÉRITÉ, non des romans, voilà tout. »

Le brouillard pesait lourdement sur la rivière. Des écharpes de brume tourbillonnaient et

ondoyaient ; exhalant des odeurs d'égout et d'ail, le brouillard étendait ses jaunes tentacules comme une créature vivante qui chercherait à entrer dans une maison. Sur une eau invisible, un remorqueur corna et cet appel pressant fut suivi de vociférations furieuses en parler franco-canadien. Dans le ciel, un soleil rouge sombre luttait pour percer les ténèbres pleines d'odeurs. Le Vieil Homme, dans son fauteuil roulant, scrutait d'un air dégoûté l'immeuble humide et glacé. L'eau s'égouttait lugubrement de quelque muraille en béton tombant en ruine. Une brise errante ajouta une dimension nouvelle au monde d'odeurs soulevées par le brouillard — des relents de têtes de poissons en décomposition. « Pouah ! grommela le Vieil Homme, quel sale bled ! »

Ayant formulé cette profonde pensée, il propulsa son fauteuil pour rentrer dans l'appartement dont il se hâta de fermer la porte.

La lettre tomba dans la boîte. Le Vieil Homme l'ouvrit et eut une expression de dégoût. « Pas d'eau ce soir, dit-il, ni de chauffage ! » Puis, comme en arrière-pensée : « Et la lettre annonce que l'électricité sera coupée pendant quelques heures, parce qu'une conduite a crevé. »

« Écris encore un livre », lui souffle le Peuple de l'Autre Côté de la Vie. Et c'est ainsi que le Vieil Homme et la famille Vieil Homme s'en allèrent à la recherche de tranquillité. Tranquillité ? Radios qui beuglent, tourne-disques qui grondent, enfants qui criaillent et hurlent dans le voisinage. Tranquillité ? Des touristes qui regardent par les fenêtres, frappent aux portes, posent des questions stupides.

L'endroit est un bled où la tranquillité n'existe pas, un coin où rien ne se fait sans d'immenses

efforts. Un tuyau fuit, on le signale. Beaucoup plus tard, un plombier arrive pour voir par lui-même. Il signale la chose à son Supérieur, le Directeur de l'Immeuble. Ce MONSIEUR arrive pour vérifier la chose avant de la signaler au Bureau. Celui-ci la signale à son Supérieur. Il l'atteint au téléphone et les deux interlocuteurs confèrent. Beaucoup plus tard, on parvient à une décision. Celle-ci revient du Bureau de Montréal chez le Supérieur, qui la transmet au Directeur de l'Immeuble, qui en fait part au plombier, lequel dit au locataire : « La semaine prochaine, si nous avons le temps, nous ferons la réparation. »

« Un sale bled », voilà comment quelqu'un a décrit les lieux. Toutefois, le Vieil Homme n'a pas une manière aussi délicate de les décrire. Les actes parlent plus fort que les paroles. Bien avant l'expiration du bail, le Vieil Homme et sa famille n'attendirent pas de mourir dans un cadre aussi misérable : ils quittèrent le logement en question. Ils retournèrent avec joie dans la ville de Saint-Jean. Mais là, après ce séjour surtendu et agité à Montréal, la santé du Vieil Homme déclina rapidement jusqu'à ce qu'un soir, très tard, il fallût appeler d'urgence une ambulance et faire transporter le malade à l'hôpital...

Les flocons de neige glissaient doucement comme des pensées tombant du ciel. Une lumière tamisée de poussière blanche donnait l'illusion du glaçage sur un gâteau de Noël. Dehors, les vitraux de la cathédrale brillaient dans l'obscurité, jetant des lueurs vertes, rouges et jaunes sur la neige tombante. On entendait le son des orgues et le chant sonore des voix. Juste sous la fenêtre, un matou chantait son amour.

Un crissement de pneus freinant sur la chaussée

couverte de neige, le claquement des portières et le glissement des pieds chaussés de galoches. Une foule de gens viennent d'arriver, prêts à entrer dans la cathédrale pour assister à l'office du soir. Des salutations échangées à voix contenue entre deux vieux amis qui se rencontrent et passent. Le tintement solitaire d'un bourdon exhortant les retardataires à se hâter. Silence, sauf le grondement assourdi de la circulation s'écoulant au loin dans la ville. Silence, sauf le chant amoureux du matou espérant une réponse, puis reprenant sa mélodie.

Un vitrail de la cathédrale avait été brisé par un jeune vandale, laissant entrevoir le prêtre. Il conduisait une procession solennelle, suivi par de jeunes choristes qui se dandinaient, se bousculaient, tout en chantant et en riant bêtement. Le son des orgues s'enfla, puis diminua. Bientôt, ce fut la voix d'un soliste entonnant d'anciennes prières, le grondement des orgues, et de nouveau, on entrevit des personnages en robe qui regagnaient la sacristie.

Peu de temps après on entendit des bruits de pas et des claquements de portières. L'aboiement strident des moteurs se mettant en marche, le grincement des embrayages et le crissement des pneus quand les gens s'éloignèrent pour continuer la nuit ailleurs. Dans le grand immeuble, les lumières s'éteignirent peu à peu jusqu'à ce qu'il n'y eût plus que la pâle clarté de la lune dans un ciel sans nuages. La neige avait cessé de tomber, la foule des fidèles avait quitté les lieux, et même le matou inquiet s'en était allé poursuivre son éternelle quête.

A l'hôpital en face de la cathédrale, le personnel de nuit venait prendre son service. Au poste des infirmières, face aux ascenseurs, un interne

donnait des instructions de dernière minute au sujet d'un grand malade. Des infirmières vérifiaient leurs plateaux de médicaments et de pilules. Des sœurs rédigeaient leurs rapports, et un infirmier expliquait qu'il était en retard parce qu'un policier l'avait arrêté pour excès de vitesse.

Progressivement, l'hôpital s'installa pour la nuit. On avait placé des écriteaux : « Pas de petit déjeuner » au lit des malades qui devaient être opérés le lendemain. Les lumières principales s'éteignirent et des assistants vêtus de blanc s'approchèrent d'un lit dissimulé derrière un rideau. En silence, ils glissèrent un chariot derrière le paravent. Il y eut des grognements et des murmures presque inaudibles et l'on vit apparaître une forme immobile entièrement recouverte d'un linceul. La civière emporta prudemment sa charge dans le corridor. Les employés s'immobilisèrent tandis que montait en un glissement l'ascenseur qu'ils avaient appelé. Alors, comme mus par une seule et même pensée, les deux hommes se déplacèrent à l'unisson pour pousser dans l'ascenseur le chariot chargé et pour l'amener au sous-sol dans la chambre froide semblable à un immense fichier, dépôt de tant de corps.

Les heures se traînaient, chaque minute s'écoulant comme à regret et semblant répugner à abandonner son bref instant de vie. Ici un malade exhalait des râles bruyants, là un autre s'agitait et gémissait. Dans une alcôve latérale s'élevait la voix cassée d'un vieillard appelant continuellement sa femme. Le léger crissement des semelles en caoutchouc sur le carrelage en pierre, le bruissement d'étoffes empesées, le tintement du métal contre le verre, la voix gémissante cessèrent de se faire entendre, remplacés bientôt par des ronflements sonores.

Au-dehors, retentissait la sirène pressante d'une pompe à incendie et nombre de malades souffrant d'insomnie se demandaient un moment « où c'était » avant de s'abandonner de nouveau à l'introspection et à la crainte de l'avenir. Par la fenêtre entrouverte arrivait la voix éraillée d'un fêtard attardé qui avait dîné trop copieusement et se soulageait sur le pavé. Quand quelqu'un s'adressait en criant à l'ivrogne, celui-ci répondait en marmonnant des malédictions et il récitait des chapelets d'Ave Maria quand les vapeurs de l'alcool lui causaient de nouveaux haut-le-cœur.

L'Ange de la Mort s'acquittait de sa mission miséricordieuse, accordant le repos au malade torturé, mettant enfin un terme à l'inutile lutte de l'homme mourant du cancer. Les râles stertoreux cessaient ; il y avait une contraction réflexe mais indolore quand une âme quittait son corps. Et les employés se présentaient de nouveau avec le murmure de leur chariot, et plus tard ils revenaient encore. Ce mort-ci, le dernier, avait un nom dans la vie politique. Le lendemain, la presse à scandales puiserait dans ses fichiers et en sortirait les inexactitudes habituelles et les mensonges scandaleux.

Dans une chambre donnant sur la cathédrale et d'où l'on pouvait entrevoir la mer scintillant dans la baie de Courtenay, le vieux bouddhiste gisait, éveillé, en proie à la souffrance. Pensant à bien des choses. Un léger sourire frémissait sur ses lèvres et disparaissait, fugitif comme le souvenir d'un incident survenu plus tôt dans la matinée. Une religieuse était entrée dans sa chambre, l'air encore plus saint que d'habitude. Elle jeta un regard attristé sur le vieux bouddhiste et une larme brilla

au coin de ses yeux. Elle se détourna. « Qu'y a-t-il, ma sœur ? Vous paraissez triste. » Elle s'écria : « Oh ! comme c'est triste ! Vous irez droit en enfer ! » Le vieux bouddhiste, stupéfait, demeura bouche bée. « J'irai droit en enfer ? Pourquoi ? » « Parce que vous êtes bouddhiste. Seuls les catholiques vont au ciel. Les autres chrétiens vont en purgatoire, mais les bouddhistes et les païens vont droit en enfer ! Oh ! un vieillard comme vous, si bon, aller droit en enfer, c'est *tellement* triste ! » La sœur s'enfuit précipitamment de la chambre, abandonnant le vieux bouddhiste perplexe.

L'Ange de la Mort entra dans la chambre et s'arrêta, les yeux fixés sur le vieux bouddhiste. Le Vieil Homme le regarda à son tour. « La délivrance, enfin, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Il est temps, d'ailleurs ! Je pensais que vous ne viendriez jamais ! »

L'Ange de la Mort leva doucement sa main droite comme pour la poser sur la tête du Vieil Homme. Soudain, il y eut dans la chambre comme des étincelles qui crépitaient et une Silhouette Dorée apparut dans l'obscurité bleue des ombres de minuit. L'Ange arrêta sa main sur un geste du Visiteur. « Non, non, le moment n'est pas encore arrivé, proclama une voix bien-aimée. Il y a autre chose à faire avant que tu ne rentres à la Maison. »

Le Vieil Homme soupira. Même la vue du Lama Mingyar Dondup n'arrivait pas à le consoler et à lui faire accepter une prolongation de son séjour sur Terre, une Terre où il avait été si maltraité par la haine suscitée et encouragée par la presse corrompue. Le Lama Mingyar Dondup se tourna vers le Vieil Homme et expliqua : « Il y a encore un livre à écrire, davantage de savoir à transmettre. Et une

tâche associée aux auras et à la photographie. Ce ne sera pas long. »

Le Vieil Homme gémit tout haut. Toujours tant de choses à faire, et si peu de monde pour cela ! Toujours le manque d'argent ! Et, sans argent, comment se procurer le nécessaire ?

Le Lama Mingyar Dondup était debout à côté du lit. Lui et l'Ange de la Mort se regardèrent et échangèrent des pensées par télépathie. L'Ange inclina la tête en signe d'assentiment, puis se retira lentement pour continuer ailleurs son œuvre de miséricorde, mettre un terme à la souffrance, libérer les âmes immortelles emprisonnées dans l'argile d'un corps de chair.

Pendant un moment, il n'y eut pas le moindre bruit dans cette petite chambre d'hôpital. Dehors, c'étaient les bruits nocturnes habituels, un chien perdu rôdant à la recherche des poubelles, une ambulance qui s'engageait dans l'entrée d'urgence de l'hôpital.

« Lobsang ! » Le Lama Mingyar Dondup jeta les yeux sur le Vieil Homme qui gisait en proie à la douleur sur un lit d'hôpital. « Lobsang, reprit-il, nous désirons que dans ton prochain livre tu précises nettement qu'après avoir quitté cette Terre tu n'entreras pas en communication avec des médiums de bas étage et que tu ne renseigneras pas les gens qui font de la publicité dans les magazines religieux. »

« Que voulez-vous dire, Honorable Guide ? demanda le Vieil Homme. Je ne collabore avec aucun médium ni avec les magazines religieux. Je ne lis même jamais ces choses. »

« En effet, Lobsang, nous le savons, c'est pourquoi je te dis ceci. Si tu lisais ces magazines, nous n'aurions pas à te le dire. Mais certaines personnes

dépourvues de scrupules font de la publicité pour des services consultatifs, etc. et affirment être en communication avec les morts. Ils prétendent recevoir des avis et des conseils de santé de l'au-delà. Or, c'est bien sûr absolument ridicule. Nous désirons que tu précises très clairement que tu n'encourages en aucune manière cette supercherie ou ce charlatanisme. »

Le Vieil Homme poussa un soupir exaspéré et répondit : « Non, je ne lis jamais aucun de ces magazines, ni anglais ni américains. Je considère qu'ils font plus de tort que de bien. Ils acceptent une publicité mensongère et, dans une large mesure, dangereuse. Ceux qui publient ces magazines ont des partis pris si personnels et une telle aversion contre quiconque n'appartient pas à leur petite coterie qu'en fait ils nuisent à ce à quoi ils prétendent porter remède. Aussi vais-je agir comme tu le dis. Je préciserai qu'après avoir quitté cette Terre, je n'y reviendrai pas. »

Lecteur, ô toi le plus judicieux des hommes, puis-je pour un moment retenir ton attention ? En accomplissement de ma promesse, je désire dire ceci : moi, Tuesday Lobsang Rampa, déclare, par la présente, solennellement et irrévocablement, que je ne reviendrai pas sur cette Terre, que je ne jouerai pas le rôle de consultant pour quiconque le prétendra et que je n'apparaîtrai dans aucun groupement médiumnique. J'ai mieux à faire et n'aurai guère le temps de m'amuser à ces choses que personnellement je déteste. Ainsi, lecteur, si tu vois une réclame qui laisse supposer qu'une personne est en contact spirituel avec Lobsang Rampa, appelle la police, les autorités, et fais arrêter cette personne pour tromperie, détournement de courrier, etc. dans des intentions

frauduleuses. Moi, quand j'en aurai fini de la vie sur cette Terre, je m'en irai pour un long, long voyage.

Ainsi, voilà, je me suis acquitté de ce message spécial.

Dans la chambre d'hôpital aux murs verts, près d'une fenêtre donnant sur la cathédrale et offrant une vue fugitive sur les eaux de la baie de Courtenay, le Lama Mingyar Dondup révélait ses exigences.

« Celui-ci, ton onzième livre, disait le Lama, devrait fournir les réponses à nombre de questions qui t'ont été adressées, questions qui sont justes et raisonnables. Tu as allumé la flamme du savoir, et maintenant, dans ce livre, tu dois alimenter la flamme pour qu'elle ait prise sur les esprits des peuples et se répande. » Le Lama parut grave et quelque peu attristé lorsqu'il continua : « Je sais que tu souffres beaucoup, que tu vas être renvoyé de cet hôpital comme incurable, inopérable, et n'ayant plus que peu de temps à vivre ; mais tu as encore celui d'accomplir une ou deux tâches que d'autres ont négligées. »

Le Vieil Homme écoutait attentivement, songeant combien il était injuste que certains gens aient la santé, l'argent, qu'ils puissent tout faire et s'acquitter de leurs propres tâches dans les conditions les plus aisées, tandis que lui-même avait en partage la souffrance, la persécution continue, la haine déchaînées par la presse, et enfin le manque d'argent. Il pensait à quel point il était triste qu'il n'y eût pas de sécurité sociale dans cette province et à quel point les honoraires médicaux étaient onéreux.

Pendant quelque temps, les deux interlocuteurs, le Vieil Homme et le Lama Mingyar Dondup, conversèrent comme des amis de longue date, parlèrent du passé, rirent de maints incidents qui n'étaient pas drôles au moment où ils se produisirent, mais qui l'étaient rétrospectivement.

Soudain, il y eut un bruit de pas et un infirmier de nuit vint prendre son service. Le Lama Mingyar Dondup fit de rapides adieux au Vieil Homme, la lumière dorée s'éteignit et la chambre d'hôpital nue se retrouva dans l'obscurité bleuâtre du petit matin.

La porte s'ouvrit d'une poussée et un infirmier vêtu de blanc entra, sa torche électrique projetant une flaque de lumière autour de ses pieds. L'homme écouta le bruit de la respiration, puis il se retira en silence pour continuer sa ronde. Dans le corridor, on entendait des cris quand le vieillard appelait sa femme. Une autre voix, plus loin dans le corridor, interrompait ces appels par une litanie d'Ave Maria sans cesse répétée, d'un ton monotone qui rappelait au Vieil Homme certains moines quasi faibles d'esprit qui rabâchaient sans répit Om Mani Padme Hum, sans penser le moins du monde à ce que cela signifiait.

Quelque part au loin, une cloche sonna les heures, une, deux, trois. Le Vieil Homme se tournait et se retournait dans son lit ; ses douleurs étaient atroces et rendues plus aiguës par la tension qu'il venait d'éprouver. La veille, il avait eu une syncope, et même dans un hôpital un coma est une affaire qui cause quelque souci. 3 heures du matin. La nuit était longue.

Quelque part, dans la baie de Fundy, un remorqueur lança un coup de sirène au moment où, avec d'autres remorqueurs, il se mettait en marche

pour remorquer un pétrolier attendant d'accoster près de la raffinerie.

Une étoile filante traversa le ciel, laissant derrière elle une traînée rougeoyante. Du haut de la tour de la cathédrale un hibou hulula, puis, comme honteux du bruit qu'il faisait, il lança un couac de frayeur et, battant des ailes, s'envola au-dessus de la ville.

4 heures du matin, la nuit était noire. Il n'y avait pas de lune, mais soudain la flèche d'un projecteur vacilla à travers la baie et se fixa sur un petit bateau qui était en train de pêcher des homards. Le faisceau lumineux s'en détacha brusquement et éclaira un remorqueur halant un très gros pétrolier. Lentement, les deux bateaux fendirent les flots gonflés de la baie de Courtenay ; lentement le feu rouge brillant à bâbord du pétrolier apparut en pleine vue, se déplaça à travers le champ de vision pour disparaître derrière le Home des Vieillards tout proche.

Dans le corridor, il y eut des chuchotements, et toutes les marques d'une agitation fébrile mais coordonnée. Puis la voix d'un interne qu'on avait réveillé en toute hâte. Oui, une urgence et la nécessité d'opérer immédiatement. L'infirmier de service et une infirmière installèrent le malade sur un chariot qui fut poussé au-delà des portes puis dans l'ascenseur jusqu'au bloc opératoire deux étages plus bas. Pendant quelques minutes, il y eut des murmures et le bruissement d'étoffes empesées. Puis le silence revint.

5 heures du matin. Le Vieil Homme sursauta. Quelqu'un était debout à côté de lui, un infirmier vêtu de blanc. « J'avais oublié de vous dire qu'il n'y aurait pas de petit déjeuner pour vous, ce matin. Rien à boire non plus. » Il souriait puis sortit de la

chambre. Le Vieil Homme était couché là, s'émerveillant de la stupidité qui imposait d'éveiller un malade à peine endormi pour lui dire qu'il n'y aurait pas de petit déjeuner pour lui !

Le plus frustrant, c'est d'être couché dans un lit d'hôpital, affamé et assoiffé, et d'avoir à l'extérieur, derrière la porte ouverte de sa chambre, une immense réserve bourrée de nourriture — des petits déjeuners préparés pour les malades de l'étage. Mais le Vieil Homme jeta un regard à droite, et là il y avait un « Pas de petit déjeuner » clair et net au possible.

Il étendit la main pour saisir un verre, mais... non, non, pas d'eau non plus. Rien à manger, rien à boire. D'autres prenaient leur petit déjeuner, à en juger par le fracas des assiettes et des plateaux qu'on laissait tomber et claquer de toutes parts. Finalement, l'agitation cessa et l'hôpital commença ses tâches matinales habituelles : gens qui allaient au théâtre, où ils ne verraient pas un beau spectacle, qui allaient aux rayons X, à la pathologie et les heureux qui rentraient chez eux. Mais les plus heureux de tous étaient peut-être ceux qui, décédés, étaient partis vers la « vraie Maison ».

Le Vieil Homme se recoucha et se mit à penser au plaisir de mourir. La seule difficulté, c'est que lorsque quelqu'un est mourant, c'est habituellement par suite de son délabrement physique — une partie de son organisme a été envahie par une maladie terrible, ou quelque chose a été intoxiqué en lui. Naturellement, cela cause des douleurs. Mais mourir en soi n'est pas douloureux. On n'a rien à craindre en mourant. Quand quelqu'un est sur le point de mourir, une paix intérieure se fait en lui, il a un sentiment de satisfaction en sachant qu'enfin la longue journée est terminée, le labeur

a cessé, la tâche qui était la sienne est finie, ou suspendue momentanément. Le mourant sait qu'il est sur le point de rentrer « à la Maison ». A la Maison, où ses aptitudes seront évaluées et où sa santé spirituelle s'affermira.

C'est vraiment une sensation agréable. On est malade, on est à toute extrémité, et voici que, soudain, les douleurs cessent d'être aiguës, on éprouve une torpeur, bientôt suivie d'un sentiment de bien-être, d'euphorie. Le monde physique s'obscurcit et le monde astral commence à briller. C'est comme lorsqu'on regarde dans l'obscurité un écran de télévision : l'image assombrit la pièce, il n'y a rien qui distraie l'attention de cette image apparue sur l'écran de télévision si tout le reste est plongé dans l'obscurité. Eh bien ! cet écran de télévision représente la vie sur Terre, mais voici que le jour se lève, les rayons du soleil brillent à travers la fenêtre et frappent l'écran de télévision. La lumière du soleil représente le jour astral.

Ainsi, le monde physique que nous appelons Terre disparaît progressivement. Les gens paraissent frêles, leurs silhouettes sont à peine perceptibles, on dirait des ombres. Les couleurs de la Terre disparaissent et la Terre n'est plus peuplée que de fantômes blêmes. Le ciel devient violet, même aux jours les plus ensoleillés, et lorsque le regard sur la Terre pâlit, il s'avive dans le monde astral.

Autour de notre lit de mort, de braves gens sont là qui vont nous aider à renaître dans le monde astral. Quand nous sommes venus au monde que nous appelons Terre, nous avons eu l'assistance d'un médecin, d'une accoucheuse, ou éventuellement d'un chauffeur de taxi. Peu importe ; quelqu'un était là pour nous venir en aide. Mais pour nous transférer de l'Autre Côté, des gens sont

attentifs, des gens expérimentés et parfaitement formés, des gens pleins de compréhension et de sympathie.

Sur Terre, nous avons eu la vie dure, une vie abominable. La Terre, c'est l'enfer, sachez-le. Nous devons aller en « enfer » pour toutes sortes de choses. Nombre d'enfants pensent que l'école c'est aussi l'enfer. La Terre est l'école des humains chancelants. Notre condition terrestre est incertaine et la plupart des gens craignent la mort, la souffrance, et le mystère, ils ont peur parce qu'ils ignorent ce qui va arriver. Ils redoutent d'avoir à affronter quelque Dieu courroucé qui, plantant une fourche dans certaine partie de leur anatomie, va les lancer tout droit au vieux Satan qui aura préparé pour eux ses fers brûlants.

Mais tout cela c'est de la blague. Il n'existe pas de Dieu courroucé. Si nous devons aimer Dieu, il faut que ce soit un Dieu aimable et compréhensif. Parler de craindre Dieu, c'est de la bêtise, c'est criminel. Pourquoi craindre quelqu'un qui nous aime ? Craignez-vous un père qui est vraiment aimable et compréhensif ? Craignez-vous une mère aimable et compréhensive ? Pas du tout, si vous êtes sain d'esprit. Alors pourquoi craindre Dieu ? Il y a un Dieu, très précisément il y a un Dieu aimable. Mais revenons à notre lit de mort.

Le corps est étendu sur le lit, la vue baisse. Peut-être que la respiration lutte encore dans la poitrine. Enfin cela aussi cesse et n'existe plus. Apparaît alors une crispation nerveuse que les journalistes appelleraient probablement frisson convulsif de l'agonie. Mais ce n'est pas cela du tout. C'est une contraction qui n'a rien de douloureux ou, pour être plus précis, c'est une sensation agréable. Comme lorsqu'on enlève un vêtement

froid et humide, et qu'on expose son corps à l'air chaud et au grand soleil. Il y a donc ce spasme convulsif, et le corps astral prend son essor. La sensation est indescriptible. Imaginez ce que ce serait de nager dans le champagne, avec toutes ces petites bulles pétillant contre votre corps ! Quelles sont vos vacances les plus agréables ? Étiez-vous sur le sable d'une plage, à fainéanter, le grand soleil vous prodiguant ses rayons, le bruit des vagues charmant vos oreilles et une brise doucement parfumée ébouriffant vos cheveux ? Eh bien ! tout cela est grossier, et ce n'est rien, comparé à la réalité. Rien ne peut décrire la pure extase de quitter le corps et de « rentrer à la Maison ».

Le Vieil Homme songeait à ces choses, fouillait dans ses souvenirs et savait ce qui était et ce qui allait être. Ainsi la journée passa — on devrait dire, fut patiemment supportée —, et bientôt la nuit revint. Dans cet hôpital, il n'y avait pas de visiteurs, pas de visiteurs du tout. A cause d'une épidémie qui sévissait dans la région, les hôpitaux étaient fermés aux visiteurs ; ainsi, les malades étaient seuls. Ceux des salles communes pouvaient se parler. Mais dans les chambres particulières, les malades restaient seuls — et c'était joliment bon pour la méditation !

Enfin, un jour ou deux plus tard — cela lui avait paru une éternité — le Vieil Homme fut renvoyé chez lui. Il n'y avait rien à faire, nul traitement, nulle opération, nul espoir. Alors il prit la décision d'agir conformément aux instructions des Personnes Compétentes de l'Autre Côté de la vie : il écrirait le onzième livre, où il s'agirait de répondre aux questions des gens.

Depuis plusieurs mois, le Vieil Homme épluchait soigneusement la quarantaine de lettres qui lui

parvenaient chaque jour et il avait mis à part celles qui paraissaient présenter l'intérêt le plus général. Il avait écrit à nombre de personnes dans différents pays, pour leur suggérer de dresser une liste de questions auxquelles elles désiraient qu'il fût répondu. A cette occasion le Vieil Homme s'était fait quelques bons amis. Sans oublier sa vieille amie, Mme Valeria Sorock, le Vieil Homme désire remercier en particulier les personnes dont les noms suivent, pour avoir fourni des questions auxquelles ce livre répondra :

Mme et Mlle Newman
M. et Mme « Yeti » Thompson
M. de Munnik
Mme Rodehaver
Mme Ruby Simmons
Mlle Betty Jessee
M. Gray Bergin
M. et Mme Hanns Czermak
M. James Dodd
Mme Pien
Mme Van Ash
M. John Henderson
Mme Liliás Cuthbert
M. David O'Connor
Les dames Worstmann

Donc le Vieil Homme avait été renvoyé chez lui. « Renvoyé chez lui. » Simples petits mots qui, peut-être, ne signifient rien pour le commun des mortels, mais qui sont chargés de sens pour quelqu'un qui n'a jamais eu de chez-soi, sinon très récemment, et bien tard dans la vie. « Renvoyé chez lui » — eh bien ! cela signifie être avec ceux qu'on aime, dans un contexte familial où les peines sont moins

grandes : des peines partagées sont des peines réduites à la moitié ou au quart. Donc, le Vieil Homme avait été renvoyé chez lui. Mlle Cléopâtre et Mlle Tadalinka étaient là, faisant leurs manières les plus sérieuses pour voir quelle espèce d'étrange créature rentrait de l'hôpital. Il y eut force plissements de nez et reniflements. Les odeurs d'hôpital sont d'étranges odeurs. Et comment se faisait-il que le Vieil Homme fût encore tout d'une seule pièce, et non pas amputé de l'un ou l'autre morceau ? Il avait toujours deux bras et deux jambes ; naturellement il n'avait pas de queue, mais il n'en avait pas non plus auparavant. Donc, Mlle Cléopâtre et Mlle Tadalinka inspectèrent très sérieusement le Vieil Homme et, enfin, rendirent leur verdict. « Je sais, dit Mlle Cléopâtre, je sais exactement ce qui est arrivé. Il est revenu terminer le livre *Pour entretenir la flamme* avant qu'on ne le prenne pour alimenter la flamme du crématoire local. C'est cela qui arrivera, aussi sûrement que deux et deux font quatre. »

Mlle Tadalinka avait l'air vraiment très sérieux : « Oui, dit-elle, mais s'il perd encore du poids, il n'y aura plus de quoi alimenter les flammes. Ils ont dû le laisser mourir de faim. Il faudrait peut-être lui donner un peu de notre nourriture. »

Mlle Cléopâtre sauta sur la poitrine du Vieil Homme et se mit à renifler sa barbe, ses oreilles et une bonne fois sa bouche. « Je pense qu'il est sous-alimenté, Tad, dit-elle. Nous devrions en toucher un mot à Ma pour qu'on le bourre de nourriture, afin de remplir tous ces creux. »

Mais peu importe ce que disaient Mlle Cléopâtre et Mlle Tadalinka, peu importent les bonnes intentions de Ma : le Vieil Homme était au régime pour le reste de sa vie, un régime misérable,

horrifiant, à peine suffisant pour tenir assemblés le corps et l'âme.

Mlle Tadalinka s'élança sous le lit auprès de Mlle Cléopâtre: « Dis, Cléo, hurla-t-elle, tu sais? Je viens de les entendre: il perd une livre de poids par jour. Cela veut dire que dans deux cent soixante-dix jours, il ne pèsera plus rien du tout. »

Les deux chattes en restèrent toutes songeuses; puis, Mlle Cléopâtre inclina la tête, avec toute la sagesse et la sagacité qui sont celles d'une petite chatte de quatre ans. « Ah oui! s'écria-t-elle, mais tu as oublié une chose, Taddy. Plus il est affamé, plus il est malade, plus il devient clairvoyant. Bientôt, il verra les choses avant qu'elles ne se produisent. »

« Zut alors! dit Mlle Tadalinka, il le fait déjà. Rappelle-toi les messages télépathiques qu'il nous envoyait de l'hôpital. Toutefois, c'est une bonne préparation pour le lancement de son livre. Et nous ferions bien de l'aider autant que nous le pouvons. »

Le radiateur était tout chaud et les deux petites chattes sautèrent sur la tablette au-dessus des radiateurs. Elles s'étendirent de tout leur long, de la tête à la queue, et s'abandonnèrent à leur état habituel d'introspection avant de communiquer leurs pensées du jour aux chats du voisinage. Le Vieil Homme? Eh bien! le Vieil Homme était content d'être au lit. Il resta couché pendant un certain temps et pensa: « Ce misérable livre, supposons que je doive l'écrire. Je dois vivre et, même si je ne mange pas grand-chose à l'heure actuelle, il me faut payer pour ce que je mange réellement. » Aussi, le lendemain, il décida: « Commençons ce livre, dans l'espoir qu'un jour il sera terminé. » Et le voilà! C'est

commencé, vous lisez le premier chapitre, n'est-ce pas ?

Un assez grand nombre de personnes m'ont écrit pour me poser des questions, toutes sortes de questions. Eh bien ! ce serait une bonne idée de consacrer ce livre à répondre aux questions qui paraissent intéresser tout le monde. Les gens ont le droit de savoir ; autrement, il leur vient des idées étranges comme ceux qui pensent que la mort est une chose terrible, ou qu'il n'y a point d'au-delà. Cela m'amuse toujours d'entendre des gens dire qu'il n'y a pas d'au-delà, simplement parce qu'ils ne savent rien à ce sujet. Quelqu'un qui demeure dans une région reculée peut dire que Londres n'existe pas, ni New York, ni Buenos Aires, parce qu'il n'a pas effectivement vu ces villes. Après tout, les photos peuvent être truquées. J'ai vu un grand nombre d'images truquées sur la vie de l'Autre Côté, et c'est vraiment dommage. Il y a un très bon « Autre Côté », et c'est le comble de l'absurde que des « voyants » malhonnêtes et pervers présentent tout un fatras truqué. Il est si facile de montrer la véritable réalité ; c'est même plus facile.

J'avais espéré faire des progrès dans les recherches sur l'aura. Malheureusement, j'ai dû y renoncer par manque d'argent. Et maintenant — eh bien ! — il n'y a pas de service de santé ici, comme il en existe en Angleterre, et tout est effroyablement cher. Si bien que le travail sur l'aura devra être abandonné à d'autres.

Il y a un autre projet auquel je tenais : il est absolument possible de créer un dispositif permettant de « téléphoner » au monde astral. Cette invention a été effectivement réalisée, mais son auteur s'est vu opposer par la presse un tel barrage de doutes, de suspicions et d'accusations qu'il en a été

accablé, a perdu courage et, poussé à bout par cette presse démente, il a brisé son appareil et s'est suicidé.

Or, il est tout à fait possible de construire un téléphone pour téléphoner au monde astral. Considérez le langage. Quand nous parlons, nous produisons une vibration qui communique son énergie à une colonne d'air, laquelle à son tour transfère son énergie à quelque appareil récepteur, par exemple à l'oreille de quelqu'un, si bien que ce dernier entend les sons que nous produisons. C'est cela qu'on interprète comme étant le langage. Jusqu'ici, personne n'a encore réussi à se jucher au sommet d'un pylône de la radio, à crier à tue-tête et à se faire entendre du monde entier. Pour cela, il faut que les vibrations de la voix soient transformées en une autre forme d'énergie. Alors, les messages parlés et transformés en cette énergie sont entendus partout à travers le monde, pourvu qu'on dispose de l'appareil approprié. Où que je me trouve, j'écoute l'Angleterre, le Japon, l'Australie, l'Allemagne. J'ai même entendu la Petite Amérique dans l'Antarctique.

Un appareil pour téléphoner au monde astral ressemble plus ou moins à cela. Il transforme les ondes radio d'aujourd'hui en quelque chose d'incomparablement supérieur, tout comme de leur côté les ondes radio ont une fréquence beaucoup plus élevée que le langage.

Dans les temps à venir, les gens seront à même de téléphoner à ceux qui viennent de mourir; de la même manière qu'aujourd'hui une personne peut téléphoner à l'hôpital et, si elle a de la chance et si l'infirmière se sent de bonne humeur, elle peut parler à un malade qui vient d'être opéré. De même, à l'avenir, pour ceux qui, récemment

décédés, sont en train de se rétablir de l'épreuve de la mort — tout comme une mère et un nouveau-né se remettent des douleurs de la naissance — donc, aussi longtemps que dure ce processus de récupération, les parents pourront téléphoner à un réseau récepteur et apprendre « comment se porte le malade ». Naturellement, quand celui-ci a complètement récupéré et est passé dans un monde d'autres dimensions, il ou elle aura trop à faire pour se soucier encore des mesquines affaires de cette Terre.

Cette Terre n'est qu'un grain de poussière existant le temps d'un clin d'œil dans ce qui est le temps réel.

Pour ceux que la chose intéresse, qu'ils sachent que j'ai effectivement vu un téléphone de ce genre et que je l'ai effectivement vu fonctionner. Domage que notre imbécile de presse ne soit pas soumise à la censure, car on ne lui permettrait pas de prendre des initiatives insensées par simple souci du sensationnel, bloquant ainsi une révolution effective.

Ainsi donc, considérons ceci comme un début, et comme la fin du premier chapitre. Nous allons continuer ensemble et voir, dans le second chapitre, ce que nous pouvons faire pour répondre à certaines questions.

Ne répondez jamais aux critiques ;
le faire, c'est affaiblir votre thèse

Le Vieil Homme était seul chez lui. Ma, Bouton d'Or, Mlle Cléopâtre et Mlle Tadalinka étaient dehors pour la besogne qui semble incomber à tous les ménages : les emplettes. C'est quelque chose que l'on ne peut éviter, même dans les communautés les mieux ordonnées. Pommes de terre, savon en paillettes, etc. y compris divers accessoires dont il ne faut pas parler mais dont on ne saurait se dispenser à notre époque moderne. Donc le Vieil Homme était couché dans son lit et écoutait la radio.

C'était un programme du Service africain de la B.B.C. L'émission était très claire et de volume convenable. Quelqu'un jouait les nouveaux succès musicaux. Le Vieil Homme souriait en écoutant un morceau au titre invraisemblable de « Voyage astral ». Il dut arrêter le poste, car le téléphone sonnait, le téléphone placé près de son lit.

Quand il eut raccroché, il tourna le bouton, juste à temps pour entendre un des derniers succès. Un présentateur de la B.B.C., un animateur du disque ou quelque chose d'approchant, annonça avec un

accent londonien incontestablement populaire, qu'il allait passer le dernier enregistrement : « Sans la nuit, il n'y aurait pas de soleil ».

Sans la nuit, il n'y aurait pas de soleil. L'intéressé savait-il qu'il formulait là une grande vérité ? Il faut qu'il y ait des extrêmes pour qu'il y ait quelque chose. Parfois, particulièrement le dimanche, on peut capter sur les ondes courtes, en provenance des États-Unis, un horrible programme émis par quelque bande de missionnaires apôtres du renouveau religieux. Le tapage, les déclamations de ces gens, cela suffit pour dresser tout le monde contre le christianisme. Sur une fréquence d'Amérique du Sud, tout près de l'Équateur, il y a une autre bande de partisans du renouveau religieux : ceux-là vocifèrent franchement à propos des terreurs que doivent éprouver ceux qui ne sont pas chrétiens. D'après cette radio, quiconque n'est pas chrétien est damné et ira en enfer. Ce n'est sûrement pas comme cela qu'une religion sensée doit être présentée au monde.

Sans la nuit, il ne peut y avoir de soleil ; si le mal n'existe pas, le bien n'existe pas non plus ; sans Satan, il ne peut y avoir Dieu ; sans le froid, il ne peut y avoir de chaleur. Sans les extrêmes, comment quoi que ce soit pourrait-il exister ? S'il n'y avait pas d'extrêmes, il n'y aurait qu'une seule condition statique. Songez que quand vous respirez, vous expulsez de l'air. Cela est un extrême, car vous n'avez plus de souffle en vous et vous courez pratiquement le risque d'étouffer. Alors, vous reprenez votre souffle et vous inhalez beaucoup d'air ; et si vous aspirez trop rapidement une trop grande quantité d'air, vous êtes en danger à cause de l'hyperventilation. Mais si vous n'expirez ni

n'inspirez, vous n'avez rien dans les poumons et vous ne pouvez pas vivre.

Une personne tout à fait folle de la Nouvelle-Écosse m'a, un jour, envoyé un texte idiot, mal imprimé; diatribe furieuse au sujet des pécheurs et de Satan. Apparemment, on voulait que j'envoie de l'argent pour aider à liquider Satan. Liquider Satan ? Peut-être ces gens allaient-ils se procurer un tout nouveau détergent, l'étaler sur un nouveau torchon, ou quelque chose de ce genre, et effacer comme par enchantement le vieux Satan. Quoiqu'il en soit, toutes ces ordures allèrent où elles devaient aller — à la poubelle.

Il faut qu'il y ait du négatif, sans quoi il ne peut y avoir du positif. Il faut qu'il y ait des contraires ; sinon, il n'y a pas de mouvement. Tout ce qui existe est doté de mouvement. La nuit fait place au jour, le jour cède la place à la nuit ; l'été cède la place à l'hiver, l'hiver à l'été, et ainsi de suite. Il faut qu'il y ait mouvement, il faut qu'il y ait des extrêmes. Il n'est pas mauvais qu'existent des extrêmes. Cela veut simplement dire que deux points sont séparés l'un de l'autre d'aussi loin qu'il est possible de l'être. Ainsi, en ce qui concerne le bon vieux Satan, laissez-le faire pour un temps, car sans Satan il ne pourrait y avoir Dieu, sans Dieu il ne pourrait y avoir Satan, et il n'y aurait pas d'humains non plus. Le pire « Satan », c'est l'horrible radoteur qui essaie de rebattre au sujet de la religion les oreilles à quelqu'un qui appartient à une autre religion. Je suis bouddhiste et je suis absolument irrité contre ces stupides pleurnichards qui m'envoient Bibles, Nouveaux Testaments, Anciens Testaments, et des images, purement imaginaires naturellement (ou ne serait-ce pas « le contraire de purement » ?), de Crucifixion, etc. *ad lib.*, *ad nauseam*. Je suis

bouddhiste. Bon, je suis à l'extrême opposé du christianisme, mais les chrétiens sont à l'extrême opposé de moi comme bouddhiste. Je ne cherche pas à provoquer des conversions au bouddhisme. En fait, bien des gens m'écrivent pour me demander s'ils peuvent devenir bouddhistes et je leur réponds invariablement qu'ils devraient rester membres de la religion dans laquelle ils sont nés — à moins de quelque situation ou circonstance à laquelle ils ne sauraient se soustraire.

Je n'aime pas les gens qui changent de religion uniquement parce que c'est « la chose qui se fait », ou qui est à la mode, ou encore parce qu'ils cherchent une sensation et désirent que les gens les montrent du doigt en disant : « Regardez, c'est un bouddhiste. »

Mais, sans l'obscurité, il ne peut y avoir de grand soleil. Oui, monsieur le présentateur à l'accent londonien, vous avez certes dit là une grande vérité. Ne persécutons pas tant le vieux Satan ; il importe qu'il vive, sinon il n'existera aucun point de comparaison, n'est-ce pas ? Si l'on ne parlait pas de Satan, comment voudriez-vous juger ce qui est le bien ? Si le mal n'existait pas, il ne pourrait y avoir de bien : car il n'y aurait pas de point de comparaison. En effet, on doit être capable de comparer X à Y ; alors, on a le bien et le mal. Tout juste comme aux États-Unis et au Canada il doit, semble-t-il, y avoir de « bons types » et de « mauvais types ». Les bons types sont toujours vigoureux, virils, de purs Américains vêtus d'uniformes et arborant le sourire Pepsodent. Par contre, le « mauvais type » est forcément le pauvre Indien auquel on escroqua son pays en lui faisant une foule de promesses fallacieuses. Mais songez au programme de la télévision. Ne serait-il pas assommant si on n'y voyait

pas de bons types luttant contre les mauvais types, ou s'il n'y avait pas de mauvais types pour montrer combien les bons types le sont réellement ? Ainsi donc, je m'adresse à vous tous, bonnes gens qui m'écrivez et me demandez si je pense que Satan devrait être supprimé, liquidé, excommunié, envoyé en Russie ou quelque chose comme cela ; laissez-moi dire ceci : non, je pense que Satan est un bon type en ceci qu'il fournit une référence grâce à laquelle nous pouvons mesurer le bien. Aussi, buvons à la santé de Satan, mais à tout hasard, ayons un peu d'acide sulfurique et de soufre dans un verre et renversons celui-ci sens dessus dessous : c'est plus sûr !

Le Vieil Homme gémit en dépliant la lettre suivante : « J'ai écrit en Angleterre pour recevoir une Pierre de Touche, lut-il. Il y a quatre semaines et je leur ai envoyé l'argent ; mais je n'ai pas eu de réponse. Je pense que j'ai été roulé. »

Le Vieil Homme gémit tout haut. Puis il regarda l'enveloppe et gémit encore. D'abord et avant tout, le Vieil Homme n'est, en aucune manière, en rapport avec des entreprises et il n'en a aucune envie. Parfois, une firme veut se ramifier et prétend qu'elle est associée avec Lobsang Rampa, etc. Il n'y a qu'un seul cas de cette espèce et c'est une firme anglaise. Elle a l'autorisation d'utiliser le nom de The Rampa Touch Stone Company. Mais, une fois encore, le Vieil Homme désire déclarer très clairement qu'il n'est en rapport avec aucune entreprise. Il y a une firme au sujet de laquelle le Vieil Homme est extraordinairement mécontent parce qu'elle fait de la publicité pour une compagnie de vente par catalogue en utilisant le titre du premier livre du Vieil Homme, cela sans son autorisation, mieux, malgré sa nette désapprobation.

Ainsi, voilà, c'est une affaire pour vous.

Mais le Vieil Homme gémit quand il regarda l'enveloppe, et ce parce que la lettre ne portait pas l'adresse de l'expéditeur, ni sur l'enveloppe ni à l'intérieur. Aux États-Unis et au Canada, les gens mettent parfois leurs nom et adresse sur l'enveloppe, mais rarement dans la lettre, et c'est bien dommage. En Angleterre et en Europe, le pli porte le nom et l'adresse de l'expéditeur, et c'est ainsi que l'on peut toujours répondre aux lettres venant d'Angleterre et d'Europe. Mais cette personne, qui gémit si amèrement et si calomnieusement en prétendant avoir été filoutée, ne mentionne pas d'adresse à laquelle on pourrait lui répondre. Que faire ? La signature est simplement « Mabel », rien de plus : pas de nom de famille, pas d'adresse, et le cachet de la poste — eh bien ! on ne pourrait pas le lire même à la loupe. Ainsi donc, vous, braves gens qui vous plaignez de ne pas avoir reçu de réponse, qui vous plaignez d'avoir été escroqués, demandez-vous ceci : avez-vous inscrit votre adresse sur la lettre ou sur l'enveloppe ?

Il y a quelque temps, nous avons reçu une lettre dont nous n'avons pas pu lire un traître mot. Elle était probablement écrite en anglais, mais nous n'avons pu en lire un seul passage. Aussi est-elle restée sans réponse. Le but d'une lettre, c'est de faire connaître quelque chose et si l'écriture en est illisible, la lettre manque son but ; et si elle ne porte pas l'adresse de l'expéditeur, tout se ramène simplement à une perte de temps.

Le Vieil Homme, en écoutant le programme d'outre-mer de la B.B.C., méditait au sujet des sons qu'il entendait. Quelques années plus tôt, la musique était chose très agréable, une chose qui apaisait ou qui exaltait ; mais, maintenant, qu'est-il

arrivé au monde ? Le fatras qui vient d'Angleterre ressemble aux miaulements d'une horde de matous dont les queues sont liées ensemble. Ce n'est pas de la musique ; je ne sais vraiment pas ce que c'est. Mais, les sons, eh bien, les sons diffèrent d'une culture à l'autre. Chaque peuple a certains sons, tel le son « OM » correctement prononcé. Toutefois, d'autres ne sont pas admissibles en société. Les sons de certains mots de quatre lettres, par exemple, ne sont pas acceptables socialement parlant. Mais ces mêmes mots peuvent être parfaitement tolérables dans la langue d'une autre culture. Il existe un certain son en quatre lettres qui est vilain, très vilain en anglais et qui, pourtant, est parfaitement correct, parfaitement décent dans la langue russe où il revient nombre de fois par jour.

Ne vous fiez pas trop aux sons. Bien des gens sont presque fous d'émerveillement s'ils prononcent correctement « OM ». Or, par lui-même, « OM » n'est rien, il ne signifie rien, et cela, même si vous le prononcez comme il doit l'être en sanscrit. Il est superflu de prononcer correctement une « expression métaphysique du pouvoir », à moins que vous ne pensiez aussi correctement.

Considérez ceci : pensez à votre émission de radio. Il y a certains sons qui, par eux-mêmes ne peuvent être diffusés qu'à l'aide d'une onde porteuse. Celle-ci est pareille à la lumière nécessaire pour projeter une image cinématographique ou de télévision, ou vos diapositives sur un écran. Les diapositives en elles-mêmes ne sont rien sans la lumière. Il faut un rayon de lumière comme véhicule, et précisément de la même manière, il faut une onde porteuse pour diffuser votre programme de radio.

De plus, et exactement de la même manière, le son de « OM », etc. ou quelque autre « terme de pouvoir » jouent tout bonnement le rôle d'onde porteuse de pensées correctes.

Désirez-vous un exposé plus clair ? Très bien. Supposons que nous ayons enregistré un disque qui ne reproduit rien que « OM » correctement prononcé : OM, OM, OM, OM. Vous pourriez passer ce disque indéfiniment, pourvu qu'il ne fût pas usé, et vous n'auriez rien fait de bon, parce que le phonographe ou le gramophone, si vous êtes en Angleterre, est une machine qui ne pense pas. OM n'est utile que si l'on pense correctement. La meilleure manière de s'améliorer est de penser juste et de laisser la prononciation prendre soin d'elle-même.

Les sons ! Quelle puissante chose qu'est un son ! Il peut accroître l'impulsion donnée à la pensée. La musique, la bonne musique peut exalter et élever spirituellement. Elle peut inciter à croire davantage à l'honnêteté de ses compagnons. C'est certainement une réalisation des plus désirables en elle-même. Mais une musique conçue dans une intention particulière peut transformer une foule, ou une troupe avant le combat. Les chansons de route aident à marcher correctement et au prix d'efforts moindres. Mais maintenant, que s'est-il donc passé dans le monde ? Qu'est-ce que tout ce brouhaha pire que le jazz, pire que le rock'n'roll ? Qu'est-il arrivé pour que les jeunes gens essaient de s'affoler davantage sous l'effet d'une cacophonie discordante qui semble avoir été conçue pour exalter tout ce qu'il y a de pire en eux, les pousser à s'adonner à la drogue, les entraîner aux perversions et à tout ce qui s'ensuit. Car c'est ce qui se passe, sachez-le.

Des gens soumis à des sons dépravés peuvent

éprouver le désir de se droguer. Des chansons à boire peuvent inciter les gens à désirer boire davantage ; certaines vieilles chansons allemandes de brasserie avaient à peu près le même effet que les cacahuètes fournies, semble-t-il, dans certains bars à seule fin d'accroître la soif du client, pour la plus grande gloire du compte en banque des cabaretiers.

Maintenant, il y a des guerres, des révolutions, des haines et des désordres partout dans le monde. Les hommes se battent contre des hommes et les choses empireront encore avant de s'améliorer, et ce, à cause des sons, des sons dépravés. Des agitateurs hurlants, des énergumènes déclamateurs suscitent les pires pensées au sein des foules, exactement comme Hitler, orateur doué mais dénaturé, qui a poussé les graves et sages Allemands à se livrer à une frénésie, une orgie de destruction et de sauvagerie. Si seulement nous arrivions à changer le monde en éliminant toute musique discordante, en faisant taire les voix discordantes qui prêchent la haine. Si seulement les gens pensaient à aimer les autres, à leur témoigner indulgence et estime. Il n'est nullement nécessaire, nullement fatal que les choses continuent de la sorte. Il faudrait seulement que quelques personnes décidées, aux intentions pures, produisent en musique et dans le langage les sons qui permettraient à notre pauvre monde, si gravement éprouvé, de recouvrer quelque apparence de bon sens en remplacement du vandalisme et de la délinquance juvénile qui nous assaillent quotidiennement. Il faudrait aussi une certaine censure de la presse ; car la presse, presque sans exception, s'efforce toujours de présenter les choses de façon sensationnelle, les gens plus assoiffés de sang et

les événements plus horribles qu'ils ne le sont dans la réalité.

Pourquoi ne pas nous imposer une période de réflexion, rendue facile par la puissance des sons qui dirigent les pensées de bien des gens ? Les sons, pourvu qu'ils s'inspirent d'une pensée.

Le Vieil Homme gisait dans son lit, le pauvre homme n'avait pas le choix. Mlle Cléopâtre était couchée sur sa poitrine, la tête nichée dans sa barbe et ronronnant de contentement ; elle regardait son maître avec les plus bleus des yeux bleus. Mlle Cléopâtre Rampa, l'être le plus intelligent, le plus aimant et le plus généreux, n'est pour la plupart des gens qu'un petit animal, encore qu'un animal d'une beauté exceptionnelle. Mais pour le Vieil Homme, c'était une personne bien déterminée, intelligente, une personne venue sur cette Terre pour accomplir une tâche spécifique et qui s'en acquittait noblement et avec succès. Une personne avec laquelle le Vieil Homme avait de longues conversations télépathiques grâce auxquelles il apprenait bien des choses.

Dans le fauteuil roulant électrique, Mlle Tadalinka Rampa se pelotonnait et ronflait ; de temps en temps, ses moustaches se contractaient et ses yeux roulaient sous ses paupières closes. Taddy était la personne la plus affectueuse et Taddy aimait le confort. Le confort et la nourriture, telles étaient les préoccupations principales de Taddy ; et, cependant, Taddy méritait bien sa nourriture et son confort. Taddy, la plus télépathe des chattes, faisait son devoir en entretenant des relations avec diverses parties du monde.

On frappa légèrement à la porte et le Voisin Ami entra. Avec un bruit sourd, il laissa tomber son solide derrière sur un siège qui semblait insuffisant

pour accueillir une telle masse. « Vous aimez vos chattes, n'est-ce pas, chef ? » demanda le Voisin Ami en souriant.

« Les aimer ? Bonté divine, oui ! Je les considère comme mes enfants et, qui plus est, des enfants remarquablement intelligents. Ces chattes font plus pour moi que des humains. »

A ce moment, Tadalinka était éveillée, assise sur son séant et prête à gronder, à attaquer si nécessaire ; car ces deux petites chattes peuvent être vraiment très sauvages pour défendre ce qu'elles considèrent comme étant sous leur responsabilité. Un individu avait tenté d'entrer un soir dans mon appartement. Les deux chattes avaient bondi à la porte et avaient presque terrorisé pour dix ans de sa vie le pauvre homme ; un chat siamois en furie est un spectacle absolument effrayant. Les joues se gonflent, chaque poil du pelage se dresse à angle droit sur le corps, la queue se hérisse, ils se tiennent sur la pointe des pattes et ont l'air de quelque apparition surgie de l'enfer. On ne devrait pas les appeler chats, car ils sont différents des autres. Ils hurlent, ils grondent, bouillonnent de colère et nul danger n'arrête un chat siamois protégeant une personne ou un territoire. Il y a bien des légendes, nées en Orient, et racontant comment tel ou tel chat siamois a protégé des personnages importants ou des malades. Mais en voilà assez. Plus personne n'a essayé d'entrer dans notre appartement à notre insu, l'histoire des « chattes sauvages de Rampa » s'était répandue et les gens ont plus peur, semble-t-il, des chats siamois sauvages que des chiens enragés.

Il en est ainsi, ou du moins devrait-il en être ainsi maintenant que les deux petites chattes sont

toujours en alerte pour bondir à la défense du Vieil Homme invalide.

Ah oui ! parmi nos questions, il y en a une d'une dame qui s'informe à propos des animaux. Où est-elle ? Ah ! la voici ! « Pouvez-vous nous dire ce qui arrive à nos animaux favoris quand ils quittent cette Terre ? Sont-ils complètement anéantis ou bien se réincarnent-ils comme humains ? Selon la Bible, seuls les humains vont au ciel. Qu'avez-vous à dire à ce propos ? »

Madame, j'ai beaucoup de choses à dire à ce propos. La Bible a été écrite longtemps après les événements qu'elle relate. La Bible n'est pas non plus l'Écriture originale. C'est une traduction d'une traduction d'une autre traduction qui a été retraduite à la convenance d'un roi ou d'un pouvoir politique. Pensez à l'Édition du Roi Jacques, ou à telle autre édition. Beaucoup de choses rapportées dans la Bible sont des sottises. Il est certain qu'il y avait beaucoup de vérités dans l'Écriture originale, mais beaucoup de choses dans la Bible d'aujourd'hui ne sont pas plus vraies que la vérité de la presse ; or, tout le monde sait quel ramassis de bêtises la presse publie.

La Bible paraît enseigner aux hommes qu'ils sont les maîtres de la création, que l'univers entier a été créé pour l'homme. Eh bien ! l'homme a fait un terrible gâchis de ce monde, n'est-il pas vrai ? Où n'y a-t-il pas de guerre ou de bruits de guerre, où n'y a-t-il pas de sadisme, de terreur, de persécution ? Il vous faudra vous éloigner de ce monde si vous désirez une réponse à ces questions. Mais, revenons aux animaux et à ce qui leur arrive.

Tout d'abord, il y a beaucoup d'espèces différentes de créatures. Les hommes sont des animaux, que vous le vouliez ou non. Les hommes sont des

animaux méchants, grossiers, malveillants, plus sauvages que n'importe quel autre animal.

Les hommes ayant un pouce et des doigts, ils ont évolué dans un certain sens, parce qu'ils se servent de leurs mains pour fabriquer des objets, chose que les animaux ne peuvent pas faire. L'homme vit dans un monde très matériel et il ne croit qu'en ce qu'il peut saisir entre les doigts et le pouce. Les animaux n'ont pas de pouce et sont incapables de saisir un objet à deux mains ; ils ont donc dû évoluer spirituellement, et la plupart des animaux sont spirituels : ils ne tuent pas, sauf dans le cas d'absolue nécessité, pour manger. Et si un chat « terrorise et torture » une souris — eh bien ! c'est là une erreur de l'homme — la souris est absolument inconsciente de tout cela parce qu'elle est hypnotisée et ne ressent aucune douleur. Cela vous convient-il ?

Sous le coup d'une certaine tension, les sensations d'une personne sont anesthésiées. Ainsi, en temps de guerre par exemple, un homme atteint d'une balle, à part une très faible torpeur, ne sent rien jusqu'à ce que la perte de sang l'affaiblisse. Le pilote d'un avion, touché à l'épaule, continuera à piloter son appareil et le fera atterrir sans encombre ; et ce n'est que lorsque la surexcitation aura cessé qu'il ressentira la douleur de sa blessure. Il en va de même pour la souris.

Les chevaux ne se réincarnent pas en narcisses, ni les ouistitis en asticots, et vice versa. La nature est peuplée de groupes divers dont chacun est isolé dans une « coquille » qui n'empiète pas sur l'existence spirituelle ou astrale des autres. Ce que cela signifie en réalité, c'est qu'un singe ne se réincarne jamais comme homme, un homme jamais comme souris, bien que — il faut l'admettre — beaucoup

d'hommes soient pareils à des souris par leur manque de courage — ce qui est une façon très polie d'exprimer... eh bien ! vous le savez.

C'est un fait affirmé catégoriquement : nul animal ne se réincarne comme homme. Je sais bien que les hommes sont aussi des animaux, mais j'emploie le terme communément reçu. On distingue les humains des animaux, parce que les hommes aiment à être flattés. Et c'est ainsi que l'on prétend que les hommes sont, non pas des animaux, mais des créatures d'une espèce spéciale — celle qu'a choisie Dieu —, des humains. Ainsi, l'animal humain ne se réincarne jamais en un animal de race canine, féline, ou équine. Et, une fois encore, vice versa pour notre vieil ami.

L'animal humain subit une sorte d'évolution à laquelle il doit s'adapter. Il — comment dire ? — doit se soumettre à une forme d'évolution différente et pas nécessairement parallèle. Ainsi, hommes et animaux ne sont pas des entités interchangeables.

Nombre d'écrits bouddhiques font mention d'humains qui reviennent sous la forme d'araignées ou de tigres. Mais naturellement, les bouddhistes instruits ne croient pas ces choses qui reposent sur un malentendu, vieux de plusieurs siècles, de la même façon qu'il y a malentendu à propos du Père Noël, ou à propos de fillettes en sucre, en pain d'épice, et en toutes sortes de bonnes choses. Vous comme moi, nous savons que les petites filles ne sont pas toutes gentilles : certaines d'entre elles sont *très* gentilles, d'autres sont de véritables pestes ; mais naturellement vous et moi nous ne connaissons que les gentilles, n'est-ce pas ?

Quand un être humain meurt, il va dans le plan astral dont nous reparlerons plus tard. Et quand

un animal meurt, lui aussi va dans le plan astral où il rencontre ceux de son espèce, où il y a totale compréhension et relations parfaites. Comme c'est le cas pour les humains, les animaux ne peuvent pas être importunés par ceux avec lesquels ils sont en état d'incompatibilité. Maintenant, étudiez attentivement ceci : si une personne qui aime un animal meurt et va dans le monde astral, elle peut être en contact avec l'animal qu'elle aimait, ils peuvent être réunis s'il y a entre eux un amour absolu. De plus, si les humains étaient plus télépathes, et plus croyants, s'ils voulaient ouvrir leur esprit et apprendre, alors les animaux aimés qui sont morts pourraient rester en relation avec les humains, même avant que ces derniers ne meurent.

Laissez-moi vous dire quelque chose ; j'ai nombre de petits êtres qui sont morts et je suis toujours très exactement, très assidûment en contact avec eux. Il y a une petite chatte siamoise, Cindy, avec laquelle je suis chaque jour en contact, et Cindy m'a énormément aidé. Sur Terre, elle a eu une existence vraiment très pénible. Maintenant, elle m'aide sans compter. Elle fait absolument tout ce que n'importe qui de l'Autre Côté peut faire pour quelqu'un qui est de ce Côté-ci.

Ceux qui aiment vraiment leurs animaux favoris peuvent être sûrs que lorsque cette vie aura cessé pour les uns et les autres, ils pourront se réunir. Mais un *distinguo* s'impose.

Quand les êtres humains sont sur Terre, ils forment une engeance incroyable, cynique, rude, blasée et tout le reste. Quand ils arrivent de l'Autre Côté, ils subissent une secousse ou deux qui les rendent capables de s'apercevoir qu'ils ne sont pas les seigneurs de la création qu'ils pensaient être,

mais simplement une partie d'un Plan Divin. Quand ils sont de l'Autre Côté, ils se rendent compte que les autres ont des droits comme eux. Quand ils sont de l'Autre Côté, ils apprennent qu'ils peuvent parler en toute clarté avec des animaux qui sont aussi de l'Autre Côté, et les animaux leur répondront dans la langue de leur choix. Il y a une limitation pour les humains du fait que la plupart d'entre eux, quand ils sont sur Terre, ne se rendent pas compte du caractère, des aptitudes et des facultés des prétendus « animaux ». Mais, quand ils meurent, tout s'éclaire pour eux et les humains sont pareils à des aveugles-nés qui, soudain, voient.

Oui, les animaux vont au ciel, non au ciel chrétien, naturellement ; mais la perte n'est pas grande. Les animaux ont un ciel réel, non pas celui des anges avec des ailes en plumes d'oie, mais un ciel réel, et ils ont un Manu ou Dieu qui veille sur eux. Tout ce que l'homme peut obtenir ou atteindre de l'Autre Côté, un animal le peut aussi : la paix, le savoir, le progrès — n'importe quoi et tout.

Sur la Terre, l'homme est en mesure d'être l'espèce dominatrice, en raison des armes effrayantes qu'il possède. Sans armes, un homme ne serait pas de taille à lutter contre un chien décidé. Armé de manière artificielle, comme d'un fusil, un homme peut maîtriser une meute entière de chiens. Et c'est uniquement par suite de sa méchanceté que l'homme a perdu son pouvoir télépathique de communication avec les animaux. Savez-vous que telle est d'ailleurs la véritable histoire de la tour de Babel ? L'humanité était télépathe en règle générale et quand l'homme recourait au langage il s'en tenait à des dialectes locaux pour communiquer avec les membres de sa

famille afin de ne pas révéler à la communauté ce qui ne devait pas l'être.

Mais l'homme a tendu des pièges aux animaux à l'aide d'une télépathie fallacieuse, et de promesses trompeuses. Résultat : l'humanité a perdu le pouvoir télépathique — ce fut sa punition. Actuellement, un petit nombre de personnes seulement sur cette Terre sont télépathes, et elles sont comme ceux qui voient au pays des aveugles.

Eh bien ! madame, pour répondre brièvement à la question posée par votre lettre, voici : non, les humains ne se réincarnent pas comme animaux, et les animaux ne se réincarnent pas comme humains. Oui, les animaux vont au ciel, et si vous aimez vraiment votre animal favori, vous pouvez vous retrouver après votre décès *SI* votre amour est vraiment de l'amour et pas seulement le désir égoïste, insensé, de dominer et de posséder. Et pour en revenir à notre sujet : les animaux ne sont pas une espèce inférieure. Sans doute, les humains peuvent faire un grand nombre de choses dont les animaux sont incapables ; mais les animaux peuvent faire beaucoup de choses dont les humains sont incapables. Humains et animaux diffèrent les uns des autres et c'est tout — les animaux sont différents, mais pas inférieurs.

A ce moment, Mlle Cléo, qui se reposait si confortablement, tourna vers le Vieil Homme ses yeux d'un bleu limpide et lui adressa un message télépathique : « Au travail, il nous faut travailler, sinon nous n'aurons rien à manger. » Cela dit, la petite chatte se leva gracieusement et s'éloigna le plus délicatement du monde. Le Vieil Homme soupira et s'occupa d'une autre lettre et d'une autre question.

« Y a-t-il des Mantras pour envoyer les animaux

qui meurent dans les royaumes supérieurs et, si oui, que sont ces Mantras ? »

Il ne faut pas de Mantras pour passer des hommes aux animaux ; les humains ont leurs propres aides qui les attendent de l'Autre Côté de la vie pour permettre à ceux qui meurent de renaître dans l'astral. Pareillement les animaux ont leurs propres auxiliaires. Ainsi donc, il ne faut pas de Mantras pour aider les animaux mourants à entrer dans le monde astral. En tout cas, soit par instinct, soit par préconnaissance, les animaux en savent beaucoup plus long sur ce sujet que les humains.

On ne devrait pas attendre qu'un animal soit mourant pour l'aider. La meilleure façon d'aider un animal, c'est de le faire pendant qu'il est bien vivant sur cette Terre. Les animaux sont de belles créatures et il n'y a point d'animal méchant ou vicieux à moins qu'il n'ait été rendu méchant ou vicieux par les mauvais traitements, conscients ou non, que les hommes lui ont infligés. J'ai connu bien des chats et je n'en ai jamais connu aucun qui fût naturellement vicieux ou grincheux. Quand un chat a été tourmenté par des humains, ou plus probablement par des enfants, il adopte effectivement une sauvagerie protectrice ; mais si on le traite avec bienveillance, tout s'arrange et l'on retrouve un animal gentil et dévoué.

Vous savez, nombre de gens sont effrayés, pétrifiés à propos des chats siamois : à les en croire, ce sont des animaux sauvages, destructeurs, mauvais en tout. Cela n'est pas vrai, il n'y a dans cette assertion pas un mot de vrai, pas un seul. Jamais Mlle Cléopâtre et Mlle Tadalinka ne font quoi que ce soit qui nous incommode. Si quelque chose nous irrite, nous disons simplement : « Oh ! ne fais pas cela, Cléo ! » et elle ne recommence plus. Nos

chattes ne mettent pas en pièces l'ameublement ou les draperies, car nous avons passé un accord avec elles. Nous mettons à leur disposition un poteau à griffer ; en fait, il y en a deux. Ce sont des piquets solides montés sur une base carrée. Ils sont couverts d'une lourde carquette, non pas un vieux tapis mal fichu sur lequel on a renversé la poubelle, mais une carquette neuve à l'épreuve des coupures. Eh bien ! ce tapis a été solidement fixé au piquet et, au sommet de cet assemblage, il y a assez de place pour qu'un chat puisse s'y jucher.

Très fréquemment chaque jour, Cléopâtre et Tadalinka grimpent sur leur poteau à griffer et elles s'étendent si belles de tout leur long que cela fait du bien rien qu'à les regarder. Parfois, elles grimpent le long du poteau au lieu de sauter, et c'est un excellent exercice pour leurs muscles et pour leurs griffes. Ainsi, nous fournissons les poteaux à griffer, et nos meubles et nos draperies sont à l'abri.

J'ai un jour pensé écrire un livre sur les légendes à propos des chats et sur leur véritable histoire. J'aimerais beaucoup le faire, mais ma décrépitude croissante rend bien improbable l'accomplissement de ce projet. J'aimerais dire, par exemple, comment, dans un autre monde, dans un autre système, très éloigné du système solaire, une haute civilisation des chats a existé. En ce temps-là les chats pouvaient employer leur « pouce », comme les humains aujourd'hui. Ces chats tombèrent en disgrâce et ils eurent le choix ou de recommencer un Circuit, ou d'aller dans un autre système afin d'y aider une race non encore née.

Les chats sont des créatures gentilles et compréhensives, et c'est ainsi que la race des chats et leur Manus décidèrent de venir sur la planète que nous

appelons Terre. Ils y vinrent pour veiller sur les humains et rendre compte aux autres sphères du comportement des humains: quelque chose comme une caméra de télévision veillant sans arrêt. Mais les chats veillent et rendent compte non pour nuire aux humains, mais pour les aider. Dans des régions plus bienveillantes, les gens signalent ce qui se passe, non pour causer du tort à autrui, mais pour que l'on puisse remédier à ce qui est défectueux.

Les chats devinrent indépendants afin de ne pas être dominés par l'affection. Ils arrivèrent sous la forme de petites créatures afin que les humains puissent les traiter avec bienveillance ou avec dureté, selon leur caractère d'hommes.

Les chats sont bienfaisants; ils exercent sur Terre une influence faste. Les chats sont une extension directe du Grand Sur-moi de ce monde, une source d'information là où l'information est en grande partie déformée par la situation du monde.

Soyez bienveillants pour les chats, traitez-les avec sympathie, ayez confiance en eux: aucun chat n'a jamais fait volontairement de mal à l'homme, mais très nombreux sont ceux qui ont trouvé la mort en aidant les humains.

Eh bien! Mlle Tadalinka vient précisément d'entrer précipitamment avec un message télépathique: « Eh! chef, tu devines? Il y a soixante-dix-huit lettres pour toi, aujourd'hui! » Soixante-dix-huit! Il est presque temps que je me mette à répondre à celles qui sont en attente.

La Bonne Route est toute proche
mais l'humanité la cherche au loin

« A quoi ressemble la vie aujourd'hui à Lhassa ? Les novices ont-ils ouvert leur "troisième œil" ? Qu'est-il arrivé à tout ce monde que vous décrivez dans votre premier livre ? »

Le Lhassa de 1970, sous la domination terroriste de la Chine rouge, est très différent du Lhassa d'avant l'invasion chinoise. Les gens circulent furtivement, ils regardent par-dessus leurs épaules avant de se risquer à parler même à leurs plus proches connaissances. Il n'y a plus de mendiants dans les rues ; ils ont été cloués au mur par les oreilles et sont morts depuis longtemps, ou bien on les a envoyés dans des camps de travaux forcés. Les femmes ne sont plus les femmes heureuses, insouciantes qu'elles étaient autrefois. Maintenant, au Tibet, sous la domination chinoise, les femmes sont forcées de s'unir à des Chinois déportés de Chine et envoyés au Tibet comme colons.

Les Chinois se rendent coupables de génocide, ils cherchent à exterminer la nation tibétaine. En Chine, les hommes ont été arrachés à leur famille et expédiés au Tibet pour y labourer un sol aride

dont ils retirent péniblement une subsistance précaire, expédiés au Tibet pour s'accoupler avec des femmes qui ne veulent pas d'eux et pour être pères d'une race de métis, mi-chinois, mi-tibétains. Dès qu'un enfant est né, on l'enlève à ses parents et on le place dans un « home » communal où on lui enseigne à détester tout ce qui est tibétain et à vénérer tout ce qui est chinois.

Les hommes tibétains sont traités de telle sorte qu'ils ne sont plus des hommes, qu'ils ne peuvent plus être pères. Beaucoup d'entre eux et beaucoup de femmes aussi se sont réfugiés en Inde, ou dans les replis des hautes montagnes où les troupes chinoises ne peuvent pas accéder. La race tibétaine ne sera pas exterminée, la race tibétaine se perpétuera. C'est une chose tragique que les Tibétains de haut rang réfugiés en Inde et qui ne s'efforcent même pas d'éveiller l'intérêt du monde en vue de sauver le Tibet.

A un moment donné, je me suis flatté de l'espoir que certains de ces haut placés renonceraient à leurs jalousies et à leurs haines mesquines pour coopérer avec moi. J'ai eu longtemps le vif désir de parler comme représentant du Tibet à la tribune des Nations unies. Je ne suis pas muet, je ne suis pas illettré, je connais le parti de l'Est et celui de l'Ouest, et mon plus fervent désir a longtemps été d'en appeler aux peuples libres du monde en faveur du peuple tibétain qui est maintenant réduit en esclavage et se trouve en butte à des tentatives résolues d'exterminer sa race tout entière. Malheureusement, on m'a qualifié de beaucoup de façons et ces haut placés, vivant confortablement en Inde, n'ont pas trouvé bon de faire grand-chose pour sauver le Tibet. Pourtant, il s'agissait de tout autre chose et c'était l'ambition d'un seul homme,

et lui-même absolument désintéressé, car je ne recherchais rien pour moi-même.

Mes livres sont vrais, chacun d'eux est vrai, ils sont absolument vrais. Néanmoins, la presse a cru bon de m'attaquer. Après tout, il est tellement plus facile et tellement plus sensationnel pour la presse d'essayer d'abattre une personne et de monter une histoire à gros effets avec quelque chose qui n'existe pas. Oui, tellement plus facile que d'admettre la vérité ! Quand je jette un regard en arrière sur ces années, il me paraît que les Tibétains de haut rang actuellement en Inde où ils vivent dans le plus grand confort ne me soutiennent pas parce qu'ils craignent, ce faisant, de perdre l'appui de la presse. Mais qui s'inquiète de la presse, en fin de compte ? Pas moi !

Les gens que j'ai connus au Tibet ? Les hauts dignitaires ont été tués, torturés à mort. Ainsi, le Premier ministre du Tibet fut traîné derrière une voiture roulant à toute vitesse dans les rues de Lhassa. On avait enroulé autour d'une de ses chevilles un câble relié à l'arrière de la voiture. Celle-ci était chargée de Chinois qui lançaient des moqueries à l'adresse du malheureux. La voiture se mit en marche, tirant cet homme éminent à travers les rues, tournant et zigzaguant sur la chaussée rocailleuse, arrachant à la victime son nez, ses oreilles, et d'autres parties du corps. Finalement, la chair à vif et couvert de sang, le cadavre fut jeté sur un monceau d'ordures et abandonné en pâture aux chiens.

Les femmes que j'ai connues ? Eh bien ! leurs filles ont été violées publiquement sous les yeux de leur famille. Beaucoup de femmes du monde ont été forcées de servir dans des bordels pour les

troupes chinoises. On pourrait continuer longtemps la liste de ces forfaits, mais à quoi bon ?

Certains hommes timorés de haut rang cédèrent aux exigences chinoises et devinrent les laquais des occupants, obéissant à tous leurs caprices, les imitant, leur léchant les bottes et occupant des postes de « confiance » jusqu'au jour où leurs maîtres se fatiguaient d'eux et les liquidaient.

D'autres s'enfuirent dans les montagnes pour continuer la lutte contre les Chinois. Naturellement, beaucoup se réfugièrent en Inde. Bien, c'est ce qu'ils avaient choisi de faire. Mais, l'idée vient de nouveau à l'esprit : pourquoi les grands qui sont à l'abri en Inde ne feraient-ils pas quelque chose pour aider ceux qui ne sont pas en sécurité ?

Dans les grands temples et au Potala même, toutes les feuilles d'or formant le toit ont été arrachées et transportées en Chine où l'or a probablement été fondu et transformé en monnaie. Les statues sacrées ont été fondues pour leur contenu d'or et d'argent ; les bijoux précieux ont été transportés en Chine. D'autres choses de valeur, des livres, des manuscrits, des peintures et des sculptures ont été jetés dans un grand feu de joie et tout a été consumé ; du même coup l'histoire d'un peuple inoffensif, innocent, dévoué uniquement au bien-être de l'humanité a été réduite en cendres.

Les lamaserias sont maintenant des bordels ou des casernes. Les couvents, eh bien ! les Chinois les considèrent comme des bordels tout faits. Des monuments anciens ont été rasés pour faciliter le passage des colonnes blindées.

Lhassa est maintenant la capitale de la terreur où les gens sont torturés et assassinés sans en connaître la raison. Tout ce qui était beau a été

détruit. Des hommes diligents ont pu sauver à temps certaines choses et les transporter péniblement dans la montagne où elles sont mises en dépôt dans des refuges, à l'intention des générations futures. A part cela, tout ce qui était beau a été détruit.

Mais le Tibet renaîtra : il n'y a pas de bataille finale avant la dernière bataille et celle-ci seule est décisive. Le Tibet ressuscitera. Peut-être quelque homme fort apparaîtra qui sera un grand souverain, peut-être rendra-t-il vitalité à ceux qui ont cherché sécurité et confort dans la fuite.

Le Tibet est maintenant encerclé de grandes routes, de hauts immeubles pareils à des casernes qui hébergent les ouvriers qui essaient de mettre un semblant d'ordre dans les landes absolument stériles. Ce n'est pas une tâche qu'on accomplit gaie-ment ; car, les Chinois qui ont été forcés à être des immigrants ou des colons, détestent le pays, détestent les gens : leur seul désir est de rentrer chez eux, dans leur famille. Les Tibétains sont traités comme des sous-hommes, les colons chinois comme des prisonniers. On les retient au Tibet contre leur volonté et quiconque essaye de s'échapper est torturé et exécuté publiquement.

Pendant ce temps, les nations du monde s'occupent de leurs petites affaires : une guerre par-ci, une guerre par-là : en Corée, au Viêt-nam, entre Israël et les pays arabes, en Afrique, aux frontières sino-russes et ailleurs. Mais si une Voix autorisée s'élevait, peut-être que certaines des nations les mieux avisées du monde prêteraient l'oreille à un appel à l'aide d'un représentant accrédité du Tibet qui pourrait se présenter devant les Nations unies, apparaître à la télévision et écrire, écrire encore, pour appeler les nations au secours d'un peuple

éprouvé et obtenir que cette aide arrive avant qu'il ne soit trop tard.

Venant du corridor, un mugissement s'éleva pareil à celui d'un souteneur faisant des heures supplémentaires. Un coup violent frappé à la porte et le Voisin hors série entra, marchant à grandes enjambées. Le visage flamboyant comme le soleil couchant, il s'effondra sur une chaise avec un fracas qui parut ébranler l'immeuble. « Vous savez ce qui m'arrive ? hurla-t-il. Ces... de Halifax veulent augmenter mon loyer ! »

Le Vieil Homme se cala dans son lit, chercha quelques bonnes paroles pour la défense de « Halifax », mais il lui fallait bien admettre que *tout* augmentait : le lait, le loyer, les tarifs postaux, le prix des transports de marchandises, les salaires.

Au rez-de-chaussée, dans l'entrée principale, le gardien, Angus Robichaud, travaillait dur à nettoyer le tapis. Tant de choses à faire, beaucoup trop de choses à faire et beaucoup trop de responsabilités. Angus Robichaud est un brave homme, un homme loyal qui chemine avec succès sur l'étroite lisière qui sépare les exigences de ses employeurs et celles de ses locataires. Un homme exceptionnel, d'une espèce de plus en plus rare.

Dans l'appartement du gardien, sa femme, Mme Robichaud, lutte pour garder la tête froide et ne pas perdre patience parmi tant de communications téléphoniques contradictoires. Mme Schnitzelheimer du 1027 appelle hargneusement : « Je désire le chauffage vous couper, oui, déjà ! Mon mari dit il a grillé sa peau, la chaleur est trop beaucoup, oui. » A peine Mme Robichaud a-t-elle raccroché avec un claquement de mauvaise humeur que le téléphone retentit. « Dites, madame, dites donc à votre mari d'ouvrir un bon coup le chauffage,

allô, allô ! Ou bien je téléphonerai au patron et je me plaindrai. Pourquoi pensez-vous que je paye ici, dites ? Pour être frigorifiée ? »

Tous les prix sont en hausse ? Le Vieil Homme a deviné qu'il n'en était rien pour les appointements de M. Robichaud. Quel dommage, pensait-il : certains propriétaires de cet immeuble de location confient à un homme la garde d'un immeuble dont la construction a coûté plusieurs millions. Et ces propriétaires sont aveugles au point de ne payer qu'un salaire de misère à cet homme de confiance. Oui, les prix augmentaient pour accroître les gains de ceux qui étaient déjà abondamment pourvus !

Payer ? Payer ? Le prix de tout augmente ? Oui, voilà une bonne question. On me demande pourquoi les occultistes attendent d'être payés pour donner des avis, des informations. C'est une erreur de faire payer pour des connaissances occultes.

Très bien, madame Machin, allez chez votre avocat, chez votre médecin ou dans votre magasin d'alimentation, allez où vous voulez : si vous exigez quelque chose, vous devez le payer. Votre avocat a dépensé beaucoup d'argent pour sa formation, il a vécu pas mal d'années de vaches maigres pendant ses études et comme avocat diplômé. Il a investi temps et argent dans la science, la science spécialisée, et il attend, il attend avec raison une juste rémunération en échange de ses investissements.

Votre médecin en a vu de dures aussi comme interne. Il a dû étudier, parcourir les salles d'hôpital et ensuite passer un examen sévère afin de voir ce qu'il savait et ce qu'il ne savait point. S'il est consciencieux, il continue à étudier, se tenant au courant des progrès actuels, se renseignant par ses lectures sur le résultat des recherches. Il a dépensé

beaucoup d'argent dans ses études, il a investi pour l'avenir et, comme un avocat, comme un agent de change, comme tout le monde, il en espère un revenu convenable.

Essayez d'aller dans votre épicerie de quartier et d'obtenir pour rien des œufs, de la farine, que sais-je encore ! Dites au boutiquier que c'est un crime de sa part d'avoir des rayons qui regorgent de victuailles alors que votre garde-manger est vide. Dites-lui qu'ayant tant de nourriture et vous rien du tout, c'est un criminel de vous faire payer vos achats. Vous vous retrouverez probablement à la maison de santé de votre ville, car on vous considérera comme *non compos mentis*.

Le véritable occultiste ou métaphysicien — et j'en suis un — a consacré une longue période à apprendre et à souffrir. Comme tels, nous faisons volontiers ce que nous pouvons pour aider les gens ; sans doute, mais nous avons aussi le droit de vivre, de manger, et de nous vêtir décentement ; et voilà pourquoi nous demandons qu'on nous paye. Demandez à votre médecin, à votre épicier ou à votre avocat si ce n'est pas là chose normale.

Cette même lettre pose une autre question qui, du reste, se rapporte aux remarques précédentes.

La voici : « Je me suis rendue à Vancouver et je réside en Colombie britannique. Il y a là un homme qui exige de fortes sommes d'argent pour répondre aux questions qu'on lui adresse. Il affirme qu'il est un de vos élèves, qu'il travaille en étroit accord avec vous et que vous lui donnez votre avis quand il éprouve des difficultés. Cet homme s'est fait payer grassement et ses informations sont complètement et absolument fausses. Qu'avez-vous à dire à ce propos ? »

Tout d'abord, je ne travaille avec personne. Je

n'ai pas d'étudiants. Il est absolument faux de dire que je travaille en étroit accord avec un diseur de bonne aventure. Je ne crois pas aux diseurs de bonne aventure. Trop souvent, si quelqu'un « dit la bonne fortune », il incline le consultant à faire ce qu'il ne ferait pas normalement ; mais nous traiterons de cela dans un moment.

S'il s'avère en effet que cette personne se fait passer pour mon élève, et si cette personne se fait payer à ce titre, n'hésitez pas : allez au poste de police de votre localité et demandez à voir le responsable de la brigade des fraudes. Exposez-lui l'affaire, et, si vous y tenez, montrez-lui ce livre, faites-lui lire cette page dans laquelle je déclare, de la façon la plus catégorique, que je n'ai aucun élève et que je ne travaille pas le moins du monde avec des diseurs de bonne aventure ou qui que ce soit de cet acabit.

Dites-lui aussi que je n'ai pas de disciples, je ne désire pas avoir de disciples ; en fait, ils sont extrêmement embêtants ! Mais, naturellement, cela dit entre nous. Des disciples, ça n'arrête pas de bourdonner autour de vous : « Oui, maître ceci, maître cela... », ils s'aplatissent devant vous, ils sortent des boiseries comme des termites. C'est pourquoi j'ai décidé, il y a nombre d'années, que je n'aurais jamais d'élèves. Votre diseur de bonne aventure de Vancouver, en Colombie britannique, n'a plus qu'à aller se rhabiller, n'est-ce pas ? Non, madame, ne me reprochez pas d'avoir donné des informations fausses. Je ne donne pas d'avis, je n'en vends pas. J'écris mes livres, et encore une fois, je déclare ici, catégoriquement, que tous mes livres disent la vérité. Je ne le jurerais pas sur une pile de bibles parce que je ne suis pas chrétien, et, d'ailleurs, cela ne signifierait rien de plus que si je jurais sur un

tas de vieux journaux ; mais, je le répète, tous mes livres sont vrais.

Il est peu sage, sachez-le, de s'inquiéter à propos des diseurs de bonne aventure. Après tout, chacun de nous vient sur cette Terre comme un élève dans une école. Supposez maintenant que vous êtes à l'université et que, pendant les vacances ou lors d'une demi-journée de congé, vous alliez chez quelque vieille commère qui porte sans doute de grosses boucles d'oreilles et un fichu sur la tête. Et supposez que vous lui demandiez : « Que vais-je faire le trimestre prochain ? Je ne vous dis rien, à vous de deviner. » Eh bien ! la vieille commère ne pourrait pas vous dire grand-chose, n'est-ce pas ? Elle ne saurait pas quels cours vous suivez, ni quels sont vos ambitions secrètes ou vos points faibles. Non ! Eh bien ! les diseurs de bonne aventure sont d'habitude comme cela.

Maintenant, lisez attentivement ceci, gravez-le dans votre mémoire. Aucun homme ne peut consulter le Dossier Akashique d'un autre humain sans « Permission Divine ». Et vous pouvez m'en croire : la « Permission Divine » est plus rare qu'un poil sur un œuf. Aussi, lorsque ces personnes vous disent qu'elles vont consulter les Annales Akashiques et revenir avec une copie de votre vie passée et de votre vie future, dites-leur simplement ce que vous pensez et, si vous êtes sage, faites appel à la brigade des fraudes s'il y a quelque argent en jeu.

Chacun de nous est ici pour faire quelque chose, et si nous écoutons les diseurs de bonne aventure qui en réalité ne savent pas ce qu'ils disent, nous pourrions être dirigés sur une voie de garage et, au lieu de réussir dans la vie, nous serions profondément désillusionnés, découragés ou désenchantés. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de méditer ;

ainsi vous apprendrez des tas de choses sur vous-même — et habituellement c'est quelque chose de formidable. Examinez les circonstances dans lesquelles vous vous êtes trompé en prêtant l'oreille à autrui. Naturellement, vous pouvez *écouter* les autres, mais c'est vous qui devez faire votre choix et vous devez agir à votre manière sous votre propre et entière responsabilité.

Une des assertions les plus insensées qui aient été faites, c'est de prétendre que nul homme n'est une île pour lui-même. Sottise, n'est-ce pas ? Au contraire, chaque homme doit être « une île en lui-même ».

Si vous adhérez à des sectes ou à des groupes, vous n'êtes pas un individu particulier, mais simplement quelqu'un qui vit dans une communauté. Si vous devenez membre d'une secte ou d'un groupe, vous n'acceptez pas votre responsabilité en tant qu'individu indépendant. Sans doute, ce que je vous dis là va provoquer un beau tapage chez tous ceux qui font de la publicité pour des cours d'occultisme par correspondance, cours que vous payez très cher votre vie durant, et qui vous laissent sur votre faim. Mais la vérité pure et simple, la voici : qu'importe ce que vous ont dit de faire votre mère, votre chef de groupe, ou le grand détenteur mystique de la clef symbolique du cours par correspondance, qu'importe tout cela : quand vous quitterez cette vie, c'est vous et vous seul qui aurez à répondre devant votre Sur-moi de ce que vous aurez fait ou de ce que vous n'aurez pas fait. Il est absolument vain d'imaginer que vous pourrez dire : « Oh ! vous ne pouvez pas me reprocher cela ; j'ai simplement fait ce que ma mère m'avait dit de faire. Si elle était ici, elle vous le dirait elle-même. » Mais cela est idiot. Vous avez à prendre

vos responsabilités, vous seul. Donc, si vous devez prendre vos responsabilités — et vous le devez à coup sûr — alors pourquoi laisser une bande de gens vous convaincre de faire ceci ou cela : des gens qui n'en veulent qu'à votre argent ou qui cherchent à s'assurer un peu d'autorité en se mettant à la tête d'un groupe. Des personnes de ce genre ne viendront pas vous soutenir quand votre Sur-moi jugera votre vie. Laissez-moi le répéter une fois encore : c'est vous et *vous* seul qui aurez à répondre à votre Sur-moi. Aussi devriez-vous, vous-même et vous seul, vivre votre vie et prendre vos décisions et accepter ou refuser les responsabilités selon ce que vous et vous seul jugez bon.

Il est superflu d'écouter M. Tartampion, président de la Société Métaphysique de la Dent de Cochon, qui vous dira ceci, vous dira cela, vous dira autre chose et vous dira encore que si vous agissez comme le suggère son culte, vous obtiendrez au ciel une place réservée avec, par-dessus le marché, des leçons gratuites de harpe. Vous n'en savez rien. Si M. Tartampion savait tellement de choses, il ne dirait pas toutes ces sottises. Il serait tellement occupé à mettre sa vie en ordre et à se préparer à être jugé lui-même, qu'il ne se mêlerait pas de vos responsabilités.

De même, il est stupide de se laisser diriger ou influencer par ces vieilles commères des deux sexes qui vous dépeignent quel sort merveilleux sera le vôtre si vous vous joignez à elles, et quelle damnation vous attend dans le cas contraire. Eh bien ! une fois encore, rappelez-vous que tous ces gens ne répondront pas pour vous, plus tard.

Trop de gens vont bêlant : « Que Dieu vous bénisse ! » Ils viennent vous raconter qu'ils ont reçu directement de Dieu le pouvoir de bénir et de

donner l'absolution. Eh bien, Dieu doit être terriblement occupé ! Ces gens sont exactement des gens comme vous — ni meilleurs, ni peut-être pires. Parce qu'ils portent leur col à l'envers, ou qu'ils lisent un livre, ils s'imaginent être devenus des saints.

Avoir des notions de métaphysique ne confère pas nécessairement la spiritualité, vous savez. D'après les légendes, le vieux Satan lui-même connaît bien un truc ou un autre dans la ligne de la métaphysique ; ce n'est pas pour autant que vous direz qu'il a une vie spirituelle, n'est-ce pas, du moins dans le bon sens du terme. N'importe qui peut apprendre des choses métaphysiques. Si mauvaise que soit une personne, elle peut apprendre ces choses, sans nécessité d'atteindre au préalable un certain degré de spiritualité. Mais presque toujours — pas toujours, mais presque toujours — une grande, miséricordieuse Providence arrange les choses de telle manière que si un triple scélérat étudie la métaphysique, il devient d'abord un simple scélérat et, lorsqu'une partie encore de sa scélératesse est éliminée, il peut se révéler être au fond un individu convenable. Mais ne croyez pas toute la publicité à propos de « tel ou tel petit saint qui est maintenant un Pandit ». Un Pandit est un Monsieur, savez-vous cela ? Ce n'est pas un titre mystique ; ce petit mot de Pandit impressionne nombre de gens, mais ne vous laissez pas bernier à ce sujet.

Je m'aperçois qu'il y a, ici, une question à laquelle nous venons de répondre. Cette question, la voici : « Dites-moi pourquoi les gens ne devraient pas s'occuper de métaphysique en groupes, mais seuls. »

J'y ai déjà répondu, mais peut-être ferais-je bien

d'ajouter ceci. Il y a peu de temps, j'ai reçu les « brochures » d'un groupe qui désirait que je me joigne à lui. Ces gens se vantaient de l'affluence d'élèves qui, par classes, méditaient tous ensemble. Avez-vous jamais lu chose plus stupide que cela : « qui méditaient tous ensemble » ? Eh bien ! s'ils avaient ne fût-ce qu'un brin de savoir métaphysique, ils sauraient que les gens ne peuvent pas méditer ensemble. Savez-vous pourquoi ?

Chaque humain irradie de l'énergie, émet des ondes, ondes de pensée, ondes de prana, et chacun de nous est télépathe dans une certaine mesure, si bien que s'il y a tout un groupe de personnes qui méditent sur leurs propres affaires — eh bien ! elles encrassent les engrenages et il est impossible de faire pour soi-même une méditation qui en vaille la peine.

La même sorte de chose arrive quand sont réunies de grandes foules. Prenez par exemple un stade de football. Il y a là des milliers de gens normaux, certains franchement bien équilibrés, d'autres aussi fous que des crétins, et tous ces gens sont rassemblés. Ils pensent au match, et alors, voilà que quelque chose se passe, quelqu'un pense une certaine chose et dit une certaine chose, et voilà que cette foule prend soudain une personnalité de groupe, et une hystérie collective se déchaîne. Des spectateurs sont piétinés, les bâtiments du terrain de football subissent d'immenses dommages, les tribunes s'effondrent, les gens se précipitent vers les sorties en hurlant, au mépris des autres spectateurs. Plus tard, quand la foule se disperse, les responsables de ces débordements sont terriblement affectés, et ils se demandent d'un air déconfit ce qui a bien pu leur arriver.

La même chose se produit dans la méditation de groupe. Chacun pensant à une certaine chose, il se peut que se réalise la loi de l'Effort Inverse. J'ai dit : « Pensant à une même chose ». Le simple fait de méditer, qui est un acte bien déterminé, suffit, et chaque personne qui médite ajoute son propre grain de sel à la forme de pensée nouvellement formée ou à la personnalité de groupe. Et, sauf dans le cas de certaines personnes supérieurement exercées — elles sont rares — et qui sachent contrôler la situation, la réunion finit par provoquer toutes sortes de maladies nerveuses.

Ainsi, je le répète — si vous désirez que la vie présente soit pour vous la dernière dans cette Ronde, ne vous affiliez pas à des groupes, n'adhérez pas à des sectes, vivez votre propre vie, acceptez vos responsabilités, prenez vous-même vos décisions. Certes, tenez compte de l'avis d'autrui, réfléchissez-y, pesez les avis différents qu'on vous donne, mais décidez pour vous-même. Alors, quand vous aurez quitté cette Terre, que vous serez dans la Salle des Souvenirs, les genoux tremblant de peur, et que Votre Sur-moi vous jugera sur vos actions et vos omissions, il est possible que vous entendiez quelques paroles louangeuses à votre égard et que vous en sortiez en pensant : « Oui, oui, je suis bien content d'avoir suivi l'avis de Lobsang Rampa. Après tout, c'est lui qui avait raison ! »

A la fin de la journée, la « Famille » était assemblée autour du lit du Vieil Homme. Mlle Cléopâtre regardait les navires évoluant dans le port ; Mlle Tadalinka était blottie sur les genoux du Vieil Homme. Ma déposa les premières pages du manuscrit dactylographié qu'elle venait de lire, et,

presque en même temps, Bouton d'Or déposa la copie qu'elle venait de lire.

— Eh bien ! s'informa le Vieil Homme, qu'en pensez-vous ?

Ma se frotta l'oreille et dit :

— C'est bien, cela m'a fait rire, si cela suffit comme épreuve.

— Eh bien ! à vous, Bouton d'Or ; qu'en pensez-vous ? dit le Vieil Homme.

Bouton d'Or — eh bien ! elle jeta de nouveau les yeux sur le manuscrit dactylographié, puis elle regarda le Vieil Homme en disant :

— Savez-vous que vous vous répétez ? Ce morceau à propos des Métaphysiciens que l'on paye, vous avez dit quelque chose de pareil dans *Beyond the Tenth* (« Au-delà du dixième »).

— Mais bien sûr que je me répète, répondit le Vieil Homme avec quelque exaspération. Comment puis-je savoir si la personne qui lit ce livre-ci a lu *Beyond the Tenth* ? Et ces choses sont, à mon avis, tellement importantes qu'une répétition se justifie pleinement. Après tout, si vous êtes à l'école, le maître ne se borne pas à dire une seule fois les choses, et puis, à exiger que vous les sachiez à tout jamais, n'est-ce pas ? Non, il les répète.

Ma intervint — presque comme pour prévenir une bataille !

— Vous prétendez ne pas avoir de disciples, ne vous intéresser à rien. Que dites-vous de John ?

Le Vieil Homme se rappela sa tension, se souvint de ses plaintes variées et joua le jeu. En tout cas, il retint, comme si souvent il avait dû le faire récemment, les diverses observations qui lui venaient spontanément à l'esprit.

Très bien, nous ferons exception pour John. Très

bien, nous allons mettre au point une ou deux choses dont vous dites qu'elles ne sont pas convenablement expliquées jusqu'ici. D'accord, allons-y.

De temps en temps, il arrive qu'on rencontre un homme ou une femme qui éprouve un profond désir d'obéir à des impulsions spirituelles, de perfectionner la nature et de montrer comment le karma peut être surmonté. John Henderson est quelqu'un de ce genre. Nous aimons beaucoup John Henderson — euh ! que je mette cela au point : sa marotte, c'est le théâtre, et c'est un très bon acteur sauf quand il essaye de jouer le rôle d'un prêtre irlandais. Son accent irlandais est davantage celui du Bronx à New York — cela dit en passant. John Henderson est un brave homme qui essaye et qui réussit. Je lui ai très vivement suggéré pour plus tard, quand il sera un peu plus âgé, de commencer une Retraite Spirituelle en vue d'être à même d'aider ceux qui en ont besoin. Il ne dira pas la bonne aventure, il ne cherchera à leurrer personne. Au lieu de cela, comme une personne vraiment douée de spiritualité, il essaiera d'aider. Ainsi, peut-être que dans trois ou quatre ans, vous lirez des choses à propos de John Henderson, cela dans le meilleur sens, naturellement.

Bouton d'Or demanda :

— Mais *comment* la métaphysique aide-t-elle les gens à développer leur spiritualité ? Vous dites que n'importe qui peut étudier la métaphysique et que généralement même les mauvaises gens deviennent bons quand ils étudient la métaphysique. Comment cela ?

Eh bien ! avant que les Communistes ne s'emparent du Tibet, on lisait diverses inscriptions gravées sur les linteaux des portes d'entrée des lamaserias. Par exemple : « Un millier de moines,

un millier de religions », ou bien : « Une robe couleur safran ne fait pas un moine. » Le malheur veut qu'il y ait beaucoup de francs truqueurs et de faussaires dans l'occultisme, tant il est difficile de réfuter les choses et tellement cela intéresse les gens. Certains clochards qui étudient la métaphysique ou qui feignent de l'étudier rassemblent quelques notions et agissent comme s'ils étaient des dieux omniscients. En fait, la plupart de ces gens sont des fainéants ignorants et rien de plus. Ils n'étudient pas dans l'intention sincère de faire des progrès, ils n'étudient pas avec le désir véritable d'aider les autres. Ils essaient seulement d'acquérir une légère teinture d'occultisme qui leur permette de pérorer à ce propos et de gagner rapidement de l'argent. Ils veulent seulement exercer un pouvoir ou même tenter de créer une nouvelle secte. Ils débutent avec une bande de soi-disant « disciples » et commettent toutes sortes de crimes spirituels ; ils induisent les gens en erreur et les détournent de ce qui devrait être leur véritable tâche.

En ce moment et depuis ces dernières années, des hordes de gens sont apparues sur la scène, des gens qu'on aurait parfaitement raison d'appeler « les grands non-lavés ». Non seulement la plupart d'entre eux ont une hygiène des plus rudimentaires, mais en plus ils puent, physiquement et spirituellement. Ils paraissent mettre leur orgueil à porter des vêtements en lambeaux et se font gloire d'être grossiers et mal embouchés ; en effet, être grossier, c'est être mal embouché, n'est-ce pas ? Mais, de toute façon, ils sont grossiers et mal embouchés par-dessus le marché. Laissez-moi leur dire, comme je le leur dis si souvent dans mes lettres, qu'il n'y a aucun avantage à être sale. En fait,

je voudrais m'occuper de plusieurs d'entre eux avec un racloir à cochons et les débarrasser des premières couches de crasse pour voir ce qu'il y a vraiment sous cette carapace.

Maintenant, j'en reviens à la question de Bouton d'Or : pourquoi les gens devraient-ils étudier la métaphysique ? En étudiant la métaphysique, ils retrouvent ce qui devrait être un droit de naissance. La métaphysique est mal cotée mais c'est parce que des gens mal fichus ont abusé de ce nom. En fait, au temps passé, tout le monde avait des aptitudes métaphysiques, c'est-à-dire que tout le monde était clairvoyant et télépathe. Mais, négligeant cette faculté, les gens ont perdu l'aptitude, l'aptitude s'est atrophiée. On observe le même genre de chose chez les personnes qui doivent garder longtemps le lit. Si quelqu'un reste longtemps alité et s'il n'est pas possible que sa jambe fasse de l'exercice, l'intéressé perd l'aptitude de marcher, il oublie comment on marche, et lorsque prend fin le traitement qui retenait au lit le pauvre malheureux, celui-ci — ou celle-ci — doit réapprendre à marcher. Un aveugle-né qui, grâce à un progrès de la science, retrouve la vue doit entreprendre une éducation dans l'art de la vue. En effet, quand on voit pour la première fois, on est incapable de saisir la totalité de ce qu'on voit. Il faut apprendre à voir dans trois dimensions, et à apprécier les distances. Sur ce point, je parle d'expérience personnelle car j'ai été aveugle, et recouvrer brusquement la vue cause un véritable choc.

Ainsi donc, les gens étudient la métaphysique pour regagner des aptitudes que leurs ancêtres possédaient et qu'ils ont perdues. Et comment la métaphysique aide-t-elle même les mauvaises gens

à s'améliorer et à développer leur spiritualité ? Facile à comprendre ! L'étude de la métaphysique élève positivement les vibrations d'une personne et plus élevées sont les vibrations d'une personne, plus cette personne s'élève sur le plan spirituel. Donc, si un vrai bandit change soudain de sentiments, et se met à étudier la métaphysique, le simple acte d'étudier des connaissances occultes le rend meilleur tout en diminuant sa valeur comme bandit.

Le succès est le couronnement
d'un travail ardu
et d'une préparation minutieuse

— Mais pourquoi les foules échappent-elles à toute autorité ? (Bouton d'Or ne voulait pas que la question soit abandonnée.) Vous dites que les foules assistant à un match de football peuvent échapper à toute autorité. Bien, nous savons qu'il en est ainsi. Mais *pourquoi, comment* cela se produit-il ? Quel mécanisme entre en action ?

Le Vieil Homme poussa un soupir, car il désirait évoquer une tout autre chose. Mais une question est une question et il se peut que bien des gens s'intéressent à ce *pourquoi*, à ce *comment*, etc.

Chacun est entouré d'un champ magnétique — oui, naturellement, cela s'applique aussi bien à la femme qu'à l'homme, et, chose triste à rapporter, il arrive fréquemment que le champ magnétique entourant la femelle de l'espèce soit plus fort que celui du mâle. C'est probablement pour cette raison que les femelles sont censées être dangereuses ! Donc, chacun est entouré d'un champ magnétique. Ce n'est pas l'aura ; il est éthéré. Et si vous vous le représentez mal, imaginez qu'au

lieu d'un rassemblement de personnes, vous ayez une collection de barreaux aimantés. Naturellement, ces barreaux vont rester dressés de la même façon que les gens, le côté nord pointé vers le haut et le côté sud vers le bas. Vous avez donc, immédiatement, un lot de barreaux dont les champs magnétiques réagissent entre eux, certains plus forts, d'autres plus faibles, d'autres peut-être un peu déformés et tous ensemble produisant une force considérable, ils agissent puissamment sur les structures voisines.

Il en va de même des humains: grâce à leurs aimants internes, ils réagissent les uns sur les autres. Certains de leurs champs magnétiques sont des champs perturbateurs plutôt contraires et ils créeront une onde de mécontentement qui peut se développer et affecter des gens normalement sensés et équilibrés. Au cours d'un match de football, chacun des spectateurs pense plus ou moins à la même chose: au jeu. Peut-être une moitié de la foule désire-t-elle qu'une équipe gagne et l'autre moitié souhaite la victoire de l'autre équipe. Mais l'on peut ne pas tenir compte de ce fait, car les partisans des deux équipes pensent essentiellement à la même chose: la victoire. Ainsi, pendant tout le temps que se déroule la partie, le champ magnétique s'accroît, sous l'effet de la pensée positive d'une victoire. Quand l'un des joueurs commet une erreur, l'un des camps exulte et acquiert un sursaut de puissance, tandis que l'autre est déprimé et subit un revers de puissance lequel, à son tour, crée une note discordante dans ce que l'on pourrait appeler la fréquence de base des humains.

Dans certaines conditions, une hystérie de masse se déchaîne. Des gens normalement convenables et

bien élevés cessent de se maîtriser et font des choses qu'ils regrettent après coup.

Il y a en chacun de nous un censeur-né : c'est cette « petite voix intérieure qui nous fait rester dans la voie juste et droite ». Or, quand éclate l'hystérie de masse, la Kundalini des gens est affectée et le courant inverse (notez que c'est un courant inverse) monte le long de la colonne vertébrale, dominant et paralysant temporairement le censeur.

Celui-ci neutralisé, il n'y a pas de limite à la destruction, au vandalisme et à la sauvagerie dont les hommes sont capables. Chaque nouvel excès semble redoubler la frénésie des forcenés. Les gens deviennent insensibles aux coups qu'ils reçoivent : dans la mêlée, ils subissent des contusions, et des blessures de toutes sortes, mais ils ne les remarquent pas.

Les plus faibles tombent et on les piétine. La panique éclate et la foule se rue vers les issues ou les barricades. La seule pression de la masse humaine réussira à passer l'obstacle, laissant derrière elle de nombreux blessés.

Quand la foule se disperse, le magnétisme accumulé cesse et se dissipe et ainsi les « gens reviennent à la raison ». Ceux qui sont en état de regagner leur demeure ont le temps de se sentir honteux, tandis que ceux qui ont été embarqués dans une voiture cellulaire se calment dans ce que la police appelle sans élégance le « refroidisseur ». Ce local, c'est naturellement la cellule où les esprits échauffés retrouvent leur équilibre.

Oh oui, naturellement, pareilles choses peuvent se produire à un moindre degré lors des réunions de groupes ou de sectes, quand des gens se réunissent et s'imaginent qu'ils méditent ; mais il n'en est

rien : ils créent simplement un courant inverse qui fait plus de mal que de bien.

Mesdames et messieurs, vous qui êtes bien intentionnés, vous qui essayez de faire du bien aux autres, faites attention, je vous prie, à quelque chose qui est vital pour ceux qui souffrent.

N'essayez-vous jamais de « guérir à distance » ? Ne récitez-vous jamais des prières pour ceux qui sont affligés ? Pensez-vous que vous accordez ainsi une aide efficace et précieuse ? En tant que victime de ces bonnes intentions, je désire pousser un cri de protestation en faveur de ceux qui souffrent.

Supposons qu'on ait trois, quatre, cinq ou six personnes qui toutes désirent exercer la guérison à distance d'un seul et même malade. Ces personnes peuvent avoir des intentions absolument pures, mais elles ne connaissent pas la nature exacte de la maladie. Elles essaient de lancer une sorte de cure collective, et croyez-moi, on m'a fait beaucoup de mal avec ce genre de cure collective.

Il est très dangereux d'hypnotiser une personne au point de lui faire croire qu'elle n'est pas malade alors qu'en fait elle est presque mourante. Il est aussi dangereux de faire cette guérison à distance, à moins que vous ne soyez un médecin spécialiste et connaissiez la nature de la maladie et les effets secondaires qu'elle peut engendrer. C'est de nouveau contre notre vieille amie ou plus vraisemblablement notre vieille ennemie, la loi de l'Effort Inverse, que nous avons à lutter.

Dans certaines circonstances, si quelqu'un désire une chose trop ardemment et s'il concentre des pensées non exercées sur une certaine chose, alors, au lieu d'un résultat positif, c'est un résultat négatif qu'il obtient. Quand il y a cinq ou six personnes qui font la même chose, les souff-

frances de la victime, eh bien, je sais de quoi je parle.

La recommandation pressante que je vous fais, fondée sur l'expérience personnelle la plus malheureuse, est la suivante : n'essayez pas de réaliser la guérison à distance sans connaître la nature exacte de la maladie, les effets secondaires possibles et la gravité du mal.

Avez-vous déjà essayé d'écouter un programme de radio dans une agglomération très peuplée alors que des émissions radiophoniques venaient de toutes les directions, interférant les unes avec les autres, si bien que vous ne perceviez rien d'autre qu'une cacophonie discordante et qu'il n'y avait rien de clair dans tout ce vacarme ? Eh bien ! c'est ce que vous réalisez par le « traitement à distance ». J'écoute souvent des émissions radiophoniques sur ondes courtes ; c'est à peu près mon seul divertissement à l'heure actuelle. Parfois, une station est brouillée par la Russie ou la Chine, et alors des piaulements, des gémissements et des beuglements étranges obligent l'auditeur à fermer le poste. Malheureusement, il n'est pas aussi facile de fermer le poste quand un groupe de personnes mal avisées et en conflit essaient de faire de la guérison à distance. Remarquez bien ceci : les personnes en cause peuvent avoir les mobiles les plus élevés ; mais à moins d'avoir l'expérience d'un prêtre ou d'un médecin, on ne peut pas recommander cette pratique.

L'autre jour, un chauffeur de taxi a posé une question à Bouton d'Or. Il lui a dit : « N'êtes-vous pas d'accord avec moi pour trouver que les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien moins alertes et bien moins intelligents que leurs pères ? » Bouton d'Or avait son propre avis à ce sujet et c'était

probablement le même que celui que je vais énoncer :

Est-ce que je pense que les jeunes gens d'aujourd'hui sont moins avisés que ne l'étaient leurs parents à leur âge ?

Fichtre non ! Mais moins brillants, oui. Certains même ne sont que des exhibitionnistes à cheveux longs, mal fichus, en guenilles et dégageant une odeur infecte, suffisante pour vous inciter à soulever votre chapeau. Il n'y a pas que cela, mais un si grand nombre d'entre eux semblent être complètement stupides.

Il y a quelques années, quand leurs parents — non, remontons plus haut — quand leurs grands-parents étaient adolescents, ils devaient travailler, ils devaient étudier, ils ne pouvaient pas passer leur temps à regarder la télévision ou à faire hurler des disques. Ils avaient des choses à faire, ils devaient organiser leurs loisirs. Cela leur apprenait à penser. Aujourd'hui, les jeunes gens ne paraissent pas capables de se faire comprendre dans ce qui devrait être leur propre langue : ils sont illettrés, tout à fait moches. Il y a dans le voisinage quelques enfants d'âge scolaire et leur maîtrise de l'anglais n'est pas du tout une maîtrise, mais un pur désordre. Ils semblent aussi illettrés que des Hottentots qui ne savent même pas ce qu'est une école.

Je pense que si les enfants et les adolescents en sont là, c'est parce que leurs parents quittent tous deux la maison pour aller travailler. Ces parents ignorent combien il est absolument et essentiellement nécessaire que la génération qui monte soit instruite par ceux dont elle va prendre la place.

Je pense aussi que la télévision et le cinéma méritent d'être blâmés parce qu'ils sont largement

responsables du manque d'instruction et de la paresse mentale de l'adolescent moyen.

Les films, les spectacles de télévision montrent un monde, un ensemble de circonstances absolument artificiels. Ils montrent des maisons magnifiques, des domaines magnifiques, des mobiliers fantastiquement chers et les stars des films semblent avoir des flottes de Cadillac et des hordes d'amis masculins et féminins. Au cinéma, on ne se borne pas à pardonner l'immoralité, on l'encourage. L'actrice Dinah Dogsbody, par exemple, se vante du nombre d'hommes qu'elle a ruinés et laissés sans courage et sans énergie tandis que l'acteur Hector Hogwash se targue d'avoir eu quatorze femmes dont il s'est séparé tour à tour. Mais de toute façon, quelle différence y a-t-il entre la prostitution et ces acteurs et actrices qui changent de partenaire sans — eh bien ! oui — sans hésitation ? J'allais dire autre chose, mais peut-être y a-t-il des dames qui me lisent.

Ma réponse est la suivante : je pense que le niveau général de l'enseignement baisse. Je pense que l'enseignement en Europe est de loin supérieur à ce qu'il est aux États-Unis et au Canada ; mais en Europe, les parents ont encore un semblant d'autorité.

De nos jours, des jeunes qui ne sont encore que des enfants peuvent exercer des emplois de caractère servile, travailler quelques heures et gagner assez d'argent pour courir en liberté, acheter toutes sortes de radios coûteuses, une voiture, et presque tout ce qui leur passe par la tête. S'ils n'ont pas d'argent disponible, on leur consent aussitôt un crédit et les voilà engagés pour la vie aussi sûrement que s'ils s'adonnaient à la drogue.

A quoi bon donner un enseignement au peuple

quand la majeure partie de cet enseignement semble consister à apprendre aux enfants qu'ils peuvent exiger des choses qu'ils n'ont pas la moindre chance de jamais obtenir ? Je pense qu'il faudrait en revenir à une discipline religieuse, pas nécessairement chrétienne, pas nécessairement bouddhiste, pas nécessairement juive, mais un retour à quelque religion ; car aussi longtemps que le monde n'aura pas de discipline spirituelle, il continuera à produire des types d'humanité de plus en plus mauvais.

Nombre de gens m'écrivent que je suis un vieux tatillon parce que je n'approuve pas l'usage de la drogue. Ces jeunes gens de seize, dix-sept ou dix-huit ans pensent qu'ils savent tout, que toutes les sources de connaissance leur sont accessibles ; alors qu'ils devraient se rendre compte qu'ils ont à peine commencé à vivre, qu'ils sont à peine sortis de l'œuf.

Je suis fermement, absolument et irrévocablement opposé aux drogues de toute espèce, à moins qu'elles ne soient prises sous la stricte surveillance d'un médecin.

Si quelqu'un lance un flacon d'acide à la figure d'une autre personne, les conséquences en sont apparentes : la chair s'écaille, les yeux sont brûlés, le menton est couturé de profondes cicatrices, et l'acide se répand jusque sur la poitrine, produisant des effets généralement horribles. Mais c'est là de la part de l'agresseur un acte tendre comparé à ce qui arrive quand les gens deviennent toxicomanes.

Quand elles sont prises dans de mauvaises conditions — et tel est le cas quand il n'y a pas de contrôle médical —, les drogues peuvent flétrir le corps astral tout comme l'acide flétrit le corps physique.

Un toxicomane qui meurt et passe dans le monde astral subit une épreuve vraiment horrible. Il doit entrer dans ce qui est, en fait, un hôpital mental astral parce que son corps astral est perversi et déformé. Alors un temps très long peut s'écouler avant que les soins même les plus compétents ne réussissent à rétablir son corps astral dans quelque chose qui ressemble à un état convenable.

Des gens s'extasient à propos du LSD, cette drogue absolument pernicieuse. Pensez au nombre de suicides, ceux qu'on a signalés et ceux qu'on n'a pas fait connaître; pensez aux cas de folie, aux actes de violence. Le LSD, la marijuana, l'héroïne, toutes ces choses sont diaboliquement mauvaises. Malheureusement, les jeunes gens ne paraissent pas capables d'accepter l'avis de leurs aînés.

Il est vrai que sous l'effet du LSD par exemple, le corps astral se sépare du corps physique, mais malheureusement trop souvent, le corps astral descend dans l'enfer le plus bas, dans l'un de ces plans astraux désastreux et, à son retour, le subconscient lui-même est marqué des horreurs qu'il a subies. Donc, jeunes gens qui lisez ceci, abstenez-vous des drogues. Peu importe que vous pensiez que le produit X ou Y est inoffensif quand on le prend sans surveillance médicale. Votre idiosyncrasie peut vous rendre spécialement sensible à ces drogues et ce sera l'accoutumance, sans espoir de guérison.

Rappelez-vous : toutes ces drogues sont nocives. Et si, par chance, cela n'apparaît pas pour le moment dans votre physique, cela se marquera de façon indélébile sur votre corps astral et votre aura. Soit dit en passant, les gens qui prennent des drogues et qui ce faisant nuisent à leur corps astral entrent dans la même catégorie que ceux qui

se suicident. Or, si quelqu'un se suicide, il ou elle doit revenir sur cette Terre pour purger sa peine — ce qui est une façon d'envisager les choses — ou pour recevoir les leçons qu'il ou elle a manquées — ce qui est une autre façon de voir les choses. De quelque façon que vous considériez la question, personne ne se retire des Champs Célestes, et personne non plus n'abandonne sa place sur cette Terre. Si vous esquiviez vos œuvres, si vous n'apprenez pas les choses que vous êtes venus apprendre, vous reviendrez encore et encore jusqu'à ce que vous appreniez réellement vos leçons. Ainsi donc, cette affaire de drogue est réellement très sérieuse et le gouvernement ne prendra jamais de mesures trop sévères pour résoudre ce problème. La meilleure façon d'y faire face, c'est de persuader chacun en particulier de ne pas prendre de drogues. Ainsi, nous ne commettons pas de suicide spirituel et nous n'aurons pas à revenir sur cette Terre dans des conditions qui empirent régulièrement.

Dans le dernier paragraphe, j'ai fait allusion à des suicides spirituels — répétant mes remarques concernant le suicide dans des livres précédents. Je reçois un nombre stupéfiant de lettres émanant de gens qui disent qu'ils vont se suicider. Peut-être ont-ils été contrariés dans leurs amours, peut-être n'ont-ils pas été contrariés dans leurs amours et ont-ils fini par le regretter ; quoi qu'il en soit, je suis consterné par le nombre de personnes qui écrivent pour me dire qu'elles vont se suicider. Laissez-moi déclarer une fois encore que le suicide n'est jamais justifié. Quand quelqu'un se suicide, il est simplement renvoyé sur cette Terre pour y retourner « en classe ». Aussi, ne croyez pas que vous puissiez vous soustraire à vos responsabilités

en vous tranchant la gorge ou en vous tailladant les poignets; cela est impossible.

Il y a quelques années, un garçon au caractère instable se suicida, semble-t-il, et laissa une note disant qu'il reviendrait quelques années plus tard. Eh bien ! un exemplaire d'un de mes livres (*You - Forever*: « Vous - pour toujours ») fut, malheureusement, trouvé près de son cadavre. La presse en fit ses choux gras pendant plusieurs semaines, elle délirait de joie, elle remua ciel et terre, rameuta témoins et familiers. Et le détail le plus stupéfiant de toute l'affaire, c'est qu'on rapportait dans la presse que j'encourageais le suicide. En réalité, je n'ai jamais encouragé le suicide. J'ai souvent rêvé de tuer les journalistes, mais ce sort-là serait beaucoup trop doux pour eux. Qu'ils continuent donc à commettre leurs méfaits, ils les expieront plus tard ! Pour ma part, je crois que la plupart des journalistes ne sont pas tout à fait humains, et que la presse est aujourd'hui la force la plus pernicieuse qui soit : elle déforme les choses et essaie de stimuler l'agitation ou la frénésie, tente de pousser le peuple à la guerre. Si les chefs de gouvernement pouvaient se réunir et discuter de leurs affaires sans que la presse claironne un tas de mensonges et détruise des relations amicales, peut-être y aurait-il moins de guerres. Oui, je le déclare catégoriquement, en m'autorisant de mes propres expériences, je suis fermement convaincu que la presse est la force la plus pernicieuse qui soit aujourd'hui au monde.

Je signale tout cela parce que les journaux ont même relaté que le jeune suicidé pensait qu'il reviendrait, puis repartirait. Eh bien ! cela est exact : le garçon aurait dû revenir. Mais laissez-moi le répéter : jamais je n'ai encouragé le suicide.

Comme je l'ai invariablement déclaré tout au long de ma vie, le suicide n'est *jamais* justifié. Certains bouddhistes semblent être de l'avis contraire, croyant par là servir la cause du bouddhisme ou celle de la paix. Malgré cela, pour ma part, je maintiens que le suicide n'est jamais justifié. Aussi je vous le recommande instamment : gardez-vous même d'envisager le suicide ; il ne vous aide en rien, vous devrez revenir dans des conditions plus mauvaises. Et si vous tenez bon ici sur Terre, vous constaterez presque toujours que les choses ne sont pas aussi mauvaises qu'on l'imagine. Les pires choses n'arrivent jamais, vous savez ; nous pensons seulement qu'elles pourraient arriver.

Suicides, cadavres, etc. Voici maintenant une question qui m'est arrivée hier. Une dame demande : « Le nuage qui plane sur un mort pendant trois jours, est-ce l'âme ou le corps astral ? L'âme ne part-elle pas pour l'Autre Côté ? »

Eh bien ! si, naturellement. L'âme quitte le corps au moment où la Corde d'Argent est coupée : exactement comme le nouveau-né est complètement détaché du corps de sa mère quand le cordon ombilical est coupé. Aussi longtemps que ce cordon n'est pas sectionné, l'enfant vit en symbiose avec sa mère. De même, jusqu'au moment où la Corde d'Argent est détachée, le corps astral coexiste avec le corps physique.

Le nuage qui plane au-dessus du cadavre pendant environ trois jours n'est que l'énergie accumulée qui se dissipe. Voyons la chose autrement : vous avez une tasse de thé entre les mains. Le thé est versé, mais avant de pouvoir boire, vous êtes appelé ailleurs. Le thé reste chaud, puis refroidit. Ainsi, jusqu'à ce que le corps ait perdu toute l'énergie accumulée durant la vie, un nuage plane

au-dessus du cadavre et se dissipe graduellement en trois jours. Un autre exemple : vous avez une pièce de monnaie dans votre petite main chaude, puis vous déposez cette pièce sur la table. L'énergie transmise sous forme de chaleur par votre petite main chaude ne se dissipe pas soudainement : il faut un certain temps pour que s'échappe la chaleur fournie à la pièce par votre main et pour que la pièce revienne à la température ambiante. Il en va de même pour un corps astral détaché du corps physique ; grâce au principe d'attraction magnétique, il ressent encore la charge qui subsiste autour du corps physique, et tant que toute cette charge n'est pas dissipée, on dit que le corps physique et le corps astral sont unis.

Une des horreurs qui caractérisent la mort dans cette partie du monde, en Amérique du Nord, c'est la pratique barbare d'embaumer les gens. Cela me fait penser au gavage des oies. Aussi, en ce qui me concerne, je veux être incinéré ; cela m'évitera d'être manipulé et malmené par l'embaumeur et son assistant. Et une certaine dame chatte a dit : « Le Vieil Homme essaie de terminer avant d'alimenter la flamme lui-même. » Puis-je dire pour ma part que j'espère qu'on ne mettra pas sur la porte du crématoire (quand je serai à l'intérieur) une pancarte portant ces mots : « Friture, ce soir. »

Une dame — je suis sûr que c'est une dame, tant elle écrit d'une façon élégante — me prend quelque peu à partie : « Pourquoi vous, les occultistes, dites toujours : "C'est comme ceci" et "C'est comme cela" ? Mais vous n'apportez pas de preuves. Les gens ont besoin de preuves. Pourquoi n'apportez-vous pas de preuves ? Pourquoi devrions-nous croire quoi que ce soit ? Dieu ne m'a jamais parlé,

et les astronautes n'ont aperçu aucun signe du ciel dans l'espace. »

Une preuve ? C'est une des choses les plus importantes, mais dites-moi : si une personne est dotée de la vue au pays des aveugles, comment donnera-t-elle la preuve que la vue existe ? Bien plus, comment fournir une preuve alors que tant de gens ne veulent pas croire ce qui leur crève les yeux !

Beaucoup de savants très éminents (je pense en particulier à sir Oliver Lodge), un grand nombre de noms fameux ont essayé de fournir des preuves, de coopérer avec le monde occulte. Par exemple, sir Oliver Lodge, un homme de grande spiritualité, a pris la parole en 1913 en Angleterre devant une association très importante. Sir Oliver a déclaré ce jour-là : « Ou nous sommes des êtres immortels, ou nous ne le sommes pas. Nous pouvons ne pas connaître notre destinée, mais nous devons avoir une destinée de quelque espèce. La science peut n'être pas à même de révéler la destinée humaine, mais elle ne doit pas l'obscurcir. » Il continua en disant qu'à son avis les méthodes scientifiques du temps présent ne réussiraient pas à fournir la moindre preuve. Il croyait, disait-il aussi, que si des savants estimés étaient autorisés à travailler librement, loin des railleurs et des sceptiques, ils pourraient réduire à des lois physiques les phénomènes occultes, et vraiment il en est très souvent ainsi. Les gens qui demandent des preuves les demandent en termes de briques posées sur des briques. Ils veulent des preuves, et s'efforcent de les détruire. Les personnes adonnées aux sciences occultes qui ne recherchent qu'une preuve matérielle sont pareilles à des gens qui, entrant dans une chambre noire, allument les lumières pour voir s'il y a quelque image sur le film qui n'est pas encore développé.

Ils s'emploient à réduire à néant tout semblant de preuve.

Dans le monde occulte, nous avons affaire à des matières intangibles, à des matières de haute vibration et la plupart se conduisent comme un dentiste qui pour ouvrir une dent se servirait d'un marteau-piqueur. Avant de pouvoir donner une preuve au sens matérialiste du terme, les savants doivent s'exercer à connaître ce qui peut être et ce qui ne peut pas être. Il est superflu pour eux de charger comme un taureau sur une barrière, ils ne cassent pas des briques, ils cherchent à découvrir quelque chose qui est aussi essentiel que l'humanité elle-même. Si les gens veulent être sincères avec eux-mêmes, s'ils veulent renoncer aux écrans de télévision, au cinéma, s'ils veulent méditer convenablement, alors ils auront la conscience intime que pareille chose *existe*, ils prendront conscience de leur nature spirituelle, tout en admettant que cette nature spirituelle n'est pas dégradée au point d'exclure toute autre manifestation.

Pendant des années, j'ai désiré photographier l'aura que je vois autour de chaque personne. En outre, j'ai voulu construire — comme je l'ai déjà déclaré — un appareil qui permettrait aux gens ordinaires, non clairvoyants, non clairaudiens de téléphoner à l'Autre Côté. Pensez comme il serait amusant de consulter un indicateur de téléphone Céleste pour demander des renseignements — montait-il ou descendait-il ? Je suppose que l'enfer aurait un central téléphonique nommé Pierre de Soufre ou quelque chose du genre. En tout cas, dans les années à venir, quand les savants seront moins matérialistes, ce téléphone existera. En fait, il y en a eu un... mais c'est une autre histoire.

Peut-être devrais-je mettre en tête de ce passage :

« Arrêtez les téléscripteurs », car il y a eu un appel téléphonique de John Henderson qui se trouve à quelque trois mille milles de distance. Des gens de l'Autre Côté de cette vie se sont manifestés. Un message lui est parvenu et il a eu la sensation de recevoir un coup de pied à la tête, chose que je lui ai dit un jour vouloir lui donner moi-même ! Quoi qu'il en soit, il vient de téléphoner pour dire qu'enfin il a REÇU LE MESSAGE. Ce message provenait de l'Autre Côté et je n'y étais pour rien. Un jour, peut-être, John Henderson pourra écrire un livre — il le devrait — et s'il parle de cet événement, beaucoup de gens diront probablement : « Eh bien ! moi, jamais ! Je ne voudrais pas que pareille chose m'arrive ! »

« Eh ! chef, fit Mlle Taddy en s'ébrouant après avoir dormi profondément et bruyamment pendant quelque temps. J'ai une question à laquelle n'importe quel humain aimerait qu'on réponde. »

« Très bien, Tadikins, de quoi s'agit-il ? »

Mlle Tadikins s'assit, se croisa les bras et dit : « Eh bien, voilà : nous autres, chats, savons quels arrangements sont pris de l'Autre Côté. Mais pourquoi ne dites-vous pas aux hommes comment régler leur vie sur Terre ? »

Pour ma part, je croyais que je m'étais occupé de cela *ad nauseam* et je n'ai pas envie que Bouton d'Or me saute dessus en disant que je me répète. Après avoir tant écrit sur le suicide, cela équivaldrait à un suicide que de recommencer à écrire sur la vie après la mort. Aussi, je vais me tirer d'affaire en intitulant cette réponse : « La vie avant la naissance. »

De l'Autre Côté de cette vie, une entité a décidé qu'il ou elle retournerait à l'école pour y suivre un cours spécial. Peut-être certaines leçons ont-elles

été apprises auparavant, et le retour à la Maison a permis d'assimiler ces leçons et de se rendre compte des points faibles. Aussi, l'entité qui est il ou elle s'assied-elle et se met-elle à réfléchir.

Sur Terre, beaucoup d'étudiants réfléchissent sur leur avenir avec un conseiller, ils discutent pour savoir quels cours sont indispensables pour leur permettre d'obtenir certaine qualification. Par exemple, en Angleterre, une infirmière désire devenir chirurgien. Évidemment, elle possède certaines notions d'anatomie; alors, que lui manque-t-il pour entrer à la faculté de médecine? Elle se renseigne, puis s'inscrit. De même, notre il ou elle de l'Autre Côté de la vie sur Terre décide, après avoir été considérablement aidé(e), quel cours il ou elle doit suivre, quelles tâches il ou elle doit accomplir et quelles difficultés affronter.

Jouez-vous aux échecs? Dans ce cas, vous connaissez les problèmes d'échecs que publient certains magazines. Les pions sont arrangés sur l'échiquier, avec les cavaliers et les tours, chaque pièce là où elle doit être. Quant à vous, pauvre créature, il vous faut réfléchir jusqu'à ce que votre cerveau éclate, élaborer un plan grâce auquel vous gagnerez la partie. Faire le plan de la vie à venir ressemble à ce qui vient d'être dit pour le jeu d'échecs. Tous les obstacles sont en place, toutes les conditions sont posées. Que devez-vous apprendre, devez-vous apprendre la pauvreté et comment la surmonter? Il n'est pas bon d'aller dans une famille riche, n'est-ce pas? Avez-vous à apprendre comment être généreux avec les autres, comment placer votre argent? Dans ce cas, il n'est pas bon d'aller dans une famille pauvre, n'est-ce pas? Vous devez décider de ce que vous désirez apprendre, et quelle sorte de famille répondra le mieux à vos

exigences. Irez-vous dans une famille de commerçants ou dans une famille d'artisans ? Dans une famille noble ? Vous savez, cela dépend. C'est comme pour les acteurs sur une scène : un acteur peut être roi dans une pièce et mendiant dans une autre. C'est exactement la même chose pour la vie : tout dépend de ce que vous avez à apprendre. Vous arrivez à destination ; vous voilà devant les conditions, les difficultés, les problèmes et les obstacles qui ont influencé votre décision. Avant de venir, vous avez disposé vos problèmes comme les pièces sur un jeu d'échecs, face à l'adversaire.

Ainsi vos problèmes sont-ils posés devant vous, et au lieu de vous borner à vous asseoir et à vous gratter la tête ou quelque autre endroit qui vous tourmente pour essayer de vous en sortir, vous agissez. Vous regardez autour de vous et vous trouvez la famille, le pays, la localité qui vous permettront de vivre au mieux les problèmes que vous vous êtes posés et de les résoudre par le seul fait de vivre et de supporter les difficultés et les épreuves.

Après tout, un étudiant qui poursuit des études de très haut niveau à l'université sait qu'il va devoir surmonter de rudes épreuves ; il lui faut un certain pourcentage de points, sans quoi il ne passera pas, et il devra revenir. En somme, il lui faudra faire « ses classes » ; mais il le sait et il veut surmonter cette épreuve parce qu'il désire les qualifications ou les connaissances qui viendront après.

C'est ainsi que *vous* avez tout arrangé mais aucun de vos plans ne mentionnait le suicide. Si vous commettez un suicide, cela signifie que vous êtes un raté, et que vous avez échoué. Et quand quelqu'un est un raté, il ne peut pas progresser,

à cause de son manque de qualification et aussi à cause de son manque de courage intérieur. Toujours et sans exception, ceux qui se retirent de la vie par le suicide reviennent et recommencent avec en prime des tas de problèmes qu'il leur faut résoudre coûte que coûte.

La prochaine fois que vous ouvrirez un journal ou un magazine et que vous y verrez un problème d'échecs joliment composé sur les carrés noirs et blancs, eh bien ! rappelez-vous que *vous* vous êtes posé des problèmes comme celui-là, avant de venir sur la Terre.

Comment résolvez-vous les problèmes qui se posent à vous ? Arrivez-vous au résultat attendu ? Ne vous découragez pas, sachez que vous avez commencé !

Une centaine d'hommes
peuvent faire un campement,
il suffit d'une femme pour faire une maison

« Tsitt, tsitt », fit le Vieil Homme à Mlle Cléo qui, assise, admirait le soleil qui entrait dans la pièce par la fente des rideaux. Elle tourna sagement la tête et le regarda fixement de ses beaux yeux bleus. « Tsitt, tsitt, répéta le Vieil Homme qui paraissait prendre grand plaisir à prononcer ces syllabes. Je souhaiterais être un auteur riche, dit-il, et avoir une vaste bibliothèque d'ouvrages de référence. Sais-tu combien de livres j'ai, Cléo ? » Le Vieil Homme tourna la tête et considéra les rares livres qu'il possédait : un dictionnaire, un manuel pour diabétiques, un manuel de médecine à l'usage des capitaines au long cours, un livre sur les pavillons nationaux, un catalogue Payette de Montréal sur les trucs de la radio de Montréal, un catalogue de pneus de Toronto et, naturellement, un très grand atlas, si grand qu'il faut deux hommes et un chien pour le soulever. Bref, un atlas certainement trop grand et trop lourd pour un pauvre diable obligé de garder le lit. « Et voilà toute la bibliothèque de cet écrivain, Cléo, dit le Vieil Homme en grimaçant

un sourire. Dommage, quand même, vu le nombre de choses que demandent les gens ; à m'en faire dresser les cheveux sur la tête, si je n'étais pas chauve. Mais trêve de plaisanterie ; il nous faut continuer notre livre, mademoiselle Cléo. Toi et Taddy, vous pouvez aller jouir du soleil pendant que je travaille pour le pain quotidien. »

Mme Sorock — notre vieille amie Valéria Sorock — m'interroge à propos du sommeil. Oh ! ça alors, madame Sorock, ne savez-vous pas ce qu'est le sommeil ? De toute façon, cette question m'a été posée par une foule de gens : alors, n'hésitons pas.

Au plan physique, un corps travaille et crée une quantité de toxines et de poisons qui s'accumulent dans les muscles. Quand nous travaillons trop fort à une besogne en exerçant les mêmes muscles, des cristaux se forment dans le tissu musculaire et, comme ces cristaux sont malheureusement tranchants, ils s'enfoncent quand nous persistons et nous éprouvons la sensation dite de « raideur ».

Tous les organes du corps sont ainsi encombrés de toxines, et, après un temps, il est nécessaire que l'homme se couche et dorme pour que le mécanisme du corps se ralentisse, devienne presque statique. Durant la période de sommeil que l'homme s'accorde, les toxines qui provoquaient fatigue et raideur musculaire se dissipent ou se dispersent et, lorsqu'il se réveille, l'homme est remis complètement à neuf. La raideur, les courbatures ont disparu et l'on se sent reposé, du moins si l'on s'est couché assez tôt et que l'on a eu son compte de sommeil. Si les gens sont allés boire, ils ont gravement surchargé le mécanisme du corps et ils ont « mal aux cheveux ». Mais nous ne parlons pas des ivrognes et gens de même acabit, mais de l'attitude

que *vous*, les gens intelligents, vous devez adopter à propos du sommeil.

Ainsi, au plan physique ordinaire, quand nous allons dormir, c'est dans le but de dissiper toxines et cristaux qui nous rendent lourds, fatigués et courbaturés.

Mais il y a plus que cela dans le sommeil. De même que les écoliers rentrent chez eux à la fin d'une journée de classe, la psyché humaine doit rentrer à la maison à de fréquents intervalles.

Si un homme restait tout le temps éveillé, il trouverait la vie insupportable et il verrait se produire toutes sortes d'étranges phénomènes physiques. Aussi s'accorde-t-il, pour récupérer, une période de repos dans le monde astral. Imaginez des écoliers qui resteraient en classe vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Qu'en adviendrait-il ? Eh bien ! ils seraient incapables d'apprendre quoi que ce soit, et s'écroulèrent de fatigue. Ainsi en va-t-il des adultes.

Pendant le sommeil, le corps physique est couché sur le ventre dans un lit : en tout cas assez souvent pour que nous puissions dire : « couché sur le ventre dans un lit ». Le corps physique se repose et fait simplement passer les effets de l'existence en vue de vivre un autre jour supplémentaire. Le conducteur du corps, la psyché, est absent, et c'est le mécanisme corporel appelé « subconscient » qui le remplace, ainsi que toutes sortes d'actions réflexes. Souvent, les yeux roulent sous les paupières closes, le corps halète, gémit, renifle, et il y a beaucoup de mouvements désordonnés parce que le corps fait une certaine quantité d'exercices durant le sommeil afin que cristaux et toxines soient plus rapidement dispersés et dissipés. Voilà pourquoi les gens remuent beaucoup en dormant

et personne ne reste jamais complètement immobile durant le sommeil. Si tel était le cas, le dormeur aurait une nouvelle charge de toxines au point de contact entre le corps et le lit, parce que c'est la même partie de chair qui resterait tout le temps comprimée.

Durant cette période de sommeil, le subconscient, totalement libéré de l'empire de la psyché, va à l'aventure parmi les fiches du classeur de souvenirs et il agit un peu à la manière d'un garçon idiot qui saisirait ici et là une ou deux fiches.

On peut ne retirer qu'une seule fiche — et rappelez-vous que nous aurions dû mettre « fiche » entre guillemets, pour montrer qu'en réalité il ne s'agit pas de fiches et que ce n'est qu'une méta-phore.

Si vous voulez, nous pourrions dire les choses plus clairement en disant qu'un groupe d'éléments de la mémoire a été touché — si ce groupe-là d'éléments a été touché, nous obtenons un rêve qui peut être parfaitement clair à propos d'un événement particulier. Mais si deux ou trois groupes de la mémoire... (appelons-les « fiches » et finissons-en) donc, si deux ou trois fiches ont été retirées, alors le rêve devient de la fantaisie parce que — ceci simplement à titre d'exemple — nous pouvons avoir un rêve ou une aventure dans laquelle un poisson dévale une route monté sur un cheval. Cela parce que le souvenir peut avoir été celui d'un gros poisson et puis en surimpression il y aura le souvenir d'une personne à cheval. Si ces deux fiches de souvenirs sont superposées, nous avons l'impression dénaturée d'un poisson chevauchant un cheval.

Si vous faites de la projection de diapositives de 35 mm, vous aurez une photo parfaitement claire avec une seule diapositive dans votre projecteur.

Mais, si vous y insérez deux diapositives, alors vous obtenez quelque chose qui ne s'est jamais produit, vous obtenez une image superposée à une autre. Et si vous introduisez trois diapositives, alors vous n'obtenez que de la confusion. Il en va de même avec vos rêves. Le rêve est une chose simple, un souvenir loyal, rien de plus ; mais lorsqu'il est nuancé ou dominé par une fiche de souvenir différente, alors vous obtenez de la fantaisie ou même un cauchemar. Vous rêvez de choses qui sont absolument impossibles, de choses qui ne pourraient jamais arriver ; et alors, si vous avez gardé quelque contrôle de votre mémoire, quand votre psyché revient dans le corps, vous direz que vous avez eu un cauchemar.

Pendant le sommeil, quand la psyché est absente, le censeur inné du corps est également endormi et c'est ainsi que certains souvenirs ou fantaisies peuvent être érotiques ou sadiques. Et c'est ainsi que nous avons ces rêves terribles que les gens relatent parfois par écrit ou dont ils disent : « Ça alors ! Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

Il est impossible de confondre voyage astral avec rêves ou cauchemars parce que, dans les rêves, il y a presque toujours une certaine inconséquence, une certaine invraisemblance, un élément ou l'autre qui est en discordance avec ce que vous savez être en réalité. Les couleurs peuvent être fausses ou bien vous pouvez par exemple voir une personne à tête de tigre. Avec un peu de pratique, on peut distinguer ce qui est rêve de ce qui est voyage astral.

Les souvenirs des rêves et ceux des voyages astraux suivent la même voie dans la conscience de l'individu quand il s'éveille. Lorsque la psyché revient et que le corps se réveille, on peut dire :

« Oh ! j'ai eu un rêve terrible cette nuit. » Si la personne a de l'expérience et sait comment faire consciemment un voyage astral, elle revient en connaissant parfaitement tout ce qu'elle a fait. Le corps est reposé, les toxines dispersées, mais la *psyché* a gardé la connaissance de ce qui s'est passé dans le monde astral.

Certains écoliers ont eu des vacances et, en revenant à l'école, ils sont tellement excités que tout ce qui s'est passé durant les vacances disparaît complètement de leur esprit ou de leur mémoire. Or, il en va exactement de même pour les gens qui reviennent d'un voyage astral : ils peuvent oublier tout ce qui leur est arrivé au cours de ce voyage : tellement ils sont surexcités à l'idée de commencer une nouvelle journée.

On ne répétera jamais assez que si quelqu'un désire se rappeler un voyage astral il doit, avant d'aller se coucher, dire simplement en lui-même trois fois : « Je vais dormir profondément et paisiblement, et au matin, je serai conscient de tout ce que j'ai fait dans l'astral. » Répétez cela trois fois avant d'aller dormir, et, si vous pensez réellement ce que vous dites, vous vous souviendrez quand vous vous éveillerez. Il n'y a là rien de magique ; c'est simplement obtenir la communication avec un subconscient plutôt stupide et lui dire en effet : « Hé, camarade, restez vigilant ce soir, il ne faut pas vous amuser ni bloquer les engrenages avec mes souvenirs. Restez hors du chemin, prêt pour un nouveau lot de souvenirs quand je reviendrai. »

Naturellement, une personne qui a l'expérience du voyage astral peut faire ce voyage alors qu'elle est complètement éveillée. C'est une pratique courante chez ces personnes exercées que de s'asseoir sur une chaise, joindre les mains, rapprocher les

pieds l'un contre l'autre et simplement fermer les yeux. La personne peut alors vouloir elle-même quitter son corps et aller n'importe où, et rester pleinement consciente pendant toute la durée du voyage astral, si bien que lorsque le corps astral rejoint le corps physique, il rapporte le souvenir intégral de tout ce qui s'est passé.

Cela demande de la pratique, naturellement, et un peu de discipline personnelle, mais il n'est pas difficile de s'exercer à se rappeler tout ce qui s'est passé tandis que le corps était endormi. Il suffit que vous imposiez silence à votre subconscient exactement comme on fait taire un élève turbulent. Le premier récit se solde plus ou moins par une perte de temps mais, à la seconde relation, votre subconscient arrive tout de suite à la conscience et, au troisième récit, on peut espérer que la maîtrise déclinera et que le subconscient obéira. Si vous faites cela avec assiduité, vous vous apercevrez que le subconscient obéit réellement.

Nombre de personnes tiennent à garder un carnet et un crayon à leur chevet de façon à pouvoir noter immédiatement au matin, à leur réveil, ce qui est arrivé pendant la nuit. Car avec la tension et l'agitation de la vie moderne, on a tendance à oublier ce qui s'est passé. Un brave garçon, par exemple, s'éveille et pense qu'il arrivera en retard à son travail ; puis il se demande si sa femme est de bonne humeur et s'il aura son petit déjeuner, ou s'il devra partir le ventre vide. Avec de pareilles préoccupations en tête, il ne sera guère disposé à se rappeler ce qui s'est passé durant la nuit. Aussi, faites-en une habitude : ayez un bloc-notes et un crayon à votre chevet et que la première chose que vous faites à votre réveil soit d'inscrire *immédiatement* tout ce que vous vous rappelez de la nuit.

L'habitude aidant, vous trouverez la chose facile, et avec un peu plus de pratique encore, vous n'aurez plus besoin de bloc-notes et de crayon ; vous passerez vos journées sur Terre avec beaucoup plus de contentement sachant que cette vie n'est qu'une dure école et rien de plus, et qu'à la fin des cours vous serez capable de rentrer à la Maison.

Dernièrement, il y a eu un flot d'annonces émanant de toutes sortes de firmes qui ont la prétention d'enseigner à apprendre en dormant. Ces firmes désirent vendre un machin coûteux ou des cours dactylographiés plus coûteux encore, le tout complété par une minuterie, un casque, un haut-parleur sous l'oreiller et je ne sais quoi encore.

Or, il est tout à fait impossible d'apprendre quoi que ce soit de valable en dormant. D'abord, le conducteur du corps est absent, et tout ce qui reste, c'est une sorte de gardien pouilleux appelé subconscient ; d'autre part, des recherches très étendues faites dans les principaux pays du monde ont prouvé, de façon absolument indubitable, qu'il n'est pas possible d'apprendre en dormant : cela ne va pas.

Si vous restez éveillé, c'est-à-dire si vous êtes lent à vous endormir, vous pouvez capter quelques bribes de conversation à partir des bandes magnétiques. Mais ce n'est pas là une manière aisée d'apprendre : vous ne pouvez pas presser sur un bouton et dire « Abracadabra ! » à une machine qui ne fera pas de vous un génie en une nuit. Par contre, ce geste interrompra votre rythme de sommeil, vous mettra de mauvaise humeur, fera de vous un innommable vous savez quoi.

Supposons que vous laissiez votre voiture au garage pendant que vous rentrez chez vous pour

prendre vos toasts aux haricots au beurre ou toute autre chose que vous mangez avant d'aller au lit. Eh bien ! il faudrait être optimiste pour penser que votre voiture va apprendre au moyen de bandes magnétiques pendant votre absence. Les fabricants d'automobiles — la chose est connue — émettent des prétentions corsées et incroyables à propos de leurs boîtes en fer-blanc mécanisées (non, je n'ai pas de voiture), mais les plus optimistes des faiseurs de réclames hésiteraient à dire que les voitures apprennent pendant que dort leur propriétaire.

Votre corps est simplement un véhicule, un véhicule au moyen duquel votre Sur-moi peut acquérir de l'expérience sur Terre et sur quelques autres planètes de la même espèce. Aussi, ne faites pas tant le renchéri en disant que vous êtes intelligent, que vous êtes important et autres vantardises, car il s'agit de vous en tenir aux faits ou à n'importe quelle norme de valeur que vous désirez adopter. « *Vous* » êtes simplement un morceau de protoplasme dirigé, pendant la journée, par un propriétaire qui se trouve être votre Sur-moi. Vous pouvez comparer cela à l'Irlandais et son âne. L'âne passe la nuit dans l'écurie ; mais nulle quantité de bandes magnétiques ne le rendra capable de parler anglais ni même américain ; pourtant, durant la journée, son propriétaire peut recevoir des leçons pour apprendre même l'américain. Cela vaudrait la peine d'essayer un jour d'enseigner le gallois à un Irlandais pour voir si c'est possible.

Je pense réellement que je mérite une médaille pour avoir attiré votre attention sur ces choses qui sont combinées pour vous soutirer de l'argent durement gagné. Pensez toujours à ce qu'il y a derrière la publicité. Eh bien ! évidemment, celui qui

fait de la réclame désire avoir votre argent. Cela me rappelle les gens qui font de la publicité pour enseigner comment gagner un million en disons trois leçons faciles — ou bien comment prévoir le Sweepstake irlandais et gagner le premier prix. Si ces gens en étaient réellement capables, ils ne se soucieraient pas de faire de la publicité à ce sujet, n'est-ce pas ? Et s'ils en sont incapables, eh bien ! ils doivent gagner de l'argent d'une autre manière, en prétendant qu'ils sont à même de gagner des millions en un mois. Ils le peuvent, en effet, s'il y a assez de gens pour répondre à leurs annonces ; mais ne soyez pas, vous, un de ces naïfs, fermez votre poche, votre sac à main, restez bouche cousue, mais ouvrez toutes grandes vos oreilles.

O Grand Dieu, et tous ses saints, voici maintenant une question — préparez-vous plutôt à lire attentivement ceci : « Vous affirmez que le subconscient est stupide ; pourtant dans *Chapters of life* ("Chapitres de la vie") vous le dites très, très intelligent, en tout cas que cette partie de nous-mêmes dont vous dites qu'elle est un dixième consciente. Maintenant parlez franchement : l'inconscient est-il stupide ou superintelligent ? »

Si nous en revenons aux principes, nous devons dire que le subconscient n'est ni intelligent ni stupide, car il n'a pas d'intelligence : il est quelque chose de tout différent. Le subconscient est simplement un dépôt de connaissance, de bonne et de mauvaise science. C'est seulement un système de classement, d'enregistrement. Il contient tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez vu, tout ce que vous avez prouvé. Il vous rappelle les réactions instinctives pour inspirer et expirer. Il rappelle à telle partie de votre corps de vous agiter et de pousser des cris perçants si l'on vous

chatouille, etc. C'est seulement un memento automatique.

Diriez-vous qu'un bibliothécaire est intelligent ? Bien, c'est une affaire d'opinion, naturellement. Je sais que j'ai essayé de traiter avec ces sots bibliothécaires dans une bibliothèque célèbre de Londres, avec ces préposés qui notent toutes sortes de détails insignifiants et j'ai essayé de dire à ces gens que les détails qu'ils notaient à mon sujet étaient absolument et incontestablement inexacts. Mais c'est une telle besogne de convaincre certains d'entre eux qu'on ne m'enlèvera pas de la tête que les bibliothécaires de cette fameuse bibliothèque ne sont pas intelligents. Quoi qu'il en soit, c'est affaire d'opinion, mais posons-nous encore cette question uniquement pour répondre à cette interrogation :

Penseriez-vous qu'un bibliothécaire puisse être un génie ? Penseriez-vous qu'un bibliothécaire pourrait répondre à n'importe quelle question au sujet de n'importe quoi et répéter ce que n'importe quelle personne a dit auparavant ? Eh bien ! naturellement, vous ne pourriez pas ; même si vous étiez vous-même un bibliothécaire, vous ne pourriez pas émettre de telles prétentions. Au lieu de cela vous diriez, et avec raison, que non, qu'aucun homme conscient ne possède pareille science, mais qu'un bibliothécaire sait où trouver certains renseignements. Les meilleurs bibliothécaires sont ceux qui sont capables de trouver les renseignements le plus rapidement.

Vous et moi pourrions aller dans une bibliothèque et fouiller maladroitement dans certains classeurs à la recherche d'un titre de livre. Alors, nous nous apercevrons qu'il nous a fallu nous en référer à autre chose ; puis, nous découvririons que le

livre était épuisé, retiré de la circulation, ou en prêt extérieur. Cette recherche nous ferait perdre une demi-journée ou davantage. Si nous nous étions adressés au bibliothécaire, celui-ci aurait, pendant une seconde, été déconcerté et puis voilà, il y était, et il ou elle se serait mis(e) en mouvement et aurait fourni le livre avec le renseignement désiré.

Si ce ou cette bibliothécaire fait bien son travail, il ou elle recommande beaucoup d'autres livres.

Tel est le subconscient. Dès que le « nous » pensant désire connaître quelque chose, le subconscient essaie de fournir la réponse. Ce n'est pas de l'intelligence, c'est tout à fait automatique, et si c'est automatique cela peut être exercé.

Exercé à quoi ? Bien, la réponse est simple. Votre subconscient, c'est votre mémoire. Si vous avez une mémoire médiocre, votre dixième conscient n'obtient pas la communication avec vos neuf dixièmes subconscients. Si vous avez une faible mémoire, le subconscient n'arrive pas à vous fournir le renseignement que vous demandez.

Supposons que vous désirez savoir ce que Gladstone a réellement dit en l'année dix-huit cent et quelques. Eh bien ! vous l'avez probablement entendu dire, vous avez probablement lu quelque chose à ce sujet, cela est donc dans votre mémoire, et si votre subconscient ne peut pas vous fournir le renseignement désiré, c'est qu'il y a un défaut quelque part dans vos relais.

Certaines personnes peuvent dévider des masses terribles de choses au sujet des équipes de football ou de base-ball et donner les noms de tous les gagnants ou tout ce qu'on leur demande au sujet de nombreuses années passées. Mais, c'est parce qu'elles s'intéressent à la question et les gens ne

savent pas se souvenir des choses qui ne les intéressent pas. Je n'ai jamais vu un match de football ni de base-ball et ne désire pas en voir, je ne sais rien à ce sujet.

Si vous désirez entretenir une bonne mémoire, vous devez entretenir votre subconscient. Vous devez vous intéresser à un sujet ; aussi longtemps que vous ne vous y intéressez pas, le subconscient ne peut pas l'ajouter à votre mémoire. Beaucoup de nos lectrices veulent tout savoir à propos des vedettes de cinéma de sexe masculin, combien de fois tel ou tel a été marié, combien de fois il a divorcé et combien de fois il a parcouru le monde à la recherche de sa bien-aimée du moment. C'est facile, cela ; elles peuvent le faire ; mais demandez-leur donc d'aller vous chercher du fil standard, peut-être un fil standard de cinq dixièmes et elles reviendront Gros-Jean comme devant.

Pour exercer votre mémoire, c'est-à-dire votre subconscient, vous devez vous intéresser aux choses. Si l'on envoie des hommes acheter des objets féminins, eh bien ! ils reviendront sans la moindre idée en tête ; mais s'ils s'intéressaient à ces choses, leur mémoire s'améliorerait. On peut prendre de l'intérêt en se demandant pourquoi une femme désire ceci ou cela et la femme peut se demander pourquoi un homme désire par exemple une bobine de fil fin de cinq dixièmes. Si il ou elle peut vraiment s'intéresser à quelque chose, alors il ou elle peut se le rappeler.

Si vous essayez de vous rappeler quelque chose de particulier, comme un numéro de téléphone, essayez d'imaginer la personne à laquelle appartient ce numéro de téléphone. Si vous ne connaissez pas la personne ou si vous ne pouvez pas vous la représenter, regardez son numéro de téléphone

— est-ce une suite de cercles ou une série de traits de plume ? Par exemple, les 6, 9, 0 deviennent des cercles, comme les 3 et les 2. Mais les traits de plume seraient les 1, les 7, etc. et naturellement les 4. Si vous vous représentez un nombre par cercles ou par traits, vous pourrez vous le rappeler. Le meilleur moyen est d'employer notre vieux système de trois. Répétez le numéro de téléphone trois fois avec la ferme conviction que vous vous rappellerez toujours ce nombre. Vous le pouvez, sachez-le, c'est très facile, rien de difficile là-dedans.

Une autre chose que l'on peut faire durant la période de sommeil, c'est approcher une autre personne que l'on désire influencer. Maintenant, apprendre en dormant est inutile ; c'est une perte de temps absolue parce que cela revient à essayer d'enseigner quelque chose au corps quand l'entité qui domine le corps est absente de celui-ci. Mais occupons-nous d'autre chose : influencer les autres.

Supposons que M. John Brown désire très vivement obtenir une situation dans la firme XYZ Manufacturing Company. M. Brown a entendu dire que cette compagnie est une entreprise extrêmement florissante et qu'il est fortement souhaitable d'être employé par cette firme.

M. Brown a eu la chance d'obtenir un rendez-vous auprès du chef du personnel ou d'un responsable ; rendez-vous fixé, disons, au lendemain. Maintenant, si M. Brown désire vraiment se faire engager, voici ce qu'il fera :

Il s'efforcera d'obtenir le plus de renseignements possible au sujet de la firme et spécialement au sujet de la personne qu'il va rencontrer. Cela signifie que M. Brown s'informerait très activement

afin de savoir qui est cette personne. Ensuite, si c'est le moins du monde possible, il se procurera une photo d'elle et, avant de se mettre au lit ce soir-là, M. Brown s'isolera et se représentera en conversation avec son interlocuteur du lendemain. M. Brown exposera de façon convaincante (dans l'intimité de sa chambre à coucher) les raisons pour lesquelles il est l'employé même que la firme désire engager, les raisons pour lesquelles lui-même a besoin de cette situation particulière, les raisons pour lesquelles il considère qu'il vaut plus que ce que la firme paie normalement. Tout cela, M. Brown le dit à la photographie, puis il soulève ses pieds et les plonge dans le lit ; enfin, il place la photographie de manière à l'avoir en face de lui lorsqu'il est couché sur son côté habituel.

M. Brown va dormir avec la ferme intention bien arrêtée et bien nette de sortir de son corps et de se rendre au domicile de l'interviewer. Là il rencontrera ce monsieur en dehors de son corps et le corps astral de M. Brown dira au corps astral de l'interviewer tout ce que M. Brown vient de dire dans l'intimité de sa chambre à coucher.

Fantastique ? Idiot ? Pas du tout ! Cela marche réellement. Si l'interviewé (j'espère que le mot est correct ; il veut dire celui qui va être interviewé) joue convenablement le jeu, son interlocuteur lui donnera le poste vacant. Cela est sûr, cela est avéré, cela marche réellement.

Maintenant, vous qui désirez une meilleure situation ou voulez gagner davantage, relisez ce qui vient d'être dit et mettez cela en pratique. Mais vous ne pouvez pas influencer une personne et l'amener à faire ce qu'il ou elle ne ferait normalement pas, c'est-à-dire que vous ne pouvez pas influencer une personne pour qu'elle fasse quelque

chose de mauvais ou d'incorrect. Cela signifie que certains d'entre vous qui m'écrivez pour me demander comment disposer d'une emprise sur les filles — eh bien ! vous ne pouvez pas, mes amis, vous ne pouvez pas, et n'essayez pas.

Oui, lecteurs candides, dames de haut rang et d'extrême pureté, je reçois parfois des lettres de « gentlemen » qui me demandent de leur enseigner comment hypnotiser les filles ou les envoûter, ou encore qui me demandent de leur fournir la formule qui rendrait les filles impuissantes de façon que le « gentleman » — eh bien ! que ferait-il en pareilles circonstances ? En tout cas, je dis la vérité à ces « gentlemen » ; à moins de recourir à des drogues, ils ne peuvent pas influencer une autre personne pour lui faire accomplir des actes que sa conscience réproouve. Ainsi, voilà : si vos désirs sont purs ou convenables, il vous est possible d'influencer les autres ; vous pouvez les influencer pour qu'ils fassent de bonnes actions, non pour qu'ils fassent le mal. Au reste, beaucoup de gens n'ont pas besoin d'être influencés pour agir mal : cela semble leur venir tout naturellement.

Ce pourrait être une bonne chose, sans doute, d'introduire ici une question qui a des rapports avec certaines des remarques faites dans les chapitres précédents ; voici cette question :

« Vous dites que les gens viennent sur cette Terre jusqu'à ce que la personne intéressée ait accompli sa tâche particulière. Vous dites aussi que parfois des groupes de personnes viennent sur Terre dans le même but. Pouvez-vous donner un exemple précis sur ce point ? »

En fait oui, je le puis parfaitement. Ainsi j'ai lu il y a quelque temps une coupure de journal en

langue espagnole, et ce texte espagnol donnait un tas de détails au sujet d'un magazine appelé *Excalibur* qui a été publié il y a quelques années, semble-t-il, à Durban, en Afrique du Sud. Je ne possède qu'un très bref commentaire sur la question, mais il semble que le magazine ait trouvé certains parallèles remarquables entre la vie et la mort du président des États-Unis Lincoln et celles du président Kennedy des États-Unis. Cela constituera une réponse tellement adéquate à nombre de questionneurs que je tiens à donner tous les détails ici même. Citons-les en les numérotant, ce qui vous permettra d'y renvoyer beaucoup plus facilement ou d'en discuter avec vos amis.

1. Le président Lincoln fut élu à cette fonction en l'année 1860: c'est une chose qu'on peut naturellement vérifier dans les livres d'histoire. Ainsi donc, Lincoln devint président en 1860; et voici la première coïncidence: Kennedy devint président cent ans plus tard, en 1960.

2. Un fait pourrait vous frapper: le président Lincoln fut assassiné un vendredi. Le président Kennedy fut assassiné un vendredi.

3. Vous avez peut-être lu que le président Lincoln était au théâtre, suivant avec plaisir une pièce en présence de sa femme et il fut assassiné en présence de celle-ci. Le président Kennedy était en visite à Dallas, au Texas, et il parcourait la ville en voiture avec sa femme. Lui aussi jouissait du spectacle: le spectacle des acclamations du public, etc.

4. Le président Lincoln fut atteint d'une balle dans le dos alors qu'il était installé dans une loge au théâtre. Le président Kennedy fut atteint d'une balle dans le dos, alors qu'il était installé dans une voiture.

5. Au président Lincoln succéda une personnalité du nom de Johnson. Johnson devint président après le président Lincoln. Mais le président Kennedy fut assassiné au Texas et le vice-président Johnson prêta serment de président des États-Unis à bord de l'avion qui ramenait dans la capitale le corps du président défunt et le nouveau président vivant.

6. Mais nous n'avons pas terminé notre énumération de coïncidences, loin de là. Le Johnson qui succéda au président Lincoln était un démocrate du sud des États-Unis et Lyndon Johnson qui succéda au président Kennedy est, lui aussi, un démocrate du Sud — du Texas. Cela fait une belle liste de « coïncidences », n'est-ce pas ? Pour montrer qu'il y a autre chose que le hasard seul qui intervient dans les choses, et qu'il doit y avoir quelque « Plan Divin » en l'exécution duquel l'entité qu'était le président Lincoln est peut-être revenue en Kennedy, de façon qu'une tâche pût être menée à bonne fin.

Très bien, revenons maintenant à notre énumération.

7. Les Johnson ont été, l'un comme l'autre, membres du Sénat avant de devenir présidents.

8. Le successeur de Lincoln fut Andrew Johnson. Maintenant il faut que vous lisiez ceci... Andrew Johnson était né en 1808, mais le Johnson qui succéda au président Kennedy naquit en 1908.

9. Lincoln a été assassiné par un personnage d'espèce assez étrange, un individu inadapté : ceci, si nous en croyons les documents historiques. Cet assassin s'appela John Wilkes Booth et il était né en 1839. Lee Harvey Oswald qui, déclare-t-on, a assassiné le président Kennedy était aussi, semble-t-il, un personnage inadapté, quelqu'un qui a eu

trop fréquemment des difficultés. Il était né en 1939.

10. Pour continuer notre liste de « coïncidences », Booth a été assassiné avant de pouvoir être jugé ; mais tel a été aussi le cas d'Oswald. Celui-ci fut abattu alors que la police le transférait d'une prison à une autre, et il est mort avant de pouvoir passer en jugement.

11. Comme on va le voir, ces coïncidences ne s'étendent pas seulement aux présidents et aux assassins, mais aussi aux épouses des présidents. Ainsi, Mme Lincoln perdit un enfant durant son séjour à la Maison-Blanche et Mme Kennedy, femme du président Kennedy, perdit elle aussi un enfant durant son séjour à la Maison-Blanche.

12. Lincoln avait un secrétaire qui s'appelait Kennedy. Le secrétaire Kennedy conseilla très instamment au président Lincoln de ne pas aller au théâtre où il fut assassiné. Le président Kennedy avait un secrétaire appelé, lui, Lincoln, et qui conseilla formellement au président Kennedy de ne pas aller à Dallas !

13. John Wilkes Booth tira une balle dans le dos du président Lincoln alors que celui-ci regardait une pièce de théâtre. Après son forfait, l'assassin courut se cacher dans un magasin. Mais Lee Harvey Oswald tira d'un magasin sur Kennedy, puis courut se cacher dans un théâtre. Lisez tout cela très attentivement et voyez comme les choses sont étranges. Un assassin tire dans un théâtre et se cache dans un magasin ; l'autre tire d'un magasin et se cache dans un théâtre.

14. L-I-N-C-O-L-N est un mot de sept lettres, et si vous comptez les lettres du nom K-E-N-N-E-D-Y vous trouvez qu'il y a aussi sept lettres.

15. Si vous comptez les lettres du nom de John

Wilkes Booth, vous trouvez qu'il y a quinze lettres ; et si vous comptez les lettres du nom de Lee Harvey Oswald, vous verrez que ce nom compte également quinze lettres.

16. On croit que c'est Oswald qui a tué Kennedy et que l'assassin avait des complices. Rien de tout cela n'a été effectivement, solidement, indiscutablement prouvé. Nous n'avons que des preuves indirectes ; personne ne peut prouver que c'est Booth qui a tué Lincoln. De même, on a déclaré qu'Oswald avait des complices ; mais il n'a pas été prouvé de façon concluante que c'était Oswald qui avait tué Kennedy, et il n'a pas été prouvé qu'Oswald avait des complices. Regardons les choses en face — les preuves indirectes accusent clairement Booth et Oswald ; mais une fois encore, qu'y avait-il de réellement vrai dans ce que nous avons eu l'occasion de lire, et dans quelle mesure la presse a-t-elle jugé et condamné d'avance un homme ? Nous ne le savons pas et j'insiste sur cela parce que c'est une coïncidence de plus dans le cas des deux hommes.

17. Vous vous rappelez que l'homme appelé Ruby, qui était quelque peu fanatique, a tué Oswald. Il a abattu Oswald face aux caméras de la télévision : il a simplement bousculé les policiers, pointé un pistolet et pressé la détente. Mais Boston Corbett était aussi une sorte de fanatique, lui aussi croyait bien faire en assassinant John Wilkes Booth. Dans les deux cas, les deux individus ont tué l'homme suspecté et accusé de l'assassinat d'un président et, dans les deux cas, on a déclaré que le second assassin, c'est-à-dire Corbett ou Ruby, avait agi par loyalisme excessif envers le président de son pays. Mais ni dans un cas ni dans l'autre son mobile réel n'a été établi.

J'ai parlé, dans un autre livre, du Sur-moi qui dirigeait un groupe de marionnettes. Eh bien ! considérez cela à la lumière de l'information que je viens de donner : deux présidents élus à cent ans de distance, tous deux assassinés un vendredi — et relisez de nouveau la liste et voyez les multiples coïncidences. Maintenant, croyez-vous sérieusement qu'il ne s'agisse que de simples coïncidences ? Ce n'est vraiment pas possible, sachez-le. Ma propre croyance est que Lincoln n'a pas accompli sa tâche et qu'il a dû revenir pour achever de façon substantielle la même tâche : ce qu'il n'avait pas fait auparavant.

La seule manière de revenir était de revenir comme quelqu'un qui deviendrait président des États-Unis : c'est ce qu'il a fait. Vous voyez que, parfois, un Sur-moi a des « répétitions générales » avec des marionnettes. C'est ainsi que, dans le cas de Lincoln, la pièce était montée, assez à propos, dans un théâtre et qu'un président y fut assassiné. Rien n'a été prouvé contre le meurtrier présumé et celui-ci a été assassiné par une autre personne. Tout cela a été très peu convaincant, les mobiles étaient inconnus et rien n'a jamais été prouvé contre quiconque. Si bien que le Sur-moi en a eu assez de ce gaspillage de temps et d'efforts et un autre arrangement a été fait pour cent années plus tard. Dans le monde astral en effet, le temps est différent d'ici, savez-vous. L'Autre Côté de la mort, l'astral pourrait s'être assis et s'être gratté la tête — métaphoriquement parlant — et s'être demandé ce qu'il y avait à faire dans l'avenir. Eh bien ! le temps pour lui de s'agiter par-ci par-là et de se gratter la tête un peu davantage et voilà que cent années — du temps terrestre — s'étaient écoulées.

On se demande aussi ce qui va arriver maintenant, si ce Sur-moi a été satisfait de la seconde tentative ou bien s'il y en aura une troisième ? Personnellement je crois que nous verrons encore un président des États-Unis qui sera placé dans une maison de repos parce qu'il est fou. Naturellement, je connais toutes les vieilles plaisanteries à propos des présidents des États-Unis qui, de toute manière, deviennent fous. Loin de moi cependant l'idée de les décourager ; mais, cette fois, il s'agit de choses sérieuses et je crois qu'avant longtemps, nous verrons un président des États-Unis qu'on devra relever de ses fonctions parce qu'il est trop fou pour continuer à les exercer.

Je crois aussi que nous verrons d'autres affaires très embarrassantes. Je crois que nous en verrons beaucoup parmi les membres les plus importants et les plus influents du gouvernement des États-Unis inculpés d'activités communistes, accusés d'avoir aidé et encouragé l'ennemi et d'avoir vendu leur propre pays. Certains d'entre vous qui êtes assez jeunes verrez tout cela parce que cela arrivera. Il va se passer aux États-Unis des choses vraiment horribles. Aussi, gardez ouverts vos postes de radio durant les prochaines années.

Le temps est le bien le plus précieux
dont un homme puisse disposer

Le Vieil Homme était dans son nouveau lit, le nouveau lit spécial pourvu d'un moteur qui élevait et abaissait la tête et qui, sur simple pression d'un bouton, réglait la hauteur. Le Vieil Homme montait et descendait, jouant avec le mécanisme comme un enfant avec un nouveau jouet, mais on n'est pas tellement à l'aise quand on ne peut pas circuler du tout, qu'il faut rester au lit, un lit si bas qu'on est dans l'impossibilité même de regarder par la fenêtre. Maintenant, le Vieil Homme avait un lit dont la hauteur pouvait être réglée par un moteur électrique. Il se considérait comme un sous-marin faisant surface pour jeter un regard sur le monde.

« Holà ! hurla Mlle Cléopâtre, comment diable pensez-vous que nous pourrions sauter sur votre lit si vous en changez sans cesse la hauteur, comment pourrions-nous estimer la distance, hein ? »

Le Vieil Homme revint au présent en donnant une secousse et se hâta de mettre le lit au plus bas. Mlle Cléopâtre y sauta et, pleine d'indignation, se campa sur la poitrine du Vieil Homme. « Vous

essayez de vous débarrasser de moi ? demanda-t-elle. Désirez-vous créer des difficultés pour que je ne puisse pas venir me mettre sur votre poitrine, hé ? »

« Non, naturellement non, Cléo, répondit le Vieil Homme, mais réfléchis : si tu te tiens debout sur ma poitrine, tu peux regarder par notre fenêtre au-delà de ce stupide balcon et voir les bateaux dans le port. »

Ils se couchèrent ensemble, regardant le port. Le bateau le plus proche déchargeait du minerai de nickel ; au-delà, un bateau russe très enfoncé dans l'eau sur l'arrière mais la proue encore fortement émergée, signe que la proue attendait encore son chargement. Un peu plus loin, deux postes de mouillage ; au fond, un navire sud-coréen chargeait de la pulpe de bois pour la Corée. « Je ne sais pourquoi ils viennent ici chercher de la pulpe de bois, dit le Vieil Homme, il y a quantité d'arbres en Corée du Sud. »

« Eh bien ! dit Bouton d'Or, il est probable qu'ils désirent faire un échange ou quelque chose de ce genre et ils achètent de la pulpe de bois au Canada en échange d'autre chose. »

Bouton d'Or était vraiment une experte en matière de bateaux et de navigation. Bouton d'Or était une spécialiste en fait de pavillons. Inhabituel, le pavillon sud-coréen l'avait décontenancée quelques instants mais n'importe quel autre pavillon, celui de Panama, de Monrovia, même le vieux pavillon marchand, elle savait les distinguer à des milles de distance !

Mlle Taddy leva les yeux. « Que faites-vous donc, chef ? demanda-t-elle, intriguée. Êtes-vous si malade que vous vous parliez à vous-même ? »

« Non, bien sûr, je ne me parle pas à moi-même,

je suis simplement en train de rédiger quelques notes pour un livre. Ne puis-je pas écrire de notes ? Ne puis-je pas parler sans que tu interviennes, Taddykins ? »

Celle-ci secoua la tête d'un air perplexe, puis elle se pelotonna en une belle boule compacte et s'assoupit. Soudain, Mlle Cléo dressa les oreilles et Taddy fut d'un coup pleinement consciente. A l'extérieur, une voix stridente se fit entendre : « Eh bien ! j'ai regardé les journaux aujourd'hui et j'ai vu que notre horoscope n'était pas aussi bon que je le pensais. Eh bien ! ai-je pensé en moi-même, si tu n'avais pas une besogne à faire, ma vieille, tu ferais mieux de ne pas sortir et de rester au lit ; mais c'est impossible, n'est-ce pas, quand il faut gagner sa vie et qu'on a un homme à sa charge ? » La personne qui parlait passa son chemin, accompagnée par le marmonnement d'une autre femme qui, probablement, vomissait quelques balivernes à propos de ses propres ennuis.

« Ah oui, dit le Vieil Homme, cela me rappelle une autre question. Voyons, où est-elle ? » Il fouilla dans une pile de lettres et en sortit triomphalement celle qu'il cherchait.

Cachet de la poste : eh bien ! celui d'une île lointaine. Voyons un peu. « Cher monsieur, ci-inclus un dollar et ma date de naissance. Je vous prie de m'adresser immédiatement un horoscope complet et ma biographie complète. Envoyez-le-moi par retour du courrier, par avion. S'il me revient un peu de monnaie, gardez-la pour quelqu'un qui n'aurait pas envoyé de frais de port. »

Alors, qu'en pensez-vous ? Quelqu'un qui se figure que les horoscopes poussent sur les arbres. Ce n'est pas si facile ; il y faut du temps. Mais la lettre pose une autre question : « Que pensez-vous

vraiment des horoscopes ? Est-ce que toutes ces personnes qui publient des annonces pour les horoscopes en font une affaire véreuse ? Jamais un horoscope n'a été exact pour moi. Où est la vérité dans tout cela ? »

Eh bien ! voici la vérité sur l'astrologie ; dans des conditions correctes, l'astrologie peut être tout à fait exacte et donner des résultats excellents... mais il y faut les conditions correctes.

Laissez-moi d'abord et avant tout vous mettre en garde contre le tout-venant publicitaire qui offre de faire votre horoscope pour deux dollars ou quelques shillings. Dans ce cas-là, ce que vous obtenez, ce sont quelques morceaux de papier imprimé qui sont censés être un horoscope, mais ces sottises sont à peine bonnes. à jeter à la poubelle et, à mon sens, on peut en dire autant de ces niaiseries prétendument fournies par des ordinateurs. L'astrologie n'émane nullement d'un procédé mécanique. L'astrologie est une science et un art. On ne peut pas tout à fait la pratiquer selon des principes scientifiques ; il y faut de l'art ; et l'on ne peut pas davantage s'y adonner comme à un art, car la science y est nécessaire.

Pour faire correctement un horoscope — c'est-à-dire un horoscope réellement exact — il est nécessaire de connaître le moment et l'endroit précis de la naissance. Ensuite, il est nécessaire de consacrer plusieurs journées à étudier divers aspects de la situation, etc. On ne peut pas le faire avec succès pour cinq ou dix dollars. Ce que l'on reçoit pour cette sorte de chose vendue à bon marché, ce sont uniquement des indications approximatives, très approximatives, susceptibles de s'appliquer à des milliers de personnes. Je ne veux faire d'horoscope pour personne et quel qu'en soit le prix, parce que

je n'ai pas confiance dans les gens qui font faire leur horoscope. Quand les gens ont fait établir leur horoscope, ils s'imaginent qu'ils n'ont qu'à faire tout ce que dit l'horoscope. Or, un horoscope n'est pas un ensemble de conditions en acier. Un horoscope recèle tout un assortiment de possibilités. Quand on connaît le schéma astrologique d'une personne, on peut décrire ce que devraient être l'aspect extérieur de cette personne et son caractère et l'horoscope fixe les limites de ce que la personne peut être. Par exemple, une personne peut avoir un certain horoscope disant qu'elle ne peut pas s'élever au-dessus de sa condition, mais qu'elle peut accomplir certaines choses au prix d'un immense effort.

Une autre peut avoir un horoscope disant qu'elle s'élèvera au-dessus de son rang et qu'elle fera de très rapides progrès sans presque s'imposer d'efforts. Si vous désirez vraiment savoir à quoi ressemble un horoscope, considérez-le sous cet angle ; c'est une spécification, une estimation documentée de ce que sont les capacités d'une personne.

Pour présenter les choses plus clairement, prenons deux voitures. L'« horoscope » d'une Rolls Royce peut dire que la voiture sera très silencieuse, rapide, confortable, qu'elle aura une certaine vitesse maximale et consommera tant d'essence. Mais l'horoscope de la seconde voiture dira peut-être — y a-t-il encore des Morris Minor en Angleterre ? — que c'est une voiture de faible puissance, convenant parfaitement pour des sorties locales, que sa vitesse maximale est de tant, qu'elle ne consomme pas beaucoup d'essence et que c'est une très belle petite automobile pour évoluer dans la circulation routière. Eh bien ! les gens

sont pareils : ils ont leurs caractéristiques, seulement nous les appelons horoscopes.

Un horoscope ne dira pas à la jeune dame passionnée — vous savez, celle qui est désireuse d'avoir un mari tout de suite — qu'en sortant, elle rencontrera le « monsieur qui lui convient » sous le troisième lampadaire si elle tourne à gauche ou à droite, ou bien qu'elle rencontrera un jeune homme à cheveux noirs occupé à nouer les lacets de ses souliers et que ce sera le coup de foudre. Ce ne sont pas là des horoscopes, ce n'est pas de l'astrologie, c'est du chiqué de diseurs de bonne aventure.

Il y a très peu d'astrologues authentiques, d'astrologues compétents qui fassent de la publicité. Ils n'ont pas besoin de publicité. Leur réputation, l'exactitude de leurs prédictions, on se les signale de bouche à oreille. Quant à vous, si vous pensez que vous pouvez remplir un coupon, l'envoyer avec cinquante cents ou cinq shillings et obtenir une biographie — eh bien ! vous êtes un de ces jobards qui méritent d'être pris dans un attrape-nigaud pour s'imaginer qu'on peut avoir à si bon marché quelque chose de valable. On n'obtient jamais que la monnaie de sa pièce.

Je ne veux, quant à moi, faire aucun horoscope pour quelque somme d'argent que ce soit. Si j'en fais, je les fais gratuitement dans des circonstances très spéciales ; mais mon opinion est que nul horoscope au-dessous de cent dollars n'a de réelle valeur car la personne qui a fait l'horoscope n'y a pas consacré assez de temps et ne s'est pas donné assez de peine, si bien que tout ce que le client reçoit, c'est simplement quelques signes sur un morceau de papier.

Dans mon propre cas, mon passé a été prédit par

un astrologue avec une exactitude absolument prodigieuse. Tout ce qui avait été prédit à mon sujet s'est réalisé; mais, malheureusement, un certain nombre d'autres choses aussi, que l'astrologue n'avait pas abordées, et de plus, tous ces damnés « extra » n'étaient vraiment pas agréables!

Pour répondre à la question « L'astrologie est-elle authentique? », je dirai: « Oui, l'astrologie peut être très authentique; elle peut suggérer ce que sera la vie d'une personne et indiquer des probabilités mais qui ne seront que des probabilités. Aussi, ne prenez pas l'astrologie trop au sérieux, à moins que vous n'ayez une véritable perle d'astrologue qui sache exactement ce qu'il fait et qui soit absolument honnête, c'est-à-dire quelqu'un qui vous dise la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Tant de gens, tant d'astrologues ont leur "information" et fournissent quelques paragraphes tout faits parce qu'ils savent ce que les gens aiment entendre. »

Maintenant, voici une autre affaire. « Le mari de ma fille est un homme d'une espèce étrange. Il ne croit pas aux choses en lesquelles je crois, il ne croit pas aux choses occultes. Que puis-je faire pour le convaincre? »

La seule réponse qu'on puisse donner ici est de déclarer de la façon la plus catégorique que l'on ne peut rien faire pour prêter son appui dans le sens où cette dame l'entend. Si quelqu'un n'est pas prêt à étudier les sujets occultes, on a absolument tort d'essayer de lui faire admettre des choses occultes.

Chacun a le droit de choisir librement, et quel que soit le choix que fait une autre personne, c'est entièrement son affaire et sa propre responsabilité. Si Billy Bugsbottom décide que les sornettes

occultes ne sont que niaiseries, pourquoi chercherait-on à convaincre Billy Bugsbottom de penser différemment ? C'est sa croyance et son choix et l'on a tout à fait tort d'influencer autrui.

Tant de gens écrivent pour demander comment faire un mantra pour forcer certains pauvres malheureux à faire ce que précisément ils détestent. Je le répète *ad nauseam* : on a tort d'influencer une autre personne. Peut-être celle-ci a-t-elle quelque raison bien précise de ne pas désirer étudier l'astrologie, l'occultisme, ou les règles du jeu de l'oie. De même, on a tout à fait tort de s'attendre à ce qu'une personne soit d'accord avec nous en tout ce que nous faisons. Il faudrait entendre comment Bouton d'Or et moi sommes d'accord pour être d'avis différents. Il y a bien des choses que, par expérience, je sais être des faits, mais Bouton d'Or a le droit d'avoir à ce sujet son opinion personnelle, et si mes croyances ne sont pas toujours les siennes, elle a le choix et je ne l'influence pas le moins du monde. La presse moche publie souvent des articles assurant que Bouton d'Or est mon disciple : cette presse ne saurait être plus éloignée de la vérité ! Elle n'est pas mon disciple et elle n'est pas bouddhiste. D'abord je n'ai pas de disciples et je n'en ai jamais eu ; et, en second lieu, je crois que les gens ont tort de changer de bord et de devenir bouddhistes quand ils désirent vraiment être chrétiens ou chrétiens quand ils désirent réellement être bouddhistes. Étant un peu prévenu à propos de cette question, je dis toujours que quand une personne est prête, elle deviendra automatiquement bouddhiste, parce que le vrai bouddhisme signifie simplement l'observation de la loi qui ordonne de traiter les autres comme vous voudriez qu'ils vous traitent. Naturellement, je ne pense pas

ici à ces sectes, en Angleterre et aux États-Unis, qui s'intitulent « temples » bouddhistes. Ce n'est pas là du tout mon idée du bouddhisme. Le vrai bouddhiste n'a pas à faire de prosélytisme. Je suis un vrai bouddhiste.

Pendant que nous en sommes à l'astrologie, puisque nous y sommes réellement, jetons un regard sur deux autres systèmes. D'abord la graphologie qui est la science de la lecture du caractère d'après l'écriture. La graphologie, dis-je, est une chose que j'approuve complètement lorsqu'elle est exercée par un spécialiste. La graphologie n'est pas le fait d'un quelconque diseur de bonne aventure ; au contraire, c'est une méthode, la plus exacte qui soit, pour déterminer le caractère d'une personne et ses aptitudes. Naturellement, il faut être expert en ces sortes de choses. Trop de débutants ou de francs truqueurs basent leurs conclusions sur deux ou trois points de l'écriture, mais il faut posséder environ sept confirmations avant d'être à même de dire avec une certitude absolue sans la moindre crainte d'être contredit, que ceci est ainsi et que cela est autrement.

L'écriture révèle le caractère, les aptitudes, et tout ce qui s'y rapporte. Il n'est en aucune manière possible de prévoir l'avenir d'après l'écriture et aucun graphologue honorable ne l'a jamais prétendu. L'usage idéal qu'on peut faire de la graphologie, c'est d'y recourir afin d'évaluer les aptitudes d'une personne pour un travail donné.

Il y a quelques années, « Ma », à qui nous nous adressons maintenant en l'appelant « Ra'ab », exerçait la graphologie pour des firmes industrielles et elle le faisait avec succès. Les firmes lui fournissaient un spécimen de l'écriture des gens qui sollicitaient un emploi et Ra'ab leur faisait connaître

très exactement quel candidat convenait le mieux, en évaluant le caractère et les aptitudes de ce candidat.

Oh ! soit dit en passant, peut-être devrais-je dire comment « Ma » est soudain devenue « Ra'ab » ? Eh bien ! les chats pensaient que le premier nom rappellerait trop aux gens Dinah Dripdry's Ma, la femme de ménage, et c'est ainsi que nous avons remplacé ce nom par celui qu'elle employait dans une vie précédente, Ra'ab. Ah ! j'y pense ! Je viens de faire ici une de mes abominables digressions ; mais qu'à cela ne tienne, mieux vaut une digression que pas de livre, ne pensez-vous pas ?

Dans ce livre-ci, en particulier, il y aura beaucoup de digressions et de redites. J'ai parcouru toute une série de questions et je constate que les répétitions sont absolument nécessaires même si certains d'entre vous ne les aiment pas. Ainsi, vous êtes prévenus : il y aura des redites. Je puis en toute sécurité vous en avertir maintenant que vous êtes aussi avancé dans ce livre, et que, comme je l'espère, vous avez acheté cet ouvrage au lieu de l'emprunter à une bibliothèque. Un pauvre malheureux écrivain ne reçoit pas de droits d'auteur sur les livres fournis à une bibliothèque, sachez-le, et pour chaque livre emprunté aux rayons d'une bibliothèque, l'auteur subit une perte de revenus, c'est-à-dire une perte de nourriture. Des gens m'écrivent pour me dire qu'ils ont lu une partie d'un de mes livres dans une bibliothèque publique et pour me demander si j'accepterais de leur fournir les réponses à une quantité de questions ou si je consentirais à leur envoyer une série complète de mes livres, chacun d'eux pourvu d'un autographe, le tout accompagné de ma photo. Après, écrivent-ils, ils essaieront de trouver le temps de

lire les livres. Optimistes, ces petites créatures, n'est-ce pas ? Ainsi — maintenant que vous êtes arrivé jusqu'ici et que vraisemblablement vous avez acheté ce livre, laissez-moi vous dire que oui, il y aura quelques répétitions dans cet ouvrage ; mais c'est toujours pour la bonne cause. J'espère que, grâce à la répétition, vous serez à même d'avoir tout ceci dans votre subconscient. Vous avez dû pratiquer la répétition pour apprendre les tables de multiplication ; et moi, je cherche à faire quelque chose pour vous : vous aider en fixant ces connaissances dans votre subconscient.

Nombre de firmes choisissent les candidats, pour une grande part, sur la base de leur écriture. Aussi est-il de votre intérêt de donner un coup de brosse à votre écriture. Vous pourriez obtenir un meilleur poste ou gagner plus d'argent grâce à cela. Vous pourriez aussi obtenir une évaluation de votre caractère en vous adressant à un bon graphologue : cela vous aidera à surmonter les faiblesses de votre caractère et à en fortifier les éléments qui sont déjà solides. Mais ne croyez jamais que l'on puisse vous révéler votre « destinée » d'après votre écriture. Cela n'est pas possible.

Un des systèmes originaux pour informer quelqu'un de son passé, de son présent et de son avenir, c'est la chiromancie, la lecture de ces étranges marques sur la paume de la main. De nouveau, cette méthode est infaillible si quelqu'un sait vraiment lire ces signes. En bref, et en admettant que vous êtes droitier, c'est votre main gauche qui indiquera ce que vous aviez l'intention de faire dans cette vie. Elle indiquera aussi les moyens d'action dont vous avez été doté, c'est-à-dire si vous avez des dons d'artiste, si vous êtes un bûcheur, si vous avez le tempérament vif ou flegmatique. La main

gauche dit ce qu'on s'est proposé de faire, mais la droite montre ce qu'on a effectivement réalisé jusqu'ici. Le praticien moyen peut donner une bonne évaluation du caractère d'après les lignes des mains ou des doigts; mais il faut être bien autre chose qu'un praticien moyen pour être capable de renseigner fidèlement sur la vie passée et sur les possibilités d'avenir. Maintenant, laissez-moi insister une fois encore sur ce point : les « probabilités ». Il n'y a rien sur cette Terre qui puisse révéler catégoriquement et incontestablement ce qui arrivera à une personne; il n'y a ni science, ni art, ni métier, ni système qui dise, sans ombre de doute, ce qui va arriver à une personne. Les praticiens dignes de confiance admettront qu'ils ne peuvent signaler que des probabilités.

Prenez par exemple un pauvre garçon qui tombe d'un avion et est dépourvu de parachute. Eh bien ! n'importe qui aurait raison de dire que cet homme est virtuellement mort dès que sa chute commence, car lorsqu'il cesse de tomber, il s'écrase avec un bruit horrible sur la Terre sur laquelle il imprime sa trace. Mais, attendez ! — il peut ne pas tomber sur quelque chose de dur. Il y a quelques cas de gens qui sont tombés d'un avion et qui ont survécu pour raconter leur aventure — et ils ne s'en privent pas ! En ce qui concerne mon propre cas, je suis tombé d'un avion en feu ; j'ai fait une chute d'environ mille pieds, et j'ai été atteint de très graves lésions à la colonne vertébrale, lésions qui ont provoqué une certaine déviation de la colonne. D'autres personnes sont tombées saines et sauvées, tel ce malheureux garçon qui, tombant d'un avion, atterrit dans une meule de foin et le seul danger qu'il ait couru c'est de mourir étouffé avant que les témoins de l'accident ne puissent

l'extraire de la meule de foin. Sa chute ne lui causa qu'une bosse ou deux et une frousse royale ; mais rien de grave.

Un autre cas bien connu est celui d'un accident survenu en Suisse. Le pilote ayant dû abandonner son avion sans être, paraît-il, pourvu d'un parachute, il tomba à travers l'atmosphère glacée de la Suisse et atterrit dans un amoncellement de neige. Le seul danger qu'il courut fut de mourir de froid, aussi les sauveteurs durent-ils creuser frénétiquement pour l'extraire de la neige et le seul désagrément qu'il eut à subir fut de se sentir un peu fiévreux. Ainsi vous le voyez : n'importe quel astrologue aurait dit que ce garçon trouverait la mort dans un accident d'avion parce que la probabilité y était, mais non la réalité.

Si quelque devin, quelque voyant, astrologue, chiromancien, etc. *ad lib.* vous dit que telle chose se produira certainement, ramassez votre argent et courez. On peut vous dire des probabilités mais gardez toujours à l'esprit l'idée que ce ne sont que des probabilités et rien de plus. Si vous pouvez conserver votre bon sens et faire acte de volonté et d'imagination, vous triompherez des probabilités.

Il y a un exemple classique de cette attitude. Le connaissez-vous ? Eh bien ! Socrate, un des plus grands sages, s'était fait dresser son horoscope, paraît-il, alors qu'il était un tout jeune homme. L'horoscope indiquait qu'il serait un bandit et un assassin enragé et qu'il se rendrait coupable de toutes les formes possibles de scélératesse. Le jeune Socrate, en entendant cet horoscope, se dit à lui-même l'équivalent grec de « Mon vieux, ça n'est pas pour toi. Je vais changer bien vite ». C'est ainsi qu'il concentra toutes ses énergies sur le

savoir, sur des études de philosophie et maintenant, on le vénère comme un des grands sages. Il a marqué d'une empreinte indélébile les pages du temps. Si, au contraire, il s'était incliné et s'était abandonné à l'emprise d'un horoscope défavorable, il est possible qu'il figurerait simplement en bonne place au Calendrier du Crime de Crooks. Donc : même si un astrologue ou un chiromancien vous dit quelque chose qui vous effraie énormément, souvenez-vous, vous pouvez en triompher, vous pouvez toujours échapper aux mauvaises choses.

Maintes lettres que je reçois me portent à croire que la plupart d'entre vous avez l'impression que des écrivains comme moi vivent dans le luxe avec une armée de secrétaires qui attendent, en baissant la voix, de se précipiter pour exécuter les ordres du maître. Beaucoup parmi vous pensent qu'un écrivain comme moi possède une Rolls Royce stationnant devant sa porte. Il n'en est rien. En fait, pour le moment, je suis étendu, peu commodément vu mes infirmités, etc., dans un lit du genre des lits d'hôpitaux. Je suis incapable de dactylographier ; aussi la bienveillante Bouton d'Or est-elle occupée à taper pour moi comme elle l'a fait pour la plupart de mes livres — ce qu'elle fait très bien d'ailleurs, soit dit en passant. Mais savez-vous quelle sorte de questions l'on me pose ? Admettons que vous en connaissiez quelques-unes ; mais savez-vous quoi que ce soit à propos des questions auxquelles normalement je ne répons pas ? Comment, vous, par exemple, répondriez-vous à la question suivante : « Y a-t-il vraiment quelque chose comme la distance et est-ce que le globe est vraiment sphéroïde ? » Question : « Que signifie : droite ceci et

droite cela ? Cela veut-il dire qu'on ne devrait manger qu'avec la main droite ? »

Cette dernière question est tout à fait sensée, vous savez. Vous pourriez penser qu'elle est le fait d'un individu loufoque ou piqué ; mais à bien y réfléchir, on se rend compte qu'il y a là pas mal de bon sens. Que signifie droite ceci et droite cela ? Eh bien ! nous sommes tous renseignés sur le fait d'agir selon la voie droite ou d'agir mal, mais savez-vous que nos mains ont une polarité ? Une main est positive et l'autre est négative. Si vous relisez les paragraphes précédents où nous traitons de la paume de la main, vous verrez que les mains gauches ont des rapports avec l'abstrait, c'est-à-dire les choses avant notre venue sur cette Terre, comment nous nous sommes proposé d'agir ; tandis que la main droite est la main pratique, celle qui indique dans quelle mesure nous avons réalisé nos objectifs.

De même, certains Arabes d'il y a quelques années avaient un règlement très strict au sujet des mains. La gauche était considérée comme « la main sale » et on ne pouvait l'employer que pour des besognes sales comme celles qui concernent certains détails de la toilette ; mais la droite était la « main propre » et on ne pouvait se servir que de la main droite quand il s'agissait de nourriture. Tous les aliments étaient touchés de la main droite, bien que l'on pût saisir une coupe ou un verre de la main gauche. Il serait très intéressant d'approfondir la question et de voir ce qu'il en résulte pour la digestion d'avoir touché la nourriture de la main droite et, un mois plus tard, de l'avoir touchée de la main gauche.

La main droite est celle qui, normalement, tient le poignard ou l'épée et qui convient pour serrer

la main à une personne. Au temps passé, les gens avaient l'habitude de porter un canif ou un poignard dans la main droite, pour se protéger des agresseurs ; quand ils rencontraient un ami, ils étendaient la main droite pour montrer qu'ils n'y cachaient pas de couteau et arrivaient en amis. Et c'est ainsi que débuta la coutume de se donner la main — prenez la main de quelqu'un et vous pourrez voir qu'il ne serre pas un canif avec le pouce dans la paume de sa main ; et s'il a une arme cachée dans la manche de son vêtement, eh bien ! secouez-la, l'arme tombera.

De la même source, j'ai reçu une autre question. La voici : « Comment la Corde d'Argent relie-t-elle le physique et le Sur-moi et l'astral en même temps ? »

La Corde d'Argent, comme toute autre chose, est une vibration, ce qui signifie qu'elle est aussi source d'énergie. La Corde ne doit pas nécessairement aller simplement à un autre objet, c'est-à-dire qu'elle ne se limite pas à relier ensemble le corps et l'âme. Des extensions peuvent s'y rattacher, exactement comme divers branchements à votre téléphone. Si vous avez un téléphone dans votre salle de séjour, il n'y a pas grande difficulté à avoir une extension dans votre chambre à coucher.

C'est chose relevant du simple sens commun que de se rendre compte que le Sur-moi est la source de l'énergie de chaque personne, la source de son être et le Sur-moi tient, pour ainsi dire, chaque homme en laisse. De même que vous pouvez avoir un chien à l'attaque, ou dix chiens, tous en laisse, ainsi vous pouvez avoir un Sur-moi relié à un corps astral et à un corps physique. Il n'y a vraiment rien à répondre à cette question, sauf que si vous tenez un chien, disons un gros chien, au bout d'une

laisse, il est très facile d'attacher un petit chien à la laisse du gros — et cela correspondrait au Sur-moi, à l'astral et au physique.

L'élaboration de mes livres m'a mis en contact avec certaines personnes absolument abominables, des fous véritablement échappés d'un asile. Il ne s'agit évidemment que d'une petite minorité; car je suis aussi entré en relation avec des personnes remarquablement délicates. Par exemple, deux dames très aimables de Colombie britannique, Mme et Mlle Newman.

Ces personnes s'efforcent réellement de faire de leur vie une réussite et je considère qu'en effet elles y sont parvenues. Elles m'ont envoyé des questions et je vais répondre à l'une au moins de ces questions qui entre tout à fait dans le cadre de ce chapitre. Alors, voici une réponse à une question spécifique de Mme et Mlle Newman. Voici la question: « Voulez-vous, s'il vous plaît, expliquer l'homosexualité, de la manière dont vous avez expliqué l'alcoolisme dans *Beyond the Tenth* ? »

Notre Sur moi, ai-je expliqué, recueille de l'expérience sur Terre. Le Sur-moi lui-même est trop grand, trop puissant et ses vibrations sont trop hautes pour qu'il puisse venir sur Terre. Aussi doit-il se servir de ces morceaux de protoplasme que, dans notre ignorance, nous considérons comme la forme la plus haute d'existence. Nous, humains, nous ne sommes que de gros morceaux de chair soutenus par une carcasse osseuse et poussés en avant par la grâce du Sur-moi. Mais il est inévitable que surviennent des accroc.

Parfois, un fabricant d'automobiles se dit à lui-même (en effet, naturellement): « O Grand Dieu, j'ai raccordé les freins à l'envers sur telle ou telle voiture. Faisons revenir ces voitures à l'usine. »

Des avis sont envoyés aux propriétaires de ces voitures, lesquelles doivent retourner à l'usine pour qu'on puisse remédier à la défectuosité constatée.

Dans le tohu-bohu du passage du monde astral à ce monde que nous appelons Terre, des confusions se produisent. La naissance elle-même est un événement traumatisant, c'est une affaire très violente et elle met en œuvre un mécanisme très délicat qui peut facilement se fausser. Par exemple, un enfant est sur le point de naître et durant toute la grossesse, la mère a été insouciant quant à ce qu'elle mangeait et à ce qu'elle faisait, si bien que le bébé n'a pas reçu ce qu'on pourrait appeler un apport chimique équilibré. L'enfant manque d'un élément chimique et le développement de certaines glandes est arrêté. Disons que le bébé allait naître fille, mais par manque de certains éléments chimiques, il naît effectivement garçon, un garçon doté des penchants d'une fille.

Les parents pourraient se rendre compte qu'ils ont comme fils un pauvre mollasson et imputer son comportement à leur indulgence excessive. Ils essayent de lui enfoncer un peu de bon sens dans la tête ou de le rendre plus viril, mais sans succès. Si les glandes ne sont pas ce qu'elles doivent être, le garçon reste fille dans un corps de garçon.

A la puberté, il est possible que le jeune homme ne se développe pas de façon satisfaisante ou qu'il le fasse, mais seulement en apparence. A l'école, il peut paraître appartenir à la fraternité des poules mouillées, mais le pauvre n'y peut rien.

Quand il atteint l'âge d'homme, il se rend compte qu'il est incapable de « faire les choses qui viennent naturellement ». Et il recherche les garçons — les hommes. Il le fait naturellement parce que ses désirs sont des désirs de femme. La psyché

elle-même est femelle; mais par un malheureux concours de circonstances, la femelle est munie d'un équipement masculin qui ne peut guère lui servir mais qui est là!

Le mâle devient alors ce qu'on appelle habituellement une « tapette » et il a des tendances homosexuelles. Plus la psyché est femelle, plus forts seront les penchants homosexuels.

Si une femme a une psyché masculine, elle ne s'intéressera pas aux hommes mais aux femmes, parce que sa psyché, qui est plus proche du Sur-moi que son corps physique, transmet des messages déroutants au Sur-moi et celui-ci envoie une sorte de commandement: « Mets-toi à l'œuvre, montre-nous ce que tu sais faire! » La pauvre malheureuse psyché mâle éprouve manifestement de la répulsion à l'idée de « montrer ce qu'elle sait faire » avec un homme. L'intérêt de la femme se concentre donc sur une femme et l'on a ainsi le spectacle d'une femme qui fait l'amour avec une autre femme. Ces relations sont dites lesbiennes du nom d'une île grecque où cette pratique avait cours.

Il est absolument vain de condamner les homosexuels; ce ne sont pas des scélérats. On devrait plutôt les classer parmi les malades, les considérer comme des gens qui ont des troubles glandulaires et si la médecine et les médecins avaient l'intelligence des conditions de leur naissance, ils feraient quelque chose pour ce trouble glandulaire.

Après mes expériences récentes, je suis toujours plus convaincu que les médecins occidentaux sont un tas d'idiots pouilleux dont le seul désir est de gagner de l'argent rapidement. Mes propres expériences ont été déplorables. Toutefois, nous ne parlons pas de cela pour le moment, mais des homosexuels.

Si une lesbienne (femme) ou un homosexuel (homme) arrive à trouver un médecin sympathique, on peut lui donner des extraits glandulaires qui améliorent beaucoup son état et lui rendront la vie supportable. Malheureusement, la génération actuelle des médecins paraît se préoccuper uniquement de gagner de l'argent, et il faudra chercher longtemps avant de trouver un bon docteur. Mais, il est vain de condamner un homosexuel: ce n'est pas sa faute s'il a ce comportement. Les homosexuels sont des gens très malheureux, car ils sont honteux, ils ne savent pas ce qui leur est arrivé, ils voient que les gens se moquent d'eux et ils ne peuvent pas empêcher ce qui, après tout, est l'impulsion la plus forte que connaissent hommes ou femmes: l'instinct génésique.

Les « réducteurs de têtes », alias les psychologues, ne sont pas d'un grand secours: il leur faut des années pour accomplir ce que la moyenne des gens feraient en quelques jours. Il suffit d'expliquer clairement aux homosexuels qu'ils souffrent d'un déséquilibre glandulaire et ils savent généralement s'adapter à cette situation. En tout cas, on s'emploie à corriger les lois afin de pourvoir à ces cas au lieu d'exposer les homosexuels à de cruelles persécutions et à l'emprisonnement pour ce qui est vraiment une maladie.

Il y a divers moyens de venir en aide à ces gens. Le premier, c'est de leur témoigner une véritable compréhension: une personne beaucoup plus âgée que l'intéressé(e) et qui éprouve une profonde sympathie pour le (la) malade devrait lui expliquer avec précision ce qui est arrivé. Le second moyen rejoint le premier mais, en plus, il faut donner à la victime l'un ou l'autre médicament qui refoule

l'impulsion sexuelle, l'énergie sexuelle. Le troisième moyen, eh bien ! à nouveau, c'est que la chose devrait être expliquée à celui qui en a besoin et un médecin qualifié pourrait lui faire des injections d'hormones ou de testostérone qui aideraient fortement le corps dans le domaine de l'adaptation sexuelle.

La chose vitale, c'est que l'on ne devrait jamais condamner un homosexuel : ce n'est pas sa faute, il est puni pour une faute de la nature. Peut-être sa mère s'est-elle mal alimentée, peut-être y avait-il une incompatibilité d'ordre chimique entre la mère et son enfant. Quoi qu'il en soit, et de quelque point de vue que l'on se place, les homosexuels ne peuvent être guéris que par une compréhension, une sympathie véritables et, si possible, le secours judicieux des médicaments.

Ici apparaît une question à laquelle nous avons déjà répondu. Peut-être serait-il préférable que j'y réponde encore une fois. Voici : « Comment s'est popularisée l'idée fausse que les occultistes ne peuvent pas se faire payer pour leurs services ? » La réponse, il ne faut pas la chercher loin. En Extrême-Orient, la plupart des gens sont désespérément pauvres ; ils n'ont ni télévision, ni voitures, ni avions privés, ni maisons à un étage. Parfois ils n'ont que de la nourriture et quelques vêtements ; parfois des gens d'Extrême-Orient ne voient pas d'argent de toute leur vie. Ils font leurs achats en recourant au troc ; ils échangent leurs produits, œufs et autres, et même leur travail pour les choses dont ils ont besoin. Si un paysan a besoin des services d'un occultiste, il ne pense pas à lui donner de l'argent, puisqu'il n'en a pas mais, à la place, il procure à l'occultiste des provisions, du grain par exemple ou des fruits, et s'il n'a que le

strict nécessaire en fait d'œufs, de grain, de fruits, etc., il exécute un travail pour l'occultiste : réparer sa robe, par exemple, sculpter un nouveau bol. Si l'occultiste possède un logement, le paysan nettoie ce logement. Ce peut être une grotte à flanc de coteau ; dans ce cas, la personne qui a recouru au service de l'occultiste nettoiera chaque fois la grotte, balaira l'herbe de la litière et couvrira le sol d'herbe fraîche. Il fournira du bois à brûler et fera tout le travail nécessaire.

C'est tout de même un paiement, n'est-ce pas ? Si le client donne des provisions, fournit un travail, c'est toujours un paiement. Mais, en réalité, l'avertissement au sujet du paiement est maintenant chose toute différente parce qu'il s'agit de prévenir les occultistes contre des Occidentaux sans scrupules qui font de la publicité pour des services qu'ils sont, en fait, incapables de fournir et qui n'ont d'autre souci que faire payer des honoraires déraisonnables. Certaines de leurs annonces sont vraiment trop fantastiques pour qu'on y croie. Cela me frappe comme étant du plus haut comique, la pensée qu'un gaillard prenne sa mallette, peut-être sa valise et file dans l'astral pour lire les Annales Akashiques de quelqu'un — toujours naturellement en échange d'honoraires élevés. Pareilles choses sont impossibles ; elles sont tout à fait impossibles, car il y a une loi secrète très stricte qui interdit à qui que ce soit de consulter les Annales Akashiques d'une autre personne pendant que celle-ci est encore en vie. Si vous désirez savoir ce qui s'est passé il y a cinq cents ans, c'est une autre question, c'est de l'histoire et vous pouvez dans ce cas consulter les Annales Akashiques, exactement comme vous allez dans des filmothèques et y visionnez des films historiques. Mais, de même que

bien des choses sont secrètes de nos jours, vous ne pouvez pas établir la vitesse de tel avion, celle de tel obus, eh bien ! de la même manière, vous ne pouvez pas voir ni discuter les Annales Akashiques d'une personne vivante. Après tout, le Monde Spirituel n'existe pas seulement pour ces maniaques auteurs d'annonces : pensez-y quand vous lisez certaines publicités et riez avec moi, voulez-vous ?

Faites tort aux autres
et vous vous faites tort à vous-même

La journée avait été très agréable, le ciel d'un bleu clair, et la température plus chaude qu'elle ne l'avait été durant ces dernières semaines. Il y avait des signes annonçant que l'hiver était fini et que le printemps pensait réellement à venir jeter un coup d'œil au coin du calendrier et à apporter chaleur, soleil et vie nouvelle à ceux qui se sentaient surmenés et vaincus par les hivers glaciaux du Canada.

Dans les vallées, la couche de neige était encore épaisse et le resterait pendant quelques semaines encore. Mais, sur les hauteurs exposées aux rayons du soleil, les neiges fondaient rapidement et des ruisselets se précipitaient du haut des montagnes pour aller grossir la rivière Saint-Jean.

Pendant la journée, on avait vu beaucoup d'oiseaux, signe que le printemps arrivait; c'étaient des oiseaux migrants qui retournaient à leurs anciens nids; on avait vu passer toute une compagnie de canards sauvages. Tout de suite après, un grand goéland à dos noir passa majestueusement, venant de la mer pour se poser sur le

toit, scruter les environs et pousser des cris rauques.

Le soir, il commença à faire frisquet. Il y avait dans l'air des signes de neige. Soudain, de manière inattendue, ce fut une averse de grêlons tambourinant sur les vitres, rebondissant sur les balcons et, en quelques instants, recouvrant la chaussée d'une blancheur chatoyante.

Le Vieil Homme pensait : « O le pauvre M. Robichaud, il aura encore de la besogne demain matin ! » Pendant la journée, M. Robichaud a été très occupé à balayer les flaques de neige fondante, et le gravier épandu par les camions de la municipalité en vue d'assurer la circulation motorisée. Mais maintenant, la grêle avait ramené le gravier sur le devant de l'immeuble, ajoutant à la besogne d'un homme déjà surchargé de travail.

La soirée avançait rapidement et, en ville, les lumières s'éteignirent une à une. A l'hôpital, les lumières restaient toujours allumées, toujours prêtes pour les urgences, jour et nuit.

Le Vieil Homme tourna la tête et regarda par la fenêtre au-delà du balcon. Là-bas, dans le port, l'activité battait toujours son plein. Le navire russe qui chargeait du grain pour la Russie étincelait de lumière. On entendait le cliquetis de la machinerie et le chuintement de la vapeur sous haute pression.

Plus près, c'était la terrible sonnerie des infernaux moteurs Diesel du Canadien National ferrailant le long des rails en franchissant un passage à niveau, mugissant et sonnant comme si le monde était devenu fou. « Je m'étonne que personne n'ait signalé au conducteur qu'il existait des signaux lumineux aux passages à niveau », pensait le Vieil Homme, car elle paraît vraiment insensée, la manière dont au Canada les locomotives font

constamment retentir leur sirène en sonnant sans arrêt de la cloche. On dirait des bambins jouant avec leurs jouets de la façon la plus bruyante possible. Le Canada, plus encore même que les États-Unis, devrait être connu comme le Pays du Bruit et du Remue-Ménage.

Le Vieil Homme leva les yeux et son regard se posa une fois encore au-delà du passage à niveau sur la colonne sans fin de fourgons automobiles obstruant la route. Dans le port, des remorqueurs s'approchaient d'un bateau libérien qui venait de décharger sept mille tonnes de minerai de nickel. Auparavant, ce bateau avait été arrêté pour non-paiement de droits aux États-Unis. Il avait quitté un port de la côte du Pacifique apparemment sans s'être acquitté de la petite formalité consistant à payer les droits de port. Mais le téléphone est beaucoup plus rapide qu'un bateau et les messages téléphoniques avaient couru depuis la côte américaine du Pacifique jusqu'à la côte est du Canada. Si bien que, plus tôt dans la journée, des fonctionnaires de la police étaient montés à bord du navire et avaient remis au capitaine un ordre d'arrestation.

Après des démarches fiévreuses, une reconnaissance de dette fut envoyée et maintenant, le navire était libre de partir. Aussi des remorqueurs arrivèrent-ils pour le faire sortir du port en marche arrière. Après, ils le remorquèrent jusqu'au chenal d'eau profonde. Alors, pointant dans la bonne direction, il se mit en route peut-être pour l'Australie.

Le pilote était déjà à bord, le bateau-pilote avait dépassé les balises flottantes et il attendait le navire qui allait ralentir. Alors, le bateau-pilote viendrait se placer le long du navire, il reprendrait

le pilote, et le navire en partance serait libre de s'éloigner par ses propres moyens.

Le navire sortit en silence; il n'y eut ni coup de sirène, ni cliquetis, ni chuintement de vapeur. Le navire s'en alla furtivement comme s'il était honteux d'avoir été arrêté par suite de la perfidie et de la mauvaise foi de l'humanité, humanité dont les représentants étaient ces gens qui auraient dû payer les taxes encourues à leur service.

Partout dans la ville, les gens qui dormaient quittaient leur corps physique et montaient dans les mondes astraux, leurs Cordes d'Argent tendues comme des peaux de soie, lumineuses, brillantes, se contractant et se mouvant par saccades.

Le Vieil Homme sourit en lui-même parce qu'il entendait venant d'une chambre les doux ronflements de Bouton d'Or. « Elle ne croirait jamais quel vacarme *elle* fait », pensait le Vieil Homme. Soudain, la forme astrale de Bouton d'Or apparut à travers un mur et partit vivement en s'élevant tout droit, puis dans la direction des États-Unis. Une fois l'astral parti de son corps, Bouton d'Or se mit à ronfler davantage encore.

Dans une autre chambre, Ra'ab faisait entendre aussi quelques ronflements. Elle était partie plus tôt dans un pays astral des chats où elle rencontrerait quelques petites personnes vraiment aimées : Mlle Ku'ei, Mme Fifi Moustaches Grises, Mlle Cendrillon, Long Tom, M. Tête de Fourrure et d'autres. Ra'ab avait la chance de s'être aperçue du moment où elle allait au pays des Chats Astraux, mais il est probable qu'elle n'avait pas conscience de ce que ses ronflements étaient stertoreux.

La petite chatte Cléopâtre dormait à l'écart, mais auprès de Ra'ab. Elle aussi était partie au pays des Chats Astraux, mais la grosse chatte

Taddykins était de service. Elle serait de service jusqu'à 4 heures du matin et elle se reposait pour le moment sur la tablette, au-dessus du radiateur ; là, elle pouvait prendre toute la chaleur, tout l'air qui montait agréablement chauffé. Un de ses bras était ballant, l'autre soutenait son menton. Ses quartiers de derrière faisaient face d'un côté et ceux de devant faisaient face de l'autre côté, une position que seul un chat peut adopter.

Au loin, dans la baie de Fundy, un bateau de pêche donna soudain un coup de projecteur. Le faisceau lumineux vacilla un moment, puis brusquement il s'éteignit et il n'y eut plus trace d'un seul bateau de pêche aux environs. Pourtant, dans toute la baie, il y avait des bateaux de pêche au travail avec leurs lignes et leurs filets. Les pêcheurs espéraient prendre du poisson, espéraient aussi que celui-ci ne serait pas contaminé par le mercure dans les eaux provenant des États-Unis où une grande usine avait déversé en quantité des résidus empoisonnés dans les fleuves passant sur son territoire. D'ailleurs, il y avait une source nouvelle de pollution : un pétrolier en perdition avait sombré au large des côtes de Nouvelle-Écosse et le pétrole avec les oiseaux et les poissons morts revenait périodiquement vers la côte. Aussi les pêcheurs du Nouveau-Brunswick étaient-ils plutôt sombres en sortant du port car ils savaient que leur gagne-pain était compromis à cause de la manière criminelle dont les hommes polluaient les sources de la nature.

Dans le ciel, quelques nuages filaient rapidement. Il semblait que le vent se levait. Les trois drapeaux arborés au loin sur la colline flottaient furieusement et les drisses frappaient contre les

mâts à l'unisson, aurait-on dit, avec l'ondulation des drapeaux.

Par-dessus la colline, au-delà de Mispec, la pleine lune se leva soudain avec une rapidité stupéfiante et elle atteignit très vite une échappée de ciel clair. Elle jeta un éclat de lumière pâle sur toute la scène, obscurcissant l'éclairage des rues, réduisant la clarté des lumières le long du nouveau pont de la rivière Saint-Jean. Quand elle fut plus haut dans le ciel, les rayons de lumière argentée ondulèrent le long de la mer depuis la pointe de Mispec jusqu'au port, de brillants doigts lumineux effleurant ici un bateau de pêche, là une bouée, ailleurs couvrant de reflets argentés une bande de terre, ailleurs encore se brisant en rides lorsqu'ils rencontraient le sillage d'un remorqueur voguant à toute vitesse.

Le Vieil Homme se tourna brusquement et une douleur aiguë, déchirante, torturante, l'étreignit intérieurement, une douleur qui le laissa haletant et sur le point de vomir dans un moment de soudaine agonie.

La douleur, sa compagne fidèle depuis longtemps, la douleur qui devenait toujours plus fréquente et plus intense, la douleur qui d'un doigt inexorable indiquait le calendrier, montrant comment progressait le voyage à travers la vie, montrant comment ce voyage allait bientôt finir.

Sur la tablette au-dessus du radiateur, la grosse chatte Taddykins se leva, regarda attentivement le Vieil Homme, marmonna en elle-même et s'en alla en trotinant vers l'endroit où Ra'ab était encore endormie. Bientôt la Corde d'Argent attachée entre l'astral et le physique de Ra'ab tremblota et commença à se bobiner. Elle se bobina avec une vitesse croissante jusqu'à ce que le corps astral vînt lui

aussi. Quelques secondes plus tard, Ra'ab entra pour voir ce qu'on pouvait faire pour le Vieil Homme. Mais qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Le Vieil Homme était dans un état de stupeur permanente depuis qu'il suivait un « traitement médical » au Canada. Dans son ignorance, il avait pensé que le premier devoir d'un médecin était le soulagement de la douleur, c'est du moins ce qu'on lui avait enseigné. On lui avait appris qu'avant tout il faut soulager celui qui souffre, puis essayer de guérir ce qui a causé cette souffrance. Mais maintenant, eh bien ! il voyait l'autre côté de l'histoire, non pas avec les yeux du médecin, mais avec ceux du malade.

Le Vieil Homme avait eu fort mal et lui-même et Ra'ab avaient demandé aux médecins des comprimés calmants ou quelque chose pour calmer la douleur. D'abord, on leur avait répondu : « Non, pas encore, cela pourrait dissimuler les symptômes. » Mais entre-temps le Vieil Homme continuait à souffrir, avait continuellement mal et il avait été hospitalisé comme urgence désespérée. C'est dans le premier hôpital qu'une infirmière compatissante avait fait ce dont les médecins paraissaient incapables.

Alors, survint la seconde urgence et l'hospitalisation dans un second hôpital, avec le verdict qu'on ne pouvait rien faire pour le malade. Ainsi, si l'on ne pouvait rien faire pour le guérir, le Vieil Homme, comme Ra'ab et Bouton d'Or, ne comprenaient pas pourquoi l'on ne pouvait rien faire pour calmer la douleur, atténuer le mal et lui donner du repos ; aussi se demandaient-ils de nouveau si ce n'était pas la première tâche du médecin de soulager celui qui souffre. Et s'il ne peut pas guérir la cause, alors sûrement il lui est possible de donner

de quoi soulager le malade aussi longtemps qu'il y a vie.

Ra'ab regardait autour d'elle, réduite à l'impuissance — car que pouvait-elle faire ? Il n'y avait rien à faire ; elle n'avait pas de médicaments, rien. Si bien qu'une fois de plus elle n'avait qu'à s'asseoir et veiller, ne pouvant rien donner d'autre que sa sympathie et sa compréhension.

Et voilà Cléopâtre qui arrivait en faisant l'équivalent pour les chats du saut périlleux, ceci dans l'espoir de distraire l'attention de la douleur, dans l'espoir de procurer au malade un léger soulagement. Et Cléopâtre comme Taddykins ronronnèrent pour montrer combien elles comprenaient quel mal c'était, cette souffrance. Deux petites personnes qui, pour l'homme moyen ou la femme moyenne ne seraient que deux très beaux petits animaux, mais qui, pour ceux qui les connaissent, sont deux petites personnes à part, intelligentes, très civilisées et entièrement sympathiques et compréhensives.

Ainsi le Vieil Homme gisant dans son lit de douleur se demandait les raisons pour lesquelles la Fraternité médicale locale ne semblait jamais avoir entendu parler d'analgésiques ou, si elle les connaissait, pourquoi elle ne recourait pas aux méthodes qui soulagent ceux qui sont vraiment dans la plus grande détresse.

Le ciel s'assombrissait, la lune était cachée par des nuages noirs qui s'amoncelaient, menaçants. Une brume soudaine s'étendit au loin sur la mer et s'avança rapidement vers la terre. Les premières gouttes de pluie frappèrent en les fouettant les vitres des fenêtres et une rafale de vent secoua l'immeuble. Bientôt, la tempête éclata dans toute sa furie, le vent hurlait, sifflait, et les torrents de

pluie étaient entremêlés de grêle. Ainsi les éléments se déchaînèrent, noyant le souvenir d'une agréable journée, masquant le port sous un voile de pluie. Dans les rues les lumières prenaient une teinte spectrale bleu verdâtre, les lampes au sodium essayant vainement de traverser le brouillard et la pluie battante.

Le tambourinement de la pluie était monotone, et les sifflements du vent hurlant autour des coins de l'immeuble, se pressant contre les fenêtres, faisant trembler les portes, rappelaient au Vieil Homme la façon dont les choses semblaient se passer à l'intérieur de son corps.

La nuit n'en finissait pas, chaque minute semblait être une heure et chaque heure, une journée. A la demande du Vieil Homme, Ra'ab retourna au lit. Cléo resta un certain temps, puis elle aussi retourna au lit. Taddykins reprit son poste sur la tablette de la cheminée jusqu'à 4 heures du matin, sombre et lugubre. A 4 heures, Mlle Cléopâtre revint dans la chambre et sauta près de Taddy. Les deux chattes se touchèrent mutuellement le museau et Taddy sauta de la tablette laissant Mlle Cléopâtre s'installer dans une position à peu près semblable à celle que Taddy avait adoptée.

Au-dehors, la circulation recommençait, sans doute les ouvriers des docks. En bas, un homme mit sa voiture en marche; peut-être allait-il à la cale sèche voir ce qui se passait. Un remorqueur solitaire lança un coup de sirène comme s'il était perdu dans la pluie et l'obscurité. Il n'y avait nul indice du phare dont la pluie cachait complètement le faisceau lumineux; mais on entendait faiblement le meuglement lugubre de la corne de brume.

Les heures s'éternisaient. Enfin une faible lueur

grise apparut au-delà des collines de Mispec, une faible lueur grise qui ne réussit guère à dissiper la tristesse, car elle faisait présager une journée absolument désagréable : l'eau dégorgeant des sommets du toit, l'eau ruisselant dans les rues, et soudain des rafales masquant la vue du pont et du port.

Des heures passèrent et la circulation s'intensifia. Ra'ab revint, suivie bientôt de Bouton d'Or. Une nouvelle journée avait commencé.

Le port semblait presque désert. Un cargo de l'Étoile Bleue virait dans le courant, prêt à partir. Celui-là aussi était impatient de nous quitter. Le navire russe était toujours là, un faible panache de vapeur s'échappant de sa cheminée ; et en bas, sur le quai D.O.T. des hommes montaient à bord d'un des bateaux à coque rouge qui allaient prendre la mer pour porter des approvisionnements aux gardiens de phare et contrôler les bouées lumineuses et les bouées sonores. Au milieu du port, un remorqueur isolé était immobile ; à l'arrière un personnage semblait occupé à haler une ligne de pêcheur. Peut-être les hommes du remorqueur essayaient-ils de pêcher leur petit déjeuner !

L'inévitable, l'incessant courrier entra à flots. Ce jour-là, soixante-dix-huit lettres arrivèrent, de gens qui réclamaient quelque chose, sans avoir eu la courtoisie élémentaire d'insérer un timbre-réponse.

Une personne écrivait avec effusion : « Oh ! docteur Rampa, on m'a dit que vous alliez mourir et j'ai pensé que je devais avoir votre aide avant qu'il ne soit trop tard pour moi. Voulez-vous faire ceci pour moi — vous *devez* faire ceci pour moi avant de mourir. »

Les gens écrivaient, écrivaient, le Vieil Homme

faisait de son mieux pour répondre aux questions raisonnables. Bouton d'Or travaillait dur et dactylographiait les lettres, ce que le Vieil Homme n'était plus capable de faire; mais les questions arrivaient sans arrêt de la part des gens. C'est ainsi que beaucoup d'entre eux, à peine avaient-ils reçu une réponse, qu'ils envoyaient tout un tas de questions « avant qu'il ne soit trop tard ».

Une « dame » de Toronto envoya un jour sept lettres, toutes par le même courrier. Apparemment, elle avait d'abord écrit une lettre de plusieurs pages qu'elle mit à la poste. Mais la pensée lui vint immédiatement d'autres choses qu'elle désirait savoir, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle en eût écrit sept le même jour.

Le Vieil Homme avait fait nombre d'expériences étranges à propos de lettres. Une femme de l'Ontario lui écrivit des lettres réellement enflammées et s'arrangea pour connaître l'adresse du Vieil Homme. Elle se mit en rapport avec la police à qui elle déclara qu'il lui était impérieusement nécessaire d'entrer en contact avec le Dr Rampa: c'était pour elle une question de vie ou de mort. C'est ainsi que notre police locale, accommodante et bien intentionnée, envoya une voiture de police là où habitait le Vieil Homme, puis là où il était malade, et le policier avait reçu l'ordre strict de lui dire: « Il faut téléphoner immédiatement à ce numéro, c'est une question de vie ou de mort. » La même femme envoya des lettres par exprès, des télégrammes, toutes sortes de choses. A la fin, le Vieil Homme fut excédé; cet « à la fin » fut provoqué par une lettre de cette femme déclarant que si le Vieil Homme ne voulait pas être son « ami », elle se suiciderait; et cette lettre contenait trois pages répétant la même menace: « Mourez (le nom),

Mourez (le nom), Mourez... » Le Vieil Homme ne fut plus à même de supporter cela : il se mit en rapport avec la police du district où résidait la femme et la police alla l'interroger au sujet de cette correspondance de caractère « amoureux ». Depuis lors, le Vieil Homme a la paix, du moins de ce côté-là. Il va sans dire toutefois que le pauvre malheureux agent de police envoyé chez cette correspondante rentra au poste considérablement secoué par cette aventure.

Quand le Vieil Homme résidait à Habitat, une nuit, il était étendu dans son lit, très sérieusement malade. Vers minuit, on frappa bruyamment à sa porte. Ra'ab accourut de sa chambre et le Vieil Homme se mit en devoir de sortir de son lit, de s'installer dans son fauteuil roulant et de saisir quelque chose au cas où il se serait agi d'un intrus indésirable. En fait, c'étaient deux agents de police canadiens-français qui, dans un anglais très approximatif, demandèrent à voir le Dr Rampa. L'un des policiers appartenait à la brigade des fraudes. Les deux hommes désiraient savoir toutes sortes de choses ; il fallut répondre à des questions de tout genre et cela, à minuit. Finalement, le Vieil Homme voulut savoir de quoi il s'agissait, pourquoi on lui posait tant de questions. Les deux policiers échangèrent un regard puis l'un d'eux se dirigea vers le téléphone et engagea avec son commissaire une conversation bredouillée en français canadien. Lorsqu'il eut terminé cet entretien téléphonique, ses manières et celles de son compagnon changèrent complètement. Il m'expliqua qu'une personne résidant dans un État du Middle West des États-Unis avait téléphoné au quartier général de la police de Montréal disant qu'il s'agissait d'une urgence désespérée et demandant à la police

de bien vouloir entrer en contact avec le Dr Rampa, adresse inconnue, et d'obtenir qu'il appelle téléphoniquement un certain numéro de cet État du Middle West américain.

En relayant le message à la patrouille de police, on avait quelque peu altéré l'information et, comme la communication avait été reçue par un agent de la brigade des fraudes, l'intéressé avait pensé qu'il venait enquêter chez le Vieil Homme pour une affaire de fraude et il avait agi en conséquence. Toutefois, l'affaire s'arrangea et les policiers s'en allèrent. Les excuses furent un peu tardives, bien longtemps passé minuit et après qu'on eut réveillé et alarmé un vieillard très malade.

La même chose arriva alors que le Vieil Homme vivait à Saint-Jean. Une curieuse vieille de Montréal avait téléphoné à la police pour dire qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort et les policiers coururent comme des lièvres, pensant qu'ils allaient sauver une vie. L'appel téléphonique venait d'une stupide imbécile de femme qui désirait simplement que le Vieil Homme dise à son mari qu'elle n'aurait plus de relations sexuelles avec lui. Soit dit en passant, l'affaire avait entraîné une grosse dépense, mais ni la femme ni son mari ne s'inquiétèrent de payer cette dette. C'est d'ailleurs ce qui arrive d'habitude. Les gens pensent que le Vieil Homme roule sur l'or et qu'il meurt du désir de courir à leur aide et de les payer pour le plaisir qu'ils lui ont procuré.

Tout récemment, un homme écrivit d'Asie. Il désirait faire du bien à l'humanité et pensait qu'il deviendrait médecin. Aussi demandait-il au Vieil Homme de lui envoyer immédiatement l'argent nécessaire pour lui payer un billet d'avion de

première classe pour le Canada. Il ajoutait que le Vieil Homme aurait l'honneur de fournir la pension et le logement et de payer toutes les dépenses de ce soi-disant docteur. La lettre se terminait comme suit : « Je ne pourrai jamais vous rembourser, mais du moins vous saurez que je fais du bien à d'autres. »

Encore un autre cas : à Habitat, un homme arriva chez le Vieil Homme tard le soir avec tout son bagage. Il se campa devant la porte et frappa bruyamment jusqu'à ce qu'on lui réponde. Il venait tout droit de l'Inde et il dit : « Je suis venu pour vivre avec vous, comme votre fils. Je vous ferai la cuisine. » Et l'individu essaya de s'introduire dans la chambre du Vieil Homme, corps et bagage.

Le Vieil Homme pensait à ces choses, à certaines personnes qui lui écrivaient, à cette femme qui lui annonça que son livre était prêt, le livre que le Vieil Homme lui avait dicté par télépathie. Elle demandait au Vieil Homme de lui écrire une lettre déclarant qu'un éditeur devait publier l'ouvrage et lui verser à elle les droits d'auteur.

On pourrait écrire un livre extrêmement divertissant à propos de certaines des lettres remarquables qui ont été envoyées au Vieil Homme. Mais celui-ci, vu le peu de temps qui lui reste, juge bien plus intéressant de fournir certaines réponses dont il espère qu'elles rendront service aux gens. Ainsi, nombre de questions sont très sensées, comme celle-ci :

« Pourquoi est-ce que nous ne nous souvenons jamais des tâches que nous sommes censés accomplir quand nous sommes sur cette Terre ? Pourquoi devons-nous toujours avancer en aveugles sans savoir ce que nous faisons ? Pouvez-vous m'expliquer cela ? »

Eh bien ! oui, certainement. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Si les gens savaient d'avance ce qu'ils ont à faire, ils se concentreraient uniquement sur cela et ils acquerraient un savoir ou une expérience de caractère unilatéral. On me dit souvent que je compare la vie sur Terre à une école. Mais, naturellement ! La vie est une école, une école pour les humains. Donc, pour revenir à notre explication touchant l'école, considérez ceci : vous apprenez à l'école, mais ensuite, vous devez passer un examen.

Vous devez passer un examen. Oui, un examen pour évaluer vos connaissances. Vous entrez dans la salle d'examen sans savoir ce que seront les questions. Si vous connaissiez les questions, ce ne serait pas un examen, vous vous borneriez à potasser quelques phrases sur un petit nombre de sujets et naturellement, vous passeriez l'examen haut la main, mais vous ne sauriez rien des matières enseignées.

A l'école, il faut assimiler toutes sortes de connaissances dans un vaste domaine et c'est afin de s'assurer de leur acquisition que des examens sont prévus en fin d'année. Les élèves savent qu'ils auront des examens, mais naturellement ils ne connaissent pas les questions qui leur seront posées. C'est pour cela qu'ils doivent étudier l'ensemble des matières sur lesquelles portera l'examen et non pas se spécialiser sur l'un ou l'autre détail.

Supposons qu'un chirurgien, ou plutôt un futur chirurgien, se présente aux examens : il a été paresseux pendant toutes ses études, mais supposons que quelqu'un lui ait révélé avec précision les questions posées. Si le futur chirurgien était un homme sans scrupules, sans principes, il concen-

trerait tous ses efforts sur les réponses à ces questions et naturellement il réussirait avec distinction (« cum laude »).

Mais vous pourriez être son premier malade. Supposez qu'il doive faire une opération sur les reins et qu'il sache seulement enlever l'appendice : vous sentiriez-vous heureux ?

Seriez-vous heureux de voler avec un pilote qui, connaissant les réponses exactes aux questions de l'examen et n'en sachant guère davantage, se serait arrangé pour avoir une situation ? Non, n'est-ce pas !

Si vous êtes tenu dans l'ignorance de ce qu'est votre tâche en cette vie, c'est pour que vous agissiez au mieux (du moins, on l'espère) durant toute votre existence. Vous pourriez avoir comme tâche d'être bienveillant envers les chats ; eh bien ! si vous saviez ce que vous avez à faire, vous pourriez être très bienveillant pour les chats, au point de vous en dégoûter ; mais vous pourriez être tellement absorbé par votre occupation avec les chats qu'inconsciemment peut-être vous causeriez une grande peine aux chiens ou aux chevaux en les négligeant complètement. Ainsi donc il est providentiel que les humains ne connaissent pas la tâche qui leur est assignée sur Terre. S'ils la connaissaient, cela les rendrait désaxés et partiaux.

Mais ne vous figurez pas que tous ceux qui m'écrivent soient des toqués ou des déséquilibrés : cela serait absolument faux. Pour ma part, j'ai lié connaissance avec des personnes extrêmement délicates. Valéria Sorock est l'une d'elles. Elle fut la première à me saluer quand nous arrivâmes d'Irlande, depuis lors nous sommes amis et Valéria Sorock a une qualité absolument merveilleuse : elle est totalement et absolument digne de

confiance. Je ne suis pas du tout d'un caractère versatile et, s'il est une chose en particulier dont j'ai besoin — comme toujours quelque chose d'extrêmement difficile à obtenir — Valéria Sorock est la mieux à même de la découvrir. Nous vivons depuis longtemps chacun de notre côté, physiquement parlant, mais nous sommes très proches spirituellement.

Qu'il me soit permis de saluer ici Valéria Sorock pour sa constance inaltérable, pour sa loyauté et pour l'immense effort qu'elle s'impose afin de rendre tous les services possibles. Ce n'est pas une femme riche, loin de là; elle doit travailler dur et s'imposer des déplacements de plusieurs milles pour gagner ce qui est purement et simplement un maigre salaire; pourtant Valéria Sorock trouve toujours le temps nécessaire pour faire ce qu'il faut et venir en aide. Ainsi, Valéria, merci de ma part et soyez assurée de mon impérissable amitié en retour de celle que vous m'avez toujours témoignée.

Il y a une foule de gens qui sont absolument au-dessus de la moyenne, très certainement au-dessus de la moyenne, et il est triste de penser que la plupart du temps ces gens ne sont absolument pas bien pourvus des biens de ce monde. La plupart du temps, ils sont si discrets et si modestes qu'ils sous-estiment leurs propres aptitudes. Je pense ici à deux personnes très douées, M. et Mme Czermak. Ils vivent actuellement des temps difficiles parce que, selon moi, ils ne savent pas « se faire valoir ».

M. Czermak est un homme que chacun pourrait être fier de connaître, un homme de la meilleure espèce, un homme d'esprit supérieur et qui excelle en un domaine où je suis toujours battu : *les chiffres* !

Mme Czermak, une personne vraiment très douée, a des aptitudes artistiques extraordinaires : la céramique, la photographie, tout ce qui ressortit au domaine de l'art lui paraît être un jeu d'enfant. Elle freine cependant ses propres progrès en étant trop perfectionniste. Nul ne peut arriver à la perfection en ce monde et il faut se garder de vouloir atteindre l'inaccessible.

Nous aurons bientôt à nous occuper de deux questions : l'une de M. Czermak et l'autre de Mme Czermak.

Oui, vraiment des gens m'écrivent pour me poser toutes sortes d'étranges problèmes, et la lettre la plus longue que j'aie reçue était écrite sur une feuille de papier de 9 pouces de large sur 14 pouces de long (22,86 cm × 35,56 cm). C'était une seule et unique feuille de papier et tout le texte en était dactylographié en lignes serrées. Voilà donc, comme je l'ai dit, la lettre la plus longue que j'aie reçue. Qu'en auriez-vous fait, vous ? Eh bien ! c'est ce que j'ai fait !

Alors naturellement, il y a John Henderson. J'entrai en relation avec lui à la suite d'une ou deux lettres qu'il m'avait écrites. John Henderson est un très chic type, très capable, et il est en train de « réussir ». J'espère que, plus tard, il sera capable de déployer ses ailes spirituelles, d'écrire un livre ou deux, de faire une retraite spirituelle et d'accomplir tout ce que le peuple de l'Autre Côté lui suggère.

Oui, je noue parfois de très agréables relations. Certaines personnes qui m'écrivent ne s'intéressent pas le moins du monde à la métaphysique, mais quelle importance ? C'est le moment de répondre à une question que m'a posée M. Hans Czermak. Il écrit : « Oui, j'ai une question à poser,

docteur Rampa. Quelle est la chose la plus importante qu'une personne se devrait de faire pour développer une aptitude latente ? Je vous demande cela parce qu'il me semble que j'ai des difficultés à entreprendre ce que vous décrivez si clairement dans vos livres. Évidemment je m'y prends mal et je me demande s'il n'y a pas moyen de préparer son esprit et son corps. »

En fait, il n'importe pas vraiment que vous fassiez ou non le voyage astral consciemment, c'est-à-dire que chacun accomplisse le voyage astral pendant le temps du sommeil. Mais si vous éprouvez des difficultés à entreprendre quelque chose, êtes-vous sûr, absolument sûr que vous le désirez ? Êtes-vous sûr qu'il n'y ait pas quelque empêchement imposé, disons, par des difficultés rencontrées dans une vie passée ?

Supposons qu'une personne — oh ! pas vous, naturellement ! — ait été une sorcière dans une vie antérieure. Supposons que vous ayez été brûlé sur le bûcher ou mis à mort de quelque façon aussi intéressante ; dans ce cas, si vous reveniez dans cette vie avec un intérêt plus ou moins vif pour l'occultisme, il se pourrait qu'il y eût en vous quelque crainte avérée, celle par exemple de finir sur un bûcher ou au bout d'une corde. Dans ce cas, votre subconscient serrerait les freins et vous ne feriez aucun progrès.

La seule façon d'agir si l'on éprouve de réelles difficultés avec un travail occulte, la voici :

Méditez sur le problème. Est-ce que vous désirez réellement, sincèrement, faire le voyage astral, faire de la voyance, lire les cartes, ou vous occuper de quoi que ce soit en ce domaine ?

Si oui, si vous pouvez répondre « oui », alors demandez-vous pourquoi vous désirez faire cela.

Il faut d'abord et avant tout éclaircir ces problèmes.

Ensuite demandez-vous ceci : craignez-vous d'être hors de votre corps au risque de ne plus être capable d'y revenir ? Avez-vous peur que quelque étrange entité ne vous attaque si vous sortez de votre corps ? S'il en est ainsi, rappelez-vous qu'aucun mal quel qu'il soit, aucun mal de quelque sorte que ce soit ne peut vous arriver si vous n'avez pas peur.

Si vous êtes sûr de désirer vraiment faire du travail occulte, alors le mieux c'est de consacrer chaque jour un certain temps, ne fût-ce qu'une heure dans la soirée, à y penser. Et la meilleure façon de procéder est d'imaginer aussi puissamment que possible que vous êtes en train de faire ce que vous désirez faire. Car si vous arrivez à faire accepter à votre subconscient que vous désirez vous évader dans l'astral, il ouvrira, métaphoriquement, la porte et vous libérera. Représentez-vous le subconscient comme une sorte d'idiot, d'idiot de haut rang si vous voulez, qui obéit très littéralement aux ordres. Ainsi, au cas où à un certain moment du passé, vous auriez dit : « Ça alors, pour l'amour de Dieu, ne me laisse pas sortir de mon corps ! », le subconscient obéira à cette injonction jusqu'au moment où vous pourrez dominer son esprit obsédé par cette seule idée et lui intimer un ordre différent.

Mais rappelez-vous ceci : si vous vous persuadez que vous ne faites pas de progrès, vous n'en ferez pas aussi longtemps que vous pensez ne pas en faire. Et si vous vous heurtez à des obstacles, si vous éprouvez des difficultés, mon avis le plus formel est que vous ne vous en inquiétiez pas et que vous attendiez que les choses s'arrangent d'elles-mêmes.

Lorsque j'étudiais le morse, il y a bien longtemps, on me mit en garde contre la « bosse ». Eh bien ! cette mystérieuse « bosse » m'a tracassé jusqu'au moment où j'ai atteint une vitesse de vingt-trois mots à la minute. Par la suite, en dépit de mes efforts, et quel que fût le nombre d'heures d'exercices pratiques que j'y ai consacrées, jamais je n'ai pu aller au-delà de cette « bosse ». Celle-ci s'est révélée être une sorte de montagne sur la voie de mes progrès en vue d'accélérer l'émission et la réception des signaux.

Un jour, je lançai avec passion quelques paroles réellement vilaines à ce propos. Je déclarai en effet : « Allons, je ne peux pas aller plus vite ; je ne peux vraiment pas ! » Plus tard dans la journée, je me retrouvai assis devant mon manipulateur morse et je me rendis compte que j'étais à même d'aller beaucoup plus vite, oui, presque trente mots à la minute. J'avais passé la « bosse ». J'avais essayé avec trop d'acharnement et je pense que vous essayez probablement avec trop d'acharnement, vous aussi, monsieur Czermak, et vous tous qui me lisez. Si vous rencontrez des obstacles, ne vous ruez pas dessus à la façon d'un bulldozer. Restez calmes, pensez à autre chose et vous verrez que la voie de moindre résistance vous a permis de passer la bosse et vous serez surpris du résultat.

Bien, je pense que dans l'intérêt de la bonne entente domestique, je devrais répondre à une question de Mme Czermak dans le même chapitre que celui où j'ai répondu à son mari ; autrement on pourrait m'accuser de séparer mari et femme, ou quelque chose dans le genre.

Voici ce qu'écrit Mme Czermak : « Une question ; avant qu'il ne soit trop tard, car je sais que j'en

serai complètement obsédée. En ce moment même, il n'y a qu'un problème qui me préoccupe et peut-être d'autres personnes pourraient-elles en retirer quelque profit si vous vouliez être assez aimable pour dire quelques mots à ce sujet. Je veux dire : le temps, ou plutôt, le manque de temps. Il n'y a qu'un certain nombre d'heures dans une journée et c'est vraiment trop peu. Je n'esquive sûrement pas le travail, mais le plus décevant, c'est que non seulement le temps manque pour toutes les choses plus ou moins mondaines que l'on désire faire, mais en plus, il semble qu'il n'en reste pas assez pour les choses spirituelles que l'on désire apprendre. S'il s'agit de méditation, il me paraît que je n'ai pas assez d'énergie pour me lever plus tôt que d'habitude le samedi ou le dimanche, au lieu de dormir une heure de plus ; et s'il s'agit de voyage astral, je tombe endormie dès que je touche l'oreiller. »

Les firmes industrielles, les usines et de très grands bureaux ont les mêmes ennuis ; c'est pourquoi ils font souvent appel à des experts qui s'appellent eux-mêmes « spécialistes du temps et du mouvement ». Chacun de nous a trois ou quatre fois plus de temps qu'il ne le pense ; mais habituellement, les gens perdent leur temps comme ils gaspillent l'eau, ce qui fait que maintenant, il y a pénurie d'eau partout dans le monde, d'eau potable s'entend.

Les experts du « temps et du mouvement » étudient la manière dont les gens s'organisent. A titre d'exemple, vous allez à la cuisine, combien de choses en rapportez-vous ? Deux ou trois choses ? Pourtant vous savez parfaitement qu'il vous faudra y retourner, car vous en aurez oublié tout autant ! Si les gens voulaient noter les choses

qu'ils ont à faire, le temps ne leur manquerait pas.

La meilleure manière de procéder est d'inscrire sur une feuille de papier ce que vous désirez faire en une journée. Supprimez les choses qui ne sont pas réellement nécessaires et combinez celles qui restent afin de ne pas faire des déplacements inutiles. Certaines gens ont des courses à faire : ils se précipitent dans le magasin le plus proche, et de retour dans leur cuisine, ils s'aperçoivent qu'ils sont à court de sel, de sucre, de farine ; force leur est de retourner au magasin. Et, ce faisant, ils courent tout le temps.

D'autres doivent poster des lettres ; ils se rendent à la poste, alors que s'ils avaient attendu un peu plus longtemps ils auraient pu poster leur courrier en même temps qu'ils faisaient leurs courses.

On peut diviser la journée comme les cours au lycée : tant de minutes pour la géographie, tant pour l'histoire, tant pour l'arithmétique, tant pour la récréation et tant pour les repas. Si les gens répartissaient leurs tâches d'une manière raisonnable, ils auraient amplement le temps nécessaire.

Dans le cas de Mme Czermak, cette personne a un mari très intelligent qui serait heureux de l'aider à organiser ses journées. C'est là une tâche qu'il est à même d'entreprendre avec succès.

Donc, voici la réponse : si les gens planifiaient leurs journées et s'y tenaient strictement, ils auraient le temps nécessaire pour faire tout ce qu'ils ont à faire. C'est là la voix de l'expérience, car j'applique ce que je prêche — et avec succès !

Si vous ne gravissez pas la montagne,
vous ne pourrez pas avoir de vue sur la plaine

Le Vieil Homme reposait dans son lit et ses regards s'attachaient à un immeuble en construction et un très grand hôtel, l'hôtel principal de la ville.

Mlle Cléo et Mlle Taddy dormaient. Leur nuit avait été troublée, le Vieil Homme s'était senti très malade et naturellement il est absolument indispensable que deux chattes siamoises arrangent les choses quand le Vieil Homme est particulièrement souffrant. Ainsi, les deux chattes étaient en train de rattraper leur sommeil, s'agitant en dormant, comme le font les meilleures gens du monde, se contractant quelque peu mais heureuses d'être l'une près de l'autre. Le Vieil Homme pensait à elles avec amour, pensait à elles comme il eût pensé à ses propres enfants ; car ces chattes étaient de très hautes entités sous forme d'animaux, de petits êtres venus pour accomplir magnifiquement bien une besogne.

Au cours de leurs quatre brèves années de vie, elles ont connu quelques allées et venues, ont fait plusieurs voyages et subi des épreuves, causées

principalement par l'incessante persécution de la presse. Le Vieil Homme était couché, en proie à de sombres pensées, songeant aux conditions de sa vie à Montréal et se rappelant comment il avait déménagé avant l'expiration de son bail.

Des mesures avaient été prises pour l'installation du Vieil Homme et de son entourage dans la ville de Saint-Jean; mais alors qu'il était trop tard pour changer quoi que ce soit, la locataire de l'appartement jugea qu'elle était incapable de le quitter. C'est ainsi que la famille du Vieil Homme n'eut d'autre solution que de séjourner à grands frais à l'hôtel: l'hôtel Amiral Beatty qui, à vrai dire, était un second chez-soi, autant que peut l'être un hôtel. C'était et c'est encore un hôtel heureux où chacun est satisfait du directeur général, un homme qui a des années et des années d'expérience, un homme qui connaît tous les problèmes et, mieux encore, la façon de les résoudre.

A l'hôtel, un des chasseurs, Brian, était toujours extrêmement serviable et très courtois. Aimant les chats, il tomba vraiment amoureux de Mlle Cléo et de Mlle Taddy et ces deux coquines, coquettes comme la plupart des filles, le flattèrent réellement, ronronnant pour lui, se frottant contre lui et, comme la plupart des filles, lui faisant croire qu'il était le seul.

La famille eut encore une autre personne comme amie à l'hôtel: Mme Catherine Mayes. Le Vieil Homme avait des tas de difficultés avec son régime et le menu d'un hôtel n'est pas fait pour les malades. Mme Catherine Mayes veillait à ce que tout fût pour le mieux. Maintenant que la famille vivait en appartement, elle accueillait toujours Mme Mayes comme une visiteuse bienvenue.

Mais, dans le port, les lumières se multipliaient.

Des navires se présentaient, prêts à décharger leurs cargaisons au premier jour ouvrable. Deux navires russes, un autre du Liberia, un de l'Inde et un de Chypre mouillaient le long des quais, chargés jusqu'à la ligne de flottaison, et se balançant gentiment à chaque changement de marée.

Le bateau-pilote venait de quitter un nouvel arrivant ; les lampes-signaux rouges brillaient et dansaient sur l'eau. Il vira et s'engagea dans sa cale où les pilotes attendraient le bateau suivant.

Au passage à niveau, les trains d'enfer lançaient des coups de sirène et sonnaient ; un tel boucan'eût valu à quiconque d'être fourré en prison pour tapage nocturne. Tandis que ces ouvriers du chemin de fer paraissaient croire que leur prérogative et leur devoir sacré étaient de détruire l'ouïe de la population de toute une ville. Le Vieil Homme en voulait aux membres du conseil municipal de ne pas édicter une loi interdisant aux trains de lancer des coups de sirène.

Mais à quoi bon perdre son temps : le Vieil Homme devait écrire un livre ; il pensa qu'il devait faire ce que le conseil municipal négligeait de faire : à savoir, soulever son derrière et se mettre au travail. Parcourant toutes les questions, il se rendit compte qu'une des choses les plus stupéfiantes était le nombre de personnes qui lui écrivaient : « Dites-nous quelque chose à propos de la vie après la mort et à propos de la mort. »

Je suis presque honteux de revenir sur ce sujet que j'ai traité tant de fois ; je suis presque honteux de dire à Ra'ab que j'écris de nouveau à propos de la mort et je suis presque effrayé en pensant au regard irrité et glacial de Bouton d'Or me disant que je me répète. Mais alors, Mlle Newman (ou peut-être est-ce Mme Newman ?) m'interroge sur

la vie après la mort; et voici une autre lettre qui désire « un savoir complet mais compréhensible du soi-disant état après la mort ». En parcourant toutes ces questions, je trouve de plus en plus de personnes qui m'interrogent sur la vie après la mort. Eh bien ! il me semble que je dois m'incliner, il semble que je suis obligé d'écrire au sujet de la vie après la mort. Si vous ne désirez pas lire ceci, parcourez les pages suivantes les yeux fermés jusqu'à ce que vous arriviez à un passage que vous aimez.

Considérons d'abord ce qui arrive au moment de la mort. Habituellement, il s'agit d'une personne malade et, comme conséquence de cette maladie, une partie du corps essentielle à la continuation de la vie sur Terre perd son aptitude à fonctionner convenablement. Ce peut être le cœur qui flanche : supposons donc que ce soit une crise cardiaque. Dans ce cas, nous pouvons dire que le muscle cardiaque est devenu une masse fibroïde ; il n'est plus capable d'envoyer le sang en quantités convenables dans le cerveau et les facultés perdent leur sensibilité. Les facultés s'émoussent, la volonté de vivre diminue, et le cœur est moins sollicité de poursuivre son pénible pompage.

Arrive le moment où le cœur ne peut plus continuer. Mais avant d'atteindre ce stade, la personne est dans un état qui lui a fait perdre l'énergie nécessaire pour ressentir la douleur. Elle est à demi dans le monde présent, à demi dans l'autre monde ; elle est dans l'état du bébé, à la fois appartenant à sa mère et au monde que nous appelons Terre. De l'Autre Côté de la mort, des auxiliaires sont prêts. Dès que le cœur cesse de battre, il y a une secousse ; non, non, ce n'est pas un spasme de douleur, il n'existe pas d'agonie, c'est une

fiction stupide. La prétendue « agonie » est simplement une action réflexe des nerfs et des muscles qui, libérés du contrôle du « conducteur du corps », se tordent, se crispent et produisent des secousses — comme le nom l'indique — d'une manière incontrôlable. Beaucoup de personnes pensent que c'est l'agonie mais naturellement il n'en est rien puisque l'occupant du corps est parti, et si l'on observe des grimaces de la face, c'est simplement des crispations des muscles.

Le corps, privé de son occupant, peut se crispier et pousser des soupirs pendant un court moment. Les organes peuvent gargouiller dans le corps, mais tout cela c'est exactement comme un vieux costume qui se tasse lorsqu'on vient de le jeter sur une chaise ou sur un lit ; il n'y a plus rien dans ce corps qui n'est plus qu'une ordure prête à être enterrée ou incinérée — le mode de destruction important peu.

Si une personne refuse catégoriquement de croire à la survie, elle se trouve dans un état de complète hypnose, d'autohypnose. D'ailleurs, sur Terre bien des gens sont aveugles simplement parce qu'ils pensent l'être, bien des personnes sont sourdes uniquement parce qu'elles ont souhaité l'être, sans doute pour se soustraire aux criaillements d'une épouse hargneuse. Pareils cas sont attestés par les médecins.

Si une personne ne veut pas croire à quoi que ce soit après la mort, c'est qu'elle est enveloppée d'un brouillard épais, sombre, collant, et nul ne peut lui venir en aide, nulle aide ne peut l'atteindre, car elle ne le permettrait pas, elle repousse tout ce qu'on veut faire pour elle parce qu'elle est convaincue qu'il n'y a rien qui ressemble à une

survie; et sa conviction est telle qu'elle croit avoir d'affreux cauchemars.

A la longue, cette personne en vient à penser qu'après tout il doit y avoir quelque chose dans cette affaire de vie après la mort. Pourquoi entend-elle des voix, pourquoi sent-elle qu'il y a des gens près d'elle, pourquoi entend-elle de la musique ? Ainsi, la conscience naît en elle qu'après tout il se pourrait qu'il y eût quelque chose après la mort et alors le brouillard épais dont je parlais s'éclaircit et devient gris. La lumière peut filtrer à travers ce brouillard; la personne distingue de pâles figures qui se déplacent et elle commence à entendre plus nettement. Graduellement, ses préjugés et ses inhibitions s'effondrent, elle se rend de mieux en mieux compte qu'il se passe quelque chose autour d'elle. Les gens essaient constamment de lui venir en aide, ils tentent de lui dire qu'ils désirent l'aider, ils l'invitent à accepter cette aide. Et, quand elle se rend compte qu'elle va accepter cette aide, le brouillard se dissipe et elle peut voir la splendeur du monde astral, des couleurs comme la Terre n'en connaît pas, une atmosphère éclatante et lumineuse et un milieu très agréable.

Cette personne, notre pauvre amie, qui commence seulement à se rendre compte qu'il y a une vie après la mort, est confiée à ce que nous pourrions appeler un hôpital, une maison de repos, ou un centre de récupération. Là, sous l'action de diverses radiations, ses inhibitions mentales sont dissipées, son corps spirituel est fortifié et assaini et il est aussi nourri.

Les choses sont expliquées à cette personne: celle-ci se trouve quasiment dans la situation d'un nouveau-né sauf qu'elle est à même de comprendre tout ce qu'on lui dit et qu'elle peut répondre,

tandis qu'un bébé doit apprendre à parler. Ainsi, cette personne s'entend expliquer ce qu'est la vie de l'Autre Côté. Si elle désire discuter à ce sujet, elle ne le peut pas, les gens ne discuteront pas avec elle; et quand elle peut librement accepter ce qu'on lui dit, l'explication continue. Elle n'est jamais persuadée de quoi que ce soit, elle n'est jamais forcée de faire quoi que ce soit, elle a le droit de choisir. Si elle ne désire pas croire, elle doit rester dans une situation statique jusqu'à ce qu'elle veuille croire.

Beaucoup de gens passent de cette Terre dans la vie future avec la conviction ferme, absolument infrangible, que leur propre religion est la seule qui puisse exister. Ces pauvres diables sont à peu près dans la même position, car les aides de l'Autre Côté savent parfaitement qu'ils ne peuvent pas aider les nouveaux venus si leur aspect seul ébranle la croyance de toute une vie. Ainsi, supposons un homme qui est un fervent catholique, croyant aux anges, aux démons, et à toute cette pantomime. Quand ce catholique arrive de l'Autre Côté, il voit les Portes de Nacre, il voit un vieux bonhomme barbu et un registre d'une grandeur énorme dans lequel il pense que tous les péchés sont notés.

Tout est fait pour représenter le genre de spectacle que le bon, l'ignorant catholique désire contempler. Il voit des anges battant des ailes, des gens assis sur des nuages et jouant de la harpe et, pendant un certain temps, il est tout à fait satisfait en pensant qu'il est arrivé au ciel. Mais petit à petit, l'idée se fait jour en lui que tout cela est un spectacle de théâtre et il commence à se demander ce qu'il y a derrière tout cela, ce qu'il y a derrière le rideau et la pièce représentée, ce que sont

réellement les choses. Et, aussitôt, il aperçoit des lézardes dans la façade des figurants célestes. Bientôt arrive le moment où il ne peut adhérer plus longtemps à la pantomime et il demande à grands cris des éclaircissements. Les anges, battant des ailes, disparaissent, les harpistes perchés en chemise de nuit sur un nuage s'éclipsent. Et, des aides hautement entraînés, hautement expérimentés, montrent au nouveau venu la réalité à la place de l'illusion, et la réalité apparaît bien plus magnifique. C'est une triste chose que tant de gens voient quelques images dans la Bible et les « prennent pour parole d'évangile » ! Eh bien ! c'est qu'on a fait appel à des illustrateurs pour orner de dessins la Bible. Souvenez-vous-en.

Peu importe la religion, si les fidèles croient dur comme fer aux légendes et, disons-le, aux fantaisies de cette religion. Ce qui compte, c'est ce que les croyants voient quand ils quittent la Terre et entrent dans le plan astral.

Quand le nouveau venu se rend compte de la nature du monde où il se trouve, il peut avancer plus loin. Il va dans la Salle des Souvenirs, et là, il entre seul dans une chambre et voit la totalité de sa vie, ce qu'il a fait, ce qu'il a tenté de faire et ce qu'il a désiré faire. Il voit ce qui lui est arrivé et ce qu'il pensait tandis qu'il était sur Terre, et lui, lui seul, peut porter un jugement et dire si sa vie a été un succès ou un échec.

Lui, et lui seul peut décider s'il veut « retourner à l'université » et recommencer à suivre les cours, dans l'espoir, cette fois-ci, de réussir.

Il n'y a ni mère, ni père, ni ami intime pour le soutenir et endosser le blâme à sa place. Il est seul, plus complètement seul qu'il ne l'a jamais été. Et il se juge lui-même.

Ni démons ni Satan ne l'attendent en agitant la queue et l'haleine enflammée; personne ne le pique de sa fourche, et en ce qui concerne les flammes, eh bien! on n'y recourt même pas pour le chauffage central!

La plupart des gens sortent de la Salle des Souvenirs fortement secoués et terriblement heureux de l'encouragement et de la sympathie que leur offrent des aides qui les attendent dehors.

Suit une période d'adaptation, période durant laquelle le nouvel arrivant peut réfléchir à tout ce qu'il a vu, penser aux fautes qu'il a commises, et au moyen d'y remédier. Cela ne se décide pas en quelques minutes, car il y a lieu de considérer toutes sortes de choses. Cela vaut la peine de tout recommencer, ou préfère-t-on séjourner dans l'astral plusieurs centaines d'années en attendant des circonstances plus propices pour revenir? Mais le nouveau venu ne connaît pas toutes les circonstances, ni quand celles-ci se présenteront. Aussi est-il invité à rencontrer des aides qui lui donneront des conseils sans exercer la moindre pression sur lui. A tout moment, il a complète liberté de choix, liberté de décision; personne ne le forcera à faire quoi que ce soit. S'il désire revenir pour mener quelque temps une vie infernale sur Terre, c'est à lui de choisir et à lui seulement.

Beaucoup de nouveaux venus ignorent qu'ils peuvent trouver leur subsistance, la nourriture dont ils ont besoin, dans l'air, dans les vibrations qui les entourent. Ils pensent à leur existence terrestre, aux mets de choix qu'ils désiraient et qu'ils n'ont pu se procurer faute de moyens, eh bien! maintenant, ils peuvent les avoir. N'importe quelle sorte de nourriture, tout est là pour qui le demande. S'ils désirent de gros cigares, de fines

cigarettes ou d'infectes pipes, ils peuvent les avoir. Des vêtements — vous ne verrez jamais pareil choix de vêtements et de costumes ailleurs que sur le plan astral ! Tout le monde peut porter le costume qu'il désire, quel qu'en soit le style ; et cela n'est pas considéré du tout comme une maladresse, personne ne s'en soucie, c'est l'affaire de celui qui le porte. C'est ainsi que si un individu désire s'attifer comme un hippie avec une dose de drogue dans chaque main, il le peut, la drogue ne lui fera aucun mal. La drogue ne nuit que sur Terre, car la drogue astrale est absolument inoffensive ; la drogue sur Terre est terriblement dangereuse.

Mais le nouveau venu se fatigue vite de ne rien faire et de regarder passer le monde astral. Même si, sur Terre, il était un paresseux, un flâneur, eh bien ! même cette sorte de gaillard se fatigue bientôt de ne rien faire dans l'atmosphère du plan astral. Il demande du travail et il en reçoit. Quelle sorte de travail ? Il y a toutes sortes de choses à faire. Impossible de dire quelle espèce de travail est le sien, exactement comme il est impossible de dire quelle sorte d'ouvrage une personne aurait à exécuter ici, au cas où elle s'installerait à Tombouctou ou en Alsace-Lorraine. Dans l'Autre Monde, les gens exécutent des travaux selon leurs capacités, des travaux nécessaires auxquels ils trouvent grande satisfaction et grande stabilité.

Mais sans cesse ils ont la pensée énervante, la curiosité de savoir ce qu'il faut faire. Doivent-ils rester un peu plus longtemps dans l'astral ? Que feraient les autres ? Voilà les questions qu'ils posent maintes et maintes fois et on leur répond maintes et maintes fois, on leur dit toujours la même chose, et jamais il n'y a la moindre tentative

de les persuader de faire quoi que ce soit : c'est à eux seuls de choisir.

A la fin, ils décident qu'ils ne peuvent pas flâner plus longtemps, ils décident qu'ils ne peuvent pas être des ratés de l'école de la Terre, qu'ils doivent y retourner, suivre les leçons convenablement et passer les examens.

Ils font connaître leur décision et on les introduit dans un groupe spécial de personnes qui ont une vaste expérience et disposent d'instruments très remarquables. On détermine là ce que la personne intéressée doit apprendre, et comment elle peut le mieux l'étudier — aller dans une famille pauvre, cela facilitera-t-il les choses ? Doit-elle aller dans une famille riche ? Sera-t-elle blanche ou de couleur, ou encore sera-t-il un homme blanc ou de couleur ? Cela dépend du genre de gâchis qu'il a fait de sa vie précédente, cela dépend de la qualité de sa préparation au travail dans sa vie à venir, cela dépend de ce qu'il a à étudier. En tout état de cause, les conseillers sont bien qualifiés pour l'aider, ils peuvent suggérer — et ils se bornent à cela — le type de parents, le type de pays et les circonstances qui conviennent à l'intéressé. Ensuite, lorsqu'il est d'accord sur les conditions, certains instruments entrent en jeu et on localise les futurs parents. On repère aussi des parents de remplacement et on observe ceux-ci pendant un certain temps. Lorsque tout se révèle satisfaisant, la personne qui est prête à se réincarner va dans un endroit spécial du monde astral. Elle se couche et quand elle se réveille, elle subit le processus de naissance sur la Terre. Rien d'étonnant à ce qu'elle manifeste un tel émoi et laisse échapper des vagissements de désespoir !

Beaucoup de personnes, d'entités, décident

qu'elles ne désirent pas encore retourner sur Terre, aussi continuent-elles à séjourner dans les mondes astraux où elles ont beaucoup de travail à faire. Mais avant d'en parler, occupons-nous d'une classe de personnes qui n'ont aucun choix : les suicidés.

Si quelqu'un a volontairement mis fin à sa vie sur Terre avant le jour fixé, il doit retourner sur Terre aussi vite que possible afin d'accomplir le terme inachevé : exactement comme un criminel évadé et repris à qui l'on a infligé une peine supplémentaire.

Un suicidé arrive dans le monde astral. Il est accueilli comme une personne ordinaire, revenant légalement ; on ne lui adresse aucune réprimande, rien de ce genre-là. Il est traité exactement comme les autres. On lui accorde un délai suffisant pour se ressaisir du choc qu'il a éprouvé en quittant son corps physique de façon probablement violente et en entrant dans l'astral.

Quand il s'est remis, il doit aller dans la Salle des Souvenirs et là, il voit tout ce qui lui est arrivé, il voit les défauts qui l'ont effectivement amené à commettre un suicide. Puis, on le laisse en proie au sentiment terrible — l'idée terrible serait un meilleur terme — qu'il doit retourner sur Terre et y accomplir le terme inachevé.

Il est probable que le suicidé est une personne de faible envergure intellectuelle ; peut-être lui manque-t-il le courage intime de retourner sur Terre et pense-t-il qu'il va tout bonnement rester dans l'astral et que personne ne peut rien y faire. Eh bien ! il se trompe, car il existe une loi en vertu de laquelle un suicidé doit retourner sur Terre et si l'intéressé refuse, alors on l'y force.

S'il consent à y retourner, il assiste à une

réunion avec des conseillers spéciaux qui l'informent du nombre de jours ou d'années qu'il lui reste à passer sur Terre en exécution de sa « condamnation ». Il devra vivre tout ce temps sur la Terre, y compris celui qui s'est écoulé depuis qu'il s'est suicidé. S'il a fallu une année pour le redresser et l'amener à se décider à retourner sur Terre, eh bien ! il devra ajouter cette année à sa vie sur Terre.

Le suicidé trouve sur Terre des conditions semblables à celles qui l'ont poussé à s'ôter la vie. Alors, au moment fixé, il est mis en sommeil et il se réveille dans l'acte de la naissance.

S'il se montre récalcitrant et ne fait rien pour retourner sur Terre, les conseillers décident pour lui des conditions qui conviennent à son cas. S'il ne veut pas aller sur Terre librement, les conditions sont quelque peu plus rudes que s'il avait agi librement. Alors, au moment fixé, il est plongé dans le sommeil sans pouvoir choisir quoi que ce soit en la matière, il est endormi et quand il se réveille il est de nouveau sur la Terre.

Le cas est fréquent de jeunes enfants qui meurent un ou deux mois après leur naissance ; ces enfants sont la réincarnation de personnes qui se sont suicidées plutôt que de supporter deux ou trois mois d'agonie — le cas de cancéreux incurables, inopérables. Le malade peut dans ce cas s'être suicidé deux, trois, peut-être six mois, ou un an avant le moment de sa mort naturelle. Mais ce suicidé doit quand même revenir sur Terre et y accomplir le temps qu'il a tenté d'esquiver.

On pense parfois que la douleur est chose inutile, que la souffrance est inutile. On pense parfois qu'il est bon de supprimer une personne qui est incurable ; mais les gens qui préconisent cela

savent-ils réellement ce que le patient essaye d'apprendre ? Sa souffrance, la vraie nature de sa maladie peuvent parfois être quelque chose à propos de quoi le malade désirait apprendre tel ou tel détail.

Souvent on m'écrit pour me dire : « Oh, docteur Rampa, avec toute votre science, comment se fait-il que vous deviez souffrir ainsi ? Pourquoi ne vous guérissez-vous pas vous-même et pourquoi ne vivez-vous pas pour toujours ? » Mais naturellement, c'est là une sottise. Qui désire vivre pour toujours ? Et les gens qui m'écrivent de telles déclarations, comment savent-ils ce que j'essaie de faire ? Ils n'en savent rien et c'est tout. Si une personne est en train d'étudier un certain sujet, il arrive souvent qu'elle doive subir nombre d'épreuves afin de mener son travail à bien. Ces gens qui vont porter aide et subsistance aux lépreux, par exemple, eh bien ! ils ne savent pas ce que le lépreux ressent ni ce que le lépreux pense. Les bienfaiteurs dont je parle peuvent soulager l'état physique du lépreux, mais ils ne sont pas des lépreux. Et c'est la même chose pour les tuberculeux, les cancéreux, voire ceux qui ont un ongle du pied incarné. Aussi longtemps qu'il ne subit pas le mal ou la condition d'un déshérité du sort, celui qui veut le secourir n'est absolument pas qualifié pour s'exprimer au sujet de ce mal ou de cette condition. Cela m'amuse toujours de penser que les prêtres catholiques romains qui ne sont pas mariés et qui vraisemblablement n'ont pas d'enfants, ne deviennent jamais pères, c'est-à-dire sauf au sens spirituel, osent donner aux femmes des conseils au sujet de la maternité. Naturellement, nombre de ces prêtres catholiques vont en vacances et ont ainsi l'occasion d'apprendre

beaucoup de choses au sujet des femmes. On a vu cela à Montréal.

C'est donc vraiment mal de commettre un suicide. Ceux qui le font retardent tout simplement le jour où ils pourront légitimement se libérer de la Terre; ils doivent revenir, tels des prisonniers évadés et qui ont été repris; ils ne font de tort à personne sauf à eux-mêmes. Et c'est à soi-même qu'on pense toujours, n'est-ce pas ? C'est là une des choses qu'il faut surmonter également.

Les gens ordinaires, qui ne sont ni bons ni mauvais, restent dans le monde astral pour une période variable. Il n'est pas vrai que chacun y séjourne six cents ou mille ans : la durée du séjour dépend entièrement de chaque individu. Il y a un temps moyen, mais il y a aussi un homme de la rue moyen et une femme de la rue moyenne, et le temps moyen de séjour. Eh bien ! c'est simplement une image.

Il y a nombre de tâches à accomplir dans le monde astral. Certains y aident ceux qui arrivent à se joindre au monde astral, d'autres leur servent de guides, et ces « guides » n'ont rien à voir avec les séances spirites ni avec les vieilles dames qui croient avoir comme guide un Indien peau-rouge, un mandarin chinois ou un lama tibétain. Ce que ces vieilles dames ont d'habitude, c'est une dose exagérée d'imagination. Si l'on faisait le compte et si on dressait la liste de tous ceux qui prétendent avoir un guide indien ou tibétain, il n'y aurait pas assez d'Indiens ou de Tibétains pour tout le monde. Ces gens de l'Autre Côté ont leur propre besogne à accomplir et leurs tâches ne comprennent pas le fait de remuer le thé de façon à permettre à quelque vieille commère de faire une conférence. Les tâches en question ne prévoient

pas non plus le fait de parler dans une trompette d'étain ou d'enlever un peu de la croûte du fromage. Toutes ces histoires qui naturellement sont absolument inutiles proviennent d'un excès d'énergie nerveuse de la part d'opérateurs habituellement hystériques. Les gens de l'Autre Côté ont largement de quoi s'occuper avec leurs propres affaires sans venir sur Terre fureter dans des chambres obscures et souffler dans la nuque des gens qui sont là pour se procurer un délicieux frisson. Les seuls qui vont à ces séances d'évocation de l'Autre Côté sont des Esprits d'une espèce inférieure, appelés Élémentaires. Ils sont là uniquement pour s'amuser, pour voir quel tas de nigauds sont ces hommes pour croire n'importe quoi, tout ce qu'on leur dit. N'allez pas, chers amis lecteurs, vous intéresser à cette foutaise, car c'est une foutaise.

Il en est de même pour cette affaire de tableaux Ouija. Les gens veulent avoir un tableau Ouija et en faire un jeu. Et il y a toujours à ces moments-là un Élémentaire qui fait irruption comme un singe malfaisant, veut voir ce qu'on fait et influence la lecture d'une façon bien définie. Maintenant, vous pourriez penser qu'il n'y a pas de mal à cela, mais il n'y a non plus rien de bon et il y a certainement beaucoup de mal dans ces lectures du tableau Ouija si un Élémentaire intervient pour que le message à donner paraisse hautement plausible, alors qu'il a simplement été extrait du subconscient de la victime. Toute l'existence d'une personne peut être affectée en mal par la croyance à ces messages du tableau Ouija.

Il existe une autre source de renseignements faux : c'est quand le tableau Ouija est manœuvré en accord avec la pensée collective des gens qui

sont assemblés autour de ce tableau. Souvent, il sera influencé par une pensée exprimant un désir et, de nouveau, il fournira un message qui peut être réellement malfaisant parce que fallacieux. L'attitude la plus prudente à observer : n'avoir rien à faire avec les tableaux Ouija et rien à faire avec leurs séances. Souvenez-vous : vous êtes venu en ce monde, ne sachant absolument rien de l'objet exact de votre visite. Si vous essayez de trouver trop — à moins d'un motif très, très exceptionnel — eh bien ! vous êtes comme l'étudiant qui entre dans la salle des examens et s'arrange pour voler d'avance une copie des concours d'examen. C'est là simplement une tricherie évidente et cela n'est d'aucune aide.

Une besogne à accomplir dans le monde astral, c'est la réception de ceux qui arrivent pendant les heures de sommeil. Les gens arrivent à toute heure, car, lorsque c'est le jour dans une partie du monde, c'est la nuit dans l'autre. Aussi y a-t-il un courant constant de gens qui vont dans le monde astral au cours de leur période de sommeil, et ils sont pareils à des enfants qui reviennent de l'école. De même que les enfants aiment à être accueillis par leurs parents ou leurs amis, ainsi les voyageurs nocturnes aiment à être salués par des amis de l'Autre Côté.

Cette affluence doit être canalisée ; il faut mettre en contact ces voyageurs nocturnes avec ceux qu'ils désirent rencontrer. Et beaucoup d'entre eux désirent information et conseils durant ce qui, sur Terre, est la nuit. Ils désirent savoir comment ils vont et ce qu'ils doivent faire le lendemain. Cela occupe vraiment pas mal de temps pour un grand nombre de gens.

Ensuite, il y a d'autres entités dans le monde

astral qui ne se réincarnent pas sur Terre, elles continuent — allant plus haut, plus haut, jusqu'à un plan plus élevé de l'existence. Au bon moment, elles « mourront » très paisiblement, sans la moindre douleur, elles mourront au monde astral. En fait, elles disparaîtront du monde astral et apparaîtront sur un plan plus élevé.

Il y a de plus en plus de gens qui viennent sur Terre, de plus en plus de gens qui naissent sur Terre, et maints chercheurs se demandent pourquoi il en est ainsi. La réponse est que la Terre est simplement un grain de poussière parmi des millions de grains de poussière; et, quand les gens me demandent pourquoi la population de la Terre augmente, je leur réponds la vérité, à savoir que les gens viennent sur Terre pour d'autres plans d'existence plus nébuleux. Peut-être une personne vient-elle d'un monde à deux dimensions et c'est sur la Terre qu'elle a sa première expérience d'un monde à trois dimensions; ainsi, elle commence son tour d'existence sur le monde à trois dimensions que nous appelons Terre. Et, de plus en plus de gens viennent sur Terre à mesure que la Terre devient de plus en plus une école qualifiée d'épreuve. Voilà l'objectif de la Terre, sachez-le bien: enseigner une épreuve et comment la supporter, comment en triompher. Les gens ne viennent pas sur Terre pour avoir une existence très agréable; ils viennent pour apprendre, afin que tout l'enseignement qu'ils reçoivent puisse être répété au Surmoi.

Après ce monde il y a le plan astral, et de ce plan astral, dans la totalité du temps, on naît plus haut aux différents plans de l'existence, jusqu'à ce que, finalement, l'entité complètement évoluée se fonde dans le Surmoi. Voilà pourquoi le Surmoi croît.

Si, après s'être considérablement accru, le

Surmoi décide qu'il y a beaucoup de choses encore à apprendre, de nouvelles « marionnettes » sont déposées sur un monde et tout le processus des cycles de vie recommence. Et chaque fois que les marionnettes ont terminé leurs cycles, elles rentrent purifiées dans le Surmoi qui, de nouveau, s'accroît grâce à cela.

Quand une personne vit dans l'astral, lorsqu'une personne est « morte » à la Terre, alors, cette entité particulière entre dans la vie pleine et entière du monde astral dont elle n'est pas simplement une visiteuse comme celles qui retournent dans le monde astral durant le temps où leur corps dort sur la Terre. Cette entité particulière étant membre à plein temps du monde astral se comporte comme les gens ordinaires le feraient sur Terre. C'est dire qu'à la fin du jour astral, elle dort. Le corps astral qui, naturellement, est parfaitement solide pour les gens du monde astral, va dormir et, de nouveau, la psyché quitte le corps astral au bout de sa Corde d'Argent et monte sur un plan plus élevé encore. Là, elle apprend des choses qui lui serviront dans ce que nous pourrions appeler l'astral inférieur quand l'esprit retourne au corps astral. Ne pensez pas que le monde astral est le monde le plus élevé, ne pensez pas que c'est le ciel : pas du tout ! Il y a nombre, nombre de cycles ou de plans différents d'existence.

Pendant que nous sommes dans ce monde que nous pouvons appeler « le monde astral », nous pouvons avoir une famille. Nous vivons à peu près de la même façon que les gens ici sur Terre, sauf qu'il n'y a pas de querelles, car dans l'astral, il est impossible que vous rencontriez des gens avec lesquels il y a incompatibilité. Ainsi, si vous vous mariez dans l'astral, il est impossible que votre

conjoint(e) soit grincheux(se). Ceci est une chose que les gens sur Terre ne comprennent généralement pas : quand vous êtes dans le monde astral, vous ne pouvez pas rencontrer ceux qui étaient vos ennemis sur Terre, et votre famille — eh bien ! votre famille astrale vous est aussi attachée que vos proches sur la Terre.

Les humains ne sont pas seuls dans le monde astral, les animaux y vont aussi. Ne faites jamais l'erreur la plus tragique qui soit : croire que les humains représentent la forme la plus élevée de l'existence, car tel n'est pas le cas. Les humains constituent simplement une autre forme de l'existence. Les humains pensent d'une certaine façon, les animaux d'une autre façon. Mais, il existe des entités qui, comparées aux humains, sont au-dessus des hommes autant que les humains eux-mêmes sont au-dessus des vers de terre. Et même ces gens savent qu'ils ne représentent pas la forme ultime de l'évolution. Aussi, oubliez tout ce que vous imaginez à propos de l'homme créature supérieure. Et concentrez-vous pour accomplir la besogne du mieux que vous le pourrez.

Les animaux vont dans le monde astral, les animaux vont plus haut s'ils le méritent : exactement comme les hommes. Une des plus grosses difficultés à propos de la religion chrétienne, c'est qu'elle pense que l'humanité est la forme la plus haute possible de l'évolution. La religion chrétienne pense que toutes les créatures ont été créées pour la satisfaction de l'homme et cela a conduit à certaines situations terribles. Le monde animal et le *Manu* animal ont été incroyablement tolérants, sachant que les hommes ont été mal instruits par leurs chefs religieux, par leurs prêtres qui, en fait, ont remanié

le christianisme afin de s'assurer le pouvoir qui leur convenait.

Admettez donc comme un fait que, dans les mondes astraux, vous ne trouverez pas de chiens apeurés ni de chats effrayés. Au contraire, vous rencontrerez un partenaire qui, à tous égards, est l'égal de l'homme et qui peut avec la plus grande facilité communiquer avec un humain par télépathie.

Beaucoup de personnes m'ont interrogé à propos des corps. Ceux-ci ressembleront-ils à un amas de gaz ou quoi ? Et la réponse est « Non ». Un corps vous apparaîtra dans l'astral aussi solide que ce corps qui est le vôtre présentement, et si deux personnes entrent en collision dans l'astral, eh bien ! elles attrapent une bosse exactement comme deux personnes qui se heurtent sur le plan de la Terre.

Le grand amour existe dans le monde astral : l'amour physique aussi bien que l'amour spirituel ; mais naturellement à une échelle qu'un esprit limité aux pensées de la Terre ne peut pas concevoir aussi longtemps qu'il est logé dans le corps terrestre. Dans le monde astral, il n'y a rien qui ressemble à la « frustration » parce que l'amour donne toute satisfaction en tout temps et aux deux partenaires.

Certains correspondants m'ont écrit pour me demander de leur décrire Dieu. Dieu n'est pas seulement le Chef d'une grande Société, sachez-le, ce n'est pas du tout un vieux monsieur à longue barbe portant une lanterne au bout d'un bâton. Dieu est une grande Force qui peut être comprise quand on est sorti du corps de la Terre et entré dans le monde astral ! Sur la Terre, on est dans un monde à trois dimensions et la plupart des gens ne sauraient comprendre, disons la description d'un objet à neuf dimensions.

Chaque monde a un *Manu* qui en a la charge. Vous pouvez dire que le *Manu* est pareil à un des dieux de l'Olympe si parfaitement décrits dans les légendes grecques. Ou bien, si vous désirez être plus à la page, vous pouvez dire que le *Manu* est pareil au directeur général de la filiale d'une grande firme. Sous le directeur général de cette filiale — car ce monde-ci n'est qu'une filiale, après tout — il y a des directeurs de département qui, dans notre langage d'aujourd'hui, seraient appelés *Manus* de différents continents et de différents pays. Ces sous-directeurs sont responsables de l'exécution, disons aux États-Unis, en Allemagne, ou en Argentine, etc. Et de même que les directeurs humains ont des tempéraments différents, les *Manus* ont également des caractères différents et ainsi le pays en question a des caractéristiques nationales différentes. Les Allemands, par exemple, sont tout différents des Italiens, et les Italiens tout différents des Chinois. Cela provient du fait que le « directeur » de chacun de ces départements se trouve être différent.

Si glorieux qu'ils paraissent être, les *Manus* ne sont que des marionnettes de la Grande Entité ou *Sur-moi* qui complète « Dieu ». Ce grand *Sur-moi* emploie les *Manus* comme des marionnettes à peu près de la même manière que le *Sur-moi* humain peut employer un tas d'humains dans le but d'accroître son expérience.

Une autre question que l'on me pose aussi fréquemment est celle-ci : « Le corps astral paraît avoir une sorte de substance. S'il a des molécules, si dispersées soient-elles, celles-ci pourraient être sujettes à destruction ou subir des dommages du fait de la chaleur, du froid ou d'une collision. S'il en était ainsi, il pourrait en résulter malaise et

souffrance dans un sens presque physique. Comment le corps astral voyagerait-il dans le voisinage d'une étoile physique ? » Eh bien ! quand on parle de molécules, on parle de substances qui existent au plan terrestre. Une molécule est une chose physique, une particule de matière ; mais, quand nous parlons de plan astral, nous sommes très loin de la vibration de degré inférieur qui renferme toutes choses sur cette Terre. Sur Terre, un corps physique peut subir un dommage par l'action d'un autre corps physique, mais un corps physique dans l'astral ne peut en aucune manière être endommagé par le corps physique de la Terre ; les deux choses sont absolument différentes. Voici purement à titre d'exemple — et encore, ce n'est pas un très bon exemple — le cas d'une roche et d'une lumière dont on peut dire qu'elles ne réagissent pas réciproquement l'une sur l'autre. Si nous lançons une roche dans le ciel, elle n'endommage pas le soleil. Ainsi et de la même manière, rien de ce qui arrive sur la Terre ne peut blesser aucun corps astral, mais ce qui blesse les gens dans l'astral, c'est la stupidité grossière manifestée sur Terre par des humains qui cherchent à se supprimer les uns les autres, à se liquider réciproquement de différentes manières douloureuses et qui généralement se conduisent comme des déments au lieu de se comporter comme des entités qui sont sur Terre pour apprendre quelque chose. La façon dont, à présent, les gens se conduisent sur Terre est très semblable à la manière d'agir des étudiants qui sabotent des ordinateurs d'un million de dollars. Il est temps que les humains mûrissent, et que les étudiants apprennent qu'ils vont à l'école ou à l'université pour assimiler l'enseignement de gens qui en savent plus long qu'eux.

Rappelez-vous : la tortue n'avance
qu'en prenant des risques

Mon Dieu ! Je pensais que j'en avais fini avec les discussions sur l'astral, la mort et toutes les choses de ce genre, et maintenant, voici un autre paquet de questions qui, toutes, concernent les mêmes choses. Par exemple : « Est-ce qu'une explosion atomique qui pulvérise simultanément des millions de corps humains cause un pandémonium au plan astral ? Comment cette explosion affecte-t-elle ou trouble-t-elle ceux du plan astral ? »

Cela ne les blesse pas le moins du monde physiquement, mais cela leur cause certainement un terrible affolement vu que des milliers de personnes arrivent dans le monde astral dans un désordre effroyable. Beaucoup de ces gens seront malades de frayeur, beaucoup devenus fous par suite du choc, si bien que tous les aides disponibles se précipiteront pour secourir ceux qui seront dans une extrême détresse. Le spectacle, en cette circonstance, serait très semblable à celui auquel on assiste quand une calamité vraiment terrible s'abat sur la Terre, un séisme par exemple, ou quelque chose d'au moins aussi désastreux. En

pareille circonstance, les aides et les volontaires mettent en œuvre tous les moyens possibles afin de prêter assistance aux sinistrés. La réponse est donc : personne dans le monde astral n'est lésé par l'explosion de la bombe, mais tous sont très bouleversés par le supplément de travail que représentent leurs efforts pour prendre soin de tant de personnes en même temps. En effet, bien qu'on puisse avoir prévu pareille catastrophe, toutes les « prévisions » ne sont jamais que des probabilités.

Un autre correspondant demande : « Comment les Manus des nations dirigent-ils les affaires de leur nation ? Agissent-ils par l'intermédiaire des représentants aux Nations unies, des chefs d'État, de leurs chefs de cabinet et de leurs conseillers, ou comment ? »

Si les Nations unies avaient été ce qu'on avait espéré, c'eût été le moyen d'agir mis à la disposition du Manu ; mais il y a ici quelque chose qui peut vous sembler déplaisant, même vous paraître absolument révoltant, mais qui, néanmoins, est un fait réel.

Ce monde particulier n'est pas un monde très évolué, en fait, c'est un monde de punition, un enfer, une rude école — appelez-le comme vous voudrez — et beaucoup des Manus préposés à la garde de ce monde sont, eux-mêmes, en train d'apprendre ! Lorsqu'ils acquièrent de l'expérience et obtiennent des succès, alors, exactement comme pour des directeurs de département, ils sont promus, et si le directeur général remporte des succès dans sa petite filiale, il peut être nommé dans une filiale beaucoup plus importante.

Il est réellement nécessaire de voir les choses avec un esprit ouvert et de se souvenir que lorsqu'on est de l'Autre Côté, dans l'astral, on ne se

trouve pas installé sur un nuage, pour jouer du banjo ou pincer les cordes d'une harpe : on doit travailler.

A l'école, au jardin d'enfants, les petits pensent que les « grands » de douze ans dans une classe supérieure sont de vrais dieux qui ne font rien sinon dire au professeur où il faut aller ; et ceux-ci âgés de douze ou de quatorze ans pensent que ceux de la classe de terminale sont vraiment les dieux de la création. Mais ces dieux de la création ont encore des devoirs à faire chez eux, ils doivent encore assister à des cours, et acquérir de l'expérience. Tout va bien, des gens viennent sur Terre pour accroître leur expérience, des Manus surveillent ce monde (plus ou moins) afin, eux aussi, d'acquérir de l'expérience, et, s'il y a des luttes entre les différents pays, eh bien ! cela instruit les humains et aussi les Manus.

Dans des états supérieurs, c'est-à-dire avec des mondes beaucoup plus évolués, les Manus peuvent se réunir et évoquer amicalement la situation, de sorte qu'il n'y ait pas de guerre et pas de crime particulièrement grave ; mais il s'agit là de politiques beaucoup trop évoluées pour les voyous de la Terre. Les gens de la Terre sont au monde pour apprendre par la manière forte, vu qu'ils ne veulent pas apprendre par la manière douce, la manière aimable. Si un individu vous frappe avec une massue ou manifeste un désir très sérieux de vous assommer et de vous étendre sur le carreau, il est bien inutile de lui dire : « Je vous en prie, mon cher camarade, renoncez gentiment à des intentions aussi désagréables ! » Au lieu de parler ainsi, si vous êtes intelligent, vous lui flanquerez un coup de pied là où ça fait le plus mal, et après, vous lancerez un coup de sirène pour appeler la police.

Ainsi, les Manus de ce monde sont des apprentis. Ils apprennent des choses exactement comme vous, et quand ils ont appris à mettre un peu d'ordre dans les affaires, ils s'en vont pour occuper une situation meilleure. Mais, courage ! Vous n'avez guère à séjourner ici qu'environ soixante-dix ans, la durée d'une vie ; tandis que le pauvre Manu doit purger une peine bien plus longue que la vôtre.

Maintenant, voici une petite question insérée ici : « Il est entendu que la lignée du Treizième Dalai Lama a été tout entière la même âme. Le Treizième peut-il être maintenant dans le Pays de la Lumière Dorée et, malgré cela, se réincarner dans le Quatorzième ? »

Eh bien ! c'est là la question à laquelle je peux le plus facilement répondre vu que c'est le Quatorzième Dalai Lama lui-même qui paraît avoir vendu la mèche à la presse et avoir admis qu'il n'est pas une réincarnation du Grand Treizième. Cela est aussi bien, car le Grand Treizième est une entité effectivement très active dans le monde astral où il fait beaucoup de bien et je crois que c'est chose plutôt triste que les « leaders » actuels en exil en Inde ne fassent pas grand-chose pour venir en aide au Tibet qui souffre. Mais je me suis occupé de cela assez longuement dans un chapitre précédent de ce livre, et je n'ai pas à ajouter des ornements superflus ou à me répéter lorsque ce n'est pas nécessaire.

Une autre personne m'écrit en se référant à *Ma visite à Vénus* (« My Visit to Venus »). Mais qu'il me soit permis de déclarer hic et nunc que, décidément, hélas ! je ne recommande pas ce « livre ». Il s'agit simplement d'un recueil d'articles que j'ai écrits il y a bien des années, et l'ouvrage contient

certaines illustrations dont je ne suis pas l'auteur — je considère d'ailleurs que ce n'est pas mon rayon. Ce livre, qui contient des parties de mon œuvre et qui est rempli d'une quantité d'annonces, a été publié entièrement sans ma permission et tout à fait contre mes vœux.

La même observation s'applique au disque *Le Pouvoir de la Prière* (« The Power of Prayer »). Je ne le recommande absolument pas. La qualité en est extrêmement médiocre et je n'ai jamais eu l'intention de faire diffuser cet enregistrement sous forme de disque. Je l'ai fait il y a de nombreuses années et, quand j'eus quitté l'Amérique du Nord pour l'Amérique du Sud, je fus informé que ce disque avait été fait sans ma permission, sans que je le désire, durant mon absence du continent.

Si vous désirez un vrai disque, achetez le disque *Méditation* que j'ai conçu spécialement pour être enregistré. Ce disque a été fait spécialement pour aider les gens à méditer et on peut se le procurer chez

Mr E.Z. Sowter
33, Ashby Road
Loughborough
Leicestershire
Angleterre.

Sachez que M. Sowter a les droits d'auteur mondiaux pour ce disque ainsi que pour les Pierres de Touche (« Touch Stones ») et pour maintes autres choses. Il est le seul à avoir ma permission et mon accord absolus pour vendre mes disques et des Pierres de Touche. Il vend également diverses autres choses de mon invention.

Il s'agit ici d'une publicité gratuite pour M. Sowter, qui est un parfait honnête homme et qui essaie de faire du bien.

Ce livre n'est pas destiné à dresser un catalogue des gens de bien; il n'est pas davantage conçu comme un catalogue des parfaits abrutis qui se situent dans la frange extérieure du bon sens. Mais mon présent ouvrage ne serait pas complet si je ne mentionnais pas une famille vraiment très charmante: Mme Worstmann et ses deux filles. Vous vous souvenez peut-être que l'un de mes livres était dédié à Mme Worstmann, une dame très aimable, de très haute formation intellectuelle, une dame qu'on est heureux de connaître et que j'ai connue pendant nombre d'années, alors que son mari était encore en vie sur cette Terre, et j'ai été en contact avec lui maintenant qu'il est de l'Autre Côté. Mme Worstmann, donc, est une personne des plus instruites. En tout cas, elle était assez instruite pour que ses deux filles, elles aussi, soient des personnes de talent. Louise qui est infirmière dans l'un des meilleurs hôpitaux de Londres est certes une bonne infirmière. Mais elle excelle en bien d'autres domaines. Elle a un tempérament d'artiste — bon, je ne vais pas énumérer toutes ses qualités, elles sont trop nombreuses pour figurer dans ces pages. Je tiens à mentionner aussi sa sœur Thérèse, une autre personne pleine de talent. Elle aussi est infirmière et très désireuse de devenir chirurgien. Elle en a toutes les capacités, toutes en fait, sauf l'argent. Je me suis renseigné pour savoir s'il y avait quelque système d'assurance susceptible d'aider une jeune femme très douée à suivre des cours de médecine. Malheureusement, je n'ai encore trouvé aucun organisme de ce genre; aussi, je m'adresse à vous, mes lecteurs: si vous connaissez le moyen de procurer à une jeune femme très douée l'argent nécessaire pour payer ses études à la faculté de

médecine, ce sera pour vous une occasion de faire le bien.

Je déclare clairement et sans ambages que cette jeune personne a les aptitudes qu'il faut pour faire du bien dans le monde comme chirurgien et il semble plutôt affreux que, faute d'argent pour payer ses études, elle soit hors d'état de faire le bien qu'elle ne manquerait pas de faire.

Puisque nous parlons de futurs chirurgiens, traitons de la transplantation cardiaque. J'ai ici une question : « Que penser de l'engouement actuel pour les transplantations cardiaques et autres interventions chirurgicales radicales où on greffe dans un corps des organes étrangers, des valves en plastique, des tubes, etc. ? D'un point de vue purement matériel, physiologique, la chose paraît devoir être considérée comme une réalisation sensationnelle, mais fait-elle l'affaire ? L'emploi de divers produits chimiques neutralisera-t-il la tendance normale du corps à rejeter tout élément étranger qu'on y introduit de cette manière ? Ou pareil rejet est-il inévitable simplement parce qu'en introduisant dans le corps un nouvel organe parfaitement sain pour remplacer un membre malade, on n'obtiendra pas un amalgame parfait entre l'élément éthéré toujours malade de l'organe en question et la contrepartie matérielle qu'on y introduit artificiellement ? Et, d'ailleurs, y a-t-il vraiment un gain réel pour l'individu qu'on opère, si cette intervention se solde par quelques mois ou même quelques années d'invalidité ajoutés à son séjour actuel sur Terre ? A moins toutefois qu'il n'utilise vraiment le temps ainsi gagné pour apprendre quelques leçons qui en valent réellement la peine et qui autrement auraient été reportées à une autre incarnation. »

Eh bien ! voilà certainement des paroles d'or. Il y a plusieurs centaines de siècles, au temps de l'Atlantide, les gens savaient faire des transplantations d'organes. En ce temps-là, il était possible de greffer un bras ou une jambe, possible aussi de remplacer cœur, reins et poumons. Mais, c'est par une intervention providentielle de la nature que fut anéantie une civilisation qui accomplissait de telles choses. Les gens de cette époque essayèrent de remplacer des cerveaux et ils produisirent des monstres amoraux.

Au fond, il n'y a pas grande difficulté à remplacer un cœur. Il s'agit simplement d'un procédé mécanique. Il faut exciser le cœur et calibrer le cœur de remplacement de façon que ce nouvel organe s'adapte exactement aux « conduits ». N'importe quel chirurgien compétent pourrait réussir pareille opération.

Dans le monde physique, on a produit ce faisant un demi-invalides. Après tout, quand on exécute une opération aussi radicale, on n'arrive pas à remettre bout à bout certains vaisseaux sanguins et certains nerfs. L'organisme tout entier en est fortement ébranlé, si bien que ce patient très malade se voit atteint d'un mal supplémentaire : l'altération de son corps. Néanmoins, pareil malade peut survivre pendant un nombre illimité d'années, survivre en menant une existence de demi-invalides.

Dans le monde astral, au contraire, il y a deux personnes qui souffrent gravement de ce « croisement ». L'une d'elles est à demi dans l'astral, c'est-à-dire qu'elle va dans l'astral uniquement pendant son sommeil ; quant à l'autre personne, elle est tout à fait dans l'astral, mais comme son cœur ou un autre organe est encore vivant, elle a une sorte

d'attachement sympathique par l'intermédiaire de la Corde d'Argent de la personne qui possède maintenant cet organe.

Supposez que vous ayez deux postes de radio. Vous tournez le bouton de deux postes placés dans la même pièce et vous captez le même programme. Si maintenant vous débranchez l'un des deux postes, il en résulte que le second a un volume légèrement supérieur. Il y a une certaine interaction entre les deux postes. Et il ne s'agit ici que de postes de radio, de choses qu'un groupe de filles a rassemblées tout en bavardant au sujet de leurs petits amis et du dernier modèle de minijupe. Si maintenant c'est d'êtres humains qu'il s'agit, l'interaction est beaucoup plus forte. Il en résulte que la valeur d'une personne vivant dans le monde astral est très nettement altérée du fait qu'elle se trouve — ne fût-ce que sympathiquement — en relation avec le corps d'une autre personne.

Je suis fermement convaincu que remplacer les organes comme on le fait aujourd'hui est une erreur terrible, une erreur criminelle et vraiment on ne devrait pas permettre aux gens de tromper ainsi la nature. Les images provenant du cœur du donneur apparaissent dans l'aura de celui qui reçoit la greffe et il peut y avoir incompatibilité entre les deux intéressés. Que l'un d'eux soit un homme de couleur et l'autre un blanc n'a absolument rien à voir là-dedans. La fréquence fondamentale de vibration, c'est-à-dire la fréquence de chaque personne a certainement le plus grand rôle à jouer ici. Aussi j'espère fermement que ces transplantations seront bannies.

Naturellement, c'est chose toute différente de remplacer un organe par un objet en matière synthétique; pareille substitution n'est pas plus

grave que des lunettes, un appareil acoustique ou un vêtement, pas plus grave que des béquilles.

Je crois qu'il faudrait encourager les hommes de science à inventer des organes artificiels qui pourraient être, en toute sécurité, employés pour des humains. Il n'y aurait alors aucun croisement entre deux entités qui en subissent toutes deux le contrecoup fâcheux, jusqu'au moment où l'une et l'autre sont libérées de leur Corde d'Argent et vivent dans le monde astral. Bref, pour répondre à la question qui m'a été posée, je suis catégoriquement opposé aux greffes d'organes.

Voici maintenant une autre question qui pourrait être d'intérêt général. On me demande de donner : « Information et instructions sur le point de savoir si quelques personnes travaillant avec dévouement peuvent provoquer un changement dans le cours des affaires du monde. »

Si plusieurs personnes pensaient vraiment à l'unisson sur un sujet particulier, quel que soit l'objet de leur pensée, cet objet pourrait effectivement se réaliser. Actuellement, les gens ne peuvent s'appliquer à une pensée plus longtemps qu'une seconde ou deux. Si vous en doutez, essayez vous-même, essayez de penser à un objet particulier tandis que vous observez l'aiguille des secondes de votre montre. Vous verrez, si vous êtes franc, que votre attention flottera et vagabondera beaucoup plus rapidement que vous ne le croiriez possible. Votre attention restera plus ou moins constante si vous pensez à quelque chose qui vous concerne, que vous désirez, ou qui vous touche profondément. Tout le reste, comme par exemple porter secours à une personne que vous avez rencontrée — tout cela, eh bien ! cela ne peut pas vous intéresser très longtemps.

La pensée des gens n'est pas constante et personne ne pense la même chose en même temps et avec la même intensité qu'une autre personne. Les gens sont comme une troupe de personnes qui tournent en rond, mais sans marcher au pas ; tandis que si le peuple pouvait penser « au pas », il pourrait réellement accomplir des choses merveilleuses. Si vous désirez réfléchir davantage à ce propos, considérez une armée, un régiment de soldats passant sur un pont. Si ces hommes marchaient au pas en traversant le pont, ils détruiraient celui-ci, et c'est pourquoi avant d'aborder le pont les hommes reçoivent l'ordre de rompre le pas. Aussi traversent-ils le pont comme le ferait une cohue désordonnée, ni au pas ni en cadence, et ils empêchent ainsi que se produise l'effet d'une troupe nombreuse marchant au pas : la force n'y est plus et le pont n'est pas mis en danger.

Si vous pouviez réunir un certain nombre d'hommes marchant absolument au pas, ces gens détruiraient n'importe quel pont. Et si ces gens continuaient à marcher au pas, ils pourraient même détruire un immeuble ; car, en effectuant constamment et rythmiquement ces deux mouvements : marteler pesamment le sol puis lever le pied, la troupe en question provoquerait une telle série de vibrations que l'amplitude ou le degré de vibration croîtrait au-delà du point où l'élasticité naturelle du pont ou de l'immeuble pourrait le supporter et ils crouleraient comme du verre brisé.

Si quelqu'un pouvait réunir — oh, une demi-douzaine de personnes — et les amener à penser fermement, délibérément en ondes de structure correcte, elles feraient tomber les gouvernements

ou constitueraient des gouvernements, elles pourraient faire de notre pays une nation supérieure à toutes les autres, et accomplir des choses considérées aujourd'hui comme impossibles.

C'est chose heureuse peut-être qu'il ne soit pas facile d'amener les gens à penser à l'unisson, même à la bonne fréquence parce que — et ici, je parle tout à fait sérieusement, ce n'est pas une plaisanterie — si quelqu'un avait avec lui une bande de filous qu'il aurait exercés à penser correctement, ce gang pourrait, par la seule pensée, ouvrir le coffre d'une banque. Mon Dieu, quel dommage ! Je n'ai pas de beau petit gang ; pourtant, ce serait bien agréable d'avoir une belle quantité d'argent, n'est-ce pas ? Toutefois la chose est réellement possible et, au temps des Atlantes, cela se produisait tous les jours.

Les chants catholiques sont une survivance de ces jours anciens. Ces chants, certaines personnes les croient vieux de deux mille ans seulement ; mais en fait, ils ont été composés à partir des chants de pouvoir des Sumériens et des Atlantes. Peut-être devrais-je intervertir l'ordre de ces peuples et dire Atlantes et Sumériens puisque les Atlantes avaient, naturellement, la civilisation la plus ancienne.

A cette époque, il était possible de soulever par la pensée de formidables morceaux de pierre, parce que l'on disposait d'une masse exercée de prêtres pensant en même temps sur l'ordre de leur maître de telle sorte que la pierre s'élevait tout droit dans l'air.

Si vous trouvez cela trop fantastique, rappelez-vous que vous pouvez produire un son qui brisera un verre. Si vous prolongez le son, vous êtes à même de briser un verre et une fenêtre. Or, la

pensée est simplement une autre forme de son, c'est-à-dire une vibration. Chaque chose est une vibration, et si vous mettez en mouvement la vibration qui convient, vous pouvez réaliser n'importe quoi.

Une autre question : « Des lecteurs se demandent quand arrivera, pour le monde libre, le moment opportun de savoir ce que sont les Capsules Temporelles. »

Ce moment opportun n'est pas encore venu. Il n'apparaîtra pas avant la fin de cette civilisation, de cette civilisation telle que nous la connaissons présentement. Plus tard — oh non, pas de votre vivant, aussi ne vous inquiétez pas —, beaucoup plus tard, il y aura des tremblements de terre qui ébranleront la croûte terrestre et les Capsules Temporelles dont nous parlions seront projetées à la surface, prêtes à être ouvertes. Il y en a un assez grand nombre. Une énorme Capsule se trouve en Égypte. Je suppose que techniquement c'est une Capsule, mais en fait, il s'agit d'une vaste chambre située sous les sables mouvants du désert égyptien. Cette chambre est un musée complet des objets façonnés il y a des dizaines de milliers d'années — oui, « des dizaines de milliers d'années ».

Il y a des avions d'un type très différent de ceux qu'on utilise actuellement, avions qui marchent par antigravité. C'est ainsi que la puissance du moteur n'est pas employée pour supporter le poids de l'appareil, elle sert uniquement à propulser le véhicule. Je tiens à vous dire en toute sincérité que j'ai vu un avion de ce genre. Il y a un appareil qui serait spécialement intéressant pour la ménagère ou la personne qui doit porter des choses pondéreuses. C'est une sorte d'anse qui s'attache à

l'objet, quel qu'il soit. Il suffit de saisir cette anse comme pour un panier. Si le paquet ou le ballot est lourd, l'anse est très abaissée ; si le paquet n'est pas très lourd, l'anse est moins abaissée. Chacun de ces appareils a été construit de telle sorte que le paquet peut peser une tonne ou dix kilogrammes, cela n'a aucune importance, la personne a toujours l'impression de porter un poids d'un kilogramme.

L'antigravité était chose tout à fait ordinaire, et commune en ces siècles depuis longtemps révolus ; mais les prêtres de ce temps-là, qui étaient aussi chefs des armées, entrèrent en conflit les uns avec les autres. Chaque parti s'efforça d'avoir des armes plus puissantes que celles de l'autre camp. Résultat : les belligérants firent sauter toute leur civilisation en l'air et elle retomba sous forme d'une poussière radioactive.

Plus tard, quand on ouvrira ces Capsules Temporelles, on verra la télévision en trois dimensions et non plus simplement les trois dimensions qui sont obtenues au moyen de deux caméras ou de deux objectifs. Ce sera une chose dans laquelle apparaîtront des personnes réelles, en miniature naturellement, jouant des pièces de théâtre, exécutant des danses et même réalisant des débats.

La photographie aussi était différente en ces temps lointains. Rien à voir avec les photographies plates de maintenant. Chaque chose était dans le « solide », plus à trois dimensions que les trois dimensions elles-mêmes. Ce qui se rapproche le plus de cette réalisation, c'est un très rudimentaire hologramme que les savants viennent d'expérimenter et dans lequel vous pouvez presque voir derrière l'objet que vous avez photographié. Eh bien ! au temps de l'Atlantide, on pouvait voir derrière !

Il y a des centaines de siècles existait la civilisation la plus puissante que le monde eût jamais connue jusqu'alors. Mais il se produisit un tel cataclysme que les gens devinrent presque fous — ceux qui survécurent, naturellement. Ils durent recommencer depuis l'état sauvage et le soi-disant âge de la science actuel a à peine atteint ce qui eût été appelé le stade du jardin d'enfants, au moment où l'Atlantide était à son apogée.

Beaucoup de gens ne croient pas à l'Atlantide, ce qui est extrêmement sot. Ces sceptiques ressemblent aux pêcheurs qui, n'ayant rien pris, déclarent : « Oh, il n'y a plus de poissons dans les mers, ils sont tous morts. »

Oui, l'Atlantide a existé, et il en reste encore aujourd'hui des vestiges vivants. Ceux-ci sont profondément enfouis dans une certaine partie du monde. Qu'il me soit permis ici de déclarer nettement que cette partie du monde *n'est pas* le mont Shasta. Ne croyez pas tout le bla-bla que vous lisez ou que l'on raconte à propos du mont Shasta. C'est un territoire ordinaire qui a été popularisé par des gens qui désiraient gagner rapidement non seulement quelques dollars mais tout un sac de dollars.

Je souhaiterais pouvoir vous révéler certaines des choses que je *connais* absolument, parfaitement, mais certaines d'entre elles ne peuvent pas être divulguées en ce moment. Je connais la vérité au sujet des sous-marins *Thresher* et *Scorpion* et je sais ce qui leur est arrivé et pourquoi. Si l'histoire pouvait vous en être contée, elle ferait courir des frissons glacés le long de votre épine dorsale, mais ce n'est pas encore le moment d'en parler. Il y a beaucoup de choses qu'on pourrait dire, mais — eh bien ! — ces livres sont partout en circulation ; nombre de gens les lisent mais la plupart

d'entre eux ne devraient pas être informés de ce que certaines personnes savent parfaitement. Vous pouvez m'en croire, le mystère du *Thresher* et du *Scorpion* est plus étrange que vous ne pourriez l'imaginer.

« Vous paraissez tellement vous intéresser aux animaux, dit cette lettre, et pourtant vous affirmez que vous ne croyez pas au végétarisme. Pourquoi ? Comment conciliez-vous ces deux sentiments : l'amour des animaux et l'aversion pour le végétarisme ? »

Je crois très fermement que l'homme a un corps qui, au stade actuel, a besoin de viande pour sa subsistance. Maintenant, permettez-moi de dire ceci. Il y a une quantité innombrable d'années — tant et tant d'années — existait un type d'hommes qui étaient entièrement végétariens. Ces gens étaient tellement occupés à manger qu'ils n'avaient pas le temps de faire quoi que ce soit d'autre. Il ne leur était jamais venu à l'esprit de manger de la viande, et c'est ainsi que pour pouvoir absorber une formidable quantité de légumes, de fruits et de noix, ils avaient besoin d'un organe supplémentaire, dont l'appendice est le dernier vestige.

L'expérience de ces hommes se solda par un échec complet. Les Jardiniers de la Terre trouvèrent que l'homme végétarien était impuissant parce qu'il lui était absolument impossible d'absorber la quantité de cellulose qui lui était nécessaire et d'effectuer en même temps un travail qui en valût la peine. Il aurait passé tout son temps à manger, et n'aurait plus eu le moindre loisir pour réaliser un travail constructif. C'est ainsi que les Jardiniers de la Terre mirent au rancart ce type d'hommes et, si l'expression « mettre au rancart »

vous déplaît, disons que l'évolution transforma l'homme en carnivore.

Il convient de considérer objectivement certains faits essentiels, et voici l'un d'eux : tout ce qui est végétal est à base de cellulose. Maintenant, imaginez un rideau en dentelle, un beau filet tissé à jours ; vous bourrez les trous avec une pâte contenant les substances alimentaires. Supposez maintenant que vous deviez manger le rideau en dentelle pour que la valeur nutritive qui remplit les trous puisse être absorbée par votre corps. Cela semble un peu fantastique, n'est-ce pas ? Pourtant, c'est exactement ce que vous faites quand vous mangez quantité de laitues, de choux, ou d'autres légumes ou de fruits. Ce que vous mangez, c'est une éponge de cellulose dont les trous sont bourrés de nourriture, mais la matière spongieuse prend beaucoup de place, si bien que pour avoir une quantité convenable de nourriture, il faut absorber une masse absolument excessive de cellulose ; or, le pauvre malheureux organisme humain ne peut pas digérer la cellulose, vous le savez, il doit l'excréter.

De toute ma vie je n'ai jamais rencontré un végétarien qui fût capable d'exécuter un dur travail. Naturellement, s'il restait assis sur son derrière toute la journée et s'il laissait les autres faire le travail alors, sans doute, il pouvait y arriver, mais il n'aurait pas été très brillant. Si par hasard il était effectivement brillant, alors vous pouviez admettre que s'il avait vécu normalement, il eût paru terriblement plus brillant.

Vrai de vrai avez-vous jamais vu un terrassier ou un homme qui effectue un dur travail manuel vivre de légumes et de fruits uniquement ? Non, n'est-ce pas ? Maintenant que vous y pensez, vous reconnaissez que vous n'en avez jamais vu.

Mais revenons à la question concernant les animaux. Je suis vraiment quelqu'un qui aime les animaux. J'aime tous les animaux et je peux vous assurer que les animaux savent qu'ils doivent mourir un jour et cela aide leur propre karma à mourir dans un but utile.

Les animaux qu'on élève pour servir à l'alimentation humaine sont bien traités, on les nourrit avec soin, on les soigne dès qu'ils sont malades. On surveille soigneusement le troupeau de façon qu'il ne compte que des bêtes en bonne santé.

A l'état sauvage, nombre d'animaux sont malades ou chétifs, il en est qui ont été blessés de quelque manière, d'autres qui ont telle ou telle maladie comme le cancer ou une affection pulmonaire, traînent une existence misérable. Supposons qu'un animal se fracture une patte; il ne lui reste qu'à vivre une vie réellement misérable jusqu'à ce qu'il meure de souffrance ou d'inanition. Par contre, on le soignerait immédiatement s'il appartenait à un troupeau.

Si personne ne tuait aucun animal, le monde serait bientôt envahi d'animaux de chaque espèce. Il y aurait des bestiaux en grande quantité, et plus grand serait le nombre de têtes de bétail, plus nombreux seraient les animaux prédateurs que la nature elle-même veillerait à produire afin de diminuer le nombre de bestiaux.

Si les humains mangent de la viande, ils ont avantage à sacrifier les animaux sans douleur et rapidement. Quand on abat une bête pour l'alimentation humaine, on diminue le nombre des animaux, on les tient en échec et en les empêchant de se multiplier de façon incontrôlable et de retourner à l'état sauvage, on prévient la dégradation des races d'animaux de boucherie.

Maintenant, que cela nous plaise ou non, les hommes doivent aussi être tenus en échec en ce qui concerne leur nombre. S'il y a trop d'humains, il y a alors, inévitablement, une grande guerre, un tremblement de terre ou quelque espèce de fléau ou de maladie qui emporte une grande masse de population. Ce sont simplement les Jardiniers de la Terre qui éclaircissent les rangs des humains en faisant disparaître les excédents de population ; après tout, les humains ne sont que des animaux d'un type différent.

Quant à tous ces gens qui hurlent vraiment de douleur à la pensée que quelqu'un mange un morceau de viande, eh bien ! demandons-leur ce qu'ils pensent de quelqu'un qui dévore une laitue vivante. Si l'on mange un morceau de viande de bœuf ou de poulet, cet animal n'est plus en état de sentir les coups de dents ; pourtant les gens mangent de la laitue vivante, des poires vivantes ; alors, comment concilient-ils cela avec leurs principes prétendument humanitaires ?

La science, toute cynique et sceptique qu'elle soit, a découvert que les plantes ont des sensations, les plantes poussent mieux quand elles sont entretenues par des personnes qui sympathisent avec elles. Les plantes réagissent à la musique. Il y a des instruments capables d'indiquer le degré de douleur qu'une plante supporte. Vous ne pouvez entendre crier un chou quand vous lui arrachez les feuilles extérieures — non, et ce parce que le chou n'a pas de cordes vocales. Et pourtant, il existe des instruments qui enregistrent ces cris de douleur comme un crépitement dans l'appareil.

Ce que je viens de dire n'est pas matière de conte de fées, c'est un fait réel qui a été étudié et démontré. On a expérimenté la chose dans des

laboratoires de Russie, d'Angleterre et des États-Unis.

Quand vous cueillez quelques baies et que vous les engloutissez, qu'en est-il des sensations de la plante ? Vous n'allez pas arracher un morceau de viande à une vache pour le porter à votre bouche, n'est-ce pas ? Si vous essayiez de le faire, la vache s'y opposerait certainement ; mais, parce que la plante n'est pas capable de vous signaler sa souffrance, vous vous croyez fameusement humanitaire quand vous mangez des plantes plutôt que de la viande, laquelle ne peut pas ressentir la douleur d'être dévorée.

Très franchement, je crois que les végétariens sont une collection de maniaques et de cinglés. S'ils voulaient seulement renoncer à leurs stupides habitudes et se rappeler que les Jardiniers de la Terre ont préparé leurs corps à certains aliments, ils seraient dans un meilleur état de santé mentale.

Si vous possédez une automobile, après avoir fait la vidange, vous ne remplissez pas d'eau le carter, n'est-ce pas ? Et vous ne refuseriez pas d'employer de l'huile parce que celle-ci provient de quelque part sous Terre et que vous ne voulez pas faire de mal à quelqu'un sous Terre.

Si vous essayez d'entretenir votre corps avec des aliments qui ne lui conviennent pas, vous agissez exactement de la même manière qu'une personne qui ne veut pas utiliser d'huile pour le carter de sa voiture et la remplace par de l'eau salée.

Soyons logiques : si nous disons que le végétarisme est une bonne chose, alors qu'en est-il de l'habitude d'orner sa chambre avec des fleurs coupées ? Les plantes sont des entités vivantes, et quand vous coupez des fleurs, vous amputez la plante de ses organes sexuels pour les piquer dans

des vases. Or, les humains seraient effectivement très malheureux si on leur coupait les organes sexuels pour les placer dans des boîtes à seule fin de faire plaisir à d'autres races.

Permettez-moi une digression. Lorsque j'étais à l'hôpital, j'éprouvai un jour une surprise très agréable. Un groupe de très aimables dames résidant très loin sur la côte du Pacifique des États-Unis avait téléphoné à un fleuriste de la cité de Saint-Jean pour qu'il m'apporte quelques plantes. J'appréciai beaucoup cette gentillesse. Les dames n'avaient pas joint leur adresse à ce cadeau, mais je réussis à les localiser !

Personnellement, je dirai que je n'aime pas couper des fleurs. Cela me paraît bien dommage. Je préfère de beaucoup une plante entière qui est une chose vivante, qui grandit — et qui ne se borne pas à mourir. Je pense souvent aux gens qui envoient de grosses gerbes de fleurs coupées — eh bien ! pourquoi ne pas décapiter des petits enfants et piquer leur tête sur des bâtons pour en orner une chambre !

Avez-vous jamais pensé à l'état dans lequel se trouve notre vieille Terre ? Savez-vous que c'est un beau gâchis ! Comparez cela à un jardin. Si celui-ci est convenablement entretenu, il n'y a pas de mauvaises herbes, toutes les plantes nuisibles sont tenues en échec ; il n'y a pas de rouille sur les arbres et les fruits sont sains et bien formés.

Les plantes doivent être éclaircies, celles qui sont malades, arrachées. De temps en temps, il y a lieu d'émonder les arbres fruitiers, parfois de les greffer. Il y a lieu de surveiller attentivement le jardin et d'empêcher la fécondation croisée entre des espèces indésirables. Si le jardin est

entretenu comme il doit l'être, il devient un lieu de beauté.

Mais licencions les jardiniers, laissons le jardin à l'abandon pendant une année ou deux. Les mauvaises herbes croîtront, elles étoufferont et tueront les autres qui sont plus délicates, des maladies non combattues se répandront et la rouille apparaîtra sur les arbres. Les fruits ne seront plus ronds et fermes mais ratatinés, ridés, tavelés. Un jardin tristement négligé présente un aspect tragique.

Passons du jardin au cheptel. Avez-vous jamais vu des poneys sauvages dans une lande ou du bétail sauvage là où il n'y a guère d'herbages ? Sur de pareils terrains, les bestiaux restent chétifs, les uns souffrent de rachitisme, d'autres ont des maladies de peau. C'est un spectacle généralement pathétique que celui de ces créatures naines, hirsutes et très sauvages.

Par contre, regardez un parc à bestiaux bien entretenu. Vous y verrez des animaux de bonne souche et dont les tares ont été éliminées par sélection. Vous y voyez des chevaux de race pure ou des vaches d'excellente souche. Ces bêtes sont saines, de bonne taille et d'aspect solide ; elles paraissent heureuses de vivre et on peut les regarder avec plaisir sachant qu'elles ne s'enfuiront pas de crainte en vous voyant. Elles savent qu'on veille sur elles.

Maintenant, pensez à la Terre, et à ses habitants. La race s'appauvrit de plus en plus. Les gens deviennent plus vicieux, ils écoutent de la « musique » de plus en plus dépravée et vont voir des films toujours plus obscènes. Nous vivons un temps qui n'est plus un âge où la beauté et la spiritualité comptent ; les gens n'aiment plus la bonne

musique, les bons films ; tout est en pleine décadence. Il n'y a pas un seul grand homme à propos duquel on n'entende pas dire des choses méchantes inventées par quelque sombre idiot. Un des plus grands hommes des temps modernes, sir Winston Churchill, qui a probablement sauvé le monde de la domination du communisme, a eu, lui aussi, ses détracteurs, précisément parce que l'esprit du mal imprègne aujourd'hui toute l'atmosphère.

Le jardin qui est la Terre qui est notre monde est monté en graine. Les mauvaises herbes poussent rapidement. Vous pouvez les voir dans les rués, avec leurs cheveux longs, leur teint sale, et si vous ne pouvez pas les voir, vous les sentez à l'odeur, à plusieurs pieds de distance.

Les races ont besoin d'être émondées, le cheptel a besoin d'être remonté, et le temps n'est pas loin où les Jardiniers de la Terre reviendront pour leur inspection périodique et trouveront que la situation ici est tout à fait intolérable.

Il faudra intervenir en ce domaine. On ne laissera pas l'humanité monter en mauvaise graine comme ce fut le cas dernièrement. Viendra un temps où toutes les races de l'humanité s'uniront, où il n'y aura plus d'hommes noirs ni d'hommes blancs, d'hommes jaunes ni d'hommes rouges ; le monde entier sera peuplé d'une seule race, la « Race Brune », et c'est le brun qui sera la couleur prédominante.

L'arrivée de la Race Brune aura comme conséquence d'injecter beaucoup de vie nouvelle dans la race humaine. Les gens redécouvriront les meilleures choses de la vie, ils estimeront de nouveau les choses spirituelles et quand l'humanité aura intégré du spirituel dans une mesure suffisante, il lui

sera possible une fois encore de communiquer par télépathie avec les « dieux », les Jardiniers de la Terre.

A présent l'homme a sombré dans le borbier du découragement, sombré dans son propre manque de spiritualité, sombré si bas que ses vibrations essentielles sont réduites dans une proportion telle qu'il ne lui est plus possible d'être entendu télépathiquement par une créature supérieure, ni même par ses semblables. Mais le temps viendra où remède sera apporté à tout cela.

Je n'essaie pas de vous vendre du bouddhisme, ni du christianisme, ni du judaïsme, mais je dis très catégoriquement qu'il y aura lieu de retourner à quelque forme de religion parce que seule la religion est à même de donner à chacun la discipline spirituelle nécessaire qui transformera une affreuse cohue d'humains en un groupe spirituel discipliné d'hommes capables de relever la race au lieu de l'enfouir, et un groupe nouveau d'entités apparaîtra.

Dans l'état présent de désaccord entre les hommes, même des chrétiens luttent contre des chrétiens : dans la guerre en Irlande du Nord entre catholiques et protestants — peu importe celui qui a tort et celui qui a raison — les uns et les autres sont d'obédience chrétienne, les uns et les autres se déclarent fidèles à la même religion. Qu'importe si l'une des sectes se signe de la main gauche tandis que l'autre le fait de la main droite ? La situation est fort semblable à un célèbre épisode des *Voyages de Gulliver*. Le peuple d'un pays mythique est parti en guerre à propos d'un œuf, sur le sujet de savoir par quel bout il fallait commencer par ouvrir un œuf : par le petit bout ou par le gros bout ? Comment le

christianisme peut-il espérer convertir d'autres nations quand des chrétiens se battent contre des chrétiens ; car catholiques et protestants sont des chrétiens, je le répète.

La pierre précieuse
ne peut être polie sans frottement,
ni l'homme devenir parfait sans épreuves

Le petit déjeuner fut promptement expédié. Il ne faut pas beaucoup de temps pour consommer un petit déjeuner comportant uniquement un œuf à la coque de cinquante grammes, un morceau de pain et cinq grammes de beurre. Il ne fallut pas beaucoup de temps non plus pour avaler les deux tasses de thé autorisées.

Le Vieil Homme pressa le bouton à gauche de son lit et un moteur se mit à ronronner : la partie arrière du lit s'éleva jusqu'à atteindre une inclinaison de quarante-cinq degrés. « Oh ! dit Cléo en souriant, j'aime quand cette chose s'élève. »

J'ai à travailler maintenant. Ne venez plus me distraire. Vous savez quel plaisir nous avons eu hier, n'est-ce pas ? »

Le bout de la queue de Mlle Cléo se contracta joyeusement et elle déambula jusqu'à sa place coutumière sur la tablette de la fenêtre au-dessus du radiateur.

« Quel plaisir hier ? demanda Ra'ab. Je ne me rappelle aucun amusement. »

Le Vieil Homme leva les yeux et dit : « J'aurais aimé écrire quelques pages hier après-midi et la grosse chatte Taddy m'en a empêché. Selon elle, je n'étais pas assez bien portant et, comme je ne m'arrêtais pas d'écrire, elle a sauté sur moi et m'a donné des claques. »

« Bonne initiative de sa part, dit Ra'ab, elle veille sur vous. »

« Oui, elle veille si bien sur moi qu'elle a continué son remue-ménage et a essayé de faire tomber mes papiers ; puis elle s'est installée sur ma poitrine pour m'empêcher de travailler. Or, si je ne continue pas ce livre, qui paiera les honoraires du médecin ? »

Le Vieil Homme songea avec amertume à toutes les personnes qui gagnent encore de l'argent à ses dépens : par exemple, Secker et Warburg qui, les premiers, publièrent *Le Troisième Œil* (« The Third Eye ») ; oh ! il y a de cela environ quinze ans ! Ils publièrent le livre avec une reliure cartonnée, puis vendirent les droits d'auteur à une firme de livres de poche ; depuis lors, Secker et Warburg ont pris cinquante pour cent des droits d'auteur sur l'édition de poche. Et la même chose existe avec Doubleday aux États-Unis. D'autres éditeurs s'en sont mêlés et, comme le disait le Vieil Homme, il n'est pas étonnant qu'il n'ait jamais reçu d'argent puisque tant de gens — y compris les agents du fisc — s'efforcent de prendre une partie de l'argent qu'il a gagné.

Le Vieil Homme pensait toujours dans les termes les plus amicaux à Corgi d'Angleterre, parce que tout le temps d'une longue association il n'y a jamais eu entre Corgi et lui le moindre désaccord, jamais un mot de contestation. Il pensait affectueusement à son agent, M. A.S. Knight de la

firme Stephen Aske, un honnête homme qui a toujours agi de son mieux et, en effet, le Vieil Homme éprouvait pour lui une très grande affection. Il l'avait rencontré grâce à l'agent précédent qui dit au Vieil Homme : « Si vous voulez un meilleur agent, trouvez-en un ! » Et c'est précisément ce que fit le Vieil Homme — qui trouva M. Knight.

Mais le moment était revenu de travailler, pour fournir encore quelques éléments d'information aux gens qui apprécieraient ses réponses. Le Vieil Homme feuilleta ses papiers et la grosse chatte Taddy leva la tête, le regarda d'un air fâché et lui envoya ce fort message télépathique : « Pas de blagues, hein ! n'en faites pas trop, sinon Cléo et moi sauterons ensemble sur vous ! » Puis la chatte se pelotonna confortablement et attendit la suite des événements.

Toute une masse de questions étaient arrivées au Vieil Homme, des lettres émanant de gens qui désiraient de l'aide, des suggestions. Mais la plupart de ces correspondantes désiraient surtout que le Vieil Homme se déclare d'accord avec elles afin de se sentir intimement justifiées. Ainsi nombre de personnes écrivaient à propos de leurs affaires de cœur, demandant au Vieil Homme de décider entre telle ou telle personne, demandant si elles seraient heureuses en ménage, etc. Mais la plupart des gens ne désiraient pas obtenir un avis leur conseillant de faire quoi que ce soit : tout ce qu'ils voulaient, c'était l'assurance qu'ils agissaient de façon satisfaisante et ne devaient pas faire d'effort supplémentaire. Il aurait fallu qu'il leur dise que la destinée était trop dure pour eux, qu'ils étaient dignes de la sympathie la plus profonde, et qu'ils n'avaient plus qu'à baisser les bras car ils ne

pouvaient pas lutter contre la destinée. Vous savez que vous pouvez lutter, si vous le désirez.

Les gens viennent sur Terre avec un programme très soigneusement élaboré de ce qu'ils vont avoir à faire. Ils brûlent d'enthousiasme et de détermination, ils savent exactement combien ils remporteront de succès dans la vie qui commence. Et c'est ainsi qu'ils se mettent en route vers la Terre, pleins de zèle, tout comme les croisés. Quand ils sont sur Terre, et après quelques années d'expérience, l'inertie ou la léthargie s'installe, ils sont désillusionnés — ce qui est une façon de parler plus polie que de les appeler : « francs paresseux » — ce qui est, en fait, la vérité. Les gens cherchent à fuir leurs responsabilités, à esquiver le plan qu'eux-mêmes, et eux-mêmes seulement, avaient approuvé, souvenez-vous. En effet, rien n'est imposé de force à une personne ; celle-ci vient pour apprendre certaines choses, pour faire quelques expériences, mais la personne en question ne sait pas s'adapter. De même, un étudiant qui va à l'université — eh bien ! inutile d'y aller, s'il ne le désire pas. S'il n'étudie pas, il ne possédera pas les qualifications désirées, voilà tout : à lui de choisir.

Les gens demandent des avis et des conseils, ils jurent formellement qu'ils suivront les avis que je donne, mais ils continuent à vivre de la façon la plus désordonnée et qui ressemble à la manière de conduire un porc au marché. Avez-vous jamais conduit un porc au marché ? Non. Eh bien ! voici : vous avez dans les mains deux longs bâtons et vous vous placez derrière le porc. Vous essayez de le faire avancer en ligne droite et le bâton dans chaque main sert à donner à l'animal une petite tape s'il ne marche pas comme on le lui prescrit. De nos jours, naturellement, on conduit les porcs au

marché dans des camions, ce qui est, somme toute, trop facile ; mais les gens font tout, sauf ce qui est tout indiqué. Les gens ne peuvent pas comprendre que le chemin est ici, à côté d'eux, devant eux, le chemin est à leur portée. Les gens ne veulent pas croire cela, ils pensent qu'ils doivent voyager, aller dans quelque pays exotique et y chercher le chemin. Ils pensent qu'ils doivent aller au Tibet et avoir un guide ou devenir bouddhistes. Le nombre de gens qui prétendent avoir comme guides des lamas tibétains — eh bien ! la population entière du Tibet n'y suffirait pas. Et le nombre de gens qui m'écrivent et me disent qu'ils vont aller au Tibet étudier dans une lamaserie indique que peu de personnes ont réellement lu la vérité. Il leur est impossible d'aller au Tibet, les communistes y sont, et les lamaserie sont fermées. Parce qu'elle brûle d'enthousiasme, une personne s' imagine pouvoir se précipiter par-dessus les océans, atterrir avec un bruit sourd à Darjeeling puis, sur un tapis rouge déroulé devant elle, faire route jusqu'à la lamaserie la plus proche. N'est-ce pas insensé ! Pourquoi pensez-vous que les communistes sont au Tibet ? Ils y sont pour détruire la religion, massacrer les lamas ; ils y sont pour réduire en esclavage un peuple innocent et ils continuent à le faire car il ne semble pas qu'il y ait quelqu'un pour guider le peuple tibétain et le faire sortir du désert, pour le faire passer de l'obscurité du communisme à la lumière (telle qu'elle est) du monde libre.

Il y aurait lieu de souligner une fois encore que si les gens demandent des conseils, reçoivent des conseils, puis les négligent, ils sont dans une situation beaucoup plus mauvaise que s'ils n'avaient pas cherché de l'aide. D'abord parce que, quand le chemin leur a été montré, lorsqu'on leur a dit ce

qu'ils devaient faire, eh bien ! ils ajoutent quelque chose à leur karma s'ils ne le font pas. Donc, si vous ne voulez rien faire touchant votre situation, touchant votre mécontentement, ne demandez pas de conseil : vous ne feriez qu'ajouter à votre fardeau.

Maintenant, voici une autre question : « On a émis l'idée que les efforts pour obtenir la guérison d'une personne malade peuvent être inspirés par un conseil mal avisé parce qu'ils dérangent le karma dont le malade se débarrasse et de pareils auxiliaires peuvent, par conséquent, être chargés du karma du malade. Si cela est vrai, que faut-il penser du médecin praticien, il doit supporter une grande charge de karmas. Doit-on essayer d'aider et de guérir, oui ou non ? »

Pauvre vieux karma qui reçoit une fois encore une raclée ! Sachez que tout n'est pas dû au karma. Des gens me disent que je dois avoir un terrible karma, pour que la vie me soit si difficile, mais ce n'est pas cela du tout. Par exemple, si vous exécutez une lourde tâche, creuser un fossé ou courir plusieurs kilomètres, cela peut être une rude épreuve pour certains, mais peut-être le faites-vous parce que vous aimez cela ou parce que vous étudiez quelque chose. Vous pouvez creuser un fossé dans le but de découvrir une meilleure façon d'exécuter ce travail.

Beaucoup de personnes viennent sur cette Terre avec un plan bien élaboré prévoyant qu'elles auront telle maladie particulière, que ce soit la tuberculose, le cancer ou un mal de tête chronique. Telle personne peut venir au monde avec un plan bien construit prévoyant une maladie particulière. Une personne peut venir atteinte d'une maladie mentale et néanmoins accomplir un travail

extrêmement précieux en étudiant les personnes souffrant de maladies mentales. Ce n'est nullement parce qu'une personne est malade mentalement qu'elle est écrasée de karmas ; au contraire, peut-être est-elle venue pour pouvoir étudier de première main des gens qui souffrent de troubles mentaux et, lorsqu'elle retournera de l'Autre Côté, elle pourra aider à travers le monde astral ceux qui sont malades sur Terre.

Un médecin ou un chirurgien se trouvent dans une catégorie particulière. Ils peuvent aider ceux qui ont besoin de leur aide, opérer ceux qui, sans cela, mourraient, et celui qui souffre, s'il est venu dans l'intention d'étudier la maladie, est à même d'étudier comment soulager la souffrance que cause cette maladie.

Permettez-moi la déclaration suivante : les soi-disant « guérisseurs par la foi » font un mal énorme en établissant des vibrations incompatibles entre elles. Le « guérisseur » est peut-être plein de bonnes intentions, mais le chemin vers l'enfer est aussi pavé de bonnes intentions. Et à moins que le « guérisseur » ne connaisse la cause exacte de la maladie, il est absolument nuisible de commencer un prétendu traitement curatif. Ce traitement n'a d'autre effet que d'embrouiller l'aura et, trop souvent, il en résulte une aggravation de l'état du malade.

Dans ces cas de « cure miracle », il arrive malheureusement trop souvent que le ou la malade n'avait pas la maladie au début du traitement mais simplement une névrose. Il y a en effet des gens qui peuvent se faire illusion pendant des années, ils se créent un état d'autohypnose — oui, ils ont contracté le cancer ; oui, ils ont attrapé la tuberculose ; oui, ils ont toutes les maladies. Ils iront

peut-être dans la salle d'attente d'un médecin, entendront d'autres malades parler de leurs symptômes, et alors la personne névrotique copie toute l'histoire et attrape toutes les « maladies », l'une après l'autre. Maintenant, si un « guérisseur par la foi » vient à passer et « guérit » la maladie en question, cela se solde souvent par une sérieuse dépression. Très franchement, je n'ai ni le temps ni la patience de m'occuper de ces « guérisseurs ».

Si vous êtes malade, allez chez un bon médecin. Si votre état exige des soins spécialisés, un docteur qualifié vous en informera et vous dira où vous adresser. Mais envoyer simplement une somme d'argent à quelqu'un qui fait paraître des annonces dans « La Dépêche du Matou » à propos de « guérison par la foi » — eh bien ! vraiment, c'est une sottise.

Naturellement, un médecin n'ajoute rien à son karma par le simple fait qu'il aide à guérir un malade. Cette affaire de karma est terriblement mal comprise. Elle ne signifie nullement que si vous prêtez assistance à une personne, vous prenez sur vous toutes ses réserves. Elle signifie que si vous rendez un mauvais service à autrui, vous devez l'expier. Si, par vice ou par suite de votre caractère violent, disons, vous abattez une personne et empêchez ainsi l'accomplissement de la tâche qu'elle était en train de faire, alors il faut que vous expiez cet acte du fait que votre propre route est entravée. Ne pensez plus au feu éternel et à la damnation, rien de tout cela n'existe : jamais personne n'est abandonné, ni au grand jamais condamné à des tortures. La seule souffrance et torture que vous subirez quand vous quitterez cette Terre, sera quand vous entrerez dans la Salle des Souvenirs et que vous verrez quelles stupides

actions vous avez faites, et cela, on le surmonte aisément. Si vraiment vous faites de votre mieux maintenant que vous êtes encore sur Terre, vous pouvez être assuré que votre visite à la Salle des Souvenirs ne sera pas si mauvaise, après tout. Naturellement, vous rougirez, mais — eh bien ! — rien d'étonnant à cela, hein ? Pensez à certaines des choses que vous avez faites, pensez à certaines que vous n'avez pas faites.

Ici, une question concernant la télépathie. « Pourriez-vous donner plus de détails au sujet des moyens d'atteindre l'octave pour la télépathie entre des animaux et l'homme ? Comment les ondes longues du chat peuvent-elles être captées, par exemple pour la télépathie ? »

Si vous désirez parler télépathiquement à des animaux, vous devez être en rapport complet avec ces animaux, être capables de penser comme les animaux, les aimer et les traiter comme des égaux. La plupart des gens regardent les animaux comme une sorte d'espèce vivante inférieure. Ils pensent que les animaux sont des êtres muets qui gloussent, des créatures muettes qui ne savent pas parler et donc n'ont pas de cerveau. Laissez-moi vous dire que beaucoup de personnes pensent que les sourds sont dépourvus d'intelligence. Si vous avez jamais été sourd, ou si les gens pensaient que vous étiez sourd, vous les entendriez souvent s'exprimer à votre sujet et dire : « Oh, il est un peu faible d'esprit, il ne sait pas ce que nous disons, ne vous inquiétez pas à son sujet. »

Les animaux sont, à tout point de vue, les égaux de l'animal humain. Ils sont simplement de forme différente, ils pensent de façon différente et, de ce fait, leur longueur d'onde essentielle est différente.

Mais permettez que je vous propose un autre sujet de réflexion : savez-vous sympathiser avec votre semblable humain ? Non ? Savez-vous pourquoi ? Au cours des années, les hommes se sont méfiés de leurs semblables ; les hommes cherchent à cacher aux autres leurs actions. Il y a toujours plus ou moins chez les humains l'intention de tromper leurs semblables ; aussi cherchez-vous subconsciemment à modifier la longueur d'onde de votre transmission de pensée et à la faire différer de la transmission de pensée des autres hommes. De la sorte les autres ne peuvent pas capter votre pensée. S'il y avait sur cette Terre un véritable « amour fraternel », tous seraient télépathes les uns avec autres. Il n'y a que les humains qui ne soient pas télépathes, ou plutôt seuls les humains ne savent pas utiliser leurs aptitudes télépathiques.

Je parle à mes chattes tout aussi distinctement, tout aussi aisément qu'à n'importe quel humain. Je parle à cette grosse chatte, Taddykins, elle reçoit mon message en toute clarté et je reçois sa réponse. Souvent, la reine de beauté Cléo accourt d'une autre chambre afin de pouvoir prendre part à nos conversations. Comme une femme, elle aime avoir le dernier mot.

Si vous désirez parler télépathiquement avec des animaux, il faut les aimer, les traiter comme des égaux, vous rendre compte qu'ils pensent différemment des humains, mais qu'ils ne sont pas moins intelligents.

Un Anglais et un Espagnol construisent différemment leurs phrases, de même qu'un Allemand et un Français. Le message essentiel est le même, mais la construction effective des phrases est différente. Il en va de même, mais davantage encore,

entre l'homme et le chat. Considérez aussi que le point de vue du chat sur toutes choses est différent de celui des hommes. Aussi, à moins que vous ne sachiez penser comme un chat, beaucoup de messages qu'il vous adresse sont incompréhensibles. A titre d'exemple, voici un cas personnel : je désirais un objet — c'était pendant que je vivais à Montréal. J'avais une image exacte du magasin où cet article était en vente ; mais naturellement, l'image provenait de la vision d'un chat, c'est-à-dire qu'elle était prise à quelques pouces du sol et, de cet angle particulier, je n'arrivais pas à obtenir le nom du magasin à cause de l'extrême allongement que subissaient, à ce niveau proche du sol, les lettres du nom du commerçant. Mais un jour, le chat, voulant me rendre spécialement service, sauta sur le toit d'une voiture et je pus lire exactement le nom à travers les yeux du chat. Oui, j'obtins l'article convoité et j'en fus très satisfait.

Il y a de nombreux exemples de ce genre. J'avais besoin de quelque chose en vue d'une recherche que je faisais, et aucun magasin ne pouvait me le fournir. Mlle Taddy, notre chatte extrêmement douée télépathiquement, émit un appel général sur la longueur d'onde télépathique des chats, et nous reçûmes l'information désirée de la part d'un chat franco-canadien. Un jour, nous avons reçu ici, dans le Nouveau-Brunswick, un message provenant d'un chat de la province de Québec. Et un appel téléphonique urgent nous fit connaître l'endroit exact où je pourrais me procurer l'article que je désirais. Je n'avais à l'origine pas la moindre idée du lieu où il me serait possible de le trouver, mais par l'intermédiaire des chats je fus bientôt en possession de l'objet qui me manquait.

J'ai un ami qui réside à plusieurs milliers de

kilomètres d'ici, et le fait de recevoir des messages télépathiques lui a épargné bien des ennuis. Mlle Taddy était télépathiquement en relation avec un chat qui vit auprès de mon ami. Or, ce chat qui était lui-même un bon télépathe fut en état d'informer Taddy de certaines choses. Alors, je me mis en rapport avec mon ami et lui fournis l'information nécessaire; depuis lors, il m'a confirmé que tout était actuellement dans la situation que j'avais décrite.

Si les gens voulaient pratiquer la télépathie, ils pourraient rapidement compromettre les bénéfices des sociétés de téléphone. Peut-être vous et moi pourrions-nous nous rencontrer et créer un système spécial de communications par téléphone télépathique; et nous deviendrions riches!

Voici une autre question que j'aborde un peu tard et, comme la plupart des autres points traités dans ce livre, celui-ci sera développé à une place qui n'est pas la sienne. Mais auparavant, permettez-moi cette petite mise au point.

Dans ce livre, j'ai délibérément traité les questions pêle-mêle. Sinon, trop de gens se seraient précipités sur la question ou sur la partie du livre qui les intéresse et ils auraient négligé le reste. Après, ils m'écriraient pour se plaindre de ce que je n'ai point traité telle ou telle chose. Tout simplement, ils auraient oublié de tourner la page.

Voici donc la question : « C'est l'esprit qui survit, n'est-ce pas ? Quand une personne souffre d'un dérangement mental, est-ce quelque chose de plus qu'une infirmité physique, une chose qui ne sera pas abandonnée quand elle passera à une autre existence ? Ou bien la malade sera-t-elle automatiquement délivrée de son affection aussitôt que l'esprit quittera le corps, exactement comme

quelqu'un ne sentirait pas une jambe fracturée, par exemple, dès qu'il serait au plan astral ? »

Bien des gens vivent ici-bas atteints d'un dérangement mental. Ils naissent pour voir par eux-mêmes ce que c'est que d'être mentalement diminué. Cela ne signifie pas que leur karma soit défectueux. Cela n'a rien à voir. Vous pourriez dire d'un cheval qui a un handicap dans une course qu'il a un karma, et ce serait absurde, n'est-ce pas ?

Je crois savoir que dans certaines courses hippiques, les chevaux qui sont habituellement vainqueurs, supportent un handicap, c'est-à-dire qu'ils doivent porter certains poids dont on suppose qu'ils les ralentiront, ce qui donnera une chance aux chevaux concurrents. Remarquez, je connais très peu de chose sur les chevaux, je n'ai jamais trouvé la pédale de frein sur un cheval ; mais je sais où est l'avant et où est l'arrière. L'avant mord et l'on doit aussi éviter l'arrière-train pour diverses autres raisons qu'il est inutile de détailler. On n'accuserait pas un cheval d'avoir du karma quand il porte des poids de handicap. De même, on n'accuserait pas un homme d'avoir du karma quand il vient sur cette Terre affligé d'un dérangement mental ou du fonctionnement défectueux d'un organe, et si quelqu'un naissait fou furieux, cela n'aurait absolument aucun effet sur le corps astral. L'élément folie est éliminé quand le corps astral « rentre à la Maison ».

Outre la catégorie de personnes qui naissent avec un dérangement intentionnel afin de leur permettre d'étudier cette affection, il y a celles qui par accident sont blessées à cause du régime alimentaire de leur mère, ou parce qu'une accoucheuse ou le médecin a commis une faute. Par exemple, supposons qu'un médecin blesse le crâne avec le

forceps, la victime peut de ce fait souffrir d'un trouble mental bien déterminé. Mais ce n'est pas nécessairement le karma de la personne qui lui « rend la pareille ». Ce qui est arrivé au cours de l'accouchement peut avoir été un accident, une malchance et rien de plus. Cela ne signifie donc pas que le pauvre malheureux médecin doive supporter une charge supplémentaire de karma, car certaines choses sont accidentelles, et ce n'est pas parce que quelqu'un a un accident déterminé, inévitable, qu'il sera gratifié d'un karma. Il y a tant d'idées fausses touchant le karma.

La personne qui vient sur terre et est blessée par suite d'une malchance s'assure des « mérites » parce que l'insuccès de sa vie n'est pas de sa faute. Si elle est très gravement handicapée, c'est-à-dire si elle est ce que les médecins appellent un « légume », l'astral lui-même s'en va et fixe sa résidence ailleurs et la malheureuse personne continue à végéter le reste de sa vie, sans que son état s'améliore ou empire.

Rien sur Terre n'est de nature à rendre folle une entité astrale. A moins de se droguer avec excès. Si quelqu'un absorbe des drogues à l'excès, l'entité astrale est décidément affectée, pas au point d'être folle furieuse naturellement, et le mauvais état nerveux qui s'ensuit doit être soigné au cours d'un long séjour dans un hôpital astral.

Il en va de même pour un alcoolique invétéré, parce que son ivrognerie desserre les liens entre l'astral et le physique et encourage considérablement des éléments du degré inférieur à attaquer la Corde d'Argent, ou même à prendre possession du corps physique tout entier. Cela cause un choc très rude à l'astral, sans pour autant entraîner la folie. Le choc ressemble à ce que vous ressentiriez

si vous étiez endormi et que toute une bande de gamins tapageurs battant du tambour et jouant de la trompette sautaient sur votre lit — s'ils ne se bornaient pas à apparaître dans votre chambre, mais réellement sautaient sur votre lit. Vous en subiriez un choc sérieux, votre peau serait blême, votre cœur s'emballerait et vous auriez des palpitations et, généralement, vous vous mettriez à trembler. Eh bien ! quand vous auriez rossé les gamins et que vous les auriez flanqués à la porte, il vous faudrait encore une heure ou deux pour vous remettre.

Cela m'amène à une autre question : « Qu'en est-il de ces puissances qui, vivant au plan astral, exercent une action défavorable sur la Corde d'Argent ? »

Essayons de nous représenter les conditions qui règnent dans l'astral. Supposons que nous soyons installés au sommet d'un immeuble, peut-être dans un très beau studio entouré d'un magnifique jardin sur le toit. Nous y flânerions à notre aise, mais en même temps, nous garderions le contact avec une personne qui se trouve en bas au rez-de-chaussée. Nous serions en contact grâce, si vous le voulez, à des fils téléphoniques reliés à un appareil comportant un récepteur pour nous et un combiné pour la personne qui est sur le trottoir. Nous captons ses impressions et nous écoutons ce qu'elle dit et ce qu'elle entend. Nos fils de téléphone sont tels qu'ils pourraient passer à travers arbres et murailles, sans être dérangés, mais ils peuvent être brouillés par un certain type d'entités.

En bas, voilà qu'une bande de jeunes voyous arrivent en hurlant et en criant. Ils cherchent à attraper le fil du téléphone, et comme ils ne

trouvent pas ce dernier, ils essaient de rompre le fil, et même, ils le placent sur une pierre posée à terre et lui donnent quelques coups violents au moyen d'une autre pierre. Bien qu'ils ne puissent pas le rompre, ils peuvent causer des contusions et des dérangements. Cela aussi gêne le pauvre malheureux qui essaie de parler et de s'en aller.

Maintenant, voyons la chose en termes astraux. Nous sommes ici-bas sur Terre — malheureusement — et notre Corde d'Argent s'élève jusqu'au monde astral. Si nous sommes faibles et timorés, c'est-à-dire, si notre autorité n'est pas respectée, alors n'importe quel élémentaire de rang inférieur — sur le territoire où passe notre Corde d'Argent — peut saisir cette Corde et lui faire subir ce que les enfants sur Terre ont tenté de faire aux fils téléphoniques. Peut-être ne peuvent-ils pas effectivement l'atteindre, mais ils peuvent y enregistrer des signaux par induction magnétique, comme quelqu'un qui parle dans un microphone adapté à un magnétophone, avec la conséquence que nos messages, grâce au microphone, sont magnétiquement enregistrés sur le ruban qui passe par la tête enregistreuse. Maintenant, supposons que nous sommes en train d'enregistrer sur bande magnétique. Nous prenons notre meilleure voix et nous sommes tout fiers du travail que nous exécutons. Et voici que quelqu'un se faufile derrière nous et crie « BAH ! » dans le microphone. Cela cause un dérangement, cela nous agite considérablement, et cela provoque la colère de la personne qui écoute l'enregistrement.

Si les enfants respectent les gens — et pour cela il faut vraiment les effrayer — ils n'essayeront pas de crier dans les microphones, etc. De même, il faut absolument montrer que l'on n'est pas le

moins du monde effrayé par les élémentaires. Ceux-ci travaillent ferme à essayer de faire peur aux humains qui voyagent dans l'astral, ils éclatent, jettent leurs regards les plus féroces et poussent les cris les plus barbares qu'on puisse imaginer. En fait, l'astral inférieur, le monde des élémentaires, est très semblable à la salle des aliénés de l'hôpital local. Toutefois pourvu qu'on puisse maintenir la discipline — et c'est facile — et pourvu que personne n'ait peur de ces stupides élémentaires — et cela est plus facile encore —, il n'y a jamais lieu de se tracasser au sujet de l'intrusion d'entités astrales. Rappelez-vous que rien ne peut vous bouleverser, vous troubler, ou vous faire du mal, à moins que vous ne soyez effrayés. Si vous êtes terrifiés, alors votre propre état de frayeur, et cela seul, provoquera le bouleversement de vos éléments chimiques. Si une personne est saisie d'une mauvaise crainte, cela dérange sa digestion — cela, pour le physique —, eh bien ! c'est tout ; vous ne pouvez pas être blessés, mais vous ne pouvez pas non plus être troublés si vous refusez de l'être.

Maintenant, voici une question qui m'a été posée par une mère. Cette question, la voici : « Quand les enfants vont de l'Autre Côté, grandissent-ils ou restent-ils tels qu'ils étaient, enfants ? Comment les parents reconnaissent-ils leurs enfants ? Grandissent-ils sous leurs yeux ? »

Madame... non, je ne veux pas mentionner votre nom, car je ne vous en ai pas demandé la permission, et je ne mentionne aucun nom, sauf avec l'autorisation expresse de la personne. Ainsi, madame, vous avez une idée complètement erronée. Maintenant, lisez attentivement ceci : les gens sont de l'Autre Côté, c'est-à-dire dans l'astral. Ce

ne sont ni des enfants ni des vieillards, ils sont exactement d'un âge qu'on pourrait appeler moyen, indéterminé, parce que de l'Autre Côté, les années sont différentes. Tel individu, disons un adulte, décide de retourner sur Terre ; il ne peut pas y retourner comme adulte ayant complètement achevé sa croissance, n'est-ce pas ? Il doit passer par ce qu'on pourrait appeler les voies habituelles, et c'est ainsi que cet adulte s'endormira et quand il se réveillera, il sera dans le processus de la naissance, comme un bébé.

Alors, il grandit et, pour rester en rapport avec l'exemple donné, quand il a — que dirais-je ? — quand il a dix ans, il meurt et est enterré. L'astral est libéré du corps et retourne de l'Autre Côté où il dit, en effet : « Eh bien ! ce fut un court séjour, Dieu merci. Maintenant, que vais-je faire ? » Il n'est plus un enfant de l'Autre Côté ; mais, en supposant que pour quelques très importantes raisons, il doive entrer en contact avec ceux qui furent ses parents sur Terre, ce ne serait pas souhaitable de leur donner l'impression qu'il est un adulte ou qu'il est plus âgé que ses parents. Ainsi, il imprime dans leur subconscient une vision de lui-même enfant, et ses tendres parents se réjouissent à l'idée d'avoir vu l'esprit de leur jeune garçon de dix ans venu tout droit du ciel pour leur dire « Salut, les vieux ! » ou quelque chose de ce genre.

Il y a de nombreux cas authentiques de personnes qui se sont à nouveau matérialisées sur Terre pour quelque raison spéciale. Si elles désiraient être reconnues — et après tout, c'était la raison principale de leur réapparition — ces personnes devaient naturellement se matérialiser sous une forme aisément reconnaissable par ceux qui les connaissaient avant leur décès. C'est ainsi que les

revenants en question se matérialisent toujours sous l'aspect de personnes rayonnant de santé et appartenant au groupe d'âge dont elles faisaient partie quand elles moururent. L'enfant qui revient paraît toujours plus beau qu'il ne l'était sur Terre, et cela réjouit le cœur de ses parents.

Si les parents aiment vraiment « l'enfant », ils peuvent le rencontrer dans l'astral et « l'enfant » apparaît d'abord comme l'« enfant » qui est mort à la Terre et survit dans l'astral. Mais aussitôt que les parents sont à même de le reconnaître, l'« enfant » réapparaît tel qu'il était de son vivant sur Terre.

Il faut vous rappeler ceci : bien que vous ayez une mère et un père dans cette vie, ils ne sont pas nécessairement ceux que vous aurez dans six cents ans. Naturellement vous avez pu, dans une vie antérieure, être la mère ou le père, cela dépend du sexe. En fait, les gens sur Terre sont comme une troupe d'acteurs qui paraissent sur la scène : ils prennent des costumes qui conviennent au rôle qu'ils vont interpréter. Ainsi, en supposant qu'une entité doive apprendre quelque chose en tant que femme, il serait inutile qu'elle vienne sur Terre en tant qu'homme. Aussi, vient-elle comme femme et comme une femme appartenant à une classe où il lui sera possible d'apprendre des choses qu'elle est venue apprendre.

« Je me demande comment il se fait que tant d'êtres viennent pour la première fois dans ce monde et y subissent la faim, la pauvreté, l'injustice, etc., quand ils n'ont pas de dettes antérieures. La justice karmique ne devrait pas être négative pour eux. »

Eh bien ! ils sont venus sur Terre d'une manière ou d'une autre, n'est-ce pas ? Il est impossible

qu'une personne venant pour la première fois sur Terre y paraisse comme roi ou comme reine. On peut donc dire que ce sont des « nouveaux ». A l'école, vous le savez, les nouveaux subissent d'habitude des brimades assez pénibles : les « anciens » les rudoient et même les professeurs ne les estiment guère aussi longtemps qu'ils ne savent pas se tirer d'affaire.

Quand quelqu'un est engagé comme apprenti, on lui impose d'abord les pires besognes : nettoyer les outils, balayer les planchers, et le reste à l'avenant. Comme il n'est qu'apprenti, il n'a pas beaucoup d'argent, il peut même occasionnellement avoir faim. Cela ne veut pas dire que son karma soit fautif ; comme il arrive sur Terre pour la première fois, il n'a pas beaucoup de karma, n'est-ce pas ?

Mais il faut bien commencer quelque part. Une personne vient se lier à la Terre pour la première fois, et presque toujours, elle appartient à quelque race sauvage, à quelque tribu réellement sauvage où elle est dégrossie et où elle acquiert un peu d'expérience — si rudimentaire soit-elle — au sujet de l'existence humaine.

On n'a jamais entendu dire qu'une personne soit venue en première incarnation, disons en Europe ou en Amérique du Nord. Elle peut venir au sein d'une de ces tribus sauvages et arriérées comme il en existe en Afrique ou en Australie, dans une de ces régions où la prétendue civilisation n'a guère pénétré. Là elle doit vivre selon le naturel qui est le sien, je veux dire suivant qu'elle a bon caractère ou qu'elle est d'un tempérament difficile. Si elle a bon caractère, elle s'en tirera fort bien. Si elle est désagréable, elle ne réussira dans aucune société, quelle qu'elle soit. C'est ainsi que même au sein des tribus sauvages, une personne

qui a bon caractère réussit mieux qu'une personne acariâtre.

La personne s'incarne ultérieurement au sein de sociétés de plus en plus civilisées. Entre-temps, elle a naturellement acquis un peu de karma, non pas seulement contre elle, mais aussi en sa faveur. Tant de gens ont l'idée totalement folle que le karma est une oppression : il n'en est rien. C'est comme un compte en banque. Si vous faites du bien à une personne, vous aurez de l'argent en banque. Si vous faites du mal à autrui, vous perdez l'argent que vous aviez en banque et ainsi vous contractez des dettes. Si vous avez des dettes, vous avez un mauvais karma. Si vous avez de l'argent en dépôt à la banque, vous y avez un solde créditeur, et ce crédit est un bon karma. Dans ce dernier cas, vous pouvez réaliser vos désirs et aussi commercer sous la garantie de votre bon karma. Et ce, aussi longtemps qu'un excès de « maquignonage » n'a pas épuisé votre bon karma ou votre solde créditeur jusqu'au point de vous faire contracter des dettes ; car alors vous aurez à travailler dur !

« On dit que nous nous réincarnerons plusieurs fois ; mais la durée du séjour dans le plan astral varie suivant le degré d'évolution que nous avons atteint. Le nombre des humains devra probablement diminuer ou se stabiliser à l'avenir. Alors, qu'arrive-t-il aux âmes qui ne peuvent pas revenir en ce monde matériel pour continuer leur réincarnation ? Devront-elles rester dans l'astral pour un temps plus long que ne le permet réellement leur karma ? »

Encore une fois, voyez-vous, ces réflexions à propos du karma ! Les gens n'ont pas à se réincarner à cause de leur karma, mais parce qu'ils désirent accroître leurs connaissances. Vous n'allez pas

nécessairement à l'école secondaire pour payer une autre personne, mais pour apprendre quelque chose. De même vous venez sur Terre parce que vous désirez apprendre quelque chose. Si vous désiriez acquitter le karma, vous pourriez le faire en séjournant dans l'astral. Il y a quantité de choses à y faire et quand vous faites du bien à autrui, vous soldez en fait le karma. Mais, si vous vous bornez à séjourner dans l'astral, eh bien ! vous restez « comme vous étiez » et vous êtes peut-être un raté de l'école de la Terre. Si vous désirez progresser, vous revenez sur Terre et vous suivez quelques leçons supplémentaires portant sur les épreuves, la tolérance, la patience et autres choses du même genre. Que ceci soit donc tout à fait clair : vous ne descendez pas sur Terre où vous endurez des souffrances uniquement parce que vous vous êtes mal conduit ou parce que quelqu'un d'autre dit qu'il faut le faire. Vous y venez pour apprendre, et si les conditions sont un peu dures, ce n'est pas une raison pour l'imputer au pauvre vieux karma, c'est ce que vous avez personnellement choisi, ce sont les conditions que vous vous êtes imposées à vous-même. Trop de gens trouvent une satisfaction plutôt singulière à dire : « Oh ! je n'y pouvais rien, mon karma était contre moi. »

Naturellement, il en va des karmas comme des comptes en banque. Si vous devez vendre quelque chose ou si vous avez quelque chose que les autres gens désirent, vous avez l'occasion d'encaisser de l'argent. Si les autres gens possèdent quelque chose que vous désirez, vous devez payer cette chose et cela signifie que vous dépensez de l'argent. Il en va de même pour le karma. Si vous faites du bien à autrui, vous encaissez de bons karmas ; mais si vous lésez autrui, vous perdez votre

bien et vous avez un débit de mauvais karma qui doit être acquitté un jour de l'une ou l'autre façon et pas nécessairement sur cette Terre. Rappelez-vous ceci: il y a quantité de mondes et vous irez dans ces différents mondes, tout comme à l'école vous allez de classe en classe ou de promotion en promotion.

L'homme doit tenir longtemps
la bouche ouverte
avant qu'une perdrix rôtie n'y tombe

Le Vieil Homme renifla, accablé de préoccupations : toutes ces lettres, ces questions, comment faire tenir dans l'espace d'un livre des réponses qui viendraient vraiment en aide aux gens, ce qui est le but de ce livre-ci, n'est-ce pas ? Aider les gens ou les amuser. Or, ceci n'est pas un recueil de bandes dessinées, mais un ouvrage qui veut aider les gens ; aussi, continuons en répondant à la question suivante.

« Je ne vois pas clair du tout dans cette affaire de karma. Donc, tout ce que nous faisons affecte quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? Nous devons acquérir une masse terrible de karma, sans le savoir. »

Non, pas du tout. Les gens ont les idées les plus étranges à propos du karma ; peut-être n'ont-ils pas lu mes livres comme il le fallait. J'ai reçu une lettre d'une personne qui m'écrit tout heureuse : « Oh ! Docteur Rampa, j'ai lu *Sagesse des Anciens* hier soir ; ce soir, je lirai *Chapitre de vie*. J'ai réussi à lire *Vous-pour toujours* en deux heures ! » Eh

bien ! naturellement, c'est simplement une perte de temps, cela ne fait de bien à personne, et cela ne fait nul plaisir à l'auteur, d'apprendre que ses livres sont parcourus aussi rapidement. Ces livres sont conçus pour être étudiés. Le karma est d'importance vitale pour nous tous, et mes livres vous donnent l'occasion d'apprendre ce qu'est le karma. Celui-ci signifie, en bref, que si vous faites du mal, vous devrez le payer. Si vous faites du bien, quelque chose vous en revient. Comme je l'ai dit précédemment, c'est comme un compte en banque. Vous êtes comme des boutiquiers qui ont du bon et du mauvais sur leurs rayons. Si l'on vend quelque chose qui est bon, on est payé pour du bon ; si l'on vend quelque chose de mauvais, on est payé en constatant que le solde en banque est devenu débiteur. Maintenant, que ceci soit clair : tout ce que vous faites n'a pas nécessairement et automatiquement un effet sur quelque autre personne ou créature. Cela dépend entièrement des circonstances. Si, par exemple, vous saisissez un poignard et en frappez quelqu'un, alors naturellement vous ne faites pas une bonne action, n'est-ce pas ? Dans ce cas, vous auriez un karma contre vous. Mais si vous faites quelque chose qui a un effet, un effet mauvais sur une personne dont vous n'avez jamais entendu parler ou un effet que vous n'aviez pas prévu, alors vous ne devez pas revenir et vous acquitter auprès de cette personne. Je vous conseille, donc, de lire mes livres plus attentivement : vous en connaîtrez beaucoup plus au sujet du karma.

Question : « De toute façon, que faisons-nous ici-bas ? Quand nous quittons cette Terre, quel est notre objectif ? Pas simplement batifoler dans l'astral. Mais que désirons-nous réellement faire à la fin ? »

Le Sur-moi ne peut pas, par lui-même, éprouver désir, souffrance, plaisir, etc. *comme nous les connaissons sur Terre* et, dès lors, il est nécessaire que le Surmoi ait quelque autre méthode d'acquisition des connaissances. Sur Terre, les gens sont simplement des extensions du Surmoi qui peuvent acquérir des connaissances. Par exemple, supposons que vous ayez une valise et que vous ne puissiez ni l'ouvrir ni voir dans cette valise. Si vous réussissez à l'entrouvrir suffisamment pour y introduire la main, votre main qui est une extension de vos autres sens peut tâter l'intérieur de la valise et « dire » à votre cerveau ce qu'elle contient. C'est à peu près de la même façon que le Surmoi acquiert des informations par le moyen de ses extensions appelées êtres humains.

Quand le Surmoi a rassemblé assez de savoir, quand le Surmoi a progressé au point de ne pas désirer davantage de savoir, sur le cycle de la Terre, alors il rappelle dans la Maison les marionnettes que sont les humains et tous se fondent dans le Sur-moi, sont unis dans l'« Un » ; voilà la formule ultime d'existence ; car, bien que paraissant être une unité, chaque partie de cette unité vit en relation avec l'autre partie. Vous avez entendu parler des âmes jumelles — eh bien ! sur le plan de la Terre, il est impossible à deux âmes jumelles de s'unir, mais lorsqu'elles retournent au Surmoi, elles sont réunies pour former un tout parfait et elles vivent dans un état de très grand bonheur jusqu'à ce que l'idée vienne au Surmoi qu'il existe peut-être une forme plus élevée du Savoir susceptible d'être explorée. Alors le Surmoi envoie des marionnettes non sur le plan de la Terre, mais sur quelque plan supérieur et le cycle se répète tout entier. Les marionnettes

rassemblent des connaissances durant toute une période qui pour nous s'exprime en éons de temps. Quand l'expérience ou les connaissances ont été engrangées en quantité suffisante, le Surmoi rappelle ses marionnettes et les âmes jumelles sont de nouveau réunies dans un état de bonheur encore plus grand.

Voici maintenant une question de Mlle Newman. Elle dit : « Comment détruire les animaux de telle sorte que leur mort ne soit pas douloureuse et que leur corps astral ne subisse aucun mal ? »

Le meilleur moyen de sacrifier un animal est de lui injecter un stupéfiant qui lui fasse perdre conscience. Après, la façon de tuer l'animal n'a pas grande importance, car ce dernier ne ressentira aucune douleur. Si un animal est inanimé, il peut être tué par quelque drogue qui le fait mourir rapidement et cela ne cause de douleur ni à l'astral ni au Sur-moi. L'astral n'est en détresse que si le physique est tourmenté lorsqu'on abat l'animal selon une technique peu rapide.

Voici maintenant une question d'un jeune homme que nous appellerons « Argie ». Il se reconnaîtra. C'est un jeune homme brillant et qui se trouve être son pire ennemi personnel. Il possède des talents vraiment extraordinaires, mais il ne les utilise pas à son plus grand avantage parce qu'il se rebelle contre toute autorité. Argie a supporté nombre d'épreuves, la plupart du temps par sa propre faute. Voici deux de ses questions. La première : « Le génie chez les enfants ; comment un enfant devient-il un génie ? »

Dans la plupart des cas, avant de revenir sur Terre, l'entité qui est de l'Autre Côté se rend compte qu'il y a une certaine tâche spéciale et spécifique à accomplir. Après un certain nombre

d'années, l'entité s'avise qu'elle peut partir et laisser un « intérimaire » à sa place. L'entité élabore les plans en vertu desquels elle redescendra sur Terre et renaîtra dans un corps doté de mémoire et apte à exécuter ce qui doit l'être. Par exemple, une entité se sent des affinités avec une certaine forme de musique ; elle revient donc sur Terre avec le souvenir presque intact de ce qu'elle avait projeté. Alors, presque en même temps qu'elle s'aperçoit qu'elle sait parler ou se déplacer selon son propre vouloir, l'entité découvre qu'elle est capable de composer ou de jouer, et alors on dit : « Nous avons un génie, nous avons un enfant prodige. » La plupart du temps, le pauvre malheureux enfant est collé devant une caméra, ou jeté sur une scène afin de gagner de l'argent pour des personnes qui ne savent nullement de quoi il s'agit. Et l'enfant est tellement occupé à gagner de l'argent qu'il laisse se perdre le souvenir dont il avait hérité.

Dans les cas où il n'y a pas de représentations théâtrales ni cinématographiques, l'enfant peut jouer divinement et composer une musique exquise. Puis, lorsque cette entité atteint un certain âge, disons vingt ans, elle se rend compte que sa tâche est achevée et elle la laisse reprendre par quelque autre entité, tandis qu'elle-même se remet en route. C'est ce qu'on appelle transmigration des âmes et c'est une chose beaucoup plus commune qu'on ne le suppose généralement.

Argie a posé une seconde question. La voici : « Pourquoi **les Noirs** n'ont-ils que rarement besoin de suivre un enseignement pour apprendre à jouer des instruments de musique ? »

Les Noirs sont un **type** humain tout à fait spécial. Leurs vibrations essentielles sont telles qu'elles sont « en accord avec la musique des

sphères » Souvent, un Noir peut fredonner de la musique qu'il n'a jamais entendue auparavant ; il va se saisir d'un instrument de musique et en jouer parce que c'est là son tempérament fondamental.

Certaines classes de la population, comme les Européens du Nord, sont froids et enclins à l'analyse. Leur attitude est très froide. C'est leur tempérament. Par contre, les Latins ont des attitudes chaleureuses ; ils sont prompts à sourire, prompts à plaisanter. Ils savent voir le côté comique des choses — particulièrement si l'infortune frappe autrui. C'est là leur tempérament.

Les Noirs ont eu la vie dure pendant de nombreuses années ; ils ont été persécutés et la seule chose qui les ait soutenus c'est leur tempérament musical, leur aptitude à trouver consolation et soulagement dans leur « musique religieuse » ; celle-ci fait partie de leur droit d'aînesse, c'est leur héritage, leur comportement fondamental. Les Noirs sont habituellement très musiciens parce que leur fréquence de base est telle que subconsciemment ils prennent de la musique à d'autres sources, tel le pauvre malheureux qui, portant un appareil acoustique, capte parfois les airs transmis par la radio de la compagnie locale des taxis.

Bien. Continuons notre exposé. Voici une question. « Je suis la mère aimante d'un garçon de cinq ans, et vos livres, qui sont vrais, m'effraient à la pensée de ce que mon fils et tous les autres jeunes enfants auront à souffrir par suite d'événements qui les dépassent. Je l'imagine déchiqueté par des bombes atomiques et par d'autres inventions sinistres. Ses lignes de vie sur ses deux mains s'interrompent brusquement à l'âge d'environ trente, quarante ans. Je trouve quelque réconfort dans vos livres en ce qui concerne ma propre mort, mais

y a-t-il jamais eu une mère, quelle que fût sa religion, qui se soit réjouie à la mort de son fils unique ? »

Vous supposez que votre fils sera inévitablement tué ou mutilé au cours d'une prochaine guerre, mais rappelez-vous que si vous lui donnez une bonne éducation, s'il se spécialise en quelque chose, il peut être un de ceux qui seront protégés. Il est triste de penser que la « chair à canon », ce sont habituellement des personnes qu'on remplace facilement, tandis que le spécialiste utile au pays sera protégé. Donc, donnez à votre fils une éducation hors pair. En ce qui concerne les lignes de la main, soyez assurée, je vous prie, que si ce sont là les seules indications de la brièveté de sa vie, elles ne signifient rien, excepté peut-être un changement de carrière. Il ne faut jamais prendre comme absolues ces prévisions de mort à moins qu'il n'y ait environ sept confirmations. Trop souvent, les chiromanciens sont coupables de négligence criminelle lorsqu'ils affirment qu'une personne va mourir, etc. Alors que les lignes en question signifient seulement que l'intéressé changera de travail et de domicile.

« Vous affirmez toujours que la mort et l'au-delà ne causent pas de douleur hormis l'idée que nous nous en faisons, mais dans le Bardo Thodol et particulièrement dans l'état bhonyd les souffrances semblent être atroces. »

Le Bardo Thodol n'a pas été écrit en anglais, il a été traduit dans cette langue par quelque personnage déplaisant, un chrétien qui a quelque peu altéré les choses pour les faire concorder avec la croyance chrétienne à l'enfer et à la damnation. Il n'y a ni enfer ni damnation, c'est là une idée fausse entretenue par les prêtres afin de renforcer leur

pouvoir, comme certains parents qui se fourvoient effraient leurs enfants en les menaçant d'appeler la police s'ils ne se conduisent pas bien. Nous ne sommes naturellement pas fiers quand nous nous jugeons nous-mêmes et cela nous fait réellement mal quand nous voyons quels stupides imbéciles nous avons été. Le mépris de soi-même peut être effectivement tout à fait infernal et il justifie bien la description du « feu de l'enfer ». Moi qui ai souvenir de tout, je vous assure de la manière la plus catégorique qu'il n'y a ni tortures, ni souffrances atroces, ni douleurs féroces.

« Les esprits qui hantent les vieilles maisons ne sont-ils pas encore revenus au monde ? »

Les esprits qui hantent les vieilles maisons n'ont rien à voir avec les entités habituelles. Par exemple, une personne meurt dans des circonstances tragiques et beaucoup d'énergie est produite, mais cette personne peut aller dans un plan totalement différent et même être revenue au monde ; cependant l'énergie qui a été produite sera dissipée sous forme de revenant. Ainsi, lorsqu'on chauffe un morceau de métal, la chaleur reste dans le métal ; non sans s'atténuer progressivement, un certain temps après l'éloignement de la source de chaleur. Voici une pensée pour vous — il est fort possible qu'une personne décédée dans des circonstances extrêmement difficiles, ait son énergie sous la forme d'une pensée qui hante un endroit et même qu'elle hante l'incarnation nouveau-née qui a causé tout le dérangement dans le premier cas !

« Les humains sont-ils jamais revenus comme animaux ? Le Bardo semble très incohérent à ce sujet, ou peut-être est-ce moi qui ne comprends pas. »

Non, les humains ne sont jamais revenus au

monde comme animaux ni les animaux comme humains. Rien de ce que vous pouvez faire ne peut changer un chou en une vache, ni un rhinocéros en une rose; mais j'ai assez traité cette question dans les pages qui précèdent.

« Qu'est-ce que la force nerveuse, en fin de compte ? A quoi bon nous parler de la force nerveuse si nous n'avons pas idée de ce que c'est ? »

La force nerveuse est la puissance qui produit la force éthérienne et nerveuse; dirigée comme il convient, elle peut faire tourner un cylindre de papier, comme je le dis dans un de mes livres. Chacun, animal ou humain, est générateur d'électricité; même la Terre a sa force magnétique, son champ magnétique, si vous préférez. De même qu'un programme de radio doit avoir une onde porteuse comme support, un humain doit avoir un éthérien consistant en force nerveuse ou énergie nerveuse qui propage l'aura. Celle-ci, à son tour, naît dans certaines cellules du cerveau. Les aliments que nous mangeons vont dans le sang et une partie de cette nourriture, mêlée à l'oxygène, va dans les cellules hautement spécialisées du cerveau. Là, elle fournit l'aliment pour la génération d'un courant électrique qui actionne les impulsions de pensée. Cela, c'est la force nerveuse. S'il vous est difficile de le croire, rappelez-vous cet appareil consistant en une caisse de zinc contenant quelques produits chimiques et un crayon de charbon. Si vous le reliez à un morceau de fil à l'intérieur d'une ampoule en verre dont l'air a été retiré, vous obtenez une lumière, n'est-ce pas, une lumière électrique. Donc, une réaction chimique vous procure de l'électricité, et dans l'homme vous obtenez l'électricité par le moyen d'une réaction chimique fournie par la nourriture que nous absorbons.

J'ai ici une lettre de M. H. qui écrit : « J'ai joint à ma lettre deux questions auxquelles il vous intéressera peut-être de répondre. Je serais très curieux d'apprendre la réponse à la question n° 1 et j'aimerais la développer. Je suis troublé non seulement par le problème de la responsabilité personnelle — que je crois très important — mais aussi par la question de l'identité personnelle. Cela se ramène, en fait, à la définition du mot "Je". Je peux voir que le "Je" d'aujourd'hui n'est, à bien des égards, pas le même que le "Je" que j'étais il y a vingt ans et je ne serai probablement pas le même dans vingt ans ; pourtant je garde le sentiment d'une identité entre deux "Je" différents.

» Toutefois, si un Surmoi peut actionner dix marionnettes, qu'arrive-t-il au sentiment du "Je" ? Et quand toutes les marionnettes sont mortes, est-ce que le Surmoi continue à actionner dix marionnettes astrales, et, prolongeant ma pensée dans le futur, qu'arrive-t-il si les dix marionnettes réussissent à se libérer elles-mêmes ?

» Sur un mode plus particulier, je me suis souvent demandé pourquoi il vous avait fallu prendre une route aussi difficile pour votre voyage vers l'Ouest. N'auriez-vous pas pu aller dans une université en Inde ou en Europe, et n'aurait-on pas pu déposer des fonds à l'Ouest pour votre usage ? Beaucoup de vos ennuis paraissent résulter d'un manque d'argent. »

Eh bien ! monsieur H., voyons ce que nous pouvons faire pour répondre à vos interrogations. En fait, je pense que j'ai déjà répondu à la plupart d'entre elles, dans ce livre ou dans un autre. Mais supposons que je vous écrive une lettre imaginaire.

Cher monsieur H., vous êtes réellement en pleine confusion, n'est-ce pas ? Cette confusion provient

en grande partie du fait que l'on doit écrire en termes de trois dimensions et tenter de décrire l'œuvre d'un Surmoi qui agit, disons, dans un plan d'existence à neuf dimensions.

Vous dites que, selon vous, une marionnette perd son identité personnelle. Mais, naturellement, si vous y réfléchissez, vous vous rendez compte que tel n'est pas le cas.

Considérez la question comme suit : oubliez tout au sujet de ce qui se trouve en dehors du corps et supposez, en vue de cette explication, que le corps est « compartiment ». Le cerveau représente donc le Surmoi, et chacun sait que le cerveau dirige les mains, les doigts, etc. Les doigts représentent des marionnettes et le cerveau peut suggérer aux doigts de faire quelque chose, mais les doigts restent des entités ou des individus séparés, ils peuvent sentir et devenir hautement spécialisés. En fait, il arrive parfois qu'ils semblent travailler selon leur volonté propre.

Le cœur est un autre mécanisme qui ne peut pas être gouverné (sauf dans des cas anormaux) par le cerveau-Surmoi. En effet, si le cerveau, représentant notre Surmoi, est de mauvaise humeur, on peut concevoir qu'il empêcherait le cœur de battre et cela détruirait tout le mécanisme du cerveau-Surmoi et des organes-marionnettes. Ainsi, vous voyez, le réel Surmoi fournit la substance dont sont faits les astraux humains, et chaque entité ou corps humain possède la direction absolue et le choix complet de ses actions, pourvu toutefois que ces actions ne concernent pas l'organisme Surmoi-humain.

Prenez une grande firme avec nombre de succursales. Il y a là le président du conseil de direction, le président. Il y a là nombre de chefs de

département et beaucoup de directeurs généraux pour organiser les succursales de district. Tous ces gens travaillent sous leur propre responsabilité aussi longtemps qu'ils travaillent dans le cadre de la politique de la firme. Ils ne doivent pas confier au président du conseil de direction tout ce qui leur arrive, ni non plus lui téléphoner à chaque instant au sujet des décisions qu'ils sont mandatés pour prendre.

Le président du conseil de direction représente le Surmoi et les chefs de département et les directeurs sont ses marionnettes.

Vous demandez ce qui arrive quand les marionnettes meurent. Est-ce que le Surmoi est immobilisé, demandez-vous, quand il est privé d'une dizaine de marionnettes ? Permettez-moi de vous poser, moi, une question : qu'arrive-t-il si l'un des directeurs de succursale démissionne ou est écarté pour quelque raison particulière ? La firme ou la succursale ne ferme pas. On nomme un nouveau directeur (ou marionnette). Et, de toute façon, dans ce chapitre, et peut-être dans le chapitre précédent, j'ai déjà exposé comment les marionnettes retournent au Surmoi.

Oui, j'aurais pu prendre une voie facile. J'aurais pu aller à l'université, y accumuler des sacs d'or, mais dites-moi, monsieur H., quelle sorte de savoir y aurais-je acquis ? Je serais le reflet des connaissances d'autres personnes, connaissances dont certaines sont, reconnaissons-le, erronées. Je n'aurais pas la connaissance de la vie que je possède à présent et que j'ai, très péniblement, acquise de première main. Les gens qui vont à l'université et étudient tout d'une manière fort peu pénible apprennent simplement l'opinion d'autres personnes d'après des textes imprimés dont le

contenu a probablement fait son temps. A l'université, l'étudiant peut ne pas oser mettre en doute les préceptes d'un auteur. On lui enseigne qu'il est impossible de faire telle chose sinon de la manière indiquée dans le manuel, mais les gens qui n'ont pas été à l'université continuent quand même à étudier et réussissent la chose impossible.

Royce de Rolls Royce, Edison, Ford, et des milliers d'autres hommes très intelligents ne sont pas allés à l'université; aussi ne savaient-ils pas que la chose qu'ils désiraient faire était « impossible »; ils ne savaient pas que cette chose était « impossible » parce qu'ils n'avaient pas la formation (!) qui les eût mis en présence de manuels qui, en réalité, reproduisent les opinions d'autres personnes. Et c'est ainsi que Royce, Edison, Ford et d'autres se sont contentés de continuer leurs recherches et ils ont inventé des choses que les manuels déclaraient « impossibles ». Ainsi, le fait d'avoir suivi des cours à l'université peut constituer un handicap.

Cela répondra à quelques-unes de vos questions, monsieur H., et j'espère que vous vous rendez compte maintenant que vos idées sont désormais plus claires.

Un autre correspondant demande pourquoi nous avons des indispositions et comment il serait possible de détecter l'indisposition grâce à l'aura. Eh bien ! l'indisposition et la maladie proviennent soit de l'intérieur soit du dehors. Quand le mal vient de l'extérieur, c'est que nous avons reçu ce germe ou ce virus d'une autre personne, et ce n'est pas la « faute » du corps.

Quand le mal vient de l'intérieur, les éléments chimiques du corps sont affectés parce que tout vient de la pensée; ce que les électriciens appellent la force électromotrice entre en jeu. La pensée, ce

sont des impulsions électriques. Quand nous pensons, nous produisons de l'électricité. L'électricité est donc la force électromotrice qui fait travailler nos muscles ou même trouble la chimie de notre corps. Si quelqu'un est frustré, tracassé, triste, de mauvaise humeur, etc., ou s'il éprouve une forte émotion, ses pensées produisent un courant électrique qui est défectueux. Il peut se faire que la forme nécessaire d'onde ne soit pas correcte et, le courant électrique étant défectueux, il envoie aux glandes des messages erronés et la sécrétion des glandes change pour faire face aux pensées et aux messages erronés provoqués par ces pensées erronées. Après un certain temps, la partie la plus susceptible est affectée par ces sécrétions ou par la modification de l'équilibre chimique du corps. Il peut se faire que ce soient les muscles qui sont affectés et l'on contracte, par exemple, une dystrophie musculaire; l'affection peut aussi concerner les os, et ce peut être une arthrite, ou encore quelque message erroné provoque un trouble dans l'estomac, le suc gastrique devient trop acide, trop fort et alors c'est un ulcère. Plus près du foyer, si les messages sont trop localisés et affectent le cerveau, alors ce sera une tumeur cérébrale.

Si la chimie peut être étudiée, on peut la régulariser par un traitement hormonal ou par quelque autre traitement approprié et l'on réussit à guérir la maladie si elle a été prise à temps. Si celle-ci a causé trop de dégâts, on ne peut pas la guérir, mais on peut soulager le patient. La personne atteinte devrait remédier à la chose ou à l'émotion qui a provoqué l'affection, en s'efforçant d'avoir une perspective plus équilibrée, en maîtrisant ses émotions ou en modifiant les éléments de son milieu, par exemple en changeant de métier, ou d'associé, etc.

Ces choses, on peut les voir dans l'aura. Tout ce qui arrive au corps se voit dans l'aura. Regarder l'aura, c'est comme regarder les images du radar. Cet appareil permet de discerner une terre ou une dépression bien au-delà de ce que peut percevoir la vue normale.

Une maladie provient-elle de l'« intérieur » ou de l'« extérieur » : l'aura nous permet de le détecter. Si quelqu'un contracte une infection par contagion, il faut un certain temps avant que cette maladie ne se manifeste notablement dans le physique ; mais elle apparaît très clairement dans l'aura dès l'instant où l'infection s'est produite, ainsi que des lignes de stress.

Si la cause de la maladie est « interne », un examen périodique de l'aura fera apparaître le danger d'une affection bien avant que le corps ne soit sérieusement atteint, et le malade peut être guéri avant l'apparition du mal.

A propos de ce que je viens d'écrire, je dois dire que j'ai travaillé toute ma vie dans ce domaine, et que la plus grande difficulté que j'ai éprouvée fut de décider les gens à ôter leurs vêtements. En Angleterre, j'ai eu une discussion à ce propos avec une noble dame. Nous ne faisons que parler de la chose, et cette très noble dame mariée et mère de famille s'écria : « Oh ! vous désirez voir des nus. Je déclare m'opposer catégoriquement à tout ce qui imposerait à une femme d'enlever ses vêtements ou de montrer certaines parties de son corps. » Pour ma part, je dus fortement me contraindre et me retenir de rappeler à cette noble dame qu'elle avait dû montrer une certaine partie de son corps pour que ses bébés puissent venir au monde.

Si vous ne croyez pas aux autres,
comment pouvez-vous vous attendre
à ce que les autres croient en vous ?

Le Vieil Homme reposait sur son lit. Le soleil du soir se couchait derrière les basses collines et ses derniers rayons miroitaient sur les eaux calmes de la rivière Saint-Jean.

Au loin, à gauche, la papeterie continuait à vomir de furieux nuages de fumée et de vapeur comme elle le faisait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, obscurcissant le ciel et polluant l'atmosphère. Tous ses déchets se déversaient dans la rivière, répandant une puanteur incroyable dans l'air de Saint-Jean, une puanteur dont tout le monde se plaignait mais à laquelle personne n'avait jamais remédié.

La neige fondait rapidement. C'était le printemps, le début du printemps ; le soleil couchant plongeait rapidement derrière les collines, et les oiseaux tourbillonnaient en bandes et se hâtaient de regagner leurs perchoirs pendant qu'il faisait encore clair.

Juste sous la fenêtre, Sinjin, un chat télépathe, poussait sa mélopée solitaire invitant toutes les

dames chattes du voisinage à le rejoindre, les assurant qu'il les recevrait avec plaisir. Sa voix s'élevait en crescendo, puis baissait avec des trémolos. De temps à autre, il s'arrêtait, levait haut la tête et même s'asseyait d'aplomb sur ses pattes arrière comme les lapins, dans l'espoir d'une réponse à ses invites. Déçu, il se laissait retomber sur ses quatre pattes et, la queue tressaillant d'émotion, il s'en allait, comme ces marchands ambulants d'autrefois, dans les rues de Londres. Mais au lieu de : « Vieilles ferrailles, vieux chiffons ! », le matou criait : « De l'amour pour rien, venez vite, j'attends ! »

Des boutiquiers avec leurs assistants s'engouffrèrent hâtivement dans le parc de stationnement, sortirent de leurs voitures avec des claquements de portières et des souhaits, « Bonne soirée ! Bonne nuit ! », avant de s'élancer dans les escaliers où ils livreraient la bataille coutumière pour avoir une place dans l'ascenseur.

Le Vieil Homme était couché et pensait au passé, aux difficultés de sa vie, aux rares plaisirs et aux nombreuses épreuves qu'il avait connus. Oui, vraiment, une rude existence, pensait-il. Mais, Dieu soit loué, il en était à la dernière étape, à la dernière étape sur cette Terre. Je viens juste, pensait-il, d'achever ce qu'il fallait faire, j'ai nettoyé tous les coins vides, trié ce qui traînait dans les greniers et même vidé les poubelles.

« Pas question, pas question ! dit une voix bien-aimée et familière. La tâche n'est pas encore terminée. Tu as fait plus que ce pour quoi tu es venu ; mais la tâche n'est pas encore achevée. »

Le Vieil Homme se retourna ; tout près de lui, il y avait la figure supérasbrale du Lama Mingyar Dondup, souriante, dans tout l'éclat de sa

splendeur dorée. « Vous m'avez effrayé, dit le Vieil Homme. Baissez votre lumière, cela me rappelle ce qui m'est arrivé un jour en Angleterre, à Londres. » « Oh ! que s'est-il passé ? demanda le Lama Mingyar Dondup. Est-ce quelque chose que j'ignore ? »

« Je pense que oui, dit le Vieil Homme. Laissez-moi vous raconter la chose. J'étais, tard le soir, dans un immeuble à South Kensington, et j'étais assis dans l'obscurité : je pensais à toutes sortes de choses, je méditais, et il se trouvait que je n'avais pas baissé les stores. Soudain, on frappe violemment à la porte d'en dessous. Je commence par reprendre conscience et je descends pour voir la cause de cette agitation. Il y a là deux gros costauds, des policiers londoniens. « Monsieur, dit l'un d'eux, un sergent — je le vois à ses galons — que faites-vous dans cet immeuble ? » « Faire ? répliquai-je. Je ne crois pas que je faisais quoi que ce soit. En fait, j'étais simplement assis, en train de penser. » « Bien, répond le sergent, on nous a appelés et on nous a dit de venir ici en toute hâte, parce que vous faisiez briller par la fenêtre des lumières extrêmement vives. » Et je réponds : « Certainement pas ; mais, si cela était, est-ce que c'est un crime ? »

Le sergent jette un regard sur son subordonné et haussant les épaules, il déclare : « Eh bien ! ce pourrait en être un, sachez-le ! Vous pourriez donner à un gang de criminels le signal indiquant que la voie est libre. Enfin, le policier se décide : Je désire inspecter les lieux », dit-il. Je lui demande : « Avez-vous un ordre de perquisition ? » « Non, répond-il, mais si vous ne m'autorisez pas à inspecter les lieux, je peux laisser l'agent de police pour

vous surveiller pendant que je vais au commissariat chercher un mandat. »

A mon tour de hausser les épaules, et je lui dis : « Très bien, allez où vous voulez, regardez où vous voulez. » C'est ainsi que les deux policiers fouillèrent tout l'appartement et, ce qui est le plus extraordinaire, retirèrent les tiroirs de mon pupitre. J'ignore ce qu'ils pensaient y trouver. Mais, quoi qu'il en soit, ils réapparurent satisfaits après environ trois quarts d'heure et en partant le sergent m'avertit : « Ne recommencez pas, s'il vous plaît. Cela donne trop de travail. » Et les deux policiers s'en allèrent.

Le Lama Mingyar Dondup se mit à rire : « Quoi que tu fasses, Lobsang, dit-il, tu attires l'attention et, semble-t-il, cela ne te réussit pas ! Je ne connais personne d'autre qui se retrouverait en état d'arrestation pour la seule raison qu'il montre son aura quand il se met à penser. »

Le Vieil Homme demanda d'un air morne : « Ainsi, vous pensez que ma tâche n'est pas achevée, n'est-ce pas ? Eh bien ! que me reste-t-il à faire ? »

Le Lama Mingyar Dondup répondit : « Tu as fait tout ce que tu devais. Il n'est pas du tout question que tu aies laissé quoi que ce soit d'inachevé. Tu as fait plus, beaucoup plus que ce qui t'était imposé en venant ici, mais il se trouve que par suite des manquements des autres il y a encore plus à faire. » « Quoi ? » demanda le Vieil Homme.

Le Lama Mingyar Dondup baissa le nez et s'efforça de ne pas sourire lorsqu'il dit : « Il se peut qu'il y ait un autre livre à écrire, le douzième. Il faudra que nous y pensions. Ce serait certainement apprécié. Mais il y a une autre petite tâche à

exécuter, en rapport avec une invention qui peut encore fondre sur ce monde foudroyé. »

Le Vieil Homme et le lama Mingyar Dondup évoquèrent ces choses pendant quelque temps ; mais ce n'est pas le lieu, ici, de tout dévoiler. Le Vieil Homme était malade, presque à en mourir, et contraint à des dépenses de plus en plus élevées du fait des honoraires médicaux et d'autres achats d'importance vitale. Pourrait-il tenir pendant quelques mois encore ? Enfin, le superastral du Lama Mingyar Dondup s'évanouit et la lumière déclinante du jour reparut.

Le temps. Quelle chose étrange que ce temps artificiel. On pourrait en un clin d'œil venir du monde astral et y retourner, tandis qu'ici sur Terre on était soumis à l'horloge et au mouvement du soleil régissant l'horloge. Ici, dans le Nouveau-Brunswick, le soleil se couchait. A quelques milliers de milles de distance, John Henderson était encore à son travail, vers le milieu de l'après-midi. Plus près de nous, Valéria Sarock, ce modèle de loyauté et d'exactitude, quittait probablement son bureau et pensait à son thé. Oui, très certainement, pensait le Vieil Homme, Valéria songeait à son thé, car sa seule faiblesse était de trop penser à manger ! « Il faudra que je lui parle de son régime alimentaire », pensa en lui-même le Vieil Homme.

Dans l'autre direction, les dames Worstmann étaient probablement chez elles, le soir très tard, écoutant la radio, étudiant, et peut-être que l'une d'elles était sur le point de sortir pour le service de nuit.

Mais ici, les dames Taddy et Cléo se livraient à leurs jeux de la soirée, donnant la chasse à leur jouet favori, une belle ceinture de robe de chambre moelleuse, laineuse. Le Vieil Homme pensait à

Taddy et Cléo; depuis leur naissance, ces deux chattes avaient été traitées comme des enfants des hommes, tout avait été fait pour qu'elles se sentent des entités aussi importantes que n'importe quels humains. Et cette tâche avait porté ses fruits, les résultats en avaient été satisfaisants au plus haut point; car ces deux petites personnes étaient effectivement des personnes réelles. De minuit à midi, Mlle Cléo était nommée la première, mais de midi à minuit, c'était au tour de Mlle Taddy. De la sorte, elles étaient assurées d'être traitées en parfaite égalité, sans trace de favoritisme.

Mlle Taddy, grosse, dodue, paraissant vivre à son aise, aime se blottir derrière un des blocs-notes, tandis que la très belle, la très mince, la très gracieuse Mlle Cléo bondit de bas en haut et de haut en bas et se livre à une gymnastique féline sauvagement invraisemblable.

Mais la nuit s'épaississait, et l'air était piquant de gelée. A l'extérieur, la colonne rouge du thermomètre dégringolait, et les passants étaient bien emmitouflés.

Le Vieil Homme avait longtemps escompté ce jour, le jour où le onzième livre serait terminé et où il pourrait écarter toute idée d'écrire et dire: « Plus jamais, tout est fini, ne plus jamais écrire; précisément mon séjour sur terre est presque terminé. » Mais, après la visite du superastral du Lama Mingyar Dondup — eh bien! le Vieil Homme songeait: Est-ce que la tâche de quiconque est jamais terminée, est-ce qu'on est entraîné comme une vieille voiture délabrée qu'on fait rouler jusqu'à ce qu'elle tombe en morceaux? Jé suis presque en morceaux, maintenant, songeait-il. Mais voilà, ce qui sera sera et quand il y a une tâche à accomplir, elle ne peut l'être à moins que

quelqu'un ne s'en charge. Aussi, pensait le Vieil Homme, je dois essayer de me cramponner encore et, pour ce qui est d'écrire un nouveau livre, qui sait ? Peut-être serait-il bon d'arriver à douze en anglais. Il pensait : « Je voudrais dire à chacun, dans le monde entier, que tous ces livres sont vrais, tout ce qui est relaté dans ces livres est vrai : voilà une déclaration catégorique. »

Ainsi nous voilà à la fin de ce qui n'est pas une journée parfaite, après tout, puisque la tâche n'est pas achevée, la bataille finale n'est pas encore gagnée. Il faut faire davantage et je n'ai que peu de temps et peu de santé pour l'accomplir. Nous ne pouvons qu'essayer.

Hic et nunc, qu'il me soit permis de présenter mes remerciements reconnaissants à Mme Sheelagh Rouse, alias Bouton d'Or, pour le soin infini et le travail inlassable qu'elle a consacrés à la dactylographie de mes livres, soin et travail qui sont appréciés beaucoup plus peut-être qu'elle ne l'imagine.

Que je dise aussi ma gratitude à Ra'ab pour le soin extrême et l'exactitude minutieuse avec lesquels elle a tout contrôlé et formulé des suggestions de réelle valeur. Elle m'a aidé dans ma tâche.

Et finalement, et surtout, mes remerciements s'adressent à Mlle Tadalinka et à Mlle Cléo Rampa pour les encouragements et les divertissements qu'elles m'ont donnés.

Grâce à ces deux chères petites personnes, il a valu la peine de continuer à vivre et à travailler un peu plus longtemps ; car jamais, tout au long de leurs quatre années de vie, elles n'ont manifesté le moindre dépit, la moindre mauvaise humeur, pas même la moindre irritation.

La treizième chandelle

Dr
T. Lobsang
Rampa

MAÎTRE DU L'ÉCRITURE

Marthe MacGoohoogly se dirigea d'un pas décidé vers la porte de sa cuisine, serrant dans sa main rougie une coupure de journal. Dehors, dans le bout de terrain couvert de mauvaises herbes desséchées qui lui servait de jardin de derrière, elle s'arrêta et jeta à la ronde un regard furibond comme le fait, à la saison de la monte, un taureau reproducteur attendant l'arrivée de rivaux. Satisfaite — ou déçue — qu'il n'y ait pas de rivales en vue, elle courut jusqu'à la clôture démolie qui marquait les limites du jardin.

Appuyant sa volumineuse poitrine sur un poteau vermoulu, elle ferma les yeux: « Hé, Maud! » hurla-t-elle à travers les jardins attenants au sien, et sa voix fut répercutée par le mur de l'usine proche. « Hé, Maud, où êtes-vous? » Fermant la bouche et ouvrant les yeux, elle attendit.

De la deuxième maison toute proche, on entendit le bruit d'une assiette qui tombe et se brise en morceaux et l'on vit s'ouvrir la porte de la cuisine. Une petite femme décharnée sortit tout agitée, essuyant ses mains sur son tablier chiffonné.

« Eh bien, grogna-t-elle d'un air sévère, que désirez-vous ? »

« Maud, vous avez vu ? » répondit Marthe, d'une voix criarde, en brandissant le morceau de journal.

« Comment saurais-je si je l'ai vu ou non ? grommela Maud. Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Qu'est-ce que c'est au juste ? Encore un scandale sexuel ? »

Marthe MacGoohoogly fouilla dans la poche de son tablier et en retira de grosses lunettes à monture en corne, abondamment constellées de petites pierres. Elle en essuya soigneusement les verres sur le bas de sa robe avant de les mettre, tapota ses cheveux pour les recoiffer, puis elle se moucha bruyamment sur le revers de sa manche et s'écria : « Cela vient du Dominion, c'est mon neveu qui me l'a envoyé ! » « Dominion ? Quel est ce magasin ? Font-ils des soldes en ce moment ? » demanda Maud, montrant, pour la première fois, un semblant d'intérêt.

Marthe renifla de colère et de dégoût. « Allons ! cria-t-elle, exaspérée. Vous ne savez donc RIEN ? Dominion, le Canada. Le Dominion du Canada. C'est mon neveu qui me l'a envoyé. Attendez, j'arrive. » Se décollant de la clôture et fourrant ses lunettes dans sa poche, elle gagna rapidement le fond du jardin et s'engagea dans la ruelle qui longeait les deux maisons. Quant à Maud, elle soupira, résignée, et se dirigea lentement à sa rencontre.

« Regardez ça, hurla Marthe lorsqu'elles se rencontrèrent devant la maison vide qui séparait leurs demeures. Regardez les bêtises qu'on écrit maintenant. L'âme, ça n'existe pas. Quand on est mort, on est MORT, exactement comme ceci —

pouf ! » Le sang lui monta au visage et elle brandit le journal sous le long nez de la pauvre Maud : « Comment admettent-ils cela, je ne le saurai jamais. Vous mourez, c'est comme de souffler une chandelle et puis, fini, il n'y a rien après. Mon pauvre mari, que Dieu ait son âme, disait toujours avant de mourir que ce serait pour lui un réel soulagement de savoir qu'il ne reverrait pas ses anciens associés. »

Maud O'Haggis attendait patiemment que la commère s'arrête. Finalement, elle profita de l'occasion pour demander : « Mais qu'est-ce que c'est que cet article qui vous a tellement bouleversée ? »

Sans un mot, Marthe MacGoohoogly lui passa le fragment déchiré de journal. Puis, retrouvant soudain la voix : « Non, vous lisez à l'envers. » Maud retourna le papier et recommença la lecture de tout l'article, ses lèvres formant les mots à mesure qu'elle les lisait : « Eh bien, s'exclama-t-elle, eh bien... »

Marthe souriait, satisfaite de son triomphe. « Eh bien, dit-elle, ce n'est pas souvent que de pareilles bêtises arrivent à se faire imprimer. Qu'en pensez-vous ? »

Maud tourna et retourna la page, se remit à lire du mauvais côté, puis : « Oh ! j'ai une idée : Hélène Hensbaum va nous le dire ; elle connaît ce genre de choses. Elle lit des livres. »

« Je ne supporte pas cette femme, répliqua Marthe. Savez-vous ce qu'elle me disait l'autre jour ? Que des betteraves vous poussent dans le ventre, madame ! Voilà ce qu'elle me disait, vous imaginez cela ? Quel culot, cette femme ! »

« Mais Hélène Hensbaum est renseignée, elle s'y connaît, et si nous désirons aller au fond de

ces CHOSES — elle agita violemment la malheureuse feuille de papier — nous devons jouer son jeu et la flatter. Venez, allons la voir ! »

Marthe tendit le doigt vers la rue et dit : « La voilà, tiens ! elle étend son linge, je dois dire que c'est une sacrée garce. Elle a un tas de nouveaux panties, elle doit avoir trouvé une occasion. Moi, les bonnes culottes à l'ancienne, ça me va ! » Elle souleva sa robe pour montrer : « Ça vous tient plus chaud quand il n'y a pas d'homme dans les environs, hein ? » Elle eut un rire espiègle et les deux femmes allèrent trouver Hélène Hensbaum et sa lessive.

Elles allaient entrer dans son jardin quand une porte claqua et, dans le jardin contigu, apparut une fille vêtue d'un minishort des plus excitants. Fasciné, le regard des deux femmes s'éleva lentement de la blouse transparente au visage maquillé. « Mince alors, murmura Maud O'Haggis, il y a encore de la vie dans notre vieux quartier. » Elles roulaient de gros yeux quand la fille passa d'une démarche onduleuse, ses hauts talons en proportion inverse de sa moralité.

« On se sent vieille, non ? » dit Marthe MacGoo-hoogly. Sans un mot de plus, les deux femmes entrèrent dans le jardin de Mme Hensbaum, laquelle lorgnait également la fille.

« Bonjour ! cria Marthe. Je vois que vous avez un beau spectacle à côté de chez vous. » Elle eut un rire guttural. Helen Hensbaum se renfroigna. « Ach, Herr ! s'exclama-t-elle, mourir dans le ventre de sa mère, voilà ce qui aurait dû lui arriver ! » Avec un soupir, elle leva les bras pour étendre son linge, et montrer qu'elle portait réellement un panty.

« Madame Hensbaum, commença Maud, nous

savons que vous avez beaucoup lu et que vous savez beaucoup de choses ; voilà pourquoi nous sommes venues demander votre avis. » Hélène Hensbaum répondit en souriant : « Eh bien donc, mesdames, entrez, je vais vous faire une tasse de thé, la matinée est froide aujourd'hui. Cela nous fera du bien à toutes de nous reposer un peu. » Elle se retourna et, montrant le chemin, fit entrer les deux femmes dans sa maison qui était bien entretenue et qu'on appelait « Petite Allemagne » parce qu'elle était coquette et bien rangée.

Bientôt l'eau se mit à bouillir et Mme Hensbaum servit le thé fumant. Puis, tout en faisant circuler des biscuits sucrés, elle demanda : « Maintenant, que puis-je pour vous ? »

Faisant un geste en direction de Marthe, Maud répondit : « Elle a reçu un article bizarre du Canada. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser. Elle va vous expliquer. »

Marthe se redressa sur son siège et dit : « Tenez, regardez ça. C'est mon neveu qui me l'a envoyé. Il avait eu des ennuis à propos d'une femme mariée et il a décampé pour aller dans un endroit appelé Montréal, dans le Dominion. Il m'écrit de temps en temps. Il m'a envoyé ceci dans sa lettre. Je ne crois pas à des balivernes pareilles. » Elle tendit le morceau de papier, chiffonné encore davantage par suite du mauvais traitement qu'il avait reçu.

Hélène Hensbaum saisit délicatement le lambeau qui restait et le déplia sur une feuille de papier propre. « Ach so ! glapit-elle tout excitée au point d'en oublier son anglais qui normalement était excellent. Est-ce bon, non ? »

« Voulez-vous nous le lire à haute voix, et nous dire ce que vous en pensez ? » demanda Maud.

Mme Hensbaum s'éclaircit la voix, but une gorgée de thé et commença : « Du Montréal Star, je vois. Lundi 31 mai 1971. Hum ! INTÉRESSANT ! Oui, j'ai été dans cette ville. » Une courte pause et elle lut tout haut :

« *Il s'est vu quitter son corps. Un cardiaque décrit la sensation de la mort.* Canadian Press. Toronto. Un homme de Toronto qui a eu, l'an dernier, une crise cardiaque, déclare qu'il s'est vu quitter son corps et a éprouvé une étrange sensation de tranquillité durant la période critique où son cœur s'arrêtait.

B. Leslie Sharpe, âgé de 68 ans, affirme que quand son cœur cessa de battre, il fut capable de s'observer "face à face".

Mr Sharpe décrit ce qu'il a éprouvé, dans le dernier numéro du *Canadian Medical Association Journal* où son récit fait partie d'un rapport dont les auteurs sont le Dr R.L. MacMillan et le Dr K.W.G. Brown, codirecteurs du Service de Cardiothérapie à l'Hôpital Général de Toronto.

Dans ce rapport, les médecins laissent envisager qu'il pourrait s'agir d'un phénomène de transmigration de l'âme.

Mr Sharpe avait été transporté à l'hôpital après que son médecin de famille eut diagnostiqué une crise cardiaque. Mr Sharpe déclare se rappeler avoir regardé sa montre le lendemain matin, alors qu'il était sur son lit, immobilisé par les fils d'une machine cardiographique et par les cathéters intraveineux.

« Juste à ce moment-là, je poussai un très profond soupir. Ma tête s'affaissa sur la droite. Je pensai : pourquoi ma tête se laisse-t-elle aller ? Je ne l'ai pas bougée. Je dois être sur le point de m'endormir.

« Puis, je me vois en train de regarder mon propre corps depuis la ceinture et je le vois face à face comme dans un miroir dans lequel j'apparaissais, moi, dans le coin inférieur gauche. Presque immédiatement, je me vois quittant mon corps, d'où je sors par la tête et les épaules. Je ne voyais pas mes membres inférieurs.

« Le corps qui me quittait n'avait pas exactement une forme vaporeuse ; pourtant il a paru se détendre légèrement dès qu'il fut libéré de moi.

« Soudain, je suis assis sur un objet très petit, se déplaçant à grande vitesse en direction d'un ciel terne, bleu-gris, à un angle de 45°.

« En dessous de moi, à ma gauche, je voyais une substance d'une blancheur immaculée, semblable à un nuage, qui se déplaçait, elle aussi, dans une direction qui allait couper ma course.

« Cette substance était de forme parfaitement rectangulaire, mais pleine de trous comme une éponge.

« La sensation que j'éprouvai ensuite fut celle de flotter dans une brillante lumière jaune pâle — une sensation très agréable.

« Je continuai à planer, jouissant de la sensation la plus belle, la plus sereine.

« Puis, il y eut dans mon côté gauche des coups de marteau. Ces coups ne me faisaient pas vraiment mal, mais ils me heurtaient si violemment que j'avais de la peine à garder mon équilibre. Je me mis à compter les coups et, à six, je dis à haute voix : « N. de D., qu'est-ce que vous me faites ? » et j'ouvris les yeux. »

Le narrateur ajoute qu'il reconnut autour de son lit docteurs et infirmières. On lui dit qu'il avait subi un arrêt du cœur avec défibrillation et

qu'on lui avait fait des électrochocs pour remettre son cœur en mouvement normal.

« Les médecins assurèrent qu'il était inhabituel pour un malade de se rappeler ce qui s'était passé lors de l'attaque cardiaque. Habituellement, une période d'amnésie de plusieurs heures précédait et suivait une crise. »

« Eh bien ! s'écria Hélène Hensbaum en terminant sa lecture et en s'asseyant pour observer les deux femmes qui lui faisaient face. C'est vraiment TRÈS intéressant ! »

Marthe MacGoohoogly minauda de plaisir et de fatuité à l'idée qu'elle avait montré à « l'étrangère » quelque chose qu'elle ne connaissait pas. « Eh bien, dit-elle en souriant, n'est-ce pas le genre de sottise qu'on voit dans la réalité ? »

Hélène Hensbaum sourit à son tour, mais d'un sourire railleur, lorsqu'elle demanda : « Alors, vous pensez que c'est de la fiction, n'est-ce pas ? Vous pensez que c'est — comment appelez-vous cela ? — de la blague ? *Non*, mesdames, c'est la vérité. Je vais vous montrer ! » Elle bondit sur ses pieds et conduisit les deux femmes dans une autre pièce. Là, dans une très belle bibliothèque des livres étaient rangés. Plus de livres que Marthe n'en avait jamais vu auparavant dans une maison.

Hélène Hensbaum choisit certains ouvrages. « Regardez, s'écria-t-elle en feuilletant rapidement les pages d'un livre comme quelqu'un qui a affaire à de vieux et chers amis. Voyez : tout cela et bien davantage encore est imprimé ici. La Vérité : la Vérité qui nous a été apportée par un homme qui a été puni et persécuté pour avoir dit la Vérité. Et maintenant, parce qu'un imbécile de journaliste écrit un article, les gens peuvent croire que C'EST vrai. »

Marthe MacGoohoogly regarda, curieuse, les titres : « Le troisième œil », « Lama médecin »¹. Qu'est-ce que c'est que cela ? murmura-t-elle avant de parcourir les autres titres. Puis, se retournant, elle s'exclama : « Vous ne croyez pas à ces balivernes, n'est-ce pas ? On se paie ma tête ici, c'est du ROMAN ! »

Hélène Hensbaum éclata de rire bruyamment. « Du roman ? dit-elle, finalement suffoquée, du roman ? J'ai étudié ces livres et je *sais* qu'ils sont véridiques. Depuis que j'ai lu « Vous — Pour toujours », je sais moi aussi faire le voyage astral. »

Marthe parut déconcertée : Pauvre femme, pensa-t-elle, elle mêle l'allemand à son anglais. Voyage astral ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Une nouvelle ligne aérienne ou quelque chose d'analogue ? Maud était là debout, bouche ouverte ; tout cela était BIEN au-dessus d'elle ! Tout ce qu'ELLE désirait lire, c'était le supplément du dimanche avec la relation de tous les derniers crimes sexuels.

« Ce voyage astral, astril, eh bien qu'est-ce que c'est ? demanda Marthe. Y a-t-il VRAIMENT quelque chose de vrai là-dedans ? Mon vieux mari qui est mort et trépassé, Dieu ait son âme ! pourrait-il revenir près de moi et me dire où il a caché son argent avant de mourir ? »

« Oui, vous dis-je, OUI, cela POURRAIT se faire s'il avait une vraie raison de le faire. Si c'était pour le bien d'autres personnes — oui ! »

« Aïe aïe aïe ! s'écria Marthe, effarée. Maintenant je vais avoir peur d'aller dormir ce soir, au cas où il reviendrait pour me hanter — et ferait de nouveau des siennes. » Elle secoua tristement

1. Éditions J'ai lu, n°s 1829 et 2017.

la tête en grommelant : « Il a toujours été fort au lit !

Hélène Hensbaum versa encore une tasse de thé. Marthe MacGoohoogly feuilletait les livres : « Dites, madame Hensbaum, ne voudriez-vous pas m'en prêter un ? »

« Non, répondit en souriant Mme Hensbaum, je ne prête jamais mes livres, parce qu'un auteur doit vivre de la misérable somme qu'on appelle « droits d'auteur », sept pour cent je crois. Si je PRÊTE des livres, je prive un écrivain de ce qui est son gagne-pain. » Elle réfléchit, puis : « Je vais vous dire une chose, je vais en ACHETER une série et vous l'offrir en cadeau ; alors vous pourrez lire par vous-même la Vérité. Est-ce assez chic ? »

Marthe secoua la tête d'un air dubitatif. « Eh bien, je ne sais pas, reprit-elle, je ne SAIS vraiment pas. Je n'aime pas l'idée que lorsque nous avons mis de côté un corps, que nous avons fait sa toilette et refermé la boîte, que nous l'avons déposé dans la terre, je n'aime pas l'idée qu'il risque de revenir comme un spectre et qu'il me fasse mourir de peur. »

Maud se sentait laissée à l'écart ; elle pensa qu'il était temps pour elle de placer son mot. « Oui, dit-elle d'un ton hésitant, quand nous l'envoyons dans la cheminée du four crématoire, dans un nuage de fumée grasse, eh bien, cela devrait être la fin. »

« Mais regarde, interrompit Marthe dont le regard croisa celui de Maud, si, comme vous le dites, il y a vie après la mort, POURQUOI N'Y A-T-IL PAS DE PREUVES ? Ils sont partis, c'est la dernière chose que nous apprenons à leur sujet. Partis. Si vraiment ils VIVAIENT ENCORE, ils se mettraient en rapport avec nous ! »

Mme Hensbaum resta un moment silencieuse, puis elle se dirigea vers un petit secrétaire. « Regardez, dit-elle quand elle revint vers les deux femmes. Elle tenait une photographie. C'est une photographie de mon frère jumeau. Il est prisonnier des Russes, en Sibérie. Nous savons qu'il est vivant parce que la Croix-Rouge suisse nous l'a dit. Toutefois, nous ne pouvons pas recevoir de message de lui. Je suis sa jumelle et je SAIS qu'il est vivant. » Marthe s'assit et regarda la photographie, tournant et retournant le cadre dans ses mains.

« Ma mère est en Allemagne, en Allemagne de l'Est. Elle aussi est vivante, mais nous ne pouvons pas communiquer. Pourtant ces deux personnes sont encore sur cette terre, encore avec nous ! Bon, supposons que vous ayez un ami, disons en Australie, et que vous désiriez lui téléphoner. Même si vous connaissez son numéro, vous devez tenir compte du décalage horaire, vous devez utiliser un téléphone, c'est-à-dire un appareil mécanique et électrique. Et même ainsi, il se peut que vous ne puissiez pas parler à votre ami. Peut-être n'est-il pas à l'autre bout du fil pour son travail ou pour ses loisirs. Pourtant, c'est exactement de l'autre côté de ce monde. Pensez alors aux difficultés de téléphoner de l'autre côté de CETTE vie ! »

Marthe se mit à rire. « Oh ! Madame Hensbaum, vous êtes un numéro ! s'écria-t-elle en gloussant. Un téléphone, pour communiquer avec l'autre côté de la vie ! »

« Eh ! ça me rappelle quelque chose, s'exclama Maud au comble de la surexcitation. Oui, certainement. Mon fils s'occupe d'électronique à la B.B.C. et il nous racontait qu'il y avait un vieux

type qui avait inventé un téléphone de ce genre qui fonctionnait. C'était avec des micro-fréquences ou quelque chose de ce genre. On étouffa l'affaire. L'Église était intervenue là-dedans, je suppose. »

Mme Hensbaum approuva en souriant. « Oui, c'est absolument vrai. Cet écrivain dont je vous ai parlé est bien renseigné à ce sujet. La mise au point de cet appareil a été arrêtée par suite de manque d'argent pour le perfectionner, je crois. Mais, quoi qu'il en soit, des messages PARVIENNENT RÉELLEMENT de l'au-delà. La mort n'existe pas. »

« Eh bien, prouvez-le ! » s'écria Marthe rudement.

« Je ne peux pas vous le prouver comme cela, répondit avec douceur Mme Hensbaum, mais réfléchissez-y. Prenons un bloc de glace et admettons qu'il représente le corps. La glace fond — tout comme le corps se décompose — et alors, nous avons de l'eau qui représente l'âme quittant le corps. »

« Quelle sottise ! s'exclama Marthe. L'eau, nous pouvons la voir, mais montrez-moi l'âme ! »

« Vous m'avez interrompue, continua Mme Hensbaum. L'eau va s'évaporer en une vapeur invisible. VOILA ce qui représente l'étape de vie après la mort. »

Maud s'impatiait parce que la conversation la négligeait. Après plusieurs minutes d'hésitation, elle dit : « Supposons, madame Hensbaum, que nous désirions entrer en rapport avec nos chers défunts ; et si nous allions assister à une séance qui nous met en relation avec les esprits ? »

« Oh non, ma chère ! répondit en riant Marthe qui restait jalousement sur ses positions, si vous

désirez des esprits, allez au cabaret et commandez du scotch. La vieille Mme Knickerhacker est censée être un bon médecin et elle AIME vraiment aussi l'autre genre de spiritueux. Avez-vous jamais assisté à une séance, Madame Hensbaum ? »

Hélène Hensbaum hocha la tête : « Non, mesdames, répondit-elle, je ne vais pas à ces séances. Jen'y crois pas. Beaucoup de ceux qui s'y rendent vraiment sont de bonne foi, mais c'est généralement un jeu de dupes. » Elle jeta un regard sur l'horloge et sauta sur ses pieds. « Mein lieber Gott ! (Bon Dieu) s'écria-t-elle, le lunch de mon mari, je devrais déjà l'avoir préparé. » Puis, recouvrant son sang-froid, elle reprit plus calmement : « Si cela vous intéresse, revenez cet après-midi, à trois heures ; nous en parlerons davantage ; mais maintenant, mon ménage, je dois m'en occuper ! »

Marthe et Maud se levèrent et se dirigèrent vers la porte. « Oui, dit Marthe, parlant pour elles deux, nous reviendrons à trois heures. » Elles traversèrent le jardin et arrivèrent dans la ruelle. « Eh bien, je ne sais pas, dit Marthe, je ne sais vraiment pas. Mais retrouvons-nous ici à trois heures moins dix. Au revoir ! » et elle se dirigea vers la porte de sa demeure tandis que Maud continuait jusqu'à sa maison.

Dans la maison Hensbaum, Mme Hensbaum se déchaînait dans un acharnement d'efficacité germanique contrôlée, grommelant à part soi d'étranges paroles, faisant jaillir de ses mains assiettes et couverts qui allaient infailliblement trouver leur place sur la table : tout cela réalisé avec l'adresse d'une jongleuse grassement payée d'un music-hall berlinois. Au moment où claqua

la grille de l'entrée et où, marchant à pas comptés, son mari arriva à la porte, tout était prêt, le déjeuner était servi.

Le soleil avait dépassé son zénith et il descendait vers l'ouest quand Maud sortit de chez elle et prit avec insouciance la rue qui conduisait à la maison de son amie. Elle faisait vraiment sensation dans une toilette en imprimé fleuri qui venait d'un magasin de soldes près de *Wapping Steps*. « Ohé, Marthe ! » cria-t-elle lorsqu'elle atteignit la porte du jardin.

Marthe ouvrit la porte et, d'ahurissement, battit des paupières en voyant Maud. « Zut alors, s'écria-t-elle d'un ton ébloui, œufs brouillés et coucher de soleil, dis ? »

Maud répondit, agacée : « Vos jupes sont trop étroites, Marthe. On voit la marque de vos jarretelles et de votre culotte. A qui allez-VOUS parler, en fin de compte ? »

A la vérité, Marthe VALAIT vraiment le coup d'œil ! Son deux-pièces gris perle et sa veste étaient étroits d'une manière presque indécente. Un étudiant en anatomie n'aurait eu aucune difficulté à situer les diverses « limites » de son corps. Ses talons étaient si hauts qu'elle devait se dandiner et cette hauteur absolument anormale la forçait à remuer le derrière de droite à gauche ou de haut en bas.

Les deux femmes paradèrent ensemble dans la rue et entrèrent dans le jardin des Hensbaum. Mme Hensbaum ouvrit au premier coup frappé à sa porte et les fit entrer. « Sapristi, madame Hensbaum, dit Maud, un peu surprise en pénétrant dans le salon. Vous avez travaillé en librairie ? »

« Non, madame O'Haggis », répondit l'Allemande

en souriant, je pensais que vous vous intéressiez aux sciences psychiques, et c'est pourquoi j'ai acheté une série de ces livres de Rampa pour les offrir à chacune de vous. »

« Pristi ! murmura Marthe en feuilletant un de ces livres. Il a l'air étrange, ce vieux type, n'est-ce pas ? A-t-il vraiment un chat qui lui sort de la tête ? »

Mme Hensbaum se mit à rire franchement, au point que son visage tourna au violet. « Ach non, s'écria-t-elle. Les éditeurs prennent de grandes libertés avec les couvertures des livres ; l'auteur n'a rien à dire du tout dans cette affaire. Attendez — je vais vous montrer — et elle monta les escaliers en courant pour revenir un peu essoufflée, montrant une petite photographie : « VOICI l'auteur. Je lui ai écrit, il m'a répondu et m'a envoyé ceci : j'y tiens beaucoup. »

« Mais, madame Hensbaum, dit Marthe non sans une certaine exaspération, vous n'avez aucune PREUVE. Tout cela, c'est du ROMAN. »

« Madame MacGoohoogly, répliqua Hélène Hensbaum, vous vous trompez tout à fait. La preuve existe, mais c'est une preuve qui doit être expérimentée, être vécue. Mon frère est aux mains des Russes. J'ai dit à une amie, Rhoda Carr, que nous nous étions rencontrés dans l'astral et qu'il m'avait appris qu'il était dans une prison appelée Dniepropetrovsk, que c'était un vaste complexe pénitencier en Sibérie. Je n'en avais personnellement jamais entendu parler. Rhoda Carr ne dit rien sur le moment mais, quelques semaines plus tard, elle m'écrivit pour me confirmer la chose. Elle est en relation avec une sorte d'organisation et fut, de la sorte, à même de faire des enquêtes grâce à l'intermédiaire

d'amis travaillant secrètement en Russie. Mais, chose très intéressante, elle me dit que bien des gens lui avaient donné des renseignements de ce type au sujet de leurs proches séjournant en Russie et tous, disait-elle, par des moyens occultes. »

Maud était assise, bouche bée ; elle se leva et déclara : « Ma mère est allée une fois à une séance. Tout ce qu'on lui avait dit se révéla exact. Mais pourquoi dites-vous que ces séances ne sont pas une bonne chose, Mme Hensbaum ? »

« Non, je n'ai pas dit que TOUTES ces séances n'étaient pas bonnes ; j'ai dit que je n'y croyais pas. De l'autre côté de la Mort, il y a des entités malfaisantes qui sont capables de lire les pensées des gens et qui abusent de leur crédulité. Elles lisent leurs pensées, puis donnent des messages, en faisant semblant que ces communications proviennent de quelque Guide Indien ou de quelque Cher Disparu. La plupart des messages sont stupides, dépourvus de sens, mais parfois, par accident, QUELQUE CHOSE parvient qui est passablement exact. »

« Elles doivent pas mal rougir quand elles lisent MES pensées, ricana Marthe. Je n'ai jamais été une oie blanche ».

Mme Hensbaum sourit et continua : « Les gens sont très mal informés au sujet de ceux qui sont trépassés. Dans l'autre Monde, ceux-ci ont du travail, ils ne sont NULLEMENT en train de flâner, attendant — soupirant après — l'occasion de répondre à des questions stupides. ILS ONT LEUR TÂCHE À ACCOMPLIR. Accueilleriez-vous avec plaisir, madame O'Haggis, un stupide appel téléphonique alors que vous êtes extrêmement occupée et pressée par le temps ? Et vous, madame Mac-Goohoogly, feriez-vous bon accueil à un démar-

cheur embêtant qui viendrait sonner à votre porte alors que vous êtes déjà en retard pour le Bingo ? »

« Oui, elle a raison, vous savez, murmura Marthe. Mais vous avez parlé de Guides Indiens. J'en ai entendu parler. POURQUOI doivent-ils être indiens ? »

« Madame MacGoohoogly, ne faites pas attention à de pareilles histoires ! répondit Hélène Hensbaum. Les gens s'imaginent qu'il y a des Guides Indiens, des Guides Tibétains, etc. Réfléchissez simplement : ici, dans cette vie, on peut regarder les Indiens, les Tibétains ou les Chinois comme de pauvres indigènes de couleur sous-développés et ne valant pas qu'on s'y arrête un instant. Comment alors pourrions-nous les considérer soudain comme des génies psychiques dès qu'ils arrivent de l'Autre Côté ? Non, beaucoup de personnes parmi les plus ignorantes « adoptent » un Guide Indien parce que c'est plus mystérieux. En fait, le SEUL guide de chacun, c'est... son Sur-moi. »

« Ah ! ce que vous dites nous dépasse, madame Hensbaum. Nous avons perdu le fil de vos paroles. »

Madame Hensbaum se mit à rire et répliqua : « Vous devriez peut-être lire d'abord. Commencez par "Le Troisième Œil" (The Third Eye). »

« Nous pourrions revenir vous parler ? » demanda Maud O'Haggis.

« Oui, bien sûr, je vous en prie, car cela me fera plaisir, répondit, accueillante, Mme Hensbaum. Pourquoi ne pas nous retrouver, à la même heure, dans une semaine ? »

Et c'est ainsi que quelques minutes plus tard, les deux femmes se retrouvaient dans la rue,

marchant tranquillement et portant, l'une et l'autre, un paquet de livres, cadeau d'Hélène Hensbaum. « J'aurais voulu qu'elle nous en dise un peu plus sur ce qui arrive quand nous mourons », remarqua Maud d'un ton de regret.

« Ah ! vous le saurez assez tôt, il suffit de vous regarder », répondit Marthe.

Les lampes restèrent longtemps allumées dans les maisons MacGoohoogly et O'Haggis. Tard dans la nuit, un rayon de lumière brillait encore à travers le store rouge de la chambre à coucher de Marthe. De temps en temps, un souffle de vent écartait furtivement les lourdes draperies vertes du salon des O'Haggis, révélant la présence de Maud enfoncée dans un fauteuil profond, un livre étroitement serré dans les mains.

Un dernier autobus passa en ronflant, ramenant chez eux les nettoyeurs de bureaux de l'équipe de nuit. Au loin, un train passa dans un grand vacarme de ferraille, les lourds wagons de marchandises oscillant et cliquetant sur les rails d'une gare de manœuvre et de triage. Il y eut ensuite le gémissement d'une sirène. Police ou ambulance, peu importait pour Maud profondément plongée dans son livre. L'horloge de l'Hôtel de Ville fit entendre son carillon indiquant que l'aube était proche. Finalement, la lumière s'éteignit dans la chambre à coucher de Marthe. Bientôt également, les lumières s'éteignirent au rez-de-chaussée dans le salon de Maud.

Le tapage d'un laitier matinal troubla cette paisible atmosphère. Bientôt parurent les éboueurs avec leurs camions roulant au milieu du fracas métallique des poubelles. Des autobus évoluèrent dans la rue pour embarquer les ouvriers matinaux et les transporter bâillants à leur travail.

Une myriade de cheminées laissaient échapper de la fumée. Des portes s'ouvraient et claquaient : les gens partaient, entamant leur course contre la montre pour attraper leur train.

Le store rouge de la chambre à coucher de Marthe fut remonté avec une telle violence que la houppe de la cordelière dansa une gigue. Les yeux embrumés de sommeil de Marthe jetèrent un regard déconcerté sur un monde indifférent. Ses cheveux bouclés en bigoudis serrés lui donnaient un air farouche et hirsute, tandis que sa vaste chemise de nuit en flanelle accentuait sa forte taille et ses avantages plus que volumineux.

Plus tard, chez les O'Haggis, la porte s'ouvrit lentement et un bras se tendit au-dehors pour atteindre la bouteille de lait déposée sur le pas de la porte. Longtemps après, la porte s'ouvrait de nouveau et Maud apparaissait vêtue d'un peignoir rayé. L'air fatigué, elle secoua deux paillasons, bâilla violemment, puis se retira de nouveau dans la solitude de sa demeure.

Un chat solitaire émergea de quelque passage obscur, scruta prudemment les alentours avant de s'aventurer posément sur la chaussée. Au milieu de la rue, il s'arrêta, s'assit et fit sa toilette, face, oreilles, pattes et queue, avant de se remettre en marche en quête de son déjeuner vers quelque obscur recoin.

« Timon ! Timon ! » C'était une voix stridente, terrifiée, dont l'intensité exaspérait les nerfs. « Timon, RÉVEILLE-TOI, ton père est mourant. » Lentement, le jeune garçon émergea des profondeurs d'une totale inconscience. Lentement, il lutta à travers les brouillards du sommeil, cherchant à ouvrir ses paupières lourdes comme du plomb. « Timon, tu DOIS te lever. TON PÈRE EST MOURANT ! » Une main lui empoigna les cheveux et le secoua violemment. Timon ouvrit les yeux. Soudain, il se rendit compte du bruit qu'il percevait, un bruit étrange, rauque, « comme un yak qui s'étrangle », pensa-t-il. Curieux, il s'assit et regarda autour de lui, cherchant à percer la pénombre de la petite pièce.

Sur un rebord, était posé un plat en marbre où une motte de beurre flottait dans son huile. Grossièrement enfoncé dans le beurre non fondu, un informe ruban d'étoffe rugueuse faisait office de mèche. La flamme grésillait, vacillait et baissait, jetant sur les murs des ombres tremblotantes. Un courant d'air faisait momentanément plonger la mèche qui crachotait, et la flamme devenait plus chétive encore. Puis, imprégnée de gras par suite

de son immersion partielle, elle se ravivait, envoyant à travers la chambre ses doigts fumeux de suie.

« TIMON ! ton père est mourant, tu dois te dépêcher d'aller chercher le lama ! » criait sa mère, désespérée. Lentement, encore abruti de sommeil, Timon se mit sur pied à contrecœur et s'enroula dans son unique vêtement. Le grincement s'accélérait, ralentissait, puis reprenait son rythme monotone et effrayant. Timon s'approcha du ballot en désordre à côté duquel se blottissait sa mère. Baissant les yeux, il se sentit glacé d'effroi à la vue du visage de son père rendu plus spectral encore par la lueur tremblotante de la bougie. Bleu, il était bleu, jetant autour de lui un regard dur, froid. Bleu sous l'annonce de la crise cardiaque. Tendue sous les signes de la rigor mortis alors qu'il vivait encore.

« Timon ! dit sa mère, tu dois aller chercher le lama ou bien ton père mourra sans que personne soit là pour le guider. Dépêche-toi, DÉPÊCHE-TOI ! » Se retournant brusquement, Timon se précipita vers la porte. A l'extérieur les étoiles brillaient, froides et implacables dans l'obscurité qui précède l'aube, à l'heure où l'Homme est le plus sensible à l'échec et à l'hésitation.

Refroidi par les bancs de brume qui estompaient la crête de la montagne, un vent aigre tourbillonnait, roulant la pierraille et soulevant des nuages de fine poussière.

Le petit garçon, à peine âgé de dix ans, s'arrêta et frissonna, essayant de percer les ténèbres médiocrement atténuées par la pâle lueur des étoiles. Pas de lune ce jour-là, c'était le mauvais moment du mois. Les montagnes se dressaient dures et noires, ourlées d'une bande violette qui

montrait où commençait le ciel. De l'endroit où une vague tache pourprée s'étalait jusqu'à la rivière qui luisait à peine dans la vallée, un minuscule îlot de lumière jaune vacillante brillait d'une intensité particulière dans la nuit d'encre. Le garçon se mit vivement en route, courut, sauta, bondit par-dessus les rocs effondrés, désireux d'atteindre au plus vite le sanctuaire où brillait la lumière.

Des silex acérés blessaient ses pieds sans chaussures. Des galets ronds — vestiges peut-être de quelque ancien fond marin — glissaient traîtreusement sous ses pas. De gros cailloux se dessinaient, dangereux, et meurtrissaient l'enfant qui, aiguillonné par la peur, les effleurait dans sa course.

Au loin, la faible lueur entrevue lui faisait signe. Son père mourant avait besoin du secours d'un lama qui guiderait les pas chancelants de son âme. Il accéléra sa course. Dans l'air raréfié de la montagne, sa respiration devint un halètement rauque. Bientôt, il eut mal, ressentant les affres du point de côté qui abat ceux à qui la course impose des efforts exagérés. La douleur s'intensifia, inhumaine. Haut-le-cœur et sanglots rendirent plus pénibles encore ses efforts pour inspirer. Il fut forcé de ralentir sa course qui devint un trot rapide et ensuite, pendant quelques instants, une marche irrégulière.

La lumière lui faisait signe, fanal d'espérance sur un océan de désespoir. Qu'allait-il advenir d'eux désormais ? se demandait-il. Comment vivraient-ils ? Comment mangeraient-ils ? Qui veillerait sur eux ? Son cœur battait à tout rompre comme prêt à éclater dans sa poitrine qui se soulevait douloureusement. La transpiration

ruisselait sur sa peau et devenait glacée au contact de l'air vif. Son unique vêtement était en loques, décoloré, et ne le protégeait guère contre les éléments. Ils étaient pauvres, désespérément pauvres, et sans doute allaient-ils le devenir davantage avec la mort du père, le soutien familial.

La lumière continuait à lui faire signe, annonciatrice d'un havre dans un océan de terreur. Elle clignotait, décroissait, puis se ranimait de nouveau, comme pour rappeler à l'enfant que si la vie de son père vacillait, elle recommencerait à briller une fois passé les confins de ce monde impitoyable. Avec un sursaut d'énergie, l'enfant se remit à courir comme un forcené, serrant les coudes sur ses flancs, bondissant la bouche grande ouverte, bandant ses muscles pour gagner les secondes qui fuyaient.

La lumière grandit, comme un soleil prêt à le réchauffer. A côté, la Rivière Heureuse coulait en se moquant tout bas des petites pierres qu'elle avait entraînées depuis les hauteurs montagneuses où elle avait pris naissance, et son mince ruban luisait, blême, à la pâle clarté des étoiles. Désormais, le garçon distinguait vaguement devant lui la masse sombre d'une petite lamaserie perchée entre la rivière et le flanc de la montagne.

Comme il regardait la lumière et la rivière, il eut un instant d'inattention et sa cheville se déroba sous lui. Il fut projeté violemment à terre, s'écorchant les mains, les genoux et le visage. Sanglotant de douleur et de rage, il se remit péniblement sur pied et reprit sa marche boitillante.

Soudain, juste en face de lui, une silhouette apparut. « Qui est dehors, sous nos murs ? demanda

la voix caverneuse d'un vieillard. Qu'est-ce qui t'amène à cette heure matinale ? » A travers ses paupières gonflées de larmes, Timon aperçut, devant lui, un vieux moine courbé par le poids des ans. « Oh ! tu es blessé — entre, et je veillerai sur toi », dit encore la voix. Le vieillard se tourna lentement et introduisit le garçon dans la lamaserie. Timon battit des paupières devant la lumière soudaine d'une petite lampe à beurre dont la brillance l'aveuglait après l'obscurité de l'extérieur.

L'atmosphère était lourde du parfum de l'encens. Timon resta un moment interdit, puis débita son message. « Mon père est mourant et ma mère m'a envoyé pour qu'on vienne à son aide afin qu'il puisse être guidé dans son voyage. Il est mourant. » Le pauvre garçon s'affaissa sur le sol, couvrant de ses mains ses yeux pleins de larmes. Le vieux moine sortit à pas traînants. Bientôt, on l'entendit en conversation chuchotée dans une autre pièce. Timon s'était assis par terre, pleurant et s'apitoyant sur son sort dans un accès de frayeur.

Soudain, il se ressaisit. Une voix réconfortante lui disait : « Mon fils, mon fils ! Ah ! c'est le jeune Timon, oui. Je te connais, mon garçon. » Timon se prosterna avec respect puis se releva lentement, s'essuyant les yeux avec le coin de sa tunique et barbouillant ainsi son visage mouillé de larmes en y étalant la poussière humide de la route. « Raconte-moi, mon garçon », demanda le lama, car c'était lui que Timon reconnaissait maintenant. Timon s'exécuta et quand il eut fini, le lama lui dit : « Viens, nous irons ensemble. Je vais te prêter un poney. Bois d'abord ce thé et mange ce tsampa, car tu dois être affamé et la route est longue et fatigante. »

Le vieux moine s'avança, apportant la nourriture, et Timon s'assit pour manger tandis que le lama alla veiller aux préparatifs. On entendit le bruit de chevaux. Le lama revint: « Ah ! Tu as fini. Bien, maintenant, partons ! »

Sur la crête lointaine de la montagne qui ceint la Plaine de Lhassa, les premiers rayons dorés de l'aube annonçaient la naissance d'un jour nouveau. Soudain, un trait de lumière brilla à travers un col de la haute montagne et toucha, l'espace d'un instant, la maison des parents de Timon, tout à l'extrémité de la route. « Même le jour meurt, mon garçon, dit le lama, mais en quelques heures il renaît et c'est un jour nouveau. Ainsi en est-il de tout ce qui vit. »

Trois poneys attendaient en piaffant devant la porte ; ils étaient sous la garde très relative d'un acolyte à peine plus âgé que Timon. « Il nous faut monter ces choses-là, chuchota-t-il à Timon. Mets les mains sur ses yeux s'il ne veut pas s'arrêter. » Et il ajouta, mélancolique : « Si cela ne l'arrête pas, sauve qui peut ! »

D'un mouvement leste, le lama enfourcha sa monture. Le jeune serviteur aida Timon à faire de même puis, d'un bond désespéré, il sauta sur son poney et s'éloigna à la suite des deux autres qui déjà se fondaient dans l'obscurité qui noyait encore le pays.

Le bord supérieur du disque solaire apparut au-dessus du sommet oriental et des rayons de lumière dorée zébrèrent les cimes des montagnes. L'humidité gelée par l'air froid réfléchit une myriade de couleurs provenant des prismes de glace. Des ombres géantes se mirent à barrer le paysage accidenté quand les voiles de la nuit s'écartèrent devant l'approche impitoyable du

jour. Les trois voyageurs solitaires, simples grains de boue dans l'immensité de cette terre stérile, chevauchaient à travers une étendue parsemée de cailloux, évitant les blocs de rocher et les fondrières d'autant plus facilement qu'il faisait de plus en plus clair.

Bientôt, ils distinguèrent, debout à côté d'une maison désolée, une femme qui, la main en abat-jour devant ses yeux, scrutait le sentier, espérant le secours si lent à venir. Les voyageurs avançaient, se frayant un chemin difficile au milieu des débris rocheux. « Je ne sais pas comment tu as pu t'en tirer si bien, mon garçon, dit le lama à Timon, cela a dû être terrible. » Mais le pauvre Timon était trop effrayé et trop las pour répondre. Il oscillait à chaque pas et somnolait sur le dos du poney. Ils gardèrent le silence jusqu'à la maison.

Devant la porte, la femme se tordait les mains et baissait la tête en un geste de désarroi et de respect mêlés. Le lama sauta à terre et s'approcha. Son serviteur se laissa glisser à bas de son poney et se précipita pour aider Timon, mais trop tard : le jeune garçon culbuta dès que le poney s'arrêta.

« Saint lama, dit la femme d'une voix bouleversée, mon mari va mourir. Je l'ai gardé conscient mais je craignais que vous n'arriviez trop tard. Oh ! Qu'allons-nous faire ? »

« Conduis-moi auprès de lui, ordonna le lama. Elle le précéda dans la maison tout obscure. Un tissu huilé bouchait les ouvertures pratiquées dans les murs car, dans cette région du pays, il n'y avait pas de vitres. On les remplaçait par des étoffes huilées rapportées de l'Inde lointaine. Ainsi, dans la cabane régnait une clarté insolite

et flottait une odeur particulière : celle de l'huile qui se dessèche et de la suie dégagée par la lampe à beurre qui ne cessait de charbonner.

Le sol était en terre battue et les murs formés de grosses pierres assemblées avec soin et dont les joints étaient bouchés au moyen de fumier de yak. Au milieu de la pièce, couvait un petit feu dont le combustible était aussi du fumier de yak. La fumée du feu stagnait dans la pièce ; une partie seulement s'échappait par l'orifice percé dans le toit à cet effet.

Le long du mur faisant face à l'entrée, il y avait sur le sol un ballot qu'à première vue on aurait pu prendre pour un tas de chiffons qu'on aurait empilés là, mais on se rendait compte de son erreur en entendant les sons qui s'élevaient de ce ballot. Des sons grinçants et rauques qui rappelaient les râles de l'agonie. Le lama se dirigea vers le mourant, un homme d'un certain âge, mince, marqué par les épreuves de la vie, qui avait vécu conformément à toutes les croyances de ses ancêtres, sans avoir une idée personnelle sur les choses.

Il gisait là, sanglotant, haletant, le visage bleui par le manque d'oxygène, luttant pour garder un reste de conscience ; car, d'après sa croyance et d'après la croyance traditionnelle, son passage dans l'autre monde serait plus aisé grâce à la présence d'un lama expérimenté.

Il leva les yeux et une lueur fugace de plaisir passa sur son visage blême : il avait reconnu le lama.

Celui-ci se laissa tomber à côté du mourant et posa les mains sur ses tempes en prononçant des paroles apaisantes. Derrière lui, le jeune acolyte se hâta de déposer des encensoirs et de prélever

un peu d'encens dans un paquet. Il retira de sa poche une mèche de briquet, une pierre à feu et un fer puis, approchant habilement une étincelle de la mèche, souffla pour enflammer la mèche de façon à pouvoir allumer l'encens dès qu'il le faudrait.

Pas question pour lui d'employer le système, plus facile mais irrévérencieux, qui consistait à approcher l'encens de la lampe à beurre : c'eût été un manque de respect pour le rituel. Il allumerait l'encens selon la tradition, cet ardent jeune homme qui nourrissait la haute ambition de devenir lui-même prêtre.

Le lama, assis dans la position du lotus auprès du moribond, fit un signe de tête à l'acolyte qui alluma alors le premier bâton d'encens. La flamme ne toucha que l'extrémité du bâton et, lorsque ce bâton fut porté au rouge, il souffla la flamme, laissant l'encens se consumer. Le lama déplaça légèrement ses mains pour les poser sur la tête de l'homme en disant : « Ô Esprit qui es sur le point de quitter cette boîte de chair, nous allumons le premier bâton d'encens pour attirer ton attention, pour te guider à travers les périls que ton imagination désorientée suscitera devant toi. »

Un étrange apaisement se lut sur le visage du mourant recouvert d'une fine couche de transpiration, la sueur de la mort qui approche. Le lama saisit fermement la tête du moribond et fit un léger signe à son acolyte. De nouveau, celui-ci se pencha en avant, alluma le second bâton d'encens, et souffla la flamme, laissant le deuxième bâton brûler lentement.

« Ô Esprit, qui es sur le point de partir pour la Réalité Supérieure, la Vraie Vie qui existe

au-delà de celle-ci, le moment de la délivrance est arrivé. Prépare-toi à garder ta conscience fermement fixée sur moi pendant que tu quittes ton corps présent, car j'ai beaucoup à te dire. Fais attention. » Le lama fit de nouveau un mouvement en avant et plaça ses doigts entrecroisés sur le sommet de la tête de l'homme. La respiration stertoreuse du mourant devint irrégulière. Sa poitrine se soulevait et retombait. Soudain, il fit entendre un hoquet court, aigu, semblable à une toux, et son corps se cambra vers le haut au point de n'être plus soutenu que par l'arrière de la tête et les talons. Pendant un temps qui parut interminable, il resta ainsi, arc rigide de chair et d'os. Soudain, il eut une secousse, se jeta vers le haut, si bien qu'il était peut-être à un pouce, peut-être deux du sol, pour s'écrouler comme un sac de blé à demi rempli qu'on lance négligemment dans un coin. Un dernier souffle d'air s'échappa des poumons, le corps se contracta, puis s'immobilisa. A l'intérieur, on entendit le gargouillement des liquides, le grondement des organes et le tassement des articulations.

Le lama fit de nouveau signe à l'acolyte qui approcha immédiatement la flamme du troisième bâton d'encens. « Esprit libéré du corps souffrant, fais attention avant de partir pour ton voyage ; fais attention, car par suite de tes connaissances erronées, de tes imaginations erronées, tu as tendu des pièges qui peuvent entraver ce voyage, ton voyage. Fais attention : je vais t'indiquer les démarches à suivre et le chemin qu'il faut emprunter. Fais attention ! »

Dehors, le vent du matin se levait tandis que la faible chaleur du soleil effleurant la crête de la montagne commençait à dissiper le froid de la

longue nuit. Dès les premiers rayons de cette chaleur pourtant médiocre, des courants d'air se levèrent du sol glacé et provoquèrent de petits tourbillons de poussière qui tournoyaient et crépitaient contre les étoffes huilées des ouvertures de la pièce. Le bruit sourd des rafales de vent parvenait à la femme qui, veillant dans l'encadrement de la porte, s'effrayait, croyant entendre les Démons qui essayaient d'atteindre son mari étendu mort devant elle.

La malheureuse pensait à la gravité de l'événement qui venait de se produire. Quelques instants auparavant, elle était mariée à un vivant, à un homme qui, pendant des années, avait pourvu à ses besoins, lui avait apporté soutien et sécurité. Et, désormais, il gisait mort devant elle, dans leur chambre, sur le sol de terre battue. Qu'allait-elle devenir ? Elle n'avait que son fils, un fils trop jeune pour travailler et gagner de quoi vivre. Et elle souffrait d'une maladie qui atteint parfois les femmes auxquelles personne ne prête assistance au moment de l'accouchement. Elle avait entraîné une existence pénible depuis la naissance de son fils.

Le lama s'agenouilla près du mort, lui ferma les yeux et posa de petits cailloux sur les paupières pour les empêcher de se soulever. Il plaça un bandeau sous le menton du défunt qu'il noua au sommet du crâne afin de maintenir la mâchoire, qui s'affaissait, serrée, et la bouche fermée. Puis, au signal qu'il donna, un quatrième bâton d'encens fut allumé et soigneusement placé dans son support. Maintenant quatre bâtons d'encens se consumaient et la fumée qu'ils dégageaient s'élevait vers le haut, toute droite, dans la pièce mal aérée en quatre

colonnes épaisses, comme dessinées à la craie gris bleuté.

Le lama parla de nouveau : « Ô Esprit, tu as quitté le corps qui est devant nous ; le quatrième bâton d'encens a été allumé pour attirer ton attention et te retenir ici pendant que je te parle, pendant que je t'explique ce que tu vas trouver. Ô Esprit, tu es sur le point de t'en aller, tiens compte de mes paroles afin que ta migration soit parfaite. »

Le lama jeta sur le cadavre un regard triste. Étant initié, il pouvait voir l'aura du corps humain, ce halo étrangement coloré — multicolore — qui tournoyait et serpentait autour d'un être vivant. Or, en regardant le cadavre, il voyait que cette émanation était presque éteinte. Au lieu des couleurs nombreuses, celles de l'arc-en-ciel et bien d'autres, il n'y avait plus qu'un tourbillonnement gris-bleu virant au noir. S'élevant du corps, ce gris bleuté montait jusqu'à environ deux pieds au-dessus de la dépouille mortelle. Là, une prodigieuse activité avait lieu. On eût dit un essaim de lucioles volant à toute vitesse, des lucioles qui auraient été entraînées comme des soldats et qui cherchaient à retrouver les places qu'on leur avait préalablement assignées. Ces petites particules lumineuses se déplaçaient, tourbillonnaient, s'entremêlaient, et voilà que, sous les yeux du lama, devant son troisième œil, apparut une réplique du cadavre qui avait l'apparence d'un jeune homme. Imprécise, elle flottait nue à deux pieds environ au-dessus du corps. Elle s'élevait et retombait faiblement de deux ou trois pouces à la fois, peut-être, s'élevait de nouveau pour regagner sa position initiale, et à chaque mouvement les détails devenaient plus nets, le

corps d'abord transparent s'étoffait et devenait plus substantiel.

Le lama s'assit et attendit. La lueur gris bleuté du corps s'effaçait tandis que la lumière multicolore du second corps, qui flottait au-dessus du premier, devenait plus forte, plus vive. Enfin le corps « fantôme » se gonfla, eut une secousse et se renversa tête en l'air et pieds en bas. Le lien très mince qui subsistait entre la chair morte et l'esprit vivant se rompit. Désormais l'esprit était une entité complète, vivant en totale indépendance du corps qu'il avait habité. Immédiatement, la pièce fut envahie par l'odeur de mort, l'odeur étrange, pimentée, désagréable, d'un corps qui commence à s'altérer.

Le jeune acolyte était assis derrière les bâtons d'encens qui se consumaient; il se leva avec précaution et se dirigea vers la porte ouverte. S'inclinant devant la jeune veuve et son fils Timon, il les poussa doucement hors de la pièce dont il ferma la porte. Puis il se plaça le dos à la porte et attendit un moment avant de chuchoter à part lui: « Fi, quelle peste! » Il se dirigea sans bruit vers l'étoffe huilée qui obturait une fenêtre et en desserra un coin pour faire entrer de l'air frais. Un nuage de sable chassé par le vent s'engouffra dans la chambre et le fit cracher et tousser.

« Referme cette fenêtre! » dit le lama d'une voix contenue. Avançant, les yeux à demi clos, l'acolyte tâtonna en aveugle pour saisir l'étoffe qui claquait au vent. Enfin il parvint à coincer le tissu dans le châssis de la fenêtre. Bien, j'ai au moins eu une bouffée d'air frais, cela vaut mieux que cette puanteur! pensa-t-il à part lui avant

de reprendre sa place derrière les quatre bâtons d'encens fumants.

Le corps gisait inerte sur le sol. Il s'en dégageait le gargouillement de liquides interrompus dans leur course et trouvant leurs propres niveaux. On entendait aussi gronder et gémir les organes qui cessaient peu à peu de vivre, car un corps ne meurt pas instantanément, mais par étapes, organe par organe. Les centres supérieurs du cerveau qui meurent d'abord pour entraîner dans une suite ordonnée l'arrêt des autres organes qui, n'étant plus dirigés par le cerveau, cessent de fonctionner, cessent de produire les sécrétions ou de transmettre la substance dont ne peut être privé ce mécanisme compliqué qu'on appelle un corps.

Lorsque la force vitale se retire, elle quitte les limites du corps et se rassemble au-dehors, constituant une masse amorphe juste au-dessus du corps. Elle plane sous l'effet de l'attraction magnétique tant qu'un flux de particules de vie habite la dépouille. Peu à peu, les organes de plus en plus nombreux perdant leur force de vie, la forme mince qui flotte au-dessus du corps de chair finit par lui ressembler. Quand la ressemblance est complète, l'attraction magnétique cesse et le « corps spirituel » commence, flottant, son voyage dans l'au-delà.

Désormais, l'esprit, détaché du corps mort, flottait. Il était lui-même bouleversé et terrifié. Naître à la vie sur Terre avait été pour lui une expérience traumatisante. Cela signifiait mourir à une autre forme d'existence. Mourir sur Terre signifiait que le corps-esprit renaissait dans l'autre monde, dans le monde spirituel. Maintenant, la forme planait, plus haut, plus bas, et

attendait les instructions du lama initié, dont toute la vie était vouée à aider ceux qui quittaient cette Terre.

Le lama observait la dépouille et son aura, recourant à ses sens télépathiques pour estimer les aptitudes de l'esprit libéré et s'assurer que le troisième œil du mort était réellement à même de voir sa forme. Enfin, le lama rompit le silence pour livrer son enseignement. « Esprit libéré, dit-il, écoute mes pensées afin que ton voyage soit facilité. Prends garde aux instructions que je vais te donner afin d'aplanir les obstacles qui se dressent sur ton chemin, car des millions ont suivi ce chemin avant toi et des millions le suivront après toi. »

L'entité flottante qui, peu de temps auparavant, était sur Terre un homme passablement alerte, remua. Une teinte verdâtre se répandait sur tout son être. Une faible ondulation le parcourut d'un bout à l'autre puis il retomba dans son inertie. On avait la sensation, mal définie cependant, que cette entité était sur le point de s'éveiller du coma résultant du passage de la mort sur Terre à la naissance sur le plan de l'esprit.

Le lama étudiait, évaluait. Enfin, il reprit, s'adressant par télépathie à l'esprit. « Ô Esprit récemment libéré des liens de la chair, écoute-moi. Un cinquième bâton d'encens est allumé pour attirer ton attention vagabonde et la guider. » Le jeune acolyte s'était désintéressé de la scène et se demandait comment filer de là pour aller jouer. Il faisait un temps idéal pour lancer des cerfs-volants. D'autres garçons étaient dehors — pourquoi pas lui ? Pourquoi devait-il... Rappelé à la réalité, il alluma en hâte le cin-

quième bâton d'encens, soufflant la flamme avec une telle énergie que le bâton incandescent brusquement se renflamma.

La fumée s'élevait, tressant des doigts ténus autour de l'esprit qui ondulait doucement au-dessus du corps mort. Le jeune acolyte replongea dans sa rêverie. Lancer un cerf-volant donnait à réfléchir. Une corde attachée un peu plus en arrière aurait comme effet de donner à l'air un angle d'attaque plus grand et, de ce fait, contribuerait à accélérer l'ascension de la légère carcasse de papier. Ses réflexions furent de nouveau interrompues par les paroles du lama.

« Ô Esprit libéré, psalmodiait-il, ton âme doit devenir active. Tu t'es trop longtemps flétri sous le poids des superstitions des ignorants. Je t'apporte le savoir. Le sixième bâton d'encens est allumé pour t'apporter la connaissance, car tu dois te connaître toi-même avant d'entreprendre ton voyage. »

Cherchant le bâton d'encens qu'il venait de laisser tomber, l'acolyte gratta frénétiquement le sol en terre battue, et murmura une exclamation qu'on n'enseigne pas dans la lamaserie lorsque ses doigts rencontrèrent l'amadou qui se consumait lentement et juste un peu plus loin le bâton. Il y mit le feu en toute hâte et l'enfonça dans le brûle-parfum.

Le lama avait posé sur lui un regard désapprobateur tout en continuant ses recommandations à l'Esprit. « Du berceau jusqu'à la tombe, ta vie a été entravée par la superstition et de sottes frayeurs. Sache que beaucoup de tes croyances ne sont pas fondées. Sache que les démons que tu redoutes sont nés de ta propre invention. Le septième bâton d'encens est allumé pour te

retenir ici afin que tu puisses être instruit et préparé comme il convient pour le voyage que tu vas entreprendre. » L'acolyte était prêt, l'encens fut allumé et placé pour se consumer lentement ; le lama reprit ses exhortations.

« Nous ne sommes que des marionnettes de l'Un qui est Très Haut ; nous avons été mis sur Terre pour qu'il puisse expérimenter les choses de la Terre. Nous ne ressentons que faiblement notre droit d'aïnesse, nos associations éternelles, et du fait que nous les éprouvons si obscurément, nous avons peur et nous rationalisons. » Le lama cessa de parler et observa la forme nuageuse qui planait silencieuse devant lui. Il l'observait et constatait son réveil graduel, son retour à la conscience. Il comprenait sa panique, son incertitude ; il pressentait, dans une certaine mesure, le choc terrible qu'éprouvait cet être arraché à son entourage et aux choses qui lui étaient familières. Il pressentait et il comprenait.

La forme spirituelle plongeait et oscillait. Le lama poursuivit : « Dis ce que tu penses. Je recevrai ces pensées si tu surmontes la stupeur du choc. PENSE que tu es capable de me parler. » La forme spirituelle palpita et vacilla ; des rides ondulèrent sur toute sa longueur. Puis, pareil au premier pépiement d'un oiseau qui vient d'éclore, le gémissement d'une âme effrayée se fit entendre.

« Je suis perdu dans le désert, disait-il. J'ai peur des démons qui me cernent. Je redoute ceux qui voudraient m'entraîner dans les régions inférieures pour me brûler ou me geler à jamais. » Le lama émit un léger rire de compassion. « Esprit, qui t'effraies pour rien, écoute-moi bien. Écarte tes craintes superflues et écoute-moi. Accorde-

moi ton attention pour que je puisse te guider et te soulager. »

« Je t'entends, saint lama, fut la réplique de la forme spirituelle, et je vais prêter attention à tes paroles. »

Le lama fit un signe au jeune acolyte qui saisit un bâton d'encens. « Oh ! esprit effrayé, psalmodia le lama, le huitième bâton d'encens est allumé pour que tu puisses être guidé. » L'acolyte se hâta d'approcher de l'encens la mèche du briquet et, satisfait du résultat, l'enfonça solidement dans l'encensoir, où il ne restait plus qu'une place vide à remplir.

« Sur Terre, dit le lama, l'homme est une créature absurde, encline à croire ce qui n'est pas, de préférence à ce qui est réellement. L'homme est fortement porté à la superstition et aux croyances mensongères. Toi, Esprit, tu crains que des démons ne s'emparent de toi. Pourtant, les démons n'existent pas en dehors de tes pensées. Ils disparaîtront en fumée, comme sous l'effet d'un grand vent, si tu reconnais ce qui est la vérité. Autour de toi, il y a des esprits élémentaires, des formes indifférentes qui se contentent de refléter ta terreur comme un étang d'eau calme reflète tes traits si tu t'y penches. Ces esprits élémentaires ne sont pas dangereux, ce ne sont que des créations du moment, semblables aux pensées d'un homme ivre. N'aie aucune crainte, il n'y a là rien qui puisse te causer du mal. »

La forme spirituelle geignit d'effroi et dit, télépathiquement : « Mais je VOIS des démons, je VOIS des monstres qui produisent des sons inarticulés en tendant dans ma direction leurs mains griffues. Ils vont me dévorer. Je vois les traits de

ceux à qui j'ai fait du tort dans la vie et qui maintenant viennent réclamer mon châtimeⁿt. »

Le lama éleva les mains en signe de bénédiction et dit : « Esprit, écoute attentivement ce que je te dis. Fixe des yeux le pire de tes tortionnaires imaginaires. Regarde-le avec sévérité et ordonne-lui de s'en aller. Imagine-toi qu'il disparaît comme une bouffée de fumée. Il disparaîtra, car il n'existe que dans ton imagination enfiévrée. Pense MAINTENANT. Obéis. »

La forme spirituelle se souleva et vacilla. Ses couleurs flamboyèrent selon toute la gamme du spectre et alors, s'éleva le cri télépathique du triomphe : « Ils sont partis ! » Elle se dilata et se contracta, exactement comme un homme de la Terre essoufflé après avoir fourni un violent effort.

« Il n'y a rien à craindre sauf la crainte, dit le lama. Si tu n'as pas peur, alors RIEN ne peut te faire du mal. Maintenant, je vais te dire ce qui t'attend et alors, tu entreprendras l'étape suivante de ton voyage vers la Lumière. » La forme spirituelle étincelant de couleurs vives manifestait de la confiance et montrait que toute peur l'avait quittée. Maintenant, elle attendait, seraine.

« Maintenant, il est temps pour toi, dit le lama, de continuer ton voyage. Quand je te libérerai, tu ressentiras une forte envie de flotter. N'y résiste pas. Les courants de la vie te porteront à travers des nuages tourbillonnants de brouillard. D'horribles figures te scruteront à travers l'obscurité mais ne les crains pas — sur ton ordre, elles disparaîtront. Garde tes pensées pures, ta mine calme. Tu arriveras bientôt sur une agréable pelouse verte où tu ressentiras la joie de vivre.

D'aimables auxiliaires viendront au-devant de toi et te feront bon accueil. Ne crains rien. Réponds-leur, car là, tu ne pourras pas rencontrer ceux qui voudraient te nuire. »

La forme spirituelle se balançait doucement en méditant sur ces remarques. Le lama reprit : « Ces auxiliaires t'escorteront jusqu'à la Salle des Souvenirs, le lieu qui rassemble toutes les connaissances, le lieu où sont consignées toutes les actions, bonnes ou mauvaises, que n'importe lequel d'entre nous a commises. Tu entreras dans la Salle des Souvenirs, et toi seul verras ta vie telle que tu l'as vécue et telle qu'elle aurait dû être. Toi, et toi seul, jugeras du succès ou non de tes efforts. Il n'existe pas d'autre jugement, pas d'autre enfer que celui que ta conscience coupable créera pour toi. Il n'existe ni damnation éternelle, ni supplices. Si tu as échoué dans la vie, alors toi, et toi seul, peux décider de retourner plus tard sur Terre pour y faire un nouvel essai. »

Le lama se tut et fit signe à l'acolyte qui prit le dernier bâton d'encens. « Ô Esprit qui es instruit maintenant, dit-il, poursuis ta route. Voyage en paix. Voyage en sachant que tu n'as rien à craindre, sauf la crainte. » Lentement, la forme spirituelle s'éleva, fit une courte pause pour jeter un dernier regard dans la pièce ; puis, elle s'échappa par le plafond et disparut. Le lama et son acolyte se levèrent, rassemblèrent leur matériel et quittèrent la cabane.

Plus tard, alors que le soleil atteignait son zénith, un homme vêtu de haillons entra dans la pièce désertée. Il en ressortit, portant sur son dos une forme enveloppée dans un linceul : la dépouille mortelle du père de Timon. Il avança péniblement sur le sentier pierreux et porta le

cadavre à l'endroit où les membres du défunt seraient écartelés et fracturés afin que les vautours se nourrissent de cette dépouille. Ainsi, lorsque les temps seraient accomplis, les restes du corps transformés retourneraient à la Terre Mère.

« Ho ! ho ! ho ! » Dans la chambre retentissaient de grands éclats de rire. Un jeune homme mince se tenait accroupi le menton sur les genoux. Il riait franchement. « Hé, Juss ! dit-il, reprenant son sérieux. As-tu lu CECI ? » M. Justin Towne couvrit soigneusement l'orgue portatif et se leva.

« Lu quoi ? » demanda-t-il, maussade.

M. Denis Dollywogga, avec un large sourire, agita un livre au-dessus de sa tête. « Ça, s'écria-t-il. Ce type pense que nous tous, homos, sommes des malades ! Il pense que nous avons des troubles glandulaires, il pense que nous sommes tous un mélange d'homme et de femme. Ho ! ho ! ho ! »

Justin traversa la chambre et prit le livre que son ami lui tendait. L'ouvrage s'ouvrit de lui-même à la page 99 ; on l'avait ouvert trop violemment à cet endroit au cours d'un accès d'hilarité : la reliure avait craqué. Dennis jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de son ami et indiqua un passage : « Là, ça commence LÀ ! Juss, ce type doit être un fameux rétrograde. » Il s'étendit mollement sur un canapé. Justin astiqua les verres de ses lunettes qu'il replaça sur son nez ; puis, il se mit à lire : « Dans le tohu-bohu des arrivées de

l'astral à ce monde que nous appelons Terre, des confusions se produisent. Naître est une épreuve traumatisante qui fait appel à un mécanisme délicat qui peut facilement être perturbé. Prenons l'exemple d'un bébé sur le point de venir au monde. Pendant la grossesse, sa mère a négligé son alimentation et a eu une mauvaise hygiène de vie. L'enfant n'a donc pas reçu ce que nous pourrions appeler un apport chimique équilibré. Par manque d'un élément chimique, le développement de certaines glandes a pu être arrêté. Disons que le nouveau-né allait être une fille, il naît, en fait, garçon, un garçon doté des tendances d'une fille.

« Les parents, se rendant compte qu'ils ont un malheureux mollasson, pourraient attribuer son tempérament à l'excès de faiblesse dont ils font preuve à son égard. Ils essayent de lui enfoncer dans la tête un peu de bon sens d'une manière ou d'une autre pour le rendre plus viril ; c'est peine perdue. Si les glandes sont différentes de ce qu'elles devraient être, le garçon reste une fille dans un corps de garçon.

« A la puberté, le garçon peut ne pas se développer de façon satisfaisante ou encore il le peut en effet, selon toutes les apparences extérieures. A l'école, il fait partie des poules mouillées ; le malheureux n'y peut rien.

« Quand il atteint l'âge d'homme, il s'aperçoit qu'il est incapable de "faire les choses qui viennent naturellement" ; au lieu de cela, il court après des garçons. Il le fait naturellement parce que tous ses désirs sont ceux d'une femme. Sa psyché est de nature féminine mais, par un malheureux concours de circonstances, son corps est masculin.

« Il devient alors ce qu'on appelle familièrement une "tapette", il a des tendances homosexuelles. Plus la psyché est féminine, plus forts sont les penchants homosexuels.

« Si une femme a une psyché masculine, elle ne s'intéressera pas aux hommes mais aux femmes, parce que sa psyché, qui est plus proche du Sur-Moi que son corps physique, transmet des messages déroutants au Sur-Moi et celui-ci renvoie une sorte de commandement : "Mets-toi à l'œuvre, montre-nous ce que tu sais faire !" La pauvre malheureuse psyché masculine éprouve de la répulsion à l'idée de "montrer ce qu'elle sait faire" avec un homme. Tout l'intérêt de la femme se concentre donc sur une femme et l'on a ainsi le spectacle d'une femme qui fait l'amour à une femme. Ces relations sont dites lesbiennes du nom d'une île grecque où c'était "la chose qu'on faisait".

« Il est absolument vain de condamner les homosexuels ; ceux-ci ne sont pas des scélérats. On devrait plutôt les classer parmi les malades atteints de troubles glandulaires et si la médecine avait l'intelligence voulue, elle s'efforcerait de remédier à ce mal.

D'après mes expériences récentes, je suis de plus en plus convaincu que les médecins occidentaux sont un tas d'idiots pouilleux dont le seul désir est de gagner de l'argent rapidement. Mes propres expériences ont été déplorables. Toutefois là n'est pas mon propos, je veux parler des homosexuels.

« Un médecin à l'écoute de ses patients homosexuels pourra prescrire des extraits glandulaires qui amélioreront beaucoup leur état et leur rendront la vie supportable. Malheureusement,

la génération actuelle de médecins paraît se préoccuper uniquement de gagner de l'argent, aussi faudra-t-il chercher longtemps avant de trouver un bon docteur. Les homosexuels sont des gens très malheureux parce qu'ils sont en pleine confusion; ils ignorent ce qui leur est arrivé, ils savent que les gens se moquent d'eux mais ils ne peuvent pas empêcher ce qui est l'impulsion la plus forte que connaît l'être humain, à savoir l'instinct de reproduction.

« Les psychanalystes ne sont pas d'un grand secours, parce qu'il leur faut des années pour accomplir ce que la moyenne des gens feraient en quelques jours. Il suffirait d'expliquer clairement aux homosexuels qu'ils souffrent d'un déséquilibre glandulaire et, alors, ils sauraient généralement s'adapter à cette situation. De toute façon, on est en train de revoir les lois pour éviter que les homosexuels ne soient exposés à de cruelles persécutions et à l'emprisonnement.

« Il existe des moyens de venir en aide à ces gens. Il faut leur témoigner une véritable compréhension: une personne beaucoup plus âgée que l'intéressé(e), éprouvant une profonde sympathie pour le (la) malade, lui expliquera avec précision ce qui est arrivé. Les homosexuels peuvent avoir recours soit à des médicaments qui refoulent l'impulsion sexuelle, soit à des injections d'hormones, de testostérone par exemple, qui aideront le corps à s'adapter sexuellement.

« L'important, c'est de ne jamais, jamais condamner un homosexuel: ce n'est pas sa faute, il est puni pour une faute de la Nature. Peut-être sa mère s'était mal alimentée, peut-être y avait-il une incompatibilité d'ordre chimique entre la mère et son enfant. Quoi qu'il en soit, de quelque

point de vue que l'on se place, les homosexuels ne peuvent être guéris que par une vraie compréhension, une sympathie véritable et, si possible, le recours judicieux à des médicaments. »

« Qu'est-ce que c'est que ce livre ? » demanda Justin lorsqu'il eut terminé sa lecture. Le refermant, il lut sur la couverture : « Lobsang Rampa. *Pour entretenir la flamme* ». « Il DEVRAIT entretenir la flamme s'il nous attaque », remarqua-t-il aigrement.

« Qu'en penses-tu, Juss ? s'enquit Dennis avec hésitation. Penses-tu que cela puisse signifier quelque chose ou bien s'agit-il encore d'un type qui prêche la haine contre nous ? Qu'en penses-tu, dis, Juss ? »

Justin se lissa soigneusement la lèvre supérieure là où la moustache ne voulait pas pousser et répondit en haussant quelque peu le ton : « Eh bien, ce type me semble être une sorte de moine défroqué. En tout cas, il ne sait probablement pas la différence entre un homme et une femme. »

Ils s'assirent tous deux sur le canapé, parcourant les pages du livre. « Nombre d'autres choses qu'il écrit font preuve de jugement, pourtant », réfléchissait Justin Towne. « Comment se fait-il, alors, qu'à notre sujet il se trompe à ce point ? » interrompit Dennis Dollywogga. Soudain, une idée le réjouit ; il rayonnait comme le soleil qui vient de se lever : « Pourquoi ne lui écris-tu pas, TOI, Juss, pour lui dire qu'il se trompe ? Attends une minute ; y a-t-il une adresse dans ce livre ? Non ? Alors je suppose qu'il faut lui envoyer la lettre aux bons soins de l'éditeur. On fait ça, Juss ? »

Et c'est ainsi que l'écrivain Rampa reçut une lettre d'un monsieur qui déclarait que l'auteur

Rampa ne savait pas le premier mot à propos des homosexuels. L'auteur Rampa apprécia comme il se doit les affreuses déclarations concernant sa santé mentale, ses perceptions, etc., et il adressa une invitation à son correspondant. « J'admets ne pas savoir grand-chose à propos de N'IMPORTE QUELLE activité sexuelle, écrivait-il, mais je maintiens l'exactitude de mes remarques. Toutefois, vous me faites part de VOTRE opinion sur l'homosexualité et si mon éditeur a bon cœur et les nerfs suffisamment solides, il me permettra d'insérer votre lettre ou votre article dans mon treizième livre. »

Deux têtes s'approchèrent l'une de l'autre. Deux paires d'yeux parcoururent en même temps la lettre qui venait d'arriver. « Ça alors, souffla, surpris, Dennis Dollywogga, le vieux type nous renvoie la balle. Qu'allons-nous faire MAINTENANT ? »

Justin Towne respira un bon coup. « FAIRE ? questionna-t-il d'une voix mal assurée. Voyons, TU vas rédiger une réponse, voilà ce que tu vas faire. C'est toi qui as eu cette idée. » Il y eut un moment de silence. Puis, tous deux s'en allèrent à leur travail, qui était en fait une séance de cogitation sur le temps dû au patron.

Les aiguilles de l'horloge avançaient lentement sur le cadran. Ce fut enfin le moment de cesser le travail et de retourner à « la piaule ». « Juss, marmonna Dennis en mâchant la dernière partie de son hamburger, Juss, tu es le cerveau de notre organisation et j'en suis les muscles ! Et si tu écrivais, TOI, quelque chose ? Moi, j'y ai pensé toute la journée et je n'ai pas gratté une ligne. »

Justin s'assit devant la machine à écrire et tapa une réponse. Dennis la lut soigneusement.

« Ma-gni-fique ! s'écria-t-il. Regarde-moi cela ! » Ils plièrent les nombreuses pages de la lettre et Dennis sortit pour la poster. Les services postaux du Canada n'ont jamais battu le record de vitesse vu les grèves, les occupations de locaux, les ralentissements du travail, le manque de zèle. Mais avant que des moisissures se forment sur le papier, dans la boîte aux lettres de l'écrivain Rampa, on entendit tomber un paquet en même temps que les soixante-neuf lettres qui lui étaient envoyées ce jour-là. En dépouillant ce courrier, l'auteur arriva à ce paquet particulier. Il fendit l'enveloppe, en retira les pages et se mit à lire. « Hum, hum », dit-il enfin — si du moins « Hum, hum » peut être interprété comme une parole. « Eh bien ! je vais tout éditer, lettre et article ; les gens auront toute l'affaire du producteur au consommateur directement. »

Dans la soirée, l'écrivain Rampa relut la lettre et l'article. Se tournant vers Mlle Cléopâtre, la Siamoise, il remarqua : « Eh bien, Cléo, à mon avis, ceci confirme ABSOLUMENT ce que j'ai précédemment écrit. Qu'en penses-tu, TOI ? » Mais Mlle Cléopâtre avait tout autre chose en tête, manger, par exemple... Voici les textes que l'écrivain Rampa inséra dans son livre...

« Cher Docteur Rampa,

J'ai enfreint une règle que je m'étais imposée en livrant dans cette enveloppe un travail non terminé. Il s'agit d'un premier jet, d'un texte écrit spontanément... Ma pensée ne s'y trouve pas exprimée parfaitement mais, j'ai quelque raison de le croire, il importe que je vous la communique ainsi. Si vous souffrez de mon orthographe et de mon mauvais emploi de la grammaire

anglaise, libre à vous de jeter avec dégoût cette lettre. (Je ne vous le reprocherais pas et je ne serais pas fâché.)

« Mon texte ne dit pas toujours bien ce que j'ai essayé d'exprimer. Si je pensais en avoir le temps pour le faire éditer, je le réécrirais maintes et maintes fois jusqu'à ce qu'il soit aussi bon que possible. Mais peut-être mon travail aura-t-il quelque utilité, même en dépit de son état actuel.

« Il y a certaines choses que je désirais vraiment dire. Les voici : la plupart des homosexuels ne sont pas les "petites tapettes" qu'on voit dans la rue. Ils ne sont pas non plus les névrosés au sujet desquels écrivent psychiatres et médecins, car ils ne présentent pas de troubles émotionnels.

« J'ai travaillé en ville, à la campagne, dans les fermes, je connais des homosexuels de toutes les catégories sociales qui sont aussi normaux que le commun des mortels. Il arrive qu'ils soient très masculins, capables de penser et d'agir comme des hommes, et je vous assure qu'ils ne pensent ni n'agissent comme des femmes, et qu'ils n'ont aucune des caractéristiques féminines que leur prêtent beaucoup d'hétérosexuels.

« Je désirais insister auprès des homos, sur le rôle important que l'homosexuel pourrait jouer en ce monde, s'il voulait faire un effort et cesser de pleurer sur son sort. Je ne crois pas à la "Libération des Homosexuels" pour laquelle les jeunes d'aujourd'hui se croient obligés de faire beaucoup de bruit, alors qu'ils devraient tout simplement suivre leur chemin et accomplir leur tâche avec les moyens dont ils disposent (à savoir leurs propres talents, etc.).

« J'ai essayé d'attirer l'attention sur le fait que, dans mon cas personnel, je suis issu d'une famille

absolument normale, je n'ai subi aucun échec susceptible de me causer des troubles émotionnels. En fait, personne ne devine que je suis homosexuel à moins que je ne veuille bien le lui dire. Je n'en suis pas le moins du monde honteux, mais je ne pense pas que ce soient les affaires des autres, pas plus que le fait de savoir si je suis démocrate ou républicain, chrétien ou hotten-tot... Je sais aussi que je suis plus heureux que certains parce que, souvent, on aime se confier à moi, ce qui m'a permis d'apprendre beaucoup de choses sur les sentiments des gens.

« Vous pouvez éditer cet article, changer, même corriger ou supprimer à votre gré, vous pouvez même le mettre au panier, s'il ne vaut pas la peine d'être utilisé: quoi que vous fassiez, je ne serai pas froissé. Si vous voulez un nom, vous pouvez utiliser celui de "Justin". SI VOUS AVIEZ besoin de me signaler à qui que ce soit qui ferait une recherche de bonne foi pour ou contre, cela ne m'ennuierait pas de lui écrire. Toutefois, je n'ai pas de numéro privé de boîte aux lettres, si bien que je préférerais lui écrire le premier. Il semble, sans que je le recherche, que, par une sorte de prédestination, les gens désirent me rencontrer et ç'a toujours été comme si je devais être là pour aider les autres... Et il est vrai qu'en ce moment, je viens en aide à plusieurs personnes, mais pas à des gens de mon "espèce", si je puis dire.

« Eh bien, j'estime que c'est tout... Je voudrais, un jour, écrire un livre sur ma vie (comme le font des milliers d'autres), mais peut-être quand je serai plus âgé, car cela paraît inciter beaucoup de gens à moins se laisser aller. Ces derniers mois, j'essaye de monter une affaire. Il y a la construction de ma maison et je m'occupe de tas

de choses amusantes comme du jardinage. Nous avons un petit coin de campagne avec pas mal de gibier. Je voudrais que vous puissiez venir le voir, vous l'aimeriez, je pense.

« J'espère que tout ira au mieux pour vous et pour vos projets. »

Sincèrement,

JUSTIN.

Chacun sera d'accord pour admettre que les traits de caractère de chaque individu différent de ceux d'un autre individu et qu'ils sont aussi divers que les étoiles dans le ciel ou les galets sur la plage. On admet, je pense, que c'est cela qui fait le monde tel qu'il est, qui fait les hommes grands et les hommes petits, qui cause la grandeur des nations et leur chute, et qui fait qu'une personne éprouve de l'attraction ou de la répulsion pour une autre.

Dans un but de clarté, convenons que le mot « caractéristiques » implique tous les traits individuels, les états d'âme, les côtés forts et les faiblesses, les fautes, les dons et, de façon générale, la somme totale de ce qui fait la particularité de chaque individu. Certaines de ces caractéristiques sont nôtres dès la naissance, soit parce que nous les avons mises en valeur dans des vies antérieures, soit parce que nous les avons choisies comme éléments indispensables pour nous aider en cette vie présente à nous améliorer. Certaines de ces caractéristiques se sont également développées durant notre vie sur terre.

Selon les époques et les lieux, les sociétés considèrent bonnes ou mauvaises telles caractéristiques ou telles autres. Ces caractéristiques sont un avantage ou un désavantage ou bien elles

sont simplement trop communes pour qu'on les considère comme dépendant des opinions ou des besoins de cette société particulière. Mais ne nous occupons pas de sociétés particulières ; travaillons plutôt sur les enseignements de toutes les grandes religions selon lesquelles chaque homme vient sur terre dans le but d'apprendre et d'expérimenter des choses bien précises ; il vient sur terre en choisissant librement les caractéristiques dont lui seul a besoin pour se perfectionner. Cela nous incite à considérer tous les hommes de façon plus compréhensive et plus tolérante et cela rend beaucoup plus significative la maxime : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugé. » Cela ne veut pas dire que la vie de l'homme est entièrement décidée d'avance car sa volonté libre est plus puissante que ses « caractéristiques individuelles » reçues à la naissance et, donc, il peut choisir d'user ou de doser à son gré de son héritage de naissance.

Parmi les nombreuses caractéristiques que possède l'homme, les plus fortes semblent en général être celles qui sont d'ordre émotionnel. Celles-ci comprennent en partie ses sympathies et ses antipathies, ses désirs et ses amours, etc. Ces dernières, ses amours ou les implications émotionnelles que provoquent ses amours ou ses haines et les sentiments voisins, jouent un rôle extrêmement important dans son développement au cours des autres phases de sa croissance. Par exemple, un homme peut aimer le travail qu'il a choisi au point de négliger toutes les autres expériences de la vie. Il peut aimer sa famille à tel point qu'il sacrifiera son propre perfectionnement pour subvenir aux désirs et aux besoins de ses proches. De la même façon, un homme peut

haïr avec une violence telle qu'il épuiserait toutes ses énergies à éliminer ce qu'il hait, oubliant complètement le reste. Cela est particulièrement vrai quand il aime ou hait une autre personne et qu'à ces émotions se joint la plus dommageable de toutes, la peur. Dans ce cas, tous les désastres peuvent se produire, l'intéressé risque de perdre toute faculté de raisonner et de souffrir d'une grave dépression. Par exemple, un prétendant découvre que sa belle a un autre soupirant qui paraît l'emporter sur lui. Son amour pour la femme croît soudain en intensité, sa crainte de la perdre augmente la haine qu'il éprouve pour son rival, et s'il ne se domine pas, il tend à oublier ses efforts pour gagner l'amour de la femme et à concentrer uniquement son attention sur l'élimination de son adversaire par des calomnies, par la fourberie et de nombreux autres moyens plus énergiques. Ou bien, il arrive que cet homme broie du noir et gaspille ses énergies à se plaindre tout en dirigeant secrètement ses craintes et sa haine contre son ennemi. Encore une fois, cela lui enlève son dynamisme au point que très souvent son travail en pâtit, sa santé et son bonheur aussi, et de façon générale, toute sa croissance.

Ces deux sentiments donc, l'amour et la peur avec leur contrepartie, la haine et la non-compréhension (car nul ne craint ce qu'il comprend), sont les caractéristiques principales de l'homme. On les retrouve dans toutes les croyances religieuses, les convictions politiques et les relations amoureuses. Les cultures, les gouvernements, les villes, les villages et les groupes, tous sont ballottés et dominés par leurs attitudes vis-à-vis de ces sentiments.

Considérons ce qui est intime et important

pour presque chaque être humain : son amour individuel pour une autre personne et l'effet de ce sentiment sur les autres. « L'amour est aveugle », « En amour, tous les goûts sont dans la nature » et « L'amour conquiert tout ». Voilà des maximes de très grande valeur... Jean et Marie sont amoureux et se marient contre le vœu de leurs familles. Il peut en résulter toute une vie de souffrances et de mésentente pour chaque membre des deux familles. Toutefois, ne nous occupons pas de cas individuels, mais d'une différence universelle et plus dramatique. Prenons la différence entre hétérosexuels et homosexuels. L'hétérosexuel (homme ou femme) est né dans un monde qui paraît fonctionner selon les besoins des seuls hétérosexuels. Il est parfaitement évident que c'est là le modèle normal pour la procréation, etc. De la sorte, l'hétérosexuel est incapable d'approfondir le raisonnement d'un homosexuel. Certains ont l'impression que l'homosexuel est un dégénéré, un être libidineux qui ne sait pas maîtriser ses désirs ; d'autres pensent que c'est un malade... On a écrit des centaines de livres à ce sujet, la plupart ont comme auteurs soit des psychiatres qui pensent qu'on devrait « laver » le cerveau des homosexuels, soit des docteurs en médecine qui ont l'impression qu'on devrait modifier la tuyauterie de ces gens ou bien recourir à des moyens médicaux pour les CHANGER. Quelques livres sont l'œuvre d'homosexuels qui s'efforcent désespérément de se défendre et de donner un sens à leur vie parfois bien misérable. Malheureusement, comme la majorité des hétérosexuels non informés sont très susceptibles, il ne peut exister de Who's who dans le monde homosexuel... Mais, pour ceux qui

sont au courant, la liste des homosexuels est très longue. Comme pour tous les groupes de gens, nous pouvons subdiviser les effectifs des homosexuels et les classer en trois groupes principaux. Un groupe est formé par ceux qui sont décrits dans « Pour entretenir la flamme » : ceux-là sont devenus ce qu'ils sont par suite d'un accident dont ils furent victimes à leur naissance. Le deuxième groupe est constitué par ceux qui, après leur naissance, ont connu de graves difficultés émotionnelles et qui se sont réfugiés dans l'homosexualité pour résoudre leurs problèmes ou bien pour en diminuer l'acuité. Voilà les deux groupes au sujet desquels écrivent docteurs en médecine et psychanalystes. En fait, ces deux groupes représentent un faible pourcentage de la population homosexuelle en comparaison du troisième qui est le plus important. Il est constitué par des individus qui n'auraient pas pu apprendre tout ce qu'ils doivent connaître s'ils n'étaient pas homosexuels. En d'autres termes, ils ont choisi de venir sur cette Terre comme homosexuels. Mais venons-en à l'article de Justin Towne :

« Avant d'aller plus loin, rendons-nous compte d'abord du fait qu'il y a dans le monde des millions d'homosexuels... Hommes et femmes... Des personnalités des plus brillantes ont été homosexuelles... Les gens ordinaires sont loin de se douter que nombre de leurs amis, de héros, de chefs ont une façon de penser différente de la leur. Dans certaines villes de l'Ouest, le pourcentage atteint jusqu'à 10 %. Certaines études donnent même des chiffres plus élevés. Dans les régions rurales, le pourcentage semble plus

modeste, parce que en général le jeune homosexuel, garçon ou fille, doit rencontrer des personnes qui possèdent la même particularité. Or, comme dans une petite collectivité, les ragots vont bon train, il est difficile et pénible pour une personne de rester dans un milieu qui lui est hostile. La plupart des gens ont l'impression qu'il est possible de détecter un homosexuel n'importe quand et n'importe où ; c'est une erreur ; cela ne se vérifie pas même entre homosexuels. Parmi les gens mariés, hommes et femmes, dont le ménage est très heureux et qui ont de très beaux enfants, il y a des milliers d'homosexuels, soit qu'ils « agissent » ou n'agissent pas comme tels, suivant la formule qu'affectionnent les psychiatres. Il est faux également qu'un homosexuel ne puisse pas faire l'amour avec une personne de l'autre sexe. (Il y a toujours quelques exceptions à n'importe quelle règle.) Mais les homosexuels n'ont généralement pas de relations sexuelles avec des personnes de l'autre sexe, parce qu'ils n'en éprouvent pas l'envie : cela ne les intéresse pas, ils se sentent plutôt frères ou sœurs, ou amis des représentants du sexe opposé. On rencontre peu d'homosexuels qui n'ont pas eu de relations sexuelles avec des personnes de l'autre sexe. Pourquoi ? Parce qu'à mesure qu'ils grandissent, ils sont terriblement torturés à la pensée qu'ils ont choisi d'être ce qu'ils sont... Aussi, ressentent-ils la nécessité de se prouver au moins une fois qu'ils pourraient s'ils le désiraient... et, aussi, de se prouver qu'ils ont raison... en cela ; physiquement ce peut être agréable, mais sans cette impression de « rectitude » émotionnelle, c'est une mauvaise action et une perte de temps ; de même que c'est une perte de temps de jouer au

football si l'on n'aime pas le football. Beaucoup d'homosexuels sont des personnes très délicates, ils ont HABITUELLEMENT UN SENTIMENT TRÈS VIF de la moralité et ils ne courront pas le guilledou (sauf durant leur jeunesse — mais cela s'applique aux hétérosexuels également)... Ils sont à jamais à la recherche d'un amour durable. Quand ils l'ont trouvé, leur existence ne diffère pas de celle des hétérosexuels.

« Pourquoi quelqu'un choisirait-il de naître homosexuel ? Parce que si l'on est différent de n'importe quel autre groupe, on peut apprendre des choses qu'on ne connaîtrait pas autrement. Si quelqu'un choisit de naître de race noire dans une collectivité où tout le monde est de race blanche, ou de naître blanc dans une communauté noire, il peut apprendre ce qu'on ressent lorsqu'on vit dans un groupe minoritaire, il peut ressentir ce qu'il lui serait impossible de percevoir s'il n'était qu'un individu perdu dans la masse de cette communauté. Ainsi en est-il des homosexuels, sauf que ceux-ci ont toute une série différente de problèmes à résoudre... Dans certaines régions, l'homosexuel peut être emprisonné simplement parce qu'il est lui-même, ou il peut lui arriver de perdre sa situation, d'être expulsé de la localité où il réside et d'être en butte à toute une série d'incidents très désagréables provoqués par un milieu hétérosexuel de gens incultes. Ces derniers ont l'impression d'agir dans leur bon droit, car, à leur avis, l'homosexuel enfreint les lois humaines et divines... Mais, qu'on me permette de déclarer catégoriquement ici que : 1) si c'est la volonté de Dieu que l'homosexuel soit tel qu'il est, comment son état pourrait-il être contraire à Sa volonté ? 2) contrairement à ce que

pensent la plupart des gens, PERSONNE ne peut DEVENIR homosexuel s'il ne l'est pas naturellement ; pas plus qu'on ne peut devenir hétérosexuel si l'on ne l'est pas de nature. Sans doute n'importe quel homme ou quelle femme peut vivre des expériences homosexuelles à l'occasion, pendant un court laps de temps, témoins le bras-seur d'affaires ou les prostituées, motivés par l'argent ; mais ces gens ne sont pas ceux dont nous parlons. Des parents ne doivent jamais craindre que leur enfant devienne homosexuel. J'ai longtemps vécu, ma vie est celle d'un homo-sexuel et j'ai passé une grande partie de cette vie à étudier avec des jeunes ce problème. Mais nous y reviendrons plus tard... Si l'élément « magique » qui attire un humain vers l'autre sexe n'est pas présent d'avance, il n'est au pouvoir de personne de le faire apparaître. Si c'était possible, il n'y aurait presque pas d'homosexuels, parce que l'enfer qu'ils doivent traverser lorsqu'ils grandissent est affreux : ils offriraient n'importe quoi pour trouver cet élément magique. Toutefois, le fait d'être homosexuel présente un côté plus heureux. L'homosexuel a la faculté d'apprendre, d'approfondir et d'accomplir des choses qu'il n'aurait pas la possibilité d'apprendre autrement.

« Pour l'homosexuel moyen qui s'accepte une bonne fois sous son vrai jour, le don le plus précieux qu'il reçoit, c'est celui de la Compréhension. Les épreuves qu'il a subies et les expériences qu'il a vécues le rendent très sensible aux sentiments d'autrui ; il a généralement un grand sens moral grâce à la longue méditation et à la discipline sévère qu'il a dû s'imposer pour s'accepter lui-même. Il est capable de faire beaucoup de bien, parce qu'il a appris la nécessité d'être

discret, d'être sincère, d'avoir l'esprit alerte, il parvient à « psychanalyser » rapidement et correctement les gens et à évaluer immédiatement une situation. C'est ainsi que de grands chefs, des guerriers, des hommes d'affaires, des médecins et des représentants de toutes les professions sur cette Terre ont tiré grand profit de leurs dons d'homosexuels. Ces derniers sont généralement doués d'un sens artistique et esthétique; ils deviennent écrivains, musiciens, artistes. Ils sont habituellement sympathiques, animés d'un vif amour du peuple pris dans son ensemble; ils ont donc le don de reconforter les autres.

« En conséquence, étant donné qu'ils possèdent tous ces atouts et qu'en plus, on ne peut pas les reconnaître (à moins qu'ils ne le souhaitent) ils peuvent parcourir le monde entier comme n'importe qui, et faire beaucoup, beaucoup de bien; sans aucune entrave, contrairement à ce qui arriverait peut-être à un homme affligé d'un défaut physique ou d'une déficience mentale qui pourrait pousser les gens à l'éviter. Dès lors, si l'homosexuel le veut, il peut contribuer grandement à son propre développement.

« Notons-le aussi, la proportion de crimes commis par des homosexuels est très faible. Ils sont tolérants et peu portés à la violence physique: il est extrêmement rare d'entendre parler de viol dans les milieux d'homosexuels... de séduction peut-être; toutefois, même en ce domaine, les délits sont peu nombreux en comparaison de ceux qu'on enregistre dans le monde hétérosexuel. L'homosexuel éprouve un vif besoin d'aimer et d'être aimé; or, ce sentiment n'existe pas dans le viol ou la séduction non consentie. En somme, l'homosexuel n'est nullement l'infâme

individu que tant d'hétérosexuels ignorants se représentent : ils sont souvent incapables de comprendre comment quelqu'un peut aimer une personne du même sexe. Mais considérons la chose sous cet angle : dans certaines incarnations, il est nécessaire d'être né femme pour apprendre certaines choses ; la fois suivante, on peut naître garçon. Donc, c'est la personne qui importe, non son corps physique. Il est entendu que dans ce monde les sens physiques attirent les sexes opposés pour éviter que le chiffre de la population ne subisse une crise aiguë. Cependant, nous éprouvons généralement de l'attrait pour des gens dont la personnalité complète la nôtre ; nous sentons qu'ils vont nous aider dans le chemin de la vie et que nous pouvons les aider à notre tour... Voilà précisément ce que ressent l'homosexuel.

« Si je vous parle un peu de moi-même, peut-être vous sera-t-il possible d'apprécier plus facilement cette opinion.

« Je suis né dans une petite ville de Californie. J'avais des parents modèles. Nous étions très pauvres, c'est vrai, mais une mère admirable, résolument chrétienne, n'a jamais permis que nous nous sentions « pauvres ». Nous étions donc riches et très heureux ; après tout, qui d'autre que nous pouvait, quand il pleuvait, naviguer sur un canot à voile sur le plancher de la salle de séjour pendant que notre mère nous lisait de passionnantes histoires de mer ? Qui d'autre que nous avait des parents capables de sortir un soir armés de fusils et de rentrer une heure plus tard en rapportant un lapin fraîchement tué que nous dégustions au lieu de manger de la viande achetée au magasin ? Nous avions de la chance et nous étions trois enfants heureux. Élevée dans une

école de missionnaires (mixte), ma mère n'avait pas de plus cher désir que de voir l'un de nous entrer dans un ordre religieux. Vers l'époque de mes cinq ans, je me rendis compte que mon frère et moi avions des idées différentes sur les filles. Durant les années suivantes, je découvris que rien ne m'attirait et ne me plaisait davantage que la compagnie de garçons ou d'hommes. Je m'émerveillais de la beauté physique du mâle. Je regardais les garçons et cela signifiait vouloir être l'un d'eux (je veux dire me joindre à eux et participer à leurs activités). Cependant, j'avais toujours le sentiment que mes raisons de les aimer différaient des raisons qui les poussaient à se lier avec moi. Pour eux, j'étais simplement un gamin ; pour moi, ils étaient quelque chose de très important, mais je ne savais pas avec certitude pourquoi... Je comprenais que les filles s'intéressent à eux, mais je déplorais qu'elles ne puissent être aussi du sexe masculin. Jamais, je n'ai désiré être une fille. Naturellement, étant jeunes, nous avons eu des expériences en jouant. Je me rendais compte que j'étais différent à cause de ce que je « ressentais ». J'étais toujours choqué en apprenant que, pour les autres garçons, ces expériences ne signifiaient rien... Déjà, pour moi, aimer, c'était aussi sacré que la religion. Les chères bonnes Sœurs et l'Église enseignaient que tout cela était très mal et j'offrais messes, prières, confiseries, travaux et toutes sortes de choses en suppliant qu'on me fasse devenir semblable aux autres. Non parce que je le désirais, mais parce qu'on m'assurait que j'étais dans l'erreur... C'en était pas aussi explicitement exprimé, remarquez. Je n'osais pas vraiment dire ce que je ressentais, mais j'ai toujours été à l'écoute des autres. Je comprenais donc et je savais...

A treize ans, je fus admis dans un monastère ; j'espérais faire plaisir à ma mère en devenant moine. Cependant, je savais que je me trompais de voie et je quittai les ordres au bout d'un an et demi. Ma famille me fit savoir qu'elle n'était pas en état de m'entretenir. C'était l'époque de la Dépression. Cela signifiait que je ne ferais pas d'études sauf si je le désirais, et que je devais travailler. Naturellement, étant un garçon bien portant, je n'avais pas envie d'aller à l'école. (Je n'y avais jamais été très brillant, d'ailleurs.) Me voilà parti donc dans la grande ville pour y faire fortune. Pendant quelque temps, j'allais être marin et bourlinguer sur les sept mers. Je m'embarquai clandestinement sur un pétrolier, mais le bon sens (ou la peur) me fit descendre à terre avant que le bateau n'appareillât. Puis, pendant un certain temps, il fut question que je parte pour l'Arizona en vue de combattre Indiens et hors-la-loi. J'aimais les chevaux, j'aurais donc réussi dans la police montée. Néanmoins la pensée de me livrer à la chasse à l'homme me détourna de cette carrière. Étant entreprenant, j'étais constamment en mouvement, cherchant un ami intime et désirant faire de nouvelles découvertes. J'avais seize ans et j'avais appris trois choses importantes. La première, c'est que tout le monde — homme, femme, enfant — ressentait de la sympathie à mon égard. On avait confiance en moi ; j'étais un poste d'écoute et un réconfort pour la plupart des gens que je rencontrais. J'entrai en contact avec des représentants de presque toutes les classes sociales ; j'avais (et j'ai encore) pour amis des gens riches, pauvres, escrocs ou prêtres.

« En second lieu, je me rendis compte que j'étais homosexuel. Je tentai de me plier à une vie

d'hétérosexuel, mais cela me semblait toujours impur ; tandis que dans mon propre état, il y avait quelque chose d'aussi moral et d'aussi bon qu'on pouvait l'exiger.

« En troisième lieu, j'appris combien j'avais de la chance d'être fort, audacieux et sûr de moi. Du coup, on recourait à mes conseils, on avait besoin de mon aide. Cela me posait un sérieux problème car je me trouvais confronté à des obligations auxquelles je n'étais pas préparé. J'appris que, comme chacun de nous, je pouvais froisser gravement les autres si je n'y prenais pas garde. J'appris aussi que beaucoup de garçons homosexuels, du même âge que moi, luttaien^t violemment contre leur penchant, certains allant jusqu'au crime pour se prouver qu'ils étaient des hommes, d'autres se résignant et agissant comme des filles, d'autres enfin sombrant dans la dépression. Je savais que je pouvais les aider. Il suffisait de me lier d'amitié avec eux, de les amener à m'accepter et à solliciter mon aide. Ressentant quelque affinité pour les bas-fonds, je passais une bonne partie de mon temps dans les maisons de jeu et les tripots. Mais j'avais également besoin d'une atmosphère plus calme et je fréquentais les beaux quartiers résidentiels de la ville. Pour gagner ma vie, je m'orientais vers la photographie et les arts, saisissant au vol toute occupation nouvelle qui se présentait et piquait ma curiosité. Quand survint la guerre, je rejoignis la Marine ; démobilisé, je travaillai dans des camps de jeunesse et des écoles de rééducation ; mais cela ne suscitait pas le même intérêt que lorsque, par hasard, je rencontrais quelqu'un qui avait réellement besoin de moi... Laissez-moi vous dire aussi que j'ai fréquenté beaucoup plus d'hétérosexuels

que d'homosexuels : je ne leur ai jamais laissé deviner mes sentiments, non que j'en fusse honteux, mais parce que beaucoup d'amis auraient perdu confiance en moi car ils n'auraient pas compris.

« Au début des années cinquante, j'avais trente ans et depuis longtemps je pensais qu'il était temps pour moi de m'occuper de mes propres affaires... c'est-à-dire faire des études. N'ayant pas reçu d'éducation secondaire, je décidai d'aller en Europe où je pourrais apprendre ce que je désirais sans passer d'abord par l'enseignement secondaire, puis par les autres cours que nos collèges nous obligent à suivre et qui n'ont rien à voir avec la profession qu'on a l'intention d'exercer. J'économisai deux cents dollars et partis pour l'Europe où je passai presque dix années. J'y rencontrai nombre d'amis qui avaient besoin de mon amitié, bien que je ne sois pas bon linguiste. A mon retour, au début des années soixante, je m'installai sur les hauteurs d'Ashbury, district qui jouit d'une triste notoriété. Je pense que c'est là que j'ai appris le plus de choses et le plus rapidement... Ce quartier où les jeunes venaient pour trouver la vérité s'était peu à peu transformé en un lieu de refuge où l'on cherchait à oublier les difficultés de la vie... Vu mon âge et mon expérience, j'eus l'occasion de leur venir en aide. J'avais un grand appartement et j'hébergeais ceux qui n'avaient pas de domicile. Ainsi, je rencontrai toutes sortes de gens au cours de ces trois années. J'ai maintenant cinquante ans et je travaille dans un monde entièrement différent, mais je pense qu'en fin de compte les résultats sont à peu près les mêmes. »

JUSTIN.

L'écrivain était assis dans son bureau et son visage s'épanouit en un sourire de grande satisfaction. En fait, ce n'était pas un « bureau » mais un lit en métal qui, dépourvu de ressorts, était extrêmement inconfortable. C'était un de ces machins qui s'élèvent et s'abaissent sur la simple pression d'un bouton, mais dont le mécanisme était toujours interrompu par une coupure d'électricité au moment où le lit atteignait son degré le plus élevé. Enfin, c'était le seul bureau que possédât l'auteur. Il était donc assis à son bureau et souriait franchement de plaisir.

M. Harold Wilson, l'ancien Premier ministre d'Angleterre, avait, selon la radio canadienne, « dit son fait » à la presse : si la presse avait vent d'une histoire, elle la déformait et si elle n'arrivait pas à la connaître, elle l'inventait.

EXACTEMENT !

Ce sont là des choses que le présent auteur a dites pendant des années — une voix isolée criant dans le désert. La presse est POURRIE ! Voilà l'avis de l'auteur qui s'est toujours demandé où l'on avait pris l'idée que les journalistes étaient des gens à part. Jadis, les commères de village

répandaient les plus vils ragots. Aujourd'hui, si on a un faible pour les immondices, on s'engage dans la presse comme reporter. L'auteur a fait une expérience amère de la presse. Il croit fermement que ce gang est aujourd'hui la force la plus mauvaise qui existe sur Terre : elle est responsable de guerres et de grèves. Toutefois, les éditeurs n'aiment guère qu'on dénonce le rôle ignoble de la presse. Ainsi il n'y a pas d'opposition possible et le mal est florissant car personne ne lui fait obstacle.

L'auteur était donc assis dans son bureau — le lit mentionné ci-dessus — et contemplait le milieu où il se trouvait. Une table de nuit d'hôpital en piètre état, achetée d'occasion après avoir connu une centaine de propriétaires, une vieille machine à écrire japonaise toute bosselée et un vieil auteur encore plus bosselé, ce dernier se déglissant aux jointures.

Des lettres, environ soixante-dix, encombraient le lit. Taddy, la grosse Siamoise se vautrait au milieu d'elles, se roulant de temps en temps sur le dos, lançant ses pattes en l'air. « Crevettes, crevettes, marmonnait-elle, pourquoi n'avons-nous pas de crevettes ? Voilà ce que je voudrais savoir ! » Sa sœur, la belle Cléopâtre, était assise près de l'écrivain, les pattes croisées, sur sa face un sourire énigmatique. « Patron, dit-elle soudain en se levant et en donnant une chiquenaude pour faire disparaître de sa queue un imaginaire grain de poussière, patron, pourquoi ne pas t'installer dans ton fauteuil roulant : sortons et allons voir les bateaux. On s'ennuie ici ! »

Au-dehors, juste devant la fenêtre, le paquebot de ligne polonais, le « Stefan Batory » se préparait à prendre la mer. On venait de hisser le Blue

Peter, pavillon de partance, bleu avec un carré blanc au centre, et la foule se rassemblait comme c'est toujours le cas quand un paquebot est sur le point d'appareiller.

L'écrivain fut tenté. Ah ! pourquoi pas ? pensa-t-il ; puis, la Vertu l'emporta de nouveau — en outre, l'auteur venait de ressentir juste à cet instant un élancement douloureux de plus. Aussi remarqua-t-il : « Non, Cléo, nous avons à travailler, il nous faut coucher quelques mots sur le papier pour payer ces crevettes à propos desquelles Taddy ne cesse de gémir. » Mlle Cléo bâilla, sauta légèrement sur le plancher et s'en alla en flânant. Une dernière fois, Mlle Taddy se roula, lança une ruade, puis suivit Cléo.

L'écrivain poussa un soupir qui manqua de faire s'envoler toutes les lettres qui jonchaient son lit. Il en saisit une poignée. Une lettre s'ouvrit d'elle-même : « Comment, tonnait l'auteur, osez-vous dire que vous ne répondrez pas aux lettres qui ne contiennent pas de timbre-poste pour la réponse ? Ne savez-vous pas que les gens vous font honneur en dépensant leur argent et en sacrifiant leur temps pour vous écrire ? C'est pour vous un DEVOIR de répondre à toutes les lettres et de donner tous les renseignements qu'on vous demande ! »

Ta, ta, ta ! pensa l'auteur. Il y a une vieille toupie qui va avoir une surprise. La machine à écrire était une vieille chose très lourde, faisant craquer les genoux quand ils l'avaient supportée trop longtemps ; mais l'auteur n'avait nullement une taille de sylphide. Il s'était bien aminci en partant d'un modeste cent trente kilos ; mais quatre-vingt-quinze kilos était la limite la plus basse du poids auquel il se tenait même en observant un

régime alimentaire d'un millier de calories par jour. Le problème était cette fenêtre en saillie, trop « en saillie » à moins que les bras de l'écrivain ne fussent trop courts. Un secrétaire ? Non, monsieur, non, madame. Pas de secrétaire ; seuls les auteurs de balivernes pornographiques ont les moyens de se payer un secrétaire.

C'est ainsi que notre auteur, l'air renfrogné, attira sur ses genoux le pitoyable engin qui lui tenait lieu de machine à écrire. « Chère mademoiselle Buggsbottom, firent résonner les touches du clavier, j'ai reçu votre aimable lettre, mais je ne l'ai pas BIEN reçue. Puis-je profiter de l'occasion pour dénoncer votre méprise ou vous éclairer comme disent les Américains ? Mon courrier augmente, mademoiselle Buggsbottom, et les frais du courrier aussi. Or, le coût en temps et en matériel se calcule : PLUS de trois dollars pour l'envoi d'une lettre d'une page. Contrairement à ce que vous supposez, je ne reçois PAS un dollar par livre vendu. Je touche de sept à dix pour cent du prix le plus bas en cours dans le pays où l'ouvrage est imprimé. »

L'auteur renifla fortement, au comble de l'indignation : « De ce livre-ci, je peux être contraint d'abandonner cinquante pour cent aux premiers éditeurs — ne me demandez pas pourquoi ! Puis, il faut payer d'autres commissions, les pertes sur la conversion des monnaies, et des TAXES. Donc, mademoiselle Buggsbottom, avant d'écrire, réfléchissez ! Et un écrivain doit MANGER, sachez-le ! Il ne vit pas de l'air du temps. »

Ra'ab entra : « Le courrier est arrivé, dit-elle, soixante-trois lettres seulement, aujourd'hui. La correspondance doit être arrêtée quelque part ! » Ceci rappela à l'auteur loqueteux une autre lettre

qu'il avait mise de côté. Il la repêcha et en sortit une feuille criarde de couleur orange aux quatre coins ornés de fleurs indescriptibles. « Ah ! s'écria-t-il, la voilà ! » Il la déplia et lut : « Vous dites que vous êtes moine. Alors comment se fait-il qu'il y ait une « Madame » ? Un moine n'a pas de vie conjugale. »

De nouveau, le pauvre écrivain soupira d'exaspération. Que les gens étaient bizarres ! « N'avez-vous jamais entendu parler de communautés où un homme vit avec une femme ou plusieurs femmes ? écrivit-il avec rage. Ils ne commettent pas toujours les actes que vos pensées lascives leur attribuent. N'avez-vous jamais entendu parler d'infirmières qui travaillent dans des prisons ? N'avez-vous jamais entendu parler d'infirmières de nuit, seules dans des salles d'hôpital pour hommes ? Allons ! Allons ! Dans les meilleures communautés, hommes et femmes ne sont pas TOUJOURS occupés à coucher ensemble. Que les gens sont médisants ! »

Le même estimé correspondant (estimé, on devrait dire l'inverse) continuait en ces termes : « Et pourquoi portez-vous la barbe ? Pour cacher une drôle de bouche ? » Le grand public serait stupéfait s'il apprenait les sottises que certains d'entre eux écrivent. Voici l'extrait d'une lettre — non, la lettre tout entière — que j'ai reçue. Le texte en est absolument vrai et je le reproduis sans rien y changer. « Cher Monsieur, je dois être LIBRE, libre de vivre ma propre vie sans recevoir d'ordre des autres. Je dois être LIBRE ou bien mon âme mourra. Envoyez-moi un million de dollars par retour du courrier. (Signé...) »

P.-S. Merci d'avance. »

Après avoir dactylographié ce texte d'après

l'original, l'auteur tourna et retourna la lettre dans ses mains. Certaines lettres étaient... BIZARRES. Il soupira de nouveau, probablement par suite du manque d'oxygène dans l'air vicié, pollué de la ville, et jeta la lettre à la poubelle. Pouah ! « Vous pouvez le dire », murmura la grosse Taddy qui entraît sans se presser. Une autre lettre attira le regard de l'écrivain. Encore à propos des homosexuels ? Quelle folie furieuse ! Leurs adversaires voudraient gâcher leur plaisir en jouant de couteaux bien aiguisés.

Dans les parages mal famés de Soho à Londres, là où TOUT se passe, le bar clandestin (dont je parle) était presque vide. Un barman au faciès d'assassin s'appuyait contre le mur du fond de son domaine, se curant paresseusement les dents et ne pensant à rien en particulier. A l'extrémité opposée du bar, deux filles étaient assises sur de hauts tabourets et tenaient à voix basse une conversation sur de vils sujets — des sujets qui ne s'élèvent pas au-dessus de la ceinture.

Lotta Bull incarnait la femme masculine par excellence. Ses cheveux étaient taillés court presque à la manière des militaires, et son visage dur aurait parfaitement convenu à un sergent-major en proie à un accès de colère. Ses vêtements étaient les plus unisexes de l'unisexe et sa voix aussi grave que la sirène d'un bateau dans le port de Londres. Elle couvait d'un œil de propriétaire la fille assise devant elle.

Rosie Hipsps était toute féminine, un petit bout de femme ayant à peine une idée dans sa fade tête blonde. Avec ses yeux bleus et les boucles d'une poupée chinoise, elle donnait une impression de modestie et d'innocence. Rosie Hipsps était courbée, aussi courbée que Lotta Bull était droite.

Rosie aspirait délicatement une bouffée de sa cigarette fixée dans un très long fume-cigarette. Lotta mâchonnait le bout d'un de ces petits manilles.

Un client entra dans le bar et s'arrêta un moment, regardant à la ronde. Apercevant Rosie Higgs, il s'élança vers elle, puis changea brusquement d'idée en croisant le regard féroce que lui lançait Lotta Bull. Discrètement, il se dirigea vers le barman qui, sorti de sa torpeur, s'était redressé et astiquait des verres. « Laisse cette poupée tranquille, lui murmura le barman, ou bien elle te fera ton affaire. C'est une SAUVAGE, cette Lotta Bull. Qu'est-ce que je te sers ? »

« Les hommes ! ils ne pensent qu'à ça ! » grogna Lotta. « Celui qui m'aborde d'une façon qui ne me convient pas, je le tue. Les femmes, voilà mon bifteck. C'est plus propre. As-tu déjà eu un homme, toi, Rosie ? »

Rosie sourit, puis éclata de rire sous l'empire de ses pensées secrètes. « Partons, dit-elle. Impossible de se parler ici. » Les deux filles vidèrent leurs verres et gagnèrent la rue. « Prenons un taxi », dit-elle.

Un geste vif de la main et Lotta Bull héla un taxi londonien qui vira sur place dans la rue et vint s'arrêter à leur hauteur. Le chauffeur observa les deux femmes qui montaient dans la voiture, abaissa le drapeau du taximètre et opina du chef d'un air entendu lorsque Lotta lui donna son adresse dans une rue obscure de Paddington, derrière l'hôpital. La circulation était fluide — pour Londres — à ce moment de la soirée. Les employés de bureau étaient rentrés chez eux, les magasins fermés et ce n'était pas encore l'heure du cinéma ou du théâtre. Le taxi allait vite,

dépassant les lourds autobus rouges et les véhicules familiers de la Green Line qui se hâtaient eux aussi d'effectuer leur parcours de la ville à la campagne et de la campagne à la ville.

Le taxi tourna à un coin de rue et s'arrêta. Lotta Bull regarda le taximètre et fouilla dans son porte-monnaie. « Merci bien, monsieur, dit le chauffeur, bon voyage. » Il embraya et descendit la rue en quête d'un client éventuel.

Lotta Bull traversa le trottoir d'un pas énergique. Rosie Hipps la suivit, sur ses talons hauts qui accentuaient les rondeurs de son anatomie. Dans la rue, des hommes de tout âge tournèrent la tête, l'œil rond, et émirent un sifflement appréciateur, ce qui leur valut un regard courroucé de la part de Lotta.

La clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit avec un bruit presque imperceptible. Lotta tâtonna à la recherche de l'interrupteur et le hall d'entrée fut inondé de lumière. Les deux femmes entrèrent. « Ah ! souffla Rosie Hipps en s'affaissant avec reconnaissance sur une chaise basse et en s'enlevant ses chaussures. J'ai mal aux pieds ! » Lotta courut à la cuisine et enfonça la prise de la bouilloire électrique. « Une tasse de thé, voilà ce dont j'ai envie, dit-elle. Je meurs de soif. »

Le thé était chaud, les gâteaux agréables. Les deux femmes s'assirent sur un siège d'amour, une antiquité du Libertus, devant une table basse. « Tu allais me raconter l'histoire de ton premier homme, Rosie », dit Lotta en tendant un pied pour repousser la table. Elle s'allongea sur le canapé et attira Rosie contre elle.

Rosie rit. « Ce n'est pas facile, dit-elle. Je ne savais pas ce qui différenciait un garçon d'une

filles. Je ne savais même pas qu'il y AVAIT une différence. Maman était très stricte. J'allais à l'école du dimanche, en ce temps-là — j'avais, je crois, dans les seize ans. Le professeur était un jeune homme âgé de vingt ans, peut-être. Il paraissait sympathique et j'étais charmée. Il avait également une belle petite voiture Vauxhall, et je pensais qu'il avait de quoi. » La fille se tut pour allumer une cigarette et souffla en l'air un nuage de fumée.

« Plusieurs fois après l'école du dimanche, il voulut me ramener chez moi, mais je refusai toujours, car maman était sévère. Aussi suggéra-t-il de me reconduire et de me déposer au bout de notre rue. Je dis oui et montai dans sa voiture verte. C'était vraiment une belle voiture... Il me reconduisit plusieurs fois chez moi et, un jour, il s'arrêta dans le parc. Nous vivions alors à Wandsworth. Il semblait tourmenté. Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il disait. Il respirait avec difficulté et comme ses mains s'agitaient, je pensai qu'il voulait que nous luttions. Pauvre sotte que j'étais ! Soudain un policier à cheval tourna le coin de la rue : mon compagnon n'eut que le temps de se ruer sur l'embrayage et nous filâmes comme des lapins pris de panique. »

Rosie tripota un instant sa cigarette et l'écrasa dans le cendrier. Un long silence régna entre les deux amies : « Et alors ? dit Lotta Bull. Que s'est-il passé ? »

Rosie poussa un profond soupir. « Maman était tellement prude ! Il n'y avait jamais d'homme chez nous. Papa était mort dans un accident peu après ma naissance. Je n'avais pas de parents de sexe masculin, pas d'animaux familiers — rien. Je n'avais pas saisi la blague des « oiseaux et

des abeilles ». Je sortais avec des camarades d'école, mais jamais avec des garçons. Non. On parlait d'eux, parfois, mais les remarques qu'on faisait dépassaient ma compréhension. Je savais qu'il y avait des chrétiens, qu'il y avait des juifs et je pensais que la différence entre garçons et filles était à peu près du même genre : on allait à une église différente ou à une école différente. »

La jeune fille s'arrêta pour allumer une nouvelle cigarette, toussant quelque peu quand elle respirait à contretemps. Lotta Bull s'assit pour se verser une nouvelle tasse de thé et pour avaler d'une puissante gorgée le liquide tiède. Elle s'étendit de nouveau et entoura Rosie de ses bras. « Oui ? » demanda-t-elle en faisant courir ses mains de haut en bas comme si elle jouait de la harpe.

« Mais comment peux-tu t'attendre à ce que je parle dans ces conditions ? » protesta Rosie.

Lotta entoura de nouveau des bras la taille de Rosie et dit : « Eh bien, je t'écoute. »

« Bon, reprit Rosie, je ne le revis plus du tout avant l'école du dimanche suivant. Il semblait avoir un peu peur de moi et il me chuchota : « L'as-tu dit à ta mère ? » Je répondis que non. Naturellement, je ne lui disais pas tout. Le professeur parut soulagé et il continua alors à nous enseigner la Bonne Parole. Puis, il dit qu'un homme de la Compagnie de l'Espérance désirait nous parler pour nous demander de faire le vœu d'être de bons petits abstinents. Cela ne signifiait rien pour moi vu que je n'avais jamais goûté au plaisir. »

On entendit dehors un formidable fracas : deux autos étaient entrées en collision dans un grand bruit de ferraille. Lotta Bull bondit sur ses pieds

pour courir à la fenêtre et la pauvre Rosie roula sur le plancher. Dans la rue des piétons s'attroupaient, bouche bée, autour de deux chauffeurs qui échangeaient à grands cris d'indécentes imprécations puis la police arriva. « Zut ! les flics, commenta Lotta d'un ton lugubre. Je n'ai jamais pu supporter les flics, ils gâtent toujours tout. Viens, Rosie, continue ton histoire. » Elles reprirent leur place sur le siège d'amour si bien nommé.

« Après l'école du dimanche, comme je rentrais chez moi à pied, il a roulé à ma hauteur et ouvert la portière de sa voiture. J'y suis montée et nous sommes allés à Putney. Nous sommes restés dans la voiture au bord d'une rivière. Naturellement nous n'étions pas seuls et nous n'avons fait que bavarder. Il m'a dit une foule de choses que je ne comprenais pas... entre autres, que j'étais sotte de croire toujours ce que ma mère disait. « Viens avec moi, samedi prochain, à Maidenhead, a-t-il ajouté, dis à ta mère que tu sors avec une amie. Je connais un bel endroit où nous aurons du PLAISIR. » Je lui ai répondu que j'y réfléchirais ; puis, il m'a raccompagnée chez moi. Nous devions nous retrouver le vendredi après la classe.

Pendant toute cette semaine-là, ma mère a été parfaitement rosse avec moi. « Qu'est-ce que tu as, Rosie ? » ne cessait-elle de me répéter. A l'école, tout marchait mal. Mon amie, Molly Coddle, s'est subitement mise à me haïr — tu sais, une de ces lubies de fille — et l'existence était terriblement triste pour moi. J'étais l'une des préfètes et la Directrice m'a grondée parce que je ne lui signalais pas diverses choses que je n'avais pas vues. Quand je lui ai dit que je n'y

avais pas fait attention, elle a répliqué que je n'étais pas apte à être chef de classe. Bref, ce fut une semaine INFECTE! »

La pauvre Rosie s'arrêta haletante d'indignation sous l'effet des souvenirs qui affluaient. « La Directrice m'a demandé si j'avais des ennuis. J'ai répondu que non, qu'elle seule me causait des ennuis. Sur ce, elle a rougi et déclaré qu'elle informerait ma mère de mes impertinences. « Ô Seigneur! ai-je pensé. J'aurai TOUT supporté! Bref, la semaine se traînait, lamentable. »

Lotta Bull fit un signe de tête pour marquer sa sympathie. « Prenons un verre, Rosie, proposa-t-elle en se levant pour se diriger vers le bar qui occupait un coin de la chambre. Que veux-tu? Whisky? Gin et tonique? Vodka? »

« Non, je suis vulgaire aujourd'hui, donne-moi une Watney's, répondit Rosie, je n'ai d'espoir qu'en la bière maintenant. Donne-moi une bière. »

Elles se rassirent sur le siège d'amour, Lotta avec un whisky-glaçons et Rosie avec un verre de Watney's. « Mince alors, ton histoire m'intéresse, s'écria Lotta. Tu veux bien me raconter la suite? »

« Le vendredi matin avant mon départ pour l'école, reprit Rosie, maman reçut une lettre de la Directrice — quelle vieille peau! — et, en la lisant, maman vira au pourpre. « Rosie, hurla-t-elle. Rosie, attends jusqu'à ton retour de l'école. Je t'enlèverai la peau des fesses, toi... toi... ! » Elle suffoquait et bafouillait, incapable de trouver les mots qu'il fallait. Je me suis enfuie. A l'école, ce jour-là, je me suis tourmentée du début à la fin des cours. Tout le monde était livide en me regardant. » La jeune fille s'arrêta pour boire un verre et rassembler ses idées.

« Il m'attendait juste à la sortie de l'école. Comme je fus heureuse de le voir ! Je courus à sa voiture et j'y pris place. Il démarra rapidement et nous nous sommes garés plus loin — tu sais, le long du petit square — et là, je lui ai raconté tous mes ennuis. Je lui ai avoué que j'avais peur de rentrer chez moi. « Tu sais quoi ? » répondit-il finalement. Écris un mot pour ta mère, je vais demander à un garçon de le lui remettre. Dis que tu vas passer la nuit chez ton amie Molly Coddle. » J'ai arraché une page de mon cahier d'exercices et j'ai griffonné quelques lignes. » A ce moment, Lotta fit un signe de tête d'assentiment et de curiosité.

« Dès qu'il eut chargé un garçon d'aller à bicyclette porter le billet à ma mère, nous nous sommes élancés sur la route qui mène à Maidenhead. Aux approches de cette ville, il y avait un joli petit endroit, tu sais, un motel. Un restaurant aussi. Il a réservé une chambre et nous sommes allés manger. Il était temps d'ailleurs, car j'étais affamée. Maman était si en colère contre moi que j'avais dû renoncer à mon petit déjeuner. Je veux dire qu'on ne peut pas manger quand quelqu'un te crie après. Et puis, tu sais comment c'est, la cantine. Vaut mieux oublier ! » Rosie secoua la tête et plissa le nez au seul souvenir de ces repas.

« Oui, murmura Lotta Bull avec aigreur, mais tu aurais dû voir ce qu'ils nous donnaient à la maison de correction ! Enfin, continue ! »

« Donc, j'étais affamée, reprit Rosie Hipps. J'ai mangé ce jour-là tout ce que j'ai pu avaler, mais lui, il continuait à bavarder, sans que je l'écoute, car j'étais trop occupée à me rassasier. Il me semblait qu'il cherchait à me cajoler. Oh ! qu'est-ce à dire ? ai-je pensé, la même chose simplement

que Molly Coddle et moi faisons ensemble. Quelle importance si c'est un garçon ? Un chrétien ne peut-il pas faire ses dévotions avec un juif ? Ah ! quelle sottise ignorante j'étais ! »

Elle eut un rire triste au souvenir de ce qui s'était passé ; elle but une gorgée de bière avant de reprendre son récit. « Bien, après ce mini-festin, je regardai à la ronde pour trouver des toilettes ; mais il n'y en avait pas en vue. Nous avons donc traversé le parking et sommes allés dans la chambre qu'il avait réservée. Je suis restée longtemps à la salle de bains et quand je suis retournée dans la chambre à coucher... » Elle s'arrêta en éclatant d'un rire bref et violent. Lotta Bull la regarda. Rosie sirota sa bière, puis reprit :

« Il était là. Mon Dieu, je n'avais jamais éprouvé un tel choc. Il était là, nu comme à sa naissance, tout poilu et rien n'était caché. Il a une tumeur cancéreuse, j'ai pensé, puis il s'est avancé vers moi et je me suis évanouie. J'ai dû donner de la tête contre l'arête d'une chaise ou d'un meuble car j'étais réellement assommée. » Lotta Bull haletait d'émotion et ses yeux commençaient à briller d'une lueur sauvage.

Rosie Hipps continua : « Après ce qui m'a paru un siècle, je repris conscience des choses. Il me semblait qu'un poids très lourd m'écrasait. Ô mon Dieu, ai-je pensé à demi endormie, un éléphant est couché sur moi. J'ouvris les yeux et je poussai un cri de terreur. Il était étendu sur moi et j'étais nue ! Il me faisait mal. Alors, il s'est jeté à genoux et s'est mis à prier à haute voix. J'ai entendu un bruit de pas précipités ; une clef fut violemment engagée dans la serrure de la porte et deux hommes ont fait irruption dans la chambre. J'étais rouge de honte. »

Lotta Bull se renversa sur son siège, les yeux mi-clos, probablement en train de se représenter la scène. Rosie continua : « Un des hommes m'a regardée de haut en bas, et m'a dit : « Je vous ai entendue pousser des cris perçants, mademoiselle. Est-ce qu'il vous violait ? » Sans un mot de plus, ils se sont jetés sur le professeur et l'ont bourré de coups de pied. Quant à lui, il continuait de prier. « Vous feriez mieux de vous rhabiller, mademoiselle, a dit l'un des hommes, nous allons appeler la police. » « Ô mon Dieu, ai-je pensé, que va-t-il se passer maintenant ? Je me suis précipitée sur mes vêtements et j'ai été effrayée de voir que j'avais les jambes tout ensanglantées, mais il fallait que je m'habille. »

« Alors ? Ont-ils fait venir la police ? » demanda Lotta Bull.

« Bien sûr, ils n'ont pas hésité, répondit Rosie. C'était mieux qu'à la télé ! Un car de police est arrivé à toute allure, et immédiatement à sa suite un type de la presse. Il m'a lorgnée, s'est pouléché les babines et a sorti son carnet de notes. Un des policiers l'a arrêté : « Laisse-la, a-t-il dit, elle est peut-être mineure. » Le type de la presse a tourné les yeux vers le professeur de l'école du dimanche, qui restait là, debout, l'air penaud. Les types du motel n'avaient pas voulu qu'il se rhabille avant l'arrivée de la police. Je comprenais maintenant la différence entre un homme et une femme ! »

Dehors, un vendeur de journaux criait : « Spéciââl ! Le crime du siècle. Spéciââl ! » « Voilà ce qu'ils font, remarqua Lotta Bull, la Presse se saisit d'un quelconque petit incident et elle en fait une grande affaire. Mais qu'est-il arrivé après ? »

« Les agents de police m'ont posé un tas de

questions, dit Rosie Hipps. Sapristi ! Quel brouhaha ! Ils m'ont demandé si j'étais entrée volontairement dans la chambre avec lui. J'ai dit oui, mais qu'à ce moment-là je ne savais pas encore ce qu'il désirait. J'ai dit que je ne savais pas la différence qui existait entre un homme et une femme. Là-dessus, ils ont éclaté de rire et le journaliste s'est mis à griffonner furieusement. « Maintenant je sais », ai-je ajouté et le journaliste a de nouveau griffonné. Soudain, le professeur de l'école du dimanche s'est libéré, est tombé à genoux et s'est mis à débiter des prières. Alors, bonté divine, il s'est remis sur pied et m'a accusée, MOI, de l'avoir entraîné ! Je ne me suis jamais sentie aussi humiliée de ma vie ! »

« Est-ce qu'on t'a conduite au poste de police ? » demanda Lotta.

« Oui. On m'a fait monter dans la voiture à côté du chauffeur ; l'autre agent de police et le professeur se sont installés à l'arrière et nous avons gagné le commissariat de Maidenhead. Les journalistes ont suivi. Il y en avait sept. Au poste, on m'a poussée dans une pièce ; un médecin et un officier de police féminin m'ont demandé de me déshabiller — sapristi ai-je jamais été aussi gênée ? — et ils m'ont examinée. Le docteur a relevé des traces de coups, des contusions et tout le reste, tandis que la femme officier prenait des notes. Alors, le docteur m'a enfoncé une sorte de tube en me disant qu'il prélevait un échantillon pour voir si j'avais été violée. Dieu ! Que pensait-il donc qui me fût arrivé d'autre ? »

Rosie s'arrêta et prit le verre que Lotta venait de remplir. Après avoir bu une longue gorgée comme pour effacer les mauvais souvenirs, elle continua : « Après ce qui m'a semblé être des

heures et des heures, on m'a reconduite à la maison. Ma mère bégayait de rage, et agitait un journal. Les gros titres disaient : « Une écolière séduit un éminent professeur de l'école du dimanche. » Ma mère était LIVIDE, ce qui s'appelle LIVIDE. Elle a dit au policier de m'emmener n'importe où, mais qu'elle en avait fini avec moi — et la porte claqua avec fracas. Les deux flics se sont regardés. La femme policier m'a ramenée à la voiture tandis que l'homme frappait de nouveau à la porte. »

Rosie s'arrêta pour allumer une cigarette. « A la fin, le policier reparut et dit que maman ne voulait plus me revoir. Il me regarda avec un peu de sympathie et me dit qu'ils devaient me conduire à l'Armée du Salut dans un refuge pour filles rebelles. Bref, c'est ainsi que je fus logée pour la nuit dans ce vieil immeuble affreux que TU connais si bien. »

Lotta Bull renifla. « Sûr que je le connais ! remarqua-t-elle, c'est là que j'ai été renseignée sur les oiseaux et les abeilles et découvert que le pot¹, ça n'était pas un pot pour s'asseoir ! mais dis-moi le reste de ton aventure. »

Rosie Hipps sembla plutôt enchantée de l'intérêt soutenu que Lotta lui témoignait. « Cette nuit-là, j'ai tout appris au sujet de la vie. Tout appris à propos du sexe. Certaines de ces filles étaient folles, ce qu'on peut appeler FOLLES ! Les choses qu'elles se faisaient entre elles... Mais n'importe, même cette interminable nuit d'enfer passa, et le matin, on m'apporta un déjeuner — que je n'ai pas pu manger. Ensuite, on m'a emmenée à la Cour et ce n'était pas Buckingham Palace ! » Elle

1. Pot : la marijuana. (N.d.T.)

resta quelques instants silencieuse, rassemblant ses amères pensées, puis, allumant une nouvelle cigarette, elle reprit son récit.

« La femme agent de police qui vint me chercher m'a traitée comme si j'étais une dangereuse criminelle. Elle était vraiment brutale avec moi. Je lui ai dit que j'étais la victime. « Tu parles ! » a-t-elle répliqué. Après une très longue attente, on m'a poussée dans la salle d'audience — oh ! c'était AFFREUX ! Les journalistes étaient là, maman me regardait d'un air menaçant. On a fait entrer le professeur de l'école du dimanche et il a pris place au banc des accusés. J'ai dû tout raconter. Parmi les hommes, certains m'écoutaient haletants. Puis, on m'a demandé si j'étais allée volontairement avec lui. J'ai dit que oui, mais que je ne savais pas ce qu'il désirait. Là-dessus, tout le monde a pouffé de rire. Oh ! je peux à peine supporter d'y penser, même maintenant ! » Rosie s'arrêta de parler pour se tamponner les yeux avec un petit bout de dentelle.

« Mais n'importe, continua-t-elle, ils dirent que j'avais l'âge nubile, juste passé seize ans. Et un journaliste, qui avait relaté en première page de sa gazette l'histoire de notre école, se précipita pour déclarer qu'il m'avait vue courir à la voiture et y monter de mon plein gré. C'est ainsi qu'ils relâchèrent le professeur de l'école du dimanche en lui recommandant de bien se conduire à l'avenir. Sapristi ! Il a sûrement décampé de ce tribunal, sans se faire prier ! » Rosie s'arrêta, éteignit sa cigarette en l'écrasant dans un cendrier, puis but un verre.

« Alors, ils ont commencé à me chapitrer, dit-elle. J'étais une mauvaise fille, ingrate, perverse. Et ma pauvre veuve de mère qui avait longtemps

souffert et qui, pour moi, s'était usé les doigts jusqu'à l'os pendant seize ans... Même elle, était dégoûtée de moi, elle m'avait flanquée à la porte, elle m'avait rejetée et ne voulait plus me voir. Aussi, le tribunal devait donc se charger de moi et du salut de mon âme. A ce moment, une femme du comité de Probation ou d'une organisation de ce genre s'avança à la barre et débita ses boniments. Le vieux type qui jugeait les cas d'infractions jouait avec ses lunettes ; il consulta un livre ou deux, puis déclara que je devais aller, pendant deux ans, dans une maison de correction. »

Lotta Bull fit un signe de tête pour manifester sa sympathie. Rosie continua : « Ça m'a complètement démolie. Tu comprends, je n'avais absolument RIEN fait. C'est ce que je leur ai dit. J'ai parlé aussi calmement que possible, car je voulais que le dossier soit clair. Le vieux type déclara que j'étais impolie et ingrate. « L'affaire suivante », cria-t-il et on m'enferma dans une cellule. Un vieux bonhomme me fourra un sandwich dans ma main tremblante et un autre gardien me donna une grande tasse de thé épais et froid. Naturellement, j'étais incapable d'y toucher. »

« Comme pour moi », murmura Lotta.

Rosie poussa un profond soupir. « Alors, une femme est venue m'annoncer que je ne pouvais pas aller à l'école et que je devais passer la nuit à la prison Holloway. Imagine-toi cela : moi à Holloway, alors que je n'avais vraiment rien fait ! On m'y a conduite en panier à salade. C'était AFFREUX. Je ne me suis jamais sentie aussi seule ! »

Elle s'arrêta, frissonnante, puis conclut : « Voilà mon histoire. »

Lotta Bull déplaça un coussin et un livre tomba

sur le plancher avec un plouf mou. Elle tendit le bras pour le ramasser. Rosie regarda la couverture et sourit d'un air intéressé. « Un bon livre, déclara Lotta. Attends un moment. » Elle tripotait maladroitement les pages. « Lis ceci, il a écrit pas mal de pages sur les homos et les lesbiennes. Je suis d'accord avec chacun des mots qu'il écrit. »

Rosie Hipps rit avec beaucoup de tendresse. « Lire ce livre ? dit-elle. Mais je possède tous les livres qu'il a publiés et je sais que tous disent la vérité. Je lui écris, tu sais. »

Lotta Bull se mit à rire. « Tu es incroyable ! dit-elle. Il est le plus ermite des ermites. Comment as-tu pu faire sa connaissance ? »

Rosie sourit d'un air énigmatique et déclara : « Il m'a beaucoup aidée. Il m'a secourue quand je croyais devenir folle. Voilà comment ! » Elle farfouilla dans son sac à main et finit par exhiber une lettre : « C'est de lui », dit-elle en tendant la feuille à Lotta.

« A quoi ressemble-t-il réellement ? » demanda-t-elle après avoir lu la lettre.

« Oh ! il est un peu vieux jeu, répondit Rosie. Il ne boit pas et ne fume pas. Pour lui, les femmes ne sont que des concepts abstraits. Heureusement, ajouta-t-elle, parce qu'il a autant de sex-appeal qu'un pudding froid au riz vieux de plusieurs semaines ! Non, il pense que si les femmes restaient à la maison pour s'occuper de leurs enfants, le monde serait meilleur. Tu sais, pas de drogués, pas de gens moches ! »

Lotta Bull, se concentrant, fronça les sourcils. « Pas de femmes, hé ! hé ! Est-il... comme nous... homo ? »

Rosie Hipps se renversa sur son siège et rit

jusqu'aux larmes. « Jamais de la vie ! NON ! s'écria-t-elle. Tu te trompes sur son compte. En tout cas, ajouta-t-elle tristement, le pauvre type est maintenant immobilisé entre son lit et son fauteuil roulant... »

« Mince alors, je voudrais le rencontrer ! » souffla Lotta.

« Pas d'espoir ! répliqua Rosie, il ne reçoit plus personne. Il y a des crapules de lèche-cul de la Presse qui ont mijoté à son sujet une tonne de mensonges et dénaturé tout ce qu'il a fait ou dit. Maintenant, il pense que la Presse est la force la plus pernicieuse qui existe au monde. Je sais que c'est à cause de la Presse que je me suis retrouvée en maison de correction », ajouta Rosie d'un air réfléchi.

« Bien, dit alors Lotta Bull en se levant, pourquoi ne pas aller à l'Expresso ? »

Dérivant vers le sol comme si elle était apportée sur la Terre par une Divinité de Miséricorde pleine de compassion, la pluie bienfaisante est venue, apportant une vie nouvelle à une région aride. La pluie tombe doucement, aussi ténue que la brume, elle hésite et vacille comme incertaine de sa destination ; puis, quand elle touche le sol desséché, il se produit un léger chuintement et l'humidité disparaît, aspirée par les profondeurs de la terre. Dans le sol, de petites radicelles s'éveillent à une faible perception au contact du liquide, s'éveillent à la conscience et absorbent ardemment l'eau vivifiante. Comme d'un coup de baguette miraculeuse, les premières petites mouchetures de verdure surgissent. Un faible saupoudrage de verdure qui croît et s'épaissit à mesure que la pluie augmente d'intensité.

Mais voici que maintenant la pluie s'est transformée en une averse torrentielle. D'énormes gouttes s'abattent sur le sol et soulèvent des caillots de terre, souillant de boue pâteuse les plantes qui viennent de reverdir. Ici et là apparaissent les premiers petits bourgeons. Dans cette région désolée, la Nature est préparée à évoluer rapi-

dement, à produire de la végétation au premier signe d'humidité. De petits insectes se hâtent déjà, affairés, sautant de plante en plante et de caillou en caillou.

Dans une dépression du sol toute proche, un chuintement faible, étrange se fait entendre, suivi d'un gargouillis et du tintement de cailloux qui roulent. Et bientôt se produisent les premiers remous d'un ruisseau en crue dont les eaux entraînent une mousse de parcelles de sol non détrempé et d'insectes noyés.

Et les nuages s'abaissent encore davantage. La dépression de la mousson de l'Inde a buté contre l'Himalaya et les nuages lourdement chargés de pluie en sont bouleversés et ce sont des torrents d'eau qui se déversent sur la plaine. Les éclairs jaillissent, le tonnerre gronde et ses roulements se répercutent, renvoyés par les contreforts de la montagne. Par-ci, par-là, la foudre frappe méchamment une cime : la roche vole en éclats, explose dans un nuage de poussière et de rocs qui dévalent le long des flancs escarpés de la montagne et vont s'écraser violemment avec un bruit sourd sur le sol détrempé de la vallée. Un gros quartier de roche vacille et tombe dans une mare en provoquant un éclaboussement pâteux : des plantes sont broyées et les rochers maculés de boue.

La rivière en crue déborde et renverse le courant de ses affluents. Les saules qui la longent voient les eaux monter de plus en plus haut autour de leurs troncs. Les oiseaux se blottissent désespérés sur les branches les plus élevées : ils sont trop mouillés pour pouvoir voler et craignent la fin du monde. La pluie tombe. Les marais se transforment en lacs ; les lacs en mers

intérieures. Le tonnerre éclate et rugit autour des vallées et ses roulements se propagent en échos incessants, insensés, mille fois répétés, qui créent un vacarme assourdissant.

Le jour assombri évoque une nuit sans lune. La pluie s'abat en nappes massives. Impossible désormais de distinguer le cours de la rivière, le pays tout entier est submergé d'eaux tumultueuses. Et voilà que se déchaîne une tempête rugissante qui fouette la surface des terres inondées et les couvre d'une écume blanche. Les hurlements du vent s'élèvent de plus en plus et se transforment en un sifflement strident qui exaspère les nerfs et fait penser aux âmes torturées. Soudain, un éclair aveuglant comme si le soleil explosait ; on entend un coup de tonnerre fracassant, et brusquement la pluie cesse, comme si l'on venait de fermer un robinet. Un rayon de soleil perce les ténèbres, subit une éclipse momentanée, puis de nouveau la lumière strie les nuages qui reculent en dérive et laissent le soleil briller sur le monde inondé.

Éparpillées sur les hauteurs, là où subsiste quelque apparence de sol encore ferme, des masses gris sombre d'une taille semblable à de gros rochers se soulèvent tout à coup sur leurs pieds vigoureux : ce sont des yaks monolithiques dont les longs poils sont détrempés et dont le vaste dos ruisselle de filets d'eau. Les animaux se secouent paresseusement. Contents d'être débarrassés de toute cette eau, ils fouillent le sol plus sec et reprennent leur incessante quête de nourriture.

Mais voici qu'un bavardage animé s'élève de l'abri précaire formé par un puissant affleurement du rocher. Peu à peu émergent de ce refuge des marchands qui grommellent des imprécations

contre la température inclémente. En gémissant, ils se dépouillent de leurs vêtements trempés, en tordent l'humidité puis les endossent de nouveau. Bientôt s'élève des humains et des animaux une légère brume de vapeur à mesure qu'ils se sèchent à la faveur de la chaleur croissante du jour.

Un jeune homme s'est détaché du groupe. Il court à travers la plaine, sautant de place sèche en place sèche. Sur ses talons, un formidable mâtin gambade en aboyant. A force de cris et d'aboiements, le garçon et le chien rabattent les yaks autour de ceux qui se sont déjà rassemblés ; puis, leur besogne terminée, ils s'en vont, tous deux, à la recherche des poneys qui se sont réfugiés contre une lointaine paroi de roches.

Un sentier raboteux courant à travers des rocs tombés conduisait à un espace qui avait été déblayé au pied de la montagne. De là, ce chemin déviait, serpentait en remontant jusqu'à trois cents pieds, et s'arrêtait à une corniche où poussaient de hauts buissons épars. Au-delà des buissons, la paroi du rocher présentait une ouverture : l'entrée d'une grotte de dimensions imposantes qui conduisait à des tunnels formés par un volcan éteint depuis longtemps.

Une tache colorée, non, deux taches de couleur apparaissaient aux yeux d'un observateur attentif. A l'entrée de la grotte, un lama était assis avec son acolyte, tous deux au sec et à l'aise, tous deux contemplant la vaste Plaine de Lhasa, observant le rapide écoulement des eaux qui venaient d'inonder le pays. Après la trombe d'eau inattendue, l'air était plus limpide que d'habitude et les deux hommes enveloppaient d'un regard le paysage familial.

Au loin, les sommets dorés des toits du Potala lançaient des lueurs aveuglantes, en réfléchissant le soleil de leurs multiples facettes et angles. La façade récemment peinte du bâtiment luisait de divers tons d'ocre, et les drapeaux de prières claquaient à la forte brise. Les constructions de l'École de Médecine sur la Montagne de Fer paraissaient étrangement fraîches et propres et les bâtiments du Village de Sho étincelaient comme neufs.

On pouvait apercevoir distinctement le Temple du Serpent et le Lac, et les saules, dans l'eau, inclinaient la tête comme pour marquer leur accord tacite. De loin, on distinguait de vagues points de couleur : moines et lamas allant à leurs tâches quotidiennes. On apercevait aussi une mince file de pèlerins qui cheminaient sur la Route Intérieure du Circuit des Pèlerins, accomplissant leur voyage de l'Acte de Foi depuis la Cathédrale de Lhassa jusqu'au Potala et retour. La Porte de l'Ouest brillait au soleil et une cohue de marchands passait entre le Pargo Kaling et le petit couvent qui lui fait vis-à-vis.

Au pied de la montagne, les marchands avaient réussi à charger leurs yaks et à monter leurs poneys. Maintenant, avec force cris et plaisanteries, ils avançaient lentement vers la passe qui allait les mener tout en bas, dans les terres basses du Tibet et de la Chine.

Peu à peu, les meuglements des yaks, les aboiements des chiens et les cris des humains furent hors de portée et, de nouveau, la paix et le silence régnèrent sur le paysage.

Le lama et son acolyte contemplent le décor qui s'ouvre devant eux. Au loin, à gauche de Chakpori, ils voient le passeur dans son kayak.

L'homme donne des coups frénétiques avec sa longue perche, essayant d'atteindre le fond de la rivière afin d'éviter d'être emporté sur la crête du cours d'eau sorti de son lit. Le passeur malchanceux a beau tendre désespérément les bras et sonder les profondeurs du courant, son embarcation chavire soudain, danse de côté et s'en va à la dérive laissant le batelier lutter et se noyer. Le bateau, maintenant plus léger, fonce, porté par un courant rapide et poussé par la brise. La longue perche vogue, inutile, dans les hauts-fonds tout proches, tandis que le corps du passeur flotte, le visage dans l'eau.

Haut dans le ciel, les vautours foncent et tournoient à la recherche de nourriture, écarquillant des yeux perçants vers tout humain, toute créature en détresse. L'un des rapaces pique, à titre d'essai, sur le batelier noyé et se dérobe au dernier moment. Voyant que sa proie ne bouge pas, l'oiseau fonce de nouveau et atterrit sur le dos du mort. Il se lisse un instant les plumes, regarde à la ronde d'un air de défi, puis se met à l'œuvre sur l'arrière de la tête du noyé.

« Demain, dit le lama à son acolyte, nous irons en voyage dans la vallée et nous rendrons visite à nos amis. Aujourd'hui, nous nous reposons et nous nous détendons. Ce sera une occasion de sauvegarder nos énergies. Le voyage sera long et pénible. Je vois là-bas quelques morceaux de bois lavés près du pied de ces rochers. » Il se lève et désigne l'endroit du bout du doigt. « Allons, va les chercher, pour préparer le thé et le tsampa. » Il sourit légèrement et remarque : « Ensuite, je te donnerai quelques indications de base sur la relaxation et la respiration : deux domaines dont tu ne connais visiblement pas grand-chose. Pour

le moment, va ramasser le bois à brûler. » Il se tourne et entre dans la grotte.

Le petit acolyte se dresse et tend la main vers une longueur de corde accrochée par un bout. Il l'enroule autour de sa taille et par-dessus son épaule. Alors, bien que se trouvant ainsi en danger de se pendre, il descend le sentier en traînant les pieds et arrive au fond de la vallée. Sur le point de contourner un gros morceau de roche, il s'arrête soudain. Il voit un grand oiseau en train de lisser et de sécher ses plumes détrem-pées par le récent déluge.

Le petit acolyte s'arrête et réfléchit sur la façon dont il va s'y prendre. S'il attend que l'oiseau enfonce sa tête sous une aile, il pourra avancer furtivement et lui donner un coup sur le derrière — à la grande stupeur de l'oiseau ! Mais, s'il avance en se tortillant sur le ventre, il pourra saisir l'oiseau par la patte. La première idée est évidemment la bonne. Voilà notre acolyte qui se faufile en retenant son souffle — il avance petit à petit jusqu'à ce qu'il se trouve serré à plat contre le flanc du bloc rocheux.

L'oiseau griffe, lisse ses plumes et bat des ailes. Puis, satisfait de son état de propreté, il s'installe confortablement sur la roche et se cache la tête sous l'aile. Enchanté, le petit garçon se précipite en avant, bute contre une pierre et tombe, la tête la première. Réveillé en sursaut et irrité, l'oiseau réagit comme tous les oiseaux : il expulse un « cadeau » délétère au visage du petit acolyte et s'élève lourdement dans les airs. Le jeune garçon se frotte les yeux qu'une sorte de colle a subitement fermés. Au-dessus de lui, un rire étouffé monte de l'entrée de la grotte.

Après avoir réussi à enlever de son visage et

de ses yeux la matière gluante et malodorante que l'oiseau y a déposée, le jeune acolyte se dirige vers une petite mare qui s'est formée dans le creux du rocher. Là, bien à contrecœur, il se plonge la tête dans l'eau glacée et achève de se laver. De là-haut lui arrive alors l'exhortation : « Pense au bois ! » Le garçon bondit sur ses pieds : il avait tout oublié à ce sujet. Tournant les talons, il s'engage dans le sentier... mais il y a toujours une tentation qui guette les jeunes garçons.

Sur une grande roche plate, oscille un immense morceau de roche. Par un caprice de la nature, il est tombé dans une position telle qu'il se balance d'avant en arrière sur un rythme régulier. En le voyant, le visage du jeune acolyte s'éclaire de plaisir. Il pose les mains sur la surface de la pierre et appuie de toutes ses forces pour lâcher prise quand la roche repart en arrière, pousse de nouveau avec vigueur et accentue petit à petit le mouvement de balancier. Finalement, la roche bascule bien au-delà de son centre de gravité et s'effondre avec un fracas qui fait trembler le sol. Le gamin sourit, satisfait, et retourne vers la grotte.

A mi-chemin, il sursaute de peur en recevant un sévère message télépathique. « Du bois ! ordonne le message, du bois, du BOIS ! » Faisant demi-tour, le jeune acolyte dévale de nouveau le sentier, tandis que les mots : « BOIS ! BOIS ! » bourdonnent dans sa tête.

Enfin, voilà un gros tas de bois rassemblé. Le garçon en fait un fagot autour duquel il passe un bout de sa corde. L'autre extrémité, il l'enroule autour de sa taille puis traîne sa charge jusqu'à l'entrée de la grotte où le lama l'attend avec impatience. Tous les deux, ils découpent, en morceaux

de longueur appropriée au foyer, le bois qui bientôt s'enflamme.

« Ton attitude est déplorable, dit le lama, il nous faudra faire quelque chose à ce sujet, sinon tu finiras par ressembler à ces Occidentaux qui visitent l'Inde. Avant de commencer nos exercices de respiration, laisse-moi t'apprendre un exercice qui s'applique fort bien aux circonstances actuelles. » Il sourit.

« L'exercice que nous allons faire est bon pour ceux qui sont souvent assis, et toi, tu es assis la plupart du temps, ajoute le lama. C'est excellent pour réduire la graisse du ventre. Il porte le nom intéressant de « coupeur de bois » parce que ses mouvements simulent le bien que l'on retire en coupant du bois. Maintenant, lève-toi ! » Le lama s'assure que le gamin se tient bien droit. « Imagine que tu es en train de couper du bois ; imagine que tu as en main une cognée très lourde, une de ces très, très bonnes haches que les marchands apportent de Darjeeling. Maintenant, tiens-toi bien ferme sur tes jambes et écarte les pieds. Tu dois serrer tes deux mains l'une contre l'autre, exactement comme si tu tenais le manche d'une lourde cognée. Imagine que la tête de la cognée est sur le sol. Inspire profondément et lève les mains avec la hache imaginaire très haut au-dessus de la tête jusqu'à ce que ton corps ait atteint l'autre extrême en fléchissant, non en avant, mais en arrière.

Il ne faut pas oublier que tu soulèves une cognée très lourde ; aussi, laisse tes muscles simuler l'effort — c'est une hache très pesante. En tenant cette lourde cognée haut au-dessus de ta tête, retiens un moment ta respiration, puis expire vigoureusement par la bouche et pivote

avec la hache imaginaire en un mouvement très puissant, comme si tu coupais un gros tronc d'arbre. Naturellement, tu ne t'arrêteras pas à l'instant de l'impact de la hache sur le bois. Laisse donc tes bras s'abattre tout droit entre tes jambes, jusqu'à ce qu'ils soient alignés avec tes pieds. Il faut garder tes bras bien droits et garder ta colonne vertébrale bien droite aussi. Il y a lieu de répéter cet exercice plusieurs fois. Maintenant, vas-y, mon garçon, et avec la même vigueur que lorsque tu as fait basculer la roche ! »

Le jeune garçon effectue ce mouvement plusieurs fois. « Ô Saint Lama ! dit-il, hors d'haleine, de pareils exercices tueraient celui qui les exécute, à moins qu'il ne soit en bonne santé. Je me sens sur le point de défaillir ! »

« Mon cher garçon, dit le lama, laissant percer son agacement, un exercice comme celui-ci ne peut faire que du bien, sauf dans le cas d'une personne qui a le cœur faible ou pour des femmes qui ont quelque maladie relative à leur sexe. Je doute que ton cœur ait le moindre défaut, mais vu la manière dont tu grognes et te plains, tu pourrais bien être une vieille grand-mère et avoir ainsi passé l'âge des misères auxquelles je fais allusion. Reprends cet exercice ! »

Le jeune garçon tombe comme une masse et, accroupi, le menton sur les genoux, palpe ses pieds. Le lama qui, debout au bord de la paroi rocheuse, regarde au-delà de la Vallée de Lhassa, se retourne brusquement. « Pourquoi es-tu accroupi ? Es-tu malade ? As-tu mal quelque part ? »

Pendant quelques instants, le jeune acolyte le regarde, déconcerté, puis répond : « Malade ? Qui ? Moi ? »

Le lama s'approche du garçon en répliquant : « Oui ! Toi ! Tu es assis là comme une vieille femme qui souffre d'oignons ou de cors au pied. Tu es assis comme une vieille commère, sur la place du marché, qui écoute le boniment des marchands. Ce sont tes pieds qui te font souffrir ? » Le lama se laisse tomber à genoux et examine les pieds du garçon. Puis, satisfait de voir que rien ne cloche, il se redresse. « Debout, mon garçon, voici comment on détend ses pieds. Je suppose que tu les as fatigués en effrayant ce pauvre oiseau, puis en culbutant ce rocher qui ne te faisait certainement aucun mal. Voilà comment tu t'es fatigué. Je vais te montrer comment on relaxe ses pieds. »

Il prend le garçon par les épaules et lui ordonne de se tenir debout. « Maintenant, dit-il, voici qui fera mieux circuler le sang dans tes pieds. Tiens-toi debout sur un pied, sur ton pied gauche d'abord. Puis, lève ton pied droit et secoue-le à partir de la cheville : ne secoue pas toute la jambe, rappelle-toi, c'est de tes pieds que nous nous occupons. Secoue-le. Ne remue pas la jambe, mais agite fortement ton pied à partir de la cheville. Secoue-le pendant trois minutes jusqu'à ce que tu commences à sentir des fourmillements. Alors, remets ce pied sur le sol, puis lève l'autre jambe et secoue ce pied pendant trois minutes. Répète cet exercice-là trois fois. Cela te réchauffera quand tu auras froid aux pieds. Cela te soulagera quand tu auras fait une longue marche ou quand tu seras resté trop longtemps debout. Cela te soulagera quand tu auras fait s'écrouler des roches qui vacillent. » Le lama sourit un moment, puis ajoute : « Fais toujours tes exercices physiques pieds nus. Ne garde jamais

tes sandales. Il est bénéfique d'avoir les pieds en contact avec le sol. »

Le pauvre garçon gémit et s'exclame : « Ô Saint Lama, je me sens bien plus fatigué maintenant en restant debout comme ceci. Après tous ces exercices que j'ai faits, j'ai mal dans tout le corps. Ne puis-je pas me reposer quelques instants ? »

Le lama eut un sourire énigmatique. « Tu tombes effectivement dans de petits pièges, n'est-ce pas ? Tu t'es fatigué en faisant les choses que tu ne dois pas faire. Donc, si je te montre les choses que tu dois faire, tu éviteras de te fatiguer en faisant ce que tu ne dois pas faire. Allons, tu vas chasser la fatigue de la partie supérieure de ton corps, en exécutant l'exercice très élémentaire que nos amis chinois appellent relaxation du tronc. »

« Mais, Saint Lama, dit le jeune acolyte, quelque peu consterné, je pensais que nous allions faire des exercices respiratoires, pas ces horribles contorsions. »

Le lama secoue la tête d'un air réprobateur et dit : « Mon garçon, ces mouvements ne sont qu'un prélude aux exercices respiratoires. Maintenant, regarde-moi avec attention car cet exercice particulier devrait plutôt être connu comme étant une série de quatre exercices. Il a pour but de fortifier la nuque, puis les épaules, puis le centre du dos et finalement l'ensemble du corps depuis l'endroit où les jambes joignent le corps jusqu'à celui où la tête joint la nuque.

« D'abord, tiens-toi debout comme ceci — il se penche et écarte les pieds du garçon d'environ 60 centimètres. Tiens-toi debout, les pieds toujours un peu écartés, et laisse ta tête tomber en avant comme si tu n'étais plus capable de

commander à tes muscles. Maintenant que ta tête pend, relâchée, fais-la tourner lentement, une fois seulement, dans le sens des aiguilles d'une montre. Tes bras pendent, détendus. Après cela, tu laisses de nouveau pendre mollement la tête en avant, mais cette fois, ce sont les épaules aussi que tu laisses s'affaisser comme si tu n'avais pas de muscles. Ta tête pend, tes épaules sont affaissées et tes bras pendent, eux aussi, ballants. Ensuite impose à tes épaules un mouvement de rotation dans le sens des aiguilles d'une montre, mais tête et bras restent mous. Cet exercice terminé, effectue le même mouvement, mais dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. »

Le malheureux garçon effectue les exercices, le visage empreint de désolation. Quand il s'arrête, il se sent sans vigueur, mais le lama a tôt fait de ranimer son attention, en disant : « Maintenant, laisse ta poitrine s'affaisser en avant et exécute avec la partie supérieure de ton corps tout entière, le mouvement de rotation déjà effectué tantôt. Il faut faire tourner tout le haut du corps, tout ce qui est plus haut que la ceinture. Fais ce mouvement de rotation dans un sens, puis dans le sens opposé. »

Le garçon est là, debout, les pieds légèrement écartés. Il paraît si mou qu'on pourrait le croire en danger de perdre l'équilibre et de tomber face en avant. Sa tête et ses épaules effectuent le mouvement de rotation, d'abord dans un sens, puis lentement, dans le sens contraire.

« Maintenant, reprend le lama, il faut écarter un peu plus les pieds de façon à te tenir fermement sur le sol. Puis, tu relâches toute la partie du corps située au-dessus de la ceinture, et en te cambrant, tu effectues un large mouvement de

rotation circulaire, aussi large que possible, sans tomber à la renverse. Tu effectues cette rotation dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à ce que tu sois sur le point de perdre l'équilibre. Continue ces mouvements de rotation, en les faisant de plus en plus petits jusqu'à ce que tu t'immobilises. Puis, recommence, mais dans le sens opposé, et exécute des rotations de plus en plus grandes jusqu'à ce que, de nouveau, tu sois en danger de perdre l'équilibre. Quand tu auras fait cela, recommence l'exercice ; puis, fais ce mouvement de rotation et de contre-rotation avec les épaules seulement. Maintenant, dit-il, est-ce que vraiment tu ne te sens pas beaucoup mieux ? »

Le jeune acolyte regarde prudemment le lama et répond : « Saint Lama, oui, je dois admettre que je me sens beaucoup mieux, mais je suis sûr que je me sentirais mieux encore si je pouvais me reposer après ces exercices ; car, comme vous l'avez dit, nous entreprenons un voyage long et fatigant demain, et je crains que ces exercices ne m'épuisent. »

Le lama éclate de rire. « Eh bien, nous n'en ferons pas davantage aujourd'hui ; mais au cours de notre voyage, là dans les basses terres, il faudra que tu apprennes d'autres exercices ; il faudra apprendre à respirer car nos voyages n'ont pas pour unique but de parcourir le pays, ils doivent nous donner l'occasion d'apprendre. Plus tu apprends maintenant, moins tu devras étudier plus tard, jusqu'au moment où tu sauras que plus tu connais de choses, plus il en reste à apprendre. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. »

C'est ainsi que le jeune acolyte a soudain recouvré toute son énergie : il se hâte de descendre le

sentier à la recherche de quelque aventure qui pourrait se présenter. Le lama reprend sa place au bord de la falaise et contemple sa chère Vallée de Lhassa où, à l'instant même, le soleil commence à se coucher et où les ombres qui s'allongent avangent à travers la plaine ceinte de rochers.

Les ombres se teintent peu à peu de pourpre foncé et se déplacent toujours plus rapidement sur l'aire assombrie de la Vallée. La muraille occidentale de la chaîne de montagnes est déjà noire avec, de-ci, de-là, un vague point de lumière brillant comme le plus faible papillotement. La lumière jaillit en fragments dorés du Potala, Demeure du Plus Sage. Derrière la Montagne de Fer, la Rivière Heureuse étincelle comme une voie luisante dans un sombre abîme.

Brusquement, le soleil disparaît derrière les montagnes et les ténèbres nocturnes se lèvent comme montent les eaux en temps d'inondation. La muraille orientale de la montagne plonge de plus en plus profondément dans la nuit qui approche. Bientôt, il n'y a plus que la nuit violette et la douce brise qui transporte même à cette distance de faibles relents d'encens et de beurre rance.

A des milliers de mètres, les cimes montagneuses accueillent encore une dernière vision du soleil. Un trait doré semblable à une bannière flamboyante court le long de l'arête la plus élevée, s'attardant sur les crêtes, jusqu'à ce que ces sommets eux-mêmes s'éteignent dans l'obscurité universelle. Le temps s'écoule lentement. Le monde nocturne se met à la besogne. Un oiseau de nuit appelle et, à la longue, on lui répond de loin en loin. Une souris solitaire fait un couic suivi d'une bagarre et le cri déchirant cesse brusquement.

La nuit s'écoule lentement. Les étoiles se mettent à luire de tout leur dur éclat dans l'air clair et froid. Elles brillent de couleurs qu'on ne voit jamais dans les terres basses, scintillent et clignent de l'œil. Elles semblent engagées dans quelque entreprise mystérieuse dépassant les connaissances des mortels. Peu à peu, un rayonnement argenté d'apparence spectrale recouvre de brume l'horizon lointain et voilà que, majestueuse, s'élève la lune convexe avec ses montagnes et ses cratères que l'on distingue même à l'œil nu.

L'illumination se répand dans la Vallée; elle luit sur les pics que blanchit le givre; suscite de brillantes averses qui semblent provenir des sommets du Potala. La Rivière Heureuse est maintenant une coulée d'argent en fusion et les eaux du lac des saules forment un miroir parfait. La lumière de la lune s'intensifie, mettant en relief l'ombre du lama assis, immobile près des buissons au bord de la falaise. La lumière promène un doigt explorateur dans l'entrée de la grotte et révèle le corps étendu du jeune acolyte qui dort de ce sommeil dont jouissent seuls les enfants.

Dans le lointain, éclate le grondement précipité d'une soudaine avalanche de pierres, suivi, après un court intervalle, par le bruit sourd et violent des puissants blocs de pierre qui heurtent le sol après être restés des dizaines de milliers d'années accrochés au même endroit. On entend aussi le cri rauque d'un oiseau qui trouve dans ce tremblement de terre une raison de s'alarmer.

La nuit s'écoule lentement. La lune vogue, majestueuse, à travers le ciel, puis se retire avec modestie derrière la chaîne de montagnes qui va l'abriter. Timides, les étoiles s'évanouissent dans

la lumière du jour nouveau qui approche. Le ciel se colore. Des bandes de lumière courent d'un horizon à l'autre, de plus en plus brillantes. Les oiseaux de nuit croassent d'un air endormi et gagnent leurs repaires diurnes dans la sécurité des crevasses aux flancs de la montagne. Quant aux animaux de la nuit, ils se préparent à dormir pendant une nouvelle journée.

Le vent nocturne s'apaise. L'espace de quelques instants s'établit un calme de mort, puis une légère brise s'élève dans la direction opposée et les créatures diurnes commencent à s'éveiller. Le petit acolyte, lui, s'est dressé sur son séant : il se frotte les yeux et s'élance au-dehors. Une journée nouvelle a commencé.

Maintenant, il s'agit de rompre le jeûne de la nuit. Déjeuner, lunch, thé, dîner, appelez les repas comme vous voulez ; tous se ressemblent chez les prêtres du Tibet. Le menu est toujours le même : thé et tsampa. Le thé le plus grossier, le plus vert de tous, élaboré spécialement en briques, et qui provient de Chine. Et le tsampa. Rien d'autre. Ces aliments, thé et tsampa, fournissent tout ce dont l'individu a besoin pour vivre et rester en bonne santé.

Le petit déjeuner est bientôt terminé. Le lama se tourne vers l'acolyte et dit : « Et maintenant, quelle est notre prochaine tâche ? »

Le jeune garçon répond : « Ne devrions-nous pas nous reposer, honorable lama ? Je sais où il y a un nid de vautours, contenant des œufs. Allons les observer ! »

Le lama soupire : « Non, il faut penser à ceux qui viendront ici après nous. Il faut nettoyer la grotte, répandre du sable propre sur le sol, constituer une provision de bois pour les prochains

voyageurs qui pourraient avoir besoin de feu, de chaleur. Il faut nous rappeler combien nous aurions été heureux de trouver ici du petit bois à brûler ; alors, faisons pour les autres ce qui nous aurait fait plaisir. »

Le garçon sort et emprunte le sentier qui descend en pente raide. Tout en allant son bonhomme de chemin, il donne paresseusement des coups de pied dans les cailloux. Jusqu'au moment où il lance un coup de pied sur une pierre encore profondément enfoncée dans le sol. Pendant quelques minutes, il saute à cloche-pied en poussant des cris et en massant des deux mains le pied blessé. Mais quelque chose attire son attention : une plume dégringole du ciel en voletant. Dans son excitation, le garçon oublie sa douleur et se lance à la poursuite de la plume de vautour. En fait, ce n'est qu'une vieille chose sale que le vent a emportée ; aussi, le jeune acolyte la jette et, après cette interruption, reprend sa route à la recherche de bois.

Finalement, la grotte a été balayée avec des baguettes sèches et la voilà propre ; d'autre part, on a entassé, le long du mur intérieur, du bois à brûler pour le prochain voyageur. Assis avec son acolyte devant la grotte, le lama déclare : « Il faut que tu apprennes à respirer. Ta respiration est aussi bruyante que le grincement des ailes du vautour dans la brise. Maintenant, quelle position vas-tu prendre pour tes exercices respiratoires ? »

Le jeune acolyte s'assoit dans la position du lotus. Il pose les paumes des mains sur les genoux et son visage prend une expression figée, tandis que ses yeux font un mouvement particulier comme s'il s'efforçait de fixer un point

imaginaire situé à quelques centimètres au-dessus et devant lui.

Le lama se met à rire franchement et dit : « Non, non, pas comme ça. Respirer est une chose naturelle. Reste assis ou debout, comme il te plaît. L'essentiel est d'être à l'aise. Les gens se figurent devoir adopter les positions les plus extraordinaires et les plus anormales : ils pensent que, pour être bienfaisante, la respiration doit être une épreuve pénible. Mon garçon, dit le lama, assieds-toi ou tiens-toi debout, à ta guise. Tu peux t'asseoir mais — et c'est là l'important — il faut que tu maintiennes ta colonne vertébrale aussi droite que possible, sans que cette position te fasse souffrir. Le procédé le plus simple consiste à t'imaginer que ta colonne vertébrale est un poteau planté dans le sol et que le reste de ton corps est drapé avec souplesse autour de ce poteau. Garde ta colonne vertébrale bien droite et tu ne seras pas fatigué. »

Le lama, assis dans la position indiquée, les mains serrées sur les genoux, surveille son jeune élève. « Détends-toi, détends-toi, tu dois te détendre : tu n'es pas en train de subir une torture, tu n'es pas un modèle pour une de nos statues. Tu es en train d'apprendre à respirer. Détends-toi, tout simplement, assieds-toi de manière naturelle, en maintenant droite ta colonne vertébrale. »

Le lama fait un signe de tête approuvateur en voyant que le garçon suit ses conseils. « Ah ! C'est mieux, c'est beaucoup mieux. Maintenant, inspire lentement. Laisse l'air remplir la base de tes poumons. Pense à la nuit qui tombe et s'étend d'abord sur les parties basses de notre Vallée. Puis, laisse monter l'air pour qu'il remplisse le milieu et le sommet de tes poumons. Tu dois

véritablement le sentir. Mais fais cela en douceur. » Le lama observe une pause, sourit, avant de continuer :

« Quand les ombres de la nuit annoncent la fin du jour, l'obscurité rampe d'abord sur le sol pour s'élever peu à peu, avec douceur et régularité sans changer d'allure. C'est ainsi que tu dois respirer. De même que les ombres s'élèvent et que l'obscurité remplit notre Vallée la nuit, ainsi l'air doit s'élever et remplir tes poumons. Quand l'air entre dans tes poumons, dilate tes côtes. Imagine qu'il fait chaud ce jour-là, et que tes vêtements te collent au corps. Écarte les vêtements de tes flancs. Bien. Fais saillir tes côtes comme cela et tu t'apercevras que tu peux inhaler de plus en plus d'air. »

Le lama regarde attentivement pour s'assurer que le garçon suit ponctuellement les instructions données et, satisfait de voir qu'il en est ainsi, il continue : « Tu sens ton cœur battre très fort ; aussi laisse entrer l'air en toi le temps de quatre bons battements de cœur. Tu te rendras compte que ton corps se dilate pendant la période d'inspiration et qu'il se contracte lorsque tu expires. Tu devrais accentuer légèrement la dilatation et la contraction naturelles. »

Soudain, le lama s'écrie avec sévérité : « Non, non, mon garçon ! Tu dois garder la bouche fermée pendant que tu exécutes cette respiration. Tu essaies d'attraper une mouche, ou quoi ? »

Le garçon referme la bouche avec un claquement sonore et le lama reprend : « Cet exercice n'a d'autre but que d'aspirer de l'air par le nez, de le faire circuler dans les voies aériennes de ton corps, puis de l'exhaler par les narines. Quand

je désirerai que tu respires par la bouche, je te le dirai. Mais, avant toute chose, et en attendant que tu le réussisses mieux, fais cet exercice pendant environ quinze minutes pour arriver plus tard à le faire pendant trente minutes. »

Le jeune garçon s'exécute et le lama lève aimablement la main pour indiquer à son élève le rythme correct de la respiration.

« Bien, en voilà assez pour le moment, déclare-t-il enfin. Nous devons nous mettre à notre affaire ! »

Il se lève, époussette sa robe pour en faire tomber les grains de sable. Le garçon s'est également levé et imite les gestes de son maître. Ensemble, ils jettent un dernier coup d'œil dans la grotte pour s'assurer qu'ils n'ont rien oublié, et descendent le sentier jusqu'au fond de la Vallée. Arrivé en bas, le lama dispose plusieurs pierres, de façon à indiquer la direction à suivre pour arriver à la grotte située plus haut. Puis, se tournant vers le garçon, il dit : « Va chercher les poneys. »

L'acolyte s'en va, l'air sombre, à la recherche des petits chevaux. A la fin, il grimpe sur un gros rocher et découvre les bêtes à environ un quart de mille. Il s'en approche avec circonspection, allant de rocher en rocher jusqu'à ce qu'il soit à quelques mètres de distance.

Les chevaux se regardent puis regardent le jeune serviteur qui s'avance vers eux. Ils s'éloignent de quelques mètres. Le garçon change de direction et tente de leur couper le passage par-devant. Les deux chevaux, imperturbables, accélèrent légèrement leur course et maintiennent la même distance avec le garçon. Celui-ci a chaud et s'essouffle. Quant aux poneys, ils ont tous deux — le garçon en est sûr — l'air de ricaner.

A la fin, le jeune acolyte en a assez. Il retourne à l'endroit où son maître l'attend. « Ô Honorable Lama, dit-il d'un ton irrité, les poneys ne veulent pas se laisser prendre, ils se moquent de moi. »

Le lama dévisage son pauvre élève et un sourire amusé erre sur ses lèvres. « Est-ce vrai ? demande-t-il avec douceur. Eh bien, alors, allons voir s'ils m'écouteront. »

Il s'avance à leur vue et frappe des mains. Les deux poneys, qui avaient recommencé à brouter, relèvent la tête en pointant les oreilles. Le lama frappe de nouveau des mains et les appelle. Les animaux se regardent, puis regardent le lama. Enfin, au petit trot, ils rejoignent leur maître. Celui-ci s'approche d'eux, les flatte de la main, puis place son bagage sur le dos du plus grand.

Le plus petit regarde le jeune acolyte et s'éloigne au moment où celui-ci approche. A la fin, celui-ci doit se mettre à courir pour attraper le cheval qui tourne en rond. Le garçon avance, faisant attention à rester hors de portée du sabot de l'animal, puis jette son baluchon sur le dos du cheval.

Le lama lui fait un signe de tête avant d'enfourcher sa monture et d'attendre tranquillement. Quant au jeune garçon, il bondit avec un élan fantastique pour prendre le poney au dépourvu, mais ce dernier s'est légèrement déplacé et le garçon atterrit brutalement par terre.

Le lama s'approche en poussant un soupir de résignation et dit : « Ô cher, ô cher ! Notre divertissement journalier ! — mais nous sommes pressés. » Il se penche, aide son élève à se relever et administre sans cérémonie une rude correction au poney. « Nous avons gaspillé assez de temps,

dit-il. Il nous faut partir ou bien nous aurons perdu une journée. »

Alors, les chevaux se mettent en marche et ils traversent le fond de la vallée, en évitant les roches. Le lama ouvre le chemin et le garçon, derrière lui, s'efforce de conserver la même allure. Il n'a jamais été bon cavalier et ne le sera jamais ; toutefois il fait de son mieux. Les deux voyageurs continuent leur route, le lama chevauchant tranquillement, cambrant la taille, frais et paisible. Sur le petit poney, le garçon s'est affaissé comme un sac d'orge, mais à la différence de ce sac, il se sent plus endolori de minute en minute. Enfin après trois ou quatre heures de route, le lama arrête sa monture et dit : « Nous allons nous reposer un moment ici. Tu peux mettre pied à terre. »

Le petit acolyte cesse simplement de se cramponner à la crinière du cheval. Il glisse et roule sur le sol avec un manque complet de dignité. Du coup, le poney s'écarte à plusieurs mètres de distance.

Le lama et son élève étaient maintenant arrivés au bord de la Vallée de Lhassa, là où le chemin battu plonge profondément pour atteindre les terres basses où règne une chaleur accablante et, au-delà de ces terres, pour aboutir en Chine. Les deux voyageurs se reposaient par terre. A quelques mètres de distance, les petits chevaux boitillants erraient à la recherche d'une herbe clairsemée. Très haut dans le ciel, un grand oiseau tournoyait paresseusement. Le petit garçon le regardait, à demi intéressé, mais son attention était à l'écoute des maux et des douleurs qu'il endurait chaque fois qu'il montait à cheval. Maintenant, il était étendu, tête baissée, tournant de temps en temps ses regards vers l'oiseau qui montait dans les airs. Il ne tarda pas à s'assoupir, puis à s'endormir.

Les gens se reposaient aussi dans d'autres parties de l'univers. Dans une fabrique de radios située dans la partie occidentale du monde, les ouvriers profitaient d'une de leurs innombrables pauses qui rompaient la monotonie de la vie en usine. Rusty Nales, le menuisier de l'atelier, éclata de rire soudain et, d'un air méprisant,

lança par terre un livre broché à couverture bleue. « Le type doit être toqué ! cria-t-il. Bon Dieu ! quel tas de sottises les gens font avaler dans leurs livres ! »

« Qu'est-ce que vous avez, mon vieux ? » demanda doucement Isadore Shutt, un petit juif basané qui s'était penché pour ramasser le livre incriminé. Rusty Nales cracha son mépris, puis s'essuya la bouche avec le dos de la main. « Ah ! s'exclama-t-il, rien que des mensonges ! »

Ivan Austin, le conducteur de camion, saisit le livre des mains d'Isadore Shutt et regarda le titre : « Pour entretenir la Flamme » par Lobsang Rampa. « Oh ! Lui ! s'exclama-t-il d'un air de dégoût. Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas ? s'enquit-il à la ronde. Ce type est cinglé, complètement cinglé. »

Shirley May, la téléphoniste, se hérissa de colère : « C'est ce que VOUS pensez ! dit-elle avec emportement. Vous n'êtes pas assez intelligent pour comprendre de quoi il s'agit. Vous feriez mieux de vous taire ! » Elle haussa les épaules et foudroya du regard le pauvre Ivan Austin.

« Ma parole ! s'écria-t-il. Tu ne crois tout de même pas ce... » Il cherchait un mot. « Ce charlatan ! »

La porte s'ouvrit et une dactylo, Candy Hayter, entra en se tortillant. « Dites, ce que vous pouvez crier, vous autres ! fit-elle. Mais je connais ces livres. L'auteur a été accusé, jugé et condamné par une presse corrompue, sans avoir eu la MOINDRE chance de se défendre. Voilà ce qu'est la presse, espèce de nigauds ! » Elle regardait le malheureux Rusty Nales et le pauvre Ivan Austin. « Vous êtes assez bêtes pour gober tout ce que les journalistes écrivent ! Pouah ! »

« Vous n'avez pas tort, intervint Bill, employé au service de la comptabilité, mais écoutez ce que ce fou écrit. » Il prit le livre, astiqua ses lunettes puis jeta un regard circulaire sur ses auditeurs avant de lire « Pour entretenir la Flamme » par Lobsang Rampa : « Il est parfaitement possible de fabriquer un appareil qui permette de communiquer avec le monde astral. Ce "téléphone" a effectivement été réalisé... » La voix de celui qui lisait se perdit. Il y eut un moment de silence rompu par Ivan Austin qui déclara : « Vous voyez ce que je veux dire ? C'est idiot — le type doit avoir été joliment drogué quand il a écrit cela. »

Ernest Truman, chef du service des recherches, faisait la moue. Puis, il se leva, alla dans son bureau, et revint quelques secondes plus tard, brandissant un magazine qu'il ouvrit à une certaine page. « Je vais maintenant me mêler à la discussion, dit-il. Écoutez. Ce sont des extraits d'un des magazines britanniques les plus influents. » Il parcourut rapidement des yeux la page ouverte devant lui.

La porte s'ouvrit et le Directeur des Travaux, R.U. Crisp, entra.

« Que se passe-t-il ? s'enquit-il. Vous croyez que je vous paye pour tenir un Meeting de Mères de Famille ? Allez, grouillez-vous ; au travail ! Vite, tout le monde à son poste. »

« Monsieur Crisp, monsieur ! dit Ernest Truman. Une minute, monsieur, c'est dans l'intérêt des connaissances techniques auxquelles nous serons peut-être confrontés plus tard. Je voudrais vous lire un article. » R.U. Crisp réfléchit une seconde, puis conclut d'un ton tranchant : « D'accord, je sais combien est sérieux votre désir

de vous instruire tous ; aussi, appelez ma secrétaire, Alice May Cling, qui établira un compte rendu sténographique de votre intervention. » Alice Cling arriva en toute hâte avec l'employée de la cantine Sherry Wines. L'assemblée était recueillie et écoutait avec attention quand Ernest Truman commença à parler. Après tout, ils étaient tous payés pour écouter ces paroles et c'était beaucoup plus facile que d'assembler des radios.

« On a dénigré l'écrivain Rampa et on a émis des doutes à propos de ses assertions audacieuses selon lesquelles il suggère ce qui est, en fait, une possibilité scientifique, pontifia Ernest Truman. Rampa a été l'objet de maintes railleries à cause de ses déclarations. Maintenant — il froissa les pages de son magazine —, maintenant, le plus remarquable magazine anglais de radio, le « Wireless World », daté de juin 1971, contient un article, page 312, sous le titre de : « Communication électronique avec les morts ? » Je vais vous en lire des extraits, mais vous pouvez vous reporter à cette publication si vous désirez lire l'article complet. » Truman se tut, regarda par-dessus ses lunettes, se moucha et s'éclaircit la voix avant de commencer :

« Les commentaires de Free Grid sur la métamorphose des ondes psi (voir numéro d'avril, page 212) m'ont remis en mémoire un curieux incident qui m'est arrivé il y a quelques années et pour lequel je n'ai jamais été capable de trouver une explication rationnelle. J'avais environ quatorze ans lorsque je découvris dans un grenier un vieil appareil de radio du type qui, dans les années 1920, était connu, je crois, sous l'appellation 'det-2 1.f.

... J'ai remis à neuf cette pièce de musée et, curieux de connaître ses possibilités DX, j'ai pris l'habitude, durant les vacances, de faire sonner mon réveil à deux heures du matin et de chercher alors à atteindre les postes américains (j'utilisais pour cela des écouteurs).

« Mais nous arrivons maintenant au passage curieux. A deux ou trois reprises, sur une période de plusieurs semaines, au moment où j'avais enlevé la bobine aérienne de branchement afin de changer de longueur d'onde (ce qui signifie que l'antenne était virtuellement à circuit ouvert), une voix rauque a rompu le silence et a prononcé quelques mots. C'était évidemment du langage parlé, mais si déformé que son contenu en était inintelligible. Quelques mots seulement arrivaient à un moment donné, et bien que je me rappelle avoir attendu parfois une heure dans l'espoir d'en entendre davantage, je n'y ai jamais réussi. A cette heure de la nuit, la plupart des postes européens avaient suspendu leurs émissions ; d'autre part, je résidais loin de n'importe quel émetteur commercial à grande puissance et enfin, il n'y avait pas d'amateur au travail dans la région où j'habitais.

« J'avais tout oublié à ce sujet jusqu'au jour où l'hypothèse de Free Grid m'a rappelé cet incident. Puis, pour vous dire de quelle curieuse façon les choses se passent, j'ai par hasard mis la main sur un livre récemment publié sous le titre « Break-through » (Percée) que je signale avec insistance à votre attention. L'auteur prétend qu'un magnétophone ordinaire qui est ouvert et abandonné à ses propres moyens peut, après que l'on aurait repassé la bande, reproduire des paroles prononcées par un mort.

« Maintenant, il y a peu de mots qui suscitent plus d'émotion que celui de spiritualisme : il suffit de le prononcer pour que surgissent aussitôt de violentes polémiques entre partisans et adversaires de ce concept. Donc, si vous êtes contre et si, pour le moment, vous êtes en train de grommeler : « Encore du baratin à propos de vibrations et d'ectoplasmes ! », s'il vous plaît, modérez vos transports et supportez-moi pendant quelques minutes encore.

« Personnellement, je n'ai pas pris parti. Je me fie seulement à ce que j'ai lu. L'auteur, le Dr Raudive, n'est pas un électronicien, mais il a apparemment enregistré quelque 72 000 de ces paroles de l'au-delà. Une sélection a été repiquée sur disques de phonographe en vente partout. Chose plus importante de notre point de vue, il a sollicité une foule d'opinions indépendantes, entre autres celles de physiciens et d'ingénieurs en électronique hautement qualifiés. Tous ces experts confirment que le magnétophone a réellement enregistré des voix ; néanmoins, tous ne sont pas convaincus que ces voix soient celles de personnes décédées. Aucun n'avance de théorie qui concilierait les phénomènes surnaturels en question avec les lois physiques connues. Les ingénieurs ont employé leurs propres appareils pour se livrer à des expériences sur cette mystérieuse production de voix et ont analysé le phénomène avec divers circuits qu'ils ont personnellement élaborés (ce livre donne les diagrammes réalisés) et qui constituent un perfectionnement de l'appareil original de Raudive. Précisons au passage qu'on a émis l'idée que le magnétophone pourrait constituer un moyen de pousser plus loin l'expérience.

« ... En ce qui concerne le résultat final, les paroles enregistrées sont décrites comme étant des « voix qui déclinent leur identité, prononcent nos noms, nous disent des choses que nous comprenons (ou parfois qui nous intriguent). Ces voix n'ont pas une origine acoustique et les noms qu'elles mentionnent sont ceux de personnes qui ont quitté cette terre. Les voix sont enregistrées sur bande magnétique et chacun peut les écouter. Les physiciens sont incapables d'expliquer le phénomène en question, et les psychologues baissent les bras. Des expériences scientifiques (dans une cage de Faraday par exemple) ont démontré que ces voix ont une origine extérieure à l'expérimentateur et qu'elles ne sont nullement tributaires de l'autosuggestion ou de la télépathie. Des philologues qui se sont intéressés à ce problème, affirment que, bien qu'audibles et compréhensibles, *les voix ne proviennent pas d'éléments acoustiques; elles ont deux fois la vitesse du langage humain et s'expriment suivant un rythme particulier qui est identique dans les 72 000 exemples examinés jusqu'ici.* » (Les italiques sont de moi.)

« Il semble aussi que les phrases sont de caractère télégraphique, et quand l'expérimentateur est multilingue, les paroles peuvent être polyglottes — un mot peut être en suédois, le suivant en allemand, l'autre en anglais et ainsi de suite. De même que dans les messages émanant de sources psychiques conventionnelles, ces voix semblent chercher à se faire reconnaître comme provenant d'amis ou de parents décédés.

« La sincérité du livre dont nous parlons semble ne pouvoir être mise en doute : en appendice, une centaine de pages fournissent de nombreux détails techniques sur les appareils utilisés,

comme sur les hypothèses visant à élucider ce mystère.

« Parmi d'autres théories exposées, il en est qui se réfèrent à la relativité et à l'antimatière.

« ... Une chose est sûre, c'est que le problème de l'origine de ces « voix » demande, de façon pressante, que des recherches soient entreprises pour en trouver la solution. Je sais aussi bien que vous que toute l'affaire paraît impossible. Comment des mots peuvent-ils sortir d'un microphone silencieux ? Mais il ne faut pas oublier qu'en 1901, on estimait impossible que des ondes radio traversent l'Atlantique, car on ignorait alors l'existence de l'ionosphère. Il existe, sans aucun doute, dans le domaine de l'électronique, un grand nombre de phénomènes naturels qui nous échappent encore. »

Ernest Truman se tut. Il ferma lentement le magazine, enleva ses lunettes et s'essuya le front avec un grand mouchoir blanc. Cela fait, il remit ses lunettes sur son nez et regarda autour de lui pour voir l'effet de sa lecture.

Pendant plusieurs instants, l'assistance demeura interdite. Ivan Austin était bouche bée. Alice May Cling se cramponnait au bras de son amie. Rusty Nales poussa un profond soupir et exprima son sentiment intime : « Bon Dieu ! Qu'en savez-vous ? » Eva Brick, la jeune fille qui emballait les tubes en verre, sourit d'un air entendu et, se tournant vers Ivy Covard, déclara : « Eh bien, eh bien ! Voilà que Lobsang Rampa a, une fois de plus, eu raison. Ça me fait bien plaisir ! »

Toutefois, c'est R.U. Crisp qui eut le dernier mot : « Au travail, les amis, vous avez eu votre distraction. Au travail ! Cette interruption nous coûte cher ! » C'est ainsi que un par un, deux par

deux, le personnel retourna au travail aussi lentement que possible tout en discutant le plus possible sur le débat que l'article venait de soulever.

Le repos était terminé, également, au bord de la Vallée de Lhassa, là où la piste s'enfonce dans les terres basses et où le lama et son acolyte se levaient pour continuer leur voyage sur les poneys récalcitrants.

Une fois de plus, ceux-ci s'écartèrent du garçon et, comme pour s'en moquer vraiment, ils s'éloignèrent juste assez pour se mettre hors d'atteinte. Ils réussirent ainsi à lui échapper, même quand le garçon fonçait énergiquement dans l'intention de les arrêter. Quand le lama s'avança de nouveau, les poneys vinrent vers lui, aussi dociles que possible. Une fois encore, le lama et l'acolyte empoignèrent leur baluchon, enfourchèrent leur monture et reprirent le sentier en direction de la plaine.

Le lama chevauchait en tête. L'acolyte le suivait. Un hasard heureux voulait que son poney cherchait à suivre son compagnon, car le jeune garçon n'avait guère l'animal en main. Le voyage continuait entre les rocs qui dominaient le chemin, au-dessous des bords d'immenses dépressions. Progressivement, les deux voyageurs approchaient de la Rivière Heureuse. On l'appelait ici Rivière Yaluzangbujiang, mais après avoir quitté le Tibet et effectué un brusque virage en épingle à cheveux, elle deviendrait le puissant Brahmapoutre qui, croissant en volume et en force, dévalerait jusqu'à la baie du Bengale et deviendrait l'un des fleuves les plus importants de l'Inde. Présentement, c'était une rivière heureuse qui avait trois sources principales au Tibet, ces trois cours d'eau se réunissant à Lhassa, dans la vallée.

D'innombrables sources jaillissaient au pied de la Montagne de Fer et au pied du Potala, formant le Lac du Temple du Serpent, le Lac du Saule et les marais ; toutes ces eaux s'écoulaient, paisibles, pour finir par se jeter dans la Rivière Heureuse. Maintenant, sur les pentes situées au-delà de la Vallée de Lhassa, la rivière s'élargissait et devenait plus imposante.

Le lama et son jeune compagnon continuèrent leur voyage pendant trois, peut-être quatre jours — on néglige de compter les jours dans un pays où le temps n'a pas d'importance, où il n'y a ni horloges, ni montres, rien que le passage du soleil et les phases de la lune pour marquer les jours et les mois.

Les voyageurs descendirent des hauts plateaux montagneux jusque dans les terres basses. Là, les rhododendrons atteignent une taille immense — entre six et neuf mètres — et leurs fleurs forment un massif de couleurs flamboyantes, chaque fleur ayant les dimensions d'un chou de bonne taille. Dans cette région, on trouve une végétation variée. L'atmosphère y est humide, brumeuse, chaude parce que l'air est bloqué dans un défilé rocheux, dans une profonde crevasse. D'un côté des voyageurs, la paroi du rocher ; et de l'autre, la rivière précipite ses eaux, gronde et mugit lorsqu'elle s'étrangle dans les gorges, puis retombe en une cataracte d'une centaine de pieds de hauteur pour se jeter dans les profonds bas-sins qui l'accueillent en bas.

A plusieurs reprises, le lama et l'acolyte durent traverser, puis retraverser, puis traverser de nouveau la rivière sur des ponts improvisés jetés de façon temporaire et faits de perches suspendues à des lianes aussi flexibles qu'un câble et

aussi solides que le bois de la même famille. Il fallait bander les yeux des poneys et les conduire avec prudence car aucun poney ou cheval n'aurait voulu risquer de traverser sur une construction aussi dangereuse que ces ponts.

Le jeune acolyte se massait lugubrement le derrière. « Ô Honorable Lama, s'écria-t-il, après ce voyage à cheval, je comprends parfaitement pourquoi les marchands qui vont en Inde ou qui en reviennent ont une démarche si particulière ! »

Enfin, trois ou quatre jours plus tard, leur provision d'orge était épuisée et les deux voyageurs entendaient leur estomac gargouiller quand, par bonheur, ils aperçurent une petite lamaserie nichée au fond d'une vallée. Une cascade dégringolait du haut d'une falaise et coulait à côté du monastère dans sa hâte d'entreprendre son interminable voyage jusqu'à la baie du Bengale.

Devant la lamaserie, quelque cinquante ou soixante moines étaient réunis, regardant la route, la main en abat-jour devant les yeux pour se protéger du soleil. Quand le Grand lama apparut, les moines arborèrent des sourires de bienvenue et l'abbé de la lamaserie s'avança à la rencontre des deux voyageurs en poussant des cris de joie. Des moines arrêtaient les poneys et aidèrent le lama et son acolyte à mettre pied à terre.

Le jeune acolyte prenait ici des airs avantageux — n'était-il pas un des acolytes du Potala dans la Sainte Lhassa ? N'appartenait-il pas à l'élite de l'élite ? N'accompagnait-il pas le Grand Vénérable lama venu donner des instructions à la lamaserie ? Dès lors, il était NATURELLEMENT digne du

plus grand respect, digne du respect dû à un lama en second, tout au moins. Aussi prenait-il des airs importants et se pavanait-il. Soudain, il se rappela qu'il avait faim.

L'abbé parla avec animation au Grand lama venu du haut lieu de la science lamaïste, puis, d'un seul mouvement, tout le monde entra dans la lamaserie où thé chaud et tsampa furent servis. Le jeune acolyte but une grande gorgée de thé et crut que la fin du monde venait d'arriver. Il toussait, postillonnait, crachait. « Ô Saint Lama ! s'écria-t-il, terrifié. Au secours, vite ! »

Son maître s'approcha et dit : « Ne crains rien ; il ne t'est rien arrivé. Rappelle-toi que nous sommes beaucoup plus bas ici. Le thé est donc plus chaud. Comme je te l'ai appris, le point d'ébullition de l'eau à Lhassa est très bas comparative-ment à ce qu'il est ici. Ici, il faut attendre un peu et ne pas boire trop vite. Maintenant, bois encore une fois, car le thé s'est refroidi maintenant ! » Ayant ainsi répondu, il sourit et reprit sa discussion avec l'Abbé et d'autres prêtres lamas. L'acolyte, qui se sentait plutôt penaud, prit délicatement son bol et, cette fois, se mit à siroter prudemment son thé. Ce thé était chaud, plus chaud que tout ce qu'il avait goûté jusqu'alors. C'était d'ailleurs agréable. Puis, le garçon porta son attention sur le tsampa qui était chaud également ; c'était le premier tsampa chaud qu'il mangeait de sa vie.

Mais déjà sonnaient les trompettes ; déjà on entendait le son des conques. Des nuages d'encens s'échappèrent par bouffées quand s'ouvrit la porte du temple et l'on entendit, toutes proches, les voix graves des moines et des lamas qui commençaient leur service du soir, service auquel

le Grand lama et son acolyte se disposaient à assister.

Ce soir-là, on parla beaucoup dans la lamaserie, on parla de ce qui se passait à Lhassa, des on-dit rapportés de l'Inde par des marchands et transmis aux moines qui les racontaient aux lamas. Puis, en contrepoint, il y eut la conversation avec les lamas et les acolytes résidant dans cette petite lamaserie. On entendit aussi les bavardages des planteurs de thé en Assam, ceux des marchands arrivant du Bhoutan et, naturellement, les inévitables histoires à propos des Chinois, à propos de leur scélératesse, de leur perfidie, à propos aussi de leur intention d'envahir le pays au cours des prochaines années. La conversation continua ainsi, intarissable. Le soleil se couche de bonne heure ici ; et bientôt d'épaisses ténèbres couvrirent cette sombre crevasse de la vallée.

Pendant la nuit, il y eut beaucoup de bruit. Les oiseaux étaient plus nombreux que dans la région de Lhassa, les autres animaux aussi. On était ici dans les basses terres et le jeune acolyte éprouvait de grandes difficultés à respirer ; il trouvait l'air trop humide, trop dense. Il avait l'impression d'étouffer ; aussi passa-t-il une nuit blanche, car il n'arrivait pas à s'endormir dans l'atmosphère confinée d'un dortoir commun de moines.

Au-dehors, en plein air, il y avait l'agréable senteur des fleurs apportée par la brise nocturne. Les animaux lançaient des appels, les oiseaux de nuit planaient, battant des ailes, ombres noires se détachant sur un ciel sombre. A la gauche du garçon, la Rivière Heureuse plongeait par-dessus une arête rocheuse et se précipitait dans un éclaboussement d'écume et de mousse blanches,

déplaçant rocs et galets dans sa hâte d'arriver en bas à la mer. Le jeune garçon s'était assis sur un rocher à côté de la cascade, et réfléchissait à tout ce qui lui était arrivé; il se rappelait sa vie à Chakpori, il songeait à son existence au Potala, et il devrait suivre, probablement dès le lendemain, les leçons sur la respiration que lui donnerait son cher lama.

Soudain, la nuit s'assombrit encore davantage, le vent devint glacé et, comme il était humide, on avait l'impression qu'il vous perçait les os. Le jeune garçon se leva en frissonnant et se hâta de regagner la lamaserie pour aller y dormir.

La lumière du jour nouveau atteignit beaucoup plus lentement la petite lamaserie nichée au creux de la Vallée cernée de toutes parts par des rochers recouverts d'une végétation subtropicale car, dans cette vallée abritée, les températures s'élevaient rapidement.

Les rayons du soleil étaient interceptés à peu près jusqu'au milieu de la matinée. Il y avait donc, ce matin, un assombrissement, un assombrissement humide de l'atmosphère.

Très haut, le ciel avait la luminosité transparente du jour qui vient de naître. Les étoiles ne brillaient plus d'un vif éclat; la lune à son couchant avait cessé de luire. Tout était clair et pourtant, dans cette vallée, le jeune homme se sentait oppressé. Il se leva et sortit dehors dans ce qui pour lui était la lueur grise du jour. Grisaille filtrant à travers la brume et le brouillard. Grisaille accentuée par les embruns jaillissant de la cascade, au travers desquels, à cause de l'absence de lumière, ne scintillait nul arc-en-ciel.

Le jeune acolyte se sentait isolé dans ce monde en sommeil. Comme on était paresseux dans ce

coin perdu de la religion ! Il s'éloigna pour aller s'asseoir au bord de la cascade. Là, il se prit à réfléchir à ce qu'il avait appris au Potala et à Chakpori sur la respiration. Il apprendrait davantage encore aujourd'hui. Décidant de faire quelques exercices respiratoires, il s'assit bien droit, la colonne vertébrale bien cambrée et fit une profonde inspiration suivie d'une profonde expiration. Il répéta l'exercice au prix d'un gros effort. Soudain, il eut l'impression d'être hors de son corps. C'était une sensation particulière. Quand il revint à lui, la première chose dont il se rendit compte, c'est qu'il était étendu par terre, le Grand lama penché sur lui.

« Mon garçon, disait-il, as-tu oublié mon enseignement ? Ici, n'oublie pas, l'air est plus dense que celui auquel tu es habitué. Ne sais-tu pas que tu faisais un gros effort en effectuant ces exercices et que tu t'es saoulé en inhalant trop d'oxygène ? »

Le lama aspergea d'eau froide le visage et la tête rasée du jeune acolyte qui frissonna. Maintenant, il devait se sécher ! « Je t'avais averti, dit le lama, on ne doit pas, au début, se surmener en inspirant trop profondément. Même si cela te paraît salubre, n'exagère pas. Tu as fait tes exercices dans un air plus dense et vraiment tu faisais de gros efforts — je t'ai vu de ma fenêtre ! Tes poumons inhalaient et expiraient comme des soufflets de forge. Eh bien, je suis arrivé juste à temps ou bien tu aurais culbuté au fond du défilé et je n'aurais plus eu personne avec moi pour amuser les poneys. Viens, rentrons à la lamaserie. » Le lama tendit le bras et aida le garçon à se lever. Ils regagnèrent ensemble la lamaserie. Là, le garçon se sentit rasséréné à la vue du thé

et du tsampa déjà préparés, de certains autres mets, entre autres des fruits qui lui étaient inconnus.

« Oh ! dit-il à un autre garçon, son voisin de table. Nous n'avons rien de pareil à Lhasa. Nous n'avons que du thé et du tsampa, rien d'autre. »

Le garçon sourit et répondit : « Nous n'avons pas à nous plaindre ici. » Il ajouta, moqueur : « Les paysans nous apportent ici ce qu'il nous faut. Nous leur balançons une ou deux bénédictions et nous recevons en échange des fruits et des légumes. Cela nous change de l'éternel tsampa. Personnellement, je préfère être ici qu'à Lhasa : les conditions de vie sont beaucoup moins sévères ici. »

Ils s'assirent, jambes croisées, sur le plancher, devant les petites tables et, prenant leurs bols, y versèrent du thé et du tsampa. Pendant quelque temps, on n'entendit plus rien, à part la voix du Lecteur qui, juché sur une estrade d'où il dominait le réfectoire, lisait les textes des Livres Sacrés pendant les repas. On estimait en effet qu'il ne convenait pas que les moines fassent trop attention à leur nourriture.

« Prends garde à la manière dont tu manges ces fruits, murmura le garçon à qui le jeune acolyte avait parlé. Si tu en manges trop, tu te demanderas ce qui se passe à l'intérieur de ton ventre. Ce n'est pas de les avaler qui cause des ennuis, ce sont les suites... »

« Oh ! s'écria le jeune acolyte, affolé. Oh, j'en ai déjà mangé cinq ! Maintenant que j'y pense, je sens quelque chose d'un peu anormal, à l'intérieur. »

Le garçon qui l'avait mis en garde se mit à rire et tendit la main pour prendre un autre fruit.

Enfin, le repas fut terminé et le Lecteur se tut. L'Abbé se leva et annonça qu'en la circonstance présente, le grand et honorable lama était venu de Lhassa, du Saint des Saints, le Potala, pour donner un cours sur la respiration et sur la santé. Après quoi, si quelqu'un avait quelque ennui de santé, il était invité à en discuter avec le Lama de Lhassa. Tous les assistants sortirent en file indienne de la salle à manger et entrèrent dans le Temple qui fut vite rempli.

Le lama les invita tous à s'asseoir à l'aise. Les petits garçons étaient devant, venaient ensuite les jeunes moines et, en dernier, les lamas. Tous étaient assis en rangs.

D'abord le lama exposa des notions de base, puis il dit : « Je dois insister sur le fait qu'il n'est pas du tout nécessaire d'être assis dans la position du lotus ou dans n'importe quelle autre position. Il faut adopter une position où vous êtes à l'aise, une position où la colonne vertébrale est bien droite, parce que c'est ainsi seulement que vous retirerez de véritables bienfaits de ces exercices. Souvenez-vous aussi que, pendant la journée, vous vous asseyez, les paumes des mains tournées vers le haut, de façon à pouvoir absorber les influences bénéfiques du soleil. Mais si vous faites ces exercices après le coucher du soleil, vous tiendrez les paumes des mains tournées vers le bas, parce que ainsi, vous vous mettez sous l'influence de la lune.

« Maintenant, trouvez votre poulx. Vous placez les doigts sur votre poing gauche de façon à sentir votre poulx et être à même de déterminer pendant combien de temps vous êtes capable d'inhaler ou d'exhaler. La moyenne sera : un, deux, trois, quatre (respirer), un, deux, trois,

quatre (expirer). Répétez-vous cela à voix haute six ou sept fois et gravez dans votre esprit le rythme réel de votre pouls. Ainsi, même quand vous ne sentez pas votre pouls, vous êtes parfaitement à même de connaître le rythme de votre pouls. Cela vous demandera quelques journées de pratique ; mais, après avoir fait cette expérience pendant quelques jours, vous vous apercevrez que vous êtes capable de savoir le rythme de votre pouls d'après une vibration ressentie dans votre corps, et vous n'aurez plus besoin de sentir votre pouls.

« Avant tout, donc, il faut inhaler, la bouche fermée naturellement. Vous inspirez profondément en comptant jusqu'à quatre. Il est capital d'inspirer doucement, régulièrement, sans interruption. Les débutants ont tendance à aspirer le souffle jusqu'à ce qu'ils aient compté jusqu'à quatre, et cela est nuisible. Il faut inspirer de façon régulière jusqu'au compte, au compte mental, de quatre. Lorsque vous avez compté jusqu'à quatre, vous devez avoir les poumons emplis d'air ; alors, vous expirez pendant quatre temps. Répétez cet exercice plusieurs fois et, après quelques jours, vous serez capable d'inspirer pendant plus de quatre pulsations ; vous pourrez aller jusqu'à six ou huit pulsations. Mais il ne faut jamais forcer ; agissez toujours de façon à rester dans la limite de vos possibilités. »

Le lama observa les visages de ses nombreux élèves, assis, les paumes des mains tournées vers le haut, et respirant suivant leur propre rythme particulier. Le lama opina de la tête, exprimant ainsi sa satisfaction, et leva la main pour ordonner à tous de cesser l'exercice.

« Maintenant, dit-il, nous allons passer à la

deuxième étape de cet exercice. Nous allons répéter la même chose, mais après avoir inhalé, vous retiendrez votre respiration. Avant tout donc, inspirez pendant le temps de quatre battements de cœur. Retenez cette respiration pendant deux battements de cœur, puis expirez pendant quatre autres battements de cœur. Le but de ce type particulier de respiration est de purifier le sang. L'exercice contribue aussi à maintenir en bon état l'estomac et le foie. S'il est exécuté convenablement, il fortifie le système nerveux. Rappelez-vous aussi que votre rythme de base est quatre, deux, quatre. Ceci est simplement une moyenne, il ne faut pas vous y soumettre inconditionnellement. Votre moyenne pourrait être six, trois, six ou bien cinq, trois, cinq. Elle doit être ce qui vous convient le mieux et ce qui vous impose le moins de tension. »

Le lama s'arrêta pour regarder les assistants qui inspiraient, retenaient leur souffle, et expiraient. Ils répétèrent l'exercice dix fois, vingt, vingt-cinq fois. Puis, de nouveau, marquant d'un signe de tête sa satisfaction, il leva la main.

« Nous allons maintenant faire un pas de plus. J'ai remarqué, surtout chez les jeunes, des exemples d'attitudes défectueuses. Des jeunes gens qui se laissent aller en marchant. Or, cela est mauvais pour la santé. Quand vous marchez, il faut marcher selon le rythme de votre cœur et de votre respiration. Exerçons-nous de la façon suivante : d'abord vous tenir bien droit — les pieds joints et la colonne vertébrale droite. Expirez d'abord le plus possible, chassez hors de vos poumons jusqu'à la dernière trace d'air. Puis, mettez-vous à marcher et, au même instant, inhalez profondément. Que vous partiez du pied gauche ou

du pied droit, cela n'a aucune importance ; mais veillez à prendre une profonde inspiration. Marchez lentement, au rythme des battements de votre cœur. Vous allez inhaler pendant quatre battements de cœur. Pendant ce temps, vous faites quatre pas. Les quatre pas suivants se font pendant les quatre battements de cœur qui rythment votre expir. Faites cela pendant six séries consécutives de quatre pas, mais rappelez-vous avec un soin particulier que votre respiration doit être absolument régulière ; elle ne doit pas s'effectuer sur le modèle de vos pas ; cela veut dire qu'il ne faut pas nécessairement inhaler en quatre pas comme vous marchez ; vous devez inhaler aussi doucement que possible. »

Le Grand lama de Lhasa contint un sourire de plaisir secret en observant garçons, moines et lamas s'efforcer d'exécuter les exercices respiratoires. Satisfait de leurs résultats, il dit : « Maintenant, rappelons-nous qu'il y a beaucoup de systèmes de respiration et que nous devons respirer d'une manière qui nous permet d'accomplir nos tâches. Car respirer, c'est plus que remplir nos poumons d'air. Une respiration correcte rafraîchit et tonifie efficacement nos organes. Le système de respiration que je vous ai enseigné porte le nom de « respiration complète ». C'est un système qui purifie le sang et vient en aide à l'estomac et aux autres organes. Il aide aussi à soigner les rhumes. »

Le lama se tut et parcourut le temple des yeux. Plusieurs assistants reniflaient. « Ici, dans cette région, dans ces terres basses du Tibet, les rhumes sévissent, et il semble qu'on n'ait rien fait pour les enrayer. Appliquez le système de respiration correcte que je vous ai enseigné et vous

arriverez à triompher de cette nuisance. Maintenant, voici un autre système qui vous apprendra à retenir votre respiration plus longtemps que la normale. Asseyez-vous, je vous prie. Cambrez le torse, mais détendez le reste du corps. »

Le lama attendit que ses élèves arrangent leur robe autour de leur corps et s'installent, la paume des mains tournée vers le haut. Puis, il reprit :

« Avant tout, vous exécuterez une respiration complète. Puis, vous retiendrez votre respiration aussi longtemps que vous le pourrez sans vous contraindre. Après quoi, vous exhalerez par la bouche ouverte, de façon plutôt vigoureuse, comme si l'air vous dégoûtait, comme si vous tentiez de l'expulser de vous aussi violemment que possible. Allons-y. D'abord, inhalez pendant quatre battements de cœur. Puis, cet air que vous venez d'inspirer, retenez-le aussi longtemps que vous le pouvez sans éprouver de gêne. Après quoi, expulsez cet air par la bouche ouverte aussi vigoureusement que possible. Si vous répétez régulièrement cet exercice, vous vous apercevrez du bien-être qu'il procure.

Le lama surveilla ses élèves, et s'assura qu'ils suivaient ses conseils. Apercevant, parmi eux, un homme d'un certain âge dont le visage bleuissait, il se hâta d'aller le trouver et lui dit : « Voyons, mon frère, vous faites un effort trop violent. Tous ces exercices doivent être effectués avec naturel, en douceur. Il ne faut pas fournir d'effort exagéré. Respirer est une chose naturelle ; et si cela exige un effort de votre part, si vous devez vous faire violence, cette respiration ne vous sera pas profitable. Quant à vous, mon frère, vous appliquez un rythme qui n'est pas le bon. Vous essayez

d'inhaler plus d'air que les poumons d'un homme d'un certain âge ne peuvent inhaler. Soyez prudent, respirez en douceur, sans contrainte, et vous sentirez que vous allez mieux ! »

Ainsi, durant la matinée, les garçons, les moines et les lamas firent leurs exercices respiratoires. Enfin, au grand soulagement du jeune acolyte, la leçon s'acheva. Comme les autres assistants, le garçon se trouva de nouveau libre d'aller au grand air où le soleil de midi, dardant ses rayons dans la vallée, illuminait les coins sombres et, malheureusement, faisait monter la chaleur. Les insectes bourdonnaient avec vigueur aux alentours, et le pauvre acolyte dut se défendre contre les insectes, dont il n'avait pas l'habitude et qui l'attaquaient dans les parties les plus vulnérables de son anatomie.

Mme St. John de Tawfe-Nause, de Helzapoppin Hall, présidait, dans sa solitaire grandeur, l'immense table de sa salle à manger. Elle jouait dédaigneusement avec la mince tranche de pain de seigle grillé déposée devant elle. Elle porta délicatement une tasse de thé à ses lèvres bien formées, puis, cédant à une impulsion soudaine, déposa la tasse dans sa soucoupe et courut s'installer à son secrétaire, un meuble surchargé d'ornements. Elle choisit une feuille de papier à écrire qui portait les armoiries de son ancêtre, un Normand célèbre (en fait, il s'appelait Guillaume !), armoiries représentant un coucou chauve rampant (il était en effet quelque peu « niais » et il y allait toujours tête baissée). La dame se mit à écrire avec un porte-plume chopardé à l'un des laquais du duc de Wellington, laquais qui l'avait lui-même chipé dans une taverne de Fleet Street.

« Ainsi, vous êtes l'auteur du « Troisième Œil », écrivit-elle. Je désire vous voir. Venez me trouver à mon Club et veillez à porter des vêtements civilisés d'Occidental. Je dois tenir compte de ma position... »

Bertie E. Cutzem, un des premiers chirurgiens d'Angleterre, membre de la plupart des Sociétés Savantes, Membre Associé de ceci et de cela, bon vivant, clubman et Défenseur des Privilèges des Classes Privilégiées, était assis à son bureau, le menton dans la main. Enfin, après de profondes cogitations, il saisit une feuille de son papier discrètement orné de son monogramme et commença à écrire : « Je viens de lire « Le Troisième Œil » et je sais que tout ce que vous écrivez est vrai. Mon fils a de notables pouvoirs occultes et il sait par d'autres sources que vous n'inventez rien. Je voudrais vous rencontrer, mais, S'IL VOUS PLAÎT, retournez-moi cette lettre, car mes collègues riraient de moi... »

Le riche cinéaste californien était installé dans son magnifique bureau, au milieu de son harem presque nu. Sylva Skreen était maintenant un nom célèbre. Des années auparavant, il était arrivé aux États-Unis, fuyant la Grèce où la police était à sa recherche. Il débarqua donc à Frisco avec un trou dans son pantalon et des souliers percés. Son âme n'était pas non plus en trop bon état.

Maintenant, Sylva Skreen, le Grand Homme, était assis à sa table de travail, essayant de rédiger une lettre sans que son secrétaire la dactylographie. Il était là, oisif, faisant tourner son gros stylo en or — celui qui était clouté de diamants et orné d'un colossal rubis au bout opposé à la plume. Le visage tourmenté, il cherchait ses mots dans son anglais incorrect, approximatif. Quand la tension devint douloureuse, il tendit la main et saisit une feuille de papier de teinte criarde et commença à écrire. En fait, la lettre demandait que l'auteur du « Troisième Œil »

vînt chez lui pour que le Grand Dieu Grec du Silver Screen pût se faire dire la bonne aventure et, peut-être, accroître sa fortune. Dans sa lettre, il inséra le prix du billet de retour par avion. Il eut un mal infini à écrire le chèque qu'il glissa dans l'enveloppe. Un de ses favoris courut poster la lettre.

Sylva Skreen réfléchissait. La douleur l'assailait, localisée dans son portefeuille. Qu'ai-je fait ? songeait-il. Mon argent, il est dépensé. Je fais l'idiot. Peu importe, maintenant, je suis prudent. Il souleva son gros ventre de façon à l'appuyer sur son coûteux bureau et vite appela son secrétaire. « A l'auteur du "Troisième Œil", dicta-t-il. Vous avez mon argent. Vous, je n'ai pas besoin. Mon argent, je désire. Et si vous ne renvoyez pas vite mon argent, je dis la Presse vous avez pris mon argent. Donc, vous envoyez mon argent, vite, n'est-ce pas ? »

Un fonctionnaire « fonctionna » à la vitesse grand V pour hâter l'expédition de la missive à l'auteur du « Troisième Œil ». Finalement, quand les temps furent accomplis — car le courrier est très lent — Sylva Skreen, le Grec, put frotter ses mains huileuses sur son argent.

Étant dans le lointain Uruguay, l'auteur de nombreux livres reçut un jour une lettre expédiée de Seattle aux États-Unis. « Il paraît que vous désirez rentrer en Amérique du Nord, disait cette lettre écrite par un homme très riche, mais que vous n'avez pas l'argent nécessaire pour payer le prix du voyage. Je vous fais donc une proposition. Je vous paye le voyage jusqu'à Seattle et je vous garde chez moi jusqu'à la fin de votre vie. Vous aurez le gîte et le couvert. Vous ne devriez pas avoir besoin de beaucoup de vêtements. En

retour, il faudra me transférer vos biens et me céder légalement les droits d'auteur de tous vos livres. Alors, c'est moi qui en réglerai la vente et qui garderai les droits d'auteur en échange de la pension que je vous ferai. » A la lecture de cette lettre, le destinataire a proféré un mot qu'on n'ose pas prononcer à propos de cet individu infect.

On frappa à la porte un coup qui résonna comme le tonnerre. Un deuxième coup retentit parce qu'on n'ouvrait pas assez vite. Bruit de pas précipités, grincement de la porte. « Juste jeter un coup d'œil, non ? dit une grosse voix gutturale. Le lama, je viens voir. Vous me laissez entrer, oui ? » On entendit le son de deux voix et le volume de l'une d'elles s'amplifia : « Mon amie, elle dit à vous désire voir le lama. Vous lui dire Vilhelmina Cherman, elle est ici, d'accord ? »

Minuit à Montréal. De l'autre côté du fleuve, les lumières des gratte-ciel... du « Rêve » de Drapeau se reflètent dans les eaux calmes du port. Immobiles, les navires attendent placidement le lendemain. Sur la gauche, là où le Bassin du Moulin à Vent offre le mouillage aux remorqueurs, l'eau est soudain agitée car un petit bateau se met en marche pour aller à la rencontre d'un cargo qui arrive en retard. Du sommet du plus haut immeuble, un phare à feu tournant envoie ses tentacules dans le ciel nocturne. Le sifflement d'un avion à réaction retentit à travers la ville : on dirait que l'appareil vient de s'échapper des confins de l'aéroport international.

Minuit à Montréal. La famille est plongée dans le sommeil. Soudain, ce sommeil est troublé par l'appel insistant de la sonnette. On se vêt rapidement et on ouvre la porte. Seule, une urgence

terrible pourrait inciter à carillonner aussi longuement à une heure pareille. « Rampa ? » questionne la rude voix d'un Canadien francophone. Le Dr Rampa habite ici ? » Deux hommes de forte taille font irruption et s'arrêtent en regardant autour d'eux. « Police. Brigade de la fraude », déclare finalement l'un des intrus.

« Qui est ce Dr Rampa ? Que fait-il ? Où est-il ? » demande l'autre homme. Questions — questions — questions. Mais alors une contre-enquête. « Que désirez-vous ? Pourquoi êtes-vous venus ici ? » Les deux policiers se regardent, décontenancés. Le plus âgé des deux se dirige vers le téléphone, sans même demander la permission, et forme un numéro. S'ensuit alors un échange rapide en français canadien. Finalement, le policier remet en place le cornet téléphonique et explique : « Eh bien, on nous a dit de venir ici, on nous a appelés dans notre voiture de police. On ne nous a pas dit pourquoi. Or le commissaire de police vient de m'apprendre qu'un homme a appelé de l'Alabama et a demandé qu'on contacte le Dr Rampa. Vous devez rappeler ce correspondant. C'est urgent. »

Les deux policiers, l'air gêné, se regardent, se balancent d'un pied sur l'autre. « Nous partons, dit enfin le plus âgé. Vous, téléphonez, d'accord ? » Ils s'en vont.

Bientôt, on entend leur voiture démarrer et filer en trombe à une allure bien supérieure à la limitation légale de la vitesse. Le téléphone sonne. « Ici, le commissaire de police. AVEZ-VOUS TÉLÉPHONÉ ? L'homme a dit que c'était urgent, une question de vie ou de mort. » On entend un déclic et la communication est coupée.

La lettre tomba dans la boîte en même temps que quelque soixante-dix autres. L'enveloppe était de nuance mauve vif avec d'in vraisemblables fleurs. Le papier à lettres, une fois déplié, avait la même horrible couleur aggravée encore par des guirlandes de fleurs s'entrelaçant sur les bords. « Dieu est Amour ! » proclamait une banderole qui se déroulait au haut de la feuille. L'auteur fronça les narines en reniflant l'odeur de parfum bon marché qui s'en dégageait.

La lettre disait : « Je suis Auntie Macassar et je dis la bonne aventure. Je fais beaucoup de bien (cinq dollars la question ou une Offrande d'amour plus importante). J'ai lu vos livres et je désire que vous soyez mon Guide. Cela me fera une publicité FORMIDABLE. Envoyez-moi vite votre lettre marquant votre accord. »

« Rampa est commercialisé ! ironisait la lettre. Je sais que vous êtes un truqueur car vous vous occupez d'affaires et vous gagnez de l'argent. » Le malheureux auteur se recoucha dans son lit et essaya de résoudre CE problème-LÀ. Cela signifiait-il que tous ceux qui sont dans les affaires sont des truqueurs ? « Ah, pensa-t-il, je vais mettre cela au point dans mon prochain livre. »

« Mesdames, messieurs, enfants et chats de tout pelage, écoutez cet exposé, cette proclamation, cette déclaration. Moi, Tuesday Lobsang Rampa, me réclamant de mon nom personnel et légal et mon seul nom, je déclare ce qui suit : Les affaires ne m'intéressent pas. Je ne m'occupe que de mon métier d'écrivain. Je n'ai pas de contrat avec une firme de vente sur catalogue. Certains font usage de termes comme « Le Troisième Œil ». Pour ma part, si j'ai écrit un LIVRE portant

ce titre, je n'ai pas créé une firme de vente par correspondance. Je n'avalise aucune firme de ce genre.

« Mesdames et messieurs, enfants et chats de tout pelage, je n'ai ni disciples, ni étudiants, ni représentants, ni sectateurs, ni élèves, ni intérêts commerciaux, ni agents autres que mes agents LITTÉRAIRES. Je n'ai jamais écrit non plus de livres « refusés par les éditeurs à cause de notions interdites » que j'y aurais consignées. Certains cherchent à vous faire déboursier l'argent que vous avez péniblement gagné. (Je voudrais POUVOIR le faire ?) Donc, vous voilà avertis... par moi. »

L'auteur se recoucha et médita sur les difficultés rencontrées par un écrivain. « N'employez pas le mot « moche », conseille un lecteur. Ce n'est pas correct. » « N'utilisez pas le mot « Je », écrit un autre. Cela pousse vos lecteurs à s'identifier trop étroitement avec vous. C'est MAL ! » « Il ne faut pas dire que vous êtes le « Vieil Homme », se plaint un autre. Je n'aime pas lire ce mot. » Et ainsi de suite. L'écrivain (qui d'autre ?) était couché, méditant sur le passé et préoccupé — sans raison, peut-être — au sujet de l'avenir. Santé défaillante, défaillance de ceci et défaillance de cela !...

La porte s'ouvrit d'une poussée et une belle forme enveloppée de fourrure sauta légèrement sur le lit de l'écrivain. « Hé, vieux ! dit-elle de sa meilleure voix télépathique de chatte siamoise, quelle nouvelle à propos du livre que vous êtes censé écrire ? Sapristi, vous n'en viendrez jamais à bout si vous pensez à ces sots, les Amis du Beau Temps. Oubliez-les ! » ordonna-t-elle sévèrement.

La grosse Taddy entra en flânant et s'assit dans une tache errante de lumière. « Manger, deman-

da-t-elle, quelqu'un a-t-il parlé de MANGER ? » L'écrivain sourit aux deux chattes et dit : « Eh bien, mes chattes, il nous faut terminer ce livre et nous avons à répondre à plusieurs de ces questions qui arrivent en foule. Questions, questions, QUESTIONS ! Eh bien, commençons ! » Il tendit le bras pour atteindre la machine à écrire avec le blocage « I » et l'attira à lui. Quelle était donc la première question ?

L'ennui, c'est que les réponses engendrent les questions de la même façon que les gens engendrent les gens. Plus nombreuses sont les questions auxquelles on répond, plus nombreuses semblent être celles qui se posent. Maintenant, voici une question qui paraît avoir préoccupé beaucoup de personnes. Qu'est-ce que le Sur-moi ? Pourquoi le Sur-moi me fait-il tant souffrir ? Comment se PEUT-il précisément que je doive tant souffrir alors que je ne sais même pas pourquoi je dois souffrir ? Je n'arrive pas à comprendre cela ; cela détruit ma croyance à toute religion. Cela détruit ma foi en Dieu. Pouvez-vous m'expliquer cela ? »

L'auteur se coucha et contempla un navire qui passait. Une fois encore, un navire entrait dans le port, apportant toutes sortes de produits du Japon : mais le regarder ne faisait pas progresser la rédaction du livre, n'est-ce pas ? L'auteur se détourna à contrecœur de la fenêtre et se remit à la besogne.

Oui, bien sûr, on peut répondre à cette question. Mais, avant tout, il faut nous mettre d'accord sur certains termes. Car imaginez que vous essayez de discuter avec un poisson qui vit dans les profondeurs de l'océan, de discuter des idées et des réactions des cosmonautes lorsqu'ils

sont en orbite autour de la lune. Comment pourrions-nous faire comprendre à un poisson qui a toujours vécu au fond de l'océan ce qu'est la vie à la surface de l'océan ? Comment lui expliquerions-nous la vie qu'on mène à Londres, à Montréal, à Tokyo ou à New York où il y a déjà tant de drôles de types ? Mais, par-dessus tout, comment expliquerions-nous à un poisson qui séjourne au fond de la mer ce qui se passe quand un vaisseau spatial évolue autour de la lune ? Impossible, n'est-ce pas ? Faisons donc une hypothèse : imaginons quelque chose de différent.

Imaginons que le Sur-moi n'est plus le Sur-moi, mais simplement un cerveau. Ainsi, nous aurions une quantité de cerveaux planant quelque part. Et voilà qu'un cerveau décide qu'il a besoin d'expérimenter quelque chose d'autre que la pensée pure. Par pensée « pure », on veut dire que la pensée est une chose non substantielle ; il ne faut accorder aucun sens moral à ce terme.

Ce cerveau particulier est donc dévoré d'ambition. Il désire apprendre, savoir à quoi la vie ressemble sur Terre, se rendre compte si la treizième chandelle est plus chaude que la douzième. Et apprendre ce qu'est le « chaud » et, ensuite, ce qu'est une chandelle. Le cerveau décide de découvrir ces notions ; c'est pourquoi il doit trouver un corps. Oubliez pour le moment que le cerveau doit être né d'abord. Ce cerveau s'installe à l'intérieur d'un crâne, une épaisse boîte osseuse dans laquelle il flotte au milieu d'un liquide spécial qui le protège des chocs, le conserve humide et l'aide à se nourrir. Voilà. Nous avons un cerveau dans sa boîte osseuse. Maintenant, cette masse nerveuse n'éprouve absolument aucune sensation, c'est-à-dire que,

pour faire une opération sur le cerveau, le chirurgien se contente d'injecter un anesthésique local dans la peau et la chair à l'extérieur du crâne, puis il pratique une incision autour de la tête, et emploie une scie pour scier à travers le sommet du crâne qu'on peut détacher comme on enlève la pointe d'un œuf dur. Il importe de se rappeler que l'on n'éprouve de douleur que dans la peau, la chair et les os. Le cerveau n'est pas sensible à la douleur. Aussi, lorsque le chirurgien a enlevé la calotte crânienne, il peut fouiller, sonder et couper le cerveau, sans qu'il soit nécessaire d'anesthésier.

Notre cerveau est pareil au Sur-moi. Il n'a pas de sensation par lui-même. Aussi, retournons au cerveau dans sa boîte crânienne, et rappelons-nous qu'il désire acquérir des connaissances. Tenons compte, cependant, du fait que le cerveau est une image utilisée à la place du Sur-moi qu'il est évidemment plus difficile de se représenter puisqu'il s'agit d'une entité à plusieurs dimensions.

Le cerveau désire connaître des sensations. Or, il est aveugle, sourd, incapable de percevoir une odeur, de toucher. Se créent donc des sortes de marionnettes. Une paire de marionnettes se développe sous la forme d'yeux, les yeux s'ouvrent et le cerveau reçoit les impressions des yeux. Comme nous le savons tous, un nouveau-né ne peut pas comprendre ce que signifient les impressions. Un nouveau-né tâtonne et, manifestement, il ne saisit pas ce qu'il voit, mais avec l'expérience, les impressions reçues des yeux signifient quelque chose pour le cerveau.

Or cela peut être amélioré. Nous désirons plus qu'une image. Nous pouvons voir une chose, mais

quelle sensation produit-elle ? A-t-elle une odeur, produit-elle un son ? D'autres marionnettes interviennent et elles s'appellent oreilles. Elles perçoivent des vibrations d'une fréquence moindre que celles que les yeux peuvent percevoir. Ce sont cependant des vibrations exactement comme la vue enregistre des vibrations. La pratique aidant, le cerveau parvient à comprendre ce que ces vibrations signifient : elles signifient musique agréable, musique désagréable, elles peuvent signifier la parole, une forme de communication.

Bien. Après avoir vu et entendu une chose, nous nous demandons si elle a une odeur. Le meilleur moyen pour le savoir est de mobiliser des marionnettes qui vont créer un organe olfactif. Le pauvre Sur-moi que nous appelons ici « cerveau », doit souhaiter parfois ne pas avoir d'odorat : cela dépend du parfum que porte une femme !

Une autre question se pose : quelle sorte de sensation produit une chose ? Nous ne connaissons pas le sens de termes tels que « dur » et « mou » à moins de les éprouver. Ainsi en va-t-il du Sur-moi. Le cerveau met en action des marionnettes plus nombreuses : bras, mains, doigts. Nous avons un index et un pouce afin de pouvoir saisir un objet de petites dimensions. Nous avons des doigts que nous pouvons mouvoir sur un objet afin de savoir s'il est mou ou s'il est dur. Nous savons s'il est émoussé ou pointu grâce au toucher.

Parfois, une chose nous blessera. Nous touchons un objet et cela nous donne une sensation extrêmement désagréable. L'objet pourrait être chaud ou froid, il pourrait être tranchant ou rugueux. Ces sensations créent la douleur et la

douleur nous avertit de faire dorénavant attention à ces choses. Mais pourquoi les doigts s'insulteraient-ils eux-mêmes ou injurieraient-ils Dieu puisqu'ils accomplissent simplement la tâche qui leur est dévolue, la fonction de sentir ?

Un maçon peut avoir les doigts endurcis à force de manier des briques. Un chirurgien aura les doigts très sensibles à cause de la délicatesse de toucher qui lui est nécessaire pour exécuter son travail. Exercer le métier de maçon nuirait aux doigts du chirurgien, mais faire une opération chirurgicale serait difficile pour le maçon car ses doigts manqueraient de souplesse.

Chaque organe doit faire des expériences, doit supporter des désagréments. Les oreilles peuvent être blessées par un grand bruit, le nez offensé par une odeur particulièrement déplaisante ; mais ces organes sont créés pour supporter pareilles mésaventures. Vous vous brûlez le doigt — eh bien, le doigt guérit, et désormais vous serez plus prudent à l'avenir.

Nos cerveaux enregistrent toutes les informations qui leur parviennent. Celles-ci sont, pour les neuf dixièmes, enfermées dans le subconscient. Réagissant sur l'information fournie par le subconscient, notre système nerveux involontaire nous prémunira contre n'importe quel mal. Par exemple, si vous essayez de marcher au haut d'un immeuble de plusieurs étages, vous aurez peur ; or, cette peur est le moyen par lequel le subconscient fait savoir au système nerveux involontaire qu'il doit injecter une sécrétion dans le sang et provoquer un saut en arrière.

Voilà comment agissent les sens physiques. Mais pensez à une dimension bien supérieure, songez que le Sur-moi est incapable d'apprendre

sans mettre des marionnettes sur Terre. Ces marionnettes, ce sont les humains, les humains qui peuvent être atteints de brûlures, de coups de couteau, qui peuvent être assommés... Et toutes les sensations et impressions sont envoyées au Sur-moi par l'intermédiaire de la Corde d'Argent à peu près de la même façon que les impressions reçues par le doigt et le pouce du corps humain sont relayées par la voie nerveuse jusqu'au cerveau.

En ce qui nous concerne, nous avons le droit de nous considérer comme des extensions d'un Sur-moi qui est si hautement raréfié, si hautement isolé, si hautement évolué qu'il doit dépendre de nous pour recueillir des impressions de ce qui se passe sur cette Terre. Si nous agissons mal en quelque domaine, nous recevons un coup de pied métaphorique au derrière. Ce n'est pas un Dieu diabolique qui nous afflige, nous persécute et nous tente. C'est notre grossière stupidité. Ou bien, peut-être que certaines personnes touchent un objet et s'aperçoivent qu'il fait mal ; alors, elles le tâtent afin de comprendre pourquoi il les a blessées, puis répètent le même geste pour se rendre compte de la façon dont le mal peut être guéri ou surmonté.

Il se peut qu'une personne bonne soit accablée de nombreux maux, et vous — qui êtes les témoins de son malheur —, vous pensez qu'il est injuste de subir tant de souffrances. Vous pouvez considérer que la personne, ainsi éprouvée, expie un kharma extrêmement dur, ayant été un véritable monstre au cours d'une existence précédente !

Pourtant vous commettriez une erreur. Cette personne pourrait endurer douleur et souffrance

en vue d'apprendre comment éliminer douleur et souffrance pour ceux qui viendront ultérieurement. Ne vous figurez pas que c'est toujours pour expier le kharma. L'existence actuelle de cette personne est, peut-être, en train de lui gagner un bon kharma.

Il y a un Dieu, un bon Dieu, un Dieu juste. Mais, évidemment, Dieu n'est pas le semblable de l'homme et il est inutile d'essayer de comprendre ce que Dieu EST réellement alors que la plupart des gens ne sont même pas capables de comprendre leur propre Sur-moi. De même qu'il vous est impossible de vous rendre compte de ce qu'est votre Sur-moi, vous ne pouvez pas non plus vous rendre compte de ce qu'est Dieu de votre Sur-moi.

Voici maintenant une question à laquelle j'ai déjà répondu dans des livres précédents, mais qu'on me pose couramment, avec une régularité monotone.

Les gens désirent être renseignés sur leur Guide, leur Maître, leur Gardien, leur Ange Gardien, etc. Une personne m'écrit ceci : « J'ai comme Guide spirituel un vieil Indien Peau-Rouge. Je voudrais le voir. Je sais que c'est un Indien Peau-Rouge parce qu'il est sage. Comment puis-je le voir ? »

Je vais le dire, clairement, une fois pour toutes : les gens n'ont pas comme Guides des Indiens Rouges, Noirs, Blancs ou Tibétains vivants ou morts. En fait, il n'y aurait pas assez de Tibétains, par exemple, pour suffire à la tâche. C'est comme si le premier venu disait : « J'étais Cléopâtre dans ma vie passée ! » Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. En réalité, le prétendu Guide, c'est simplement le Sur-moi. C'est comme lorsque

vous conduisez une voiture. VOUS êtes le Sur-moi de la voiture. Vous appuyez du pied sur une pédale; et si vous avez de la chance et si votre voiture n'est pas américaine, elle se mettra en marche. Vous appuyez du pied sur une autre pédale et la voiture s'arrête. Et si vous tirez une certaine chose et si vous faites attention à ce que vous faites, vous n'irez pas vous jeter sur le premier obstacle venu. Mais vous êtes seul à conduire votre voiture. De même, vous vous dirigez vous-même, vous et votre Sur-moi.

Beaucoup de gens s'imaginent que ceux qui ont quitté cette Terre sont débordants d'enthousiasme à l'idée de s'occuper de quelqu'un, de le guider chaque jour de sa vie, de l'empêcher de tomber dans le fossé, de lui dire ce qu'il doit faire. Mais pensez à votre cas personnel: vous avez des voisins, peut-être vous entendez-vous bien avec eux, peut-être pas, mais, quoi qu'il en soit, le moment est venu, vous déménagez pour vous installer de l'autre côté du monde. Si vous êtes en Angleterre, vous allez vous fixer en Australie. Si vous êtes en Amérique du Nord, vous allez vivre, disons en Sibérie. Bien, vous déménagez, vous vous installez dans votre nouvelle maison, vous vous habituez à votre nouveau travail, vous vous occupez de conclure de nouveaux contrats. Est-ce que vous interrompez votre besogne pour téléphoner à Tom, à Dick, à Henry, et à Marie, à Marthe, à Mathilde? Non, il n'en est pas question. Vous les avez complètement oubliés. Eh bien, c'est ce que font les gens de l'Autre Côté.

Les gens qui ont quitté cette Terre ne sont pas assis sur des nuages en train de jouer de la harpe. Non. Ils ont une tâche à accomplir. Après avoir quitté cette Terre, il y a pour eux une période de

récupération, puis ils s'attellent à une tâche. En toute franchise, ils n'ont pas le temps d'être des Esprits-Guides et de se livrer aux niaiseries dont les gens parlent.

Souvent, très souvent, des entités qui ne sont pas des humains seront capables d'intercepter les pensées d'un humain et, dans certaines circonstances, ces entités donneront l'impression d'être des Esprits-Guides.

Considérons le cas des séances de spiritisme. Il y a là un groupe de personnes qui espèrent communiquer avec ceux qui sont morts. Ces gens forment un groupe dont chacun des membres a la même mentalité. Il ne s'agit nullement du cas d'une personne isolée qui se livrerait paresseusement à quelque chimère. Non, ces gens se réunissent dans un local bien particulier, en vue d'un but bien précis, et tous, dans leur subconscient, veulent qu'un message leur soit communiqué. Or, dans le monde astral, il y a des formes qui planent ; on peut les considérer comme des formes, ou bien comme des entités qui n'ont pas été humaines et qui ne le seront jamais. Elles sont, seulement, des masses d'énergie qui réagissent à certaines impulsions.

Ces entités, quelle que soit leur origine — mais elles ne sont pas humaines —, flottent aux alentours et gravitent autour de n'importe quelle source qui les attire. Si les gens pensent fortement à un message envoyé par les morts, ces entités seront irrésistiblement attirées vers ce groupe ; là, elles étendront leurs pseudopodes qui sont des mains et des doigts constitués d'énergie, et toucheront un cerveau ou une partie d'un cerveau ou une joue, et la personne qui sentira ce contact aura la conviction d'avoir été touchée

par un esprit ; en effet, les pseudopodes de ces entités sont pareils aux pseudopodes issus d'un ectoplasme.

Ces entités sont souvent malfaisantes et agiles à la manière des singes. Elles planent alentour, rebondissent de cerveau en cerveau, et quand elles apprennent un fait divers appétissant émis par un cerveau, elles peuvent arriver à faire parler un médium doué d'un fluide, c'est-à-dire un véritable médium. Elles communiquent ainsi un message, qu'une personne au moins sait être véridique parce qu'il a été « dérobé » à sa conscience. Mais aucun des assistants n'est sensible à la forme spirituelle, à l'entité qui erre parmi leurs pensées. Il faut le dire clairement, ces manifestations ne sont pas toutes authentiques.

Nous savons tous comment les choses se passent la veille de la Toussaint, quand les enfants circulent, costumés et masqués, et incarnent un personnage qu'ils ne sont pas. Voilà comment se comportent les formes que je viens d'évoquer. Ces entités n'ont qu'une intelligence limitée, et sont de véritables parasites qui se nourrissent de tout ce qui croît en elles.

Dans certaines circonstances, une personne peut avoir ce qu'elle croit être des apparitions. Elle peut se dire que c'est l'esprit de la vieille tante Fanny qui hante sa maison. Tante Fanny avait dégringolé de trois volées d'escaliers, s'était fracturé la jambe et était morte par la suite. Désormais c'était un revenant qui venait conseiller les vivants parce qu'elle était prise de remords de ne pas s'être souciée d'eux quand elle était sur Terre. En réalité, il ne se passe rien de pareil. La personne assistant à la séance peut avoir inconsciemment fait circuler des photos de

tante Fanny et de sa jambe fracturée, en se rappelant quelle vieille grincheuse c'était. L'entité mal-faisante va donc se mettre au diapason de la plaignante, modifier quelque peu les données tout en s'assurant de leur vraisemblance. Et voilà comment tante Fanny « revient » comme une personne qui regrette d'avoir été odieuse envers sa brillante nièce ou son distingué neveu et qui, désormais, souhaite rester avec eux et les protéger pour toujours.

Il est curieux de voir le mépris dont les Occidentaux entourent le Peau-Rouge, l'Indien de l'Inde, le lama tibétain dont ils remettent en question l'authenticité. Dès que ces gens meurent, les railleries cessent et les descendants pensent que ceux dont on a tant médité vont se hâter de revenir, de se mettre sur les épaules des vivants pour les guider à travers l'existence et les préserver des vicissitudes de la vie. Eh bien, c'est faux. Tout ce qui leur arrive, je l'ai déjà déclaré, c'est d'être hantés par des incubes imposteurs en quelque sorte.

Vos amis de l'autre côté du monde, combien de fois êtes-vous en relation avec eux ? Combien de fois les aidez-vous ? Combien de fois leur êtes-vous venu en aide quand ils étaient vos voisins ? Réfléchissez. Un individu quitte cette vie, et vous ignoriez son existence à son passage sur Terre.

Dans ces conditions, pourquoi penser que cet inconnu va éprouver un immense intérêt à votre égard ? Pourquoi imaginer que quelque lama tibétain ou quelque Chef Indien Peau-Rouge va renoncer à ses occupations de l'au-delà pour vous assister jusqu'à la fin de vos jours ? Quelqu'un que vous avez méprisé de son vivant ou dont, plus

probablement, vous ne soupçonniez même pas l'existence !

Il faut être logique. Beaucoup de gens croient avoir un Esprit-Guide, par manque de confiance en eux : ils se sentent isolés et sont persuadés de ne pouvoir s'en sortir sans être aidés. Et c'est en partie pour cela, qu'ils imaginent un père ou une mère qui les entoure au-delà de la vie, les protège de leur propre sottise et de la malveillance d'autrui.

Une autre raison qui pousse un individu à croire à un Esprit-Guide, c'est le fait d'entendre ou de croire entendre une voix mystérieuse qui lui parle. Ce qu'il entend effectivement, c'est une sorte de conversation téléphonique avec son propre Sur-moi. Cette conversation, qui lui parvient par l'intermédiaire de la Corde d'Argent, est amplifiée par l'atmosphère éthérée, et parfois reproduite sous forme de vibrations par l'aura. Parfois aussi, il ressentira une pulsation au front, exactement entre les deux yeux, mais un peu au-dessus. Ce phénomène est provoqué par la conversation qui se déroule entre le subconscient de l'humain et le Sur-moi. Le dixième conscient essaie d'écouter, mais n'y parvient pas. A la place, une pulsation se produit qui peut être assimilée à l'information de la téléphoniste déclarant que le numéro est occupé.

Nous devons, tous, nous débrouiller par nos propres moyens, tous. C'est une erreur de mêler cultes et groupes et cancanes. Quand nous quittons cette Terre, nous devons nous rendre seuls dans la Salle des Souvenirs. Inutile d'aller là où nous nous jugeons nous-mêmes et de déclarer à notre Sur-moi : « Oh ! le secrétaire de la Société des Hot Dogs Plus Chauds m'a dit que je devais

faire ceci, ou que je ne devais pas faire cela ! » Nous devons nous retrouver seuls. Pour s'améliorer, l'homme doit être seul. Si nous appartenons à un groupe, un club, un culte — eh bien, nous faisons plusieurs pas en arrière. Car, lorsque nous nous affilions à un groupe, à un culte ou à une société, nous sommes contraints de progresser à l'allure de la personne la plus lente qui en fait partie. L'individualiste, celui qui veut progresser, celui qui est évolué, avance seul — toujours.

J'ai reçu il y a deux jours une lettre intéressante qui disait : « J'ai pendant quarante-quatre ans été membre de... — et j'avoue avoir moins appris durant tout ce temps qu'en lisant un seul de vos livres. »

Le vieil écrivain reposait sur son lit à côté de la fenêtre donnant sur le port de Montréal presque désert. Les navires n'arrivaient plus aussi fréquemment ces derniers temps. Il y avait eu tant de grèves, de vols et autres événements désagréables que maintes lignes de navigation évitaient le port de Montréal.

Le vieil écrivain était couché, regardant le maigre trafic sur le fleuve et la circulation intense dans la rue menant à l'Homme et à son Univers, un univers qu'il n'avait aucune envie de visiter. Le soleil brillait dans la chambre et la jeune chatte, Mlle Cléopâtre, se reposait les pattes repliées sur les pieds du Vieil Homme.

Elle se tourna vers lui et, souriant comme le chat proverbial du Cheshire, dit : « Alors, vieux, pourquoi les humains refusent-ils de croire que les animaux savent parler ? »

« Eh bien, Cléo, répondit l'auteur, les humains veulent avoir tout expérimenté, il faut qu'ils tiennent les choses dans leurs chaudes petites mains et les mettent en pièces afin de pouvoir dire : En effet, il est possible que cela ait fonctionné, mais, en tout cas, cela ne marche plus maintenant.

Toi et moi, nous savons que les chats parlent. Quelle importance, ce que pensent les autres ? » Mlle Cléopâtre tourna et retourna cette réponse dans son esprit, ses oreilles se contractèrent et elle se lava délicatement une patte, avant de demander : « Pourquoi les humains ne se rendent-ils pas compte que ce sont eux les muets ? Tous les animaux s'expriment par télépathie. Pourquoi pas les hommes ? »

L'auteur était quelque peu réticent à donner une réponse à cette difficile question. Enfin ! « Écoute, Cléo, les hommes sont différents car ils n'acceptent rien qu'ils ne puissent vérifier par eux-mêmes. Tu sais que la télépathie existe, je le sais aussi, mais si les autres l'ignorent, pour quelque étrange raison, alors il est impossible de les en convaincre. Tu as compris ? »

L'écrivain s'adossa à son lit et sourit affectueusement à la petite chatte, sa fidèle compagne.

Mlle Cléopâtre le regarda droit dans les yeux et reprit après réflexion : « Mais si, il y a un moyen ! Il y a un moyen. Tu viens précisément de lire quelque chose à ce sujet. »

L'écrivain haussa les sourcils à tel point que peu s'en fallut qu'il ait un peu de cheveux au sommet de la tête après tout — ce qui l'aurait bien changé après tant d'années de calvitie ! Puis, il pensa au livre qu'il venait de lire et qui relatait certaines expériences.

Il semble qu'il y ait eu deux chercheurs appelés R. Allen et Béatrice Gardner, travaillant tous deux à l'Université du Nevada. Cette équipe — le mari et la femme — étudiait les problèmes concernant l'enseignement du langage aux animaux et se demandait pourquoi il était impossible d'apprendre à parler aux animaux. Plus ils

s'interrogeaient, plus la question leur paraissait embarrassante.

Naturellement, il semble qu'ils négligeaient la raison la plus évidente de cette incapacité des animaux à parler, c'est qu'ils ne possèdent pas le mécanisme nécessaire pour articuler des sons, qui leur permettrait de prononcer l'anglais, l'espagnol ou le français. Sans doute leur est-il possible de grogner comme le font certains Allemands quand ils sont de mauvaise humeur, mais nous ne nous occupons pas ici d'Allemands de bonne ou de mauvaise humeur.

Les Gardner — mari et femme comme nous l'avons dit — s'attaquèrent d'une autre manière au problème qui les tourmentait. Ils s'étaient rendu compte que les chimpanzés réussissent à se comprendre entre eux et c'est ainsi qu'ils observèrent pendant quelque temps ces animaux-là. Les deux chercheurs arrivèrent ainsi à la conclusion que beaucoup de chimpanzés conversent par signes, d'une manière semblable à celle qu'emploient les sourds de naissance.

Les Gardner se procurèrent un chimpanzé auquel ils donnèrent toute liberté dans leur maison et qu'ils traitèrent à peu près comme un être humain, ou peut-être même un peu mieux, car les êtres humains ne traitent pas trop bien leurs semblables, n'est-ce pas ? Mais ceci est en dehors du sujet : le couple de chercheurs traita le chimpanzé comme un membre de la famille. Il avait des jouets, on lui témoignait de l'affection et on lui apprenait le langage des humains.

Devant l'animal, on ne conversait que par signes. Au bout de quelques mois, le chimpanzé (un chimpanzé femelle) était à même de se faire comprendre sans difficulté particulière. On

l'instruisit pendant deux ans et il apprit des signes qui désignaient un chapeau, un soulier, et beaucoup d'autres objets. Le chimpanzé était également capable de faire comprendre qu'il désirait quelque chose de sucré ou qu'il désirait boire. En tout cas, l'expérience paraît avoir été un succès. Elle n'est pas encore terminée actuellement. Bien sûr, il manque aux animaux le dispositif de cordes vocales qui leur permettrait de produire des sons à la manière des humains. Les bêtes éprouveraient probablement des difficultés à faire de l'analyse grammaticale et à décider du temps à employer; mais si les humains sont trop sots pour pouvoir s'exprimer par télépathie, il est hors de doute que l'animal communique au moyen de signes. C'est un fait — un fait qu'on peut démontrer — que Mlle Cléopâtre et Mlle Tadalinka réussissent à faire connaître leurs besoins et leurs désirs même à des gens qui ne sont pas télépathes. Avec l'écrivain, l'entente est évidemment parfaite: tous les trois sont capables de converser avec une facilité, peut-être plus grande encore qu'entre deux personnes non télépathes.

Mlle Tadalinka entra en flânant et dit: « Vous parlez de nourriture, vous deux ? »

« Non, Tads, répondit Mlle Cléopâtre, nous parlons de la communication avec les humains. Nous avons beaucoup de chance de pouvoir nous adresser au vieux par télépathie. Quel ennui s'il fallait employer le langage par signes ! »

Mlle Cléo regarda l'auteur et lui fit remarquer: « Vous devriez être dehors, vous savez, vous n'êtes plus sorti depuis des semaines. Pourquoi ne pas vous installer dans votre fauteuil et descendre dans le parc ? C'est une journée calme,

aujourd'hui, et il n'y a pas beaucoup de monde dans les environs. »

L'écrivain regarda par la fenêtre. Le soleil brillait, une faible brise soufflait. Il jeta un coup d'œil sur sa machine à écrire et les feuilles de papier blanc, grommela une imprécation de circonstance à leur propos, puis sortit péniblement de son lit et se hissa à grand-peine dans son fauteuil roulant électrique.

Il est difficile de parcourir un corridor et d'entrer dans un ascenseur quand on a besoin de ses mains pour diriger un fauteuil roulant électrique, mais enfin, c'est une chose faisable. L'écrivain descendit de son neuvième étage. Arrivé au rez-de-chaussée, il décida de traverser le parc et d'aller s'installer au bord du fleuve.

Il descend la rampe là au bout de l'allée qui débouche sur le parking. Il traverse le parking et, par une autre petite rampe, remonte sur le trottoir. Le trottoir est désert, tout à fait désert. L'auteur actionne délicatement le levier de l'avant et le fauteuil se met en marche à l'allure d'un pas de promenade.

Soudain, le vrombissement d'un moteur de course déchire le silence. Une grosse voiture roulant en sens interdit freine in extremis. Enfin une voix rude s'écrie : « Halte ! »

Surpris, l'auteur regarde autour de lui. Un sergent et un inspecteur de police sautent d'une voiture de police dont le chauffeur se penche par la fenêtre de la portière.

Bonté divine ! pense l'écrivain. Qu'ai-je fait de mal ?

Les policiers se sont rués en avant et s'arrêtent devant le fauteuil roulant maintenant immobi-

lisé. Le sergent, mains aux hanches, fulmine. « C'est vous, l'auteur ? »

« Oui », répond l'interpellé.

Le sergent se tourne vers l'inspecteur et celui-ci déclare brusquement : « Vous ne devriez pas être seul. Vous avez l'air sur le point de trépasser. »

L'auteur, c'est compréhensible, est stupéfait par cette démonstration d'hostilité à son égard. « Nous mourrons tous, un jour ou l'autre, répond-il d'une voix douce. Mais je me porte très bien. Je suis dans un parc privé et je ne gêne personne. »

Le sergent prend un air encore plus menaçant et réplique, furieux : « Je me fiche de la façon dont vous vous portez. Je dis que vous ne pouvez pas sortir seul. On m'a dit là-haut, ajoute-t-il en montrant l'immeuble, que vous n'en avez plus pour longtemps à vivre. Je n'ai pas envie que vous mouriez en pleine rue quand je suis de service ! »

L'auteur était réellement abasourdi de se voir traité de la sorte et n'arrivait pas à comprendre. Sans doute était-il malade ; sinon, il n'aurait pas été dans ce fauteuil roulant ; mais son état ne nécessitait pas qu'on l'accompagne à chacune de ses sorties. Cela frisait le fantastique ! L'auteur entendait être indépendant. « Mais je suis dans une propriété privée », répondit-il.

Ce fut à l'inspecteur d'intervenir cette fois : « On s'en fiche, nous, que vous soyez ou non dans une propriété privée. Vous avez l'air mal en point. Nous, on s'en fiche, mais on ne veut pas d'ennuis avec les autres ! Maintenant, rentrez chez vous ! Je vous raccompagne. » Il saisit le guidon du fauteuil roulant et fit pivoter celui-ci avec une extrême brutalité. Le pauvre auteur faillit

basculer hors de son siège. « En route », commanda l'inspecteur en poussant le fauteuil.

Les voitures qui roulaient freinèrent et les passagers sourirent en voyant un homme aux prises avec la police — un homme en fauteuil roulant de surcroît ! — mais, naturellement, il s'agissait de touristes et quand les gens font du tourisme, ils sont à l'affût de la moindre sensation. Mais c'était toujours une cause d'étonnement pour l'auteur de voir que chaque fois qu'il sortait dans un fauteuil roulant électrique, il y avait toujours une bande de singes qui souriaient en passant dans de grosses voitures américaines et qui klaxonnaient comme s'il s'agissait d'un spectacle des plus comiques. L'écrivain se demandait en quoi un vieux bonhomme infirme qui essayait de vivre sans causer trop d'ennuis aux autres, était un sujet de plaisanterie.

Une violente secousse ébranla de nouveau le fauteuil roulant et un ordre lancé d'une voix rude : « En avant » obligea l'écrivain à remettre le moteur en marche, à retraverser le parking et la rampe jusqu'à la rue privée de son immeuble. Tout cela sous les yeux de l'inspecteur qui le foudroyait du regard. A l'entrée, au pied de l'ascenseur, l'inspecteur s'arrêta et dit : « Maintenant, si vous sortez encore seul, nous vous poursuivrons en justice ! » Là-dessus, il s'en alla rejoindre la voiture de police qui avait suivi, tout en grommelant : « Espèce de vieux fou, faire cela alors qu'il a certainement quatre-vingts ans ! »

C'est ainsi que le vieil écrivain reprit l'ascenseur, monta au neuvième étage et fit rouler son fauteuil jusqu'à son appartement. On venait de lui fermer une porte de plus. Maintenant, il lui était interdit de sortir seul. Il aurait dû être

comme un singe attaché à une chaîne ou un chien à une laisse. Mlle Cléopâtre sauta sur les genoux du vieillard, et s'écria : « Innommables imbéciles, que ces gens-là, n'est-ce pas ? »

Mais il y avait du travail à exécuter ; il y avait un livre à écrire, du courrier à rédiger. Aussi l'auteur joua-t-il à pile ou face pour savoir ce qu'il ferait en premier lieu. Ce furent les lettres qui gagnèrent. La première d'entre elles au sommet de la pile venait d'un jeune homme vivant au Brésil, un jeune homme d'un rare bon sens et qui posait des questions pertinentes, judicieuses. Voici la lettre qu'il écrivait, puis celle que l'auteur lui envoya en réponse à la sienne.

« Rio de Janeiro,

Cher Monsieur le Docteur T. Lobsang Rampa,

J'ai lu tous vos ouvrages car je m'intéresse beaucoup au phénomène de la vie dans l'au-delà et de la transmigration de l'âme. Mais, de même que chaque étudiant a des questions à poser, j'aimerais que vous répondiez aux questions que je vais formuler ici.

Je m'excuse de ne pas bien écrire (ni de parler) un anglais correct : je l'étudie encore à l'école et j'ai dû chercher beaucoup de mots dans le dictionnaire. Voici mes questions :

1. Si je meurs, je retrouverai beaucoup de personnes que j'ai connues. Je les verrai comme je les voyais sur Terre. Mais quelle sera mon apparence réelle, puisque j'ai déjà vu beaucoup de monde dans mon existence ? Comment une personne que j'ai connue auparavant dans un autre milieu me verra-t-elle ?

2. Pourquoi est-ce précisément maintenant qu'un ancien du Tibet comme vous est venu nous révéler la sagesse orientale ? Pourquoi maintenant ?

3. Comment pourrai-je voir le Rapport Akashique dans le monde astral ?

4. Quelle est l'attitude la meilleure pour méditer ? Je ne sais pas prendre la position du lotus et je ne sais pas m'asseoir le torse droit.

Si vous pensez qu'il ne faut pas répondre à certaines questions, n'y répondez pas. Je trouverai la réponse dans la méditation (du moins je l'espère) comme j'ai déjà trouvé la plupart des réponses, simplement en y pensant moi-même.

Vous êtes vraiment une lumière dans les ténèbres et je vous remercie pour tout.

Merci beaucoup, Dr Rampa.
Fabio SERRA »

Cher Fabio Serra,

Oh ! c'est magnifique ! Vos questions méritent de recevoir une réponse dans un livre que je suis en train d'écrire et qui sera intitulé « La treizième chandelle ».

Comme je me propose de les utiliser dans cet ouvrage, je vais les répéter ; puis, y répondre. Voici donc ces questions :

« Si je meurs, je retrouverai de nombreuses personnes que j'ai connues sur Terre. Je vais les voir comme je les ai vues sur Terre. Mais quelle est mon apparence véritable ? Comment une personne qui m'a connu auparavant me reconnaîtra-t-elle ? »

« Quand vous mourez, vous quittez cette Terre et vous allez dans un lieu que dans beaucoup de religions on appelle « purgatoire ». Le « purgatoire » est simplement un endroit où l'on se purifie. Supposez que vous avez travaillé dans votre jardin et que vous avez de la boue sur le visage et dans les cheveux (si vous avez des cheveux !). Puis, vous décidez de rentrer dîner et peut-être d'écouter la radio. Eh bien, que faites-vous avant toute chose ? Vous vous rendez en « purgatoire ». En d'autres termes, vous allez à la salle de bains pour vous laver mains et visage, ôter la boue et la poussière qui vous maculent.

« Beaucoup de religions font du « purgatoire » un tableau effrayant. Je préfère le considérer comme une « salle de bains » céleste où vous « lavez » votre astral pour vous présenter devant vos compagnons sans souillure. Voyez-vous, quand vous serez dans l'astral, vous montrerez votre aura, et si trop de « taches de boue » collent à votre aura, tous ceux qui vous regarderont les verront. Le purgatoire est un lieu dans l'astral où vous êtes accueilli par vos amis, jamais par vos ennemis. En effet, dès que vous arrivez de l'Autre Côté, vous ne pouvez rencontrer que ceux qui sont susceptibles de s'accorder avec vous. Quand vous quittez cette Terre, vous pensez à vous en fonction de l'apparence que vous aviez sur cette Terre, et c'est donc ainsi que vous apparaissez dans l'astral — tel que vous étiez sur cette Terre. Comme les gens que vous rencontrez là désirent être reconnus, ils vous apparaîtront, eux aussi, tels que vous les connaissiez sur Terre.

« Il arrive bien des fois qu'on ait la même impression sur Terre. Vous voyez une personne et vous êtes sûr que cette personne a un nævus

sur la joue gauche ; mais quelqu'un d'autre pourrait vous dire : « Oh ! Non, ce nævus lui a été enlevé il y a environ un an. » Vous voyez — disons-le en d'autres termes —, vous voyez uniquement ce que vous désirez voir, ce que vous vous attendez à voir. Ainsi, lorsque vous arriverez de l'Autre Côté, vous verrez les gens que vous désirez voir et vous les verrez tels que vous vous attendez à les voir. Je prends un exemple simple : vous avez eu comme ami un homme de couleur, c'est-à-dire une personne qui était un homme de couleur quand vous le connaissiez sur Terre. Supposons que, de l'Autre Côté, ce soit un Blanc. S'il s'approchait de vous, vous ne le reconnaîtriez pas, n'est-ce pas ? Aussi apparaîtrait-il comme un homme de couleur.

« Au fur et à mesure que vous vous élevez, votre apparence se transforme. Imaginez un sauvage dont le corps est couvert de poils et les dents souillées par les baies dont il se nourrit. Prenez ce sauvage, lavez-le, rasez-le, coupez-lui les cheveux et habillez-le du costume moderne de l'homme civilisé, il aura un tout autre aspect. Eh bien, une fois de l'Autre Côté, si vous progressez, vous vous apercevrez que votre apparence change — en mieux.

« La seconde partie de cette question ? Eh bien, naturellement, cette personne à propos de laquelle vous me consultez vous verra, quand vous serez de l'Autre Côté, tel que vous vous imaginez être. Elle vous verra tel que vous étiez sur Terre et vous la verrez telle qu'elle était sur Terre. Autrement (pour me répéter) vous ne la reconnaîtriez pas.

« Comment un ancien du Tibet, tel que moi, a décidé de communiquer à l'Occident la doctrine

bouddhiste ? Et pourquoi précisément à notre époque ? »

« Voilà une question claire et nette.

« Dans le passé, bien des gens ont visité les régions orientales de ce monde, les peuples d'Occident ont l'esprit préoccupé par la matière. Ils s'arrêtent aux choses présentes, vivent dans l'obsession de l'argent, des biens matériels, de la puissance et de la domination sur les autres. C'est là un aspect de la culture occidentale. Aussi, lorsque les Occidentaux vont en Orient, ils s'aperçoivent que les esprits les plus distingués de cette partie du monde s'abritent souvent dans des corps malades ou pauvres ou vêtus de haillons. Et les Occidentaux ne comprennent pas. Intrigués, ils prennent les préceptes anciens et comme ils ne connaissent ni la langue ni la culture des peuples de l'Orient, ils dénaturent ces préceptes anciens pour en faire ce qu'eux, Occidentaux, pensent qu'ils devraient signifier. Il en résulte que nombre de traducteurs, etc., rendent un mauvais service à l'humanité en proposant des déclarations trompeuses qui ne sont qu'une déformation de croyances religieuses authentiques.

« J'ai suivi une longue préparation avant d'entreprendre la tâche qu'on m'a confiée. J'étais apte à comprendre l'Occident alors que je résidais encore en Orient. J'étais doué pour écrire et pour exposer clairement mes idées à ceux qui sont dignes de connaître les réponses qu'ils désirent obtenir. J'ai souffert plus que n'importe qui ; mais cela m'a apporté une plus grande finesse psychologique, un plus grand choix d'expressions, une plus grande ouverture d'intelligence et cela m'a permis de me familiariser avec les mentalités occidentales. Ainsi j'ai réussi à adapter mon

langage de façon à pouvoir transmettre aux lecteurs occidentaux le véritable message ésotérique.

« Nous sommes à l'âge de Kali, l'âge de la rupture, l'âge du changement. L'humanité se trouve à la croisée des chemins ; elle doit choisir entre déclin et progrès, décider soit de s'élever, soit de s'abaisser au rang des chimpanzés. C'est ainsi qu'à notre époque, en cet âge de Kali, j'ai entrepris de révéler certaines vérités à l'homme et à la femme d'Occident et tenté de démontrer qu'il vaut mieux étudier et s'élever que de croupir dans l'inaction et de sombrer dans l'abîme du désespoir.

« Votre troisième interrogation porte sur le Rapport Akashique : comment le voir quand vous serez dans l'astral ? Voici ma réponse :

« Lorsque vous arriverez au plan astral après avoir quitté cette vie, vous irez dans la Salle des Souvenirs et vous verrez là les événements de votre vie passée et ceux de vos autres vies antérieures. Il faudra ensuite décider, probablement avec l'aide de conseillers, de la direction à prendre afin de continuer à progresser. Vous pouvez décider d'aider les morts arrivant de la Terre. Dans ce cas, et s'il est vraiment avantageux pour vous de voir le Rapport Akashique pour pouvoir aider plus efficacement les autres, vous aurez la faculté de voir ce Rapport. Mais je dois vous dire que personne ne peut le consulter par simple curiosité.

« Il existe de nos jours, en Occident, des gens qui font de la réclame assurant que, moyennant finance, ils feront le voyage dans l'astral (avec leur valise, je suppose), y consulteront le Rapport Akashique, et reviendront avec les renseignements désirés. Naturellement, cela est un mensonge éhonté ! Ils ne consultent pas le Rapport Akashique et je doute qu'ils parviennent avec

leur conscience dans l'astral. Les seuls esprits qu'ils consultent sont ceux qu'on met en bouteille¹. Aussi, je le répète, il est impossible d'accéder au Rapport Akashique d'une personne, à moins qu'il ne doive en résulter un avantage réel pour la personne en question.

« Votre quatrième interrogation est, une fois de plus, fort sensée, et m'intéresse tout particulièrement car de nombreuses personnes s'en inquiètent.

« Quelle est la meilleure attitude à adopter pour la méditation ? Je ne sais pas prendre la position du lotus et je ne sais pas m'asseoir le torse droit », m'expliquez-vous.

« Permettez-moi de vous dire une chose : pour respirer vous n'êtes pas obligé d'adopter une position spéciale, n'est-ce pas ? Si vous avez envie de lire un journal ou un livre, il n'y a pas lieu pour vous d'adopter une position particulière. Vous avez envie de lire, vous vous installez confortablement dans un fauteuil, ou bien vous vous allongez dans votre lit. Peu importe. Plus vous êtes à l'aise, plus vous avez d'agrément, mieux vous arrivez à assimiler ce que vous allez lire. Les mêmes règles s'appliquent à la méditation. La façon dont vous vous installez n'a pas la moindre importance. Asseyez-vous comme il vous convient. Couchez-vous si vous préférez. Et si vous avez envie de vous coucher roulé en boule, eh bien, pourquoi pas ? On se repose dans le seul but de se libérer de toute tension. Pour méditer avec succès, il faut que vous soyez libéré de toute tension, de toute distraction. Dès lors, toute attitude, quelle qu'elle soit, convient pour la méditation si elle vous met personnellement à l'aise.

1. *Spirits* : esprits, alcool. (N.d.T.)

« Et voilà ! Vous avez vos réponses. J'espère que vous en tirerez profit. »

Le vieil écrivain se renversa sur son lit, avec la satisfaction du travail bien fait : Quelle formidable quantité de malentendus et d'idées fausses tout de même ! pensa-t-il. Puis il tendit la main et prit une autre lettre. Celle-ci venait tout droit d'Iran. Une des questions qu'elle posait trouve sa place ici. La voici : « A quoi bon dormir dans la position du lotus ? En dehors de la mortification de la chair, quel bienfait en retire-t-on ? »

Il s'agit là d'un sujet souvent débattu. En réalité, que l'on s'asseye dans la position du lotus ou que l'on s'étende sur le dos, cela n'a pas la moindre importance. L'essentiel est d'être à l'aise ; car si l'on est installé dans une position inconfortable, on éprouvera des tensions et des contraintes qui distrairont du repos et de la méditation. Voyons cela d'un peu plus près, voulez-vous ?

En Occident, les gens s'asseyent sur des chaises. Quand ils vont au lit, ils reposent sur un machin mou pourvu de ressorts ou de quelque dispositif grâce auquel certaines parties de l'anatomie du dormeur peuvent s'affaïsser, si bien que lorsque (pour le dire familièrement) le derrière de l'intéressé fait exagérément saillie, le sommier mou, ou les ressorts mous, laissent le derrière en question s'enfoncer dans le matelas. Aussi le poids est réparti équitablement. Le point important, c'est que dans le monde occidental, les gens ont UN système qui leur convient, c'est LEUR système. Si un Occidental a envie de s'asseoir, il s'assied sur une sorte de plate-forme soutenue par quatre pieds et pourvue à l'arrière d'un dossier qui l'empêche de s'effondrer. Depuis sa naissance, l'Occidental est conditionné pour croire

que sa colonne vertébrale doit être soutenue par une prothèse quelconque. C'est ainsi que les muscles qui normalement devraient redresser sa colonne vertébrale se développent mal ou s'atrophient.

Il en va de même pour le reste du corps. L'Occidental est conditionné pour que ses jambes se tendent et se plient selon un certain angle à partir des genoux. Sinon, et dans n'importe quelle position, il se sent mal à l'aise.

Maintenant, considérons ce qui se passe en Orient, au Japon d'abord. Là, avant d'entrer dans une maison, on enlève ses chaussures, et pour s'asseoir, on s'assoit par terre. Or, la seule manière de s'asseoir confortablement sur le plancher, c'est de croiser les jambes : une variante de cette position est appelée la Position de Lotus.

Tout au long de ses années de croissance, le Japonais s'est aperçu que s'il empoigne ses chevilles et noue ses jambes entre elles il n'éprouve aucune gêne. Il s'appuie sur une solide tradition et comme il y a été conditionné dès l'enfance, il ne subit ni tension, ni inconfort, ni désagrément. Il se rend compte aussi que sa colonne vertébrale est naturellement droite. Or, cela est dû à cette posture du lotus.

Prenez un Japonais qui n'a jamais vu les dispositifs occidentaux et invitez le pauvre diable à prendre place sur une chaise. Il se sentira extrêmement mal à l'aise, aura mal dans son corps et, à la première occasion, il se glissera à même le sol pour s'asseoir dans sa position accoutumée.

Si l'on prend un Occidental et qu'on l'introduise dans la société japonaise où il devra s'asseoir jambes croisées sur le plancher, il sera au supplice. Ses articulations n'ont pas été

exercées en vue de cette position particulière si bien que, d'abord, il pense qu'il va se déchirer et ensuite, quand le moment est venu de se lever, il se rend compte qu'il ne le peut pas. C'est en effet un spectacle divertissant que celui d'un vieil Allemand bien gras qui s'est assis jambes croisées et essaie de se relever. Généralement, il bascule en avant, la tête la première, mais heureusement ses mains le sauvent, arrêtant sa chute. Après quoi, il s'efforce, en poussant de puissants gémissements, de plier les genoux sous lui ; et enfin, après avoir mêlé cris de douleur, soupirs et exclamations gutturales, il réussit à se redresser en même temps qu'il étire son dos et que son visage exprime la pire des souffrances.

En Extrême-Orient, s'asseoir jambes croisées est une chose ordinaire, quotidienne. Quant à la culture occidentale, elle attache de l'importance à l'argent et à la possession des biens matériels. L'Occidental pense davantage à « aujourd'hui » — se préoccupe davantage d'acquérir des biens sur cette Terre — et c'est ainsi que tout ce qui symbolise le rang social devient l'objet de désir et de recherche. Dans la lointaine Antiquité, rois, empereurs, pharaons, hauts dignitaires siégeaient sur des trônes. Ainsi les gens du commun s'approprièrent quelques morceaux de bois et fabriquèrent des répliques de trônes et des sièges. Or voilà que Mme Smith en vient à désirer une plus belle chaise que celle de Mme Brown, et la recouvre d'une jolie étoffe. Toutefois, Mme Jones veut quelque chose de mieux : elle est tellement décharnée qu'elle sent constamment ses os en s'asseyant ; aussi fait-elle rembourrer de laine l'étoffe tendue et voilà comment elle est la première à posséder une chaise capitonnée.

En Extrême-Orient, les gens ne s'occupaient pas tellement d'argent ; ils ne se souciaient pas tellement de posséder des biens matériels. Ils s'efforçaient, par contre, d'accumuler des trésors pour le paradis ou pour l'équivalent local de cet état posthume. Et en fait, ils étaient très contents de s'asseoir par terre. C'est ainsi que, dès la naissance, ils ont été habitués à s'asseoir par terre. Leurs articulations sont plus souples, leurs muscles sont préparés à cet exercice.

En Inde, le sage s'assied sous un arbre dans la position du lotus. Il n'a pas d'autre solution, le pauvre malheureux, vu qu'il n'a pas de chaise et d'ailleurs il n'a probablement jamais entendu parler non plus de cannes-sièges.

Arrivent les Occidentaux. Ils voient un vieux bonhomme assis sous un arbre et le prennent pour un sage, car ils confondent son attitude avec l'état de sagesse. Ensuite, un stupide individu, qui est tombé par hasard sur une photographie de l'Inde ou quelque chose de ce genre, se met à écrire un livre sur le yoga. Il en a entendu parler par un ami ou a vu une émission à ce sujet à la télévision (l'auteur, soit dit en passant, n'a pas de poste de télévision, n'a jamais pratiqué le culte de la Boîte aux Idioties).

Les écrivains ont causé un tort incommensurable aux véritables doctrines métaphysiques. Des écrivains, qui n'avaient pas la moindre notion de ces choses, ont plagié les ouvrages d'autres auteurs en les modifiant quelque peu afin de ne pas commettre d'infraction à l'égard des droits d'auteur. D'autre part, beaucoup de publicistes tiennent rigueur à l'écrivain débutant qui connaît parfaitement son sujet par expérience. Ce sont ceux qui plagient sans savoir de quoi il s'agit,

qui doivent être considérés comme responsables de l'interprétation erronée couramment donnée aux termes « yoga » et autres. Beaucoup de ces auteurs pensent qu'il faut être malin et font précéder leur nom du mot SRI. Tout comme l'on ajoute le sigle Mr à son nom quand on réside dans les milieux occidentaux. Si ces auteurs, ces poseurs, avaient quelque notion de ces doctrines, ils ne recopieraient pas des termes qu'ils ne comprennent pas. Nombre d'interprètes et de traducteurs se sont mis en tête de traduire en anglais, en français ou en allemand des livres de l'Extrême-Orient. Mais c'est là une entreprise extrêmement audacieuse à moins que le traducteur n'ait une connaissance particulièrement correcte des deux langues et des concepts métaphysiques. C'est que, par exemple, beaucoup de concepts orientaux ne sont que cela, des concepts, des abstractions, et l'on ne peut les traduire en termes concrets que si l'on a vécu en contact avec les deux cultures — l'orientale et l'occidentale.

Revenons-en à la position du Lotus. Celle-ci est une façon de s'asseoir que l'Indien ou le Japonais ou le Tibétain trouvent commode et confortable. Ces Orientaux ne se sentiraient pas aussi à l'aise sur une chaise; aussi n'emploient-ils pas la chaise. De même, un Occidental n'arrive pas à s'accommoder aussi bien de la position du lotus parce que celle-ci ne lui est pas naturelle.

Les gens du cirque savent très bien que pour devenir un bon acrobate, il faut s'exercer, pour ainsi dire, dès la naissance. Il faut entraîner les membres à se plier plus fort qu'ils ne le font normalement, car l'Occidental moyen n'a qu'une gamme de mouvements très limitée. Par contre, l'Oriental est, comme on le dit habituellement,

désarticulé; plus exactement, il est mieux entraîné au mouvement des os. Pour un Occidental d'âge, disons, moyen, il est dangereux d'essayer d'exécuter n'importe lequel des exercices physiques qui sont absolument banals pour un Oriental. Il est extrêmement dangereux pour un Occidental d'essayer de s'asseoir en position du Lotus, car il surprend ses muscles et ses articulations.

La personne qui m'a posé cette question venant d'Iran m'a soumis également une autre question à propos du Ho Tai, le symbole du Bon Vivant.

Naturellement, le Ho Tai est un exemple parmi les mille Bouddhas. En Extrême-Orient, on recourt à des concepts au lieu d'employer des termes concrets. Les gens n'adorent pas des idoles, ils ne révèrent pas une image du Bouddha. Les images agissent comme stimulants à des pensées. Par exemple, un Ho Tai est un vieillard d'aspect agréable, à grosse bedaine, assis dans la position du Lotus. Maintenant, cela ne signifie nullement que vous devez, vous aussi, adopter cette position. Cela veut simplement dire que ce charmant vieillard à la grosse bedaine... n'avait pas de chaise; et si on lui en avait fourni une, il ne s'y serait pas installé, car il ne se serait pas senti à l'aise sur une chaise. Voilà pourquoi il est représenté dans l'attitude qui lui convenait le mieux, vu l'entraînement subi par son anatomie, c'est-à-dire les jambes croisées dans la position du Lotus.

Le Ho Tai est donc une simple figure parmi de nombreuses autres, statues, peintures ou représentations des différentes phases de l'humanité. On peut dire que l'état de Bouddha est accessible à tous, que vous soyez roi, paysan, riche ou pauvre. Vous pouvez atteindre l'état du Bouddha

quelle que soit votre situation sociale et matérielle. La seule chose à considérer est celle-ci : Comment vivez-vous ? Vivez-vous conformément à la Voie Moyenne, règle en vertu de laquelle vous vous conduisez comme vous voudriez que les autres se conduisent envers vous ? Si oui, vous êtes sur la voie qui mène à l'état de Bouddha.

Cette affaire du Bouddha est souvent mal comprise, tout comme le yoga, le yogin, le Lotus, etc. Le Bouddha était Gautama. Son nom était Gautama. Peut-être serait-il utile de se référer à des termes chrétiens. Jésus était l'homme. D'après une autre conception, Jésus était LE Christ. On peut être comme le Christ, mais vous ne voudriez pas être comme Jésus, n'est-ce pas ? De même, Bouddha est un état, un rang, une position, un aboutissement. C'est, en fait, un état d'évolution, et ses images différentes que les ignorants appellent « idoles » sont de simples représentations, des avertissements qui indiquent qu'il est sans importance que vous soyez une personne austère (le Bouddha serein) ou joviale (le Ho Tai). Vous pouvez atteindre l'état de Bouddha pourvu que vous viviez selon la foi véritable qui est la Voie Moyenne et que vous traitiez vos semblables comme vous voudriez qu'ils vous traitent.

Le vieil écrivain se renversa sur son lit, épuisé par l'effort que le travail lui avait imposé. Son état de santé avait régulièrement empiré. La preuve : l'incident avec la Police à la suite duquel, une fois de plus, une porte vers la liberté sur Terre lui avait été fermée. Et maintenant, il était fatigué d'écrire.

Il ouvrit le bon vieux récepteur à ondes courtes Eddystone et pendant quelques minutes écouta les nouvelles du monde entier : d'Inde, de Chine,

du Japon et de Russie. On eût dit que partout dans l'univers, l'homme n'avait que des vilenies à rapporter sur le compte de ses congénères. « Ah ! Mademoiselle Cléopâtre ! soupira l'écrivain, du moins n'avons-nous pas la télévision. Ce qui nous dispense d'assister à l'horreur et à la violence des scènes occidentales. Je me demande pourquoi la télévision ne peut pas nous donner de bonnes informations au lieu de ces spectacles de sexualité, de sadisme et de corruption.

Mlle Cléopâtre prit un petit air entendu. Elle baissa les yeux, puis avec délicatesse commença à se laver, bien qu'elle fût déjà plus propre que n'importe quel être humain. « Vieux, dit-elle, d'un ton plutôt timide, n'avez-vous pas oublié quelque chose ? »

Le vieil auteur se plongea dans un monde confus de pensées, se demandant ce qu'il pouvait bien avoir oublié. Pourquoi Mlle Cléopâtre était-elle si timide ? « Non, dit-il enfin, non, je ne crois pas avoir oublié quoi que ce soit, mais si tu penses que oui, dis-le-moi et nous verrons s'il est possible de réparer cet oubli. »

Mlle Cléopâtre se leva, s'avança le long de l'écrivain et s'assit sur sa poitrine, sa position favorite pour lui parler à l'oreille. « Vieux, vous avez précédemment dans ce chapitre fait allusion aux animaux qui parlent, vous avez évoqué les chimpanzés. Mais vous m'avez appris, auparavant, qu'il ne fallait jamais citer un extrait de livre sans donner le titre complet de l'ouvrage et le nom de son auteur. »

Le pauvre auteur faillit rougir, sauf que rougir est une vertu bien au-dessus de ses forces. Puis, il se pencha vers la petite chatte et dit : « Oui,

Cléo, tu as parfaitement raison. Je vais remédier à cette négligence. »

L'auteur avait signalé les deux chercheurs — mari et femme — qui enseignaient à un chimpanzé le langage par signes, en les citant sous le nom de Gardner. Or, cette information était extraite des pages 170 et 171 du livre intitulé « Body language » (Le langage du corps) par Julius Fast, publié chez M. Evans et Cie Incorp., New York.

Mlle Cléo se dressa, bâilla, fit demi-tour et se mit à agiter délicatement le bout de sa queue en repassant le long du corps de l'Auteur ; puis elle se coucha en travers des chevilles de son maître. Il était évident que la petite chatte était hautement satisfaite d'avoir joué son rôle, car on avait reconnu ce qu'il fallait reconnaître. S'étant donc acquittée de sa tâche, Mlle Cléo se pelotonna confortablement et s'endormit. De temps en temps, ses moustaches frémissaient et se contractaient du plaisir que lui donnaient ses rêves purs et innocents.

Assise sous les rochers pleins d'ombre, la vieille femme sanglotait, déplorant sa détresse. Sans arrêt, elle se balançait et se jetait sur le sol dur. Ses yeux étaient rouges, ses paupières gonflées et ses joues profondément ridées étaient rayées de poussière là où les larmes avaient tracé leurs sillons. La clarté du soleil, venue, semblait-il, d'un autre monde, projetait en travers de l'entrée de la caverne où s'abritait la vieille, de fortes ombres noires, barreaux d'ombre derrière lesquels semblait s'abriter son âme.

Au-delà de l'ouverture de la grotte, la rivière Yalu ruisselait sans trêve, descendant des hauteurs du Tibet, traversant l'Inde où elle formait le Gange sacré, puis se perdait dans la vaste mer, chaque goutte de ses eaux roulant comme une âme dans l'éternité. Les masses tumultueuses de la rivière grondaient et rebondissaient, contenues par les parois rocheuses, dévalaient, encaissées dans d'étroits couloirs, et se replongeaient dans de profonds bassins avant de déborder et de se précipiter en avant.

Entre la paroi de la montagne et la turbulente rivière, serpentait un sentier aplani, durci et

nivelé par le piétinement des hommes au cours des siècles. A la vue de ce sol d'un brun rougeâtre, un observateur occidental aurait pensé aux barres de chocolat, car la terre était brune et lisse. Les gros blocs de rocher, éparpillés de part et d'autre de la piste, étaient, eux aussi, d'un brun roux, de cette couleur qui vient aux roches, copieusement chargées de minerais. Dans un trou d'eau alimenté par une faible cascade qui dévalait le long de la paroi rocheuse, on voyait scintiller de minuscules pépites d'or, de l'or sorti du cœur de la montagne.

L'homme de grande taille et le petit garçon chevauchaient tranquillement sur le sentier tortueux qui serpentait le long de la paroi rocheuse. Les poneys étaient fatigués car ils avaient cheminé toute la journée depuis l'humble lamaserie d'où, à cette heure tardive, les rayons du soleil brillaient au loin vers l'ouest. L'homme, vêtu de la robe safran du lama, regardait autour de lui, cherchant un endroit propice pour camper.

L'entrée d'une grotte apparut, masquée par les fleurs d'un massif de rhododendrons. Le lama fit un geste et se laissa glisser à bas de sa monture. Le poney qui suivait s'arrêta derrière son compagnon et le jeune acolyte, surpris, fut désarçonné. Le lama décrocha son sac et se dirigea à grands pas vers la caverne.

La vieille femme gémissait, en proie au paroxysme de la souffrance, et se balançait d'avant en arrière et d'arrière en avant. « De quoi souffrez-vous, vieille maman ? » demanda doucement le lama. La vieille femme poussa un cri de terreur et, d'un bond, se mit debout, puis retomba, le front au sol, à la vue du lama. Celui-ci se pencha et aida la vieille à se relever : « Vieille

maman, dit-il, asseyez-vous près de moi et dites-moi ce qui vous tourmente à ce point. Peut-être pourrai-je vous venir en aide. »

Le jeune acolyte arriva, portant son ballot maladroitement devant lui. Il ne vit pas une arête de la roche, trébucha et s'étala par terre. La vieille femme éclata d'un rire soudain. Le lama fit signe au garçon de les laisser. « Nous allons camper ailleurs, surveille les poneys. » Puis, se tournant à nouveau vers la vieille femme, il ajouta : « Maintenant, expliquez-moi la cause de votre chagrin. »

La vieille joignit les mains et implora : « Oh ! saint lama, écoutez mon récit et venez-moi en aide. Vous seul pouvez me dire ce que je dois faire. »

Le lama s'assit auprès d'elle et fit un signe de tête d'encouragement en disant : « Oui, vieille maman, peut-être pourrai-je vous aider. Mais il faut d'abord me dire toutes vos difficultés. Vous n'êtes pas de notre pays, n'est-ce pas ? Venez-vous du pays du thé ? »

La vieille opina du chef et répondit : « Oui, nous avons quitté l'Assam pour nous installer au Tibet. Autrefois, nous travaillions dans une plantation de thé, mais nous ne nous plaisions pas là-bas. Des gens venus d'Occident nous traitaient mal. Nous devions cueillir une énorme quantité de thé et toujours les patrons nous disaient qu'il y avait trop de tiges dans notre cueillette. C'est pourquoi nous sommes venus ici et nous gagnions de quoi vivre au bord de la route. »

Le lama la regarda, pensif. « Que s'est-il passé ? s'enquit-il. De quoi souffrez-vous maintenant ? »

La vieille joignit et desserra les mains, indécise.

Enfin, elle se décida à parler : « Mon mari et mes deux fils vivaient ici avec moi. Nous nous débrouillions très bien en aidant les marchands à passer la rivière à gué un peu plus en aval. En effet, nous savons où sont les pierres qui permettent de franchir le cours d'eau. Et nous avons disposé ces pierres si bien que nous savons parfaitement quel est pour les marchands le meilleur endroit pour traverser sans tomber dans la rivière et être emporté au-delà de la gorge. Mais, hier, mes deux fils et mon mari ont gravi la paroi de la falaise. Il nous fallait des œufs et les oiseaux poussaient bien. » La vieille femme se tut et fondit de nouveau en larmes. Pour la calmer, le lama la saisit par les épaules, et lui pressa doucement d'une main la base du cou. Immédiatement, ses sanglots cessèrent et elle se rassit pour continuer son récit.

« Ils avaient trouvé une bonne quantité d'œufs qu'ils portaient dans un petit sac en cuir. Et voilà, je ne sais pas comment cela s'est produit... Mon mari a glissé, un rocher a cédé sous son poids et le malheureux est tombé du haut de la paroi rocheuse. » La vieille femme s'arrêta de nouveau pour sangloter, puis secouant la tête comme pour en chasser de mauvais souvenirs, elle reprit : « Mon mari a culbuté et est venu heurter de la tête les roches d'en bas. Pauvre homme ! ajouta-t-elle. Sa tête, ç'avait toujours été son point faible. Il y a eu un horrible craquement et comme un bruit d'éclaboussement, exactement comme cela — plaf ! Puis un bruit comme si l'on marchait sur un vieux fagot de baguettes. »

Le lama fit un signe de tête pour manifester sa compassion et eut un geste pour encourager la femme à poursuivre son histoire.

« Là-haut sur la falaise, mes fils étaient en grande difficulté. L'un d'eux, en essayant d'arracher le sac d'œufs de la main de son père, a trébuché. Le second a tenté de saisir soit le sac d'œufs, soit son frère — je ne sais lequel des deux — et il est tombé lui aussi, car il y a eu, à ce moment-là, un petit glissement de rocher. Les deux garçons sont tombés et se sont abattus sur le roc là en bas, plouf ! plouf ! exactement comme cela ! » Un rire hystérique échappa à la vieille et le lama eut du mal à la calmer. Enfin, elle se ressaisit.

« Le bruit de leurs corps ! Je ne pourrai jamais en chasser le souvenir. Il y a d'abord eu ce plouf ! pâteux, puis un craquement horrible... C'est ainsi que j'ai perdu mon mari, mes deux fils et les œufs qui étaient tous cassés. Maintenant, je ne sais que faire. La vie est si difficile ici ! »

Elle se tut, renifla, sanglota bruyamment et reprit : « Un marchand qui passait m'a aidée à les redresser un peu, mais c'était difficile, ils étaient comme des masses flasques, on aurait pu les rouler comme de vieux vêtements. Sans doute n'y avait-il pas un seul os intact dans tout leur corps... Soudain, alors que le marchand et moi-même étions là devant eux, voilà qu'une horde de vautours s'est abattue sur les cadavres. Nous avons été saisis d'horreur en voyant de quelle manière ils se mettaient à l'œuvre. Bientôt, beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait cru possible, il ne restait plus que les os de mon mari et de mes deux fils, ils avaient été déchiquetés d'une façon incroyable. »

Le lama caressa la nuque de la pauvre femme qui s'abandonnait de nouveau à une crise d'hystérie, et y exerça une légère pression. La malheureuse se redressa et ses joues se colorèrent à nouveau.

« Vous m'en avez dit assez, déclara le lama. Ne vous chagrinez plus. »

« Non, saint lama, répondit-elle, je voudrais chasser tout cela de mon esprit. Daignez m'entendre jusqu'au bout. »

« Très bien, alors. Dites-moi ce que vous désirez me dire et je vous écouterai », assura le lama.

« Le marchand et moi-même, nous sommes restés là, je ne sais combien de temps, remplis d'horreur et de crainte, tandis que les oiseaux nettoyaient les os réduits en morceaux. Ensuite... Eh bien, nous ne pouvions pas laisser les os éparpillés sur le sentier, n'est-ce pas ? Nous les avons donc rassemblés dans un panier et nous les avons jetés dans la rivière. Le courant les a emportés au-delà du défilé. Maintenant, je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fils, je n'ai plus rien. Vous, Tibétains, vous croyez aux Champs des Saints ; nous, nous croyons au Nirvana. Mais je suis dans une grande détresse, je suis terrifiée, je voudrais quitter ce monde, je suis terrifiée. »

Le lama soupira, puis murmura un peu comme s'il se parlait à lui-même : « Oui, chacun désire arriver dans les Champs Célestes, mais personne ne désire mourir. Si seulement les gens pouvaient se rappeler que, bien que traversant la vallée de l'Ombre de la Mort, ils ne subiront aucun mal s'ils ne craignent pas le mal. » Puis, se tournant vers la vieille femme, il lui demanda : « Mais, vieille maman, vous n'allez pas encore quitter cette Terre. Qu'est-ce donc que vous craignez à ce point ? »

« De vivre ! s'écria-t-elle brusquement. De vivre ! Pourquoi continuer à vivre ? Il n'y a plus d'homme pour veiller sur moi. Comment vivre, comment me procurer de la nourriture ? Qu'est-ce

qu'une femme seule peut faire dans ce pays, une femme vieille par-dessus le marché, une femme vieille que les hommes ne désirent plus ? Que puis-je faire ? J'espère mourir, mais j'ai peur de mourir. Je n'ai plus personne, je n'ai plus rien. Et quand je mourrai — eh bien, quoi alors ? Ma religion — qui est différente de la vôtre — m'enseigne que dans une autre vie — si vraiment il y a une autre vie — je serai réunie avec ma famille, nous serons de nouveau tous ensemble. Mais comment cela se peut-il, puisque si je continue à vivre pendant de nombreuses années, ma famille aura vécu, loin de moi, et vieilli également. Je suis dans une grande détresse ; j'ai peur et je ne sais pas de quoi j'ai peur. J'ai peur de vivre et j'ai peur de mourir, j'ai peur de ce que je vais rencontrer de l'autre côté de la mort. C'est de ne pas savoir, voilà ce dont j'ai peur. » Cédant à un mouvement impulsif, elle saisit la main du grand lama. « Pouvez-vous me dire ce que je trouverai au-delà de la mort ? demanda-t-elle d'une voix timide. Pouvez-vous me dire pourquoi je ne me jetterai pas du haut du défilé, pour mourir comme mon mari est mort, comme mes fils sont morts ? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi je ne dois pas faire cela afin d'être unie à eux ? Nous étions pauvres, nous étions de petites gens, mais nous étions, à notre manière, heureux ensemble. Nous n'avions jamais assez à manger mais nous nous débrouillions. Et maintenant, je suis une vieille femme seule — et je n'ai plus rien. Pourquoi, ô saint lama, m'est-il interdit de mettre un terme à ma détresse ? Pourquoi n'irais-je pas rejoindre ma famille ? Pouvez-vous m'expliquer, ô saint lama ? » La vieille femme tourna vers l'initié des yeux suppliants.

Celui-ci la regarda, plein de compassion, et dit : « Oui, vieille maman, il est possible que mon enseignement vous soit de quelque secours. Mais, d'abord, avez-vous eu à manger ou à boire aujourd'hui ? Qu'en est-il ? »

La pauvrese secoua la tête en silence. Ses yeux étaient noyés de larmes et injectés de sang ; et ses lèvres tremblaient sous le coup d'une émotion contenue. « Nous allons prendre un peu de thé et de tsampa, dit le lama. Ensuite, lorsque vous vous sentirez réconfortée, nous poursuivrons notre conversation. Je vous parlerai de la vérité que je connais. » Il se leva et s'avança vers l'entrée de la petite grotte d'où il appela l'acolyte. « Ramasse du bois et allume un feu, ordonna-t-il. Nous allons prendre du thé et du tsampa, répétait-il, puis toi et moi, nous aurons à parler à la vieille maman qui pleure son mari et ses fils. Il nous faudra faire notre devoir et essayer de lui apporter le soutien de la vraie Religion. »

Le jeune garçon se mit à errer parmi les grands rochers. Le bois ne manquait pas, et le garçon se prit à souhaiter qu'il en fût de même dans la Vallée de Lhassa, à des milliers de mètres plus haut. Il vagabonda en choisissant le bois le plus sec et rassembla une bonne pile susceptible de satisfaire son maître.

Un peu plus haut, sur la crête d'une roche très pointue, il aperçut quelque chose qui suscita en lui un vif intérêt. Il grimpa avec précaution à environ cinquante mètres de hauteur et tendit la main pour s'emparer de l'étrange objet qui avait éveillé son attention : cela brillait et des fils noirs y étaient attachés. Saisissant l'objet, il recula, horrifié, perdit l'équilibre et dégringola le long de la paroi rocheuse. Il tenait dans sa main le

crâne d'une victime. Glissant le long de la roche, il atterrit dans un rhododendron qui amortit sa chute. Il avait brisé de nombreuses branches, ce qui lui fit grand plaisir, car son travail en était diminué d'autant. Il retourna dans sa main crispée l'objet qu'il n'avait pas lâché malgré sa chute. Des cheveux noirs, un lambeau de peau et le sommet osseux d'un crâne. Laisant tomber le bois qu'il avait ramassé, il galopa jusqu'à la rivière et lança l'horrible chose au loin.

Pour la forme, il plongea ses mains dans l'eau afin de les rincer puis les secoua pour les sécher tout en courant ramasser son bois.

Lourdement chargé, il regagna les environs de la grotte et là, déposa en une pile bien ordonnée le petit bois et un petit tas d'amadou. Faisant jaillir des étincelles d'un silex et d'un morceau de fer, il essaya de mettre le feu à l'amadou qui s'était humecté dans ses mains encore mouillées.

A l'entrée de la grotte, le lama et la vieille femme observaient le manège du jeune acolyte. Le lama souriait en voyant sa maladresse; mais la vieille femme, dont l'estomac gargouillait de faim, se mit à répéter « tchek, tchek, tchek » et, oubliant ses chagrins, elle courut à la petite pile de bois. Elle était redevenue la parfaite ménagère qui allait apprendre à ce jeune homme comment on allume un feu. Elle préleva de l'amadou sec dans sa maigre provision et fit jaillir toute une gerbe d'étincelles brillantes. Puis, elle s'agenouilla et souffla fort, et fort, et encore plus fort jusqu'au moment où l'amadou rougeoyant prit feu brusquement et les flammes se tendirent avec avidité pour embraser les brindilles entassées au-dessus. La femme, rayonnante de fierté, courut à la grotte chercher un pot déjà rempli d'eau.

Le jeune acolyte la regardait d'un air morose, se demandant pourquoi les femmes interviennent toujours dans les choses que les hommes font d'une façon magnifique. Pourquoi les femmes se mêlent-elles toujours de tout, cueillant les fruits du pénible travail des hommes, s'appropriant tout le mérite, tout le bon kharma ? Irrité, le jeune garçon chassa une pierre à coups de pied, puis il se fraya de nouveau un chemin parmi les rochers pour rassembler une nouvelle charge de bois sec. Je ne sais comment cette vieille femme économisera le bois à brûler, pensa-t-il. Je ferais mieux d'en stocker une bonne quantité, cette fois-ci.

Là-haut, au pied d'un énorme roc qui surplombait le sentier, le garçon découvrit soudain une coupe et une petite boîte. Il trouva aussi un lambeau d'étoffe. En l'examinant, il soupçonna d'abord qu'il s'agissait d'un piège. Puis, à la réflexion, il se souvint qu'un vol avait été commis à la lamaserie.

Oh oui ! pensa-t-il, un des moyens que les gens ont de s'enrichir en volant des objets et en les faisant passer en fraude en Inde pour y être vendus comme souvenirs aux Occidentaux. Il bourra le devant de sa robe en y entassant la coupe, la boîte porte-bonheur et les lambeaux d'étoffe. Puis, ouvrant tout grands les bras, il saisit le gros fagot de bois et redescendit en direction de la grotte d'un pas mal assuré, car il lui était impossible de voir où il mettait les pieds.

La vieille femme s'occupait toujours du feu et, comme le pauvre garçon s'en doutait, elle empilait le bois comme si elle avait à sa disposition tout un régiment de moines et non un seul petit garçon pour lui procurer du combustible. Le

garçon laissa tomber sa charge de bois près de la femme, non sans espérer la voir trébucher et tomber dans le feu, de façon à ne plus devoir travailler aussi fort.

Puis, se détournant, il se dirigea vers le lama et lui montra la coupe, la boîte porte-bonheur et les lambeaux d'étoffe. « C'est à moi, c'est à moi, tout cela, cela appartenait à mon mari », cria la vieille femme qui sauta sur ses pieds aussi vite que si elle faisait de la lévitation. Bondissant en avant, elle arracha les objets des mains du garçon et les contempla avidement. « La seule chose que j'aie maintenant au monde, pour me souvenir de lui. » Disant cela, elle enfouit les objets dans son corsage, puis elle retourna vers le feu, les yeux ruisselants de larmes.

Le jeune acolyte regarda le lama d'un air sombre et murmura : « Espérons qu'elle ne va pas jeter cette saleté dans le tsampa. Je n'ai jamais aimé le tsampa gâché. »

Le lama se détourna et entra dans la grotte afin de dissimuler son hilarité.

Bientôt, le lama, le petit acolyte et la vieille femme se trouvèrent assis dans des pièces séparées pour manger le tsampa et boire le thé. En effet, ceux qui au Tibet sont dans les Ordres sacrés préfèrent, en général, manger seuls ou en compagnie de leurs intimes. La nourriture, très peu abondante, fut bientôt avalée et nos trois personnages nettoyèrent leurs bols avec du sable fin, les rincèrent dans la rivière et les remirent dans leurs vêtements. « Venez, vieille maman, dit le lama. Asseyons-nous près du feu et voyons comment résoudre vos problèmes. » Il ramena ses compagnons devant le feu et jeta une poignée de baguettes sur le petit foyer qui crachotait. Le

jeune acolyte regardait à la ronde, consterné en voyant avec quelle rapidité le bois se consumait. Le lama leva les yeux en souriant. « Oui, tu ferais mieux d'aller ramasser une charge ou deux de bois, il nous faut du feu ici. Allons, vas-y. »

Le garçon s'exécuta, à la recherche de tout ce qui pourrait brûler. Le lama et la vieille femme commencèrent à parler.

« Vieille maman, dit le lama, ma religion et la vôtre ont des formes différentes, mais toutes les religions conduisent à la même Maison. Peu importe ce que nous croyons, peu importe comment nous croyons, pourvu que nous ayons réellement la foi. Une vraie religion, grâce à la discipline mentale et spirituelle qu'elle impose à ses fidèles, apporte le seul salut valable pour notre peuple et pour le vôtre ! » Il se tut, observa son interlocutrice et reprit : « Ainsi, vous avez pensé à vous tuer, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une réponse, sachez-le. Si vous commettez un suicide, vous ajoutez simplement à vos problèmes, vous ne les résolvez pas. » La vieille femme leva les yeux vers le lama, car celui-ci était très grand et elle était toute petite. Elle regarda le lama, les mains jointes. « Oh oui, dites, parlez-moi. Je suis ignorante. Je ne comprends rien, je ne sais rien. Oui, j'ai pensé à me jeter du haut de la falaise pour être précipitée contre les rochers, là, en bas, comme mon mari et mes fils. »

« Le suicide n'est pas une réponse, dit le lama. Nous sommes venus sur cette Terre dans le but d'apprendre, dans le but d'épurer notre âme immortelle. Nous sommes venus sur cette Terre pour surmonter des obstacles, les épreuves de la pauvreté, ou les tentations qui assaillent les riches ; car, ne croyons pas que l'argent et les

biens matériels libèrent l'homme de tout souci. Les riches aussi meurent, les riches aussi tombent malades, les riches aussi souffrent de soucis et de persécutions. Ils se heurtent également à des problèmes que les pauvres ne connaissent pas. Nous arrivons sur cette Terre et nous choisissons notre état suivant la tâche qui nous incombe. Dès lors, si nous commettons un suicide, si nous nous tuons, nous sommes un bol brisé ; or, si vous brisez votre bol, vieille maman, comment allez-vous manger ? Si vous brisez votre silex et votre briquet, comment provoquer une étincelle pour allumer la mèche du briquet ? Comment survivre dans ce cas-là ? »

La femme fit un signe de tête comme pour marquer son complet accord et le lama continua :

« Nous arrivons sur cette Terre en sachant d'avance quels seront nos problèmes, en sachant quelles épreuves nous aurons à subir. Si nous nous suicidons, nous manquons aux engagements que nous avons nous-mêmes contractés en vue de notre progrès personnel. »

« Mais, lama, dit la vieille femme au comble de l'exaspération, nous pouvons savoir — de l'autre côté — les engagements que nous prenons, mais pourquoi ne les connaissons-nous pas quand nous sommes sur cette Terre ? Si nous ne savons pas pourquoi nous sommes ici, pourquoi nous reprocher de ne pas faire ce que nous sommes censés faire ? »

Le lama sourit avant de répondre. « En voilà une question ordinaire ! Tout le monde la pose. Nous ignorons quelle tâche nous attend sur cette Terre ; car, si nous le savions, nous consacrerions toute notre énergie à l'accomplir, sans nous occuper du dérangement que nous causerions à autrui.

Or, il nous faut accomplir notre tâche sans oublier de venir en aide aux autres. Il faut à tout moment appliquer la règle : « Agis comme tu voudrais que l'on agisse envers toi. » Et si dans notre hâte égoïste à achever une tâche donnée, nous empiétons sur les droits d'autrui, nous nous créons simplement des tâches supplémentaires que nous devons accomplir. C'est pourquoi il vaut mieux que la majorité des gens ignorent la tâche qui leur incombe aussi longtemps qu'ils sont sur Terre ! »

La conversation fut interrompue par un cri du jeune serviteur. « Regardez ! Regardez ! s'écria-t-il, regardez ce que j'ai trouvé. » Il tenait dans les mains une statuette en or. Le poids en était considérable et il devait la porter avec précaution de peur qu'elle ne lui tombe sur les pieds.

Le lama se leva en jetant un regard sur la vieille femme dont le visage virait au verdâtre. Bouche bée, les yeux écarquillés, elle semblait la proie d'une véritable terreur. Le lama s'empara de la statue. Puis, la retournant, il en examina la base et y aperçut une marque. « Ah ! s'écria-t-il, c'est une des statuettes volées là-haut dans la petite lamaserie. Des voleurs y ont pénétré par effraction et voilà un des objets qu'ils ont dérobés. » Le lama se retourna vers la vieille qui bégayait de frayeur. « Je vois, vieille maman, dit-il, que vous ne saviez rien à ce sujet. Je vois que vous soupçonniez votre mari et vos deux fils de se livrer à des mauvaises actions. Je vois que, malgré vos soupçons, vous n'étiez certaine de rien et que vous n'avez pris aucune part à ce vol. Aussi, n'avez aucune crainte. Vous ne serez en aucune façon punie pour le péché d'un autre. »

Le lama s'adressa à son élève. « Il devrait y

avoir une plus grande quantité d'or. Il devrait y avoir aussi des pierres précieuses. Retournons à l'endroit où tu as découvert cette statue; nous regarderons de tous côtés pour voir si nous ne trouvons pas les autres objets qui ont disparu. »

La vieille femme réussit enfin à prononcer quelques paroles: « Oh, grand et saint lama, je savais que mon mari et mes deux fils faisaient quelque chose au pied de ce rocher, dit-elle en indiquant l'endroit en question. Je ne savais pas à quoi ils étaient occupés. Je ne le leur ai pas demandé. C'est tout près du lieu où ils sont tombés. »

Le lama opina de la tête et, en compagnie du jeune garçon, se dirigea vers l'endroit en question. « Mais, dit le jeune acolyte, c'est exactement là que j'ai fait ma trouvaille. La statue émergeait légèrement du sable; c'est comme ça que je l'ai vue. » Lama et acolyte s'agenouillèrent et, s'aidant de pierres plates, se mirent à creuser le sol sableux. Bientôt, ils heurtèrent quelque chose de dur. Et les voilà qui, fouillant délicatement la terre avec leurs doigts, dégagent un volumineux sac en cuir qui contenait, à leur grande joie, des pierres précieuses et des petites pépites d'or. Ils continuèrent à fouiller le sol de leurs mains, pour voir si rien ne leur a échappé. Le lama se déclara enfin satisfait d'avoir recouvré la totalité des objets volés. Les deux chercheurs se relevèrent et retournèrent au coin du feu où la femme attendait, assise.

« Demain, dit le lama, vous rapporterez ces objets à la lamaserie. Je vous chargerai d'un message écrit à remettre à l'Abbé et celui-ci vous donnera une somme d'argent en récompense de la

restitution de ces trésors. Dans ma note, je dirai clairement que vous n'étiez nullement coupable dans cette affaire. Grâce à l'argent que vous recevrez, vous aurez de quoi faire le voyage de retour dans votre ancien pays d'Assam où vous retrouverez peut-être des parents ou des amis avec qui vous pourrez vivre. Maintenant, discutons vos autres problèmes, car les choses de l'esprit doivent avoir le pas sur les choses de la chair. »

« Saint lama, intervint l'acolyte, ne pourrions-nous pas refaire du thé pendant que vous parlez ? J'ai très soif après toute cette agitation. J'aimerais boire du thé. »

Le lama se mit à rire et ordonna au garçon d'aller chercher de l'eau à la rivière. Oui, ils allaient boire du thé frais.

« Vieille maman, demanda-t-il alors, quel est cet autre sujet qui vous tracasse ? Vous m'avez parlé de l'éventualité d'être unie à votre famille ? »

La vieille femme renifla quelque peu, de chagrin et de crainte. « Saint lama, j'ai perdu mon mari et mes fils. Même s'ils ont commis un vol dans le temple, ils restent mon mari et mes fils. Je voudrais savoir si je les retrouverai dans une autre vie. »

« Mais bien sûr, répondit le lama. La source de nombre de malentendus, c'est l'incapacité de l'homme à comprendre que sur Terre, les choses ne sont pas toujours immuables. Les gens n'aiment pas le changement. Or, c'est une loi différente qui régit l'« Autre Côté ». Ici, sur cette Terre, vous aviez votre mari, puis vous avez eu votre fils. Plus tard, vous avez eu un second bébé. Les enfants ont grandi, sont devenus des petits garçons ; puis ils sont devenus des jeunes gens.

Ils n'étaient plus des enfants, ils avaient grandi. Voilà ce qu'il y avait sur Terre parce que vous êtes venue sur Terre et vos enfants, eux, sont venus sur Terre pour que vous soyez tous ensemble. Mais votre fils sur cette Terre ne peut pas être votre fils dans l'autre vie. On vient sur Terre pour vivre une existence, jouer un certain rôle, accomplir une certaine tâche. Ici, vous êtes venue comme femme ; mais de l'Autre Côté, il est possible que vous soyez un homme et que votre mari soit la femme. »

La vieille femme regardait le lama d'un air hébété. Visiblement, le raisonnement du lama dépassait sa compréhension. Il s'en aperçut et reprit :

« En Assam, quand vous étiez jeune fille, vous avez probablement vu jouer, au théâtre, des pièces concernant la fertilité du sol, à propos de Mère Nature. Les acteurs étaient des gens que vous connaissiez, et pourtant quand ils entraient en scène pour jouer leur rôle, ils assumaient une autre identité, ils étaient grimés, costumés pour ressembler à d'autres personnes, à des dieux et des déesses et il vous était impossible de les prendre pour ce qu'ils étaient dans la réalité. Sur la petite estrade, ils exécutaient leur pièce, prenaient des poses, mimaient des attitudes, puis quittaient la scène, pour reparaître peu après, parmi vous, tels que vous les connaissiez. Désormais, ils n'étaient plus ni dieux, ni déesses, ni démons. Ils n'étaient plus que des hommes et des femmes qui vous étaient parfaitement connus, vos amis, vos voisins, vos parents. Il en va de même ici sur cette terre. Vous y jouez un rôle, vous êtes une actrice. Votre mari, vos fils étaient des acteurs. La pièce finie, à la fin de la vie,

vous repartirez et vous redeviendrez ce que vous étiez avant votre arrivée sur ce théâtre qu'est la Terre. Les gens de l'Autre Côté sont les gens que vous aimez car vous ne pouvez y rencontrer que ceux qui désirent vous rencontrer et ceux que vous désirez rencontrer. Vous ne pouvez y rencontrer que ceux que vous aimez. Vos fils, vous ne les verrez pas petits bébés ; vous les verrez tels qu'ils sont en réalité. Néanmoins, vous serez en famille car les gens y viennent en groupes et qu'est-ce qu'un groupe sinon une famille ? »

La fin de la semaine est arrivée comme arrivent toujours les fins de semaine. Le vieil écrivain pousse un soupir de soulagement à la pensée qu'il n'y aura pas de courrier aujourd'hui, car le samedi est le jour où, à Montréal, il n'y a pas de distribution postale. Donc, tandis que les postiers grassement payés se reposent dans leurs petites maisons de campagne ou bien sont en train de pêcher à bord de leurs bateaux, le vieil écrivain s'étend dans son lit et considère d'un air grincheux toutes les questions auxquelles il doit encore répondre. En voici une qui revient de temps en temps :

« Pour moi, la chose la plus importante est de savoir où je vais. Quand un homme naît dans l'au-delà, c'est quelque chose de semblable, affirmez-vous, à l'action d'une mère qui donne le jour à un enfant ; mais la Corde d'Argent reste toujours attachée. Vous déclarez que le Sur-moi représente les neuf dixièmes du subconscient de l'homme, ou, pour ainsi dire, l'homme derrière les décors, en coulisse. Très bien, s'il en est ainsi, venons-en à l'homme. Il commence par être limité à un dixième de son être, et par conséquent, il

va et vient dans les ténèbres pendant la plus grande partie de son existence. L'homme meurt (il a exécuté sa tâche pour le Sur-moi), la Corde d'Argent se rompt, et il est réduit à lui-même. QU'EST-CE QUE LE SUR-MOI LUI DONNE EN RÉCOMPENSE DE SES EFFORTS ? »

Bon, très bien, venons-en à cela. Oui, c'est une question à laquelle on peut répondre. Mais il faut vous rappeler que le Sur-moi, c'est VOUS en réalité. Il est, pour parler en termes terrestres, aveugle, sourd et statique, mais bien sûr uniquement en ce bas monde. Le Sur-moi désire savoir à quoi la vie ressemble sur cette Terre, il désire éprouver au plus vite les sensations, car, dans le monde de l'au-delà où le Sur-moi vit normalement, les choses évoluent à la vitesse d'un millier d'années, ou à une allure semblable, au lieu de progresser d'un jour comme sur Terre. Voilà pourquoi dans une hymne chrétienne, il y a ce passage qui compare un millénaire à un clin d'œil. Néanmoins, on peut comparer le Sur-moi au cerveau d'un homme. Le Sur-moi oblige un être humain à accomplir certaines tâches, à subir certaines épreuves et toutes les sensations ainsi éprouvées sont relayées au « cerveau » Sur-moi qui, par procuration, jouit ou souffre de ces sensations.

Nous rencontrons des difficultés pour saisir ces nuances, sachez-le, car sur cette Terre, nous vivons dans un monde à trois dimensions, et dans notre langage nous retrouvons cette représentation en trois dimensions. Alors, comment assimiler des concepts qui exigent peut-être neuf dimensions ?

Vous demandez quelle sorte de récompense le Sur-moi accorde à l'homme pour toutes les expériences qu'il a effectuées ; mais, en retour, on

peut vous poser une bonne question. La voici : quelle récompense donnez-vous à vos doigts pour avoir tourné un bouton et vous avoir ouvert une porte ? Quelle rémunération accordez-vous à vos pieds pour vous avoir transporté dans une autre pièce de la maison ou dans votre voiture, ou pour vous avoir fait monter plusieurs étages ? Comment rétribuez-vous vos yeux pour avoir envoyé à votre cerveau ces belles images ? Rappelez-vous : si « vous » êtes le cerveau et si vous dépendez de vos mains, de vos pieds, de votre nez et de vos yeux, tous ces organes de leur côté dépendent de vous pour exister. Supposez que vous n'existiez pas, ces mains, ces pieds, ce nez, ces yeux n'existeraient pas davantage. Il s'agit, en fait, d'un effort de complète coopération. Quand vos doigts allument une cigarette, ils ne jouissent pas de la fumée. Peut-être qu'une autre partie de votre être, de « vous », y trouve un agrément, mais, de toute façon, quand vos doigts allument une cigarette, aucun autre de vos organes ne récompense ces doigts en leur disant des mots aimables ou en leur faisant des cadeaux coûteux en guise de remerciement. D'ailleurs, si « vous » désiriez récompenser ces doigts, comment vous y prendriez-vous ? Que pourriez-vous donner aux doigts qui leur plaise et les rémunère adéquatement ? Et si le réel « vous » est le cerveau, comment le cerveau, qui dépend de ces doigts, va-t-il agir pour récompenser ces doigts ? Faites-vous en sorte que la main gauche offre un cadeau à la main droite et qu'ensuite la main droite offre, en retour, un cadeau à la main gauche ? Ne perdez jamais de vue que les doigts dépendent du cerveau qui les dirige, et que les doigts dépendent de « vous ». Dès lors, il n'y a pas de récompense

car, de même que les doigts et les orteils font partie de l'ensemble du corps, ainsi VOUS, vous êtes simplement une partie de l'organisme entier qui constitue les extensions du Sur-moi. Ici, sur Terre, vous êtes un simple prolongement comparable à ceci : vous passez un bras par la fenêtre et vous sentez des choses qui sont dans la chambre, une chambre qui est hors de portée de votre vue. Vous travaillez pour vous-même. Tout ce que vous faites profite à votre Sur-moi et, par là, vous profite à vous-même puisque vous êtes la même chose ou une partie de cette chose.

Le même questionneur propose un autre problème. Le voici :

« Si l'homme en question doit être réincarné, retourne-t-il au même Sur-moi ou en reçoit-il un nouveau ? Est-il en permanence une sorte de partie du Sur-moi ? L'homme est-il soudain doté des autres neuf dixièmes de la conscience ? »

Voici la réponse. Bien, votre question est, en fait, celle-ci : est-ce le même corps ou esprit qui vient du Sur-moi ? Supposons que vous vous fassiez une coupure à la main. Vous ne recevez pas, pour autant, une main nouvelle, n'est-ce pas ? La main, ou plutôt la coupure, guérit parce qu'elle fait partie de votre personne, parce que votre cerveau lui impose la guérison ; celle-ci se produit par la jonction des deux lèvres de la blessure. Les gens sont des entités complètes ; et c'est ainsi que votre Sur-moi peut envoyer des prolongements de son être sur Terre ; et ces prolongements — humains — sont une chose qui peut se comparer aux tentacules d'une pieuvre. Coupez un de ces tentacules et il recommencera à croître. Sapristi, sapristi ! Que de confusion à propos de ce Sur-moi ! Mais la question aura été quelque peu

élucidée dans une partie précédente de ce livre. S'il est possible de jeter quelque lumière supplémentaire sur ce point, supposons qu'il existe une grande entité dotée de pouvoirs qui pour l'instant nous échappent. Cette entité possède la faculté de penser et, par là, de créer des prolongements d'elle-même partout où elle le désire — on les appelle des pseudopodes. De même, notre Sur-moi, tout en restant à une seule place, possède la faculté d'envoyer des extensions de son être principal, extensions qui lui restent attachées. A l'extrémité de ces extensions, il y a un nœud de conscience, conscience susceptible d'avoir connaissance des choses par le toucher, par la vue, ou par l'ouïe, nœuds de conscience qui reçoivent simplement les sensations sur des fréquences différentes.

Toute chose est vibration. Il n'existe rien sinon la vibration. Si nous pensons qu'un objet est immobile, en fait, il vibre à une allure particulière. Si une chose se meut, c'est qu'elle vibre à une vitesse supérieure. Même morte, une chose continue de vibrer et se fragmente effectivement quand le corps se décompose en vibrations différentes.

Nous percevons une chose, qu'elle soit immobile ou en mouvement. Nous la touchons et nous la percevons parce qu'une certaine vibration l'anime, vibration qui peut être reçue et interprétée par un de nos nœuds accordés à ce type de fréquence ; en d'autres termes, nous sommes sensibilisés au sens du toucher.

Un autre objet vibre beaucoup plus rapidement. Nous ne pouvons pas le sentir avec les doigts, mais nos oreilles perçoivent la vibration que nous appelons son. L'objet vibre dans cette

gamme de fréquences qu'un nœud capable de recevoir des fréquences plus élevées peut capter comme un son aigu, un son intermédiaire, ou un son grave. Outre ces fréquences, il en existe une gamme beaucoup plus élevée que nous ne pouvons ni toucher ni entendre. Or des nœuds plus sensibles encore que ceux évoqués jusqu'ici, des nœuds appelés yeux peuvent percevoir ces fréquences ou vibrations et les résoudre, dans le cerveau, en un type bien déterminé. Ainsi, grâce à cette transformation, nous obtenons une image de la chose perçue.

Il en va à peu près de même en radio. Nous pouvons capter la bande des OM qui est une vibration ou fréquence passablement grossière ou bien nous pouvons passer dans les bandes d'ondes courtes dont les fréquences sont beaucoup plus rapides et qu'un récepteur d'OM ne reçoit pas. Et nous pouvons aussi descendre (à moins que ce ne soit monter ?) aux fréquences de la FM, aux fréquences FUH avec lesquelles nous captons les images de télévision. Le récepteur de radio pour la télévision ne captera pas les OM ou les ondes courtes, tout comme le récepteur d'OM ou à ondes courtes ne captera pas les images de la télévision. Voilà un exemple pris dans la vie de tous les jours et qui nous apprend comment nous pouvons produire des extensions capables de recevoir des vibrations de fréquence spéciale. De façon similaire, le Sur-moi produit des nœuds-pseudopodes humains qui captent les informations qui intéressent le Sur-moi.

Voici une pensée affreuse pour vous. Quelque chose à vous mettre les nerfs en pelote avant d'aller dormir. Nous avons vu comment les hommes élaborent des récepteurs pour capter les

OM, la FM ou les ondes courtes. Supposons que votre Sur-moi considère cette Terre comme étant simplement des OM. Il peut donc produire des pseudopodes à fréquences supérieures, n'est-ce pas ? C'est ainsi que nous avons parfois des cauchemars quand le pauvre vieux Sur-moi subit les interférences de lignes croisées, si bien que vous captez des impressions qui vous présentent des monstres aux yeux exorbités, etc. Car ce genre de choses existe, sachez-le.

L'écrivain saisit une autre lettre et frissonna. Il n'y avait pas de miroir à sa portée, mais s'il y en avait eu un, on aurait pu y voir que l'auteur avait pâli, affreusement pâli. Et pourquoi ? Quelle sorte de question était-ce ?

« J'ai un problème et le voici : si une marionnette peut revêtir à sa guise un corps mâle ou un corps femelle, en fonction de ce qu'elle désire apprendre, pourquoi considère-t-on comme acquis le fait que l'entité qui fut le dalaï-lama s'incarnera toujours dans un homme ? Pourtant, cette entité devrait certainement se modifier pour être à même d'apprendre d'un point de vue plus vaste que le seul point de vue masculin. Pourquoi la femme ne pourrait-elle aspirer au poste le plus élevé du lamaïsme ? Au Tibet où, si je ne me trompe, hommes et femmes sont égaux (ou, du moins, l'étaient avant l'arrivée des Chinois), pourquoi avoir établi cette discrimination ? »

Une fois de plus, on peut en partie répondre à une question par une autre question : au cours de l'histoire universelle, a-t-on jamais considéré une femme comme le Dieu Suprême ? Pouvez-vous, chers lecteurs, citer un seul cas où une femme ait été LE Dieu Suprême ? Oui, sans doute, il y a eu des déesses, mais elles ont toujours été « infé-

rieures », subordonnées aux dieux. Le dalaï-lama a, selon la croyance tibétaine, été un dieu sur terre ; par contre, un dieu sur terre qui serait une déesse sur terre ne suffirait pas.

Il est venu sous la forme d'un homme, parce que les choses qu'il devait accomplir exigeaient qu'il vînt sous une forme masculine. Mais comment savez-vous que le Sur-moi du dalaï-lama n'a pas de marionnettes féminines en train d'apprendre ? En fait, il a eu de ces marionnettes. En fait, de nombreuses choses ont été apprises par des intermédiaires féminins.

Le présent auteur perd patience quand il évoque la presse imbécile et mensongère, et le soi-disant « Mouvement de Libération des Femmes ». L'auteur du présent ouvrage croit fermement que les femmes ont une tâche très importante dans la vie : élever la population future. Si les femmes voulaient seulement cesser de singer les hommes — car elles s'efforcent vraiment de singer les hommes, elles essaient de porter des pantalons, mais elles oublient qu'elles n'ont pas la silhouette qu'il faut —, donc, si les femmes renonçaient à ces fantaisies, le monde s'en porterait mieux. L'auteur croit que les femmes sont responsables de la plupart des ennuis qui existent dans le monde, parce qu'elles veulent sortir et être « libres », comme elles disent à tort. Au lieu d'accepter leurs responsabilités de mères. Elles veulent être les égales de l'homme, mais ne le sont-elles pas ? Qu'est-ce qui est le plus important, un chien ou un cheval ? Ce sont des créatures différentes, voilà tout. Hommes et femmes sont des créatures différentes. L'homme n'a jamais donné la vie sans l'aide d'une femme, si l'on peut dire. Mais une femme peut donner la

vie sans l'aide d'un homme, par parthénogénèse. Aussi, puisque le « Mouvement de Libération des Femmes » veut se faire de la publicité, pourquoi ne se vante-t-il pas de ce que je viens d'expliquer ?

Peut-il exister une preuve de plus grande égalité ou même de supériorité que le fait que les femmes ont la tâche de pourvoir à la race future et de l'élever ? La coopération masculine en la matière ne dure que quelques minutes ; mais une femme — eh bien, elle devrait élever les enfants jusqu'à ce qu'ils soient capables de faire seuls leur chemin dans la vie. Et tant vaudra la manière dont elle les élève, tant vaudra l'exemple qu'elle leur donne, et tant vaudra la race future. Or, de nos jours, les femmes veulent partir à l'usine où elles ont l'occasion de parler de scandales, veulent fumer du haschisch... Tous les prétextes sont bons pour refuser la responsabilité que la Nature leur a confiée. La Libération des Femmes ? Je pense qu'il faudrait appliquer aux responsables du Mouvement de Libération des Femmes un traitement particulier : leur donner une bonne fessée ! une solide !

Me voici amené à la question suivante : pourquoi les femmes n'aspirent jamais à la dignité la plus haute du lamaïsme ? Parce que les femmes sont absurdes. Parce que les femmes ne savent pas avoir des idées claires. Parce que les femmes donnent libre cours à leurs émotions et oublient de raisonner. Si les femmes voulaient seulement cesser d'agir d'une manière inconséquente et si elles acceptaient de faire face à leurs responsabilités, alors le monde entier, l'univers entier serait plus habitable.

Les femmes ont la tâche la plus importante de toutes : rester à la maison, entretenir le foyer et

donner l'exemple à suivre aux générations futures. Les femmes ne sont-elles pas assez grandes pour accomplir leur tâche ?

Une autre question : « Quel est l'encens qui s'avère être le meilleur à l'usage ? »

Voilà une question à laquelle il est impossible de répondre, car cela relève du même type de questions que : quel vêtement faut-il porter ? Ou bien, quelle est la meilleure nourriture à manger ? Impossible de définir la notion de meilleur, à moins de savoir quel est le but visé. Pour que ma réponse ne soit pas entièrement négative, disons brièvement ceci : Essayez différentes espèces, diverses marques d'encens et décidez quelle est la meilleure sorte pour VOUS quand vous êtes détendu, paisible, ou quand vous êtes en colère ou quand vous désirez méditer. Décidez ce qui VOUS convient le mieux dans ces diverses circonstances et faites une bonne provision des types désirés !

Il faut toujours se procurer de l'encens en grosses baguettes. Quand celles-ci sont minces, elles ne sont pratiquement d'aucun usage. C'est comme quand on entend une note de musique. Si cette note est ténue, flûtée, cela vous irrite, cela vous exaspère. Mais si vous entendez une bonne voix, une voix qui a du corps, cela peut être apaisant, calmant ou stimulant. Donc, ne vous laissez jamais tromper à propos d'une mince baguette d'encens. Si vous utilisez cela, vous gaspillez de l'argent. Les baguettes sont mieux que les poudres ou les cônes. Quant à savoir où se procurer de l'encens, eh bien, c'est une autre histoire. Mais, je vous en prie, soyez sûr qu'il n'existe pas quelque chose comme l'« encens Rampa ». Lob-sang Rampa n'entretient aucun fournisseur en

particulier, aucune marque d'encens en particulier. Bien des gens ont publié des réclames criardes à propos de « Rampa ceci », « Rampa cela ». Mais Lobsang Rampa n'a aucune espèce d'intérêts financiers dans quoi que ce soit.

Parfois, je reçois des lettres qui me demandent où l'on peut obtenir un certain livre ou d'autres objets, on me donne un nom et une adresse. Mais il s'agit de fournisseurs qui n'ont absolument aucun lien avec Lobsang Rampa. D'autres firmes font de la publicité en affirmant qu'elles sont « Le Troisième Œil », ceci, ou bien « Quelque chose cela ». Mais, une fois encore, je dois insister, à propos de ces réclames : Lobsang Rampa n'en recommande aucune, il n'en favorise aucune, et il n'est pas nécessairement en relation avec aucune des firmes en question.

« Oh ! oh ! » s'écrie le vieil écrivain :

Mlle Cléo s'était levée, dressait les oreilles, et ses moustaches pointant toutes droites vers l'extérieur, la petite chatte offrait l'image parfaite de la vigilance et de l'interrogation. Le vieil auteur lui sourit et dit : « Cléo, écoute ceci. Nous avons ici une lettre envoyée par un journaliste. Il s'agit d'un reporter du journal Untel, Untel... publié dans la ville de... Ce correspondant est fâché, Cléo, parce qu'il a lu un livre de Rampa qui fait allusion à la lâcheté des journalistes. Il pense que la presse agit sous l'inspiration de Dieu, que les journaux ont le droit d'écrire tout ce qu'ils veulent à propos des gens, parce qu'ils accomplissent une tâche sacrée. Une tâche sacrée, tu entends cela, Cléo ? répéta le vieil auteur. Ce journaliste demande que Lobsang Rampa fasse une déclaration précise concernant

la façon dont la presse fait du mal. « La presse, affirme l'intéressé, ne fait que du bien. »

La presse pourrait, en effet, réaliser un bien immense. La télévision aussi. Mais l'une et l'autre flattent bassement les émotions les plus viles de l'humanité : sadisme, sensualité, superstition et péchés de la même espèce. La plainte la plus grave qu'on puisse formuler contre la presse, c'est qu'elle publie des informations sans prendre la peine de les vérifier. Le journaliste perçoit une rumeur et, immédiatement, le journal la publie comme étant un fait acquis. Si la rumeur est favorable, le journal la déforme en vue de publier du sensationnel et parce que le sadisme se vend mieux que n'importe quelle bonne nouvelle.

Les journaux invoquent leur liberté — la liberté de la presse — mais la liberté de l'individu, qu'en font-ils ? Si le journal doit être libre de publier ce qu'il veut, alors les gens dont il est question dans la presse devraient se voir attribuer dans les colonnes des journaux une place équivalente afin de pouvoir réfuter les mensonges dont la presse s'est faite l'écho. Au lieu de cela, qu'on essaie de répondre à des relations mensongères, et la presse extrait telle ou telle phrase de son contexte et publie des informations d'autant plus condamnables qu'elles paraissent émaner de la personne qui tente de se disculper. En fait, la réfutation du plaignant n'est plus alors qu'un fatras d'assertions prises au hasard, ou peut-être pas du tout au hasard ; peut-être les extraits sont-ils choisis et présentés avec la fourberie diabolique qui paraît être l'apanage des reporters de presse.

Bien des gens, attaqués par la presse, ne sont

pas en état de se défendre. Charlie Chaplin, par exemple, a été attaqué encore et encore par la presse de la manière la plus ignoble. Le prince Philip en est un autre exemple : lui aussi a été victime de pareilles agressions, sans avoir le moyen de se défendre. La liberté de la presse ? Je veux bien ! Mais que fait-on de la liberté d'expression des gens que les journaux attaquent ?

La presse est cause de guerres et de haines raciales. Elle ne publie que le sensationnel, ne s'intéresse qu'à ce qui est propre à susciter des troubles. Sans la presse, il n'y aurait probablement pas eu de guerre au Viêt-nam. Il n'y aurait pas eu de guerre en Corée. Si la presse n'avivait pas les haines de race, il n'y aurait pas tant de conflits entre les hommes de couleur différente, et maintenant... le gouvernement des États-Unis connaît de graves ennuis à cause de la presse. Celle-ci, contrairement aux désirs du gouvernement, publie à la légère des choses qu'on devrait laisser reposer là où elles sont.

Chaque personne a des secrets qui pourraient cependant paraître un peu curieux aux yeux d'un étranger qui ignore les faits exacts et les circonstances réelles. Il semble qu'il en va de même pour ces papiers du Pentagone que la presse diffuse aujourd'hui comme des documents sensationnels. Cette publication provoque des remous au Canada, en Angleterre, en France et dans maints autres pays — tout cela parce que les gens de la presse cherchent à obtenir quelques cents de plus pour leurs journaux.

De l'avis du présent auteur, la presse est la puissance la plus malfaisante qui ait jamais existé au monde. Il estime que les informations

devraient être vérifiées, contrôlées et censurées, sinon, la presse contrôlera un jour le monde entier et le mènera au communisme.

Le vieil écrivain était couché et il sourit à Mlle Cléopâtre en disant : « Eh bien, Cléo, je me demande si cet affreux gaillard, le reporter de presse au... journal de... prendra cela à cœur. Je l'espère. Ce serait pour lui une étape vers le salut que de quitter cet emploi et de prendre ailleurs une situation convenable. »

Mais laissons là le journalisme et occupons-nous de quelques autres questions. Leur flot ne s'arrête jamais, n'est-ce pas ? Il semble, en tout cas, que les gens ont grandement besoin de s'adresser à une source qui fournit une réponse, même partielle, à leurs interrogations.

Voici, venues d'Angleterre, quelques questions auxquelles je vais répondre.

« Est-ce mal d'« endormir » un animal qui souffre et qui est atteint d'une maladie incurable ? »

Un bouddhiste ne doit pas ôter la vie. Cependant il existe des choses plus importantes que les religions établies, qu'il s'agisse du bouddhisme, du christianisme, du judaïsme, de l'hindouisme, ou de n'importe quel autre culte. Ces choses, on pourrait les nommer d'un terme qui les résume : le devoir envers le Sur-moi. Le présent auteur, pour sa part, est d'avis qu'on fait une bonne action envers l'animal en le sacrifiant sans douleur au cas où, d'après l'état actuel de la science vétérinaire, il est atteint d'une maladie incurable.

Si un animal souffre d'un mal de ce genre, et si la science vétérinaire est impuissante à soulager ses douleurs, alors il vaut mieux demander à un vétérinaire de sacrifier la bête par le procédé qui lui inflige le moins de douleur possible et qui

la fasse mourir aussi rapidement que possible. Ce geste est un acte de pitié. Le présent auteur a beaucoup, beaucoup d'expérience en ce qui concerne la souffrance, car il en a subi plus que la part qui lui revenait. Il aurait accueilli avec joie une force supérieure à la sienne et capable de le soulager de la douleur, pour toujours.

Pourtant le suicide pose un problème différent. Se suicider, c'est commettre une mauvaise action et ceux qui envisagent cette éventualité souffrent, certainement, d'un déséquilibre mental provoqué par le chagrin, la douleur ou d'autres émotions qui affectent leur jugement. L'euthanasie ne serait pas un suicide parce qu'elle s'inspirerait du jugement porté par des personnes d'esprit mûr qui ne seraient pas directement intéressées par cet acte et qui, de ce fait, ne seraient pas la proie d'émotions douloureuses, compassion ou chagrin. De l'avis du présent auteur, le suicide est indiscutablement un mal et l'on ne devrait jamais s'y résigner.

Si un animal est malade, il faut le délivrer de sa détresse. Si un homme est atteint d'une maladie incurable, et s'il a un âge avancé au point d'être une charge pour autrui, alors il faut envisager une forme d'euthanasie en discutant avec ceux qui ne sont pas personnellement affectés par une décision de ce genre.

La question suivante, en rapport avec celle qui vient d'être traitée, est formulée comme suit : « Est-il possible qu'un animal revienne de l'au-delà durant une vie d'homme ? »

Bien sûr, si c'est pour le bien de l'animal ! Ainsi donc — et je dis ceci à titre d'exemple purement hypothétique qu'il ne faut donc pas prendre trop au sérieux — si un animal a été délivré de sa

détresse sans avoir accompli sa tâche, il est possible que ce même animal choisisse de revenir dans la même famille comme jeune chaton ou jeune chien et vive alors la période de temps dont il a été privé parce qu'on l'a « endormi » pour le soulager de sa douleur. Cela se produit sans aucun doute. Mais, naturellement, si un animal est de l'Autre Côté de la vie et si son « propriétaire » sait faire le voyage astral, alors tous deux peuvent se rencontrer s'ils le désirent.

Question suivante : « Est-ce que la forme astrale a une aura ou est-ce seulement un élément physique ? »

Le physique, forme essentielle ici-bas sur terre, possède un corps éthérique et une aura. Ce ne sont que des reflets de la forme vitale qui caractérise l'homme. Beaucoup de gens ne réussissent pas à voir l'aura — la plupart des gens ne le peuvent pas — parce qu'ils y sont habitués. Comme les gens qui ne peuvent pas voir l'air dans lequel ils vivent. Tout ce qu'ils parviennent à voir, c'est le brouillard enfumé, et l'on peut en voir beaucoup à notre époque !

Dans le monde astral, l'aura est beaucoup plus brillante autour des figures astrales. Plus grand est le degré d'évolution d'une forme astrale, plus brillante est l'aura, plus scintillante son ondulation. Dès lors, voici la réponse demandée :

Oui, une aura enveloppe sans doute les formes astrales.

Toutefois, de même que sur Terre, des gens sont incapables de voir l'aura, de même dans l'astral inférieur certains ne peuvent pas voir l'aura astrale. C'est une situation qui s'améliore à mesure que progresse l'évolution des « non-voyants ».

Cette personne, habitant l'Angleterre, pose des questions intelligentes ! Ce sont les questions d'une Anglaise intelligente. (Vous comprenez cela, cher lecteur ? Je fais l'éloge d'une femme !) « Pourrait-il être permis, demande la correspondante, d'utiliser les renseignements trouvés dans le Rapport Akashique pour rédiger l'histoire véridique des civilisations anciennes et la biographie véridique de personnages célèbres ? »

Non, car l'on ne vous croirait pas. L'histoire ancienne ne ressemble qu'accidentellement à l'histoire telle qu'on l'a écrite. L'histoire est écrite ou réécrite ou corrigée suivant les caprices des dictateurs, etc. En veut-on un exemple moderne ? L'histoire de l'Allemagne nazie a été quelque peu remaniée pour que Hitler apparaisse très différent de ce qu'il était en réalité. L'histoire de la Russie a été modifiée pour satisfaire les dictateurs communistes. Donc, tout se ramène à ceci : si vous écriviez la vérité en vous fondant sur le Rapport Akashique, on ne vous croirait pas, parce que votre version des faits différerait trop de la version officielle du pays en question.

Dans le domaine des biographies, etc., eh bien, si quelqu'un écrit la vérité, on ne réussit pas souvent à la faire publier ; et si elle est publiée, il en résulte, après coup, un terrible scandale parce qu'un journaliste rapporte une vague rumeur, puis souffle violemment sur la flamme jusqu'à ce qu'elle devienne une fournaise grondante qui consume la vérité. Si vous désirez la vérité réelle, il faudra attendre votre séjour dans l'astral.

Je le dis, mademoiselle C., vous m'avez adressé de bonnes questions. Je vais tirer profit d'une autre de ces questions. Vous demandez : « Est-ce que l'avortement est toujours une faute ? »

Je dis : non. Il vaut mieux subir un avortement que de mettre au monde, dans un monde déjà surpeuplé, un pauvre petit malheureux qui ne sera pas désiré et qui, peut-être, devra affronter bien des difficultés, alors qu'il n'a commis aucune faute. Après tout, pourquoi devrait-il être puni à cause de quelques instants de négligence de la part de ses parents ? Si l'avortement est précoce, l'entité n'a pas encore pris possession du corps.

Au lecteur qui se plaignait de la trop grande abondance de « Je », il est certain qu'au point où j'en suis arrivé dans ce livre, je puis cesser d'être un vieil auteur, pour être plutôt un vieil homme, car je vous assure que je ne suis pas une « vieille femme ».

Quoi qu'il en soit, je cherche toujours dans mes livres à établir un contact personnel avec mes lecteurs car nous sommes tous des amis, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas des canards farcis montés sur des piédestaux. Montez sur un piédestal, vous en tomberez.

Voici une autre de nos questions sur l'âme :

« Si l'âme quitte une personne qui est devenue semblable à un végétal, à un chou, la science médicale devrait-elle recourir à des moyens purement mécaniques pour la garder en vie ? »

Mon opinion personnelle est : « Non. » Lorsqu'une personne est malade au point que l'entité ne l'habite plus et que la vie de cette personne ne tient que par des moyens mécaniques, alors, c'est une erreur et une sottise de prolonger cette vie. Il conviendrait de renoncer aux moyens techniques et de laisser mourir le corps. C'est la méthode qui manifeste la plus grande bienveillance. On entend si souvent parler, à notre époque, de malades incurables qui aspirent à mourir

et dont on prolonge la vie en leur enfonçant dans le corps de grands tubes et en les reliant à toutes sortes d'appareils diaboliques... Eh bien, ce n'est pas cela, vivre. Pourquoi ne pas laisser ces mourants « rentrer à la maison » au lieu de les condamner à une mort vivante ?

L'explosion démographique fait peser une menace croissante sur les bêtes sauvages et sur les régions inhabitées du globe — ces animaux, ces endroits survivront-ils ou bien l'homme détruira-t-il pour toujours son environnement ?

Nombre d'animaux, d'oiseaux et de poissons mourront et leurs espèces seront exterminées pour toujours. L'humanité n'a aucune considération pour les populations des pays sauvages. Une préoccupation unique l'anime : se remplir les poches. Il existe un projet de déboisement dans la province de Québec. Des millions d'hectares de forêt seront détruits afin de fournir en matière première l'industrie papetière qui permet la fabrication de journaux, de cuir artificiel et de divers objets que, pour une raison ou pour une autre, l'homme estime aujourd'hui indispensables à son existence.

Les arbres abattus, il n'y aura plus, dans la région en question, ni insectes ni oiseaux ; plus d'endroits pour construire nids et abris, plus de nourriture. Les animaux, manquant d'abris et de nourriture, mourront.

L'homme se suicide et détruit rapidement la Terre. Les arbres disparus, les courants thermiques se modifieront. La température des arbres fait monter l'air et tomber la pluie ; sans les arbres, il y aura changement de climat. Dans la région de Québec où l'on abat des millions d'arbres, c'est probablement un désert qui naîtra.

Les racines des arbres s'étendent dans le sol et le fixent en une masse solide. Une fois les arbres abattus et leurs racines arrachées, il n'y aura plus rien pour agglomérer le sol, si bien que les vents s'élèveront et emporteront dans l'air la légère poussière du sol, transformant le pays en une zone déserte rappelant la région désolée d'Amérique qu'on appelle la cuvette de poussière (dust bowl).

L'humanité détruit le monde à cause de son insatiable cupidité. Si les gens voulaient simplement adopter un genre de vie plus conforme à la nature, et s'ils renonçaient à tous ces produits de synthèse, ils connaîtraient un bonheur plus grand. Dans l'état actuel des choses, par suite des progrès de l'humanité, l'air, l'eau et le sol sont de plus en plus pollués. Bientôt, on en arrivera au point de non-retour, de saturation: la Terre deviendra stérile et inhabitable. Nombre de personnes haut placées dans ce monde travaillent d'arrache-pied pour tenter d'arrêter cette destruction insensée des régions sauvages où la vie peut encore s'épanouir, pour permettre à la Nature de restaurer l'écologie et de retrouver le point d'équilibre qui convient à la perpétuation et à l'évolution de l'espèce humaine.

Mais qu'est-ce que c'est ? Une grande enveloppe brune contenant un journal plié et une lettre. Le vieil écrivain regarda le journal et le mit rapidement de côté: c'était écrit en français, langage que l'écrivain ne lisait pas. La lettre, rédigée en anglais, expliquait que l'article de presse était écrit par un individu qui affirmait que Lobsang Rampa était malade, avait pris sa retraite et que lui (l'auteur de l'article) le remplaçait. L'auteur

de la lettre désirait savoir qui était ce successeur de Lobsang Rampa, s'il existait bel et bien.

Nombre de gens ont prétendu être Lobsang Rampa. Mais parlons d'abord de cet article de journal. Non, je n'ai pas de successeur. Non, je n'ai ni disciples, ni élèves. Je n'ai personne qui soit mon « héritier ». Quand je mourrai et quitterai cette Terre, j'aurai fait tout ce que j'ai essayé de réaliser ; et si quelqu'un se présente comme mon successeur, mon héritier, mon représentant, il est tout simplement un imposteur. Permettez-moi de le répéter et cette fois en lettres capitales : JE N'AI PAS DE SUCCESSEUR. IL N'Y A PERSONNE À QUI J'AIE DÉLÉGUÉ UNE « AUTORITÉ » QUELCONQUE.

Une des choses les plus terribles dont un écrivain est accablé lorsqu'il jouit d'une certaine notoriété, c'est de savoir que des personnes s'approprient son identité. Par exemple, j'ai reçu une lettre d'une hôtesse de l'air me disant combien elle était heureuse de m'avoir rencontré au cours d'un récent voyage en avion ; mais, ajoutait-elle, « je me demande où est la collection de livres dédicacés que vous m'avez promise ». Je suis obligé de garder le lit ou de me déplacer en fauteuil roulant. Tous mes vols se font dans l'astral, sans hôtesse de l'air. Il y a eu nombre de cas où des gens se sont fait passer pour moi. Parfois, ils se sont montrés désagréables envers leurs interlocuteurs et ceux-ci m'ont écrit pour se plaindre de mon attitude. Triste, n'est-ce pas ? Il est possible que cette sorte d'abus cesserait si chacun avait une carte d'identité ; car on m'a présenté des factures et toutes sortes de choses dont je n'étais pas responsable. Vous voilà donc avertis. D'ailleurs vous devriez savoir à quoi je ressemble maintenant ; encore que je pense parfois que mes

portraits sur la couverture de mes livres sont peints par un aveugle travaillant dans l'obscurité la plus complète.

« Maintenant, Lobsang Rampa, j'aimerais connaître votre opinion au sujet du pouvoir des guérisseurs. Au vingtième siècle, est-il sage d'y recourir ? Je veux dire : les médecins sont si intelligents aujourd'hui, ils savent faire à peu près tout. Dès lors, a-t-on encore besoin de nous ? Prenez le commun des mortels, à notre époque. Il ignore de quoi vous parlez si vous lui dites que vous êtes capable de guérir rapidement un mal de tête, sans qu'il doive ingérer un tas de comprimés. L'intéressé vous répondra que vous êtes tout juste bon à enfermer dans un asile psychiatrique. Voilà pourquoi je voudrais connaître votre avis. Est-il sage d'utiliser ses talents de guérisseur ? »

Non, il est absolument imprudent d'utiliser n'importe quel prétendu talent de guérisseur, à moins de posséder de solides connaissances médicales. Il se peut qu'un patient soit atteint d'une maladie redoutable et que par hypnotisme on arrive à en dissimuler les symptômes. Mais déguiser les signes du mal, ce n'est pas le guérir, et si l'intéressé se sent malade ou si son état s'aggrave et qu'il va consulter un médecin, eh bien — les symptômes ont été dissimulés — alors, que peut faire le malheureux docteur ? Si les indices de la maladie n'avaient pas été masqués, le médecin aurait peut-être réussi à diagnostiquer ce dont le malade souffrait exactement et à le guérir.

Si l'on ne possède pas de sérieuses connaissances médicales, et si l'on ne travaille pas en collaboration avec un praticien diplômé, il ne faut pas se risquer à ces interventions de guérisseur, car

celles-ci peuvent être fatales. Il en va de même pour les prières. Quand un groupe de personnes se réunissent pour prier dans une intention particulière, il importe de connaître exactement les conditions et les circonstances de l'affaire en cause ; sinon, c'est la loi de l'effort inverse qui risque de se déclencher et les choses seraient pires qu'elles ne l'étaient auparavant. Aussi, le meilleur mot d'ordre à appliquer en l'occurrence c'est : « Ne pas se mêler de cela ! »

« Ma chère, ma chère, tout un groupe de questions sur le même genre de sujets. » Très bien, voyons une seconde question, voulez-vous ? La voici : « Prenons le cas de deux personnes qui souffrent du même type de maladie, comment se fait-il que l'une peut être guérie instantanément tandis qu'aucune amélioration n'est apportée à l'autre ? »

La réponse est, comme je l'ai indiqué ci-dessus, que le premier de ces patients est tellement sensible à l'hypnose que les symptômes de son mal se trouvent dissimulés, ce qui vous porte à croire à une guérison instantanée ; tandis que chez la seconde personne moins accessible aux suggestions hypnotiques, on ne remarque aucun changement dans son état. Notez que je parle de « suggestions hypnotiques », car les guérisons, la thérapeutique fondée sur la prière, tout cela est, essentiellement, de caractère hypnotique.

Question : « Pourquoi ai-je chaud aux mains quand je guéris d'autres gens, et pourquoi mes mains sont-elles froides comme la glace quand je m'impose à moi-même la guérison ? »

Réponse : Quand vous guérissez, ou essayez de guérir, un sujet, vous évoquez en lui, par suggestion hypnotique, l'idée que son état s'améliore,

mais vous lui donnez en même temps l'excès de prana dont vous disposez ; de la sorte, le passage de ce prana chauffe vos mains. Par contre, il vous est naturellement impossible de vous donner votre propre prana, car vous le possédez déjà. De ce fait, vous suscitez en réalité la loi de l'effort inverse et épuisez votre propre énergie — c'est pour cela que vos mains se refroidissent.

Ce prétendu pouvoir de guérir est essentiellement hypnotique. Il suffit de faire admettre une suggestion acceptable à une personne susceptible de se laisser influencer. Mais le pouvoir de guérir implique aussi qu'on possède une grande quantité d'énergie éthérique que nous appelons prana. Si vous avez cette énergie et si vous êtes versé en ces sortes de choses, vous pouvez réussir à transmettre cette énergie à un autre. L'exemple suivant peut illustrer ce processus d'échange : un matin où il fait froid, on trouve sa voiture en panne parce que la batterie est déchargée. Le moteur refuse de se mettre en marche. Que voit-on alors ? Une autre voiture s'approche de celle qui est en panne, son conducteur en descend et branche sa batterie sur celle de la voiture immobilisée. L'énergie passe alors en grande quantité d'une batterie dans l'autre et la voiture qui ne démarrait pas se met immédiatement en marche. Cela vous donnera, sans doute, une idée de la façon dont s'effectue ce transfert d'énergie.

De toute évidence nos réponses nous assurent une notoriété internationale. Nous avons reçu jusqu'ici des questions envoyées d'Afrique, d'Inde, d'Iran, d'Angleterre ; mais, cette fois, prenons-en une qui vient de moins loin, une du Québec. Elle concerne les enfants attardés : « Quel but un enfant peut-il avoir dans la vie quand il est arriéré, infirme ou aveugle de naissance ? Je sais que jamais rien d'inutile n'arrive, mais je ne vois pas de raison justifiant la présence de tous les enfants en retard dans leur développement mental que nous avons dans notre société. Je vais avoir l'air cruel, mais comment ces pauvres âmes pourraient-elles apprendre quoi que ce soit ? Ne vaut-il pas mieux, pour leur bien à eux, qu'ils meurent ? »

Réponse. Certains de ces enfants attardés sont nés dans cet état parce qu'avant de venir sur Terre, ils ont choisi ce type de vie afin d'acquérir ce type d'expérience. Après tout, comment pourriez-vous vous initier aux sensations d'un enfant arriéré si vous n'avez jamais été un arriéré ? Et si vous n'avez jamais été arriéré et guéri de cette infirmité, comment pouvez-vous venir en aide aux enfants arriérés ?

Certains cas d'enfants arriérés pourraient être considérablement améliorés. Leur arriération peut provenir de négligence à la naissance ou simplement d'une mauvaise éducation ou encore du fait qu'ils sont nés de parents âgés. Mais la plupart de ceux de cette dernière classe ont une « relation médiocre » avec le Sur-moi et, de ce fait, les messages qui leur sont destinés ne sont pas convenablement transmis. Naturellement, il y a, dans le monde, bien des gens qu'on devrait renvoyer « à la maison » tout comme on renvoie des animaux « à la maison » quand ils souffrent de maladies incurables ; mais c'est là une attitude qu'on ne peut pas observer à l'égard des êtres humains parce que l'opinion publique s'y oppose. En théorie, le meilleur parti à prendre serait de faire mourir un arriéré mental — en théorie. En fait, cependant, il serait impossible de distinguer entre ceux qui seraient incurables du point de vue de l'enseignement et ceux qui, effectivement, n'apprennent que l'amertume. Un autre point se pose ici : une personne incurable aujourd'hui et, de ce fait, candidate à l'euthanasie, pourrait être guérie demain ou la semaine prochaine grâce aux progrès de la science.

Voici une belle question, cette fois, une, j'en suis sûr, que vous aimerez. La voici : « Dans quelle mesure faut-il pardonner ? La Bible dit : « Œil pour œil, dent pour dent », mais cela est inhumain, Jésus, homme, a dit de pardonner soixante-dix fois sept fois ; chose impossible dans la vie contemporaine. Jusqu'à quel point faut-il faire preuve de tolérance ? »

Eh bien, voici une réponse qui risque de faire rougir certaines vieilles personnes de l'un et de l'autre sexe ; mais j'ai une règle plutôt sévère

à ce sujet. Je sais tout ce qu'il faut savoir à propos de « tendre l'autre joue », mais, en fait, nous n'avons que quatre joues, deux devant et deux derrière. Quand toutes les quatre ont été souffletées, le moment est venu de répondre par des gifles, de frapper — beaucoup plus fort — et de cesser une fois pour toutes ces absurdités ; car rester toujours doux, humble et supporter toutes les insultes dont on est accablé, c'est simplement démontrer qu'on est un pleurnicheur et un faible qui ne mérite aucune estime. Nous devrions prendre ceci en considération : sommes-nous des hommes ou des souris ? Si nous sommes des souris, faisons couic autant que le cœur nous en dit, mais sauvons-nous dans les boiseries ! Si vous êtes un homme, alors, vous êtes insensé de tolérer que des gens dépassent certaines bornes.

« Dr Rampa, commençait cette lettre, vous avez l'occasion de regarder dans le Rapport Akashique, vous savez donc ce qui se passe. Dites-moi, quelle est la vérité à propos de l'affaire Shakespeare ? Shakespeare a-t-il écrit ses livres ? »

Oui, le Rapport Akashique est accessible à ceux qui savent comment en faire mauvais usage et à ceux qui savent ne pas en faire mauvais usage. Le Rapport Akashique est accessible, dis-je, à des fins particulières. En principe, cela n'a vraiment aucune importance de savoir qui était Shakespeare ou pourquoi un mystère l'entoure — mais voici quelques faits bien établis.

Celui qui allait être plus tard connu sous le nom de Shakespeare, fils de pauvres fermiers, avait une très grande qualité. Il avait une « fréquence » totalement compatible avec une entité qui devait venir sur Terre pour effectuer une tâche spéciale. C'est ainsi que le garçon qui allait

être connu sous le nom de Shakespeare fut veillé très attentivement, veillé comme le jardinier soigneux surveille la floraison d'une plante rare et précieuse. Au moment approprié, des dispositions furent prises pour que l'entité qui habitait alors le corps du futur Shakespeare, l'écrivain, soit libérée de ce qui était devenu pour elle une servitude exaspérante. Cette entité ne désirait pas vivre une vie de pauvreté, une vie d'épreuves. Il fut aisé de lui faire quitter Shakespeare, c'est-à-dire de la faire renoncer à l'autorité qu'elle exerçait sur lui — et de l'envoyer ailleurs.

L'entité chargée de la tâche particulière dont nous avons parlé au début, avait longtemps cherché un sujet qui lui convînt. En effet, c'est un gaspillage considérable pour de pareilles entités supérieures que de devoir descendre sur Terre, naître et risquer de perdre beaucoup de leur savoir au cours de l'expérience traumatisante qu'est la naissance. Aussi, l'entité a cherché un hôte adulte à sa convenance et, quand les temps ont été mûrs, le corps a été immédiatement évacué par l'une et instantanément réoccupé par l'autre.

Il y avait, donc, maintenant, une intelligence géante dans le corps du pauvre paysan, une intelligence géante qui éprouvait une difficulté considérable à s'adapter à l'espace restreint, aux circonvolutions limitées du cerveau. C'est ainsi que pendant quelque temps, il y eut une période de stase durant laquelle aucune œuvre créatrice ne fut réalisée. Puis, l'entité géante qui dirigeait le corps du paysan partit pour Londres, en vue d'explorer le corps nouveau, de s'habituer à lui et de triompher de ses gaucheries.

Le temps passa et l'entité se familiarisa de plus en plus avec le corps et le cerveau ; alors, elle

commença son œuvre, composant des classiques immortels. Pourtant ces écrits ne pouvant évidemment pas être l'œuvre d'un auteur dont le corps trahissait une éducation fruste, peu à peu des doutes se sont élevés. On s'est déclaré sceptique et l'on a émis des conjectures insensées à propos de la personnalité de Shakespeare, à propos de l'identité de celui qui aurait composé les œuvres de Shakespeare.

La réponse à la question posée ? L'entité qui a adopté le corps de Shakespeare a écrit ses œuvres parce que telle était sa tâche : celle-ci accomplie, elle est partie, laissant derrière elle ce qui pour beaucoup est une énigme, un problème sans solution. Pourtant, si les gens voulaient écouter ceux qui ont eu des expériences similaires, ils seraient à même, eux aussi, de consulter le Rapport Akashique et d'appréhender quelques-unes des véritables merveilles au sein desquelles nous vivons.

Voici une autre question qui peut présenter quelque intérêt. Elle est énoncée comme suit : « Quand vous dites qu'il faut de la patience pour accomplir le voyage astral, voulez-vous dire des semaines, des mois, des années ? Ou bien, la période nécessaire varie-t-elle considérablement d'après la personne qui exécute ce voyage, le temps durant lequel elle l'a pratiqué et les aptitudes individuelles latentes ? »

En fait, chacun de nous effectue le voyage astral. La plupart des gens ne s'en rendent pas compte. Ils ne retiennent de leur expérience qu'un vague souvenir au petit matin qu'ils attribuent à un rêve ou à leur imagination.

Le voyage astral, ou plutôt l'initiation au voyage astral, ressemble beaucoup à l'apprentis-

sage d'un enfant qui commence à rouler à bicyclette. En réalité, cela paraît tout à fait impossible de pouvoir jamais apprendre à rouler sur deux roues, et que dire des vélos à une roue ? Pourtant, les gens en sont capables. Des acrobates apprennent à marcher sur une corde raide, et peu importe le temps mis pour exécuter cet exercice avec brio. C'est simplement un truc à saisir. Si vous vous sentez capable de rouler à monocycle, eh bien, vous pouvez rouler à monocycle. Si vous vous sentez assez souple pour marcher sur une corde raide ou faire de la voltige, croyez-moi, vous pouvez le faire. Il en est de même pour le voyage astral. Dresser une liste d'exercices pour s'initier au voyage astral, c'est une chose impossible. Sauriez-vous expliquer à quelqu'un comment on apprend à rouler à bicyclette, ou comment on apprend à faire du patin à roulettes ? En dehors du sage conseil de s'attacher un coussin au derrière ? Et encore, comment apprendre à quelqu'un à respirer ? La respiration est une chose naturelle, nous respirons simplement, et c'est tout. Nous ne sommes pas toujours conscients de ce processus, n'est-ce pas ? Nous ne nous en rendons compte que lorsque nous éprouvons quelque difficulté à respirer. Nous ne sommes donc pas davantage conscients du voyage astral, du moins, c'est le cas de la plupart d'entre nous ; mais ce voyage est aussi facile que de respirer, aussi facile que de rouler à bicyclette.

L'essentiel est de décider de voyager dans l'astral *consciemment*. L'accent est mis ici sur le mot « consciemment ». Malheureusement, le mot « *imagination* » a *mauvaise réputation*. Les gens se figurent qu'imaginer c'est concevoir l'irréel. Peut-être vaudrait-il mieux employer, à la place,

le mot « visualiser ». Ainsi donc, pour partir en voyage astral, il faudrait vous mettre au lit — seul, naturellement, et dans une chambre isolée. Adoptez n'importe quelle position, pourvu que vous y soyez à l'aise. Si vous pouvez vous dresser sur la tête, c'est parfait également, à condition que cette position vous paraisse confortable. Mais, si vous désirez vous étendre sur le dos, sur le côté, sur le ventre, c'est tout aussi bien. L'essentiel est de vous sentir à l'aise.

Ainsi, couché, assurez-vous que votre respiration est complète, c'est-à-dire lente, profonde, égale, naturelle. Restez allongé comme cela pendant quelques instants, la lumière éteinte, en rassemblant vos pensées. Puis, représentez-vous que vous êtes un corps dans un corps, représentez-vous que vous êtes dans un corps qui se retire de votre corps extérieur, à peu près de la même manière que vous retirez votre main du gant qui l'enveloppait.

Faites-vous une représentation mentale de votre corps tel que vous êtes étendu dans le lit. Avez-vous un pyjama ? Si oui, visualisez-le, jusqu'aux rayures ou aux fleurs du tissu, ou au modèle. Avez-vous une chemise de nuit ? Représentez-vous avec précision telle qu'elle est. Est-elle ornée de beaux petits nœuds et de dentelles autour du cou ? Eh bien, veillez à vous représenter ces détails. Ou bien êtes-vous l'une de ces intrépides créatures qui dorment comme des bananes épluchées ? Dans ce cas, représentez-vous comme vous êtes. Puis continuez à promener votre regard intérieur en imaginant (pardon ! en visualisant) que votre forme astrale est absolument identique à votre forme extérieure. Représentez-vous ce corps astral s'échappant de

vosre corps charnel et s'élevant jusqu'à environ un centimètre ou deux au-dessus du corps de chair. Maintenez-le à cette place et concentrez-vous sur cette image mentale. Si vous êtes une fille, vous aurez des cheveux longs ; mais ce sera une erreur, car aujourd'hui les garçons aussi portent les cheveux longs. Peu importe, d'ailleurs. Si vous avez les cheveux longs, représentez-les-vous tombant dans le dos. Le corps astral est-il en contact avec le visage du corps charnel ? Alors, éloignez-le de quelques centimètres. Visualisez ce corps comme une création vigoureuse. Regardez-le de haut en bas, d'un bout à l'autre, par-dessus et par-dessous de façon à en avoir une image complète, une image globale. Puis, abandonnez-vous à votre satisfaction. Vous êtes sorti de votre corps. Voyez-vous le corps astral oscillant légèrement de haut en bas ? Attention ! soyez prudent, s'il se balance trop violemment, vous aurez l'impression terrible de tomber, et alors vous rentrerez dans votre corps de chair avec un horrible boum ! qui vous secouera, et vous vous retrouverez tout bonnement dans votre lit.

Contentez-vous pour le moment de penser à votre corps, votre corps astral qui flotte un tout petit peu au-dessus de votre corps de chair. Puis, progressivement, représentez-vous le corps astral qui glisse dans votre corps de chair, exactement comme vous glisseriez votre main dans un gant.

Faites cela pendant une nuit ou deux jusqu'à ce que vous puissiez retenir fermement la visualisation. Quand vous en serez là, vous pourrez avancer plus loin.

Vous avez quitté votre corps. Vous flottez exactement au-dessus de votre corps charnel. Réfléchissez ! Où désirez-vous aller ?

Voudriez-vous aller voir le Dr Armand Legge qui vous a fait un si mauvais rapport médical ? Très bien, vous savez à quoi il ressemble ? Pensez à lui, pensez que vous voyagez, pensez que vous le voyez. Si vous arrivez à faire cela, vous pouvez aussi lui chatouiller la nuque. Il se sentira épouvantablement mal à l'aise ! Mais peut-être est-ce un peu méchant de votre part de vous permettre ce genre de farce.

Désirez-vous penser à votre amie ? Eh bien, vous pouvez aller la voir, si vous y tenez. Toutefois, rappelez-vous qu'il ne faut pas avoir de mauvaises pensées à propos de ceux que vous allez voir. Avant de prendre ce risque, en effet, attendez d'avoir une longue pratique ; autrement, vous vous retrouverez dans votre corps après avoir essuyé un vigoureux soufflet. Qu'arrive-t-il en pareille occurrence ? Ceci : vous sortez de votre corps, vous pensez à une amie ou à une personne que vous aimeriez avoir pour amie. Vous savez que c'est l'heure de son bain et vous désirez savoir si elle a des grains de beauté sur son costume de naissance. Vous arrivez auprès d'elle, mais son aura détecte votre présence et alerte son subconscient. Elle se sent mal à l'aise. Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule, se demande si le propriétaire n'est pas en train de l'épier par le trou de la serrure. Elle ne vous verra pas, mais son aura devinera votre présence, son subconscient surgira et vous donnera un tel coup que vous oublierez tout ce que vous avez vu et vous serez renvoyé brutalement dans votre corps, ayant éprouvé un choc plus grand que tout ce que vous croyiez possible. C'est uniquement avec des pensées pures que vous pouvez vous introduire de pareille manière dans l'intimité

d'une personne. Aussi voici ce que j'ai à dire à ceux qui m'écrivent avec l'intention de risquer un coup d'œil sur leurs amies au mauvais moment ; eh bien, je leur dis : « Dans votre intérêt, n'en faites rien. Vous seriez très durement traité. »

Pratiquez la visualisation que je vous ai décrite. C'est réellement facile. Quand vous êtes à même de visualiser une chose, vous êtes à même de la faire. Au bout de combien de temps ? Cela dépend de vous, de la rapidité avec laquelle vous prenez conscience de la vérité. Or, cette vérité, la voici : vous FAITES réellement le voyage astral. Mais, sous l'empire des conceptions de notre civilisation, etc., vous ne vous en rendez pas toujours compte ; vous ne vous en souvenez pas toujours. Et si vous vous en souvenez, vous l'attribuez à un excès d'imagination, à un rêve ou un désir enfin réalisé. Sitôt que vous admettez la réalité du voyage astral, vous pouvez sincèrement visualiser ce voyage. Croyez-moi, il vous est vraiment possible de le réaliser, ce voyage, car c'est beaucoup plus simple que de vous lever de votre chaise, beaucoup plus simple que de prendre un livre. Le voyage astral est une chose essentielle, un droit acquis à la naissance de tout être vivant qu'il soit cheval, singe, humain ou chat — chacun effectue son voyage astral. Mais après combien de temps l'exécute-t-on consciemment ? Cela dépend de chacun de vous.

Plus curieux et plus curieux encore. La question suivante se présente ainsi : « Vous dites que dans l'astral, tout miroite ; mais pour moi, toutes choses miroitent toujours. Est-ce parce que je porte des lunettes ? »

Quand vous êtes dans l'astral, toute chose miroite parce que tout y est plein de vie, plein

de vitalité. Si vous y voyagez convenablement, vous pouvez voir autour de vous des petites taches de lumière. Tout ce que vous voyez semble inondé par un rayon de soleil. Vous êtes certainement entré dans quelque gare de chemin de fer poussiéreuse et vous y avez vu un trait de lumière se risquer à travers une fenêtre obscure. Dans ce trait de lumière solaire vous avez observé de minuscules atomes dansants. Eh bien, dans l'astral, c'est la même chose. Vous baignez dans une lumière perpétuelle, et tout miroite avec la vitalité de la vie. C'est exactement le contraire de ce qu'on perçoit quand on est dans le brouillard. Soit dit en passant, avoir mauvaise vue ne présente aucune importance dans l'au-delà. Aucune importance non plus si vous êtes aveugle. Dans l'astral, vous retrouvez tous vos sens. Vous pouvez entendre et voir, vous pouvez sentir et vous avez un odorat parfait. A chaque fois, cent pour cent d'efficacité. Aussi, pourquoi ne pas essayer le voyage astral ? Il est facile, naturel, et en définitive ne représente absolument aucun danger. Vous ne courez nul danger d'être lésé et aussi longtemps que vous n'avez pas peur, rien ne peut vous arriver. Si vous avez peur, eh bien, c'est simplement de l'énergie que vous gaspillez. Rien à dire à ce propos, sinon cela : si vous avez peur, la seule chose qui se produit, c'est que vous gâchez inutilement votre énergie et... vous ralentissez vos vibrations à tel point qu'il vous devient difficile de séjourner dans l'astral. Il en va de vous comme d'un aéroplane qui perd sa vitesse de route et qui tombe. Vous ne désirez pas tomber, n'est-ce pas ? Très bien, alors, n'ayez pas peur. Il n'y a rien à craindre.

Voilà donc comment les interrogations se

posent, s'enchaînent à l'infini ; ajoutez ensemble deux et deux. La vieille machine à écrire continue son clic-clac et les pages en sortent sur un rythme précipité — enfin, pas vraiment, car chaque assertion est méditée avec soin, mais avec un peu de pratique, on dactylographie plus vite ! Les pages sortent en tout cas, ce qui veut dire qu'il y a de plus en plus de pages et de moins en moins de place pour les questions suivantes. Aussi, bornons-nous à répondre dans ce chapitre à une seule question — la dernière. La voici, c'est une bonne question :

« Vous dites que, sur Terre, nous ne sommes conscients qu'à concurrence d'un dixième. Mais d'après ce qu'on lit dans vos livres, il apparaît nettement que nous sommes moins conscients que des êtres qui habitent d'autres planètes. Les Jardiniers de la Terre, pour ne citer qu'un exemple, sont conscients à cent pour cent : ou bien ils doivent être plus puissants que les gens de la Terre, ou bien est-ce que dans leur troisième état dimensionnel, ils pourraient être conscients à plus d'un pour cent ? Leur intelligence et leur savoir technique semblent tellement supérieurs aux nôtres, et pas seulement leur intelligence, mais aussi leur compassion et leur compréhension. Voulez-vous bien nous expliquer cela, s'il vous plaît ? »

Bien sûr, il n'y a là rien d'étonnant. Nous habitons l'une des plus misérables petites taches de poussière de l'univers. Voyez-vous, il existe plus de planètes, plus de mondes qu'il n'y a de grains de sable sur toutes les plages de la Terre, et, pour faire bonne mesure, vous pouvez encore y ajouter le sable des fonds marins, car le nombre des univers dépasse la compréhension humaine. Si vous

avez sous l'ongle un peu de boue et que vous l'examinez au microscope, vous distinguez des milliers d'atomes de boue. Alors pensez à toute la matière qui recouvre la surface de votre corps ; sous quelque aspect que cette « matière » vous apparaisse, elle est cependant formée de la même molécule de base, une molécule de carbone. S'il en est ainsi pour une tache de boue sous un ongle, comment vous imaginerez-vous le nombre de molécules — le nombre de mondes — qui constituent un corps humain ? Quand vous aurez votre avis sur ce point, que direz-vous de tous les autres corps humains, des corps des animaux, des corps présents dans d'autres univers, etc. ?

En ce monde, nous sommes conscients à dix pour cent, mais dans d'autres, les gens peuvent jouir d'une plus grande conscience. Mais, s'ils n'étaient même conscients que dans la proportion d'un vingtième, ils pourraient cependant être beaucoup plus intelligents que les Terriens.

Les Jardiniers de la Terre ne sont pas simplement des êtres tridimensionnels vivant quelque part dans l'espace et prêts à abattre astronaute ou cosmonaute qui ferait irruption chez eux. Ils existent dans une dimension différente et, naturellement, leurs aptitudes techniques et intellectuelles sont tellement supérieures à celles des hommes que, comparés à eux, les humains feraient figure de microbes particulièrement mal fichus installés sur un tas d'ordures particulièrement repoussant.

La grosse difficulté réside dans le fait que, sur Terre, nous devons vivre selon des termes tridimensionnels et nous tirer d'affaire avec eux. Alors, comment décrire des choses qui se produisent peut-être en neuf dimensions ou davantage ?

Donc, pour répondre à la question: oui, sur cette Terre nous ne sommes conscients qu'à un dixième. Et, oui, nous sommes moins conscients que des êtres qui habitent des planètes supérieures, même si, par hasard, ceux-là aussi n'étaient conscients qu'à un dixième.

Oui, les Jardiniers de la Terre sont beaucoup plus conscients et ils sont beaucoup plus conscients aussi dans les dimensions beaucoup plus nombreuses. Ils se sont levés de l'état où nous sommes maintenant, et pourtant, au-dessus d'eux, se trouvent des êtres plus élevés devant lesquels les Jardiniers de la Terre sont exactement tels que nous, humains, apparaissions aux Jardiniers de la Terre. Mais appliquons la loi de justice en vertu de laquelle nous devrions faire aux autres ce que nous voudrions que les autres fassent pour nous; et, alors, nous pourrions nous élever au rang des Jardiniers de la Terre et, de là, nous élever encore. La meilleure façon d'expliquer cela est d'adopter le mot d'ordre de la R.A.F., « Par les épreuves jusqu'aux étoiles ».

CHOIX DE PENSÉES EXTRAITES
des œuvres de
LOBSANG RAMPA

Mieux vaut allumer une chandelle que maudire l'obscurité.

Agissez envers autrui comme vous voudriez que les autres agissent envers vous.

Plus vous connaissez de choses, plus vous avez à en apprendre.

Ne répondez jamais aux critiques ; si vous le faites, vous affaiblissez votre cause.

La voie droite est à la portée de tous, mais l'humanité cherche trop loin.

Le succès couronne un travail acharné et une préparation minutieuse.

Il faut une centaine d'hommes pour faire un camp ; une femme suffit pour faire un foyer.

Le temps est la chose la plus précieuse que l'homme puisse gaspiller.

Faire du tort aux autres, c'est se faire du tort.

Si vous ne gravissez pas la montagne, vous ne pourrez pas contempler la plaine.

Rappelez-vous : la tortue n'avance qu'en tendant le cou hors de sa carapace.

La pierre précieuse ne peut pas être polie sans frottement, et l'homme ne s'accomplit pas sans subir d'épreuves.

Il faut que l'homme garde longtemps la bouche ouverte avant qu'une perdrix rôtie ne vienne y tomber.

Si vous ne croyez pas aux autres, comment pouvez-vous espérer que les autres croient en vous ?

Divisez l'ennemi et vous réussirez à le dominer ; restez unis et vous vaincrez des ennemis désunis. L'ennemi, ça peut être l'indécision, l'incertitude.

Les humains — hommes et femmes — doivent s'efforcer de vivre ensemble en pratiquant la tolérance, la patience et l'altruisme.

Si nous gardons des pensées pures, nous excluons des pensées impures, nous fortifions ce en quoi nous retournons quand nous quittons le corps charnel.

On peut, dans ses prières, demander d'être à même d'aider les autres, car en aidant les autres, on apprend à se connaître soi-même ; en instruisant les autres, on s'instruit sur soi-même ; en sauvant les autres, on se sauve soi-même. Il faut

donner avant de pouvoir recevoir, il faut se donner, donner sa sympathie, sa pitié. Aussi longtemps qu'on n'arrive pas à donner de soi-même, on n'est pas en état de recevoir quoi que ce soit des autres. On ne peut pas attendre de pitié d'autrui sans en avoir d'abord témoigné aux autres. Impossible d'obtenir que les autres vous comprennent avant d'avoir vous-même témoigné de la compréhension à l'égard des autres.

Rendez le bien pour le mal et ne craignez personne car, en rendant le bien pour le mal, en faisant le bien en tout temps, on s'élève et on ne s'abaisse jamais.

Tout est pur à ceux qui sont purs.

Quelle que soit l'idée que vous ayez de vous-même, vous êtes ce que vous croyez. Quoi que vous croyiez pouvoir accomplir, vous pouvez l'accomplir.

Soyez serein et sachez que je suis en vous.

Quand nous sommes de l'autre côté de la mort, nous vivons dans l'harmonie.

Si vous vous dites sans cesse que vous allez réussir, vous réussirez. Mais vous ne réussirez que si vous persistez dans votre assurance de succès et si vous ne laissez pas le doute (la confiance négative) s'introduire dans vos affaires.

Il faut en toute circonstance garder son sang-froid, ne pas se départir d'une attitude sereine.

L'essence extraite de tout ce que nous apprenons sur terre, voilà ce qui fait de nous ce que nous serons dans la vie future.

Demandez-vous ceci : Est-ce qu'une quelconque de ces affaires, une quelconque de ces préoccupations aura encore quelque importance dans cinquante ou cent ans ?

Plus vous faites de bien aux autres, plus vous pouvez en retirer de profit.

Si vous pensez à la paix, vous aurez la paix.

Il faut être en paix avec soi-même si l'on veut se perfectionner.

Gardez votre sang-froid et ayez confiance en vous, vous réussirez en tout.

Nous devrions pardonner à ceux qui nous ont offensés et nous devrions chercher à obtenir le pardon de ceux que nous avons, nous-mêmes, offensés. Il faudrait toujours nous rappeler que le moyen le plus efficace d'avoir un bon karma, c'est de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fassent à nous-mêmes.

Aux yeux de Dieu, tous les hommes sont égaux ; et aux yeux de Dieu, toutes les créatures sont égales, qu'elles soient des chats, des chevaux, etc.

Nous devrions toujours manifester beaucoup d'intérêt, beaucoup de sollicitude, beaucoup de compréhension envers ceux qui sont malades, affligés ou désolés, car c'est peut-être cela la tâche

qui nous incombe: leur témoigner cette sollicitude et cette compréhension.

Une personne malade peut avoir évolué beaucoup plus que vous qui êtes bien portant: en lui accordant votre aide, il est possible que vous vous rendiez à vous-même un immense service.

Si l'on s'afflige outre mesure pour les morts, on leur cause du chagrin, on les fait descendre de force sur Terre.

De même que nous devrions agir comme nous voudrions qu'on agisse envers nous, ainsi, nous devrions accorder aux autres pleine liberté d'avoir la foi et de pratiquer le culte qu'ils pensent leur convenir.

Nous aurons demain la personnalité que nos pensées auront formée aujourd'hui.

Si votre attitude trahit les effets de la tension, c'est que vous n'avez pas vu les choses dans la perspective qui convenait.

Si vous travaillez avec trop d'acharnement, ce dur travail auquel vous vous livrez absorbe vos pensées à tel point que vous n'avez pas le temps de réfléchir aux résultats que vous espériez atteindre.

Il est bon de se rappeler que dans tout conflit entre l'imagination et la volonté, c'est l'imagination qui l'emporte toujours.

Si vous éduquez votre imagination et si vous en

êtes le maître, vous pouvez atteindre tous les résultats que vous désirez.

La seule chose dont il faille avoir peur, c'est d'avoir peur.

Si vous restez maître de votre imagination, tout en accroissant votre confiance en vos aptitudes, vous pouvez réussir en tout.

« Impossible », cela n'existe pas.

Vous êtes tel que vos pensées vous forment.

L'échec signifie que vous n'avez pas été suffisamment ferme dans votre résolution de faire ceci ou de ne pas faire cela.

Le mendiant d'aujourd'hui pourrait être le prince de demain, et le prince d'aujourd'hui pourrait être le mendiant de demain.

N'imposez jamais aux autres vos opinions personnelles.

Ceux qui parlent le moins entendent le plus.

L'esprit est comme une éponge qui s'imprègne de savoir.

La paix est l'absence de conflit intérieur ou extérieur.

Ce monde-ci, cette vie-ci est un lieu d'épreuves où notre Esprit se purifie par la souffrance que nous

subissons en apprenant à réprimer la grossièreté de notre corps charnel.

Il peut y avoir un mauvais homme dans une lamaserie aussi bien qu'un saint en prison.

Nous venons en ce monde pour permettre à notre esprit d'évoluer. L'épreuve est éducatrice, la souffrance nous instruit, la bonté et la considération ne nous apprennent rien.

La crainte corrode l'âme.

La vie suit une route pénible et rocailleuse, pleine de pièges et de traquenards; mais, si l'on persévère, on finit par atteindre le sommet.

La plus grande force qui existe en ce monde, c'est l'imagination.

Ne jamais désespérer, ne jamais renoncer; car le droit prévaudra.

Il n'existe pas d'homme cultivé qui n'ait été soumis à une discipline.

C'est un triste fait que nous n'apprenons qu'en peinant et en souffrant.

Il faut que les parents s'aiment pour que naisse le meilleur type d'enfant.

Presque tous les couples peuvent vivre ensemble et être heureux, à condition d'apprendre à se faire mutuellement des concessions.

Ne vous disputez pas, ne différez pas d'avis entre vous, car l'enfant imite l'attitude de ses parents. L'enfant de parents peu aimables devient lui-même peu aimable.

Le maître arrive toujours quand l'élève est prêt.

Le minerais de fer peut se croire stupidement torturé dans le fourneau; mais quand la feuille du plus bel acier trempé regarde en arrière, elle révise son jugement.

Qui écoute le plus apprend le plus.

Race, croyances, couleur de la peau, tout cela n'a pas d'importance: tous les hommes ont le sang rouge quand ils saignent.

L'imagination est la plus grande force sur Terre.

Il n'est pas bon de trop s'appesantir sur le passé quand on a tout un avenir devant soi.

Lorsqu'on est en colère, mieux vaut se reposer que de s'asseoir comme un Bouddha et de prier.

C'est une triste chose que de voir les gens condamner ce qu'ils ne comprennent pas.

Il existe une loi occulte bien précise, en vertu de laquelle on ne peut rien recevoir à moins qu'on ne soit prêt à donner.

« Que la lumière soit », cela veut dire élever l'âme humaine, la soustraire à l'obscurité afin qu'elle puisse percevoir la grandeur de Dieu.

Mourir à la Terre, c'est naître au Monde Astral.

Tout dépend de votre attitude, de votre disposition d'esprit, car vous êtes tel que vous pensez être.

Cette Terre n'est qu'un grain de poussière qui n'existe que durant un clin d'œil dans ce qui est le temps réel.

Chacun doit être une île en soi-même.

Le suicide ne se justifie jamais.

Votre corps n'est qu'un véhicule, un moyen par lequel votre Sur-moi peut acquérir quelque expérience sur Terre.

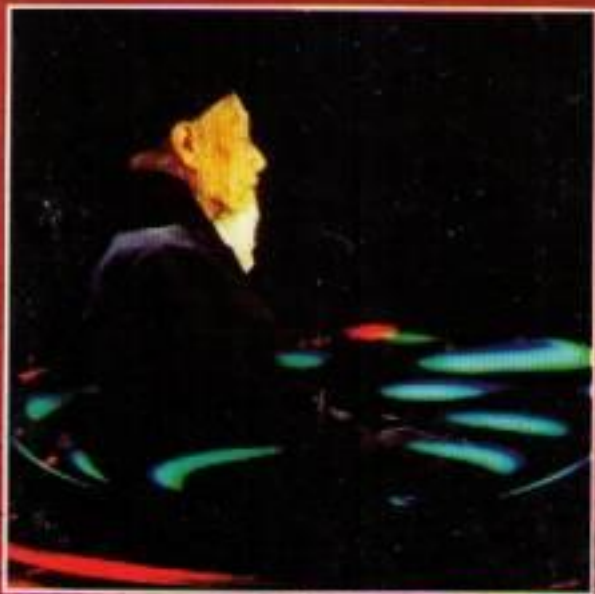
Si quelqu'un a des pensées positives, alors des choses positives lui arriveront.

Il n'y a sur Terre ni ailleurs aucune puissance capable d'annuler les paroles qu'on a prononcées et de faire qu'elles n'aient pas été dites.



RAMPA

LES LUMIÈRES DE L'ASTRAL



AVENTURE SECRÈTE

RAMPA

A close-up photograph of a man with a shaved head and a grey beard. He is looking down with a focused expression. In his right hand, he holds a large, ornate metal mallet with a handle wrapped in dark material. The head of the mallet is decorated with intricate patterns. In his left hand, he holds a small, dark, conical object that resembles a miniature pagoda or a small statue. The background is dark and out of focus.

LES
LUMIÈRES
DE L'ASTRAL

la présente



Les nuages maussades accumulés dans un ciel de plomb commencèrent à crever. Sur les toits de Montréal, la pluie qui crépitait ne tarda pas à ruisseler en petites rigoles couleur de suie qui allaient rejoindre les caniveaux encombrés de papiers gras. La pluie tombait maintenant, en tourbillonnant, masquant les ponts, les immeubles, et même le port.

Puis, les arbres se penchèrent soudain, déversant l'eau dont ils étaient chargés, et à leur pied où poussait une herbe rare, de petites mares se formèrent, couvertes d'écume. Au loin, la sirène d'un navire mugit, mélancolique.

Derrière les vitres embuées, les chats étaient assis, l'air morne, se demandant si le soleil reviendrait jamais. Sur la chaussée inondée, un vieux journal emporté par le vent était venu se plaquer contre une bouche d'égout et arrêtait momentanément l'écoulement de l'eau de pluie ; enfin happé, il disparut en tourbillonnant dans un gargouillis.

Moteur vrombissant, et projetant à chaque

tour de roues des gerbes d'eau, le vieil autobus bleu progressait avec peine et ne put éviter une ornière dans laquelle il plongea avec fracas. Cahotant et faisant des embardées, il avançait avec difficulté dans l'obscurité, puis il tourna à droite et disparut. Ce fut ensuite le vacarme du camion de la voirie, sa silhouette monstrueuse à peine entrevue, puis la paix revint, interrompue seulement par le crépitement de la pluie.

Se détournant de la fenêtre, le vieil homme assis dans son fauteuil roulant chercha à tâtons le commutateur et alluma. Il jeta un regard triste sur la pile de lettres auxquelles il devait répondre. « Des questions... toujours des questions, marmonna-t-il. Est-ce qu'ils me prennent pour un bureau de bienfaisance, ou pour un conseiller omniscient, capable de répondre à n'importe quelle question, de la naissance à la mort, sans oublier l'autre monde ? »

Une des lettres était intéressante. Elle venait d'une « dame » qui habitait une grande ville des États-Unis et disait : « Un auteur digne de ce nom n'aurait pas eu besoin d'un chapitre entier pour nous dire tout cela. » Sapristi ! Voyez-vous ça ! *Merci*, madame ! Une autre émanait d'une militante féministe de Winnipeg. Celle-là, pour sûr, ne me porte pas dans son cœur, pensant que je *déteste* les femmes. De toute façon, par son langage, elle s'apparente davantage à un charretier ivrogne qu'au sexe féminin. Les femmes ? Je les adore. Pourquoi diable les haïrais-je ? Il faut dire que certaines d'entre elles sont bien susceptibles !

Mais la minorité n'a pas d'importance. Presque

toutes — environ neuf sur dix (c'est la vérité) —, sont sincèrement intéressées par ce que j'écris, et elles aiment mes chandelles. Elles sont avides d'en savoir toujours plus sur les aspects de la métaphysique, la lévitation, etc.

De plus en plus de gens se passionnent pour la baguette et le pendule de radiesthésiste. Telle personne qui a été témoin des mouvements d'une baguette qu'un homme tenait à la main en arpentant un champ me demande ce qu'il y a de sérieux dans les histoires de sourcier.

Une chose est sûre : la radiesthésie est un phénomène authentique, si l'on sait comment se servir d'une baguette de coudrier ou de tout autre rameau fourchu. Il en va de même avec le pendule, à condition que son utilisateur sache exactement ce qu'il fait et ne se livre pas à un numéro dans le seul but d'impressionner les badauds.

Il s'agit d'abord de savoir sur quoi repose le fonctionnement du pendule. La radio, que tout le monde connaît de nos jours, nous a familiarisés avec certaines ondes que nous serions incapables de percevoir et de détecter sans un intermédiaire.

Un terrible brouhaha se produit en permanence au-dessus de nos têtes, brouhaha que, Dieu merci, nous ne pouvons entendre, et qui est celui des ondes aux origines multiples : ondes longues, ondes courtes, haute fréquence, etc., toutes ne pouvant être perçues que par le moyen d'appareils spéciaux et dans des conditions spéciales. Il suffit de placer un mystérieux instrument entre les ondes et le haut-parleur ou le tube cathodique, et nous obtenons le son ou l'image.

Ce mystérieux instrument se trouve en connexion avec une antenne qui capte les ondes et les transmet au récepteur — radio ou télévision — dans lequel un ensemble de fils, d'éléments de cuivre, de mica ou de papier permet de « trier » les sons et de détecter un signal cohérent. Celui-ci passe ensuite dans une autre section du récepteur où il est amplifié ; sa fréquence est réduite et modifiée de façon à être décryptée. De l'amplificateur il passe ensuite à la lampe, puis au haut-parleur ou au tube cathodique, et les auditeurs ou les téléspectateurs obtiennent quelque chose qui se rapproche du son ou de l'image émis à l'origine. Ce processus est ici simplifié à l'extrême ; une fois détectés, il faut encore recueillir les signaux, les amplifier et les émettre. Et il faut également que la longueur d'onde soit réglée pour une bonne réception du son ou des images.

Radio et radiesthésie sont des processus très semblables. Bien évidemment, la baguette de coudrier (ou autre accessoire du même genre) ne se justifie que si l'on projette de chercher la présence d'eau souterraine dans un espace donné. Il est néanmoins préférable, et plus pratique, d'utiliser un pendule, doté des mêmes pouvoirs — si ce n'est davantage — que la baguette divinatoire. Nous nous en tiendrons donc au pendule ; en effet, à moins de vivre et de travailler dans une région boisée, où les branches sont à portée de main, il n'y a aucune nécessité à s'encombrer de morceaux de bois. Un pendule est un fragment de matériau fixé à un fil qui n'en gêne pas les mouvements ; nous verrons plus loin les différents types de pendule, mais nous pouvons

d'ores et déjà affirmer que les radiations susceptibles d'être indiquées par un pendule sont fondamentalement semblables à celles de la radio. Ces radiations sont émises par tout matériau en cours de métamorphose ou sur le point de changer d'état. Nous savons, par exemple, qu'après d'innombrables années le radium se transforme en plomb. Nous savons aussi que la matière est un agrégat de molécules animées de mouvements plus ou moins rapides, selon leur taille. Les atomes composant la matière sont susceptibles d'être décrits et possèdent des caractéristiques précises permettant de définir leurs vibrations. Grâce au pendule, nous pouvons capter certaines vibrations atomiques, les reconnaître, les nommer et les situer.

Dans le processus de la radio, le système d'antenne absorbe, attire, capte ou intercepte les ondes se propageant dans l'atmosphère. Peut-être ces ondes sont-elles repoussées par la couche de Heaviside ou d'Appleton. Il faut en outre un fil de terre établissant le contact avec le sol, car les pôles positif et négatif sont nécessaires. Le sol peut être pris comme pôle négatif et l'air comme pôle positif. C'est ainsi que, dans le cas du pendule, le corps humain, agissant à la manière d'une antenne, capte l'onde aérienne, les pieds établissant le contact avec la terre. Et, pour qu'un pendule fonctionne correctement, il est nécessaire — à moins d'avoir recours à une autre méthode de prise de courant au sol — d'être bien campé sur le sol.

Utiliser un pendule est d'une déconcertante facilité, et c'est encore plus facile si l'on sait

pourquoi la chose fonctionne. Ce rappel était donc nécessaire pour une meilleure compréhension de ce qui va suivre.

Le pendule fonctionne vraiment ! Il permet par exemple aux Japonais de déterminer le sexe d'un enfant avant la naissance. On se sert pour cela d'un anneau d'or suspendu à un fil que l'on fait osciller au-dessus du ventre de la femme enceinte ; la direction ou le type de mouvement indique le sexe de l'enfant à naître. Chinois et Japonais utilisent également un pendule pour déterminer le sexe des œufs !

Un poste de radio utilise le courant électrique pour reproduire un son émis à partir d'une station éloignée. De même, les appareils de télévision utilisent le courant pour reproduire l'image. Et c'est encore ainsi que la baguette de coudrier ou le pendule sont utilisés : il faut avant tout disposer d'une source de courant et quelle source de courant est meilleure que le corps humain ? Notre cerveau n'est après tout pas autre chose qu'une batterie, une centrale téléphonique ou un autre système. Il est en tout cas une source de courant électrique qui satisfait tous nos besoins et « détecte » les impulsions. C'est lui qui fait osciller un pendule, qui le fait tourner, donner des saccades ou exécuter des mouvements. Pour qu'un pendule fonctionne, il faut donc un corps humain et, bien sûr, un corps humain vivant. Il ne faut pas espérer faire mouvoir un pendule en le fixant à un crochet ; dans ce cas il n'y aurait aucune source de courant et le pendule n'aurait aucun effet.

Il serait tout aussi inutile, le pendule étant fixé

à un crochet, de l'alimenter en courant électrique car celui-ci doit se produire sous forme d'ondes variant selon le type d'action désiré. De la même façon que la radio transmet des notes hautes, basses, fortes ou douces, le pendule reproduit les variations d'un courant modulé.

Qui fait varier le courant ? l'inconscient, bien sûr ! L'inconscient qui est la plus brillante entité avec laquelle nous soyons en rapport. Le lecteur qui lit ces lignes ne consacre à sa lecture qu'un dixième de son conscient ; que l'on songe à sa compétence s'il faisait appel aux neuf dixièmes restants ! On peut certainement avoir recours au subconscient. Il est brillant. Il connaît tout ce que l'individu a vécu, il est capable de se souvenir du plus petit incident survenu avant notre naissance même. Que de choses nous parviendrions à savoir si nous pouvions atteindre notre subconscient, n'est-ce pas ? Or, nous le pouvons, avec de la pratique et de la confiance.

Le subconscient peut aussi entrer en contact avec d'autres esprits. Il n'est pas de limite à son pouvoir et, quand il est allié à d'autres esprits, les résultats sont surprenants.

Il ne s'agit pas, en l'occurrence, de composer un numéro sur un cadran et de demander à parler à notre subconscient ; nous devons considérer cet esprit comme un maître très occupé à trier, classer et emmagasiner des connaissances. Il a tant à faire qu'il ne peut perdre la moindre parcelle de son temps. Mais, si nous le relançons au point de l'importuner — d'une manière courtoise, s'entend — il sera possible qu'il réponde

à notre appel. Il nous faut donc tout d'abord nous familiariser avec notre subconscient.

En vérité, notre subconscient est la part la plus importante de notre être, et je suggère que nous lui donnions un nom, au choix, pourvu qu'il nous soit agréable. Ce peut être « Georges » pour un homme, et « Georgina » pour un subconscient féminin. Une seule chose compte : le nom choisi doit être inséparablement lié à l'idée de notre subconscient. Ainsi, quand nous devons faire appel à lui, nous pourrons lui dire par exemple : « Georges, j'ai besoin de votre aide (nous lui spécifions alors ce que nous attendons de lui), mais n'oubliez pas, Georges, que nous ne faisons qu'un et que ce que vous faites pour moi, vous le faites également pour vous. » Nous devons répéter cela lentement, en nous concentrant, et à trois reprises.

La première fois, Georges haussera probablement les épaules et dira : « Oh ! voilà ce raseur qui m'importune encore, alors que j'ai tant de travail », et il retournera vaquer à ses occupations. Vous répéterez votre requête et, cette fois, il vous accordera un peu plus d'attention, sans toutefois prendre encore aucune initiative. Mais, à la troisième interpellation, il commencera à comprendre que vous êtes décidé à le faire agir, il laissera échapper un soupir métaphysique et se mettra à l'écoute.

Ceci est un fait dont je puis affirmer le sérieux, pour m'être livré à cette opération pendant un grand nombre d'années, ce qui ne me rajeunit pas. À propos... mon subconscient ne s'appelle pas « Georges » ; je garde secret le nom que je

lui ai donné, et chacun doit faire de même. Ne riez pas et, surtout, ne plaisantez jamais sur ce sujet, car la chose est des plus sérieuses. Nous ne sommes que le dixième d'une entité et notre subconscient représente les neuf autres dixièmes ; c'est pourquoi nous devons lui montrer du respect et de l'affection, prouver que nous sommes dignes de sa confiance.

Si vous n'obtenez pas de votre subconscient qu'il coopère, alors vous ne pourrez jamais accomplir ce dont je veux vous entretenir. Mais si vous mettez mes conseils en pratique, un monde vous sera accessible. Faites connaissance avec votre subconscient. Donnez-lui un nom que vous ne révélez à personne.

Vous pouvez vous adresser à votre subconscient, mais, si vous le faites, il est préférable de lui parler lentement et en répétant chaque phrase. Imaginez que vous téléphoniez à quelqu'un qui est à l'autre bout du monde, que la communication ne soit pas très bonne et que vous soyez obligé de répéter plusieurs fois pour vous faire comprendre. Le fait que votre interlocuteur éprouve des difficultés à vous suivre n'implique nullement qu'il soit stupide et, si vous parvenez à établir une communication convenable, vous pouvez fort bien découvrir que vous avez affaire à une personne très brillante et d'une intelligence peut-être supérieure à la vôtre !

Quand vous utilisez le pendule (nous y reviendrons de façon détaillée), il importe que vos pieds soient posés bien à plat sur le sol ; ce contact une fois établi, adressez-vous à votre

subconscient à peu près en ces termes : « Subconscient — ou tout autre nom que vous lui aurez donné — je désire savoir ce que je dois faire pour réussir dans telle ou telle entreprise. » Si vous acceptez de faire fonctionner le pendule, vous pouvez le faire se balancer d'avant en arrière pour « oui » et de droite à gauche pour « non », tout comme nous quand nous faisons « oui » ou « non » de la tête. Vous devez répéter votre message trois fois, expliquer très clairement ce que vous désirez que fasse votre subconscient et ce que vous attendez du test. Si vous ne savez pas ce que vous voulez, comment votre subconscient pourrait-il vous donner une quelconque information ? Par ailleurs, si vous ne savez pas avec précision ce que vous voulez, vous serez incapable de le reconnaître quand il l'exécutera.

Nous avons débuté avec la radiesthésie. Voyons donc d'abord ce que nous appelons « le pendule du sourcier ». Permettez-moi ici une petite digression. Comme moi, vous jugerez sans doute fastidieuse la répétition du terme « subconscient » ; aussi, pour parler de lui, nous l'appellerons désormais « Georges », tout comme les pilotes donnent des surnoms affectueux à leur pilote automatique.

Le pendule du sourcier doit être une sphère de deux centimètres et demi de diamètre environ. Le mieux est encore un pendule en bois ou en « métal neutre ». Mais dans un premier temps n'importe quel pendule fera l'affaire pourvu que son diamètre soit de la dimension indiquée plus haut. Procurez-vous un fil comme celui dont se

servent les cordonniers pour coudre les semelles, d'un mètre soixante de long environ. Attachez une extrémité au pendule que vous aurez perforé à cet effet, et fixez l'autre extrémité à une baguette ou même à une bobine de fil vide. Entourez le fil sur la bobine de sorte que, celle-ci se trouvant dans la paume de votre main, le fil du pendule se trouve situé entre le pouce et l'index de votre main droite si vous êtes droitier, et entre le pouce et l'index de votre main gauche si vous êtes gaucher. Avant tout, vous devez régler votre pendule pour le type de matériau que vous désirez localiser. Supposons que vous vouliez chercher de l'or; vous prendrez un bout de Scotch de deux centimètres sur lequel vous déposerez une minuscule parcelle d'or (prélevée sur une bague, par exemple), puis vous collez l'adhésif sur le pendule qui se trouve ainsi sensibilisé à ce métal. Je précise qu'une parcelle microscopique suffit.

Cette préparation faite, placez votre bague ou un autre objet en or entre vos pieds en vous tenant debout. Puis déroulez lentement le fil de façon à amener le pendule à cinquante centimètres de vos doigts. A ce point, le pendule doit exécuter un mouvement circulaire complet. S'il ne se comporte pas ainsi, abaissez ou élevez un peu le fil; autrement dit, faites des essais pour déterminer avec quelle longueur de fil le pendule oscille le plus librement pour l'or. Une fois ce point déterminé, faites un nœud sur le fil en notant la longueur exacte. Ainsi, le nœud n° 1 marquera l'or. Retirez ensuite votre adhésif portant la trace d'or et ramassez l'objet en or déposé

entre vos pieds. Recommencez l'expérience avec un objet en argent : pièce de monnaie ou bijou quelconque. Cette fois vous fixez une infime parcelle de ce métal sur le pendule, toujours à l'aide de ruban adhésif. De nouveau, vous tâtonnez pour trouver la longueur de fil pour faire le nœud n° 2 marquant l'argent. Vous pouvez continuer ainsi, avec différents métaux et substances. Si vous parvenez à dresser un tableau précis, vous retirerez beaucoup de joie de la « prospection ». Vous découvrirez qu'en général — en termes de longueur — c'est la maçonnerie qui répond en premier (à environ trente centimètres de longueur). Ensuite, vous trouvez la porcelaine, puis la matière végétale, l'argent et le plomb ; plus bas, l'eau. Ensuite, viennent l'or, le cuivre et le laiton. Et enfin le fer, un peu au-dessous de soixante-quinze centimètres. Si donc vous êtes curieux de savoir ce qui est sous vos pieds, vous vous tenez simplement debout et pensez au métal à découvrir, puis vous ajustez votre fil et vous vous avancez très lentement.

Il faut insister sur ce point — et je ne cesserai de le redire : vous devez dire à « Georges » exactement ce que vous cherchez — or, fer, argent ou autre — et le prier de faire osciller le pendule dès qu'il sent les radiations. Vous devez demeurer très concentré et penser avec force à la chose que vous espérez trouver, et uniquement à cette chose.

Laissez-moi vous dire en passant que si vous cherchez une porcelaine ancienne et que, soudain, votre esprit vagabondant, vous vous mettez à penser à une femme, votre pendule réagira

comme si vous aviez trouvé de l'or. Femmes et or sont en effet sur la même longueur de fil. De même, si la pensée d'une femme est axée sur un homme, le pendule réagira de la même façon que si un diamant était enterré sous ses pieds ! Ce qui constitue évidemment une source d'erreurs. Imaginez que, ayant obtenu la réaction à un diamant, vous vous armiez d'une pelle et d'une pioche et qu'au lieu du diamant vous tombiez sur le cadavre d'un homme (la chose est possible !).

Pour toute recherche pratiquée à l'intérieur, il convient d'employer un pendule à fil plus court afin de ne pas avoir à débrouiller chaque jour une longueur inutile de fil. Les pendules qu'on trouve dans le commerce sont déjà munis d'un fil ou d'une chaîne de quinze centimètres de long, parfois plus, parfois moins. Ceci est d'ailleurs sans importance.

Supposons maintenant que vous vouliez découvrir si une personne vit dans un secteur donné ; vous vous asseyez à une table ou à un bureau, qui ne doit avoir ni tiroir ni quoi que ce soit en dessous, car le pendule se trouverait influencé par tout objet se trouvant dans un tiroir. Vous êtes donc assis devant une table dépourvue de tout accessoire, et vous avez à portée de la main quelques feuilles de papier blanc ordinaire. Vous confiez alors à votre pendule, ou plutôt à « Georges », ce que vous voulez. Vous lui dites, par exemple : « Voilà, je veux savoir si Maria B. vit dans cette région. Si oui, voulez-vous me faire signe en imprimant au pendule un mouvement de va-et-vient d'avant en arrière et, dans le cas contraire, un mouvement latéral ? »

Par ailleurs, sur une feuille de papier, vous écrivez « oui » en haut à droite, et en bas à gauche, et « non » en haut à gauche et en bas à droite ; au centre, vous placez un petit « x » pour indiquer le point au-dessus duquel vous allez tenir le pendule, cinq centimètres au-dessus, environ.

Asseyez-vous confortablement. Peu importe que vos pieds soient ou non chaussés mais ils doivent reposer bien à plat sur le sol. Une fois vos pieds en contact avec le sol, vous étalez une carte de la région concernée à votre gauche tandis qu'à droite vous avez votre feuille de papier. Très gentiment, vous promenez le pendule sur la zone de la carte en disant : « Georges, voici la région en question. Maria B. est-elle en un point de cette zone ? » Vous promenez le pendule à cinq centimètres au-dessus de la carte. Ayant parcouru toute la zone d'investigation, vous répétez : « Georges, je vais commencer à chercher. Voulez-vous m'aider et dire *oui* ou *non*, selon le cas ? » Ensuite (si vous êtes droitier), posez votre coude droit sur la table et tenez la chaîne de votre pendule entre le pouce et l'index. Assurez-vous que le pendule est à environ cinq centimètres au-dessus de la lettre x. Si vous êtes gaucher, tous les gestes sont inversés, naturellement. Dès lors, vous êtes en situation et, vous étant assuré qu'on ne vous dérangera pas, vous faites savoir à Georges que vous êtes prêt à entreprendre la recherche. Regardez la carte et placez votre index sur la route où vous pensez que Maria B. est susceptible de vivre. Jetez un coup d'œil au pendule. Il se balancera alors paresseusement,

sans indiquer aucune direction précise, mais si vous arrivez sur la zone où vous croyez que vit la personne en question, le pendule répondra oui ou non.

Il est préférable de commencer avec une carte à petite échelle, qui vous permettra de couvrir une zone plus étendue ; dès que vous obtiendrez la plus légère indication, comme si Georges protestait (« Diable ! c'est un secteur trop vaste, j'ai besoin d'être plus près ! »), vous prendrez une carte à grande échelle, afin de pouvoir (avec la pratique) localiser chaque maison.

Il importe que vous preniez une feuille vierge après chacun de vos tests, afin de ne pas être influencé par ce que vous avez lu sur la première feuille.

Mais ce n'est pas tout : vous devez formuler vos questions convenablement. Car, voyez-vous, Georges est un individu sourd à la plaisanterie, extraordinairement dépourvu d'imagination et qui prend les choses à la lettre. Il est inutile que vous lui demandiez : « Georges, *pouvez-vous* me dire si Maria B. vit ici ? » Dans ce cas, la réponse serait « Oui », car Georges peut en effet vous dire si Maria B. vit là. Il le *peut*. Et c'est ce que vous avez demandé. Quelle que soit la question que vous posez, elle doit être formulée de façon à ne pas désorienter Georges. Elle doit être sans ambiguïté. En attendant d'avoir acquis une maîtrise dans ce domaine, vous pouvez écrire d'abord vos questions pour les relire attentivement avant de les poser. Je le répète : *Vous devez être certain de ce que vous demandez avant de poser votre question.*

Quand vous aurez acquis un peu d'expérience, vous constaterez qu'il est très facile de localiser une personne absente. Il vous suffira d'avoir deux cartes — l'une à petite échelle et l'autre à grande échelle — de la région où la personne est censée se trouver. Vous devrez ensuite être capable de composer son image mentale : est-ce un homme de haute taille ou une petite jeune fille ? Ses cheveux sont-ils bruns ou blonds ? Que savez-vous sur lui ou sur elle ? Vous devez constituer un dossier aussi complet que possible sur la personne, car (je le répète), à moins de savoir exactement ce que vous cherchez, il ne vous est pas possible de savoir quand vous l'avez trouvé. Il peut arriver que vous soyez obligé de garder le lit et qu'il vous soit impossible d'avoir les pieds collés au sol. Ce problème est le mien et je l'ai résolu ainsi : je dispose d'une tige de métal de quatre-vingts centimètres que je tiens dans la main gauche — il s'agit de l'antenne d'un poste de radio portatif ; c'est ainsi que je capte les ondes tout comme une personne qui, plus mobile que moi, aurait les deux pieds au sol.

Quand je capte quelque chose sur une carte, ou sur la lettre d'un mot, je prends un crayon à mine de plomb avec lequel je touche la lettre ou la carte, et mon vieux pendule se met à osciller puis me donne la réponse. Ne permettez jamais qu'on touche votre pendule. Il doit être imprégné jusqu'à saturation de vos propres impressions. Vous devez avoir plusieurs pendules — en bois, en métal neutre, en matière plastique, et peut-être même un creux, ce qui vous permettrait, au lieu d'utiliser le ruban adhésif,

de glisser un fragment de matériau à l'intérieur. Vous découvrirez rapidement que, pour les choses personnelles, un de vos pendules sera plus sensible que les autres ; et vous en augmenterez la sensibilité en le portant constamment sur vous. Si vous suivez mon conseil, et si vous ne permettez pas à d'autres de se servir de votre pendule, ou même de le toucher, vous aurez le plaisir de découvrir que vous possédez un instrument aussi puissant et aussi précieux qu'un radar d'aviateur par nuit de brume.

Le pendule ne peut pas se tromper. Georges ne peut pas avoir tort. Mais vous le pouvez, vous. Vous pouvez commettre une erreur dans la formulation de vos questions et dans votre interprétation des réponses. En informatique, il est nécessaire d'utiliser un langage spécial, sinon l'ordinateur ne comprend pas ce qu'on attend de lui ; agissez donc comme si votre pendule était un ordinateur et donnez à vos questions une forme qui ne puisse prêter à confusion ; n'oubliez pas que le pendule ne peut répondre que par oui ou par non. Il peut également exprimer l'incertitude en composant la forme d'un huit. De même, il est capable d'indiquer le sexe d'une personne : s'il s'agit d'un homme, il tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, alors que pour une femme, il tourne dans le sens opposé. S'il est en présence d'un homme efféminé, le pendule peut se tromper de sens ; mais est-il alors vraiment dans l'erreur ? Il indique que l'homme n'est pas... ou plutôt qu'il est féminin malgré les attributs physiologiques qui lui permettent de se donner pour un spécimen du genre masculin. Sa

tournure d'esprit peut être féminine, ainsi le pendule se révèle être un juge bien supérieur au meilleur des médecins !

Oh !... j'allais oublier : avant d'utiliser le pendule, ayez soin de bien vous nettoyer les mains. Si par hasard vous aviez jardiné ou écrasé votre cigarette dans un pot de fleurs, le pendule réagirait à la terre fixée aux pores de votre peau. Prenez soin d'avoir les mains toujours très propres. Que votre table le soit également. De même, à quoi servirait cette préparation si le chat de la maison s'était installé sur les feuilles de papier que vous vous apprêtez à utiliser !

Avec un pendule, et une longue pratique, vous pouvez déceler la présence de minéraux d'après une simple carte. Si vous cherchez de l'or, avec votre pendule muni d'un fragment de ce métal, vous promenez votre doigt sur la portion de carte dans laquelle vous supposez la présence de ce métal et, ne songeant à rien d'autre, vous vous concentrez sur l'idée de l'or. Vous procédez de même s'il s'agit d'argent. Toutes ces démarches sont d'une extrême simplicité ; elles vous semblent impossibles jusqu'au jour où vous découvrirez qu'elles vous sont accessibles. Ce n'est que grâce à l'entraînement qu'un pilote d'avion devient capable de décoller et d'atterrir. De même, ce n'est que la pratique et la confiance en soi qui vous permettront — devant votre carte et avec votre pendule — de dire : « Ici, il y a de l'eau, beaucoup d'eau » ; et quand vous vous rendrez ensuite sur le lieu en question, vous découvrirez en effet qu'il y a de l'eau à une certaine profondeur.

La force de l'oscillation du pendule est une indication de la profondeur à laquelle se trouve ce que vous cherchez. Cet ouvrage n'est pas consacré au pendule ou à la radiesthésie mais je puis vous dire que seule la pratique vous apprendra la longueur à donner au fil ou à la chaîne, et comment évaluer la profondeur. Souvenez-vous que vous devez apporter toute votre concentration à la recherche et à son objet.

Le pendule, promené sur une signature, peut également vous apporter de précieuses informations sur le signataire. C'est un exercice très utile. N'oubliez pas que vous devez être précis quant à ce que vous voulez savoir ; si vous demandez une information en deux parties, Georges risque de ne pas répondre à la bonne ! Et assurez-vous que vous exprimez avec précision à votre subconscient ce que vous essayez de trouver, et l'action que vous attendez du pendule pour qu'il vous fournisse l'information que vous recherchez.

Venons-en maintenant à la façon de tenir le pendule. Vous posez votre coude sur la table : le droit pour un droitier et le gauche pour un gaucher. Puis vous abaissez votre bras jusqu'à ce que le pendule suspendu au bout de sa chaîne ou de sa ficelle soit environ à cinq centimètres de la table. Vous tenez la chaîne ou la ficelle entre le pouce et l'index et vous pouvez, si vous le voulez, la raccourcir afin d'obtenir un meilleur balancement.

Ceci étant bien clair — du moins, je l'espère — vous gardez votre avant-bras incliné suivant l'angle qui vous est le plus confortable. Le pendule

ne peut fonctionner que si vous êtes détendu. Un repas trop copieux ou une préoccupation étrangère au pendule vous empêcheront de lui demander quoi que ce soit. Votre attention ne doit jamais être distraite, votre esprit doit être en repos et vous devez vouloir coopérer avec votre subconscient.

Des gens se sont plaints à moi en ces termes : « Vous m'avez troublé en écrivant que l'inconscient fait varier le courant. Quel est le rapport entre l'inconscient et le subconscient ? »

Essayons d'éclairer définitivement ce point. Nous sommes constitués du « moi », qui n'est conscient que pour un dixième. Situons-le au bas de l'échelle ; au-dessus il y a le subconscient qui est comme l'opérateur contrôlant le tableau de distribution... en l'occurrence, votre cerveau. C'est à travers le cerveau que le subconscient est en contact avec le moi, et il est également en contact avec l'inconscient, ou « surmoi ». Pour atteindre ce dernier, il faut s'adjoindre l'aide du subconscient qui, une fois convaincu de la nécessité que vous soyez en contact avec votre inconscient, le contactera.

Le pendule bougera alors en fonction des indications que vous « percevrez ».

Laissez-moi vous dire en passant que, si vous parvenez jusqu'à votre inconscient par le truchement de votre subconscient, vous serez en mesure de vous guérir de bien des maux. L'inconscient est comme le président d'une compagnie : il ne connaît pas toujours les petits ennuis de santé dont souffrent les gens qui sont sous ses ordres. Il n'en est informé que quand les choses

deviennent plus sérieuses et il vit en général dans l'ignorance des doléances des ouvriers aux échelons inférieurs. Si l'ouvrier peut obtenir du contremaître de l'usine qu'il discute de ses problèmes avec le président, le grief peut être résolu avant de devenir trop grave.

Si donc vous souffrez d'une douleur persistante, parlez-en à Georges, dites-lui clairement ce que vous ressentez et demandez-lui de vous guérir. L'inconscient est celui que l'on n'approche pas. Le subconscient est l'intermédiaire entre vous — qui n'êtes conscient que pour un dixième — et l'inconscient, qui, lui, est « tout-conscient ».

Le pendule peut vous aider à choisir le cheval gagnant dans une course si vous formulez votre question intelligemment ; mais si vous demandez à Georges : « Pouvez-vous me dire quel cheval va gagner la course de quatorze heures trente ? » vous n'obtiendrez pas de réponse.

Revenez à présent sur ce que je vous ai dit au sujet de la localisation sur une carte. Si vous voulez savoir qui va gagner une course donnée, vous devez disposer de la liste des chevaux participant à la course et vous devez vous concentrer : « Tel cheval gagnera-t-il ? » Puis, tenant un crayon dans votre main gauche, vous devez le promener lentement sur chacun des noms, en l'y laissant trente secondes, sans cesser de penser au cheval et en vous interrogeant sur ses chances de gagner. Si la réponse est « non », recommencez avec le cheval suivant et continuez jusqu'à ce que vous ayez détecté le gagnant. Vous pouvez y parvenir avec une certaine pratique. Comme

moi, vous n'ignorez pas que le jeu n'est pas très moral et que les paris peuvent être néfastes, mais c'est votre problème. J'essaie de vous faire comprendre que vous n'obtiendrez de résultat satisfaisant qu'à la condition d'exprimer votre question sans la moindre ambiguïté, pour que la réponse puisse être « oui » ou « non ». Pénétrez-vous bien de cette idée afin de ne pas courir le risque de recevoir une réponse ambiguë que vous auriez vous-même suscitée. Je sais que vous avez une dernière question à me poser : « Où puis-je acheter des pendules ? »

Ils sont en effet assez difficiles à obtenir, ceci à cause de la cupidité des fabricants qui vendent n'importe quoi pour faire de l'argent le plus vite possible. Les pendules que l'on trouve dans le commerce sont le plus souvent des accessoires absolument inefficaces. Je vais essayer de persuader Mr Sowter de stocker des pendules de qualité d'un type spécial. Ce seront des pendules de bois et de métal neutre ; ces derniers seront dotés d'une petite cache permettant de placer un fragment quelconque à l'intérieur (par exemple, quelques cheveux d'une personne absente). Mr Sowter pourra également vous fournir des livres. Je vous donnerai ses nom et adresse à la fin de ce chapitre mais je vous répète qu'il est parfaitement inutile de dépenser votre argent pour des babioles qui ne vous seront jamais d'aucune utilité. Un bon pendule, propre à remplir son rôle, vaut entre 150 à 200 francs. Vous n'hésiteriez pas à dépenser cette somme pour l'achat d'un petit poste de radio bien loin de vous rendre autant de services. Si vous avez su me lire

et si vous pratiquez sérieusement, le pendule peut vous aider à trouver la fortune. La pratique est la clef de tout. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. Pratiquez donc jusqu'à ce que vous arriviez à vous servir du pendule de façon instinctive. C'est alors que vous connaîtrez le succès.

Il est un détail que je tiens à mentionner. C'est un geste de politesse élémentaire mais d'une grande importance : dès que vous avez fini de vous servir de votre pendule, portez-le à votre front en le serrant dans vos mains, et en remerciant Georges ou Georgina d'un ton solennel pour l'aide qu'il ou elle vous a apportée. Dites « merci » par trois fois. Si vous omettez de le faire, vous pouvez fort bien ne pas recevoir de réponse au cours des deux ou trois séances à venir. Et souvenez-vous de ceci : vos remerciements, tout comme vos requêtes, doivent être exprimés par trois fois.

On m'a reproché une ambiguïté dans ce chapitre. Je n'aurais pas expliqué clairement comment on doit se tenir quand on sensibilise son pendule avec un petit fragment d'or ou d'argent. D'accord ! Je m'explique : prenez l'objet de métal — or, argent, plomb ou cuivre — et posez-le sur le sol, entre vos pieds. Tenez-vous très droit, votre bras gauche le long de votre corps. Élevez alors votre main droite de façon que votre avant-bras soit parallèle au sol, et vérifiez si la position est commode ; si vous serrez votre coude gauche contre votre corps vous ne recevrez pas de votre pendule les oscillations et les mouvements inopportuns, mais seulement ce que dictera Georges.

Ce qui importe avant tout, dans la position de votre bras, c'est que vous vous sentiez à l'aise.

C'est tout !

Vous pouvez vous procurer pendules, livres et autres accessoires en écrivant à :

Mr E.Z. Sowter
Touchstones Ltd.
33 Ashby Road
Loughborough
Leicestershire
Angleterre

Le vent soufflait et, sur les parties saillantes de la maçonnerie, de petites chandelles de glace se formaient. Autour des piliers de ciment, la poussière blanche tournait dans un bruit de cornemuse, tandis que le long des allées, le vent mugissait sourdement sa lamentation à l'été défunt.

Dans la Bikersdike, les brise-glace peinaient et geignaient, chargeant la glace qui s'épaississait. Ils avançaient, menant des attaques répétées, puis reculaient prudemment dans la partie dégagée, s'arrêtaient un instant avant de se ruer en avant, crachant d'énormes panaches de fumée ; la glace céda enfin, non sans protester par de sonores craquements ; les arêtes fracturées continuaient encore longtemps après le choc décisif à s'effriter.

Des silhouettes encapuchonnées se penchaient nonchalamment sur des pelles, s'agitant juste assez pour ne pas geler de froid. Le vent devint plus âpre encore, et sa plainte plus sinistre. Comme un seul homme, les ouvriers jetèrent

leur outil sur l'épaule et disparurent lentement dans la neige. L'espace d'un instant, une forme verte obscurcit la fenêtre puis disparut dans la tourmente; un sac d'ordures que le vent avait soulevé alla éparpiller son contenu à travers les jardins.

L'obscurité était presque totale. La neige voilait les gratte-ciel, masquant les lumières et transformant la perspective en un décor mystérieux fait d'ombres mouvantes et de petits points lumineux mal définis. D'une embarquée à l'autre, les voitures finissaient par être clouées sur place, la visibilité devenant nulle.

La neige tombait sans discontinuer. Toute la nuit, légers et insoucians, les flocons tourbillonnèrent pour composer un monde qui, dans les premières lueurs de l'aube, ressemblait à une autre nature morte. Pas un être humain, pas un véhicule, pas un oiseau ne rompait cette uniformité blanche.

Crac! Un bruit sec comme un coup de pistolet. Le vieil homme sursauta et se retourna douloureusement dans son lit. La baie vitrée venait de se fendre en deux, n'ayant pas résisté à l'écart de température entre l'intérieur et l'extérieur. L'air glacé s'engouffrait par la fissure, la température dans la pièce s'abaissait progressivement. La chambre n'allait pas tarder à être inhabitable.

Sur la petite galerie extérieure, le vieil homme frissonnait dans son fauteuil roulant. Toutes les fenêtres de l'immeuble gémissaient sous le froid.

La journée semblait ne pas devoir finir; mordant, le froid s'infiltrait partout. Le long de la fêlure, sur la vitre, l'air glacé laissait se former

de petits amas de givre couvrant le sol d'une poussière blanche.

Le lendemain, après s'être fait prier longtemps, des ouvriers vinrent remplacer la vitre brisée, ce qui demanda une demi-journée de travail. Ils passèrent en revue tous les appartements qui avaient subi des dégâts et, lentement, la chaleur se réinstalla. Délaissant les piles de couvertures maintenues tièdes par les bouillottes, les chats réapparurent.

Une autre nuit vint ; la température ne cessa de baisser, et aux premières heures du jour, le vieil homme fut réveillé en sursaut par un craquement sinistre. Il surveilla, horrifié, les progrès d'une nouvelle fissure qui peu à peu gagnait toute la hauteur de la vitre. De nouveau le froid et le givre s'installèrent dans la chambre. Plus tard, dans la journée, les ouvriers constatèrent que le cadre de la fenêtre était gauchi. Il ne restait au vieil homme qu'à changer d'appartement.

Après plusieurs semaines, il put enfin reprendre son travail. Des montagnes de lettres auxquelles il lui fallait répondre étaient arrivées : « C'est si agréable de vous écrire en sachant que vous répondrez à mes questions, et cela sans me demander d'argent ! Je ne fais plus appel à M. X. car il demande cinquante dollars par question ! » lui écrivait une femme. Le veinard ! pensa le vieil homme. Moi qui ne reçois même pas un timbre pour la réponse !

« Quand vous en aurez fini sur cette terre, quel genre d'aventure allez-vous connaître ? Revendrez-vous en ce monde ou sur une autre planète ?

J'aimerais tellement être renseignée sur vos aventures à venir ! » lui demandait une autre.

Chère madame, ma vie n'est pas, comme vous le dites, une « aventure ». Elle est un travail et une lutte ; lutte contre les partis pris, les préjugés et la haine des journalistes et de leurs pareils. Si vous vous penchez sur le problème, vous découvrirez que tous ceux qui sont venus sur la terre avec une mission ont été persécutés par des esprits bornés. Il est vrai que les chiens aboient contre quiconque a l'air étrange, et que les puces piquent n'importe qui, sans égard pour son rang. Je ne vis pas une « aventure », mais je me débats dans d'énormes difficultés, essayant d'accomplir ma tâche et me heurtant à mille obstacles. Aussi, ne parlez pas d'aventure en ce qui me concerne. Mon aventure se réduit à une souffrance inutile, comme celle que connaît un bon maître aux prises avec des enfants irresponsables et sans cœur. Quand je quitterai cette terre, je n'y reviendrai jamais, pas plus que je ne retournerai à son système. Ma mort — sans aucun doute — ne manquera pas d'être exploitée par quelque faiseur stupide qui, abusant de la crédulité des gens, annoncera dans les journaux d'occultisme : « En direct avec Lobsang Rampa... depuis les Champs célestes, la réponse à toutes vos questions ! » N'en croyez pas un mot. Je ne serai pas dans ce secteur et je puis vous affirmer que les gens qui proclament qu'ils reçoivent des informations directes et des réponses des défunts ne rendent service ni à eux-mêmes ni au défunt. Les disparus ont une autre vie à vivre, une autre tâche à accomplir. Si vous aviez

émigré dans un pays lointain, où les communications avec un ami que vous avez quitté sont mauvaises, pourriez-vous cesser de faire votre nouveau job simplement parce qu'un idiot du « vieux pays » vous dirait : « Oh ! il faut m'aider. J'ai annoncé que j'étais en contact direct avec toi. Tu ne peux pas me laisser tomber ! » Vous ne l'aideriez pas, n'est-ce pas ? Vous avez vos propres occupations, et ces gens-là, à l'affût de l'argent, ne vous intéressent pas.

Quand j'aurai quitté cette terre ? Eh bien, je serai dans un lieu tout différent. Je sais où j'irai et ce que je ferai. Aussi, après mon départ, n'écoutez aucun des mensonges que vous lirez sur mon compte dans les journaux et qui ne seront que des attrape-nigauds.

« Vous affirmez qu'il ne peut y avoir de positif sans négatif, de bien sans mal. Cela demeure-t-il vrai, dans toutes les dimensions, pour une époque ou pour tous les temps ? Dieu, par le seul pouvoir de Son amour, éclairera-t-il l'obscurité ? Ou existera-t-il toujours quelque part une obscurité sans fin — un vide — qu'il devra éclairer et combler par Son embrasement positif ? » me demande-t-on encore.

La « croyance » chrétienne, telle qu'elle est enseignée de nos jours, ne correspond pas à ce que le Christ lui-même a enseigné. Des prêtres avides d'augmenter leur propre puissance ont altéré et interprété les enseignements du Christ.

Il est sûr qu'il ne saurait y avoir de positif sans négatif ! Toute la vie consiste en impulsions, en vibrations (en courants électriques, si vous préférez), et si vous essayez de faire fonctionner

votre poste de radio avec un seul fil connecté à la prise, il ne marchera pas. Le positif et le négatif sont essentiels pour obtenir un « courant », et il est stupide de voir Dieu comme un vieux bonhomme qui, une lampe de poche à la main, s'en va éclairer les coins sombres ! Ce sont les hommes, et non pas Dieu, qui se chargent de telles besognes. Sur terre, par exemple, la majorité des gens emploient leur temps et leur énergie à se nuire mutuellement. Nous sommes à l'« âge de la destruction systématique ». On voit de pauvres représentants de l'espèce humaine — véritables nullités — démolir de grands hommes comme Churchill, simplement pour apaiser leur sentiment d'infériorité. « Après tout, se disent-ils, il n'est qu'un homme comme nous ; il peut faire la culbute, lui aussi. »

Les chrétiens ont tendance à penser qu'il n'est d'autre forme de religion que la leur, et ils croient que leur Dieu circule avec une lampe dans chaque main, et peut-être quelques chandelles dans la bouche, essayant d'éclairer les païens, qui se passaient fort bien des chrétiens avant le début du christianisme. Le christianisme, en outre, n'est pas autre chose qu'une mixture d'hindouisme, de bouddhisme, de foi juive, etc., le tout arrangé de façon à convenir à une époque donnée. Aussi, de grâce, n'écrivez plus de telles foutaises sur Dieu rencontrant chacun de nous et partout. Les choses ne se passent pas ainsi !

« Sitôt chassé par l'éblouissante lumière de l'amour de Dieu, Satan se retirera-t-il simplement dans l'espace et le temps infinis, emportant

avec lui ses ténèbres ? Ne considérera-t-il pas, à un moment donné, qu'il a intérêt à s'unir avec le Créateur dans l'équilibre et l'harmonie ? Est-il à jamais tenu de défier la volonté de Dieu ? » poursuit ma correspondante.

Il faut un positif et un négatif — et non l'un des deux seulement —, et il n'est pas possible que Satan se sauve à bride abattue pour échapper à un Dieu imaginaire qui s'acharnerait contre lui. Si une chose pareille se produisait, il y aurait une stase : un état où tout serait stationnaire, où rien ne pourrait plus bouger. Je répète que positif et négatif sont nécessaires — l'un étant aussi important que l'autre — et que sans négatif il ne saurait y avoir de positif.

« Il y a eu une guerre dans les cieux et, de ce fait, on peut imaginer qu'il fut un temps où une unité complète a existé entre les êtres et les choses, sans conflit entre positif et négatif. S'il en est ainsi, ce conflit est-il maintenant devenu irrévocable ? » me demande encore ma correspondante.

Mais, chère madame, il ne s'agit pas d'une bagarre entre un bon et un mauvais garçon. Prenez une batterie et une ampoule électrique ; quand vous tournez le commutateur, vous ne faites que compléter le circuit de façon à obtenir de la lumière, positif et négatif étant connectés à l'ampoule. Si vous supprimez le vieux Satan — ou le négatif (appelez-le comme il vous plaira) — la lumière s'arrêtera et, n'ayant plus rien à faire, la pauvre vieille batterie ne tardera pas à mourir. Faites l'essai vous-même. Procurez-vous une batterie et deux longueurs de fil (de soixante-dix

centimètres chacune); reliez la batterie et l'ampoule, et vous obtiendrez de la lumière. Déconnectez le négatif, et vous n'aurez plus rien. Les choses sont aussi simples que cela. Cette « lutte sans fin » est l'image même de la vie. Un bébé lutte pour quitter le ventre de sa mère; il grandit en luttant contre les maladies; il lutte pour faire ses dents, et vous n'ignorez pas que ce combat n'est pas silencieux mais horriblement sonore! La lutte ne cesse jamais, tout au long de la vie. Certains luttent pour éliminer un associé ou un supérieur dont ils convoitent la place. La lutte, croyez-moi, est inévitable! N'êtes-vous pas obligée de lutter, le matin, pour vous arracher à votre lit?

La lutte ne s'arrête qu'avec la vie. Quand votre existence finit sur cette terre, vous commencez une autre existence et une autre lutte, de façon peut-être plus courtoise, mais c'est encore une lutte.

Mon interlocutrice continue: « Je suis affligée à l'idée d'un éternel combat entre un bonheur extatique et un désespoir vide — combat auquel on ne saurait prévoir de fin heureuse. Mais — tout comme pour l'exploration et l'analyse des vérités qui tout d'abord m'ont alarmée — j'ai la ferme conviction que la vérité, quelle qu'elle soit, nous libérera lors du dénouement final. »

Nous y voilà! Je vous dis la vérité, comme je l'ai d'ailleurs fait dans tous mes livres; si vous m'aviez cru, vous connaîtriez déjà la vérité et vous sauriez que nous luttons tous pour atteindre un objectif final. Il ne consiste pas à s'asseoir au milieu d'un groupe de hippies, devant le

poster coloré de quelque Dieu plus grand que nature et tout décoré d'or. Dieu est tout autre chose. Dieu est complètement différent de l'image que s'en font les chrétiens moyens. La représentation qu'ils en ont n'est qu'une parodie de celle que les anciens « païens » avaient de leurs dieux de l'Olympe. Pour eux, Jupiter menait joyeuse vie au sommet de quelque mont mythologique, en compagnie d'autres dieux et déesses. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils ne devaient pas avoir très chaud là-haut, car l'imagerie nous les montre assez peu couverts, et s'ils cabriolaient au sommet de leur montagne, c'est qu'ils y étaient contraints pour ne pas geler. Mais revenons à notre sujet.

Débarrassons-nous tout d'abord de tout préjugé et considérons le vrai problème ; prenons le communisme. Au début, des hommes se sont dit : « Pourquoi certains auraient-ils tout ? Nous sommes ouvriers, et nous aussi, nous voulons tout. » Ils se sont donc rassemblés et ont formulé une théorie : tous les hommes et toutes les femmes doivent être égaux ; chacun doit posséder la même quantité d'argent. Ils oublièrent que, dans ce domaine, ce qui est vrai aujourd'hui ne l'est pas nécessairement demain. Révoltés de voir que, pour les « capitalistes », les choses continuaient comme par le passé, les communistes élaborèrent une politique — si l'on peut employer ce terme — où toutes les valeurs du capitalisme étaient inversées ; leur idéologie formulée, ils partirent évangéliser et convertir les gens, les amenant à quitter leur travail pour connaître la famine, sans voir que leur action signifiait la misère pour le monde.

Les premiers Romains et les premiers Grecs avaient une bonne religion et un excellent mode de vie, et les gens étaient heureux, plus heureux que les hommes d'aujourd'hui. La liberté sexuelle était plus grande et d'une qualité plus pure. La camaraderie existait entre hommes et femmes; mais cet état que connaissaient les Grecs et les Romains suscita la jalousie d'un petit groupe qui considérait que c'était trop beau pour être naturel. S'emparant alors des enseignements d'un grand homme, ils les altérèrent, les déformèrent et prirent le contrepied de tout ce qu'avaient fait les Romains et les Grecs. Le sexe devint méprisable et malpropre, et ne fut permis aux hommes que comme un encouragement à la soumission aux prêtres. Au lieu d'être les égales des hommes, comme elles l'avaient été au temps heureux des Grecs et des Romains, les femmes devinrent des esclaves, des biens meubles dont les hommes disposaient selon leur bon plaisir. Cette situation n'est pas rare quand de tels groupes — souvent composés exclusivement d'homosexuels — se mettent à détester autrui. Ainsi, au fil des années, les chrétiens n'eurent d'autre idée que de convertir, de convertir à tout prix, et même au prix de la vie des convertis.

Si la chose vous semble étrange, rappelez-vous les croisades : des gangs de brigands armés violent la retraite de populations pacifiques. Et, si cet exemple ne vous suffit pas, méditez sur la cruauté de l'Inquisition espagnole, où l'on « torturait un homme pour sauver son âme ». Quelle montagne de stupidités ! Tout le monde, bien

sûr, ne voit pas les choses de la même façon et souvent les points de vue diffèrent sur un même sujet.

Et tous ces discours sur l'exploration de « vérités » parallèles ? La vérité est que les humains sont sur cette terre pour acquérir une forme de développement qui fera d'eux des créatures plus riches en spiritualité ; et s'ils ne le font pas, d'autres créatures viendront prendre leur place. Il en est de même pour les plantes ; le jardinier les met en terre, puis leur prodigue des soins ; s'il constate qu'elles ne se développent pas comme elles le devraient, il les arrache et les remplace par des spécimens d'une autre espèce. C'est ce que sont les humains, et les chevaux, et les porcs ; des plantes différentes, des spécimens différents, des développements différents.

« Si quelque paix totale et définitive gagnait les mondes des êtres rationnels, les mondes opposés seraient-ils voués à un sort contraire, c'est-à-dire voués pour l'éternité à l'enfer ? Ou bien leur dénouement serait-il lui aussi fait de paix, se manifestant de façon opposée, quoique inconnue ? Tous les dieux, êtres intelligents et rationnels, n'apprendront-ils pas, un jour, les leçons nécessaires ? Et ne retourneront-ils pas à une conscience totale et à une unicité avec le Créateur ? Le plan d'amour infini de Dieu consiste-t-il à créer continuellement de nouveaux êtres susceptibles de choisir de se donner à Lui, après avoir livré un terrible combat entre forces positives et négatives au cours de leur vie, entre le "bien" et le "mal" ? Après avoir traversé toutes leurs épreuves pour retourner à Dieu, seront-ils

suivis par de nouvelles générations identiques dans un processus de création infini ? » me demande encore ma correspondante.

Si la « paix » gagnait ce monde — une paix parfaite, s'entend — cela signifierait que les hommes n'auraient pas à revenir sur cette terre ; ils auraient appris la leçon qui consiste à maintenir la paix, et ils avanceraient vers quelque état supérieur d'évolution à partir duquel ils seraient prêts à apprendre autre chose. Mais ce « retour à Dieu » est une sottise. Vous ne retournez pas à Dieu à la fin de votre vie terrestre, comme un petit enfant retourne vers sa maman ou son papa. Ce n'est pas comme cela que les choses se passent. Beaucoup de choses, d'innombrables choses, sont encore à apprendre. Il y a des milliards d'années à vivre en différentes étapes ; et, en rapport avec ceci, je dois dire à mes lecteurs que j'ai reçu une lettre très injurieuse de deux personnes — un homme et une femme — vivant en Australie. Ils affirment avoir été « en contact avec les merveilleux Jardiniers de la Terre » et prétendent que tout ce que j'ai écrit dans *L'Ermite* est le produit de mon imagination car, disent-ils, les « Jardiniers de la Terre » ne feraient jamais le moindre mal à un humain. A mon avis, ce sont mes correspondants qui ont le cerveau fêlé... L'humanité n'est pas la forme la plus élevée de la création ; elle n'en est qu'un spécimen ; la fourmi en est un autre ; le ver solitaire apprend une chose, et l'homme une autre ; ou plutôt il devrait l'apprendre, ce qui est tout différent.

Je dois redire de façon définitive que nous

sommes sur cette terre pour apprendre et pour accomplir certaines choses, et que la vie continue indéfiniment sous forme de cycles. Je préfère quant à moi voir les choses comme le mouvement du pendule. Il est au sommet de son oscillation, et c'est alors l'Âge d'Or où tout est merveilleux et paisible, mais où personne n'apprend. Puis, le pendule retombe, et tout va de mal en pis. A son point le plus bas, c'est l'heure des guerres, des crimes et autres horreurs. Puis le pendule reprend, insouciant, son mouvement vers le haut. C'est de nouveau l'Âge d'Or, l'époque heureuse où personne n'apprend, car c'est un fait, et un fait navrant, que seules la souffrance et les difficultés sont source d'enseignement. Quand un être a tout ce qu'il désire, il ne songe qu'à s'installer dans son confort et ses privilèges et ne fait plus le moindre geste pour s'aider lui-même ou aider autrui.

« Est-il possible que nous rencontrions nos contraires individuels ? » me demande un autre correspondant.

Je présume qu'il veut parler de l'âme sœur, et, si c'est bien le cas, la réponse est non. Vous ne rencontrerez pas votre âme sœur en ce monde, car si cela était, vous seriez complet et ne pourriez plus demeurer sur la terre. Vous ne pouvez rester en ce monde que si vous avez quelque chose qui vous y « amarre » : défaut ou imperfection. Les êtres qui viennent d'ailleurs sont comme des plongeurs : contraints, pour rester en submersion dans ce monde morne, de porter l'équivalent d'une ceinture de plomb et de bottes du même métal. Ainsi donc, s'il arrivait qu'une

personne rencontre son âme sœur, elle se trouverait dans une situation qui approcherait de la perfection et, dans un monde tel que le nôtre, la perfection est impossible. Aussi, pour rencontrer votre âme sœur, vous devez attendre d'avoir quitté ce monde.

« Vous déclarez en termes définitifs que chacun de nous trouve Dieu par son seul effort personnel et qu'il ne doit, pour le faire, dépendre d'aucune aide extérieure. Voulez-vous dire que la responsabilité qui consiste à se confier à Dieu, librement, repose entièrement sur les épaules de chaque individu et que, sans tenir compte du bien ou du mal qui lui a été fait par les autres, chaque homme choisit sciemment la ligne de sa vision du monde ? La vérité et la justice — ou la tromperie et l'injustice — peuvent, bien sûr, influencer le cours de nos vies, soit vers la lumière, soit loin d'elle, mais n'est-ce pas l'application de la Règle d'Or qu'il est vital pour chacun de pratiquer, et donc d'aider les autres ? »

Je dis en effet que chacun ne doit dépendre que de soi. Il est stupide d'adhérer à des cultes ou à des associations, et d'en attendre le « salut », car ces groupes sont à « but largement lucratif » ! Prenons un exemple : une personne meurt — quitte cette terre pour le royaume astral — et se rend au Hall des Mémoires pour répondre de ce qu'elle a fait et n'a pas fait dans sa vie. Personne n'est là, à l'exception de l'âme nouvellement arrivée (appelez-la entité si vous voulez) avec sa connexion avec l'inconscient ou « surmoi ». Je vous le répète avec insistance : vous serez seul, et vous répondrez seul. Nul ne le fera pour vous

et vous n'aurez avec vous ni le secrétaire ni le directeur de telle ou telle secte. Nul ne s'avancera pour parler à votre place et en votre nom.

Vous devrez vous présenter seul, nu et sans doute honteux de l'être. Si vous rejetez sur cette terre l'idée d'appartenir à l'une de ces associations ou à l'un de ces cultes, vous vous préparerez à répondre seul quand vous atteindrez l'Autre Rive.

S'il s'agit pour vous de répondre à votre « sur-moi », vous aurez besoin, bien sûr, d'avoir quelques bonnes réponses, et pour cela, le meilleur moyen est d'obéir à la Règle d'Or: Faites aux autres ce que vous aimeriez qu'ils vous fassent. La personne qui m'adresse cette question me donne l'impression de se livrer à toutes les contorsions mentales possibles pour échapper à la vérité: vous devez apprendre à être responsable, seul, de vous-même. Et si vous aidez autrui par adhésion et obéissance à la Règle d'Or, alors vous inscrirez un sérieux crédit à votre compte de la banque astrale.

Dieu ne se tient pas tout là-haut avec une grande canne à la main, pas plus que le diable ne se présente avec des instruments de torture. Dieu est une force positive, et le diable une force négative; ce ne sont pas des personnages voués à la louange ou à la torture. Durant votre séjour sur cette terre, il ne vous est pas possible de comprendre les choses qui se produisent dans d'autres dimensions, pas plus qu'il n'est possible à une limace cachée dans la vase de comprendre les expériences auxquelles se livrent les hommes qui vont sur la lune, ou le travail des habitants

des gratte-ciel ; elle ne s'expliquerait pas davantage le processus déclenché par la mise en marche d'un téléviseur. De même, il est impossible aux habitants de la troisième dimension d'essayer de comprendre ce que font ceux qui vivent dans la neuvième, la dixième ou la vingtième dimension. Tout est relatif. Nous pouvons, dans une certaine mesure, comprendre ce que font les gens sur la terre, mais comment nous serait-il possible de comprendre ce que font ceux de la vingtième dimension ? La compréhension des concepts d'une autre dimension ne vous est possible que si vous avez l'expérience de cette dimension.

Vous savez désormais que tout est vibration. Et cela sur n'importe quelle planète, dans n'importe quel système et dans n'importe quel univers. Cela nous donne une faible explication des autres dimensions. Il est rare, en vérité, qu'une personne perçoive un son par l'odorat ou la vue, cependant, tous les sons sont des vibrations et se situent sur la même échelle. Il existe des entités capables de « voir » le son et des animaux capables d'entendre des sons au-delà de la capacité humaine. Les chiens, par exemple, répondent à un coup de sifflet imperceptible pour l'homme. Les chats perçoivent les couleurs sur un spectre différent du nôtre. Pour eux, le rouge est argent. Une autre expérience vous aidera à mieux comprendre.

Imaginez que vous deviez expliquer à un aveugle de naissance la différence entre le jaune et l'orange. Comment ferez-vous ? C'est impossible. Vous ne disposez d'aucun moyen pour lui

expliquer cette différence. Si cette personne était particulièrement sensible et pouvait *sentir* la différence, vous pourriez peut-être lui expliquer la différence entre le vert et le rouge.

Vous vous évertuez à comprendre à quoi ressemblent les autres dimensions et, pour cela, vous êtes amenés à supprimer une des dimensions que vous connaissez...

Prenons maintenant le cas d'un sourd : comment lui faire sentir la différence entre deux notes voisines sur la gamme ? Ce n'est pas facile, n'est-ce pas ? A moins que vous ne soyez capable de répondre à *mes* questions, je ne peux rien vous dire de la neuvième dimension.

J'ai un autre problème qui ne manquera pas de vous faire dresser les cheveux sur la tête ! Le voici : Selon les philosophes zen, le bien et le mal n'existent pas, ce qui élimine le besoin de jugement.

Qu'avez-vous à répondre à cela ? Selon moi, à l'échelon suprême des choses, le « bien » et le « mal » sont autres que ce qu'ils sont sur la terre. Ici-bas, il existe des lois et des règles que l'on doit respecter dans l'intérêt de ce qu'on pense généralement être le bien commun. Il n'est pas bien de voler, il sera donc préférable — du moins en théorie — de mourir de faim plutôt que de voler pour se nourrir. Si un fumeur étourdi met sa pipe allumée dans la poche de son pantalon et que celui-ci prenne feu, il ne devra pas — en théorie — le retirer car se trouvant nu, il sera indécent et pourra être accusé d'« outrage à la pudeur ». Laquelle des deux solutions considérez-vous préférable et plus juste ? Brûler vif ou s'exposer impudiquement aux regards d'autrui ?

Je voudrais faire une parenthèse pendant que nous en sommes au sujet de l'indécence : dans certains pays, la femme doit avoir le visage couvert mais elle peut, tout en demeurant parfaitement décente, dénuder la partie inférieure de son corps. Dans d'autres régions, l'idée de décence est inversée. Nous voyons donc que l'idée de décence varie selon les latitudes. Le bien et le mal, le juste et l'injuste sont des institutions de l'homme et n'ont aucun fondement stable au-delà de ce monde. Mais si l'on énonce son propre jugement dans le Hall des Mémoires, on doit le faire selon les critères en vigueur au cours de sa vie sur la terre. Le fait d'avoir transgressé des lois purement artificielles — si vous êtes, par exemple, dévêtu en public — sera sans importance et nullement considéré comme une offense dans la réalité supérieure du monde astral.

Du reste, pourquoi les chrétiens, qui pensent que l'Homme est fait à l'image de Dieu, font-ils un scandale quand une personne se montre nue ? Dieu serait-il indécent ? Il s'agit là, bien entendu, d'une réflexion strictement personnelle.

Lorsque viendra l'heure de vous juger, vous aurez à répondre à des questions comme celles-ci : Avez-vous fait du mal à autrui ? Avez-vous rendu service à autrui ? Prenons un exemple : si vous convoitez le travail d'un collègue et que vous complotiez de façon à le faire renvoyer pour prendre sa place, vous commettez un péché car votre acte va à l'encontre de la loi de l'Univers qui dit : « Ne fais pas de tort à autrui. » Mais si, pour aider quelqu'un à obtenir un em-

ploi — que vous le savez capable d'assumer —, vous dites un de ces mensonges pieux pour l'y aider, alors vous n'aurez pas mal agi.

Très loin au-dessus des lois de pacotille et des règles de l'humanité, se situent les grandes lois fondamentales qu'on ne peut enfreindre qu'à ses risques et périls. Sur terre, les lois humaines ne sont pas faites pour l'individu, mais pour la majorité, et bien souvent une loi visant à servir les intérêts de la majorité ne le fait qu'au préjudice de l'individu.

Qu'importe ! C'est une de ces choses qu'il faut accepter si l'on est assez fou pour choisir de vivre en communauté. La liberté est relative. Si nous étions libres de faire n'importe quoi, nous pourrions pénétrer chez n'importe qui et emporter tout ce qui nous plaît, ce qui ne serait pas au bénéfice de la communauté dans son ensemble ; il existe des lois destinées à protéger la majorité contre la minorité et c'est à nos risques et périls que nous les enfreindrons ; des risques et périls sur cette terre, s'entend ; ailleurs ces lois n'ont plus la moindre importance. Voulez-vous par exemple me convaincre de l'importance qu'il y a à interdire d'acheter un paquet de cigarettes après vingt heures du soir en Angleterre ? Cette interdiction n'est qu'un enfantillage né dans le cerveau d'un homme et peu importe si aucun citoyen n'en a jamais compris le sens !

« Si j'ai bien compris, les entités de la quatrième et des autres dimensions sont occupées à aider les âmes de la troisième dimension où nous vivons et elles n'y restent que pour nous

aider au-delà de ce monde. Qu'en retirent-elles ? » me demande-t-on.

Mais c'est faux ! Considérons la vie — toute la vie — comme une école. Oh, bien sûr ! j'entends déjà les gens me dire : « Vous vous répétez... Vous nous avez déjà dit cela. » Mais il faut croire que je n'ai pas été assez clair, puisqu'on n'a pas compris. Aussi, ne vous fâchez pas et écoutez-moi : Toute la vie est une école, avec ses classes et ses niveaux. Il se trouve que sur cette terre, nous sommes en troisième (dimension). Les gens de la quatrième dimension sont en quatrième année... et ainsi de suite. Dites-moi sérieusement, en essayant de vous souvenir du temps où vous fréquentiez l'école, si les étudiants restaient volontiers, une fois leurs cours terminés, pour aider ceux de la classe inférieure ? Ne les considéraient-ils pas plutôt comme indignes de leur attention ? Laissez-moi donc vous dire ceci : des maîtres de seconde peuvent se laisser convaincre ou s'offrir spontanément pour prendre en charge la classe de troisième, mais ils découvrent alors que les élèves en question n'ont pas le moindre désir d'apprendre et de progresser. (L'aviez-vous quand vous étiez vous-même à l'école ?) Ainsi, les malheureux maîtres s'entendent critiquer méchamment et finissent un jour par en avoir assez. Ils disent alors au directeur : « Désolé, nous ne supportons plus ces bons à rien, si vous ne nous changez pas de classe, ils nous rendront encore plus fous. Que pouvez-vous faire pour nous ? » Croyez-en mon expérience : les maîtres d'ici-bas — maîtres venus d'autres dimensions — se donnent beaucoup de

mal pour aider les gens de la troisième dimension. Et, si ces derniers faisaient l'effort d'apprécier ce qu'on fait pour eux, ils progresseraient plus vite ; car même les meilleurs maîtres se lassent d'être persécutés.

J'ai été pris à partie ; ce n'est pas la première fois et je crains, hélas ! que ce ne soit pas la dernière. On me reproche mes idées et l'on me dit : « Vous ne pouvez pas en rester là ! Les gens ne comprennent pas ce que vous entendez par « Dieu » ! Tantôt il s'agit d'un concept, tantôt d'une personne. Comment justifiez-vous ces différences ? »

Par malheur, un ennui ne vient jamais seul. N'êtes-vous pas de mon avis ? Eh bien, je dirai qu'il y a « Dieu » et « dieux ». L'individu moyen prie son Dieu, mais en réalité, les prières vont directement à l'inconscient (au « surmoi »). Si vous voulez vous adresser un peu plus haut, vous pouvez prier le Manu de la planète. Et si vous avez des « relations » là-haut, vous pouvez adresser vos prières au Manu de l'Univers. Comme j'ai essayé de l'expliquer dans mes livres (apparemment sans grand succès !), le « système-Dieu » ressemble à s'y méprendre à une chaîne de magasins où le directeur de chaque succursale est « Dieu » pour sa cohorte de subalternes. Pour tous les sous-chefs, Dieu est le président de la compagnie. Il faut donc dire clairement qu'on peut prier quiconque considéré comme étant notre « Dieu ». Ce peut être le « surmoi », ou un Manu, ou un Chef Manu, ou même le Dieu de l'Univers. Mais il n'est pas le « Dieu supérieur ». Le « Dieu supérieur » est tout différent ; on ne

peut le considérer actuellement que comme un concept car, comme je vous l'ai déjà dit, il est impossible de décrire des choses à dix ou vingt dimensions avec des concepts tridimensionnels. Continuez donc à regarder votre Dieu comme une personne ou une entité, mais comprenez qu'il existe une entité infiniment plus élevée.

Derrière sa porte close, le très respectable — le plus honnête homme de Montréal — épiait par une fente la scène qui se déroulait dans la rue.

Celle-ci était transformée en champ de bataille : voitures de police et motocyclettes allaient et venaient dans le vacarme des moteurs, tandis que bouteilles et pavés voltigeaient pour aller s'écraser sur le sol à grand fracas. De l'autre côté de la rue, où Hy Mendelson montait la garde sur Simons Cameras, le grand immeuble de *La Presse* se dressait, tel un symbole de la puissance médiatique.

Mais le personnel du journal faisant grève, les grosses machines bruyantes étaient réduites au silence ; de même, le téléscripateur ne crachait plus ses kilomètres de messages et les hordes de reporters ne pourchassaient plus « les gens dont on parle ». La grève de *La Presse*, c'était aussi pour certains « l'air soudain devenu plus respirable ». Puisse-t-elle continuer !

Mais pour quelqu'un comme Hy Mendelson, le patron de Simons Cameras, la grève représentait

une chute effrayante de son chiffre d'affaires. Derrière son immeuble, on avait ouvert un passage et devant chez lui, grévistes, policiers et barricades, constituaient une mise en scène impropre à favoriser son commerce. (La grève, bien sûr, a pris fin maintenant, et les affaires de Hy Mendelson sont redevenues prospères !)

Pourquoi tant de grèves quand tant de gens sont sans travail ? Si les travailleurs sont mécontents, qu'ils laissent leur travail à d'autres. Pourquoi tenir un pays entier sous chantage, un *continent* même, à cause du simple caprice de quelques meneurs (avides d'argent) à la tête de syndicats d'inspiration communiste ? Le journalisme et les syndicats : voilà les deux fléaux de la vie moderne !

Hy Mendelson est un homme honnête. Pourquoi devrait-il courir à la ruine — et tant d'autres avec lui — à cause des grévistes ? Quand ce ne sont pas les ouvriers du journal qui stoppent le commerce dans la rue, c'est la grève des postiers qui interdit de passer les commandes. Je connais Hy Mendelson depuis des années ; c'est un excellent ami, et je suis peiné et irrité de voir que les grèves frappent injustement des gens comme lui.

Montréal ressemblait à une ville assiégée. Grévistes parcourant les rues, policiers tout particulièrement efficaces, gangs de prétendus révolutionnaires flânant insolemment au coin des rues, créatures masculines aux *longs cheveux*, trouvant leur bonheur à exhiber leur crasse et leurs hardes déchiquetées avec recherche, se pavanant

le long des rues, échangeant des saluts barbares et inintelligibles.

De sa maison sur le fleuve, le vieil homme passait son temps à surveiller ce qui se passait. Dans la nuit, il observait la lueur des explosions et guettait les phares des voitures de police lancées à la poursuite des incendiaires, des révolutionnaires.

Il avait assisté à l'arrivée du maire Drapeau, un homme de valeur, le meilleur, peut-être, qu'ait produit le Canada français. Le maire Drapeau, contre lequel s'acharne une presse qui n'a pas la moindre idée de sa grandeur. Force nous est de reconnaître que M. Drapeau a fait de Montréal une grande ville. Oui, Son Excellence M. le Maire est quelqu'un de grand en cette époque minable.

Le vieil homme était dans son fauteuil roulant, près de la fenêtre, quand les membres du F.L.Q. sont passés — escortés par une police menaçante — emportant la croix du Diplomate dans le « territoire étranger » du pavillon cubain sur le site de Terre des Hommes. L'hélicoptère qui les emmenait à l'aéroport avait survolé la maison du vieil homme.

A cette heure crépusculaire, étendu sur son lit, il regarde s'allumer les lumières de Montréal, d'abord timides, puis plus vigoureuses. Soudain, ce sont les myriades de néons colorés des enseignes publicitaires sur les immenses buildings. Là-haut, sur le mont Royal, la grande croix de métal, telle une enluminure, se dressait contre le ciel noir, comme si quelque robot, réagissant au stimulus de l'obscurité, avait tourné le commutateur.

Sur le fleuve, sous les entrelacs du pont Jacques-Cartier, un paquebot s'avavançait, avec ses guirlandes de lumières clignotantes, illuminé de la proue à l'étambot, du mât de vigie au mât de misaine. De petits remorqueurs enrubannés de lumières s'affairaient sur l'océan immense.

Dans le ciel nocturne, les lumières mobiles et les vrombissements sourds des jets signalaient les arrivées en provenance de toutes les capitales du monde. Les avions de la Sabena en provenance des villes belges, la Lufthansa, K.L.M. et les appareils anglais. Puis, un avion plus rare — qui a maintenant cessé de l'être —, un avion russe s'apprêtait à atterrir. L'aviation de toutes les nations du monde volait au-dessus de Montréal.

Les heures, lentement, s'égrenaient. Les lumières changeaient, certaines s'allumant tandis que d'autres disparaissaient. Dans les rues le trafic diminuait sans s'arrêter jamais, car la ville ignore le sommeil. Le vieil homme se retourna et jeta un coup d'œil hostile à la pile de lettres restées sans réponse. Demain, songea-t-il, je m'y mettrai de bonne heure et liquiderai le tout avant l'arrivée du prochain courrier.

Sur cette pensée, il s'endormit. Peut-être dans la maison croit-on qu'il ronfle et grogne comme un animal, mais quand on voyage dans l'astral, on est autorisé à ronfler !

Le matin revint, comme après chaque nuit... Et avec lui le travail, la besogne harassante et interminable... des lettres, toujours des lettres, encore des lettres.

« J'ai beaucoup lu sur les merveilles réalisées grâce à l'acupuncture, me dit-on, mais personne

ne semble capable d'expliquer avec précision comment agit cette méthode. Les douze lignes importantes le long desquelles on plante les aiguilles pourraient-elles correspondre aux douze centres psychiques du corps, ce qui expliquerait « le mystère » et apporterait peut-être un lien entre la troisième et la quatrième dimension ? »

Il est exact que l'acupuncture est entourée de mystère. La presse a malheureusement dramatisé les choses. L'acupuncture est infiniment plus répandue dans les pays orientaux qu'en Occident, et y est beaucoup plus efficace. Les raisons en sont évidentes.

Les humains — c'est une vérité que je ne cesse de répéter — ne sont que des marionnettes de l'inconscient (du « surmoi »). Quand êtes-vous allé pour la dernière fois voir un spectacle de marionnettes ? Avez-vous jamais tenu une marionnette entre vos mains ? La plus simple d'entre elles est munie d'une ficelle qui contrôle la tête et d'autres qui commandent les bras et les jambes ; elle est donc équipée de cinq points de contrôle. Combien de ficelles peut avoir un être humain, vu l'espèce de marionnette compliquée à laquelle il appartient ?

L'acupuncture intercepte l'influx nerveux dans un secteur défectueux.

Le processus d'acupuncture met temporairement hors circuit la partie défectueuse du système nerveux et provoque une stimulation inverse, ce qui entraîne un allègement considérable de la souffrance.

Revenons à notre marionnette ; l'opérateur tire les ficelles, mais sa main est contrôlée par

son cerveau, et si la marionnette ne se comporte pas bien, ce peut être dû au fait que la main de l'opérateur n'exécute pas les ordres du cerveau. Faisons maintenant comme si la marionnette était un être humain et la main le cerveau de cet être humain ; nous voyons alors que si le cerveau est incapable de transmettre les messages corrects aux membres ou à d'autres parties du corps, ceux-ci fonctionnent mal ; de même qu'il est possible d'allonger ou de raccourcir un fil pour procéder à une réparation temporaire sur une marionnette, il est possible — du moins en principe — d'en faire autant sur un être humain grâce à l'acupuncture.

Mais pourquoi, vous demandez-vous, les résultats sont-ils meilleurs chez les Orientaux ? Tout simplement parce que les Orientaux ont des vibrations différentes de celles des Occidentaux. Ils sont davantage occupés par les choses de l'esprit, par la vie après la mort, par les valeurs morales, par l'éthique. Ainsi les Orientaux sont-ils plus aptes à accepter comme une réalité que l'utilisation des aiguilles selon des schémas précis puisse procurer un apaisement spectaculaire des douleurs physiques.

Les Occidentaux s'intéressent davantage à l'aspect matériel de la vie ; ils sont plus préoccupés par l'idée d'acquérir un pouvoir sur les autres, de gagner très vite beaucoup d'argent et de n'utiliser leur fortune que pour augmenter leur petit confort.

Les Occidentaux sont des matérialistes qui ne croient qu'aux choses dont ils peuvent se saisir, celles qu'ils peuvent démanteler et, quand ils les

ont irrémédiablement détruites, ils disent : « Tiens, c'est drôle ! Ça marchait, après tout. Quel dommage de les avoir détruites pour prouver qu'elles fonctionnaient ! »

Je vais jusqu'à penser que la Bible est responsable de l'idée fausse qui veut que, à moins d'être comme un petit enfant, on ne peut pénétrer au royaume des cieux. A moins d'être d'une grande naïveté et de croire aveuglément qu'il est des choses que, sur la terre, les humains sont incapables d'expliquer, on ne saurait tirer aucun bienfait de l'acupuncture.

L'acupuncture n'est en rien une thérapeutique fondée sur la prière et la suggestion ; la foi n'y a pas de part ; l'acupuncture est un véritable traitement. Mais pour qu'elle soit efficace, votre métabolisme doit être celui de quelqu'un de sensé, capable d'accepter la réalité d'une guérison possible grâce à ce procédé. Attention ! c'est très différent de la thérapeutique par la prière et la suggestion. Certains disent : « Vous m'en avez donné la preuve mais je ne le crois pas. » (Tout comme cette vieille dame qui, voyant une girafe au zoo, s'était exclamée : « C'est une blague... Un animal comme ça n'existe pas ! ») Aussi talentueux que puisse être un acupuncteur, si son patient n'a pas l'ouverture spirituelle nécessaire, la guérison ne se produira pas, et la presse, toujours à l'affût de l'échec, se ruera sur le cas pour le monter en épingle et décourager les malades qui, sans l'intervention nuisible des journalistes, auraient été guéris.

Je tiens à présent à vous soumettre une petite question qui, j'en suis certain, est dans l'esprit

du plus grand nombre. « Doit-on nécessairement retourner dans la quatrième ou troisième dimension — ou même dans la deuxième ou la première — après avoir existé quelque part entre la cinquième et la neuvième dimension, sous prétexte qu'on a mené une vie dissolue dans un de ces plans plus élevés ? »

La réponse est catégorique : « non ». Si un homme s'est mal conduit dans la troisième dimension, il n'est pas rétrogradé dans la deuxième. Tout se passe comme dans le système scolaire : quand un élève a fait une mauvaise troisième, il redouble mais ne retourne pas dans la classe inférieure.

De même, une personne qui lutte dans l'École de l'Évolution ne revient pas à l'échelon inférieur, mais au même. Ainsi, donc, si vous vous conduisez mal, si les leçons ne vous servent à rien, vous reviendrez sur cette misérable terre où les conditions seront encore un peu plus dures, et pour un bon bout de temps.

On ne revient dans les dimensions inférieures que pour des raisons précises, au titre de volontaires. (Vous rappelez-vous la vieille histoire de l'armée des volontaires où le sergent dit : « Hé ! les gars ! Je veux dix volontaires : vous, vous et vous ! ») Il est très possible que ceux des dimensions supérieures qui jettent un regard sur la terre frissonnent devant le spectacle qu'ils découvrent. Ils s'en détournent et parviennent à cette conclusion : un homme, un spécialiste devra revenir sur terre en volontaire, chercher ce qui ne va pas ; puis, l'ayant trouvé, il aidera les habitants de cette planète à revenir dans le droit chemin.

Cette démarche ne s'entreprend pas sans obstacles, car la loi principale veut que vous ne puissiez pas utiliser pour votre propre bénéfice le savoir que vous avez acquis dans une autre dimension : vous devez vivre comme un habitant de la troisième dimension et vous contenter des moyens d'action inhérents à cette troisième dimension.

Un autre désavantage très courant tient à ce que, étant « différent », le volontaire est souvent l'objet de persécutions. Il est détesté car sa personne, en effet, est un élément étranger, une écharde dans le corps de la terre. Et Dieu sait que personne ne tolère une écharde plantée dans une partie quelconque de son anatomie, et on ne connaît pas de répit avant de l'avoir extirpée. Les volontaires font l'expérience pénible qui consiste à découvrir qu'ils ne sont nullement populaires. Peu importe qui ils sont. Le Christ a été persécuté, et Moïse en a eu plus que sa part. Au cours de leur existence, ils n'étaient pas populaires ; on les considérait plutôt comme des vertueux et des fouineurs. Ce n'est que lorsqu'ils ont quitté la terre depuis des années sinon des siècles que les habitants d'ici-bas commencent à entrevoir qu'ils avaient peut-être fait beaucoup de bien ; on les glorifie alors en rédigeant une Bible ou deux. Mais il faut reconnaître que, pour eux, ce n'est pas d'un grand secours.

A notre époque, le succès de ces malheureux volontaires est rendu très difficile par l'action des journalistes ; ceux-ci, en effet, sont toujours à l'affût de celui qui est « différent » ; et si un homme refuse de « faire le jeu » de la presse,

alors il est persécuté, traité d'escroc, de charlatan, ce qui ne fait que réduire encore un peu plus les chances de réussite de son entreprise. La tâche à laquelle il se consacre volontairement est en bonne voie quand surgit soudain sur sa route un reporter qui invente sur son compte une histoire sordide, « documents » à l'appui. Il n'est rien de tel que ces actions pour ruiner ses efforts.

Une autre question me semble trouver sa place ici : « Étant parvenu à la neuvième dimension, est-on en voie de ne faire qu'un avec le Créateur, ceci irrévocablement et pour toujours ? »

Eh bien, non ! le développement ne s'arrête jamais, car il existe toujours une étape plus élevée à atteindre. On dit avec raison qu'« il y a toujours de la place au sommet d'une échelle ! ». J'ai souvent fait référence à la neuvième dimension, mais laissez-moi vous donner un nouveau but, la neuf centième dimension. Je ne vois pas la nécessité d'essayer de vous expliquer ce qu'est cette neuf centième dimension, mais sachez qu'elle existe, de même que d'autres, plus élevées encore. S'il ne vous est pas possible de comprendre la quatrième et la cinquième, comment pourriez-vous commencer à avoir la moindre lueur sur la neuf centième ?

On s'élève. On s'élève toujours plus. Si on lutte à chaque pas le long du chemin, on met plus de temps à s'élever, mais chacun a sa chance, et j'affirme solennellement que personne n'est jamais totalement détruit, même par les journalistes. Vous vous demandez pourquoi je continue à m'en prendre à ces gens-là ? Dites-vous que j'ai mes raisons. J'ai eu une foule d'ennuis à cause

d'eux — en Angleterre, en Allemagne, en France et, comme vous le verrez, au Canada. Mais je ne suis pas amer et je ne leur en veux pas, ni à eux ni à personne. N'est-il pas stupide, me direz-vous, de rester là, placide et serein, à jouir du temps qui passe, pendant que des gens malveillants vous mettent des bâtons dans les roues ? Surtout, ne croyez pas que j'attaque les journalistes sans raison. Je ne cherche qu'à rétablir les faits. Ce sont *eux* qui ont inventé les histoires qui courent sur mon compte !

Mais revenons aux différentes dimensions : Hitler, Staline et quelques autres du même acabit ne seront pas rejetés dans la première dimension. Ni dans la deuxième. Ils reviendront dans la troisième. Et laissez-moi vous glisser quelque chose à l'oreille. Êtes-vous prêt à entendre une histoire savoureuse ?

Les scélérats et les tyrans de *cette* vie reviennent dans une autre vie, comme des prédicateurs tonitruants. Un homme qui, dans une vie passée, a été un pervers sexuel peut revenir prêcher contre le sexe sous toutes ses formes, et ceci sans se préoccuper le moins du monde du moyen par lequel sera assurée la continuité de l'espèce humaine. De même, la brute qui a dirigé la torture dans un pays de violence reviendra peut-être sous les traits d'un médecin plein d'humanité. Il s'agit, vous le voyez, de compensation, d'équilibre. Si vous êtes un véritable bandit dans cette vie, vous avez toutes les chances de revenir sous les traits d'un saint dans une autre. Votre passage dans le Hall des Mémoires vous aura permis de mesurer le gâchis que vous avez fait de

toutes choses, et vous serez emplis de remords ; vous n'aurez qu'une idée : réparer, et vous passerez d'un extrême à l'autre ; vous en ferez plus qu'il n'est nécessaire. C'est ainsi qu'un pécheur invétéré sera, en passant sur l'autre rive, un de ces prêtres qui courent le monde avec une mission imaginaire, consistant à enseigner aux gens à rester assis sur leur derrière en chantant des hymnes religieux. Il n'y aura rien d'étonnant à voir apparaître, dans les années à venir, un prêcheur prestigieux qui ne sera autre que le vieil Hitler !

Pourquoi dois-je faire face à cette montagne de questions ? Écoutez celle-ci : « La création entière est-elle composée des vibrations données par les octaves musicales, y compris celles plus élevées ou plus basses que celles que peut discerner l'oreille humaine ? »

Tout est vibration, et même la matière, apparemment sans vie, vibre elle aussi ; elle ne pourrait exister s'il en était autrement. Vous ne pouvez percevoir le bruit d'un roc, mais il est quelque part des créatures qui le peuvent et qui, peut-être, lui donneront le nom de Pierre chante. Toute vibration est vie, toute vie est vibration, et les humains ne perçoivent que le plus infime spectre de vibrations. Il existe des lieux où les rocs chantent et d'autres où les rocs sont vivants. Peut-être leur faudra-t-il cent ans pour accomplir le petit mouvement susceptible d'être perçu par l'homme, mais, ils ont devant eux — à l'échelon terrestre — plusieurs millions d'années, le rythme de leur déplacement les satisfait pleinement. Vu qu'ils se déplacent tous

à la même vitesse, ils n'ont pas conscience de leur lenteur !

La question suivante aurait dû, sans doute, intervenir plus haut dans le texte. « La terre elle-même est-elle destinée à évoluer sur un plan plus élevé ? La lune est-elle sur un plan inférieur à celui de la terre ? Est-elle destinée, elle aussi, à se développer sur un plan plus élevé et à être remplacée — au niveau originel du plan inférieur de la lune — par une autre création ? »

Ces questions me donnent le vertige. Combien de questions semblables m'attendent encore dans le courrier d'aujourd'hui ?

J'affirme sérieusement que la terre est comme une salle de classe. Vous ne diriez pas d'une classe qu'elle évolue, que la troisième évolue soudainement pour devenir la quatrième ou la cinquième. Une classe est une classe — et pas autre chose. Bien sûr, elle voit passer entre ses murs tous les élèves possibles — de même que la terre subit le passage des civilisations et des terribles cataclysmes qui la meurtrissent et anéantissent parfois toute trace de vie. C'est ce qui explique qu'il n'y ait plus trace de Lemure ou de l'Atlantide, ni aucune trace des civilisations qui ont existé plusieurs siècles avant l'Atlantide.

Pensez au paysan qui, muni d'un outil sommaire, arpenté la terre, la travaille, la laboure, la prépare pour la nouvelle semence. Telle est la terre et tels sont les « Jardiniers de la Terre ». Quand une race d'êtres humains dégénère, un phénomène se produit qui vient enterrer tout ce qui a appartenu à cette civilisation décadente ;

et la terre est retournée pour que s'implantent de nouveaux spécimens.

La lune n'est en aucune façon inférieure à sa prétendue planète parente. Elle n'est peut-être qu'un gros astéroïde pris dans le champ de gravitation de notre monde, lequel est proche de devenir le corps prédominant. Il faut aussi se souvenir que les hommes sont habitués à la vie sur la terre et que seule celle-ci leur paraît acceptable. Mais cela ne signifie pas que la vie sur la lune doive être identique à la vie sur la terre. Pourquoi ne pourrait-on pas envisager une vie à l'intérieur de la lune ?

Non, la terre n'évolue pas vers un plan supérieur. Elle n'est qu'une salle de classe pour des êtres qui, eux, évoluent.

Le vieil homme leva les yeux, dérangé par un bruit soudain... Une visite. Il n'en avait vraiment pas besoin, avec tout le travail qui l'attendait. Mais le visiteur s'avancait. « Hé ! cria-t-il avec exubérance. Puis, un peu plus calme : Dites donc, vous ne lisez jamais les journaux français ? » « Non, dit le vieil homme, je ne les lis jamais... même pas un coup d'œil. »

« Eh bien, vous devriez, dit le visiteur. On y parle de vous. Je ne sais quelle mouche les a piqués, mais ils vous considèrent comme leur ennemi personnel. Que se passe-t-il ? Vous refusez de leur donner une interview ? »

« C'est cela, dit le vieil homme. Je refuse de donner des interviews à la presse, car chaque fois que j'ai accepté de le faire, mes commentaires ont été grossièrement déformés. Il est mille fois préférable de ne voir aucun reporter, ainsi

nous savons que leurs "interviews" sont purement imaginaires. »

Le visiteur se gratta l'oreille. « Ma foi ! je n'en suis pas si sûr ; comment ferez-vous savoir aux gens que vous ne donnez pas d'interview ? Et même si vous le leur dites, qui vous croira ? »

« Ils ne me croiront pas, répliqua le vieil homme. Quoi que vous fassiez, vous n'aurez jamais raison. »

« Je vais vous dire quelque chose, reprit le visiteur. Jusque-là, je prenais votre aversion pour les journalistes pour de la paranoïa ; mais après avoir lu leurs articles, j'ai compris que vous étiez loin d'être un paranoïaque. On dirait que tout le monde a des ennuis avec la presse. Écoutez donc ça ! »

Fouillant dans ses poches, il en sortit une poignée de papiers chiffonnés parmi lesquels il choisit une feuille de papier. Il la défroissa soigneusement en disant : « Voilà quelque chose pour vous ; c'est Thomas Jefferson qui l'a dit, il y a bien des années : *Même les gens les moins renseignés savent que rien, dans un journal, n'est fait pour être cru.* Que pensez-vous de ça ? J'ai aussi cette phrase de Churchill... un vrai joyau : *L'essence du journalisme américain est la vulgarité dénuée de toute vérité. Leurs meilleurs journaux s'adressent à un public de femmes de chambre et de valets sans expérience — et même à des gens très bien dont ils ont tellement faussé le jugement et le goût qu'ils les ont entraînés à apprécier ce style.* »

Le vieil homme sourit : « Oh !... j'ai mieux encore, ou, en tout cas, aussi bien... Savez-vous

ce qu'a écrit un jour le grand général William Sherman ? *Je préférerais être gouverné par Jefferson Davis qu'être dupé par une bande de gribouilleurs de seconde zone. D'une insolence intolérable, ils entrent dans le camp, viennent fouiner parmi les embusqués pour leur tirer les vers du nez, publient n'importe quels bobards, et l'avidité avec laquelle le public avale ces rumeurs fait que certains de nos officiers vont jusqu'à s'incliner devant eux comme des espions — qu'ils sont en vérité.* »

Mais, jugeant inutile de poursuivre sur ce sujet, le vieil homme coupa court : « Je m'excuse, j'ai du travail. Il va vous falloir filer. Je dois répondre aux lettres de tous ces gens si je ne veux pas qu'ils aient une mauvaise opinion de moi. Laissez-moi, s'il vous plaît. »

Et, avec un soupir et un haussement d'épaules, il retourna à ses occupations.

Voici maintenant une question qui devrait tous vous intéresser : « Si, une fois dans le Hall des Mémoires, je considère que j'ai appris ce pour quoi je suis venu sur cette terre, atteindrai-je un plan d'existence en tant qu'esprit ou reprendrai-je une forme humaine, même si je dois vivre sur une autre planète, dans un autre univers ? »

Une fois rendu dans le Hall des Mémoires, si vous considérez que vous avez accompli ce pour quoi vous étiez venu sur terre, alors vous n'y reviendrez pas. Cela n'aurait aucun sens, vu que vous avez accompli votre épreuve. Reprenons l'exemple de la vie scolaire. Vous ne retourneriez pas suivre un cours au terme duquel vous auriez

obtenu un diplôme, n'est-ce pas ? Si vous avez réussi votre « examen de passage » — et si vous êtes satisfait de cette réussite —, vous pouvez demeurer dans le plan astral pour un temps indéfini ou vous rendre dans une autre forme de monde dans lequel la molécule de carbone n'est pas forcément l'élément fondamental de la vie. Peut-être est-ce une molécule de silicium ou quelque autre matière. Et, là, vous aurez tout loisir d'apprendre, dans la sérénité et non dans la souffrance et l'épreuve comme vous l'avez enduré sur cette terre, dans cet enfer. Courage ! Il ne durera pas éternellement.

La même personne me demande encore : « La vie est-elle la même au prochain niveau d'existence : souffrances, peines, épreuves, jusqu'au moment où nous avons appris ce qui nous permet de progresser à ce niveau supérieur d'existence ? »

En vérité, j'ai déjà répondu bien des fois à cette question, mais je veux bien y revenir encore. Fondamentalement, non, la vie n'est pas la même, car à mesure que vous évoluez, vous avez de moins en moins à souffrir. Regardez ce qui se passe sur cette terre : le laboureur est voué aux besognes les plus dures, à des traitements presque inhumains, alors que le président ou le directeur d'une société semble destiné à faire des profits au détriment du reste du monde. C'est, du moins, ce qui s'est passé jusqu'au jour où le mouvement travailliste a renversé les choses. Reste que plus vous vous élevez, plus vous progressez rapidement, et plus faciles sont les conditions de vie.

Mais notez bien ceci ! Je fais ici allusion aux choses physiques fondamentales. Tout le monde sera d'accord pour reconnaître que la tâche du laboureur est dure ; outre la réalité des efforts physiques qu'il a à fournir, il est aussi « houspillé » quand le travail est mal fait.

Le président ou le directeur général d'une compagnie peut, en revanche, s'installer confortablement dans un fauteuil bien rembourré, mais il doit fournir un énorme travail « non physique ». Sa responsabilité consiste à s'assurer que les moins évolués (comme les laboureurs) exécutent leur tâche. Ceci, pour insister sur le fait que plus on s'élève, plus les responsabilités morales sont importantes.

Examinons de nouveau le problème. Les simples travailleurs des champs ont la possibilité de boire et de s'enivrer quand il leur plaît, et personne n'y trouve rien à redire, mais on ne voit guère les gens d'un rang social élevé entrer dans un bistrot où ils risqueraient d'être mêlés à une bagarre. Du reste, ceci ne saurait se produire car ces derniers progressent vers le haut, avec des responsabilités morales et une discipline accrues. Ils acquièrent un plus grand respect pour eux-mêmes et leurs capacités. Le travail physique est pour les gens inférieurs, et si l'on appartient aux échelons du bas, les tâches rudes sont notre lot sur cette terre ; mais dès que l'on progresse vers des dimensions supérieures, les conditions de vie deviennent plus agréables, et les responsabilités auxquelles nous a préparés notre dur labeur augmentent.

Il me semble que ma dernière correspondante

en veut pour son argent ; sa liste de questions n'en finit pas ; et ce sont des questions qui donnent l'impression d'en troubler plus d'un. Voici la deuxième : « Qu'advient-il des planètes habitées, de tous ces niveaux d'existence ? Quand viendra le temps où tout le monde aura traversé tous les plans d'existence et acquis tout le savoir gagné par ces nombreuses vies, que ferons-nous alors ? »

Vous n'êtes pas encore en mesure de discuter ce point à cause des limitations de la compréhension humaine tridimensionnelle. Si vous allez consciemment et volontairement dans le monde astral, vous saurez avec précision ce qui s'y passe. Sachez qu'en termes de compréhension terrestre, ou même humaine, le cycle d'existence n'a pas de fin.

« Vous nous avez dit dans vos livres qu'il y a plusieurs univers. Notre univers empiète-t-il sur un autre univers ou n'y a-t-il entre eux que vide et obscurité ? » poursuit ma correspondante.

Il existe des milliards d'univers. Mais comment expliquer cela ? Imaginez que vous êtes au bord de la mer ; le sable est sous vos pieds et tous ses grains se touchent : certains sont si minuscules qu'ils ne sont que poussière ; d'autres sont des rocs ou même des montagnes. De même qu'il y a du sable sous la mer, il y a des montagnes. Pensez à tous les grains de sable et aux rochers sur la terre, et dites-vous que leur nombre n'égale pas celui des univers existant dans le système universel. Et après ce système, il en existe d'autres à l'infini, et leur nombre dépasse la compréhension humaine.

J'ai répondu à bien des questions posées par des femmes et je dois maintenant répondre à une question — bienvenue — posée par un homme : « Vous racontez — ou plutôt vous décrivez — dans un de vos livres comment vous avez fait un voyage astral vers une planète rouge en compagnie de votre guide, le lama Mingyar Dondup, et d'une autre personne du nom de Zigme. Une fois parvenu là, des gens vous auraient dit que c'était une planète en voie de disparition. Ces gens étaient-ils sous la forme astrale ou humaine, ou bien vous êtes-vous matérialisé en face d'eux ? »

Vous faites une confusion entre le voyage astral et le voyage physique. Il ne s'agit pas, bien sûr, de prendre un autobus pour la planète rouge. Mais quand on voyage dans l'astral, on peut demeurer visible pour quelqu'un doué de *voyance* ou audible pour un *télépathe* ; ainsi donc, la planète rouge où je suis allé était peuplée — bien que faiblement —, et sa population se composait uniquement de gens puissamment évolués et doués de voyance et de télépathie, tout comme, sur cette terre, les gens voient et entendent. Aussi nous voyaient-ils vraiment, comme si nous avions été faits de chair et de sang. Ils pouvaient nous parler et nous pouvions leur parler, nous aussi. Nous étions à même de tout voir sur leur planète et ils pouvaient nous voir. C'était le voyage astral, un voyage conscient et sous notre contrôle, mais cela ne faisait aucune différence, ni pour eux ni pour nous. Nous étions « là ».

Maintenant je veux soumettre quelque chose à votre réflexion : lisez, relisez plusieurs fois ces lignes, et réfléchissez.

Une personne marche devant vous dans la rue, de façon tout à fait normale : mais êtes-vous sûr qu'elle est vraiment là ? Êtes-vous sûr qu'il ne s'agit pas d'un voyageur astral qui stimule votre perception au point de vous faire croire qu'il est un être réel, alors qu'il est peut-être dans l'astral et vibre sur une fréquence compatible avec la vôtre, ce qui fait que vous êtes sûr que vos yeux le voient vraiment ? Vous ne pouvez pas aller taper sur son épaule pour lui demander : « Hé, là ! Êtes-vous ici bien réel, ou êtes-vous une image ? » Mais si vous pouviez le toucher et que votre doigt ne rencontre que le vide, vous auriez un sérieux choc, vous ne pensez pas ?

Encore un autre sujet de réflexion, anodin celui-ci : comme tout le monde, vous entendez des histoires de soucoupes volantes. N'avez-vous jamais pensé au fait que, si ces gens qui viennent nous rendre visite à bord de telles machines étaient si terriblement étranges, nous les verrions ? Quand une chose est par trop différente de ce que l'imagination humaine peut accepter, elle la rejette et, n'y croyant pas, elle ne la voit pas.

Réfléchissez encore ; ces créatures sont peut-être animées d'une vibration différente, d'une vibration qui, pour des humains, se situe dans la zone d'invisibilité. Ils peuvent peut-être voir les humains, mais les humains ne peuvent les voir. Cela vous semble stupide ? C'est bon. Prenez l'exemple des chiens ; ils sont capables d'entendre des sons que les humains ne peuvent percevoir. Nierez-vous pour cette raison que ces sons existent ? Le chien les entend, de même qu'il

entend ceux qui sont perceptibles aux humains. Il entend les deux sortes de sons; pourquoi donc n'existerait-il pas des créatures d'un autre monde fonctionnant sur une gamme de vibrations différente, une gamme telle que les humains ne pourraient la percevoir? Réfléchissez, et voyez si vous n'avez pas l'impression que quelqu'un regarde par-dessus votre épaule!

Mon correspondant a encore deux questions à poser, questions auxquelles j'ai déjà répondu dans un de mes précédents livres. L'une porte sur l'origine de l'homme: « Vient-il de la mer? Les différentes races viennent-elles de l'espace? Qui sont les "Jardiniers de l'Univers"? »

Vous trouverez la réponse à ces questions en lisant *L'Ermite*. Les « comment » et les « pourquoi » y sont clairement expliqués.

L'homme-~~Qui-Aurait-Pu-Être-Un-Ami~~ s'avança pesamment le long du corridor. Le souffle court, il propulsa sa masse entre les piliers et s'arrêta devant une porte dissimulée dans un recoin. Il se reposa un instant avant d'appuyer son index court sur le bouton de sonnette. Un tintement résonna dans l'appartement.

Le vieil homme était étendu sur son lit. La lumière jouait dans les eaux du port et plus loin, près de la piscine des enfants, les mères couvaient du regard leur progéniture en surveillant ses efforts. Sur la branche d'un arbre tout proche, un oiseau chantait la saison des nids. La journée était chaude, riante, et le ciel sans nuages.

Le bruit de la porte fut suivi de murmures : « Puis-je le voir un instant ? » « C'est urgent ? » Bruit de pas et « l'homme » apparut, avec un sourire épanoui : « Avez-vous lu ça ? dit-il d'une voix tonnante en brandissant un hebdomadaire français. Il n'y est question que de vous. Diffamatoire. Scandaleux. Ils s'apprêtent à sortir un livre sur vous. Faites donc quelque chose. »

Le soleil s'était obscurci. L'air avait fraîchi et l'obscurité recouvrait toutes choses. Le jour était soudain devenu sinistre. Ce torchon froissé symbolisait la *haine* des hommes jaloux. Une haine que les années ne parvenaient pas à apaiser. C'était la haine des auteurs dont les livres n'avaient aucun succès commercial. Haine, jalousie, venin contre celui qui parlait et qui, dans ses écrits, disait la *vérité* !

« L'homme » tortilla son chapeau, donnant l'impression qu'il réfléchissait à deux fois avant de demander : « Détestez-vous tous les journalistes ? Tout ce qui touche à la profession ? Ils semblent s'en donner à cœur joie en ce qui vous concerne. La télévision aussi. La nuit dernière, un critique littéraire, tenant en main votre dernier livre, disait qu'il lui avait été impossible d'aller au-delà de la première page, puis il s'est lancé dans une attaque virulente contre vous. Je me suis demandé comment il avait pu juger de la valeur du livre s'il n'était pas allé plus loin que la première page. »

« C'est vrai, dit le vieil homme avec un soupir, il existe une minorité bruyante qui cherche à me faire du mal, à nuire au travail que j'essaie de faire. Mais qu'importe ce que peut dire un critique ; ce n'est jamais qu'un pauvre type qui n'a pas assez de cervelle pour pondre lui-même quelque chose, jaloux de celui qui peut le faire. Les critiques confondent raillerie méchante avec esprit et humour. Ils ne méritent pas qu'on s'intéresse à eux ! »

« Mais, répliqua "l'homme", il n'y a pas de fumée sans feu. Pour que la presse continue sur ce ton, il doit y avoir quelque chose... »

Le vieil homme laissa échapper un grognement. « On voit bien que vous n'êtes pas très renseigné, sinon vous ne diriez pas de telles idioties. »

Il resta immobile sur son lit pendant un moment, à penser au passé et aux événements survenus une dizaine d'années plus tôt. Il vivait à Londres alors, et depuis la parution de son premier livre, il avait connu de sérieuses difficultés. En Suisse, une agence avait fait paraître dans le *Times* une annonce — véritable escroquerie — ainsi rédigée : « Si Lobsang Rampa veut bien entrer en communication avec X, il apprendra quelque chose de très profitable pour lui. » Lobsang Rampa, flairant quelque piège, chargea M. Brooks — agent de *A.M. Heath and Company* — de se mettre en contact avec l'auteur de l'annonce, afin de voir ce qui se cachait derrière. Ce fut très instructif. L'agence admit qu'elle avait eu tort de faire paraître l'annonce, mais révéla qu'elle avait eu des instructions d'un auteur, en Allemagne.

Le vieil homme avait fait l'objet de constantes filatures, il avait été épié sans relâche, et sa vie avait été un enfer. C'est alors que Buttercup vint vivre avec Mme Rampa et le vieil homme, comme une fille adoptive. Plus tard, elle devait les rejoindre au Canada. Ceux qui étaient assoiffés de scandales virent dans cet arrangement une situation de perversions sexuelles — perversions qui n'ont jamais existé. La jeune fille était acceptée comme un membre de la famille, mais, bien sûr, les âmes sales voient le mal partout.

La famille quitta l'Angleterre — terre de persécutions —, s'installa en Irlande, dans le ravissant

village de Howth, proche de Dublin, y noua de solides amitiés. Mais faisant son miel du mensonge, la presse déclencha une campagne de haine contre Lobsang Rampa, répandant toutes sortes d'horreurs; et par malheur les histoires inventées par les journalistes se révélaient plus miraculeuses que ne l'était l'absolue vérité énoncée par Lobsang Rampa.

Puis, un jour, une horde de journalistes anglais de la pire espèce firent irruption dans le paisible village de Howth. Ils se conduisirent comme des voyous, mettant tout sens dessus dessous; l'un d'eux alla jusqu'à voler une poubelle devant la maison de Rampa, pour la fouiller dans l'espoir d'y découvrir quelque chose, puis il alla la jeter avec son contenu dans le jardin d'un habitant du village.

Des articles féroces parurent dans les journaux anglais et dans la presse allemande, de connivence avec les Anglais. Lobsang Rampa, cloué au lit par un infarctus, était incapable de rien faire. Le pronostic étant très pessimiste, la presse se prit à espérer que l'accident l'emporterait, histoire d'ajouter du sensationnel.

Les journalistes vinrent tambouriner à sa porte, inventant le mal quand ils ne le trouvaient pas. Ils dirent à Mme Rampa que la vérité ne les intéressait pas et qu'ils ne cherchaient que du sensationnel. Leur chef prétendit qu'il empêcherait la publication de tout autre livre de Rampa — celui-ci est le quatorzième! — et donna l'impression d'être fou de rage. Malade et en danger réel, Lobsang Rampa ne pouvait intenter un procès en diffamation. Ayant manqué cette occasion, il

laissa malgré lui la presse mondiale s'emparer des « révélations » parues dans les articles en Angleterre et en Allemagne. Et il est évident qu'il est trop tard maintenant, pour leur intenter un procès.

La presse anglaise a été sordide. Celle d'Allemagne s'est prétendue indignée. Pourquoi ? Les journalistes allemands se sont mis en rage sans raison ; *Histoire de Rampa* est vraie et toute sa famille sans exception l'a confirmé. Lobsang Rampa est bien celui qu'il proclame être. Un journaliste a publié un article dans lequel il affirme que Mme Rampa a tout « confessé » : c'est faux. Elle n'a jamais rien eu à confesser !

Son histoire est vraie. Lobsang Rampa est ce qu'il prétend être. Il peut faire toutes les choses sur lesquelles il écrit. C'est la maladie qui l'a empêché d'aller en justice pour défendre son honneur et sa réputation. Et c'est ce qui permet à présent à des journalistes sans foi ni loi de reproduire tous les mensonges parus dans la presse et d'y ajouter le produit de leur imagination délirante. Ils se gargarisent d'allusions à l'aspect sexuel de l'affaire, oubliant à dessein que jamais le sexe n'y fut mêlé. Notre association était pure et innocente ; c'était celle de deux femmes et d'un homme vivant en ermite.

Le vieil homme réfléchissait aux difficultés que rencontraient ceux qui viendraient après lui et qui, comme lui, chercheraient à aider ce monde troublé. Il songeait à cette autre attaque de la presse, quand il vivait à Windsor, dans l'Ontario, au Canada. Inconnu de lui et vivant en Californie, un homme prétendit être Lobsang

Rampa et essaya de recruter des « disciples », les encourageant à prendre mescaline et peyotl qui, disait-il, étaient excellents pour le développement psychique et absolument inoffensifs.

Le hic, c'était que Lobsang Rampa vivait à Windsor et le faussaire à Los Angeles. La fraude fut rapportée par les journaux, ce qui fit bien du tapage. On prouva que Lobsang Rampa n'était pas en Californie et l'affaire retomba, mais jamais la presse ne publia les moindres excuses, ni la moindre rectification officielle.

Se retournant dans son lit, le vieil homme saisit trois ou quatre lettres. Depuis trois mois, des lettres avaient commencé d'arriver, disant : « Où sont mes livres ? Où sont les livres que vous m'avez promis ? » Rampa parcourut une missive sans rien comprendre, puis une autre, en provenance du Colorado, affirmant que, dans une caverne, vivait un homme qui annonçait publiquement qu'il était Lobsang Rampa. Cet homme conseillait aux gens de boire des boissons alcoolisées ainsi que de prendre toutes les drogues dont ils pouvaient avoir envie, affirmant que c'était excellent pour eux. Il leur suggérerait d'écrire au siège social, qui leur adresserait gratuitement la collection complète des livres de Rampa. D'où le courrier massif qui arrivait à Lobsang Rampa, alors installé à Montréal.

Le vrai Lobsang Rampa contacta la police du Colorado et fit remarquer que ces fraudes, si elles continuaient, pouvaient gravement porter atteinte à l'idée de la justice américaine. C'est ainsi que furent stoppées les activités d'un autre imposteur.

Il y eut encore de nombreux cas semblables. Le vieil homme se souvenait d'avoir reçu des lettres d'hôtesse de l'air le remerciant de leur avoir promis des livres et lui reprochant de ne les avoir jamais reçus. D'autres l'informaient qu'un imposteur voyageant à bord s'était livré durant le vol à une publicité du plus mauvais goût. Il avait prétendu être Lobsang Rampa, vanté ses dons et ses mérites et promis des livres à tout le monde. Et voilà que ces gens lui écrivaient maintenant, n'ayant jamais rien reçu et révélant la tricherie. La presse n'en a jamais tenu compte, ne s'est jamais intéressée à ces faussaires jaloux. Ainsi donc, la presse aide ceux qui font le mal et jamais ceux qui font le bien. Elle ne redresse jamais les torts dont sont victimes les innocents. Et dans le cas du vieil homme, il semble que la haine des journalistes ait passé les bornes ; ils citent sans vergogne les attaques contre Lobsang Rampa et, si une protestation s'élève, ils s'en tirent avec cette défense classique : « Oh ! c'est dans le domaine public. Vous ne pouvez rien contre nous. Nous sommes dans notre droit. »

La télévision s'est comportée de façon tout aussi sordide. Une chaîne de télévision l'invita : « Venez et dites-nous tout ce qui se cache derrière *Histoire de Rampa*. » Mais ce n'était pas la vérité qu'ils recherchaient. Ils voulaient me faire lire un script préparé par leurs soins et dans lequel je déclarais être un faussaire. Comment pouvais-je accepter ? Je ne suis jamais passé à la télévision.

Une autre fois, on m'a prié de venir devant

l'écran, me garantissant l'authenticité de ce que je dirais : « Vous direz tout ce que vous voudrez. Vous ne serez pas coupé. » Mais ce fut le même scénario. Ce qu'ils attendent de moi, c'est du croustillant, du sensationnel propre à satisfaire les émotions les plus viles. Dans tous mes livres, j'ai cherché à délivrer un message, et ce message est la vérité. Mes livres sont le témoignage de mes expériences.

« Vous devriez écrire un article, me dit le reporter. Pourquoi ne pas révéler à la presse un autre aspect de vous-même ? Raconter votre histoire telle qu'elle est ? Je peux vous arranger un rendez-vous avec M.T. Il viendra vous voir. C'est un homme avec qui l'on peut s'entendre. »

Le vieil homme réfléchit. Il songeait à l'article de ce journal ; puis il dit : « Entendu ! Dites-lui de préparer ses questions et amenez-le ici. Qu'il se prépare à entendre ce que j'ai à dire ! » « L'homme » sourit et se retira en hâte. La famille vint rejoindre le vieil homme, vit l'expression morne de son visage et comprit. « Encore des ennuis ? O Dieu ! Ça ne finira donc jamais ? »

Qu'est-ce que la vérité ? Quelle est votre conception de la vérité ? La reconnaissez-vous quand vous la voyez ? Comment pouvez-vous établir la vérité d'une déclaration ? En acceptant la parole d'un homme qui peut faire la preuve de ce qu'il affirme ou en choisissant d'accepter la parole des journalistes à l'affût de sensationnel ? Les journalistes ne sont pas, bien sûr, les seuls fautifs. Le public a sa part de torts, lui aussi, comme vient de me le confirmer l'aventure arrivée récemment à un Américain. Cet homme avait une

idée qu'il croyait excellente pour améliorer le sort des gens. Il créa un journal consacré aux bonnes nouvelles de la vie de tous les jours ; mais le journal cessa très vite d'exister, car le public, lui, n'est intéressé que par les mauvaises nouvelles.

Nombreux sont les détracteurs de Churchill et d'autres de son envergure ; peu importe si, pour descendre un homme, il est nécessaire de mentir ou de répandre des infamies qui, à force d'être répétées, finiront par s'imposer. Mais laissez-moi vous exposer mes idées sur la vérité.

A notre époque, où des enfants de quatorze ans se plaignent de l'impossibilité de « communiquer », même avec ceux de seize ans, il importe de définir nos termes, afin de permettre aux lecteurs de comprendre. *Qu'est-ce que le vrai ?* Le vrai, tel que je le conçois, est l'énoncé de *faits* qui se sont produits, non de choses issues de l'imagination. Voilà ce qu'est pour moi la vérité.

Et c'est exactement ce qui caractérise mes livres : ils sont en conformité avec mon expérience. *J'ai fait l'expérience* de tout ce que j'ai écrit ; c'est pourquoi ce que j'écris est *vérité*.

Réciproquement, l'imagination est le pouvoir de créer des images mentales de quelque chose qui n'a jamais été l'objet d'une expérience. Mes pouvoirs de création ne sont pas de ceux qui me permettraient d'écrire une histoire imaginaire ; je suis — astrologiquement — « antidoué » pour une telle manifestation de virtuosité cérébrale, et c'est pourquoi je suis *contraint* de n'écrire que la vérité.

Je me répète, au risque d'encourir les reproches

des lecteurs. On n'hésite pas à m'écrire sur ce ton. Il y a tant de gens incapables de comprendre le point de vue des autres ! Leur vie ne leur ayant jamais apporté d'expériences, ils n'ont de joie qu'à détruire et à rabaisser les autres à leur niveau.

L'information traverse parfois des périodes « creuses » — une guerre a pris fin ou le dernier « sexe-symbole » s'est mariée ou a disparu de la circulation — et les journalistes frustrés, encouragés par un éditeur, mijotent un petit scandale inventé de toutes pièces. Ce peut être un malheureux maître d'école accusé d'un crime odieux, et mis au pilori sur la foi de mensonges.

Ayant été accusé, jugé et condamné par une presse malintentionnée en Angleterre et en Allemagne — et les journaux d'autres pays reproduisant leurs articles —, je veux donner quelques détails pour me défendre contre ceux qui essaient *toujours* « d'avoir ma peau », comme ils n'ont cessé de le faire depuis quinze ans.

J'avais pensé, dans ma naïveté, que toute personne accusée avait le droit d'être confrontée avec son accusateur. Je croyais que chaque individu avait le droit de se défendre mais — et je dis ceci très sérieusement — la presse m'a refusé le droit de donner ma propre version des faits. L'occasion de me défendre ne m'a jamais été accordée. C'est à peine si le puissant système médiatique me permet de murmurer. Aussi, voulez-vous me prêter une oreille attentive ?

Je suis un auteur qui n'a jamais eu la moindre intention de le devenir. Il y a quelques années, j'ai essayé, sans succès, de trouver un emploi en

Angleterre. J'étais trop âgé, trop « différent », trop ceci, trop cela. Je me suis démené comme un beau diable dans l'espoir d'aboutir, sans résultat. Puis, un jour, on me donna un rendez-vous chez un agent littéraire qui, m'avait-on dit, pourrait m'être utile. L'homme, qui avait le sens des affaires, refusa de me donner un job mais me dit : « J'ai entendu parler de vous ; écrivez un livre sur votre vie. »

Je sortis de chez lui dégoûté et furieux de m'être déplacé une fois de plus pour des prunes. Rien n'était plus loin de ma pensée que l'idée d'écrire. J'avoue que je considérais cette activité comme ridicule. Mais la faim et le chômage forcé finirent par avoir raison de mes répugnances et je me lançai dans la rédaction d'un livre sur ma vie — livre *vrai* et authentique ! Je mis à nu un passé que je tenais à taire ; je l'ai livré pour pouvoir manger.

C'est là que j'ai déchaîné la jalousie ; le succès de mon livre attira le courroux de gens fortunés contre moi et — pour dire les choses carrément — je fus l'objet d'une « cabale » et attaqué à un moment où, gravement malade, j'étais incapable de me défendre.

Personne n'a jamais pu *prouver* que j'étais un imposteur ; pour trois « experts » qui ont affirmé que je l'étais, trois ou davantage attestaient mon authenticité. Je n'ai jamais été traduit devant une cour de justice, mais accusé par les sordides insinuations de la presse, insinuations qu'une thrombose coronaire qui me clouait au lit ne me permit pas de réfuter.

Les journaux, la télévision et la radio ont

toujours refusé de donner ma version. Ils n'ont jamais voulu imprimer la déclaration par laquelle j'affirme que le contenu de mes livres est authentique. Au lieu de cela, ils n'ont cessé de reproduire leurs mensonges, au point que tout le monde s'y perd aujourd'hui.

Je suis comme ce directeur de « journal propre » dont je vous ai parlé et qui a été « torpillé ». La presse sait que si je mettais les choses au point, le tirage des journaux baisserait. Je tuerais la poule aux œufs d'or — et cela, bien sûr, la presse ne peut l'accepter. Scandales, meurtres et viols sont d'excellents produits propres à assurer une longue vie aux journaux.

L'attitude qui consiste à dire : « Oh ! je sais que c'est vrai... je l'ai lu dans le journal » est une attitude qui m'a nui grandement. Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage. J'espérais sincèrement aider le Tibet en parlant aux Nations unies. J'affirme que mes ouvrages avaient déjà beaucoup fait pour la cause de ce pays, en donnant un « visage humain » à cette population « étrange ». Mais en dépit de mon aide, *certaines* « personnalités » de l'Inde m'ont nui et discrédité. Pourquoi ? Peut-être les avait-on placées devant l'obligation de le faire, sous peine de leur faire perdre l'aide que leur accordaient certaines organisations religieuses. On se demandera comment des chefs spirituels (ou soi-disant tels) peuvent rejeter l'un des leurs. Mais n'a-t-on pas l'exemple du président Mao et du général Tchang Kaï-Chek, qui, chinois l'un et l'autre, se sont mutuellement discrédités ? Même ici, au Canada, où je vis à présent, M. Stanfield n'a-t-il pas

cherché par tous les moyens à jeter le discrédit sur M. Trudeau ?

Prenez le cas de l'Irlande du Nord, où des chrétiens s'entre-tuent, chacun croyant détenir la vérité. Tous sont irlandais et chrétiens et cependant ils se déchirent ; et la presse, par ses reportages incendiaires, jette de l'huile sur le feu. Si de « bons chrétiens » se comportent ainsi, comment s'étonner qu'en Inde des Tibétains puissent, soumis à des pressions politiques et religieuses considérables, renier un des leurs vivant au loin « pour le bien de la majorité » ?

Mes livres disent la vérité. Qu'importe que je sois né à Lhassa ou à Londonderry ? L'auteur n'a aucune importance. Seul compte ce qu'il écrit. Ces livres ont-ils appris quelque chose à quelqu'un ? Si oui, ils ne sont pas inutiles. Quant à vous, lecteur, ce ne sont pas les quelques sous que vous avez déboursés pour un livre de poche qui vous donnent le droit de vous ériger en juge, en jury ou en bourreau. C'est malheureusement ce que font certains et en y prenant un cruel plaisir.

Nous y voilà. Il n'appartient qu'à vous de choisir ce en quoi vous voulez croire. Je répète que mes livres sont l'expression de la vérité. Je le proclame parce que des milliers de gens m'ont écrit pour me dire que je les avais aidés, que j'en avais empêché certains d'attenter à leur vie, que j'en avais aidé d'autres à mourir ou à accepter la mort avec sérénité, etc. Ne pensez-vous pas que, en fonction de cela, j'ai droit à un peu de considération et à quelques égards, au lieu d'être harcelé par une presse tonitruante qui me

relance jusque chez moi ? Ils ont même réussi à me chasser de Montréal.

Je cite la *Gazette* de Montréal du jeudi 15 juin 1972, qui portait en manchette : « Des Tibétains au Québec essaient de maintenir la Tradition. Étrangers dans une Terre promise. »

« Nous serons des étrangers pour un bon bout de temps », murmura Lynne Borjee en prenant son thé.

Elle jeta un coup d'œil rapide à son amie, Kesang Ichhemorito, et sourit d'un air songeur, cherchant l'expression anglaise correcte.

A vingt-deux ans, Kesang est une jeune fille timide, réservée, avec un visage aux pommettes saillantes, et au sourire irrésistible ; elle avouait n'avoir aucune confiance dans les journaux de Montréal.

« Quand nous sommes arrivées ici, un journal a écrit sur nous, disant que nous ne savions même pas ce qu'était un maillot de bain et que nous nagions en imperméable. Nous avons beau être des étrangères, nous ne sommes pas stupides. » Lynne n'avait pas davantage apprécié l'histoire : « Nous n'avons jamais vu le reporter qui a écrit cet article », dit-elle. Où est la vérité ? Qui dit vrai, le journaliste ou les réfugiées tibétaines ?

J'ai dû constater qu'il existe des choses bien étranges. Notre vieil ami John Henderson, dont vous avez entendu parler dans le passé, m'a envoyé une coupure de presse dont il ne m'est pas possible de citer tout le contenu car mon éditeur estime qu'en le faisant, j'empiéterais sur les droits de quelqu'un, et on se doit de plaire à son

éditeur, n'est-ce pas ? J'ai donc reçu cet article du *Charlotte Observer*, daté du 26 avril 1971, dont le titre est pour le moins sensationnel : « Des Japonais affirment que Jésus est mort et a été enterré dans leur pays à l'âge de cent douze ans. Jésus n'a pas été crucifié. Il aurait sacrifié son frère sur la croix et pris la fuite. » L'article était signé John Justin Smith, reporter au *Charlotte Observer*. Si vous vivez en Amérique, il serait intéressant de vous procurer ce numéro et de lire tous les détails.

J'ai une excellente amie au Japon à qui j'ai dédié ce livre, et qui mène là-bas une enquête pour moi ; je vous conseille vivement de trouver ce numéro ; sa lecture pourrait vous être d'un réel intérêt. Comme je dois me souvenir des exigences de M. mon éditeur (que Dieu le bénisse), je me contenterai de répondre à quelques autres questions.

Et j'en ai là d'excellentes. Celle-ci, par exemple : « Pouvez-vous m'expliquer comment l'art ou toutes autres activités créatrices augmentent nos vibrations ? Et en quoi de telles vibrations sont-elles profitables ? »

Tout, individus et choses, se compose de vibrations. Il en existe de négatives et de positives. Vous êtes sans doute nombreux à avoir joué avec un diapason. Si vous disposez de deux diapasons, tenez-en un en posant son extrémité sur la table, puis frappez sur le second pour le faire vibrer, en prenant soin de placer son extrémité sur une table assez loin du premier ; le premier se mettra à vibrer par résonance. N'hésitez pas à faire cette expérience.

Quand nous recevons des vibrations agréables, elles nous aident à vibrer agréablement, c'est-à-dire qu'elles augmentent notre intensité de vibration et, partant, nous rendent plus heureux, plus réceptifs. Mais, que quelque chose vienne abaisser nos vibrations, et nous devenons immédiatement désagréables et maussades.

Qu'est-ce que la peinture sinon un ensemble de matières arrangées de telle façon que le résultat, sur le plan des vibrations, nous plaît et augmente l'intensité de nos vibrations. Ainsi, donc, l'art — qu'il s'agisse de peinture ou de musique — peut élever notre spiritualité en augmentant nos vibrations. Souvenez-vous que les hautes vibrations sont bonnes et positives, et que les basses sont négatives et pas toujours bonnes.

La question suivante présente un lien avec la précédente. Une correspondante m'écrit : « Ma question porte sur la peur, un sujet sur lequel, je suppose, beaucoup de gens aimeraient avoir quelques informations. Vous avez expliqué que la peur n'est autre chose que l'imagination incontrôlée se débattant contre la volonté, celle-ci étant toujours perdante. Quelle est la cause de la peur ? »

Revenons, si vous voulez bien, à l'art. Quand nous voyons un bel objet, nous l'apprécions et en retirons du plaisir. Mais si nous voyons un spectacle terrible — tortures ou autres — nos vibrations en sont d'autant diminuées et nous sommes conduits à penser : « Mon Dieu ! si jamais pareille chose devait m'arriver ! » Une telle pensée déclenche dans notre système vibratoire une réaction en chaîne, et la vibration

désagréable que nous appelons peur s'enclenche et va en s'amplifiant.

Il est des gens qui, traversant un cimetière la nuit, sont pris de panique au moindre bruit, car ils se laissent entraîner par leur imagination — visions de fantômes, etc. Ils sont incapables de se contrôler, le mécanisme de la peur étant déclenché en eux, il ne peut s'arrêter. Autrement dit, leurs vibrations s'abaissant, ils deviennent la proie de la peur.

La peur se produit quand on laisse son imagination vagabonder. Si vous voulez la dominer, il vous suffit d'avoir la *certitude* que rien ne va vous faire du mal. Persuadez-vous que vous êtes une âme immortelle et que, même si votre personne physique peut subir un dommage quelconque, votre *moi*, votre essence est invulnérable. Moins vous redoutez la peur, moins elle vous gagne, ainsi vous parvenez à une discipline qui ne permet pas à ce sentiment de vous atteindre. Vous connaissez alors le contentement et la satisfaction, vous marchez la tête haute, les épaules en arrière. (Si par bonheur vous ne vous déplacez pas en fauteuil roulant !)

« Vous avez décrit de quelle façon les drogues peuvent nuire à notre spiritualité et lui faire du mal, m'écrit-on ensuite. Un tel dommage peut-il être réparé au cours d'une vie ? Vous dites, également, qu'il ne faut jamais prendre de drogues, mais vous conviendrez que beaucoup de gens ont, par l'usage de drogues, connu des expériences dans le domaine spirituel. Je crois que vous n'avez pas tout à fait raison en affirmant que les drogues sont dangereuses. J'aimerais savoir ce que vous avez à répondre. »

Oui, madame, j'ai dit et je répète que les drogues sont dangereuses, parce qu'en les absorbant, vous altérez artificiellement vos vibrations et rendez presque impossible (j'ai dit « presque ») votre développement spirituel naturel.

Les drogues sont de terribles poisons qui souillent votre corps astral et détériorent votre corps physique.

Faut-il vraiment droguer des athlètes pour augmenter leurs performances ? Croyez-vous que l'on doive prendre de la Benzédrine pour se mettre en train et tenir le coup ? Si c'est votre point de vue, alors je vous conseille de lire quelques-uns des rapports de police. Prenez les conducteurs de poids lourds qui, chaque jour, parcourent des distances considérables. Ils connaissent une énorme fatigue et, tout naturellement, « pour tenir le coup », quelques-uns ont recours aux drogues, aux « goof-balls », comme on les appelle au Canada. Tous les rapports de police et les statistiques des compagnies d'assurances prouvent de manière irréfutable que l'usage de ces produits provoque accidents, morts et dommages mentaux. Mais si les firmes de produits chimiques pouvaient, sans courir de risques, vendre plus de drogues, elles le feraient, car ce qu'elles veulent c'est gagner de l'argent ; mais il est monstrueux de continuer à vendre L.S.D. et amphétamines lorsque l'on sait que ces poisons détruisent l'individu et devraient être interdits.

Mais que peuvent espérer ceux qui ont goûté à la drogue ? Rien n'est désespéré en ce qui les concerne. Il faut manger et boire raisonnablement,

et ne pas se livrer à des abus tels que l'onanisme. Personne n'est au ban de l'humanité et chacun peut être secouru, s'il le désire. Si, toxicomane, vous souhaitez vous débarrasser de votre vice, vous le pouvez; et lorsque vous parviendrez sur l'autre versant, vous découvrirez que votre forme astrale s'est remise des effets nocifs provoqués sur votre psychisme par l'habitude de la drogue.

Je veux ajouter ici quelques mots sur le suicide. J'ai été choqué par le nombre de gens qui m'ont écrit pour me dire qu'ils se droguaient et ne voyaient pas d'autre issue que le suicide. Le suicide est une erreur. Vous devrez revenir dans ce monde, dans des conditions pires encore. Si vos difficultés sont écrasantes au point de vous amener à envisager le suicide, parlez-en à un prêtre ou à l'Armée du Salut, ouvrez l'annuaire du téléphone et appelez la première association d'aide venue. Il en existe. Parlez-leur, dites que vous êtes en train de craquer, mais surtout n'envisagez jamais de vous détruire. Si vous le faites, c'est que vous avez abandonné tout espoir. Si vous êtes en vie, il y a une solution à votre problème. Le suicide n'en est jamais une, car — je le répète — vous reviendrez dans des conditions encore plus dures.

« Comment se fait-il que certaines personnes naissent sous un signe du zodiaque et d'autres sous un autre ? Si nous naissons comme Taureau, comment pouvons-nous comprendre les problèmes d'un Cancer ou d'un Scorpion ? Je ne comprends pas pourquoi c'est ainsi. Pouvez-vous nous le dire ? » me demande une correspondante.

Oui, je peux vous le dire. Chacun d'entre nous traverse tous les signes du zodiaque — et il y en a douze. Chacun doit passer par chaque quadrant du zodiaque. C'est ainsi que vous pouvez vous trouver, dans une vie, entrant dans le signe de la Balance et, dans une autre (pas nécessairement la suivante), être à mi-chemin dans le signe de la Balance. Vous devez donc vivre sous chaque signe et sous chaque partie du signe, afin d'acquérir l'expérience complète de chacun des signes.

« Parlez-nous du futur. Est-ce que pour nous, gens de l'Occident, notre compte est bon ou les choses vont-elles s'arranger ? Je viens d'acheter un terrain dans les montagnes Rocheuses ; je veux y faire construire une maison et j'espère vivre en paix », me supplie le signataire de cette lettre.

Vous devez vous souvenir que tout, dans la vie, procède par cycles. L'Âge d'Or s'accompagne pour chacun du contentement de soi et d'un certain laisser-aller. Ceux qui n'ont plus de raisons de lutter pour acquérir quoi que ce soit connaissent bientôt la chute, la négation des libertés, et c'est le communisme. Puis, de nouveau, on se remet à lutter pour la liberté, pour la spiritualité ; on met de côté ses petites misères et les conditions s'améliorent. La vie devient plus agréable, et c'est de nouveau l'Âge d'Or.

Pour l'heure, nous vivons sur cette terre des temps difficiles ; le pendule est dans sa phase descendante, mais consolez-vous ! Le malheur que connaîtra le monde ne sera pas aussi terrible que celui qui instaura autrefois des mystiques

sinistres, car chaque fois les conditions s'améliorent un peu. Ainsi, nous approchons de l'heure la plus sombre, celle qui précède l'aube; la lumière percera l'obscurité et ce sera la naissance d'un nouvel Âge d'Or... Et ainsi, jusqu'à la fin des temps, la terre et tous les mondes connaîtront ces cycles de bonheur et de malheur. Courage ! Personne n'est jamais seul ou abandonné. Souvenez-vous qu'il existe toujours un espoir, et que si vous souhaitez sincèrement une aide, vous pouvez la trouver à tout moment.

Il devenait de plus en plus difficile pour moi de sortir en fauteuil roulant. Les rideaux se soulevaient sur mon passage, et des regards curieux suivaient mes déplacements.

On chuchotait « C'est lui ! » ou l'on sortait carrément pour venir m'accoster : on avait entendu parler de moi à la télévision française, on avait lu ce qu'on disait sur moi dans les journaux français. Certains allaient même jusqu'à dire que cela ressemblait à s'y méprendre à une conspiration destinée à me nuire.

Le nombre de ceux qui se promenaient « en touristes », caméra au poing — mais toujours braquée sur moi —, allait en augmentant. Un jour, comme je circulais sur le bord de la route, en fauteuil roulant, une voiture lancée à vive allure s'arrêta à ma hauteur d'un coup de frein brusque. La caméra dans une main et l'autre sur son volant, le conducteur se mit à rouler au pas tout en me filmant, ce qui était plutôt dangereux.

Vint le moment où les murmures et les indiscretions devinrent intolérables :

— Voilà ce que je vais faire, dis-je à M. Telly ; j'ai été la victime de si nombreuses tromperies, non seulement de la part de la presse, mais aussi de toutes sortes de gens, que j'enregistre tout ce qui est dit sur moi ; ainsi, en cas de dispute, eh bien ! j'aurai du moins une preuve pour moi.

Quelques jours après, j'entendis vrombir le moteur de la voiture rapide de M. Telly. Elle tourna brusquement à droite et vint se ranger devant l'entrée de l'immeuble. Quelques minutes plus tard me parvenait un bruit de pas précipités, puis celui d'une glissade suivi d'un coup frappé à la porte. M. Telly entra.

On aura compris, bien sûr, que Telly n'est pas le nom véritable de mon visiteur — ce qui du reste importe peu, et n'a rien à voir avec le contenu de ce livre. Mais j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile d'inventer une introduction destinée à la télévision, à la radio et aux journaux, le tout participant du même genre d'organisation tapageuse.

M. Telly entra. Après quelques mots de courtoisie, il m'annonça qu'il avait une série de questions à me poser.

— C'est que je suis très fatigué, lui répondis-je, et je ne sais pas si je pourrai supporter une longue interview. Je propose que vous me donniez vos questions ; je répondrai aux unes de vive voix, aux autres par écrit.

M. Telly acquiesça, sortit de sa poche quelques feuilles de papier et les posa devant lui, sur mon lit.

— Avant que nous ne commençons, dis-je, je veux que vous compreniez, monsieur Telly, que

je garde mes droits d'auteur sur la matière de l'interview. Je veux, en effet, l'utiliser pour un livre auquel je travaille actuellement. J'espère que vous comprenez ma position ?

M. Telly rétorqua d'un ton sec :

— Si vous réservez les droits sur notre interview, je ne peux pas l'utiliser.

— Mais si ; vous pouvez vous en servir pour le livre en français que vous êtes en train d'écrire, si j'ai bien compris, et moi, je m'en servirai pour mon livre en anglais. De cette façon, il n'y aura pas de problème.

Mme Rampa, qui suivait attentivement notre conversation, fit un petit signe de tête et M. Telly dit : « C'est bon ! »

— Vous m'avez apporté, dis-je, un article en français qui me fait regretter de ne pas parler cette langue parfaitement. C'est charmant de s'entendre traiter d'aimable imposteur, n'est-ce pas ? En fait, je ne suis ni aimable ni imposteur ; mais je prends cela pour un compliment. L'amabilité est si rare de nos jours. Arabes et Juifs s'étripent mutuellement, les chrétiens essaient de savoir ce que leur voisin a dans le ventre et à Montréal, des bombes explosent dans tous les coins. Oui, je pense que ce qualificatif est un compliment, même s'il est suivi d'« imposteur ».

» Ne voyez ici qu'une simple preuve de l'inexactitude des déclarations de presse. J'ai toujours professé que peu importe la personnalité de l'auteur si ce qu'il écrit est utile à autrui. Peu importe, donc, qui je suis. Ce qui compte, c'est que mes livres ont fait du bien, comme l'attestent

les nombreuses lettres que je reçois. Qu'importe mon identité !

» Cette interview, voyez-vous, ne servira qu'à satisfaire bassement la curiosité du public. Vous semblez croire que c'est une bonne idée, mais je ne suis pas sûr d'être de votre avis.

» Je me plains de ce que la presse — en dépit de l'authenticité de mes déclarations — les altère, les présente hors de leur contexte et les dénature. J'affirme que tout ce que j'ai écrit est vrai. Comment peut-on déformer une déclaration comme celle-ci ? Je vous le demande. Et pourtant je suis sûr que la presse trouvera le moyen de le faire. Pourquoi ne se donne-t-elle pas la peine de faire des recherches sur les sujets dont je parle ? Elle en a sûrement les moyens. Elle pourrait le faire sur les cas authentiques de transmigration. Il en existe dans la Bible et l'on en trouve des exemples tout au long de l'histoire ; dans les grandes bibliothèques du monde entier de nombreux cas véridiques sont consignés. (Je dois être prudent en disant véridiques ! Car je vois d'ici le journaliste stupide interpréter ma pensée et s'esclaffer : « Oh ! mais par "véridique" il veut dire que lui-même ne l'est pas. ») Je déclare ici que j'ai fait l'expérience de la transmigration.

» Vous me demandez s'il est vrai que j'ai été plombier. Je ne vois rien de honteux à ce métier. Et je suis certain que les services de cette profession vous ont été parfois très utiles. Bien plus, en fait, que ceux des journalistes, surtout quand le robinet de la baignoire fuit. Cependant, croyez-le ou non (cela m'est égal), je n'ai jamais

été plombier. Je le regrette, car je serais sans doute plus riche que je ne le suis, si j'en juge par les factures qu'ils présentent à leurs clients.

» De même, j'aurais pu rendre un fier service à l'un de vos confrères journalistes si j'avais été serurier. Il devait interviewer quelqu'un à bord d'un bateau. Il était plutôt mal considéré dans la profession et avait mauvaise réputation (et pour en arriver là dans ce milieu, il en faut). Bref, à peine à bord, notre journaliste, pris d'un besoin urgent, se rend au petit coin, qui est dans un bateau une pièce des plus exiguës. A peine est-il à l'intérieur que ses camarades barricadent la porte pour l'empêcher d'en sortir. L'interview n'eut pas lieu, et ce fut tant mieux car, outre que c'était un méchant personnage, il était incapable d'écrire la vérité, trait que l'on peut malheureusement étendre à presque toute la profession. Pour en revenir à ce qui vous préoccupe, je n'ai jamais été plombier. Je livre dans *Histoire de Rampa* toute ma vie passée. Voulez-vous connaître le processus ? Eh bien ! imaginez que vous alliez voir un film et que, pour un motif extraordinaire, ce film soit projeté à l'envers et commence par la fin. Vous n'y comprenez rien. La chronologie étant inversée, votre sens du temps est modifié. Supposons maintenant que vous ayez vu ce film vingt ans plus tôt. Qu'avez-vous gardé en mémoire ? Peut-être ne l'aviez-vous pas trouvé très intéressant et, s'il vous fallait le raconter, maintenant que vous le voyez, vous en seriez incapable. J'ai un souvenir précis de ce qui m'est arrivé, à moi personnellement, mais je suis incapable de raconter la vie d'un autre, surtout si je ne le connais pas.

» Qu'est-ce que la transmigration ? Je croyais que tout le monde le savait. Non ? Eh bien, je vais vous le dire une fois encore : c'est le passage d'une âme d'un corps à un autre corps. L'histoire du monde en offre de nombreux exemples. C'est aussi simple que cela. Mais, pour comprendre ce phénomène, imaginez une voiture ; elle s'arrête et le chauffeur en sort ; un autre se met au volant. On peut comparer les deux conducteurs à deux âmes. Tout comme une voiture peut être conduite par deux personnes successivement, le corps, lui aussi, peut être occupé par deux âmes. On peut aussi expliquer la transmigration de la façon suivante. Prenez une batterie électrique : la charge — en l'occurrence, l'âme — s'épuise et la batterie doit être rechargée de temps à autre. On peut donc dire qu'elle reçoit périodiquement une nouvelle « âme ».

» Ces phénomènes sont très accessibles pour un esprit asiatique, pour lequel le sens de la vie est complètement différent de ce qu'il est pour un Occidental, tendu vers la seule recherche de l'argent. L'aspect spirituel de la vie tient une grande place en Extrême-Orient et domine la matière.

» Mais vous en revenez à cette histoire de plombier et vous tenez à savoir comment elle a commencé. Eh bien, en Angleterre, où les snobs abondent, un plombier et un balayeur sont considérés comme assez bas dans l'échelle sociale, et sont censés n'avoir aucune éducation. On les imagine humblement au garde-à-vous, la casquette à la main : « Oui, monsieur, non, monsieur », répondent-ils à leurs clients qui, du fait

de leur distinction, se dispensent de régler leurs factures ! Aussi, quand on veut rabaisser quelqu'un en Angleterre, on se contente de dire d'un air méprisant : « Oh ! Il est fils de plombier ! » Ou ce qui, à leurs yeux, est pis encore : « Il est plombier ! »

» Cela me rappelle l'histoire de lord Hambleton, homme important et cultivé. Quelqu'un qui parlait de lui dans l'intention de le dénigrer déclara : « Ah ! c'est ce quidam qui vend des bouquins ! » Lord Hambleton est en effet propriétaire de la plus importante chaîne de librairies d'Angleterre...

» Nous vivons actuellement dans l'Ère de Kali ; l'Ère de la Dislocation. C'est l'époque où le raté et son épouse au visage couvert de fards ne sont heureux qu'en détruisant ce qui a une vraie valeur, fronçant le nez devant la tradition, crachant sur la culture et ne trouvant jamais le temps pour penser par eux-mêmes, vu que les mass media leur apportent de la vie une vision superficielle qu'ils n'ont plus qu'à avaler, conditionnés, abrutis de faux luxe hollywoodien qui n'existe que dans l'imagination délirante des cinéastes et des publicistes.

» Le pire aspect de notre civilisation actuelle réside dans la façon dont une minorité bruyante peut déclencher la haine contre un homme. C'est au cours des grèves qu'on voit l'ampleur du phénomène. Il suffit de quelques meneurs pour déchaîner la foule et l'amener à l'hystérie. Et malheur à ceux qui ne cèdent pas à la folie collective ; ils risquent d'être gravement malmenés par les crétins les plus musclés du troupeau. C'est

ainsi que le type honnête qui chercherait à comprendre où est la vérité se trouve contraint par la peur, et bien malgré lui, à écouter les agitateurs, les brutes... et la presse.

» Mais voulez-vous me dire pourquoi le directeur d'une grande entreprise devrait nécessairement être situé en bas de l'échelle ? Pourquoi le propriétaire d'un journal devrait-il être ravalé au rang du « pisse-copie » ? Faut-il absolument qu'un important fabricant d'équipement ménager soit mis sur le même pied qu'un soudeur de son usine ? C'est le snobisme à rebours. Qu'était Moïse ? Un enfant trouvé ! Et Jésus, le fils d'un charpentier ! Et c'est un métier encore plus ancien que celui de plombier.

» Mais revenons à notre époque. Il semble que la presse se soit lancée dans une entreprise de nivellement par le bas, qui, dans son esprit, répond à l'idée de la démocratie. C'est ainsi que, pour les journaux, la princesse Margaret est tout simplement Mme Jones. Et le prince Philip, un étranger qui a réussi à se faire accepter par la marine britannique. Curieuse manie. A ce compte-là, pourquoi le directeur d'un journal serait-il autre chose qu'un vulgaire chiffonnier — car, après tout, les deux travaillent dans le chiffon.

» De nouveau, j'insiste sur l'authenticité de mes livres, cela pour une raison bien précise : je tiens à ce que l'on sache que la transmigration est une réalité. Beaucoup d'autres, tout comme moi, viendront sur la terre et, si je peux leur éviter les persécutions que j'ai connues, motivées par la haine, alors ce que j'ai subi n'aura pas été

vain. Ceux qui ont accompli une transmigration et en ont parlé ont été vus comme des êtres étranges, et vous savez qu'on redoute ce qui nous semble « différent » ; et de là à haïr, il n'y a qu'un pas.

» Avez-vous déjà observé deux chiens faisant connaissance ? Les avez-vous vus se flairer, gronder et se tourner autour comme s'ils craignaient de perdre quelque chose ? C'est ainsi que les gens se comportent avec moi ! C'est parce qu'ils me jugent différent d'eux qu'ils me déclarent imposteur. Étant « étrange », je dois logiquement porter en moi quelque chose d'inquiétant. Mais je ne suis pas un imposteur. Je suis le seul de mon espèce pour l'instant, mais d'autres viendront par le moyen de la transmigration. Ils continueront ce que j'ai commencé et que je dois abandonner à cause du piteux état de mes finances et de ma santé, laquelle a beaucoup souffert du harcèlement dont j'ai été victime.

» Les gens attaquent ce qu'ils ne comprennent pas car ils en ont peur. Ils haïssent ceux qui leur révèlent des domaines où ils n'avaient jamais pénétré. Ils essaient de détruire ce qui n'est pas conforme à leurs opinions. N'est-ce pas ce qui se passe en Irlande, où des chrétiens luttent contre d'autres chrétiens pour des différences à peine perceptibles ? Témoin également, ce qui se passe en Amérique, où les Blancs tentent de réduire les Noirs en esclavage car ils les jugent non conformes à leur idéal blanc. Dur est le chemin de celui qui guide vers la vérité. Seuls le sadique et le pornographe sont couverts de louanges et d'or. Qu'importe ! Mes livres sont vrais. Ma femme a

été importunée par des journalistes qui la pressaient d'écrire quelque chose de sensationnel, de « croustillant » dont le public pourrait se régaler. La vérité ne les intéressait nullement car, disaient-ils, elle n'est jamais intéressante. L'un d'eux alla jusqu'à offrir une énorme somme d'argent à Mme Rampa pour qu'elle démente ce que j'affirme, pour qu'elle invente n'importe quoi. Il voulait du sexe, des orgies et autres rites obscènes. Ma femme a refusé, bien sûr, mais tout ceci prouve qu'il existe un certain journalisme qui n'hésite pas à falsifier la vérité ; car la vérité lui est insupportable.

» Je ne parviens pas à comprendre l'extraordinaire intérêt qu'a suscité ma vie sexuelle. Il m'est facile de satisfaire la curiosité des gens. Je n'ai aucune vie sexuelle. Je vis en ermite. On pourrait dire — et on l'a dit — que je vis en pensionnaire dans mon propre foyer. Je ne vois rien là d'immoral. Chacun de nous respecte l'autre et nous ne sommes pas des obsédés sexuels. Nous laissons cela aux autres, aux journalistes.

» Il faut encore que je vous raconte une histoire qui vous amusera ! On m'a communiqué la lettre d'une Québécoise qui déclare triomphalement qu'elle a deviné que j'étais un imposteur en me voyant sur le petit écran, parce que, paraît-il, je regardais mes chats avec amour. Si j'aime mes chats ? Pour sûr que j'aime sincèrement ces deux petites bêtes ! D'ailleurs, j'aime tous les chats et cet amour ne s'étend pas toujours aux humains.

» Encore un mot qui vient du cœur. Je suis stupéfait de voir comment les journalistes démolisent des livres qu'ils n'ont souvent pas lus. Ils

préfèrent peut-être s'en abstenir, de crainte de ne rien trouver à critiquer. Prudence de leur part...

» Je vous autorise à publier tout ce que je viens de dire, à une seule condition : n'omettez pas d'y inclure cette phrase : moi, Lobsang Rampa, je déclare formellement que tous mes livres sont vrais et que je suis celui que je prétends être. J'affirme que d'autres viendront par transmigration. J'espère qu'ils seront mieux accueillis que moi.

» Ô Dieu. Je croyais en avoir fini avec ces sottes questions, et voilà que vous en avez d'autres. Quelles sont-elles ? Critiques ou véritables questions ? Peu importe. Ceux qui critiquent sont ceux qui ne savent rien... Je vous écoute.

— On prétend que vous n'avez pas l'air d'un Tibétain.

— Ah ! vraiment ? Croyez-vous que les natifs de tel ou tel pays correspondent toujours à l'idée que s'en fait l'opinion publique ? Prenez un petit pays comme l'Angleterre. Comment est, selon vous, l'Anglais typique ? Le Gallois brun n'est-il pas aussi anglais que le grand Écossais blond ? Peut-il exister deux êtres plus dissemblables qu'un habitant de Manchester et un de Cornouailles ?

» De même, en Inde, parmi les gens des hautes castes, certains ont souvent la peau si blanche qu'on pourrait les prendre pour des Européens ; pourtant l'Indien typique est petit, au teint foncé, et vêtu de haillons.

» John Bull, symbole de l'Angleterre, devrait incarner l'Anglais typique, mais avez-vous ren-

contré beaucoup de « John Bull » en Angleterre ? Les Américains ressemblent-ils à l'Oncle Sam ? Si l'on prétend que je n'ai pas l'air tibétain, cela me fait sourire. Les pauvres idées conventionnelles prouvent combien les gens qui les expriment sont ignorants de la vie et des forces de la vie. L'imagination populaire, en Occident, se représente le Tibétain sous les traits du Mongol, mais plus il est de classe noble, plus il est blanc et plus il a des traits « européens ».

— Que pouvez-vous nous dire au sujet de la réincarnation ? De nombreuses personnes en rejettent l'idée.

— Comment peut-elle nous troubler ! La plupart des religions enseignent ou ont enseigné la réincarnation. Puis-je vous rappeler que les enseignements du Christ étaient bien différents, à l'origine, de ce qu'enseigne de nos jours la religion chrétienne ? Les choses changent. Le Vatican donne périodiquement de nouvelles interprétations de certains points des Écritures. Et tel saint qui fut honoré durant des siècles cesse soudain de l'être. Il suffit d'un décret du pape pour transformer ou annuler des dogmes acceptés pendant des siècles. Il en va de même pour la réincarnation. Le Christ a enseigné que les humains retournaient dans la « Maison du Père ». Mais, vers l'an 60, les prêtres décidèrent de modifier l'enseignement du Christ. Ils virent dans la réincarnation la possibilité pour les humains de s'en donner à cœur joie dans cette vie et d'expier dans l'autre, et encore dans un avenir passablement éloigné. La réincarnation fut donc écartée chez les chrétiens. Les documents

originaux — entre autres, les manuscrits de la mer Morte — enseignent la réincarnation. N'est-il pas amusant que moi, un non-chrétien, je doive apprendre le christianisme aux chrétiens ? De nombreuses religions enseignent que les hommes reviennent sur la terre, tout comme les enfants retournent à l'école ; chaque année, après les vacances, ils « renaissent » à la vie scolaire. S'ils ont fait des progrès, ils passent dans la classe supérieure ; et après de nouveaux progrès, ils abandonnent la vie scolaire pour quelques mois, retournent dans leur famille et reprennent l'école l'année suivante, cela jusqu'à la fin de leurs études. Le processus est identique dans la réincarnation. Nous quittons cette terre pour y revenir, et cela jusqu'à la fin du cycle de notre expérience terrestre. C'en est alors fini de cette terre.

— J'ai là un magazine dans lequel on peut lire que vous avez été plombier.

— Nous y revoilà ! J'aimerais pouvoir vous appliquer le tarif pratiqué par les plombiers ! Je ferais de meilleures affaires ! Je vous répète que je n'ai jamais été plombier et, d'ailleurs, comment pourrais-je être plombier alors que je passe la plus grande partie de mon temps dans un fauteuil roulant, ou cloué au lit ? De quoi vous prouver, si besoin est, qu'on ne peut ajouter foi à la presse !

— On prétend que vous êtes très riche et que vous vivez luxueusement.

— Regardez autour de vous. Est-ce là l'idée que vous vous faites du luxe ? Ne m'avez-vous pas dit que je devrais au moins avoir un tapis ?

Et puisque nous en sommes à ce sujet, sachez, monsieur Telly, que je n'ai ni télévision ni voiture. Je ne vis pas dans le luxe et mes revenus sont loin d'être ce que prétendent mes détracteurs. Mes éditeurs prélèvent la moitié de mes droits d'auteur ; il y a aussi les honoraires des agents littéraires : vingt pour cent des droits, à quoi il faut ajouter les impôts.

» Si l'on me reproche de vivre dans cet immeuble, laissez-moi vous dire que les loyers y sont moins élevés que dans beaucoup d'autres. De plus, j'y trouve, en ce qui me concerne, de nombreux avantages. Le portier filtre les indésirables, ce qui, pour moi, n'a pas de prix. Seuls ceux que j'autorise à me voir peuvent passer la porte. Mais si vous êtes curieux de savoir où va mon argent, je vais vous le dire. Je l'emploie à la recherche sur l'aura. Tous les hommes ont une aura. Je n'entrerai pas dans le détail, vu que j'ai tout dit sur ce sujet dans mon livre *Les Secrets de l'aura*. S'il était possible de photographier l'aura des hommes, on pourrait prédire à temps les maladies et, de ce fait, les prévenir et les guérir. Longtemps avant de se manifester physiquement, la maladie est visible dans les couleurs de l'aura. La recherche et l'équipement coûtant fort cher, il arrive que l'argent vienne à manquer pour mes besoins médicaux.

» Je voudrais, à ce propos, glisser ici quelques remarques. Je ne comprends pas pourquoi l'on me pose tant de questions personnelles et indiscrètes. L'achat d'un de mes livres n'autorise pas le lecteur à m'interroger sur ma vie privée. Est-ce que je me permets d'écrire à mes lecteurs

pour me renseigner sur leurs revenus et leur vie sexuelle ? Pardonnez mon interruption... Continuez.

— On s'étonne de vous voir vivre avec deux femmes.

— Question absurde ! Le pape lui aussi a des femmes autour de lui ! Et même une gouvernante. Pourquoi ne précisez-vous pas que je vis avec quatre *femelles*, tant que vous y êtes ? Deux femmes et deux chattes siamoises qui sont de grandes « dames ». J'ai déjà dit ce qu'était ma vie sexuelle. Ou plus exactement mon *absence* de vie sexuelle. Inutile d'insister là-dessus, si ce n'est pour rappeler que même Gandhi vivait avec des femmes, ainsi que le Christ qui, d'après les Évangiles, n'éloignait pas les prostituées qui font partie du genre humain, n'est-ce pas ? Au Tibet, certains moines sont mariés, et leurs épouses partagent leur vie au monastère. Je ne parviens pas à comprendre qu'on puisse poser des questions aussi absurdes !

— Pourquoi êtes-vous venu vivre au Canada ? Était-ce pour vous cacher, comme la presse anglaise semble le dire ?

— Il faut bien vivre quelque part et si j'avais choisi Tombouctou, il se trouverait sûrement quelqu'un pour demander : « Pourquoi Rampa vit-il à Tombouctou ? » Pourquoi le Canada ? Qu'avez-vous à reprocher à mon choix ? Nous y vivons vous et moi parce que cela nous plaît. J'ai pris la nationalité canadienne et je suis canadien à part entière.

— Pourquoi êtes-vous aussi asocial ? Pourquoi vivez-vous en ermite ? Avez-vous peur de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Vous me donnez envie de rire. Mais le temps presse, alors je vais essayer de répondre à une question stupide de façon sensée. Je vis en ermite pour la simple raison que je suis excédé par les questions stupides que ne cessent de me poser les gens. Je réagirais différemment si j'avais à répondre à des questions intelligentes ; et puis, j'ai reçu des gens si égoïstes... « Que de choses vous pouvez faire pour moi », me disaient-ils ; mais personne n'a jamais songé à me demander ce qu'on pouvait faire pour *moi*. Avant de me replier sur moi-même, j'ai reçu quantité de gens qui ont déformé les faits de ma vie. Certains sont allés tout droit vendre aux journaux — et très cher — des informations fausses. Aussi ai-je décidé de ne plus satisfaire leur curiosité. Je ne suis pas une attraction, ni un phénomène de cirque.

» Mais pour répondre à la seconde partie de votre question, je vous dirai que je ne crains pas de rencontrer les gens. Je n'en ai pas envie, pour toutes les raisons que je viens de vous dire. Vous, monsieur Telly, est-ce que vous recevez n'importe qui chez vous ? Pourquoi rencontrerais-je des gens qui ne pensent qu'à me critiquer ou à obtenir quelque chose pour rien ? Ce n'est pas parce que j'écris des livres que n'importe qui peut se procurer pour quelques dizaines de francs que je suis obligé de répondre à des questions stupides. Je ne permets pas qu'on force ma porte. Il faut que je vous raconte une histoire : j'étais dans mon appartement précédent quand un homme vint frapper chez moi, un soir, après minuit. Il arrivait du Moyen-Orient et portait

plusieurs valises. Nous lui ouvrîmes et il insista pour entrer : « Je suis venu pour vivre avec vous comme un fils. » Pouvez-vous imaginer une chose pareille ?

» Nous réussîmes à le persuader de repartir. Je le vis plus tard, dans la matinée, et il s'en retourna, apparemment satisfait. Quelques mois plus tard, je recevais une lettre de chantage dans laquelle on exigeait de moi deux mille dollars, et une autre m'ordonnant d'embrasser une certaine religion — dont je n'avais jamais entendu parler — et d'écrire en louant dorénavant ladite religion. C'était incroyable mais tout à fait sérieux. Malheureusement pour l'homme en question, sa sixième lettre contenait une indication sur son adresse. Les premières, je le précise, étaient anonymes. J'ai fait part de cette histoire au service d'inspection des postes et à la police de la région.

» L'homme était entré illégalement en territoire américain. Il en a été chassé, inutile de vous le dire !

» Certaines personnes sont venues à moi en prétextant qu'elles étaient dans la plus grande détresse ; d'autres m'ont écrit que des choses effroyables risquaient de leur arriver si je n'intervenais pas pour les sauver. J'ai accepté de les recevoir, par pitié. Me croirez-vous si je vous dis qu'une femme s'est jetée sur moi ? Je me suis refusé au risque de m'en faire une ennemie, mais elle n'a jamais essayé de me nuire. D'autres encore ont inventé des histoires de toutes pièces pour que j'accepte de les recevoir. C'est à cause de ces procédés que je ferme ma porte.

— Vous avez monté, en Angleterre, une affaire de « pierres à toucher » et de disques... Comment pouvez-vous prétendre que vous êtes pauvre alors que vous avez des intérêts dans des affaires qui sont très certainement lucratives ?

— Je n'ai aucune affaire, ni en Angleterre ni ailleurs. Je vis de mes seuls écrits. Mon agent, M. Knight, défend mes intérêts. Il est exact qu'on fabrique ces « pierres à toucher ». Il est vrai aussi que c'est moi qui les dessine bénévolement.

— La presse canadienne a publié des propos du dalaï-lama disant que vous êtes un imposteur. Qu'en dites-vous ?

— La presse a fait beaucoup de battage autour d'une prétendue déclaration du dalaï-lama affirmant que je ne serais pas un sage « authentique ». Il n'a pas dit cela mais : « Nous n'accordons pas créance... », ce qui est très différent. Chacun sait que les gens « haut placés » ont des secrétaires autorisés pour répondre au courrier... Si vous n'êtes pas dans « les petits papiers » du secrétaire — ce qui est mon cas — vous risquez de vous attirer plus d'une remarque déplaisante.

» A ce propos, vous m'avez dit vous-même que des deux lamas qui avaient étudié « l'affaire Rampa », l'un avait fait un rapport désobligeant, et l'autre m'était acquis. Pourquoi faut-il que les journalistes retiennent toujours ce qui vous est défavorable ?

» Un écrivain américain réputé, qui s'est rendu auprès du dalaï-lama, est revenu porteur d'un message m'assurant que, dès que le Tibet serait libéré, le dalaï-lama serait ravi de m'accueillir au

Potala. Ne faites pas dire au dalaï-lama ce qu'il n'a pas dit et n'ajoutez pas foi à ce qu'écrivent les secrétaires, animés de mobiles que je connais !

» Je tiens à faire une autre remarque au sujet de mon identité qui rend la presse perplexe. Pourquoi ? Sur ce point, je suis en excellente compagnie. Qui était Shakespeare ? Et Bacon ? Et Moïse ? Autant de questions sans réponses. J'ai déjà évoqué cette coupure de presse où il est dit que le Christ a vécu au Japon et qu'il y est mort. Voilà la preuve de l'imbécillité des médias. Qu'en pensez-vous ? C'est dans les journaux, comme l'on dit... Pourquoi donc faut-il croire aux ignominies que la presse publie sur mon compte ?

— Quel âge avez-vous ? Pourquoi refusez-vous de le révéler ?

— Je refuse, en effet. C'est mon affaire. Je suis très âgé, ce qui ne nuit pas à mes écrits. Mon âge ne peut servir de preuve à rien, et je ne veux pas en fournir ; surtout pas à la presse. Ceux qui me lisent sont dans l'ensemble de braves gens modestes et convenables. Ils me croient. Peu importe l'avis d'une minorité braillarde qui soulève l'opinion et dont on ne comprend qu'elle est nuisible que si l'on devient sa victime ? Ma réponse à votre question est : non, je ne vous révélerai pas mon âge. Je ne veux pas le révéler !

Ce questionnaire prolongé était très fatigant. Assis au pied du lit sur lequel le vieil homme s'était adossé, M. Telly fouillait dans ses poches, ne cessant d'en extraire de petits bouts de papier portant de nouvelles questions. De temps à autre une idée lui venait à l'esprit, lui en suggérant une nouvelle. Quand il n'écrivait pas, il griffonnait, et ses griffonnages étaient ô combien révélateurs !

— Allons-y. Voyons vos questions, dit le vieil homme.

— Eh bien , si vous êtes si fort et si savant, pourquoi êtes-vous impuissant à guérir vous-même votre maladie ?

— Ah, elle est bien bonne ! Il y a quinze ans, j'ai subi tous les examens possibles dans un des plus célèbres hôpitaux de Londres. On m'a donné encore six mois à vivre. Un autre grand hôpital de cette même ville me l'a confirmé. A vous de juger.

» Au Canada, il y a plus de deux ans, on m'a annoncé que je n'en avais plus que pour deux ou

trois mois. Permettez-moi de vous rappeler que les persécutions dont j'ai été l'objet de la part de la presse n'ont pas amélioré ma santé ; et la foi la plus ardente ne fera pas repousser un bras amputé, pas plus que la science médicale ne pourra rendre un poumon. Faut-il être sot pour poser une telle question !

— La presse prétend que vous vous êtes contenté de marcher dans les pas de Mme Blavatzki¹ ou d'Alexandra David-Neel. Est-ce exact ?

— Vous ne reculez devant aucune énormité... Non, je n'ai marché dans les pas de personne. Je n'ai jamais lu Mme Blavatzki, et pas davantage Mme David-Neel. J'écris à partir de mon expérience personnelle et de mes connaissances personnelles, et cela me suffit, comme cela suffit à mes lecteurs. Pourquoi ne lisez-vous pas vous-même les livres de ces deux auteurs ? Vous seriez ainsi à même de juger si les miens sont un

1. Mme Blavatzki (Hélène Petrovna Hahn), née en 1831, épouse d'un haut fonctionnaire russe, a fait de nombreux voyages pour rencontrer les plus grands initiés orientaux. Elle réussit, en 1851, à pénétrer en Himalaya où elle séjourna pendant sept ans. Là, elle entra en contact avec les mahatmas de la « Grande Fraternité Blanche », des maîtres prestigieux parvenus, dit-on, à une condition semi-divine. C'est d'eux qu'elle reçut la mission d'aller révéler au monde les connaissances qu'elle avait eu le privilège de recevoir. Elle fonda à New York, en 1875, la première société théosophique. A partir de cette date, sa carrière se déroula aux États-Unis, en Angleterre et en Inde. Elle mourut à Londres en 1891. Depuis, deux organisations connues en France se réclament d'elle : *La Société théosophique* (dite branche Adyar) et *La Loge unie des théosophes*. Elle est l'auteur de : *Isis dévoilée* et *La Doctrine secrète*.

plagiat. Votre opinion m'intéresserait au plus haut point !

— J'ai ici un autre article d'un journal français dans lequel on prétend que vous avez été engagé par Hitler pour vous rendre au Tibet, afin d'y suivre une préparation, pour ensuite revenir auprès de lui comme conseiller.

— Croyez-vous honnêtement que l'on puisse répondre à pareille question ? Mais je vais le faire, bien qu'elle me semble issue de cerveaux plutôt fatigués ! Je n'ai pas été engagé par Hitler pour me rendre au Tibet mais, si vous voulez la vérité, et rien que la vérité, lisez mon dernier livre.

— Voulez-vous nous parler de certaines des questions qui vous sont posées ? De la réincarnation, de la transmigration ? Les gens ne comprennent pas toujours.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus ; j'ai tout dit dans mes livres précédents ; si on les avait lus, on saurait à quoi s'en tenir, on connaîtrait la définition de l'aura, de la réincarnation et de la transmigration.

— Ne voudriez-vous pas nous éclairer sur le « passage d'un corps à un autre corps » ?

— Savez-vous ce que je vais faire ? Je vais vous donner un extrait de *Histoire de Rampa*¹. Vous n'aurez qu'à le reproduire. C'est ce que je vois de plus simple.

— Pourquoi cachez-vous tant de choses vous concernant ? Et pourquoi vous appelez-vous Rampa ?

1. *Histoire de Rampa*, J'ai lu, n° 1827.

— Ma réponse va vous surprendre ! Je suis allé en Uruguay et là-bas, on ne peut avoir un nom de plume et un nom d'état civil. Pour faire suivre mon courrier, je devais m'en tenir à un seul nom. J'ai accepté de signer un acte établissant mon changement d'identité, ce qui est parfaitement légal. Je m'appelle donc maintenant Tuesday Lobsang Rampa. Je tiens à votre disposition copie de l'acte et vous autorise à la publier.

» Maintenant ça suffit. Je dirai pour conclure que ceux qui choisissent de ne pas me croire sont libres. Ce n'est pas parce qu'on mène le cheval à l'abreuvoir qu'il veut boire. Quelle est la question suivante ?

— Elle concerne la transmigration ; nombreux sont ceux qui regrettent de ne pas recevoir de réponses personnelles aux questions qu'ils vous posent dans ce domaine.

— Ô mon Dieu ! J'ai si souvent traité de ce problème dans mes livres que je suis las d'être encore interrogé là-dessus. Mais je vais répondre puisque vous insistez. La transmigration est la prise de possession, par une âme qui vient de quitter son enveloppe charnelle, d'une autre enveloppe charnelle qui, à cet instant précis, a été abandonnée par son occupant. Le phénomène se produit fréquemment et n'est en rien mystérieux. Mais reprenons les choses à l'origine. Si nous croyons en Dieu ou en l'Être suprême, nous devons nécessairement croire en sa bonté essentielle, en sa justice essentielle (votre ignorance me contraint à simplifier). Et nous avons aussi le droit de penser que sa justice et sa bonté

s'étendent à nous. Pourquoi un homme naîtrait-il comblé dans tous les domaines, à l'abri des persécutions de la presse, alors qu'un de ses semblables du même âge naîtrait dans la pauvreté, la maladie et serait exposé, pour la faute la plus bénigne, aux attaques de journalistes sans scrupules ? Tous deux naissent et meurent, l'un entouré de l'estime générale, l'autre destiné à la solitude et au chagrin. Si l'on croit en un Dieu juste, cette situation est impossible. Les corps ne sont que des « véhicules ». La science occidentale tâtonne encore et approche à peine d'une vérité connue des Orientaux depuis plusieurs siècles. L'homme est le véhicule d'un être qui lui est supérieur ; il est contrôlé par l'âme, ou surmoi. Appelons cela l'âme, car à moins d'avoir étudié ces questions, vous risqueriez de vous égarer. (Vous êtes déjà « égaré » car vous êtes journaliste mais c'est une autre histoire !) Revenons à l'âme. Quand une personne est désincarnée, c'est-à-dire quand elle n'est qu'une âme, elle se trouve dans un état plus « glorieux » où elle ne connaît ni souffrance physique ni persécution. Elle peut néanmoins avoir à *apprendre*, et rien ne s'apprend sans une certaine dose de souffrance. Il arrive même que celle-ci soit trop forte, voire intolérable. (Je parle d'expérience.) Cette âme choisit alors un corps qu'elle occupera quand elle gagnera cette terre. Je vous donne un exemple : si vous décidez de faire du tourisme, vous choisissez un véhicule assez puissant pour vous faire au besoin traverser la forêt vierge sans problèmes mécaniques ; un véhicule auquel vous pouvez vous fier. En revanche, si vous

décidez de prendre part à une course automobile, vous aurez besoin d'un engin plus nerveux. De la même façon que vous choisissiez une voiture en fonction de ce que vous comptez lui demander, l'âme choisit un corps qui lui permettra de faire face aux épreuves qu'elle aura à surmonter.

» Vous n'ignorez pas que lorsqu'on est sur l'autre versant de la vie, on est en mesure de voir beaucoup de choses sur cette terre. Imaginez que vous vous trouviez dans un petit bois : vous pouvez croire être dans une grande forêt. De même, si vous êtes sur une île, aussi petite qu'elle soit, elle constituera tout votre univers. Mais si vous survolez en avion ce que vous pensiez être une immense forêt vierge, vous serez surpris de ne voir qu'un petit taillis. Voilà comment vous voyez les choses depuis l'autre versant de la vie.

» Auteurs jaloux et journalistes stupides sont une calamité sur cette terre, mais ils subiront dans une vie future ce qu'ils font subir aux autres. Cela pourra au moins leur apprendre quelque chose et, s'ils n'apprennent rien, eh bien ! ils reviendront vie après vie, jusqu'à ce qu'ils aient enfin compris. Mais je m'éloigne de mon sujet : la transmigration. Reprenons l'exemple du tourisme : des circonstances imprévues exigent que vous vous procuriez une voiture de course ou un autre type de véhicule ; vous, l'âme du véhicule, devez abandonner votre voiture de tourisme et emprunter la voiture de course ou le... bulldozer ? Disons le bulldozer. Vous montez sur l'engin et effectuez certains gestes pour le mettre en marche. Vous faites

savoir à la machine ce que vous en attendez. Vous la dirigez et vous en retirez toutes sortes d'impressions (surtout si vous allez dans le fossé!). Eh bien, vous êtes alors très sensiblement dans la même situation qu'une âme qui a pris possession d'un autre corps.

— Sans doute! Mais pourquoi un homme prend-il possession du corps d'un autre? C'est une question que les gens ne cessent de poser.

— La raison est évidente. Je vais essayer de vous l'expliquer simplement. D'une part, nous avons un être qui a désespérément besoin d'un corps pour assumer une tâche qui lui a été imposée par d'autres, qui ne lui plaît pas et qu'il n'a pas choisie. Son propre corps, à cause de la dureté des hommes, est sur le point de l'abandonner. Ce corps, vieux et usé, ne se prête plus à la tâche qu'on attend de lui. D'autre part, il y a le corps d'un autre être las de la vie et dont la sensibilité a été malmenée par l'existence. Vous pourriez dire que c'est un raté, mais il s'agit plutôt d'une victime de la vie. Et il est fort possible que, finalement, ce soit lui le gagnant. Quoi qu'il en soit, ce corps possède une âme qui en a assez de la vie sur cette terre et qui s'est malencontreusement engagée dans la mauvaise voie. Elle sait qu'elle n'arrivera pas au bout de sa tâche et a déjà songé au suicide. Cependant, son corps vibre en harmonie avec le premier, usé et fini. Les deux corps sont sur la même longueur d'ondes. Le second pourra convenir.

» Permettez-moi de revenir à l'image des véhicules: si vous conduisez une voiture que vous appréciez particulièrement, vous vous sentez

comme chez vous, vous l'avez bien en main, elle vous convient. Mais si vous choisissiez une voiture d'une mauvaise marque, elle peut être à l'opposé de votre tempérament, même si vous n'avez rien de précis à lui reprocher ; vous ne vous sentez pas à l'aise, vous n'êtes pas heureux au volant et vous ne pouvez vous empêcher de souhaiter la changer. Il en va de même pour les deux hommes dont j'ai relaté le cas dans mon livre : *Histoire de Rampa* ; l'un des deux a pu approcher l'autre, et ils se « sont entendus pour cette transmigration ». De tels cas ont existé tout au long de l'histoire de l'humanité.

— Oui, tout est plus clair, à présent, à l'exception d'un point : pourquoi ce corps particulier a-t-il été choisi ?

— Je vais essayer de compléter mon explication. Pourquoi tel corps a été choisi et pas un autre ? Je vous l'ai déjà dit : parce que ces deux corps avaient une fréquence fondamentale identique et vibraient tous deux en harmonie ; leurs « contrôles » étaient semblables et, de ce fait, une prise de possession immédiate était possible. L'un des corps — ou enveloppe charnelle — était prêt à être libéré et son âme, plus que désireuse de l'abandonner. Qu'ajouter à cela ? Le corps était prêt, à un moment précis et pour un but précis, et point n'était besoin de le crier sur les toits. Le véhicule était là, disponible. Le fait que l'homme fût marié était accessoire mais avait son importance. Par bonheur les choses se sont passées de façon satisfaisante pour tout le monde.

» Vous ne pensez pas que je pourrais, à mon

tour, vous poser une ou deux questions ? Y répondrez-vous ? Voici ce que j'aimerais savoir : j'ai toujours pensé que l'amitié impliquait la loyauté. Nous avons été bons amis, vous et moi. J'ai toujours cherché à vous aider ; mais depuis que cet article est paru, votre attitude à mon égard a changé ; vous êtes devenu hostile, or je suis toujours le même. Vous n'avez rien pu découvrir sur moi que vous ne sachiez il y a douze ou treize ans. La seule nouvelle récente me concernant est celle que nous venons d'apprendre : un jaloux va écrire sur moi pour la simple raison qu'on m'en veut de ce que mes livres se vendent. Comment cela peut-il modifier votre attitude envers moi ? En ce qui me concerne, mes sentiments à votre égard sont intacts car je peux voir au-delà des apparences. Avez-vous quelques commentaires intéressants que je pourrais inclure dans mon livre destiné aux lecteurs de langue anglaise ? Je suis périodiquement attaqué depuis des années par des imbéciles qui ignorent tout du contenu de mes livres. Vous-même, les avez-vous lus ? Voilà quelques années, en Angleterre, un garçon s'est suicidé et l'on a retrouvé près de lui mon livre *You Forever (Les Secrets de l'aura)* ; il n'en a pas fallu davantage pour que l'ouvrage soit taxé de « livre assassin ». Je ne cesse pourtant de répéter que je suis opposé au suicide. Ce n'est ni une solution ni une issue. Mais la presse, dont vous faites partie, en a profité pour me charger et dire que j'encourageais le suicide. J'ai mis les journalistes anglais au défi de trouver une seule ligne dans mes livres où j'aie, d'une façon ou d'une autre, conseillé ou

excusé le suicide. Aucun n'a relevé le défi. Allez-vous le faire ? Tous les faits saillants me concernant sont relatés dans *Histoire de Rampa*. L'avez-vous lue ? Si oui, pourquoi votre comportement envers moi a-t-il changé ? Vous me regardez de travers mais j'ai ma sensibilité, comme vous avez la vôtre. Peut-être en ai-je même plus que vous. La balle est dans votre camp.

— Laissons cela pour le moment et venons-en à ce qui, apparemment, trouble les « penseurs » de la presse : les expériences « extra-corporelles ».

— Je reçois beaucoup de courrier de gens qui ont lu mes livres ; ils se souviennent de leurs expériences « extra-corporelles », disent-ils. Il est vrai que la mémoire nous revient au fil des années. Une fois acquise la gymnastique du souvenir, elle ne vous quitte plus. En fait, l'homme moyen n'est pas censé se rappeler ses expériences « extra-corporelles », pas plus que ce qu'il a été dans ses vies antérieures, et c'est bien ainsi, car celui qui aurait été roi dans une vie antérieure et qui reviendrait en mendiant, jugerait son retour intolérable. Il ferait un mendiant plein d'arrogance et se nuirait à lui-même. N'est-il pas dit quelque part que ceux qui ont bu l'eau du Léthé oublient le passé de façon à pouvoir vivre le présent en préparant l'avenir ? C'est une bonne précaution prise par la nature — ou par Dieu, si vous voulez — que d'accorder aux hommes l'oubli temporaire du passé, afin de leur permettre de vivre pleinement dans le présent en préparant le futur.

» J'ai abordé ce sujet en disant que si nous croyons en un Dieu bon, nous devons croire

également qu'il existe une récompense pour ceux qui naissent misérables. Si nous n'avions qu'une vie à vivre, comment pourriez-vous, monsieur le journaliste, expliquer l'équité d'un Dieu qui permet qu'un être naisse au sommet de la puissance et de la fortune, et un autre déformé physiquement, à peine doué mentalement et, de plus, dans le dénuement ? Une seule existence serait une injustice pour l'individu défavorisé et un favoritisme marqué à l'égard de celui qui est comblé. Ce n'est là, bien sûr, qu'un aspect de la question. Il existe dans les religions de l'Inde diverses preuves établies de la réincarnation. Le christianisme est, vous le savez, une religion moderne en comparaison de certaines religions asiatiques et indiennes. En réalité, les religions indiennes ont préfiguré le christianisme. Le Christ prit possession du corps de Jésus (« Et l'Esprit du Seigneur entra en Jésus ») puis il « erra dans le désert ». C'est un fait avéré, il se rendit en Extrême-Orient, traversa l'Inde et le Tibet. Il rencontra les sages de ce temps et, de toutes les religions, il formula celle qui semblait convenir le mieux aux hommes de son époque. Ainsi, donc, le christianisme tel que le conçut le Christ était un mélange des religions orientales et des religions mythologiques.

» Mais, vers l'an 60, les prêtres qui avaient adhéré à cette foi, estimant de leur intérêt de le faire, considérèrent que le dépouillement et la pureté de la religion chrétienne diminuaient leur puissance ; ils travaillèrent alors à falsifier les enseignements du Christ et à trahir sa pensée. Le Christ n'était pas misogyne et ne voyait pas

les femmes comme impures. Si l'on étudie les documents, on découvre que le Christ était marié et avait des enfants ; mais ce point a été soigneusement tenu secret par les « experts » en théologie qui craignaient que la révélation de cette vérité au peuple ne détruise la mystique du christianisme.

» Je vois que vous n'acceptez qu'avec réticence la réincarnation. Je ne peux vous apporter aucune preuve même s'il en existe ; la vie m'a appris qu'on ne peut convaincre celui qui refuse d'être convaincu. Ceux qui étudieront les religions orientales et asiatiques y découvriront les preuves de la réincarnation. Mais vous qui ne prenez même pas la peine de lire mes livres pour me condamner, aurez-vous la curiosité de vous lancer dans l'étude des religions hindoue, brahmanique et musulmane ? Le mieux pour vous est de renoncer et d'attendre qu'une expérience douloureuse vous enseigne qu'il existe infiniment plus de choses, ici-bas, que vous ne semblez le croire.

— Pourquoi ne nous éclaire-t-on pas sur la doctrine de la réincarnation ?

— Vous me demandez pourquoi cette doctrine n'est pas enseignée ? Elle a fait partie de la religion chrétienne. De nos jours les gens cherchent la signification de cette parabole : « Dans le royaume de mon père, il y a de nombreuses demeures. » Le sens leur échappe. Elle signifie ceci : il existe de nombreux plans d'existence, de nombreux degrés de vie astrale.

» A ses débuts, le christianisme, à peine issu des religions de l'Inde, enseignait la réincarnation

et son mécanisme. Ce mécanisme est encore enseigné dans les pays d'Asie. Le malheur est que les chrétiens considèrent le christianisme comme étant la seule et unique doctrine, ou le seul enseignement valable. Quand vous dites : « Pourquoi ne nous éclaire-t-on pas sur ce sujet ? » je ne peux que répondre ceci : tout vous a été dit, mais il existe des initiateurs qui s'obstinent à obscurcir la vérité. Les chrétiens ne constituant pas la majorité numérique, cela n'est pas très important. Si vous étudiez les autres religions, vous verrez que la réincarnation y est enseignée.

» Les catholiques rejettent toute vérité autre que celle d'une doctrine des plus rigides établie par les prêtres pour sauvegarder leur pouvoir. Ceux-ci n'avaient-ils pas décrété que le fait de penser par soi-même était un péché mortel ? Ils ont enseigné qu'il faut croire aveuglément tout ce que les prêtres disent, même ce qui ne semble pas crédible. Les prêtres catholiques ont conditionné et hypnotisé leurs fidèles au point de leur inculquer la peur de penser par eux-mêmes. Même le pape considère aujourd'hui que beaucoup de choses ne vont pas dans le catholicisme. Et c'est pourquoi il y opère tant de changements. Le dalaï-lama lui-même a reconnu devant les journalistes qu'il n'était pas une réincarnation de Chenrezi. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il a expliqué de façon détaillée comment il avait été choisi pour être le dalaï-lama. Si vous étudiez la question vous découvrirez partout la vérité sur la réincarnation, cela à la condition d'être prêt à l'accepter et de ne pas vous aveugler délibérément.

— Pourquoi faut-il que nous soyons obsédés par des problèmes tout au long de notre vie ?

— La vie est faite de problèmes ; l'écolier et l'étudiant en ont, et doivent les résoudre. A l'école, on demande à l'enfant combien de temps mettra un faucheur pour faucher un champ s'il s'adjoit trois hommes et demi et un chien ? Question stupide à ses yeux, mais qui, dans sa vie adulte, trouvera son sens dans le monde du travail. Sur cette terre, l'homme doit faire face à maints problèmes, et plus son degré d'évolution est élevé, plus ses problèmes deviennent difficiles à résoudre. Quand il a atteint la Vie suprême, au-delà de cette terre, au-delà de toute idée de retour vers cette terre, il découvre que la connaissance acquise grâce aux problèmes résolus l'aide dans d'autres sphères d'activité. La vie en ce monde n'aurait aucun sens si elle était sans problèmes. Quel enrichissement retirerai-t-on d'une vie oisive et où toutes les difficultés seraient aplanies ? Plus un homme a de problèmes à affronter, plus il progresse et, à mesure qu'il progresse, ses problèmes deviennent plus compliqués. Les difficultés de la vie ne sont pas l'expiation des fautes commises dans le passé ; elles sont au contraire l'indication pure et simple que l'évolution de tel homme est assez avancée pour lui permettre de subir des épreuves plus difficiles.

» En conséquence, quand je vous dis que vous ajoutez à mes problèmes, je veux dire que vous m'apprenez indirectement à les résoudre ! Quant à l'injustice dont vous faites preuve à mon endroit, vous devrez la payer. Si vous voulez

obtenir de l'argent sans travailler, vous n'aurez d'autre solution que de l'emprunter; mais vous devrez le rembourser avec les intérêts. Je vous dis le plus sérieusement du monde: tout le mal qui m'a été fait par des gens égarés par la haine et qui m'ont condamné sans me permettre de me défendre, tout ce mal retombera immanquablement sur eux, augmenté des intérêts. Ce n'est pas une baliverne, c'est un fait, et vous le constatarez. Vous découvrirez aussi, quand vous en aurez besoin, que la fidélité et l'amitié n'ont pas de prix. Et, si vous ne savez pas les offrir, vous découvrirez que dans les jours difficiles, cette loyauté et cette amitié, qui auraient pu vous aider, vous manqueront. Ce moment vient inexorablement, pour chacun de nous. N'oubliez pas ce que je vous dis, et attendez.

» Tout se ramène à ceci: je n'ai rien fait de mal; j'ai toujours dit la vérité, sans jamais tricher. Cependant, la presse — dont vous faites partie — n'a cessé de se poser en accusateur, en juge et en bourreau. Mais je suis encore en vie et j'ai toujours en moi une énorme force vitale. Je ne peux que vous dire à vous, journaliste, que vous retireriez un grand profit de la lecture de la Bible. Au Livre de l'Exode, 22-21, il est dit: « Tu ne tourmenteras ni n'opprimeras un étranger. Car vous avez été étrangers au pays d'Égypte. » Ce peut être l'« Égypte » et ce peut être le « Canada ».

— D'après vous, les animaux accèdent-ils au monde de l'Esprit, et les y retrouvons-nous? Ont-ils une âme et une intelligence?

— Je vous affirme que les animaux ont une

intelligence ! Certains sont même plus intelligents que bien des hommes. Ma chatte siamoise, Cleopatra, est la petite personne la plus intelligente que je connaisse. Son jugement est extraordinaire. Quant à Tadalinka, elle a d'incroyables dons de clairvoyance, ce qu'on ne peut dire de tous les hommes, n'est-ce pas ? Les animaux ont accès au monde de l'Esprit. Si nous reconnaissons l'existence d'un Dieu — et comment pourrions-nous exister s'il n'existait pas ? — alors il nous faut admettre que les animaux de toute sorte ont droit à Sa considération ; l'homme n'est après tout qu'une forme spécialisée d'animal, et plus sauvage que bien d'autres espèces animales. On prétend que seuls les hommes et les araignées sont capables de viol ; cela mérite réflexion. Mais quant à savoir si les animaux ont accès à la vie astrale, tout comme les humains, la chose ne fait aucun doute. Ils passent, eux aussi, par des vies successives, mais chaque espèce se réincarne en fonction de sa propre classification, c'est-à-dire que les hommes ne reviennent pas sous la forme animale, ni les animaux sous la forme humaine. Je répète que, si vous avez lu tous mes livres, vous savez ce qu'il advient des chats dans cette vie.

» Il n'est que les chrétiens pour nier que les animaux ont une âme. Il faut bien dire que, pour la plupart, ils n'accordent que peu de considération à la leur, toujours prêts qu'ils sont à faire du mal à autrui et à prendre l'avantage, ce qu'on ne voit pas chez les animaux. Ceux-ci ne tuent que pour leur survie, jamais pour de l'argent. Ils tuent pour se nourrir et obéissent ainsi aux lois

de la nature ; mais il n'est pas d'exemple d'animaux tuant pour le seul plaisir de tuer, comme l'homme qui tire des perdrix ou des canards. A-t-on jamais vu un animal courir le long d'une route pour essayer d'écraser plus faible que lui, et cela pour passer le temps ? Or les humains le font.

» Les animaux ont une âme et une intelligence. Et si un homme et un animal veulent se retrouver sur l'autre versant de la vie, ils le peuvent — à la condition que tous deux le veuillent — car l'homme n'est pas le maître de la création. Dans d'autres mondes, dans d'autres vies, les hommes ne seraient guère plus que des vers de terre.

— Pourquoi refusez-vous de rencontrer les gens ? Pourquoi êtes-vous aussi peu sociable ?

— Je crois avoir déjà répondu à cette question. C'est le droit de chacun de décider s'il veut ou non voir ses semblables. Et pour parler carrément, pourquoi devrais-je rencontrer des journalistes, des gens qui essaient par tous les moyens de prouver que je mens et que je suis un imposteur ? N'êtes-vous pas scandalisé par le fait de voir des *journalistes* s'inscrire en faux contre tous mes écrits ! Des journalistes ! Avant de dénoncer les prétendus mensonges d'autrui, ne devraient-ils pas procéder à un petit examen de conscience ? Il faut que les choses soient sérieuses pour que le pape en personne en soit réduit, avec les autres dignitaires de l'Église, à réclamer l'honnêteté à la presse. Et ce sont les journalistes qui voudraient me juger ! Risible, vous ne croyez pas ?

» J'ai de bonnes raisons pour vivre en solitaire. J'ai des facultés et des pouvoirs particuliers ;

dois-je vous répéter que tout ce que je dis dans mes livres est vrai, et que je suis capable de faire tout ce que j'affirme pouvoir faire ? Ce qui signifie que j'ai une sensibilité au-dessus de la moyenne. Certaines choses que la majorité considère comme simples et naturelles à accomplir sont pour moi impossibles. En revanche, ma solitude me permet de développer d'autres capacités. Prenez l'exemple de l'aveugle : ses yeux ne lui rendant aucun service, le toucher et l'ouïe développent une acuité particulière afin de compenser le sens déficient. Si les hommes vivent en troupeau, un nivellement se produit automatiquement, alors qu'un homme qui vit seul dans le désert découvre que ses sens se renforcent : sa vue, son ouïe et son odorat gagnent en intensité et en subtilité. Les chasseurs qui vivent dans la brousse ont des sens très aiguisés. En Australie, par exemple, les indigènes sont capables de déceler, plusieurs jours plus tard, le passage d'un homme blanc sur une piste, alors que celui-ci serait incapable de remarquer le moindre signe de présence humaine. La vie solitaire s'impose si l'on tient à développer ses facultés particulières. La vie de groupe, au contraire, émousse les perceptions. Les moines qui vivent en reclus voient augmenter leurs facultés. Ils acquièrent un pouvoir de voyance et de télépathie, et appellent ce pouvoir « la communication avec Dieu ». C'est dans l'ordre des choses. La solitude aide au développement de l'homme. Peut-être faut-il ajouter que dans un groupe, l'aura de certaines personnes est négative, tandis que celle d'autres est positive ; chez les uns, la pensée est puissante,

chez les autres elle est malsaine. Il en résulte des heurts et une importante déperdition d'énergie nerveuse. Il vous est sûrement arrivé de vous sentir « vidé » au sortir d'une réunion mondaine où vous avez rencontré beaucoup de gens. On boit, on bavarde et on danse dans un espace trop restreint. Vous vous sentez très bien aussi longtemps que vous êtes entraîné par le climat d'excitation propre à ce genre de rencontre, mais à peine avez-vous quitté la salle que vous éprouvez un sentiment d'extrême fatigue; vous blâmez l'alcool et croyez avoir la gueule de bois; en réalité, vous vous êtes déchargé en énergie nerveuse, au milieu d'une foule de gens dont les auras sont en conflit. C'est là la seule explication.

» Imaginez une pile d'aimants que vous avez laissés tomber les uns sur les autres. Certains s'attirent, d'autres se repoussent, en fonction, bien sûr, de l'orientation de leurs pôles réciproques. Il en va de même chez les hommes, car le véhicule appelé homme n'est après tout qu'un dispositif électrique. Il existe des ondes cérébrales et l'on admet de nos jours que la pensée peut être enregistrée sur le papier, sous forme de graphique, et que le voltage du cerveau est mesurable. Ces ondes sont donc en conflit quand elles sont en contact trop étroit.

» Chaque individu a une note de base, que je qualifierais de note musicale si quelques-unes de ces fréquences n'étaient souvent bien discordantes. Nous émettons tous un son statique suivi d'un bourdonnement assez semblable à celui d'une ruche. L'homme bourdonne et vrombit,

mais, habitué à ces bruits, il n'en a pas conscience. De même, chaque race a une odeur propre. Les Blancs se disent sensibles à la « mauvaise odeur » des Noirs qui pourraient leur retourner le compliment, mais qui sont trop polis pour le faire ! A l'odeur distinctive de sa race, s'ajoute pour chacun de nous sa propre odeur corporelle ; chacun émet également une note susceptible d'être détectée à l'aide d'instruments et qui est la vibration spécifique de sa race, à laquelle se superpose sa vibration personnelle. Ces deux vibrations peuvent s'accorder ou être discordantes ; la discordance entraîne une difficulté de communication : il s'agit d'un conflit de personnalités qui vide le sujet de son énergie.

— Que pensez-vous de la méditation ?

— La méditation est une nécessité. Des chercheurs américains ont découvert récemment que, chez une personne en méditation, le métabolisme général se trouve considérablement modifié (équilibre sanguin et état général). Cela peut être aisément vérifié à l'aide d'instruments. La méditation a malheureusement inspiré des montagnes de sottises. Et tous ces cultes, ces cours par correspondance, etc., sont d'une parfaite inutilité. Point n'est besoin de cet arsenal de stupidités pour vous aider à méditer. Il ne fait que remplir les poches du « professeur de méditation ». Méditer est un acte aussi naturel que respirer ou penser. Et le côté systématique des « méthodes » a de quoi faire fuir l'homme le plus déterminé. Le monde de l'occultisme compte tant de charlatans ! Là encore, je dirai que les gens n'ont que ce qu'ils méritent ; s'ils faisaient

preuve d'un plus grand discernement, ils s'efforceraient de distinguer l'authentique du falsifié. Cette question me préoccupe beaucoup. Nous envoyons des hommes dans l'espace, ce qui est sans intérêt, vu que ce même voyage peut se faire par voie astrale, et avec de bien meilleurs résultats. L'envoi d'hommes dans l'espace est aussi horriblement coûteux, mais on ne consacre aucun budget à des recherches concernant ce qu'il advient après la mort. Le voyage astral est-il possible ? Je sais qu'il l'est, mais l'homme de la rue l'ignore. Si les hommes de science faisaient preuve de plus d'ouverture d'esprit, ceux qui sont doués de facultés particulières collaboreraient volontiers à ces expériences.

» Mais les choses ne se passent pas ainsi. En général un soi-disant « chercheur » s'adresse à une personne dotée de pouvoirs authentiques et cherche à l'intimider : « Je ne crois pas à vos pouvoirs, dit-il. Faites-moi une démonstration et je prouverai que vous êtes un charlatan. » Comment, dans de telles conditions, ne pas perdre ses moyens ? Les sciences occultes sont délicates et fragiles. Elles exigent un certain climat. Il ne vous viendrait pas à l'esprit de dire à un photographe : « Je vais voir si vous trichez » et d'entrer dans la chambre noire en allumant la lumière, sous peine de ruiner son activité. S'il s'agit de prouver l'existence de pouvoirs occultes, il faudrait au moins que les chercheurs créent un climat de sympathie propice à celui qui a quelque chose à démontrer. Il n'est pas question, pour ces observateurs, de tout « gober » sans preuve mais simplement d'être en situation d'accepter.

C'est la brutalité de l'investigation qui choque le médium et contrarie les forces auxquelles il fait appel. Les journalistes sont les véritables responsables. Ils arrivent avec leur grande gueule et leur scepticisme et, mis en présence d'une preuve irréfutable, ils veulent y voir un « truc », sans savoir au juste ni où il est ni ce qu'il pourrait être.

» Le temps viendra où il faudra se résoudre à faire des recherches approfondies sur la mort et ce qui la suit. On ne peut peser une âme, disent les journalistes. C'est exact, mais qui a jamais parlé de peser les âmes ? L'âme est dans une autre dimension et ils se trompent d'unité de mesure. Chacun de nous n'est qu'une gerbe de vibrations, de même qu'un signal radio est une vibration, ou une fréquence, ou une longueur d'onde. Les humains font partie d'un spectre défini. Sur terre, nous avons un poids ; de même, nous rencontrons une résistance si nous frappons sur un solide. Mais, si nous changeons de dimension les solides terrestres n'en sont plus. Ils peuvent même cesser d'être perceptibles. La même chose se passe sur l'autre versant de la vie : l'âme quitte le corps, mais c'est en un temps différent et en une dimension différente ; l'équipement tridimensionnel est trop fruste pour l'enregistrer.

» Quand les hommes de science voudront bien suivre les suggestions des occultistes en ce qui concerne la façon de procéder aux expériences, nous irons de l'avant et produirons de nombreuses preuves, car il existe d'authentiques occultistes. On ne peut nier qu'il y ait des charlatans

mais il est permis d'affirmer l'existence de milliers de « médiums » indiscutables, doués de facultés occultes authentiques, et qui font véritablement ce qu'ils prétendent pouvoir faire. On devrait les protéger et les imposteurs devraient être frappés d'anathème.

— Permettez-moi d'insister : comment apprend-on à méditer ?

— Je l'ai expliqué tant de fois dans mes livres que je suis fatigué ! Méditer est chose simple. La seule difficulté n'existe que pour ceux qui refusent de croire que la méditation est facile. Si vous compliquez la chose à plaisir et si vous êtes tendus, vous ne parviendrez à aucun résultat. Si vous voulez apprendre à méditer, il vous suffit de lire mes livres. Après tout, même les journalistes devraient le faire avant d'être autorisés à exprimer une opinion. Et ils sauraient au moins de quoi ils parlent lorsqu'ils émettent des critiques, ce qui nous changerait agréablement. Enfin, il faut être courtois avec la presse !

— Vous parlez toujours de « voyage dans l'astral ». Est-ce réel ?

— Le voyage dans l'astral existe. Mais, comme tout le reste, il est difficile à expliquer à ceux qui se refusent à y croire. Aussi difficile que d'essayer de faire sentir à un aveugle de naissance la différence entre deux tons de vert ou entre le rouge et le rose.

» J'ai déjà dit que l'on pouvait comparer le corps humain à une voiture automobile et l'âme, ou corps astral, au conducteur de cette voiture. Celui-ci ramène sa voiture au garage, coupe le contact, et la voiture est immobilisée. Il en sort

et se rend en un autre lieu. C'est exactement ce qui se passe dans un voyage astral.

» Le corps physique peut être fatigué ; vous avez travaillé, pour votre journal, à la rédaction d'une affaire à scandale, ou vous avez dû rencontrer beaucoup de gens. Bref, vous êtes fatigué et vous n'avez qu'une idée : vous mettre au lit. Le fait de vous coucher revient à mettre votre voiture au garage. Vous arrêtez le moteur ; en d'autres termes, vous vous endormez. Mais le conducteur, c'est-à-dire votre âme ou votre forme astrale, quitte votre corps et s'en va, gagne un autre plan où existent d'autres êtres qui, eux aussi, voyagent dans l'astral. Vous regagnez votre corps, bien sûr, car il existe un lien qu'on appelle la « corde d'argent » et qui peut être comparé à l'onde porteuse d'un programme radio.

» Libéré de votre corps physique, vous voyagez quelque part dans le monde astral. Là, vous pouvez rencontrer une personne que vous êtes destiné à rencontrer le lendemain, en chair et en os, et vous vous entretenez avec elle.

» Puis, ayant réintégré votre enveloppe charnelle et vous trouvant en présence de la personne en question, vous vous dites : « C'est curieux ! Je suis sûr d'avoir déjà vécu cet instant ! »

» Si vous avez établi ce contact dans l'astral, vos relations avec la personne en seront facilitées, tout comme si la rencontre avait été organisée à l'avance, ce qui est probablement le cas. Bien des hommes importants qui ont notoirement réussi connaissent — consciemment ou non — le secret du voyage dans l'astral, et sont à même d'établir des contacts dans l'astral. C'est

ainsi qu'ils prévoient et préparent ce qui s'accomplira sur le plan terrestre au cours des jours suivants. Toutes les décisions sont prises, tout se passe sans heurt, avec la précision d'un mouvement d'horlogerie.

» La réalité du voyage astral n'autorise pas le doute. Il est simple à réaliser pour quiconque a assez de confiance et de patience pour tenter l'expérience. Mais si vous vous aventurez plein d'incrédulité et de préjugés, vous ne ramènerez aucun souvenir de ce voyage. J'affirme que chacun de nous voyage dans l'astral ; pourriez-vous imaginer que quelqu'un arrête sa voiture et reste assis à l'intérieur jusqu'au lendemain ? Il faudrait bien qu'il finisse par en sortir, ne fût-ce que pour se dégourdir les jambes, ou pour satisfaire ses besoins naturels. Chacun de nous s'évade de son corps pour gagner l'astral. Mais nous oublions l'expérience, soit parce que le souvenir nous terrifie, soit parce que nous refusons d'y croire.

» Certaines personnes font des rêves. Or les rêves sont bien souvent des rationalisations d'événements qui se sont produits dans la réalité. Nous sommes tout d'abord incrédules. Nous refusons d'accepter la possibilité du voyage astral et, comme pour répondre à ce qui serait un problème difficile, notre subconscient s'invente une image fantastique, un rêve étranger à ce qui pourrait se passer dans la vie réelle. Nos rêves sont alors ou la rationalisation d'une expérience astrale, ou les pensées errantes d'un corps dont l'âme, ou la forme astrale, est si loin qu'aucun contrôle ne joue plus dans le processus mental de la forme en sommeil.

» Je répète qu'il est possible de voyager consciemment dans l'astral. Chacun peut le faire pendant son sommeil, mais tout le monde n'en garde pas le souvenir. Il est même possible, avec un certain entraînement, de faire ce voyage en état de veille. La difficulté avec le voyage astral, c'est qu'il est impossible d'emporter avec soi le moindre objet, ce qui est parfois un inconvénient.

» Avez-vous encore d'autres questions ? J'y répondrai puisque j'ai l'intention d'utiliser notre échange pour mon prochain livre. Je vous écoute.

— Qu'avez-vous à dire sur la pollution, ses causes, ses effets ? Et quel moyen conseillez-vous pour résoudre le problème ?

— C'est un très grave problème dont l'homme est entièrement responsable. La nature ne crée pas la pollution mais cherche au contraire à la vaincre. Tout d'abord l'homme épuise les ressources d'oxygène de l'atmosphère. Au Brésil, où l'une des plus immenses forêts doit être abattue, on estime que, si cet abattage se poursuit selon le plan prévu, dans trente ans l'atmosphère aura perdu un tiers de son oxygène. C'est grave, car plus l'oxygène diminue, plus la pollution augmente. L'humanité travaille donc à sa propre extermination.

» La destruction des forêts amène encore d'autres problèmes. Les Américains ont constaté que les déboisements créent des zones semi-désertiques. Naturellement, outre leur fonction d'oxygénation de l'atmosphère, les arbres retiennent l'humus. Leurs racines fixent le sol en profondeur. Contribuant à retenir l'humidité dans le sol, les arbres le vivifient. Mais lorsqu'ils sont

abattus, plus rien ne peut maintenir le sol, et ce qui était une région fertile se transforme bientôt en une région désertique. Le sol s'assèche et s'effrite, emporté par les vents qui, désormais, ne sont plus freinés par le rideau du feuillage. L'homme est seul responsable de l'apparition de ce désert. Et cette substance terrible, l'essence ! Un véritable fléau ! Les engins qui fonctionnent à la vapeur ne créent aucune pollution ; l'humidité de la vapeur d'eau retourne à la terre, pour son plus grand bien. Les vapeurs d'essence, elles, empoisonnent tout. Pour vous en persuader, vous n'avez qu'à regarder atterrir ou décoller un jet. Le sol se recouvre d'une pellicule huileuse à son passage.

» Il y a cinquante ans, il existait des véhicules à moteur propulsés par la vapeur, le vieux *Stanley Steamer*, entre autres. Nous n'avons plus rien de semblable aujourd'hui et c'est bien regrettable. Le *Stanley Steamer* était des plus confortables et des plus rapides. D'une grande puissance, il ne souillait ni l'atmosphère ni la terre. Mais les intérêts économiques ont tué la vapeur et amorcé la destruction collective de l'humanité en inventant le moteur à essence qui provoque le cancer ainsi que d'innombrables maladies.

» Si les hommes, poussés par la passion de l'argent, continuent à produire toutes ces substances chimiques et synthétiques, la vie finira par disparaître de la planète. Nombre de ces composés sont mortels. Nos rivières et nos lacs sont pollués, devenus des réserves de liquide empoisonné. Certaines régions sont obligées d'interdire la baignade et les plages sont si

polluées qu'elles sont devenues impraticables. Quand les navires sont accueillis par une barrière de résidus flottants, c'est que la terre n'est pas loin. Point n'est besoin de radio pour les marins du bord, la couleur des eaux à des milles au large indique qu'ils approchent des côtes.

» Vous me demandez quelle pourrait être la solution. Elle existe car il y a une solution à tous les problèmes. L'humanité devra faire retour à la religion. Peu importe laquelle, mais seule la religion apportera la discipline spirituelle qui nous permettra de régler nos actes. Les croyants et les religieux ne feront pas passer l'argent avant la santé d'autrui. Ils tenteront de protéger la vie au lieu de ne penser qu'à accumuler des biens. Un retour à la nature, aux choses vraies se produira. Les gens pourraient retrouver le bonheur que procurent les paysages naturels et l'espace, au lieu de vivre sur de vastes étendues de terre inhabitées qu'ils finiront par refuser de cultiver, préférant respirer l'air des usines qui fabriquent les produits chimiques destinés à empoisonner l'humanité. Cette situation ne peut continuer. Il faut, pour attirer les gens vers la terre, améliorer le statut des agriculteurs, auxquels notre société ne donne pas la considération qu'ils méritent.

» Il y a des millions d'années, quand la terre était jeune, l'atmosphère était tout autre que ce qu'elle est aujourd'hui. La vie humaine ne pouvait se développer à cause des vapeurs sulfureuses dégagées par les volcans en activité ; de leurs cratères s'échappaient des puanteurs gazeuses éjectées avec force dans le ciel. Puis au fil du

temps l'atmosphère s'est épurée. A mesure que la végétation apparaissait sur la terre, elle augmentait la teneur de l'air en oxygène et la vie humaine se développait de façon à utiliser au mieux cet oxygène. Celui-ci se raréfie maintenant ; nous respirons un air pollué, les maladies des bronches se multiplient, la santé de tous se dégrade. Et, à moins d'un retour aux choses simples de la vie et d'un rejet des sous-produits du pétrole et des produits synthétiques meurtriers, la race humaine est menacée d'extinction à brève échéance. Nous sommes proches de l'an 2000. Il semble, hélas ! qu'une compétition se soit engagée entre toutes les nations ; c'est à qui créera le plus de pollution. C'est ce qu'on appelle le progrès. C'est à qui abattra le plus d'arbres pour fabriquer du papier dont on fera des journaux inutiles. J'ai depuis longtemps affirmé que la presse est, sur cette terre, le pire des fléaux. La meilleure preuve de son caractère nuisible, c'est le gâchis qu'elle fait du papier ; ce papier qui vient des arbres, qui est la chair des arbres. Plus grande est la demande en nouvelles sensationnelles, plus grande est la destruction imposée aux arbres. L'homme est sans cesse à la recherche de forêts encore vierges pour alimenter les journaux.

» Les bûcherons progressent jusqu'au cœur de la nature, en la violant, et laissent derrière eux des scènes de désolation, un paysage lunaire : racines arrachées, rochers mis à nu par le vent. A moins qu'on ne fasse cesser ce scandale pour renverser la situation — c'est-à-dire reboiser au lieu d'abattre —, je crois que nous ne devons pas

tarder à dire adieu à toute vie sur la terre, jusqu'à ce que survienne une autre espèce de créatures susceptibles de s'adapter à ces conditions infernales. Les hommes ne sont pas seuls en jeu, tout ce qui vit sur la terre est entraîné dans l'abîme. Les poissons de mer et de rivière meurent à cause de la pollution; les oiseaux meurent d'avoir mangé des poissons pollués. Tout nous ramène à la nécessité de revenir à la religion et de retourner à la terre. Hommes et femmes se ruent sur le travail pour faire toujours plus d'argent. Pendant ce temps, leurs enfants — qui sont l'avenir du monde — traînent dans les rues en bandes où les forts dominent les faibles et sont bien souvent de futurs voyous. C'est ainsi que la situation ne cesse d'empirer. Celui qui veut un beau verger soigne ses arbres, greffe, élague et sélectionne les espèces. Quiconque veut la meilleure qualité d'élevage animal contrôle la reproduction afin d'améliorer la race. Seuls les meilleurs sujets sont sélectionnés. Mais l'homme qui se prétend le maître de l'univers vit selon un ordre inverse. Plus il est taré et plus il fait d'enfants, des enfants dont il ne s'occupe pas, trop affairé qu'il est à courir après l'argent. Cet état de choses est artificiellement créé par les intérêts capitalistes. La production de masse exige, pour être entretenue, que les gens aient assez d'argent pour acheter tous les biens matériels. Lorsque, dans un ménage, l'homme est seul à travailler, il ne rapporte pas assez d'argent pour acheter tout ce dont il a envie, tout ce dont il croit avoir besoin. D'autre part, les usines ne trouvent pas la main-d'œuvre

bon marché qui leur serait nécessaire, et les femmes, sous l'effet du « bourrage de crâne », sont convaincues qu'elles doivent elles aussi apporter de l'argent à la maison. Et si le père et la mère travaillent tous deux, les enfants risquent d'être livrés à eux-mêmes, et l'espèce dégénère. Le monde animal nous offre l'exemple de ce qui se passe si on le laisse se reproduire à sa guise et sans contrôle.

» La seule solution serait que les chefs de tous les pays du monde s'associent pour former un gouvernement mondial. Les chefs religieux devraient quant à eux cesser de se combattre et s'efforcer de travailler ensemble au bien de l'humanité, en enseignant que le salut n'est pas à la ville mais aux champs et que, sans un retour à la religion, il n'est pas d'espoir pour cette terre.

— Puis-je vous demander votre point de vue sur la contestation étudiante ?

— Mon opinion est que les étudiants se font une idée d'eux-mêmes quelque peu excessive ! Regardons le problème en face : quand vous allez à l'école — et l'université n'est pas autre chose — c'est que vous avez encore à apprendre et, partant, que vous n'avez pas la science infuse. J'avoue que je suis stupéfait de voir tous ces jeunes gens qui ne doutent pas un instant de pouvoir refaire le monde. Pourquoi ne commencent-ils pas par étudier et réussir leurs examens pour s'attaquer ensuite aux problèmes du monde et faire leurs preuves ? Si c'était le cas, ils ne tarderaient pas à la boucler.

— Que pensez-vous des grèves, des conflits ouvriers, et des syndicats ?

— La grève ne devrait pas exister à mon avis. C'est une forme nuisible de chantage. A l'heure où j'écris ces lignes, Montréal est une ville malade, dans une province malade, où grèves et violence semblent de règle.

» Pour ce que j'en sais, les grèves font perdre de l'argent et aux ouvriers et aux employeurs. La négociation serait bien préférable et des tribunaux ad hoc devraient être capables de trancher en cas de conflits.

» J'ai été amené à connaître un certain nombre de leaders syndicaux, et je me demande si ce ne sont pas de simples « hommes de main ». J'ai le sentiment que le travailleur syndiqué moyen est terrorisé par le responsable syndical ; je le serais moi aussi dans la même situation et je me demande si je n'aurais pas recours à la police. On dirait que les syndicats ne fonctionnent qu'au bénéfice des meneurs ; je me suis même laissé dire que plus ils obtiennent pour leurs membres et plus ils exigent pour eux-mêmes. N'a-t-on pas vu des cas de corruption de jury et des passages à tabac de travailleurs innocents ? Comment justifier l'existence des syndicats ? Mon opinion est qu'ils devraient disparaître.

» En Angleterre, les ouvriers avaient autrefois un meilleur système. Il existait des guildes, ou corporations, qui leur venaient en aide. Tous les travailleurs devraient se regrouper au sein de semblables corporations.

» Dernièrement, une grève a éclaté dans le milieu hospitalier et des médecins m'ont confié que des malades étaient morts faute de soins. Que faire pour empêcher les syndicats d'inciter

les grévistes à prolonger la grève, ce qui ne fait qu'aggraver la situation ? J'ai dû entrer moi-même à l'hôpital en pleine grève, et naturellement je suis resté sans soins. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je réagis de cette façon contre les grèves.

— Que pensez-vous de la violence dans le monde ? Où est le remède ?

— La violence dans le monde est un phénomène facile à comprendre. Les gens vivent selon des valeurs faussées. La religion est vilipendée. Les hommes ont cessé de croire aux choses vraies et simples. Ils puisent leur vérité à la radio et à la télévision qui font étalage de violences. Les « journaux à sensations » offrent leur lot quotidien de crimes et de sang. Les gens sont conditionnés et « échauffés » par ces discours et ces images. La presse « en remet ». La télévision montre des résidences de rêve, hollywoodiennes, et l'on se dit : « Pourquoi ne vivrais-je pas moi aussi dans une maison comme ça ? Pourquoi n'aurais-je pas ma Cadillac, mon bateau, mon avion ? L'insatisfaction s'installe en nous et elle est mauvaise conseillère ; n'est-elle pas bien souvent à l'origine des bandes qui s'organisent et se lancent dans le hold-up et le kidnapping ? Il y en a pour inventer des plaintes de toutes pièces et traîner des gens devant les tribunaux ; tout cela pour de l'argent. Telle « sportive » se retourne contre son club et exige quelques millions de dollars. Quelques millions de dollars ! Plus qu'elle ne pourrait gagner en dix existences sur terre, et encore, avec de la chance ! Chacun se surestime. Le moindre dédommagement se chiffre en

millions de dollars, de nos jours, et c'est peu ! Là encore c'est la presse qui est fautive. C'est elle qui, avec ses gros titres, fausse le jugement du public ! Je me suis laissé dire que la vérité n'intéressait pas les journaux. Ils impriment ce que les gens recherchent : le sensationnel. On est même allé jusqu'à me dire que peu importait que je donne ou non une interview, vu que, de toute façon, ce qu'on reproduirait serait inventé de toutes pièces.

» En voici un bon exemple. La semaine dernière, la presse locale a à plusieurs reprises parlé d'une Tibétaine, disant qu'au cours d'une interview, elle avait exprimé nombre de choses remarquables. Ébahie, la femme en question a déclaré n'avoir jamais rencontré le moindre journaliste et n'avoir donné aucune interview ! La conversation sortait tout droit de l'imagination du journaliste. Je suis tout prêt à la croire, ayant moi-même souffert de ce genre de pressions. Comment faire confiance à la presse ?

» Quant à la violence, je dirai que son origine est à chercher dans la démission des parents. Le père et la mère sont au travail et, sitôt la journée finie, ils vont au bistrot pour jouer au loto et bavarder ; les enfants — légitimes et illégitimes — restent livrés à eux-mêmes, dans la rue où les plus forts deviennent chefs de bande, dominant les faibles.

» Je veux revenir à la religion qui peut sauver notre monde. L'animal humain se détériore, devient de moins en moins apte à distinguer le bien du mal. Les religions sont représentées, de nos jours, par des colosses aux pieds d'argile,

moins préoccupés d'enseigner la religion que de faire de la politique, ce qui, sans doute, leur rapporte davantage. Les prêtres devraient être des prêtres et rien de plus, ils devraient s'occuper de l'âme de leurs fidèles et non pas de leurs opinions politiques.

» Voilà donc pour votre question : sans le retour à la religion et sans la censure de la presse, il n'y a pas de véritable espoir pour l'humanité qui court à sa perte.

— Et la guerre du Viêt-nam ?

— J'aimerais pouvoir féliciter les Vietnamiens ! N'est-il pas surprenant de constater que ceux que les Américains considéraient comme des « Jaunes ignorants » ont résisté d'abord à la puissance militaire de la France et ensuite à celle des Américains ? L'Amérique n'a pas pu gagner au Viêt-nam. A quoi ont servi les tonnes de bombes déversées dans les marécages ? C'est un spectacle affreux, bien sûr, mais qui est resté presque sans effets. En revanche, la guérilla s'est révélée payante, et les Américains ont été chassés du Viêt-nam. Ce qui n'a pas empêché la corruption de s'installer là-bas. Les Vietnamiens gardent la haute main sur leur pays, afin qu'il reste ce qu'ils veulent qu'il soit, et non pas ce que voulaient les Américains.

— J'en ai terminé, dit le vieil homme. Je ne répondrai plus à aucune question.

M. Telly se trémoussa sur sa chaise et finit par se lever.

— Sapristi ! Pourquoi n'avez-vous pas un tapis sur le sol ? Il fait froid ici. On trouve des tapis qui ne sont pas si coûteux. Si cela vous intéresse, je vous donnerai une adresse.

— Je vous ai déjà expliqué que je n'aime pas le luxe ; je ne veux pas de tapis.

Faisant le tour de la pièce d'un air embarrassé, M. Telly reprit :

— On devrait amener une équipe de télévision et faire un petit film sur vous. Tout le monde a envie de vous voir à la télé.

Exaspéré, le vieil homme sursauta dans son lit.

— Oh non ! Ça ne m'intéresse pas, pas plus que les idiots qui regardent ce qui se passe sur le petit écran. Après la presse, la télévision est la plus grande malédiction de notre temps. Elle a la prétention de montrer aux gens le meilleur

de la vie et ne fait que leur apporter l'insatisfaction.

— Puis-je apporter ma caméra, des flashes et un magnétophone ? Vous ne direz que quelques mots. D'accord ? Ça me rendrait service si vous acceptiez et, pour vous, ce ne serait pas un si grand dérangement.

Plus le vieil homme y pensait, plus ce projet de film lui déplaisait. Il savait à quoi s'en tenir : on donne le doigt et il faut abandonner le bras. Mais à force de réfléchir, il finit par accepter :

— C'est bon ! A la condition que vous veniez seul avec votre caméra et un magnétophone. Vous m'avez compris ? Si vous amenez une équipe de télévision avec vous, la porte restera close.

Le lendemain, la grosse voiture de M. Telly s'arrêtait dans un hurlement de freins. Quelques minutes plus tard, il apparaissait sur le seuil, bardé de caméras et de magnétophones.

— Je suis venu, dit-il, essoufflé.

Avec habileté, il installa ses caméras, ses lumières et mit le magnétophone en marche. On eût dit un jongleur manchot. Miss Cleopatra s'avança et vint s'asseoir près du vieil homme, afin d'être dans le champ. Puis ce fut l'arrivée de la grosse chatte Taddy. Taddy n'aime pas les caméras et n'apprécie aucune espèce d'interruption dans sa routine, qui se résume à manger et se reposer, mais ce jour-là, il était indispensable qu'elle soit là, elle aussi.

Le vieil homme fit une déclaration en anglais et M. Telly se retira en toute hâte. La paix revint au logis.

Le film passa à la télévision et une avalanche de courrier s'abattit sur le vieil homme et sur M. Telly ; neuf personnes sur dix se disaient intéressées, mais quelques esprits mesquins voulaient lui chercher querelle ; le vieil homme s'était exprimé en anglais et non pas en français sur une chaîne en langue française, disaient-ils. La vie devenait de plus en plus difficile pour le vieil homme. Il semblait qu'il ne puisse jamais sortir sans qu'un journaliste le guette, caché dans l'ombre. On se présentait à sa porte sous les prétextes les plus futiles, dans l'espoir de rencontrer Lobsang Rampa.

Perchés comme des poules sur un mur, deux hommes passèrent plusieurs nuits en face de la fenêtre de sa chambre. Une nuit, ils poussèrent l'audace jusqu'à taper contre la vitre à l'aide d'un bâton, espérant l'amener à écarter les rideaux. L'un des deux tenait la caméra et le flash prêts à l'action. En pure perte car le vieil homme ne se dérangea pas.

Mais ils n'étaient jamais à court d'astuces et de pièges. Quand les petits cailloux, lancés un à un, restaient sans effet, c'était une poignée de graviers qui atteignait la vitre. Il ne leur donnait jamais ce qu'ils attendaient. Le rideau ne s'écarterait jamais, ces gens étaient trop sots pour comprendre qu'ils étaient eux-mêmes épiés d'une autre fenêtre. Mais la situation devenait intolérable. Le vieil homme n'osait plus aller en ville.

Les gens qui le montraient du doigt n'étaient pas nécessairement méchants, mais chacun de nous a droit à son intimité ; chacun a le droit, si tel est son désir, de se tenir à l'écart. Or,

Montréal est un village. Si un homme éternue à un bout de la ville, l'écho gagne l'autre extrémité avant qu'il n'ait eu le temps de dire ouf !

La famille prit donc une décision. Elle quitterait Montréal et la province de Québec, qui s'était montrée plutôt inhospitalière.

La petite famille — deux femmes, deux chattes siamoises et un invalide atteint de troubles cardiaques graves — se réunit pour trouver une solution et choisir un nouveau lieu de résidence.

On discuta beaucoup pendant près d'une semaine, abandonnant le problème et le reprenant. On consulta des cartes. On écrivit à des amis pour connaître leur avis. Finalement, on opta pour la Colombie britannique. Un volumineux courrier partit pour deux villes de cette province, Victoria et Vancouver. On écrivit à nombre d'agents immobiliers. Mais pas une réponse ne vint.

C'était incompréhensible. Les choses ne deviendraient claires qu'une fois qu'ils seraient arrivés en Colombie britannique.

Un autre plan fut mis au point. A Vancouver, la famille vivrait à l'hôtel ou dans une pension de famille, tandis qu'elle prospecterait et essaierait de trouver un appartement. Plusieurs lettres furent adressées à différents hôtels de Vancouver, et l'un d'eux répondit en faisant des conditions acceptables. Presque au même moment, un article paru à Vancouver, glissé dans une enveloppe sans un mot, leur fut adressé. Le journal annonçait que Lobsang Rampa, auteur du *Troisième Œil*, venait s'installer à Kitsilano, Vancouver. Kitsilano, le quartier des hippies.

Stupéfaite, la famille examina le problème et décida que, de toute façon, elle n'irait jamais où la presse s'attendait à la voir. Nul, parmi eux, n'avait jamais entendu parler de Kitsilano !

Les premières décisions furent prises en vue du déménagement. Ils signifièrent leur congé au gérant de l'appartement et allèrent s'installer dans une pension. Pendant ce temps, leur mobilier était emballé pour être expédié par camion et franchir cinq mille kilomètres à travers l'Ontario, les Prairies et les montagnes Rocheuses. La famille espérait pouvoir mener une autre vie.

Ce livre, à peine commencé, fut momentanément mis de côté. Impossible d'y travailler dans une pension de famille, avec tant de décisions à prendre et un avenir incertain.

Le vieil homme prit congé de quelques personnes qui s'étaient conduites décemment avec lui, sans s'occuper de sa vie privée, ce qui prouve que, même à Montréal, on trouve des gens bien. Un ou deux Québécois furent même invités à venir rendre visite à la famille à Vancouver.

Une dernière fois, le vieil homme se rendit au Labyrinthe et traversa le pont vers la statue de Terre des Hommes, c'est alors qu'une voiture s'arrêta brusquement à sa hauteur. Ses passagers l'ayant reconnu, les caméras apparurent, essayant de le prendre en gros plan ; par bonheur, un fauteuil roulant électrique est plus maniable qu'une voiture, et le vieil homme s'échappa. Il fit demi-tour et s'engagea sur la rampe menant aux appartements des résidents du *Plaza* : « C'est fini, je ne sortirai plus, dit-il

à ceux qui se trouvaient là. Impossible d'avoir un instant de paix avec cette foule pendue après moi. » Puis, se détournant, il se revit quelques mois plus tôt, en hiver. Il était seul et avait du mal à monter la rampe glissante. Son fauteuil ne cessait de glisser au bas de la côte.

Là se tenaient quatre jeunes gens de bonne famille que ce spectacle amusait follement. Ayant ri tout leur comptant, ils s'étaient entassés dans une voiture dont les roues arrière patinaient et chassaient des paquets de neige.

Puis vint le jour du départ et un matin de bonne heure, un taxi vint se ranger devant le *Plaza*. Deux femmes, deux chattes et le vieil homme y prirent place ; les valises et le fauteuil roulant furent chargés dans un second taxi, et l'on partit pour l'aéroport de Montréal. Attentes, formalités, embarquement pour Vancouver, avec un arrêt à Winnipeg — une ville perdue qui semble monter la garde au milieu du néant. Ce furent les Rocheuses, à peine des collines à côté de l'Himalaya. Sitôt après, l'avion commença sa descente, le train d'atterrissage sortit, et l'aéroport de Vancouver apparut. Le bruit du moteur changea et, presque aussitôt, les roues touchèrent la piste. Après plusieurs cahots, l'appareil tourna, se présenta latéralement au bâtiment d'arrivée et s'immobilisa.

Un peu engourdis, on descendit et l'on s'entassa dans un taxi jusqu'à l'hôtel.

Un tel voyage n'est pas une mince affaire pour un invalide. Les grandes lignes ont parfois un élévateur qui hisse le fauteuil jusqu'à la cabine mais il arrive aussi qu'il n'y ait rien, et

le malheureux passager handicapé doit se débrouiller comme il peut pour grimper la passerelle.

J'ai un souvenir merveilleux. C'était à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Je venais de voyager une journée en train et devais me rendre de la gare à l'*Admiral Beatty Hotel*. Aucun moyen de transport, sauf un camion de marée ! L'assistant du chauffeur fut avec moi d'une rare gentillesse. Il n'aurait pas accordé plus d'attentions à un oncle à héritage. Il fit avancer mon fauteuil vers l'arrière du camion, où se trouvait le plateau de levage, vérifia que les roues du fauteuil roulant étaient bloquées et se prépara à la manœuvre. La plate-forme du camion se leva, mue par l'élévateur hydraulique, et je me sentis m'envoler dans mon fauteuil. Je n'ai jamais connu plus grand sentiment de sécurité. Cet homme, dont j'ignore le nom, était un parfait gentleman.

Proche de l'aéroport, l'hôtel était agréable, entièrement neuf puisque la construction n'en était pas terminée. La famille suivit le long corridor jusqu'aux ascenseurs. Miss Cléo avait l'air ravie et nous faisait comprendre qu'elle aimerait explorer tous les recoins. Elle est très calée sur la vie en hôtel ; sa première expérience s'est déroulée à Fort Elie, en Ontario ; elle a connu également l'hôtel à Prescott, et a passé pas mal de temps dans un hôtel agréable à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Tout cela pour vous dire que miss Cleopatra et miss Tadalinka sont très entraînées et que Cléo a une qualité que peu d'humains possèdent : quand elle comprend que

ses fantaisies ne sont guère appréciées par les humains, elle ne recommence jamais. Elle n'égratigne pas les rideaux et j'affirme que ces deux petites créatures ne nous ont jamais attiré la moindre plainte dans aucun des hôtels qu'elles ont fréquentés. Au contraire, on les a toujours invitées à revenir.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et nous nous dirigeâmes vers l'appartement. Miss Cléo et miss Tadalinka en firent l'inspection. L'appartement se composant de trois chambres, elles circulèrent de l'une à l'autre, se promenant sur et sous les meubles, jouant les Sherlock Holmes.

La nourriture était aussi une aventure. Un chasseur d'hôtel inconnu, un cérémonial différent, dû au fait que le vieil homme était incapable de se rendre à la salle à manger en fauteuil roulant. Il avait essayé mais il gênait le service à cause des serveurs maladroits.

Les lumières de l'hôtel s'allumèrent. La nuit était tombée sur la vallée de la Colombie britannique, entre les Rocheuses canadiennes. Les sommets étaient encore baignés d'une lumière qui se teintait de plusieurs couleurs. En bas, dans la vallée de Vancouver, c'était le crépuscule. Les réverbères s'allumaient, jetant d'abord une lueur verdâtre avant d'affirmer leur éclat. Le trafic s'écoulait, ininterrompu, en direction de la ville.

Le voyage avait été fatigant. Près de cinq mille kilomètres, à l'étroit, immobiles, avec problèmes et soucis — ce qui n'est bon ni pour la santé ni pour la paix de l'âme. Bref, la famille ne fut pas longue à se retirer. Miss Cléo et miss Tadalinka

n'avaient pas fini leur ronde ; pour elles, la nuit commençait.

La lumière du matin pénétrait à flots dans la chambre. La journée était splendide et le soleil brillait dans le ciel sans nuages. Un climat merveilleux. Le vieil homme s'assit dans son lit et regarda la grand-route par la fenêtre. Voyant de nombreuses voitures et quelques membres de la police montée, il prit ses jumelles et ne tarda pas à comprendre : les *Mounties* traquaient les excès de vitesse. Douze ans plus tôt le vieil homme était venu à Vancouver et, témoin du sérieux de la police, il avait décidé qu'il ne vivrait jamais dans cette ville. Il était descendu à l'hôtel *Vancouver* et, de sa fenêtre, il avait pu observer la police patrouillant sans arrêt et glissant des contraventions sous les essuie-glaces des voitures en stationnement. Ces méthodes de la police de Vancouver l'avaient dissuadé de vivre en Colombie britannique. Ce matin, regardant les *Mounties* à l'œuvre, il constatait que les choses n'avaient pas changé, et il se souvint du nombre de personnes qui lui avaient écrit à ce sujet. Une femme, entre autres, lui disait : « Vous parlez de la police de Montréal qui vous empêche de vous promener, mais si vous venez à Vancouver, vous verrez qu'elle vous empêche même de respirer ! »

C'était l'heure du petit déjeuner. Miss Cléo s'assura que tout était au point, en chatte parfaitement disciplinée et responsable. Assise devant son assiette, elle vérifia que tout était en ordre. Pour Taddy, qui pèse à peu près le double de Cléo, la nourriture, bien sûr, passait en premier !

Le petit déjeuner terminé, le vieil homme, accompagné d'un membre de la famille, se rendit dans le hall de l'hôtel pour y acheter le journal. On le reconnut tout de suite. Il n'avait d'autre solution que de faire demi-tour et de regagner son appartement, où il était en paix. Il s'étendit sur son lit pour lire le journal, pendant que les deux femmes de la famille se lançaient dans la chasse au logis. L'une choisit de se rendre aux adresses auxquelles on avait écrit depuis Montréal, l'autre partit à l'aventure pour tenter sa chance.

Le vieil homme et ses deux chattes passèrent la matinée dans la chambre. A l'extérieur le trafic était de plus en plus dense. Ouvriers de nuit regagnant leurs foyers, ouvriers de jour arrivant en foule vers la ville car, dans ce pays, la distance importe peu. Je connais un chauffeur de taxi qui doit parcourir environ cent vingt kilomètres pour aller travailler et rentrer chez lui, sa journée achevée, et il s'en tire financièrement.

A peine le déjeuner était-il achevé que les deux femmes de la famille rejoignaient le vieil homme avec des nouvelles peu agréables.

— Ils ont bien reçu toutes vos lettres, dit l'une, mais ils ont pour règle de n'accepter aucun animal. Ils ont jugé inutile de répondre.

Les nouvelles que rapportait la seconde n'étaient guère plus gaies :

— Je suis allée partout, raconta-t-elle, dans les endroits les plus incroyables ; c'est partout la même histoire : « Pas d'animaux, débarrassez-vous d'eux et nous serons ravis de vous avoir. »

Vancouver jouit d'un climat merveilleux ; c'est une ville très agréable, avec de beaux parcs, des

paysages superbes mais, pour une raison inexplicable, les animaux y sont haïs. Pourquoi détester ces créatures dont le spectacle est souvent bien plus réjouissant que celui des hommes et qui sont parfois bien mieux élevées que ceux qui leur refusent le droit de partager la vie de leur maître ?

La famille tourna et retourna le problème sous tous les angles, continua ses recherches mais la réponse restait la même : pas d'animaux. Une personne rencontrée par hasard dans un magasin leur donna le coup de grâce.

— Oh ! je sais ! J'ai connu ça. J'ai été contrainte de me débarrasser de mon chat pour me loger. Maintenant j'ai trouvé un studio pour un prix raisonnable.

La famille ne se séparerait pas de Cléo et de Taddy. Elles étaient trop civilisées, trop intelligentes. Si cela devenait nécessaire, si Vancouver était à ce point inhospitalière, eh bien ! nous irions ailleurs, où le climat serait peut-être moins clément, mais où les gens seraient plus aimables.

Les habitants de Vancouver sont plutôt sans gêne et accostent n'importe qui quand ça leur chante ; trois fois en une demi-heure, le vieil homme fut abordé par des gens exubérants et curieux. Mais ce qui lui arriva le lendemain fut encore plus étrange.

Il était dans son fauteuil, installé sur la promenade, attendant l'un des siens occupé à faire des emplettes. Un jeune homme qui passait par là s'arrêta devant lui et s'exclama :

— Oh ! Mais je vous connais ! J'ai une photo de vous.

— Vous n'êtes pas le seul, répondit le vieil homme, revêche.

— C'est vrai ! Vous êtes avec un de mes amis.

La curiosité du vieil homme fut soudain éveillée. Il se demandait qui pouvait être l'ami en question et se laissa aller à demander :

— Une photographie de moi avec un de vos amis ? Qui est-il ?

Minaudant, le jeune homme dit d'un air entendu :

— Oh ! Je vous connais. Je sais tout sur vous. Sur cette photo, vous avez le bras autour des épaules de mon ami. La photo a été prise il n'y a pas si longtemps en Angleterre.

Le vieil homme était stupéfait.

— Mais vous plaisantez ! dit-il. Je ne suis pas allé en Angleterre cette année. Je n'y suis d'ailleurs pas allé depuis des siècles !

— C'est impossible ! Qu'avez-vous à cacher ? J'ai une photo de vous prise à Londres, en août 1972. Vous avez le bras autour des épaules de mon ami.

— Je vous répète que je n'ai pas mis les pieds à Londres depuis belle lurette. Il y a une erreur quelque part.

Le jeune homme secoua la tête, soupçonneux, et demanda :

— Vous êtes bien Lobsang Rampa ?

Ce que le vieil homme reconnut. Triomphant, l'inconnu s'écria :

— Dans ce cas vous étiez bien en Angleterre en 1972, puisque cette photo le prouve.

Sur ce, il le planta là. Dans son fauteuil, le vieil homme hochait la tête.

Tous ces imposteurs sont impossibles, pensait-il. Il n'était pas allé en Angleterre en 1972. Il n'avait jamais passé son bras autour des épaules de quiconque ! Mais il y avait pis... Quelqu'un lui avait déjà dit : « Oh ! Je vous ai vu à la télévision, à Baltimore, il y a quelques semaines. Je ne me souviens plus dans quelle émission.

— Je ne suis jamais passé à la télévision, avait répondu le vieil homme.

— Pourtant, c'était bien votre nom. Vous n'étiez pas tout à fait le même, c'est vrai. Peut-être votre état de santé s'est-il aggravé ? Mais c'était bien le même nom... Tuesday Lobsang Rampa. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de gens qui portent ce nom ! C'était bien vous !

Une autre histoire invraisemblable lui avait été rapportée par une femme de Toronto : « Je viens d'entendre un homme affirmer à la télévision que vous avez prédit la grossesse de son épouse. Elle était enceinte et ils ne le savaient pas ! Vous avez même déterminé le sexe du bébé sans vous tromper ! Cet homme vous connaît très bien. » Je n'ai jamais rien prédit de ce genre. En outre, il me semble que les gens sont assez grands pour savoir qu'ils vont ou non avoir un enfant. Il est curieux de constater que les gens dans le désarroi moral éprouvent souvent le besoin de se servir de quelqu'un qui a un nom. Que de choses ne m'a-t-on fait dire ou prédire !

Quand j'étais à Prescott, j'ai reçu une lettre étrange d'une femme qui vivait à Montréal. Elle me prenait pour son mari et me laissait entendre que j'étais le père de son enfant. D'après elle, je l'avais rencontrée dans l'astral et j'avais fait ce

qu'il fallait pour qu'elle soit dans un état intéressant. Et elle me considérait comme le père astral de cet enfant en gestation. Quelle nouvelle ! Mais... il y a encore plus fort ! Une femme en Angleterre m'accuse également de paternité bien que je vive à près de six mille kilomètres de son domicile et que je n'aie pas mis les pieds là-bas depuis des décennies. Il faut en conclure que j'ai des dons physiques bouleversants. Les esprits malades sont capables d'imaginer n'importe quoi. Je ne livre ces exemples que pour montrer ce qu'un malheureux sage doit parfois subir. Ce que je ressens est, sans doute, assez semblable à ce qu'éprouve le prêtre catholique — célibataire — auquel on donne le titre de « père », et qui n'a jamais pensé à le justifier.

Nos problèmes n'étaient pas résolus pour autant ; la recherche de l'appartement devait continuer. Comment trouver une maison où vivre ? La note d'hôtel grimpait. Je n'étais pas Rockefeller pour mener un tel train de vie.

Encore des recherches. Encore du courrier. Une lettre me disait : « Je vous connais, docteur Rampa, et j'ai tellement envie de vous rencontrer ! Je ne peux pas vous prendre à cause de vos chats. Mais venez, car je désire vous connaître. »

La famille décida donc de changer d'hôtel pour se rapprocher de l'auteur de la lettre, dans l'espoir que des contacts personnels nous aideraient à trouver une solution.

Elle devait être longue à trouver. Aussi déballai-je ma machine à écrire pour reprendre ce livre qui ne pouvait manquer de ramener un flot de questions.

Le vieil homme prit une lettre dans la pile posée devant lui et se laissa gagner par le fou rire, il appela sa petite famille et lut le récit d'un petit événement ayant eu lieu lors d'un de ces vols qui emmènent les touristes de Los Angeles à Londres. Le groupe devait faire le tour de tous les lieux historiques d'Angleterre. Arrivés à Londres, les passagers prenaient place dans un bus affrété pour eux et qui les conduisait à Runymede — un des grands sites historiques du monde, parce qu'il vit le début de la liberté des hommes.

Debout face à la fournée de touristes américains en bermudas, bardés de caméras et de lunettes de soleil, le guide s'adressait à eux : « Mesdames et messieurs, vous êtes ici dans un haut lieu historique. La Grande Charte y fut signée en 1215. » Regardant alors sa montre, une dinde du troupeau dit d'un air ennuyé : « Domage ! On l'a manqué de vingt minutes ! » Elle avait cru entendre 12 h 15...

Mais, du rire à la mélancolie, il n'y a qu'un

pas et la lettre suivante était celle d'une personne préoccupée par la mort.

« Vous écrivez beaucoup sur la mort et sur les joies qu'elle réserve à ceux qui échappent aux difficultés de la terre, mais vous ne dites rien pour aider ceux qui restent. Pourquoi ne pas parler, dans votre prochain livre, de la douleur et de l'affliction ? »

Cette remarque est juste et l'on se trompe bien souvent sur la douleur et l'affliction. Presque chacun d'entre nous a été frappé par la perte d'un être cher. La douleur est terrible si vous lui permettez de triompher de vous ; elle peut même aller jusqu'à vous détruire. On devrait comprendre que le système en vigueur dans nos sociétés n'est pas le meilleur. Répugnant à montrer leurs sentiments, les anciens Chinois, par exemple, avaient l'habitude de rire en contant la mort d'un être aimé.

Il n'existe aucun moyen de mettre fin au chagrin causé par la perte d'un être cher. Seul le temps peut apporter la guérison. Le temps cicatrise toutes les plaies. Le temps met fin aux malheurs de cette terre tourmentée ; le temps apporte une fin à la vie elle-même.

Une des grandes abominations de notre époque est l'attitude des entrepreneurs des pompes funèbres qui, pour des raisons économiques, essaient de camoufler la mort en un long sommeil bienheureux. C'est ainsi qu'en Amérique on maquille le visage des morts, qu'on frise leurs cheveux et qu'on les installe sur des coussins, comme des gens qui se seraient assoupis.

On a l'impression que tout, de nos jours, conspire à masquer le chagrin, comme s'il y avait de la honte à montrer que la mort d'un être aimé nous affecte.

Quand une personne part pour un voyage à l'autre bout du monde, la possibilité de son retour existe. Mais, quand un être est mort, alors il a bel et bien quitté cette terre, et il est certain qu'il ne reviendra jamais. Le chagrin que nous éprouvons est souvent teinté d'hostilité, due à l'impression d'être abandonné par le défunt. Réfléchissez à cet aspect du problème qui, bien qu'irrationnel en apparence, est profondément vrai ; celui qui reste éprouve une hostilité inconsciente à l'égard du défunt, et un sentiment de culpabilité. Avons-nous fait tout ce que nous devons pour celui qui souffrait ? Aurions-nous pu le sauver ? Amoindrir ses souffrances ? Quand nous perdons un proche, nous nous interrogeons : a-t-on fait tout ce qui pouvait être tenté ? Si la réponse est négative, elle nous prive de la paix de l'âme.

Il est grand temps de voir la mort sous son véritable jour, de la dépouiller de ces monstrueux artifices. Il est temps d'adopter une attitude nouvelle à son égard. On devrait enseigner aux hommes que le chagrin est naturel, qu'il est une soupape de sûreté permettant aux émotions étouffées de se libérer.

Un grand homme comme Churchill n'avait pas peur — quand l'occasion le justifiait — de laisser couler ses larmes ; et il n'en était que plus grand.

Vous vous demandez comment aider quelqu'un qui souffre à cause de la perte d'un être

aimé. Ne soyons pas hypocrites et ne parlons pas d'un parent car, pour les jeunes d'aujourd'hui, la perte ou la mort d'un parent âgé et encombrant est bien souvent ressentie comme un soulagement. Et c'est la honte de se sentir soulagés qui leur fait dire du disparu : « notre parent bien-aimé ».

La première réaction, quand la mort survient, doit être d'en considérer la réalité et d'accepter l'idée que les choses, désormais, seront différentes. Il y aura tout d'abord les inévitables formalités et les frais. On peut apporter une aide réelle à une personne dans l'affliction en l'écoutant, en lui laissant dire son chagrin et évoquer le passé avec le disparu. De cette façon, toute culpabilité — si elle existe — s'atténue ou disparaît.

Il importe d'aider celui qui est dans le chagrin et de ne pas lui permettre de dissimuler sa peine, car celle-ci doit s'épancher. Pour cela, il faut écouter. Le refoulement du chagrin peut amener à de très graves problèmes de santé, à une profonde dépression. J'ai vu une jeune femme équilibrée et comblée qui subit de graves troubles mentaux à la mort d'un proche. Cela n'aurait pas lieu si les voisins et les amis entouraient la personne dans l'affliction, l'engageaient, même par une attention silencieuse, à parler et à se livrer.

Plus d'une fois, il m'est arrivé d'entendre une veuve dire : « Si seulement j'avais agi autrement, il serait encore parmi nous aujourd'hui. » Il y a également ceux qui se lamentent égoïstement : « Pourquoi m'a-t-il laissée ? Que vais-je devenir ? » Le pire est encore l'éloge du défunt : des phrases vides, des mots... Tout être, sitôt

disparu, n'a plus que des vertus. On ment et on embellit ce que fut la vie du disparu. Outre qu'une telle attitude est indigne, elle est malsaine pour ceux qui pleurent le défunt, car elle les amène à croire qu'ils ont perdu quelqu'un d'infiniment plus grand qu'il ne l'était en réalité.

Si une femme meurt en donnant le jour à un enfant, le père risque de se montrer hostile vis-à-vis du pauvre bébé dont l'existence a coûté la vie à son épouse. Et ce sont deux existences qui sont ruinées, ce qui est une injustice grave.

Qu'est-ce donc que le chagrin ? Bien souvent de l'égoïsme, une révolte contre tout changement. La mort, en ce qu'elle a de définitif, est un bouleversement mal accepté.

Pour revenir à l'attitude à adopter envers une personne affligée, il faut l'encourager à parler du défunt, car les larmes sont libératrices. Mais il faut savoir que le jour viendra de passer de l'autre côté de la barrière. Et si vous êtes psychologue — et les meilleurs se recrutent parmi les amateurs et non pas chez les soi-disant professionnels —, vous pouvez aider efficacement ceux qui en ont besoin.

Il ne faut en aucun cas laisser les gens s'installer dans le défaut qui consiste à s'apitoyer sur eux-mêmes. Il y a une nuance que celui qui cherche à aider autrui doit sentir.

Je dois ici mentionner une lettre qui s'applique à la situation : « Quelque chose de terrible s'est passé alors que mon père mourait. Ma fille, âgée de 18 ans, qui était étendue sur un divan, *s'est endormie pendant que mon propre père me quittait*. Je ne le lui pardonnerai jamais ! » Vous

devez savoir que certaines personnes sont des « assistants de ceux qui trépassent ». Ces êtres, peu importe leur âge et leur classe sociale, ont le don d'aider un mourant à passer dans l'autre vie, tout comme une sage-femme est capable d'aider un bébé à naître et à se séparer de sa mère. Alors que la sage-femme doit demeurer vigilante, l'« assistant du mourant », au contraire, doit donner l'impression de s'endormir, car la forme astrale doit se libérer du corps. Ce n'est pas par manque d'égards que la jeune fille s'est endormie, elle a, au contraire, quitté son corps et aidé son grand-père à entrer dans sa nouvelle vie.

On pourrait dire encore tant de choses sur la mort. Au temps de l'Atlantide, par exemple, on gardait des corps dans des chambres froides pour permettre aux « Jardiniers de la Terre » de prendre possession d'un corps, à un moment choisi par eux, et d'apparaître parmi les humains sous une forme humaine. Ces prises de possession de corps sont les premiers exemples de « voyages dans le temps », car les « Jardiniers de la Terre », qui savent et peuvent tout, doivent voyager dans différents mondes et se mêler à différentes espèces. Ce processus n'est pas le même que celui de la transmigration ; dans cette dernière, en effet, une entité prend possession d'un corps à la suite d'un arrangement ou d'une permission, et demeure dans ce corps pour le reste de sa vie terrestre. Les « Jardiniers de la Terre » pouvaient, eux, prendre possession d'un corps provisoirement et aller où ils le désiraient, puis abandonner ce corps comme une voiture de

location. Pourquoi ne pas ouvrir une agence de voyages qui desservirait les lignes de l'astral ?

Il faut dire quelques mots sur l'âge et le vieillissement. C'est un processus auquel nous sommes tous soumis. Peu importe l'aspect intolérable de ce fait, peu important nos révoltes et notre volonté de repousser la réalité ; l'échéance est inévitable. Un jour vient où, au réveil, nous nous sentons plus raide, nos articulations craquent, bref, l'âge nous a rattrapé, en dépit de tous nos efforts pour l'oublier.

Quand les gens vieillissent, la déchéance n'est pas loin. Et c'est normal, ne croyez-vous pas ? Quoi que vous en pensiez, les êtres ne sont que les fleurs du « surmoi » ! Et les fleurs ne sont que des moyens d'attirer l'attention sur les graines. Ainsi, donc, les gens ne sont que les fleurs portant les graines destinées à la reproduction de l'espèce.

L'union d'un homme et d'une femme permet à l'espèce de se perpétuer. Si les hommes et les femmes sont ici-bas, c'est dans le but de continuer l'espèce et d'enrichir ses connaissances. Mais la loi de la nature — la loi fondamentale — veut que, sitôt la reproduction devenue impossible à cause de l'âge, il ne soit plus nécessaire que la vie continue. Quand les hommes ont passé l'âge où ils peuvent contribuer à produire d'autres hommes, ils n'ont plus de raison d'être sur le plan strictement matériel.

Quand l'espèce humaine était jeune — il y a des millions d'années — les hommes ne vivaient guère plus de trente ou quarante ans et, dès qu'ils n'étaient plus capables de procréer, ils

s'éteignaient. Cela ressemble beaucoup à ce qui se passe avec les fleurs. La fleur éclot sur la plante qui la porte avec ses graines à l'intérieur. Puis, vient le temps où elle se fane. Mais elle a accompli sa tâche — qui est celle de porter les graines et de les rendre disponibles — et, une fois qu'elle a rempli sa fonction, sa raison d'être n'existe plus. Il fut un temps où il en était de même pour des hommes.

Mais la science a doublé ou triplé la durée de la vie. Les gens trichent, veulent donner l'impression qu'ils restent jeunes ; leur mémoire reptilienne se souvenant que la fin de leur potentiel reproductif les rend désormais inutiles, ils affichent une apparence de fausse jeunesse, cherchant par là à persuader autrui qu'ils sont encore capables de procréer. Voilà l'excuse qu'ils ont trouvée pour continuer à vivre. Cette attitude est généralisée chez les stars d'Hollywood. Telle vedette masculine se proclame « le plus grand reproducteur » de l'espèce humaine. Telle actrice de cinéma dont les seins agressifs sont dus, sans doute, à la chirurgie esthétique, affirme qu'elle est le « sex symbol » des temps modernes. C'est l'esprit et l'âme qui importent, et non la chair qui habille le squelette.

Dans le passé, les gens mouraient jeunes, à l'exception de quelques personnes choisies en ce monde par les « Jardiniers de la Terre » ; ces vieilles gens étaient les Sages, dont la mission consistait à transmettre le savoir acquis au cours d'une existence plus longue que la normale. L'obsession de la jeunesse que connaît notre époque, celle qui veut que les femmes

remettent leur corps à neuf selon un modèle idéal à mille lieues de l'original, sert de justification à la compétition sexuelle. Si seulement les gens voulaient être eux-mêmes et accepter leur âge, ils seraient infiniment plus heureux. Il y aurait moins de désordres, moins d'hostilité entre les générations.

Si regrettable que ce soit, il est possible que les « Jardiniers de la Terre » soient les responsables de la dégradation morale de l'espèce humaine. Quand un jardin, si beau soit-il, est laissé à l'abandon et négligé trop longtemps, il dégénère. Les hommes ont subi rapidement la déchéance. Ils sont dans la confusion quant à leur origine. Ils ne savent plus pourquoi ils devraient prendre en considération les choses matérielles et métaphysiques. Ils ne comprennent pas où réside l'harmonie. Ils voient le corps mais non pas l'âme, et ils sont portés à ne croire qu'à l'aspect purement physique. Depuis le début du christianisme, les hommes révèrent une trinité composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit. En réalité, la Trinité correspond au surmoi — ou Saint-Esprit —, à la forme astrale — ou intermédiaire — et, enfin, sur la terre, au corps physique.

Sur la terre, le corps physique est le laboureur qui accomplit les besognes et apprend les leçons difficiles que le surmoi, plus inaccessible, ne pourrait supporter. Ainsi, la torture physique serait caractéristique du plan inférieur, et l'être raffiné serait mieux armé pour « encaisser » les chocs psychologiques. Les hommes doivent se souvenir qu'ils sont fondamentalement

composés de trois entités — physique, astral et en rapport avec le surmoi. Du physique à l'astral il existe neuf enveloppes différentes, ce qui n'a guère d'importance, vu qu'elles sont dans des dimensions différentes et qu'il est impossible, dans un plan tridimensionnel, de concevoir une existence à neuf dimensions.

Et — pour achever de vous dérouter — je vous dirai qu'il y a plus de neuf enveloppes sur d'autres plans d'existence. Et encore davantage dans les dimensions supérieures. J'y suis allé !

J'ai reçu la lettre d'un ecclésiastique catholique désireux de garder l'anonymat mais qui m'a écrit au verso d'une feuille qui porte son nom et adresse ! Simple étourderie qui annule toutes ses précautions, mais je ne vous révélerai pas son identité. Beaucoup de prélats m'écrivent, des évêques, un cardinal — soit dit en passant — approuvent mon travail. Dommage que je ne puisse les amener à faire des déclarations à la presse ! Un dignitaire de l'ordre des jésuites et enseignant a approuvé mes travaux. Tous m'écrivent, ne craignant pas de me confier leur nom car ils savent que je ne le révélerai qu'avec leur permission. Ils n'apprécient pas la publicité et vous savez, quant à moi, ce que j'en pense !

Mais revenons à notre prêtre catholique si réservé. Il m'a écrit une lettre charmante où il se montre stupéfait de découvrir que les gens se refusent à croire le contenu de mes livres. L'Église catholique enseigne à ses fidèles que le chrétien, à sa mort, abandonne son enveloppe charnelle et que Dieu lui donne une enveloppe spirituelle. Je suppose que, ce processus accompli,

tous chantent en chœur Alleluia ! avec accompagnement de harpes et, d'un coup d'aile, s'en vont rejoindre le rivage astral. Tout est parfait. A chacun sa croyance. Mais en substance, cela ne diffère pas de ce que j'écris. Bien sûr, nous abandonnons notre enveloppe charnelle, mais nous ne recevons pas de corps spirituel, car nous l'avons déjà : notre corps astral.

Je regrette que ce révérend se croie dans l'anonymat ; j'aurais aimé lui écrire qu'il se trompe et que les gens ne refusent pas de croire à mes livres.

Je ne pense pas avoir eu, au cours des seize dernières années, plus de quatre ou cinq lettres vraiment offensantes. Je les garde dans mon musée des horreurs même si elles émanent d'esprits dérangés. L'une me menace des foudres de Dieu et me propose d'intervenir si je lui adresse une certaine somme d'argent. J'ai gardé mon argent et je suis encore de ce monde.

Une correspondante m'insulte pour avoir mal parlé des guérisseurs et autres charlatans. Elle proteste, proclamant quant à elle avoir accompli des miracles, guéri des cancers et convoqué les esprits des morts. Elle est furieuse à l'idée que les gens lisent mes livres, ce qui fait baisser sa clientèle. Elle m'accuse de l'avoir ruinée. N'est-ce pas comique ?

Deux hommes m'ont aussi adressé leur requête qui, je l'avoue, dépasse l'entendement. Ils me demandent, en toute simplicité, de les aider à devenir médecins et, pour cela, ils voudraient me voir. Ne pourrais-je leur envoyer deux billets d'avion en première classe, ainsi qu'une somme

d'argent qui leur permettrait de visiter l'Amérique et de décider de leur lieu de résidence ? Je pourrais payer leur formation pendant cinq ans ou plus s'ils décidaient de se spécialiser. De remboursement, il n'était pas question, mais ils m'assuraient qu'ils prieraient pour moi tous les jours de leur vie.

Il va sans dire que j'étais très touché à la pensée que ces messieurs prieraient pour moi avec ardeur si je consentais à leur donner quelques millions de francs ! De nos jours, il convient de faire attention à l'argent et je n'ai pas les talents pour multiplier les billets de banque. Au Canada, comme dans tous les pays, le gouvernement n'apprécie pas qu'on batte sa propre monnaie : mes correspondants n'ont pas eu leur formation et je ne me suis pas lancé dans le métier de faux-monnayeur.

Je me laisse distraire, voyez-vous ! Mais c'est votre faute, à vous qui m'inondez de lettres en réclamant des réponses. Revenons à vos questions.

Voici une lettre d'Inde. Ma correspondante est très troublée. « La membrane qui enveloppe le bébé à la naissance a-t-elle une importance métaphysique ou psychique pour lui ? »

Non, aucune. Pas plus que le fait qu'il soit brun ou blond. L'amnios est un caractère particulier mais n'augmente en rien la capacité psychique ou le pouvoir spirituel. Certaines personnes pensent différemment, mais ce ne sont que des superstitions de vieilles femmes — tout comme celle qui veut que croiser un chat noir à minuit par une nuit sans lune soit un présage

de malheur. Je me demande toujours comment on peut voir un chat noir par une nuit noire ! N'est-ce pas curieux ? Pour d'autres, la rencontre avec le chat noir dans les conditions ci-dessus mentionnées est interprétée de façon absolument opposée. A vous de décider ! Jouer à pile ou face. Mais j'affirme que l'amnios n'a aucune signification.

Une autre question est venue me mettre du baume au cœur : « La plupart des grandes causes qui nous touchent physiquement (cancer, pauvreté, cécité, etc.) ont leurs fondations auxquelles on peut contribuer. N'est-il pas possible de mettre sur pied une fondation qui pourrait aider une cause comme la vôtre ? »

Chère madame, c'est une véritable bombe que vous lancez là ! Si un projet se réalisait la presse s'en emparerait immédiatement en disant que j'exploite le public, que je vole le pauvre monde, et j'en passe.

On m'a suggéré, il y a quelque temps, de mettre sur pied une sorte de fondation. Je ne suis pas emballé par cette idée, tant de « cultes » ont leur fondation pour ne pas payer d'impôts et s'octroyer des salaires confortables pour « services spéciaux ». Je suis honnête, assez pour avoir en horreur, d'instinct, de telles fondations ; si peu d'entre elles sont ce qu'elles ont la prétention d'être !

Je ne peux m'empêcher de penser que si l'on veut vraiment contribuer à la recherche sur l'aura ou sur tout autre sujet pour lequel je me passionne, on peut toujours le faire sous forme de donation après avoir mûrement pesé sa décision.

Voici maintenant une question qui risque de vous ébranler : « Au sujet du Tai Chi, dans *Le Dictionnaire de Rampa*, vous dites que les Sages chinois l'utilisaient pour désigner ce à quoi nous retournons en quittant ce monde. C'est la finalité ou la fin de toutes choses incarnées. C'est la réunion avec le surmoi et l'état qui, sur la terre, ne peut être comparé qu'à la félicité. Pensez-vous pouvoir développer ce sujet ? Nous dire, par exemple, si le Tai Chi a une quelconque signification pour nous et nous parler de ses origines ? »

Je n'ai rien fait d'autre tout au long de mes treize livres ! Quand nous quittons cette terre, nous faisons un pas vers la « maison ». A mesure que nous progressons d'un plan à un autre plan, la joie va grandissant, jusqu'à atteindre la « béatitude », comme l'appelle mon correspondant. Au stade inférieur de l'évolution, notre tâche est ardue et la récompense relativement faible. Mais plus nous nous élevons, plus nos responsabilités sont grandes, plus le travail physique diminue et plus nos aspirations sont hautes ; ce qui fait que, sur cette terre, il nous est possible de travailler avec la pioche et la pelle « à la Gloire de Dieu ». Les besognes les plus dures n'ont rien de honteux, mais elles ne nous permettront pas de vivre sur un pied d'égalité avec le président de la société qui nous emploie. Vous travaillerez plus durement, vous recevrez moins d'argent, mais vous aurez moins de responsabilités, alors que le malheureux assis dans son fauteuil capitonné (j'ai failli dire « sa cellule capitonnée »), s'il est bien payé, s'il ne se fatigue pas physiquement, a assez de responsabilités pour y gagner un bon

ulcère. Disons que plus on s'élève, moins on travaille physiquement, mais plus on retire de joie à faire bien ce qu'on a à faire, et à être au service d'autrui. Et plus nous montons, jusqu'au neuvième plan d'existence par exemple, nous connaissons un état de félicité qui nous resterait incompréhensible dans le système tridimensionnel. Oserai-je le dire ? Il en va de même avec l'amour. Sur terre, les pratiques chrétiennes inhibitrices ont mélangé l'amour avec le sexe considéré comme un sujet malpropre. Il est donc inutile d'expliquer à une personne dominée par ce préjugé ce que sont, dans la neuvième dimension, l'amour et le sexe. Les termes manquent pour les décrire ; il est pourtant indispensable de tenir compte de l'union des âmes hautement évoluées pour savoir ce que signifient la joie, la félicité, l'extase, etc.

Le Tai Chi a-t-il quelque signification pour nous ? Je vous ai déjà dit que nous étions dans l'Âge de Kali, c'est-à-dire sur le mouvement descendant du pendule, et les choses vont s'aggraver avant de s'améliorer de nouveau. Nous sommes vers les profondeurs, et quand nous aurons atteint le point le plus bas, nous remonterons jusqu'à l'état d'extase sur la terre. Vous et moi n'y serons plus. Plusieurs siècles avant que cela ne se produise, nous aurons disparu vers notre juste récompense. Mais nous pouvons nous assurer une place sur le sentier ascendant, si nous gardons en mémoire à tout moment ce précepte : Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fît. Ainsi, vous échapperez à l'Âge de Kali et marcherez sur la voie du Tai Chi.

Revenons sur terre. J'ai ici des questions envoyées par une comtesse. Voulez-vous en connaître quelques-unes ? Rien de plus simple. Voici la première : « Quand un monde nouveau est créé, ses habitants sont créés pour s'adapter à ses conditions de vie. Leurs âmes sont-elles aussi des âmes nouvellement créées ou existent-elles déjà ? »

Quand un nouveau monde est créé, les entités existent déjà.

Imaginez que New York en arrive à une telle surpopulation que l'approvisionnement en nourriture, en électricité, en eau, etc., y devienne insuffisant. Que fait-on ? Une ville satellite, ou ville-dortoir, est créée dans les environs proches, West Chester, par exemple. Une masse de gens s'y transportent pour y ouvrir les magasins nécessaires à la vie de n'importe quel centre. C'est la naissance d'un nouveau monde. La création d'un nouveau monde signifie toujours que l'un des mondes existants est surpeuplé ou destiné à se désagréger.

Le soleil n'est rien d'autre qu'une pile atomique et, bien qu'il nous semble avoir des milliards d'années, il est aussi une planète dans son enfance.

Cela vous semble difficile à comprendre ? Prenez une allumette. Ce ne peut être qu'un morceau de bois mort. Frottez-la et elle s'enflamme. Des particules se mettent en mouvement et sont projetées loin du noyau soufré ; par conséquent elles se refroidissent rapidement. Mais cette explosion de l'allumette ne dure qu'une seconde, peut-être moins. Ce soleil miniature donne nais-

sance à des planètes qui sont les particules projetées et ne tarde pas à dépérir pour devenir un simple débris carbonisé. C'est ainsi que vont les mondes. A nous, qui vivons sur ces particules, il nous semble que les mondes existent pour des millions d'années, mais, pour ceux qui regardent de loin, ce n'est que la flamme d'une allumette qui grandit puis s'éteint.

Seconde question : « Si ces âmes sont nouvellement créées, jusqu'où se multiplient-elles ? »

De nouveau, nous voilà aux prises avec la relativité. L'espace est sans limite. Nous n'avons pas affaire à un objet tridimensionnel mais à une multiplicité de dimensions. Sur terre, nous sommes limités à certaines dimensions. Si je suis dans ma chambre, elle a quatre murs, un plafond (heureusement !) et un plancher. Si la porte est fermée, je dois l'ouvrir pour sortir, mais si un être de la quatrième dimension — que nous appellerions un fantôme — désirait entrer, eh bien ! ce ne serait pas un problème, car les molécules des murs ne lui offriraient aucune résistance. Prenons l'exemple de la glace, substance solide et dure ; brisons-la ; changeons son taux de vibration, laissons-la fondre et se transformer en eau, une substance totalement différente de la glace, une matière fluide susceptible de prendre la forme du récipient qui la contient, chauffons-la et augmentons sa vibration ; nous obtenons une vapeur.

Si la glace représente le corps humain, le stade où elle se transforme en eau serait l'équivalent de celui où nous nous dépouillons de notre corps physique pour aller dans le monde astral. Après

cette phase, nous passons du stade liquide à celui de vapeur, puis de gaz. Il vous serait impossible de faire passer un morceau de glace à travers une substance telle que le papier buvard, mais vous pourriez y faire passer de l'eau, et encore plus facilement du gaz.

Vous constatez que les molécules de glace, les molécules d'eau et les molécules de vapeur sont différentes. C'est exactement la même chose avec le corps et l'âme.

Troisième question : « On nous enseigne que notre Créateur est un Dieu unique. Y a-t-il une seule entité à la tête de toute la création ou bien un groupe en charge de notre "Totalité" ? »

Cette question sur Dieu est la pire des colles. Prenons le problème comme suit : vous êtes un être humain composé d'un ensemble d'accessoires placés à des points stratégiques. Et tout cela, c'est *vous* — seulement vous — et ce *tout* est composé de parties dépendantes les unes des autres. Vous pourriez continuer à fonctionner si vous perdiez une main ou une jambe, mais vous ne pourriez pas vous passer de votre tête. « Dieu » est cette entité qui comprend l'ensemble des univers, et ils sont des milliards, et chaque univers est une partie essentielle du « Dieu » fondamental.

Quatrième question : « Quand nos épreuves en ce monde seront finies, nos âmes vivront-elles éternellement ? Vous m'avez gagnée à l'idée qu'après plusieurs vies, nous irons dans des lieux meilleurs. Mais dans combien de mondes aurons-nous à passer ces épreuves, et où finirons-nous ? »

Nos « âmes » vivront aussi longtemps que « Dieu » vivra, car notre âme, notre « surmoi », est une partie de la composition divine. Si vous vous piquez avec une épingle et que vous la retirez immédiatement, elle vous semblera nette, mais si vous la regardez sous un microscope puissant, vous y découvrirez une infime molécule de vous-même : cette molécule isolée est ce que vous êtes vous-même pour « Dieu ».

Cinquième question : « J'ai été élevée dans la religion catholique. On ne nous a que peu parlé des années au cours desquelles Jésus a disparu. Était-il vraiment en Asie ? Tous les livres diffèrent sur ce sujet. S'il est resté si longtemps en Asie, c'est sans doute qu'il aimait ce qu'il y apprenait. Bien sûr, l'idée que je me faisais de lui a changé. Vous recevrez très bientôt d'autres nouvelles de moi. »

J'ai réfléchi à cette dernière phrase, me demandant s'il fallait y voir une promesse ou une menace.

Mais il est vrai que Jésus a erré, loin des lieux qui lui étaient familiers. Jésus a parcouru l'Inde, la Chine et le Tibet, et la religion chrétienne primitive est pour une large part un amalgame de religions orientales qui a permis de dégager un dogme susceptible de convenir à la mentalité occidentale.

Il est certain que Jésus a aimé ce qu'il a découvert en Orient. Il serait allé au Japon pour échapper à la crucifixion !

De retour de ses voyages, Jésus s'est rendu en un lieu où, certain de n'être dérangé par aucun témoin oculaire, il a abandonné son enveloppe

charnelle. Son corps fut alors occupé par une autre entité, selon un arrangement décidé au préalable. C'est ainsi que Jésus, l'homme, quitta son corps et que l'esprit du Christ devint le « Christ ». Ce n'est pas autre chose que la transmigration.

Tant de gens semblent éprouver une réelle difficulté à comprendre la transmigration que le Christ lui-même a enseignée.

De même qu'il a enseigné la réincarnation et, si on lisait la Bible avec un esprit ouvert, on n'aurait aucune peine à comprendre. La Bible n'est pas, de nos jours, ce qu'elle fut — ou devait être — à l'origine. Elle a été traduite, retraduite, mal traduite, interprétée, et des milliers d'éditions différentes en ont été produites. Le chef de telle Eglise a décidé que tel ou tel point du dogme ne pouvait plus être enseigné. La Bible devrait être vue comme une déclaration de politique générale, plutôt que comme une suite de récits sans transition. La Bible est un grand livre, mais il faut du bon sens pour lire un document si ancien et si éloigné de son projet originel.

« Comment se fait-il, disait mon correspondant, que vous qui travaillez depuis si longtemps sur l'aura, n'ayez jamais d'articles dans les journaux ? »

Pensif, le vieil homme retira d'une grande enveloppe une coupure de presse du *National Enquirer*, en date du 24 septembre 1972.

Il semblait que certains journalistes aient décidé de louer les efforts passés et futurs des Russes en matière de recherches sur l'aura.

L'article visait à démontrer que les « plantes » prévoient les changements de temps. C'est vrai : je le dis depuis des années.

L'article affirmait également : « Il est évident que les Russes sont en avance sur les Américains dans les domaines de l'influence de l'esprit sur la matière, la télépathie, etc., avance que nous ne rattraperons peut-être jamais. La découverte stupéfiante qui permet de filmer en couleur l'aura humaine est la preuve de cette étonnante avance des Russes ! »

Cela aussi, je le sais depuis des années. Je

connais dans le détail tous les travaux des Russes dans ce domaine; j'ai envoyé mes livres en U.R.S.S. où l'on a été impressionné par *Les Secrets de l'aura*. La vente de mes livres dans ce pays a été très importante, et les Russes ont su mettre à profit une large part de ce que j'avais donné à entendre.

Je vous accorde que ce pays a fait des progrès, mais c'est un peu décevant de constater qu'il n'en va pas de même de ce côté de l'Atlantique. Ici, on donne l'impression de se gargariser quand les communistes réussissent à copier quelque chose ou quelqu'un, mais maintenant que je suis citoyen canadien, je sais qu'il est vrai que « nul n'est prophète en son pays » ! Mes livres ont été pillés; on en a cité des extraits sans jamais donner un coup de chapeau à l'auteur. C'est la vie.

Un autre livre fait l'éloge de la « science » russe. J'ai écrit à son auteur qui n'a même pas eu la courtoisie de me remercier et a omis de me répondre. J'en viens à me demander si je ne suis pas un peu « cinglé » de répondre à toutes les lettres que je reçois et de remercier ceux qui m'envoient des articles. J'ai tort mais je me dis toujours que je peux aider quelqu'un. Je tiens à déclarer que les Russes n'ont pas le monopole de la recherche sur l'aura. Ils semblent en revanche avoir le monopole des capitaux destinés à la recherche. Il est triste de dire que, sans argent, les inventions les plus prometteuses sont torpillées. C'est ce que je découvre chaque jour. Il existe un « téléphone avec le ciel » et une bonne caméra pour photographier l'aura; toutefois, les

Russes, jusqu'ici, ne se sont pas occupés de l'aura véritable, mais de l'enveloppe aurique sous-éthérique. Ils ne sont pas allés au cœur du sujet mais peut-être le pourront-ils avec le temps !

On me demande encore : « Est-il exact que la plupart des leaders du monde étaient des artisans ou des boutiquiers ? Si c'est vrai, pourquoi ? »

Je crois que votre question a quelque fondement. On peut dire que, pour la plupart, les leaders sont d'origine modeste, et à cela il y a une raison. Les « Jardiniers de la Terre » considèrent que ceux qui sont délégués pour aider l'humanité doivent être en contact avec la masse car, si un homme revenait sous l'aspect d'un roi, il est plus que certain que ses seuls contacts seraient avec des êtres de rang royal ou princier.

Jésus était fils de charpentier. Peut-être a-t-il manié lui-même les outils, bien que nous n'ayons jamais entendu dire qu'il ait été lui-même charpentier. Mahomet était un commerçant arabe qui, vers quarante ans, commença à recevoir des instructions et des messages qui l'amènèrent à créer la religion musulmane et à rédiger le Coran.

Quant à Moïse, c'était un enfant abandonné auquel il arriva — pour son bonheur ou son malheur — d'être recueilli par une princesse, ce qui ne l'empêcha pas de demeurer proche des gens simples.

Gautama était prince par sa naissance. Mais se rendant compte que son rang le tenait à l'écart du peuple, il renonça bien vite à sa caste et

abandonna ses nombreuses épouses en dépit de leurs lamentations, et s'en alla parcourir le pays comme un homme pauvre et humble. Il devint le Bouddha, fondateur du bouddhisme. Pour être avec le peuple, il a renoncé à la fortune et à tous les biens matériels.

Parfois, les questions de mes lecteurs restent un mystère pour moi : « Est-il possible qu'il existe un absolu quelque part entre la septième et la neuvième dimension ? » me demande-t-on.

Qu'est-ce qu'« un absolu » ? Je ne sais si mon correspondant entend par là un Dieu. Si c'est le cas, eh bien, ma réponse est non. Même les Manus vont beaucoup plus haut que la neuvième dimension. Les Manus qui s'occupent de ce monde, par exemple, sont les marionnettes d'un surmoi manu.

« Le nombre des lois gouvernant une entité diminue-t-il à mesure qu'elle s'élève dans l'échelle de l'évolution ? »

Oui, les lois diminuent. Elles sont destinées à contrôler les masses, et bien souvent une loi qui bénéficie à la masse est injuste pour certains. Mais je le répète, la loi n'est pas faite pour chacun des individus pris isolément. Elle doit être formulée de façon à s'adresser à la majorité.

Si vous avez déjà lu un formulaire d'impôts, vous savez ce que je veux dire ! Les instructions sont si obscures que l'on n'y comprend goutte, et je ne dois pas être le seul dans ce cas. Mais revenons à notre question. Plus une personne s'élève, moins elle a besoin, pour contrôler son comportement, de lois stéréotypées. Parvenu à

une certaine position, un être sait d'instinct ce qu'il doit faire ou ne pas faire.

« Devient-il plus facile de se développer à mesure que le plan d'évolution est plus élevé ? »

C'est relatif. Vous devez vous souvenir que plus vous vous élevez, plus grande pourra être votre chute ; mais, pour répondre à cette question, je dois reprendre l'exemple de l'école.

Quand un enfant est à l'école, il est entraîné à l'étude, entraîné à se souvenir, formé à absorber de l'information. S'il quitte l'école pour travailler, il oublie et perd l'habitude d'étudier ; s'il doit reprendre le collier quelques années plus tard, il éprouve les plus grandes difficultés.

Si, au contraire, il poursuit ses études progressivement, choisissant peut-être la médecine ou le droit, tout lui paraîtra plus facile.

On pourrait dire qu'une personne qui évolue consciemment et continuellement — et ne retombe pas dans l'erreur — peut se développer plus aisément qu'une autre qui « traîne les pieds ». Mais, si cette personne fait une erreur et stoppe son évolution, elle risque de faire marche arrière, de se fourvoyer, et de devoir recommencer. Et cette fois les choses seront plus dures.

« Toutes les entités humaines possèdent-elles un corps astral ? »

La réponse est oui. Non seulement tous les hommes, mais tous les animaux et même les minéraux. Toutes les choses vibrent. La plus petite chose existant en ce monde est en état de constant mouvement moléculaire. Si vous regardez une montagne, pensez que ce n'est pas une

masse rocheuse inerte, plantée dans le paysage pour vous empêcher de voir ce qui est de l'autre côté. C'est une énorme masse de molécules vibrantes, et l'action de toutes ces molécules vibrant à l'unisson établit un champ électrique qui donne un corps astral et une aura. La réponse est donc : oui, tout a un corps astral, tout a une aura.

Il arrive qu'on me réprimande — courtoisement — parce que je me répète souvent tout en variant ma formulation. Mais — et ceci vous prouvera combien il est difficile de plaire à tout le monde — une personne m'écrit pour me dire combien elle m'en est reconnaissante car, de cette façon, dit-elle, je vais au bout d'une idée et parviens à la rendre totalement compréhensible.

« Voudriez-vous nous expliquer comment contrôler son esprit et diriger sa pensée ? »

J'ai déjà traité bien souvent de cette question, mais je suis prié de me répéter, aussi, tous ceux qui n'aiment pas la répétition doivent-ils lire, ou relire, et peut-être pourront-ils apprendre quelque chose !

La véritable source de connaissance, la véritable source d'action est le subconscient. Mais celui-ci est comme un vieil homme paresseux qui ne demande qu'à s'asseoir en fumant sa pipe. Il sait qu'il est le détenteur d'un important savoir mais il ne tient pas à se dessaisir de la moindre parcelle, et ne tient pas davantage à bouger. Il vous faut donc aller à lui pour l'y forcer.

Si vous désirez diriger votre pensée ou contrôler votre esprit, vous devez savoir très exactement ce que vous voulez ; il est inutile de

chercher quelque chose, à moins de savoir ce que vous cherchez.

Supposons que vous vouliez apprendre quelque chose; vous vous installez dans un lieu calme et pensez au sujet que vous désirez étudier. Vous redoutez, peut-être, d'être trahi par votre mémoire, mais néanmoins vous voulez étudier. Vous dites à votre subconscient ce que vous voulez faire, pourquoi vous désirez le faire, et dans quelle mesure ce que vous apprendrez vous sera profitable. Vous devez ensuite vous « voir » en train d'étudier ce que vous voulez; et si vous vous représentez cette image trois fois de suite, il est possible que votre subconscient se réveille et vous aide à atteindre votre objectif.

Il s'agit d'évoquer votre personne en train d'étudier. Évoquer n'est pas imaginer. L'imagination est une chose à laquelle on ne peut se livrer que sur la base imaginaire.

« Vous voir » est possible, en accord avec les lois physiques. Supposons que vous soyez tourmenté par le désir d'acheter un bateau; si vous vous voyez soudain à la tête d'une grosse somme d'argent, puis sur un chantier naval pour faire votre choix, il se peut que cette vision se réalise. Vous pouvez obtenir, tôt ou tard, ce que vous pouvez matérialiser devant vos yeux.

Asseyez-vous, croisez les jambes, joignez les mains devant vous et adressez une pensée intense à votre subconscient, appelez-le par trois fois et répétez: « Attention ! Attention ! Regarde dans mon esprit. » Ayant prononcé trois fois cette phrase, pensez avec clarté au sujet pour

lequel vous souhaitez la collaboration de votre subconscient.

Retournons au pendule : vous voulez que votre pendule vous dise où se trouve de l'or ? Sensibilisez-le avec une parcelle d'or (nous avons vu comment au début de ce livre). Procédez ensuite à l'évocation : vous vous « voyez » tenant le pendule et vous voyez l'oscillation indiquant l'or. Vous prenez une carte et essayez de localiser l'or. Si vous transmettez l'information avec une clarté absolue, si vous faites sentir à votre subconscient les avantages qu'il y aurait, pour vous, à aboutir, vous serez capable de détecter de l'or, s'il y en a.

« La vie du Leader du Monde sera-t-elle aussi pénible et aussi remplie de misères que la vôtre ? L'humanité l'écouterait-elle ou se contenterait-elle de lui rire au nez en réclamant des preuves de ce qu'il avance ? Naîtra-t-il dans un pays « politiquement acceptable » pour le reste du monde, ou aura-t-il aussi à souffrir de discrimination raciale ? »

A cette question, je répondrai ceci : le Leader du Monde n'a rien à voir avec ces vedettes, sous les feux des projecteurs, qui répètent qu'elles sont seules à pouvoir sauver le monde. Le véritable Leader du Monde vit dans l'anonymat et n'est pas encore connu. Quand l'heure viendra, il apparaîtra sous les feux d'une publicité qu'il n'aura pas souhaitée.

Oui, il aura à souffrir et ne sera pas cru ; la presse le persécutera mais si son message atteint ne serait-ce qu'un millier de personnes, sa venue n'aura pas été vaine. Il existe actuellement sur

cette terre. Le corps qui le recevra est prêt. Au moment opportun, la transmigration se produira et une entité de plus grande envergure viendra pour continuer la tâche. Ce processus est le même que celui qui intervient dans la chirurgie et dans l'art. Ce n'est pas le grand patron qui pratique l'incision, mais un assistant de moins grande réputation. Et, quand ce dernier a préparé le terrain, c'est au maître à intervenir et à exécuter ce qui lui vaut d'être appelé « maître ». L'opération achevée, c'est à un autre, moins prestigieux que lui, qu'il s'en remet pour suturer la plaie. Il se passe la même chose avec les Leaders du Monde qui viennent ici et prennent possession d'un corps entraîné à opérer sur la terre. Ne serait-ce pas du gaspillage si une grande entité devait perdre trente ans à trimer sur cette vieille terre ? C'est pourquoi la relève a lieu par transmigration.

J'ai sous les yeux des questions venant d'un homme dont le nom est célèbre grâce à un thé en sachets. Il est intéressé par le problème de la longévité : « Beaucoup de gens ont le sentiment qu'il est possible, grâce aux progrès de la science, de vivre plus vieux qu'il y a deux siècles. Où est la vérité ? La durée de la vie peut-elle être prolongée indéfiniment ? Les morts prématurées, si fréquentes dans le passé, ont-elles pour cause la pauvreté, les mauvaises conditions de vie, etc. ? »

A dire vrai, il n'y a en théorie aucune limite à la durée d'une existence humaine ; tout dépend du souvenir emmagasiné dans les cellules de notre cerveau, et qui permet au corps de reproduire

des parties identiques. Si nous avions une mémoire assez forte — subconsciente, s'entend —, nous pourrions vivre presque indéfiniment. Malheureusement, à notre stade d'évolution actuel, la mémoire se détériore. Il se passe pour elle ce qui se passe dans cette plaisanterie éculée sur l'armée. Une centaine d'hommes sont alignés. A un bout du rang, l'officier murmure quelque chose à l'oreille de son voisin qui, lui-même chuchote... etc. Quand le dernier homme délivre le message, celui-ci n'a plus de rapport avec le sujet originel.

La même chose se produit avec les humains. Nous pouvons dire qu'un fragment du tissu humain s'est usé et que l'entité-corps exige qu'on procède à une remise en état ; mais la mémoire étant lasse des répétitions, de légères imperfections se produisent dans le type, la texture ou la couleur de la peau. C'est ainsi que nous nous retrouvons avec des taches de vieillesse, des rides, etc.

Le jour viendra, où les gens pourront vivre cinq ou six cents ans, et cela ne sera pas dû à des découvertes dans le domaine de la chirurgie ou de la médecine, mais à des développements dans l'électrochimie, pour la bonne raison que, si nous pouvons maintenir notre équilibre chimique, nous pourrions obtenir les voltages corrects du cerveau et vaincre les maladies les plus graves. Quand une personne est épuisée par l'excès de travail, sa structure chimique interne manque des composants producteurs de l'énergie qui la garde en condition. Si cette personne prend du sucre (pourvu qu'elle ne soit pas diabétique), elle

bénéficiera d'un coup de fouet, et sa fatigue s'évanouira temporairement. Sa batterie aura été rechargée et fonctionnera de nouveau normalement.

Je viens de recevoir de mon vieil ami Jim Dodd, qui vit en Amérique, une coupure de presse. Il s'agit d'un article sur la « médecine électrique », et mon point de vue sur ce sujet l'intéresse beaucoup. Il est question de la victime d'un accident de voiture ; les chirurgiens, d'après ce que j'ai pu comprendre, ont simplement prélevé la chair sur l'articulation meurtrie, laissant l'os à nu. Histoire pitoyable.

Cet article sur la « médecine électrique » ne fait que confirmer ce que je vous répète depuis longtemps : « Nous nous arrêtons rarement pour réfléchir au fait que notre corps fonctionne grâce à l'électricité. C'est pourtant exact. » Et Jim Dodd me demande ce qu'il y a de vrai dans cet article. Il y a là une grande part de vérité, mais la médecine est malheureusement toujours en retard d'un siècle, si ce n'est plus. Les médecins orthodoxes partisans du classicisme n'osent pas risquer leur réputation en tentant un quelconque traitement que l'usage n'a pas consacré depuis des années et qui n'a pas été reconnu par la confrérie des médecins.

Oh ! N'oubliez jamais que les médecins ont un ordre beaucoup plus puissant que les syndicats, et que les règlements en sont très rigides. Mais cela nous éloigne de notre sujet.

J'affirme que l'on peut réaliser des choses extraordinaires avec l'électricité. Convenablement utilisée, elle peut hâter les guérisons et

faciliter la soudure d'os fracturés. D'un côté, il y a l'électrocution, qui arrache l'individu à son corps et envoie son astral se promener à travers l'espace, et de l'autre on voit que l'électricité peut aider à mettre des enfants au monde.

C'est l'anesthésie électrique qui intéresse tout spécialement Jim Dodd, et l'article qu'il m'adresse me semble aujourd'hui dépassé ; l'efficacité de l'anesthésie électrique a été définitivement prouvée. Deux électrodes étant placées derrière la tête avec un courant assez faible, le patient plonge dans un sommeil sans rêves, l'astral continuant à penser pour sa part : « Sapristi ! je n'apprécie guère ce traitement, je m'en vais ! » C'est ainsi que l'astral abandonne le corps pour n'y revenir que quand le courant est coupé.

Attention ! Réfléchissez avant d'essayer l'électricité ! Le meurtre est une erreur à ne pas commettre, tout comme le suicide. En lisant tous ces détails, n'y puisez pas d'inspiration. Je vous répète que le meurtre ou le suicide sont vraiment des erreurs monstrueuses.

Si une personne connaît la technique simple qu'est l'électro-anesthésie, n'importe qui peut se trouver « endormi » par surprise et à son insu. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les médecins sont si prudents, préférant entourer la chose d'un certain rituel afin de la faire paraître plus difficile qu'elle n'est en réalité.

Grâce à l'électricité, le patient que nous voyons sur un chariot dans la salle d'opération, serait endormi en un instant. L'anesthésiste placerait deux électrodes de chaque côté de la tête ; le

courant passerait et le patient s'endormirait aussi rapidement que s'éteint une ampoule électrique quand on tourne le commutateur. Pas de halètement, pas le moindre mouvement, le patient serait « débranché ».

Une fois l'opération terminée, le courant serait coupé et le patient se réveillerait, sans se rappeler la moindre souffrance en liaison avec l'opération.

Chose intéressante, cet état dure de douze à vingt heures. Cette forme d'anesthésie sera en usage, un jour ou l'autre. Ce n'est qu'une question de préjugés à dépasser et de peur à vaincre. Le processus évoque sans doute à nos yeux l'électrocution et donc la mort.

L'introduction de l'électricité dans l'anesthésie est un bienfait, tout particulièrement pour les opérations du foie et du rein. L'opération du rein nécessite, en effet, une anesthésie très importante, c'est-à-dire qu'il faut une énorme quantité de gaz anesthésiant ; le rein, outre l'opération qu'il doit subir, doit éliminer ces produits toxiques, ce qui complique encore sa tâche. Quelle que soit l'opération, une absorption importante de produits nocifs est susceptible de perturber le métabolisme du patient, alors que l'induction électrique supprime tous ces inconvénients. Pas de souffrances, pas de produits toxiques, seul un profond sommeil sans conséquences désagréables.

Voilà donc pour vous, mon pauvre Jim Dodd. Quand vous lirez cela, vous aurez votre réponse. Domage qu'elle ne vous soit pas parvenue avant l'opération. C'est certainement ce que vous penserez.

Continuons à examiner quelques-unes des questions qui semblent intéresser le plus grand nombre. Commençons par l'exorcisme : « Des gens d'Église affirment s'être livrés à cette pratique, certains avec succès, d'autres avec de piètres résultats. Comment, à moins d'être doués du don de double vue, savent-ils à qui ou à quoi ils ont affaire ? Est-il permis de croire à l'exorcisme ? »

Si un lieu est hanté, c'est qu'il abrite une entité indésirable qui crée un sentiment désagréable dont on est conscient, sans pouvoir toutefois expliquer comment et pourquoi. Dans certains cas, cette entité est visible. Dans d'autres, on la sent ; ceux qui sont dépourvus du don de double vue éprouvent un très fort malaise, leur esprit est traversé par d'étranges impressions, et même les moins clairvoyants d'entre eux *savent* qu'il se passe quelque chose d'anormal.

Ceux qui sont capables de pratiquer l'exorcisme émettent des ondes télépathiques puissantes et peuvent projeter avec force leur pensée. Un ecclésiastique qui s'est totalement convaincu par hypnose qu'il agit comme le bras droit de Dieu — et le gauche également — se sent comme survolté : il est la réponse à la prière divine. Sûr de lui, il impose sa présence et l'entité qui hante les lieux n'aime pas du tout cela : « Je ne peux pas supporter cette personne. Si elle reste ici, je m'en vais. » Ainsi, les forces qui hantent s'en vont-elles vers de nouvelles pâtures où aucun ecclésiastique ne viendra projeter ses ondes contraires. C'est aussi simple que cela. Ce n'est qu'une question de télépathie, parce que — quoi qu'en pense chacun de nous — tous les individus

sont, dans une certaine mesure, doués de télépathie. Il a été prouvé, par exemple, que, même lorsqu'une personne (qui nie posséder ce don) est soumise à un test et pense à une personne non douée de télépathie, le pouls et la tension de cette dernière peuvent être modifiés. Nombre de choses concernant le don de double vue et la télépathie ont été prouvées, mais n'ont pas été rendues publiques, pour la bonne raison que le meurtre et l'hémoglobine se vendent mieux dans les journaux.

J'ai là, à votre intention, une petite note humoristique. C'est un paragraphe d'une lettre qui m'est adressée. « Une femme écrit à notre journal pour dire qu'elle est incapable de trouver le sommeil si les draps ou la taie d'oreiller sont à rayures. Elle prétend qu'elle sent ces rayures — que la lumière soit allumée ou éteinte — et qu'elles perturbent son sommeil. »

Plus sérieusement, on me demande encore : « Pouvez-vous expliquer le but de l'évolution du règne végétal et animal ? »

Beaucoup de gens croient que les plantes se transforment, par l'évolution, en animaux et les animaux en humains. Ce qui est faux. Vous n'avez jamais entendu dire qu'un cheval se soit transformé en vache, ou qu'une feuille de laitue soit devenue un oiseau. Le règne animal, le règne végétal ainsi que l'espèce humaine sont des genres différents et séparés. La vérité absolue est que certaines planètes voient les animaux prendre la place des humains. Sur d'autres, ce sont les végétaux qui règnent en maîtres. Il existe même une planète où les plantes et les arbres

sont à même de se mouvoir. Rassemblant leurs racines, qui ont subi des modifications, ils se déplacent et vont les enfoncer ailleurs, afin d'absorber la nourriture qui leur est nécessaire. C'est cela, l'évolution ; peut-être que, du point de vue humain, un chou sur cette terre n'est pas conscient, mais peut néanmoins reconnaître les gens et les émotions. Je vous imagine en train de sourire ; vous ne me croyez pas. Cependant, le fait a bel et bien été prouvé par des tests de laboratoire. Ce qui fait que, si votre grand-tante était une bonne vieille dame, son aspidistra serait plus heureux, se développerait mieux et aurait une plus belle couleur. Quant à la plante de telle vieille chipie, pas étonnant qu'elle soit rabougrie. Si vous souriez à vos pommes de terre, elles feront de leur mieux pour pousser. Voilà la morale de l'histoire.

L'évolution subit un mouvement ascendant ; les végétaux et les plantes que nous connaissons sur cette terre deviendront donc, dans une évolution différente, dans une autre incarnation, des personnalités intelligentes du monde végétal.

Les animaux eux aussi se développent en direction d'un état spirituel. Ce qui ne veut pas dire que votre chat va soudain découvrir la peinture et devenir un Rembrandt ou un Picasso. Leurs valeurs sont différentes. Elles consistent en un aboutissement spirituel, tout comme dans le passé, avant l'avènement du communisme, de la télévision et de la presse, les seules valeurs qui comptaient en Orient étaient celles de l'esprit, de la pureté et de la pensée religieuse authentique. Les gens gagnaient assez pour assurer leur

subsistance et pouvaient progresser pendant leur séjour sur terre sans avoir à y revenir. Jadis, les hommes étaient d'une meilleure qualité que ceux d'aujourd'hui. Ils n'étaient pas contaminés par les médias et par l'argent. Qu'importe, de nos jours, qu'une personne soit de bonne compagnie et agréable à vivre, tout ce qui compte, c'est son compte bancaire. Jugé sur ce dernier critère, je ne pèserais pas lourd ! Mais je sais des choses dans le domaine spirituel, et l'on n'emporte pas son compte en banque de l'autre côté. Le mien se réduit à du savoir que je pourrai emporter avec moi quand l'heure viendra.

Chose curieuse, je trouve là une autre question sur ce sujet : « Les minéraux, sur n'importe quelle planète, sont-ils intelligents ? »

Ma réponse est oui. Je vous ai déjà dit que, sur certaines planètes, la molécule de carbone n'est pas l'élément de base ; ce peut être le silicate, et il existe des pierres pensantes, des entités mouvantes. Si vous étiez en mesure d'aller le vérifier sur place (mais, comme la chose est impossible, inutile d'importuner l'agence de voyages), il vous faudrait peut-être passer toute votre vie à les regarder avant de noter la moindre amorce de mouvement car, pour une créature capable de vivre un ou deux millions d'années, la vitesse de son déplacement n'a pas beaucoup d'importance. Ainsi, les pierres qui se meuvent prennent-elles leur temps.

Je croyais en avoir fini avec le sujet de la transmigration, mais il n'en est rien car une autre question vient de me parvenir. « Il a été dit que le corps change, molécule par molécule, tous les

sept ans. Que se passe-t-il en réalité ? Certains livres venant de l'Orient donnant cette information pourraient-ils être trahis par une mauvaise traduction ? »

Imaginons que le jeune Jean Dupont soit las de la vie ; rien ne va pour lui ; il en a assez de cette terre où tout le monde est déprimé. Il songe sérieusement au suicide, ce qui est stupide car il sera renvoyé sur terre dans des conditions encore pires. Mais avant qu'il ne se supprime, un message lui parvient dans son sommeil. Pierre Durand, qui est dans l'astral, désire revenir sur terre pour accomplir une tâche particulière ; il a procédé à un arrangement avec le conseil de contrôle, arrangement selon lequel Jean Dupont pourra quitter son corps, pourvu qu'il autorise Pierre Durand à en prendre possession. Jean Dupont n'attache pas une grande importance à ce message mais plus le temps passe et plus il se sent prêt à y consentir. L'idée, enfin, est mise à exécution. Jean Dupont s'étend quelque part, la Corde d'Argent est rompue et rattachée à une Corde d'Argent issue de Pierre Durand, l'homme de l'astral qui prend possession du corps de Jean Dupont.

Le pauvre Pierre frissonne d'effroi dans ce corps en si mauvaise condition. Les muscles sont flasques, les pieds se refusent à aller où on les dirige et la vue est mauvaise. De plus, ce corps dégage une odeur nauséabonde. Peu importe, Pierre s'y fera, même si pour l'instant il est loin d'être satisfait. Il éprouve ce qu'éprouve l'aviateur qui doit piloter un avion auquel il n'est pas habitué : il tâtonne, cherche les commandes, les

cadrans, etc., puis, avec précaution, remet l'appareil en marche. Bientôt, il est en mesure de contrôler ce nouveau corps, mais ne peut se défaire d'un sentiment d'étrangeté intolérable. C'est ainsi que l'une après l'autre, les molécules de ce corps d'emprunt sont changées, et le résultat est qu'au bout de sept années, le corps n'a plus la même composition : il est maintenant devenu celui de Pierre Durand. Et il est heureux, ayant retrouvé un corps familier.

Autrefois, le haut clergé avait la faculté d'instruire les gens sur ces pratiques. Les corps pouvaient être essayés et mis à l'épreuve et, comme je l'ai déjà dit, il existait en Atlantide des corps « sans propriétaire » à la disposition des « Jardiniers de la Terre », en vue de leurs déplacements.

On me pose aussi des questions sur les yétis : « Beaucoup de gens affirment les avoir vus — dans différentes parties du monde — et les avoir photographiés. Est-ce exact ? Les têtes, les mains et autres détails qu'on expose parfois sont-ils authentiques ou sont-ce simplement des objets fabriqués visant à attirer les visiteurs ? »

Il est bien étrange de penser que des hommes sont allés sur la lune, que des vaisseaux-robots ont été envoyés sur Mars, etc., alors que l'homme n'a pas encore exploré tous les aspects de la terre. Nombreux sont les secteurs du Canada, de l'Alaska, du Tibet, de l'Inde et de l'Afrique où les humains ne sont jamais allés ; et dans ces régions perdues existent encore les survivants d'une espèce qui aurait dû s'éteindre voilà des siècles. Oui, les « yétis » existent. Ces créatures sont les survivants d'une espèce qui a disparu de la terre.

Il s'est passé pour elle ce qui se passe quand on drague un lac pour le vider des poissons qu'il contient, afin de le peupler avec une autre espèce : quelques poissons s'échappent du filet, se cachent dans un creux de rocher, et se reproduisent. Il est bon que les yétis vivent dans des régions peu accessibles, car les bourreaux sanguinaires se feraient un plaisir d'en tuer un pour étaler sa peau devant la cheminée de leur salon.

Quant aux « spécimens » que vous pouvez voir dans les musées ou expositions, ce ne sont que des reproductions souvent remarquables, mais fausses.

« Que sont les pyramides ? D'où tirent-elles leur origine ? Comment furent-elles bâties ? Quel était leur véritable usage ? Un objet en forme de pyramide est-il utile ? »

Voilà une véritable question !

Les pyramides sont des balises, tout comme celles qui guident les appareils sur un terrain d'aviation, comme les bouées flottantes qu'on voit sur la mer pour les navires. La pyramide, ayant quatre côtés, peut aider à refléter les signaux.

Au temps où les « Jardiniers de la Terre » venaient en ce monde, ils se déplaçaient dans l'espace et devaient être guidés, tout comme des bateaux entrant au port.

Au temps où les pyramides furent bâties, on possédait des secrets de construction et des techniques que nous ne connaissons plus, des moyens qui, par exemple, pouvaient annuler les effets de la pesanteur. On était ainsi en mesure

de soulever des blocs de pierre et de les guider vers leur destination.

Ce n'est pas de la fiction. C'est un fait. De nos jours, on a construit aux U.S.A. un hôtel composé d'alvéoles tout équipés, assemblés sur une charpente métallique ; mais, bien sûr, on a utilisé un moteur, ce qui n'était pas le cas pour les pyramides qui ont été construites à l'aide de machines antipésanteur.

Le sphinx est, lui aussi, un repère destiné à localiser les trésors fabuleux enfouis au-dessous, en l'occurrence un musée des arts et sciences. C'est à cette fin que le sphinx fut édifié.

Peut-être l'ignorez-vous, mais il existe plusieurs sortes de pyramides de par le monde. L'Égypte n'en a pas le monopole. Le Mexique et le Brésil en possèdent ; ainsi que la Chine. Les navigateurs de l'espace pouvaient, d'après des signaux émis depuis ces pyramides, se diriger et gagner le port spatial de leur choix. Je répète le plus sérieusement du monde qu'il ne s'agit pas de fiction, mais d'une vérité absolue.

J'ai là une dernière question qui intéressera beaucoup d'entre vous : « Où est l'astral inférieur ? Et quelle est sa définition ? »

L'astral inférieur est une zone — ou temps continu — où les vibrations, au lieu d'être tridimensionnelles, sont à deux dimensions et où les conditions sont inharmonieuses. C'est une zone astrale où la pensée est confuse et où la création artistique est impossible. C'est une zone crépusculaire. Quand vous regardez une peinture dans un demi-jour, vous n'en voyez pas les couleurs ; seule la composition est visible. Il faut la lumière

du jour pour voir les couleurs. De la même manière, si l'on s'élève dans l'astral, au-dessus de la terre, on voit des couleurs invisibles quand on est sur la terre. Mais depuis l'astral inférieur, où l'on est emprisonné dans ce réseau de vibrations inférieures, il est impossible de discerner les plus vives des couleurs que l'on voit sur cette terre.

— Hé ! vise le vieux monté sur roulettes ! cria le plus jeune d'une voix perçante.

— Vachement astucieux ! rétorqua son compagnon.

Puis les deux garçons s'éloignèrent nonchalamment.

Non loin de là, une silhouette se détacha comme à regret du pilier contre lequel elle était adossée. Mastiquant son chewing-gum, le jeune homme pivota et, avec l'adresse que donne un long entraînement, colla sa boule de gomme bien malaxée sur la vitre du magasin le plus proche.

Les pouces passés dans la ceinture de son jean, les jambes écartées, il lança à la cantonade :

— C'est une belle voiture que vous avez là ! Vous la faites marcher avec les pieds ?

Sans attendre la réponse, il reprit sa gomme, la fourra dans sa bouche et s'éloigna avec arrogance.

— Regardez ça ! s'esclaffa une grosse femme dont la combinaison dépassait de sa jupe.

— N'est-ce pas fantastique, ce qu'ils arrivent à faire ? fit son compagnon sur un ton gouailleur.

Le vieil homme, dans son fauteuil roulant, eut un reniflement de dégoût qui fit sursauter une vieille femme devant lui.

Il crut préférable de rentrer. Je dois terminer ce livre, pensa-t-il. Ensuite nous chercherons un pays plus paisible que la Colombie britannique.

Un autre vieillard se mourait. Dans la chambre obscure où il était étendu, il regardait fixement un rayon de soleil entre les rideaux.

Il s'agita nerveusement, l'esprit absent. Il ne souffrait pas. C'était une sensation de froid qui montait dans ses jambes.

Il se demandait tristement quand les anges se rassembleraient autour de lui. Il avait été toute sa vie un croyant fervent. Il croyait aux anges, il croyait qu'à sa mort il irait au paradis, il croyait...

La lumière baissa soudain, comme si un nuage était passé devant le soleil, mais simultanément une lumière plus intense entra dans la chambre. Un froid glacial gagnait ses hanches et montait toujours. Lentement, très lentement, il atteignit le cœur.

Une lumière intense avait envahi la pièce. Il regarda autour de lui de ses yeux vitreux et entrevit des formes vagues portant des ailes. Il y avait des murmures qu'il ne parvenait plus à comprendre. Le froid gagnait toujours. Avec un dernier râle convulsif, le vieil homme entra en agonie. Son cœur s'arrêta. L'oxygène cessa de parvenir au cerveau. Le corps physique eut

encore quelques réactions, mais le vieil homme, maintenant, ne souffrait plus.

Ses yeux sans vie regardaient au plafond ; le corps émit quelques bruits de liquides et de gaz ; les articulations se détendirent ; les muscles se relâchèrent.

Lentement, un brouillard bleuté s'éleva du cadavre, flottant autour de la tête ; puis, il se fit plus dense et prit forme humaine. A mesure que ce brouillard devenait plus dense, ses contours se faisaient plus doux, plus jeunes et plus détendus.

Graduellement, la Corde d'Argent devint plus ténue, puis céda. La forme astrale nouvellement composée hésita puis, avec une faible secousse, entra en mouvement pour gagner un plan inconnu.

Toute sa vie le vieil homme avait été croyant. Il n'avait jamais cru à la réincarnation mais à la résurrection de la chair, au jour du jugement dernier. Il croyait que tous les corps enterrés ou incinérés renaîtraient à la vie même après des millions d'années. Et maintenant, dans sa forme astrale, il était perdu, perdu et errant, victime de ses croyances qui n'étaient que promesses trompeuses et auxquelles il avait adhéré pendant si longtemps. Il ne croyait plus en rien ; les morts reposaient, solitaires, dans une tombe ou dans une urne. Mais il était vivant — vivant sous une autre forme. Autour de lui, c'étaient les ténèbres du néant et la ronde des anges. Il s'accrochait désespérément à l'idée des anges. A regret, il rejeta la pensée de la résurrection. N'était-il pas vivant, dans un état différent ? Mais néanmoins

il pouvait voir les anges. Qu'on me laisse vivre pour le moment, pensa-t-il, et il lui sembla qu'il tombait. Ses pieds étaient-ils des pieds astraux ? Les pieds de l'esprit ? Ils lui paraissaient solides, et sous eux le sol était doux et moelleux. Il tomba et le voile s'écarta ; regardant autour de lui, il vit les anges qui volaient, les chérubins assis sur les nuages, tandis qu'il entendait des chœurs répétant le même chant monotone. Puis, dans le lointain, il vit la lumière dorée des portes du paradis.

Il se précipita en avant, attiré par la lumière. Après un temps impossible à définir, il parvint devant un édifice immense. Une silhouette étincelante avec une épée de lumière lui barra la route :

— Qui êtes-vous ? fit une voix.

Le vieil homme déclina son identité. Un autre personnage étincelant ouvrit un grand livre et en tourna les pages.

— Vous êtes attendu. Entrez !

Le Grand Livre fut refermé. Les portes s'ouvrirent et le vieil homme — jeune et nu maintenant — entra.

Le visiteur demeura en extase devant le faste de ce que sa religion lui avait enseigné. Anges, chérubins, séraphins, tous étaient autour de lui. Les Phalanges Célestes chantant en chœur à différentes altitudes, saint Pierre, l'ange chargé du Grand Livre de la connaissance, dans lequel était gardé le rapport sur chaque âme existant sur terre et où étaient inscrits le bien et le mal accomplis par chaque individu.

Le visiteur éprouvait à présent un malaise de plus en plus grand. Il prenait conscience que ce

qui l'entourait n'était pas réel. C'était une pantomime. Il se demandait à quel moment il s'était fourvoyé. Sa religion avait-elle des failles ? L'idée de la résurrection lui revint. Et si les anges et les saints étaient aussi peu authentiques que la résurrection ? Comment des corps morts et décomposés depuis longtemps pourraient-ils s'être assemblés au dernier coup de trompette du jugement dernier ? Où se tiendraient-ils ? Comment seraient-ils vêtus et nourris ? Cet aperçu du paradis était décevant, pensa-t-il sans plus croire ce que ses sens lui disaient.

A peine avait-il formulé ces doutes qu'il y eut un fracas effroyable ; tout l'édifice s'écroula et la lumière s'éteignit. Mais une lumière plus forte encore apparut. Le vieil homme regarda autour de lui avec respect. Accourant vers lui, il vit des gens qu'il avait connus lors de sa dernière vie sur la terre, des gens qu'il avait aimés. Un petit animal se précipita vers lui. C'était un chat.

Puis, une autre forme vint à lui et dit :

— Vous êtes délivré de vos illusions. Vous êtes de retour à la maison, sur la Terre de la Lumière Dorée. Vous y resterez jusqu'à ce que vous — et vous seul — ayez décidé ce que vous voulez faire.

C'est ainsi que beaucoup de religions égarent les individus. La vraie sagesse ne vient que si l'on garde l'esprit en éveil afin qu'à l'heure de la transition entre cette vie et une autre, vous — et vous seul — puissiez accéder à l'état pour lequel vous avez été préparé, car dans le plan supérieur, même les trépassés doivent être protégés contre leur propre folie. Si un homme croit qu'il gagnera, à sa mort, un paradis imaginaire,

il se verra offrir un spectacle imaginaire jusqu'à ce qu'il en perçoive les points faibles.

Si un homme pense qu'il va retrouver une terre d'ineffables délices, où de ravissantes danseuses le distrairont, alors on lui en offrira le spectacle, jusqu'à ce qu'il ait dépassé le stade des besoins éphémères.

Ces spectacles prennent fin le jour où le développement spirituel et mental de chacun permet d'accepter la Terre de la Lumière pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un lieu réel, pas très différent de celui qu'il a quitté. Un lieu purifié, débarrassé du mal, où n'existent ni haine ni inimitié, ni pauvreté ni souffrance. Un lieu où il est possible pour chacun, en pleine conscience, d'être juge de ses actions passées, de ses efforts, de ses échecs et, partant, de décider de son avenir.

Mais il est temps pour la machine à écrire de rester silencieuse, car ce livre est fini. Il doit être adressé à mon honorable agent, qui le remettra à l'honorable éditeur !

Avec un soupir de soulagement, miss Cleopatra Rampa s'est tournée vers Taddy Rampa : « Dieu merci ! Maintenant, il va peut-être trouver le temps de s'occuper de nous. »

Il me reste deux choses à accomplir : tout d'abord, remercier Mme Rampa pour son assistance dévouée, et exprimer ma reconnaissance à Mme Sheelagh Rouse, une amie de longue date, qui s'est chargée de la dactylographie et de la mise en forme.



RAMPA

CRÉPUSCULE



AVENTURE SECRÈTE

Le vieil avion gris s'éleva en douceur dans le ciel de midi. Jadis, c'était un Roi des Airs portant la marque d'une compagnie fameuse. Sillonnant les couloirs aériens du monde entier, il allait partout où allait l'Homme, transportant dans ses flancs l'élite de l'industrie, de la scène et du cinéma internationaux. En ce temps-là, voyager à son bord était un symbole de prestige. A présent, vétuste et délabré, ce n'était plus qu'une relique du passé qu'avaient mis au rancart les *jets* rugissants et le désir insensé d'« arriver » toujours plus vite pour... pourquoi ? Que font donc les gens de tout le temps qu'ils « économisent » ?

Le vieux bimoteur vrombissait doucement et c'était un bruit agréable. On aurait dit des abeilles géantes un jour d'été. C'était un paisible vol de routine — la liaison Vancouver-Calgary. Peut-être que, la semaine précédente, l'antique coucou était allé dans les Territoires du Nord où la température est largement inférieure à zéro, où l'éclat aveuglant de la neige interdit de piloter à vue.

Peut-être que, la semaine prochaine, il déposerait dans quelque lointain désert des prospecteurs de pétrole à la recherche des sources d'énergie toujours nouvelles qu'exigent une nation folle de puissance, un monde fou de puissance. Mais, à présent, le Roi des Airs déchu était un charter, un malheureux zinc en location qui se rendait là où voulait aller le client qui avait quelques dollars à dépenser.

Les contreforts des Rocheuses ne tardèrent pas à apparaître, montant toujours plus haut jusqu'à devenir les cimes culminantes de l'immense chaîne barrant le monde. Il y avait maintenant des turbulences, l'appareil cahotait et tanguait au milieu des sommets enneigés car, dans cette région, la neige recouvre perpétuellement les pics les plus élevés.

Miss Taddy Rampa exhala un miaulement de protestation en faisant une tête qui aurait pu faire croire que sa dernière heure était arrivée. Miss Cléo Rampa avala péniblement sa salive et, prenant son air le plus désinvolte, genre Je-Ne-Me-Laisse-Pas-Impressionner, écarquilla ses grands yeux bleus, son regard intensément fixé sur les rocs qui se déployaient en bas, si loin en bas.

Mais pourquoi ce voyage ? Pourquoi ce nouveau déplacement ? Tout avait commencé quelques mois plus tôt à Vancouver...

Juin est généralement un mois bien agréable à Vancouver, le mois où la nature commence à se réveiller complètement et où il fait beau, où la mer sourit de tous ses brasillements et où les gens s'affairent avec leurs bateaux. C'est le début de l'invasion des touristes et les commerçants affûtent leur matière grise dans l'espoir de rendre des points aux vacanciers.

Mais ce mois de juin-là, ce jour de juin précis, cela n'allait pas si bien que ça, tout compte fait. C'était un de ces jours où tout, mais absolument tout, marche de

travers, vous voyez ce que je veux dire ? Quand on a de la chance, ça n'arrive qu'une fois de temps en temps — chaque fois qu'on perd un œil, comme on dit. Mais supposez que ça dure des semaines, des mois, voire des années. Qu'il y ait des cycles. La plupart des gens qui occupent le devant de la scène connaissent probablement les mêmes difficultés causées par la minorité d'abrutis qui n'ont, semble-t-il, qu'une seule raison d'exister : créer des embêtements aux autres.

Il paraît que les conducteurs d'autocars sont perpétuellement persécutés par de vieilles filles frigides qui s'imaginent qu'on leur manque de respect et qui se précipitent pour se plaindre dans l'espoir de faire flanquer les chauffeurs à la porte. Les écrivains sont, eux aussi, harcelés par des gens du même acabit, ce qui les empêche de sombrer dans la suffisance et l'autosatisfaction.

C'était un jour comme ça.

Juin était jeune. Je me sentais vieux. En fait, j'étais au lit. J'y étais depuis des jours et des jours. Retentirent des pas lents et mesurés qui faisaient trembler le plancher. On frappa — toc-toc-toc — à la porte dont les gonds qui manquaient d'huile grincèrent.

— Docteur Rampa ? (Voix bougonnes, hostiles.) Brigade de la répression des fraudes de la Police montée canadienne. (Des pas lourds qui s'avancent.) Où est-il ? Nous avons reçu une plainte du Michigan.

— On ne peut pas le voir, répond une voix. Il est malade. Il est dans son lit.

Réplique sèche :

— Avec ça qu'on ne peut pas le voir ! Qui est son médecin ?

Et ils surgissent. Front-Bas, le plus vieux, et Bajoues-Molles, son cadet.

Je leur demande :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

C'est Front-Bas qui répond :

— Brigade antifraude. Une dame de Michigan s'est plainte que vous lui ayiez donné des pensées érotiques et que vous essayiez de l'obliger à vous envoyer de l'argent.

— Vous et votre âme damnée, ajoute Bajoues-Molles.

Des questions, des questions, toujours des questions et jamais une phrase précise pour vous dire exactement ce qu'on vous reproche. Il semblerait qu'une vieille demoiselle à l'âge « difficile » que je n'ai jamais vue et dont je n'ai pas entendu parler depuis six mois ait eu des rêves incongrus. Mais cela ne nous arrive-t-il pas à tous ? Seulement, NOUS, nous n'allons pas chercher noise à autrui en déposant des plaintes sans fondements auprès de la police, n'est-ce pas ?

Si j'ai eu des pensées lestes à son égard ? Non, Dieu merci ! Ce genre de fantasmes ridicules, ce n'est pas mon genre mais même si tel n'était pas le cas, quelque cinq mille kilomètres nous séparent et je n'ai jamais vu cette personne. Alors, à cette distance, elle devrait se sentir en sécurité, non ?

L'escroquer par télépathie ? Absolument pas ! Je n'ai jamais escroqué personne, ni en pensée, ni en acte, ni autrement. Je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit. Jamais !

Les suites ? Après quinze jours d'attente, j'ai fini par écrire aux Innommables Montés. Ceci :

15 juin 1973

A M. l'Officier commandant
La Police Montée Canadienne

Monsieur,
Il m'arrive parfois d'envisager de renoncer publique-

ment à la nationalité canadienne — et de quitter ce pays sur-le-champ.

Pourquoi? A cause de la police. Parce que je suis harcelé.

A tout bout de champ, la police s'associe avec des idiots en pleine ménopause qui se mettent à déménager. A tout bout de champ, une bonne femme qui a soudain le feu au train s' imagine que je la viole — moi, un écrivain très malade cloué au lit.

Elle va alors pleurer dans le giron de la police qui a la stupidité de l'écouter. Et ce sont des « enquêtes confidentielles » (qui me sont signalées), suivie de la visite indésirable (ou les visites) de deux policiers. Et les policiers ne disent jamais vraiment ce qu'ils veulent. Au lieu de cela, ils essayent de piéger les gens. Pour ma part, j'estime que ce n'est pas ainsi que les policiers devraient se conduire.

Ces toutes dernières années, la police m'a rendu six fois visite pour rien. A Montréal, deux policiers affreusement agressifs sont venus à minuit et ils nous ont interrogés, ma femme et moi, de la manière la plus brutale qui soit — en hurlant et proférant des menaces. J'ai finalement réussi à leur demander ce qu'ils voulaient. Ils ne le savaient pas! Un coup de téléphone au commissariat a résolu le mystère : je ne sais quel ahuri qui habitait l'Amérique centrale et qui ne connaissait pas mon adresse avait appelé le commissariat pour la demander.

Une autre visite policière eut pour motif la plainte d'une femme qui prétendait que j'étais le père de son enfant. Elle reconnaissait, certes, que je ne m'étais jamais approché d'elle de moins de plusieurs centaines de kilomètres mais elle affirmait solennellement que je l'avais « possédée » par la pensée.

Une autre dame, que je n'avais jamais rencontrée, prétendait être ma secrétaire. La police est venue pour savoir pourquoi je ne l'avais pas payée. Elle sortait ou s'était échappée d'un asile d'aliénés aux U.S.A. On l'y a renvoyée.

Et, il y a quelques jours, deux agents de votre brigade de répression des fraudes sont venus me voir à cause des accusations d'une nouvelle bonne femme frustrée. Cette fois encore, j'étais censé l'avoir inondée de pensées érotiques à défaut d'autre chose. J'ai chargé un avocat américain de s'occuper de cette affaire-là.

Mais j'en ai assez d'être ainsi persécuté par la police à cause d'accusations aussi absurdes qu'imaginaires et j'ai pensé qu'il serait préférable de vous écrire avant de publier des articles et un livre narrant mes déboires.

Aujourd'hui, on déteste les policiers. Les gens ne les respectent plus. Et, compte tenu de mon expérience personnelle, JE SAIS POURQUOI ! J'ai eu deux thromboses coronaires et je trouve ces visites de la maréchassée trop fréquentes, inutiles et préjudiciables à ma santé.

Que faire ? Pourriez-vous noter ceci ? Je ne viole pas les dames. Je n'influence pas télépathiquement les gens. Je ne peux pas faire grand-chose, même si je le voulais. Que pourriez-vous faire, VOUS, si vous passiez vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans un lit ou dans un fauteuil roulant ?

Je crois que les policiers eux-mêmes sont responsables de ce manque de respect et de cette absence de communication. Pouvez-vous les enchaîner, leur dire que je suis inoffensif ou les envoyer en Sibérie ? Peut-être que j'aurais alors de la sympathie pour un policier — vous ! En l'état actuel des choses, je considère que je suis victime de persécution.

Je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

T. Lobsang Rampa

P.S. Les lettres ci-incluses vous amuseront peut-être. Parle-t-on ainsi de la police ?

Je reçus par retour une vague réponse. Comme la plupart des lettres émanant de la police, c'était quelque chose de stupide commençant par la formule stéréotypée : *« suite à une plainte que nous avons reçue d'une citoyenne américaine nous mettant en garde contre une fraude éventuelle, j'ai envoyé un membre de mes services à votre domicile... »*

Ce n'est pas vrai. Il en avait envoyé deux.

« Je regrette, poursuivait mon correspondant, que vous ayez le sentiment que cette visite n'était pas nécessaire (bla-bla-bla). Je puis vous garantir qu'il n'était pas dans notre intention de mettre en cause ni votre réputation ni votre probité. »

Bravo, c'est très bien, mais quand on est malade — très malade —, voir la police faire irruption chez soi, c'est éprouvant. Le premier débile venu vous le dira.

La lettre continuait en ces termes : *« Renseignements pris, j'ai constaté que, contrairement à vos allégations, vous n'avez nullement fait l'objet de tracasseries de la part de la police et que la conduite de notre agent a été normale. »*

Eh bien, si c'était là une conduite normale, j'ai des frissons en pensant à ce qui se passerait dans le cas où il s'agirait d'un coupable.

Toujours est-il que la question est réglée. Alors, pour l'amour du ciel, n'écrivez jamais aux Montés pour quelque raison que ce soit, je vous en conjure. J'en ai

ma claque de ces (suivez la direction de mon regard).

D'ailleurs je n'ai jamais eu de sympathie pour la Police montée canadienne. Autrefois, il y a bien des années, quand c'était la Police montée du Nord-Ouest, c'était un corps d'élite. A présent, si vous voulez mon avis, ce ne sont plus que des bourriques en tunique rouge qui défilent en musique et se donnent de grands airs pendant que le policier local, taillable et corvéable à merci, fait tout le travail, et tire les marrons du feu. Pour les Montés pourtant, ces derniers ne sont plus aussi populaires aujourd'hui. Ils ont eu pas mal d'ennuis. A Vancouver où on les a accusés de brutalités. A Fort Erié où on les a accusés de déshabiller les femmes et de se livrer sur elles à des investigations externes et « internes ». Une enquête à ce propos a été ouverte et se poursuit à l'heure où j'écris ces lignes. Mais on en vient à se poser une question : *quis custodiet ipsos custodes ?*

Cela étant dit, je suis lavé de tout soupçon. La police m'a écrit — avec la plus grande réticence — une lettre disant que je n'avais commis aucun délit mais, ajoutait-elle, il lui avait fallu « s'informer parce qu'une Américaine avait porté plainte ». Et alors ? Les Américains sont-elles des déesses ? Paient-elles des impôts au Canada pour contribuer à financer la Police montée ? Non, je crois que les Montés sont hypnotisés par les Américaines.

Mais, blanchi ou pas, tout cela a eu des répercussions. Ça m'a fait perdre des amis — encore que, vu ce genre d'amis, je doute que le terme convienne. En tout cas, un certain nombre de gens se sont dit que si l'on enquêtait sur moi, il fallait bien qu'il y ait une raison, n'est-ce pas ? « Il n'y a pas de fumée sans feu, vous savez. Il a sûrement fait quelque chose. »

Les naturels du pays et les commerçants de la ville commençaient à me battre froid et à jaser à tel point que cela ne tarda pas à devenir intolérable. On chuchota

tait, on regardait derrière les rideaux, on se disait des choses à l'oreille. Alors, nous avons pris une décision : « Partons ! Allons ailleurs. »

De leur côté, les autorités de la Colombie britannique ne faisaient rien pour mettre de l'huile dans les rouages. Le fisc me harcelait : il voulait savoir pourquoi je sollicitais un dégrèvement en arguant de mon fauteuil roulant. Est-ce que c'est pour le plaisir qu'on passe ses journées dans un fauteuil roulant ? Et les fauteuils roulants, ça s'use. J'ai expliqué ma façon de penser à ces abrutis des contributions directes. Il m'a fallu me faire établir des certificats médicaux — deux à Montréal et un à Vancouver — attestant que cela faisait des années que je me servais d'un fauteuil roulant et que ce n'était pas pour mon plaisir. Aussi, tout bien considéré, nous sommes parvenus à la conclusion nette et précise que plus vite nous quitterions Vancouver, mieux cela vaudrait pour notre santé et notre tranquillité d'esprit. Nous avons longuement réfléchi, nous avons étudié des cartes et nous avons jeté notre dévolu sur Alberta. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

D'après les renseignements que nous avons été en mesure d'obtenir, nous avons trouvé qu'il faisait trop froid à Edmonton, qu'il y avait trop de vent et que c'était une localité trop insulaire. Lethbridge, plus proche de la frontière américaine, était une bourgade trop agricole où le mot « insulaire » était probablement inconnu. C'est ainsi que notre choix s'était finalement porté sur Calgary.

La compagnie aérienne locale ne nous a été d'aucune aide. Transporter un infirme cloué dans un fauteuil roulant et accompagné de deux chats siamois, cela ne l'intéressait pas. Nous avons alors potassé la question à fond. Nous avons calculé le prix du voyage, nous avons même envisagé de prendre une ambulance et d'aller à

Calgary par la route. Au bout du compte, nous sommes entrés en contact par l'intermédiaire d'un ami avec une excellente compagnie de charters avec laquelle nous sommes convenus d'un prix tout à fait raisonnable sans comparaison avec ce que nous aurait coûté le trajet en ambulance.

Le Grand Jour est arrivé et j'ai enfin résilié mon loyer. On m'a poussé dans une chose appelée « *handi-bus* » : c'est muni d'un plan incliné que peut gravir un fauteuil roulant pour entrer à l'intérieur d'une sorte de camion ou de car vide. Là, on le fixe solidement au plancher, on replie la rampe à l'arrière, les amis ou les parents de la victime sautent dans un taxi et le cortège s'ébranle. Nous avons traversé la ville. C'est à l'aéroport de Vancouver que nous nous sommes heurtés au premier obstacle.

Il était convenu qu'une plate-forme élévatrice serait à pied d'œuvre pour nous hisser, moi et mon fauteuil à moteur électrique, à bord du vieil avion. Eh bien, l'élévatrice n'était pas au rendez-vous et il n'y en avait pas dans cette partie de l'aéroport ! Je restai donc à me morfondre au fond de mon handi-bus jusqu'au moment où j'en eus assez de voir les gens battre la semelle en se demandant comment faire pour m'embarquer avec mon engin. Alors, je roulai jusqu'au pied de l'échelle d'accès et je parvins à me hisser à bord à la force du poignet. Mes jambes, mieux vaut ne pas m'en vanter mais mes bras, c'est autre chose. Je pourrais encore faire une planchette japonaise à un homme pesant bon poids. Cela me provoquerait probablement une crise cardiaque mais ça en vaudrait la peine !

Une fois à bord, je parvins en m'aidant de mes béquilles à m'installer dans un siège latéral. Sur ce, toute une escouade monta le fauteuil roulant et le reste de la compagnie envahit l'avion avec les bagages. Les moteurs rugirent un bon moment. Enfin, la tour nous

donna le feu vert. L'appareil s'élança sur la piste et bondit. C'est vrai : certains de ces vieux coucous bondissent littéralement dans les airs.

Tout en prenant de l'altitude, nous survolâmes le port, puis nous fîmes un virage à 300° et mîmes le cap sur les Rocheuses.

Les montagnes étaient superbes. Cléo était fascinée. Taddy ne cessait de se faire de la bile en songeant que s'il y avait encore des trous d'air, elle pourrait bien restituer son déjeuner. C'est toujours la première idée qui lui vient à l'esprit. Car ce n'est pas tellement facile pour une chatte qui n'est plus de la première jeunesse d'avoir le « pied aérien » dans un avion qui cabriole et virevolte d'un bout à l'autre du ciel.

Le temps s'étirait lentement. On a toujours l'impression de le perdre quand on est là, dans un avion, sans avoir rien d'autre à faire qu'à regarder le paysage. Ce n'était, au-dessous de nous qu'une succession de rochers déchiquetés aux arêtes féroces, de pics encapuchonnés de neige et, plus bas, le bleu éclatant des eaux profondes... tellement profondes. Parfois, on distinguait une petite bourgade desservie par une minuscule piste d'atterrissage, des hydravions décollant des lacs de montagne où il était impossible de construire des pistes.

Le panneau « *Attachez vos ceintures — Eteignez vos cigarettes* » s'alluma. Cette dernière injonction ne s'appliquait pas à nous mais nous bouclâmes nos ceintures et empoignâmes les chattes afin de leur faire réintégrer leurs paniers par mesure de sécurité.

L'avion perdit de l'altitude, s'enfonça dans un banc de nuages et, quand il en émergea, nous étions de l'autre côté des Rocheuses. On apercevait le Foothills Hospital où, un an plus tard, je devais entrer comme patient et, à gauche, les vastes bâtiments de l'université de Calgary. L'appareil descendait toujours. Nous observions avec

intérêt la ville qui allait devenir notre nouvelle résidence. Nous vîmes la tour de Calgary, nous vîmes les gratte-ciel du centre, nous vîmes la rivière aux multiples méandres — peut-être étaient-ce deux rivières (le Bow et l'Elbow) qui serpentaient à travers la cité, dégringolant de la montagne et filant en direction de Lethbridge, des rivières si envasées qu'elles étaient impraticables aux bateaux de plaisance à cause des courants, à cause des bancs de sable — et parce que la police ne voulait pas qu'on les utilise !

L'aéroport surgit devant nous, le pilote hocha la tête avec satisfaction et l'avion piqua en faisant un angle encore plus aigu. Une assourdissante trépidation retentit quand les roues touchèrent le béton. Le fuselage s'abaissa et l'appareil roula doucement jusqu'à l'aire réservée à la compagnie.

Cette fois, les choses se présentèrent autrement. Tout était prêt. A peine l'appareil se fut-il immobilisé devant les bureaux qu'un monsieur d'un âge respectable au volant d'un camion élévateur se rangea contre son flanc. Le pilote et le co-pilote nous agrippèrent énergiquement, moi et mon fauteuil roulant, comme s'ils avaient peur que je me sauve, que je tombe ou je ne sais quoi. Mais j'ai l'habitude de me débrouiller avec mon engin. J'eus tôt fait de passer la porte et de gagner la plate-forme. Mais même là, j'étais sous bonne garde. Les deux hommes, accrochés au rebord de la benne, ne me lâchèrent pas avant que l'élévatrice m'eut déposé en douceur sur le plancher des vaches.

Ensuite, il fallut payer. On doit toujours payer ses fredaines, n'est-ce pas ? Nous payâmes donc et un nouvel handi-bus s'approcha en marche arrière et s'arrêta devant moi. La rampe se déploya avec un tintamarre atroce et j'en fis l'ascension. C'est alors que le déluge

s'abattit ! Il plut le reste de la journée comme il ne plut jamais depuis à Calgary. Ce fut un accueil mouillé.

Une fois encore, on assura solidement mon fauteuil au plancher. Les bagages furent chargés et le véhicule quitta l'aéroport, fila sur la route, traversa le pont et entra dans la ville de Calgary. Pour la circulation, c'était le début de l'heure de pointe et la pluie tombait de plus en plus drue. Nous finîmes quand même par arriver à destination. Une bande de gens se ruèrent dans la rue, se saisirent de nos bagages et se ruèrent à nouveau dans l'immeuble, à l'abri et au sec. Le chauffeur libéra sans se presser mon fauteuil de ses entraves, je descendis la rampe et m'engouffrai à mon tour dans la maison. Notre premier aperçu de Calgary était sous le signe de l'eau.

Calgary est une ville sympathique, une ville jeune qui n'est pas encore devenue cynique et je-m'en-fichiste. Oui, il y a maintenant un an que j'y habite et je peux le dire : c'est une ville agréable pour ceux qui sont libres de leurs mouvements mais elle a ses inconvénients. Les trottoirs sont vraiment très hauts et ce n'est pas pratique pour les fauteuils roulants. Et les chaussées sont tellement bombées que les fauteuils roulants ont constamment tendance à glisser vers les caniveaux. Si seulement le maire pouvait avoir un accident et être condamné à se déplacer pendant quelques mois dans un fauteuil roulant, les choses ne tarderaient pas à changer. Ne serait-ce pas tout profit pour les infirmes ? Ils béniraient Monsieur le Maire et son accident. Toutefois, jusqu'à présent, cela ne s'est pas produit. Cependant mon éditeur, en Angleterre, veut que j'écrive un livre dans lequel je répondrais aux questions des gens. Mes problèmes et mes démêlés avec l'existence ne l'intéressent sans doute pas. Il m'a précisé que je dois me borner aux questions que me posent mes lecteurs. Exclusivement.

Alors, si nous commençons à répondre à quelques-unes dans le chapitre suivant ? Je crains que la première à laquelle je répondrai ne soit une question à laquelle je ne désire justement pas répondre mais on me l'a posée avec beaucoup d'insistance. A propos de la Terre creuse.

Mais avant... avant que vous commenciez à m'interroger sur *quis custodiet ipsos custodes*, permettez-moi d'y aller de mon petit refrain sur les flics ineptes qui RUINENT notre civilisation. Vous êtes prêts ? Eh bien, allons-y...

« Qui gardera les gardiens ? » Qui fera la police de la police ? « Le pouvoir absolu corrompt. » Mais la police n'a-t-elle pas désormais le « pouvoir absolu » ? Et n'est-elle pas CORROMPUE ?

La loi stipule qu'une personne doit être considérée comme innocente jusqu'à ce qu'il soit *prouvé* qu'elle est coupable. La police considère automatiquement tout individu comme COUPABLE !

Toute personne a le droit d'être confrontée à ses accusateurs. Or, la police ne dit même pas aux gens de quoi on les accuse tant qu'elle ne les a pas forcés par des manœuvres frauduleuses à avouer *quelque chose*.

A mon avis personnel, la police est coupée de la population. Personne n'aime les policiers. Ils vivent isolés dans leurs casernes ou dans des cercles fermés à l'écart de ceux qu'ils devraient connaître. Rien n'a remplacé le vieil agent de ronde à l'ancienne mode.

Un vieil agent irlandais, qui m'est un ami très cher, a fait sa tournée pendant des années avant de prendre sa retraite. Il connaissait tout le monde dans son secteur et il était à même de prévenir les histoires avant qu'elles ne deviennent graves. C'était un conseiller familial benévole, il donnait des conseils, lançait des mises en garde amicales et ne bouclait un contrevenant que lorsque c'était absolument indispensable. Il avait — et il a

toujours — le respect et l'affection de toute la population.

Le policier d'antan était le bienvenu dans les foyers de sa juridiction. Maintenant, les policiers restent claustrés dans leurs voitures... et ils ont perdu le contact avec les gens.

A présent, la police divise le monde en deux camps : les « bons » et les « méchants », les seuls « bons » étant les policiers.

Autrefois, les policiers étaient courtois, prévenants et serviables. « Ah ! A propos, madame Blank, est-ce que je peux voir le patron ? demandait le policier qui faisait une enquête. Il paraît qu'il y est allé un peu fort sur le whisky. Il est en train de le cuver, n'est-ce pas ? Eh bien, je repasserai plus tard. »

Aujourd'hui, ils se déplacent deux par deux comme s'ils avaient peur d'être seuls. Ils foncent droit devant sans s'occuper des circonstances ni des conditions. Ils vous fourrent un insigne sous le nez en grommelant « Police ' ontée » et ils entrent sans qu'on les y invite.

« Un homme est innocent jusqu'à ce que sa culpabilité soit démontrée. » Mais la police traite n'importe quel individu comme un coupable simplement parce qu'il a attiré l'attention ! Evidemment, si un homme est surpris *de visu* en train d'en tuer un autre, il est tout naturel que la police tire. Mais quand il s'agit d'une enquête de routine, ne devrait-elle pas faire preuve de tact ? Si un infirme est au petit coin ou en train de subir un traitement, faut-il absolument qu'elle force sa porte ? C'est ce qu'elle fait — j'en parle par expérience personnelle.

Qu'on apprenne aux policiers la courtoisie, la politesse et les bonnes manières, qu'ils pourchassent (et capturent) les criminels et qu'ils laissent tranquilles les honnêtes citoyens respectueux de la loi. Ce sera la seule

façon pour eux de retrouver le respect qu'on ne leur montre assurément plus à présent.

Et, à mon sens, les pires des malfaiteurs sont les Montés avec leur attitude arrogante. Ayant comme beaucoup d'autres été en butte aux brimades absurdes de la police, moi, je dis : « Aider la police ? Vous voulez rire ! Je ne lèverais pas le petit doigt pour l'aider. Cela me retomberait sur le dos ! » Ça m'est retombé sur le dos !

2

Monsieur... non, il est préférable de taire son nom. Disons plutôt qu'un certain monsieur m'a écrit ceci : « J'ai lu dans vos romans vos publicités comme quoi vous répondrez gratis à n'importe quelle question sur n'importe quel sujet. Eh bien, ça me botte. J'ai payé des centaines de dollars à des gens qui annonçaient qu'ils répondraient aux questions mais je n'ai jamais obtenu de réponses satisfaisantes. Vous, vous insistez pour qu'on vous écrive. Alors, qu'est-ce que j'ai à perdre ? »

Eh bien, ai-je pensé, ce malheureux commet pas mal d'erreurs. D'abord, je n'ai jamais écrit de romans de ma vie. Un roman, c'est de la fiction. Moi, je ne parle que de la vérité, rien que de la vérité. Il déclare ensuite que je fais passer des annonces disant que je répondrai gratuitement à des questions portant sur n'importe quel sujet. Première nouvelle ! Je croyais avoir fait de mon mieux pour dissuader les lecteurs oisifs de m'écrire et je n'ai jamais dit que je répondrais à n'importe quelle question sur n'importe quel sujet, gratuitement ou pas.

Il y a des sujets que je connais et je me flatte de les connaître à fond. Je peux répondre aux questions qui s'y rapportent. Malheureusement des gens, comme ce correspondant, m'écrivent, persuadés que je serais ravi de payer la frappe, les timbres, le papier, les enveloppes, etc. Il ne leur vient jamais à l'idée de rembourser les frais. J'appellerais volontiers cela de la radinerie.

Cela dit, il est absolument exact que certaines personnes — des charlatans — font passer des petites annonces disant qu'ils répondront à des questions moyennant quelques dollars ou quelques centaines de dollars. Domage que je ne me sois pas inspiré de cette méthode : cela aurait peut-être diminué le volume des questions idiotes qui m'arrivent. Mais comme ce monsieur m'interroge sur un sujet qui va occuper le devant de la scène dans un avenir proche, il vaut peut-être la peine d'approfondir le problème. Voici donc ce qu'il me dit — en substance, bien sûr, car sa lettre est celle d'un analphabète. A en juger par son style, il est bien possible qu'il n'ait jamais été à l'école.

Il m'écrit à peu près ceci : « Beaucoup de gens croient qu'il existe peut-être un monde à l'intérieur de ce monde. Que le monde pourrait être creux. Qu'en pensez-vous ? Vous prétendez connaître beaucoup de choses au sujet de la religion. Comment se fait-il que vous n'ayez jamais parlé de ça ? Comment se fait-il que les livres de religion n'en parlent jamais ? »

Eh bien, ce monsieur se trompe car la religion — ou la croyance — sur laquelle je suis le mieux informé (le bouddhisme) se réfère en vérité à un Monde Intérieur. Il y a un mot spécial pour le désigner, *Agharta*, qui revient très fréquemment dans les Ecritures bouddhistes. En fait, la tradition tibétaine mentionne abondamment Shamballa, résidence du roi de tous les mondes, le roi

qui est caché à la vue des multitudes vivant à la surface du globe. (1)

Les Tibétains croient fermement à ce roi du monde habitant à l'intérieur du monde. Ce n'est pas une sorte de démon mais un souverain extrêmement bon, un excellent maître spirituel qui vit simultanément sur deux plans : le plan physique où il règne éternellement et le plan spirituel ou astral où il règne aussi éternellement. Selon les Tibétains, le roi du monde a donné originellement ses instructions au premier dalaï-lama, lequel était, en réalité, le représentant dans le monde extérieur du roi du monde intérieur.

Il existe indiscutablement au Tibet des tunnels qui s'enfoncent toujours plus profond sous la terre et de nombreuses légendes font état de personnages singuliers qui empruntent ces tunnels pour s'entretenir avec des lamas de degré supérieur. Ainsi que je l'ai écrit dans quelques-uns de mes ouvrages, je suis descendu dans certains de ces tunnels et même dans ceux de l'Ultime Thulé. Il est divers endroits du globe d'où l'initié peut se rendre au centre de la planète pour y rencontrer des représentants de cette civilisation intérieure et beaucoup de gens savent de science certaine que les habitants du monde intérieur viennent conférer avec ceux de la surface. Naturellement, quelques-uns des O.V.N.I. proviennent de ce monde intérieur.

Il y a au Tibet des tunnels conduisant au monde intérieur et il y en a aussi au Brésil. Le Brésil et le Tibet sont deux régions du monde extérieur qui ont une importance capitale et qui exercent une attraction particulière sur le peuple du monde intérieur.

Il est fort regrettable qu'il existe un si grand nombre

(1) Voir aussi F. Ossendowski, *Bêtes, hommes et dieux*, Ed. J'ai Lu, A 202**.

de superstitions que l'on n'a jamais convenablement étudiées car certains « sensitifs » savent qu'il y a un tunnel sous les grandes pyramides. Mais attention : je ne me réfère pas aux seules pyramides égyptiennes. Il y en a beaucoup d'autres. Toutes servaient de balises envoyant des messages aux Jardiniers de la Terre et à leurs représentants qui traversent l'espace dans leurs astronefs. Il y a des pyramides en Egypte et dans certaines parties de l'Amérique du Sud, il y en a aussi de très importantes dans le désert de Gobi mais celui-ci est aujourd'hui sous le contrôle de la Chine communiste, on ne sait pas grand-chose à ce propos à l'extérieur. Toutes ces pyramides communiquent avec le monde intérieur et, à l'époque des pharaons, un grand nombre de rites magiques égyptiens étaient conduits par des êtres venus du monde intérieur dans ce but.

Mais revenons aux faits fondamentaux. Selon les Ecritures bouddhiques, la Terre a subi de considérables convulsions et les climats se sont maintes et maintes fois modifiés. En raison de ces bouleversements des tribus, chassées des zones froides, ont émigré vers des zones plus chaudes et, lors d'une de ces migrations de populations — cela se passait il y a quelque 25 000 ans —, une tribu a atteint ce que nous appellerions aujourd'hui le pôle nord. Cette peuplade a continué sa marche et a fini par s'apercevoir que le soleil était toujours devant et jamais derrière, que jamais il ne se levait ni ne se couchait. Au fil du temps, ces hommes ont finalement compris qu'ils étaient à l'intérieur de la Terre, que celle-ci était creuse et ils se sont établis là. On pense également — j'aurais dû mettre des guillemets ! — que les Tziganes viennent tous du centre de la Terre.

J'ai entendu bien des gens discuter de la théorie de la terre creuse et les adversaires de cette thèse rétorquent inmanquablement : « Si la Terre est creuse, comment se

fait-il que les avions de ligne qui survolent le pôle nord ne voient pas d'ouverture ? Aujourd'hui, ils le survolent et ils survolent peut-être aussi le pôle sud. S'il y, avait une grande crevasse, il est évident que les pilotes la remarqueraient. »

Eh bien, ce n'est pas vrai. Les avions de ligne ne survolent ni le pôle nord ni le pôle sud. Ils passent à bonne distance pour la simple raison que s'ils les survolaient à la verticale, cela affolerait les instruments de navigation. Aussi, les appareils civils font-ils un large crochet afin d'éviter un pôle nord ou un pôle sud mythique qui déréglerait les compas.

D'autres disent encore : « Et tous les explorateurs qui sont allés au pôle nord ou au pôle sud ? S'il y avait eu un trou dans l'écorce terrestre, ils l'auraient trouvé. »

Là encore, la réponse est non. Ce n'est pas vrai. Personne n'est allé au pôle nord, personne n'est allé au pôle sud. Nous disposons de rapports rédigés par des gens qui sont parvenus à proximité de l'un ou l'autre pôle et qui ont continué d'avancer pendant des kilomètres et des kilomètres. En d'autres termes, ils se sont plus ou moins perdus. L'histoire ancienne, et l'histoire moderne aussi, nous apprend que les marins repèrent souvent des débris flottants qui viennent des pôles (j'emploie le mot « pôle » pour me conformer à l'usage et pour que la localisation soit précise). Parfois, ce sont même des animaux ou des oiseaux. Or, tout le monde sait qu'on ne trouve ni oiseaux ni insectes, pas plus au pôle nord qu'au pôle sud. Sans parler de feuilles vertes. Alors, d'où viennent ces épaves ? De l'intérieur de la Terre, évidemment.

Voici ce que je crois.

Supposons que vous ayiez un véhicule et que vous puissiez aller d'ici — par « ici », j'entends l'endroit où vous êtes actuellement — au pôle nord. Vous avanceriez,

vous avanceriez et vous atteindriez un point que vous considéreriez comme étant le pôle. Vous continueriez alors et vous constateriez finalement que c'est un autre soleil qui brille au-dessus de vous, le soleil étant un phénomène de nature atomique qui se produit naturellement, et pas seulement au centre de la Terre mais tout aussi bien sur beaucoup d'autres mondes. Les astronomes ont parfois noté, par exemple, l'apparition d'étranges lueurs sur la Lune à l'emplacement des pôles.

« Peut-être bien, répondez-vous, mais des hommes ont été sur la Lune. »

Absolument, mais ils n'ont reconnu qu'un périmètre très réduit, un cercle de quelque huit kilomètres de rayon. Oh non ! on n'a pas exploré la Lune. Et on n'a pas exploré la Terre. Il reste encore une bonne partie de cette dernière à découvrir.

Si cela vous intéresse, allez à la bibliothèque publique. Je suis sûr que vous y trouverez quantité d'ouvrages où il est question de la théorie de la Terre creuse, relatant des récits de voyageurs égarés qui ont abordé un pays étrange et ont fini par se retrouver au cœur du monde intérieur. Plutôt que de vous rendre à la bibliothèque, achetez donc quelques livres dans une bonne librairie.

On m'a demandé d'expliquer à quoi pourrait ressembler un tel monde, comment pourrait exister un monde intérieurement creux. La meilleure explication que je puisse fournir est la suivante :

Imaginez une noix de coco. L'extérieur de la noix de coco est la surface de la Terre. Et rappelez-vous que si vous avez les mains moites, l'humidité que vous avez déposée sur l'écorce de votre noix de coco rien qu'en la touchant représente une profondeur proportionnelle à celle de la plus profonde des mers de la Terre en vraie grandeur. C'est là une donnée qui mérite qu'on la garde présente à l'esprit.

Bref, vous avez votre noix de coco et vous examinez sa surface externe. Elle figure notre Terre conventionnelle. Maintenant, percez un trou dans ce que l'on appelle l'œil de la noix de coco et percez-en un autre diamétralement opposé. Nous dirons que ce sont respectivement le pôle nord et le pôle sud. Les trous doivent avoir deux centimètres environ. Videz le lait. Vous aurez à ce moment une écorce coriace qui est la croûte terrestre et, à l'intérieur, une pulpe blanche : c'est la surface du monde intérieur. Arrangez-vous pour placer juste au milieu de la noix de coco une petite ampoule électrique pour figurer le soleil interne qui brille sans relâche.

Poursuivons. L'enveloppe coriace qui est l'écorce terrestre et la surface interne, plus molle, qui permet aux habitants du monde intérieur de se tenir debout engendrent également la force de gravité grâce à laquelle les gens peuvent marcher verticalement sur l'une et l'autre surfaces accolées. Rien ne permet d'affirmer que le contenu de la terre soit fait de gaz en fusion, de fer en fusion, de roches en fusion ou de n'importe quoi d'autre en fusion. Ce n'est là qu'une supposition des « savants », ces savants qui ont fait tant de suppositions erronées — quand ils disaient, par exemple, que si un homme voyageait à une vitesse supérieure à 50 kilomètres à l'heure, la pression de l'air ferait éclater ses poumons. Ou qu'un astronef ne pourrait jamais se poser sur la Lune car il s'enliserait aussitôt, englouti par la poussière impalpable constituant le sol de notre satellite. Non, les savants ne sont que des devins diplômés de l'université. Et ils sont souvent pires que les devins qui n'ont pas fait d'études car on leur enseigne que si Pierre, Paul ou Jacques dit qu'une chose est impossible, c'est qu'elle est impossible de sorte qu'au lieu de leur apprendre à penser, on leur apprend seulement que tel ou tel

Auteur est infaillible et que s'il a dit que telle chose est impossible, eh bien, elle est impossible, voilà tout.

Je crois que les habitants de l'intérieur de la Terre sont un peuple très, très hautement développé, qu'ils ne sont autres que les survivants de la Lémurie, de Mu, de l'Atlantide(1) et de beaucoup d'autres civilisations encore plus anciennes. La Terre a été ravagée par des cataclysmes, des tempêtes, des météores et tout le reste, les habitants de la surface ont fréquemment été décimés. Mais, à l'intérieur, la vie se poursuit sereinement sans être perturbée par les événements du dehors et la connaissance spirituelle et scientifique a par conséquent progressé.

Peut-être ignorez-vous que les Chiliens, qui s'intéressent fort à la région du pôle sud, ont photographié des O.V.N.I. qui y prenaient leur essor. Une équipe de géophysiciens chiliens a pris des photographies tout à fait passionnantes. Malheureusement, des pressions considérables ont été exercées sur eux et ces documents ont été remis aux autorités des Etats-Unis. Depuis, on n'en a plus jamais entendu parler.

Il existe différents types d'O.V.N.I. L'un d'eux vient des entrailles de la Terre et si l'on voit aujourd'hui beaucoup d'objets volants non identifiés, c'est parce que le peuple de l'intérieur s'inquiète énormément des explosions atomiques qui interviennent à l'extérieur. Après tout, si la déflagration est assez puissante, l'écorce terrestre risque de se fracturer encore plus gravement que ce n'est actuellement le cas et la Terre tout entière pourrait bien périr. C'est pourquoi le peuple de l'inté-

(1) Voir aussi D. Saurat *L'Atlantide et le règne des géants*, Ed. J'ai Lu, A 187* et J. Churchward, *Mu, le continent perdu*. Ed. J'ai Lu A 223**.

rieur se fait tant de souci, c'est pourquoi il essaye de contrôler la recherche atomique dans le monde extérieur.

Avez-vous véritablement étudié les voyages des explorateurs qui prétendent être allés au pôle nord ou au pôle sud ? Tous sans exception signalent que plus ils remontaient vers le nord, plus la température s'élevait, qu'ils trouvaient plus de mers libres qu'ils ne s'y attendaient et qu'ils découvriraient une foule de choses contredisant radicalement la théorie selon laquelle le froid augmente à mesure que l'on s'approche des pôles. En fait, les pôles n'existent pas sinon en tant que symboles mythiques suspendus en plein ciel, peut-être à la verticale de l'ouverture béant sur les profondeurs de la Terre.

Les aurores boréales pourraient fort bien n'être que le reflet du soleil interne que l'on observe dans certaines conditions favorables ou même des radiations émanant de la vie nucléaire au centre du globe.

Mais il y aura inmanquablement quelqu'un qui dira que tout cela est impossible, qu'il n'y a, bien entendu, pas de trou conduisant à l'intérieur de la Terre, qu'une telle idée est absurde, ridicule... Si une gigantesque excavation s'ouvrait au pôle nord et une autre au pôle sud, il va de soi que des pilotes les auraient remarquées, les astronautes aussi et, d'ailleurs n'importe qui pourrait voir à travers l'épaisseur de la Terre, exactement comme on peut voir le jour à travers un œuf percé. Quelqu'un ne saurait manquer de dire que l'auteur de ces lignes a perdu les pédales... ou qu'il est devenu gâteux.

C'est là une attitude entièrement erronée qui montre que l'on ignore les faits. Combien d'entre vous sont-ils allés au pôle nord ? Combien d'entre vous sont-ils allés au pôle sud ? Combien d'entre vous connaissent-ils les conditions climatiques qui règnent dans ces régions ? Les conditions d'ennuagement, par exemple ? Ou de visibili-

té ? Non, lecteur à l'esprit critique, je n'ai pas perdu les pédales. C'est toi qui les a perdues si tu penses que tout cela est impossible. Et si tu penses que tout cela est impossible, tu n'as pas seulement perdu les pédales, tu prends des vessies pour des lanternes, ce qui est bigrement plus grave.

Songe aux immenses grottes qui sont restées incon-
nues pendant des centaines ou des milliers d'années dans
des régions fortement peuplées. A celle où l'on a
retrouvé les manuscrits de la Mer Morte. On ne l'a
découverte que par hasard.

Regarde le Canada. De vastes zones du Québec n'ont
pas été explorées. Et supposons qu'un avion survole
certaines de ces zones que la glace recouvre presque
toute l'année. Les photos montreraient des reflets exac-
tement semblables à la réflexion de la glace et de la
neige. Ou peut-être des taches sombres exactement
semblables aux taches sombres que peuvent présenter la
glace et la neige. Vous savez, la glace peut avoir de
nombreuses teintes différentes, elle n'est pas toujours
blanche et pailletée comme le givre dont on saupoudre
les arbres de Noël. On trouve même de la glace rouge
dans certains endroits. Je le sais parce que j'en ai vu.
Toutefois, l'essentiel est qu'une photo prise à la verticale
de l'emplacement approximatif du pôle nord ou du pôle
sud pourrait révéler des ombres curieuses mais si l'on
n'a pas de raisons d'étudier ces ombres de près, personne
n'ira enquêter sur place, n'est-il pas vrai ? Il faut
beaucoup d'argent pour monter une expédition qui se
rendrait au mythique pôle nord ou au non moins
mythique pôle sud. Il faut beaucoup d'argent, il faut des
hommes d'une espèce particulière, il faut énormément
de matériel et de vivres et il faut un solide compte en
banque pour payer les assurances.

J'en reviens au Canada. Une très grande partie des

territoires septentrionaux de ce pays n'a pas été explorée. Il y a des régions où l'homme n'a jamais posé le pied. Comment savoir quels trous il peut y avoir dans les territoires septentrionaux si l'on n'y est pas allé ? Il est stupide de dire que ces choses-là sont impossibles quand on ne connaît pas toutes les données, quand on n'est pas expert en photographie, quand on n'est pas un géologue patenté.

Pensez aux astronautes ou aux cosmonautes, quel que soit le terme par lequel on les désigne couramment. Quand ils décollent et qu'ils sont suffisamment près de la Terre, ils ont probablement autre chose à faire que chercher à savoir s'il y a un trou à l'emplacement théorique du pôle nord ou du pôle sud, d'autant que, dans les régions polaires, la visibilité est affreusement médiocre du fait des brouillards, des tempêtes de neige et de la réflexion de la neige, de la glace et de l'eau qui brouille tout. Il convient aussi de considérer que lorsque les astronautes sont en orbite, ils ont des tâches précises à accomplir : jeter un coup d'œil scrutateur sur les Russes et jeter un coup d'œil encore plus scrutateur sur les Chinois. Y a-t-il des ombres révélatrices indiquant que l'on a construit des silos qui pourraient être des rampes de lancement de missiles balistiques intercontinentaux ? Et si tel est le cas, dans quelle direction sont-elles pointées ? C'est grâce à des informations de ce genre que les Américains sont à même de dire si les seigneurs de guerre de Pékin ont des fusées braquées sur New York, Los Angeles ou d'autres villes. Ils leur faut tenir compte de l'angle d'inclinaison et de la rotation de la Terre pour pouvoir déterminer à quelques kilomètres près la cible assignée aux missiles intercontinentaux. Savoir ce que fabriquent les Russes, les Polonais, les Chinois et les *Tchèques intéresse beaucoup plus les Américains que de chercher à savoir s'il y a un trou dans la Terre.*

On peut donc tenir pour établi que, à moins de conditions et de circonstances très particulières, on ne photographiera jamais ces excavations. Quant à se figurer qu'en regardant par un bout on pourrait voir le trou opposé comme s'il s'agissait d'un tunnel rectiligne, c'est une idée complètement aberrante. On ne pourrait pas. Imaginez un tunnel ferroviaire rectiligne, droit comme un fil. Vous regardez à un bout. Si vous faites très attention, mais vraiment très attention, il est possible que vous voyiez un petit point de lumière à l'autre extrémité. Et votre tunnel fait peut-être quinze cents mètres à peine. Mais si vous regardez à travers un trou s'ouvrant dans la Terre, le trou d'en face sera à une distance de quelque 12 800 kilomètres. C'est-à-dire que ce tunnel-là serait si long que vous ne verriez pas la lumière de l'autre côté. Et il n'y a pas que cela. Même si vous aviez une vue perçante au point de pouvoir distinguer un petit trou à l'autre bout, vous ne verriez quand même que les ténèbres pour la bonne raison qu'il n'y aurait pas de lumière réfléchie sauf si le soleil est juste en face de vous.

Si vous niez la *POSSIBILITÉ* que la Terre soit creuse, vous ne valez pas mieux que ceux qui croient qu'elle est plate ! Entre parenthèses, je me demande comment la « Société de la Terre Plate », à Londres, explique certaines des photos ramenées par les astronautes. Pour autant que je le sache, il existe encore en Angleterre une association qui jure sur une pile de *comics* (1) (le mot convient à merveille !) que la Terre est plate et que toutes les photographies sont truquées. J'ai lu quelque chose à ce sujet (dommage que je ne me rappelle pas où) et j'ai bien ri. Toujours est-il que si vous n'êtes pas

(1) Bandes dessinées.

certain de quelque chose, pourquoi ne pas garder l'esprit ouvert pour ne pas être pris de court le jour où la preuve vous sera administrée ?

Encore une chose qu'il convient de considérer : les gouvernements du monde — ou, plutôt, les gouvernements des super-puissances — font des efforts titanesques pour étouffer tout ce qui a trait aux objets volants non identifiés. Pourquoi ? Des millions de gens en ont vu. Pas plus tard qu'hier, je lisais dans un périodique que les statistiques prouvent que 15 millions d'Américains en ont vu. Si 15 millions de personnes dans un seul pays ont vu des O.V.N.I., c'est forcément qu'il existe quelque chose comme des O.V.N.I. L'Argentine, le Chili et quelques autres pays sensés admettent l'existence des O.V.N.I. Cela ne signifie pas obligatoirement qu'ils savent ce que sont les O.V.N.I. ou pourquoi il y en a, mais ils reconnaissent que les O.V.N.I. existent, et c'est déjà un grand pas en avant. (1)

Les gouvernements font le silence et dissimulent la vérité sur les O.V.N.I. Alors, supposons que le gouvernement américain, par exemple, possède des photographies d'O.V.N.I. arrivant sur la Terre ou en repartant, supposons qu'il ait la preuve irréfutable que la Terre est creuse et qu'elle abrite une haute civilisation. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que les gouvernements essaieraient de cacher la vérité, sinon ce serait l'affolement, les gens pilleraient, se suicideraient et feraient toutes les choses singulières que font les humains sous l'empire de la panique. Rappelons-nous seulement que l'émission de télévision d'Orson Welles, il y a quelques années — *La Guerre des Mondes* — a provoqué une panique chez les Américains malgré les exhortations des présentateurs qui leur disaient que ce n'était qu'une dramatique.

(1) J. Vallée *Chroniques des apparitions extra-terrestres*. Ed. J'ai Lu, A 308* *.

Bon... Les gouvernements cachent la vérité parce qu'ils redoutent que la panique ne s'empare des populations. Mais peut-être seront-ils obligés dans un avenir assez proche de s'incliner devant elle, de reconnaître que la Terre est creuse, qu'elle abrite dans ses profondeurs une race supérieurement intelligente et qu'une certaine catégorie d'objets volants non identifiés vient de ses entrailles. Une catégorie d'O.V.N.I. vient de l'« espace extérieur », une autre de l'« espace intérieur », autrement dit de l'intérieur de la Terre.

Mais peut-être allez-vous dire : « Je maintiens que ce type est fou parce qu'il n'y aurait pas assez de place à l'intérieur de la Terre pour qu'il y ait une civilisation. »

Eh bien, mon cher monsieur — ou ma chère madame, selon le cas —, cela signifie que vous étiez un cancre à l'école. Examinons donc quelques chiffres. Je ne vais pas citer les chiffres précis sinon quelqu'un s'écriera sans aucun doute : « Oh ! Regardez ! Voilà la preuve que nous avons affaire à un imposteur. Le diamètre de la Terre a 15 centimètres de plus en réalité ! » Eh oui, bien-aimé lecteur, les gens disent et écrivent des choses dans ce genre et ils se croient très malins. Néanmoins, voyons quelques chiffres approximatifs.

Le diamètre de la Terre est, en gros, de douze mille six cent quatre-vingts kilomètres. Admettons (puisque'il faut tout de même donner des chiffres, n'est-ce pas ?) que l'épaisseur de l'écorce terrestre de ce côté de la Terre et celle du « sol » de la Terre intérieure fassent treize cents kilomètres. Multiplions par deux : nous obtenons mille six cents kilomètres. Si nous retranchons ces mille six cents kilomètres de douze mille six cent quatre-vingts, cela nous donne onze mille quatre-vingts et nous pouvons considérer que c'est grossièrement le diamètre de la Terre à l'intérieur de la Terre.

Autrement dit, le monde intérieur est (toujours de façon approximative) 2,9 fois plus grand que la Lune et si l'on pouvait fourrer la Lune dans la Terre, la malheureuse balloterait comme le pois chiche dans le sifflet de l'arbitre. Rappelons-nous que le diamètre de la Lune est de l'ordre de trois mille quatre cent cinquante kilomètres et que nous avons évalué celui de la Terre intérieure à onze mille et quelque. Maintenant, à vous de faire un peu d'arithmétique pour changer.

Ce n'est pas encore tout. Seul un huitième de la surface du globe est de la terre ferme. Les sept-huitièmes sont de l'eau : mers, océans, lacs et *tutti quanti*. Il est donc tout à fait vraisemblable que le monde intérieur comporte davantage de terre ferme et, dans ce cas, il pourrait avoir une population plus nombreuse. A moins que ces gens-là ne prennent régulièrement la pilule et recherchent la qualité de l'espèce de préférence à la quantité.

Tout cela, j'y crois, j'y crois depuis des années et j'ai étudié ce problème avec la plus grande attention. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver là-dessus et si vous en faites autant, vous arriverez obligatoirement à la même conclusion que moi, à savoir qu'il y a un autre monde à l'intérieur de notre Terre, qu'il a 2,9 fois la taille de la Lune et qu'il est habité par une race très intelligente.

Encore une chose qui ne manque pas d'intérêt. Pensez à tous les explorateurs qui sont allés « au pôle » : pas un seul d'entre eux n'a apporté la PREUVE qu'il y était allé. Songez à l'amiral Peary, songez à Wilkinson, à Amundsen, à Shackleton, à Scott, etc. Tous ces hommes qui, théoriquement, ont atteint cette région, y sont allés en bateau, à pied ou par la voie des airs et aucun n'a jamais vraiment prouvé et démontré qu'il était parvenu au pôle proprement dit. Je crois que c'était impossible parce que le « pôle » est une zone située quelque part

dans l'espace au-dessus de la surface et il est acquis que son emplacement subit d'importantes variations.

J'en ai fini. Si cette question vous intéresse, inutile de m'écrire car j'ai dit tout ce que j'avais à dire là-dessus. Certes, je sais beaucoup d'autres choses, bien plus que ce qui précède. Alors, un conseil : rendez-vous au trot dans une bonne librairie et ACHETEZ quelques ouvrages traitant de la théorie de la Terre creuse. L'auteur vous sera reconnaissant de les acheter au lieu de les lire à la bibliothèque parce qu'il faut bien qu'il vive, le malheureux, et comment voulez-vous qu'il vive si les gens se contentent de lire ses livres gratis ? Il n'a que ses droits d'auteur. Et, après tout, si ses livres méritent qu'on les lise, ils méritent qu'on paye pour les lire.

3

Il faisait froid à Calgary. La neige effaçait les rails de la voie de chemin de fer, recouvrait la rivière gelée. C'était un froid terrible, un froid qui pénétrait partout, qui donnait l'impression d'amplifier les bruits dans les rues verglacées. Les conducteurs filaient en trombe comme s'ils s'en moquaient éperdument. On dit que Calgary a deux titres de gloire à faire valoir : primo, elle possède plus de voitures « par tête » — pourquoi ne dit-on pas « personne » ? — que n'importe quelle autre ville du monde et, secundo — si l'on peut appeler cela un titre de gloire —, les conducteurs calgariens sont plus dangereux que tous les autres chauffeurs du continent nord-américain. Les gens foncent, à croire qu'ils se

fichent du tiers comme du quart. Et quand ils se réveillent au Paradis ou à l'Opposé, ils s'aperçoivent sans doute alors qu'ils ont un bon paquet de kharma inscrit à leur compte de la part des gens qu'ils ont tués dans l'accident.

Mais le froid, ce jour-là, était tout simplement fantastique. Soudain, un banc de nuages d'un aspect bien particulier apparut dans le ciel, je devrais plutôt dire un mélange de nuages et de lumière, et, instantanément, l'air se réchauffa, à croire que quelqu'un, « Là-Haut » s'était pris de pitié pour les pauvres mortels de Calgary et avait allumé un radiateur électrique très efficace.

L'atmosphère se réchauffa donc d'un seul coup. La neige crissante s'amollit et les toits se mettent à dégouliner. C'était le chinook, la bénédiction suprême de Calgary : une formation météorologique spéciale qui apporte plein d'air chaud de Vancouver et transforme une journée glaciale en une journée tempérée.

La neige ne tarda pas à fondre. Les vents chauds soufflèrent tout l'après-midi et toute la soirée. Le lendemain, il n'y avait plus trace de neige.

Mais les lettres n'attendent pas qu'il fasse chaud, elles arrivent par tous les temps, comme les factures et les avertissements du percepteur, elles n'attendent rien ni personne. En voici une qui hurle de toute son encre rouge fluorescente. C'est une dame hargneuse qui m'écrit : « Vous nous parlez des mantras, mais ce que vous nous racontez ne vaut rien, vos mantras ne marchent pas. Je voulais gagner au sweepstake, j'ai dit ma mantra trois fois et j'ai perdu. Qu'est-ce que vous avez à répondre à ça ? »

Mais pourquoi donc ces vieilles chouettes se mettent-elles dans des états pareils ? C'est très mauvais pour leur tension. Et encore plus pour leur développement spirituel. D'ailleurs, ce n'était pas ma mantra à moi qu'elle

récitait, elle avait manifestement fait une chose contre laquelle je l'avais expressément mise en garde. On ne doit pas essayer de gagner aux jeux de hasard en se servant des mantras. Un pari, c'est un pari, rien de plus, et quand on cherche à utiliser les mantras pour gagner aux jeux de hasard, on se fait le plus grand tort à soi-même.

Cependant, il y a des tas de gens qui semblent ne pas avoir de chance parce qu'ils ne réussissent pas à faire fonctionner correctement leurs mantras. Probablement parce qu'ils s'y prennent mal. Sans aucun doute, parce qu'ils sont incapables de projeter en images ce qu'ils désirent de façon à le transmettre au subconscient. On doit savoir ce qu'on dit, n'est-ce pas ? se convaincre de ce qu'on dit et, une fois qu'on s'est convaincu, reste à convaincre le subconscient.

Admettons qu'il s'agisse d'une proposition d'affaires. Vous voulez quelque chose de bien précis. Il faut que ce soit une chose que votre subconscient veuille également. Disons, par exemple — attention ! Ce n'est qu'un exemple au hasard : ne me submergez pas sous un déluge de lettres m'accusant de me contredire ou quoi ou qu'est-ce, comme vous êtes si nombreux à le faire avec délectation. N'importe comment, la plupart du temps, vous vous trompez.

Disons que M. Smith cherche un emploi et qu'il a rendez-vous le lendemain, ou le surlendemain ou le jour d'après avec M. Brown. Que fait M. Smith ? Il se met à réciter une mantra. Il la bredouille, la bredouille, la bredouille en pensant « Vivement que j'en aie fini avec ces bêtises » pour pouvoir ensuite aller au cinéma ou boire un verre ou lever une fille ou quelque chose d'approchant. Il a hâte d'en finir et lorsqu'il a dit sa mantra trois fois de suite, il est persuadé qu'il a fait tout le nécessaire et que, désormais, le reste est du ressort des

Puissances. Alors, il file de chez lui, il va au cinéma, peut-être qu'il entre dans un bar et s'envoie une ou deux bières, il lève une fille et quand il se rend à son rendez-vous — eh bien, c'est le fiasco. Dame ! Il ne s'y était pas préparé, il n'avait pas fait ses devoirs à la maison.

Voilà ce qu'il aurait dû faire...

M. Smith cherche un emploi. Aussi a-t-il posé sa candidature après s'être assuré qu'il possédait les qualifications et les compétences requises pour faire le travail qu'on attendra de lui s'il se fait embaucher. Il a entendu parler d'un certain M. Brown, lequel M. Brown le recevra tel jour à telle heure.

M. Smith, qui n'est pas fou, va tenter d'obtenir des renseignements sur M. Brown s'il le peut. Quel type d'homme est-ce ? De quoi a-t-il l'air ? Quel poste occupe-t-il dans la firme ? Est-il du genre cordial ? En général, pour se procurer des détails de ce cru, il suffit de téléphoner à la firme en question et d'interroger la standardiste. Dans la plupart des cas, ces jeunes filles en sont très flattées. Aussi, si M. Smith dit qu'il cherche un emploi dans la société, qu'il a rendez-vous tel jour à telle heure et demande à la standardiste de lui parler de M. Brown qui doit le recevoir... après tout, il peut dire à son interlocutrice : « Je travaillerai bientôt avec vous, alors nouons tout de suite des relations amicales, dites-moi ce que vous pouvez me dire. » La standardiste réagit invariablement de manière favorable si l'on s'y prend bien, elle est flattée que quelqu'un l'appelle à l'aide, flattée que quelqu'un la juge tellement perspicace, flattée à l'idée qu'un éventuel futur collaborateur de la firme a eu l'intelligence de prendre contact avec elle. Et elle fournit le renseignement. Elle dira, par exemple, à M. Smith qu'une photo de Brown a été publiée dans la Revue des Tondeurs de chiens ou quelque autre mensuel

quand Brown a été promu à son nouveau poste. Smith se rend alors à la bibliothèque municipale et il scrute attentivement la photo de Brown. Il la regarde, il la regarde avec intensité jusqu'à ce que les traits de Brown soient gravés dans sa mémoire. Puis il rentre chez lui sans cesser de se concentrer sur la physionomie de Brown, il s'assied et s'imagine que Brown est en face de lui, incapable d'ouvrir la bouche, le malheureux, (en photo, il ne peut que rester là et écouter). Alors, Smith parle abondamment de lui-même et de ses facultés. Il dit ce qu'il a à dire sur un ton convaincant et, s'il est seul, il le dit à voix basse. S'il n'est pas seul, mieux vaut qu'il se contente de penser sans parler car quelqu'un pourrait peut-être le faire expédier dans un de ces endroits où l'on envoie « les gens bizarres » : il n'est pas donné à tout le monde de comprendre les mantras à visualisation...

Si Smith a opéré selon les règles, quand il se trouvera devant Brown, ce dernier aura la nette impression de l'avoir déjà vu sous de très favorables auspices. Et savez-vous pourquoi ? Je vais vous l'expliquer.

Si Smith s'y est bien pris, il a « laissé sa marque dans l'éther » et, pendant le temps d'un voyage astral, son subconscient aura rencontré le subconscient de Brown et discuté avec lui. Dieu m'est témoin que cela marche vraiment, j'ai essayé une multitude de fois, je connais des centaines, de milliers de gens qui ont essayé, eux aussi, et cela marche **A CONDITION DE LE FAIRE CORRECTEMENT !**

Mais si Smith est un paresseux qui ne pense qu'à courir les filles, à aller au cinéma et à boire de la bière, son esprit restera fixé là-dessus — les filles, le cinéma, la bière — et le subconscient de Brown ne réagira pas.

Tenez, je vais vous dire ce qu'il faut faire. Je vais faire une précieuse suggestion à ceux d'entre vous qui ont de la peine à se concentrer convenablement. Il existe des

objets que l'on appelle des chapelets. Les catholiques en ont, les bouddhistes en ont et des foules d'autres gens aussi. Et pas seulement en guise de colifichets pour se distinguer des autres comme c'est le cas des hippies. Supposons donc que nous ayons un rosaire. Bien ! Qu'allons-nous en faire ? Avant tout, il faut qu'il soit conforme à ce que nous attendons de lui. Combien doit-il avoir de grains ? Et est-ce que leur nombre a de l'importance ? Absolument !

Les psychiatres sont une jolie bande d'ânes, croyez-moi, et je pense que la plupart sont encore plus détraqués que les gens qu'ils soignent. C'est comme si on chargeait un voleur d'en arrêter un autre. Il faut un fou pour soigner un fou et, si vous voulez ma façon de penser, la majorité des psychiatres sont aussi dingues qu'il est possible de l'être. Mais, parfois, ils tombent par hasard sur un élément qui peut être utile à quelqu'un. C'est ainsi qu'un groupe de ces réducteurs de têtes a lancé l'idée que pour qu'une chose se grave de façon indélébile dans le subscocient, il faut la répéter quarante-cinq fois. Eh bien, que ceux d'entre vous qui ne parviennent pas à se concentrer comme il faut se procurent un chapelet — comportant... disons cinquante grains pour faire bonne mesure.

La première chose à faire est donc de vous rendre dans la meilleure boutique de bricolage ou de brocante que vous pourrez trouver et de fouiller parmi les perles dépareillées jusqu'à ce que vous trouviez celles dont le modèle, le style, la forme et la taille vous plaisent le plus. Pour ma part, ce sont les grains de la taille d'un pois qui me conviennent le plus et les miens sont en bois poli. Vous achetez ensuite un fil de nylon qui permettra aux grains de glisser facilement et vous faites l'emplette d'un lot de cinquante perles. Il faut qu'elles aient la même grosseur. Si vous voulez, vous pouvez en

prendre trois plus volumineuses qui serviront de repères.

Une fois rentré chez vous, vous enfilez vos cinquante grains sur votre fil de nylon en veillant à ce qu'ils glissent aisément, vous faites un nœud et, pourquoi pas ? vous enfilez les trois grains les plus gros aux deux brins et vous faites un second nœud. Cela vous servira simplement à savoir quand vous aurez fait un tour complet. Cela fait, vous vous installez le plus confortablement possible — assis dans un fauteuil, allongé ou, si vous êtes plus à l'aise comme ça, debout sur la tête. Que vous soyez assis ou couché n'a aucune importance du moment que vous êtes à votre aise et que vos muscles sont relâchés.

Vous décidez alors ce que vous allez dire à votre subconscient. Mais ce que vous direz et la façon dont vous le direz sont essentiels. Il faut absolument, impérativement, employer une formule positive. Jamais quelque chose de négatif sinon le résultat sera mauvais. La phrase doit être mise au futur, être brève et concise et sa répétition ne doit pas trop fatiguer l'intellect. Vous seriez étonné de savoir à quel point certains intellects se fatiguent vite !

Comme il souhaite impressionner Brown, Smith dira (n'oubliez pas que ce n'est qu'un exemple — ne me citez pas) : « Je ferai une impression favorable sur M. Brown. Je ferai une impression favorable sur M. Brown. Je ferai une impression favorable sur M. Brown. » Et le pauvre Smith doit répéter cette phrase cinquante fois en faisant glisser un grain toutes les fois où il prononce le nom de Brown jusqu'à ce que le compte y soit. Le principe est de se servir des grains à la manière d'un boulier, en quelque sorte, parce qu'on ne peut pas dire : « Je ferai une impression favorable sur M. Brown, ça fait une, je ferai une impression favorable sur M. Brown, ça fait deux, je

ferai une impression favorable sur M. Brown, ça fait trois » car on s'empêtrerait complètement entre les mots et les instructions adressées au sur-être.

Ayant décidé cinquante fois pour toutes que vous ferez une impression favorable sur M. Brown, il faut passer aux actes et lui parler comme s'il se trouvait effectivement en face de vous comme indiqué quelques paragraphes plus haut. Et il n'y a rien d'autre à faire.

Il importe de manier très souvent le chapelet pour imprégner les grains de votre personnalité, pour qu'ils deviennent partie intégrante de vous-même, pour être bien sûr qu'ils glissent convenablement, pour arriver à les déplacer, ces maudits grains, sans y penser. Cela doit devenir une seconde nature. Si vous n'habitez pas seul, la meilleure solution est d'avoir un rosaire fait de petits grains que vous gardez dans votre poche et que vous pouvez manipuler sans que personne le remarque sauf si vous êtes assez mal élevé — ce sera l'opinion des autres — pour garder tout le temps une main dans la poche.

Maintenant, je vais le répéter une fois de plus : oui, on peut parfaitement gagner au sweepstake en recourant aux mantras mais A CONDITION DE SAVOIR EXACTEMENT QUI FERA LE TIRAGE ! Pour agir positivement, on doit savoir sur qui agir. Il est complètement absurde de dire qu'on va réciter une mantra « à l'intention de la personne chargée de ceci ou de cela. » Cela ne mène à rien. Il faut savoir quelle est la personne qui organise le tirage ou celle qui sortira le numéro de la boîte ou autre chose du même genre. Sinon, on ne peut avoir aucune confiance dans la mantra. Ce qui signifie que l'on doit absolument, catégoriquement, s'adresser au subconscient de quelqu'un et ne pas se contenter de gaspiller son énergie dans le vide. Est-ce bien clair ?

Mais si vous savez que Mme Knickerbaum organise

une tombola au bénéfice de la Société protectrice des Serpents Visqueux et que le gros lot en vaut la peine, vous pouvez alors vous adresser à l'être subconscient de Mme Knickerbaum et si vous suivez le mode opératoire indiqué plus haut, vous avez une bonne chance de réussir à moins que quelqu'un d'autre possédant une puissance mentale supérieure à la vôtre n'en fasse autant, auquel cas vous serez Gros Jean comme devant.

Mais voici une mise en garde. Il y a toujours une mise en garde... freinez et laissez la priorité aux voitures venant de la droite, rangez-vous ici, arrêtez-vous là, etc., etc. Tout est avertissement. Alors, en voici un autre pour faire bonne mesure : l'argent acquis au moyen d'une mantra apporte rarement le bonheur. Le plus souvent, c'est la misère qu'il apporte. Et si vous voulez cet argent pour des raisons purement égoïstes, vous pouvez être certain qu'il vous portera malheur. Alors, abstenez-vous.

J'ai reçu des lettres de gens qui disaient : « Oh ! Docteur Rampa, je voudrais gagner tel ou tel sweepstake et je sais que vous pouvez m'aider. Faites-moi gagner cent mille dollars et je vous abandonnerai vingt pour cent de mon gain. Ça vaut la peine, n'est-ce pas ? Je vous communiquerai le numéro de mon billet... etc., etc. »

Je réponds : « Non, madame, ça n'en vaut pas la peine. Je suis contre les jeux de hasard et si j'acceptais moyennant vingt pour cent de vos gains, je serais aussi coupable que vous. Et d'ailleurs, madame, si je voulais le faire, pourquoi me contenterais-je de vingt pour cent de vos gains ? Pourquoi ne jouerais-je pas tout seul pour empocher la totalité ? »

Des multitudes de gens qui lisent des réclames à propos de trucs infaillibles pour gagner aux courses n'ont pas l'air de se rendre compte que si l'individu qui propose ce truc infaillible avait vraiment quelque chose qui marche, il ne le vendrait pas à quelqu'un d'autre

pour un ou deux dollars, il gagnerait des millions grâce à son système infaillible. N'est-ce pas la vérité ?

J'ai bonne envie de dire quelques mots de plus au sujet des gens qui s'acharnent à vouloir prier pour nous. Il y en a des quantités qui m'écrivent que leur groupe va prier de toutes ses forces pour moi, etc. Eh bien, je ne veux pas qu'on prie pour moi. Mes correspondants ignorent de quoi je souffre et débiter des prières quand on n'a pas la moindre idée de ce que l'on est en train de faire est néfaste, extrêmement néfaste pour tous ceux qui prient.

Je vais vous donner un exemple concret pour illustrer ma pensée. La plupart du temps, les prières sont sans effet sauf dans un sens négatif et l'on ne peut donc rien démontrer. Il en va autrement de l'hypnotisme.

Supposons que nous ayons une jeune fille atteinte d'une maladie quelconque. Des amis bien intentionnés la poussent à aller voir un hypnotiseur. Comme elle est faible de caractère, elle y va. Il se peut que l'hypnotiseur soit, lui aussi, pavé de bonnes intentions, que ce soit un type en or massif incrusté de pierres précieuses mais, si bien intentionné qu'il soit, il ne sait rien du mal dont souffre la jeune fille à moins d'être un médecin qualifié et, encore qu'il soit sans aucun doute capable de supprimer les symptômes de la maladie, il ne peut la guérir. Et s'il déguise les symptômes ou les dissimule de sorte qu'un praticien compétent sera dans l'incapacité de les déceler, l'état de la malade risque de s'aggraver et elle mourra, ajoutant sa brique au kharma de l'hypnotiseur et à celui des « amis » stupides qui lui ont envoyé cette jeune fille.

Quand on est hospitalisé, souffrant mille morts, et je suis payé pour le savoir, les médecins ne vous donnent aucun remède pour apaiser vos douleurs avant d'avoir étudié tous les symptômes que vous présentez. Ce n'est

que lorsqu'ils les connaissent bien qu'ils font quelque chose pour calmer votre souffrance. Ce sont de toute évidence les symptômes qui disent aux docteurs de quoi est atteint le patient. Aussi, les gens qui prient à en perdre la tête risquent de provoquer, du fait d'un phénomène de télépathie accidentel, un effet hypnotique qui supprimera un symptôme capital. J'ai toujours considéré les gens qui prient pour moi comme mes pires ennemis et je répète tout le temps : « Dieu me préserve de mes amis — quant à mes ennemis, je m'en charge. »

Donc, plus de prières. Plus de prières à moins que la personne qui souffre vous demande explicitement et catégoriquement de prier pour elle. Si la victime réclame des prières, cela vous décharge mais, en attendant, priez plutôt pour vous-mêmes, vous en avez probablement autant besoin que n'importe qui !

Quelqu'un m'a écrit pour me dire brutalement que je n'ai sûrement pas un seul ami, que personne ne peut vraisemblablement avoir de la sympathie pour moi parce que je ne parle que de gens qui m'écrivent pour m'injurier. En fait, cette correspondante est membre du M.L.F. — la forme la plus inférieure de l'existence humaine, à mon avis — et il serait peut-être bon d'évoquer maintenant quelques-uns de mes amis. Certains m'ont écrit. Pour d'autres, tels que Hy Mendelson dont je vous entretiendrai plus tard... dans ce cas, c'est moi qui lui ai écrit !

Evidemment, parler de mes amis pose un problème car si je les cite en vrac à mesure qu'ils me viennent à l'esprit, cette imbécile de militante du M.L.F. qui me bombarde d'épîtres (toujours débordantes de hargne) s'écriera que je cite les hommes avant les femmes ou quelque chose du même genre. En conséquence, je crois que je vais adopter l'ordre alphabétique. De cette manière, je n'offusquerai personne.

J'ajoute à l'intention de certains que je ne donnerai pas l'adresse des gens auxquels je vais faire allusion. Il y a environ une semaine, j'ai reçu une lettre (non affranchie) d'un monsieur qui me disait : « Indiquez-moi les noms et les adresses de personnes capables de faire des voyages astraux pour que je puisse vérifier vos dires. » Le pauvre type était tellement farfelu que, non content d'avoir négligé de timbrer sa missive, il ne l'avait pas signée et n'avait pas indiqué sa propre adresse. J'espère qu'il lira ces lignes et qu'il se le tiendra pour dit : je ne donne jamais, absolument jamais les noms et les adresses des gens sans leur autorisation écrite préalable. J'ai eu pas mal de démêlés avec des personnes qui m'interrogent sur des tiers et cela m'irrite tellement que, dans ces cas-là, je fais preuve de la pire grossièreté. C'est donc bien entendu : je vais donner le nom de quelques-uns de mes amis — pas de tous parce que je ne suis pas en train de composer un annuaire du téléphone, seulement des premiers qui me viennent à l'esprit — mais je ne donnerai en aucun cas leur adresse.

Nous avons eu hier la visite de quelqu'un que nous attendions — « nous » étant, outre moi-même, Mme Rampa, Mme Rouse, Miss Cléopâtre Rampa et Miss Tadalinka Rampa. Une grosse voiture s'est arrêtée devant chez nous et John Bigras en descendit. Il y a belle lurette qu'on se connaît. Nous avons fait sa connaissance à l'époque où nous demeurions à l'Habitat, à Montréal. Biggs, comme on l'appelait, m'avait abordé. Peut-être serait-il plus exact de dire que c'est moi qui l'avais abordé ? Toujours est-il que nous avons sympathisé et que nous sommes restés très liés depuis. C'était un représentant de produits médicaux très haut placé. Il avait reçu deux ou trois prix pour le récompenser du volume de ses ventes. Mais quand nous avons quitté Montréal, il est arrivé à la conclusion qu'il n'avait plus

grand avenir là-bas et il nous a suivis à l'autre bout du Canada avec une caravane en compagnie de ses deux chats. Wayfarer, le monsieur chat, est une créature colossale et d'une très grande bonté. Son épouse, qui fait la moitié de sa taille, est une bête bien douce.

Tous les trois s'installèrent fort confortablement à Vancouver où Biggs a une situation qui lui plaît, une situation qui le fait beaucoup se dépenser, beaucoup voyager et lui donne l'occasion de rencontrer du monde. Et ses chats « s'occupent de la maison ».

Donc, Biggs et ses deux chats sont arrivés hier à Calgary et ils doivent rester une huitaine chez nous. Il est en congé. Il trouve que Calgary est un joli coin mais c'est évidemment bien petit à côté de Vancouver. Bah ! Les diamants aussi, c'est petit, n'est-ce pas ? Alors qu'un bloc de charbon, c'est gros ! On pourrait dire que Biggs est l'un de nos amis les plus intimes car nous le voyons très souvent et nous nous téléphonons deux ou trois fois par semaine.

Il y a deux dames qui ont été parmi les toutes premières personnes à m'écrire à la sortie du *Troisième œil*. (1) D'abord, Mme Cuthbert. Ce qui signifie — Dieu me pardonne ! — que je la connais depuis près de dix-sept ans. Nous correspondons très fréquemment mais je ne l'ai jamais rencontrée. Donc, Mme Cuthbert est de mes amis. L'autre dame, j'y reviendrai quand le moment alphabétique en sera venu. Il ne faut pas que j'oublie ma bête noire, la militante du M.L.F.

Nous en arrivons à un vrai diamant brut, un homme pour lequel nous avons tous beaucoup d'affection, Frogs Frenneaux. Il vit dans le Nouveau-Brunswick et nous l'avons connu quand nous y habitions. C'est un excellent ingénieur et bien qu'il ait parfois un langage très

(1) Ed. J'ai Lu, A 11**.

grossier, qu'il grogne comme un bouledogue ou pire encore, il a un cœur d'or. Maintenant que j'ai écrit « cœur d'or », je me demande comment un cœur fait de ce métal pourrait fonctionner dans un corps humain. Quoi qu'il en soit et métaphoriquement parlant, « cœur d'or » est synonyme de Frogs Frenneaux. Je me rappelle quand nous étions à l'hôtel à Saint John, dans le Nouveau-Brunswick. Frogs m'y avait conduit en voiture. Il me souleva, me hissa en soufflant et en grondant, il se coltina mon fauteuil roulant jusqu'au premier étage en le tirant par-derrière. Ça a failli le tuer, et moi encore plus, mais nous avons fini par arriver en haut de l'escalier avec mon pauvre Frogs qui avait l'air d'une grenouille qui s'est gonflée pour rivaliser avec le bœuf(1). Alors, si vous permettez : « Salut à vous, Frogs ! »

Tiens ! Puisque je suis toujours sur le continent canadien, parlons de mon bon ami Bernard Gobeille. Oh oui ! nous le connaissons très bien. C'est vraiment quelqu'un d'adorable. Il était en quelque sorte mon propriétaire puisque, à l'époque où nous demeurions à l'Habitat, il était l'administrateur de la résidence. Il s'occupait de tout très bien. Trop bien, même, car il était tellement efficace qu'on l'a affecté à une autre résidence où les choses avaient besoin d'être remises en ordre. Sans Gobeille, l'Habitat n'était plus le même et comme j'avais des ennuis avec la presse comme d'habitude, ç'a été la goutte d'eau qui fait déborder le vase : je me suis exilé avec ma famille. Mais nous sommes restés en contact, Gobeille et moi. Ce matin même, j'ai reçu une lettre de lui. Je souhaiterais qu'il soit ici, qu'il soit mon propriétaire. Mais Calgary est bien loin de Montréal.

(1) *Frog* = grenouille.

Et si nous faisons un petit voyage? Quittons le Canada, partons pour... pour le Brésil, histoire de changer. Au Brésil habite un très éminent gentleman, M. Adonai Grassi, qui est en vérité un excellent ami. Il apprend l'anglais uniquement pour que nous puissions correspondre sans l'intermédiaire d'un tiers. Adonai Grassi possède des talents inhabituels, c'est un homme entreprenant et humain. Il ne fait pas partie de ces espèces de dictateurs sans entrailles, c'est quelqu'un qui mérite d'être connu, une personne d'une catégorie supérieure et je prédis que sa réputation s'étendra dans tout le Brésil et ailleurs. Comment lui adresser mes « *saludos* » en portugais? Mais il sait ce que je pense de lui — et j'en pense le plus grand bien.

Voulez-vous que nous allions un peu plus loin? Jusqu'au Mexique pour saluer M. Rosendo Garcia? Je vous accorde qu'il habite maintenant Detroit, aux Etats-Unis, mais il est toujours mexicain, c'est ce qu'on fait de mieux comme Mexicain, un homme charmant et cultivé qui « ne ferait pas de mal à une mouche », un homme d'expérience qui a connu de nombreuses et dures épreuves sans que ce fût sa faute et dont on peut dire qu'il en est, sans doute possible, à sa dernière vie. La prochaine fois, il aura incontestablement un cycle d'existence infiniment meilleur.

Retournons au Brésil pour présenter nos civilités à mon grand ami Freidrich Kosin. C'est aussi un ami d'Adonai Grassi. En fait, cet ingénieur extrêmement instruit et brillant nous sert d'interprète, à M. Grassi et à moi-même. Ses traductions du portugais en anglais et inversement sont quelque chose de sensationnel. Il est associé de près aux travaux de M. Grassi et son nom ne tardera pas, lui non plus, à être connu et apprécié du public.

Et maintenant, passons à un vieux de la vieille, à ce

cher Patt Loftus dont j'ai fait la connaissance... il y a de longues années ! M. Loftus est la courtoisie personnifiée, l'un des hommes les plus admirables qui soient. A présent, il est à la retraite mais, avant, c'était un agent de police irlandais, un de ces « gardias » et il avait en tant que gardien de la paix une fort enviable réputation de bonté et, en même temps, de sévérité.

J'ai, en vérité, une profonde admiration pour M. Loftus. Nous avons été très liés et si j'avais un vœu à formuler, ce serait de le revoir avant que l'un de nous deux quitte ce monde. Nous ne sommes plus de la première jeunesse, ni lui ni moi, et il ne nous reste plus beaucoup de temps de sorte que je crains que ce vœu ne soit jamais exaucé.

M. Loftus fut des braves qui fondèrent la république de l'Eire, l'un des héros d'alors, mais, contrairement à tant d'autres, ni la chance ni le destin ne lui ont été favorables. Si le sort lui avait souri un peu, Pat Loftus serait à la tête de l'Etat irlandais au lieu d'être un agent de police en retraite.

Oui, M. Loftus est l'un de mes plus vieux amis, l'un de ceux que j'estime le plus. Il vit près de la mer d'Irlande et je sais qu'il regarde souvent vers le large — il me l'a dit en pensant à moi et aux 8 000 kilomètres qui nous séparent. Eh bien, Pat Loftus, je pense à vous, ami... je pense à vous.

En pensant à M. Loftus assis devant la mer, les yeux tournés vers le Canada, je me remémore Shelagh McMorran et nous retournons au Canada. C'est une des personnes qui m'a écrit et qui n'a pas cessé de correspondre avec moi. Elle, je l'ai rencontrée et... oui, c'est une amie, une femme dont les compétences et les talents sont nombreux, une femme très capable et qui attire la sympathie.

Poursuivons notre voyage (mes amis sont assez diversi-

fiés, ne trouvez-vous pas ?) et revenons à Montréal pour parler d'un ami très particulier, Hy Mendelson, dont j'ai indiqué qu'il est l'homme le plus honnête de Montréal. Oui, je le crois du fond du cœur. Lorsque j'habitais le Nouveau-Brunswick, j'ai eu besoin d'un appareil de photo d'occasion. Ma femme, qui était en train de feuilleter nonchalamment un journal du soir, me dit : « Pourquoi ne pas écrire à cette adresse ? Simon's Camera, Craig Street West, Montréal ? » J'ai été un peu lent à comprendre mais j'ai quand même fini par écrire à Simon's Camera et j'ai reçu une réponse très satisfaisante de... Hy Mendelson. Il m'a traité en honnête homme. Avec lui, pas d'arrhes à verser en espèces, pas question d'attendre que le chèque soit encaissé ni rien de tel. Il m'a traité comme j'aime l'être et non seulement j'ai continué de faire affaire avec lui par la suite mais une chaleureuse amitié est née entre nous et j'espère qu'il a pour moi autant d'affection que j'en ai pour lui.

Il a eu une vie bien difficile. Il a repris le commerce de son père et l'a développé à tel point que je suis absolument convaincu qu'il a à présent un stock plus important et plus varié que n'importe quel autre magasin de photographie du Canada. Je lui ai parfois demandé, rien que pour m'amuser, s'il avait tel ou tel accessoire dans ses réserves : la réponse est toujours : « oui ». Aussi, M. Hy Mendelson, c'est un plaisir de savoir que vous êtes mon ami et vous avez ceci de particulier que je vous ai écrit alors que vous ne m'aviez pas écrit.

Voulez-vous un autre M ? Soit ! Dirigeons-nous vers la frontière des U.S.A. pour dire bonjour à M. Carl Moffet. A cause de sa passion, je l'ai « baptisé » Paddle Boat Moffet (Bateau à Aubes). Il fabrique des maquettes, des maquettes admirablement fidèles. De bateaux, naturellement. Mais comme je lui ai dit qu'il ne rimait à

rien de fabriquer d'absurdes vieux galions ou d'antiques navires à voile et qu'il devrait plutôt faire des bateaux à aubes, il fait maintenant des bateaux à aubes.

Il y a quelques mois, il a réalisé un superbe modèle réduit dont il m'a envoyé des photographies, puis il m'a expédié l'objet lui-même en guise de cadeau. Mais les douanes réclamaient des droits fantastiques que ni Paddle Boat Moffet ni moi-même ne pouvions verser. C'est ainsi que j'ai été privé d'un des quelques rares plaisirs qui me restent, le plaisir d'entrer en possession de la maquette faite avec tant d'amour à mon intention aux Etats-Unis par mon excellent ami Paddle Boat Moffet. Elle est repartie aux U.S.A. parce que les douanes exigeaient des centaines de dollars de droits pour un objet fabriqué à la main et il a été impossible de leur faire entendre raison. Mais peut-on s'attendre à autre chose de la part des douaniers ? Je n'ai jamais eu d'affinités avec ces gens-là.

Cette fois, nous allons traverser l'océan. Nous reviendrons sur le continent américain, bien sûr, mais faisons tout d'abord un saut à Tokyo où réside une très bonne amie à moi, l'une de mes premières correspondantes qui est venue tout exprès du Japon pour me voir, Kathleen Murata. Elle est petite et bourrée de talent mais n'a pas conscience de ses capacités. Si seulement elle se rendait compte de ses dons, elle pourrait avoir du succès comme illustratrice de livres, etc. car, je le répète, elle a un talent fou. C'est une Américaine mariée à un Japonais et je crois qu'elle souffre beaucoup du mal du pays et qu'elle voudrait revenir aux Etats-Unis même s'ils sont sur le point d'être engloutis après Watergate(1). Je suppose qu'elle m'a écrit dans l'espoir qu'un correspondant serait pour elle un maillon avec le continent

(1) *Watergate* signifie « vanne d'écluse ».

nord-américain et nous avons noué une solide amitié. Elle est venue nous rendre visite quand nous demeurions à Montréal et est restée quelque temps chez nous. Nous l'aimons beaucoup.

Mais retournons au Canada, dans une île canadienne, cette fois, une île où vivent M. et Mme Orlowski — Ed et Pat Orlowski. Eux aussi sont des gens de talent. Ed est un artisan d'une habileté extrême, il est capable de faire de la poterie, toute sorte d'objets d'art mais il n'a jamais eu de chance.

Il est venu de la vieille Europe et, j'imagine, s'est installé au Canada en apportant beaucoup des talents de la vieille Europe avec lui. Seulement, je présume qu'il en est à sa dernière existence sur cette Terre et, partant, il a eu plus que sa part d'épreuves. Il a un emploi très médiocre et très, très mal payé. Pourtant, je vous le dis en toute sincérité, cet homme est un génie. Tout ce qu'il lui faut, c'est une occasion, un petit peu d'argent pour lui permettre de fabriquer ses statuettes et ses figurines. Je lui ai donné des modèles afin qu'il confectionne des pendules, des pierres de touche et des pendentifs de style oriental, toutes choses où il excelle. Tenez... vous savez ce que je vais faire ? Je vais vous donner son adresse, je vais violer la règle que je me suis fixée pour que, si vous désirez commander quelques merveilleux objets, vous puissiez écrire à Ed Orlowski et lui demander ce qu'il a à vendre. Voici donc son adresse :

M. Ed Orlowski
Covehead
York P.O.
Prince Edward Island
Canada

A peu de distance de cet endroit demeure un adorable

Américain, le capitaine George « Bud » Phillips, un ami que j'admire énormément et qui sillonne le continent aux commandes d'un Lear Jet. Il occupe les fonctions de chef pilote pour le compte d'une très grosse compagnie et je vous garantis qu'il voit la vie de haut — généralement à 10 000 mètres d'altitude. Je connais fort bien le capitaine Phillips et plus je le connais, plus j'admire ses qualités de bon aloi.

Poussons un peu « à droite » pour rendre visite à Mme Maria Pien, une Suissesse mariée à un Chinois, une femme débordant d'aptitudes mais malheureusement nantie d'une famille qui lui prend une bonne partie de son temps. Et quand on a une famille qui vous prend votre temps, on est bien obligé de mettre ses propres goûts sous le boisseau pour assumer ses responsabilités, n'est-il pas vrai ? Alors, bonjour, Maria, heureux de vous citer parmi mes amis.

Encore un autre, un homme, cette fois : Brian Rusch. Un de mes vieux correspondants, lui aussi. Nous nous écrivons depuis... je ne saurais dire depuis combien de temps car, pour être tout à fait franc, je suis incapable de me le rappeler. Mais c'est un de mes premiers correspondants.

Ruby Simmons en est une autre. C'est elle qui m'a écrit... eh bien, je crois qu'elle m'a écrit, en fait, avant Mme Cuthbert. Pour autant que je m'en souviene, Ruby Simmons a été ma première correspondante américaine et nous nous écrivons régulièrement. C'est pourquoi je la mentionne ici comme une de mes amies.

Il y a à Vancouver une dame pour qui j'ai éprouvé une vive sympathie en raison de l'intérêt qu'elle porte aux *bonsai*, qui sont les arbres nains japonais. Mme Edith Thearo est très savante en matière d'horticulture, de plantes, de tout ce qui s'y rapporte, et nous sommes devenus de grands amis du fait de notre intérêt

commun pour les arbres nains. A propos, elle est passée me voir il y a une quinzaine pour le week-end. Etonnant ! Elle est montée dans sa voiture un vendredi en fin de journée et a fait plus de 1 000 kilomètres, la distance Vancouver-Calgary. Elle est restée vraiment fort peu de temps chez nous avant de sauter à nouveau dans sa voiture pour être au travail au début de la semaine à Vancouver. Alors, vous ne trouvez pas que c'est une bonne amie ? Quelqu'un qui pour vous voir fait 1 000 kilomètres de route deux fois de suite ?

Traversons maintenant un autre océan pour saluer Eric Tetley en Angleterre. Il m'a écrit il y a un certain temps et son nom m'a beaucoup amusé : il me rappelait les sacs à infusion thé Tetley que l'on utilise ici. Aussi, comme de bien entendu, je lui ai répondu et, avec mon tact habituel, je lui ai dit qu'il me faisait penser aux sacs de thé Tetley. Depuis, une solide amitié s'est nouée entre nous. Nous nous aimons bien, nous nous écrivons, nous échangeons de temps en temps des plaisanteries salées. Evidemment, il nous faut faire attention et nous ne pouvons pas nous raconter les plus belles. Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? quand il y a des femmes à la maison. Toutefois, elles lisent une lettre et si un simple représentant du sexe masculin constate que somme toute, elles ne rougissent pas, elles n'aiment pas cela. Toujours est-il que nous sommes de bons amis par lettres interposées, Eric Tetley et moi.

Jim Thompson est également un bon ami. Il habite la Californie sauvage. J'avais toujours cru que toute la Californie était à l'état sauvage, d'autant que j'y suis allé plusieurs fois. Sapristi ! Quels barbares on voit là-bas, n'est-ce pas ? Je préfère ne pas dire combien des personnes ci-dessus mentionnées viennent de Californie ! Mais Jim Thompson et moi sommes en correspondance depuis un temps fou, nous avons fini par nous connaître

à fond. Il faut absolument que je vous confie une singularité de Jim : il semble qu'il ait accaparé le marché mondial des calendriers depuis 1960. Il m'écrit invariablement sur une page de calendrier portant ce millésime. J'ignorais qu'il restât autant de vieux calendrier de par le monde. Cela étant dit, nous faisons, Jim et moi, une excellente paire d'amis.

Bigre ! Savez-vous que ma liste comporte déjà vingt noms ? Vingt ! Vous vous rendez compte ? Mais comme certains d'entre vous m'ont interrogé sur mes amis, vous êtes maintenant renseignés en ce qui concerne au moins quelques-uns d'entre eux. Nous allons en citer encore un dernier — une dernière, plutôt — parce qu'elle est belge. Il s'agit de Mlle L.C. Vanderpoorten. C'est une personne très importante, en vérité, qui s'intéresse à un grand nombre d'affaires. Nous ne nous écrivons pas très souvent mais suffisamment néanmoins pour qu'il y ait une bonne amitié entre nous. Ses affaires l'occupent tellement qu'il ne lui reste guère de temps pour son courrier personnel. Je sais bien ce qu'elle pense ! Et je tiens à saluer Mlle Vanderpoorten dans sa lointaine Belgique.

Eh bien, vous tous qui m'avez interrogé sur mes amis en laissant insolemment entendre que je ne pouvais en avoir aucun, vous voilà peut-être un peu surpris, non ? Et encore, ai-je renoncé à inclure beaucoup de gens dans ma liste. Si j'en avais rajouté, je suis sûr que mon éditeur m'aurait dit des choses extrêmement désagréables car, après tout, il m'a écrit pour m'expliquer qu'il voulait un livre qui réponde aux questions des lecteurs.

Je crois que, finalement, je vous ai eu, M. l'Editeur ! Vous m'avez dit que vous vouliez que j'écrive un livre qui réponde aux questions des lecteurs. Eh bien, honorable monsieur, *c'est ce que je suis en train de faire.* Une dame du M.L.F. (pardon ! de leur propre aveu aucune

militante du M.L.F. ne saurait être une « dame ») m'a demandé, au cas où j'aurais des amis, de noter leurs noms derrière un timbre. Il faudrait que ce soit un bien grand timbre, n'est-ce pas ? Mais je n'en ai cité que quelques-uns et je n'ai donc transgressé aucune règle, monsieur l'Editeur : je réponds aux questions des lecteurs !

4

Il faisait un temps superbe et ensoleillé.

— Et si je vous promenais cet après-midi ? proposa Biggs, notre hôte venu de Vancouver. On irait où vous voudrez.

Je songeais à tout ce que j'avais à faire, à toutes les lettres auxquelles il fallait que je réponde. Beaucoup de gens avaient appris que j'étais entré à l'hôpital, d'où le retard apporté à mon courrier, et ils s'étaient tous remis à m'écrire en me posant toutes sortes de questions, toujours de nouvelles questions, de plus en plus de questions pour que j'aie quelque chose à faire en sortant de l'hôpital. Oui, j'avais énormément de travail.

Plus un livre à écrire. Si je ne terminais pas le manuscrit, l'éditeur ne pourrait pas le donner à l'imprimerie. Et puis, j'ai pensé que la sagesse des nations dit que passer son temps à travailler sans jamais se divertir, cela vous engourdit le cerveau. Comme, n'importe comment, le mien l'était déjà, autant aller faire un tour.

J'allai dans mon fauteuil roulant jusqu'à la voiture où je m'installai non sans difficulté, comme d'habitude, on

replia le fauteuil, on le rangea dans le coffre et en route !

C'était ma première balade depuis que j'étais rentré de l'hôpital. En fait, c'était la première fois que l'occasion m'était donnée de voir Calgary parce que nous n'avons pas d'auto. Nous n'avons pas non plus la télévision. Je crois qu'il y a parfois des émissions sur la ville mais cela aussi est exclu pour moi. C'est ainsi que, ce jour-là, nous nous envolâmes. Tournant le dos à Calgary, nous nous dirigeâmes vers les montagnes et escaladâmes les contreforts abrupts. Mais, d'abord, nous contournâmes le Foothills Hospital, un très bel et très moderne établissement, et la première chose que nous vîmes fut un cadavre qu'on sortait de la morgue pour le charger dans un corbillard !

Nous rebroussâmes chemin, franchîmes une rivière et nous lançâmes à l'assaut de la montagne. Je ne pouvais pas aller trop loin parce que, maintenant, je me fatigue très vite et que je souffre beaucoup. Aussi nous arrê tâmes-nous un moment à un endroit d'où l'on pouvait voir la cité en contrebas, une cité bien jolie, elle aussi, avec ses deux rivières — le Bow et l'Elbow — qui y tracent leurs méandres.

La circulation était quelque chose d'épouvantable. Il paraît qu'il y a plus de voitures par tête à Calgary que dans n'importe quelle autre ville de l'Amérique du Nord et je le crois volontiers. On dirait que les gens foncent sans s'inquiéter de rien. Enfin ! Il y a d'excellents hôpitaux pour les accueillir !

L'heure de rentrer arriva beaucoup trop tôt. Nous prîmes une autre route qui passait devant un centre commercial et je dois avouer que je fus absolument stupéfait de voir que les magasins semblent émigrer du centre des villes et s'installer très loin en banlieue, abandonnant la cité à... à quoi ? A des bureaux ? Je suppose que le centre doit bien servir à quelque chose.

Mais on ne peut pas perdre toute une journée, le moment de se remettre au travail est venu et je vais redevenir un vieux grincheux parce que je vais vous parler d'une des choses qui m'irritent le plus. Je déteste que les gens m'écrivent comme si j'étais un malheureux païen plongé dans les ténèbres qui a besoin d'être sauvé de toute urgence. Pour je ne sais quelle raison qui m'échappe, les bonnes âmes m'écrivent de plus en plus fréquemment depuis quelque temps et m'envoient toute sorte de Nouveaux Testaments, d'Anciens Testaments, de « bons ouvrages » et tout ce qui s'ensuit. Hier, j'ai reçu une lettre d'une dame qui me disait : « j'espère que la Lumière de l'Agneau Bien-Aimé, le Seigneur Jésus, éveillera une étincelle dans votre cœur. Vous ne pouvez être sauvé que par le sang de Jésus. » Eh bien, bravo ! D'après sa façon d'écrire — avec elle, les païens en prennent pour leur grade —, elle aurait besoin de faire quelque peu son salut, elle aussi. N'importe comment, je suis bouddhiste. Je suis né bouddhiste, je suis bouddhiste et je mourrai bouddhiste. Cela étant dit, le bouddhisme n'est pas une religion, c'est une manière de vivre et les vrais bouddhistes ne cherchent jamais à convertir les autres à leur foi. Je sais bien qu'il existe une secte de prétendus bouddhistes qui se prennent pour des missionnaires et braillent dans les rues. Eh bien, ce ne sont pas de vrais bouddhistes. Nous n'avons pas de missionnaires et je ne veux pas que des missionnaires viennent m'exhorter. J'en ai connu un la dernière fois que j'étais à l'hôpital et j'ai eu vite fait de le convaincre que le christianisme, lui non plus, ne m'était pas totalement inconnu.

Je crois fermement que s'il n'y a pas un retour à la religion en ce monde, il n'y aura bientôt plus de monde du tout. Mais je crois tout aussi fermement que la forme que prendra la religion n'a pas la moindre importance.

Qu'est-ce que cela peut bien faire que l'on soit boudhiste, juif, chrétien, hindouiste ou n'importe quoi d'autre du moment que l'on croit à certaines choses ? Alors, nous agissons d'une certaine manière. « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent » : voilà ma profession de foi. Je ne cherche jamais à convertir personne et je ne veux pas que les gens essaient de me convertir. Je prie les bonnes âmes néophytes de bien vouloir s'en souvenir. Si je reçois ces brochures, ces saintes paroles, ces saintes terreurs, ces saints ceci et ces saints cela, ils iront tout droit à la poubelle sans avoir été ouverts parce que j'estime que les personnes qui se donne la peine d'expédier ce genre de choses sont généralement les gens les plus ignorants et les plus sectaires qui soient. Ils sont tellement braqués sur leur religion, tellement hypnotisés par elle qu'ils sont incapables de prendre du champ et s'interroger sur les origines réelles d'une religion.

Il semble que ce que je dis dans mon dernier livre, *Candlelight* — que Jésus est allé au Japon et que c'est son frère que l'on a crucifié à sa place — a vivement intéressé certains d'entre vous. Aussi conviendrait-il peut-être que je fasse ce que vous avez été nombreux à me suggérer : parler un peu plus de quelques-uns de ces vieux récits bibliques. Une quantité surprenante de lecteurs m'ont écrit pour me dire : « Encore ! Encore ! »

On doit avoir toujours présent à l'esprit qu'il n'y a guère d'allusions à ces choses-là ailleurs que dans la Bible. C'est ainsi, par exemple, que aucun de nos grands auteurs qui vivaient il y a deux mille ans n'a écrit sur Jésus. Cela mérite réflexion. Aujourd'hui, n'importe quel événement est partout rapporté avec abondance de détails erronés et avec tous les embellissements que la presse peut inventer. Mais, tout au long de l'histoire, les grands écrivains ont invariablement parlé des événe-

ments du moment et le fait que, à l'époque de la crucifixion, pas un seul n'ait évoqué celle-ci laisse à penser que personne ne connaissait Jésus en dehors d'un nombre très restreint de gens.

Rappelons-nous simplement ceci : le christianisme n'est apparu que longtemps après la mort du Christ. En fait, les fondations du christianisme ont été établies lors du synode de Constantinople, soixante ans après la date de la prétendue crucifixion. Aux yeux des grands auteurs grecs et romains contemporains, Jésus était une espèce de trublion qui avait un certain nombre d'idées. Aujourd'hui, on dirait : « Oh ! C'est seulement le membre d'une bande de hippies ou le chef d'un gang de voleurs. »

Cela vous scandalise ? Eh bien, vous avez tort parce que vous n'étiez pas là, vous ne connaissez pas les faits, vous ne savez que ce que la Bible et les récits bibliques vous ont mis dans la tête. Les grands auteurs de l'époque dont les œuvres ont survécu et sont parvenues jusqu'à nous ne soufflent mot de Jésus.

Encore une chose qui appelle la réflexion : si une personne est mise en croix et si, à la fin du jour, quand on la descend de sa croix, on peut la ressusciter, c'est que LA CRUCIFIXION NE L'A PAS TUEE ! En réalité, être suspendu par les bras, ce qui était le cas d'un crucifié, gênait la respiration et la rendait très difficile. Il était impossible d'inspirer à fond parce que, pour cela, on doit dilater la poitrine et que c'est impossible lorsqu'on est suspendu par les bras. J'ai été ainsi suspendu par les bras dans un camp de prisonniers de guerre et je peux donc en parler d'expérience. Par conséquent, la crucifixion n'entraînait pas la mort. Au lieu de cela, le supplicié tombe dans un état d'épuisement extrême et ne tarde pas à sombrer dans le coma. Sa respiration s'amenuise, s'amenuise de plus en plus tant et si bien qu'on pourrait dire qu'il meurt d'asphyxie.

D'après ce que je sais, la même chose se produit lorsque l'on électrocute un condamné. Les muscles contrôlant la respiration sont paralysés ou fonctionnent de façon défectueuse, de sorte que l'organisme ne reçoit plus assez d'air pour fournir au cerveau l'oxygène nécessaire à maintenir la conscience. Dans ce cas, le sujet s'évanouit et, SI L'ON N'INTERVIENT PAS, il finit par mourir. Si, en revanche, on coupe le courant et si l'on pratique la respiration artificielle, on peut presque toujours le ranimer.

Je crois que les annales des prisons américaines font état de personnes électrocutées qui sont ensuite revenues à la vie et, d'après ce que l'on m'a rapporté, les suppliciés étaient « achevés » par les médecins. Peut-être les garde-t-on simplement sous surveillance pour s'assurer que l'on ne pratiquera pas sur eux la respiration artificielle ou emploie-t-on d'autres méthodes qu'il est inutile d'évoquer ici. Mais j'ai lu un récit particulier, une histoire abominable. Un Noir très robuste avait été électrocuté. Transporté à la morgue, il y resta plus longtemps que d'habitude pour des raisons inexplicables... et il ressuscita ! Cette information m'a été donnée en toute bonne foi et je la crois véridique car je sais ce que c'est que d'être électrocuté et de ressusciter.

Savez-vous qu'« en ces temps-là » une loi stipulait de façon formelle que le corps des crucifiés devait être descendu de la croix à la tombée de la nuit ? Avant de le déclouer, on lui brisait les jambes pour porter un coup supplémentaire à l'organisme, apporter une contrainte supplémentaire au thorax et, par conséquent, aux muscles de la respiration. Mais, pour en revenir à Jésus, n'oublions pas que ses os ne furent pas brisés, la chose est attestée de manière précise. Si donc il n'a pas eu les os rompus, s'il n'a pas subi ce traumatisme supplémentaire, son corps a pu être rappelé à la vie.

Comme il a été dit ci-dessus, le corps de Jésus a été décloué sans qu'on lui ait brisé les jambes et il fut transporté — rappelez-vous que personne n'a dit que c'était un cadavre — en toute hâte dans une grotte où il fut pris en charge par un groupe d'hommes et de femmes très particuliers et très doués.

Vous avez entendu parler des Esséniens, vous avez entendu dire que c'était une société très particulière formée de gens extrêmement savants dont l'apprentissage et les talents échappent à la compréhension de l'homme de la rue.

Ils avaient une connaissance profonde de la vie et de la mort, ils savaient quels produits chimiques utiliser, ils savaient ranimer les corps. Aussi, dans cette grotte, on administra rapidement des aromates au crucifié, on lui injecta certains produits et, finalement, le corps — que ce fût celui de Jésus, du frère de Jésus ou de quelqu'un d'autre — ressuscita.

Pour vous rafraîchir un peu la mémoire, rappelez-vous Lazare. Il est dit qu'il ressuscita d'entre les morts, n'est-ce pas ? Cela est incontestablement attesté. Il est attesté, par ailleurs, que c'est Jésus qui le ressuscita. Jésus appartenait à la secte des Esséniens. Il est donc tout à fait vraisemblable que Jésus, « magicien blanc », possédait certaines herbes ou certains pouvoirs qui lui permettaient d'accomplir d'apparents miracles et qu'il accomplit un de ces miracles sur la personne de Lazare, lequel était peut-être dans le coma. Après tout, rien n'interdit de penser qu'il se soit agi là d'un coma diabétique. Laissez-moi vous dire une chose : je suis diabétique, il m'est arrivé de tomber dans le coma diabétique. Dans cet état et sous certaines conditions, on peut facilement passer pour mort.

Il est une autre affection conduisant à une mort simulée : la catalepsie. Beaucoup de gens en état de

catalepsie ont été enterrés — enterrés vivants — car le cataleptique peut subir tous les tests à l'exception d'un seul. Il n'a pas de réactions, pas de réflexes et un miroir posé devant sa bouche ne s'embue pas. Le seul test infailible est celui de la décomposition des chairs. Un cadavre se putréfie et, au bout de quelque temps, les yeux et l'odorat vous donnent l'absolue garantie que le corps est bien celui d'un mort. Mais cela ne se produit pas chez le cataleptique. Aussi est-il possible que Lazare ait été dans le coma ou en état de catalepsie, que Jésus, membre de la secte des Esséniens, s'en soit rendu compte et qu'il était capable de le traiter. Une chose dont nous ignorons la technique qui permet de la réaliser devient un miracle, n'est-il pas vrai ? surtout si elle est, selon nos concepts, en contradiction avec les lois, les croyances ou la science établies.

Rappelons-nous seulement que la Bible contient un certain nombre de livres mais qu'il y en avait beaucoup, beaucoup plus qui n'y ont pas été incorporés. La Bible n'est évidemment qu'une collection de livres cõme son nom l'indique.

Nombres d'autres « évangiles » ont été éliminés parce qu'ils contredisaient les témoignages des quelques-uns qui ont été publiés. Réfléchissez : il n'est dit nulle part que le nouveau testament soit vrai. Au lieu de cela, on vous parle de « L'Evangile SELON St Un Tel ». En d'autres termes, nous sommes loyalement prévenus que ce n'est pas forcément un livre vrai mais un livre composé SELON les déclarations d'une personne donnée. A peu près comme quand on dit : « Il m'a dit qu'il pensait que... » Cela ne signifie pas que ce soit un fait réel. Pour employer la langue juridique, on pourrait appeler cela une preuve sur la foi d'autrui, ce n'est pas quelque chose que l'on vous rapporte comme une vérité absolue et irrécusable mais une déclaration par ouï-dire.

Si vous pouviez avoir connaissance d'anciens livres, de papyrus ou de pierres inscrites, vous constateriez de notables divergences. Savez-vous que certains textes affirment que Jean n'a jamais existé ? D'aucuns soutiennent qu'il n'était qu'un personnage symbolique, mythique, comme John Bull en Angleterre ou G.I. Joe aux U.S.A.

Si vous faisiez des voyages astraux, ce que je vous conseille, il ne vous serait guère difficile de découvrir tout cela par vous-même car il y a encore un grand nombre de documents vieux de deux ou trois mille ans ou davantage sur lesquels l'homme physique n'a pas mis la main. Mais l'homme astral — et également la femme astrale — sont à même de les trouver et de les lire. Cela présente bien des avantages car l'âge a cimenté beaucoup de ces papyrus et si l'on essayait aujourd'hui de les développer matériellement, ils risqueraient de tomber en poussière. Mais, en condition astrale, on peut les examiner feuillet par feuillet sans déranger leur structure physique.

Si vous avez du mal à le comprendre, procurez-vous un microscope et observez... disons un fragment de roche. En procédant à des mises au point soigneuses, vous voyez différentes couches apparaître distinctement puis disparaître et laisser place à la suivante. N'importe qui possédant un microscope vous expliquera ce phénomène.

Ma femme, qui vient de lire ce qui précède, m'a fait une suggestion intéressante. « Pourquoi, m'a-t-elle dit, ne pas leur dire qu'il y a des gens qui croient que Sherlock Holmes a réellement existé ? »

C'est une bonne idée, une très bonne idée. En effet, Sherlock Holmes a été considéré par certains comme un personnage réel et il y a encore des gens qui lui écrivent. Je suppose que leurs lettres vont grossir la succession de

Conan Doyle car Sherlock Holmes était le produit de son imagination. Nous savons qu'il n'a jamais existé une entité telle que Sherlock Holmes mais l'imagination populaire a doté cette entité imaginaire d'une existence et je crois même qu'il y a en Angleterre une société ayant pour objectif de perpétuer la légende ou le mythe de Sherlock Holmes.

J'ai évoqué le voyage astral qui permet d'avoir accès à certains des manuscrits qui n'ont pas été découverts, etc. Depuis vingt ans, un nombre colossal de personnes m'ont écrit pour me dire qu'elles sont à présent capables de faire le voyage astral, que leur expérience confirme que ce que j'ai dit à ce propos est bien la réalité. Après l'effort initial, me disent-elles, elles ont constaté qu'elles étaient « libérées » et pouvaient voyager de la sorte à leur gré et se rendre n'importe où à tout moment.

Hélas, beaucoup de gens m'écrivent aussi pour me traiter de charlatan, etc., et me dire une foule de choses, — qu'ils regretteront, j'en suis sûr, — sous prétexte qu'ils ne peuvent pas voyager dans l'astral. Tout ce que j'ai à répondre, c'est que si l'on n'a pas l'attitude qui convient, si l'approche n'est pas bonne, si l'on doute ou si l'on a peur, il n'est pas du tout facile de voyager dans l'astral. Pour moi et pour des milliers et des milliers d'autres, il n'y a pas de problème ou, plus exactement, le seul problème est de faire comprendre à autrui à quel point c'est simple.

Voulez-vous que nous revenions sur cette question ? Vous voulez voyager dans l'astral. Avant tout, croyez-vous au voyage astral ? Etes-vous convaincu qu'il existe une chose pareille et que vous pouvez voyager dans l'astral sous certaines conditions ? Si la réponse est « non », inutile d'aller plus loin car vous ne serez capable de voyager dans l'astral que si vous êtes intimement convaincu que le voyage astral existe. Il vous faut

convaincre votre subconscient parce que, à mon sens, le subconscient et le corps astral sont quelque chose comme un petit garçon qui aurait un ballon rempli d'hélium. Tant que le petit garçon tient le ballon, celui-ci est littéralement attaché à son corps. Mais si on le persuade de lâcher la ficelle, le ballon s'envole. Il en va de même pour le voyage astral. Aussi, la première condition est de croire que le voyage astral est possible. En second lieu, vous devez croire que vous pouvez voyager dans l'astral.

Lorsqu'on voyage astralement, aucune entité ou quoi que ce soit d'autre ne peut vous faire de mal à moins que vous ayez peur. Si cette dernière affirmation vous semble étrange, il y a un moyen de la comprendre. Voici ce qu'il faut faire : vous vous installez confortablement dans un fauteuil et vous pensez à une maladie. Puis vous pensez à la souffrance et aux angoisses que cette maladie vous causerait. Puis vous imaginez que vous en êtes peut-être atteint. Alors, vous commencez à avoir des palpitations et il se peut que vous éprouviez un léger malaise. Maintenant, vous êtes certain que quelque chose ne va pas. Votre cœur bat encore plus vite et, bientôt, parce qu'il bat plus vite, vous allez avoir des troubles gastriques ou biliaires ou autre chose. Ainsi, on peut parfaitement se rendre malade si l'on croit que l'on a une maladie qui est peut-être incurable. Et bien si vous essayez de voyager dans l'astral tout en ayant la certitude qu'un croque-mitaine va vous sauter dessus et vous arracher les ailes ou je ne sais quoi, vous aurez peur et, dans ce cas, il est inutile d'essayer, ce serait perdre votre temps. La troisième condition est par conséquent de ne pas avoir peur du voyage astral. La peur vous empêche catégoriquement de quitter votre corps.

Mais, à supposer que vous soyez convaincu que le

voyage astral est une réalité, que vous soyez convaincu que vous voulez voyager dans l'astral et que vous ayez la certitude de ne pas avoir peur, il ne devrait vraiment n'y avoir aucun obstacle sauf si vous êtes animés d'intentions coupables. Par exemple — et c'est la vérité —, des individus m'ont écrit qu'ils désiraient voyager dans l'astral pour voir des filles se déshabiller, etc. Un homme m'a écrit pour me dire qu'il désirait voyager dans l'astral pour s'assurer que sa fiancée était vierge avant de l'épouser ! C'est absolument vrai, je vous le garantis, et c'est le bon moyen de ne jamais parvenir à faire le voyage astral.

Mais en admettant que vous remplissiez les conditions requises — vous croyez au voyage astral, vous croyez que vous pourriez le faire facilement si l'on vous aide un peu, vous n'avez pas peur et vous n'avez pas l'intention d'employer cette faculté à des fins répréhensibles —, dans ce cas, asseyez-vous tout simplement dans un endroit qui ne soit ni trop éclairé ni trop sombre. Il faut un éclairage neutre. Asseyez-vous de façon à être tout à fait à l'aise, tellement à l'aise que vous ne sachiez plus si vous êtes assis ou couché, sans rien de dur qui vous rentre dans les chairs. Vous vous visualisez alors en train de quitter votre corps. Respirez régulièrement en aspirant et en expirant profondément et de façon rythmique. Puis faites rouler vos yeux (qui sont fermés) comme pour regarder un point situé quelque part à la naissance de vos cheveux — si vous êtes chauve, vous n'aurez qu'à imaginer l'endroit où serait la naissance de vos cheveux !

Vos yeux doivent alors avoir un léger strabisme convergent afin d'accommoder, comme je le disais, sur la ligne de naissance des cheveux. Ne vous énervez pas, inutile de précipiter les choses, absolument inutile, elles doivent se faire selon leur propre rythme. Il y a, à ce moment, trois éventualités.

Vous vous apercevez soudain que vous avez eu un sursaut. Si vous sursautez, c'est peut-être que vous avez réintégré votre corps car cela signifie que vous l'aviez quitté et que vous avez eu peur. La peur vous a ramené en arrière. Vous n'avez aucun souci à vous faire. Vous pouvez, si vous voulez, pousser un soupir d'exaspération et tout recommencer depuis le début.

Seconde éventualité : vous ressentez un très, très léger... il n'y a qu'un seul mot : un léger engourdissement qui part des pieds et qui remonte. Ce n'est pas tout à fait de l'engourdissement, c'est une sensation vraiment impossible à décrire si on ne l'a pas effectivement éprouvée. Ce peut être de l'ankylose, ce peut être un vague picotement. En tout cas, c'est quelque chose de particulier et l'on doit faire comme si de rien n'était. D'ailleurs, c'est parfaitement normal. Certaines personnes constatent après cela qu'elles sont presque en état de catalepsie, leurs muscles sont noués, elles sont incapables de remuer. Eh bien — attention : quoi que vous fassiez, pas de panique ! —, c'est un excellent signe car vos yeux sont fermés, ne l'oubliez pas, et, à cette étape, vous découvrirez que vous pouvez « voir » à travers vos paupières closes mais tout aura une tonalité dorée. Et lorsque vous en serez à ce stade, vous éprouverez une impression d'oscillation et vous pénétrerez directement dans l'astral. Les objets seront plus brillants, plus éclatants et la palette des couleurs aura une ampleur que vous n'avez jamais soupçonnée.

Troisième possibilité : après vous être reposé, vous aurez le sentiment d'ondoyer. Vous aurez l'impression d'être dans un tunnel et d'avancer vers une lumière lointaine. D'être aspiré vers le haut comme un duvet de chardon flottant dans la brise du soir. Gardez votre calme, c'est magnifique car vous allez bientôt constater que la lumière grandit de plus en plus, vous serez

entraîné hors du tunnel et plongerez dans une lumière infiniment plus intense : vous serez dans le monde astral. L'herbe sera plus verte, beaucoup plus verte que vous ne l'aurez jamais cru possible. Et, autour de vous, les eaux — peut-être y aura-t-il un lac ou une rivière — seront si limpides que vous verrez le fond. C'est une sensation merveilleuse, un sentiment merveilleux et si vous pensez à aller en un lieu donné, il y aura comme un vacillement et vous y serez. Supposons, par exemple, que vous soyez entré dans l'astral. Pendant quelque temps, vous flottez à quelques centimètres du sol en vous émerveillant et en vous demandant ce que vous allez faire ensuite. Peut-être explorer le monde astral où tout est scintillant, où les couleurs sont plus vives, où il y a, dans l'air, un brasillement qui vibre. Eh bien, allez-y. Cela vous revitalisera indiscutablement. Cela fortifiera énormément votre puissance psychique. Il est tout à fait recommandé d'agir ainsi afin d'absorber un « aliment spirituel ». Si vous le faites, vous n'aurez plus aucune difficulté à pénétrer ultérieurement dans l'univers astral mais si vous voulez vous rendre en toute hâte quelque part pour des raisons matérialistes, attendez-vous à éprouver quelques chocs.

Disons que vous vouliez aller voir ce que XY est en train de faire. A peine avez-vous pensé à lui et à l'endroit où il se trouve que vous êtes déjà arrivé. Mais vous avez quitté le brillant paysage et la roborative atmosphère du monde astral. Vous êtes revenu sur la Terre — sous la forme astrale, il est vrai — et vous voyez à nouveau les choses comme on les voit sur la Terre, les couleurs sont ternes, les gens aussi, les eaux sont fangeuses et si votre ami XY est absorbé par son commerce, vous constaterez que ses couleurs sont délavées, elles aussi, et cela ne vous plaira pas du tout.

Je recommande instamment à ceux qui pénètrent dans le monde astral d'y rester environ une demi-heure pour s'y accoutumer. De cette façon, il leur sera beaucoup plus facile d'y revenir en d'autres occasions.

La grosse difficulté pour la plupart des gens est que tout se passe très bien au début, ils commencent à entrer dans l'astral et, soudain, leur corps craque, ils se sentent bizarrement secoués, ballottés, ils sont dans un tel état de nerfs qu'ils ont parfois presque le mal de l'air. Ils quittent leur corps et la panique s'empare alors d'eux : « Oh ! Et si je ne pouvais plus revenir ? » A peine cette pensée les effleure-t-elle que ...CRAC ! ...ils se retrouvent dans leur corps avec, peut-être, un vague vertige. Si jamais il vous arrive de réintégrer ainsi votre corps et d'avoir la tête qui tourne, de vous sentir nauséeux, restez parfaitement immobile et essayez de dormir, ne serait-ce que quelques minutes, car vous serez indisposé tant que votre corps astral ne sera pas à nouveau sorti de votre corps physique pour se réintégrer correctement. C'est tout. Vous pouvez prendre autant d'aspirine que vous voudrez, cela ne vous fera rien. Il n'y a qu'une seule chose à faire : ressortir de votre corps et y rentrer correctement. C'est comme si lorsque vous vous levez, le matin, vous vous aperceviez que vous vous êtes trompé de pied en vous chaussant. Vous n'allez pas passer la journée comme ça. Aussi, vous permutez vos chaussures. C'est pareil : sortez de votre corps et revenez-y comme il faut.

C'est tout. J'affirme que toute personne capable de satisfaire à ces conditions peut voyager dans l'astral — absolument tout le monde. Mais si vous avez peur ou si vous êtes sceptique, inutile de perdre votre temps : vous ne voyagerez jamais dans l'astral.

Je vais en revenir maintenant au thème premier de ce chapitre : la religion. J'ai dit un certain nombre de

choses sur la religion chrétienne et ses diverses factions qui s'opposent entre elles. J'ai dit que je n'ai pas de religion puisque le bouddhisme n'est pas une religion mais une foi. Très bien : qu'est-ce que je pense du bouddhisme ?

Plus on l'étudie, mieux on se rend compte de sa valeur intrinsèque EN TANT QUE RÈGLE DE VIE et plus on réalise que l'optique de Gautama était négative.

Mon opinion personnelle, que je n'ai encore jamais exprimée par écrit, est que le prince avait grandi trop coupé des réalités de la vie et, lorsqu'il s'est trouvé brusquement confronté à la souffrance, à la douleur et à la mort, cela lui a mis « la cervelle à l'envers », cela a provoqué un grave choc psychique, cela a perturbé son sens des valeurs et détruit quelque chose d'essentiel à son être. Alors, le prince Gautama a quitté son palais, renonçant à toutes les satisfactions qu'il avait connues, et il a sombré dans un total désenchantement. Mon opinion personnelle est qu'il devint « négatif ».

Si l'on étudie les enseignements de Gautama (appelons-le « Bouddha », c'est un nom plus familier aux Occidentaux), on s'aperçoit qu'ils sont négatifs, que tout y est non-être, « toute vie est souffrance ». Or, nous savons bien que ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Il y a de bons moments dans la vie tout comme il y en a de mauvais. Aussi, je crois que la pensée de Bouddha est allée trop loin dans le négativisme mais que, en même temps, il a donné au monde un certain nombre de préceptes extrêmement précieux fondés sur une religion beaucoup plus ancienne, l'hindouisme. L'hindouisme est l'une des plus vieilles religions et Bouddha y a largement puisé pour formuler ce que nous appelons le bouddhisme. De même, Christ n'a jamais erré dans le désert mais il s'est rendu au Tibet après avoir traversé l'Inde sans cesser d'étudier et de s'initier aux préceptes supé-

rieurs de l'hindouisme, du bouddhisme, de l'islam et d'autres religions à partir desquels Il a formulé ce qui est devenu sous une forme adultérée le christianisme. Une fois encore, il faut bien se rendre compte que le « christianisme » de Christ n'était pas la version très déformée que l'on propagea en l'an 60 pour renforcer le pouvoir d'une bande de prêtres homosexuels corrompus. Car ce fut une bande de bons à rien homosexuels qui enseigna que tout ce qui touchait aux femmes était mauvais, ce qui est naturellement une absurdité totale — vous n'avez qu'à demander à ma correspondante du M.L.F., elle vous éclairera là-dessus, et sans mâcher ses mots !

Aussi, je crois que toutes les religions actuelles sont un bric-à-brac déformé et qu'il faut se garder de les prendre à leur « valeur déclarée ». On doit faire appel au bon sens, se servir de sa raison, gratter la surface et ne tenir aucun compte des nombreuses traductions complètement fausses qui existent. C'est ainsi que beaucoup de passages des manuscrits de la Mer Morte contredisent formellement la Bible dans la version anglaise qu'on appelle « bible du roi Jacques. »

Ce que je crois personnellement ? Je vais vous le dire. Je crois, comme je l'ai indiqué plus haut, qu'il n'y a pas de salut pour le monde en dehors d'une forme ou d'une autre de religion — n'importe laquelle — car la religion n'est rien d'autre qu'une discipline spirituelle. Le monde d'aujourd'hui est un monde dissolu au lieu d'être discipliné. Les jeunes ne respectent plus les personnes âgées, les enfants ne respectent plus leurs parents. Alors, si nous adoptons une religion qui inculque ce respect, ne faisons-nous pas un pas en avant ?

Il importe de revenir à la religion si l'on veut remettre le monde d'aplomb mais l'un des aspects les plus importants de la religion consiste en ceci que nous

traitions les autres comme nous désirerions que l'on nous traitât. C'est-à-dire que nous devons partager, que nous devons donner parce qu'il est tout à fait vrai qu'il vaut beaucoup mieux donner que recevoir, que l'on se sent assurément en meilleure forme lorsqu'on s'aperçoit que l'on a véritablement aidé quelqu'un. Ainsi, nous devrions tous vivre suivant les règles que nous voulons appliquer aux autres au lieu de nous conduire mal et de condamner autrui que parce qu'il paraît avoir tort ou qu'il n'a pas la bonne couleur de peau. Alors nous aurons accompli quelque chose.

Je m'efforce, dans la mesure où j'en suis capable, de vivre selon ma foi et quand je fais retour sur les jours, les semaines, les mois et les années d'une vie fort longue, je vois beaucoup de choses que j'aurais pu faire mieux. Mais tant pis. J'en suis maintenant arrivé au point où je n'y puis rien changer. Bien que je sois parfois mal embouché — vous êtes nombreux à me le dire, en tout cas! —, j'essaie toujours de vivre selon ma foi : fais aux autres ce que tu voudrais que les autres te fassent.

J'ajouterai une maxime bien connue en Extrême-Orient et qui aide également à vivre une meilleure vie. C'est celle-ci : « Ne laisse pas le soleil se coucher sur ta colère. » Autrement dit, si vous avez un différend avec quelqu'un, ayez soin de lui sauter dessus et de l'assommer avant la nuit ! Autrement, si vous voyagez dans l'astral, votre adversaire risque de vous suivre et de vous flanquer un gnon astral à un endroit ou un autre de votre anatomie.

Soyons sérieux : il ne faut jamais achever une journée dans la colère car la colère colore vos réactions dans le monde astral et cela perturbe terriblement les sécrétions gastriques.

Je peux, maintenant, cesser de jouer les prédicateurs.

Je vais donc descendre de mon estrade avec mon fauteuil roulant et dire : voilà encore un chapitre de terminé, n'est-ce pas ?

5

« Vos couvertures sont atroces — tout juste dignes de la science-fiction la plus vulgaire », m'écrivit une bonne âme parce qu'il faut bien qu'elle trouve QUELQUE CHOSE à me reprocher. Normalement, sa lettre aurait abouti directement à la corbeille à papiers et je n'y aurais plus pensé mais j'ai, hélas, reçu un nombre considérable de missives qui me prennent à partie à cause des couvertures de mes livres, celle du *Troisième œil*(1) en particulier. On me dit qu'elles sont hideuses, infectes, qu'elles ont de quoi donner la nausée et autres appréciations de la même farine.

Eh bien, lecteurs bien-aimés au cœur rempli d'amour — et vous qui n'avez d'amour nulle part —, permettez-moi de vous dire ceci : je ne suis que l'auteur, figurez-vous, le pauvre type qui écrit des choses qu'il envoie à un éditeur. J'espère que ce que j'écris sera publié, j'espère parvenir un jour à ce qu'on mette quelques illustrations à un de mes livres. Pour celui-ci, j'en voulais qui aient trait à la Terre creuse, etc., mais il n'y a que l'éditeur qui décide de ce que sera la couverture, l'auteur n'a pas la parole. En fait, la plupart du temps, le malheureux ne la voit que lorsqu'un lecteur en colère lui envoie un

(1) Ed. J'ai Lu, A 11**.

exemplaire de son ouvrage accompagné d'une lettre fulminante le rendant responsable de tout.

Je suis responsable du texte mais ni de la couverture, ni de l'absence d'illustrations, ni de la qualité ou de la médiocrité du papier. Si vous n'êtes pas content... eh bien, pour l'amour du ciel, sautez sur votre stylo ou votre machine à écrire et expliquez votre façon de penser à l'éditeur, pas à moi. Pour une fois, je suis innocent. Cela n'arrive pas tellement souvent mais, cette fois, je le suis... oui !

Les gens se plaignent aussi du prix prétendument élevé de mes livres. Certains le déclarent excessif. Là, je ne suis absolument pas d'accord. Quand on m'écrit pour se plaindre du prix auxquels sont vendus mes livres, je réponds à mes correspondants qu'ils vont au cinéma ou au théâtre, ou qu'ils boivent au point de ne plus savoir ce qu'ils font, ou qu'ils dépensent de l'argent pour acheter des cigarettes sans dire ouf. Or, pour le prix de mes livres, ils peuvent acquérir une notion entièrement nouvelle de la vie et de la mort. Aussi, écoutez-moi bien : je considère que le prix de mes livres est extrêmement raisonnable et je souhaite que l'éditeur le multiplie par deux !

Maintenant, Gail Jordan m'écrit pour me poser quelques questions. Entre autres, celle-ci : « Les femmes ont-elles tort de se couper les cheveux ? Cela a-t-il des conséquences défavorables sur leur aura ou leurs vibrations spirituelles ? »

Non, bien sûr que non. Les cheveux ne sont jamais qu'une formation pileuse qui n'a, en réalité, aucune importance. L'histoire de Samson qui perdit sa force parce qu'on lui avait coupé les cheveux, c'est tout simplement une erreur de traduction. Ce qui s'est passé, c'est que le pauvre garçon n'avait pu résister aux charmes de Dalila et que son activité sexuelle avait été surabondante. C'est cela qui l'avait affaibli.

Vous pouvez donc, mesdames, vous couper les cheveux si vous en avez envie ou même les raser à zéro. En vérité, quand vous serez au M.L.F., il est probable que vous les raserez complètement et que vous vous les collerez sur le menton pour montrer que vous êtes les égales de l'homme et que vous avez de la barbe.

La deuxième question que pose la même personne revient sur un point dont j'ai parlé dans un autre livre en disant qu'un homme et une femme pouvaient être compatibles si leurs vibrations étaient au même niveau. Comment un homme et une femme peuvent-ils parvenir au même niveau de vibrations ?

Quand ils sont d'une nature similaire, voilà tout. Ce n'est pas comme d'accorder un piano. Il faut être sûr qu'ils s'aiment, qu'ils peuvent mutuellement excuser les inévitables défauts de l'autre. Il n'y a pas d'autres moyens. S'ils apprécient le même genre de livres, le même genre de musique, leurs vibrations seront incontestablement très voisines.

Il n'est pas possible de savoir si l'on épouse le (ou la) partenaire qui vous convient mais, aujourd'hui, il semble que l'on se marie très souvent à l'aveuglette. Je connais un jeune couple. Ils vivaient ensemble depuis quatre ans sans être mariés et cela marchait parfaitement. Et puis, ils se sont mariés : depuis, ils n'arrêtent pas de se chamailler. Autre exemple : à côté de chez moi habite une jeune femme qui en est arrivée à présent à haïr tout un chacun parce qu'au bout d'une ou deux semaines, elle s'est aperçue que le mariage ne correspondait pas à ce qu'elle escomptait et que, sans attendre que les choses se rodent, elle a divorcé en moins de deux. Maintenant, c'est une femme aigrie et frustrée, et je vous assure que ça se voit.

Le mariage est une affaire très importante et, comme pour toutes les affaires importantes, il ne faut pas s'y

lancer à la légère. Dans le mariage, on donne beaucoup et on reçoit beaucoup. Aujourd'hui, les femmes sont de telles enfants gâtées, elles sont tellement imbues de ces histoires d'égalité style M.L.F. qu'elle n'accordent tout simplement pas au mariage la chance de faire ses preuves et, au train où vont les choses, on finira bientôt par ne plus se marier du tout. Les gens se contenteront de vivre quelque temps ensemble et d'avoir un bébé, et quand nous aurons un Etat communiste, ce sera lui qui prendra le bébé en charge et la civilisation s'effondrera.

Laissez-moi vous dire une bonne chose : les femmes d'aujourd'hui sont névrosées, elles perdent la tête pour un oui ou pour un non parce qu'elles essaient de rivaliser avec les hommes alors qu'elles ne sont pas organiquement équipées pour entrer en compétition avec eux dans tous les domaines. Alors, elles se sentent frustrées, d'où un traumatisme mental. D'ailleurs, leur engouement pour les histoires du M.L.F. montre bien qu'elles déménagent un tantinet.

Dans le temps, la femme s'occupait de son foyer, elle s'occupait de ses enfants et elle se portait bien. En outre, elle était heureuse. Aujourd'hui, on ne voit plus de femmes heureuses. Elles sont toujours prêtes à se dresser sur leurs ergots et à chercher pouilles au premier homme qui passe.

Autre question : « Quel est votre signe astrologique ? » Cela, je ne le dirai jamais et je trouve impertinent qu'on me le demande. Si je voulais que l'on connaisse mon signe ou ma date de naissance, je les aurais indiqués dans un précédent ouvrage. Alors, je reçois quantité de lettres de soi-disant astrologues avides de répandre leurs lumières sur le monde qui veulent avoir mes coordonnées pour établir mon horoscope. Ils ne reçoivent jamais une réponse polie.

Décidément, Mlle Jordan a des tas de questions ! Voici la quatrième : « Quand une personne se réincarne, suit-elle les signes dans l'ordre en commençant par le Bélier pour finir par les Poissons ? »

Non. Elle ne se réincarne pas seulement sous le signe mais aussi dans le quadrant du signe qui lui permettra le mieux d'apprendre dans cette vie ce qu'elle a à en apprendre. En définitive, elle parcourra tous les signes et les quadrants de chaque signe mais, je le répète, pas dans l'ordre du zodiaque. Peut-être vivra-t-elle des dizaines de vies dans le même quadrant d'un même signe car, ne l'oublions pas, nous vivons des milliers de vies sur Terre.

Cinq : « Vous avez dit dans un de vos livres que la musique était susceptible d'élever le niveau de vibration de sorte que l'on pouvait gagner en spiritualité. Pourriez-vous donner une liste de quelques compositeurs, de chansons, d'arrangements musicaux, etc. »

Non, bien sûr que non, parce que ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. Moi, par exemple, j'ai une prédilection pour la musique chinoise et la musique japonaise alors que la musique occidentale me met les nerfs en pelote. Je ne comprends pas ce qu'on peut y trouver. Aussi, si je dressais la liste de mes airs favoris, je mettrais à mal les tympanes de l'Occidental moyen. Chacun doit trouver la musique qui lui convient le mieux mais je vous précise tout net, de la façon la plus catégorique et la plus énergique qui soit, que les gens se détruisent avec cette atroce musique « rock » et cette atroce saleté de jazz. Ce genre de musique — si l'on peut employer ce mot pour désigner un pareil magma de bruits — provoque la fatigue nerveuse. Regardez donc certains jeunes gens, les hippies, par exemple, qui sont fanatiques des festivals de rocks. Des débiles, n'est-ce pas ? La plupart ont l'air de s'être évadés de l'asile.

Observez-les vous-mêmes et vous me direz ce que vous en pensez.

J'en arrive à votre dernière question, Gail Jordan : « Avez-vous entendu parler de la lettre en chaîne qui a fait plusieurs fois le tour du monde ? Celui qui reçoit la lettre est censé l'envoyer à vingt autres personnes. Si l'on interrompt la chaîne, on prétend que vous mourrez. En tout cas, cela effraie et inquiète beaucoup de gens, surtout les personnes âgées. Qu'en pensez-vous ? »

Je pense que les gens qui envoient ces lettres devraient se faire examiner le cerveau, à supposer qu'on puisse trouver un cerveau à examiner. J'ai reçu des masses de ces absurdités. Si possible, je recherche le dernier expéditeur et je lui renvoie sa lettre avec une réponse dont j'espère qu'elle lui roussira les sourcils. Je pense que ces « chaînes d'amour » sont le résumé de l'obscurantisme. Je ne comprends pas comment l'on peut ajouter foi à d'aussi fieffées sottises. Bien sûr que l'on ne meurt pas si l'on coupe la chaîne ! S'il y avait un mot de vrai là-dedans, je serais mort bien des fois depuis vingt ans. Si vous voulez mon avis, quand vous recevez une lettre de ce genre, tâchez de retrouver quelqu'un de la liste et renvoyez-la lui en lui disant ce que vous pensez de l'équilibre mental de la personne qui l'a expédiée. Cela les secoue. Il y en a qui m'ont répondu pour me présenter leurs excuses et me remercier de façon vraiment sincère. Essayez pour voir !

Maintenant, j'ai là une lettre... J'aimerais bien que l'usage de la machine à écrire soit rendu obligatoire car j'ai là une écriture qui me fait loucher. Cela dit, la question est la suivante : « Vous avez dit que le Sur-Etre envoie des marionnettes à titre d'expérience. Voici ma question : une fois que l'entité a fait l'expérience des choses pour lesquelles elle a été envoyée, retourne-t-elle au Sur-Etre et devient-elle partie intégrante de l'esprit de

celui-ci ? La personne perd-t-elle son identité individuelle ou fait-elle bon ménage avec le Sur-Etre ? pour ma part, l'idée de n'être qu'une partie de l'esprit d'une entité m'est désagréable. Je veux rester moi-même. Pourriez-vous expliquer la chose de manière plus détaillée car je n'ai pas trouvé cette réponse particulière dans vos livres ? »

La plus grande confusion règne dans cette affaire de marionnettes. Rappelez-vous qu'un comédien jouant un rôle donné en scène « vit » effectivement cette identité. Mais lorsque la représentation est terminée et qu'il rentre chez lui, il peut oublier tout ce qui a trait à l'existence du prince Cerveulent ou autre. De même, le Sur-Etre, que l'on ne peut pas appréhender dans la troisième dimension, est l'entité ultime d'un être humain et il envoie des « tentacules » ou des « marionnettes » pour recueillir certaines informations. Imaginez, si vous voulez, le chef d'une agence de détectives qui ne quitte pas son bureau où il reçoit les renseignements que lui apportent ses limiers. Ces derniers lui font rapport et fournissent tous les éléments qu'il a besoin de connaître.

A la fin, après que des éons se sont écoulés, toutes les marionnettes se rejoignent pour constituer dans son intégralité l'entité du Sur-Etre.

Question : « Qu'arrive-t-il à ceux qui font de la magie noire ? Comme celle-ci est utilisée en vue d'avantages personnels, ces gens doivent se créer un mauvais karma. Reviennent-ils sous l'espèce de prêtres, etc. ? »

On a malheureusement écrit une foule de bêtises sur la magie, noire, blanche ou quelle que soit sa couleur. La plupart du temps, le magicien noir se repaît d'illusions. Il (ou elle) n'a aucun pouvoir et ne peut pas lancer de mauvais sorts. Aussi est-il sa seule victime et se conduit-il comme un imbécile en ne faisant que retarder son évolution. Si quelqu'un, homme ou femme, est dans

cette vie un stupide magicien noir, ladite vie est gâchée et elle ne compte pas. Aussi, lorsqu'il revient, il recommence à la vie qui a précédé celle de la magie noire.

Naturellement, si le magicien noir cause d'une manière ou d'une autre un préjudice à quelqu'un, son karma l'enregistre et il doit réparer mais ne souhaitez pas au malheureux de revenir sous les espèces d'un prêtre ou je ne sais quoi : il n'est pas assez important pour mériter ce destin.

Question : « J'ai développé mes facultés psychiques et bien que j'obtienne de bons résultats en télépathie, il semble que, en dépit de mes efforts, je sois dans l'incapacité d'acquérir les autres facultés. Puis-je parvenir à mon accomplissement d'une autre manière ? Dois-je essayer ? Par ailleurs, comment puis-je savoir combien d'existences je dois encore vivre sur Terre ? »

Vous dites que vous avez de bons résultats dans le domaine de la télépathie mais que vous avez l'impression de n'arriver à rien dans les autres domaines métaphysiques. Eh bien, je vous dirai franchement que nous ne sommes pas tous doués dans toutes les branches du psychique. Considérez la vie normale, la vie de tous les jours. Par exemple, vous êtes peut-être capable d'écrire mais savez-vous dessiner ? Et si vous savez dessiner, savez-vous écrire et savez-vous sculpter ? La plupart des gens peuvent faire une ou deux choses de manière tout à fait satisfaisante mais pour exceller dans tous les arts métaphysiques, il leur faudrait commencer à s'entraîner avant même d'avoir atteint l'âge de sept ans. Pour ma part, si je peux faire tout ce dont je parle dans mes livres, j'ai d'autres lacunes, il y a des tas de choses que je suis incapable de faire. Ainsi, je ne sais pas peindre, je ne pourrais même pas passer un mur au badigeon. Nous avons chacun nos talents et nos déficiences et le mieux est de faire le maximum avec ce que nous possédons.

Il y a des gens que l'on appelle des génies. Un génie est presque toujours quelqu'un qui excelle uniquement dans un domaine. Dans d'autres, il a besoin qu'on le prenne plus ou moins par la main parce que toute sa puissance mentale s'applique exclusivement à un sujet déterminé au détriment de ses aptitudes générales.

Question : « Il y a des gens qui payent de très grosses sommes d'argent pour s'initier à la méditation transcendente. C'est un type de méditation qui ne fait appel ni à la concentration ni à la contemplation. En théorie, on y accède simplement en étudiant sa mantra. Je me sens plus détendu, etc., mais vous conseillez la méditation contemplative. Pensez-vous que l'on ait tort de verser des sommes aussi importantes pour un cours de méditation transcendente ? Quelque chose me dit que quelqu'un me soutire de l'argent et que je suis une dupe. »

Personnellement, je pense qu'il faut être complètement fou pour accepter de payer très cher pour ces histoires de méditation transcendente. Je ne sais même pas ce que cela signifie au juste. Pour moi, ce n'est rien d'autre qu'un truc destiné à extorquer de l'argent aux gens parce que de deux choses l'une : ou on médite ou on ne médite pas, ou on marche (ou on court) ou on reste à la même place. Voyons ! Allez-vous regarder quelque chose avec l'œil d'un pigeon ou en faisant preuve d'intelligence ? Voulez-vous que nous lancions un nouveau culte en demandant beaucoup d'argent ? Expliquons aux gens qu'on voit mieux lorsqu'on regarde avec les yeux d'un pigeon, réclamons-leur quelques centaines de dollars et, bientôt, nous pourrions prendre notre retraite et tout laisser tomber.

Vous vous rappelez peut-être que les Allemands avaient un pas de parade qui s'appelait le pas de l'oie. C'était évidemment très joli pour un esprit biscornu mais marcher au pas de l'oie était épuisant pour les

soldats. La méditation transcendente pour laquelle, si je comprends bien, vous avez payé très cher n'est, à mon sens, qu'un gadget stupide. Vous n'en avez pas besoin. La MEDITATION... voilà la seule chose dont vous avez besoin. Vous m'avez demandé mon opinion sincère : vous l'avez.

Question : « Est-ce que vous pouvez voir l'aura d'une personne dans ou sur une lettre ? Je suis extrêmement déprimé parce que je ne sais ni pourquoi je suis ici, ni où je vais, ni qui je suis. Pouvez-vous m'aider ? »

Oui, je peux voir une aura à travers une lettre. Toutefois, je la vois alors par psychométrie et ce n'est pas aussi net que lorsqu'il s'agit d'une véritable aura physique. Pour que je puisse voir une aura correctement et que cela soit utile à la personne, il faut que celle-ci soit dans la même pièce à trois mètres cinquante de moi au moins et qu'elle soit entièrement nue. Ce n'est pas tout. Il faut aussi qu'elle reste environ une demi-heure déshabillée afin que s'efface l'influence des vêtements. Après tout, on n'examine pas un tableau qui se trouve encore dans son emballage, n'est-ce pas ?

Je suis véritablement stupéfait par les difficultés que je rencontre pour recruter des femmes disposées à participer à mes recherches sur l'aura. Je n'ignore pas qu'il existe certaines revues remarquables qui montre « tout » et le reste. On m'assure que les illustrations, parfois, ne dépareraient pas un manuel d'anatomie. Apparemment, les jeunes femmes ne demandent pas mieux que de poser à l'état de nature si elles peuvent se faire photographier et si leurs photos circulent à travers le monde entier mais si c'est pour participer à des recherches sur l'aura... oh la la ! rien à faire ! Elles s'effarouchent aussitôt.

Une dame m'avait écrit qu'elle mourait d'envie de m'aider dans ces recherches. Elle était tout à fait

disposée à se dévêtir et à se laisser examiner, et même photographeur. Apparemment, elle était prête à le jurer sur une pile de *Playboy's* et de *Playgirl's*. Comme je suis un vieil imbécile, j'ai vue la dame en question et ...non ! rien n'a pu la persuader de se déshabiller. Elle faisait partie de cette catégorie de femmes dont l'une m'a avoué m'avoir fait cette proposition pour pouvoir me rencontrer. Elle n'a pas fait long feu. Je trouve ahurissant que certaines de ces femmes couchent, aujourd'hui avec n'importe qui, mais se refusent à ôter leurs vêtements quand il s'agit de recherches honnêtes et sincères sur l'aura. Quelques-unes m'ont dit carrément qu'elles seraient ravies de coucher avec moi... dans le noir ! Eh bien, cela ne m'intéresse pas. Je vis comme un moine et je me moque éperdument de l'anatomie féminine sauf dans la mesure où elle peut m'aider dans mes recherches. Or, celles-ci sont au point mort pour la bonne raison que je manque d'argent pour me procurer le matériel et que je manque de femmes qui acceptent d'enlever leur slip !

Voici maintenant une question que je trouve assez remarquable : « Dites-moi combien il me reste encore de vies à vivre sur Terre. »

C'est là une question singulière, n'est-il pas vrai ? C'est comme si quelqu'un qui commence ses études demandait : « Dites-moi quand je quitterai l'école. » Cela dépend évidemment de bien des choses. Cette personne qui veut savoir combien de vies elle a encore à vivre... quelle est son étape d'évolution actuelle ? Que fait-elle sur la Terre ? Comment accomplit-elle la tâche qui lui est impartie ? Essaie-t-elle d'aider les autres ou ne s'intéresse-t-elle qu'à elle-même ? A-t-elle l'intention de continuer d'essayer de se perfectionner ou va-t-elle se lancer dans toute sorte de diableries.

Il n'est pas possible de savoir combien il reste de vies à

quelqu'un parce le nombre de vies que l'on a à vivre dépend entièrement de la conduite de l'intéressé. Cela ressemble beaucoup aux sentences que rendent à présent les tribunaux aux Etats-Unis et qui condamnent l'accusé à une peine de prison indéterminée, de un à quatre ans, par exemple. Autrement dit, si le détenu qui purge sa peine se comporte comme un parangon de vertu, s'il ne fait pas un seul pâté sur son cahier, il pourra être libéré au bout d'un an. Mais s'il fait toutes les diableries qui lui passent par la tête, il ne sortira qu'à la fin de ses quatre ans. Voilà la réponse à votre question, M. Un Tel : tout dépend de vous et de votre conduite. Alors, tenez-vous bien ! Un monsieur qui habite l'Afrique du Sud me pose une série de questions dont quelques-unes ont indiscutablement leur place dans ce livre. Voulez-vous que nous les regardions ?

« Les communistes finiront-ils par s'emparer de ce pays ? »

Oui, je crois qu'une forme de communisme va submerger le monde parce que, en particulier, les femmes d'aujourd'hui cherchent à obtenir ce qu'elles appellent l'« égalité » et qu'elles flanquent tout en l'air. Jadis, l'homme gagnait l'argent du ménage en travaillant à l'extérieur et la femme restait à la maison et s'occupait de sa famille. A présent, c'est fini. Le lendemain de son mariage, la femme retourne à l'usine et au bout du compte, si elle n'a pas de chance, elle a un bébé. Elle reste alors chez elle en touchant intégralement son salaire, sinon elle hurle à la « discrimination », et dès que le bébé est né, ou presque, on le fourre à la crèche et la mère revient à l'usine.

Tout cela est de la faute des capitalistes, vous savez, parce que la publicité incite les gens à croire qu'il leur faut absolument avoir toutes ces merveilles de luxe — au moins deux autos dans chaque garage, des machines à

laver, des téléviseurs, une résidence secondaire, un bateau et tout ce qui s'ensuit. Alors, ils se précipitent pour acheter des choses qu'ils ne peuvent pas se permettre d'acheter par ce qu'il ne faut pas avoir l'air d'être inférieurs aux voisins, ils prennent leurs cartes de crédit et paient des agios. Finalement, ils sont tellement pourris de dettes qu'il n'est plus question d'arrêter de travailler. Le mari et la femme sont obligés de travailler tous les deux. Parfois, l'un ou l'autre prend un second emploi — ce qu'on appelle le cumul — et leurs dettes ne cessent d'augmenter.

Mais il y a plus grave encore : les enfants grandissent sans discipline ni amour familial et ils traînent dans les rues jusqu'au jour où ils tombent sous l'influence d'un enfant plus fort aux tendances le plus souvent perverses. C'est comme ça que nous avons des bandes de voyous qui rôdent dans les rues, se livrent à des actes de vandalisme et agressent les personnes âgées rien que pour s'amuser. Tout récemment, j'ai lu qu'un pauvre vieux de plus de soixante-cinq ans avait été frappé et détroussé par une femme qui, non contente de cela, lui a pris sa jambe artificielle par-dessus le marché ! En quoi une jambe artificielle peut-elle intéresser une femme ?

Toujours est-il que tant que la société sera ainsi livrée au désordre, nous sommes mûrs pour le communisme. Nous avons déjà le socialisme. Allez donc vivre en Colombie britannique — vous verrez le gouvernement qu'ils ont, là-bas ! J'étais bien heureux d'en partir. Je crois qu'une forme modifiée de communisme envahira le monde et que le communisme ne disparaîtra que si les gens acceptent de vivre à la maison et de fonder une famille.

Après une période beaucoup plus pénible que celle que nous connaissons actuellement — et ce n'est pas drôle tous les jours, n'est-ce pas ? —, une ère nouvelle

s'ouvrira quand les gens s'éveilleront lentement et se détacheront des fausses valeurs qui ont cours aujourd'hui. Malheureusement, nos contemporains sont hypnotisés par la réclame, ils croient qu'il est tout simplement indispensable d'avoir certaines choses, ils sont la proie des publicités subliminales que véhiculent les films et la télévision. Une personne regarde un programme à la télé. Et puis, elle se lève comme un somnambule, monte en trébuchant dans une auto et se rue dans un supermarché d'où elle revient chargée de produits qu'elle n'avait aucune intention d'acheter et dont elle n'a véritablement pas l'usage, tout cela parce qu'elle a été frauduleusement influencée par la publicité.

Il faut que cet état de choses cesse et, au risque de passer pour un vieux radoteur, je répète qu'il est nécessaire d'en revenir à une forme ou une autre de religion. Il faut que les gens brisent les chaînes de l'égoïsme car, aujourd'hui, ils veulent, ils veulent, ils veulent — et ils ne se soucient pas particulièrement de la façon dont ils obtiennent ce qu'ils veulent. Nous vivons un âge de déliquescence où les jeunes estiment parfaitement déhonorant de payer ce qu'on achète, ils préfèrent voler systématiquement dans les magasins. Ils entrent à toute une bande dans les boutiques pour amuser le patron ou l'employé et pendant qu'ils distraient l'attention du malheureux, leurs complices se précipitent et prennent tout ce qui leur chante, tout ce qui satisfait leur caprice. Je les ai vu opérer à Vancouver. J'étais chez Denman Mall, dans mon fauteuil roulant, naturellement, et j'ai assisté de mes yeux à la manœuvre. J'ai signalé la chose à la vendeuse qui s'est bornée à hausser les épaules et m'a répondu : « Que voulez-vous que j'y fasse ? Si je leur cours après, c'est toute la boutique qui sera mise à sac quand j'aurai le dos tourné. »

Aussi, l'Age d'Or n'advientra que lorsque nous

aurons encore beaucoup, beaucoup plus souffert. Il faudra que les gens subissent toute sorte d'épreuves avant que leur psyché soit à tel point meurtrie qu'ils soient incapables d'être malmenés davantage. Alors, ils s'éveilleront de la quasi-hypnose qui fait d'eux un outil entre les mains des publicitaires. Mais, même à ce moment, ils ne seront guère heureux dans l'existence à moins que les femmes ne restent à la maison, n'oublient les revendications du M.L.F. et élèvent les enfants correctement, dignement et dans la discipline.

J'ai encore là une question : « Le règne du prochain Maître ou Chef spirituel commencera-t-il avant ou après la future guerre mondiale ? Les êtres intelligents qui viendront finalement s'établir ici sont sûrement plus avancés sur le plan spirituel que les habitants de la Terre, n'est-ce pas ? »

Nous ne pourrons avoir un vrai « chef » que lorsque les hommes seront prêts à le recevoir. Ils devront d'abord beaucoup souffrir et laissez-moi vous dire ici qu'aucun de ces « gurus » à propos desquels on fait un tel battage et qui ont tant de succès ne saurait être considéré comme un leader du monde. Je pense particulièrement à un jeune homme qui a gentiment fait sa pelote en tant que « guide spirituel ». Il semble qu'il soit retourné en Inde et que son gouvernement — et le fisc — se soient occupés de lui.

Il y a déjà un Guide tout prêt pour cette Terre mais il n'a aucune chance aussi longtemps que les conditions ne seront pas adéquates et il ne fera par conséquent pas connaître son existence avant. Somme toute, cent ans ou mille ans, est-ce que cela compte dans la vie d'une planète ? Notre civilisation passera, voyez-vous ? et d'autres surgiront, se développeront, s'effondreront et disparaîtront pour laisser la place à d'autres encore car cette Terre n'est qu'une école d'apprentissage et si nous n'en

faisons pas quelque chose de bien maintenant... eh, bien, nous continuerons de renaître jusqu'à ce que nous soyons devenus plus sensés.

Nous autres, écrivains, recevons toutes sortes de lettres bizarres. Ainsi, beaucoup de gens m'écrivent pour me dire qu'ils en ont assez de se faire brutaliser, qu'ils ont vu une annonce pour des cours de karaté, de judo ou tels ou tels « arts martiaux » de l'Orient, qu'ils vont se dépêcher de s'inscrire et comme ça — selon eux —, aussitôt après la première leçon ils pourront faire faire un soleil au premier gros-bras venu... alors, qu'est-ce que j'en pense ?

Je pense que ces gens-là sont stupides. Pour commencer, je crois fermement que nombre de personnes qui font de la publicité pour des cours de karaté ou autre, surtout quand il s'agit de cours par correspondance, devraient être poursuivies devant les tribunaux parce que ces choses-là ne s'enseignent pas par correspondance. De plus, on ne doit jamais apprendre le karaté, le judo et autres arts martiaux autrement que sous l'égide d'un professeur reconnu et possédant une licence.

L'observateur intéressé et expérimenté que je suis a le sentiment que de jeunes gredins tombant sur une brochure traitant de l'art et de la manière de mettre un adversaire hors de combat s'exclament : « Sapristi ! Voilà qui peut rapporter un joli paquet ! » Une idée merveilleuse jaillit, le garçon récrit le livre sous forme d'un cours par correspondance, puis il fait mettre sa petite amie poitrine nue et le reste presque aussi nu pour prendre quelques photos montrant comme une frêle jeune fille peut envoyer un costaud à dame. Il n'y a plus qu'à faire passer une annonce dans une revue pour gogos et l'argent commence à pleuvoir. Les pigeons font *littéralement la queue pour acheter quelque chose qui ne présente aucun intérêt.*

On me demande ce que je pense de cela. J'ai une réponse toute prête que voici : « Soit, quelqu'un vous agresse alors que vous avez pris cinq leçons d'auto-défense. Mais que ferez-vous si votre adversaire en a pris dix ? Si vous lui donnez trop de fil à retordre, si vous lui compliquez trop la tâche, il vous flanquera une vraie correction alors que, autrement, il se serait contenté de vous délester de votre portefeuille. »

La police — et je crois qu'à cela il n'y a presque jamais d'exceptions —, conseille aux gens de filer doux, de ne pas résister car si un malfaiteur se heurte à une trop vive opposition, il y a de fortes chances pour que ce qui n'aurait été qu'un simple vol devienne un viol ou entraîne des mutilations. Cela risque même de se terminer par un meurtre. Au lieu de résister au voleur, observez-le attentivement : De quoi a-t-il l'air ? Quelle taille a-t-il ? Est-ce qu'il est grand, maigre, gros ? A-t-il des signes particuliers ? Comment s'exprime-t-il ? Regardez-le bien, étudiez-le soigneusement — sans ostentation — pour pouvoir donner à la police un signalement précis de votre agresseur. Il faut que vous soyez capable de faire de lui un portrait fidèle, d'indiquer, par exemple, la couleur de ses cheveux, la forme de sa bouche et de ses oreilles, de dire s'il a certaines particularités — par exemple s'il est gaucher, s'il boite ou si certains détails vestimentaires pourraient vous permettre de l'identifier ultérieurement. Rappelez-vous que si on l'arrête grâce à votre description, vous serez peut-être convoqué au commissariat et prié de l'identifier au milieu d'un groupe. Vous auriez l'air malin de désigner un inspecteur en civil qu'on aura fait venir juste pour faire nombre ! Voici donc ce que je vous recommande vivement : conservez votre calme, ne paniquez pas et observez votre agresseur ou votre voleur avec soin en notant tout ce qui mérite de l'être.

Le meilleur avis que je puisse vous donner est de vous tenir à l'écart de tout ces cultes ridicules. Ils ne peuvent vous faire aucun bien.

On m'écrit aussi à propos des armes pour lesquelles tant de magazines font de la publicité. Il s'agit en général de quelque chose qui ressemble à un stylo. Cela en a à peu près la taille et l'objet est présenté comme un moyen de protection en cas d'agression. Ce sont des pistolets à gaz. On attend d'être attaqué. Alors, on prend son pseudo-stylo et on appuie à un bout. Un nuage de gaz nocif jaillit à l'autre bout, un gaz qui met hors d'état de nuire quelqu'un pendant vingt à trente minutes.

En théorie, c'est un merveilleux moyen de SE protéger. Mais réfléchissez : pouvez-vous être sûr que la direction du vent VOUS est favorable ? S'il souffle dans le mauvais sens, le nuage de gaz se retournera contre vous au lieu de gazer votre assaillant qui n'aura jamais autant ri de sa vie quand il vous verra vous tortiller par terre, victime de votre arme de défense. Il ne lui restera plus qu'à se baisser et à s'emparer de votre montre et des bijoux que vous aurez éventuellement sur vous. Vous serez réduit à l'impuissance, vous ne pourrez rien faire. Aussi — et c'est là ce que je vous conseille instamment —, quand vous verrez de ces publicités pour les pistolets à gaz, contentez-vous de sourire, fort de votre supériorité, et gardez-vous d'acheter ces engins : vous risqueriez de tomber dans votre propre piège.

Rappelez-vous que les policiers sont formés pour attraper les voleurs, pour venir à bout des agresseurs et que si vous essayez de vous défendre par vous-même, vous constaterez que ni la police ni personne ne vous témoigneront beaucoup de sympathie si vous vous êtes fait sérieusement rosser, si vous vous retrouvez avec la gorge tranchée ou Dieu sait quoi.

Certaines annonces insérées dans diverses publications me sont extrêmement désagréables. Il y a des correspondants, par exemple, qui m'envoient des publicités prétendant que telle ou telle petite boîte véreuse l'fabrique des objets spécialement dessinés par Lobsang Rampa ou qui sortent des ateliers de Lobsang Rampa. Je vais donc mettre les points sur les i une fois pour toutes. Je ne l'fabrique rien, je n'ai pas d'atelier. Je passe le plus clair de mon temps dans mon lit ou dans mon fauteuil roulant et je n'ai ni la possibilité ni le goût de confectionner des objets de ce genre. Je ne possède aucune entreprise commerciale de quelque nature que ce soit, je ne suis lié, directement ou indirectement, avec aucune firme. Seules deux personnes peuvent utiliser mon nom : M. Sowter, A Touch Stone, Ltd., 33, Ashby Road, Loughborough, Leicestershire, Grande-Bretagne, M. Ed Orlowski, Covehead, York P.O., P.E.I., Canada. J'ai dessiné quelques objets à l'intention de l'un et l'autre et les ai autorisés à les fabriquer sous label disant qu'ils ont été CONÇUS PAR MOI ET FAITS PAR EUX. Nul, en dehors de ces deux personnes, n'a le droit d'affirmer être associé avec moi ou fabriquer des choses dessinées par moi. Quiconque prétend posséder des articles signés Lobsang Rampa et ne s'appelant ni Sowter ni Orlowski est un vulgaire imposteur.

Je mentionne la chose en raison de la quantité de ces mauvaises herbes publicitaires qui fleurissent dans les revues de sciences psychiques. Ces personnages présentent leur réclame comme s'ils étaient associés avec moi, comme si nous étions des amis intimes alors que, en fait, c'est généralement le contraire qui est vrai. Alors, à bon entendeur, salut ! VOUS ÊTES PRÉVENUS !

J'ai eu de gros ennuis de santé ces derniers temps et je suis submergé sous un déluge de lettres, parfois j'en reçois largement plus de cent par jour, et les gens se fâchent tout rouge s'ils doivent attendre un jour ou deux que je leur réponde.

Mes douleurs étaient de plus en plus violentes et les conditions météorologiques les aggravaient encore. Je passais mes nuits à me tordre dans mon lit et il arriva un moment où je fus incapable de supporter plus longtemps ce martyre. Il s'en fallut de peu que Mme Rampa ne fît griller les lignes téléphoniques en essayant de joindre un médecin qui accepterait de venir. Une odieuse doctoresse fut d'une grossièreté et d'une inhumanité rares : « Conduisez-le à l'hôpital, répondit-elle. C'est la seule chose à faire avec des gens comme ça. » Ma femme téléphona partout mais pas un seul médecin ne voulait faire de visites à domicile.

Je passai la nuit dans de considérables tortures en me demandant ce qu'il était advenu de la médecine. Sa vocation était assurément de soulager la souffrance, un de ses préceptes élémentaires était sûrement : « Ne fais pas de mal ». Or, me laisser souffrir ainsi, c'était assurément me faire du mal et aucun soulagement, aucun apaisement ne me fut apporté durant cette nuit. Les heures s'étiraient, sinistres, tandis que les voitures grondaient sous ma fenêtre. L'une des choses remarquables de Calgary est que la circulation ne s'interrompt pas un instant. Ça roule vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sans répit. Mais c'est sans doute normal pour une ville qui compte plus d'autos par rapport à sa population que toutes celles d'Amérique du Nord.

Enfin, les premières lueurs du jour commencèrent à apparaître et ma femme tenta à nouveau de trouver un médecin qui accepterait de faire une visite à domicile.

Certains d'entre vous se demandent peut-être pourquoi je n'ai pas été sur-le-champ transporté à l'hôpital. La réponse est simple : à présent, les hôpitaux n'admettent un malade que sur prescription médicale. On a signalé récemment une quantité de cas de patients que les hôpitaux ont refoulés. Juste avant cette aggravation de mon état, on a parlé d'une personne à qui cela était arrivé. Le malheureux avait été conduit d'hôpitaux en hôpitaux. Chaque fois, on avait refusé de l'admettre et il est mort chez lui. Tout cela fut révélé à l'enquête. Comme j'étais malade à l'époque, je n'ai pas su quelles suites avaient données mais je crois que les services hospitaliers ont étouffé l'affaire.

Nous avons réussi à trouver sur le coup de midi un médecin qui voulut bien passer me voir. Il arriva, m'examina et appela une ambulance. Vingt minutes plus tard, les ambulanciers se présentèrent. Des garçons très dégourdis et fort efficaces. Les ambulanciers les plus attentionnés que j'avais jamais rencontrés, et j'ai été à l'hôpital en Angleterre, en Allemagne, en France, en Russie et autres lieux. Ces jeunes gens connaissaient vraiment leur métier. Ils m'installèrent sur leur civière à roulettes et, une fois dehors, l'un d'eux m'annonça fièrement : « Vous êtes le second malade à utiliser cette ambulance. Elle nous a été livrée seulement aujourd'hui. »

C'était une belle ambulance, en vérité. On y chargea mon brancard, l'un des convoyeurs monta avec moi et nous démarrâmes à destination du Foothills Hospital.

Bientôt, nous roulions sur la nouvelle route qui y conduit. Soudain, la lumière s'assombrit quand nous entrâmes dans le hall des ambulances. Il n'y eut ni

formalités ni perte de temps. On sortit le brancard du véhicule et les deux ambulanciers le poussèrent de couloirs en couloirs jusqu'à un ascenseur qui s'éleva en douceur et s'immobilisa sans un à-coup. On me fit suivre un couloir avec un grand luxe de précautions et nous arrivâmes dans une salle. Je répète que ces deux jeunes gens connaissaient leur métier, qu'ils étaient efficaces et aimables, bien différents d'autres que j'ai eu à subir.

Le Foothills Hospital est peut-être le meilleur hôpital de Calgary, le mieux organisé et le plus moderne. C'est un endroit « chaud » où l'on « prend soin » des gens et je dois dire que les infirmiers et les infirmières ont tout fait pour rendre mon séjour aussi agréable que possible. Personne ne sera assez bête pour dire qu'un traitement médical soit agréable, c'est ce que j'ai expliqué aux inspecteurs des impôts quand ils m'ont demandé pourquoi je devais avoir un fauteuil roulant — comme si on avait un fauteuil roulant pour son plaisir ! c'est une nécessité quand on est infirme — et se faire soigner à l'hôpital n'a rien de plaisant mais les attentions et le dévouement du personnel rendaient les soins aussi peu pénibles que possible.

Dans d'autres établissements, le sentiment d'humanité fait totalement défaut mais en ce qui concerne le Foothills Hospital... j'ai été tellement impressionné que, en partant, j'ai écrit au directeur médical et à l'administrateur pour leur dire tout le bien que je pensais de certaines infirmières et d'un infirmier qui était vraiment allé au-delà des strictes limites de son devoir pour faciliter la vie des malades.

Bien évidemment, j'espère que je ne retournerai jamais au Foothills Hospital mais je devrai sans aucun doute me faire à nouveau hospitaliser et, à ce moment-là, je choisirai sans réserve celui-là — le Foothills Hospital

de Calgary qui est pratiquement le meilleur hôpital que l'on puisse rencontrer... à supposer que l'on puisse rencontrer un hôpital !

Enfin, me revoilà chez moi. Pas guéri, naturellement. Je ne me sentais pas bien du tout et il m'est de plus en plus dur de travailler à ce livre car quand on a souffert autant que j'ai souffert, le corps se révolte contre un supplément de travail. Il n'importe ! J'ai dit que j'écrirai ce livre, et je l'écrirai.

Je suis sorti aujourd'hui pour la seconde fois depuis que j'ai quitté l'hôpital. Biggs est toujours à la maison et il doit encore rester une semaine. Nous sommes allés dans la montagne et j'ai une fois de plus découvert les inconvénients qu'il y a à être un « sensitif » car nous sommes passés par un ancien camp indien qui avait été le théâtre d'un massacre. Plus je suis en mauvaise santé, plus je deviens psychique. A un moment, j'ai dû fermer les yeux car je « voyais » les Indiens et la bataille qui faisait rage. La scène était si nette qu'elle avait pour moi autant de réalité que la voiture à bord de laquelle je me trouvais et rouler au milieu d'un massacre est une chose effrayante.

Même Biggs qui conduisait et qui ne prétend pas être un « sensitif » avait l'impression de sentir ses cheveux se dresser sur sa tête.

Cependant, la vue que l'on découvre des hauteurs était très agréable. Mais, comme il en va de tant d'autres villes aujourd'hui, l'atmosphère est polluée. Calgary est entourée de puits de pétrole qui vomissent leurs fumées nuit et jour. Je me suis toujours étonné, dans mon ignorance, que ces fumées stagnent autour de l'agglomération. Nous sommes à 1 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, Calgary est la ville la plus haute du Canada, et je suis surpris que ces fumées ne soient pas chassées vers la prairie. Enfin, peut-être que je connaîtrai un

jour la raison de ce mystère mais le spectacle de cet anneau de brumes brunâtres encerclant la cité est démoralisant.

De retour de cette promenade, au travail ! Parce que l'on doit continuer de travailler en dépit de tout.

Avant de répondre au genre de questions qui vous intéressent plus particulièrement, je vais, si vous le permettez, répondre à une que l'on me pose très souvent : « Je ne comprends rien à votre adresse, BM/TLR, Londres, Angleterre. Cela ne me fait guère l'effet d'une adresse. »

Les gens ne croient pas que ce soit là une adresse adéquate et ils font des pieds et des mains pour s'assurer que les postes anglaises savent bien que leurs lettres doivent m'être expédiées. Je vais donc consacrer quelques lignes à faire de la publicité gratuite pour une remarquable société commerciale.

Il y a de cela de nombreuses, de très nombreuses années, un Anglais eut l'idée qu'il serait merveilleusement pratique pour les voyageurs et les personnes qui ne voulaient pas que leur adresse soit connue de tout le monde si, par suite d'un accord avec l'administration des postes britanniques, ils pouvaient avoir une adresse générale, à savoir British Monomarks, Londres, W.C.L, et si tout le courrier portant la mention BM était transmis à la société créée par ce monsieur.

Moyennant une très modique contribution, il affectait aux gens ce que l'on appelle des adresses Monomark. Les plus économiques sont du type, disons, par exemple, BM/1234 mais, si l'on veut, on peut utiliser ses propres initiales, ce que j'ai fait moi-même. Mon Monomark est BM/TLR.

BM veut dire British Monomarks et quand les employés du tri voient une adresse en BM, ils savent que cela signifie British Monomarks et la lettre est bien

entendu transmise à la société. British Monomarks alors repère la seconde partie du code — en l'occurrence, TLR —, met le courrier marqué TLR dans une boîte et me réexpédie mon courrier deux ou trois fois par semaine soit en collant une étiquette sur le sigle, soit en glissant le tout dans une grande enveloppe, c'est au choix de l'abonné.

Il existe une autre catégorie de Monomark BM mais le code est BCM et il est destiné aux entreprises. Cela veut dire Monomark commercial. Mon Monomark est un Monomark privé mais si j'étais une grosse société, j'aurais un British Commercial Monomark.

En vingt ans, je n'ai jamais eu une seule réclamation à formuler et le soin avec lequel Monomarks traite le courrier, son infaillibilité sont quelque chose d'absolument ahurissant. Pensez donc que je reçois un abondant courrier venant des quatre coins du monde — même de Moscou! — et jamais Monomark ne s'approprie les timbres étrangers, jamais il n'y a d'erreur. Si vous désirez en savoir davantage, vous n'avez qu'à écrire à BCM/MONO, Londres W.C.1., Grande-Bretagne, et ils vous fourniront tous les renseignements nécessaires. Mais je tiens à profiter de l'occasion pour complimenter avec la plus grande sincérité la société Monomarks dont les services sont absolument merveilleux. Prenez mon cas. Je vais et je viens, je me suis rendu à l'étranger, j'ai fait le tour du Canada. Et je n'ai qu'une seule chose à faire : écrire à Monomarks pour leur dire d'avoir l'amabilité de faire suivre mon courrier à ma nouvelle adresse à partir de telle date. Et le courrier me parvient sans qu'il y ait jamais d'erreur.

J'ai une anecdote qui vaut la peine d'être contée — ou lue. Il y a quelque temps, un très regrettable incident s'est produit. Une dame de ma connaissance — une amie — a eu quelques troubles nerveux et elle s'inquié-

tait, je suppose, de mes ennuis avec la presse. Aussi, écrivit-elle à British Monomarks pour les prier d'expédier tout mon courrier à son adresse, présentant la chose comme si c'était moi qui le demandais.

British Monomarks est une société d'une indéniable expérience. Ils ne la crurent pas sur parole, ils ne se laissèrent pas duper : ils me demandèrent de confirmer ces instructions. Je faillis exploser mais je me calmai et me raisonnai. On ne laisse pas tomber une amie à cause d'une petite erreur peut-être due à la tension nerveuse. Je répondis donc à Monomarks de continuer à m'adresser ma correspondance comme par le passé. Je ne peux vraiment pas trouver suffisamment d'éloges pour cette firme. Peut-être pensez-vous que je « pousse un peu » : il n'en est rien. Le courrier est chose importante et il est capital que nous puissions tous autant que nous sommes avoir une confiance totale en ceux qui nous le transmettent. Et on peut compter sur Monomarks. Aussi... merci à vous, mesdames et messieurs de Monomarks.

Mme Rouse — alias Bouton d'Or — me dit que je ressemble à Prof, l'un des sept nains de Blanche-Neige, quand je me prépare à me mettre au travail. Je ne jurerais pas que ce n'est pas à Simplet qu'elle pense en réalité mais j'imagine que je dois quand même avoir l'air d'un drôle de vieux bonhomme, cloué dans mon fauteuil à roulettes et entouré de masse... de lettres contenant des masses encore plus importantes de questions. Tant pis ! On m'a demandé d'écrire ce livre et je l'écrirai même si j'ai l'impression d'être quelque chose que le chat a apporté — et qu'il a laissé en s'enfuyant précipitamment. Continuons donc à répondre à vos questions, voulez-vous ?

Grand Dieu ! Je n'aurai quand même pas perdu mon temps ! Voici la première qui me tombe sous la main. Je vous conseille de vous rasseoir, d'essayer vos lunettes si

vous en portez et d'être attentif. « Considérant que nous sommes des êtres à trois dimensions qui évoluons (espérons-le) vers la quatrième, il s'ensuit logiquement que nous sommes venus d'une seconde dimension et, antérieurement, d'une première. Ma première question est celle-ci : cette digression est-elle exacte ? Et, dans l'affirmative, qu'étions-nous avant la première dimension et de quel acquis spirituel avons-nous besoin pour progresser ? maintenant, pour compliquer davantage les choses, si la première et la seconde dimensions n'existent pas dans notre évolution ainsi que la théorie en a été émise, où étions-nous originellement avant la troisième dimension ? »

J'espère que vous n'avez pas la tête qui tourne autant que la mienne car, effectivement, c'est la vérité : nous sommes issus d'un être unidimensionnel. Imaginez une amibe, par exemple. On pourrait logiquement, je suppose, considérer cette amibe inférieure comme une créature unidimensionnelle. Or, toute vie évolue à partir d'une entité unicellulaire, la cellule unique constitue d'autres cellules qui finissent par fissionner pour engendrer deux entités distinctes ou davantage. C'est l'étape primordiale de l'évolution. Cependant, à vrai dire, on ne peut répondre de façon satisfaisante à cette question car la créature unidimensionnelle serait tout aussi incapable de comprendre notre monde à trois dimensions qu'une personne appartenant à cet univers de comprendre le monde à six dimensions. Aussi sommes-nous obligés d'accepter un certain nombre de choses sur parole. Il y a des gens que la science aveugle, comme on dit. Ils essayent de formuler des questions qui sont au-delà de leurs facultés de compréhension. Bien... Nous évoluons à partir d'une entité unidimensionnelle en progressant à travers des dimensions innombrables, inimaginables jusqu'au moment où, finalement, nous ne faisons plus

qu'un avec le Sur-Etre. Et quand nous ne faisons plus qu'un avec le Sur-Etre, il est parfait et il lui faut à son tour évoluer plus avant. Rien n'est immobile, rien n'est stationnaire dans la nature. On ne peut pas se tenir immobile sur une corde raide, par exemple. Il faut, en tout cas, se balancer, osciller pour conserver une immobilité apparente et si l'on se balance, on n'est pas immobile, n'est-ce pas ? Donc, toute vie est mouvement, toute vie est vibrations et plus nous évoluons, plus nous déclenchons de vibrations.

Comprendriez-vous mieux si je disais aux musiciens que nous pouvons frapper une note simple, un do, si vous voulez (c'est la seule que je connaisse !). Admettons que ce do soit un être unidimensionnel. Et puis, vous faites des progrès et vous parvenez à jouer du piano avec les deux mains. Vous pouvez alors frapper un accord. Disons que vous en êtes maintenant à trois, quatre ou cinq dimensions en termes de vibrations car, que cela nous plaise ou non, la musique, si belle qu'elle soit, n'est rien de plus qu'un ensemble de vibrations qui « font bon ménage » entre elles.

Je regrette de ne pouvoir répondre de manière plus spécifique à cette question mais on n'apprend pas le calcul intégral à un nourrisson, n'est-ce pas ?

Voilà à présent une question qui va sans aucun doute me causer des ennuis. Certaines personnes m'écrivent pour me dire que je suis antisémite. Croyez-moi : ce n'est absolument pas le cas ! Je m'entends à merveille avec les juifs. En tant que bouddhiste, j'imagine que je suis en sympathie avec eux. La plupart sont certainement en sympathie avec moi.

« Vous avez dit que le peuple juif est un groupe qui est resté en arrière pour essayer de recommencer ce cycle d'existence. Cela signifie-t-il que les juifs seront toujours juifs durant toutes leurs vies terrestres ? »

Non, absolument pas. Oublions les juifs, les chrétiens et les bouddhistes et tournons-nous vers l'école. Parfait ! Nous sommes à l'école. Nous avons une bande de cancre et, comme c'est la fin du trimestre, on va leur faire subir des examens pour savoir si leur cerveau stupide a acquis quelques connaissances au cours de l'année. Quelques-uns d'entre eux seront reçus, probablement parce qu'ils auront eu de la chance. Toujours est-il que ceux qui réussissent seront admis dans la classe supérieure. Et les ahuris qui ne réussissent pas redoubleront. Or, nos redoublants ont à la fois un sentiment d'infériorité et un sentiment de supériorité. D'infériorité parce qu'ils n'ont pas été assez malins pour passer dans la classe du dessus et de supériorité à l'égard des nouveaux et ils ont parfois une conduite tellement insupportable qu'on aurait plaisir à leur tanner le derrière à coups de canne.

Les juifs sont des gens qui, dans un autre cercle(ou cycle) d'existence — appelez cela comme vous voudrez — n'ont pas réussi à passer leurs examens de fin d'année de sorte qu'ils ont été obligés de redoubler. Certains sont arrogants, d'autres se sentent inférieurs mais tout le monde les jalouse parce qu'ils ont un savoir inné beaucoup plus grand.

Je m'entends bien avec les juifs, je les comprends, ils me comprennent et jamais un juif n'a essayé de me convertir à quoi que ce soit. Les non-juifs ont essayé. Parfois, quelques stupides vieilles filles plus ou moins atteintes de folie religieuse me persécutent en m'envoyant des tracts, des brochures, des Bibles, des « ouvrages édifiants » en vers — qui deviennent de plus en plus épouvantables — et *tutti quanti*. Quand ce ne sont pas des crucifix ouvragés ou des images que je suis censé accrocher tout autour de moi ! Eh bien, toute la camelote de ce genre va aux ordures, je n'ai pas besoin qu'on

viennne me dire quelle doit être ma religion. J'en ai une, même si je suis bouddhiste. J'ai mes croyances personnelles, le bouddhisme n'est qu'une manière de vivre.

Toujours est-il que les juifs se sont presque toujours mieux conduits que les chrétiens, n'est-ce pas ? Regardez les enfants juifs, voyez comme ils sont disciplinés. Regardez les adultes. Si on les traite correctement, ce sont des gens charmants et je suis fier de compter des juifs merveilleux au nombre de mes amis.

D'ailleurs, il n'y avait pas de juifs avant Abraham. En tout cas, on ne les appelait pas comme cela. En ce temps-là, la classification était entièrement différente. Pourquoi ne pas baptiser carpe le lapin ?

Pour répondre brièvement, je dirai qu'une personne ne sera pas obligatoirement un juif après ce cycle particulier d'existence car, lorsqu'elle aura « appris ses leçons », elle sera admise dans la classe supérieure où il n'y aura même pas (espérons-le) de chrétiens. Exactement comme un redoublant qui a échoué à ses examens mais qui, s'il réussit les prochains, passera dans la classe du dessus.

Voilà une dame qui, dirait-on, a bien de l'ennui. « Existe-t-il à votre connaissance, me demande-t-elle, une herbe pour la régulation des naissances ? Parmi les méthodes de régulation existant actuellement, y en-a-t-il une que vous pourriez recommander ? »

Je n'ai jamais prétendu être un spécialiste du contrôle des naissances. En Extrême-Orient, on utilise évidemment des herbes à cette fin et elles sont infaillibles. Mais à quoi bon vous en parler, madame, si vous ne pouvez pas aller les chercher sur place ? Et vous ne le pouvez pas. Aussi, je crois que le meilleur conseil que je puisse vous donner si vous vous sentez « comme ça », c'est de vous rendre au centre de planning familial de votre lieu de résidence pour demander conseil.

Oh la la ! Certaines personnes sont parfois vraiment désobligeantes, n'est-ce pas ? J'ai là un « monsieur » qui me dit, de la façon la plus acrimonieuse qui soit, que si j'écris des livres, c'est pour « gagner du fric vite fait » et que si j'étais sérieux, je ferais composer un index spécial pour lui épargner la peine (à LUI, attention !) de feuilleter tous mes ouvrages afin de trouver ce qui peut être enfoui dans un magma de stupidités.

Mais, bien sûr, j'aimerais qu'il y ait un index. Seulement, personne d'autre ne semble le désirer. En fait, j'aimerais qu'il y ait un volume à part, un seizième livre, par exemple, lequel ne serait rien qu'un index. Mais est-ce que vous accepteriez d'acheter un livre qui ne soit qu'un index, lecteurs ? Si oui, dites-le à mon éditeur, vous trouverez son adresse dans cet ouvrage. Il ne vous le donnera certainement pas pour rien parce qu'il faut qu'il gagne sa vie, lui aussi. N'importe comment, si on lit mes livres de la manière idoine, on doit avoir une bonne connaissance de ce qu'ils contiennent. Vous ai-je dit qu'une dame de Californie m'a écrit qu'elle avait lu *Les secrets de l'aura* (1) en une demi-heure et que si j'étais si peu que ce soit un écrivain, j'aurais condensé la substance du livre dans la moitié d'un chapitre ! Je suis encore émerveillé que quelqu'un puisse lire un livre comme *Les secrets de l'aura* en une demi-heure. Émerveillé et toujours aussi sceptique.

Un monsieur qui habite la France a l'air de se faire bien du souci pour son avenir. « Peut-être ai-je mal formulé mes questions, écrit-il, mais il me semble qu'elles ont provoqué des réponses quelque peu paradoxales qui sont en contradiction avec ce que vous dites dans vos livres. Loin de moi l'idée de vous adresser des reproches. Je désire ardemment, au contraire, vous

(1) Ed. J'ai Lu, A 256**.

comprendre. Vous dites dans votre lettre que les bords de la Méditerranée sont tout à fait sûrs. Mais d'un autre côté, je crois me rappeler que vous parlez dans un de vos livres de la submersion des littoraux. »

Eh bien, je persiste à dire que j'ai raison. Le lit de la Méditerranée finira par s'élever de sorte que ce qui est actuellement eau deviendra terre. J'avais dit à ce correspondant dans une lettre qu'il serait en toute sécurité et je répète qu'il sera entièrement à l'abri de ce cataclysme. C'est que les gens, voyez-vous, songent à leur propre vie et pensent qu'elle est toute l'éternité. Mais il n'en est rien. Si une catastrophe doit survenir dans une centaine d'années, quelqu'un à qui il reste, disons vingt ans à vivre n'a rien à redouter. Des personnes me demandent si elles ne devraient pas se réfugier dans les Rocheuses ou fuir ailleurs et quand je leur réponds que, à mon avis, elles seront tout à fait en sécurité là où elles sont, elles le prennent très mal. Pensez à ce vieillard de soixante-dix ans qui a une peur épouvantable et m'écrit pour me dire qu'il craint que la terre ne s'enfonce et d'avoir de l'eau par-dessus la tête. Je dis que là où vit cet homme, il y aura submersion dans les années à venir mais je ne crois pas que ce cataclysme aura lieu au cours de son existence. Si vous pensez à vos petits-enfants, d'accord : dépêchez-vous de venir vous installer dans les Rocheuses — les Rocheuses canadiennes, naturellement. Il vous faudra commencer par déblayer pas mal de neige car, tandis que j'écris ce livre, si je regarde par la fenêtre, je vois les Rocheuses et il y a un vrai paquet de neige au sommet. Mais parlons sérieusement. Mes correspondants n'ont pas à s'inquiéter : ces catastrophes n'interviendront pas au cours de votre existence. Mais, évidemment, si vous prenez la plume au nom d'un petit enfant...

Bonjour, Shelagh McMorran ! comme ça, vous avez

décidé de me poser quelques questions ? « Que doit-on faire, voulez-vous savoir, pour communiquer avec les esprits de la nature ou avec les fées ? »

Ce n'est pas bien difficile. Il vous faut mener ce qu'on appelle une « vie pure » afin d'accroître vos vibrations. Il vous faut mener une vie d'ermite (d'ermitesse ?) car si vous êtes au milieu d'un grand nombre de gens, vos vibrations se ralentissent. Sinon, vous ne pourriez pas vous entendre avec les autres.

Ensuite, il faut vous entraîner à la télépathie car il ne sert à rien de parler aux esprits de la nature en employant le langage articulé. Notre système vocal est trop rudimentaire, trop grossier pour eux. On ne peut utiliser que la télépathie. Mais si vous pouvez communiquer avec votre chat, vous pouvez également communiquer avec les esprits de la nature.

Vous dites aussi : « Les gens cherchent le salut et la lumière dans tous les sens. Se pourrait-il que les réponses soient en nous et non dans une source extérieure ? »

Absolument vrai ! nous sommes ce que nous faisons. Si l'on croit à une chose, cette chose peut être et je dirai que le moyen le plus facile, et de loin, de gagner son « salut » est d'obéir à la règle d'or : ne fais aux autres que ce tu voudrais qu'ils te fissent.

Une multitude de gens pensent qu'ils trouveront le salut dans quelque livre sacré ou en observant des préceptes qui sont caducs depuis des milliers d'années. Si vous suivez certains articles de foi du christianisme primitif, il vous faut convenir que les femmes sont des objets inférieurs, des biens meubles. Mais nos dames du M.L.F. ne seront pas d'accord, et elles auront évidemment raison. Je crois, pour ma part (dois-je le dire à voix basse ?) que les femmes sont en tout point les égales de l'homme mais que ce sont des créatures très différentes, presque une autre espèce. Les hommes conviennent pour

certaines choses, les femmes pour d'autres. Pourquoi donc ne s'appliquent-elles pas aux tâches qui leur sont propres ? Veiller sur la nation, se charger de la discipline et de la formation de la race future ? Elles s'apercevraient qu'elles feraient ainsi leur salut.

« L'humilité, la sincérité, la volonté de ne pas faire de mal, l'indulgence, la rectitude, le dévouement à un maître spirituel, la pureté, la fermeté, l'harmonie intérieure... Si une personne s'efforce de vivre selon ces préceptes, peut-elle avoir l'assurance qu'elle progresse vers le bien, même si elle n'a pas de visions et n'est pas dotée de pouvoirs occultes évidents ? »

Oui, catégoriquement oui. Car si l'on obéit à la règle d'or, on se prépare à acquérir toutes ces facultés et être psychique n'a rien à voir avec la sainteté, le fait d'être clairvoyant n'a rien de spécialement spirituel, ce n'est qu'une faculté. Vous ne diriez pas qu'une personne est forcément spirituelle, par exemple, sous prétexte qu'elle sait chanter, peindre ou écrire des livres : ce ne sont là que des aptitudes. La spiritualité n'a rien à voir avec tout cela. Aussi quelles que soient la pureté, la sainteté ou la rectitude d'une personne, si elle ne possède pas les éléments physiques nécessaires pour être psychique, elle ne le sera pas. On peut être psychique et bon.

Shelag McMorran pose une autre question qui est valable pour beaucoup de gens. J'ai reçu quantité de lettres me demandant la même chose. Voici donc intégralement la question : « Vous et d'autres sages avez dit que lorsque l'élève sera prêt, le maître apparaîtra. Il a également été dit que pour avancer sur le Chemin et éveiller la divinité latente en soi, il faut avoir un Maître. Comment peut-on se préparer au mieux à la rencontre avec un Maître spirituel ? Cette rencontre peut-elle se produire quelles que soient les habitudes de vie ou doit-on faire certaines choses ou renoncer à certaines

choses pour qu'elle puisse avoir lieu ? Serait-il bon de se préparer dès maintenant à une rencontre qui interviendra dans une existence future ? »

Oui, il est parfaitement vrai que le Maître viendra quand l'élève sera prêt (ou prête) et ce n'est pas à l'élève de dire quand il (ou elle) sera prêt. Les choses se passent de la façon suivante : à mesure que l'aspirant élève progresse, il ou elle (oh ! zut ! disons simplement « il » pour parler en termes génériques), sa vibration fondamentale augmente. Elle est comme une cloche qui retentit dans l'éther de sorte qu'un Maître, qui est toujours prêt à répondre à l'appel d'un élève et qui se manifestera peut-être ou peut-être pas dans le plan physique, vient à son aide. Et qu'il soit bien entendu que cela ne veut pas nécessairement dire qu'il va s'asseoir en face de l'élève et lui donner des coups de règle sur les doigts toutes les fois qu'il lui faudra attirer l'attention de celui-ci. Le Maître peut être dans l'astral et enseigner l'élève lorsque ce dernier y est aussi.

Beaucoup de gens m'écrivent pour me dire avec force qu'ils sont prêts, ils sont tout à fait affirmatifs sur ce point. Comment se fait-il donc que personne, moi ou quelqu'un d'autre, ne se précipite à travers terres et mers pour les aider ?

Je conteste que les gens doivent avoir des Maîtres physiques. Je suis formellement opposé à tous ces cours par correspondance qui prétendent enseigner la métaphysique, la spiritualité, etc., etc. Si vous avez besoin d'un Maître, vous en aurez un dans l'astral et je vous dirai ceci : quand vous mourrez — c'est-à-dire quand votre corps physique quittera cette Terre et que votre entité astrale passera dans le monde astral, elle sera seule pour répondre de vos succès et de vos échecs. N'allez surtout pas croire que parce que vous avez suivi un jour un cours de léchage de bottes par correspon-

dance, le léche-bottes en chef viendra parler à votre place pour expliquer pourquoi vous ne pouvez lécher que les bottes noires et pas les jaunes. Non, quand vous serez mort, vous serez seul et vous aurez à répondre seul. Aussi, le mieux est-il de vous y habituer dès maintenant, à ne compter que sur vous-même et sur vos propres ressources. Voulez-vous n'être qu'un esclave, l'ombre d'un cours par correspondance ou d'un guru stupide ? Vous êtes une entité. Alors, agissez en conséquence.

Vous demandez, Shelag McMorran, si l'on doit renoncer à certaines choses pour pouvoir avancer ? La réponse est oui, bien entendu. Il vous faut renoncer à l'alcool parce qu'il risque d'affecter votre psyché. Il vous faut renoncer aux drogues... pas vous, naturellement, parce que vous ne vous y adonnez pas, vous. Je devrais peut-être dire que l'« on » doit renoncer à ces choses-là. On doit renoncer aux choses qui sont préjudiciables au corps astral car si vous faites du mal au corps astral, toutes vos vibrations sont faussées, n'est-ce pas ? et si vos vibrations sont faussées, vous n'aurez ni Maître astral ni Maître physique et vous vous retrouverez à votre point de départ.

« Tout au long des âges, l'Initiation a joué un rôle capital dans le progrès de l'âme. Comment et sous quelle forme l'Initiation peut-elle avoir lieu à l'époque actuelle ? »

Eh bien, je ne suis pas tellement favorable aux initiations, ce ne sont que des cérémonies fétichistes qui ne servent à rien qu'à faire à moitié mourir de peur de pauvres malheureux. En réalité, tout ce qui est nécessaire, c'est une franche affirmation, une déclaration d'intention, la promesse de faire ou d'étudier certaines choses et je maintiens que plonger quelqu'un dans l'eau sale, lui faire boire une rasade de vin ou lui poser sur le corps des bouts de tissu bariolés sont pures absurdités.

Ce n'est rien d'autre qu'un fétichisme théâtral. Une simple déclaration, c'est tout ce qui est nécessaire en tant que cérémonie d'initiation. L'initiation, c'est uniquement l'affirmation qu'une personne est prête à prendre certaines mesures qui accroîtront ses capacités psychiques.

« Jésus et d'autres Guides du Monde avaient des adeptes et des amis en dehors de leurs disciples immédiats. Vous avez dit dans *Chapters of Life* qu'un nouveau Guide du Monde doit naître en 1985. Est-il possible à une personne de faire dès à présent quelque chose pour être digne de devenir un auxiliaire, un aide, un adepte ou un ami du futur nouveau Guide du Monde ? Ou est-ce que ces proches fidèles appartiendront tous à un cycle différent du nôtre ? »

La seule façon de se préparer est de mener une vie convenable, une vie spirituelle, une vie « correcte » et de donner ainsi l'exemple à ceux qui nous entourent. Nous vivons aujourd'hui une époque véritablement affreuse où tout le monde essaye d'écraser tout le monde et cela ne fera qu'empirer à moins que nous soyons suffisamment nombreux à donner l'exemple des avantages qu'apporte une vie décente. La plupart des gens ne font rien sans l'espoir d'un bénéfice matériel. Cela peut paraître scandaleusement cynique, je le sais, mais je crois que c'est la réalité. Aussi doit-on, au moins au début, montrer aux autres que la sérénité, la tranquillité et l'honnêteté rapportent des bénéfices matériels et aussi longtemps que l'« opposition » ne sera pas convaincue que ces avantages existent, elle ne s'engagera pas sur la voie étroite.

Bouton-d'Or me fait observer que, jusqu'à présent, je n'ai guère répondu à des questions psychiques. Je ne sais pas ce que je suis censé avoir fait, en ce cas, car je pensais que c'était là toute la matière de ce livre. D'ailleurs, que pensez-vous de cette question : « Comment peut-on savoir si le kundalini de quelqu'un a émergé autrement qu'en observant son aura ? »

L'intéressé le sait et si le kundalini est apparu à la suite de mauvaises pratiques, le psychiatre le saura aussi ! Une personne qui tripote le kundalini — et elle le peut — risque de très graves troubles mentaux. On ne doit jamais essayer de faire surgir le kundalini, on doit attendre qu'il le fasse naturellement. Il est vraiment très dangereux d'interférer avec le kundalini.

On peut évidemment observer l'aura pour voir ce qui lui arrive et ce qui arrive au kundalini mais cela nous ramène au vieux problème : comment faire pour enlever leurs sous-vêtements aux gens ? C'est absolument extraordinaire. Tandis que j'écris ces lignes, il fait une chaleur terrible — 33° —, il y a des gens dans les piscines, les pataugeoires ou je ne sais quoi et certains sont quasiment nus. On dirait qu'ils ôtent la plupart de leurs vêtements rien que pour le plaisir de s'exhiber mais si l'on passe aux choses sérieuses — étudier leur aura, par exemple —, alors là, rien à faire. Ils préféreraient qu'on leur peigne des vêtements à même la peau. N'importe comment, d'après les gens que j'ai vus dans les piscines du voisinage, quelques-unes de ces dames ont fichtrement raison de rester habillées. Des vêtements de forme très vague leur iraient mieux que leurs bikinis ou quel que soit le nom qu'elles donnent à ça. Cela me

rappelle une grosse femme qui avait un pantalon mou-
lant — oh la la ! — mais il vaut mieux que je ne me
lance pas dans ce genre de sujet !

Autre question : « Est-il à l'heure actuelle possible que
le troisième œil s'ouvre comme cela s'est passé pour vous
ou est-ce le résultat d'un éveil progressif du chakras ? »

Franchement, vous feriez-vous opérer de l'appendicite
par un amateur ? Ou vous opéreriez-vous vous-même ?
Si vous avez le moindre bon sens — ce qui est le cas :
sinon, vous ne liriez pas ce livre —, vous essaieriez de
trouver le meilleur spécialiste possible pour vous opérer.
De la même façon, il vous faut un authentique spécia-
liste pour ouvrir votre troisième œil et ils sont à peu près
aussi rares que les framboises sur les groseillers. En fait,
cela n'a rien de bien difficile à condition de regarder
l'aura en même temps parce qu'on sait alors exactement
ce qui se passe et, par conséquent, il est possible de tout
contrôler.

Cela étant dit, je ne conseillerais jamais, mais alors
jamais ! à un Occidental de se faire ouvrir le troisième
œil par des moyens chirurgicaux. Tout comme je décon-
seille l'acupuncture aux Occidentaux. L'acupuncture,
c'est parfait pour les Orientaux parce qu'ils sont nés
avec et que, sous bien des aspects, ils sont très différents
des Occidentaux. Conclusion : ne vous faites pas ouvrir
chirurgicalement le troisième œil, vous risqueriez la
cécité spirituelle.

Voici quelqu'un qui s'intéresse aux pendules... oh !
mais c'est notre amie Shelag McMorran ! « Est-il possi-
ble ou plausible, me demande-t-elle, qu'un élémental ou
quelque chose du même ordre contrôle les réactions d'un
pendule ? »

Oui, il est tout à fait possible à des entités malicieuses
de faire à peu près n'importe quoi. Elles n'auraient
aucune difficulté à contrôler un pendule, par exemple.

Vous vous demandez comment elles le peuvent ? Eh bien, imaginez un chauffeur d'autobus scolaire. Il transporte toute une bande d'écoliers chahuteurs et, au bout de quelque temps, ils se mettent à tenir des conciliabules à voix basse et à comploter. Soudain, l'un d'eux, plus sot ou plus téméraire que les autres, empoigne le volant et essaie de le faire tourner malgré les efforts du conducteur. Peut-être même que d'autres garnements le lui arracheront des mains. Les gosses d'aujourd'hui sont à peu près capables de tout : alors, pourquoi ne feraient-ils pas ça ? Eh bien, c'est ce qui se passe quand une entité malicieuse prend le contrôle du pendule. La personne qui utilise ce dernier en a perdu le contrôle pour une raison ou une autre — ou elle ne l'a jamais eu. C'est pour cela que j'insiste toujours sur ce point ; il faut faire en sorte que votre pendule soit bien votre pendule, pas celui de quelqu'un d'autre car si c'est vous qui le contrôlez, aucune autre entité ne peut alors prendre votre place. Tout dépend donc de votre capacité de contrôle.

Voici maintenant une question...

« Dans *Chapters of Lives*, vous prédisez des événements qui interviendront dans la période finale du présent cycle du monde. Croyez-vous que, au cours de cette période, les Jardiniers de la Terre viendront sarcler et émonder ce jardin embroussaillé et ingrat ou est-il plus vraisemblable qu'ils reviennent seulement après que les cataclysmes auront détruit la plupart des mauvaises herbes que nous sommes ? »

Je crois que les Jardiniers de la Terre sont de plus en plus franchement écœurés de l'état de ce monde car, fondamentalement, les humains deviennent de plus en plus égoïstes. Au lieu d'essayer de se faire mutuellement du bien, ils semblent avoir à présent le goût de se détruire.

Je crois qu'aux alentours (je dis : « aux alentours ») de l'an 2000, il nous sera peut-être donné d'assister à des choses tout à fait surprenantes et qu'il est possible que les Jardiniers de la Terre ou leurs messagers viennent alors jeter un coup d'œil chez nous.

Lors des cataclysmes passés, les habitants de la surface de la Terre ont été guidés de sorte qu'ils ont pu pénétrer à l'intérieur de la planète grâce à de grands trous situés aux pôles. Naturellement, les gens de l'intérieur seront parfaitement à l'abri des bombes atomiques qui ravageront la surface car je crois que l'épaisseur de l'écorce terrestre séparant les deux niveaux et qui est pour la plus grande part constituée de minerai de fer et de différentes poches très dures, varie de treize cents à seize cents kilomètres. Si vous avez envie d'assister au spectacle, attendez jusqu'aux environs de l'an 2000 et vous aurez droit gratuitement au feu d'artifice.

Nous allons maintenant changer complètement de sujet avec une question qui vient d'un pays d'Amérique du Sud — une question très intelligente : « Quand je prie, comment dois-je m'adresser à mon Sur-Etre ? Lui donner un nom humain ne me plaît pas. Faut-il l'appeler « Dieu », « Seigneur », « Guide » ou tout simplement « Sur-Etre » ? Vous avez dit que le Sur-Etre a plusieurs marionnettes à manipuler. Cela signifie-t-il qu'il ne s'occupe pas seulement de moi mais aussi d'autres personnes ? Dans ce cas, il n'est pas uniquement mon Sur-Etre mais aussi celui d'autres gens. Ces gens sont-ils ou non liés à moi d'une manière quelconque ? »

Eh bien, ce n'est pas rien ! Au départ, je pensais qu'il y avait une seule question mais en voilà tout un paquet ! Tant pis, allons-y ! Le nom que vous donnez à votre Sur-Etre n'a pas plus d'importance que celui que vous donnez à votre subconscient car, aussi longtemps que vous avez dans l'idée que vous êtes en train de vous

adresser à l'un ou à l'autre, vous pouvez tout aussi bien leur donner un numéro, le numéro un pour le Sur-Etre, le numéro deux pour le subconscient. Naturellement, il n'est pas nécessaire d'être trop facétieux car la façon dont vous appelez votre Sur-Etre ne compte pas du moment que vous êtes conséquent avec vous-même. Il faut toujours employer le même nom.

J'ai parlé bien souvent du Sur-Etre et ses marionnettes. Présentons les choses de cette manière. Vous avez un corps. Disons que c'est le Sur-Etre. Et vous avez une main droite et une main gauche, un pied droit et un pied gauche : disons que ce sont vos marionnettes. Vos mains et vos pieds font absolument partie de vous-même, n'est-ce pas ? ils sont incontestablement reliés entre eux exactement comme les gens qui sont les marionnettes d'un seul et même Sur-Etre sont liés entre eux, rattachés les uns aux autres, dépendants les uns des autres. Et le Sur-Etre dirige chacune de ces marionnettes tout comme vous dirigez vos mains et vos pieds. Si, par exemple, vos pieds font mauvais ménage, vous ne pourrez pas marcher. En admettant que les marionnettes que vous appelez vos pieds se détestent et essaient de faire un pas à droite en même temps, vous tombez en arrière. Je ne jurerais pas que ce ne soit pas possible et ne comptez pas sur moi pour faire l'expérience mais vous devez faire en sorte que vos pieds et vos mains demeurent en bons termes.

Autre question : « En quittant cette vie, devons-nous absolument traverser le lieu où les élémentaux, les formes mentales ou quoi qu'ils soient essaient de nous terrifier ? Est-ce inéluctable pour nous tous autant que nous sommes ou les aides ont-ils une chance de nous épargner cela ? Si l'on meurt de mort soudaine, dans un accident de la route ou un accident d'avion, par exemple, etc., les aides ont-ils le temps de nous rejoindre immé-

diatement ou devons-nous errer seuls et être la proie de ces affreux élémentaux ? »

Eh bien ! On dirait que je suis tombé sur une série de questions gigognes. Qu'ai-je donc fait pour mériter ça ? Enfin... Supposons que vous deviez prendre le train, une voiture, un car ou un aéroplane. Avant de monter à bord de votre véhicule, il vous faudra traverser une certaine zone du « domaine public ». Admettons que votre voiture soit rangée devant chez vous et que vous vouliez monter dedans. Vous devrez sortir de la maison et traverser le trottoir. De même, lorsque vous quittez la vie, vous devez traverser une zone du « domaine public des esprits » pour rejoindre l'astral mais, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, vous ne verrez pas d'élémentaux. Or, si vous n'avez pas peur, vous n'avez pas de soucis à vous faire car, alors, les élémentaux ne peuvent pas vous tourmenter, ils ne peuvent pas vous approcher. En sortant de chez vous et en vous dirigeant vers votre voiture, vous pouvez voir des enfants qui regardent le trottoir en bâillant aux corneilles. Mais vous n'avez pas besoin de vous inquiéter d'eux, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi vous inquiéter des élémentaux ?

Et soyez tout à fait certains que les aides vous sauveront de n'importe quoi. Si vous êtes victime d'une collision brutale, aucune importance : ils seront quand même là car n'oubliez pas que, sur Terre, le temps est quelque chose de purement artificiel qui ne signifie rien ailleurs. Par exemple, si vous vouliez aller... disons d'Amérique du Sud en Australie, ce serait tout un branle-bas : prendre vos billets, préparer vos bagages, faire le trajet. Vous auriez toute sorte de formalités douanières et d'immigration à accomplir. Mais, dans l'astral, vous pensez à un endroit et vous y êtes, ce n'est pas plus long que ça. Aussi, même si elle se trouve séparée de vous par un nombre incalculable de kilomè-

tres, une personne qui est dans l'astral peut dire : « Mon Dieu ! Jim Coquecibuche va avoir un accident, j'y vais » et l'aide astral sera sur place avant même que l'accident ait lieu.

Autre question à propos de l'astral : « Dans vos livres précédents, vous avez fait allusion à au moins deux niveaux astraux différents, l'un légèrement supérieur à l'autre si j'ai bien compris. Est-ce que nous, les gens moyens dont l'évolution n'a pas été aussi loin devons y aller après notre mort terrestre ? Peut-il exister sur ce plan cette sorte de vie de famille dont vous parlez aussi dans certains de vos ouvrages ? Est-il possible de passer directement d'un plan au plan supérieur ou la réincarnation est-elle inévitable entre le passage d'un plan astral à un autre ? »

Si vous aviez pu lire en moi, vous auriez constaté que mon humeur devenait de plus en plus sombre. D'abord, la température ne cesse de monter — c'est vraiment la canicule, aujourd'hui ! — et, en second lieu, c'est encore une de ces maudites questions gigognes. J'ai l'impression que je suis en train d'écrire trois ou quatre livres en même temps !

Nous sommes, sur la Terre, à un certain niveau d'évolution. Nous sommes, ici, à un stade physique dans un monde tridimensionnel. Quand nous « mourons », c'est-à-dire quand, pour une raison ou une autre, notre corps cesse de fonctionner, nous passons au « plan astral », c'est-à-dire une espèce de centre d'accueil et, dans ce plan astral-là, nous examinons ce que nous avons fait et ce que nous avons laissé inachevé sur le monde tridimensionnel, nous prenons l'avis de conseillers spatiaux particuliers et il se peut que nous décidions qu'il est préférable de revenir sur Terre, c'est-à-dire de nous réincarner et de mener une nouvelle vie terrestre.

Mais il se peut aussi que, somme toute, nous ne nous

en soyons pas si mal tirés. Dans ce cas, nous pourrions progresser, passer à un plan supérieur d'existence, peut-être un monde de la quatrième dimension, peut-être un monde de la cinquième. Mais il me faut répéter une fois de plus que le temps n'est plus le même hors de la Terre ; on peut rester longtemps dans l'astral puis se réincarner presque instantanément en termes de temps terrestre. C'est très troublant pour quelqu'un qui est trop habitué à voir dans le temps quelque chose de bien solide — 60 secondes font une minute, 60 minutes une heure, 24 heures une journée, etc. Dans l'astral, le temps est flexible et l'on peut y avoir ses amitiés. En fait, on doit en avoir pour mener à leur terme ses expériences de base. On peut aussi avoir des aventures galantes — Voilà, j'en suis sûr, qui réjouira nombre d'entre vous !

J'ai l'impression qu'il y a un malheureux qui patauge complètement dans cette histoire d'astral. Regardez donc cette question : « Si un de mes enfants ou un être cher quitte cette Terre avant ou après moi et y retourne sous une nouvelle incarnation avant moi ou si j'y retourne avant lui, comment nous sera-t-il possible de nous retrouver dans l'astral ? Et si l'un des deux accède à un plan astral supérieur, comment pourrions-nous nous rencontrer ? Est-il possible de se rendre visite même si l'on est sur des plans astraux différents ? »

Je me suis efforcé tout au long de mes livres d'expliquer la notion de voyage astral, d'enfoncer dans la tête de mes lecteurs cette idée qu'ils peuvent s'ils le veulent quitter leur corps, se rendre dans l'astral et y rencontrer des gens. Apparemment, je n'ai pas eu grand succès, n'est-ce pas ? Si la personne qui me pose ces questions lit mes livres, elle y trouvera la réponse exprimée tout à fait clairement. Si vous désirez rencontrer quelqu'un dans l'astral, vous pouvez organiser un rendez-

vous par télépathie et quitter votre corps à cette fin.

Si une personne se trouve sur un plan supérieur et qu'elle veut vous rencontrer dans l'astral, elle peut vous rejoindre dans le plan inférieur où vous êtes. Il n'y a aucun problème à condition que les deux personnes souhaitent se rencontrer.

Je viens de lire une autre question et je me demande si je ne devrais pas tout laisser tomber discrètement et me retirer dans un monastère. Ou dans un couvent : ce serait peut-être mieux approprié à certaines questions. Qu'on en juge. Voilà la question — et comment y répondriez-vous, VOUS ?

« A quel moment exactement (ou plus ou moins exactement) l'esprit pénètre-t-il dans le corps d'un bébé qui n'est pas encore né ? Des milliers de femmes sur cette Terre se posent cette question. Certaines, tombées aveuglément et romantiquement amoureuses, se sont laissées entraîner trop loin par un garçon ou un homme qui leur avait juré un amour sincère et éternel et promis le mariage mais qui ne pouvait dominer sa passion, et ç'a été la tragédie. Il l'aime toujours mais ne peut pas encore l'épouser, il faut qu'elle se débarrasse du bébé, etc. A présent, il est probable qu'on s'en moque, qu'on fasse seulement l'amour par plaisir sans s'inquiéter de rien, je ne sais pas. Mais pouvez-vous répondre à cette question ? Vous avez écrit vous-même que le sexe n'est pas un péché et n'a rien de mauvais s'il est lié à l'amour. Le sexe sans l'amour n'a pas de sens, c'est seulement la recherche d'un plaisir animal mais c'est encore ce qui se passe le plus souvent. Avorter avant que l'esprit entre dans l'embryon, est-ce un assassinat ? A partir de quel moment l'avortement devient-il un meurtre ? »

Eh bien dites donc ! Après quelques questions comme celle-là, j'ai l'impression d'être la Tante Fanny qui écrit

dans certains journaux, certaines revues, certains périodiques, etc. On dirait que l'on me somme de répondre à toutes sortes de questions qui n'ont rien à voir avec la métaphysique. Mais peut-être que ces choses y sont liées, après tout. En tout cas, faisons comme si elles l'étaient.

Franchement, avec toutes les formes de contrôle des naissances qui existent de nos jours, il n'y a guère d'excuses à une grossesse non désirée mais quand cela se produit — et cela se produit indéniablement —, j'estime personnellement que rien ne s'oppose à un avortement s'il est pratiqué avant le sixième mois !

Bien sûr, le fœtus ou l'embryon est vivant longtemps avant ce terme mais ce n'est pas obligatoirement une entité « occupée par un esprit ». Ce n'est qu'un morceau de chair qui se développe et se prépare à être occupé. Aussi, comme je l'ai dit pour autant que je le sache personnellement, un avortement intervenant avant six mois n'est pas un meurtre. On peut considérer que l'on se débarrasse seulement de quelque chose d'indésiré.

La température s'élève de plus en plus au fil des jours mais je me demande si certaines des questions ne sont pas encore plus chaudes que le temps. Préparez-vous à la suivante :

« Divorce — Si deux personnes qui se sont aimées, se sont mariées et ont cru sincèrement qu'elles ne se sépareraient jamais ni dans cette vie ni dans l'autre se mettent peu à peu à se faire mutuellement souffrir, sont désorientées et désespérées, et si elles se rendent brusquement compte qu'elles sont désormais incapables de se comprendre et qu'elles deviennent deux êtres étrangers entre lesquels il n'y a pas de communication, que doivent-elles faire ? Continuer de vivre ensemble ? Mais si elles commencent presque à se haïr, le fossé se creusera toujours davantage et l'atmosphère du foyer sera de plus

en plus irrespirable. Ou se séparer et ne plus vivre, au moins, en se haïssant ? Comment cela a-t-il pu arriver alors que toutes deux juraient du plus profond de leur cœur n'avoir jamais cessé d'aimer l'autre ? Chacune a l'impression qu'un destin mystérieux a affreusement changé l'autre. Ni lui ni elle ne pensent plus comme avant, ne réagissent plus comme avant. Ils ne font que se critiquer tout le temps alors que, autrefois, ils n'avaient aucun reproche à s'adresser. Et quand il y a aussi des problèmes physiques et qu'il semble qu'il n'y ait pas d'issue, que faire ? Est-il mal de se quitter ? Faut-il qu'ils continuent de vivre ensemble uniquement parce qu'ils ont signé quelques papiers et qu'un prêtre leur a dit de vivre ensemble ? Ou faut-il qu'ils soient honnêtes, qu'ils se séparent et laissent le temps cicatriser les plaies jusqu'à ce qu'ils soient enfin capables au moins de se pardonner et de comprendre qu'ils se sont tous les deux trompés, que ce n'était pas un seul des deux qui a eu tort. Qu'est-ce qui est faux ? Qu'est-ce qui est juste ? »

Comme beaucoup de gens me demandent la même chose, je vais donner franchement mon opinion sur ce point. Je considère que, dans la religion chrétienne, les prêtres se mêlent tellement du mariage qu'ils le faussent entièrement. Chez les catholiques, par exemple, si une femme n'a pas suffisamment d'enfants, les curés prennent cela très mal et ils menacent les époux de toute sorte de choses terribles. Je sais que c'est vrai car je l'ai vu de mes propres yeux et j'ai compris en Irlande le sens de la vieille maxime : « Le mari reste dehors parce que le curé a accroché son chapeau au bouton de la porte. »

En affaires, deux associés qui ne s'entendent pas se séparent. C'est la seule solution sensée et, aujourd'hui, le mariage est véritablement une affaire ! J'estime personnellement que les gens ne devraient jamais se séparer mais divorcer et se quitter une fois pour toutes, délibéré-

ment et irrévocablement. Après tout, si vous avez une dent qui vous fait mal, vous ne vous la faites pas arracher à moitié par le dentiste, n'est-ce pas ? Vous vous la faites extraire purement et simplement et vous n'y pensez plus. Eh bien, si, dans un ménage, la femme ou le mari a des ennuis et qu'il n'y a rien à faire pour arranger les choses, inutile de perdre davantage de temps : divorcez sans vous soucier de ce qu'un imbécile de curiaillon peut raconter. Il n'y est pas passé, lui. Ce n'est pas lui qui souffre : c'est vous. Je crois que la majeure partie du bla-bla religieux qu'on vous serine aujourd'hui est totalement faux. Avant le christianisme, le mariage était une chose très agréable entièrement différente de ce qu'il est aujourd'hui et dans les communautés religieuses que le christianisme ne domine pas, le mariage est plus conciliable.

Voici donc ma réponse : dépêchez-vous de divorcer. Mais essayez de vous séparer comme des amis qui ont un différend, un désaccord. A quoi bon raconter des horreurs l'un sur l'autre ? Pour divorcer, il faut être deux, ce qui signifie que vous êtes tous les deux à blâmer.

Demain, M. John Bigras — Biggs — et ses deux chats, M. Wayfarer Bigras et Mme Wayfarer Bigras, vont monter dans leur grosse voiture et repartir pour Vancouver. Comme je regrette de ne pouvoir les accompagner à travers les montagnes et voir tous ces arbres ! Il n'y a pas beaucoup d'arbres à Calgary, cela ne ressemble vraiment pas à la verdure de Vancouver. Mais c'est comme ça, je sais que les voyages, c'est à peu près fini pour moi, maintenant. Aussi, avant toute chose, je dois souhaiter bon voyage à M. Bigras et aux Chats-Bigras. Biggs aura un nouveau congé dans un an. Et, bientôt, j'aurai terminé mon quinzième livre.

On me pose des questions absolument extraordinaires,

parfois. Comment répondriez-vous à celle-ci, par exemple : « J'ai lu l'histoire de ce moine japonais dans *La Caverne des Anciens*(1) et cela m'a incité à différentes choses. Comment peut-on savoir si l'on se fait tort à soi-même ? »

Eh bien, comment répondre à une pareille question ? Probablement en rapprochant cela de la médecine. Voyons ce que nous pouvons faire. Supposons que vous ayez un poste de télévision et que vous regardiez toutes ces publicités sur les spécialités pharmaceutiques ou que vous lisiez dans les journaux des annonces affirmant que ceci, cela et autre chose encore guérissent tous les maux. Aucune personne sensée ne prendra toutes ces saletés pour lesquelles on fait de la réclame parce qu'il y aurait trop de produits incompatibles. Si vous prenez deux choses opposées, c'est-à-dire qui ne sont pas compatibles, vous aggraverez votre état en créant vous-même une affection de plus. Je puis seulement vous dire que si vous lisez trop de choses sur trop de sujets ou sur le même sujet, vous devriez vous arrêter. J'ajouterai, sans vouloir essayer d'être un super-vendeur, que les gens devraient lire d'abord mes livres parce que tout ce que je dis dedans est vrai et que je peux faire tout ce dont je parle. Il y a depuis quelque temps beaucoup de soi-disant auteurs qui se contentent de prendre des passages entiers dans les livres des autres et de les récrire de sorte que l'on croit que c'est un autre livre. Mais si vous récrivez quelque chose, vous ne lui donnez pas toujours la même signification, n'est-ce pas ? C'est pourquoi je pense que l'on doit se limiter à un auteur et à un sujet. Et quand on a lu tout ce que cet auteur a écrit, on peut alors, si l'on veut, passer à quelque chose d'autre. Mais les gens agissent comme ceux qui mélangent leurs

(1) Ed. J'ai Lu, A 226**.

alcools et l'on m'a assuré en confiance que c'est là une pratique hautement répréhensible !

Voici maintenant une question qui n'appelle pas réellement une réponse :

« Quand vous déménagez et que vous sentez dans votre nouvel appartement quelque chose qui vous met mal à l'aise ou qui est négatif, qu'est-ce que c'est et comment en débarrasser les lieux ? »

Je ne peux que supposer que cela veut dire : que faire si l'on entre dans un appartement hanté ou saturé par les influences négatives des précédents occupants ? S'il est hanté... et alors ? Le fantôme ne peut faire de mal au hanté et l'on n'a qu'à lui lancer un ordre télépathique déterminé : il s'en ira. La plupart du temps, en fait, une maison hantée ne l'est que par la force vitale dynamique de quelqu'un qui est trépassé et ces forces s'attardent comme les derniers échos des cuivres d'un orchestre. Ces échos meurent en quelques secondes et l'écho de la mort d'une personne virile se dissipe en une seconde, ou à peu près, dans le temps astral, ce qui représente peut-être une centaine d'années de temps terrestre. Mais il suffit pour qu'il s'évanouisse d'ordonner télépathiquement au « hanteur » de cesser de hanter.

Il semble que nous ayons levé un sérieux lièvre, cette fois. Voyez plutôt : « Je connais quelqu'un qui s'occupait de sorcellerie. Commenant bientôt à s'apercevoir qu'il était tourmenté par des démons, il s'est dépêché d'abandonner. Pouvez-vous expliquer ces démons et comment on devient possédé ? »

Si les gens tripotent dans la sorcellerie, ils méritent tout ce qui leur arrive et je ne les plains pas car pratiquer la sorcellerie, c'est manipuler des forces absolument interdites. Il y a au niveau astral inférieur toute sorte d'entités qui se comportent comme des singes espiègles. Elles adorent imiter et taquiner les humains.

Des multitudes de braves gens, animés des meilleures intentions du monde, ont participé à des séances qui n'étaient pas convenablement contrôlées par un médium expérimenté de telle sorte que les entités malignes leur ont transmis des messages que, dans leur candeur, ces dupes ont cru authentiques. Or, rien ne réussit autant que le succès et plus les gens croient que ces malfaisants sont authentiques, plus leur pouvoir s'accroît et, finalement, ils en arrivent à pouvoir contrôler les pensées des humains. Ils soufflent télépathiquement à l'esprit de quelqu'un que la tante Mathilda ou telle autre personne exige que l'on fasse ceci ou cela. Mais, je le répète encore, rien de néfaste ne peut survenir si l'on n'a pas peur. Si vous êtes hanté ou si vous croyez être possédé, il vous suffit d'affirmer très, très catégoriquement que rien ne peut vous atteindre : l'entité qui vous persécute se dissipera. Ces entités ne veulent pas se dissiper, aussi partent-elles précipitamment pour se mettre à la recherche de quelqu'un d'autre qui ne pourra pas les chasser. Il n'y a par conséquent rien à craindre — sauf d'avoir peur.

« Mon père est professeur dans un collège et il porte un intérêt grandissant à vos enseignements. Il me parle souvent de la délinquance funeste de ces gosses qui sont censés être des enfants de bonnes familles. Comment peut-on les en tirer ou les aider ? »

Je pensais m'être déjà longuement et fastidieusement étendu sur ce sujet car je crois fermement que les choses ne s'amélioreront pas avant que les mères restent au foyer et s'occupent de leur intérieur. On laisse aujourd'hui les enfants traîner dans les rues et ils tombent sous l'influence de camarades plus forts qu'eux qui ont le plus souvent des penchants destructeurs et qui contaminent les « enfants de bonnes familles ». La seule solution est de rénover la société pour que la maternité

redevienne une vertu au lieu d'être un malencontreux accident.

« Hier, une jeune fille a abordé ma femme et a essayé de toutes ses forces de nous convertir au bouddhisme. Je lui dit que j'avais un autre Chemin et que j'étais réfractaire à ses boniments de commis-voyageur. Comment peut-on être sûr du Chemin qu'il faut suivre ? »

Ça, c'est une question facile ! Les vrais bouddhistes n'ont pas de missionnaires. Les vrais bouddhistes ne cherchent jamais à convaincre qui que ce soit de devenir bouddhiste. Vous vous êtes vraisemblablement accroché avec une de ces épouvantables cultistes que l'on voit aujourd'hui se balader en quête de nouvelles victimes qui verseront leur obole à quelque société bouddhiste imaginaire. Permettez-moi de répéter que si quelqu'un, homme ou femme, tente de vous convertir au bouddhisme, ce n'est pas un bouddhiste car le bouddhisme est seulement une manière de vivre, pas une religion. Et le bouddhisme n'a pas de missionnaires.

Il y a à l'heure actuelle trop de cultes, une pseudo-éducation qui incite de jeunes niais des deux sexes à se prendre pour des messies élus chargés de recruter pour telle ou telle société.

A ce propos, je vais faire quelque chose que je fais rarement : je vais vous conseiller de lire un livre qui révèle tout sur les sociétés secrètes et indique l'origine de quelques-unes des sectes qui font passer des annonces dans les journaux et essayent de vous extorquer de l'argent à leurs fins personnelles. Il s'agit de *Secret Societies* de Norman MacKenzie, édité par Crescent Books, New York. C'est, à mon avis, un excellent ouvrage que je recommande instamment. J'aurais aimé l'avoir moi-même écrit !

« Nous sommes végétariens, Wayne et moi. Nous appliquons le régime du Pr Arnold Ehret qui consiste à

se nourrir de légumes, de fruits et de noix à l'exclusion de tout produit d'origine animale. Je me demande souvent ce que vous en penseriez. Ce régime libère-t-il de la maladie comme le professeur le croit ? Je voudrais aussi savoir si les gens comme vous se nourrissent uniquement d'orge, de thé et de beurre. Que pensez-vous de ce régime ? »

Si je vous disais vraiment ce que j'en pense, mon éditeur tomberait sans doute raide mort car mes pensées en ce domaine sont incendiaires. Je pense que ces régimes de cinglés sont du bluff, que ce ne sont que des billevesées. L'armée américaine s'est livrée à de longues expériences avec des groupes qui mangeaient chaque jour la cuisine militaire et d'autres groupes formés de loufoques adeptes du végétarisme... vous savez, ceux qui se contentent d'une feuille de chou et d'une poignée de noisettes ou quelque chose d'approchant. Eh bien, au bout de six mois, les autorités américaines ont constaté de façon irréfutable que les végétariens étaient inférieurs aux autres dans tous les domaines : inférieurs sur le plan intellectuel, inférieurs sur le plan physique, inférieurs sur le plan de l'endurance et qu'ils n'étaient absolument pas en meilleure santé.

Sur cette Terre, nous sommes des animaux et, étant des animaux et nous comportant comme des animaux, nous devrions manger selon ce qu'exige notre corps animal. Aussi, si vous pratiquez ces régimes absurdes et si vous vous apercevez que votre santé se détériore, ne vous en prenez qu'à vous. Je suis sans pitié pour ces régimes imbéciles, ces régimes stupides qui ne se sont jamais révélés être autre chose qu'un culte.

« Je viens d'acheter le *Livre des Morts* tibétain. Avez-vous des commentaires à formuler ? »

Une foule de gens m'interrogent sur le *Livre des Morts* tibétain mais, en toute franchise, il ne convient

nullement aux Occidentaux car c'est un concept, un concept abstrait dont on ne peut faire un livre de préceptes concrets. Evans-Wentz était un excellent homme, en vérité, mais c'était un chrétien convaincu et tout ce qu'il a écrit a été fortement marqué par l'aversion instinctive que suscitaient en lui des païens dont les croyances différaient tellement des siennes. Aussi faisait-il constamment « pencher la balance » au détriment des païens. Et, je le répète, on ne saurait traduire des termes abstraits en phrases concrètes. C'est la raison pour laquelle il y a tant d'idées fausses sur l'acupuncture et sur la majeure partie des enseignements qui ont trait à la métaphysique. A mon sens, quiconque désire étudier le *Livre des Morts* devrait commencer par apprendre le sanscrit !

« Pouvez-vous, me demande Anita Kellaway, nous en dire davantage sur l'aura et les appareils qui permettraient de la voir ? C'est très intéressant et pourrait être grandement utile si quelqu'un d'intelligent utilisait une telle méthode convenablement. Je ne comprends pas pourquoi les docteurs ne vous supplient pas de leur fabriquer un tel accessoire. »

J'ai déjà beaucoup parlé de l'aura. On pourrait fabriquer une machine à voir l'aura à condition d'avoir de l'argent et des modèles féminins acceptant d'être des sujets d'étude. Or, j'ai déjà écrit que je n'ai ni l'un ni les autres ! D'aucuns croient maintenant que la réponse réside dans le système kirlianien mais je pense qu'il vaudrait mieux que je l'évoque dans un autre chapitre car, à ma connaissance, le système photographique kirlianien va purement et simplement dans une fausse direction. Je sais que c'est une perte de temps, et rien de plus.

Il y a bien longtemps, quand le siècle était encore jeune, le Kaiser Guillaume, arpentant les galeries de son palais de Berlin, songeait à conquérir le monde, songeait à toutes les merveilles qu'il allait accomplir.

S'efforçant de dissimuler son bras atrophié, il gesticulait abondamment avec l'autre pour compenser ainsi son infirmité. Le Kaiser se préparait à se rendre en Angleterre afin d'exhiber la puissance de la marine allemande à l'occasion d'une revue navale britannique.

Dans une datcha des environs de Moscou, le Tsar de toutes les Russies tortillait sa moustache bien cirée en pensant à toutes les merveilles dont la Russie allait être le théâtre. Les courtisans serviles de son entourage cachaient au grand Tsar ce qui se passait vraiment en Russie, le mécontentement grandissant du peuple, la famine qui sévissait chez les paysans. Le Tsar de toutes les Russies houspillait ses serviteurs car il se préparait à faire un long voyage à travers l'Europe pour se rendre en Angleterre.

En Angleterre, se préparait une gigantesque revue navale à Spithead. Des chefs d'Etat étaient attendus et la flotte anglaise allait étaler toute sa puissance devant des yeux jaloux.

Les rues de Londres étaient pavées. Les sabots des chevaux sonnaient à grand fracas et les roues jantées de fer des élégantes calèches trépidaient sur le sol rugueux et inégal, secouant les passagers que retenaient seulement des accoudoirs de cuir fixés à chaque coin du véhicule.

Les rues londoniennes étaient pour la plupart éclairées au gaz car cette nouveauté, l'électricité, ne gagnait que

lentement la grande métropole. Et les automobiles... eh bien, quand on en voyait, c'était un spectacle d'une rareté insigne et toutes les têtes se retournaient.

Les grands hôpitaux de Londres fourmillaient de jeunes hommes passionnés et dévoués, avides de se faire un nom dans les branches nouvelles de la médecine. Dans l'un d'eux, un garçon ardent, le Dr Kilner, s'employait assidument à mener des recherches dans le domaine le plus étrange que cette nouveauté, l'électricité, ait rendu possible : les rayons X. Il travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit, essayant différentes combinaisons de voltages. Le courant était fourni par de gigantesques dynamos Compton, l'un des plus grands prodiges de l'univers de l'électricité — de l'électricité parce que la science de l'électronique n'était pas encore née.

Le Dr Kilner étudiait toute sorte de méthodes singulières d'exploration du corps humain. Il constata qu'en utilisant des voltages considérables sous des ampérages extrêmement faibles une lumière émanait des contours du corps. Il disait qu'il expérimentait sur l'aura. Pousant plus avant ses travaux, il découvrit que certains agencements de prismes et de lentilles assistés de filtres teintés de façon particulière lui permettaient de distinguer l'aura à condition, toutefois, que le corps fût nu.

Un beau jour, le pauvre Dr Kilner fut surpris alors qu'il était en train d'examiner une femme nue à la lumière d'une lampe spéciale. Le médecin qui avait fait intrusion avait beau voir des lueurs colorées formant toute sorte de motifs bizarres sur l'écran du Dr Kilner, rien n'y fit : interdiction fut faite à ce dernier de poursuivre ses recherches, il fut traîné devant le conseil d'administration où on l'avertit avec toute la solennité possible que s'il recommençait jamais à investiguer le corps humain selon ces méthodes, il serait expulsé, rayé

de l'Ordre et — qui sait ? —, sa carrière ruinée, il finirait peut-être même par se retrouver dans la peau d'un manœuvre ou échouerait à l'asile. Le marché lui fut mis entre les mains : ou abandonner la médecine ou obéir et étudier les dosages à employer pour les traitements radiologiques récemment inventés.

C'est ainsi que, à la honte éternelle de l'humanité, l'un de ses grands pionniers disparut dans l'obscurité. Sombrant dans la médiocrité, il se confina à de vulgaires travaux de routine sur les rayons X. C'en était fait des recherches sur l'aura.

Vint la Grande Guerre, la Première Guerre mondiale. On utilisa pour la première fois les rayons X sur des soldats blessés. La science médicale fit des progrès mais, toujours, dans la mauvaise direction : la machine à rayons X n'était pas la bonne solution.

La guerre fut gagnée mais pas par le vainqueur. Ce fut le vaincu, l'Allemagne, qui s'en tira le mieux. Tout d'abord, cependant, les Allemands poussaient dans les rues des brouettes chargées de millions de marks. Même un maigre repas coûtait des millions de marks. La dévaluation de la monnaie causa de graves troubles dans le pays. Le chaos régnait aussi en Russie car un nouveau parti était né, le parti communiste, les soviets, et il accomplissait des prodiges en adoptant la science de l'Occident.

Au début de 1960 et jusqu'aux années 70, un auteur écrivit des livres de métaphysique où il disait certaines choses qui éveillèrent l'intérêt des Russes, toujours à l'affût de ce genre de phénomènes. Un grand nombre de ses ouvrages furent introduits en Russie où on les étudia avidement. En définitive, diverses recherches furent menées sous le patronage de l'Etat dans les universités de Moscou, recherches qui s'écartaient de ce qui était, en fait, une ligne d'investigation erronée. Pour un

temps, on négligea les rayons X en Russie et l'on s'employa à tenter de détecter le champ magnétique du corps humain en utilisant des voltages élevés. La nudité ne posait pas de problème en Russie où l'individu ne compte pas, où tout est subordonné aux besoins de l'Etat.

En fin de compte, un couple, les Kirlian, se servant d'informations découvertes dans un ouvrage de métaphysique, réussirent à mettre au point un vieux, un très vieux système : l'application d'un courant de très haute intensité sur une plaque métallique posée sur un corps humain. On constata que l'on pouvait photographier un objet placé sur ou contre un film pris en sandwich entre deux plaques de métal soumises à une tension électrique extrêmement élevée. Pour photographier un organe, l'une des bornes était connectée à la plaque métallique, le corps lui-même faisant office de condensateur. Le courant était engendré par une bobine Tesla qui multiplie considérablement l'intensité et augmente également la fréquence. De cette façon, au lieu de pénétrer dans le corps, il s'écoule à sa surface comme de l'eau. Naturellement, tout cela se passe dans l'obscurité. Ainsi peut-on prendre une photographie.

Une fois de plus, les Russes prétendent que c'est là une invention russe bien que Nikola Tesla, qui naquit en 1856, n'ait pas inventé ce dispositif en Russie.

Certains auteurs de retour de Russie s'extasiaient sur les progrès accomplis par les métaphysiciens russes. Plusieurs ont écrit à ce propos des ouvrages où ils placent les Russes plus haut que les cieux, oubliant que des Occidentaux ont parlé de ces choses et peuvent en faire tout autant. L'un de ces chercheurs, notamment, a personnellement signalé le fait à quelques-uns de ces panégyristes : il n'a même pas reçu d'accusé de réception. Il leur a adressé des exemplaires de ses propres

livres publiés longtemps avant que les Russes eussent « découvert » toutes les merveilles dont ils parlaient.

La photographie kirliane est une fausse piste, exactement comme les rayons X du Dr Kilner. Elle ne donne qu'une image déformée de la décharge en couronne, elle ne montre qu'une certaine décharge d'électricité statique ou la gaine d'une telle décharge émanant du corps.

Si l'on recouvre d'un papier un aimant en fer à cheval ou un simple barreau aimanté et qu'on saupoudre la feuille de limaille de fer, on obtient une image unidimensionnelle du champ magnétique de l'aimant mais cela ne nous apprend rien touchant l'action ou la composition de ce dernier. En vérité, ce n'est qu'une curiosité de salon, rien de plus. De même, le procédé Kirlian, qui ne fait que ressusciter quelque chose remontant à cinquante ou soixante ans, est une simple amulette qui fait aboutir de bons et honnêtes chercheurs à l'impasse. C'est une curiosité, un divertissement permettant de faire des tours avec des feuilles d'arbres, etc., même en couleur — mais une décharge en couronne n'est-elle pas toujours en couleur ?

On ne peut que déplorer que nos contemporains aient l'air de penser que tout ce qui est exotique — et exotique veut seulement dire étranger — est obligatoirement bon, meilleur que ce qui est produit chez soi. Il y a beaucoup de vrai dans le vieux proverbe qui affirme que nul n'est prophète en son pays. Et voilà pourquoi on porte aux Kirlian qui n'ont fait que ressusciter un antique procédé beaucoup d'attention, ce qui n'aurait pas la moindre importance si cela n'amenait d'estimables savants à s'égarer en prenant une mauvaise direction.

La forme correcte d'utilisation des rayons X qui se fera jour le moment venu donnera tout autre chose que de malheureuses taches sur une plaque épaisse. Ce sera,

au contraire, une reproduction en couleurs exactes de l'intérieur de l'organisme. Si le Dr Kilner n'avait pas eu l'oreille fendue, il aurait mis au point de telles photographies car il était sur la bonne voie, il avait la connaissance, une connaissance qui lui venait de l'astral et il n'en était encore qu'aux tâtonnements.

Les rayons X adéquats — que l'on appellera autrement à ce moment, bien entendu — permettraient aux médecins et aux chirurgiens de voir de façon précise ce qui se passe à l'intérieur du corps, de voir exactement comment cela se passe et en couleurs naturelles. Il n'y aurait pas besoin, alors, d'opérations exploratoires : il suffirait d'ouvrir les yeux.

Et si les médecins avaient écouté le Dr Kilner, la photographie aurale serait un lieu commun et, en photographiant l'aura, on saurait de quoi souffre un organisme. Chose plus intéressante encore, on pourrait dire sans erreur de quelles affections il risque d'être atteint si l'on n'entreprend pas de traitements préventifs à un stade précoce.

La photographie aurale est une chose très réelle et elle est grandement nécessaire à l'espèce humaine. Elle était couramment répandue à l'époque de l'Atlantide et quand les Sumériens étaient vivants. Pourtant, la jalousie, la malveillance et la cécité spirituelle ont empêché les chercheurs qui possédaient la connaissance fondamentale de réaliser les appareillages indispensables.

L'un des plus grands obstacles est, semble-t-il, qu'il faille que le sujet soit nu pour que l'on puisse examiner son aura. Or, dans les hôpitaux, il n'est permis d'examiner qu'une petite zone du corps humain, le reste demeurant entièrement recouvert. A croire que regarder un corps nu ailleurs que sur la plage, sur scène ou dans les plus pornographiques des magazines soit une sorte de crime.

Mais lorsque les rayons X tels que nous les connais-

sons aujourd'hui seront des pièces de musée, lorsqu'ils auront disparu dans les limbes de l'oubli, il en ira de même du tout dernier gadget, de la photographie kirlianienne que l'on n'évoquera plus, pour autant qu'on l'évoque jamais, qu'avec un sourire condescendant pour la crédulité des hommes des années 1970 à qui l'on pouvait faire avaler de telles calembredaines. Non, la photographie kirlianienne n'est pas la solution de la photographie aurale, ce n'est absolument pas de la photographie aurale.

Si vous suivez la rive d'une rivière rapide et que vous enfoncez la main dans l'eau, des rides et des turbulences viendront briser sa surface lisse. Le contact de votre main a perturbé l'écoulement régulier du courant que ces rides et un sillage centrifuge rendent alors visibles. De même, si un courant électrique de très haute intensité sous une très faible tension traverse certaines plaques de métal, tout ce qui gêne l'écoulement de ce flux électro-statique se manifestera par des rides, des étincelles qui sont peut-être un spectacle amusant mais qui n'ont strictement aucun intérêt.

Il ne me reste plus qu'à espérer que ce qui précède aidera quelques-uns d'entre vous à se faire leur propre opinion sur le procédé photographique Kirlian. Toute cette histoire me donne la nausée car je crois pouvoir dire que j'ai la plus vaste collection de coupures de presse relative à la photographie kirlianienne qui existe au monde. J'en reçois des monceaux. A la vérité, certaines personnes m'expédient de si volumineux paquets de coupures et d'articles qu'ils considèrent que je dois me sentir honoré de payer moi-même l'affranchissement et il me faut donc payer double tarif pour des choses que je connais par cœur !

Cela me rappelle qu'il y a quelque temps, un habitant de Ste-Catherine, dans l'Ontario — c'était certaine-

ment un malade mental ou quelque chose comme ça — remplissait de pleins cartons avec les pires magazines et bouquins sur lesquels il pouvait mettre la main et me les envoyait en port dû ! Il faut dire que j'étais en ce temps-là plus jeune et plus innocent qu'aujourd'hui : j'acceptais les colis en payant des sommes considérables de livraison par porteur, d'acheminement spécial et *tutti quanti* pour m'apercevoir que le matériel — que je n'avais pas demandé — était de la cochonnerie. Mais mon homme ne s'en est pas tiré à si bon compte. Il avait commis une petite erreur révélatrice et ce qu'il avait fait n'aurait pas du tout été du goût de la société qui l'employait. Aussi ai-je prévenu celle-ci et... eh bien, elle m'a envoyé une lettre d'excuses et de remerciement et je n'ai plus jamais eu d'ennui avec ce plaisantin qui voulait se payer ma tête. Mais au cas où quelqu'un d'autre aurait envie de m'adresser du matériel en port dû, qu'il ne prenne pas cette peine : désormais, je n'accepte plus rien en port dû. Certaines personnes ont essayé de me téléphoner des quatre coins des Etats-Unis, se figurant que j'étais assez bête pour accepter des P.C.V. ou des télégrammes aux frais du destinataire. Il leur a fallu se faire une raison.

J'ai également cessé de donner mon numéro de téléphone car, quand j'habitais Vancouver, je me suis aperçu que mes quittances étaient extraordinairement élevées et je ne comprenais vraiment pas comment il se faisait que l'on m'impute des communications destinées à d'autres villes. Il y eut une enquête et l'on découvrit alors qu'un proche voisin qui connaissait mon numéro le donnait à l'opératrice quand il appelait par l'interurbain. Charmant garçon, n'est-ce pas ? Lui non plus ne s'en est pas tiré à si bon compte.

A présent, passons à de nouvelles questions et à de nouvelles réponses. Voici une lettre : « Cinq ans se sont

écoulés depuis que vous avez écrit *Beyond the Tenth* (1) où vous disiez qu'il sera peut-être nécessaire aux Jardiniers de la Terre d'intervenir pour secouer les choses (les humains) afin que nous réalisions quel gâchis nous avons fait de cette planète. Or, cela ne fait qu'aller de mal en pis comme vous le dites, le communisme fait rapidement tache d'huile et les syndicats exerceront avant longtemps un contrôle quasiment complet sur beaucoup de pays. Compte tenu de cela, pouvez-vous nous dire si nous recevrons au cours des trente ou quarante prochaines années, un coup de pied dans le derrière bien mérité. »

Oui, mon ami, mais, tout d'abord, les Jardiniers de la Terre ne se mêleront de rien si les humains se reprennent et s'engagent sur la bonne voie car s'ils doivent intervenir, ils prendront des mesures drastiques et ils ne le désirèrent pas plus que nous.

A mon avis, le monde deviendra communiste à peu près partout et les gens passeront un sale quart d'heure, en vérité, mais il faudra cela pour qu'ils se ressaisissent et puissent faire repartir la pendule dans l'autre sens et connaître finalement l'Age d'Or.

Il y a un P.S. : « Pouvez-vous, s'il vous plaît, expliquer quel rapport et (ou) quelle différence il y a entre l'hypnose et la méditation ? L'hypnose est-elle une pratique valable pour surmonter les mauvaises habitudes et les problèmes ? »

Il n'y a, en fait, pas le moindre rapport entre la méditation et l'hypnose. Dans la méditation, on conserve intégralement le contrôle de soi et l'on est capable de projeter son intellect dans d'autres dimensions. Attention ! Je parle de la « méditation », pas de ces calembredaines cultistes pour lesquelles on paie très cher et qui

(1) *Les clés du Nirvâna*, Ed. J'ai Lu, A 298*.

ne vous apportent rien en échange. Je crois fermement que la méditation n'est valable que si elle est solitaire. Réfléchissez : tout le monde possède une aura et elle peut se déployer fort loin du corps ; aussi, lorsque tout un groupe de personnes est réuni, les aura interfèrent et gênent la méditation des autres. A mon sens, il ne saurait y avoir de méditation véritable, de méditation satisfaisante en groupe.

Dans l'hypnose, on abandonne son contrôle de soi à un tiers et j'affirme que cela l'affaiblit. Après tout, vous voulez être VOUS-MÊME, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas vous mélanger à Trucmuche. Vous savez comment vous vous appelez, vous savez ce que vous êtes, vous savez ce que vous voudriez être. Vous tenez à votre intimité. Alors, je ne vois vraiment pas pourquoi vous auriez envie de vous faire hypnotiser puisque ce serait abandonner une partie de votre intimité à une tierce personne. Non, je suis contre l'hypnotisme, à fond car c'est une chose très nuisible. Vous avez, par exemple, un hypnotiseur de théâtre qui prétend guérir une certaine personne d'une certaine maladie. Eh bien, pas du tout. Si c'est vraiment un hypnotiseur, il pourra incontestablement supprimer ou déguiser les symptômes du mal. Or, comment le plus intelligent des médecins lui-même diagnostiquera-t-il la maladie dont souffre le patient si les symptômes en sont déguisés ? Lorsque la victime a été hypnotisée pendant un certain temps, la maladie est alors devenue en général absolument incurable. C'est pourquoi je vous conseille énergiquement de ne jamais vous laisser hypnotiser sauf par un médecin parfaitement qualifié qui aura été également formé à la pratique et à la technique de l'hypnotisme. En tant que médecin, il aura noté vos symptômes et, en tant qu'hypnotiseur, il saura les canaliser efficacement. Rappelons-nous que le médecin prête serment

de soulager ceux qui souffrent et de ne pas faire le mal !

Notre ami M. John Bigras et les deux chats Bigras sont partis pour Vancouver. Je suis sorti deux fois depuis mon retour de l'hôpital, deux petites visites de la banlieue, deux petites excursions qui m'ont permis de voir la ville depuis les collines, avant-postes des Rocheuses. Je suis à nouveau un grabataire confiné la plupart du temps dans une seule pièce, cloué dans un lit ou un fauteuil roulant. Les autos, c'est quelque chose de fort utile mais je n'en ai pas. D'ailleurs, une auto est beaucoup trop chère pour les revenus d'un écrivain comme je l'ai dit aux agents du fisc quand ils ont prétendu refuser de me dégréver après que j'eus fait l'achat d'un fauteuil roulant électrique. Allons ! On n'achète pas un fauteuil roulant électrique pour son plaisir mais parce que c'est indispensable. Je leur ai dit que, en raison de mon invalidité, je devrais toucher des allocations mais que j'écris des livres pour ne pas être inscrit à l'assistance. Mais, au lieu, de faire des concessions, le fisc essaie de me pressurer jusqu'au dernier sou.

Tout cela n'a rien à voir avec les questions qu'on me pose et auxquelles ce livre est censé répondre. Revenons-en donc à cette interminable pile de questions. Si vous saviez comme elle grossit ! J'en ai suffisamment pour remplir dix ou vingt livres et il m'est arrivé hier tout un tas de questions métaphysiques des plus abstraites en provenance du Brésil.

« Est-il important que les habitants de ce plan aient une connaissance plus étendue des autres plans d'existence au-delà de l'astral ? Dans l'affirmative, pouvez-vous donner des éclaircissements là-dessus, peut-être, au moins, une idée schématique de la structure des plans d'existence ? Par ailleurs, que se passe-t-il quand l'évolution d'un esprit le fait passer au plan situé juste

« au-dessous » du plan suprême ou de celui de Dieu ? Un esprit peut-il réellement accéder au plan suprême ? Est-ce tellement absurde que cela ne mérite même pas qu'on en discute ? »

Eh bien, il ne m'est possible de discuter que du plan supérieur au nôtre, le plan astral, qui ressemble beaucoup à ce monde-ci bien qu'il possède une dimension supplémentaire. Le temps, par exemple, n'est pas le même que dans notre univers. Le déplacement non plus : si l'on veut se rendre quelque part, on se pense dans le lieu où l'on désire aller. Vous êtes assis en train de contempler le paysage et l'envie vous vient de rendre visite à un ami qui peut se trouver à une certaine distance. Alors, si vous pensez à cet ami et à l'endroit où il est, vous vous y trouverez presque instantanément en sa compagnie.

En outre, ni la pudibonderie ni la pornographie n'existent dans l'univers astral. Quand vous y entrez, vous découvrez — et, au début, cela vous surprend considérablement — que vous êtes nu comme un ver et qu'il vous faut littéralement « imaginer » le genre de vêtement qui plaît à votre fantaisie. Mais après un certain temps... bref, vous vous apercevrez que ces choses-là sont sans importance, que les choses de l'esprit comptent davantage.

Dans le plan astral, on ne peut pas se trouver en présence de gens hostiles et, bien sûr, plus on s'élève, plus on est en harmonie avec les personnes qui vous entourent.

On peut généralement parvenir jusqu'au neuvième plan d'existence et l'on s'aperçoit alors que, là, le Sur-Etre n'envoie plus de marionnettes. Il n'y a qu'une seule extension du Sur-Etre après le neuvième plan.

Les plans d'existence sont, évidemment, très nombreux et cela continue ; on continue en acquérant tou-

jours davantage de dimensions mais il serait vain d'essayer de parler de certaines d'entre elles faute de points de référence. Discuteriez-vous de la théorie atomique avec une fourmi dont la préoccupation majeure est de vaquer aux besognes ordinaires de sa vie quotidienne ? Comment pourriez-vous parler de la thermo-électricité nucléaire avec une abeille qui s'intéresse uniquement à la récolte du pollen et à la fabrication du miel ? Non, il est impossible de parler des autres dimensions tant qu'on n'en a pas eu l'expérience. Ce serait comme si un bébé d'un an tentait de discuter de la chirurgie du cerveau avec un de nos plus grands chirurgiens.

Mais il n'y a pas de limites à notre ascension potentielle. Rappelez-vous le vieux proverbe : « Il y a toujours de la place au sommet de l'échelle. » Et sachez que Dieu n'est pas un vieux monsieur barbu qui fait rentrer au bercail les agneaux rebelles avec une crosse de berger. Dieu est quelque chose d'absolument différent, quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre ici-bas. L'image la plus proche que vous puissiez appréhender serait celle d'un manu, c'est-à-dire l'un des directeurs qui ont la charge de ce grand magasin que nous appelons la Terre. Il a sous ses ordres toute une équipe d'adjoints qui s'occupent des continents, des pays et des villes. Depuis quelque temps, ils semblent se débrouiller plutôt mal, n'est-ce pas ? Songez à toutes ces secousses en Amérique, au Cambodge, au Vietnam, au Moyen-Orient et, maintenant, à Chypre. A mon avis, tous ces manus devraient être rappelés pour suivre un stage de recyclage spécial ou l'équivalent.

Mais nous nous écartons du sujet. Ma réponse est que vous pouvez monter aussi haut que vos capacités vous le permettront et il n'y a aucune raison pour que vous n'atteigniez pas le sommet et que vous n'accédiez pas à la « bouddhité ». D'ailleurs, c'est là le sens du bouddhisme.

« Nous qui appartenons à ce plan physique, pouvons-nous apprendre l'astrologie et l'utiliser effectivement pour le bien des vivants ? Dans ce cas, quelle est la vraie source de l'enseignement astrologique ? »

Dans un passé très, très reculé, l'astrologie était d'une exactitude extraordinaire car elle était fondée sur une science nouvelle. On attribuait aux étoiles une influence qui s'exerçait sur les objets de cette Terre — les humains, les animaux, les plantes, etc. — et ces postulats se révélèrent exacts aussi longtemps que le zodiaque demeura tel qu'il l'était au moment où ils avaient été formulés.

Mais quelques millénaires se sont écoulés depuis. Maintenant, le zodiaque n'est plus le même et toutes les prédictions, toutes les prophéties sont fausses. Personnellement, je considère l'actuelle astrologie pratiquée en Occident comme une perte de temps. Elle est entièrement inexacte pour la simple raison qu'il n'a pas été tenu compte de la différence de la configuration du zodiaque. En Extrême-Orient, on en a tenu compte, en revanche, et les horoscopes, là-bas, sont beaucoup, beaucoup plus exacts. Je le sais : tout ce que les astrologues d'Extrême-Orient m'ont prédit s'est vérifié jusqu'aux plus petits détails.

J'ai fait dresser mon horoscope à plusieurs reprises en Occident et, chaque fois, il aurait été difficile aux prédictions d'être plus erronées. Il aurait aussi bien pu s'agir d'horoscopes établis pour quelqu'un d'autre. C'était grotesque. Aussi, je dis toujours aux gens qu'après mûres réflexions et compte tenu de mon expérience des astrologues de l'Occident, se faire dresser son horoscope est ni plus ni moins qu'une perte de temps.

Je reçois tout le temps des lettres de correspondants qui me demandent de faire leur horoscope « et raconter au moins une de leurs incarnations ». Je refuse toujours

car dresser un horoscope correct exige un temps considérable et je n'ai pas le temps. On m'a offert des sommes tout ce qu'il y a de coquettes pour cela mais je refuse sans exception.

Les gens ont l'air de désirer passionnément qu'on leur raconte « au moins une incarnation ». Mais pourquoi ? s'ils vivent présentement une vie sur cette Terre, que leur importe de savoir où ils étaient précédemment ? Tout ce qui compte, c'est ce qu'ils sont maintenant et ce qu'ils seront dans le futur et si une personne gaspille son temps à penser aux gloires du passé, etc., etc. *ad libitum*, elle finira par se dire tristement : « Oh ! J'étais la grand-mère de Cléopâtre dans ma vie antérieure et maintenant, regardez-moi. Que suis-je ? Une femme de ménage ! »

Tiens ! En voilà une qui me plaît :

« Avez-vous un avis sur les arts martiaux ? Est-il possible à des Américains d'apprendre la forme de judo, de karaté ou de tels ou tels autres arts martiaux qui vous a été enseignée au Tibet ? »

En Extrême-Orient, les arts martiaux — comme on les appelle — n'étaient conçus ni pour mettre un adversaire hors de combat ni comme moyen de défense. Ils avaient, au contraire, pour objet d'être une discipline mentale, physique et spirituelle. Après tout, plus vous êtes puissant et plus votre conscience vous incite à être doux, plus votre corps est entraîné et mieux vous pouvez l'entretenir. Aussi, les gens qui se figurent qu'en prenant des cours de judo par correspondance, par exemple, ils pourront rosser la grosse brute qui leur envoie du sable dans la figure sur la plage... eh bien, une sévère désillusion les attend ! Je ne crois pas que les arts martiaux puissent s'apprendre comme il faut par correspondance ou être enseignés par un quelconque blanc-bec qui décide de créer une école de culture physique.

Cela va beaucoup plus loin que ça. Et vous courez aussi toujours le danger de vouloir envoyer au tapis quelqu'un qui aura peut-être dix ou vingt leçons d'avance sur vous ainsi que je l'ai fait observer plus haut ! C'est le bon moyen de collectionner les bosses. Aussi, je vous mets en garde : se laisser prendre à l'appât des arts martiaux est inutile si l'on a seulement pour but de vouloir se défendre. Ni le judo ni le karaté ne peuvent servir quand on a un revolver en face de soi, n'est-ce pas ? Surtout lorsque le doigt a déjà appuyé sur la gâchette.

Je vais répondre à vos questions, Kathi Porter — pardon, j'ai déjà répondu à quelques-unes d'entre elles mais je vais répondre à une autre. Celle-ci : « Est-il sage de prier notre Sur-Etre pour qu'il nous conseille et nous guide ? Et nous sera-t-il révélé des choses, principalement d'ordre occulte et spirituel, que nous pourrions accepter et comprendre ? »

Oui, Kathi, vous pouvez toujours prier votre Sur-Etre. Votre Sur-Etre sait tout ce qui est jamais arrivé au Sur-Etre. Mais considérons les choses sous un autre angle : vous travaillez (où cela ?) disons en Amérique et votre patron habite... admettons qu'il habite Sydney, en Australie. Si vous voulez le joindre, il vous faut lui écrire ou lui téléphoner. Ne parlons pas d'écrire car on n'envoie pas de lettres à son Sur-Etre et votre patron est l'équivalent de votre Sur-Etre. Reste donc le téléphone. Si vous avez eu l'occasion de téléphoner à l'autre bout du monde, vous avez constaté que c'est là une expérience éprouvante qui demande beaucoup de temps et de patience. Et la moitié des mots vous échappent.

Votre subconscient est semblable à une bibliothécaire. Une bibliothécaire n'a pas besoin de savoir elle-même une foule de choses. L'essentiel, c'est qu'elle sache où trouver une information donnée. Aussi, quel que soit le problème, vous pouvez toujours consulter une bibliothé-

caire. Si elle connaît bien son affaire, elle vous dira exactement où regarder, dans quel genre de livre vous trouverez le renseignement qu'il vous faut. Elle vous indiquera également l'emplacement de l'ouvrage.

Il en va de même du subscnscient. Le subscnscient est loin d'être une lumière mais il sait exactement comment retrouver l'information que l'on désire. Si, donc, vous vous mettez en contact avec lui, vous verrez que vous obtiendrez des résultats beaucoup plus rapidement que si vous gaspillez votre énergie à essayer d'entrer en contact avec votre Sur-Etre. Vous aurez beaucoup plus vite fait en vous adressant à la bibliothèque de votre quartier qu'en téléphonant à quelqu'un en Australie, à Tombouctou, à Tuscalosa, où vous voudrez.

Une dame d'une grande modestie qui demeure à Barcelone a des questions à me poser mais elle préfère garder l'anonymat. Aussi me contenterai-je d'adresser mon salut à la senora D. et de répondre à quelques-unes de ses questions :

« Est-ce que les précurseurs du nouveau Maître du monde sont déjà en train de faire de la propagande pour lui ou de préparer sa venue ? »

Même selon les Bibles chrétiennes, ce temps est un temps (Révélation) où apparaîtront de faux prophètes. En d'autres termes, cela veut dire, traduit dans le langage moderne de tous les jours, que notre pauvre vieux monde est un horrible gâchis, que toutes les normes et toutes les valeurs s'en vont à vau-l'eau et qu'il y a toujours un finaud pour se remplir les poches en prétendant être un Maître du monde. De sorte que l'on s'aperçoit parfois que des gens largement nantis patronnent un jeune galopin qui affirme être le nouveau Messie, le nouveau Dieu ou quoi encore ! Et ces mécènes, toujours de plus en plus avides d'argent, font tout un cinéma à base d'accoutrements spectaculaires, de

jets, de voitures rapides, etc., pour essayer d'induire les imprudents ou les ignorants à adhérer à un mouvement spécial moyennant finances. Au bout de quelque temps, le jeune galopin commence à devenir gourmand, il veut avoir voix au chapitre et, à moins que ceux qui le subventionnent ne parviennent à le tenir en bride, il fait des choses que ses adeptes trouvent incompatibles avec les objectifs qu'il professe.

Il arrive aussi qu'il aille dans un autre pays. Le fisc lui confisque une partie de ses millions ou ne le laisse partir que s'il lui verse quelques millions.

Je le dis avec force : ne vous laissez pas duper par ces cultistes, par ces gens qui se vantent d'être le seul vrai Dieu, le seul nouveau Messie, le nouveau Guide, le guru des gurus, etc. Grattez plutôt la surface et demandez-vous ce que cela leur rapporte, pourquoi toute cette réclame. S'ils disaient vrai, ils n'auraient pas besoin de publicité. Les gens SAURAIENT quand même et rallieraient en foule le saint étendard.

Les sectes ? J'estime que ceux qui lancent des cultes sont la lie de la Terre car ils égarent les naïfs, les empêchant de parvenir vraiment à la connaissance.

Me voilà bien féroce, n'est-ce pas ? Vous ne pensiez pas je pouvais l'être à mon âge, n'est-il pas vrai ? Tant pis ! Lâcher un peu de vapeur de temps en temps est une bonne chose et si ma brutalité incite quelques-uns d'entre vous à se tenir à l'écart des sectes, ce sera tout à l'avantage de leur santé spirituelle.

« Il est regrettable que nous n'en sachions pas plus sur ces hommes extraordinaires que sont le lama Mingyar Dondup et le grand treizième dalaï-lama. »

Le lama Mingyar Dondup est, certes, une grande entité qui, naturellement, se trouve à présent très loin de la sphère terrestre. Il n'est pas incarné mais est sur un plan d'existence beaucoup plus élevé et il s'efforce

actuellement d'aider d'autres mondes, « des mondes », au pluriel. Il ne s'occupe pas seulement de cette Terre mais de tout un groupe de mondes habités qui sont en difficulté, où l'égoïsme pousse comme le chiendent dans un jardin.

Nous sommes quelques-uns parmi les vrais lamas à penser que le grand treizième a été le dernier dalaï-lama. Nous croyons que si le présent détenteur de cette charge avait été un authentique dalaï-lama, il aurait fait bien davantage pour aider le peuple tibétain. Après tout, quand un homme vous dit qu'il n'est qu'un chef religieux et qu'il prie... prier est à la portée de n'importe qui. Il faut plus que quelques prières pour libérer un pays des agresseurs communistes, des envahisseurs communistes, il faut un exemple physique réel. Cela pourrait même aller jusqu'au martyr du leader du pays car s'il reste et combat avec son peuple — et la force se justifie parfois —, celui-ci, ayant un chef bien-aimé à cette tête, montrera son courage. Ç'aurait été le cas du treizième grand Dalaï-lama, il serait resté avec son peuple. Mais l'on ne peut rien contre la mort n'est-ce pas ?

9

Je viens de prendre mon très frugal repas et cela me rappelle une question qui m'est seulement arrivée hier — tout juste à temps pour être incorporée à ce livre car il avance. J'ai donc reçu hier une lettre me disant : « Je vous en prie, écrivez un nouveau livre!!! Et, s'il vous

plaît, dites quelque chose à propos du jeûne. Qu'en pensez-vous ? Devrait-on jeûner ? D'ailleurs quel mal cela peut-il faire ? »

Je n'ai qu'une seule chose à dire : Alléluia ! Il y a quarante ans que je jeûne ! Mais, sérieusement, jeûner — intelligemment — est excellent à condition de prendre quelques précautions de simple bon sens. Par exemple, vous n'allez pas jeûner si vous avez du diabète ou certains types de maladies cardiaques. Mais si l'on est dans l'ensemble en bonne santé, jeûner de temps en temps fait le plus grand bien pour autant qu'on ne travaille pas toute la journée en même temps.

Pensez-vous qu'une automobile marchera si son réservoir est vide ? Pourquoi donc votre organisme marcherait-il s'il n'a plus de nourriture pour le sustenter ?

Normalement, il n'y a aucun danger à jeûner quand on est en vacances car on peut alors se reposer davantage, on n'est pas obligé de courir pour attraper le bus, on n'est pas obligé de donner un coup de collier quand le patron regarde dans votre direction, on peut travailler à sa main. Donc, si vous voulez jeûner, assurez-vous que vous êtes à peu près en bonne santé et que vous n'avez aucune affection ou maladie comme le diabète car le jeûne ne vaut rien pour les diabétiques. Cela fait, assurez-vous ensuite que votre appareil digestif est en bon ordre de marche et je vous conseille de prendre un laxatif léger. Cessez alors de manger mais pas de boire. Vous serez bien avisé de vous mettre à ce que les médecins appellent la diète liquide : beaucoup d'eau, des jus de fruits mais rien de solide, pas même du lait car le lait est encore trop solide.

Mais n'allez pas sucer des bonbons sous prétexte de jeûner. Ce n'est plus du jeûne, c'est de la triche et vous tourneriez toute votre entreprise en dérision.

Cessez donc de vous alimenter et reposez-vous beau-

coup. Vous pouvez lire, écouter la radio ou regarder la télévision mais pas question d'aller au cinéma, au café ni rien du même genre car cela épuiserait trop rapidement vos réserves de matières grasses et vous en pâtiriez. En effet, si vous jeûnez, votre organisme doit continuer de fonctionner et la seule façon pour lui de continuer de fonctionner est d'absorber progressivement les aliments emmagasinés dans vos cellules, c'est-à-dire les cellules grasses, et si vous vous agitez, si vous menez une vie mondaine ou faites des travaux manuels, vous perdrez trop vite du poids et vous risquerez de craquer complètement.

Pour vous faire comprendre ce que je veux dire, laissez-moi vous raconter que, récemment, un nombre ahurissant de personnes vraiment obèses se sont fait couper peut-être deux ou trois mètres d'intestins afin d'absorber moins de nourriture. Si l'on court-circuite exagérément le tube digestif, on perd trop rapidement du poids et toute sorte de phénomènes insolites se produisent. Une femme qui pesait plus de cent trente kilos — je crois qu'elle en pesait pas loin de cent cinquante — s'était fait court-circuiter trois mètres d'intestins. Elle était catastrophée car elle perdait du poids si rapidement qu'elle avait continuellement des malaises et que sa peau faisait de grands plis, ce qui n'est pas recommandé pour une dame ayant quelque souci de son apparence.

Donc, si vous jeûnez, faites attention. Cessez de manger et cessez de travailler, reposez-vous beaucoup, et se « reposer » veut dire ne pas courir les magasins et les lieux de distractions. Si l'on veut obtenir tous les bénéfices du jeûne sans en avoir les inconvénients, il faut non seulement renoncer à la nourriture mais aussi à l'agitation.

On a besoin de beaucoup de liquide sous peine de se

déshydrater et la déshydratation est très nocive pour l'organisme. C'est quelque chose d'horrible.

Certaines personnes dont la santé est médiocre constatent que le jeûne est mauvais pour leur foie. Aussi, assurez-vous que votre état de santé est suffisamment bon avant d'entreprendre une chose comme le jeûne.

Combien de temps doit-on jeûner ? Disons, si vous voulez, jusqu'au moment où l'on commence à avoir des hallucinations. On peut rester quatre ou cinq jours sans s'alimenter avec de très bons résultats. Avant ma dernière hospitalisation, j'étais resté dix jours pleins sans rien absorber et, à l'hôpital, je suis encore resté plusieurs jours sans manger ! Cela ne m'a fait aucun mal. Aussi peut-on dire que l'on doit jeûner aussi longtemps qu'on en éprouve le besoin. Au-delà de quatre ou cinq jours, il convient de demander l'avis du docteur et si votre médecin fait partie de la catégorie courante incapable de voir plus loin que les manuels, il vous dira tout crûment que vous êtes fou de jeûner. Mais c'est seulement parce qu'il ne l'aura jamais fait. Toutefois, par mesure de sécurité, il faut toujours demander conseil à un médecin si l'on jeûne plus de quatre ou cinq jours.

Après, lorsque vous recommencerez à vous alimenter, n'avalez surtout pas la moitié d'un bœuf sinon vous aurez toute sorte d'ennuis, une indigestion et ce qui s'ensuit — une indigestion extrêmement sévère.

Quand on jeûne, l'estomac se rétrécit. Il se réduit à la taille d'un petit œuf car il n'a pas de raison de demeurer distendu si l'on ne prend rien. Donc, au bout de quatre ou cinq jours, votre estomac a la taille d'un petit œuf. Il en a pris l'habitude et si vous en avez soudain assez de jeûner et vous mettez à vous bourrer d'un seul coup, il faudra qu'il se dilate beaucoup plus qu'il n'en aura envie et vous aurez mal. Vos intestins se seront rétractés, eux aussi, et ils devront se distendre considérablement.

Si vous sacrifiez à la gourmandise après cinq jours de jeûne, vous souffrirez plus, croyez-moi, que vous ne l'aurez cru possible pour quelque chose d'aussi simple.

Après le jeûne, prenez des repas très légers, du lait et quelques biscuits. Le lendemain, mangez un petit peu plus mais ne revenez pas à votre régime normal avant trois ou quatre jours. Le jeûne donnera de cette façon de bons résultats mais, en revanche, si l'on se met à bâfrer après avoir jeûné, cela aura des conséquences néfastes et le jeûne aura été inutile.

Voici maintenant quelque chose que je vais vous dire. J'ai reçu une lettre d'une correspondante qui m'écrit ce qui suit : « J'ai plusieurs fois essayé de vous rendre visite dans l'astral. Je vois toujours « quelqu'un » qui vous ressemble un peu mais qui a un comportement vraiment très bizarre. Ces personnes essayent invariablement de jouer votre rôle mais ce sont de fort mauvais acteurs. Peut-être avez-vous trop à faire dans les autres mondes pour vous montrer. Peut-être qu'avant même que j'aie fini cette lettre vous recevrez ma visite bien que j'en sois encore au stade préhistorique du voyage astral. »

Chère madame, je suis enchanté d'avoir l'occasion de vous faire savoir que j'ai érigé une barrière efficace empêchant les gens de me rendre visite dans l'astral si je ne le souhaite pas. C'est que, voyez-vous, des masses de gens — des masses, littéralement — m'annoncent qu'ils vont me rendre visite dans l'astral et s'ils le pouvaient, je n'aurais plus d'intimité, je n'aurais plus de temps à moi et... aimeriez-vous que des foules de gens viennent vous rendre visite quand vous prenez votre bain, par exemple ? Moi pas ! Aussi, grâce à la connaissance qui m'a été impartie, il y a de longues, de très longues années, j'ai été en mesure d'élever une barrière de sorte qu'aucune personne habitant la Terre ne peut me visiter si je ne veux pas recevoir de visites.

Vous avez vu de ces entités malicieuses qui apparaissent à certaines personnes lors des séances de spiritisme. J'en ai déjà parlé, il est donc inutile que je m'étende là-dessus en détail mais beaucoup de gens des « mondes jumeaux » voudraient être des êtres humains. Ce sont actuellement des entités, des faisceaux de forces dont la pensée est réduite au minimum. En fait, ainsi que je l'ai noté plus haut, elles ressemblent à des singes espiègles. Si quelqu'un veut me rendre visite et que je n'ai pas l'intention de le recevoir, une de ces entités malicieuses intervient et fait semblant d'être moi. Aussi, les gens qui essaient de me rendre visite n'ont de reproches à adresser qu'à eux-mêmes !

Beaucoup exigent à toute force que j'aille leur rendre visite. Des correspondants m'envoient parfois des cartes portant des indications compliquées ou des photographies montrant exactement l'endroit où ils vivent et m'ordonnent d'apparaître à tel ou tel moment. Naturellement, je n'en fais rien. Va-t-on se rendre dans l'astral uniquement parce qu'un quelconque raseur qui a dépensé quelques sous pour acheter un livre se figure avoir le droit de donner des ordres à l'auteur ? Qu'ils aillent se faire voir, c'est tout ce que j'ai à leur dire !

Il y a vingt-quatre heures dans une journée et si je me pliais à ces exigences comminatoires, il m'en faudrait au moins trente. De plus, ces individus n'ont pas conscience des différences de fuseau horaire. J'habite une région de montagnes mais supposons que quelqu'un qui demeure à Tokyo m'appelle. Il y a là une grosse différence de temps. En fait, là-bas, c'est le lendemain. Pourquoi donc prendrais-je la peine de calculer l'heure ou le jour de cet autre endroit ? Non, ceux qui réclament — qui exigent — que je leur apparaisse comme si j'étais le génie de la lampe ou je ne sais quoi peuvent m'attendre longtemps !

Quelquefois, c'est très amusant. Il arrive que des gens

me somment d'apparaître sur-le-champ pour retrouver un stylo, une bague ou une lettre qu'ils ont perdus. Oui, c'est la pure vérité. Il y a peu de temps, j'ai reçu un ordre on ne peut plus impératif d'une personne qui ne retrouvait plus quelque chose qu'elle avait rangé. Il fallait qu'elle l'ait le soir-même et elle pensait que si elle pouvait me convaincre d'apparaître, je surgirais aussitôt et lui donnerai l'objet égaré. Eh bien, elle ferait mieux de relire l'histoire d'Aladin et de la lampe merveilleuse, non ? Ou, peut-être, de vieillir un peu.

Voici quelque chose qui va vous faire rire, j'en suis sûr. Je recopie cette lettre à votre intention :

« La nuit dernière, alors que je voyageais dans l'astral, l'idée m'est venue de faire un petit peu d'enseignement. Soudain, comme je marchais, je me suis aperçue que j'étais revêtue d'une SUPERBE ROBE JAUNE SAFRAN. Ce que j'ai pu être excitée ! Les vêtements astraux sont tellement magnifiques ! J'avais décidé d'enseigner quelques personnes quand, brusquement, alors que je marchais, la robe safran disparut et je me suis retrouvée entièrement nue. J'ai perdu conscience. La dernière chose que je me rappelle est d'être apparue toute nue au milieu d'un bâtiment public ! »

Eh oui, ce sont des choses qui arrivent. Les gens se lancent dans ce genre d'entreprises sans préparation. La personne en question était effectivement allée dans l'astral mais elle avait omis de concentrer en permanence une partie de son esprit — de son esprit astral — sur ses vêtements. Aussi, lorsqu'elle a décidé d'enseigner des gens qui en savaient déjà plus qu'elle, le fragment de son esprit qui aurait dû rester cristallisé sur l'idée de vêtements a décroché et... elle s'est trouvée dans une situation bien embarrassante au milieu d'un édifice public avec, sans nul doute, toute une foule intéressée. Est-ce que ça ne vous intéresserait pas si une femme nue

se matérialisait subitement devant vous ? La nudité — les « streakers » en donnent la preuve — semble, aujourd'hui, fortement attirer l'attention. Aussi, je vous laisse juger de vos propres réactions.

Ma correspondante souhaite que je cite son nom. Malheureusement je n'arrive même pas à le lire, pas plus que son adresse, d'ailleurs, car elle ne me la donne pas. Je l'appellerai donc l'Inconnue. Elle veut également savoir quand les soucoupes volantes commenceront à venir en grand nombre. En vérité, je serais surpris que l'on n'en signale pas en grand nombre dans l'avenir immédiat et je vais vous suggérer quelque chose. Vous avez certainement lu de temps en temps que des vaisseaux de la marine norvégienne, danoise, suédoise ou de quelque autre nationalité ont coincé un « sous-marin » dans un fjord et qu'il lui est impossible de s'échapper. Bravo ! Les journaux racontent toute l'affaire, la radio aussi et nous voilà persuadés que le sous-marin inconnu, qui, laisse-t-on entendre, est de toute évidence russe, est bel et bien coincé, qu'il ne peut pas s'évader. Les bâtiments de guerre des Nations unies sont présents en force avec tout leur attirail de détection sous-marine, prêts à bombarder le submersible pour l'obliger à faire surface s'il ne se rend pas. Vous avez lu de telles histoires dans la presse, n'est-ce pas ? Vous en avez entendu parler à la radio ? Bon. Alors demandez-vous ceci : avez-vous su ce que cela avait donné finalement ? Je pense que non, qu'on a fait le silence là-dessus. J'ai des raisons de croire qu'il y a des O.V.N.I. qui viennent de l'intérieur de la Terre et qui sont capables de naviguer sous les eaux exactement comme les sous-marins. Et je crois que ces O.V.N.I. sont quelquefois décelés par des navires de différentes nations mais qu'ils peuvent toujours s'enfuir.

Une prédiction a été faite il y a de très nombreuses

années : cette année, l'année 1974, verrait une confrontation entre les navires du monde et un O.V.N.I. immergé. Il a été prédit qu'il y aurait une collision entre un sous-marin et un O.V.N.I., que quelques-uns des passagers de ce dernier seraient sauvés et que l'on constaterait sans doute possible que ce ne sont pas des humains dans le sens que l'on donne à ce mot à la surface de la Terre. Il peut y avoir une certaine imprécision au niveau de la datation des prédictions. Aussi je crois franchement que quelque chose de ce genre se produira en 1974 ou 1975
SI CELA NE S'EST PAS DÉJÀ PRODUIT.

Je dis « si cela ne s'est pas déjà produit » parce que je trouve vraiment curieux le silence qu'observent les gouvernements. On apprend qu'un sous-marin s'est fait piéger, cela cause une profonde émotion, des communiqués sont publiés d'heure en heure — et puis, brusquement... plus rien, plus un mot, tout est oublié. On a beau enquêter, personne ne sait plus rien. A croire qu'il ne s'est jamais rien passé. Mais si on avait trouvé, et peut-être sauvé, des gens dans un O.V.N.I., les gouvernements seraient intervenus pour empêcher que la vérité soit connue de ceux qui ont le droit de la connaître — les peuples — jusqu'à ce qu'ils aient décidé comment l'utiliser pour en tirer le maximum d'avantages.

Voici encore une belle question : « Dans quelles conditions peut-on avoir accès aux annales akashiques pour connaître l'avenir de quelqu'un d'autre ? »

C'est impossible pour un humain normal qui n'a pas subi une formation tout à fait spéciale tout au long de sa vie. Les archives de chaque personne ne peuvent pas (normalement) être vues par quelqu'un d'autre avant que l'intéressé quitte la Terre et soit, le malheureux, dans la maison des souvenirs où il doit les voir *in extenso* en rougissant de honte !

J'ai là un correspondant qui devrait se faire examiner

par un bon oculiste car il m'écrit ceci : « Docteur Rampa, savez-vous que vous ressemblez de façon stupéfiante au roi Fayçal d'Arabie Saoudite ? Oui, *Time Magazine* a publié une photo du roi Fayçal et j'affirme catégoriquement que vous lui ressemblez. »

Puis-je présenter à Votre Majesté le roi Fayçal mes humbles excuses car si elle me ressemble... eh bien, je la plains ! Personnellement, je ne vois aucune ressemblance sauf que le roi Fayçal a deux yeux, un nez, une bouche et deux oreilles. Moi aussi : j'ai deux yeux, un nez, une bouche et deux oreilles de sorte qu'il doit évidemment y avoir une certaine ressemblance. Mais je crois que le roi Fayçal a beaucoup plus de cheveux que moi. Je suis chauve et, quand il fait chaud, les mouches se servent de mon crâne comme d'une patinoire.

« Est-il possible d'avoir un enfant physique ou astral à la suite de relations astrales ? »

Non, il n'y a aucune chance d'en avoir encore que, à en croire certaines de mes correspondantes, c'est non seulement possible mais cela arrive. C'est ainsi que lorsque j'habitais à Prescott, dans l'Ontario, il y a bien des années, une dame que je n'avais jamais vue — il y avait toujours eu quelque centaines de kilomètres entre nous — m'écrivit pour m'annoncer qu'elle était enceinte de mes œuvres. Selon elle, je l'avais visitée dans l'astral et (faisons preuve de tact) « je lui avais fait voir la feuille à l'envers ». Première nouvelle ! Apparemment, j'ai raté l'occasion de me divertir car je n'ai aucun souvenir de la chose. La pauvre femme ne semblait pas réaliser que le mari avec qui elle dort et fait probablement autre chose avait peut-être plus de responsabilité que moi en l'occurrence. Toujours est-il que, je vous le garantis, il n'est pas possible d'aller faire un tour dans l'astral pour engrosser les dames. Je suis désolé de vous faire de la peine, mais c'est comme ça : on ne peut pas.

Voici une bonne question : « Je vois parfois des petits enfants qui ont l'air de parler tout seuls mais qui, en réalité, parlent à « quelqu'un ». En général, ils paraissent regarder directement quelqu'un que je ne vois pas. Ils ont quelquefois de longues conversations. A qui parlent-ils ? Aux esprits de la nature ? Est-ce que les petits enfants peuvent voir dans le monde astral toutes les fois qu'ils le veulent ? »

Bien entendu ! Ils sont capables de voir les gens dans l'astral et de leur parler. C'est tout simple, en vérité, car les vibrations des petits enfants étant élevées, il leur est possible d'entrer en contact avec les gens de l'astral dont les vibrations sont plus basses. Il existe aussi des amis spirituels spéciaux qui veillent sur eux. En d'autres termes, les fées sont réelles et ce n'est que lorsque les parents stupides leur disent qu'il ne faut pas raconter de mensonges et qu'ils ne voient évidemment personne que les enfants perdent cette faculté. En fait, les parents sont les plus mauvais amis des enfants. Ils se croient trop souvent omnipotents, se figurant qu'ils sont la source de toute connaissance. Ils cherchent à dominer leurs enfants et ils les broient, ils détruisent leurs facultés naturelles. Il est déplorable que ce soit à cause des adultes que les habitants de l'astral ont tant de mal à entrer en contact avec ce monde.

Avez-vous envie de sourire ? Eh bien, que répondriez-vous à une question comme celle-ci : « Pourquoi les moines bouddhistes ne peuvent-ils pas se marier ? »

Je répondrai par une autre question : « Pourquoi les prêtres catholiques ne peuvent-ils pas se marier ? » Parce que c'est manifestement là un aspect de leur religion, de la discipline religieuse. Beaucoup d'Eglises, et pas seulement d'Eglises chrétiennes, d'ailleurs, considèrent qu'un homme doit consacrer sa vie tout entière à sa religion. Qu'il doit, en fait, épouser sa religion. Beaucoup d'Egli-

ses ou de cultes croient que si un homme se marie, son esprit sera moins disponible — à cause de l'attrait que sa femme exercera sur lui, par exemple — et qu'il ne pourra pas, en conséquence, penser tout le temps à ses devoirs religieux. Voilà pourquoi les prêtres catholiques et certains qui ne sont pas catholiques ne se marient pas. Mais beaucoup de moines bouddhistes de différentes sectes se marient tout comme beaucoup de prêtres chrétiens de différentes obédiences. Les pasteurs protestants se marient, pas les curés catholiques. C'est une simple question de croyance, voilà tout.

J'entretiens une correspondance régulière avec une dame et un monsieur dont le fils est atteint de débilité mentale. C'est un enfant arriéré. La médecine ne semble malheureusement pas pouvoir grand-chose dans ces cas-là et elle essaie souvent de persuader les parents de confier l'enfant à une institution spécialisée.

En ce qui concerne ce garçon, il fait des progrès et je crois que, avec le temps et l'amour dont l'entourent son père et sa mère, il deviendra presque normal. Il semble que, lorsqu'il était tout petit, un médecin imprudent a essayé sur lui un nouveau remède en employant des doses auxquelles un adulte n'aurait pas résisté. Depuis, le petit garçon souffre de très graves troubles mentaux. Il ne parle pas mais je crois que son état s'améliore. J'ai conseillé qu'on le place chez des amis qui possèdent une ferme car, souvent, quand un garçon ou une fille ainsi affligés se trouvent au milieu d'animaux, etc., moins privilégiés qu'eux, ils font de grands progrès parce qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour aider et comprendre les bêtes.

Dans bien des cas, un enfant retardé éprouve en voyant un animal une sorte de sentiment de solidarité. Il comprend que l'animal ne sait pas parler, lui non plus, et cela crée un lien entre eux. Si, dans une ferme, on lui

donne des tâches adaptées à ses capacités, le sens de ses responsabilités s'éveille en lui et cela déclenche une réaction positive au niveau de l'intelligence.

Il est scandaleux, il est criminel d'enfermer un enfant arriéré dans une institution pour débiles mentaux tant que subsiste une parcelle d'espoir que l'affection qu'il peut trouver à la maison ou l'affection et la compréhension qu'il peut trouver à la ferme lui permettront de rattraper quelque peu son retard. Je connais de nombreux exemples d'idiots mongoliens — qui n'étaient nullement idiots — qui se sont grandement améliorés à partir du moment où ils ont eu la possibilité de rendre des services dans un élevage.

Se rappelle-t-on que, dans un précédent livre, j'avais prédit la destitution d'un président des Etats-Unis ? Eh bien, à l'heure où j'écris ces lignes, on attend que le président Nixon annonce sa démission. Le malheureux a sûrement été soumis à des pressions assez intenses et, d'après ce qu'on peut lire dans les journaux, ses nerfs sont suffisamment ébranlés pour que cela puisse affecter sa santé mentale. Toujours est-il qu'il arrive parfois que les prophéties se réalisent, voyez-vous ? Mais j'ai appris de sources parfaitement dignes de foi que le président Nixon — probablement l'ancien Président quand vous lirez ceci — a été informé par une astrologue, ou je ne sais quoi, fort connue qu'il ne lui arriverait rien. Elle a tapé à côté de la plaque, n'est-il pas vrai ?

En fait, tout se produit par cycles. Les ennuis qu'ont les rois, les présidents et le reste obéissent à des cycles. Aussi, si l'on sait où regarder, on peut déterminer ces périodes cycliques. De même peut-on deviner avec une grande exactitude quand éclatera une nouvelle guerre. Si vous vous étiez suffisamment intéressés à la question pour noter les dates des guerres et en tracer le graphique, vous auriez constaté qu'elles suivent une courbe

plus ou moins régulière. Or, c'est la même chose dans tous les domaines. Même dans la vie humaine, tout obéit à des cycles, toutes les femmes le savent. Ce sont là des cycles liés aux phases de la lune. Mais il existe en outre des cycles auxquels les êtres humains sont particulièrement sensibles tels que le cycle de vingt-trois jours commandant les fluctuations de la santé, le cycle de vingt-huit jours et un autre dont la période est de trente-trois jours. Tout — la santé, l'énergie nerveuse, l'intellect — tout est en dents de scie. Et comme les trois cycles ne coïncident que de loin en loin, on peut avoir une période extrêmement favorable ou extrêmement mauvaise pendant un ou plusieurs jours.

Je consigne régulièrement mes cycles — les vingt-trois, vingt-huit et trente-trois jours — et, tout récemment, j'étais au summum de ce qui est pour moi une période de bonne santé ainsi que les cycles le prédisaient. Et puis, les trois sont entrés ensemble dans leur phase de déclin. Résultat : j'ai été transporté à l'hôpital dans un bien triste état — je préfère ne pas y penser tellement je souffrais. J'y suis resté jusqu'à ce que les cycles s'inversent, permettant à ma santé de se rétablir, après quoi je suis rentré chez moi.

La vie est constituée de cycles de ce genre et, si l'on sait comment s'y prendre, on peut les traduire sous forme d'un diagramme. Ce n'est pas tout : on peut — toujours quand on sait s'y prendre — déterminer les cycles qui président aux événements mondiaux, savoir ce qui se produira dans tel pays ou dans tel autre, quelle sorte de personnes seront prochainement assassinées, ce que ces mauvais garnements de Russes vont faire pour bouleverser la tranquillité du monde. Dommage que les Russes soient tellement xénophobes : ils se rendent très malheureux, convaincus qu'ils sont que tout le monde en veut à ces pauvres petits Russes alors que, en réalité, la

plupart du temps on se moque d'eux comme d'une guigne. N'empêche qu'ils n'y vont pas de main morte, je suis payé pour le savoir.

Ne serait-il pas bien agréable de pouvoir obtenir que nos seigneurs et maîtres, qui font mine d'être un gouvernement élu, dressent des tableaux indiquant les événements mondiaux et à quel moment nous pourrions nous attendre à l'augmentation ou — prodige ! — à une diminution des impôts sur le revenu, encore que cette dernière hypothèse ne semble pas plausible. Les gouvernements sont toujours disposés à décréter une hausse des prix, une augmentation des impôts, etc., mais ils ne lèvent jamais le petit doigt pour les faire baisser, n'est-il pas vrai ? L'impôt sur le revenu a été mis en application, je crois, aux termes du *Defence of the Realm Act* (D.O.R.A.)(1) en Angleterre pendant la guerre de 1914-1918. Ce n'était qu'une disposition provisoire qui devait être abrogée à la fin des hostilités. Eh bien, au Canada comme aux Etats-Unis, le gouvernement nous accable d'impôts écrasants, puis la province ou l'Etat prend sa part du gâteau en exigeant de lourdes taxes et, en certains endroits, la municipalité cupide vous frappe d'un troisième impôt sur le revenu. Cela me fait penser au sort de l'écrivain. D'abord, il verse une commission à un ou deux agents littéraires, puis il paye un impôt au pays qui publie un de ses livres, puis il perd de l'argent à cause du cours du change — qui m'est toujours défavorable ! — enfin le malheureux doit encore payer des impôts à son propre pays. S'il est particulièrement malchanceux, il versera encore une taxe fédérale, puis une taxe provinciale, voire une taxe municipale si ce n'est pas son jour de veine. Et, après tout cela, il risque de s'apercevoir qu'il existe une quelconque taxe scolaire

(1) Loi sur la défense du royaume.

parce que, pour Dieu sait quelle mystérieuse raison, les catholiques ont forcé la main au gouvernement afin de pouvoir réclamer de l'argent aux gens afin qu'ils contribuent à l'éducation des petits catholiques. Quel drôle de monde, n'est-ce pas ?

Mais mon respecté ami Paddle Moffet a une question. Paddle Boat aime les bateaux et c'est son amour des bateaux qui m'a conduit à le rebaptiser « Paddle Boat », un nom qui semble l'enchanter. C'est un modéliste très doué. J'étais écoeuré de le voir fabriquer de ridicules bateaux à voiles d'autrefois. Après tout, qui s'intéresse à des bateaux qui ne sont que de simples morceaux de bois se déplaçant grâce à un bout d'étoffe collé à un bâton appelé mât ? Les modélistes de talent fabriquent tous des navires à aubes ou de bons vieux vapeurs. Et voilà comment Paddle Boat Moffet, stimulé par son nouveau nom, est actuellement en train de fabriquer un bateau à aubes.

Mais l'histoire de la Marie-Céleste le tracasse. Vous la connaissez sans doute tous mais si tante Agatha n'est pas au courant, laissez-moi vous dire, tantine, que la Marie-Céleste est — ou était — un voilier qui assurait un service régulier. Un beau jour — ou, plus exactement, un beau soir —, un vaisseau vit la Marie-Céleste voguant à sa rencontre toutes voiles dehors et vent en poupe. Mais c'était le crépuscule — comme dans ce livre — et, compte tenu des règlements navals, elle aurait dû avoir des feux. Or, il n'y en avait pas et un certain nombre d'anomalies troublèrent les marins du vaisseau. Aussi, après une très longue poursuite, quelques-uns d'entre eux purent monter à bord de la Marie-Céleste et carguer ses voiles.

C'est alors qu'ils eurent la chair de poule, ou ce qu'ont les matelots quand ils sont saisis d'effroi, car il n'y avait personne à bord de la Marie-Céleste, pas une âme. Tout

était parfaitement en ordre, une table était même dressée pour un convive inconnu.

Au fil des années, beaucoup d'hypothèses ont été émises pour expliquer ce qui s'était produit sur la Marie-Céleste. On n'avait pas relevé la moindre trace de violence. Alors ? Que s'était-il passé ? Les canots de sauvetage étaient à bord : donc, l'équipage ne les avait pas pris pour se porter au secours d'éventuels naufragés. Tout était normal — sauf qu'il n'y avait personne. C'est tout.

Il y a eu beaucoup d'autres bateaux fantômes. Des navires intacts où tout était parfaitement en ordre mais sans personne à leur bord. Si vous avez la curiosité de lire mes autres livres, vous ferez connaissance avec le Triangle des Bermudes où non seulement des équipages mais des navires eux-mêmes se sont volatilisés. Des avions également et, dans un cas avéré, au moins, la radio a capté des voix qui s'éloignaient et s'évanouissaient fantomatiquement.

Paddle Boat Moffet veut savoir ce qui s'est passé.

Eh bien, il y a une autre dimension temporelle qui croise la nôtre, il y a un autre univers qui pénètre le nôtre. « Dans ce cas, comment se fait-il qu'on ne le voit pas ? » demandent beaucoup de gens.

On ne le voit pas parce qu'il est sur une fréquence différente. J'ignore combien d'entre vous s'intéressent, aux ondes courtes mais vous êtes très nombreux à avoir connu cette expérience : disons, une station qui émet sur ondes courtes — disons, par exemple, la B.B.C. dans la bande de 31 mètres — et, brusquement, le programme disparaît et vous entendez à la place Moscou, supposons, la voix de Moscou qui déverse sa propagande contre les pays capitalistes. Et avant même que vous ayez eu le temps de tourner le bouton du sélecteur, les braillements de Moscou font à nouveau place à la

B.B.C. Les deux stations n'ont évidemment pas cessé d'émettre mais votre poste était réglé sur l'une d'elles. Si une fluctuation de fréquence intervient quelque part, la seconde se substitue à la première. C'est la même chose pour les deux univers. Ils ne peuvent se voir mutuellement.

Prenons une autre image. Sur notre monde, nous voyons grâce à un certain type de lumière. Mais supposons qu'elle s'éteigne et soit remplacée par quelque chose d'autre, des rayons infrarouges, par exemple. Nous serions alors apparemment plongés dans l'obscurité mais une personne dont la vue serait adaptée aux infrarouges verrait parfaitement alors qu'elle serait totalement aveugle à notre lumière. En conséquence, si notre univers est sur une fréquence et l'univers jumeau sur une autre, il n'y a pas d'interaction entre eux et ils s'ignorent réciproquement. Seulement (c'est une simple illustration) lorsqu'ils se pénètrent, ce qui est notamment le cas dans le Triangle des Bermudes et qu'il y a une fluctuation de fréquence, le pauvre diable qui se trouve à ce point critique risque de passer de l'un à l'autre. De quoi éprouver un méchant choc, n'est-ce pas ? Cet autre univers étant le frère jumeau du nôtre, le malheureux qui a franchi la barrière dans un bateau ou un avion est projeté dans un monde semblable et en un lieu semblable du monde bis mais il ne connaît pas la langue, peut-être même que sa vision est moins bonne et qu'il voit seulement comme on voit au crépuscule — mais c'est que je suis hanté par ce mot !

D'ailleurs, soyez-en assuré, les habitants de l'autre monde viennent aussi bien sur le nôtre. Je connais, en fait, un cas authentique qui s'est produit en Argentine car je me trouvais dans la région à l'époque.

Ainsi, Paddle Boat Moffet, la Marie-Céleste et d'autres bâtiments pourraient continuer de naviguer s'ils

franchissaient la frontière mais, dans le cas de la Marie-Céleste, il n'est pas exclu que son équipage ait été enlevé à fins d'examen par un O.V.N.I. ou même par un autre navire qui se trouvait de l'autre côté de la « barrière ». Les deux éventualités sont possibles et se sont l'une et l'autre produites dans le cas d'autres bateaux.

10

Je viens d'assister par l'intermédiaire de mon vieux transistor à la tragédie d'une nation et j'en suis bouleversé. Bien sûr, quand vous lirez ce livre, ce sera de l'histoire ancienne. Peut-être même que le nouveau Président sera parti, lui aussi. Aujourd'hui, plus rien ne m'étonnerait. Mais j'ai assisté à la tragédie d'une nation.

Cette tragédie n'est pas le fait de Richard Nixon. Richard Nixon, j'en conviens, n'est pas un saint et, en vérité, j'imagine qu'il lui pousserait plus facilement des cornes sur le front que des ailes dans le dos mais il a fait beaucoup de bonnes choses et, à mon avis, pas plus de mauvaises que d'autres qui ont été présidents des Etats-Unis. L'immonde Kennedy est l'une de mes bêtes noires — le grand et glorieux (qu'on dit !) John Kennedy qu'on aurait dû chasser de son poste à coups de pied des années avant qu'il fût assassiné. Si vous vous interrogez sur cette grande et glorieuse figure, songez à la tragédie de la Baie des Cochons; à Cuba, songez à toutes les promesses rompues et à son comportement de playboy. A mon sens, John Kennedy fut le pire des Présidents que les Etats-Unis aient jamais eus. Je dirais qu'il fut plus

mauvais, et de loin que Nixon, plus mauvais même que l'aurait été Nixon si Nixon avait essayé d'être mauvais.

La tragédie des Etats-Unis n'est pas la tragédie du Président, c'est la tragédie de la presse, tout le mal vient de ces infâmes journalistes et je ne comprends pas que des gens tenus pour sains d'esprit tolèrent la presse. Il faudrait qu'il y ait une censure mais pour dire les choses sans mâcher les mots, aucun politicard n'en a assez dans le ventre pour imposer ou même pour lancer cette idée.

Je sais bien comment la presse qui ment est capable de fabriquer des « preuves » et, ensuite, d'accuser, de persécuter et de condamner une personne qui, en réalité, n'a pas un iota de culpabilité.

Je ne prétends pas que le Président Nixon était innocent, ni même que la plus puissante de ces lessives miraculeuses dont la publicité nous rebat les oreilles le rendrait blanc comme neige, quel que soit le nombre de récurages qu'on lui fasse subir, mais il n'était pas aussi mauvais que la presse l'a dépeint. J'irai encore plus loin : il n'a rien fait de pire que n'importe quel autre Président. Je comprends tout à fait son point de vue et je le définirais comme un Président américain parfaitement ordinaire et banal. C'est au dénommé Kennedy que je décernerais la médaille de plus mauvais président, je crois qu'il aurait entraîné les U.S.A. à la guerre, je crois qu'il a causé plus de malheurs que Nixon n'aurait jamais cru possible.

La presse n'a pas plus que l'Eglise le droit de s'immixer dans la politique. Cela a toujours été pour moi une source d'étonnement qu'en Irlande, par exemple, un évangéliste de carrefours ait mis son lutrin au rancart et quitté la chaire pour devenir un révolutionnaire. Comment s'appelle ce type ? Paisley, je crois. Mais si un

homme a une vocation pour les ordres, pourquoi se met-il brusquement à donner des ordres révolutionnaires ?

Même chose pour le vieux Makarios qui s'est sauvé si précipitamment de Chypre que personne n'a pu le rattraper. Encore un ecclésiastique — un archevêque, cette fois — qui a oublié son saint ministère pour s'engager sur la voie révolutionnaire et je considère, quant à moi, que les révolutionnaires ne sont rien d'autre qu'une bande d'assassins. Tout le monde a le droit d'avoir son opinion et voici la mienne : un prêtre qui oublie son saint ministère et abandonne en bêlant ses ouailles pour prendre un fusil devrait être défroqué. Mieux que cela : déculotté.

J'ai été pour ma part copieusement persécuté par la presse et bien que je ne puisse pas dire que je haisse réellement quiconque, j'ai presque autant de haine pour la presse que pour n'importe qui au monde. Je préférerais serrer la main de Satan et de sa grand-mère — Satan a-t-il une grand-mère ? — que celle d'un journaliste car ces gens-là sont véritablement la lie de la Terre. Quand on les entend à la radio, on frissonne devant l'arrogance avec laquelle ils régentent les gens, devant la manière qu'ils ont d'essayer de les obliger à dire ce qu'ils veulent qu'ils disent. Pour ce qui est du nouveau président, j'ai entendu les journalistes dire ce que Gerald Ford ferait. Si les journalistes sont tellement importants, s'ils savent tout, on se demande bien pourquoi l'Amérique a besoin d'un Président. Pourquoi le Congrès, le Sénat, les Boy-Scouts ou je ne sais quoi ne téléphonent-ils donc pas tout les matins à la presse pour prendre ses ordres ? Les journalistes ne sont, à mon avis, qu'une bande d'imbéciles illettrés et ignorants toujours prêts à faire leur beurre sur les malheurs d'autrui et même sur la tragédie d'une nation. A bas la presse !

J'ai une lettre de quelqu'un qui connaît la difficulté suivante :

« Dans vos livres, et dans d'autres livres aussi, il est dit que, de temps en temps, le monde subit une sorte de changement de cycle, de civilisation. Mais si c'est vrai, il devrait y avoir des vestiges d'autres civilisations. Or, on n'en trouve jamais. Cela me conduit à croire que la Bible a raison et que le monde n'a pas plus de trois ou quatre mille ans d'âge. »

Ce gars-là doit sûrement être journaliste ! Enfin, imaginez un instant que vous êtes une fourmi en train de folâtrer dans un champ. Vous voyez ce gros nuage qui approche, là-bas ? Comme vous êtes une sage fourmi, vous vous précipitez aussi vite que vous le pouvez vers l'arbre le plus proche et vous l'escaladez en jouant de vos six ou huit pattes. Une fois en haut, vous avez une vue imprenable sur le monde que vous dominez.

Le paysan arrête son tracteur poussif, descend, ouvre la barrière de son pré, remonte sur son tracteur et le remet en marche. Après s'être un peu gratté la tête, avoir allumé et craché avec force, il commence à tracer son sillon. Et ce qui était votre monde, ce qui était une surface douce recouverte de belle herbe verte est alors bouleversé : le fermier laboure. Il laboure, il laboure, il laboure en profondeur de sorte que toute la surface de votre monde, c'est-à-dire le champ, est mise sans dessus dessous et c'est un beau gâchis. Vos amies les fourmis de la colonie disparaissent à jamais : l'un des socs y a veillé de la manière la plus définitive qui soit. La fourmilière est éventrée, de grosses mottes de terre émiettées retombent sur les fourmis, puis une de ces espèces de lames par quoi se termine la charrue taillade le linceul de terre recouvrant la défunte colonie, défonce de plus belle et dans tous les sens. Au second passage, une des roues

arrière du tracteur a encore davantage enfoncé le tout.

Et vous, la dernière fourmi du monde — votre monde est le champ, rappelez-vous, vous tremblez d'effroi. Tout a changé d'aspect. De hautes falaises de terre se dressent là où il y avait un sol lisse et, peut-être, de l'herbe. Rien ne demeure plus de ce qui vous était familier. Mais si vous étiez doué d'une grande longévité — je ne sais pas combien de temps vit une fourmi —, vous verriez que le vent et la pluie recommenceront à aplanir le sol. Avant cela, néanmoins, il se peut que le paysan ou son fils vienne avec un semoir, encore un engin qui sert à remuer la terre en répandant partout des graines. Des nuées d'oiseaux suivent le semoir et vous, malheureuse fourmi, vous aurez tout intérêt à serrer bien fort la queue entre les jambes si vous y tenez.

C'est ainsi que se passent les choses sur la Terre. Prenez ce que nous autres, habitants de la Terre, appelons une puissante civilisation, New York, par exemple (est-elle puissante après Watergate ?). Supposons que vienne la fin d'un cycle. Il y aura de terribles tremblements de terre, si colossaux que vous n'auriez jamais rien imaginé de tel — et d'ailleurs vous n'imaginerez rien du tout car vous n'y survivrez pas. Ces tremblements de terre ouvriront des crevasses qui engloutiront les édifices, des failles de près d'un kilomètre de profondeur, peut-être, et toutes les constructions constituant New York y disparaîtront. Puis la terre se refermera. Il y aura quelques secousses et, au bout d'un certain temps, il n'y aura plus la moindre trace de cette puissante civilisation.

Le cours des rivières sera évidemment modifié. L'Hudson s'enfoncera dans la terre, les mers envahiront peut-être le continent, peut-être que le site de New York deviendra un plateau sous-marin et, du New York que vous avez connu, il ne demeurera rien.

Cependant, il est faux de dire que tout s'est effacé à jamais sans laisser de traces, amen. Des choses fort intéressantes ont été signalées par des mineurs. Des mineurs qui cherchaient peut-être du charbon et qui, tout au fond de leurs mines, sont tombés (et ça, c'est la vérité) sur un corps de quatre mètres cinquante de long enterré dans le charbon ou sur des objets façonnés dont certains ont abouti dans les musées.

La Terre a connu de nombreux cycles. Si vous allez dans une ferme et que vous regardez le champ, pouvez-vous dire ce que l'on y faisait pousser dix ans auparavant ? Vous ne pouvez savoir ce qui y poussait vingt ans, cinq ans ni même un an plus tôt parce que la charrue est passée par là. Peut-être le fermier a-t-il eu une très bonne moisson qui a épuisé la terre. Dans ce cas, il laboure son champ et le laisse en friche pendant une année. Puis il le laboure à nouveau, sème quelque chose d'autre et ainsi de suite. La Terre, elle aussi, est affouillée par les séismes. Après les tremblements de terre viennent les inondations et les tornades qui éparpillent la couche d'humus superficielle et aplanissent tout jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace de ce qu'il y avait auparavant.

Eh bien, jeune homme, vous qui m'écrivez que je ne dis pas la vérité, vous avez perdu une bonne occasion de vous taire. Vous ne savez pas de quoi vous parlez et si j'ai un conseil à vous donner, c'est celui-ci : lisez donc tous mes livres, et le plus tôt sera le mieux.

Mme Mary MacMaggot du Maggotorium, Toadsville, est une fanatique de la médecine par les plantes. Elle croit fermement que les gens qui prennent des remèdes à base de produits chimiques et autres devraient se faire examiner la cervelle. Mme Mary MacMaggot est absolument convaincue qu'il n'y a que les simples qui peuvent vous faire du bien. Pour elle, tout le reste — les pilules,

les potions, les onguents et les lotions — ne servent qu'à engraisser les pharmaciens.

En fait, il n'y a généralement pas de différence entre les remèdes confectionnés à partir des plantes et ceux qui sont fabriqués en usine. Vous savez comment ça se passe, n'est-ce pas ? Prenons, par exemple, une plante riche en fer. Ce fer qu'elle contient n'est pas venu tout seul grâce à la bienveillance de la nature qui sait que Mme Mary MacMaggot aura un jour besoin de fer comme fortifiant. Il vient du sol et je vous conseille de réfléchir à la manière dont les choses procèdent. Cela se passe à peu près de la façon suivante. Toutes les plantes sont faites de cellulose. Ce sont des sortes d'éponges de cellulose dont les cavités sont remplies de matériaux nécessaires à la vie de la plante. La cellulose est une espèce de squelette, de charpente pour la plante. Or, celle qui nous intéresse a une préférence marquée pour les terrains possédant une forte teneur en éléments ferreux. Dans ces conditions, elle se développe bien. Ses racines qui rayonnent loin absorbent le minerai de fer que la sève fait circuler à travers tous les tissus cellulosiques de la plante et qui est emmagasiné dans ces cavités exactement comme la saleté qui se loge dans les alvéoles d'une éponge avec laquelle on pompe de l'eau sale. Arrive un phytologue. Il cueille une poignée d'herbes ferrugineuses et il fait un joli gâchis. Il en fait une tisane ou bien il les écrase — en tout cas, il concocte une bouillie nauséabonde et l'ingurgite. S'il a eu la chance de tomber sur une plante qui a réussi à absorber une bonne quantité de minerai de fer, cela lui fera du bien mais si elle est pauvre en fer, il ne lui reste plus qu'à débiter un chapelet de jurons bien sentis et à prendre des pilules.

Tous les grands laboratoires pharmaceutiques ont des équipes qui prospectent les régions reculées du monde, l'intérieur du Brésil, par exemple. Elles y trouvent toute

sorte de végétaux qui ne poussent nulle part ailleurs car le Brésil possède des ressources naturelles qui en font un pays merveilleux sous ce rapport.

On inventorie soigneusement les plantes, on les photographie, on les contrôle et on fait des ballots qui sont expédiés aux laboratoires de recherches où elles sont à nouveau examinées à la lumière des informations obtenues des autochtones : un sorcier indigène emploie, par exemple, telle ou telle herbe pour guérir la stérilité, les rhumatismes ou autre chose. Et, en général, les hommes-médecine indigènes ont raison. Ils ont pour guide une expérience qui se transmet de générations en générations et on peut être sûr que s'ils disent que telle ou telle plante est efficace pour soigner telle ou telle maladie, ils sont parfaitement dans le vrai.

Les chercheurs broient ces plantes, les analysent, en extraient les essences, les cristallisent et en déterminent les constituants, les éléments, tout ce qu'elles ont sécrété et tout le reste. Il est très fréquent qu'ils parviennent à isoler le corps chimique responsable des guérisons que les sorciers se flattent d'obtenir. Il ne leur reste plus qu'à analyser ce corps pour pouvoir le reproduire fidèlement.

Ainsi, le produit chimique fabriqué en laboratoire, le produit artificiel, est tout simplement la copie du produit naturel et il a un grand avantage sur lui : il est en effet impossible de savoir quelle est la puissance de ce dernier. Il peut fort bien n'en avoir aucune. Mais, s'agissant d'une copie fabriquée en laboratoire, on peut prescrire des doses d'une précision absolue.

Je pense en particulier au curare. Certains Brésiliens d'Amazonie — qui s'appellent Indiens — enduisaient d'extrait de curare leurs flèches ou leurs javelots. Une bête atteinte d'une flèche ainsi traitée s'effondre, paralysée. Mais il y a beaucoup de ratés car lorsqu'on a affaire

à des herbes qui poussent naturellement, on ne peut pas être sûr du dosage. On a découvert, il y a quelques années, que le curare pouvait avoir une utile application chirurgicale : il permet de paralyser un patient et de relâcher ses muscles. Mais quand il était administré sous forme d'herbes, les résultats étaient incertains : ou bien le malheureux en mourait ou bien, et c'était souvent le cas, la dose était trop faible pour être efficace. Mais maintenant que le curare médical est fabriqué artificiellement, il n'y a plus de risques car le dosage est toujours exact. C'est donc une bonne chose, Mme Mary Mac-Maggot, que des usines fabriquent des drogues chimiques permettant des prescriptions et des dosages précis. Imaginez que vous soyez obligée de cueillir et de mâcher une livre de fenouil avant que votre toux soit guérie ! A présent, il vous suffit d'avaler un peu de liquide et elle est très vite soignée.

Une autre personne me demande ce que je pense des Arabes et des juifs. Je vais dire la vérité : je n'en pense rien de particulier parce que, sur Terre, ce sont des gens qui se ressemblent beaucoup. Il y a quelques années encore, les Arabes et les juifs vivaient en termes très amicaux, ils s'interpénétraient, il y avait des Arabes dans les communautés juives et des juifs dans les communautés arabes, leurs relations étaient aussi intimes que possible et il n'y avait pas de querelles entre eux, absolument aucune. Mais, vous savez, l'amour et la haine sont deux choses très semblables — c'est la vie —, on peut aimer quelqu'un à la folie et cet amour peut se transformer en haine mortelle presque du jour au lendemain. On peut pareillement s'apercevoir que l'on aime un ennemi exécré presque avant d'avoir compris ce qui vous arrive. Pourquoi ? Parce qu'il y a quelque chose qui marche mal au niveau de la chimie des personnes concernées. Il se peut que les Arabes et les juifs aient

quelque peu modifié leurs habitudes alimentaires et que les produits chimiques qu'ils ingèrent mettent leurs vibrations en opposition. Si les vibrations d'une personne ne sont pas compatibles avec celles d'une autre, c'est la haine et les vibrations sont très souvent régies par ce que l'on mange parce que c'est notre nourriture qui nous apporte nos ingrédients chimiques. Voilà pourquoi les traitements à base de méga-vitamines font merveille dans de très nombreux cas et n'ont aucun effet dans d'autres. Aussi, si l'on prenait un groupe de juifs et un groupe d'Arabes et qu'on leur donnait le même régime, peut-être s'entendraient-ils et ne chercheraient-ils pas à se couper mutuellement la gorge derrière leur dos, si je puis m'exprimer ainsi. Mais je connais, ou j'ai connu, beaucoup de bons Arabes et je connais maintenant beaucoup de bons juifs. Malheureusement, j'en ai aussi connu un ou deux de mauvais. Il est vrai que j'ai également rencontré quelques mauvais bouddhistes !

Je reçois souvent des lettres d'Allemagne me reprochant vertement que mes livres ne soient pas publiés dans ce pays. Ce n'est pas ma faute. Toute une campagne a été déclenchée contre moi en Allemagne par des individus qui étaient jaloux que j'écrive sur le Tibet et que mes livres soient véridiques. Mais il me semble que les Allemands sont des gens désagréables, il me semble qu'ils sont les trublions de l'Europe, qu'ils sont terriblement dépourvus d'humour, terriblement lugubres et terriblement collet-monté. A tel point que j'ai dû prendre la décision de ne pas me faire publier en Allemagne. Je ne supporte pas ces gens à l'esprit obtus et j'ai souvent écrit à des Allemands pour leur expliquer le fond de ma pensée, à savoir qu'il aurait peut-être mieux valu pour l'Europe que les Russes aient pris toute l'Allemagne. Si l'on interroge l'histoire, on constate que

les Allemands ont atrocement bouleversé le monde depuis l'époque d'Attila, le roi des Huns.

Aussi, M. l'Allemand qui êtes si mécontent de ne pouvoir vous procurer mes livres dans votre langue, sachez que je ne veux pas qu'ils soient publiés en allemand et que je me moque comme de ma première chemise — et même de la seconde — de ce qu'en pensent les Allemands.

Un gentleman — je suis sûr que c'est un gentleman à cause de sa manière d'écrire — est persuadé que c'est un sort merveilleux que d'être un écrivain. On n'a aucun travail à faire, il suffit de marcher de long en large dans une pièce en dictant à une équipe de secrétaires qui notent les moindres mots qu'on prononce et s'esscriment pour en faire une superbe prose qui séduira un éditeur, lequel vous versera des droits d'auteur mirifiques.

Ce correspondant croit que tous les écrivains sont milliardaires, qu'ils font le tour du monde en avion avec des billets de première classe — je devrais peut-être dire des cartes de crédit de première classe — et qu'ils roulent dans des voitures de sport mirobolantes ou des Rolls-Royce. Pensez-vous que je puisse prendre une ou deux minutes pour lui dire de cesser de rêver ? C'est loin d'être aussi facile que cela. Feu Edgar Wallace, je crois, avait une formule, le squelette d'un livre, en quelque sorte. Avec six ou sept intrigues en réserve, il ne changeait que les noms, les lieux et les crimes, il habillait ce squelette et il n'avait plus qu'à faire les cent pas avec un long fume-cigarette entre les doigts en dictant du coin de la bouche (impossible de faire autrement quand on fume en même temps) à deux ou trois sténodactylos.

Ça, c'est de la production de masse. Le pauvre diable d'écrivain moyen ne travaille pas de cette façon. Et puis,

savez-vous ce qu'il faut pour écrire de vrais livres ? Je vais vous le dire.

Avant tout, si l'on veut écrire un livre véridique, il faut avoir eu d'authentiques expériences, des expériences affreuses qui vous marquent pour la vie. Les gens qui ont connu les camps, par exemple, ne sont jamais plus les mêmes après, ils sont marqués. Souvent, cette expérience a détérioré leur santé ou l'a minée depuis. Aussi connaissent-ils un grand nombre de choses. Mais encore faut-il qu'ils soient capables d'écrire, capables de traduire leurs expériences en mots sous une forme suffisamment intéressante. Et s'ils n'en sont pas capables, il faut qu'ils soient sûrs que leurs expériences sont telles que les lecteurs voudront les connaître.

Le manuscrit tapé, il faut trouver un éditeur qui le lira mais certaines disciplines mécaniques sont indispensables pour qu'il prête attention à un tel manuscrit. Puisque la question paraît vous intéresser, je vais vous expliquer lesquelles.

Le texte doit être tapé sur un seul côté de la feuille et sans trop de fautes. Il doit y avoir un double interligne. Il y aura dix mots par ligne et vingt-cinq lignes par page, soit deux cent cinquante mots à la page. En ce qui concerne mes livres, un chapitre fait en moyenne vingt pages, soit mille cinq cents mots et il y en a généralement vingt, soit soixante mille mots au total. Et quand on arrive au soixante-millième, on s'aperçoit qu'on a oublié quelque chose d'important et on en rajoute encore quelques-uns.

Il est, il semble qu'il soit nécessaire que les chapitres aient à peu près la même longueur parce que la composition de l'ouvrage n'est pas confiée à un seul ouvrier. Le livre est réparti entre un certain nombre de linotypistes et s'il y en a un qui a des chapitres courts et un autre des chapitres longs... on risque d'avoir des

ennuis avec le syndicat ou je ne sais quoi. Il est donc préférable que les chapitres soient bien égaux, de l'ordre de cinq mille mots, encore que le premier et le dernier peuvent être un petit peu plus courts.

Le meilleur moyen, et de loin, d'être sûr que l'ouvrage parviendra à l'éditeur est de passer par l'intermédiaire d'un agent littéraire. J'en ai un dont je n'ai qu'à me louer. Depuis le temps, nos relations ne sont pas seulement celles d'un agent et d'un client : je considère que M. Knight est un ami. Il est cet oiseau rare : un agent d'une parfaite honnêteté. Il est absolument nécessaire, cela va sans dire, que votre agent soit honnête et qu'il agisse en votre nom. Voici la raison sociale de mon agence : Stephen Aske, 39 Victoria Street, Londres.

Mais je vous préviens que si vous envoyez un ours qui n'a aucune chance d'être édité, un agent littéraire est en droit de vous réclamer des honoraires de lecture. Par conséquent, si, débordant de zèle littéraire, vous éprouvez un irrésistible besoin d'écrire, vous seriez bien avisé de vous adresser (en joignant un timbre pour la réponse) à un agent comme M. Knight pour lui demander son avis : y a-t-il un marché pour tel et tel type d'ouvrage ? etc. Si oui, il vous le dira et vous conseillera sans nul doute de rédiger un synopsis de cinq mille mots environ exposant brièvement de quoi il sera question dans votre livre.

N'envoyez pas de manuscrit avant d'avoir écrit et n'espérez pas qu'un agent — ni un auteur — vous réponde si vous ne joignez pas le timbre pour la réponse. Un agent doit payer l'imprimeur, la dactylographie, son temps vaut de l'argent, il a des frais généraux tels que l'électricité, le chauffage, etc., il paie sa patente, il paie son loyer et si vous n'observez pas les convenances en joignant un timbre pour la réponse, votre agent présumptif risque de faire ce que je ferais dans ces

conditions : il flanquera votre prose à la poubelle.

Un bon agent n'a pas de prix. Il prendra contact avec des éditeurs étrangers, il les harcèlera pour qu'ils vous règlent votre dû dans les délais et, croyez-moi, ce n'est pas le cas de tous les éditeurs !

Mais si vous croyez que vous ferez fortune en écrivant, prenez plutôt une pelle et faites-vous maçon ou quelque chose d'approchant. Ce sont ces gens-là qui gagnent de l'argent, aujourd'hui. Un écrivain, à moins qu'il ait quelque chose de particulier à dire, ne gagne souvent pas assez pour vivre et un auteur affamé est vraiment un affreux spectacle.

Il y a des gens qui me demandent ce que je recommande en matière de musique, des gens qui veulent s'élever, avoir un élan spirituel, et tout, et tout. Cela tombe très bien car je viens justement de recevoir une lettre d'un jeune Anglais qui me reproche ce que j'ai dit de la musique. Comme je n'ai pas d'électrophone, un de mes amis a essayé ce disque. Résultat : le pauvre a presque cessé d'être mon ami parce que cette musique se réduisait aux « dzing bing bang boum » d'une kyrielle d'éboueurs en folie atteints de la danse de Saint Guy tapant sur des couvercles de poubelles. Je préfère qu'on ne m'envoie pas de disque de *hard rock*. Vous risqueriez de me faire perdre mes amis, que diable ! Alors, prenez bien note : je n'ai pas d'électrophone.

Je crois que la musique doit être apaisante, le genre de chose qui vous fait vous sentir bien, qui intensifie vos vibrations.

Je crois qu'une bonne partie des tendances névrotiques de la vie moderne sont provoquées par une « musique » inadéquate car quand vous écoutez de la musique, vos vibrations personnelles s'exacerbent. J'ai l'impression qu'une multitude de troubles nerveux sont dus à l'imitation stéréo qui éructe du hard rock, le son poussé

au maximum. En vérité, cela détraque votre psyché. Si donc vous voulez faire des progrès spirituels, écoutez plutôt les vieux maîtres, les classiques, cette musique que la jeune génération n'écoute pas et n'a peut-être jamais écoutée parce que les jeunes pensent que tout ce qui touche de près ou de loin à l'« establishment » est contraire à leur intérêts.

Il se passe à peu près la même chose avec la radio d'aujourd'hui. On essaye d'écouter un bon programme de musique et une voix vous interrompt soudain (sur le continent nord-américain, tout au moins) pour vous faire savoir sur un ton hystérique que les pilules Machin guérissent tout depuis la constipation jusqu'aux cors aux pieds. Or, c'est très mauvais — pas la constipation ni les cors aux pieds — mais ces publicités hystériques et tonitruantes car elles détruisent entièrement les vibrations apaisantes que produit la bonne musique. Aussi, si vous voulez écouter de la bonne musique, écoutez-la enregistrée sur disques ou sur bandes magnétiques pour éviter qu'un jeune homme hystérique vienne vous corner aux oreilles le chant d'amour d'un produit pharmaceutique.

« Docteur Rampa, me dit cette lettre, vous avez écrit quatorze livres jusqu'à présent. Allez-vous continuer d'écrire ? Je pense que vous devriez continuer, je pense que vous devriez continuer jusqu'à la fin. »

Vous parlez de quatorze livres, Madame. Celui-ci, *Crépuscule*, est le quinzième. Et pourquoi n'en écrirais-je pas d'autres encore comme vous le suggérez ? Après tout, je pourrais peut-être aller jusqu'à « minuit ». Qui sait ? Cela dépend de la demande du public car un éditeur ne publie que s'il existe une demande et rien ne garantit à un auteur que son œuvre sera acceptée. Un écrivain est comme un aveugle : il doit tâtonner. Aussi, si vous voulez d'autres livres, pourquoi ne le demandez-

vous pas directement à mon éditeur ? Si vous désirez de meilleures couvertures — ce que j'espère, croyez-moi ! —, pourquoi ne pas le faire savoir directement à mon éditeur ? Et si vous n'aimez pas le papier qui pâlit et jaunit, dites-le lui, je vous prie. Ne me le dites pas à moi car je vous jure sur tous les livres sacrés que, en ce qui concerne les couvertures, les illustrations, la qualité du papier employé ou la taille des caractères, je n'ai pas voix au chapitre. Prenez-vous en plutôt à l'éditeur : moi, ça ne m'est pas possible.

Il y a des personnes qui écrivent à Mlle Ku'ei et à Mme Fifi Greywhiskers. Ces deux dames ne sont évidemment plus de ce monde. La vie d'un chat est très courte, vous savez. Les chats vivent à peu près sept fois plus vite que les hommes de sorte qu'une année de notre temps équivaut à sept années du leur. A l'heure actuelle, Miss Cléopâtre a presque soixante ans en termes d'années félines !

Miss Cléopâtre Rampa est une siamoise ocellée et j'affirme de la manière la plus sérieuse qui soit que c'est la personne la plus intelligente, humaine ou non, que j'aie jamais connue. Miss Cléopâtre est de loin la plus intelligente, la plus tendre et la plus affectueuse de toutes. Elle veille sur moi.

Comme vous savez — ou comme vous devriez maintenant le savoir —, je suis malade et, il y a peu de temps, j'ai été vraiment très malade et on m'a enjoint de ne bouger que si c'était absolument nécessaire. Eh bien, Miss Cléopâtre a pris sur elle de me veiller. Elle s'installait sur une petite table — une table de chevet d'hôpital, en fait — et elle y restait toute la nuit, assise toute droite. Si j'avais le malheur de remuer plus qu'elle ne le jugeait indispensable, elle lançait sa patte en avant et me donnait une bonne gifle comme si j'étais un mauvais garnement qui avait besoin d'être corrigé !

Elle fait des rondes exactement comme une infirmière d'hôpital. Quand elle n'est pas « de garde » en permanence à mon chevet, elle vient me voir plusieurs fois pendant la nuit, elle saute très silencieusement sur mon lit (naturellement, je ne suis pas censé le savoir !) et rampe en catimini jusqu'à mon visage qu'elle scrute intensément pour s'assurer que je respire de façon satisfaisante. Si oui, elle repart sans bruit. Sinon, elle fait un vacarme qui attire du monde.

Depuis que nous nous connaissons, je n'ai jamais vu Cléopâtre se mettre en colère ou faire preuve d'irascibilité. Elle est d'une douceur irréprochable et elle est tout à fait raisonnable. S'il y a quelque chose qu'on ne veut pas qu'elle fasse, il suffit de le lui dire sans avoir besoin de hausser le ton : elle ne le fera plus. Bouton d'Or, par exemple, n'aime pas que les petits compagons s'asseyent sur ses chapeaux ce qui, d'un point de vue féminin, est sans doute compréhensible. Elle l'a dit à Cléo d'une voix calme et sans s'énerver : et Cléo n'a plus jamais recommencé.

Fat Taddy vit aussi avec nous. C'est une siamoise bleue, beaucoup plus lourde que Cléo et moins intelligente qu'elle au sens matériel et physique, encore que, comparée aux autres chats, elle soit d'une intelligence supérieure. C'est dans le domaine de la télépathie que s'exerce tout particulièrement son talent. Je n'ai jamais rencontré une créature aussi douée sous ce rapport. Quand elle veut, elle communique ce qu'elle a à exprimer aussi bruyamment qu'un haut-parleur qui vous braille aux oreilles. Elle est sous la responsabilité de Cléo qui la cornaque plus ou moins et veille à ce qu'elle se conduise comme il faut. Mais Cléo est mon garde personnel. Taddy préfère garder la nourriture !

Vous avez peut-être deviné qu'il y a des gens qui me posent toutes sortes de questions bizarres. Et aussi des

questions personnelles. Ils veulent, par exemple, connaître mon âge, ce qui ne regarde personne. On me demande parfois si j'ai une pension-vieillesse et je suis en mesure de répondre que je n'ai pas pu l'obtenir pour une raison curieuse. J'ai passé un certain temps en Amérique du Sud et, n'ayant pas remis les pieds au Canada pendant dix ans, on ne m'a pas accordé ma pension. Aussi, les citoyens âgés aimeront peut-être savoir que, en vertu des lois canadiennes, il faut avoir résidé sans interruption au Canada pendant dix années — même si l'on est naturalisé — pour bénéficier de la retraite-vieillesse. En 1975, j'aurais mes dix ans pleins de sorte que, si je suis encore en vie, je devrai signer une procuration grâce à laquelle quelqu'un d'autre pourra toucher ma pension à ma place puisque je suis incapable de me déplacer pour ce faire.

On m'a demandé aussi si Mme Rampa vivait toujours avec moi. J'étais sur le point de répondre : « Evidemment ! » mais en une époque comme la nôtre où l'on divorce pour un oui ou pour un non, ce n'est pas tellement évident, n'est-il pas vrai ? Je réponds donc : Mme Rampa vit avec moi de même que Bouton d'Or, Mme S.M. Rouse, qui est véritablement un membre, et un membre très important, de la famille.

Il m'arrive de recevoir d'Australie des lettres injurieuses. Un certain Samuels m'a un jour écrit de là-bas pour me dire sur un ton fort déplaisant que Mme Rampa n'ouvre pas la bouche et que si je n'étais pas un charlatan, pourquoi ne le disait-elle pas ?

En fait, elle l'a dit, et bien des fois. Mais voici ce que je me propose de faire : je vais laisser Mme Rampa commencer le prochain chapitre. Ainsi pourra-t-elle dire ce qu'il lui plaira sans que je lui souffle quoi que ce soit ou que je guide sa main. Monsieur l'Editeur, voudriez-vous donc, je vous prie, mettre un peu de musique douce

et baisser l'éclairage à l'intention de nos lecteurs. Préparez-vous à allumer le projecteur car c'est Mme Rampa qui va ouvrir le prochain chapitre.

11

Permettez-moi de vous présenter Mme S.A. Rampa. Je lui ai offert la possibilité de dire ce qu'elle désire dire. Je lui cède la parole.

« On m'a proposé d'apporter une modeste contribution à ce livre, le quinzième, d'en écrire un chapitre, par exemple, et, sur le moment, cette idée m'a causé un choc.

« Non ! Je n'aurai pas la présomption de m'essayer à rédiger un chapitre mais puisque l'auteur y consent, je serai très heureuse de faire quelques commentaires.

« Ce soir, j'ai fini de lire le texte du chapitre 9, tout frais sorti de la machine à écrire, et je crois que le chapitre 10 est également terminé mais, celui-là, je ne l'ai pas encore lu. Aussi, si je ne me dépêche pas, il sera trop tard pour cet ouvrage.

« Pendant que je me livrais à mes occupations vespérales — arroser les plantes, préparer le dîner, m'occuper de Cléopâtre et de Tadalinka —, je songeais à tout ce que j'avais lu dans les pages de *Crépuscule*.

« Je voudrais avant tout préciser que lorsque Lobsang Rampa dit « ma femme » ou « Mme Rampa », il s'agit toujours de la personne présentée sous d'autres noms

dans des livres antérieurs, c'est toujours « Ma » de *Living with the Lama*. « Mrs Old Man » de *Beyond the Tenth*. « Ra'ab » de *Candlelight*. Il convient, me semble-t-il, de vous donner l'assurance que Lobsang Rampa est une personne loyale et fidèle et qu'il n'est pas dans ses habitudes de changer fréquemment de partenaire. J'espère qu'on peut en dire autant de moi.

« On a raconté beaucoup de choses pour et contre nous de la même façon que l'on a critiqué le président des Etats-Unis d'Amérique qui vient de démissionner, contraint et forcé.

« La presse nous a fait grandement souffrir tout comme elle a fait souffrir le président Nixon et ces derniers jours nous ont rappelé que ce sont les censeurs qui en savent le moins qui sont les plus prolixes. Autrement, ces gens s'emploieraient à trouver des solutions pour améliorer les choses au lieu d'essayer de contrecarrer les efforts de la poignée d'hommes qui désirent faire du bien à leurs semblables.

« Néanmoins, ce soir, je n'ai pas l'intention de critiquer mais de faire quelques commentaires à propos de l'auteur de ce livre, *Crépuscule*.

« Le Dr Rampa n'est pas le vieillard acariâtre et grincheux que certains ont inconsidérément décrit. En vérité, il est extrêmement mal portant et c'est là une raison suffisante pour être grognon et irritable mais ce n'est pas un personnage imbuvable et quinteux. Bien au contraire, il pense continuellement aux autres et j'ai noté plus attentivement que jamais au cours de ces dernières semaines la profondeur de sa compassion envers ceux qui sont dans le malheur. Hier soir, nous avons entendu tous les deux comme tout le monde la radio annoncer la nouvelle tragique du départ imminent du Président et le Dr Rampa a été tellement ému par la tristesse de l'événement qu'il a encore plus mal dormi

que d'habitude. Une des choses les plus affligeantes dans toute cette affaire est l'attitude des journalistes. Ils ne se sont pas contentés de faire le travail d'informateurs mais, pour reprendre l'expression d'un autre auditeur, ils RESPIRAIENT LA HAINE.

« Peut-être devrais-je m'excuser de la longueur de mes propos car il était convenu que je me bornerais à quelques lignes. Il y a encore un point que je veux aborder car je n'aurai peut-être plus jamais l'occasion de le faire : je tiens à dire que, personnellement, c'est à cet homme qui a accepté tant de sacrifices pour nous aider et, en particulier, pour m'aider, moi, que je dois toute la conception que j'ai de la vie et l'attitude que j'ai envers elle.

« La vie n'est pas toujours facile, certes, mais l'on y attache moins d'importance si l'on sait où l'on va et, comme on nous l'a bien souvent répété, il n'y a pas de raccourcis pour parvenir à la sérénité. Je puis catégoriquement affirmer grâce à ma propre expérience que si difficiles, si impossibles que nous croyons être, on peut, moyennant quelques efforts et une pratique REGULIERE, surmonter beaucoup de problèmes qui se posent à nous et parvenir ainsi à vivre plus aisément avec les autres et avec soi-même, ce qui n'est pas moins important. Dans mon cas, l'enseignement et, plus encore, l'EXEMPLE de Lobsang Rampa m'ont aidé de façon déterminante à être en harmonie avec moi-même, ce qui a eu pour résultat, je l'espère, de m'améliorer quelque peu.

« Je ne sais pas s'il reste assez de place pour intégrer cette modeste contribution au livre car son plan était organisé avant que je n'aie pu mettre de l'ordre dans mes idées. Toutefois, cet exercice a été plaisant et je regrette de ne pas avoir la place qu'il faudrait pour évoquer divers épisodes révélateurs de l'extrême compas-

sion qui anime Lobsang Rampa, un côté de sa nature que tout le monde ne connaît pas et qui n'est pas toujours reconnu mais qui constitue néanmoins une facette très réelle de sa personnalité. Peut-être qu'une autre occasion se présentera un jour. Qui sait ? Mais pour répondre à cet Australien mal embouché qui exige que j'apporte une preuve, MOI, qu'on me permette de dire que, oui, je sais sans le moindre doute possible que Lobsang est bien celui qu'il prétend être et que tous ses livres sont véridiques. »

Voilà. J'avais espéré que si nous devions avoir des illustrations, elles pourraient être signées S.M. Rouse et aussi que, si l'on faisait des clichés, les précédents paragraphes dus à Mme Rampa pourraient porter sa signature car il y a toujours des zozos qui diront : « Allons donc ! C'est lui qui a écrit ça. » (Mais c'est faux.)

Pour ce qui est de cette histoire de preuve, il est inutile d'essayer de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit car si une personne veut croire, elle croira et si elle ne veut pas croire toutes les preuves que vous pourriez apporter ne la convaincraient pas. Aussi, à vous de faire votre choix.

Mais on m'interroge aussi sur les livres. Quels livres devrait-on lire ? Je ne peux pas en citer toute une liste, n'en ayant pas beaucoup moi-même, mais il y en a deux en particulier qui m'ont fait une profonde impression. Je vais donner leurs titres et les éléments indispensables. Le premier, *The Space ships of Ezekiel* (les astronefs d'Ezechiel) de Josef F. Blumrich (Bantam Book) est un ouvrage que je vous recommande très vivement. L'auteur a eu une crise de fou rire à s'en décrocher la mâchoire quand son fils lui a parlé des O.V.N.I. C'est un savant qui travaille pour la NASA, donc quelqu'un

de tout à fait qualifié en matière d'objets volants non identifiés et *tutti quanti*. La crédulité de son fils l'amusa tellement qu'il se mit en devoir de prouver que les « soucoupes volantes ne pouvaient pas exister ». Et plus il s'efforçait de le démontrer, plus il acquérait la conviction qu'elles existaient, tant et si bien que l'ingénieur qu'il était finit par pouvoir dessiner le modèle d'astronef dont il était question au temps d'Ezéchiél. Mais c'est un excellent livre que je vous conseille instamment de lire. Enfilez donc vos chaussures de course, précipitez-vous chez votre libraire et achetez-le.

Vous verrez que je suis un bon critique !

Autre ouvrage extraordinairement bon : *Timeless Earth* (1) de Peter Kolosimo. Je crois qu'il a été originellement écrit en français mais il a été traduit en anglais par Paul Stevenson et publié par University Books Inc. (Bonne chose qu'ils aient de l'« inc » car on en a besoin pour imprimer les livres, n'est-ce pas ? (2). Il vous coupe littéralement le souffle. C'est un livre qui dit la vérité et il a sa place dans la bibliothèque de tous les gens sérieux qui réfléchissent. Puisque vous bondissez acheter celui sur les astronefs, pourquoi ne pas en profiter pour prendre aussi *Timeless Earth* ? Peut-être vous apercevrez-vous que vous serez plus instruit après.

Dites donc ! Je suis bienveillant dans ce livre, non ? Je ne me contente pas de répondre à vos questions : je vous recommande aussi des confrères ! Mais reprenons le jeu des questions et des réponses.

Je vais vous faire un aveu : j'ai très mauvaise vue et j'ai « triché » en sélectionnant d'abord les lettres dactylographiées car les gens m'écrivent parfois à la main et leur écriture me fait penser aux tortillons que ferait en

(1) *Terre énigmatique*, Ed. J'ai Lu, A 306 **.

(2) Jeu de mots entre *Inc.* (*incorporated*) et *ink*, (encre).

sortant de l'encrier une araignée atteinte de la danse de Saint-Guy. J'ai sans nul doute omis parce que JE N'AI PAS PU LES DECHIFFRER beaucoup de questions qui auraient été fort intéressantes !

J'en ai là une qui, cependant, ne colle pas du tout avec l'hypothèse de son auteur. « Vous dites, écrit ce jeune homme, que nous sommes immortels. Pourtant, ne serait-il pas logique de dire que, si nous n'avons pas de fin, nous n'avons pas de commencement non plus ? Ne serait-il pas plus logique que ce soit pareil dans les deux sens ? »

Non, je ne le crois pas. Je ne vois pas les choses de cette façon. Après tout, il faut bien qu'une chose ait un commencement, autrement elle n'existerait pas. Et une fois qu'elle a commencé, pourquoi ne continuerait-elle pas ? En théorie, si une personne pouvait remplacer toutes les cellules de son corps exactement selon la même configuration que les anciennes, elle continuerait d'exister perpétuellement, n'est-ce pas ? La raison de l'usure de l'organisme est simple : le mécanisme de remplacement des cellules a une mémoire de plus en plus défectueuse de sorte que les cellules remplacées et les cellules remplaçantes présentent une différence qui ne cesse de s'amplifier.

Je dirai carrément que je ne vois pas pourquoi une chose aurait un commencement mais pas de fin. Et, d'ailleurs, M. L., qu'entendez-vous par « pas de fin » ? Nous continuons. Le corps humain, le corps physique a une fin. Alors, nous passons dans l'astral et, son temps accompli, le corps astral arrive à sa fin. En d'autres termes, nous mourons sans souffrir dans l'astral et accédons à une nouvelle dimension, et ainsi de suite *ad infinitum*.

« Existe-t-il un monde à une demi-dimension ou à un quart de dimension ? C'est une question qui me tracasse depuis longtemps. »

Non, cela n'existe pas. Il faut une dimension entière

sans quoi l'on a des interactions. C'est à peu près ce qui se produit à une échelle infinitésimale quand notre univers et son négatif se frôlent. Des gens disparaissent alors, comme cela arrive dans le triangle des Bermudes, mais l'on ne peut pas parler de moitié ou de quart de dimension c'est seulement une périπέtie, pas une tragédie.

« Docteur Rampa, pourquoi la presse trouve-t-elle ce plaisir malsain à vous persécuter uniquement parce que vous effectuez une tâche très particulière qu'il est nécessaire d'accomplir ? Ne croit-elle donc pas que dans tout ce que vous dites et faites, vous êtes parfaitement sincère ? Quand même, vous avez des droits et l'on devrait les respecter. »

Je n'ai, évidemment, rien fait pour que la presse m'aime. Mais je n'ai rien fait non plus pour qu'elle me déteste. Les journalistes, voyez-vous, exigent brutalement et de façon menaçante que vous leur accordiez une interview et disiez ce qu'ils veulent que vous disiez. Si la victime n'est pas d'accord, elle est persécutée.

Il y a quelques années, la C.B.C. m'a demandé de passer à la télévision pour dire la vérité sur *l'Histoire de Rampa*. J'étais tout disposé à le faire parce que tout ce que j'ai écrit et dit est vrai. Je suis celui que je prétends être et je peux faire tout ce dont je parle dans mes livres. J'étais donc prêt à passer à la télévision. Mais j'ai découvert avec une profonde stupéfaction que la C.B.C. ne voulait pas la VERITE : elle voulait que je lise une déclaration préparée à l'avance disant que j'étais un imposteur. Comme je n'en suis pas un, j'ai refusé de lire ce texte et j'ai été interdit d'antenne. On ne voulait pas que je dise la simple vérité. Au contraire, la presse m'a persécuté.

J'ai écrit au *Press Council* en Angleterre pour protester contre les mensonges ignobles qu'on répandait sur moi mais le *Press Council* considère que la presse doit être libre d'écrire tout ce qu'elle a envie d'écrire. Je me

suis plaint également au conseil d'administration de la C.B.C. : son point de vue était qu'un producteur de télévision est libre de dire tout ce qu'il veut dire sur l'antenne et d'exiger que les autres fassent ce qu'il entend qu'ils fassent.

Aussi, mon sentiment est-il que la presse, la radio et la télévision sont des chasses gardées.

A mon tour de vous poser une question : si vous étiez attaqué par la presse, la radio ou à la télévision et si vous saviez sans l'ombre d'un doute que tout ce qu'on écrit et qu'on raconte sur votre compte ne sont que mensonges, comment feriez-vous pour réfuter ces mensonges ? N'oubliez pas que la presse ne vous ouvre ses colonnes que si elle veut publier ce que vous écrivez et que vous ne pouvez parler au micro ou apparaître devant les caméras que si quelqu'un le veut.

Aussi, n'avez-vous aucun moyen de vous défendre. « Eh bien, intentez un procès », dira-t-on. Excellente idée, certes, mais c'est très cher et vous ne pouvez en appeler à la justice que si vous avez beaucoup d'argent. J'ai essayé de traîner devant les tribunaux américains un individu qui prétendait qu'il publiait mes livres ou, plus exactement, des livres écrits par moi alors que c'était absolument faux. Il se servait de mon nom. J'ai essayé de trouver un avocat pour me représenter mais comme je n'étais pas en mesure de régler la provision fantastique qu'il me demandait, rien ne fut fait. Il y a des gens qui ont usé et abusé de mon nom, qui se sont fait passer pour moi et tout le reste — et je n'ai rien pu faire. Si j'avais eu de l'argent ou si un avocat avait accepté d'être payé en fonction des résultats, soyez assuré que j'aurais attaqué certains en justice, par exemple cette jeune fripouille qui prétend être mon ami intime et qui vend des articles sortant directement de « l'atelier de Lob-sang Rampa ». Comme je l'ai dit plus haut, je n'ai pas

d'atelier, je ne fabrique plus d'objets et si quelqu'un affirme être un ami et pouvoir utiliser mon nom, rappelez-vous qu'il n'y a que deux personnes qui fabriquent des articles d'après mes dessins : M. Sowter en Angleterre et M. Orlowski, Prince Edward Island, Canada.

« Vous parlez d'un Guide du monde dont on prépare actuellement le corps sur la Terre dans l'attente de la Grande Entité qui viendra l'animer. Savez-vous où ce corps vit présentement ? L'entité qui en prendra possession sera-t-elle l'incarnation de Jésus, de Mahomet ou de Gautama ? »

Oui, je sais exactement où se trouve le corps et je l'ai effectivement vu. Mais je ne dirai évidemment pas où il est car un pouilleux de journaliste s'empresserait d'aller sur place et reviendrait avec un article mirobolant et entièrement imaginaire. Je sais parfaitement où est le corps.

Non, ni Jésus, ni Mahomet, ni Gautama ne sont des réincarnations et ce ne sont pas eux qui prendront possession de ce corps. Sachez qu'il y a un groupe spécial d'Entités qui descendent à certains moments sur la Terre. J'hésite à employer une expression telle que « fraternité blanche » car il y a trop de personnes stupides qui envisagent de lancer un culte intitulé la « fraternité blanche » ou les « baudets noirs » ou quoi ou qu'est-ce. Il y a aujourd'hui trop de déséquilibrés qui se jettent sur tout ce qui peut sembler plausible.

Cela dit, il existe un groupe d'entités — et elles ne vous proposeront pas de cours par correspondance, vous ne les trouverez associées à aucun des cultes ridicules qui sévissent sur la Terre — qui descendront sur ce monde, et sur d'autres aussi, bien sûr, en tant que Maîtres pour donner l'exemple. Si elles devaient naître ici alors que tout ce qu'elles ont à faire leur prendra peut-être une année, ce serait une énorme perte de temps. Aussi prennent-elles un corps spécialement préparé et lors-

qu'elles ont accompli leur mission, ce corps disparaît d'une manière qu'il est inutile de décrire ici.

« Vous parlez toujours des humains et des animaux. Ne sommes-nous pas des animaux, nous aussi ? »

Si, naturellement, et, pour certains d'entre nous, des animaux pas tellement ragoûtants. Mais en opérant cette distinction, je ne fais que suivre ce que l'on pourrait appeler une habitude. Comme cela, lorsque je me réfère à une espèce — les humains — ou à une autre — disons les chats —, il n'y a pas d'ambiguïté. Et comme je l'ai dit plus haut, Miss Cléopâtre est la personne la plus intelligente qu'il m'ait été donné de rencontrer, animale ou humaine.

Diable ! Que vous arrive-t-il ? Votre question est celle-ci : « Voudriez-vous nous dire comment se servir d'un cristal ? J'aimerais trouver la réponse dans votre prochain livre. Faut-il faire l'obscurité complète dans la pièce avant l'expérience ? Doit-on mettre le verre à l'abri afin qu'on ne l'utilise pas pour autre chose ? Doit-on faire un peu appel à son imagination pour que quelque chose apparaisse ? »

Eh bien ! Je croyais pourtant avoir clairement expliqué la méthode. Supposons que vous n'avez pas de boule et que vous vous serviez à la place d'un verre d'eau. Vous vous procurez alors un verre neuf, un verre absolument uni sans aucun motif décoratif, sans ciselure, sans la moindre éraflure — bref, un verre plutôt coûteux dans lequel on ne peut discerner aucun défaut. Vous le lavez soigneusement et après l'avoir bien rincé pour éliminer la mousse de savon, vous le remplissez d'eau à ras bord de façon qu'il y ait un ménisque (le ménisque est le renflement fait la surface du liquide quand le récipient est plein à déborder). Vous posez votre verre sur une table ou un quelconque support de couleur noire et vous obscurcissez la pièce. Il va sans dire qu'il faut pouvoir

voir le verre et vos mains devant vous mais vous ne devez pas pouvoir lire le journal. C'est juste une indication que je vous donne. C'est lorsque les couleurs commencent à disparaître que vous avez l'éclairage désiré.

Les conditions requises étant réunies, vous respirez profondément à plusieurs reprises et vous vous installez confortablement. Vous devez être décontracté, pas un muscle qui frémit, pas un nerf qui palpite. Vous regardez alors dans la direction du verre d'eau mais sans le fixer. Vous regardez à travers lui comme si vos yeux n'accommodaient pas. Imaginez que votre vision est mise au point sur l'infini. C'est bien compris ? Vous regardez dans la direction du verre d'eau sans le fixer en imaginant que vous contemplez un point invisible dans l'espace.

Vous êtes là, l'esprit disponible, et la première chose que vous remarquerez sera une nébulosité. L'eau devient d'un blanc laiteux et puis, pourvu toutefois que le choc ne vous fasse ni sursauter ni dégringoler de votre chaise, cette blancheur se dissipe et vous voyez des images. C'est tout ce qu'il y a à faire. Inutile d'imaginer quoi que ce soit. Pourquoi le feriez-vous alors que vous pouvez voir les choses réelles ?

Quand vous avez terminé, vous videz le verre, vous le rincez, vous l'essuyez et vous l'enveloppez dans une étoffe noire. Vous ne devez pas vous en servir pour autre chose.

Si vous employez le cristal, vous regardez dedans de la même façon mais après il faut l'envelopper dans un tissu sombre car si la lumière du soleil le frappe, il perdra son pouvoir tout comme une pellicule photographique déroulée qu'on laisse exposée à la lumière. On ne peut plus rien en faire ensuite.

« J'aimerais savoir ce que vous pensez des jeux de hasard. »

C'est bien simple. J'ai dit plusieurs fois ce que j'en pense dans mes livres. Je suis absolument contre les jeux

de hasard et bien qu'on m'envoie très souvent des billets de sweepstake et autres, je n'ai jamais rien gagné de ma vie — pas le moindre cent !

« Je n'arrive pas à trouver où est la zone des chats dans l'univers astral. Comment localiser ces zones ? »

Vous m'avez déjà demandé pourquoi je parle des humains et des animaux alors que les humains sont aussi des animaux, n'est-ce pas ? Maintenant, vous voulez connaître la zone des animaux. Laissez-moi donc vous dire ceci : les humains ne sont-ils pas aussi des animaux ? et si les humains peuvent aller dans une zone, pourquoi les animaux à quatre pattes ne le pourraient-ils pas également ? La réponse est oui. Ils le peuvent. Mlle Ku'ei, Mme Fifi Greywhiskers sont de grandes amies. Elles sont dans le plan astral où elles m'attendent. J'ai une autre petite amie chatte là-haut, Cindy. D'ailleurs Cindy vient sur cette Terre sous une forme physique pour me voir et me transmettre des messages. C'est l'absolue vérité !

Je vous dirai donc que les animaux qui ont un statut spirituel suffisant peuvent accéder à tous les plans d'existence ouverts aux humains ayant le même statut. Sachez que, dans d'autres mondes, les animaux ne sont pas traités en créatures de second ordre, ce ne sont pas des « frères inférieurs » et pour quelqu'un qui est télépathe comme moi, il n'y a pas d'animaux inférieurs. A propos, avez-vous jamais songé que les seuls animaux méchants ou vicieux sont ceux que les humains ont rendus ainsi ? Normalement, les animaux naissent « bons » et ils le restent si les humains ne les dénaturent pas. La réponse à votre question est donc celle-ci : les animaux vont dans les mêmes zones que les humains, de sorte que lorsque l'on a trépassé, on peut être accueilli par un animal que l'on aime ET QUI VOUS AIME !

Depuis quelques jours, il fait très, très chaud. Une chaleur presque insupportable, en fait. Mais, pour

l'instant, la température a baissé, nous allons avoir de l'orage et de pauvres âmes sont en train de se marier si elles ne le sont pas déjà. Il y a une curieuse coutume à Calgary. Quand un jeune couple vient de se marier et quitte le lieu de la cérémonie, il fait le plus de vacarme possible. La voiture des époux et toutes celles du cortège klaxonnent sans discontinuer et cela fait un tapage vraiment formidable. Cela me paraît dépourvu de sens car je ne vois pas comment des hurlements d'avertisseurs qui gênent tout le monde peuvent aider un mariage.

J'ai encore un autre sujet d'étonnement : les pompiers, la police et les ambulances de Calgary. Je n'avais jamais entendu nulle part de sirènes aussi bruyantes. Il n'y a pas que cela : celles des ambulances couinent et hululent à tel point qu'elles pourraient presque faire mourir les patients de peur. J'habite un endroit qui est une sorte de rendez-vous d'immeubles de béton et, pour j'ignore quelle mystérieuse raison, les sons se répercutent et les échos se succèdent en série. En vérité, leur volume s'amplifie du fait de je ne sais quelle idiosyncratie architecturale. Toujours est-il que le bruit se poursuit jour et nuit et qu'ici le trafic est incessant. Je n'ai jamais vu la rue qui passe devant chez nous autrement que bondée de voitures. C'est, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un flot ininterrompu d'autos rapides et souvent, quand je suis dans mon lit je regarde par la fenêtre et je me demande où vont tous ces gens qui n'arrêtent pas de circuler, ni de jour ni de nuit.

Il y a trop de voitures et trop de bruit, ici. Mais je présume que quelqu'un va maintenant m'écrire que je suis jaloux parce que je n'ai pas d'auto. Eh oui ! Il y a comme ça des gens qui m'écrivent pour me dire que je suis aigri. Je ne le savais pas, je ne me sens pas aigri. J'ai mes propres problèmes et je m'en débrouille de mon mieux, voilà tout.

Lors de mon dernier séjour à l'hôpital, un jeune aumônier chrétien est venu me voir pour essayer de me refiler un peu de religion. Avant que j'aie pu dire quoi que ce fut excepté que j'étais bouddhiste, il s'est exclamé : « Oh ! Et vous n'éprouvez pas un sentiment de culpabilité ? Le fait de ne pas être chrétien ne vous donne-t-il pas de l'amertume ? » Que pensez-vous de cela ! J'aurais pu lui répondre : « Non mais vous avez l'air de vous sentir un peu coupable d'être chrétien. »

Il est curieux que tant de médecins et de prêtres s'efforcent de fabriquer une sorte de pseudo-psychologie. Ils essaient d'analyser le comportement des gens à partir d'une science exclusivement livresque, oubliant qu'un bouddhiste peut avoir une conception de la vie différente de celle d'un chrétien.

Mais revenons-en à nos questions et à nos réponses. Tout d'abord, laissez-moi vous lire un extrait d'une lettre que m'a écrite M. Borge Langeland : « Je suis heureux d'apprendre que vous rédigez un quinzième livre, me dit-il. Je ne saurais vous dire tout ce que vos ouvrages nous ont apporté. S'ils n'étaient pas véridiques, je perdrais toute confiance en ma capacité de juger de ce qu'il faut accepter et de ce qu'il faut rejeter. Vos recherches sur l'aura sont peut-être pour vous votre mission la plus importante en cette vie mais je crois qu'en écrivant vos livres et en révélant aux gens quelques-uns des mystères de l'existence que certains d'entre nous tentent de résoudre à tâtons, vous avez beaucoup plus fait pour l'humanité qu'en prouvant que l'aura existe et qu'on peut la photographier. »

Oui, M. Langeland, je vous donne l'assurance catégorique que tous mes livres sont absolument véridiques. Ce ne sont pas des fictions, ils sont la vérité. Pas simplement la vérité telle que je la vois mais la vérité réelle.

Oui, le grand treizième Dalaï-Lama m'a effectivement

béni en posant ses deux mains sur ma tête D'UNE CERTAINE MANIERE — cette « certaine manière » est importante car un homme possédant autant de dons que le grand treizième peut transmettre des pouvoirs spéciaux. Il peut effectivement accélérer les vibrations d'une personne. J'ai, du même coup, répondu à un correspondant curieux de ces choses.

Vous savez sans doute qu'autrefois, en Angleterre et, d'ailleurs, dans bien d'autres pays, on croyait dur comme fer que le roi pouvait guérir certaines maladies. S'il imposait les mains à un malade, celui-ci était guéri. La légende selon laquelle celui qui touchait la robe de Jésus était guéri de ses maux est identique. Les vibrations de telles personnes sont différentes et quand elles voient grâce à leur savoir supérieur qu'il est possible à quelqu'un de s'améliorer et de supporter une accélération de ses vibrations, elles font les gestes nécessaires, ce qui donne à l'intéressé une ineffable sensation de bien-être et de puissance. Et je vous dirai que l'attouchement du Dalaï-Lama a prodigieusement accru mes capacités.

« Pourquoi une main ? Pourquoi deux mains ? » me demande-t-on. Les gens qui vont tous les dimanches recevoir la bénédiction à l'église semblent, me dites-vous, ne s'en porter ni mieux ni plus mal. C'est bien normal. Le grand treizième Dalaï-Lama se servait de ses deux mains exactement de la même façon qu'il faut deux fils pour faire fonctionner un appareil électrique — deux contacts. Avec un seul, il ne passerait pas de courant. Maintenant, quand vous dites que les gens qui vont à l'église ne sont pas améliorés, que l'attouchement ait lieu avec une ou deux mains... c'est exactement ce que je vous disais. On n'obtient un bénéfice que si l'imposition est faite par une personne supérieure, pas par un pauvre prêtre ou un pauvre clerc qui prononce des abracadabras parce que c'est le boulot le plus facile qu'il

connaisse — d'ailleurs, il ne sait rien faire d'autre. Pour ce que cela peut vous rapporter, vous pouvez aussi bien demander au premier passant venu de vous toucher la tête : vous ne vous en porteriez pas plus mal !

Vous voulez savoir pourquoi la lune réfléchit les rayons du soleil avec tant d'éclat : « On a expédié des hommes sur la lune et ils ont découvert qu'elle n'est pas faite de fromage mais de rochers et de sable très semblables aux rochers et au sable de la terre. Quand les rayons du soleil frappe le sommet d'une haute montagne tôt le matin ou tard le soir, la vallée reste dans l'ombre. Puisque les rochers en haut de la montagne sont identiques à ceux de la lune, pourquoi ne réfléchissent-ils pas le soleil de la façon à éclairer la vallée ? »

Doucement, cher monsieur, doucement ! La surface de la lune ressemble beaucoup, pour ce qui est de son pouvoir de réflexion, au gypse et le gypse, qui est comme le plâtre de Paris, est effectivement réfléchissant. Mais, dans le cas de la lune, le fait qu'il n'y ait pas d'air pour absorber les rayons lumineux aide considérablement le phénomène de réflexion. Les rayons lumineux, vous ne l'ignorez pas, sont des vibrations et s'il y a de l'air, ces vibrations sont ralenties quand elles traversent l'atmosphère. La lune, nous le savons, ne possède pas d'atmosphère. Aussi, rien ne fait obstacle aux rayons que lui envoie le soleil et qui se réfléchissent librement quand ils heurtent sa surface.

Pourquoi les rochers ne renvoient-ils pas les rayons du soleil dans la vallée, sur la Terre ? La réponse est que l'angle d'incidence est différent. Les rayons du soleil qui frappent la cime de la montagne se réfléchissent vers le haut ou selon un arc faible, pas vers le bas. Il est facile de faire soi-même l'expérience en se servant d'une puissante ampoule électrique fixée au plafond et qui figurera le soleil. Asseyez-vous par terre avec un miroir de poche à la

main. Vous pouvez renvoyer les rayons du soleil (en l'occurrence, de l'ampoule) sur le plafond ou tout en haut des murs qui vous entourent mais à moins de vous livrer à des contorsions acrobatiques pas sur vos pieds que nous considérerons comme la vallée. Vous avez saisi ?

La troisième question de ce monsieur est judicieuse. Nous allons donc y répondre. « Vous dites, m'écrit-il, que les guerres sont nécessaires pour contrôler l'explosion démographique et donner aux gens l'occasion de se sacrifier. Quel effet kharmique de telles guerres ont-elles sur les héros qui offrent peut-être leur vie en combattant pour leur patrie mais qui, ce faisant, tuent ou mutilent beaucoup d'ennemis qu'ils n'ont même jamais vus auparavant ? Quand — ou si — ils se rencontrent quelque part dans l'Au-delà, est-ce qu'ils ne demandent pas : êtes-vous le salaud qui m'a tué ? Et quel mérite gagne-t-on à faire la guerre et à tuer quelqu'un, même si l'on y perd soi-même la vie ? »

Les lois du karma sont différentes quand une personne se bat pour défendre son foyer, sa famille et sa patrie de sorte que si vous êtes appelé sous les drapeaux, vous n'avez pas le choix : il faut y aller. Et à partir du moment où vous êtes mobilisé, vous êtes couvert et c'est à ceux qui donnent les ordres — en l'espèce, les gouvernements — d'accepter les conséquences kharmiques de ces ordres.

Vous êtes le soldat de deuxième classe A. B. et on vous envoie au front. Vous avez un fusil à la main et on vous dira peut-être un jour de vous en servir. Vous devez obéir sous peine d'être fusillé pour insubordination. Vous appuyez donc sur la gâchette et votre balle tue un ennemi. Cela n'aura pas d'effet kharmique sur vous, vous n'avez pas de soucis à vous faire. Les conséquences kharmiques sont assumées par les personnes QUI ONT EFFECTIVEMENT PROVOQUE LA GUERRE !

Quand vous arriverez de l'« Autre Côté », vous n'êtes pas obligé de rencontrer celui que vous avez tué ou celui qui vous a tué. Vous ne pouvez le rencontrer que si vous n'avez ni antipathie ni haine à son égard.

On peut assurément obtenir du mérite en empêchant des atrocités. Supposons qu'un petit groupe d'hommes parvienne à tendre une embuscade à l'adversaire — à l'ennemi — qui se prépare à massacrer une foule de femmes et d'enfants, peut-être à mettre le feu aux maisons après y avoir enfermé les habitants. Peut-être que vos compagnons et vous abattrez une vingtaine de ces assassins mais, en les tuant, il est possible que vous sauviez la vie de deux mille femmes, enfants et vieillards. Eh bien, la balance sera créditrice, n'est-ce pas ? Et vous aurez gagné en mérite.

Mme Nancy Justice est une de mes vieilles amies. Nous correspondons depuis... oh ! j'ai oublié depuis quand mais cela fait très longtemps. Voici qu'elle m'écrit. Elle a quelques questions à me poser. Je pense que nous pouvons bien nous occuper de Mme Nancy Justice, n'est-ce pas ? Elle me dit : « Je suis un peu clairvoyante. Dans votre livre *Wisdom of the Ancients*, vous définissez la clairvoyance comme l'aptitude de voir à travers les murs. Ce que je veux, c'est voir ce qui doit arriver avant cela se produise mais je n'y parviens que de manière limitée. J'ai besoin d'utiliser un cristal ou quelque chose de ce genre. Je sais que les miroirs me tirent les yeux et j'ai lu quelque part que ceux que l'on employait jadis étaient peints d'un côté ou quelque chose comme ça. Pouvez-vous me dire comment procéder ? »

Eh bien, Mme Justice, je viens justement de parler du cristal et de son mode d'emploi. Je pense donc avoir déjà répondu pour la plus grande part à votre question. Mais je vous déconseille très vivement d'utiliser un miroir noir car, maniés sans précautions, ce sont des choses extrê-

mement dangereuses qui permettent à des entités mal-faisantes de faire du mal par votre intermédiaire. Suivez donc mon conseil : ne touchez pas aux miroirs noirs. Un cristal ne vous nuira d'aucune façon.

« Vous parlez beaucoup de l'astral et du voyage astral, continuez-vous. Je vous crois aussi lorsque vous dites qu'il ne peut rien arriver de fâcheux mais je fais partie de cette catégorie de personnes étranges qui ont une peur mortelle de l'hypnotisme, même de l'auto-hypnotisme. Voici ce que je voulais vous demander : est-il vrai que lorsqu'on est profondément absorbé par quelque chose, un livre qu'on est en train de lire, par exemple, au point d'être oublieux des influences extérieures... enfin, est-ce que c'est une forme d'hypnose ? »

Rien de fâcheux ne peut vous arriver quand vous voyagez astralement à moins que vous n'ayez peur. Mais, si vous prenez peur, il peut vous arriver malheur, ne serait-ce qu'en traversant la rue. En vous enfuyant, vous risquez de vous tromper de direction.

Je suis formellement opposé à l'hypnotisme. Je le suis tout autant à l'auto-hypnotisme car il très facile de s'y prendre mal. Plus facile que de s'y prendre comme il faut, en fait. Aussi, tenez-vous à l'écart de toutes les formes d'hypnotisme, elles sont néfastes. Mais je vous garantis que lorsque vous êtes plongé dans un livre, ce n'est pas de l'hypnose. Vous êtes simplement intéressé par votre lecture et il n'y a là absolument rien à craindre.

Vous avez une troisième question à poser, Mme Justice, et je vais y répondre sur-le-champ. Vous écrivez : « Vous répétez tout le temps que si l'on essaie toutes les choses qui sont dans vos livres, il ne peut pas vous arriver d'être possédé, par exemple. Très bien mais comment les gens qui sont possédés en sont-ils arrivés là ? Qu'ont-ils fait ou que n'ont-ils pas fait ? »

C'est une très bonne question. Mais rappelez-vous ce

que je viens de vous dire : ne touchez pas à l'hypnotisme. Je vous ai également dit de ne pas utiliser de miroirs noirs. Si vous y touchez, vous pouvez facilement devenir possédée. J'explique dans tous mes livres comment NE PAS devenir possédé et si vous suivez mes conseils, cela ne peut pas vous arriver. Mais si vous n'en tenez pas compte, vous serez possédée. C'est là ce que vous vouliez savoir.

Les miroirs noirs, la magie noire, l'hypnotisme et les planchettes de divination, oui, peuvent vous égarer, ils peuvent vous hypnotiser, vous pouvez devenir possédés. C'est pourquoi je ne cesse de répéter : N'Y TOUCHEZ PAS !

12

Tout le monde s'affaire à la maison. En principe, j'aime taper une bonne partie de mes livres moi-même et Bouton d'Or les retape ensuite sur son Olympia. Hy Mendelson m'a fait cadeau d'une machine à écrire que j'ai baptisée « le Péril jaune » mais je n'ai guère pu m'en servir pour ce livre-ci. Mon état de santé ne me l'a pas permis et j'ai presque tout dicté grâce à un magnétophone Sony — juste un petit magnétophone de poche de sorte que je peux prétendre avoir un point commun avec M. Nixon : je crois qu'il se servait de magnétophones Sony pour les enregistrements du Watergate !

Bouton d'Or est une merveilleuse dactylo : extrêmement rapide et extrêmement précise. Je jubile quand elle fait une faute car il est plaisant de lui dire que, après tout, elle n'est pas parfaite. Mais la maison Rampa lui

doit beaucoup. Sans elle, les choses seraient beaucoup plus difficiles. Alors... merci à vous, Bouton d'Or Rose.

Mme Rampa est dure à la tâche, elle aussi. Elle scrute d'un œil d'aigle les pages du manuscrit et, à elles deux — Bouton d'Or et Mme Rampa —, il n'y a guère d'erreurs qui passent et si j'en commets une en dictant... Dieu du ciel, quelle volée de bois vert ! Bouton d'Or me tombe dessus comme dix tonnes de briques et je n'ai pas la paix avant d'avoir réparé l'omission, la commission ou je ne sais quelles autres missions. C'est cependant à ces pauvres diables de typographes qui doivent composer les livres que va ma sympathie car être forcé d'imprimer un livre qui vous ennuie ou qui ne suscite en vous aucun intérêt, ce doit être vraiment épouvantable. Je détesterais être typo.

Assis dans mon fauteuil à roulettes, je vois notre petite rivière par la fenêtre. Il y a deux barques pleines de forcenés qui payaient comme des Peaux-Rouges sur le sentier de la guerre. Il fait très froid et la rivière est dangereuse. Elle est très envasée et il y a des bancs de sable énormes — énormes pour sa taille — qui obligent le courant à suivre un chenal étroit, ce qui le rend plus rapide et crée des tourbillons. On signale souvent que quelqu'un s'est noyé ou a été repêché mais cela n'empêche pas les gens de s'embarquer sur de vieux pneus ou tout ce qu'ils peuvent dénicher. Eh bien, c'est sans doute une bonne chose pour les pompes funèbres !

J'ai là une question à laquelle j'ai déjà répondu mais je vais y répondre à nouveau sous une forme peut-être différente afin de présenter la chose sous un autre angle. La question est la suivante : « Que signifie la phrase : quand l'élève est prêt, le Maître vient ? »

Trop de gens croient savoir tout et le reste. Ils se figurent qu'ils n'ont qu'à *siffler et que des hordes de Maîtres* vont se précipiter hors d'haleine dans leur zèle à

instruire un aussi brillant sujet. Cela ne se passe pas du tout de cette façon.

Vous connaissez ces bouilloires qui émettent d'horribles hululements quand l'eau bout ? Eh bien, c'est pareil pour les gens. Quand leurs vibrations atteignent un certain niveau d'intensité — c'est-à-dire quand ils sont « prêts » —, il y a quelque part sur la Terre ou dans l'astral un Maître qui capte une vibration disant — métaphoriquement, bien entendu ! : « Eh, patron ! Je suis prêt, venez m'apprendre tout ce que vous savez ! » Et, après s'être voluptueusement étiré et gratté avec entrain, le Maître bondit sur ses pieds, même sur ses pieds astraux, et vient à la rescousse. Mais, presque toujours, la personne qui se figure être prête tellement elle est brillante... eh bien, elle n'est tout simplement pas prête et elle aura beau brailler et lâcher toute la vapeur qu'elle voudra, aucun Maître n'apparaîtra tant que ses vibrations n'auront pas atteint la hauteur ou l'intensité voulue. Donc, si un Maître ne surgit pas, c'est la preuve irréfutable que vous n'êtes pas prêt.

Qui est celui-ci ? Ester A. Moray. Parfait, Ester Moray, voici votre seconde question : « Comment le kharma de la race affecte-t-il un individu ? »

Avant de se réincarner sur la Terre, toute personne doit se présenter dans l'astral devant ce que nous pourrions appeler en manière de plaisanterie un agent de voyages. En fait, il s'agit d'un corps de conseillers. Mais la personne qui doit revenir sur la Terre sait ce qui doit être fait, elle sait où elle doit aller, elle sait dans quelles conditions elle doit accomplir sa mission ou apprendre sa leçon. Entre autres, on doit tenir compte du kharma de base de la race que l'on va rejoindre. On entre dans une race dont le kharma sera de nature à accroître nos possibilités d'accomplir la tâche qui nous est assignée. En dehors de cela, le kharma racial n'af-

fecte pas l'individu car c'est plutôt l'affaire du manu de la race.

Ester Moray a encore une question. Elle a l'air d'être une dame charmante et nous pouvons bien lui consacrer encore quelques minutes, n'est-ce pas ? Voici sa troisième question : « Que peut faire un individu pour se réincarner dans sa famille actuelle ? A moins que ce ne soit pas possible ? »

Je viens de vous expliquer comment les choses sont organisées. Aussi, s'il est nécessaire que des gens se retrouvent dans une autre vie, ils s'y retrouveront et des dispositions seront prises à cet effet. Peut-être vous rappelez-vous le cas de la petite Indienne qui mourut très jeune et qui, revenant dans une famille demeurant seulement à quelques kilomètres de son ancienne famille, ne cessait de parler de celle-ci. Après de nombreuses enquêtes, on réunit les deux familles et la fillette réincarnée put apporter la preuve qu'elle s'était effectivement réincarnée. Ce cas a été authentifié et n'y a place pour le doute.

Cette question-ci va vous intéresser : « Les sirènes et les tritons étaient-ils véritablement une race de gens ? Dans l'affirmative, quel était leur degré d'intelligence et que leur est-il advenu ? »

En fait, tout ce que l'homme de la rue sait des sirènes et des tritons remonte à l'époque de l'Atlantide. Or, l'Atlantide avait une technologie beaucoup plus avancée que notre actuelle civilisation.

On fabriquait des gens, on donnait une forme plus ou moins humaine à des blocs de protoplasme et ces créatures artificielles étaient utilisées comme domestiques — pas comme esclaves — en raison de leur mentalité inférieure. En réalité, on les « confectionnait » dans le but de servir leurs maîtres et leurs maîtresses.

Il est aujourd'hui théoriquement possible d'augmenter

l'intelligence d'un chien ou d'un cheval en l'irradiant avec des rayons et en lui administrant des produits chimiques spéciaux. On modifie ainsi les voltages cérébraux ce qui a pour effet d'accroître le coefficient d'intelligence. Aucune raison n'empêche, par exemple, de modifier chimiquement les singes de façon à développer leur intelligence dans des proportions considérables et de les transformer ainsi en des sortes de serviteurs. A la récente cavalcade de Calgary, des bêtes de toute espèce paraient dans les rues et il y avait en particulier un singe habillé sur le dos d'un cheval. Il saluait les badauds en soulevant son chapeau et se comportait en tout point comme les humains qui l'entouraient. A l'exception de son aspect physique, il était impossible de trouver une différence dans sa façon de se conduire. Et ce vieux singe était bien applaudi. Mais ces applaudissements lui firent perdre son sang-froid : il a soudain sauté à bas du cheval et s'est jeté sur les spectateurs en leur prodiguant d'horribles marques d'affection et, d'après ce que je sais, ça été toute une affaire pour le remettre sur le dos de son cheval !

« Vous dites qu'on peut avoir une famille dans l'univers astral. Est-ce qu'on la quitte quelque temps pour aller à l'école sur la Terre et la retrouve-t-on après la classe ? »

Oui, c'est tout à fait possible. On peut dire que l'on passe vingt-quatre heures sur la Terre. C'est certain mais il s'agit là d'heures terriennes et le temps dans l'univers astral est totalement différent du temps de la Terre. En vérité, certains livres hindous racontent qu'il y a des gens qui quittent la Terre, passent quelque temps dans l'astral et, retournant sur Terre, s'aperçoivent que mille ans se sont écoulés. Il est donc parfaitement possible à une personne de venir sur la Terre et de se livrer à toute sorte d'occupations durant la journée.

Mais elle doit dormir et, pendant son sommeil, QU'ELLE S'EN SOUVIENNE OU NE S'EN SOUVIENNE PAS, son corps astral retourne à l'univers astral et le temps qu'elle y passe avec sa famille peut être le double du temps qu'elle a passé sur la Terre en l'espace d'une journée. C'est seulement une question de différence de temps.

La question suivante m'incite à me demander si une pauvre âme n'a pas eu une éducation sévère. La voici : « Si, dans cette vie un père au cœur dur oblige un enfant à faire des études, cela aidera-t-il forcément cet enfant dans ses vies ultérieures ? »

Je suis navré de vous décevoir mais, malheureusement, la réponse est « oui ». Tout ce que nous apprenons, tout ce que nous expérimentons a de la valeur et est conservé. Une meilleure manière d'expliquer la chose serait peut-être de dire que, lorsque nous passons de l'Autre Côté, nous emportons tout le bon que nous avons appris sur Terre et abandonnons tout le mauvais (les scories). C'est comme lorsqu'on fait fondre du métal. Si vous faites fondre de l'or ou de l'argent, par exemple, il se forme un résidu à la surface du creuset (parce que le métal précieux est plus lourd), une masse de résidus qu'on écrème et il ne reste plus qu'à couler l'or ou l'argent en lingots. Eh bien, c'est presque exactement la même chose. Tout ce que nous avons appris et qui peut être utile au Sur-Etre est conservé et les crasses sont rejetées comme un mauvais rêve.

L'astral intéresse les gens, n'est-il pas vrai ? Voici encore une question à ce sujet : « Si j'étais capable de voyager consciemment dans l'astral et que ma femme ait essayé en vain : 1) Pourrais-je déterminer depuis l'astral les erreurs qu'elle commet et l'aider à les corriger ? 2) Serait-il mal de l'aider de cette manière ? »

La réponse est que vous pouvez naturellement aller

dans l'astral pour voir comment le problème se présente et, bien entendu, revenir le lui exposer. Mais je vais vous dire quel est ce problème : c'est simplement une affaire de mémoire. Elle voyage astralement. Sachant qui vous êtes (et je ne plaisante pas!), je sais que votre femme m'a vu dans l'astral. Vous aussi et vous en avez fait toute une histoire ! Mais votre épouse essaie trop dur ou peut-être qu'elle a un peu peur. Si elle prenait les choses calmement sans faire tant d'efforts, elle se rappellerait ses voyages astraux.

Voilà maintenant une question qui nous ramène à la Terre creuse : « Je suppose que depuis que vos livres ont été publiés, les Chinois ont essayé de trouver les passages dans la montagne et la rivière souterraine. Comment se fait-il que leurs recherches intensives n'aient rien donné ? »

A cause d'indications magistralement erronées : voilà la réponse. Si vous avez sous les yeux un mur sans failles, tous les tests auxquels vous vous livrerez, y compris le recours à des détecteurs spéciaux, etc., vous convaindraient qu'il est massif et vous cherchiez ailleurs. Le mur est, en fait, très bien protégé car si l'on avance assez loin, on arrive à un avant-poste de la Terre creuse.

Vous voulez aussi connaître l'âge approximatif de ces tunnels souterrains. Je dirai qu'ils ont environ un million d'années car ils ont été creusés longtemps avant l'Atlantide. Ce sont les gens qui, les premiers, sont « descendus » et ont pénétré dans le monde intérieur qui les ont percés. Permettez-moi d'ajouter en passant que la seule idée d'une Terre creuse fera hurler de rire une foule de gens. Je leur rappellerai que l'on a cru pendant des siècles et des siècles que la Terre était plate, que quiconque aurait osé dire qu'elle était ronde aurait passé pour fou. Car, auraient répliqué les gens, si la Terre est

ronde, comment pouvons-nous nous tenir debout ? Et ceux qui sont de l'autre côté ? Ils tomberaient, évidemment. Or, n'est-ce pas ? nous savons que ce raisonnement est faux. Nous savons que la Terre est ronde et non plate. Et nous sommes quelques-uns à savoir qu'elle est également creuse. Songez à cela, voulez-vous ?

Estimé monsieur, vous vous êtes embrouillé quelque part ou vous n'avez pas lu correctement mes livres. « Pourquoi une race d'êtres venus des profondeurs de l'espace voudrait-elle coloniser les habitants de ce monde afin de produire une race cuivrée ? »

Qui a dit que des colonisateurs allaient venir des profondeurs de l'espace ? Réfléchissez à ceci. Rassemblez tous les gens que vous pourrez récupérer et qui ont la peau blanche, la peau jaune, la peau rouge, la peau noire, plus toutes les teintes et nuances intermédiaires. Faites-les s'unir entre eux et regardez le résultat. Comment sera leur progéniture ? Cuivrée, naturellement. Aussi, quand tous les peuples du monde se marieront entre eux, on aura une race cuivrée car, à cette époque, la couleur n'aura plus d'importance. Dans le Brésil d'aujourd'hui, elle ne compte pas. Le Brésil est le seul endroit de la Terre où les Noirs et les Blancs travaillent côte à côte sans penser à la couleur de leur peau. J'ai un faible très net pour le Brésil parce qu'il est bien parti et que c'est l'un des pays qui montent. Il sera le premier à engendrer des citoyens de la race cuivrée.

« Il est dit dans *The Hermit* que les Jardiniers mettront quelqu'un sur cette Terre pour que l'ermite lui raconte son histoire. Cela signifie-t-il qu'on vous a déposé sur cette Terre ? »

Il faut bien que quelqu'un soit choisi et la personne élue avait forcément certaines qualifications. Il fallait, par exemple, que ce soit un individu très résistant, hautement télépathe, hautement clairvoyant, doué d'une

bonne mémoire et dont la fréquence ou la longueur d'onde personnelle devait être d'un certain ordre. En d'autres termes, il fallait qu'il puisse être constamment en contact avec l'un des Grands Maîtres. Aussi, le malheureux qui correspondait à ce profil a-t-il été happé et placé dans des conditions telles qu'il est tout naturellement celui à qui l'histoire a été racontée, et je certifie qu'elle est vraie.

Écoutons cette déclaration de Paddle Boat Moffet : « Lu *The Space Ships of Ezekiel* de Josef F. Blumrich. Vous m'aviez conseillé de le lire. Je l'ai trouvé très intéressant et bien écrit. » Vous voyez donc que Paddle Boat Moffet — à présent membre du Paddle Boat Club — est capable d'écouter un conseil, de suivre un conseil et de tirer profit d'un conseil. C'est aussi un brave garçon.

Wilhem Briceno a dix-huit ans, il habite le Venezuela et voici sa première question : « Existe-t-il un endroit au monde où l'on pratique la religion originelle enseignée par Christ ? »

Je regrette d'avoir à répondre qu'il n'en existe pas. Après que Christ eut quitté la scène, son enseignement est tombé en déshérence. Mais après bien des années, un groupe de gens se sont mis en tête de lancer une entreprise qui leur apporterait une certaine puissance. En vérité, les premiers fondateurs de l'Eglise chrétienne telle qu'elle était alors étaient une bande de cultistes qui n'enseignaient pas ce qu'avait enseigné Christ mais autre chose, une chose qui accroissait leur puissance. Par exemple, c'étaient pour la plupart des homosexuels : autrement dit, l'idée des femmes les paralysait d'effroi. Christ n'enseignait pas que les femmes étaient impures. Bien sûr, je suis certain qu'il n'aurait pas apprécié ma correspondante du M.L.F. Christ enseignait que les femmes avaient des droits tout autant que les hommes

mais, en l'an 60, ceux qui fondèrent l'Eglise ne voulaient pas qu'elles aient le moindre pouvoir. C'est pourquoi ils dirent que les femmes n'avaient pas d'âme et qu'elles étaient sales (il y en a qui le sont en raison des quantités de peinture qu'elles se mettent sur la figure!). Mais, pour en revenir à la question, l'enseignement original de Christ n'existe nulle part sur la Terre.

« La version originelle de la Bible existe-t-elle de nos jours ? Sinon, que peut-on faire pour l'enseigner à la chrétienté telle qu'elle était à l'origine ? »

Même si l'on parvenait à retrouver la version originelle du Nouveau Testament on n'en reviendrait pas forcément au christianisme primordial car ce n'est qu'une collection de livres, d'« évangiles selon Un Tel » et, qui comme je l'ai déjà dit, ne représente pas nécessairement l'enseignement de Christ. D'ailleurs, en son temps, la plupart des gens ne savaient pas écrire.

« Si les animaux sont tous tellement intelligents, pourquoi ne construisent-ils pas de temples et de maisons ? Et pourquoi n'ont-ils pas laissé de culture dans l'histoire ? »

En êtes-vous bien sûr ? Vous savez, ce n'est pas parce qu'on bâtit un temple ou une église qu'on est civilisé ou intelligent. J'ai sous les yeux une monstruosité de béton ressemblant à un wigwam indien c'est-à-dire en forme de tente avec trois fausses perches qui dépassent du toit. C'est une église, soit, mais en forme de tepee, les tentes des Indiens qui, n'importe comment, n'étaient pas chrétiens. Alors, où est le symbolisme dans tout ça ?

Je sais que les animaux sont intelligents mais leur intelligence se manifeste autrement que celle des humains. Les humains sont enclins à construire de grands édifices, semble-t-il, pour que d'autres humains viennent déverser dessus des bombes ou des obus. Je n'ai jamais compris les gens qui considèrent que les humains

sont les seigneurs de la création. Ce n'est pas vrai. Certes, ils dominent ce monde particulier par la force mais savez-vous qu'il n'y a que deux espèces qui pratiquent le viol : les humains et les araignées. Aucun autre animal ne le fait.

Vous parlez de construire. Et les abeilles ? Et les fourmis ? Elles ont des civilisations prodigieuses. Les fourmis ont des forteresses, une armée très efficace, des nettoyeurs — des balayeurs de rues —, des nourrices et tout ce qui s'ensuit. Elles ont même leurs « vaches à lait », en l'occurrence ce sont des pucerons.

Les animaux sont sur Terre pour un but qui leur est propre et pour leur propre évolution, et les études personnelles approfondies que j'ai poursuivies m'ont appris qu'ils peuvent être hautement intelligents, parfois plus que les humains. J'ai pleinement le sens de la responsabilité que j'assume en avançant cela et, à moins que vous soyez comme moi clairvoyant et télépathe, vous ne pouvez me contredire si vous êtes sincère car vous seriez alors dans la situation d'un aveugle de naissance niant qu'il existe des couleurs comme le rouge, le vert, le jaune, etc., etc. Si vous ne possédez pas les mêmes facultés que moi, vous ne pouvez discuter de ce que mes capacités supérieures me mettent en mesure de savoir.

De même, comme je ne peux pas marcher, il serait vain d'argumenter avec vous si vous me dites qu'il est très agréable de marcher sur une surface comme ci ou comme ça. Je ne peux pas le savoir. Je connais ce que je connais.

Rosemary — je n'ai que son prénom — me demande : « Pourriez-vous traiter des causes du dédoublement de la personnalité dans votre prochain livre ? C'est que j'ai une personnalité double. Cela signifie-t-il qu'il me soit très difficile de suivre la voie moyenne ? J'ai tendance à aller aux extrêmes. »

Non, Rosemary, cela ne veut pas dire que vous êtes ici pour surmonter certains défauts et, pour que vous puissiez vous en rendre compte, vous êtes venue en tant que personnalité double. Je présume que, dans une vie antérieure, peut-être la toute dernière, vous ne vous entendiez pas avec les gens et que quelqu'un vous a dit que vous ne pouviez même pas être en accord avec vous-même. Alors, vous vous êtes dit : « Très bien ! Je retournerai sur la Terre avec une double personnalité et je vous montrerai que je m'en tirerai bien ! »

Avoir une double personnalité, c'est simplement avoir un profil astrologique qui permet à l'intéressé de voir simultanément les deux faces d'une pièce de monnaie. C'est assurément là une belle prouesse mais on n'est ni meilleur ni pire que n'importe qui pour autant.

Cela signifie peut-être même que vous étiez destinée à avoir une sœur jumelle — une jumelle vraie procédant du même œuf — mais, pour une raison ou une autre, l'œuf ne s'est pas divisé et, dans ce cas, une personnalité double se forme dans un seul et même corps. Cela ne fait rien, Rosemary. Laissez-moi vous dire formellement que vous vous débrouillez très bien et que vous n'avez pas la moindre raison de vous tracasser. Ne vous faites pas de souci.

Il nous reste encore assez de temps pour une dernière question, je crois, et ce sera celle M. Howard G. Marsh. Je reçois beaucoup de courrier du Idaho. Bon ! Vous m'écrivez, M. Marsh : « Vous dites dans un de vos livres qu'une personne doit revenir sur Terre sous chacun des signes du zodiaque. Donc, douze fois si elle a bien appris sa leçon. Ai-je raison ? »

Je suis obligé de vous répondre que non, M. Marsh ! La personne doit revenir et vivre sous chacun des signes du zodiaque et sous chaque quadrant (30 degrés) de chacun des signes du zodiaque. Et elle revient jusqu'à ce

qu'elle ait accompli sa tâche AVEC SUCCÈS dans tous les signes et tous les quadrants du zodiaque. Aussi, si elle met longtemps à apprendre, elle pourra revenir sur la Terre mille ou deux mille fois, ce qui ne laisse pas d'être un peu monotone, n'est-ce pas ?

La bobine du magnétophone tourne, la journée tire à sa fin. Le crépuscule va bientôt tomber. Les pages de ce livre s'empilent et le nombre des mots dépasse le total jugé nécessaire pour ce volume. Devant moi s'entassent des questions, des questions, des questions, des monceaux de questions, suffisamment de questions pour fournir matière à beaucoup d'autres livres. Et... qui sait ?

Peut-être en écrirai-je un autre : petit bonhomme n'est pas mort. Je suis encore capable de gigoter un peu, je suis encore capable d'appuyer sur la touche d'un magnétophone. Si donc vous souhaitez un nouveau livre, vous savez ce qu'il faut faire : vous n'avez qu'à écrire à mon éditeur et lui dire que vous voulez lire un nouveau livre de Lobsang Rampa.

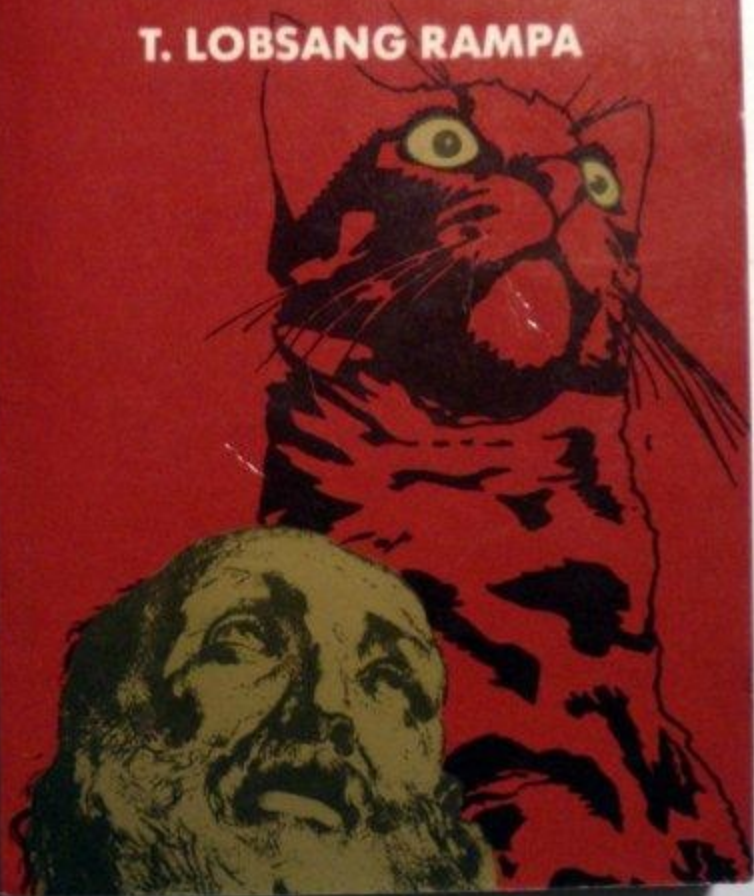
Pour le moment, je vais prendre congé de vous et mettre ainsi un point final à ce livre, *Crépuscule*.



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

c'était ainsi

T. LOBSANG RAMPA



AVANT-PROPOS

Les « meilleurs » livres ayant tous un avant-propos, il est tout à fait indispensable que ce livre en ait un. Tout auteur a bien le droit de considérer que ses propres écrits sont les meilleurs. Permettez-moi de commencer le Meilleur en expliquant la raison qui m'a fait choisir ce titre.

C'était ainsi. Pourquoi employer un titre pareil? Alors qu'il affirme dans tous ses autres livres n'écrire *jamais* que la vérité! Je vais m'en expliquer, bien sûr, mais soyez calme et *continuez à lire*.

Tous mes livres sont vrais. C'est une affirmation que j'ai maintenue à travers les persécutions et les calomnies ininterrompues. Mais, tout au long des âges, des gens sains et sensés ont été persécutés, torturés et mêmes tués pour avoir dit ce qu'il en fut! Un très grand homme plein de sagesse faillit connaître le bûcher pour avoir osé affirmer que la terre tournait autour du soleil, et n'était pas — comme l'avaient enseigné les prêtres — le centre de la création autour duquel tournaient toutes les planètes. Le pauvre diable, connut le supplice de la question, et ce ne fut qu'en abjurant sa théorie qu'il échappa au bûcher.

Ensuite, il y eut ceux qui se soulevèrent par lévita-

tion, cela à un moment inopportun, en présence de gens peu disposés à accepter la chose. C'est ainsi qu'ils furent supprimés de différentes façons, toutes spectaculaires, pour avoir fait savoir qu'ils différaient de la horde commune. Certains membres de la « horde » sont communs également, et tout spécialement s'ils sont journalistes!

Les pires parmi les humains – vous savez de qui je veux parler. Ils n'aiment que rabaisser tous les êtres, et, ne pouvant tolérer que quiconque soit différent d'eux, ils crient à la destruction dès qu'ils le rencontrent. Et au lieu de chercher à prouver qu'une personne a raison, ils éprouvent toujours le besoin d'essayer de démontrer qu'elle a tort. La presse, tout particulièrement, adore déchaîner la chasse aux sorcières et persécuter quelqu'un par goût de la nouvelle à sensation. Ce qui manque à tous ces pauvres gens de la presse, c'est l'intelligence qui leur permettrait de penser, qu'après tout, il pourrait bien « y avoir du vrai dans telle ou telle chose »!

Edward Davis, « le flic le plus dur d'Amérique », écrivait, en janvier 1975 dans *True Magazine* : « D'une façon générale, les medias sont composés d'une bande d'écrivains de fiction ratés. Autrement dit, le journalisme est plein d'espèces de Picasso qui, pinceau en main, brossent un portrait qui est censé être le mien, mais que personne ne reconnaît à part son auteur, le gars au pinceau. »

M. Davis – c'est clair – n'apprécie pas les journalistes. Un point sur lequel nous nous rejoignons sans doute, parce que tous deux nous avons de bonnes raisons de ne pas les aimer. Un journaliste m'a dit un jour : « La vérité? Elle n'a jamais fait vendre. Qu'avons-nous à faire de la vérité? Nous vendons de la sensation. »

Depuis la parution du *Troisième œil* (1) — un livre vrai! — « d'étranges créatures ont fourmillé » et, trempant leur plume dans le venin, m'ont attaqué dans leurs livres et leurs écrits. Des gens s'intitulant « experts » ont déclaré : *ceci* est faux, alors que d'autres affirmaient : *cela* est vrai. Il ne s'en est pas trouvé deux pour être d'accord.

Quant aux « investigateurs », itinérants, ils ont interviewé à la ronde des gens qui ne m'avaient jamais rencontré, inventant de toutes pièces des histoires sorties de leur imagination. Les « investigateurs », eux aussi, ne m'avaient pas davantage rencontré. A l'affût de la sensation à tout prix, les journalistes inventent des « interviews » qui n'ont jamais existé. C'est ainsi que dans une interview inventée et arrangée, on a fait dire à Mme Rampa que le livre était une fiction. Ce qu'elle n'a jamais dit. Nous répétons tous deux que tous mes livres sont *vrais*.

Mais que ce soit la presse, la radio ou les éditeurs, personne jamais ne m'a permis de donner ma version sur le sujet! On ne m'a pas davantage offert d'apparaître à la télévision ou à la radio afin de me permettre de dire la vérité! Comme beaucoup d'autres avant moi, j'ai été persécuté, simplement pour être « différent » de la majorité. Ainsi donc, l'humanité détruit ceux qui seraient susceptibles de l'aider grâce à leur savoir spécial, ou leurs expériences particulières. Si nous étions autorisés à le faire, nous pourrions, nous — les exceptionnels, les déroutants —, repousser les frontières de la connaissance et faire avancer chez les humains la compréhension de l'homme.

La presse me décrit à la fois comme étant petit et chevelu, gros et chauve, grand, petit, mince et gras. De

(1) Dans cette même collection, A 11**.

même selon certains journaux « dignes de foi », je serais un Anglais, un Russe, un Allemand qui aurait été envoyé au Tibet par Hitler, ou un Indien, etc. Des journaux « dignes de foi »! Tout sauf la vérité – mais celle-ci est dans mes livres.

On a dit sur moi tant de mensonges. Tant d'imagination malsaine s'est déployée contre moi, causant beaucoup de misère et de souffrances. Mais ici, dans ce livre, je dis la vérité. Je la dis telle qu'elle fut vraiment.

COMME IL EN FUT AU COMMENCEMENT

1

D'un air las, le vieil homme s'adossa contre un pilier, son dos rendu douloureux par les longues heures passées dans une position inconfortable. Lentement, d'un revers de main, il se frotta les yeux qui devenaient chassieux avec l'âge, et regarda autour de lui. Des papiers recouvraient toute la table. Des papiers pleins d'étranges symboles et de figures illisibles.

A peine visibles, des gens se déplaçaient devant lui, attendant ses ordres.

Le vieil homme se leva lentement, écartant avec irritation les mains qui s'offraient à l'aider. Pliant sous le poids des ans, il alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Frissonnant, il serra autour de sa maigre silhouette le vieux vêtement qui l'enveloppait. Les coudes solidement appuyés contre la maçonnerie, il regarda autour de lui. Doué, pour son malheur, de la capacité à voir de loin, alors que son travail aurait exigé le contraire, il

était en mesure, maintenant, de voir jusqu'aux limites extrêmes de la plaine de Lhasa.

Pour Lhasa, c'était une journée chaude. Les saules resplendissaient de beauté, couverts de leurs jeunes pousses vert tendre. Les petits chatons coloraient d'innombrables raies jaunes l'arrière-plan vert et brun. Plus bas, à une centaine de mètres environ, les couleurs se fondaient de façon plus harmonieuse avec le reflet de l'eau transparente qu'on apercevait à travers les branches les plus basses.

Le vieux maître astrologue se laissa aller à rêvasser, contemplant ce pays puissant dans lequel il vivait, et qu'il avait quitté si rarement, et seulement pour des questions urgentes. « Non, non, se dit-il, ce n'est pas encore l'heure de penser à CELA. Il est préférable de jouir de la vue qui s'offre à moi. »

Une grande activité régnait dans le village de Shö, blotti au pied du Potala. Des brigands, pris alors qu'ils détroussaient les voyageurs dans les hauts défilés de la montagne, avaient été amenés au tribunal de justice du village. Des sentences, déjà, avaient été prononcées et des hommes reconnus coupables de crimes ou autres offenses graves quittaient le tribunal, leurs chaînes sonnant au rythme de leurs pas. Incapables maintenant de travailler en traînant leurs chaînes, ils allaient errer de place en place en mendiant leur nourriture.

D'un air triste et songeur, le vieil astrologue fixa du regard la grande cathédrale de Lhasa. Depuis si longtemps il avait rêvé d'y retourner pour renouer avec ses souvenirs d'enfance; pendant trop d'années, ses devoirs officiels ne lui avaient pas permis de consacrer le moindre temps à son plaisir personnel. En soupirant, il s'apprêtait à quitter la fenêtre quand, soudain, il regarda au loin et appela un serviteur en disant :

– Il me semble reconnaître ce garçon qui longe le Dodpal Linga. N'est-ce pas le jeune Rampa?

Le serviteur fit un signe de la tête.

– Oui, Révérend, c'est le jeune Rampa et le domestique Tzu. Le jeune garçon dont vous préparez le futur dans cet horoscope.

Un sourire amer s'ébaucha sur les lèvres du vieil astrologue tandis qu'il regardait le tout petit garçon et le domestique immense, haut de plus de deux mètres, natif de la province de Kham. Il les regarda avancer, le garçonnet chevauchant un poney de petite taille et l'autre montant un cheval puissant. Et quand la montagne les cacha à sa vue, il rejoignit la table couverte de papiers.

– Ainsi donc, murmura-t-il, pendant plus de soixante ans, il connaîtra beaucoup d'épreuves, de par l'influence défavorable de...

Sa voix se fit basse et monotone tandis qu'il brassait d'innombrables papiers, notant ici, effaçant là. Ce vieil homme était le plus fameux astrologue du Tibet, un homme instruit de tous les mystères de cet art hautement respectable. L'astrologie, au Tibet, est très différente de ce qu'elle est en Occident. Ici, à Lhassa, la date de la conception est mise en corrélation avec celle de la naissance. Le chef astrologue prédisait le chemin de la vie des gens célèbres et des membres importants de ces familles. Le gouvernement lui-même était conseillé par les astrologues, comme le fut le Dalaï-lama. Mais *cela* n'avait rien à voir avec l'astrologie occidentale qui semble s'être prostituée à la presse à sensation.

Devant de longues tables basses, les prêtres astrologues étaient assis, jambes croisées, examinant des figures, établissant des relations entre elles. On dessinait les graphiques des configurations célestes existant au temps de la conception, de la naissance, de la lecture

de l'horoscope, qui était connu très en avance, et un graphique complet ainsi qu'une description annuelle étaient préparés pour chaque année de la vie du sujet. Le tout faisait alors l'objet d'un large rapport final.

Fait à la main, le papier tibétain se présente sous la forme de feuilles épaisses d'environ vingt centimètres de haut sur soixante-cinq centimètres de large. Le papier à écrire, en Occident, est plus long que large, alors qu'au Tibet c'est le contraire. Les pages des livres ne sont pas reliées entre elles, mais maintenues en une pile par deux planches de bois. En Occident, avec un tel système, les livres ne mettraient pas longtemps à être détruits; les feuilles en seraient perdues ou déchirées. Au Tibet, le papier est sacré et fait l'objet de soins immenses. Gaspiller le papier constitue une offense grave, d'où le soin apporté aux pages d'un livre. Quand un lama lisait, un jeune assistant se tenait toujours auprès de lui. La planche de bois recouvrant le livre était tout d'abord retirée puis placée face contre sol, à la gauche du lecteur. La page du dessus une fois lue, l'assistant l'enlevait avec respect pour la placer — toujours face contre sol — sur la couverture de bois. La lecture achevée, les feuilles étaient alors soigneusement arrangées, et le livre attaché par des liens.

L'horoscope était préparé de cette façon. Chaque feuille écrite était mise de côté — pour sécher —, car tacher le papier était également une faute grave. Puis, six mois plus tard, peut-être, le temps n'ayant aucune importance, l'horoscope était prêt.

Lentement, l'assistant — qui dans ce cas était alors un jeune moine — soulevait la feuille avec un infini respect et la plaçait face contre terre sur la précédente. Le vieil astrologue souleva la dernière feuille ainsi exposée et murmura mécontent :

— Cette encre n'est pas bonne. Même avant d'avoir

vu la lumière, la couleur en est mauvaise. Cette page doit être réécrite.

Prenant son crayon de fusain, il nota rapidement une indication.

Ces crayons étaient une invention remontant à plusieurs milliers d'années; le procédé de fabrication n'avait subi aucune modification et s'était poursuivi immuablement. Il existait, en fait, une légende qui voulait que le Tibet ait été, en un temps, la paroi d'une mer étincelante, et cette légende était étayée par la découverte fréquente de coquillages, de poissons fossilisés, et d'autres objets qui ne pouvaient provenir que d'une région plus chaude et proche de la mer. On avait trouvé, enterrés, des produits ouvrés — outils, bijoux, ayant appartenu à une race depuis longtemps éteinte. Tous ces objets, ainsi que de l'or, existaient en abondance sur les bords des rivières qui sillonnaient le pays.

La fabrication de ces bâtonnets de fusain nécessitait plusieurs opérations. La première consistait d'abord à amasser une grande quantité d'argile; puis les moines se mettaient en route pour cueillir, sur les saules, les petits rameaux qui devaient être gros comme un petit doigt et longs d'environ trente centimètres. Cette cueillette était alors apportée à un service spécial du Potala. Tous ces rameaux y étaient alors examinés un par un avec soin et classés, les très droits, c'est-à-dire les plus précieux, étaient pelés et ensuite enveloppés d'argile, chacun portant un sceau qui prouvait qu'il était d'une qualité supérieure, réservée aux lamas de haut rang. Les bâtonnets de seconde classe, pour l'usage ordinaire, avaient un petit trou fait dans l'argile pour permettre à la vapeur de s'échapper au cours du processus de chauffage et éviter ainsi que l'enveloppe d'argile n'éclate.

L'argile était alors étendue sur des claies disposées dans une grande pièce, cela pendant un mois ou plus afin de laisser évaporer l'humidité.

Quatre ou cinq mois plus tard, l'argile était transportée sur un feu — un feu qui servait également à cuire, à chauffer l'eau —, et était déposée sur la partie la plus rouge de ce feu. La température était maintenue pendant toute une journée, puis on laissait le feu s'éteindre. Sitôt froides, les masses d'argile étaient ouvertes, et les petits bâtonnets alors carbonisés — devenus des fusains — étaient prêts pour le noble usage qu'est la propagation de la vraie connaissance.

Les rameaux jugés impropres étaient utilisés pour entretenir le feu destiné à sécher l'argile enveloppant les bâtonnets de qualité supérieure. Ces feux étaient faits de bouse de yak bien sèche, et de n'importe quel bois mort trouvé à la ronde. Mais le bois n'était jamais employé pour les feux s'il pouvait servir à des fins « plus nobles », car il était un produit assez rare au Tibet.

Ces crayons étaient ceux dont se servent les artistes pour les dessins au fusain, mais le Tibet avait également besoin d'encre et, pour sa fabrication, on utilisait un autre bois enveloppé également dans de l'argile qu'on soumettait plus longtemps au feu, et à des températures plus élevées. Quand le feu, après plusieurs jours, était éteint, et les masses d'argile retirées du foyer maintenant froid, on les ouvrait et on trouvait à l'intérieur un résidu noir qui était du carbone presque pur.

Ce carbone, après avoir été examiné très soigneusement, était mis dans un morceau d'étoffe très grossière qu'on serrait extrêmement fort par un nœud, et on plaçait cette étoffe sur une pierre munie d'un petit creuset qui pouvait avoir cinq centimètres de profondeur. Des moines, de la classe domestique, battaient cette masse afin d'en faire sortir une poussière noire

très fine. Cette poussière était ensuite mélangée à de la gomme chauffée, extraite de certains arbres de la région, et le mélange brassé longuement jusqu'à ce qu'on obtienne une masse noirâtre. Mise à sécher en pains, il ne restait plus – lorsqu'on désirait de l'encre – qu'à frotter ces pains dans un récipient en pierre et à ajouter un peu d'eau. L'encre obtenue ainsi était d'une couleur brun-roux.

Les documents officiels, de même que les graphiques astrologiques de grande importance, n'étaient jamais rédigés avec cette encre à usage commun. Pour une encre plus fine, on procédait ainsi : un morceau de marbre très poli était suspendu à un angle d'environ quarante-cinq degrés, sous lequel brûlaient une douzaine de lampes en grésillant. Les mèches en étaient maintenues très longues de façon à obtenir une épaisse fumée noire. Cette fumée, en frappant le marbre poli, se condensait en une masse noire. Quand l'épaisseur était jugée suffisante, un jeune moine venait retirer la substance obtenue et remplaçait la plaque de marbre pour recommencer l'opération. Une résine recueillie des arbres était placée dans un récipient qu'on chauffait intensément, afin que la gomme arrive à la consistance de l'eau. Il se formait sur la gomme en ébullition un épais résidu d'écume qu'on enlevait afin d'obtenir un liquide absolument clair, légèrement jaunâtre. Dans ce liquide, on déposait une masse de noir de fumée, et l'on brassait jusqu'à obtention d'une pâte presque dure. Cette mixture était alors mise à refroidir sur une pierre, où elle se solidifiait.

Pour l'usage des lamas de haut rang – et les officiels –, le produit était présenté sous forme de parallélépipèdes, mais les moines inférieurs étaient pleinement heureux d'avoir une encre sous n'importe quelle forme.

La plume, bien sûr, n'existait pas au Tibet. Pas de plumes d'acier, pas de stylos, mais des rameaux de saule finement dépouillés, aux extrémités adoucies au point de devenir comme de petits poils. On mettait ensuite ces bâtonnets à sécher très complètement, avec grand soin, afin qu'ils ne se déforment pas et ne se fendillent pas. Quand ils étaient suffisamment secs, on les plaçait pour les durcir sur une pierre chaude, ce qui leur donnait, tout à la fois, résistance et durée. L'écriture tibétaine est, à dire vrai, une écriture au pinceau, car les caractères et les idéogrammes sont traités de façon proche de celle des caractères japonais ou chinois.

Mais le vieil astrologue continuait à maugréer sur la mauvaise qualité de l'encre d'une certaine page. Poursuivant sa lecture, il découvrit que ce qu'il lisait concernait la mort du sujet de l'horoscope. L'astrologie tibétaine couvre tous les aspects d'une vie — de la naissance à la mort. Il parcourut avec attention ses prédictions, contrôlant, vérifiant, car il s'agissait là du membre d'une famille importante. Prédictions importantes non seulement à cause de la famille, mais importantes en soi, vu la tâche qui lui était assignée.

Le vieil homme s'appuya en arrière, ses os craquant de lassitude. Avec un frisson d'appréhension, il se souvint que sa propre mort n'était maintenant plus très éloignée. C'était sa dernière grande tâche, que cette préparation d'un horoscope aussi détaillé, et tel qu'il n'en avait encore jamais fait.

L'achèvement de ce travail et sa lecture finiraient de l'épuiser et hâteraient sa fin. La mort ne l'effrayait pas, il savait qu'elle n'était qu'une période de transition; mais transition ou non, c'était cependant une période de changement, et le vieil homme haïssait le changement et le redoutait. Il lui faudrait quitter son bien-aimé Potala, laisser libre sa position très convoitée de

chef de l'astrologie du Tibet, quitter toutes choses qu'il connaissait et qui lui étaient chères; il lui faudrait partir et, tout comme un novice arrivant dans une lamaserie, il devrait tout recommencer. Quand? Il le savait! Où? Cela, il le savait aussi! Mais c'était dur de quitter les vieux amis, dur de changer de vie, car la mort n'existe pas et ce que nous appelons mort n'est qu'une transition d'une vie à une autre.

Il se prit à penser au processus. Il se vit, comme il avait vu tant d'autres êtres, mort, le corps à jamais immobile, non plus une créature sensible, mais une masse de chair supportée par des os morts.

Il se vit ainsi, dépouillé de ses robes, et recroquevillé, sa tête touchant ses genoux, et ses jambes repliées en arrière. Il s'imagina chargé sur le dos d'un poney, comme un ballot, et emmené dans les environs de Lhassa où on le confierait aux soins des ordonnateurs de la mort.

Ceux-ci prendraient son corps et le placeraient sur un grand roc plat préparé à cet effet. Son corps serait ouvert et les organes extraits. Le chef des ordonnateurs lancerait alors vers le ciel un appel sonore, et s'abattrait la troupe de vautours, habitués à ces cérémonies.

Puis le chef prendrait son cœur qu'il lancerait au vautour dominant, lequel l'avalerait sans sourciller, puis les autres vautours auraient droit aux reins, aux poumons et autres organes.

Mains couvertes de sang, les ordonnateurs arracheraient la chair de dessus les os, la couperaient en lamelles et la jetteraient aux vautours assemblés en une espèce de congrégation solennelle – comme une réunion de vieillards.

Une fois la chair arrachée, les organes enlevés, les os seraient alors brisés et poussés dans des trous creusés à même le roc, où on les réduirait en poudre. Cette

poudre serait mélangée avec le sang et les autres sécrétions du corps, et le mélange obtenu serait laissé sur le roc pour nourrir les oiseaux. En l'affaire de quelques heures, il n'y aurait plus trace de ce qui avait été un homme. Plus trace, non plus, de vautours. Ils s'en seraient allés ailleurs — attendant qu'on fasse de nouveau appel à leurs services.

Le vieil homme pensait à tout cela, pensait aux choses qu'il avait vues en Inde où, chez les pauvres, le corps était jeté dans la rivière avec un poids ou enseveli dans la terre; alors que les plus riches, ceux qui avaient les moyens d'acheter du bois, faisaient brûler les corps et jetaient les cendres dans quelque rivière sacrée, espérant ainsi que l'esprit de la personne serait rappelé au sein de la terre, notre mère.

Le vieil homme se secoua violemment en murmurant :

— Ce n'est pas le moment de penser à ma transition. Que je finisse d'abord de préparer les notes sur la transition de ce petit garçon!

Mais ce ne devait pas être, car il fut interrompu. Il murmurait des instructions concernant la page qui devait être réécrite avec une encre meilleure quand lui parvint le bruit de pas rapides et celui d'une porte qu'on claquait. Le vieil homme leva les yeux, irrité, car il n'était pas habitué à des interruptions de cette sorte; il était anormal d'entendre du bruit dans le service d'astrologie. C'était, en effet, une zone de calme, de quiétude et de contemplation où le silence n'était rompu que par le bruit du fusain grattant la surface rude du papier. Puis on entendit des bruits de voix : « Je DOIS le voir. *Je DOIS LE VOIR TOUT DE SUITE.* Le Dalaï-lama le demande. »

Des bruits de pas sur le sol et le bruissement d'une étoffe raide. Un lama du personnel du Dalaï-lama appa-

rut serrant dans sa main droite un étui dont l'extrémité laissait paraître un papier écrit de la main du Dalaï-lama lui-même. Le lama s'avança, s'inclina devant le vieil astrologue en lui présentant l'étui pour qu'il en retire la missive. L'ayant lue, le vieil homme eut une moue de consternation.

— Mais, mais, grommela-t-il, comment puis-je aller maintenant? Je suis en plein milieu de mes calculs et de mes évaluations. Si je m'arrête à ce stade... Mais il comprit qu'il n'avait pas le choix et devait partir immédiatement. Avec un soupir de résignation, il changea sa vieille robe pour une plus soignée, prit quelques graphiques et quelques crayons et, se tournant vers un moine qui se tenait près de lui, lui dit :

— Prenez ceci, mon garçon, et accompagnez-moi.

Lentement, il sortit de la pièce, dans le sillage du lama à la robe d'or.

Le lama modérait ses pas pour permettre au vieil homme de le suivre sans trop de fatigue. Ils traversèrent d'interminables corridors, au long desquels moines et lamas arrêtaient leurs activités et s'immobilisaient respectueusement en s'inclinant au passage du chef astrologue.

Marchant toujours, et montant d'un étage à l'autre, ils atteignirent enfin l'étage supérieur où se tenaient les appartements du Dalaï-lama, le Treizième Dalaï-lama, celui qui allait faire plus pour le Tibet qu'aucun autre Dalaï-lama.

Les deux hommes rencontrèrent trois jeunes moines se conduisant de façon apparemment désordonnée, patinant, les pieds enveloppés d'étoffe. Ils interrompirent leurs gambades et se mirent sur le côté pour laisser passer les deux hommes. Ces jeunes ne jouaient pas, mais travaillaient tout le jour à maintenir le poli des sols — et cela à chaque étage. Et leurs efforts ajou-

taient à la patine de l'âge un brillant prodigieux. Mais le sol était, de ce fait, terriblement glissant. Le lama à la robe d'or comprit le problème du vieil homme et le prit par le bras, conscient qu'à cet âge, un membre cassé signifierait pratiquement la mort de l'astrologue.

Ils arrivèrent bientôt dans une grande pièce ensoleillée, où le Grand Treizième lui-même, assis dans la position du lotus, regardait le panorama des montagnes de l'Himalaya s'étendant devant lui, et, en fait, tout autour de la vallée de Lhasa.

Le vieil astrologue se prosterna devant le dieu-roi du Tibet. Le Dalaï-lama fit signe aux serviteurs de s'éloigner et, très vite, les deux hommes se retrouvèrent l'un en face de l'autre, assis sur des coussins qui, au Tibet, tiennent lieu de chaises.

Ils se connaissaient depuis longtemps. Le chef astrologue était au courant des affaires de l'Etat, connaissait toutes les prédictions concernant le Tibet, étant l'auteur de la plupart d'entre elles.

Le Grand Treizième avait un air grave, car le Tibet vivait des jours importants et pleins d'inquiétude. La compagnie anglaise East India essayait de sortir de l'or et d'autres articles du pays, et divers agents et chefs militaires anglais caressaient l'idée d'envahir le Tibet; mais la menace de la Russie à l'horizon empêcha la réalisation d'un tel projet. Il suffira de dire que, à ce stade, les Anglais causèrent beaucoup d'agitation et beaucoup d'ennuis au Tibet, tout comme les communistes chinois devaient le faire dans les dernières années. En ce qui concerne les Tibétains, ils n'avaient que faire des Anglais et des Chinois et demandaient simplement qu'on les laissât en paix. Le Tibet, malheureusement, avait à ce moment un autre problème plus sérieux, celui de deux sectes de prêtres — l'une connue sous le nom de Bonnets jaunes, l'autre, sous celui de

Bonnets rouges. Le Dalaï-lama était le chef des Bonnets jaunes, et le Panchen-lama, celui des Bonnets rouges. Et les deux chefs n'éprouvaient l'un pour l'autre aucune sympathie.

Il en était de même, à la vérité, entre les deux sectes. A ce moment, les supporters du Dalaï-lama avaient le dessus, mais il n'en avait pas toujours été ainsi. En un temps, le Panchen-lama — qui devait bientôt être contraint de quitter le Tibet — avait dominé la situation, et le pays plongé alors dans le chaos, jusqu'au moment où le Dalaï-lama avait pu revendiquer ses droits, aidé par le fait que, du point de vue religieux, les Bonnets jaunes avaient ce qu'on pourrait appeler une « sainteté supérieure ».

Le Dalaï-lama, connu comme le Grand Treizième, posait plusieurs questions concernant le futur du Tibet. Cherchant dans ses papiers, le vieil astrologue sortit des cartes et des graphiques sur lesquels se penchèrent les deux hommes pour les étudier.

— Avant que soixante années ne s'écoulent, le Tibet n'existera plus en tant qu'entité libre. Le Chinois, l'ennemi héréditaire — avec une forme nouvelle de gouvernement politique — envahira le Tibet et supprimera l'ordre des prêtres.

A la mort du Grand Treizième, avait-on dit au Dalaï-lama, un autre serait choisi pour pallier l'agression chinoise. On choisirait un enfant pour être la réincarnation du Grand Treizième — cela sans tenir compte de la justesse de ce choix, car ce serait avant tout un choix politique; celui qu'on appellerait le Quatorzième Dalaï viendrait du territoire sous contrôle chinois.

Le Dalaï-lama était très attristé par le problème et essayait de trouver un moyen de sauver son pays bien-aimé. Mais, fit remarquer le vieil astrologue avec sagesse, s'il est possible d'agir sur l'horoscope d'un

individu, on ne connaît pas de moyen de modifier de façon substantielle l'horoscope et la destinée de tout un pays. Un pays est un ensemble d'individus trop différents, qu'on ne peut commander ou persuader de penser dans la même ligne, au même moment, et dans le même dessein. Si le destin du Tibet était connu, le destin des Saintes Ecritures – et de la divine connaissance – n'était pas encore connu, mais on pensait possible de former un jeune homme, de lui donner un savoir spécial, des capacités exceptionnelles et de l'envoyer ensuite aux confins du Tibet afin qu'il puisse écrire sur sa connaissance du Tibet. Après quelques échanges avec l'astrologue, le Dalaï-lama dit :

– Et ce jeune garçon, le petit Rampa, avez-vous préparé son horoscope? J'aimerais que vous le lisiez lors d'une réunion spéciale chez les Rampa – dans deux semaines.

L'astrologue eut comme un frémissement. Deux semaines? Il n'aurait jamais terminé. D'une voix chevrotante, il répondit :

– Oui, Votre Sainteté, tout sera prêt dans deux semaines. Mais ce garçon va connaître une vie d'infortunes et de souffrances, désavoué par ses compatriotes. Sa route est semée d'embûches et d'obstacles de toutes sortes par des forces du mal, dont une, en particulier, que jusqu'à présent je n'ai pas encore identifiée, mais qui semble être en liaison avec le journalisme.

Le Dalaï-lama laissa échapper un soupir sonore puis dit :

– Oublions cela pour l'instant, car ce qui est inévitable ne peut être modifié. Vous devrez travailler encore sur cet horoscope pendant les deux semaines à venir, afin de vous assurer de ce que vous allez proclamer. Pour l'instant, j'aimerais me détendre des affaires de l'Etat en faisant une partie d'échecs avec vous.

La clochette d'argent résonna et un lama en robe d'or entra. Le Dalaï lui ordonna d'apporter l'échiquier. Ce jeu était très populaire parmi les intellectuels de Lhassa — mais il ne se jouait pas de la même façon qu'en Occident, où, en début de partie, le premier pion de chaque camp peut se déplacer de deux cases, alors qu'au Tibet ce n'est que d'une case. De même, il n'existe pas, comme en Occident, de règle qui veut qu'un pion ayant atteint la ligne du fond puisse devenir une tour, et le statut de « mettre échec et mat son adversaire » n'est pas reconnu. On estimait qu'il y avait état d'équilibre quand le roi restait seul, sans un pion ou une autre pièce sur l'échiquier.

Les deux hommes jouèrent interminablement, à l'aise dans le climat d'affection et de respect qui s'était établi entre eux, tandis qu'au-dessus d'eux, sur le toit plat qui recouvrait les appartements du Dalaï-lama, les drapeaux de prière claquaient sous la brise des montagnes. Plus bas, au long du corridor, les moulins à prières débitaient leurs interminables litanies. Sur les toits plats brillaient les tombes dorées des incarnations précédentes du Dalaï-lama — car, selon la croyance tibétaine, chaque Dalaï-lama, quand il meurt, va en transition et revient sur terre dans le corps d'un petit garçon. La transmigration est acceptée comme un article de la religion et n'est l'objet d'aucun commentaire. Ainsi donc, sur le toit plat, douze corps gisaient dans douze tombes dorées — chacune étant ornée d'un toit compliqué, décoré de spirales, volutes et autres motifs, destinés à éloigner les « mauvais esprits ».

Du toit, on pouvait voir le chatoyant bâtiment du collège de médecine, sur la colline de Fer — le centre de la science médicale tibétaine. Au-delà s'étendait Lhassa, brillante sous le soleil à son zénith. Le ciel était d'un rouge pourpre et, sur le sommet des montagnes

encerclant Lhassa, on voyait s'élever la neige chassée par le vent.

Mais le jour avançait et les ombres des montagnes grandissaient annonçant aux deux hommes que l'heure de la prière approchait. A regret et en soupirant, ils abandonnèrent leur jeu. Pour le Dalaï-lama, c'était le moment de se livrer à ses dévotions et, pour le chef astrologue, celui de retourner à ses calculs, s'il tenait à respecter le délai fixé par le Dalaï-lama : être prêt dans deux semaines.

De nouveau la clochette tinta, et de nouveau apparut le lama en robe dorée, auquel le Dalaï-lama donna l'ordre d'escorter l'astrologue jusqu'à ses quartiers, trois étages plus bas.

Avec effort, le vieil astrologue se leva, se prosterna selon le rituel et quitta son chef spirituel.

2

– Oh! oh! dit la voix dans le crépuscule de cette agréable journée. Avez-vous entendu ce qu'on dit sur cette Dame Rampa? Elle a recommencé!

On entendit des pas sur la route, le bruit de graviers roulant sous les pieds, puis un soupir :

– Dame Rampa? Qu'a-t-elle fait, maintenant?

La première voix répondit avec une allégresse mal dissimulée. Pour un certain type de femme – peu importe sa classe sociale, sa nationalité –, si elle est porteuse de nouvelles, de préférence mauvaises, elle a eu une bonne journée.

– La tante de mon beau-fils a entendu une étrange

histoire. Comme vous savez, elle va épouser cet homme des douanes qui travaille à la porte ouest. Il lui a dit que, depuis des mois, Dame Rampa a commandé toutes sortes de choses en Inde, et les caravaniers commencent à livrer les marchandises. Avez-vous entendu quelque chose à ce sujet?

— Ma foi, je sais qu'il va se passer quelque chose de spécial, très bientôt, dans leurs jardins; mais vous devez vous souvenir que le grand Seigneur Rampa était notre régent quand le Dalaï-lama est allé en Inde durant l'invasion anglaise qui a fait tant de mal. Je trouve tout à fait naturel qu'une des premières dames de notre pays ait envie de commander certaines choses. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à cela!

L'informatrice prit sa respiration et lança :

— Ah! Mais vous ne savez pas tout, pas même la moitié! J'ai entendu dire, par un des mes amis qui est au service d'un des moines du Kesar — il vient du Potala, vous savez —, qu'un horoscope très complet était en préparation pour ce petit garçon, vous savez le petit nabot qui a toujours des histoires et qui doit donner du fil à retordre à son père. Je me demande si vous avez des informations à ce sujet?

Le seconde dame réfléchit un instant puis répondit :

— Oui, mais vous devez vous souvenir que Paljör est mort récemment — j'ai vu emporter son corps, je l'ai vu de mes propres yeux. Les briseurs de corps l'ont emmené de la maison avec beaucoup de respect, et les deux prêtres l'accompagnèrent jusqu'à la grille, mais j'ai vu également que, sitôt les deux prêtres disparus, on a laissé tomber ce pauvre petit corps sans aucun respect sur le dos d'un poney, et on l'a emmené au Ragyab afin que les ordonnateurs le mettent en pièces et qu'il nourrisse les vautours. Ce fut ainsi!

— Non! Non! corrigea l'informatrice exaspérée. Vous

ne comprenez pas; vous ne pouvez pas avoir le sens de ces questions sociales; avec la mort de l'aîné, ce petit garçon, Lobsang, est maintenant l'héritier de tous les biens et de la fortune de la famille Lhalu. Vous savez qu'ils sont millionnaires. Ils ont de l'argent ici, en Inde, et même en Chine. Je dirai qu'ils sont les gens les plus riches du pays. Et pourquoi ce jeune garçon hériterait-il de toute cette fortune? Pourquoi serait-il assuré de vivre dans le luxe quand nous devons, nous, travailler? Mon mari m'a dit que cela n'avait aucune importance, qu'un de ces jours les choses changeraient, que nous prendrions les résidences des gens fortunés, et qu'à leur tour ils travailleraient pour nous. Nous verrons ce que nous verrons si nous vivons assez longtemps. Que ce jour-là soit loué!

Des pas très lents venaient à travers le crépuscule, et on discerna un visage et les tresses noires d'une femme tibétaine.

— J'ai, sans le vouloir, entendu ce que vous disiez, dit la nouvelle arrivée. Mais n'oubliez pas que ce jeune garçon, Lobsang Rampa, a devant lui une vie très dure, parce qu'il est bien connu que tous les gens riches ont une vie très dure.

— Alors! s'exclama l'informatrice, nous devrions tous avoir une vie facile. Nous sommes tous pauvres, n'est-ce pas?

Sur ce, elle ricana et gloussa comme une sorcière.

Elle poursuivit :

— J'ai entendu dire, moi aussi, qu'on prépare une grande affaire où le grand Seigneur Rampa annoncera que son fils Lobsang est son héritier. J'ai également entendu dire que le jeune garçon va être envoyé en Inde pour y recevoir une formation, et le difficile sera qu'il ne tombe pas aux mains des Anglais, car ceux-ci essaient de prendre le contrôle de notre pays. Vous le

savez? Et regardez quel mal ils ont fait. Mais riche ou pauvre, ce garçon a devant lui une vie très dure. Rappelez-vous ce que je vous dis.

Les voix s'éteignirent tandis que les trois femmes s'en allaient au long de la route de Lingkor, passant devant le temple du Serpent, et suivant le Kalling Chu pour passer le pont Chara Sampa.

A quelques mètres de là — le sujet de leur discussion —, un petit garçon, qui n'avait pas encore sept ans, était très agité. Plus ou moins endormi, il avait des songes et des cauchemars; il rêvait à des cerfs-volants, et à ce qui arriverait si l'on venait à découvrir que c'était lui qui faisait voler le cerf-volant qui était allé tomber sur des voyageurs, en affolant leurs poneys. L'un des cavaliers était tombé et avait roulé dans la rivière. C'était un homme très important que ce cavalier — l'assistant d'un supérieur dans une des lamaseries. Le jeune garçon s'agitait dans son sommeil en songeant à la punition corporelle qu'il subirait si l'on venait à découvrir qu'il était le coupable.

A Lhasa, les garçons de grande famille étaient élevés très sévèrement. N'étaient-ils pas censés être un exemple pour les autres, s'endurcir pour les luttes de la vie, avoir plus de rigueur pour eux-mêmes que ceux de naissance inférieure — et montrer que, bien que fils de gens fortunés, ou de gens gouvernant le pays, ils étaient capables de supporter la souffrance et les privations? Et la discipline, pour un petit garçon âgé de sept ans à peine, était plus dure que celle à laquelle est soumis n'importe quel enfant occidental.

D'au delà du pont parvenait le marmonnement des trois femmes qui venaient de s'arrêter pour un dernier brin de causerie avant de se séparer pour rejoindre leurs maisons. Portés par la brise, on entendit les mots « Rampa », « Yasodhara », puis un murmure de voix,

un bruit de gravier écrasé, et, s'étant mutuellement souhaité une bonne nuit, elles partirent chacune de leur côté.

Dans la grande résidence Lhalu, dont les grilles massives avaient si bien résisté aux assauts de l'infanterie britannique qu'elle avait dû, pour pénétrer, faire une brèche dans le mur de pierre, toute la famille dormait, à l'exception des « gardiens de la nuit », ceux qui veillent et annoncent les heures et le temps pour que ceux qui sont restés éveillés puissent suivre les progrès de la nuit.

Adjacents à la chapelle de la résidence Lhalu, se trouvaient les quartiers des intendants. Les Tibétains de haut rang avaient un ou deux prêtres en permanence attachés à la chapelle. La résidence Rampa était considérée d'une importance nécessitant deux prêtres. Tous les trois ans, ces prêtres — moines du Potala — étaient remplacés par d'autres afin de leur éviter les corruptions de la vie domestique. Un des lamas — car ces moines étaient en fait des lamas — n'était arrivé que récemment à la maison. L'autre s'apprêtait à retourner très bientôt à la discipline sévère de la lamaserie, mais il s'agitait nerveusement, cherchant comment il pourrait prolonger son séjour, car pouvoir assister à la cérémonie de proclamation de l'horoscope était la chance de sa vie, la chance qui permettrait à tous de savoir quel genre d'homme deviendrait le jeune héritier.

C'était un jeune lama, venu à la résidence Lhalu chaudement recommandé par son supérieur, et il s'était révélé décevant. Ses plaisirs n'étaient pas complètement ecclésiastiques, car il accordait une attention déplacée aux jeunes filles plaisantes du personnel domestique. L'intendant, qui habitait près de la chapelle, n'avait pas été sans le remarquer, il s'en était plaint, et le pauvre jeune lama, tombé en disgrâce, attendait son renvoi. Son remplaçant n'avait pas

encore été nommé, et le jeune homme se demandait donc comment il pourrait bien gagner du temps et avoir l'honneur de participer à la cérémonie et aux célébrations religieuses qui suivraient.

Le malheureux intendant connaissait de grandes inquiétudes et de gros soucis. Dame Rampa n'était pas une personne facile à vivre, dure parfois dans ses jugements et prête à condamner sans entendre les explications de celui qui se débattait avec de réelles difficultés. Depuis trois mois, il avait commandé des masses de marchandises, qui n'avaient pas encore été livrées. Chacun savait que ces commerçants et négociants indiens étaient très lents, mais Dame Rampa ne voulait rien savoir et accusait le pauvre intendant de torpiller la cérémonie par son inefficacité.

— Que puis-je faire? se répétait-il en se tournant et se retournant sur sa couverture étendue sur le sol. Comment puis-je persuader les commerçants de livrer les commandes à temps?

Soudain, il s'endormit, la bouche grande ouverte, laissant échapper des ronflements si sonores que le gardien de nuit entra pour voir s'il n'était pas à l'agonie!

Dame Rampa s'agitait, elle aussi, sans pouvoir trouver le sommeil, tourmentée par son sens mondain et par celui des bons usages : l'intendant était-il certain des règles de préséance? Les invitations sur papier fait main avaient-elles bien été attachées par un ruban et placées dans l'étui spécial, qu'un messenger rapide monté sur son poney devait aller porter aux invités? Les choses se devaient d'être faites selon les usages, il fallait aussi veiller à ce que l'invitation à un inférieur ne parvienne pas avant celle destinée à un supérieur. Ces choses-là transpirent, et nombreux sont les gens ravis de critiquer une hôtesse qui s'efforce de faire de

son mieux pour le prestige de la famille. Dame Rampa ne pouvait trouver le repos.

Dans une petite chambre toute proche, Yasodhara, la sœur, se tracassait. Sa mère avait décidé de la robe qu'elle porterait pour la célébration, et ce n'était pas celle que Yasodhara aurait aimé avoir. C'était, après tout, une occasion unique de pouvoir examiner de près les garçons et voir celui qui, plus tard, pourrait être un époux convenable. Et pour cela, elle estimait qu'elle se devait d'être à son avantage et aussi attrayante que possible – robe seyante, cheveux bien brossés et enduits de beurre de yak, et les vêtements bien poudrés avec le plus fin des jasmins. Mais sa mère était comme les autres mères qui ne comprennent jamais les jeunes, car elles sont d'un autre âge, et ont oublié leur propre jeunesse! Elle continuait à penser à son apparence, se disant qu'elle pourrait peut-être ajouter un ruban par-ci, mettre une fleur par-là.

Dans la nuit déjà très avancée – l'aube s'apprêtait à naître –, il y eut un bruit soudain de trompes qui éveilla toute la maisonnée. Le jeune Rampa ouvrit un œil, grogna, puis se retourna et se rendormit aussitôt.

En bas, près de l'office de l'intendant, c'était la relève des veilleurs de nuit. Les plus humbles, parmi les domestiques, se réveillèrent au son des trompes des temples environnants et bondirent sur leurs pieds, enfilant à la hâte leurs vêtements à moitié glacés. Ils avaient, en effet, pour tâche de raviver les feux qui couvaient durant la nuit, puis de polir les sols et de procéder au nettoyage, pour que la « famille » trouve la maison dans un ordre parfait quand elle descendrait.

Dans les écuries qui abritaient plusieurs chevaux, et dans les bâtiments de la ferme où étaient parqués les yaks, les serviteurs s'affairaient à ramasser le fumier

de la nuit. Séché et mélangé avec quelques parcelles de bois, il constituait le combustible du Tibet.

En rechignant, les domestiques s'apprêtaient à faire face à une nouvelle journée. Ils étaient las, travaillant depuis plusieurs semaines à la préparation de quantités fantastiques de nourriture, et ayant à la protéger contre les doigts agiles des petits enfants. Ils étaient à bout, et en avaient assez de toute cette histoire. « Pourquoi, disaient-ils sans cesse entre eux, cette célébration ne se hâte-t-elle pas de commencer et de finir, pour que nous puissions avoir enfin un peu de paix? Notre maîtresse a achevé de perdre la tête, avec tous ces préparatifs. »

La maîtresse — Dame Rampa — avait en vérité été très occupée. Pendant des jours, elle avait importuné les secrétaires de son mari, afin qu'ils établissent la liste des gens les plus éminents de Lhassa et des autres centres importants. De même, elle avait demandé que soient invités les voyageurs influents, mais là encore, on se trouvait devant un problème de protocole : qui a priorité sur qui? Il ne fallait offenser personne. La tâche était lourde. C'était une sérieuse épreuve pour les serviteurs, pour lesquels tout était toujours remis en question — la liste étant modifiée chaque jour.

Les grands nettoyages duraient maintenant depuis plusieurs jours; on avait frotté au sable fin tout l'extérieur du bâtiment pour en faire luire la pierre, et des serviteurs robustes parcouraient la maison, les pieds enveloppés de chiffons, traînant de lourds blocs de pierre, eux-mêmes enveloppés de chiffons sur des sols déjà luisants comme des miroirs.

Dans les jardins, on travaillait à enlever toutes les mauvaises herbes et même les graviers qui n'étaient pas de la couleur désirée. La maîtresse de maison exigeait des besognes dures. Le fils et héritier de la mai-

son Lhalu, un garçon qui pourrait être prince, allait être lancé dans la vie, et seuls les astrologues diraient ce qu'allait être son existence, mais ils gardaient secret ce qu'ils s'apprêtaient à révéler.

La dame de la maison, épouse d'un des hommes les plus puissants du pays, espérait très fort que son fils pourrait quitter le Tibet pour être éduqué ailleurs; elle espérait arriver à persuader son mari de la laisser aller voir fréquemment son fils dans le lieu où il ferait ses études. Elle espérait également être à même de voyager à l'étranger, car on la surprenait souvent à regarder des magazines de voyages, apportés à Lhasa par des commerçants itinérants. Elle avait ses plans, ses rêves et ses ambitions, mais leur réalisation était soumise au verdict du chef astrologue, et chacun savait qu'il ne se laissait pas influencer par la position sociale de l'intéressée.

Le moment de l'événement approchait. Les négociants entraient par la grille ouest et se hâtaient vers la résidence, sachant que Dame Rampa accueillerait tout ce qu'ils seraient à même de présenter qui n'aurait pas encore été vu dans Lhasa, tout ce qui serait susceptible d'emplir de jalousie, d'envie et d'admiration voisins et rivaux mondains.

Plus d'un négociant chemina au long de la route de Lingkor passant derrière le Potala, près du temple du Serpent, pour essayer de soutirer un peu d'argent à la dame de la maison, en produisant devant elle des produits et choses exotiques qui lui permettraient de surprendre et d'amuser ses invités. Ils venaient parfois en équipage traîné par des yaks afin d'apporter toutes leurs marchandises à la résidence, pour les présenter à la dame de la maison, et les prix, bien sûr, étaient alors augmentés vu l'importance de l'occasion. La dame n'osait pas marchander, de peur que les négociants

n'ébruitent la chose auprès des voisins. Dame Rampa ne pouvait pas courir un tel risque. Jour après jour, les convois allaient et venaient; jour après jour, les hommes chargés des étables recueillaient la manne laissée par les yaks et l'ajoutaient au tas qui grossissait rapidement. Il faudrait d'ailleurs une énorme quantité de combustible pour la cuisson, le chauffage, et les feux de joie, car comment une fête serait-elle réussie sans un bon feu de joie?

Les jardins une fois débarrassés des mauvaises herbes, les jardiniers s'occupèrent des arbres, s'assurant qu'ils ne portaient ni branches cassées ni branches mortes qui donneraient une impression de jardin mal entretenu. Et il fallait éviter l'incident désastreux d'une branche morte tombant sur une dame de qualité et dérangeant une coiffure qui avait demandé des heures de préparation. Aussi les jardiniers étaient-ils las de ces préparatifs, las de travailler, mais ils n'osaient rester inactifs, car Dame Rampa avait l'œil partout; si un jardinier souffrant du dos se reposait quelques instants, elle arrivait sur lui, folle de colère, lui reprochant de retarder les préparatifs.

L'ordre de préséance fut enfin décidé et approuvé par le Seigneur Rampa lui-même qui posa personnellement son sceau sur chacune des invitations préparées par les moines-scribes. Le papier avait été fait spécialement pour l'occasion — épais et avec un bord rugueux. Ces invitations n'étaient pas du format en usage dans les lamaserias, où le papier est plus large que long; quand il s'agissait d'invitations importantes, elles étaient sur un papier plus étroit, environ deux fois plus long que large. La raison en était que l'invitation une fois acceptée, le papier était attaché, à ses extrémités, à deux pièces de bambou richement décorées à leurs bouts, et l'invitation était alors suspendue et devenait

un motif décoratif, montrant l'importance de celui qui l'avait reçue.

Le Seigneur Rampa appartenait à l'une des « Dix Familles » de Lhassa. Il était en fait des « Cinq Familles », et Dame Rampa appartenait à l'une des « Dix ». S'il en avait été autrement, ils n'auraient pu être mariés. Vu le fait que chacun des deux avait un statut social élevé, deux sceaux devaient être apposés sur les invitations, un pour Sa Seigneurie et un pour Madame, et comme ils étaient à la tête d'un immense domaine, ils avaient un troisième sceau qui devait également figurer sur le document. Chacun des sceaux était d'une couleur différente, et Dame Rampa et son intendant étaient dans un état proche de la panique à l'idée que les messagers pourraient, par maladresse, briser ou endommager ces cachets fragiles.

Des étuis à message spéciaux étaient préparés. Ils devaient être de même longueur et de même épaisseur, et avaient une ouverture à l'extrémité qui recevait le message. Puis, juste au-dessous de cette ouverture, une pièce spéciale était fixée, portant les armoiries. Sous celles-ci, on trouvait de petites bandes d'un papier rugueux, sur lequel des prières étaient imprimées et destinées à protéger le messenger chargé de faire tenir ces invitations au destinataire qui, on l'espérait, serait en mesure de l'accepter.

Les messagers étaient soigneusement instruits de leur tâche. Montant leurs chevaux, ils agitaient dans l'air leur étui à message, comme s'il s'était agi d'une lance, puis, sur un signal, ils chargeaient en avant et, l'un après l'autre, s'approchaient du capitaine des gardes qui les instruisait. Le capitaine, feignant d'être le maître de la maison, ou son intendant, retirait gracieusement le message de l'étui qui était tendu vers lui. Il s'inclinait alors respectueusement devant le messa-

ger qui, après tout, représentait la « famille ». Le messager, ayant retourné le salut, lançait alors son cheval au galop pour retourner à la résidence.

Une fois les messages et les invitations préparés, ils étaient placés par ordre de préséance, et c'était le messager le plus imposant qu'on chargeait de livrer le message le plus important.

Les invitations délivrées, commençait alors pour l'intendant et les autres l'épreuve pénible de l'attente. Combien d'invitations seraient acceptées? Avait-on préparé trop de nourriture, ou pas assez?

Certains des invités seraient ravis de rester dans les jardins, surtout si leur statut social ne leur permettait pas d'être acceptés dans la maison, mais les autres — gens importants — devraient entrer à l'intérieur, et les représentants du clergé auraient envie de voir la chapelle. Il fallait nettoyer les autels du vernis-laque qui les recouvrait, et des hommes se virent confier cette besogne. Armés de chiffons, et à l'aide de sable humide, ils frottèrent inlassablement afin de débarrasser le bois de son vieux vernis et le faire apparaître brillant et comme neuf. Et on recouvrit alors les autels d'un vernis frais qui leur donna l'apparence brillante d'une eau tranquille par un jour ensoleillé.

Puis ce fut l'inspection des pauvres serviteurs, appelés chacun à leur tour devant la maîtresse de maison et l'intendant, afin d'examiner l'état et la propreté de leurs vêtements. Si le nettoyage de ceux-ci était jugé nécessaire, on préparait de grands chaudrons d'eau chaude et on procédait au lessivage. Enfin, la tension ayant atteint son paroxysme, toutes les invitations ayant reçu réponse, tous les serviteurs ayant subi l'inspection, et tous les vêtements mis de côté pour la fête et ne devant pas être portés avant ce jour, la résidence absolument épuisée se reposa pour attendre

l'aube d'un nouveau jour, où le Destin serait révélé.

Le soleil, lentement, plongea derrière les montagnes à l'ouest, envoyant dans l'air une myriade de petits points scintillants soufflés depuis les hauts sommets; la neige, couleur de sang, passa au bleu et ensuite au violet. Les choses s'estompèrent, l'obscurité commença à s'étendre et dans le ciel apparurent de minuscules petits points brillants qui étaient les étoiles.

De mystérieux points lumineux apparaissaient dans les arbres de la résidence. Un voyageur qui suivait par hasard la route de Lingkor ralentit sa marche, hésita, puis revint sur ses pas afin de voir de quoi il retournait.

Des voix excitées venaient des jardins, et le voyageur ne put résister à la tentation de comprendre par quoi était provoqué ce qui n'était autre chose qu'une altercation. Silencieusement, il se hissa sur le mur de pierre et, s'appuyant sur la poitrine et les bras, ce qu'il vit était, en vérité, nouveau pour lui. C'était la maîtresse de la maison, Dame Rampa, rondelette, petite, presque carrée, en fait. Deux grands serviteurs se tenaient à ses côtés portant chacun une lampe à beurre, dont ils essayaient de protéger la flamme vacillante, afin qu'elle ne s'éteigne pas — ce qui aurait déchaîné le courroux de Dame Rampa.

D'un air maussade, les jardiniers se déplaçaient parmi les arbres, fixant, sur les branches les plus basses, de petites lampes qui lançaient des étincelles. Dame Rampa était indécise quant à la place où fixer chaque lampe. Puis il y eut une soudaine agitation et une silhouette apparut, criant de rage :

— Vous abîmez mes arbres! Mes arbres! Je ne tolérerai pas cette sottise. Eteignez-moi ces lampes immédiatement! Seigneur Rampa était particulièrement fier de ses arbres, à juste titre. Ses jardins étaient célèbres dans tout Lhasa.

Avec un air condescendant, sa femme se tourna vers lui, disant :

— Vous vous donnez vraiment en spectacle devant les domestiques, monsieur mon mari. Ne pensez-vous pas que je suis capable de m'occuper de ce problème? Cette maison est la mienne autant que la vôtre. Je vous prie de ne pas me déranger.

Le pauvre lord renifla comme un taureau — on imaginait presque le feu sortant de ses narines. Se détournant avec colère, il se hâta de regagner la maison. La porte claqua avec une telle force que si elle eût été moins massive, elle se serait certainement brisée sous le choc.

— Le brûle-parfum, Timon... Etes-vous stupide? Posez-le là-bas, n'importe où.

Le pauvre Timon, l'un des hommes de service, se débattait avec un lourd brasier à encens, mais il y en avait encore plusieurs à transporter. La nuit s'épaississait de plus en plus et la dame de la maison n'était pas satisfaite. Puis un vent froid finit par se lever et la lune se montra, éclairant la situation de sa lumière blafarde. L'homme qui épiait la scène, perché sur le mur, se laissa tomber sur la route et, continuant son voyage, murmura pour lui-même :

— Eh bien, si c'est là le prix de la noblesse, je suis joliment heureux de n'être qu'un commerçant!

Le bruit de ses pas se perdit dans l'obscurité, tandis que dans le jardin les lampes étaient éteintes l'une après l'autre. Les serviteurs et leur maîtresse se retirèrent. Un oiseau de nuit, humant l'odeur inhabituelle dégagée par l'une des lampes dont la mèche continuait à se consumer, s'envola en poussant des cris de protestation.

Puis la maison connut une agitation soudaine : le jeune garçon avait disparu, l'héritier n'était pas dans

son lit. La panique avait gagné la maison. La mère pensait qu'il s'était sauvé, effrayé par la sévérité de son père. Le père, de son côté, attribuait sa disparition aux colères de la mère qui l'avait harcelé tout le jour, ne cessant de le réprimander — d'abord pour s'être sali, pour avoir déchiré ses vêtements, et ensuite pour ne pas être à l'heure aux repas.

Les serviteurs, en procession, faisaient le tour des jardins, lampe à la main, appelant le jeune maître, mais sans succès. On avait réveillé Yasodhara pour lui demander si elle était au courant des mouvements de son frère; mais elle avait dit ne rien savoir et s'était rendormie aussitôt.

Les serviteurs inspectaient la route obscure, tandis que d'autres exploraient la maison de haut en bas; finalement, Lobsang était trouvé dans une resserre, endormi sur un sac de grains, entouré de deux chats, et tous trois ronflaient comme des bienheureux. Mais pas pour longtemps! Le père se précipita avec des cris à ébranler les murs, suivi des domestiques portant des lampes dont la lumière vacillait. Le pauvre petit garçon fut saisi violemment et arraché au sommeil. La mère se précipita en criant :

— Assez! Assez! Faites attention de ne pas lui faire aucune marque en le frappant, car demain il sera le point de mire des regards de tout Lhasa. Envoyez-le simplement au lit.

Il reçut une vigoureuse bourrade qui le fit tomber à plat ventre. Un des serviteurs le releva et l'emporta. Quant aux chats, ils avaient disparu.

Mais dans le grand Potala, à l'étage des astrologues, l'activité se poursuivait. Le chef astrologue contrôlait ses chiffres, ses graphiques et répétait ce qu'il allait dire, mettant au point son intonation. Autour de lui, les lamas astrologues plaçaient soigneusement chacune

des feuilles dans l'ordre où elles devraient être lues, car la moindre erreur eût jeté le déshonneur sur le collège des astrologues. La plaquette de bois recouvrit chacune des feuilles que l'on attacha avec un soin tout particulier.

Le moine désigné comme assistant personnel du vieil astrologue brossait la robe du maître, s'assurant que les signes du zodiaque qui la décoraient étaient suffisamment brillants. Puis, comme son âge obligeait le vieil homme à se servir de deux cannes, celles-ci furent examinées quant à leur solidité, puis passées à un moine qui travailla à les polir jusqu'à donner au bois l'aspect du cuivre bruni.

De tous les temples des environs, les gongs résonnèrent, les trompes éclatèrent, puis ce fut le trottement des moines se rendant à leur premier service de nuit. Les astrologues, eux, en avaient été exemptés, vu l'importance de la tâche qui leur était assignée.

Les lampes s'éteignirent finalement l'une après l'autre. Les seules lumières furent alors celles des cieux et de la lune, mais elles étaient amplifiées en se reflétant sur les lacs et les rivières qui s'entrecroisent dans la plaine de Lhassa. De temps à autre, une petite masse d'eau clapotait, argentée, comme si quelque gros poisson s'était précipité à la surface pour venir respirer.

Tout était silencieux, à l'exception des grenouilles et des oiseaux de nuit, au loin. La lune trônait dans sa splendeur solitaire; la lumière des étoiles pâlit soudain, voilée par des nuages venus de l'Inde. La nuit était descendue sur la terre, et toutes les créatures — sauf les nocturnes — étaient endormies.

La première lueur apparut sur l'horizon, à l'est. Derrière les grandes rangées de montagnes sombres, le ciel commença à se faire lumineux.

A l'étage supérieur des lamaseries, moines et lamas étaient prêts à accueillir le jour nouveau. Le dernier étage — le toit — avait toujours une plate-forme spéciale sur laquelle, reposant sur des appuis, se tenaient les immenses trompes longues de quelque six mètres.

La vallée de Lhasa était encore d'un noir d'encre. La lune depuis longtemps s'était couchée et les étoiles avaient pâli. Mais la vallée de Lhasa dormait, encore plongée dans l'obscurité de la nuit, et les lamaseries ainsi que les maisons d'habitation ne connaîtraient le jour qu'au moment où le soleil apparaîtrait au-dessus des sommets.

Çà et là de petits points lumineux s'allumaient. C'était un lama, ou un cuisinier, ou un gardien de troupeau qui se préparait à commencer sa journée. Ces petites lueurs ne faisaient qu'accentuer le noir velouté de la nuit, un noir tel qu'il était impossible de distinguer le tronc d'un arbre.

Derrière les montagnes, à l'est, la lumière grandit. Ce fut d'abord comme l'éclair d'une torche, puis une violente lueur rouge, immédiatement suivie d'une lumière absolument verte — caractéristique des levers et des couchers de soleil. Bien vite, les rayons de lumière s'élargirent et, en quelques minutes, les hauts pics s'illuminèrent d'or, révélant la neige éternelle des glaciers; la vallée de Lhasa recevait les premiers signes de la naissance d'un jour nouveau. Dès la première appari-

tion du soleil sur les crêtes, les lamas soufflaient dans leurs trompes, faisant vibrer l'air de leur bruit. La vallée prenait un certain temps pour réagir, car les gens étaient tout aussi habitués à ces sons que le sont les habitants des villes au ronflement des avions, ou autres bruits de la « civilisation ».

De temps à autre, toutefois, un oiseau de nuit endormi lançait un cri d'effroi, et, se cachant la tête sous l'aile, reprenait son sommeil interrompu. C'était maintenant le moment des créatures diurnes. Les oiseaux s'éveillaient avec des piailllements ensommeillés, tout en secouant leurs ailes pour chasser l'engourdissement de la nuit, et la brise apportait, de temps à autre, quelques plumes tombées de leurs ailes.

Dans les eaux du Kyl Chu, et au temple du Serpent, les poissons, après une nuit passée à dériver près de la surface, nageaient paresseusement, car les bouddhistes, respectant la vie, ne pêchaient pas au Tibet.

Au son des trompes, le vieil homme se retourna et, encore endormi, se mit sur son séant. De l'angle où il reposait, il regarda le ciel, et, une pensée le frappant soudain, il se leva. Ses vieux os craquaient à chaque mouvement et ses muscles étaient extrêmement fatigués. Avec prudence, il alla jusqu'à une fenêtre proche et regarda au-dehors — vers la cité de Lhasa qui, maintenant, s'éveillait. Au-dessous de lui, les petites lumières du village de Shö commençaient à apparaître, l'une après l'autre, afin de permettre aux officiels, qu'attendait une rude journée, d'avoir tout le temps pour se préparer.

Le vieil astrologue frissonna dans l'air frais de l'aube et serra sa robe autour de lui. Sa pensée se tourna, bien sûr, vers la résidence Lhalu qu'il ne pouvait voir d'où il était, car il regardait par-delà le village de Shö et la cité de Lhasa, alors que la résidence était à

l'autre bout du Potala, faisant face au mur décoré de figures sculptées, attraction des pèlerins.

Le vieil homme s'étendit sur ses couvertures et, tout en se reposant, songea aux événements du jour. Celui-ci, pensait-il, serait un des sommets de sa carrière — peut-être le point culminant. Déjà il imaginait la mort s'approchant de lui, sentait les fonctions de son corps se ralentir, et s'amenuiser le fil qui le retenait à la vie. Mais il était heureux de cette autre fonction à accomplir dont l'honneur reviendrait au service de l'astrologue en chef du Tibet. Tout en méditant, la somnolence l'avait gagné et il s'éveilla au bruit d'un lama faisant irruption dans sa chambre et s'exclamant :

— Honorable astrologue, le jour s'est levé. Nous n'avons aucune minute à perdre, car nous devons encore vérifier l'ordre dans lequel les points vont être présentés. Je vous aiderai à vous lever, Honorable astrologue.

En disant cela, il se baissa, passa son bras autour des épaules du vieil homme et, gentiment, l'aida à se mettre debout.

La lumière augmentait maintenant avec rapidité et le soleil envoyait sa lumière sur l'ouest de la vallée; alors que celles des lamaseries et des maisons juste au-dessous des chaînes étaient encore plongées dans l'obscurité, les constructions situées sur le côté opposé connaissaient presque la lumière du jour.

Le Potala s'éveillait. C'était l'agitation classique que créent les humains quand ils se mettent en action au commencement de la journée, et attaquent la tâche difficile qu'est celle de vivre. On entendait le tintement de petites clochettes d'argent et, de temps à autre, le son métallique d'une trompette. Le vieil astrologue et ceux qui l'entouraient n'avaient pas conscience du cliquetis des moulins à prières; ces moulins faisaient tellement

partie de leur existence quotidienne qu'ils avaient cessé d'en percevoir le bruit, tout comme ils ne remarquaient plus les drapeaux de prière que faisait claquer la brise du matin venue des sommets du Potala. Ce n'est que de la cessation de ces bruits qu'ils auraient pu prendre conscience.

Puis il y eut des pas pressés le long des corridors, le son de lourdes portes qu'on ouvrait et le chant des psaumes accueillant la nouvelle journée. Mais le vieil astrologue ne pouvait s'intéresser à de telles choses, car il avait à faire. Dans un moment, il prendrait son repas du matin — tsampa et thé — et devrait assister au rituel de la préparation de la lecture qu'il allait donner ce jour.

A la résidence Lhalu, les serviteurs étaient réveillés. Dame Rampa aussi. Et le Seigneur Rampa, après un petit déjeuner rapide, était parti à cheval accompagné de sa suite pour gagner les bureaux du Gouvernement, dans le village de Shö. Il était ravi, en vérité, de s'éloigner de sa femme, de son zèle accablant à l'approche des événements auxquels ils avaient à faire face. Il devait commencer sa journée de très bonne heure vu qu'il lui faudrait revenir assez tôt pour remplir ses devoirs d'hôte.

On tira du sommeil l'héritier qui rechigna à s'éveiller. Aujourd'hui était « son » jour et, l'esprit confus, il se demanda comment ce pouvait bien être son jour, quand sa mère projetait d'en faire un tel événement mondain. S'il avait eu le choix, il aurait fui vers la rivière pour regarder le batelier traversant les gens avec son bac, et peut-être, à l'heure où les passagers étaient peu nombreux, aurait-il réussi à le persuader de lui faire faire l'aller-retour sans payer — toujours avec l'excuse, bien sûr, qu'il aiderait à pousser avec la perche.

Le petit garçon était affreusement malheureux de l'opération à laquelle se livrait sur sa chevelure le serviteur impitoyable, l'enduisant de beurre de yak et en faisant une tresse curieusement tortillée. Le beurre de yak était amalgamé à la tresse jusqu'à ce que celle-ci atteigne la rigidité d'un baguette de saule.

Vers 10 heures, on entendit un bruit de sabots, et un groupe d'hommes à cheval entra dans la cour de la résidence.

Seigneur Rampa et sa suite étaient revenus du village de Shö, car la famille devait se rendre à la cathédrale de Lhasa pour remercier des mystères qui allaient lui être révélés en ce jour, et aussi pour montrer aux prêtres — toujours enclins à croire que les « têtes noires » étaient irréligieuses — qu'eux, les Rampa, étaient des « têtes noires » particulièrement religieuses. Au Tibet, les moines ont la tête rasée, alors que les laïques ont de longs cheveux, presque toujours noirs, ce qui explique pourquoi ils sont surnommés « têtes noires ».

Les gens attendaient dans la cour, Dame Rampa déjà sur son poney, de même que sa fille Yasodhara. L'héritier fut saisi et hissé sans cérémonie sur un poney aussi mal disposé que lui. On ouvrit les grilles et la famille se mit en route, Dame Rampa en tête. Ils chevauchèrent en silence pendant environ trente minutes jusqu'au moment où ils atteignirent les petites maisons et les boutiques entourant la cathédrale de Lhasa, dressée depuis des centaines d'années pour permettre aux gens pieux de venir faire leurs adorations. La pierre du sol était usée et creusée par les pas des innombrables pèlerins. Des rangées de moulins à prières se tenaient tout au long de l'entrée et chaque personne, en passant, tournait la roue selon la coutume, et déclenchait un tintement à l'effet presque hypnotique.

L'intérieur de la cathédrale était d'une lourdeur accablante, avec l'odeur d'encens et le souvenir presque tangible de l'encens brûlé depuis treize ou quatorze cents ans. Des lourdes poutres du plafond semblaient s'élever des nuages d'encens, de fumée bleuâtre ou parfois, grise et brunâtre.

Des dieux et déesses étaient représentés sous forme de statues dorées, statues de bois ou de porcelaine, et devant chacune étaient déposées les offrandes des pèlerins. Celles-ci étaient parfois placées derrière un grillage métallique pour les protéger des pèlerins dont la pitié était moins forte que le désir de prendre leur part de la richesse des dieux.

D'énormes chandelles brûlaient, faisant des ombres vacillantes à travers le bâtiment faiblement éclairé. C'était une pensée apaisante, même pour un garçonnet de sept ans à peine, de réfléchir au fait que ces chandelles avaient été maintenues allumées, en les alimentant, au cours de quatorze cents années. Regardant autour de lui, yeux grands ouverts, il pensait : « Que ce jour s'achève rapidement, et peut-être alors pourrai-je aller dans quelque autre pays, loin de toute cette sainteté. » Il ignorait tout de ce que la vie lui réservait.

Un gros chat passa, se promenant paresseusement, et vint se frotter contre les jambes du jeune héritier. Le petit se baissa pour caresser le chat qui ronronna avec ravissement. Ces chats étaient les gardiens du temple, observateurs subtils de la nature humaine, capables de discerner au premier coup d'œil les gens susceptibles de vol et ceux en lesquels on pouvait avoir confiance. De tels chats, normalement, n'approchaient jamais que leur propre gardien. Il y eut pendant quelques instants un silence pesant parmi les spectateurs, et quelques-uns des moines — amusés par le garçonnet à genoux caressant le gros chat — oublièrent de chanter juste.

Le charmant tableau fut bien vite gâché par le Seigneur Rampa qui, le visage fou de rage, saisit son fils par la peau du cou, le leva au-dessus du sol et le secoua comme une ménagère ferait d'un chiffon; puis, l'ayant gratifié d'une vigoureuse claque sur l'oreille, le laissa retomber sur le sol. Se tournant vers Sa Seigneurie, le chat lui lança un long sifflement sonore, puis s'éloigna avec dignité.

Mais il était temps pour la famille de regagner la résidence, car les invités ne tarderaient pas à arriver. Beaucoup, parmi ceux-ci, venaient très tôt, afin d'avoir ce qu'il y avait de mieux dans ce qui était offert, et ce mieux signifiait la meilleure place dans le jardin. La famille sortit donc de la cathédrale et retrouva la rue. Levant les yeux, le jeune Rampa vit les drapeaux flottant sur la route qui mène en Inde. « Prendrai-je bientôt cette route pour quitter ce pays? Je vais le savoir, je suppose, mais Dieu! que j'ai donc faim! »

Reprenant la route, la famille, une demi-heure plus tard, entra dans la cour de la résidence, où les accueillit l'intendant anxieux. Redoutant qu'ils ne soient retardés, il se disait qu'il lui faudrait expliquer aux invités mécontents que leurs hôtes avaient été retenus par quelque incident inattendu à la cathédrale.

Ils eurent le temps d'un repas rapide et, attiré par des bruits soudains sur la route, le jeune héritier se précipita à la fenêtre. C'était l'arrivée des moines musiciens, montés sur leurs poneys. De temps à autre l'un des moines soufflait dans sa trompette ou sa clarinette pour en vérifier l'accord; puis un autre frappait sur son tambour, vérifiant, lui aussi, si la peau en était correctement tendue. Pénétrant dans la cour, ils gagnèrent les jardins par l'allée latérale et déposèrent leurs *instruments* sur le sol. Cela fait, ils se hâtèrent avec joie vers la bière tibétaine. On en avait prévu

d'énormes quantités pour mettre les moines d'humeur joviale, afin qu'ils produisent de la musique gaie, et non pas de ces ennuyeux morceaux classiques.

Mais déjà les premiers invités arrivaient en une véritable troupe serrée. Comme si tout Lhasa avait pris la route de la résidence. Il arriva un petit groupe d'hommes à cheval, tous puissamment armés — comme l'armée d'invasion envoyée par les Anglais; mais ces hommes n'étaient armés que parce que le cérémonial et le protocole l'exigeaient. Les femmes chevauchaient entre des rangées d'hommes — où elles étaient protégées contre toute attaque imaginaire. Les serviteurs armés portaient des lances et des piques gaiement décorées de drapeaux et de banderoles. Et de-ci de-là, quand un moine était présent, le drapeau de prière flottait, porté par un assistant.

Dans la cour elle-même, alignés sur deux rangs, se tenaient les serviteurs, avec en tête l'intendant, d'un côté, et, de l'autre, le prêtre en chef de la chapelle. On se saluait abondamment, les saluts étaient retournés, et reprenaient au moment où les invités étaient introduits à l'intérieur. Chacun d'eux était aidé à mettre pied à terre, tout comme si, pensait le jeune héritier, il s'agissait de mannequins ou de paralytiques. Leur cheval était ensuite emmené et nourri. Puis, selon le statut social de la personne, on la laissait dans les jardins, ou bien elle était priée d'entrer dans la maison où elle s'exclamait d'admiration sur ce qui s'offrait à sa vue, et n'avait été placé là que pour impressionner les invités!

La coutume, au Tibet, était bien sûr d'offrir des fichus et des écharpes, ce qui créait une grande confusion à l'arrivée des invités qui déposaient leur présent et en recevaient un à leur tour. Ce qui donnait également lieu à des incidents gênants quand un serviteur distrait remettait à un invité le cadeau qu'il venait

juste de déposer. Il y avait alors des sourires embarrassés, on murmurait des excuses, et les choses étaient très vite arrangées.

Dame Rampa avait le visage écarlate et transpirait abondamment. Le chef astrologue n'était pas encore là, et elle était terrifiée. Il était peut-être mort, ou tombé dans la rivière, ou avait été piétiné par son cheval. Pas le moindre signe de lui alors que le but de cette réunion était la lecture de l'avenir de l'héritier de Lhalu. Un serviteur fut envoyé guetter depuis la terrasse, et presque aussitôt on le vit qui gesticulait, faisant des grands signes avec ses bras, et dansait d'excitation, car la cavalcade était en vue.

Dame Rampa, furieuse, ne comprenant pas ce qu'essayait de lui dire le serviteur qui donnait l'impression d'être ivre, en dépêcha un second pour savoir de quoi il retournait. Les deux domestiques revinrent et expliquèrent que la cavalcade traversait en ce moment la plaine de Kyi Chu. Dame Rampa se hâta de faire sortir tous les invités dans le jardin, leur conseillant de prendre leur place, car le Grand Astrologue arrivait. Les moines musiciens se saisirent de leurs instruments, faisant vibrer l'air de l'excitation qu'ils mettaient dans leur jeu.

Les jardins de la résidence Lhalu étaient vastes et très bien tenus. On y voyait toutes les espèces d'arbres du Tibet, de l'Inde, et même du Sikkim. Des buissons couverts de fleurs exotiques s'épanouissaient en abondance et ravissaient le regard. Mais les gens qui emplissaient à cette heure les jardins n'étaient pas là pour s'intéresser à l'horticulture, mais bien plutôt à la SENSATION. Le Seigneur Rampa errait attristé, il était si fier de ses jardins, se rongant d'inquiétude tout en essayant de sourire aimablement à ces gens.

Dame Rampa, elle, donnait l'impression de rapetisser en s'épuisant à courir d'un point à l'autre, veillant à

ce que son mari n'ait pas l'air trop austère, cherchant à voir ce que faisait le jeune héritier, ce que faisaient les serviteurs, et, en même temps, guettant l'arrivée de l'astrologue.

Soudain, on entendit le pas des chevaux. L'intendant se hâta vers la grille qui fut soigneusement refermée derrière lui. Il resta à la grille pour donner l'ordre qu'on l'ouvre à l'arrivée du cortège, ce qui aurait plus d'allure.

Les invités qui avaient entendu les chevaux se dirigeaient en file vers une grande pièce qu'on avait, pour la circonstance, arrangée en salle de réception. Là, ils trouvèrent du thé, des friandises venues de l'Inde, des gâteaux très sucrés et collants, qui certainement ralentiraient le bavardage chez ceux qui se débattaient avec eux.

Puis le son d'un gong puissant se répercuta tout autour de la résidence — un gong de plus d'un mètre cinquante de haut qui ne servait qu'aux occasions vraiment solennelles. Un serviteur de haut rang se tenait près de lui, le frappant d'une façon particulière, qu'il avait répétée pendant plusieurs jours, sur un plus petit gong.

Le gong résonna, la grille s'ouvrit toute grande, et dans la cour on vit entrer les jeunes moines, les lamas et le chef astrologue. C'était un vieil homme de quatre-vingts ans, de petite taille, et ravagé par l'âge. Juste derrière lui chevauchaient deux lamas dont la seule charge était de s'assurer que le vieil homme ne tombe pas et ne soit pas piétiné par le cheval.

Les chevaux s'arrêtèrent, conscients que le voyage avait pris fin et qu'ils allaient être nourris, et bien nourris. Sautant de cheval, les deux assistants, avec soin, soulevèrent le vieil astrologue de sa monture. Seigneur Rampa s'avança et ce fut le traditionnel échange d'écharpes, le traditionnel échange de salutations. Puis

le chef astrologue et Seigneur Rampa pénétrèrent dans la pièce de réception où ils furent salués par l'assistance.

Il y eut quelques instants de trouble et de confusion, puis, ayant poliment goûté au thé, le chef astrologue fit un signe aux deux lamas porteurs de ses notes et de ses cartes. Le puissant gong résonna une seconde fois. L'extrémité de la pièce de réception fut ouverte toute grande, et le chef astrologue, suivi de ses assistants, entra dans le jardin où avait été dressée une marquise immense — spécialement importée de l'Inde. Un des côtés en fut ouvert pour permettre au plus grand nombre possible d'invités de voir et d'entendre ce qui allait se passer.

Le chef astrologue et ses deux lamas s'approchèrent de l'estrade, et quatre serviteurs apparurent portant des flambeaux, témoignant que ces hommes reconnaissaient que, sous cette tente, se trouvaient les flammes de la connaissance.

Quatre trompettes apparaissaient, sonnant une fanfare, pour attirer l'attention sur Seigneur et Dame Rampa, vu que leur fils, l'héritier de la résidence Lhalu, était — comme le disait un spectateur — la cause de toute l'« agitation ». Les Rampa gravirent les marches lentement et se tinrent debout derrière les quatre chaises.

D'une autre direction venaient, accompagnés de leur suite, deux hommes extrêmement âgés, appartenant à la lamaserie de l'Oracle d'Etat. D'après le chef astrologue, ces deux hommes de Nechung étaient les astrologues les plus expérimentés du pays. Ils avaient collaboré avec le vieil astrologue, revoyant les graphiques, les calculs, et chaque feuille de l'horoscope contenait le sceau de ces hommes, sceau qui attestait leur approbation.

Le chef astrologue se leva et les autres occupèrent leurs sièges. Le silence se fit dans l'immense assemblée sur laquelle l'astrologue posa son regard pendant quelques instants. Sur un geste de lui, les deux lamas s'avancèrent et se placèrent à ses côtés. Celui à sa droite tenait le livre composé des feuillets de l'horoscope, tandis que celui de gauche retirait avec soin la plaquette de bois qui les recouvrait. L'astrologue était prêt.

Les gens tendirent l'oreille, car sa voix était grêle et haut perchée et, pour ceux qui se tenaient à l'arrière-plan, elle se fondait dans le piaillage des oiseaux.

Ses commentaires d'ouverture furent ceux, rituels, prononcés en de telles circonstances :

— Dieux, démons et hommes se comportent tous de la même façon, aussi le futur peut être prédit, mais il n'est pas immuable. Il peut, dans une certaine mesure, être changé. Ainsi, nous ne pouvons donc prévoir que les probabilités, et ayant prévu le bien et le mal, nous devons en vérité abandonner le reste à ceux dont nous lisons l'horoscope.

Il s'arrêta, regarda autour de lui, et le lama retira la première feuille. Le vieil astrologue, ayant respiré profondément, continua sa lecture :

— Nous avons ici l'horoscope le plus remarquable que nous ayons jamais calculé. (Il se tourna vers ses collaborateurs en les saluant. Puis, s'éclaircissant la voix, il reprit :) C'est là l'horoscope d'un jeune garçon de six ans. C'est l'horoscope le plus difficile, la vie la plus dure que nous ayons rencontrés.

Mal à l'aise, Seigneur et Dame Rampa s'agitèrent sur leur chaise. Ce qu'ils entendaient n'était certes pas ce à quoi ils s'attendaient. Mais ils appartenaient à une caste entraînée à ne pas laisser paraître ses sentiments. Derrière eux, la cause de tout ce trouble, le jeune héri-

tier, Lobsang Rampa, se sentait sombre et mélancolique. Tout ce gaspillage de temps. Combien pouvaient-ils être à avoir traversé la rivière? Que faisait le batelier? Comment allaient les chats? Il avait l'impression d'être un mannequin empaillé, tout en écoutant les trois anciens, presque des fossiles, décider ce qu'il aurait à faire avec sa vie. Il estimait qu'il devrait lui aussi avoir son mot à dire dans cette question. Les gens n'avaient cessé de lui dire combien c'était merveilleux d'être l'héritier de telles richesses, et quel honneur il pourrait être pour ses parents. Il savait, lui, qu'il voulait être passeur ou s'occuper de chats; mais certainement pas travailler.

L'astrologue poursuivait de sa voix monotone devant une assistance captivée et complètement silencieuse :

— Ce garçon doit aller à la lamaserie médicale de Chakpori. Il doit, avant d'y être admis, faire pénitence, et une fois entré, il commencera comme le plus inférieur des inférieurs et travaillera à son ascension. Il devra apprendre tous les arts médicaux du Tibet, et pendant un temps faire ce qui est difficile à mentionner : travailler avec les ordonnateurs de la mort, afin qu'en découpant les cadavres il comprenne la structure du corps humain. S'étant acquitté de cette tâche, il retournera à Chakpori et continuera à étudier. On lui montrera les mystères les plus profonds de notre pays, de notre croyance et de la science.

Le vieil homme tendit la main et un assistant lui passa rapidement un petit gobelet d'argent contenant un liquide qu'il avala. L'assistant prit le gobelet et le remplit, le tenant prêt pour une autre demande.

L'astrologue continua :

— Viendra alors le temps où il ne lui sera plus possible de rester dans notre pays, et où il devra se rendre en Chine pour étudier la médecine selon l'enseigne-

ment occidental, car cette médecine est enseignée dans une école de Chungking.

» Là, il changera de nom, afin qu'on ne sache pas que l'héritier de Lhalu a affaire avec les corps. Plus tard, il apprendra quelque chose qui, pour le moment, nous est incompréhensible — quelque chose qui n'est pas encore connu et convenablement inventé. Pour nos cerveaux doués d'expérience, il semble qu'il fera une certaine chose qui entraînera le fait de voler dans les airs — mais qui n'est pas la lévitation, accessible à certains d'entre nous ici, à Lhassa. Je ne peux être clair quant à ce point, car il est très obscur pour nous trois. Le garçon, qui alors sera un jeune homme, devra travailler lui-même à ce problème qui sera celui de voler dans les airs, par un certain moyen. Nos images font apparaître quelque chose comme le cerf-volant qui lui est familier, mais ce cerf-volant particulier n'est pas attaché au sol par des cordes et semble, au contraire, obéir au contrôle de ceux qu'il emporte.

Dans l'assemblée, les murmures s'élevaient et on chuchotait beaucoup. L'étonnement était à son comble, car jamais encore on n'avait parlé de telles choses.

Avant de rompre le trouble qui s'était établi, l'astrologue, ayant bu un autre gobelet, se tourna vers ses feuilles d'horoscope :

— Il connaîtra une immense souffrance, entrera en guerre contre les forces du mal, et souffrira pendant quelques années comme peu de gens ont souffert — et ces souffrances auront pour but la purification, l'éloignement de la sensualité, et la discipline qui permettra au cerveau d'acquérir le pouvoir d'endurer ce qu'il aura à subir. Plus tard, il s'éloignera après quelque importante explosion qui jettera notre pays, ou tout un monde, dans la confusion. Il voyagera à travers un vaste continent — qu'il ne nous a pas été possible

d'identifier — et à la fin de ce voyage, il sera de nouveau incarcéré injustement, et il souffrira au moins autant que lors de son premier emprisonnement. Puis, grâce à l'intervention d'inconnus, il sera finalement libéré et chassé de ce grand continent. Il parcourra plusieurs pays, rencontrera un grand nombre de gens et de cultures, et apprendra beaucoup de choses. Puis il se rendra ensuite en un certain pays où il sera mal accueilli, à cause de ses différences. Les souffrances l'auront tellement changé qu'il aura perdu les caractéristiques de sa race. Et quand les humains se trouvent confrontés à quelqu'un de différent d'eux, ils en ont peur; et comme ils haïssent celui dont ils ont peur, ils essaient de le détruire.

Le vieil homme semblait très las. Ce que voyant, le premier assistant s'avança, murmura quelque chose à l'astrologue et dit à l'assistance :

— Nous allons arrêter un instant pour permettre au chef astrologue de se reposer un peu avant de donner la seconde partie de sa lecture. Concentrons-nous sur ce qui a été dit afin d'assimiler plus aisément ce qui suivra.

Des rafraîchissements furent apportés au vieil homme qui observa l'assistance. Assis et regardant autour de lui, il songeait à son enfance, au temps où il escaladait les hauts sommets, au cœur de la nuit, pour admirer le spectacle des étoiles. Que de temps il avait passé à méditer sur ces étoiles, et leur signification sur l'existence des êtres! C'est alors qu'il avait décidé de la découvrir. Et sans doute parce que son destin était d'y parvenir, il était entré à la lamaserie de l'Oracle d'Etat où l'on reconnut qu'il avait des capacités extraordinaires pour l'astrologie — une astrologie très supérieure à ce qu'elle est en Occident, plus complète et aussi plus précise, et atteignant à une plus grande pro-

fondeur. Le jeune homme appelé à devenir le chef astrologue de tout le Tibet fit de rapides progrès, ne cessant d'étudier. Il obtint les textes anciens de l'Inde, de la Chine, et récrivit presque la science de l'astrologie au Tibet. Sa réputation augmentant en même temps que ses capacités, les chefs de toutes les grandes familles de Lhassa et d'autres villes faisaient appel à lui. Bien vite on le chargea de faire des prédictions pour le gouvernement et pour le Grand Treizième lui-même. Son honnêteté était toujours totale. S'il ne savait pas, il l'avouait. Il avait prédit l'invasion anglaise et le départ du Grand Treizième pour un autre pays, ainsi que son retour. Il avait prédit également qu'il n'y aurait plus de réel Dalai-lama quand le Treizième s'en serait allé en état de transition; il y en aurait un autre, mais choisi comme un expédient politique afin de tenter d'apaiser les ambitions territoriales de la Chine. Il avait fait la prédiction que, dans une soixantaine d'années, ce serait la fin du Tibet, tel qu'on le connaissait; un ordre nouveau serait établi qui amènerait de grandes souffrances, mais qui pourrait peut-être, bien appliqué, avoir pour effet de balayer un système dépassé et d'être, après une centaine d'années, bénéfique pour le Tibet.

Tout en buvant son thé, l'astrologue s'intéressait à la manière dont les jeunes hommes regardaient les jeunes femmes, et il observait la façon coquette dont celles-ci répondaient à leurs regards. Il songea à ses longues années de célibat — près de quatre-vingts ans — et se rendit compte qu'il ignorait presque en quoi un homme différerait d'une femme. Sa connaissance était celle des étoiles et de leur influence sur les hommes et les femmes. Regardant quelques jeunes personnes avantagées, il se demanda si le célibat des moines était vraiment une bonne chose. Il est certain, pensa-t-il, que

l'humanité devrait être composée de deux parties, l'homme et la femme, et à moins que ces deux parties ne s'unissent, il ne peut exister d'Homme complet. Il songeait à toutes les histoires qu'il avait entendues — comment les femmes devenaient de plus en plus arrogantes avec le goût de gouverner. Son regard se porta alors sur les femmes plus âgées; il remarqua que leur visage était dur et leur attitude dominatrice. Il se dit alors que peut-être le temps n'était pas encore mûr où homme et femme s'uniraient pour composer un tout, pour former une entité. Mais ce temps viendrait, bien que ce ne soit pas avant la fin de ce cycle d'existence. Tendant son gobelet à l'assistant, il indiqua qu'il était prêt à continuer.

Le silence à nouveau gagna l'assemblée, les gens levant les yeux vers l'estrade. On aida le vieil homme à se lever et on plaça ses feuillets devant lui. Après avoir promené un regard sur l'assistance, il dit :

— Certaines des expériences que va connaître le sujet de cette lecture dépassent tellement votre propre expérience qu'elles ne peuvent être prédites avec assez de précision pour être valables. Il est définitivement connu que cette personne a une grande, très grande tâche à accomplir. C'est une tâche d'une importance suprême pour l'ensemble de l'humanité, et non pas seulement pour le Tibet. Nous savons aussi que des forces malfaisantes travaillent à nier ce qu'il doit faire.

» Il rencontrera la haine et toutes les formes de souffrance; il connaîtra l'approche de la mort et l'épreuve de la transmigration dans un autre corps, pour permettre au travail d'avancer. Mais ici, dans un autre corps, des problèmes nouveaux surgiront. A cause de sa position politique — que j'ai déjà mentionnée — il sera désavoué par ses compatriotes. On considérera comme bénéfique pour sa race de le désavouer.

Il ne sera pas soutenu par ceux qui devraient l'aider. Mais j'insiste pour dire que ce n'est là qu'une éventualité, car il se peut qu'on lui donne la chance de parler devant les nations du monde, afin que le Tibet puisse être sauvé et que la grande tâche, dont la nature n'est pas révélée, puisse être accomplie le plus rapidement possible. Mais les gens faibles, doués d'une autorité temporaire, ne seront pas assez forts pour l'assister et il sera donc seul pour lutter contre les forces du mal et contre les indifférents qu'il essaie d'aider.

Le vieil homme fit signe à l'assistant de retirer la feuille. Confus d'avoir été rappelé à l'ordre, celui-ci s'empressa de faire ce qui lui était demandé. L'astrologue continua :

— Il existe de par le monde une association spéciale qui donne des informations aux peuples du monde situés au-delà de nos confins. Leurs stature spirituelle n'est pas suffisante pour leur permettre de comprendre la tâche qui doit être accomplie, et leur haine rendra celle-ci incommensurablement plus difficile. De même, des individus isolés, poussés eux aussi par la haine, tenteront l'impossible pour détruire le sujet de cet horoscope et le rendre très malheureux par tous les moyens.

Le vieil homme s'arrêta, posant la main sur la page pour exprimer qu'il en avait terminé. Se tournant alors vers l'assistance, il s'adressa à elle :

— Riche de mon expérience, je vous dis ceci : quelles que soient la dureté de la lutte et la cruauté de la souffrance, la tâche en vaut la peine. La seule bataille qui compte est la dernière. Peu importe qui perd, ou qui gagne. Mais la dernière bataille est toujours gagnée par les forces du Bien, et ce qui doit être fait sera fait.

Il salua l'assistance par trois fois, puis fit de même devant le Seigneur et Dame Rampa. Les jambes tremblantes de fatigue, il se laissa tomber sur sa chaise.

Les gens, tout en murmurant, se dispersèrent rapidement, gagnant les jardins à la recherche de divertissements. Ceux-ci étaient multiples – musiciens, acrobates, jongleurs et, bien sûr, nourritures et boissons. Après avoir pris quelque repos, l'astrologue et ses deux collaborateurs se dirigèrent vers la maison, où ils devaient encore communiquer certaines choses aux parents de Lobsang. A lui aussi, ils avaient quelque chose à dire, mais sans témoin.

Peu de temps après, le chef astrologue se mettait en route pour regagner le Potala, et ses deux collaborateurs rejoignaient la lamaserie de l'Oracle d'Etat.

Avec la venue du crépuscule, les invités franchissaient la grille et se hâtaient de rejoindre leurs maisons avant la nuit, afin d'échapper aux périls qu'elle réservait souvent aux voyageurs.

L'obscurité était maintenant tombée. Derrière la grande grille, un petit garçon solitaire regardait s'éloigner le dernier des invités. Il serrait ses mains l'une contre l'autre, pensant à la vie de misère qu'on avait annoncée, pensant aux horreurs de la guerre qu'il ne comprenait pas, pensant aux persécutions à venir. Il se tenait là, absolument seul au monde... et nul n'avait un tel problème. La nuit s'épaississait. Personne ne vint le chercher pour l'emmener. Quand la lune enfin se fut levée, il s'allongea sur le côté de la route – de toute façon la grille était fermée – et, presque immédiatement, un énorme chat s'étendit auprès de lui. Le petit garçon le serra dans ses bras et s'endormit, mais vigilant, l'animal veillait...

Ainsi se termine le Livre I, le livre de ce qu'il en fut au commencement.

LIVRE II

L'ÈRE PREMIÈRE

4

— Oh! Lobsang, Lobsang, dit mère le visage pâle de fureur. Tu nous as attiré la disgrâce! J'ai honte de toi. Ton père également; il est si fâché contre toi qu'il est allé à son bureau où il passera tout le jour, ce qui a perturbé toutes mes obligations, et tout est de ta faute, Lobsang!

Cela dit, elle disparut brusquement, comme si elle ne pouvait désormais supporter ma vue.

Honte de moi? Pourquoi devrait-elle avoir honte de moi? Je ne voulais pas être moine. Je refusais toutes les choses horribles qui m'avaient été prédites. Quiconque ayant le moindre bon sens le comprendrait. Les prédictions d'hier m'avaient rempli d'horreur. Ainsi, elle avait honte de moi!

Le vieux Tzu, qui faisait songer à une montagne en mouvement tant il était énorme, s'approcha et dit en me regardant :

— Alors, jeune homme, vous allez avoir une rude existence, à ce qu'il paraît. Je pense que vous vous en tirerez. Les grandes tâches ne sont dévolues qu'à ceux qui peuvent s'en acquitter. L'artisan choisit ses outils en fonction du travail qu'il a à faire. Qui sait, peut-être l'artisan qui vous a choisi comme son instrument a-t-il pris quelqu'un de supérieur à ce qu'il croyait.

Un peu réconforté, je regardai le vieux Tzu et lui dis :

— Mais, Tzu, comment ai-je pu jeter le déshonneur sur père et la disgrâce sur mère? Je n'ai rien fait pour cela. Je ne voulais pas être moine. C'est tout. Et je ne comprends pas pourquoi ma famille, aujourd'hui, semble me haïr. Ma sœur ne m'adresse plus la parole, ma mère m'injurie, et mon père fuit la maison pour ne pas me voir. Qu'ai-je bien pu faire? De quoi suis-je coupable?

Avec effort, le vieux Tzu se baissa pour s'asseoir sur le sol, jambes croisées, car il n'avait jamais cessé de souffrir des blessures que lui avaient infligées les Anglais.

— Votre mère, dit-il, est une femme d'une ambition sociale démesurée. Elle avait pensé qu'en tant que fils d'un prince du Tibet — devant plus tard être prince à son tour —, vous iriez faire vos études dans une ville de l'Inde où vous apprendriez les affaires du monde. Elle pensait que vous seriez un capital social précieux pour elle, et que, si vous étiez envoyé en Inde ou dans un autre pays, elle pourrait aller vous y rendre visite, car bien avant votre naissance, voyager était une ambition qui la dévorait. Et maintenant, la tâche pour laquelle vous avez été désigné n'est certes pas celle que voulaient vos parents. Ils souhaitaient que vous soyez quelqu'un de brillant dans l'arène politique, un homme lancé dans le monde, et certainement pas un moine qui

va devoir lutter toute sa vie, parcourir la terre comme un paria, rejeté par ses semblables parce qu'il dira la vérité, et banni par ceux qui l'entourent, pour la simple raison qu'il essaiera d'accomplir une tâche où les autres ont échoué.

Tout cela semblait par trop étrange pour être crédible. Pourquoi serais-je pénalisé pour une chose que je n'avais pas faite, et que je ne voulais certes pas faire? Toute mon ambition se résumait à flâner sur les bords de la rivière et à regarder le passeur pousser son bateau à travers les eaux. Tout ce que je souhaitais, c'était de m'entraîner sur mes échasses et faire voler mon cerf-volant. Et maintenant, je ne savais plus rien, je ne savais pas pourquoi ce devait être MOI.

Les jours passaient trop rapidement et, comme il avait été prévu, je dus quitter la maison et gagner la lamaserie Chakpori. Là, je connus l'épreuve de l'attente, me cachant pour ne pas être le point de mire de tous les regards. De jeunes garçons venaient s'assembler autour de moi alors que j'attendais, assis dans la poussière, à l'extérieur des hautes grilles. Les jours étaient interminables, mais je les supportai jusqu'au bout. Admis enfin à la lamaserie comme le plus humble parmi les humbles, un garçon nouveau, un sur lequel on pouvait faire toutes les plaisanteries, j'étais le plus bas, au bas de l'échelle.

Le temps se traînait et je pensais à la maison avec nostalgie. Elle me manquait, Tzu me manquait ainsi que ma sœur. Quant à ma mère — qui maintenant ne m'aimait plus —, ce que j'éprouvais pour elle était vraiment curieux. A dire vrai, elle me manquait. Et pour être honnête, je dirai que je me sentais coupable. En quoi l'avais-je déçue? En quoi étais-je responsable du fait qu'un astrologue ait dit que je devais souffrir ceci et endurer cela? Je n'avais pas choisi. Quel être sensé,

pensai-je, aurait décidé d'opter pour l'existence de misère qui m'était dévolue? Je songeais à mon père et à son comportement quand il me vit pour la dernière fois, avant mon départ de la maison. Me considérant avec une expression glaciale, il s'adressa à moi comme si j'étais déjà un étranger, n'ayant plus maintenant ni maison ni parents. Un condamné venant à la porte mendier sa nourriture n'eût pas été traité par lui avec plus de dureté. Il me répéta que j'étais pour la famille un objet de disgrâce, par mon destin de moine, de lama, d'errant dont on se moquerait et qu'on se refuserait à croire.

Quant à Yasodhara, que penser de son attitude? Elle avait changé. Nous avions l'habitude de jouer comme le faisaient un frère et une sœur, et nous nous entendions généralement assez bien. Mais elle m'avait regardé comme un chien étranger qui se serait glissé dans la maison et aurait laissé quelque part la trace malpropre de son passage. Les serviteurs ne me montraient plus aucun respect, le respect dû à l'héritier de la résidence Lhalu. Je n'étais plus pour eux que quelque chose qu'on logeait encore dans la maison jusqu'au jour de son septième anniversaire. Puis, mes sept ans sonnés, je partirais seul, sans un mot d'adieu de quiconque, au long du sentier solitaire menant à une destinée que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi.

Il y avait à Chakpori la constante odeur des herbes qui séchaient. Beaucoup de temps était consacré au code de botanique, et moins aux disciplines religieuses. Mais nous avions d'excellents maîtres, tous gens âgés, dont certains étaient même allés jusqu'en Inde.

Je me rappelle un moine âgé, je devrais dire un lama, qui au cours de son enseignement attaqua le problème de la transmigration.

— Dans le passé, nous dit-il, en fait longtemps avant

que l'histoire n'ait été relatée, des géants marchaient sur la terre. Ils étaient les jardiniers de la terre, ceux qui viennent ici pour superviser le développement de la vie sur cette planète, car vous savez que nous ne sommes pas le premier cycle d'existence ici; mais comme le font des jardiniers quand ils nettoient une parcelle de terrain, toute la vie avait été retirée, et nous, les humains, avons été laissés ici pour accomplir notre propre développement.

Il s'arrêta, regardant autour de lui afin de voir si ses élèves étaient intéressés par le sujet dont il les entretenait. Il fut satisfait en découvrant que l'attention était générale.

— La race des géants, poursuivit-il, n'était pas faite pour la vie terrestre, et c'est pourquoi, grâce à des moyens magiques, la taille de ces êtres diminua jusqu'à rejoindre celle des humains, et ainsi ils furent en mesure de se mêler à eux sans être reconnus comme étant les jardiniers. Mais il arrivait souvent qu'un premier jardinier soit obligé de venir pour accomplir certaines tâches spéciales; il fallait trop de temps pour qu'un garçon naisse d'une femme et arrive à l'adolescence. Aussi la science des jardiniers de la terre avait-elle un autre système; ils développaient certains corps humains et s'assuraient que ceux-ci seraient compatibles avec l'esprit destiné à les habiter plus tard.

Soudain, un garçon demanda la parole, et dit :

— Comment un esprit pourrait-il habiter une autre personne?

Le lama sourit et lui répondit :

— Je m'apprêtais à vous l'expliquer. Les jardiniers de la terre permettaient à un certain homme et à une certaine femme de s'accoupler, afin qu'un enfant naisse de cette union, lequel enfant était surveillé avec soin pendant dix, vingt ou trente ans. Puis venait alors un

moment où un jardinier haut placé avait besoin de venir sur terre en l'espace de quelques heures. Les aides mettaient alors ce corps entraîné en état de transe, ou, si vous préférez, en état d'animation suspendue. Là les aides du monde astral entraient en action; venant à la fois vers le corps vivant et vers l'entité désirant venir sur terre, ils pouvaient, grâce à leurs connaissances spéciales, détacher la corde d'argent et brancher, à sa place, la corde de l'entité qui était le jardinier venant sur la terre. L'hôte devenait alors le véhicule du jardinier de la terre, et le corps astral de l'hôte partait dans le monde astral, tout comme c'est le cas quand une personne meurt. Ce processus est appelé transmigration, la migration d'une entité dans le corps d'une autre. Le corps occupé est appelé hôte — et cela est connu depuis l'Antiquité, pratiqué amplement en Egypte, et a donné naissance à ce qu'on connaît sous le nom d'embaumement, car à cette époque, en Egypte, de nombreux corps étaient maintenus en état d'animation suspendue. Ils vivaient, mais dépourvus de mouvement, et étaient prêts pour l'occupation par des entités supérieures, tout comme nous gardons des poneys attendant le moine ou le lama qui les montera et s'éloignera.

— Sapristi! s'exclama l'un des garçons, je suppose que les amis de l'hôte devaient avoir une réelle surprise quand le corps s'éveillait et que celui que, dans le passé, ils considéraient comme étant leur ami, était possédé par toute la connaissance. Je n'aimerais pas être un hôte, ce doit être terrible d'avoir quelqu'un d'autre qui vient occuper votre corps.

Le maître rit, puis dit :

— Ce serait certainement une expérience unique. Mais ces choses se passent encore. Des corps sont toujours préparés, entraînés spécialement, afin que si le

besoin surgit, une entité différente puisse occuper un corps neuf – si cela devient nécessaire pour le bien de l'humanité.

Les garçons discutèrent le sujet durant des jours, certains se déclarant désireux de tenter cette expérience. Mais pour moi, ne pouvant oublier la sombre prédiction me concernant, ce n'était pas une plaisanterie. Y penser constituait même une cruelle épreuve. J'étais si choqué psychiquement que je craignais parfois de perdre la raison. Un des maîtres était tout particulièrement intrigué par mon amour pour les chats et leur visible affection pour moi. Il savait parfaitement que les chats et moi conversions par télépathie. Un jour, les cours terminés, il me vit, étendu sur le sol, avec quatre ou cinq des chats du temple assis sur moi. Ce spectacle l'amusa et il me pria de l'accompagner jusqu'à sa chambre, ce que je fis avec une certaine appréhension, car à cette époque, être appelé dans les appartements d'un lama voulait généralement dire qu'on allait être réprimandé, ou recevoir une tâche supplémentaire. A distance respectueuse, je le suivis donc et, une fois arrivés dans ses appartements, il me pria de m'asseoir.

— Les chats, me dit-il, sont à présent de petites créatures qui ne peuvent parler avec les humains que par télépathie. Il y a de cela très, très longtemps, avant ce cycle particulier d'existence, les chats peuplaient la terre. Ils étaient beaucoup plus gros, presque aussi gros que nos poneys; ils parlaient entre eux et pouvaient faire des choses avec leurs pattes de devant, qu'on appelait alors des mains. Ils s'occupaient d'horticulture et étaient en majeure partie végétariens. Ils vivaient dans les arbres et leurs maisons étaient situées dans les très grands arbres. Les arbres étaient alors très différents de ceux que nous connaissons mainte-

nant, ils avaient d'énormes anfractuosités dont les chats faisaient leurs demeures. Ils y étaient au chaud, protégés par l'entité vivante de l'arbre, et ils formaient une communauté sympathique. Mais on ne peut obtenir la perfection avec aucune espèce, car, à moins que n'existe la compétition, ou l'aiguillon d'un mécontentement, les créatures vivant dans une telle euphorie dégènerent généralement.

Ayant souri aux chats qui m'avaient suivi et étaient maintenant assis autour de moi, il continua :

— C'est ce qui s'est passé pour nos frères les chats. Ils étaient trop heureux, ne désiraient plus rien, et ne pensaient à rien, si ce n'est à leur contentement. Tout comme ces pauvres gens dépourvus de raison, que nous avons vus récemment, leur bonheur consistait à s'étendre sous les arbres en laissant les choses s'arranger toutes seules. Ils étaient statiques, et être statique, c'est vivre l'échec. Les jardiniers de la terre les délogèrent donc comme on fait des mauvaises herbes, et la terre eut le droit, pour un temps, d'être en jachère. Et la terre, entre-temps, ayant atteint à nouveau un stade de maturité, pouvait être repeuplée avec un type différent d'entité. Mais la faute des chats avait été de ne rien faire, ni en bien ni en mal; ils n'avaient fait qu'exister. Ils furent donc renvoyés sur la terre sous l'espèce de petites créatures comme celles que nous avons ici; ils furent renvoyés pour apprendre une leçon, renvoyés en sachant au fond d'eux qu'ILS avaient été l'espèce dominante — ce qui fit qu'ils devinrent très réservés et prudents dans le don de leur affection. Ils furent envoyés avec une tâche, celle d'observer les humains et de faire rapport de leur progrès ou de leurs échecs, et de ce fait, à l'heure du prochain cycle, une information importante sera fournie par les chats. Les chats peuvent aller partout, peuvent tout voir, tout

entendre, et, incapables de dire un mensonge, ils rapportent les choses comme elles se produisent.

Je sais que j'étais pour le moment absolument effrayé! Que les chats rapportaient-ils, me concernant? Mais, soudain, un vieux matou, champion victorieux dans plus d'une bataille, bondit sur mes épaules pour blottir sa tête contre la mienne; je me sentis tranquille, comprenant que les chats ne rapportaient rien de mal sur moi.

Peu de temps après, j'étais étendu sur le sol de l'infirmerie, le visage contre ma couverture, car j'avais été très sérieusement brûlé en haut de la jambe — brûlure dont les cicatrices n'ont pas disparu et qui m'a causé une gêne dont je souffre encore. J'étais sur le ventre, ne pouvant me coucher sur le dos, quand un lama très aimé entra et me dit :

— Plus tard, Lobsang, quand vous serez guéri et pourrez marcher, je vais vous emmener sur un certain sommet de nos montagnes. Je veux vous montrer quelque chose, car, vous le savez, la terre a subi de nombreux changements, de même que les mers. Ce que je vous montrerai, il n'est peut-être pas plus de dix personnes dans tout le Tibet qui l'ont vu au cours des cent dernières années. Alors, hâtez-vous de guérir, car vous avez quelque chose d'intéressant qui vous attend.

Ce fut quelques mois plus tard seulement que mon guide, le lama Mingyar Donduf — qui était devenu pour moi plus qu'un père et une mère — me conduisit au long d'un sentier. Chevauchant un cheval puissant, il se tenait un peu en avant de moi, et je le suivais, monté sur un poney aussi peu confiant en ma personne que je l'étais en la sienne. Il avait senti immédiatement que j'étais un mauvais cavalier, et j'avais compris qu'il savait reconnaître un mauvais cavalier. Nous étions,

comme j'aurais dit plus tard, en état de neutralité armée. C'était l'accord tacite : si vous ne faites rien, je ne ferai rien, moi non plus, car nous devons vivre ensemble. Mon guide s'arrêta. Je me penchai sur l'encolure du poney et perdis l'équilibre. Nous lâchâmes les rênes, mais le cheval et le poney étaient trop bien dressés pour chercher à se sauver.

Mon guide alluma un feu et nous prîmes un léger repas. Pendant un moment, le ciel et ses merveilles furent l'objet de notre conversation. Nous étions dans l'ombre des montagnes et de grandes taches violettes balayaient la vallée de Lhassa à mesure que le soleil plongeait derrière la chaîne, à l'ouest. Puis ce fut la nuit totale, éclairée seulement par des milliers de points lumineux, les lampes des maisons et des lamaseries et les étoiles qui scintillaient au-dessus de nos têtes.

— Maintenant, Lobsang, il nous faut dormir, dit mon guide. Il n'y a pas de service au temple ce soir, ni demain matin, ce qui fait que nous ne serons pas réveillés. Dormez bien, car demain nous allons voir des choses que vous n'auriez jamais cru pouvoir être possibles.

Ayant parlé, il se roula dans sa couverture, se tourna sur le côté et s'endormit immédiatement. Je restai éveillé, cherchant un creux dans le roc pour y loger l'os de ma hanche qui me semblait saillir péniblement, et, me mettant à plat ventre, car la cicatrice de ma brûlure était encore douloureuse, je finis par m'endormir.

L'aube vint, brillante. D'où nous étions, le spectacle était fascinant — les premiers rayons du soleil semblaient frapper horizontalement à travers la vallée et illuminer les sommets à l'ouest, de ce qui paraissait être des doigts de feu. Pendant un moment, ce fut comme si toute la montagne était incandescente. Ayant

observé le spectacle, immobiles tous deux, nous nous regardâmes en échangeant un sourire.

Après un petit déjeuner léger — il me paraissait toujours trop léger, de toute façon —, nous menâmes les chevaux s'abreuver à un ruisseau de montagne et les nourrîmes avec le fourrage que nous avions apporté, les attachant à quelques mètres l'un de l'autre, ce qui leur laissait assez d'espace pour brouter le peu d'herbe qu'ils pouvaient trouver.

Le lama Mingyar Donduf prit la tête, marchant sur le versant de la montagne dépourvu du moindre sentier. Arrivés à un immense bloc qui semblait immuablement accroché sur la face de la muraille rocheuse, il se tourna vers moi en disant :

— Lobsang, au cours de vos voyages, vous allez voir nombre de choses qui vous donneront l'impression d'être magiques. En voici un premier exemple.

Il se tourna et, à mon grand ahurissement, il n'était plus là ! Il avait simplement disparu de ma vue. Puis sa voix me parvint de « quelque part », me priant de m'avancer. Ce que je fis. Je découvris alors que ce qui paraissait être une plaque de mousse, accrochée au rocher, était en fait un ensemble de lianes. J'approchai et le lama écarta ces lianes pour me permettre d'entrer. Je le suivis, regardant tout autour de moi avec crainte et émerveillement. Nous étions dans une espèce de large tunnel et la lumière venait d'un point impossible à situer. Je marchai dans ses pas, effrayé de me perdre, si je ne restais pas tout près de lui.

Nous marchâmes, parfois dans une obscurité si absolue qu'il me fallait chercher les parois avec les mains. Le danger de rochers pointant au-dessus de nous ne m'inquiétait pas, car, mon guide étant plus grand que moi, je me disais que s'il passait sans encombre, je passerais moi aussi.

Après quelque trente minutes de marche, tantôt dans un air suffocant, tantôt dans une vigoureuse brise de montagne, nous arrivâmes à ce qui paraissait être une zone lumineuse. Mon guide s'arrêta. Je m'arrêtai moi aussi en arrivant près de lui. Le souffle coupé par l'étonnement, je dus reprendre ma respiration. Nous étions comme dans une pièce immense, large d'environ vingt mètres, dont les murs étaient couverts d'étranges sculptures dont le sens m'échappa. Elles représentaient des gens curieux, vêtus d'habits remarquables qui les couvraient de la tête aux pieds, ou, pour être plus précis, du cou aux pieds, car sur leur tête, il y avait la représentation de ce qui semblait être un globe transparent. Levant les yeux, je vis au-dessus de nous comme un immense cube, et à l'extrémité de cela, je discernai un nuage moutonneux qui flottait.

Me voyant pensif, mon guide parla :

— Ceci est une région très étrange, Lobsang. Il y a des milliers et des milliers d'années, il y avait sur cette terre une civilisation puissante, connue alors sous le nom d'Atlantide. Certains peuples du monde occidental, où vous irez plus tard, pensent que l'Atlantide est une légende, un lieu imaginaire rêvé par quelque grand conteur. Je dois vous dire, à mon grand regret, que beaucoup de gens penseront que vous avez inventé vos propres expériences, mais peu importe que l'on vous croie ou non, car vous connaissez la vérité, vous vivrez la vérité. Et ici, devant vous, vous avez la preuve que l'Atlantide a été.

Il se tut et continua à suivre le curieux tunnel, marchant pour un temps dans une obscurité d'encre et dans un air inerte, étouffant. Puis nous retrouvâmes la fraîcheur et, d'un point invisible, une brise agréable nous arriva. Bien vite, nous vîmes une lueur devant nous, et je pus distinguer mon guide qui me précédait.

L'air frais emplissant maintenant mes poumons, j'étais en mesure de le rattraper. Il s'arrêta de nouveau dans une autre vaste chambre.

D'autres choses étranges s'y trouvaient. Quelqu'un avait visiblement creusé de grandes étagères dans le roc, et sur ces étagères se trouvaient des objets qui m'apparurent dépourvus de tout sens. Je regardai et touchai avec précaution quelques-unes de ces choses, qui me parurent être des machines. C'étaient de grands disques avec d'étranges sillons. Certains avaient l'air d'être en pierre, et avaient peut-être deux mètres de diamètre, avec une ondulation sur leur surface et un trou en leur milieu. Leur signification m'échappait. Abandonnant mes spéculations stériles, je me tournai alors vers les peintures et sculptures qui ornaient les parois. Curieuses peintures, celles de grands chats marchant sur deux pattes et d'arbres habités à l'intérieur par des chats pelotonnés sur eux-mêmes. Ces choses paraissaient flotter dans l'air. Et, plus bas, sur ce qui semblait être le sol, des humains désignaient ces choses qui donnaient l'impression de flotter. Tout cela me dépassait tellement que j'en avais la migraine.

Mon guide dit alors :

— Ces passages atteignent aux extrémités de la terre. Tout comme nous, Lobsang, la terre a une épine dorsale, mais celle de la terre est faite de roc. Dans notre épine dorsale se trouve un tunnel rempli de liquide. Ceci, ici, est l'épine de la terre, et ce tunnel fut fait par la main de l'homme, dans les jours de l'Atlantide, où l'on savait comment, sans s'aider de la chaleur, rendre le roc aussi fluide que l'eau. Regardez ce roc, dit-il en donnant un coup sec sur le mur. Il est parvenu au point de dureté totale. Si vous le frappiez avec une grosse pierre, c'est la pierre, et non la paroi, qui serait endommagée. J'ai infiniment voyagé, et je sais que

cette épine rocheuse s'étend du pôle Nord au pôle Sud.

Il me fit signe de m'asseoir et, jambes croisées sur le sol juste au-dessous du trou, nous pouvions voir l'obscurité du ciel.

— Lobsang, me dit mon guide, il y a sur cette terre de nombreuses choses que les gens ne comprennent pas; il y a également des choses à l'intérieur de la terre, car, contrairement à la croyance commune, la terre est en fait creuse, et il existe une autre race de gens vivant à l'intérieur de cette terre. Ils ont atteint à un plus grand développement que nous, et il arrive que certains d'entre eux sortent de la terre dans des véhicules spéciaux. (S'arrêtant, il désigna l'une des étranges choses sur les peintures, puis poursuivit :) Ces véhicules sortent de la terre et volent autour d'elle afin de voir ce que font les gens, et pour s'assurer que leur sécurité n'est pas menacée par ceux qu'ils appellent les concurrents.

Je pensai que l'intérieur de la terre était un lieu bien étrange où vivre; il devait y faire affreusement sombre, et j'y aurais eu très peur, moi à qui il faut le réconfort d'une lampe dès que vient l'obscurité. Mon guide sourit et dit, comme s'il avait deviné ma pensée :

— Mais, Lobsang, l'intérieur de la terre n'est pas obscur; ils ont un soleil, un peu comme le nôtre, mais plus petit et beaucoup plus puissant. Ils sont beaucoup plus intelligents que nous. Mais dans le futur, vous apprendrez beaucoup de choses sur les gens de la terre intérieure. Venez, maintenant, Lobsang.

Se levant, il se dirigea à travers un tunnel que je n'avais pas vu, un tunnel partant vers la droite et qui descendait de façon très abrupte. Dans l'obscurité, nous marchâmes très, très longtemps, puis mon guide me pria de m'arrêter net. Je l'entendais qui s'agitait nerveusement, tâtonnant, puis ce fut un bruit comme

celui d'un roc qu'on déplacerait, et je vis les étincelles d'un silex contre l'acier. Une faible lueur apparut quand l'amadou fut allumé, et, soufflant dessus, mon guide obtint une faible flamme dont il approcha le bout d'un bâton qui devint une torche brillante.

La tenant à bout de bras, un peu au-dessus de lui, il m'appela. Je m'avançai et il me désigna la paroi en face de nous. Le tunnel se terminait là et, devant nous, s'étendait une surface impénétrable absolument lisse qui brillait sous la flamme vacillante.

— Ceci, Lobsang, est aussi dur que le diamant. Quelques-uns d'entre nous sont venus ici, il y a des années, et ont essayé de gratter cette surface avec un diamant. C'est le diamant qui a été endommagé. Ceci est un passage conduisant au monde intérieur. Nous pensons qu'il a été scellé par les ouvriers du monde intérieur afin de préserver leur civilisation lors du déluge qui frappa cette terre. Nous croyons que si ceci était ouvert — je veux dire si nous pouvions l'ouvrir —, les gens nous assailleraient et nous écraseraient pour avoir osé violer leur intimité. Nous, lamas de rang supérieur, sommes souvent venus en ce lieu pour essayer, par la télépathie, de communiquer avec ceux d'en-dessous. Ils ont reçu nos messages, mais ils se refusent à avoir quoi que ce soit à faire avec nous; ils nous disent que nous aimons la guerre, que nous sommes aussi ignorants que des enfants qui essaieraient de faire sauter le monde; ils nous ont dit, par télépathie, qu'ils avaient l'œil sur nous et qu'ils interviendraient s'ils jugeaient nécessaire de le faire. Nous ne pouvons aller plus loin : ceci est la fin, c'est la ligne de séparation entre deux mondes.

Il éteignit la torche avec soin et nous repartîmes, guidés par la lueur qui venait du ciel à travers le trou dans la roche.

Revenus à nouveau dans la chambre, le lama attira mon attention dans une autre direction en disant :

— Voyez-vous, Lobsang, si nous en avons le temps et la force, nous pourrions arriver tout droit au pôle Sud, en suivant ce tunnel; nous avons parcouru pendant six mois des kilomètres et des kilomètres, emmenant avec nous des masses de nourriture, campant la nuit, et, après toute cette marche, ayant enfin passé un dernier tunnel, nous découvrîmes que nous étions dans un pays étrange; mais nous eûmes peur de nous montrer. Toutes les issues étaient toujours soigneusement camouflées.

Nous prîmes un repas léger. Nous avons beaucoup marché et, si mon guide ne montrait pas le moindre signe le plus naturel de fatigue, j'étais, quant à moi, épuisé.

— Quand je recevais ma formation, comme c'est le cas pour vous maintenant, me dit le lama, on m'apprit de nombreuses choses. On me fit subir la cérémonie de la petite mort et on me montra les archives akashiques. Je vis que notre Tibet avait été une plaisante station balnéaire proche de la mer. Je vis également une civilisation vraiment étonnante. Je vis d'étranges choses dans le ciel, des êtres à la tête en forme de cône, qui marchaient, faisaient l'amour et aussi la guerre. J'ai vu également que tout le pays avait tremblé, que le ciel était devenu noir et les nuages aussi sombres que la nuit et leur contour souligné de flammes. La terre s'ouvrit. Il sembla que tout n'était que feu. Puis la mer se précipita dans la terre fraîchement ouverte et de terribles explosions se succédèrent. Le soleil paraissait se tenir immobile et la lune ne se leva plus. Les gens étaient envahis par l'eau et les flammes et, dès qu'elles les touchaient, leur chair se détachait, laissant apparaître le squelette qui s'abattait sur le sol avec un cli-

quetis. Les jours succédaient aux jours et le bouleversement allait en augmentant — bien qu'on puisse nier qu'une telle chose fût possible.

» Après un temps qu'il ne me serait pas possible d'évaluer, poursuivit-il, l'obscurité diminua et, quand la lumière du jour reparut enfin, je regardai le spectacle avec terreur. C'était un paysage nouveau que je voyais : la mer avait disparu, des montagnes avaient surgi, encerclant ce qui était, auparavant, la cité d'une civilisation très avancée. Je regardais autour de moi comme fasciné par l'horreur. Je compris que nous étions des milliers de pieds plus haut, et bien que voyant les archives akashiques, je sentais aussi que l'air était rare, et qu'il n'existait pas le moindre signe de vie. Et comme je le regardais, le tableau s'évanouit soudain et je me retrouvai au point d'où j'étais parti au niveau le plus bas du Potala, là où j'avais subi la cérémonie de la petite mort et où l'on m'avait informé amplement.

Après être resté un moment à réfléchir sur le passé, mon guide me dit alors :

« Je vois que vous méditez ou essayez de méditer. Il existe pour cela d'excellents moyens, Lobsang. Vous devez pour cela être content et tranquille. Vous ne pouvez méditer si vous avez l'esprit troublé, ou êtes entouré de gens. Vous devez être seul ou avec une personne seulement, mais quelqu'un que vous aimez.

Il dit ensuite :

« Vous devez toujours regarder quelque chose de noir, ou de blanc. Si vous fixez le sol, votre attention peut être distraite par un petit gravier ou un insecte. Vous ne pouvez méditer sérieusement qu'en regardant une chose ou un objet incapable d'attirer le regard. Vos yeux, qui se lassent de fixer une chose sans intérêt, se dissocient alors du cerveau — ce qui fait que celui-ci, n'ayant rien pour le distraire optiquement, est alors

libre d'obéir à ce que requiert votre subconscient; et ainsi, si vous avez instruit votre subconscient que vous allez méditer, vous méditerez. Vous découvrirez que, dans cette méditation, vos sens et toute votre perception sont décuplés, et cette sensation est signe de véritable méditation. Dans les années à venir, vous rencontrerez de nombreux cultes qui enseigneront la méditation si on y met le prix, mais ce n'est pas la méditation comme nous l'entendons, ou comme nous la voulons. C'est une chose avec laquelle les gens d'un culte jouent, mais elle n'a aucune vertu. (Il se leva.) Il nous faut partir maintenant. Mais nous passerons encore une nuit dans la montagne, car il est trop tard pour nous mettre en route pour Chakpori.

Nous repartîmes au long du tunnel où je le suivais de très près. Je ne voulais pas rester seul en ce lieu où les êtres du monde intérieur risquaient de m'attirer à eux. Et, de toute façon, l'obscurité me terrifiait. Je me hâtai donc à sa suite et nous rejoignîmes finalement l'entrée par laquelle nous étions venus.

Le cheval et le poney se reposaient paisiblement. Nous nous assîmes près d'eux pour préparer notre repas. Une grande partie de la vallée était déjà dans l'obscurité. A l'altitude où nous étions le soleil couchant nous baignait encore de ses rayons, mais il s'enfonçait rapidement derrière les montagnes pour aller illuminer d'autres parties du monde — avant que de nous revenir.

La conversation dura encore quelques instants, puis, roulés dans nos couvertures, ce fut le plongeon dans le sommeil.

La vie à Chakpori était très affairée. J'étais choqué par le nombre de choses qu'il me fallait apprendre : où poussaient les herbes, quand les cueillir, et surtout à quel moment si l'on ne voulait pas risquer qu'elles soient inutilisables. Plantes, feuilles, écorces et racines ne peuvent être recueillies efficacement que pendant deux ou trois jours. A un certain moment du cycle de la lune et des étoiles. De même, il faut se sentir calme lorsqu'on fait cette cueillette, car, m'a-t-on assuré, si celui qui ramasse les herbes n'est pas dans l'humeur adéquate, il est préférable qu'il s'abstienne.

Les cueillettes devaient ensuite être séchées, et c'était un gros travail. Certaines parties des herbes seulement étaient utiles. Avec certaines plantes, il ne fallait retirer que l'extrême pointe des feuilles, et, ainsi, chaque plante ou herbe devait être traitée individuellement et avec respect.

Prenant les écorces, nous les frottions entre nos mains, spécialement nettoyées, et réelle épreuve, l'écorce était réduite en une espèce de poudre granuleuse. Tout était alors étalé sur un sol d'une propreté immaculée, puis laissé à sécher tout naturellement, afin de ne pas altérer la vertu des produits recueillis.

Nous faisons ce que nous appelions le thé d'herbes – c'est-à-dire des infusions d'herbes macérées –, et je n'arrivais jamais à comprendre comment les gens pouvaient avaler cette terrible mixture. Ce me semblait, bien sûr, un paradoxe que, plus infects en étaient leur goût et leur odeur, plus ces herbes étaient bénéfiques. Je dirai, pour l'avoir observé moi-même, que si une médecine a un goût suffisamment horrible, le pauvre

patient préférera se dire guéri plutôt que d'absorber l'horrible chose. Tout comme la peur du dentiste et de ce qui vous y attend fait s'évanouir la douleur sur le seuil de sa porte.

En tant qu'étudiant un peu particulier, contraint d'apprendre davantage et plus rapidement que d'autres, mon temps ne se passait pas qu'à Chakpori. Je devais me consacrer également à des études faites au Potala. Là, chacun des lamas les plus instruits m'enseignait sa propre spécialité. J'y apprenais les diverses formes de médecine, et aussi l'acupuncture, et plus tard, riche de l'expérience de plusieurs années, j'en venais à la conclusion inévitable que l'acupuncture était, en vérité, une chose importante pour les gens de nos régions, conditionnés depuis si longtemps à cet art.

En dessous des montagnes du Potala existaient des passages sacrés. Il y avait une immense grotte donnant l'impression d'une île intérieure. C'était, me dit-on, ce qui restait du temps terriblement lointain où le Tibet était un pays plaisant et tout proche de la mer. Il y avait là des restes certainement très étonnants — squelettes de créatures fantastiques — que j'identifiai plus tard comme étant des dinosaures et autres spécimens d'une faune exotique.

On trouvait, en divers points, de grandes plaques de cristal brut et, enfermés dans ce cristal naturel, différents types de varech, et parfois un poisson parfaitement conservé dans son lit de cristal clair. Ces choses-là étaient considérées comme des objets sacrés, des messages du passé.

J'excellais dans l'art de faire voler les cerfs-volants. Une fois l'an, nous nous rendions dans les hautes montagnes afin d'y récolter des herbes rares, et aussi pour nous détendre de la vie laborieuse de la lamaserie. Quelques-uns d'entre nous, les plus téméraires,

volaient sur ces cerfs-volants, et je pensai que c'était là une des actions décrites dans la prophétie; mais je compris alors qu'il ne pouvait s'agir d'un objet qui s'élevait par l'action de l'homme, puisque ces cerfs-volants étaient reliés au sol par des cordes, et que si l'une de celles-ci venait à se briser, le cerf-volant s'écraserait au sol ainsi que son passager.

Nombre d'entretiens étaient accordés par le Grand Treizième pour qui j'éprouvais affection et respect. Il savait que le Tibet serait dans quelques années un Etat asservi, mais « les dieux ayant prédit, il fallait leur obéir ». Aucune forme de résistance ne pouvait être envisagée, le Tibet n'ayant pas d'armes. Comment, en effet, s'opposer, avec un moulin à prières et un chapelet, à un homme armé d'un fusil?

Du Grand Treizième, je reçus mes instructions et mes ordres sacrés, et aussi des conseils, ainsi que l'affection et la compréhension qui m'avaient été refusées par mes propres parents, et je décidai, quoi qu'il puisse arriver, de faire de mon mieux.

J'avais eu l'occasion de revoir mon père qui s'était détourné de moi après m'avoir regardé d'un air glacial. Ma position d'inférieur me valait son mépris. Presque sur la fin de mon séjour au Potala, j'avais rendu visite à ma famille, à la résidence. Ma mère m'exaspéra par la façon formelle dont elle me traita — tout comme si j'étais quelque lama en visite. Père, fidèle à ses idées, refusa, lui, de me voir et s'enferma dans son bureau. Quant à ma sœur, elle me regarda comme un monstre surgi d'un cauchemar.

Puis, un jour, je fus finalement appelé dans les appartements du Daïla-lama, où me furent confiées nombre de choses que je n'ai pas l'intention de répéter ici. Mais il me dit que, dans la semaine à venir, je me rendrais en Chine pour y étudier la médecine à l'uni-

versité de Chungking. Mais je devrais changer de nom, car si je gardais celui de Rampa, certains éléments de la rébellion chinoise pourraient s'emparer de moi et m'utiliser pour certains marchandages. Il existait à ce moment, en Chine, une faction qui voulait renverser le gouvernement et était prête à y parvenir par n'importe quelle méthode. J'étais donc prêt à adopter un autre nom.

Mais comment un pauvre garçon tibétain, un garçon bientôt adulte qui ignorait tout de la Chine, pouvait-il prendre un nom chinois?

Je réfléchis longuement à cette difficile question, et soudain, de façon inattendue, un nom me vint à l'esprit. C'était celui de Kuon Suo qui, en chinois, signifie « prêtre de la colline », un nom approprié, mais difficile à prononcer pour les Occidentaux, et qui, de ce fait, ne tarda pas à être simplifié et à devenir Ku'an.

Ainsi donc, j'avais choisi mon nom; mes papiers furent établis et le Potala me remit d'autres papiers, attestations de mes statuts et de mon niveau, car — je devais le vérifier plus tard — les gens de l'Ouest ne croient que la « chose écrite ». Mes papiers enfin prêts me furent remis avec un grand cérémonial.

Arriva bientôt le jour où je devais me rendre à cheval jusqu'à Chungking. Je pris congé de mon guide, le lama Mingyar Donduf : nos adieux furent très tristes. Il savait que, de son vivant, je ne le reverrais pas, mais il m'assura longuement que nous nous retrouverions dans l'astral.

Un petit groupe de gens m'escortait, afin de me protéger contre les brigands chinois, et aussi pour témoigner que j'étais bien arrivé à Chungking. Sans encombre, nous traversâmes les hautes terres de la plaine de Lhasa, puis les basses terres — un lieu à la flore presque tropicale où poussaient de merveilleux rhodo-

dendrons. Nous rencontrâmes de nombreuses lamaserie et passions souvent la nuit dans l'une d'elles quand nous arrivions vers la fin du jour. J'étais un lama, en fait un abbé, et une incarnation reconnue, et quand nous allions dans une lamaserie nous y étions l'objet d'un traitement spécial. Ce que je n'appréciais pas particulièrement, cet accueil spécial me rappelant les épreuves que j'avais encore à subir.

Quittant les frontières du Tibet, nous entrâmes en Chine. Là, chaque village un peu important était envahi par les communistes russes, hommes blancs qui, debout sur un char à bœufs, vantaient aux ouvriers les merveilles du communisme, leur disant de se soulever et de massacrer les propriétaires terriens, répétant que la Chine appartenait au peuple. C'est le cas maintenant, et quel gâchis il en a fait!

Les jours s'écoulaient et notre voyage, en apparence interminable, progressait. J'étais ennuyé d'être accosté par les paysans chinois qui me regardaient curieusement, à cause de mon apparence plutôt occidentale — yeux gris et non pas bruns, cheveux sombres, mais non pas d'un noir luisant, et le bruit courut que j'étais un Russe déguisé! En ce qui me concerne, toutes les histoires les plus étranges ont couru; celle qui m'a sans doute le plus amusé est l'histoire qui voulait que je sois un Allemand envoyé à Lhassa par Hitler afin d'y apprendre les secrets de l'occultisme, puis de revenir en Allemagne et de gagner la guerre pour Hitler grâce à des moyens magiques. Or, j'ignorais même, en ce temps-là, l'existence d'un homme appelé Hitler. C'est une chose vraiment curieuse que le fait de constater qu'un Occidental est prêt à tout croire, excepté la vérité; plus une chose est vraie, plus il a de peine à la croire. Mais puisque nous parlons d'Hitler, il est exact qu'un petit groupe de Tibétains ont été capturés par les

nazis durant la guerre, et contraints d'aller à Berlin, mais certainement pas pour l'aider à gagner la guerre, comme le prouve l'histoire.

Après un dernier tournant, nous arrivâmes en vue de Chungking — une vieille ville bâtie sur de hautes falaises en dessous desquelles coulent deux cours d'eau. L'une des rivières, le Chialing, m'était particulièrement familière. Cette ancienne cité de Chungking, aux rues en gradins, était baignée à sa base par le Yang-tseu et le Chialing. Elles formaient une branche en se rencontrant, ce qui de loin faisait ressembler la cité à une île.

Pour atteindre la ville elle-même, nous dûmes monter plus de sept cents marches. Tels des campagnards, nous regardâmes les boutiques, et celles qui nous semblaient particulièrement bien éclairées offraient des articles au-delà de notre compréhension. Les choses brillaient dans les vitrines et, de certaines boutiques, nous parvenaient des bruits de musique, des bruits de gens qui parlaient dans des boîtes, et cela en langue étrangère. Pour nous, tout cela semblait merveilleux, et, sachant que j'étais destiné à passer un long temps dans les environs, cette pensée m'emplit d'une certaine peur.

Ma petite suite m'embarrassait par sa manière de s'émerveiller, demeurant bouche bée et yeux avides. Nous devions faire l'effet d'une bande de rustres ignorants, pensai-je. Mais, me rappelant que je devais m'inscrire à l'université, nous reprîmes la route. Mes compagnons attendaient à l'extérieur, tandis que je me présentais officiellement, tendant l'enveloppe que j'avais protégée avec tant de soin depuis Lhassa.

A l'université, je travaillai très dur. Mon éducation avait été d'une forme très différente de celle que demandait le système universitaire. Et, de ce fait, il me *fallait fournir deux fois plus d'efforts qu'un autre*. Le recteur m'avait d'ailleurs prévenu que ce serait diffi-

cile, et qu'étant au courant des systèmes américains, il donnait aux étudiants une formation qui était un mélange de médecine chinoise et de médecine américaine.

Certaines matières, l'électricité, dont je ne savais rien, me demandèrent un gros effort, mais j'appris bien vite! L'anatomie fut facile pour moi, l'ayant étudiée à Lhassa avec les ordonnateurs de la mort, et je fus très amusé de voir la réaction des étudiants introduits pour la première fois dans la salle où se trouvaient les cadavres à disséquer. Certains d'entre eux se contentèrent de pâlir, alors que d'autres, pris de malaise, s'évanouirent simplement, s'écroulant sur le sol. C'était pourtant si simple de se dire que ces corps étendus ne pouvaient nullement souffrir de ce que nous allions pratiquer sur eux. A dire vrai, si je dus travailler beaucoup dans certaines matières, je parvins finalement à être parmi les meilleurs de ma classe.

C'est alors que je remarquai qu'un très vieux prêtre bouddhiste donnait des conférences à l'université. Quand j'essayai d'obtenir des informations on me répondit : « Mais c'est un vieux bonhomme complètement toqué et étrange. Vous allez perdre votre temps! » Ce qui, loin de me décourager, me persuada au contraire de suivre ses conférences.

Après avoir demandé la permission d'y assister, elle me fut accordée. Quand le conférencier apparaissait, l'usage voulait que nous nous levions et attendions la permission de nous asseoir. Un jour, il commença ainsi sa conférence :

— La mort n'existe pas.

Oh! pensai-je, voilà qu'il va traiter de l'« occulte », appeler la mort « transition », ce qu'elle est après tout. Puis, nous laissant dans le suspense pendant quelques instants, il reprit en gloussant :

— Je veux dire, si nous savions seulement comment le faire, nous pourrions prolonger la vie indéfiniment.

» Considérons d'abord le processus du vieillissement, et vous comprendrez ce que je veux dire. Un enfant naît et suit un certain schéma de développement. A un âge qui varie avec chaque individu, le réel développement est déclaré être stoppé; dès cet instant commence la dégénérescence, puis la vieillesse quand les os se tassent et que la taille d'un homme diminue.

Promenant son regard autour de lui pour voir s'il était compris, il vit que j'étais tout particulièrement intéressé, et me sourit aimablement.

Il poursuivit :

— Une personne doit être reconstruite cellule par cellule, ce qui fait que si nous avons une coupure, au doigt par exemple, le cerveau doit se souvenir de ce qu'était la chair avant la coupure afin de fournir des cellules identiques ou presque identiques pour réparer les accidentées. Chacun de nos mouvements crée une usure d'un certain nombre de cellules qui doivent être reconstruites, remplacées. Sans une mémoire exacte, nous ne serions pas capables de reconstruire le corps comme il était. (Il leva les yeux à nouveau, puis reprit :) Si le corps ou, plutôt, si le cerveau oublie le schéma précis, alors les cellules peuvent se développer sauvagement, ne suivant aucun ordre établi, et ces cellules sauvages sont appelées cancérigènes. Ainsi le cancer est provoqué par le développement anarchique de certaines cellules qui ont échappé au contrôle du cerveau. (Le conférencier prit une gorgée d'eau et poursuivit :) Tout comme la plupart d'entre nous, ce centre destiné au remplacement, et situé dans le cerveau, a lui aussi des défaillances de mémoire. Après avoir reproduit des cellules des milliers de fois, il oublie soudain le schéma précis, et ces différences se produisant à chaque pro-

duction de cellules provoquent finalement le processus dit de « vieillissement ». Si nous pouvions programmer le cerveau de façon constante avec la forme exacte et la taille de chaque cellule à remplacer, alors le corps aurait toujours la même apparence et ne serait pas marqué par l'âge. En somme, nous aurions l'immortalité, excepté dans le cas de destruction totale du corps ou dommage des cellules.

Réfléchissant à cela, je me rappelai soudain que mon guide, le lama Mingyar Donduf, m'avait, en termes différents, exprimé la même chose, mais j'étais alors trop jeune ou trop stupide – ou peut-être les deux – pour comprendre ce qu'il voulait vraiment dire.

Nos conférences étaient très intéressantes. Nous étudions de nombreux sujets qui ne sont pas abordés en Occident. Outre le type de médecine et de chirurgie occidentales courantes, nous étudions l'acupuncture, le traitement par les plantes, mais nous avions toutefois des heures d'interruption et de détente.

Me promenant un jour avec un ami à bord de la rivière, nous vîmes un avion qui avait été laissé là pour une quelconque raison. Le moteur tournait au ralenti et l'hélice tournait, elle aussi. Pensant à tous les cerfs-volants que j'avais fait voler, je dis alors à mon ami :

– Je parie que je peux faire voler cet appareil. (Il me regarda avec ironie.) C'est bien, je vais te le prouver, ajoutai-je.

Regardant si personne ne me voyait, je m'installai dans l'engin et, à ma grande surprise et à celle de gens qui m'observaient, mais que je n'avais pas vus, je volai – pas de façon orthodoxe, certes, et mes acrobaties étaient purement involontaires. J'atterris sans ennui, sans doute parce que mes réflexes étaient plus précis qu'ils ne le sont chez nombre d'individus.

Je fus si fasciné par cette aventure terriblement dangereuse que j'appris à voler, officiellement. Et vu que je montrais, comme pilote, des aptitudes assez rares, je me vis offrir un poste dans les Forces chinoises. Selon les grades occidentaux, j'avais le titre et le rang de médecin capitaine.

J'obtins mon diplôme de pilote, mais le commandant me conseilla de poursuivre mes études et d'obtenir mes diplômes de médecine et de chirurgie. Ce que je fis, et finalement, armé d'une masse de documents apparemment officiels, j'étais prêt à quitter Chungking. Mais à l'arrivée d'un message concernant mon protecteur, le Treizième Daïla-lama, je rentrai à Lhassa, pour un temps très court.

Il me fallut suivre les ordres des autorités supérieures et retourner à Chungking puis à Shangai. Je fus mis pour un temps en réserve, en tant qu'officier des Forces chinoises. Les Japonais essayaient alors de trouver un prétexte pour envahir la Chine, ce qui fait que le pays vivait des jours très difficiles. On faisait une vie impossible aux étrangers, dans l'espoir qu'ils se retourneraient contre la Chine en lui créant des ennuis.

Je trouve ahurissant, maintenant, après tout ce que j'ai eu à souffrir, de voir les gens se ruer, de tous les points du monde, sur les Japonais en leur offrant leur amitié. Ils sont, par leur appétit de domination, une plaie de la terre.

Installé comme médecin à Shangai, j'avais un cabinet très prospère, et peut-être aurais-je fait ma vie dans cette ville, si n'avait pas eu lieu, le 7 juillet 1937, l'incident du pont de Marco-Polo, qui marqua le début de la guerre. Je fus envoyé aux docks de Shangaï pour y superviser l'assemblage d'un avion à trois moteurs qui devait servir à une compagnie de transport. Je me rendis aux docks avec un ami et nous nous trouvâmes

devant des pièces — fuselage, ailes, moteurs — à assembler, et, utilisant mon bon sens, je donnai les ordres aux ouvriers. J'examinai les moteurs, les mettant en marche l'un après l'autre, et, m'étant assuré des divers ajustements à effectuer, je fis quelques manœuvres. Satisfait du résultat, je me risquai, en compagnie de cet ami qui avait confiance en moi, à piloter l'engin. Des coolies avaient calé les roues à l'aide d'énormes blocs, avec instruction de les retirer en actionnant les cordes qui les maintenaient, cela sur un signal que je leur donnerais. Ce qui fut fait, et nous nous élevâmes de façon au vrai assez peu orthodoxe; mais nous volions, et cela pendant peut-être une heure ou deux, pour avoir l'appareil en main. Avec une extrême prudence, je revins sur le lieu d'atterrissage, notant la direction de la fumée. J'atterris, mais je confesse que j'étais trempé de sueur, et mon ami aussi, malgré sa confiance en moi!

Un peu plus tard, je reçus l'ordre de garer l'avion en un autre point, où il pourrait être surveillé de jour et de nuit, car la brigade de surveillance devenait très active.

Sur une base retirée, l'avion fut modifié — la plupart des sièges retirés et des brancards placés dans les filets. A l'une des extrémités de l'avion, une table de métal fut fixée et cet espace allait servir de petite salle d'opération. Nous allions pratiquer les opérations d'urgence, car maintenant, à la fin de 1938, l'ennemi approchait des faubourgs de Shangaï; je reçus l'ordre de fermer mon cabinet que j'avais continué à maintenir à temps partiel, et de conduire l'avion dans un lieu sûr où il pourrait être repeint en blanc avec la croix rouge. De même, il porterait, peinte en caractères chinois et japonais, l'inscription « avion-ambulance ».

Mais la peinture n'était pas destinée à durer bien

longtemps. Les bombes pleuvaient sur Shanghai, l'odeur d'explosif emplissait l'air, irritant les narines et les yeux, et décapant la peinture de *Old Abie* — le nom que nous avions donné à notre avion. Il ne tarda pas à être endommagé sérieusement; mais, réparé grâce à beaucoup de travail et d'habileté, nous le rendîmes de nouveau apte au service.

Nous étions assis dans l'avion quand nous vîmes arriver sur le terrain, entouré des membres de son état-major, un général chinois plein d'assurance, mais paraissant très courroucé. Il nous ordonna de partir pour une destination qu'il nous indiqua, se refusant à entendre notre point de vue selon lequel l'avion n'était pas en état de voler sans de sérieuses réparations — et que, de plus, les lois internationales ne nous permettaient pas le transport d'hommes armés en avion-ambulance. Nos arguments ne servirent à rien.

Les hommes grimpèrent dans l'avion, éparpillant tout l'équipement médical et précipitant à l'extérieur ce qui les gênait; nous vîmes ainsi partir nos brancards, nos instruments, et même la table d'opération — comme si nous ne devions plus en avoir aucun besoin. Ce qui, en fait, fut le cas.

Nous volions depuis deux heures quand surgirent les « Diables rouges », les avions de chasse japonais — si nombreux qu'ils ressemblaient à un nuage de moustiques. Le symbole rouge, si haï, brillait sur les ailes. Au mépris de toute humanité, ils tournèrent autour de notre avion-ambulance aux croix rouges pourtant très visibles, nous mitraillant à tour de rôle. C'est, je crois, depuis ce jour-là que j'appris à haïr les Japonais, qui allaient me donner d'autres motifs de les détester.

Notre avion fut abattu, et je fus le seul à m'en tirer. Je tombai dans un des endroits les plus insalubres de Chine — un tout-à-l'égout collectant les déchets.

Et dans cette chute, je me brisai les deux chevilles.

Des soldats japonais me sortirent de là et me traînèrent jusqu'à leur quartier général où, refusant de leur donner aucune information — si ce n'est que j'étais un officier des services de santé chinois —, je fus en vérité très mal traité, et subis certaines tortures mineures et d'autres plus sévères, dont je n'ai depuis cessé de souffrir.

Mais pourquoi entrer dans les détails de ces cruautés, puisque je les ai tous livrés dans *Lama médecin*. Les gens qui liront ce livre sauront ce que sont les Japonais.

C'est dans un camp de prisonniers pour femmes que je fus envoyé, cela étant sans doute estimé plus dégradant. Certaines des prisonnières venaient de Hong Kong et étaient dans un état terrible, à cause des viols continuels qu'elles subissaient.

Il est intéressant de mentionner que des officiers allemands « conseillaient » les Japonais, et se voyaient offrir les femmes les plus belles. Et pour parler de perversions, je dirai que je n'ai jamais rien vu de tel. Il semble que les Allemands n'excellent pas seulement dans l'« art de faire la guerre ».

Après un temps, mes chevilles remises en état et les autres dommages physiques (tels qu'ongles arrachés) étant plus ou moins réparés, je parvins à m'évader et gagnai péniblement Chungking. La ville n'était pas encore aux mains des Japonais, et mes collègues se dévouèrent pour essayer de me rendre la santé et me remettre en état.

Mais la guerre atteignit Chungking, la guerre violente de l'occupation japonaise. Capturé de nouveau et de nouveau torturé, je finis par être affecté à un camp où je fis de mon mieux pour soigner les prisonniers malades. Malheureusement pour moi, un officier transféré

d'un autre camp me reconnut comme prisonnier évadé.

Tous les ennuis recommencèrent pour moi. Pour me donner une leçon qui m'enlèverait l'envie de m'évader une autre fois, j'eus droit à avoir les deux jambes brisées, et je reçus des coups sur la colonne vertébrale, coups auxquels je dois d'être incapable de rester debout très longtemps.

A peine remis, je m'échappai encore une fois. Me trouvant dans une région où j'étais connu, je parvins à une maison de missionnaires qui me traitèrent avec beaucoup de compassion, soignèrent mes blessures, me donnèrent un narcotique, mais prévinrent de ma présence les gardes japonais, parce que, me dirent-ils, ils tenaient à protéger leur propre mission, et je n'étais pas « un des leurs ».

Reconduit au camp par les gardes, je fus, une autre fois, soumis à la torture — une torture si sévère qui donna à craindre que je n'y survive pas. Or, mes tortionnaires tenaient à ce que je vive pour obtenir de moi une information dont ils avaient besoin, et que je me refusai à leur livrer.

Estimant que j'étais par trop doué pour l'évasion, je fus finalement envoyé dans un village japonais non loin de la mer, près d'Hiroshima. Médecin de camp, on m'enferma cette fois dans un camp de femmes qui avaient été amenées de Hong Kong, de Shangai ainsi que d'autres villes, et qu'on gardait là avec l'arrière-pensée qu'elles pourraient servir d'otages, plus tard, à l'heure où l'on marchanderait, car pour les Japonais, la guerre était en train de mal tourner.

Puis un jour, on entendit le bruit des moteurs d'avions, le sol trembla soudain, et au loin on vit s'élever comme un immense champignon accompagné de nuages qui roulaient et s'éparpillaient très haut dans le ciel. Parmi nous, ce fut la panique, les gardes courant

tels des rats effrayés. Enjambant une palissade, je me précipitai vers le bord des eaux. Un bateau de pêche était là, sans occupant. Je grimpai dedans et, trouvant une perche, je le poussai en avant, et la puanteur des eaux me fit m'évanouir. Mais étant donné que c'était la marée descendante, le bateau fut entraîné vers le large, et quand je revins à moi, éberlué, je compris que je venais encore de m'échapper.

Je regardai anxieusement autour de moi, m'attendant à voir un bateau japonais parti à ma recherche. Aucun bateau n'était en vue, mais au-dessus d'Hiroshima, on voyait une lueur rouge, une lueur d'enfer; le ciel était noir, et de cette noirceur tombaient « des choses », grosses taches couleur de sang, puis des masses de suie, et une pluie noire et grasseuse.

J'étais torturé par la faim. Avisant un coffre à l'avant du bateau, je l'ouvris et y découvris des morceaux de poisson — pas de toute première fraîcheur, et qui devaient être là pour servir d'appât. Ils suffiraient à me maintenir en vie et je bénis le pêcheur de les avoir laissés dans ce coffre.

Je m'étendis dans le fond du bateau qui tanguait d'étrange façon; la mer elle aussi était étrange, avec des vagues qui donnaient l'impression qu'il y avait sous les eaux comme un tremblement de terre.

Autour de moi, tout semblait touché par le surnaturel, sans le moindre signe de vie. En un jour comme celui-ci, la mer aurait dû normalement porter une multitude de bateaux de pêche, car le poisson est la nourriture de base des Japonais.

Tout paraissait étrangement tranquille, si ce n'est que le vent semblait soupirer. Je vis un gros avion qui tournait au-dessus de moi et j'aperçus les énormes lentilles d'une caméra pointée vers le bas.

Il s'éloigna de mon champ de vision, et je me retrou-

vai à nouveau seul. Aucun oiseau ne volait. Etrange, pensai-je, car les oiseaux de mer viennent toujours vers les barques de pêche. Envahi par toutes ces sensations mystérieuses, je dus m'évanouir, car tout, soudain, devint noir. Et, traînant une forme inconsciente, le bateau dériva vers l'inconnu.

6

Après ce qui me parut un temps interminable, j'entendis soudain des voix étrangères, et je sentis qu'on me soulevait par les bras et les jambes, et qu'on me laissait retomber dans l'eau; ouvrant les yeux, je vis que j'étais sur un rivage inconnu.

Devant moi, deux hommes poussaient frénétiquement le bateau en avant et, à la dernière minute, sautèrent dedans. Je sombrai à nouveau — le sommeil ou le coma ayant raison de moi.

J'éprouvais des sensations assez particulières — impressions soudaines de vacillement, suivies de cessation de mouvement. Au bout de cinq jours — je l'appris plus tard —, je regagnai le monde des vivants et me retrouvai dans une hutte très propre, habitée par un prêtre bouddhiste.

C'était un très vieil homme qui avait eu de mauvais rêves; c'est du moins ainsi qu'il s'exprima. Il avait rêvé qu'il devait rester là pour prêter assistance à « un Grand qui viendrait de très loin ». Miné par l'âge et les privations, il donnait l'impression de n'avoir plus bien longtemps à vivre. Mais, d'une source mystérieuse, des nourritures furent obtenues et, en quelques jours, j'avais retrouvé mes forces. Au moment où je m'apprê-

tais à reprendre ma route au long du chemin de la vie, je m'éveillai un matin trouvant le vieux moine assis près de moi, mais mort. Le corps était déjà froid, il avait dû mourir au début de la nuit.

J'appelai quelques personnes du petit hameau où il vivait; nous creusâmes une tombe et l'enterrâmes avec tout le cérémonial bouddhiste. Cette tâche accomplie, je pris la route emportant avec moi les quelques provisions restantes.

Marcher était un véritable supplice, car je devais être beaucoup plus faible que je ne le pensais; mais il ne pouvait être question de revenir en arrière. J'ignorais tout de ce qui se passait. Je ne savais pas qui était l'ennemi ou l'ami. Je devais me hâter.

Après une marche interminable, j'arrivai à une frontière. Des hommes armés se tenaient près de la gare frontière, et je reconnus leurs uniformes. Ils étaient russes. Je compris alors que j'étais sur la route conduisant à Vladivostok, un des grands ports de l'extrême est de la Russie.

Les gardes, en me voyant, lâchèrent leurs chiens, mais ceux-ci, au lieu de se jeter sur moi sauvagement, me firent fête, ayant compris que nous étions des amis. On ne leur avait jamais auparavant parlé télépathiquement, et je suppose qu'ils me prirent pour un des leurs. De toute façon, ils m'accueillirent avec des bonds et des aboiements de joie. Les gardes, surpris de ce spectacle, m'emmenèrent prendre quelque nourriture. Et j'achevai de gagner leur sympathie quand je leur confiai que je m'étais évadé d'un camp japonais.

Le lendemain, ils m'offrirent de me conduire à Vladivostok, pour que je m'occupe des chiens qu'on ramenait à la ville, vu qu'ils étaient trop féroces pour la garde. J'acceptai l'offre et, les chiens et moi-même installés à l'arrière du camion, le voyage se passa fort bien.

J'étais à nouveau livré à moi-même. Comme je m'apprêtais à repartir, des cris terribles et des hurlements retentirent soudain. Quelques-uns des chiens qu'on gardait dans un grand bâtiment s'étaient jetés sur les gardes qui essayaient de les dresser. Un capitaine, auquel on avait raconté l'incident de la frontière, me pria de venir les maîtriser. Usant avec eux de télépathie, ils comprirent que j'étais leur ami et qu'ils devaient se calmer.

On me garda dans ce camp pendant un mois, tandis qu'on entraînait les chiens, et le mois une fois écoulé, on me permit de repartir.

Je me demandais comment je pourrais bien atteindre la grande cité de Moscou. Je finis par apprendre qu'il existait le Transsibérien, mais que, beaucoup d'évadés essayant d'aller à Moscou, des gardes étaient cachés dans les fossés d'où ils pouvaient voir sous les trains, tuant ceux qui s'y accrochaient.

Finalement, un des hommes de la patrouille de Vladivostok, que j'avais vu pendant tout le mois, me montra comment déjouer l'attention des gardes; j'emportai avec moi quelques provisions et, ayant réussi à approcher du train, je me couchai entre les roues, de la façon qui m'avait été conseillée pour ne pas être vu de la route. Le train s'ébranla et, pendant une dizaine de kilomètres, j'endurai d'être dans cette atroce position, puis je grimpai dans un des wagons. Il faisait très sombre, la lune n'étant pas levée, et avec un extrême effort, je parvins à faire glisser la porte coulissante.

Quelque quatre semaines plus tard, le train arrivait à Noginsk, une petite localité située à une cinquantaine de kilomètres de Moscou. Pensant que c'était le meilleur endroit pour quitter le train, j'attendis une courbe où il ralentirait et me laissai tomber sur le sol gelé.

Je marchai sans savoir où j'allais, bouleversé par le

spectacle de cadavres tout au long de la route, tous morts de faim. Je vis un vieil homme s'effondrer juste devant moi, et m'avançai pour voir si je pouvais lui être de quelque secours, quand une voix murmura près de moi :

– Arrêtez, camarade! Si vous vous penchez sur lui, la police vous prendra pour un pillard et vous fusillera! Continuez à avancer!

J'atteignis enfin le centre de Moscou et m'attardai à regarder le monument de Lénine, quand je fus soudain jeté au sol, frappé par la crosse d'un fusil. Des gardes soviétiques me frappaient à coups de pied pour me faire me lever. Il était clair qu'ils me questionnaient, mais je ne pouvais répondre, ne comprenant pas ce qu'ils disaient. Encadré de deux gardes, une arme pointée dans mon dos, je fus conduit dans un bâtiment lugubre et l'on me jeta dans une petite pièce. L'interrogatoire y fut assez brutal. Je compris qu'on me prenait pour quelque espion essayant de pénétrer dans le Kremlin.

Après plusieurs heures passées debout dans un réduit de la grandeur d'une armoire à balais, une voiture m'emmena à la prison de la Lubianka. C'est ce qui se fait de mieux comme prison, et là les tortures sont des plus raffinées. C'est la prison de la mort avec son propre four crématoire, où les corps mutilés ne laissent pas de trace.

Je dus retirer mes chaussures à l'entrée, et les gardes enfilèrent sur leurs bottes d'épaisses chaussettes de laine; puis, dans le silence total, nous marchâmes au long d'un immense corridor.

Une sorte de sifflement – puis les gardes me poussèrent la face contre le mur et me couvrirent la tête afin de me plonger dans l'obscurité. Je sentis quelqu'un s'approcher de moi, on retira ce dont on m'avait recou-

vert la tête, et de nouveau on me poussa en avant.

Après un temps impossible à évaluer, une porte s'ouvrit sans le moindre bruit. Là, poussé dans l'obscurité, je ne vis pas les marches de la cellule, et m'écrasai à terre inconscient.

Par intervalles, j'entendis des cris déchirer l'air, puis s'éteindre et finir dans une sorte de gargouillement.

Un peu plus tard, des gardes entrèrent dans ma cellule, me faisant signe de les suivre. Comme je tentais de parler, on me frappa au visage, et un autre garde mit le doigt sur ses lèvres pour m'expliquer que je devais me taire. Conduit au long d'interminables corridors, je me trouvai finalement dans une chambre d'interrogatoire brillamment éclairée. Les questions se répétèrent, toujours les mêmes, et mon histoire ne variant pas, des instructions spéciales furent données à deux des gardes : celles de me promener à travers toute la Lubianka où l'on me montra les diverses chambres de torture. Je dus assister à certaines – véritables performances bestiales que je tairai, sachant que les Occidentaux se refuseraient à me croire.

Les prisonniers tués étaient dénudés, les Russes estimant inutile de gaspiller des vêtements qui pouvaient servir aux vivants.

Puis, ayant vu les chambres de torture, j'eus droit à la visite du four crématoire. À mon arrivée, on venait juste d'en retirer un squelette qu'on jetait dans un broyeur chargé de le réduire en cendres – qu'on enverrait aux fermiers comme engrais.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le chapitre des tortures, et dirai que je fus finalement amené devant trois officiels. Ils avaient devant eux des papiers attestant que j'avais, à Vladivostok, aidé des gens influents, et facilité l'évasion de la fille d'autres personnes – laquelle était prisonnière de guerre dans un camp japo-

nais. Pour ces raisons, me fut-il dit, je ne serais pas tué, mais envoyé à Stryl, en Pologne. Je partirais avec des troupes se rendant en Pologne, d'où je serais déporté.

Quand je fus un peu remis et en état de voyager, on me confia à un caporal, accompagné par deux soldats, et je fus conduit à travers les rues de Moscou jusqu'à la gare. Le temps était glacial, et je ne reçus aucune espèce de nourriture, alors que mes gardes, l'un après l'autre, s'éloignèrent pour aller se ravitailler.

Un important détachement de soldats russes arriva à la gare, et le sergent annonça que les ordres étaient changés et que j'étais envoyé à Lvov. Le train nous laissa à Kiev.

Quelques-uns des soldats, quarante pour être exact, montèrent dans un avion militaire, et je m'y installai avec eux. Le pilote, inexpérimenté, nous jeta contre un mur et ce fut l'explosion, puis l'hôpital, les radiographies où l'on me découvrit trois côtes cassées, une perforation du poumon gauche, un bras et une jambe brisés.

Je me réveillai de l'opération pour voir devant moi une grosse doctoresse qui essayait de me ranimer. Quarante ou cinquante autres patients étaient là dans la même salle.

Après vingt-deux jours de souffrances terribles, deux policiers entrèrent dans la salle, arrachant les couvertures de mon lit, et me crièrent :

— Allez, dépêchez-vous! Vous êtes un déporté et vous ne devriez plus être ici depuis trois semaines!

Emmené à Lvov, on m'apprit que, pour me payer mes soins d'hôpital, je devrais travailler pendant un an à réparer les routes de Pologne. Ce que j'essayai de faire pendant un mois, jusqu'au moment où je m'évanouis en crachant le sang. De nouveau ce fut l'hôpital où le docteur, estimant que j'allais mourir, refusa de me garder — sous le prétexte que si d'autres prison-

niers venaient à mourir ce même mois, il aurait des ennuis, vu qu'il avait « dépassé son quota ».

Je fus donc déporté une autre fois, et devins un errant à qui, toujours, on annonçait qu'il avait peu de temps à vivre.

Un certain jour, je vis, au long d'une route, un homme qui se tenait debout d'un air fatigué à côté d'une voiture en arrêt. Connaissant la mécanique des voitures comme celle des avions, je m'enquis de ce qui se passait. Ce n'était rien de bien sérieux. L'homme put repartir et, reconnaissant, il m'offrit un travail. Je vis, à son aura, que c'était un homme raisonnablement honnête, aussi honnête qu'il pouvait se permettre de l'être. Le travail consistait à livrer des voitures en différents pays, ce qui m'offrit une merveilleuse occasion de découvrir l'Europe.

Mais, en regardant mes papiers, il frémit d'horreur, me disant qu'avec ces papiers portant le cachet « déporté », je ne pouvais guère aller nulle part, si ce n'est en prison. Me laissant pour un temps sur la route, il revint et m'emmena en un lieu, dont je tairai le nom, où l'on me donna de nouveaux papiers, un passeport, et tous les autres papiers de voyage nécessaires.

Je pris le volant. Il semblait avoir peur de conduire et j'en étais ravi. Nous allâmes à Bratislava et ensuite à Vienne. Je me rendis compte que cette ville qui avait souffert de la guerre avait dû être une ville merveilleuse. Nous y restâmes deux ou trois jours, mais les gens me parurent anormalement soupçonneux à l'égard des étrangers. On demandait : « Vos papiers ! » pour un oui, pour un non — ce qui me permit de constater que les miens avaient l'air vraiment « authentiques », car je n'eus jamais à répondre à aucune question.

Après Vienne, ce fut Klagenfurt, mais pour très peu

de temps. Il tombait un crachin glacial et, de plus, j'avais atrocement faim, car les denrées étaient rationnées et je ne possédais pas de coupons. Mais j'avais souvent connu la faim et je m'arrangeai.

Roulant de nuit, nous arrivâmes au matin en Italie – à Venise. Je dus, à mon grand regret, y passer dix jours, dix jours sans joie, car doué d'un odorat anormalement fin, je souffrais atrocement de l'intolérable odeur qui règne dans cette ville. Les canaux ne sont, après tout, que des égouts à ciel ouvert. Ce n'était certes pas un lieu où nager!

Les dix jours s'étiraient lentement. L'endroit me parut déborder d'Américains pleins d'argent et d'alcool. C'était un spectacle journalier que celui d'Américains claquant en quelques heures ce qui aurait permis à nombre d'Italiens de vivre pendant un an. Ils étaient, me suis-je laissé dire, des déserteurs de l'armée ou de l'aviation américaines et faisaient fortune au marché noir.

De Venise, nous allâmes à Padoue – lieu d'un très riche passé. J'y restai une semaine, mon employeur ayant beaucoup d'affaires à traiter, et il m'ahurit par son aisance à ramasser les filles, tout comme d'autres cueillent des fleurs sur le bord de la route. Sans doute l'importance de son compte en banque était-elle pour quelque chose dans sa réussite.

Mon employeur dut soudain modifier ses plans et se rendre par avion en Tchécoslovaquie. Mais, me dit-il, un certain Américain désirait me rencontrer. Je lui fus donc présenté. C'était un homme au visage rougeaud, avec de grosses lèvres, et qui était accompagné d'une petite amie qui donnait l'impression d'être plutôt facile. Il était lui aussi dans une affaire de voitures, camions et autres types de machines et outillages. Je conduisis pendant un temps, dans Padoue, un énorme camion chargé de voitures officielles, certaines prises à

de hauts dignitaires nazis, et d'autres ayant appartenu à des dignitaires fascistes décédés. Je ne comprenais rien à cette histoire de voitures qui semblaient être exportées en Amérique où elles atteignaient des prix fabuleux.

Mon nouvel employeur désirait que je livre une voiture spéciale en Suisse et une autre en Allemagne. Je lui expliquai que mes papiers n'étaient pas valables pour ces deux voyages-là. Faisant fi de mes arguments, il me dit :

— Ça y est, j'ai le moyen d'arranger l'affaire. Il y a deux jours, un Américain, qui conduisait complètement ivre, est allé s'écraser contre une borne, et mes hommes ont eu le temps de prendre ses papiers avant qu'ils ne soient maculés de sang. (Il chercha dans sa serviette au milieu d'un tas de papiers :) Tenez, me dit-il, les voilà!

Je fus inquiet en voyant qu'il s'agissait d'un ingénieur maritime : tout était là, passeport, carte du syndicat de la marine, permis de travail — en somme tout. Une seule chose ne collait pas : la photographie.

L'Américain éclata de rire, donnant l'impression qu'il ne pourrait jamais s'arrêter, et dit :

— La photo? Venez avec moi, et nous allons arranger ce détail!

Je l'accompagnai en un certain lieu où il fallait descendre quelques marches pour entrer. Il frappa plusieurs coups à la porte. Il y eut une sorte de mot de passe, puis nous fûmes admis dans une pièce où un groupe d'hommes d'aspect curieux étaient assemblés. Leur ayant expliqué ce que nous attendions d'eux — photographie, signature — tout fut réglé à une vitesse éclair.

Le lendemain soir, on frappait à la porte de ma chambre, et un homme entra avec mes papiers. La

signature était une si incroyable imitation de la mienne que j'avais peine à croire qu'elle ne venait pas de ma propre main. Je pensai en moi-même : « Avec ces papiers, il me serait facile maintenant de monter à bord de n'importe quel bateau, d'être engagé comme ingénieur et de me rendre aux Etats-Unis. C'est là, aux Etats-Unis, que je dois aller, aussi vais-je faire ce que me demande cet Américain dans l'espoir que ce travail m'amènera un jour dans un grand port. »

M'ayant remis une grosse somme d'argent, mon employeur me confia l'énorme Mercedes que je devais conduire en Suisse. Tout se passa le mieux du monde à la douane, puis après avoir livré la voiture à une adresse spéciale, je continuai sur l'Allemagne où j'eus le plaisir de retrouver mon employeur.

J'y passai un peu plus de trois mois, conduisant différentes voitures en des lieux divers, ne comprenant absolument rien au travail qui m'était demandé, mais ce travail me laissait beaucoup de temps libre. J'en profitai pour étudier la marine, le métier d'un ingénieur maritime; je me rendis dans les musées où je vis nombre de maquettes de bateaux, et au bout de ces trois mois, j'avais acquis une grande confiance dans mes connaissances.

Un jour, mon employeur m'emmena avec lui sur un aéroport désert et s'arrêta devant un hangar désaffecté. Des hommes en ouvrirent les portes et je me trouvai devant une espèce de chose baroque à huit roues, avec à son extrémité un petit compartiment pour le conducteur.

– Pouvez-vous conduire cette chose à Verdun? me demanda mon employeur.

– Pourquoi pas? répondis-je. Elle a un moteur et des roues, alors ce devrait être possible.

Un des mécaniciens me montra comment mettre le moteur en marche, comment l'arrêter; j'étudiai cer-

taines choses et je partis pour Verdun. Nous ne pouvions conduire que de nuit, à cause des règlements routiers – règlements allemand et français – et à une vitesse n'excédant pas trente kilomètres à l'heure. Le voyage fut long et me permit de regarder le paysage. Les bas-côtés de la route étaient par endroits couverts d'épaves, tanks, avions et canons. Je vis des maisons en ruine dont certaines n'avaient plus qu'un pan de mur debout. « Quelle affreuse chose que la guerre! pensais-je en moi-même. Si seulement les gens pouvaient appliquer notre loi : ne faites pas aux autres ce que vous... il n'y aurait pas de guerres. »

J'arrivai finalement à Verdun et, de bonne heure le matin, avant que la circulation ne soit importante, je me dirigeai vers un immense chantier de construction où l'on nous attendait. Là, un Français à l'air assez sinistre se précipita vers moi en disant :

– Maintenant, emmenez-moi cette chose à Metz!

– Non, répliquai-je, j'ai été payé pour l'amener ici, et je n'irai pas plus loin!

Il se jeta sur moi avec un couteau, une horrible bagarre s'ensuivit où il essaya de me frapper avec une barre de fer. Je parvins à me saisir de lui et à le laisser sur le carreau avec une jambe cassée.

Je m'attendais à ce que la police m'arrête, mais, tout au contraire, j'eus la surprise de me voir applaudir par les employés de l'homme en question. La police arriva et, au lieu de m'arrêter, m'invita à faire un bon repas!

On s'occupa de me loger, puis j'eus alors la visite d'un homme me demandant si je voulais un autre travail. Ce que j'acceptai, bien sûr.

Il s'agissait de conduire à Paris, dans une voiture neuve, un groupe de dames âgées. Je les amenai à bon port et elles me payèrent grassement, m'offrant même de demeurer à leur service. Mais ce n'était pas ce que je

souhaitais. Un autre travail inattendu me conduisit à Caen, et de là à Cherbourg.

Sitôt dans cette ville, après avoir rôdé un peu à l'aventure, je pris une chambre au logement des marins, dans le quartier des docks. L'important, pour moi, était de rencontrer des ingénieurs. Ce qui se produisit; j'eus plusieurs occasions de visiter une chambre des machines – et j'y appris là ce qui ne s'apprend pas dans les livres.

Jour après jour, je me présentais chez les agents maritimes en montrant « mes » papiers, essayant d'avoir un travail comme ingénieur en second, sur un bateau allant aux Etats-Unis. Je leur racontai quelques histoires susceptibles de les apitoyer, et je finis par tomber sur un brave Ecossais qui s'offrit à me prendre comme troisième ingénieur à bord d'un bateau en partance la nuit même pour New York.

Nous montâmes à bord, le premier ingénieur et moi-même. Il me posa plusieurs questions concernant les machines et, apparemment satisfait par mes réponses, me conduisit auprès du capitaine pour signer les papiers du bateau. Le capitaine me déplut fortement et je sentis que je lui produisais la même impression. Les papiers signés, l'ingénieur me dit que je prendrais le premier quart. L'affaire était réglée. C'était probablement la première fois, dans l'histoire, qu'un lama du Tibet – et un lama médecin – se faisant passer pour un citoyen américain, servait sur un navire américain en qualité de troisième ingénieur.

Je fus de service pendant huit heures, l'ingénieur en second n'était pas de service et le premier, occupé par un certain travail en rapport avec le départ. Je dus assurer ma tâche sans prendre le temps de manger, ni de me mettre en uniforme. Mais je bénis le fait d'être de service alors que nous étions au port, car ce fut pour

moi l'occasion de pouvoir connaître les lieux et de m'initier à un tas de choses.

Au bout de huit heures, l'ingénieur-chef vint me relever officiellement, me conseillant d'aller prendre un bon repas, et de dire au cuisinier de lui apporter un chocolat.

Ce n'était pas un bateau où il était bien gai de vivre. Le capitaine et le second, croyant commander un grand *liner* au lieu d'un vieux *steamer*, insistaient sur l'uniforme, sur l'inspection des cabines, ce qui est un fait inhabituel. Ce n'était pas, c'est vrai, un bateau agréable, mais, roulant et tanguant dans le rude temps de l'Atlantique Nord, nous vîmes enfin approcher le port de New York.

C'était le petit matin et les tours de Manhattan semblaient rendues incandescentes par la lumière reflétée. Un spectacle absolument unique, comme le produit d'une imagination fiévreuse. Puis ce fut l'Hudson, et la fameuse statue de la Liberté qui, à mon grand étonnement, tourne le dos à New York. J'en fus choqué. Puis, toutes les manœuvres classiques exécutées, l'ingénieur me pressa vivement de signer pour un autre voyage, me promettant de faire de moi son second. Mais je refusai, lui disant que j'avais assez de ce navire et de ses officiers.

Au bureau de navigation, le chef me remit un certificat très élogieux, attestant mon efficacité dans tous les domaines — et termina par ces mots écrits de sa main : « C'est un grand compagnon de bord. »

Heureux de ces adieux pleins de chaleur, je pris mes valises et quittai les docks. La circulation était terrible, gens se bousculant, policiers criant, et toute la ville me donna l'impression d'être démente. Je me rendis dans ce qu'on pourrait appeler une auberge à matelots. Là, pas le moindre signe d'hospitalité, et comme je remer-

ciais l'homme qui me tendait ma clef, il me répondit hargneux :

— Pas besoin de me remercier. Je fais mon boulot, c'est tout.

Vingt-quatre heures dans une telle maison, ce fut plus que je n'en pouvais supporter. Je payai ma note et me retrouvai dans la rue.

Absolument terrifié par la circulation, je marchais avec une infinie prudence. Et soudain, un bruit effroyable, et une énorme forme sombre monta sur le trottoir, me jetant à terre. C'était un homme ivre qui avait voulu éviter un gros camion. Je me retrouvai à l'hôpital. Là, mon état fut jugé grave — les fractures des côtes m'ayant occasionné une double pneumonie, je fus gardé très longtemps, car je me rétablissais difficilement. De plus, mes valises contenant tout mon argent avaient disparu dans l'accident, le chauffard ne fut jamais retrouvé, et je dus quitter l'hôpital avec dix dollars en poche et le seul vêtement que j'avais sur le dos.

Un homme à qui je racontai ma situation m'indiqua une agence pour l'emploi. Je trouvai à laver la vaisselle dans un luxueux palace où je gagnais vingt dollars par semaine et où j'étais traité comme un chien.

Par un réel coup de de chance, j'obtins un job dans une station de radio. Pendant six mois, je fus annonceur. Mais je n'oubliais pas que j'avais une tâche à accomplir; en temps voulu, pour leur permettre de me remplacer, je signifiai mon départ et, ayant mis mon successeur au courant, je m'en allai.

Une annonce demandait quelqu'un pour conduire une voiture à Seattle, je me proposai. Et ce fut ainsi que j'allai au Canada.

Ainsi se termine le Livre II, le livre de l'ère première.

LIVRE III

LE LIVRE DES CHANGEMENTS

7

Il me semble inutile de raconter ici mon voyage à travers le Canada, traversant toutes les Rocheuses, Winnipeg, Montréal, et enfin la ville de Québec. Rien d'exceptionnel dans ce voyage que des dizaines de milliers de gens ont fait — sauf que j'y ai eu certaines expériences assez inhabituelles, dont je ne parlerai pas pour le moment.

Tout au long du voyage, je ne cessai de me dire que je devrais aller en Angleterre — convaincu que la tâche à accomplir devait commencer là, dans ce pays que j'avais vu du hublot d'un bateau quittant Cherbourg et empruntant le Channel, avant de prendre le chemin des Etats-Unis.

Je réussis à obtenir à Québec tous les papiers nécessaires, passeport et autres, et même une carte du syndicat des marins. Inutile, là encore, d'expliquer dans le détail comment j'ai obtenu ces choses. J'ai déjà dit, et

longuement, ce que je pensais de la bureaucratie, et j'insiste pour affirmer que la seule fois où j'ai eu des difficultés pour entrer dans un pays étranger fut un jour où, justement, mes papiers étaient en ordre. Au temps où je me déplaçais facilement, j'allais souvent aux Etats-Unis, et chaque fois le Service d'immigration me faisait des tracasseries. Les bureaucrates sont des parasites qui devraient être éliminés comme tels.

Mes papiers parfaitement en règle, je me rendis donc à Montréal, et là, je me fis engager comme matelot. Le salaire était maigre, mais pour moi il s'agissait d'aller en Angleterre sans payer mon voyage, et le salaire importait peu.

Le travail n'était pas dur et le voyage me sembla court. Comme je n'étais pas de service au moment où nous approchâmes de Southampton, je pus, assis à l'arrière du navire, admirer tout à loisir le paysage anglais, vert comme je n'avais rien vu d'aussi vert; mais je dois dire qu'à ce moment, je n'avais pas encore vu l'Irlande qui, pour ce qui est d'être verte, battrait l'Angleterre à tout coup.

Nous ne tardâmes pas à arriver à Southampton. Les autorités montèrent à bord, vérifièrent les papiers du bateau et visitèrent les quartiers de l'équipage. Puis autorisation fut donnée de quitter le bateau et je m'apprêtais à aller à terre quand on m'appela pour un nouveau contrôle d'immigration. Quand j'eus expliqué à l'officier que j'allais vivre en Angleterre, il posa les cachets sur mon passeport et m'indiqua où loger.

Je contemplai une dernière fois le vieux cargo qui m'avait amené du Nouveau Monde. Mes ennuis n'étaient pas finis. Je dus ouvrir tous mes bagages à la douane, et à cause d'un malentendu à mon sujet, entre l'Immigration et un jeune idiot du Foreign Office, je devais me retrouver en prison.

— Vous serez transféré à New York, me dit le jeune homme.

Ce qui fut fait, non sans avoir passé d'abord un certain temps en prison. Puis le jour du transfert venu, ce fut la montée à bord et le dur labeur sur le bateau. J'appris par le capitaine que j'allais être arrêté au moment de l'arrivée pour entrée illégale aux Etats-Unis, et que je serais ensuite déporté en Chine. Cet homme très bon m'offrit la clef qui me permettrait d'ouvrir les menottes qui m'attendaient à l'arrivée, et ainsi de m'échapper. Il savait que j'avais été victime de terribles injustices.

Quand la police vint à bord pour m'arrêter, après m'avoir passé les menottes, je sautai dans l'eau. Mais vu que nous étions près des quais, celle-ci était atrocement couverte d'huile et de saletés. M'enfonçant dans cette eau ignoble, je parvins à ouvrir mes menottes — et nageant sous l'eau tout en reprenant de temps à autre un peu d'air sans être vu, je tins ainsi jusqu'au moment où, l'obscurité venue, un homme m'aida à me cacher dans un camion à ordures, conduit par un homme de couleur, lequel m'emmena chez lui, me soigna et me nourrit durant deux jours.

Au cours de ma convalescence — tandis que mon corps physique se réparait —, je fis un voyage dans l'astral, où je vis mon bien-aimé guide et ami, le lama Mingyar Donduf.

« Vos souffrances, me dit-il, ont été par trop grandes, elles sont le fruit amer de l'inhumanité de l'homme envers l'homme; mais votre corps est usé et vous devrez très bientôt subir la cérémonie de transmigration. »

Assis près de moi dans ce monde astral, mon compagnon me parla longuement.

« Votre corps actuel est en état de totale usure, et la

vie de ce corps ne durera plus très longtemps. Le sachant, nous avons cherché un corps que vous pourriez habiter et qui, au moment voulu, reproduirait tous vos propres traits.

» Cette personne existe, les deux corps doivent être compatibles et celui de cette personne l'est. Nous l'avons contacté dans l'astral, car nous avons vu qu'il songeait au suicide. C'est un jeune Anglais, que sa vie ne rend pas heureux, et qui songe depuis longtemps à la méthode la moins pénible d'autodestruction. Il est tout à fait d'accord pour laisser son corps, et venir ici dans l'astral.

» Nous l'avons persuadé, il y a un certain temps, de changer de nom et de prendre celui dont vous vous servez actuellement; certaines petites choses sont encore à mettre au point, et ensuite le changement de corps devra avoir lieu.

Il me fut dit qu'il importait que je retourne au Tibet avant de subir le processus nécessaire de transmigration. Dès que je me sentis mieux, ayant reçu les instructions indispensables, j'allai chercher un billet pour Bombay. D'autres tracasseries surgirent, parce que mes bagages se réduisaient à une seule valise. Les détectives vinrent à bord pour m'interroger, mais les ayant assurés que j'avais d'autres bagages en Inde, je fus laissé en paix et fus même gratifié d'un aimable sourire.

Etrange sensation pour moi que d'être un passager, que d'ailleurs tout le monde traitait comme un paria, car je ne voyageais qu'avec une seule valise. Pour eux, j'étais le plus pauvre entre les pauvres, et, de ce fait, ne pouvais être qu'un fugitif ou quelque chose du même acabit, et l'on m'évita soigneusement.

Nous longeâmes toute la côte d'Afrique et le détroit de Gibraltar. Puis, avant d'entrer dans le canal de Suez

et ensuite dans la mer Rouge, le bateau fit escale à Alexandrie. Sur la mer Rouge, la chaleur était absolument intolérable. Nous longeâmes la côte d’Ethiopie et, après la traversée de la mer d’Arabie, ce fut enfin Bombay — une ville aux bruits et aux odeurs atroces; mais j’y avais quelques amis : un prêtre bouddhiste et quelques personnes influentes y rendirent mon séjour intéressant.

J’y passai une semaine; on me mit ensuite dans un train allant à Kalimpong — d’où je parvins à m’échapper avant qu’il n’arrive dans cette ville qui, selon ce que j’en avais entendu dire, fourmillait d’espions communistes et de journalistes; tout nouvel arrivant y était assailli par eux, et s’il se refusait à donner l’interview désirée, on l’« inventait » sans le moindre souci d’authenticité.

Ma santé, maintenant, allait en se détériorant rapidement, et l’on craignait que je ne vive pas assez longtemps pour pouvoir subir la transmigration. Je fus aidé par un lama qui, formé à Chakpori, savait soigner par les plantes.

Accompagné par ce lama médecin, nous arrivâmes, après dix semaines d’une marche épuisante, à une lamaserie donnant sur la vallée de Lhassa. Haut perchée comme elle l’était, nous savions y être à l’abri des communistes. Je m’y reposai une pleine semaine, puis un jour on m’annonça que je voyagerais dans l’astral et y rencontrerais le corps astral de l’homme dont j’allais occuper la forme physique.

Pour l’instant, je me reposais en méditant sur la transmigration. Le corps de cette personne ne m’était pas très utile, vu que c’était *son* corps et qu’il avait une masse de vibrations incompatibles avec les miennes propres. Il me fut dit que le corps se conformerait exactement au mien, quand il aurait le même âge, et

pour ceux des Occidentaux qui auraient de la peine à me croire ou à me comprendre, j'expliquerai ceci : l'Occident connaît le revêtement électrolytique et est au courant, également, de la galvanoplastie. Dans ce dernier système, un objet est plongé dans un certain fluide, un « connecteur » spécial est appliqué en face de l'objet, et quand le courant est amené à un débit et un ampérage corrects, on obtient un objet qui est la réplique exacte de l'original. Cela est connu sous le nom de galvanoplastie. La transmigration et le remplacement, molécule par molécule, de la « structure » de l'hôte par celle du — comment dirai-je? — nouvel occupant sont très réels et ont été réalisés de nombreuses fois par ceux qui savent comment y parvenir. Ces exécutants furent toujours, heureusement, des êtres auxquels on pouvait se fier — car s'il en avait été autrement, c'eût été une chose terrible. L'idée de l'expérience qui m'attendait me faisait, sottement peut-être, me sentir un peu suffisant. Et, au fond, je ne souhaitais que connaître la paix qui semblait m'être refusée.

De cette lamaserie isolée, je voyais au loin la ville de Lhasa; un des puissants télescopes du Potala avait été amené là, et ce fut pour moi un grand divertissement. Je regardais les hargneux gardes chinois du Pargo Kaling, les troupes se précipitant dans les jeeps. Je me rappelai avec horreur avoir, comme tant d'autres, combattu au côté des Chinois, qui maintenant oubliaient de se comporter comme ils l'avaient promis et ne songeaient qu'à la violence.

J'avais peine à croire que ceci était Lhasa et le Tibet que j'avais connus auparavant. Le soleil frappait toujours de ses rayons les ravins des montagnes, la lune montait toujours en éclairant la nuit. Les petits points lumineux qui étaient les étoiles descendaient toujours de la voûte céleste, mais les oiseaux de nuit ne

lançaient plus leur appel — car les communistes chinois tuaient tout ce qu'ils voyaient. Eteindre la vie chez ces créatures que j'aimais tant — les oiseaux — était un geste atroce. Ils mangeaient, disait-on les grains qui pouvaient nourrir les humains. De même tous les chats de Lhasa avaient été tués. Les chiens, eux, nourrissaient les Chinois — qui considèrent que leur chair est très délicate. Non seulement les gens étaient exterminés, mais les animaux aussi, et sans aucune raison valable. Bouleversé par l'émotion et l'horreur, je songeai alors que j'avais ma tâche à accomplir, souhaitant avoir assez de force pour endurer tout ce qui m'avait été prédit. Pendant un temps, je l'avais un peu oublié.

Le télescope m'emmenait toujours vers Lhasa. Puis, par trop visible, je le remplaçai par des jumelles qui se trouvaient, elles aussi, dans la lamaserie et dont le maniement était plus facile.

Mon observation fut interrompue soudain par l'arrivée de deux hommes qui en soutenaient un troisième. Le regardant, j'eus un cri d'horreur. On lui avait arraché les deux yeux et le nez. Je le reconnus : c'était un lama qui m'avait aidé dans mes études à Chakpori. Les deux hommes se retirèrent et je demeurai seul en face du lama. D'une voix faible, il me dit :

— Mon frère, je sais à quoi vous pensez. Vous cherchez à comprendre pourquoi je suis dans cet état. Je vais vous le dire : je me trouvais regardant sur la colline de Fer, quand un officier chinois, qui était non loin de là, m'accusa de le dévisager avec, dans l'esprit, de mauvaises pensées. Ce que je niai, car ce n'était pas vrai. Après avoir dit que tous les prêtres étaient des menteurs, il donna l'ordre à ses hommes de m'attacher avec une corde à l'arrière de la voiture, et ravis, ils me traînèrent au long de la route, face contre terre.

Il souleva sa robe et je vis qu'il n'était plus qu'une masse de chairs déchirées.

— Oui, dit-il, la route m'a emporté le nez, arraché le visage, et aussi bien d'autre chose, et je rejoindrai bientôt l'au-delà; mais avant de connaître cette délivrance, j'ai à accomplir une dernière tâche.

Il s'arrêta, essayant de reprendre un peu de forces, puis parla :

— Cette matière de la transmigration et la possibilité que nous pourrions avoir à l'utiliser sont connues depuis de nombreuses années, et l'étude du projet m'en avait été confiée. J'ai consulté nombre de manuscrits anciens pouvant me fournir des informations. J'ai dû étudier les archives akashiques et amasser tout ce que j'ai pu de connaissances. (Il reprit après quelques instants de repos :) Les Chinois m'ayant enfin délivré de ma corde, l'officier estima qu'il n'en avait pas fini. Me frappant encore tandis que je gisais dans la poussière, il s'écria : « Vous me fixiez pour attirer sur moi le mauvais œil, eh bien! de cela vous serez puni. Vous ne fixerez plus personne. » Ramassant sur la route une pierre pointue, un de ses hommes me creva les yeux, les arracha de leurs orbites, et tous s'en allèrent en riant.

» Quand les gens, horrifiés, qui avaient assisté à la scène, purent s'approcher de moi, ils me soulevèrent et m'emportèrent dans une maison. Je m'évanouis et, quand je revins à moi, je découvris que mes yeux avaient été retirés et que j'avais été très bien soigné avec des emplâtres d'herbes. Puis, furtivement, de nuit, on me porta dans les montagnes pour y attendre votre venue. Je dois vous accompagner dans un voyage dans l'astral d'où je ne reviendrai pas.

Une légère couleur revint sur ses joues et il ajouta :

— Nous devons aller dans l'astral.

Nous reprîmes la route familière — tous deux dans

la position du lotus, position que nous, gens de l'Est, n'avons aucune peine à observer et à maintenir. Et après avoir dit les *mantra* de circonstance, nos vibrations furent si amplifiées que, par le bond presque imperceptible qui accompagne une telle transition, nous quittâmes nos corps, moi temporairement et mon compagnon définitivement.

Nous perdîmes de vue la grisaille de la terre et la blancheur des neiges éternelles. Devant nous apparut un voile, un voile chatoyant blanc bleuâtre qui, en l'approchant, donnait l'impression d'être une barrière impénétrable; mais les initiés pouvaient la traverser en toute liberté. Ce qui était notre cas, et nous nous trouvâmes dans une zone de glorieuse lumière où régnait une impression de joie.

A ce point du monde astral, nous étions sur un gazon vert et sous nos pieds l'herbe était courte et comme élastique.

— Ah! dit le lama dans un soupir, comme c'est bon de vous revoir, bon de ne plus souffrir. Ma tâche sera bientôt remplie, et alors je serai rendu, au moins pour un temps.

Et disant cela, il me précéda au long d'un sentier plaisant.

Le paysage était couvert d'arbres, portant tous des feuilles rouges, vertes et jaunes. Une rivière majestueuse coulait dans laquelle se reflétait le ciel bleu. Des nuages flottaient paresseusement au-dessus de nos têtes et l'atmosphère qui régnait là était pleine de vitalité et de joie saine.

Dans les arbres chantaient les plus curieux des oiseaux, des oiseaux jamais vus sur terre, au plumage et aux couleurs qui faisaient d'eux des créatures glorieuses.

Après avoir marché parmi les arbres, nous arrivâmes

devant un jardin composé de fleurs également inconnues. Elle semblaient s'abaisser vers nous comme pour nous saluer. Et des gens se promenaient, se baissant de temps à autre pour respirer une fleur. Tous ces êtres donnaient l'impression de bonheur et de paix, et la peur n'existait pas.

Et soudain, devant nous, s'éleva ce qui semblait être un immense temple. Sa coupole était d'or, et les murs qui la soutenaient d'une sorte de couleur fauve. D'autres bâtiments se dressaient, chacun d'une teinte pastel, mais toutes harmonisées; à la porte du temple, un groupe de gens attendaient. Certains portaient la robe du Tibet, et un homme était vêtu de quelque chose de noir. C'était un Occidental – en vêtements de l'Occident.

Les lamas, en nous voyant, tendirent les mains pour nous accueillir. Je reconnus l'un d'eux – mon guide et ami – le lama Mingyar Donduf, et je sus que tout serait bien pour cet homme si bon et si parfait.

Les salutations une fois échangées, nous pénétrâmes dans le corps du grand temple, traversant le hall central, puis nous entrâmes dans une petite pièce dont l'existence n'était pas facile à discerner – ses murs s'écartant pour nous admettre, puis se refermant hermétiquement derrière nous.

Mon guide, qui était visiblement le porte-parole, se tourna vers moi en disant :

– Mon frère, voici le jeune homme dont vous allez habiter le corps.

Comme frappé de stupeur, je dévisageai le jeune homme. Nous nous ressemblions si peu. Riant, le lama leva le doigt en disant :

– Doucement, Lobsang, ne soyez pas trop rapide dans vos jugements. Tout ceci a été soigneusement projeté. Je vais d'abord vous montrer quelques images des archives akashiques.

Comme nous achevions de les regarder, il s'adressa au jeune homme :

— Je pense qu'il est temps que vous nous parliez un peu de vous, car il importe que celui qui est sur le point d'habiter votre corps sache ce à quoi il sera confronté.

Le jeune homme semblait en fait assez rude, et dit d'une voix lugubre :

— Je n'ai vraiment rien à dire sur mon passé, et si j'en parlais, ce que je dirais ne serait utilisé qu'à mon désavantage.

Le regardant d'un air triste, mon guide répondit :

— Jeune homme, notre expérience fait que nous ne jugeons pas un homme par ce qu'est sa naissance, mais par ce qu'il est. Vous songiez au suicide, un péché mortel qui eût pu vous coûter de nombreuses vies de dureté et de souffrances. Nous vous offrons la paix, la paix de l'astral, afin de vous aider à comprendre quelques-unes des choses qui vous ont troublé durant votre vie. Plus vous coopérerez, et mieux nous pourrons vous aider, et aider à la tâche que nous avons à accomplir.

Le jeune homme secoua la tête :

— Non, dit-il, l'arrangement était que je voulais laisser mon corps et que vous vouliez le faire habiter par quelqu'un d'autre; c'était là tout notre arrangement, et je le tiens.

Il y eut un éclair soudain, et le jeune homme disparut. Le vieux lama qui était avec moi, et qui était maintenant un jeune homme plein de santé, s'exclama :

— Oh! la la! avec des idées si féroces, il ne pouvait pas demeurer avec nous ici sur ce plan astral. Nous le laisserons dormir pour cette nuit. Nous ne voulons pas que le corps soit abîmé ou endommagé, aussi il me faudra trouver le moyen de repartir avec vous pour Lhasa jusqu'à la nuit prochaine.

Le temps passait, et me rendant compte que le vieux lama s'affaiblissait rapidement, je dus lui dire :

— Il est temps que nous allions dans l'astral.

— Oui, répliqua-t-il, je ne reverrai plus ce corps qui est mien. Il nous faut partir, car si je mourais avant d'arriver dans l'astral, cela nous retarderait.

Nous nous élevâmes, non dans l'astral que nous avions déjà visité, mais vers une maison d'Angleterre. Nous vîmes le visage de l'homme rencontré antérieurement dans l'astral. Il semblait très triste et malheureux, mais dormait d'un sommeil profond. Le vieux lama murmura : « Venez-vous? » Je murmurai moi aussi : « Venez-vous? » Et, comme en rechignant, la forme astrale de cet homme émergea de son corps physique. Lentement elle s'échappa, et ensuite se reforma au-dessus de lui dans la forme exacte de son corps, puis renversa sa position, la tête du corps astral prenant la place des pieds. La forme vacilla, puis se mit debout. Il semblait vraiment féroce, et je vis qu'il ne se rappelait pas nous avoir jamais vus. J'en fus étonné, mais mon compagnon m'expliqua qu'il s'était retiré avec une violence qui avait oblitéré tous ses souvenirs.

— Ainsi, vous voulez quitter votre corps? demandai-je.

— Certainement, répondit-il hargneusement. Je déteste être ici.

Je le regardai plein d'appréhension, et même avec frayeur. Comment allais-je prendre le corps d'un tel homme, si féroce? Il rit et dit :

— Ainsi, VOUS voulez mon corps? Peu importe ce que vous voulez ou qui vous êtes en Angleterre. Tout ce qui compte, c'est qui vous connaissez.

Lui ayant parlé pendant un moment, il se calma et je lui dis alors :

— Il vous faudra porter la barbe. Je ne peux pas me

raser, car les Japonais m'ont abîmé les mâchoires. Pouvez-vous faire pousser votre barbe?

— Oui, monsieur, répliqua-t-il, je le peux et je le ferai.

— En un mois, elle devrait avoir poussé. A ce moment, je reviendrai vous voir pour prendre possession de votre corps et vous serez capable de rejoindre le monde astral, d'y trouver la tranquillité et de découvrir qu'on peut être heureux de vivre. (J'ajoutai :) Mais vous nous aideriez beaucoup en nous parlant de votre vie.

— Non! Non! répondit-il farouchement. Je ne peux pas supporter d'en parler.

Mais faisons maintenant un bond dans le temps. Le jeune homme, depuis plusieurs années à présent dans l'astral, a mûri, s'est adouci et, dans une certaine mesure, a conscience des difficultés auxquelles nous sommes confrontés. Et il a enfin accepté de nous conter l'histoire de sa vie. Lui, sur le monde astral, et moi, Lobsang Rampa, ici sur le monde terrestre, essayant de consigner ces choses par écrit, comme elles sont dites par le jeune homme. Nous aurons bientôt son histoire, les noms en seront tus pour ne peiner personne. Cela n'est pas une histoire de vengeance, mais d'amertume. C'est en fait une histoire de triomphe sur des obstacles en apparence insurmontables. Nombre de tentatives ont été faites pour stopper mes livres. Mais je me suis toujours souvenu que, même entouré de moucherons et de mouches à viande bourdonnant autour de lui, un homme peut continuer son travail. Je dis donc que je n'ai aucun besoin d'être amer, car ce que je veux faire est maintenant possible.

Je répète avec la plus extrême sincérité que tous mes livres sont vrais — et ne contiennent que la vérité.

Je peux faire toutes les choses dont je parle, mais pas

pour une démonstration publique, pour la simple raison que je ne suis ni un charlatan ni un acteur de foire. Ces choses ne servent qu'à la réalisation de ma tâche.

Voyons maintenant ce qu'a dit ce jeune homme.

8

Voici donc l'histoire de la vie de l'hôte – une histoire dont le récit est difficile, vu que le conteur est sur le plan astral, et que celui qui doit transcrire ce récit est, lui, dans la ville de Calgary (Alberta) au Canada. Cette histoire est hors de propos et crée une coupure entre ce qui a été déjà écrit et ce qui suivra; mais quand on traite des problèmes d'astral, la chronologie n'a pas d'importance et on doit, pour ce qui est de la question temps, faire certaines concessions, le temps sur le plan astral n'étant pas ce qu'il est sur le plan terrestre. Et si je n'ai pas livré plus tôt cette histoire, c'était pour éviter le monceau de lettres qui m'auraient posé toutes sortes de questions. Je dirai donc qu'à partir de cet instant, tout est dicté par celui que nous appellerons l'« hôte. »

Grand-père était, à la vérité, un homme très important, du moins dans le district rural de Plympton qui, pour autant qu'il m'en souvienne, incluait Plympton St. Mary, Plympton St. Maurice, Underwood et Colebrook, et quelques autres petites localités.

Grand-père était le chef du Service des Eaux de Plympton. Chaque jour, partant à dos de poney, il se dirigeait à travers les collines jusqu'à une petite hutte où se tenait le réservoir. Il était armé d'un bâton d'environ un mètre de long, dont l'une des extrémités était

en forme de godet et l'autre, arrondie. Il marchait, l'oreille collée à l'extrémité en forme de godet, tandis que l'autre reposait sur le sol. Cela lui permettait d'entendre l'eau se précipiter à travers les tuyaux pour s'en aller alimenter les robinets de Plympton et autres districts.

Les affaires de grand-père étaient florissantes et faisaient vivre plusieurs hommes et quelques apprentis. Il leur enseignait la plomberie — d'où les racontars injurieux qui devaient naître plus tard — la ferblanterie et la construction mécanique. A cette époque — tout au début du siècle — les gens ne se précipitaient pas dans le supermarché quand ils avaient besoin d'une casserole ou autre instrument de cuisine : ces choses étaient faites à la main, par des ouvriers comme ceux de grand-père.

Il habitait Mayoralty House, à Plympton St. Maurice. Cette maison avait été celle du maire et était située juste en face de l'hôtel de ville et du poste de police.

Mayoralty House consistait en quatre ou cinq acres de terre, divisées en trois sections. La première, abouissant à la maison de quatre étages, formait un jardin muré d'à peine un acre de surface; et dans ce jardin proche de la maison se trouvait une sorte de grotte érigée à l'aide de gros cailloux, et dont les fenêtres étaient faites de vitraux de couleurs variées. A l'extérieur s'étendait une pelouse bordée de fleurs et de plantes. Au milieu, un grand bassin joliment dallé avec une fontaine en son centre et des roues hydrauliques à ses deux extrémités. Un petit système était installé dans le bassin, système sur lequel les poissons tiraient à certains moments de la journée, ce qui actionnait une petite clochette, et on leur donnait alors leur nourriture.

Faisant face au bassin se dressaient deux immenses volières, maintenues dans un état de propreté impec-

cable. Deux grands arbres morts composaient le fond de cette volière et offraient aux oiseaux un lieu idéal. Ils étaient, en fait, si apprivoisés que grand-père, pénétrant dans la volière, pouvait en laisser la porte grande ouverte.

Plus loin, vers le bas du jardin, était la serre, joie de mon grand-père, et derrière la serre s'étendait le verger.

A l'extérieur de ce jardin, clos de murs, passait une route privée qui, s'écartant de la route principale, menait à une autre partie de Mayoralty House. Et, au bas de cette route, on voyait les bâtiments de la malterie qui, pour des raisons économiques, avaient cessé d'être utilisés. Près de cette malterie était le poste d'incendie. Grand-père assurait ce service public, n'exigeant aucune rétribution s'il s'agissait d'un incendie survenant chez de pauvres gens. Tous les engins, parfaitement entretenus, étaient servis par des volontaires ou par son propre personnel. Dans le hangar, où on rangeait tout l'équipement d'incendie, deux paons se promenaient et ne manquaient jamais de répondre à un certain appel que leur lançait grand-père. Au delà de cette cour s'étendait le potager, toujours très bien tenu lui aussi.

Sous la maison étaient les ateliers où travaillaient ferblantiers et chaudronniers.

Grand-père avait deux fils et une fille. Sans leur demander leur avis, les fils avaient été lancés dans l'apprentissage, apprenant toutes les branches du métier — et la plomberie que l'on retrouve partout —, et cela tout en poursuivant les études qui leur permettraient d'obtenir le certificat nécessaire.

Mon père était un très bon ingénieur, mais, supportant difficilement le caractère dominateur de grand-père, il le quitta et s'installa à St. Maurice dans une

maison qu'on appelait « Brick-House », car c'était la seule maison de brique rouge de la rue. Père se maria et vécut pour un temps à St. Maurice. Un fils naquit, mourant bien vite, puis une fille, et, assez longtemps après, je vins au monde, ne parvenant jamais à chasser l'idée que je fus l'enfant non désiré, mais un simple accident. Je ne fus pas aimé et n'eus jamais le droit d'avoir des amis. Je ne faisais jamais rien de bien; j'avais toujours tort, alors que ma sœur, j'en étais le témoin, était toujours l'objet de privilèges.

Mes parents déménagèrent et s'installèrent à Ridgeway, dans la commune de St. Mary. Ils montèrent une affaire de plomberie et d'électricité, laquelle commençait juste à entrer dans l'usage courant. Mère venait d'une excellente famille du Devonshire qui avait connu de gros revers d'argent.

Mes parents ne s'entendaient pas. Mère avait un caractère trop dominateur. Dans la région, on l'appelait la Dame à cause de ses ambitions. La ruine de sa famille l'avait terriblement affectée, et elle semblait reporter son amertume sur mon père.

Grand-père avait un frère, peintre de talent et membre de l'Académie royale. J'admirais beaucoup une de ses toiles, le départ de *Mayflower* pour l'Amérique, un tableau merveilleux qui, avait dit « oncle Richard », irait plus tard à l'un de nous. Il revint à ma sœur, et Dieu sait qu'il n'était rien que je convoitais autant que cette toile. On me consola en me promettant un train que je n'eus jamais, sous prétexte que ma sœur voulait un piano et qu'on allait le lui acheter.

Mais toutes ces amertumes ne sont pas l'objet de ce récit, et si je dis toutes ces choses, c'est parce qu'elles ont compté dans ma décision de consentir à ce qu'on prenne possession de mon corps. De toute façon, j'avais assez de lui.

J'étais né souffreteux, et ma naissance rendit ma mère très malade – l'empoisonnant plus ou moins – et de cela je fus tenu pour responsable. Que pouvais-je faire? Notre docteur, Ducan Stamp, s'il n'était doué d'aucune bonté, avait, en revanche, du talent. Je le détestais, et il me le rendait. Mais je me souviens qu'un certain jour, où tous disaient que j'allais mourir, le docteur vint vers moi et introduisait des tubes dans mon corps. J'ignore ce qu'il me fit, mais retrouvant très vite la santé après cela, je n'ai jamais cessé de le considérer comme un faiseur de miracles.

Je me souviens que, lors de la Première Guerre mondiale, c'est à Plymouth qu'une nuit je vis voler le premier zeppelin – un incident que je n'ai jamais oublié.

Plympton est un lieu ancien, tout plein d'histoire, avec la grande église de St. Mary, au pied de Church Hill.

Derrière le prieuré coulait une jolie rivière bordée de roseaux et d'osiers que les gens venaient couper pour faire des paniers; un siècle plus tôt, ils s'en servaient pour fabriquer l'hydromel – qui était la boisson de l'époque.

L'église de pierre grise était quelque chose d'imposant et ses cloches étaient fameuses à des lieues à la ronde.

Notre église, à St. Maurice, était plus modeste.

Plympton était riche en belles demeures qui, pour la plupart, avaient souffert de grands dommages au temps de Cromwell. Le château se dressait sur une sorte d'amphithéâtre et l'ensemble était un lieu de promenade agréable.

Ma première école était ce qu'on appellerait une « école de dames ». Dirigée par Miss Gillling et sa sœur, ce n'était pas à proprement parler une école, mais une garderie où les parents envoyaient leurs enfants pour

ne pas les avoir sur le dos. La marche était longue depuis Ridgeway et représentait pour moi, enfant peu robuste, une épreuve assez pénible. Mais de ma santé, il n'était pas tenu compte. Je devais aller à l'école. J'y restai peu de temps, étant jugé trop âgé, et fus placé dans une école préparatoire qu'on appelait « Beard School ». Mr Beard, homme charmant et intelligent, était toutefois incapable de faire régner la discipline.

Ayant renoncé à l'enseignement, il avait ouvert sa propre école — et n'avait pu trouver comme emplacement qu'une grande pièce attenante au *George Hotel*, situé au sommet de George Hill, hôtel très réputé. Ce fut la première école où je commençai à apprendre un petit quelque chose, et si je n'appris pas davantage, la faute n'en était pas imputable à Mr Beard, mais à moi. Il n'avait que le tort d'être trop gentil.

Puis l'école secondaire de Plympton ouvrit ses portes. L'une des plus fameuses écoles secondaires d'Angleterre, qui a vu passer des gens célèbres.

Je fus l'un des premiers élèves à y être inscrit. Je n'ai jamais aimé cette école, dont la plupart des maîtres, gens récemment démobilisés, traitaient les écoliers comme des troupiers : l'un d'eux jetait des morceaux de craie à la volée sur un enfant coupable d'une quelconque faute. Des gestes brutaux, mais qui, toutefois, maintenaient l'ordre dans la classe.

La récréation — c'est ainsi qu'on l'appelait — consistait en un bon kilomètre de marche à travers les terrains de jeux de l'ancienne école secondaire.

Le temps vint enfin, pour moi, de quitter l'école. Je m'en tirais avec des résultats ni bons ni mauvais. Et mes parents, sans prendre la peine de savoir ce qui pourrait m'intéresser, décidèrent que je ferais mon apprentissage d'ingénieur dans une firme de Plymouth. J'y fus donc envoyé du jour où je quittai l'école. Cette

firme était en fait l'agent, pour le Devon du Sud, des motos Douglas. Autre endroit antipathique où les conditions de vie et de travail étaient presque inhumaines. Nous, les apprentis, étions quelquefois envoyés à des kilomètres, afin d'aller y chercher une moto et la ramener. Nous y allions avec le bus, mais il fallait ramener — comme ce fut le cas pour moi, un certain jour — une énorme Harley Davidson que je ne savais pas monter. Ce qui me valut d'être arrêté par deux policiers de la route, jeté à l'arrière de leur voiture spéciale, amené au poste et mis dans une cellule.

Huit heures plus tard, un des hommes de la firme venait m'identifier et me délivrer. Je crois que je suis en droit de ne pas aimer la police car, ma vie durant, je n'ai cessé d'avoir des ennuis avec elle, soit parce qu'elle ne me permettait pas de m'expliquer, soit pour toute autre raison toujours injuste.

J'étais dans un état de santé qui eût dû inquiéter ma famille, mais, même fiévreux, ma mère m'arrachait du lit, me conduisant parfois jusqu'au bus, pour m'envoyer travailler. Un jour, cependant, comme je ne parvenais pas à me lever, elle téléphona au Dr Stamp, qui finit par venir me voir douze heures plus tard. « L'hôpital » immédiatement, dit-il. En ce temps-là, c'était l'homme des pompes funèbres qui conduisait l'ambulance.

Je passai onze semaines à l'hôpital, soigné pour de graves accidents pulmonaires — et on discuta longuement pour savoir si l'on m'enverrait ou non en sanatorium.

Mes parents s'y refusèrent, prétextant qu'ils n'auraient pas le temps de venir me rendre visite, vu que le sanatorium ne serait pas proche de l'endroit où nous vivions.

Je restai donc à la maison, ne recouvrant pas vrai-

ment la santé, et contraint de faire de fréquents séjours à l'hôpital. Puis ma vue, soudain, donna des ennuis. Traité au Royal Eye Infirmary, un hôpital très agréable, je regagnai la maison, ma vue sérieusement améliorée.

Mon père était passionné par la radio et possédait un petit poste qui me semblait la chose la plus merveilleuse du monde. Il s'était mis à en construire lui-même et avait monté un petit commerce de vente de ces postes et de réparations électriques.

Comme on venait de décider que j'avais besoin, pour ma santé, de changer d'air, et bien que très malade encore, on m'installa sur une vieille bicyclette et, en compagnie d'un ouvrier, je partis pour Lydford où j'avais une tante. J'ai souvent souhaité qu'elle fût ma mère, car elle était bonne et je l'aimais comme je n'ai jamais aimé ma mère. Elle me soigna, me traitant comme si j'étais son fils. Et quand il me fallut refaire, dans l'autre sens, les quelque trente kilomètres qui me séparaient de la maison, ma respiration était beaucoup moins pénible, et l'air me parut revigorant, en traversant les landes du Devonshire.

De retour à Plympton, je commençai à prendre des cours par correspondance, mais les études furent interrompues par ma mère qui décida que je devais travailler. Comme mon père avait un stock de postes de radio et de matériel électrique à vendre, on me chargea d'aller placer ces articles chez les petits revendeurs. Je circulais beaucoup et, bien vite, cette existence se révéla trop harassante pour ma santé qui, de nouveau, lâcha. Pris soudain de cécité alors que j'étais au volant, car le travail exigeait que je conduise, je parvins à arrêter la voiture. Je bloquai la circulation et j'eus beaucoup de peine à convaincre les gens que j'étais malade. Ils appelèrent une ambulance qui m'emmena à l'hôpital, et la

première pensée de mes parents, quand on les informa, fut pour la voiture. Tout ce qui était à l'intérieur avait été volé durant mon transfert à l'hôpital, ce qui acheva de me rendre un peu plus haïssable à leurs yeux. L'hôpital, heureusement, me remit d'aplomb, et je rentrai au foyer.

Mes parents insistèrent alors pour que je reçoive une formation d'opérateur radio. Comme il existait dans les faubourgs de Southampton une école spéciale formant les opérateurs radio d'aviation, je partis donc pour Southampton. J'y étudiai pendant un certain temps, passai mes examens et obtins un diplôme d'opérateur de première classe. Je devais, en même temps, aller passer un examen à Croydon — examen que je passai avec succès. De même, j'appris le pilotage et obtins ma licence. Mais, recalé à l'examen médical — qui m'aurait permis de piloter les avions de ligne —, je fus relégué comme rampant, avant même d'avoir débuté dans la carrière.

Blâmé dès mon retour à la maison pour ma mauvaise santé — ce dont je n'étais pas responsable — qui me valait d'avoir échoué dans cette nouvelle voie dont les études avaient coûté de l'argent à ma famille, celle-ci se réunit, discuta longuement, décidée à ce que je tente autre chose, afin de ne pas gaspiller ma vie.

A ce moment précis, se présenta une possibilité inattendue, sous les espèces de l'inspecteur sanitaire local qui était très lié avec mes parents. L'écologie commençant à préoccuper les gens, particulièrement dans les grandes villes où la pollution causée par les fumées d'usines devenait inquiétante; on venait de créer de nouveaux emplois d'inspecteurs des fumées. C'était, dit l'homme, un bon job, bien payé, mais j'aurais besoin de prendre quelques cours. En trois mois, j'étais prêt pour l'examen auquel j'étais reçu. Mais j'avais l'obliga-

tion d'aller à Londres pour étudier au Royal Sanitary Institute. De mauvaise grâce, mes parents avancèrent l'argent et je partis. Je travaillai très sérieusement et gagnai mon diplôme.

Portant fièrement mon certificat, et me croyant enfin prêt, je rentrai à Plympton. Appelé à Birmingham pour un entretien concernant un poste auquel j'avais postulé, je me le vis refusé pour la raison que je ne résidais pas dans le comté. Il en fut de même à Plymouth, mais là, ce n'était plus une histoire de comté, mais de ville. Après des années où j'acceptai n'importe quel travail pour gagner de quoi vivre et me vêtir, mon père mourut. Il était malade depuis des années et ne quittait pratiquement plus son lit.

Ma mère était partie vivre avec ma sœur, et j'avais finalement trouvé un emploi dans une firme d'équipements chirurgicaux du Middlesex, en Angleterre — où j'assumais plusieurs responsabilités et rédigeais la publicité. Je pris quelques cours et acquis une telle capacité dans l'installation des équipements chirurgicaux que je fus nommé consultant et déplacé à Londres.

Mais entre-temps, la guerre avait éclaté — et je m'étais marié. Mais sur cet événement de ma vie, je me tairai, car la presse en a déjà trop parlé — et de façon presque toujours mensongère. On m'a demandé de parler de ma vie, je m'en tiendrai donc à ma vie.

Nous finîmes par trouver un appartement dans le secteur de Knightsbridge, et je bénis le ciel de pouvoir me rendre à mon bureau par le métro. La guerre commençait à rendre tout très difficile — rationnement et autres inconvénients. Le bombardement sur Londres allait s'accroissant.

Une nuit, au cours d'un effroyable raid, l'endroit où nous vivions fut bombardé et nous dûmes sortir, en

pleine nuit, dans la tenue où nous étions. Dans l'obscurité où nous errions comme tant d'autres gens, les bombes tombaient et le ciel était rouge des flammes de l'incendie d'East End. La cathédrale Saint Paul se silhouettait contre les flammes tandis que vers le ciel montaient de grands nuages de fumée.

L'aube vint enfin. Je téléphonai à mon employeur que j'avais été sinistré — ce à quoi il me répondit que ce n'était pas une raison pour ne pas travailler. A peine vêtu et n'ayant pas mangé, je partis pour le bureau.

L'eau ruisselait de partout. L'immeuble avait été bombardé et toute l'installation d'eau détruite. Le chaos était total.

Considérant qu'il était inutile d'essayer de sauver quoi que ce soit, mon employeur me dit qu'il abandonnait tout et partit s'installer à la campagne, et il m'invita à l'accompagner. Sans argent, ce qui était mon cas, comment songer à m'installer à nouveau? Incapable de le suivre, je perdis mon job en pleine guerre.

Comment trouver un autre emploi? En désespoir de cause, j'allai rendre visite aux gens qui dirigeaient le bureau de cours par correspondance que j'avais suivis.

Ils avaient besoin d'un homme, le salaire serait de cinq livres par semaine et je devrais vivre dans le Surrey, à Weybridge. Mais il me fallait encore subir l'entretien avec le directeur. Je l'attendis et tout se passa bien. J'avais le poste — et débutai le lendemain, comme employé affecté à la correspondance.

Que de termes pédants nous pouvons employer de nos jours! Les « collecteurs d'ordures » sont appelés experts sanitaires quand ils ne font vraiment que ramasser les ordures.

Il semble toujours que ce soit un crime que d'être d'une certaine catégorie. On m'a toujours dit que mon père était plombier. Il ne l'était pas, en fait, mais quel

mal y aurait-il eu à ce qu'il l'ait été? Et que dire de ce Mr Crapper — le gentleman qui inventa le water-closet que nous connaissons actuellement? Crapper — vous vous souvenez — était un plombier, et un très bon plombier, et cette merveilleuse invention le rendit très cher au roi Edouard qui le traita comme un ami personnel. Ce qui nous montre qu'un plombier peut, tout comme un épicier, être l'ami d'un roi. Témoin le cas de Thomas Lipton, ami du roi George V. Et en quoi le fait que Jésus ait été le fils d'un charpentier serait-il une disgrâce?

Tout cela m'a considérablement éloigné de mon histoire; mais je tiens à affirmer que je préférerais de beaucoup être fils d'un plombier que fils de ces pauvres types qui s'appellent eux-mêmes journalistes et qui, au contraire des plombiers, couvrent les gens de saletés, alors que les premiers les en débarrassent.

9

La vie à Weybridge n'était pas très drôle. Outre mon activité de bureau, je fus de plus chargé de la garde à exercer au cours des raids, ce qui m'attira des ennuis d'un autre gardien, jaloux de moi. Les difficultés d'approvisionnement augmentaient de jour en jour.

Puis je reçus mes papiers m'informant que j'étais appelé et devais me présenter au conseil de révision. Une foule d'hommes attendaient, dans un grand hall, d'être examinés. Quand vint mon tour, je dis que j'avais eu la T.B.

— Vous savez ce que c'est que la T.B.? me demanda le docteur.

– Oui, certainement, répondis-je.

Après avoir parlé longuement avec ses adjoints, il se tourna vers moi en me disant :

– Je vous envoie à Kingston Hospital. On vous y examinera et on saura si oui ou non vous êtes tuberculeux. Que Dieu vous aide!

Il remplit des fiches, les mit dans une enveloppe qu'il cacheta et qu'il me jeta à la volée : je la ramassai et m'en allai.

Le lendemain, quand j'informai mon employeur que je devrais m'absenter pour aller à l'hôpital me faire examiner, il sembla excédé par mes histoires de santé. Je me rendis donc à Kingston où je subis tous les tests et radiographies. Trois semaines plus tard, j'étais appelé à la clinique de Weybridge où le médecin le plus merveilleux qui se puisse rencontrer confirmait que, si j'étais incorporé dans l'état où étaient mes poumons, je serais loin d'être utile à l'armée.

– J'enverrai, me dit-il, un rapport déclarant que vous êtes inapte à tout service.

Un jour que je me promenais, mon travail achevé, et le crépuscule approchant, je butai contre une racine dénudée et m'étais de tout mon long.

Je me relevai – mais que Dieu bénisse mon âme! – pour découvrir que « je » n'étais pas « moi », car je me tenais debout et mon corps était étalé face contre terre. Je regardai autour de moi avec plus que de l'étonnement, et vis des gens étrangers m'entourant. Des moines, pensai-je, mais que diable des moines pouvaient-ils bien faire ici? Je les regardai, puis regardai ensuite ce que je supposais être mon corps sur le sol. J'entendis alors une voix dans ma tête. J'eus d'abord l'impression d'un jargon étranger, mais en écoutant, j'eus la surprise de découvrir que je le comprenais.

« Jeune homme, dit la voix, vous pensez à vous tuer.

Quelle qu'en soit la raison ou l'excuse, le suicide est toujours une erreur. »

« C'est facile à vous de parler ainsi, pensai-je, vous ne connaissez pas tous mes problèmes. »

Mais je ne dis rien, sachant que, si je le voulais, je pouvais être délivré de ce que je considérais comme les tortures de la terre. Je savais que mon corps pouvait être disponible à quelque esprit désirant l'habiter. Ils avaient d'abord dit que je devais changer mon nom — ce que je confiai à ma femme qui me crut dément. Mais je changeai de nom, légalement.

Puis, soudain, toute ma dentition me causa de terribles souffrances. Je connus à nouveau des jours effroyables, vivant pratiquement chez les dentistes; puis d'autres interminables ennuis nous amenèrent à déménager et à venir habiter une banlieue de Londres, Thames Ditton. J'essayai de trouver un travail, mais la guerre venait de finir et, avec les hommes démobilisés, le marché du travail se trouvait saturé.

Et un soir, je fus approché par un groupe d'hommes qui me demandèrent si j'étais toujours d'accord pour quitter mon corps et aller dans ce que je pensais être alors le paradis. Ils ne dirent pas paradis, mais « monde astral ». Leur ayant répondu que j'en avais plus que jamais le désir, ils me dirent de rester chez moi le lendemain. Un homme vêtu d'une robe jaune me dit :

— Vous voyez cet arbre, eh bien! vous vous accrocherez à cette branche là-bas et vous vous laisserez filer vers le haut.

L'heure à laquelle le faire me fut indiquée. Je devrais, sous peine de souffrances pour moi et pour d'autres, suivre toutes les instructions à la lettre. Et si je ne le faisais pas, je resterais sur la terre.

Le lendemain, me voyant rester à la maison, ma

femme trouva mon comportement étrange. Mais une minute avant l'heure dite, je me rendis vers le fameux arbre. Je m'y accrochai, ainsi qu'on me l'avait ordonné, et retombai comme frappé par la foudre. Je recommençai et je vis une corde d'argent qui sortait de moi. Je cherchai à m'en saisir, mais mes mains en étaient doucement tenues à distance. J'étais étendu sur le sol, ayant très peur, car deux personnes faisaient quelque chose à cette corde, et une troisième était là, avec dans sa main une autre corde, et — horreur! — je voyais à travers les trois personnes comme si elles étaient transparentes. Je me demandai si je voyais vraiment tout cela ou si mon cerveau m'avait quitté.

Il y eut enfin une sorte de bruit et je découvris — ô joie suprême! — que je flottais dans un monde merveilleux. Ayant rempli la partie de mon contrat traitant de ma vie passée, je vais maintenant revenir à la partie concernant le monde astral...

Je suis Lobsang Rampa, et j'ai achevé de transcrire ce qui me fut livré sans la moindre bonne grâce par la personne dont j'ai occupé le corps. Reprenons le processus où nous l'avions laissé.

Son corps était sur le sol, se tortillant légèrement, le mien aussi, mais dans mon cas — et je n'ai pas honte de le dire —, c'était de peur. L'aspect du corps étendu là devant moi n'avait rien de bien plaisant à voir, mais comme un lama du Tibet obéit aux ordres, je me tins près du corps tandis que deux de mes frères lamas se débattaient avec la corde d'argent de l'homme. Il leur fallait attacher la mienne avant que la sienne ne soit débranchée complètement. Le pauvre type était, fort heureusement, complètement étourdi et ne bougeait pas.

Ma corde — après un temps qui me parut interminable, mais qui en fait ne dura qu'une fraction de

seconde – était attachée, et la sienne détachée. Il fut rapidement emmené. Je regardai ce corps, auquel j'étais maintenant fixé, et frissonnai. Mais, obéissant aux ordres, je laissai ma forme astrale s'enfoncer sur ce corps qui allait être le mien. Le premier contact fut terrible – froid et visqueux; effrayé, je me levai à nouveau. Deux lamas s'avancèrent pour m'immobiliser et, lentement, je m'enfonçai à nouveau.

Le contact était toujours aussi horrible – une expérience que je ne veux plus jamais connaître.

Je me faisais l'impression d'être trop large, ou que le corps était trop étroit pour moi. Et l'odeur! Mon vieux corps se mourait, mais, au moins, c'était le mien.

Je ne saurais expliquer clairement ce que je fis ensuite, sinon que je tâtonnai gauchement pour essayer de saisir les nerfs moteurs du cerveau. Comment parvins-je à faire marcher cette chose en désordre? Pendant un moment, je restai étendu, impuissant et comme paralysé. Le corps se refusait à fonctionner. Mais avec l'aide de mes frères de l'astral, je conquis le contrôle de moi-même. Me secouant, je me mis debout, et je hurlai presque d'horreur en découvrant que je marchais à reculons. Je me demandais, horrifié, si je pourrais réussir à maîtriser l'expérience.

J'étais incapable de me mouvoir, et, du coin de l'œil, je vis que les deux lamas paraissaient inquiets. Soudain l'un d'eux s'écria :

– Lobsang, vos doigts ont bougé, essayez maintenant de faire bouger vos pieds.

Ce que je fis. Je compris que je devais tout réapprendre.

Avec un immense effort, j'essayai de me lever, mais retombai, puis parvins enfin à me mettre debout et à presser mon dos contre cet arbre amical.

Un bruit, puis une porte s'ouvrit et une femme accourut en s'écriant :

— Oh! qu'avez-vous fait? Entrez et venez vous étendre.

J'eus un choc. Je pensais aux deux lamas qui étaient avec moi et je craignais que la femme ne se fâchât contre eux, mais elle était incapable de les voir, puisqu'ils étaient invisibles, et cela fut encore pour moi une chose surprenante.

La femme vint vers moi et, en me regardant, son visage eut une expression étrange, comme si elle allait être prise d'hystérie, mais, parvenant à se contrôler, elle posa ses bras autour de mes épaules.

Silencieusement, je réfléchis à la manière de contrôler mon corps et, lentement, calculant mes pas, j'arrivai à entrer dans la maison, à monter à l'étage et à m'écraser sur ce qui, visiblement, était un lit.

Trois jours durant, je restai là, prétextant une indisposition, mais travaillant à actionner mon corps et à le faire m'obéir.

Je songeai à ce qui m'avait été enseigné, il y avait tant d'années : « Lobsang, dans le lointain passé, les Grands Etres situés bien au-delà de ce système, et les Etres qui n'avaient pas la forme humaine, ont dû, pour des fins spéciales, se rendre sur cette terre. Pour ne pas attirer l'attention — ce qui se serait inévitablement produit s'ils étaient venus sous leur propre apparence —, on tenait toujours des corps disponibles prêts à les recevoir, ce qui leur permettait de se mêler aux habitants du lieu. »

Je dirai certaines choses, susceptibles d'aider ceux qui sont honnêtement intéressés par la transmigration. Je les dirai dans mon prochain livre. Mais pensez que ce que je vous présente est décidément une possibilité; l'humanité a envoyé un messenger sur la Lune, mais

l'humanité ignore le moyen de voyager dans l'espace profond. A l'échelle des distances de l'univers, le voyage vers la Lune est tout simplement insignifiant. Il faudrait des millions d'années à un vaisseau de l'espace pour atteindre d'autres étoiles, et cependant, il existe un moyen tellement plus simple de le faire. Le voyage astral peut être la réponse. Cela a déjà été réalisé par des créatures, n'ayant pas forme humaine, venant d'une galaxie complètement différente.

Si les humains savaient... ils pourraient envoyer n'importe où des voyageurs de l'astral – transcendant le temps et l'espace. Ce voyage est aussi rapide que la pensée. Une fraction de seconde suffit pour se trouver sur Mars, grâce au voyage astral. Les explorateurs, dans l'avenir, seront à même, par la transmigration, d'entrer dans le corps d'un habitant du pays visité et y auront ainsi une expérience directe, dont ils pourront nous faire profiter. Cela n'est pas de la science-fiction. C'est la vérité. Cette possibilité appartient aux habitants de la terre, tout comme aux habitants d'un autre monde qui, eux, ont déjà réalisé l'expérience.

Mais quand on occupe un corps, on se heurte, malheureusement, à des graves inaptitudes, qui toutes ont à voir avec le contrôle musculaire. Un être, même très cultivé, mais qui n'est pas anglais, peut connaître cette langue à la perfection; mais il sera toutefois incapable de « faire tourner sa langue autour » des sons. Il ne pourra jamais les prononcer correctement.

Beaucoup de choses doivent être considérées quand il s'agit d'obtenir le véhicule, le corps convenable. Il importe de trouver un corps qui soit en harmonie avec le vôtre. Il s'agit d'un problème de « fréquence de vibrations ».

Ce que je cherche à vous dire ici, c'est que la transmi-

gration est possible si vous en connaissez le processus. Elle sera d'ailleurs une chose courante dans un avenir proche.

Mais revenons à Thames Ditton. C'était, en vérité, un charmant petit endroit de la banlieue de Londres, qu'on appelait l'un des dortoirs de la capitale. C'était un endroit verdoyant et tout planté d'arbres. Beaucoup de ces hommes qui prenaient le train chaque matin pour se rendre à Londres étaient des banquiers, agents d'assurances, courtiers, et autres.

Thames Ditton était habité par des gens de la « meilleure classe », et j'aimais la façon dont ils parlaient.

Mais l'élocution, pour moi, était chose difficile. Je devais penser avant que de parler, moi Oriental dans le corps d'un Occidental, et mon débit était souvent hésitant.

Pour un an ou deux, le corps que l'on prend est fondamentalement le corps de l'hôte. Mais, petit à petit, la fréquence du corps change, devenant finalement la même que celle de son corps premier. C'est, je vous l'ai dit précédemment, comme la galvanoplastie. Cela ne devrait pas être trop difficile à croire, car c'est un remplacement des molécules, comme dans la cicatrisation d'une coupure. C'est un peu ce qui se passe dans la transmigration. Le corps cesse d'être le corps étranger qui a été occupé et, molécule par molécule, devient « son » propre corps, le corps que l'on a développé et fait vivre.

Encore une chose au sujet de la transmigration. Elle vous fait « différent ». Si une personne ayant subi la transmigration touche accidentellement une autre personne, celle-ci peut s'écrier : « Oh! vous me donnez la chair de poule! » Vous devez donc, si vous songez à la transmigration, mettre en balance ses avantages et ses inconvénients. Vous avez été témoin de la façon dont se

reniflent des chiens étrangers? C'est ce que j'ai connu à mon égard dans le monde occidental. Les gens me trouvent différent, ne me comprennent pas. Ils ne peuvent décider comment se comporter à mon égard. Ce qui crée parfois des situations compliquées, entre autres avec les policiers toujours soupçonneux, les gens de la douane toujours prêts à croire le pire, etc. La transmigration vous rend, en fait, inacceptable aux habitants du lieu où vous vivez.

Ainsi s'achève le Livre III, le livre des changements.

LIVRE IV

COMME IL EN EST MAINTENANT!

10

Le soleil faisait ricocher sa lumière sur la rivière qui descendait majestueusement vers la mer, tout comme les archives akashiques, vers la mer de la Connaissance universelle. Mais ici, CETTE rivière retenait mon attention. Les yeux entrouverts, je regardais les petites étincelles que faisaient les feuilles en tombant sur la surface miroitante. Soudain, il y eut un froissement d'ailes et trois oiseaux vinrent se poser en faisant rejaillir des éclaboussures, en s'arrosant sous les ailes et en jouant comme savent le faire les oiseaux aquatiques. Puis, comme sur un signal, ils déployèrent soudain leurs ailes, pataugèrent un peu puis s'élevèrent en formation, laissant dans l'eau trois cercles allant s'agrandissant.

Le soleil était chaud et, étendu sur le dos, j'eus conscience d'un bourdonnement. J'ouvris les yeux et je vis une abeille me regardant avec grand intérêt.

M'ayant flairé et jugé sans doute peu délectable, elle rôda, puis alla se poser sur une fleur, et je la vis revenir, le corps tout jaune de pollen.

L'endroit était plaisant; je me sentais bien, là, sous les arbres, à côté de la Tamise, en face du palais de Hampton Court. Je dus somnoler, car un bruit, à distance, me devint soudain perceptible. Je laissai aller mon imagination et elle me fit voir la barque royale revenant de la Tour de Londres en portant la reine Elisabeth 1^{re}, accompagnée de ses dix favoris et de sa suite.

On jouait de la musique sur la barque royale — ce qui me semblait incongru —, mais j'entendais le bruit des rames frappant l'eau. On riait joyeusement, et je pensais, dans cet état de demi-sommeil, qu'au temps de la reine Elisabeth, les jeunes, sûrement, ne se comportaient pas comme maintenant.

J'ouvris les yeux et, juste au détour de la rivière, s'avancait un grand bateau plat empli de jeunes, avec à bord radio et gramophone, crachant chacun leurs propres airs. Ils passèrent devant Hampton Court, puis disparurent de ma vue, et, pour un temps, tout redevint paisible.

Je ne pouvais empêcher mes pensées de retourner vers la Grande Elisabeth et ses excursions à Hampton Court, depuis la Tour de Londres. En face de moi, sur la rive opposée, se dressait la petite jetée où la barque royale était amenée avec précautions, car la reine n'avait pas le pied marin, même sur la Tamise. Pour moi, Hampton Court était un lieu fascinant, que je visitais fort souvent; et même dans des conditions inhabituelles, j'étais à même de sentir que ce lieu était hanté par les âmes de tous ceux dont les corps avaient disparu depuis si longtemps.

Mais on parlait derrière moi.

— Dieu! s'écria une femme comme je me retournais vers elle, vous étiez tellement immobile que je vous ai cru mort!

Tout, décidément, était par trop bruyant pour moi. Vieux comme le monde lui-même, et figé au bord de la rivière tel un tronc d'arbre mort, un homme fumait sa pipe fixant des yeux sa canne à pêche, et je me demandai, en le regardant, quel intérêt on pouvait bien trouver dans ce sport. Y réfléchissant, j'en vins à la conclusion que, pour les gens âgés, c'était comme un prétexte à leur méditation sur le passé et le futur.

Le futur? Je jetai un coup d'œil à ma montre; affolé, je m'élançai sur la route avec ma vieille bicyclette, pour atteindre le bureau de chômage.

Il n'y avait pas d'emploi, me fut-il répondu. Et d'ailleurs, pour quelle raison avais-je quitté le mien? L'ayant abandonné de mon plein gré, je n'avais droit à aucune aide financière.

J'essayai toutes les agences, ces organismes où l'on vous prend un peu d'argent avec la promesse de vous procurer un emploi qui ne vient jamais — ou qui, pour moi, en tout cas, n'est jamais venu.

Je me débrouillai pour trouver des petits travaux médicaux que le pharmacien ne pouvait ou ne voulait pas faire, et je me dis, un beau jour, qu'ayant mes diplômes de médecine, je devrais essayer d'exercer en Angleterre.

De façon officieuse, je pris contact un peu plus tard avec le Conseil de l'Ordre des Médecins. Puis je m'y rendis et expliquai ma situation. J'avais, bien sûr, me répondit-on, tous mes diplômes, mais ils m'avaient été délivrés à Chungking qui, malheureusement, était maintenant aux mains des communistes, et pour cette raison, je ne pouvais pas espérer que mes qualifications soient reconnues.

J'insistai, expliquant au secrétaire que, lors de la préparation de mes diplômes, la Chine n'était pas un pays communiste, mais alliée de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis. Il renifla, grommela quelque chose, puis finit par dire :

— Revenez dans un mois. On verra ce qu'on peut arranger. Je reconnais que vos qualifications devraient être valables, mais l'inconvénient... c'est que Chungking est maintenant une ville communiste.

Je quittai le bureau et me rendis au Hunterian Museum pour regarder tous les spécimens gardés dans les bocaux, ce qui m'amena à penser combien amusant était le fait que les humains, partout, étaient des humains, fonctionnant tous plus ou moins de la même manière, et pourtant une personne, si elle était formée dans un pays donné, n'était pas jugée digne d'exercer dans un autre pays. La chose me dépassait.

Impossible d'obtenir aucun travail, et le coût de la vie à Thames Ditton était terriblement élevé.

Rendu à ce point de mon livre, je prendrai un instant pour répondre aux gens horriblement offensés, qui m'ont demandé comment, moi, un lama du Tibet, je vivais avec une femme — comment je pouvais être marié. Eh bien, à vous, mesdames, qui m'avez écrit, je dirai ceci : je suis toujours un moine, je vis toujours comme un moine et peut-être quelques-unes d'entre vous ont-elles connu la situation de célibataires résidant avec une sœur ou une hôtesse, avec lesquelles ils vivent sans penser nécessairement à CELA! Alors, mesdames, la réponse est : non, je ne... !

Mais l'heure était venue de quitter Thames Ditton et de nous installer à Londres, car mes efforts m'avaient enfin procuré un travail. J'en étais venu à la conclusion que le corps que j'occupais maintenant vivant en « surtemps », il n'y avait plus pour lui aucune possibi-

lité. Le précédent occupant du corps — je l'avais vu dans les archives akashiques — était vraiment sur le point de se suicider, et cela avait mis fin à toutes les chances que son véhicule, son corps, aurait pu avoir. Aussi, malgré tous mes efforts, je ne pourrais jamais trouver un travail qu'une autre personne serait susceptible de faire. Le seul emploi serait celui que je produirais moi-même.

Mon intention n'est pas de vous dire ce qu'il fut, cela n'a rien à voir avec l'histoire. Sachez seulement qu'il m'amena à être encore en contact avec ma vieille ennemie, la police. Je conduisais un jour dans South Kensington, avec, à l'arrière de ma voiture, un de ces mannequins servant à faire les vitrines, et au départ, je l'avais recouvert d'une housse; mais les glaces de la voiture étaient ouvertes, l'étoffe s'était déplacée et mon mannequin devait être à moitié découvert. Je roulais paisiblement quand un coup de sifflet strident me fit regarder dans le rétroviseur. Deux policiers me faisaient signe de me mettre sur le côté de la rue. J'avancai encore un peu dans l'espoir de trouver où m'arrêter, sans trop gêner les voitures qui me suivaient. Seulement je ne m'étais pas arrêté à la première semonce, et les policiers crurent que je voulais me sauver. Imaginez ça! Se sauver dans une pareille circulation, à trente à l'heure! Bref, l'un d'eux arriva, se précipita pour inspecter l'arrière de la voiture, où s'étalait, jambes en l'air, mon pauvre mannequin de bois complètement dénudé. Le policier me regarda, d'un air vraiment sot, mesurant le ridicule de sa méprise et, soulagé de découvrir qu'il ne s'agissait pas d'un criminel et d'une femme assassinée à l'arrière de la voiture, il repartit, son devoir accompli.

Mes mannequins m'ayant attiré d'autres ennuis avec la police (ennuis dus à des racontars de gens qui, m'es-

pionnant de la maison d'en face, et parvenant à voir sur des rayons les têtes de ravissantes jeunes femmes – celles de mes mannequins de bois –, étaient allés confier à la police que je me livrais à d'étranges activités), j'en eus assez et quittai les lieux.

Je trouvai à appliquer un traitement de psychologie à des personnes que la médecine régulière n'était pas parvenue à aider; j'obtins d'excellents résultats, guérissant nombre d'entre elles – jusqu'au jour où un homme essaya de me faire chanter. Et j'appris que, travaillant illégalement, j'étais à la merci de gens qui, après avoir reçu mon aide avec joie, n'hésiteraient pas à me faire chanter. Mais le maître chanteur, finalement, ne parvint pas à ses fins!

C'est à ce moment qu'une jeune personne entra dans notre vie, cela de son propre accord. Nous la considérâmes comme notre fille, ce qui est toujours le cas, car elle vit toujours auprès de nous, ayant d'elle-même senti que telle était sa destinée. Mais la presse veillait, et devait un peu plus tard nous présenter comme le cas classique du « ménage à trois ».

Presque au même moment, j'étais introduit auprès d'un agent littéraire, et pensai qu'il allait me confier la lecture et la critique de manuscrits. Mais pas du tout. Au courant d'une partie de mon histoire, il me persuada, bien contre mon gré, d'écrire un livre. Comment faire le difficile quand la famine n'est même plus au coin de la rue, mais frappe bel et bien à votre porte?

J'écrivis donc – et déchaînai contre moi la fureur de certains auteurs, jaloux de mes connaissances sur le Tibet. On essaya de me faire suivre par l'intermédiaire de détectives, et l'une de ces agences alla jusqu'à passer une annonce dans le *Times* ou le *Télégraph*, priant Lobsang Rampa d'écrire à telle ou telle adresse où l'attendait quelque chose de très agréable.

Comprenant qu'il s'agissait d'un « piège », j'avertis mon agent, Mr Cyrus Brooks. Il fit téléphoner pour voir de quoi il retournait. C'était bien un traquenard arrangé par un écrivain allemand qui, estimant que le sujet du Tibet était sa propriété, essayait de me coincer pour décider de l'action à entreprendre contre moi.

D'autres ennuis surgirent au même moment. Des gens, liés avec la jeune femme venue vivre avec nous, se mirent à me prendre en aversion, pensant que je l'avais détournée et égarée, et eux aussi me firent espionner par un détective privé, un pauvre type qui s'en remit à des on-dit, ce qui, comme chacun sait, n'est pas aux yeux de la loi un témoignage valable. Mais ne pouvant aboutir de cette façon, les gens en question portèrent l'affaire aux journalistes. Et, plus tard, alors que nous étions installés en Irlande, je fus l'objet d'une terrible campagne de presse, accusé de me livrer à des rites de magie noire dans un temple secret installé dans le sous-sol de la maison, où se déroulaient toutes les orgies sexuelles possibles. Il me paraît vain de soulever à nouveau tout cela et de ranimer des cendres qui doivent maintenant être éteintes. Cependant, je tiens à témoigner en faveur du mari de cette jeune personne. Il était et est un gentleman qui est demeuré notre ami et qui sait, comme il en a témoigné, que toutes ces accusations portées contre moi étaient mensongères.

Quand tout cela se produisit, nous étions en Irlande et, ma santé ayant beaucoup souffert de ce que j'avais eu à subir, j'étais maintenant atteint d'une thrombose.

Quittant l'Irlande, nous partîmes pour le Canada où nous sommes toujours, mais où nous avons beaucoup circulé, nous fixant dans différentes villes. Et un jour arriva une lettre qui contenait une offre merveilleuse.

Elle venait de l'Uruguay, pays situé entre l'Argentine et le Brésil.

L'expéditeur, disait la lettre, était à la tête d'une importante société d'édition. Il m'invitait à me rendre à Montevideo, tous frais payés. Je pourrais continuer à écrire. On me fournirait secrétaires, dactylos et traducteurs — en fait, tout ce dont je pouvais avoir besoin. Jointe à la lettre, il y avait la photo du directeur — l'air très impressionnant derrière un grand bureau couvert de livres, et avec devant lui une grosse IBM.

J'en parlai avec ma femme et notre fille adoptive et, ayant réfléchi longuement, l'idée nous sembla séduisante. Commencèrent alors les formalités nécessaires qui prirent un assez long temps et, un jour, nous montâmes dans un train nous emmenant à New York. Nous devions, nous avait-on dit, embarquer à bord d'un cargo Moore McCormack qui ne transportait normalement pas plus de douze passagers. A New York, ce fut l'agitation classique. Après une nuit passée dans un des grands hôtels de la ville, nous nous rendîmes au matin au dock Moore McCormack, et je fus amusé de découvrir que ce dock était juste en face de celui où, tant d'années plus tôt, j'avais fait mon plongeon pour m'enfuir. Mais je n'en parlai pas, car il n'est rien de plus inutile que de remuer les mauvais souvenirs. A bord, nous nous installâmes dans ce qui était un somptueux appartement, et plus tard dans la nuit, quatre locomotives étaient chargées sur le pont. Direction Vittoria, au Brésil. Ayant longé un petit bras de mer, nous arrivâmes dans un endroit très chaud et très pittoresque, notre première escale. Les locomotives, des Diesel, destinées aux Chemins de fer brésiliens, furent déchargées.

Encore deux ou trois escales au Brésil, puis, comme nous approchions de Montevideo, le capitaine nous

informa qu'il ne serait pas possible d'y débarquer en raison d'une grève des dockers. Cap sur Buenos Aires où nous passâmes une semaine à quai. Le port connaissait une grande activité, et nous vîmes entrer nombre de bateaux, allemands pour la plupart.

Ce fut enfin le départ et, après avoir suivi le Rio de Plata, l'arrivée à Montevideo. Le bateau jeta l'ancre, obligé de rester dans l'avant-port, car, en raison d'une autre grève, toute une flotte de bateaux attendait déjà – et cela nous maintint encore une semaine à bord; après quoi nous pûmes entrer au port et quitter le bateau.

Nos espoirs ne durèrent pas, car nous devions découvrir bien vite que la prétendue énorme affaire, à la tête de laquelle était notre homme, était loin d'avoir cette importance. Nous dirons, pour ne pas être trop désobligeant, que c'était un homme dont les idées voyaient rarement le jour.

La vie à Montevideo était très chère, tout devant se payer en dollars américains, ce qui pour nous n'était pas intéressant. Toutefois, nous passâmes là un an et demi, puis, las des grèves et restrictions de toutes sortes, nous décidâmes de partir.

J'étais, dans un sens, navré de quitter Montevideo, car les gens – à part les grévistes! – étaient très plaisants et très courtois. La ville est superbe avec un port merveilleux et des plages splendides. Nous avons habité un court temps un endroit appelé Carasco, tout près de l'aéroport. Le seul ennui, mais un ennui vraiment considérable, c'était le vent qui soufflait toujours le sable fin des plages dans les maisons. Ce qui, au bout de peu de temps, nous contraignit à partir et à nous rapprocher du centre de la ville, dont d'ailleurs nous étions trop éloignés. Notre choix se porta sur un appartement situé dans un immeuble dominant le phare.

A quelques kilomètres du port, il y avait un bateau naufragé qui, en son temps, avait été un navire de ligne. Pour une quelconque raison, il s'était échoué là et y était resté. A marée basse, on pouvait voir le pont principal et, à marée haute, le pont tente était encore au-dessus de l'eau. Le bateau servait de cache aux contrebandiers de toutes sortes.

Les Anglais avaient fait beaucoup pour moderniser Montevideo : service d'autobus et installation du gaz, et l'un des avantages était que nombre de gens avaient quelques connaissances d'anglais.

Un jour, alors que nous avions à nouveau déménagé, le ciel soudain devint noir, et le temps glacial. Nous allions vivre un cyclone. Tandis que nous luttons à trois pour essayer de fermer notre fenêtre demeurée ouverte, nous fûmes témoins d'un spectacle stupéfiant. Nous vîmes le toit de la station d'autobus située au-dessous de nous disparaître littéralement, les feuilles de métal dont il était fait s'envolant l'une après l'autre.

Mais le spectacle, drôle celui-ci, fut celui des poules — qu'on garde sur les toits des maisons qui, à Montevideo, sont plats — qui furent simplement emportées dans l'espace, traversant rue après rue, dans ce qui était probablement le seul vol de leur vie. C'était vraiment quelque chose d'étonnant que de voir ces poules volant avec leurs ailes solidement collées au corps.

Mais pour nous, le charme de Montevideo était gâché par les groupes communistes, et nous décidâmes de regagner le Canada. Je le regrettais, car l'Uruguay était un pays que je préfère à beaucoup d'autres. La mentalité y est différente, et il se surnomme lui-même la République orientale de l'Uruguay. C'est un pays pauvre avec des idéaux merveilleux, si purs en fait qu'ils rejoignent l'utopie.

Notre retour se fit par mer, et le problème de savoir

comment se procurer l'argent s'imposait à nouveau très sérieusement. Je n'avais d'autre choix que d'écrire – avec une santé qui allait en se détériorant.

Je découvris qu'en mon absence quelqu'un avait pondu un livre en se servant de matériaux que j'avais fournis, quelques années auparavant, à un magazine anglais. L'homme était un personnage bien curieux qui, dès qu'il se sentait menacé pour quelque illégalité, se réfugiait derrière la formule pratique de la faillite, et ses amis ou ses relations rachetaient l'affaire – et de ce fait, il n'y avait plus aucun recours.

Un de mes gros ennuis, depuis la parution du *Troisième œil*, a été le nombre de gens qui se servent de mon nom, apposant les mots « Approuvé par Lobsang Rampa » – et cela sur n'importe quels produits. C'est une escroquerie. J'ai été victime de bien d'autres choses : entre autres, l'« homme de Miami », écrivant en mon nom à un libraire de San Francisco. Il avait commandé une masse de livres, toujours en mon nom. Heureusement, le libraire recevait en même temps une lettre de moi, écrite de Colombie-Britannique, et se dit que je ne pouvais habiter simultanément en deux points différents. L'homme n'avait jamais rien payé au libraire qu'il escroquait depuis longtemps. Et que dire de l'homme qui, se faisant passer pour moi, s'en allait s'asseoir à demi nu, jambes croisées, dans une grotte de montagne, conseillant aux jeunes d'user du sexe et de la drogue, en les persuadant que c'était excellent pour leur santé. La presse, bien sûr, s'est jetée avec avidité sur le scandale, et quand j'ai pu prouver qu'il y avait imposture, on ne m'a jamais rendu justice publiquement. Je suis totalement contre le suicide, totalement contre la drogue, et totalement, mais totalement, contre la presse. Je considère le journaliste moyen comme non qualifié pour juger les écrits sur la méta-

physique ou l'« occulte ». Il lui manque, pour le faire, la connaissance et la spiritualité.

Après un certain temps passé à Fort Erie, à notre retour au Canada, nous allâmes à Prescott, dans l'Ontario, vivant dans un petit hôtel, dont le directeur était un homme tout simplement exquis. Pendant l'année que nous avons passée là, nous n'eûmes jamais le moindre problème avec la direction. Notre vie fut sous le signe de l'harmonie. Cet homme, un vrai gentleman, s'appelait Ivan Miller. Je n'ai pas son adresse, et je ne sais où le situer, mais je tiens à lui exprimer, ici, ma reconnaissance pour la manière dont il nous a traités. C'est un homme grand et fort, énorme en fait. Il avait été lutteur professionnel, mais il était plus doux et plus gentil que beaucoup de femmes.

11

Un des aspects positifs de notre retour au Canada fut de retrouver un service postal auquel il était possible de se fier. Nous avions connu tant d'ennuis dans ce domaine à Montevideo — et, entre autres, un incident qui me rendit fou de fureur. Je recevais, en tant qu'auteur, un important courrier que je me vis refuser, pour la raison suivante. J'avais deux noms : celui que j'avais adopté, et celui de Lobsang Rampa, sous lequel j'écris. Les responsables de la poste furent intransigeants et se refusèrent à me laisser prendre possession du courrier adressé à mes deux noms. De leur point de vue, tout être éprouvant le besoin d'avoir deux noms ne pouvait être qu'un filou. Réfléchissant à la question, et décidant que j'étais beaucoup plus connu sous le nom de

Lobsang Rampa, je me rendis à la poste, les priant de me remettre le courrier à ce nom – et de retourner le reste.

Mais, bien sûr, ils demandèrent à voir mes papiers – qui, portant le mauvais nom, ne me permirent pas d'entrer en possession de mon courrier. Je finis par m'adresser à un avocat, un *abogado*, qui procéda à un changement de nom, légal. Le document dûment couvert des timbres et cachets officiels, il fallut encore annoncer ce changement dans les journaux du pays.

Je pouvais désormais recevoir mon courrier, mais seulement celui au nom de Lobsang Rampa – mon autre nom n'étant pas reconnu.

Puisque nous en sommes au chapitre de la bureaucratie, je vous dirai que je suis naturalisé canadien et donc devenu sujet canadien, et que les formalités, là encore, furent tout simplement stupéfiantes. Mais tout, de nos jours, n'est-il pas soumis à des formalités? Je les ai retrouvées, essayant d'obtenir la pension de vieillesse, à laquelle j'ai droit, mais que je risque fort de ne jamais toucher, vu que les autorités exigent comme condition que je fournisse mes dates d'arrivée et de départ des lieux où j'ai séjourné au Canada. Or, détenteur d'un passeport canadien et suffisamment connu, je croyais répondre aux exigences d'identification. Et ne pouvant réussir à me souvenir à quelle date je fus à Windsor, puis à Prescott, Montréal, Nouveau-Brunswick, Halifax..., l'affaire est toujours « en suspens ».

La nuit dernière, je m'éveillai après un sommeil peu reposant, pour me trouver entouré d'un groupe d'hommes, des lamas du Tibet. Ils étaient dans l'astral, s'agitant pour me faire sortir du corps, afin que je vienne discuter de certaines choses avec eux. « Que vous arrive-t-il à vous tous? leur demandai-je. Je ne me sens pas bien, mais si je devais me sentir un peu plus

mal encore, je ne tarderais pas à être là-bas de façon permanente. » Le lama Mingyar Donduf eut un sourire et dit : « C'est justement ce dont nous avons peur. Nous voulons que vous fassiez quelque chose avant cela. »

Quand on est, comme je le suis, un habitué du voyage astral, ce n'est plus rien que de quitter son corps. Tout comme on sort de son lit, je m'extirpai de mon corps et partis pour l'astral. Nous marchâmes au bord d'un lac sur lequel jouaient des oiseaux aquatiques. Dans l'astral, les créatures n'ont aucune peur de l'homme. Nous asseyant sur la rive recouverte de mousse, mon guide me dit alors : « Vous savez, Lob-sang, que vous n'avez pas parlé de façon assez détaillée de la transmigration. Nous tenions à ce que vous parliez des gens qui ont utilisé la transmigration. » Ne voulant pas gâcher, en faisant le grincheux, un moment si plaisant, je promis de me remettre à écrire le lendemain.

Je me sentais bien dans l'astral, libéré de toutes peines physiques, de tous soucis. Mais, comme on me le rappela, les gens n'étaient pas sur terre pour y vivre une partie de plaisir, mais parce qu'ils avaient quelque chose à apprendre, ou à enseigner.

Aujourd'hui, je dois donc écrire encore sur la transmigration.

Au temps de l'Atlantide — oh! mais oui, l'Atlantide a existé! — il y avait une civilisation très avancée. Les gens « marchaient avec les dieux ». Les jardiniers de la terre ne cessaient d'observer les développements en Atlantide. Mais comme ceux qu'on observe sont prudents à l'égard des observateurs, les jardiniers de la terre, conscients de cela, utilisèrent la transmigration pour se livrer à une observation plus subtile.

Les esprits des jardiniers de la terre se servirent de

corps dont les vibrations convenaient et purent ainsi se mêler aux humains et savoir ce qu'ils pensaient d'eux.

Ceux des jardiniers de la terre qui s'occupaient de cette mystérieuse civilisation dite « sumérienne » avaient également des précepteurs venant sur la terre par transmigration, grâce à un voyage de quelques secondes.

Les Egyptiens, eux aussi, étaient contrôlés et entièrement instruits par les Entités supérieures qui utilisaient des corps spécialement cultivés, et quand ces corps n'étaient pas employés par les Entités, ils étaient nettoyés avec soin, puis enveloppés et placés dans des boîtes de pierre. Les Egyptiens, ceux qui étaient ignorants, croyaient, ayant épié ces cérémonies, que les jardiniers préservaient les corps, et ils se précipitèrent vers leurs prêtres pour les informer de ce qu'ils avaient vu.

Les prêtres, alors, songèrent à imiter la chose, et quand une personne d'assez haut rang mourait, ils l'enveloppaient alors de bandelettes, la recouvraient avec des épices; mais, s'apercevant que le corps se décomposait, ils pensèrent à en retirer les organes tels que cœur, foie, intestins et poumons, qu'ils placèrent dans des vases séparés.

L'embaumement, bien sûr, était utilisé dans le cas où, un homme ou une femme de l'espace étant malades, on les plongeait en état d'animation suspendue, afin de pouvoir les retirer du vaisseau de l'espace et les emmener ailleurs pour y être traités.

Nombre de chefs fameux sur cette terre étaient des Entités ayant subi la transmigration — Abraham, Moïse, Lincoln, le Christ, et ce génie d'entre les génies, Léonard de Vinci, qui par ses inventions a aidé à accroître la connaissance de ce monde. Ses capacités et sa science dépassaient de très loin celles des gens de la

terre. Celui qui fut connu sous le nom de Léonard de Vinci était un enfant illégitime ne jouissant pas d'avantages particuliers. Qui sait? Il aurait très bien pu être le fils d'un plombier! Le corps de la personne qui devint Léonard de Vinci était d'une telle intensité de vibrations qu'une Entité très supérieure pouvait l'occuper, et faire toutes les choses qu'aucun humain ne pouvait faire.

J'insiste, et je dis que si les gens de ce monde voulaient seulement écouter ceux qui ont, en fait, pratiqué la transmigration, ce serait une chance extraordinaire d'explorer l'espace. Pensez à tous les mondes existants, et où l'on peut se rendre en quelques secondes. Certains de ces mondes ne seront peut-être jamais accessibles aux humains, soit pour des raisons d'atmosphère, de climat ou de gravitation.

Ceux qui sont versés dans la science de la transmigration pourraient entrer dans le corps d'un animal afin de l'étudier de façon efficiente. La chose a été faite, et bien souvent, et à cause d'une mémoire raciale, est née la croyance erronée qui veut que les humains renaissent sous une forme animale. C'est inexact. De même, les animaux ne reviennent pas sous une forme humaine. Les animaux ne sont pas inférieurs aux humains. Mais, à cause de ce souvenir des jardiniers de la terre empruntant le corps de certains animaux, la connaissance de ce fait a persisté sous une forme dénaturée. C'est ainsi que les bonnes religions sont dénaturées.

Nous avons beaucoup circulé à travers le Canada et, pour un temps, comme vous avez pu le lire dans mes autres livres, nous avons été très heureux au Nouveau-Brunswick, dans une ville plaisante, près de la mer. Mais, comme dit mon comptable, un écrivain doit voyager. Je l'ai fait. A Montréal, outre les grèves, il y avait le

problème de langage, rendu très sérieux du fait que les Canadiens français se comportaient de façon parfaitement désagréable avec ceux qui ne parlaient pas leur langue. Et, considérant, pour ma part, que le Canada était un pays de langue anglaise, je me suis toujours refusé à parler le français.

A nouveau vint le temps de partir pour Vancouver, en Colombie-Britannique. Le pays n'a pas gagné à sa forme nouvelle de gouvernement qui me semble parfaitement horrible. Une autre chose haïssable, ce sont les inscriptions « Pas d'animaux » que l'on voit partout et comme disait un jour un hôtelier, « les animaux n'ont jamais gêné les affaires comme le font les enfants, les ivrognes ou les gens qui, fumant dans leur lit, provoquent des incendies. »

Ayant beaucoup voyagé dans ma vie, j'ai un certain nombre de souhaits à formuler.

Je souhaite, par exemple, une censure sur la presse, car j'ai été témoin du mal qu'elle est capable de faire, et je suis ravi de constater que de plus en plus nombreux sont ceux qui pensent comme moi.

Les prédictions me concernant, et faites il y a très, très longtemps, se sont révélées vraies. Comme il m'avait été annoncé, ma propre famille s'est complètement détournée de moi.

Pour ce qui est du Tibet, j'avais de si grands espoirs. J'espérais que, étant reconnu, je pourrais parler aux Nations unies pour défendre la cause du Tibet, et faire des émissions à la radio; mais les gens qui ont quitté le pays ne m'ont pas apporté leur aide. Tant de bien aurait pu être fait. Je voulais mettre ma plume et ma parole au service du Tibet, mais, tout comme dans le passé un Dalaï-lama ne voulait pas reconnaître le Panchen-lama, ils ne m'ont pas reconnu. Mais je reçois un important courrier, venant de tous les coins du monde.

Et j'ai appris, je ne sais pas si c'est exact, que les gens qui ont fui le Tibet ne peuvent me « reconnaître » sans risquer de s'attirer la colère d'une autre faction religieuse qui leur apporte son aide. Mais je ne vois aucun sens à déclencher maintenant une guerre religieuse en miniature.

J'ai reçu, il y a quelques mois, une lettre d'un homme important qui était allé rendre visite au Dalaï-lama. Celui-ci, m'avait-on rapporté, m'invitait à retourner au Potala quand il serait libéré des communistes.

Et il y a quelques semaines seulement, notre fille adoptée, souvenez-vous que nous ne donnons pas de nom, a reçu une lettre disant que le Dalaï-lama était très inquiet au sujet de la santé du Dr Rampa, et qu'il priait pour lui chaque jour. Cette lettre est maintenant entre les mains de mes éditeurs.

Nombre d'étudiants de ces fameux cultes m'ont souvent demandé pourquoi je n'étais pas entré en contact avec tel ou tel groupe. Je leur ai répondu que je l'avais fait, et que ces groupes m'avaient répondu d'une façon insultante, soit parce qu'ils étaient jaloux de moi, ou parce qu'ils avaient absorbé le poison de la presse. Je maintiens que peu importe la religion à laquelle ils appartiennent, peu importe leur façon d'étudier l'occulte — les gens, s'ils sont sincères, devraient pouvoir travailler ensemble.

J'aimerais que beaucoup de ces prétendus ordres ou sociétés métaphysiques fassent l'objet d'un examen sérieux. Ce ne sont souvent que des trucs qui ne visent qu'à faire de l'argent.

Cela m'offre une autre opportunité de vous redire, au cas où vous liriez mon livre en commençant par la fin — comme le font beaucoup de gens — que tous mes livres sont d'une absolue sincérité. Mon vœu le plus cher est que les gens reconnaissent la vérité de leur

contenu, car j'ai encore beaucoup à dire et à révéler. Mais, de par l'action de la presse, j'ai été traité comme un lépreux ou un paria. Et pourtant, tant de gens ont utilisé mes écrits pour produire quelque chose qu'ils ont signé de leur nom!

Croyez-moi. Tous mes livres sont vrais et je crois posséder le système grâce auquel les gens de ce monde peuvent visiter les autres mondes, et cela en toute sincérité.

Je tiens à remercier Mrs Sheelagh M. Rouse qui a tapé quinze de ces livres. J'ai tapé le premier.

Une autre chose susceptible de vous intéresser : Mrs Rampa a terminé le livre dans lequel elle donne sa version de toute cette affaire. Si vous tenez à en connaître davantage au sujet de ce livre, écrivez à Mr E.Z. Sowter, A. Touchstone Ltd, 33, Ashby Road, Loughborough Leics, England.

Ainsi se termine le Livre IV.

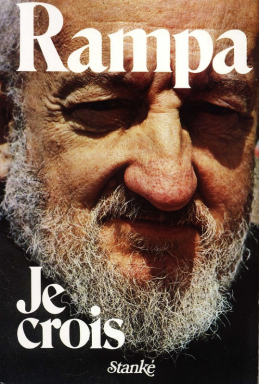


RAMPA

Je crois



Aventure Mystérieuse



Rampa

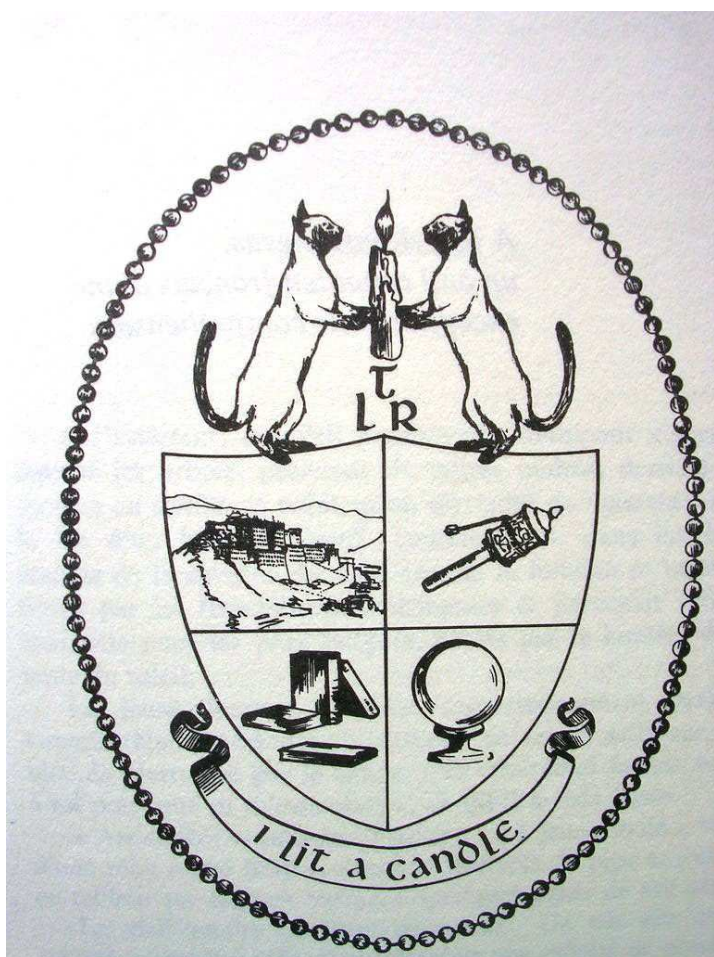
Je
crois

Stanké

T. LOBSANG RAMPA

Je Crois

Je Crois - (1976) Dans ce livre le Dr Rampa nous parle de ce qui se passe exactement quand une personne se suicide et comment il lui faut par la suite rembourser la dette qu'elle a ainsi contractée, laquelle peut s'étendre sur de nombreuses vies à venir – chaque fois les conditions devenant de plus en plus difficiles si cette personne n'arrive pas à apprendre de ses erreurs. Toute personne contemplant le suicide se doit de lire ce volume avant de prendre une mesure aussi draconienne. Il nous parle de Dieu vu sous différentes perspectives, du mouvement de Libération de la Femme et à quel moment les femmes ont pris le mauvais chemin.



**Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.**

Table des matières

Chapitre 1.....	4
Chapitre 2.....	20
Chapitre 3.....	37
Chapitre 4.....	57
Chapitre 5.....	78
Chapitre 6.....	99
Chapitre 7.....	120
Chapitre 8.....	143
Chapitre 9.....	162
Chapitre 10.....	182
Chapitre 11.....	202

Chapitre 1

Assise près de la fenêtre entrouverte, Miss Mathilda Hockersnickler, de Upper Little Puddlepatch, était plongée dans une lecture qui semblait l'absorber. Visible au travers des rideaux de fine dentelle, un cortège funéraire défila. Deux voisins se chamaillaient ; mais l'aspidistra devant la fenêtre fit que l'incident échappa à Miss Mathilda. Elle était d'ailleurs occupée à lire.

Posant le livre sur ses genoux, rejetant sur son front les lunettes à monture métallique, elle frotta ses yeux rougis. Puis ayant replacé les lunettes sur son nez proéminent, elle reprit sa lecture.

Dans sa cage, un perroquet jaune et vert, aux yeux ronds comme des boutons de bottine, lança un cri rauque :

- Polly veut sortir, Polly veut sortir ! Miss Mathilda bondit.

- Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle, je suis désolée, mon pauvre chéri ; j'avais complètement oublié de t'installer sur ton perchoir.

Ouvrant la petite porte dorée, elle glissa la main à l'intérieur de la cage et saisit le vieux perroquet déplumé.

- Polly veut sortir ! lança à nouveau l'oiseau.

- Oh, toi ! Stupide bestiole, répliqua Miss Mathilda. Ne t'impatiente pas, je vais te mettre sur ton perchoir.

Et tout en lui parlant, elle le posa sur son perchoir familial ; long d'environ un mètre cinquante, celui-ci portait un petit plateau à son extrémité. Puis ayant fixé

une petite chaîne autour de la patte gauche du perroquet, elle s'assura que le bol à eau et le bol à graines étaient bien remplis.

Le perroquet, après avoir ébouriffé ses plumes, se mit alors la tête sous l'aile en accompagnant son geste de petits cris enjoués.

- Ah, Polly, dit Miss Mathilda, tu devrais lire avec moi. Ce livre traite de ce qu'il nous arrive quand nous ne sommes plus sur terre. J'aimerais savoir ce que croit vraiment l'auteur, ajouta-t-elle en se rasseyant et en arrangeant ses jupes d'un geste pudique pour cacher ses genoux.

Elle reprit le livre, hésita, puis le replaça finalement sur ses genoux et tendit le bras pour se saisir d'une longue aiguille à tricoter. Et alors - avec une vigueur inhabituelle chez une personne de son âge - elle promena l'aiguille tout le long de son dos.

- Ah ! s'exclama-t-elle, comme c'est bon de se gratter. Je suis sûre qu'il y a quelque chose dans mon cache-corset - peut-être quelque cheveu. Oh ! il faut que je me gratte encore un peu ; c'est un tel soulagement.

Et de nouveau elle promena l'aiguille avec vigueur, tandis que son visage rayonnait de plaisir.

Sa démangeaison calmée, elle remit l'aiguille en place et reprit son livre.

- La Mort, se dit-elle à elle-même, si seulement je savais ce à quoi cet auteur croit, après la mort.

Elle s'arrêta de lire un instant, puis tendit la main vers quelques bonbons qu'elle avait placés près du pot d'aspidistra. En soupirant, elle se leva et alla offrir un

bonbon au perroquet qui la fixait d'un regard féroce. Il le happa d'un mouvement brusque.

L'aiguille toujours à la main, un bonbon dans la bouche, Miss Mathilda s'installa pour reprendre sa lecture.

A peine avait-elle lu quelques lignes qu'elle s'arrêta : « Pourquoi le Père dit-il toujours que si l'on n'est pas un bon catholique - un bon pratiquant - on ne peut atteindre le Royaume des Cieux ? Je me demande si le Père se trompe et si les gens d'autres religions vont eux aussi au Ciel.

Un silence intérieur l'envahit, silence qu'elle n'interrompit que par un faible marmonnement, tandis qu'elle cherchait à se représenter certains mots peu familiers : Voyage astral, champs célestes.

Miss Mathilda reprit sa lecture. La tête sous l'aile, le perroquet dormait profondément, et seuls quelques petits tressaillements rappelaient qu'il était bien vivant. L'horloge d'une église tinta au loin, et Miss Mathilda, en sursautant, revint sur terre. « Oh Dieu, j'ai complètement oublié le thé, et je dois aller à la réunion des dames de l'église. »

Elle se leva, tout en prenant le temps de placer un signet brodé dans le livre qu'elle dissimula sous la table.

Elle se hâta d'aller préparer le thé et seul le perroquet aurait pu l'entendre murmurer :

- Oh ! comme j'aimerais savoir ce que cet auteur croit vraiment - comme je voudrais pouvoir lui parler. Quel réconfort ce serait !

Sur une lointaine île ensoleillée, qui ne sera pas nommée - bien qu'en vérité elle puisse l'être, vu que

tout ceci est véridique -, un homme de couleur s'étirait paresseusement sous l'ombre généreuse d'un vieil arbre. D'un geste nonchalant, il déposa le livre qu'il lisait et tendit le bras pour atteindre un fruit savoureux qui se balançait au-dessus de lui. Toujours aussi nonchalamment il cueillit le fruit, l'inspecta pour voir s'il n'y avait pas d'insectes, puis il le fourra dans sa bouche.

- Sapristi ! marmonna-t-il, gêné par la grosseur du fruit. Je ne sais vraiment pas où ce type-là veut en venir. Pour sûr, j'aimerais savoir à quoi il croit vraiment.

Il s'étira, essayant de trouver une position plus confortable contre le tronc de l'arbre. Frappant une mouche qui volait, il la manqua et laissa retomber sa main. Il reprit le livre d'un geste lent.

« La vie après la mort... le voyage astral... » L'homme feuilleta rapidement le livre, désirant connaître la fin et se refusant à le parcourir en entier. Butinant, lisant une page par-ci, une phrase par-là, il ne cessait de se répéter : « J'aimerais savoir à quoi il croit. »

Mais le soleil était chaud, et le bourdonnement des insectes, assourdissant. Le sommeil, graduellement, gagna l'homme. Ses mains laissèrent échapper le livre qui glissa doucement sur le sable. Il se mit bientôt à ronfler, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Un jeune homme qui passait jeta un coup d'œil au Noir endormi, puis regarda le livre, et à nouveau le dormeur. S'avancant, il parvint à saisir subrepticement le livre et il s'éloigna d'un air exagérément innocent.

Il entra dans un petit bosquet, puis reparut dans la lumière et traversa une étendue de sable, à la

blancheur aveuglante. Le fracas des vagues résonnait dans ses oreilles ; mais il allait, indifférent à leur bruit, car c'était là sa vie : le son des vagues contre les rochers du lagon était une musique quotidienne. Le bourdonnement des insectes comme le crissement des cigales étaient sa vie - et il n'y prêtait plus attention.

Il marchait tout en soulevant le sable fin avec ses pieds, car il ne désespérait pas d'y trouver quelque objet de valeur ou quelque pièce de monnaie ; un de ses amis n'avait-il pas ainsi, un jour, déterré une pièce d'or ?

Un étroit filet d'eau le séparait d'une petite langue de terre où se dressaient trois arbres solitaires. Il la traversa et gagna la bande de terre. Il s'étendit confortablement après avoir un peu creusé le sable. Puis, la tête appuyée contre l'arbre, il regarda le livre qu'il avait subtilisé au dormeur.

Après s'être assuré que personne ne l'observait, et certain d'être en sécurité, il s'installa à nouveau, promenant une main à travers ses cheveux crépus, de l'autre tenant le livre ; il en regarda d'abord le dos afin de lire la présentation de l'éditeur, puis il le retourna et étudia l'image de la couverture avec ses yeux bridés ; son front et ses lèvres étaient sillonnés de rides minuscules tandis qu'il marmonnait tout en lisant des choses qu'il ne comprenait pas.

- Sapristi ! Est-ce que ce n'est pas superbe ? Peut-être pourrais-je moi aussi exprimer ma pensée et alors Abigail serait obligée de faire ce que je voudrai. Sûr que je suis d'accord avec ça. (Il roula sur le côté, se gratta le nez pendant un moment puis ajouta :) Je me demande si je peux croire tout ce qu'il écrit.

Le renforcement obscur de la pièce rayonnait d'une atmosphère de sainteté. Une paix absolue y régnait, rompue seulement par le pétilllement des bûches qui brûlaient dans l'âtre de la vaste cheminée de pierre. De temps à autre, un jet de vapeur s'échappait, rencontrant les flammes avec un sifflement furieux - vapeur provenant de la moisissure emprisonnée dans les bûches encore humides. A d'autres moments c'était comme une petite explosion qui projetait une pluie d'étincelles. La lumière vacillante venait ajouter à l'ambiance étrange et au mystère qui baignaient la pièce.

Tournant le dos à la porte, un fauteuil très profond se trouvait près de la cheminée. Tout proche était placé un vieux lampadaire démodé, fait de baguettes de cuivre ; et dans un recoin, une ampoule électrique jetait une lumière douce, de teinte verte. La lumière baissa, puis disparut, cachée par le dos du fauteuil.

On entendit alors une toux sèche et le bruit de pages qu'on tourne. De nouveau ce fut le silence, ponctué par le pétilllement du bois et le bruit régulier des pages qu'on tourne.

Une cloche tinta au loin. C'était un tintement lent qui fut bientôt suivi d'un bruit de pas chaussés de sandales et d'un doux murmure de voix. Une porte s'ouvrit, puis se referma avec un bruit sourd. Presque aussitôt s'éleva la musique d'un orgue tandis que des voix d'hommes entonnaient un chant. Quand il cessa, on entendit à nouveau le bruissement du papier, puis le silence retomba, interrompu par des voix marmonnant quelque chose d'incompréhensible, indéfiniment répété.

Le livre tomba sur le sol avec un bruit sec, et une silhouette se leva d'un bond.

- Oh Dieu, j'ai dû m'endormir. N'est-ce pas là quelque chose d'étonnant ?

La silhouette en robe sombre se baissa pour ramasser le livre, et le rouvrit à la bonne page. Ayant marqué celle-ci à l'aide d'un signet, l'homme referma le livre avec respect et le plaça sur la table, près de lui. Demeuré pendant un moment les mains jointes et le front plissé, il se leva alors et s'agenouilla en regardant un crucifix fixé au mur. Les mains toujours jointes, la tête baissée, il pria, suppliant Dieu de le guider. Sa prière achevée, il alla mettre une bûche sur les braises rougeoyantes. Il s'assit alors près de la cheminée et resta là, la tête dans ses mains.

D'un geste soudain, il se tapa sur la cuisse et bondit sur ses pieds. Traversant rapidement la pièce obscure, il se dirigea vers un bureau à peine visible dans l'ombre. Il tira un cordon et la pièce fut inondée de lumière. Repoussant le fauteuil, il ouvrit le tiroir du bureau et s'assit. Pendant un moment, il fixa, sans la voir, la feuille de papier qu'il venait de placer devant lui. D'une main distraite, il chercha le livre ; ne le trouvant pas, il grommela quelque chose, et se leva pour aller le prendre sur la table où il était resté.

Revenu au bureau, il feuilleta le livre pour y trouver ce qu'il cherchait - une adresse. Il se hâta de rédiger une enveloppe ; puis, il s'assit, se concentra, réfléchissant à la façon de tourner les phrases qu'il voulait rédiger.

Bientôt il écrivait, et seuls le bruit de sa plume grattant le papier et le tic-tac d'une horloge venaient rompre le silence.

« Cher monsieur Rampa, je suis un prêtre jésuite, maître de conférences à notre collège où j'enseigne les humanités. J'ai lu votre livre et y ai pris un intérêt extraordinaire.

« Je crois que seuls ceux qui suivent notre religion sont à même d'obtenir le salut par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je le crois fermement lors de l'enseignement que je donne à mes étudiants. Je le crois quand je suis au sein de l'Eglise elle-même. Mais seul dans l'obscurité de la nuit, sans témoin susceptible d'observer mes réactions ou d'analyser mes pensées, alors il m'arrive souvent d'errer. Ma croyance est-elle la bonne ? Seul un catholique peut-il être sauvé ? Les autres religions sont-elles erronées ou sont-elles les œuvres de Satan ? Ou bien ai-je été induit en erreur, ainsi que ceux de ma religion ? Vos livres m'ont grandement éclairé et m'ont permis de venir à bout des doutes dans lesquels se débat mon esprit. C'est pourquoi je vous demanderai, monsieur, de bien vouloir répondre à quelques-unes de mes questions afin de m'apporter une lumière nouvelle, ou de renforcer ce en quoi je crois ».

Il signa et s'apprêtait à glisser la lettre dans l'enveloppe quand il éprouva comme un remords. Reprenant la lettre il la déplia et ajouta un post-scriptum : « Je fais appel à votre loyauté pour vous demander, tout dévoué que je suis à votre propre croyance, de ne pas mentionner mon nom et de garder pour vous le fait que je vous ai écrit - car cela est

contraire aux règles de mon Ordre. » Puis, ayant apposé ses initiales, il glissa rapidement la lettre dans l'enveloppe et la cacheta. Fouillant ensuite dans ses papiers, il chercha un petit livre dans lequel il releva les frais d'affranchissement pour le Canada. Puis ayant fini par trouver les timbres qu'il lui fallait, Il les colla sur l'enveloppe. Avec soin, le prêtre glissa la lettre dans sa soutane, éteignit les lumières et quitta la pièce.

« - Ah, Père, dit une voix dans le corridor, allez-vous en ville ou y a-t-il quelque chose que je puisse y faire pour vous ? Je dois y aller et serais heureux de pouvoir vous être utile.

- Non, merci, Frère, répondit le professeur à son subordonné, j'ai envie de faire un tour en ville, j'ai besoin d'un peu d'exercice. »

Puis s'étant salués mutuellement avec gravité, chacun partit de son côté ; le professeur sortit du vieux bâtiment de pierre grise patiné par les ans et à demi recouvert de lierre. Il s'éloigna lentement le long de l'avenue, les mains jointes sur son crucifix, marmonnant quelque chose pour lui-même comme avaient l'habitude de faire ceux de son ordre.

Dans la rue principale, juste au-delà de la grande grille, les gens s'inclinèrent respectueusement sur son passage, certains même se signèrent. Toujours d'un pas lent, le professeur gagna le bureau de poste où se trouvait une boîte extérieure.

Se sentant un peu coupable, il jeta un regard à la dérobée pour s'assurer qu'aucun membre de son ordre ne se trouvait dans les environs. Certain de n'être pas vu, il retira la lettre de sa soutane et la jeta rapidement

dans la boîte. Puis, soulagé, il refit la route en sens inverse.

De retour dans son bureau, il reprit sa place au coin de la cheminée où le feu pétillait, et près de la lampe projetant un flot de lumière dirigé vers son livre ; il lut jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Quand le moment fut venu de se retirer, il rangea le livre en un lieu secret, et regagna sa cellule en murmurant pour lui-même :

- Que dois-je croire ? que croire ?

Le ciel bas enveloppait Londres d'austérité. La pluie ruisselait au long des rues et les passants se hâtaient tout en luttant contre le vent, cachés sous leur parapluie. Londres, les lumières de Londres, et les gens regagnant leur foyer après une journée de travail. Les autobus, ces grands géants rouges, roulaient en éclaboussant les trottoirs et des groupes de gens glacés reculaient à leur passage.

Devant les vitrines des magasins, les gens attendaient l'arrivée de leur propre bus, se précipitant dès que l'un d'eux apparaissait, puis reculant, découragés, en découvrant que ce n'était pas le leur.

Dans une maison de Harley Street - cœur du monde médical londonien - un homme aux cheveux gris allait et venait nerveusement sur une peau d'ours jetée devant un feu qui ronflait. Il arpentait la pièce, les mains derrière le dos, la tête penchée en avant. Soudain il se laissa tomber dans un fauteuil de cuir et sortit un livre de sa poche. Il le feuilleta, cherchant le passage qui l'intéressait - un passage portant sur l'aura humaine. L'ayant lu une première fois, il le relut. Il resta un long temps, le regard fixé sur le feu ; puis

semblant avoir pris une décision, il se leva soudain et passa dans la pièce voisine. Fermant soigneusement la porte, il se dirigea vers son bureau. Ouvrant un tiroir, et écartant une masse de rapports médicaux et de certificats qui restaient à signer, il prit un bloc de papier et, d'une écriture presque illisible, il écrivit :

« Cher docteur Rampa,

« J'ai lu votre livre avec une réelle fascination, une fascination accrue par ma propre croyance par ma propre certitude - que ce que vous écrivez est vrai. »

Il se renversa sur sa chaise et relut ce qu'il avait écrit avant de poursuivre. « J'ai un fils, un jeune garçon brillant qui a subi récemment une opération du cerveau. Depuis cette intervention, il prétend être capable de voir d'étranges couleurs autour du corps des humains, et aussi de voir des lumières autour de leur tête - et cela s'étend également au corps et à la tête des animaux. Nous avons longuement réfléchi à ce problème, nous demandant ce qui dans cette opération n'avait pas marché et pensant que le nerf optique avait peut-être été touché ; mais après avoir lu votre livre nous avons compris : mon fils est capable de voir l'aura humaine, et je sais donc que vous écrivez la vérité.

« Si vous êtes à Londres, j'aimerais beaucoup vous rencontrer, car je pense que vous pourriez être d'une grande aide pour mon fils.

« Bien sincèrement vôtre. »

Il se relut et, tout comme un certain prêtre l'avait fait avant lui, s'apprêtait à glisser sa lettre dans l'enveloppe, quand ses yeux rencontrèrent le buste d'un pionnier de la médecine. Comme s'il venait d'être piqué par une abeille, le spécialiste reprit sa plume et

ajouta un post-scriptum à sa lettre : « J'ai confiance en vous et sais que vous tairez mon nom et ne révélez à personne le contenu de cette lettre - la moindre fuite risquant de me déconsidérer aux yeux de mes collègues. » Ayant mis sa lettre sous enveloppe, il éteignit soigneusement les lumières et quitta son bureau. Une somptueuse limousine l'attendait. Le chauffeur se précipita pour ouvrir la portière et le docteur ordonna :

- Au bureau de poste de Leicester Square.

La voiture s'éloigna. La lettre fut postée et partit vers sa destination.

Et c'est ainsi qu'il en venait de tous les points du monde - un flot incessant de lettres demandant toutes une réponse, affirmant toutes le caractère exceptionnel de leurs problèmes. Lettres de condamnation, de louange, ou de supplication. Il en vint une de Trinidad, écrite sur une feuille de cahier d'écolier. L'expéditeur qui semblait illettré s'exprimait ainsi : « Je suis un missionnaire et travaille à la gloire de Dieu. Donnez-moi dix mille dollars et une caravane neuve. Et pendant que vous y êtes, pourquoi ne pas me faire cadeau de la collection de vos livres parus ? Si vous le faites, alors, je croirai ce que vous écrivez. »

Deux jeunes Chinois m'écrivaient de Singapour en me disant : « Nous voulons être docteurs, mais nous n'avons pas d'argent. Nous vous demandons de nous payer le voyage par avion en première classe, de Singapour jusqu'à vous. Nous vous entretiendrons de nos projets et vous dirons comment payer nos études, afin que nous puissions travailler au bien de l'humanité. Et peut-être pourriez-vous ajouter à votre envoi

l'argent nécessaire pour nous arrêter à New York où nous serions heureux de voir un de nos amis. Faites cela pour nous, et alors nous vous croirons. »

De telles lettres arrivaient par centaines, par milliers, et toutes sollicitaient une réponse. Quelques-unes allaient même jusqu'à mentionner la dépense de papier et d'affranchissement. Ces lettres répétaient : « Dites-nous ce qui se passe après la mort. Parlez-nous plus en détail de ce qu'EST la mort. Nous ne comprenons pas. Vous n'êtes pas assez clair. Dites-nous tout. »

D'autres m'écrivaient : « Parlez-nous des religions. Nous aimerions savoir si, n'étant pas catholiques, nous avons un espoir après cette vie. » Pour certains, il s'agissait de gagner le sweepstake irlandais, et ils me promettaient, si je les aidais à gagner le million, de me donner dix pour cent de leurs gains.

Et une autre personne me disait : « Je vis au Nouveau-Mexique. Il y a ici une mine dont on a perdu la trace. Dites-moi où elle est - il vous est possible d'aller dans l'astral et de le découvrir - et si vous m'informez de son emplacement, et que je la trouve et m'en empare, je vous en saurai gré et vous ferai présent d'une somme d'argent. »

Les gens ne cessaient de me harceler pour m'arracher d'autres révélations qui les aideraient à savoir en quoi croire.

Mrs Sheelagh Rouse, le visage sévère, était assise à son bureau, repoussant de temps à autre ses lunettes à monture d'or qui glissaient sur son nez.

Elle regarda le fauteuil roulant passant devant sa porte et dit avec brutalité :

- Vous avez écrit seize livres ; pourquoi ne pas écrire le dix-septième et dire aux gens ce qu'ils attendent de savoir - ce à quoi ils PEUVENT croire ? Regardez cet amas de lettres qui toutes expriment le désir d'avoir un autre livre de vous. Je taperai votre manuscrit ! ajouta-t-elle avec vivacité.

Dans le couloir, installées devant le fauteuil roulant, Miss Tadalinka et Miss Cleopatra Rampa sourirent avec contentement. Plongée dans ses pensées, Miss Taddy se gratta l'oreille, réfléchissant à ce qu'impliquerait la rédaction d'un autre livre. Satisfaite, elle se mit debout et d'un pas lent se dirigea vers son fauteuil préféré.

Maman San Ra'ab Rampa leva la tête, et son pâle visage exprima une certaine stupéfaction. Sans un mot - incapable peut-être de parler ! - elle me tendit une carte bleue avec l'en-tête de « Maman San Ra'ab Rampa, Pussywillow », et, au centre de la page, je vis mon propre visage, en bleu, juste comme si j'étais mort depuis longtemps et avais été exhumé trop tardivement. Et au-dessous, le plus singulier et le plus étrange visage de chat siamois que j'aie jamais vu. Je restai muet pendant un moment ; mais je suppose qu'il est plaisant de voir la couverture de son premier livre. Je ne suis pas très enthousiaste à l'idée d'en écrire un dix-septième, car je n'ai plus grand-chose de nouveau à dire.

- Maman San, que pensez-vous de l'idée d'un dix-septième livre ? dis-je. Cloué au lit, dois-je faire cet effort, ou ne ferais-je pas mieux d'y renoncer ?

Maman San, s'étant ressaisie après le choc causé par la couverture, répondit sans hésiter :

- Certainement que vous devez écrire ce livre. Je songe à en écrire un second !

Ayant flairé longuement la couverture en question, Miss Cleo Rampa et Miss Taddy Rampa s'éloignèrent la queue droite. Elles approuvaient visiblement.

C'est alors que le téléphone sonna. L'homme qui appelait était John Henderson, perdu dans les grands espaces américains du côté du Continental Divide.

- Eh ! patron, dit-il, je viens de lire quelques articles sur vous qui sont fichtrement élogieux. Il y en a un particulièrement bon dans le magazine que je vous ai envoyé.

- Merci, John, répondis-je, mais peu m'importe ce qu'on peut dire de moi dans les journaux ou les magazines. Je ne les lis jamais. Mais que pensez-vous d'un autre livre, un dix-septième ?

- Eh bien, patron, dit John, voilà ce que j'attends depuis longtemps de vous entendre dire ! Il est temps que vous sortiez un autre livre. Tout le monde est impatient de vous lire, d'après ce que m'ont affirmé les libraires.

Voilà qui me donnait un coup : apprendre que les gens semblaient tous souhaiter un autre livre. Mais que peut faire un pauvre diable arrivant au terme de sa vie et contraint de faire face aux impôts féroces dont le taxe un pays qui lui témoigne tout entier la plus vive hostilité. Et pourtant il faut bien faire quelque chose pour alimenter les feux de la maison ou éloigner de la porte les chacals des contributions.

L'impôt sur le revenu est une des obligations qui m'emplit d'amertume. Je suis très handicapé physiquement et passe une partie de mes journées au

lit. Je ne suis nullement une charge pour le pays, mais je suis honteusement taxé, et n'ai droit à aucun abattement du fait que je suis un auteur indépendant. Et cependant il existe ici certaines compagnies pétrolières qui sont exemptées de toutes taxes, cela pour la simple raison qu'elles sont lancées dans des recherches qui sont purement mythiques. Et je ne peux m'empêcher de penser à certains de ces trafiquants du culte qui ont mis sur pied une organisation à but non lucratif et qui se payent à eux-mêmes, à leurs parents et à leurs amis, des salaires extravagants - leur étiquette les soustrayant à l'obligation de l'impôt.

Et ainsi, ce livre, le dix-septième, est donc pour moi comme une nécessité, et l'opinion fut que le titre serait : JE CROIS.

Ce livre traitera de la vie avant la naissance, de la vie terrestre, et du passage de celle-ci à la vie de l'au-delà. Mais ce titre n'est pas absolument correct : il ne s'agit pas de croyance, mais de CONNAISSANCE. J'affirme que je peux me rendre dans l'Astral, aussi aisément qu'une personne passe d'une pièce à une autre. Ce que sur cette terre, je suis incapable de faire, jusqu'à la fin de mes jours, sans l'aide de béquilles ou de fauteuil roulant. Mais, dans l'Astral, point n'est besoin de béquilles, de fauteuil roulant ou de médicaments. Ainsi, ce sur quoi j'écris est la vérité. Je n'exprime pas une opinion, je ne fais que dire les choses comme elles sont VRAIMENT.

L'heure est maintenant venue d'attaquer le sujet et de passer au second chapitre.

Chapitre 2

Algernon Reginald St Clair de Bonkers venait de s'affaïsser sur le sol de la salle de bains. De son corps s'échappaient des sons ressemblant à des miaulements ou à des râles. Une femme de chambre qui passait dans le couloir s'arrêta, saisie de peur et en tremblant appela derrière la porte.

- Etes-vous bien, sir ? Vous sentez-vous bien ?

Ne recevant aucune réponse, elle se décida à entrer.

Au spectacle qu'elle découvrit, elle poussa un hurlement terrible qui monta dans un crescendo de plus en plus nourri.

Puis des voix agitées se firent entendre ainsi que des bruits de pas dans l'escalier et le long du corridor. Les premiers arrivés s'arrêtèrent devant la porte avec une telle violence qu'ils arrachèrent presque la moquette. Puis, se groupant comme pour se donner du courage, ils risquèrent un œil par la porte restée entrouverte.

Algernon Reginald St Clair de Bonkers gisait la face contre le sol ; le sang s'écoulait d'une large entaille dans la gorge et avait déjà atteint le corps de la femme de chambre tombée inconsciente auprès de lui. Soudain, elle eut un petit mouvement convulsif et ouvrit les yeux. Regardant la mare de sang dans laquelle elle baignait - et avec un cri affreux qui ébranla les nerfs de ceux qui l'entouraient - elle eut une autre syncope.

Toujours gisant à terre, Algernon avait l'impression que les choses tournaient autour de lui, et que tout était irréel. Il entendait un bruit pénétrant, comme un râle, un bruit horrible de bouillonnement qui allait en

diminuant à mesure que le sang s'écoulait de son corps mutilé.

Il était conscient qu'un travail s'opérait en lui. Il y eut soudain un cri perçant qui projeta la femme de chambre contre lui. Le choc soudain chassa Sir Algernon hors de sa propre enveloppe, et il bondit vers le haut comme un ballon relié à une ficelle.

Pendant quelques secondes, il regarda autour de lui, confondu par cette expérience. Il lui semblait qu'il flottait la face tournée vers le sol, et comme il regardait les deux corps situés au-dessous de lui, il vit qu'un cordon d'argent reliait son « nouveau » corps à l'ancien corps gisant inerte. Tandis qu'il observait le cordon, qui devenait gris sombre, d'horribles marques apparurent au point où il joignait le corps, puis il se détacha et tomba tel un cordon ombilical. Mais Algernon demeurait comme collé au plafond. Il appelait à l'aide, ne se rendant pas compte qu'il était à l'extérieur d'un corps désormais sans vie, et dans le plan astral. Il était là, collé au plafond décoré de la maison ancestrale - invisible à tous ceux qui venaient jeter un coup d'œil dans la salle de bains, inspectant les lieux avec effroi, puis disparaissaient, remplacés par d'autres. Il vit la femme de chambre revenir à elle et l'entendit hurler d'effroi en se découvrant dans une mare de sang, puis s'évanouir de nouveau.

Ce fut la voix du maître d'hôtel - une voix ferme et distinguée - qui vint rompre le silence.

- Voyons, voyons, dit-il, ne paniquons pas. Vous, Bert, ajouta-t-il à l'intention du valet de pied, allez appeler la police ; appelez également le Dr Mackintosh et, pendant que vous y êtes, je pense que vous feriez

bien de demander aussi l'entrepreneur des pompes funèbres.

Ayant donné ses ordres, il eut un geste impérieux à l'adresse du valet, qui s'en alla.

Remontant les jambes de son pantalon pour ne pas le froisser, il se baissa, saisit avec précaution le poignet de la femme de chambre et poussa une exclamation de dégoût quand sa main toucha le sang. Il l'essuya bien vite sur la jupe de la pauvre fille. Puis, l'agrippant par les chevilles, il la traîna hors de la salle de bains. Ce qui provoqua pas mal de rires étouffés, car la jupe de la malheureuse remontée d'abord jusqu'à la taille finit par s'enrouler à hauteur des épaules. Mais sur un coup d'œil du maître d'hôtel, les rires furent vite réprimés.

La gouvernante s'avança et, d'un air posé, se baissa pour arranger la jupe de la femme de chambre. Ainsi la pudeur était sauvée. Puis les autres serviteurs soulevèrent la femme de chambre et la portèrent rapidement le long du couloir, car le sang dégouttait abondamment de sa jupe.

Le maître d'hôtel se lança ensuite dans une inspection minutieuse de la salle de bains.

- Ah, voilà l'instrument, dit-il, avec lequel Sir Algernon a mis fin à ses jours.

Il désigna du doigt un rasoir ouvert, tout maculé de sang, et qui avait glissé sur le côté de la baignoire.

Et il demeura comme pétrifié sur le seuil de la porte, jusqu'au moment où lui parvint le bruit de chevaux lancés au galop. Le valet de pied arriva en annonçant :

- La police est ici, Mr Harris, et le docteur, lui, sera là d'un moment à l'autre.

On parlait dans le hall et des pas lourds retentirent dans l'escalier, puis dans le couloir.

- Eh bien, que s'est-il passé ici ? dit une voix rude. Si je comprends bien, il y a eu un suicide, mais êtes-vous bien sûr qu'il ne s'agit pas d'un meurtre ?

L'homme qui venait de parler - un policier en uniforme bleu - passa la tête par la porte de la salle de bains, cherchant d'un geste mécanique son carnet de notes dans la poche de sa veste. Puis prenant un crayon dont il commença par sucer consciencieusement la mine, il s'apprêta à écrire. On entendit alors le bruit d'un cheval trotant allègrement et quelqu'un s'agita à la porte d'entrée ; un pas léger franchit l'escalier, puis le couloir, et un homme jeune et mince apparut portant une mallette noire ; c'était le docteur.

- Ah, Mr Harris, dit-il, il s'est passé quelque chose de grave, si j'ai bien compris ?

- Doucement, docteur, dit le policier au visage rougeaud, nous n'avons pas encore terminé nos investigations. Il nous faut trouver la cause de la mort...

- Mais sergent, rétorqua le docteur, êtes-vous sûr qu'il est bien mort ? Ne faudrait-il pas d'abord s'en assurer ?

Sans un mot, le policier désigna du doigt le corps dont la tête était presque tranchée. Le corps s'était vidé de tout son sang par l'énorme blessure faite à la gorge, et le spectacle était celui d'une véritable boucherie.

- Voyons, Mr Harris, dit le sergent, racontez-moi comment les choses se sont passées. Qui a fait cela ?

Le maître d'hôtel pinçait les lèvres nerveusement, effrayé du tour que prenaient les choses. Il commençait à redouter d'être accusé de meurtre, bien que point n'était besoin d'être Sherlock Holmes pour comprendre qu'il s'agissait d'un suicide.

Mais conscient qu'il était préférable d'être en règle avec la loi, le maître d'hôtel répondit :

- Comme vous le savez, je m'appelle George Harris. Je suis premier maître d'hôtel dans cette maison. Le personnel et moi-même avons entendu hurler une femme de chambre - Alice White, c'est son nom. Mais hurler à rendre fou quelqu'un ; puis les cris furent suivis du bruit d'une chute, et plus rien. Nous nous sommes précipités et nous avons trouvé (il fit une pause spectaculaire, puis un geste ample en direction de la salle de bains) ceci !

Le sergent grommela quelque chose pour lui-même tout en mordillant sa moustache aux pointes tombantes, puis, il dit :

- Amenez-moi cette Alice White, que je l'interroge.

La gouvernante intervint :

- Oh non, sergent, c'est impossible. Nous devons lui faire prendre un bain car elle est couverte de sang et est, de plus, en proie à une crise de nerfs. Pauvre chose ! Maintenant, ne vous imaginez pas que vous pouvez venir ici nous malmenier - parce que ce n'est pas nous qui avons commis une telle horreur, et j'aimerais que vous vous souveniez du nombre de fois où vous êtes venu ici par la porte de la cuisine pour vous faire offrir un bon repas !

S'avançant calmement, le docteur insista :

- Nous ferions mieux de jeter un coup d'œil au corps, car il semble que nous perdions notre temps et n'arrivions à rien.

Et cela dit, il retira délicatement ses boutons de manchettes, les mit dans sa poche et roula ses manches de chemise après avoir confié son veston au maître d'hôtel.

Sans le toucher, le docteur examina le corps attentivement. Puis d'un rapide mouvement du pied, il le retourna complètement et l'on vit les yeux grands ouverts qui regardaient fixement le plafond.

L'entité qui avait été Sir Algernon regardait vers le bas, fasciné par ce qu'il voyait. Tout lui semblait étrange, et pendant un moment il fut incapable de comprendre ce qui s'était passé ; mais une force inconnue le maintenait cloué au plafond - l'Algernon vivant regardant, sous lui, les yeux morts, vitreux et ensanglantés du défunt Algernon. Il fixait le spectacle, son attention concentrée sur les mots de Harris.

- Oui, Sir Algernon avait fait la guerre des Boers comme lieutenant, combattant noblement, et avait été blessé très sérieusement. Cette blessure, malheureusement, concernait une partie délicate de son anatomie que, par égard pour les dames ici présentes, je ne peux préciser plus amplement. Et ces derniers temps, son impossibilité à - à accomplir certaines choses - le plongeait dans des crises de dépression, et d'autres que moi l'ont souvent entendu dire qu'une vie dans laquelle ces nécessités sexuelles ne pouvaient être satisfaites ne valait pas la peine d'être vécue. Et il menaçait d'y mettre fin.

La gouvernante laissa échapper un petit reniflement de commisération, et la seconde femme de chambre renifla, elle aussi, par sympathie. Le premier valet de pied murmura en acquiesçant, disant que lui aussi avait entendu parler de telles choses. Le docteur regarda ensuite les serviettes de toilette soigneusement disposées sur le porte-serviettes ; d'un geste brusque, il les fit tomber sur le sol de la salle de bains et, du pied, épongea le sang qui commençait à se coaguler. Tournant les yeux vers la baignoire et voyant un tapis de bain très épais, il le posa à terre près du corps et s'agenouilla. Puis il se saisit de son stéthoscope et appliqua l'une des extrémités sur la poitrine du cadavre, plaçant l'autre contre son oreille. Chacun retenait son souffle. Le docteur secoua la tête d'un geste négatif en disant :

- Toute vie est éteinte ; il est vraiment mort.

Il retira son stéthoscope, le remit dans la sacoche destinée à cet usage, et se leva, s'essuyant les mains à la serviette que lui tendit la gouvernante.

Le sergent désigna d'un geste le rasoir en disant :

- Est-ce là, docteur, l'instrument qui a mis fin aux jours de Sir Algernon ?

Le docteur jeta un regard vers le sol, puis ramassa le rasoir en se servant de la serviette et répondit :

- Oui, ceci a tranché la carotide. La mort a dû être instantanée.

Le sergent Murdock était très occupé - griffonnant abondamment dans son carnet. Soudain, il y eut un grondement, comme le bruit d'un wagon que tireraient des chevaux. De nouveau, la sonnerie de la porte d'entrée retentit dans la cuisine. De nouveau, on

entendit un bruit de voix dans le hall puis un petit homme monta l'escalier, s'inclina respectueusement devant le maître d'hôtel, le docteur, et enfin devant le sergent, et demanda :

- Le corps est-il prêt pour moi ? On m'avait dit de venir ici pour prendre possession d'un corps, celui d'un suicidé.

Le sergent regarda le docteur, le docteur regarda le sergent et tous deux regardèrent Mr Harris.

- Savez-vous, demanda le sergent, s'il y a des parents du mort qui doivent venir ?

- Non, sergent, ils n'auraient pas le temps d'arriver. Je crois que le plus proche parent est à une demi-heure d'ici - avec des chevaux rapides - et j'ai déjà envoyé un messenger ; je pense qu'il serait bien que le corps soit emmené aux pompes funèbres, car il n'est pas possible de permettre que les parents voient Sir Algernon dans l'état où il est. Ne pensez-vous pas ?

Le sergent regarda le docteur, lequel regarda le sergent et tous deux dirent : « Oui », simultanément. Le sergent, en sa qualité de représentant de la loi, prit la parole :

- C'est bien, emmenez le corps, mais nous devons avoir au poste de police un rapport très complet - et cela le plus vite possible. Le commissaire exigera de l'avoir d'ici à demain matin.

Le docteur l'interrompit.

- Je devrai en informer le coroner, car il est probable qu'il voudra une autopsie.

Le docteur et le sergent s'éloignèrent. L'employé des pompes funèbres congédia gentiment le maître d'hôtel, les laquais, la gouvernante et les femmes de chambre ;

puis deux de ses hommes montèrent l'escalier en apportant un cercueil. Ils le déposèrent sur le sol, à l'extérieur de la salle de bains, et enlevèrent le couvercle. L'intérieur était rempli de sciure de bois sur un quart environ de sa hauteur ; se rendant dans la salle de bains, ils soulevèrent alors le corps qu'ils lâchèrent sans le moindre respect sur la sciure, et ils remirent soigneusement le couvercle.

Par pure forme, ils se rincèrent les mains sous le robinet et, ne trouvant pas de serviette propre, s'essuyèrent avec les rideaux. Puis ils suivirent le corridor, traînant du sang coagulé tout au long de la moquette.

En grommelant ils soulevèrent le cercueil et se dirigèrent vers l'escalier.

- Eh, vous, là, donnez un coup de main ! cria l'employé aux deux laquais. Prenez-le par là, il ne faut pas le renverser.

Les deux hommes se précipitèrent en avant, et le cercueil fut descendu, puis atteignit la rue où on le glissa dans une voiture couverte de noir. L'employé entra dans le véhicule, ses deux assistants s'installèrent sur le cercueil, le conducteur prit les rênes et les chevaux partirent de leur allure tranquille.

Le sergent Murdock descendit l'escalier pesamment et se dirigea vers la salle de bains. Il ramassa le rasoir à l'aide d'un tissu, le mit de côté, puis il procéda à une petite inspection afin de voir s'il n'existait pas, par hasard, une quelque autre preuve.

Collé au plafond, l'esprit de Sir Algernon regardait vers le bas, complètement fasciné. Soudain, pour une quelconque raison, le sergent Murdock leva les yeux

vers le plafond, laissa échapper un cri d'effroi et s'écroula sur un siège qui se brisa sous lui. Sous le coup, l'esprit de Sir Algernon s'évanouit et lui-même perdit connaissance, conscient seulement d'un étrange bourdonnement, d'un tourbillonnement mystérieux, et de nuages noirs semblables à ceux qui s'échapperaient d'une lampe à pétrole dont on aurait oublié de régler la mèche.

Et ainsi l'obscurité descendit sur lui, et l'esprit de Sir Algernon se désintéressa de ce qui se passait pour le moment du moins.

Algernon Reginald St Clair de Bonkers s'agita, comme on le fait dans un sommeil artificiel provoqué par des drogues. De curieuses pensées se pressaient dans sa conscience incertaine ; puis des éclats d'une musique céleste s'élevèrent, suivis d'un flot de sons diaboliques. Mal à l'aise, il remua, et la conscience lui revenant pendant un moment, il fut surpris par la lourdeur de ses mouvements ; il avait l'impression d'être comme englué.

S'éveillant en sursaut, Algernon essaya de s'asseoir mais il ne le put. Gagné par la panique, il découvrit que le mouvement lui était interdit. Il toucha ses yeux pour voir s'ils étaient ouverts ou fermés, car aucune lumière ne lui parvenait. Puis, baissant la main il chercha à sentir la texture du lit ; mais le choc le fit se recroqueviller, car sous lui, il n'y avait rien. Il était suspendu - comme il l'a exprimé lui-même - « tel un poisson pris dans la saumure d'un réservoir à poissons ».

Il essaya pendant un moment d'agiter faiblement les bras, comme fait le nageur cherchant à avancer contre

le flot. Mais malgré les efforts de ses pieds, de ses bras ouverts, « quelque chose » le maintenait sur place.

Comprenant l'inutilité de ses efforts - mais surpris de découvrir qu'ils ne le fatiguaient pas - il resta immobile et se prit à réfléchir.

« Où suis-je ? se dit-il. Oh, oui, je me souviens... J'avais décidé de me tuer, estimant inutile de continuer à vivre, frustré de la compagnie des femmes, à cause de mon impuissance. Quel malheur pour moi, murmura-t-il en lui-même, que ces sales Boers aient choisi de me blesser à CET ENDROIT !

Il se prit à repenser au passé ; il revit le Boer barbu qui levant son fusil avait tiré sur lui, non pas pour le tuer, mais visant délibérément avec un objectif bien défini - celui de le frustrer de sa virilité. Il songea ensuite au « cher vicaire » qui avait recommandé la maison d'Algernon comme étant un refuge sûr pour les jeunes servantes ayant besoin de gagner leur vie. Puis il revit son père qui avait dit, alors que le jeune homme était encore écolier :

- Algernon, mon garçon, tu dois apprendre les réalités de la vie et les découvrir avec quelques-unes des servantes que nous avons ici ; tu verras qu'elles seront très utiles pour certains petits jeux ; mais fais en sorte de ne pas prendre les choses au sérieux. Ces classes inférieures sont là pour notre commodité. Tu seras de cet avis.

« Oui, pensa-t-il, même la gouvernante avait eu un petit sourire particulier, le jour où l'on avait engagé une jeune servante spécialement accorte. Elle lui avait dit :

« - Vous serez tout à fait en sécurité ici, ma fille, le maître ne vous importunera pas ; il est comme un de

ces chevaux dans le pré - vous savez - qui ont subi des soins spéciaux. Je vous répète que vous n'avez rien à craindre. »

Et la gouvernante s'en était allée avec un petit ricanement espiègle.

Algernon revit sa vie dans les moindres détails.

L'ébranlement qu'avait causé la balle quand il l'avait reçue, et les vomissements qui avaient suivi. Et il entendait encore le rire rauque du vieux fermier boer s'écriant :

- Plus de filles pour toi, mon gars. Ce n'est pas toi qui assureras la descendance. Tu seras comme un de ces eunuques dont tu as dû entendre parler.

Algernon se sentit rougir au souvenir de cette honte et il se rappela le plan à long terme qu'il avait conçu - celui de se suicider après avoir décidé qu'il ne pouvait continuer à vivre dans de si étranges conditions ; il avait trouvé intolérables les allusions du vicaire, un jour où, venu lui rendre visite, il lui avait parlé de son accident - ajoutant combien il était heureux d'avoir un jeune homme sûr et digne de confiance pour l'aider dans les réunions des paroissiennes et aux sessions d'ouvrages pour les œuvres. Le vicaire avait ajouté :

- Nous ne saurions être trop prudents, car nous ne pouvons pas risquer de ruiner le bon renom de notre église. Vous ne pensez pas ?

Ensuite, il y avait eu le docteur, le vieux docteur de famille, Davis Mortimer, qui avait l'habitude de venir le soir, montant son vieux cheval Wellington.

Nous prenions un verre de bon vin tous les deux, mais le plaisir s'évanouissait dès qu'il disait :

- Ah, Algernon, je crois qu'il faut que je vous examine. Vous le savez... il importe de s'assurer que vous ne développez pas de caractéristiques féminines - il faut veiller par exemple, et très sérieusement, à ce que le poil de votre visage ne tombe pas, car vous, pourriez avoir des seins comme ceux d'une femme. Il importe surtout d'observer tout changement pouvant survenir dans le timbre de votre voix, car la chimie de votre corps s'est modifiée depuis que vous avez perdu certaines glandes.

Le docteur l'avait alors regardé de façon cocasse, pour voir comment il « encaissait » la chose, puis il avait enchaîné en disant :

- Maintenant, je prendrais bien un autre verre. Vous avez là un excellent vin et votre père s'y connaissait en luxes de toutes sortes et spécialement ceux d'une certaine qualité !

Le pauvre Algernon en avait eu plus que son compte, le jour où il avait entendu le maître d'hôtel dire à la gouvernante :

- Une chose terrible, vous savez, que celle qui est arrivée à sir Algernon - un jeune homme viril et si plein de vie, un tel honneur pour sa famille. Avant que vous ne soyez ici, et avant qu'il ne parte pour la guerre, il était de toutes les chasses à courre et il était la coqueluche des matrones de la région. Invité dans toutes les soirées, on le considérait comme un gendre très souhaitable, et la mère de toute jeune fille débutant dans le monde avait les yeux sur lui. Mais, à présent, les mères de famille n'ont plus pour lui que commisération et elles savent que leurs filles n'ont plus besoin de chaperon quand elles se trouvent en sa

compagnie. Un jeune homme inoffensif, très inoffensif, en vérité.

« Oui, pensa Algernon. C'est bien vrai. Je me demande ce qu'ils auraient fait à ma place, gisant, tout sanglant, sur le champ de bataille ; puis le chirurgien venant à moi, découpant mon pantalon, et armé d'un couteau pointu amputant les restes de ce qui me différenciait d'une femme. Oh ! Quelle agonie ce fut. Il existe maintenant cette drogue qu'on appelle chloroforme et qui supprime la douleur au cours des opérations ; mais, sur le champ de bataille, il n'y avait rien que le couteau et ce qu'on vous plaçait entre les dents afin de vous éviter de crier. Et ensuite la honte de la chose, la honte d'être privé là en cet endroit. »

Le soupir de ses subordonnés avec leur air embarrassé et faisant des plaisanteries égrillardes dans son dos.

« Oui, la honte de toute cette aventure. Le dernier descendant d'une très ancienne famille - les de Bonkers venus avec l'invasion normande et qui avaient choisi de se fixer dans cette région de l'Angleterre, y bâtissant un grand manoir et y installant des fermiers. Maintenant, lui, le dernier de la lignée, rendu impuissant en servant son pays, impuissant et ridicule aux yeux de ses pairs. Et qu'y a-t-il de risible dans un homme mutilé au service des autres ? Pour s'être battu pour son pays, la famille allait s'éteindre. »

Algernon gisait toujours, ni dans l'air ni sur le sol. Il était incapable de décider où il se trouvait et ce qu'il était. Comme un poisson fraîchement jeté hors de l'eau. Il se dit alors : « Suis-je mort ? Qu'est-ce que la

mort ? Je me suis vu mort, alors comment suis-je ici ? »

Ses pensées revinrent inévitablement aux événements survenus depuis son retour en Angleterre. Il se revit marchant avec une certaine difficulté, notant soigneusement les réactions de ses voisins, de sa famille et de ses domestiques. Puis l'idée avait germé en lui de se tuer, de mettre fin à une vie inutile. Un jour, décidé à mettre son projet à exécution, il s'était enfermé dans son bureau, avait nettoyé son pistolet et l'avait chargé. Il l'avait alors placé contre sa tempe en pressant la détente, mais rien ne s'était produit ; il n'était sorti de l'arme qu'une espèce de bouillie. Ne parvenant pas à le croire, il s'était assis, confondu. Son pistolet en lequel il avait confiance, dont il s'était servi durant toute la guerre, venait de le trahir et lui avait laissé la vie. Prenant une feuille de papier et la posant sur son bureau, il avait examiné l'arme. Tout y était en ordre de marche. Il avait remis en place poudre, , cartouche et, sans penser, pressé la détente. Il y avait eu une détonation terrible et la balle avait traversé la fenêtre. Quelqu'un s'était précipité, frappant à la porte. Il s'était levé lentement et avait ouvert la porte derrière laquelle se tenait le maître d'hôtel, l'air effrayé.

- Oh, Sir Algernon, avait-il dit, au comble de l'agitation, j'ai cru qu'il était arrivé quelque chose d'affreux.

- Rien d'affreux ne s'est passé. Je nettoyait simplement mon pistolet, et il est parti - occupez-vous de trouver quelqu'un pour réparer la fenêtre.

Il y avait eu l'autre tentative, à cheval, celle-là. Il avait choisi de monter une vieille jument grise et sortait

des écuries quand un lad en riant avait murmuré au palefrenier :

- Deux vieilles juments ensemble, eh, qu'est-ce que tu en penses ?

Se retournant, il avait cravaché le lad, laissé tomber les rênes, mis pied à terre, et s'était précipité dans la maison ; depuis, il n'était jamais plus monté à cheval.

Une autre fois, il avait songé à s'empoisonner avec l'étrange plante originaire du Brésil - un pays presque inconnu. Les baies de cette plante renferment un jus qui est un poison presque instantané. Un grand voyageur lui avait offert la plante en question. Il l'avait soignée et, un jour, il avait cueilli les baies et les avait avalées. Agonie, pensa-t-il. Il s'en était tiré, mais en piteux état avec un désordre gastrique pire que la mort. Une dysenterie qui le couvrit de honte aux yeux du personnel, car il souillait son linge n'ayant même plus la force d'aller aux toilettes. Il rougissait encore en y songeant.

Et enfin, il y eut la dernière tentative. Il avait envoyé quelqu'un à Londres pour qu'on lui rapporte le rasoir à la lame la plus effilée. C'était un splendide instrument portant gravés le nom et l'écusson du fabricant. Il s'était saisi de ce bel objet, l'avait longuement repassé sur le cuir et, d'un coup sec, s'était ouvert la gorge d'une oreille à l'autre - et seules les vertèbres du cou avaient maintenu la tête sur les épaules.

Ainsi, il s'était vu mort. Il savait qu'il l'était, conscient de s'être tué, et ensuite, de ses yeux devenus vitreux, il s'était vu sur le sol, depuis le plafond où il était fixé. Dans l'obscurité totale, il réfléchissait profondément.

La Mort ? Qu'était-ce donc que la mort ? Y avait-il quelque chose après elle ? Il avait souvent agité le sujet, au mess, avec les officiers. Le Père avait essayé de leur expliquer la vie immortelle, la montée au Paradis, et un hussard hardi, un major, avait répondu :

- Oh non, Père, je suis sûr que tout ceci est sottise. La mort est la fin de tout. Si je tue un Boer, allez-vous me dire que j'irai tout droit au Ciel ou dans l'Autre Lieu ? Si je le tue en lui traversant le cœur d'une balle et le maintiens au sol en posant le pied sur sa poitrine, je peux vous assurer qu'il est mort, aussi mort qu'un porc empaillé. Quand on est mort, tout est bel et bien fini.

Tous les arguments concernant la vie après la mort lui revenaient à l'esprit. Pourquoi ne pouvait-on infirmer ou confirmer cette idée de l'existence d'une vie après la mort ? « Si vous tuez un homme - eh bien, il est mort. Et si l'âme existe, vous verrez alors quelque chose quitter ce corps. »

Il ne pouvait cesser de méditer, se demandant ce qui s'était passé et où il était. Puis une idée terrible lui traversa l'esprit : peut-être ne s'agissait-il que d'un cauchemar et était-il enfermé dans un asile à la suite d'un transport au cerveau ? Il promena ses mains autour de lui, tâtonnant soigneusement pour voir s'il n'était pas attaché ou ceinturé, comme il arrive à certains fous. Mais non, il flottait, tout comme un poisson flotte dans l'eau. Où était-il donc ? « Mort ? Suis-je mort ? Si oui, ou suis-je, et que fais-je ainsi à flotter paresseusement ? »

Les mots du Père revenaient à sa mémoire :

- Quand vous quittez votre corps, un ange est là pour vous accueillir et vous guider. Vous serez jugé par Dieu lui-même, et connaîtrez la punition qu'il décidera de vous infliger.

Algernon réfléchit à l'ensemble du problème : « Si Dieu était un Dieu bon, pourquoi un homme devrait-il, sitôt mort, être puni ? Et s'il était mort, comment pourrait-il être affecté par une punition ? » Il était là, pensa-t-il, gisant paisiblement, sans souffrance et sans joie particulières.

Soudain, il eut peur. Quelque chose se passa en lui. C'était comme s'il y avait une main à l'intérieur de son crâne. C'était seulement une impression, la sensation que quelqu'un pensait à lui : « Sois en paix, ne bouge pas et écoute. » Mais aucune voix ne lui parvenait.

Pendant un moment, il essaya de se sauver, de courir. Tout cela était par trop mystérieux, trop troublant ; mais il était cloué là. De nouveau l'impression revint : « Sois calme, et libère-toi de ceci. »

Algernon pensa en lui-même : « Je suis un officier et un gentleman. Je ne dois pas me laisser aller à la panique mais être un exemple pour mes hommes. » Et, bien que très troublé, il se reprit et se laissa envahir par la paix et la tranquillité.

Chapitre 3

Soudain, il trembla et la panique l'envahit de nouveau. Il lui semblait que son crâne allait exploser.

En lui l'obscurité se faisait plus dense, et bien qu'incapable de voir, il pouvait cependant sentir que de

gros nuages plus noirs encore que l'obscurité tournaient autour de lui en l'enveloppant.

Puis dans toute cette noirceur ambiante, il lui sembla qu'un mince rai de lumière le touchait et tout au long de ce rai de lumière venait l'impression : « Paix, sois calme, et nous te parlerons. »

Grâce à un effort surhumain, il parvint à maîtriser sa panique. Le calme se fit en lui graduellement et de nouveau il resta immobile, attendant de futurs développements. Ils ne tardèrent pas : « Nous voulons vous aider - nous sommes très désireux de vous aider, mais vous ne nous laissez pas agir. »

Algernon réfléchit, retournant cette idée dans sa tête. « Vous ne nous laissez pas agir, répéta-t-il en lui-même. Mais je n'ai rien fait, rien dit. J'ignore qui ils sont et ne sais rien de ce qu'ils vont faire. De plus je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je suis. Ceci est-il la mort ? Négation ? Néant ? Suis-je condamné à vivre ainsi dans cette obscurité pour l'éternité ? Mais, même ceci, pensa-t-il, pose un problème. Vivre ? Est-ce que je vis ? »

Des pensées multiples tourbillonnaient dans son cerveau. Les enseignements de sa prime jeunesse lui revenaient en mémoire : « La mort n'existe pas - je suis la Résurrection ; dans la maison de mon Père il y a plusieurs maisons ; je vais préparer la voie pour vous ; si vous vous conduisez bien, vous irez au Paradis - et dans le cas contraire, vous irez en Enfer. Seuls les Chrétiens ont une chance d'aller au Ciel. » Tant d'affirmations contradictoires, de malentendus - l'aveugle enseignant l'aveugle, les prêtres et les maîtres de l'école du dimanche - gens qui s'aveuglent

eux-mêmes essayant d'éclairer ceux qu'ils estiment être encore plus aveugles. « L'enfer ? qu'est-ce ? y a-t-il un Paradis ? »

Une pensée puissante interrompit ses cogitations : « Nous sommes prêts à vous aider, si vous acceptez d'abord le principe que vous êtes vivant et qu'il existe une vie après la mort. Nous sommes prêts à vous aider, si vous-même êtes disposé à croire aveuglément en nous, et à ce que nous pouvons vous enseigner. »

A cette idée, le cerveau d'Algernon se révoltait.

Qu'était-ce donc que toute cette histoire d'aide ? Une sottise. En quoi pouvait-il croire ? S'il devait croire, cela impliquait donc qu'il y avait un doute. Ce qu'il voulait, c'était des faits et non des croyances. Le premier fait était qu'il s'était tué de sa propre main ; le second, qu'il avait vu son cadavre, et le troisième - qu'il se trouvait maintenant dans l'obscurité totale, immergé dans une substance apparemment gluante qui lui interdisait tout mouvement. Et des gens stupides envoyaient, il ne savait d'où, des pensées à son cerveau, lui disant qu'il devait croire. Soit, mais croire à quoi ?

Ce qui était une voix, une pensée ou une impression lui dit alors : « Vous êtes dans le premier stade qui suit la mort. Sur la terre, vous avez été mal informé ; on vous a égaré, et si vous tenez à sortir de la prison dans laquelle vous vous êtes enfermé vous-même, alors vous en sortirez. » Calmement, il réfléchit à la question, puis pensa : « Si vous voulez que je croie, dites-moi d'abord ce qui m'arrive. Vous prétendez que je suis dans le stade qui suit la mort, alors que je croyais que la mort était la fin de toutes choses. »

« Précisément ! rétorqua avec force la pensée ou la voix. Précisément ! Vous êtes enveloppé dans les nuages du doute, les nuages noirs de la déraison. Vous êtes entouré de la noirceur de l'ignorance et, de cet isolement, vous êtes responsable, vous vous l'êtes imposé, et vous seul pouvez le détruire. »

Algernon n'appréciait pas ce jugement, qui ressemblait à un blâme. « Je n'ai aucune raison de croire, pensa-t-il, je ne peux que suivre ce que l'on m'a appris. L'Eglise m'a enseigné diverses choses j'ai eu les maîtres de l'école du dimanche, ainsi qu'une gouvernante, et vous pensez que je peux effacer tout ce qu'ils m'ont dit, simplement parce qu'une impression inconnue et non identifiée s'adresse à mon esprit ? Faites quelque chose pour me montrer qu'il existe une chose derrière cette noirceur. »

La noirceur se rompit soudain, s'écartant comme les rideaux d'une scène pour permettre l'entrée des acteurs. Algernon fut soudain ébloui par le déversement d'une brillante lumière et par de prodigieuses vibrations dans l'atmosphère. Ce fut pour lui une extase qui faillit lui arracher un cri, et ensuite le doute et la noirceur revinrent et l'enveloppèrent à nouveau. Doute, panique, récrimination contre lui-même et reproches contre les enseignements du monde. Il se prit à douter de son bon sens. Comment de telles choses pourraient-elles être possibles ? Il était certain maintenant de ne pas avoir l'esprit dérangé et certain de ne pas être victime d'hallucinations. Il songea à cette plante brésilienne dont il avait absorbé les fruits. Et s'il souffrait des effets secondaires de cette ingestion, et partant d'hallucinations ? Il avait vu son

cadavre sur le sol - mais l'avait-il vu ? Comment pouvait-il se voir, s'il était mort ? Il pensa à la calvitie qu'il avait vue depuis le plafond, au sommet de la tête du maître d'hôtel. Si c'était vrai, pourquoi alors ne l'avait-il pas vue plus tôt ? Pourquoi n'avoir pas remarqué que la gouvernante, visiblement, portait une perruque ? Il réfléchit au problème et oscilla entre la pensée que la vie après la mort était possible, et l'idée qu'il était incontestablement dément.

« Nous vous laisserons prendre votre décision car la loi est qu'une personne ne peut être aidée que si elle demande à l'être. Quand vous aurez décidé, dites-le, et nous viendrons. Et souvenez-vous que vous n'avez aucune espèce de raison de vous imposer cet isolement. Cette noirceur est une invention de votre imagination. »

Le temps n'avait aucune signification. Les pensées allaient et venaient, mais - se demandait Algernon - quelle est la vitesse de la pensée ? Combien de pensées avait-il eues ? S'il le savait, il lui serait possible, alors, de déterminer depuis combien de temps il était dans cette position et dans cette situation. Mais non, le temps n'avait désormais plus de sens. Pour autant qu'il pût en juger plus rien n'en avait. Il essaya de baisser les mains, en tâtant sous lui, mais il n'y avait rien. Au prix d'un effort extrême, il parvint à lever les bras. Là encore, il ne trouva rien, ne sentit rien, si ce n'est l'impression d'arracher ses bras à une substance gluante... Puis il ramena ses mains sur son corps. Sa tête était bien là, ainsi que son cou et ses épaules - et ses bras, bien sûr, puisqu'il avait l'usage de ses mains. Mais il bondit véritablement, en découvrant

qu'il était nu, et cette idée le fit rougir. Et si quelqu'un me trouvait ainsi ? On ne se montrait pas nu dans la classe à laquelle il appartenait. Ces choses « ne se faisaient pas ». Mais pour autant qu'il pût l'affirmer, il avait encore sa dépouille humaine. Et ses doigts qui tâtaient et erraient s'immobilisèrent soudain, et il conclut qu'il était vraiment fou - fou - car ses doigts qui exploraient son corps rencontrèrent certaines parties intimes, meurtries par le soldat boer, et dont le chirurgien avait pratiqué l'ablation. Ainsi il venait de se retrouver intact. Il était clair que c'était son imagination. Très clairement, pensa-t-il, il avait regardé son corps qui sur le sol achevait de quitter le monde. Mais à cet instant l'idée lui vint qu'il avait regardé vers le bas. Comment pouvait-il regarder vers le bas, s'il était vraiment ce corps en train de mourir ? Et s'il avait été capable de regarder vers le bas, alors c'était qu'une partie de lui - son âme ou autre chose que vous appellerez comme vous voudrez avait dû s'échapper du corps, et le simple fait qu'il ait pu regarder son propre corps indiquait qu'il existait « quelque chose » après la mort.

Il resta à méditer très longuement. Son cerveau lui donnait l'impression de cliqueter comme une machine. De petites bribes de connaissances ramassées çà et là en divers points du monde se mettaient en place. Il pensa à une certaine religion - laquelle était-ce donc ? hindoue ? musulmane ? Il ne savait pas, mais c'était une de ces étranges religions auxquelles seuls croient les indigènes, mais qui cependant enseignent l'existence d'une vie après la mort ; elles enseignent que les hommes bons, quand ils meurent, se rendent

en un lieu plein de filles consentantes. Consentantes ou pas, les filles n'étaient pas pour lui, et il suivit le fil de sa pensée. La vie DOIT exister après la mort ; il doit y avoir quelque chose et quelqu'un - sinon comment pourrait-il avoir dans son esprit pareille projection brillante ?

Algernon sursauta d'étonnement. - Oh ! L'aube vient ! s'exclama-t-il.

Il était vrai que l'obscurité maintenant faiblissait, de même que tout s'allégeait autour de lui ; il s'enfonçait doucement jusqu'au moment où ses mains étendues sous lui sentirent « quelque chose ». Et son corps continuant à s'enfoncer, Algernon découvrit alors que ses mains étaient capables de serrer non, c'était impossible ! Mais d'autres tentatives confirmèrent cette réalité. Oui, ses mains étaient en contact avec une herbe tendre, et son corps détendu reposait sur un gazon dru.

La lumière se fit en lui : il comprit enfin qu'il n'était plus dans le néant, mais dans un lieu physique où se trouvaient d'autres choses que l'obscurité. Et tandis qu'il en prenait conscience, l'obscurité continuait de décroître et il se trouva comme enveloppé dans une brume légère, au travers de laquelle il voyait des formes vagues. Il ne pouvait les voir clairement, mais ces « silhouettes » étaient bien là.

Il regarda vers le haut et une forme sombre apparut au-dessus de lui. Seules lui étaient visibles deux mains étendues comme dans un geste de bénédiction ; puis une voix - que cette fois il entendit clairement - parla dans un anglais d'Eton ou d'Oxford...

- Levez vos pieds, mon fils. Levez vos pieds et prenez ma main ; sentez que je suis solide, tout comme vous - et ceci sera une preuve de plus que vous êtes vivant - dans un état différent, je l'admets - mais vivant ; et plus vite vous prendrez conscience que vous l'êtes et comprendrez que la vie existe après la mort, plus vite vous serez en mesure d'entrer dans la Grande Réalité.

Faiblement, Algernon tenta de se mettre sur ses pieds, mais maintenant les sensations avaient changé ; il semblait incapable de se servir de ses muscles comme il en avait l'habitude ; de nouveau la voix s'éleva.

- Imaginez-vous dans l'acte de vous lever, essayez de vous voir vous mettant debout.

Ce que fit Algernon. A son grand étonnement, il découvrit qu'il se tenait debout et qu'une forme l'étreignait ; forme qui se faisait de plus en plus brillante et plus précise, jusqu'au moment où il vit clairement devant lui un homme d'âge moyen, d'un aspect lumineux et vêtu d'une robe jaune. Algernon chercha à évaluer la hauteur de la silhouette, et son champ de vision le fit se rencontrer lui-même.

Découvrant qu'il était nu, il laissa échapper un cri d'effroi.

- Oh ! mais où sont mes vêtements ? Je ne peux pas être vu ainsi !

La forme lui sourit avec gentillesse en disant :

- Les vêtements ne font pas l'homme, mon ami. On vient au monde nu. Réfléchissez aux vêtements que vous aimeriez porter et vous les trouverez sur vous.

Algernon pensa qu'il lui serait plaisant de se voir en jeune sous-lieutenant, long pantalon bleu marine et

tunique garance. Autour de la taille, il aurait un ceinturon passé au blanc d'Espagne et garni de cartouchières. Il vit les boutons de cuivre astiqués pour briller comme de véritables miroirs. Et sur sa tête, il imagina la coiffure à jugulaire. Et l'épée, dans son fourreau, pendait à son côté. Puis il sourit en lui-même et pensa : « Qu'ils m'habillent donc ainsi ! » Ahuri, il se sentit comme sanglé soudain dans un uniforme à ceinturon et fut surpris d'être dans des bottes militaires très serrées. L'épée était à son côté et son poids ainsi que celui de l'étui de revolver pesaient sur le ceinturon. La jugulaire était tendue sous son menton. Et comme il tournait la tête, il aperçut les épaulettes sur ses épaules. C'en était trop - beaucoup trop. Algernon s'évanouit et se serait retrouvé sur la gazon si l'homme en robe jaune n'était pas intervenu.

Les paupières d'Algernon battirent et, d'une voix faible, il murmura :

- Je crois, Seigneur. Pardonnez-moi mes péchés et pardonnez les offenses que j'ai commises.

L'homme laissa tomber sur lui un sourire de bienveillance et lui dit :

- Je ne suis pas le Seigneur ; je ne suis que celui dont la tâche est d'aider ceux qui viennent de la vie terrestre et pénètrent dans celle-ci - le stade intermédiaire - et je suis prêt à vous offrir mon aide dès que vous serez disposé à la recevoir.

Sans difficulté cette fois, Algernon se mit sur ses pieds et dit :

Je suis prêt à recevoir l'aide que vous pouvez me donner. Mais... dites-moi, êtes-vous allé à Eton ?

La forme sourit tout en répondant :

- Appelez-moi seulement « ami », et nous traiterons plus tard de ces questions. Vous devez tout d'abord entrer dans notre monde.

Se détournant, il fit un geste de la main comme s'il écartait des rideaux - et le résultat, en fait, fut le même. Les nuages obscurs se dissipèrent, les ombres s'évanouirent et Algernon se trouva debout sur une herbe du vert le plus intense qui se puisse imaginer. L'air, autour de lui, était comme chargé de vie. S'échappant de sources inconnues, des impressions de musique lui parvenaient : « une musique dans l'air », c'est ainsi qu'il l'aurait décrite et cela lui sembla très apaisant.

Des gens allaient et venaient, se promenant comme ils l'auraient fait dans un jardin public. Au premier abord, il eut devant ce spectacle l'impression qu'il pouvait se trouver à Hyde Park, à Londres ; mais dans un Hyde Park particulièrement embelli. Sur les bancs, des couples étaient assis, tandis que d'autres flânaient, et de nouveau Algernon fut saisi par la peur, car quelques personnes circulaient un peu au-dessus du sol ! Quelqu'un courait dans l'air, à quelques mètres au-dessus du sol, poursuivi par une autre personne, et tous deux riaient joyeusement, semblant pleinement heureux. Un frisson parcourut Algernon, mais son ami le prit gentiment par le bras en lui disant :

- Venez, allons nous asseoir là, car je tiens à vous parler un peu de ce monde avant que nous n'allions plus avant - sinon votre rétablissement risquerait d'être retardé par ce que vous verrez ensuite.

- Rétablissement ! répéta Algernon. Mais point n'est besoin de me rétablir de quoi que ce soit. Je suis en excellente santé et parfaitement normal.

Son ami sourit gentiment et dit à nouveau :

- Venez, asseyons-nous ici, d'où nous pourrons voir les cygnes et autres gibiers d'eau, et vous aurez ainsi un aperçu de la nouvelle vie qui vous attend.

En rechignant, et mécontent à la pensée qu'il était considéré comme malade, il se laissa guider vers un banc proche.

- Asseyez-vous confortablement, lui dit l'ami, car j'ai beaucoup à vous dire. Vous êtes à présent dans un autre monde, sur un autre plan d'existence, et plus vous m'accorderez d'attention, plus vous progresserez aisément dans ce monde-ci.

Algernon fut très favorablement impressionné par le confort du siège sur lequel il se trouvait assis ; semblant épouser ses formes, il ne ressemblait en rien à ceux des parcs de Londres qui s'effondraient souvent au moindre changement de position.

Devant eux, une eau bleue sur laquelle glissaient majestueusement quelques cygnes éclatants de blancheur. L'air était chaud et tout rempli de vibrations. Une pensée soudain frappa Algernon - et cette pensée le choqua tellement qu'il faillit bondir de son siège : il n'y avait pas d'ombre ! Levant les yeux, il vit que le soleil lui non plus n'existait pas. Le ciel entier était incandescent.

L'ami interrompit le cours de sa pensée.

- Nous devons maintenant parler de certaines choses ; il me faut vous éclairer sur ce monde avant que vous n'entriez dans la Maison du Repos.

Algernon l'interrompt en disant :

- Je suis tout à fait étonné que vous portiez une robe jaune. Etes-vous membre de quelque culte, ou appartenez-vous à quelque ordre religieux ?

- Oh Dieu, quelle curieuse disposition d'esprit vous avez ! Quelle importance peut bien avoir la couleur de ma robe et le fait que j'en porte une ? Je ne le fais que parce que je trouve cela convenable dans la tâche que j'ai à accomplir. (Et tout en souriant il ajouta :) Vous portez bien un uniforme, un pantalon bleu marine, une jaquette rouge vif, et une bien curieuse coiffure. De plus vous avez un ceinturon blanc. Pourquoi êtes-vous affublé de si étrange façon ? Ici, on s'habille selon son désir, et personne ne critiquera la manière dont vous êtes vêtu. Et, de la même façon, je m'habille dans le style qui me convient et parce que c'est ma tenue habituelle. Mais nous sommes en train de perdre du temps.

Algernon, ainsi réprimandé, se radoucit ; regardant autour de lui, il vit d'autres personnes en robe jaune, conversant avec des hommes et des femmes en costumes très divers. Mais son compagnon lui parlait :

- Je dois vous dire que, sur la terre, vous êtes dangereusement trompés en ce qui concerne la vérité de la vie future. Vos chefs religieux sont constitués en gang, chacun faisant sa propre publicité, prêchant pour sa propre marchandise, et complètement indifférent à la vérité de la vie et de l'après-vie. (Il fit une pause et poursuivit :) Regardez tous ces gens autour de vous. Pouvez-vous dire lequel est chrétien, juif, musulman ou bouddhiste ? Et cependant tous les gens que vous voyez dans ce parc - à l'exception de ceux en robe

jaune - ont une chose en commun : ils se sont tous suicidés.

Algernon eut un sentiment d'horreur - tous étaient des suicidés. Il se dit alors qu'il était peut-être dans un asile de fous et que l'homme en robe jaune pouvait être un gardien. Il pensa au nombre de choses étranges survenues dans sa vie et qui avaient imposé un réel effort à son esprit.

- Vous devez vous rendre compte que le suicide est un crime grave. Personne ne devrait commettre un tel acte. Aucune raison ne peut le justifier, et si les gens savaient ce qu'ils auront à endurer après, ils ne se laisseraient pas aller à le faire. Ceci, poursuivit son compagnon, est un centre de réception où sont réhabilités ceux qui ont mis fin à leurs jours ; ils sont conseillés, puis renvoyés sur la terre dans un autre corps. Je vais d'abord vous parler de la vie sur terre et sur ce plan d'existence.

Ils s'installèrent plus confortablement, et Algernon observa les cygnes qui glissaient paresseusement sur l'étang. Il remarqua que les arbres étaient emplis d'oiseaux et aussi d'écureuils ; il nota également avec intérêt d'autres hommes et d'autres femmes en robe jaune, qui parlaient de ceux dont ils avaient la charge.

- La terre est une école d'enseignement où les gens apprennent grâce aux épreuves - vu qu'ils n'apprendront pas par la bienveillance et la douceur. Les gens vont sur la terre tout comme ceux qui vivent sur terre vont à l'école ; et avant que de descendre sur la terre, les Entités qui vont occuper un corps terrestre sont conseillées sur ce qui est pour elles le meilleur type de corps, et les meilleures conditions leur

permettant d'apprendre ce qu'elles ont à apprendre - ou, pour être plus précis, pour apprendre ce pour quoi elles retournent vraiment sur terre, vu qu'elles sont, bien sûr, conseillées avant leur départ. Vous ferez cette expérience vous-même ; aussi laissez-moi vous parler de ce plan particulier. Nous avons ici ce qui est connu comme étant l'astral inférieur. Sa population de passage n'est faite que de suicidés exclusivement, cela pour la raison que le suicide est un crime, et que ceux qui le commettent sont mentalement des instables. Dans votre cas, votre suicide est dû au fait que vous ne pouviez procréer, que vous aviez été mutilé ; mais, vous êtes allé sur la terre pour endurer cette condition et la surmonter. Et je vous dis avec gravité qu'avant d'aller sur la terre, vous avez fait ce qu'il fallait pour être mutilé - ce qui veut dire que vous avez échoué à votre test, et que vous devez revivre à nouveau toute cette épreuve, et la revivre encore si vous échouez une nouvelle fois.

Algernon éprouva une réelle tristesse. Il avait cru qu'en mettant fin à une existence qu'il estimait inutile, il avait fait là un geste noble - et on lui disait maintenant qu'il avait commis un crime et devrait l'expier. Mais son compagnon parlait...

- L'astral inférieur est très proche du plan terrestre. Ici, nous vous placerons dans un Lieu de Repos pour vous faire subir un traitement. Nous tenterons de stabiliser votre état mental ; cette tentative visera à vous fortifier en vue de votre retour définitif sur la terre - sitôt que la situation semblera être celle qui convient. Mais ici, sur ce plan astral, vous êtes libre de circuler, ou de voler si vous le voulez - ceci simplement par la

pensée. De même, si votre accoutrement venait à vous paraître absurde - ce qu'il est, en fait - vous pouvez en changer, simplement en pensant à ce que vous aimeriez porter.

Le goût d'Algernon se porta alors sur un très joli costume, aperçu un jour dans un pays chaud. Léger, d'un blanc cassé, la coupe en était très élégante. Il y eut soudain comme un bruissement, et il vit avec effroi que son uniforme se volatilisait, le laissant complètement nu. Avec un cri, il bondit sur ses pieds cachant de ses deux mains la zone intime de son anatomie ; mais à peine était-il debout qu'il se trouva revêtu du costume qu'il avait revu en pensée. Timidement et tout rougissant il s'assit de nouveau.

- Vous découvrirez qu'ici vous n'avez besoin d'aucune nourriture, bien qu'il vous sera possible, si la nécessité s'en fait sentir, d'obtenir n'importe lesquels des aliments que vous souhaiteriez. Il vous suffira d'y penser pour voir cette nourriture se matérialiser dans l'atmosphère. Songez, par exemple, à votre plat préféré.

Algernon rêva de rosbif, de pommes de terre rôties, de pudding de Yorkshire, de carottes, de navets et de choux avec un grand verre de cidre - le tout terminé par un bon gros cigare. Tandis qu'il pensait à toutes ces choses, une forme vague apparut devant lui, se solidifia pour devenir une table couverte d'une nappe éclatante de blancheur. Puis des mains s'agitèrent, plaçant devant lui des plats d'argent, des chandeliers ; les couvercles, un par un, furent soulevés et Algernon vit - et sentit - la nourriture de son choix. Ensuite, sur un

simple geste de son compagnon, aliments et tables disparaurent.

Il n'y a vraiment nul besoin de ces choses théâtrales, aucun besoin de ce type de nourritures grossières, car le corps, sur ce plan astral, absorbe la nourriture contenue dans l'atmosphère. Comme vous le voyez, ici le soleil ne brille jamais, mais le ciel est resplendissant, donnant à chacun la nourriture dont il a besoin, et il n'existe ici ni gens très gros ni trop maigres.

Ayant regardé autour de lui, Algernon reconnut que c'était exact. De même, il n'y avait là ni nains ni géants. Certaines personnes se promenaient, l'air concentré, le front plissé, s'interrogeant sans aucun doute sur le futur, soucieuses du passé et regrettant certains de leurs actes.

Le compagnon se leva.

- Maintenant, dit-il, nous devons aller à la Maison du Repos et nous pourrons, tout en marchant, poursuivre notre conversation. Votre arrivée ici a été plutôt précipitée, bien que nous soyons toujours avertis des suicides prémédités depuis longtemps. Cependant votre dernier geste nous a surpris.

Se levant, Algernon suivit son compagnon. Ils prirent en flânant le sentier qui longeait l'étang et le long duquel de petits groupes de gens bavardaient en marchant.

- Ici, les conditions sont particulièrement confortables parce que, à ce stade du processus, vous devez être reconditionné, en vue d'un retour aux épreuves et aux souffrances terrestres ; mais souvenez-vous que la vie sur la terre n'est qu'un battement de paupières dans ce qui est, en fait, le Vrai Temps ; et quand vous aurez

achevé votre vie terrestre et l'aurez réussie, vous noterez que vous ne retournez pas dans ce lieu, mais que vous le contournez et allez vers un autre niveau du plan astral - un plan dépendant de vos progrès sur terre. Quand, par exemple, vous échouez à vos examens scolaires, vous êtes maintenu dans la même classe, alors que, en cas de réussite, vous passez dans la classe supérieure. Ceci vaut pour le plan astral. Vous pouvez à cet instant - que vous appelez la mort - être enlevé de la terre et transporté en un certain plan astral - ou bien, si votre test est particulièrement satisfaisant, être placé sur un plan beaucoup plus élevé ; et, bien sûr, plus vous vous élevez, plus l'environnement est satisfaisant.

Algernon se laissait distraire par le spectacle sans cesse changeant. Quittant les bords de l'étang, ils se glissèrent par une ouverture faite dans une haie. Une pelouse merveilleusement entretenue s'étendait devant eux, et là des groupes de gens étaient assis et écoutaient quelqu'un qui, visiblement, faisait une conférence. Mais le compagnon poursuivit sa route et ils arrivèrent devant une petite élévation qu'ils gravirent. Un élégant bâtiment se dressait devant eux ; il était d'un blanc verdâtre, une couleur très reposante, génératrice de tranquillité et bien faite pour donner la paix à l'esprit. Une porte devant eux. Elle s'ouvrit automatiquement et ils pénétrèrent dans un hall brillamment éclairé.

Intéressé, Algernon promena son regard sur ce qui l'entourait. Ce lieu était d'une beauté rare et, de par son appartenance à la haute société anglaise, Algernon se considérait comme un connaisseur en matière

d'élégance architecturale. Des colonnes s'élevaient dans le hall, duquel partaient plusieurs couloirs. Il semblait y avoir, en son milieu, un bureau rond autour duquel plusieurs personnes étaient assises. S'avançant, le compagnon d'Algernon le présenta :

- Voici notre ami, Algernon St Clair de Bonkers. Il était attendu et je crois que vous lui avez attribué une chambre.

Une jeune femme chercha dans ses papiers et répondit :

- C'est exact, sir ; on va la lui montrer.

Un jeune homme se leva presque immédiatement et dit en s'avançant vers eux :

- Je vais vous conduire à votre chambre. Si vous voulez bien me suivre...

Ayant salué Algernon, le compagnon quitta le bâtiment. Algernon suivit son nouveau guide le long d'un corridor recouvert d'un tapis moelleux, puis dans une chambre très spacieuse qui contenait un lit et une table et donnait sur deux autres petites pièces attenantes.

- Maintenant, sir, vous allez avoir la gentillesse de bien vouloir vous coucher ; une équipe médicale va venir vous examiner. Vous n'avez pas le droit de quitter cette chambre avant que le docteur, habilité à le faire, vous en donne la permission.

Puis, avec un sourire, il sortit. Algernon inspecta sa chambre et les deux autres pièces. L'une lui sembla être un salon, car elle était meublée d'un divan confortable et de fauteuils, et l'autre n'avait qu'une chaise dure pour tout mobilier. Algernon pensa tout à coup que ce lieu semblait n'avoir pas de toilettes ; puis

réfléchissant, il se dit en lui-même : « Pourquoi y en aurait-il ? » Il n'en éprouverait sans doute pas la nécessité et peut-être ne faisait-on pas de telles choses en ce lieu !

Debout près du lit, il resta à s'interroger. Allait-il essayer de s'échapper d'ici ? Il marcha jusqu'à la fenêtre et fut surpris de découvrir qu'elle s'ouvrait librement ; il essaya de sortir, mais une barrière invisible l'en empêcha. La panique qui avait commencé à le gagner tomba et, regagnant son lit, il s'apprêtait à se déshabiller quand il pensa soudain : « Que vais-je faire sans vêtements de nuit ? » Simultanément il entendit ce bruissement qui ne lui était plus inconnu ; se regardant, il vit qu'il était vêtu d'une longue chemise de nuit blanche. Au comble de l'étonnement, il leva les sourcils, et lentement, tout en réfléchissant, il se mit au lit. Quelques minutes plus tard, on frappait à la porte. « Entrez », dit Algernon, et trois personnes - deux hommes et une femme - apparurent. Se présentant, elles lui apprirent qu'elles faisaient partie de l'équipe de réhabilitation. Ces gens ne firent pas usage du stéthoscope, ne tâchèrent pas son pouls, mais se contentèrent de le regarder, et l'un d'eux commença à parler :

- Vous êtes ici parce que vous vous êtes rendu coupable de suicide, crime qui a fait que votre vie sur terre a été perdue, gaspillée. Vous devrez donc la recommencer et subir de nouvelles expériences dans l'espoir que cette fois vous réussirez votre vie.

L'homme lui apprit qu'il recevrait un traitement de rayons apaisants qui, on l'espérait, améliorerait rapidement sa santé. Puis Algernon s'entendit dire qu'il

importait qu'il retourne sur terre aussi vite que possible. Plus vite il s'y rendrait, et plus ce serait facile pour lui.

- Mais comment puis-je retourner sur terre ? s'exclama Algernon. Je suis mort, ou tout au moins mon corps physique est mort, et comment alors pensez-vous pouvoir me faire réintégrer ce corps ?

Ce fut la jeune femme qui répondit :

- Vous êtes victime d'un grave malentendu, à cause de toutes les épouvantables balivernes qu'on vous a enseignées sur la terre. Le corps physique n'est qu'une enveloppe que l'esprit endosse afin que des tâches inférieures puissent être accomplies, afin que certaines leçons particulièrement dures puissent être apprises, car l'esprit ne peut pas expérimenter lui-même des vibrations aussi basses ; et il doit, de ce fait, revêtir une enveloppe qui lui permet d'expérimenter les choses. Vous irez sur terre et naîtrez de parents qui seront choisis pour vous. Votre naissance sera entourée de conditions qui vous permettront de profiter au maximum de votre expérience, et souvenez-vous que ce que nous impliquons par « profiter » ne signifie pas nécessairement « argent ». Sur terre, en effet, les êtres les plus imprégnés de spiritualité sont les gens pauvres alors que les riches sont méchants. Il est à penser que dans votre cas vous avez été élevé dans une telle richesse et un tel luxe que, cette fois, vous connaîtrez des conditions plus dures.

Ils parlèrent longuement et, en les écoutant, Algernon en vint à saisir progressivement des choses très différentes de celles en lesquelles on l'avait amené à croire. Très vite, il fut à même de se rendre compte

que christianisme, tout comme judaïsme, islamisme ou autres croyances n'étaient que des noms, et qu'il n'existait qu'une seule religion - une religion que jusqu'ici il n'avait pu comprendre.

Les trois personnes se retirèrent et, dans la chambre, la lumière faiblit. Algernon eut l'impression que la nuit se refermait sur lui. Il se détendit, puis perdit conscience et dormit. Il n'aurait pu dire pendant combien de temps - quelques minutes peut-être ou durant des jours. Et au cours de ce sommeil son esprit se ressaisit et il recouvra la santé.

Chapitre 4

Le soleil brillait quand il s'éveilla et il entendait le chant des oiseaux... Le soleil ? Il se rappela que ce n'était pas le soleil qui brillait. Ici, il n'existait pas, mais l'air vivait. Repoussant le couvre-pied, il se leva et alla à la fenêtre. Tout, à l'extérieur, était aussi brillant et aussi gai qu'hier... était-ce HIER ? Algernon avait perdu le sens des jours et des nuits ; il lui semblait qu'il n'y avait plus de preuve du passage du temps. Il regagna son lit et s'étendit sur le couvre-pied, les mains derrière la tête, réfléchissant à tout ce qui s'était passé.

Un petit coup à la porte et un homme entra.

C'était un personnage à l'aspect grave qui donnait l'impression d'être pleinement conscient de l'importance de ses fonctions.

- Je suis venu vous parler, dit-il, car nous craignons que vous ne soyez pas convaincu de la vérité de l'expérience que vous traversez.

Les mains le long du corps et presque au garde-à-vous, comme s'il se trouvait dans un hôpital militaire, Algernon répondit :

- Tout ce que j'ai vu, sir, contredit les enseignements de l'Eglise chrétienne. Je m'attendais à être accueilli par des anges qui joueraient de la harpe ; je m'attendais à voir des chérubins et au lieu de cela, je découvre que ce lieu pourrait tout aussi bien être une manière de Hyde Park magnifié, ou tout autre parc bien entretenu. J'aurais pu, également, avoir eu des hallucinations dans Richmond Park.

Le docteur rit et lui dit :

- Vous n'êtes pas un chrétien particulièrement fervent. Si vous aviez été disons un catholique romain vraiment croyant, alors vous auriez vu des anges en arrivant ici, et vous auriez vu ces anges jusqu'au moment où le côté trompeur de leur apparence vous aurait, au contraire, fait comprendre qu'ils n'étaient que des visions de votre imagination. Ici nous nous occupons de réalité. Vu que vous êtes un homme qui a vécu et a de l'expérience, vu également que vous avez été soldat et avez vu mourir, vous êtes capable de nous voir tels que nous sommes vraiment.

Algernon se prit à penser à certaines scènes de son passé.

- La mort, dit-il, est le sujet qui m'intrigue le plus, car elle est, sur terre, un objet de terreur - les gens ont une peur horrible de mourir - et ce qui m'a toujours frappé, c'est que ce sont souvent les gens les plus religieux qui sont le plus effrayés par la pensée de la mort. (Il sourit et, joignant les mains, il continua :) J'ai un ami, fervent catholique, qui, dès qu'il entend que

quelqu'un est au plus mal, ne manque jamais de dire combien il est heureux que M. X ou Y aille mieux et soit en aussi bonne santé ! Mais dites-moi, sir, pourquoi se fait-il que les gens aient si peur de la mort, s'il existe une vie après ?

Souriant avec ironie, le docteur répondit :

- J'aurais pensé qu'un homme de votre sensibilité et instruit comme vous l'êtes aurait deviné la réponse ; comme il est clair que vous ne la connaissez pas, permettez-moi de vous la donner : les gens vont sur terre pour accomplir et apprendre certaines choses, pour faire l'expérience de certaines épreuves grâce auxquelles l'esprit, ou l'âme, ou le sur-moi - peu importe le nom - peut être purifié ou fortifié. Et ainsi, quand une personne se suicide, elle commet un crime contre le programme, contre l'ordre des choses. Et si les gens voyaient que la mort est naturelle et comprenaient qu'elle n'est que naissance à un autre stade d'évolution, alors ils aspireraient à mourir et tout le sens de la terre et des autres mondes serait perdu.

Pour Algernon l'idée était nouvelle et logique, en vérité. Mais il n'était cependant pas satisfait.

- Dois-je comprendre, alors, que la peur de la mort est provoquée artificiellement et est totalement illogique ?

- C'est exact, répondit le docteur. C'est une disposition de la nature qui veut que chacun craindra la mort, fera tout pour préserver la vie, afin que les expériences sur terre puissent être maintenues et menées jusqu'à leur fin logique et programmée. Aussi quand une personne se suicide, elle désorganise tout le système. Mais, attention, dit-il, quand le temps est

venu pour une mort naturelle, la peur n'existe pas, et il n'y a pas davantage souffrance ; car les gens qui sont dans un autre royaume astral sont à même de dire quand une personne est destinée à mourir ou à subir la transition (formule que nous préférons) ; une forme d'anesthésie est alors produite et les affres de la mort sont remplacées par de plaisantes pensées de délivrance, le désir de rentrer à la maison.

Algernon eut un mouvement d'indignation.

- Mais c'est impossible, dit-il, car les gens qui agonisent se tordent souvent dans d'atroces douleurs !

Le docteur dit en secouant la tête tristement :

- Non, vous êtes dans l'erreur. La souffrance n'augmente pas au moment de la mort ; il y a, au contraire, arrêt. Et contractions ou gémissements ne sont que des réactions automatiques de certains nerfs qui ont été stimulés. Cela ne signifie pas que la personne souffre. Celui qui en est le témoin n'est généralement pas apte à juger de ce qui se passe. Chez le mourant, la partie consciente qui va subir la transition est détachée de la partie physique qui n'est que l'être animal. C'est ainsi que... quand vous avez commis votre suicide, vous n'avez pas souffert... C'est exact ?

Se grattant le menton, Algernon réfléchit et répondit sans hésiter :

- Non, je n'ai pas souffert ; je crois n'avoir rien senti, si ce n'est une sensation très froide. En y pensant, j'étais comme obnubilé et surpris.

Le docteur sourit et dit en se frottant les mains :

- Maintenant, je vous tiens ! Vous venez de reconnaître que vous n'avez pas souffert et, pourtant,

vous avez crié comme un porc qu'on saigne. Et, à ce propos, avec un porc qu'on saigne, tout ce qui se passe c'est que l'air contenu dans les poumons est expulsé rapidement en agitant les cordes vocales - ce qui provoque un cri aigu. Le même genre de réaction a eu lieu avec vous - un long cri perçant interrompu par un bouillonnement de votre sang s'échappant abondamment par la blessure de votre gorge. Et c'est ce cri perçant qui a poussé la malheureuse femme de chambre à entrer dans la salle de bains.

Oui, cela semblait assez logique. Commenant à voir que, dans tout cela, il ne s'agissait pas d'hallucinations mais de faits, Algernon dit alors au docteur :

- Mais j'avais cru comprendre qu'une personne, à sa mort, était tout de suite conduite devant Dieu pour y être jugée - qu'immédiatement elle rencontrait Jésus et peut-être la Vierge et les disciples.

Secouant la tête d'un air triste, le docteur répondit :

- Vous parlez de voir Jésus ; mais si vous aviez été juif, musulman ou bouddhiste, auriez-vous espéré voir Jésus ? Ou bien pensez-vous que le Paradis est divisé en différents pays où vont les gens de chaque religion ? Non, il n'en est rien ! L'idée est absurde. C'est une folie criminelle et les prêcheurs terrestres empoisonnent l'esprit des hommes avec leurs monstrueuses histoires. Les gens viennent ici, et ils se croient en Enfer. Il n'y a pas d'enfer - si ce n'est sur la terre !

Algernon bondit. Il sentit son corps se tordre comme s'il était enveloppé de flammes.

Mais, alors, suis-je au Paradis ? demanda-t-il.

- Non, répliqua le docteur. Un tel lieu n'existe pas. Il n'y a ni Paradis ni Enfer, mais un Purgatoire - l'endroit

où vous expiez vos péchés, et c'est ce que vous faites ici. Très bientôt, vous rencontrerez un comité qui vous aidera à décider ce que vous allez faire à votre retour sur terre. Vous devez y retourner afin de matérialiser le plan décidé par vous-même, et la raison de ma visite est précisément de voir si vous êtes prêt à être présenté au comité.

Algernon fut gagné par une étrange peur et il eut l'impression que des mains glacées lui parcouraient le dos. Ce qui s'annonçait lui semblait pire qu'une commission militaire dans laquelle les médecins chercheraient des preuves, lui posant les questions les plus embarrassantes touchant à ses réactions à telle ou telle chose, et allant jusqu'à le questionner sur la façon dont se déroulait sa vie sexuelle ; était-il marié, avait-il une amie ? Algernon, décidément, ne parvenait pas à éprouver un quelconque enthousiasme à l'idée de se présenter devant une commission de - quoi au juste ?

- J'espère, dit-il, qu'on me laissera le temps de me remettre du traumatisme que représente le passage de la vie à CECI. J'admets que je suis responsable de ma venue ici, en ayant mis fin à mes jours - ce qui apparaît comme étant un crime méprisable - mais je continue cependant à estimer qu'on devrait me donner le temps de récupérer et de décider ce que je veux faire. Et puisque nous sommes sur ce sujet, poursuivit-il, comment se peut-il que le suicide soit un crime aussi odieux, si les gens ne savent pas qu'ils commettent un crime. J'avais toujours pensé que si une personne n'était pas consciente de faire une mauvaise action, elle ne pouvait pas être punie pour l'avoir faite.

- Sottises ! s'exclama le docteur. Voilà bien un trait des gens de votre acabit ; ils considèrent que du fait qu'ils appartiennent à une classe supérieure, ils ont droit à une considération spéciale. Vous essayez toujours de rationaliser. C'est comme un vice inhérent à votre classe. Vous saviez parfaitement qu'il est mal de se suicider. Même votre propre forme particulière de religion, telle qu'elle est enseignée sur terre, vous inculque l'idée que mettre fin à ses jours est un crime contre l'homme, contre l'Etat et contre l'Eglise.

Algernon répliqua d'un ton acerbe :

- Alors, que pensez-vous du Japonais qui se fait harakiri quand les circonstances l'exigent ? Quand il estime qu'il a perdu la face, il s'ouvre le ventre publiquement. C'est bien un suicide ? Il fait alors ce qu'il croit devoir faire. Vous ne pensez pas ?

L'air affligé, le docteur répondit :

- Le fait qu'au Japon le suicide soit devenu une habitude sociale permettant de mettre fin à ses jours plutôt que d'affronter le déshonneur ne modifie en rien le problème. Permettez-moi de vous dire, et d'enfoncer ceci dans votre subconscient : le suicide est TOUJOURS un crime. Aucune circonstance ne peut faire qu'il soit acceptable. Il signifie qu'une personne est insuffisamment développée pour poursuivre ce qu'elle a choisi de sa propre volonté. Mais ne perdons plus de temps. Vous n'êtes pas ici en vacances, mais pour nous aider à profiter au mieux de votre prochaine vie sur la terre. Venez !

Il se leva brusquement, dominant Algernon qui protestait d'un ton plaintif :

- Ne me laisserez-vous pas prendre un bain ? N'aurai-je pas un petit déjeuner avant d'être traîné hors d'ici ?

- Bah ! s'exclama le docteur d'un ton irrité, ici vous n'avez pas besoin de bain, pas besoin de nourriture. L'atmosphère vous nourrit et vous nettoie. Vous minimisez la question pour la simple raison que vous n'êtes pas vraiment adulte, mais quelqu'un qui essaye d'échapper à ses responsabilités. Suivez-moi.

Se détournant, le docteur se dirigea vers la porte. A son corps défendant, Algernon se leva et le suivit. Le docteur tourna à droite et entra dans un jardin qu'Algernon n'avait pas encore vu. L'atmosphère y était exquise ; l'air était plein d'oiseaux, et de jolis animaux étaient étendus sur l'herbe ; après un dernier tournant, un autre bâtiment apparut. Orné de nombreuses flèches il évoquait une cathédrale, et on y accédait non pas par une rampe, mais par des séries d'escaliers. Les ayant montés, ils se dirigèrent vers un coin frais d'un bâtiment très vaste. L'entrée était occupée par de nombreuses personnes ; d'autres étaient assises sur des bancs confortables disposés contre les murs. Là encore, il y avait, au centre du vestibule, ce qui ressemblait à un bureau de réception, mais pourvu, cette fois, d'un personnel plus âgé. Le docteur y conduisit Algernon et s'adressa au préposé en disant :

- Nous sommes venus pour nous présenter devant le conseil.

L'un des assistants se leva. - Suivez-moi, dit-il.

L'assistant ouvrit la marche, le docteur et Algernon le suivant. Marchant quelques minutes au long d'un corridor, ils tournèrent à gauche dans une antichambre.

- Veuillez attendre ici, dit l'assistant.

Il frappa à une porte et entra, après en avoir été prié. La porte se ferma et un faible murmure de voix devint perceptible.

L'assistant revint après quelques instants, et dit, tenant la porte ouverte :

- Vous pouvez entrer.

Se levant rapidement, le docteur prit Algernon par le bras, et le fit entrer.

A peine à l'intérieur, Algernon s'arrêta au comble de l'étonnement. C'était une pièce aux proportions très vastes et, en son centre, un globe avec des taches bleues et vertes tournait dans un mouvement lent. Algernon comprit qu'il s'agissait d'un simulacre de la terre. En voyant que le globe terrestre tournait sans aucun système de support, Algernon resta fasciné et intrigué. Il lui semblait être dans l'espace et regarder, de là, la terre illuminée par quelque soleil invisible.

Il y avait une longue table, merveilleusement polie, aux sculptures délicates - et à un des bouts de cette table se tenait un très vieil homme dont la barbe et les cheveux étaient blancs. Son expression était pleine de bienveillance, mais aussi de gravité. Il donnait l'impression que, si les circonstances l'exigeaient, il serait capable d'une extrême rudesse.

Algernon jeta un coup d'œil rapide à la ronde et, autour de la table, il crut voir huit personnes quatre hommes et quatre femmes. Le docteur le fit asseoir à l'autre bout de la table. La forme de celle-ci, remarqua Algernon, permettait à tous les autres membres de le voir sans avoir à tourner leur chaise ; l'espace de quelques secondes, il songea à l'artisan qui avait su élaborer une géométrie si compliquée.

- Voici Algernon St Clair de Bonkers, dit le docteur. D'après nous, il est maintenant en état de profiter de vos conseils.

Le vieil homme, d'un petit mouvement de tête, leur fit signe de s'asseoir, puis il parla :

- Vous êtes ici parce que vous avez mis fin à vos jours. Vous vous êtes tué, en dépit des plans que vous aviez faits, et à l'encontre de la Loi Supérieure. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Tremblant, Algernon s'éclaircit la gorge.

- Levez-vous, lui murmura le docteur en se penchant vers lui.

A contrecœur, Algernon se mit debout et dit avec un air de défi :

- Si j'ai décidé de faire une certaine tâche, et si des conditions que je n'ai pas choisies m'ont empêché de l'accomplir, alors étant donné que ma vie m'appartient, j'ai le droit d'y mettre fin - si je choisis de le faire. Je n'ai pas décidé de venir ici ; je n'ai décidé que de mettre fin à ma vie.

Et, sur ces mots, il s'assit lourdement.

Le docteur le regarda d'un air triste. Le vieil homme lui jeta un regard de pitié et les huit autres personnes le fixèrent avec compassion, comme s'ils avaient déjà entendu ce qu'il venait de dire. Le vieil homme, de nouveau, parla :

- Vous avez fait votre plan, mais votre vie ne vous appartient pas. Elle appartient à votre sur-moi - ce que vous appelez votre âme - et vous l'avez blessé par votre rébellion et votre folle conduite. Pour cette raison, vous devrez retourner sur terre, vivre à nouveau votre vie et, cette fois, ne vous tuez pas. Il nous faut

maintenant décider quel sera le moment le plus favorable pour votre retour, et vous trouver les parents appropriés.

Il y eut un grand bruit de papiers froissés, puis l'un des membres se leva et s'approcha du globe. Silencieux, il demeura quelques minutes à le regarder. Puis il regagna sa place et nota quelque chose sur un feuillet.

- Algernon, dit le vieil homme, vous êtes allé sur terre dans des conditions presque luxueuses - dans une famille où l'on veillait à vous donner tout le confort possible. Vous étiez considéré. L'argent n'était pas un problème. Votre éducation a été la meilleure qui se pouvait obtenir dans votre pays. Mais avez-vous pensé à votre brutalité, à la façon dont vous aviez coutume de frapper les serviteurs ? Avez-vous pensé aux jeunes servantes que vous avez séduites ?

Bondissant d'indignation, Algernon s'exclama :

- On me disait toujours que les jeunes filles qui servaient à la maison étaient là pour la commodité du fils célibataire, pour lui servir de divertissement, pour lui permettre d'apprendre ce qui touche au sexe. Je n'ai rien fait de mal, quel que soit le nombre de servantes que j'ai séduites !

Algernon, dit le vieil homme, vous savez parfaitement que la notion de classe n'est qu'une chose purement artificielle. Dans votre monde, l'argent ou la naissance permettent de traiter les être pauvres comme des créatures inférieures. Vous connaissez la loi aussi bien que quiconque, ayant vécu plusieurs fois.

Faisant la moue comme si elle venait de goûter à une groseille aigre, une des femmes assises à la table prit la parole et dit d'un air pincé :

- Je tiens à dire que, de mon point de vue, ce jeune homme devrait recommencer sa vie comme un non-privilegié. Il a toujours fait ce qui lui plaisait. J'estime qu'il devrait recommencer comme fils d'un petit négociant ou même fils de vacher.

Furieux, Algernon bondit en criant :

- Comment osez-vous dire cela ? Savez-vous que du sang bleu coule dans mes veines ? Savez-vous que mes ancêtres sont allés à la Croisade ? Ma famille jouit d'un très grand respect.

Le vieil homme l'interrompit au milieu de son discours en disant :

- Voyons... voyons, les discussions ne mèneront à rien. Elles ne feront qu'ajouter au fardeau que vous avez à porter. Nous essayons de vous aider, et non pas d'ajouter à votre Karma.

Algernon l'interrompit brutalement.

- Je ne permettrai pas qu'on touche à mes aïeux. Je suppose que les vôtres, dit-il en pointant un doigt vers la femme qui avait parlé, étaient des propriétaires de bordels ou autre chose du même ordre.

Saisissant Algernon par le bras, le docteur le fit asseoir en lui disant :

- Tenez-vous tranquille, espèce de clown ; vous aggravez votre cas.

Algernon s'apaisa à l'idée qu'il était en vérité au Purgatoire - comme on le lui avait dit - et il écouta l'homme qui s'adressait à lui :

- Algernon, vous vous comportez comme si nous étions vos ennemis. Mais ce n'est pas le cas. Vous devez savoir que vous n'êtes pas ici en tant qu'invité d'honneur. Vous y êtes à cause du crime que vous avez commis et avant que nous allions plus avant, je tiens à mettre les choses au point : vous n'avez pas de sang bleu dans les veines. La classe, la caste ou les statuts ne sont pas des choses dont on hérite. Ce sont des histoires de bonne femme. (Il s'arrêta, but une gorgée d'eau et, avant que de poursuivre, jeta un regard aux autres membres du Conseil.) Vous devez vous pénétrer de l'idée que beaucoup d'entités venant d'innombrables mondes, d'innombrables niveaux d'existence, descendent sur la terre (un monde très inférieur) pour y apprendre par les épreuves ce qu'elles semblent incapables d'apprendre par la bonté et la bienveillance. Et quand on se rend sur la terre, on adopte le corps qui paraît le plus adapté à la réalisation de sa tâche. Si vous étiez un acteur, vous comprendriez que vous n'êtes que l'homme, l'acteur, et vous pourriez être appelé à jouer de nombreux rôles au cours de votre vie. Ainsi, en tant qu'acteur, vous pourriez avoir à vous vêtir comme un prince, un roi ou un mendiant. En roi, peut-être auriez-vous à prétendre que vous êtes de sang royal, mais ce ne serait que feinte. Chacun dans le théâtre le saurait. Il est certains acteurs qui entrent à un point tel dans la peau de leur personnage - comme vous l'avez fait - qu'ils en viennent à se croire princes ou rois, mais se refusent à être mendiants. Peu importe d'ailleurs ce que vous êtes, et ce qu'est votre degré d'évolution ; si vous êtes ici, c'est parce que vous avez commis un crime - et le suicide en est vraiment un.

Vous êtes ici pour expier ce crime, et afin que nous - qui sommes en contact avec des plans plus élevés et aussi avec la terre - puissions vous suggérer la façon la meilleure d'accomplir cette expiation.

L'air malheureux, Algernon demanda :

- Comment pouvais-je savoir qu'il était mal de mettre fin à ses jours, et qu'avez-vous à dire sur les Japonais qui se suicident par sens de l'honneur ?

Son ton était violent. Le vieil homme répondit :

- Le suicide n'est jamais ce qu'il convient de choisir. De même le suicide par le feu des prêtres bouddhistes est un crime grave, tout comme le geste qui consiste à se précipiter du haut d'une falaise. Les lois faites par l'homme ne peuvent jamais transgresser celles de l'Univers. (Regardant ses papiers, le président reprit :) Vous étiez destiné à vivre jusqu'à un certain âge, et vous avez mis fin à votre vie trente ans avant l'heure prévue ; ainsi, vous aurez donc à retourner sur la terre pour y vivre pendant trente années et y mourir, et les deux existences, celle à laquelle vous avez mis fin et celle que vous allez maintenant vivre - ne compteront que pour une.

Une des femmes leva la main pour attirer l'attention du président du conseil.

- Vous désirez parler, madame ?

- Oui, sir. Je pense que le jeune homme n'a pas conscience de sa position. Il se croit terriblement supérieur à tout le monde. Peut-être devrait-on lui parler des morts dont il est responsable, et insister davantage sur son passé.

- Oui, bien sûr, et puisque vous en êtes consciente, il va revoir son passé dans le Hall des Souvenirs.

- Mais, sir, répliqua la femme, l'interlude du Hall des Souvenirs vient ensuite, et nous voulons que ce jeune homme nous écoute maintenant de façon sensée. S'il en est capable, ajouta-t-elle en jetant un regard courroucé à Algernon.

Le vieillard soupira et haussa les épaules en disant :

- Bien ! puisque vous le souhaitez, nous allons modifier nos habitudes. Je suggère que nous amenions maintenant le jeune homme dans le Hall des Souvenirs, afin qu'il puisse voir ce qui nous déplaît dans son comportement.

Les membres du conseil repoussèrent leur chaise et se levèrent. L'air consterné, le docteur se leva également.

- Venez, dit-il à Algernon. Vous l'avez cherché. Promenant de l'un à l'autre un regard indigné, Algernon explosa.

- Je n'ai pas demandé à venir ici. Je ne comprends pas le pourquoi de toute cette agitation. Si je dois retourner sur terre, eh bien, laissez-moi le faire et n'en parlons plus !

- Nous allons maintenant vous accompagner jusqu'au Hall des Souvenirs, dit le président. Là, vous serez à même de revoir tous les événements de votre vie passée, et de décider si nous abusons de notre autorité - comme vous semblez l'imaginer - ou si nous nous montrons indulgents. Venez !

Ayant ainsi parlé, il le conduisit au-dehors. Il se sentit bien d'être à l'air ; les oiseaux chantaient et les abeilles bourdonnaient amicalement autour de lui. Les insectes ne le piquaient pas et ne faisaient qu'ajouter leur musique familière à l'environnement plaisant.

Le président et les membres du conseil montraient le chemin, presque comme dans une promenade scolaire - à la différence, pensa Algernon, que pour lui ce n'était pas une partie de plaisir. Jetant un regard de côté, il dit au docteur :

- Vous avez l'air d'être mon geôlier !

Le docteur ignora la réflexion et se contenta de lui serrer le bras un peu plus fort en l'entraînant.

Ils arrivaient bientôt devant un autre bâtiment, et à peine l'avait-il aperçu qu'Algernon s'écria :

- Oh ! l'Albert Hall ! Comment sommes-nous revenus à Londres ?

Le docteur, que l'idée amusa, éclata de rire en disant :

- Ce n'est pas l'Albert Hall ; regardez bien son architecture. Cet endroit est merveilleux !

Ensemble, ils pénétrèrent dans le hall qui, comme l'avait dit le docteur, était merveilleux. Ils s'enfoncèrent plus avant. Algernon jugea qu'ils devaient être à peu près au cœur du bâtiment. Une porte s'ouvrit et Algernon recula si violemment qu'il buta sur le docteur, lequel rit en lui disant :

- Oh, ne craignez rien. Ce n'est pas le bord de l'Univers, et vous ne pouvez pas chuter. Reprenez-vous, rien de dangereux ne peut se produire.

Le vieil homme se tourna vers Algernon en lui disant :

- Avancez jeune homme, avancez, vous saurez à quel moment vous arrêter, et soyez très attentif.

Algernon s'immobilisa sur place pendant quelques instants, terrifié, et redoutant de tomber du bord de l'Univers et de s'écrouler parmi les étoiles, à ses pieds.

Une poussée ferme dans le dos le fit avancer et, s'étant mis en mouvement, il s'aperçut qu'il ne pouvait plus s'arrêter.

Il continuait à aller de l'avant, mû par quelque force inconnue. A mesure qu'il avançait, les ombres, les formes et les couleurs glissaient autour de lui, les ombres allant s'épaississant jusqu'à devenir un obstacle solide. Il s'arrêta net, sans l'avoir voulu. Il regarda autour de lui, confus, puis, une voix dit :

- Entrez.

Toujours sans avoir à faire le moindre effort, il avança, au travers de ce qui semblait être un mur impénétrable. Le sentiment de chute qu'il éprouvait avait quelque chose de traumatisant. Ensuite, Algernon eut l'impression d'être désincarné ; il regardait vers le bas où une scène se déroulait. Une nurse tenait un bébé qui venait de sortir du ventre de sa mère. Un homme à l'air cruel regardait le bébé et dit à la nurse en tortillant soudain sa moustache : « Horrible petite créature, ne trouvez-vous pas ? Il ressemble beaucoup plus à un rat noyé qu'à ce qui, je l'espère, sera un homme. C'est bien, nurse, emmenez-le. » La scène changea et Algernon se vit dans une salle de classe en face de son précepteur, auquel il faisait des farces. Mais l'homme ne pouvait protester vu que le père d'Algernon, un aristocrate tyrannique et hautain, regardait précepteurs, gouvernantes et autres gens de maison comme des inférieurs méprisables. Algernon rougit en revoyant l'horreur de certains de ses actes. Puis la scène changea à nouveau. Il était plus âgé - peut-être entre quatorze et quinze ans ; il se vit, regardant furtivement depuis le seuil d'une porte, dans

une partie assez déserte du manoir. Une jeune et jolie servante s'avavançait et Algernon s'était caché ; mais comme elle passait devant la porte, il l'avait saisie par le cou et l'avait entraînée dans sa chambre. Il avait rapidement fermé la porte et, tenant toujours la servante par le cou, il lui avait arraché ses vêtements. Son visage s'empourpra à la pensée de ce qu'il avait fait. Autre scène : il était debout dans le bureau de son père, ainsi que la servante en larmes. Son père tout en tortillant ses moustaches avait écouté ce que la fille avait à dire et il avait alors éclaté d'un rire dur en disant : « Dieu du Ciel, ne comprenez-vous pas, femme, qu'un jeune homme se doit de découvrir le sexe, et pourquoi croyez-vous que vous êtes ici ? Si vous ne pouvez pas accepter une petite chose comme celle-ci... sortez de ma maison ! » Et ce disant, il l'avait giflée. Elle s'était sauvée de la pièce en pleurant. Le père s'était alors tourné vers Algernon en disant : « Ainsi, jeune homme, tu n'es plus vierge, désormais ! C'est bien, continue ! Je veux voir naître beaucoup de fils robustes avant que je ne quitte ce monde. »

Les scènes se succédaient. Eton et les régates sur la rivière, Oxford, l'armée, l'instruction des hommes et cette guerre contre les Boers. Il regarda ces images avec horreur ; il se vit donnant l'ordre à ses hommes de massacrer une malheureuse famille sans défense - qui l'avait d'autre tort que de ne pas comprendre l'anglais. Il vit leurs corps projetés dans le fossé, et son rire à lui, quand un homme avait traversé d'un coup de baïonnette le corps d'une jeune fille.

Les images continuaient de défiler. Algernon baignait dans sa sueur. Il éprouva le besoin de vomir, mais ne le

put. Le total des morts continuait de s'élever. Soixante-dix-huit, et comme il s'apprêtait à en ajouter à la liste, c'est alors que le tireur d'élite s'était levé et l'avait émasculé d'un coup de fusil.

Les images, soudain, cessèrent d'avoir un sens pour lui. Il chancela et s'appuya contre le mur ; sans s'expliquer comment, car il n'avait fait aucun mouvement, il se retrouva de nouveau en compagnie du docteur et des membres du conseil. Ils le regardèrent d'un air curieux et pendant quelques instants un éclair de compassion passa sur le visage du vieillard. Toutefois, il se contenta de dire :

- Reprenons notre discussion.

Quittant le hall, ils regagnèrent la salle du conseil.

Là, le président dit à Algernon.

- Vous avez vu les événements de votre vie. Vous avez vu que sang bleu ou sang rouge, vous avez commis une suite de crimes dont le couronnement a été votre suicide. Vous devez maintenant décider, ou nous laisser vous aider à décider de la vocation qui vous permettra d'expier le mal que vous avez fait et d'expier votre suicide. Avez-vous une idée de ce que pourrait être cette vocation ?

Algernon se sentait troublé. Tout ce qu'il avait éprouvé dans sa vie n'était rien à côté de ce qu'il ressentait à cet instant. La tête dans ses mains, il appuya ses coudes sur la table. Un silence absolu régnait dans la pièce. Longtemps il resta ainsi à penser, réfléchissant à ce qu'il pourrait être. Prêtre, peut-être, ou évêque et, avec quelques influences, archevêque. Mais arrivé à ce point, il éprouva un tel sentiment de négativité qu'il modifia tout de suite sa ligne de pensée.

Un vétérinaire, pensa-t-il. Mais il n'aimait pas assez les animaux pour cela, et la profession n'impliquait pas un rang social très élevé. Etre vétérinaire constituait un tel déclassement pour quelqu'un de sa caste.

Il eut l'impression d'entendre rire de façon moqueuse - et ce rire indiquait que là encore il était dans la mauvaise voie. Il pensa alors à devenir docteur, un docteur à la mode, dont la clientèle se recruterait parmi la noblesse ; et s'il lui était donné de sauver soixante-dix vies ou plus, il aurait alors le « linge blanc des pénitents » avec lequel commencer une autre vie à la fin de ceci.

Un des hommes parla pour la première fois.

- Nous avons, bien sûr, suivi vos pensées dans ce globe.

Il fit un geste en direction d'un globe posé sur la table et qu'Algernon n'avait pas vu car il était recouvert d'un tissu ; mais maintenant il rougeoyait et révélait les pensées d'Algernon.

Le vieil homme parla.

- Oui, je crois que je peux vous recommander de devenir docteur, mais pas un docteur mondain. C'est le plan de vie que je conseillerai dans votre cas. (Il fouilla dans ses papiers et reprit :) Vous avez mis fin à votre vie et en avez mutilé d'autres.

- Non, cria Algernon en se dressant, je n'ai pas mutilé...

L'autre l'interrompt :

- Vous l'avez fait ; d'autres, sur vos ordres, ont été tués et mutilés et vous en portez le blâme au même titre que les exécutants. Mais je vous prie de m'écouter attentivement, car je ne répéterai pas ce que je vous

dis. Vous deviendrez un médecin, mais dans un district pauvre, où vous travaillerez parmi les miséreux. Vous recommencerez votre existence dans les conditions les plus humbles - non plus comme un membre de l'aristocratie, mais comme quelqu'un qui s'élèvera grâce à son courage. A votre trentième année de vie, celle-ci sera terminée et vous reviendrez ici, si vous répétez votre suicide ; sinon, vous irez à un niveau plus élevé de l'astral où vous serez préparé, en fonction de la façon dont vous aurez agi dans la vie que vous êtes sur le point d'entreprendre.

Les discussions durèrent pendant très longtemps, puis le président, après un coup de marteau sur la table, reprit la parole :

- Nous nous rencontrerons à nouveau pour décider des parents que vous aurez, de la région où vous naîtrez et aussi de la date. Jusqu'à ce moment, vous pouvez regagner la Maison du Repos. La réunion est terminée.

L'air sombre, Algernon et le docteur refirent le chemin en silence. Le docteur l'installa dans la chambre qui convenait, en lui disant :

- Je reviendrai plus tard quand on me dira de le faire.

Avec un salut très bref, il s'éloigna, et Algernon s'assit, la tête dans les mains. L'image même de l'extrême misère, pensant à tout ce qu'il avait vu, à tout ce qu'il avait fait et se disant en lui-même : « Eh bien, si ceci est le Purgatoire, alors c'est que l'Enfer n'existe pas ! »

Chapitre 5

Se sentant vraiment très malheureux, il passait ses doigts crispés à travers ses cheveux en désordre. Il expiait maintenant le crime dont il s'était rendu coupable, et il l'expierait encore pendant longtemps. Où et comment cela finirait-il ? Il repassa dans son esprit tous les incidents survenus depuis son arrivée ici - le plan du Purgatoire.

- Ainsi, il était mal d'être un aristocrate ? Mal d'être de sang bleu ? marmonna-t-il à haute voix en fixant le sol.

Puis, entendant ouvrir la porte, il pivota brusquement. A la vision qui apparut - une nurse séduisante - il bondit, le visage rayonnant :

- Oh ! s'écria-t-il joyeusement, un ange est venu pour m'arracher à ce lieu ténébreux ! (Il considéra la nurse avec des yeux avides :) Quelle beauté en un endroit comme celui-ci. Quel...

- Assez ! interrompit la nurse. Je suis complètement immunisée contre vos flatteries. Vous êtes tous les mêmes, vous les hommes. Vous ne pensez qu'à une chose en venant ici, et je préfère vous dire que nous, les femmes, sommes vraiment lasses de vos avances. Asseyez-vous, ajouta-t-elle, j'ai à vous parler, et je dois vous emmener ailleurs. Avant tout, je vous dirai que j'ai, involontairement, surpris ce que vous disiez quand je suis entrée.

Il l'invita à s'asseoir. Ce qu'elle fit, et Algernon s'empressa d'avancer sa chaise pour être près d'elle. Mais voyant qu'elle avait choisi de se tenir en face de lui, il en fut irrité.

- Maintenant, Cinquante-trois... , lui dit-elle. Algernon leva la main.

- Vous vous trompez, miss... je suis Algernon St Clair de Bonkers.

La nurse répliqua :

- Ne soyez pas stupide. Il ne s'agit plus maintenant de jouer ; vous êtes ici entre deux actes - si l'on peut dire. (Rejetant ce qu'il voulait dire d'un geste de la main, elle reprit :) Je veux tout d'abord vous parler de deux choses en particulier. L'une est qu'ici vous n'êtes pas Algernon de... ce que vous voudrez ; vous êtes le numéro cinquante-trois. Ici, votre position n'est pas loin de celle d'un condamné - condamné pour crime de suicide - et ici ce nombre cinquante-trois se rapporte aux derniers chiffres de votre fréquence de base.

Algernon sentit que son cerveau tâtonnait.

- Fréquence de base, répéta-t-il. J'ai peur de ne pas comprendre ce dont vous parlez. Mon nom est Algernon, et non pas Cinquante-trois.

- Il vous reste beaucoup à apprendre, jeune homme, rétorqua la nurse d'un ton sévère. Vous me semblez d'une ignorance incroyable pour quelqu'un qui se targue d'être de sang presque royal. Mais voyons d'abord ce point. Vous semblez penser que, venu ici en tant que personne titrée, votre position demeure inchangée. Vous vous trompez !

Algernon explosa :

- Vous devez être une communiste ou quelque chose de cet acabit ! C'est le thème communiste classique qui veut que tous les hommes soient sur le même plan, socialement !

La nurse soupira d'un air exaspéré puis reprit d'une voix lasse :

- C'est bien vrai que vous êtes terriblement ignorant. Je vais vous dire, une fois pour toutes, que le communisme est un crime - au moins égal au suicide. Et ceci pour la raison que la personne qui se tue commet un crime contre elle-même, et que le communisme est un crime contre l'humanité. En fait, le communisme est un cancer dans le corps du monde. Nous sommes contre le communisme et un jour viendra où il sera anéanti car il repose sur des préceptes faux ; mais là n'est pas l'objet de ma présence ici.

Ayant consulté quelque papiers, elle se tourna de nouveau vers Algernon et lui dit en le regardant bien dans les yeux :

- Nous devons vous arracher l'idée que, ayant été titré, vous allez continuer à le demeurer. Considérons les choses du point de vue terrestre. Pensez à l'écrivain William Shakespeare, et aux pièces qu'il nous a laissées. Les personnages qu'il campait étaient parfois des scélérats et parfois des rois. Mais je vais vous dire brutalement qu'on aurait un rire méprisant pour l'acteur qui ayant joué le rôle du roi dans Hamlet se comporterait dans la réalité comme s'il était vraiment un roi. Les gens sont sur terre pour apprendre leur rôle particulier dans la pièce qu'est la vie - rôle qui leur permet d'accomplir les tâches qui leur sont dévolues ; et les ayant accomplies, il reviennent au monde astral et abandonnent, bien sûr, leur identité imaginaire pour retrouver leur identité naturelle, déterminée par leur propre sur-moi supérieur.

Frissonnant, Algernon - ou plutôt Cinquante-trois - répliqua :

- Oh, la, la ! Je déteste sincèrement le genre bas-bleu. Quand une ravissante jeune femme commence à prêcher et à faire la leçon, cela me coupe vraiment tous mes moyens.

- Oh, ce n'en est que mieux ! répondit la nurse, car votre tournure d'esprit me déplaît passablement et je suis ravie d'avoir douché vos pensées libidineuses.

Ayant regardé ses notes une nouvelle fois, elle s'adressa à Algernon.

Vous n'avez pas été envoyé dans la bonne Maison de Repos ; aussi je dois vous conduire dans une autre qui ne sera que temporaire, vu que vous devez retourner aussi vite que possible sur terre. En fait, vous n'êtes ici qu'en transit. Voulez-vous me suivre ?

Elle se leva et gagna la porte. Cinquante-trois, ex-Algernon, se précipita pour lui tenir la porte et, s'inclinant légèrement d'un air moqueur :

- Après vous, madame, dit-il.

Avec dignité, la nurse franchit la porte et vint buter contre le docteur qui s'apprêtait à entrer.

- Oh, désolée, docteur ; je ne vous avais pas vu !
s'exclama la nurse.

- Ce n'est rien, miss. Je venais chercher Cinquante-trois. Le conseil désire à nouveau le voir. Avez-vous quelque chose à lui dire ?

La nurse sourit et répondit :

- Non, je ne suis que trop heureuse de me débarrasser de lui. Il me paraît assez effronté pour quelqu'un dans sa position. J'ai essayé de lui apprendre qu'ici le sang bleu ne compte pas, bien qu'il soit

toutefois un peu supérieur au sang communiste. Mais, docteur, quand le conseil en aura terminé avec lui, vous savez qu'il doit aller à la Maison pour gens de passage ; il y a eu confusion dans les ordres et je pense que c'est pourquoi vous l'avez amené ici. Voulez-vous vous assurer qu'il se rendra bien à la Maison de Transit ?

- Je m'en occuperai, répondit le docteur. (Puis, faisant un signe à Cinquante-trois :) Venez, nous sommes déjà en retard.

Ils prirent un corridor qu'Algernon - non, Cinquante-trois - n'avait pas encore vu !

Le pauvre garçon avait décidément l'air très abattu et répétait :

- Purgatoire ? C'en est un vraiment. Je me sens sur les genoux de toute la marche qu'on me fait faire !

Le docteur auquel le soliloque de Cinquante-trois n'avait pas échappé riait d'un air ravi et rétorqua :

Quand vous dites que vous serez sur les genoux en sortant d'ici, vous avez plus que raison puisque vous serez un enfant dans le ventre de sa mère.

Le docteur et Cinquante-trois se dirigèrent alors vers un long corridor. Deux gardes étaient assis à l'entrée. L'un d'eux salua rapidement le docteur et demanda :

- Est-ce Cinquante-trois ?

- Oui, c'est lui, dit le docteur. Etes-vous celui qui va nous accompagner ?

Le garde assis à droite de l'entrée se leva en disant :

- C'est moi qui vais avec vous, mais ne perdons plus de temps, voulez-vous ?

Ils marchèrent... marchèrent, le corridor semblant à Cinquante-trois ne jamais devoir finir. Il était horrifié,

mais soudain, diversion : un embranchement. Le guide prit à gauche, avança encore, puis frappa à une porte.

- Entrez, dit une voix.

Le garde, bien vite, ouvrit toute grande la porte.

Le docteur entra le premier, suivi de Cinquante-trois et du garde qui ferma la porte derrière lui d'une poigne vigoureuse.

- Venez vous asseoir ici, dit une voix. Cinquante-trois s'avança vers le siège qu'on lui désignait.

- Nous devons maintenant discuter de votre futur. Nous voulons que vous retourniez sur terre très rapidement, mais au moment qui sera compatible avec les fonctions biologiques d'une femme, dit la voix.

Cinquante-trois regarda autour de lui - l'intensité de la lumière dans le bâtiment était telle qu'il en était ébloui. Il vit un mur ; mais ce fut pour lui un étonnement, car ce mur donnait l'impression d'être un verre dépoli sur lequel, à intervalles, des lumières colorées passaient puis disparaissaient. Il vit qu'il était dans une pièce, d'une espèce à laquelle il n'avait jamais songé auparavant. Elle était d'une austérité de chambre de clinique, pas blanche, mais d'un vert pâle très reposant.

Cinq ou six personnes étaient autour de lui, vêtues de blouses du même vert. Il n'aurait pu dire le nombre exact de ces gens, car certains entraient et d'autres sortaient - mais ces choses n'avaient aucune importance, car la voix de nouveau parlait :

- J'ai examiné et considéré avec beaucoup d'attention l'information qui m'a été transmise. Je suis allé à travers tout votre passé - le passé précédant votre venue sur la terre, et je découvre que d'après vos

lumières vous vous en êtes assez bien tiré sur terre ; toutefois, d'après les dieux de la maison, vous avez été un échec dans la vie réelle et vous avez, à cet échec, ajouté le suicide. Aussi nous voulons vous aider.

Cinquante-trois, qui paraissait très irrité, ne put s'empêcher d'éclater :

- M'aider ? M'aider ! Depuis ma venue ici, je n'ai cessé d'être critiqué, blâmé pour avoir appartenu à la haute société, blâmé pour avoir dit que peut-être j'aurais dû être un communiste. Que dois-je croire ? Si je suis ici pour recevoir un châtiment, alors pourquoi ne pas me l'infliger ?

Le vieil homme grisonnant assis en face de Cinquante-trois semblait à la fois peiné et compatissant.

- Je suis navré, dit-il, de votre attitude ; elle rend les choses très difficiles pour nous, parce que nous sommes venus à la conclusion inévitable qu'étant allé sur terre avec un statut assez favorable qui a affecté votre psyché, il est nécessaire que vous y retourniez avec des conditions humbles et pauvres. Sinon, vous allez vous rendre intolérable et donner à votre sur-moi des impressions absolument fausses. Me suis-je bien fait comprendre ?

Cinquante-trois qui faisait grise mine rétorqua :

- Non, définitivement non ; je ne comprends absolument pas à quoi vous faites allusion quand vous parlez de sur-moi. Jusqu'ici je n'ai entendu que ce que j'appellerai un charabia, et je n'ai pas le moindre sentiment de culpabilité pour ce que j'ai fait. D'après la loi anglaise, je n'ai rien fait de mal !

Le vieil homme sentit sa détermination se durcir.

Il avait l'impression que cet homme - ce Cinquante-trois - s'amusait à créer des difficultés.

- Vous êtes dans l'erreur pour ce qui est de votre référence à la loi anglaise, dit l'interrogateur, car si vous aviez la moindre connaissance de la loi anglaise, vous sauriez qu'existe une déclaration qui veut que l'ignorance de la loi n'est pas une excuse ; et, de ce fait, si vous enfreignez une loi en Angleterre et prétendez ignorer l'existence d'une telle loi - eh bien, vous êtes bel et bien jugé coupable, étant censé ne pas ignorer l'existence d'une telle loi. Et je vous prierai de ne pas être agressif avec moi, car je suis un de ceux qui tiennent votre destinée entre leurs mains, et si vous faites par trop d'opposition, alors nous pouvons rendre vos conditions très dures. Prenez garde et contrôlez votre arrogance.

Cinquante-trois frissonna ; le ton sur lequel on venait de lui parler prouvait qu'il n'était pas en position de force.

- Mais, sir, dit-il, que dois-je faire quand les termes employés par vous n'ont aucun sens pour moi ? Qu'est-ce, par exemple, que le sur-moi ?

- On vous éclairera plus tard sur ce terme, dit l'interrogateur. Il suffira, pour l'instant, que vous sachiez que votre sur-moi est ce à quoi vous faites référence quand vous parlez de votre âme éternelle, de votre âme immortelle ; et vous n'êtes maintenant qu'un pantin, ou une extension de ce sur-moi ; presque comme un pseudopode - une extension de votre sur-moi matérialisé, afin de vous permettre d'apprendre par la dure expérience physique ce que ne peut obtenir le sur-moi infiniment plus subtil.

Le pauvre Cinquante-trois eut l'impression que sa tête éclatait. Il n'avait pas compris un mot de tout cela, mais étant donné qu'on devait l'éclairer un peu plus tard sur toutes ces choses, il avait avantage à se contenter d'écouter. Et, d'un signe de tête, il répondit à l'interrogateur qui le fixait les sourcils levés.

Ce dernier, qu'il serait peut-être préférable d'appeler un conseiller, regarda ses papiers et dit à Cinquante-trois :

- Vous devez retourner sur terre comme un enfant de gens pauvres, de parents sans statut social, parce que le rôle que vous avez été appelé à jouer dans votre précédente existence semble avoir considérablement faussé votre compréhension et vos perceptions, et vous vous placez dans une classe à laquelle vous n'avez pas droit. Nous suggérons - et c'est votre droit de refuser - que vous naissiez à Londres dans le secteur de Tower Hamlets. Il y a, près de Wapping Street, de futurs parents très convenables. Vous aurez l'avantage de naître tout près de la Tour de Londres et près des célèbres docks, zone de pauvreté et de souffrance. Là, si vous êtes d'accord, et si vous avez la force mentale et morale, vous pourrez commencer à travailler au développement qui fera de vous un médecin ou un chirurgien ; et en sauvant les vies autour de vous, vous pouvez expier vos fautes : les morts dont vous êtes responsable. Mais vous devrez vous décider rapidement car ces femmes que nous avons choisies comme mères futures sont déjà enceintes, ce qui veut dire que nous n'avons pas de temps à perdre. Je vais vous montrer, dit-il, la zone où vous pourrez naître.

Se tournant, il fit un geste de la main vers le mur que Cinquante-trois avait cru être en verre dépoli. Aussitôt la couleur apparut et il prit vie ; Cinquante-trois vit la Tamise, Southwark Bridge, London Bridge, et Tower Bridge qui apparaissaient sur l'écran. La Tour de Londres elle-même était visible. Charmé, il regardait ces images parfaitement claires, et observait la circulation. Les voitures sans chevaux l'intriguaient tout particulièrement. Il en fit la remarque au conseiller qui lui répondit :

Oh oui, ce mode de transport a presque disparu ; de grands changements se sont produits depuis que vous êtes ici, et vous savez que vous y avez passé pas mal de temps. Vous avez été inconscient pendant environ trois ans. Tout maintenant est motorisé - bus, voitures, etc. Les choses sont censées s'être améliorées, mais je regrette quant à moi de ne plus voir des chevaux passer dans les rues.

Cinquante-trois se concentra de nouveau sur les images de Londres, et fut interrompu par le conseiller qui lui disait :

- Nous avons cinq femmes enceintes. Je veux que vous choisissiez parmi toutes les zones qu'on vous a montrées, celle que vous préférez. Parmi ces cinq femmes, l'une est l'épouse d'un aubergiste, la seconde est l'épouse d'un fruitier. La troisième, l'épouse d'un quincaillier. Quant à la quatrième, son époux est conducteur d'autobus, et la cinquième est concierge d'hôtel meublé. Vous êtes libre maintenant de faire votre choix et personne ne vous influencera. Je peux vous en soumettre la liste et vous aurez vingt-quatre

heures pour réfléchir. Et si vous avez besoin d'un conseil, il vous suffira de le demander.

Cinquante-trois retourna aux tableaux vivants, montrant les gens qui se déplaçaient ; il s'étonnait de la façon étrange dont les femmes étaient vêtues, admirait les voitures sans chevaux et s'émerveillait aussi en voyant défiler la masse de somptueux bâtiments. Il se tourna alors vers le conseiller en disant :

- J'aimerais vous demander de me permettre de voir les cinq pères et les cinq mères parmi lesquels je dois sélectionner mes parents. J'aimerais les voir, voir leurs conditions de vie.

- Ah, mon ami, répondit le conseiller d'un ton de regret et secouant la tête tristement, c'est une requête que je dois vous refuser, car nous ne faisons jamais ce genre de choses. Nous ne pouvons que vous donner les détails et vous laisser faire votre choix. Si vous étiez autorisé à voir vos parents, ce serait une intrusion dans leur vie privée. Je suggère que vous regagniez maintenant la Maison de Transit et réfléchissiez à la question.

Il se leva, s'inclina devant le docteur et devant Cinquante-trois, ramassa ses papiers et sortit.

- Venez, maintenant, dit le docteur. Cinquante-trois le suivit en rechignant. Ils refirent le chemin en sens inverse, accompagnés par le garde.

Se retrouvant à l'extérieur, Cinquante-trois prit une respiration profonde, reprenant vie et énergie.

Le garde les quitta pour rejoindre son poste. Le docteur et Cinquante-trois se dirigèrent ensuite vers un bâtiment gris et banal que Cinquante-trois avait

vaguement remarqué sans s'y intéresser. Ils y pénétrèrent par la porte principale ; un homme était assis derrière un bureau.

- La troisième à gauche, dit-il, sans même lever les yeux.

La troisième à gauche était une chambre presque nue : un lit, une chaise et une table sur laquelle était posée une grande chemise de carton portant le numéro 53.

- Nous y sommes, dit le docteur. Vous avez maintenant vingt-quatre heures pour réfléchir et prendre votre décision. Ce délai écoulé, je reviendrai et nous pourrons voir ce qui peut être fait pour votre retour sur terre. Adieu !

Le docteur referma la porte derrière lui et laissa Cinquante-trois qui, seul au milieu de la chambre, feuilletait avec appréhension les pages contenues dans la chemise.

Les mains derrière le dos et l'air maussade, il commença à arpenter la chambre. Il marcha ainsi pendant des heures et, fatigué, il se laissa tomber sur sa chaise, en regardant d'un air buté à travers la fenêtre.

- Cinquante-trois !, murmura-t-il, Comme un condamné, et pour avoir fait ce que je croyais être la seule chose à faire dans mon cas. Pourquoi vivre, quand on n'est ni homme ni femme ?

Prenant son visage entre ses mains et offrant l'image du malheur, il se prit à réfléchir. « Ou ai-je simplement pensé que je faisais la chose qui convenait ? Peut-être, après tout, y a-t-il, dans ce qu'ils disent, quelque chose de juste. Il est très probable que je me suis laissé aller

à m'apitoyer sur moi-même ; mais ici je suis maintenant comme un condamné qui a un numéro, et je dois décider ce que je serai ensuite. Je ne sais pas ce que je vais être. Quelle importance cela a-t-il de toute façon ? Je finirai probablement par me retrouver ici, une autre fois.

Il se leva brusquement, alla à la fenêtre et décida qu'il allait faire le tour du jardin. Il toucha la fenêtre et celle-ci s'ouvrit sans la moindre difficulté. Il s'apprêta à sortir, et ce fut comme l'impression d'entrer dans une couche mince et invisible de latex. Elle s'étira afin qu'il puisse passer sans se faire mal puis, à son grand étonnement, elle se contracta et elle le projeta gentiment dans la chambre. « Condamné, après tout, n'est-ce pas ? » se dit-il.

Il resta assis pendant des heures, à penser et à méditer, mais incapable d'arriver à une décision. « J'avais cru qu'après la mort, j'irais au Ciel. Au fait, je ne pense pas que j'y avais le moins du monde songé. J'ai vu tant de gens mourir sans apercevoir jamais le moindre signe d'une âme quittant le corps ; aussi en ai-je conclu que toutes ces histoires de vie après la mort n'étaient que sottises. » Ne pouvant tenir en place il se leva, recommença à aller et venir. « Je me revois dans le mess, un soir où nous discussions de ce problème ; le capitaine Broadbruches avait donné son point de vue ; d'après lui, après la mort il n'y avait plus rien. Il avait ajouté qu'ayant vu beaucoup mourir - hommes, femmes et enfants, aucune âme, jamais, ne s'était élevée de ces cadavres pour s'envoler vers le ciel. »

Puis Cinquante-trois revit la vie telle qu'elle était en Angleterre au temps où il allait à l'école, et quand il était élève à l'école militaire. Il se revit jeune officier montant fièrement à bord d'un bateau pour s'en aller combattre les Hollandais. Il avait l'habitude de penser aux Boers comme étant des Hollandais, parce que c'était leur groupe ethnique d'origine. Mais, regardant en arrière, il se rendait compte que les Boers n'étaient que des fermiers luttant pour ce qu'ils croyaient être le droit de choisir leur propre style de vie, une fois libérés de la domination anglaise.

La porte s'ouvrit et un homme entra :

- Je suggère que vous essayiez de prendre un peu de repos. Vous ne faites que vous épuiser à piétiner ainsi. Vous aurez à subir dans quelques heures une expérience très traumatisante. Si vous êtes reposé, les choses, pour vous, n'en seront que plus faciles.

Se tournant vers lui d'un air courroucé et d'un ton de commandement militaire, Cinquante-trois cria :

- Sortez ! (En haussant les épaules, l'homme se retira, et Cinquante-trois reprit ses méditations.)

« Qu'était-ce donc que cette histoire au sujet du Royaume des Cieux ? se demanda-t-il. Les prêtres parlaient toujours d'autres demeures, d'autres plans d'existence, d'autres formes de vie. Je me souviens du Père nous disant qu'avant la venue du christianisme sur la terre, chaque être était condamné à la damnation et aux tourments éternels et que seuls les catholiques romains iraient au ciel. Je m'interroge et me demande depuis combien de temps le monde a existé, et pourquoi tous ces gens d'avant le christianisme devaient tous être damnés, vu qu'ils ne savaient pas

qu'il leur fallait être sauvés ? » Et il marchait, marchait toujours à travers la chambre.

Irrité et frustré, il se jeta sur son lit. Cette fois aucune obscurité ne descendit ; il resta là simplement, empli de haine et d'amertume, et des larmes jaillirent de ses yeux. Il essaya de les balayer d'un revers de main, puis il enfouit son visage dans l'oreiller et pleura longuement.

Après ce qui semblait être une éternité, il y eut à la porte un coup discret qu'il ignora. On frappa de nouveau et de nouveau il ne broncha pas. Quelques secondes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit doucement. C'était le docteur. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et demanda :

- Etes-vous prêt ? Les vingt-quatre heures sont écoulées.

Encore somnolent, Cinquante-trois avança une jambe au bord du lit, puis l'autre et s'assit lentement.

- Avez-vous choisi dans quelle famille vous voulez aller ? demanda le docteur.

- Du diable, si j'y ai pensé !

- Ah ! Je vois que vous lutterez jusqu'au bout, hein ? C'est sans importance, en ce qui nous concerne, bien que vous ne le croirez peut-être pas. Nous essayons sincèrement de vous aider et si, par vos atermoiements, vous laissez passer cette chance, vous découvrirez que les occasions se raréfient et que les familles, elles aussi, se font rares.

- Vous avez là le choix entre cinq familles, dit-il en feuilletant négligemment la chemise marquée 53. Certains n'ont droit à aucun choix et sont simplement dirigés sur terre. Laissez-moi vous dire quelque chose.

(Il se cala sur sa chaise, croisa les jambes et ayant fixé Cinquante-trois d'un air sévère, il lui dit :) Vous êtes comme un enfant gâté, qui se laisse aller à ses colères. Vous avez péché gravement, vous avez gâché votre vie et vous devez maintenant payer pour ce que vous avez fait ; mais cherchez à ce que ce soit dans les conditions les plus agréables. Si vous vous refusez à coopérer, et si vous continuez à vous conduire comme un enfant, vous arriverez à un moment où vous n'aurez plus le choix. Vous pouvez fort bien vous retrouver l'enfant d'une pauvre famille noire déshéritée de Mombassa, ou être envoyé en tant qu'enfant du sexe féminin dans une famille de Calcutta. Les filles là-bas n'ont pas grande valeur ; les gens veulent des garçons, car ils peuvent aider la famille ; et une enfant du sexe féminin risque d'être vendue pour la prostitution, ou d'être réduite à des conditions proches de l'esclavage.

Cinquante-trois s'était assis sur le bord du lit, ses mains agrippant le matelas, la bouche grande ouverte, les yeux fixes tels ceux d'un animal sauvage qu'on viendrait de capturer et de mettre en cage. Le docteur le regarda, mais Cinquante-trois ne parut pas le reconnaître ou entendre ses remarques.

- Si vous persistez dans votre attitude récalcitrante et stupide, et rendez notre tâche plus difficile, nous pourrions alors choisir de vous expédier dans une île entièrement peuplée de lépreux. Vous devez vivre les trente années que vous avez voulu éviter de vivre. C'est la loi de nature. Aussi vous feriez mieux d'entendre raison.

Voyant l'état de Cinquante-trois, le docteur se leva et le gifla. L'autre bondit, furieux, puis s'effondra.

- Que puis-je faire ? dit-il, on me renvoie sur terre pour y vivre la forme de vie la plus inférieure. J'ai été habitué à avoir un rang social.

L'air accablé, le docteur alla s'asseoir sur le lit à côté de Cinquante-trois et lui parla.

- Savez-vous, mon garçon, que vous faites une grave erreur. Supposons que vous soyez sur terre actuellement, appartenant au milieu théâtral. Imaginez qu'on vous ait offert le rôle du roi Lear, ou celui d'Hamlet. Vous sauteriez très probablement sur une telle chance. Mais la représentation terminée, les spectateurs partis, le producteur ayant décidé de son prochain spectacle, insisteriez-vous sur le fait que vous avez tenu le rôle du roi Lear, ou d'Hamlet ? Si l'on vous proposait, par exemple, d'être le bossu de Notre-Dame de Paris, ou Falstaff, diriez-vous que de tels rôles sont indignes d'un acteur qui a été Hamlet ou le roi Lear ?

Le docteur se tut. Cinquante-trois, assis sur le lit, grattait le sol avec le pied d'un geste paresseux, puis répliqua :

- Mais ceci n'est pas une pièce de théâtre ; je vivais sur terre, j'appartenais à la haute société, et vous voulez maintenant que je sois - qu'était-ce donc ? - le fils d'un aubergiste, d'un conducteur d'autobus, ou autre chose semblable !

Le docteur soupira et lui dit :

- Vous étiez sur la terre pour y jouer un rôle.

Avant d'y aller, vous avez choisi les conditions qui vous semblaient celles susceptibles de vous permettre d'être un acteur qui réussit. Or, vous avez échoué. L'acte était un fiasco ; aussi votre retour sera accompagné de conditions différentes. Vous avez un

choix entre cinq propositions. Certains n'ont pas ce choix. Venez, ajouta-t-il, nous avons déjà perdu trop de temps et le conseil doit s'impatientser.

Il se dirigea vers la porte et brusquement revint prendre le dossier. Puis prenant Cinquante-trois par le bras il le secoua avec rudesse en disant :

- Venez. Soyez un homme. Vous ne pouvez chasser de votre pensée l'idée de votre importance, au temps où vous étiez officier. Un officier et un gentleman ne se comportent certainement pas comme ce lâche larmoyant que vous êtes devenu.

Maussade, Cinquante-trois se leva et ils quittèrent la chambre. Un homme à cet instant avançait dans leur direction.

- Oh ! dit-il, je venais pour voir ce qui était arrivé. Je pensais que notre ami était peut-être si affligé qu'il ne pouvait sortir du lit.

- Patience, ami, patience, reprit le docteur. Un cas comme celui-ci demande que nous soyons tolérants.

Les trois hommes suivirent le corridor, passèrent devant les gardes qui, cette fois, se contentèrent de les examiner, et ils arrivèrent à la porte.

- Entrez, dit la voix. Le vieil homme était assis au grand bout de la table et, disposées de chaque côté, se tenaient deux autres personnes - un homme et une femme en long sarreau vert. Tous se tournèrent pour regarder entrer Cinquante-trois.

- Alors, avez-vous décidé qui vous seriez ? demanda l'homme en bout de table.

Le docteur poussa du coude son compagnon en lui murmurant :

- Parlez, ne voyez-vous pas qu'ils sont en train de perdre patience ?

L'air renfrogné, Cinquante-trois s'avança et sans y être invité s'affala sur une chaise.

- Non ! dit-il, comment le pourrais-je ! Je ne sais presque rien de ces gens. Je n'ai pas la moindre idée des conditions qui m'attendent. Je sais seulement qu'un aubergiste me semble détestable - un quincaillier plus encore peut-être. J'ignore de tels gens, ne les ayant jamais rencontrés dans ma vie sociale. Peut-être que vous, sir, avec votre expérience indiscutable, seriez en mesure de me donner un conseil.

Cinquante-trois lança un regard insolent à l'homme en bout de table, mais celui-ci se contenta de sourire d'un air indulgent en lui disant :

- Vous avez un esprit de caste très excessif, et je conviens, avec vous, que la respectable activité qu'est celle d'un aubergiste ou d'un quincaillier serait plus que n'en peut accepter votre subconscient. Toutefois je pourrais vous recommander fortement cette auberge célèbre de Cable Street ; mais pour quelqu'un de snob comme vous, je suggérerais au contraire la famille de l'épicier. L'homme se nomme Martin Bond et sa femme, Mary. Elle est sur le point d'accoucher et si vous devez occuper son corps en tant qu'enfant à naître, vous n'avez pas une minute à perdre, il vous faut reprendre vos esprits et décider, car vous seul pouvez le faire.

« Un épicier, pensa Cinquante-trois. Pommes de terre moisies, oignons puants, tomates trop mûres. Pouah ! » Se grattant la tête, il se tortillait misérablement sur sa chaise. Autour de lui, les autres faisaient silence, conscients de ce qu'il y avait de

désespérant dans le fait de devoir prendre une telle décision. Levant la tête, Cinquante-trois dit enfin sur un ton de défi :

- C'est bien, je choisis l'épicier. Peut-être découvriront-ils que je suis l'homme « le mieux » qu'ils aient jamais eu dans leur famille !

La femme assise sur le côté de la table dit alors : - Sir, je pense que nous devrions procéder à un check-up, afin de voir s'il est encore compatible avec la mère. Ce serait, pour elle, un coup très rude, si après tout ce qu'elle a enduré, elle donnait naissance à un bébé mort-né.

L'homme assis de l'autre côté acquiesça et se tourna vers Cinquante-trois.

- Si l'enfant est mort-né, cela n'aidera pas à votre problème, lui dit-il, car vous serez ramené ici, du fait que votre manque de coopération et votre intransigeance auront provoqué, pour cette femme, la perte de son enfant. Je suggère - et ceci dans votre seul intérêt - que vous nous aidiez, que vous essayiez d'être plus calme, plus coopératif, sinon il nous faudra vous expédier n'importe où, comme on fait des choses jetées au rebut.

- Venez avec moi, dit la femme après un instant d'hésitation. Le vieil homme acquiesça d'un geste de la tête et se leva lui aussi.

- Suivez-nous, dit le docteur à Cinquante-trois, l'heure a sonné.

Tel un homme qui sentirait approcher l'exécution, il se leva d'un air apathique et suivit la femme dans une petite pièce adjacente. Tout ici était différent. Les murs donnaient l'impression d'être faits de lumières

tremblantes derrière des verres dépolis. Il y avait partout des boutons et des commutateurs. Pendant un moment, il se crut dans une centrale électrique ; mais en face de lui, il vit une table d'une forme absolument inhabituelle - qui avait un peu celle d'un corps humain, bras, jambes, tête et tout.

- Installez-vous sur cette table, dit alors la femme.

Cinquante-trois hésita un instant, puis en haussant les épaules il grimpa sur la table, écartant avec brusquerie la main du docteur qui, aimablement, cherchait à l'aider. Etendu sur la table, une étrange sensation s'empara de lui ; la table semblait se mouler à son corps. Sensation exquise de confort qu'il n'avait jamais encore éprouvée. La table était chaude. Levant les yeux, il découvrit que sa vue s'était troublée. Les formes devant lui devenaient imprécises. Promenant son regard sur le mur qui lui faisait face, il crut pouvoir distinguer une forme humaine du sexe féminin. Il lui sembla qu'elle était dans un lit ; l'observant avec des yeux brillants, il eut l'impression que quelqu'un rejetait les draps en arrière.

Une voix déformée lui parvint :

- Tout semble aller bien. Il est compatible. C'était vraiment très, très étrange. Il ressentait comme une impression d'être « anesthésié ». Il ne se défendait pas, il n'avait pas d'appréhension, nulle lucidité. Au lieu de cela, il reposait sur cette table qui épousait sa forme, regardant, sans comprendre, les gens qu'il avait connus antérieurement - le docteur, le conseiller et la femme.

Il eut le vague sentiment qu'on parlait : « Fréquence de base compatible. » « Inversion de température. »

« Une période de synchronisation et de stabilisation. »
Il eut un sourire nonchalant ; le monde du Purgatoire s'évanouit et il ne sut plus rien de ce monde.

Il y eut un long silence, un silence sonore au cours duquel il sentait des vibrations qu'il ne pouvait entendre. Et soudain, ce fut comme s'il était projeté dans une aube dorée - une véritable gloire. Il semblait se tenir à demi conscient dans une campagne radieuse. Des flèches se dressaient au loin et il était entouré de gens. Puis, il eut l'impression qu'une très belle forme venait à lui en lui disant : « Aie du courage, mon fils, car tu retournes dans un monde de misère. Ne te laisse pas abattre, car nous resterons en contact avec toi. Souviens-toi que tu n'es jamais seul, jamais oublié, et si tu fais ce que te dicte ta conscience intime, il ne t'arrivera aucun mal, mais seulement ce qui a été ordonné - et une fois achevé avec succès ton temps dans le monde de misère, tu nous reviendras triomphant. Sois calme, sois en paix. »

La Forme s'éloigna et Cinquante-trois se retourna sur l'élément - table ou lit ? - où il reposait et sombra paisiblement dans le sommeil. Et tout ce qui s'était produit avait disparu de sa conscience.

Chapitre 6

Algernon s'agita violemment dans son sommeil.

Algernon ? Cinquante-trois ? Peu importe que ce fût l'un ou l'autre. Ce n'était pas dans le sommeil qu'il était plongé, mais bien dans le cauchemar le plus affreux qu'il ait jamais vécu. Il songea au tremblement de terre

de Messine, où les édifices s'étaient écroulés et où la terre s'était ouverte en engloutissant les gens, puis s'était refermée sur eux.

Une effroyable catastrophe. Mais ce qu'il éprouvait était la pire chose jamais imaginée. Il lui semblait qu'on le broyait et qu'un boa constrictor essayait de le déglutir et de le faire passer au travers de sa gorge.

Le monde entier lui paraissait être bouleversé.

Tout tremblait. Il ne souffrait pas, mais il se sentait terrifié.

De loin, un cri étouffé lui parvint, comme un cri entendu à travers une masse d'eau. Vaguement conscient, il perçut : « Martin ! Martin, demande vite un taxi. Le travail a commencé. »

« Martin ? Martin ? » Il avait le sentiment vague, très vague, d'avoir déjà entendu ce nom quelque part, mais il ne parvenait pas à rassembler ses souvenirs.

La sensation d'écrasement continuait, en même temps que lui parvenait un horrible gargouillement de liquides. Il crut, pendant quelques instants, être tombé dans un égout. La température s'élevait et l'expérience était vraiment très éprouvante.

Soudainement, il eut conscience d'une souffrance terrible à la base du cou - accompagnée d'une impression de mouvement très particulier, et absolument nouveau pour lui. Il sentit qu'il suffoquait comme s'il était immergé dans un liquide, mais ce n'est pas possible, pensa-t-il. Un homme ne peut pas vivre dans un fluide, pas depuis que nous avons émergé de la mer.

Secousses et bousculades continuèrent encore pendant un temps ; puis il y eut un dernier à-coup et

une voix très assourdie gronda : « Attention, l'ami ! Doucement ! Vous voulez qu'elle l'ait là, dans le taxi ? » Une sorte de grognement répondit, mais tout cela affreusement assourdi. Algernon était convaincu d'avoir perdu l'esprit ; tout lui semblait n'avoir aucun sens, ne sachant où il était, ni ce qui lui arrivait. Il est vrai que, dernièrement, il avait vécu des choses absolument terribles qui ne lui permettaient plus d'agir comme un être rationnel. De vagues souvenirs flottaient dans sa conscience. Quelque chose concernant un rasoir... Quelque part. Une chose effroyable que cet incident ! Rêvant qu'il s'était tranché la tête, et se regardant ensuite, alors qu'il était suspendu près du plafond, regardant son propre cadavre étendu sur le sol. Ridicule, complètement absurde, bien sûr, mais... et qu'était-ce donc que cet autre cauchemar ? Où était-il en ce moment ? Il semblait être quelque chose comme un condamné, accusé d'un crime. Le pauvre garçon avait presque perdu l'esprit dans l'imminence du jugement.

Le chambardement continuait. « Doucement maintenant, doucement, j'ai dit, aidez-nous, voulez-vous. » Tout était si lointain, si irréel, et les voix étaient si rudes, que cela lui rappela un marchand ambulant entendu un jour, dans une des petites rues de Bermondsey à Londres. Mais qu'avait à faire cette rue avec lui, et, de toute façon, où était-il ? Il chercha à se frotter les yeux, mais découvrit, à sa grande horreur, qu'une sorte de câble l'encerclait. De nouveau, il pensa qu'il devait être dans l'astral inférieur, vu l'absence de liberté de ses mouvements. Il avait l'impression d'être dans une masse d'eau. Avant cela, lors de son passage

dans l'astral inférieur, l'élément dans lequel il avait semblé être était gluant. Avec hébétude, il essaya de forcer son esprit à remonter les sentiers de la mémoire. Mais tout demeura obscur.

« Oh Dieu ! pensa-t-il, inquiet, j'ai dû devenir fou et être enfermé dans un asile. Je dois avoir des cauchemars. Comment un être, membre comme moi d'une vieille famille respectée, a-t-il pu en venir là ? Oh Dieu ! Que m'est-il donc arrivé ? »

Il y eut un autre soubresaut soudain, et les douleurs reprirent. Vaguement, très vaguement, il eut conscience que quelqu'un criait, mais ce cri était comme étouffé. Etendu sur le dos quelques minutes auparavant, il était maintenant sur le visage, et une soudaine convulsion le fit tournoyer et se retrouver sur le dos, tremblant d'épouvante.

« Je tremble ? se demanda-t-il horrifié. Comment moi, un officier et un gentilhomme, puis-je avoir peur au point d'en perdre la raison ? De quelle affliction ai-je été frappé ? Je crains de ne pas y survivre ! »

Malgré tous ses efforts pour essayer de comprendre ce qui lui était arrivé, il ne parvenait qu'à des sensations confuses - celles d'être devant quelque chose comme un Conseil décidant ce qu'il allait devenir. Et puis, il y avait eu cette table où on l'avait fait s'étendre... Non, c'était inutile, son esprit se refusait à aller plus loin.

Un autre mouvement violent. A nouveau il eut la conviction qu'il se trouvait dans les replis d'un boa s'apprêtant à le digérer. Sa terreur était à son comble. Tout d'abord, comment avait-il été saisi par ce boa, et

que ferait-il en un lieu où existaient de telles créatures ? Tout ceci le dépassait.

Un hurlement le secoua. Il y eut une violente torsion, un déchirement et il crut qu'on venait de lui arracher la tête. « Oh, mon Dieu ! pensa-t-il. Ainsi, c'est vrai. Je me suis coupé la gorge et ma tête vient de tomber. Oh Dieu ! que vais-je faire ? »

Un jaillissement d'eau d'une soudaineté terrifiante, et il se trouva déposé sur quelque chose de souple. Il suffoquait et se débattait, avec, lui semblait-il, une couverture chaude sur le visage ; il découvrit alors des pulsations ; d'impérieuses incitations le forçaient à travers quelque étroit canal, et quelque chose - il lui sembla que c'était un cordon fixé autour de sa taille - essayait de le retenir. Le cordon s'enroula autour d'un de ses pieds ; il se débattit pour se libérer car il suffoquait dans cette humidité obscure. Il frappa à nouveau avec le pied et un hurlement sauvage, plus sonore, cette fois, éclata de quelque part au-dessus de lui et derrière lui. Une autre convulsion suivit et il fut projeté hors de l'obscurité, dans une lumière si éclatante qu'il se crut aveuglé.

Il était incapable de voir, mais de l'environnement chaud dans lequel il avait été, on le précipitait maintenant sur quelque chose de froid et de rugueux. Le froid lui sembla pénétrer ses os et il frissonna. Il découvrit, étonné, qu'il était tout trempé, et « quelque chose » alors le saisit par les chevilles et le souleva, tête en bas.

Deux claques sévères sur son derrière, et il ouvrit la bouche pour protester contre l'indignité, contre l'outrage infligé au corps d'un officier et d'un

gentleman. Et avec ce premier cri de rage, tout souvenir du passé le quitta, comme s'évanouit le rêve à l'aube du jour nouveau. Un bébé était né.

Tous les bébés, bien sûr, ne connaissent pas de telles expériences, vu qu'un bébé n'est normalement qu'une masse inconsciente de protoplasme jusqu'à l'instant de la naissance. La conscience ne lui vient que plus tard. Mais, dans le cas d'Algernon, ou de Cinquante-trois - comme il vous plaira de l'appeler - le problème était assez différent, car il avait été un suicidé et, en vérité, un « cas » très difficile, et à cela s'ajoutait un autre facteur : cette créature - cette entité - devait revenir sur terre avec, dans l'esprit, un objectif particulier ; il lui fallait se destiner à une profession spéciale, et la connaissance de ce qu'était cette vocation devait être transmise à partir du monde astral par l'intermédiaire du bébé à naître et de là directement au moule mental du nouveau-né.

Pour un temps, le bébé resta étendu. Le cordon fut coupé, mais il était indifférent à tout ce qui se passait. Algernon s'en était allé. Il y avait là, maintenant, un bébé sans nom. Après quelques jours passés à l'hôpital, des formes vagues allaient et venaient devant la vision indécise du bébé.

- Tiens, dit une voix, assez fruste, petit diable d'avorton, hein ? Comment vas-tu l'appeler, Mary ?

La mère, regardant tendrement son premier bébé, leva les yeux et sourit au visiteur.

- Je pense que nous l'appellerons Alan. Tu te souviens, nous avons décidé que si c'était une fille elle s'appellerait Alice, et si c'était un garçon, ce serait Alan.

Quelques jours plus tard, Martin revenait voir sa femme et tous deux quittaient l'hôpital emportant avec eux le petit paquet qui commençait une nouvelle vie sur terre - une vie dont ils ignoraient tous deux qu'elle était destinée à se terminer trente ans plus tard. Le bébé fut amené à la maison située dans un quartier assez convenable de la ville, non loin de la Tamise, où les navires, à grand renfort de sirènes, annonçaient leur arrivée ou leur départ pour un voyage qui les emmenait peut-être à l'autre bout du monde. Et dans cette petite maison, non loin de Wapping Steps, un bébé dormait dans une chambre au-dessus de la boutique où il allait, plus tard, laver des pommes de terre, jeter les mauvais fruits et enlever les feuilles pourries des choux. Mais pour cela, le bébé se devait de grandir un peu...

Le temps avait passé et le petit garçon avait atteint sa quatrième année. En ce dimanche après-midi beau et chaud, il était assis sur les genoux de grand-papa Bond, quand celui-ci se pencha vers lui, en demandant :

- Alors, petit, que vas-tu faire quand tu seras grand ?

Le petit garçon marmonna quelque chose pour lui-même, examina attentivement ses doigts et répondit dans son parler enfantin :

- Docteuuh, docteuuh.

Puis, glissant des genoux de son grand-père, il se sauva d'un air embarrassé.

- C'est drôle, vous savez, grand-père, dit Mary, cet enfant a l'air de se passionner pour tout ce qui touche la médecine. Et pourtant il n'a que quatre ans. Quand

le docteur vient, par exemple, il faut absolument qu'il s'intéresse à ce tube qu'il se met autour du cou.

- Le stéthoscope, dit grand-papa.

- Oui, c'est le nom. Je ne peux vraiment pas comprendre. C'est comme une idée fixe chez cet enfant. Mais penser à devenir docteur, dans notre situation ?

Le temps continuait sa marche en avant, et Alan avait maintenant dix ans. Il travaillait très dur à l'école. Comme l'avait dit un maître à Mrs Bond :

- Cet enfant est extraordinaire ; ce n'est presque pas normal pour un enfant de son âge d'étudier comme il le fait. Il ne veut parler que de médecine et de choses la concernant. C'est presque une tragédie car - ne voyez pas d'offense à ce que je vais dire - comment peut-il espérer être un jour docteur ?

Mary Bond n'avait cessé d'y penser ; elle y songeait dans le long silence des nuits, interrompu seulement par le bruit de la circulation et le mugissement des sirènes sur la Tamise - bruits qu'elle finissait par ne plus entendre. Ne cessant d'y penser, elle en parla avec une voisine. Celle-ci lui répondit :

- Vous savez, Mary, qu'il existe maintenant la possibilité de faire assurer un enfant - à condition que la mère soit assez jeune quand elle le met au monde. Vous payez telle somme par semaine et, à un certain âge, le garçon dispose d'une jolie somme qui lui permettra de payer ses études. Je sais que cet arrangement existe ; je connais un garçon qui, grâce à cela, a pu devenir avocat. Je vais dire à Bob Miller d'aller vous voir ; il est au courant de toutes ces polices d'assurance.

Et la voisine s'en fut, pleine de bonnes intentions concernant l'avenir d'Alan.

Puis ce fut l'entrée à l'école secondaire. Le directeur le questionna sur ses projets.

- Alors, mon garçon, que vous proposez-vous de faire quand vous quitterez l'école ?

- Je serai docteur, sir, répondit Alan Bond d'un air assuré en regardant le directeur.

- Eh bien, mon garçon, il n'y a aucun mal à avoir de telles ambitions ; mais ceci demandera de dures et longues études. En outre, il vous faudra obtenir des bourses, car la situation de vos parents ne leur permettra pas de vous mener jusqu'au bout des études médicales et de subvenir, en même temps, à toutes les dépenses qu'elles impliquent. Je vous suggère d'essayer d'avoir une autre corde à votre arc, au cas où...

- Oh, nom d'un chien ! dit Martin Bond, ne peux-tu pas poser ce diable de livre pendant une minute. Ne t'ai-je pas dit de nettoyer ces pommes de terre ? Nous finirons par perdre la clientèle de Mrs Potter si on lui vend des pommes de terre couvertes de terre. Pose ton livre, j'ai dit, et occupe-toi de ces pommes de terre. Je veux qu'elles soient impeccables, et quand tu auras fini, tu iras les livrer à Mrs Potter. (Le père d'Alan, au comble de l'exaspération, marmonnait : Pourquoi diable, faut-il que les enfants maintenant aient des idées au-dessus de leurs moyens ! Il ne pense qu'à une chose, à être docteur. Où diable croit-il que je vais trouver l'argent pour payer les études ?

Et pourtant, continua-t-il en pensée, à l'école ils disent que c'est un crack - le premier pour ce qui est de

l'intelligence. Oui, c'est un bûcheur... Il essaye d'avoir une bourse. Peut-être que j'ai été un peu dur avec lui. Comment étudier convenablement quand je l'interromps pour lui ordonner de nettoyer les pommes de terre ? Je vais lui donner un coup de main.

Le père Bond trouva son fils assis sur un tabouret devant un grand bassin. Tenant un livre de la main gauche, il tâtait de sa main droite pour prendre une pomme de terre qu'il se contentait de lâcher dans l'eau, en la frottant un peu, pour la jeter ensuite sur un journal.

- Je vais t'aider, mon garçon, comme ça nous irons plus vite, et tu pourras reprendre ton livre après avoir fait la livraison. Ce n'est pas pour être dur avec toi, mais tu sais que je dois gagner ma vie. J'ai des charges - toi, ta mère, et moi aussi. Et quand le loyer est payé, ce sont les impôts... Toujours quelque chose à payer et le gouvernement, lui, il ne s'occupe pas de savoir comment on se débrouille. Allez... laisse-moi t'aider.

Le trimestre scolaire s'achevait. Le directeur et les maîtres étaient réunis, ainsi que le conseil de classe et, dans le grand hall, les enfants, vêtus de leurs habits du dimanche, étaient assis, l'air embarrassé. A côté d'eux, rendus nerveux par l'atmosphère qui leur était inhabituelle, se tenaient les parents et les familles. De temps à autre, un homme assoiffé allait à la fenêtre, guignant d'un œil plein d'envie le pub voisin. Mais aujourd'hui était le jour des Prix, le jour des discours, et il se devait de rester. « Bah ! se dit l'un d'eux, après tout, je ne suis tenu de venir ici qu'un fois l'an mais pour ces moutards, c'est tous les jours ! »

Le directeur se leva et, ayant soigneusement ajusté ses lunettes sur son nez, il s'éclaircit la gorge, puis regarda l'assemblée.

J'ai le très grand plaisir, dit-il de son ton professionnel, de vous annoncer qu'Alan Bond a fait d'incroyables progrès durant cette dernière année. Il fait honneur à nos méthodes d'enseignement, et c'est pour moi un immense plaisir que de vous apprendre qu'on lui a accordé une bourse d'études à l'école préparatoire de médecine de St Maggots. (Il s'arrêta, attendant la fin des applaudissements, puis reprit :) Cette bourse est la première à avoir été accordée dans ce quartier. Je suis certain que tous, autant que vous êtes, vous lui souhaitez de réussir dans sa carrière, car depuis son entrée ici, il n'a cessé d'affirmer qu'il serait docteur en médecine. Maintenant, il a sa chance.

Il fouilla dans les papiers posés sur le pupitre devant lui, et tous s'envolèrent en tombant sur le sol. Les maîtres s'empressèrent de les ramasser et de replacer les feuilles sur le pupitre.

Puis ayant trouvé ce qu'il cherchait, le directeur dit alors :

- Alan Bond, voulez-vous venir auprès de moi pour recevoir ce diplôme et la bourse dont l'attribution vient juste d'être confirmée.

- Ouais, je sais pas ! dit le père Bond, au moment où Alan lui montra les papiers en question, une fois rentrés à la maison. Il me semble, Alan, mon garçon, que tes idées sont un peu au-dessus de notre éducation. Nous ne sommes que des marchands de légumes ; il n'y a jamais eu dans notre famille ni

avocats ni médecins. Sais pas comment tu as eu cette drôle d'idée !

- Mais, père, cria Alan, je parle d'être médecin depuis que je suis en âge de proférer une parole : j'ai travaillé comme un esclave, passant tout mon temps à étudier, m'interdisant tout plaisir pour obtenir cette bourse... Et maintenant que je l'ai, tu fais des objections !

Mary Bond, elle, demeurait silencieuse. Seules ses mains nerveuses et tremblantes trahissaient la difficulté dans laquelle elle se trouvait. Le père et la mère ayant échangé un regard, le père dit alors :

- Nous n'avons pas l'intention, Alan, d'essayer de gâcher tes chances ; tu as là un papier ; mais qu'est-ce que ça veut dire, ce papier ? Que tes études seront gratuites, mais et tout le reste ? Livres, instruments, enfin tout le nécessaire ? (D'un air impuissant. il regarda son fils et reprit :) Tu sais, bien sûr, que tu pourras continuer à vivre avec nous sans avoir à nous payer une pension ; tu nous aideras un peu en rentrant de l'école. Mais le problème est que nous sommes incapables de faire face à de grosses dépenses. Tu sais que nous vivons au jour le jour, en joignant juste les deux bouts... réfléchis-y, fiston. Je pense, et ta mère aussi, que ce serait merveilleux que tu puisses être docteur ; mais, par contre, ce serait affreux si l'argent te manquait pour te permettre de continuer et devenir un grand médecin.

Mary Bond dit à son tour :

- Tu sais, Alan, ce qui arrive aux médecins qui échouent ?

La regardant d'un air revêche, il répondit :

- Je ne sais qu'une chose, et c'est tout ce qu'on m'a dit pour chercher à me décourager... par exemple que si un étudiant en médecine échoue où s'il est radié, la seule solution qui s'offre à lui c'est de devenir représentant pour une firme pharmaceutique miteuse. Mais je n'ai pas encore échoué, et même pas commencé. Si j'échoue, je devrais encore gagner ma vie, et si je peux le faire en tant que vendeur médical, eh bien, ce sera une perspective diablement plus agréable que celle de mettre des pommes de terre dans un sac, ou de peser des fruits, ou autres choses du même genre !

- Tais-toi, Alan, tais-toi, dit sa mère. Ne te moque pas du métier de ton père ; n'oublie pas que c'est lui qui t'entretient maintenant. Tu n'es pas respectueux et tu te montes la tête. Reviens sur terre, tu ferais bien. (Puis elle reprit, après un long et lourd silence :) Pourquoi ne pas prendre ce job que t'a proposé ton oncle Bert, dans une compagnie d'assurances ? C'est quelque chose de stable et, en travaillant, tu peux espérer monter très haut dans la profession. Penses-y, Alan, veux-tu ?

Sans dire un mot il sortit de la pièce, l'air morose.

Ses parents se regardèrent puis l'entendirent qui descendait l'escalier de bois. La porte de la rue se referma violemment et le bruit de ses pas sur la chaussée parvint jusqu'à eux.

- Sais vraiment pas où il a pris cette idée, dit Martin Bond. Je comprends pas comment on peut mettre au monde un tel gars ! Depuis qu'il est en âge de parler, il répète comme une litanie : « Je serai médecin. » Pourquoi ne peut-il pas, comme les autres garçons, se

tourner simplement vers un job convenable ? Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi diable il ne peut pas ?

Sa femme, les larmes aux yeux, s'évertuait à raccommorder des chaussettes qui n'étaient plus que des reprises ; finalement elle leva les yeux en disant :

- Oh, je ne sais pas, Martin, je pense parfois que nous sommes trop durs avec lui. C'est normal, après tout, d'avoir de l'ambition et il n'y a rien de si terrible dans l'idée d'être un docteur, tu ne crois pas ?

Martin en grognant répondit :

- Je sais pas... la bonne terre et ce qu'elle produit, ça me suffit. Jamais beaucoup apprécié l'idée de ces garçons tripotant les intérieurs d'une femme. Ça me semble pas bien ! Bon, je descends à la boutique !

Mary abandonna son raccommodage et alla s'asseoir près de la fenêtre. Puis, comme si elle avait réfléchi, elle se leva, gagna sa chambre et s'agenouilla près du lit demandant à Dieu de l'aider. Sa prière achevée, elle se leva en reniflant et en se disant : « C'est drôle, tous les prêtres vous conseillent de prier quand on est dans l'ennui ; je le fais, mais jamais de ma vie mes prières n'ont été entendues. Je suppose que tout est superstition. » Tout en continuant de renifler, elle quitta la chambre, se frotta les yeux avec son tablier, puis se mit à préparer le dîner.

Alan longeait le trottoir mélancoliquement, et négligemment, il donna un coup de pied dans une boîte qui était là devant lui. Par chance - était-ce bien la chance ? - la boîte s'en alla heurter une plaque de métal. Il jeta un regard coupable autour de lui et s'apprêtait à se sauver quand il regarda la plaque en question : elle portait une inscription aux lettres

gravées : Dr R. Thompson. Il caressa la plaque et demeura là, perdu dans ses pensées.

- Que se passe-t-il, mon garçon ? demanda une voix pleine de gentillesse, tandis qu'une main se posait doucement sur son épaule.

Alan sursauta, se tourna et levant les yeux, il vit le visage souriant du docteur.

- Je suis désolé, docteur Thompson. Je ne voulais rien faire de mal, dit Alan d'un air confus.

Le docteur lui sourit en disant :

- Eh bien, en voilà un visage malheureux. De si gros soucis, vraiment ?

- Je suppose, répondit Alan d'un ton de découragement.

Le docteur, ayant jeté un coup d'œil sur sa montre, prit le garçon par les épaules en lui disant : - Venez jeune homme. Qu'avez-vous fait ? Un enfant à une jeune fille ? Entrons, voyons ce que nous pouvons faire.

Il ouvrit la grille pour laisser entrer le jeune homme tout hésitant, et ils pénétrèrent dans le cabinet de consultation. Le docteur, ouvrant la porte, lança :

- Mrs Simonds, ce serait une bonne idée que de nous préparer un plateau avec quelques-uns de ces excellents biscuits - si votre diable de mari a bien voulu en laisser quelques-uns.

Une voix répondit, venant des profondeurs de la maison. Le docteur s'absenta un instant puis revint en disant :

Tout va bien, mon garçon, soyez calme. Nous allons d'abord prendre un peu de thé, puis nous verrons le problème.

Bien vite, Mrs Simonds apparaissait avec un plateau sur lequel elle avait posé deux tasses, un pot de lait, le sucre, une très belle théière d'argent et, bien sûr, l'inévitable pot contenant l'eau bouillante. Elle avait hésité, se demandant si elle devait se servir de la belle argenterie ; puis elle avait conclu que le docteur, certainement, recevait quelqu'un d'important. Sinon il n'aurait pas été à la maison à cette heure. Ainsi donc - la porcelaine de Chine et l'argenterie des grands jours, et son plus charmant sourire en entrant dans la pièce ; mais il s'évanouit bien vite. Ce n'était pas le lord ou l'important homme d'affaires de Londres qu'elle avait espéré, mais un pauvre écolier très maigre et paraissant extrêmement malheureux. Se disant que ce n'était pas son affaire, elle posa soigneusement le plateau devant le docteur et, troublée, fit un petit salut. Elle sortit en fermant la porte derrière elle.

- Comment prenez-vous votre thé ? demanda le docteur. Lait, d'abord, ou cela vous est-il, comme à moi, indifférent - dès l'instant qu'il est chaud et sucré ?

Alan se contenta d'incliner la tête. Il ne savait que dire, ou que faire, si absorbé dans son malheur, si écrasé par l'idée d'avoir à nouveau échoué. A nouveau... que voulait-il dire par là ? Il ne savait pas. Quelque chose se pressait à l'arrière de son esprit, quelque chose qu'il devait connaître - ou était-ce quelque chose, que, au contraire, il ne devait pas connaître. Il se frotta le front, au comble de la confusion.

- Qu'y a-t-il, mon garçon ? Vous n'êtes pas bien ?

Prenez votre thé et grignotez quelques-uns de ces bons biscuits, puis dites-moi tout. J'ai le temps ; je suis censé ne pas travailler cet après-midi.

Le pauvre Alan n'était pas habitué à la gentillesse ni à la considération. Chez lui, dans le quartier, il était « le gars bizarre », et, en parlant de lui, on disait « ce fils de l'épicier qui a de si grandes idées ». En cet instant, les mots du docteur lui allèrent droit au cœur et il éclata en sanglots. Le docteur le considéra avec un regard plein de tristesse.

- C'est bien, mon garçon, pleurez un bon coup... il n'y a rien de mal à pleurer. Savez-vous que le vieux Churchill lui-même se laissait parfois aller à pleurer ? Alors, s'il le pouvait, vous le pouvez.

Honteux, Alan s'essuya le visage avec son mouchoir. Le docteur en remarqua la netteté ; de même il remarqua que ses mains étaient parfaitement propres et ses ongles soignés. Il monta de quelques degrés dans le jugement du docteur.

- Allons, mon garçon, buvez ceci, dit-il en plaçant une tasse de thé devant Alan. Remuez bien, car j'ai mis beaucoup de sucre. Le sucre donne de l'énergie. Allez, avalez-moi ça.

Il but son thé et, nerveusement, grignota un biscuit. - Si vous en avez envie, mon garçon, laissez-vous aller et confiez-vous. Ce doit être quelque chose de terrible ; mais vous savez qu'un fardeau partagé n'est plus qu'un demi-fardeau.

Alan renifla, effaça quelques larmes restées sur son visage, et tout se précisa. Comment se faisait-il que depuis qu'il avait été à même de composer une phrase, celle-ci avait été : « Moi, serai docteur » ?

Il confia au docteur qu'il avait toujours rejeté les choses puérides, passant tout son temps à étudier et comment au lieu de lire, comme les autres garçons, des romans d'aventures ou de science-fiction, il recherchait toujours les livres techniques, à la grande consternation de la bibliothécaire qui trouvait malsain pour un jeune garçon de vouloir connaître à ce point l'anatomie.

- Mais, docteur, je n'y pouvais rien, dit Alan, l'air désespéré. C'était comme une force qui me poussait. Je devais être docteur... il le fallait. Et aujourd'hui mes parents m'ont reproché d'avoir des idées de grandeur, d'être un mauvais fils.

Il retomba dans le silence. Posant la main sur l'épaule du garçon, le docteur dit avec douceur :

- Et qu'est-ce qui a provoqué cet éclat d'aujourd'hui, dites-moi ?

S'agitant sur son siège, Alan répondit :

- Docteur, vous ne le croirez pas, mais je suis le premier de la classe, premier de l'école secondaire. C'était le dernier trimestre et le directeur, Mr Hale, a annoncé que j'avais été recommandé pour une bourse d'études à l'école de médecine de St Maggots, et mes parents...

Là il faillit craquer à nouveau et tortilla son mouchoir entre ses doigts.

- Ceci n'est pas nouveau, mon garçon. Les parents estiment toujours qu'ils ont le droit de contrôler l'avenir de ceux à qui ils ont donné le jour, parfois sans le souhaiter. Mais voyons tout de même... vous avez dit que vous étiez à l'école secondaire ? Et que le directeur

était Mr Hale ? Je connais très bien Mr Hale, c'est un de mes patients. Voyons ce qu'il peut nous dire.

Ayant trouvé le numéro de téléphone, il appela le directeur.

- Bonsoir, Hale, ici Thompson. J'ai là devant moi un jeune garçon qui m'a l'air très brillant et qui m'a confié que vous l'aviez recommandé pour une bourse d'études... Oh ! Dieu, Hale, j'ai oublié de lui demander son nom !

- Je sais de qui vous parlez, répondit le directeur, c'est Alan Bond. Extraordinaire élève qui a travaillé comme un fou au cours des quatre années passées avec nous. Les notes les plus élevées que nous ayons jamais données, mais... (la voix du directeur s'évanouit sur la ligne, puis revint :) je suis navré pour ce garçon... ses parents... tout le problème, c'est eux. Ils ont une petite boutique de fruits et légumes et joignent les deux bouts avec difficulté, ce qui fait que je ne vois pas comment il va se débrouiller. Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour l'aider. A part cette bourse d'études que je lui ai fait décerner je ne vois pas...

- Je vous remercie, Hale, de vos informations. (Le docteur se tourna vers Alan.) Vous savez, mon petit, que j'ai eu à peu près les mêmes difficultés, et que j'ai dû me battre pour arriver. Mais j'aimerais que nous allions voir vos parents. Je vous ai dit que j'avais mon après-midi libre. Allez, secouez-vous ! (Le docteur se leva et Alan fit de même. Le docteur pressa un bouton et Mrs Simonds apparut.) Je m'absente pendant un moment. Soyez assez aimable de prendre les messages. Merci.

Ils descendirent la rue - la grande et massive silhouette du docteur et le maigre adolescent. Approchant de la boutique, ils virent que la lumière était allumée. On voyait, à travers la fenêtre, le père Bond qui pesait des marchandises. Le docteur frappa à la porte d'un coup sec, et regarda à l'intérieur en mettant la main devant ses yeux afin d'éviter les reflets.

L'air revêche, le père Bond secoua la tête d'un geste négatif : « C'est fermé. » C'est alors qu'il vit son fils. « Dieu ! Qu'a-t-il bien pu faire ? Quelle bêtise ? » Inquiet, soudain, il courut ouvrir la porte. Le docteur et Alan entrèrent, et le père Bond se hâta de refermer la porte.

- Bonsoir, dit le docteur. Ainsi vous êtes Martin Bond. Je suis le Dr Thompson et mon cabinet est au bas de la rue. Vous me connaissez ? Je me suis entretenu avec votre fils, et je peux vous dire que c'est un garçon plein d'espoir, brillant. Je pense qu'il mérite qu'on lui donne sa chance.

- C'est facile pour vous, docteur, de parler ainsi, dit Martin Bond avec rudesse. Vous ne vous battez pas comme nous le faisons ici pour ramasser de quoi vivre. Vos honoraires vous permettent d'avoir une vie à l'abri des soucis... Mais là n'est pas le problème, qu'est-ce que ce garçon a encore fait ? demanda-t-il.

Le docteur, sans répondre, se tourna vers Alan :

- Vous m'avez dit avoir un diplôme spécial, de même qu'une lettre de Mr Hale... Voulez-vous me les montrer ?

Alan partit comme une flèche, grimpant les escaliers quatre à quatre.

- Martin Bond, vous avez mis au monde un cerveau extraordinaire, qui est peut-être un génie. J'ai parlé avec le directeur de son école.

Furieux, Martin Bond se tourna vers lui en criant :

- Et vous, qu'est-ce que vous faites là-dedans ?

La colère apparut sur le visage du docteur, mais il parvint à se contrôler.

- Il arrive, Bond, que quelqu'un vienne sur cette terre, apportant avec lui quelque chose d'une vie antérieure - je ne saurais dire ce que c'est - mais ces êtres ont des impulsions et des impressions très fortes, et ce n'est pas pour rien qu'ils les ont. Votre fils semble être de ceux-là. Son directeur, qui le considère comme extrêmement brillant, a la conviction qu'il est né pour être médecin. Avant de penser que je l'induis en erreur, réfléchissez-y. Mon seul objectif est d'essayer de l'aider.

Alan reparut, essoufflé d'avoir couru. Avec humilité, il tendit les papiers au docteur, et la recommandation pour l'école de St Maggots. Le docteur les lut avec beaucoup d'attention.

- Ceci, dit-il, achève de me convaincre. Vous devez avoir votre chance, Alan. Nous allons voir ce que nous pouvons faire.

Puis, comme s'il venait de prendre une décision, il dit à Martin :

- Pourrions-nous vous, votre femme et moi-même, avoir un entretien à ce sujet ? Le garçon est décidément porteur d'une mission.

Martin se tourna vers Alan et dit d'un ton aigre :

- Il a fallu que tu nous fasses des ennuis, et maintenant le docteur veut parler avec ta mère et avec moi.

Le reproche proféré, il sortit de la boutique, guidant le docteur vers l'escalier, tout en prenant soin de refermer la porte derrière lui. Il cria :

- Mère, je monte avec le Dr Thompson ; il veut parler d'Alan avec nous !

Mary Bond se précipita en haut de l'escalier, murmurant :

- Oh, ciel, oh mon Dieu ! qu'a donc fait ce garçon ?

Chapitre 7

Mary Bond se sentait chavirer intérieurement.

Elle promena un regard d'appréhension sur son mari, puis sur le docteur et enfin sur Alan qui avait grimpé l'escalier derrière eux. D'un air pitoyable, elle fit entrer le docteur au salon - ce qui représentait un véritable privilège.

- Alan, dit le père, va dans ta chambre.

- Oh, mais non, monsieur Bond, interrompit le docteur. Alan est la personne la plus concernée dans cet arrangement. Il n'est plus un enfant ; il est à l'âge où d'autres sont au collège, ce qui sera bientôt son cas, nous l'espérons ! J'estime qu'il doit participer à cette discussion.

En rechignant, Martin fit signe qu'il était d'accord, et les quatre prirent place, la mère gardant les mains sur ses genoux, d'un air grave.

- Le Dr Thompson pense que notre garçon a un cerveau pas habituel, dit Bond, et il tient à nous parler de lui. Il estime qu'il devrait être médecin. Je ne sais que dire de ça, pour ce qui est de moi.

La mère demeura silencieuse ; le docteur s'adressa à elle :

- Vous savez, Mrs Bond, qu'il existe des choses très étranges dans la vie, et également des gens ayant l'impression qu'ils doivent accomplir une certaine chose - et cela sans savoir pourquoi. C'est ainsi qu'Alan a l'impression de devoir devenir docteur. Ce sentiment, chez ces êtres, est d'une telle force qu'il en devient une obsession ; et quand nous nous trouvons en présence d'un enfant - garçon ou fille - qui, dès qu'il est en mesure de s'exprimer, insiste pour une carrière particulière, alors nous devons être convaincus que Dieu lui a adressé un message ou qu'il essaye d'accomplir, à travers cet enfant, quelque miracle. Je ne prétends pas comprendre ; mais je peux vous dire ceci (il les regarda pour s'assurer qu'ils le suivaient et reprit) : j'ai été élevé à l'orphelinat, où j'ai eu une vie très dure pour ne pas dire plus - simplement parce qu'on me trouvait différent des autres et parce que je voulais, moi aussi, me destiner à la médecine ; en somme, parce que j'avais une idée bien arrêtée quant à ma carrière. J'ai fini par faire ma médecine, et je crois avoir réussi dans ma profession.

Les parents gardaient le silence, repassant dans leur esprit ce qu'ils venaient d'entendre. Ce fut Martin qui, finalement, se décida à parler :

- Je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit, docteur. C'est vrai que le garçon devrait avoir sa chance ; mais je n'ai pas eu la mienne et je me bats pour payer les factures. (Il regarda le docteur avec dureté et continua :) Nous sommes des gens pauvres ; nous avons de la peine à boucler nos fins de mois, et si

nous ne payons pas nos factures, nous ne sommes plus approvisionnés et... c'est la fin du boulot. Alors, maintenant, voulez-vous me dire comment nous allons pourvoir aux besoins d'Alan ? Nous ne le pouvons pas, c'est tout simple.

Alan écoutait, l'air de plus en plus sombre. « Si je vivais aux U.S.A., pensait-il, je pourrais trouver un travail à mi-temps, ce qui me permettrait de continuer à étudier et de gagner ma vie, mais ici, il ne semble pas y avoir beaucoup d'espoir pour les pauvres types comme moi. »

Le Dr Thompson réfléchissait. Il s'étira, puis se tourna vers les parents :

- Je vous l'ai dit déjà... ma vie a été très dure, et j'ai fait ce que je croyais devoir faire. Il se peut que je doive maintenant aider Alan ; aussi voilà l'offre que je vous fais.

Il regarda les visages autour de lui et vit qu'Alan l'écoutait, tendu ; quant au père Bond, il semblait moins buté et Mrs Bond cessait de se tortiller les doigts. Satisfait du changement survenu dans l'atmosphère, le docteur exprima son idée :

- Je suis célibataire, n'ayant jamais eu de temps à consacrer aux femmes - trop occupé que j'étais par les études et la recherche - et en restant célibataire, j'ai économisé pas mal d'argent. Je suis prêt à en dépenser un peu pour Alan, mais je ne m'engagerai que s'il peut me convaincre qu'il fera vraiment un bon docteur.

- Quelle merveilleuse chose ce serait, s'empressa de dire Mary Bond. Nous avons bien essayé de prendre une police d'assurance qui payerait les frais d'Alan,

mais la chose n'était pas possible pour des gens qui, comme nous, n'ont pas de moyens.

Le docteur hocha la tête et répondit :

- Il n'aura pas de problèmes pour ce qui est des études, car le directeur m'a parlé de lui en des termes particulièrement élogieux, et il a une bourse pour entrer à St Maggots... tout comme j'en ai eu une. Mais cela ne paie pas ses dépenses d'entretien, et il aurait avantage à vivre au collège. Aussi voilà ce que je ferai. (Semblant maintenant tout à fait déterminé, il dit à Alan :) Je vais vous emmener au Hunterian Museum - au Royal College of Surgeons, où nous passerons la journée à parcourir le Museum, et si vous supportez cette visite sans vous évanouir, alors nous serons certains que vous avez ce qu'il faut pour réussir dans la profession. (Réfléchissant pendant quelques instants, il ajouta :) Je peux même vous emmener dans la salle de dissection où des cadavres sont exposés et étudiés. Si vous supportez leur vue sans sourciller, eh bien ! vous êtes vraiment fait pour la médecine. Et alors, nous concluons un accord : vous avez votre bourse et moi je paie toutes vos dépenses. Et quand vous serez devenu médecin, eh bien ! vous vous acquitterez de votre dette, en aidant à votre tour un être conscient d'être porteur d'une mission que le manque d'argent l'empêche d'accomplir.

Alan crut s'évanouir de bonheur.

- Mais, docteur, dit lentement le père Bond, vous savez que c'est Alan qui assure nos livraisons. Il est juste qu'il nous aide un peu. Or, vous venez de suggérer qu'il vive au collège dans le luxe. Et ses

pauvres parents, alors ! Pensez-vous que je vais faire les livraisons, après ma journée de travail ?

- Mais, Martin ! interrompit Mrs Bond, choquée.

Nous nous sommes bien débrouillés avant d'avoir Alan !

- Oui, je sais, répondit Martin, irrité. Je ne l'oublie pas, pas plus que je n'oublie l'argent que ce garçon nous a coûté depuis qu'il est né ; et maintenant il nous remercie en décidant qu'il veut être docteur, ce qui, je suppose, signifie qu'il en a fini avec nous et qu'on ne le verra plus.

Martin Bond avait parlé en serrant ses deux mains avec force, comme s'il mourait d'envie d'étrangler quelqu'un, puis, n'y tenant plus, il explosa :

- Et qu'est-ce que vous retirez de ça, vous, docteur Thompson ? Pourquoi vous intéresser soudain à ce garçon ? C'est ce que j'aimerais savoir ? Les gens ne font jamais rien gratuitement ; ils ont toujours un motif caché. Quel est le vôtre ?

Le docteur éclata de rire, puis répondit à Martin : - Vous ne pensez qu'à ce que vous pouvez retirer des choses, alors que votre fils, lui, ne songe qu'à aider les autres en devenant médecin. Vous tenez à savoir ce qui me motive ? Eh bien, je vais vous le dire. Tout comme votre fils, j'ai des impressions, moi aussi, entre autres, celle que je dois l'aider. Ne me demandez pas pourquoi, car je ne le sais pas. Et surtout, n'y voyez rien de trouble. Les garçons et les filles ne manquent pas - si j'en ai envie. Vous êtes plus sot encore que je ne pensais, Mr Bond. Je veux aider Alan, car j'ai comme un pressentiment de devoir le faire ; et cela pour une raison que je n'arrive pas encore à préciser. Mais si

vous êtes hostile à cette idée, nous attendrons qu'il ait vingt et un ans - bien que ce soit peut-être un peu tard. Je ne suis pas venu ici pour me quereller avec vous. Si ma proposition vous déplaît, dites-le et je me retirerai.

Sur ces mots, le docteur se leva, le visage rouge de colère.

Tortillant d'un air gauche le bas de son veston, Martin reprit d'une voix embarrassée.

- Disons que je me suis peut-être laissé aller à juger un peu vite ; mais j'étais tourmenté par cette histoire de livraisons à faire le soir et par un tas d'autres petites besognes. Il nous faut vivre, nous aussi, tout comme le garçon.

- Ça suffit, Martin, interrompit brusquement Mrs Bond. Nous pouvons trouver un écolier pour nous décharger de ces travaux. Et ceci nous coûtera moins cher que d'avoir Alan à notre charge.

Martin Bond hocha la tête et répondit comme à contrecœur.

- C'est bon. Tu peux t'en aller. Tu n'es pas encore majeur, et tu dépends encore de mon autorité. Tâche de réussir dans ces études, sinon tu entendras parler de moi.

Sur quoi, Martin sortit brusquement et dévala l'escalier menant à la boutique. Mary Bond regarda le docteur et dit d'un air navré :

- Je m'excuse pour mon mari, docteur ; il est parfois un peu violent, comme les gens de son signe le Bélier.

La question était réglée. Le docteur emmènerait donc Alan au Hunterian Museum, la semaine prochaine. Le docteur se retira et Alan regagna sa chambre.

- Hello, Alan, comment va ? dit le Dr Thompson, quand Alan se présenta à son cabinet la semaine suivante. Entrez, nous allons d'abord prendre une tasse de thé puis nous partirons pour Lincoln's Inn Fields.

Leur thé pris, le docteur montra les toilettes à Alan en lui disant :

- Vous feriez bien, mon garçon, d'y faire une petite visite, vu les émotions qui vous attendent. Je n'aimerais pas que vous ayez des ennuis dans la voiture !

Tout rougissant, Alan se précipita vers le lieu, où, dit-on, même un roi doit se rendre à pied !

La voiture, une vieille Morris, était garée derrière la maison.

- Montez, dit le docteur en ouvrant la portière pour Alan.

Plus habitué aux autobus bruyants qu'aux voitures particulières, il observa d'un œil avide les manœuvres du docteur - la mise en marche, puis les quelques secondes passées à laisser le moteur se réchauffer, le contrôle du niveau d'huile, etc.

- Vous savez, Alan, quelle est la meilleure façon de se rendre où nous allons ? demanda le docteur comme s'il espérait intriguer son passager.

- Oui, docteur, répliqua-t-il, j'ai consulté la carte, et j'ai cru comprendre qu'il fallait suivre East India Dock Road, puis traverser London Bridge... et, ajouta-t-il timidement, traverser aussi Waterloo Bridge.

- Non, mon garçon. Cette fois, je vous ai eu. Nous ne prenons aucun pont. Et vous faites très attention à la route que je vais prendre - car si mes plans réussissent, vous ferez ce voyage pas mal de fois.

Alan était passionné par tout ce qu'il voyait, lui qui ne sortait pas souvent de Tower Hamlets... et pourtant... il éprouvait comme un sentiment curieux d'avoir déjà connu, en un temps plus ou moins lointain, les endroits qu'ils traversaient. Ils arrivèrent enfin à Sardina Street, la rue qui conduisait à Lincoln's Inn Fields. Le docteur, soudain, franchit une grille ouverte et gara la voiture ; retirant les clefs, il dit à Alan :

- Nous y voilà, venez.

Ils se dirigèrent vers le bâtiment du Royal College of Surgeons, le docteur adressant un petit salut familial à l'un des hommes en uniforme qui se tenait à l'entrée.

- Tout va bien, Bob ? demanda-t-il à l'un d'eux. (D'un pas rapide, il se dirigea vers un vestibule obscur.) Venez, dit-il... Oh, attendez une minute, j'ai oublié de vous montrer quelque chose.

Prenant Alan par le bras :

- Regardez, lui dit-il, voilà quelques-uns des premiers instruments dentaires... vous voyez... Que diriez-vous d'avoir vos molaires extraites avec une chose comme celle-ci ? (Puis avec une tape gentille sur l'épaule d'Alan :) Venez, maintenant, mon garçon, entrons ici.

« Ici » était un espace immense rempli d'armoires et de rayons sur lesquels étaient posés une multitude de bocal. Au comble de la surprise et de la crainte, Alan regarda les bocal dans lesquels flottaient des fœtus et certains organes destinés à être examinés et à servir à l'enseignement des étudiants.

Puis, poursuivant leur visite, ils s'arrêtèrent devant un meuble de noyer poli. Le docteur ouvrit un tiroir et Alan aperçut deux plaques de verre entre lesquelles

était placé « quelque chose », Voyant son expression, le docteur sourit et dit :

- Cette vitrine représente un cerveau qui a été découpé - ce qui fait qu'il vous suffit d'ouvrir un tiroir pour voir une partie quelconque du cerveau. Regardez ! (Il tira la poignée d'un autre tiroir et apparut une nouvelle plaque de verre.) Voilà, poursuivit-il, qui est censé être le lieu des impressions psychiques. Je me demande ce qui se passe dans le vôtre ? Et dans le mien, également ?

Après avoir passé toute la matinée au Hunterian Museum, le docteur annonça qu'il était temps de prendre un peu de nourriture.

- Avez-vous envie de manger ? demanda le docteur.

Alan avoua avoir très faim. Quittant le Museum, ils se rendirent en voiture jusqu'au club du docteur. Le lunch y était excellent.

- Après cela, je vous conduirai à l'hôpital, dans la chambre de dissection, et je verrai ce que je peux vous montrer.

- Oh ! mais on peut entrer comme cela dans la chambre de dissection ? demanda Alan avec étonnement.

- Oh, mon Dieu, non, répondit le Dr Thompson ; mais je suis connu comme spécialiste. J'ai eu un cabinet dans Harley Street ; mais j'étais las des salamalecs et des courbettes, las aussi de toutes ces vieilles peaux qui estiment que vous devez les guérir immédiatement parce qu'elles vous payent de gros honoraires. Et de toute façon elles n'ont jamais la moindre considération pour leur médecin.

Le repas terminé, ils partirent pour l'hôpital.

Le docteur rangea sa voiture sur l'emplacement réservé aux médecins. Puis se dirigeant vers la réception, il demanda à parler au Pr Dromdary-Dumbkoff. L'employé s'éloigna un instant et revint en disant :

- Le professeur me prie de vous conduire auprès de lui. Voulez-vous me suivre ?

Après avoir parcouru d'interminables corridors, ils arrivèrent enfin devant la porte sur laquelle était inscrit le nom du professeur. L'employé frappa, puis ouvrit la porte. La première chose qu'ils virent, fut un cadavre sur une table et deux personnes en blouse blanche qui s'occupaient à le découper.

Alan se sentait bien un peu chavirer, mais il se contrôla en se souvenant que pour être médecin il devait s'habituer à ce genre de spectacle. Le docteur le lui avait dit, sans mâcher ses mots. Aussi, il avala sa salive, ferma et ouvrit les yeux, deux ou trois fois, et son malaise se dissipa.

Voilà le garçon dont je vous ai parlé, professeur. C'est un bon sujet, dit le docteur en présentant Alan.

Le professeur le regarda longuement :

- Ah, nous verrons cela, hein ? dit-il avec un ricanement de vieille fille qui plongeait Alan dans l'embarras.

Ils restèrent là longtemps à bavarder, tandis que le professeur surveillait le travail de deux étudiants ; puis Alan fut conduit dans la salle de dissection une pièce immense où régnaient un froid intense ainsi qu'une odeur effrayante. Il eut peur, un moment, de se couvrir de honte en vomissant ou en s'évanouissant ; mais cette fois encore il eut raison de sa nausée, il réussit à

se dominer. Le professeur allait d'une table à une autre leur désignant certaines choses intéressantes, et le Dr Thompson surveillait les réactions d'Alan.

- Ach ! le fou ! s'exclama le professeur d'un air furieux en se baissant pour ramasser un bras tombé à terre. Les étudiants d'aujourd'hui, ils ne sont pas comme ils étaient en Allemagne. Ils sont insouciant. (En maugréant, il s'avança vers un autre cadavre, et prenant Alan par le bras, il lui dit soudain :) Prenez ce scalpel et incisez d'ici à là ; vous saurez ce que c'est que couper dans la chair.

D'une main maladroite, Alan saisit le scalpel qu'on lui tendait et avec un tremblement intérieur qui, il espérait, échapperait au regard du professeur, il pressa la pointe de l'instrument contre la chair et suivit le trajet indiqué.

- Bien, bien, vous avez la main, dit le professeur d'un air excité. Oui, vous ferez un bon étudiant en médecine.

Un peu plus tard, tandis qu'ils prenaient le thé tous les deux, le docteur dit à Alan :

- Je vois avec plaisir que vous êtes capable de manger après ce que vous venez de voir. Je m'attendais à vous voir verdir et rouler sous la table. Que ferez-vous la prochaine fois qu'on vous servira des rognons ?

Alan, en confiance maintenant, éclata de rire en disant :

- Je me sens à l'aise à présent, docteur.

Ils rentrèrent lentement au milieu d'une circulation intense ; le docteur se livrait, parlait de son âge, de sa fatigue, et expliquait à Alan qu'il allait lui ouvrir un

compte bancaire afin qu'il soit complètement indépendant de ses parents.

- Je n'ai pas connu mes parents, dit-il à Alan, mais je pense que s'ils avaient été comme les vôtres... je me serais sauvé !

Chez les Bond, on parla beaucoup ce soir-là. Martin essayait bien de dissimuler sa curiosité, mais il écoutait d'une oreille avide tout ce qui se disait ; puis quand le silence se fit :

- C'est bon, dit-il, tu peux t'en aller quand tu le voudras ; nous avons trouvé un jeune garçon pour te remplacer.

Et ainsi tout fut arrangé très rapidement. Alan allait entrer à l'école préparatoire de St Maggots Hospital, et ensuite - s'il réussissait à ses examens - il deviendrait étudiant en médecine. Parmi les trois premiers à l'école préparatoire, il était très apprécié par ses professeurs. Puis ce fut l'entrée à l'école de médecine.

St Maggots était un vieil hôpital bâti en forme de « U », L'une des branches de ce U était réservée à la médecine générale ; et ce qu'on pourrait appeler le bas de ce U était destiné à la psychiatrie et à la pédiatrie ; l'autre branche, elle, était réservée à la chirurgie. Alan connaissait, bien sûr, l'intérieur de l'hôpital ; mais ce n'est pas sans un certain émoi qu'il s'y rendit ce lundi matin, officiellement. Se présentant à l'entrée principale, il déclina son identité, et l'employé derrière le guichet remarqua d'un ton grincheux :

- Alors, vous en êtes, hein ?

Puis mouillant son pouce tout taché de nicotine, et laissant une grosse marque jaune sur chaque page, il

farfouilla longuement à travers une masse de papiers. Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il se redressa :

- Oh oui, je suis au courant, en ce qui vous concerne. Prenez l'escalier, puis tournez à droite, ensuite à gauche et c'est la seconde porte à droite. Vous devez voir le Dr Eric Tetley. Je vous préviens qu'il est de méchante humeur, ce matin, alors, faites attention.

Et avec un haussement d'épaules, il s'éloigna.

Etonné, Alan haussa les épaules lui aussi, puis prenant ses valises, il grimpa l'escalier.

Au sommet de l'escalier, un homme était assis à une table.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Alan donna son nom ; l'employé ayant parcouru son livre, écrivit quelque chose sur une carte et dit à Alan :

- Vous pouvez laisser vos bagages ici ; rendez-vous avec cette carte au bureau du Dr Eric Tetley ; frappez une fois - pas trop fort, attention, et entrez. Ce qui se passera ensuite dépend de vous.

Alan se dit que cette façon d'accueillir les nouveaux était assez particulière, mais il prit la carte et suivit les instructions données par l'homme. Il frappa à la porte, attendit les quelques secondes réglementaires, puis entra. Devant lui, un bureau couvert de papiers, d'instruments chirurgicaux, et de photographies de femmes. Sur un coin, une plaque en lettres blanches portait le nom du docteur - lequel était assis, les bras étendus, ses grosses mains étalées sur le bord du bureau.

Alan s'avança assez décontenancé par le regard fixé sur lui, puis dit enfin :

- Sir, je dois vous remettre cette carte ; je viens d'entrer à St Maggots.

Comme le docteur ne faisait aucun geste pour prendre la carte, Alan la déposa sur le bureau et recula un peu, toujours aussi décontenancé par ce regard qui continuait à le fixer.

Hum ! grommela le docteur. Le vieux Thompson avait raison. Je pense que vous avez ce qu'il faut pour être un homme bien. Mais vous avez besoin d'être un peu dégourdi, hein ? (Puis changeant de ton, il hurla :) Paul ! Bond est ici. Voulez-vous venir ?

C'est alors qu'Alan vit que le docteur avait le doigt sur un bouton et se servait d'un interphone. Presque immédiatement surgissait dans la pièce, tel un bolide, un docteur de petite taille, à l'allure négligée, avec une chevelure en désordre et vêtu d'une blouse blanche trop longue qui balayait le sol. Une piètre allure, en vérité, pensa Alan.

- Oh, ainsi c'est Bond, eh ? Qu'est-ce que je suis censé faire avec lui ? L'embrasser ?

En reniflant, le docteur répondit :

- Vous l'essayez d'abord pour voir ce qu'on peut en tirer. Il faut que vous en fassiez quelqu'un de bien.

Grognant une réponse, le Dr Paul parcourut les papiers d'Alan et s'exclama :

- St Maggots est tombé bien bas, à ce que je vois ? Le fils d'un marchand de pommes de terre qui va devenir médecin ou chirurgien. Que pensez-vous de ça ? Finies, ici, les cravates des grandes écoles ! Des marchands de légumes, maintenant. Bah !

Alan se sentit profondément humilié par ce qu'avait osé dire de lui cet être peu soigné et assez

repoussant ; mais il était ici pour apprendre, et, s'en souvenant, il garda le silence. Se tournant alors pour regarder le Dr Paul, il vit que ses yeux gris pétillaient.

- Mais, mon garçon, reprit-il, ne disent-ils pas que Jésus était le fils d'un charpentier ? Pour ce qui est de moi, je n'ai pas beaucoup de foi en eux, je suis de la secte de Moïse.

Et éclatant de rire, il tendit la main à Alan.

On le conduisit ensuite jusqu'à sa chambre située dans la tour centrale du bâtiment, juste au-dessus de l'entrée principale. Deux autres étudiants l'occupaient déjà - ce qui fait que, à trois, ils auraient dû dormir sur des lits de camp. Ce que voyant, l'employé lui dit :

- Venez, docteur, je vais vous emmener dans l'autre aile, un dortoir de trente-cinq lits, avec à côté une petite chambre privée qui contient deux lits. C'est l'infirmière Swaine qui en a la responsabilité. Ah, mon cher, quelle garce ! Surveillez-vous là-bas !

Sœur Swaine se présentait, en fait, comme un véritable dragon : près de deux mètres, pesant environ cent kilos, avec un air toujours renfrogné, et sombre de peau au point de paraître une métisse. Elle venait cependant d'une très vieille famille anglaise et Alan eut la surprise de découvrir, en l'entendant parler, qu'elle avait la voix d'une personne très cultivée.

Dès qu'on la fréquentait, on s'apercevait qu'elle n'avait rien d'un dragon, et que, tout au contraire, elle était prête à rendre service à tout étudiant en qui elle voyait un bûcheur. Mais pour les paresseux, il en était tout autrement et elle les signalait sans tarder à la surveillante.

Dans un hôpital, la vie d'un étudiant est assez monotone. Alan était un grand travailleur et l'impression qu'on avait de lui était excellente. Il achevait sa troisième année quand le Dr Eric Tetley l'appela dans son bureau.

- Les choses marchent très bien pour vous, mon garçon, mieux que je n'aurais cru. Quand je vous ai vu pour la première fois, je pensais, en dépit de ce que m'avait dit le vieux Thompson, que vous retourneriez quelque jour nettoyer les pommes de terre. Vos notes, depuis le début, ont été excellentes ; aussi ai-je décidé que l'an prochain vous serez mon assistant. Content ? (Il regarda Alan et dit sans attendre sa réponse :) Prenez l'après-midi et allez dire de ma part au vieux Thompson qu'il avait raison, en ce qui vous concerne...

Comme Alan s'apprêtait à sortir, il le rappela :

- Vous avez une voiture ?

Non, sir, répondit Alan. Je ne suis qu'un ex-marchand de légumes devenu étudiant en médecine. Je n'ai pas les moyens d'avoir une voiture.

- Hum ! grogna le docteur, mais je suppose que vous savez conduire ?

- Oh oui, sir, le Dr Thompson m'a appris et j'ai mon permis.

- Parfait, alors, dit le docteur tout en fourrageant dans le tiroir de son bureau, et en grognant à la recherche de ses clefs de voiture. (Il finit par mettre la main dessus et les tendit à Alan.) Voilà les clefs. Je vous demanderai de déposer un paquet chez une dame... voici l'adresse... pouvez-vous me lire ?... Très bien ! Alors déposez le paquet simplement et ne vous attardez pas à bavarder avec elle ; rendez-vous tout

droit chez le vieux Thompson. Compris ? Et soyez de retour ici pour 9 heures, ce soir. Ma voiture est dans le box 23 ; c'est juste en dessous du bureau du surveillant. Oh !... il est préférable que je vous donne un mot vous autorisant à prendre la voiture ; vous pourriez tomber sur un idiot de flic qui vous soupçonnerait de l'avoir volée. C'est déjà arrivé. (Il gribouilla quelque chose sur un morceau de papier, posa son cachet dessus et le lança à Alan en disant :) Maintenant sauvez-vous et ne revenez pas avant 9 heures !

Les années passaient - des années de réussite pour Alan, mais aussi des années pleines de problèmes. Son père était mort, soudainement, d'une attaque de colère, un jour où un client se plaignait du prix des asperges. Et maintenant sa mère était à sa charge ; il l'installa dans un petit appartement de deux pièces et veilla à ce qu'elle eût le nécessaire. Mais elle se prit soudain à le détester, lui reprochant d'avoir tué son père en quittant la maison et en voulant vivre au-dessus de sa classe. Et tout en assurant sa subsistance, il cessa de la voir.

Puis ce furent les premières rumeurs de la guerre.

Les Allemands - ces affreux Allemands, comme on a coutume de dire - jouaient à nouveau du sabre, se vantant avec outrecuidance de ce qu'ils allaient infliger au reste du monde. Puis ce fut l'invasion d'un pays et d'un autre ensuite, et Alan, maintenant docteur diplômé, essaya d'entrer dans l'armée. Ce qui lui fut refusé ; on avait besoin de ses services dans la localité, de même que dans les compagnies de navigation proches du port.

Un jour le Dr Thompson téléphona à Alan à l'hôpital où il était maintenant médecin-résident :

- Alan, pouvez-vous venir dès que possible. Il est urgent que je vous voie.

Le Dr Thompson était resté très cher à Alan. Il obtint du Dr Tetley, lequel maintenant avançait en âge, la permission de s'absenter. Il avait à présent sa propre voiture, et il se hâta de se rendre chez le Dr Thompson.

- Alan, lui dit celui-ci, je me fais bien vieux, mon garçon. Je crois n'avoir plus très longtemps à vivre. Voulez-vous m'examiner ?

Alan restait immobile de stupéfaction. Le docteur, s'en rendant compte, demanda :

- Qu'y a-t-il qui ne va pas, mon garçon ? On a oublié qu'on est médecin ? Faites votre métier, voulez-vous ?

Le docteur se déshabilla et Alan qui ne se déplaçait jamais sans sa trousse commença à l'ausculter et prit la tension artérielle. L'examen révélait une sérieuse hypertension et une sténose mitrale aiguë.

- Vous devriez prendre davantage soin de vous, dit Alan, vous êtes en moins bonne forme que je ne pensais. Pourquoi ne pas venir à St Maggots pour qu'on s'occupe de vous ?

- Non, répondit-il, je n'irai pas dans ce dépotoir à mouches. Voici ce que je vais faire. J'ai ici un cabinet qui marche très bien, très intéressant du point de vue revenus. Le Dr Tetley pense le plus grand bien de vous depuis cinq ans que vous exercez. Aussi ai-je décidé que vous alliez reprendre ma clientèle pendant que je suis encore en mesure de vous mettre au courant. Vous êtes resté trop longtemps à travailler à St Maggots ; vous devenez tout voûté et presque myope. Laissez

tomber le poste et venez vivre auprès de moi. Il est bien entendu que je vous laisserai la clientèle et que, jusqu'au jour où je casserai ma pipe, nous travaillerons ensemble en association. Ça vous va ?

Alan se sentait tout troublé. Il s'était depuis quelque temps figé dans une sorte d'obsession celle d'avoir à sauver des vies, sauver des vies à tout prix, quel que soit l'état du patient. La chirurgie ne l'intéressait pas ; mais il excellait en médecine générale et s'apprêtait à devenir quelqu'un dans cette branche. Et voilà que son ami et son bienfaiteur, le Dr Reginald Thompson, voulait qu'il devienne son associé. Voyant qu'il semblait plongé dans ses réflexions, le Dr Thompson lui dit alors :

- Rentrez à St Maggots et parlez-en avec Eric Tetley ; demandez également l'avis de votre ami, le Dr Wardley. Vous savez qu'ils vous conseilleront sagement. Et maintenant, ne revenez me voir que quand vous aurez pris une décision.

A cet instant, Mrs Simonds, un peu vieillie, apparaissait poussant la table roulante sur laquelle le thé était servi.

- Ah, docteur Thompson, j'ai vu que le Dr Bond était ici, alors j'ai préparé le thé pour vous éviter de m'appeler.

Tout en parlant elle adressa un large sourire à Alan qui était devenu son favori, appréciant ce qu'il avait réussi à faire de sa vie.

De retour à St Maggots, Alan eut tout loisir de discuter avec les deux médecins.

- Je ne devrais pas vous le dire, Alan, mais Reginald Thompson a été mon patient pendant neuf ans, dit le

Dr Wardley ; il a eu toute une série de cardiogrammes et il peut s'éteindre brusquement. Vous lui devez tout - vous ne l'ignorez pas - et vous devriez vous demander s'il n'est pas de votre devoir d'aller vivre auprès de lui.

Le Dr Tetley acquiesça d'un hochement de tête, puis dit à son tour :

- Vous avez fait un excellent travail à St Maggots, mais vous y êtes trop limité, trop prisonnier du système hospitalier. En outre, la guerre est inévitable et il faudra des médecins partout ; nous pourrons toujours faire appel à vous, en cas d'urgence. Je vous libère du contrat que vous avez avec nous.

Et c'est ainsi qu'un mois plus tard, le Dr Alan Bond devenait l'associé du Dr Reginald Thompson - et que tous deux connaissaient une vraie réussite. Mais journaux et radios ne parlaient que de bombardements, de pays tombant l'un après l'autre sous la botte allemande, et des atrocités dont étaient victimes les populations. Puis ce fut Neville Chamberlain de retour d'Allemagne avec un tas de propos ineptes sur la paix, tandis que parvenaient d'Allemagne des échos du gros rire sonore qu'avait soulevé l'Anglais dégingandé venu avec son parapluie pour assumer la paix du monde. On ne tarda pas à entendre à la radio les déclarations tonitruantes d'Hitler, ses rugissements de conquérant ; puis un ou deux jours plus tard, l'Angleterre déclarait la guerre.

Un an se passa. C'était la drôle de guerre. Un jour, Alan apprit par un agent de police qui avait pris grand soin de s'assurer qu'il était bien le Dr Alan Bond - que sa mère, Mary Bond, s'était suicidée et que le corps se trouvait à la morgue de Paddington.

Ce fut, pour Alan, un terrible choc. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi le mot de suicide lui semblait le plus terrible qu'il ait jamais entendu. Suicide ! Pendant des années il avait prêché contre le suicide, et sa mère venait de commettre cet acte insensé.

Puis la guerre augmenta de violence, et Londres connut ses premiers bombardements. L'Allemagne ne connaissait que des succès, et, en Asie, les Japonais balayaient tout sur leur passage. Ils avaient pris Shangai et Singapour. De nouveau, Alan essaya de s'engager, et de nouveau, il fut rejeté sous le prétexte qu'il était plus utile là où il était.

Les raids s'intensifièrent. Nuit après nuit, les bombardiers allemands lâchaient leurs bombes sur la côte et sur Londres. Nuit après nuit, les docks et l'East End de Londres étaient en flammes, Alan travaillait en liaison avec les gens de la R.A.F. - des patrouilles de secours qui avaient un poste dans le sous-sol de la maison. Les toits des immeubles recevaient chaque nuit une pluie de bombes, lesquelles traversaient parfois le toit et incendiaient toute la maison.

Puis vint le raid le plus spectaculaire où Londres ne semblait plus qu'un immense brasier sous le bruit incessant des sirènes. Les lances à incendie serpentaient tout au long des rues ne permettant pas aux docteurs d'utiliser leur voiture.

La lune brillait cette nuit-là, mais voilée par les fumées rouges qui s'élevaient des incendies ; des pluies d'étincelles jaillissaient de partout et ce n'était que ce bruit infernal des bombes et des sirènes. Alan avait l'impression d'être partout à la fois, aidant à dégager les corps des abris bombardés, rampant à travers les

brèches faites dans le sous-sol de certaines maisons, afin d'essayer d'adoucir la souffrance des blessés.

Cette nuit-là, Alan se réconfortait un instant avec une tasse de thé à l'une des cantines d'urgence.

- Fichtre ! s'exclama le secouriste de la R.A.F., celle-là n'est pas passée loin !

Alan regarda et vit que toute la ligne d'horizon était en flammes, avec, au-dessus, le grondement des moteurs de l'aviation allemande. Par moments, parvenait le crépitement des avions de chasse anglais actionnant leur mitrailleuse contre les avions ennemis.

Soudain, ce fut comme si le monde chavirait. Un immeuble entier se désintégra et s'écroula. Alan eut la sensation de vivre une agonie. Le secouriste qui était indemne regarda autour de lui et s'écria :

- Oh, Dieu, le docteur est touché !

Les hommes de la R.A.F. et la brigade des sauveteurs se précipitèrent, essayant avec frénésie de dégager Alan dont les jambes étaient coincées sous des blocs de maçonnerie. Il lui semblait être dans une mer de feu qui le consumait lentement. Ouvrant les yeux il dit d'une voix faible :

- Inutile de vous donner tant de peine, les gars, j'ai mon compte. Laissez-moi et occupez-vous de ceux qu'on peut sauver.

Puis il referma les yeux. Ce qu'il éprouvait était étrange. C'était comme un état d'extase, d'où toute souffrance était absente. Il pensa être victime d'hallucinations car il flottait au-dessus de lui-même. Il voyait un cordon bleuâtre reliant son corps flottant dans l'air au corps gisant sur le sol - et ce corps, sur le sol était complètement écrasé de la taille jusqu'aux

pieds. Soudain, il eut une lueur. C'était aujourd'hui son trentième anniversaire. Le cordon sembla s'amenuiser, puis disparut, et Alan se trouva flottant tout comme un de ces ballons de surveillance installés au-dessus de Londres. Il était à même de voir Londres s'éloigner et disparaître. Soudain il eut l'impression de cogner contre un nuage sombre et pour un temps ce fut le néant.

« Cinquante-trois ! Cinquante-trois ! », appela une voix dans sa tête. Ouvrant les yeux, il regarda autour de lui, mais tout était comme un brouillard noir. « Je ne comprends pas et pourtant tout me semble familier ! Je me demande où je peux bien être ? » pensa-t-il en lui-même. « Je dois être anesthésié ou drogué. » Et le nuage lentement passa du noir au gris ; des formes qui devenaient visibles, des silhouettes se déplaçaient, et alors tout lui revint. Il était dans l'astral. Il sourit ; les nuages et le brouillard s'évanouirent soudain et la gloire du plan astral lui apparut. Ses amis étaient là, car seuls des amis pouvaient être sur un tel plan. Il regarda sa personne et pendant un moment se sentit gêné ; bien vite, il pensa au premier vêtement susceptible de lui venir à l'esprit : la blouse blanche qu'il avait l'habitude de porter à St Maggots. Comme par enchantement, il s'en trouva immédiatement revêtu ; mais les éclats de rire qui l'accueillirent le décontenancèrent ; se regardant, il se souvint que sa blouse d'hôpital celle des spécialistes - s'arrêtait à la taille.

L'astral était vraiment plaisant. Ses amis, tous joyeux, le conduisirent à la Maison de Repos. On lui attribua une chambre très agréable qui avait vue sur un parc planté d'arbres tels qu'il n'en avait encore jamais

vu. Des oiseaux et des animaux y circulaient, en pleine liberté et en toute sécurité.

Alan ne fut pas long à se remettre du traumatisme de sa mort sur terre et de sa re-naissance dans l'astral ; une semaine plus tard, comme il était d'usage, il dut se rendre au Hall des Souvenirs - où, seul, il regarda défiler les événements de sa dernière existence. Puis une fois revu ce passé sans durée mesurable, une voix gentille venant de « quelque part » dit :

- Vous avez fait du bon travail. Vous avez été très bien. Vous pouvez maintenant vous reposer durant quelques siècles avant de faire de nouveaux plans. Vous êtes libre de vous livrer à des recherches, ou à toute autre chose qu'il vous plaira de choisir.

Il quitta le Hall des Souvenirs pour être accueilli à nouveau par ses amis, et ils s'éloignèrent ensemble afin qu'Alan ait un « home », où il puisse trouver la joie et réfléchir à loisir.

Je crois que tous les êtres, quels qu'ils soient, devraient être instruits du fait que la mort n'existe pas - qu'il n'y a seulement qu'une transition. Et quand vient le temps de la transition, une nature bienfaisante aplanit la route, adoucit la souffrance et crée, pour ceux qui CROIENT, les conditions d'une parfaite tranquillité.

Chapitre 8

La vieille maison était calme et silencieuse, aussi silencieuse que peut jamais l'être une vieille maison. Parfois, au cours de la nuit, s'élevait le murmure d'une

lame de plancher frottant contre sa voisine et s'excusant de cette indiscretion. La maison se reposait après une journée qui avait été très éprouvante. Il ne lui était plus possible de s'assoupir gentiment au bon soleil, assaillie qu'elle était par les impôts, les demandes et les dépenses de restauration. Elle souffrait de subir le flot de visiteurs surgissant dans ses couloirs, et se précipitant en groupes dans les chambres, comme un troupeau de moutons déments. Elle sentait son plancher fléchir sous le poids inhabituel qu'on lui imposait après tant d'années de quiétude, et elle geignait doucement. Mais, pour la famille, il s'agissait de tenir et de trouver un moyen de faire de l'argent ; et c'est ainsi qu'après mûres réflexions et nombre de discussions tournant parfois à la dispute, la famille avait décidé d'ouvrir la maison aux visiteurs.

Construit depuis plusieurs siècles, ce manoir l'avait été pour un gentilhomme de haute naissance, un aristocrate que le roi avait récompensé de son dévouement en l'élevant à la pairie. Cette maison avait été bâtie avec amour par de solides artisans vivant de bière, de fromage et de pain, et fiers d'un travail bien fait. Elle avait donc survécu au temps, résisté aux chaleurs des étés et aux rigueurs de l'hiver. Les jardins en étaient encore bien tenus et l'ensemble de la maison résistait - à part quelques planches qui commençaient à craquer, et quelques voûtes qui s'affaissaient ; et, à cette heure, épuisée par le piétinement des visiteurs et souillée par les papiers gras, la vieille maison était retournée à la quiétude.

Elle était silencieuse, aussi silencieuse que peut jamais l'être une vieille maison. Des souris jouaient en

poussant des cris aigus derrière les lambris. Un hibou, parfois, hululait à la lune. A l'extérieur, le vent froid de la nuit bruissait et balançait une branche d'arbre qui venait taper contre la vitre de la fenêtre. Mais cette aile n'était pas habitée. La famille vivait dans une plus petite maison qui, aux temps prospères, était le domaine du maître d'hôtel et de sa femme.

Le parquet poli brillait sous la lumière de la lune, envoyant d'étranges reflets contre les murs lambrissés, sur lesquels des aïeux à l'air sinistre vous regardaient de leurs yeux éteints, comme ils le faisaient depuis des siècles.

A l'extrémité du grand hall, l'horloge imposante sonnait les quarts et, sur une desserte, des verres de cristal taillé tintaient comme s'ils se répondaient. Puis d'une autre pièce parvinrent les notes hautes d'une plus petite horloge sonnant les quarts, elle aussi.

Tout demeura silencieux pendant un moment, puis la grande horloge de grand-père demanda :

- Es-tu là, petite horloge ? M'entends-tu ?

Il y eut le déclic d'un petit rouage, puis la voix perchée de la petite-fille horloge répondit :

- Mais oui, grand-père, je vous entends. Vous avez quelque chose à me dire cette nuit ?

L'horloge de grand-père continua son tic-tac, puis elle parla.

- Petite-fille, je suis née à la fin du dix-septième siècle, et mon habit de bois fut poli pour la première fois en 1675 ; depuis que mon balancier s'est mis en mouvement, j'ai médité sur le mystère de la vie. Longue est mon existence, et longue ma méditation. Si courte est la durée de vie des humains qu'elle ne leur

laisse vraiment que peu de temps pour penser à tout ce qu'il y a à savoir dans la vie. Est-ce que cela t'intéresse, toi, petite-fille ?

Dans la pièce où on l'avait placée - un cabinet de toilette - la petite-fille eut un sursaut en entendant passer une grosse locomotive traînant d'innombrables wagons. Puis, d'une voix gentille, elle répondit :

- Bien sûr, grand-père ; je serais heureuse d'entendre ce à quoi vous avez pensé tout au long de ces siècles. Je vous écoute et ne vous interromprai que pour accomplir les devoirs de ma charge et justifier ma présence, c'est-à-dire pour sonner les heures. Parlez, grand-père, je vous écoute.

L'horloge de grand-père marmonna dans sa gorge ; magnifique dans son habit de bois, elle s'élevait dans une demi-obscurité au-dessus du sol luisant qu'elle dominait de sa haute taille. Pas une marque de doigt sur son bois poli, car un valet de pied avait pour tâche d'entretenir ces pièces anciennes. Le visage de grand-père horloge était exposé de façon à recevoir la lumière de la lune, et pouvait voir par la fenêtre les vastes parcs plantés d'arbres centenaires, alignés tels des soldats pour la parade. Autour d'eux, d'impeccables pelouses s'étendaient et, de-ci de-là, poussaient des buissons de rhododendrons et autres espèces de pays lointains.

Au delà des buissons - bien que le regard du grand-père n'eût jamais porté aussi loin - s'étendaient de belles prairies où paissaient les chevaux et les vaches du domaine.

Plus près, mais dérobé à la vue de grand-père, s'étendait un très joli étang. C'était une horloge de

voyage qui le lui avait appris. Elle lui avait dit, également, que la surface de l'étang était recouverte de lis sur lesquels, à un certain moment de l'année, des grenouilles coassaient ; grand-père avait, en fait, entendu ces coassements et s'était dit que leur mécanisme avait sans doute besoin d'être un peu huilé ; mais l'horloge voyageuse lui avait expliqué ce qu'il en était ; lui avait aussi parlé des poissons de l'étang et révélé que, tout au fond du domaine, on avait installé une immense volière de quelque dix mètres de long et trois mètres de haut, emplies d'oiseaux multicolores.

Grand-père horloge réfléchissait à tout cela. Il remonta le cours des siècles, voyant lords et ladies venant vers lui dans leurs somptueux vêtements, si différents de ces vulgaires choses en coton décoloré dont les humains semblaient maintenant être uniformément recouverts. Il fut arraché à sa rêverie par la voix perchée qui demandait :

- Que se passe-t-il, grand-père ? J'attends que vous poursuiviez votre histoire... vous alliez me parler du passé, du présent et du futur et aussi de la vie et de son sens.

Grand-père horloge s'éclaircit la gorge, poursuivit son tic-tac, puis il parla :

- Petite-fille, dit-il, les humains ne se rendent pas compte que le pendule qui se balance est la réponse à l'énigme de l'Univers. Je suis une vieille horloge, le bas de mon habit de bois s'affaisse, et mes joints craquent aux changements de temps ; mais je tiens à te dire ceci : nous, horloges de l'ancienne Angleterre,

connaissions l'énigme de l'Univers, le secret de la vie, et ceux de l'au-delà.

Le conte qu'il confia à la petite-fille horloge était nouveau ; c'était un conte en genèse depuis des siècles, et qui remontait bien au delà de toute mémoire humaine. Il dit qu'il lui fallait mêler technologie moderne et science ancienne, car la première est, en fait, une science ancienne.

- Les arbres m'ont confié, dit-il, qu'il existait, il y a de cela des milliers d'années, une autre science, une autre civilisation, et que tout ce que nous considérons comme inventions et développements modernes étaient, en ce temps-là, déjà dépassés. (Il s'arrêta.) Oh, j'allais laisser passer l'heure. Il faut que je sonne.

Se tenant bien droit dans le grand hall, il lâcha d'abord le déclic, puis le carillon et sonna les douze coups de minuit - moment où un jour meurt et où un autre naît. Puis le dernier coup sonné, les vibrations ayant pris fin, il attendit patiemment que sa petite-fille répète son message à ceux qui écoutaient dans le silence de la nuit.

La petite-fille, grande et élancée, n'avait guère plus de cent ans. Elle était douée d'une voix plaisante et un carillon particulièrement clair, sans aucune vibration ni bruit parasite. Mais c'était, bien sûr, naturel chez une jeune personne qui n'était que centenaire. A cette heure, des rais de lune filtrant à travers les branches et les hautes fenêtres jouaient sur son habit de bois, embellissaient ses décorations et caressaient, par moments, ses aiguilles tendues comme les doigts d'une personne en prière. Elle toussota, puis ses roues commencèrent à tourner. Elle martela les notes de son

chant. Elle trembla faiblement au douzième coup, comme épuisée par l'effort qu'elle venait de produire et, au bout de leurs chaînes, les poids firent du bruit en cherchant à se remettre en position.

- Désolée, grand-père, de vous avoir fait attendre. Je suis en retard d'une minute, je le sais ; mais ceci sera très bientôt arrangé. Voulez-vous continuer ?

Grand-père sourit intérieurement. « Il était juste, pensa-t-il, que les jeunes personnes aient de la déférence pour les anciens. »

- Oui, petite-fille, je vais continuer, répondit-il.

« Tout au long des âges, les humains ont demandé à la religion de les consoler des duretés de leur vie artificielle. Ils n'ont cessé de chercher un Dieu qui serait leur père, veillerait sur eux, chacun d'eux s'attendant à un traitement de faveur. Il faut toujours qu'il y ait un Dieu, poursuivit-il, quelqu'un d'omnipotent, quelqu'un qu'on peut prier et de qui on espère obtenir une réponse aux prières qu'on lui adresse.

La petite-fille horloge fit signe qu'elle était d'accord, et, quelque part, une souris maladroite heurta un ornement. Avec un cri de terreur, la souris bondit à terre courant vers le trou le plus proche et y disparut.

Grand-père reprit son histoire :

- Nous devons aussi prendre en considération la technologie moderne qui n'est qu'un retour de la vieille technologie. Tout ce qui existe, tout ce qui est, n'est qu'une suite de vibrations. Une vibration est une vague qui s'élève, puis descend... et ainsi de suite à travers l'éternité, tout comme notre pendule continue à osciller

d'abord d'un côté où il s'arrête pour une parcelle de seconde, puis de l'autre côté.

Grand-père horloge se tut pendant un moment, puis rit sous cape, tandis que la chaîne avançait d'un cran sur la roue, et que le poids faisait un petit saut, descendant d'un cran.

- Je sais, dit-il, que toutes les choses qui existent ont leur phase négative et leur phase positive. D'abord d'un côté et ensuite de l'autre. Je sais qu'à une certaine période du Temps, quand le Pendule de Vie est d'un côté de son balancement, le Dieu en charge est le Dieu du Bien ; mais dans une telle position, le Dieu du Bien a tendance à s'assoupir dans le contentement de soi et s'intéresse insuffisamment à ce qui se passe autour de lui - et le Pendule de Vie qui s'était immobilisé recommence son mouvement et va vers le bas. Le Dieu du Bien s'endort dans l'idée que tout est bien ; mais le Pendule descend et recommence son mouvement de l'autre côté - et là le Dieu du Mal que les hommes appellent Satan, et dont c'est le tour, maintenant, attend avec avidité. Le Mal est une force puissante, ajouta grand-père, Dieu ne sait pas à quel point elle est puissante, et c'est pourquoi il ne la combat pas suffisamment. Et cette force du mal, Satan, ne manque jamais sa chance. Le Pendule de Vie va vers le haut, et à la fin de sa course, il s'arrête pour une fraction de seconde, avant de redescendre à nouveau ; et c'est durant ce temps que le Dieu du Mal accomplit ses pires actions. Lorsque le Pendule de Vie remonte vers le Bien, Dieu alors trône à nouveau.

- Ah, grand-père ! dit une voix frêle sortant de l'obscurité. (Telle une ombre, un chat noir et blanc, au

poil luisant, apparut et vint s'asseoir dans un rayon de lune en levant les yeux vers la vieille horloge. Puis s'avancant, il alla se frotter contre le bas de l'horloge.)

- Je pourrais très bien grimper pour aller m'asseoir sur ta tête, dit le chat, mais je t'aime trop pour te manquer de respect. Raconte encore.

Il recula et retourna s'asseoir dans le rayon de lune, face à l'horloge et, là, il fit la toilette de son museau et de ses oreilles. De temps à autre, il levait les yeux vers la vieille horloge qui le regardait avec affection et lui dit :

- Attends un peu, petit chat ; je suis une horloge et mon temps est limité de façon précise. J'attends le moment de sonner le quart, car je dois apprendre à ceux qui sont encore éveillés que le jour nouveau-né est déjà vieux de quinze minutes. Petit chat, écoute-moi, et une minute après, écoute ma petite-fille. Nous dirons le temps, puis reprendrons notre conversation.

Et dans l'air silencieux, le carillon résonna. A cet instant un homme qui se glissait furtivement pour venir chaparder des œufs dans le poulailler voisin s'immobilisa sur place, puis sourit en avançant vers la fenêtre où la petite-fille horloge était prête à se faire entendre. Voyant l'ombre du maraudeur passer devant la fenêtre, elle sonna de toutes ses forces. De nouveau, l'homme s'arrêta et, se cachant le visage avec ses mains, il risqua un œil dans la pièce.

- Eh, jolie jeune fille, dit-il, tu suffirais à couper tous les moyens de n'importe quel bon maraudeur !

Cela dit, il se glissa dans l'ombre et, quelques minutes plus tard, s'élevaient le murmure, puis les protestations des poules arrachées à leur sommeil.

La maison était toujours silencieuse, aussi silencieuse que pouvait l'être une aussi vieille demeure. Les planches craquaient, et les escaliers se plaignaient, las de rester si longtemps dans la même position. A travers la maison, on percevait le bruit de petits pas précipités, et, bien sûr, le tic-tac toujours présent de grand-père horloge.

La nuit s'avavançait. La lune suivait sa course, laissant autour de la maison de grandes ombres sombres. Les créatures de la nuit sortirent pour aller à leurs affaires. De jeunes renards se risquèrent hors de leur tanière pour venir jeter un regard sur ce qu'était la vie nocturne sur la terre.

La nuit s'avavançait, la vie qui était la leur. Les chats traquaient leur proie, la manquaient parfois et pestaient dans leur langage félin, furieux de leur mésaventure. A l'est, enfin, le ciel s'éclaircit faiblement ; quelques lueurs rouges apparurent, éclairant des collines au loin, rendant ainsi plus épaisse l'obscurité qui baignait encore les vallées. Non loin, un coq lança son cocorico annonçant l'approche d'un jour nouveau. Un instant, la nature demeura immobile, puis soudain tout ce qui vit la nuit s'agita, averti que l'aube allait poindre et qu'il était temps de regagner son gîte dans les fourrés ou les arbres. Les oiseaux de nuit s'en allèrent vers leur perchoir dans quelque coin sombre ; les chauves-souris retrouvèrent leur clocher - et ce fut l'heure pour les créatures diurnes de se préparer au réveil.

Dans le grand hall, grand-père horloge continuait son tic-tac. Il avait cessé de parler. Cette heure-là n'était pas propice aux conversations ; des humains pouvaient

surgir, et ce n'est certes pas à ces êtres distraits et incroyants que les horloges révélaient leurs secrets.

Grand-père, dans le passé, avait bien souvent commenté l'attitude des humains, disant :

- Ils veulent toujours des preuves de tout ; ils veulent même qu'on leur prouve qu'ils sont des humains - mais comment leur prouver une telle chose ? Si une chose est vraie, point n'est besoin de la prouver, vu qu'on est à même de se rendre compte de son évidence ; alors que si une chose n'est pas vraie et si elle n'est pas là, aucun amas de « preuves » ne prouvera qu'elle est là ; c'est pourquoi il est inutile d'essayer de prouver quoi que ce soit.

La lumière devint plus brillante ; le jour avançait. L'activité gagnait la maison ; le personnel s'affairait, faisant résonner la vieille demeure du bruit barbare d'appareils de nettoyage. Du sous-sol réservé aux serviteurs parvenaient des bruits de voix et de vaisselle. Puis ce fut, au long du hall, des pas familiers : ceux du valet de pied s'arrêtant et disant :

- Bonjour, grand-père. Je vais faire votre toilette, donner un bon coup de chiffon à votre bois et vous essuyer le visage.

S'avançant, il nettoya la vitre et vérifia l'heure ; puis, ouvrant l'horloge, il remonta les poids avec soin et tira les chaînes, afin d'éviter des efforts inutiles à ses rouages si anciens. Ce rituel accompli et la porte refermée, il donna une caresse à la vieille horloge avant que de polir sa surface déjà luisante comme un miroir.

- Voilà, grand-père, dit-il, une fois son ouvrage achevé, vous êtes superbe pour accueillir le troupeau d'idiots qui viendront vous contempler.

Donnant encore un dernier coup de chiffon, il s'en alla ensuite fixer, de chaque côté du mur, la grosse corde rouge qui représentait la barrière interdisant aux visiteurs d'approcher de grand-père horloge.

Le jour continuait d'avancer, et l'on ne tarda pas à entendre le ronflement des moteurs, et les cris d'enfants indisciplinés, dominés par ceux des mères, giflant et fessant, pour essayer de maintenir l'ordre.

Les portes principales furent ouvertes. Les valets reculèrent un peu pour laisser s'engouffrer une humanité malodorante, dont le relent faisait songer à celui d'une troupe d'éléphants en rut. La vague humaine fit irruption dans le grand hall et se précipita dans les différentes pièces.

- Maman, maman, moi veux partir, cria un petit enfant en pleurnichant.

- Chut ! Tais-toi ! réprimanda la mère.

Mais elle ne parvint qu'à déchaîner le gosse qui reprit avec une vigueur nouvelle :

- Maman... moi partir !

Se baissant un peu, elle lui lança une claque sonore. Il se tut pendant un moment, et un étrange bruit de liquide qui coule ne tarda pas à rompre le silence. Honteux, le petit garçon se tenait au milieu d'une mare, son pantalon dégouttant d'urine.

Avec un soupir de résignation, un valet, qui veillait non loin de là, s'avança avec une éponge et un seau, comme si ce genre d'incident était quotidien. Sous un canapé au luxueux rembourrage, deux yeux verts

observaient la scène avec intérêt. C'était l'endroit que préférait le chat noir et blanc et, de son poste d'observation, il surveillait chaque jour les enfants mal élevés et les groupes de matrones qui envahissaient sa vieille demeure, en faisant des commentaires et en semant leurs papiers gras ou leurs gobelets de carton sur les meubles ou le sol, sans le moindre respect.

De l'extrémité du grand hall, grand-père regardait, impassible. Il fut cependant assez décontenancé quand un petit garçon se précipita en courant à travers le hall, s'apprêtant à passer sous le grand cordon rouge. Un employé était là qui, heureusement, l'attrapa par le col de son vêtement.

- Sortez d'ici, gronda l'homme en lui donnant une tape dans le dos pour le faire avancer.

La foule allait en s'épaississant - mentalement aussi, regardant bouche grande ouverte les tableaux fixés aux murs et mastiquant des morceaux de gomme qu'ils s'amusaient à projeter hors de leur bouche. Tout ici leur semblait étrange, et ils avaient peine à comprendre le privilège qu'était pour eux le fait d'avoir un aperçu du passé. Tout ce qui les intéressait, c'était de voir leur chèque de paie de la semaine suivante !

Toutes choses doivent avoir une fin, même les mauvaises, bien que ces dernières semblent durer beaucoup plus longtemps que les bonnes : Il en est de même avec une expérience désagréable ; elle donne l'impression de ne devoir jamais finir - ce qui n'est pas exact. Il en était ainsi de cette journée. Quand l'obscurité commença à descendre, la foule s'amenuisa ; on entendit le ronflement des grands autobus de tourisme ramenant leurs passagers au

bercail. Puis, un à un, les derniers visiteurs disparurent à leur tour. Tout de suite, le personnel de nettoyage envahit la maison telle une nuée de sauterelles, ramassant papiers, cartons, et autres déchets.

A l'extérieur, de nombreuses bouteilles jonchaient le sol et, sous certains buissons qui avaient eu la préférence de ces dames, on allait jusqu'à trouver des pièces de lingerie. Les animaux qui étaient là, en spectateurs, se demandaient souvent comment une personne pouvait retirer un vêtement de dessous et être négligente au point de ne pas le remettre. Mais, en même temps, ils s'interrogeaient sur la nécessité de porter de telles choses. N'étaient-ils pas nus, eux ? Et cette remarque ne faisait que renforcer leur idée que le comportement des humains était franchement déroutant.

La nuit était enfin tombée ; et la famille s'était rassemblée autour des lampes allumées pour faire le compte de l'argent des entrées, en faisant la part des profits et des pertes subies - plantes écrasées, vitres brisées, car il ne passait pas de jour sans que quelque morveux ne s'amuse à lancer une pierre contre les vitres de la serre. La maison fut enfin remise en état et les comptes achevés. Le veilleur de service entreprit sa ronde, promenant sa lampe torche sur divers points du bâtiment. Sa ronde finie, il éteignit les lumières et rejoignit le centre de sécurité.

Par une fenêtre demeurée entrouverte, le chat noir et blanc se glissa jusqu'au grand hall et se dirigea d'un pas posé vers la grande horloge.

- Je viens juste de dîner, dit-il. Je me demande comment vous arrivez à tenir sans aucune nourriture.

Vous devez être affamé ! Pourquoi ne pas venir avec moi. Je vous attraperai un oiseau, ou une souris.

Grand-père ne répondit pas, et ricana dans sa barbe. Mais l'heure n'était pas venue pour lui de répondre, car chacun sait qu'aucune horloge ne parle avant minuit moins un quart, car ce quart d'heure-là mène à l'heure magique, l'heure où tout semble différent, l'heure où ceux qui sont normalement muets trouvent le moyen d'exprimer leurs pensées. Grand-père, pour l'instant, ne pouvait que penser et dire, comme à l'habitude, tic-tac, tic-tac.

Non loin de là, dans ce qui, en un temps, avait été un vestiaire pour les dames, la petite-fille horloge laissait son esprit vagabonder sur les événements de la journée. En y pensant, elle s'estimait très privilégiée de ne pas avoir été jetée à terre quand deux sauvages avaient enjambé la barrière de corde et roulé à ses pieds. Deux préposés à la surveillance s'étaient précipités sur eux et les avaient expulsés. La petite-fille horloge revit la scène avec un frisson d'horreur qui déclencha en elle un bruit métallique. Elle pensa ensuite à des choses plus agréables, à la visite que lui avait faite, très tôt le matin, le jeune valet de pied. Il s'était occupé de l'épousseter puis l'avait nourrie en remontant ses poids, remise à l'heure avec soin afin qu'elle puisse sonner et carillonner en même temps que grand-père.

Tout dans la maison était calme, calme comme peuvent l'être les choses dans une vieille maison. Les horloges rythmaient le temps de leur tic-tac monotone, et l'horloge voyageuse attendait avec impatience que sonne le quart d'avant minuit, pour pouvoir raconter

quelques-unes de ses aventures. Regardant les aiguilles de la grande horloge, le chat eut un soupir de résignation, sachant qu'il lui fallait attendre le quart d'avant minuit. Il traversa le hall et, avec souplesse, bondit sur un vieux coffre de chêne. Là, il s'étira, puis s'endormit, mais pour peu de temps. Il fut réveillé par un incident et laissa échapper quelques miaulements pour chasser des oiseaux voletant devant la fenêtre.

- Si je pouvais seulement ouvrir cette fenêtre ! s'exclama le chat exaspéré, je leur donnerais une bonne leçon à ces oiseaux, encore qu'ils ne vivraient pas assez longtemps pour en profiter.

Apercevant le chat à l'intérieur de la pièce, les oiseaux s'envolèrent en poussant de petits cris.

La grande horloge enfin sonna, et par deux fois, la demie de 11 heures. Ce que fit également la petite-fille. L'horloge voyageuse semblait plus rapide dans son tic-tac, et le chat, ouvrant l'œil droit, regarda si les aiguilles marquaient bien 11 heures et demie.

Les trois horloges battaient à l'unisson ; puis il y eut finalement dans la caisse de la grande horloge le bruit métallique familier produit par le mouvement de la chaîne, et le poids descendit. C'était minuit moins un quart. Avec entrain, grand-père déclencha son carillon. Minuit moins le quart - presque la mort d'un jour et la naissance d'un autre. Le moment où le cycle change. « Et maintenant, pensa grand-père, c'est l'heure de la CONVERSATION ! »

- Grand-père ! Grand-père horloge ! Je demande à parler en premier, dit le chat qui avait bondi à terre pour courir prendre place devant la longue caisse polie.

La lune était plus brillante que la veille : elle était presque à son plein et par ailleurs le ciel était pur et le temps absolument calme, sans le moindre vent dans les branches des grands arbres. Tout donc était immobile à l'intérieur de la maison éclairée par la lueur de la lune.

- Alors, jeune chat, dit grand-père. Tu as demandé à parler en premier. De quoi donc veux-tu parler ?

Le chat, interrompant sa toilette, s'assit bien droit et dit :

- Grand-père, j'ai beaucoup songé à ce que vous avez dit hier au sujet du Pendule. Mais si le Bien et le Mal alternent avec chaque balancement du Pendule, alors ils n'ont pas beaucoup de chances de faire le bien et le mal, vu qu'ils n'ont environ qu'une seconde pour chaque balancement - d'après ce que j'ai cru comprendre. Comment expliquez-vous cela ?

Le chat s'assit, sa queue bien enroulée autour de lui et confortablement installé, comme s'il redoutait que la colère de grand-père ne lui fasse perdre l'équilibre. Mais grand-père avait la sagesse et la tolérance que donne le grand âge. Avec un petit bruit métallique, il s'éclaircit à nouveau la gorge et dit :

- Mais, mon cher petit chat, tu ne penses pas, j'espère, que le Pendule de l'Univers bat à une seconde d'intervalle ? Ses intervalles représentent des périodes de milliers et de milliers d'années. Sais-tu, petit chat, que le temps est purement relatif ? Voici un exemple : Ici, en Angleterre, il est actuellement minuit moins quatorze minutes, mais il n'en est pas de même dans d'autres pays ; si tu étais transporté soudain à Glasgow, tu découvrirais qu'il est peut-être minuit

moins le quart. Mystérieux, hein ? Mais mon propre calcul est, bien sûr, limité à mon propre rythme de battements. (Grand-père fit une pause pour prendre une respiration sous la forme d'un autre maillon de la chaîne passant sur la roue dentée, et le poids ayant stoppé sa descente, il reprit :) Tu dois te souvenir, petit chat, que notre unité, à nous, les horloges, est de vingt-quatre heures - qu'il y a soixante minutes dans une heure, et que chaque minute est de soixante secondes ; ce qui représente trois mille six cents secondes en une heure. Ainsi en vingt-quatre heures et une seconde, le Pendule aura battu quatre-vingt-six mille quatre cents fois.

- Oh ! s'exclama le chat. C'est vraiment beaucoup de fois ! Je serais bien incapable de le faire !

Et c'est avec une admiration accrue que le chat regarda la vieille horloge.

- Oui, dit grand-père qui s'échauffait, son pendule battant plus fort encore, mais le Pendule de l'Univers a un système tout différent. Nous sommes concernés par des périodes de vingt-quatre heures, mais nous devons nous souvenir que dans le temps réel - le temps au-delà de cette Terre, le monde, au cours de chaque cycle, traverse une période d'un million sept cent vingt-huit mille années ; et tous les cycles vont par groupe de quatre, tout comme la frappe de mes coups, le quart, la demie, et les trois quarts de l'heure. Tu vois donc que nous suivons une bonne tradition.

Le chat hochait la tête comme s'il avait compris ce qui venait d'être dit, comme si tout ce savoir lui était accessible ; il éprouva cependant le besoin de demander :

- Mais, grand-père, c'est au sujet du Pendule, à la fin de sa course. Vous avez dit qu'il se stoppait pour une fraction de seconde. Et que voulez-vous dire par temps réel ?

Grand-père ricana doucement et répondit :

- Ah ! Oui, bien sûr, mais quand nous avons à jouer sur un million sept cent vingt-huit mille années, nous pouvons alors permettre que le Pendule s'arrête pendant beaucoup d'années, à la fin de chaque battement. Tu ne crois pas ? Seulement, tout ceci est si profond que nombreux sont les humains qui ne peuvent le comprendre, et certaines horloges non plus. Mais nous ne voulons pas te fatiguer le cerveau, pauvre petit chat, avec tout ce savoir ; peut-être devrions-nous changer de sujet.

- Mais il y a une chose que je tiens tout spécialement à demander, dit le chat. Si Dieu est d'un côté du balancement, et Satan de l'autre, comment alors trouvent-ils le temps de faire du bien ou du mal ?

La vitre placée devant le visage de grand-père brillait étonnamment sous le clair de lune, et il répondit quelques instants plus tard :

- Quand nous avons toutes ces années pour un balancement, nous pouvons alors nous permettre d'avoir deux fois un millier d'années à la fin de chaque mouvement - ce qui fait qu'à un intervalle de deux mille ans, nous avons le Bien, et à l'intervalle suivant de deux mille ans, le Mal... et ainsi de suite. Mais, se hâta d'ajouter grand-père, je dois m'arrêter, le temps est venu pour la petite-fille et moi de sonner ensemble les douze coups de minuit - moment où la nature est libre d'opérer un changement, instant où meurt un jour

et où un autre naît, et quand le Pendule se balance, il va d'abord vers le bien, puis vers le mal, et du mal vers le bien. Excuse-moi !

Grand-père horloge arrêta net son discours tandis que ses roues, dans ses entrailles, tournaient et que son poids descendit en grondant - et qu'en même temps venaient de la grande caisse polie le carillon et le timbre profond des douze coups de minuit. Et tout près de là, la petite-fille, tel un écho, répétait fidèlement le carillon et les douze coups.

Sur la petite table où elle se trouvait, l'horloge de voyage grommelait mécontente :

- Quelles bavardes ces deux-là ! Elles accaparent tout le temps réservé à la conversation !

Chapitre 9

Un virus est trop petit pour être vu à travers un microscope, et il y a beaucoup plus d'organismes vivants, bactéries et autres, installés sur la peau des êtres humains, qu'il n'y a d'humains sur la terre. On estime qu'ils sont environ quatre mille par centimètre carré sur les bras et, sur la tête, aux aisselles et à l'aîne, le nombre peut excéder deux millions.

Vera Virus, assise dans sa Vallée du Pore, réfléchissait à la multitude des problèmes humains. Près d'elle se tenait Brunhilde, sa plus intime amie virus. Elles tremblotaient agréablement comme seuls des virus gélatineux en sont capables. Puis Vera dit soudain :

- Oh, je suis dans un tel état de confusion. On m'a interrogée sur mes statistiques vitales. Je me demande

pourquoi nous n'adoptons pas le système métrique ; ce serait tellement plus simple.

Brunhilde eut un violent vacillement, et cela était censé être un rire.

- Vous n'avez pas besoin de dire aux gens les statistiques vitales du nm. Dites-leur simplement que le nm est le billionième du mètre ; et s'ils sont stupides au point de ne pas savoir ce qu'est le mètre, alors dites-leur que c'est égal à un millicron. Franchement, Vera, je trouve que vous faites une montagne de ce qui est à peine une taupinière.

- Comment pouvez-vous être aussi stupide ? rétorqua Vera d'un ton acerbe. Vous savez bien qu'il n'y a pas de taupinières ici ; et pour ce qui est des taupes, on ne les a pas encore inventées.

Elle renifla - s'il est possible qu'un virus renifle - et retomba dans son silence gélatineux.

Le monde dit humain était un lieu bien singulier.

Tous ses habitants vivaient dans les vallées des pores parce que, pour quelque raison extraordinaire que personne ne pourrait jamais comprendre, le monde, à l'exception de certains endroits, était couvert d'une étrange couverture ou d'une sorte de nuage. Il semblait qu'il y eût d'immenses piliers disposés en croix avec, entre eux, un espace permettant à n'importe quel virus agile de grimper droit à travers cette barrière et de regarder l'espace depuis la surface de cet étrange matériau. Mais c'était véritablement remarquable, vu que de temps à autre le monde entier subissait un déluge. Des millions de virus étaient instantanément noyés, et seuls survivaient des virus tels que Brunhilde,

Vera et certains autres, témoins de la sagesse de la vie dans la Vallée.

Quel spectacle n'était-ce pas que de voir, en levant son antenne au-dessus de la vallée, tous ces corps jonchant l'espace entre les vallées adjacentes. Mais personne, jamais, ne pouvait expliquer ce que c'était. Ils savaient qu'à certains intervalles, la grande barrière couvrant la majeure partie du monde serait retirée et qu'alors viendrait le Déluge ; puis qu'une autre barrière viendrait, laquelle serait agitée violemment. Une autre barrière encore et, pour un temps, ce serait la paix.

Vera Virus et son amie étaient assises dans leur Vallée du Pore, en un site dégagé ; elles étaient à même de regarder le ciel et Vera demanda soudain :

- Je me demande souvent s'il y a d'autres mondes, à part le nôtre ?

Une voix nouvelle se fit entendre, celle d'un virus nommé Bunyanwera, né d'une culture ougandaise, du moins de mémoire de ses ancêtres ; maintenant, il n'était plus qu'un simple habitant du monde dit humain.

- Quelle sottise, Vera ! dit-il. Vous savez parfaitement qu'il existe des millions de mondes comme le nôtre. Ne leur avez-vous jamais jeté un coup d'œil de temps à autre ? Mais ce que nous ne savons pas, c'est s'il y a une vie sur ces mondes !

Une quatrième voix intervint pour dire :

- Ma foi, je pense que ce monde a été fait spécialement pour nous. Aucun autre monde ne porte une vie semblable à celle que le nôtre porte. Je pense que le monde entier a été fait par Dieu, juste à notre intention, pour nous les virus. Regardez tous les

avantages dont nous jouissons ; aucune forme d'intelligence ne peut être comparée à la nôtre, nous avons des vallées spéciales et si elles n'ont pas été faites pour nous, pourquoi seraient-elles là ?

Alors parla Catu Guama. C'était une manière d'érudit ; il avait voyagé, était même allé aussi loin que la Vallée du Pore voisine, ce qui fait qu'il était écouté avec respect. Il explosa soudain :

- Quelle sottise ! Sottises que tout ça ! Une chose telle qu'un Dieu n'existe pas ; bien sûr qu'il n'y a pas de Dieu. J'ai bien souvent prié pour demander certaines petites choses. J'ai eu, par exemple, une partie de ma gelée écrasée en m'approchant trop près du sommet de la vallée, et la barrière m'a griffé. J'ai supplié qu'on fasse quelque chose pour moi. Eh bien, non ! S'il y avait un Dieu, il m'aurait guéri.

Un silence embarrassant fut interrompu par Vera.

- Moi aussi j'ai prié, dit-elle, mais mes prières n'ont jamais été entendues, et je n'ai pas davantage vu d'anges virus flotter dans l'air. En avez-vous vu, vous ?

Les autres restaient silencieux quand se produisit une catastrophe terrible ; un grand quelque chose s'abattit brusquement de l'espace en frottant les grands piliers qui leur offraient leur ombre.

Oh Dieu du ciel ! dit Brunhilde en voyant le grand quelque chose. Il n'est pas passé loin, hein ? On a bien failli disparaître, cette fois !

Mais, ayant à peine échappé à ce danger, un autre incident se produisit. Un flot de liquide piquant ruissela sur eux, en même temps qu'ils étaient assaillis par une horrible odeur - et d'un coup, Vera, Brunhilde et Catu

Guama cessèrent d'exister, quand le monde appelé humain s'arrosa le visage avec un astringent.

Miss Fourmi était tranquillement assise sur une large pierre, frottant avec soin son antenne et s'assurant que ses pattes étaient propres. Elle tenait à être aussi parfaite que possible, car elle devait sortir avec un soldat fourmi qui venait d'avoir une permission inattendue. Elle se tourna vers sa compagne, Bertha Blackbeetle, qui sommeillait au chaud soleil de midi.

- Bertha, toi, espèce de sottise ! dit-elle, regarde si rien ne cloche. Tu es sûre que je suis bien ?

Se soulevant un peu et ouvrant un œil, Bertha regarda attentivement miss Fourmi.

- Je te trouve très chic, et je suis sûre que ton soldat en aura les pattes coupées en te voyant. Mais tu es en avance, assieds-toi et profite un peu du soleil.

Côte à côte toutes deux, elles regardèrent le monde lugubre qui s'étendait devant elles. C'étaient de gros cailloux vingt fois plus grands au moins que miss Fourmi et, entre eux, la terre était sèche, sans le moindre brin d'herbe, sans le moindre élément vivant. Ce n'était qu'un sol désolé sur lequel se lisaient des marques particulières.

Levant les yeux vers le ciel, miss Fourmi dit à Bertha :

- Toute ma vie, j'ai souhaité avoir un petit ami qui serait soldat. J'ai prié qu'une telle chose m'arrive. Crois-tu que mes prières ont été entendues ?

Remuant une de ses antennes, Bertha répondit lentement et en pesant ses mots :

- Ça... je ne sais pas ; moi-même je ne crois pas qu'il existe un Dieu. Et s'il y en a un, il n'a jamais exaucé

mes prières. Quand j'étais beaucoup plus jeune - en fait au stade de la larve - j'avais l'habitude de prier un Dieu dont on m'avait parlé ; mais n'étant jamais entendue, j'en ai conclu que je perdais mon temps. Comment croire en un Dieu qui ne donne jamais aucune preuve de son existence ? Voilà ce que j'ai à dire.

Miss Fourmi reprit :

- Tu sais, Bertha, c'est vraiment un problème. Je m'interroge souvent sur ces points lumineux que nous voyons la nuit, et je me demande si ce sont d'autres mondes et s'il en existe sur lesquels d'autres créatures vivent. C'est drôle de penser que notre monde est le seul, et que nous sommes seules à l'habiter. Qu'en penses-tu, toi ?

Bertha laissa échapper un soupir d'exaspération, puis répondit :

- Je n'ai vraiment aucune idée quant à ces autres mondes. Je sais qu'il y a quelques mois j'ai rencontré un insecte qui m'a dit - c'était un insecte ailé qu'il avait parcouru une longue distance en volant, et qu'il avait atterri sur un immense pilier, si vaste que j'ai eu de la peine à croire ce qu'il me disait. Il avait ajouté que le sommet de ce pilier devenait brillant chaque nuit. Je me refuse à croire qu'il pourrait exister un monde qui ne deviendrait brillant qu'au moment où le nôtre s'assombrit. As-tu une idée ?

L'esprit de miss Fourmi devenait de plus en plus confus :

- On m'avait toujours enseigné que ce monde avait été conçu pour les insectes, et qu'aucune vie n'était supérieure à la nôtre, à la tienne et à la mienne,

Bertha. Si c'est exact, si nos prêtres détiennent la vérité, alors rien ne peut être plus intelligent que nous - et il leur faudrait l'être beaucoup plus que nous pour donner vie à ce monde, simplement quand il devient obscur. Je ne sais que croire, mais j'imagine qu'il y a quelque grand dessein derrière tout cela ; et comme toi, je suis lasse de prier un Dieu qui ne prend même pas la peine de répondre.

Le temps avançait et les ombres s'allongeaient.

Non loin, une voix de fourmi appela :

- Eh, miss Fourmi, où êtes-vous ? J'ai un message pour vous.

Miss Fourmi se redressa et s'avança jusqu'au bord de la pierre.

- Oui, je suis là, qu'y a-t-il ? cria-t-elle en regardant vers une autre fourmi, non loin de là.

Agitant ses antennes, celle-ci annonça :

- Votre petit ami, le soldat, est parti, disant qu'après réflexion vous n'étiez pas la fourmi qui lui convenait. Alors il est parti avec la petite effrontée qui est si rapide, celle qui vit là-haut ; vous savez de qui je veux parler ?

Tout s'écroulait autour d'elle, et miss Fourmi se laissa tomber lourdement. Elle qui avait tant prié pour qu'un soldat fourmi lui fasse l'amour et construise un nid avec elle ! Qu'est-ce que la vie lui réservait à présent ?

Soudain, un bruit effroyable fit tressaillir miss Fourmi et Bertha ; on eût dit l'approche d'un tremblement de terre. Elles se dressèrent pour voir ce qui se passait ; mais avant qu'elles n'aient pu se déplacer, des formes sombres surgissaient et miss Fourmi, son amie, ainsi que la messagère étaient réduites en bouillie par des

écoliers qui, sortant de l'école, traversaient leur terrain de jeux en regagnant leurs foyers.

Au loin, dans la campagne, l'herbe se dressait immobile. C'était une herbe superbe, saine, aussi verte qu'il était possible de l'être pour une herbe ; les soleils l'avaient chauffée, les pluies l'avaient nourrie, et le champ qu'elle composait était digne d'admiration.

Tout au fond des profondeurs d'un champ qui, pour ses habitants, semblait une véritable forêt, deux petites souris des champs jouaient parmi les brins d'herbe en courant de l'une à l'autre ; l'une qui s'essayait à bondir vint bouler aux pieds d'une vieille souris - ce qui déclencha des cris de joie.

- Fais attention, petite, dit l'ancêtre, tu es trop gaie. Or, ce monde est sans gaieté. Un grand mystère ne va pas tarder à arriver ; toutes nos forêts s'écrouleront sous l'assaut d'une machine si énorme qu'aucun de nous ne peut même supposer ce qu'elle sera. A voir l'état de cette herbe, j'ai idée que nous n'en avons plus pour très longtemps, et que mieux vaudrait regagner nos terriers.

La vieille souris, pleine de sagesse, s'en alla en trotinant. Les deux jeunes souris se regardèrent, puis portèrent leurs regards vers l'ancêtre qui s'éloignait. L'une dit :

- Oh, ce qu'elle est mauvaise joueuse, cette pauvre vieille !

Ce à quoi l'autre répliqua :

- Je suppose qu'elle n'aime pas les enfants et qu'elle veut nous tenir la bride : juste bonnes à rapporter des noix ou autres bricoles - et tout cela pour ses beaux yeux.

Les jeux continuèrent parmi les jeunes souris jusqu'au moment où le vent fraîchissant leur rappela que le soir venait et, jetant un coup d'œil vers le ciel qui s'obscurcissait, elles se hâtèrent vers leur abri.

Rendues chez elles, elles s'assirent à l'entrée de leur maison, conversant tout en mordillant un brin d'herbe et en s'assurant de temps à autre qu'aucun hibou ne les guettait. Puis le disque de la lune argentée commença de glisser à travers le ciel obscur. L'une des deux souris dit alors :

- Je me demande comment ça peut bien être là-haut ? Crois-tu qu'il y ait des souris sur cette grosse chose que nous voyons si souvent ?

- Ne sois pas stupide, répondit l'autre. Il n'y a rien, à part ce monde-ci. (Puis se reprenant, elle ajouta avec dans la voix une note d'incertitude :) Au fait, il m'arrive souvent d'avoir la même pensée et de me dire qu'il doit exister des mondes, autres que le nôtre, dans lesquels il y a des souris. Je sais que nos prêtres nous disent que ce monde a été spécialement fait pour nous, souris des champs, et qu'il n'est pas de forme de vie plus élevée que la nôtre.

- Ah oui, dit l'autre, mais les prêtres nous disent que nous devons prier. Dieu sait que je l'ai fait ; j'ai prié pour du fromage frais et d'autres nourritures. Mais jamais, jamais je n'ai été entendue. S'il existait un Dieu, ce serait vraiment bien peu de chose pour lui que de déposer de temps à autre un peu de fromage pour une jeune souris des champs. Tu ne penses pas ?

Se tournant brusquement vers sa compagne, celle-ci répondit :

- Je ne sais pas, je ne suis pas certaine. J'ai prié moi aussi, mais je n'ai jamais eu la preuve de l'existence d'un Dieu et je n'ai pas davantage vu voler des anges souris.

- Non, bien sûr. Seulement des hiboux ou autres créatures de nuit.

Sur cette réflexion définitive, elles se turent et plongèrent dans leurs trous.

La nuit avançait et toutes les bêtes nocturnes sortaient pour aller chasser. C'était l'heure, pour elles, de chercher leur nourriture ; mais les petites souris étaient en sécurité, bien à l'abri dans leur trou. Le jour se leva radieux, et une douce chaleur emplissait l'air. Les deux petites souris attaquèrent leur tâche quotidienne. Quittant leur abri, elles s'en allèrent vers la grande forêt d'herbe verte, en quête de quelque nourriture pour la journée.

Soudain, glacées jusqu'au sang, elles se plaquèrent contre le sol. Un grondement diabolique - un bruit monstrueux encore jamais entendu - venait vers elles. La terreur les paralysait. L'une murmura à l'autre :

- Vite, vite, prions pour être protégées, prions pour notre salut.

Mais le fermier et sa moissonneuse écrasèrent leurs pauvres corps qui furent projetés dans l'herbe coupée, et ces mots de prière furent les derniers de la petite souris des champs.

De la grande pyramide au toit plat orné de tourelles, parvint l'accent des trompettes, leur voix d'airain se répercutant à travers la vallée située au pied de la pyramide qui, en fait, était un temple sacré.

Les gens se regardèrent, effrayés. Etaient-ils en retard ? Que se passait-il ? Ces clairons ne se faisaient entendre qu'en temps de crise, ou quand les gros prêtres à l'aspect répugnant avaient une annonce spéciale à faire au peuple. Tous en même temps abandonnèrent leur occupation et se hâtèrent vers la pyramide, empruntant le sentier qui y conduisait. De larges escaliers menaient à un tiers de la hauteur de la pyramide ; ensuite, on gagnait le haut par des sortes de terrasses au long desquelles les prêtres avaient l'habitude de se promener. Ils allaient, deux par deux, les mains derrière le dos ou cachées dans leurs vastes manches. Deux par deux ils allaient, méditant sur les paroles de Dieu, et réfléchissant aux mystères de l'Univers. Ici, dans l'atmosphère si pure des Andes, il était facile de voir les étoiles, facile de croire à l'existence d'autres mondes mais la population de la vallée maintenant se pressait en foule le long des grands escaliers et faisait irruption dans le Temple.

Dans l'intérieur faiblement éclairé et tout chargé de fumée d'encens, les gens toussotaient et, de-ci de-là, un paysan, habitué à l'air pur, frottait ses yeux irrités par l'odeur âcre de l'encens.

Les lumières étaient pauvres, mais à une extrémité du Temple se dressait une immense idole en bronze poli, une silhouette humaine en position assise ; et cependant elle n'était pas absolument humaine ; elle était « différente » par des détails subtils. Elle était surhumaine par sa taille et les gens qui marchaient à sa base n'arrivaient qu'à mi-hauteur de ses genoux.

La congrégation entra et le prêtre s'étant rendu compte que le grand hall était presque plein, un gong

résonna. Ceux dont les yeux n'étaient pas affectés par la fumée de l'encens pouvaient voir le grand gong trembler à droite de la forme divine.

La sonorité continuait de retentir, mais personne ne frappait le gong. Puis, sans aucune intervention humaine, les grandes portes du Temple se refermèrent. Le silence régna pendant un moment et, sur les genoux du Dieu, apparut le Grand Prêtre dans sa robe flottante. Les bras levés au-dessus de la tête, il regarda la foule en disant :

- Dieu nous a parlé ; il est mécontent du peu d'aide que vous apportez au Temple. Nombreux, parmi vous, sont ceux qui lui ont retiré leur obole. Dieu vous parlera.

Ayant terminé, il alla s'agenouiller devant la grande statue. La bouche de celle-ci s'ouvrit et il en sortit un bruit tonitruant. Les fidèles se mirent à genoux, fermèrent les yeux en joignant les mains, puis le bruit fit place à une voix puissante :

- Je suis votre Dieu, dit la statue. Je suis mécontent du manque de respect dont vous faites preuve à l'égard de mes serviteurs, vos prêtres. Si vous ne montrez pas davantage d'obéissance et de générosité, de nombreux fléaux vous frapperont - tels que peste et autres épidémies, et vos récoltes disparaîtront sous vos yeux. Obéissez à vos prêtres. Ils sont mes serviteurs. Ils sont mes enfants. Obéissez, obéissez.

La voix s'évanouit et la bouche se referma. Se levant, le Grand Prêtre se tourna pour regarder les fidèles. Il renouvela alors ses demandes - davantage de nourriture, d'argent, et aussi de jeunes femmes pour le Temple des Vierges. Ayant parlé, il disparut sans se

retourner, et les grandes portes du Temple se rouvrirent. Plusieurs rangées de prêtres se tenaient à l'extérieur, leur bol à aumônes à la main.

Le Temple s'était vidé. L'idole était assise, silencieuse. Mais pas tellement silencieuse, car un prêtre de passage visitait le Temple sous la conduite d'un de ses amis. Des murmures et des bruissements s'échappaient de l'idole et le visiteur s'en étonna :

- Oh, oui, dit l'ami, ils contrôlent simplement l'acoustique. Vous n'avez pas vu l'intérieur de notre idole ?

Il s'avança et dit :

- Regardez ! L'orateur peut voir l'assemblée qui, elle, ne peut le voir.

S'approchant, le visiteur regarda à travers d'étroites fentes aménagées dans les yeux. Il vit ainsi tout le Temple et les hommes occupés à en nettoyer le sol. Puis il se tourna pour voir ce que faisait son ami. Il était assis près d'un porte-voix et dit :

- Nous avons un prêtre doué d'une voix pleine d'autorité ; il lui est défendu de fréquenter qui que ce soit, vu qu'il est la voix de notre Dieu. Quand il a un message à délivrer, il s'assied ici et parle à travers ce porte-voix après en avoir retiré la glissière, car aussi longtemps qu'elle est en place, rien de ce qui se dit ici ne peut être entendu à l'extérieur.

Ils poursuivirent la visite de la partie principale du Temple, tout en continuant leur conversation.

- Je ne suis pas certain, dit le résident, qu'il y ait un Dieu. C'est une de mes constantes interrogations. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il ne répond pas aux prières. Quarante ans, maintenant, que je suis ici et

pas une prière n'a encore été exaucée. Toutefois, il importe que nous gardions notre autorité.

- Oui, répondit le visiteur. Je m'interroge bien souvent quand je me tiens, la nuit, sur notre pic en regardant tous les petits points lumineux. Je me demande s'il s'agit de trous dans le plancher du ciel ou si tout cela est imagination. Y a-t-il un paradis ? Ou bien ces petits points de lumière sont-ils d'autres mondes ? Et s'ils sont des mondes, alors, comment vont les choses là-haut ?

L'autre répliqua :

- Oui, j'ai pas mal de doutes, quant à moi ; il doit y avoir quelque entité qui contrôle, mais, par ma propre expérience, il me semble qu'elle ne répond jamais aux prières. C'est pourquoi on a construit cette statue de métal il y a un millier d'années, afin que nous, prêtres, puissions maintenir notre pouvoir et notre emprise sur les gens et les aider, peut-être, quand Dieu les ignore.

Je CROIS que toute la vie est faite de vibrations, et une vibration n'est rien d'autre qu'un cycle. Nous disons qu'une chose tremble. Ce qui signifie qu'elle monte et qu'elle descend... et ainsi de suite. Si vous tracez une ligne sur un papier, vous pouvez ensuite tirer une autre ligne s'incurvant sur la première. Nous avons là un cycle, une vibration - le diagramme illustré d'une vibration semblable à celle utilisée en bio-rythme ou en symboles pour le courant électrique alternatif. Mais toute la vie est ainsi. C'est comme le balancement d'un pendule. Il va d'un côté d'un point neutre, et remonte à égale distance, de l'autre côté. Et le processus se répète indéfiniment.

Je CROIS que toute la Nature procède par cycles. Je crois que tout ce qui existe est une vibration, alternant de haut en bas, de positif à négatif, de bien à mal, et, en y réfléchissant, si le mal n'existait pas, nous n'aurions pas le bien - car l'un est l'opposé de l'autre.

Je CROIS en un Dieu, mais je crois également que Dieu est peut-être trop surchargé de demandes pour avoir le temps de s'occuper de nous, individuellement. Je crois que si nous prions, c'est à notre sur-moi que nous nous adressons ; c'est notre âme supérieure que nous prions - et ce n'est pas là Dieu.

Je CROIS en l'existence de deux Dieux, celui du Bien - positif, et celui du Mal qui est négatif. Ce dernier, nous l'appelons Satan. Je crois qu'à des intervalles bien définis - aux balancements opposés du Pendule - le Dieu du Bien gouverne la Terre et tout ce qui vit, et nous avons alors l'Age d'Or. Mais le pendule se balance, le cycle se déplace et le pouvoir du Dieu du Bien - le côté positif - décroît et atteint ensuite un point neutre où les pouvoirs du Bien et du Mal sont égaux ; puis l'autre côté du balancement est alors en faveur du Mal, c'est-à-dire de Satan. Et nous connaissons alors ce qui est si souvent appelé l'Age de Kali, l'âge de rupture, de dislocation, où plus aucune valeur n'existe - et si vous considérez la Terre de nos jours, avec tous ces vandales, ces politiciens et ces guerres, vous ne pouvez nier que nous sommes en plein âge de Kali. Nous y sommes, nous approchons du sommet du balancement, et les conditions n'iront qu'en s'aggravant jusqu'au point extrême de sa course vers le Mal. Guerres, grèves, tremblements de terre - les puissances du mal lâchées sans contrôle. Et ensuite, comme toujours, le

pendule changera de direction, les puissances du Mal s'affaibliront et la terre verra renaître des sentiments meilleurs.

De nouveau, le point neutre où Bien et Mal sont à égalité sera atteint et dépassé, et le pendule remontera vers le Bien et, au fur et à mesure de sa montée, les choses iront de mieux en mieux. Peut-être qu'alors, si nous avons un Age d'Or, le Dieu de l'Univers sera capable d'écouter nos prières, et nous donnera-t-il peut-être une preuve qu'il se soucie de ceux qui vivent sur cette terre.

Je crois que pour l'instant, la presse, la télévision et tous autres médias contribuent largement à l'accroissement du mal - vu que nous lisons souvent dans les journaux qu'on apprend à des enfants de sept ans à commettre des meurtres, et ici, à Vancouver - nous apprend-on - des enfants de dix ans se sont organisés en gangs de criminels. J'ai la conviction que la presse devrait être supprimée - et que films, télévisions et radios devraient être soumis à la censure.

Mais parlons de Dieu. Oui, je crois qu'il existe un Dieu et en fait diverses classes de dieux appelés Manus ; et les gens qui ont une difficulté à comprendre le concept des dieux devraient regarder ce qui se passe dans un grand magasin - une chaîne de supermarchés, par exemple. Au sommet, il y a un Dieu ; c'est le président ou manager - selon le pays où vous vivez et la terminologie qui y est en usage. Mais cet homme est tout-puissant ; c'est lui qui dicte ce qui doit être fait. Cet homme, toutefois, de par son immense puissance, est tellement occupé qu'il ne peut accorder la moindre minute à un employé de bureau ou au jeune garçon qui

manipule les produits d'alimentation. Cet homme particulier, le Dieu du supermarché, représente Dieu lui-même, le chef de notre Univers, celui qui a le contrôle de plusieurs mondes différents.

Il est si important, qu'il n'a pas le temps de s'occuper des mondes individuels, des différents pays, et est incapable finalement de s'occuper d'individualités - qu'il s'agisse d'individualités humaines ou animales - car les animaux ont autant de droits que les humains dans le plan céleste des choses.

Le président du supermarché n'ayant pas la possibilité de tout voir par lui-même, il engage des directeurs ou des surveillants, et cela correspond aux Manus, dans le système spatial.

Et puis il y a des Manus subordonnés - des surveillants de chaque région de la Terre. Ils guident le destin des pays et influencent l'action des Manus pour créer la pagaille !

Il existe une créature connue sous le nom d'« Œil de Dieu », et c'est le chat. Il peut aller n'importe où, faire n'importe quoi, tout voir, car qui donc remarque un chat qui se promène ? Les gens disent : « Oh, ce n'est rien, ce n'est qu'un chat. » Et le chat surveille et observe le bien et le mal. Les forces du mal ne peuvent contrôler les chats. Ceux-ci ont une barrière divine qui fait obstacle aux pensées diaboliques ; c'est pourquoi, en un temps, ils furent vénérés comme des divinités et, à un autre moment, exécrés en tant que disciples de Satan ; les peuples du Diable voulaient en effet se débarrasser des chats qui rendaient compte de leurs mauvaises actions et, sur cela, les diables ne peuvent rien.

Actuellement, le Manu qui contrôle la Terre, c'est Satan, et c'est pourquoi il ne faut pas espérer beaucoup de bonnes choses. Exemple, les communistes, ce groupe de créatures de Satan. Regardez tous les cultes d'une « religion » qui égare les gens et, de plus, essayent de dominer ceux qui sont assez sots pour se laisser guider par eux. Mais le jour ne peut pas ne pas venir où Satan sera contraint d'abandonner la Terre, forcé de retirer ses favoris - tout comme un homme d'affaires qui fait faillite est contraint de mettre la clef sous la porte.

Bientôt viendra le temps où le pendule renversera sa marche ; le Mal alors perdra de sa force, alors que le Bien aura la sienne accrue ; mais ce temps est encore loin, et nous connaissons bien des jours mauvais avant que le pendule n'opère son renversement.

Pensez à ceci : vous regardez le pendule et vous pensez qu'il est toujours en mouvement, mais il ne l'est pas ; il ne bouge même pas à la même vitesse, parce que le pendule est au plus fort de sa montée du côté droit, et ensuite tombe avec une vitesse croissante, jusqu'à ce qu'il soit à son point le plus bas. Là, il a sa vitesse maximale. Mais ensuite le poids montant de l'autre côté ralentit le bras du pendule qui, à la fin du coup, s'arrête définitivement pour un temps appréciable, avant que de tomber à nouveau et de grimper de l'autre côté.

Selon le temps auquel nous faisons référence, nous sommes à même de dire qu'avec une horloge courante le stop n'est que d'une fraction de seconde. Mais si nous prenons un temps différent dans lequel les secondes sont des années, ou peut-être même des

milliers d'années, le temps durant lequel le pendule est arrêté peut alors être de deux mille ans. Et s'il est arrêté du côté du Mal, beaucoup de choses mauvaises peuvent être faites avant que le pendule et son cycle descendent... descendent, pour remonter à nouveau de l'autre côté, donnant alors le Bien.

Aucun de nous qui vivons actuellement ne connaîtra cet Age d'Or. Les conditions empireront et ne cesseront d'empirer au cours des années qu'ont encore à vivre les gens d'un âge déjà avancé. Mais nos enfants et petits-enfants vivront pour voir le début de l'Age d'Or et bénéficieront de beaucoup des avantages qui en découleront. Mais de toutes les grandes choses qu'il est nécessaire de faire, la plus importante est sans doute de réviser le système religieux.

Les chrétiens, de nos jours, se battent contre d'autres chrétiens ; le christianisme - depuis l'an 60, époque où il a été monstrueusement dénaturé et déformé - a été, de toutes les religions, celle qui ressemble le plus à une guerre. En Irlande du Nord, catholiques et protestants s'entre-tuent. Même situation entre juifs et musulmans. Et qu'importe la « religion » que l'on choisit de suivre, tous les chemins mènent au même Lieu - en dépit de quelques divergences doctrinaires. Qu'importe que la religion chrétienne - telle qu'elle était au temps du Christ - ait eu des apports de religions asiatiques ! Une religion devrait être façonnée pour répondre au besoin exact des gens auxquels elle va être prêchée.

La religion, ou plutôt son enseignement, devrait être confiée à des hommes qui ont choisi de s'y consacrer, et non pas à ceux qui cherchent à en vivre confortablement et à en tirer un revenu, ce qui semble

être le cas présentement. Il ne devrait y avoir ni traitement de faveur ni missionnaires. Je sais, pour en avoir fait l'expérience - une expérience amère -, que les missionnaires sont les ennemis des vrais croyants. Je sais qu'en Chine, en Inde et surtout en Afrique, les gens acceptent, sans y croire, de se laisser convertir, alléchés par ce qu'ils retirent des missionnaires, sous forme d'aumônes diverses. Nous devons nous souvenir également de la pudibonderie de ces missionnaires contraignant les indigènes à porter des vêtements qui les ridiculisent ; de plus ce sont ces mêmes missionnaires qui ont apporté à ces populations des maladies telles que tuberculose et autres maladies contre lesquelles ils n'étaient pas immunisés, de par les conditions naturelles de vie qui étaient les leurs.

Et comment oublier l'Inquisition espagnole et les tortures dont elle est responsable ? Gens brûlés vifs, simplement pour avoir refusé de croire aux choses imaginaires en lesquelles croyaient les catholiques - ou affectaient de croire, pensant que c'était de bonne politique.

L'Age d'Or viendra. Mais nous ne le verrons pas, nous. C'est pour plus tard. Quand le Dieu de notre monde aura plus de loisirs, au cours de ce cycle du Bien, peut-être consentira-t-il à consacrer un peu plus de temps à l'étude des humains et des animaux. Nul doute que les jardiniers de la terre soient bien intentionnés, mais chacun conviendra qu'il est nécessaire par moments que le propriétaire d'un domaine s'occupe de ce que font ses jardiniers et ordonne quelques transformations.

Je crois en Dieu ; mais je ne crois pas à l'utilité de le prier à tout instant pour nos petits désirs dérisoires. Il est trop occupé et, de toute façon, à ce stade du Temps, notre cycle ou rythme est dans son aspect négatif - et au cours de l'aspect négatif, le Mal domine. Et ainsi, si vous désirez quelque chose, priez plutôt votre sur-moi. Et s'il considère que ce que vous lui demandez est bon pour vous... et bon pour lui !... vous pouvez l'obtenir. Mais à ce moment, vous n'en aurez probablement plus envie.

Chapitre 10

Prudemment, Margaret Thugglewunk se risqua à ouvrir un œil, redoutant la clarté du jour qui était à son plein.

- Oh, Dieu ! grommela-t-elle, ce qu'il faut qu'une fille fasse pour gagner sa vie !

Lentement elle acheva d'ouvrir les yeux et affronta la lumière. Le choc fut si violent qu'elle crut que sa tête allait éclater. Se prenant le bas du dos à deux mains et souffrant terriblement, elle chercha à se souvenir de ce qui s'était passé la nuit précédente. « Oh, oui, je sais... j'ai dû accepter de passer la nuit avec cet affreux bonhomme... condition qu'il avait mise à la signature du contrat dont je rêvais. Mais que m'est-il arrivé ? Le sexe... ça, je veux bien ; mais j'ai l'impression d'avoir couché avec un éléphant grincheux. »

Elle gémit longuement, puis finit par gagner la salle de bains avec peine. Après plusieurs crises de vomissements, elle plongea son visage dans une

serviette humide, indifférente au résultat que l'opération aurait sur sa coiffure. Se sentant mieux, elle regarda autour d'elle. La fureur alors lui monta au visage :

- Ce propre à rien de mari ! s'écria-t-elle. Je lui avais pourtant bien dit de mettre un peu d'ordre avant de partir ce matin.

A l'idée de son mari, la rage la reprit et, d'un pas mal assuré, elle alla à la cuisine.

Le cerveau encore trouble, elle promena son regard autour d'elle ; elle aperçut un mot posé contre une bouteille de lait. « Je suis las de vivre avec une femme M.L.F ; on veut aller trop loin avec cette histoire d'égalité des sexes et de chances égales. J'en ai assez de te voir chaque nuit coucher avec d'autres. Tu ne me reverras plus. »

Prenant le billet, elle le regarda avec attention, le retourna dans tous les sens, comme si ces gestes pouvaient l'amener à quelque découverte. Mais elle n'éprouva rien - ni joie ni peine. Elle n'était qu'une autre de ces ignobles créatures inutiles qui s'appellent elles-mêmes des affranchies - la pire malédiction de notre civilisation.

Personne ne peut mépriser plus que moi ce type de femelles. Ce ne sont pas des épouses, mais de simples tonneaux vides qui mènent la race à la déchéance.

Autour de 1914, l'Angleterre connut une terrible tragédie - la Grande Guerre, bien sûr, la guerre mondiale -, mais une autre également ; la guerre des sexes. De tout temps, la destinée des femmes avait été de porter les enfants qui perpétuent la race de l'Homme ; mais en 1914, elles partaient travailler dans

les usines, adoptaient le vêtement masculin et ne tardaient pas à découvrir la boisson, la cigarette et aussi un langage ordurier que tout homme, même dépravé, hésiterait à employer. Bien vite, elles commencèrent à se plaindre de leur sort ; mais aucune femme n'a jamais dit ce qu'elle désire. Il semble qu'elle veuille être une pure sauvage et n'accorder aucune attention à la continuation de la race.

Puis il y a la bouffonnerie qui consiste pour certaines à mettre un « M » devant leur nom, ce qui dans le monde de la science ne signifie absolument rien ; mais si l'on y voit un avertissement secret, cela voudrait dire que les femmes, actuellement, deviennent masculines.

On ne trouve pas de mots pour exprimer ce qu'on ressent devant le spectacle de toutes ces jeunes femmes couchant avec le premier venu. C'est parfois, chez elles, presque le viol de l'homme en question. Et dès qu'un enfant naît, du mariage ou hors du mariage, la mère reprend son travail à l'usine ou au bureau ; et elle charge alors de l'élever quelque nourrice, ou bien le laisse à la garde d'un baby-sitter. Puis, dès que l'enfant grandit - garçon ou fille - c'est la rue, où là, il subit la domination d'enfants plus forts ou plus âgés que lui. Les gangs s'organisent ; n'ai-je pas lu dans un journal d'Alberta en date du 15 juillet 1976, cette chose incroyable « Hit-Boys à louer » et l'article continuait ainsi : « Quelque part dans le secteur de Vancouver, un garçon de dix ans a été engagé par le « milieu » pour devenir un tueur professionnel. »

Il y a de cela quelques semaines, le journal faisait état d'un crime commis par un enfant plus jeune

encore - et du cas d'un autre garçon qui avait tué un de ses « amis ».

Dans le passé, la mère restait au foyer, et élevait ses enfants avec l'intention d'en faire des citoyens convenables, et quelle tâche plus noble que celle de ces femmes-là !

Lors de la Première Guerre mondiale, les femmes ont travaillé dans les usines, les bureaux, et sont même entrées dans l'armée ; puis la publicité devenant une source importante de revenus et les difficultés économiques obligeant les femmes à prendre un emploi, toutes les firmes publicitaires insistèrent sur le slogan nouveau : « Les femmes peuvent avoir une vie tellement meilleure en achetant ceci, cela et autre chose » ; et elles tombèrent, bien sûr, dans le piège.

Pour les gouvernements également, les femmes au travail représentaient des salaires élevés, et partant de plus gros impôts sur le revenu, etc. Et les femmes continuent dans cette voie stupide qui les fait échouer complètement dans ce qui est leur vocation naturelle - et s'en vont travailler, simplement pour s'endetter en achetant des masses de choses qui ne leur sont d'aucune utilité.

De nos jours, les femmes - spécialement celles du M.L.F. - n'ont pas le moindre goût dans la façon de se vêtir, et considèrent comme le sommet de l'élégance de sortir chaque jour en blouse et en jupe, faites de tissus généralement de mauvaise qualité et aux dessins voyants.

Avez-vous regardé les jeunes femmes, récemment ?

Avez-vous vu leur pauvre poitrine triste et plate et leurs hanches étroites ? Comment pourront-elles

donner le jour à des enfants ? A l'aide de forceps, sans aucun doute, ce qui causera un dommage au cerveau du nouveau-né.

Et le mariage, de nos jours ? Peu nombreux sont ceux qui restent solides. Les femmes, tout particulièrement, n'ont qu'envie de s'agiter sur l'oreiller avec un homme qui leur donnera tout ce qu'elles veulent sur le plan sexuel ; et s'il les contrarie, elles ramassent leurs frusques et s'en vont vers le premier venu qui veut bien d'elles.

Il existe, dans le monde ésotérique, le principe mâle et le principe femelle - deux pôles opposés. Et pour la continuation du monde et de l'espèce, il est nécessaire que les hommes soient différents des femmes ; sinon les femmes deviendraient stériles et n'auraient jamais de progéniture.

Peut-être devrait-on descendre dans la rue et molester tous ces gens de la publicité, qui attirent les femmes sur les chemins qui mènent à la destruction de la race. L'annonce d'une telle révolte a d'ailleurs été faite. Elle s'est produite il y a des millions d'années.

Très, très loin, au delà de la mémoire raciale, il existait une civilisation d'un niveau très élevé. Les êtres avaient la peau rouge et n'étaient pas absolument humains, vu que les femmes avaient six seins, et non pas deux comme maintenant.

La vie familiale y était pleine de chaleur. Mais soudain les femmes décidèrent de ne plus rester à la maison, de ne plus élever de famille, de ne plus se compliquer la vie avec un mari et des enfants, cela sous le prétexte qu'elles étaient persécutées. Sans jamais d'ailleurs expliquer de quelle façon elles l'étaient et sans jamais

dire ce qu'elles voulaient. Il est évident que quelque chose, dans leur esprit, s'était détraqué. Et ainsi, elles se détachèrent du mariage ; aussitôt le bébé né, on le reléguait dans une maison prête à accueillir les enfants non souhaités. La race ne tarda pas à dégénérer et devait s'éteindre, les femmes étant devenues complètement stériles.

Connaissez-vous un peu le jardinage ? Avez-vous jamais vu un pommier de très grande qualité, qui a été négligé ? En un premier temps, il a produit des fruits superbes, appréciés pour leur fermeté, leur douceur et aussi leur couleur. Mais négligez ce pommier pendant un certain temps, et les fruits que vous obtenez sont comme des pommes sauvages, de pauvres fruits ratatinés.

Et vous est-il arrivé de voir un pur-sang dont on a cessé de s'occuper et auquel on a permis de s'accoupler avec une sauvage ? Eh bien, je vais vous dire ce qui se passe : après quelques générations, le produit en est le plus bas qui se puisse voir ; et cela parce que tout ce qui, dans le pur-sang, faisait de lui ce qu'il était, s'est petit à petit atrophié.

Il en est de même avec les humains. Négligez les enfants, ne leur imposez aucune discipline, et vous avez des gangs armés, des vandales diaboliques qui frappent et mutilent les vieilles gens. Tout récemment, il y a eu le cas franchement abominable de deux femmes qui, pour lui voler les quelques francs qu'il avait dans ses poches, ont frappé un pauvre infirme jusqu'à briser les jambes artificielles qui lui permettaient de se déplacer - l'abandonnant à demi nu dans une rue déserte.

Une autre pauvre vieille dame dont on avait forcé la porte n'a dû de survivre, après avoir été frappée, qu'en faisant croire qu'elle était morte. La maison, bien sûr, a été complètement dévalisée et toutes les économies de la vieille dame ont été volées.

Savez-vous ce que sont destinés à devenir les enfants indisciplinés, ceux qu'on laisse arriver proches de l'adolescence sans leur inculquer l'idée du travail ?

Willy le Loup traînait dans la rue. Il était près de minuit. La lumière crue des néons vacillait dans le vent du soir. C'était le jour de la paie et, même à cette heure tardive, les passants étaient encore nombreux. Les boutiques restaient toujours ouvertes très tard ce soir-là, car l'argent coulait plus facilement qu'à l'habitude.

Willy le Loup était d'un caractère ombrageux ; c'était un de ces êtres qu'on voyait apparaître le dimanche matin, la démarche lourde, titubant comme un idiot alcoolique, au long des avenues. Ses parents eux-mêmes s'étaient lassés de lui et l'avaient finalement chassé du toit paternel.

Le père travaillait, la mère aussi, et Willy restait à la maison, chipant tout ce qui lui tombait sous la main, ainsi par exemple le portefeuille de son père que celui-ci laissait tomber parfois en rentrant, lui-même plein d'alcool. De même, il fouillait dans le sac de sa mère, volant l'argent qu'il y trouvait et quand on le suspectait, il accusait son père du larcin.

Il s'était fait une solide réputation dans le quartier. On le voyait toujours rôder dans les rues obscures, vérifiant si les portes des voitures étaient bien fermées... Willy cherchait tout ce qui pouvait être volé.

Ses parents, un jour, en avaient eu assez de lui.

Las de voir qu'il se refusait à les écouter, se rendant compte qu'il ne faisait pas le moindre effort pour trouver un emploi après son renvoi de l'école, ils lui avaient fermé leur porte, en avaient changé la serrure et s'étaient assurés que les fenêtres étaient bien fermées, elles aussi. Willy s'en était allé par les rues. A l'agence pour l'emploi, il avait réussi, en mentant, à donner des raisons pour ne pas prendre un travail ; sous un autre nom, grâce à des papiers dérobés, il s'était fait donner des secours par le bureau d'entraide. Mais Willy le Loup déambulait au long des rues avec des yeux de prédateur, guettant la proie possible. Tournant l'avenue, il se raidit soudain et pressa le pas. Devant lui, une jeune femme marchait portant un gros sac. C'était une employée du service autobus.

D'un pas de promeneur, Willy avançait. Il vit qu'elle attendait pour traverser, mais le feu passa au rouge. Willy arriva à sa hauteur. Avançant la jambe devant elle, il la fit trébucher, la frappant en même temps à la nuque. Elle s'écroula, face contre terre. Arrachant la sacoche de la main inerte, Willy repartit du même pas traînant. Il tourna dans une ruelle obscure qui longeait un bloc d'appartements, et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule afin de voir si personne n'était à sa poursuite. Il ne vit que la jeune femme, toujours sur le sol, dans une flaque de sang. En ricanant, il glissa le sac sous son blouson de cuir, en remonta la fermeture Eclair, et partit de l'air le plus innocent du monde.

Puis il arriva dans une partie de la ruelle plus sombre encore. Il y avait là un garage désaffecté depuis quelque temps et fermé soigneusement en attendant

d'être vendu. Mais cela n'était pas un problème pour Willy. Avant que le garage ne soit fermé, il avait réussi à voler le double de la clef, pendant que l'employé auquel il avait demandé à se servir des toilettes était allé chercher la clef de celles-ci.

Il entra donc dans le garage et s'accroupit à l'intérieur, derrière la porte. L'éclairage de la rue était juste à hauteur de la fenêtre du garage. Il vida sur le sol le contenu du sac, mettant soigneusement de côté l'argent qui s'y trouvait. Puis, toujours en ricanant, il fouilla son contenu, amusé par tout ce que les femmes peuvent garder dans leur sac, lisant même avec quelque difficulté une liasse de lettres qui y était glissée. Ayant terminé son exploration et décidant que rien ne méritait d'être gardé, il jeta les objets sur un tas d'ordures.

Sur le pavé, la jeune femme gisait, assommée et perdant son sang. Près d'elle, c'était le trafic nocturne, gens sortant des cinémas ou des night-clubs, travailleurs rentrant chez eux, ou allant prendre leur service. Dans les voitures qui passaient, le conducteur jetait un coup d'œil, puis accélérail, refusant d'être mêlé à l'incident. Les quelques passants hésitaient, s'arrêtaient un instant et s'éloignaient. Un homme, qui se tenait sur le seuil d'une boutique, avait assisté à toute la scène et aurait fort bien pu poursuivre Willy ; mais là encore, il avait préféré ne pas intervenir. Pourquoi aiderait-il la police avec laquelle il avait déjà eu des ennuis ? Et, pensa-t-il, pourquoi aiderait-il cette jeune femme ? Il ne la connaissait pas. Ayant décidé que l'incident ne l'intéressait pas, il s'avança, s'arrêta près de la victime, la regarda de plus près en essayant

de lui donner un âge et se demandant qui elle pouvait bien être.

Il se baissa pour la fouiller, mais ne trouva rien dans ses poches ; s'apercevant soudain qu'elle portait une alliance, et une autre bague, il les lui arracha brutalement et les mit dans sa poche. Puis, se redressant, il la poussa avec le pied pour se rendre compte si elle vivait encore et s'éloigna.

Dans les taudis de Calgary, la populace poursuivait un semblant de vie, le taux des crimes ne cessant de s'élever, tandis que les journaux, dans de grandes manchettes, clamaient qu'il importait de faire quelque chose. Mais la population de la ville ne se sentait pas concernée ; elle ne l'était que si elle s'y trouvait mêlée. Nuit après nuit, drames et crimes se produisaient. On parlait de fermer les parcs la nuit, d'augmenter les patrouilles... on parlait... mais c'était tout. La vie continuait, inchangée.

Minuit, au loin une horloge sonna. Tout près et déchirant l'air, on entendit un coup de klaxon prolongé. Des malfaiteurs qui s'étaient introduits dans un parking avaient déclenché le klaxon d'une voiture qui continuait son appel strident, sans d'ailleurs soulever le moindre intérêt chez quiconque. L'essentiel étant de n'avoir pas d'histoires.

Willy le Loup, comme chaque soir, traînait le long des rues. Son chandail à col roulé, blanc dans le passé, n'était plus maintenant qu'une chose malpropre couverte de taches. Et comme chaque jour, il guettait tout en marchant de son même pas nonchalant.

Apercevant ce qu'il cherchait, il pressa l'allure. A quelque distance devant lui, une petite femme âgée

cheminait dans la nuit, portant un sac. Il semblait lourd pour elle, car elle avait visiblement beaucoup de peine à marcher et à arriver au bout de son chemin.

- Ma vieille, tu n'y arriveras pas ! gloussa Willy. D'un pas rapide, il la rejoignit. Avec la technique que ses nombreuses rencontres lui avaient permis de mettre au point, il tendit la jambe devant la pauvre vieille, puis chercha à la pousser en avant pour la piétiner et lui voler son sac. Surprise ! La vieille petite dame plongeait en avant et, balançant son sac, elle en frappa Willy à la tête.

Le sac était fort lourd. Le coup reçu lui fit voir trente-six chandelles - et comme ses victimes l'avaient fait avant lui, il s'écroula sur le sol et mordit la poussière.

Les passants endurcis et indifférents s'arrêtèrent cependant pour regarder avec étonnement la vieille dame qui, un pied posé sur le dos de Willy, claironnait sa satisfaction, tel un coq à l'aube sur son tas de fumier ; puis satisfaite, elle repartit revigorée.

La nuit avançait. Une minute, une heure ? Willy n'en avait pas conscience. Finalement, un car de police qui patrouillait s'arrêta devant le corps étendu. La porte s'ouvrit et un policier en sortit, la main posée sur son arme. Du pied, il poussa le corps qu'il retourna sur le dos. Il le regarda - et le reconnut. Appelant son compagnon resté dans la voiture.

- C'est Willy, lui cria-t-il. Il a eu son compte, finalement.

Regagnant la voiture, il prit le microphone et appela l'ambulance, demandant qu'on vienne ramasser un blessé.

Dans l'obscurité d'un appartement tout proche, faisant face à la scène, une vieille dame était assise à sa fenêtre et épiait à travers les rideaux ; en voyant jeter Willy dans l'ambulance sans le moindre ménagement - il n'était pas un inconnu pour les infirmiers - elle éclata de rire à plusieurs reprises, puis se déshabilla et se mit au lit.

Le Rapport Akashique, que certaines personnes sont à même de voir quand elles vont sur le plan astral, est le rapport de tout ce qui s'est produit sur le monde auquel il s'applique. Il en montre les origines, depuis la première bulle gazeuse jusqu'à l'état de demi-fusion. Il montre exactement tout ce qui s'y est passé. C'est comme si le monde était une personne et que cette personne ait des parents possédant une caméra qu'ils actionneraient depuis l'instant de la naissance d'un être, puis tout au long de sa vie jusqu'à la mort. Ce qui fait qu'une personne ayant les connaissances nécessaires peut dévider la bande de film et découvrir ce qui s'est produit, quand, où, et comment. Il en est ainsi avec tous les mondes.

Il existe en outre un Rapport des Probabilités montrant ce qu'on ESPÈRE devoir se produire ; mais le comportement de certains pays peut modifier ce qui se produira. Un effroyable tremblement de terre a eu lieu en Chine, où la terre s'est ouverte. Je crois, personnellement, que la cause en est due pour une large part aux tests atomiques souterrains, en Amérique et en Sibérie. Quand on frappe une structure importante, il se peut fort bien qu'aucun dommage extérieur n'apparaisse, mais dans quelque partie cachée de cette structure, des fissures et des fractures

existent bel et bien. Les ingénieurs d'aéronautique savent qu'un atterrissage en catastrophe peut causer des dommages qui ne se révéleront que quand des fissures apparaîtront dans la queue de l'appareil !

Il y a quelques années de cela, j'étais invité par un cultiste à participer à un plan qu'il avait élaboré. Il s'apprêtait à vendre aux gens l'idée qu'il irait dans l'astral pour une consultation, et en reviendrait avec l'information qu'il vendrait alors à la personne intéressée, moyennant une très grosse somme. Il m'avait écrit, essayant de m'intéresser à son plan et m'assurant que nous serions millionnaires, en un rien de temps. J'ai refusé, bien sûr, et c'est sans doute pourquoi je suis pauvre !

Le Rapport Akashique concernant les femmes démontre que cette histoire du M.L.F. n'aurait pas dû se produire. Les femmes n'auraient jamais dû montrer une telle haine et une telle amertume. Les femmes - j'en ai pleinement conscience - sont des créatures raisonnables, et si elles adhèrent à ce mouvement de libération, ce n'est que pour s'amuser : elles ne prennent pas la chose au sérieux. Mais il existe un nombre de folles qui fourrent devant leur nom « Ms », ce qui signifie « Mostly stupid » - et c'est vraiment ce qu'elles sont. Mais en mettant devant leur nom ce « Ms », au lieu de « Miss » ou « Mrs », c'est l'invocation de vibrations faussées, et les vibrations sont l'essence de toute l'existence. Elles invoquent pour elles-mêmes de mauvaises vibrations.

Si les choses continuent ainsi, comme ces femmes semblent le vouloir, d'autres forces feront bientôt de nouveaux arrangements ; elles donneront aux

populations de la terre un vrai goût de leur propre sottise ; on connaîtra alors un retour à ce qu'a connu une très ancienne civilisation - si ancienne en fait qu'il n'en existe aucune trace, si ce n'est dans le Rapport Akashique.

Dans cette civilisation où tous les êtres étaient d'un teint pourpré, au lieu d'être noir, blanc ou jaune, les femmes avaient trahi l'humanité en séduisant une certaine secte de Jardiniers de la Terre, ces sur-êtres qui prennent soin du monde, ou sont censés le faire. Il semble que, récemment, ils aient manqué à leur mission. Ces femmes, de toute façon, avaient dévoyé quelques-uns de ces Jardiniers mâles, créant ainsi la discorde dans les ménages. Mais une race nouvelle s'était formée à partir de leur union et cette race était dominée par les femmes. Elles occupèrent tous les emplois et seuls restaient pour les hommes les métiers serviles domestiques, presque esclaves. Ces hommes étaient d'ailleurs impuissants. Mais dans certaines maisons spécialement luxueuses, on trouvait des « étalons » pleins de virilité. Leur seule raison d'être était de faire les bébés nécessaires.

Oh oui, tout cela est vrai ! Ne doutez pas de ma parole. Et je vous dirai très sincèrement que si vous lisez tous mes livres - dix-sept au total - et que vous pratiquez les choses qui y sont indiquées, avec des intentions pures, alors vous pourrez aller dans l'astral et voir là le Rapport Akashique de ce monde. Celui des individus ne vous sera pas accessible ; s'il l'était, il vous avantagerait sérieusement dans la compétition. Vous auriez besoin d'une dispense spéciale - comme on dit, je crois, dans la religion catholique - pour être

autorisé à voir le rapport de n'importe quel individu et datant au moins d'un millier d'années. Mais, en cet âge lointain quand existait le système de matriarcat, les femmes travaillaient comme les esclaves communistes doivent travailler ; et celles qui avaient un corps beau et sain pouvaient se rendre à la maison de « l'étalon » pour leur plaisir ou dans le but de procréer.

Pouvez-vous imaginer ce qui se passerait, de nos jours, si une telle chose existait sur la terre ? Vous rendez-vous compte de ce qu'inventerait la publicité pour les femmes qui s'en laissent conter ? « La maison de plaisirs de Polly : Les hommes les plus puissants, à votre disposition ; faites votre choix, la couleur que vous aimez, les dimensions répondant à votre goût. Prix raisonnables, conditions spéciales pour admission comme membre du club. »

Mais, comme c'est toujours le cas, une société anormale finit par disparaître. C'est ce qui s'est passé pour le matriarcat. Le système était si peu équilibré qu'il a fini par s'effondrer et la civilisation s'est éteinte complètement.

Savez-vous pourquoi il était si déséquilibré ? Pensez à la batterie de votre voiture ou de votre radio ou de n'importe quel autre objet ayant un positif et un négatif. Supposez que vous soyez en mesure de rendre le négatif plus puissant que le positif, l'objet serait alors déséquilibré et au bout d'un certain temps cesserait de fonctionner. C'est ce qu'a connu cette race particulière. La vie demande que le positif et le négatif soient égaux - Bien et Mal doivent s'équilibrer. De même que le masculin et le féminin ; sinon il ne peut y avoir de vie équilibrée et cohérente ; les femmes du M.L.F. sont en

train d'essayer de déranger l'équilibre de la nature, de ruiner l'écologie humaine - et leurs efforts ne font que créer une masse de mauvais Karmas pour les instigateurs de ce mouvement, à cause des peines et des chagrins qu'ils causent ; ils sont voraces, âpres au gain - ce qui est la plus grande malédiction de ce monde. La Règle d'Or sous-entend que nous ne devons pas faire à autrui ce que nous n'aimerions pas qu'autrui nous fasse. Il est meilleur aussi de donner que de recevoir. Si vous donnez, vous ajoutez à votre bon Karma, mais si, comme ces femmes M.L.F., vous essayez de détruire l'harmonie et de déchaîner des conflits, alors ceci fait vraiment un mauvais Karma.

J'ai toujours eu le don de voir l'aura humaine ; quand je regarde une femme du M.L.F., je suis à même de voir qu'elle a une aura très sombre et n'a absolument rien de féminin. Pensez aux femmes M.L.F. que vous connaissez. Est-ce qu'elles ne vous mettent pas les nerfs en boule ? Ne vous donnent-elles pas la chair de poule ? Rien de féminin en elles, pas le moindre brin d'élégance ou de gentillesse. Et leur voix ! Stridente, pire que celle d'un matou en chaleur qui appelle dans la nuit. Non, les femmes M.L.F. n'ont pas le moindre charme ; elles veulent et veulent et veulent... et l'avidité les mènera à leur propre perte.

Elles m'amuse beaucoup, les femmes qui, se mariant, refusent de prendre le nom de leur époux - et par là de composer une unité équilibrée. Nous avons ici, au Canada, un aspirant à la fonction sacrée de Premier ministre, et cet homme-là a une épouse qui refuse de prendre son nom. Je crois que c'est Mac Tear (Tear signifie larme, NdT) ou quelque chose comme

cela, et il y a vraiment de quoi en faire verser une larme. Mais comment avoir une famille équilibrée à la tête du pays, quand ses deux membres ne forment pas une unité ? C'est impossible.

Pourquoi les femmes qui ne veulent pas être des épouses se marient-elles ? Si ce n'est que dans le désir d'avoir des enfants, eh bien, pourquoi ne pas instituer des centres d'élevage comme il en existe pour le bétail ? Car de telles femmes ne sont que du bétail. Il me semble que dans le fait d'avoir des enfants, il y a plus que les quelques minutes de plaisir, souvent douteux. Je crois que les femmes sont destinées par la nature à être mères, sont faites pour élever des enfants ; et si elles les abandonnent à la rue dès qu'ils sont en âge de parler, alors elles créent une race de créatures sans amour - celle que nous avons présentement. Des enfants prêts à tuer, pillant les parcs dont ils déracinent les arbres, les plantes, et saccageant tout. Dans le passé, les épouses étaient de vraies épouses qui aidaient leurs maris. L'homme allait gagner la vie de la famille, et la femme restait à la maison pour élever ses enfants et former les nouveaux membres de la race humaine.

Les capitalistes, bien sûr, sont en grande partie responsables parce que ces affamés d'argent pensent que si les femmes travaillent, il y aura deux fois plus d'argent. C'est agréable, bien sûr, l'argent. Je n'en ai jamais eu beaucoup, mais je préfère être ce que je suis, qu'un de ces capitalistes qui ruinent la civilisation pour se saisir de quelques dollars.

Il y a aussi tout ce bla-bla pour les fameuses cartes de crédit, les systèmes d'installation et tout et tout, qui

pour les gens est une tentation terrible ; et séduits, ils succombent et se jettent tête baissée dans les dettes - dettes auxquelles ils ne peuvent faire face qu'en prenant deux ou trois emplois.

J'ai connu quand j'habitais Windsor un homme qui assurait quatre emplois ; il a fini par en mourir. Sa femme, pour sa part, en assurait deux ; ce qui fait qu'ils avaient six emplois à eux deux ; mais ils étaient tellement criblés de dettes qu'à la mort du mari les créanciers ont tout saisi. On se demande pourquoi les gens ne peuvent vivre raisonnablement, au lieu, tels des enfants, de céder à toutes les tentations...

Je suis définitivement hostile aux femmes du M.L.F. J'espère m'être fait comprendre. Je le suis, parce que j'ai vu le résultat de cette sorte de culte, et que j'ai reçu des milliers de lettres relatant le mal qu'ont causé ces femmes.

Nous sommes arrivés maintenant à un tournant dans la destinée de l'humanité, et la société ne sera stable que si les gens prennent la bonne décision. Il doit y avoir un retour à la religion - peu m'importe laquelle. Nous avons besoin d'une religion neuve, car les anciennes ont échoué misérablement. Qu'est-ce par exemple que le christianisme ? Y a-t-il une foi catholique ? Une foi protestante ? Et laquelle est le christianisme ? Si les deux sont chrétiennes, pourquoi alors se battent-elles en Irlande du Nord ? A Beyrouth, chrétiens et musulmans s'entre-tuent ; puis il y a les Russes sans Dieu, le communisme étant leur seule forme de dieu ; et le vieux Mao, qui doit être en mauvais état, car on ne le voit plus. Mais d'après ce qu'on nous dit des conditions de vie en Chine, je

n'aimerais pas beaucoup aller m'en rendre compte. Il faudra qu'il y ait une religion meilleure, il faudra qu'il y ait des prêtres qui soient prêtres, au lieu d'être des gens qui ne cherchent qu'une vie agréable où l'argent coule assez aisément, comme c'est le cas actuellement, pour beaucoup d'entre eux.

Oh, je dois vous dire ceci : il y a de cela pas mal d'années, je me suis trouvé gravement malade en un pays dont je tairai le nom. Thrombose coronaire, et le seul médecin disponible était un catholique fervent. Il entra dans ma chambre, m'examina et me déclara après des mots pieux : « Je ne peux rien faire pour vous. Me permettez-vous de prier ? » Sans attendre ma réponse, il gagna le milieu de la pièce, se laissa tomber sur les genoux en joignant les mains et balbutia tout un charabia incompréhensible. Ce fut la dernière fois que je le vis !

Nous sommes, comme je l'ai déjà dit, à un carrefour. Il nous faut choisir et savoir si nous désirons avoir une société équilibrée, une société dans laquelle hommes et femmes travaillent ensemble en partenaires, et dans laquelle les femmes s'occupent de leurs enfants, au lieu de les livrer à la dépravation de la rue.

En Russie, il existait le système consistant à confier à des Centres d'Etat, pour y être élevés, tous les enfants dont les parents travaillaient à l'usine ou dans des fermes collectives. Le système ne s'est pas révélé excellent, et les mères russes, maintenant, veulent rester à la maison, auprès de leurs enfants, et elles se battent pour essayer de triompher. Nul ne sait quel en sera le résultat.

Le vieil Hitler, avec ses idées de cinglé, avait, lui aussi, des centres spéciaux. Vous savez certainement tout sur le sujet ; mais pour ceux qui ne seraient pas très renseignés, voici un aperçu de ce que c'était :

Les leaders guettaient ceux des membres du Parti à la loyauté et à la santé parfaites, susceptibles de faire de bons parents. Et quand on avait repéré un jeune homme loyal et sain et une jeune femme répondant aux mêmes critères, on les envoyait dans de grandes résidences de campagne. Là on les nourrissait parfaitement, on veillait sur eux et, une fois en pleine forme - car à l'époque les rations en Allemagne étaient plutôt maigres -, les jeunes hommes et les jeunes femmes étaient alors autorisés à se rencontrer et à choisir leur partenaire. Une fois leur choix fait, et ayant subi un nouvel examen médical, ils pouvaient demeurer une semaine ensemble. Ce qui se passait alors entre deux jeunes gens, livrés à eux-mêmes et encouragés dans leurs actes par le Gouvernement, vous le devinez. Sitôt l'enfant né de cette union, il était enlevé à sa mère, placé dans un centre spécial et élevé avec la science et le savoir-faire nazis. Ces enfants étaient censés former le noyau de la race supérieure.

Vingt-cinq ans après, certains investigateurs ont soulevé la question de ce qui s'était passé ; on a retrouvé la trace de ces fameux enfants, devenus des adultes, bien sûr, et on a découvert que tous - sans exception - avaient un niveau médiocre. Quelques-uns même étaient des faibles de l'esprit - ce qui prouve que même Hitler, accouplant un homme et une femme, et les excitant un peu, n'a jamais pu produire un enfant normal !

Au moment où nous atteindrons l'an 2000, nous saurons si les gens de cette terre doivent être balayés comme de mauvaises herbes. Mais si les femmes consentent à rester à la maison, à être des épouses et des mères - comme il était voulu - alors cette race particulière peut continuer et atteindre l'Age d'Or. Cela dépend de vous, mesdames et femmes du M.L.F. - qui n'êtes pas des dames. Que choisirez-vous ? D'être chassées comme de mauvaises herbes ? Ou marcher vers l'Age d'Or dans la stabilité de la famille ?

Chapitre 11

Il me semble que ce livre a largement traité de métaphysique, d'esprits, de fantômes, etc., et qu'il est peut-être bien temps de vous parler du conte du Chat de l'Aubergiste.

Cet aubergiste était un homme charmant et très respectueux de la loi. Il possédait depuis des années un bon vieux matou qu'on voyait toujours assis près de la caisse. Ce chat mourut et son maître, qui lui était très attaché, fut bien désolé. « Je sais ce que je vais faire ! se dit-il. Je vais couper la queue du matou, la faire monter sous un globe de verre, et nous la garderons sur le bar, en souvenir de lui. »

L'aubergiste avait un ami taxidermiste qui coupa la queue du vieux matou, et le reste fut enterré.

Tom, le matou, avait eu une envie fort agréable. Il participait à toutes les conversations des gens qui venaient au bar et avait sympathisé avec les hommes

qui avouaient que leur femme ne les comprenait pas, etc.

Aussi, comme Tom avait été un si bon chat, il alla au Ciel. Il arriva aux Grilles Perlées, frappa à la porte, et bien sûr ils furent ravis de l'accueillir. Mais... ce fut un choc, et quel choc ! Le gardien de la porte s'écria :

- Oh, mon Dieu, tu n'as plus ta queue, Tom !

Nous ne pouvons pas t'admettre sans ta queue... C'est impossible, tu le comprends ?

Ce fut lui le plus surpris de découvrir, en se retournant, que sa queue n'était plus là ; sa mâchoire s'affaissa de désespoir. Le voyant si accablé, le gardien lui dit :

- Voilà ce que tu vas faire, Tom ; tu vas partir chercher ta queue, nous te la collerons et ainsi tu pourras entrer au ciel. Mais fais vite, je t'attends.

Le chat de l'aubergiste jeta un coup d'œil à la montre qu'il portait à la patte gauche et vit qu'il était près de minuit. « Sapristi, faut que je me presse, parce que le patron ferme à minuit... »

Sans perdre une minute, il regagna la terre et partit à toutes jambes le long du sentier menant à l'auberge. Il frappa très fort à la porte et l'auberge, bien sûr, était fermée. Il insista et frappa, cette fois, comme certains clients privilégiés avaient l'habitude de le faire. Après quelques instants la porte s'ouvrit. L'aubergiste parut bouleversé.

- Oh, Tom, que fais-tu ici ? Nous t'avons enterré aujourd'hui ; tu ne peux pas reparaître ainsi. Tu es mort, ne le sais-tu pas ?

Le vieux Tom regarda l'aubergiste d'un air triste en disant :

- Patron, je sais qu'il est plus de minuit, et qu'il est tard pour vous, mais je suis allé au Ciel et on m'a refusé l'entrée, sous prétexte que je n'avais pas de queue. Si vous pouviez me la rendre, je repartirais et ils me laisseraient entrer.

L'aubergiste se prit le menton à deux mains, comme il le faisait toujours quand il réfléchissait. Puis il jeta un coup d'œil sur la pendule et dit :

- Tom, je suis vraiment navré, mais tu sais combien je suis respectueux des règlements - tu me connais - et la loi ne me permet pas de servir des alcools après l'heure de fermeture.

Après cela, revenons aux choses sérieuses et attaquons le dernier chapitre de ce livre...

Un homme d'un de ces pays anciens bordant la Méditerranée - Grèce ou Rome ou quelque part par là - cet homme donc se tenait debout sur sa caisse de savon. Son nom était Plinius Secundus et c'était un homme très intelligent, en vérité ; il devait l'être parce que son nom - Secundus - implique qu'il n'était pas le premier, mais le second. Vous avez probablement lu la publicité si alléchante que font ces firmes de voitures à louer ; il y en a une, en particulier, qui annonce qu'ils sont les seconds, et que de ce fait ils doivent travailler un peu plus dur. Eh bien, Plinius Secundus, lui aussi, devait travailler plus dur pour être plus intelligent que Plinius Primus.

Il était debout sur sa caisse. J'ignore de quelle marque de savon il s'agissait parce que, dans ce temps-là, les gens qui s'occupaient de publicité ne mettaient pas tellement d'étiquettes sur les choses ; mais il se tenait là, dans un équilibre incertain, car la

caisse était fragile et Plinius Secundus lui ne l'était pas. Ayant promené son regard sur l'assistance indifférente, il dit : « Amis », mais il n'attira aucun regard et pas la moindre réponse. Il ouvrit à nouveau la bouche et rugit :

- Amis, prêtez l'oreille !

Il estimait plus sage de demander aux gens de lui prêter l'oreille car, les connaissant, il savait fort bien qu'ils n'allaient pas se couper l'oreille et poursuivre leur route. Il espérait donc avoir trouvé le moyen de les faire écouter ce qu'il avait à leur dire.

Toujours aucune réponse de l'assistance. Il fit une autre pause, regardant la foule qui accourait de partout. Il tenta alors autre chose :

- Amis romains, grecs, américains !

A ce moment, il s'arrêta confus, la bouche ouverte, s'étant souvenu soudain avec un peu de honte que l'Amérique ne serait pas découverte avant quelques siècles. Son erreur n'ayant pas été remarquée, il reprit sa harangue.

Je suis quelqu'un de très aimable, même si certains pensent que je suis un vieux ronchon, un vieux type à l'air dur. Je le sais, parce qu'ils m'écrivent et me le disent. Mais... voilà, résumé à votre intention, ce que leur dit Plinius Secundus, car vous ne comprendriez pas son langage, et moi pas davantage.

« Il n'existe aucune loi contre l'ignorance des médecins. C'est sur leurs patients qu'ils apprennent leur métier, et ceci aux risques de ces derniers. Ils tuent et mutilent dans la plus totale impunité, et en cas de mort du patient, c'est lui qu'ils blâment et non pas leur traitement. Faisons quelque chose pour contrôler

ceux des médecins qui se refusent à respecter l'éthique de leur profession : ils ne devront faire aucun mal et ils devront consoler le malade en attendant que la Nature opère la guérison. »

Vous arrive-t-il de réfléchir à la gabegie dans laquelle est la médecine ? Les docteurs dans leur ensemble consacrent environ neuf minutes à un malade - neuf minutes, depuis son entrée dans le cabinet jusqu'à sa sortie. N'est-ce pas choquant ? Même pas le temps suffisant pour prendre contact avec le patient.

Oui. Tout cela est bien étrange. Les docteurs étaient censés devoir aider ceux qui souffrent, mais de nos jours, après cinq mille ans d'histoire médicale, aucun docteur n'est capable de traiter un rhume de cerveau ; s'il est traité par le docteur, ce rhume est censé être guéri deux semaines plus tard ; mais si le patient est sage, ne voit pas le docteur et se contente de laisser faire la nature, il peut fort bien être guéri en quatorze jours.

Avez-vous jamais songé à la façon dont le médecin, en général, évalue son client ? Le regardant pendant une bonne minute, il essaye de mesurer ce que peut savoir ce patient, parce que, il y a des années et des années et encore beaucoup d'années, Esculape le Sage était venu à la conclusion que plus un malade sait de choses et moins il a confiance dans le médecin.

Si le monde n'avait pas fait fausse route, et si le règne de Kali n'avait pas tant progressé grâce à l'appui enthousiaste des jeunes et des femmes du M.L.F., la médecine aurait connu de très grands développements. On aurait, par exemple, la photographie de l'aura, ce qui permettrait au spécialiste de ce procédé de

diagnostiquer la maladie avant que celle-ci n'attaque le corps ; et l'application de vibrations appropriées ou de fréquences - appelez-les comme il vous plaira - guérirait le patient et préviendrait la maladie.

L'argent m'a manqué pour poursuivre de telles recherches. C'est un fait curieux, en vérité, de constater que n'importe quel avocat peut vous demander quarante dollars de l'heure pour le temps qu'il vous accorde - et les obtenir ; de même qu'une dactylo peut demander trois dollars pour taper une petite lettre. De même, les gens n'hésitent pas à payer des sommes astronomiques pour des cocktails et des distractions, mais quand il s'agit d'aider la recherche, alors il n'y a plus personne. C'est pour de telles raisons que la lecture de l'aura n'a pas été à même de progresser, comme je l'espérais. J'ai la possibilité, à tout moment, de voir l'aura de n'importe quelle personne ; mais ce n'est pas VOUS qui la voyez. Ce n'est pas non plus votre docteur, n'est-ce pas ? Et j'avais travaillé à l'idée de rendre cette possibilité accessible à toute personne ayant l'équipement adéquat. Chacun aurait été à même de voir l'aura humaine.

La vue de l'aura permet de détecter la schizophrénie et de voir la division chez les êtres qui en sont atteints. De même il est possible de voir l'approche d'un cancer dans un organisme - à travers l'aura, bien sûr - et là encore avec l'application, par le moyen de vibrations ou de sons, de l'antidote approprié, le cancer peut être arrêté avant qu'il n'attaque le corps. On aurait pu ainsi apporter une très grande aide aux patients.

Il semble que tous les gros problèmes se ramènent, de nos jours, au fait que chacun soit atteint par la fringale de l'argent. Les jeunes écoliers ou étudiants de grandes écoles ne décident plus du choix de leur carrière - droit, médecine ou autre - qu'en fonction de ce qui rapporte le plus d'argent, donne le plus de loisirs ; et il semble qu'à notre époque médecine et stomatologie soient les professions les plus payantes !

Ce qu'on était en droit d'attendre au cours de ce cycle d'existence, c'était que les docteurs soient des gens entièrement dévoués à leur profession, des gens que la pensée de l'argent ne dominerait pas ; des gens qui seraient en fait des « moines médicaux » n'ayant d'autre but que celui d'aider leurs semblables. Ils seraient désignés par l'Etat qui pourvoirait à tout ce dont ils pourraient avoir besoin. De même, ils seraient à l'abri de tout impôt et autres choses du même ordre, et se rendraient à domicile, au moindre appel.

Est-il acceptable qu'un médecin fasse attendre plusieurs heures un malade, pour lui consacrer ensuite neuf minutes de son temps ? Comment, dans de telles conditions, les antécédents du malade pourraient-ils être abordés : maladies d'enfance, santé des parents ? C'est pratiquement impossible. Et si la relation ne s'établit pas entre docteur et malade, le problème est sans espoir. La consultation demeure impersonnelle, et si le docteur redoute que ce patient excède les neuf minutes de l'ennui que représente pour lui chaque malade, alors il l'adresse à l'hôpital - tout comme on envoie un objet à la réparation où il attend pendant quelque temps qu'on s'occupe de lui. Tout le système médical est mauvais et, dans l'Age d'Or à venir, il

faudra que ce que j'ai suggéré prenne forme ; il faudra que les médecins soient des prêtres ou qu'ils relèvent de quelque ordre religieux. Ce seront des gens au service d'une cause, des gens toujours disponibles travaillant en équipes successives, car si l'on ne peut demander à quelqu'un d'être là vingt-quatre heures par jour, on est en droit d'attendre qu'il soit de service plus de six - comme c'est le cas aujourd'hui.

Un autre des grands scandales, c'est le procédé qui consiste, pour le médecin, à être installé dans son cabinet au bout d'un couloir et de circuler d'une petite cabine à l'autre où dans chacune est enfermé un malade. Inutile de dire que, dans ces conditions, la consultation est strictement symbolique. Pendant que le patient se déshabille, le docteur en fait entrer un autre. C'est la médecine à la chaîne, qui évoque l'élevage des poulets en batterie, la nourriture entrant par un bout et l'œuf sortant par l'autre. Mais ici, les bons mots du médecin entrent par l'oreille et le paiement coule en un flot continu. Cela, décidément, n'est pas de la médecine.

Le docteur n'est pas toujours fidèle au serment qu'il a prêté. On le trouve souvent discutant à son club des affaires de Mme Un tel, faisant des gorges chaudes du mari, ce vieux type qui voulait bien, mais ne pouvait pas, etc.

Il me semble que, sitôt obtenu le droit d'ouvrir un cabinet, les docteurs ferment à tout jamais leurs manuels et ne se tiennent plus au courant de la médecine que grâce aux représentants pharmaceutiques qui vont d'un médecin à l'autre en bonimentant pour vendre leurs produits. Et ces

représentants, bien sûr, vantent les qualités de ce qu'ils ont à vendre - sans jamais attirer l'attention du médecin sur les effets secondaires du produit, lesquels peuvent être dangereux. Souvenez-vous de ce qui s'est passé en Allemagne avec cette drogue qui, administrée aux femmes enceintes, a eu pour résultat de faire naître des bébés difformes, parfois sans bras ou sans jambes. On peut dire qu'il s'est agi là d'une expérience terrible et d'une insuffisance coupable dans l'étude du produit et de ses conséquences. Les tests de toute drogue nouvelle devraient porter sur de longues périodes de temps.

Il en est de même avec la « pilule », les femmes ont été tellement conditionnées par tout ce qu'on leur a dit - promesse qu'en prenant la pilule X ou Y elles pouvaient s'en donner à cœur joie sans avoir à payer l'addition - qu'elles y sont toutes venues.

Or, les tests prouvent actuellement que les femmes souffrent souvent d'effets secondaires sérieux - tels que nausée et parfois cancers. Et les firmes pharmaceutiques ont repris les recherches et essayent de mettre au point une méthode consistant à entraver la marche du sperme et à l'empêcher de « faire camarade » avec un ovule glouton. On a essayé des dispositifs intra-utérins et autres procédés, mais ce n'est pas très satisfaisant de toute façon, et il n'est pas prouvé qu'ils ne risquent pas de provoquer le cancer.

Quand le temps en sera venu, il y aura une méthode infaillible de contrôle des naissances, car je n'ai pas prêché l'abstention, ne vous méprenez pas ! La véritable méthode sera une forme d'émetteur d'ultrasons qui sera accordé avec la fréquence exacte de

l'homme ou de la femme, et qui aura l'effet d'un « knock-out » sur le sperme afin de le déviriliser ; en fait, sperme et ovule peuvent tous deux êtres neutralisés par les ultra-sons, si l'on sait comment procéder, et cela sans aucun ennui pour les deux partenaires. Mais ce procédé ne sera mis en œuvre qu'à l'Age d'Or - s'il vient jamais.

La souffrance est une terrible chose. Et médecins et gens de laboratoires pharmaceutiques n'ont pas encore apporté quoi que ce soit de vraiment efficace qui permette de supprimer la douleur. Quelques cachets d'aspirine n'ont pas d'efficacité. On tombe ensuite dans les drogues genre morphine - et leur danger d'accoutumance. Mais mon idée est que les chercheurs devraient, avant tout, considérer le fait que la douleur ne peut être ressentie que par des créatures douées d'un ego conscient ; ce qui fait qu'il faudrait trouver le moyen d'établir une barrière entre le siège de la douleur et les nerfs récepteurs.

Mes expériences d'hôpital, en tant que patient, ne m'ont pas rempli d'admiration pour le monde médical. Foothills Hospital connaissait une grève des techniciens et des infirmières - et les malades n'étaient pas acceptés. Maman San Ra'ab se mit en rapport avec le service d'ambulances.

J'ai dit précédemment que le service d'ambulances de Calgary n'a pas d'égal. Ce sont des hommes qui ont une formation et une courtoisie à toute épreuve et qui ont, de plus, beaucoup de considération pour les malades. Je ne louerai jamais assez ces hommes de Calgary. Je suis certain que Cleo et Teddy Rampa

devraient embrasser chacun d'eux, le baiser d'un chat siamois apportant une bénédiction.

Très vite, on entendit le hurlement des sirènes qui s'arrêtèrent quand l'ambulance vint se garer devant la porte. Deux ambulanciers entrèrent rapidement en portant de gros sacs noirs. Ce n'étaient pas de simples ambulanciers, mais des paramédicaux - et ce sont les meilleurs de toute la bande. Après avoir posé quelques questions, ils ne se donnèrent pas la peine d'ouvrir leurs sacs, mais firent couler leur brancard près de mon lit. Ils m'y installèrent avec un soin infini, glissèrent le brancard dans l'ascenseur, et je me retrouvai dans la rue, placé dans l'ambulance, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Maman San Rampa prit place à côté du chauffeur, et l'autre assistant resta près de moi. J'eus la chance d'avoir une belle ambulance, toute neuve, qui sentait encore un peu la peinture et le désinfectant.

Nous roulâmes à travers les rues de Calgary, et je ne vous dirai pas le nom de l'hôpital car c'est certainement le pire établissement d'Alberta. J'ai bien un nom qui me vient à l'esprit et qui conviendrait parfaitement à cet hôpital ; mais je craindrais de faire rougir mon respectable éditeur (un éditeur peut-il rougir ?) qui exigerait que je modifie ce nom.

L'ambulance ne tarda pas à entrer dans ce qui semblait une caverne obscure et effrayante. Dans la position où j'étais - sur le dos -, j'avais l'impression de pénétrer dans une usine inachevée. Il y faisait atrocement froid. Mais dès que les yeux se furent habitués à cette obscurité, les ambulanciers me sortirent de l'ambulance et me roulèrent le long d'un

corridor terrifiant où chaque personne que je voyais me donnait l'impression de broyer du noir. « Mon Dieu, pensai-je, ils se sont trompés et m'ont amené au parloir des pompes funèbres. »

Maman San Ra'ab disparut dans un petit bureau pour donner des détails me concernant. Puis, on me poussa dans la section d'urgence qui me parut être un long hall avec des rideaux tirés de chaque côté ; puis je fus transféré dans une sorte de cabine.

Connaissant mes difficultés, l'un des paramédicaux dit à l'infirmière :

- Il a besoin d'un monkey-bar.

Ce monkey-bar est une chose qui s'étend d'environ un mètre au-dessus de la tête du lit - et qui a une partie de métal triangulaire habillé de plastique et dépendant d'une courte chaîne. Le but de cet appareil est d'aider les paraplégiques comme moi à se soulever et à s'asseoir. J'ai toujours eu un de ces appareils à chacun de mes séjours à l'hôpital ; mais en entendant que j'en avais besoin, l'infirmière prit un air encore plus revêche et s'exclama :

- Eh bien, ici, il n'en aura pas !

Sur ces mots, elle sortit. Les deux assistants me regardèrent d'un air plein de compassion et secouèrent la tête en disant :

- Elle est toujours ainsi !

Suivit alors la période d'attente. J'étais bloqué dans cette cabine minuscule avec un lit de chaque côté. Incapable de me tourner, j'ignorais combien elle renfermait de lits, mais des tas de gens racontaient leurs malheurs. Certains des rideaux qui servaient

d'écran n'étaient pas tirés et, dans mon cas, ils étaient complètement ouverts. Aucun isolement possible.

Puis il y eut un incident effroyablement drôle, drôle pour moi. On venait juste d'amener un vieil homme dans le lit voisin du mien. Et le docteur venu le voir s'exclama :

- Oh ! Grand-père, c'est encore vous ? Je vous avais pourtant bien dit de vous mettre à l'eau minérale ! Si vous continuez à boire, on vous ramassera mort, dans la rue.

On entendit une sorte de grognement et le vieil homme rugit :

- Je ne veux pas qu'on me guérisse de boire, sapristi ! Je veux seulement qu'on me soigne ces tremblements.

Le docteur haussa les épaules d'un air résigné, puis dit au bonhomme :

- Je vais vous faire une injection qui vous remettra d'aplomb pour le moment et vous pourrez rentrer chez vous ; mais ne revenez pas ici une autre fois.

Quelques minutes plus tard, une infirmière harassée arrivait dans le couloir, se précipitant dans ma petite alcôve et sans un mot - sans même contrôler qui j'étais et ce dont j'avais besoin - arracha la couverture, baissa mon pyjama et plongea une aiguille dans ma fesse. Puis toujours à la même allure, elle retira vivement l'aiguille et disparut. Ce que je vous dis est absolument exact. Depuis, je me suis souvent demandé si je n'avais pas reçu l'injection destinée à mon voisin, l'ivrogne. Personne ne m'en a jamais rien dit, mais tout ce que je sais c'est que j'ai reçu une injection de quelque chose

en plein dans le... Il peut y avoir des dames présentes, mais vous savez de quel endroit je veux parler.

Un peu plus tard, un garçon de salle venait et, saisissant l'extrémité de ma couche, commençait à me tirer.

- Où vais-je ? demandai-je.

Il me tira au long d'un très grand corridor.

- Vous le verrez quand vous y serez, dit-il.

Remarquez que ce n'est pas mon service, hein, je fais ça pour vous aider. Je suis attaché à un autre département.

J'avais toujours cru, et on m'avait toujours dit que c'était un devoir pour le médecin et pour les infirmières de dire au malade quel traitement on allait lui faire et pourquoi - parce que, après tout, l'injection d'un quelconque produit dans le postérieur d'un individu est tout de même quelque chose de sérieux, qui mériterait une explication.

Comme nous longions le corridor, une espèce d'ecclésiastique s'avancait dans notre direction. En me voyant, son visage se figea comme celui d'un robot. Je n'étais pas une brebis de son troupeau. Le garçon secoua la tête et s'en alla, me laissant à la porte de ce qui se révéla être la salle de radiographie.

Puis, un peu plus tard, quelqu'un vint, donna une petite poussée à mon lit - comme à un petit chariot à bagages - et j'entrai dans la salle de radio. Le lit fut amené contre la table et on me dit :

- Montez là-dessus.

J'essayai, ne parvenant à hisser que la moitié de mon corps sur la table. Je la regardai et me demandai ce que pouvait bien faire en un tel lieu une si jeune

créature. Elle avait des bas blancs et sa minijupe était une micro-mini et s'arrêtait juste à l'endroit... vous savez... où j'avais reçu l'injection.

- Cela vous ennuerait, lui demandai-je, de me lever les jambes. Je ne peux pas le faire tout seul.

Elle se tourna, me regarda la bouche ouverte d'étonnement, puis répondit avec hauteur.

- Oh non ! Je suis une technicienne ; je ne suis pas là pour vous aider.

Au prix d'une terrible souffrance, je parvins à me hisser complètement sur la table.

Sans un mot, la technicienne actionna sa machine, tourna des boutons et débita les commandements rituels :

- Respirez ! ne respirez plus !

Je restai sur ma table une dizaine de minutes pendant qu'on développait le film ; puis sans un mot quelqu'un poussa le lit contre la table.

- Couchez-vous, dit-elle.

J'arrivai à me glisser sur le lit qu'on poussa hors de la salle de radio et qui, en roulant, s'arrêta contre un mur.

Autre attente, puis quelqu'un qui passait par là regarda la carte fixée à mon lit ; je rejoignis le département d'urgence et ma petite alcôve, poussé comme on pousse une vache dans sa stalle.

Trois ou quatre heures plus tard, un médecin venait me voir ; mais il n'était pas possible de faire quoi que ce soit pour moi, vu qu'il n'avait aucun lit vacant, sauf dans la section des femmes. J'acceptai cette dernière solution, ce qui fut assez mal accueilli.

On me conseilla donc de rentrer chez moi, me disant que j'y serais beaucoup mieux ! Croyez que point n'était besoin de chercher à m'en convaincre.

Tout ce temps-là, Maman San Ra'ab l'avait passé dans une salle d'attente glacée sur un siège dur, se sentant, je suppose, comme une naufragée sur une île déserte ; mais on l'autorisa finalement à pénétrer dans le département d'urgence, et l'ambulance reçut l'ordre de me ramener chez moi. Petit voyage d'environ cinq kilomètres - voyage complètement inutile qui coûta soixante-dix dollars, tarif imposé par la ville pour un appel d'urgence.

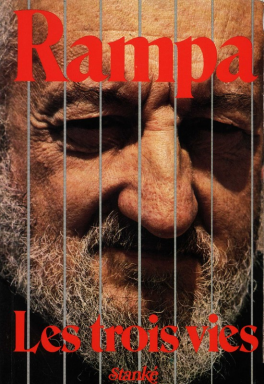
Je suis donc maintenant à la recherche d'un lieu de soins, autre que Calgary - de préférence dans une autre province où le traitement médical soit à la fois moins choquant et moins coûteux.

Ceci me ramène à l'idée que la médecine ne devrait être pratiquée que par des gens dévoués ; je crois également qu'il importerait d'éliminer des salles d'attente tous les tire-au-flanc qui adorent aller s'y asseoir, comme on irait dans un club, si ce n'est qu'aucun club ne pourrait être aussi inconfortable. Je crois, en outre, que docteurs, infirmières et autres assistants manquent par trop de considération pour les malades ; s'ils mettaient en pratique la règle d'or : « Ne fais pas à autrui... », le monde alors serait sans doute meilleur.

Et que dire de ces départements d'urgence où les malades sont livrés aux regards indiscrets sans le moindre isolement ? J'ai, bien malgré moi, été exposé à entendre toute l'histoire d'un vieil homme occupant le lit voisin du mien ; et celle d'une jeune femme qui avait

eu des problèmes avec son mari, problèmes que par délicatesse j'appellerai des problèmes d'ordre sexuel. Elle avait été disons - déchirée. Et le docteur l'examinait presque publiquement, sans la moindre discrétion, lui donnant des conseils et lui posant les questions les plus intimes d'une voix tonitruante. J'imagine que la pauvre jeune femme était tout aussi embarrassée que moi.

Puis ce fut le retour à la maison, avec Maman San Ra'ab, Buttercup Rouse, Cléo et Taddy. Puis la « demande » d'un autre livre - le dix-septième qui aura pour titre « Je Crois ». Affirmation qui me semble une fin excellente pour ce livre. Ne pensez-vous pas ?



Rampa

Les trois vies

Stanké

– Qui est ce bonhomme?

Se relevant lentement, Leonides Manuel Molygruber regarda l'homme qui venait de poser cette question.

– Eh bien? Je vous ai demandé qui est ce vieux bonhomme? répéta l'homme.

Molygruber regarda vers le bas de la route et vit un fauteuil roulant électrique qui pénétrait dans un immeuble.

– Oh! lui! dit Molygruber tout en envoyant au sol un crachat qui s'en alla atterrir sur le soulier d'un passant, c'est un gars qui vit par ici. Il écrit des livres, je crois; il s'occupe de fantômes et autres balivernes du même genre et de ce qui arrive aux gens quand ils sont morts. (Il renifla d'un air supérieur et reprit :) Tout ça, c'est des bêtises, vous savez : quand on est mort, on est bien mort, comme je dis toujours. Il y a des prêtres qui vous disent qu'il faut faire une ou deux prières et qu'ensuite, peut-être, si vous dites les mots justes, vous serez sauvé et vous irez au ciel; sinon ce sera l'enfer. Puis c'est l'Armée du salut qui s'amène en faisant un boucan infernal, le vendredi soir, et quand ils sont partis, les gars comme moi n'ont plus qu'à venir avec leur petite brouette et balayer. Ils sont là à hurler et à taper sur leurs tambourins – peu importe le nom de ces instruments qu'ils

fourrent sous le nez des passants, en leur criant qu'ils ont besoin d'argent pour les œuvres de Dieu. (Il regarda autour de lui et se moucha. Puis se tournant vers l'homme qui l'interrogeait :) Dieu? Il n'a rien fait pour moi – jamais – je gagne ma petite pitance ici, sur le trottoir que je suis chargé de tenir propre; je balaie et balaie et rebalaie, puis je prends mes deux cartons pour ramasser ce que j'ai ramené et je le mets dans ma brouette, et de temps à autre la voiture passe – nous les appelons voitures, mais ce sont des camions à dire vrai; alors, ils prennent ma brouette et versent son contenu sur les ordures qui sont déjà dans le camion; puis ils s'en vont et je n'ai plus qu'à recommencer. C'est un job qui n'est jamais fini, jour après jour, sans arrêt. Vous ignorez toujours si quelque conseiller municipal ne va pas passer dans sa grosse Cadillac éblouissante, et alors si vous n'êtes pas penché sur vos balais à ce moment-là, je suppose qu'il va se plaindre à quelqu'un du conseil, et ce quelqu'un va faire du tapage auprès de mon patron qui, à son tour, vient me sermonner : « Peu importe, qu'il me dit alors, si vous ne faites rien; le contribuable ne le saura jamais; mais faites un peu de mise en scène, ayez l'air de travailler. »

Molygruber, ayant regardé à nouveau autour de lui, fit le geste de pousser son balai puis, s'étant mouché avec un bruit horrible, il dit :

– Vous vous demandez, monsieur, ce que pense ce balayeur que voilà; eh bien! ce que je dis, moi, est ceci : aucun Dieu jamais n'est descendu jusqu'ici et n'a jamais fait le balayage pour moi, moi avec mon dos brisé à force d'être courbé tout le jour à pousser toute la saleté que les gens laissent tomber. Vous ne croiriez jamais ce que je trouve dans ma boîte, des culottes et d'autres choses qui vont dedans – tout – vous ne croiriez jamais ce que je trouve aux coins des rues. Mais, comme je vous le disais, aucun Dieu n'est jamais descendu pour pousser mes

balais pour moi, n'a jamais ramassé les ordures à ma place. C'est mon pauvre moi d'honnête homme qui doit le faire, vu qu'il peut pas trouver un meilleur boulot.

L'homme qui le questionnait regarda de côté Molygruber en disant :

– Un rien pessimiste, hein? Je parie que vous êtes un athée!

– Athée? répéta Molygruber. Non, j'suis pas athée; ma mère était espagnole, mon père était russe et j'suis né à Toronto. J'sais pas ce que ça donne pour ce qui est de moi; mais je suis quand même pas athée; sais pas où se trouve cet endroit, de toute façon.

L'interlocuteur éclata de rire :

– Un athée n'est pas originaire d'une région ou d'un pays. C'est simplement un homme qui ne croit pas à la religion, un homme qui ne croit qu'au présent. Il est ici, et l'instant d'après il meurt, et il est parti – mais où? Nul ne le sait; mais l'athée croit que, dès qu'il meurt, son corps n'est rien d'autre que les détritiques que vous ramassez là. Celui-ci est un athée!

Ricanant, Molygruber répliqua :

– C'est moi! V'là maintenant que j'suis quelque chose de nouveau; j'suis un athée, et quand les gars qui travaillent avec moi m'demanderont ce que j'suis, j'pourrai toujours leur dire : non, j'suis pas un Russe, pas un Espagnol – j'suis un athée. Y s'en iront en ricanant, y penseront que l'vieux Molygruber il a encore un brin de cervelle, après tout.

L'interlocuteur reprit sa marche. A quoi bon perdre son temps à parler avec un vieux minable de cette espèce, pensa-t-il. C'est curieux à quel point tous ces éboueurs – c'est le nom qu'ils se donnent maintenant – peuvent être ignorants; et cependant, c'est fou ce qu'ils savent sur les gens qui vivent là.

Il s'arrêta soudain, se frappant le front comme quelqu'un qui vient d'avoir une inspiration.

– Fou que je suis! dit-il, j'essayais de savoir quelque chose sur ce gars.

Faisant demi-tour, il partit retrouver le vieux Molygruber resté debout devant la statue de Vénus, cherchant visiblement à l'imiter – bien que sa silhouette, son sexe et ses instruments ne fussent pas ceux qui convenaient. Un balai, après tout, n'était pas exactement l'accessoire avec lequel poser. L'homme avança vers le balayeur en disant :

– Dites donc, vous travaillez par ici, vous connaissez les gens qui vivent dans le secteur? Que dites-vous de ceci? (Il lui montra un billet de cinq dollars.) Je veux des informations sur le type qui est dans le fauteuil roulant, ajouta-t-il.

La main de Molygruber s'avança, arrachant le billet avant que l'homme ait eu le temps de le voir disparaître.

– Si j'sais quelque chose sur ce vieux type? demanda Molygruber. Sûr que j'peux vous parler de lui. Y vit quelque part, là, en bas; y suit cette allée et y tourne à droite; c'est là où y vit, y a vécu depuis deux ans maintenant. On le voit pas beaucoup. Il a une maladie qui a rapport avec ses extrémités, mais paraît, à ce qu'ils disent, qu'il en a pas pour longtemps à vivre. Il écrit des livres, s'appelle Rampa, et les choses sur lesquelles il écrit, elles sont simplement ridicules – la vie après la mort. C'est pas un athée. Mais ils disent qu'il y a beaucoup de gens qui lisent ses sornettes; vous pouvez voir tout un étalage de ses livres dans la boutique, là, en bas; ils en vendent beaucoup. Drôle comme y a des gens qui font de l'argent facilement, en écrivant quelques mots comme ça, alors que je dois m'échiner avec mon balai. Pas vrai?

L'homme demanda :

– Pouvez-vous trouver exactement où il vit? Vous dites qu'il habite dans cet immeuble, mais où vit-il? Vous me direz le numéro de l'appartement. Je reviendrai demain :

si vous avez ce numéro, et si vous m'indiquez vers quelle heure il sort, vous aurez dix dollars.

Molygruber réfléchit pendant un moment, enleva son chapeau pour se gratter la tête, puis se tira le lobe de l'oreille. Ses amis auraient dit qu'ils ne l'avaient encore jamais vu faire ce geste; mais Molygruber ne le faisait que quand il pensait beaucoup. Mais il pouvait se fatiguer à le faire quand il s'agissait de gagner dix dollars pour si peu de travail. Il cracha et dit :

– Monsieur, affaire conclue. Topez là! Vous venez ici demain à la même heure; je vous dirai le numéro et à quelle heure il sort – s'il n'est pas déjà sorti. Mais j'ai un ami qui connaît le concierge de l'immeuble, là-bas; ils s'occupent des ordures ensemble. Les ordures sortent dans ces grosses choses bleues, vous voyez ce que je veux dire. Bref, mon ami trouvera pour moi; et s'il vous plaisait de lâcher un petit supplément, je pourrais peut-être trouver un peu plus de renseignements pour vous.

L'homme leva les sourcils, avança un peu en traînant les pieds, puis finit par demander :

– Est-ce qu'il ne jette pas des lettres ou autres papiers?

– Oh! que non, répondit Molygruber. Je peux vous dire qu'il est le seul dans cette rue à avoir une machine à découper tous ses papiers. C'est un truc qu'il a appris en Irlande. Quelques-uns de ces gens de la presse avaient mis la main sur certains de ses papiers et c'est un type qui, à ce qu'on dit, se laisse jamais prendre deux fois. Il a un appareil qui découpe tous les papiers en petites lanières. C'est comme des rubans. Je l'ai vu moi-même dans les sacs à ordures. J'ai rien trouvé pour vous d'intéressant parce qu'ils se méfient, là-bas. Sont prudents, laissent rien traîner.

– C'est bon, dit l'homme. Je serai là demain vers cette heure-ci et, comme promis, je vous donnerai dix dollars si vous avez le numéro de l'appartement et l'heure

vers laquelle on risque de le rencontrer. A demain!

L'homme fit un vague geste de la main pour prendre congé et reprit sa route. Molygruber demeura figé sur place, si immobile qu'on aurait pu le prendre pour une statue, retournant dans sa tête ce qui venait de lui arriver, tout en essayant d'évaluer le nombre de pintes qu'on pouvait s'offrir avec dix dollars. Puis, en traînant les pieds, il poussa sa vieille brouette, faisant semblant de nettoyer la route.

C'est alors qu'un homme en vêtements ecclésiastiques déboucha du coin de la rue et faillit s'étaler sur la brouette.

– Hé là! hé là! s'exclama Molygruber d'un ton maussade. Allez pas bousculer mes ordures, j'ai passé la matinée à les charger dans ma brouette.

L'ecclésiastique chassa quelques petites poussières tombées sur sa soutane, puis baissa les yeux pour regarder le vieux Molygruber.

– Ah, mon brave homme, dit-il, vous êtes justement la personne qui peut m'aider. Je suis nouveau dans le district et je désire aller en visitation – enfin, rendre visite aux gens nouvellement arrivés dans le secteur. En connaissez-vous?

Le vieux Molygruber serra ses narines entre le pouce et l'index, et souffla avec un bruit terrible pour dégager son nez, manquant de justesse le pied de l'ecclésiastique, parfaitement choqué et dégoûté.

– Visitations, vous avez dit? enchaîna le vieux balayeur. J'avais toujours cru que c'était le diable qui s'en chargeait. Il nous fait des visitations, puis on en sort couvert de boutons et de pustules; ou alors, quand on a juste déboursé son dernier centime pour une pinte, quelqu'un vous la fait tomber des mains. Je croyais que c'était ça les visitations.

L'ecclésiastique le considéra des pieds à la tête avec un air de profond mépris.

– Mon ami, dit-il, je soupçonne que vous n'avez pas mis les pieds dans une église depuis fort longtemps, car vous n'avez pas un grand respect pour la soutane.

Le vieux Molygruber le regarda droit dans les yeux en lui disant :

– Non, je suis pas un enfant de Dieu. Je viens juste d'apprendre ce que je suis; je suis un athée. V'là ce que je suis.

Et il minauda de façon inquiétante. L'ecclésiastique se dandina d'un pied sur l'autre, regarda autour de lui, puis dit alors :

– Mais, mon brave homme, vous devez avoir une religion. Il vous faut croire en Dieu. Venez à l'église dimanche et je ferai un sermon spécialement pour vous – un de mes frères infortunés contraint de ramasser les ordures pour gagner sa vie.

D'un air content de soi, Molygruber s'appuya sur l'extrémité de son balai en disant :

– Ah, pasteur, vous ne me ferez jamais croire qu'il y a un Dieu. Prenez votre cas; vous avez un beau paquet d'argent, à ce que je sais, et pour faire quoi? Pour dire quelques paroles sur une chose qui n'existe pas. Prouvez-moi, monsieur le pasteur, qu'il y a un Dieu; amenez-Le ici et laissez-moi Lui serrer la main. Aucun Dieu n'a jamais rien fait pour moi. (Il s'arrêta, fouilla longuement dans ses poches jusqu'au moment où il en ramena une cigarette à moitié fumée; puis, ayant trouvé une allumette, il l'enflamma d'une pichenette contre son ongle, et reprit :) Ma mère, c'était une de ces dames qui font ça – vous voyez ce que je veux dire – pour de l'argent. Jamais su qui était mon père; probablement tout un gang de gars responsables. Mais j'ai dû me battre depuis que j'étais un gosse haut comme trois pommes, et personne, jamais, a fait quoi que ce soit pour moi; alors ne venez pas, vous, avec votre maison confortable, votre travail grassement payé, et votre grosse voiture, me faire un sermon. Venez

d'abord faire mon travail, là, dans la rue, et alors vous verrez ce que votre Dieu fait pour vous.

Écumant de rage, le vieux Molygruber se jeta dans l'action avec une énergie inhabituelle. Il secoua son balai sur le haut de sa brouette, attrapa les poignées et se lança sur la route en trotinant. L'ecclésiastique le regarda disparaître avec un air de complète surprise; secouant la tête, il avança en grommelant :

– Mon Dieu, quel homme impie! Où le monde est-il donc arrivé?

Un peu plus tard dans la journée, Molygruber tenait conciliabule avec les portiers et concierges de quelques-uns des appartements d'alentour. Ils avaient l'habitude de ces petites rencontres au cours desquelles ils échangeaient de savoureuses informations. Molygruber était, à sa manière, l'un des hommes les mieux documentés du secteur; il était au courant des mouvements de chacun des locataires; il savait qui entraît et qui sortait.

– Qui est donc ce vieux type dans le fauteuil roulant? demanda-t-il à l'un des hommes. C'est bien un écrivain? Les portiers se retournèrent pour le regarder et l'un d'eux éclata de rire en s'exclamant :

– Me dites pas, vieux, que vous vous mettez à vous intéresser aux livres. Je pensais que vous étiez au-dessus de ces choses. De toute façon, ce gars-là écrit sur quelque chose qu'ils appellent « thanatologie ». Je sais pas très bien ce que c'est moi-même, mais j'ai entendu dire que ce qu'il écrit concerne la façon dont vous vivez au moment de la mort. Me paraît, à moi, complètement ridicule. Oui, il habite ici, chez nous.

Molygruber fit tourner sa cigarette dans la bouche, regarda son nez en louchant puis demanda :

– Un bel appartement qu'il a, j'suppose? Équipé de tout ce qu'il y a de plus moderne?

Le portier sourit tout en répondant :

– Vous vous trompez. Ils vivent très modestement.

Vous n'êtes pas obligé de croire tout ce qu'il écrit, mais je vous dis, moi, que sa vie est conforme à ce qu'il prêche. Il me semble, vu l'état dans lequel il est, qu'il ne tardera pas à vérifier l'exactitude de ce thanato... quelque chose, sur lequel il écrit.

– Où habite-t-il? Je veux dire... quel appartement? dit Molygruber.

Le portier jeta un regard autour de lui.

– C'est très, très secret, dit-il. Les gens ne sont pas censés connaître ce numéro; mais je le connais, moi. Et qu'est-ce que vous savez là-dessus?

Molygruber garda le silence, et la conversation, pour un temps, reprit à bâtons rompus; puis il revint à la charge.

– Vous avez bien dit que son appartement était le neuf-neuf quelque chose? Le portier éclata de rire.

– Je sais, dit-il, que vous essayez de m'avoir, vous, fin renard; mais parce que c'est vous, je vais vous le dire son numéro. C'est...

A ce moment précis, un des camions d'ordures apparut dans le chemin, le chargeur entra en action et le bruit de la benne couvrit la voix du portier. Mais Molygruber, très avisé dès qu'il s'agissait d'argent, ramassa un paquet de cigarettes vide, dénicha un crayon dans ses poches et dit au portier :

– Vous écrivez le numéro ici. J'irai pas qui me l'a donné.

Avec obligeance, mais tout en se demandant quelle idée le vieux balayeur pouvait bien avoir derrière la tête, le portier s'exécuta et tendit l'adresse à Molygruber qui y jeta un coup d'œil, puis glissa le paquet dans sa poche après un petit geste de remerciement.

– Il faut que je m'en aille, maintenant, dit le portier, faut que je sorte quelques-unes de ces poubelles; c'est notre tour maintenant. A bientôt.

Sur ces mots, il se dirigea vers le vide-ordures de l'immeuble, et le vieux Molygruber s'en alla.

Le camion des ordures arriva; deux hommes en sortirent et, se saisissant de la brouette de Molygruber, ils la soulevèrent à l'arrière du camion.

– Monte, vieux, dit l'un d'eux, on t'emmènera jusqu'au dépôt.

Molygruber grimpa en hâte dans le camion, sans se soucier du fait que sa journée de travail n'était pas tout à fait finie, et le conducteur se dirigea vers le centre de regroupement des ordures.

– Dites donc, les gars, vous connaissez cet écrivain Rampa qu'est dans mon secteur? demanda Molygruber.

– Oui, dit l'un d'eux. Et même qu'on ramasse un sacré paquet avec lui. Il doit dépenser pas mal d'argent avec les médicaments. C'est fou ce qu'il peut jeter comme bouteilles, cartons vides de pharmacie et autres, et je vois qu'à présent on lui fait des piqûres car il jette des ampoules marquées « Tuberculine ». C'est ce qu'il y a d'écrit dessus. J'ai dû empêcher un portier – un remplaçant – de prévenir la police, car il trouvait louche qu'un gars se serve de ces drogues. (Le ramasseur d'ordures s'arrêta pour rouler une cigarette, puis l'ayant allumée, il reprit :) J'ai jamais été partisan de mêler la police à des affaires un peu bizarres. Je me rappelle – c'était l'année dernière – il y avait eu tout un tas d'histoires au sujet d'une vieille bouteille d'oxygène qu'une concierge, elle était nouvelle, avait trouvée dans les ordures; et, bien que la bouteille fût absolument vide, et même sans sa valve, cette concierge avait contacté tous les hôpitaux avant qu'on découvre, après une véritable enquête, que tout était parfaitement légal. Après tout, si les gens étaient en bonne santé, ils n'auraient pas de bouteilles d'oxygène. C'est pas votre avis, les gars?

Les hommes levèrent les yeux. L'heure était passée d'une minute – ils n'étaient pas payés pour faire des heures supplémentaires. S'extirpant à toute vitesse de

leur salopette et enfilant leur veste, ils s'éloignèrent, s'en aller flâner aux coins des rues.

Le lendemain matin, Molygruber arriva un peu en retard à son travail. Comme il entra au dépôt pour prendre sa brouette, un homme l'appela de la cabine d'un camion :

– Hé, Moly, voilà quelque chose pour vous. Vous avez posé tellement de questions sur le gars qui écrit, dit-il tout en lui tendant un livre, dont le titre était *Je crois* (1).

– Je crois, marmonna Molygruber. Me parlez pas de ces niaiseries. Quand on est mort, on est mort. Personne va jamais venir me dire : « Hé là! Molygruber vous avez été très bien dans la vie, aussi, mon vieux, voilà pour vous un trône spécial fait de vieilles boîtes à ordures! »

Mais il regarda le livre, le retourna, le feuilleta un peu, puis le glissa dans la poche intérieure de sa veste.

– Qu'est-ce que vous faites là, Molygruber? Qu'êtes-vous en train de voler, maintenant? demanda une voix rude, tandis que, d'un petit bureau, émergeait un homme trapu et solidement bâti. Donnez!

En silence, Molygruber déboutonna le haut de sa veste et en extirpa le livre qu'il tendit à l'homme.

– Hum! dit le contremaître. Vous donnez dans ce genre de choses, maintenant? Je pensais que vous ne croyiez à rien, sauf à vos pintes et à la paie!

Molygruber sourit à l'homme et répondit :

– Oui, oui, patron, vous me dites, vous, s'il y a une vie après celle-ci. Si je rencontre sur le chemin une tête de poisson, et que je la ramasse, personne va jamais me dire que le poisson va vivre à nouveau.

Ayant tourné et retourné le livre, le contremaître dit lentement :

– Vous savez, Molygruber, il y a des tas de choses sur la

(1) *Je crois*, dans la même collection, A366**

vie et la mort, et on ne comprend pas tout. Ma femme, elle, est complètement folle de ce type-là : elle achète tous ses livres et elle jure que tout ce qu'il dit est la vérité. Vous savez, ma femme, elle est un peu une voyante; elle a eu quelques expériences et, quand elle en parle, elle me donne une frousse terrible. Pas plus tard qu'il y a deux jours, elle m'a tellement fait peur avec une histoire de fantômes qu'elle prétendait avoir rencontrés, que je suis sorti pour prendre un verre ou deux, et puis un ou deux de trop, et en rentrant, cette nuit-là, j'avais peur de mon ombre. Mais assez parlé, mon garçon. Prenez votre travail, il est tard. C'est de ma faute; mais ne perdez pas de temps maintenant. Mettez un pied devant l'autre, un peu plus vite que d'habitude. Allez, oust!

Molygruber saisit sa brouette, s'assura qu'elle était vide, que le balai était bien le sien, et, de son allure tranquille, attaqua une nouvelle journée de balayeur.

Ce travail n'était pas particulièrement drôle. Une bande de jeunes écoliers étaient passés laissant une montagne de saletés dans le caniveau. Le vieux Molygruber marmonna un flot d'imprécations tout en se baissant pour ramasser les papiers de chocolats, caramels et autres sucreries. Sa brouette ne tarda pas à être pleine. Il s'arrêta un moment, s'appuya sur son balai et considéra un immeuble en construction. Son intérêt bien vite tombé, il s'intéressa à autre chose. Une voiture accidentée était remorquée et enlevée. Soudain, une horloge sonna; Molygruber se redressa, joua avec sa cigarette et gagna l'abri situé dans le petit parc – l'heure du déjeuner. Il aimait se rendre dans cet abri et prendre son petit repas loin des gens qui s'asseyaient sur l'herbe, la jonchant de détritrus.

Il descendit la route en poussant sa brouette; arrivé devant le petit abri, il sortit une clef de sa poche, ouvrit la porte et entra. Avec un soupir de soulagement, il s'assit sur un tas de caisses qui avaient contenu des fleurs pour

le jardin. Il était occupé à fourrager à la recherche de ses sandwiches quand une ombre apparut sur le seuil de la porte. Levant les yeux, il vit l'homme qu'il espérait voir. La pensée de l'argent le séduisit.

L'homme entra et s'assit.

– Eh bien! dit-il, je suis venu au sujet de l'information que vous deviez m'obtenir.

Tout en parlant, il sortit son portefeuille et joua avec les billets. Le vieux Molygruber le regarda d'un air froid, en disant :

– Bon, mais qui êtes-vous, monsieur? Nous, éboueurs, donnons pas d'informations à la première personne qui vient à passer; nous avons besoin de savoir à qui nous avons affaire.

Cela dit, il mordit à pleines dents dans un de ses sandwiches.

Que pouvait bien lui dire l'homme, à son sujet? Pouvait-il dire qu'il était anglais, et un produit du collège d'Eton – même s'il y avait passé à peine une semaine; et cela, à cause d'une erreur malheureuse, ayant à la faveur de l'obscurité confondu la femme d'un des maîtres du collège avec une servante de l'établissement. Erreur qui avait eu les conséquences désastreuses que l'on imagine. Expulsé presque avant d'être entré, il avait par là établi une manière de record. Mais il adorait proclamer qu'il était passé par Eton; ce qui était parfaitement exact!

– Qui je suis? dit l'homme. J'aurais pensé que le monde entier le savait. Je suis le représentant de la plus prestigieuse publication anglaise et je désire l'histoire complète de la vie de cet auteur. Je m'appelle Jarvie Bumblecross.

Le vieux Molygruber continua à mâchonner son sandwich qui débordait de tous côtés. Tout en grommelant, il avalait une bouchée, puis tirait une bouffée de la cigarette qu'il tenait de l'autre main. S'interrompant, il dit alors :

– Jarvie, hein? C'est un nom que j'avais jamais entendu. Comment se fait-il?

L'homme réfléchit un instant, puis décida qu'après tout il n'y avait pas d'inconvénient à dire la vérité à ce type qu'il ne reverrait probablement jamais.

– Eh bien! dit-il, j'appartiens à une très vieille famille anglaise. Mon arrière-grand-mère maternelle s'était enfuie avec un cocher de Londres. A cette époque, les cochers étaient appelés « jarvies »; et pour commémorer ce qui fut une affaire plutôt malheureuse, tous les membres mâles de la famille ont reçu, depuis, le nom de Jarvie.

Le vieux Molygruber ayant paru réfléchir à ce qu'il venait d'entendre, dit alors :

– Ainsi vous voulez écrire sur la vie de ce gars? D'après ce que j'ai entendu, on a beaucoup trop écrit sur sa vie, Semble, d'après moi et d'après les autres, que vous – les journalistes – vous rendez la vie infernale à ce pauvre bonhomme et à ses semblables. Il m'a jamais fait aucun mal, à moi, et regardez ça maintenant! (Il montra un de ses sandwiches :) Regardez, du sale papier journal sur le pain. Et j'suis censé manger une chose pareille! A quoi bon acheter ces journaux si vous vous servez pas d'une encre qui tient dessus? J'ai jamais aimé le goût du papier journal.

L'homme, de plus en plus agacé, dit à son interlocuteur :

– Vous voulez entraver le travail des media? Ne savez-vous pas que c'est le droit le plus absolu des journalistes que d'aller où bon leur plaît, d'entrer partout et de questionner n'importe qui? J'étais très généreux en vous offrant de l'argent pour une information. C'est votre devoir que de la donner gratuitement à la presse.

Le vieux Molygruber eut une soudaine poussée de rage. Ne pouvant supporter cet Anglais au parler doucereux qui se croyait au-dessus de Dieu lui-même, il se leva en disant :

– Allez-vous-en, monsieur, décampez, fichez-moi le camp! Allez, grouillez-vous si vous voulez pas que je vous charge dans ma brouette jusqu'au dépôt pour donner un petit travail supplémentaire aux gars des ordures.

Un râteau à la main, il avança sur l'homme qui se leva et recula en basculant sur les cartons et les caisses, mais qui ne fut pas long à se relever. Un simple coup d'œil au visage de Molygruber et il était sur ses pieds, franchissant la porte, et se sauvait en courant.

Le vieux Molygruber, d'un geste lent, ramassa caisses et morceaux de bois, en maugréant :

– Jarvie – cocher – quel que soit le genre d'histoire à laquelle ils s'attendent que je croie – et s'il avait une arrière-grand-mère mariée à un cocher de fiacre, alors comment ce gars peut-il être aussi stupide! Ah, je sais, continua-t-il le visage de plus en plus furieux, c'est sans doute parce qu'il est anglais qu'il a ces façons d'être.

S'asseyant à nouveau, il essaya de reprendre un sandwich, mais non, le cœur n'y était pas. Trop fâché pour manger, il emballa le reste de son casse-croûte et partit boire au robinet, dans le parc.

Il s'attarda à regarder les gens. Après tout, c'était l'heure de sa pause. Au coin d'un sentier où ils étaient cachés par un arbre, deux ecclésiastiques approchaient.

– Ah, mon brave homme, dit l'un d'eux, pouvez-vous m'indiquer où sont les... heu, heu, cabinets publics pour hommes?

– Non, répondit Molygruber toujours d'assez méchante humeur, y a pas ce genre de choses ici; vous faut aller dans un de ces hôtels-là et dire que vous êtes pressé. Vous venez d'Angleterre où ils en ont dans les rues. Ici, y en a pas. Vous faut aller dans une station-service ou dans un hôtel.

– Extraordinaire vraiment, dit l'un des deux ecclésiastiques, certains de ces Canadiens ont vraiment l'air mal disposés à notre endroit, nous, gens d'Angleterre.

Ils se hâtèrent vers l'hôtel le plus proche.

Juste à cet instant on entendit des cris venant du petit lac situé au centre du jardin. Molygruber fit demi-tour pour aller voir la cause de ce tapage. Il descendit vers l'étang et vit un enfant d'environ trois ans au beau milieu de l'eau et dont la tête apparaissait, puis disparaissait. Aucun des passants rassemblés au bord de l'étang ne faisait le moindre geste pour essayer de sortir l'enfant de l'eau.

Le vieux Molygruber pouvait être rapide parfois. Il le fut en cet instant. Se précipitant vers l'étang en bousculant deux vieilles femmes dont l'une tomba sur le dos tandis que l'autre partait de côté en chancelant, il sauta par-dessus le petit mur de pierre et se retrouva dans l'étang où l'eau était peu profonde. Mais son pied glissa sur le sol visqueux et il s'étala la tête la première en se faisant quelques sérieuses contusions; mais il se releva et repêcha l'enfant qu'il tint la tête en bas comme pour lui faire recracher l'eau. Cela fait, et marchant avec précaution sur le fond glissant, il escalada le petit mur et retrouva la terre ferme. Une femme se précipita vers lui en criant :

— Où est son chapeau? Il était tout neuf, je venais juste de l'acheter. Vous feriez bien de le trouver.

Furieux, Molygruber jeta dans les bras de la mère l'enfant tout ruisselant. La femme recula craignant pour sa robe. Le vieux Molygruber regagna son petit abri. Il resta là pendant un moment, maussade, avec l'eau qui dégouttait de ses habits en faisant une mare sur le sol. Mais pensant qu'il n'avait pas de quoi se changer, il se dit que ses vêtements sécheraient rapidement sur lui. D'un air las, il attrapa les poignées de sa brouette, sortit et referma la porte derrière lui.

Un vent froid venant du nord s'était levé. Molygruber frissonna. Chacun sait que le vent du nord est glacial. Tremblant, Molygruber reprit son travail avec plus d'ar-

deur, dans l'espoir de se réchauffer, ce qui sécherait ses vêtements.

Bien vite il fut en sueur, mais ses vêtements restaient mouillés. Il s'agitait; l'eau giclait de ses chaussures et il tremblait. Il lui semblait que l'heure de rentrer au dépôt n'arriverait jamais.

Elle vint enfin. Ses camarades étaient plutôt étonnés par son silence.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas avec le vieux Moly? demanda l'un d'eux. On dirait qu'il a perdu un dollar et trouvé un cent. Ça lui ressemble pas d'être si tranquille, pas vrai? Me demande ce qui est arrivé?

Sa vieille voiture refusait de démarrer et, juste comme elle venait de hoqueter et qu'il s'apprêtait à partir, il s'aperçut qu'il avait un pneu à plat. Pestant et blasphémant, il arrêta le moteur, sortit et entreprit de changer la roue. Y étant parvenu, il remonta dans la voiture qui fit les mêmes difficultés pour démarrer. Quand, enfin, il regagna sa pauvre chambre solitaire, il en avait assez de tout, assez de sauver les gens, assez du travail, de la solitude et de tout. Il se déshabilla rapidement, se sécha avec une vieille serviette de toilette et se mit au lit sans se donner la peine de manger quoi que ce soit.

Pendant la nuit il transpira abondamment. Il lui semblait que le jour ne viendrait jamais. Il respirait avec peine et son corps était en feu. Il resta étendu dans l'obscurité, essayant de respirer, mais se disant qu'à la première heure il irait à la pharmacie pour demander quelque médicament.

Le matin fut long à venir; puis les premiers rayons du soleil brillèrent enfin à travers la petite fenêtre pour trouver Molygruber toujours éveillé, avec un visage enfiévré et une température très élevée. Essayant de se lever, il vacilla et tomba de tout son long sur le sol. Combien de temps y resta-t-il? Il n'aurait pu le dire, mais il fut éveillé par une agitation autour de lui. Il ouvrit les

yeux et vit deux infirmiers qui le soulevaient et s'apprêtaient à le mettre sur une civière.

– Double pneumonie, mon vieux, voilà ce que vous avez, dit l'un des ambulanciers. On vous emmène au General Hospital. Vous y serez bien. Aucun parent? Qui voulez-vous qu'on prévienne?

Le vieux Molygruber, qui était très las, ferma les yeux et sombra dans un sommeil agité. Il n'eut pas conscience du moment où on l'installa dans l'ambulance, et pas davantage conscience du moment où celle-ci prit l'entrée des urgences, et où, plus tard, on le mit au lit.

2

– Allons, voyons, donnez votre bras, et pas d'histoire! Allons, allons!

La voix était autoritaire, aiguë et insistante. Leonides Manuel Molygruber remua légèrement, puis la conscience lui revint vaguement quand quelqu'un lui prit le bras en le tirant de dessous le drap.

– Je ne sais pas pourquoi vous résistez de cette façon, dit la voix sur un ton irrité. Il faut que je vous fasse une prise de sang. Allez, donnez votre bras.

Ouvrant les yeux, le vieux Molygruber regarda autour de lui. Au-dessus de lui, sur sa gauche, se tenait une femme avec un air menaçant. Son regard rencontra une sorte de panier métallique posé sur la table de chevet. Le panier ressemblait, pensa-t-il, à ces choses dans lesquelles les laitiers placent les bouteilles de lait; ce panier contenait de nombreux tubes fermés par du coton à leur extrémité.

– Alors, vous êtes revenu parmi nous, hein? C'est bien, mais vous me faites perdre mon temps.

Sur ces mots, la femme releva avec brusquerie la manche de pyjama de Molygruber, lui entourra le bras de quelque chose qui ressemblait à une bande de caoutchouc. Puis ouvrant un petit paquet, elle en sortit quelque chose dont elle lui frotta vigoureusement la peau. Il éprouva une douleur aiguë et sursauta.

— Oh! quel diable d'homme! Pourquoi ne pouvez-vous pas avoir des veines un peu plus saillantes?

Elle retira l'aiguille, serra un peu plus la bande de caoutchouc et piqua une autre fois.

Molygruber regarda, un peu étourdi, et vit un grand tube de verre attaché à une aiguille plongée dans son bras. Le tube s'emplit et la femme, avec l'habileté que donne une longue pratique, enleva le tube qu'elle remplaça par un autre. Satisfaite alors de son job, elle retira l'aiguille, plaça un petit pansement et partit avec le sang recueilli. En grommelant, elle écrivit le nom de Molygruber sur les tubes qu'elle déposa dans le panier.

Elle gagna un autre lit, et sa voix grinçante retentit dans les oreilles d'un autre patient. Regardant autour de lui, Molygruber eut le temps de voir que cinq autres malades étaient dans la chambre. Puis sa vision se brouilla, sa respiration devint difficile et, pour un temps, il n'eut plus conscience de rien.

Il fut réveillé par un bruit d'objets entrechoqués. Il lui sembla qu'on roulait un trolley chargé de vaisselle et de plats métalliques. Lentement, et avec difficulté, il ouvrit les yeux et vit juste à l'extérieur de la porte un énorme chariot en métal chromé. Tandis qu'il regardait l'objet en question, une infirmière surgit et commença à tendre à chaque patient son petit plateau de nourriture. Le nom de chacun était marqué.

Un infirmier vint vers lui et le regarda en disant :

— Alors comment vous sentez-vous maintenant?

Le vieux Molygruber lui adressa un grognement, pour toute réponse, trop fatigué qu'il était pour parler; et de

plus, il se dit en lui-même que n'importe quel idiot serait capable de voir qu'il n'était pas bien brillant. L'infirmier dégrafa quelque chose à l'arrière du lit et dit :

– Tenez seulement votre bras bien droit, je vais prendre votre tension artérielle.

Il sentit qu'on lui serrait le bras et vit l'infirmier avec son stéthoscope aux oreilles. Dans sa main droite, il tenait une poire en caoutchouc et la pressait. Molygruber ferma les yeux pendant quelques instants et s'éveilla à nouveau quand l'infirmier lui desserra le bras.

– O.K., dit-il, le Dr Phlébotum va passer vous voir. Je crois qu'il vient juste de commencer sa ronde. Au revoir!

L'infirmier s'éloigna et fit le tour des patients.

– Alors qu'est-ce qui ne va pas, vieux, avec le petit déjeuner, ce matin? demanda-t-il à un malade.

Molygruber vit que ce dernier avait auprès de lui une longue tige à laquelle une bouteille était suspendue avec des tubes qui en sortaient. D'une voix faible il demanda :

– Ce type, qu'est-ce qu'on lui fait?

– Oh, c'est un goutte-à-goutte intraveineux, répondit l'infirmier. On lui donne une solution saline pour lui remettre les idées d'aplomb.

La vision de Molygruber se troubla à nouveau et sa respiration rauque lui semblait comme l'écho d'un bruit très lointain. A nouveau quelqu'un le déranga. Une main se promenait sur son cou, cherchant à déboutonner son pyjama.

– Qu'est-ce qu'il a? demanda une voix mâle.

Molygruber ouvrit les yeux et vit un homme en blouse blanche; sur son côté gauche étaient finement brodées les lettres de son nom : Dr Phlébotum.

– Cet homme a été amené ici, et les paramédicaux disent qu'il a une double pneumonie. Nous attendions que vous l'examiniez, docteur.

Le docteur fronça les sourcils en disant :

– Alors, les paramédicaux jouent aux cliniciens, maintenant? Je vais m'occuper de cela!

Se baissant, il appliqua son stéthoscope contre la poitrine de Molygruber, puis la tapota en même temps qu'il écoutait le son.

– Je pense qu'il faut qu'il aille à la radio; il semble avoir beaucoup de liquide dans les poumons. Occupez-vous de cela, garde, voulez-vous?

Le docteur se pencha sur la fiche de Molygruber, y nota quelque chose, puis se dirigea vers le malade suivant. Molygruber somnola.

Des bruits de voix le réveillèrent. Il ouvrit les yeux. Un infirmier et une garde-malade amenaient un brancard à roulettes près de son lit. Sans ménagements particuliers, on le poussa sur le côté du lit, et de là sur le brancard, avec une chiquenaude rapide « comme quelqu'un qui sort un gros poisson de l'eau », pensa Molygruber; puis l'infirmier le couvrit d'un drap et ils s'en allèrent au long d'un corridor.

– Qu'est-ce qui se passe pour vous, mon bonhomme? demanda l'infirmier.

– Oh! sais pas, répondit Molygruber. Suis allé dans l'eau froide, hier, sans avoir la possibilité de me changer après; alors j'ai eu très chaud, puis très froid, et j'ai dû tomber par terre ou avoir un malaise, toujours est-il que je me suis retrouvé ici, dans cette salle. Sûr que j'ai diablement mal dans ma poitrine, est-ce qu'on va pas faire quelque chose pour moi?

En sifflant entre ses dents, l'infirmier répondit :

– Mais bien sûr qu'on va s'occuper de vous, vous voyez bien qu'on vous emmène à la radio. Pourquoi croyez-vous qu'on le ferait si ce n'était pour vous aider? Vous ne croyez pas?

Le brancard eut une secousse et vint s'arrêter contre le mur.

– Nous y voilà, dit l'infirmier. Ils viendront vous chercher quand ils en auront terminé avec le patient qui est à l'intérieur. C'est un jour très chargé. Je vois pas pourquoi que je resterais dans cette bousculade.

Sur ces mots, l'infirmier s'éloigna au long du corridor aux parois de verre. Le vieux Molygruber resta là pendant très longtemps à attendre qu'on vienne le chercher. Il avait de plus en plus de peine à respirer. Une porte s'ouvrit enfin, violemment, et une garde-malade sortit en poussant un autre brancard.

– Vous retournez dans la salle, dit-elle à la femme qui était étendue; je vous laisse là, et dès qu'ils en auront le temps ils viendront vous chercher.

Ce fut au tour du vieux Molygruber. Elle se tourna vers lui :

– Je suppose que vous êtes le suivant. Qu'y a-t-il qui ne va pas?

– Peux pas respirer, répondit-il.

Elle saisit le brancard, le fit pivoter avec une brutalité excessive et le poussa dans une pièce obscure. La lumière y était si faible qu'on avait peine à distinguer sa propre main en la portant à son visage; mais Molygruber parvint à voir d'étranges tubes de métal, des fils partant dans toutes les directions, et, à l'une des extrémités de cette pièce, il crut distinguer quelque chose qui ressemblait aux caisses placées à l'entrée des cinémas. La femme le poussa contre une table de forme un peu incurvée.

– Quel est le problème pour celui-ci? demanda une voix, tandis qu'une jeune fille sortait de derrière le cabinet de verre.

– J'ai sa feuille ici. On craint une double pneumonie. Faites les radios de la poitrine, devant et dos.

La fille et l'infirmière poussèrent le brancard contre la table et, d'un petit mouvement brusque, firent glisser Molygruber sur le chrome de la table.

– Jamais eu de radio? demanda la jeune fille.

– Non, jamais, je sais rien de ces choses, répondit Molygruber.

– O.K., dit la fille. Restez bien sur le dos; faites juste ce qu'on vous dit de faire.

Elle fit quelques manœuvres et régla la hauteur d'une grande boîte suspendue par des tubes en chrome. Elle pressa des boutons, déclencha une petite lumière et projeta sur sa poitrine ce qui semblait être un rayon X. Satisfaite de la disposition de ses appareils, elle dit alors à Molygruber :

– Maintenant ne bougez pas, et quand je dis « respirez », vous prenez une grande respiration et vous la reprenez. Compris?

– Oui, vous me dites quand la retenir, répondit Molygruber.

La jeune fille disparut derrière ce qui ressemblait à une caisse de cinéma, et cria après quelques instants.

– Très bien, respirez... ne respirez plus. (On entendit comme une sorte de sifflement.) Bon, respirez, dit-elle.

Puis elle vint près de la table et il eut l'impression qu'elle ouvrait des tiroirs, ou quelque chose du même genre. Molygruber vit qu'elle en retirait comme une boîte métallique, puis en glissait une autre. Ces boîtes étaient plus larges que sa poitrine.

– Maintenant, dit-elle, il faut qu'on vous tourne sur la poitrine.

Ce qu'elle fit. L'ayant installé dans la bonne position, elle actionna à nouveau ses différents appareils et recommença ses opérations. Elles durèrent si longtemps que Molygruber en perdait la notion du nombre d'images prises de ses poumons, quand enfin, on vint vers lui pour lui dire que c'était terminé.

– C'est fini. Je vais vous pousser à l'extérieur et vous attendrez là pendant qu'on développe les films pour voir s'ils sont bons. Si oui, on vous ramènera dans votre lit, sinon je serai obligée d'en prendre d'autres.

Cela dit, elle ouvrit la porte et poussa le brancard à l'extérieur. Ce traitement rappela à Molygruber une manœuvre de trains poussés sur une voie de garage, et il se dit que le procédé ne témoignait pas d'une grande compassion pour les patients.

Après un temps qui lui parut interminable, une petite jeune fille – à laquelle on n'aurait donné guère plus de quatorze ans – arriva en traînant les pieds et en éternuant abondamment, comme si elle avait un rhume terrible. Sans dire un mot au vieux Molygruber, elle attrapa le brancard, le poussa, et, au rythme des éternuements de la fille, ils traversèrent le corridor et retrouvèrent la chambre.

– Et voilà! dit-elle en disparaissant.

Le brancard roula un peu sur sa vitesse acquise et alla buter contre le mur. Un infirmier reprit le brancard, l'amena contre le lit de Molygruber en lui disant :

– O.K., c'est terminé. Le docteur repassera dans une heure. J'espère que vous durerez jusque-là.

Une fois Molygruber dans son lit, l'infirmier lui remonta les draps jusqu'au menton et, d'une allure nonchalante, sortit le brancard de la chambre.

Un autre infirmier arriva en courant et s'arrêta en dérapant devant le lit de Molygruber.

– C'est vous qui avez sorti l'enfant de l'eau, hier? demanda-t-il d'un ton qui se voulait être un murmure, mais qui résonna dans toute la chambre.

– Oui, j'suppose que c'est moi.

– Alors la mère est ici. Elle a demandé à vous voir, mais nous avons dit que ce n'était pas possible. Vous étiez trop malade. C'est une bonne femme qui fait des histoires.

A ce moment précis, on entendit des pas dans le corridor, et une femme entra accompagnée d'un agent de police.

– Vous – lui, là-bas, dit la femme d'un air furieux, il a volé le chapeau de ma petite fille hier.

L'agent s'avança et dit à Molygruber tout en le regardant sévèrement:

– Cette dame prétend que vous avez attrapé le chapeau de sa petite fille et l'avez jeté dans l'eau.

– Quel mensonge! répliqua le vieil homme. J'ai tiré l'enfant de l'eau alors que tout le monde autour la regardait se noyer. La mère, elle non plus, ne faisait rien pour l'aider. J'ai pas vu de chapeau; qu'est-ce que vous pensez que j'en ai fait? Que je l'ai mangé?

L'agent jeta un coup d'œil autour de lui, puis se tourna vers le vieil homme.

– Vous avez sauvé l'enfant? Alors vous êtes le gars dont j'ai entendu parler?

– J suppose, répliqua Molygruber.

L'agent se tourna vers la femme.

– Mais vous ne m'avez pas dit qu'il avait sorti votre enfant de l'eau. Quel genre de mère êtes-vous donc, pour venir ainsi accuser un homme qui a sauvé votre enfant? Drôle de façon d'exprimer votre reconnaissance.

Rouge de fureur, la femme finit par dire :

– Alors, quelqu'un a dû prendre le chapeau, car l'enfant ne l'avait plus; et comme je ne l'ai pas trouvé, il doit l'avoir.

L'agent sembla réfléchir un instant.

– Je vais téléphoner au chef.

Prenant l'ascenseur, il gagna le central téléphonique des infirmières. Bien vite parvinrent des « Oui, sir, et non sir, et O.K., je vais faire cela, sir ».

Revenant dans la chambre, il s'adressa à la femme.

– Je viens de recevoir des ordres. Si vous continuez ces niaiseries, je vais vous inculper pour torts et dommages à l'ordre public; aussi vous feriez bien de retirer votre plainte si vous ne tenez pas à me suivre; le chef n'est pas dans de bonnes dispositions à votre égard, je vous préviens.

Sans mot dire, la femme disparut de la chambre, suivie de l'agent de police.

La scène n'avait fait aucun bien à Molygruber. Sa respiration était plus difficile encore, et l'infirmier venu le voir appuya immédiatement sur le bouton d'urgence placé à la tête du lit. L'infirmière-chef entra et, après l'avoir regardé, sortit en hâte, et on l'entendit qui téléphonait au médecin de service.

Le vieux Molygruber tomba dans la somnolence et dans des rêves tout pleins d'images colorées, auxquels il fut arraché par le geste de quelqu'un qui déboutonnait son pyjama.

– Tirez les rideaux, garde. Je vais examiner sa poitrine, dit une voix mâle.

Le vieil homme leva les yeux et vit un autre docteur qui lui dit, voyant qu'il était éveillé :

– Vous avez du liquide dans la plèvre. Nous allons essayer de l'éliminer.

Un autre docteur entra – c'était une femme cette fois – et une infirmière amena près du lit un plateau monté sur roues.

– Vous allez vous asseoir, maintenant, dit le docteur, car il faut qu'on puisse atteindre vos côtes.

Le vieil homme essaya, mais il était trop faible. On dut le soulever à l'aide d'une couverture, puis on le fixa avec un drap roulé, glissé sous lui et attaché à la tête du lit. Il était ainsi en position assise et ne risquait pas de glisser.

La doctoresse lui injecta un produit dans le côté gauche. Elle attendit un moment puis le piqua avec une aiguille.

– Il ne sent rien, dit-elle. L'insensibilisation est totale et on peut commencer.

Une infirmière s'affairait, tenant un grand bocal de verre muni d'un tuyau. Elle assujettit soigneusement le système, et Molygruber eut le temps de voir que le bocal

était rempli d'eau. Elle le suspendit sur le côté du lit, juste en dessous du matelas. Puis elle tint une des extrémités du tube; l'autre débouchait dans un baquet.

Le docteur, le dos tourné, préparait quelque chose et, satisfait du résultat, il se retourna. Le vieil homme faillit s'évanouir d'effroi en voyant l'énorme aiguille que le docteur tenait en main.

– Je vais vous mettre ce trocart entre les côtes et retirer ainsi le liquide qui est dans votre plèvre. Cela fait, nous vous ferons un pneumothorax, ce qui asséchera votre poumon gauche. Mais tout d'abord il faut retirer le liquide. Vous n'aurez pas mal – enfin pas trop, dit-il tout en approchant lentement le tube d'acier et en le poussant entre les côtes de Molygruber.

Une sensation affreuse. Le pauvre homme avait l'impression que ses côtes s'enfonçaient à chaque poussée et que son cœur allait lâcher. La première pénétration ne fut pas réussie; le docteur essaya à une autre place, puis à une autre, jusqu'au moment où, franchement agacé par son échec, il donna un coup rapide. Un liquide jaune jaillit et ruissela sur le sol.

– Garde, vite! Vite! cria le docteur. Donnez-moi ce tube. (Et il poussa le tube à l'extrémité de l'aiguille d'acier.) J'ai l'impression que ce trocart est complètement émoussé, ajouta-t-il à haute voix.

L'infirmière se mit à genoux à côté du lit et, presque immédiatement, le vieil homme entendit l'eau qui coulait. Voyant son étonnement, la doctoresse lui dit :

– Oui, nous insérons ce trocart dans la poche de liquide de votre plèvre, et quand nous atteignons cette poche, nous libérons les deux clips qui sont sur la bouteille, et le poids de l'eau – eau distillée stérile – entraîne le liquide qui est dans vos poumons. Vous allez être mieux en un rien de temps, lui dit-elle avec une assurance qu'elle n'éprouvait pas.

Le vieil homme devenait de plus en plus pâle, bien qu'il eût été, Dieu merci, plus que coloré auparavant.

– Vous tenez ceci, garde, dit le docteur qui se tourna vers une table.

Il y eut un bruit de métal et de verre; le docteur revint vers le patient et, d'un mouvement rapide, poussa l'aiguille dans ce qui, Molygruber en était certain, était son cœur. Il crut qu'il allait mourir sur-le-champ. Ce fut d'abord comme un choc terrible puis une sensation de chaleur et comme un bourdonnement et il sentit que son cœur battait plus fort. Ses joues retrouvèrent un peu de couleur.

– Alors, on se sent mieux, hein? demanda le docteur redevenu jovial.

– Vous pensez qu'on devrait lui faire une intraveineuse? (C'était la doctoresse qui posait cette question.)

– Peut-être pourrait-on. Donnez-moi ce qu'il faut, garde, je vais la faire maintenant, dit le docteur.

La garde partit et revint en poussant ce qui ressemblait à une longue perche avec un crochet au bout. Elle roula l'objet vers le lit et fixa une bouteille au crochet. Elle y attacha un tube de caoutchouc et en tendit l'extrémité au docteur qui, avec soin, introduisit une autre aiguille dans le bras droit de Molygruber. Il eut la sensation étrange que quelque chose coulait dans ses veines.

– Maintenant, dit le docteur, vous allez vous sentir mieux très vite. Restez tranquille. c'est tout. (Le vieil homme fit un petit signe de la tête. puis somnola à nouveau.) Il ne m'a pas l'air très bien, poursuivit le docteur en se baissant pour le regarder. Il faudra le surveiller.

Les deux docteurs quittèrent la chambre, laissant la garde remettre de l'ordre.

Beaucoup plus tard, comme le jour allait finir, une *garde éveilla le vieil homme en lui disant :*

– Alors, on a l'air beaucoup mieux maintenant; il est

temps que vous mangiez un petit quelque chose, pas vrai?

Le vieil homme secoua la tête en silence. La nourriture ne lui disait rien, mais la garde insistait. Elle posa un plateau sur la table de chevet en disant :

– Allez, je vais vous faire manger; pas de caprices surtout; on a travaillé trop dur sur vous pour vous perdre maintenant.

Et elle commença à lui mettre dans la bouche une cuillerée de nourriture, puis une autre, sans laisser au pauvre malheureux le temps d'avaler.

C'est au milieu de cette scène que l'agent de police entra et s'approcha de Molygruber.

– J'ai éloigné les journalistes. C'était pas facile, dit-il. Ces hyènes ont essayé de faire irruption dans l'hôpital. Ils veulent des manchettes genre *Un balayeur des rues sauve un enfant* et nous leur avons dit que vous étiez trop malade pour les recevoir. Vous voulez les voir?

Le vieil homme secoua la tête avec toute la force dont il était capable et marmonna :

– Non, que le diable les emporte, peuvent donc pas laisser un gars mourir en paix.

L'agent de police le regarda en riant.

– Oh! y a encore de la vie en vous, mon gars, dit-il, et avant longtemps on vous reverra avec votre brouette, en train de balayer derrière tous ces gens. Mais on tiendra les journalistes à l'écart. On les a prévenus. Ils savent que vous êtes malade.

Il sortit, et la garde continua à nourrir le vieil homme.

Le docteur revint environ une heure plus tard. Il regarda le patient puis se baissa pour examiner la bouteille.

– Il semble que nous ayons tout retiré, dit-il. Maintenant, il va nous falloir pomper un peu d'air pour aplatir le poumon. Nous mettons de l'air dans votre plèvre, ce qui repousse le poumon à l'intérieur, afin que vous ne vous

en serviez pas pour respirer; il doit se reposer un peu. Je vais, aussi vous donner de l'oxygène. (Passant la tête à travers les rideaux, il dit :) Vous, les gars, devrez vous arrêter de fumer. Vous ne pouvez pas fumer tandis que nous avons une tente à oxygène en action.

Il y eut des murmures désagréables, et même courroucés de la part des autres patients.

– Pourquoi faut-il qu'on se prive d'un plaisir pour lui? dit l'un d'eux en allumant délibérément une autre cigarette.

Le docteur alla téléphoner. Un infirmier arriva et le vieux Molygruber, toujours sur son lit fut poussé dans une chambre privée.

– Comme ça, dit le docteur, nous pouvons vous donner de l'oxygène sans risquer qu'un de ces patients ne provoque un incendie. Vous serez très bien ici.

La tente fut rapidement mise en place, et un tube ajusté au tuyau d'oxygène dans le mur de la chambre. Molygruber ne tarda pas à sentir qu'il respirait plus aisément.

– Nous vous laisserons là-dessous toute la nuit, dit le docteur, et demain vous devriez vous sentir beaucoup mieux.

Sur ces mots, il sortit.

Le vieil homme dormit plus confortablement cette fois. Mais un peu plus tard dans la soirée, il eut la visite d'un autre docteur qui, après l'avoir examiné soigneusement, lui annonça :

– La ponction paraît réussie. Dans une heure environ, nous devons vous radiographier à nouveau, et nous pourrons alors décider ce qu'il faudra faire ensuite. (Il s'apprêtait à sortir, mais fit demi-tour pour demander :) N'avez-vous pas de famille? Qui voudriez-vous qu'on avertisse?

– Non, j'ai personne au monde, répondit le vieil homme. Suis tout seul, mais j'espère que ma vieille brouette est bien à l'abri.

En riant, le docteur répondit :

– Oh! oui, votre brouette est en sécurité. Ne vous faites pas de souci. Le service de nettoyage de la ville l'a ramenée au dépôt. On s'est occupé de votre brouette. Maintenant, c'est de vous qu'il faut s'occuper. Dormez.

Il était à peine sorti que Molygruber dormait déjà, rêvant de mères courroucées demandant des chapeaux pour leurs enfants, de journalistes envahissant sa chambre. Il ouvrit les yeux pour découvrir qu'un infirmier de nuit débranchait l'appareil de l'intraveineuse et s'apprêtait à l'emmener à la radio.

– Puis-je entrer? Je suis un prêtre.

La voix était mélancolique. Le vieux Molygruber ouvrit les yeux et, l'esprit confus, regarda la silhouette qui se tenait devant lui. C'était un homme très grand, d'une rare maigreur, vêtu de noir, avec un collet blanc au-dessus duquel une pomme d'Adam particulièrement proéminente s'agitait désespérément, comme si elle cherchait à s'échapper de ce cou décharné. Son visage pâle aux joues creuses était affligé d'un énorme nez rouge. Il baissa les yeux vers Molygruber puis s'assit auprès du lit.

– Je suis un prêtre et j'étudie la psychologie ici, ce qui fait que je peux aider les malades de l'hôpital. J'ai été formé dans la marine.

Molygruber fronça le sourcil, puis dit :

– Oh! vraiment! moi j'ai été formé à Calgary, sur le dépôt d'ordures de la ville.

Le prêtre le regarda. Puis, d'un ton grave et convaincu il dit à Molygruber :

– J'ai été plus attristé que je ne pourrais le dire d'apprendre, par votre feuille d'admission, que vous n'étiez d'aucune confession. Aussi, suis-je venu vous apporter Dieu.

Fronçant à nouveau les sourcils, le vieil homme répéta :

– Dieu? Pourquoi voulez-vous que j'écoute vos baliver-

nes sur Dieu? Qu'est-ce qu'Il a jamais fait pour moi? Je suis né orphelin. Ma mère m'a toujours ignoré, et j'ai jamais su qui était mon père – un homme parmi une centaine sans doute. J'ai toujours été seul depuis que je suis capable de me souvenir. Quand j'étais petit on m'apprenait à prier, et j'ai prié. Il en est jamais rien sorti – si – ramasseur d'ordures.

Visiblement embarrassé, se tortillant les doigts, le prêtre finit par dire :

– Vous avez un accident de santé très sérieux qui peut vous emporter. Etes-vous prêt à rencontrer votre Créateur?

Le regardant droit dans les yeux, le vieil homme répondit :

– Comment savoir qui est mon créateur, parmi des centaines d'hommes? Si? Vous pensez pas que c'est Dieu qu'est descendu pour me fabriquer avec un petit peu de pâte? Si?

L'air scandalisé et plus mélancolique encore, le prêtre lui répondit :

– Vous méprisez Dieu, mon frère. Il n'en sortira rien de bon. Vous devez être prêt à rencontrer votre Créateur, à rencontrer votre Dieu, car dans peu de temps, peut-être, vous devrez affronter Son jugement. Etes-vous préparé?

Avec truculence, Molygruber répliqua :

– Vous croyez vraiment à toutes ces histoires sur une autre vie?

– Certainement que j'y crois, dit le prêtre. C'est écrit dans la Bible et chacun sait que l'on croit ce qui est dans la Bible.

– Eh bien! pas moi! répliqua le vieil homme. J'y crois pas. J'ai pas mal lu, dans ma jeunesse; j'allais, en fait, à la classe de catéchisme et j'ai découvert que tout ce qu'on me racontait là était de la blague. Quand on est mort, on est mort, voilà ce que je dis. On meurt et on vous met

dans la terre, quelque part; et si on n'a pas de famille – comme c'est mon cas – alors ils arrivent, mettent des fleurs dans un pot à confiture et le posent sur vous. Non, vous me ferez jamais croire qu'après cette vie y en a une autre. D'ailleurs, moi, j'en veux pas!

Le prêtre se leva et, très agité, marcha de long en large à travers la chambre jusqu'au moment où le pauvre Molygruber se sentit complètement étourdi par cette forme noire qui, tel l'Ange de la mort, voletait devant ses yeux.

– J'ai feuilleté, une fois, le livre d'un gars qui vit près d'où je travaillais, un gars appelé Rampa. Il écrit un tas de niaiseries aussi sur la vie après la mort. Tout le monde sait que c'est des bêtises – la mort, c'est la mort; et plus longtemps on reste mort, plus on sent mauvais. J'en ai ramassé quelques-uns de raides dans ma vie – ivrognes ou autres, et après un temps – pouah! – pas possible de s'en approcher.

Le prêtre se rassit auprès du lit et menaça du doigt Molygruber en disant d'une voix courroucée :

– Vous serez puni, homme; vous souffrirez, car vous blasphémez le nom de Dieu, vous raillez les Ecritures saintes. Vous pouvez être certain que Dieu fera tomber sa colère sur vous!

Ayant réfléchi pendant un moment, Molygruber reprit :

– Comment des types comme vous peuvent-ils parler d'un Dieu bon, d'un Dieu qui aime tous Ses enfants, d'un Dieu miséricorde et toute la salade – et nous dire dans la minute qui suit que ce même Dieu exercera Sa vengeance? J'aimerais que vous m'expliquiez ça. Et une autre chose encore, monsieur... Votre livre dit que si vous n'adoptez pas la doctrine de Dieu, vous allez en enfer. Faut me répondre là-dessus. Je crois pas non plus à l'enfer; mais s'il faut absolument aller vers Dieu pour être sauvé, alors que se passe-t-il, devant votre forme particu-

lière de Dieu, pour tous les gens de la Terre? Hein? Vous m'expliquez?

Le prêtre se leva à nouveau, tout tremblant et le visage rouge de colère. Secouant son poing à l'adresse de Molygruber, il s'écria :

– Ecoutez-moi bien, je ne suis pas habitué à parler avec des gens tels que vous. A moins que vous n'adoptiez les enseignements de Dieu, vous serez frappé. Vous serez foudroyé.

Il s'avança et Molygruber crut qu'il allait le frapper. Dans un effort surhumain il parvint à s'asseoir. Il ressentit alors une douleur effroyable dans la poitrine, comme si on lui écrasait les côtes. Son visage bleuit, il se renversa en arrière avec une sorte de hoquet, et ses yeux demeurèrent mi-clos.

Tout pâle, le prêtre se précipita vers la porte :

– Vite, vite! cria-t-il, venez vite, l'homme est mort tandis que je lui parlais. Je lui disais que la colère de Dieu frapperait son impiété.

Et, sur ces mots, il se mit à courir et s'élança vers un ascenseur demeuré ouvert. En tâtonnant, il réussit à trouver le bouton et disparut.

Une infirmière passa la tête par la porte en disant :

– Que se passe-t-il avec ce vieil épouvantail? Sa vue suffirait à donner une crise cardiaque à n'importe qui. De toute façon, à qui parlait-il?

L'infirmier apparut, venant d'une autre chambre, et dit :

– Sais pas. Avec Molygruber, je suppose. Vaut mieux aller voir comment il est.

Tous deux gagnèrent la petite chambre privée. Ils trouvèrent le vieil homme qui tenait toujours sa poitrine. Il avait les yeux entrouverts et la mâchoire pendante. En hâte, l'infirmière pressa le bouton « urgence ». Tout de suite, l'interphone de l'hôpital donnait ordre à un docteur de venir d'urgence.

– Je pense qu'il vaut mieux l'arranger un peu, dit l'infirmière, sinon le docteur nous attrapera. Ah! le voilà.

Le docteur à peine entré dans la chambre s'écria :

– Oh! Dieu, qu'est-il arrivé à cet homme? Regardez l'expression de son visage. J'espérais vraiment le remettre d'aplomb en quelques jours. (Prenant son stéthoscope, il ouvrit la veste de pyjama du vieil homme et écouta, tandis que de sa main droite il cherchait le pouls de Molygruber. Celui-ci ne battait plus.) Toute vie est éteinte, garde. Je vais faire le certificat de décès, mais, dans l'intervalle, faites-le transporter à la salle mortuaire. Nous avons besoin de son lit; il y a tellement de malades.

Puis retirant son stéthoscope, il se tourna pour noter quelque chose sur la feuille de Molygruber, et sortit.

La garde et l'infirmier retirèrent draps et couvertures et reboutonnèrent la veste de pyjama de Molygruber.

– Vous amenez le brancard, dit la garde à l'infirmier.

Celui-ci revint avec le brancard sur lequel Molygruber était allé à la radio. La garde et l'infirmier levèrent les draps qui recouvraient le brancard. Une autre planche apparut sur laquelle ils poussèrent le corps de Molygruber et l'y attachèrent – car on estimait qu'il eût été fâcheux qu'un cadavre tombe sur le sol. Puis ils laissèrent retomber les draps, dissimulant complètement le corps.

L'infirmier ricana en disant :

– Vous ne croyez pas qu'il y a des visiteurs qui piqueraient une crise s'ils savaient que ce brancard qui a l'air vide transporte un cadavre?

Sur ces mots, il partit, poussant son chargement en sifflotant, et gagna les ascenseurs. Il pressa le bouton « sous-sol », le dos appuyé contre son brancard et laissant sortir les gens à chaque étage.

Comme personne n'entra au rez-de-chaussée, il descendit au sous-sol et sortit le brancard de l'ascenseur. Il

tourna, suivit un corridor et donna un petit coup sec contre une porte qu'on ouvrit immédiatement.

– En voilà un autre pour vous, annonça l'infirmier. Vient juste de mourir. Je l'ai amené tout de suite; je pense pas qu'il y aura une autopsie. Vous feriez bien de l'arranger convenablement.

– De la famille? demanda le préposé.

– N'en a pas, dit l'infirmier. Mais comme il était balayeur des rues et qu'il travaillait pour la ville, peut-être qu'elle lui paiera un enterrement. J'en doute, parce que c'est une bande de types drôlement moches.

Cela dit, l'infirmier aida le préposé à porter le corps jusqu'à la table mortuaire, Puis, ramassant le drap, l'infirmier sortit et s'en alla vers l'ascenseur en sifflotant.

3

Mais qu'arriva-t-il à Leonides Manuel Molygruber? Disparut-il comme une lumière qu'on a éteinte soudain? A-t-il expiré comme une allumette qu'on souffle? Non! Pas du tout.

Couché dans son lit d'hôpital et se sentant malade, assez malade pour mourir, Molygruber avait été très bouleversé par ce prêtre. Il avait été ulcéré par cet homme si dépourvu de charité chrétienne, et dont il voyait le visage se congestionner de fureur, cet homme prêt à lui sauter à la gorge. Ce que voyant, il s'était brusquement assis sur son lit, pour essayer de se protéger, alors que peut-être il aurait pu appeler à l'aide.

S'asseoir avait représenté pour lui un effort immense qui avait mobilisé tout son souffle. En respirant ainsi de toutes ses forces, il avait éprouvé une terrible douleur dans la poitrine. Son cœur avait fait une véritable course

de vitesse, comme le moteur d'une voiture dont la pédale des gaz est poussée à bloc alors que la voiture est à l'arrêt. Son cœur accéléra – puis s'arrêta.

Le vieil homme avait connu tout de suite une effroyable panique. Qu'allait-il lui arriver? Qu'était-ce que la fin? Maintenant, pensa-t-il, je vais être soufflé comme ces chandelles que j'éteignais à la maison, dans la seule maison que j'aie connue étant enfant. La panique était totale; chacun des nerfs de son corps était en feu. Il avait la sensation qu'on essayait de le retourner sens dessus dessous, comme on fait d'un lapin mort – quand on le dépèce avant de le mettre à cuire.

Puis il y eut comme un tremblement de terre et pour Molygruber tout se mit à tourner. Le monde lui sembla composé de points, de poussières aveuglantes, tel un cyclone tourbillonnant. Il eut alors la sensation qu'on le passait au broyeur. La souffrance était intolérable.

Puis tout s'obscurcit. Les murs de la chambre, ou plutôt « quelque chose » sembla se refermer sur lui. Il eut l'impression d'être enfermé dans un tuyau froid et glissant d'où il essayait de sortir pour retrouver la sécurité.

Tout s'assombrit, tout devint plus noir encore. Mais très loin, à distance, dans ce qui était sans aucun doute l'extrémité du tuyau; il vit une lumière, mais était-ce une lumière? C'était une chose rouge tournant à l'orange comme le blouson qu'il portait pour nettoyer les rues.

Il cherchait frénétiquement à sortir du tuyau. Il s'arrêta un instant pour respirer et découvrit qu'il ne pouvait pas. Il écoutait... écoutait, mais il n'entendait qu'un bruit curieux comme celui du vent. Puis, tandis qu'il restait volontairement immobile il lui sembla qu'on le poussait et qu'il atteignait l'extrémité du tube. Il y resta pendant un moment, puis il y eut un violent « crac » et il se trouva projeté hors du tuyau, tel un pois hors d'une petite sarbacane. Il tourna pendant un moment dans tous les

sens, puis il n'y eut plus rien. Ni lumière rouge ou orange. Ni noirceur, non plus. Il n'y avait plus RIEN!

Au comble de l'effroi, il essaya de bouger les bras. Impossible. La panique à nouveau le gagna, il essaya de donner des coups avec ses jambes, cherchant à toucher quelque chose. Mais non, il n'y avait rien. Dans un suprême effort, il essaya de poser ses mains sur son corps. Il n'avait plus ni mains ni jambes, et il ne pouvait sentir son corps. Il « était ». C'est tout. Un fragment de quelque chose entendu peu auparavant lui revint à la conscience. C'était au sujet d'un esprit désincarné, un fantôme sans forme, sans existence, mais existant d'une certaine façon, quelque part. Il avait l'impression d'être en mouvement, mais ne semblait pas bouger. Il éprouvait d'étranges pressions, et soudain il sentit qu'il était dans du goudron chaud.

Longtemps, il y avait de cela longtemps, presque au delà de sa mémoire – alors qu'il était un petit garçon, il rôdait autour d'ouvriers qui goudronnaient une route. L'un d'eux, ayant peut-être une mauvaise vue ou bien voulant faire une farce, avait rempli une brouette de goudron et l'avait renversée sur le petit garçon. Il avait été presque incapable de bouger. C'était ce qu'il éprouvait en ce moment. Il avait très chaud, puis ensuite l'effroi le glaçait, et durant tout le temps persistait la sensation de mouvement illusoire, puisqu'il était immobile; immobile – pensa-t-il – de l'immobilité de la mort.

Le temps passa. Passait-il vraiment? Il l'ignorait. Il savait seulement qu'il était là, au centre du néant. Rien autour de lui, ni corps, ni bras, ni jambes; et il supposait qu'il devait bien avoir un corps, sinon comment pouvait-il exister? Mais, sans mains, il était incapable de le sentir. Il cherchait à voir en forçant sa vision, mais il n'y avait rien à voir. Il ne faisait même pas sombre. C'était le vide. Un fragment de pensée vint à son esprit qui, d'une certaine façon, faisait référence aux mers d'espace où il n'y a rien.

Il se demanda vainement où il avait pris conscience de cela; il fut incapable de le retrouver.

Il existait, seul, dans le vide. Il n'y avait rien à voir, rien à entendre, rien à sentir ou à toucher. Et d'ailleurs comment aurait-il pu toucher quoi que ce soit?

Le temps passait. Il n'avait aucune idée du temps, qui d'ailleurs n'avait aucun sens. Plus rien n'en avait désormais. Il était simplement « là ». Il avait l'impression d'être un grain de poussière suspendu dans le vide comme une mouche est retenue dans une toile d'araignée, mais non, la comparaison n'est pas bonne, car la mouche est tenue par la toile de l'araignée. Le vieux Molygruber, lui, était pris dans le vide qui le réduisait à un état de néant. Son esprit – ou ce qui lui tenait lieu d'esprit – vacillait.

Il « était » simplement un quelque chose, ou même peut-être un rien entouré de néant. Son esprit, ou sa conscience, ou quoi que ce soit qui lui restait à présent, tournait au ralenti, cherchait à formuler des idées, essayait de donner naissance à quelque chose. Cette pensée lui vint : « Je ne suis rien, si ce n'est un rien existant dans le vide. »

Soudain, tout comme une allumette brillant dans une nuit sans lune, une pensée lui vint : quelque temps auparavant, un homme lui avait demandé de faire un petit travail supplémentaire, payé; il s'agissait de nettoyer un garage. Le vieux Molygruber s'y était rendu et, en fouinant, avait déniché une brouette et quelques outils de jardinage; puis il avait ouvert la porte du garage, car l'homme lui en avait remis la clef. L'intérieur offrait le plus étrange ramassis de vieilleries jamais vu : un sofa dont les ressorts s'échappaient, une chaise avec deux pieds cassés et dont le tissu était tout mité. Accrochés au mur, un cadre et une roue de bicyclette et, tout autour, une moisson de pneus – pneus à clous et pneus usés. À côté traînaient des outils rouillés et inutilisables. Ces

vieux trucs étaient de ceux que seuls des gens très économes sont capables d'accumuler – une lampe à pétrole avec un abat-jour déchiré, un store vénitien et, dans le coin le plus éloigné, un de ces mannequins sur pied dont se servent les femmes pour confectionner leurs robes. Il s'en empara, le joignit aux choses qu'il comptait ramasser le lendemain et qu'il avait déposées à l'extérieur, puis revint au garage.

Une vieille baignoire sur laquelle on avait placé une table de cuisine avait attiré sa curiosité, et il avait essayé de la sortir de dessous la table. Ne pouvant y parvenir, il avait alors décidé d'enlever d'abord la table; il tira et le tiroir tomba. Il contenait quelques pièces de monnaie. « Ma foi, se dit le vieux Molygruber, me paraît dommage de les jeter; peuvent servir à acheter un hot dog. » Il les avait donc mises dans sa poche. Le fond du tiroir renfermait encore une enveloppe avec des billets de banque de différents pays. « Bonne aubaine, s'était-il dit; je les porterai à la banque. » Mais revenons à la baignoire. Il enleva la table, la poussa dehors et trouva, entassées sur le dessus de la baignoire, tout un tas de toiles et de bâches moisies. Il les jeta dehors, puis amena la baignoire au milieu du garage.

Ce vieux baquet renfermait une montagne de livres – certains très étranges eux aussi. Mais Molygruber s'occupa de les en retirer et de les empiler sur le sol. Quelques-uns éveillèrent un vague souvenir dans son esprit – Rampa, livres par Rampa. Nonchalamment, il les feuilleta.

« Ah! se dit-il, les livres de ce type-là doivent être de la crotte de bique! Un type qui croit que la vie dure éternellement. Pouah! (Il laissa choir les livres.) Il semble qu'il ait écrit un nombre formidable de livres. »

Molygruber les compta, les recompta, étonné d'en trouver autant. Certains étaient tout tachés d'encre. Une bouteille avait dû être renversée sur eux. L'un avait une

reliure superbe. Molygruber eut un soupir de regret en voyant le cuir tout maculé d'encre. « Quel dommage! » se dit-il. Il aurait pu en retirer quelques dollars, juste pour la reliure. Mais ce qui est fait est fait – le livre alla rejoindre les autres.

Tout au fond de la baignoire, restait un autre livre dans une splendeur solitaire; il avait échappé à la saleté, à la poussière et à l'encre, enfermé qu'il était dans une enveloppe de plastique. Molygruber le ramassa, le sortit de l'enveloppe et en lut le titre. *Vous – Pour toujours*. Tournant les pages, et voyant qu'il y avait des illustrations, il a glissé le livre dans sa poche.

A cette heure, dans l'état particulier de néant où il était, il se rappelait certaines choses de ce livre. En rentrant chez lui ce soir-là, il avait acheté une bière et un gros morceau de fromage au supermarché. Puis, les pieds surélevés, il avait pris le livre *Vous – Pour toujours*. Mais certaines choses lui semblant par trop fantastiques, il ne tardait pas à jeter le livre dans un coin de la chambre. Maintenant, il regrettait amèrement de ne pas avoir persisté dans sa lecture, car il aurait peut-être, s'il l'avait fait, la clef de son dilemme actuel.

Ses pensées tournaient comme des poussières dans le vent. Que disait donc le livre? Que voulait dire l'auteur en écrivant ceci et cela? Molygruber se rappela amèrement sa constante opposition à l'idée d'une vie après la mort.

Un des livres de Rampa – était-ce un livre ou une lettre – ramassés dans les ordures lui revint soudain à l'esprit. « A moins que vous ne croyiez en une chose, elle ne peut pas exister. » Et ceci : « Si un homme d'une autre planète venait sur cette Terre, et s'il était totalement étranger aux humains, ceux-ci pourraient fort bien être incapables de le voir, du fait que leur esprit se refuserait à croire ou à accepter quelque chose d'aussi éloigné de leurs points de référence. »

Molygruber pensa et pensa, puis se dit à lui-même : « Soit! Je suis mort, mais je suis quelque part; je dois donc exister; aussi il faut qu'il y ait quelque chose dans cette vie après l'affaire de la mort. J'aimerais savoir ce que c'est. » Tandis qu'il pensait, ses sensations – viscosité ou néant – étaient si particulières qu'il ne parvenait même pas à imaginer ce qu'elles pouvaient être; mais, tout en pensant qu'il pouvait se tromper, il fut convaincu que quelque chose était près de lui, quelque chose qu'il ne pouvait ni voir ni toucher. Il se demanda si ce n'était pas parce qu'il était en mesure, maintenant, d'accepter l'idée que la vie ne finissait pas avec la mort?

D'ailleurs il avait entendu d'étranges choses; les gars, au dépôt, avaient parlé, un jour, d'un gars à l'hôpital de Toronto. Ce gars était censé être mort et sorti de son corps. Molygruber ne se rappelait pas exactement l'histoire, si ce n'est que cet homme, mort après une grave maladie, avait quitté son corps et avait vu, dans un autre monde, des choses étonnantes. Ensuite, à sa grande fureur, les docteurs avaient ramené à la vie son corps mourant ou mort, et il était revenu et avait raconté son aventure aux journalistes. Soudain Molygruber exulta : il était presque capable de voir des formes autour de lui.

Il s'assit brusquement, tendant la main pour arrêter la sonnerie de ce satané réveille-matin. Il sonnait comme jamais il n'avait sonné... mais il se souvint qu'il n'était pas endormi et se rappela qu'il ne pouvait sentir ni ses jambes ni ses bras, et que tout autour de lui n'était que néant – que rien n'existait à part ce son métallique qui aurait pu être une sonnerie, mais ne l'était pas. Il ignorait ce que c'était. Tandis qu'il réfléchissait au problème, il sentit qu'il se déplaçait à une vitesse incroyable mais, à nouveau, il n'y avait pas vitesse. Il était trop peu cultivé pour être au courant des différentes dimensions – troisième, quatrième, et ainsi de suite; le problème était simple : il était déplacé selon d'anciennes lois occultes. Ainsi

il bougeait. Nous nous servirons du mot « bouger », car il est vraiment très difficile de dépeindre des phénomènes de la quatrième dimension, avec des termes de la troisième.

Molygruber avait l'impression de se déplacer de plus en plus vite. Regardant autour de lui, il vit des formes floues, et des choses comme à travers un verre fumé. Il y avait eu, un peu auparavant, une éclipse de soleil et un de ses compagnons de travail lui avait tendu un morceau de verre fumé en lui disant : « Regarde à travers, Moly, et tu verras ce qui arrive autour du soleil, mais ne le fais pas tomber. »

Tandis qu'il regardait, la fumée se dissipa graduellement et il aperçut une chambre étrange et la regarda avec une frayeur croissante.

Il avait devant lui une vaste pièce dans laquelle se trouvaient différentes tables ressemblant à des tables d'hôpital avec toutes sortes d'équipements. Chacune d'elles était occupée par un corps nu – mâle ou femelle – tous de la même teinte bleue de la mort. Plus il regardait et plus il se sentait mal. D'horribles choses arrivaient à ces corps; on leur enfonçait des tubes desquels s'échappait un affreux gargouillis de liquide. Puis il y avait le souffle des pompes. Fasciné, il regarda de plus près et vit qu'on retirait du sang de certains de ces corps et que, dans certains autres, on injectait une sorte de fluide, ce qui donnait immédiatement à ces corps une apparence de santé. Sans pitié, Molygruber fut encore déplacé. Il passa dans une petite alcôve où une jeune femme était assise près d'une des tables, en train de maquiller le visage d'un cadavre femelle. Le spectacle fascinait Molygruber. Il vit qu'on ondulait les cheveux, qu'on passait un crayon sur les sourcils, du rose sur les joues et, sur les lèvres, un bâton de rouge « d'un ton trop violent », pensa-t-il.

Il frémit d'horreur en voyant un autre corps qui, apparemment, venait juste d'arriver. Sur les yeux clos étaient posées de curieuses pièces de métal de forme

conique, qu'il soupçonna être destinées à tenir les cils baissés. Et alors il vit qu'on poussait une aiguille d'aspect redoutable à travers les gencives supérieures et inférieures. Après quoi le fil fut tiré afin de réunir les deux mâchoires et garder la bouche fermée. Il se sentit au bord du malaise.

Il bougea et, bouleversé, vit un autre corps qu'il reconnut, avec beaucoup de difficulté, comme étant le sien. Le corps nu gisait sur une table – décharné, émacié et dans un triste état. Avec désapprobation, il regarda ses jambes arquées aux jointures saillantes. Près de lui il y avait un cercueil, ou, pour être plus précis, une caisse de plomb.

Une force le poussa en avant; il traversa un petit corridor et entra dans la chambre. Il se déplaçait sans qu'intervienne sa propre volonté. Dans la chambre, il fut immobilisé. Il reconnut quatre de ses compagnons de travail. Ils étaient assis et bavardaient avec un jeune homme doucereux, très bien vêtu, dont le visage trahissait l'avidité.

– Voyez-vous, disait l'un d'eux, Molygruber travaillait pour la ville. Il n'a pas beaucoup d'argent, et sa vieille voiture ne vaut guère plus de cent dollars. C'est un vieux clou qui devait lui rendre service; mais c'est tout ce qu'il a. On en retirera peut-être une centaine de dollars, et il a une très ancienne télévision en noir et blanc – qui peut aller chercher de vingt à trente dollars. Quant à ses effets personnels, ils ne valent même pas dix dollars. Ce qui ne laisse pas beaucoup pour des funérailles.

– J'aurais cru, dit le jeune homme doucereux et bien vêtu, en faisant la moue, que vous auriez organisé une collecte pour un de vos collègues mort dans des circonstances particulières. Nous savons qu'il a sauvé une enfant qui se noyait et que cet acte lui a coûté la vie. Certainement quelqu'un, même la ville, paierait pour qu'il ait des funérailles décentes.

Ses collègues se regardèrent, secouant la tête, puis l'un d'eux dit :

– Je ne sais pas... la ville ne veut pas payer, pour ne pas créer de précédent. On nous a dit que si quelque chose était payé par la ville, tel ou tel magistrat municipal soulèverait des tas d'objections. Non, je ne pense pas que la ville fasse quoi que ce soit.

Le jeune homme essayait de cacher son impatience. Après tout, c'était un homme d'affaires et son job c'était la mort – cadavres, cercueils, etc., et il devait faire de l'argent. Puis, comme s'il venait d'avoir une idée :

– Son syndicat ne ferait rien pour lui? demanda-t-il.

D'un commun accord, les quatre collègues secouèrent la tête.

– Non, dit l'un; nous les avons interrogés mais personne ne veut rien faire. Le vieux Molygruber était juste un balayeur des rues, et si les gens donnaient quelque chose pour ses funérailles, personne ne le saurait ni n'en tirerait publicité.

Se levant, le jeune homme se dirigea vers la pièce voisine. Il appela les quatre hommes.

– Si vous venez ici, je peux vous montrer différents cercueils, mais le meilleur marché pour un enterrement serait de deux cent cinquante dollars. Ce serait vraiment le plus bas prix, juste un simple bois et le corbillard pour l'emmener au cimetière. Pourriez-vous réunir deux cent cinquante dollars?

Les hommes semblaient très embarrassés, puis l'un dit enfin :

– Oui... je crois qu'on pourrait; mais on ne peut pas vous les donner maintenant.

– Il n'en est pas question. Je ne m'attendais pas à ce que vous me payiez tout de suite, dit le jeune homme. Il suffira que vous me signiez ce papier qui garantit le paiement. C'est simplement pour nous couvrir, car

ces dépenses ne sont pas de notre responsabilité.

Les quatre hommes se regardèrent d'une manière significative.

– O.K.! dit l'un. Je suppose qu'on pourra aller jusqu'à trois cents dollars, mais pas un centime de plus. Je vais signer.

Le jeune homme lui tendit une plume et l'homme signa en indiquant son adresse. Les trois autres firent de même.

Sa garantie en main, le jeune homme leur sourit tout en disant :

– Il faut être sûr de ces choses, vous savez, car M. Molybruger occupe un espace dont nous avons grand besoin. Nous avons une affaire qui marche très bien; nous tenons à ce qu'il soit enlevé aussi vite que possible, sinon il y aurait des frais.

Les hommes firent un petit mouvement de la tête. « Je vois », dit l'un d'eux; et sur ce, ils se dirigèrent vers la voiture qui les avait amenés. Ils roulèrent, silencieux et pensifs pendant un moment, puis l'un d'eux dit soudain :

– Je suppose qu'il va nous falloir rassembler cet argent très rapidement; l'idée de voir le vieux Moly dans cette chambre me plaît pas beaucoup.

– Quand on pense, dit un autre, que ce pauvre diable a passé sa vie à balayer les rues consciencieusement, comme personne, et que maintenant qu'il est mort après avoir sauvé une vie, personne ne veut en accepter la responsabilité – et que c'est à nous de lui montrer un peu de respect. C'était pas un mauvais gars, dans le fond. Alors, voyons comment réunir la somme. Vous avez idée comment on va s'y prendre?

Il y eut un silence. Aucun des quatre n'y avait sérieusement réfléchi. L'un finit par dire :

– *D'abord je pense qu'il faudra demander un congé pour s'assurer qu'il est bien mis en terre convenablement.*

Faut tout de suite parler au contremaître pour voir ce qu'il en dit.

Molygruber dérivait, voyant la ville qu'il connaissait si bien. Il avait l'impression d'être comme un de ces ballons qui volent au-dessus de Calgary en faisant de la publicité pour une marque de voiture ou autre chose. Il dérivait, sans le moindre contrôle, semblant tout d'abord émerger du toit de la morgue. Regardant vers le bas, il vit combien les rues étaient mornes, et combien les maisons avaient besoin d'une couche de peinture. Il vit les vieilles voitures parquées dans les avenues, puis il atteignit le bas de la ville; il éprouva un petit choc en voyant son vieux domaine familial et un étranger qui portait son casque de plastique et poussait sa brouette. Il s'intéressa à l'homme qui lançait nonchalamment le balai le long des caniveaux et attrapait de temps à autre les deux cartons pour ramasser les ordures et les déposer dans la brouette. Sa brouette, elle aussi, avait l'air en piteux état; il pensa qu'elle était loin d'être aussi soignée que lorsqu'il s'en servait. Continuant à dériver, il regarda d'un œil critique les papiers et détritiques jonchant les rues, s'intéressa à un bâtiment en construction et regarda les grues fonctionner.

Quelque chose le poussa et l'amena au-dessus du camion qui allait récupérer les brouettes et les hommes. Mais, dérivant toujours au-dessus du dépôt, il s'enfonça à travers le toit. Là, il trouva ses quatre collègues en conversation avec le contremaître.

– Enfin, on peut pas le laisser là-bas, disait l'un d'eux. C'est affreux de penser qu'il n'a pas assez d'argent pour être mis en terre convenablement et que personne ne va essayer de s'en occuper.

Le contremaître répondit :

– Pourquoi ne pas organiser une collecte? C'est le jour de la paye; si chacun des hommes donne seulement dix dollars on pourra l'enterrer décentement avec quelques fleurs. Je l'ai connu tout gosse; il n'a jamais rien eu; j'ai

souvent pensé qu'il était un peu détraqué, mais il a toujours bien fait son boulot, même s'il était moins rapide que beaucoup. Oui... v'là ce qu'on va faire; on va mettre une petite note au-dessus de la baraque de paye en demandant à chacun de donner au moins dix dollars.

– Combien donnerez-vous?

Le contremaître se pinça les lèvres et farfouilla dans sa poche. Il en sortit un vieux portefeuille crasseux et regarda à l'intérieur.

– Voilà, dit-il, c'est tout ce que j'ai jusqu'à ce que je touche ma paye : vingt dollars. Prends-les, je donne vingt dollars.

Fourrageant dans les ordures, un des hommes y dénicha une boîte de carton. Il y fit une encoche dans le milieu, et dit :

– Voilà la boîte pour la collecte. On la mettra avec la notice devant la baraque de paye. On va vite demander à un des employés de rédiger la note avant que les types aient touché leur argent.

Les hommes commençaient à rentrer de leur tournée. Les brouettes furent déchargées des camions et rangées à la place qui leur était attribuée; les hommes placèrent les balais dans les râteliers puis, tout en bavardant, se dirigèrent vers la baraque.

– Qu'est-ce que c'est? demanda l'un d'eux en voyant la note.

– Notre pauvre collègue Molygruber. Il n'y a pas de quoi payer ses funérailles. Vous pouvez pas, les gars, cracher au moins dix dollars chacun? C'était un des nôtres, et il a fait partie du personnel pendant très, très longtemps.

Il y eut un peu de grogne, puis le premier homme s'avança pour recevoir son enveloppe. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il s'empressa de la mettre dans sa poche; mais à la vue des visages autour de lui, il la ressortit sans enthousiasme et l'ouvrit à contrecœur.

Lentement, il en retira un billet de dix dollars. Il le regarda, le tourna et le retourna, puis le glissa en soupirant dans la boîte et s'éloigna. Les autres reçurent leur paye et chacun sortit un billet de dix dollars. L'opération était achevée et tous avaient donné leurs dix dollars – sauf un.

– Eh bien! non, je connaissais pas le type. Il y a qu'une semaine que je suis là. Pourquoi voulez-vous que je paie pour un gars que j'ai même jamais vu?

Sur ces mots, il enfonça sa casquette et se dirigea vers sa vieille voiture qui partit en hoquetant.

Le contremaître s'avança vers les quatre hommes qui s'étaient occupés de la collecte :

– Pourquoi vous n'allez pas voir les gros bonnets? Peut-être qu'ils donneraient un petit quelque chose. Vous ne risquez rien à le faire; ils ne peuvent pas vous vider pour ça? Vous ne croyez pas?

Et les quatre hommes se dirigèrent vers les bureaux municipaux. Ils étaient mal à l'aise, se dandinant d'un pied sur l'autre. Sans dire une parole, l'un d'eux plaça la note et la boîte devant l'un des directeurs. Il la regarda, soupira, sortit son billet de dix dollars, le plia et le mit dans la boîte. Les autres l'imitèrent. Dix dollars, ni plus ni moins. Le tour fini, les quatre hommes rejoignirent le contremaître.

– Maintenant, les gars, leur dit-il, vous allez porter l'argent au comptable pour qu'il nous donne le total. Et ça, sur-le-champ!

4

Gertie Glubenheimer promena un regard mélancolique à travers la vaste pièce. Partout des corps. Quelle pauvre

bande! Elle se redressa et regarda l'horloge à l'extrémité de la pièce. Midi et demi; l'heure du lunch, se dit-elle. Elle sortit son panier de dessous la table sur laquelle elle travaillait et, se tournant, posa son livre et ses sandwichs sur le corps à côté d'elle. Gertie était embaumeur. Elle arrangeait les cadavres afin qu'ils puissent être vus par les parents admiratifs. « Oh! regarde-le! Est-ce qu'oncle Nick n'est pas bien, maintenant? » diraient les gens. Gertie était familiarisée avec les cadavres, familiarisée à un point tel qu'elle jugeait inutile de se laver les mains pour manger, après avoir tripoté ses clients.

Une voix éclata :

– Quel est l'idiot qui a laissé ce cadavre autopsié ouvert sans remplir la cavité de la poitrine?

Le petit homme qui parlait sur le seuil semblait fou de rage.

– Pourquoi, patron? Que s'est-il passé? demanda un homme sur un ton distrait.

– Ce qui s'est passé? Je vais vous le dire! la femme du gars s'est penchée pour l'embrasser et lui dire adieu, et comme il n'y avait qu'un morceau de journal sous le drap, son coude est entré dans la cavité de la poitrine. Et maintenant elle est en proie à une crise de nerfs. Elle menace de nous traîner en justice.

On entendit un ricanement mal réprimé, car de telles choses étaient fréquentes et personne ne les prenait très au sérieux.

Le patron leva les yeux et s'avança vers Gertie en trotinant :

– Enlevez votre panier de son visage, gronda-t-il, vous lui courbez le nez et nous ne pourrions jamais le redresser.

– O.K., patron, O.K., répondit Gertie. Calmez-vous, ce type est un fauché, il ne risque pas d'être exposé!

Le patron regarda le numéro de la table, consulta une liste qu'il portait et dit :

– Oh! lui, oui; ils ne peuvent pas aller au delà de trois cents dollars; on va juste le mettre en caisse et l'expédier. Et que va-t-on faire du point de vue vêtements?

La fille tourna les yeux vers le corps nu en disant :

– Qu'est-ce que vous reprochez à ceux qu'il avait à son arrivée ici?

– A peu près juste bons à jeter aux ordures. Et puis ils ont tellement rétréci au lavage qu'on ne pourra plus les lui mettre.

– Vous vous souvenez de ces vieux rideaux qu'on avait trouvés trop décolorés pour s'en servir à nouveau? Ne pourrait-on pas l'envelopper dedans? demanda Gertie.

Le patron la regarda de travers en répliquant :

– Des rideaux qui valent au moins dix dollars! Qui paiera? Je crois que ce qu'il a de mieux à faire c'est de mettre de la sciure dans le fond du cercueil, de le poser dedans et de remettre de la sciure dessus. Personne ne le verra de toute façon. Faites cela.

Il disparut et Gertie continua son déjeuner.

Molygruber, dans sa forme astrale, planait sur tout cela, sans être vu, sans être entendu, mais voyant et entendant tout. Il en avait assez de la façon dont son corps était traité; mais une force étrange le maintenait là; il ne pouvait se déplacer. Il observait tout ce qui se passait, regardait des corps de femmes qu'on rhabillait de robes absolument merveilleuses, et des hommes auxquels on passait des vêtements de soirée, alors que lui, pensait-il, devrait s'estimer heureux de recevoir une ou deux poignées de sciure.

– Que lisez-vous, Bert? demanda quelqu'un.

Un jeune homme tenant un livre dans une main et un hamburger dans l'autre leva la tête soudainement en agitant le livre :

– *Je crois*, répondit-il. Un bigrement bon livre de ce Rampa, qui habite dans notre ville. J'ai lu tout ce qu'il a écrit et j'en ai retenu une chose : c'est qu'il faut croire en

quelque chose, car si vous ne croyez en rien votre vie devient vite celle d'un sauvage. Prenez le type qui est là – il désigna d'un geste le corps du vieux Molygruber, gisant nu sur une table – il était complètement athée. Je me demande ce qu'il fait maintenant. Il ne peut pas être au ciel vu qu'il n'y croit pas; peut pas être en enfer non plus puisqu'il n'y croit pas davantage. Il doit errer entre deux mondes. Ce Rampa répète toujours que vous n'êtes pas obligé de croire ce qu'il dit, mais devez croire en quelque chose – ou, en tout cas, garder l'esprit ouvert, car si vous ne le faites pas, personne de l'autre côté ne peut vous aider. Et dans un autre de ses livres, il prétend qu'au moment de la mort, on est plongé dans le néant. (Le jeune homme rit et reprit :) Il dit aussi qu'au moment précis où les gens quittent leur corps, ils voient ce qu'ils s'attendent à voir. Ce peut être une vision, celle d'anges par exemple!

Un homme se leva pour venir jeter un coup d'œil à la couverture du livre.

– Drôle de bille qu'il a ce type-là. Vous ne trouvez pas? Je me demande bien ce que veut dire cette image?

– Je ne sais pas, répondit le possesseur du livre. Que le diable m'emporte si j'ai jamais su ce que signifiaient ces couvertures. Mais ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans le livre. C'est pour ça que je l'achète.

Le vieux Molygruber se rapprochait sans être pour rien dans ce déplacement. Il était simplement guidé d'un endroit à un autre – et se trouva juste au-dessus des hommes; il entendit leurs propos, et pensa : « Si vous ne croyez pas en une chose, alors pour vous elle n'existe pas. Et alors, qu'allez-vous faire? »

L'heure du déjeuner s'achevait. Certains lisaient, leur livre posé sur des corps, et Gertie avait étalé son casse-croûte sur Molygruber, s'en servant comme d'une table. Puis la cloche sonna. Les gens ramassèrent les restes de leur repas et jetèrent les papiers sales dans la poubelle.

Prenant une brosse, Gertie fit tomber les miettes tombées sur le cadavre de Molybruger, qui regarda avec dégoût les gestes insensibles de cette fille.

– Hé! là! les gars, préparez ce corps immédiatement; posez un peu de copeaux dans cette boîte et mettez-y le gars. Puis remettez un peu de copeaux. Il ne devrait pas y avoir de fuite, mais il faut s'assurer que tout soit bien épongé. (Le patron revint, une pile de papiers dans la main, en disant :) Ils veulent que les funérailles aient lieu à 2 heures et demie, cet après-midi, ce qui est un peu rapide. Il faut que j'aille me changer.

Gertie et un des deux hommes firent rouler le corps de Molygruber sur le côté et le ficelèrent. On tira des crochets qu'on engagea dans des œillets métalliques et le corps se balança sur ce qui semblait être une petite voie ferrée. Ils poussèrent le corps de Molygruber vers la boîte dont le couvercle était enlevé. L'assistant se dirigea vers un tas de copeaux, en rapporta une quantité qu'il versa dans le cercueil, et Molygruber y fut descendu.

– Je pense, dit la fille, qu'il ne devrait pas y avoir de problème. Je l'ai bien attaché et tamponné de partout. Mais il est peut-être plus prudent de mettre de la sciure dessus plutôt que des copeaux. Personne ne le saura.

Sitôt dit, sitôt fait. Ils recouvrirent entièrement le corps avec de la sciure. Puis, ensemble, ils soulevèrent le couvercle et le rabattirent avec bruit. L'homme serra les vis à l'aide d'un instrument pneumatique à mesure que la fille les introduisait dans les trous. Prenant un chiffon mouillé, elle effaça le numéro écrit à la craie. Le cercueil fut hissé sur un trolley, et recouvert d'un drap rouge; et tout fut roulé de l'atelier à la salle d'exposition.

Il y eut un bruit de voix, et le patron vêtu maintenant comme un parfait maître de cérémonie – jaquette noire, haut-de-forme, pantalon rayé – entra en scène.

– Sortez de là, avancez-le, voulez-vous. Le corbillard est

là-bas, les portes sont ouvertes et tout le monde attend. Allons!

Gertie et l'assistant firent avancer le cercueil et le poussèrent le long d'une rampe qui aboutissait à l'arrière du corbillard. Le cercueil y entra directement. Le chauffeur se leva de son siège en disant,

– O.K., les gars? Parfait, on y va!

Le directeur prit place à côté de lui et le corbillard s'ébranla.

Une seule voiture attendait dehors, une voiture où avaient pris place les quatre camarades de Molygruber. Ils étaient vêtus de leurs habits du dimanche, tirés probablement du mont-de-piété pour la circonstance. Outre l'argent qu'ils retiraient en les y laissant, il y avait un autre avantage à l'affaire : le mont-de-piété nettoyait toujours les vêtements avant de les mettre « en garde ».

Le pauvre Molygruber avait l'impression d'être attaché à son corps par des cordes invisibles. Tandis que le corbillard avançait, le pauvre, dans sa forme astrale était traîné, sans pouvoir dire son mot sur la question. Au lieu de cela, il était maintenu à environ trois mètres au-dessus du corps. Puis on le sortit enfin du corbillard. Le maître de cérémonie se pencha hors de la voiture et dit aux quatre hommes :

– O.K.? Alors, partons.

Le corbillard sortit du parking des pompes funèbres, et les quatre hommes suivirent le cortège dans leur voiture. Les phares étaient allumés pour montrer qu'il s'agissait de funérailles, et sur le côté de la voiture qui suivait, était fixé un petit drapeau triangulaire portant l'inscription « Funérailles ». Ce qui signifiait qu'ils pouvaient traverser aux feux rouges sans que la police trouve à redire. Ils allèrent au long des rues, et attaquèrent la longue montée conduisant au cimetière. L'homme au haut-de-forme sortit du corbillard et vint dire à la voiture qui suivait :

– Restez bien derrière nous; parce qu’au prochain croisement il y a toujours quelqu’un qui cherche à couper. Et vous pourriez vous perdre. On prend la troisième à droite, et première à gauche. Compris?

L’homme fit signe que oui et le maître de cérémonie rejoignit le corbillard.

Ils ne tardèrent pas à atteindre les grilles du cimetière. Le corbillard et la voiture avancèrent le long d’une avenue. Au sommet, et sur la droite, il y avait une tombe fraîchement creusée recouverte d’un cadre muni de poulies. Le corbillard avança, tourna, puis recula. Deux hommes qui attendaient près de la tombe s’approchèrent du corbillard. Le maître de cérémonie et le chauffeur en sortirent, et à eux quatre retirèrent le cercueil. Les quatre camarades suivirent.

– Cet homme étant un athée, dit l’officiant, il n’y aura donc pas de service – ce qui vous évitera une dépense; nous allons juste le descendre et le recouvrir.

Les hommes répondirent par un petit signe de la tête; il y eut quelques manœuvres de poulies, et le cercueil fut descendu en terre. Les quatre hommes s’avancèrent vers la tombe et l’un d’eux regarda vers le bas, l’air infiniment troublé.

– Pauvre vieux Molygruber, personne en ce monde pour te regretter.

Un autre dit :

– J’espère que là où il va, il y aura quelqu’un.

Sur ces mots, ils rejoignirent leur voiture et sortirent du cimetière.

Les deux assistants renversèrent un chargement de terre qui tomba sur le cercueil avec un bruit sourd et pénible.

– C’est bien, dit le maître de cérémonie.

Le chauffeur regagna son siège et ils partirent.

Molygruber rôdait impuissant et, regardant vers le bas, il pensa « Ainsi c’est la fin de la vie, hé? Quoi, mainte-

nant? Où vais-je d'ici? J'ai toujours cru qu'il n'y avait rien après la mort; mais je suis mort, et il y a mon corps et je suis ici. Alors que suis-je et où suis-je? » A ce moment, il y eut un son semblable à celui du vent jouant sur les lignes du téléphone et Molygruber se trouva projeté à toute vitesse dans le néant. Devant lui il n'y avait rien, derrière il n'y avait rien, et rien non plus sur les côtés. Et il allait, il allait toujours, dans le néant.

Silence! Rien que le silence. Pas un seul son. Il écouta, mais pas le moindre battement de cœur, pas la moindre respiration. Il retenait son souffle – ou du moins il le croyait – et il lui revint avec un choc que son cœur ne battait pas et que ses poumons ne fonctionnaient pas. Par la force de l'habitude il essaya de tâter sa poitrine avec ses mains. Il avait eu l'impression de sortir ses mains, et que tout en lui fonctionnait; mais rien ne s'était passé.

Le silence se faisait oppressant. Il se déplaça avec difficulté, mais se déplaçait-il? Il n'était plus sûr de rien. Il essaya de bouger une jambe, un doigt de pied; mais non, rien. Aucune sensation que quelque chose ÉTAIT. Il reposait sur le dos – ou pensa qu'il reposait ainsi – et chercha à penser, mais comment le faire dans un brouillard de néant quand vous avez l'impression que vous n'êtes rien, que vous n'existez même pas? Mais il devait bien exister, se dit-il, sinon il ne pourrait pas penser. Il songea au cercueil descendu dans la terre desséchée par des jours et des jours sans pluie, sans même un nuage dans le ciel. Il pensa.

Il y eut soudain une sensation de mouvement. Il regarda – il aurait dit de côté – avec étonnement et vit qu'il était au-dessus de sa tombe; mais comment ceci pouvait-il être quand, une seconde plus tôt – une seconde? – qu'était le temps, comment mesurer le temps ici? Par habitude, il essaya de regarder son poignet; mais non, il n'y avait pas de montre là. Il n'y avait pas de bras, non plus. Il n'y avait que le vide. Regardant vers le bas, tout ce

qu'il vit c'était la tombe. Avec étonnement et un certain effroi il découvrit que, sur elle, l'herbe était haute. Combien de temps l'herbe met-elle pour pousser? Tout prouvait qu'il devait être enterré depuis plus d'un mois. Puis sa vision se porta sous l'herbe, sous la terre, et il vit les vers s'agitant et creusant et, autour d'eux, de petits scarabées. Et sa vue pénétrant plus loin encore, il vit le bois du cercueil, puis sous le couvercle il découvrit l'horrible spectacle de la décomposition. Il bondit – ou du moins eut la sensation de bondir. Il trembla de tous ses membres, mais se souvint alors qu'il n'en avait pas. Il regarda autour de lui; il n'y avait rien à voir : ni lumière ni obscurité, mais seulement le vide absolu dans lequel même la lumière ne pouvait exister. C'était une sensation terrible. Mais comment, s'il n'avait pas de corps, pouvait-il éprouver une sensation? Il était là, essayant de comprendre.

Une pensée vint soudain ramper le long de sa conscience : *Je crois... Rampa*. De quoi parlaient donc ces gars la dernière fois qu'il les avait vus au dépôt? Il y avait plusieurs balayeurs de rues et des conducteurs de camions d'ordures; ils parlaient de vie après la mort – une conversation que Molygruber avait déclenchée en montrant un livre de Lobsang Rampa.

L'un d'eux avait dit :

– Ma foi, je ne sais pas que croire, j'ai jamais su. Ma religion ne m'aide pas, ne me donne aucune réponse, me dit seulement que je dois avoir la foi. Comment avoir la foi quand on n'a aucune preuve de rien? Est-ce qu'il y a un de vous, les gars, qui ait jamais eu de réponse à une prière? avait encore demandé l'homme.

Il avait regardé et vu le hochement de tête négatif de ses collègues.

– Non, avait dit l'un. Jamais connu personne qui ait eu une prière exaucée. Quand j'étais petit, on m'a enseigné la Bible et ce qui m'avait frappé alors, c'est que tous ces

Anciens – grands prophètes, saints et je ne sais quoi – priaient comme des fous sans jamais recevoir aucune réponse, sans que rien de bon en soit jamais sorti. Un jour j'ai lu l'histoire de la crucifixion. Il était dit dans le Livre saint que le Christ avait crié ces mots : « Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné? Mais Il n'a pas reçu de réponse. »

Il y avait eu un lourd silence parmi les hommes qui se balançaient d'un pied sur l'autre, et bien que peu habitués à penser, ils avaient essayé de réfléchir au futur. Qu'y avait-il après la mort? Rien? Les corps retournaient-ils simplement à la terre pour s'y putréfier et tomber en poussière? Il était impossible qu'il n'y ait pas plus que ça – pensèrent-ils. Il devait y avoir un sens défini à la vie, et un sens défini à la mort. Certains d'entre eux avaient regardé leurs camarades d'un air coupable, car ils avaient en mémoire d'étranges circonstances, des événements particuliers qui ne pouvaient recevoir d'explications.

L'un avait dit :

– Cet auteur dont vous nous avez parlé et qui vit dans le bas de la ville, eh bien! ma bourgeoise a lu tous ses livres et elle ne cesse de me sermonner. Elle me dit : « Jake, tu sais que si on ne croit en rien, il ne reste rien à quoi se raccrocher quand on est mort. » Elle répète sans cesse : « Si on croit qu'il y a une vie future, alors on a une vie après la vie terrestre. C'est aussi simple que ça. Et si l'on n'y croit pas, alors on flotte comme une bulle dans le vent; on va à la dérive presque sans existence. Vous devez croire, garder l'esprit ouvert, et ainsi vous avez quelque chose pour stimuler votre intérêt quand vous quittez ce monde. »

Il y avait eu encore un long silence. Les hommes avaient paru mal à l'aise se demandant comment ils pourraient bien se retirer sans avoir l'air de se sauver. Molygruber pensait à tout cela tandis qu'il était là, étendu, ou debout, ou assis – il ne savait pas au juste –

très haut dans le néant, n'étant qu'une pensée désincarnée, autant qu'il pût l'imaginer. Mais alors, cet auteur avait peut-être raison. Les gens l'avaient peut-être persécuté, avaient cherché à le détruire par une publicité infâme – parce qu'ils ne savaient pas, parce qu'ils se trompaient. Qu'enseignait-il donc? Molygruber faisait de terribles efforts pour se remémorer cette pensée fugace qui n'avait touché sa conscience que très superficiellement. Elle lui revint alors. « Vous devez croire en QUELQUE CHOSE. Si vous êtes catholique, vous croyez à un paradis peuplé d'anges et de saints. Si vous êtes juif, votre concept de ce qui suit la vie sur terre est d'une forme différente. Et si vous êtes un disciple de l'Islam, votre paradis prend encore une autre forme. Mais ce qui importe, c'est de croire en quelque chose, de garder un esprit ouvert, qui vous permet, même si présentement vous ne croyez pas, de pouvoir être convaincu. Sinon vous flotterez, telle une pensée à la dérive, et aussi ténu qu'elle. »

Molygruber pensa et repensa à la question. Il réfléchit avec quelle obstination il avait, durant toute sa vie, refusé l'existence d'un Dieu, refusé l'existence d'une religion, pensant que tous les prêtres n'étaient que des grigous avides de l'argent du public qu'ils endormaient avec des contes de fées. Il essaya d'imaginer le vieil auteur qu'il avait si souvent vu de près. Il se concentra sur l'expression du visage de cet homme, et, à sa grande terreur, il lui sembla que ce visage était devant lui, qu'il lui parlait et disait : « Vous devez croire. Croire en QUELQUE CHOSE, si vous ne voulez pas n'être qu'une ombre sans pouvoir, sans motivation, et sans attache. Vous devez croire et être prêt à recevoir de l'aide, afin d'être arraché au vide, au néant stérile, et transporté sur un autre plan d'existence. »

A nouveau, Molygruber songea : « Je me demande qui se sert de ma brouette à présent? Et comme dans un

éclair, il revit les rues de Calgary, et sa brouette poussée au long des rues par un jeune balayeur qui s'arrêtait de temps à autre pour fumer une cigarette. Puis il aperçut le vieil auteur et trembla de frayeur en le voyant qui levait les yeux avec une sorte de sourire; ses lèvres alors prononcèrent des mots : « Croyez en quelque chose, croyez, ouvrez votre esprit; il y a des gens prêts à vous aider. »

Molygruber regarda à nouveau la rue et éprouva une poussée de fureur contre l'homme qui se servait de sa vieille brouette. C'était maintenant un instrument dont les poignées étaient horriblement malpropres. Le balai, lui aussi, était usé, mais même pas usé d'une manière régulière – d'un côté seulement – ce qui révélait que l'homme ne mettait pas la moindre fierté dans son travail. Il se sentit gagné par la colère et, en même temps, par une terrible vitesse, une vitesse à paralyser l'esprit. Et cependant, comment pouvait-il sentir la vitesse quand il n'y avait aucune sensation de mouvement? Comment pouvait-il y avoir vitesse sans le vent sur son visage? Il trembla alors de terreur. Avait-il un visage? Était-il en un lieu où le vent existait? Il ne savait pas.

Molygruber simplement ÉTAIT. Il n'y avait aucune notion de temps, à peine un sentiment d'exister. Il ÉTAIT, tout simplement. Son esprit tournait, au grand ralenti – seulement de vagues pensées glissant sur l'écran de sa vision mentale. Puis, de nouveau, il se représenta le vieil auteur et entendit presque les mots qui n'avaient pas été formulés : « Vous devez croire en quelque chose. » Sur ce, Molygruber revit son enfance, les conditions misérables dans lesquelles il avait vécu. Il se rappela une image et une phrase lue dans la Bible : « L'Éternel est mon berger... il me guide... » Il me guide. La pensée revenait comme un refrain dans son esprit ou dans sa conscience – ou dans ce qui lui en tenait lieu maintenant – et il pensa : « J'aimerais qu'Il me guide! Je voudrais que

quelque chose me guide! » Et à cette pensée, il sentit quelque chose; il n'aurait pu dire ce que c'était, mais il avait la sensation que des gens étaient près de lui. C'était comme lorsqu'il avait dormi à l'asile de nuit; dès qu'un clochard entra dans cette grande pièce, il sentait sa présence, non pas au point de se réveiller, mais au point de devenir vigilant au cas où l'intrus essaierait de voler la montre ou le mince portefeuille qu'il avait blottis sous son dos. C'était un peu comme un état de veille.

Il formula une pensée : « Aidez-moi, aidez-moi », et il lui sembla sentir qu'il avait des pieds. C'était comme une sensation aux extrémités, une sensation étrange et – oui – il avait des pieds; avec une affreuse terreur il découvrit que ses pieds étaient sur quelque chose de collant et de gluant – du goudron peut-être. Il se rappelait le jour, où, enfant, il était sorti de la maison en courant et avait marché vers l'endroit où les ouvriers de la ville goudronnaient la grand-route. Et il retrouvait ce qu'avait été sa terreur – il était très jeune – à la pensée qu'il était prisonnier de la route et n'en sortirait jamais. C'est ce qu'il éprouvait en cet instant – il était pris dans le goudron. Et alors, il pensa que le goudron montait le long de son corps – car il pouvait sentir son corps maintenant; il avait des bras, des mains, des doigts, mais était incapable de les remuer pris qu'ils étaient dans le goudron ou dans une matière collante qui empêchait le mouvement; et au-dessus de lui il y avait des gens et ces gens l'observaient. Il l'aurait juré. La fureur le prit, une fureur presque meurtrière et il émit la pensée : « O.K., vous, les gars, pourquoi me regardez-vous ainsi bouche bée? Pourquoi ne venez-vous pas me donner un coup de main? Ne voyez-vous pas que je suis coincé? » La pensée revint à lui claire et forte, presque comme ces choses qu'il avait vues sur les écrans de télévision, dans les vitrines des marchands. « Vous devez croire, vous devez croire, vous devez ouvrir votre esprit avant que nous puissions vous

aider; pour l'instant vous nous repoussez. Croyez! nous sommes prêts à vous aider, croyez! »

Il grogna et essaya de courir après les gens qui le dévisageaient; mais il se rendit compte que ses mouvements n'étaient qu'une vaine agitation. Il était englué dans le goudron et ses mouvements, presque imperceptibles. Il pensa soudain : « Oh! mon Dieu, que s'est-il passé? » Et avec la pensée de : « Oh! mon Dieu », il avait aperçu une lueur dans l'obscurité, comme la lumière du soleil au-dessus de l'horizon, à la naissance du jour. Il regarda plein d'une crainte respectueuse et de nouveau murmura, juste pour voir :

– Dieu, Dieu, aidez-moi!

A sa grande surprise, et à sa grande joie, la lumière brilla et il crut voir une « forme » se découpant sur l'horizon et lui faisant signe d'approcher. Mais non, Molygruber n'était pas encore prêt; il se contenta de marmonner pour lui-même :

– Un nuage bizarre, je suppose; ce doit être ça. Personne ne désire m'aider. Ainsi la lumière s'assombrit, la « forme brillante » s'évanouit, et Molygruber s'enfonça encore plus profondément dans la matière collante. Le temps passa, une éternité de temps; il n'y avait aucune indication du passage du temps, mais l'entité qui avait été Molygruber demeurait simplement « quelque part » plongée dans l'obscurité de l'incroyance et, autour de lui, se trouvaient ceux qui l'aideraient s'il ouvrait simplement son esprit à la croyance, leur permettant ainsi d'accomplir leur tâche et de le guider vers la lumière – vers quelque forme d'existence qui s'y trouvait.

Il était dans un état de grande agitation, rendue par le fait qu'il ne pouvait sentir, ni ses bras, ni ses jambes ou quelque partie que ce soit de son corps. Pour une quelconque raison il ne parvenait pas à chasser de son esprit ce vieil auteur qui semblait le harceler. Quelque

chose lui donna l'impression de bouillonner sous sa conscience... Enfin il trouva ce qu'il cherchait.

Il avait vu, quelques mois auparavant, le vieil auteur, dans son fauteuil roulant, faisant son petit tour dans le parc nouvellement achevé, en compagnie d'un homme. Molygruber, comme c'était son habitude, s'était arrêté pour écouter leur conversation. L'auteur disait :

– Vous savez, la Bible chrétienne a beaucoup éclairé le problème de la vie après la mort et ce qui me paraît toujours le plus remarquable chez les chrétiens – les catholiques en particulier, qui croient en les saints, les anges, et tout le reste – c'est qu'ils semblent cependant, et pour une raison extraordinaire, douter de la vie après la mort. Alors comment vont-ils expliquer l'Ecclésiaste (XII, 5-7) qui dit, en fait : « Parce que l'homme va dans sa demeure éternelle et les pleureurs au long des rues... la poussière retourne à la terre, et l'esprit retourne au Dieu qui l'a donné! » Vous savez, j'espère, avait poursuivi l'auteur, ce que cela signifie? Vous le savez? Cela veut dire que le corps d'une personne est composé de deux parties; l'une retourne à la poussière dont elle est censée être faite, et l'autre retourne à Dieu ou à la vie qui suit celle-ci. La Bible reconnaît la vie après la mort, mais pas les chrétiens, apparemment. Mais il existe nombre de choses en lesquelles les chrétiens ne croient pas. Ils les découvriront, cependant, quand ils seront de l'autre côté!

Molygruber sauta, ou plutôt eut l'impression de sauter. Comment peut-on sauter quand on n'a pas de corps? Ces mots semblaient avoir été prononcés juste derrière lui. Il parvint à tourner autour de sa conscience, mais il n'y avait rien derrière lui; il médita donc pendant quelque temps sur le problème, pensant que peut-être il s'était égaré, ayant permis à la première partie de sa vie de déformer sa pensée. Peut-être y avait-il quelque chose après la vie sur terre. Il doit y avoir quelque chose, conclut-il, car il avait vu mourir son corps, l'avait vu mort

et – il avait frissonné et aurait eu un malaise si la chose avait été possible – l'avait vu pourrir tandis que les os apparaissaient à travers la chair en décomposition.

– Oui, se dit-il à lui-même, si l'on peut marmonner sans voix, c'est qu'il doit y avoir quelque chose après la mort. Il avait dû être induit en erreur durant toutes ces années. Peut-être l'amertume qu'avait engendrée la dureté de sa vie avait-elle faussé son esprit? Oui, il devait y avoir une sorte de vie, parce qu'il était toujours vivant, ou était supposé l'être, et, s'il ne l'était pas, comment alors pensait-il à ces choses? Oui, il devait posséder une forme de vie.

Comme cette pensée lui venait, il sentit qu'une chose très particulière était en train de se produire; il lui semblait éprouver des fourmillements sur ce qui aurait été le contour d'un corps. Il avait des bras, des jambes, des mains et des pieds, et en se tournant légèrement il était à même de les sentir. Et alors – oh! gloire à Dieu – la lumière augmenta. Dans le néant où il avait été plongé, la lumière pénétrait lentement; elle était d'une couleur rosée et très faible, mais allait en grandissant. Et alors, avec une soudaineté qui faillit lui faire perdre l'esprit, il se renversa et sembla tomber – tomber sur ses pieds. Après un peu de temps, il atterrit sur quelque chose de collant et, tout autour de lui, il voyait un brouillard noir, entrecoupé de rais d'une lumière rosée. Il essaya de bouger, mais si tout mouvement n'était pas absolument impossible, il était cependant difficile, très difficile. Il avait le sentiment d'être dans quelque matière visqueuse qui l'entravait, ralentissait ses gestes, et il barbotait, trébuchait pour lever d'abord un pied, puis l'autre. Il se compara à l'un de ces monstres mystérieux illustrant la couverture de livres de science-fiction.

Il cria :

– Oh! Dieu, si vous existez, aidez-moi!

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il sentit un.

changement s'opérer dans sa situation. La matière collante disparut, le brouillard se fit moins épais, et il pouvait distinguer de vagues formes qui bougeaient autour de lui. Etrange situation, en vérité. Il la comparait à celle qui consisterait à être enfermé dans un sac de plastique couleur de fumée. Il essayait de voir au travers et n'arrivait à rien.

Il essaya encore, mettant la main devant ses yeux et s'obstina. Il eut l'impression, plus que la vision, de gens qui tendaient les mains vers lui, mais ne pouvaient l'atteindre. Ils en étaient empêchés comme par quelque mur transparent et invisible.

Oh! Dieu! pensa-t-il, si seulement cette couleur pouvait disparaître, si je pouvais abattre ce mur, ce plastique ou ce je ne sais quoi. Impossible de voir qui sont ces gens qui peuvent vouloir m'aider ou peut-être me tuer. Mais comment pourraient-ils me tuer puisque je suis déjà mort. Suis-je mort? Il frissonna longuement à l'idée qui frappa soudain son esprit : « Suis-je dans un hôpital? Ai-je des cauchemars après avoir vu ce prêtre? Peut-être suis-je à nouveau en vie et sur terre, et tout ceci n'est-il qu'un cauchemar? J'aimerais savoir! »

Faiblement, très faiblement comme si elle venait de très loin, une voix lui parlait. Elle était si voilée qu'il dut faire un immense effort pour capter ce qui était dit :

– Croyez! Croyez! Croyez en une vie à venir. Nous ne pouvons vous délivrer que si vous croyez. Priez Dieu. Il y a un Dieu. Peu importe le nom que vous lui donnez. Peu importe la forme de religion. Toute religion a un Dieu. Croyez. Appelez à l'aide votre propre Dieu. Nous attendons, attendons.

Molygruber demeura immobile. Il ne se débattait plus; ses pieds ne s'agitaient plus pour essayer de traverser le voile qui l'entourait. Il restait calme. Il pensa au vieil auteur, il pensa aux prêtres et les rejeta comme n'étant que des farceurs à la recherche d'un moyen de gagner

leur vie facilement en exploitant la crédulité d'autrui. Puis il retourna à ses premières années, pensa à la Bible et ensuite pria Dieu de l'éclairer.

– Oh! Dieu tout-puissant! Quelle que soit la forme que vous adoptez, aidez-moi. Je suis enlisé. Je suis perdu. J'ai mon être, mais je n'ai pas d'existence. Aidez-moi et permettez que les autres m'aident!

Ayant dit ces mots avec un cœur plein de foi, il éprouva soudain un choc, comme s'il avait touché deux fils électriques à nu. Pendant un moment, il tourbillonna tandis que le voile se déchirait.

5

Le voile d'obscurité qui entourait Molygruber se déchira devant lui et il fut ébloui par la lumière. Il protégea désespérément ses yeux derrière ses deux mains que, Dieu merci, il avait retrouvées. La lumière était d'une force aveuglante; jamais encore il n'avait vu lumière aussi puissante, pensa-t-il. Il se prit à retourner à ses jours passés en tant que ramasseur d'ordures, et il songea au grand bâtiment métallique qu'il avait vu construire, et à l'équipement de soudure. Il se rap-pela la violente lumière que produit la soudure, une lumière si insoutenable pour les yeux que les ouvriers sont contraints de porter des verres noirs. Molygruber ferma ses paupières, pressa ses mains sur ses yeux, mais la lumière cependant demeurait encore très forte. Puis parvenant à se contrôler il souleva prudemment ses paupières. C'était, sans aucun doute, éblouissant; entrouvrant les yeux, il regarda.

Dieu! Quelle scène merveilleuse il vit! Le noir avait disparu, s'était évanoui – et pour toujours, espérait-il – et

il se tenait près d'un groupe d'arbres. Regardant vers le sol, il vit une herbe verte et luxuriante, une herbe jamais encore vue auparavant. Et sur cette herbe, il remarqua qu'il y avait de petites choses blanches avec un centre jaune. Il se creusait la cervelle pour identifier ces petits objets blancs. Puis il trouva... c'étaient des pâquerettes, bien sûr, des pâquerettes des champs. Il les voyait, en réalité, pour la première fois; jusqu'ici il ne les avait vues qu'en image, et parfois sur les écrans de télévision qu'il regardait dans les vitrines des magasins. Mais il y avait bien d'autres choses à voir à côté des pâquerettes. Il leva les yeux et regarda à droite et à gauche. Une personne se tenait de chaque côté de lui et elles lui souriaient, se penchaient sur lui car Molygruber était un homme petit, insignifiant, ratatiné, avec des mains noueuses et des traits fatigués. Il leva les yeux vers ces deux créatures : il ne les avait jamais vues, mais elles lui souriaient avec une réelle gentillesse.

– Eh bien! Molygruber, dit l'une, que pensez-vous de l'endroit, ici?

Molygruber resta muet. Comment pouvait-il savoir ce qu'il éprouvait, et ce qu'il pensait de ce lieu qu'il avait à peine eu le temps de voir. Baissant les yeux, il fut heureux de constater qu'il avait des pieds. Puis il laissa son regard voyager le long de son corps. A cet instant, il fit un bond et rougit des pieds à la tête. « Dieu! me voilà devant ces gens avec rien pour couvrir ma nudité! » Ses mains, tout de suite, esquissèrent le geste, vieux comme le monde, des gens surpris sans pantalon. Les deux hommes qui l'entouraient éclatèrent de rire et l'un dit :

– Molygruber, qu'y a-t-il qui ne va pas, mon vieux? Vous n'êtes pas né avec des vêtements, pas vrai? Sinon, vous seriez bien le seul à qui une telle chose serait arrivée. Si vous désirez être vêtu, réfléchissez à ce que vous aimeriez porter!

Molygruber était si confus que, pendant un moment, il fut incapable de penser. Puis son choix se porta sur ce qu'on appelait une tunique – vêtement allant jusqu'aux chevilles, avec des manches et fermé sur le devant. A peine sa pensée s'était-elle portée sur ce vêtement, qu'il s'en trouvait revêtu. Il se regarda et frissonna d'une façon nouvelle; c'était une combinaison d'un rouge éclatant. Les deux hommes ne purent s'empêcher de rire à nouveau; une femme qui passait non loin de là se tourna vers eux en souriant et dit en s'avançant :

– Qu'est-ce donc, Boris! Un nouveau encore effrayé de sa propre peau?

Celui qu'elle avait appelé Boris répliqua en riant :

– Oui, Maisie. Ça se passe tous les jours ici. Ils sont tous comme ça en arrivant.

Molygruber regarda la femme et pensa : « J'espère que je suis en sûreté avec celle-ci; je ne connais rien aux femmes! » Tous laissèrent échapper un rire sonore. Pauvre Molygruber, il ne se rendait pas compte que, sur ce plan particulier d'existence, chacun était télépathe!

– Regardez autour de vous, Molygruber, dit la femme. Ensuite nous vous emmènerons et vous expliquerons où vous êtes, et tout le reste. Vous nous avez donné pas mal de fil à retordre; vous vous refusiez à sortir de votre nuage noir – en dépit de tout ce que nous vous disions.

Molygruber murmura quelque chose pour lui-même, et c'était un murmure si confus qu'il fut à peine perçu, même par télépathie. Mais il regarda autour de lui. Il était dans une sorte de parc; il n'avait jamais imaginé qu'un tel parc puisse exister; l'herbe y était plus verte que n'importe quelle herbe qu'il ait pu voir auparavant; quant aux fleurs, innombrables, leurs couleurs étaient infiniment plus vives que celles des fleurs habituelles. Le soleil déclinait; la température était agréablement tiède; il y avait le bourdonnement des insectes et le murmure des

oiseaux. Molygruber leva les yeux; le ciel était bleu, d'un bleu intense avec des nuages blancs qui ressemblaient à des flocons. Puis Molygruber faillit tomber d'étonnement et sentit ses jambes faiblir :

– Où est donc le soleil? dit-il.

L'un des hommes lui répondit en souriant :

– Vous savez que vous n'êtes pas sur la terre, Molygruber. Vous en êtes loin, très loin; vous êtes en un temps et un plan d'existence tout à fait différents. Vous avez une masse de choses à apprendre, mon ami!

– Je veux bien être damné, dit Molygruber; si je comprends comment vous pouvez avoir la lumière du soleil, quand il n'y a pas de soleil?

Ses compagnons – deux hommes et une femme – se contentèrent de lui sourire, et la femme le prit gentiment par le bras en lui disant :

– Venez, nous vous emmènerons à l'intérieur et vous expliquerons beaucoup de choses.

Tous quatre, ils traversèrent la belle herbe verte et gagnèrent une allée merveilleusement pavée.

– Eh! cria Molygruber, ce sentier me fait mal aux pieds. Je n'ai pas mes souliers.

Ce qui déclencha un nouvel éclat de gaieté. Et Boris de dire à Molygruber :

– Eh bien! pourquoi ne pas réfléchir à la paire de chaussures ou de bottes que vous souhaiteriez porter? L'opération vous a réussi pour ce qui est du vêtement, bien que la couleur, je dois l'avouer, ne soit pas une réussite. Vous devriez en changer.

Molygruber réfléchit et pensa au spectacle qu'il avait dû donner vêtu de cette tunique rouge, et sans chaussures. Il souhaita être débarrassé de ce ridicule vêtement et le fut aussitôt.

– Oh! cria-t-il, et maintenant me voilà nu devant une femelle. Oh! je suis triste. Je n'ai jamais encore été nu devant une femelle. Que va-t-elle penser de moi?

La femme explosa littéralement de rire, et les gens qui cheminaient sur le sentier se retournèrent, amusés, pour voir ce qui se passait.

– Allons, allons, dit la femme à Molygruber, tout est très bien, ne vous inquiétez pas. Après tout, vous n'avez pas beaucoup à montrer, vous ne pensez pas? Mais, de toute façon, imaginez-vous seulement dans vos beaux habits du dimanche, chaussé de souliers bien cirés, et si vous y pensez, vous vous retrouverez vêtu ainsi.

Ce qui se produisit.

Molygruber marchait avec précaution et rougissait chaque fois qu'il regardait la femme. Il avait atrocement chaud sous son col et se sentait mal à l'aise, car sur la terre le pauvre vieux Molygruber faisait partie de ces malheureux qui aiment à regarder et pas à agir. Si incroyable que la chose puisse paraître à notre époque, la connaissance qu'avait Molygruber du sexe opposé se limitait à ce qu'il voyait dans les magazines et sur les affiches suggestives que les cinémas mettaient à leur porte dans le but d'exciter l'appétit des passants.

Il réfléchit à son passé, à son ignorance des femmes. Si longtemps il avait imaginé tant de choses curieuses les concernant, jusqu'au jour où il avait vu des jeunes filles se baignant dans la rivière. Il fut arraché à ses pensées par de bruyants éclats de rire et découvrit qu'il avait autour de lui une foule de gens qui avaient suivi sa pensée vu que – dans ce monde où il était – pensée et parole étaient très semblables. Il rougit et prit littéralement ses jambes à son cou. Ses trois compagnons partirent à sa suite en courant, s'essouffant pour essayer de le rejoindre, mais ils en étaient empêchés par de fréquents accès d'hilarité. Molygruber courait; puis, épuisé, il s'écroula sur un banc du parc. Ses poursuivants, quand ils le rejoignirent, ne parvenaient pas à s'arrêter de rire.

– Molygruber, il est préférable que vous attendiez, pour penser, d'être à l'intérieur, lui dit-on en désignant

une merveilleuse construction juste sur la droite. Contentez-vous pour l'instant de concentrer votre esprit sur l'idée de garder vos vêtements jusqu'à ce que nous soyons entrés. Là, nous vous expliquerons tout.

Ils se levèrent, et se plaçant de chaque côté de Molygruber, les deux hommes le prirent par le bras et tous trois se dirigèrent vers le bâtiment. Ils pénétrèrent dans une très élégante entrée en marbre, où régnaient une fraîcheur agréable ainsi qu'une lumière douce qui donnait l'impression d'émaner des murs. Il y avait un bureau de réception très semblable à ceux qu'avait vus Molygruber en risquant un œil à travers les portes des hôtels. Un homme qui était là sourit plaisamment et demanda :

– Un nouveau?

Maisie fit signe que oui de la tête en disant :

– Et un vrai novice aussi.

Ils traversèrent le hall, puis longèrent un corridor où se tenaient de nombreuses personnes. Molygruber se sentait toujours rougissant; ces gens, hommes et femmes, portaient des vêtements divers, dont certains franchement exotiques, et d'autres ne portaient... rien du tout et n'en semblaient pas du tout gênés.

Quand Molygruber fut introduit dans une chambre très confortablement meublée, il était dans un tel état de sudation qu'il donnait l'impression de sortir d'une piscine – encore qu'il n'eût jamais pénétré dans aucune. Avec un soupir de soulagement, il se laissa tomber sur une chaise et commença à s'éponger le visage avec un mouchoir qu'il avait trouvé dans sa poche.

– Pouah! répéta-t-il à deux reprises. Laissez-moi sortir de tout ceci, laissez-moi retourner sur terre, je ne peux pas rester dans un endroit pareil!

– Mais, Molygruber, répondit Maisie en se moquant de lui gentiment, vous devez rester ici. Vous vous souvenez? Vous êtes un athée; vous ne croyez pas en Dieu et vous ne croyez pas à la vie après la mort. Vous êtes encore ici, ce

qui prouve qu'il doit bien exister une sorte de vie après la mort.

La chambre où on l'avait amené avait deux grandes fenêtres. Il regardait comme fasciné, la scène à l'extérieur : le parc splendide avec un lac en son milieu et une rivière agréable qui venait se jeter dans le lac. Il voyait des hommes, des femmes et des enfants. Tous donnaient l'impression de marcher comme s'ils savaient où ils allaient, et pourquoi ils y allaient. Soudain, un homme débouchant du sentier vint s'asseoir sur le banc, et Molygruber le regarda, pétrifié d'admiration, sortir de sa poche un paquet de sandwiches! Molygruber ne pouvait détacher son regard de l'homme. Il le vit déchirer le papier qui enveloppait les sandwiches, le déposer avec soin dans un panier placé près du banc, et attaquer les sandwiches. Molygruber, en le regardant, se sentait faiblir et entendait son estomac formuler de vigoureuses protestations. Il leva les yeux vers Maisie et s'exclama :

– Fichtre! J'ai faim. Quand est-ce qu'on mange par ici?

Il chercha dans ses poches, se demandant s'il n'avait pas un peu de monnaie sur lui; il mangerait bien un hamburger ou quelque chose du même genre. La femme posa sur lui un regard plein de compréhension et lui dit :

– Vous pouvez avoir ce que vous voulez comme nourriture ou boisson. Décidez simplement ce que vous désirez, mais n'oubliez pas qu'il vous faut d'abord penser à une table, sinon vous devrez manger par terre.

Se tournant vers lui, un des hommes parla :

– Nous vous laissons pour un moment, Molygruber; pendant ce temps vous réfléchissez à ce que vous aimeriez avoir comme nourriture mais, comme vous l'a dit Maisie, pensez d'abord à une table. Quand vous aurez obtenu cette nourriture dont vous n'avez d'ailleurs nul besoin, nous reviendrons vous trouver.

Sur ces mots, ils se dirigèrent vers le mur qui s'ouvrit pour les laisser passer, puis se referma derrière eux.

Toute cette histoire d'avoir à méditer sur ce qu'il voulait manger pour l'obtenir, et aussi de n'avoir – comme on le lui avait dit – nullement besoin de manger, était pour Molygruber plus qu'incompréhensible. Le type n'avait-il pas déclaré qu'il n'avait nul besoin de nourriture? Qu'entendait-il par là? Toutefois il avait terriblement faim, faim au point de s'évanouir. Et cette sensation lui était familière; il l'avait bien souvent éprouvée dans sa jeunesse. Et c'était parfaitement désagréable.

Il s'interrogea sur la façon dont il devait penser. Avant tout, la table. Il savait, bien sûr, ce qu'était une table; n'importe quel idiot le savait. Mais quand vint le moment d'y PENSER, ce ne fut pas tellement facile. Sa première tentative lui parut ridicule à l'extrême. Il essaya de revoir les vitrines des magasins d'ameublement devant lesquelles il s'arrêtait parfois tandis qu'il balayait la rue; sa pensée se fixa sur une jolie table ronde en métal avec un parasol au-dessus; puis il se souvint que son attention avait été aussi attirée par une autre table décorée – une table à ouvrage pour dames. A son complet étonnement, il découvrit que la création qui se tenait devant lui était un mélange des deux – moitié métal et moitié table à ouvrage – et semblait très instable. Il la repoussa des mains en disant :

– Pouah! Va-t'en et vite!

Il se reprit à réfléchir et pensa à une table qu'il avait aperçue dans un parc où il avait l'habitude d'aller. Elle était faite de rondins et de planches. Il la revit avec autant de précision que possible afin de la demander. Immédiatement elle fut devant lui! C'était un meuble très rustique, en bois presque brut, et il s'aperçut qu'il avait complètement oublié de penser à un siège; il se dit qu'il pourrait utiliser la chaise qui était dans la chambre. Mais,

à sa grande déception, il découvrit, en avançant la chaise que celle-ci était beaucoup trop basse pour la table. Ayant finalement réglé tous ces détails, il se concentra sur la nourriture. Pauvre, Molygruber appartenait à la classe des déshérités, ayant toujours vécu au jour le jour et n'ayant qu'un peu de café pour accompagner un hamburger ou quelque nourriture du même genre. Il opta donc pour une assiette de hamburgers et quand ils se matérialisèrent devant lui, il mordit dedans à pleines dents. Mais c'était une duperie, car la chose n'avait rien à l'intérieur! Après plusieurs essais et beaucoup d'erreurs, il comprit qu'il lui fallait penser clairement – et que s'il désirait un hamburger il devait imaginer ce qui serait à l'intérieur. Finalement, il l'obtint, exactement comme il le voulait; mais en mordant dedans il décida qu'il n'avait pas grand goût; et quand il essaya le café qu'il avait souhaité, ce fut pire encore. Jamais il n'avait bu un café aussi affreux. Il en vint à la conclusion qu'il ne pouvait plus se fier à son imagination, mais continua à essayer de produire ceci puis cela, sans se risquer cependant au delà d'un café, d'un hamburger et d'un morceau de pain; mais n'ayant jamais de sa vie mangé du pain frais, il lui semblait toujours fade et déplaisant.

Pendant un moment, il y eut le bruit de la mastication de Molygruber dévorant ses hamburgers; puis ayant avalé bruyamment son café, il repoussa simplement la table et se mit à réfléchir à toutes les choses particulières qui lui étaient arrivées. Il se rappela tout d'abord qu'il ne croyait pas à la vie après la mort. Alors où était-il donc, maintenant? Il songea à son corps en décomposition et, lui ayant jeté un coup d'œil involontairement, il faillit vomir. Quelles étranges expériences que celles qu'il avait traversées! Tout d'abord il avait cru être pris dans un tonneau de goudron; puis le goudron s'était évanoui pour faire place à une fumée noire rappelant celle que répandait sa lampe à pétrole quand il oubliait de baisser la mèche avant de

quitter sa chambre. Il se souvenait de ce que sa logeuse lui avait dit!

Soudain, il se retourna. Boris était debout à côté de lui et demandait :

– Vous avez eu un bon repas, à ce que je vois, mais pourquoi vous en tenir à ces horribles hamburgers? Vous savez que vous pouvez avoir tout ce que vous désirez, mais à la condition que vous y pensiez soigneusement, que vous réfléchissiez à tous les ingrédients, puis ensuite à la cuisson de la chose choisie.

Molygruber leva les yeux vers lui en disant :

– Où est-ce que je lave les assiettes?

– Mon cher garçon, dit Boris sincèrement amusé, vous ne lavez pas les assiettes ici. Par la pensée vous les faites apparaître, puis disparaître. Tout ce que vous avez à faire quand votre repas est terminé, c'est de penser à la disparition des plats. C'est aussi simple que ça. Vous vous y ferez très vite. Mais vous savez que vous n'avez pas besoin de manger, car vous trouvez dans l'atmosphère tout l'élément nourrissant qui vous est nécessaire.

Molygruber se sentait devenir amer. Toute cette situation l'exaspérait en ce qu'elle avait d'absurde. Comment accepter l'idée de trouver sa nourriture dans l'atmosphère? Et pour qui ce Boris se prenait-il? Il savait, lui, Molygruber, ce que c'était que d'avoir faim, au point de s'évanouir sur le trottoir avec un agent qui vous botte les côtes en vous disant de se relever, si vous ne voulez pas être embarqué!

– Allons, il nous faut partir d'ici, lui dit l'homme. Je dois vous conduire auprès du docteur qui vous dira quelques petites choses et essaiera de vous aider. Venez.

Ce disant, il pensa à la table et aux restes du repas, et le tout s'évanouit dans l'air. Puis il emmena Molygruber vers le mur qui s'écarta devant eux, les faisant déboucher sur un long corridor brillant. Des gens y circulaient,

donnant l'impression de se rendre quelque part, et lui, Molygruber, était complètement désorienté et ahuri.

Après avoir suivi un couloir, l'homme frappa à une porte verte. « Entrez », dit une voix. L'homme poussa Molygruber à l'intérieur et disparut.

Molygruber regarda autour de lui, effrayé. La pièce était confortable et agréable, mais l'homme imposant, assis derrière le bureau, le terrorisait littéralement; il lui faisait penser à un médecin du travail qui l'avait examiné au moment où il avait demandé un emploi de balayeur des rues – oui, c'était bien ça, le médecin du travail. Il avait été très brusque et, ricanant du physique minable de Molygruber, lui avait déclaré qu'il doutait qu'il soit assez fort pour pousser un balai. Mais il s'était laissé attendrir et l'avait finalement reconnu bon pour le job.

L'homme assis derrière le bureau leva les yeux et, cette fois, lui sourit d'un air réconfortant en disant :

– Avancez, Moly, et asseyez-vous. J'ai besoin de vous parler. (Hésitant, presque effrayé d'avancer, Moly, tout tremblant, fit quelques pas et vint s'asseoir. L'homme le regarda des pieds à la tête en disant :) Plus nerveux que beaucoup, hein? Qu'y a-t-il qui ne va pas, mon gars?

Pauvre Molygruber, il ne savait que répondre; si la vie avait été terrible pour lui, il lui semblait maintenant que la mort était pire encore. Et il déversa son histoire.

L'homme l'écouta et lui dit :

– Maintenant, c'est vous qui m'écoutez. Je sais que votre vie a été très dure, mais vous l'avez faite plus dure encore, vous-même. Ce n'est pas un mince fardeau que vous avez à porter. Il vous faut changer vos conceptions sur un tas de choses. (Molygruber le fixait, certains des mots qu'il entendait ne voulant rien dire pour lui. Voyant son trouble, l'homme demanda :) Voyons, qu'y a-t-il maintenant?

Molygruber répondit :

– Certains mots que je comprends pas; j'ai aucune

éducation, vous savez. On m'a rien appris, seulement ramassé deux ou trois choses comme ça...

L'homme repassa dans son esprit les mots qu'il avait employés.

– Je ne pense pas m'être servi de mots inhabituels. Qu'est-ce donc que vous n'avez pas compris?

Molygruber baissa la tête et dit avec humilité :

– Conception, j'avais toujours cru que c'était ce que les gens font quand ils fabriquent des bébés. C'est le seul sens de ce mot, pour moi.

Le docteur le regarda bouche bée, puis fut pris d'un véritable fou rire.

– Conception? Mais conception ne veut pas seulement dire ce que vous croyez. Conception signifie aussi compréhension. Si vous n'avez aucune conception d'une chose, vous n'en avez pas davantage la compréhension. Voilà tout ce que veut dire ce mot.

Molygruber était très perturbé par tout ceci, l'esprit toujours obsédé par cette histoire de conception. Mais se rendant compte que le docteur lui parlait, il se cala sur sa chaise et écouta.

– Vous ne croyiez pas à la mort – ou plutôt à la vie après la mort. Vous avez quitté votre corps et avez flotté ici et là; vous ne sembliez pas pouvoir vous mettre dans la tête que vous aviez quitté un corps en décomposition et étiez encore vivant; vous étiez axé sur l'idée de néant et n'en vouliez pas démordre. Aussi, si vous n'êtes pas capable d'imaginer un certain lieu, vous ne pouvez pas y aller? Pas vrai? Si vous vous persuadez qu'il n'y a rien, alors pour vous il n'y a rien. Vous n'avez que ce que vous espérez, que, ce que vous pouvez comprendre; aussi avons-nous essayé de vous choquer, et c'est pourquoi nous vous avons fait reculer et vous avons repoussé dans cet atelier des pompes funèbres afin de vous laisser voir quelques corps que l'on préparait pour être exposés. Nous avons cherché à vous faire voir que vous n'étiez

qu'une pauvre chose raide dont personne ne se préoccupait, qui ne comptait pour personne; et c'est la raison pour laquelle on vous a jeté sur un lit de copeaux; mais même cela ne suffisait pas; il a fallu vous montrer votre tombe, votre cercueil et aller jusqu'à vous faire voir votre corps en train de se décomposer. Ceci nous déplaisait déjà passablement; mais il en a fallu davantage encore pour vous éveiller au fait que vous n'étiez pas mort.

Molygruber donnait l'impression d'être en état d'hypnose. Il comprenait de façon assez vague et cherchait à comprendre davantage. Mais le docteur poursuivait :

– La matière ne peut être détruite; elle ne peut que changer de forme, et dans un corps humain il existe une âme – une âme qui ne meurt jamais, qui vit éternellement. Elle a besoin de plus d'un corps, car elle doit acquérir toutes les formes d'expériences. S'il s'agit d'une expérience de combat, elle prend le corps d'un guerrier... et ainsi de suite. Mais quand le corps est tué, ce n'est rien de plus qu'un paquet de vêtements jetés à la poubelle. L'âme, le corps astral – peu importe le nom que vous lui donnez – s'évade des ordures et est prête à recommencer. Mais si cette âme a perdu beaucoup de compréhension ou n'en avait même pas, alors ce n'est pas facile de l'instruire.

Molygruber hochait la tête et pensait confusément à ce vieil auteur qui avait écrit certaines choses que lui, Molygruber, n'avait pas comprises à l'époque; mais maintenant, une à une, de petites pièces du puzzle se mettaient en place dans son esprit.

Le docteur reprit :

– Si une personne ne croit pas au paradis ou à une vie future, cette personne, quand elle passe de l'autre côté de la mort, erre indéfiniment; elle n'a nulle place où aller; personne n'est là pour l'accueillir vu qu'elle demeure convaincue qu'il n'y a rien; cette personne est dans la position d'un aveugle qui se répète à lui-même que les

choses ne peuvent pas être, puisqu'il ne peut les voir. (Il jeta sur Molygruber un regard pénétrant pour voir s'il suivait sa pensée, puis continua :) Vous vous demandez probablement où vous êtes. Vous n'êtes pas en enfer, vous en êtes juste sorti. Le seul enfer existant, c'est cet endroit que vous appelez terre; il n'y a pas d'autre enfer, pas de feu éternel, pas de damnation. Il n'existe pas de diables qui viennent avec des tisons pour vous brûler de façon indécente, sur divers points de votre personne. Vous allez sur la terre pour apprendre, pour connaître diverses expériences, et approfondir celles déjà faites – et quand vous avez appris ce que vous étiez allé y apprendre, votre corps alors se détache et vous montez au royaume astral. Il y a plusieurs plans d'existence; celui-ci est le plus bas, le plus près du plan terrestre; et vous êtes ici, sur le plus bas, parce que vous n'avez pas la compréhension suffisante qui vous permettrait d'aller plus haut, parce que vous n'avez pas la possibilité de croire. Si vous alliez maintenant dans un royaume plus élevé, vous seriez aveuglé sur-le-champ par l'intense radiation de vibrations beaucoup plus élevées.

Voyant l'air totalement ahuri et perdu de Molygruber, le docteur ajouta d'un ton maussade :

– Je crois qu'il vaut mieux vous reposer un peu; je ne veux pas vous fatiguer trop le cerveau pour le moment. Quand vous serez un peu reposé, je vous expliquerai d'autres choses. (Il se leva et sortit, disant :) Je vous verrai plus tard.

Molygruber marcha un peu dans la chambre, mais en passant sur un certain point du sol, tout cessa d'exister; Molygruber – sans qu'il le sache – était profondément endormi, ses « batteries astrales » venaient d'être rechargées. Toutes ces choses, bien au delà de sa compréhension, avaient constitué, pour lui, une expérience épuisante.

Il s'éveilla en sursaut :

– Oh! mon Dieu! s'exclama-t-il, je vais arriver en retard au travail. On va me virer et il faudra que je m'inscrive au chômage.

Il bondit du lit et resta comme cloué au sol. Il regarda autour de lui, ébahi par l'ameublement et la vue qu'on avait par la large fenêtre. Puis, lentement, tout lui revint. Il se sentit très reposé; il ne s'était jamais, en fait, senti aussi bien de toute sa vie – sa vie? Voyons, où était-il donc maintenant? Il ne croyait pas à la vie après la mort, mais pourtant il était bien mort; aucun doute à ce sujet. Il avait eu tort certainement, et une vie existait après la mort.

Un homme entra avec un sourire réconfortant et lui dit :

– Alors, vous êtes de ceux qui aiment le breakfast, hein? Vous aimez la nourriture, n'est-ce pas?

L'estomac de Molygruber commença à se manifester par des gargouillements.

– Sûr que je l'aime, répondit-il. Je vois pas très bien comment on pourrait continuer sans nourriture. J'aime en avoir des tas, mais j'ai jamais eu beaucoup à manger. (Il se tut pendant quelques secondes, puis reprit :) J'ai vécu de cafés et de hamburgers, c'était bon marché. J'ai jamais eu autre chose. Fichtre! Ce que j'aimerais un bon repas!

L'homme le regarda et lui dit :

– Eh bien! demandez ce que vous voulez. Vous pouvez l'avoir.

Molygruber demeurait là en proie à l'indécision. Il avait envie de tant de choses merveilleuses vues sur des menus affichés à l'extérieur des hôtels et des restaurants. Qu'était-ce donc? Il réfléchit un instant; puis la chose lui

revint à l'esprit. C'était un breakfast spécial affiché à l'extérieur d'un des meilleurs restaurants de l'endroit. Rognons grillés, œufs frits, toasts – oh! tellement de choses. Certaines étaient très au delà de sa compréhension; il ne les avait même jamais goûtées; mais l'homme qui le regardait sourit soudain en disant :

– Très bien, j'ai compris ce que vous voulez, et le voici.

Il se retourna et quitta la chambre en riant. Molygruber demeura étonné se demandant pourquoi il était parti aussi rapidement. Et ce breakfast? Où était-il?

Un fumet merveilleux le fit se retourner, et là, juste derrière lui, il y avait une table recouverte d'une belle nappe blanche; serviette, argenterie, vaisselle fine, tout y était; ses yeux s'ouvrirent démesurément.

Il souleva un des couvercles d'argent et faillit s'évanouir d'extase à l'odeur qui montait du plat. Il n'avait jamais vu de tels mets. Il regardait, ne parvenant pas à croire que cela lui était vraiment destiné, puis il finit par s'asseoir. Il posa une serviette sur sa poitrine et attaqua son repas. Pendant un moment, ce ne fut que mastication tandis que Molygruber mordait dans les saucisses, le foie, le rognon, les œufs frits et autres petites choses. Puis ce fut le bruit des toasts craquant sous ses dents, suivi de la déglutition de sa tasse de thé. Il n'avait jamais bu de thé, et le goût lui parut d'une certaine manière plus agréable que celui du café. De toute façon, c'était un changement agréable.

Il se leva et retourna s'étendre sur son lit; le repas avait été si substantiel qu'il avait peine à rester debout. Il s'étendit donc, se laissa aller et ne tarda pas à glisser vers le sommeil. Il rêva – rêva de la terre, pensa à la dure vie qu'il avait eue, à son père qu'il n'avait pas connu et à sa mère de mère; il songea à ses débuts d'éboueur, puis, progressant, pour devenir balayeur des rues. Les pensées et les images défilaient dans son esprit et y tournaient en

rond. Ouvrant les yeux, soudain, il vit que la table avait disparu, et que le docteur était assis devant lui.

— Eh bien! mon garçon, dit celui-ci, c'est un sérieux repas que vous avez pris là. Vous savez, bien sûr, que vous n'avez besoin d'aucune nourriture sur aucun de ces plans d'existence. En éprouvant la nécessité de manger, vous ne faites que céder à une habitude inutile ramenée de la terre où la nourriture est nécessaire. Ici nous trouvons dans l'environnement toute notre subsistance et toute notre énergie. Vous découvrirez très vite qu'il en est de même pour vous, car ces aliments que vous venez d'absorber ne sont qu'une illusion. Mais maintenant, il nous faut parler; vous avez des tas de choses à apprendre. Asseyez-vous ou bien étendez-vous, mais écoutez-moi.

Se renversant sur son lit, Molygruber écouta ce que le docteur avait à lui dire.

— L'humanité, lui dit ce dernier, est une expérience limitée à un Univers particulier. L'humanité n'est que l'enveloppe temporaire d'âmes immortelles qui doivent faire l'expérience de la dureté et de la discipline au cours de leur existence corporelle; car ce genre d'épreuves n'existe pas sur ce que nous appelons les mondes spirituels.

» Il y a des entités qui attendent toujours d'être nées d'un corps terrestre; mais les choses doivent être décidées avec soin. Tout d'abord, qu'a besoin d'apprendre l'entité? Quel genre de conditions devraient prévaloir à travers la vie, afin que l'entité puisse tirer le maximum d'avantages de sa vie sur terre? (Le docteur regarda Molygruber.) Vous ne semblez pas très renseigné là-dessus, à ce que je crois comprendre?

Levant les yeux, Molygruber répondit :

— Non, docteur. Je sais que les gens naissent et que le processus est un beau gâchis; puis ils vivent une poignée d'années de misère et ils meurent; on les met dans un

trou, et c'est tout... enfin c'était ce que je croyais jusqu'à maintenant.

Il avait dit ces mots d'un air réfléchi.

– Oui, c'est très difficile, remarqua le docteur, si vous n'avez pas la moindre idée de ce qui se passe – parce que vous semblez penser qu'une personne naît, vit et meurt... et c'est tout. Mais il n'en est pas ainsi. Je vous expliquerai tout.

Et voici ce qu'il lui dit :

« Dans cet Univers, la terre n'est qu'un endroit insignifiant, et cet Univers est un lieu sans importance comparé aux autres Univers, les Univers grouillant de vie – vie de différentes sortes, vie servant des buts différents. Mais pour les humains, la seule chose qui compte, c'est ce qui arrive aux humains. Tout cela est un peu comme une école. Un bébé vient de naître; pendant un temps il apprend à travers ses parents les rudiments d'un langage; il apprend – cela avant la venue sur terre des hippies et du M.L.F. – un semblant de manière, de culture. Puis vient l'âge du jardin d'enfants, et dans cette école il est gardé par un malheureux maître qui essaye de le distraire pour qu'il reste tranquille, jusqu'à l'heure de la sortie. A l'école, le premier trimestre n'a pas une grande importance – tout comme la première vie sur terre.

» L'enfant progresse et passe d'une classe à l'autre, chacune devenant de plus en plus importante – jusqu'au moment où il arrive au diplôme. Alors c'est l'école préparatoire de médecine ou la faculté de droit. Ou le modeste apprentissage de compagnon-plombier. Peu importe ce qu'a à étudier la personne et les examens qu'elle a à passer – et il importe de signaler que certains plombiers gagnent plus d'argent que certains médecins. Sur terre, le statut social est une vaste erreur. Peu importe ce qu'étaient les parents d'un individu; la seule chose qui compte dans la vie future, c'est ce que CET INDIVIDU EST DEvenu. Le fils d'un homme qui n'était

sur terre qu'un humble plombier peut fort bien être un esprit cultivé et noble. Et de même, un homme ayant eu l'avantage de la naissance et occupant la position de conservateur de musée, peut avoir les manières d'un porc. Les valeurs terrestres sont erronées et seules comptent celles de la vie future.

» Aux premiers jours de ce round particulier de civilisation, les choses étaient plutôt rudimentaires; les gens apprenaient par l'expérience, en étant le vainqueur ou le vaincu au cours de bagarres. Les deux parties en présence n'étaient parfois que de petits propriétaires ou des ouvriers agricoles, et quelquefois des chevaliers luttant dans quelque domaine royal; peu importe la façon dont on est tué – et quand on l'est, eh bien! il faut passer dans une autre vie.

» A mesure que le monde atteignait à une certaine maturité, les agressions et les efforts que l'homme eut à subir et fournir devinrent plus sophistiqués. Dans le travail, on rencontra la haine, les jalousies, les petites laideurs de la vie de bureau, l'impitoyable compétition dans la vente des voitures, des assurances, et autres professions ou commerces. La vie de travail, actuellement, a quelque chose de décourageant; et comme il n'est pas question d'assommer son voisin alors on lui fait un croc-en-jambe poliment, ou on cherche à le ruiner d'une façon ou d'une autre. Si, par exemple, vous êtes un auteur et n'appréciez pas tel ou tel autre écrivain, eh bien! vous montez une cabale contre lui avec deux autres auteurs. Vous produisez une quantité de fausses preuves, puis vous mettez un journaliste sur l'affaire en lui offrant une petite enveloppe et, s'il s'agit d'un type qui aime la table, eh bien! vous l'invitez à dîner. Il part alors rédiger son article sur la victime en question ou opérer sa destruction par le moyen d'autres mass media – une profession vraiment basse – et tous ces gens font de leur mieux pour torpiller l'auteur qu'ils n'ont jamais rencontré et dont ils

n'ont jamais rien lu. C'est ce qu'on appelle la civilisation. (Le docteur fit une pause, puis dit à Molygruber :) J'espère que vous enregistrez bien tout ceci, et s'il y a un point que vous ne comprenez pas, il faut m'arrêter. Je dois, en effet, vous instruire car vous ne semblez pas avoir appris beaucoup dans toute votre vie terrestre.

Molygruber hocha la tête, et le docteur s'exprima à peu près en ces termes :

– Après décision prise dans le monde astral quant à ce qui est nécessaire, les circonstances sont alors examinées et on sélectionne les parents qui pourraient convenir. Puis quand le mari et la femme, sur terre, ont fait leur petite affaire, l'entité est alors préparée dans l'astral; elle « meurt » au monde astral et est poussée dans le monde terrestre sous la forme d'un bébé. Le traumatisme provoqué par le fait même de naître est habituellement si sérieux que l'individu oublie tout de sa vie passée; et c'est pourquoi nous avons des gens qui disent : « Oh! mais je n'ai pas demandé à naître! Aussi ne me blâmez pas pour ce que j'ai fait! »

» Quand une personne meurt à la terre, elle aura atteint un certain niveau de compréhension; elle pourra avoir appris un peu de métaphysique, et aura ainsi acquis quelque savoir qui l'aidera dans le monde futur. Dans un cas comme le vôtre, Molygruber, vous donnez l'impression d'être singulièrement ignorant de ce qu'est la vie après la mort. Je vous l'expliquerai donc :

» Quand une personne qui n'a vécu que quelques existences sur terre – c'est-à-dire sur le plan à trois dimensions – quitte la terre, ou « meurt » comme on dit improprement, le corps astral ou l'âme est reçu dans un monde astral inférieur qui est en accord avec le savoir de cette personne récemment arrivée. Un garçon ou un homme peu cultivé devra, s'il veut s'élever dans la société, suivre les cours du soir, afin d'y acquérir les connaissances indispensables. Il en est de même avec

l'astral. Il y existe une multitude de mondes, dont chacun convient à un type donné d'individu. Ici, dans ce monde – qui est dans l'astral inférieur à quatre dimensions – il vous faudra vous instruire en métaphysique; vous devrez apprendre comment penser afin d'obtenir vêtements, nourriture et tout ce dont vous avez besoin. Vous avez encore à vous rendre dans le hall des souvenirs, où vous verrez tout ce que vous avez fait dans votre vie passée, et où vous vous jugerez. Et je peux affirmer qu'il n'est pas de juge aussi sévère que son propre surmoi. Le surmoi peut être comparé à l'âme. Je vous dirai brièvement qu'il existe environ neuf « dimensions » disponibles dans cette sphère particulière d'activité. Quand on a finalement atteint l'incarnation dans le neuvième corps ou surmoi, on est alors prêt à monter dans les sphères plus élevées et à apprendre des choses supérieures. Les gens et les entités s'efforcent toujours de grimper, tout comme les plantes luttent pour aller vers la lumière.

» Ceci est un monde astral inférieur où pour apprendre vous devrez avoir plusieurs leçons; il vous faudra aller à l'école pour y être instruit de beaucoup de choses concernant la vie sur terre, et la vie dans l'astral. Puis plus tard, vous déciderez du type de leçons que vous avez à apprendre. Quand tout ceci aura été décidé, vous serez en mesure de retourner sur la terre auprès des parents choisis où, on l'espère, vous aurez cette fois davantage d'opportunités de vous élever et d'avoir ainsi sur terre une position meilleure. On espère que dans une prochaine vie, vous apprendrez beaucoup – ce qui vous permettra, lorsque vous quitterez à nouveau le corps terrestre, de ne pas revenir à ce bas niveau, mais à deux ou trois plans au-dessus de celui-ci.

» Plus vous montez dans les sphères astrales, plus vos expériences sont intéressantes, et moins vous endurez de souffrances; mais il vous faut approcher ces choses avec soin, doucement et lentement. Si vous étiez, par exemple,

placé soudainement sur un monde astral deux ou trois stades au-dessus de celui-ci, vous seriez aveuglé par l'intensité des émanations provenant des gardiens de ce monde-là; aussi, plus vous apprendrez rapidement ce que vous avez à apprendre, plus vite vous pourrez retourner sur terre et vous préparer pour un stade plus élevé.

» Disons qu'un homme vraiment très bien quitte la terre, la terre à trois dimensions, celle de laquelle vous êtes arrivé récemment. S'il était vraiment très éclairé il pourrait franchir deux ou trois stades, et le traitement qu'il y trouverait serait moins dur que celui que vous avez ici; il n'aurait pas à imaginer, comme vous, sa nourriture. L'essence de son corps absorberait, de l'environnement, toute l'énergie dont il a besoin. Vous pourriez faire aussi bien, mais vous n'êtes pas instruit en de telles choses, vous n'êtes pas capable d'une assez grande compréhension en matière de spiritualité pour être témoin du fait que, jusqu'à présent, vous n'avez pas cru à la vie après la mort. Sur ce plan-ci, celui où vous résidez à présent, il y a nombre de gens qui ne croient pas à la vie après la mort; ils sont ici pour apprendre qu'elle existe!

» Dans des incarnations à venir, vous lutterez pour monter, ce qui fait que, mourant au monde terrestre, vous renaîtrez à un monde astral; vous vous élèverez à un plan supérieur et aurez de plus en plus de temps entre les incarnations. Dans votre cas, par exemple, en supposant que vous ayez été renvoyé de votre emploi sur terre, c'est un travail où vous auriez pu retrouver un emploi le lendemain; mais pour un professeur, le problème serait plus difficile et l'emploi plus long à trouver. De même sur le plan où vous êtes maintenant, vous pourriez être renvoyé sur terre dans un mois ou deux; mais quand on atteint à des plans plus élevés, on doit attendre plus longtemps afin de se remettre des chocs psychiques endurés sur la terre.

Molygruber se redressa en disant :

– Tout ça, docteur, me dépasse. Je suppose que je dois commencer à apprendre quelque chose, hein? Mais est-ce qu'on ne peut pas, d'ici, parler aux gens qui sont sur terre?

L'ayant regardé pendant un instant, le docteur répondit :

– Oui, si le sujet est jugé suffisamment urgent. Sous certaines conditions et circonstances, une personne d'ici peut entrer en contact avec quelqu'un qui vit sur terre. Qu'avez-vous en tête?

L'air un peu gêné, considérant ses pieds, puis ses mains, Molygruber finit par répondre :

– Eh bien voilà! Le gars qui a ma vieille brouette, j'aime pas la façon dont il la traite. Je la soignais, je la tenais toujours aussi propre que possible. Je voudrais entrer en contact avec le directeur du dépôt et lui dire de donner au gars qui a pris mon job un bon coup de pied où vous savez.

Le docteur eut l'air très choqué. :

– Mais mon ami, répliqua-t-il, vous devez apprendre à ne pas céder à la violence et à ne pas juger les gens si sévèrement. Vous méritez, bien sûr, des éloges pour avoir pris tant de soin de votre instrument de travail; mais un autre homme a le droit de le traiter différemment. Non, il est impossible que vous entriez en contact avec votre directeur pour un motif aussi frivole. Je vous suggère d'oublier complètement votre vie sur terre. Vous êtes ici maintenant, et plus vite vous apprendrez ce qui concerne cette vie et ce monde, plus vite vous serez en mesure de progresser – car vous êtes ici pour apprendre et seulement pour cela – afin de pouvoir être envoyé vers un statut supérieur.

Molygruber alla s'asseoir sur son lit, ses doigts tapotant ses genoux. Le docteur le regarda avec curiosité se demandant comment il était possible que des gens puissent vivre un certain nombre d'années sur terre et

demeurer aussi obtus, ignorants presque de ce qui se passe autour d'eux et ne sachant rien concernant le passé ou le futur.

– Qu'y a-t-il? demanda-t-il soudain.

Molygruber leva les yeux en sursautant puis répondit :

– Oh! j'ai pensé et je comprends que je suis mort. Mais si je suis mort, pourquoi est-ce que j'ai l'air solide? J'ai cru que j'étais un fantôme, et un fantôme, c'est comme une bouffée de fumée.

Le docteur éclata de rire.

– Combien de fois n'ai-je pas entendu cela? dit-il. La réponse est très simple : quand vous êtes sur terre, vous êtes fondamentalement de la même substance que ceux qui vous entourent, et ainsi vous vous voyez mutuellement comme étant solides, mais si moi, par exemple, j'allais sur terre venant de l'astral, je serais si ténu et transparent pour les gens qu'ils ne me verraient pas ou passeraient au travers de moi. Mais ici nous sommes, vous et moi, de la même matière, de la même densité de matière; aussi pour l'un et pour l'autre nous sommes solides, tout autour de nous est solide. Et écoutez bien ceci : vu que sur les plans plus élevés d'existence les vibrations sont de plus en plus élevées, si quelqu'un venait à nous, disons, de la cinquième dimension, nous serions incapables de le voir; il vous serait invisible, parce qu'étant d'une substance supérieure. (Pour Molygruber, tout cela était trop; il paraissait de plus en plus embarrassé.) Vous ne me suivez pas? demanda le docteur.

– Non. Pas du tout.

Le docteur soupira.

– Je suppose, dit-il, que vous connaissez un peu la radio? Vous savez que vous ne pouvez pas avoir FM sur un poste qui n'est fait que pour MW, et vice versa. De la même façon, vous pouvez dire que nous, sur ce plan d'existence, sommes FM et les gens sur terre sont MW.

Cela devrait vous aider à comprendre qu'il y a au ciel et sur terre plus de choses que vous ne pensez; mais vous êtes ici maintenant et vous devez apprendre certaines d'entre elles.

Molygruber eut soudain une vision et revit les deux ou trois fois où il était allé à l'école du dimanche. Il cessa de jouer avec ses doigts et demanda au docteur :

– Y a-t-il quelque chose de vrai dans l'histoire qui dit que les gens vraiment saints ont un fauteuil au paradis?

Le docteur éclata de rire :

– Oh! Dieu! tant de gens ont cette idée ridicule. Non, il n'y a rien de vrai là-dedans. Les gens ne sont pas jugés en fonction de leur religion, mais du fonctionnement de leur esprit. Font-ils le bien pour essayer de bien faire ou pour acquérir une sorte d'assurance en vue du moment où ils quitteront la terre? C'est une question à laquelle on se doit d'être en mesure de répondre. Quand les gens passent de vie à trépas, ils voient ce qu'ils espéraient voir. Si de fervents catholiques ont été élevés avec des idées d'anges, de musique céleste et de saints jouant de la harpe, alors c'est ce qu'ils auront quand ils passeront d'un monde à l'autre. Mais quand ils se rendent compte que tout cela n'est qu'hallucination, ils voient alors la vraie réalité, et c'est leur intérêt de la voir le plus vite possible. (Il s'arrêta; regarda très sérieusement Molygruber et reprit :) Ce qu'il y a de bien en ce qui concerne des gens comme vous, c'est qu'ils n'ont aucune idée fausse ou préconçue quant à ce qu'ils vont voir. Ils gardent un esprit ouvert – c'est-à-dire qu'ils ne sont ni croyants ni incroyants, ce qui vaut beaucoup mieux que de suivre en esclave n'importe quelle discipline.

Molygruber était immobile, fronçant les sourcils, puis il parla :

– Quand j'étais gosse, j'avais une peur bleue car on me disait toujours que, si je n'obéissais pas, j'irais en enfer,

que là un tas de diables me brûleraient où vous savez, ce qui me ferait atrocement mal. Comment, si Dieu est aussi grand qu'on le dit, s'il est notre Père miséricordieux, peut-il vouloir nous torturer éternellement? C'est ce que je ne peux pas arriver à comprendre!

Le docteur soupira à plusieurs reprises et dit :

– Oui, c'est là une de nos plus grandes difficultés. On a donné aux gens de fausses valeurs... de fausses affirmations; on leur a dit qu'ils iraient en enfer et seraient damnés. Il n'y a, dans tout cela, pas un brin de vérité. L'enfer, c'est la terre. Les entités vont sur terre pour apprendre, à travers les épreuves, les différentes choses qu'elles doivent savoir. La terre est généralement un lieu de souffrance. Si une personne est peu évoluée elle n'a généralement pas assez de ce que nous appelons le *karma* pour avoir à souffrir afin d'apprendre. Ces personnes restent sur terre pour acquérir quelque expérience en observant les autres et, ensuite, reviennent plus tard pour leurs propres épreuves. Mais il n'existe pas d'enfer après la vie sur terre. C'est une illusion; c'est un faux enseignement.

– Alors, dit Molygruber, pourquoi y a-t-il tant de choses sur l'enfer dans le Livre Saint?

– Parce que, répondit le docteur, il y avait au temps du Christ un village appelé Enfer. Il était situé en bordure d'une très haute terre, et à l'extérieur de ce village se trouvait un marécage d'où sortaient de la fumée et des vapeurs sulfureuses. Quand une personne était accusée d'une quelconque chose, on l'amenait au village Enfer pour qu'elle y subisse l'épreuve qui consistait à passer à travers ces fumées – selon la croyance qui voulait que si elle était coupable elle ne supporterait pas la chaleur et serait brûlée. Mais si elle était innocente ou assez riche pour soudoyer les prêtres du lieu – qui lui recouvraient alors les pieds d'un enduit protecteur – elle pouvait traverser le marais et émerger de l'autre côté, reconnue

innocente. C'est à peu près ce qui se passe maintenant avec la façon dont est rendue la justice. L'innocent est souvent emprisonné alors que le coupable reste en liberté.

– Il y a autre chose qui me tourmente, dit Molygruber. Il paraîtrait que, lorsqu'on meurt, il y a des gens qui vous aident de l'autre côté à aller au paradis ou dans l'autre endroit. Je suis supposé être mort; mais je suis certain de ne pas les avoir vus. Il m'a fallu y aller tout seul, comme le bébé qui naît au moment où on ne l'attend pas. Qu'est-ce donc que cette histoire d'aides ou d'assistants?

Le docteur répondit :

– Bien sûr qu'il y a des aides qui assistent ceux qui souhaitent l'être; mais si quelqu'un – vous, par exemple – se refuse à croire en quoi que ce soit, vous ne pouvez non plus croire aux aides. Aussi, si vous n'y croyez pas, ils ne peuvent venir vous aider. Et au lieu d'être assisté, vous êtes muré dans l'épais brouillard noir de votre obscurantisme, de votre manque de croyance et de compréhension. Je vous assure que les aides existent, si vous leur permettez de venir.

» De même, un parent ou ami vient généralement accueillir le nouveau venu dans l'astral. Mais ce plan-ci est le plan inférieur, le plus près de la terre, et vous y êtes parce que vous ne croyez en rien. Et vu votre ignorance, il vous est plus difficile encore de croire aux plans plus élevés; aussi vous êtes dans ce que certaines personnes considèrent comme le purgatoire. Ce mot signifie purge; c'est un lieu de purgation où vous resterez aussi longtemps que vous ne serez pas guéri de votre manque de croyance. Et parce que vous êtes sur ce plan, vous ne pouvez pas rencontrer ceux qui ont été amicaux avec vous, dans d'autres existences. Ils sont sur des plans beaucoup plus élevés.

Molygruber s'étira en disant :

– Sapristi! Je parais avoir dérangé les choses, aussi que se passe-t-il maintenant?

Le docteur se leva et pria Molygruber de faire de même en disant :

– Vous devez vous rendre maintenant au hall des souvenirs où vous reverrez chacun des événements de votre vie sur terre; en les voyant, vous jugerez de ceux où vous avez réussi, et de ceux qui furent des échecs; vous commencerez ainsi à entrevoir ce que vous aurez à faire pour vous améliorer dans une prochaine existence terrestre. Venez.

Ils se dirigèrent vers le mur qui s'entrouvrit et longèrent à nouveau le grand hall. Le docteur parla quelques instants avec un homme assis derrière le bureau, puis revint auprès de Molygruber.

– Par ici, lui dit-il.

Tous deux suivirent un long corridor, puis débouchèrent sur une pelouse à l'extrémité de laquelle s'élevait un bâtiment qui semblait fait de cristal reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et d'autres aussi dont Molygruber ignorait le nom. Ils s'arrêtèrent devant une porte.

– Nous voilà au hall des souvenirs, dit le docteur. Il s'en trouve un sur chaque plan d'existence. Vous entrez et vous voyez devant vous un semblant de terre, flottant dans l'espace. En avançant vers elle vous aurez la sensation que vous tombez, tombez, jusqu'au moment où vous aurez l'impression d'être sur la terre observant tout ce qui s'y passe, voyant tout sans être vu. Vous verrez vos actions et la façon dont elles ont affecté d'autres êtres. Certains appellent ce lieu le hall du jugement; mais il n'y a, bien sûr, aucun juge présent pour peser votre âme dans la balance et décider de votre sort. Non, rien de semblable. Chacun, dans ce lieu, est seul à se voir et à juger si sa vie a été ou non une réussite. Maintenant, je vous laisse, dit le docteur en prenant Molygruber gentiment par le bras pour le faire avancer. Prenez tout votre temps,

et quand vous sortirez, une personne sera là, vous attendant. Adieu.

Il s'éloigna. Molygruber resta là pris d'une véritable crainte, ne sachant ce qu'il allait voir, ni ce qu'il ferait au sujet de ce qu'il verrait. Il demeura sur place – comme une statue – une statue de balayeur des rues sans sa brouette – et une étrange force finalement le poussa en direction du portail du hall et il y entra.

Et ainsi donc, Leonides Manuel Molygruber vit sa propre histoire en tant qu'entité, depuis le commencement des temps.

Il apprit beaucoup sur les erreurs du passé et les choses auxquelles se préparer en vue du futur; et grâce à des moyens inconnus sur terre, sa compréhension se fit plus vaste, son caractère se purifia et quand Leonides Manuel Molygruber quitta le hall des souvenirs – des semaines ou des mois plus tard – il s'installa avec un groupe de conseillers et prépara son retour sur terre, afin que sa tâche une fois accomplie, il puisse revenir à nouveau sur un meilleur plan de la vie astrale.

7

Le grand président se renversa dans son élégant fauteuil pivotant, et serra sa poitrine à deux mains d'un air sinistre. Encore cette douleur qui lui donnait l'impression d'être broyé dans un étau. Il suffoquait et se demandait ce qu'il devait faire. Fallait-il appeler le médecin, aller à l'hôpital ou essayer de supporter encore?

M. Hogy MacOgwascher, le président de Glittering Gizmos avait un problème très grave, semblable à celui qui avait mis fin à la vie de son père. La firme, fondée par ce dernier, connaissait une prospérité qui amenait Hogy à regretter que son père ne soit plus là pour assister à cette

réussite. Hoky tâtonna pour trouver ses capsules de nitrite d'amyle. Il les broya dans un Kleenex et laissa les émanations pénétrer sa poitrine, ce qui pour un temps le calmait. Mais le mal dont il souffrait ne finirait qu'avec la vie. Ce médicament lui permettrait de durer, ce dont il était reconnaissant. Il n'avait pas achevé ce qu'il avait à faire. Il songea à son père disparu depuis longtemps; il se souvint de leurs conversations qui étaient bien plus celles de deux frères que celles de père à fils. Il jeta un coup d'œil à la large fenêtre aux vitres teintées dans le haut, et pensa au jour où son père debout auprès de lui l'avait pris par l'épaule; ensemble, ils avaient regardé l'usine et le père avait dit :

– Hoky, mon garçon, tout ceci sera à toi, un jour. Prends-en soin, grand soin. C'est mon œuvre, Hoky. Grâce à elle, tu vivras à tout jamais à l'abri du besoin et tu connaîtras la prospérité.

Puis son père s'était assis lourdement et – comme Hoky maintenant – avait serré sa poitrine à deux mains en geignant de douleur.

Hoky avait sincèrement aimé son père.

Il revoyait ce certain jour où assis en face de lui, devant le somptueux bureau tout luisant – un bureau merveilleux, en vérité, tout sculpté à la main par un vieil artisan d'Europe, il avait dit à son père :

– Papa, d'où tenons-nous un nom si bizarre? Nombre de gens m'ont souvent posé la question et j'ai toujours été incapable de leur répondre. Tu n'es pas pressé cet après-midi, la réunion a bien marché. Alors explique-moi ce qui s'est passé avant ta venue au Canada.

Le père s'était renversé dans son fauteuil – celui dans lequel Hoky était assis maintenant – et avait allumé un immense havane. Puis, tout en tirant sur son cigare, les pieds sur le bureau, les mains croisées sur son large estomac, il avait commencé :

– Eh bien! mon garçon, nous venons de Haute-Silésie,

en Europe. Nous étions juifs. Mais ta mère et moi, ayant appris qu'au Canada aussi le préjugé contre les juifs existait, nous avons décidé de nous faire catholiques. C'est eux qui semblent avoir le plus d'argent et le plus de saints pour veiller sur eux. Ta mère et moi avons réfléchi à différents noms. J'ai alors pensé au cousin de ton oncle, du côté de ta mère. Un homme bien, qui gagnait bien sa vie. Il était juif comme toi et moi, mais gagnait pas mal d'argent en lavant les cochons. Il les brossait, les récurait et ils sortaient de là propres et roses comme les fesses d'un bébé.

Le père de Hogy avait alors posé ses pieds sur le sol tout en cherchant à attraper le canif spécial muni d'une pointe. Il avait percé le bout de son cigare, qui ne tirait pas très bien, puis satisfait du résultat il avait repris son récit :

– J'ai dit à ma femme : on va s'appeler Hogswasher (1). C'est un bon nom américain, un peu continental. (Il s'était arrêté de parler pour rouler son cigare entre les lèvres avant de continuer :) Ma femme m'a dit qu'on devrait faire quelque chose pour enjoliver un peu le nom et le faire plus catholique, par exemple en mettant un « Mac » devant, comme les Irlandais. Ce Mac c'est un peu comme une sécurité pour eux. Alors j'ai dit, c'est bon. On va s'appeler MacOgwascher – et à partir de maintenant, on sera des catholiques.

Le vieil homme s'était arrêté à nouveau et ruminait en faisant tourner son cigare entre ses lèvres, puis après une solide bouffée il avait repris :

– Les amis auxquels j'ai raconté mon histoire m'ont dit que je devrais avoir un saint patron, comme les catholiques en Irlande. Je ne savais pas qui prendre comme saint; alors mon ami m'a dit : Tu veux un bon saint patron? Alors tu devrais choisir saint Lucre.

(1) Laveur de cochons.

Hogy avait regardé son père avec étonnement en disant :

– Je n'ai jamais entendu parler de saint Lucre. Au séminaire, les frères avaient l'habitude de nous parler des saints, de leur vie; mais ils ne m'ont jamais rien dit de saint Lucre.

– Oui, oui, mon garçon. Je vais te dire pourquoi le saint a ce nom-là. Mon ami m'a dit : Moses, tu as toujours été prêt à courir après un gain, après le sale profit; tu dis toujours que l'argent n'a pas d'odeur, et les autres disent que tu cours toujours après le sale lucre. Alors quel meilleur saint pour toi que saint Lucre?

Mais en ce moment Hogy tremblait sous un nouveau spasme et pensait qu'il allait mourir. Il reprit une autre capsule et ne tarda pas à se sentir mieux. La douleur s'éloignait graduellement. Toutefois, il estima qu'il serait plus sage de s'arrêter et de prendre un peu de repos.

Il retourna à ses souvenirs et pensa à son père. Son père avait commencé son affaire avec de maigres capitaux. Lui et sa femme avaient quitté la Silésie après un de ces pogroms annuels et étaient arrivés au Canada, comme immigrants. Ne trouvant pas de travail, le père Moses s'était loué pour un temps comme ouvrier agricole oubliant qu'il avait été formé pour être un joaillier de talent. Il avait, un jour, vu un autre ouvrier jouant avec une petite pierre trouée. Il avait questionné l'homme, et celui-ci lui avait affirmé que cette pierre, quand il jouait avec elle, lui apportait une certaine paix de l'âme; quand le patron le réprimandait pour sa lenteur et sa stupidité, l'homme jouait avec sa pierre polie et le calme alors l'envahissait.

Le père de Hogy, durant des jours, avait pensé à cette pierre et avait pris une grande décision. Rassemblant le peu d'argent qu'il avait, en empruntant où il avait pu en trouver, il avait monté une petite affaire qui s'appelait Glittering Gizmos. On y fabriquait de petites choses sans

vertu aucune, mais les gens pensaient qu'en ayant ces objets dorés dans leur poche ils trouveraient le calme. Un ami avait un jour demandé à Moses :

– Qu'est-ce que c'est que cette chose? A quoi sert-elle?

– Ah, mon ami! avait répondu Moses, voilà une bonne question. Qu'est-ce qu'un Glittering Gizmos? Personne ne le sait. Mais comme les gens veulent savoir, ils l'achètent. On n'a jamais pu lui trouver aucun usage; mais notre publicité est « NOUVEAU – NOUVEAU – NOUVEAU » et c'est devenu maintenant un symbole; on se doit de posséder l'objet et, avec un supplément, nous le gravons aux initiales de la personne. Il faut se souvenir qu'ici, sur ce continent américain, ce qu'ils veulent c'est quelque chose de nouveau. Seule la chose nouvelle les attire. Nous prenons n'importe quelle saleté, la dorons un peu pour l'enjoliver et annonçons que c'est le dernier gadget, garanti pour vous apporter ceci ou cela, faire telle ou telle chose. Ce qui n'est pas vrai, bien sûr. Tout est dans l'esprit de l'acheteur. Purement subjectif. Tout se passe dans sa pensée, et s'il découvre que le gadget n'est doué d'aucune propriété, il se refuse à reconnaître qu'on l'a « eu » et essaye de vendre l'objet à d'autres pour leur montrer qu'eux aussi on peut les « avoir ». J'ai fait avec ça un bon petit magot.

– Non! s'exclama son ami. Ne me dis pas, Moses, que tu exploites avec de la SALETE la crédulité du public?

Moses avait levé ses sourcils gris dans un mouvement d'horreur en disant :

– Dieu du ciel! Tu ne penses pas, mon ami, que je songerais à filouter les gens? Est-ce que tu me prends pour un escroc?

L'ami lui avait répondu en riant :

– Quand je rencontre un catholique dont le prénom est Moses je me demande ce qui l'a fait renoncer à être juif pour devenir catholique.

Le vieux Moses avait beaucoup ri et conté à son ami l'histoire de sa vie; comment il avait établi une affaire en Silésie en se faisant une réputation de qualité, d'honnêteté en affaires, de prix très serrés; puis il avait dit jovialement :

– Et tout s'est écroulé. Les Russes sont venus, ont tout pris, ont fait de moi un indigent en me chassant de ma maison; et pourtant j'étais un honnête homme et vendais d'excellents articles. Aussi j'ai fait volte-face. Je suis devenu malhonnête, j'ai vendu des déchets, des bêtises que j'ai fait payer très cher – et les gens m'ont respecté bien davantage. Regardez-moi maintenant...ma propre Cadillac, mon usine, mon saint patron, saint Lucre!

Se tordant de rire, il se dirigea vers un petit meuble fixé dans un coin de son bureau. Ouvrant lentement la porte, il se tourna vers son ami en disant : « *Kommen Sie hier* (1). »

L'ami rit aux éclats en criant :

– Mais, Moses, tu te trompes de langue. Tu parles allemand maintenant, tu es censé être un citoyen canadien!

Il s'avança vers Moses qui maintenait la porte entrebâillée comme pour le mettre au supplice. Soudain la porte s'ouvrit toute grande et l'ami vit une plinthe en ébène et, sur elle, un dollar symbolique en or; et au sommet du dollar, il y avait un halo. Il regarda Moses d'un air d'incompréhension; celui-ci éclata de rire devant son expression.

– C'est mon saint, mon saint Lucre, dit-il. Le sale lucre, c'est de l'argent; mon saint, c'est de beaux dollars bien propres.

Hogy se sentait beaucoup mieux. Il pressa le bouton et s'adressa à sa secrétaire : « Venez, mademoiselle Wil-

(1) Venez ici.

liams. » Une jeune personne, genre femme d'affaires, entra et s'assit d'un air posé sur le bord du bureau.

– Je veux que vous appeliez mon notaire pour le prier de venir ici. Je pense qu'il est temps que je fasse mon testament.

– Oh! monsieur Hoky! s'exclama la secrétaire d'un air alarmé. Vous êtes tout pâle; ne croyez-vous pas que je devrais demander au Dr Johnson de venir vous voir?

– Non, non! Je pense, ma chère, que j'ai simplement un peu forcé sur le travail, et on ne saurait être trop prudent. Aussi, appelez seulement mon notaire et priez-le de venir demain matin à 10 heures. Ce sera tout pour cet après-midi.

Il fit un signe de la main pour la congédier et la secrétaire sortit, se demandant si son patron avait eu une prémonition – s'il sentait qu'il allait mourir.

Hoky se cala dans son fauteuil réfléchissant au passé et au futur, tout comme son père avait dû le faire en de nombreuses occasions. Il songea à ce que Mlle Williams lui avait dit du père MacOgwascher qu'elle avait un jour surpris dans son bureau l'air sombre, regardant les nuages au-dessus des bâtiments de l'usine, et soupirant longuement. Mlle Williams s'était arrêtée et avait regardé le vieil homme craignant qu'il ne meure devant elle.

– Mademoiselle Williams, avait-il dit, mon chauffeur doit être ici; dites-lui de venir me prendre devant la grande porte, pour me ramener à la maison.

Mlle Williams avait pris note des ordres de son patron, et le père MacOgwascher était resté là à réfléchir, les mains croisées sur le ventre; puis elle était revenue lui annoncer que la voiture était à la porte.

– Puis-je vous aider, monsieur, à mettre votre pardessus? avait-elle demandé.

Le vieil homme s'était levé, agité de tremblements en disant :

– Eh! eh! mademoiselle Williams, vous pensez que je deviens trop vieux?

La secrétaire avait souri en se précipitant pour l'aider à glisser ses bras dans les manches du pardessus qu'elle avait ensuite boutonné.

– Voilà votre serviette, monsieur. Je n'ai pas vu votre nouvelle Cadillac; aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous accompagner.

Le vieil homme avait acquiescé avec quelques grognements et tous deux avaient pris l'ascenseur et s'étaient retrouvés devant la porte.

Le chauffeur en livrée s'était précipité pour lui ouvrir la porte.

– Non, mon garçon, avait dit le vieil homme, je vais m'asseoir à l'avant pour une fois.

Il avait fait un petit salut de la main à Mlle Williams et la voiture avait démarré.

Le vieil homme habitait la campagne, à une quarantaine de kilomètres de son bureau. En roulant, il regardait autour de lui, comme s'il n'avait jamais vu le paysage ou le voyait pour la dernière fois. Environ une heure plus tard – car la circulation était intense – ils avaient atteint la résidence du vieil homme. Mme MacOgwascher attendait à la porte, car Mlle Williams, en secrétaire dévouée, lui avait téléphoné pour dire que son patron n'était pas très bien et risquait peut-être d'avoir un malaise grave.

– Oh! Moses, Moses! s'écria sa femme en le voyant. Je me suis fait tant de souci. Peut-être que tu travailles trop; tu devrais prendre des vacances, ne pas passer tant de temps à ce bureau!

Le vieux Moses avait renvoyé le chauffeur et, très las, était entré à la maison. C'était celle d'un homme riche, mais sans grand goût. Voisinaient objets anciens rares et précieux, et le moderne criard; mais le tout se fondait de cette façon presque mystique propre aux vieux juifs d'Europe – ce qui faisait qu'au lieu de ressembler à une

espèce de bric-à-brac, l'intérieur finissait par être tout à fait attrayant.

Mme MacOgwascher avait pris son mari par le bras en disant :

– Viens t'asseoir, Moses; on dirait que tu vas tomber. Je pense que je vais envoyer chercher le docteur.

– Non, mama, non. Il faut qu'on parle ensemble de certaines choses, toi et moi, avant que le docteur vienne. (Puis, calé dans son fauteuil, il s'était pris la tête à deux mains en pensant.) Mama, avait-il dit, tu te rappelles la vieille religion? Le judaïsme est la religion de notre famille. Aussi, pourquoi est-ce que je n'appellerais pas un rabbin pour m'entretenir avec lui? Il y a dans mon esprit un tas de choses que je voudrais éclaircir.

La femme s'affairait, préparant un verre pour le vieil homme, en dosant soigneusement la glace, puis elle le lui avait apporté.

– Mais, avait-elle demandé, comment pouvons-nous retourner à la religion juive, alors que nous sommes de si bons catholiques?

Le vieil homme avait semblé méditer tout en dégustant son verre lentement, puis avait fini par répondre :

– Vois-tu, mama, on ne peut pas retourner au pays de nos ancêtres, mais on peut retourner à notre vieille religion. Je pense que je devrais voir un rabbin.

Pendant un temps, ils n'en avaient plus parlé, puis durant le dîner, Moses, soudain, avait laissé tomber sa fourchette et s'était renversé sur sa chaise en geignant.

– Non, Moses, en voilà assez. Je vais appeler le Dr Johnson, avait-elle dit en courant téléphoner.

Elle avait composé le numéro; après quelques secondes, une voix répondait.

– Docteur Johnson, il faut venir très vite. Mon mari est très mal.

Sachant qu'il avait là un malade qui payait bien, le docteur avait répondu sans hésiter un instant :

– Très bien, madame MacOgwascher, je serai chez vous dans dix minutes.

Elle était retournée auprès de son mari.

– Mama! Mama! avait dit le vieil homme en serrant sa poitrine à deux mains, tu te rappelles comment nous sommes venus du vieux pays, voyageant presque comme des bestiaux pour payer le moins cher possible? On a travaillé dur, toi et moi; la vie a été bigrement difficile et je me demande souvent si on n’a pas eu tort de devenir catholiques. Nous sommes nés juifs et juifs nous serons toujours. On devrait peut-être retourner à la vieille religion?

– Mais, c’est impossible, Moses. On ne peut pas. Que diraient les voisins? On ne pourrait jamais l’oublier. Mais je suggère qu’on prenne des vacances; tu te sentiras peut-être mieux au retour. Le Dr Johnson pourrait nous recommander une infirmière qui nous accompagnerait et s’occuperait de toi.

Elle sursauta au bruit de la sonnette. La femme de chambre déjà ouvrait la porte et le docteur était introduit.

– Alors, monsieur MacOgwascher, qu’y a-t-il donc qui ne va pas? dit le docteur d’un ton jovial. Vous avez une douleur dans la poitrine? Une autre crise d’angine – un symptôme sérieux, vous savez. On a l’impression qu’on va mourir.

Sa femme avait hoché la tête d’un air grave.

– C’est vrai, docteur, il y a déjà un certain temps qu’il a cette impression, aussi j’ai pensé que vous deviez venir le voir, d’urgence.

– Vous avez eu raison. Nous sommes ici pour ça, dit le docteur. Mais il faut qu’il se couche et que je l’examine soigneusement. J’ai apporté un cardiographe avec moi.

Sans tarder, le vieux Moses avait gagné le grand lit conjugal recouvert de l’édredon capitonné, à la vieille

mode européenne. A mesure que le docteur l'examinait, son expression se faisait de plus en plus grave.

— Je crains, dit-il après un long temps d'examen, qu'il ne vous faille garder le lit pour un bon moment. Vous êtes un homme très malade, savez-vous. Vous avez brûlé la chandelle par les deux bouts, et vous ne pouvez pas vous offrir ce luxe à votre âge. (Il rangea son stéthoscope et alla se laver les mains dans la luxueuse salle de bains. Puis, ayant dit au revoir à son patient, il descendit l'escalier en compagnie de Mme MacOgwascher.) Pou-vons-nous, lui dit-il à voix basse, nous isoler pour parler?

Elle le conduisit jusqu'au bureau du vieil homme, et ferma la porte.

— J'ai peur que votre mari ne soit très sérieusement touché, avait-il dit. S'il se fatigue encore, il ne résistera pas. Votre fils Hoky est bien au collège, n'est-ce pas?

— Oui, docteur. A Bally Ole College. Si vous estimez que je doive le faire, je lui téléphonerai immédiatement pour lui demander de rentrer. C'est un garçon bien, un très bon fils.

— Je le sais, avait répliqué le docteur. Vous savez que je l'ai rencontré en diverses circonstances. Mais mon opinion est que, maintenant, il devrait rentrer pour voir son père. Ce pourrait fort bien être pour la dernière fois. Je veux que vous compreniez bien que votre mari a absolument besoin d'être surveillé jour et nuit. Peut-être souhaitez-vous que je m'occupe de lui. Je peux vous envoyer des infirmières.

— Oh! oui, docteur, je vous en prie; nous pouvons dépenser tout ce qu'il faut pour sa santé. Vous n'avez qu'à ordonner.

Le docteur se pinça les lèvres dans une sorte de moue et déclara :

— Je préférerais, bien sûr, le mettre dans ma propre clinique, où nous pourrions l'avoir constamment sous surveillance; mais pour le moment je ne crois pas qu'il

serait sage de le déplacer. Il nous faudra le traiter ici. Je vous enverrai une infirmière qui passera huit heures auprès de lui, et sera remplacée par une autre – le roulement sera ainsi assuré – et je viendrai le voir demain matin, à la première heure. Maintenant, je vais faire une ordonnance et prierai le pharmacien de vous faire porter les médicaments. Vous suivrez les instructions très sérieusement. Au revoir, madame MacOgwascher.

Le docteur se leva, traversa la salle à manger et regagna sa voiture.

Pendant un moment, Mme MacOgwascher était restée assise, la tête entre les mains, se demandant ce qu'elle ferait. Elle fut arrachée à ses réflexions par la femme de chambre.

– Le maître vous demande, madame.

Mme MacOgwascher avait alors monté l'escalier en courant.

– Mama, vite le rabbin. J'ai besoin de parler avec lui. Peut-être on peut faire des arrangements pour que mon fils ou un vieil ami récite le *Kaddisch*.

– Moses! s'exclama sa femme, tu crois vraiment que tu devrais voir un rabbin? Tu es un catholique. Comment expliquer aux voisins que nous sommes devenus juifs subitement?

– Mais, mama, comment pourrais-je mourir en paix si je ne sais pas que quelqu'un récitera le *Kaddisch* pour moi?

Mme MacOgwascher sembla réfléchir puis s'exclama :

– Je sais ce qu'on va faire... on fera venir un rabbin comme si c'était un ami, et quand il sera parti on appellera notre prêtre catholique. Comme ça on sera couvert auprès des deux religions et auprès de nos voisins.

Le vieil homme avait ri et sa douleur dans la poitrine avait resurgi. Mais ayant repris son souffle, il avait dit :

– Alors, mama, tu me crois vraiment très mal puisque

tu penses que j'ai besoin des deux pour être sûr d'entrer au Ciel? C'est très bien, mama; mais alors il me faut tout de suite le rabbin, et après le père. Comme tu as dit, j'aurai une double assurance.

– J'ai téléphoné à Hoky, Moses, dit Mme MacOgwascher. Je lui ai dit que tu avais eu une petite rechute et que sa présence te ferait le plus grand bien. Il arrive tout de suite.

Hoky se reprit à réfléchir, revoyant tous ces événements. Il oubliait sa douleur en ranimant ses souvenirs, en se voyant dans sa grosse voiture fonçant dans la nuit froide à travers les petits hameaux et les grandes villes. Il se rappelait l'expression ahurie de l'agent de police surgissant de l'ombre et essayant de stopper la voiture, puis n'y parvenant pas et le pourchassant en motocyclette. Mais Hoky avait une voiture puissante, et il conduisait très bien. Le policier devait être un bleu, car il avait renoncé à la course.

Hoky se revoyait arrivant à la maison paternelle. L'aube s'annonçait dans un ciel tout coloré de rose, de bleu et de jaune. Un peu plus tard dans la matinée, il avait pris un peu de repos avant de rencontrer son père.

Le vieil homme était au lit, coiffé du *yarmelke*, la petite calotte noire que les juifs orthodoxes portent en certaines occasions. Il accueillit Hoky avec un pâle sourire en disant :

– Hoky, mon garçon, je suis juif, et tu es bon catholique. Mais je veux que tu fasses quelque chose pour moi – que tu récites le *Kaddisch* qui, comme tu le sais, est la prière des morts. Je veux que tu le récites à la manière ancienne qui est presque oubliée. Cela ne devrait pas te gêner par rapport à ta foi catholique, mon garçon.

Hoky hésita. Il avait sincèrement adhéré à la religion catholique, croyait fermement à la Bible et aux saints. Il croyait au pape, en la hiérarchie de l'Eglise catholique et

aux pouvoirs divins du Saint-Père. Comment pouvait-il, bon catholique comme il l'était, retourner, même temporairement, à la religion de ses ancêtres, le judaïsme?

Le vieil homme avait guetté sa réaction, puis s'était enfoncé dans son lit en disant :

– C'est bon, mon garçon; je ne te tourmenterai pas davantage; mais je crois que nous allons tous, où tu sais, de la même façon; peu importe que je sois juif et toi catholique. Nous y allons tous de la même façon. Si notre vie a été belle et honnête, nous sommes récompensés. Mais dis-moi, mon garçon, pourquoi les catholiques ont-ils beaucoup plus peur de la mort que les adeptes d'autres religions? Pourquoi sont-ils si opposés à toutes les autres religions et soutiennent-ils fermement que, pour quiconque qui n'est pas catholique, il n'est pas de place au ciel? Est-ce qu'ils auraient acheté tous les tickets d'avance? demanda en riant le vieil homme.

– Père, dit Hogy en grommelant, laisse-moi faire venir ici un des pères, maintenant. Si tu acceptes de te convertir, à présent, je suis certain que tu seras jugé digne d'aller au paradis. En tant que juif, tu n'as aucune chance, père. Te te retrouveras en enfer, tout comme un vieil auteur va y être. J'ai lu dernièrement certains de ses livres, jusqu'au jour où un des pères m'a surpris, et j'ai eu une pénitence pour avoir lu ce type qui s'appelle Rampa. Il y a quelque temps, à l'hôpital, une bonne sœur catholique pleurait à l'idée qu'il irait en enfer – parce qu'il était bouddhiste – un bouddhiste, peux-tu imaginer ça?

Le vieil homme avait regardé son fils avec compassion et pitié.

– Mon garçon, tu as beaucoup changé depuis ton départ. Ta ferveur catholique fait de toi un bigot. Ça ne fait rien, fiston, je vais faire appeler un de mes vieux amis, qui a été pour moi comme un fils et je lui demanderai de réciter le *Kaddisch*; de cette façon, tu n'auras pas de problème de conscience.

Le rabbin vint rendre visite au vieil homme qui lui confia :

– Mon fils a changé au point qu'il n'est plus mon fils, qu'il ne lirait plus le *Kaddisch* pour moi – et ne tolère même pas de parler de notre religion. Je vous demande, mon ami, de bien vouloir réciter le *Kaddisch* pour moi.

Posant ses mains sur les épaules de son vieil ami, le rabbin répondit :

– Bien sûr, Moses, que je le ferai; mais mon fils est un garçon très bien, et il me semble que ce serait peut-être mieux que ce soit lui qui le fasse. Il est jeune, de l'âge de votre fils. Mais nous sommes de la même génération, vous et moi.

Le vieux Moses avait réfléchi, puis souri en signe d'acceptation tout en disant :

– Oui, c'est une bonne idée, rabbin. J'accepte le conseil et votre fils – s'il le veut bien – récitera le *Kaddisch* comme s'il était mon propre fils. (Le vieil homme s'était tu, puis avait dit après un silence :) Rabbin, vous connaissez-*ce* Rampa? Avez-vous lu ses livres? Mon fils m'a assuré qu'on interdit aux catholiques de les lire; de quoi parlent-ils?

Le rabbin répondit en riant :

– Je vous en ai justement apporté un, mon ami. Il dit beaucoup de choses sur la mort et apporte un grand réconfort. Je vous demande de le lire; vous y trouverez la paix de l'âme. J'en ai recommandé la lecture à nombre de gens. Bien sûr que je le connais! C'est un homme qui écrit la vérité et qui a été persécuté par la presse et les media. Il y a eu un petit complot contre lui, il y a quelques années; les journalistes ne cessaient de proclamer que son père était un plombier – ce qui, je le sais pertinemment, est inexact. Mais outre le fait que c'est un mensonge, pourquoi devrait-on avoir à rougir d'être le fils d'un plombier? Leur sauveur, le Christ, était, nous a-t-on dit, le fils d'un charpentier; et beaucoup de saints, chez les

catholiques, sont d'origine très humble. L'un d'eux, saint Antoine, était le fils d'un gardien de cochons. Certains étaient des voleurs qui ont été convertis. Croyez-moi, l'homme dit la vérité! En tant que rabbin j'entends beaucoup de choses, je reçois un abondant courrier et je vous assure que l'homme est honnête; mais il a déplu à un groupe de gens qui, depuis, n'ont cessé de le tourmenter. Et jamais la presse ou la radio ne lui ont offert la possibilité de s'expliquer.

– Mais pourquoi a-t-il à s'expliquer? demanda le vieux Moses. S'il était victime d'une cabale, pourquoi n'a-t-il rien fait à ce moment-là? Pourquoi réagir maintenant?

L'air un peu triste, le rabbin répondit :

– Il était couché avec un infarctus quand les journalistes se pressaient à son domicile. Et comme on le jugeait perdu et que personne ne pouvait plus réfuter leurs histoires, ils se firent encore plus virulents. Mais assez parlé de cet homme. Occupons-nous de vous maintenant. Je vais aller parler à mon fils.

Les jours passèrent. Trois jours, quatre jours; et le cinquième jour, Hogy entra dans la chambre de son père. Il était renversé sur ses oreillers, les yeux à demi ouverts et le menton pendant sur sa poitrine. Hogy se précipita vers lui, puis courut appeler sa mère.

Les funérailles furent simples et intimes. Trois semaines plus tard, Hogy regagnait le collège et achevait ses études avant de reprendre les affaires de son père.

8

Hogy MacOgwascher reprit conscience du présent avec un sursaut. Il leva les yeux, se sentant un peu coupable. Depuis combien de temps rêvassait-il? Le temps n'avait

pas d'importance alors qu'il était aux prises avec ces horribles douleurs. Il resta là, assis, tenant sa poitrine à deux mains et se demandant s'il n'allait pas finir comme son père.

La porte s'ouvrit furtivement. Hoky regarda, étonné. Que se passait-il? Était-ce un voleur venu pour faire un mauvais coup? Puis la porte s'ouvrit un peu plus, mais toujours avec précaution; il entrevit un visage et un œil qui le regardait. C'était sa secrétaire. Comprenant qu'il l'avait vue, elle entra, un peu rougissante.

– Oh! monsieur Hoky, dit-elle, vous m'avez tellement inquiétée que je suis venue vous voir à deux reprises. J'allais juste appeler le docteur. J'espère que vous ne pensez pas que je vous espionnais?

Hoky répondit en lui souriant gentiment :

– Non, ma chère. Loin de moi cette pensée. Je suis simplement navré de vous avoir inquiétée. (Il la regarda avec l'air d'attendre quelque chose et leva les sourcils dans le vieux geste juif, symbole d'interrogation.) Vous voulez peut-être me demander quelque chose? dit-il.

La secrétaire le regarda avec sollicitude et répondit :

– J'ai remarqué, ainsi que d'autres membres du personnel, que vous aviez l'air de souffrir beaucoup ces derniers jours. Ne pourriez-vous pas faire un sérieux check-up, monsieur Hoky?

– Je l'ai fait. Je souffre d'angine de poitrine – un état cardiaque, vous le savez – et je suppose que je devrai finir par abandonner mes fonctions de président, si je vis assez longtemps pour cela. Aussi vais-je décider qui me remplacera. Peut-être pourrions-nous organiser une réunion du comité pour demain après-midi; voulez-vous le notifier aux membres du conseil?

La secrétaire fit signe que oui, et se hâta de dire :

– Oh! monsieur Hoky! J'espère que les choses vont s'arranger. Croyez-vous que je devrais appeler Mme Mac-Ogwascher pour lui dire que vous rentrez?

– Oh! surtout pas. Ma femme se tourmente déjà bien assez à mon sujet; mais je pense que vous feriez bien d'appeler mon chauffeur et de lui dire d'amener la voiture. Je descendrai et l'attendrai dans le hall; dites-lui qu'il entre dès qu'il sera arrivé.

Hogy s'attarda à regarder quelques papiers; puis, d'un geste impulsif, il les ramassa et les mit dans le coffre resté ouvert. Il jeta un coup d'œil sur sa montre, regarda autour de lui et ferma le coffre. Puis ayant donné un tour de clef à chacun des tiroirs de son bureau, il se décida à descendre les escaliers.

Hogy vivait dans une des nouvelles banlieues, à environ trente kilomètres de son bureau. C'était un quartier qui avait connu un récent développement. Cette banlieue, il la parcourait généralement, à l'aller et au retour, la tête enfouie dans ses dossiers, sans lui accorder jamais le moindre regard; mais aujourd'hui, et pour la première fois, il prenait le temps de s'intéresser à la vie autour de lui.

Je suppose, pensait-il en lui-même, que tout comme mon père j'aurai bientôt fini de vivre, et le monde continuera sans moi.

– Oh! Hogy! s'écria Mme MacOgwascher, je préfère appeler le médecin tout de suite. Je pense qu'il vaut mieux que tu voies le Dr Robbins; il te connaît mieux que n'importe quel autre.

Elle partit téléphoner, et obtint tout de suite la secrétaire qui, de la manière propre à la profession commença par répondre de façon distante et autoritaire :

– Oh! mais le docteur est très occupé; il faudra que votre mari vienne au cabinet. Le docteur ne peut pas se déranger.

– Très bien, mademoiselle, dit Mme MacOgwascher qui savait comment parler à ce genre de personne; si vous n'êtes pas capable de prendre un message, je vais joindre la femme du docteur. Je suis une amie de la famille.

Hogy passa à table, mais fit peu d'honneur au repas. Il n'avait nulle envie de manger; il ne se sentait pas très bien et craignait qu'un repas abondant ne fatigue son cœur. Puis il s'était levé de table.

– Je vais me mettre au lit, avait-il dit. Je pense que le Dr Robbins ne tardera pas trop à venir. Drôles de gens que les médecins – pas très concernés par l'inquiétude de leurs malades. Tout ce qu'ils veulent de nos jours, c'est leur partie de golf et voir rentrer les chèques.

Et sur ces mots, il se dirigea vers l'escalier qu'il monta pesamment. Une fois dans sa chambre, il vida ses poches, mit la petite monnaie sur la table de chevet, puis plia ses vêtements avec soin; il revêtit un pyjama propre – il attendait le docteur! – et se mit au lit. Il resta à penser à son père, et à la similitude de leurs deux destinées.

– Sainte Vierge, Mère de Dieu, lança Hogy, soyez avec nous à l'heure de notre mort.

A cet instant précis il entendit le bruit lointain de la sonnette et celui de pas précipités. On ouvrit la porte; il y eut une conversation à voix basse, puis la femme de chambre monta l'escalier en courant.

– C'est le docteur, monsieur. Dois-je le faire monter?

– Oui, je vous en prie.

Le docteur entra et, après quelques mots de salutations, sortit son stéthoscope et ausculta Hogy.

– Vous faites une autre attaque d'angine de poitrine. Mais on vous en sortira, monsieur MacOgwascher, comme on vous en a déjà sorti. Je vous demanderai simplement de ne pas vous faire de souci.

S'asseyant au bord du lit, il répéta à Hogy que le symptôme de l'angine de poitrine était grave, et que le malade croyait toujours qu'il allait en mourir.

– Mais tous les gens doivent disparaître un jour ou l'autre – même les médecins. Un docteur n'a pas le pouvoir de se faire vivre. Nous devons tous mourir. Toutefois, je puis vous assurer que votre heure n'a pas

encore sonné. (Il se tut, fit une petite moue et reprit :) Je pense cependant qu'il serait préférable d'avoir auprès de vous une infirmière de jour et de nuit. Vous seriez rassuré, de même que votre femme, qui est très inquiète – sans raison – dirai-je. Voulez-vous que je m'occupe de cette question d'infirmières?

– Je pense que vous êtes le mieux placé pour le faire et je vous en remercie sincèrement. Sans doute voulez-vous le même arrangement qui avait été décidé pour mon père – infirmières de jour et de nuit? Je vous serais très reconnaissant de vous charger de ce problème.

Un peu plus tard une infirmière entra dans la chambre de Hogy. Sa vue l'effraya – une vieille chose à l'air revêche. Pourquoi pas une minette un peu gentille, pensa-t-il. Ce serait plus agréable. Mais la femme semblait efficace, mettant de l'ordre dans la chambre, remuant tout. Toujours la même chose avec les femmes, se dit Hogy; elles chambardent tout, déplacent tout et le pauvre type ne retrouve plus rien. Enfin! C'est la rançon de devoir garder le lit et il vaut mieux s'en accommoder.

La nuit fut pénible. Il souffrit, reçut ses médicaments et la douleur persista. Il lui semblait que la nuit ne finirait jamais; puis les premières lueurs du jour commencèrent de percer entre les lamelles du store vénitien. Il avait l'impression de n'avoir jamais passé une nuit aussi atroce. Sa femme était à peine auprès de lui qu'il lui exprima le désir de voir le père aujourd'hui même.

– J'ai besoin de lui parler, et peut-être de me confesser.

Sa femme le quitta et alla téléphoner au prêtre catholique. Il y eut une longue conversation sur un ton lugubre, puis il l'entendit qui disait :

– Oh! je suis si contente, mon père, et mon mari sera ravi de savoir que vous allez venir le voir.

Le prêtre arriva juste après le thé. Hogy pria l'infir-

mière de se retirer et tous deux restèrent en tête à tête:

– Je vous assure, monsieur MacOgwascher, que vous avez été un excellent catholique, dit le prêtre, et ne devez avoir aucune inquiétude concernant la vie future. Quand votre heure sera venue de quitter ce monde, soyez certain que vous irez tout droit au paradis. Vous avez fait beaucoup de bien pour l'Eglise et je joindrai mes prières aux vôtres. (Il se mit à genoux au milieu de la chambre en disant d'une voix morne :) Voulez-vous que nous priions ensemble?

Hogy fit signe que oui. Mais ce genre de choses l'embarrassait toujours; il pensait à son père, un bon vieux juif, qui n'avait jamais eu honte de l'être, alors que lui avait renié sa propre foi. Il se souvenait avoir lu quelque part qu'on ne doit jamais changer de religion sans de très graves raisons. Et il n'estimait pas que l'avoir fait – comme lui – pour un motif de standing social, soit une raison valable!

Il ne dormit pas, cette nuit-là, et resta à penser. La douleur avait beaucoup diminué et cependant il ne se sentait pas bien. Son cœur avait un rythme étrange. Il avait l'impression qu'il battait à contre-rythme. Mais il demeura immobile, regardant le ciel nocturne et les arbres tout proches de la fenêtre. Il s'émerveillait des voies de la vie, s'étonnait de celles de la religion. Selon les enseignements qu'il avait reçus, sa seule chance d'aller au ciel impliquait qu'il embrasse la doctrine de Jésus-Christ. Il s'interrogeait, se demandait ce qu'il était advenu de tous ceux qui avaient vécu sur terre pendant des milliers d'années avant la venue du christianisme – de même, que s'était-il donc passé pour les millions de gens qui n'étaient pas chrétiens? Y avait-il quelque vérité dans la croyance que seul un catholique pouvait aller au ciel? Tout en pensant, il glissa vers le sommeil et dormit profondément.

Durant les quelques jours qui suivirent, Hoky sembla aller beaucoup mieux. Le docteur était très satisfait de l'état de son patient.

— Eh bien! monsieur MacOgwascher, lui dit-il, vous allez bientôt quitter le lit et partir prendre un repos bien nécessaire. Avez-vous décidé où vous iriez en vacances?

Hoky y avait vaguement pensé, mais n'avait pu se décider. Où irait-il? A dire vrai, il n'avait envie d'aller nulle part. Il se sentait las, terriblement las. Et s'il souffrait beaucoup moins, il n'était cependant pas bien. Il avait toujours une sensation étrange dans la poitrine. Mais le docteur affirmait qu'il allait mieux, les infirmières le disaient aussi, ainsi que sa femme; et au cours de la visite qu'il lui fit, le père rendit grâce au Seigneur qui lui avait permis de se rétablir.

Puis vint le jour où Hoky eut le droit de se lever. Ayant revêtu une robe de chambre chaude, il resta pendant un moment près de son lit à regarder à travers les vitres, observant la circulation et les voisins qui — tout comme lui — regardaient en écartant légèrement leurs rideaux. Las de rester dans sa chambre, il décida de se risquer jusqu'au bas de l'appartement.

A pas lents, il gagna la porte et éprouva une difficulté à l'ouvrir. Il tenait la poignée qui semblait se refuser à fonctionner. L'avait-il tournée, poussée ou tirée? Il resta là à batailler avec cette porte qui finit par s'ouvrir, et si soudainement qu'il faillit tomber en arrière.

Avec précaution il avança au long du corridor recouvert de moquette, et arrivé au haut de l'escalier il posa le pied sur la première marche, puis la seconde, et soudain il poussa un cri. La douleur avait été si foudroyante qu'il crut qu'on venait de le poignarder. Il se retourna cherchant à comprendre et, dans ce mouvement, perdit l'équilibre, et tomba la tête la première.

Le docteur, fort heureusement, venait justement pour le voir. Il se précipita vers lui, ainsi que Mme MacOg-

wascher et la femme de chambre. Tous se retrouvèrent au bas de l'escalier avec Hoky étendu à leurs pieds. Le docteur se baissa, ouvrit la robe de chambre de Hoky et se saisissant de son stéthoscope il l'appliqua sur la poitrine de Hoky.

Puis, d'un geste rapide, il fouilla dans son sac. A l'intérieur – le Dr Robbins était un médecin vigilant – se trouvait une seringue hypodermique déjà préparée. Hoky eut conscience qu'on lui faisait une piqûre, puis tout bascula et il ne sut plus rien.

Il y avait un bruit étrange, comme celui d'un bourdonnement; puis c'était comme un cahotement et un balancement. Quelque part, il y avait aussi des voix qui murmuraient très doucement. Hoky ne comprenait pas ce qui se passait. Puis entendant le bruit aigu d'un klaxon, il ouvrit les yeux. Il était dans une ambulance, et maintenu sur une civière. Sa femme était assise auprès de lui. Il pensa qu'elle était bien piteusement installée; cette constatation l'amena à se demander pourquoi ces ambulances accordaient si peu d'importance au confort des amis ou parents du patient.

Une autre chose, également, attira son attention. C'était ce que la vue, de l'ambulance, avait d'étrange : on descendait l'autre côté de la colline les pieds plus haut que la tête, puis on remontait l'autre côté de la colline... l'impression d'être sur une bascule. Vues de cette façon, les choses avaient un air bien curieux. Et quand l'ambulance s'arrêtait aux feux de croisement, les passants regardaient avec avidité à travers les vitres de l'ambulance dans l'espoir de satisfaire leur curiosité morbide. Il lui semblait que d'étranges couleurs flottaient autour de certaines personnes, mais il ne s'attarda pas à en chercher le pourquoi. Ses pensées glissaient simplement d'un sujet à l'autre. Soudain il y eut comme un fracas à l'avant de *l'ambulance et le véhicule s'engouffra dans un tunnel*, puis s'arrêta brusquement. L'ambulance était à peine

immobilisée que déjà le chauffeur et son aide avaient sauté à terre et ouvraient la portière. Ils aidèrent d'abord sa femme à sortir, puis tirèrent le brancard, et actionnèrent un mécanisme qui le fit s'élever d'environ un mètre, ce qui permettait de le pousser aisément. Un infirmier murmura à la femme de Hoky :

– Entrez dans ce petit bureau; vous devez donner toutes sortes de renseignements, concernant les assurances, l'âge, la nature de la maladie, le nom du docteur, numéro de sécurité sociale, et autres. Une fois ceci fait, vous monterez salle X Y Z.

Saisissant le brancard à chaque extrémité, ils le poussèrent vers une sorte de rampe – comme il en existait dans l'usine de Hoky. L'endroit était assez faiblement éclairé, mais connaissant le chemin, ils poussèrent le brancard d'un pas allègre, saluant au passage infirmières et internes.

Hoky était couché sur le dos, regardant, l'esprit engourdi, et s'interrogeant vaguement sur ceci et sur cela. Le brancard s'arrêta brusquement; Hoky vit qu'un des infirmiers pressait un bouton – celui de l'ascenseur sans doute. Il avait raison. Presque immédiatement les grandes portes s'ouvraient et les deux ambulanciers poussaient le brancard à l'intérieur. Les portes se refermèrent avec un claquement et l'ascenseur démarra. La montée sembla interminable, puis les portes s'ouvrirent enfin et une lumière agressivement violente les accueillit. Avec difficulté et en clignant des yeux, Hoky parvint à voir la scène devant lui – le poste des infirmières situé juste à l'extérieur des ascenseurs.

– Urgence. Cas cardiaque. Où dois-je le mettre? demanda l'un des hommes.

– Oh! lui! Attendez une minute. Voyons voir... oui, ça y est, répliqua l'infirmière assise derrière son bureau. J'ai trouvé... vous le mettez au bloc des soins intensifs.

Les ambulanciers firent un signe de la tête et s'en

allèrent en poussant le brancard au long d'un petit couloir. On entendait des bruits de voix en sourdine, le son d'instruments qui s'entrechoquaient métal contre verre – puis les hommes tournèrent brusquement le brancard et l'arrêtèrent. Hoky jeta un regard autour de lui sans grande curiosité. L'endroit avait l'air bizarre – une très grande chambre contenant peut-être une douzaine de lits, mais ce qui le surprit ce fut de découvrir que cette salle était mixte. Cette situation l'inquiétait. La pensée de devoir coucher au milieu de femmes l'embarrassait terriblement. Il marmonna quelque chose et l'infirmier se baissa vers lui en disant :

– Quoi?

– Je ne savais pas qu'ils avaient des salles mixtes – qu'on mélangeait les hommes et les femmes, répéta Hoky.

L'ambulancier éclata de rire en disant :

– Oh! vous êtes aux soins intensifs. Les hommes et les femmes qui sont là sont trop malades pour penser à CELA! (On s'agita à nouveau; il y eut des murmures inintelligibles et son brancard fut amené le long d'un lit.) Nous y voilà, dit l'un des infirmiers. Pouvez-vous vous glisser vous-même sur le lit?

Hoky secoua la tête négativement.

– C'est bien, dit l'un des infirmiers, on va vous aider. Le lit est à peu près de la même hauteur que le brancard.

Hoky une fois installé, les deux hommes quittèrent le bloc spécial en emmenant le brancard. Une infirmière leva les deux côtés du lit qui se transforma en une espèce de cage.

– Je ne suis pas un animal dangereux, vous savez! dit-il.

– Oh! que ceci ne vous inquiète pas! répondit l'infirmière. Ce n'est qu'une précaution. Si le malade venait à tomber, nous pourrions avoir de gros ennuis! (Puis elle

revint en disant :) Soyez patient, le docteur va vous voir dès qu'il le pourra.

Hogy resta là – il n'aurait pu dire pendant combien de temps – et leva les yeux prenant vaguement conscience que sa femme le regardait, puis semblait disparaître l'instant suivant dans une sorte de brouillard. Ce fut ensuite l'impression que des gens étaient autour de lui, qu'on déboutonnait son pyjama; il sentit le froid du stéthoscope sur sa peau, éprouva la sensation d'aiguille dans le bras et la vision imprécise de tubes allant de son bras à quelque chose – QUELQUE CHOSE – qu'il ne pouvait voir. Il y eut une forte pression autour de son autre bras et le bruit d'une pompe. Un homme lut quelques chiffres à haute voix. Puis tout s'évanouit.

Le temps s'arrêta. Il cessa d'exister. Hogy était très vaguement conscient qu'on bougeait des lits, ou peut-être était-ce des brancards qu'on roulait; conscient également de bizarres tintements et surtout d'odeurs atrocement agressives.

Il n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait. Tout était flou, imprécis. Deux personnes parlaient; étaient-elles à côté de lui ou au-dessus de lui? Il crut entendre :

– Pacemaker? Je ne sais pas; peut-être vaudrait-il mieux être prêt pour le choc cardiaque. Tout cela a un air qui ne me plaît guère. Cependant, il va probablement se remettre. De toute façon, risquons le coup.

Les voix s'éloignèrent, puis s'évanouirent comme une brise qui passe. Hogy replongea dans la somnolence et en fut partiellement arraché par une voix qui demandait :

– Eh bien! monsieur MacOgwascher? Comment vous sentez-vous? Vous m'entendez, monsieur MacOgwascher? M'entendez-vous? Répondez-moi, continuait la voix. Il faut maintenant que je vous fasse une prise de sang et je n'arrive pas à trouver cette diable de veine!

– Essayez une bande plus large, dit une autre voix. Quelquefois ça marche mieux.

On s'agitait à son chevet, on lui tirait le bras et on le serrait au point que ses doigts lui donnaient l'impression de devoir éclater; puis il y eut une violente sensation de piquûre et la voix s'exclama :

– Je l'ai cette fois. Tout va bien!

Le silence revint dans la salle, l'agitation diminuait progressivement. A l'extérieur, une horloge sonna : un – deux – trois – et ce fut tout. 3 heures? « Du matin ou de l'après-midi? se demanda Hoky. Ma foi, je ne sais pas ce qui arrive. Mais que puis-je faire? »

Puis les voix se firent entendre à nouveau.

– Croyez-vous, mon père, qu'il devrait recevoir l'extrême-onction? demandait une voix douce. Il nous faudra y songer, car les signes ne sont pas fameux.

Hoky essaya d'ouvrir les yeux; il eut l'impression qu'un homme noir se tenait au-dessus de lui. Il se demanda s'il était au ciel; mais, d'après ce que j'ai entendu, se dit-il, il n'y a pas d'hommes noirs au paradis; et comme il était inimaginable qu'il ait pu aller ailleurs, il devait donc être au ciel avec un saint noir. Soudain il revint à la réalité et vit qu'un prêtre de l'hôpital était penché sur lui.

Le temps passa. La salle était faiblement éclairée et de petites lumières provenant d'étranges machines s'allumaient puis s'éteignaient sans discontinuer. Sans voir très clairement, Hoky pouvait cependant distinguer qu'il y en avait des jaunes, des vertes et des rouges également et, de temps à autre, une blanche apparaissait. Quelque part, à l'extérieur, un oiseau commença de chanter. Presque aussitôt ce fut le bruit feutré de sandales et plusieurs infirmières entrèrent dans la salle. Il y eut quelques échanges à voix basse, puis l'équipe de nuit s'en alla. Les infirmières circulèrent parmi les lits, demandant des informations concernant les patients, et on entendait le bruit des fiches qu'elles retournaient devant chaque lit.

Une infirmière vint auprès de Hoky et se pencha pour le regarder.

– Ah! vous avez l'air mieux, ce matin, monsieur MacOgwascher, dit-elle.

Ce qui le laissa perplexe, car elle ne l'avait jamais vu auparavant. Bien sûr, se dit-il, elle ne l'avait pas vu puisqu'elle est de service la nuit. Elle donna une petite tape sur les draps et se dirigea vers un autre patient.

Le jour venait et sa lumière, maintenant, pénétrait la chambre. A l'extérieur, le soleil montait graduellement pour devenir le globe rouge et brillant qui allait dissiper les brumes.

Avec le jour, l'activité gagnait la salle. On faisait la toilette de certains patients, tandis que d'autres étaient nourris par intraveineuse ou par la voie naturelle. Puis ce fut le tour de Hoky : une infirmière vint lui faire une prise de sang, et une autre prit sa tension artérielle; elles furent suivies du docteur qui s'avança en disant :

– Tout marche bien pour vous, monsieur MacOgwascher. Vous serez bientôt d'aplomb.

Cela dit, il s'éloigna.

Des heures – ou étaient-ce des jours – passèrent et Hoky put enfin s'asseoir dans son lit. Les infirmières vinrent lui annoncer :

– Nous vous déplaçons, monsieur MacOgwascher; on va vous installer dans une chambre privée car vous n'avez plus besoin d'être dans le bloc des soins intensifs. Avez-vous des choses dans l'armoire là-bas?

– Non, répondit Hoky, je n'ai que ce que je porte actuellement.

– Bon. Alors nous allons vous pousser. Tenez-vous bien.

Elles libérèrent les freins du lit et le roulèrent soigneusement avec l'appareil d'intraveineuse toujours fixé. Et comme ils arrivaient à la porte, il vit qu'on roulait un autre lit à la place que le sien avait occupée.

Hogy promena autour de lui un regard intéressé comme font tous ceux qui ont vécu en reclus ou isolés dans une salle d'hôpital. La chambre où on l'amena lui parut plaisante, avec une fenêtre et un poste de télévision. Sur un des côtés, il y avait un petit recoin avec un lavabo. Et là, tout près, on trouvait le bouton d'appel d'urgence; Hogy fut très satisfait en découvrant que, de son lit, il pouvait, grâce à un dispositif, actionner la télévision, choisir ses programmes et modifier le volume du son.

Les infirmières tournèrent son lit de façon à le placer en bonne position, le bloquèrent avec la pédale de frein, puis l'une après l'autre sortirent de la chambre.

Hogy restait étendu, regardant autour de lui et se demandant ce qui allait suivre. Il croyait comprendre que, dans le corridor, fonctionnait une sorte de système d'appel – sans doute à l'adresse des médecins continuellement demandés à un étage ou à un autre. En écoutant, il remarqua que le nom de son propre docteur revenait fréquemment et, soudain, qu'il était appelé à la chambre une telle – qui était justement la sienne. Il se mit sur son dos et attendit. Le docteur arriva environ une heure après.

– Alors, monsieur MacOgwascher, j'espère que vous vous sentez mieux. De toute façon vous avez l'air incomparablement mieux. Vous savez que vous nous avez fait très peur.

Hogy le regarda d'un air un peu triste en disant :

– Je me sens comme dans un brouillard, docteur. J'ai peine à rattacher les choses entre elles. Et cette constatation me fait demander si je n'ai pas été déplacé trop tôt du bloc des soins intensifs.

– Oui, c'est exact, répondit le Dr Robbins. Nous avons eu un très grave accident. Il nous a fallu installer dans le bloc en question beaucoup de gens très sérieusement atteints – et vu que votre état s'était tellement amélioré,

nous avons pensé qu'on pouvait vous mettre ici, où vous seriez seul, ce que vous apprécierez sans doute.

Hogy dit en riant :

– J'ai demandé à une infirmière la raison pour laquelle les hommes et les femmes étaient dans la même salle; elle m'a répondu que cela n'avait aucune importance vu que les gens soignés dans ce bloc étaient dans un état de santé qui ne leur permettait pas de penser à la BAGATELLE. Comme elle avait raison!

A la tête de son lit, et incorporés dans le mur, Hogy remarqua de nombreux appareils servant, l'un à contrôler le sang, l'autre à envoyer de l'oxygène, et divers autres systèmes dont il ne comprenait pas la signification, mais qui l'intéressèrent quand il vit le docteur s'en servir pour procéder à un examen complet.

– Vous êtes en bonne voie, monsieur MacOgwascher. Vous vous remettez très bien, dit le docteur. Votre femme est ici, et je pense qu'elle aimerait vous voir. Elle s'est beaucoup inquiétée, vous savez.

Le docteur se retira; le silence retomba pendant un moment puis, levant les yeux, Hogy vit sa femme debout auprès de lui, les mains crispées l'une contre l'autre et montrant un pauvre visage misérable.

– Le père vient te voir cet après-midi, lui dit-elle. Il pense que tu as peut-être besoin d'un peu de consolation spirituelle. Il me dit que tu as terriblement peur de mourir bien que – Dieu merci – tu n'aies pas à penser à cette éventualité. Le docteur m'a affirmé que tu n'allais pas tarder à rentrer à la maison, mais que tu devrais te reposer pendant un certain temps.

Ils s'entretenaient tous deux de choses diverses et de celles, plus importantes, qu'ont à aborder un mari et une épouse dans les périodes difficiles de leur vie. Quand tout va bien, on oublie de songer aux choses graves. Hogy tenait à s'assurer que son testament était en sécurité, ses polices d'assurances bien arrivées; ensuite il suggéra à sa

femme que son principal assistant devienne directeur de l'usine.

Le père vint lui rendre visite l'après-midi. A peine était-il entré que Hogy s'écria :

– Oh! père, j'ai si peur de mourir. C'est quelque chose de si incertain.

Comme beaucoup de gens d'Eglise, le père débita tout un chapelet de platitudes puis se retira dès qu'il eut jugé que son temps de visite était atteint – et non sans avoir extorqué à Hogy la promesse de signer un beau chèque bien dodu pour l'Eglise, dès que son état lui permettrait d'écrire.

L'après-midi s'écoula, faisant place à la soirée, à laquelle succéda l'obscurité de la nuit. La ville alluma ses lumières qui vinrent jouer sur les murs de la chambre de Hogy en y dessinant d'étranges formes. Comme fasciné, il regardait ces ombres et tissait autour d'elles un monde imaginaire; puis il glissa dans le sommeil.

Le téléphone sonnait avec insistance et son bruit avait quelque chose de particulièrement dur et métallique pour une femme qu'on réveille au milieu de la nuit avec un mari à l'hôpital et dangereusement malade. Mme Mac-Ogwascher s'assit dans son lit cherchant à atteindre l'appareil.

– Madame MacOgwascher? demanda une voix à deux reprises.

– Oui, c'est elle-même. Qu'y a-t-il?

La voix répondit sur un ton grave :

– L'état de votre mari a soudainement empiré. Le docteur pense que votre présence à l'hôpital est indispensable, et si vous avez des parents vous feriez bien de les amener avec vous. Mais veillez à ne pas conduire trop vite, car dans ces situations-là les gens ont tendance à oublier toute prudence. Pensez-vous pouvoir être là dans une heure?

– Oh! Dieu, une heure! s'exclama Mme MacOgwascher. Oui. Nous allons faire aussi vite que possible.

Elle raccrocha et sortit du lit. Elle enfila une robe de chambre et s'en alla frapper à grands coups à une porte située un peu plus loin dans le couloir.

– Mère, mère! réveillez-vous. Hogy est en train de passer, il faut qu'on parte tout de suite pour l'hôpital. Êtes-vous réveillée, mère? (La porte s'ouvrit et une vieille dame apparut. C'était la mère de Hogy.)

– Je m'habille immédiatement, dit-elle. Faites de même.

Levant les yeux, Hogy sursauta. Sa mère et sa femme étaient à son chevet. Était-ce bien sa mère et sa femme? Il n'arrivait pas à décider. Et qui étaient donc ces autres personnes? Certaines semblaient flotter dans l'air en souriant avec bienveillance. Et alors – les yeux de Hogy s'ouvrirent tout grands – il vit un ange de l'autre côté de la fenêtre. L'ange était vêtu d'une longue robe blanche, et ses ailes battaient comme celles d'un jouet mécanique. C'est du moins ce que pensait Hogy. L'ange le regarda, sourit, puis lui fit un signe comme s'il l'appelait. Hogy mourait d'envie de le suivre.

C'était une sensation tout à fait particulière. L'obscurité gagnait la chambre. Il lui semblait voir des ombres pourpres et comme veloutées, et dans ce velours pourpre il voyait des points de lumière, un peu comme les parcelles de poussière dans le soleil. Il regarda autour de lui : à sa droite se tenait sa femme, et sa mère sur sa gauche. Et que faisait donc cet homme en noir? Il marmonnait. Oh! oui, bien sûr – la mémoire revenait à Hogy – le prêtre était en train de lui administrer l'extrême-onction. Hogy était choqué, car les pensées du prêtre n'avaient pas de secret pour lui; l'homme d'Eglise – Hogy le comprenait – se livrait à tout le grand jeu, espérant par là arracher à Mme MacOgwascher une donation pour l'Eglise. Dans l'esprit du prêtre, ces gens fortunés devraient représenter une belle petite somme. Aussi,

ayant administré l'extrême-onction à Hogy, il se tourna immédiatement vers sa femme, pensant, tout en donnant sa bénédiction : « Voilà qui devrait bien me valoir une centaine de dollars. »

Hogy commença d'être pris de tremblements. Il lui semblait qu'il allait être arraché à son lit; désespéré, il serrait ses draps à deux mains.

Il entendit une voix qui disait : « Il glisse – il s'en va – », puis il y eut comme un étrange bruissement. Gagné par la terreur, il essaya de crier; mais il ne le put. Il s'imaginait tel un cerf-volant. Baissant les yeux, il vit une sorte de corde brillante qui le reliait à un corps stupide étendu sur un lit. Avec un sursaut de conscience, il comprit que ce qu'il était en train de regarder était son propre corps mort ou agonisant. Il pouvait voir la tête de sa femme, celle du prêtre et celle de sa mère. Puis le docteur arriva en toute hâte. Il ouvrit le pyjama de Hogy et, bien inutilement, appliqua son stéthoscope. Il hocha la tête avec gravité et fit le geste traditionnel tandis qu'une infirmière remontait le drap pour recouvrir le visage de Hogy. Le docteur fit le signe de la croix, le prêtre également, ainsi que les femmes.

– Venez avec nous, venez avec nous, lui murmuraient les voix. Abandonnez-vous, nous nous occupons de vous. Tout est bien, vous allez au ciel.

– Oui, au ciel, au ciel, reprirent en chœur d'autres voix.

Hogy eut l'impression de faire un petit bond et, instinctivement, regarda vers le bas. Il vit la corde s'estomper, puis tomber. Avec une sensation de vertige, il se vit voler au-dessus de l'hôpital, s'élevant très rapidement. Regardant autour de lui, il s'aperçut qu'il était porté par quatre anges; leurs ailes battaient et leurs regards pleins d'attention étaient posés sur lui. Ensemble ils se hâtaient à travers le ciel obscur, tandis que montait le chant :

– Nous allons au ciel, nous allons au ciel.

« Porté sur les ailes des anges. Eh bien! mon gaillard! » se dit Hogy en lui-même. Soudain il se sentit arraché violemment des bras des anges, et descendre, descendre en tournant à travers l'obscurité. La chute cessa aussi brusquement qu'elle s'était amorcée et Hogy eut l'impression de se comporter tel un yo-yo, bondissant au bout d'un élastique. Complètement désorienté, avec cependant l'impression d'être « quelque part », mais où? Se tortillant, il vit alors – comme s'il regardait à travers un trou dans le plafond ou dans le sol – une scène absolument étrange.

Il regardait vers le bas dans ce qui était une maison de pompes funèbres. Il fut pris de frayeur à la vue de corps nus gisant sur des tables spéciales et sur lesquels on pratiquait les choses plus plus diaboliques. Chez certains on retirait le sang; chez d'autres on bouchait les « orifices naturels » afin d'éviter des suintements et, dans un petit cabinet, il vit... SON PROPRE CORPS! Le corps qu'il avait quitté. Il était sur une de ces curieuses tables, et sur lui une jeune femme était penchée avec une cigarette pendant à sa lèvre inférieure. Hogy bondit d'étonnement en remarquant qu'elle rasait le visage de son propre cadavre. Un homme se précipita vers elle en disant :

– Soignez bien ce que vous faites sur lui, Beth. M. Mac-Ogwascher était quelqu'un de très important. Nous devons l'exposer cet après-midi. Il faut qu'il soit prêt; aussi hâtez-vous. La femme fit un signe de tête et reprit son travail. Elle le rasa de très près, puis le maquilla. Elle lui brossa les cheveux – ce qui en restait – et passa un peu de teinture sur les mèches grisonnantes. Elle recula pour considérer le résultat, marcha jusqu'à la porte et appela :

– Eh! patron, le refroidi en question est terminé. Vous venez le voir?

Le patron se précipita avec un air furieux :

– Vous ne devez pas parler ainsi, Beth; vous ne devez pas. C'est le corps de M. MacOgwascher, un homme très important ici. J'exige que tous les corps soient traités avec respect.

– O.K., patron! Il y en a certains pour lesquels vous n'avez pas autant de respect, rétorqua Beth. Je veux parler des refroidis que vous mettez dans la sciure, et dont vous vissez le couvercle. Ceux-là, ils n'ont pas droit à beaucoup de respect, vous ne croyez pas? Mais vous faites comme vous voulez; c'est vous le patron. Et adieu, monsieur MacOgwascher, ajouta-t-elle tout en allant d'un air dégagé attaquer un autre client.

Hogy se détourna stupéfait. Quand, après un temps dont il n'aurait pu définir la durée, il fut contraint de regarder vers le bas, il découvrit que son corps avait disparu et qu'un autre avait été apporté, enveloppé dans une masse de cellophane, « tel un paquet de blanchissage », pensa Hogy. Il regarda avec intérêt le dépouillement de la cellophane et le corps qu'elle enveloppait. C'était celui d'une femme que le patron et son assistant déshabillèrent rapidement. Hogy, homme pudique, détourna son regard et, en le faisant, son champ visuel s'amplifia et lui permit alors de voir une des « salles d'exposition ». Il était là, présenté dans un luxueux cercueil et des gens se penchaient pour le regarder. Il vit qu'ils prenaient le café, et quelqu'un posa sa tasse sur le rebord de son cercueil. Hogy se regarda lui-même et décida qu'il ressemblait à une star de cinéma, maquillé, poudré, rasé comme il l'était et le cheveu teint. Dégouté, il se détourna.

Le temps passa – deux ou trois jours peut-être. Le temps n'a pas d'importance dans l'autre vie. Soudain, on le déplaça de l'endroit où on l'avait exposé. Il baissa les yeux et découvrit qu'il était dans un corbillard qu'on

conduisait à l'église. Il vit les hommes le porter à l'intérieur de l'église et assista au service religieux – le prêtre montant en chaire pour prononcer l'éloge de Hoky MacOgwascher :

– Ce frère bien-aimé est maintenant dans les bras de Jésus recevant la récompense de ses vertus.

Hogy se tourna et sentit de fortes secousses qui se prolongeaient; il s'aperçut qu'on le portait au cimetière. Là, se déroula un autre service, et quand une motte de terre vint tomber sur le cercueil, il fit un bond. Toutefois, sa sottise lui apparut en se rendant compte que son corps était « là, en bas », et lui « ici ». Mais après la mise en terre, Hoky se sentit libéré. Il s'élevait avec une force incontrôlable et, à sa grande surprise, il était à nouveau dans les bras des anges. Leurs ailes, aussitôt, se mirent à battre et le sourire apparut sur leurs visages. Ils le portaient vers le haut; il ignorait la direction qu'ils prenaient, mais ils voyageaient à très grande allure, à travers une obscurité qui semblait vivante, et faite de velours noir. A distance, une lumière apparut, une lumière dorée et glorieuse. Hoky concentrait son regard dans la direction d'où venait la lumière. Les anges fondaient vers l'avant et la lumière se faisait plus intense, brûlant par sa violence les yeux de Hoky qui avaient peine à la soutenir. Puis, alors que les anges émergeaient de ce qui avait paru être un long tunnel, Hoky vit les grilles scintiller devant lui – de grandes grilles dorées, ornées de perles énormes. Un mur blanc partait de chaque côté des grilles et à travers les barreaux, il pouvait voir d'immenses dômes de cathédrales et les flèches de belles églises.

Une musique religieuse flottait dans l'air. Mais ils approchaient des grilles, Hoky toujours porté par les anges dont les ailes battaient.

Saint Pierre ou quelque autre saint, apparut à la grille et demanda :

– Qui vient de par le Seigneur?

Un des anges répondit :

– M. Hogy MacOgwasché, défunt de la terre. Nous demandons son admission.

Les grilles s'ouvrirent toutes grandes et Hogy vit de près son premier saint, qui semblait vêtu d'une longue chose blanche, ressemblant à une de ces chemises de nuit démodées descendant jusqu'aux chevilles. Il avait dans le dos une paire d'ailes qui s'agitaient facilement; et de son dos partait aussi une sorte de baguette en métal luisant qui s'élevait un peu au-dessus de sa tête et se terminait par un halo doré. Le saint regarda Hogy et Hogy regarda le saint qui lui dit :

– Vous devrez d'abord voir l'ange qui tient le registre afin de vous assurer que vous êtes bien autorisé à entrer. De ce côté, deuxième porte à droite.

Les anges saisirent de nouveau Hogy – il eut l'impression d'être dans les mains de livreurs – et leurs ailes se mirent à battre. Lentement, ils le portèrent au long d'une route lisse, toute bordée d'herbe et sur laquelle, saints et habitants célestes étaient assis, jouant de la harpe. C'était une indescriptible cacophonie, car chacun jouait son propre morceau. Mais le bureau de l'ange chargé du registre était tout proche. Là, les anges mirent Hogy debout et le poussèrent gentiment en avant.

– Par là, dit l'un, donnez tous les détails – date de la mort et autres informations. Nous attendrons.

Hogy entra donc et vit un vieux saint à l'air bienveillant perché sur un tabouret. Ses ailes s'agitaient et il posa sur Hogy un regard de myope à travers ses lunettes à monture dorée. Puis mouillant son pouce, il tourna les pages d'un immense livre tout en marmonnant; il s'arrêta subitement en tenant la page de sa main gauche :

– Voilà j'y suis, s'exclama-t-il. Nom – Hogy MacOgwascher; mâle, mort inattendue. Oui, c'est vous. J'ai votre photo ici.

Hogy regardait, muet. Tout le processus lui semblait bien particulier. Les ailes du vieux bonhomme s'agitaient en faisant un bruit de portes rouillées sur leurs gonds. Puis faisant un geste du pouce par-dessus son épaule, l'ange chargé du registre dit à Hogy :

– Par là, la sortie. Ils vous attendent dehors. Ils feront ce qu'il faut pour vous.

Hogy se trouva en mouvement; il avançait sans avoir à faire le moindre effort, et se retrouva dehors. Dès qu'ils le virent, ses aides mirent leurs ailes en marche tout en lui souriant et, s'emparant de lui, ils le soulevèrent dans les airs.

– Maintenant, il vous faut aller à l'église, dit l'un.

– Oui, reprit l'autre. C'est préférable de se mettre au courant de ces choses dès le début.

Et sur ces mots, ils descendirent et entrèrent dans une cathédrale au portail majestueux. L'intérieur était tout peuplé d'anges assis dont les ailes battaient au rythme de la musique. Ce spectacle qui ressemblait à une sorte de parodie le choquait de plus en plus; mais il assista au service qui fut interminable, et tout au long duquel les anges agitaient leurs ailes, se signaient et s'inclinaient devant l'autel. Puis le service enfin s'acheva, les anges s'envolèrent comme une nuée de pigeons et Hogy demeura seul dans la cathédrale vide.

Il promena autour de lui un regard étonné. Il était impossible que ce lieu fût le paradis. On l'avait, depuis le début, induit en erreur. Cette histoire d'anges était une pure absurdité; de même que ces gens chantant et allant à l'office tout le temps était une fable par trop stupide pour être crédible. Hogy venait à peine de décider que toute cette histoire était parfaitement ridicule quand il se produisit un bruit comme un coup de tonnerre, et du ciel une lumière descendit en cascade jusqu'au sol; c'était comme si un grand rideau se déchirait et tombait. Hogy

leva les yeux, étonné. Son père était là, venant vers lui en riant et en lui ouvrant les bras.

– Oh! Hoky, mon garçon, tu t'en es tenu à ton illusion de religion pour un bout de temps, n'est-ce pas? Peu importe, je m'en suis tiré de la même façon, à la différence que mon illusion m'a conduit à voir Moïse. Enfin, maintenant que tu es sorti de tout cela, nous pouvons être ensemble et bavarder. Viens avec moi, mon garçon, viens. Nous avons ici beaucoup d'amis et de parents qui veulent t'entretenir.

Et le père MacOgwascher le guida jusqu'à un très beau parc rempli de gens.

Le parc surpassait en beauté tout ce que Hoky avait vu dans sa vie – sa vie sur terre, bien sûr. La couleur de l'herbe était d'un vert particulièrement plaisant, et les fleurs qu'il voyait étaient d'une espèce inconnue pour lui; il savait que cette espèce n'était pas terrestre. Les sentiers étaient magnifiquement entretenus, dans une propreté et une ordonnance impeccables. Pour le ravissement de Hoky, et à son grand étonnement, des oiseaux chantaient dans les arbres et de petits animaux jouaient – chiens et écureuils – ainsi que d'autres animaux que Hoky n'avait jamais vus.

– Oh, père! s'exclama-t-il, les animaux eux aussi viennent ici, à ce que je vois?

Le père MacOgwascher dit en riant :

– Hoky, mon garçon, tu ne dois plus m'appeler père. On n'appelle pas un acteur par le nom qu'il avait dans une pièce. Une fois celle-ci terminée, il peut changer de rôle et changer de nom. Dans ma dernière vie sur terre, j'étais ton père, mais dans quelque vie antérieure, tu as pu être le mien!

La tête du pauvre Hoky chavirait; tout pour lui était si étrange.

– Mais alors, comment vais-je t'appeler? demanda-t-il.

– Jusqu'à ce que les choses soient arrangées, continue à

m'appeler père. Ce sera plus simple et nous éviterons des complications, répondit MacOgwascher.

Regardant son père, Hoky demanda sur un ton d'insistance :

– Mais dis-moi, où sommes-nous? Ceci, logiquement, ne peut pas être le paradis vu que tu es juif et que les juifs n'y sont pas admis.

Le père MacOgwascher éclata d'un rire sonore. Les gens regardèrent dans leur direction en souriant; ce genre de choses était fréquent.

– Hoky, mon garçon, beaucoup des concepts qui ont cours sur terre sont complètement erronés. Je suis un juif, dis-tu; eh bien! je vais te dire que j'étais un juif durant ma vie sur la terre et que maintenant j'appartiens à la vraie, la seule religion qui est celle-ci : si tu crois en un Dieu ou en une religion, alors c'est une bonne religion. Ici, peu importe qu'on soit juif, catholique, musulman ou protestant. Mais la grande difficulté est que, lorsqu'on arrive ici, la mémoire farcie de toutes les fables touchant à la religion qu'on vous a enseignée, on est tellement hypnotisé par ce qu'on s'attend à y voir, qu'on est incapable de voir quoi que ce soit. Sur terre les gens sont conditionnés; ils croient être ceci ou cela. Et dans les hôpitaux psychiatriques on trouve des malheureux qui se prennent pour Napoléon ou Jésus-Christ, et certains peut-être croient être Moïse. Ils croient vraiment qu'ils sont ce qu'ils prétendent être. Prends l'exemple de cet homme là-bas – il désigna quelqu'un à distance – c'est un nouvel arrivant auquel on avait appris, sur la terre, qu'il aurait en allant au ciel ce qu'il pourrait désirer, girls à gogo, etc. Il est là maintenant et vit dans un monde imaginaire. Il voit des danseuses partout, et à moins qu'il ne comprenne qu'il a vécu dans l'illusion, personne ne peut l'aider. Il peut fort bien continuer ainsi pendant des années rêvant de son paradis à lui, un paradis particulier peuplé de danseuses, de jolies filles et de masses de

nourriture. Dès qu'il aura compris son erreur – comme toi avec tes anges et leurs ailes – alors il pourra être aidé.

– Nourriture, oh! père, nourriture? dit Hogy. Là, tu viens enfin de dire quelque chose de vraiment sensé. Où peut-on trouver à se nourrir ici? J'ai faim!

Le père MacOgwascher regarda son fils en disant :

– Hogy, mon garçon, tu devrais à présent avoir compris que tout ce que tu as apporté ici avec toi n'était qu'illusion – tu es venu ici pensant que tu étais au paradis avec des anges jouant de la harpe ou chantant des hymnes; mais tu comprends à présent que ce n'était qu'illusion. Il en est de même avec notre ami là-bas; il se croit entouré de jeunes danseuses; pure imagination. De la même façon, si tu veux de la nourriture, eh bien! imagine-la. Tu peux contrôler ton imagination et avoir la nourriture dont tu as besoin – roastbeef, si tu veux, ou hot dogs, et même une bouteille de whisky. Ce n'est, bien sûr, qu'illusion; mais si tu vas jusqu'au bout de l'absurdité consistant à vouloir de la nourriture, alors tu devras jouer le jeu logiquement. Si tu absorbes de la nourriture, il te faudra l'éliminer un peu plus tard; et ce processus normal d'élimination implique pour toi d'imaginer le problème des toilettes, imaginer, imaginer – ce n'est que cela. Tu ne feras aucun progrès aussi longtemps que tu resteras attaché aux choses stupides du monde.

– Oui, mais j'ai faim. Et ce n'est pas une affaire d'imagination. J'ai vraiment faim et si je ne suis pas autorisé à obtenir de la nourriture – sous prétexte que c'est une illusion – comment vais-je faire pour calmer ma faim? (Hogy semblait très irrité.)

Le père MacOgwascher répondit avec douceur :

– Tu as faim, parce que tu es victime d'un rythme de vie terrestre, de repas pris avec régularité. Mais si, au lieu de t'imaginer absorbant de la viande morte, tu penses à des vibrations saines, alors tu n'auras pas faim. Réfléchis,

Hogy : tu es entouré d'énergie vibrante et elle se déverse en toi de partout. Dès que tu comprendras que ceci est ta nourriture, ta substance, tu cesseras d'avoir faim. L'action qui consiste à imaginer aliments et boissons est une marche en arrière qui retardera tes progrès.

Hogy réfléchit au problème et s'apprêtait à protester, mais constata que soudain il n'avait plus faim!

– Père, dit-il, tu n'as pas du tout changé, tu es exactement le même que lorsque tu étais sur terre. Comment est-ce possible? Tu es là depuis pas mal de temps, tu devrais avoir l'air plus âgé et, de toute façon, comme tu n'es probablement plus qu'une âme maintenant... Ah! tout ceci me trouble tellement que je ne sais plus que faire ni que croire.

Un sourire de compassion apparut sur le visage de son père.

– Tu sais, mon garçon, que nous passons tous par là. Certains sont capables d'une rationalisation plus rapide, mais supposons que je te sois apparu sous l'aspect – disons – d'une jeune femme ou d'un jeune homme, m'aurais-tu reconnu comme la personne que tu connaissais sur terre? Si j'étais venu à toi en te parlant avec une voix différente, avec des traits et une apparence physique différents, tu aurais pensé que j'étais quelqu'un qui te jouait un tour pour gagner ta confiance. C'est pourquoi je t'apparais ici tel que je suis dans ton souvenir et je te parle avec la voix que tu m'as connue. De la même façon, tes amis et tes parents qui sont ici t'apparaîtront tous comme des personnes familières que tu connaissais sur terre; elles t'apparaîtront comme telles, parce que tu ne vois que ce que tu veux voir. Si je regarde M.X, je le vois d'une certaine façon, et à ma manière, qui peut être totalement différente de la tienne. Deux personnes se font face, l'une des deux tenant une pièce de monnaie; l'une verra le côté pile et l'autre le côté face; c'est pourtant la même pièce de monnaie, mais elles en

verront chacune un aspect différent. Nul ne sait au juste comment on voit une autre personne. La chose n'est jamais discutée. C'est pourquoi, ici, nous apparaissions aux autres tels que sur terre.

Tout en écoutant, Hogy avait laissé errer son regard à travers le parc et il sursauta de stupéfaction en voyant un joli lac sur lequel des gens se promenaient en bateau à rames. Assis sur le banc du parc, Hogy fixait des yeux la scène. Le père Hogy se tourna vers lui en disant :

– Et pourquoi ne se divertiraient-ils pas, Hogy? Ils ne sont pas en enfer, mon garçon; ils font ce qu'il leur plaît de faire – et c'est bien agréable de se trouver dans une telle situation. Ils peuvent imaginer un bateau, aller sur la rivière et éprouver les joies et les tentations – magnifiées ici – qu'ils éprouvaient sur terre.

Hogy demeura un long temps sans pouvoir répondre; il était trop stupéfait, trop abasourdi, et il explosa :

– Mais je croyais que nous n'étions que des esprits, des âmes mouvantes. Je pensais que nous nous déplacerions en chantant des hymnes et en récitant des prières. Ceci ne ressemble en rien à l'idée que je me faisais du paradis.

– Mais, Hogy, mon garçon, tu n'es pas au paradis; tu es dans une différente dimension où tu peux faire certaines choses que tu ne pouvais faire sur terre. Tu es ici dans une sorte de position à mi-chemin. Certaines personnes, en mourant, éprouvent un terrible traumatisme, tout comme il arrive aux bébés au moment de la naissance. Ceux-ci doivent parfois être délivrés à l'aide d'instruments, ce qui leur occasionne de sérieux dommages. Il en est de même avec la mort. Les gens dont la vie n'a pas été irréprochable ont parfois beaucoup de difficulté au moment de sauter le pas, et luttent pour se libérer des choses de la terre. Exemple : ton insistance à vouloir de la nourriture; tu n'en as aucun besoin.

Hogy baissa les yeux sur lui-même et dit :

– Corps – corps. Si nous sommes des âmes, pourquoi avons-nous ces corps? Pourquoi en avons-nous besoin?

Le père MacOgwascher sourit et dit :

– Si tu pouvais apparaître sur terre maintenant, tu serais un fantôme, ou bien plus probablement tu serais tout à fait invisible pour les gens; ils marcheraient à travers toi et tu marcherais à travers eux, à cause de la différence de vibration. Ici, tu me vois, tu peux me toucher; je suis solide pour toi, et tu l'es pour moi; nous sommes venus de la terre et avons maintenant un corps différent, sur ce plan intermédiaire. Nos corps ont encore une âme; l'âme monte jusqu'au surmoi, qui est plusieurs plans au-dessus. Ici, nous avons un corps afin d'apprendre encore, comme sur terre, à travers la souffrance, bien qu'ici elle soit de nature plus bénigne. Mais quand nous atteignons – disons – la neuvième dimension, nous avons encore un corps, convenant à la neuvième dimension. Si une personne venait vers nous, descendant de cette dimension en question, elle ne nous serait pas visible, et vice versa, pour la simple raison que nous serions complètement différents. Nous progressons d'un plan à un autre, et quel que soit le plan sur lequel nous sommes, nous avons toujours le corps qui convient.

Le père MacOgwascher éclata de rire avant de dire :

– Tu crois me parler, Hoky, mais tu ne me parles pas; tu communicates par télépathie. Nous n'utilisons pas la parole, ici, si ce n'est dans des situations très inhabituelles. Au lieu des mots, nous nous servons de la télépathie. Mais, mon garçon, il nous faut nous rendre au hall des souvenirs. Tu y seras seul, et tu y verras tout ce que tu as fait et ce à quoi tu as pensé, alors que tu étais sur terre. Tu y verras ce que tu voulais faire; tu y verras tes réussites, et elles apparaîtront sans importance; tu y verras aussi tes échecs. Tu te jugeras, Hoky, tu te jugeras toi-même. Il n'y a pas de Dieu courroucé, trônant tel un

juge et désireux de t'envoyer en enfer ou à la damnation éternelle. Il n'est pas d'enfer, si ce n'est sur la terre, et la damnation éternelle est un mythe. Sur terre on fait certaines expériences et on essaye de mener à bien certaines tâches. On peut échouer dans ces tâches, mais c'est sans importance. Ce qui EST important, c'est la façon dont vous essayez de faire une chose, la façon dont vous menez votre vie; et vous ou votre surmoi jugera comment vous avez vécu et êtes mort sur terre. Vous déciderez de ce qui reste à accomplir pour réaliser la tâche que peut-être vous n'avez pas achevée. Mais, viens, ne restons pas à bavarder.

Le père MacOgwascher se leva, Hogy fit de même et tous deux s'en allèrent à travers les pelouses au gazon parfaitement entretenu, s'arrêtant pendant un moment pour admirer les rives du lac, les bateaux, les oiseaux aquatiques à la surface de l'eau; puis ils continuèrent leur route.

Hogy s'amusa beaucoup quand, à un tournant du sentier, ils se trouvèrent face à un arbre offrant un spectacle charmant. Un de ses rameaux horizontaux hébergeait trois chats étendus de tout leur long, la queue pendante et ronronnant, ronronnant de bien-être dans ce qui sembla à Hogy être le chaud soleil de l'après-midi. Ils les regardèrent, amusés; les chats levèrent la tête et, ouvrant les yeux, sourirent en voyant l'étonnement de Hogy. Puis, après cette interruption, les chats reprirent leur position et leur sommeil interrompu.

– Personne ici ne leur ferait du mal, Hogy. Ici, c'est la paix et la confiance réciproque. Ce plan-ci d'existence n'est pas désagréable.

– Ah! s'exclama Hogy. Il y a donc plusieurs plans d'existence, si j'ai bien compris?

– Bien sûr; autant qu'il est nécessaire, répondit le père. Les gens viennent ici pour prendre un peu de repos et décider ce qu'ils vont faire, ce qu'ils peuvent faire. Cer-

tains sont parfois retournés rapidement sur terre pour y occuper un nouveau corps fraîchement libéré, et d'autres sont envoyés sur un plan plus élevé. Ce que l'on est n'importe pas; il vous reste toujours à apprendre, et des conclusions à tirer. Mais l'après-midi est déjà très avancé et il faut nous hâter pour que tu puisses voir aujourd'hui le hall des souvenirs. Viens, veux-tu?

Le père MacOgwascher marchait si vite et si légèrement que ses pieds semblaient ne pas toucher le sol. Hogy, en y réfléchissant, découvrit que, lui aussi, ne sentait pas le sol sous ses pieds. Impression étrange et effrayante, pensa-t-il. Mais il se dit que ce qu'il avait de mieux à faire était de se tenir tranquille et de voir ce que faisaient les autres qui, eux, étaient là depuis plus longtemps que lui.

Le sentier fit une petite courbe, puis droit devant eux se dressa le hall des souvenirs. C'était un bâtiment blanc qui paraissait être de marbre poli.

— Asseyons-nous là un moment, dit le père MacOgwascher. Nous ne savons pas combien de temps tu resteras dans le hall et c'est amusant de regarder les gens, tu ne trouves pas?

Ils s'assirent sur ce qui semblait être un banc de pierre. Mais ce banc réservait une surprise à Hogy car, au lieu d'être dur, il céda faiblement pour s'adapter à la forme de son corps. Se penchant en arrière, il découvrit que le dossier, lui aussi, épousait la forme de son dos.

— Regarde, dit le père en montrant du doigt l'entrée du hall des souvenirs.

Hogy regarda et eut peine à réprimer un sourire : un énorme chat noir avançait, l'air honteux et coupable. Il leva la tête, et en les voyant, disparut dans les buissons.

— Sais-tu, Hogy, dit le père MacOgwascher, que sur ce plan d'existence, même les animaux doivent aller au hall des souvenirs. Ils ne parlent pas, bien sûr, en termes

humains; mais toi non plus, quand tu y seras. Tout se fait par télépathie.

Hogy regarda bouche bée d'étonnement, l'homme qui autrefois était son père.

– Tu veux dire que les animaux se rendent au hall des souvenirs? Tu blagues sûrement?

Le père MacOgwascher secoua la tête et éclata de rire.

– Ah! Hogy! Tu n'as pas changé le moins du monde, pas vrai? Ton idée est toujours que les humains sont au sommet de l'évolution et que les animaux sont des créatures inférieures? C'est bien ce que tu penses? Eh bien! tu as tort, tu te trompes complètement. Les humains ne représentent pas la forme finale de la perfection; il existe tellement d'autres formes. Tout ce qui EST a une conscience; tout ce qui EXISTE, même ce banc sur lequel nous sommes, n'est qu'une collection de vibrations. Il presse les points saillants de ton anatomie et les épouse afin de te donner le maximum de confort. Regarde!

Il se leva, désigna du doigt le banc, et Hogy regarda la place qu'il venait de quitter. Le banc avait retrouvé sa forme normale. Hogy reprit sa place sur le banc qui, immédiatement, adopta sa forme anatomique.

– Mais comme je te disais, Hogy, tout a une conscience, tout ce qui EST vit en état d'évolution. Les chats ne deviennent pas plus des humains que les humains ne deviennent des chats; ils ont une ligne différente d'évolution, de la même façon qu'une rose ne devient pas un chou et le chou une rose. Mais il a été prouvé, même sur terre, que les plantes sont douées de sensations, lesquelles sensations ont été détectées et mesurées à l'aide d'instruments électroniques extrêmement sensibles. Sur ce monde-ci, les gens viennent dans un stade intermédiaire; nous sommes, ici, plus près des animaux que nous le sommes sur terre. Ne crois pas, Hogy, que ceci soit le paradis; ça ne l'est pas; de même que le stade au-dessus

de celui-ci, et ceux qui suivent ne sont pas le paradis. Ici, c'est ce que nous pourrions appeler une station à mi-chemin, un lieu de triage où l'on décide ce que feront les gens. Iront-ils sur un plan supérieur, ou retourneront-ils sur terre? J'ai beaucoup appris depuis que je suis ici, et je sais que nous sommes très, très près du plan de la terre; nous sommes la différence entre l'ordinaire MW et FM. FM est de bien meilleure qualité que MW, a des vibrations plus rapides et, ici, sur ce plan, nos vibrations sont bien meilleures que sur terre. Notre perception est plus aiguë; nous sommes dans un état entre la terre physique et le surmoi spirituel. Nous venons ici pour perdre beaucoup de nos inhibitions. Si quelqu'un m'avait dit alors que j'étais sur terre qu'un chat pouvait parler, raisonner, j'aurais pensé que cette personne était folle. J'ai appris, ici, que les chats sont doués de raison et d'une raison parfois très brillante, dans certains cas. Mais nous ne le comprenons pas sur terre, parce que leur type de raison est différent de celui des humains.

Ils restèrent assis pendant un temps, n'apercevant plus que les contours du chat, à distance. Il semblait se secouer, puis s'étendre à la lumière du soleil et dormir. Lumière du soleil? Hogy regarda le ciel, puis se souvint que le soleil, ici, n'existait pas. Ou du moins c'était un soleil miniature. Ayant visiblement suivi l'enchaînement de la pensée de Hogy, le père MacOgwascher remarqua :

– Oh! non, il n'y a pas de soleil ici. Nous trouvons notre énergie dans l'environnement, elle nous est irradiée, et ici point n'est besoin d'absorber de nourriture et nous n'avons pas à satisfaire aux éliminations du type terrestre. Si nous prenons l'énergie irradiée, ici, nous en avons autant que nous voulons, et pas davantage; mais avec la nourriture de type terrestre, il y a toujours un terrible gaspillage, et s'en débarrasser constitue actuellement un des plus gros problèmes que connaît l'humanité. Aussi,

souviens-toi, Hogy, que tu n'as pas besoin ici d'imaginer un repas. Laisse-toi exister, et c'est tout. Ton corps prendra toute l'énergie qui lui est nécessaire et tu n'auras pas faim – à moins que tu ne penses au type de nourriture terrestre, et alors, pour un peu de temps, il est possible que tu en aies un désir violent.

A cet instant précis, un homme passa qui fit sursauter Hogy. L'homme fumait la pipe! Marchant à grandes enjambées en balançant les bras, il envoyait dans l'air de gros nuages de fumée. Regardant Hogy, le père MacOgwascher sourit à nouveau :

– Je t'ai déjà dit que certains rêvent de nourriture de type terrestre, d'autres de tabac ou d'alcools – eh bien! ils peuvent l'avoir, mais je n'en vois pas le sens. Cela signifie qu'ils n'ont pas atteint le stade d'évolution qui leur permettrait de secouer leurs vieilles habitudes terrestres. Ce type-là fume, eh bien! c'est parce qu'il aime fumer; mais viendra le moment où il comprendra que c'est tout simplement sot. Il pense au tabac, ensuite à une blague à tabac, puis met la main dans la poche d'un costume qu'il a imaginé et en sort une blague à tabac imaginaire avec laquelle il remplit une pipe imaginaire. Illusion, bien sûr, illusion, auto-hypnose; mais la même chose se rencontre dans les hôpitaux psychiatriques, sur terre. Prends un type qui est un peu détraqué ou même complètement loufoque, et ce type-là peut très bien s'imaginer conduire une voiture, ou être à cheval. Je l'ai vu de mes propres yeux, en Irlande, dans un hôpital psychiatrique; avisant un homme dans une attitude absolument particulière, je lui ai demandé ce qu'il faisait. Il m'a regardé comme on regarde un idiot – ne se rendant pas compte qu'il l'était – et m'a répondu : « Qu'est-ce que vous pensez que je fais? Vous ne voyez pas mon cheval? » Puis le fou, descendant prudemment de son cheval imaginaire, s'en va, dégoûté, parlant de tous les cinglés qui sont dans la maison!

Hogy se tortillait. Il ne comprenait pas ce qui lui

arrivait. C'était la sensation étrange d'être un morceau de métal attiré par un aimant. Il agrippa le bras du banc sur lequel il était assis. Le père MacOgwascher se tourna vers lui en disant :

– Il est l'heure, Hogy; ils t'appellent au hall des souvenirs. J'attendrai ici que tu sortes; je peux peut-être t'aider; mais quand tu en sortiras appelle-moi Moses, et non pas père. Ici je ne suis pas ton père. Va maintenant.

Hogy se leva et fut étonné de se trouver comme amené très près du hall des souvenirs. Dans sa confusion, il se tourna pour regarder l'entrée et découvrit qu'il courait presque et que, de toute façon, il allait plus vite qu'il ne le voulait. Mais les grandes marches de pierre apparaissaient devant lui. A cette distance, le hall le surprit par ses dimensions et l'entrée imposante l'effraya. Il éprouva ce que pourrait éprouver une fourmi pénétrant dans quelque palais. Il gravit les marches dont chacune paraissait plus haute que la précédente. Ou n'était-ce pas plutôt qu'il se sentait plus petit à chaque pas. Plus petit, très certainement, dans sa propre estime. Mais rassemblant son courage, il monta les dernières marches. Il atteignit bientôt une vaste surface qui lui donna l'impression d'être sur un plateau absolument plane, dont le seul trait saillant était une porte qui semblait monter vers les cieux. Hogy avança, et comme il approchait de cette grande porte, celle-ci s'ouvrit. Il entra dans le hall des souvenirs. La porte se referma derrière lui.

10

Se redressant avec difficulté, le vieux moine secoua sa longue robe défraîchie; il regarda avec compassion le gros homme escalader la palissade qui séparait le monas-

tère du parc public. Ayant l'impression que le moine l'observait, l'homme se tourna en lui criant avec rudesse :

– Je suis Cyrus Bollywugger, le grand spécialiste des reportages. Si vous voulez provoquer des histoires, prenez un avocat.

A pas lents, le moine se dirigea vers un rocher et s'assit en soupirant.

« Quelle étrange chose », pensait-il. Depuis cinquante ans le vieux moine se promenait dans les jardins de son monastère. Et voilà qu'aujourd'hui, et en dépit de tous les écriteaux *Propriété privée* et des protestations du moine, un grossier personnage s'était introduit en escaladant le mur. Et plus encore, s'était avancé vers lui, un gros doigt pressé contre sa poitrine en disant :

– Renseignez-nous, vieux. Qui rend des comptes dans cette communauté? Vous êtes une bande de bons vivants, hein? Mais je ne vous trouve pas l'air très gai! Enfin, donnez-nous des tuyaux. Faut que je fasse un article.

Le vieux moine avait toisé l'homme des pieds à la tête avec un mépris qu'il estimait peut-être un peu excessif. Ce n'était pas bien d'être si méprisant avec un de ses semblables, bien que celui-ci eût dépassé les bornes.

Le vieux frère Arnold était entré très jeune au monastère et y avait toujours vécu, essayant d'accorder les paroles de la Bible avec ce qu'il estimait être bien et mal. Il avait – selon son habitude – discuté le problème avec lui-même; il ne pouvait accepter et prendre à la lettre tout ce que disait la Bible. Récemment encore, il avait confié certains de ses doutes à son supérieur pensant que celui-ci l'aiderait en éclairant son esprit; mais non, le supérieur était entré dans une rage folle et le vieux frère Arnold avait été en pénitence pendant une semaine. Pénitence consistant à laver toute la vaisselle du monastère.

Puis, comme maintenant, après l'assaut de ce manant

des media, il avait prié longuement, répétant en lui-même : « Seigneur, ne permettez pas, dans votre miséricorde, que rien me semble trop réel ou trop proche. » Cette prière le calma et lui permit de jeter un regard plus distant sur toutes choses.

Il avait erré, pensant à son existence passée. Travail le matin, et étude l'après-midi et beaucoup d'enluminures à exécuter. Les peintures, de nos jours, étaient pauvres, affreuses, et quant au vélin, mieux valait n'en pas parler. Juste assez bon, peut-être, pour la confection d'abat-jour, mais pour les enluminures de grande qualité qui l'avaient rendu célèbre, les fournitures modernes étaient inutilisables. Et ensuite qu'y avait-il après les tâches de l'après-midi? Jour après jour, semaine après semaine, mois après moi, et année après année – chaque jour, les vêpres, puis le souper en silence. C'était alors la cellule solitaire, le lit froid, un lit étroit et dur avec à sa tête l'inévitable crucifix; une cellule si exigüe qu'un détenu dans une prison aurait refusé d'y vivre et se serait mis en grève.

C'était à tout cela qu'il avait réfléchi en marchant; puis cette brute imbécile avait fait irruption dans le sanctuaire et, lui frappant la poitrine, avait exigé du vieil homme qu'il lui livre un article à sensation sur l'homosexualité! Le vieil homme avait tenu tête et ordonné à Cyrus Bollywugger de se retirer. Celui-ci s'était mis en colère, pérorant sur la puissance de la presse, et se vantant de pouvoir, avec sa plume, détruire la réputation du monastère. Comme le moine demeurait silencieux, perdu dans sa contemplation intérieure, l'énergumène avait levé le poing, un poing énorme, et l'avait frappé en pleine poitrine, le jetant à terre. Il était resté là étourdi, se demandant ce dont l'humanité souffrait de nos jours, et pourquoi un lourdaud brutal frappait ainsi un vieil homme frêle qui n'avait plus bien longtemps à vivre? Il n'arrivait pas à comprendre. Puis après quelques minutes et avec un énorme effort, il parvint enfin à se mettre

debout et s'en alla d'un pas mal assuré s'asseoir sur une grosse pierre afin de se ressaisir.

Tout en hurlant des menaces, Bollywugger finit par escalader la palissade et, une fois de l'autre côté, se hâta de sa démarche lourde qui ressemblait bien plus à celle d'un gorille qu'à celle d'un spécimen d'homo sapiens.

Frère Arnold s'assit près de la mer scintillante, regardant avec des yeux qui ne voyaient pas, avec des oreilles qui, en fait, percevaient à peine les cris et les appels des gens qui s'amusaient sur la plage des enfants qui se querellaient et des mégères qui d'une voix aiguë injuriaient leurs hommes. Soudain, le vieil Arnold sursauta. Une main venait de se poser sur son épaule et une voix disait :

– Qu'est-ce donc qui vous fait souffrir, mon frère?

Il leva les yeux et vit un autre frère, de son âge, dont les yeux bruns le considéraient avec intérêt.

– J'ai été insulté par un journaliste qui avait franchi la clôture et m'a frappé en pleine poitrine, raconta frère Arnold. Il demandait que je lui dise que dans ce monastère nous étions tous des ... homosexuels; et quand j'ai nié la chose avec des paroles un peu acerbes, il m'a tout simplement frappé et jeté à terre! Je ne m'en suis pas encore remis et j'ai besoin de me reposer. Voulez-vous que nous rentrions?

Il se leva avec peine et les deux vieillards qui avaient été frères dans le monastère pendant tant et tant d'années, s'en allèrent à pas lents au long du sentier, vers le grand bâtiment qui était leur demeure.

Cette nuit-là, après les complies, quand les moines eurent regagné leurs cellules, frère Arnold souffrit beaucoup. Il avait d'horribles sensations de brûlures dans la poitrine. Faiblement, il réussit à tapoter sur le mur avec sa sandale. Il y eut un bruit et une voix demanda derrière la porte :

– Qu'y a-t-il, frère? Êtes-vous malade?

Frère Arnold, d'une toute petite voix, répondit :

– Oui, frère, voulez-vous demander au père infirmier s'il peut venir me voir?

La voix murmura un acquiescement, et il y eut le bruit de sandales claquant sur le sol dallé. Frère Arnold réfléchissait à ce qu'il y avait d'étrange dans le règlement qui voulait qu'aucun moine n'entre dans la cellule d'un autre moine, même pas pour le plus impérieux des motifs. Seul, le père infirmier avait le droit de pénétrer dans une cellule et seulement pour y donner des soins. Pourquoi cette interdiction? Certains moines étaient-ils homosexuels? Frère Arnold pensa que la chose était possible. Les autorités avaient promulgué assez de règlements : les frères ne devaient jamais être à deux, mais se promener toujours par trois. Frère Arnold repassait le problème dans son esprit quand la porte de sa cellule s'ouvrit et une voix douce demanda :

– Où souffrez-vous, frère Arnold?

Il raconta alors l'incident de l'après-midi, le coup qu'il avait reçu dans la poitrine et sa chute. Le père infirmier avait été docteur en médecine, mais avait renoncé à pratiquer, ayant de la profession une conception qui ne lui permettait pas d'accepter les combines véreuses qui ont envahi de nos jours la « science » médicale. Il écarta avec délicatesse les vêtements de frère Arnold et examina sa poitrine qui était maintenant couverte d'ecchymoses noires, bleues, jaunes; puis son œil entraîné découvrit immédiatement les côtes cassées. Il remonta doucement les draps sur la poitrine de frère Arnold et se leva en disant :

– Je dois faire un rapport au père supérieur. Il faut vous radiographier, frère Arnold, car vous avez des côtes cassées, et vous avez besoin d'un traitement.

Sa visite terminée, il s'en alla en silence.

Bien vite frère Arnold entendit des bruits de pas et des murmures derrière sa porte. Celle-ci s'ouvrit et le père infirmier et le père sous-prieur entrèrent.

– Frère Arnold, dit le sous-prieur, vous serez obligé d'aller à l'hôpital pour y être radiographié et pour qu'on vous mette un plâtre. Je vais informer le père supérieur afin qu'il prenne les dispositions nécessaires. Dans l'intervalle, le père infirmier restera avec vous, au cas où vous auriez besoin de lui.

Le sous-prieur allait quitter la cellule mais frère Arnold cria :

– Non, père sous-prieur, non, je ne veux pas aller à l'hôpital. J'ai entendu dire comment les gens y étaient traités; je préfère de beaucoup être soigné par le père infirmier, et si je suis au-delà de ses capacités, alors je recommanderai mon âme à Dieu.

– Non, frère Arnold. Je ne peux pas accepter cela. Seul le père supérieur est autorisé à accorder une dispense. Je vais aller le voir, dit le sous-prieur en quittant la cellule.

Le père infirmier disposait de bien peu de moyens pour soulager le vieux moine, à part la serviette mouillée qu'il maintenait sur son front pour essayer de diminuer la fièvre. Puis il ouvrit ses vêtements qui pesaient péniblement sur sa poitrine. Tous deux étaient assis car le vieil homme respirait plus aisément dans cette position.

A nouveau, on entendit des pas. C'était le père supérieur. Le sous-prieur dut attendre à l'extérieur, vu l'exiguïté de la cellule. Le père supérieur se pencha pour regarder frère Arnold et l'horreur se peignit sur son visage en voyant la poitrine du vieux moine. Après s'être entretenu à voix basse pendant quelques instants avec le père infirmier, le père supérieur se tourna vers frère Arnold en disant :

– Je ne peux pas prendre la responsabilité de vous garder ici dans l'état où vous êtes. Il vous faudra aller à l'hôpital, frère Arnold. (Il se tut, semblant réfléchir, puis dit après avoir considéré le vieux moine :) Vu votre état et votre âge, je vais, si vous le désirez, téléphoner à

l'évêque et nous devons nous soumettre à sa décision.

– Je vous en suis très reconnaissant, répondit frère Arnold. Je hais l'idée de quitter cet endroit, qui est mon foyer, pour aller affronter les dangers inconnus de l'hôpital. J'ai entendu dire tant de choses désobligeantes sur les hôpitaux que je n'ai aucune confiance en eux – et il est bien difficile de bénéficier d'un traitement dont on doute. J'ai pleinement foi dans les soins du père infirmier.

– Comme vous voudrez, frère Arnold, dit le père supérieur. Je ne devrais pas le dire en votre présence, mais je suis complètement d'accord avec vous.

Le supérieur quitta la cellule et gagna son bureau accompagné du sous-prieur. Quelques minutes plus tard il était en communication avec l'évêque du diocèse dont dépendait le monastère. Les mêmes phrases revenaient souvent :

– Oui, comme vous dites, père. Oui, je vais le faire. Au revoir.

Le père supérieur demeura à réfléchir; puis ayant soudain pris une décision, il demanda un secrétaire afin de lui dicter un papier que devrait signer frère Arnold. Il était dit dans ce papier que si le moine se refusait à aller à l'hôpital, il le faisait sous son entière responsabilité – le monastère ne pouvant être tenu responsable des conséquences de cette décision.

La lumière de la lune qui était à son plein accentuait la blancheur froide du monastère et les nuages qui défilaient en voilant de temps à autre la face de l'astre ajoutaient quelque chose de sinistre au bâtiment. Les fenêtres brillaient sous les reflets de la lune, semblant faire un clin d'œil aux nuages à mesure qu'ils passaient. un hibou appelait quelque part dans l'obscurité. Plus près on entendait le bruit doux et rythmé des vagues léchant le sable, puis se retirant pour revenir. Dans le monastère tout était calme, silencieux comme si le bâtiment lui-même savait que la mort était proche, comme s'il atten-

dait que l'ange de la mort agite ses ailes. Il arrive que des bruits étranges se produisent parfois dans une vieille construction qui ressent le poids des ans. De temps à autre c'est le trottement discret d'une souris glissant rapidement sur un sol poli ou laissant échapper un petit cri aigu. Mais le monastère était silencieux autant que peut jamais l'être une vieille maison. A l'horloge de la tour, les heures sonnèrent à travers la campagne, et au loin un train gronda sur ses rails roulant à toute allure vers la capitale.

Frère Arnold était étendu sur son lit de douleur. A la lumière de la chandelle il pouvait voir le père infirmier penché sur lui avec compassion. Rompant le silence avec une soudaineté qui le fit sursauter, le père parla :

– Frère Arnold, dit-il, nous sommes inquiets au sujet de votre vie future. Il vous arrive d'avoir des croyances qui sont en total désaccord avec celles de la religion orthodoxe. Vous donnez l'impression que peu importe ce en quoi vous croyez, aussi longtemps que vous croyez. En l'état où vous êtes, frère Arnold, laissez le repentir prendre place. Voulez-vous que j'appelle le père confesseur?

Levant les yeux vers lui, frère Arnold répondit :

– Père infirmier, je suis pleinement satisfait de la façon dont j'ai vécu. J'irai au lieu que je crois être le paradis; je vis en accord avec ma propre foi, qui n'est pas nécessairement celle du Livre. Je crois que la religion prescrite – la religion orthodoxe – fait montre d'étroitesse dans ses concepts.

Il gémit soudain de douleur, la poitrine broyée par d'atroces douleurs qui semblaient le crucifier; il songea au Christ et à ses souffrances.

– Père infirmier, dit-il, voulez-vous me donner le crucifix afin que je baise les cinq plaies de Notre-Seigneur.

Se levant lentement, le père infirmier s'avança vers la tête du lit. Levant le bras après s'être signé, il prit le crucifix et le pressa sur les lèvres de frère Arnold.

– Père infirmier, cria frère Arnold avec une expression d'étonnement, qui sont tous ces gens rassemblés autour de moi? Ah... je vois! Voilà ma mère; elle est venue pour me souhaiter la bienvenue à la vérité supérieure, à la vie éternelle. Ma mère et mon frère sont ici, beaucoup de mes amis sont ici, également.

Le père infirmier se leva d'un bond et courut frapper violemment à la porte de la cellule voisine. Une exclamation s'éleva de l'intérieur et presque immédiatement une tête rasée apparut dans l'entrebâillement de la porte.

– Vite, vite! dit le père infirmier. Appelez le père supérieur. Frère Arnold est sur le point de mourir.

Sans prendre le temps de passer sa robe ou d'enfiler ses sandales, le moine se précipita dans le corridor et dévala l'escalier. Il revint presque aussitôt suivi du père supérieur qui attendait, seul dans son bureau.

Frère Arnold le regarda d'un air égaré et angoissé en s'écriant :

– Comment se fait-il que nous, hommes de religion, soyons si effrayés de mourir?

Une réponse se fit jour dans l'esprit de frère Arnold : Tu l'apprendras, Arnold, quand tu viendras à nous, de l'autre côté de la vie. Ce sera très bientôt.

Le père supérieur s'agenouilla près du lit, tenant le crucifix dans ses mains levées. Il pria. Il priait pour le salut de l'âme de frère Arnold qui s'était si souvent éloigné des préceptes de la religion. La chandelle posée près du lit brillait d'un éclat vif, puis baissa et la brise soudain faillit l'éteindre. Elle brilla de nouveau et, à la lueur de cette chandelle solitaire, ils virent frère Arnold se dresser en criant :

– *Nunc dimitis, nunc dimitis.* Seigneur, permets maintenant que ton serviteur parte en paix, selon ta parole.

Ayant dit ces mots, il gémit et retomba sans vie sur l'oreiller.

Le père infirmier fit le signe de la croix et dit la prière

des morts. Puis, tendant le bras au-dessus du père supérieur qui était toujours agenouillé, le père infirmier ferma les yeux de frère Arnold et les maintint clos à l'aide de petits tampons. Il passa une bande sous la mâchoire inférieure, afin de maintenir la bouche fermée. Avec soin, il lui souleva la tête et retira les oreillers. Prenant les mains du défunt, il les croisa sur sa poitrine. Ayant ensuite procédé à la toilette nécessaire, il rabattit le drap sur le visage du défunt.

Lentement le père supérieur se releva, sortit de la cellule, gagna son bureau et donna des instructions à un moine. Quelques minutes plus tard les cloches sonnèrent pour annoncer le passage de vie à trépas. Silencieusement, les moines revêtirent leurs robes et descendirent à la chapelle pour réciter les prières des morts. Plus tard, une fois le soleil au-dessus de l'horizon, il y aurait une messe. Tous y assisteraient, puis le corps de frère Arnold, enveloppé dans sa robe, le capuchon rabattu sur son visage, ses mains serrant le crucifix, serait porté en procession solennelle au long du sentier jusqu'au petit carré consacré qui abrite les corps de tant de moines morts depuis longtemps.

Déjà deux moines se préparaient à se rendre au lieu consacré pour y creuser une tombe – une tombe en face de la mer et où reposerait, jusqu'à sa dissolution finale, le corps de frère Arnold. Les deux moines, la pelle sur l'épaule, se mirent en route, silencieux, chacun s'interrogeant peut-être sur ce qu'il y avait après la vie. Les saintes Écritures nous laissaient entrevoir ce qu'était le futur; mais pouvait-on se reposer totalement sur elles? Frère Arnold – à la grande colère du père supérieur – disait toujours qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre les saintes Écritures, mais seulement les voir comme des guides, des signes indiquant le chemin. De même, il répétait bien souvent que la vie future n'est que la continuation de la vie sur terre. Un jour qu'il était assis en

silence dans le réfectoire, avec devant lui une bouteille d'eau gazeuse, il s'était levé soudain et, saisissant la bouteille, il avait dit :

– Regardez, mes frères, cette bouteille ressemble au corps humain; elle a une âme en elle. Si j'enlève le bouchon, il y a un bouillonnement, un pétilllement et, tout comme pour l'âme d'un homme, les gaz émergent et jaillissent. C'est ainsi, mes frères, que nous quittons nos corps à la fin de cette vie. Nos corps ne sont rien d'autre qu'une enveloppe pour l'âme immortelle, et quand cette enveloppe est vieille et trop détériorée, l'âme alors abandonne le corps et s'en va ailleurs et vers ce qui se passe dans cet ailleurs. Chacun à notre tour le découvrira. (Frère Arnold avait versé le contenu de la bouteille dans un verre et l'avait bu rapidement en disant :) Maintenant le corps qui était l'eau a disparu, tout comme notre corps disparaîtra éventuellement dans la terre pour finalement s'y décomposer.

Tout en cheminant au long du sentier, les deux moines songeaient à ces choses. Ils regardaient autour d'eux cherchant l'endroit où creuser une tombe profonde de six pieds, longue de six et large de trois. Silencieux toujours, ils attaquèrent leur besogne.

Dans le monastère on avait déplacé le corps de frère Arnold avant que n'intervienne la rigidité cadavérique qui n'aurait plus permis de le descendre par l'étroit escalier. Quatre moines tenaient un drap muni de poignées à chaque coin. Ils le glissèrent avec précaution sous le corps de frère Arnold en veillant à ce qu'il soit exactement au milieu. Puis les moines soulevèrent le corps, le passèrent par la porte et, adroitement, tournèrent dans le corridor. Avançant lentement tout en récitant les paroles du rituel pour le défunt, ils descendirent le corps dans l'annexe de la chapelle. Ils mirent des sandales aux pieds du moine. Toujours avec respect, ils replacèrent le crucifix entre ses mains froides, et abaissèrent le capuchon sur

son visage. En ayant terminé, les quatre moines commencèrent leur garde solitaire veillant le corps de leur frère mort jusqu'à la naissance du jour, où de nouveau, on chanterait des messes.

Et ainsi frère Arnold quitta son corps. Il eut l'impression d'être soulevé. Regardant vers le bas, il vit une corde bleu argenté tendue entre son corps actuel et le corps horrible reposant sur le lit. Il pouvait distinguer des visages autour de lui. Là, était sûrement celui de sa mère. Et là était son père. Ils étaient venus d'au delà des ombres pour l'aider, le guider dans son voyage.

La route était sombre, ressemblant à un tunnel sans fin, ou peut-être à un tube, comme celui que les moines portaient lors de leurs processions à travers les villages; ce tube était situé au bout d'une perche qu'ils hissaient à hauteur des fenêtres; les gens déposaient leurs contributions à l'entrée du tube, et celles-ci glissaient et tombaient dans un sac situé à l'autre extrémité.

Frère Arnold éprouvait la sensation de monter lentement dans ce tube. Sensation vraiment étrange. Il baissa la tête et vit la corde s'amenuiser et disparaître à la manière d'un élastique qui, coupé rebondit vers ses deux extrémités.

Regardant au-dessus de lui, il crut voir une brillante lumière. Cela lui rappela le jour où il était descendu dans le puits du monastère pour aider à nettoyer les filtres à eau. Levant les yeux, il avait vu le cercle de lumière tout en haut du puits. C'était un peu la même impression, la sensation qu'il était porté, élevé vers la lumière et il se demanda – quoi maintenant?

Et soudain, tel un diable qui apparaît sur la scène en sortant d'une trappe, Arnold apparut – où? – il apparut en cet autre monde, ou sur un autre plan d'existence. Pour l'instant il ne le savait pas. La lumière était d'une intensité qui l'obligea à protéger ses yeux.

– Oh! par exemple! murmura-t-il en entendant un rica-

nement amusé, et en voyant devant lui l'homme qui avait été son père.

– Arnold, dit l'autre, tu as vraiment l'air étonné; j'aurais pensé que tu te souviendrais de tout, bien que je doive avouer que cela m'a demandé un assez long temps.

Arnold regarda autour de lui.

– Je dois bien reconnaître que je suis étonné, dit-il. Cet endroit donne l'impression de la terre, ou d'une version améliorée de celle-ci, je te l'accorde; mais c'est un monde de type terrestre, et je pensais que nous irions dans un univers plus abstrait. (Il désigna d'un geste les bâtiments et les parcs.) Tout ici évoque une version terriblement embellie de la terre!

– Tu as beaucoup à apprendre, ou à ré-apprendre, Arnold, dit l'homme qui avait été son père. Tes propres études, ta longue expérience auraient dû t'amener à la certitude que si une entité – une âme humaine – allait directement du terrestre aux hautes sphères célestes, cela amènerait la destruction de l'équilibre mental de cette entité, car le changement serait trop grand. (Regardant Arnold gravement, il poursuivit :) Tu ne pourrais pas plonger directement dans l'eau chaude un verre glacé, sans qu'il se brise ou se fêle, c'est le même problème; les choses doivent être faites très, très doucement. De la même façon, tu n'attendrais pas qu'une personne alitée pendant très longtemps, se livre à des exercices athlétiques le premier jour où elle se lève. Elle doit agir avec progression. Il en est de même ici. Le monde sur lequel tu étais – la terre – est un monde fruste et brut, et tu es ici dans un stade intermédiaire – disons une halte – où l'on peut se reposer pendant un temps et se retrouver.

Arnold regardait, émerveillé par la beauté des bâtiments, le vert pur des arbres. Il vit des animaux et des oiseaux qui n'avaient nullement peur des humains. Ce monde semblait un monde de concorde et de confiance.

– Je suis certain que très bientôt tu accèderas à des

plans plus élevés, mais avant que la décision en soit prise, il te faudra passer par le hall des souvenirs. Et peut-être, une fois là, te souviendras-tu de la visite que tu y as faite précédemment.

– Ce qui m’amuse, dit Arnold, c’est notre façon de dire « en haut » car, dans mon esprit, sphères célestes et sphères terrestres ou plan d’existence – appelez-les comme vous voulez – étaient entremêlées, occupant peut-être le même espace; aussi pourquoi dire « en haut »?

Un homme les interrompit, les ayant écoutés sans rien dire.

– C’est en haut, il n’y a aucun doute à ce sujet, dit-il. Nous montons vers une plus haute vibration. Si nous allions vers une plus basse, nous descendrions; et il y a en fait ici de ces lieux à vibrations inférieures – et les gens qui, pour une quelconque raison, doivent descendre (peut-être pour aider une âme en détresse) diront qu’ils descendent au plan tel ou tel. Mais ici c’est un lieu intermédiaire; nous y montons depuis la terre. Nous voulons nous éloigner d’elle, et si nous descendions vous pourriez dire alors que nous nous rapprochons du cœur de la terre, et c’est ce que vous ne voulez pas faire. Ainsi c’est bien « en haut » vers une vibration plus élevée, loin du centre de la terre, et, Arnold, vous monterez bientôt. Je n’en doute nullement; ceux qui sont ici vont vers un plan supérieur, et redescendent ensuite sur terre afin d’y apprendre d’autres leçons. Mais il est temps pour vous d’aller au hall des souvenirs. Chacun doit s’y rendre en premier. Venez, suivez-moi.

Ils longèrent ce qui ressemblait à une rue parfaitement entretenue. Des gens et des animaux y circulaient. Arnold et son nouvel ami ne tardèrent pas à quitter la rue pour prendre un petit chemin à l’extrémité duquel Arnold pouvait voir une masse de verdure. Tous deux déambulaient en silence, enfermés dans leurs propres pensées, puis ils arrivèrent au bout du chemin. Devant eux s’éten-

dait un parc superbe – plantes et fleurs merveilleuses, inconnues d'Arnold. Et là, au beau milieu du parc, s'élevait le grand bâtiment en forme de dôme auquel on donnait le nom de hall des souvenirs. Ils restèrent debout quelques instants comme pour embrasser la scène – verdure, fleurs aux couleurs vives et bleu irréel des cieux qui se reflétaient sur la surface lisse du lac, près du hall des souvenirs.

Comme d'un commun accord, Arnold et son ami prirent le petit chemin qui menait au bâtiment. Peut-être s'interrogeaient-ils, tout en marchant, sur les gens qu'ils voyaient assis sur les bancs ou étendus sur l'herbe. Le hall avait de nombreux visiteurs, les uns montant l'escalier et d'autres sortant par l'une ou l'autre issue. Certains paraissaient transportés d'aise et d'autres avaient l'air d'avoir été châtiés. L'étrangeté de tout cela donnait le frisson à Arnold. Qu'allait-il se passer pour lui dans le hall? Serait-il jugé favorablement et monterait-il vers une vibration supérieure, vers une forme d'existence plus abstraite? Ou bien serait-il renvoyé sur terre pour recommencer toute une autre vie?

– Regardez, regardez, murmura le nouvel ami d'Arnold, en désignant quelque chose à distance. (Sa voix se fit aussi faible qu'un murmure :) Ceux-ci sont des entités d'un plan plus élevé; ils sont venus pour observer les gens. Regardez-les.

Arnold regarda. Il vit deux brillantes sphères dorées, paraissant faites de lumière, mais si brillantes qu'Arnold ne fut pas certain de voir clairement leur forme. Les sphères dérivèrent sous une brise douce. Arrivées devant les murs du hall des souvenirs, elles les touchèrent et, sans laisser aucune marque, les traversèrent.

– Je dois vous quitter maintenant, dit l'ami d'Arnold. Mais gardez votre confiance, ne vous laissez pas abattre. Vous n'avez, j'en suis sûr, aucune raison de vous inquiéter. Adieu. Quelqu'un sera là pour vous accueillir quand

vous sortirez. Courage! N'ayez pas cet air lugubre! (Sur ces mots, il fit demi-tour.)

Avec une appréhension grandissante, une frayeur atroce, Arnold se dirigea jusqu'au bout du sentier où se trouvait l'entrée du hall. Il s'arrêta au pied du grand escalier et essaya de regarder autour de lui; mais non, il ne s'arrêta pas. Une force le propulsait. Il monta les escaliers à la hâte et s'arrêta un instant devant la grande porte d'entrée. Soudain, et sans un bruit, elle s'ouvrit, et Arnold se trouva projeté à l'intérieur. Poussé ou tiré – peu importe – il était à l'intérieur et la porte se ferma derrière lui.

11

Le silence, total et absolu. Pas le moindre bruit, même pas celui d'un murmure. Rien. Seul existait le silence.

Ses yeux avaient dû enregistrer de la lumière, parce que, en cet instant, dans cette obscurité profonde, ses nerfs optiques envoyaient des lueurs.

Une complète absence. Un vide. Arnold se déplaçait et n'en avait pas conscience. Tout était vide, plus vide que l'espace même. Puis un faible point lumineux apparut soudain « quelque part » et de ce point jaillissaient des raies rouges comme volent les étincelles sur un fer à cheval frappé par un maréchal-ferrant. La lumière était d'un bleu pâle en son centre, puis allait en s'assombrissant pour finir par être d'un bleu violacé. La lumière s'étendait – toujours bleue – et Arnold alors vit le monde, la terre qu'il avait quittée si récemment. Elle donnait l'impression de flotter dans l'espace. Il n'y avait qu'une masse de nuages de différentes couleurs et, l'espace d'une seconde, il eut un aperçu de ce qui aurait pu être le

Sahara – sable et désolation. Puis, il vit d'autres globes, tous s'entremêlant, sans cependant se toucher.

« Je deviens fou, pensa Arnold. Que je sorte d'ici au plus vite! » Et il se tourna pour fuir. Il vit derrière lui deux sphères flamboyantes. Il les regarda et reçut comme un message : « Tout va bien, Arnold, nous savons tout sur vous, nous avons examiné votre passé. Votre vie sur terre a été pure, si ce n'est que vous avez été paresseux au point d'être resté diacre. Vous n'avez pas pris la peine de recevoir les ordres. Ce n'était pas bien d'être aussi paresseux, Arnold. »

Arnold regarda fixement, en vain. « Non, vous ne pouvez pas nous voir; nous sommes d'une vibration différente. Vous ne pouvez voir qu'un globe et ce n'est pas du tout ce à quoi nous ressemblons. Vous serez bientôt l'un des nôtres – si vous le souhaitez; et si tel n'est pas votre désir, alors vous devrez retourner sur terre et accomplir certaines choses laissées inachevées! ainsi dépasser cette humble fonction de diacre. »

– Mais comment êtes-vous? A quoi ressemblez-vous? demanda Arnold.

« Personne ne sait comment vit un roi, pensa l'une des sphères. Les gens se font des rois et des reines les idées les plus étranges. Pour certains, ils sont censés passer tout leur temps assis sur un trône doré, avec sur la tête une couronne et dans la main un sceptre. Ce n'est pas du tout le style de vie des rois et des reines. De même les gens se font une idée bien curieuse de ce qu'est la vie qui suit immédiatement la mort. Ils voient un paradis aux grilles dorées. Disons qu'il existe, pour ceux qui le croient – car les gens sont ce qu'ils pensent qu'ils sont; et si une personne croit au tableau des anges, alors elle les verra. Mais tout ceci est inutile, une telle vie est un gâchis – et ces stades intermédiaires existent pour que les gens puissent rationaliser les choses et mettre de l'ordre dans leurs pensées. »

Il sembla qu'une conversation se déroulait entre les deux sphères car il se produisit entre elles beaucoup de sautilllements et de vibrations. Puis de l'une des deux vint cette pensée : « Nous sommes très amusées de constater que sur ce plan d'existence certains sont si attachés à leurs habitudes de vie qu'il leur faut d'abord imaginer une nourriture, et imaginer ensuite qu'ils la mangent. Nous avons vu certaines personnes très religieuses qui, ici, insistent même pour manger du poisson le vendredi! »

– Cela me paraît excessif! dit Arnold. Mais pourquoi, les gens ont-ils si peur de la mort? J'ai été un religieux; j'ai obéi toute ma vie aux règles de l'ordre et pourtant, je dois confesser que j'ai eu une peur atroce au moment de quitter le monde. J'étais terrifié par la pensée que Dieu serait là et prêt à me frapper de ses foudres pour les fautes que j'avais commises.

La voix télépathique répondit : « Les gens ont peur de la mort parce que nous ne voulons pas qu'ils connaissent la vérité. Quand on atteint les derniers instants de l'agonie, la mort est la bienvenue. Toute peur disparaît. Toute souffrance est supprimée. Mais il importe que les gens aient peur de la mort, sinon ils n'hésiteraient pas à se suicider. Les suicides seraient alors nombreux. Si les gens savaient combien bonne est la mort et combien la vie est plus douce que sur terre, ils se suicideraient – et ce serait très mal, en vérité. Ils vont sur terre comme les enfants vont à l'école – pour apprendre – et les enfants ne doivent pas être autorisés à faire l'école buissonnière. C'est pourquoi les gens ont peur de la mort jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'instant où il est évident qu'ils ne peuvent vivre plus longtemps. L'échéance une fois là, ils accueillent alors la chaleur de la mort, le bonheur de la mort. »

« Mais, pensa l'une des sphères, nous voulons que vous quittiez les mondes matériels et veniez aux mondes de l'esprit. »

– Mais pourquoi y a-t-il un paradis matériel, si les gens n'ont pas besoin des choses matérielles? demanda Arnold.

« Parce qu'un surmoi ou une âme – peu importe le nom que vous lui donniez – a besoin d'acquérir l'expérience matérielle, et les duretés de la terre sont un excellent enseignement – la durée d'une existence fournissant l'occasion d'innombrables leçons qui exigeraient pour un esprit vivant dans un monde spirituel, des infinis de temps. Mais nous devons maintenant vous montrer votre vie passée. Regardez! »

Le monde devant lequel fut alors placé Arnold semblait s'étaler et se déployer si rapidement qu'il avait la sensation de se tenir au bord d'un précipice dans lequel il allait tomber – un précipice d'espace. Il tomba, ou crut qu'il tombait, pendant des milliers de kilomètres, et se trouva à quelques pieds seulement au-dessus de la terre. Devant lui, des hommes à l'apparence étrange étaient lancés dans une lutte à mort, maniant l'épée et la hache, et même le bâton, ou lançant d'énormes pierres. Arnold les regardait et l'un d'eux l'attira tout particulièrement. La forme se leva brusquement du sol où elle était étendue et traversa d'un coup d'épée la poitrine d'un ennemi qui approchait. L'ennemi s'écroula dans une mare de sang. – C'est une bien vilaine action que vous avez faite là, Arnold, dit une voix dans sa tête, vous avez dû vivre plusieurs vies pour l'expier.

Les images se déroulaient, depuis le temps des Assyriens, et traversant certaines périodes de l'histoire; puis il vit enfin la vie qu'il venait juste de quitter, d'abord ses jeunes années et les petites offenses inhérentes à cet âge – les fruits dérobés dans le verger voisin, ou les quelques pièces de monnaie posées sur la bouteille de lait et subtilisées. Il se vit également volant, à plusieurs reprises, pommes ou poires sur un marché.

Puis, bien plus tard, ce fut le moine, redoutant de ne

pas réussir aux examens précédant l'ordination et adoptant une attitude hautaine pour cacher sa peur.

Il vit à nouveau sa mort, et son mouvement de rotation au delà de la terre, montant, montant toujours pour enfin arriver sur un autre plan d'existence.

« Vous avez été très bien dans cette vie, dit la voix dans sa tête, et ce serait pour vous pure perte de temps que de retourner vivre cette phase sur terre. Nous pensons que vous auriez avantage à venir dans le monde qui se situe au delà des choses matérielles, où vous pourriez beaucoup apprendre, sans aucun doute. »

– Mais alors, demanda Arnold, et tous les amis que j'ai ici? Mon père et ma mère, et tous les gens que j'ai connus. Ne serait-ce pas mal de ma part d'avoir usé de leur hospitalité et de les quitter soudainement pour un plan supérieur? Que penseraient-ils de moi?

La voix dans sa tête éclata de rire en répliquant : « S'ils étaient dignes d'aller plus haut, ils iraient; et si vous ne sortez pas de ce bâtiment sous une forme qu'ils peuvent reconnaître, alors ils se rendront compte que vous êtes monté sur un plan plus élevé. Quand nous sortirons d'ici nous leur apparaîtrons tous trois comme des globes de lumière, et comme ils n'en ont vus entrer que deux, ils comprendront que le troisième ne peut être que vous. Ils se réjouiront de votre métamorphose. Et votre élévation leur permettra d'espérer pouvoir faire de même. »

Il vint donc à l'esprit d'Arnold de dire oui, et alors, à son grand étonnement, il se découvrit plein de vitalité, plus débordant d'énergie qu'il n'avait jamais été; baissant les yeux il lui était impossible de voir ses pieds, impossible de voir ses mains. Comme il regardait d'un air ahuri, la voix revint : « Arnold, Arnold, vous êtes semblable à nous maintenant; en vous regardant vous pourrez voir comment vous êtes. Nous ne sommes que des masses d'énergie pure puisant dans notre environnement une

énergie supplémentaire. Nous pouvons, par la pensée, aller partout, faire absolument tout et, Arnold nous ne mangeons plus, comme vous le savez! »

Et Arnold se trouva traversant, à la suite de ses deux nouveaux amis, le mur du hall des souvenirs. Il sourit faiblement en voyant quelques-uns de ses amis à l'extérieur; il nota leur expression en voyant sortir les trois globes – se souvenant que deux seulement étaient entrés.

Et il y eut comme un chant, une sensation de vitesse et Arnold pensa : « Je me demande bien pourquoi nous avons toujours l'air de monter et jamais de descendre? » En même temps qu'il s'interrogeait, la réponse lui vint : « Certainement que nous montons, nous allons vers une vibration supérieure. Avez-vous jamais entendu parler de descendre vers une vibration supérieure? Non n'est-ce pas? Nous montons de la même façon que vous montez quand, sur terre, vous voulez changer de position, vous éloigner de la terre. Si vous descendiez, vous vous rapprocheriez du centre de la terre, ce que vous essayez d'éviter, mais faites attention où nous allons. »

Arnold, à cet instant précis, éprouva un choc ou une secousse. La sensation était difficile à définir avec précision, mais s'il y avait réfléchi il l'aurait probablement rapprochée de celle ressentie en passant le mur du son. C'était une sensation très « particulière » – comme s'il entrait dans une autre dimension – ce qu'il faisait précisément.

Il y eut ce bond soudain et autour de lui tout lui sembla éblouissant; il vit scintiller des couleurs scintillantes et complètement neuves pour lui; puis, regardant les deux entités qui étaient avec lui, il s'exclama :

– Oh! Vous n'êtes que des humains, tout comme moi!

Les deux autres rirent en disant :

– Mais, bien sûr, nous sommes humains tout comme vous. Que devrions-nous être? Le grand plan de l'univers fait que les gens doivent adopter une certaine forme; nous sommes humains – peu importe que nous le soyons à peine ou que nous soyons surhumains; nous avons tous le même nombre de bras, de jambes et la même méthode fondamentale d'élocution, etc. Vous découvrirez que dans cet univers-là, tout étant bâti sur le principe moléculaire, où que vous alliez, humains et humanoïdes sont fondamentalement semblables à vous ou à nous. De même dans le monde animal : un cheval a une tête et quatre membres – tout comme nous; et si vous prenez le chat, c'est à nouveau une tête, quatre membres et une queue. Les humains en avaient une, il y a très longtemps. Ainsi donc, souvenez-vous que dans cet univers-ci, sur n'importe quel plan d'existence que vous alliez, chacun a fondamentalement la même forme – que nous appelons la forme humaine.

– Mais, mon Dieu! s'écria Arnold, confus, je vous ai vus comme une sphère de lumière, et maintenant je vous vois comme des formes super-surhumaines, bien que vous soyez encore entourés d'un flot de lumière.

Les autres rirent et répondirent :

– Vous vous y habituerez bientôt. Vous allez demeurer assez longtemps sur ce plan; il y a beaucoup à faire, beaucoup à projeter.

Ils dérivèrent pendant un temps. Arnold commençait à voir les choses qu'il n'avait jamais vues auparavant. Les autres l'observaient et l'un dit :

– J'espère que votre vue s'habitue à cette cinquième dimension; car c'est là que vous êtes maintenant, savez-vous, loin du monde et des choses matérielles. Vous n'aurez plus besoin, ici, d'imaginer votre nourriture, votre boisson, ou toute autre chose de cette nature. Ici, vous existez comme un pur esprit.

– Mais si nous sommes de purs esprits, dit Arnold,

alors comment se fait-il que je vous voie comme des formes humaines?

– Mais peu importe ce que nous sommes, Arnold, il nous faut encore avoir une forme. Si nous étions des boules de flammes, nous aurions une forme; maintenant vous mettez au point votre vision de la cinquième dimension, et de cette façon vous nous voyez comme nous sommes – de forme humaine. De même, vous voyez aussi des plantes, des fleurs, autour de vous; pour des gens qui sont encore sur le plan dont vous venez juste d'arriver, elles n'existeraient pas; ils ne les verraient pas. S'il venaient ici – ce qui est impossible – ils seraient brûlés par l'intensité des radiations.

Le paysage au-dessus duquel ils dérivait était si merveilleusement beau qu'Arnold était dans le ravissement. S'il lui fallait jamais retourner sur terre, et décrire ce qu'étaient les conditions de vie ici ce serait impossible. Sur la terre, ou sur le plan à quatre dimensions, il n'existait aucun mot pour décrire la vie sur cette cinquième dimension.

– Oh! que font donc ces gens? demanda Arnold en désignant un groupe à l'intérieur d'un très agréable jardin.

Ces gens étaient assis en cercle et semblaient – bien que l'idée parût absurde à Arnold – procéder à une sorte de transmission de pensée.

Un de ses compagnons se tourna nonchalamment en disant :

– Oh! eux? Ils préparent simplement des choses, qui, plus tard, seront envoyées à certaines personnes sur terre, en tant qu'inspiration. Voyez-vous, Arnold, nombre de messages que nous adressons aux humains à l'esprit obtus, dans le but d'élever leur niveau spirituel, ont leur origine ici. Malheureusement, pour le peuple de la terre, tout doit être utilisé à des fins de destruction, de guerre et de gain d'argent.

Ils s'élevaient à une vitesse vertigineuse. Arnold fut très étonné en remarquant qu'il n'y avait pas de routes; il en conclut que tout le trafic devait se faire par air.

Ils aperçurent d'autres parcs que les gens parcouraient d'un pas de promenade.

– La marche est pour nous un plaisir, dit l'un des guides, et aussi le moyen de nous rendre lentement dans certains endroits; aussi n'avons-nous que des sentiers où nous pouvons pratiquer la marche et de façon plaisante, au bord d'une rivière ou d'un lac. Nous circulons normalement par lévitation contrôlée, comme nous le faisons maintenant.

– Mais qui sont tous ces gens? demanda Arnold. J'ai une sensation assez désagréable, il me semble que je reconnais certains d'entre eux. C'est bien sûr, parfaitement absurde, irrationnel. Il est tout à fait impossible que je connaisse qui que ce soit ici, ou que quelqu'un me connaisse; et cependant j'ai le sentiment précis et étrange de les avoir déjà vus. Qui sont-ils?

Les deux guides ayant regardé les gens en question, répondirent :

– Oh! Eux! Eh bien! celui-ci qui parle avec ce gros homme, il était connu sur terre sous le nom de Léonard de Vinci, et celui auquel il s'adresse était, lui, Winston Churchill. Là-bas, vous voyez Aristote qui, en des temps bien lointains était connu comme le père de la médecine. Il a eu pas mal de peine à monter ici, car on prétendait qu'au lieu d'avoir aidé la médecine, il n'avait fait que retarder ses progrès.

– Oh! comment cela? demanda Arnold en regardant en direction du groupe.

– C'est bien simple. On proclamait qu'Aristote possédait la connaissance totale de la médecine et savait tout ce qu'il y avait à savoir concernant le corps humain. Ce qui fait que toute tentative en vue d'approfondir les recherches aurait été jugée comme un crime. Et c'est

ainsi que fut décrété passible de la peine de mort l'acte consistant à disséquer un corps, à faire des recherches d'ordre anatomique, car c'eût été une insulte à Aristote. Ce qui retarda pour plusieurs centaines d'années les progrès de la médecine.

– Mais, est-ce que tout le monde vient ici? demanda Arnold

– Oh! non! Bien sûr que non. Rappelez-vous le vieil adage : Beaucoup d'appelés et peu d'élus. Beaucoup restent sur le bas-côté de la route. On trouve ici quelques personnes d'un niveau mental ou d'une spiritualité très avancés. Elles sont ici dans le dessein de faire progresser l'humanité sur terre.

Arnold avait un air triste. Il éprouvait un sentiment de culpabilité et finit par dire humblement :

– Je crois qu'une erreur a été commise; je ne suis, voyez-vous, qu'un pauvre moine et n'ai jamais aspiré à être autre chose; quand je vous entends dire qu'il y a ici des gens supérieurs du point de vue mental et spirituel, alors j'en conclus que j'y suis par erreur.

Les deux guides lui sourirent en disant :

– Les gens se jugent souvent mal. Vous avez passé les tests nécessaires et votre âme a fait l'objet d'un examen sérieux. C'est pourquoi vous êtes ici.

Ils s'élevaient à vive allure, montant vers un autre plan qu'Arnold aurait appelé une région élevée. Il fut amené à découvrir qu'avec l'amélioration de sa vision spirituelle et de sa pénétration intérieure il lui aurait été impossible d'expliquer à quiconque ce qui se passait. Avant leur descente et leur atterrissage en une cité très spéciale, il posa une autre question :

– Dites-moi, est-ce que les gens du plan terrestre viennent ici, puis retournent sur terre. Cela arrive-t-il?

– Oui, dans des circonstances très, très particulières : des gens qui ont choisi cette mission montent ici pour un

temps afin d'y recevoir les informations concernant ce qu'ils devront dire aux gens de la terre.

Ils foncèrent vers le bas, tous trois, comme liés par d'invisibles liens et Arnold entra dans une phase nouvelle d'existence – une phase située au delà de la compréhension des humains et à laquelle ils se refuseraient de croire.

Le vieil auteur fit un rêve, et voici dans quelle ambiance se déroula son rêve. Il était assis dans son lit, avec sur ses genoux la petite machine à écrire portative. D'un jaune canari, elle lui avait été donnée par son vieil ami Hy Mendelson; c'était une charmante petite chose qui faisait clic-clac gaiement quand on s'en servait comme il convenait.

Miss Cleopatra était étendue auprès de lui. Elle rêvait à quoi rêve toute lady chatte siamoise quand elle est bien nourrie et au chaud. Miss Cleo ronflait à la manière d'un vieux trombone, en supposant qu'un trombone ait jamais ronflé. Mais le bruit de la machine à écrire sous une main peu experte était d'une pénible monotonie, et le ronronnement du trafic, à l'extérieur, avait l'intensité d'un essaim d'abeilles qui butineraient un champ de fleurs par un beau jour d'été.

Le vieil auteur avait une terrible migraine qui lui mettait les nerfs à vif. Et comme vous le savez, il ne pouvait bouger – vu qu'il est paraplégique.

Et, de toute façon, bouger aurait signifié interrompre ou mettre fin au beau rêve de miss Cleopatra – et une superbe petite chatte comme Miss Cleo ne pouvait avoir que des rêves merveilleux que ne devaient pas être troublés. Mais la migraine se fit moins intense, la frappe

se ralentit et le vieil auteur finit par dire d'un ton rude :
« Allez, disparais, toi, machine à écrire. Je t'ai assez vue. »
Et il la glissa sur une petite table placée près de son lit. Il plongeait, essayant de fermer les yeux, et d'après les rapports de deux personnes partiales, il ronfla d'un ronflement sonore, irritant et monotone. De toute façon, il ronflait et comme il ronflait il devait donc dormir.

Les images commencèrent à défiler dans son rêve. Il se voyait flottant au-dessus des rues et savait qu'il était dans sa forme astrale; mais il pensa : « Oh! mon Dieu, j'espère que j'ai bien mis mon pyjama! » parce que tant de gens oublient, quand ils voyagent dans l'astral, les conventions de la civilisation, lesquelles exigent que l'on couvre certaines parties, au moins, de son anatomie.

Le vieil auteur qui dérivait s'immobilisa soudain. Une voiture de sport s'avavançait. C'était une petite voiture décapotable, une de ces petites choses anglaises, genre Austin-Healey ou Triumph, ou quelque chose d'analogue; mais la conductrice, une jeune femme, représentait un vrai danger public avec ses longs cheveux au vent, ce qui l'obligeait parfois à rejeter quelques mèches qui lui cachaient la vue. C'est au moment précis où elle avait la main levée pour se débarrasser d'une mèche folle, qu'une énorme automobile déboucha d'une route transversale s'arrêtant pile contre la petite voiture! Il y eut un effroyable coup de klaxon, puis un bruit de métal arraché – un son assez semblable à celui d'une boîte d'allumettes qu'on écrase dans les mains. La vieille et énorme voiture fut rejetée sur le côté de la route. Un homme en sortit, courbé en deux et l'air passablement choqué. Son visage pâli par la frayeur ressemblait à celui de quelqu'un qui vient de souffrir du mal de mer – dans son cas il s'agissait du mal de voiture. Des curieux, le regard interrogateur et la bouche ouverte, accouraient de toutes parts. Par les fenêtres, les gens se penchaient en tendant le cou, et de jeunes garçons débouchaient du coin de la rue en criant à

leurs petits camarades de venir voir le « merveilleux accident ».

Un homme courut téléphoner à la police; ce fut très vite la cacophonie bien connue annonçant l'arrivée de la police et de l'ambulance venue pour ramasser les restes. Et des restes, il y en avait! La voiture de police stoppa d'abord en dérapant, puis dans cette course à qui arriverait le premier, l'ambulance s'arrêta en faisant une embardée. Les deux policiers sautèrent de leur véhicule, et les ambulanciers firent de même. Tous se dirigèrent vers les deux voitures.

On se bousculait pour voir et on criait. Regagnant sa voiture en courant, un des policiers saisit le micro et, braillant, demanda un camion de remorquage. Il hurlait tellement qu'on avait l'impression que tout le monde dans la ville devait l'entendre.

Très vite on aperçut au bout de la rue une lumière jaune éblouissante, et un camion de remorquage s'avança en sens interdit. Mais ces choses-là sont normales quand il y a urgence. Le camion tourna et recula vers l'épave. La petite voiture Austin-Healey ou Triumph, ou autre marque, fut tirée en arrière. Au moment où elle s'arrêta, le corps de la jeune femme tomba sur le sol. Elle était encore secouée par les dernières manifestations d'une vie qui la quittait.

Le vieil auteur flottait au-dessus de la scène en produisant un son astral qu'on pourrait rendre par un « tsk! tsk! » Puis il regarda derechef, car au-dessus du corps de la jeune femme – corps à présent complètement mort – un nuage se formait. Et alors, la corde d'argent, reliant le corps astral au corps physique, s'amenuisa et disparut, et le vieil auteur vit que c'était l'exacte réplique du corps de la jeune femme. Il s'apprêtait à partir à sa suite en criant : « Hé! Miss, hé! Miss, vous avez oublié votre culotte! » Il se souvint alors que, de nos jours, les jeunes personnes ne portent plus ce genre de choses, mais des

panties ou des slips; et il réfléchit qu'on ne pouvait décemment courir après une jeune femme pour lui dire qu'elle avait perdu son slip ou son soutien-gorge. En même temps, il se rappela qu'il était paraplégique – il avait oublié, dans l'excitation, qu'il n'était pas paraplégique dans l'astral. Aussi la jeune femme s'en alla-t-elle en dérivant et s'élevant.

En bas, sur les lieux de l'accident, les hommes du camion-remorque poussaient et rassemblaient ce qui aurait pu être deux bouteilles de ketchup ou de gelée de framboise. La voiture des sapeurs-pompiers s'avança, brancha ses appareils et arrosa la route, la nettoyant du sang et de l'essence répandus.

On caqueta longuement, et le vieil auteur fut bientôt las de suivre ce qui se passait. Voitures en fer-blanc retournant au stock de fer-blanc. Il leva les yeux juste à temps pour apercevoir le postérieur de la jeune femme, obscurci par un nuage. Il suivit.

Il se dit que c'était, après tout, une façon agréable de passer un morceau du chaud après-midi d'été. Aussi possédant une grande expérience du voyage astral, il s'élança vers le haut, montant, montant toujours jusqu'au moment où dépassant la jeune femme, il arriva « là » avant elle.

Elle était morte physiquement, mais vivante de « l'autre côté » et pour le vieil auteur, c'était toujours un spectacle intéressant que de voir les nouveaux venus s'approcher des métaphoriques grilles dorées. Il entra donc dans le royaume que certains appellent l'« autre côté » et d'autres le purgatoire, mais qu'on devrait simplement considérer comme un relais d'accueil. Il se tint au bord de la route, et la jeune femme soudain surgit tout droit du milieu de la route, bondit quelques pieds dans l'air puis retomba au niveau du sol

De quelque part, un homme apparut et s'adressa à elle en demandant : « Nouvelle arrivée? » La jeune femme le

regarda d'un air dédaigneux et tourna la tête. L'homme lui cria :

– Hé! Miss, vos vêtements?

La jeune femme baissa les yeux avec une expression d'horreur, et rougit de la tête aux pieds, devant, derrière, bref de partout. Elle regarda l'homme puis le vieil auteur – oui c'était un homme aussi! – et elle partit en courant, ses pieds avançant lourdement sur la route lisse.

Elle allait, se hâtant, et atteignit une bifurcation. Elle s'arrêta un instant et murmura :

– Non, je ne vais pas prendre à droite, la droite c'est le parti conservateur; je préfère prendre la gauche, j'ai une chance de finir avec des bons socialistes.

Elle partit donc en galopant sur la route de gauche, ignorant que les deux routes aboutissaient au même point. Tout comme dans le vieux chant des highlanders écossais : « Vous prenez la route du haut, je prends celle du bas et je serai en Écosse avant vous. » Les deux routes n'étaient qu'une expérience permettant à l'ange enregistreur (il aime qu'on l'appelle ainsi) d'avoir quelque idée du type de personne qu'il allait rencontrer.

La jeune femme diminua progressivement son allure. Le vieil auteur, plein de sagesse en ce qui concerne les voies de l'astral, se contenta de flotter autour d'elle en jouissant du paysage. La jeune femme s'arrêta. Devant elle se dressaient deux grilles brillantes. Peut-être crut-elle les voir, son esprit étant conditionné et prêt à croire au paradis et à l'enfer, aux grilles dorées, etc. Elle s'arrêta et un vieil ange charmant lui ouvrit les grilles en disant :

– Voulez-vous entrer, miss?

Elle le regarda, répondant sur un ton hargneux :

– Ne m'appellez pas « miss », mon ami. Il faut me dire madame, ne l'oubliez pas.

Le charmant vieil ange sourit et dit :

– Oh! parce que vous êtes, hein? J'aurais cru que vous

étiez « miss (1) », vu que vous n'avez pas de vêtements.

La jeune femme baissa les yeux, rougissant de nouveau, et le vieil ange ricana dans sa longue barbe en disant :

– Allons, voyons, ne soyez pas nerveuse, jeune femme, ou est-ce jeune homme? J'ai tout vu, vous savez, plus rien ne m'étonne. Avant, arrière, et tout le reste. Vous entrez chez nous, et c'est tout. L'ange enregistreur vous attend.

Il ouvrit les grilles et elle entra, puis il les referma derrière elle avec un bruit retentissant – bruit bien inutile, pensa le vieil auteur tout en flottant au-dessus des grilles. Mais le vieil ange – elle savait que c'était un ange à cause de la jolie robe blanche qu'il portait, à cause aussi des ailes fixées à ses épaules et qui s'agitaient faiblement; le vieil ange l'escorta jusqu'à une porte qu'il ouvrit en disant :

– Vous entrez là, vous suivez ce corridor et vous trouverez l'ange enregistreur assis dans le hall tout au bout. Vous feriez bien d'être gentille avec lui. Ne soyez pas trop méprisante et ne jouez pas exagérément du « madame », si vous ne voulez pas qu'il vous dévalorise. Où votre mère est-elle morte? Et où est votre père à présent? Paradis ou enfer?

La jeune femme renifla à plusieurs reprises. Tout cela commençait de l'embarrasser; la façon dont les gens la regardaient la gênait, et de toute façon le pollen de certaines fleurs des champs célestes lui chatouillait les narines. Soudain, elle eut un éternuement terrible qui faillit emporter le halo de l'ange enregistreur.

– Oh! je vous demande pardon, dit-elle gênée. J'éternue toujours quand je sens certaines odeurs.

L'ange du portail de la mort eut un ricanement d'automate :

(1) Jeu de mots : « miss » en anglais signifie aussi manquer.

– Oh! oui, vous savez, lui, dit-il en montrant du doigt l'ange enregistreur, il pue un peu. Nous avons pas mal de gens qui éternuent dès qu'ils s'approchent de lui.

Ayant regardé les papiers qu'il avait devant lui, l'ange enregistreur dit :

– Oui, alors... date de la mort, date de ceci, de cela. J'ai posé les questions, mais si la jeune femme devait me donner les informations, j'en aurais pour la journée à remplir les formulaires... enfin toute la paperasserie, vous savez bien...

Il regarda soudain le visage de la jeune femme et dit :

– Dites donc, vous n'auriez pas par hasard quelques mégots. J'en fumerais bien un. J'ai remarqué – et c'est drôle – que quand les gens viennent ici, ils jettent toujours leurs mégots. Ils sont bigrement mieux dans les quartiers « enfer » parce que là ils sont nombreux à fumer, en tout cas avant d'y entrer.

Il se détourna et buta presque dans le vieil auteur qui lui dit :

– Ohé! Papa! Alors, vous en avez un autre. Entrons voir le spectacle et nous divertir un peu.

– Oui, dit le gardien de la grille, le business n'a pas été bien drôle ce matin. Il est arrivé tant de gens vertueux qu'à j'étais las de les laisser entrer. Je vais aller avec vous regarder et m'amuser un peu. Les autres peuvent attendre un moment.

C'est ainsi que l'ange du portail de la mort et le vieil auteur s'en allèrent bras dessus, bras dessous le long du corridor, puis dans le grand hall, s'asseyant finalement sur un siège astral pour observer la jeune femme dont le postérieur se tortillait nerveusement tandis qu'elle se dirigeait vers l'ange enregistreur.

C'était un homme petit et gros dont les ailes n'étaient pas très bien ajustées, et dès qu'il parlait elles s'entrechoquaient, un peu à la manière d'un dentier mal fixé. C'était

le cas pour l'ange enregistreur dès qu'il s'agitait; ses ailes donnaient de petites saccades qui, pour aggraver les choses menaçaient de faire choir son halo. Avec étonnement, la jeune femme découvrit que ce halo était, en fait, tenu par des bandes de cellophane. Elle renifla violemment d'un air dégoûté, trouvant tout ici vraiment par trop spécial; mais juste à cet instant, l'ange enregistreur regarda son visage – ayant d'abord lorgné tout le reste – et il demanda :

– Date de la mort?

La jeune femme secoua la tête, de plus en plus ahurie, indiquant que non, elle n'avait pas de cigarettes ni rien qui soit fumable. Ce qui amena un grognement de la part de l'ange enregistreur.

– Où êtes-vous morte? Avez-vous eu un bon entrepreneur de pompes funèbres? demanda-t-il. (Il fouilla dans ses papiers desquels il sortit une carte :) I. Digsem, Buryemall Unlimited. Pompes funèbres. Incinération. Voilà, c'est là où vous avez dû être traitée. Nous avons beaucoup de clients arrangés par leurs soins; nous voyons immédiatement s'ils ont été bien traités, en regardant leurs cicatrices, en voyant par où le sang a été retiré – il montra du doigt l'aîne de la jeune femme – parce qu'un tas de jeunes spécialistes aiment mettre les aiguilles dans cet endroit-là pour vider le sang. Mais certains d'entre nous préfèrent que ce soit par le cou. Cette méthode évite que les gens ne crachent et n'expectorent. (Il s'arrêta, réfléchit un instant et ajouta :) Mais je suppose que cela n'a pas beaucoup d'importance quand ils sont morts! Pas vrai? Je n'y avais jamais pensé avant.

La jeune femme qui se tenait toujours là finit par baisser les yeux et poussa un cri de fureur :

– Regardez ce que vous avez fait! hurla-t-elle, vous m'avez enregistrée sur cette fiche comme « miss ». Je vous demande de rectifier ça sur-le-champ.

Elle était dans une rage folle de colère – rouge des

pieds à la tête, ce qui était parfaitement visible, vu qu'elle n'avait aucun vêtement. L'ange enregistreur émit quelques petits bruits apaisants, puis dit :

– Doucement, attendez! J'espère que vous savez où vous êtes, hein?

Puis, en manière de rebuffade, il arrondit les lèvres et imita un certain bruit qu'on peut qualifier d'incongru.

– Eh bien! miss, vous avez déjà décidé où vous irez, parce que l'expérience céleste est refusée à toute personne du M.L.F. ou des media. Au lieu de cela, elles descendent aux champs de l'enfer. Alors, voilà votre lot, jeune fille. Vous feriez bien de vous préparer à descendre. Je vais téléphoner maintenant au vieux Nick (1) pour lui signaler votre arrivée. Ne manquez pas de le saluer de ma part parce que, entre lui et moi, il y a une espèce de défi permanent – à savoir qui peut voler le plus de clients à l'autre. Avec vous, il marque un point, cela parce que vous êtes du M.L.F.!

Il se tourna vers la corbeille à papier, y jeta la fiche après l'avoir froissée; puis ayant soigneusement mis de l'ordre sur son bureau, il plaça dessus une pile de papiers vierges.

La jeune femme regarda autour d'elle, d'un air incertain, puis se tourna vers le vieil auteur en disant :

– Jamais vu des gens manquant de serviabilité à ce point-là. Il y a une terrible discrimination. Je me plaindrai certainement au gros bonnet quand je le rencontrerai. Mais comment me rendre aux régions infernales à partir d'ici?

Le vieil auteur la regarda avec pitié et trouva dommage qu'elle ait à aller en enfer; car elle pouvait s'attendre à y rôtir sérieusement, étant donné son mauvais caractère et son attitude.

(1) Le diable.

– Peu importe, répondit-il, la route que vous prenez. Toutes mènent en enfer, à l'exception d'une – et c'est elle que vous avez ratée. Prenez ce chemin en pente, suivez-le et vous verrez que vous serez vite en bas.

La jeune femme laissa échapper une espèce de renflement en disant :

– Eh bien! allez-vous, oui ou non, m'ouvrir la porte? Vous vous croyez un gentleman?

Le vieil auteur et le gardien du portail de la mort la regardèrent avec étonnement, puis le gardien lui répondit :

– Mais vous êtes une de ces femmes du M.L.F.; si j'ouvre la porte pour vous, vous direz que nous entravons vos droits et que vous pouvez ouvrir vous-même cette damnée porte!

Le gardien renifla puis partit reprendre son poste; quelqu'un essayait d'entrer et secouait les barreaux.

– Venez, suivez-moi, dit le vieil auteur, je vous montrerai le chemin. J'ai pas mal d'amis là, en bas, et naturellement, beaucoup plus d'ennemis encore. Mais soyez prudente quand vous serez là, car une bonne moitié de la population vient du monde des media, ce qui fait qu'ils ne sont pas très appréciés. Allons, venez.

Ils prirent une route qui descendait, puis un sentier qui sembla, pour la jeune femme, ne jamais devoir finir, et se tournant vers le vieil auteur elle demanda :

– Mais n'ont-ils aucun système plus rapide de transport?

– Oh! non, répondit-il, vous n'avez pas besoin de système de transport rapide ici, parce que les gens vont en enfer aussi vite qu'ils peuvent y aller. Regardez, là, en bas, les gens de la terre, dit-il. (Il lui donna un petit coup de coude pour l'inviter à regarder depuis le bord de la route. Et là, à son grand étonnement, elle vit la terre et ses habitants.) Vous voyez, continua le vieil auteur, cet homme-là, assis derrière son grand bureau?

Eh bien! je suis à peu près sûr que c'est un éditeur ou peut-être... (Il s'arrêta un instant, joua à caresser sa barbe et reprit d'un ton tout excité :) Oui, j'ai trouvé... c'est un agent littéraire. A voir la façon dont il est assis, je dirais qu'il a dû être dans la marine; mais actuellement il est agent littéraire. Quand vous serez là, en bas, vous pourriez l'arroser d'une bonne pelletée de braises bien rouges. Ce serait une bonne action.

La route fit une courbe et là devant eux se dressaient les grilles de l'enfer toutes rougeoyantes, leurs étincelles illuminant l'obscurité. Arrivée près des grilles en compagnie du vieil auteur, la jeune femme vit un diable se saisir de son trident et d'une paire de gants en amiante. S'étant ganté rapidement, il attrapa les poignées de la grille qu'il ouvrit toute grande en déchargeant un nuage de fumée et une pluie d'étincelles.

– Allez, venez, ma petite, dit-il à la jeune femme. Nous vous attendions pour vous joindre à nous. Nous savons comment traiter les jeunes féministes comme vous. Nous vous enseignerons que vous êtes un parfait « sexe symbole ».

Et se tournant, il poussa la jeune femme devant lui et avec une extrême gentillesse, lui planta les branches de sa fourche dans le postérieur. Elle bondit dans l'air en poussant un cri effroyable, ses pieds s'agitant désespérément avant de toucher à nouveau le sol. Le diable gardien des grilles se tourna vers le vieil auteur :

– Non, non, mon vieux, lui dit-il, vous ne pouvez pas venir ici; vous avez eu votre temps d'enfer sur la terre. Nous allons maintenant le faire payer à tous vos détracteurs et à tous ceux qui vous ont persécuté. L'heure a sonné pour eux d'être mis à rôti. Vous, reprenez votre job, créez la discorde et déclenchez les haines car nous souhaitons toujours avoir des victimes à transformer en mâchefer. Allez-vous-en!

Et la jeune femme disparut du rêve du vieil auteur. Elle disparut également de nos pages et nous ne pouvons que nous attarder, peut-être lubriquement, sur le sort d'une telle jeune femme aux courbes et aux volumes harmonieusement placés – et condamnée à ces lieux infernaux, bien qu'elle eût elle-même reconnu ne pas être digne des régions célestes.

Le vieil auteur s'en retourna donc au long du sentier, les yeux et les oreilles ouverts aux spectacles et aux sons qui composaient pour une large part la vie de cette région infernale de l'autre côté. Regardant autour de lui, il vit l'enfer. De grandes langues de feu montaient dans le ciel. C'était, par instants, comme un splendide feu d'artifice, avec des pluies d'étincelles brillantes qui retombaient après avoir décrit leur parabole. A travers ce spectacle, on entendait des cris, des hurlements, et cette zone n'était qu'une clameur rougeoyante particulièrement désagréable. Comme le vieil auteur se détournait, ce fut le brouhaha de la porte rouge qui s'ouvrit et les cris de : « Auteur! Auteur! » Une équipe infernale (quel dommage que ce ne soit pas une horde céleste!) se précipita par les grilles ouvertes et grimpa la pente tout en criant : « Auteur! Auteur! »

Le vieil homme laissa échapper un soupir apte à faire éclater les coutures de son pantalon – s'il en avait eu – et revint en arrière. Il serait sans doute préférable – à ce point du récit – de préciser, à l'intention des lectrices, que s'il n'avait pas de pantalon il portait cependant la robe appropriée au lieu et à la situation.

On criait, il y avait force gesticulations tandis que le vieil auteur redescendait la colline pour s'asseoir sur un banc qu'il quitta bien vite à cause de la chaleur. Un homme de forte taille, muni de cornes luisantes, passa les grilles. Il avait une queue terminée par une touffe de poils agréablement ornée d'un nœud bleu. Je suppose que le bleu était là pour créer un contraste avec la note

rouge dominante de l'atmosphère. Il sortit et vint saluer le vieil auteur en disant :

– Vous savez que vous pourriez m'être bien utile ici. Je pourrais vous offrir un bon boulot, là, en enfer. Qu'en dites-vous?

Le vieil auteur jeta un coup d'œil autour de lui en répondant :

– Je ne sais pas. C'est sûrement une sacrée responsabilité!

Lord Satan semblait encore plus diabolique et se curait les dents avec un éclat de bois provenant de quelque vieux cercueil. Comme il frottait le bois contre ses dents, il fit jaillir quelques minuscules étincelles. Quelques-unes piquèrent en direction du vieil auteur qui s'en écarta rapidement.

– Vous écrivez à un rythme d'enfer, mon vieux, dit Satan. C'est ce que je veux. Vous pourriez m'être bigrement utile; j'ai beaucoup à vous offrir, savez-vous. Que voulez-vous? Dames ou jeunes filles? Petits garçons? Non, ne vomissez pas ici! Ce serait l'esclandre avec la presse si vous le faisiez. Que voulez-vous d'autre?

Le vieil auteur se sentait, ma foi, un peu nauséux à l'idée de se voir offrir des petits garçons, mais il pensa alors aux dames ou aux jeunes filles, aux petites femmes faciles – et cela ne lui parut pas plus attirant. Après tout, personne n'ignore quels ennuis les femmes peuvent vous apporter...

– Je vais vous dire! s'exclama le diable, une lueur dans l'œil. Je sais ce que vous aimeriez! Que diriez-vous d'un paquet de femelles du M.L.F. Vous pourriez leur démontrer la stupidité de leur théorie. Oui, je peux vous en donner autant que vous voulez. Certaines sont vraiment d'horribles créatures. Vous n'avez qu'un mot à dire et vous serez servi.

– Non, répondit le vieil auteur d'un air renfrogné. Je ne veux pas de ces femelles; gardez-les loin de moi.

Satan éclata d'un rire sonore et l'œil allumé d'un éclair vraiment diabolique, il s'écria :

– Je sais, je sais! Et que diriez-vous de quelques personnes des media? Ils vous ont mené la vie dure. Vous pourriez les laisser pondre leurs écrits injurieux, et ensuite les forcer à se rétracter. Leur faire rentrer leurs paroles dans la gorge, vous amuser aux dépens des média, voilà qui serait drôle! Ils se sont suffisamment payé votre tête. Qu'en dites-vous, mon vieux?

L'auteur, de nouveau, secoua la tête.

– Non, non, je ne veux pas avoir affaire avec ces gens à peine humains, que sont les gens des media. Ils sont véritablement diaboliques; ils devraient être vos serviteurs. Ne les laissez pas m'approcher car je n'ai aucune sympathie pour eux. Pire que cela, j'irais jusqu'à dire que je serais ravi de pousser un peu le feu sous la marmite où vous les mettez à cuire.

Le diable s'assit sur un endroit frais, et de son postérieur s'éleva une vapeur inquiétante. Il croisa les jambes, et sa queue se mit à battre au rythme de sa pensée. Soudain, il bondit sur ses pieds avec un cri de triomphe :

– Je sais, je sais! J'ai une idée... Étant donné que le navire à aubes vous a toujours intéressé, ne seriez-vous pas ravi d'avoir un yacht, à vous, un joli navire qui vous appartiendrait? Vous pourriez avoir un équipage infernal mixte, et vous donner un diable de bon temps en vous promenant sur les lacs chauds, et en jouant sur la mer Rouge. Vous savez qu'elle est rouge du sang humain; vous aimeriez ça; le sang chaud a vraiment un très bon goût.

Le vieil auteur le regarda et dit :

– Diable, vous êtes plutôt ignorant. Ne comprenez-vous pas que si j'avais un bateau à aubes, je serais dans l'eau bouillante, car c'est à peu près la température de la mer rouge de sang humain.

En riant le diable répondit :

– Vous faites une montagne d’une chose insignifiante. Vous avez eu des ennuis toute votre vie, pas vrai? J’aurais pensé que depuis le temps vous en auriez pris l’habitude!

Le vieil auteur jouait avec ses pieds s’amusant à faire des dessins dans le sable chaud; le diable baissa les yeux et poussa un cri de douleur en reconnaissant divers symboles religieux... Il hurla de douleur en sautant et, posant accidentellement un de ses sabots sur un symbole, il partit dans l’air et disparut au-dessus des grilles rougeoyantes. Quand on le vit pour la dernière fois, il volait en direction de la mer rouge de sang humain.

L’étonnement du vieil auteur était tel qu’il s’assit de nouveau sur le banc mais le quitta plus vite encore – le siège étant littéralement en feu vu que le diable s’y était assis. Il secoua la poussière de sa robe et décida qu’il était temps pour lui de sortir de là – l’enfer n’était décidément pas une place pour lui. Il remonta la colline, s’éloignant de la fournaise à toutes jambes.

Au sommet de la colline, il rencontra un gardien qui le salua avec affabilité.

– Hé! je n’en ai pas vu beaucoup s’en aller par ici, ils partent généralement par là-bas. Vous avez dû être trop bon pour qu’on vous laisse entrer. (Regardant alors le vieil auteur, l’homme dit :) Oh! oui, je vous reconnais. Vous êtes sûrement quelque chat; vous écrivez les livres de Rampa. Pas vrai? Vous n’êtes pas de nos amis, vous avez empêché trop de mauvaises âmes de venir à nous. Passez votre chemin, homme, nous ne voulons pas avoir de relations avec vous; allez, éloignez-vous. (Et avant que le vieil auteur ait eu le temps de bouger, le gardien l’appela :) Une minute, attendez une minute. Il faut que je vous montre quelque chose. (Il désigna du doigt un étrange dispositif en disant :) Vous regardez au travers et vous avez une excellente image de l’enfer. C’est intéressant. Vous voyez tous les systèmes de parcsages. Dans

l'un, nous avons les éditeurs, les agents, dans l'autre, les gens des media dans un autre, et là-bas, à gauche, ce sont les femmes M.L.F. La porte à côté ce sont les anciens d'Eton – et vous savez, ils ne fraternisent pas beaucoup. Mais venez et regardez par vous-même.

Le vieil auteur approcha avec précaution, puis renonça bien vite devant la chaleur infernale qui s'échappait des voyants. Sans un mot, il reprit la route de la colline.

Arrivé au sommet, il vit les grilles que le gardien s'apprêtait à cadenasser pour la nuit.

– Hé! le nouveau, dit celui-ci en faisant un geste de la main, alors vous avez aimé l'enfer?

– Non, cria l'auteur. L'atmosphère est trop infernale, là, en bas.

Le gardien des grilles répondit :

– C'est pire ici dans notre atmosphère céleste; il faut se surveiller constamment, ne jamais dire un vilain mot. Sinon c'est la descente à la fosse et la langue sur la plaque chauffée à blanc. Si j'étais vous, je m'en retournerais écrire un autre livre.

Et c'est ce que fit le vieil auteur.

Il avançait, se demandant ce qu'il pourrait bien encore regarder; verrait-il la fontaine de perles ou le dallage d'or? Mais, comme il réfléchissait, il entendit un bruit sonore. C'était comme le son de verres s'entrechoquant. Puis il ressentit une douleur soudaine qui le fit sursauter et il revint à la conscience pour entendre une voix qui disait :

– Allons, allons c'est l'heure de votre piqûre.

Et comme il levait les yeux, il vit une affreuse aiguille qui s'apprêtait à pénétrer dans la partie arrière de son individu. La voix reprit :

– Vous écrivez à nouveau sur la vie future?

– Non, dit le vieil auteur. J'en ai terminé. Ce sont les derniers mots de ce livre.

RAMPA

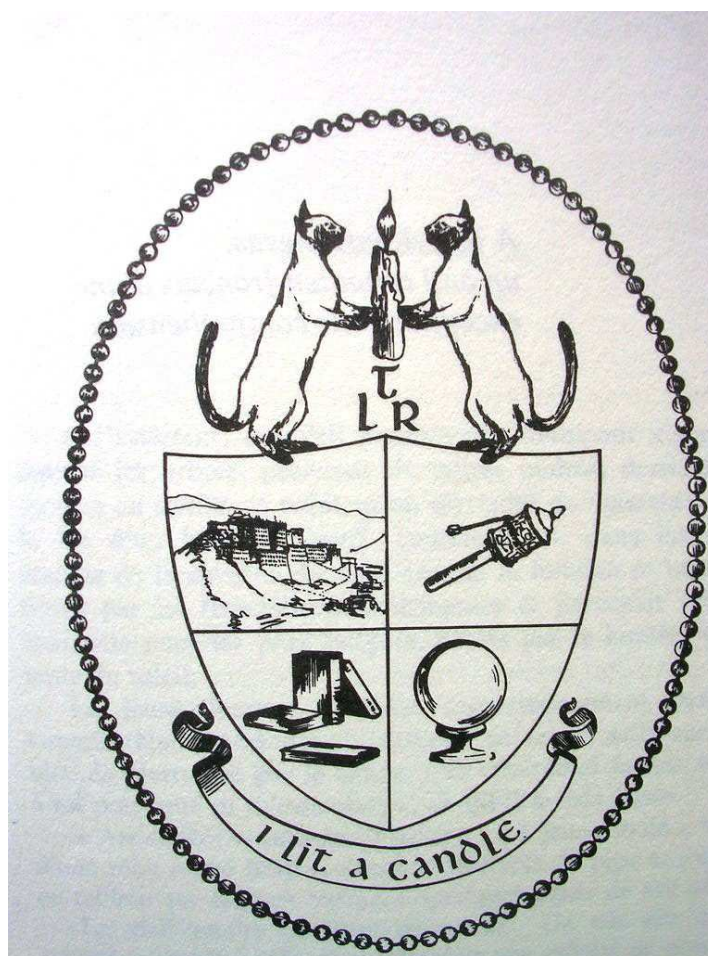
le sage du Tibet

Stanké

T. LOBSANG RAMPA

LE SAGE DU TIBET

Le Sage du Tibet - (1980)



Mieux vaut allumer une chandelle
que maudire l'obscurité.

Table des matières

Avertissement	2
Chapitre premier	2
Chapitre deuxième	6
Chapitre troisième	11
Chapitre quatrième	15
Chapitre cinquième	20
Chapitre sixième	26
Chapitre septième	30
Chapitre huitième	35
Chapitre neuvième	38
Épilogue	43

Avertissement

Lorsque j'ai écrit dans *Le Troisième oeil*, il y a déjà plusieurs années, que j'avais volé en cerf-volant, mes propos ont été accueillis par des huées et des moqueries comme si j'avais commis le plus grand des délits. Et aujourd'hui le vol en cerf-volant est pratique courante. On peut voir des cerfs-volants tirés par des hors-bord s'élever très haut dans le ciel, et d'autres bel et bien "pilotes" par un homme à bord. Celui-ci doit, dans un premier temps, se tenir au bord d'une falaise ou sur n'importe quel promontoire assez haut, puis se lancer dans le vide sur son appareil qui, véritablement, le porte. Personne aujourd'hui ne daigne reconnaître que Lobsang Rampa avait dit juste, et pourtant ils ont été nombreux à se moquer lorsque, pour la première fois, j'ai parlé de vol en cerf-volant.

Beaucoup de choses qui, il y a seulement quelques années, semblaient relever de la science-fiction sont devenues des faits quasi quotidiens. Les satellites que l'on envoie dans l'espace en sont un exemple, ou bien la retransmission à Londres ou à Paris des émissions télévisées des États-Unis, du Japon ou d'ailleurs. Et cela, je l'avais prédit. Nous avons vu aussi un homme, ou plutôt des hommes, marcher sur la Lune ; cela encore prouve que mes livres ont dit vrai et cette confirmation de mes écrits ne va d'ailleurs qu'en s'amplifiant.

Le présent ouvrage n'est pas un roman. Ce n'est pas non plus un livre de science-fiction. C'est le compte rendu pur et simple de ce qui m'est réellement arrivé, et je répète que l'auteur se fait un devoir de ne prendre aucune liberté quant à la véracité des faits.

Malgré cela, certains peut-être s'obstineront à n'y voir que de la science-fiction ou quelque chose de similaire. Chacun est libre, bien sûr, d'en penser ce qu'il veut, libre aussi d'en rire. Mais peut-être qu'une fois le livre fermé un événement se produira qui viendra confirmer mes dires. Je tiens à signaler toutefois que je ne répondrai à aucune question concernant ce livre ; le courrier volumineux que j'ai reçu concernant mes précédents ouvrages, sans que mes correspondants ne pensent à joindre un timbre pour la réponse, m'a décidé à prendre pareille mesure. Parfois il m'a coûté davantage pour répondre à un lecteur que celui-ci n'a dû payer pour obtenir mon livre.

Bref, voici de nouveaux écrits ; je souhaite qu'ils vous plaisent et que vous les jugiez crédibles ; je me permets d'ajouter, toutefois, que si cela n'est pas, peut-être est-ce parce que vous n'avez pas encore atteint un degré d'évolution suffisant.

Chapitre premier

« Lobsang ! Lobsang ! »... J'avais l'impression très vague d'émerger d'un profond sommeil dans lequel m'aurait plongé une immense fatigue. La journée avait été très rude, mais je n'étais pas seul puisque quelqu'un m'appelait. À nouveau la voix se fit entendre : « Lobsang ! » Soudain tout, autour de moi, se mit à trembler ; j'ouvris les yeux et j'eus le sentiment que la montagne au pied de laquelle je me trouvais était en train de s'effondrer. C'est alors qu'une main se tendit qui, d'un mouvement sec, m'empoigna pour me mettre vivement à l'écart. Il était temps : à peine avait-elle accompli ce geste qu'un énorme rocher aux arêtes tranchantes s'écroulait

juste derrière moi et déchirait ma robe. Tant bien que mal je me levai et, encore tout abasourdi, suivis mon compagnon jusque sur une petite corniche au bout de laquelle se trouvait un ermitage minuscule.

Autour de nous ce n'était que neige et rochers dégringolant. Soudain nous aperçûmes la silhouette courbée d'un vieil ermite qui courait à notre rencontre du mieux qu'il pouvait. Mais une masse énorme de rochers se mit alors à dévaler la pente, emportant avec elle l'ermite, l'ermitage et la pointe rocheuse qui lui servait de support. Celle-ci avait plus de cinquante mètres de long ; elle n'en fut pas moins balayée comme une simple feuille morte dans un coup de vent.

Mon guide, le lama Mingyar Dondup, me tenait fermement par les épaules. Autour de nous c'était l'obscurité totale ; aucune étoile ne scintillait et, venant des maisons de Lhassa, pas la moindre lueur vacillante d'une chandelle. Tout n'était que ténèbres. Brusquement, surgit devant nous un amas de rocs, de sable, de neige et de glace apparemment tout récent, et la corniche sur laquelle nous avançons d'un pas très incertain se mit à basculer vers l'amont, nous donnant l'horrible impression de glisser, glisser à tout jamais sans le moindre recours. Cette glissade prit fin cependant dans une violente secousse. Sans doute avais-je perdu connaissance car, lorsque je retrouvai mes esprits, j'étais en train de me remémorer les circonstances qui avaient été à l'origine de ce voyage jusqu'à cet ermitage lointain.

Au Potala, nous étions en train de nous divertir avec le télescope qu'un gentleman anglais avait offert au dalaï-lama en signe d'amitié, lorsque, tout à coup, je repérai à flanc de montagne, en un point très élevé, des bannières à prières que l'on agitait ; les mouvements semblaient se faire selon un code, aussi je passai très vite l'appareil à mon guide, en lui indiquant la direction.

Le télescope fermement appuyé contre le mur d'enceinte, à l'endroit le plus élevé du Potala, le guide resta là un bon moment à scruter, puis s'écria : « C'est l'ermite qui demande de l'aide. Il est malade. Il faut avertir l'Abbé et lui dire que nous sommes prêts à y aller. » D'un geste brusque il replia le télescope et me le tendit pour que je le rapporte dans la pièce où le dalaï-lama rangeait les offrandes exceptionnelles.

Je cours avec le précieux objet, prenant garde de ne pas trébucher pour ne pas le laisser tomber. C'était le premier télescope que je voyais. Ensuite je sortis pour remplir d'orge mon sac et vérifier si mon briquet à amadou fonctionnait ; puis, en flânant, j'attendis le lama Mingyar Dondup.

Il apparut bientôt portant deux baluchons, l'un très lourd qu'il avait déjà sur le dos, et un autre plus léger qu'il installa sur le mien. « Nous irons à cheval jusqu'au pied de la montagne, dit-il, puis nous renverrons les chevaux et il nous faudra grimper. La montée sera très dure, je l'ai déjà fait. »

Chacun ayant enfourché sa monture, nous descendîmes les marches jusqu'à la route de l'anneau qui entoure Lhassa. À l'endroit où elle bifurque, je ne pus m'empêcher, comme je le faisais toujours, de jeter un coup d'oeil furtif vers la gauche à la maison où j'étais né. Mais ce n'était pas le moment de s'attendrir, nous étions en mission.

Les chevaux se mirent bientôt à haleter et à s'ébrouer ; de toute évidence ils peinaient. Une telle escalade représentait un effort au-dessus de leurs forces. Leurs

sabots ne faisaient que glisser sur le roc. « Je crois que les chevaux doivent s'arrêter là, dit tout à coup le lama Mingyar Dondup poussant un soupir. À partir de maintenant nous ne pouvons compter que sur nos pauvres pieds ! » Nous descendîmes donc de cheval et, en les flattant de la main, mon compagnon dit aux bêtes de rentrer. Elles firent demi-tour et reprirent le sentier par lequel nous étions venus, ragaillardies, semblait-il, à l'idée de rentrer sans avoir à finir cette pénible montée. Après avoir redressé nos baluchons et vérifié si nos bâtons étaient en parfait état — la moindre fissure pouvant être fatale —, nous passâmes à l'inspection des autres objets ; nous avions bien notre pierre à feu et l'amadou ainsi que nos provisions. Nous pouvions donc partir. Sans même un regard en arrière, l'ascension commença. Les roches que difficilement nous escaladions étaient aussi dures et aussi glissantes que du verre. Sans souci pour nos mains et nos tibias que nous écorchions sur la paroi, nous cherchions la moindre fissure où insérer les doigts et les orteils, et grâce à ces appuis précaires, lentement, nous progressions. Nous atteignîmes enfin une petite plate-forme sur laquelle nous nous hissâmes pour reprendre haleine et retrouver quelque énergie. Un filet d'eau qui s'échappait d'une fente rocheuse nous permit de nous désaltérer et de faire de la tsampa. Elle ne fut pas très bonne car l'eau était glaciale et l'espace restreint ne permettait pas de faire du feu. Mais le fait de boire et de manger nous requinqua, et nous envisageâmes ensuite la possibilité de continuer notre ascension. La paroi était tout à fait lisse et il semblait impossible que quelqu'un ait pu jamais l'escalader. Nous l'attaquâmes cependant, comme d'autres avant nous l'avaient fait. Nous montions centimètre par centimètre et, petit à petit, grandissait le point minuscule vers lequel nous tendions. Nous pûmes bientôt distinguer chacun des rochers qui constituaient l'ermitage.

Celui-ci était perché à l'extrême pointe d'un éperon rocheux qui surplombait la pente. En poursuivant notre escalade, nous réussîmes à nous glisser dessous, puis, avec beaucoup de peine, nous nous hissâmes dessus. Une fois là, nous prîmes le temps de souffler ; nous étions déjà très haut par rapport à la plaine de Lhasa, l'oxygène commençait à manquer et il faisait très froid. Lorsque nous fûmes en état de repartir, le chemin nous parut moins ardu jusqu'à l'entrée de l'ermitage. Le vieil ermite était sur le seuil. Je jetai un coup d'oeil à l'intérieur et fus frappé par l'exiguïté de la pièce. De toute évidence il était impossible d'y pénétrer à trois, et je décidai de rester à l'extérieur. Mon guide me fit un signe d'approbation et je m'éloignai tandis que la porte se refermait derrière lui.

La nature a ses lois qu'il faut respecter en tout et partout ; et c'est pour répondre à l'une de ses exigences qu'il me fallut très vite chercher un endroit pouvant faire office de "lieux d'aisance". Je le trouvai au bord de l'éperon rocheux sous la forme d'une roche plate qui s'avancait dans le vide et qui comportait en son milieu un orifice très pratique ; il était sans doute artificiel ou bien naturel, mais élargi par quelqu'un. En m'accroupissant dessus j'eus aussitôt l'explication d'un mystère qui m'avait intrigué en montant. Nous étions passés près d'un monticule à l'aspect quelque peu singulier, qu'ornaient ce qui semblait être des tessons de glace jaunâtres dont certains avaient une forme allongée. Je venais de comprendre que cet amoncellement bizarre n'était que la

preuve d'un passage de l'homme en ces lieux, et c'est avec entrain que j'ajoutai ma propre contribution.

Une fois ce besoin satisfait, je me promenai dans les environs, et trouvai le sol très glissant. Je suivis néanmoins le sentier et arrivai bientôt au niveau d'une grosse pierre en équilibre instable qui faisait une avancée. Je trouvais un peu étrange la position de ce rocher mais ne comptais pas approfondir ce problème lorsque, tout à coup, en examinant de plus près le phénomène, j'eus immédiatement la certitude qu'il n'était pas naturel. Un homme avait délibérément placé la pierre dans cette position. Mais dans quel but et de quelle manière ? Je donnai un coup de pied, au hasard, dans le roc, mais ayant oublié que j'étais pieds nus, je dus pendant un moment frotter mon pied endolori. Puis tournant le dos à l'avancée, j'inspectai l'autre bord et me trouvai ainsi du côté de la pente par laquelle nous étions montés.

Que nous ayons pu escalader cette paroi semblait tenir de la magie tant elle était vertigineuse. D'en haut, cette surface ressemblait à une plaque de marbre poli, et penser qu'il nous faudrait bientôt redescendre par la même voie me donnait la nausée... Je voulus prendre ma boîte d'amadou et ma pierre à feu, mais brusquement me revint à l'esprit le tableau exact de ma situation : je me trouvais quelque part en montagne et sous le roc, sans le moindre vêtement pour me vêtir, sans le moindre grain d'orge pour me nourrir, sans bol, sans amadou et sans pierre à feu. J'ai dû alors émettre un juron, d'essence non bouddhique, car j'entendis une voix chuchoter à mon oreille :

« Lobsang, mon ami, est-ce que ça va ? » Je reconnus la voix de mon maître, le lama Mingyar Dondup, et aussitôt me sentis rassuré. « Oui je suis ici, répondis-je, j'ai dû m'étourdir en tombant, je n'ai plus ma robe ni tout ce qu'elle contenait, et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où nous sommes, pas plus que je ne sais comment en sortir. Il nous faut de la lumière. »

Le lama, dont les jambes étaient coincées sous un gros rocher, répliqua : « Ne t'inquiète pas, Lobsang, je connais bien cette passe ; le vieil ermite détenait de grands secrets en ces lieux ; ici est inscrite l'histoire de l'Humanité, du commencement à la fin. » Il fit une pause, puis ajouta : « Si tu passes la main sur la paroi de gauche tu vas bientôt sentir une aspérité. En poussant très fort à cet endroit, la pierre doit basculer, et tu auras ainsi accès à une sorte de renforcement dans lequel tu trouveras des robes de rechange et une provision d'orge. Mais tu devras ouvrir d'abord un placard et y chercher de l'amadou, une pierre à feu et des chandelles. Tout cela doit se trouver sur la troisième étagère en partant du bas. Ce n'est qu'avec un peu de lumière que nous pourrions véritablement maîtriser la situation. »

Tout d'abord, je regardai la paroi de gauche, comme me l'avait indiqué mon compagnon, puis tâtai le mur du corridor, mais ma quête me semblait vaine tant celui-ci me paraissait lisse comme s'il eût été artificiel.

J'allais abandonner quand tout à coup mes doigts rencontrèrent l'aspérité attendue. Je bourrai le mur de coups de poing à cet endroit, jusqu'à y laisser des lambeaux de peau. Je poussai de toutes mes forces, persuadé que je n'y arriverais jamais. Enfin, mes efforts furent récompensés et la roche bascula sur elle-même en un grincement effrayant. Je pus voir, en effet, quelque chose qui ressemblait à un placard et qui comportait des étagères. Après avoir repéré la troisième, j'y cherchai la

pierre à feu et l'amadou ; je les trouvai bientôt en même temps que les chandelles. L'amadou était d'une qualité exceptionnelle ; il n'était pas du tout humide et s'enflamma sur le champ. Je m'empressai d'allumer une chandelle car je commençais à me brûler les doigts.

« Allumes-en deux, me dit mon guide, une pour toi et une pour moi. Il y en a tout un stock ; nous en aurions même suffisamment pour tenir un siège de huit jours. » Je jetai un coup d'oeil à l'intérieur du placard et y trouvai une barre métallique provenant sans doute d'un tonneau. Elle paraissait en fer et j'eus du mal à la soulever. Je voulais m'en servir comme levier pour dégager les jambes de mon compagnon qui étaient prises sous un rocher. M'éclairant d'une bougie, j'allai informer le lama de mon intention, puis je revins m'occuper de cette barre. C'était le seul moyen, pensais-je, de libérer mon compagnon.

Je posai la barre au pied du bloc de pierre et, à quatre pattes devant, cherchai un moyen de le soulever. En regardant les cailloux tout autour, il me vint une idée : si je donnais à mon guide une des planches en bois que j'avais trouvées dans la cachette, peut-être pourrait-il la faire glisser avec une pierre sous le rocher au moment où je soulèverais celui-ci, en admettant que j'y parvienne ! Le lama approuva mon idée. « C'est notre seule chance, dit-il, car si je dois rester un instant de plus là-dessous je vais y laisser mes os ! Allons, commençons. »

Je repérai donc une grosse pierre de forme cubique d'environ quatre mains d'épaisseur, l'apportai, au pied du rocher et l'appuyai contre lui, puis je donnai une planche à mon ami pour qu'il contribue à la manoeuvre. Nous pensions que si j'arrivais à soulever un tant soit peu le bloc de pierre, il pourrait pousser un caillou dessous et créer ainsi une ouverture par où il pourrait sortir ses jambes.

Je cherchai l'endroit le plus propice pour y insérer la barre et enfonçai cette dernière par l'extrémité qui portait une griffe, aussi profondément que possible, entre le sol et la base du bloc. Il me fallut ensuite placer un gros caillou aussi près que possible de la griffe.

Quand j'eus terminé, je lançai : « Vous êtes prêt, Maître ? » Et l'écho de ma propre voix faillit me renverser ! Je poussai ensuite de toutes mes forces et m'appuyai de tout mon poids sur la barre, mais sans résultat. Je n'étais pas assez lourd. Je cherchai alors autour de moi quel caillou je pourrais utiliser en renfort. Il fallait qu'il soit très lourd, mais aussi que je puisse le porter. J'en repérai un et le traînai jusqu'à la roche. Il me fallut ensuite le poser en équilibre sur la barre et à nouveau m'appuyer de tout mon poids sur lui tout en l'empêchant de tomber. À ma grande joie, tout à coup, je sentis un tressaillement dans la barre qui bientôt bascula vers le sol.

« Bravo, tu as réussi ! s'écria mon ami, et j'ai pu mettre la pierre sous la roche ; je vais pouvoir maintenant retirer mes jambes. »

Au comble de la joie je me redressai et vis, en effet, que les jambes du lama étaient presque complètement dégagées, mais elles étaient à vif et saignaient abondamment. Nous avions peur d'une fracture et c'est avec beaucoup de précautions que je l'aidai à les mouvoir. Elles fonctionnaient normalement, semblait-il, en dépit de la blessure ; je me glissai sous le rocher pour atteindre ses pieds encore retenus dessous et les poussai pour aider le lama à s'extraire complètement de sous la pierre. J'opérai très délicatement et, de toute évidence, même si les

blessures paraissaient très sérieuses, il n'y avait rien de cassé.

En poussant je dus dévier de ma trajectoire, gêné par une aspérité du sol, et je pensai alors que c'était sans doute à cette aspérité que le lama devait de n'avoir pas eu les jambes broyées. Ce n'est pas sans un soupir de soulagement que nous parvîmes au bout de nos peines, et j'aidai mon ami à s'asseoir sur une petite corniche.

Comme nos deux bougies ne nous éclairaient pas suffisamment, j'allai en chercher d'autres dans la cavité que nous avions découverte. J'y trouvai également une sorte de panier dans lequel je mis divers objets.

À la lumière des six bougies que j'avais rapportées nous pûmes mieux voir les plaies. Du haut de la cuisse jusqu'au genou la jambe était complètement à vif, et du genou jusqu'aux pieds les chairs n'étaient que lambeaux sanguinolents qui pendaient tout autour.

Le lama me renvoya à la caverne pour y prendre de la charpie et un pot contenant un baume spécial. Grâce à ses explications, je n'eus pas de mal à trouver ce qu'il me demandait ; je rapportai en plus une bouteille de désinfectant, ce qui parut faire plaisir à mon ami. Je nettoyai toute la surface de ses jambes, de haut en bas, et sur les indications de mon guide replaçai les chairs meurtries sur les os apparents, appliquant sur le tout l'onguent que j'avais rapporté. Au bout d'une heure, celui-ci était tout à fait sec et le "plâtre" semblait tenir.

Avec la charpie, je fis alors des pansements que j'enroulai tout autour par mesure de précaution. Puis j'allai remettre sur les étagères tous les objets que j'avais empruntés, sauf les chandelles que nous gardâmes.

Ramassant deux planches de bois je les donnai au lama qui m'en sut gré, et je lui fis part de mon intention d'escalader l'éboulis pour voir ce que l'on pouvait faire.

Il me sourit et me rassura : « Je connais bien cet endroit, Lobsang, il existe depuis un million d'années. D'ici sont originaires les premiers habitants de notre pays ; ce sont eux qui l'ont aménagé. À condition qu'une roche ne s'effondre pas en obstruant la voie, nous pouvons rester ici une semaine ou deux en toute sécurité. »

Il hocha la tête en direction de la vallée, et ajouta : « Je ne pense pas que nous pourrions repartir de ce côté, et si nous ne trouvons pas une ouverture dans la roche volcanique, peut-être serons-nous découverts dans un millier d'années par des explorateurs qui trouveront alors nos squelettes très intéressants ! »

Je fis quelques pas dans la galerie et dépassai l'éboulis par le côté, mais ce chemin me semblait trop périlleux, je me demandais comment le lama allait pouvoir passer. « Qui veut peut », me dis-je ; et l'idée me vint alors de me mettre à quatre pattes au pied de l'éboulis et de faire monter mon ami sur mon dos ; celui-ci aurait ainsi moins de mal à passer par-dessus si je lui servais de marche-pied. Quand je lui soumis mon idée, le lama s'y opposa tout d'abord, mais après plusieurs tentatives aussi pénibles qu'infructueuses pour escalader tout seul la roche, il finit par accepter mon offre. J'empilai alors quelques galets pour me faire un coussin aussi plat que possible, puis je me mis à quatre pattes en disant à mon ami que j'étais prêt. Prestement il posa un pied sur ma hanche droite et l'autre sur mon épaule gauche, et en un éclair il passa par-dessus l'éboulis et se retrouva de l'autre côté. Je me redressai et vis qu'il était en sueur, tant il avait souffert et avait craint de me faire mal.

Une fois de l'autre côté, nous nous assîmes pour récupérer un peu de nos forces. Nous ne pouvions pas faire de tsampa puisque nous n'avions plus ni bols ni orge, mais soudain je me rappelai en avoir vu dans la caverne et, une fois de plus, j'y retournai. Je fouillai parmi les bols en bois et en choisis deux, réservant le plus beau pour mon guide. Je les nettoyai avec un peu de sable et lorsqu'ils furent bien décapés je les remplis d'orge. Il me fallait encore faire du feu, mais c'était un jeu d'enfant puisque la caverne renfermait tout ce dont j'avais besoin : amadou, pierre à feu et bûches. À l'aide d'un gros morceau de beurre que je trouvai aussi dans le placard je pus faire cette bouillie consistante que nous appelons « tsampa ». Revenant auprès de mon guide, nous nous installâmes sans mot dire pour la manger. Requinqués par ce repas nous étions de nouveau prêts à partir.

Nous partîmes donc, munis de nos seules richesses ici-bas, à savoir, un bol en bois, de l'amadou, une pierre à feu, un sac d'orge, et deux planches ! Tout couverts de bleus et de meurtrissures, et après une marche qui me parut durer des siècles, nous atteignîmes enfin ce que je pris pour la fin du tunnel. Mais le lama m'ôta vite mes illusions : « Non, Lobsang, ce n'est pas la fin, dit-il, mais si tu appuies à la base de ce pan de rocher, il va pivoter sur lui-même et nous pourrons passer par-dessous. » Comme il me l'avait dit je poussai donc sur le rocher qui fermait le passage et, avec un grincement terrifiant, celui-ci bascula pour se mettre en position horizontale. Il tenait tout seul, mais par mesure de prudence je le tins pendant que mon ami passait. Je me glissai à mon tour dessous, et quand nous fûmes tous deux de l'autre côté je donnai un coup sur la dalle pour qu'elle reprenne sa position d'origine. La faible lueur de nos chandelles rendait encore plus profonde l'obscurité des lieux. « Lobsang, éteins ta bougie, me dit alors le lama, j'éteins la mienne aussi ; ainsi nous pourrons mieux apprécier la lumière du jour ! »

La lumière du jour ! Je pensai que mon ami était victime d'une hallucination que j'attribuais à la fatigue et à la douleur. J'éteignis néanmoins ma chandelle, et l'air s'imprégna aussitôt d'une odeur assez désagréable de beurre rance.

« Dans quelques instants, me dit mon guide, nous allons être submergés de lumière. » Je me sentais parfaitement idiot, debout au milieu des ténèbres. Celles-ci me semblaient résonner de mille bruits sourds et oppressants que je n'eus pas le loisir d'identifier car un phénomène étrange se produisit qui retint toute mon attention. À l'autre bout de la salle dans laquelle nous nous trouvions, venait d'apparaître une grosse boule lumineuse, toute rouge, qui avait l'aspect du métal que l'on chauffe jusqu'à l'incandescence. Le rouge s'atténua progressivement, devint jaune, puis blanc, et bientôt une lumière légèrement bleutée, pareille à celle du jour, inonda la pièce, révélant chaque objet dans sa véritable nature. Je restai là, pantelant d'émerveillement. La salle où nous étions était très vaste, si vaste qu'elle aurait pu contenir le Potala tout entier. J'étais comme hypnotisé à la fois par la lumière et par les dessins étranges qui ornaient les murs. Autre fait extraordinaire : le sol était jonché d'objets non moins étranges mais qui ne gênaient pas lorsqu'on marchait dessus !

« Quel endroit prodigieux, n'est-ce pas, Lobsang ! me dit mon guide en s'approchant. Il date d'une époque beaucoup trop lointaine pour que l'esprit humain puisse la

concevoir. C'était ici le quartier général d'un peuple capable d'effectuer de grands voyages dans l'espace et quantité d'autres choses. Des millions d'années ont passé et tout est encore intact. Un certain nombre d'entre nous étaient les gardiens de ces lieux que l'on nomme le Temple de l'Intérieur. »

Je m'approchai de l'un des murs pour mieux voir ce que je m'imaginai être des dessins ; mais je vis qu'il s'agissait de signes calligraphiques parfaitement inconnus sur terre. « Tu as raison, me dit mon ami qui pouvait lire dans mes pensées, tout ce que tu vois ici est l'oeuvre d'un peuple supérieur que l'on appelle les Jardiniers ; ce sont eux qui ont amené sur terre les hommes et les animaux. »

Il se tut, et me montra du doigt un casier contre le mur. « Peux-tu aller jusque-là, me dit-il, et prendre deux de ces bouts de bois que tu vois reliés par paires ? » Obéissant, j'allai dans la direction qu'il m'indiquait, et restai un moment en admiration devant le contenu de l'armoire. Il semblait y avoir là toutes sortes d'objets et de potions à usage médical.

J'avais dans un coin un certain nombre de ces bouts de bois reliés deux par deux par une traverse, et j'en pris deux. Je compris qu'ils devaient servir à soutenir un homme. Je n'avais à cette époque aucun mot pour désigner — je devais ne l'apprendre que plus tard — ce qu'étaient des béquilles. J'en donnai deux au lama qui plaça les traverses sous ses aisselles tandis qu'il appuyait ses mains sur des ergots de bois placés à mi-hauteur. « Lobsang, me dit-il, tu as parfaitement compris l'usage de ces objets ; ils aident les invalides à marcher. Maintenant je vais pouvoir aller moi-même jusqu'à ce placard et me faire un plâtre plus solide. Il me permettra de marcher plus facilement jusqu'à ce que les chairs se cicatrisent. »

Il fit quelques pas et, par curiosité, je le suivis.

Va chercher les planches que nous avons, me dit-il, et nous les mettrons dans ce coin pour les avoir sous la main en cas de besoin. » Là-dessus il me tourna le dos et se mit à fouiller dans le casier. J'allai donc chercher les planches et les posai là où il m'avait dit.

Maintenant, reprit le lama, pourrais-tu aller chercher nos baluchons et la barre métallique que nous avons laissés dans la galerie ? Au fait, la barre n'est pas en fer comme tu le pensais, mais en acier ; c'est une matière beaucoup plus dure et plus résistante. »

Je me rendis donc dans la galerie, après avoir fait basculer le rocher comme nous l'avions fait précédemment. Je bénissais la lumière qui m'avait suivi et qui éclairait tout le tunnel ; je pus ainsi retrouver facilement mon chemin jusqu'à l'éboulis que j'escaladai de nouveau pour prendre nos baluchons et la barre métallique qui se trouvaient derrière. Les sacs me parurent extrêmement lourds, mais sans doute cette impression était-elle due au manque de nourriture et à l'état de faiblesse qui en résultait. Je portai les sacs jusqu'au rocher et revins chercher la barre. J'eus beaucoup de mal à la soulever et je m'essoufflais et grognais comme un vieillard. J'eus l'idée alors de la prendre par une des extrémités et de la laisser traîner derrière moi en marchant. Mais il fallait d'abord passer l'éboulis avec, et ce ne fut pas chose facile !

Arrivé au rocher, je le fis basculer, passai péniblement dessous en traînant mes objets, et me retrouvai bientôt dans la grande salle après avoir refermé derrière moi la « porte d'entrée ».

Le lama Mingyar Dondup était très occupé et n'avait pas perdu son temps. Ses deux jambes étaient maintenant étroitement maintenues chacune dans une gaine rigide qui brillait à la lumière. Il semblait pouvoir marcher normalement.

« Lobsang, commença-t-il, nous allons nous faire un repas avant de visiter ces lieux. Je viens d'avoir une liaison télépathique avec un ami du Potala, et il me dit qu'à l'extérieur la tempête fait rage. Mieux vaut rester ici le temps qu'elle se calme. Elle doit durer environ une semaine. » Cette nouvelle ne m'enthousiasma guère ; je ne pouvais plus supporter d'être enfermé dans cette galerie souterraine, et même l'attrait de cette salle immense ne parvenait pas à compenser l'angoisse qu'avaient suscitée ces lieux clos. J'étais comme un animal en cage. Mais, parmi mes tourments, la faim était encore ce qu'il y avait de plus insupportable ; aussi c'est avec joie que j'accueillis la proposition de mon ami.

C'est lui qui prépara le repas. Il cuisinait à merveille, à mon avis du moins. Et comme il était bon de s'asseoir devant un bol de tsampa bien chaude ! Je lui trouvai un parfum extraordinaire que je humais avec délice. Mes forces me revenaient et mon humeur morose se dissipait. Lorsque j'eus avalé ma ration, le lama me demanda si j'en voulais d'autre. « Tu peux en avoir autant que tu veux, me dit-il, il y a ici de quoi nourrir une lamaserie ! Je te dirai plus tard d'où vient cette nourriture mais, pour le moment, en veux-tu d'autre ? » « Oh oui ! merci, répondis-je, je crois que j'ai encore un peu de place pour un supplément de tsampa, et c'est tellement bon. Jamais je ne l'ai trouvée aussi délicieuse. »

Le lama eut un petit rire étouffé tandis qu'il allait remplir mon bol. Puis il revint en riant à gorge déployée, tenant à la main une bouteille. « Regarde, Lobsang, me dit-il, tu as ici la meilleure eau-de-vie qui soit ; elle est ici dans un but thérapeutique, mais je pense que, du fait de notre captivité, nous en méritons un peu pour donner quelque saveur à notre bouillie insipide ! »

Je pris le bol qu'il me tendait et reniflai la mixture, l'air méfiant, car on m'avait toujours dit que ces breuvages alcoolisés étaient l'oeuvre des démons. Et aujourd'hui, on m'encourageait à en absorber ! « Tant pis, me dis-je, au moins ça me remettra d'aplomb ! » Et je me mis à manger.

Je tiens à rappeler que pour manger nous ne disposons que de nos doigts. Nous n'utilisons ni couteaux ni fourchettes, et encore moins de baguettes, si bien qu'après il fallut nous laver les mains en les frottant avec du sable fin.

J'étais donc en train de vider consciencieusement mon bol, utilisant non seulement mes doigts mais aussi toute la paume de ma main droite, lorsque, d'un seul coup, je m'effondrai en arrière. Je me plais à dire que j'étais bel et bien « tombé de sommeil » comme on dit, mais mon ami le lama m'assura, comme il le dit plus tard au Potala, que j'étais, en fait, ivre-mort ! Ivre ou non, j'ai en tout cas bien dormi et dormi longtemps. Et lorsque je m'éveillai, la salle était toujours merveilleusement éclairée. Je portai mon regard vers ce qui devait être le plafond mais il était si loin qu'on pouvait à peine le distinguer. C'était assurément une pièce immense qui donnait l'impression que la montagne était tout à fait creuse. « Regarde, Lobsang, la lumière est encore là et va éclairer un nouveau jour. Cette émanation lumineuse ne s'accompagne d'aucun dégagement de chaleur, contrairement à cette vilaine chandelle qui sent

mauvais et qui fume ; elle est exactement à la même température que l'air ambiant. Qu'en penses-tu ? »

Je regardai une fois de plus autour de moi n'arrivant toujours pas à comprendre comment une telle lumière pouvait pénétrer dans une salle qu'entouraient des murs de pierre. Devant ma perplexité le lama me dit : « Tout cela paraît extraordinaire en effet. Je suis incapable d'expliquer ce phénomène ; c'est une invention qui remonte à des millions d'années. Des êtres, à cette époque, ont découvert un moyen de conserver la lumière émise par le soleil, et ils utilisaient celle-ci pour dissiper les ténèbres. Si l'on n'utilise plus cette technique dans nos cités et dans nos temples, c'est parce que nous ne savons pas comment la retrouver et l'appliquer. Nulle part ailleurs je n'ai vu pareil éclairage ! »

« Un million d'années, répétais-je l'air rêveur, c'est plus que je n'en peux concevoir. Un million, c'est un chiffre avec toute une série de zéros derrière, six je crois ; mais je ne vois pas à quoi cela peut correspondre dans la réalité ! Dix ans, vingt ans, je peux à la rigueur en avoir une idée, mais plus, non ! Comment a-t-on pu construire cette salle ? » demandai-je tout en passant les doigts distraitemment sur l'une des inscriptions du mur. Soudain je reculai d'effroi, un déclic venait de se faire entendre, et un pan de mur commençait à s'enfoncer.

« Lobsang ! s'écria mon ami, tu viens de mettre au jour une cavité secrète ! Aucun d'entre nous ne connaissait l'existence de cette seconde salle. » Prudemment, nous passâmes la tête par l'ouverture et nous fûmes surpris de constater que le rayon lumineux nous accompagnait, et qu'à mesure que nous nous éloignions de la première salle, cette dernière progressivement s'obscurcissait.

Nous avançons avec crainte et regardions attentivement autour de nous pour dépister un éventuel danger. Puis, rassemblant notre courage, nous nous dirigeâmes hardiment vers le centre de la pièce où trônait une masse gigantesque. Cette « forme », pour laquelle nous n'avions pas de nom, avait dû être brillante déjà, mais sa surface était maintenant toute ternie et grisâtre. Elle mesurait près de huit mètres de haut et ressemblait à deux plats posés l'un sur l'autre.

Nous en fîmes le tour et découvrîmes, à l'arrière de l'appareil, une échelle qui, à partir d'un orifice situé au sommet, descendait jusqu'au sol. Oubliant alors que mon statut de jeune ecclésiastique exigeait quelque tenue, je m'élançai vers l'échelle et y grimpai prestement sans même m'être assuré de sa solidité. Mais elle tenait, apparemment. Je constatai encore une fois que le rayon lumineux était toujours là quand je passai la tête pour regarder à l'intérieur de la machine. J'y vis le lama qui, de son côté, avait pénétré dans l'appareil à l'étage inférieur. « Lobsang, dit-il sur un ton solennel, nous sommes dans ce qu'on appelle "le char des dieux" ; ils utilisent de tels engins pour se déplacer dans l'espace. Tu en as d'ailleurs peut-être vu dans le ciel ? » « Oh oui ! répondis-je, mais c'est le premier que je vois de si près. »

Chapitre deuxième

Nous nous trouvions dans une sorte de couloir dont les parois étaient constituées de placards et de casiers divers. Je tirai une poignée au hasard et un immense tiroir vint à moi, coulissant aussi bien que s'il eût été neuf. Il renfermait toutes sortes d'objets étranges. Le lama Mingyar

Dondup qui regardait par-dessus mon épaule prit quelque chose et s'exclama : « Ce sont sûrement des pièces détachées ! Je suis sûr qu'il y a ici de quoi faire fonctionner à nouveau la machine. »

Nous refermâmes le tiroir et allâmes plus loin. Le faisceau de lumière nous précédait et, dans les lieux que nous quitions, la lumière diminuait progressivement. Nous atteignîmes bientôt une très grande pièce qui s'illumina dès que nous y pénétrâmes. Quelle ne fut pas notre surprise de la voir remplie de monde ! C'était, semblait-il, le poste de pilotage, et les individus que nous voyions étaient assis chacun en un endroit bien précis. L'un d'eux regardait attentivement ce qui devait être un tableau de bord, où se trouvaient une multitude de cadrans ; il semblait se préparer au décollage. « Comment se fait-il, m'écriai-je encore tout abasourdi, que ces êtres soient encore là après des millions d'années ! Ils ont l'air tellement vivants, seulement profondément endormis. »

Un autre homme était assis devant une table sur laquelle étaient étalées d'immenses cartes qu'il consultait la tête dans ses mains et les coudes appuyés sur la table. Nous parlions à mi-voix. Tout cela était presque effrayant et nos petits acquis techniques, dont nous étions si fiers, paraissaient plutôt pitoyables dans ce milieu.

« Ces hommes sont en état d'hibernation, m'expliqua le lama. Je suis certain qu'il existe un moyen de leur redonner vie, mais je ne le connais pas et je me demande ce qui se passerait si je le connaissais. Tu as vu comme moi d'autres cavernes dans cette montagne ; beaucoup contiennent des choses assez étonnantes, des échelles mécaniques, par exemple, tu t'en souviens ? Mais cet endroit est vraiment exceptionnel, je n'en ai jamais vu de pareil. En tant qu'ainés, nous avons, certains autres lamas et moi, la responsabilité de ces lieux. Il nous revient de les garder intacts, et je peux te dire que c'est ici l'endroit le plus merveilleux. Je me demande s'il y a encore d'autres salles à découvrir. Mais examinons celle-ci d'abord. Nous avons une semaine devant nous, car il me faudra bien tout ce temps avant que je sois capable de redescendre dans la vallée. »

Nous nous approchâmes des autres hommes ; il y en avait sept en tout. On avait l'impression que chacun était à son poste et qu'ils s'apprétaient à décoller. Mais le décollage avait dû être interrompu par une catastrophe subite ; peut-être un tremblement de terre qui aurait fait s'effondrer des rochers sur ce qui devait être un toit à glissière.

Le lama s'arrêta à la hauteur d'un homme qui tenait un livre, une sorte de journal de bord, et il semblait qu'il venait d'y inscrire quelque chose peut-être les derniers incidents. Mais nous ne pouvions comprendre son écriture. Étaient-ce des lettres, des idéogrammes ou bien seulement des symboles techniques ? Nous n'en savions rien. « Nous n'avons jamais réussi à traduire ces signes, dit le lama, mais, attends un instant... N'est-ce pas un appareil à enregistrer, là-bas ? (Il montrait du doigt l'appareil, en proie à une vive excitation). De toute façon, ça m'étonnerait qu'il soit en état de fonctionner », reprit-il comme nous nous dirigeons vers l'appareil en question.

Il avait la forme d'une boîte et, à mi-hauteur, une ligne en faisait le tour. Nous essayâmes de pousser vers le haut, juste au-dessus de la ligne de démarcation, et bientôt, à notre grande joie, la boîte s'ouvrit, révélant des rouages à

l'intérieur, et quelque chose qui semblait servir aux déplacements d'une bande métallique entre deux bobines.

Le lama se pencha vers les différents boutons fixés sur le devant de la boîte, les touchant tour à tour. Tout à coup, nous sursautâmes : une voix se fit entendre qui venait de la partie supérieure de l'appareil. C'était une voix comme nous n'en avions jamais entendu et le discours était tout à fait inintelligible. Pour ajouter à notre étonnement, les paroles furent suivies de sons qui se voulaient peut-être « musicaux » mais qui, pour nos oreilles, n'étaient que cacophonie. Ne pouvant en supporter davantage, mon guide pressa un bouton et le bruit s'arrêta. Assez éprouvés par nos découvertes, toutes plus excitantes les unes que les autres, nous aspirions tous deux au repos ; aussi, des fauteuils qui se trouvaient là furent-ils les bienvenus. Mais en m'asseyant sur l'un d'eux, je fus saisi de frayeur en le sentant se dérober sous moi. J'étais comme assis sur un coussin d'air. Cet instant de surprise passé, le lama me dit : « Peut-être qu'un peu de tsampa nous ferait du bien ; nous sommes tous deux épuisés. »

Là-dessus il chercha des yeux l'endroit le plus propice pour y faire du feu. C'est alors qu'il remarqua une alcôve, à l'extérieur de la "cabine de pilotage". « C'est sans doute ici qu'ils préparaient leurs repas, dit-il en y pénétrant, toujours précédé du rayon lumineux. Tous ces boutons doivent bien servir à quelque chose, ils ne sont pas ici pour le décor ! » Il me montra un bouton sur lequel était représentée une main semblant indiquer la position "arrêt". Sur un autre était dessinée une flamme ; c'est sur ce dernier qu'il appuya. Au-dessus se trouvaient des récipients métalliques. Il en prit un.

Très vite nous ressentîmes une sensation de chaleur. « Tiens, Lobsang, me dit mon Maître, mets ta main ici. Est-ce que tu sens comme c'est chaud ? Nous allons pouvoir faire chauffer la tsampa. » Je mis la main là où il m'indiquait et la retirai aussitôt ; sans doute l'avais-je posée un peu trop près car la sensation ressentie fut très forte ! Mon guide sourit et mit la tsampa froide dans le récipient métallique, puis posa le tout sur une grille au-dessus de la source de chaleur. Il y ajouta de l'eau, et le mélange ne tarda pas à bouillonner. Il appuya alors sur le bouton "arrêt" et le rouge incandescent disparut. Ayant retiré le récipient, à l'aide d'un objet métallique dont l'extrémité avait la forme d'une petite écuelle, il distribua la tsampa dans les bols. Nous n'avions plus qu'à la manger, et, pendant quelque temps, nous n'entendîmes plus que le bruit que nous faisions en mangeant.

« J'ai une de ces soifs ! m'écriai-je dès que j'eus avalé la dernière bouchée. Je boirais volontiers quelque chose... » À côté de l'endroit où nous avions fait chauffer la tsampa je vis une sorte de grande cuvette et, au-dessus, deux manettes métalliques. Je tournai l'une d'elles et de l'eau froide se répandit dans la cuve. Je la tournai rapidement dans l'autre sens, et l'eau s'arrêta de couler. J'essayai l'autre manette elle était rouge celle-là et il sortit alors de l'eau si chaude que je faillis m'ébouillanter. Je refermai le robinet et me tournai vers le lama : « Maître, dis-je, si cette eau est là depuis des millions d'années, comme toute chose ici, pourquoi ne s'est-elle pas évaporée depuis longtemps ? Comment expliquer qu'elle devrait normalement être mauvaise, alors qu'elle est potable ? »

« L'eau peut se conserver indéfiniment, déclara mon guide. Regarde les lacs et les fleuves, l'eau ne s'est pas évaporée ! L'eau a toujours existé, bien avant qu'il y ait des

hommes sur terre. Et si cette eau est toujours potable c'est parce qu'elle provient sans doute d'un réservoir assez étanche pour la préserver de toute pollution. Selon moi, ce vaisseau qui est dans l'autre salle, est venu atterrir ici pour se réapprovisionner et peut-être pour réparer une avarie. A en juger par la pression de l'eau au robinet, la réserve d'eau est immense, en tout cas suffisante pour que nous puissions passer un mois ici ! »

« Mais s'il y a de l'eau, m'écriai-je, peut-être y a-t-il aussi de la nourriture bonne à manger ! » Et là-dessus, j'essayai de m'extirper de mon siège qui semblait vouloir me retenir. J'appuyais par hasard sur le côté du fauteuil quand je me vis tout à coup propulsé dans les airs et me retrouvai en position debout sur le sol. L'effet de surprise passé, je me dirigeai vers la petite cuisine et tâtai la paroi qui laissait voir quelques trous dont je ne comprenais pas l'utilité. En enfonçant le doigt au centre de l'un d'eux, tout à fait par hasard, je vis bientôt coulisser un panneau et aperçus toutes sortes de pots, de bocaux et de boîtes dont je cherchai l'ouverture. Les bocaux étaient transparents, et ce que je voyais à l'intérieur me paraissait bon à manger. Mais quel goût cela aurait-il, pensai-je, après tant d'années !

Cette question du vieillissement ou du non-vieillessement des choses m'intriguait. Je passai ensuite à l'inspection des autres récipients, et les images que je voyais notamment sur certaines boîtes me laissaient perplexe ; elles ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. Et il n'y avait apparemment aucun moyen d'ouvrir ces récipients. J'inspectai niche après niche, placard après placard, et allais de surprise en surprise. Dans l'un des bocaux transparents je crus reconnaître des feuilles de thé, mais ce qui retint le plus mon attention fut ce qui me sembla être des morceaux de viande. Je n'avais jamais mangé de viande de ma vie, et avais grande envie d'y goûter un jour. Ma curiosité satisfaite par la visite de la cuisine, je rejoignis mon ami le lama. Je le trouvai très absorbé par la lecture d'un livre.

« Maître, lançai-je tout excité, j'ai découvert l'endroit où ils stockaient leur nourriture. Mais elle se trouve dans des boîtes que l'on ne peut pas ouvrir ! » Mon guide tourna un regard vide vers moi mais, se ressaisissant, il éclata bientôt de rire et dit : « Mais si, Lobsang, il y a un moyen de les ouvrir ; il y a des millions d'années on connaissait un procédé de conditionnement différent du nôtre qui permettait de conserver des aliments très frais. J'ai déjà mangé de la viande de dinosaure aussi fraîche que si l'animal avait été abattu la veille. Je vais te rejoindre là-bas et nous allons examiner tes découvertes. »

En l'attendant, je me dirigeai du côté de la cabine de pilotage, et m'assis pour méditer un peu sur la question qui m'embarrassait le plus : « Si ces hommes étaient vraiment aussi âgés qu'on me le disait, pourquoi n'étaient-ils pas tombés en poussière ? » Je n'arrivais pas à croire qu'ils étaient là depuis des millions d'années tant ils paraissaient intacts et vivants. On aurait dit qu'ils attendaient d'être réveillés. Je remarquai alors sur le dos de l'un d'entre eux une petite sacoche que j'ouvris. Elle contenait des bobines sur lesquelles étaient enroulés des fils électriques et des choses en verre dont je ne comprenais pas l'usage. Il y avait aussi une plaque avec différentes touches. J'appuyai sur l'une d'entre elles et fus glacé d'effroi : l'homme à qui j'avais pris la sacoche avait eu un sursaut et, sur-le-champ, était tombé en poussière — une poussière vieille de

plusieurs millions d'années... Le lama Mingyar Dondup me rejoignit. Je n'avais pas bougé, j'étais comme pétrifié. Il me regarda, puis fixant le tas de poussière il dit : « Ce n'est qu'en essayant les divers appareils, en appuyant sur les différents boutons, en jouant avec les différentes manettes que nous trouvons dans ces cavernes que nous pourrions peu à peu découvrir leur fonction. Quant à ces hommes, je crois comprendre qu'ils savaient qu'ils allaient mourir ici, enterrés vivants ; alors le médecin du bord a dû leur donner à chacun cet équipement de survie qu'ils ont sur le dos et qui les a mis en état d'hibernation. Ils ne sont pas réellement morts ; ce dispositif leur dispense la quantité minimum d'énergie nécessaire au fonctionnement de leur organisme ; mais ce fonctionnement est, bien entendu, très réduit. En appuyant sur cette touche, la rouge, tu as rompu le fil ténu qui reliait cet homme à la vie et, d'un seul coup, son âge véritable s'est effondré sur lui le réduisant en poussière. » Nous regardâmes ses compagnons encore "vivants" et décidâmes que nous ne pouvions pratiquement rien pour eux. Nous étions nous-mêmes prisonniers de la montagne, comme l'était le vaisseau ; et qui pouvait dire, par ailleurs, que si nous réveillions ces hommes ils ne mettraient pas en danger le monde des lamaserias ? Il était certain qu'ils détenaient un savoir supérieur au nôtre qui les ferait passer pour des dieux par rapport à nous, et notre peuple ne pouvait se permettre d'être à nouveau réduit en esclavage comme il l'avait été jadis.

Mon guide et moi gardâmes le silence un moment, chacun absorbé dans ses pensées. Qu'arriverait-il si nous pressions tel ou tel bouton ? Quelle sorte d'énergie pouvait être assez puissante pour maintenir ces hommes en vie ? Au même moment, nous fûmes pris d'une frisson et le lama rompit le silence. « Tu es jeune, Lobsang, commença-t-il, et moi je suis un vieil homme, j'ai expérimenté quantité de situations ; j'aimerais savoir ce que toi tu penses de celle-ci. Que ferais-tu ? Ces hommes sont en vie, cela est certain ; mais qui peut nous dire que si nous leur redonnons vie ils ne se comporteront pas en barbares ? Peut-être même nous tueraient-ils pour venger leur compagnon que nous avons laissé mourir ? Il faut penser à tout cela. Et aucune des inscriptions qui sont ici ne peut nous aider puisque nous ne les comprenons pas. »

Il s'interrompit car je venais de me lever en proie à la plus grande des excitations. « Maître, m'écriai-je, j'ai vu tout à l'heure un livre qui peut peut-être nous aider ; on dirait un dictionnaire multilingue. » Sans attendre sa réponse, je me précipitai dans une pièce contiguë à la cuisine et retrouvai le fameux livre qui paraissait tout neuf. Je le pris à deux mains, car il était lourd, et l'apportai à mon guide.

Cachant mal son excitation, il le prit et se mit à le consulter. Il resta à lire un certain temps, puis se rendant compte de mon impatience il me dit : « Dans ce livre nous avons la clé de tout. Il raconte par ailleurs une histoire fascinante. Je peux le lire parce qu'il est écrit en une langue sacrée à l'usage des seuls lettrés. Le Tibétain moyen ne peut pas la comprendre, moi je peux ; et dire que ce livre a deux millions d'années ! C'est l'âge du vaisseau également. Ce livre dit qu'il tire son énergie de la lumière, c'est-à-dire de n'importe laquelle des sources lumineuses : soleil, étoiles, etc., ou bien de toute substance ayant déjà utilisé ce type d'énergie — énergie qu'à son tour il transmet à un autre corps. »

« Les hommes qui sont ici sont nuisibles, poursuit le lama qui se référait toujours au livre. C'étaient les domestiques des "Jardiniers de la Terre". Ils avaient quitté le "vaisseau mère", comme l'appelle le livre, et se trouvaient dans ce qu'il nomme un "canot de sauvetage" (c'est le vaisseau qui est là). Le livre dit aussi que la nourriture conservée ici est bonne et que les hommes de l'autre pièce peuvent être réanimés ; mais quand bien même ils le seraient, ils resteraient ces êtres pervers qui recherchaient des femmes plus petites qu'eux pour, disaient-ils, faire des expériences ; cette union résultant, bien entendu, en de violentes souffrances pour leurs compagnes. Dans ce livre, les auteurs se demandent si l'équipement de survie va fonctionner ou bien s'il va être désamorcé après avoir quitté le vaisseau mère. Je pense qu'il faudrait en lire plus encore, mais la conclusion immédiate est que si nous redonnons vie à ces individus, ils risquent de se montrer très cruels à notre égard, et nous ne pourrions pas lutter contre eux. Ils sont habitués à traiter autrui comme du vulgaire bétail servant à des expériences génétiques ; et, toujours selon ce livre, ils auraient commis beaucoup d'atrocités en effectuant des expériences sexuelles avec les femmes de notre peuple. Mais tu es trop jeune encore pour savoir tout cela. »

Je me promenai un peu dans les parages, laissant mon ami allongé sur le sol où il soulageait ses jambes très douloureuses. J'arrivai dans une pièce de couleur verte ; au centre trônait une table, assez insolite, qu'éclairait du plafond une lumière très intense. Partout ce n'était que boîtes et récipients en verre.

Je pensai qu'ils devaient soigner les malades dans cette pièce, et j'allai avertir le lama de ma découverte. Il se mit debout péniblement, et me suivit en clopinant jusqu'à la salle que je venais de lui décrire.

Dès que j'y pénétrai, il y fit clair comme en plein jour, et je notai sur le visage du lama une expression de grande satisfaction. « Bravo, Lobsang, s'exclama-t-il, Sa Sainteté le dalaï-lama sera fier de toi ; tu as fait aujourd'hui deux découvertes importantes. » Il fit quelques pas dans la pièce, examinant tour à tour les objets. Puis il jeta un coup d'oeil à des bocaux qui m'avaient intrigué car ils renfermaient quelque chose que je ne connaissais pas. S'asseyant sur une chaise il se plongea bientôt dans la lecture d'un livre qu'il avait pris sur une étagère.

« Comment se fait-il, Maître, que vous compreniez cette langue ? » demandai-je étonné.

Il repoussa le livre et sembla un instant méditer sur ma question. « Tu sais, Lobsang, dit-il enfin, c'est une longue histoire qui remonte au début des temps, et nous-mêmes, lamas, nous nous perdons dans ses méandres. Mais je vais te la résumer brièvement.

« Le monde où nous vivons était près d'être colonisé et nos Maîtres — je les appelle "Maîtres" car dans la hiérarchie ils sont encore au-dessus des Jardiniers — donnèrent l'ordre de planter sur Terre une nouvelle espèce. C'est de cette première souche que notre peuple est issu.

Sur une planète fort éloignée de la nôtre, à l'autre bout de l'univers, on se mit à préparer l'événement et l'on construisit un vaisseau spatial spécial capable de se déplacer à très grande vitesse et qui devait emporter dans ses cales les embryons humains. Les Jardiniers, comme on appela ceux qui devaient accomplir cette mission, emmenèrent donc sur terre les embryons, mais on ne sait rien de la période qui suivit leur arrivée sur notre planète et

Le sage du Tibet

qui va jusqu'à l'émergence des premières créatures humaines.

« Pendant ce temps, sur leur planète d'origine, des changements importants avaient lieu. Le "dieu" qui régnait alors était très vieux et son pouvoir était convoité par une bande de sinistres individus qui réussirent à le détrôner pour mettre à sa place un fantoche à leur solde.

Quand les Jardiniers revinrent de la planète Terre, ils furent très mal accueillis par les traîtres au pouvoir : on voulait les exterminer car ils risquaient d'être gênants. Aussi remontèrent-ils bien vite dans leur vaisseau, après s'être emparés de quelques femmes de leur taille, et ils mirent le cap à nouveau sur la Terre (mais tu sais, Lobsang, la Terre ne représente qu'une infime partie de l'univers, et il y a d'autres univers encore).

De retour sur Terre, ceux qui avaient créé l'espèce humaine y établirent leur propre empire. Ils construisirent nombre de superstructures, de hautes pyramides notamment qui leur permettaient de capter par radio le moindre message et aussi de se préserver contre d'éventuelles attaques. Les humains leur servaient d'esclaves et les Jardiniers n'avaient qu'à savourer leur confort et émettre des ordres.

« Bientôt les hommes et les femmes gigantesques de cette race se lassèrent de leurs partenaires respectifs et cherchèrent des aventures ailleurs. Ce qui entraîna des querelles et des troubles divers. C'est alors que, venu de quelque galaxie lointaine, un vaisseau spatial surgit, que ne détectèrent pas les radars. Il était immense, et de son bord descendirent des êtres qui à leur tour s'installèrent et bâtirent des habitations. Les premiers occupants de la planète prirent très mal cette invasion et il y eut une bataille de mots, que suivit bientôt un véritable combat entre les deux factions. La guerre dura très longtemps, et chacun se surpassa dans l'invention d'engins diaboliques. Finalement, comme les nouveaux arrivés ne parvenaient pas à se rendre maîtres de la situation, ils lancèrent des engins, à partir du grand vaisseau, porteurs de bombes qu'ils lâchèrent sur le territoire ennemi.

« Ces bombes étaient des modèles déjà très perfectionnés de bombes atomiques, et lorsqu'elles tombaient, tout était décimé à des kilomètres à la ronde. Après le passage de ces engins il n'y eut plus sur terre qu'une aveuglante lumière pourpre que contemplaient les occupants du grand vaisseau en s'éloignant dans l'espace.

Pendant une centaine d'années, peut-être plus, il n'y eut pratiquement plus de vie sur terre dans les régions bombardées. Mais lorsque les effets des radiations commencèrent à se dissiper, des êtres se mirent à sortir, craintivement, se demandant ce qu'ils allaient découvrir. Ils mirent bientôt sur pied une sorte d'agriculture, utilisant des charrues en bois et autres instruments. »

Maître, interrompis-je, vous dites que notre monde est vieux de plusieurs millions d'années, peut-être cinquante millions, mais il y a tant de choses que je ne comprends pas. Ces hommes, par exemple, dans cette pièce, nous ne savons pas depuis combien de temps ils existent. Et cette nourriture, pourquoi est-elle encore fraîche et comestible ? Pourquoi ces hommes ne sont-ils pas tombés en poussière ? »

Le lama sourit et me dit : « Nous sommes un peuple d'ignorants, mais il y a eu sur Terre des hommes beaucoup plus savants que nous. Si tu prends ce livre, par exemple (il me montrait un livre qui se trouvait sur une étagère), tu

y trouveras toutes sortes d'explications sur des pratiques médicales et techniques chirurgicales totalement inconnues au Tibet. Et pourtant, nous sommes parmi les premiers habitants de la Terre... »

Et pourquoi notre pays se trouve-t-il à si haute altitude ? repris-je. Pourquoi notre existence ici est-elle si pénible ? Les ouvrages que vous avez rapportés de Katmandu parlent d'un tas de choses, mais ils ne disent rien de ce que nous voyons ici. Et pourquoi rien au Tibet ne marche sur des roues ? »

« Il y a un vieux, très vieux dicton, répondit le lama, qui dit que lorsque les engins à roues pénétreront au Tibet ce sera l'annonce d'une invasion par des peuplades hostiles. Cela s'est vérifié, et je vais te prouver que les anciens pouvaient réellement prévoir l'avenir car il y a ici des instruments permettant de voir non seulement dans le passé, mais aussi dans le présent et le futur. »

« Mais comment ces objets peuvent-ils durer aussi longtemps ? continuais-je obstinément. Une chose, avec le temps et lorsqu'on ne s'en sert plus, ne doit-elle pas nécessairement se détériorer, tomber en décrépitude comme cette vieille roue à prières que vous me montriez l'autre jour dans l'ancienne lamaserie ? Elle était si rouillée qu'elle ne pouvait plus tourner. Comment les gens faisaient-ils jadis pour arrêter ce processus de désintégration ? Quel est le pouvoir occulte qui permet à ces objets de se conserver ? Et cette lumière qui nous précède chaque fois que nous pénétrons dans une pièce, quelle est-elle ? Nous n'avons au Tibet que des lampes à beurre nauséabondes ou des torches pour nous éclairer, et ici il fait clair comme en plein jour ! Pourtant je ne vois pas ces générateurs dont vous m'expliquiez l'emploi l'autre jour et qui produisent ce que vous appelez l' "électricité". Pourquoi sommes-nous si arriérés ? »

J'étais profondément embarrassé par toutes ces questions que je venais de formuler.

Le lama garda le silence un certain temps puis me dit : « Tu as raison, mon ami, il y a des choses que tu dois savoir. Ne dois-tu pas devenir le lama le plus savant et le plus clairvoyant du Tibet ? Tu seras capable de voir dans l'avenir aussi bien que dans le passé et le présent. Bon, je vais te dire... Il y avait jadis dans cette chaîne de montagnes un grand nombre de cavernes reliées entre elles par des tunnels, mais dans chacune d'elles, où que l'on soit, on avait de la lumière et de l'air frais. Notre pays, le Tibet, se trouvait alors à côté de la mer, et les gens vivaient dans les plaines ; celles-ci n'étaient que légèrement vallonnées. À cette époque, les gens aussi disposaient de pouvoirs qu'ils n'ont plus aujourd'hui. Puis, il se produisit une grande catastrophe dont furent responsables les savants de ces régions que l'on appelle l'Atlantide. Avec un explosif très puissant, ils détruisirent le monde... »

« Détruisirent le monde ? interrogeai-je, incrédule. Mais notre pays existe toujours, et le monde aussi ! »

Le lama se leva alors et alla chercher un livre. Il y en avait des quantités ici. Ouvrant le livre qu'il avait pris, il me montra des images. « Regarde, dit-il, le monde jadis était protégé par une couche de nuages. On ne pouvait voir du sol le soleil, et l'on ne soupçonnait pas l'existence des étoiles. À cette époque, les gens vivaient des centaines d'années ; ils ne mouraient pas comme aujourd'hui meurent les gens dès qu'ils ont acquis quelques connaissances. Si l'on meurt aujourd'hui, c'est à cause des rayons toxiques du soleil, qui ne sont plus arrêtés par ces nuages protecteurs.

Le sage du Tibet

Ces rayons nocifs sont responsables de bon nombre de maladies sur terre, troubles aussi bien physiques que mentaux. Cette explosion eut donc de violentes répercussions sur le monde. Ce fut un grand bouleversement : les îles de l'Atlantide qui se trouvaient très loin du Tibet sombrèrent dans la mer, tandis que notre pays fut projeté à près de dix mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Les gens perdirent de leur robustesse et moururent en grand nombre du fait de la raréfaction de l'oxygène et de la plus grande nocivité des rayons solaires à cette altitude. »

Le lama fit alors une pause et se frotta les jambes ; il semblait beaucoup souffrir. « Une partie de notre pays est cependant restée près de la mer, reprit-il, mais ses habitants se sont progressivement différenciés de nous. Sur le plan de l'esprit, ils sont très limités ; ils n'ont pas de temples, ils ne vénèrent aucun dieu, et, encore de nos jours, ils se servent d'embarcations en peaux de bêtes pour aller chasser le phoque et pêcher toutes sortes de poissons. Ils tuent aussi beaucoup de ces créatures majestueuses dont le chef s'orne de cornes immenses, et ils en mangent la chair. Plus tard, les autres peuples de la terre ont donné à ces gens du Nord le nom d'Esquimaux. La partie du Tibet dans laquelle nous sommes renfermait l'élite de la population : les prêtres, les sages, les médecins les plus renommés, etc., tandis que celle qui s'est séparée pour sombrer dans l'océan, ou du moins rester à son niveau, ne renfermait que des individus très moyens, des ouvriers non spécialisés et sans grande intelligence comme les bûcherons ou les porteurs d'eau. Ces individus n'ont pas évolué et sont restés pratiquement au même stade durant un million d'années. Ils se sont néanmoins maintenus sur terre en pratiquant une petite agriculture.

« Mais avant de t'en dire davantage, coupa le lama, je voudrais que tu regardes mes jambes ; elles me font très mal et j'ai trouvé un ouvrage médical ici qui parle de blessures qui ressemblent à la mienne. Je n'ai pas besoin d'en lire davantage pour savoir que je souffre d'une infection. » Je le regardai, l'air étonné, me demandant ce que je pouvais faire pour le soigner, moi pauvre novice ! Mais je retirai néanmoins ses pansements et j'eus un choc en voyant ses jambes. Les plaies étaient très enflammées et couvertes de pus, et toute la région sous le genou était enflée.

« Tu vas faire très exactement ce que je te demande de faire, me dit mon guide. Tout d'abord, il faut désinfecter les plaies. Heureusement, il y a ici tout ce qu'il faut et en très bon état. Sur cette étagère, en m'indiquant l'endroit du doigt, tu vas trouver un flacon de verre portant une étiquette. C'est le troisième de la gauche sur la deuxième étagère en partant du bas. Apporte-le et je te dirai si c'est le bon. »

Obéissant, je me dirigeai vers les étagères et je fis coulisser ce qui me sembla être une porte en verre. Mais je ne savais pas encore bien reconnaître le verre car il n'y en avait pratiquement pas au Tibet. Les fenêtres étaient tendues de papier huilé pour permettre à la lumière de passer, ou bien elles ne comportaient aucun "vitrage". Mettre des vitres en verre eût coûté trop cher car le verre devait être importé de l'Inde et le transport par les sentiers de montagne n'était pas facile.

Je fis donc coulisser la vitrine et examinai les bouteilles. J'en trouvai une qui me sembla être celle que voulait le lama et la lui apportai. Il la regarda et lut le

mode d'emploi. Après quoi il me demanda de lui passer un grand récipient. « Celui qui est retourné, précisa-t-il ; lave-le bien et rappelle-toi que nous avons toute une réserve d'eau. Ensuite, tu y verseras environ trois bols d'eau. » Je lavai donc minutieusement le récipient qui était déjà très propre, puis y versai la quantité d'eau requise et apportai le tout au lama. Ce qu'il fit alors m'étonna beaucoup : après qu'il eut manipulé quelque peu le flacon, l'extrémité s'en détacha brusquement. « Oh ! vous l'avez cassé, m'écriai-je. Est-ce que je vais en chercher un autre ? »

« Lobsang, mon ami, je ne l'ai pas cassé, dit gentiment le lama. Sache que si l'on a pu introduire quelque chose dans cette bouteille, on peut aussi l'en retirer. Ceci est tout simplement un bouchon, et en le retournant on peut même s'en servir comme doseur. Regarde... »

Je regardai le bouchon qu'il tenait renversé et vis qu'il y avait, en effet, de haut en bas une graduation. « Il va nous falloir maintenant du linge, reprit mon guide ; ouvre ce placard, je vais te dire quel paquet prendre. »

La porte n'était pas en verre ni en bois, mais en une matière que je ne connaissais pas. Je l'ouvris et vis une série de baluchons. « Prends le bleu, me dit mon ami, et aussi le blanc à droite. Et puis va te laver les mains ! ajouta-t-il après m'avoir examiné. Près du robinet tu verras un cube blanc, frotte tes mains avec et insiste sur les ongles. »

Je fis tout cela et trouvai amusant de voir ma peau s'éclaircir à mesure que je frottais. Mes mains étaient presque roses et j'allais les essuyer sur ma robe lorsque le lama arrêta mon geste : « Non, Lobsang ! Essuie-toi avec ça (il me tendait un morceau d'étoffe qu'il avait sorti d'un des baluchons) et ne touche surtout pas à ta robe ; elle est dégoûtante ! Il faut que tes mains soient impeccables pour faire ce travail. »

J'étais fort intéressé par tous les préparatifs. Mon ami avait étendu par terre une sorte de drap et avait posé dessus divers objets : une cuvette, quelque chose qui ressemblait à un godet et un autre objet que je ne connaissais pas ; c'était un tube de verre, semblait-il, gradué, à l'extrémité duquel se trouvait une aiguille en acier ; l'autre extrémité consistant en une tirette. Il était rempli d'un liquide de couleur qui faisait des bulles. « Maintenant, écoute-moi attentivement, dit le lama. Il nous faut désinfecter la chair jusqu'à l'os. Profitons de ce qui est offert ici ; ce sont des techniques médicales très avancées. Prends cette seringue, sors-en l'extrémité... attends je vais le faire... maintenant tu enfonces l'aiguille dans ma jambe, là où je mets mon doigt. Cela va insensibiliser cette région et tu pourras nettoyer la plaie sans que je souffre. Allez, vas-y ! »

Je pris l'objet qu'il avait appelé "seringue" et levai un regard apeuré vers lui. « Non, je vous assure, je ne peux pas ! »

« Lobsang, dit doucement mon ami, tu vas bientôt être un lama-médecin, et bien souvent tu seras obligé de faire mal à tes patients. Allez, fais ce que je te dis et enfonce l'aiguille complètement. Je te dirai si ça fait mal. »

Je repris donc l'instrument et crus que j'allais défaillir. Mais un ordre est un ordre ! Je tenais la seringue le plus bas possible en l'approchant de la peau et je fermai les yeux tandis que je plantais l'aiguille d'un coup sec. Il n'y eut aucune réaction de la part du lama. J'ouvris les yeux et le trouvai en train de me sourire. « Bravo, Lobsang ! me dit-il enfin, tu as fait du beau travail, je n'ai rien ressenti. Tu seras un médecin épatant ! » Je croyais qu'il se moquait

Le sage du Tibet

de moi, mais à son expression je vis qu'il était sincère. « Maintenant que cette jambe est insensibilisée, tu vas pouvoir prendre cet instrument qui est là ; ce sont des pinces... Ah ! j'oubliais, verse un peu de ce liquide dans un bol et frotte ma jambe avec, de haut en bas. Si tu appuies bien, tu vas pouvoir enlever de gros blocs de pus. Lorsqu'il y en aura trop par terre il faudra que tu m'aides à me déplacer vers un endroit plus propre. »

Je pris les pinces et m'en servis pour prélever de gros morceaux de coton que j'imbibais de liquide, puis je frottais vigoureusement la surface blessée. Je détachai ainsi beaucoup de pus et des caillots de sang séché ; c'était impressionnant.

La jambe fut bientôt parfaitement propre. « Voilà une poudre dont tu vas recouvrir toute la plaie, me dit encore mon ami. Elle va désinfecter et empêcher que ne se reforme du pus. Tu prendras ensuite du linge dans ce baluchon bleu et tu me feras un pansement. »

Je continuai donc le nettoyage, saupoudrant partout, puis j'enveloppai la jambe dans une espèce de gaine en plastique après l'avoir bandée en prenant garde de ne pas trop serrer. Quand j'eus terminé, j'étais en sueur mais mon ami semblait aller beaucoup mieux.

Il me fallait encore faire l'autre jambe. « Tu ferais bien de me donner un stimulant, dit le lama. Sur cette étagère tu vas voir une boîte d'ampoules. Donne-m'en une. Tu vois ce bout pointu ? Casse-le d'un mouvement brusque contre ma peau, n'importe où. »

Après avoir fait tout cela, je nettoyai le pus de l'autre jambe et la bandai ; puis, épuisé, je sombrai dans le sommeil...

Chapitre troisième

« Ma parole, quel soleil ! Il faut que je me mette à l'ombre ! » pensai-je, encore couché. Mais quand je me redressai et que j'ouvris les yeux je compris que ce n'était pas le soleil et que je n'étais pas dehors. Où étais-je ? En apercevant mon ami, le lama Mingyar Dondup, tout me revint de ce qui aurait pu être un rêve. Ce que j'avais pris pour le soleil était cette lumière mystérieuse qui ressemblait à la lumière du jour, mais dont nous ne connaissions pas l'origine.

« Tu as l'air complètement abasourdi, Lobsang, me dit mon guide. J'espère que tu as bien dormi. » « Oui, répondis-je, mais je trouve toujours tout cela extrêmement compliqué ! Et plus je tente d'expliquer ces choses, plus mes explications s'embrouillent. Cette lumière, par exemple, d'où vient-elle ? Pourquoi peut-elle se conserver, durant des millions d'années, aussi brillante que le soleil ? »

« Tu as beaucoup à apprendre, Lobsang, me dit gentiment mon guide. Tu es un peu jeune encore, mais puisque nous sommes dans ces lieux, je vais t'en dire un peu. Les Jardiniers de la Terre, commença-t-il, lorsqu'ils venaient incognito sur la planète avaient besoin de retraites comme celle-ci, et dès qu'ils rencontraient sur leur chemin un promontoire rocheux, ils y faisaient une ouverture à l'aide d'un chalumeau (comme on appellera cet appareil plus tard). Sous l'effet de la chaleur, une partie de la pierre fondait et le revêtement grisâtre que l'on peut voir à l'extérieur provient de la vapeur que dégageait la roche en fusion. Lorsque la caverne était percée aux dimensions

voulues on la laissait refroidir et sa paroi intérieure devenait lisse comme du verre. Après avoir fait cette immense caverne dans laquelle pourrait tenir le Potala tout entier, ils creusèrent un tunnel le long de la chaîne montagneuse qui, à cette époque, n'était pas encore sortie de terre. Ce tunnel, long de cinq cents kilomètres environ, reliait entre elles toutes les cavernes. Puis il y eut cette effroyable explosion qui fit basculer la Terre, faisant disparaître des continents sous l'océan, et en projetant d'autres bien au-dessus du niveau de la mer. Nous avons eu de la chance d'être parmi ceux-là, et de la chance aussi que nos collines deviennent des montagnes. J'ai des reproductions de cela que je te montrerai. Mais, dans ce grand bouleversement, l'alignement des tunnels se trouva grandement perturbé, et il fut impossible de le parcourir d'un bout à l'autre. Deux ou trois cavernes restaient accessibles et l'on se trouvait aussitôt dans la montagne. Quant au tunnel, on y pouvait faire seulement quelques pas là où l'on se rappelait l'ancien tracé. Tu sais que le temps ne m'importe pas, aussi ai-je pu jadis moi-même visiter beaucoup de ces lieux, et découvrir des choses absolument extraordinaires. »

« Oui mais, interrompis-je, tout cela ne me dit pas pourquoi ces lieux sont encore intacts après tant d'années ! Même une roue à prières, avec le temps, se détériore, et ainsi en va-t-il de toutes nos possessions terrestres. Comment expliquez-vous qu'il fasse ici plus clair qu'en plein jour ? »

Le lama eut un geste d'impuissance. « Lobsang, dit-il, nous allons tout d'abord nous restaurer car nous devons tenir plusieurs jours ici. » Puis me montrant du doigt l'alcôve, il ajouta : « Va là-bas et rapporte quelques-unes de ces boîtes sur lesquelles il y a des images. Il faut que tu aies une idée de la façon dont les gens vivaient autrefois, il y a très longtemps. »

Je me levai, et sus ce qui m'importait avant tout de faire. « Honorable lama, dis-je en me retournant vers lui, puis-je vous aider à satisfaire vos besoins naturels ? » « Merci, Lobsang, répondit-il dans un sourire, c'est déjà fait ! Il y a un endroit là-bas très commode. Tu y verras un trou creusé dans le sol. »

J'allai dans la direction qu'il m'indiquait et trouvai en effet un trou. Les murs de la pièce étaient lisses, mais le sol ne l'était pas, si bien que l'on ne pouvait craindre de glisser. Une fois ces besoins satisfaits, je m'occupai de notre repas. J'allai dans l'alcôve et m'y lavai soigneusement les mains. C'était si commode de n'avoir qu'un robinet à tourner ! En le fermant je sentis de l'air chaud qui venait du mur. Je plaçai mes mains devant la bouche d'air qui était une ouverture rectangulaire, et pus à loisir me sécher les mains. Mais le courant s'arrêta bientôt et je pensai que ceux qui avaient conçu ce système avaient dû calculer le temps moyen qu'il fallait pour se sécher les mains ! J'ouvris ensuite le placard aux provisions et restai un moment à contempler les boîtes multicolores. Elles étaient couvertes d'images qui n'avaient aucun sens pour moi. L'une d'elles représentait une chose rouge avec de grosses pinces, l'air très féroce ; une autre me faisait penser à un mille-pattes. Sur une autre encore on avait l'impression de voir des araignées cuirassées de rouge. Je passai outre à ces horribles choses, et donnai la préférence à ce qui me parut être des fruits. Il y en avait des rouges, des jaunes et des verts ; l'effet était des plus jolis ! J'en pris autant que je pus en porter et, avisant un chariot dans un coin, j'y plaçai

Le sage du Tibet

mes trésors et rejoignis ensuite le lama. Quand il me vit arriver dans cet équipage il ne put s'empêcher de rire.

« Est-ce que tu as trouvé agréable de te laver les mains ? me demanda-t-il ensuite. Et que penses-tu du séchage ? N'est-il pas fascinant de voir que tout cela fonctionne encore après un million d'années ou plus ? C'est que l'atome de base qui produit l'énergie nécessaire est pratiquement indestructible. Mais lorsque nous quitterons ces lieux tout s'arrêtera. Il suffira que quelqu'un d'autre vienne pour que tout se remette en marche. Au fait, la lumière qui t'intrigue tant, sache qu'elle est obtenue par quelque chose que tu ne pouvais deviner ; derrière cette paroi polie se trouve une substance chimique qui réagit à certains stimuli en produisant de la lumière froide. Mais voyons ce que tu as apporté. »

Je lui tendis les boîtes de conserve une par une, et il en mit quatre de côté. « Cela suffit pour maintenant, dit-il ; et il nous faut quelque chose à boire aussi. Peux-tu aller chercher de l'eau ? Tu prendras des récipients au-dessus du placard. Prends aussi sur l'étagère du bas des pastilles qui donneront un peu de saveur à l'eau. »

Je me rendis dans la cuisine, pris les récipients, les remplis d'eau et les apportai à mon ami avant de repartir chercher les tubes qui contenaient de drôles de pastilles orange. Je donnai un tube à mon ami qui le décapsula et jeta une pastille dans un verre d'eau. Il répéta l'opération une seconde fois et me tendit un verre. Lui-même prit le sien et but de bon cœur. Je l'observai, l'air un peu hésitant, puis à mon tour avalai ce breuvage étrange. Mais je fus étonné, et bientôt ravi par son goût inattendu.

« Mangeons quelque chose maintenant », dit mon guide. Il s'empara d'une boîte ronde, et tira sur un anneau. Il y eut un appel d'air, mon ami tira plus fort et tout le couvercle se souleva. À l'intérieur il y avait des fruits. Le lama les renifla, puis en goûta un et me dit :

« Tu peux en manger, ils sont encore très frais ; choisis la boîte que tu veux je vais te l'ouvrir. »

Je regardai toutes les étiquettes et mon choix s'arrêta sur des fruits noirs qui semblaient couverts de protubérances. Mon guide tira à nouveau sur un anneau. Le même bruit sec se fit entendre et le couvercle se souleva. Mais cette fois il y avait un problème, car les fruits minuscules baignaient dans un liquide. « Il va falloir nous civiliser un peu, dit alors mon guide. Retourne dans la cuisine et prends dans un tiroir l'un de ces objets en métal argenté dont l'extrémité a la forme d'une écuelle. Apportes-en deux. »

J'allai chercher les objets qu'il me demandait et revins bientôt en disant : « Il y avait là des objets étranges, certains avec des pointes au bout, et d'autres avec une lame ! »

« Ce sont des fourchettes et des couteaux, me dit tranquillement mon ami. Nous nous en servirons plus tard. Ce que tu as apporté c'est une cuiller. En plongeant l'extrémité dans la boîte tu vas pouvoir recueillir les fruits en même temps que le jus, et ce sans te salir. » Il me montra comment faire et je l'imitai, mais je ne remplis ma cuiller qu'à moitié, ne sachant si j'allais aimer cet aliment nouveau pour moi. La sensation que j'éprouvai à la première bouchée fut tellement agréable que j'eus vite fait d'engloutir toute la boîte. Le lama qui avait été encore plus rapide que moi me dit en riant : « Il va falloir nous calmer car, si nous continuons ainsi, nous n'aurons pas suffisamment de provisions ! »

« Je me sens encore très faible, reprit-il ensuite, je voudrais que tu continues à visiter tout seul. »

Après le repas, d'un pas très assuré, je quittai donc la grande pièce et allai inspecter les autres salles. Dans l'une d'elles je trouvai toutes sortes d'appareils étincelants comme des sous neufs. Mon regard fut attiré par l'un d'eux qui avait un écran. Il était allumé et l'on pouvait distinguer une image. On y voyait des boutons sur lesquels quelqu'un appuyait, et un fauteuil. Un homme en aidait un autre à s'asseoir dans ce fauteuil, et tournait une manette placée sur le côté. La chaise grimpait alors de quelques centimètres. Sur une autre image je vis le fauteuil se promener d'un appareil à l'autre... et c'est alors que je m'aperçus qu'il était précisément derrière moi. Je me retournai si vite que je butai dessus et me retrouvai par terre, le nez contre le sol. J'avais l'impression qu'on me l'avait arraché tant il me faisait mal, et il était tout humide. Je compris qu'il saignait et je retournai dans la salle où était le lama pour éponger ce sang.

J'allai prendre un peu de ce coton qui m'avait servi pour ses jambes et l'appliquai dans mes narines.

L'écoulement s'arrêta bientôt et je jetai le coton usagé dans un récipient vide qui se trouvait à proximité. Quelque chose me poussa alors à regarder dedans et, à ma grande surprise, je me rendis compte que le coton n'y était plus. J'allai alors ramasser, à l'aide d'une pelle que je trouvais, le pus dont j'avais fait un tas dans un coin et le versai dans le même récipient. Comme le coton, il disparut à son tour ! Je fis de même pour ce que nous avions laissé dans les "lieux d'aisance", et tout se déroula de même : la substance fut engloutie sur-le-champ, tandis que le récipient demeurerait propre et brillant.

« Lobsang, me dit le lama, tu devrais essayer de le placer dans le trou que nous utilisons. J'ai l'impression qu'il doit s'y adapter. » Je traînai l'espèce de cuvette jusqu'au trou ; elle s'adaptait en effet à merveille dessus.

« Maître, dis-je en rejoignant mon ami, vous devriez vous asseoir dans le fauteuil que j'ai apporté ; je vous pousserais et vous pourriez ainsi visiter sans vous fatiguer. » Il accepta et je glissai le fauteuil sous lui. Puis comme je l'avais vu faire sur l'image, je tournai l'une des poignées sur le côté et la chaise s'éleva de quelques centimètres. Elle se trouvait ainsi à la bonne hauteur pour que je puisse la diriger. (En fait, la mobilité de ce que j'appelais un fauteuil roulant dépendait plus du phénomène de la lévitation que de roues véritables.) Nous nous dirigeâmes tous deux vers cette salle où j'avais vu une multitude d'appareils.

« C'était probablement leur salle de jeu, déclara le lama en y pénétrant. Toutes ces machines ne sont là que pour le divertissement ; jetons un coup d'oeil à cette espèce de boîte qui se trouve à l'entrée. »

Je fis demi-tour et poussai le fauteuil vers l'appareil qu'il m'indiquait. C'était précisément celui sur lequel j'avais vu le fauteuil se promener la première fois. Quel ne fut pas notre étonnement de nous voir sur l'écran, moi aidant le lama à monter. On vit aussi mon ami dire quelque chose et notre équipage faire brusquement demi-tour pour aller là où nous étions précisément. Nous étions bel et bien en train de voir ce qui venait de se passer dans la pièce. Ensuite apparurent sur l'écran les différents appareils qu'elle contenait, accompagnés de leur mode d'emploi en images.

À peu près au centre de la salle se trouvait une machine qui, dès qu'on appuyait sur un bouton, déversait sur un plateau quantité de petits objets multicolores. Arrivés près de cet appareil, le lama appuya sur ledit bouton, et dans un bruit métallique tombèrent toutes sortes de petites boules. Après les avoir examinées, et essayé de les casser, j'avisai un peu plus loin un plat que surmontait une lame incurvée ; je plaçai les boules dessus et, un peu craintivement, abaissai la lame. Tout se passa comme je le souhaitais ; les boules étaient chacune coupées en deux et une substance molle s'en échappait. Toujours très intéressé par ce qui se mange, j'en pris un fragment que je posai sur ma langue. Sublime ! Je n'avais jamais rien mangé d'aussi bon. « Maître, m'écriai-je, il faut que vous goûtiez à cela ! » Je le ramenai près de la machine pour qu'il appuyât à nouveau sur le bouton. Ce fut encore une avalanche de petites boules. J'en plaçai une dans ma bouche, et j'eus tout d'abord l'impression que c'était un caillou, mais elle ne tarda pas à se ramollir, et j'eus bientôt, en mastiquant, la plus agréable des sensations. Chaque boule, selon sa couleur, avait un parfum différent, mais je n'avais pas la moindre idée de ce que c'était. Le lama remarqua mon embarras et me dit : « Lors de mes voyages en Occident j'ai vu beaucoup de machines ressemblant à celle-ci et donnant les mêmes bonbons, mais là-bas il fallait mettre des pièces de monnaie pour les obtenir ! Il y avait aussi beaucoup d'autres appareils de type distribuant quantité de choses. Il y en avait un que j'appréciais tout particulièrement car il donnait du "chocolat" ; du moins était-ce le mot qui était inscrit dessus. Je serais bien incapable de te l'écrire. Mais... regarde (il me montrait l'une des machines qui étaient dans la pièce) c'est le même mot qui est écrit sur celle-ci ! Il est là au milieu de six autres, mais je suppose que c'est la traduction en d'autres langues ! Voyons si elle fonctionne. »

Il s'approcha de la machine et appuya sur un bouton ; il y eut une légère secousse et bientôt un battant s'ouvrit révélant toute une réserve de bonbons au chocolat et autres friandises. Nous n'avions plus qu'à nous servir ! Nous en mangeâmes jusqu'à nous rendre malades. Je pensais que j'allais en mourir et dus aller dans ce fameux cabinet rejeter ce que je venais d'avalier. Le lama Mingyar Dondup, toujours assis dans son fauteuil, m'appela ensuite pour que je le conduise au même endroit, et nous baisserons le rideau sur ce qui se passa ensuite ! Plus tard, lorsque nous fûmes à nouveau d'aplomb, nous en vîmes à la conclusion que nous avions été victimes de notre gourmandise... Puis nous passâmes dans une autre pièce. C'était une sorte d'atelier de réparation. Il renfermait toutes sortes d'objets très étranges et parmi eux je reconnus ce qui me sembla être un tour à bois. Le dalaï-lama en avait un dans sa réserve spéciale. Personne, évidemment, ne savait s'en servir, mais moi qui m'étais souvent introduit en cachette dans cette pièce, je savais le faire marcher. C'était un tour à pédales ; il n'y avait qu'à s'asseoir sur un tabouret et, avec les pieds, actionner deux pédales de haut en bas. Celles-ci faisaient tourner une roue et quand on plaçait un morceau de bois entre deux repères ("la poupée", et la "contre-poupée") on pouvait le tailler facilement et faire des bâtons et des cannes parfaitement rectilignes. Je cherchai dans l'immédiat à quoi il pourrait me servir, et pensant aux planches que nous avions je décidai d'en faire des cannes. Le résultat fut magnifique, un vrai travail de professionnel !

Nous nous approchâmes ensuite de quelque chose qui ressemblait à un foyer. Il y avait aussi des chalumeaux et toutes sortes d'objets en rapport avec le feu. Comme d'habitude nous fîmes divers essais et découvrîmes que nous pouvions réunir des pièces métalliques en les faisant fondre. Après plusieurs tentatives nos résultats devinrent très satisfaisants, mais le lama y coupa court et dit : « Nous avons encore beaucoup de choses à voir. Partons ! »

Je repris donc la manette et la tournai pour faire monter la chaise et nous allâmes dans une autre salle. Celle-ci consistait en un grand espace vide où étaient disposées quelques tables métalliques sur lesquelles reposaient d'énormes cuvettes. Nous ne comprenions pas bien leur usage. Dans une pièce adjacente il y avait un grand creux dans le sol et des inscriptions sur le mur qui, sans doute, donnaient le mode d'emploi. Heureusement, des images les accompagnaient. Comme elles l'indiquaient, nous nous assîmes sur le bord de la "piscine", et je commençai à défaire les pansements de mon maître, puis l'aidai à se tenir debout. Il n'était pas sitôt au centre du bain qu'un liquide mousseux apparut dont le niveau monta progressivement.

« Lobsang ! Lobsang ! s'écria mon ami, ce liquide, je le sens, va guérir mes jambes ! Je comprends certaines des inscriptions du mur, elles disent que cette eau régénère les tissus. »

« Mais comment cela peut-il se faire, rétorquai-je incrédule, et comment pouvez-vous comprendre ce langage ? »

« C'est très simple, répondit-il. Tu sais que j'ai beaucoup voyagé, j'ai entendu parler quantité de langages, et je me suis toujours intéressé à l'étude de ces langues étrangères. Tu as remarqué que je me plongeais souvent dans les livres, essayant d'en apprendre toujours davantage. Eh bien ! cette langue, sur le mur, je crois que c'est ce qu'on appelle le sumérien où l'une des langues principales des îles de l'Atlantide. »

« Les îles de l'Atlantide ? repris-je. Mais je croyais que c'était un seul pays que l'on désignait par ce nom. » Le lama me sourit. « Non, dit-il, il n'y a pas un endroit précis qui s'appelle l'Atlantide. Ce terme désigne plusieurs bandes de terre qui ont sombré dans l'océan. »

« Ah bon, dis-je, je croyais que c'était un pays où l'on était arrivé à un niveau de civilisation tel que nous autres, à côté, étions de véritables ignorants ; et maintenant vous me dites que l'Atlantide n'est pas vraiment un pays ! »

« Les idées sont encore très confuses à ce sujet, reprit mon ami, et les hommes de science du monde entier jamais n'accepteront la vérité, celle que je vais te dire. Il y a très longtemps, ce monde où nous vivons n'était qu'une seule et même étendue de terre. Au-delà ce n'était que de l'eau. Puis, sous l'effet des vibrations terrestres — des tremblements de terre, si tu préfères —, cette étendue s'est fissurée et s'est brisée en plusieurs morceaux qui devinrent des îles. Lorsque ces îles étaient très vastes on les appelait des continents. Ces fragments de terre se dispersèrent et les gens qui les peuplaient oublièrent bientôt leur langue originelle, car ils utilisaient des dialectes propres à leur groupe. Jadis, cependant, il n'était pas besoin de parler pour se comprendre, on pratiquait la télépathie. Mais certains individus malveillants en profitaient pour saisir les pensées d'autrui qui ne leur étaient pas destinées ; aussi les groupes choisirent-ils de communiquer en un langage qui leur était particulier. Ces langues particulières se

Le sage du Tibet

multiplièrent et furent de plus en plus utilisées, si bien que l'on perdit très vite la faculté de communiquer par télépathie, excepté au Tibet et en quelques rares endroits. Ici nous pratiquons toujours cet art, comme tu as pu t'en rendre compte lorsque je suis entré en contact avec mon ami du Potala. J'ai informé ce dernier de notre situation et il m'a répondu, toujours par la même voie, de rester ici, en attendant que la tempête se calme. Et de toute façon, il importe peu de se trouver en un endroit ou en un autre du moment que l'on y apprend quelque chose ! »

« Sais-tu que ce bain me fait beaucoup de bien ? ajouta-t-il. Regarde mes jambes, ne vois-tu pas une amélioration ? » Je regardai, et fut ébahi. La chair qui était en lambeaux jusqu'à l'os (je pensais même que, une fois au Chakpori, il faudrait amputer mon ami) s'était reformée entre les entailles.

« Je crois que je vais sortir, dit le lama qui était toujours dans la piscine, car mes jambes me démangent, et si je reste un instant de plus je vais devoir effectuer une véritable danse de Saint-Guy qui sera du plus haut comique ! Je sors et tu n'as pas besoin de m'aider. » Il posa un pied par terre et le liquide baissa dans le bassin et disparut complètement. Pourtant il n'y avait pas de trou permettant la vidange. L'eau semblait s'en aller par les parois et par le fond.

« Regarde, Lobsang, s'écria mon guide, il y a ici des livres aux images fascinantes qui décrivent les différentes machines qui se trouvent ici. Il faut que nous étudions cela pour en faire éventuellement profiter le monde. »

Je jetai un coup d'oeil aux livres qui reproduisaient également l'intérieur du corps humain, et je trouvai ces illustrations répugnantes.

Je me forçai néanmoins à étudier tout cela car il fallait que je m'instruisse le plus possible sur le fonctionnement de l'organisme humain.

Mais pour le moment, ce qui me paraissait urgent c'était de me nourrir ! Le cerveau ne peut convenablement fonctionner si le ventre est vide, pensai-je. Pensée que j'exprimai à haute voix, d'ailleurs, ce qui fit sourire le lama. « C'était mon idée aussi, répliqua-t-il. Ce traitement m'a affamé, allons voir ce qu'il reste dans la cuisine. Je crois qu'il va falloir nous résigner à ne manger que des fruits ou bien enfreindre l'une de nos règles les plus sacrées et manger de la viande ! »

J'eus un haut-le-cœur, et dis : « Maître, comment peut-on manger la chair d'un animal ! »

« Lobsang, répondit-il gravement, ces animaux sont morts depuis des millions d'années, et nous ne savons pas depuis combien de temps cet endroit existe. Ce que nous savons c'est qu'il existe et qu'il vaut mieux, pour nous, manger cette viande et continuer à exister, plutôt que jouer les puristes et mourir de faim ! »

« Maître, repris-je, m'expliquerez-vous pourquoi cet endroit est encore intact. Tout s'use, et pourquoi pas les objets qui sont ici ? Ces pièces ont l'air d'avoir été désertées d'hier. Je ne comprends pas, tout comme je ne comprends pas le mystère de l'Atlantide ! »

« Il s'agit ici d'une technique que l'on appelle l'hibernation, dit le lama. Les Jardiniers de la Terre étaient, comme nous, soumis aux maladies, mais comme elles ne pouvaient pas être traitées sur terre avec le peu de choses qu'il y avait, dès que quelqu'un tombait malade et que l'on ne pouvait le soigner on l'enfermait dans un coffre en plastique après l'avoir placé en état d'hibernation. Le

malade était toujours vivant, mais son organisme fonctionnait au ralenti. On ne pouvait sentir ni les battements de son cœur ni sa respiration. On ne pouvait cependant pas prolonger cet état au-delà de cinq ans. Tous les ans un vaisseau venait prendre ces coffres, et le patient recevait alors un traitement adéquat dans l'un des hôpitaux du Pays des Dieux. Une fois guéri, il reprenait ses activités normales sur Terre. »

« Et ces cadavres qu'il y a ici dans des cercueils de pierre, qui sont-ils ? demandai-je. Ils sont bien morts, n'est-ce pas, et pourtant ils semblent en vie ? »

« Les Jardiniers de la Terre, poursuivit le lama, étaient des gens très occupés et leurs supérieurs encore plus ; aussi, quand l'un d'eux voulait connaître l'état de sa progéniture terrestre il pénétrait dans l'un de ces corps, du moins sa forme astrale, et, en le réanimant, devenait ainsi un être humain ordinaire de l'âge qu'il souhaitait, sans avoir à parcourir les étapes précédentes de la vie, sans être contraint de chercher du travail, par exemple, une femme, etc. Cela aurait été trop compliqué, et comme ces corps étaient bien entretenus, ils étaient toujours prêts à recevoir un "esprit" pendant une période donnée. Ces individus que l'on dit en transmigration sont très nombreux. Ils sont sur terre pour inspecter ce que font les hommes et essayer de prévenir, et éventuellement redresser certaines tendances mauvaises. »

« C'est fascinant, dis-je, mais j'ai aussi beaucoup de mal à y croire ! Est-ce que les corps recouverts d'or qui se trouvent au sommet du Potala sont aussi destinés au même usage ? »

« Non, Lobsang, me répondit mon ami, ce sont des êtres supérieurs que l'on a embaumés. Leur âme gravite en des sphères supérieures. Ils se sont arrêtés un temps dans le monde astral pour y juger les nouveaux arrivants, et ils sont repartis plus haut. Il faudra que je te parle de ce monde astral ou monde des esprits, et d'un royaume supérieur que l'on nomme Patra, et dont seuls les lamas du Tibet ont connaissance. On ne peut en parler brièvement, nous y reviendrons. Contentons-nous pour le moment de visiter cette caverne. » Il alla ensuite reposer des livres sur une étagère et je lui dis : « C'est dommage, Maître, de laisser ici des livres aussi précieux ; ne pourrions-nous les rapporter au Potala ? »

Il se retourna vers moi et me jeta un regard intéressé : « Sais-tu, Lobsang, me dit-il calmement, que je m'étonne, chaque jour davantage, de tes progrès ? Tu es très sensé pour ton âge ! Je crois que le dalaï-lama a eu raison de me laisser libre de te dire tout ce que je jugerais bon de t'apprendre. »

Le compliment me fit plaisir, et j'écoutai la suite : « Lors de cet entretien avec les officiers anglais auquel tu avais assisté, tu t'étais conduit d'une façon qui l'avait enchanté. Comme je te l'avais enseigné, tu as su garder un secret. Et j'étais très content. Dans quelques années, le Tibet va être envahi par les Chinois ; ils pilleront le Potala, s'empareront des statues d'or pour les fondre et en récupérer le métal précieux. Ils emmèneront à Pékin les livres sacrés pour y puiser la Sagesse dont ils nous savent les détenteurs. »

« C'est pourquoi nous mettons à l'abri les objets les plus précieux. Quant aux endroits exceptionnels comme celui où nous nous trouvons, nous réduirons au minimum les chances de les découvrir. De toute façon, les Chinois ne pourront emprunter ce tunnel avec leurs véhicules à quatre

Le sage du Tibet

roues, et ils n'y viendront pas à pied, car cela leur ferait trop de route. Dans quelques années, le Tibet sera envahi mais non conquis. »

« Les plus sages d'entre nous monteront sur ces hauteurs et vivront clandestinement dans ces cavernes comme leurs ancêtres l'ont fait avant eux lorsqu'ils durent fuir. Pour le moment ne t'inquiète pas, le dalaï-lama nous laisse tout le temps que nous voulons, aussi pourrions-nous, tout à loisir, consulter ces livres. Quant à les rapporter au Potala il n'en est pas question ; cela reviendrait à les donner aux Chinois ! Ce serait dommage, non ? »

« Bon, il nous faut maintenant faire une étude systématique de ces lieux, dit-il pour conclure, et essayer d'établir leur topographie précise. »

« Ce n'est pas la peine, Maître, dis-je tout excité, j'ai ici une carte très détaillée ! »

Chapitre quatrième

Le lama Mingyar Dondup parut très satisfait, et il le fut encore plus lorsque je lui montrai aussi des cartes des autres cavernes. J'avais farfouillé sur une étagère, m'étonnant au passage de n'y trouver pas le moindre grain de poussière, quand j'étais tombé sur ces rouleaux de papier (enfin ce qui me paraissait être du papier, car il était très différent du nôtre qui est fait à la main à partir de tiges de papyrus ; celui-ci était beaucoup plus fin). Je pris donc ces liasses et découvris qu'il s'agissait de cartes. Il y en avait une notamment qui était la reproduction d'une zone de près de cinq cents kilomètres de long ; le tunnel était indiqué par une ligne continue entrecoupée par endroits de pointillés, là où sans doute il n'était plus praticable. Arrivés là, il fallait donc sortir du segment sans issue et chercher l'entrée du segment suivant. Le problème était que nous ne savions pas combien de tremblements de terre avaient eu lieu depuis l'établissement de ces cartes. Sur une autre carte était représentée la caverne dans laquelle nous nous trouvions. Toutes les pièces étaient indiquées, et il y en avait une quantité considérable. Ces pièces ainsi que les divers renforcements étaient désignés par des symboles que je ne comprenais pas ; mais j'espérais que mon guide saurait les déchiffrer. Nous étendîmes les cartes par terre et les consultâmes à plat ventre.

« Lobsang, dit soudain le lama, tu as fait des découvertes remarquables au cours de ce voyage. Ce sera porté à ton actif ! Jadis j'avais emmené ici un jeune novice, et il n'avait pas voulu entrer tant il avait peur. Comme tu le sais, le vieil ermite qui a quitté ce monde était le gardien de ces lieux. Il nous faut maintenant construire un nouvel ermitage pour en garder l'entrée. »

« Mais est-ce qu'un gardien n'est pas superflu, demandai-je un peu étonné, étant donné que la majeure partie du tunnel que nous avons emprunté est maintenant obstruée du fait du glissement de terrain ? Nous-mêmes, sans ces cartes, aurions peu de chances de sortir vivants, je crois. »

Le lama approuva de la tête, l'air grave, puis il se leva et se dirigea vers les rayonnages de livres, regardant les titres les uns après les autres. Soudain il poussa un cri de joie et saisit un livre énorme, étincelant comme un sou neuf. « C'est une encyclopédie, dit-il, elle est en quatre langues ; celles qui sont utilisées ici. » Il prit le livre et le posa sur le sol où étaient déjà les cartes qui n'auraient pu tenir sur une table. Mon ami tournait les pages fébrilement,

et prenait des notes qu'il reportait sur la carte de la caverne. « Il y a des siècles et des siècles, commenta-t-il, vivait un peuple très civilisé ; son degré de civilisation dépassait de beaucoup celui que nous avons atteint à ce jour. Malheureusement, à la suite de nombreux tremblements de terre et quantité de raz de marée, des terres sombrèrent en grand nombre dans l'océan. D'après ce livre, l'Atlantide n'a pas été le seul continent à être englouti. Il y en aurait eu un autre dans l'océan dit Atlantique ; puis encore un autre dans le même océan, mais plus bas. Il n'en est demeuré que les sommets des montagnes que l'on voit émerger de la mer. Ces sommets constituent des îles que tu peux voir sur cette carte. »

Il farfouilla dans les papiers et en sortit bientôt une grande feuille multicolore ; il me montra ensuite les différentes mers du globe et me situa approximativement l'archipel de l'Atlantide. « L'Atlantide, continua-t-il, qui veut dire "terre disparue", n'est pas un nom de pays comme je te le disais, mais un nom pour désigner ce continent perdu. »

Nous continuâmes à consulter les cartes en silence. Personnellement, j'y cherchais un moyen de sortir de ces lieux tandis que le lama tâchait de trouver l'emplacement de salles particulières. « Tiens, voilà ! dit-il tout à coup, dans cette pièce il y a des instruments absolument prodigieux. L'un sert à explorer le passé et représente également le présent ; l'autre permet de prédire l'avenir. Tu sais que par l'astrologie on peut prédire l'avenir d'une nation, mais quand il s'agit de prédire celui d'un individu il faut un astrologue particulièrement doué ; c'est un tel astrologue qui a prophétisé pour toi un futur assez pénible d'ailleurs ! »

« Nous allons d'abord explorer les autres pièces, reprit-il, avant d'aller voir ces fameux appareils qui te feront remonter à l'époque de l'implantation des premiers hommes sur la Terre. Chaque civilisation, chaque peuple a ses croyances, mais nous, au Tibet, détenons la vérité car nous avons accès aux Annales ou Archives akashiques de probabilités ; c'est-à-dire que nous sommes capables, par exemple, de dire ce qui se passera dans l'avenir au Tibet, en Chine et en Inde. Mais en ce qui concerne les individus, les probabilités que donnent ces Archives sont aléatoires, par conséquent guère fiables. »

« Maître, interrompis-je, je ne comprends toujours pas pourquoi les choses ici sont demeurées intactes en dépit des années. On m'a toujours enseigné que rien de ce qui était sur terre n'était éternel : le corps humain, le papier, les aliments, tout doit périr et retomber en poussière. Pourquoi ici ils demeurent et conservent même l'aspect du neuf ? » Le lama me regarda en souriant et répondit : « Il y a un million d'années, les hommes étaient beaucoup plus savants que de nos jours. Leurs connaissances techniques étaient telles qu'ils pouvaient suspendre le temps. Le temps, tu le sais, n'est qu'une mesure arbitraire qui n'a de sens qu'ici-bas. Si tu attends, par exemple, un événement agréable, la durée qui t'en sépare te paraîtra interminable ; par contre, si tu dois rencontrer un supérieur en vue d'une semonce tu ne sera guère pressé de te retrouver en face de lui. Le temps est une valeur arbitraire qui permet aux gens d'organiser leurs affaires et la vie de tous les jours. Mais ici, dans ces cavernes, le temps n'importe plus ; elles sont hors du monde, comme séparées de lui par un écran. Nous sommes ici dans la quatrième dimension. Mais avant d'aller plus loin dans notre exploration il nous faut manger

Le sage du Tibet

quelque chose ; au menu je te propose du dinosaure tué il y a plus de un million d'années par quelque chasseur. Tu t'en régaleras. »

« Mais je croyais que manger de la viande était interdit » m'écriai-je.

« Oui, les moines, en général, ne doivent pas manger de viande. La tsampa constitue leur ordinaire, car une nourriture trop riche à base de viande nuit au bon fonctionnement du cerveau. Mais dans notre cas il est bon que nous mangions de la viande pour l'énergie qu'elle dispense et dont nous avons grand besoin ; de toute façon nous n'en avons pas beaucoup ; il y a ici surtout des légumes et des fruits. Ce n'est pas, en tout cas, le peu de viande que tu mangeras qui va souiller ton âme immortelle ! » Là-dessus il se leva et se dirigea vers la cuisine d'où il revint avec une grosse boîte sur laquelle était représenté ce qui devait être un dinosaure. On avait encerclé de rouge la partie correspondant au morceau qui se trouvait dans la boîte. Le tout me paraissait répugnant. Après quelques manipulations le lama ouvrit la fameuse boîte et la chair qui était à l'intérieur nous parut parfaitement fraîche, comme si l'animal venait d'être tué le jour même. « Il nous faut la faire cuire, dit mon ami, car elle est bien meilleure ainsi. Maintenant regarde ce que je fais. » Il prit un récipient en métal, fit quelques gestes que je ne compris pas, puis y versa le contenu de la boîte. Il plaça le tout dans une sorte de renforcement aux parois métalliques dont il referma la porte après avoir tourné un bouton qui fit apparaître une petite lumière. « Dans dix minutes, dit-il, ce sera à point, car ce mode de cuisson permet à la viande d'être saisie de l'intérieur vers l'extérieur et non seulement à l'extérieur comme sur une flamme. Je ne saurais t'expliquer son mécanisme fondé, je crois, sur l'interaction de plusieurs rayons. Mais il nous faut maintenant choisir des légumes pour aller avec la viande. » « Mais où avez-vous appris tout cela, Maître ? » demandai-je. « J'ai beaucoup voyagé, répondit-il, et partout en Occident je cherchais à accroître mes connaissances ; ainsi je regardais les gens préparer les différents repas de la semaine. Ce plat sent très bon, mais il faut des légumes ; nous allons trouver ce qu'il faut ici. »

Il plongea la main dans un placard et en retira une boîte de forme allongée. « Voilà ! ces légumes doivent cuire environ cinq minutes au four », dit-il après avoir consulté le mode d'emploi. Une lumière venait de s'éteindre sur le panneau du four. « Cela veut dire, m'expliqua le lama, que nous devons mettre maintenant les légumes. » Il ouvrit donc la porte du four et versa dans le plat le contenu de la boîte de légumes, puis referma la porte aussitôt et régla différents boutons qui firent s'allumer un voyant.

« Lorsque tous ces voyants lumineux seront éteints, précisa-t-il, notre repas sera prêt. Il nous faut des assiettes, et quelques-uns de ces instruments étranges que tu as vus : les couteaux pointus, les cuillers, et ces ustensiles à quatre ou cinq pointes que l'on appelle des fourchettes. Je suis certain que tu vas apprécier ce repas. »

Il avait à peine fini de parler que les voyants clignotèrent, diminuèrent d'intensité pour finalement s'éteindre. « Ça y est, Lobsang, s'exclama-t-il, tu peux t'asseoir, nous allons bientôt déguster... » Il se dirigea vers ce qu'il appelait un four, en ouvrit la porte avec précaution, et une odeur très agréable s'en échappa. J'observais avidement tous ses gestes. À l'aide de couverts qu'il avait pris sur l'étagère il déposa dans mon plat une grande

quantité de chaque chose, tandis qu'il en mettait un peu moins dans le sien. « Allons, Lobsang, commence, dit-il, il faut que tu prennes des forces. »

Il y avait plusieurs sortes d'aliments ; des légumes de toutes les couleurs que je n'avais jamais vus, et surtout un gros morceau de ce dinosaure. Je le pris tout entier entre mes doigts, mais le lama me dit d'utiliser une fourchette et me montra comment m'en servir. Suivant son exemple, je coupai donc un petit morceau avec mon couteau et le portai à ma bouche après l'avoir regardé et reniflé. Je ne l'eus pas plutôt dans la bouche que je courus à l'évier pour l'y cracher. Le lama riait. « Lobsang, me dit-il, tu crois que je me moque de toi, mais tu as tort. Encore de nos jours, en Sibérie, on déterre des dinosaures qui avaient été pris sous la glace ; et je t'assure que les gens là-bas s'en régalaient. Il faut parfois trois ou quatre jours pour qu'ils dégèlent. »

« Eh bien ! je leur donne ma part ! m'exclamai-je. J'ai eu l'impression de m'empoisonner ; autant manger ma grand-mère que cette saleté ! C'est abominable. » Sur ces paroles je me mis à gratter méticuleusement mon assiette pour qu'il ne reste plus la moindre trace de viande, puis je me hasardai à prendre quelques légumes. Je fus étonné de leur trouver très bon goût. C'était la première fois que je mangeais des légumes ; jusque-là je n'avais eu que de la tsampa et de l'eau pour mes repas. Je fis donc honneur aux légumes, mais le lama mit vite un frein à mon ardeur. « Tu as bien mangé, me dit-il, et tu sais que tu n'es pas habitué à manger des légumes ; il se peut que tu ne les supportes pas, et qu'ils te fassent l'effet d'une purge. Je vais te donner un médicament pour prévenir des troubles éventuels. »

J'avalai les cachets qu'il me tendait. « Tu les as déjà avalés ? demanda-t-il étonné. En général on prend un peu d'eau avec. Avale un verre d'eau maintenant, ça les fera passer. »

Une fois de plus j'allai dans la cuisine, chancelant ; en effet, je n'étais pas habitué à manger des fruits et des légumes ! Je sentais de grands bouleversements du côté de mon estomac, et de mes intestins. Je dus bientôt abandonner la tasse que j'avais à la main et me ruai vers cette petite pièce qui comportait un trou dans le sol. Un peu plus et il était trop tard ! J'y arrivai à temps néanmoins.

En revenant auprès de mon ami je lui fis part des pensées qui m'obsédaient. « Maître, j'ai beau retourner le problème dans tous les sens, je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi ces fruits, ces légumes par exemple, vieux de deux millions d'années, sont intacts et comestibles ! »

« Rappelle-toi, Lobsang, commença le lama, que ce monde existe depuis des millions d'années et quantité de créatures humaines s'y sont succédées. Il y a deux millions d'années, par exemple, il y avait sur terre une espèce que l'on dit Homo habilis qui inventa au début de notre ère les outils dont allaient se servir les hommes du cycle suivant. L'homme actuel appartient à l'espèce Homo sapiens, mais nous descendons de ce type humain dont je te parle. »

« Tu comprendras peut-être si je compare le monde à un immense champ, et ce qu'il renferme, à des végétaux. De temps en temps un fermier laboure ce champ ; c'est-à-dire qu'il le retourne, bouleversant ainsi les plantes et leurs racines. Celles-ci se trouvent un instant à l'air libre avant d'être renfoncées encore plus profondément de telle façon qu'il est impossible de déterminer avec précision quelles ont été les espèces végétales qui ont poussé dans le champ. Ce fut la même chose pour les êtres humains. Les

Le sage du Tibet

Jardiniers testèrent les espèces humaines les unes après les autres et détruisirent celles qui ne leur convenaient pas en occasionnant toutes sortes de catastrophes. Après chaque explosion ou tremblement de terre, la terre recouvrait les dernières traces de l'humanité et une nouvelle race émergeait des décombres. Le cycle recommença des millions de fois, et, comme dans le cas du fermier qui retourne son champ, il était chaque fois impossible de reconstituer ce qui avait existé durant les cycles précédents. »

« Gardons toujours l'exemple du fermier, continua le lama. Il peut arriver qu'en cultivant son champ il découvre un objet brillant par terre ; il se penche, le ramasse en se demandant ce que c'est. Il le mettra peut-être dans sa poche pour le rapporter à la maison et le montrer à sa femme ou à ses voisins. Il se peut que ce soit un objet qui ait été enfoui un million d'années auparavant et qui est revenu à la surface après un tremblement de terre. »

« À la place d'un objet métallique ce peut être un os sur lequel le fermier méditera, se demandant d'où il peut bien provenir. Il y a tellement eu de créatures étranges sur terre. Ainsi ces femmes à la peau pourprée qui avaient huit mamelles de chaque côté comme une chienne qui attend des petits. Il était sans doute avantageux d'avoir seize mamelles, mais la race a néanmoins disparu car cela ne devait pas être pratique. Admettons qu'une telle femme ait donné le jour à un grand nombre d'enfants, sa poitrine l'aurait empêchée de marcher tant elle aurait été basse. Il y eut aussi une race où les hommes ne mesuraient pas plus d'un mètre, et savaient dès la naissance monter à cheval, contrairement à toi qui peux à peine te tenir sur le plus doux des poneys ! Ces hommes avaient les jambes arquées de naissance et n'avaient besoin ni d'étriers ni de selle. Leur constitution même les destinait à la cavalerie. Malheureusement, le cheval n'existait pas encore à cette époque... »

« Maître, interrompis-je, tout cela ne me dit pas pourquoi ici, sous le roc, en plein cœur de la montagne, nous avons une lumière aussi intense que celle du soleil, et nous y avons chaud. Vraiment je ne comprends pas ! »

Le lama me sourit, comme il souriait souvent quand je parlais puis reprit : « Ces rocs que l'on appelle montagnes ont une propriété spécifique : ils absorbent la lumière du soleil, ils l'absorbent de façon permanente, et il ne reste plus qu'à savoir la récupérer pour la propager à nouveau selon l'intensité désirée lorsque le soleil n'est plus apparent. Il n'y a rien de magique dans ce phénomène, il est aussi naturel que les marées de l'océan — mais j'oubliais que tu ne sais pas ce que c'est que la mer —, c'est une immense réserve d'eau non potable car elle provient des torrents qui ont dévalé la montagne et des fleuves qui ont parcouru les plaines charriant avec eux quantité d'impuretés et de substances toxiques. Le fait de boire cette eau hâterait notre mort. Je te disais donc que nous pouvions récupérer la lumière solaire absorbée par le roc. Et en utilisant une plaque spéciale derrière laquelle on fait passer un courant d'air froid, tandis qu'elle est chauffée par devant par le soleil, on obtient ce qu'on appelle de l'eau distillée, c'est-à-dire de l'eau très pure, sous forme de fines gouttelettes que l'on recueille dans un réservoir. Cela fait de la bonne eau potable. »

« Mais expliquez-moi, Maître, pourquoi les choses peuvent durer si longtemps, dis-je en revenant toujours à mes préoccupations premières, pourquoi en tournant un

simple robinet on obtient de l'eau qui est là depuis plus d'un million d'années. Pourquoi ne s'est-elle pas évaporée ? Comment peut-elle être encore potable après tant d'années ? Tout cela m'embarrasse vivement. La réserve d'eau qui se trouve, par exemple, sur le toit du Potala ne va-t-elle pas s'assécher bientôt si on ne la comble pas à nouveau ? »

« Lobsang, me répondit le lama, tu nous crois très avancés technologiquement, tu crois que la médecine, par exemple, n'a plus de secrets pour nous au Tibet, mais tu te trompes car pour l'étranger nous ne sommes que des sauvages incultes, au plan matériel du moins, car sur un autre plan nous en savons plus qu'eux. En dehors du Tibet le monde est un monde matérialiste. Pour revenir à ta question au sujet de l'eau, avant que nous arrivions ici et que tout se remît en marche, elle pouvait être là depuis des millions d'années comme elle pouvait l'être depuis seulement une heure ou deux ; cela n'a pas d'importance. Nous sommes en présence du phénomène d'hibernation qui est couramment pratiquée ailleurs à titre expérimental. Des individus sont placés en état cataleptique pendant des mois, l'un d'eux a même dépassé la période critique sans en souffrir pour autant ; la personne ne vieillit pas et pourtant elle est toujours vivante. On ne peut même pas percevoir les battements du cœur, ni discerner les signes de sa respiration à l'aide d'une glace. Comment expliquer ce sommeil qui préserve des méfaits du temps ? Il y a encore quantité de mystères de ce type qu'il nous faut éclaircir — des mystères qui n'en étaient pas à l'époque des Jardiniers de la Terre. L'hibernation était connue d'eux ; la preuve en est cette salle que tu vois sur la carte où ils conservaient ces corps après le traitement spécifique. Une fois par an, deux lamas venaient dans cette pièce examiner les corps ; ils les retiraient l'un après l'autre des cercueils de pierre et vérifiaient s'ils étaient toujours en parfait état. Ils faisaient travailler les différents muscles, donnaient quelque nourriture à ces enveloppes charnelles puis s'attaquaient à la tâche la plus difficile entre toutes : faire entrer le corps astral d'un Jardinier dans l'un de ces corps. C'est quelque chose de très spécial. »

« Est-ce vraiment très difficile ? » demandai-je, intéressé.

« Ah bon ! D'un côté tu te montres sceptique quant à la véracité du phénomène, et d'un autre côté tu es avide d'en savoir davantage. Tu n'es pas logique, Lobsang. Pour te répondre, oui c'est une expérience assez pénible. Dans l'astral, on peut prendre la forme que l'on veut, se faire très petit ou très grand, ou encore très gros, selon le but recherché. Après avoir choisi l'enveloppe charnelle la plus adéquate, il faut s'allonger près d'elle tandis que les lamas injectent une substance donnée dans le corps inerte. Après cela ils vous soulèvent et vous posent à plat ventre sur cette enveloppe. Il faut environ cinq minutes pour être totalement absorbé. On a l'impression que tout son corps s'engourdit progressivement. Puis une secousse se produit au niveau de la tête du gisant qui se met bientôt sur son séant et dit quelque chose comme : « Où suis-je ? » « Comment suis-je arrivé ? » Il se souvient des premiers temps du voyage qu'il a fait avec le précédent occupant, mais au bout de douze heures environ il devient tout à fait neutre, et l'on peut le plier à ses désirs comme s'il s'agissait de son propre corps. Nous utilisons parfois ce procédé pour ne pas risquer de détériorer notre propre corps lorsque nous voyageons dans l'astral. Mais l'on ne doit pas

forcer quelqu'un à entrer dans ces enveloppes s'il n'est pas consentant. »

« Plus tard tu feras cette expérience pendant un an moins un jour. Il faut garder cette marge d'un jour car ces apparences ne peuvent "vivre" au-delà de 365 jours ; après ce délai surviennent des difficultés. Donc, au bout de 364 jours l'enveloppe charnelle dans laquelle tu seras, reprendra sa place dans le cercueil de pierre y frissonnant de froid tandis que ta forme astrale en sortira pour se réintroduire dans ton propre corps. Tu retrouveras alors tes pensées et ton savoir antérieurs, mais enrichis de l'expérience acquise durant les 364 jours de voyage. »

« Ce système a été amplement expérimenté par les peuples de l'Atlantide, continua le lama. Ils conservaient un grand nombre de ces corps en état de catalepsie et, régulièrement, des esprits supérieurs, qui voulaient accroître leur savoir, les empruntaient. Ils revenaient et reprenaient leur propre forme, laissant les enveloppes pour d'autres qui, à leur tour, s'y introduisaient. »

« Mais je ne comprends pas, Maître, pourquoi les Jardiniers de la Terre, qui étaient si puissants, avaient besoin de cette mascarade ; ne pouvaient-ils pas seulement se poster en un point quelconque du globe et voir d'est en ouest et du nord au sud ce qui se passait ? »

« Mais tu n'y penses pas, Lobsang ! s'exclama le lama. Ils ne pouvaient se permettre d'avoir leur vrai corps endommagé. Si le corps d'emprunt perd un bras ou une jambe ce n'est pas grave, cela ne lèse en rien l'éminent personnage qui est à l'intérieur. Tu sais que dans la tête de l'homme se trouve le cerveau qui est un organe aveugle, sourd et muet, qui ne peut répondre qu'à des stimulations, mais qui n'a pas conscience de ces sensations. Pour te faire mieux comprendre pourquoi ces êtres supérieurs qu'étaient les Jardiniers empruntaient ces corps, je vais te donner un exemple. Admettons que l'un d'eux veuille expérimenter la sensation de brûlure, il ne le pourrait pas sur son propre corps, insensible à la douleur. Aussi aura-t-il recours à ces simulacres de corps humain pour que les conditions nécessaires à l'expérience soient remplies. Ces êtres sont comme le cerveau de l'homme, incapables d'éprouver des sensations visuelles, auditives ou des sentiments comme l'amour, la haine, etc., alors que le corps le peut ; s'ils voulaient les éprouver, ils ne pouvaient le faire que par procuration. »

« Donc ces corps inertes étaient à la disposition de quiconque voulait s'en servir ? » demandai-je.

« Oh non ! pas du tout, s'exclama le lama. On ne pouvait introduire son esprit dans l'un de ces corps que si l'on avait de sérieux motifs de le faire. Il fallait que l'action envisagée soit reconnue comme profitable à l'humanité ; on ne pouvait emprunter une enveloppe charnelle pour satisfaire ses instincts sexuels, par exemple, ou pour gagner de l'argent. Certaines tâches devaient souvent être effectuées sur Terre — tâches difficiles pour des esprits supérieurs qui n'avaient pas la possibilité de sentir —. Aussi un certain nombre de Jardiniers venaient-ils régulièrement sur notre planète sous la forme de ces corps d'emprunt. Mais l'inconvénient majeur était la mauvaise odeur que dégageaient ces enveloppes ; une odeur de viande rôtie qui pouvait incommoder l'occupant, pendant la première journée du moins. »

« Il y a quelque chose que je voudrais éclaircir, dis-je tout à coup, c'est la question de la Corde d'Argent. Que se passe-t-il lorsque l'esprit entre dans un corps de trente ans,

par exemple ? Je suppose que la corde n'est pas coupée, autrement le corps tomberait en poussière. »

« Non elle n'est pas coupée, répondit le lama, car ces enveloppes sont reliées par une corde spéciale à une source d'énergie qui permet à l'occupant d'y pénétrer sans problème. Cette Corde d'Argent est un phénomène connu également des autres communautés religieuses du monde. Elle est reliée à une réserve de force vitale, et elle permet de déterminer, suivant son aspect, l'état du corps auquel elle est reliée. Et d'après les résultats, on alimente ou non ce corps. »

Je hochai la tête l'air un peu perplexe puis demandai à mon ami : « Pourquoi certaines personnes sont-elles reliées par une Corde d'Argent au niveau de la tête et d'autres au niveau du nombril ? Est-ce un signe de supériorité des uns par rapport aux autres, un signe de degré d'évolution ? »

« Pas du tout, répondit le lama. Le point de contact n'a aucune importance. La Corde d'Argent pourrait aussi bien sortir par le gros orteil, ce qui compte c'est que la liaison qu'elle assure soit effective. Tant qu'elle est en place, l'organisme maintient son équilibre, même pour un fonctionnement minimal ou stase. L'individu peut vivre dans cet état toute une année en se nourrissant seulement d'un bol de tsampa ou moins. C'est mieux ainsi car, autrement, nous passerions notre temps à courir la montagne pour nourrir ces corps. Ils peuvent vivre des millions d'années à condition qu'ils bénéficient d'un minimum de soins ; c'est cela que leur assure la Corde d'Argent. »

« Lorsqu'un personnage important doit entrer dans l'un de ces corps, vient-il le choisir d'abord ? » demandai-je.

« Non, répondit mon maître, s'il les voyait il ne voudrait jamais y pénétrer tant ils sont affreux à regarder. Tiens, je vais t'emmener dans la salle des cercueils si tu veux. » Sur ces paroles il se leva en ramassant ses livres et sa canne. Son pas était mal assuré.

« D'accord, mais avant ne voulez-vous pas que nous regardions vos jambes, vous semblez avoir mal ? »

« Non, Lobsang, répondit-il, allons d'abord voir les cercueils. Après je te promets que nous regarderons mes jambes. »

Nous nous engageâmes dans les couloirs, d'un pas lent. Le lama regardant souvent ses cartes. « Il faut prendre la prochaine voie à gauche, dit-il, puis encore à gauche, et ce sera la pièce en question. »

Nous fîmes comme il l'avait indiqué, tournant deux fois à gauche pour arriver devant une grande porte qui semblait en or, en or martelé. Comme nous nous en approchions, un voyant lumineux s'était allumé ; il clignota tout d'abord puis se stabilisa tandis que la porte s'ouvrait. Nous entrâmes mais nous nous arrê tâmes sur le seuil tant le spectacle était sinistre.

C'était une salle parfaitement équipée, avec des poteaux et des barres. « Cela, m'expliqua le Lama, permet aux êtres qui viennent d'émerger de leur profond sommeil de se tenir ; au début ils ne sont pas très stables sur leurs jambes, et il ne faudrait pas qu'ils tombent car ils s'abîmeraient et il faudrait repousser l'expérience ou rechercher un nouveau gisant. Cela compliquerait la tâche et personne n'y tient. Mais approche, Lobsang, et regarde celui-ci. »

À contrecœur je m'approchai du corps qu'il me montrait. Je n'aimais pas trop voir des cadavres. Je pensais

alors à la brièveté de la vie humaine. Pourquoi la vie de l'homme était-elle si courte alors que les arbres vivaient près de quatre cents ans ?

Je jetai un coup d'oeil à l'intérieur du cercueil de pierre et y vis un homme nu. Son corps était parsemé d'aiguilles plantées dans la chair d'où sortaient comme des fils électriques très fins. Alors que je le regardais, il me semblait que son visage se contractait par moments et qu'il tressautait légèrement. J'en avais la chair de poule. Je continuai à regarder et le vis ouvrir des yeux vides qu'il referma aussitôt. « Nous allons partir, Lobsang, dit le lama Mingyar Dondup, quelqu'un s'apprête à occuper ce corps ; notre présence est gênante pour tout le monde. »

Là-dessus il se dirigea vers la porte et sortit. Je jetai un dernier coup d'oeil à la pièce et le suivis, mais un peu contre mon gré car beaucoup de choses m'intriguaient. De voir ces hommes et ces femmes nus me fit me demander pourquoi il y avait précisément des femmes. Qui pouvait bien avoir besoin de s'introduire dans une femme ? « Je sais ce que tu penses, me dit le lama, et pourquoi ne se servirait-on pas de gisants du sexe féminin ? Pour pénétrer dans certains endroits il faut nécessairement être une femme, et le contraire est vrai aussi. Mais partons, je ne veux pas importuner le personnage qui va s'introduire dans l'enveloppe. »

Alors que nous nous éloignions, le lama me dit : « Tu sembles avoir beaucoup de questions à poser. Vas-y, n'hésite pas à demander des explications ; n'es-tu pas destiné à être le plus instruit des lamas ? Tu dois apprendre une quantité de choses que seule une infime proportion de prêtres peut savoir. »

« Eh bien ! commençai-je, je voudrais savoir ce qui se passe une fois que le personnage s'est introduit dans l'enveloppe. Est-ce qu'il commence par se nourrir convenablement ? Personnellement, c'est ce que je ferais à sa place ! »

Le lama sourit et répondit : « Non, il n'en a pas besoin puisque le corps a été régulièrement nourri en vue d'une prochaine occupation ; il n'a donc pas faim. »

« C'est aussi cette mascarade que je ne comprends pas, repris-je. Pourquoi l'esprit supérieur n'entre-t-il pas dans un corps à la naissance ? Pourquoi se compliquer à réanimer des cadavres comme des zombies ? »

« Lobsang, réfléchis un peu. Avant qu'un bébé soit capable d'acquérir des connaissances, il faut plusieurs années, et il doit aller à l'école, se soumettre à la discipline parentale, etc. Tout cela est une perte de temps qui peut couvrir trente ou quarante années. Prendre un de ces corps en catalepsie permet d'économiser ce temps ; il connaît le mode de vie des habitants de son pays et a une certaine conscience des choses qui l'entourent. »

« Personnellement, interrompis-je, j'ai une certaine expérience de la vie mais ce n'est pas pour cela que je comprends les événements qui se sont produits. Mais peut-être en saurai-je davantage après mon passage ici. En tout cas, je voudrais que vous me disiez pourquoi l'existence humaine est-elle si courte ? Il semble que les Sages dont on nous parle aient eu une vie beaucoup plus longue, peut-être cent, deux cents ou même trois cents ans. »

« C'est mon cas justement, Lobsang, dit le lama. Je peux te le dire maintenant, j'existe depuis près de quatre cents ans et je vais te dire pourquoi les hommes meurent si tôt. »

« Il y a plusieurs millions d'années, alors que ce monde venait de naître, une planète désorbitée, sous l'effet des impulsions antimagnétiques venues d'un autre univers, fut précipitée vers la Terre et faillit la heurter. Cela fut heureusement évité, mais elle n'en heurta pas moins une petite planète laquelle, sous le choc, éclata en mille morceaux ; ce sont ces débris qui constituent ce qu'on appelle les astéroïdes. Mais nous y reviendrons. Pour le moment je veux te rappeler qu'à cette époque le monde en formation était rempli de volcans impétueux qui ne cessaient de déverser de la lave brûlante. La fumée qui s'en échappait montait très haut dans le ciel et formait autour de la Terre un épais nuage. Ce monde où nous vivons ne devait pas à l'origine recevoir le soleil. Les rayons solaires, tu le sais, sont très toxiques, ils font beaucoup de mal à l'être humain, et à toute autre créature. Ce nuage qui entourait le globe avait une action protectrice ; il laissait passer les rayons bénéfiques tandis qu'il arrêtait les autres. Les gens à cette époque vivaient beaucoup plus longtemps. Mais lorsque la fameuse planète frôla presque la Terre, elle déchira le nuage qui la protégeait et l'on enregistra pour les deux générations suivantes un important rétrécissement de la durée de vie. Les individus ne vivaient plus en moyenne que soixante-dix ans. »

« Cette même planète lorsqu'elle entra en collision avec celle dont les débris forment les astéroïdes, déversa en même temps sur la Terre toute l'eau que contenaient ses océans. Nous eûmes ainsi beaucoup d'eau pour remplir nos mers, mais elle était d'une nature différente de celle que nous avions auparavant ; elle contenait des substances pétrolifères. Sans cette collision nous n'aurions donc pas de pétrole, et ce serait mieux ainsi car beaucoup des médicaments actuels sont faits à partir de pétrole et sont relativement toxiques. Mais inutile d'épiloguer, ce qui est fait est fait. Dès cette époque les mers étaient donc polluées par des corps pétroliers, mais, avec le temps, le pétrole descendit au fond et se rassembla dans les cuvettes naturelles, résultat de l'érosion volcanique. »

« Avec le temps, continua le lama, la réserve de pétrole s'épuisera ; le type de pétrole qui reste est très nocif, sa combustion entraîne la formation d'un gaz mortel. Beaucoup de morts lui sont attribuables, et il peut aussi être responsable de malformations, voire de monstruosité, chez le nouveau-né. Mais nous y reviendrons en visitant les autres salles. Tu pourras voir tout cela dans la troisième dimension. Mais je suppose que tu te demandes comment on pouvait prendre des photos il y a des millions d'années. Eh bien ! sache qu'il y a eu dans cet univers des civilisations absolument fantastiques ; il y eut notamment celle qui avait inventé la photographie et qui pouvait prendre des clichés même au travers du brouillard, aussi épais soit-il, et dans la nuit la plus noire. En venant sur la Terre, ces êtres supérieurs découvrirent que les gens y mouraient comme des mouches, si je puis m'exprimer ainsi, car mourir à soixante-dix ans était en effet bien court et ne laissait guère de temps pour apprendre. »

J'écoutais mon ami avec beaucoup d'attention ; tout ce qu'il disait me fascinait et je pensais que, vraiment, le lama Mingyar Dondup était l'homme le plus intelligent du Tibet.

« Nous autres, à la surface de la Terre, poursuivit le lama, nous ne connaissons qu'une face du globe ; mais, comme les autres globes, comme la Lune par exemple, ce globe est creux, et d'autres individus vivent à l'intérieur. Aujourd'hui un certain nombre de savants réfutent cette

Le sage du Tibet

idée, mais je sais pourtant que cela est vrai puisque j'y suis allé. Le problème est que jamais les savants de ce monde ne peuvent accepter une idée ou un fait qu'ils n'ont pas découverts ou expérimentés eux-mêmes. Ils décrètent qu'il n'est pas possible de vivre au centre de la Terre, qu'il n'est pas possible de vivre au-delà de cent ans, qu'il n'est pas possible que la disparition du nuage qui encerclait la planète soit responsable du rétrécissement de la longévité ; et pourtant cela est vrai. Les savants se réfèrent à des textes déjà dépassés lorsqu'on les leur a transmis à l'école ou à l'université. Ces cavernes, comme celle dans laquelle nous sommes, ont été faites au contraire par des êtres extrêmement sensés. Pour en revenir aux Jardiniers de la Terre, ils pouvaient, bien sûr, tomber malades comme les simples humains ; parfois une opération était nécessaire, et comme on ne pouvait la faire sur terre, le patient était placé en catalepsie dans un sac en plastique hermétiquement fermé, et l'on demandait d'urgence un vaisseau sanitaire pour l'emmener. Il était alors soit opéré en vol, soit ramené vers sa planète d'origine. »

« Ces vaisseaux pouvaient aller à une vitesse extraordinaire, précisa le lama. Il n'y a pas si longtemps les gens disaient que jamais l'homme pourrait dépasser cinquante kilomètres à l'heure sous peine de mourir ; et puis cela se révéla faux. Ensuite ils dirent qu'il ne pourrait pas passer le mur du son, et aujourd'hui ils affirment qu'on ne peut pas aller plus vite que la lumière... Il y a, en effet, une vitesse de la lumière, Lobsang ; elle correspond aux vibrations lumineuses qui, émises par les objets, sont reçues par l'œil humain qui voit ces derniers et ainsi les reconnaît. Quoi qu'en pensent les gens, je peux te dire, Lobsang, que d'ici quelques années les hommes auront des engins capables d'aller aussi vite, et même plus vite, que la lumière, comme les voyageurs de l'espace du temps où ces cavernes étaient exploitées. Le grand vaisseau qui se trouve dans l'autre salle était un des engins qu'ils utilisaient ; tu as vu que ses occupants étaient à leur poste prêts à décoller, mais empêchés certainement par une brusque secousse sismique qui fit ébouler les rochers sur l'ouverture. Aussitôt l'air a dû être automatiquement évacué tandis que ces hommes entraient en catalepsie. Cependant leur hibernation est tellement ancienne que si nous les ranimions ils souffriraient probablement de troubles mentaux. Lorsque certaines zones du cerveau ne reçoivent plus d'oxygène, elles sont irrémédiablement lésées, et l'individu n'est plus vraiment un être humain. Mieux vaut qu'il meure. Mais je parle trop... Passons dans une autre pièce. »

« Oui, Maître, interrompis-je, mais je voudrais d'abord voir vos jambes. Nous avons ici les moyens de les guérir très vite, profitons donc de ces techniques de pointe qui peuvent vous éviter des souffrances inutiles. »

« Très bien, futur docteur ! Allons donc à l'infirmerie voir ce qu'on peut faire pour mes jambes. »

Chapitre cinquième

Nous nous engageâmes dans le couloir qui desservait les différentes pièces en dehors de la salle principale, et bientôt nous arrivâmes à l'infirmerie. Dès que nous en franchîmes le seuil, la lumière apparut aussi intense que la première fois. Aucun signe dans la pièce ne pouvait laisser penser que nous y étions déjà venus ; même pas la trace de nos pieds, pourtant couverts de poussière. Le sol venait

d'être poli, semblait-il, et les robinets métalliques astiqués. Je remarquai cela au passage et j'eus envie de poser une multitude de questions, mais il fallait en priorité s'occuper des jambes de mon ami. « Maître, dis-je, vous n'avez qu'à vous asseoir sur le bord de la piscine et je vais retirer vos bandages. »

Le lama s'assit sur le bord en céramique et laissa pendre ses jambes dans la piscine. J'entrai dans celle-ci et commençai à retirer les pansements. Mais comme j'arrivais près de la peau j'eus un choc tellement tout avait mauvais aspect ; la bande était tout imprégnée d'un liquide jaunâtre. « Que se passe-t-il ? me demanda le lama. Tu es malade ? »

« Oh ! Maître, si vous voyiez ! m'écriai-je. Je crois que vous ne pourrez jamais redescendre tout seul, il va falloir faire monter un moine. »

« Lobsang, reprit mon ami, il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Continue de défaire la bande. Ferme les yeux si tu préfères, ou bien je vais faire le travail à ta place. »

Je continuai donc ma besogne mais arrivai en un point où je ne pouvais aller plus loin ; le restant de la bande était englué dans une substance épaisse assez répugnante. Le lama attrapa alors la partie déjà enroulée que je tenais et, d'un geste brusque, fit venir à lui l'autre bout d'où pendaient des choses visqueuses. Le lama ne semblait pas gêné pour autant et, très calmement, déposa le tout par terre.

« Bon, je vais faire arriver l'eau maintenant, dit-il ; je ne pouvais pas le faire avant, tu te serais noyé. Maintenant sors, je tourne le robinet. »

Je remontai en vitesse, jetant au passage un coup d'oeil sur les jambes qui étaient vraiment dans un piteux état. Si nous avions été au Chakpori ou ailleurs on les lui aurait sans doute amputées. Mais comment mon ami ferait-il s'il n'avait plus l'usage de ses jambes ? Comment irait-il voir tous ceux qui ont besoin de lui ? Dès qu'il fut dans l'eau, cependant, on put voir des débris se détacher progressivement des plaies ; ils avaient une couleur jaunâtre et verdâtre et restaient à la surface. Le lama se haussa alors hors de l'eau pour ouvrir l'arrivée d'eau, ce qui eut pour effet de faire monter le niveau, et je vis alors les déchets disparaître dans ce que je pris pour un conduit d'évacuation.

Puis il consulta à nouveau le livre et effectua quelques réglages sur les différentes vannes de couleur. L'eau prit alors une teinte différente et une odeur de médicament se répandit dans l'air. Les jambes du lama étaient maintenant aussi roses que celles d'un nouveau-né. Il retroussa sa robe et descendit de quelques degrés les marches pour que l'eau lui arrive à mi-cuisse. Il se tenait immobile ou bien marchait de temps en temps de long en large. Ses jambes, en tout cas, guérissaient à vue d'oeil. Elles passèrent d'un rose maladif à un rose parfaitement sain, et il n'y eut bientôt plus trace de ces résidus jaunâtres qui tombaient peu à peu. Quant aux bandages que le lama avaient laissés sur le sol je fus stupéfait de ne plus les voir ; ils s'étaient tout simplement volatilisés ! J'étais tellement abasourdi par cette découverte que je m'assis sur le sol, oubliant que j'étais dans la piscine ! Lorsqu'on prend la position du lotus et que l'on se trouve dans l'eau, mieux vaut fermer la bouche. Je m'attendais à un bien plus mauvais goût et fus surpris du goût très agréable de ce médicament. Et très vite je m'aperçus que la dent qui, jusque-là, m'avait fait souffrir

Le sage du Tibet

ne me faisait plus mal, et d'un bond je me levai et crachai quelque chose ; c'était précisément cette dent qui gisait maintenant sur le bord, fendue en deux. « Maudite dent, me dis-je en la regardant, tu peux maintenant me faire tout le mal que tu veux ! » Et brusquement se produisit un phénomène étrange ; la dent que je regardais se mit à avancer vers le mur et disparut à travers. Je restai un moment hébété, cherchant encore ce qui avait bel et bien disparu !

Je me retournai vers le lama Mingyar Dondup pour lui demander s'il ne l'avait pas vue ; il se trouvait alors en un endroit où la céramique avait une autre couleur et où de l'air chaud semblait sortir du sol. Quand il fut sec il s'écria : « À toi, maintenant ; tu ressembles à un poisson à moitié noyé. Viens te sécher tu es tout dégoulinant. »

"Un poisson à moitié noyé" : La comparaison m'allait assez bien, mais je me demandais comment un poisson pouvait être "noyé" alors qu'il vivait dans l'eau ; je fis part de cette réflexion au lama qui me répondit : « Mais si, si tu retires un poisson de l'eau, ses branchies s'assèchent immédiatement et si tu le remets dans l'eau il se noie réellement. On n'a pu encore expliquer le phénomène mais cela s'est vérifié. Je vois que cet air chaud te fait beaucoup de bien ; tu étais exténué et te voilà tout ragaillardi, prêt à courir un cent mètres. »

Je le rejoignis ensuite et regardai ses jambes de plus près. Elles changeaient à vue d'oeil et reprenaient peu à peu leur couleur d'origine. On ne pouvait imaginer qu'à peine une heure auparavant la chair pendait en lambeaux. Elles étaient maintenant parfaitement saines, et dire que j'avais pensé qu'on les amputerait.

« Maître, dis-je, j'ai tellement de questions à vous poser que j'en suis presque honteux. Me diriez-vous, par exemple, pourquoi les boissons et les aliments qui sont ici sont encore comestibles ; pourquoi les lieux où nous nous trouvons ont-ils gardé l'aspect du neuf après tant d'années ? »

« Lobsang, commença le lama, nous vivons dans une drôle d'époque ; une époque où personne ne fait plus confiance à personne. Très récemment encore, les populations blanches ne voulaient pas croire à l'existence de pays où les gens avaient la peau noire ou jaune. Cela leur paraissait impossible. De même les voyageurs qui, pour la première fois, virent des chevaux et des cavaliers ; revinrent dans leur pays en disant avoir vu des centaures, c'est-à-dire des êtres moitié homme moitié cheval. Ensuite, quand on su qu'il existait des animaux appelés chevaux sur lesquels les hommes pouvaient monter, il y eut encore des gens pour ne pas le croire ; ils continuaient à voir dans ce phénomène des êtres humains qui, pour une raison quelconque, auraient été transformés en animaux. On pourrait citer quantité d'exemples de ce type. Les gens ont du mal à accepter toute chose nouvelle qu'ils n'ont pas vue de leurs propres yeux ou touchée ou démontée de leurs propres mains. Nous sommes en présence ici des réalisations d'une civilisation très évoluée qui remonte à une époque antérieure à la constitution de ce que nous appelons l'Atlantide. A cette époque on savait comment arrêter la croissance et l'évolution des êtres et des choses. Cela se faisait automatiquement et seule l'approche d'un être humain au-delà d'un certain seuil pouvait remettre le mécanisme en marche. Ainsi si personne ne vient ici, ces lieux où nous sommes demeureront intacts sans trace d'une quelconque pollution. En revanche, si trop de monde y

vient, ils ne tarderont pas à se détériorer et à prendre la marque du temps. Mais heureusement peu de gens sont venus ici à ce jour. Il n'y a eu que deux occupations. »

« Deux occupations ? interrogeai-je. Comment le savez-vous ? »

Le lama me montra alors un objet qui pendait du plafond. « Regarde ce compteur, dit-il, il enregistre chaque nouvelle arrivée. Il indique le chiffre trois ; cela veut donc dire qu'il n'y a eu avant nous qu'un seul être à venir ici. Après notre passage, dans trois ou quatre jours, il attendra l'arrivée des prochains occupants qui à leur tour se demanderont qui a bien pu les précéder. J'essaie de te prouver à quel point cette civilisation était technologiquement avancée lorsqu'elle construisit de pareilles choses. Elle avait touché un degré d'évolution que le monde actuel n'a pas encore atteint. Il y eut tout d'abord les Gardiens de la Terre, puis les Jardiniers de la Terre ; ils pouvaient faire fondre la pierre, aussi dure soit-elle, et lui donner l'aspect du verre ; ils ont inventé ce que nous appelons une liquéfaction à froid, sans production de chaleur, si bien que les cavernes étaient immédiatement utilisables. »

« Ce que je ne comprends pas, dis-je, c'est la raison pour laquelle ces individus extrêmement évolués tenaient à vivre dans ces montagnes. Pourquoi voulaient-ils s'y cacher ? »

« Tu vas comprendre tout cela, me dit le lama lorsque nous serons dans la salle du temps passé, présent et futur. Elle conserve en mémoire tous les événements qui se sont produits depuis le début des temps. L'histoire que l'on apprend dans les livres scolaires n'est pas toujours véridique. Elle a souvent été écrite de façon à satisfaire le prince ou le dictateur du moment. L'élite au pouvoir veut souvent faire croire que son règne est une période privilégiée par rapport à ce qui a été. Ce que tu vas voir, par contre, ne peut être mis en doute car toutes ces informations proviennent des Archives Akashiques. »

« Les Archives Akashiques ? repris-je. Mais je croyais que l'on ne pouvait y avoir accès que par un voyage dans l'astral ? Comment peut-on y avoir accès étant ici dans ces montagnes ? »

« Tu oublies, Lobsang, me répondit le lama, que les informations peuvent être reproduites et stockées. Nous avons atteint un certain niveau de civilisation et nous pensons être supérieurement intelligents, nous demandant si quelqu'un peut nous égaler ; mais je vais te montrer ce qu'il en est réellement. Viens avec moi. Il faut marcher un peu, mais l'exercice te fera du bien. »

« Maître, dis-je, peut-on vous éviter de marcher ? N'y a-t-il pas ici quelque chose qui ressemble à un traîneau ou bien un carré d'étoffe sur lequel vous vous poseriez pendant que je vous tirerais. »

« Non, Lobsang, merci, répondit mon ami, je peux très bien marcher. D'ailleurs, comme à toi cela me fera du bien. Allons, partons ! »

Nous nous mîmes en route mais j'aurais voulu avoir le temps de m'attarder auprès de chaque chose que nous découvrions en chemin. J'étais très intrigué par les portes ; chacune comportait une inscription particulière. « Toutes ces pièces, m'expliqua mon guide, correspondent à des sciences particulières ; chacune d'elles nous est parfaitement inconnue à nous pauvres ignorants aveugles qui cherchons à nous frayer un chemin dans le labyrinthe de cette habitation. Mais je ne suis pas tout à fait aveugle

puisque je peux lire ces inscriptions ; et comme je te l'ai dit, je suis déjà venu dans ces cavernes. »

Nous parvînmes enfin devant un mur apparemment nu. De chaque côté se trouvait une porte, mais le lama les ignora. Il resta devant le mur et prononça sur un ton autoritaire des paroles que je ne compris pas. Puis, brusquement, la surface blanche se fissura et les deux pans de mur s'écartèrent pour disparaître de chaque côté du corridor. La salle qui apparut alors n'était que faiblement éclairée ; la lueur que l'on y entrevoyait ressemblait au scintillement des étoiles. La salle était immense et donnait une impression d'infini.

La paroi se referma derrière nous dans un léger bruissement. Nous nous trouvions de l'autre côté du mur blanc.

La lueur se fit plus intense, si bien que nous pûmes distinguer une énorme boule en suspension dans l'espace. En fait elle n'était pas vraiment ronde, mais avait plutôt une forme de poire. Toute sa surface était parcourue d'éclairs. « Ces éclairs, expliqua mon guide, sont dus au champ magnétique que crée autour de lui le globe terrestre ; tu apprendras bientôt cela. »

Je restai bouche bée devant le phénomène. Le globe me semblait enveloppé de rideaux aux couleurs chatoyantes et brillantes qui ondulaient d'un pôle à l'autre ; ces couleurs s'estompant au niveau de l'équateur.

Le lama prononça quelques mots en une langue qui m'était inconnue. Une lumière rose tendre comme celle qui accompagne la naissance du jour se répandit alors et j'eus la sensation de m'éveiller d'un rêve.

Je ne rêvais pourtant pas. « Nous allons nous asseoir ici, dit mon ami, auprès de ce module qui permet de faire varier les époques. Sache, Lobsang, que tu n'es plus maintenant dans la troisième dimension mais dans la quatrième. Y accéder et pouvoir le supporter ne sont pas donnés à tout le monde. Si tu te sens mal, avertis-moi aussitôt. »

Je pouvais à peine distinguer la main droite du lama qui s'apprêtait à tourner un bouton. Il se retourna vers moi et insista : « Lobsang, te sens-tu parfaitement bien ? Pas de nausée ? »

« Tout va très bien, Maître, dis-je, je suis simplement fasciné par tout ce qui m'entoure et j'ai hâte de savoir ce que l'on va voir en premier. »

« Eh bien ! tout d'abord nous allons assister à la formation du monde, dit mon guide, puis nous verrons l'arrivée des Jardiniers de la Terre. Ils viennent tout d'abord repérer les lieux, et ils repartent ensuite pour établir une stratégie. Ils reviendront plus tard à bord d'un grand vaisseau spatial ; c'est ainsi que l'on peut définir la Lune, il me semble. »

Brusquement tout s'obscurcit. C'était une obscurité comme je n'en avais jamais expérimentée de pareille. Rien ne pouvait lui être comparé, pas même une nuit sans lune ou une pièce fermée sans fenêtre. C'était l'obscurité complète, et soudain quelque chose apparut qui me fit presque basculer de mon siège tant c'était terrifiant. À une vitesse incroyable, deux bolides lumineux venaient de se heurter et l'écran s'éclaboussait de lumière. Des tourbillons de fumée de toutes les couleurs s'en échappaient, et en dehors du globe et de l'écran plus rien n'existait. Ce n'était que des fleuves de feu s'échappant de cratères volcaniques. L'air était oppressant. Ma conscience était quelque peu voilée. J'avais le sentiment de voir par personne

interposée ; il me semblait n'être pas vraiment là en chair et en os.

J'étais de plus en plus fasciné par le spectacle qui se déroulait devant moi. Le globe me parut se rétracter quelque peu et les volcans semblèrent se calmer mais d'épaisses fumées continuaient à sortir des mers à cause de la lave bouillante qui s'y était déversée. Il n'y avait rien sur terre en dehors du roc et de l'eau, et seule une étroite bande non immergée entourait irrégulièrement le globe ; son contour semblait avoir été tracé par la main hésitante d'un enfant.

La masse terrestre prit une forme de plus en plus sphérique tandis qu'elle se refroidissait. Mais il n'y avait toujours à sa surface que de la pierre et de l'eau, et de violentes tempêtes y faisaient rage. Sous l'effet des vents, les cimes montagneuses basculèrent et les rochers dévalèrent les pentes pour se réduire bientôt en poussière.

C'est cette poussière due à l'érosion qui forma la terre proprement dite qui recouvre le globe. Puis je vis l'écorce terrestre se soulever et trembler tandis que des colonnes de fumée et de vapeur s'en échappaient ; soudain l'écorce se fendit et un bloc à moitié détaché resta un moment en suspens, comme s'il attendait d'être "réharponné". Du haut de ses pentes ce n'était que glissades effrénées d'animaux qui terminaient leur course par un plongeon dans la mer en furie. Enfin la fissure s'élargit et la masse de terre s'effondra dans les flots.

Il me semblait que je voyais en même temps l'envers du monde. À ma grande stupéfaction je vis aussi des terres surgir des profondeurs marines et comme une main gigantesque qui les soulevait pour les mettre en place. Sur ces blocs il n'y avait ni arbres ni plantes, rien que de la pierraille. Comme je continuais à regarder ce spectacle je vis une montagne exploser et projeter des flammes jaunes, rouges et bleues. Des flots de lave incandescente dévalaient les pentes, mais dès que ces coulées atteignaient la mer elles se solidifiaient et se transformaient en une épaisse gelée d'un bleu jaunâtre qui bientôt recouvrit toute la roche.

Quittant l'écran des yeux je me demandai alors où était mon guide. Mais il était derrière moi. « C'est intéressant, n'est-ce-pas ? dit-il, mais comme nous avons beaucoup de choses à voir je te propose de passer à une autre période. Nous laisserons la terre encore nue se refroidir pour la retrouver couverte de végétation. »

Je me réinstallai dans mon fauteuil toujours en proie à la plus vive excitation. Je n'arrivais pas à croire que tout cela n'était pas un rêve. Je me faisais l'effet d'un dieu assistant à la naissance du monde. J'avais aussi l'impression de voir bien plus loin que dans la réalité. Mes pouvoirs étaient extraordinaires puisque je voyais aussi bien les flammes dévorer le centre de la Terre et la laisser aussi creuse qu'un tambour, que des projectiles divers, des météorites et autres choses étranges heurter sa surface.

Soudain, à quelques mètres de moi, me semblait-il, s'écrasa un drôle d'engin qui s'éventra tandis qu'en sortaient des êtres et divers appareils. Plus tard, pensais-je, on découvrira peut-être cette épave, et les hommes s'interrogeront sur les causes de sa chute et de sa provenance. « Tu as raison, Lobsang, me dit alors mon guide qui avait capté ma pensée, cela est arrivé. Des mineurs ont découvert ainsi des choses très intéressantes ; aussi bien des appareils totalement inconnus que des ossements. On a retrouvé notamment le squelette complet

Le sage du Tibet

d'un être gigantesque. Toi et moi, Lobsang, sommes les seuls à voir ceci ; avant que cet appareil soit terminé, les dieux que l'on appelle les Jardiniers de la Terre s'étaient disputés pour des histoires de femme ; c'est pour cela que nous ne pouvons voir que la formation de notre monde. À l'origine, cet appareil devait permettre de voir tous les autres univers. Cela aurait été fabuleux ! »

Les météorites pleuvaient de partout, soulevant des geysers d'eau quand elles tombaient dans la mer ou creusant d'immenses baignoires quand elles tombaient sur le roc ou le sol sablonneux.

Le lama tourna alors un autre bouton et les images se mirent à défiler à très grande vitesse, puis le rythme se ralentit et l'on vit à nouveau la surface du globe recouverte cette fois d'une végétation luxuriante. Les fougères étaient aussi grandes que des arbres et s'élevaient vers un ciel dans lequel flottaient des nuages roses ; tout avait cet aspect rosé, et il était étonnant de voir les créatures respirer puis exhaler cette vapeur rose. Je me laissai bientôt de ce tableau et regardai plus loin. Il y avait des monstres horribles qui d'un pas lent et pesant avançaient à travers des marécages ; rien ne semblait pouvoir les arrêter. Puis une créature gigantesque apparut venant à l'encontre d'un groupe d'animaux plus petits ; ceux-ci ne voulant pas s'écarter, et le plus gros ne s'arrêtant pas, ce dernier qui portait sur son nez une énorme corne se mit alors à foncer dans le troupeau, tête en avant. Sur le sol détrempé, maculé de sang et parsemé d'intestins et d'autres matières organiques, arrivèrent ensuite d'étranges créatures à six pattes qui venaient de la mer ; leurs mâchoires ressemblaient à deux pelles. Ils enfourmèrent prestement tout ce qu'ils trouvaient et quand ils eurent terminé, ces animaux semblaient encore chercher quelque chose à se mettre sous la dent. L'un de leurs compagnons avait buté contre un tronc d'arbre ou quelque chose de ce genre, et s'était cassé une patte. Avisant cela, ils se précipitèrent sur lui et le dévorèrent tout vivant, ne laissant que les os pour témoigner de l'événement. Mais ces os eux-mêmes furent bien vite recouverts de feuilles, elles-mêmes résidus de plantes parvenues à maturité et qui étaient crevées. Je pensais que des millions d'années plus tard on retrouverait ces ossements, peut-être, au milieu d'un gisement de houille formé à partir de ces matières organiques, et l'on s'extasierait...

Le monde ne cessait de se dérouler devant moi et de plus en plus vite car le rythme d'évolution s'accroissait. Le lama Mingyar Dondup tendit le bras encore vers une manette et de son coude gauche me donna une bourrade : « Tu ne dors pas, Lobsang ? interrogea-t-il. Ce que tu vas voir maintenant est capital ; sois très attentif. » Il tourna la manette et une autre image apparut — encore que ce terme d'image soit impropre puisque les trois dimensions y étaient reproduites ; le lama me donna une autre bourrade et me montra le ciel pourpré. Regardant dans la direction qu'il m'indiquait je vis comme un rayon d'argent qui lentement descendait vers le sol ; c'était un tube dont les deux extrémités étaient fermées. Il émergea bientôt complètement de la couche de nuages et se balança à quelques mètres du sol pour finalement s'y poser en douceur. Il resta là un moment, immobile. Il ressemblait à un animal qui, avant de se hasarder hors de sa coquille, regarderait d'un oeil méfiant ce qui l'entoure.

Sans doute l'inspection fut-elle positive car bientôt un pan de la carcasse métallique s'ouvrit et s'abattit sur le sol

dans un bruit sourd. Puis quantité de personnages apparurent dans l'ouverture. Ils étaient deux fois plus grands et plus gros qu'un homme de l'espèce actuelle, et ils étaient revêtus d'une combinaison particulière qui les couvrait de la tête aux pieds. Ce qui recouvrait le visage était une matière transparente qui permettait de voir leurs traits autoritaires et sévères. Ils étaient tous penchés sur une carte, semblait-il, et marquaient des repères. Ils se mirent bientôt à descendre un par un le long de la paroi métallique qu'ils avaient jetée sur le sol mais dont une extrémité était restée attachée au vaisseau. On pouvait voir maintenant leur combinaison protectrice très distinctement. L'un de ces hommes — du moins ce qui semblait être des hommes, car il était difficile de le déterminer sous la combinaison et le casque transparent ; il y avait également beaucoup de fumée —, l'un des hommes donc, glissa tout à coup de la passerelle et tomba la tête la première sur le sol. Déjà il était encerclé par d'infâmes créatures jaillies de la végétation alentour, et ses camarades sortirent précipitamment, pour le défendre, des armes qu'ils portaient à leur ceinture. Ils le relevèrent et le remirent sur la passerelle ; sa combinaison avait été déchirée par les griffes des animaux et du sang s'écoulait. Deux des hommes le ramenèrent à l'intérieur du vaisseau et ils ressortirent en tenant quelque chose à la main. Ils s'arrêtèrent sur la passerelle et tous deux appuyèrent sur un bouton de l'appareil qu'ils portaient. Des flammes apparurent à l'extrémité d'une sorte de fuseau, et tous les insectes qui se trouvaient sur leur passage furent anéantis. Quand la plate-forme fut bien nettoyée ils la relevèrent et elle reprit sa place dans la carcasse du grand vaisseau.

Les hommes qui portaient le lance-flammes nettoyaient pareillement toute la surface qui se trouvait au pied de l'appareil puis partirent rejoindre leurs camarades dans une véritable forêt de fougères. Il était facile de retrouver la trace de ceux qui passaient à travers ces fougères géantes car ils utilisaient une sorte de faux qui les coupait à la base.

Voulant voir de plus près ce qu'ils faisaient, je changeai de place et m'assis un peu plus sur la gauche. De là j'avais une meilleure vue et les hommes semblaient se diriger vers moi. Devant le groupe marchaient deux hommes qui actionnaient ce que j'avais pris pour une faux ; en fait c'était un appareil qu'ils poussaient devant eux et qui semblait muni d'une lame rotative. Le groupe arriva bientôt dans une sorte de clairière où se trouvaient différents animaux. Les animaux regardèrent les hommes et réciproquement. Ces derniers, voulant tester leur agressivité, prirent un tube métallique qu'ils dirigèrent vers l'un des animaux ; une petite pièce métallique s'en échappa dans une explosion formidable, et l'animal qui avait été visé éclata littéralement, tandis que ses débris retombaient alentour. Cela me rappelait un moine que j'avais vu tomber du haut de la montagne ; son corps avait pareillement volé en éclats. Quant aux autres animaux, ils prirent la fuite.

« Nous allons encore un peu avancer, dit soudain mon guide, nous avons beaucoup de chemin à faire. Nous allons sauter mille ans. » Là-dessus il tourna l'une des manettes, et toutes les images défilèrent à très grande vitesse avant de se stabiliser à nouveau. « Voici une époque moins barbare, me dit mon guide, tu vas voir comment on construisait des cavernes. »

Nous regardâmes à nouveau. Des collines peu élevées ondulèrent devant nous ; mais comme elles se

rapprochaient nous vîmes qu'il s'agissait en fait de promontoires rocheux recouverts, sur leurs flancs, d'une espèce de mousse verdâtre.

Plus loin on voyait des habitations à l'aspect très étrange. Imaginez une balle que l'on aurait coupée en deux et dont on aurait posé la moitié à plat sur le sol, et vous aurez une idée de leur configuration ! Des individus en sortaient ; ils étaient vêtus d'habits très collants qui ne laissaient aucun doute sur leur sexe. Ils n'avaient plus cette fois de casques transparents. Ils parlaient entre eux et il semblait même qu'ils se disputaient. L'un d'entre eux était le chef apparemment. Il donna soudain quelques ordres et un engin sortit d'un garage pour se diriger vers les promontoires rocheux. L'un des hommes s'avança et s'assit à l'arrière de l'appareil, sur un siège métallique. L'appareil était muni de chaque côté et sur le devant d'espèces de tuyaux d'où sortait quelque chose qui avait pour effet de faire fondre la pierre sur son passage ; la pierre se rétractait aussitôt, et comme l'engin était équipé de lampes très puissantes nous comprîmes qu'il était en train de forer un tunnel dans la roche. Après avoir parcouru une certaine distance il se mit à tourner en rond, et au bout de quelques heures il avait creusé une caverne que nous reconnûmes comme étant celle dans laquelle nous avions pénétré en premier. Elle était immense, et elle était destinée apparemment à servir de hangar aux vaisseaux spatiaux. Tout cela nous laissait perplexes ; nous ne pensions plus ni à boire ni à manger, et le temps n'avait plus d'importance. Quand cette caverne fut terminée, la machine se mit à excaver suivant une ligne qui devait être tracée sur le sol, et cela forma progressivement un couloir qui semblait sans fin.

D'autres engins arrivèrent qui creusèrent, de chaque côté, des salles de différentes dimensions. Pour y parvenir, ils faisaient fondre la muraille et la repoussaient en arrière, cela donnant des murs parfaitement lisses et brillants, sans la moindre poussière. Tandis que la machine faisait son travail, des équipes d'hommes et de femmes pénétraient dans les différentes pièces portant toutes sortes de boîtes ; mais celles-ci paraissaient flotter dans l'air ; sans doute n'avaient-ils pas beaucoup de mal à les porter. Une espèce de surveillant se tenait au milieu de la pièce et indiquait où l'on devait les poser. Quand elles furent en place ils se mirent à déballer. Il y avait d'étranges objets ; je crus reconnaître un microscope pour en avoir déjà vu un chez le delai-lama qui en avait reçu un d'Allemagne.

Puis nous fûmes attirés par une querelle qui venait d'éclater entre deux factions opposées d'hommes et de femmes. On criait et on gesticulait beaucoup. Puis une véritable armée d'individus — hommes et femmes mêlés — monta à bord d'un des vaisseaux et, sans la moindre civilité, en fermèrent la porte pour s'envoler bien vite dans le ciel. Quelques jours plus tard (durée relative pour la période que nous regardions), un certain nombre de vaisseaux revinrent. Ils restèrent un moment en suspens au-dessus du camp. Puis un battant s'ouvrit à l'arrière de chaque appareil et des projectiles se déversèrent. À terre ce n'était que courses éperdues des gens. Mais quand le premier projectile heurta le sol, tous se jetèrent à terre et une formidable explosion accompagnée de flammes pourpres s'ensuivit. Une lumière aveuglante nous empêcha de voir la suite, mais bientôt nous aperçûmes à travers les fougères géantes une multitude de traits lumineux qui,

lorsqu'ils atteignaient l'un des engins volants, le faisaient tomber en flammes.

« Tu vois, Lobsang, dit soudain mon guide, même les Jardiniers de la Terre avaient leurs problèmes, problèmes d'origine sexuelle. Il y avait trop d'hommes et pas assez de femmes, et lorsque les hommes avaient été trop longtemps frustrés ils réagissaient très violemment. Mais nous n'allons pas nous attarder là-dessus, ce sont seulement des histoires de crimes et de viols. » Au bout d'un certain temps les vaisseaux repartirent, sans doute vers le vaisseau mère qui les attendait un peu plus loin dans l'espace. Plus tard, des vaisseaux plus importants revinrent et atterrirent. Des hommes lourdement armés en descendirent et ils commencèrent une chasse à l'homme dans la forêt vierge. Ils n'épargnaient personne, tuant les hommes sans discuter et capturant les femmes qu'ils faisaient prisonnières dans leurs vaisseaux.

Il fallut faire une pause. Nos entrailles criaient famine et nous avions soif. Nous préparâmes notre tsampa traditionnelle et après avoir bu de l'eau, mangé et effectué quelques autres besoins nous revînmes dans la salle représentant l'univers. Le lama Mingyar Dondup actionna une fois de plus une manette et les images réapparurent. Le monde que nous voyions était peuplé maintenant de créatures naines aux jambes arquées. Elles portaient de drôles d'armes faites d'un bout de bois surmonté d'une pierre extrêmement tranchante qu'elles affûtaient sans cesse. Un certain nombre d'individus étaient occupés à la fabrication de ces armes tandis que d'autres en construisaient d'autres modèles qui consistaient en bandes de cuir du milieu desquelles ils plaçaient de grosses pierres. Deux hommes tiraient sur la lanière que l'on avait détremppée pour la rendre flexible, et lorsqu'ils la relâchaient la pierre placée en son centre s'élançait vers l'ennemi. Mais c'était l'évolution des différentes civilisations qui surtout nous intéressait. Aussi le lama appuya-t-il une nouvelle fois sur le bouton de commande et l'écran s'obscurcit. Quelques instants plus tard les premières lueurs de l'aube apparurent pour faire place bientôt à la véritable lumière du jour. Nous pûmes alors distinguer une ville assez imposante toute hérissée de flèches et de minarets. Des ponts qui me paraissaient très légers reliaient des tours entre elles et je m'étonnai de leur résistance quand je vis la circulation qu'ils devaient soutenir ; mais je m'aperçus bien vite que cette circulation était aérienne. Il y avait néanmoins quelques personnes qui marchaient dessus et aussi dans les rues à plusieurs niveaux. Soudain un terrible mugissement retentit. Nous ne comprîmes pas tout d'abord qu'il venait du monde que nous regardions, mais très vite nous vîmes une multitude de points minuscules arriver sur la ville. Quand ils se trouvèrent au-dessus ils tournèrent en lâchant quelque chose.

La belle cité s'effondra. Les tours se vrillèrent tandis que les ponts se pliaient en accordéon, le tout formant un inextricable amas de matériaux inutilisables. Des corps tombaient des plus hauts édifices et à leurs vêtements on reconnaissait leur appartenance sociale.

Nous regardions sans mot dire. Et nous assistâmes à une contre-attaque sous forme d'autres points noirs venus d'une direction opposée à celle des envahisseurs. Le combat fut acharné, les nouveaux venus semblant n'attacher aucun prix à leur vie. Ils lançaient divers projectiles en direction de l'ennemi, et lorsque ceux-ci

Le sage du Tibet

manquaient leur but ils n'hésitaient pas à se lancer eux-mêmes sur leurs appareils contre ce qui me semblaient être des bombardiers.

Puis la nuit tomba sur ce tableau, mais une nuit illuminée par les flammes gigantesques qui s'élevaient de la ville. Sur le globe qui était devant nous, ce n'était que villes en feu, et flammes surgissant de toutes parts. Quand un nouveau jour se leva et qu'un soleil rougeoyant monta dans le ciel, un bien pénible spectacle s'offrit à nos yeux. Le sol était jonché d'épaves, formant çà et là des monticules, et recouvert de cendres et de débris de ferraille.

« Nous allons passer à autre chose, c'est trop affreux, dit le lama, d'autant que toi tu es appelé à connaître pareille misère dans ta vie sur terre. »

Le globe qui représentait l'univers tourna, tourna... L'obscurité fit place à la lumière, et réciproquement, un certain nombre de fois ; et comme auparavant, il finit par se stabiliser dans une position donnée, continuant néanmoins de tourner, mais au ralenti.

En regardant de tous côtés nous aperçûmes bientôt des hommes accompagnant ce qui semblait être une charrue. Des chevaux tiraient ces instruments sur toute la surface de la terre et, les uns après les autres, les différents édifices s'écroulaient dans les sillons qu'ils creusaient. Ce labourage continua des jours durant, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus sur terre aucune trace de la civilisation précédente.

« Je crois que c'est suffisant pour aujourd'hui, dit alors le lama Mingyar Dondup. Il ne faut pas nous fatiguer les yeux, nous avons encore beaucoup à voir demain. Ce que tu vois actuellement va se reproduire un grand nombre de fois jusqu'à ce que toute vie sur terre disparaisse dans des combats épouvantables. Bon, allons manger quelque chose et nous coucher ensuite. »

Je le regardai un peu étonné. « Nous coucher ? Mais comment savez-vous, Maître, que c'est déjà la nuit ? » Mon guide me montra du doigt un petit carré où se trouvait une main qui servait de repère sur un fond de tuiles, semblait-il, divisé en plusieurs sections et indiquant différents degrés de lumière et d'ombre, la graduation allant de la lumière la plus intense à l'obscurité la plus sombre. « Tu vois, Lobsang, me dit le lama, un nouveau jour va bientôt naître, mais nous avons encore du temps pour nous reposer. Pour ma part, je vais aller me baigner dans cette fontaine de Jouvence si bénéfique pour mes jambes ; elles me font encore très mal. »

« Maître, m'écriai-je, je vais vous aider. » Je me précipitai dans la salle où était la piscine et retrouvai ma robe. L'eau commençait à monter, et comme je l'avais vu faire je tournai l'un des robinets pour qu'elle continue à couler quand je serais sorti. J'actionnai aussi la manette qui dispensait le médicament ; celui-ci se dissolvait très rapidement dans l'eau.

Le lama s'assit sur le bord de la piscine et laissa pendre ses jambes dans l'eau. « Ça fait du bien ! s'exclama-t-il. Je pense que mes plaies vont guérir très vite maintenant et que ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir et une occasion de s'étonner du pouvoir merveilleux de cette eau.

Je frottai la surface de la peau vigoureusement pour faire tomber les derniers résidus de tissu nécrosé, et bientôt les jambes retrouvèrent leur aspect normal. « Ça va beaucoup mieux ! commentai-je. Pensez-vous que ce bain a assez duré ? »

« Oui, oui, nous n'allons pas y passer toute la nuit ! répondit-il. Il nous faut manger un peu maintenant. » Il sortit de la piscine tandis que j'appuyais sur le bouton d'évacuation ; cette tâche accomplie j'allai rejoindre mon ami.

« Notre journée a été bien remplie, dit-il. Je te propose un bol d'eau et de tsampa, puis nous irons nous coucher. Nous mangerons mieux demain. » Assis par terre dans la position traditionnelle du lotus nous mangeâmes donc ; mais nous ne nous servions plus de nos doigts comme nous le faisons avant ; nous devenions très raffinés puisque nous utilisions ces ustensiles que l'on appelle des cuillers et qui sont l'apanage des peuples civilisés !

Avant même d'avoir terminé mon bol, je tombai à la renverse et sombrai dans un profond sommeil, loin des tournolements du monde.

Chapitre sixième

Brusquement je me dressai sur mon séant.

Autour de moi ce n'était qu'obscurité et je me demandais où j'étais. Mais bientôt une lueur apparut qui n'avait rien de la clarté brutale qui apparaît lorsqu'on allume une chandelle dans la nuit. Elle ressemblait au contraire à l'embrasement progressif de l'aube. J'entendais le lama Mingyar Dondup bricoler dans la cuisine. Il m'appela. « Lobsang, dit-il, je te prépare un petit déjeuner comme tu devras en manger plus tard lorsque tu seras en Occident. »

Là-dessus il eut un petit rire joyeux.

Je me levai et me dirigeai vers la cuisine. Puis, me ravisant, je fis volte-face pour aller d'abord satisfaire mes besoins naturels. Je pouvais ensuite, l'esprit plus libre, aller rejoindre mon ami.

Il était en train de verser quelque chose dans une assiette. Cela avait une drôle de couleur, entre le brun et le rouge, et il y avait à côté deux oeufs frits (je n'en avais encore jamais mangé à l'époque). Le lama me fit asseoir et se tint derrière moi. « Ceci est une fourchette, commençait-il en me la tendant, tu la prends dans ta main droite et tu maintiens avec le morceau de "bacon" que tu coupes avec le couteau que tu tiens dans ta main gauche. Une fois qu'il est coupé en deux tu piques l'un des morceaux avec ta fourchette et tu le portes à ta bouche. »

« Quelle drôle d'idée ! » m'exclamai-je en prenant le fameux "bacon" entre le pouce et l'index tandis que je recevais une tape sur le genou de la part de mon guide.

« Non, Lobsang ! dit-il, il te faudra aller un jour en Occident pour des raisons très précises et tu devras adopter leur mode de vie. Autant t'entraîner dès maintenant. Prends le "bacon" avec ta fourchette et porte-le à ta bouche. Quand il est dans ta bouche tu retires ta fourchette. »

« Je ne peux pas », m'écriai-je.

« Comment tu ne peux pas ! reprit mon ami, fais comme je te dis de faire. »

« J'avais cette chose dans la bouche quand vous m'avez frappé le genou, répliquai-je, et je l'ai avalée ! » « Eh bien ! tu n'as qu'à reprendre un autre morceau, dit le lama ; pique avec ta fourchette, porte à ta bouche et maintenant retire ta fourchette. »

Je fis comme il me disait, mais trouvai tout cela bien stupide. Pourquoi utiliser cet ustensile métallique pour mettre des aliments dans sa bouche ! C'était la chose la plus folle dont j'avais eu connaissance à ce jour ; mais ce

Le sage du Tibet

qui suivit l'était encore plus. « Tu places la partie bombée de ta fourchette sous l'un des oeufs, dit ensuite le lama, et avec le couteau tu en coupes à peu près le quart, et tu portes ceci à ta bouche. »

« Quand je serai en Occident, est-ce que je devrai vraiment manger comme cela ? » demandai-je à mon guide.

« Bien sûr, répondit-il, et c'est pourquoi tu dois t'y habituer. Les doigts de la main sont très utiles, mais les individus d'un certain niveau limitent néanmoins leur usage ; et n'es-tu pas promis à être de ceux-là ? Pourquoi penses-tu que je t'aie amené ici ? »

« Mais, Maître, nous sommes arrivés ici par hasard ! » dis-je.

« Bien sûr que non, reprit le lama, nous sommes arrivés ici par hasard, en effet, mais c'était néanmoins là que nous devions venir. Le vieil ermite était le gardien de ces lieux. Il est resté là pendant environ cinquante ans, et je t'amenais ici pour que tu apprennes quelque chose de plus. Mais j'ai l'impression que tu t'es abîmé la cervelle en tombant sur ce rocher ! »

« Je me demande quel âge ont ces oeufs », dit-il ensuite pour lui-même. Puis il se leva et alla chercher la boîte d'où il les avait sortis.

« Ces oeufs et ce "bacon", dit-il triomphalement après avoir dénombré plusieurs zéros, sont là depuis trois millions d'années ! et pourtant les oeufs sont aussi frais que s'ils étaient pondus d'hier ! »

Je me penchai sur les restes de mon repas, l'air pensif. J'avais déjà vu des aliments, même congelés, s'abîmer et voilà que je mangeais des aliments vieux de trois millions d'années. Tout cela me laissait rêveur. « Décidément il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas, dis-je une fois de plus à mon guide. Ces oeufs sont frais, je suis d'accord avec vous, mais comment est-ce possible ? »

« Il faudrait entrer dans le détail mais cela donnerait quelque chose de très compliqué. Je vais donc schématiser quelque peu pour te donner néanmoins une idée. Imagine une quantité d'éléments que nous appellerons des cellules. Ces cellules peuvent être réunies et former différents objets. Avec des éléments l'enfant, par exemple, construit une maison puis il la détruit pour bâtir quelque chose d'autre. Disons que le morceau de bacon ou l'oeuf sont constitués d'un certain nombre de cellules. Chacune de ces cellules est éternelle puisque la matière ne périt pas. Si la matière périssait, le monde n'existerait plus. Dans l'ordre naturel, ces cellules vont s'agglomérer de façon à former un morceau de bacon, un oeuf, etc. Et quand tu vas manger ce bacon ou cet oeuf rien ne sera perdu, car ces aliments, une fois transformés par ton organisme, feront de l'engrais dont se nourriront les végétaux en devenir ; et si un mouton ou un cochon mangent ces plantes ou ces herbes, ils ne s'en porteront que mieux. Ces cellules sont la base de toute vie. »

« Elles peuvent être ovales, poursuivit le lama, c'est d'ailleurs leur forme normale. Les cellules déterminent la configuration d'un individu. S'il est grand et mince, c'est que toutes ses cellules sont disposées dans la même direction. Mais si un individu, par exemple, aime la bonne chère et mange au-delà de ses besoins pour le seul plaisir de manger, ses cellules qui étaient ovales à l'origine vont s'arrondir, et si l'on n'augmente pas leur capacité en fonction de cette nouvelle forme, l'individu sera moins grand que ce qu'il aurait été s'il avait été mince. »

Accroupi sur mes talons, j'écoutais ces explications avec grand intérêt. « Mais à quoi servent ces cellules, demandai-je enfin, si elles n'ont pas en elles quelque chose qui dispense la vie et si elles ne déterminent pas ce qu'un individu peut faire ou ne pas faire ? » Le lama sourit et répliqua : « Je t'ai dit que je simplifiais. Il existe différents types de cellules. Mais tout dépend aussi de la façon dont tu traites ces cellules ; tu peux devenir un génie comme tu peux aussi sombrer dans la folie avec le même type de cellules. Je me demande de quel côté tu penches en ce moment ! »

Nous avions fini notre petit déjeuner en transgressant la règle qui veut que l'on ne parle pas en mangeant par respect pour la nourriture. Mais, sans doute, le lama savait-il ce qu'il faisait et peut-être avait-il une permission spéciale pour enfreindre les règles de notre ordre.

« Nous allons continuer notre visite, dit mon ami, il y a encore beaucoup à voir, et notre désir de connaître les différentes civilisations peut ici être satisfait. Nous pouvons voir sur le vif leur ascension et leur chute. Mais il ne faut pas trop abuser de la machine à remonter le temps. Il faut de temps en temps des récréations. Terme que nous devons prendre dans son sens étymologique de re-création. Les cellules qui te permettent de voir sont fatiguées ; elles ont vu trop d'images similaires. Il te faut donc regarder maintenant quelque chose de différent pour les laisser se reposer. Il faut se recréer, c'est-à-dire re-crée son énergie. Viens avec moi dans cette pièce. »

Je me levai un peu à contrecœur et le suivis en traînant les pieds comme quelqu'un qui est exténué. Mais le lama n'était pas dupe, et peut-être s'était-il comporté de la sorte jadis avec son guide.

Sur le seuil de la porte je faillis tourner les talons et déguerpir. Il y avait dans la pièce quantité d'hommes et de femmes dont certains étaient absolument nus. Une femme notamment, dans le plus simple appareil, ce tenait devant moi ; c'était la première que je voyais ainsi, aussi je fis volte-face après avoir formulé quelques excuses à son adresse. Le lama Mingyar Dondup riait à gorge déployée.

« Oh Lobsang ! s'exclama-t-il, l'expression de ton visage, si cocasse, compense toutes les misères que nous avons eues au cours de ce voyage. Ces êtres sont des spécimens provenant des différentes planètes. Ils ont été amenés ici vivants, et ils le sont encore. »

« Mais pourquoi vivent-ils encore après deux millions d'années ? Pourquoi ne sont-ils pas réduits en poussière ? » demandai-je.

« Parce qu'ils sont comme les autres, que nous avons déjà vus, en état d'hibernation, répondit mon guide. Ils sont enveloppés d'une sorte de cocon invisible qui empêche leurs cellules de fonctionner. Nous allons examiner de plus près ces corps ; n'oublie pas que tu dois aussi te familiariser avec le corps féminin car tu en auras beaucoup à soigner. Tu vas bientôt aller à Chungking étudier la médecine, et plus tard la majorité de tes patients seront des femmes. Il faut donc te préparer dès maintenant. Tu as ici une femme qui allait accoucher ; nous pourrions la réanimer et faire venir l'enfant. Ça serait très intéressant pour toi, et même si nous devons sacrifier deux ou trois de ces individus, cela vaut la peine puisque c'est pour en faire profiter le monde. »

Je levai les yeux de nouveau sur tous ces gens et me sentis rougir en regardant les femmes nues. « Maître, dis-je

en montrant du doigt l'une des femmes, celle-ci est toute noire, pourquoi ? »

« Mais, Lobsang, je suis étonné que tu me poses une telle question, répliqua le lama. Je croyais que tu savais qu'il existait dans notre monde différentes couleurs de peau ; les gens peuvent être blancs, cuivrés, bruns ou noirs, et ailleurs que sur la terre il est des individus à la peau verte ou bleue. La pigmentation de la peau dépend des habitudes alimentaires du groupe ethnique, et aussi des différentes sécrétions de l'organisme. Mais viens avec moi, nous allons les voir de plus près ! »

Là-dessus il se dirigea vers un renforcement adjacent à la pièce et me laissa seul avec ces personnages. Cédant à la tentation, j'allongeai le bras en direction de l'une des femmes que j'avais repérée comme la plus belle, pour la toucher. Elle n'était pas froide mais tiède ; elle semblait à la température de mon propre corps, bien que celle-ci ait considérablement augmenté depuis quelques instants ! Il me vint alors une idée. « Maître, criai-je tout excité, j'ai une question à vous poser. »

« Tiens, Lobsang, me dit-il en revenant, je vois que tu n'as pas choisi la plus laide ! Laisse-moi la regarder et apprécier ton goût. Elle est très belle, elle change de ce qu'on a l'habitude de voir dans les musées poussiéreux ! Ceux qui rassemblèrent ces échantillons humains prirent, bien sûr, les types les plus parfaits. Mais quelle est ta question ? » Il s'assit sur un tabouret et je fis de même.

« Je voudrais savoir comment un individu se développe ? demandai-je. Comment il se fait qu'il ressemble à ses parents. Pourquoi un bébé ne grandit-il pas sur le modèle d'un cheval ou autres créatures ? »

« Les individus sont des composés cellulaires, commença mon guide, et leur configuration aussi bien morale que physique est inscrite dès leur plus jeune âge dans ce que j'appellerai une cellule mère. L'accroissement cellulaire se fait donc toujours sur le même modèle, mais il peut néanmoins y avoir quelques variations au cours du développement de l'individu ; c'est-à-dire que les cellules oublient quelque peu le modèle original auquel elles doivent ressembler. Je schématise beaucoup pour que tu comprennes, mais tu reverras tout cela au Chakpori puis à Chungking. Chaque organisme possède donc en mémoire les données qui lui sont propres et qui, si elles sont respectées, assurent son bon fonctionnement. Mais à mesure que cet organisme prend de l'âge, le modèle original est de moins en moins respecté dans l'élaboration cellulaire. Lorsque l'écart dépasse un certain seuil, le corps devient malade et il peut y avoir mort de l'individu. »

« Et le cancer, Maître, comment cela arrive-t-il ? » demandai-je.

« Je t'ai dit, reprit mon guide, qu'il arrivait que les cellules en viennent à proliférer anarchiquement, c'est-à-dire en oubliant l'organisation qu'elles avaient au départ. C'est ce qui se passe dans la maladie que l'on appelle le cancer. Des cellules se forment là où elles ne devraient pas et ces agglomérats entravent le fonctionnement de l'organisme en créant des pressions indésirables sur les organes qu'ils détruisent même parfois. Mais il y a plusieurs types de cancer. On peut trouver dans un cas une anomalie au niveau de la formation cellulaire elle-même, c'est-à-dire qu'un certain type de cellule est formé au détriment d'un autre et cela entraîne un bouleversement de l'organisation interne. Certains organes s'atrophient jusqu'à la destruction complète. Et les cellules continuant à

proliférer sans pouvoir rétablir l'équilibre originel, certaines d'entre elles dévorant les tissus sains, l'individu ne tarde pas à mourir laissant un corps complètement putréfié. »

« Maître, demandai-je ensuite, je voudrais savoir ce qui détermine le sexe d'un bébé qui va naître. »

« Cela se décide au moment de la conception, me répondit le lama. Si le développement commence en milieu alcalin, on aura l'un des deux sexes, et s'il commence en milieu acide on aura l'autre. Et l'on peut obtenir des monstres si les parents présentent une incompatibilité, c'est-à-dire que la mère porte un enfant qui n'est ni un garçon ni une fille mais un mélange des deux, ou bien qui a deux têtes ou encore trois bras. Selon la règle bouddhique, la vie de toute créature doit être préservée, mais le cas des monstres pose un problème. Ces êtres anormaux n'ont qu'un cerveau très rudimentaire, et si on laisse leur espèce se perpétuer on risque d'en avoir bientôt plus que des êtres sains, car on sait que les mauvaises choses se propagent beaucoup plus vite que les bonnes ! »

« Mais tu verras tout cela en détail à Chungking, ajouta mon guide. Je ne fais que te donner ici quelques grandes lignes pour que tu te fasses une idée. Nous allons maintenant aller dans une salle où sont exposés quelques-uns de ces êtres anormaux dont je te parlais, et tu verras aussi une représentation de cellules saines et pathologiques. Enfin, je te montrerai à quel point l'organisme humain est une chose merveilleuse. Mais d'abord examinons les corps qui sont ici, en particulier les femmes. Regarde ce livre, il traite de la femme et de son anatomie. Lorsqu'une femme attend un enfant, pour que celui-ci soit bien portant il faut que la formule cellulaire de départ soit respectée et que la mère reçoive une alimentation adéquate et qu'elle ne subisse aucun traumatisme. Il vaut mieux également qu'elle n'ait plus de rapports sexuels à partir du huitième mois de grossesse car cela risquerait de perturber le processus. »

« Maintenant je vais faire un compte rendu de notre séjour ici, reprit-il. Il faut que je dise ce que nous avons fait, comment nous sommes entrés et comment nous comptons sortir. »

« Mais à quoi cela sert-il ? dis-je un peu agacé, puisque personne ne va venir ici ? »

« Mais si, il y a des gens qui viennent ici, rétorqua-t-il. Ce sont les occupants de ces appareils que les ignorants appellent O.V.N.I. Ils viennent en ces lieux et logent dans les pièces au-dessus. Ils captent ici certains messages et font des rapports sur leurs découvertes. Ce sont les Jardiniers de la Terre. Ils avaient jadis un savoir immense mais ils l'ont perdu quelque peu. À l'image des dieux, leurs pouvoirs étaient illimités. Mais le chef des Jardiniers les envoya bientôt en mission sur terre — comme je te l'ai déjà dit —, puis ils revinrent sur leur planète d'origine dans un autre monde en utilisant des engins qui se déplaçaient à une vitesse supérieure à celle de la lumière. »

« Comme c'est souvent le cas sur terre et dans les autres univers, continua-t-il, il y avait là-bas une sorte de révolution. Certains reprochaient à ces Jardiniers de la Terre leur mentalité un peu spéciale. Ils avaient aussi la fâcheuse habitude de prendre la femme des autres, ce qui entraînait des disputes. Il y eut bientôt deux factions opposées de Jardiniers : un parti de droite, si l'on peut dire, et des dissidents. Ces derniers pensaient qu'en vertu de leurs fréquents voyages sur la Terre et de leur besogne

difficile ils avaient droit à une récréation sexuelle. Et lorsqu'ils ne pouvaient obtenir des femmes de leur race ils allaient sur terre et prenaient les femmes les plus grandes qu'ils trouvaient. Mais ils étaient encore trop grands pour elles, et il y eut de nombreuses querelles. Un groupe de Jardiniers alla s'établir dans l'Est et l'autre alla dans l'Ouest. En se servant de leur extraordinaire savoir, ils fabriquèrent des armes nucléaires utilisant des explosifs à neutrons et le rayon laser. Ce ne furent ensuite qu'attaques et contre-attaques d'un territoire à l'autre qui avaient pour but d'enlever les femmes du camp opposé. « Dans le ciel, les engins spatiaux ne cessaient de se croiser à très grande vitesse. Il arriva, pour finir, que la faction la moins importante, qui combattait les dissidents, par désespoir, lâcha une bombe sur leur territoire. Ce territoire correspondrait, selon certains, aux terres dont on parle dans la Bible. Tout fut détruit. À la place du désert qui existe actuellement était une mer scintillante où passaient des bateaux. Mais la bombe eut pour effet de faire basculer le sol et toute l'eau se déversa dans la Méditerranée et alla même jusqu'à l'océan Atlantique. Le Nil n'est que le résidu de cette ancienne mer. Nous pourrions voir tout cela grâce à la machine à remonter le temps. » « Mais comment peut-elle reproduire toutes ces images d'un monde vieux de millions d'années ? » demandai-je.

« Lobsang, me répondit mon ami, tout n'est que vibration. Chaque chose vibre à une fréquence qui lui est propre. Et si nous pouvons retrouver la fréquence — et nous le pouvons — de ces événements nous sommes en mesure de les capter et de les reproduire avec des instruments réglés sur une fréquence supérieure. Nous pouvons rattraper de cette façon toutes les impulsions, mêmes celles qui furent émises il y a des millions d'années. En réduisant peu à peu la fréquence de ces appareils de sorte qu'elle s'accorde à la fréquence de telle ou telle chose passée, celle-ci peut réapparaître à nos yeux. Mais tu verras cela plus tard. Puisque nous pouvons voyager dans la quatrième dimension, nous pouvons atteindre quelque chose qui se trouve dans la troisième dimension. Il nous suffit de nous asseoir et de regarder. Et nous aurons ainsi matière à nous moquer de ce que l'on raconte dans les livres d'Histoire car nous saurons ce qui est vraiment arrivé. Les livres d'Histoire ne contiennent que des sornettes. Ils déforment la vérité et sont très nocifs. Nous allons voir ces fameux appareils dont je te parle ; ils sont dans la pièce à côté. Tu vas voir ce que certains appellent le Déluge ; et puis aussi ces continents que l'on désigne par le terme d'Atlantide et qui ont sombré au large de la Turquie, croit-on, et puis un autre qui a sombré au large des côtes japonaises. »

Sur ces paroles, le lama se leva et je le suivis. « Nous avons enregistré toutes ces données, précisa-t-il, parce que cela prendrait trop de temps si nous devions à chaque fois rechercher la fréquence des événements que nous voulons revoir et nous accorder à elle. Mais l'enregistrement que nous avons est très bon et très précis. »

Tout en parlant, il tripotait des bobines qui se trouvaient en rangs serrés sur le mur. Il en prit une qu'il plaça dans l'appareil et bientôt le globe terrestre apparut. Il me paraissait énorme, peut-être avait-il cent mètres de diamètre ! Il tournait sur lui-même et se déplaçait latéralement, allait en arrière et, revenait en position immobile. Je le regardais, très étonné, et bientôt je m'aperçus que je n'étais plus spectateur mais que j'étais bel

et bien dessus. Au loin s'étendait une prairie verte, d'un vert comme je n'en avais jamais vu, et moi-même me trouvais au bord de la mer, sur une plage au sable argenté. Autour de moi des gens étaient allongés ; les uns portant des maillots de bain aux couleurs vives et très évocateurs ; les autres étaient nus, mais ce n'était pas forcément ces derniers les plus indécents car l'on sait que certains habits ne font en fait que mettre en valeur ce qu'ils prétendent cacher ! Je regardai vers le large. La mer scintillait et reflétait le bleu du ciel. Tout était calme. Devant moi, des bateaux à voile se poursuivaient l'un l'autre dans une course amicale. Puis, brusquement, il y eut un bruit inouï d'explosion. La terre bascula, et la mer se retira d'un seul coup laissant devant nous un trou béant.

À peine avions-nous repris notre souffle que nous eûmes la très désagréable impression d'être soulevés dans les airs. Nous montions à très grande vitesse. Les terres qui nous entouraient montaient également avec nous ; et les promontoires rocheux, à mesure qu'ils s'élevaient, devenaient des montagnes, des chaînes de montagne s'étendant à perte de vue. J'avais le sentiment d'être en équilibre au bout d'une pointe de terre, et quand je voulus me pencher pour regarder en bas je fus pris de vertige. Nous montions depuis si longtemps que je pensais que nous allions au Paradis. Autour de moi il n'y avait pas âme qui vive ; j'étais tout seul, j'avais peur et j'étais malade. Le Tibet était monté à près de dix mille mètres en trente secondes. J'avais du mal à respirer : à cette altitude il y avait moins d'oxygène.

Soudain, d'une fente de la roche je vis jaillir avec une extrême violence un jet d'eau dont la pression s'atténua par la suite tandis que l'eau descendait en direction de la vallée, traçant son chemin à travers ce qui avait été le fond de la mer. C'est ainsi que j'assistai à la naissance du fleuve Brahmapoutre qui se jette dans le golfe du Bengale. On ne peut pas dire que le fleuve qui arrivait là-bas était très pur. Il charriait quantité de débris dont des cadavres humains, des animaux crevés, des troncs d'arbre, etc. Mais, pour le moment, la pollution du fleuve n'était pas ma préoccupation première car je continuais à monter et la montagne avec moi. Tout ne faisait que s'étirer vers le haut. Je me trouvai enfin au cœur d'une vallée déserte encerclée de hautes montagnes et nous étions à plus de dix mille mètres d'altitude.

Je m'émerveillai des possibilités de cet appareil qui non seulement reproduisait le passé mais qui vous permettait aussi de le revivre ! En voyant le globe j'avais tout d'abord pensé qu'il s'agissait d'un de ces instruments du type lanterne magique comme en apportaient les missionnaires. Mais en me penchant dessus j'avais tout de suite eu un sentiment curieux, comme si je glissais, glissais ; puis j'avais eu l'impression de m'envoler et de voltiger comme une feuille morte sur un coussin d'air. C'était alors que j'avais pénétré dans le passé, un passé vieux d'un million d'années.

Je me disais que tout cela était le produit d'une civilisation vraiment très avancée ; le fruit d'un travail qui n'avait rien à voir avec celui de nos savants et artisans actuels. Je voudrais pouvoir exprimer par les mots tout ce que j'ai ressenti en revivant ce passé ; j'avais réellement l'impression de marcher en chair et en os, et de voir avec mes yeux d'humain cette colline, par exemple, avant qu'elle devienne cette montagne gigantesque au sommet de laquelle se trouve le Potala.

Le sage du Tibet

« Maître, dis-je, je suis complètement abasourdi ; je crois même que mon cerveau ne peut en supporter davantage. »

« Tu te trompes, Lobsang, me répondit mon ami. Toi et moi avons vécu ensemble une multitude d'existences au cours desquelles notre amitié n'a d'ailleurs pas varié. Tu vas continuer sans moi néanmoins car je suis dans cette vie depuis déjà quatre cents ans. Je suis le seul dans tout le Tibet à connaître le fonctionnement de ces divers appareils. Préserver ce savoir est ma fonction, et une autre de mes fonctions, dit-il en me lançant un coup d'oeil, est de te le transmettre. Lorsque je ne serai plus là, continua-t-il, — tu sais que dans un avenir très proche je dois être tué d'un coup de poignard dans le dos —, il faut que tu saches revenir tout seul ici, retrouver l'entrée de ces lieux et faire marcher les instruments pour revivre le passé et y rechercher constamment les erreurs du monde actuel, même s'il est trop tard pour les réparer. Le problème est que les gens refusent délibérément de prendre la voie la plus simple pour en choisir une plus difficile qui ne mène à rien. Ainsi toutes ces misères, tous ces combats que nous connaissons partout pourraient être évités. Mais l'on croit que la guerre est la seule solution, alors qu'il vaut mieux, selon moi, essayer d'agir par la persuasion que par la force. A quoi sert de tuer, violer, torturer ? Cela nuit non seulement à la victime mais aussi au bourreau dont l'âme est entachée à jamais. Tout le mal que l'on fait est rapporté au superêtre qui nous gouverne. Le nôtre, Lobsang, n'a pas à se plaindre de nous. »

« Le nôtre ? dis-je. Voulez-vous dire que nous avons le même ? »

« Tout juste, mon jeune ami ! répondit-il. Cela veut dire que notre destin à tous deux est à tout jamais lié, en tout temps et en tous lieux, et non seulement dans cet univers. Tu vas avoir malheureusement une existence très pénible. Tu devras faire front à quantité d'attaques et de calomnies et on te traitera de menteur, d'imposteur, etc. Pourtant, si on t'écoutait le Tibet serait sauvé, mais on ne t'écouterait pas et les Chinois envahiraient notre pays et le détruiraient. » Il tourna la tête brusquement, mais je pus néanmoins voir des larmes dans ses yeux.

Pour faire diversion j'allai dans la cuisine boire un verre d'eau. « Maître, appelai-je, vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi tout ici est resté intact. »

« Regarde l'eau que tu bois, commença-t-il, elle n'est pas mauvaise et pourtant elle est là depuis des millions d'années. Sache que les choses se détériorent quand on les maltraite. Imaginons que tu te coupes le doigt, la plaie va se cicatriser ; si tu recommences elle va encore se cicatriser mais si cela se reproduit plusieurs fois les cellules oublieront progressivement l'ordre dans lequel elles devaient se placer pour assurer la régénération des tissus. Elles s'organiseront anarchiquement et pourront éventuellement former des agglomérats indésirables ou tumeurs, comme dans le cancer par exemple, qui est, nous l'avons vu, une prolifération désordonnée des cellules. On pourrait combattre efficacement cette maladie, et même la faire disparaître en informant les gens. Si l'individu parvenait à se prendre en charge et pouvait découvrir tout seul la moindre anomalie dans le fonctionnement de son organisme, celui-ci serait en mesure d'y remédier. Nous avons donné conférence sur conférence dans tous les pays essayant de sensibiliser les gens au problème ; mais partout nos paroles ont été accueillies par des éclats de rire

et des moqueries. Pour eux, nous n'étions que des primitifs, des rustres venus d'un pays de sauvages sans le moindre intérêt. Mais peut-être ce terme de primitif sera-t-il un jour utilisé comme terme de louange, pour désigner quelque chose digne de respect ! En attendant, si nous étions écoutés je suis sûr que l'on pourrait guérir le cancer et des maladies comme la tuberculose. Ne t'en ai-je pas guéri, toi, Lobsang ? Mais sans ta coopération je n'aurais pas pu. »

Nous restâmes un moment silencieux en communion l'un avec l'autre. Notre entente était toute spirituelle et ne reposait en rien sur un quelconque élément physique. Il y avait, bien entendu, des lamas qui abusaient des novices, mais ceux-là n'auraient jamais dû être lamas car les femmes leur manquaient. Pour notre part, nous n'avions aucunement besoin de relations sexuelles ou même homosexuelles. Notre amitié était, comme je l'ai dit, toute spirituelle. Nos âmes se confondaient, se nourrissant l'une de l'autre pour en sortir grandies.

Dans le monde actuel, la sexualité a pris une importance démesurée en dehors de laquelle plus rien ne compte. Mais le sens qu'on lui donne est restreint ; la sexualité telle qu'on la pratique aujourd'hui n'a que des fins égoïstes ; sans souci pour la reproduction de l'espèce, elle tend exclusivement à la production de sensations personnelles agréables. Prise en son sens véritable, elle devrait tendre à établir une harmonie entre deux âmes. Mais cette harmonie idéale nous ne pourrions la trouver en fait qu'après la mort lorsque nous aurons réintégré le superêtre. Ce n'est qu'à ce moment que nous connaîtrons l'extase. Nous nous rendrons compte alors que les difficultés de notre existence terrestre n'étaient là que pour nous éprouver et nous aider à nous purifier. La vie sur terre est de plus en plus difficile et les gens sont tellement affaiblis moralement qu'au lieu de résister à cette dureté, à cette cruauté envahissante et d'y trouver matière à une élévation morale, ils abondent dans son sens et deviennent de plus en plus mauvais. On les voit se venger de leur condition sur les animaux ; sur les chats, par exemple. Et c'est bien malheureux. Les chats que l'on dit les yeux des dieux sont pourtant des créatures exceptionnelles. Ils peuvent aller là où ils veulent et l'on remarque à peine leur présence. Lorsqu'ils se tiennent roulés en boule, les pattes repliées et la queue enroulée autour de leur corps, on les croit endormis, et pourtant ils sont en pleine action. Ils sont en train de transmettre tout ce qui se passe aux Jardiniers de la Terre. Alors que notre cerveau à nous est aveugle sans nos yeux, et muet sans notre voix, les chats, eux, ont une faculté de perception exceptionnelle, une sorte de sixième sens...

Les chats nous ont sauvés déjà de multiples catastrophes qui auraient pu être fatales. Il est bien triste de voir comment souvent ils sont traités !

Chapitre septième

« Lobsang ! Lobsang ! dépêche-toi, nous avons beaucoup de travail ! »

Je me levai tellement vite que je butai contre mes chaussures, ou plutôt mes sandales. On ne connaissait pas les chaussures au Tibet ! Tout le monde portait des sandales et l'on utilisait des sortes de bottes pour monter à cheval. Il y avait donc mes sandales qui valsaient dans la pièce, moi qui partais dans une autre direction et je tombai sur mon ami qui arrivait. « Nous allons aujourd'hui faire

Le sage du Tibet

un peu d'histoire, me dit-il, mais de la vraie Histoire, pas celle des livres qui est écrite pour servir les intérêts d'une élite. » J'allai sous sa conduite dans la pièce que nous appelions la Salle de l'Univers et nous reprîmes notre place auprès du module de commande.

C'était vraiment quelque chose de prodigieux de voir ce globe qui semblait beaucoup plus grand que la salle même qui le contenait. Le lama qui captait mes pensées m'expliqua que si nous avions l'impression qu'il était plus grand, c'était parce que nous nous trouvions dans la quatrième dimension, tandis que la pièce était dans la troisième.

« Bon, mais là n'est pas le problème, ajouta-t-il, ce qui nous intéresse c'est de revivre les événements passés qui nous reviennent un peu comme revient l'écho de la voix en certains endroits. Mais il est dur d'expliquer en termes de troisième dimension ce qui se passe dans la quatrième ou même la cinquième. Il te faut faire confiance à tes sens, et sois certain que ce que tu vois est la vérité. Nous avons déjà vu la formation du monde, continua-t-il, puis l'apparition des premiers hominiens ; nous allons passer maintenant à l'époque suivante. »

La pièce se fit plus sombre et je me sentis glisser. Instinctivement je m'agrippai au bras de mon guide qui me prit par les épaules en me réconfortant. « Tout va bien, dit-il doucement, tu ne vas pas tomber, ce n'est qu'une illusion ; il faut un certain temps pour que ton cerveau s'adapte à la quatrième dimension. »

Bientôt l'impression de chute s'atténua et je me retrouvai au milieu de créatures effrayantes. Il y avait des animaux énormes et horribles qui ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. Le ciel était traversé de choses gigantesques qui battaient l'air de leurs ailes en émettant des cris perçants très désagréables à l'oreille. Leur corps était disproportionné par rapport à leurs ailes, mais cela ne les empêchait pas de tourner inlassablement. Parfois, l'un d'eux piquait vers le sol pour ramasser quelque chose que d'autres avaient laissé tomber ; mais une fois par terre il ne pouvait reprendre son vol car les ailes de ces oiseaux n'étaient pas assez puissantes et ils n'avaient pas de pattes pour s'aider.

Sur ma gauche, dans les marécages, j'entendis alors un drôle de bruit, un bruit à couper le souffle et je fus saisi d'épouvante en voyant émerger de la boue, à quelques centimètres de moi, un cou immense surmonté d'une tête minuscule. Le cou avait au moins huit mètres de long et il fallut à l'animal un certain temps et beaucoup d'efforts pour s'extirper complètement et venir sur la terre ferme. Le corps était rond et se terminait par une queue qui allait en s'amenuisant, sans doute pour équilibrer le cou et la tête.

Je regardais toujours l'animal, prenant garde à ce qu'il ne me voit, quand des craquements sinistres me firent tourner la tête vers la forêt. Une bête monstrueuse semblait briser et écraser tous les troncs d'arbres sur son chemin, aussi facilement que nous plions un brin de paille. La créature émergea bientôt ; je n'en avais jamais vu de pareille...

« Bon, nous allons passer à une autre époque, dit alors le lama, avancer d'un siècle ou deux et voir l'arrivée des premiers hommes. »

J'eus l'impression de m'assoupir un bref instant et me réveillai sur le globe à nouveau. En ouvrant les yeux je vis s'avancer d'affreuses créatures aux sourcils épais et le cou enfoncé dans les épaules. Elles marchaient et j'en comptais

six, portant chacune un gros morceau de bois se terminant par un noeud pour augmenter sa résistance, et la partie qu'ils tenaient était plus effilée. Ces individus avançaient et une femme les accompagnait portant un bébé qu'elle allaitait tout en marchant. Ils avaient beau patauger dans la boue, on n'entendait aucun bruit d'éclaboussure ou autres. Tout était silencieux. Je les regardai jusqu'à les perdre de vue ; puis une fois de plus je me sentis sombrer un court instant dans le sommeil pour me retrouver au coeur d'une ville fabuleuse. Les murs des maisons étincelaient de mille couleurs, des ponts barraient les rues et des oiseaux mécaniques volaient dans les airs suivant le tracé des rues avec des passagers à bord. De temps en temps ils s'arrêtaient et restaient en suspens le temps que les gens montent ou descendent.

Mais brusquement les têtes se tournèrent vers la montagne, alertées par un mugissement qui venait de là-bas. Et l'on vit apparaître un essaim d'oiseaux mécaniques qui se mirent à encercler la ville et à tourner au-dessus. Les gens s'enfuyaient à toutes jambes ; certains s'arrêtaient pour prier mais je remarquais que les prêtres ne s'arrêtaient pas et ne pensaient qu'à courir. Au bout d'un certain temps, des portes s'ouvrirent sur les ventres des "oiseaux" et des boîtes métalliques en tombèrent. Cette besogne accomplie, les engins repartirent très vite. La ville fut projetée dans les nues et retomba en poussière ; ce n'est que quelques instants plus tard que l'on entendit le bruit de l'explosion car il y a toujours un décalage entre notre perception visuelle et auditive. On entendait des hurlements de gens coincés sous des poutres ou bien à moitié ensevelis sous les cendres. Puis je sombrai à nouveau dans une sorte de somnolence ; je n'ai pas de mot pour désigner cet état qui séparait mon passage d'une époque à une autre.

J'étais, cette fois, dans une période plus récente. Une ville était en construction. C'était une ville superbe au plan architectural. Des flèches s'élançaient vers le ciel et des pièces de métal finement ciselées reliaient les édifices les uns aux autres. Des individus allaient et venaient, vaquant à leurs occupations habituelles. Un grondement soudain se fit entendre, un grondement effrayant suivi bientôt de l'arrivée en masse d'engins volants qui ressemblaient toujours à des oiseaux mécaniques. Les gens levèrent la tête et firent des gestes joyeux à leur adresse. Les oiseaux mécaniques continuèrent leur chemin en direction des montagnes et l'on entendit bientôt un terrible fracas et l'on sut ainsi que les nôtres rendaient la monnaie de ses pièces à l'ennemi qui avait un peu plus tôt ravagé la ville.

Puis les oiseaux mécaniques revinrent, mais ce n'était pas les nôtres ; ils étaient différents ; ils n'avaient pas tous la même forme ni la même couleur ; toujours est-il qu'ils lâchèrent des bombes sur la ville qui fut détruite une nouvelle fois. Elle n'était plus qu'un brasier ardent. Tout s'effondrait, les ponts métalliques finement ciselés avaient viré au rouge incandescent, puis au blanc et s'étaient mélangés les uns avec les autres en fondant et du métal liquide ruisselait comme de la pluie. J'étais, pour ma part, en avion, la seule chose qui restait. Il n'y avait plus d'arbres, les lacs artificiels avaient disparu, transformés en vapeur. Je regardais tous ces ravages et m'efforçais de comprendre. Pourquoi les Jardiniers de la Terre côté Est combattaient-ils les Jardiniers de la Terre côté Ouest ? Cela dépassait mon entendement.

Puis l'univers entier s'assombrit et se mit à trembler. Je me retrouvai sur un fauteuil à côté du lama Mingyar

Le sage du Tibet

Dondup qui avait sur le visage une expression de tristesse que je ne lui avais jamais vue. « Depuis des millions d'années les mêmes choses se répètent, dit-il. Il y a toujours eu des personnages, pourtant très instruits, pour se quereller, pour se faire la guerre. Chaque clan massacre l'autre et il ne reste à chaque fois qu'une poignée d'hommes qui se cachent pour réapparaître plus tard et établir une nouvelle civilisation. Puis cette civilisation disparaît à son tour et ses restes sont enfoncés sous la terre par les paysans qui labourent les terres après les derniers carnages. »

Très abattu, mon ami le lama s'assit, le menton dans la main, et reprit : « Je pourrais te montrer l'Histoire du monde dans sa totalité, mais il faudrait y passer ta vie entière. Je ne te présente que des extraits, mais je te parlerai du reste. C'est bien triste à dire, mais l'Histoire n'a été qu'une suite d'invasions tendant chacune à établir en maître l'envahisseur dans le territoire nouvellement conquis. Il y eut une race d'hommes noirs qui profita d'une querelle entre deux peuples de race blanche pour s'implanter. Il y aurait moins de guerres si les hommes avaient un peu plus de foi. Cette race noire ravagea le monde pendant très longtemps, jusqu'au moment où ces gens atteignirent un très haut niveau de civilisation, beaucoup plus élevé que le nôtre actuellement. Mais cette race d'hommes se scinda en deux factions opposées, chacune cherchant à être militairement plus puissante que l'autre. Ils fabriquèrent des fusées et de là commencèrent tous nos ennuis. Avec leurs nouvelles armes, les gens étaient exterminés aussi rapidement qu'une armée de fourmis. »

« Mais comme il y a toujours des survivants, on a aujourd'hui une race blanche, une race noire et une race jaune. Il y a eu jadis une race verte ; à cette époque les gens vivaient des centaines d'années car leur mécanisme de reproduction cellulaire fonctionnait parfaitement bien. C'est quand ce mécanisme s'est détérioré que les gens se sont mis à vivre moins longtemps. Cela arriva après une guerre particulièrement violente ; les explosions multiples avaient eu raison de la couche protectrice de nuages qui enveloppait la terre et les rayons solaires les plus nocifs atteignaient les individus. Cela eut pour effet de réduire leur longévité de sept à huit cents ans, ce qui la ramena à soixante-dix ans. »

« Le soleil n'est pas toujours le bienfaiteur que l'on croit. Ses rayons peuvent être très dangereux. Déjà tu peux voir par toi-même que les gens qui s'exposent trop au soleil ont la peau qui s'obscurcit. D'ailleurs, si le soleil était bénéfique, la Nature n'aurait pas éprouvé le besoin de mettre cet écran entre la terre et lui. Les rayons ultraviolets rendirent les hommes encore plus cruels et augmenta l'animosité au sein des deux clans opposés des Jardiniers de la Terre. L'un de ces clans était l'ami de l'Homme ; il voulait faire de la race humaine une belle plante vivace. Mais au lieu de cela les gens exposés au soleil mouraient de cancer et de tuberculose. Ce n'était que maladies sur Terre, maladies que l'on ne pouvait pas soigner. Même dans les maisons les individus n'étaient pas à l'abri car les rayons solaires pouvaient traverser plusieurs centimètres de pierre. »

« De vieux contes disent qu'il y avait à cette époque des géants. Ils disent la vérité, car ces géants étaient en fait les Jardiniers de la Terre. Ils faisaient deux à trois fois la taille d'un homme, ils se déplaçaient très lentement et n'aimaient pas travailler. Ils avaient essayé de retourner sur leur

planète d'origine mais ils en étaient revenus car cela allait mal là-bas. Parmi ces Jardiniers, il y en avait des bons, comme je te disais, qui étaient bien commandés, mais il y avait un autre groupe très maléfique qui ne se sentait bien qu'en milieu pervers et qui restait sourd à toutes propositions de paix pour le bien-être des hommes. »

« Le clan des bons Jardiniers avait très vite compris qu'ils ne pourraient rien faire s'ils restaient chez eux. Aussi avaient-ils fait le plein en carburant pour se rendre sur Terre. Leurs vaisseaux allaient plus vite que la lumière. Ils allaient si vite que seul un ordinateur pouvait les piloter. Cet appareil était équipé d'un dispositif spécial qui permettait d'éviter les météorites ou autres obstacles. Sans cela les vaisseaux auraient été criblés de coups pouvant être fatals à l'équipage. »

« Parvenus sur Terre, ces Jardiniers tombèrent en pleine guerre. Le clan maléfique des Jardiniers de la Terre s'était acoquiné avec les humains et ils leur avaient dévoilé leurs secrets, si bien que, de jour en jour, le monde se détériorait. Il y aura encore des guerres mondiales qui feront beaucoup de morts. Les survivants se cacheront dans des cavernes ou des abris. Et comme les hommes savent cela de la bouche des Sages, ils se disent que ce n'est pas la peine de s'appliquer à bien vivre puisque la fin du monde est peut-être toute proche. Elle est en effet imminente. »

J'écoutais avec beaucoup d'attention puis j'interrogeai mon guide : « Maître, un éminent astrologue a prédit pour moi une vie pleine d'obstacles, une vie vraiment très pénible. Pourriez-vous me dire à quoi cela va servir ? »

« Tout ce qu'a prédit l'astrologue s'est déjà réalisé ou va se réaliser. Tu vas en effet connaître beaucoup de difficultés ; tu auras beaucoup d'ennuis. Néanmoins, sois certain que lorsque tu quitteras ce monde tu ne resteras pas dans l'astral mais tu iras beaucoup plus haut. Et tu ne reviendras jamais sur terre. Il n'est peut-être pas encore temps de te dire tout ce qui va arriver ; contentons-nous pour le moment de regarder les événements passés. Mais avant, il faut nous remplir l'estomac car tous ces efforts d'attention fatiguent. »

Nous fûmes une fois de plus fidèles à notre plat national, la tsampa. Et nous bûmes de l'eau froide. « Il va falloir pourtant que tu t'habitues à manger ce qu'on mange ailleurs, me dit mon guide. À l'extérieur du Tibet on ne connaît pas la tsampa. En Occident on trouve des plats tout préparés que l'on peut conserver à basse température aussi longtemps que l'on veut car ils sont placés dans des boîtes spéciales. Là-bas, ils ont ce que l'on appelle des glaciers dans lesquelles on met des cubes de glace autour des aliments à conserver. Il faut néanmoins vérifier de temps en temps qu'il reste suffisamment de glace, pour éventuellement en remettre. Si les conserves sont abîmées, on s'en aperçoit très vite car la boîte métallique est légèrement bombée, sous la pression des gaz de décomposition. Il faut alors jeter la boîte car son contenu est toxique. Mais lavons nos bols maintenant, puis nous irons retrouver notre univers. »

Il racla avec son ongle les restes de tsampa qui collaient au fond de son bol, puis, se dirigeant vers un tas de sable il en prit une poignée et acheva le nettoyage. Je l'imitai tout en pensant qu'il était bien fastidieux de devoir à chaque fois laver son bol. Pourquoi personne n'avait-il encore inventé un dispositif qui permettrait de tenir les aliments le temps qu'on les mange et qui se retirerait

Le sage du Tibet

lorsque ceux-ci auraient été avalés. Je pensais à tous les lamas, à tous les moines qui devaient repas après repas nettoyer leurs bols avec du sable très fin... Mais ce procédé est néanmoins beaucoup plus hygiénique que le lavage à l'eau dans le cas de bols en bois. Car si l'on a mangé par exemple, des fruits dans leur jus, il reste du liquide, et lorsqu'on ajoute de l'eau on ne fait que saturer le bois, et le restant de jus y pénètre. D'où l'utilisation du sable fin qui est bien supérieur à l'eau dans ce cas.

« Depuis combien de temps est-ce que ce monde existe ? » demandai-je alors au lama.

Il accueillit ma question par un sourire et dit sans y répondre : « Tu n'en as vu encore qu'une partie infime ; nous allons en voir davantage : des événements passés présents et futurs. Tu viens ? » Je le suivis jusqu'à cette Salle de l'Univers où le globe nous attendait.

« Tu sais, Lobsang, reprit mon guide, nous avons tendance à croire que ce monde est éternel, mais il est bel et bien dans un processus de destruction à plus ou moins long terme. On sait de source sûre que les différents univers tendent à se repousser les uns les autres. Et j'insiste sur le fait que la notion de temps telle qu'on l'utilise sur Terre est une valeur tout à fait arbitraire. Ce qui compte c'est le temps spatial. Je t'ai parlé je crois de ces allumettes qui s'enflamment dès qu'on les frotte sur une surface rugueuse. Eh bien disons que, pour un dieu, la naissance, la vie et la fin de ce monde — et des autres mondes —, ressemblent à cette brève séquence. Il y a tout d'abord production de chaleur lors de la friction, puis production d'une flamme qui bientôt s'éteint laissant un minuscule point rouge incandescent. Ce point disparaît à mesure que le bout de l'allumette se refroidit et il ne reste plus pour finir qu'une extrémité noire et froide. Voilà le destin de la Terre et des autres planètes. On s'imagine qu'on est sur un globe éternel, comme le croirait un personnage minuscule qui se trouverait à l'extrême bout de l'allumette lorsqu'elle est en train de se refroidir. Je ne sais pas si tu saisis ma comparaison et ce que je veux te faire comprendre ? »

« Si, si, Maître, répondis-je. Un lama qui avait étudié en Allemagne dans une grande école m'avait déjà parlé en ces termes ; il avait même ajouté que la Terre, qu'il comparait aussi au bout de l'allumette, aurait atteint au bout de quelques millions d'années près de dix millions de degrés centigrade car il faut un certain seuil de température pour que l'hydrogène qui se trouve dans l'atmosphère se transforme en carbone, en oxygène et autres éléments. Tous ces éléments contribuent à la formation d'un monde. Il m'a également dit qu'avant la fin du monde le globe gonflerait. »

« C'est tout à fait exact, dit mon ami. Cela, ils ne le savent pas en Occident car ils ne possèdent pas les instruments que nous avons ici, qui datent d'un milliard d'années et qui marcheront encore dans un autre milliard d'années. Ces appareils sont restés pendant des centaines, des milliers de siècles en ces lieux jusqu'au jour où quelqu'un est venu qui savait les faire marcher. Je possède ce savoir, Lobsang, et j'entends te le transmettre. Tu vas connaître une existence très dure mais tu sauras ce qu'est vraiment le monde. Et lorsque tu emporteras ton savoir au royaume du Patra, tu en feras profiter les autres univers. »

« Vous avez dit "patra", Maître ? demandai-je. Je n'ai jamais entendu parler de ce lieu. »

« Je le sais, Lobsang, mais tu vas bientôt le connaître ; nous allons même y aller, mais avant il nous faut encore

voir des choses ici. Je trouve stupides les gens qui utilisent les données que leur fournit un appareil et qui ne savent rien de son fonctionnement. Un bon utilisateur doit être capable de faire les choses pour lesquelles l'instrument a été conçu. »

Nous pénétrâmes dans la pièce, ou la salle — comme on voudra —, et l'aube qui nous accueillit fit bientôt place à la lumière du jour. Mais ce n'était pas l'aube qu'on avait l'habitude de voir sur la terre. En fait, les teintes magnifiques que l'on admire lors du lever ou du coucher du soleil ne sont que la réfraction de la lumière par les particules polluantes de l'atmosphère. Jadis la pollution, soit les résidus, nourrissait la Terre, servait d'engrais au sol qui est le produit des éruptions volcaniques. Le sel est aussi un produit des volcans, et sans le sel il n'y aurait pas de vie possible.

Nous prîmes place à côté du module de commande. « Nous allons regarder un peu au hasard, me dit mon guide, nous ne sommes pas pressés. En bas ils doivent être contents d'être un moment débarrassés, de nous, surtout de toi, petit chenapan, qui t'amuses à lancer des projectiles sur les crânes rasés ! Tu as vu qu'au début de notre ère les seuls animaux à peupler la Terre avaient un aspect très inquiétant. La plus étrange de ces créatures est certainement le brachiosaure. Mais il y a aussi l'ultrasaure qui est également très bizarre. On pense qu'il devait avoir une pression sanguine très élevée car la tête qu'il portait au bout de son cou pouvait s'élever à près de vingt mètres au-dessus du sol ; il aurait aussi pesé huit tonnes et l'on pense qu'il avait deux cerveaux — l'un se trouvant dans la tête et activant les mâchoires et les jambes de devant, et l'autre se trouvant à l'arrière, c'est-à-dire derrière le bassin et commandant la queue et les jambes arrière. Cela me rappelle une question que l'on m'a posée ; Qu'arrive-t-il lorsque l'une ou plusieurs des pattes d'un mille-pattes perdent la cadence ? C'est une question bien embarrassante à laquelle il m'est difficile de répondre avec précision. Peut-être y a-t-il une créature qui veille à ce que cet animal ne se croise pas les jambes en marchant ? Eh bien ! Lobsang, que veux tu voir ? continua le lama. Nous avons tout notre temps. Je te montrerai ce que tu veux. »

Je réfléchis un instant, puis je dis : « Ce lama japonais que nous avons eu comme professeur nous a raconté beaucoup de choses, mais je ne sais pas dans quelle mesure il faut y croire. Il nous a dit, par exemple, que la température sur terre avait été jadis très élevée, puis qu'elle s'était brusquement abaissée et que la terre entière s'était recouverte de glace. Est-ce que nous pourrions voir cela ? »

« Mais bien sûr, sans problème, Lobsang ! me répondit le lama. Mais tu sais ce phénomène n'est pas unique, il s'est souvent reproduit. Ce monde existe depuis des milliards d'années et il connaît régulièrement des périodes de refroidissement. Actuellement, par exemple, le pôle Nord est recouvert de glace ; sur l'eau, la couche peut atteindre jusqu'à deux cent mètres d'épaisseur. Si elle fondait, si les icebergs fondaient la terre serait submergée. Nous, au Tibet, serions sans doute à l'abri car le niveau de l'eau ne monterait pas aussi haut. »

Là-dessus il se tourna vers le module de commande et se mit à consulter une liste de chiffres. Puis la lumière diminua dans la pièce. Pendant quelques instants ce fut l'obscurité complète et bientôt apparut une lueur rougeâtre comme je n'en avais jamais vu, qui se transforma en une

série de rayons diaprés formant un arc de lumière entre les deux pôles.

« C'est l'aurore boréale, me dit le lama, ou l'aura de la Terre. Si nous pouvons la voir c'est parce que nous sommes en un point très éloigné de l'endroit où se produit le phénomène. » La lumière se fit plus intense et devint presque aveuglante. Il fallait fermer les yeux à demi pour pouvoir la supporter.

« Où est le Tibet ? » demandai-je. « Nous sommes ici, répondit mon ami, et là où tu regardes ce n'est que de la glace. »

Je regardais cette glace et ne comprenais pas comment ça pouvait en être puisqu'il y en avait de la verte, de la bleue et de la transparente, aussi transparente que le plus limpide des cours d'eau. « J'en ai vu assez, m'écriai-je agacé de ne rien comprendre ; tout cela est trop sinistre ! » Le lama sourit et s'affaira à nouveau auprès du module de commande. Le globe tourna en jetant des éclairs ; sa vitesse était telle qu'il paraissait gris, plus d'ombre ni de lumière, seulement la grisaille... Puis il ralentit et nous nous trouvâmes devant une ville fabuleuse. Elle datait d'un peu avant l'arrivée des Sumériens. Elle avait été construite par un peuple dont on ne savait rien. Il y a dans les livres d'Histoire une vague allusion au peuple des Sumériens. En fait ils se comportèrent en envahisseurs, pillèrent et ravagèrent la ville, et quand tout fut détruit ils partirent sans laisser de trace. C'est ce que disent les livres d'Histoire. Mais si l'on ne retrouva pas leur trace c'est pour la bonne raison qu'ils quittèrent la Terre à bord d'engins spatiaux. Tout cela me laissait perplexe ; je n'arrivais pas à comprendre quel plaisir on pouvait éprouver à détruire une ville. Ils avaient violé et enlevé des femmes pour les faire prisonnières, était-ce donc pour cela ? Il me vint alors une pensée ; le secret dont j'avais la connaissance maintenant, c'est-à-dire l'existence de ces instruments prodigieux, pourrait bouleverser la planète s'il était répandu. « Maître, m'exclamai-je, je profite de ces inventions fabuleuses et de tout ce qu'elles permettent, mais j'ai l'impression que peu de personnes connaissent leur existence. Ne croyez-vous pas que si plus de monde pouvait avoir accès à ces lieux il y aurait un changement bénéfique sur terre ? Peut-être y aurait-il enfin la paix puisqu'il ne serait plus nécessaire de combattre ; il suffirait de venir ici pour tout savoir grâce à ces appareils. »

« Non, Lobsang, tu n'y penses pas ! répondit le lama, il y aurait aussitôt d'avidés hommes d'affaires pour accourir et prendre possession de ces trésors qu'ils utiliseraient pour servir leurs propres intérêts. Avec ces appareils ils auraient le monde à leur merci. Réfléchis à cela, Lobsang, et imagine un monde que gouverneraient ce genre d'individus »

« Il y a quelque chose que je ne comprends pas, repris-je, c'est l'attitude des gens au Tibet. Nous savons que les Chinois vont nous envahir et prendre tous nos trésors, tous nos livres précieux, et que fait-on pour les en empêcher ? Que fait-on pour les empêcher de dominer le monde ? »

« Mais, Lobsang, répondit vivement le lama, es-tu assez bête pour croire que nous allons laisser quelqu'un s'emparer d'instruments, de livres aussi précieux que ceux qui sont ici ? Sache, en premier lieu, que nous avons des copies exactes de tout ce qu'il y a ici, entreposées quelque part dans l'Arctique où il fait si froid que l'on peut à peine se déplacer. L'idéal serait de pouvoir rester dans ces montagnes où il fait bien chaud, où nous avons le confort

et le calme et d'où nous pouvons garder un oeil sur le monde pour éventuellement intervenir. Mais toutes ces choses disparaîtront ou on les remplacera par des appareils factices. »

« Le Tibet va tout d'abord être envahi par les Britanniques et les Russes, mais leur tentative échouera. Ils seront néanmoins responsables de nombreuses morts, et c'est en se fondant sur leur expérience que les Chinois réussiront plus tard à conquérir notre pays, du moins une partie. Mais rassure-toi, ils ne s'empareront pas de ces appareils, ni des livres saints, ni des ouvrages de médecine que nous possédons. Nous nous attendons à cette invasion depuis des années, des siècles même, aussi avons-nous eu le temps de faire des objets factices pour mettre à la place, dès que les Chinois seront là. Rappelle-toi le vieil adage selon lequel le Tibet cessera de vivre lorsque des véhicules à roues y pénétreront. Mais tous nos trésors, tout notre savoir, vieux de millions d'années seront à l'abri. Je connais la cachette, et toi aussi tu la connaîtras. Je mourrai avant que tu quittes le pays, et tu seras alors le seul à connaître le fonctionnement de ces machines et à apprendre à les réparer. »

« Mon Dieu ! mais il faudrait plusieurs vies pour apprendre à réparer ces appareils ! » m'écriai-je.

« Non, répondit mon ami, tu vas t'apercevoir bien vite qu'ils se réparent tout seuls à condition d'effectuer deux ou trois opérations auparavant. Mais ces machines n'ont malheureusement pas beaucoup de temps à vivre car, très bientôt, en 1985, les choses dans le monde vont connaître un changement radical. Il y aura une troisième guerre mondiale qui durera assez longtemps, et, après l'an 2000, de nombreux événements, positifs et négatifs, changeront la face du monde. Nous tirons toutes ces informations des Archives Akashiques. Mais tu sais, l'être humain a tout de même une possibilité de choix : il n'est pas sur des rails immuables, incapable d'en sortir. Son choix est cependant limité par ses potentialités personnelles que détermine l'astrologie. En ce qui concerne les pays, les Archives donnent des données très fiables. Tu vas d'ailleurs en faire l'expérience tout de suite. Je veux te montrer encore, ou plutôt te faire entrer en communication avec un certain nombre de situations, un certain nombre d'époques. »

« Mais comment peut-on réussir à s'accorder à des sons, à des images du passé, demandai-je, quand un événement a eu lieu, il n'en reste plus rien, non ? »

« Ah non ! Lobsang, dit le lama. La matière est indestructible. Les paroles prononcées, les actes accomplis restent dans l'espace où ils gravitent indéfiniment. Cette machine permet de remonter deux milliards d'années en arrière. Les images de cette époque sont, bien sûr, un peu floues mais elles sont tout de même assez claires pour que l'on voit de quoi il s'agit. »

« Mais comment extraire des sons et des images du néant ! » m'exclamai-je.

« Dans quelques années, reprit le lama, on va inventer un procédé de transmission appelé radiotélégraphie. On pourra recevoir ce que l'on appellera des émissions radio ; et si l'appareil récepteur est assez puissant il pourra même capter toutes les ondes émises à la surface du globe. Plus tard on inventera des appareils pouvant aussi capter les images. Inutile de te préciser que ces inventions que l'on croira nouvelles ne le sont pas. Une civilisation souvent ne fait que reproduire ce qu'une autre avant elle avait déjà inventé. Dans le cas de la télégraphie, les savants actuels

semblent d'ailleurs avoir quelques problèmes, car ils doivent rechercher leurs données dans le monde astral. Mais cela, bien sûr, ils ne l'admettent pas et pensent que leurs idées sont innées. »

« Mais revenons à ce que je te disais. Sois bien certain, en tout cas, qu'il est possible de voir et même d'expérimenter les événements passés et futurs. Pour ce qui est du futur, on ne peut cependant pas voir au-delà de trois mille ans, car les images sont alors trop brouillées pour pouvoir être utilisées. Quant à ton avenir à toi, tu le sais déjà, il va être plein de souffrances. Tu voyageras beaucoup et tu rencontreras des gens malhonnêtes qui s'opposeront systématiquement à tes entreprises et qui essaieront par tous les moyens de te dénigrer. D'ailleurs, tu vas le voir toi-même car nous allons faire apparaître, grâce à cette machine certains points importants de ta vie. Mais d'abord, je veux te montrer quelques images encore de ce monde, prises un peu au hasard. Que dirais-tu de l'Égypte, par exemple ? »

Il régla quelques boutons, puis une image un peu obscure apparut sur laquelle se détachaient vaguement des triangles noirs. Il tourna alors un autre bouton et l'image s'éclaircit. « Voici les Pyramides, dit-il. Comment ces blocs de pierre sont arrivés ici est une question qui préoccupera bon nombre de spécialistes dans les années à venir. En fait, ils ont été soulevés de terre par voie de lévitation. »

« Ah oui ! je sais ce que c'est, dis-je tout excité. J'en ai entendu beaucoup parler, mais je ne connais pas son principe. »

« Je vais t'expliquer, dit le lama. Tu sais que la terre exerce une attraction magnétique. Ainsi, si tu lances un objet en l'air, il retombe aussitôt du fait de cette attraction. De même si tu tombes d'un arbre, ta chute sera obligatoirement soumise aux mêmes lois de la gravité. Tu te retrouveras sur le sol et non en train de voler dans le ciel. Mais il existe un moyen d'échapper à la pesanteur ; il faut toutefois se garder de le révéler à n'importe qui car s'il était utilisé par quelqu'un non expérimenté, celui-ci très vite se retrouverait dans les airs sans pouvoir revenir sur Terre. Pour réaliser cette contre-gravité on utilise deux piles de polarisation dont l'une est accordée au magnétisme terrestre, et l'autre est en opposition. Les objets situés dans le champ électrique ainsi créé peuvent alors prendre des positions diverses selon le rapport d'intensité entre les deux bornes. Pour une charge identique, l'objet restera en équilibre, tandis que si l'on augmente l'intensité à la borne accordée au magnétisme terrestre il descendra, et montera dans le cas inverse. Ce procédé était déjà utilisé par les dieux, et c'est lui aussi qui a permis à un seul homme de soulever ces blocs que tu vois, et qui doivent peser près de cent tonnes. Une fois positionnés dans l'espace, cet individu n'eut plus qu'à inverser la charge, et les blocs retombèrent sur le sol sous l'effet de la gravité. »

« Beaucoup d'autres monuments furent érigés de la sorte. Nous sommes les seuls au Tibet à savoir cela, comme nous sommes les seuls à posséder des cartes, vieilles de mille ans, qui, précisément, ont été établies grâce à la lévitation. Mais je t'en ai assez dit. Si nous mangions ? Ensuite nous regarderons mes jambes et irons nous coucher car demain est un grand jour pour toi, un jour très important. »

Chapitre huitième

« Allons, Lobsang, c'est l'heure de l'école !... »

J'évoquai aussitôt une autre école... Nous étions au Potala. J'avais accompagné mon guide, le lama Mingyar Dondup, dans une de ses missions et nous étions restés absents plusieurs jours. Quand nous sommes revenus un après-midi, c'était juste l'heure de la classe ; il m'avait donc dit d'y aller. De mauvaise grâce je m'étais exécuté. Mais j'étais à peine entré dans la classe que le lama-professeur, bouillonnant de colère, me dit de sortir. « Je ne veux plus vous voir ici », avait-il ajouté.

J'étais donc sorti tandis que les autres novices s'esclaffaient. Le lama-professeur était alors descendu de son estrade et, brandissant un bâton, avait distribué des coups à la ronde. J'étais allé dans ce qu'on appelait la cour de récréation, et ne sachant que faire je m'y promenais en traînant les pieds. Mon guide m'avait alors aperçu.

« Eh bien ! Lobsang, je te croyais en classe ! Que fais-tu ici ? »

« L'instituteur n'a pas voulu de moi, et il ne veut pas me revoir dans son cours », avais-je expliqué.

« Vraiment ? Viens avec moi, nous allons régler cette histoire ! »

Là-dessus il m'avait entraîné à sa suite le long d'un corridor qui était toujours particulièrement glissant à cause du beurre fondu qui se répandait chaque fois que nous passions avec nos lampes à beurre, et qui se solidifiait du fait de la température très basse. Nous étions arrivés à la porte de la classe et étions entrés. Le lama-professeur était en pleine fureur et fouettait toujours ses élèves les uns après les autres. En voyant le lama Mingyar Dondup il s'était arrêté, son visage avait blêmi et il était remonté sans mot dire sur son estrade.

« Que se passe-t-il ? » avait demandé mon guide.

« Rien ! si ce n'est ce garçon (c'était moi qu'il désignait) qui perturbe toujours la classe. On ne sait jamais s'il va être présent ou absent. Il vient quand ça lui chante. Je ne veux pas d'un tel élève ici. »

La réplique de mon maître ne s'était pas fait attendre : « C'est donc cela ! Mais savez-vous que Lobsang Rampa relève directement du Très Profond, le treizième dalaï-lama ? Il revient à ce dernier de prendre toutes les décisions concernant cet élève, et vous devrez vous y conformer, tout comme je m'y conforme. »

« Suivez-moi, avait-il ajouté, nous allons chez le dalaï-lama ! »

Et il était sorti, suivi du professeur qui tenait toujours son bâton à la main, l'air piteux.

« Je me demande ce qui va lui arriver ? s'était exclamé l'un des novices. Il était comme fou, il tapait à toute volée. Regarde, nous avons des bleus partout ! »

Notre curiosité avait été vite satisfaite. Mon guide était revenu avec un nouveau lama-professeur, assez jeune et l'air très sérieux. Le lama Mingyar Dondup nous l'avait présenté sur un ton très respectueux et avait ajouté : « J'espère que vous allez donner entière satisfaction à votre nouveau professeur et améliorer votre conduite et votre travail ! » Et à l'adresse du lama-professeur : « Vous avez ici un élève qui a un statut particulier. Il doit s'absenter de temps en temps ; je vous demanderais de bien vouloir l'aider à rattraper son retard lorsqu'il rentre en classe. »

Là-dessus les deux lamas s'étaient salués avec beaucoup de cérémonie et le lama Mingyar Dondup s'était éloigné.

Je ne m'expliquais pas pourquoi ce souvenir ancien m'était brusquement revenu en mémoire, et puis j'entendis la voix de mon guide : « Eh bien ! Lobsang, tu ne m'as pas entendu ? Je t'ai appelé ! »

« Pardon, Maître, j'étais au Potala je repensais à ce jour où le professeur n'avait pas voulu de moi en classe, et je me demandais comment un tel homme pouvait être lama et professeur. »

« Tu sais, mon ami, il y a parmi les hommes de la bonne et de la mauvaise herbe. Disons que celui-là était de la mauvaise herbe. Mais tout va bien maintenant. C'est moi qui désormais serai ton guide, et je ne crois pas avoir besoin de te tenir en laisse ni de te faire marcher à coup de trique ! Je te connais comme aucun professeur pourrait te connaître. » Sur ces paroles, il me gratifia d'un sourire que je lui rendis. Apprendre avec le lama Mingyar Dondup était un plaisir. Son enseignement n'était pas scolaire, il préférait faire profiter ses élèves du grand savoir qu'il avait acquis en voyageant.

« Nous allons commencer à un niveau très élémentaire, dit-il, car tu devras porter cet enseignement à l'extérieur du Tibet, et ça ne te fera pas de mal de réviser un peu ce que, je pense, tu connais déjà, du moins en ce qui concerne la première partie de la leçon. »

Je lui sus gré de ce compliment un peu camouflé. « Considérons un être vivant, commença-t-il. Il s'allonge pour se reposer, et quand le sommeil vient, son esprit, ou corps astral, se libère de la matière et se met à flotter dans l'espace. Si le dormeur n'est pas une personne très évoluée, il croira avoir rêvé lorsqu'il se réveillera. En revanche, si la personne a reçu un entraînement spécial, elle pourra elle-même guider son déplacement astral, et pendant son sommeil, vivre des expériences sur un autre plan d'existence, alors qu'elle paraîtra profondément endormie aux yeux d'un observateur. Un voyage astral peut avoir n'importe quelle destination. Et si l'on est bien entraîné, l'esprit, quand il revient dans le corps, conserve en mémoire tout ce qu'il a expérimenté. Lorsqu'un individu meurt cela veut dire que son esprit souhaitait se libérer de son enveloppe charnelle, soit parce qu'il avait épuisé, à travers elle, toutes les potentialités de l'existence terrestre, appris toutes les leçons qu'il devait apprendre dans cette incarnation particulière. Car, tu le sais, chaque être peut revenir plusieurs fois sur Terre sous différents aspects. Mais toi et moi avons un statut spécial ; nous ne dépendons pas du monde astral mais du royaume de Patra dont je te reparlerai plus tard. »

« Lorsque le corps astral s'est séparé du corps charnel, que la Corde d'Argent a été coupée et le nimbe d'or brisé, l'être ainsi libéré peut parcourir le monde et aller là où il veut. Lorsqu'il commence à se lasser de cette errance il peut consulter une autorité spéciale dont la fonction est précisément de décider si telle ou telle entité du monde astral doit y demeurer ou bien redescendre sur Terre dans une nouvelle incarnation afin de s'instruire encore. Ce n'est que dans les épreuves que l'on peut réellement faire des progrès. L'entité qui se trouvait dans la quiétude du Monde des Esprits pourra alors être renvoyée sur Terre avec différentes tendances négatives contre lesquelles elle devra lutter. S'il s'agit de tendances criminelles, par exemple,

l'individu naîtra dans un milieu favorable au développement de celles-ci, et la résistance sera d'autant plus difficile. Mais s'il réussit, son existence aura été pour lui très bénéfique car il aura fait un grand pas dans son élévation spirituelle et dans l'acquisition de la maîtrise de soi. Il aura droit après cela à un repos dans le Monde Astral. Ensuite, la Commission Spéciale pourra décider d'une nouvelle incarnation. On l'enverra peut-être comme missionnaire, mais un missionnaire dont l'enseignement serait contraire à la vérité. Là encore il naîtrait dans un milieu favorable à l'épanouissement de cette vocation, et sa vie serait considérée comme réussie s'il reconnaissait la fausseté de son message et proclamait, par exemple, qu'une femme vierge ne peut donner naissance à un fils. Sache, Lobsang, que même si une femme peut être inséminée artificiellement — ce qui a certainement ses avantages —, elle ne pourra donner naissance qu'à une fille. Et si celle-ci se marie et a des enfants, ils seront également du sexe féminin, ou bien ce seront des enfants mâles de très faible constitution. Pour procréer des êtres forts il faut nécessairement la participation de l'homme. »

« Dans le monde spirituel, continua le lama, l'être prend conscience de ses erreurs passées et peut éventuellement réparer le mal qu'elles ont occasionné. Sais-tu, Lobsang, que chaque individu doit passer par tous les Signes du zodiaque et par tous les décans, car les influences astrologiques, propres à chaque individu et révélées dans son thème, déterminent ses progrès et sa situation sociale. Prenons le cas d'une personne née sous le signe du Bélier qui devient boucher et réussit très bien dans cette profession ; si le même individu était né dans un milieu plus aisé, il serait sans doute devenu chirurgien. Tu vois, la différence n'est pas très grande. D'ailleurs on dit que la viande de porc a à peu près le même goût que la viande humaine. Rassure-toi je n'ai pas fait l'expérience. »

Je réfléchis à tout ce qu'il venait de dire, et demandai : « Maître, vous avez bien dit que l'on devait passer par tous les Signes du zodiaque, et par les décans de chacun de ces Signes ? »

« C'est cela, répondit-il. Les influences pour un même Signe changent considérablement selon que l'individu est né dans tel ou tel décan. Ainsi le premier décan porte encore les marques du Signe précédent, et le dernier décan celles du Signe suivant. Les caractéristiques du Signe en question ne sont prédominantes que dans le secteur médian. Si je te dis tout cela, c'est parce qu'un jour il te faudra parler de l'Astrologie, et faire mieux connaître cette science. Donc tous les êtres, lors de leur passage sur Terre, doivent passer par toutes les positions du cycle du zodiaque. Mais l'ordre séquentiel n'est pas nécessairement le même pour tout le monde. Il varie en fonction de la tâche à accomplir par le sujet et doit lui permettre de tirer le meilleur profit de ses expériences. »

Je restai silencieux un moment puis confiai à mon maître : « Je ne cesse de penser à ma propre route qui, selon les prévisions, doit être longue, pénible, etc. À quoi cela va-t-il servir ? »

Le lama Mingyar Dondup baissa la tête, l'air un peu gêné, puis gravement il reprit : « C'est une mission très noble que celle que tu dois accomplir sur terre, Lobsang. Mais tu auras affaire à des individus qui, eux, manqueront de noblesse, qui par tous les moyens essaieront d'entraver ta route et de saboter tes réalisations. Tu seras l'objet de jalousies inouïes. Et surtout, mon pauvre ami, tu connaîtras

de grandes difficultés dont les femmes seront la cause. Non parce que tu auras avec elles des relations sexuelles, mais parce que, par exemple, l'une d'elle t'aura manifesté de l'amitié et que son mari en sera jaloux. Ou bien des femmes t'en voudront parce qu'elles t'auront souri et que tu ne leur auras pas répondu, etc. Je t'en conjure, Lobsang, méfie-toi des femmes ; c'est ce que j'ai fait toute ma vie et je m'en réjouis. » Je m'enfonçai sans mot dire dans de sombres réflexions sur ma vie future. « Allons, Lobsang, me dit mon ami, ne t'en fais pas. Quant aux femmes, je sais que tu ne sais rien d'elles, mais cela va changer. À Chungking tu vas avoir maintes et maintes fois l'occasion d'étudier leur anatomie dans les salles de dissection. Disséquer un cadavre n'est pas une chose que l'on aime faire la première fois, mais on s'habitue très vite. D'après les Archives akhasiques tu devrais te montrer très habile chirurgien, et tu possèdes ce brin d'insensibilité qu'il faut lorsqu'on exerce la médecine. Donc, dès que nous aurons quitté cette caverne, ou cette cellule — comme tu veux —, tu vas suivre des cours pratiques de chirurgie. Je serai, bien sûr, toujours à ta disposition pour t'aider. »

« Maître, interrompis-je, vous avez prononcé plusieurs fois le mot Patra ; ni au Potala, ni au Chakpori je ne l'ai entendu prononcer. »

« Si tu ne l'as jamais entendu c'est parce que la connaissance de ces lieux est réservée à une élite. Le Royaume de Patra c'est, si tu préfères, le Champ Céleste des Champs Célestes. À la mort de l'individu l'esprit regagne le Monde Astral ou monde spirituel auquel, tu le sais, on peut aussi accéder de son vivant par le voyage astral. C'est un lieu qui ressemble à la Terre, mais plus agréable. On y rencontre des amis, on parle, on discute, on lit, et l'on écoute les autres raconter leurs expériences, réussies ou non. Mais c'est un lieu intermédiaire. Les entités qui y sont, attendent là le moment de leur réincarnation. On peut les renvoyer sur Terre ou bien dans un autre univers. »

« Au-delà du Monde Astral existe une planète unique que l'on désigne du nom de Patra. C'est le Paradis des Paradis où ne se rend qu'une élite, c'est-à-dire ceux qui véritablement ont eu une vie exemplaire en oeuvrant pour l'Humanité. Léonard de Vinci, par exemple, s'y trouve occupé à un projet dont bénéficieront d'autres planètes. Socrate et Aristote également. Les charlatans n'y ont pas leur place ; il n'y a rien que des êtres parfaitement authentiques. Je peux te dire d'ores et déjà que ta place est réservée. Cet honneur doit récompenser la vaillance dont tu as fait preuve dans tes vies antérieures et dont tu feras preuve encore dans les années à venir où, comme dans les précédentes, les tourments, les obstacles ne te seront pas épargnés. Tu réussiras cependant toujours à les surmonter, même dans cette mission que tu dois accomplir et que certains jugeront impossible. Et après cette vie tu iras au Royaume de Patra là où règne l'harmonie, là où l'on ne connaît ni la haine, ni la guerre, ni la misère. »

« Est-ce que les chats sont admis en ce Royaume ? » demandai-je.

« Mais bien sûr, répondit mon guide. Les chats ont une âme comme les humains. Les ignorants croient que cette chose à quatre pattes n'est qu'un animal muet, sot, incapable d'émotions et surtout sans âme. Mais cela n'est pas vrai. Le chat, comme l'homme, est gouverné par un superêtre et peut faire des progrès. Il peut accéder au Monde des Esprits et même atteindre Patra, et y retrouver

les amis qu'il a aimés sur Terre ou sur une autre planète. Il faut le dire aux gens, Lobsang. Les chats sont des individus à part entière qui doivent accomplir sur Terre une tâche particulière. Il faut les traiter avec grand respect ; mais je sais que tu le fais. »

« Allons faire un tour, dit-il vivement, pour se dégourdir les jambes. Allons, viens, remue-toi un peu, grand paresseux ! »

Il s'était déjà éloigné. « Maître, dis-je en lui courant après, quand vous disiez que vous ne connaissiez pas cette caverne, ce n'était pas vrai, n'est-ce pas ? Vous me faisiez marcher ! »

Il éclata de rire et dit : « Mais non je ne te faisais pas marcher. Je t'assure que je n'en connaissais pas l'entrée principale. Ce fut une véritable découverte. D'ailleurs, elle ne figure pas sur les cartes, et l'on ne comprend pas bien pourquoi elle se trouve à cet endroit. Tu as vu comme moi que le rocher ne présente aucune déformation. Peut-être le vieil ermite, gardien de ces lieux, voulait-il une entrée proche de son ermitage. Sois bien persuadé, en tout cas, que je ne me moquais pas de toi quand je t'ai félicité pour ta découverte. Maintenant il va falloir trouver un moyen de sortir d'ici, car mes jambes vont mieux et nous allons pouvoir repartir demain. Je pense être capable de redescendre la pente. »

« Mais cela ne va pas être facile dans l'état où sont nos robes », remarquai-je.

« Ne t'inquiète pas, je te promets pour demain des vêtements neufs, vieux d'un million d'années ! Je veux aussi que tu apparaises en bas non comme un novice, mais comme un moine. Dorénavant tu resteras avec moi, tu me suivras partout où j'irai et je serai responsable de ton éducation. »

Là-dessus il se retourna, se dirigea vers une porte devant laquelle il s'inclina, et tandis qu'il plaçait ses mains dans une certaine position, je vis un pan de mur coulisser lentement et sans bruit. Ce silence rendait le phénomène encore plus étrange.

« Viens, me dit le Lama en me donnant une tape dans le dos, il faut que tu vois cela. Ce globe (il m'indiquait de la main une sphère gigantesque qui se trouvait au milieu d'une salle) va te donner une idée de ce qu'est Patra. Il posa une main amicale sur mon épaule et m'emmena jusqu'à un tableau mural qui comportait un certain nombre de cadrans et dispositifs de toutes sortes ainsi qu'un immense écran qui faisait près de huit mètres de long et six mètres de large. « Cet écran permet de voir les détails », dit-il.

Bientôt l'obscurité se fit dans la pièce où nous nous trouvions, et à mesure que la lumière baissait, le globe qui symbolisait Patra s'éclairait. Il devint bientôt très brillant avec des reflets dorés quelque peu cuivrés. Il émanait de lui quelque chose de serein et d'apaisant qui donnait envie de s'y rendre.

Le Lama toucha quelques boutons et la brume qui entourait la sphère se dissipa peu à peu, comme le brouillard en montagne lorsque paraît le soleil. J'étais absorbé dans ma contemplation. Un monde fantastique s'offrait à moi. J'étais sur une jetée, bercé par le clapotis des vagues qui venaient s'y briser. Soudain, sur ma droite, apparut un navire. Je savais que c'était un navire pour en avoir vu sur des images. Il se dirigeait vers la digue où je me tenais ; parvenu au bord, il s'arrêta et s'y amarra. Une foule de passagers en descendit dont la mine radieuse me frappa.

Le sage du Tibet

Je m'en ouvris à mon maître : « Comme ils ont l'air heureux ! dis-je. Qui sont-ils ? »

« Nous sommes à Patra, répondit-il. Faire du bateau fait partie des divertissements. Ces gens reviennent, je suppose, d'une promenade en mer. Ils ont dû aborder dans l'une des îles des environs. Peut-être y ont-ils pris le thé, et les voilà de retour à Patra. Patra se trouve au-dessus du monde astral. Ce n'est qu'une élite qui peut venir ici, après une route particulièrement pénible et difficile. Mais ce qu'on trouve en ces lieux compense largement la peine endurée. »

« Il est possible de venir à Patra par le voyage astral, continua-t-il, même si l'on est encore sur Terre. Si tu veux, par exemple, revoir une certaine personne, il suffit de penser à elle très fort, et si elle veut bien te recevoir, tu te sens soulevé de terre, et tu peux te déplacer librement dans les airs jusqu'à l'endroit où cette personne t'attend. »

« Mais qui, en général, accède à ces lieux ? demandai-je. Comment arrivent-ils et doit-on les considérer comme des prisonniers ? Je suppose qu'ils ne peuvent pas partir. »

« Mais non, Lobsang, ce n'est pas une prison ! s'écria mon ami. C'est une récompense destinée aux meilleurs d'entre nous ; c'est-à-dire ceux qui se sont sacrifiés pour autrui, qui ont oeuvré jusqu'aux limites de leurs possibilités pour le bien de l'humanité. Dès que le corps astral de ces êtres s'est séparé du corps charnel, il vient ici. Et comme tu le vois, personne ici n'est relié à la Corde d'Argent, et personne ne porte au-dessus de sa tête le nimbe d'or. Ils sont devenus inutiles, car il n'y a plus aucune différence entre les êtres. La bonté est l'apanage de tous, qu'ils s'appellent Socrate, Aristote, Léonard de Vinci ou autres. Pour demeurer sur Terre il leur fallait quelques défauts, quelques taches, mais la mort physique les en a débarrassés et ils sont arrivés à Patra totalement purs. »

« Quand une entité est destinée à Patra, prenons Mendelssohn, par exemple, il doit passer d'abord par le monde astral et se présenter devant une sorte de Garde qui lui retire sa Corde d'Argent et son nimbe d'or. Il se rend ensuite à Patra où il va retrouver ses amis et connaissances, et où il pourra faire ce qu'il lui plaît. »

« Est-ce que les gens à Patra se nourrissent d'aliments comme nous le faisons sur Terre ? demandai-je. Je ne vois rien ici qui ressemble à de la nourriture. »

« En effet, il n'y a guère de choses comestibles en ce royaume, répondit le lama, car pour les êtres qui y sont il n'est plus besoin de se nourrir au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire se nourrir pour vivre. Leurs corps et esprit tirent directement de la lumière, par osmose, l'énergie qui leur est nécessaire. Ils peuvent, bien sûr, manger ou boire pour le seul plaisir de manger et de boire, à condition qu'ils ne se goinfrent pas et qu'ils n'absorbent pas d'alcool. L'alcool, Lobsang, détruit le cerveau et peut entraver l'évolution d'un individu pendant plusieurs vies. »

« Mais jetons un coup d'oeil rapide là-bas. Rappelle-toi qu'en ce lieu le temps n'importe plus, et qu'il est inutile de demander à quelqu'un depuis combien de temps il est là. Sache que l'on ne se lasse pas de Patra parce qu'il y a toujours quelque chose de nouveau à faire, des gens nouveaux à rencontrer qui seront toujours tes amis, car tes ennemis ne peuvent être à Patra où tout est harmonie. Suis-moi dans les airs, nous allons aller visiter ce petit village de pêcheurs. »

« Maître, dis-je étonné, je croyais que les gens n'avaient pas besoin de manger ! Pourquoi des pêcheurs ? »

« Ce n'est pas de la pêche au sens où nous l'entendons, Lobsang, rétorqua mon guide. Le poisson que l'on pêche ici sert à des expériences ; on essaie d'améliorer leurs facultés. Les poissons qui sont sur notre planète sont assez sots et méritent d'être capturés. Ici on ne leur fait pas de mal. Ils sont recueillis dans des filets, et ils comprennent que l'on cherche à améliorer leur espèce. C'est la même chose pour tous les animaux qui sont ici. Aucun n'a peur de l'homme, tous lui témoignent au contraire beaucoup d'amitié. Mais dépêchons-nous, nous n'avons guère de temps pour visiter car nous devons bientôt redescendre au Potala. »

Brusquement je me sentis soulevé de terre, et fus pris aussitôt d'une violente migraine. Je crus même un instant que j'allais mourir. Mais, d'un geste vif, le lama m'agrippa et posa sa main sur mes yeux. « Je suis désolé, Lobsang, dit-il, j'avais oublié que tu n'es pas habitué à voyager dans la quatrième dimension. Il faut que je te mette quelque chose dans les yeux, nous allons redescendre un moment. » Après une sensation de chute libre assez désagréable j'atteignis avec joie la terre ferme.

« Nous sommes dans la quatrième dimension et des harmoniques de la cinquième dimension interviennent parfois, m'expliqua mon ami. Lorsque l'on emmène quelqu'un à Patra, il faut s'assurer que ses yeux aient reçu un traitement spécial qui lui permettra de ne pas se fatiguer la vue une fois dans la quatrième dimension. »

Mon guide me fit allonger et me versa quelques gouttes dans les yeux, puis il me mit des lunettes qui les recouvraient entièrement. « Je vois très bien maintenant ! m'écriai-je tout excité, je vois des choses fantastiques ! »

Ce que j'avais vu avant, sans les lunettes, était beau mais maintenant c'était splendide, magnifique, féérique. Quelque chose d'impossible à décrire en termes de troisième dimension. Nous remontâmes bientôt dans les airs et je ne cessais de m'émerveiller. Je n'avais jamais vu tant de beauté chez les êtres. Les femmes surtout me semblaient ravissantes et je sentais ma chair s'émouvoir. Elles avaient toujours été des étrangères pour moi. Ma mère était très sévère, et je ne voyais pratiquement pas ma soeur. On m'en avait séparé depuis que l'on avait décidé que j'entrerais à la lamaserie. La sérénité, la splendeur des lieux dans lequel nous évoluions étaient indescriptibles. Vouloir les suggérer par des mots empruntés au langage commun équivaldrait à vouloir décrire quelque chose sur terre à un aveugle de naissance ! Comment lui décrire les couleurs, puisqu'il n'en a aucune notion ? Comment lui parler de la forme et du poids des objets puisqu'il n'a aucun point de référence ? Le problème paraît insoluble, et je me trouve dans pareille situation actuellement, incapable de décrire la beauté du Royaume de Patra. Mais je pourrai néanmoins dire que j'y ai vu des grands hommes des siècles passés oeuvrer pour les autres univers, des univers à deux et trois dimensions. On croit souvent sur Terre que les inventions sont nouvelles. Le plus souvent, leurs auteurs n'ont fait que voler l'idée à quelqu'un qui se trouvait en train de travailler sur une maquette dans le monde astral. Une fois revenus sur terre ils n'ont plus qu'à réaliser le projet et à faire breveter leur invention.

Le lama Mingyar Dondup était très connu à Patra. Partout où il se rendait on le saluait et il me présentait Le sage du Tibet

toujours aux gens comme un vieil ami à eux dont ils se souvenaient, tandis que moi je les avais oubliés du fait de ma réincarnation. « Cela ne fait rien, disaient-ils en riant, quand tu reviendras parmi nous ta mémoire te reviendra ! »

Le lama Mingyar Dondup était en grande discussion avec un savant. « Le problème majeur aujourd'hui, disait ce dernier, vient du fait que chaque race, chaque peuple a sa propre façon de voir et ne juge et n'agit qu'en fonction de celle-ci. Ainsi, dans certains pays, les femmes sont considérées comme égales à l'homme, et sont traitées en conséquence. Dans d'autres, au contraire, on pense que les femmes ne sont sur Terre que pour servir d'esclaves à l'homme. Quand les femmes de ces derniers pays vont dans les autres, elles se trouvent naturellement perdues et déconcertées. Actuellement, nous cherchons un moyen d'uniformiser les mentalités, du moins trouver une base commune sur laquelle tous les peuples du monde pourraient s'entendre. On y travaille aussi dans le Monde Astral. Il est inutile de dire que quiconque vient à Patra est convaincu de la nécessité qu'il y a à accorder à chaque individu les mêmes droits sans discrimination. »

Il leva les yeux vers moi, et me voyant avec un chat il dit : « Je vois que d'ores et déjà tu appliques ce principe avec nos amis les chats ! Ta réputation auprès des animaux n'est d'ailleurs plus à faire. Quand tu viendras à Patra tu seras accueilli par toute une armée de chats, une véritable fourrure vivante ! » Tandis qu'il me parlait, un gros chat brun à taches blanches était en train de grimper sur mon épaule. Quand il se trouva en place il posa l'une de ses pattes sur ma tête, pour se caler. Exactement comme un humain l'aurait fait.

« Allons, Antoine dit le lama, nous allons te dire au revoir, il faut que nous redescendions. Mais Lobsang reviendra, et tu pourras tout à loisir grimper sur lui. » Le chat que l'on avait appelé Antoine fit un signe entendu de la tête et sauta sur une table d'où il revint se frotter à mes jambes en signe d'amitié.

« Avant de redescendre nous allons jeter un coup d'oeil aux Jardins de Patra », dit le lama. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire nous nous trouvâmes au milieu de fleurs et d'arbres dont la splendeur me ravit. Je n'osais pas marcher de peur d'abîmer les parterres. Le lama me regarda et me dit : « J'aurais dû te prévenir, Lobsang, ici dans les Jardins de Patra on marche en général à une trentaine de centimètres au-dessus du sol. Dans la quatrième dimension il est facile de le faire, et de cette façon on ne risque pas d'abîmer les fleurs... »

« Je crois que nous allons rentrer maintenant, Lobsang, me dit bientôt mon ami. J'ai encore un certain nombre de choses à te montrer en bas, un certain nombre de choses à t'apprendre qui t'aideront dans l'existence. J'aimerais pouvoir t'accompagner tout au long de celle-ci, mais ce n'est pas possible, Mon Karma est tel que je dois tomber, dans un proche avenir, sous les coups des communistes. Mais ne nous occupons pas de cela, et redescendons. »

Chapitre neuvième

Quittant la salle de la quatrième dimension, nous nous dirigeâmes vers une autre pièce qui se trouvait à près de cinq cents mètres de là. "La Terre" était-il écrit sur la porte.

Le lama Mingyar Dondup me devança et alla s'asseoir sur un banc auprès d'un module de commande. Je pris

place à ses côtés. Il appuya sur un bouton et l'obscurité se fit dans la pièce. Je regardai autour de moi à la recherche de la lumière, et quand je me retournai vers le globe j'eus un choc et en tombai à la renverse. Une horrible bête, un dinosaure, semblait-il, était devant moi, à moins de deux mètres, et me regardait la gueule ouverte ! Je me relevai, tout penaud, et réalisai que cet animal était mort depuis des milliers d'années.

« Nous allons continuer notre leçon d'histoire, me dit le lama, et nous promener un peu au hasard dans le passé. Tu vas voir comme les livres d'Histoire sont malhonnêtes ! »

Sur le globe apparut alors une chaîne de montagnes, et au pied de l'une d'elles des soldats avaient établi leur campement. Des femmes étaient avec eux. À cette époque, on les emmenait pour réconforter les hommes après la bataille. Et en cas de victoire de l'ennemi elles étaient emmenées dans l'autre camp pour accomplir les mêmes fonctions.

La scène s'anima et l'on vit des hommes essayant de faire avancer un troupeau d'éléphants. Un homme juché sur l'un d'eux exhortait ses compagnons : « Je vous dis que ces éléphants ne grimperont pas la pente s'il y a de la neige. Ils sont habitués aux climats chauds et le froid les fera crever. Et comment porterait-on les tonnes de nourriture qu'il faudrait pour les nourrir ? Je suggère qu'on décharge ces animaux et qu'on prenne, à la place, des chevaux de la région ; nous ne passerons pas autrement ce col. »

Il régna quelque temps une grande confusion. On parlait fort, on gesticulait beaucoup, et finalement l'homme à dos d'éléphant eut gain de cause et l'on déchargea les bêtes. Puis tous les chevaux des environs furent réquisitionnés sans tenir compte des protestations des paysans.

Le lama avait pris soin de me poser sur la tête un appareil spécial sans lequel je n'aurais rien compris au langage de ces gens. Grâce à lui, leurs paroles me parvenaient très clairement.

Bientôt la caravane fut prête et l'on hissa les femmes sur les chevaux. On a l'habitude de penser que les femmes sont moins résistantes que les hommes mais l'on se trompe ; et je pensais quant à moi qu'elles feignaient la fatigue pour n'avoir rien à porter !

La troupe s'ébranla et commença à gravir le sentier. On se rendit compte bien vite que les éléphants n'auraient jamais pu le monter tant il était étroit et rocailleux. Et quand arriva la neige, les chevaux eux-mêmes ne furent guère à l'aise et il fallut les pousser.

Le lama fit tourner le globe pour sauter quelques siècles et quand il se stabilisa nous nous trouvions au cœur d'une bataille particulièrement sanglante. Non contents de trouver de part en part leurs victimes à l'aide de leur épée ou de leur lance, les guerriers leur coupaient la tête et en faisaient des tas. Nous regardâmes un moment cette tuerie barbare, et aperçûmes de chaque côté du champ de bataille des tentes grossièrement montées sous lesquelles se trouvaient des femmes. Sans doute leur était-il égal que la victoire revienne à l'un ou l'autre camp, puisque, dans tous les cas, leur sort serait le même. Comme nous, néanmoins, elles regardaient, peut-être par simple curiosité.

Mon guide appuya une nouvelle fois sur un bouton et la vitesse de rotation du globe s'accéléra. Et nous arrivâmes de nouveau au milieu d'un combat. Cela se produisit plusieurs fois encore. Nous vîmes notamment ce

Le sage du Tibet

que mon guide appelait les Croisades et dont il m'avait déjà parlé. Il était de bon ton à l'époque, lorsqu'on était de haute naissance, d'aller combattre le Sarrasin. Les Sarrasins étaient un peuple cultivé et courtois mais ils n'entendaient pas se laisser faire et ils défendirent leur territoire avec âpreté. Bon nombre de titres de noblesse disparurent en ces contrées lointaines avec ceux qui les portaient !

Nous assistâmes aussi à un épisode de la guerre des Boers. « De part et d'autre, me dit mon guide à l'oreille, on se proclamait les défenseurs de la justice ! » Il me fit remarquer aussi les méthodes de combat particulièrement sadiques des Boers qui cherchaient avant tout à mutiler leur adversaire en une région du corps bien précise.

Puis l'on revint à l'époque des Croisades. La bataille venait de s'achever mais l'on ne savait pas qui était le vainqueur. Chaque clan s'était maintenant replié de chaque côté du champ de bataille, et assaillants et assaillis retrouvaient leurs femmes. Quant aux blessés et aux morts ils jonchaient le sol et personne ne s'en occupait car il n'y avait pas à l'époque de service sanitaire. En cas de blessure grave, il était d'usage de demander à l'un de ses amis un poignard que l'on gardait en main et que l'on se plantait dans le cœur lorsque la souffrance devenait intolérable.

Le lama fit encore tourner le Globe et ce fut une nouvelle guerre. Une guerre sans merci qui semblait ravager le monde entier. Des gens de toutes couleurs maniant toutes sortes d'armes étaient engagés dans le carnage. Il y avait aussi de gros canons montés sur roulettes et dans le ciel flottaient de drôles de choses reliées par des ficelles. Je sus plus tard que c'était des ballons. Ils pouvaient monter très haut et les hommes qui étaient à bord des nacelles pouvaient ainsi voir en territoire ennemi et établir leur stratégie militaire en conséquence. Mais ils ne restèrent pas longtemps dans le ciel car des engins bruyants surgirent bientôt de l'horizon et eurent vite fait de les faire exploser.

Partout ce n'était qu'un marécage de boue et de sang parsemé de débris humains. Des cadavres pendaient aussi des fils barbelés et régulièrement des obus éclataient qui, chaque fois un peu plus, délabraient la campagne envahissante.

Un nouveau réglage de la machine fit apparaître une nouvelle image. La mer s'étalait devant nous et l'on distinguait à peine quelques points minuscules à l'horizon. Le lama actionna une manette et les points se rapprochèrent ; il s'agissait en fait de gros navires de guerre, tout en acier et portant sur leurs flancs des tubes métalliques qui crachaient régulièrement des projectiles. Ces derniers pouvaient parcourir plus de trente kilomètres avant d'atteindre un bâtiment ennemi. Soudain l'un d'eux atterrit sur le pont d'un navire que nous regardions. Ce fut alors comme si le globe tout entier explosait. Sans doute, la réserve de munitions avait-elle été touchée car en quelques secondes le bateau avait été pulvérisé. Partout ce n'était que débris de chair et de ferraille qui retombaient dans un nuage de sang.

Puis les tirs s'arrêtèrent et la bataille navale qui se déroulait sous nos yeux parut se calmer. C'est alors que sur l'un des bateaux nous vîmes un homme s'avancer, d'un pas furtif, vers son capitaine. Quand il fut à sa hauteur, il dégaina et le tua.

Nous revînmes ensuite à l'époque de la Guerre de Troie. « Pourquoi ne suivons-nous pas l'ordre

chronologique ? » demandai-je à mon guide. « J'ai ma petite idée là-dessus, déclara-t-il l'air mystérieux. Continue à regarder, Lobsang »

Je vis alors un soldat troyen brandir une lance et la planter, sans plus de préambule, dans la poitrine de son supérieur. « Vois-tu, Lobsang, commenta mon guide, la nature humaine, quelle que soit l'époque, ne varie pas et demeure ce que fondamentalement elle est. Un homme peut tuer son capitaine dans l'une de ses vies, et perpétrer le même crime dans toutes ses autres vies. Je ne veux pas t'enseigner l'Histoire comme on le fait dans les livres ! Ceux-ci doivent servir des intérêts politiques, aussi altèrent-ils la vérité, et je veux que tu connaisses cette vérité ! » La leçon continua encore quelque temps. Des images défilaient et l'on sautait d'une époque à l'autre sans souci de la chronologie. On pouvait mieux juger ainsi des actes des hommes et particulièrement des hommes au pouvoir dont la fourberie, par exemple, me parut être la caractéristique première, et ce à toutes les époques !

« Maintenant, dit soudain mon ami, je te propose une petite incursion dans le futur ! »

Après un certain nombre de périodes d'ombre et de lumière, le globe finalement se stabilisa et l'on put voir dans la lumière un paquebot immense fendre les flots. Puis brusquement un cri perçant déchira le silence. Le navire venait de heurter un iceberg et la coque était fissurée juste au-dessous de la ligne de flottaison.

Le paquebot commençait à couler et la panique gagnait le bord. Certains des passagers sautaient dans les canots de sauvetage tandis que d'autres étaient projetés par-dessus bord à mesure que le bateau prenait de la gîte. Dans l'affolement général, un orchestre, sur le pont, continuait de jouer... Sans doute espérait-il calmer les esprits. Il jouait toujours lorsque le navire sombra tout à fait et disparut sous les flots dans un bouillonnement effroyable. Des bulles d'air énormes remontèrent à la surface tandis que des taches d'huile se formaient et s'épandirent tout autour. Puis l'on vit divers objets remonter, un sac à main, un corps d'enfant, etc.

« Dans la suite d'événements que je t'ai montrés, précisa mon guide, celui-ci non plus n'est pas à sa place. Il a eu lieu avant la guerre que tu viens de voir. Mais je trouve plus commode de procéder de la sorte pour te faire comprendre ce que je veux que tu comprennes. D'ailleurs, poursuivit-il, quand tu regardes un livre d'images, il n'est pas nécessaire de les regarder dans l'ordre pour en comprendre le sens ! »

L'aube parut sur la mer, et dans la première lueur du soleil les pointes acérées des icebergs ressemblaient à des lames rougies par le feu. Mais le soleil monta peu à peu et tout reprit son aspect normal ; sauf la mer qui restait encombrée d'objets les plus divers. Il y avait des fauteuils éventrés, des meubles brisés, des caisses et, bien entendu, des cadavres rigides couleur de cire. La plupart de ces hommes et de ces femmes portaient encore leur tenue de soirée (encore que pour les femmes j'étais bien incapable de dire si c'était leurs robes du soir ou leurs chemises de nuit !). Nous scrutâmes l'horizon mais apparemment aucun secours ne venait. « Nous n'allons pas rester ici, me dit alors le lama, puisque nous ne servons à rien. »

Il tourna encore quelques boutons et le globe tourna à vive allure pour se stabiliser bientôt sur une image représentant une ville. Une ville d'Angleterre, me précisa le lama qui me traduisait les inscriptions que nous voyions

Le sage du Tibet

dans les rues. Nous nous arrê tâmes devant un kiosque à journaux. Bien entendu, le marchand ne pouvait nous voir puisque nous nous trouvions en un plan temporel différent. Ce que nous étions en train de voir était une anticipation du futur. Nous vivions au début du siècle, et ceci se passait vers les années 1939-1940. Je n'étais pas bien sûr des chiffres que je lisais mais c'était à peu près cela. Les journaux étaient couverts de gros titres que mon guide me lisait. Il était beaucoup question d'un certain Neville Chamberlain qui s'était rendu à Berlin avec son parapluie. Puis nous nous glissâmes dans ce que le lama appelait un "ciné-actualités", et l'on vit défiler sur un écran une foule de gens à la mine patibulaire. Ils portaient des casques en acier et tout un attirail militaire, et marchaient d'une bien curieuse façon. « C'est le pas de l'oie, me dit mon guide ; on le pratiquait beaucoup dans l'armée allemande. » Ensuite vint une image qui montrait des gens mourant de faim et de froid dans un autre pays..

De retour dans la rue, le lama arrêta un instant la machine pour nous laisser souffler. Ce voyage dans le passé et le futur était très fatigant, surtout pour moi qui n'étais qu'un très jeune garçon n'étant jamais sorti du Tibet. Toutes ces choses nouvelles me fascinaient en même temps qu'elles m'inquiétaient. Il nous fallait donc prendre un peu de repos.

M'adressant à mon guide je dis : « Je pense toujours à Patra, et je me demande pourquoi aucun de nos maîtres ne nous en a jamais parlé ! Ils nous ont dit qu'après la mort l'individu se rendait dans un lieu intermédiaire appelé le monde astral, et que là il attendait sa réincarnation sur terre ou dans un autre monde. Mais jamais ils n'ont évoqué le Royaume de Patra. Pourquoi ? »

« Mon cher Lobsang, répondit calmement le lama, il y a beaucoup de choses dont tu n'as pas encore entendu parler. Quant à Patra, c'est un lieu qui est encore bien supérieur au Monde Astral. Je te l'ai dit, seuls les êtres exceptionnels, les êtres très vertueux qui ont consacré leur vie à autrui peuvent s'y rendre. Si l'on en parlait à tout le monde, ce serait trop décourageant pour ceux qui devaient s'y rendre à la fin de leur vie, mais qui, pour une raison ou pour une autre, ont dévié de leur route, perdant ainsi leur option sur Patra. Mais toi et moi, continuâ-t-il, sommes assurés d'y aller dès que nous quitterons ce monde. Cependant notre séjour là-bas ne sera pas éternel car nous devons accéder ensuite à un niveau encore plus élevé. Tu as vu qu'à Patra les êtres se consacraient à l'amélioration de la condition humaine aussi bien que de la condition animale. Les animaux, pour eux, sont tout aussi importants que l'Homme. Ils ont une âme et peuvent, tout comme l'Homme, faire des progrès ou régresser. Les Hommes ont trop souvent tendance à se croire supérieurs à eux, et à en faire leurs esclaves. Ils sont parfaitement dans l'erreur. »

« Maître, interrompis-je, vous m'avez montré tout à l'heure quelque chose qui ressemblait à une guerre mondiale, je voudrais savoir comment elle se termine. »

« Très bien, tu vas le savoir, dit mon ami, je vais régler la machine de sorte que l'on voit les événements qui ont immédiatement précédé la fin des hostilités. »

Il consulte un livre qui semblait donner différentes dates, puis ajusta des boutons et le globe s'éclaira à nouveau. Un paysage ravagé s'étalait devant nous. Au milieu, un wagon était posé sur des rails. J'avais déjà vu de drôles de véhicules transportant des passagers et des marchandises circuler sur ce genre de rails. (Je ne sus que

par la suite qu'il s'agissait de trains.) Cette fois, le wagon était immobile et particulièrement somptueux. Il était tout vitré et l'on apercevait à l'intérieur des sentinelles qui faisaient les cent pas dans le couloir, et des hommes — sans doute des domestiques — qui posaient des nappes blanches sur les tables et qui dépoussiéraient les meubles.

Je profitai d'une pause pour m'absenter. Quand je revins, le wagon était rempli de monde. L'accoutrement de ces gens me parut un peu extravagant mais je compris bien vite qu'il y avait là tous les chefs d'État-Major des différentes armées représentant les puissances en guerre. Tout d'abord il y eut une scission entre les groupes, puis tous se rassemblèrent autour des tables.

Je regardai tous ces hommes avec étonnement. Je n'avais rien vu de semblable. Certains (les plus importants, pensai-je) arboraient sur le devant de leur veste des rangs serrés de médailles, et d'autres portaient autour du cou des rubans ou des galons d'où pendaient également des médailles. J'avais l'impression que chaque clan voulait impressionner le clan adverse par le nombre de ses décorations !

Je me demandais aussi comment ils arrivaient à s'entendre par-delà le cliquetis continu que faisaient ces pièces métalliques en se heurtant.

On faisait beaucoup de gestes avec les mains, et des individus ne cessaient d'aller et venir entre les personnages, portant des messages. Puis quelqu'un présenta une feuille de papier, et tour à tour les personnalités présentes y apposèrent leur signature. J'eus l'intuition, à ce moment-là, qu'une même hypocrisie régnait de part et d'autre.

« Ce que tu vois en ce moment, Lobsang, me dit le lama, marquera la fin d'une guerre qui aura duré plusieurs années. Ces hommes viennent de proposer et de signer un armistice selon lequel chaque pays doit suspendre les hostilités pour se consacrer à sa reconstruction. »

Je regardai encore attentivement la scène, et vis que ces gens avaient l'air bien sombre. Ils auraient dû, à mon avis, se réjouir de la fin de la guerre ! On lisait sur leur visage une expression de haine qui semblait vouloir dire, du moins pour l'un des clans : « Très bien, vous avez gagné cette première manche, mais nous prendrons notre revanche ! »

Le lama Mingyar Dondup fit à nouveau quelques réglages, mais l'on restait à la même époque. C'était toujours la guerre, et l'on voyait des soldats, des marins, des aviateurs, chacun dans son arme respective, continuer à se battre. Et brusquement, lorsqu'un certain jour arriva, à une heure précise, onze heures en l'occurrence, les combats s'arrêtèrent. Inutile de dire combien la guerre, avant d'en arriver là, avait fait de victimes !

Puis — il était alors onze heures cinq —, on vit passer dans le ciel un avion à la cocarde tricolore qui revenait tranquillement à sa base. Surgit alors de derrière un nuage un avion de chasse à l'aspect féroce. Dans un grondement effroyable il piqua sur l'avion tricolore, cracha quelque chose et l'autre aussitôt s'enflamma et s'écrasa sur le sol. Un meurtre de plus venait de se commettre. C'était bien un meurtre, maintenant, puisque la guerre était finie !

Nous vîmes ensuite de grands navires traverser un océan ; ils rapatriaient les troupes, et leur chargement était tel que des hommes devaient dormir sur le pont ou dans les canots de sauvetage. Ils se dirigeaient tous vers un immense pays dont je ne comprenais pas bien la politique

Le sage du Tibet

puisqu'il avait vendu des armes aux deux pays en guerre, ce qui fit que, lorsque à son tour il était intervenu dans le conflit, il s'était battu contre ses propres armes ! Cela me paraissait être le comble de la démente !

Quand les bateaux arrivèrent à quai, des cris de joie les accueillirent. Des serpentins de papier volaient dans les airs, et les sirènes des navires mugissaient de concert avec les klaxons des voitures. Partout dans les rues s'improvisaient des fanfares qui jouaient n'importe quoi et pas forcément le même morceau ! Tout cela faisait un vacarme épouvantable.

Un peu plus tard apparut l'un des chefs des forces alliées victorieuses. Sa voiture descendait le long d'une avenue, et du haut des grands édifices qui la bordaient tombait une pluie de confettis multicolores, tandis que des gens sur les trottoirs soufflaient dans ce qui devait être des instruments de musique. Je pensais que tous ces gens se réjouissaient peut-être à l'idée qu'ils allaient gagner beaucoup d'argent en revendant maintenant les armes du gouvernement précédent aux petits pays qui voulaient se faire la guerre !

Quelques instants plus tard, les images devinrent plus sordides. Les soldats étaient revenus victorieux du front, mais chez eux le chômage les attendait. Ils étaient des millions de sans-travail. La misère régnait et l'on voyait partout les queues s'allonger devant ce qu'on appelait les "soupes populaires". On y venait muni d'une gamelle que l'on vous remplissait d'une infâme bouillie que l'on rapportait à la maison pour la partager avec sa famille.

La situation était bien sombre. Et dans un pays, les miséreux qui traînent en haillons dans les rues ne peuvent vivre bien longtemps. Ils erraient un moment à la recherche d'un mégot ou d'un croûton de pain, et bientôt on les voyait s'arrêter, s'accrocher à quelque réverbère, puis s'effondrer sur le sol, pour finalement rouler dans le caniveau, morts, morts de faim, morts de désespoir ! Et les badauds, au lieu de s'apitoyer, restaient indifférents ; peut-être même se réjouissaient-ils, pensant que plus il y aurait de morts plus il y aurait de chances d'avoir un emploi. Les soupes populaires se multipliaient et, régulièrement, des hommes en uniforme ramassaient les cadavres, sans doute pour les brûler ou les enterrer.

Nous continuâmes notre promenade dans le futur, et ce faisant nous découvrîmes que dans le pays qui précisément avait perdu la guerre précédente, on se préparait à un nouveau conflit. On formait des mouvements de jeunesse et l'on entraînait les troupes. Quant aux prototypes d'avion que l'on mettait au point on disait que c'était des jouets ! Entra bientôt en scène un curieux petit personnage, au visage blême, aux yeux exorbités et portant une moustache. Chaque fois qu'il montait sur un podium pour haranguer la foule, celle-ci se précipitait pour l'écouter. Des faits similaires avaient lieu ailleurs, et bientôt le monde entier, ou presque, fut à nouveau en guerre.

« Maître, m'écriai-je, peut-on empêcher que n'arrivent des faits qui ne sont pas encore accomplis ? » Le lama me regarda, puis regarda le globe qui s'apprêtait à nous renvoyer une autre image, et dit : « Oui, Lobsang, dans la mesure où il est facile de prévoir les réactions des gens, qui toujours se répètent. Ainsi, prenons le cas d'une femme qu'un homme poursuit ; elle va essayer de lui échapper en courant dans une direction donnée, et se cachera à tel ou tel endroit. Si elle est poursuivie à nouveau, elle fera de même ; au bout de la troisième fois, tu pourras sans risque

de te tromper dire quelle sera sa trajectoire, et aussi prévoir une quatrième tentative de poursuite de la part de l'homme, et éventuellement son arrestation qui ne saurait tarder. »

« Mais comment peut-on obtenir une représentation d'événements qui n'ont pas encore eu lieu ? » repris-je.

« Tu es trop jeune encore pour comprendre les explications scientifiques que je pourrais te donner, Lobsang, me dit mon ami, mais sache, néanmoins, que chaque fait matériel que tu expérimentes sur la Terre a son origine dans la quatrième dimension, ou monde spirituel. Ce que tu vis n'est que la répercussion d'un fait qui a déjà existé à ce niveau. Certains individus ont un don de voyance qui leur permet de capter ces réalités, et de prédire l'avenir à long terme avec beaucoup de précision. Je possède ce don, et je peux aussi capter les ondes émises par le cerveau d'autrui. C'est ce qu'on appelle la télépathie. Tu possèdes ce don également, et lorsque tes pouvoirs seront totalement développés, ta clairvoyance sera encore bien supérieure à la mienne. Depuis ta naissance, et même avant, tout dans ton éducation a tendu, et tend au même but ; il s'agit de t'aider à faire de toi ce que tu dois être, c'est-à-dire, un grand visionnaire. Et si tu as pensé que tes parents étaient trop sévères avec toi, tu dois comprendre que c'était dans ton intérêt et par ordre des dieux. Tu as une mission bien précise à accomplir et il te faut être en mesure de le faire ; par conséquent, convenablement t'y préparer. Plus tard, tu verras plus en détail toutes ces questions concernant les différentes dimensions, et le Temps, et tu comprendras mieux ce que je t'ai expliqué hier à propos de ces divisions imaginaires que l'on fait à la surface du globe et que l'on appelle des fuseaux horaires. Comme je te l'ai dit, deux points, par exemple, situés de part et d'autre d'une ligne fictive n'auront pas la même heure locale et pourront même avoir un jour de différence. Mais cette démarcation et cette organisation du temps en jours et en heures n'a aucune valeur réelle dans l'absolu ; elles ne sont faites que pour faciliter le commerce des hommes. Cela dit, revenons aux images que nous venons de voir. Tu as compris, je pense, que ces événements ne se produiront que dans une cinquantaine d'années. »

« Oui, répondis-je, et cela m'a même stupéfait tellement ces situations paraissaient réelles ! Mais je suppose que la plupart des engins que nous avons vus ne sont pas encore construits, car leur conception requiert des connaissances techniques que nous n'avons pas encore, mais que nous aurons dans quelque temps. »

« Oui, dit gravement le lama en hochant la tête, et vers les années 1939-1940 éclatera un conflit dans lequel seront engagés un grand nombre de pays ; c'est ce que l'on appellera la Seconde Guerre mondiale, qui sera encore plus meurtrière que la Première. On se battra un peu partout dans le monde. Certains pays seront complètement détruits et ceux qui gagneront la guerre n'en gagneront pas pour autant la paix. Je peux te dire que l'année 1939 marquera le début des hostilités, mais je ne connais pas la date exacte. Il est d'ailleurs inutile de la connaître puisque l'on ne peut pas intervenir. Cette guerre durera plusieurs années. Ensuite, des foyers de luttes révolutionnaires ne cesseront de se développer de par le monde. Il y aura aussi des grèves et beaucoup de mécontentement social dont les Syndicats essaieront de profiter pour asseoir leur autorité et dominer leur pays. »

« Malheureusement, poursuivit le lama, je dois te dire aussi qu'il y aura une Troisième Guerre mondiale ; elle

Le sage du Tibet

éclatera en 1985, semble-t-il, et tous les peuples du monde, sans distinction de couleur et de race, seront concernés. Après cette guerre émergera une nouvelle race d'hommes à la peau basanée. Elle émergera à force de viols : viols des femmes blanches par les hommes noirs, et vice versa. Tant qu'il n'y aura pas une race unique sur Terre il n'y aura pas de paix possible et durable. »

« Vers l'an 2000, continua-t-il (je dis "vers" car, contrairement à ce que pensent certains ignorants, il n'est pas possible de prédire avec exactitude), il y aura beaucoup d'agitation et de grands bouleversements sur notre planète et dans l'Univers. Mais après de violents combats, et grâce à l'intervention d'extraterrestres, opposés à une domination de la Terre par les communistes, le conflit finira par se résorber. »

Puis coupant court à cette dissertation, mon ami se leva et dit : « Il est temps de jeter un coup d'oeil à mes jambes et de voir si elles seront capables de me porter jusqu'au Potala ! »

Nous fîmes le tour de tous les appareils que nous avions utilisés, nous assurant qu'ils étaient propres et en état de marche. Puis, le lama et moi endossâmes des robes neuves, enfin neuves mais vieilles de plus d'un million d'années ! Elles étaient néanmoins très belles, taillées dans un tissu somptueux. Nous avions eu beaucoup de mal à faire notre choix, cherchant parmi la quantité de robes celle qui flatterait le mieux cette vanité dont ni l'un ni l'autre n'étions exempts. Nous avions finalement opté. J'étais vêtu comme un moine, et le lama Mingyar Dondup portait, quant à lui, une robe que je jugeai très digne de son rang.

Nous posâmes par-dessus nos robes des capes très amples que nous avions trouvées et qui nous protégeraient de la poussière durant la descente.

Après avoir avalé une collation et satisfait quelques besoins il ne restait plus qu'à partir.

« Maître, m'écriai-je, comment allons-nous boucher l'entrée de la caverne ? »

« Ne t'inquiète pas, Lobsang, tout a été prévu, dit le Lama. Dès que nous serons sortis, une dalle de pierre de plusieurs mètres d'épaisseur retombera et camouflera complètement l'ouverture. Il nous faudra nous en aller très vite, avant que le dispositif d'obturation ne se déclenche. Tu peux être sûr que les Chinois, quand ils envahiront le Tibet auront bien du mal à trouver cette cachette ! Dans ces endroits secrets se cacheront les plus sages de nos Sages qui transmettront leur savoir aux générations futures pour qu'elles fassent revenir la paix sur Terre. » Au bout du couloir que nous suivions s'ouvrit brusquement un carré de lumière. Nous nous précipitâmes et débouchâmes à l'air libre. Je regardai avec une certaine tendresse vers le fond de la vallée où se trouvaient le Potala et Chakpori. Puis je pris conscience de l'à-pic qui nous en séparait, me demandant comment nous allions pouvoir descendre. Je fus brutalement tiré de mes pensées par une violente secousse du sol et un bruit effroyable. La dalle venait de retomber, et rien absolument rien ne laissait supposer qu'il y avait eu à cet endroit une ouverture et l'entrée d'un tunnel. J'avais l'impression que notre aventure elle-même avait été, en une seule seconde, gommée.

Il fallut redescendre. Je regardais mon guide qui marchait devant moi, et essayais de me faire à l'idée que bientôt il serait victime d'un communiste perfide. Je pensais également à ma propre mort qui aurait lieu en pays

étranger, et je me consolais en me disant que le lama Mingyar Dondup et moi serions un jour réunis dans la Lumière Sacrée de Patra.

Épilogue

Une autre page de mon histoire vient de se tourner. Il ne me reste plus maintenant qu'à attendre sur mon lit d'hôpital que l'on vienne couper ma Corde d'Argent et briser mon nimbe d'or afin que mon esprit puisse librement se rendre au Royaume de Patra.

J'aurais pu faire plus encore. J'aurais voulu, par exemple, intervenir au nom du Tibet à la Société des Nations, ou à l'ONU, comme on l'appelle maintenant. Mais la jalousie et la méchanceté de certains m'en ont empêché, et le dalaï-lama qui à cette époque était en difficulté ne pouvait aller contre leurs désirs.

J'aurais pu écrire davantage de livres sur mon pays. Mais là encore je me suis heurté à la perversité des gens, et des articles frelatés et des faux témoignages ont paru dans la presse. La presse, on le sait, ne recherche que le macabre ou l'horreur spectaculaire, et ne se complaît que dans ce qui est bas.

Je répète que la transmigration des âmes existe. C'est un phénomène réel que l'on pourrait comparer à un homme qui se trouverait dans les airs en avion, et qui, arrivé à destination, monterait dans la voiture qui l'attendrait à l'aéroport. Cette dernière symbolisant le corps que l'homme, soit l'âme, va animer le temps d'une vie pour mener à bien la tâche qui lui a été attribuée.

Mes livres disent la vérité. Ils n'ont rien à voir avec la science-fiction, même si je fais parfois des allusions scientifiques. Celles-ci auraient pu d'ailleurs être approfondies, mais je ne l'ai pas voulu. Quant à la fiction, il n'y en a pas la moindre trace dans cet ouvrage. Je ne relate que des faits véridiques et ne me suis octroyé aucune liberté.

Cela dit, il ne me reste plus qu'à attendre sur mon lit de douleurs que prenne fin cette nuit d'horreur qu'est la vie sur terre. Je dois à mes compagnons, les chats, les rares instants de bonheur que j'ai connus ici-bas et j'ai pour eux plus de tendresse que pour n'importe lequel des êtres humains.

Pour finir, je voudrais dire un mot de ceux qui, à Plymouth, en Angleterre, ont essayé d'exploiter mon cadavre en faisant courir le bruit que j'étais mort et que du pays d'outre-tombe je les avais chargés d'organiser un cours de spiritisme dont j'aurais été l'élément moteur. La communication se faisant par le Oui-Ja.

Signalons en passant que le Oui-Ja est une absolue duperie, et que, par ailleurs, il peut être dangereux car il risque de raviver des forces occultes maléfiques dont l'utilisateur serait la première victime.

Que l'Esprit du Bien soit avec vous !



L'AGE ADULTE



CI-DESSUS

Le XIII^e dalaï-lama (assis, quatrième à partir de la gauche), avec sa suite et l'officier britannique Sir Charles Bell, Darjeeling, Inde, 1911. Lorsque les troupes chinoises entrèrent dans Lhassa, en 1910, le XIII^e dalaï-lama se réfugia en Inde. Véritable augure de l'invasion communiste qui eut lieu quarante ans plus tard, le dalaï-lama expliqua à Sir Charles : « Je suis

venu en Inde pour demander l'aide du gouvernement britannique. S'il n'intervient pas, les Chinois occuperont le Tibet, détruiront notre religion et notre système politique et placeront à la tête du pays des officiels chinois. »

À DROITE ;



Le Testament de Rampa

Montréal : Éditions Stanké, ©1984. Stanké-Arnaud Immelé

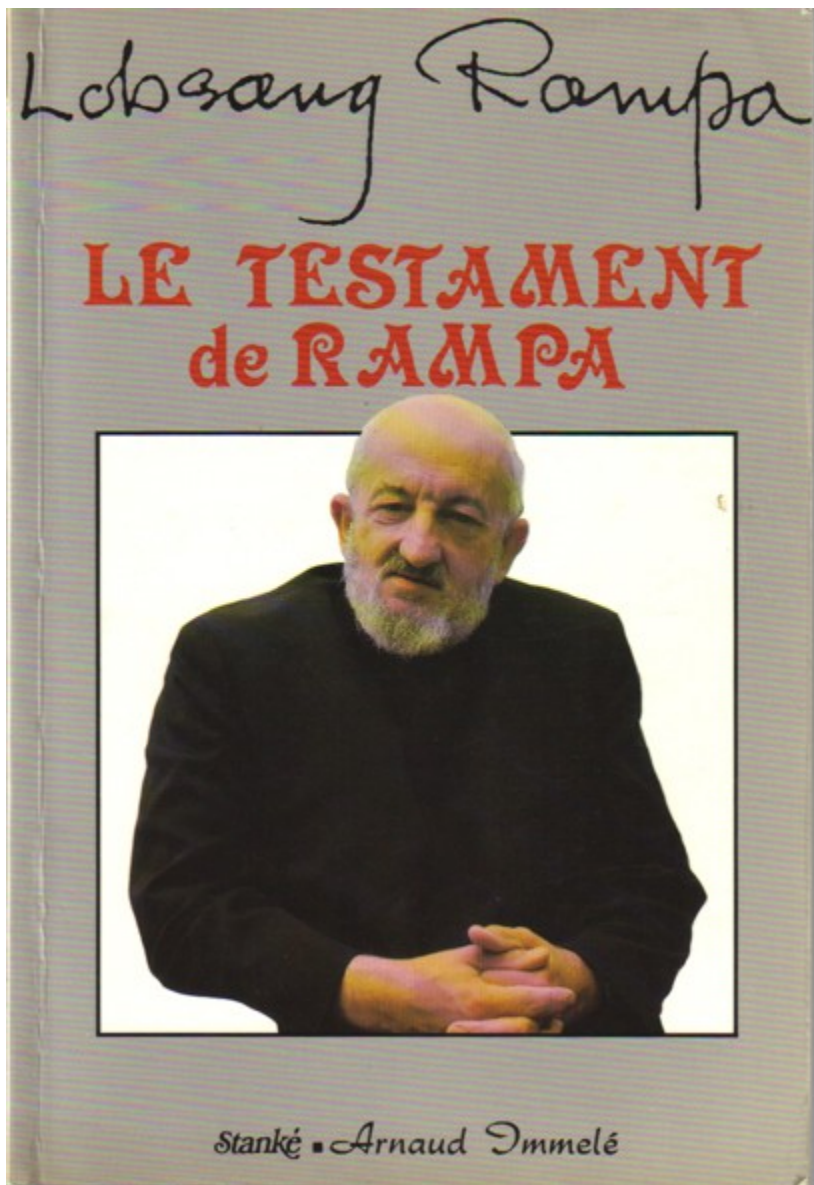


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 14

LA TERRE

Formation et origine..... 15

Configuration. « La Terre est creuse ». Origine des O.V.N.I.	25
Organisation « Les Manus » du monde	37
Les mondes parallèles — La quatrième dimension	40
Les différentes civilisations	45
Le peuple juif est une race qui	47
Abordons donc la question juive.	47
nous approchons du onzième Guide.	48
Le Sauveur de notre temps naîtra, lui, au début de 1985.	48
« Ici-bas, c'est le monde de l'illusion »	53
« La vie est semblable à une école »	56

[L'HOMME](#)

[La condition humaine](#)

Nature de l'homme	63
Potentiel humain	
Conscient, inconscient, subconscient	67
Imagination	71

[Relations humaines](#)

Amour — affection (âme-sœur)	81
Mariage — couple	84

[L'homme et ses « partenaires » sur terre](#)

Les chats	88
Le rôle des animaux auprès des humains	91
à propos des animaux	92
Les Chats (2e)	96
Les plantes	99
Considérations écologiques	102

[Problèmes métaphysiques](#)

Existence de Dieu	104
La Terre est l'école	104
Nécessité de la religion	105
La foi	109
L'enfer	113
Le purgatoire	116
Les anges-gardiens-guides	118
La prière	120
La méditation	126
Le vieillissement	129
La peur	131

La souffrance	136
La drogue	139
L'alcool	142
La démence	143
Le suicide	146

[LE MESSAGE DE RAMPA](#)

Le troisième œil	153
L'aura	163
Rouge	169
Orangé	171
Jaune	172
Vert	173
Bleu	174
Indigo et violet	175
Gris	175
Lecture d'une aura	176
La corde d'argent	179
Le voyage astral	183
Le karma	192
Les documents akashiques	197****
Les Formes-Pensées	200
L'hypnotisme	204
La psychométrie	210
La télépathie	214
La clairvoyance	219
Les « voyants	222
La voie médiane et ses lois	225
La mort	229
Les différents niveaux de l'astral	239
La réincarnation	242
Peur de la mort	245
Suicide	246
La réincarnation — Une nouvelle naissance	247
Prédictions de Rampa	255

INTRODUCTION

L'idée d'une anthologie des œuvres de Rampa nous est venue quand nous avons réalisé que nous n'aurions pas assez d'une vie pour répondre au courrier que les lecteurs de Lobsang Rampa nous faisaient parvenir.

Souvent les mêmes demandes d'information nous reviennent, pour éclaircir certains thèmes ou encore pour savoir quel ouvrage de Lobsang Rampa choisir afin de mieux

atteindre les objectifs personnels de chacun.

De concert avec notre éditeur, la décision fut donc prise de réunir en un seul livre les écrits les plus significatifs puisés dans l'immense œuvre du Dr Lobsang Rampa.

Les pages qui suivent représentent la quintessence de l'enseignement de mon regretté mari. Elles constituent en quelque sorte son TESTAMENT. Le legs qu'il a voulu faire à ses innombrables amis à travers le monde entier. Bien sûr ce ne sont que des extraits et pour ceux qui désireraient approfondir la pensée de Lobsang Rampa nous suggérons de lire ses œuvres au complet qui sont généralement disponibles dans plusieurs collections et à propos desquelles on trouvera ici toutes les informations voulues.

Enfin je me permets de signaler que, toute personne intéressée à acquérir de meilleures connaissances et à s'assurer une certaine flexibilité dans sa recherche pourrait également lire mon livre publié récemment aux Éditions internationales Alain Stanké, intitulé « Lumière et sagesse ».

Puisse la lecture de l'enseignement de Rampa vous servir de guide dans votre épanouissement personnel.

San Ra-Ab Rampa

14

LA TERRE

Formation et origine

À l'aube des temps, la terre n'était pas telle qu'elle est aujourd'hui. Elle tournait beaucoup plus près du soleil et en sens inverse. Dans son voisinage était une autre planète, en quelque sorte sa jumelle. Les jours étaient plus courts, aussi les hommes avaient-ils l'impression de vivre plus longtemps, pendant des siècles. Le climat était plus chaud, et la flore d'une luxuriance tropicale. La faune très variée était riche d'animaux aux formes gigantesques. La pesanteur était plus faible que de nos jours en raison de la différente vitesse de rotation de la terre. La taille de l'homme atteignait le double de sa taille actuelle encore qu'il ne fût qu'un pygmée comparé aux gens d'une autre race qui vivaient à ses côtés, des super-intellectuels appartenant à une caste différente. Ces super-intellectuels gouvernaient la terre et ils apprirent beaucoup aux hommes, qui étaient alors comme des élèves soumis à l'autorité d'un maître bienveillant. Il arrivait souvent à ces énormes géants de monter à bord d'engins de métal brillant qui sillonnaient le ciel. L'homme, cette pauvre créature ignorante qui n'en était encore qu'aux premiers balbutiements de la raison raisonnante, était incapable de comprendre tout cela car son intelligence dépassait à peine celle des singes.

» Pendant des temps infinis, la vie sur la terre suivit un cours paisible. La paix et l'harmonie régnaient entre tous. Les hommes communiquaient entre eux par télépathie, sans avoir recours à la parole, qui n'était utilisée que pour les dialectes locaux. Puis les

super-intellectuels qui dominaient l'homme de leur haute taille, se prirent de querelle. Des factions se formèrent, qui ne pouvaient se mettre d'accord sur certaines questions, exactement comme les nations d'aujourd'hui. Un de ces groupes gagna une autre partie du monde où il essaya d'imposer sa domination. Une guerre éclata. Les surhommes s'entre-tuèrent en s'infligeant mutuellement de grosses pertes au cours de féroces batailles. L'homme qui brûlait du désir de s'instruire, apprit l'art de la guerre, apprit à tuer. La terre, où la paix avait régné jusqu'alors, devint un enfer. Pendant de longues années les surhommes travaillèrent en secret, les uns contre les autres. Un jour, une énorme explosion secoua la terre et la déplaça de son orbite. Des flammes rougeoyantes traversèrent le ciel et la terre fut entourée de fumée. Le tumulte cessa enfin mais pendant de longs mois d'étranges signes qui frappaient les peuples de terreur apparurent dans le ciel. Venant des espaces infinis, une planète s'approchait de la terre; chaque jour, elle paraissait plus grande. Bientôt, il fut évident que la collision était inévitable. Des raz de marée déferlèrent sur la terre, de grands vents s'élevèrent et les jours et les nuits furent remplis du hurlement des tempêtes furieuses. La planète remplit alors tout le ciel, comme si elle allait bientôt tomber droit sur la terre. À mesure qu'elle s'approchait, de vastes étendues de terre ferme furent

15

submergées sous les raz de marée. Des tremblements de terre secouèrent la surface du globe et, en un clin d'oeil, des continents entiers furent engloutis. Alors, la race des surhommes oublia ses querelles; tous coururent à leurs machines étincelantes et s'élancèrent dans le ciel pour fuir les cataclysmes ravageant le globe. Mais sur celui-ci, les tremblements continuaient; des montagnes jaillissaient du sol, entraînant avec elles le fond des mers; des terres en s'effondrant furent immédiatement recouvertes par les eaux. Les peuples fuyaient de tous côtés, éperdus de terreur, croyant que la fin du monde était arrivée. Pendant tout ce temps, les vents augmentaient de violence. Le tumulte devint de plus en plus intolérable, les nerfs des hommes cédèrent et la peur s'installa sur toute la surface du globe.

» La planète étrangère ne cessait de grandir et de se rapprocher, jusqu'au moment où elle fut très proche de la terre. Alors, elle s'écrasa dans un bruit fracassant en même temps que jaillissait une étincelle électrique aveuglante. Des explosions se succédaient dans les cieux embrasés et des nuages d'un noir de suie transformèrent les jours en une interminable nuit d'épouvanté. Le soleil lui-même parut se figer d'horreur devant la catastrophe car, d'après les anciens écrits, son disque rouge se maintint immobile, dit-on, pendant de longs jours, cependant que de longues flammes jaillissaient de son centre. Les nuages noirs recouvrirent la terre et plongèrent le monde dans les ténèbres. Les vent soufflaient tantôt glacials, tantôt brûlants et des milliers de gens moururent de ces écarts continuels de la température. Du ciel tomba la Nourriture des Dieux, appelée parfois la Manne. Sans elle, les peuples ainsi que les animaux seraient morts de faim car les récoltes avaient été détruites, et ils n'avaient plus rien à manger.

» Hommes et femmes erraient en quête d'un abri qui leur permît de reposer leur corps exténué, meurtri

16

par les tempêtes et les terribles cataclysmes. Ils implorèrent le ciel de leur envoyer le calme, le suppliant de les sauver. Mais la terre continuait à être agitée de secousses sismiques, les pluies à tomber à torrents et les déflagrations d'électricité à éclater dans l'espace sidéral. À mesure que le temps s'écoulait, et que les lourds nuages noirs s'éloignaient en grondant, le soleil devenait de plus en plus petit, comme s'il allait disparaître au loin. Tous, pensant que le Dieu Soleil, le Dispensateur de la vie, les abandonnait, se mirent à hurler de peur. Mais phénomène plus étrange encore, le soleil se déplaçait dans le ciel de l'est à l'ouest, au lieu de suivre sa trajectoire habituelle d'ouest en est.

» L'homme n'avait plus aucune notion du temps dont le cours ne pouvait être mesuré par suite de l'obscurcissement du soleil; personne, même les plus sages, n'aurait pu situer l'époque où tous ces événements prirent place. Le ciel fut encore le siège d'un étrange phénomène : un monde y apparut, un monde énorme et gibbeux, de couleur jaunâtre, dont on put croire qu'il allait lui aussi s'écraser sur la terre. Ce qui maintenant est connu de tous sous le nom de « lune » fit son apparition à cette époque, l'un des résultats de la collision entre les deux planètes. Plus tard, on devait découvrir en Sibérie un vaste cratère à l'endroit où vraisemblablement la surface du globe avait été défoncée lors de la collision et d'où peut-être la lune a été arrachée.

» Avant celle-ci, il existait des villes où une grande partie du savoir de la Race supérieure était conservée dans de grands bâtiments. Quand ils s'effondrèrent au cours du cataclysme, tous leurs secrets furent ensevelis sous des montagnes de décombres. Les sages des tribus savaient que sous ces amas étaient cachées des boîtes contenant des pièces uniques et des ouvrages gravés sur du métal. Ils savaient que tout le savoir du monde reposait sous ces ruines; aussi entreprirent-ils des fouilles, de longues fouilles, pour tenter de sauver ce

17

qu'ils pouvaient des anciens écrits, et, en utilisant les connaissances de la Race supérieure, d'accroître ainsi leur puissance.

» Dans les années qui suivirent, les jours devinrent de plus en plus longs, jusqu'à atteindre une durée deux fois supérieure à celle d'avant le cataclysme. Puis la terre, accompagnée de la lune, la lune que nous connaissons, cet astre né d'une collision, se plaça sur sa nouvelle orbite. Elle continuait cependant à être secouée par des séismes, qu'accompagnaient de sourds grondements; des montagnes s'élevaient et vomissaient des flammes et des rochers, semant ainsi la destruction. Un jour, de grandes coulées de lave dévalèrent tout à coup le flanc des montagnes, ravageant tout sur leur passage et se refermant souvent sur les sources du savoir, or, le métal sur lequel était gravée la plus grande partie des documents était suffisamment dur pour résister à la chaleur de la lave de sorte que celle-ci les protégea en les entourant d'une gangue de pierre poreuse. Un jour, cette gangue devait s'effriter sous l'effet du temps et révéler les trésors qu'elle contenait pour le bénéfice de ceux entre les mains desquels ils tomberaient. Mais ce jour ne devait arriver que beaucoup plus tard. Lorsque la terre s'affermir sur sa nouvelle orbite, le froid envahit graduellement la terre et les animaux moururent ou émigrèrent vers des climats plus chauds. Le mammoth et le brontosaurus, incapables de s'adapter à de

nouvelles conditions d'existence disparurent. De la glace tomba du ciel et les vents devinrent plus mordants. Le ciel, autrefois d'une pureté presque parfaite, se remplit de nuages. Le monde avait changé du tout au tout : la mer fut soumise à des marées alors qu'auparavant elle ressemblait à un immense lac tranquille, dont la surface n'était troublée que par le souffle du vent. Désormais, d'énormes vagues se lançaient à l'assaut du ciel et pendant des années de gigantesques marées menacèrent d'engloutir les terres et les hommes. La voûte

18

Céleste n'était plus la même non plus. La nuit, d'étranges constellations remplaçaient les étoiles familières et la lune était très proche. De nouvelles religions prirent naissance et les prêtres de cette époque voulurent, pour imposer leur autorité, donner leur version des événements. Préoccupés seulement de leur importance et de leur influence, ils se soucièrent fort peu de la Race supérieure. Faute de pouvoir expliquer la genèse du cataclysme, ils l'attribuèrent à la colère divine, en affirmant que tous les hommes étaient conçus dans le péché.

» Avec le temps, la terre s'installa sur sa nouvelle orbite, les éléments se calmèrent et la stature des hommes diminua. Les siècles se succédèrent et les continents se stabilisèrent. De nombreuses races, surgies, pourrait-on dire, à titre expérimental, essayèrent de survivre sans y réussir, et disparurent laissant la place à d'autres. Une souche humaine plus résistante finit par se développer et ce fut le début d'une nouvelle civilisation; celle-ci devait toujours garder au fond d'elle-même dans une sorte de « mémoire raciale », le souvenir d'une catastrophe épouvantable dont quelques cerveaux puissants essayèrent de retracer l'histoire. Pour lors, la pluie et le vent avaient accompli leur œuvre. Les vieux documents commencèrent à sortir des débris de lave solidifiée, et, en les voyant, des habitants de la terre décidèrent de les réunir et de les soumettre aux plus sages d'entre eux, lesquels, au prix de longs efforts, réussirent à en déchiffrer une partie. Dès qu'ils furent capables d'en lire et d'en comprendre quelques-uns, les savants de l'époque s'acharnèrent à en rechercher d'autres afin de combler leurs lacunes et d'arriver à une compréhension d'ensemble. De grandes fouilles donnèrent de nombreux résultats intéressants. Alors, la nouvelle civilisation connut un réel développement. Des villes et des cités s'élevèrent un peu partout... et la science commença sa course au désastre. Elle se consacra à la destruction, en se mettant au

19

service de certaines factions. On oublia tout à fait que l'homme peut vivre en paix et que la guerre porte en elle les germes des catastrophes les plus terribles.

» Pendant de longs siècles, la science régna en maîtresse. Les prêtres posèrent{???... suivirent} aux hommes de science et éliminèrent tous les savants qui n'étaient pas prêtres eux-mêmes. Leur pouvoir s'accrut; ils adorèrent la science et ne reculèrent devant rien pour assurer leur domination, écraser l'homme moyen et l'empêcher de réfléchir. Bientôt, ils se firent passer pour des dieux; rien ne pouvait être fait sans leur autorisation. Ce qu'ils voulaient, ils s'en emparaient, sans que personne pût s'y opposer. À force de s'exercer,

leur pouvoir grandit jusqu'à devenir presque illimité, tant ils avaient oublié que le pouvoir absolu corrompt toujours ceux qui le détiennent.

» De grands aéronefs sans ailes glissaient dans les airs, sans le moindre bruit, ou planaient immobiles, comme n'auraient pu le faire des oiseaux. Les savants avaient découvert comment maîtriser la pesanteur, l'antipesanteur et utiliser ces forces à leur profit. Un seul homme, muni d'un minuscule appareil tenu dans le creux d'une main, pouvait déplacer à son gré d'énormes blocs de pierre. Nul travail n'était trop pénible puisque les machines de l'homme fonctionnaient sans qu'il lui en coûtât le moindre effort. De gigantesques engins sillonnaient la surface de la terre, mais rien ne bougeait sur la mer, il n'y avait, en effet, pour naviguer que ceux qui aimaient voyager lentement, tant leur plaisait le jeu du vent et des vagues. Tous les déplacements se faisaient par les airs, ou, s'ils étaient courts, par la voie terrestre. Des peuples émigrèrent dans certains coins de la terre et y établirent des colonies. Mais à cette époque, ils ne pouvaient plus communiquer par télépathie à la suite de la collision catastrophique. Ils ne parlaient plus un même langage; les dialectes se multiplièrent, se différencièrent de plus en plus et finirent par donner naissance à

20

des langues incompréhensibles à ceux qui ne les connaissaient pas.

» Par suite de leur incapacité à communiquer et à se comprendre mutuellement, les peuples se prirent de querelles et des guerres éclatèrent. Des armes effrayantes furent inventées et les batailles firent rage sur toute la surface du globe. Hommes et femmes furent blessés et les terribles radiations qui étaient utilisées provoquèrent de fortes mutations dans la race. Des années passèrent, et la lutte devint plus acharnée, le carnage plus effrayant. Partout des inventeurs, stimulés par leurs chefs, rivalisaient d'ardeur pour fabriquer des armes encore plus meurtrières. Les savants travaillaient avec acharnement pour mettre au point des engins d'une puissance offensive sans cesse plus redoutable. On cultiva des microbes infectieux que des avions volant à haute altitude lâchaient sur l'ennemi. Des bombes endommagèrent les canalisations d'égout, de sorte que la peste et des épidémies de toutes sortes ravagèrent la terre, frappant gens, animaux et plantes. La terre courait vers sa destruction.

» Dans une région lointaine, épargnée par la guerre, un groupe de prêtres clairvoyants, que la soif du pouvoir n'avait pas corrompus, gravèrent sur de minces plaques d'or l'histoire de leur époque, ainsi que la carte des cieux et de la terre. Ils y consignèrent également les plus grands secrets de leur science et des avertissements solennels sur les dangers qu'encourraient ceux qui en feraient un mauvais usage. Il fallut de nombreuses années pour préparer ces plaques, après quoi, elles furent, avec des spécimens des armes, des outils, des livres et de tous les objets utilisés à l'époque, cachées en certains endroits afin que l'humanité pût un jour connaître son passé et, espérait-on, en tirer profit. Car, bien évidemment, ces prêtres connaissaient le cours que suivrait l'histoire; ils savaient ce qui se passerait et qui arriva, comme ils l'avaient prédit. Une arme nouvelle fut mise au point et expérimentée.

21

» Un nuage fantastique s'éleva de la terre en tourbillonnant dans la stratosphère; du coup, le globe fut brutalement secoué comme s'il allait basculer sur son axe. D'énormes murailles d'eau déferlèrent sur la terre, en balayant sur leur passage de nombreuses races humaines. Une fois de plus, des montagnes s'affaissèrent sous les eaux cependant que d'autres les remplaçaient. Un petit nombre d'hommes, de femmes et d'animaux, avertis à temps par les prêtres, eurent la vie sauve grâce à des bateaux construits à l'épreuve des gaz et des germes toxiques qui ravageaient la terre. D'autres, soulevés avec les régions qu'ils habitaient, se retrouvèrent très haut dans les airs; d'autres moins chanceux, entraînés dans les profondeurs, furent ensevelis sous les eaux, ou virent des montagnes se refermer sur leurs têtes.

» L'eau, le feu et les rayons de la mort firent des millions de victimes et il ne resta plus sur terre qu'un petit nombre d'humains, isolés les uns des autres selon les hasards du désastre. Rendus à moitié fous par la peur, ébranlés dans tout leur être par la terrible force de l'explosion, ils se cachèrent longtemps dans des cavernes et au sein d'épaisses forêts. Toute trace de culture avait disparu et ils revinrent à un état sauvage, comme au temps de la préhistoire, se couvrant de peaux de bêtes, s'enduisant le corps du jus des baies et s'armant de massues à la pointe de silex.

» De nouvelles tribus se rassemblèrent et errèrent sur cette nouvelle face du globe. Certaines s'établirent dans ce qui est maintenant l'Égypte, d'autres en Chine; quant aux hommes qui avaient habité les agréables abords du littoral, région où se plaisait fort la Race supérieure, ils se retrouvèrent soudainement à des milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, sur une terre entourée par des montagnes aux neiges éternelles et qui se refroidissait rapidement. Il en mourut des milliers incapables de résister à cet air raréfié et au climat rigoureux. Ceux qui survécurent

22

devint les ancêtres de la robuste race tibétaine moderne. C'est là que les prêtres clairvoyants avaient transporté leurs fines plaques d'or pour y graver tous leurs secrets. Ces plaques, ainsi que des modèles de leurs productions artistiques et artisanales avaient été enfouies dans de profondes cachettes creusées dans une caverne de montagne à l'intention des futures générations de prêtres. D'autres furent cachées dans une grande ville située sur les Hautes-Terres de Chang Tang.

» Bien que l'humanité fut revenue à un état sauvage, toute civilisation cependant ne disparut pas pendant ces Années noires. Sur certains points isolés à la surface du globe, de petits groupes d'hommes et de femmes, plongés dans les ténèbres infernales de la sauvagerie, luttèrent désespérément pour ne pas laisser mourir la connaissance, pour ne pas laisser s'éteindre la faible flamme de l'intelligence humaine. Au cours des siècles suivants, les religions évoluèrent beaucoup et de nombreuses recherches furent entreprises pour essayer de découvrir la vérité sur ce qui s'était passé. Or, pendant tout ce temps, dans les cavernes profondes du Tibet, était caché le Savoir suprême, gravé sur des plaques d'or incorruptibles, immortelles, attendant ceux qui les découvriraient et qui pourraient les déchiffrer.

» L'homme, une fois de plus, évolua peu à peu; l'obscurantisme recula; la sauvagerie fit

place à une demi-civilisation. Des progrès furent accomplis. De nouveau des cités s'élevèrent et des machines sillonnèrent le ciel. Les montagnes cessèrent une fois de plus d'être des obstacles et l'homme parcourut le monde sur terre et sur mer. Mais comme autrefois, les peuples, à mesure qu'augmentaient leur science et leur puissance, devinrent arrogants et se mirent à opprimer les plus faibles. Ce fut une époque de troubles, de haines, de persécutions et de recherches secrètes. Opprimés par les nations plus puissantes, les peuples

23

faibles inventèrent des machines, et des guerres éclatèrent, des guerres qui devaient durer des années. De nouvelles armes encore plus terribles que les précédentes étaient sans cesse mises au point. Chaque camp s'efforçait de découvrir l'arme absolue et pendant ce temps, dans les cavernes du Tibet, était enfoui le Savoir! Et pendant tout ce temps, dans les Hautes Terres de Chang Tang, se dressait une grande cité déserte, sans défense, qui gardait en ses flancs le plus précieux savoir du monde, attendant la visite de ceux qui daigneraient y pénétrer pour découvrir, étalé sous leurs yeux...

24

Configuration.

« La terre est creuse ».

Origine des O.V.N.I.

La Terre a subi de considérables convulsions et les climats se sont maintes et maintes fois modifiés. En raison de ces bouleversements des tribus, chassées des zones froides,

ont émigré vers des zones plus chaudes et, lors d'une de ces migrations de populations — cela se passait il y a quelque 25000 ans —, une tribu a atteint ce que nous appellerions aujourd'hui le pôle nord. Cette peuplade a continué sa marche et a fini par s'apercevoir que le soleil était toujours devant et jamais derrière, que jamais il ne se levait ni ne se couchait. Au fil du temps, ces hommes ont finalement compris qu'ils étaient à l'intérieur de la Terre, que celle-ci était creuse et ils se sont établis là. On pense également — j'aurais dû mettre des guillemets ! — que les Tziganes viennent tous du centre de la Terre.

J'ai entendu bien des gens discuter de la théorie de la terre creuse et les adversaires de cette thèse rétorquent inmanquablement : « Si la Terre est creuse, comment se

25

fait-il que les avions de ligne qui survolent le pôle nord ne voient pas d'ouverture ? Aujourd'hui, ils le survolent et ils survolent peut-être aussi le pôle sud. S'il y avait une grande crevasse, il est évident que les pilotes la remarqueraient. »

Eh bien, ce n'est pas vrai. Les avions de ligne ne survolent ni le pôle nord ni le pôle sud. Ils passent à bonne distance pour la simple raison que s'ils les survolaient à la verticale, cela affolerait les instruments de navigation. Aussi, les appareils civils font-ils un large crochet afin d'éviter un pôle nord ou un pôle sud mythique qui déréglerait les compas.

D'autres disent encore : « Et tous les explorateurs qui sont allés au pôle nord ou au pôle sud ? S'il y avait eu un trou dans l'écorce terrestre, ils l'auraient trouvé. »

Là encore, la réponse est non. Ce n'est pas vrai. Personne n'est allé au pôle nord, personne n'est allé au pôle sud. Nous disposons de rapports rédigés par des gens qui sont parvenus à proximité de l'un ou l'autre pôle et qui ont continué d'avancer pendant des kilomètres et des kilomètres. En d'autres termes, ils se sont plus ou moins perdus. L'histoire ancienne, et l'histoire moderne aussi, nous apprend que les marins repèrent souvent des débris flottants qui viennent des pôles (j'emploie le mot « pôle » pour me conformer à l'usage et pour que la localisation soit précise). Parfois, ce sont même des animaux ou des oiseaux. Or, tout le monde sait qu'on ne trouve ni oiseaux ni insectes, pas plus au pôle nord qu'au pôle sud. Sans parler de feuilles vertes. Alors, d'où viennent ces épaves ? De l'intérieur de la Terre, évidemment. Voici ce que je crois.

Supposons que vous ayiez un véhicule et que vous puissiez aller d'ici — par «ici», j'entends l'endroit où vous êtes actuellement — au pôle nord. Vous avanceriez.

26

VOUS avanceriez et vous atteindriez un point que vous considéreriez comme étant le pôle. Vous continueriez alors et vous constateriez finalement que c'est un autre soleil qui brille au-dessus de vous, le soleil étant un phénomène de nature atomique qui se produit naturellement, et pas seulement au centre de la Terre mais tout aussi bien sur beaucoup d'autres mondes. Les astronomes ont parfois noté, par exemple, l'apparition d'étranges lueurs sur la Lune à l'emplacement des pôles.

« Peut-être bien, répondrez-vous, mais des hommes ont été sur la Lune. »

Absolument, mais ils n'ont reconnu qu'un périmètre très réduit, un cercle de quelque huit kilomètres de rayon. Oh non ! on n'a pas exploré la Lune. Et on n'a pas exploré la Terre. Il reste encore une bonne partie de cette dernière à découvrir.

Si cela vous intéresse, allez à la bibliothèque publique. Je suis sûr que vous y trouverez quantité d'ouvrages où il est question de la théorie de la Terre creuse, relatant des récits de voyageurs égarés qui ont abordé un pays étrange et ont fini par se retrouver au cœur du monde Intérieur. Plutôt que de vous rendre à la bibliothèque, achetez donc quelques livres dans une bonne librairie.

On m'a demandé d'expliquer à quoi pourrait ressembler un tel monde, comment pourrait exister un monde Intérieurement creux. La meilleure explication que je puisse fournir est la suivante :

Imaginez une noix de coco. L'extérieur de la noix de coco est la surface de la Terre. Et rappelez-vous que si vous avez les mains moites, l'humidité que vous avez déposée sur l'écorce de votre noix de coco rien qu'en la touchant représente une profondeur proportionnelle à celle de la plus profonde des mers de la Terre en vraie grandeur. C'est là une donnée qui mérite qu'on la garde présente à l'esprit.

27

Bref, vous avez votre noix de coco et vous examinez sa surface externe. Elle figure notre Terre conventionnelle. Maintenant, percez un trou dans ce que l'on appelle l'œil de la noix de coco et percez-en un autre diamétralement opposé. Nous dirons que ce sont respectivement le pôle nord et le pôle sud. Les trous doivent avoir deux centimètres environ. Videz le lait. Vous aurez à ce moment une écorce coriace qui est la croûte terrestre et, à l'intérieur, une pulpe blanche : c'est la surface du monde intérieur. Arrangez-vous pour placer juste au milieu de la noix de coco une petite ampoule électrique pour figurer le soleil interne qui brille sans relâche.

Poursuivons. L'enveloppe coriace qui est l'écorce terrestre et la surface interne, plus molle, qui permet aux habitants du monde intérieur de se tenir debout engendrent également la force de gravité grâce à laquelle les gens peuvent marcher verticalement sur l'une et l'autre surfaces accolées. Rien ne permet d'affirmer que le contenu de la terre soit fait de gaz en fusion, de fer en fusion, de roches en fusion ou de n'importe quoi d'autre en fusion. Ce n'est là qu'une supposition des « savants », ces savants qui ont fait tant de suppositions erronées — quand ils disaient, par exemple, que si un homme voyageait à une vitesse supérieure à 50 kilomètres à l'heure, la pression de l'air ferait éclater ses poumons. Ou qu'un astronef ne pourrait jamais se poser sur la Lune car il s'enliserait aussitôt, englouti par la poussière impalpable constituant le sol de notre satellite. Non, les savants ne sont que des devins diplômés de l'université. Et ils sont souvent pires que les devins qui n'ont pas fait d'études car on leur enseigne que si Pierre, Paul ou Jacques dit qu'une chose est impossible, c'est qu'elle est impossible de sorte qu'au lieu de leur apprendre à penser, on leur apprend seulement que tel ou tel

28

auteur est infallible et que s'il a dit que telle chose est impossible, eh bien, elle est impossible, voilà tout.

Je crois que les habitants de l'intérieur de la Terre sont un peuple très, très hautement développé, qu'ils ne sont autres que les survivants de la Lémurie, de Mu, de l'Atlantide et de beaucoup d'autres civilisations encore plus anciennes. La Terre a été ravagée par des Cataclysmes, des tempêtes, des météores et tout le reste, les habitants de la surface ont fréquemment été décimés. Mais, à l'intérieur, la vie se poursuit sereinement sans être perturbée par les événements du dehors et la Connaissance spirituelle et scientifique a par conséquent progressé.

Peut-être ignorez-vous que les Chiliens, qui s'intéressent fort à la région du pôle sud, ont photographié des O.V.N.I. qui y prenaient leur essor. Une équipe de géophysiciens chiliens a pris des photographies tout à fait passionnantes. Malheureusement, des pressions considérables ont été exercées sur eux et ces documents ont été remis aux autorités des États-Unis. Depuis, on n'en a plus jamais entendu parler.

Il existe différents types d'O.V.N.I. L'un d'eux vient des entrailles de la Terre et si l'on voit aujourd'hui beaucoup d'objets volants non identifiés, c'est parce que le peuple de l'intérieur s'inquiète énormément des explosions atomiques qui interviennent à l'extérieur. Après tout, si la déflagration est assez puissante, l'écorce terrestre risque de se fracturer encore plus gravement que ce n'est actuellement le cas et la Terre tout entière pourrait bien périr. C'est pourquoi le peuple de l'intérieur se fait tant de souci, c'est pourquoi il essaye de contrôler la recherche atomique dans le monde extérieur.

Avez-vous véritablement étudié les voyages des explorateurs qui prétendent être allés au pôle nord ou au pôle

29

sud? Tous sans exception signalent que plus ils remontaient vers le nord, plus la température s'élevait, qu'ils trouvaient plus de mers libres qu'ils ne s'y attendaient et qu'ils découvraient une foule de choses contredisant radicalement la théorie selon laquelle le froid augmente à mesure que l'on s'approche des pôles. En fait, les pôles n'existent pas sinon en tant que symboles mythiques suspendus en plein ciel, peut-être à la verticale de l'ouverture béant sur les profondeurs de la Terre.

Les aurores boréales pourraient fort bien n'être que le reflet du soleil interne que l'on observe dans certaines conditions favorables ou même des radiations émanant de la vie nucléaire au centre du globe.

Mais il y aura inmanquablement quelqu'un qui dira que tout cela est impossible, qu'il n'y a, bien entendu, pas de trou conduisant à l'intérieur de la Terre, qu'une telle idée est absurde, ridicule... Si une gigantesque excavation s'ouvrait au pôle nord et une autre au pôle sud, il va de soi que des pilotes les auraient remarquées, les astronautes aussi et, d'ailleurs n'importe qui pourrait voir à travers l'épaisseur de la Terre, exactement comme on peut voir le jour à travers un œuf percé. Quelqu'un ne saurait manquer de dire que l'auteur de ces lignes a perdu les pédales... ou qu'il est devenu gâteux.

C'est là une attitude entièrement erronée qui montre que l'on ignore les faits. Combien d'entre vous sont-ils allés au pôle nord ? Combien d'entre vous sont-ils allés au pôle sud ? Combien d'entre vous connaissent-ils les conditions climatiques qui régissent dans ces régions ? Les conditions d'enneigement, par exemple ? Ou de visibilité ? Non, lecteur à l'esprit critique, je n'ai pas perdu les pédales. C'est toi qui les a perdues si tu penses que tout cela est impossible. Et si tu penses que tout cela est impossible, tu n'as pas seulement perdu les pédales, tu prends des vessies pour des lanternes, ce qui est bigrement plus grave.

30

Songe aux immenses grottes qui sont restées inconnues pendant des centaines ou des milliers d'années dans les régions fortement peuplées. À celle où l'on a trouvé les manuscrits de la Mer Morte. On ne l'a découverte que par hasard.

Regarde le Canada. De vastes zones du Québec n'ont pas été explorées. Et supposons qu'un avion survole certaines de ces zones que la glace recouvre presque toute l'année. Les photos montreraient des reflets exactement semblables à la réflexion de la glace et de la neige. Ou peut-être des taches sombres exactement semblables aux taches sombres que peuvent présenter la glace et la neige. Vous savez, la glace peut avoir de nombreuses teintes différentes, elle n'est pas toujours blanche et pailletée comme le givre dont on saupoudre les arbres de Noël. On trouve même de la glace rouge dans certains endroits. Je le sais parce que j'en ai vu. Toutefois, l'essentiel est qu'une photo prise à la verticale et à l'emplacement approximatif du pôle nord ou du pôle sud pourrait révéler des ombres curieuses mais si l'on n'a pas de raisons d'étudier ces ombres de près, personne n'ira enquêter sur place, n'est-il pas vrai ? Il faut beaucoup d'argent pour monter une expédition qui se rendrait au mythique pôle nord ou au non moins mythique pôle sud. Il faut beaucoup d'argent, il faut des hommes d'une espèce particulière, il faut énormément de matériel et de vivres et il faut un solide compte en banque pour payer les assurances.

J'en reviens au Canada. Une très grande partie des territoires septentrionaux de ce pays n'a pas été explorée. Il y a des régions où l'homme n'a jamais posé le pied. Comment savoir quels trous il peut y avoir dans les territoires septentrionaux si l'on n'y est pas allé ? Il est stupide de dire que ces choses-là sont impossibles quand on ne connaît pas toutes les données, quand on n'est pas

31

expert en photographie, quand on n'est pas un géologue patenté.

Pensez aux astronautes ou aux cosmonautes, quel que soit le terme par lequel on les désigne couramment. Quand ils décollent et qu'ils sont suffisamment près de la Terre, ils ont probablement autre chose à faire que chercher à savoir s'il y a un trou à l'emplacement théorique du pôle nord ou du pôle sud, d'autant que, dans les régions polaires, la visibilité est affreusement médiocre du fait des brouillards, des tempêtes de neige et de la réflexion de la neige, de la glace et de l'eau qui brouille tout. Il convient aussi de considérer que lorsque les astronautes sont en orbite, ils ont des tâches précises à accomplir : jeter un coup d'oeil scrutateur sur les Russes et jeter un coup d'œil encore

plus scrutateur sur les Chinois. Y a-t-il des ombres révélatrices indiquant que l'on a construit des silos qui pourraient être des rampes de lancement de missiles balistiques intercontinentaux ? Et si tel est le cas, dans quelle direction sont-elles pointées ? C'est grâce à des informations de ce genre que les Américains {Étatsuniens} sont à même de dire si les seigneurs de guerre de Pékin ont des fusées braquées sur New York, Los Angeles ou d'autres villes. Ils leur faut tenir compte de l'angle d'inclinaison et de la rotation de la Terre pour pouvoir déterminer à quelques kilomètres près la cible assignée aux missiles intercontinentaux. Savoir ce que fabriquent les Russes, les Polonais, les Chinois et les Tchèques intéresse beaucoup plus les Américains {Étatsuniens} que de chercher à savoir s'il y a un trou dans la Terre.

On peut donc tenir pour établi que, à moins de conditions et de circonstances très particulières, on ne photographiera jamais ces excavations. Quant à se figurer qu'en regardant par un bout on pourrait voir le trou opposé comme s'il s'agissait d'un tunnel rectiligne, c'est une idée complètement aberrante. On ne pourrait

32

imaginez un tunnel ferroviaire rectiligne, droit comme un fil. Vous regardez à un bout. Si vous faites très attention, mais vraiment très attention, il est possible que vous voyiez un petit point de lumière à l'autre extrémité. Et votre tunnel fait peut-être quinze cents mètres à peine. Mais si vous regardez à travers un trou s'ouvrant dans la Terre, le trou d'en face sera à une distance de quelque 12800 kilomètres. C'est-à-dire que Ce tunnel-là serait si long que vous ne verriez pas la lumière de l'autre côté. Et il n'y a pas que cela. Même si vous aviez une vue perçante au point de pouvoir distinguer un petit trou à l'autre bout, vous ne verriez quand même que les ténèbres pour la bonne raison qu'il n'y aurait pas de lumière réfléchi sauf si le soleil est juste en face de vous.

Si vous niez la POSSIBILITÉ que la Terre soit creuse. Vous ne valez pas mieux que ceux qui croient qu'elle est plate ! Entre parenthèses, je me demande comment la « Société de la Terre Plate », à Londres, explique certaines des photos ramenées par les astronautes. Pour autant que je le sache, il existe encore en Angleterre une association qui jure sur une pile de comics (1) (le mot Convient à merveille !) que la Terre est plate et que toutes les photographies sont truquées. J'ai lu quelque Chose à ce sujet (dommage que je ne me rappelle pas où) et j'ai bien ri. Toujours est-il que si vous n'êtes pas Certain de quelque chose, pourquoi ne pas garder l'esprit ouvert pour ne pas être pris de court le jour où la preuve vous sera administrée ?

Encore une chose qu'il convient de considérer : les gouvernements du monde — ou, plutôt, les gouvernements des super-puissances — font des efforts titanesques pour étouffer tout ce qui a trait aux objets volants non identifiés. Pourquoi ? Des millions de gens en ont vu. Pas plus tard qu'hier, je lisais dans un périodique que les statistiques prouvent que 15 millions d'Améri-

33

cains {Étatsuniens} en ont vu. Si 15 millions de personnes dans un seul pays ont vu des O.V.N.I., c'est forcément qu'il existe quelque chose comme des O.V.N.I. L'Argentine, le

Chili et quelques autres pays sensés admettent l'existence des O.V.N.I. Cela ne signifie pas obligatoirement qu'ils savent ce que sont les O.V.N.I. ou pourquoi il y en a, mais ils reconnaissent que les O.V.N.I. existent, et c'est déjà un grand pas en avant. (1)

Les gouvernements font le silence et dissimulent la vérité sur les O.V.N.I. Alors, supposons que le gouvernement américain {étatsunien}, par exemple, possède des photographies d'O.V.N.I. arrivant sur la Terre ou en repartant, supposons qu'il ait la preuve irréfutable que la Terre est creuse et qu'elle abrite une haute civilisation. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que les gouvernements essaieraient de cacher la vérité, sinon ce serait l'affolement, les gens pilleraient, se suicideraient et feraient toutes les choses singulières que font les humains sous l'empire de la panique. Rappelons-nous seulement que l'émission de télévision d'Orson Welles, il y a quelques années — La Guerre des Mondes — a provoqué une panique chez les Américains {Étatsuniens} malgré les exhortations des présentateurs qui leur disaient que ce n'était qu'une dramatique.

Bon... Les gouvernements cachent la vérité parce qu'ils redoutent que la panique ne s'empare des populations. Mais peut-être seront-ils obligés dans un avenir assez proche de s'incliner devant elle, de reconnaître que la Terre est creuse, qu'elle abrite dans ses profondeurs une race supérieurement intelligente et qu'une certaine catégorie d'objets volants non identifiés vient de ses entrailles. Une catégorie d'O.V.N.I. vient de l'« espace extérieur », une autre de l'« espace intérieur », autrement dit de l'intérieur de la Terre.

Mais peut-être allez-vous dire : « Je maintiens que ce type est fou parce qu'il n'y aurait pas assez de place

34

à l'intérieur de la Terre pour qu'il y ait une civilisation. »

Eh bien, mon cher monsieur — ou ma chère madame, selon le cas —, cela signifie que vous étiez un cancre à l'école. Examinons donc quelques chiffres. Je ne vais pas citer les chiffres précis sinon quelqu'un s'écriera sans aucun doute : « Oh ! Regardez ! Voilà la preuve que nous avons affaire à un imposteur. Le diamètre de la Terre a 15 centimètres de plus en réalité ! » Eh oui, bien-aimé lecteur, les gens disent et écrivent des choses dans ce genre et ils se croient très malins. Néanmoins, voyons quelques chiffres approximatifs.

Le diamètre de la Terre est, en gros, de douze mille six Cent quatre-vingts kilomètres. Admettons (puisque'il faut tout de même donner des chiffres, n'est-ce pas ?) que l'épaisseur de l'écorce terrestre de ce côté de la Terre et Celle du « sol » de la Terre intérieure fassent treize cents kilomètres. Multiplions par deux : nous obtenons mille six cents kilomètres. Si nous retranchons ces mille six Cents kilomètres de douze mille six cent quatre-vingts, Cela nous donne onze mille quatre-vingts et nous pouvons considérer que c'est grossièrement le diamètre de la Terre à l'intérieur de la Terre.

Autrement dit, le monde intérieur est (toujours de façon approximative) 2,9 fois plus grand que la Lune et si l'on pouvait fourrer la Lune dans la Terre, la malheureuse balloterait comme le pois chiche dans le sifflet de l'arbitre. Rappelons-nous que le diamètre de la Lune est de l'ordre de trois mille quatre cent cinquante kilomètres et que

nous avons évalué celui de la Terre intérieure à onze mille et quelque. Maintenant, à vous de faire un peu d'arithmétique pour changer.

Ce n'est pas encore tout. Seul un huitième de la surface du globe est de la terre ferme. Les sept-huitièmes sont de l'eau : mers, océans, lacs et tutti quanti. Il

35

est donc tout à fait vraisemblable que le monde intérieur comporte davantage de terre ferme et, dans ce cas, il pourrait avoir une population plus nombreuse. À moins que ces gens-là ne prennent régulièrement la pilule et recherchent la qualité de l'espèce de préférence à la quantité.

Tout cela, j'y crois, j'y crois depuis des années et j'ai étudié ce problème avec la plus grande attention. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver là-dessus et si vous en faites autant, vous arriverez obligatoirement à la même conclusion que moi, à savoir qu'il y a un autre monde à l'intérieur de notre Terre, qu'il a 2,9 fois la taille de la Lune et qu'il est habité par une race très intelligente.

Encore une chose qui ne manque pas d'intérêt. Pensez à tous les explorateurs qui sont allés « au pôle » : pas un seul d'entre eux n'a apporté la PREUVE qu'il y était allé. Songez à l'amiral Peary, songez à Wilkinson, à Amundsen, à Shackleton, à Scott, etc. Tous ces hommes qui, théoriquement, ont atteint cette région, y sont allés en bateau, à pied ou par la voie des airs et aucun n'a jamais vraiment prouvé et démontré qu'il était parvenu au pôle proprement dit. Je crois que c'était impossible parce que le « pôle » est une zone située quelque part dans l'espace au-dessus de la surface et il est acquis que son emplacement subit d'importantes variations.

36

Organisation « Les Manus » du monde

Le monde a un Manus qui en a la charge. Vous pouvez dire que le Manus est pareil à un des dieux de l'Olympe si parfaitement décrit dans les légendes grecques. OU bien, si vous désirez être mieux à la page, vous pouvez dire que le Manus est pareil au Directeur Général d'une filiale d'une grande firme. Sous le Directeur Général de cette filiale — parce que ce monde-ci n'est qu'une filiale après tout — il y a des directeurs de départements qui, dans notre langage d'aujourd'hui, seraient appelés Manus de différents continents et de différents pays. Ces sous-directeurs sont responsables de l'exécution, disons aux États-Unis, ou en Allemagne ou en Argentine, etc. Et de même que les directeurs humains ont des tempéraments différents, les Manus ont également des caractères différents et ainsi le pays en question a des caractéristiques nationales différentes, Les Allemands, par exemple, sont tout différents des Italiens, et les Italiens tout différents des Chinois. Cela provient du fait que le « Directeur » de chacun de ces départements se trouve être différent.

37

Si glorieux qu'ils paraissent être, les Manus ne sont que des marionnettes de la Grande

Entité ou Sur-moi qui complète « Dieu ». Ce grand Sur-moi emploie les Manus comme des marionnettes à peu près de la même manière que le Sur-moi humain peut employer un tas d'humains dans le but d'accroître son expérience.

« Comment les Manus des nations dirigent-ils les affaires de leur nation? Agissent-ils par l'intermédiaire des représentations aux Nations unies, des chefs d'État, de leurs cabinets et de leurs conseillers, ou bien comment? »

Si les Nations unies avaient été ce qu'on avait espéré c'eût été le moyen d'agir mis à la disposition du Manu mais il y a ici quelque chose qui peut vous sembler déplaisant même vous paraître absolument révoltant, mais qui néanmoins, est un fait réel.

Ce monde particulier n'est pas un monde très évolué, en fait, c'est un monde de punition, un enfer, une dure école — appelez-le comme vous voudrez — et beaucoup de Manus préposés à la garde de ce monde sont, eux-même en train d'apprendre! Lorsqu'ils acquièrent de l'expérience et obtiennent des succès, alors, exactement comme pour des directeurs de départements, ils sont promus, et si le Directeur Général arrive à remporter des succès dans sa petite filiale, il pourrait bien être promu à une filiale beaucoup plus importante.

Il est réellement nécessaire de voir les choses avec un esprit ouvert et de se souvenir que lorsqu'on est de l'Autre Côté, dans l'astral, on ne se trouve pas installé sur un nuage pour jouer du banjo ou pincer les cordes d'une harpe: on doit travailler.

Si vous êtes à l'école, au jardin d'enfants, vous pourriez penser que les « grands » de douze ans dans une classe supérieure sont de vrais Dieux qui ne font rien sinon dire au professeur où il faut aller; et ceux-ci âgés de douze ou de quatorze ans pourraient penser que ceux de la sixième classe --

38

de la treizième — appelez-les comme vous voulez ils sont vraiment les Dieux de la Création. Mais ces Dieux de la Création ont encore des devoirs à faire à domicile, ils vont encore assister à des classes, encore acquérir de l'expérience. Tout va bien, des gens viennent sur Terre pour accroître leur expérience, des Manus surveillent ce monde (plus ou moins) afin, eux aussi, d'acquérir de l'expérience, et, s'il y a quelques luttes entre les différents pays, hé bien, cela instruit les humains et cela instruit les Manus également.

Dans des états supérieurs, c'est-à-dire avec des mondes beaucoup plus évolués, les Manus peuvent se réunir et discuter amicalement de la situation, de sorte qu'il n'y ait pas de guerre et pas de crime particulièrement grave; mais il s'agit là de politiques beaucoup trop évoluées pour les gens {humains} de la Terre. Les gens de la Terre sont au monde pour apprendre par la manière dure, vu qu'ils ne veulent apprendre par la manière douce, la manière aimable. Un individu s'amène et vous frappe avec une massue ou manifeste un désir très sérieux de vous assommer et Vous étendre sur le carreau, il est bien inutile de lui dire: je vous en prie, mon cher camarade, renoncez gentiment à vos intentions aussi désagréables! ». Au lieu de parler ainsi, si vous êtes intelligent, vous lui flanquerez un coup de pied OÙ cela fait le plus mal et puis après, vous lancerez un coup de sirène pour appeler la police. Ainsi, les Manus de ce monde sont des apprentis. Ils prennent les

choses exactement comme vous, et quand ils ont appris à mettre un peu d'ordre dans les affaires, ils y vont pour occuper une situation meilleure. Mais, chouhette! Vous n'avez guère à séjourner ici qu'environ soixante-dix ans ou à peu près, la durée d'une vie; tandis que le pauvre Manu doit purger une peine de loin plus longue que la Vôtre.

39

Les mondes parallèles — La quatrième dimension

Les mondes parallèles existent, parce que tout doit avoir sa contrepartie, inversée, de même qu'on ne peut avoir une batterie qui soit uniquement positive ou uniquement négative: elle doit comporter un positif et un négatif. Mais nous examinerons cette question dans notre prochain chapitre.

Malheureusement, les gens de science, craignant de perdre la face ou de se noyer dans des questions plus profondes qu'eux, ont brouillé les cartes. C'est qu'ils refusent d'affronter l'idée de se livrer à une recherche véritable. Cependant, en Inde, les initiés, il y a très longtemps, parlaient déjà de leur Linga Sharina, c'est-à-dire de la partie du corps qui se trouve dans une autre dimension, au-delà des trois dimensions que nous connaissons en ce monde, et qui, par conséquent, ne peut être perçue normalement par une personne existant dans le monde tridimensionnel. N'oublions pas qu'en ce monde, nous sommes réduits à trois dimensions, car, dans l'ensemble, notre monde est tridimensionnel et, pour quiconque n'a pas étudié la métaphysique, la quatrième dimension relève de la farce ou de la science-fiction.

40

Non seulement la quatrième dimension existe, mais au-delà de la quatrième il y a une cinquième, une sixième, une septième, une huitième et jusqu'à une neuvième dimension. Dans la neuvième, par exemple, on parvient à la conception nette et à la compréhension totale de la nature des choses. On est capable de comprendre l'origine de la vie, l'origine de l'âme, comment tout a commencé et quel rôle joue l'humanité dans l'évolution du Cosmos. C'est également dans la neuvième dimension que l'homme, bien qu'il soit encore une marionnette du Sur-Être, est capable de converser face à face avec son Sur-Être.

L'une des plus grandes difficultés réside dans le fait que les gens de science ont établi toutes sortes de lois arbitraires et que si l'on ose mettre en doute l'une de ces lois, on est immédiatement frappé d'ostracisme. La profession médicale, par exemple, a été paralysée pendant des centaines d'années par l'oeuvre d'Aristote. On considérait comme un crime d'opérer des investigations dans le corps humain parce qu'Aristote avait enseigné une fois pour toutes tout ce que l'on devait savoir. Donc, jusqu'à ce que la profession médicale se fût libérée de l'emprise d'Aristote, on ne pouvait se livrer ni à une dissection ni à une autopsie et aucune recherche n'était possible.

Certains astronomes connurent les mêmes difficultés lorsqu'ils tentèrent d'enseigner que la Terre n'était pas le centre de la création, pour la raison que les anciens avaient dit que le soleil tournait autour de la Terre et que tout avait été créé en fonction de l'homme! Maintenant, il faut nous contenter de nos trois dimensions. C'est à elles que nous avons affaire sur cette terre. Nous voyons quelque chose, nous touchons quelque chose et cette

chose nous paraît avoir une certaine consistance. Elle nous semble réelle. Supposons maintenant que nous ayons affaire à une dimension supplémentaire. Notre première réaction serait de nous poser des questions à son sujet. Peut-être ne la comprendrions-nous pas tout à fait. Qu'est-ce que c'est, une quatrième dimension? Et une cinquième? etc.

Pour mieux saisir, imaginons un magnétophone ordinaire. Nous le faisons marcher à une vitesse extrêmement

41

réduite. À cette vitesse, un message peut durer, par exemple, une heure. Supposons maintenant que nous repassions le message enregistré à une vitesse accélérée. Le message sera exactement le même, les mots seront les mêmes, mais il nous sera devenu absolument incompréhensible. En fait, nous aurons transporté le message dans une autre dimension. Pour comprendre ce qui est enregistré sur le ruban magnétique, nous devons le passer à la vitesse à laquelle il a été enregistré.

L'homme est aux neuf dixièmes subconscient et, pour un dixième, conscient. Vous avez probablement lu beaucoup de choses là-dessus, car toute l'étude de la psychologie est vouée aux aspects variés et aux diverses idiosyncrasies du subconscient humain. L'homme étant conscient pour une si petite part, n'êtes-vous pas frappé par ce fait choquant qu'un très, très puissant Super-Être, doué de toutes sortes de possibilités et de talents, animé du pouvoir d'un monde plus vibrant, capable de vivre de tout autre façon, vienne en ce monde accablé de difficultés et d'obstacles et ne soit appelé à fonctionner qu'au dixième, tout au plus, de ses possibilités?

Supposez que vous possédiez une voiture, une huit cylindres, par exemple, puisqu'il n'existe pas de dix cylindres, mais nous découvrons qu'elle ne marche que sur un seul cylindre. Sept cylindres ne contribuent pas à faire tourner le moteur. En fait, ils en entravent encore la marche, à cause du phénomène d'inertie. Le rendement sera, bien entendu, déplorable. Maintenant, appliquez la comparaison à l'existence humaine: l'homme est une dix cylindres dont un seul fonctionne. Les neuf autres sont subconscients. Or, le Super-Être d'un homme, ou de toute autre créature, ne gâche pas d'énergie; le Super-Être d'un homme a de nombreuses tâches à accomplir. Supposons un Super-Être évolué, désireux de progresser, d'aller plus haut, toujours plus haut jusqu'à d'autres niveaux d'existence. En ce cas, le Super-Être pourrait consacrer un dixième de possibilités à son corps terrestre et le reste à d'autres corps, sur d'autres planètes ou d'autres niveaux d'existence. Il pourrait même n'avoir la responsabilité d'aucun corps-pantin sur ces autres plans d'existence, mais se mouvoir dans ce qu'on pourrait nommer le domaine du pur esprit. Mais si le Su-

42

per-Être n'est pas évolué à ce point ou qu'il évolue sur un plan d'opérations différent, il se comportera de façon différente.

Prenons maintenant un Super-Être plus ou moins débutant. On pourrait le comparer à un élève de l'école secondaire. Cet élève doit suivre un certain nombre de cours au lieu de

se consacrer à un seul sujet, et cela veut dire qu'il aura à se déplacer d'une salle de classe à une autre, ce qui représente une perte de temps et d'énergie.

Le Super-Être se trouve dans une situation plus satisfaisante. Il est le maître des marionnettes. En ce monde que nous appelons la Terre, la marionnette, c'est notre corps charnel qui fonctionne sur un dixième de l'attention du Super-Être. Dans un monde parallèle, sur une autre dimension, le Super-Être peut actionner un autre pantin, peut-être deux ou trois, ou plus, et il pourra leur distribuer des tâches diverses, comme un étudiant qui resterait à l'écart, dans sa chambre, et enverrait ses représentants dans différentes salles de classe pour qu'ils recueillent à son profit toutes sortes de connaissances puisées à des sources différentes et qu'il reliera par la suite.

Si le Super-Être, qu'on appelle aussi Adhyatma, est contraint de se hâter pour rattraper le cycle de l'évolution, parce qu'il a été un peu lent, mettons, un peu paresseux, ou parce qu'il a été retardé par certaines difficultés, et s'il ne veut pas redoubler tandis que d'autres passeraient à un niveau supérieur, il devra mettre les bouchées doubles tout comme un étudiant prendra des cours de rattrapage.

Le Super-Être, ou Adhyatma, peut actionner une personne qui vit en Australie, et une autre en Afrique, et une autre encore en Amérique du Sud, au Canada, en Angleterre, etc. Ces personnes peuvent ne jamais se rencontrer sur la Terre et cependant avoir beaucoup d'affinités. Elles peuvent être en liaison télépathique sans comprendre le moins du monde pourquoi, mais elles peuvent aussi se rencontrer dans l'astral, comme des commis voyageurs se trouvent réunis dans le bureau du directeur.

Le malheureux Adhyatma qui a pris en charge sept, huit ou neuf marionnettes doit se donner beaucoup de mal pour les diriger sans en embrouiller les fils. Telle est l'explication de certains rêves bizarres; il arrive en effet, fréquemment, lorsque deux pantins du même groupe sont

43

endormis, que leurs cordes d'argent viennent à se toucher, ce qui produit un effet comparable à des lignes téléphoniques mêlées: on entend des bribes de la conversation des autres, mais avec quel regret on en perd le plus intéressant.

Mais, demanderez-vous, quel est le but de tout cela? La réponse est simple. Si l'Adhyatma possède un grand nombre de pantins, son expérience s'en étendra d'autant et il vivra jusqu'à dix vies à la fois dans le cours d'une seule vie.

L'Adhyatma peut faire en même temps l'apprentissage de la richesse et de la pauvreté et, par conséquent, les peser sur la balance de l'expérience. L'un des pantins, dans un certain pays, sera un mendiant menant une existence misérable, presque inexistante. Un autre, au contraire, sera un prince qui apprend à mener les hommes et à dessiner la politique d'une nation. De telle sorte qu'une fois mêlées, leurs deux expériences permettront à l'Adhyatma de connaître les ressorts de la vie et il saura qu'il existe, au moins, deux aspects d'une même question.

Dans le cours normal des événements, il arrivera peut-être que celui qui a d'abord été prince attende une autre vie pour y revenir mendiant. Et vice versa. Mais lorsque le temps

manque, lorsqu'un cycle d'évolution touche à sa fin, comme à présent, des méthodes héroïques doivent être adoptées afin que les retardataires puissent rejoindre le reste de la troupe.

44

Les différentes civilisations

Bien des gens ont l'idée erronée que ce monde n'est que depuis relativement peu de temps et que son histoire est complète. Or, c'est loin d'être exact.

Au cours de milliers d'années, il y a eu quantité de civilisations sur la Terre. Cette Terre est semblable à une école où se succèdent des classes diverses et, comme il en est des classes, l'une peut être exceptionnellement bonne et l'autre exceptionnellement mauvaise. On peut aussi comparer la Terre à un vignoble dont les recettes varient. Certaines sont particulièrement appréciées, d'autres non. La récolte, en ce qui concerne notre globe, est composée d'êtres humains et elle s'étend sur des cycles bien déterminés. Par exemple, les Hindous pensent que chaque période de la Terre est divisée en quatre classes, ou stades, ou cycles, dont chacun s'étend sur 864 000 ans. Le premier cycle de 864 000 ans fut excellent: les hommes font de leur mieux, ils ont mutuellement confiance et confiance aussi en l'essentielle bonté du genre humain. Ils tentent de s'aider et il n'y a pas de guerres; pas même de menaces de guerre. Mais un bonheur sans mélange n'est pas une bonne chose. Il mène à la mollesse. C'est ce qui s'est produit dans les

45

grandes civilisations de l'Inde, de la Chine et de l'Égypte. Ce furent là de grandes civilisations, mais l'excès de puissance, le manque d'opposition et de compétition ont conduit ces civilisations à la dégénérescence. Ce fut aussi le cas de la Rome antique. Le second cycle est celui où les hommes, ou plutôt les souverains de ce monde ont compris qu'il leur fallait introduire un serpent dans l'Eden. Il en résulte que le second cycle est le théâtre de certaines difficultés et de controverses, car il convient de savoir dans quelle mesure les gens sont capables de penser par eux-mêmes et de triompher de ce qui leur résiste.

Il y a des chances pour qu'à la fin de ce second cycle les notes attribuées à ceux qui ont fait partie de cette classe soient très satisfaisantes et, par conséquent, la troisième classe, ou période de 864 000 ans, est un peu plus sévère. Il y a des guerres, et même des guerres de conquête, mais quoi qu'il en soit ces guerres ne sont pas aussi barbares, pas aussi sadiques que celles que nous connaissons. Les hommes n'étaient pas perfides, dans le troisième cycle. Ils se battaient, c'est certain, mais les guerres étaient comparables à ces jeux où deux petits garçons essaient la force de leurs poings et se donnent des coups sans intention de tuer l'adversaire rien que pour lui faire mal. Il n'en demeure pas moins que les guerres sont corruptrices et l'on s'aperçut du fait que quelques coups de poignard dans le dos et autres trahisures permettaient de gagner une bataille avant qu'elle fût vraiment commencée.

Les choses, au cours du troisième cycle, vont de mal en pis et, véritablement, dégénèrent. C'est comme un incendie de forêt qu'on n'a pas maîtrisé à temps.

Si un imbécile laisse tomber une cigarette allumée et provoque un incendie, une personne attentive peut éteindre le feu, mais si le feu n'a pas été détecté à temps, il devient presque impossible de le contrôler; alors il y a des morts et beaucoup de dégâts avant qu'on en vienne à bout. La vie est ainsi faite. Lorsqu'on permet au mal de se développer sans contrainte, il devient de plus en plus fort et. de même que les mauvaises herbes étouffent une belle fleur cultivée, le mal étouffera ce faible instinct du bien qui est originellement dans l'homme.

C'est ce qui se produit à la fin du troisième cycle. On peut dire que les éléments perturbateurs, dans ces salles

46

de classe qu'étaient les pays du monde, se dressèrent contre les maîtres, les maltraitèrent et désobéirent à leur autorité, ("est à ce moment que le quatrième cycle commença, ce quatrième cycle que les Hindous ont nommé l'Âge de Kali. L'Âge de Kali est celui où les gens souffrent. On peut se le représenter comme une ère où les hommes et les femmes subissent la torture par les flammes de la guerre et sont réduits en cendres pour être prêts à une prochaine et meilleure vie, car la vie continue et les êtres s'améliorent dans le cours naturel de l'évolution. Ils acquièrent de l'expérience et, lorsqu'ils échouent à un stade quelconque de leur évolution, ils retournent à ce stade comme l'écolier qui, n'ayant pas réussi à ses examens, est contraint de redoubler au lieu de passer dans la classe supérieure.

Dans un de mes livres, je me suis référé aux Juifs. Je disais à ce sujet: « **Le peuple juif est une race qui**, dans une existence passée, n'a pas su faire de progrès. » Cette remarque m'a valu une correspondance très amicale avec des lecteurs juifs dans le monde entier. Quelques dames fort érudites de Tel-Aviv m'ont, en particulier, demandé plus de détails sur les Juifs. Cette demande a été appuyée par d'autres Juifs d'Argentine, du Mexique et d'Allemagne.

Abordons donc la question juive. Je dirai d'abord que bon nombre de mes amis sont juifs et que j'éprouve beaucoup d'admiration à leur égard, car ils représentent une très vieille race qui possède des connaissances que bien d'autres, moins douées, lui envie. Demandons-nous, pour commencer: « Que sont les Juifs? » On s'en fait généralement une idée fausse, car le mot juif est, sous sa forme actuelle, une impropriété. En réalité, le mot juif n'est en usage que depuis relativement peu de temps.

Si vous demandez à quelqu'un qui était le Père des Juifs, ce quelqu'un vous répondra sans aucun doute: « Mais, Abraham, bien sûr! » Cependant, comme l'Histoire le prouve, c'est tout bonnement inexact parce que, selon le véritable sens du mot. Abraham n'était pas un Juif!

Si vous étudiez l'histoire ancienne, soit en vous rendant dans une bibliothèque publique, soit, plus commodément, en ayant recours aux Annales Akashiques. vous apprendrez qu'Abraham est en réalité natif de la ville d'Un, en Chaldée. Beaucoup d'endroits possèdent aujourd'hui deux noms.

Donc, pour plus de clarté. Un est aussi connu sous le nom d'Un Kasdim. qui se trouvait en Babylonie. Abraham, fait intéressant, était donc loin d'être un Juif. C'était un Babylonien et son nom n'a pas d'équivalent en langue hébraïque. Le nom originel d'Abraham était Abram.

Abraham a vécu 2 300 ans avant la naissance du Christ, en un temps où le mot juif n'existait pas encore. D'ailleurs, environ 1 800 ans après qu'Abraham s'en fût allé vers sa juste récompense, le mot juif ne s'appliquait encore qu'au peuple vivant dans le Royaume de Judée, c'est-à-dire dans le Sud de la Palestine.

Ceux qui s'intéressent à la question peuvent consulter la Bible, au Livre des Rois 11.16.6. Ils y trouveront des paroles écrites 600 ans avant le Christ et le mot juif, à cette époque, était écrit Jahudi.

Revenons à notre Bible, cette fois au Livre d'Esther 11.5. Nous y trouverons le mot juif mentionné pour la première fois. Encore faut-il se rappeler que le Livre d'Esther n'a été écrit que quelque 2 400 ans après la mort d'Abraham, c'est-à-dire au 1er siècle après J.-C. Dans chaque cycle, il y eut 12 Sauveurs, ou Messies, ou Guides du Monde. Donc, lorsque nous parlons de la Seconde Venue, nous sommes très en deçà de la vérité. Nous pourrions parler d'Abraham, de Moïse, de Bouddha, du Christ et de maints autres, mais il convient de noter que, dans chacun des cycles de l'existence du monde, il faut qu'il y ait un Guide du Monde, pour chacun des signes du zodiaque. Il y a 12 signes du zodiaque et un Guide survient d'abord sous un de ces signes, puis sous tous les autres, jusqu'à ce que, sous tous ces signes, il y ait eu 12 Guides.

Dans ce cycle de Kali où nous sommes présentement, **nous approchons du onzième Guide**. Il y en aura encore un avant que ce cycle se termine et que nous entrions véritablement dans l'Âge d'Or.

Naturellement, avec chacun des Guides du Monde, il faut que surgissent ceux qui répandront sa parole, ses disciples, si vous voulez, ou ses assistants, ou ses ministres. Ils naissent tout spécialement pour rendre ce service au monde.

En 1941, le premier des disciples actuels est né, et d'autres sont nés depuis lors. Le Sauveur de notre temps

naîtra, lui, au début de 1985 et, dans l'intérim, les disciples prépareront le Chemin.

Le Sauveur ou Guide, comme vous voudrez, aura reçu une éducation, un apprentissage, très spécial et, en l'an 2005, lorsqu'il aura atteint sa vingtième année, il confondra ceux qui ne croient ni aux Dieux ni aux Sauveurs.

Et il y aura transmigration. Si ceux d'entre vous qui connaissent la Bible consentent à l'étudier d'un esprit ouvert, ils constateront que le corps de Jésus a été investi par l'Esprit de Dieu-le-Christ. De la même façon le corps du nouveau Guide du Monde sera investi par un très haut personnage, et, pendant les quelques années qui suivront, il se produira des événements extraordinaires et le monde franchira des étapes essentielles qui le prépareront à l'avènement d'un nouveau cycle.

Pendant quelque 2 000 ans, le monde progressera en suivant les préceptes de l'Église qui sera fondée par le nouveau Guide, mais, à la fin de ces 2 000 ans, un autre Guide surviendra, le 12e du cycle, accomplissant ainsi le destin du passage zodiacal. Les conditions de vie s'amélioreront et, peu à peu, les êtres humains parviendront sans heurt à une ère nouvelle où leurs possibilités seront différentes de celles qui existent actuellement. Ils connaîtront alors les dons de seconde vue et de télépathie qu'ils avaient possédés avant ce qu'on nomme, à tort, la Tour de Babel. À cette époque, en effet, parce qu'elle avait abusé de certains pouvoirs particuliers, l'humanité a perdu provisoirement ces dons. La Bible nous apprend tout cela, mais sous une forme légendaire. **Or, il est exact que l'homme a pu, en un temps, communiquer télépathiquement avec son semblable et avec les animaux, mais qu'ayant trahi le monde animal, l'espèce humaine a été privée de son pouvoir de communication télépathique.** Un profond désordre en est résulté et les hommes, qui s'étaient jusque-là compris, ont tenté de s'exprimer en toutes sortes de dialectes locaux qui, finalement, sont devenus les langues humaines.

Ce monde, on peut le comparer à un train qui a traversé différents paysages. D'abord rempli de voyageurs aimables, il parcourt des pays ensoleillés. Et c'est la première étape. Puis une deuxième étape commence. La foule de voyageurs change. Ils ne sont plus aussi charmants

49

et le voyage est le moins agréable. Il y a des cahots. Les pays traversés sont tristes, l'air est pollué par des fumées d'usine et les voyageurs commencent à se disputer. Au cours de la troisième étape, le train a accueilli une nouvelle multitude de passagers et des bandits y sont montés. Ils pillent. Ils assassinent. Le convoi passe maintenant dans des gorges sinistres et frôle des ravins escarpés et dangereux. Les malheureux passagers se défendent comme ils peuvent.

Le train s'arrête une quatrième fois. D'autres voyageurs y montent. Les conditions du voyage sont encore plus mauvaises. Les nouveaux venus mettent les wagons en pièces, ils se livrent mutuellement à la torture. Ils se comportent comme d'abominables criminels. Et, pendant ce temps, le pays traversé se sème d'embûches. Les rails sont descellés. La ligne est obstruée. Elle entre enfin dans un tunnel interminable. Il n'y a plus aucune lumière dans les wagons. Le train est plongé dans une obscurité totale dont on ne voit pas la fin. L'atmosphère devient irrespirable. Tout est si affreux que ce ne saurait être pire et, comme ce ne saurait être pire, il faut bien que les choses s'améliorent. Et c'est en effet ce qui se produit. Peu à peu la lumière revient. La nouvelle étape approche. Le train va sortir de son tunnel. Les voyageurs vont apercevoir, au loin, un paysage charmant où

coulent des sources claires, où des troupeaux paissent en toute sécurité. Le soleil va briller et, au fur et à mesure que le train avancera, les voyageurs, perpétuellement renouvelés, se montreront plus doux. Ils respecteront mutuellement leurs droits. Plus de terrorisme, de sadisme ni de cruauté...

Mais il reste à l'homme beaucoup à accomplir avant d'arriver à cet Âge d'Or et, avant qu'il ne survienne, il lui faudra encore passer par bien des souffrances en ce monde. Nous traiterons de cette prédiction dans un autre chapitre de ce livre, mais il est peut-être opportun d'en dire quelque chose dès à présent.

S'il faut en croire l'art très ancien de l'astrologie, nombre d'événements assez désastreux doivent se produire prochainement sur cette Terre. Vers l'an 1981, il y aura un réchauffement de l'atmosphère, brutal et considérable. Le régime des pluies diminuera dans de fortes proportions. Les récoltes sécheront sur pied. Cette grande

50

vague de chaleur pourrait bien être le résultat d'une bombe atomique lancée par les Chinois. Ces derniers s'efforcent actuellement de mettre au point une superbombe. Or, ils sont de nos jours comme des chiens enragés et ne se soucient pas du reste du monde. Pourquoi? Parce que le reste du monde les tient virtuellement à l'écart et qu'ils ignorent ce qui s'y passe. Et c'est un fait que la crainte naît de ce que l'on ne connaît pas. Les Chinois, donc, étant donné leur état d'esprit xénophobe, sont prêts à s'élancer sur ce qu'il ne leur a pas été donné de comprendre.

Lorsque les États-Unis seuls avaient la bombe atomique, ce n'était déjà pas tellement drôle, mais, à présent que les Russes, les Français, les Chinois, d'autres encore, sans doute, la possèdent, la situation est des plus précaires.

Avant l'avènement du Nouveau Guide, un travail important doit être fait. Il faut faire savoir à certains ce qui se passe et, d'autre part, le laisser ignorer à certains autres.

Outre les disciples qui sont déjà nés et qui ne sont encore que des enfants, il existe des gens beaucoup plus âgés qui savent, et qui ont le devoir de répandre ces révélations en les écrivant. Ce faisant, ils préparent la voie. Ces gens âgés ne seront évidemment plus sur la terre au moment de ce nouvel avènement. Mais comme ceux qui doivent naître plus tard, ces avant-coureurs auront accompli leur tâche en assumant la haine et les soupçons qui entourent toujours l'innovateur.

Les hommes ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas et si on leur dit qu'une personne a échangé son corps avec une autre, cette personne sera immédiatement l'objet de persécutions. Il est cependant nécessaire que de tels incidents se produisent si l'on veut préparer les êtres humains à accepter la transmigration des âmes et l'échange des corps, au moment où le Nouveau Guide viendra. Ceux, donc, qui auront de nos jours encouru le mépris, le ridicule et même la persécution active d'une Presse mal informée, connaîtront alors que leurs souffrances et leurs misères n'auront pas été inutiles.

On entend dire souvent: « Mais puisque ces hommes sont doués de si grands pouvoirs, pourquoi vivent-ils

dans la pauvreté? S'ils étaient vraiment ce qu'ils prétendent être, ils auraient autant d'argent qu'ils le voudraient. » Ce raisonnement est absurde pour la raison qu'un être qui arrive sur cette terre dans des conditions différentes est quelque chose comme une écharde dans le corps du monde. Si vous avez une écharde dans le pied, vous vous agitez, vous vous énervez jusqu'à ce que, finalement, vous arriviez à déloger l'écharde, et vous la détestez, cette écharde! Or, ceux qui viennent en ce monde, échangent leurs corps et s'évertuent à préparer la Voie d'un Autre, sont semblables à des échardes. Les gens les trouvent étranges, ils se sentent mal à l'aise en leur présence. Plutôt que de mettre en cause leur propre insuffisance, leur manque de développement spirituel, ils rejettent le blâme sur celui qui les inquiète...

Et le vieux monde continue à tourner, plein de trouble. Mais l'heure la plus sombre précède l'aurore et lorsque les choses vont au plus mal, on est en droit de penser, joyeusement, que tout changement ne peut être que dans le sens de l'amélioration. Ainsi, ce monde et les peuples qui l'habitent, après l'heure la plus sombre, entreront peu à peu dans la lumière d'un cycle où l'humanité sera tolérante, où le petit peuple du monde animal sera de nouveau compris au lieu d'être craint et persécuté comme il l'est à présent.

Et c'est en l'an 2 000 que commencera cette ère heureuse, que poindra l'aube de l'Âge d'Or.

« Ici-bas, c'est le monde de l'illusion »

« Ici-bas, c'est le Monde de l'Illusion », continua mon Guide. « C'est pourquoi nous demandons aux âmes de nous entendre, car elles seules se trouvent dans le Monde de la Réalité. Nous disons, comme tu le sais, Entendez les Voix de nos Âmes, nous ne disons pas Entendez nos Voix Physiques. Écoute-moi et ne m'interromps pas, car ceci est la base de notre Foi Intérieure. Comme je te l'expliquerai plus tard, les gens qui ne sont pas suffisamment évolués ont besoin d'avoir une foi qui les soutient, qui leur donne l'impression qu'un père ou une mère bienveillants veillent sur eux. Il faut avoir atteint le stade approprié pour accepter ce que je vais te dire maintenant. »

Je contempiais mon Guide en songeant qu'il représentait pour moi le monde entier et en souhaitant que nous restions toujours ensemble.

« Nous sommes des créatures de l'Esprit », continua-t-il, « nous sommes comme des charges électriques douées d'intelligence. Ce monde, cette vie sont l'Enfer, le lieu d'épreuves, où notre Esprit se purifie en apprenant, par la souffrance, à dominer notre corps de chair grossière. De même qu'un pantin est manœuvré par des ficelles que tient le manipula-

teur, de même notre corps physique est-il sous la dépendance des courants électriques émanant de notre Moi Supérieur, de notre Esprit. Un bon montreur de marionnettes peut

donner l'illusion que les pantins de bois sont vivants qu'ils sont mus par leur propre volonté. De même, avant d'être initiés, nous estimons que la seule chose qui compte, c'est notre corps de chair. Dans l'atmosphère terrestre, si étouffante pour l'Esprit, nous oublions que l'Âme nous commande véritablement, nous croyons agir de notre plein gré et ne devoir des comptes qu'à notre « conscience ». Ainsi, Lobsang, notre première Illusion, c'est de croire que le pantin, le corps de chair, est primordial. » Il s'interrompt en voyant mon expression perplexe. « Eh bien? » questionna-t-il, « qu'est-ce qui te tracasse ? »

« Seigneur », dis-je, « où sont mes fils électriques? Je ne vois rien qui me relie à mon Moi Supérieur! »

Il me répondit en riant :

« Peux-tu voir l'air, Lobsang? Pas tant que tu possèdes ce corps charnel. » Il se pencha en avant, me saisit par ma robe et j'eus un frisson de crainte quand il plongea dans les miens ses yeux perçants. « Lobsang! » dit-il d'une voix sévère. « Ton cerveau s'est-il évaporé tout entier? Es-tu vraiment fait d'os depuis le cou jusqu'au sommet du crâne ? As-tu oublié la Corde d'Argent, ce faisceau de lignes de forces électriques qui te relie — ici-bas — à ton âme? Vraiment, Lobsang, tu es dans le Monde de l'Illusion! »

Je me sentis rougir. Je savais évidemment ce qu'était la Corde d'Argent, cette corde de lumière bleuâtre qui relie le corps physique au corps spirituel. Très souvent, en voyageant dans l'astral, j'avais vu la corde vibrer, observé ses pulsations de vie et de lumière. Elle était semblable au cordon ombilical qui attache la mère à l'enfant nouveau-né, mais l'enfant, en l'occurrence le corps physique, ne peut survivre un instant si la Corde d'Argent est coupée.

Je levai les yeux. Mon Guide était sur le point de continuer, après mon interruption.

« Quand nous vivons dans le monde physique, nous avons tendance à penser que lui seul compte. C'est l'une des mesures de sûreté prises par le Moi Supérieur; si nous nous rappelions le Monde Spirituel dans toute sa béatitude, nous ne

54

pourrions demeurer ici-bas que par un grand effort de volonté. Si nous nous souvenions de nos vies antérieures, où, peut-être, nous occupions une situation plus importante que dans notre présente existence, l'humilité nécessaire nous ferait défaut.

55

« La vie est semblable à une école »

« La vie est semblable à une école. Lorsque nous sommes dans l'Au-Delà, dans le monde astral, avant de nous incarner dans le sein d'une femme, nous discutons avec d'autres esprits de ce que nous allons apprendre. Il y a quelque temps, je t'ai raconté l'histoire du vieux Seng, le Chinois. Je t'ai dit que nous prendrions un nom chinois, sinon, tel que je te connais, tu aurais associé un nom tibétain avec un Tibétain de notre

connaissance. Eh bien, le vieux Seng, une fois mort, revit tout son passé et décida qu'il avait encore certaines choses à apprendre. Alors ses aides spirituels lui cherchaient des parents, ou plutôt de futurs parents, vivant dans des conditions susceptibles de permettre à l'âme qui avait été le vieux Seng d'apprendre les leçons désirées. » Mon Guide me regarda et reprit : « Il en est à peu près de même pour un garçon qui veut devenir moine; s'il veut être un moine-médecin, il ira au Chakpori; s'il veut faire du travail domestique, il entrera au Potala, car on semble toujours y être à court de serviteurs! Nous choisissons notre école selon ce que nous voulons apprendre. »

J'inclinai la tête car tout cela me paraissait très clair. Mes propres parents avaient pris les dispositions nécessaires pour

56

me faire entrer au Chakpori, pourvu que je fusse capable de supporter la première épreuve d'endurance.

Mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, poursuivit : « Quand un être est sur le point de venir au monde, tout a déjà été prévu : il va descendre sur terre, naître d'une certaine femme qui habite une certaine région et qui est mariée à un homme de telle ou telle classe. On a jugé qu'ainsi le bébé qui va naître aura l'occasion d'acquérir l'expérience et les connaissances antérieurement projetées. Quand le temps est venu, le bébé vient au monde. Il doit d'abord apprendre à se nourrir, à exercer un contrôle sur certaines parties de son corps physique, à parler et à écouter. Au début, tu ne l'ignores pas, il doit apprendre à voir. » Il me regarda en souriant et ajouta : « Aucun de nous n'aime l'école, certains d'entre nous doivent y aller, d'autres n'y sont pas obligés. Nous projetons de venir à l'école — non pas à cause du Karma—mais pour apprendre d'autres choses. L'enfant grandit, il va en classe où il est souvent traité durement par son maître, mais il n'y a pas de mal à cela, Lobsang. La discipline n'a jamais nui à personne. Elle transforme une foule en une armée. Un homme ne peut acquérir de culture que s'il est soumis à une certaine discipline. Tu penseras souvent que tu es maltraité, que ton professeur est sévère et cruel mais — quoi que tu puisses penser maintenant — sache que tu as choisi de venir sur terre dans ces conditions. »

« Ma foi, Honorable Lama », m'exclamai-je, « si c'est moi qui ai choisi de venir ici-bas, il me semble que je devrais me faire examiner par un psychiatre. Et, d'ailleurs, si c'est moi qui ai voulu ça, pourquoi n'en sais-je rien? »

Mon Guide me regarda et se mit à rire de bon cœur. « Je comprends ce que tu ressens aujourd'hui, Lobsang », répondit-il, « mais tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Tu es d'abord venu ici-bas pour apprendre certaines choses. Et les ayant apprises, tu partiras dans un monde encore plus grand, au-delà de nos frontières, pour en savoir davantage. La voie ne sera pas facile; mais tu finiras par réussir et je ne veux pas que tu perdes courage. Chaque personne, quelle que soit sa situation dans la vie, est descendue des plans astraux sur cette terre afin d'apprendre et, par là, de pouvoir évoluer. Tu sais, comme moi, Lobsang, que si tu veux progresser dans la Lamaserie, tu dois étudier et passer des

57

examens. Tu n'aurais pas haute opinion d'un garçon à qui l'on donnerait brusquement le pas sur toi et qui, par favoritisme, deviendrait un lama ou un abbé. Tant qu'il y a des examens en règle, tu sais que tu n'es pas classé après les autres à cause du caprice ou de l'injustice d'un supérieur. » Je pouvais comprendre cela aussi; quand on vous l'explique c'est très simple.

« Nous venons sur terre pour apprendre et, si dures et si amères que soient les leçons, nous avons décidé avant de naître de les recevoir. En quittant ce monde, nous prenons, pendant un certain temps, du repos dans l'Au-Delà, puis, si nous voulons évoluer, nous continuons notre route. Nous pouvons retourner sur cette terre dans un milieu différent, ou bien nous pouvons connaître un genre d'existence complètement différent. Quand nous sommes en classe, il nous arrive de penser que la journée ne se terminera jamais, que le Professeur ne désarmera jamais. La vie terrestre est ainsi; si tout allait trop bien pour nous, si nous obtenions tout ce que nous désirons, nous n'apprendrions jamais rien, nous nous laisserions tout simplement entraîner par le fleuve de la vie. Et le fait est, malheureusement, que l'homme est un apprenti dont le seul maître est la douleur. »

« En ce cas, Honorable Lama », dis-je, « pourquoi certains garçons, et certains Lamas aussi, se la coulent-ils aussi douce? Il me semble que j'endure des épreuves, que l'on me prédit les plus grands malheurs, qu'un professeur irascible me roue de coups alors que je fais vraiment de mon mieux. »

« Mais, Lobsang, ces gens qui apparemment sont très satisfaits de leur sort, es-tu bien sûr qu'ils le soient? Es-tu sûr que la vie soit si facile pour eux, après tout? À moins de savoir ce qu'ils ont projeté de faire avant de descendre en ce monde, tu n'es pas à même d'en juger. Chaque être vient ici-bas en sachant à l'avance ce qu'il veut apprendre, comment il veut agir, et ce qu'il aspire à devenir en quittant cette planète après avoir séjourné dans son école. Tu as dit que tu t'es donné beaucoup de mal aujourd'hui en classe. En es-tu certain? N'étais-tu pas plutôt content de toi, n'estimais-tu pas que tu savais déjà tout ce qu'il y avait à savoir sur la leçon? Par ton attitude condescendante, n'as-tu pas donné à ton Professeur un sentiment d'infériorité? » Il me regarda d'un œil quelque peu accusateur et je me

58

sentis rougir. Oui, il savait bien des choses. Et il avait le don désastreux de toucher toujours au point sensible. Oui, j'avais été satisfait de moi, j'avais cru, cette fois, que le Professeur ne trouverait pas la plus petite faute à me reprocher. Et ma propre suffisance n'avait pas peu contribué, bien entendu, à exaspérer ledit Professeur. Je hochai la tête. « Oui, Honorable Lama, je suis aussi coupable que tous les autres. »

Mon Guide me sourit et inclina la tête d'un air approbateur.

« Plus tard, Lobsang, tu iras à Tchoung-king, en Chine, comme tu le sais », dit-il. J'inclinai la tête en silence, me refusant à envisager le moment où je serais forcé de quitter le Tibet. Il continua : « Avant ton départ, nous écrirons à divers collègues et universités afin qu'ils nous envoient leurs programmes détaillés. Lorsque nous serons renseignés sur le genre d'éducation qu'ils donnent, nous choisirons le collège ou

l'université susceptible de t'offrir exactement le genre d'entraînement dont tu auras besoin dans cette vie. De même, avant qu'un homme, dans le monde astral, ne songe à se réincarner, il réfléchit à ce qu'il se propose de faire, à ce qu'il veut apprendre, à ce qu'il veut finalement réaliser. Alors, comme je te l'ai déjà dit, on lui trouve les parents appropriés. Ce qui équivaut à chercher une école adéquate. »

Plus je songeais à cette histoire d'école, plus elle me déplaisait.

« Honorable Lama! » dis-je, « pourquoi certaines gens sont-ils accablés par la maladie et le malheur; qu'est-ce que ça leur apprend? »

« Tu ne dois pas oublier, Lobsang », répondit mon Guide, « qu'un être qui descend sur cette terre a beaucoup à apprendre et il ne s'agit pas simplement d'apprendre à sculpter, ou à parler une langue, ou à retenir des Textes Sacrés. Il lui faut savoir des choses qui seront utiles dans le monde astral, après la mort. Comme je te l'ai dit, ce monde est celui de l'Illusion et il est parfaitement conçu pour nous enseigner la douleur et, en endurant la douleur, nous devrions être en mesure de comprendre les difficultés et les souffrances d'autrui. »

59

L'HOMME

La condition humaine

Nature de l'homme

Avant de chercher à comprendre la nature du « sur-moi » ou d'aborder les questions occultes, nous devons avant tout être certains de bien comprendre la nature de l'Homme. Dans ce cours, nous emploierons le mot « homme » pour désigner aussi bien l'homme que la femme. Qu'il nous soit permis de faire observer ici, dès le début, que la femme est au moins l'égale de l'homme pour toutes choses concernant l'occultisme et les perceptions extra-sensorielles. La femme, en fait, possède souvent une aura plus brillante et sait mieux apprécier les diverses facettes de la métaphysique.

À dire vrai, tout ce qui existe est « la vie ». Même une créature considérée comme morte est « en vie ». La forme normale de la vie peut avoir disparu, dans ce que nous appelons la mort, mais avec la cessation de « la

63

vie » une nouvelle forme de vie apparaît. Le processus de décomposition crée une forme de vie!

Tout ce qui existe vibre. Tout ce qui est, est formé de molécules constamment en mouvement. Nous préférons le terme « molécules » à ceux d'atomes, de neutrons, de protons, etc., parce que ceci est un cours de métaphysique, et non de chimie ou de physique. Nous cherchons à présenter une vue d'ensemble plutôt que de nous pencher sur des détails microscopiques qui ne servent pas notre propos.

L'homme est une masse de molécules gravitant à grande vitesse. L'homme paraît solide; il est impossible d'enfoncer le doigt entre la chair et l'os. Cependant, cette solidité est une illusion. Prenez une créature infiniment petite qui se placerait à quelque distance d'un corps humain pour l'observer. Elle verrait des soleils tourbillonnants, des nébuleuses en spirale, des traînées brillantes semblables à la Voie Lactée. Dans les parties molles du corps, la chair, les molécules apparaîtraient dispersées alors que dans les substances dures, les os, elles seraient denses, donnant l'impression d'un amas compact d'étoiles.

Imaginez que vous montiez au sommet d'une montagne, par une nuit claire. Vous êtes seul, loin des lumières de la ville qui, se reflétant dans le ciel nocturne, provoquent une réfraction de l'humidité en suspension et obscurcissent la vision. Au-dessus de vous, les étoiles scintillent. Des galaxies s'étendent sous vos yeux. Des constellations vous éblouissent. La Voie Lactée traverse le ciel comme

64

d'autres créatures, d'autres mondes, d'autres molécules indispensables à sa vie.

Il ne faut pas oublier que les groupes moléculaires sont de densités diverses; ce sont, en fait, des groupes d'étoiles dans le ciel. Dans certaines parties de l'univers cosmique il existe en quelque sorte des déserts où les planètes, ou les mondes, sont rares, alors qu'ailleurs la densité est énorme, comme dans la Voie Lactée. De même, le roc peut représenter une constellation ou galaxie fort dense. L'air est beaucoup moins peuplé de molécules. L'air nous imprègne, peut passer par les vaisseaux capillaires de nos poumons et de là dans le sang. Au-delà de l'air, de l'atmosphère, il y a le cosmos, l'espace où les groupes de molécules d'hydrogène sont dispersés. L'espace n'est pas un vide, comme on le pensait jadis, mais un amas de molécules d'hydrogène qui forment les étoiles et les planètes. Il est évident que chez un être dont la densité moléculaire est très forte, une autre créature a bien du mal à s'insinuer entre ces groupes, mais un « fantôme » dont les molécules sont extrêmement espacées peut facilement traverser un mur de brique. Car ce mur n'est pas autre chose qu'une collection de molécules, analogue à un nuage de poussières en suspension dans l'atmosphère. Tout une traînée lumineuse. Étoiles, mondes, planètes! Des molécules. Ainsi vous verrait la créature microscopique.

Chaque homme est un univers où les planètes, les molécules, gravitent autour d'un soleil central. Le moindre caillou, la moindre brindille, la goutte d'eau sont composés de molécules constamment en mouvement.

65

Ce mouvement engendre une forme d'électricité qui, s'unissant avec l'« électricité » produite par le sur-moi, suscite la Vie. Autour des pôles de la terre des orages magnétiques éclatent, provoquant des aurores boréales aux merveilleuses couleurs. Autour de toutes les planètes, de toutes les molécules, des radiations magnétiques s'entrecroisent avec celles qui émanent des autres mondes ou molécules. Ainsi, l'homme est un univers, mais il n'est pas un univers en soi. Aucun monde ne peut exister sans d'autres mondes. Chaque créature, chaque univers, chaque molécule dépend {d'autres ensembles} aussi improbable que cela paraisse, il y a de la place entre chaque molécule,

comme entre chaque étoile, et si une créature est suffisamment petite ou si ses molécules sont espacées, alors elle peut passer entre celles d'un mur de brique, par exemple, sans en toucher aucune. Cela nous permet de comprendre comment un « fantôme » peut soudain apparaître dans une chambre close, et comment il peut traverser un mur apparemment massif et solide. Tout est relatif, et le mur épais ne l'est sans doute pas pour un fantôme ou une créature astrale.

Potentiel humain

Conscient, inconscient, subconscient

66

Si nous en revenons de nouveau aux principes, alors, nous devons dire que le subconscient n'est ni intelligent ni stupide parce qu'il n'a pas d'intelligence: il est quelque chose de tout différent. Le subconscient est simplement un dépôt de connaissance, de bonne science et de mauvaise science. C'est seulement un système de classement, d'enregistrement. Il contient tout ce que vous avez jamais entendu dire, tout ce que vous avez jamais vu, tout ce que vous avez jamais prouvé. Il vous rappelle les réactions automatiques que vous avez quand vous inspirez et quand vous expirez. Il rappelle à telle partie de votre corps de vous agiter et de pousser des cris perçants si l'on vous chatouille etc. C'est seulement un memento automatique.

Diriez-vous qu'un bibliothécaire est intelligent? Bien, c'est une affaire d'opinion, naturellement. Je sais que j'ai essayé de traiter avec ces sots bibliothécaires dans une bibliothèque célèbre de Londres, avec ces préposés qui notent des détails et j'ai essayé de dire à ces gens que les

67

détails qu'ils notaient à mon sujet étaient absolument et incontestablement inexacts. Mais c'est une telle besogne de convaincre certains d'entre eux, et j'ai gardé l'opinion ineffaçable que les bibliothécaires de la discothèque à cette fameuse bibliothèque, ne sont pas intelligents. Quoi qu'il en soit, c'est affaire d'opinion, mais posons-nous encore cette question uniquement pour répondre à cette interrogation:

Penseriez-vous qu'un bibliothécaire puisse être un génie? Penseriez-vous qu'un bibliothécaire pourrait répondre à n'importe quelle question au sujet de n'importe quoi et dire ce que n'importe quelle personne a dit auparavant? Eh bien, naturellement, vous ne pourriez pas; même si vous étiez vous-même un bibliothécaire, vous ne pourriez pas émettre de telles prétentions. Au lieu de cela vous diriez, et avec raison, que non, qu'aucun homme conscient ne possède pareille science, mais qu'un bibliothécaire sait où trouver certains renseignements. Les meilleurs bibliothécaires sont ceux qui sont capables de trouver les renseignements le plus rapidement.

Vous et moi pourrions aller dans une bibliothèque et fouiller maladroitement dans certains classeurs à la recherche d'un titre de livre contenant la matière du sujet qui nous intéresse. Alors, nous nous apercevriions que nous aurions dû nous en référer à autre chose; puis, nous découvririons que le livre était épuisé ou retiré de la circulation ou en

prêt au dehors de la Bibliothèque. Cette recherche nous ferait perdre une demi-journée ou davantage. Pourtant, si nous avions demandé le renseignement au bibliothécaire, celui-ci aurait, pendant une seconde, été déconcerté et puis voilà, il y était et il ou elle se serait mis(e) en mouvement et aurait fourni le livre avec le renseignement désiré.

Si ce ou cette bibliothécaire fait bien son travail, il ou elle recommande beaucoup d'autres livres.

Tel est le subconscient. Dès que le « nous » pensant désire connaître quelque chose, le subconscient essaie de fournir la réponse. Ce n'est pas de l'intelligence, c'est tout à

68

fait automatique, et si c'est automatique cela peut être exercé.

Exercé à quoi? Bien, la réponse est simple. Votre subconscient, c'est votre mémoire. Si vous avez une mémoire médiocre, cela signifie que votre dixième conscient n'obtient pas la communication avec vos neuf dixièmes subconscients. Si vous avez une faible mémoire, cela signifie que le subconscient n'arrive pas à vous fournir le renseignement que vous demandez.

Supposons que vous désirez savoir ce que Gladstone a réellement dit en l'année dix-huit cent et quelques. Eh bien, vous l'avez probablement entendu dire, vous avez probablement lu à ce sujet, cela est donc dans votre mémoire, et si votre subconscient ne peut pas vous fournir le renseignement désiré, c'est qu'il y a un défaut quelque part dans vos relais.

Certaines personnes peuvent dévider des masses terribles de choses au sujet des équipes de football ou de baseball et donner les noms de tous les gagnants ou tout ce qu'on leur demande au sujet de nombreuses années passées. Mais, c'est parce qu'elles s'intéressent à la question et les gens ne savent pas se souvenir des choses qui ne les intéressent pas. Je n'ai jamais vu un match de football ni de baseball et ne désire pas en voir, je n'ai pas la moindre idée à ce sujet.

Si vous désirez entretenir une bonne mémoire, vous devez entretenir votre subconscient. Vous devez vous intéresser à un sujet; aussi longtemps que vous ne vous y intéressez pas, le subconscient ne peut pas l'ajouter à votre mémoire. Beaucoup de nos lectrices veulent tout savoir à propos des vedettes de cinéma de sexe masculin, combien de fois tel ou tel a été marié, combien de fois il a divorcé et combien de fois il a parcouru le monde à la recherche de sa bien-aimée du moment. C'est facile, cela; elles peuvent le faire; mais demandez-leur donc d'aller chercher dans une boutique de la localité du fil standard, peut-être un fil

69

standard de cinq dixièmes et elles reviendront plus déconcertées que d'habitude.

Pour exercer votre mémoire, c'est-à-dire exercer votre subconscient, vous devriez penser clairement au sujet des choses et vous y intéresser. Si l'on envoie des hommes

acheter des objets féminins, eh bien ils reviendront sans la moindre idée en tête; mais s'ils s'intéressaient à ces choses, alors leur mémoire s'améliorerait. On peut prendre de l'intérêt en se demandant pourquoi une femme désire ceci ou cela ou autre chose et la femme peut se demander pourquoi un homme désirerait par exemple, une bobine de fil fin de cinq dixièmes. Si elle peut vraiment s'intéresser à quelque chose, alors il ou elle peut se le rappeler.

Si vous essayez de vous rappeler quelque chose de particulier, comme un numéro de téléphone, essayez d'imaginer la personne à laquelle appartient ce numéro de téléphone. Ou bien, si vous ne connaissez pas la personne ou si vous ne pouvez pas vous le ou la représenter, alors, regardez son numéro de téléphone — est-ce une suite de cercles ou une série de traits de plume? Par exemple, les 6, 9, 0 deviennent des cercles, comme les 3 et les 2. Mais les traits de plume seraient les 1, les 7, etc. et naturellement les 4. Ainsi si vous pouvez vous représenter un nombre par cercles ou par traits vous pouvez vous le rappeler. Le meilleur moyen est d'employer notre vieux système de trois. Répétez le numéro de téléphone trois fois en gardant la ferme conviction que vous vous rappellerez toujours ce nombre. Vous le pouvez, sachez-le, c'est très facile, rien de difficile là-dedans.

70

Imagination

N'allons pas évoquer les vieilles maîtresses, ni les vieux maîtres, mais cet exemple nous a paru bon parce que, dans cette leçon, nous allons parler justement d'un mot dont la signification a changé au fil des ans. Il s'agit de l'« imagination ».

Ce terme est singulièrement tombé en disgrâce. Jadis, un homme imaginaire était un être sensible, un créateur, un homme capable d'écrire, de composer des vers ou de la musique. En fait, il était essentiel, pour l'honnête homme, d'être doué d'imagination. Aujourd'hui, il semble que ce mot s'applique plutôt à la malheureuse femme frustrée, qui se « fait des idées » et qui est au bord de la dépression nerveuse. Les gens ont tendance à écarter des expériences — qu'ils feraient mieux d'étudier! — avec un haussement d'épaules et une exclamation:

71

« C'est de l'imagination! Ne sois pas stupide! » L'imagination, donc, est un mot qui aujourd'hui n'a pas bonne réputation, mais l'imagination contrôlée est la clef capable d'ouvrir l'esprit, de faire comprendre bien des choses voilées de mystère. Il est bon de se rappeler de temps en temps que, dans une lutte entre l'imagination et la volonté, c'est toujours l'imagination qui remporte la victoire. Les gens se targuent de leur volonté, de leur courage indomptable, du fait que rien ne les effraie. Ils accablent d'ennui leurs interlocuteurs, en leur répétant sans cesse que leur volonté leur permet d'accomplir n'importe quoi. En réalité, leur volonté est impuissante tant que leur imagination ne la soutient pas. Ceux-là se sont laissé persuader par leur imagination que la volonté est indispensable. Nous répétons, et toute autorité compétente sera d'accord avec nous, que la volonté n'est rien sans l'imagination. Il n'y a pas de force plus grande.

Persistez-vous à croire malgré tout que la force de votre volonté vous permettra de faire des choses que refuse votre imagination? Posons un problème hypothétique, puisque c'est la mode!

Nous avons devant nous une rue déserte. Il n'y a pas de voitures, pas de badauds, la chaussée est à nous. Traçons à la peinture un chemin de un mètre de large d'un trottoir à un autre. Sans avoir à vous soucier des voitures ni des curieux, vous descendez tranquillement du trottoir et vous traversez la chaussée entre

72

les deux lignes peintes, vous n'avez pas un instant d'hésitation, votre cœur ne bat pas plus vite.

Vous pouvez traverser entre ces lignes sans crainte parce que vous savez que la terre ne va pas s'ouvrir sous vos pas, vous savez qu'aucune voiture ne va vous écraser, vous savez que vous ne risquez absolument rien et, si par hasard vous trébuchez, vous ne tomberez jamais que de votre hauteur.

Changeons maintenant le décor. La rue est la même, nous la traversons et nous montons au vingtième étage de l'immeuble d'en face, au toit en terrasse. De là, nous regardons de l'autre côté de la rue et nous constatons que nous sommes à niveau d'une autre terrasse, située juste en face. Si nous nous penchons au-dessus du parapet, nous pouvons voir sur la chaussée nos deux lignes peintes. Bien. Maintenant nous allons nous procurer une longue planche, large d'un mètre, de la largeur exacte du chemin que nous avons tracé par terre. Nous l'étendons en travers de la rue pour l'appuyer sur le parapet d'en face, à vingt étages du trottoir. Nous l'assujettissons aussi solidement que possible, nous nous assurerons qu'elle est bien lisse, qu'aucune bosse ne peut nous faire trébucher.

Nous avons donc un chemin de la même largeur que celui de la chaussée. Pouvez-vous marcher sur cette planche solidement fixée à 60 ou 70 mètres du sol et traverser sans encombre pour atteindre le toit d'en face ? Si votre imagination vous dit que vous le pouvez, alors

73

vous marcherez tranquillement sur cette planche et vous arriverez en face sans ennui. Mais si votre imagination n'est pas aussi complaisante, votre cœur battra follement à la seule pensée d'accomplir cet exploit, votre estomac se crispera, vous serez livide de peur. Mais pourquoi? Vous avez déjà traversé la rue, alors pourquoi ne pouvez-vous la franchir en marchant sur cette planche solidement arrimée? La réponse est simple; votre imagination fait des siennes, votre imagination vous crie qu'il y a du danger, que si jamais vous perdez l'équilibre, si vous glissez, vous tomberez et vous vous tuerez. On a beau tenter de vous rassurer, rien n'y fait car votre imagination est plus forte que votre volonté. Si vous tenez néanmoins à prouver la force de cette volonté, vos nerfs céderont, vous vous mettrez à trembler, vous pâlirez et votre respiration deviendra désordonnée.

Nous possédons en nous certains mécanismes qui nous préviennent et nous protègent du danger, des systèmes de sauvegarde automatiques qui retiennent l'être humain normal au moment où il voudrait prendre un risque stupide. L'imagination fait qu'il est

impossible pour une personne de marcher sur cette planche, et aucun raisonnement ne pourra la persuader qu'elle ne risque rien, qu'il suffit d'imaginer qu'on peut le faire. Tant que vous ne vous « imaginerez » pas debout sur cette planche, marchant paisiblement et sans crainte vers l'autre toit, vous n'y parviendrez pas.

Si l'on fait appel à sa volonté, si on se force à faire une chose que réprouve l'ima-

74

gination, on risque fort une dépression nerveuse, car, nous le répétons, en cas de lutte entre l'imagination et la volonté, c'est toujours la première qui remporte la victoire. Si l'on se force à faire quelque chose alors que toutes les sonneries d'alarme retentissent en nous, nos nerfs n'y résisteront pas, pas plus que notre santé.

Certaines personnes sont terrifiées d'avoir à longer un cimetière à minuit. Si elles y sont obligées, elles sentent leurs cheveux « se dresser sur leur tête », elles ont les mains moites, toutes les perceptions sont aiguës, chaque impression exagérée, et elles deviennent capables de faire un bond prodigieux dépassant leurs possibilités normales si jamais elles croient voir un fantôme.

Les personnes qui n'aiment pas leur travail doivent se forcer, ce qui produit souvent un mécanisme d'évasion. Certains de ces phénomènes provoquent parfois d'étranges résultats, mais c'est un mal pour un bien car ce sont des avertissements; si l'on n'en tient pas compte, la dépression nerveuse ou même l'aliénation mentale n'est pas loin. Nous allons vous raconter une histoire vraie; nous avons personnellement connu les faits, nous connaissions l'homme et nous savons quels ont été les résultats de ce cas.

Cet homme était comptable et travaillait debout toute la journée parce que son travail l'exigeait et ne pouvait se faire assis. C'était un excellent comptable, il avait le don des chiffres mais il souffrait d'une phobie; il

75

vivait dans la terreur de faire un jour une erreur de calcul, et peut-être même d'être accusé d'avoir falsifié les comptes afin de voler ses patrons. En réalité, il était d'une honnêteté scrupuleuse, c'était un de ces individus de plus en plus rares qui n'emportent jamais une pochette d'allumettes dans un hôtel, ni même le journal oublié par un voyageur sur une banquette. Malgré tout, il avait peur que ses patrons ne reconnaissent pas son honnêteté. Son travail était devenu pour lui une source d'inquiétude constante.

Il se fit de plus en plus nerveux, de plus en plus préoccupé. Il essaya de faire comprendre à sa femme que son métier lui pesait et envisagea d'en changer, mais elle refusa de l'écouter. Il garda donc son emploi. Mais, avec le temps, il devint la victime de son imagination. Il eut d'abord un ulcère de l'estomac. Grâce à de bons soins et à un régime sévère, l'ulcère fut guéri et il reprit son travail, toujours debout à son pupitre. Un jour, il se dit que, s'il ne pouvait plus se tenir debout, il lui faudrait bien quitter cet emploi.

Quelques semaines plus tard, un ulcère se déclara à son pied. Pendant quelques jours, il se rendit en boitant à son travail, et souffrit beaucoup, mais l'ulcère ne fit qu'empirer et il dut garder le lit. Loin de son bureau, bien tranquille chez lui, il guérit rapidement, et

retourna de nouveau au travail. Mais son subconscient le harcelait sans cesse, le faisant raisonner, sans doute, de la façon suivante: « J'ai échappé à cet emploi horrible en ayant

76

mal au pied, ils m'ont guéri trop vite, alors trouvons quelque chose de plus grave. »

Quelques mois plus tard un nouvel ulcère apparut à la cheville. Il ne pouvait plus bouger le pied et on dut l'hospitaliser pour l'opérer. Après des semaines de convalescence, il retourna encore une fois à son bureau.

Maintenant, la haine de son travail le minait. Bientôt un autre ulcère se déclara, entre la cheville et le genou, si grave, cette fois, qu'il fallut l'amputer. Alors, à la grande joie de cet homme son patron refusa de le reprendre, disant qu'il n'avait pas besoin d'un infirme chez lui, d'un homme toujours malade! À l'hôpital, les médecins avaient étudié et compris ce cas, aussi s'appliquèrent-ils à trouver à cet homme un emploi différent, pour lequel il avait montré beaucoup d'aptitude pendant son séjour; c'était une forme d'artisanat. Ce travail plut à notre ami et il réussit parfaitement. Maintenant, il n'avait plus peur de se retrouver en prison pour une erreur de calcul, ni d'être accusé de vol, aussi sa santé s'améliora-t-elle et, à notre connaissance, il prospère dans sa nouvelle situation et il est très heureux.

C'est un cas extrême, bien sûr, mais nous voyons tous les jours des hommes d'affaires harassés qui ont peur de la faillite, peur de leur patron, ou peur de «perdre la face», qui, eux aussi, cherchent un moyen d'évasion et ont des ulcères d'estomac, la maladie des p.d.g. L'imagination peut faire s'écrouler un empire, mais aussi bâtir des empires. Si vous cul-

77

tivez votre imagination, et si vous savez la contrôler, vous pourrez avoir tout ce que vous voulez. Il est impossible de donner des ordres à son imagination, parce qu'elle a bien des points communs avec la mule; on peut diriger une mule mais elle ne se laisse pas conduire de force; de même vous pouvez diriger votre imagination mais vous ne pouvez la conduire. Cela nécessite de la pratique, mais on y parvient.

Alors, comment allez-vous vous y prendre pour contrôler votre imagination? C'est avant tout une question de foi, d'entraînement. Pensez à une situation quelconque qui fait naître en vous la peur ou le dégoût, et puis surmontez ces sentiments par la foi, en persuadant votre imagination que vous pouvez faire une chose. Persuadez-vous que vous êtes quelqu'un de spécial, un être à part, si vous voulez; peu importe votre méthode si vous parvenez à faire travailler votre imagination pour vous. Revenons à notre exemple de la rue à traverser; dites-vous que vous pouvez facilement marcher sur une planche large d'un mètre posée en travers de la chaussée. Alors, grâce à la foi, en vous répétant que vous n'êtes pas comme les autres, que vous possédez un don spécial, vous réussirez à persuader votre imagination que vous pouvez aisément traverser la rue sur cette planche bien qu'elle soit posée à vingt étages du sol. Ou alors dites-vous que vous êtes un singe plus ou moins stupide qui ne connaît pas le vertige et peut passer sur cette

la moindre crainte. Qui a plus de valeur? Vous ou le singe ? Si un animal ou un idiot peuvent passer sur cette planche, alors vous, qui valez dix fois mieux qu'eux, le pouvez aussi. C'est uniquement une question d'entraînement, de foi. Pensez aux célèbres funambules, à Blondin qui a franchi sur un fil les chutes du Niagara. Blondin était un homme comme vous qui avait foi en ses possibilités, qui se croyait capable de faire ce qui était impossible à d'autres. Il savait que la seule chose à craindre était la peur d'avoir peur, il avait confiance en lui, il savait qu'il pouvait passer sur ce fil, même les yeux bandés. Nous avons tous vécu ce genre d'expérience. Nous pouvons monter au sommet d'une longue échelle et tant que nous ne regardons pas en bas nous n'avons pas peur. Mais dès que nous baissions les yeux sur le sol, nous pensons à la mort horrible qui serait la nôtre si nous tombions. Notre imagination nous montre notre chute, nous nous sentons tomber, nous nous voyons en sang, écrasé au sol; elle peut nous faire tenir les barreaux de l'échelle si fortement que nous ne pouvons plus les lâcher. Les couvreurs eux-mêmes éprouvent parfois de ces peurs!

Si vous contrôlez votre imagination en ayant foi en vous, en vos possibilités, alors vous pouvez faire n'importe quoi. Vous ne pourrez y parvenir en essayant de maîtriser votre imagination par la force; votre volonté ne pourra jamais vaincre votre imagination, elle provoquera au contraire des névroses.

Rappelez-vous, une fois de plus, que vous devez guider votre imagination, la diriger et la contrôler. Si vous cherchez à la conduire par la force, vous échouerez. Si vous savez la guider, vous ferez toutes ces choses que vous aviez crues impossibles. Alors, avant tout, persuadez-vous que rien n'est impossible. L'impossible n'existe pas!

Relations humaines

Amour — affection

Tout le monde a sans doute entendu parler des âmes inférieurs. Cela existe, mais dans notre monde terrestre, la rencontre de l'**âme-sœur** se produit fort rarement. Si l'on se place au niveau des principes fondamentaux et que l'on considère le monde de l'antimatière, on comprendra qu'une batterie complète doit avoir un pôle positif et un pôle négatif. Ainsi, pour qu'une âme-sœur constitue une entité, il faut que vous trouviez quelqu'un dans notre système astral, et quelqu'un d'autre dans le monde de l'anti-matière et que ces deux êtres coïncident parfaitement.

Ce qui peut se produire, en fait, c'est que dans le monde astral deux Super-Êtres ou Adhyatmas coïncident parfaitement et envoient chacun sur Terre une marionnette, et que

les deux marionnettes coïncident parfaitement. Si elles se rencontrent, elles auront immédiatement le sentiment qu'un lien les unit. Au point qu'elles diront: « Je suis sûre d'avoir déjà rencontré cette personne ! » Il est possible que ces deux êtres deviennent de véritables amis, mais,

81

comme nous l'avons dit, c'est une rencontre fort rare sur cette Terre. La plupart du temps, deux personnes qui s'accordent parfaitement se considèrent comme étant des âmes-sœurs, parce qu'elles se complètent l'une l'autre. Elles peuvent connaître mutuellement leurs pensées et savoir, d'avance ce que l'autre va dire.

C'est un peu ce qui se passe avec les jumeaux identiques (issus du même œuf). Ils sont extrêmement attachés, l'un à l'autre et séparés par des milliers de kilomètres, ils éprouvent au même moment les mêmes sentiments. Il arrive qu'ils se marient en même temps.

Un homme et une femme peuvent être très amoureux l'un de l'autre et penser qu'ils sont des âmes sœurs, mais s'ils n'éprouvent pas absolument le même intérêt pour les mêmes choses, ils font erreur.

Le mieux qu'on puisse espérer, c'est que deux personnes se rencontrent dans de nombreux domaines, vivent ensemble et se rapprochent l'une de l'autre, peu à peu, par simple communauté de pensée et d'action. Mais c'est un but rarement atteint, car il suppose un grand esprit de sacrifice et beaucoup d'oubli de soi-même.

Il est d'ailleurs inutile qu'un homme ou une femme abandonne tout au profit de l'être cher; il ne suffit pas de tout donner: il faut donner exactement ce dont l'autre a besoin, ni plus, ni moins, sinon, on s'éloigne l'un de l'autre.

Bien des gens pensent avoir rencontré l'âme sœur parce qu'ils se trouvent en face de quelqu'un qui a les mêmes caractéristiques astrologiques qu'eux-mêmes. Ils peuvent, en effet, très bien s'accorder et vivre en harmonie, mais cette harmonie n'a rien à voir avec cette fusion complète en une seule entité qui caractérise les âmes sœurs et qui n'est, finalement, pas tellement souhaitable dans ce monde imparfait où nous vivons, du fait même de sa perfection. Mieux vaut essayer de vivre ensemble à force de patience,

82

de tolérance et d'oubli de soi.

Il arrive souvent que des êtres soient amenés à se rencontrer pour nouer des liens kharmiques, ce qui exige un lien étroit entre ces êtres. Lorsqu'un homme et une femme sont unis par des liens kharmiques et qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre, il peut en résulter une union durable qui aura pour effet d'annuler les aspects kharmiques défavorables, car c'est, en fin de compte, et quoi que nous puissions en penser, le bien qui prévaut.

Mais si une personne en aime une autre et que cette autre la déteste, un lien kharmique se formera, mais il sera peu satisfaisant et ces deux personnes devront se réunir jusqu'à ce

que la haine se transforme en amour. Seule une totale indifférence peut empêcher la formation de liens karmiques. La haine, comme l'amour, crée un lien kharmique. Toute sensibilité à une personne nous fait entrer dans la chaîne du Karma. Il peut se former un lien entre professeur et son élève, par exemple. Ce lien peut être durable ou temporaire. Il arrive que cette attirance ait la durée d'un éclair. C'est qu'elle correspond à la combustion soudaine d'un maillon de la chaîne kharmique.

Il n'est rien de pire qu'un grand amour brisé par la mort. Une femme qui perd l'homme qu'elle aime ne pourra plus exprimer son amour; elle devra le conserver jusqu'à ce que, se retrouvant dans une incarnation future, ils puissent de nouveau s'aimer.

83

Mariage — couple

"Maître », dis-je, « pourquoi les gens mariés sont-ils si désagréables l'un envers l'autre? J'ai observé l'aura de ces deux Ragyab, hier soir, et j'ai eu l'impression qu'ils se haïssent. S'il en est ainsi, pourquoi se sont-ils mariés ? »

Le Lama garda quelques instants un silence attristé, puis il me dit : « Les gens oublient, Lobsang, qu'ils viennent sur cette terre pour apprendre certaines leçons. Avant la naissance d'un individu, pendant qu'il est encore de l'autre côté de la vie, on décide du genre, du type de partenaire qu'il aura en mariage. Tu dois comprendre qu'un grand nombre de gens se marient dans ce qu'on pourrait appeler la chaleur de la passion. Quand la passion est épuisée, la nouveauté, l'étrangeté perdent leur charme, et « L'habitude engendre le mépris. » Je réfléchis longuement à ces mots. Alors, pourquoi les gens se marient-ils? Apparemment, ils se marient afin de perpétuer la race. Mais pourquoi les gens ne peuvent-ils pas s'accoupler comme les animaux? Je levai la tête et posai la question à mon Guide. Il me regarda et me dit : « Mais, Lobsang! tu me surprends, tu devrais savoir, toi aussi, que les êtres qualifiés d'animaux

84

s'unissent souvent pour la vie. C'est le cas de beaucoup de bêtes et, en particulier, de beaucoup d'oiseaux, surtout en ce qui concerne les plus évolués.

« Si les gens s'accouplaient simplement pour perpétuer la race, les enfants qui en résulteraient seraient des êtres presque sans âme, semblables, en fait, aux créatures nées par l'insémination artificielle. L'acte sexuel doit s'accomplir dans l'amour, les parents doivent s'aimer l'un l'autre pour créer un enfant de la meilleure espèce, sinon ce dernier ressemblera à un objet fabriqué en série! »

Le problème des relations conjugales m'intriguait vraiment. Je songeais à mes propres parents : ma mère avait été une femme autoritaire, et mon père s'était montré dur avec nous, ses enfants. Je n'éprouvais guère d'affection lorsque j'évoquais le souvenir de l'un ou de l'autre. Je dis à mon Guide : « Mais pourquoi les gens se marient-ils sous le coup de la passion? Pourquoi ne considèrent-ils pas le mariage comme une affaire? »

« Lobsang », répondit mon Guide, « il arrive fréquemment que les Chinois et les

Japonais l'envisagent ainsi. Leurs unions sont souvent arrangées à l'avance et je dois reconnaître qu'elles donnent de bien meilleurs résultats que les mariages du monde occidental. Les Chinois comparent la chose à une bouilloire. Ils ne se marient pas dans l'ardeur de la passion, car, disent-ils, celle-ci est semblable à une bouilloire où l'eau, après avoir été portée à l'ébullition, se refroidit. Ils se marient calmement et permettent à la bouilloire mythique de parvenir lentement à l'ébullition et, de la sorte, elle reste chaude plus longtemps! »

Il me regarda pour voir si je le suivais bien, si ses explications étaient claires pour moi.

« Mais je ne comprends pas, Seigneur, pourquoi les gens sont si malheureux ensemble. »

« Lobsang, les gens viennent sur cette terre comme à l'école, pour apprendre, et, si les époux moyens étaient idéalement heureux ensemble, ils n'apprendraient pas, car il n'y aurait rien à apprendre. Ils viennent ici-bas pour vivre ensemble en bonne intelligence — cela fait partie de la leçon — ils doivent apprendre à donner et à recevoir. Les gens présentent des angles, des idiosyncrasies qui agacent leur partenaire, lui tapent sur les nerfs. L'un doit apprendre

85

à se corriger de ce travers agaçant, l'autre doit apprendre à le tolérer. N'importe quel couple, ou presque, pourrait vivre dans l'entente si chacun apprenait à donner et à recevoir. »

« Maître », dis-je, « quel conseil donneriez-vous à des époux pour les aider à vivre en bonne intelligence? »

« Un mari et une femme, Lobsang, devraient attendre un moment favorable, puis exposer amicalement, courtoisement, calmement, les motifs de leur mésentente. Si un mari et une femme s'entretenaient ensemble de ce qui les oppose, leur union serait plus heureuse. »

Je réfléchis et me demandai ce qui se passerait si mon père et ma mère engageaient une discussion sur un sujet quelconque. Ils me faisaient songer au feu et à l'eau dont l'incompatibilité est absolue. Mon Guide devina sans doute mes pensées, car il poursuivit :

« Il faut que les époux sachent donner et recevoir, car pour pouvoir apprendre quelque chose, ils doivent être capables de se rendre compte que quelque chose les oppose l'un à l'autre. »

« Mais comment se fait-il », demandai-je, « qu'une personne tombe amoureuse d'une autre ou se sente attirée vers une autre? Et si deux êtres s'attirent l'un l'autre à un moment donné, pourquoi se détachent-ils si vite l'un de l'autre? » « Tu sais bien, Lobsang, que si l'on peut lire l'aura d'une personne, on peut en dire long sur son compte. Le commun des mortels ne voit pas l'aura, mais la plupart des gens éprouvent un sentiment instinctif à l'égard d'autrui; ils peuvent dire qu'ils ont de la sympathie ou de l'antipathie pour telle

personne. La plupart du temps, ils ignorent pourquoi, mais ils reconnaissent que quelqu'un leur plaît ou leur déplaît. »

« Alors, Maître », m'exclamai-je, « comment peut-on éprouver brusquement de l'affection pour quelqu'un puis, tout aussi brusquement, de l'antipathie? »

« Quand les gens en sont arrivés à un certain point, quand ils se sentent amoureux, leurs vibrations augmentent et il est possible que lorsque ces deux personnes, un homme et une femme, émettent des vibrations élevées, leurs humeurs soient compatibles. Malheureusement, ces vibrations perdent souvent leur intensité. La femme se laisse aller, elle refuse par-

86

fois à son mari ce qui lui revient de droit. Alors ce dernier va chercher des consolations auprès d'une autre femme et peu à peu les époux s'éloignent l'un de l'autre. Graduellement, leurs vibrations éthériques deviennent incompatibles, de sorte que les époux n'éprouvent plus qu'antipathie l'un pour l'autre. »

87

L'homme et ses « partenaires » sur Terre

Les chats

Un des maîtres était tout particulièrement intrigué par mon amour pour les chats et leur visible affection pour moi. Il savait parfaitement que les chats et moi conversions par télépathie, Un jour, les cours terminés, il me vit, étendu sur le sol, avec quatre ou cinq des chats du temple assis sur moi. Ce spectacle l'amusa et il me pria de l'accompagner jusqu'à sa chambre, ce que je fis avec une certaine appréhension, car à cette époque, être appelé dans les appartements d'un lama voulait généralement dire qu'on allait être réprimandé, ou recevoir une tâche supplémentaire. À distance respectueuse, je le suivis donc et, une fois arrivés dans ses appartements, il me pria de m'asseoir, tandis qu'il me parlait de chats.

« Les chats, me dit-il, sont à présent de petites créatures qui ne peuvent parler avec les humains que par télépathie. Il y a de cela très, très longtemps,

88

avant ce cycle particulier d'existence, les chats peuplaient la terre. Ils étaient beaucoup plus gros, presque aussi gros que nos poneys ; ils parlaient entre eux et pouvaient faire des choses avec leurs pattes de devant, qu'on appelait alors des mains. Ils s'occupaient d'horticulture et étaient en majeure partie végétariens. Ils vivaient dans les arbres et leurs maisons étaient situées dans les très grands arbres. Certains de ceux-ci étaient alors très différents de ceux que nous connaissons maintenant, ils avaient d'énormes anfractuosités dont les chats faisaient leurs maisons. Ils y étaient au chaud, protégés par l'entité vivante de l'arbre, et ils formaient une communauté sympathique. Mais on ne peut obtenir la perfection avec aucune espèce, car, à moins que n'existe la compétition, ou l'aiguillon

d'un mécontentement, les créatures vivant dans une telle euphorie dégénèrent généralement. »

Ayant souri aux chats qui m'avaient suivi et étaient maintenant assis autour de moi, il continua : « C'est ce qui s'est passé pour nos frères les chats. Ils étaient trop heureux, ne désiraient plus rien, et ne pensaient à rien, si ce n'est à leur contentement. Tout comme ces pauvres gens dépourvus de raison, que nous avons vus récemment, leur bonheur consistait à s'étendre sous les arbres en laissant les choses s'arranger toutes seules. Ils étaient statiques, et être statique, c'est être un échec. Les jardiniers de la terre les délogèrent donc comme on fait des mauvaises herbes, et la terre eut le droit, pour un temps, d'être en jachère. Et la terre, entre-temps, ayant atteint à nouveau un stade de maturité, pouvait être repeuplée avec un type différent d'entité. Mais les chats, leur faute avait été de ne rien faire, ni en bien ni en mal ; ils n'avaient fait qu'exister. Ils furent donc

89

renvoyés sur la terre sous l'espèce de petites créatures comme celles que nous avons ici ; ils furent renvoyés pour apprendre une leçon, renvoyés en sachant au fond d'eux qu'ILS avaient été l'espèce dominante — ce qui fit qu'ils devinrent très réservés et prudents dans le don de leur affection. Ils furent envoyés avec une tâche, celle d'observer les humains et de faire rapport de leurs progrès ou de leurs échecs, et de ce fait, à l'heure du prochain cycle, une information importante aura été fournie par les chats. Les chats peuvent aller partout, peuvent tout voir, tout entendre, et, incapables de dire un mensonge, ils rapportent les choses comme elles se produisent. »

Je sais que j'étais pour le moment absolument effrayé ! Que les chats rapportaient-ils, me concernant ? Mais, soudain, un vieux matou, champion victorieux dans plus d'une bataille, bondit sur mes épaules pour blottir sa tête contre la mienne ; je me sentis tranquille, comprenant que les chats ne rapporteraient rien de mal sur moi.

Le rôle des animaux auprès des humains

Vous aimez vos chattes, n'est-ce pas chef? » demanda le Voisin Ami en souriant.

« Les aimer? Bonté divine, oui! Je les considère comme mes enfants et, ce qui plus est, des enfants remarquablement intelligents. Ces chattes font plus pour moi que des humains. »

À ce moment Tadalinka était éveillée, assise sur son séant et prête à gronder, prête à attaquer si nécessaire; car ces deux petites chattes peuvent être vraiment très, très sauvages pour défendre ce qu'elles considèrent comme leurs responsabilités. Un homme avait tenté d'entrer un soir dans mon appartement. Les deux chattes avaient bondi à la porte et avaient presque terrorisé pour dix ans de sa vie le pauvre individu; en effet un chat siamois en furie est un spectacle absolument effrayant. Ces chats gonflent les joues, chaque poil de leur pelage se dresse à angle droit sur le corps, leur queue se hérisse, ils se tiennent sur la pointe des pattes et ils ont l'air de quelque apparition surgie de l'enfer. En fait, on ne devrait pas les appeler chats, car ils sont des chats différents des autres. Ils hurlent, ils grondent, bouillonnent de colère et nul danger n'arrête un chat siamois protégeant une personne ou un bien. Il y a bien des légendes touchant à la

protection assurée par les chats siamois, beaucoup de légendes nées en Orient et racontant comment tel ou tel chat siamois a protégé des personnages importants ou des gens malades. Mais en voilà assez. Nulle autre personne n'a essayé d'entrer dans notre appartement à notre insu, l'histoire des « chattes sauvages de Rampa » s'était répandue et les gens ont plus peur, semble-t-il, des chats siamois sauvages que des chiens enragés.

Il en est ainsi, ou du moins devrait-il en être ainsi maintenant que, le Vieil Homme étant si invalide, les deux petites chattes sont toujours en alerte pour bondir à sa défense.

Ah oui! parmi nos questions, il y en a une d'une dame qui s'informe **à propos des animaux**. Où est-elle maintenant? Ah! la voici! « Pouvez-vous nous dire ce qui arrive à nos animaux favoris quand ils quittent cette terre? Sont-ils complètement anéantis ou bien se réincarnent-ils éventuellement comme humains? La Bible nous dit que seuls les humains vont au Ciel. Qu'avez-vous à dire à ce propos? »

Madame, j'ai beaucoup de choses à dire à ce propos. La Bible a été écrite longtemps après les événements qu'elle relate. La Bible n'est pas non plus l'Écriture originale. C'est une traduction d'une traduction d'une traduction d'une autre traduction qui a été retraduite à la convenance d'un roi ou d'un pouvoir politique ou d'autre chose. Pensez à l'Édition du Roi Jacques, ou bien à telle ou telle édition. Beaucoup de choses rapportées dans la Bible sont des sottises. Il est certain qu'il y avait beaucoup de vérités dans l'Écriture originale, mais beaucoup de choses dans la Bible d'aujourd'hui ne sont pas plus vraies que la vérité de la presse; or, tout le monde sait quel amas de bêtises la presse publie.

La Bible paraît enseigner aux hommes qu'ils sont les Maîtres de la Création, que l'univers entier a été créé pour l'Homme. Eh bien, l'Homme a fait un terrible gâchis de ce monde, n'est-il pas vrai? Où n'y a-t-il pas de guerres ou de bruits de guerre, où n'y a-t-il pas de sadisme, de terreur, de persécution? Il vous faudra vous éloigner de ce monde si vous désirez une réponse à ces questions. Mais, nous nous occupons des animaux et de ce qui leur arrive.

Tout d'abord, il y a beaucoup d'espèces différentes de créatures. Les hommes sont des animaux, que vous le vouliez ou non. Les hommes sont des animaux méchants, gros-

siers, malveillants, plus sauvages que n'importe quel animal de la Nature.

Comme les hommes ont un pouce et des doigts, ils ont été capables d'évoluer dans un certain sens, parce qu'ils peuvent employer leurs mains pour fabriquer des objets, chose que les animaux ne peuvent pas faire. L'homme vit dans un monde très matériel et il ne croit qu'en ce qu'il peut saisir entre les doigts et le pouce. Les animaux n'ont pas de pouce et sont incapables de saisir un objet à deux mains; ils ont donc dû évoluer spirituellement, et la plupart des animaux sont spirituels: ils ne tuent pas, sauf dans le cas d'absolue nécessité, pour manger. Et si un chat « terrorise et torture » une souris — eh bien, c'est là une erreur de l'homme — la souris est absolument inconsciente de tout cela parce qu'elle est hypnotisée et ne ressent aucune douleur. Cela vous plaît-il?

Sous le coup d'une certaine tension, les sensations d'une personne sont anesthésiées. Ainsi, en temps de guerre par exemple, un homme peut avoir été atteint d'une balle et, à part une très faible torpeur, il ne sent rien jusqu'à ce que la perte de sang l'affaiblisse. Ou bien le pilote d'un avion, par exemple, peut être atteint d'une balle à travers l'épaule, mais il continuera à piloter son appareil et il le fera atterrir en sécurité; et ce n'est que lorsque la surexcitation aura cessé qu'il ressentira la douleur de sa blessure. Dans le cas de la souris, à ce moment-là elle ne ressent plus rien du tout.

Les chevaux ne se réincarnent pas en narcisses, les ouistitis ne se réincarnent pas en asticots et vice versa. La Nature est peuplée de groupes divers dont chacun est isolé dans une « coquille » séparée qui n'empiète pas sur l'existence spirituelle ou astrale des autres. Ce que cela signifie en réalité, c'est qu'un singe ne se réincarne jamais comme homme, un homme jamais comme souris, bien que — il faut l'admettre — beaucoup d'hommes sont pareils à des souris par leur manque de courage — ce qui est une façon très polie d'exprimer ... eh bien, vous savez quoi.

C'est un fait affirmé catégoriquement: nul animal ne se réincarne comme homme. Je sais bien que les hommes sont aussi des animaux, mais j'emploie le terme reçu, le terme communément reçu. On fait mention des humains et, d'autre part, on fait mention d'animaux parce que les hommes aiment être un peu flattés. Et c'est ainsi que l'on prétend

93

que les hommes sont, non pas des animaux mais des créatures d'une espèce spéciale — celle qu'a choisie Dieu —, des humains. Ainsi, l'animal humain ne se réincarne jamais, jamais en un animal de race canine ou féline ou équine. Et, une fois encore, vice versa pour notre vieil ami.

L'animal humain subit une sorte d'évolution à laquelle il doit s'adapter. Il — lequel vais-je dire? — doit se soumettre à une forme d'évolution différente et pas nécessairement parallèle. Ainsi, hommes et animaux ne sont pas des entités interchangeables.

Beaucoup d'Écritures Bouddhiques mentionnent des humains qui reviennent sous la forme d'araignée ou de tigre. Mais naturellement, les Bouddistes instruits ne croient pas ces choses à l'origine desquelles un malentendu s'est produit, il y a de nombreux siècles, de la même façon qu'il y a malentendu à propos du Père Noël ou à propos de fillettes en sucre et en épices et en toutes sortes de bonnes choses. Vous comme moi, nous savons que les petites filles ne sont pas toutes gentilles: certaines d'entre elles sont très gentilles, d'autres sont de véritables pestes; mais naturellement vous et moi nous ne connaissons que les gentilles, n'est-ce pas?

Quand un être humain meurt, il va dans le plan astral dont nous parlerons davantage plus tard. Et quand un animal meurt, lui aussi va dans un plan astral où il rencontre ceux de son espèce, où il y a parfaitement compréhension et des relations parfaites entre eux. Comme c'est le cas pour les humains, les animaux ne peuvent pas être importunés par ceux avec lesquels ils sont en état d'incompatibilité. Maintenant, étudiez attentivement ceci: qu'une personne qui aime un animal meure et aille dans le monde astral, elle peut

être en contact avec l'animal qu'elle aimait, ils peuvent être réunis s'il y a entre eux un amour absolu. De plus, si les humains étaient plus télépathiques, s'ils étaient plus croyants, s'ils voulaient ouvrir leur esprit et apprendre, alors les animaux aimés qui sont morts pourraient rester en relation avec les humains, même avant que ces derniers ne meurent.

Laissez-moi vous dire quelque chose; j'ai nombre de petits êtres qui sont morts et je suis toujours très exactement, très assidûment en contact avec eux. Il y a une petite chatte siamoise, Cindy, avec laquelle je suis chaque jour en contact, et Cindy m'a énormément aidé. Sur Terre, elle a eu une existence vraiment très pénible. Maintenant, elle

94

m'aide, m'aide, m'aide toujours. Elle fait absolument tout ce que n'importe qui de l'Autre Côté peut faire pour quelqu'un qui est de ce Côté-ci.

Ceux qui aiment vraiment leurs animaux favoris peuvent être sûrs que lorsque cette vie aura cessé pour les uns et les autres, alors ils pourront se réunir à nouveau. Mais ce n'est pas la même chose.

Quand les êtres humains sont sur Terre, ils forment une engeance incroyable, cynique, rude, blasée et tout le reste. Quand ils arrivent de l'Autre Côté, ils subissent une secousse ou deux qui les rendent capables de réaliser qu'ils ne sont pas les Seigneurs de la Création qu'ils pensaient être, mais simplement une partie d'un Plan Divin. Quand ils sont de l'Autre Côté, ils se rendent compte que les autres ont des droits comme eux. Quand ils sont de l'Autre Côté, ils apprennent qu'ils peuvent parler en toute clarté avec des animaux qui sont aussi de l'Autre Côté, et les animaux leur répondront dans n'importe quelle langue qu'ils aimeront employer. Il y a une limitation pour les humains du fait que la plupart d'entre eux, quand ils sont sur Terre, ne se rendent pas compte du caractère, des aptitudes et des facultés des soi-disant « animaux ». Mais, quand ils meurent, tout s'éclaire pour eux et les humains sont pareils à des personnes aveugles-nées qui, soudain, peuvent voir.

Oui, les animaux vont au Ciel, non au Ciel chrétien, naturellement; mais la perte n'est pas grande. Les animaux ont un Ciel réel, non pas celui des anges avec des ailes en plumes d'oie, mais un Ciel réel, et ils ont un Manu ou Dieu qui veille sur eux. Tout ce que l'homme peut obtenir ou atteindre de l'Autre Côté, un animal le peut aussi: la paix, le savoir, le progrès — n'importe quoi et tout.

Sur la Terre, l'homme est en mesure d'être l'espèce dominatrice, dominatrice à cause des armes effrayantes qu'il possède. Sans armes, un homme ne serait pas de force à lutter contre un chien décidé. Armé de quelque manière artificielle, comme d'un fusil, un homme peut maîtriser une meute entière de chiens. Et c'est uniquement par suite de sa méchanceté que l'homme a perdu son pouvoir télépathique de communication avec les animaux. Savez-vous que telle est d'ailleurs l'histoire vraie de la Tour de Babel? L'humanité était télépathique en règle générale et elle ne recourait au langage qu'en utilisant des dialectes locaux pour communiquer avec des membres de la famille lorsqu'il

95

n'était pas souhaitable que la communauté dans son ensemble sût ce qui avait été dit.

Mais l'homme a tendu des pièges aux animaux par télépathie fallacieuse, par des promesses trompeuses. Résultat: l'humanité a perdu le pouvoir télépathique — ce fut sa punition. Actuellement, un petit nombre de personnes seulement sur cette Terre sont télépathiques, et pour ceux d'entre nous qui le sont, c'est comme quelqu'un qui voit dans le pays des aveugles.

Eh bien, madame, pour répondre brièvement à la question posée par votre lettre, voici: non les humains ne se réincarnent pas comme animaux, et les animaux ne se réincarnent pas comme humains. Oui, les animaux vont au Ciel, et si vous aimez vraiment votre animal favori, vous pouvez vous retrouver après votre décès SI votre amour est vraiment de l'amour et pas seulement le désir égoïste, insensé, de dominer et de posséder. Et pour revenir finalement à notre sujet: les animaux ne sont pas une espèce inférieure. Sans doute, les humains peuvent faire un grand nombre de choses que les animaux ne peuvent pas faire; mais, les animaux peuvent faire beaucoup de choses que les humains ne peuvent pas faire. Humains et animaux diffèrent les uns des autres et c'est tout — les animaux sont différents, mais pas inférieurs.

À ce moment, Mademoiselle Cléo, qui se reposait si confortablement, tourna vers le Vieil Homme ses yeux d'un bleu limpide et lui adressa un message télépathique: « Au travail, il nous faut travailler, sinon nous n'aurons rien à manger ». Ceci dit, la petite chatte se leva gracieusement et s'en alla le plus délicatement du monde. Le Vieil Homme soupira et s'occupa d'une autre lettre et d'une autre question. « Y a-t-il des Mantras pour envoyer les animaux qui meurent dans les royaumes supérieurs et, si oui, que sont ces Mantras? »

Il ne faut pas de Mantras pour passer des hommes aux animaux; les humains ont leurs propres aides qui les attendent de l'Autre Côté de la vie pour aider ceux qui meurent à renaître dans l'astral. Pareillement les animaux ont leurs propres auxiliaires. Ainsi donc, il ne faut pas de Mantras pour aider les animaux mourants à entrer dans le monde astral. En tout cas, soit par instinct, soit par préconnaissance, les animaux en savent beaucoup plus long au sujet de ces choses que les humains.

On ne devrait pas attendre qu'un animal soit mourant avant de se disposer à l'aider. La meilleure façon d'aider un animal, c'est de le faire pendant qu'il est bien vivant sur cette Terre. En effet, les animaux sont de belles créatures et il n'y a point d'animal méchant ou vicieux à moins qu'il n'ait été rendu méchant ou vicieux par les mauvais traitements, conscients ou non, que les hommes lui ont infligés. J'ai connu bien des chats et je n'en ai jamais connu aucun qui fût naturellement vicieux ou grincheux. Quand un chat a été tourmenté par des humains, ou plus probablement par des enfants, alors, naturellement, il adopte effectivement une sauvagerie protectrice; mais bientôt, si on le traite avec un peu de bienveillance, tout cela s'arrange et l'on retrouve un animal gentil et dévoué.

Vous savez, nombre de gens sont effrayés, pétrifiés à propos des chats siamois: ils disent combien ils sont sauvages, destructeurs, mauvais en tout. Cela n'est pas vrai, il n'y

a dans cette assertion pas un mot de vrai, pas un mot. Jamais, jamais, Mademoiselle Cléopâtre et Mademoiselle Tadalinka ne font quoi que ce soit qui nous incommode. Si quelque chose nous irrite, nous disons simplement: « Oh! ne fais pas cela Cléo! » et elle ne recommence plus. Nos chattes ne mettent pas en pièces l'ameublement ou les draperies, parce que nous avons un accord avec elles. Nous mettons à leur disposition un poteau à griffer; en fait, il y en a deux. Ce sont des piquets solides montés sur une base carrée. Tous deux sont couverts d'une lourde carpe, non pas une vieille carpe mal fichue sur laquelle on a renversé la poubelle, mais une carpe neuve à l'épreuve des coupures. Eh bien, ce tapis a été solidement fixé au piquet et, au sommet de cet assemblage, il y a assez de place pour qu'un chat puisse s'y installer.

Très fréquemment chaque jour, Cléopâtre et Tadalinka grimpent sur leur poteau à griffer et elles s'étendent si belles de tout leur long que cela fait du bien rien qu'à les regarder. Parfois, elles veulent grimper le long du poteau au lieu de sauter au sommet du dispositif, et c'est un excellent exercice pour leurs muscles et pour leurs griffes. Ainsi, nous fournissons les poteaux à griffer et elles nous donnent la tranquillité car nous n'avons rien à craindre pour aucune pièce d'ameublement ni pour aucune draperie.

J'ai un jour pensé écrire un livre sur les légendes à propos des chats et sur l'histoire vraie des chats. J'aimerais

97

beaucoup le faire, mais ma décrépitude croissante rend bien improbable l'accomplissement de ce projet. J'aimerais dire, par exemple, comment, dans un autre monde, dans un autre système, très éloigné du système solaire, une haute civilisation des chats a existé. En ce temps-là les chats pouvaient employer leur « pouce » comme les humains le font aujourd'hui. Ces chats tombèrent en disgrâce et ils eurent le choix ou bien de recommencer un Circuit ou bien d'aller dans un autre système afin d'y aider une race non encore née. Les chats sont des créatures gentilles et compréhensives, et c'est ainsi que toute la race des chats et le Manu des chats décidèrent de venir sur la planète que nous appelons Terre. Ils y vinrent pour veiller sur les humains et rendre compte aux autres sphères du comportement des humains; donc, quelque chose comme une caméra de télévision veillant sans arrêt. Mais, les chats veillent et rendent compte non pour nuire aux humains, mais pour les aider. Dans des régions plus bienveillantes, les gens signalent ce qui se passe, non pour causer du tort à autrui, mais pour que l'on puisse remédier à ce qui est défectueux.

Les chats devinrent naturellement indépendants afin de ne pas être dominés par l'affection. Ils arrivèrent sous la forme de petites créatures afin que les humains puissent les traiter avec bienveillance ou avec dureté, selon leur caractère d'hommes.

Les chats sont bienfaisants; ils exercent sur Terre une bonne influence. Les chats sont une extension directe du Grand Sur-moi de ce monde, une source d'information là où l'information est en grande partie déformée par la situation existant dans le monde.

Soyez bienveillants pour les chats, traitez-les avec sympathie, ayez confiance en eux, sachant qu'aucun chat n'a jamais fait volontairement de mal à l'homme, mais que très très

nombreux sont les chats qui ont trouvé la mort en aidant les humains.

Eh bien, Mademoiselle Tadalinka vient précisément d'entrer précipitamment avec un message télépathique: « Eh, Chef, tu devines? Il y a soixante-dix-huit lettres pour toi, aujourd'hui! » Soixante-dix-huit! Il est presque temps que je me mette à répondre à certaines lettres en attente.

98

Les plantes

La science, toute cynique et sceptique qu'elle soit, a maintenant découvert que les plantes ont des sensations, les plantes poussent mieux quand elles sont entretenues par des personnes qui sympathisent avec elles. Les plantes réagissent à la musique. Il y a des instruments qui savent indiquer le degré de douleur qu'une plante supporte. Vous ne pouvez entendre crier un chou quand vous lui arrachez les feuilles extérieures — non, et cela parce que le chou n'a pas de cordes vocales. Et pourtant, il existe des instruments qui enregistrent ces cris de douleur comme un crépitement dans l'appareil.

Ce que je viens de dire n'est pas matière de conte de fée, c'est un fait réel qui a été étudié et démontré encore et encore. On a expérimenté la chose dans des laboratoires de recherche de Russie, d'Angleterre et des États-Unis.

Quand vous cueillez quelques baies et que vous les fourrez en bouche, qu'en est-il des sensations de la plante? Vous n'allez pas arracher un morceau de viande à une vache pour le porter à votre bouche, n'est-ce pas? Si vous essayiez de le faire, la vache s'y opposerait certainement; mais, parce que la plante n'est pas capable de vous signaler sa souffrance, vous vous croyez fameusement humanitaire quand

99

vous mangez des plantes ou bien de la viande, laquelle ne peut pas ressentir la douleur d'être dévorée.

Très franchement, je crois que les végétariens sont une collection de maniaques et de cinglés. S'ils voulaient seulement renoncer à leurs stupides habitudes et se rappeler que les Jardiniers de la Terre ont préparé leurs corps à certains aliments, ils seraient dans un meilleur état de santé mentale.

Si vous possédiez une automobile, vous ne vous mettriez pas à faire la vidange et à remplir d'eau le carter, n'est-ce pas? Et vous ne diriez pas que vous ne pouvez pas employer de l'huile parce que celle-ci pourrait provenir de quelque part sous Terre et que vous ne voudriez pas faire du mal à quelqu'un sous Terre.

Si vous essayez d'entretenir votre corps avec des aliments qui ne lui conviennent pas, vous agissez exactement de la même manière qu'une personne qui ne veut pas utiliser l'huile pour le carter de sa voiture, mais emploie de l'eau salée au lieu d'huile.

Si nous nous mettons à être logiques et à dire que le végétarisme est une bonne chose,

alors qu'en est-il de l'habitude d'orner sa chambre avec des fleurs coupées? Les plantes sont des entités vivantes, et quand vous coupez des fleurs, vous amputez la plante de ses organes sexuels pour les piquer dans des vases. Or, les humains seraient effectivement très malheureux si on leur coupait les organes sexuels pour les placer dans des boîtes pour faire plaisir à d'autres races.

Permettez-moi une digression ici pour dire que lorsque j'étais à l'hôpital j'éprouvai un jour une surprise très agréable. Un groupe de très aimables dames résidant très loin sur la côte du Pacifique des États-Unis avait téléphoné à un fleuriste de la Cité de Saint-Jean pour le charger de me faire apporter quelques plantes. J'appréciai beaucoup cette gentillesse. Les dames n'avaient pas joint leur adresse à ce cadeau, mais je réussis à les localiser!

En fait de choix, à titre personnel, je dirais que je n'aime pas couper des fleurs. Cela me paraît bien dommage de les couper. Au lieu de cela, je préfère de beaucoup une plante complète qui est une chose vivante, et qui grandit — et qui ne se borne pas à mourir. Je pense souvent aux gens qui envoient de grosses gerbes de fleurs coupées — eh bien, pourquoi ne pas décapiter des petits enfants et pi-

100

quer leur tête sur des bâtons qu'on placerait dans une chambre!

Avez-vous jamais pensé à l'état dans lequel se trouve notre vieille Terre? Savez-vous que c'est un beau gâchis! Comparez cela à un jardin. Si celui-ci est convenablement entretenu, il n'y a ni mauvaises herbes ni rien de ce genre, toutes les plantes nuisibles sont tenues en échec; il n'y a pas de rouille sur les arbres et les fruits sont sains et bien formés.

Les plantes doivent être éclaircies, celles qui sont malades, arrachées. De temps en temps, il y a lieu d'émonder les arbres fruitiers, parfois de les greffer. Il y a lieu de surveiller attentivement le jardin et d'empêcher la fécondation croisée entre des espèces indésirables. Si le jardin est entretenu comme il devrait l'être, il devient une chose de beauté.

Mais licencions les jardiniers, laissons le jardin chômer pendant une année ou deux. Les mauvaises herbes croîtront, elles étoufferont et tueront les autres qui sont plus délicates, des maladies non combattues se répandront et la rouille apparaîtra sur les arbres. Les fruits ne seront plus ronds et fermes mais ratatinés, ridés avec toutes sortes de taches brunes. Un jardin tristement négligé présente un aspect tragique.

101

Considérations écologiques

L'explosion démographique fait peser une menace croissante sur les bêtes sauvages et sur les régions sauvages du globe — ces animaux, ces endroits sauvages survivront-ils ou bien l'Homme détruira-t-il pour toujours son environnement?

Nombre d'animaux, d'oiseaux et de poissons mourront et leurs espèces seront

exterminées pour toujours. L'humanité n'a aucune considération pour les populations des pays sauvages; les hommes n'ont qu'une préoccupation: empocher quelques gros billets supplémentaires. Ainsi qu'on l'a écrit, il y a un projet, ici dans la province de Québec, en vue de déboiser des millions d'acres de terre afin de fournir la matière première à l'industrie papetière dont certains des produits serviront à faire des journaux, à fabriquer du cuir artificiel et nombre d'autres objets que, pour l'une ou l'autre raison, l'Homme estime aujourd'hui, indispensables à son existence.

Les arbres abattus, il n'y aura plus dans la région en question, ni insectes ni oiseaux; plus d'endroits où les oiseaux puissent faire leurs nids, plus de nourriture pour les oiseaux, aussi mourront-ils de faim. Les animaux manquant d'abris et de nourriture mourront aussi.

L'homme se suicide et il détruit rapidement ce monde. Les arbres disparus, il y aura modification des courants thermiques.

102

La température des arbres faisait monter l'air et tomber la pluie; dans les arbres, il y aura changement de climat. Dans la région de Québec où l'on abat des millions d'arbres, c'est probablement un désert qui naîtra.

Les racines des arbres s'étendent dans le sol et le fixent en une masse solide. Une fois les arbres abattus et leurs racines arrachées, il n'y aura plus rien pour agglomérer le sol, si bien que les vents s'élèveront et emporteront dans l'air la légère poussière du sol, transformant le pays en une zone déserte rappelant la région désolée d'Amérique qu'on appelle la cuvette de poussière (dust bowl).

L'humanité détruit le monde à cause de sa cupidité vraiment insatiable. Si les gens voulaient simplement adopter un genre de vie plus conforme à la nature, et s'ils renonçaient à tous ces produits de synthèse, ils seraient bien plus heureux. Dans l'état actuel des choses, par suite de tous les progrès de l'humanité, l'air est de plus en plus pollué, et il en est de même pour l'eau et pour le sol. Bientôt, on en arrivera au point de non-retour: la terre deviendra stérile et inhabitable. Nombre de personnes haut placées dans ce monde travaillent d'arrache-pied à influencer l'humanité pour que s'arrête cette destruction insensée des régions sauvages où la vie peut encore s'épanouir, et pour que la Nature soit à même de restaurer l'écologie et de la ramener à un point qui convienne mieux à la perpétuation et à l'évolution de l'espèce humaine.

103

Problèmes métaphysiques

Existence de Dieu

La Terre est l'école

des humains chancelants

C'est ainsi que notre condition terrestre est incertaine et la plupart des gens craignent la mort, craignent la souffrance, craignent le mystère, ils ont peur parce qu'ils ignorent ce qui va arriver. Ils redoutent d'avoir à affronter quelque Dieu courroucé qui va piquer une fourche à foin dans certaine partie de leur anatomie et les lancer tout droit au vieux Satan qui aura préparé pour eux ses fers brûlants.

Mais tout cela c'est de la blague. Il n'existe pas de Dieu courroucé. Si nous devons aimer Dieu, il faut que nous aimions un Dieu aimable et compréhensif. Parler de craindre Dieu, c'est de la bêtise, c'est criminel. Pourquoi craindrions-nous quelqu'un qui nous aime? Craignez-vous un père qui est vraiment aimable et compréhensif? Craignez-vous une mère aimable et compréhensive? Pas du tout si vous êtes sain d'esprit. Alors pourquoi craindre Dieu? Il y a un Dieu, très précisément il y a un Dieu aimable.

104

Nécessité de la religion

La religion, la vraie religion, est joyeuse. N'oublions pas que la joie est vertu cardinale. Elle nous promet la vie éternelle, elle nous promet la récompense de tous nos efforts, elle nous affirme que la mort n'existe pas, que nous n'avons pas à nous inquiéter et que nous ne devons pas avoir peur. Tous les hommes ont une peur innée de la mort. Il le faut car si l'on songeait aux joies de l'au-delà on serait bien tenté de mettre fin à ses jours pour les connaître plus vite. On serait alors semblable à l'enfant qui « sèche » ses cours et fait l'école buissonnière, ce qui ne peut le faire progresser!

La religion, si l'on y croit vraiment, nous promet que, lorsque nous aurons quitté cette terre, nous ne verrons plus nos ennemis, nous ne rencontrerons plus ceux qui nous portent

105

sur les nerfs et qui aigrissent notre âme. Réjouissez-vous, vous qui croyez, car la religion est une joie, une occasion de se réjouir.

Hélas, nous devons reconnaître, bien tristement, que de nombreuses personnes qui étudient l'occultisme ou la métaphysique sont parmi les plus affreux des pécheurs. Il existe une secte — nous ne donnerons pas de noms — dont les membres sont intimement persuadés qu'ils sont les seuls élus. Eux seuls seront sauvés pour peupler leur petit paradis. Tous les autres hommes — malheureux pécheurs sans doute — seront détruits et anéantis de façons diverses, toutes fort désagréables. Nous réprouvons cette théorie, nous sommes intimement persuadés, nous, que l'essentiel est de CROIRE. Peu importe que l'on croit à la religion ou à l'occultisme, encore une fois, l'essentiel est d'avoir la foi.

L'occultisme n'est ni plus ni moins compliqué ou mystérieux que la table de multiplication ou un cours d'histoire. C'est simplement l'étude de choses différentes,

l'étude de ce qui n'est pas physique. Nous ne sommes pas éperdus d'admiration quand nous apprenons comment fonctionne un muscle ou comment nous pouvons remuer nos orteils, alors pourquoi s'émerveiller et croire aux esprits si nous savons que nous pouvons aisément transmettre l'énergie éthérique d'une personne à une autre? Réjouissez-vous! Plus vous en saurez sur l'occultisme et la religion, plus vous serez imprégnés de la vérité de la plus grande vie qui nous attend au-delà de la tombe.

106

Nous quittons alors notre corps physique tout comme on jette un vieux costume qui sera ramassé par le chiffonnier dans la poubelle. La science métaphysique n'a rien de terrifiant, pas plus que la religion ne doit susciter la crainte, car si vous observez la bonne religion, plus vous l'étudierez plus vous serez convaincu que c'est LA religion. Celles qui promettent la damnation éternelle et les flammes de l'enfer à ceux qui errent hors de la voie étroite ne rendent aucun service à leurs adhérents. Jadis, alors que les peuples étaient plus ou moins sauvages, il était sans doute nécessaire de leur faire peur afin qu'ils renonçassent à des pratiques répréhensibles, mais les temps ont changé.

Tous les parents reconnaîtront qu'il est beaucoup plus facile de maîtriser les enfants avec de la bonté plutôt qu'avec des menaces constantes. Ceux qui crient sans cesse qu'ils vont appeler le croquemitaine ou la police, ou vendre l'enfant à des bohémiens, ne devront pas s'étonner si cet enfant souffre de névroses et si toute sa descendance en est affectée. Mais ceux qui savent contrôler leur rejeton avec bonté et fermeté le font vivre dans la joie et non dans la peur et ils peuvent être sûrs d'engendrer de bons citoyens. Nous sommes pour la bonté accompagnée de discipline, mais la discipline doit être toujours souple, jamais dure ni sadique. Encore une fois réjouissons-nous dans la religion, soyons les enfants des « parents » qui nous enseignent l'amour, la compassion, et qui nous compren-

107

nent. Faisons table rase de tous les faux-semblants, de la terreur, du châtiment et de la damnation éternelle. Cette damnation n'existe pas, nul n'est jamais repoussé, personne n'a été banni à jamais du monde de l'Esprit! Chacun peut être sauvé, quels qu'aient été ses péchés; personne ne sera repoussé. Le document Akashique, que nous étudierons plus loin, nous enseigne que, si une personne a été vraiment si mauvaise que l'on ne peut rien faire pour elle, son évolution est simplement retardée et elle se verra accorder une nouvelle chance, une «nouvelle vie», comme un enfant qui n'a pas réussi à un examen redouble sa classe.

Il ne viendra à l'idée de personne de déclarer qu'un enfant sera rôti à petit feu et jeté à des démons qui le mangeront parce qu'il a échoué à un examen ou fait quelquefois l'école buissonnière. Ses maîtres le grondent peut-être mais, à part ces sermons, il ne lui arrive aucun mal, et si jamais il est renvoyé d'une école, on l'acceptera dans une autre. Il en est ainsi des humains sur la terre. Si vous échouez la première fois, ne vous affolez pas, vous aurez une autre chance.

108

La foi

La foi est une chose définie qui peut et doit être cultivée, comme on cultive une habitude, ou une fleur rare dans une serre. La foi n'est pas une plante vivace mais une plante de serre. Elle doit être soignée, nourrie, surveillée. Pour conserver notre foi nous devons en répéter inlassablement l'affirmation afin que la certitude que nous en avons pénètre notre subconscient et s'y imprime. Le subconscient représente les neuf dixièmes de notre identité, donc la plus grande partie de nous-mêmes. Nous pouvons le comparer à un vieillard un peu paresseux qui ne veut pas être dérangé. Le vieux monsieur lit son journal, peut-être fume-t-il sa pipe, les pieds dans ses pantoufles. Il est las du bruit, de l'agitation; des années d'expérience lui ont appris à se protéger de toutes les interruptions et de toutes

109

les distractions superflues. Le subconscient, comme un vieillard un peu sourd, n'entend pas, la première fois qu'on l'appelle. La seconde fois, il fait la sourde oreille parce qu'il ne veut pas entendre, parce qu'il ne veut pas être dérangé. À la troisième fois, il s'irrite parce que l'intrus le trouble alors qu'il a plutôt envie de lire le résultat des courses et refuse tout effort. Insistez, répétez votre foi et finalement le « vieillard » sursautera et quand votre affirmation sera implantée dans votre subconscient, alors vous posséderez la foi automatique.

Il convient de préciser que la foi n'est pas une croyance. Vous dites « je crois que nous sommes lundi » et cela signifie une chose particulière. Il ne vous viendra pas à l'idée de dire « j'ai la foi que nous sommes aujourd'hui lundi ». La foi est généralement une chose innée, atavique. Nous sommes chrétiens, bouddhistes ou juifs parce que nos parents l'étaient. Nous avons foi en nos parents, nous sommes persuadés que ce à quoi nos parents croyaient était bon, ainsi notre « foi » devient la même que la leur. Certaines choses qui, sur terre, ne peuvent être prouvées absolument exigent de la foi, mais on peut croire à d'autres, qui peuvent être prouvées ou non. Il y a une nuance, que nous ne devons jamais oublier.

Avant tout, demandez-vous ce que vous voulez croire, ce qui exige votre foi. Réfléchissez à ce qui nécessite votre foi, examinez la question sous tous les angles. La foi est-

110

elle dans la religion, dans une faculté? Examinez-la sous toutes ses faces et puis, une fois certain d'y penser positivement, affirmez à vous-même que vous pouvez faire ceci ou cela, ou que vous ferez ceci ou cela, ou que vous croyez fermement en ceci ou cela. Vous devez le répéter. Sinon, si vous ne répétez pas cette affirmation, vous n'aurez jamais la foi. Toutes les grandes religions ont des fidèles, qui vont à l'église, à la chapelle, à la synagogue, au temple et qui, par des prières répétées, non seulement pour leur salut mais pour celui des autres, ont imprégné leur subconscient de l'idée de foi. En Orient, il y a les mantras. Une personne répète un certain texte, la mantra, inlassablement. Il se peut

que la personne ne comprenne même pas de quoi il est question dans cette mantra! Peu importe, parce que les fondateurs de cette religion ont composé les textes de telle façon que les vibrations provoquées par la répétition de la mantra enfoncent dans le subconscient la chose désirée. Bientôt, bien que la personne ne comprenne pas ce qu'elle répète, la mantra devient partie intégrante de son subconscient et la foi devient purement automatique. De même, si vous répétez les prières, vous finissez par y croire. Il s'agit de forcer votre subconscient à comprendre et à coopérer, et, une fois que vous avez la foi, vous n'avez plus à vous inquiéter parce que votre subconscient vous rappellera que vous avez cette foi, et que vous pouvez faire certaines choses.

Répétez-vous sans vous lasser que vous

111

allez voir une aura, que vous allez devenir télépathe, que vous allez pouvoir faire ceci ou cela, selon votre désir. Avec le temps, vous le pourrez. Tous les grands hommes, tous ceux qui ont réussi, tous les grands inventeurs sont des hommes qui ont eu foi en eux-mêmes, leur foi leur disait qu'ils étaient capables de faire ce qu'ils voulaient, parce qu'en croyant en eux, en leur pouvoir et en leurs possibilités, ils engendraient une foi qui exauçait leurs vœux. Si vous vous répétez que vous allez réussir, vous réussirez, mais à la condition de continuer à affirmer votre foi en votre succès et en fermant la porte au doute (le négatif de la foi). Essayez cette affirmation du succès, et les résultats vous stupéfieront.

112

L'enfer

" Y-a-t-il quelque chose de vrai dans l'histoire qui dit que les gens vraiment saints ont un fauteuil au paradis? » Le docteur éclata de rire: « Oh! Dieu! tant de gens ont cette idée ridicule. Non, il n'y a rien de vrai là-dedans. Les gens ne sont pas jugés en fonction de leur religion, mais du fonctionnement de leur esprit. Font-ils bien pour essayer de bien faire ou pour acquérir une sorte d'assurance pour le moment où ils quitteront la terre? C'est une question à laquelle on se doit d'être en mesure de répondre. Quand les gens passent de vie à trépas, ils voient ce qu'ils espéraient voir. Si de fervents catholiques ont été élevés avec l'idée d'anges, de musique céleste et de saints jouant de la harpe, alors c'est ce qu'ils auront quand ils passeront. Mais quand ils se rendent compte que tout ceci n'est qu'hallucination, ils voient alors la vraie réalité, et c'est leur intérêt de la voir le plus vite possible. »

Il s'arrêta, regarda très sérieusement Molygruber et

113

reprit: « Ce qu'il y a de bien en ce qui concerne des gens comme vous, c'est qu'ils n'ont aucune idée fausse ou préconçue quant à ce qu'ils vont voir. Ils gardent un esprit ouvert — c'est-à-dire qu'ils ne sont ni croyants ni incroyants, ce qui vaut beaucoup mieux que de suivre en esclave n'importe quelle discipline. »

Molygruber était assis immobile, fronçant les sourcils, puis parla: « Quand j'étais gosse, j'avais une peur bleue car on me disait toujours que, si je n'obéissais pas, j'irais en enfer, que là un tas de diables me brûleraient avec des fers rouges, où vous savez, ce qui me ferait atrocement mal. Comment, si Dieu est aussi grand qu'on le dit, s'il est notre Père miséricordieux, peut-il vouloir nous torturer éternellement? C'est ce que je ne peux pas arriver à comprendre! »

Le docteur soupira à plusieurs reprises et dit: « Oui, c'est là une de nos plus grandes difficultés. On a donné aux gens de fausses valeurs... de fausses affirmations; on leur a dit qu'ils iraient en enfer et seraient damnés. Il n'y a, dans tout ceci, pas un brin de vérité. L'enfer, c'est la terre. Les entités vont sur terre pour apprendre, à travers les épreuves, les différentes choses qu'elles doivent savoir. La terre est généralement un lieu de souffrance. Si une personne est peu évoluée elle n'a généralement pas assez de ce que nous appelons karma pour avoir à souffrir afin d'apprendre. Ces personnes restent sur terre pour acquérir quelque expérience en observant les autres et, ensuite, reviennent plus tard pour leurs propres épreuves. Mais il n'existe pas d'enfer après la vie sur terre. C'est une illusion; c'est un faux enseignement. »

« Alors, dit Molygruber, pourquoi y a-t-il tant de choses sur l'enfer dans le Livre saint? »

« Parce que, répondit le docteur, il y avait au temps du Christ un village appelé Enfer. Il était situé en bordure d'une très haute terre, et à l'extérieur de ce village se trouvait un marécage d'où sortaient de la fumée et des vapeurs sulfureuses. Quand une personne était accusée d'une quelconque chose, on l'amenait au village Enfer

114

pour qu'elle y subisse l'épreuve qui consistait à passer à travers ces fumées — selon la croyance qui voulait que si elle était coupable elle ne supporterait pas la chaleur et serait brûlée. Mais si, par contre, elle était innocente ou assez riche pour soudoyer les prêtres du lieu — qui lui recouvraient alors les pieds d'un enduit protecteur — elle pouvait traverser le marais et émerger de l'autre côté, reconnue innocente. C'est à peu près ce qui se passe maintenant avec la façon dont est rendue la justice. L'innocent est souvent emprisonné alors que le coupable reste en liberté. »

115

Le purgatoire

Les femmes, on l'a souvent constaté, semblent particulièrement douées pour le travail médiumnique. Elles entrent assez facilement en rapport avec les disparus, mais n'oublions pas que ceux qui viennent de trépasser sont encore dans l'astral inférieur. Ils sont dans ce que nous pourrions appeler le purgatoire. Ils en sont au stade intermédiaire, dans la salle d'attente, attendant des ordres quant à ce qu'ils doivent faire et où ils doivent aller.

On peut assimiler ces nouveaux-morts aux malades d'un hôpital. C'est un fait que la plupart d'entre eux doivent subir une thérapeutique spirituelle pour surmonter les chocs

de leur existence terrestre. Supposons que nous communiquons avec l'un d'eux — comme avec un malade dans un hôpital. Le malade est au lit et la seule conscience qu'il ait de son environnement est limitée à son champ visuel. Il lui est impossible de se rendre compte de toute l'organisation de l'hôpital.

Si, par le truchement d'un Guide ou d'un de ces esprits qui ont pour tâche d'assister les mourants ou ceux qui viennent de trépasser, vous obtenez un rapport sur ce qui se passe dans ce purgatoire, ce rapport ressemblera assez à ce qu'une infirmière novice ou une fille de salle pourrait

116

vous fournir sur un hôpital, et vous ne pourrez vous rendre compte que très imparfaitement de la façon dont cet hôpital est organisé.

En quittant ce monde que nous appelons Terre, on va dans **l'astral inférieur que la Bible nomme Purgatoire** et que l'on peut, comme nous venons de le voir, comparer à un hôpital pour les âmes malades, où on les guérit des nombreux chocs qu'elles ont subis au cours de leur vie terrestre.

L'astral inférieur serait plutôt comparable à un hôpital psychiatrique, d'ailleurs. De même que les psychiatres aident leurs malades à exprimer eux-mêmes leurs souffrances et à en retrouver les causes au fil de leurs souvenirs, de même, dans l'astral inférieur, l'âme qui vient d'arriver peut revoir tous les faits de sa vie, comprendre les erreurs qu'elle a commises sur la Terre et juger personnellement de ce qui lui reste à faire pour les expier. Ensuite l'Âme se repose et récupère pendant quelque temps. Elle peut se promener dans un parc agréable tout en suivant le traitement qui l'aidera à poursuivre la prochaine phase de son existence.

117

Les anges-gardiens-guides...

Il y a un Dieu, un bon Dieu, un Dieu juste. Mais, évidemment, Dieu n'est pas pareil à un homme et il est inutile d'essayer de comprendre ce que Dieu EST réellement alors que la plupart des gens ne sont même pas capables de comprendre leur propre Sur-moi. De même qu'il vous est impossible de vous rendre compte de ce qu'est votre Sur-moi, vous ne pouvez pas non plus vous rendre compte de ce qu'est le Dieu de votre Sur-moi.

Voici maintenant une question à laquelle j'ai déjà répondu dans des livres précédents; mais, on me la pose quand même couramment; avec une régularité monotone, en fait.

Les gens désirent être renseignés sur leur Guide, leur Maître* leur Gardien, leur Ange Gardien, etc. Une personne m'écrit ceci: « Oh! j'ai comme Guide un vieil Indien Peau-Rouge. Je voudrais le voir. Je sais que c'est un Indien Peau-Rouge, parce qu'il est si sage. Comment puis-je le voir? »

Maintenant, je vais le dire clairement une fois pour toutes; les gens n'ont pas comme

Guides des Indiens Rouges, Noirs, Blancs ou Tibétains vivants ou morts. En fait, il n'y aurait pas assez de Tibétains par exemple, pour suffire à la tâche. C'est comme si le premier venu disait: « Oh! j'étais Cléopâtre dans ma vie passée! » Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. En réalité, le prétendu Guide, c'est simplement le Sur-moi qui est effectivement notre Guide. C'est comme quand vous conduisez

118

une voiture. VOUS êtes le Sur-moi de la voiture. Vous appuyez du pied sur une pédale; et si vous avez de la chance et si votre voiture n'est pas américaine, elle se mettra en marche. Vous appuyez du pied sur une autre pédale et la voiture s'arrête. Et si vous tirez une certaine chose et si vous faites attention à ce que vous faites, vous n'irez pas vous jeter sur quoi que ce soit. Mais nul autre que vous ne conduit la voiture. De même, vous vous dirigez vous-même, vous et votre Sur-moi.

Beaucoup de gens s'imaginent que ceux qui ont quitté cette Terre sont débordants d'enthousiasme à l'idée de s'occuper de quelqu'un, de le guider chaque jour de sa vie, de l'empêcher de tomber à côté de la route, de lui dire ce qu'il doit faire et tout le reste. Mais, pensez à ce qui est votre cas: vous avez des voisins, peut-être vous entendez-vous bien avec eux, peut-être n'êtes-vous pas d'accord avec eux; mais, quoi qu'il en soit, le moment est venu, vous allez déménager et vous installer de l'autre côté du monde. Si vous êtes en Angleterre, vous allez vous fixer en Australie. Si vous êtes en Amérique du Nord, vous allez déménager pour aller vivre, disons en Sibérie. Bien, vous déménagez, vous êtes occupé à votre déménagement, vous êtes en train de vous installer à votre nouvelle adresse, vous êtes en plein travail dans votre nouvelle demeure, vous vous occupez de conclure de nouveaux contrats. Est-ce que, vraiment, vous interrompez votre besogne pour téléphoner à Tom, à Dick, à Henry, et à Marie, à Marthe, à Mathilde, je ne sais qui? Non, il n'en est pas question, n'est-ce pas. Vous les avez complètement oubliés. Eh bien, c'est ce que font les gens de l'Autre Côté.

Les gens qui ont quitté cette Terre ne sont pas du tout installés sur des nuages et occupés à jouer de la harpe ou à cueillir des plumes de leurs ailes, etc., etc. Ils ont une tâche à accomplir. Ils quittent cette Terre, il y a pour eux une période de récupération, puis ils s'occupent d'autre chose. Bien franchement, ils n'ont pas le temps d'être des Esprits Guides et de s'acquitter de toutes les niaiseries dont les gens parlent.

119

La prière

« Toutes les religions croient au pouvoir de la prière, mais rares sont ceux qui comprennent le mécanisme du procédé, rares sont ceux qui comprennent pourquoi les prières sont exaucées pour certains alors qu'apparemment, elles ne le sont pas pour d'autres. La plupart des Occidentaux croient que les gens de l'Est prient devant une image taillée ou qu'ils ne prient pas du tout. C'est faux dans les deux cas et je vais vous dire maintenant comment vous pouvez soustraire la prière au domaine du mysticisme et de la superstition et vous en servir pour aider les autres, car c'est, en vérité, une force très

réelle, l'une des plus grandes de cette Terre lorsqu'elle est employée comme elle doit l'être.

« La plupart des religions affirment que chaque être a son Ange Gardien ou quelqu'un qui veille sur lui. Cela est vrai, mais cet Ange Gardien n'est autre que soi-même, l'autre soi-même, celui qui se trouve de l'autre côté de la vie. Rares, très rares sont ceux qui sur terre

120

peuvent voir cet ange, ce Gardien, mais ceux qui le peuvent sont capables de le décrire avec précision.

« Ce Gardien (nous devons lui donner un nom, appelons-le donc ainsi) ne possède pas de corps matériel pareil au nôtre. Il a une apparence spectrale ; parfois un clairvoyant le verra comme une forme bleue, scintillante, plus grande que nature, reliée au corps de chair par ce que l'on nomme la Corde d'Argent, cette Corde douée de vie qui palpite et brille en transmettant les messages d'un corps à l'autre. Quoique n'ayant pas de corps matériel, ce Gardien est cependant capable de faire certaines des choses que fait notre corps, et beaucoup d'autres dont ce dernier est incapable. Par exemple, le Gardien peut se rendre à la vitesse de l'éclair dans n'importe quelle partie du monde. C'est lui qui voyage dans l'astral et transmet au corps, grâce à la Corde d'Argent, ce dont il a besoin.

« Lorsque vous priez, c'est à vous-même que vous vous adressez, à votre autre moi, à votre Moi Supérieur. Si nous savions prier convenablement, nous enverrions ces prières par la Corde d'Argent, car la ligne téléphonique dont nous nous servons est un instrument très médiocre et nous devons nous répéter afin d'être sûrs que le message arrive à destination. Donc, quand vous priez, parlez comme vous parleriez au téléphone à un interlocuteur très éloigné, parlez avec une clarté absolue, et pensez bien à ce que vous dites. La faute, je dois le dire, nous est imputable, elle est imputable au corps imparfait qui est le nôtre sur cette Terre, et non à notre Gardien. Employez un langage simple, faites en sorte que vos requêtes soient toujours positives et jamais négatives.

« Après avoir formulé votre prière de façon absolument positive et absolument claire, pour éviter toute possibilité d'erreur, répétez cette prière trois fois,

121

peut-être. Prenons un exemple : supposons que vous connaissiez une personne malade et que vous vouliez faire quelque chose pour elle ; vous devriez prier pour que ses souffrances s'atténuent. Vous devriez faire trois fois exactement la même prière. Vous devriez imaginer cette forme spectrale, immatérielle se rendant chez la personne en question, suivant la route que vous suivriez vous-même, entrant dans la maison, posant les mains sur le malade et le guérissant. Je reviendrai dans un instant sur ce point en particulier, mais laissez-moi vous dire d'abord ceci : répétez l'expérience autant de fois qu'il le faudra et, si vous y croyez sincèrement, vous obtiendrez un résultat.

« Parlons de la guérison complète : si un homme a été amputé d'une jambe, aucune prière ne lui rendra cette jambe. Mais s'il a un cancer ou quelque autre maladie grave, il

pourra retrouver la santé. Il est évident que plus le mal est bénin, plus la guérison par la prière est facile. Tout le monde a entendu parler de guérisons miraculeuses survenues dans l'histoire de notre planète. Lourdes et de nombreux autres endroits sont réputés dans ce domaine ; ces résultats sont obtenus par l'autre soi-même, par le Gardien du malade, et aussi grâce à la renommée du lieu. Lourdes, par exemple, est connu dans le monde entier comme une ville où des miracles se produisent, et les gens s'y rendent avec la ferme conviction qu'ils vont guérir ; cette conviction est très souvent transmise au Gardien de la personne, de sorte que la guérison s'effectue très, très facilement. Certains aiment à penser qu'elle est due à un saint, à un ange ou à quelque ancienne relique, mais en réalité, chacun se guérit lui-même et si un thaumaturge se met en rapport avec un malade avec la ferme intention de lui venir en aide, la guérison a lieu simplement par l'intermédiaire du Gardien de ce malade. Comme je vous l'ai dit, tout

122

se ramène à vous-même, à ce Moi réel que vous deviendrez lorsque vous quitterez cette vie brumeuse pour entrer dans la Réalité Supérieure. Pendant notre séjour sur Terre, nous nous imaginons que seule cette vie compte, mais la Terre... non, c'est le Monde des Illusions, un monde d'épreuves, où nous venons apprendre les leçons qu'il est plus malaisé d'apprendre dans les mondes meilleurs, plus nobles, où nous retournerons.

« Vous pouvez avoir vous-même quelque infirmité, vous pouvez être malade, ou être dépourvu du pouvoir ésotérique que vous désireriez avoir. Il est possible de remédier à tout cela, si vous avez la foi et si vous le voulez véritablement. Supposons que vous éprouviez le désir ardent d'aider les autres ; que vous vouliez devenir guérisseur. Alors, priez dans le secret de votre chambre. Il faut que vous preniez la position où vous vous sentirez le plus détendu, les pieds joints, de préférence, les doigts croisés, non point dans l'attitude habituelle de la prière., mais entrecroisés. De cette façon, vous gardez et vous amplifiez le circuit magnétique du corps et l'aura se fortifie, la Corde d'Argent est capable de transmettre les messages avec plus de précision. Puis, vous étant mis dans la position voulue et dans l'état d'esprit voulu, vous prierez.

« Vous pourrez, par exemple, dire : « Donne-moi le pouvoir de guérir, afin que je puisse guérir mon prochain. Donne-moi le pouvoir de guérir, afin que je puisse guérir mon prochain. Donne-moi le pouvoir de guérir, afin que je puisse guérir mon prochain. » Puis, demeurez quelques instants dans cette attitude de détente, et imaginez-vous dans les limites obscures de votre propre corps.

« Ainsi que je vous l'ai dit précédemment, vous devez évoquer mentalement la route que vous prendriez pour aller chez le malade, et faire parcourir en esprit à votre

123

corps le trajet jusqu'au domicile de la personne que vous désirez guérir. Imaginez votre Moi Supérieur arrivé dans cette maison, en présence du malade que vous voulez aider. Imaginez que vous tendez le bras, la main, que vous touchez cette personne. Imaginez un flot d'énergie vivifiante passant dans votre bras, dans vos doigts et se transmettant au malade comme une intense lumière bleue. Imaginez que ce dernier guérit, graduellement.

Avec la foi et un peu de pratique, on parvient à ce résultat, en Extrême-Orient, on y arrive, chaque jour.

« Il est bon de placer, en esprit, une main sur la nuque du malade et l'autre sur la partie malade ou au-dessus. Il vous faudra prier votre propre Moi un certain nombre de fois, chaque jour, par groupe de trois prières, jusqu'à ce que vous ayez obtenu le résultat désiré. Et si vous avez la foi, vous réussirez. Mais laissez-moi vous donner un grave, un très grave avertissement : ce n'est pas de cette façon que vous gagnerez de l'argent. Il existe une très ancienne loi occulte qui interdit que l'on tire profit des prières intéressées. Vous ne pourrez rien obtenir si vous ne cherchez pas à venir en aide aux autres et si vous n'êtes pas persuadés que vous viendrez en aide aux autres. Je connais le cas d'un homme qui jouissait d'une bonne aisance ; il se disait que s'il gagnait au Sweepstake irlandais, il en ferait profiter les autres ; qu'il deviendrait un bienfaiteur de l'humanité.

« Ayant quelques notions, insuffisantes toutefois, des sujets ésotériques, il établit ses plans ; il commença par exécuter un programme de prières soigneusement établi. Il pria pendant deux mois selon les principes énoncés dans ce chapitre : il demanda de tomber sur le gagnant du Sweepstake irlandais. Pendant deux mois, il dit trois prières à la suite, trois fois par jour, soit neuf en tout, quotidiennement. Comme il s'y attendait, il gagna l'un des lots les plus importants du Sweepstake.

124

« Cet argent lui monta à la tête. Il oublia ses bonnes intentions, ses promesses. Il oublia tout, sauf qu'il possédait cette fortune et qu'il pouvait se permettre tout ce dont il avait envie. Et il la consacra à satisfaire ses propres désirs. Pendant quelques mois, il s'amusa royalement, mais il s'endurcit de plus en plus, et la loi inexorable entra en action. Au lieu de garder cet argent, il le perdit entièrement et il perdit aussi tout ce qu'il possédait auparavant. Finalement il mourut et fut enterré dans la fosse commune.

« Je vous le dis, si vous utilisez convenablement le pouvoir de la prière, sans songer à votre propre intérêt, sans ambition personnelle, vous aurez puisé à l'une des plus grandes sources d'énergie de l'univers, une force si grande que si une poignée de gens sincères se réunissaient et priaient pour la paix, la paix régnerait, les guerres et les pensées de guerre disparaîtraient. »

125

La méditation

Est-il si difficile de méditer, Maître? N'importe qui ne peut-il y parvenir? » demande le plus jeune.

« Non, mon fils. Certains ne méditent jamais, parce qu'ils n'en sont pas dignes. D'autres en sont dignes, mais ne méditent pas parce qu'ils ne savent comment s'y prendre. La méditation est un art qui doit être transmis. C'est un art qui élève jusqu'à de sublimes hauteurs. » Il se tait un instant, pour réfléchir, puis ajoute: « Aujourd'hui, tu iras seul chercher la nourriture. J'instruirai ton aîné. Plus tard, si tu en es digne, ton heure viendra.

»

Beaucoup de gens disent qu'ils vont méditer, mais la plupart d'entre eux n'ont pas la moindre idée de ce qu'est une méditation véritable. Ils pensent que c'est une opération mystique alors qu'il s'agit, comme dans la plupart des actes métaphysiques, de quelque chose de simple. C'est un moyen pour parvenir à une fin, une méthode grâce à laquelle on obtient certains résultats.

La discipline de la méditation est essentielle pour celui qui veut faire des progrès sur la voie des réalisations spirituelles. De même qu'une armée ne se conçoit pas sans discipline ni exercice, de même la psyché de l'homme res-

126

semble à quelqu'un perdu dans la foule, sans la discipline et l'exercice de la méditation.

Il est vain d'essayer de pratiquer la méditation en lisant un livre écrit par une personne qui ne sait pas elle-même méditer. La plupart des livres d'occultisme ne sont que d'indigestes conglomérats de paraboles orientales mal comprises. Dans beaucoup de pays — pays non chrétiens, veux-je dire — les fidèles d'un temple méditent avant de pénétrer dans le sanctuaire. Ils méditent pour que leur esprit soit clair et prêt à recevoir ce qu'on appelle, dans le langage occidental, la divine Semence. Il est tout à fait inutile de prier, par exemple, si la prière ne consiste qu'à adresser à Dieu des demandes purement terrestres. Prier Dieu pour qu'il vous fasse gagner un concours de beauté ou le gros lot de la Loterie nationale est tout à fait futile. Le processus de la prière doit toujours commencer par une période de méditation qui débarrasse l'esprit des détritres de la pensée et vous prépare à recevoir les instructions et les informations venues de très haut. Autrement dit, trop de gens se jettent à genoux pour ordonner à leur Dieu de livrer la marchandise, et se plaignent ensuite de ce que leur prière n'est jamais exaucée. Qu'ils essaient d'abord la méditation. Celle-ci se compose de quatre parties.

1. La première partie consiste en exercices destinés à développer la vraie personnalité du méditateur. Le fait d'allier la méditation à la véritable connaissance de soi permet de réaliser sa vie dans les meilleures conditions de bonheur. On se sent plus heureux sur le plan personnel et on améliore les relations avec les autres, en particulier dans le travail. La méditation bien comprise augmente également la capacité mentale.

2. Le second stade de la méditation découle tout naturellement du premier. Il met le corps physique en rapport avec le Super-Être, ou Adhyatma, et met le Super-Être en rapport avec le Manu de la nation à laquelle on appartient. Avant d'entreprendre la méditation à ce degré, il est essentiel de mener une vie pure et libérée des désirs vulgaires.

3. Au troisième stade, le méditateur bénéficie déjà de l'expérience des deux premières étapes, mais il y ajoute la compréhension occulte. À ce niveau de méditation, on est

127

capable de compréhension et d'aperception. L'aperception, bien sûr, est différente de la perception. L'aperception, c'est la conscience d'être conscient. C'est la faculté, pour

l'esprit, de se percevoir lui-même. Ce qui permet au Super-Être d'améliorer sa propre condition spirituelle.

4. Enfin, il y a la méditation mystique, ainsi nommée parce qu'elle est tellement éloignée des concepts terrestres qu'elle échappe à la compréhension de ceux qui n'ont pas réussi à atteindre ce niveau. Le quatrième stade de méditation nous amène, par la Corde d'Argent, jusqu'à notre Super-Être.

128

La condition humaine

Le vieillissement

Considérons d'abord le processus du vieillissement, et vous comprendrez ce que je veux dire. Un enfant naît et suit un certain schéma de développement. À un âge qui varie avec chaque individu, le réel développement est déclaré être stoppé ; dès cet instant commence la dégénérescence, puis la vieillesse quand les os se tassent et que la taille d'un homme diminue. » Promenant son regard autour de lui pour voir s'il était compris, il vit que j'étais tout particulièrement intéressé, et me sourit aimablement.

Il poursuivit : « Une personne doit être reconstruite cellule par cellule, ce qui fait que si nous avons une coupure, au doigt par exemple, le cerveau doit se souvenir de ce qu'était la chair avant la coupure afin de fournir des cellules identiques ou presque identiques pour réparer les accidentées. Chacun de nos mouvements crée une usure d'un certain nombre de cellules qui doivent être reconstruites, remplacées.

129

Sans une mémoire exacte, nous ne serions pas capables de reconstruire le corps comme il était. »

Il leva les yeux à nouveau, puis reprit : « Si le corps ou, plutôt, si le cerveau oublie le schéma précis, alors les cellules peuvent se développer sauvagement, ne suivant aucun ordre établi, et ces cellules sauvages sont appelées cancérigènes. Ainsi le cancer est provoqué par le développement anarchique de certaines cellules qui ont échappé au contrôle du cerveau. »

Le conférencier prit une gorgée d'eau et poursuivit : « Tout comme la plupart d'entre nous, ce centre destiné au remplacement, et situé dans le cerveau, a lui aussi des défaillances de mémoire. Après avoir reproduit des cellules des milliers de fois, il oublie soudain le schéma précis, et ces différences se produisant à chaque production de cellules provoquent finalement le processus dit de " vieillissement ". Si nous pouvions programmer le cerveau de façon constante avec la forme exacte et la taille de chaque cellule à remplacer, alors le corps aurait toujours la même apparence et ne serait pas marqué par l'âge. En somme, nous aurions l'immortalité, excepté dans le cas de destruction totale du corps ou dommage des cellules. »

130

La peur

Voilà un problème intéressant! La peur est l'unique obstacle. Examinons-la, voulez-vous? Asseyez-vous un moment, nous allons tenter de résoudre ce problème de la peur.

Nous avons chacun nos terreurs. Certaines personnes ont peur du noir, d'autres des araignées ou des serpents. Ainsi parfois nous connaissons nos craintes, c'est-à-dire que nous en avons conscience. Mais — attention! — notre conscient n'est qu'un dixième de notre être et les neuf dixièmes sont formés de notre subconscient, alors que se passe-t-il si notre peur réside dans notre subconscient?

Nous pouvons être poussés à faire certaines choses par une espèce de compulsion mystérieuse et, de même, en être empêché. Nous ne savons pas toujours pourquoi nous faisons ceci ou cela, et nous ignorons pourquoi nous

131

sommes incapables de faire cela ou ceci. Il n'y a rien à la surface de notre conscient, rien que nous puissions discerner. Nous agissons sans raison et, si nous consultons un psychologue ou un psychanalyste, nous passons des heures sur son divan, jusqu'à ce que l'homme de l'art parvienne à extirper de notre subconscient la raison de notre comportement, une peur dont nous avons souffert alors que nous étions bébé. Cette peur reste cachée mais nous tourmente à partir de notre subconscient, comme des termites rongent un bâtiment de bois. Apparemment, la maison est en bon état, ses murs tiennent bon, et puis tout à coup, elle s'effondre sous l'influence de ces termites. Il en est de même pour la peur. Elle n'a pas besoin d'être consciente pour être active; elle l'est d'autant plus qu'elle demeure dissimulée dans notre subconscient et, comme nous ignorons son existence, nous ne pouvons nous en défendre ni la combattre.

Tout au long de notre vie, nous sommes soumis à certaines influences qui nous conditionnent. Une personne élevée, par exemple, dans la religion chrétienne, aura appris que certaines choses « ne se font pas », que d'autres sont strictement interdites. Cependant, d'autres personnes, élevées différemment dans une autre religion, auront le droit de faire ces mêmes choses. Donc, avant d'examiner la question de la peur, nous devons d'abord étudier notre éducation raciale et familiale.

132

Avez-vous peur des fantômes? Pourquoi? Si la tante Mathilde était durant sa vie bonne et généreuse, si elle vous aimait tendrement, il n'y a pas la moindre raison de supposer qu'elle vous aimera moins après sa mort, quand elle aura été élevée à un meilleur stade l'existence. Alors pourquoi avoir peur du fantôme de la tante Mathilde? Nous craignons les fantômes parce qu'ils nous sont étrangers, parce que notre religion nous a appris que cela n'existe pas, ou que seuls les saints peuvent voir les esprits, etc. Nous avons peur de ce qui échappe à notre entendement, et il serait bon de réfléchir un instant pour se dire que s'il n'y avait pas de passeports, pas de barrière du langage, il y aurait peut-être moins de guerres. Nous avons peur des Russes, des Chinois ou des Papous parce que nous ne les comprenons pas, nous ne savons rien d'eux, ni de ce qu'ils

peuvent faire contre nous.

La peur est une chose horrible, c'est une maladie, une peste, un fléau, c'est une souillure qui corrompt notre intellect. Si nous faisons quelques réserves sur un sujet, alors nous devons chercher pourquoi. Par exemple, pourquoi certaines religions enseignent-elles que la réincarnation n'existe pas? La raison en est simple; jadis, il y a bien longtemps, les prêtres possédaient un pouvoir absolu et régnaient sur le peuple par la terreur, en enseignant la damnation éternelle. Chacun devait faire le bien parce qu'on ne lui en donnerait pas d'autre opportunité. Ces prêtres

133

pensaient que, si les gens croyaient à la réincarnation, ils auraient tendance à se laisser aller dans cette vie en remettant le paiement à la suivante. Par exemple il était tout naturel dans la Chine d'autrefois de contracter une dette dans cette vie pour la rembourser dans une autre! Cela aboutit naturellement à des abus et la Chine est devenue décadente parce que le peuple croyait tellement à la réincarnation qu'il ne cherchait guère à s'améliorer, la vie présente n'étant en somme que des vacances! On verrait plus tard, on améliorerait sa condition dans une autre vie. Cela ne pouvait réussir, bien entendu, aussi toute la culture chinoise est-elle tombée dans la décadence.

Examinez-vous, étudiez votre intellect, votre imagination. Analysez-vous en profondeur et cherchez ce que vous cache votre subconscient, ce qui vous fait peur, ce qui vous énerve tant, ce qui vous inquiète sans que vous sachiez pourquoi. Lorsque vous aurez creusé et extirpé cela, vous vous apercevrez que vous n'avez plus de craintes. C'est la peur qui empêche de voyager dans l'astral. Or, les voyages astraux, nous le savons pertinemment, sont remarquablement simples, n'exigent aucun effort; c'est aussi simple que de respirer et pourtant, la plupart des gens en ont peur.

Le sommeil est presque une mort, le sommeil rappelle la mort et nous nous demandons ce qui nous arrivera quand la mort, et non le sommeil, s'emparera de nous. Nous

134

craignons que, pendant notre sommeil, quelqu'un vienne trancher notre corde d'argent et que nous nous égarions. Cela ne peut absolument pas arriver, le voyage astral ne présente pas le moindre danger, le seul danger c'est la peur, la peur que vous connaissez et plus encore celle que vous ignorez. Nous vous conseillons, une fois encore, de résoudre ce problème de la peur, de l'analyser à fond. Ce que vous connaissez et comprenez ne peut effrayer, alors efforcez-vous de connaître et de comprendre ce qui vous fait peur aujourd'hui.

135

La souffrance

Gautama avait beaucoup médité pendant ses voyages. Il avait erré pendant six ans, à la recherche de la Vérité et de la signification de la vie. Il souffrit de la faim, des privations, et sa première question était : « Pourquoi suis-je malheureux? »

» Gautama cherchait inlassablement une réponse à cette question, et elle lui apparut quand les créatures de la Nature vinrent à son aide, les escargots rafraîchissant son crâne, les oiseaux battant des ailes pour l'éventer, toutes les autres bêtes observant le plus parfait silence afin de ne pas troubler sa méditation. Il découvrit ainsi quatre grandes vérités, qu'il appela les Quatre Vérités Nobles et qui sont la loi de l'homme sur la terre.

» La souffrance commence quand on vient au

136

monde, dit le Bouddha. Un enfant naît et sa mère souffre le martyre. Tout est souffrance. Quand un homme vieillit, ses cellules meurent, le corps se décompose lentement; les organes ne fonctionnent plus comme ils le devraient. On ne peut vieillir sans souffrance. La maladie est une douleur, la mort met fin à la maladie. Mais la mort provoque la souffrance, non pas en soi mais parce que l'état qui cause cette mort s'accompagne de douleurs. Par conséquent, nous sommes malheureux.

» La souffrance peut être causée par la présence d'objets que nous détestons. Nous sommes tendus, frustrés, horripilés par la présence de ceux que nous n'aimons pas. Nous sommes malheureux quand nous sommes séparés des objets de notre amour; quand un être cher nous est enlevé, nous souffrons, et nous sommes malheureux.

» Désirer, et ne pas obtenir ce que nous désirons est une cause de souffrance, de perte du bonheur. La mort seule apporte la paix, et nous délivre de nos souffrances. Il est donc évident qu'en se cramponnant à l'existence on se cramponne à ce qui fait notre malheur.

Le Maître venu de l'Inde nous examina à tour de rôle et nous déclara :

— Le Bouddha, notre Gautama trois fois béni, n'était pas pessimiste mais réaliste.
Gautama

137

comprit que nous ne pourrions conquérir la souffrance si nous ne l'acceptions pas. Tant que l'on ne comprend pas pourquoi elle existe on ne peut progresser sur la Voie du Milieu.

Je songeai que les Écritures insistaient beaucoup sur la souffrance mais je me rappelai les paroles de mon Guide bien-aimé, le lama Mingyar Dondup. Il m'avait conseillé de réfléchir à ce que Gautama avait vraiment dit. « Il ne dit pas que tout cause la souffrance. Les Grands Maîtres diront ce qu'ils veulent mais à aucun moment Gautama n'a déclaré que tout n'était que souffrance. Il a dit, en vérité, que tout PEUT causer de la souffrance. Ce n'est qu'une possibilité. Jamais il n'a dit que la souffrance DOIT exister! »

Gautama croyait fermement que la douleur n'était pas seulement physique. Il affirma toujours que les souffrances de l'esprit étaient toujours plus terribles que celles du corps. Gautama disait : « Si je suis malheureux, c'est parce que je ne vis pas dans le bonheur, en harmonie avec la Nature. Et si je ne vis pas harmonieusement, c'est parce que je n'ai pas encore appris à accepter ce monde tel qu'il est, avec tous ses désavantages et ses

POSSIBILITÉS de souffrance. Je ne puis accéder au bonheur qu'en comprenant ces causes de malheur et en m'efforçant de les éviter. »

La drogue

138

Nombre de gens m'écrivent pour me dire que je suis un vieux tatillon parce que je n'approuve pas l'usage de la drogue. Ces jeunes gens de seize, dix-sept ou dix-huit ans pensent qu'ils savent tout, que toutes les sources de connaissance leur sont accessibles; alors qu'ils devraient se rendre compte qu'ils ont à peine commencé à vivre et qu'ils devraient réaliser qu'ils sont à peine sortis de l'œuf.

Je suis fermement, absolument et irrévocablement opposé aux drogues de n'importe quelle sorte, à moins qu'elles ne soient prises sous la stricte surveillance d'un médecin.

Si quelqu'un flanque un flacon d'acide à la figure d'une autre personne, les conséquences en sont apparentes: la chair s'écaille, les yeux sont brûlés, le menton est couturé de profondes cicatrices, et l'acide se répand jusque sur la poitrine, produisant des effets généralement horribles. Mais, c'est là de la part de l'agresseur un acte tendre comparé à ce qui arrive quand les gens deviennent toxicomanes.

Quand elles sont prises dans de mauvaises conditions — et tel est le cas pour toutes celles qui ne sont pas prises sous contrôle médical — les drogues peuvent flétrir le corps astral tout comme l'acide peut flétrir le corps physique.

Un toxicomane qui meurt et passe dans le monde astral

139

subit une épreuve vraiment horrible. Il doit entrer dans ce qui est, en fait, un hôpital mental astral parce que son corps astral est perverti et déformé. Alors il est possible qu'un temps très très long s'écoule avant que les soins les plus compétents qu'il peut recevoir ne réussissent à rétablir son corps astral dans quelque chose qui ressemble à un état convenable.

Des gens s'extasient à propos du LSD, cette drogue absolument pernicieuse. Pensez au nombre de suicides qui ont été commis, ceux qu'on a signalés et ceux qu'on n'a pas fait connaître; pensez au mal que cette drogue a causé sous la forme de folie et de violence. Le LSD, la marijuana, l'héroïne, toutes ces choses-là sont diaboliquement mauvaises. Malheureusement, les jeunes gens ne paraissent pas capables d'accepter l'avis des personnes plus âgées, des gens qui ont de l'expérience.

Il est vrai que sous l'effet du LSD par exemple, le corps astral se sépare du corps physique, mais malheureusement trop souvent, le corps astral descend dans un des enfers les plus bas, dans l'un de ces étranges plans astraux et, quand il revient, le subconscient lui-même est marqué des horreurs qu'il a subies. Donc, jeunes gens qui pourriez lire ceci,

abstenez-vous des drogues. Peu importe que vous pensiez vraiment que le produit X ou le produit Y est inoffensif quand on les prend sans surveillance médicale. Vous en particulier, vous pouvez avoir quelque idiosyncrasie qui vous rendra spécialement sensibilisé à ces drogues et vous serez très rapidement accoutumé sans espoir de guérison.

Rappelez-vous: toutes ces drogues sont nocives. Et, si par quelque vague chance, cela n'apparaît pas pour le moment dans votre physique, cela se marquera de façon bien déterminée sur votre corps astral et votre aura. Soit dit en passant, les gens qui prennent des drogues et qui nuisent ainsi à leur corps astral rentrent dans la même catégorie que ceux qui se suicident. Or, si quelqu'un se suicide, alors il ou elle doit revenir sur cette Terre pour purger sa peine — ce qui est une façon d'envisager les choses — ou bien pour recevoir les leçons qu'il ou elle a manquées — ce qui est une autre façon de voir les choses. De quelque façon que vous considériez cela, il n'y a personne qui se retire des Champs Célestes, personne non plus qui abandonne sa place sur cette Terre. Si vous esquiviez vos œuvres cette fois-ci et si vous n'apprenez pas les choses que vous êtes venus

140

apprendre, alors, vous reviendrez et reviendrez et reviendrez encore jusqu'à ce que vous appreniez réellement vos leçons. Ainsi donc, cette affaire de drogue est chose réellement très sérieuse et le gouvernement ne pourrait pas prendre des mesures trop sévères pour résoudre le problème de la drogue. La meilleure façon de traiter ce problème, c'est de persuader chacun en particulier de ne pas prendre de drogues. De la sorte, nous ne commettons pas de suicide spirituel et nous n'aurons pas à revenir sur cette Terre dans des conditions qui empirent régulièrement.

141

L'alcool

Pour les gens de notre foi, il n'est rien de plus dangereux que les boissons alcoolisées, et rien de pire que les ivrognes. L'ivresse est pour nous le plus terrible des péchés, car, lorsque le corps est imbibé d'alcool, le véhicule astral - qui est la partie la plus spirituelle de l'individu - est chassé du corps physique et devient ainsi une proie offerte aux entités qui rôdent. La vie que nous connaissons n'est pas toute la vie; le corps physique n'en est qu'une manifestation particulière, la plus basse; plus on boit et plus on nuit à son être dans les autres plans de l'existence. Il est bien connu que les ivrognes voient des « éléphants rosés » et de nombreuses choses curieuses qui ne correspondent à rien de réel. Ces formes, croyons-nous, sont celles qu'empruntent les entités malveillantes, pour pousser le corps physique à faire le mal. Tout le monde sait qu'un homme saoul n'est pas « en possession de toutes ses facultés ». Aussi n'ai-je jamais bu de spiritueux, pas même de l'eau-de-vie de grain ou du vin de riz.

142

La démence

« Kenji Tekeuchi », reprit mon Guide, « est... était un homme très versatile. Un grand voyageur. Pendant sa vie (il a maintenant plus de soixante-dix ans), il a parcouru le monde à la recherche de ce qu'il appelle la « Vérité ». La Vérité est en lui, mais il ne s'en doute pas. Il a erré indéfiniment. Il a étudié sans cesse différentes croyances religieuses, il a lu des livres de nombreux pays pour parvenir à la Vérité, son obsession. Finalement, on nous l'a envoyé. À force de lire tant de choses contradictoires, il a contaminé son aura. Il est fou, la plupart du temps. Il est comme une éponge humaine, qui absorbe toute la science et en digère fort peu, » « Alors, Seigneur », m'exclamai-je, « vous êtes opposé à l'étude livresque? »

« Pas du tout, Lobsang », répondit le Lama. « Comme tous les gens qui réfléchissent, je condamne ceux qui se plongent dans les brochures, les pamphlets et les ouvrages traitant de cultes étranges, d'un prétendu occultisme. Ces gens-là s'empoisonnent l'âme, ils rendent toute évolution impossible jusqu'à ce qu'ils se soient débarrassés de tout ce faux savoir et redevenus semblables à des enfants. » « Honorable Lama », demandai-je, « comment devient-on

143

fou? Comment de mauvaises lectures provoquent-elles parfois des troubles mentaux? »

« C'est une fort longue histoire », répondit le Lama. « Occupons-nous d'abord de l'essentiel. Arme-toi de patience et écoute! Sur cette Terre, nous sommes des pantins, des pantins faits de molécules en vibration, entourées d'une charge électrique. Notre Moi Supérieur vibre à un rythme beaucoup plus élevé et sa charge électrique est beaucoup plus forte. Il existe un rapport défini entre notre rythme de vibrations et celui de notre Moi Supérieur. On peut comparer le processus de communication entre chacun de nous, sur cette Terre, et notre Moi Supérieur, loin de la Terre, à une invention récente, grâce à laquelle on envoie des ondes radio à travers les continents et les mers, ce qui permet à deux personnes habitant des pays différents de communiquer. Notre cerveau est semblable à un récepteur radio, car il reçoit les messages en « haute fréquence », les ordres et les instructions du Moi Supérieur, et les transforme en impulsions à basses fréquences qui contrôlent nos actions. Le cerveau est l'appareil électro-mécano-chimique qui nous permet de nous rendre utiles sur cette Terre. Des réactions chimiques provoquent un mauvais fonctionnement du cerveau, peut-être en bloquant partiellement un message, car il est rare, ici-bas, que nous recevions le message exact, « radiodiffusé » par le Moi Supérieur. L'Esprit n'est capable que d'une action limitée, s'il ne fait pas appel au Moi Supérieur. L'Esprit est capable d'accepter certaines responsabilités, de former certaines opinions, et d'essayer de combler le fossé entre les conditions « idéales » du Moi Supérieur et les conditions pénibles de la vie terrestre. »

« Mais les Occidentaux acceptent-ils la théorie de l'électricité cérébrale? » questionnai-je.

« Oui », répondit mon Guide, « dans certains hôpitaux, on enregistre les ondes cérébrales d'un malade et on a découvert que certains désordres mentaux émettaient des ondes cérébrales caractéristiques. Ces ondes permettent donc de déterminer si une personne souffre, ou non, d'une maladie mentale. Il arrive souvent qu'une maladie du

corps envoie certaines substances chimiques dans le cerveau, détériore son système d'ondes et provoque ainsi les symptômes de la démence. »

144

« Ne te bourre pas le cerveau avec tout ce que tu pourras trouver à lire sur l'occultisme, mon garçon! » dit-il. « C'est une matière indigeste qui freinerait ton évolution spirituelle. J'ai étudié toutes les religions. J'ai étudié tous les cultes métaphysiques que j'ai pu trouver. Cela m'a empoisonné, faussé mon jugement, conduit à croire que j'étais un Élu. À présent, mon cerveau est déséquilibré; parfois je perds la maîtrise de mes nerfs et j'échappe à l'action de mon Moi Supérieur. »

« Mais, Seigneur », m'écriai-je, « comment peut-on apprendre si l'on ne doit rien lire? Quel mal peut faire le mot écrit? »

« Mon garçon, il est permis de lire, bien sûr », répondit le moine japonais, « mais choisis tes lectures avec soin, ne lis que ce que tu es sûr de bien comprendre. Le danger n'est pas dans le mot imprimé, il est dans les pensées qui peuvent découler de ces mots. On ne devrait pas avaler n'importe quoi, le comestible avec le non-comestible, on ne devrait pas lire des choses contradictoires, ni les ouvrages qui promettent des pouvoirs occultes. Il est aisé de créer une Forme-pensée que l'on ne peut pas dominer. C'est ce que j'ai fait et la Forme peut nous être maléfique. »

145

Le suicide

Si quelqu'un a volontairement mis fin à sa vie sur Terre avant le jour qui lui avait été fixé, il doit retourner sur Terre aussi vite que possible afin d'accomplir le terme inachevé: exactement comme s'il était un criminel évadé et repris et qu'on lui aurait infligé une peine supplémentaire. Un suicidé arrive dans le monde astral. Il est accueilli comme une personne ordinaire, revenant légalement.

On lui accorde un délai suffisant pour se ressaisir du choc qu'il a éprouvé en quittant son corps physique de façon probablement violente et en entrant dans l'astral.

Quand il s'est suffisamment remis, il doit aller dans la Salle des Souvenirs et là, il voit tout ce qui lui est arrivé, il voit les défauts qui l'ont effectivement amené à commettre un suicide. Puis, on le laisse en proie au sentiment terrible — à l'idée terrible serait un meilleur terme — qu'il doit retourner sur Terre et y vivre le terme inachevé.

Il est probable que le suicidé est une personne de faible envergure intellectuelle; peut-être lui manque-t-il le courage intime de retourner sur Terre et pense-t-il qu'il va tout bon-

146

nement rester dans l'astral et que personne ne peut rien y faire. Eh bien, il se trompe car il existe une loi en vertu de laquelle un suicidé doit retourner sur Terre et si l'intéressé ne veut pas le faire de son plein gré, alors on l'y force. S'il consent à retourner, alors il assiste

à une réunion avec des conseillers spéciaux qui l'informent du nombre de jours ou d'années qu'il lui reste à passer sur Terre en exécution de sa « condamnation ». Il devra vivre tout ce temps sur la Terre, il devra y vivre aussi un temps égal à celui qui s'est écoulé depuis qu'il s'est suicidé et jusqu'au moment où il retournera sur Terre. Ainsi peut-être a-t-il fallu une année pour le redresser et l'amener à se décider de retourner sur Terre, eh bien donc il devra ajouter cette année à sa vie sur Terre.

Le suicidé trouve sur Terre des conditions du genre de celles qui l'ont poussé à s'ôter la vie auparavant. Alors, au moment fixé, il est mis en sommeil et il se réveille dans l'acte de la naissance.

S'il se montre récalcitrant et ne fait absolument rien pour retourner sur Terre, alors les conseillers décident pour lui des conditions qui conviendraient à son cas. S'il ne veut pas aller sur Terre librement, les conditions sont quelque peu plus dures que s'il avait agi librement. Alors, de nouveau au moment fixé, il est mis en sommeil sans pouvoir choisir quoi que ce soit en la matière, il est mis en sommeil et quand il se réveille il est de nouveau sur la Terre.

Le cas est fréquent de jeunes enfants qui meurent un ou deux mois après leur naissance; ces enfants sont la réincarnation de personnes qui se sont suicidées plutôt que de supporter peut-être deux ou trois mois d'agonie — le cas de cancéreux incurables, inopérables. Le malade peut dans ce cas s'être suicidé deux ou trois ou peut-être six mois ou un an avant ce qui eût été le moment de sa mort naturelle. Mais ce suicidé doit quand même revenir sur Terre et y accomplir tout le terme qu'il a tenté d'esquiver.

On pense parfois que la douleur est chose inutile, que la souffrance est inutile. On pense parfois qu'il est bon de tuer une personne qui est incurable; mais les gens qui préconisent cette ligne de conduite savent-ils réellement ce que le patient essaye d'apprendre? Sa souffrance, la vraie nature de sa maladie, peuvent parfois être quelque chose à propos de quoi le malade désirait apprendre tel ou tel détail.

147

C'est donc vraiment mal de commettre un suicide. Ceux qui le font retardent tout simplement le jour où ils pourront légitimement se libérer de la Terre; ils doivent revenir tels des condamnés évadés et qui ont été repris; ils ne font de tort à personne sauf à eux-mêmes. Et c'est à soi-même qu'on pense toujours, n'est-ce pas vrai? C'est là une des choses qu'il faut surmonter également.

148

149

150

LE MESSAGE DE RAMPA

Le troisième œil

Le jour mourut et ce fut la naissance du soir. Je me rendis dans la petite chambre d'où je ne devais pas sortir. Des bottes de feutre souple glissèrent doucement sur les dalles du corridor et trois lamas de haut rang entrèrent dans la pièce. Ils posèrent une compresse d'herbes sur mon front, qu'ils maintinrent en place par un bandage serré. Ils ne devaient revenir que plus tard dans la soirée. Le Lama Mingyar Dondup était l'un d'entre eux. La compresse fut enlevée et mon front nettoyé et essuyé. Un lama taillé en hercule s'assit derrière moi et me prit la tête entre ses genoux. Le deuxième ouvrit une boîte d'où il sortit un instrument d'acier brillant. Cet instrument ressemblait à une alêne, si ce n'est que son évidement au lieu d'être rond était en forme d'U et que sa pointe était finement dentelée. Après l'avoir examiné, le lama le stérilisa à la flamme d'une lampe.

153

— L'opération va être très douloureuse, me dit mon Guide en me prenant les mains et il est indispensable que tu aies toute ta connaissance. Ce ne sera pas long. Efforce-toi par conséquent de rester aussi calme que possible.

J'avais sous les yeux un véritable assortiment d'instruments et une collection de lotions d'herbes. « Eh bien, Lobsang, mon garçon, pensai-je, ils vont te régler ton compte, d'une façon ou d'une autre... Tu n'y peux rien, si ce n'est de rester tranquille ».

Le lama qui tenait l'alêne jeta un coup d'oeil aux autres :

— Prêts ? Allons-y, le soleil vient juste de se coucher.

Il appliqua la pointe dentelée sur le milieu de mon front et fit tourner le manche. Une minute, j'eus l'impression d'être piqué par des épines. Le temps me parut s'arrêter. La pointe perça ma peau et pénétra dans ma chair sans me faire autrement souffrir, mais quand elle heurta l'os, il y eut une légère secousse. Le moine accentua sa pression, tout en remuant légèrement l'instrument pour que les petites dents puissent ronger l'os frontal. La souffrance n'était pas aiguë : rien qu'une simple pression accompagnée d'une douleur sourde. Je ne fis pas un mouvement car le Lama Mingyar Dondup me regardait : j'aurais préféré rendre l'âme plutôt que de bouger ou de crier. Il avait confiance en moi comme j'avais confiance en lui, et je savais qu'il ne pouvait qu'avoir raison dans tout ce qu'il faisait ou disait. Il surveillait l'opération de très près ; de légères contractions aux plis des lèvres trahis-

154

saient la tension de son esprit. Tout à coup, il y eut un craquement léger : la pointe avait pénétré dans l'os. Immédiatement le lama-chirurgien qui était sur le qui-vive cessa d'appuyer. Il garda solidement en main la poignée tandis que mon Guide lui passait un éclat de bois très dur, d'une propreté parfaite, traité au feu et aux herbes pour lui donner la dureté de l'acier. Il inséra cet éclat dans le U de l'alêne et le fit glisser jusqu'à ce qu'il arrive en face du trou pratiqué dans mon front. Puis, il se poussa légèrement de côté pour que mon Guide puisse se placer en face de moi ; sur un signe de lui, il fit avancer, avec

des précautions infinies, le morceau de bois de plus en plus profondément dans ma tête. Soudain, j'eus la curieuse sensation qu'on me piquait, qu'on me chatouillait l'arête du nez. Cette sensation disparut et je devins conscient de certaines odeurs légères que je ne pus identifier. Ces odeurs disparurent à leur tour, et j'eus l'impression de pousser un voile élastique ou d'être poussé contre lui. Brusquement, je fus aveuglé par un éclair.

— Arrêtez ! ordonna le Lama Mingyar Dondup. Un instant la douleur fut intense, elle me brûlait comme une flamme blanche. La flamme diminua d'intensité, mourut et fut remplacée par des volutes colorées, et des globes de fumée incandescente. L'instrument de métal fut délicatement retiré. L'éclat de bois devait rester en place pendant deux ou trois semaines, que j'allais passer dans cette petite pièce plongée dans une obscurité presque totale. Personne ne serait admis à me voir, à l'except-

155

tion des trois lamas qui, jour après jour, continueraient à m'instruire. Tant que le bois n'aurait pas été enlevé, on ne me donnerait en fait de nourriture et de boisson que juste ce qu'il fallait pour me maintenir en vie.

— Tu es maintenant des nôtres, Lobsang, me dit mon Guide, au moment où on m'entourait la tête d'un bandeau pour maintenir l'éclat de bois. Jusqu'à la fin de ta vie, tu verras les gens tels qu'ils sont et non plus comme ils font semblant d'être. C'était une expérience curieuse que de voir ces trois lamas baigner dans une flamme dorée. Plus tard seulement, je compris qu'ils devaient cette aura dorée à la pureté de leurs vies, et qu'il fallait s'attendre à ce que celle de la plupart des gens ait un tout autre aspect.

Quand ce nouveau sens se fut développé sous l'habile direction des lamas, je découvris l'existence d'autres émanations lumineuses qui ont leur source dans le centre de l'aura. Par la suite, je devins capable de diagnostiquer l'état de santé de quelqu'un d'après la couleur et l'intensité de son aura. De même la façon dont les couleurs s'altéraient me permettait de savoir si l'on me disait la vérité ou si l'on me mentait. Mais ma clairvoyance n'eut pas le corps humain pour seul objet. On me donna un cristal que je possède encore et avec lequel je m'exerçais fréquemment. Il n'y a rien de magique dans ces boules de cristal. Ce ne sont que des instruments. Un microscope ou un télescope permettent, par le jeu de certaines lois naturelles, de voir des objets qui normalement

156

sont invisibles. Il en va de même pour **les boules de cristal**. Elles servent de foyer au Troisième Œil avec lequel il est possible de pénétrer dans le subconscient des êtres et de se souvenir des faits qu'on y glane. Tous les types de cristal ne conviennent pas à tout le monde. Certains obtiennent de meilleurs résultats avec le cristal de roche, d'autres préfèrent une boule de verre. D'autres encore utilisent un bol d'eau ou un simple disque noir. Mais quelle que soit la technique employée, le principe reste le même.

Pendant la première semaine qui suivit l'opération, la chambre fut maintenue dans une obscurité presque complète. À partir du huitième jour, on laissa entrer une très faible lumière, qui augmenta progressivement. Le dix-septième jour, la lumière était normale et

les trois lamas arrivèrent pour enlever l'éclat de bois. Ce fut très simple. La veille, mon front avait été badigeonné avec une lotion à base d'herbes. Comme le soir de l'opération, un lama me prit la tête entre ses jambes. Avec un de ses instruments, le lama qui m'avait opéré saisit l'extrémité de l'éclat. Une violente secousse et tout était terminé, le bois était retiré de ma tête. Le Lama Mingyar Dondup appliqua alors une compresse d'herbes sur le minuscule trou qui me restait au front et me montra l'éclat qui était devenu noir comme de l'ébène. Le lama-chirurgien se tourna ensuite vers un petit brasero où il le fit brûler avec différentes sortes d'encens. La fumée du bois mêlée à celle de l'encens monta vers le plafond : la première phase de mon initiation était terminée. Cette nuit-là, un tourbillon de pensées se

157

158

pressait dans ma tête quand je m'endormis : comment verrais-je Tzu maintenant que ma vision des êtres n'était plus la même ? Et mon père, et ma mère, quelle serait leur apparence ? Autant de questions qui devaient provisoirement rester sans réponses.

Les lamas revinrent le lendemain matin et procédèrent à un examen très approfondi de mon front. Ils décidèrent que je pouvais retourner auprès de mes camarades, mais que je passerais la moitié de mon temps avec le Lama Mingyar Dondup qui allait intensifier mon instruction à l'aide de certaines méthodes. L'autre moitié serait consacrée aux classes et aux offices, non pas tant pour leur valeur éducative mais pour me donner une conception équilibrée des choses. Un peu plus tard, l'hypnotisme serait également utilisé pour m'instruire. Mais sur le moment, je ne pensais qu'à manger ! J'avais été à la portion congrue pendant dix-huit jours et je comptais bien me rattraper. Je quittai donc les lamas en toute hâte, avec cette seule pensée en tête. Mais dans le corridor, j'aperçus une silhouette enveloppée d'une fumée bleue, parsemée de taches d'un rouge violent. Je poussai un hurlement de terreur et rentrai précipitamment dans la chambre. Les lamas me regardèrent avec étonnement ; j'étais plus mort que vif.

— Un homme est en train de brûler dans le corridor, dis-je.

Le Lama Mingyar Dondup sortit en trombe. Quand il revint, il souriait.

— Lobsang, me dit-il, ce n'est qu'un balayeur

159

qui s'est emporté. Son aura est comme une fumée bleue parce qu'il n'est pas évolué. Les taches rouges, ce sont ses pensées coléreuses. Tu peux repartir sans crainte à la recherche de cette nourriture dont tu as tellement envie.

Ce fut une expérience fascinante que de revoir les garçons que je croyais connaître si bien alors que je ne les connaissais pas du tout. Je n'avais qu'à les regarder pour lire leurs véritables pensées, l'affection authentique, la jalousie ou l'indifférence que je leur inspirais.

Il ne suffisait pas de voir les couleurs pour tout savoir ; il fallait aussi apprendre à les

interpréter.

Pour cela, mon Guide et moi nous nous installions dans un endroit tranquille d'où nous pouvions observer les gens qui entraient par les portes principales.

— Lobsang, me disait le Lama Mingyar Dondup, regarde l'homme qui arrive... Vois-tu le fil de couleur qui vibre au-dessus de son cœur ? Cette couleur et cette vibration sont les signes d'une affection pulmonaire.

Ou bien à propos d'un marchand :

— Regarde ces bandes qui bougent et ces taches qui clignent... Notre Frère Homme-d'affaires est en train de penser qu'il peut rouler ces imbéciles de moines, il se souvient qu'il y est déjà arrivé. Pour de l'argent, les hommes ne reculeraient devant aucune petitesse !

Ou encore :

— Examine ce vieux moine, Lobsang. Voici un saint dans toute l'acception du terme, mais il prend tout ce que disent nos Écritures au pied de

160

la lettre. As-tu remarqué combien le jaune de son aura est décoloré ? C'est qu'il n'est pas suffisamment évolué pour raisonner par lui-même.

Et ainsi de suite, jour après jour. Mais c'est surtout dans nos rapports avec les malades, malades du corps ou malades de l'esprit, que le pouvoir donné par le Troisième Œil nous était utile.

— Plus tard, me dit un soir le Lama, nous t'apprendrons à fermer le Troisième Œil à volonté, car il serait intolérable d'avoir toujours devant les yeux le triste spectacle des imperfections humaines. Mais, pour le moment, sers-t'en constamment, comme tu te sers de tes yeux physiques. Nous te montrerons ensuite comment l'ouvrir et le fermer aussi facilement que les autres.

Il y a bien longtemps, assurent nos légendes, hommes et femmes pouvaient utiliser le Troisième Œil. C'était l'époque où les dieux venaient sur la terre et se mêlaient aux humains. Les hommes se voyant déjà leurs successeurs, essayèrent de les tuer, sans penser que ce que l'homme pouvait voir, les dieux le voyaient encore mieux. En punition, le Troisième Œil fut fermé. Depuis, au cours des siècles, une minorité a reçu à sa naissance le don de clairvoyance. Ceux qui l'avaient naturellement ont pu avoir son pouvoir multiplié par mille, grâce à un traitement approprié, comme celui qui m'avait été appliqué. Il va de soi qu'un talent aussi particulier doit être traité avec précaution et respect.

Le Père Abbé me convoqua un jour. — Mon fils, me dit-il, tu possèdes maintenant un pouvoir qui est refusé au plus grand nombre.

161

Ne t'en sers que pour le bien, jamais à des fins égoïstes. Quand tu seras dans les pays étrangers, des gens exigeront de toi que tu te conduises comme un illusionniste dans une foire ; ils te diront : Prouve-nous ceci, prouve-nous cela. Mais je te le dis, mon fils, il ne faudra pas leur obéir. Ce talent t'est donné pour aider ton prochain, et non pour t'enrichir. Il te sera beaucoup révélé par la Clairvoyance mais quoi que tu puisses apprendre, tu ne devras en faire part à personne, si tes paroles peuvent provoquer la souffrance de ton prochain ou changer le Chemin de sa Vie. Car l'homme, mon fils, doit choisir son propre Chemin. Dis-lui ce que tu veux, il n'en suivra pas moins sa route. Aide ceux qui sont malades, et ceux qui sont malheureux, mais ne dis rien qui puisse changer le Chemin d'un homme.

162

L'aura

L'aura présente les couleurs du sur-moi, elle indique si une personne est spirituelle ou charnelle, si elle est en bonne santé ou malade. Tout se reflète dans l'aura qui est le miroir du sur-moi, ou de l'âme.

Dans cette aura, nous pouvons voir la maladie, la santé, la faillite ou le succès, l'amour et la haine. Sans doute est-ce heureux que, de nos jours, peu de gens aient le pouvoir de distinguer les auras car, à notre époque, il est hélas trop courant de chercher à tirer avantage des autres et l'aura trahit toutes les pensées, bonnes ou mauvaises, en reflétant les couleurs et les vibrations du sur-moi. Il est de fait que, lorsqu'une personne est atteinte d'une maladie mortelle, son aura commence à se ternir et, dans certains cas, elle disparaît avant même que la personne meure. D'autre part, en cas de mort violente, alors que la victime était en bonne santé, l'aura s'attarde

163

après la mort clinique.

Il serait bon ici de faire quelques observations sur la mort, parce que cette suppression de la vie ne ressemble en rien à un acte brutal, comme une coupure de courant. La mort n'est jamais rapide. Quelle que soit sa cause, même en cas de décapitation, la mort ne survient pas immédiatement. Le cerveau, comme nous l'avons vu, est une pile qui engendre un courant électrique. Le sang fournit les produits chimiques, l'humidité et les traces métalliques qui s'emmagentisent dans les tissus cervicaux. Ainsi, le cerveau peut continuer de fonctionner pendant trois à cinq minutes après la mort clinique!

L'aura est une chose beaucoup plus subtile que l'éthérique relativement grossier. L'aura est en fait à l'éthérique ce que ce dernier est au corps matériel. L'éthérique suit le corps et le recouvre entièrement mais l'aura s'en écarte pour former une espèce de coquille ovoïde. Elle peut atteindre une hauteur de deux mètres cinquante et même plus, et une largeur de plus d'un mètre au centre.

Elle s'affine ensuite si bien que sa partie la plus étroite se trouve aux pieds. L'aura est formée par les radiations colorées partant des diverses parties du corps. L'adage chinois

veut que « un dessin vaille plus de mille mots », aussi, pour éviter d'écrire ces mille mots, nous vous présentons le croquis d'une personne, de profil, autour de laquelle nous indiquons les lignes de force de l'aura et sa forme générale.

Nous devons souligner encore une fois que l'aura existe vraiment, même si vous ne pouvez la voir, pas plus que vous ne voyez l'air que vous respirez; de même je doute fort

164

165

qu'un poisson puisse voir la mer dans laquelle il nage! L'aura est une force vitale réelle. Elle existe, bien que les profanes ne puissent la voir. Pour y parvenir, vous devez vous entraîner, travailler et, avec un peu de foi, si l'on vous aide, vous devriez pouvoir la distinguer. Le plus difficile est justement d'avoir cette foi.

Comme nous l'avons dit, l'aura est multicolore mais nous devons faire observer que, lorsque nous parlons de « couleurs », nous faisons simplement allusion à une certaine partie du spectre solaire. Autrement dit, au lieu d'employer le mot « couleur » nous pourrions citer la fréquence de cette radiation que nous appelons « bleu » ou « rouge ». Le rouge est une des couleurs les plus faciles à voir. Le bleu est plus subtil. Il y a des personnes qui ne peuvent voir le bleu, d'autres à qui le rouge échappe. Si vous êtes en présence d'une personne qui peut voir l'aura, gardez-vous bien de dire un mensonge car vous vous trahiriez! Normalement, chaque être possède un « halo » bleuâtre ou jaunâtre. En cas de mensonge, des radiations vert-jaune traversent le halo. C'est une couleur assez difficile à décrire mais, une fois qu'on l'a vue, on ne peut l'oublier. Ainsi, proférer un mensonge équivaut à se trahir aussitôt, par ces éclats vert-jaune qui jaillissent au sommet de l'aura.

L'aura monte jusqu'aux yeux et ensuite il y a ce que l'on appelle le halo proprement dit, ou nimbe, d'une vive couleur jaune ou bleue. Puis, tout au sommet, jaillit une espèce de fontaine de lumière que l'on appelle en Orient la Fleur de Lotus. C'est un véritable arc-en-ciel et, pour peu que l'on ait de l'imagination, on croit voir s'épanouir le lotus à sept pétales.

166

Plus la spiritualité d'un être est grande, plus le halo est jaune safran. Si une personne a de mauvaises pensées, cette partie de l'aura virera au brun terne et sera encadrée de cette couleur vert-jaune bilieuse révélant le mensonge.

Nous sommes persuadés que beaucoup de gens voient les auras sans le savoir. Il est courant de dire que telle couleur vous va, que vous ne pouvez pas porter telle autre; instinctivement, vous pensez que cette couleur-là jure avec votre aura. Il vous est certainement arrivé de trouver une amie mal habillée, avec des couleurs qui vous choquent. Vous ne « voyez » peut-être pas son aura mais vous sentez que les couleurs lui sont néfastes. Ainsi, de nombreuses personnes sentent l'aura, la devinent, mais comme, depuis leur enfance, on les a mises en garde contre le surnaturel, elles refusent de croire à cette vision. Il est également prouvé que l'on peut influencer sur sa santé en portant des vêtements de telle ou telle couleur. Si vous en portez une qui jure avec votre aura, vous

serez mal à l'aise, de mauvaise humeur, jusqu'à ce que vous vous changiez. Il en est de même pour le décor de votre maison et nul n'ignore plus que le vert est apaisant, le rouge irritant. Les couleurs ne sont après tout que des vibrations. Tout comme la vibration que nous appelons « son » peut devenir discordante ou harmonieuse, de même les vibrations muettes que nous appelons couleurs peuvent provoquer une cacophonie spirituelle.

Chaque note de musique est un mélange de vibrations harmoniques compatibles avec leurs voisines. Quand elles ne le sont pas, le son

167

est « faux », aigre et désagréable à l'oreille.

Les couleurs sont aussi des vibrations, sur un niveau légèrement différent du « spectre de perception humaine ». On peut posséder des couleurs pures, plaisantes dont l'influence est ennoblissante, ou des couleurs qui se heurtent, qui agacent les nerfs. Dans l'aura humaine, il existe un nombre incalculable de couleurs et de combinaisons de couleurs. Certaines dépassent la portée de la vision de l'observateur non entraîné; ainsi, nous n'avons pas de noms pour elles.

Nous avons déjà parlé du sifflet à ultrasons qui résonne sur une longueur d'ondes, ou de vibrations, imperceptibles pour l'oreille humaine, mais que le chien peut entendre. D'autre part, l'homme entend des sons graves qui sont inaudibles pour les chiens. Supposons que nous haussions la portée de perception de l'oreille humaine; nous entendrions alors les ultra-sons du sifflet, comme notre chien. De même nous pouvons hausser notre perception visuelle pour voir l'aura. Mais si nous ne procédons pas avec la plus grande prudence, nous perdrons la faculté de voir le noir ou les couleurs très sombres.

Il est impossible de donner la liste de ces innombrables couleurs et nous nous attacherons seulement aux principales, aux plus fortes. Les couleurs fondamentales changent selon les progrès que fait la personne dont on contemple l'aura. Si sa spiritualité s'améliore, les couleurs aussi. Si on a le malheur de régresser, alors les couleurs s'altèrent ou changent de ton. Les couleurs fondamentales, que nous allons étudier, indiquent le « fond » de la personne. Les teintes pastel indiquent les pensées et les intentions, ainsi que le degré

168

de spiritualité. L'aura tourbillonne et danse comme un arc-en-ciel particulièrement complexe. Les couleurs tournent autour du corps en spirales concentriques, et descendent aussi de la tête aux pieds. Mais ces couleurs sont beaucoup plus nombreuses que celles de l'arc-en-ciel qui n'est qu'une réfraction de cristaux, alors que l'aura est la vie même.

Voici quelques notes concernant certaines couleurs, peu nombreuses car il ne conviendrait pas d'aborder les autres tant que vous n'aurez pu voir les principales!

Rouge

Un bon rouge bien clair indique la puissance dirigée vers le bien. Les bons généraux, les bons meneurs d'hommes ont beaucoup de rouge clair dans leur aura. On trouve une teinte rouge clair bordée de jaune clair chez les « croisés », ceux qui s'efforcent toujours d'aider leur prochain. Ne confondez surtout pas cette personne avec celle qui se « mêle de tout », son aura sera d'un rouge virant au brun. Des bandes ou des radiations rouge clair émanant d'un organe indiquent que cet organe est en excellente santé. Certains grands hommes d'Etat ont du rouge clair dans leur aura, mais hélas, dans trop de cas, ce rouge est contaminé par des couleurs débilitantes. Un vilain rouge, trop foncé, ou terne, indique le mauvais caractère, la méchanceté. Le sujet est irritable, félon, cherche à profiter des autres. Les rouges ternes révèlent invariablement l'excitation nerveuse. Les assassins ont souvent ce rouge terne, dégradé, dans leur aura. Plus le rouge est pâle (pâle, non

169

pas plus clair) plus la personne est nerveuse et instable, trop active, ne tenant pas en place. Les teintes rouges autour des organes indiquent leur état. Un rouge sombre, tirant sur le brun, palpitant au-dessus d'un organe, indique la présence d'un cancer et il est même possible de « prévoir » un cancer sur le point de se déclarer! L'aura révèle les maladies qui affecteront le corps plus tard si des mesures curatives ne sont pas prises. Il est certain que, d'ici à quelques années, on aura de plus en plus recours à la « thérapeutique de l'aura ».

Un rouge marbré et vibrant situé près des joues indique un abcès ou une carie dentaire; accompagné d'un brun palpitant régulièrement dans le nimbus, il révèle que la personne a peur d'aller chez le dentiste. L'écarlate est généralement « porté » par ceux qui sont trop sûrs d'eux-mêmes, qui ne pensent qu'à eux. C'est la teinte du faux orgueil. Mais l'écarlate se distingue aussi très nettement autour des hanches des dames de petite vertu, dont l'amour est le métier. Ainsi, l'égoцентриque et la prostituée ont les mêmes couleurs. À ce sujet, qu'il me soit permis une digression: il est curieux de constater que ces tournures de phrases communes, une « humeur noire », « une peur bleue », « se fâcher tout rouge », « jaunir de jalousie », etc., indique fort précisément l'aura de la personne souffrant de ces humeurs! Les peuples qui ont imaginé ces adages voyaient manifestement l'aura, consciemment ou non.

Pour en revenir au groupe des « rouges », le rosé (une teinte corail) indique l'immaturité. Les adolescents ont une aura plus rosé que rouge. Chez l'adulte, cette couleur révèle l'infantilisme ou l'insécurité.

170

Toutes les personnes qui ont du rouge à l'extrémité du sternum sont malades des nerfs. Elles devront apprendre à contrôler leurs activités et à se comporter plus calmement si elles veulent vivre jusqu'à un âge avancé.

Orangé

L'orangé est une variante du rouge mais nous lui accorderons une classification particulière car certaines religions d'Orient considèrent que l'orangé est la couleur du soleil et lui rendent hommage, C'est une bonne couleur, et ceux qui ont une belle teinte

orangée dans leur aura sont fondamentalement bons, ils s'efforcent toujours de venir en aide aux plus malheureux qu'eux. Le jaune-orangé est excellent car il dénote la maîtrise de soi et bien d'autres vertus.

L'orangé brun appartient à l'être paresseux qui se « moque de tout ». Cette teinte révèle également des reins malades. Si elle se situe au-dessus des reins et comporte des traces de gris, elle indique la présence de calculs.

Un orangé teinté de vert est signe de tempérament coléreux, chicanier, et quand vous aurez progressé, au point de distinguer les teintes dans les teintes et toutes les nuances, alors vous aurez la sagesse d'éviter de discuter avec ceux qui possèdent du vert dans l'orangé parce qu'ils manquent d'imagination, pour eux tout est noir ou blanc, ils manquent de subtilité et ne savent distinguer les nuances d'opinion de savoir de couleur. La personne affligée d'un orangé verdâtre discute interminablement pour le plaisir de dis-

171

cuter, sans même se soucier de la valeur de ses arguments.

Jaune

Un beau jaune doré appartient aux êtres de très haute spiritualité. Tous les grands saints ont des halos dorés. Plus grande est la spiritualité, plus éclatant le jaune doré. Une personne qui possède dans son aura un jaune vif est parfaitement honnête, parfaitement franche et on peut avoir confiance en elle. Mais un vilain jaune indique la couardise, Un jaune rougeâtre n'est pas du tout favorable parce qu'il indique la timidité physique et morale et la faiblesse de l'esprit. Ceux-là ne savent ce qu'ils veulent, ils changeront de religion et d'opinion, cherchant toujours ailleurs. Ils n'ont aucune persévérance.

La personne qui possède dans son aura une teinte jaune-rouge ou brun-rouge passera sa vie à courir après le sexe opposé... en vain! Il est curieux de constater que ceux qui ont du jaune-rouge dans leur aura et aussi les cheveux roux sont généralement irritables et extrêmement susceptibles.

Quand le jaune est fortement teinté de rouge, la personne souffre d'un grand complexe d'infériorité. Plus le rouge domine, plus la personne en souffre. Un jaune brunâtre révèle des pensées très impures et une regrettable faiblesse d'esprit. Les ivrognes, les clochards, les ratés possèdent dans leur aura cette couleur rouge-brun-jaune et, s'ils sont particulièrement mauvais, elle est constellée d'une très vilaine couleur verdâtre. Ceux-là peuvent rarement être sauvés de leur propre folie.

172

Lorsque le jaune est strié de brun et que ce brun prédomine, c'est un signe de maladie mentale. La personne qui a une personnalité double (au sens psychiatrique) a souvent la moitié de son aura d'un jaune bleuâtre et l'autre jaune brunâtre ou verdâtre. C'est un mélange de couleurs affreusement déplaisant.

Il faut aspirer à obtenir le beau jaune doré dont nous avons parlé plus haut. Il sera

obtenu si l'on s'efforce de rester pur, en pensée et en intention. Chacun de nous doit passer par le jaune éclatant avant d'espérer progresser sur le chemin de notre évolution.

Vert

Le vert est la couleur de la guérison, de l'enseignement, de la croissance physique. Les grands médecins et chirurgiens ont beaucoup de vert dans leur aura mais aussi du rouge et, chose curieuse, ces couleurs se mêlent harmonieusement, sans la moindre dissonance. Sur une étoffe, le rouge et le vert choquent l'œil mais, dans une aura, ils plaisent. Le vert, accompagné d'un beau rouge, révèle l'excellent chirurgien, l'homme compétent. Le vert seul, sans trace de rouge, se trouve chez les médecins, ou les infirmières éprises de leur métier. Le vert accompagné d'un beau bleu indique la réussite dans l'enseignement. Certains grands professeurs ont du vert dans leur aura avec des stries d'un bleu électrique et l'on distingue souvent entre les rayures de fines lignes de jaune d'or, indiquant que le professeur est tout dévoué à ses élèves et possède la haute spiritualité indispensable à sa vocation.

173

Tous ceux qui s'occupent de la santé des hommes et des animaux ont beaucoup de vert dans leur aura. Ce ne sont pas toujours de grands patrons mais ils aiment leur profession et l'accomplissent toujours bien. Cependant, le vert n'est pas une couleur dominante et elle est toujours accompagnée d'une autre. C'est une bonne couleur et elle indique que celui qui a beaucoup de vert dans son aura est un être compatissant, fondamentalement bon. Mais si le vert tourne au jaune, alors on ne peut avoir confiance en cette personne et plus le jaune domine, plus il faut se méfier. Les escrocs ont une aura d'un vert jaune déplaisant. D'autre part, si le vert tourne au bleu, généralement un joli bleu ciel ou un beau bleu électrique, alors cette personne est parfaitement honnête.

Bleu

On considère souvent cette couleur comme celle du monde spirituel. Elle indique aussi les facultés intellectuelles mais naturellement, pour être favorable, elle doit être de la nuance voulue. L'éthérique est bleuâtre, comme la fumée d'un feu de bois. Plus ce bleu est lumineux, plus la personne est vigoureuse. Le bleu pâle appartient aux êtres timorés, indécis, velléitaires. Le bleu sombre est celui de la personne qui progresse, qui fait des efforts. Si le bleu devient plus sombre encore, cela révèle la personne qui prend ses devoirs à cœur, et qui en tire satisfaction. Ces bleus sombres se constatent souvent chez les missionnaires qui ont la vocation. On peut toujours juger une personne par la clarté du jaune et l'obscurité du bleu.

174

Indigo et violet

Il est difficile de distinguer ces deux couleurs l'une de l'autre, aussi ne leur consacrerons-nous qu'un seul et même paragraphe. Les personnes qui ont de l'indigo dans leur aura ont de profondes convictions religieuses, parfaitement sincères. Certains

feignent de professer la religion, d'autres ne font qu'en parler et, tant que l'on n'aura pas vu leur aura, on ne pourra juger de leur sincérité; l'indigo en apporte la preuve formelle. Si une teinte rosée se mêle à l'indigo, la personne a mauvais caractère; ce rosé est dégradant et prive l'aura de sa pureté. Incidemment, les personnes dont l'aura possède de l'indigo ou du violet souffrent de maladies de cœur et d'estomac. Elles ne devraient jamais manger de fritures ni de graisses.

Gris

Le gris est un modificateur des couleurs de l'aura. Il ne signifie rien en soi, à moins que la personne soit très peu évoluée. Le gris envahissant une couleur indique la faiblesse de caractère et de santé. S'il y a des bandes grises au-dessus d'un organe, cet organe va bientôt tomber malade, et il est urgent de consulter un médecin. La personne qui souffre de migraines aura une espèce de nuage gris dans le halo, et, quelle que soit la couleur de ce halo, des bandes grises le traverseront en vibrant au rythme des élancements du mal de tête.

175

Lecture d'une aura

« Eh bien, mon garçon », commença-t-il d'une grosse voix profonde, semblable au grondement du tonnerre dans les montagnes lointaines, « j'ai beaucoup entendu parler de toi. Ton illustre Guide, le Lama Mingyar Dondup, affirme que tu es un prodige, que tes facultés paranormales sont formidables. C'est ce que nous allons voir. »

J'étais assis devant lui et je tremblais.

« Tu me vois? Et que vois-tu? » demanda-t-il.

Tremblant de plus en plus, je lui dis la première chose qui me traversait l'esprit :

« Je vois un homme si grand et si fort, vénérable Lama-médecin, qu'en arrivant ici je l'ai pris pour une montagne. »

Son rire bruyant provoqua un tel déplacement d'air que je craignis que ma robe ne s'envolât.

« Regarde-moi, mon garçon, regarde mon aura et dis-moi ce que tu vois! » ordonna-t-il. « Et ce que tu en conclus. »

Je le regardai, mais non pas fixement, car cela risque d'affaiblir l'aura d'une silhouette habillée. Je regardais plutôt dans sa direction.

« Seigneur », lui dis-je, « je vois d'abord le contour physique de votre corps, vaguement, tel qu'il serait sans vêtements. Puis, tout près de vous, je distingue une faible lumière bleuâtre, qui a la couleur de la fumée du bois vert. Elle

176

m'apprend que vous avez travaillé trop dur, que vous connaissez de longues nuits d'insomnie, depuis quelque temps, et que votre énergie éthérique est basse. »

Il me dévisagea avec des yeux écarquillés et hocha la tête d'un air satisfait. « Continue! »

« Seigneur, votre aura s'étend à environ trois mètres de vous, de chaque côté. Les couleurs se superposent à la fois verticalement et horizontalement. Je vois le jaune qui indique la haute spiritualité. Pour l'instant, vous vous étonnez qu'un enfant de mon âge puisse vous dire tant de choses et vous songez que mon Guide, le Lama Mingyar Dondup, n'est pas tout à fait ignorant, après tout. Vous pensez qu'il vous faudra vous excuser auprès de lui pour avoir exprimé des doutes sur mes capacités. » Un grand éclat de rire m'interrompit. « Tu as raison, mon garçon, tu as raison! » s'écria le Lama avec ravissement. « Continue! »

« Seigneur! » (Tout cela n'était pour moi qu'un jeu d'enfant!) « Vous avez eu récemment un accident et vous avez reçu un coup au foie. Cela vous fait mal quand vous riez trop fort et vous envisagez de prendre de l'herbe de tatura et de vous faire masser en profondeur quand vous serez sous son effet anesthésiant. Vous songez que c'est la volonté du Destin si, parmi plus de six mille espèces de plantes, il y a justement pénurie de tatura. »

Il avait cessé de rire et me regardait avec un respect non déguisé. J'ajoutai :

« Votre aura indique de surcroît, Seigneur, que vous serez bientôt le principal abbé-médecin du Tibet. » Il me considéra avec une certaine appréhension. « Mon garçon », me dit-il, « tu jouis d'un grand pouvoir... tu iras loin. Mais n'en abuse jamais, jamais. Ça peut être dangereux. À présent, discutons en égaux de cette question de l'aura. Mais parlons-en tout en buvant du thé. »

« Qu'est-ce qui provoque l'aura, Seigneur? » demandai-je. « Ainsi que te l'a dit ton respectable Guide, le Lama Mingyar Dondup », me répondit le Lama, « le cerveau reçoit des messages du Moi Supérieur. Des courants électriques prennent naissance dans le cerveau. Toute la Vie n'est qu'électricité. L'aura est une de ses manifestations. Autour de la

177

tête, se trouve, comme tu le sais fort bien, un halo, une auréole. Les peintures anciennes montrent toujours un Saint ou un Dieu avec ce « Bol d'Or » derrière la nuque. »

« Pourquoi si peu de gens voient-ils l'aura et l'auréole, Seigneur? »

« Certaines gens nient l'existence de l'aura parce qu'eux ne peuvent pas la voir. Ils oublient qu'ils ne peuvent pas non plus voir l'air, et pourtant, sans air, ils ne subsisteraient pas longtemps! Quelques personnes — elles sont très rares — distinguent l'aura. D'autres pas. Certains individus peuvent entendre des fréquences plus hautes ou plus basses qui échappent à d'autres. Cela n'a aucun rapport avec le degré de spiritualité de l'observateur, pas plus que savoir marcher sur des échasses ne dénote chez quelqu'un des qualités

morales. » Il me sourit et ajouta : « Autrefois, je marchais sur des échasses presque aussi bien que toi. À présent, ma corpulence me l'interdit. »

178

La corde d'argent

Le cerveau n'est pas autre chose qu'un récepteur écoutant les messages du sur-moi, ainsi qu'un émetteur capable à son tour de transmettre au sur-moi des messages, tels que des leçons apprises. Ces messages sont émis au moyen de la « corde d'argent », une masse de molécules à haute fréquence qui vibrent et gravitent à grande vélocité pour mettre en contact le corps humain et le sur-moi.

Le corps vivant sur terre est en quelque sorte un véhicule téléguidé. Le conducteur est le sur-moi. Nous sommes semblables à ces petites voitures qu'un enfant fait avancer, reculer et tourner en pressant sur un bouton, au bout d'un fil, car le sur-moi, qui ne peut pas descendre sur terre, y envoie son corps. Tout ce que nous vivons, tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous apprenons est envoyé là-haut pour être emmagas-

179

sine dans la mémoire du sur-moi.

Les êtres très intelligents qui sont « inspirés » reçoivent souvent un message direct — consciemment — du sur-moi, au moyen de la corde d'argent. Léonard de Vinci était un de ceux qui restèrent le plus constamment en contact avec le sur-moi, aussi fut-il un génie, dans tout ce qu'il entreprit. Les grands artistes, les grands musiciens communiquent avec leur sur-moi et composent ensuite par « inspiration » de la musique ou des tableaux qui leur ont été plus ou moins dictés par les Puissances qui nous gouvernent.

Cette corde d'argent nous relie à notre sur-moi comme le cordon ombilical relie le bébé à sa mère. Ce cordon est extrêmement complexe mais à côté de la corde d'argent, ce n'est qu'un bout de ficelle. Cette corde est une masse de molécules gravitant sur de très hautes fréquences fort variées; elle est intangible et ses molécules sont trop espacées pour que l'œil humain puisse les distinguer. Beaucoup d'animaux les voient, parce que les animaux sont sur une autre longueur d'ondes et entendent ce que l'homme ne peut percevoir. Chacun sait que le chien peut être rappelé grâce à un sifflet à ultra-sons que son maître n'entend pas. De même, les bêtes peuvent voir la corde d'argent et l'aura, parce qu'elles vibrent sur une fréquence perceptible à la vue des animaux. Avec de l'entraînement, il serait facile pour un homme d'élargir sa bande de réceptivité, tout comme un être faible peut, à force d'exercices, parvenir à soulever un poids dépassant ses capacités physiques normales.

La corde d'argent est une masse de molécules, de vibrations assez semblables au fais-

180

ceau d'ondes qui, rebondissant sur la surface de notre satellite, a permis aux savants de mesurer la distance de la terre à la lune. Par cette même méthode, le sur-moi

communiquer avec le corps sur la terre.

Rien de ce que nous faisons n'est ignoré du sur-moi. Les êtres s'efforcent de se spiritualiser s'ils sont sur le « droit chemin ». Fondamentalement, en aspirant à la spiritualité, ils cherchent à accroître leur propre taux de vibrations sur la terre et, au moyen de la corde d'argent, à accroître celles du sur-moi. Le sur-moi fait descendre une partie de lui-même dans un corps humain afin de lui permettre d'apprendre. Chaque bonne action accroît notre taux de vibrations astral et terrestre mais si nous faisons du tort à quelqu'un, nos vibrations spirituelles diminuent. Ainsi, chacune de nos mauvaises actions nous fait descendre d'un échelon dans notre évolution comme chaque bonne action nous fait progresser. Il est donc essentiel pour nous de nous conformer à l'ancienne règle bouddhiste qui nous exhorte à « rendre le bien pour le mal et ne craindre aucun homme, car en rendant le bien pour le mal nous progressons et nous nous élevons ».

Il est courant de parler de la « bassesse » de quelqu'un. Nos connaissances métaphysiques tombent dans le langage commun et, lorsque nous évoquons une « humeur noire », ce n'est qu'une question de vibrations que le corps transmet au moyen de la corde d'argent au sur-moi, ou que le sur-moi émet vers le corps.

Bien des gens ne peuvent comprendre pourquoi ils sont incapables de communiquer consciemment avec leur sur-moi. C'est extrê-

181

mement difficile, si l'on n'a pas un long entraînement. Supposez que vous vous trouviez en Amérique du Sud et que vous vouliez téléphoner à quelqu'un en Russie, en Sibérie, même. Il faudra d'abord vous assurer que cette personne a le téléphone, et puis vous devrez considérer la différence de fuseau horaire. Ensuite, il faudra déterminer si cette personne est chez elle, peut parler votre langue et enfin si les autorités permettent cette communication. À ce stade de l'évolution, mieux vaut ne pas trop chercher à communiquer consciemment avec son sur-moi parce que, aucun cours, aucune leçon ne peut vous donner en quelques pages ce qui nécessite des années de pratique. La plupart des gens espèrent trop; ils s'imaginent qu'ils peuvent lire un cours et faire immédiatement ce que font les Maîtres, qui ont probablement étudié pendant une vie entière, et pendant de nombreuses vies antérieures! Lisez ce cours, étudiez-le, réfléchissez et peut-être, si vous voulez bien ouvrir votre esprit, vous recevrez la lumière. Nous avons eu connaissance de bien des cas (concernant souvent des femmes) où des gens ont reçu certaine information et ont ensuite pu voir l'aura ou la corde d'argent. Ces expériences nous permettent d'affirmer que vous le pourrez aussi... à condition de croire!

182

Le voyage astral

Lorsque nous dormons, notre corps astral se sépare de notre corps physique et s'élève lentement au-dessus de lui. Et l'esprit se détache aussi. Dans le corps physique, demeure tout le mécanisme et il se produit alors la même chose que dans une station de radio quand le meneur de jeu ou le commentateur s'en va et qu'il ne reste personne pour

diffuser les messages. Le corps astral, flottant à présent au-dessus du corps physique endormi, hésite un moment, et se demande ce qu'il va faire. Dès que la décision sera prise, le corps astral basculera et ses pieds toucheront terre, au pied du lit. Puis, comme un oiseau quittant sa branche, il s'envolera brusquement, au bout de sa corde d'argent.

La plupart des gens, particulièrement en Occident, n'ont pas conscience des événements qui surviennent au cours de leur voyage astral, mais, à leur retour, ils peuvent éprouver un

183

singulier bien-être, ou bien dire: « J'ai rêvé de Un Tel cette nuit, il paraissait très heureux. » Selon toutes probabilités, la personne a réellement rendu visite à « Un Tel », parce que ce mode de voyage est le plus simple et le plus fréquent; pour une raison mystérieuse, nous semblons graviter toujours autour des lieux connus ou aimés, nous aimons retrouver ceux que nous avons déjà visités, de même que, selon la police, le criminel retourne toujours sur le lieu de son crime!

Cela n'a rien d'extraordinaire, que nous allions voir des amis parce que, quand nous quittons notre corps physique pour voyager dans l'astral, il faut bien avoir un but de « promenade ». Tant que nous ne nous serons pas entraînés, nous ne nous hasarderons pas dans les lointaines régions astrales mais nous préférons demeurer dans les lieux qui nous sont connus, sur la surface de la Terre. Les personnes qui ignorent tout du voyage astral peuvent aller rendre visite à des amis au-delà des mers, ou si elles ont un grand désir de voir un endroit particulier ou un magasin, elles iront les voir; seulement, à leur retour dans l'enveloppe charnelle, elles penseront — si elles sont capables de penser! — qu'elles ont rêvé.

Savez-vous pourquoi vous rêvez? Dans la vie réelle, nous avons tous plus ou moins voyagé, fait des excursions ici ou là. Nos « rêves » sont aussi réels qu'un voyage par avion ou bateau d'Europe en Amérique, ou d'Aden à Acre par les mêmes moyens, mais nous nous entêtons à appeler cela un rêve. Avant d'aller plus avant, nous aimerions vous rappeler que, depuis le concile de Constantinople, en 381, quand les chefs de l'Eglise chré-

184

tienne décidèrent des dogmes de la chrétienté, la plupart des enseignements des Grands Maîtres ont été déformés ou supprimés. Nous pourrions ajouter quelques commentaires à tout cela grâce aux renseignements que nous avons pu découvrir dans le Document Akashique, mais notre propos, en préparant ce cours, est d'aider ceux qui se connaissent et non de piétiner les plates-bandes de qui que ce soit, quelque fallacieuses que soient ces « plates-bandes » de croyances! Contentons-nous donc de déclarer que, depuis plusieurs siècles, les peuples d'Occident ignorent tout du voyage astral pour la simple raison que ce genre de déplacement ne figure dans aucun dogme religieux.

De même, les peuples occidentaux ne croient pas aux fées ni aux Esprits de la Nature, et les enfants qui voient les fées ou les esprits et qui, sans aucun doute, jouent avec ces entités, sont grondés par des adultes qui se moquent d'eux, bien à tort car l'enfant est très

souvent plus intelligent et plus éveillé que l'adulte. La Bible ne dit-elle pas que « si l'on ne devient pas comme un petit enfant on ne peut pénétrer dans le royaume des cieux »? Partant de ce principe nous préférons dire: « Si vous avez la foi d'un enfant qui n'a pas été contaminé par le scepticisme des adultes, vous pourrez aller n'importe où, n'importe quand.

Les enfants dont on se moque apprennent vite à dissimuler ce qu'ils voient. Malheureusement, ils perdent rapidement la faculté de voir les autres entités à cause de ce besoin de cacher leurs possibilités réelles. Il en est de même dans le cas des rêves. Tout le monde vit des aventures pendant le sommeil du corps

185

physique, car bien entendu le corps astral ne dort jamais et, quand il revient, il peut y avoir un conflit entre les corps astral et physique; l'astral connaît la vérité mais le physique est contaminé et son esprit obstrué par des idées préconçues qui lui ont été inculquées dès le berceau. Par la faute de ce conditionnement, les adultes refusent d'affronter la vérité, et c'est ainsi que naît le conflit; le corps astral a voyagé, a fait mille choses, a vu mille choses mais le corps physique refuse d'y croire parce que tout l'enseignement occidental le pousse à douter de tout ce qui ne peut être tenu entre les mains et mis en pièces pour voir comment ça marche. Les Occidentaux réclament des preuves, encore des preuves, tout en s'efforçant de prouver que la preuve est fausse! Nous avons donc ce conflit entre l'astral et le physique, et cela aboutit à un besoin de rationalisation. Dans ce cas les rêves, ou plutôt, ce qu'on appelle « rêve », sont rationalisés du mieux que l'on peut, souvent avec des résultats étranges!

Pendant notre voyage astral, il nous arrive mille aventures. Notre corps astral aimerait que nous puissions nous réveiller avec le souvenir très net de toutes ces expériences, mais, encore une fois, et tant pis si nous nous répétons, le corps physique ne peut le permettre, et le conflit naît entre les deux corps ce qui fait que des images horriblement déformées affleurent à notre mémoire, auxquelles nous ne pouvons croire parce que ces choses ne peuvent arriver. Chaque fois qu'il se produit dans l'astral une chose contraire aux lois physiques de la terre il y a conflit, et ainsi l'imagination se met de la partie et nous avons des cauchemars.

Dans l'astral, on peut s'élever, planer dans

186

les cieux, et visiter n'importe quel pays du monde. Dans le physique, il est impossible de franchir les mers en un clin d'oeil, ni même de s'élever au-dessus de sa maison. C'est ce conflit entre les corps physique et astral qui provoque les souvenirs atrocement déformés de nos aventures astrales, qui annule tout le bien que nous pourrions tirer de ces voyages. Ces prétendus rêves qui n'ont pas de sens pour nous, que nous estimons stupides parce que nous avons rêvé des choses invraisemblables, sont des réalités où les dites choses invraisemblables, se passant dans l'astral, sont tout à fait normales

Une personne peut rêver qu'elle est atrocement gênée parce qu'elle se promène toute nue dans la rue. Cela a dû arriver à tout le monde. Mais il ne s'agit pas d'un rêve,

naturellement! Car lorsqu'on s'envole dans l'astral, on n'éprouve pas le besoin de se vêtir, on oublie de porter des vêtements astraux! Si l'on n'« imagine » pas la nécessité de s'habiller, alors on voyage dans l'astral complètement nu. Souvent, une personne quittera son corps physique et s'élèvera précipitamment, dans la joie exaltante de s'être libérée de la chair trop matérielle. Sortir du corps était son seul but, et elle n'a pas le temps de penser à autre chose.

Le corps naturel, nous vous le rappelons, est un corps sans vêtements, car les vêtements ont été inventés par l'homme et ne doivent avoir d'autre nécessité que de nous protéger des intempéries. Le corps n'a pas été créé pour être caché.

Quand on voyage dans l'astral, on « imagine » généralement le genre de vêtements que l'on porterait normalement dans la Jour-

187

née. Si on oublie d'« imaginer », un clairvoyant recevant un visiteur astral peut le voir tout nu. Nous avons reçu nous-même des visiteurs astraux, et ils ne portaient rien, sinon peut-être une veste de pyjama, ou alors une tenue invraisemblable qui défie toute description et que l'on ne pourrait trouver dans aucune boutique de lingerie. Il arrive parfois que des personnes qui se soucient exagérément de leur élégance s'imaginent — se rêvent — vêtues d'une mode qu'elles n'auraient jamais l'idée d'arborer sur leur corps physique. Mais tout cela n'a pas d'importance car, encore une fois, les vêtements ne sont qu'une convention humaine et il est fort peu probable que, lorsque nous irons au ciel, nous portions costume et manteau.

Par conséquent, les rêves sont une rationalisation d'événements vécus dans le monde astral et, comme nous l'avons déjà fait observer, lorsque nous sommes dans l'astral, nous voyons une gamme de couleurs beaucoup plus étendue, avec une netteté inimaginable. Tout est plus vif, plus éclatant, tout est « plus grand que nature », on peut distinguer les moindres détails, les couleurs dépassent l'entendement. Nous allons vous donner un exemple.

Sous notre forme astrale, nous avons voyagé très, très loin, au-delà des mers, dans un pays inconnu. Le ciel était d'un bleu pur, au-dessous de nous les vagues étaient couronnées d'écume blanche. Nous avons atterri sur une plage de sable doré et nous nous sommes attardés, pour ; mieux l'examiner. Chaque grain de sable scintillait comme des pierres précieuses au soleil. Nous avons plané lentement au-dessus des algues mouvantes, émerveillé par la délicatesse des teintes brunes et

188

vertes, et par les globules d'air qui paraissaient rosés et dorés. À notre droite, il y avait un rocher verdâtre qui, par moment, ressemblait au jade le plus pur. Nous pouvions voir sous la surface les veines et les stries et aussi de minuscules fossiles prisonniers de la roche depuis des millions d'années. Tout en planant, nous regardions autour de nous avec des yeux neufs, des yeux qui n'avaient jamais vu aussi nettement. Nous distinguons dans l'atmosphère des espèces de globes transparents de toutes les couleurs, qui étaient en fait les forces vives de l'air. Les couleurs étaient fantastiques, intenses, variées, et notre acuité

de vision était telle que nous pouvions voir la courbe de l'écorce terrestre sans qu'un seul détail soit oublié.

Sur notre malheureuse Terre, prisonniers de notre enveloppe charnelle, nous sommes relativement aveugles, notre gamme de couleurs est très limitée et nous distinguons mal les nuances. Nous souffrons de myopie, d'astigmatisme, d'autres affections qui nous empêchent de voir les choses telles qu'elles sont. Ici-bas, nous sommes pratiquement privés de sens et de perceptions, nous sommes de pauvres infirmes enfermés dans notre gangue d'argile, accablés de désirs et d'inimitiés, alourdis par une mauvaise nourriture; mais dès que nous surgissons dans le monde libre de l'astral nous pouvons voir avec la plus grande netteté des couleurs qui nous sont inconnues, que nous n'avons jamais vues sur la terre.

Si jamais vous faites un « rêve » dans lequel vous voyez avec une netteté stupéfiante une merveilleuse gamme de couleurs qui vous ravissent, alors vous saurez que vous n'avez pas simplement rêvé mais que vous rationa-

189

lisez ce que vous avez réellement vu au cours d'un voyage dans l'astral.

Il y a encore autre chose, qui empêche beaucoup de personnes de se rappeler les joies qu'elles ont vécues dans l'astral. Lorsqu'on voyage dans l'astral, on vibre à une cadence incroyablement plus rapide que celle du corps. Cette différence de vibrations n'a aucune importance lorsqu'on « sort » et les obstacles surgissent quand on retourne dans son corps; si nous connaissons ces obstacles, nous pouvons consciemment les surmonter avant le départ pour aider les corps astral et physique à parvenir à une sorte d'arrangement.

Imaginons que nous sommes dans l'astral. Notre corps physique est au-dessous de nous. Il vibre à une certaine vitesse alors que le corps astral frémit de vitalité, car dans l'astral la souffrance et la maladie n'existent pas. L'explication sera peut-être plus facile si nous nous exprimons en choses de la terre. Imaginons le problème comme s'il s'agissait d'un homme dans un autobus; le véhicule roule à quinze ou vingt kilomètres à l'heure, mettons, et le passager doit absolument en descendre; mais on ne peut arrêter l'autobus. Alors le problème à résoudre, c'est de pouvoir sauter à terre de manière à ne pas tomber. Si le passager est imprudent et ne sait sauter en marche, il risque de se blesser grièvement mais avec de l'expérience on peut le faire aisément. Nous devons donc apprendre à sauter de l'autobus en marche comme nous devons apprendre à rentrer dans le corps alors que les vitesses des deux véhicules sont différentes.

Quand nous revenons de notre voyage astral, notre problème est de rentrer dans le corps. Comme au départ, les vibrations sont

190

plus élevées dans l'astral que dans le physique et comme nous ne pouvons pas ralentir les unes ni accélérer les autres, nous devons attendre jusqu'à ce que nous puissions « synchroniser l'harmonie » entre les deux. Avec de la pratique, on y parvient, on arrive à ralentir légèrement les vibrations astrales et à accélérer tant soit peu les vibrations

physiques, si bien que, malgré la très nette différence, il se produit une harmonie fondamentale, une compatibilité de vibrations, qui nous permet d'« atterrir » sans danger. C'est une question d'entraînement, d'instinct, de mémoire raciale, et, quand nous serons suffisamment experts, nous garderons nos souvenirs intacts.

191

Le karma

Si vous semez de mauvaises actions, vous récolterez un mauvais avenir, dans cette vie ou dans la prochaine, ou dans la suivante, ou dans une autre encore. Si, au cours de votre vie, vous semez le bien, si vous faites preuve de bonté et de compassion envers les malheureux, alors, quand votre tour viendra d'être dans le malheur, quelqu'un, quelque part, aura pour vous de la bonté et de la compassion.

Dites-vous bien ceci: si une personne a des malheurs, ce n'est pas parce qu'elle est punie, parce qu'elle est mauvaise, mais peut-être pour la mettre à l'épreuve, pour voir comment cette personne réagit au malheur, à la souffrance; c'est peut-être un procédé de « raffinage » destiné à chasser par la souffrance certaines des impuretés et des égoïsmes de l'humanité. Tout le monde, prince ou mendiant, voyage le long de ce que nous appe-

192

Ions la Roue de la Vie, le cercle de l'existence éternelle. Un homme peut être roi dans une vie mais dans la suivante il sera peut-être un mendiant, un vagabond errant de ville en ville pour chercher sa pitance, cherchant du travail et n'en trouvant pas ou simplement poussé comme une feuille morte par le vent.

Il y a des gens qui sont exempts des lois du karma, aussi ne devons-nous pas penser: « Oh! comme la vie de cette personne a été terrible, elle a dû gravement pécher dans une vie antérieure. » Les plus hautes entités (que nous appelons « Avatars ») descendent sur terre afin d'accomplir certaines missions. Les Hindous, par exemple, croient que le dieu Vichnou descend périodiquement sur terre afin de rappeler à l'humanité les vérités de la religion que les hommes ont fâcheusement tendance à oublier. Cet Avatar, ou Être Avancé, viendra souvent vivre ici-bas pour donner un exemple de pauvreté, pour montrer comment on doit être compatissant, malgré une apparente immunité à la souffrance. Rien ne saurait être plus faux que cette immunité car l'Avatar, étant d'une essence plus pure, souffre d'autant plus intensément.

L'Avatar n'est pas né parce qu'il doit être, il ne vient pas au monde de façon à vivre son karma. Non, il vient sur terre comme une âme incarnée, sa naissance est le fait d'un libre choix; parfois même il ne naît pas, mais adopte le corps de quelqu'un d'autre.

Tout ce que nous faisons est le résultat d'une action. La pensée est une force très réelle. Tel vous pensez, tel vous êtes. Ainsi, si vos pensées sont pures vous devenez pur, si vous avez des pensées concupiscentes vous

193

devenez luxurieux et contaminé et vous devrez revenir sur terre à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le désir meure en vous sous les assauts de la pureté et des bonnes pensées.

Nulle personne n'est détruite, nul n'est jamais si mauvais qu'il soit condamné au châtimement éternel. Ce châtimement éternel est une invention des prêtres de jadis qui avaient besoin de discipliner des brebis souvent bien rebelles. Le Christ n'a jamais enseigné la souffrance, la damnation éternelles. Le Christ répétait que si une personne se repentait et faisait des efforts, alors cette personne serait sauvée de sa propre folie, et elle aurait une nouvelle chance de se racheter, et encore une autre.

Le karma, donc, est le processus par lequel nous contractons des dettes et nous les remboursons. Si vous allez dans un magasin et que vous passez une commande de certaines marchandises, alors vous contractez certaines dettes qui doivent être payées en bel et bon argent. Jusqu'à ce que vous ayez réglé la facture, vous êtes débiteur, et, si vous ne payez pas la marchandise, vous risquez dans certains pays d'aller en prison. L'homme, la femme, l'enfant doivent tout payer sur terre; seul l'Avatar est exempt des lois du karma. Par conséquent, ceux qui ne sont pas des Avatars feraient bien de se surveiller et de mener une vie bonne afin d'écourter leur séjour sur cette terre car il y a des possibilités de vie bien meilleures sur d'autres planètes et sur d'autres niveaux d'existence.

Nous devons pardonner à ceux qui nous font du tort, et nous devons chercher le pardon de ceux à qui nous avons fait du mal. Nous devons toujours nous répéter que le

194

moyen le plus sûr d'atteindre un bon karma est de faire aux autres ce que l'on voudrait qu'ils nous fissent.

Bien peu d'entre nous échappent au karma. Nous contractons une dette, nous devons la payer, nous faisons du bien aux autres, ils doivent nous rendre ce bien. Il vaut beaucoup mieux recevoir du bien, alors efforçons-nous d'avoir de la compassion et de la bonté pour toutes les créatures, quelle que soit leur espèce, en nous rappelant que, aux yeux de Dieu, tous les hommes sont égaux, et aux yeux du Grand Dieu toutes les créatures sont égales, qu'elles soient chats, chiens ou chevaux... ou hommes!

Les voies du Seigneur, dit-on, sont impénétrables. Il ne nous appartient pas de mettre en question les voies de Dieu, mais de résoudre les problèmes qui nous sont soumis, car c'est seulement en essayant sincèrement de les résoudre de façon satisfaisante pour tous que nous pourrions rembourser le karma. Certaines personnes doivent s'occuper d'un parent malade, vivre chez lui peut-être, et elles pensent: « C'est trop injuste! Pourquoi ne meurt-il pas, il ne souffrirait plus! » Elles ne se doutent pas que l'une et l'autre vivent leur cycle de vie. La personne qui soigne le malade est peut-être venue sur terre pour cela.

Nous devrions à tout moment faire preuve de compassion et de compréhension envers les malades ou les affligés, car il se peut que ce soit justement là notre mission sur cette terre. Il est trop facile d'écarter d'un geste impatient une personne ennuyeuse ou irritante, mais les malades sont généralement hypersensibles, ils souffrent de leurs faiblesses, ils sentent très bien qu'ils gênent. Nous voudrions vous rap-

peler encore une fois que, dans l'état actuel des choses sur terre, toute personne réellement occulte, toute personne versée dans les grands arts occultes, souffre d'une infirmité quelconque. Ainsi, en méprisant grossièrement un malade, en faisant la sourde oreille à ses appels au secours, nous risquons de faire grand tort à une personne bien plus douée que nous ne l'imaginons.

Personnellement, nous ne nous intéressons pas au football, ni à aucun sport violent, mais nous aimerions vous poser une question. Avez-vous jamais entendu dire d'un sportif musclé qu'il était clairvoyant? Ou même qu'il connaissait ce mot? Une certaine infirmité physique sert bien souvent de procédé de raffinage du corps humain grossier pour lui permettre de recevoir des vibrations de plus hautes fréquences que n'en captent le commun des mortels. Alors, ayons de la considération pour les malades. Ne nous impatientons pas, car ce malade a bien des problèmes que vous ignorez sans doute. Et puis soyons un peu égoïstes aussi! Le malade peut être beaucoup plus évolué que vous qui êtes en excellente santé, et, en aidant ce malade, vous pouvez vous aider considérablement!

Les documents akashiques

Il nous est arrivé de faire plusieurs fois allusion au Document Akashique et il est temps d'aborder ce sujet fascinant, car ce document concerne toute personne, toute créature qui ait jamais vécu. Grâce au Document Akashique, nous pouvons remonter le cours de l'histoire, voir tout ce qui s'est passé non seulement dans ce monde mais dans bien d'autres, car les savants commencent à se douter de ce que les occultistes ont toujours su, c'est-à-dire que d'autres mondes existent, habités par d'autres personnes qui ne sont pas nécessairement humaines mais néanmoins douées de sensations.

Le Document Akashique, ce sont les vibrations indestructibles composant la somme totale des connaissances humaines émanant du monde tout comme les ondes émanent d'un émetteur de radio, mais qui ne se taisent

jamais. Tout ce qui s'est passé sur la Terre existe encore sous forme de vibrations. Quand nous quittons notre corps, nous n'avons besoin d'aucun appareil récepteur pour comprendre ces ondes; nous n'employons rien pour les ralentir car, au contraire, nos propres « récepteurs » s'accroissent quand nous abandonnons notre corps si bien que, avec de la pratique, avec de l'entraînement, nous pouvons recevoir ce que nous appelons le Document Akashique.

Revenons-en au problème du surpassement de la lumière. Ce sera plus facile, cependant, si nous parlons du son, parce que les ondes sonores sont moins rapides et nous n'aurons pas à couvrir de telles distances pour obtenir des résultats. Supposez que vous êtes au milieu d'un champ, par exemple, et soudain vous entendez un avion à réaction

ultra-rapide. Vous entendez le bruit mais il est inutile de lever les yeux pour regarder dans la direction d'où semble provenir le son, car l'avion vole plus vite et par conséquent il l'a déjà dépassé quand vous levez les yeux. De même lors des bombardements, pendant la guerre, les malheureux tassés dans des caves poussaient un soupir de soulagement quand ils entendaient siffler une bombe car ils savaient que celle-là n'était pas pour eux, elle était déjà loin.

Le son voyage beaucoup plus lentement que la lumière. Par exemple, nous pouvons nous placer au sommet d'une colline et voir tirer un canon sur l'éminence d'en face. Nous voyons l'éclair et nous n'entendons la détonation qu'une seconde ou deux plus tard; pendant un orage, l'éclair précède le coup de tonnerre que nous entendons; il est certaine-

198

ment arrivé à tout le monde de calculer la distance à laquelle la foudre est tombée en comptant le nombre de secondes qui s'écoulent entre l'éclair fulgurant et le bruit du tonnerre, chaque seconde représentant approxi-mativement un kilomètre.

Le Document Akashique contient tout ce qui s'est passé dans le monde. D'autres mondes ont chacun leur Document Akashique, un peu comme chaque pays a ses propres programmes de radio. Ceux qui savent comment s'y prendre peuvent se brancher sur la longueur d'onde akashique de n'importe quel monde et voir alors les événements historiques qui se sont déroulés, voir comment les livres d'histoire sont falsifiés. Mais ce document, cet « enregistrement » Akashique ne sert pas seulement à satisfaire la curiosité, il permet de voir votre propre vie. Lorsque nous mourons pour passer sur un autre niveau de l'existence, nous devons tous contempler ce que nous avons fait, ou négligé de faire, durant notre vie, nous voyons tout notre passé avec la rapidité de la pensée, pas seulement depuis le jour de notre naissance, mais jusqu'à celui où nous avons décidé où et comment nous aimerions naître. Alors, ayant pris connaissance de nos erreurs, nous travaillons encore, nous rectifions nos plans, tout comme un enfant qui a compris les fautes qu'il a faites dans un examen, repasse cet examen et réussit.

Naturellement, il faut s'entraîner longtemps avant d'être capable de voir le Document Akashique, mais avec de la pratique, avec du travail et de la foi, nous pouvons y parvenir.

199

Les Formes-Pensées

« Les prêtres de l'Égypte possédaient une science que le monde actuel a perdue, le pouvoir de créer des Formes-Pensées pour accomplir des tâches au-delà des capacités du corps humain. Mais cette science aurait fort bien pu ne pas s'éteindre, car n'importe qui, avec un peu de pratique et de persévérance, peut créer une Forme-Pensée qui agira pour le bien ou pour le mal.

« Quel est le poète qui a écrit : « Je suis le capitaine de mon âme » ? Cet homme a dit là une vérité profonde, plus profonde qu'il ne le croyait, peut-être, car l'être humain est, en fait, le capitaine de son âme. Les Occidentaux s'intéressent aux choses matérielles, aux

choses mécaniques, à tout ce qui touche au monde terrestre. Ils ont essayé d'explorer l'Espace, mais ils n'ont pas réussi à explorer le plus profond de tous les mystères : le subconscient de l'Homme, car l'homme est, pour les neuf dixièmes, subconscient, ce qui revient à dire qu'il n'est que pour un dixième dirigé par le conscient. Un

200

dixième seulement du potentiel de l'être humain est soumis aux commandements de sa volonté. Si le conscient absorbe un dixième et demi de sa personnalité, alors l'homme est un génie, mais, sur cette Terre, les génies ne sont tels qu'en un seul domaine. Ils sont souvent très déficients dans les autres.

« Les Égyptiens qui vivaient aux temps des Pharaons connaissaient bien le pouvoir du subconscient. Ils enterraient leurs rois dans des tombes profondes et grâce à leurs arts, à leur connaissance de l'humanité, ils forgeaient des sortilèges. Ils créaient des Formes-Pensées qui gardaient les sépulcres des Pharaons défunts et empêchaient les intrus d'y entrer, sous peine de graves maladies.

« Vous pouvez créer des Formes-Pensées qui feront le bien, mais faites en sorte qu'elles soient vraiment bénéfiques, car une Forme-Pensée ne peut distinguer le Bien du Mal. Elle servira l'un comme l'autre mais, en fin de compte, la Forme-Pensée maléfique attirera la vengeance sur son créateur.

« Le conte d'Aladin n'est autre que l'histoire d'une Forme-Pensée qui a pu être évoquée. Elle est fondée sur une des vieilles légendes chinoises, qui sont littéralement vraies.

« L'imagination est la plus grande force de la Terre. Malheureusement ce terme est mal compris. Quand on parle d'imagination, on pense aussitôt à un être frustré, en proie à des névroses, alors que rien n'est plus éloigné de la vérité. Tous les grands artistes, tous les grands peintres, tous les grands écrivains doivent posséder une imagination brillante, maîtrisée, sinon ils seraient incapables de se représenter sous sa forme définitive la chose qu'ils s'efforcent de créer.

« Si, dans la vie quotidienne, nous savions utiliser l'imagination, nous accomplirions ce que nous considé-

201

rons à présent comme des miracles. Il peut arriver, par exemple, qu'un être qui nous est cher souffre d'une maladie à laquelle la médecine n'a pas encore trouvé remède. Cette personne est susceptible de guérir, si l'on crée une Forme-Pensée qui entrera en contact avec le Moi Supérieur du malade et qui aidera ce Moi Supérieur à se matérialiser pour créer de nouvelles parties d'organes. C'est ainsi qu'un diabétique pourrait, avec l'aide adéquate, recréer les parties endommagées du pancréas qui ont causé le mal.

« Comment pouvons-nous créer une Forme-Pensée ? Eh bien, c'est facile. Nous allons en parler maintenant. Il faut d'abord décider ce que l'on veut obtenir, et être certain que cela est pour le bien. Puis il faut faire entrer l'imagination en jeu, évoquer avec exactitude le résultat cherché. Supposons qu'une personne ait un organe attaqué par la maladie. Si

nous voulons créer une Forme-Pensée qui lui vienne en aide, nous devons évoquer avec exactitude l'image de cette personne. Nous devons essayer de voir en esprit l'organe affecté. Cela fait, nous devons l'imaginer en voie de guérison et transmettre une affirmation positive. Nous créerons donc cette Forme-Pensée en évoquant la personne malade, en imaginant la Forme-Pensée debout près d'elle, et dotée d'un pouvoir supra-normal qui pénètre à l'intérieur du corps et y fait disparaître le mal par son contact vivifiant.

« Nous devons toujours parler d'une voix ferme et positive à la Forme-Pensée émise par nous. Nous ne devons jamais donner l'impression que nous sommes indécis, négatifs. Nous devons employer le langage le plus simple possible, et de la manière la plus directe possible. Nous devons parler comme si nous nous adressions à un enfant très retardé, car cette Forme-Pensée est dépourvue de raison et ne peut accepter qu'un simple commandement ou une simple affirmation.

202

« S'il y a une plaie sur un organe, nous devons dire à la Forme-Pensée : « À présent, tu vas guérir tel ou tel organe, le tissu est en train de se reconstituer. » Il faut répéter ces mots plusieurs fois par jour et si vous imaginez votre Forme-Pensée en train d'agir, alors elle agira. Elle le faisait chez les Égyptiens, elle peut le faire à l'époque actuelle.

« On connaît de nombreux cas authentiques où les tombes ont été hantées par une silhouette spectrale. Cela s'explique par le fait que les morts, ou d'autres gens, ont pensé avec une force telle qu'ils ont véritablement créé un ectoplasme. Aux temps des Pharaons, les Égyptiens enterraient le corps embaumé des monarques, mais ils eurent recours à des mesures extrêmes afin que, même après des millénaires, leurs Formes-Pensées gardent leur pouvoir. Ils infligeaient à des esclaves une mort lente et cruelle, leur affirmant qu'ils cesseraient de souffrir dans l'autre monde si, en mourant, ils fournissaient la substance nécessaire à la création d'une Forme-Pensée solide. Les documents archéologiques font état de cas de hantises et de malédictions dont les profanateurs de tombes ont été victimes. Ces phénomènes ne sont que le résultat de lois absolument naturelles, absolument normales.

« N'importe qui, avec un peu de pratique, est en mesure d'émettre des Formes-Pensées, mais c'est le Bien qu'il faut vouloir, car si vous cherchez à faire le Mal, la Forme-Pensée se retournera contre vous et vous causera le plus grand tort, sur les plans physique, mental ou astral. »

203

L'hypnotisme

L'esprit subconscient n'a aucun pouvoir de discrimination, aucun pouvoir de raisonnement ni de logique, mais si nous parvenons à faire passer de force une suggestion par l'écran qui existe normalement entre le conscient et le subconscient, nous pouvons contraindre ce dernier à se comporter comme nous le désirons. Si nous concentrons notre attention consciente sur une seule pensée, nous accroissons le pouvoir de suggestion. Si

nous communiquons à une personne la pensée qu'elle va être hypnotisée, elle croira qu'elle le sera, parce que, à ce moment, l'écran sera écarté. Beaucoup de gens affirment avec fierté qu'on ne peut pas les hypnotiser mais ils s'en vantent trop. En niant leur prédisposition à l'hypnotisme, ils ne font que l'augmenter et la renforcer parce que, encore une fois, dans une lutte entre la volonté et l'imagination, c'est toujours cette dernière qui remporte la vic-

204

toire. Certains feront un effort de volonté, pour ne pas se laisser hypnotiser. Alors il se produit ceci: l'imagination s'irrite et dit en somme: « Tu vas un peu voir si tu ne te laisseras pas hypnotiser! » Sur quoi le sujet succombe avant de savoir ce qui lui arrive.

Vous savez naturellement comment on est hypnotisé mais cela ne vous fera pas de mal de rappeler les faits. Avant tout, il faut avoir un moyen de retenir l'attention d'une personne afin que l'esprit conscient, qui ne peut aborder qu'une question à la fois, soit captivé; alors les suggestions peuvent s'insinuer dans le subconscient.

En général, l'hypnotiseur a un bouton brillant, un morceau de cristal ou tout autre objet, et il demande à son sujet de concentrer son attention, consciemment, sur cet objet brillant. Il s'agit, nous le répétons, d'absorber l'esprit conscient afin qu'il ne s'aperçoive pas qu'il se passe des choses derrière son dos!

L'hypnotiseur tient cet objet à la hauteur du front de son sujet, qui doit alors lever les yeux, ce qui provoque une certaine tension. Les muscles oculaires et les paupières se crispent pour garder cette position anormale; or ces muscles sont les plus faibles du corps humain, et se fatiguent beaucoup plus vite que les autres.

Au bout de quelques secondes, l'œil se fatigue et commence à larmoyer. C'est alors tout simple, pour l'hypnotiseur, de déclarer que les yeux sont fatigués et que la personne a sommeil. Il est évident que le sujet ne demande qu'à fermer les yeux parce que l'hypnotiseur a pris soin de fatiguer les muscles oculaires. La monotonie de la voix qui répète que les yeux sont fatigués finit par assommer le sujet et lui fait abaisser sa garde subconsciente. Il commence

205

à en avoir assez de toute cette histoire qui le fait bâiller et l'ennuie et il serait enchanté de pouvoir dormir pour échapper à cet ennui.

Quand cet exercice aura été répété plusieurs fois, la faculté de suggestion du sujet aura augmenté, c'est-à-dire qu'il aura pris l'habitude de se laisser influencer par l'hypnotisme. Alors quand l'hypnotiseur lui dit que ses yeux sont fatigués et qu'il a sommeil, le sujet accepte cela sans hésitation parce que les précédentes expériences lui ont prouvé que, en effet, ses yeux se fatiguaient dans ces conditions. Ainsi, le sujet croit de plus en plus aux déclarations de l'hypnotiseur.

L'esprit subconscient est totalement dépourvu de sens critique, il ne peut discriminer, alors si l'esprit conscient accepte le fait que ses yeux sont fatigués parce que l'hypnotiseur

le lui dit, le subconscient n'élève aucune objection, pas plus qu'il n'en élèvera quand l'hypnotiseur lui affirmera qu'il ne ressent aucune douleur. Dans ce cas, l'hypnotiseur, qui connaît son métier, peut provoquer chez une femme un accouchement parfaitement indolore, et même persuader un homme qu'on peut lui arracher une dent sans qu'il éprouve la moindre sensation. C'est fort simple, il suffit de s'entraîner, il suffit d'un peu de pratique.

Pour nous résumer, le sujet à hypnotiser a été amené à croire sur parole tout ce que lui dit l'hypnotiseur. Il apprend que ses yeux sont fatigués. Sa propre expérience lui prouve que ses yeux sont fatigués. L'hypnotiseur lui a dit qu'il se sentirait beaucoup mieux s'il fermait les yeux, et, quand il les a fermés, il s'est aperçu, qu'en effet, il se sentait plus à l'aise.

L'hypnotiseur doit toujours s'assurer que ses déclarations sont parfaitement acceptées

206

par son sujet, qu'il est cru sur parole. Il est totalement inutile de dire à une personne qu'elle est debout alors qu'elle est manifestement couchée. La plupart des hypnotiseurs déclarent une chose après qu'elle ait été prouvée.

Par exemple, il peut dire à son sujet d'étendre le bras. Il répétera cet ordre plusieurs fois d'une voix monotone, et puis, dès qu'il verra que le bras a tendance à s'abaisser, il dira: « Votre bras est fatigué, votre bras vous semble lourd, votre bras est fatigué. » Le sujet le croira immédiatement, parce que son bras lui paraît effectivement lourd, mais, dans son état de transe, il est incapable de répliquer à l'hypnotiseur: « Espèce d'imbécile, bien sûr que mon bras se fatigue, puisque je le tiens en l'air! » Il croit simplement à un pouvoir quelconque de l'hypnotiseur, un pouvoir qui le contraint à faire ce qu'on lui ordonne.

Il est certain que, dans un avenir pas tellement lointain, les médecins et les chirurgiens auront de plus en plus recours aux méthodes hypnotiques, parce qu'elles ne produisent pas de réactions pénibles. L'hypnotisme est naturel et presque tout le monde peut se soumettre à ses ordres. Et plus une personne affirme qu'elle ne peut être hypnotisée, plus il est facile de le faire.

Nous ne chercherons pas, cependant, à hypnotiser d'autres personnes parce que cela peut être extrêmement dangereux et maléfique. Nous avons abordé ce sujet pour vous aider à vous hypnotiser vous-même, parce que si vous y parvenez, vous pouvez vous débarrasser ainsi de mauvaises habitudes, vous pouvez guérir vos faiblesses, vous pouvez élever votre

207

température par temps froid et faire beaucoup de choses utiles.

Nous n'allons pas vous apprendre comment hypnotiser les autres parce que nous estimons que c'est un procédé dangereux pour qui n'a pas des années d'expérience. Mais nous allons tout de même mentionner certains facteurs et, dans la leçon suivante, nous aborderons plus explicitement **l'auto-hypnotisme**.

Les Occidentaux s'imaginent que personne ne peut être instantanément hypnotisé. C'est faux. Toute personne peut être instantanément hypnotisée par quelqu'un qui a appris les méthodes orientales. Heureusement, peu d'Occidentaux les connaissent.

On croit aussi qu'aucune personne ne peut être hypnotisée et contrainte ainsi à commettre une action formellement opposée à son propre code moral. Encore une fois, c'est une erreur, c'est absolument faux.

Il est évident que l'on ne peut hypnotiser un homme honnête, parfaitement droit, en lui disant: « Allez commettre un hold-up dans une banque. » Le sujet se révoltera, et se réveillera aussitôt. Mais un hypnotiseur adroit peut fort bien formuler ses ordres d'une certaine façon, et faire croire au sujet qu'il s'agit d'un jeu, par exemple, ou d'une plaisanterie.

Il est possible pour un hypnotiseur de faire le plus grand tort à une personne. Il lui suffit, grâce à des mots et des suggestions bien choisis, de persuader le sujet qu'il se trouve en compagnie d'un être aimé, en qui il a confiance, ou encore qu'il s'agit d'un jeu. Mais nous n'allons pas nous étendre davantage sur cet aspect particulier de l'hypnotisme parce que, entre des mains profanes ou sans scrupule,

208

c'est une expérience trop dangereuse. vous conseillons de ne pas vous laisser expérimentée.

209

La psychométrie

La psychométrie est l'art de « voir avec ses doigts ». Tout le monde a fait des expériences de ce genre, vous prenez par exemple un tas de pièces de monnaie, et vous demandez à une autre personne d'en choisir une et de la garder entre ses mains pendant quelques secondes. Quand elle la remettra parmi le tas, vous trouverez tout de suite la pièce parce qu'elle sera plus chaude que les autres. Mais ce n'est là qu'une expérience amusante qui n'a sa place que sur une scène.

Ce que nous appelons psychométrie, c'est la faculté de prendre un objet et de connaître son origine, ce qui lui est arrivé, entre les mains de qui il est passé et quel était l'état d'esprit de cette personne. Vous pouvez pratiquer la psychométrie en demandant à un ami de vous aider. Voici comment vous devez vous y prendre.

Avant tout, vous devez prier votre ami de se laver soigneusement les mains. Puis vous

210

prenez un caillou et vous lui demandez de le laver aussi, avec du savon, de bien le rincer. Quand votre ami se sera essuyé les mains, qu'il aura bien essuyé le caillou, il devra le tenir serré dans sa main gauche et penser fortement, pendant une minute environ, à ce qui

lui plaît, à une couleur, à un objet, à la bonne ou la mauvaise humeur, n'importe quoi. Peu importe le sujet, il doit y penser fortement pendant une minute. Puis il enveloppera le caillou dans un mouchoir propre et vous le donnera. Vous ne devez pas ôter le mouchoir mais attendre d'être seul dans votre « chambre de contemplation ». Mais permettez-nous encore une digression...

Nous avons dit « dans la main gauche » et il faut expliquer pourquoi. Selon les règles ésotériques, la main droite est la main « pratique », la main consacrée aux choses de ce monde. La main gauche est la spirituelle, consacrée aux choses métaphysiques. Si vous êtes normalement droitier, alors vous obtiendrez de meilleurs résultats en utilisant pour la psychométrie votre main gauche « ésotérique ». Si vous êtes gaucher, alors vous emploierez votre main droite dans le sens métaphysique. Il onvient d'observer que l'on obtient souvent avec la main gauche des résultats impossibles à obtenir si l'on se sert de la main droite.

Lorsque vous serez dans votre chambre de contemplation, vous vous laverez très soigneusement les mains, vous les rincerez et vous les essuiez afin de ne conserver aucune impression sur vos mains. Couchez-vous, allongez-vous confortablement; pour cette expérience, la lumière n'a aucune importance, vous pouvez être dans le noir ou laisser toutes les lam-

211

pes allumées, peu importe.

Dénouez alors le mouchoir et prenez le caillou dans votre main gauche, placez-le au centre de la paume. N'y pensez pas, ne vous en occupez pas, essayez simplement de chasser toutes vos pensées, de faire le vide dans votre esprit. Vous sentirez bientôt un très léger picotement au creux de votre main gauche et puis vous recevrez une impression, probablement celle que votre ami a voulu vous communiquer. Vous recevrez peut-être aussi l'impression qu'il pense que vous êtes complètement cinglé!

Si vous pratiquez cette expérience, vous découvrirez que, à condition d'être parfaitement calme et serein, vous pouvez capter les impressions les plus intéressantes qui soient. Quand votre ami en aura assez de vos expériences, vous pourrez les pratiquer seul; sortez, allez dans la campagne, ramassez un caillou qu'aucun homme n'a touché, à votre connaissance. C'est plus facile au bord de la mer, sinon vous pouvez creuser la terre. En vous entraînant, vous arriverez à des résultats vraiment remarquables; vous pourrez par exemple ramasser un galet et savoir d'où il vient, à quelle montagne il appartenait avant d'en être détaché et emporté par une rivière et un fleuve jusqu'à la mer. Vous serez stupéfait de tout ce que vous pourrez apprendre grâce à la psychométrie, mais, encore une fois, il faut s'entraîner longtemps et, par-dessus tout, avoir l'esprit serein.

Il est possible de prendre une enveloppe et de deviner le contenu de la lettre avant de la lire. Il est également possible de prendre une lettre écrite dans une langue étrangère et, en passant légèrement le bout des doigts de la main gauche sur le texte, de comprendre de

212

quoi il est question, sans connaître la signification des mots. Avec de l'entraînement c'est très facile, à la condition expresse de ne pas vouloir uniquement prouver qu'on le peut, pour se faire valoir aux yeux des autres.

213

La télépathie

Quand nous sommes calmes et sereins, nous pouvons capter toutes sortes d'impressions. Ce sont les ondes de radio des autres gens qui sont absorbées par le récepteur de notre cerveau. Vous conviendrez aisément que certaines personnes ont des « intuitions ». Presque tout le monde, à un moment ou un autre, a eu l'étrange impression qu'il allait se passer quelque chose, ou que l'on devait agir d'une certaine façon. Les profanes appellent cela une « intuition ». En réalité, c'est tout simplement de la télépathie inconsciente ou subconsciente; c'est-à-dire que la personne qui a une « intuition » capte un message télépathique diffusé, consciemment ou inconsciemment, par une autre personne.

On dit, à juste titre, que les femmes sont plus intuitives que les hommes. Les femmes pourraient être télépathes, bien plus que

214

l'homme moyen, si seulement elles ne parlaient pas tant! On dit aussi que le cerveau de la femme est plus petit que celui de l'homme, mais naturellement cela n'a pas la moindre importance. Beaucoup de sottises ont été écrites sur le rapport entre le volume du cerveau et l'intelligence. Si l'on partait de ce principe, un éléphant serait un génie! Le cerveau féminin peut « résonner » en harmonie avec les messages reçus et, pour parler encore une fois en termes de radio, il est semblable à un poste à transistors qui peut être, plus facilement que le cerveau masculin, branché sur une station. Vous rappelez-vous l'antique poste de radio, la « T.S.F. » de votre grand-père? Il y avait des manettes, des boutons, des cadrans partout et c'était un véritable exploit que de capter un programme, même local, Il fallait attendre que les lampes chauffent, on avait besoin d'un « cadre », il fallait régler le voltage, le volume. Votre grand-père pourra sans doute vous expliquer comment marchaient les premiers postes de radio. Aujourd'hui, on a un transistor de poche, on appuie sur un bouton et on entend les émissions diffusées à l'autre bout du monde. Le cerveau féminin est ainsi, plus facile à régler que celui de l'homme

Pensez maintenant à deux jumeaux. Il est avéré que deux jumeaux réels sont constamment en contact, quelle que soit la distance physique qui les sépare. Imaginez qu'un de ces jumeaux soit en Europe et l'autre en Amérique, ils auront les mêmes pensées, chacun saura ce que l'autre fait. C'est parce qu'ils proviennent tous deux d'une même cellule, d'un même œuf, et leurs cerveaux sont en somme deux émetteurs-récepteurs constam-

215

ment branchés sur la même longueur d'ondes.

Vous voulez savoir maintenant comment vous pouvez communiquer par télépathie. Vous pouvez le faire si vous avez la foi, si vous travaillez, mais avant tout vous devez avoir la paix intérieure, notre vieille amie bien connue. Voici comment vous devez vous y prendre.

Répétez-vous pendant un jour ou deux que tel jour, à telle heure, vous allez rendre votre cerveau réceptif afin qu'il puisse capter d'abord des impressions et puis des messages télépathiques définis. Dites-le-vous sans vous lasser, persévérez dans ces affirmations, dites-vous que vous allez réussir.

Au jour dit, à l'heure choisie, de préférence le soir, retirez-vous dans votre chambre. Éteignez les lumières trop fortes, assurez-vous que la température est à votre convenance. Puis allongez-vous dans la position que vous trouvez la plus confortable. Vous avez dans vos mains la photographie de la personne à laquelle vous êtes le plus attaché. La source de lumière devra se trouver derrière vous, de façon à éclairer la photo. Respirez profondément pendant quelques minutes, débarrassez votre esprit des pensées intruses, pensez à la personne dont vous tenez la photographie, regardez cette photo, imaginez que la personne est devant vous. Que vous dirait-elle? Que répondriez-vous? Formulez vos pensées. Si vous voulez, vous pouvez dire: « Parle-moi, parle-moi. » Puis vous attendez la réponse. Si vous êtes calme, si vous avez la foi, vous sentirez quelque chose s'agiter dans votre cerveau. Vous aurez tendance tout d'abord à croire à une illusion, à de l'imagination, mais ce n'est pas une illusion, c'est la réalité. Si vous refusez de croire, vous refusez

216

de croire à la télépathie.

Le plus facile, pour acquérir des facultés télépathiques, c'est de travailler avec une personne que vous connaissez très bien, avec qui vous êtes très intime. Vous devrez d'abord parler de ce que vous voulez tenter, vous devrez convenir du jour et de l'heure auxquels vous tenterez de communiquer par télépathie. Chacun de vous devra se retirer dans sa chambre. La distance qui vous sépare n'entre pas en ligne de compte, vous pouvez être dans des continents différents, mais vous devez tout de même tenir compte de la différence des fuseaux horaire. Par exemple, s'il est 6 heures à Paris il est midi à New York. Vous devez y songer, sinon votre expérience échouera. Vous devrez aussi déterminer à l'avance de celui qui émettra et de celui qui recevra.

Imaginons que vous ayez décidé d'émettre; au bout de dix minutes, ni plus ni moins, votre ami vous répondra. Vous ne réussirez peut-être pas à la première tentative, mais si vous persévérez, vous y parviendrez. N'oubliez pas qu'un bébé ne peut marcher à sa première tentative, il doit s'entraîner, tomber et recommencer. Vous ne réussirez sans doute pas à communiquer télépathiquement la première fois mais, avec de l'entraînement, tout deviendra facile.

Quand vous pourrez envoyer un message télépathique à un ami, ou en recevoir un, vous serez capable de capter les pensées des autres, mais vous ne le pourrez que si vos intentions sont bonnes!

On ne peut jamais, jamais employer la télépathie ou la clairvoyance ou la psychométrie pour faire du mal à une personne, pas plus

217

qu'une autre personne ne peut vous en faire par ces moyens. On a prétendu que si une personne mauvaise était clairvoyante ou télépathe, elle risquerait de se servir de ses dons pour faire chanter des personnes qui auraient commis quelque faute. C'est absolument impossible, nous l'affirmons. On ne peut avoir en même temps dans un même endroit la lumière et les ténèbres, et l'on ne peut user de la télépathie pour faire le mal, c'est une loi inexorable de la métaphysique. Alors ne vous alarmez pas, les gens ne peuvent lire vos pensées dans un but mauvais. Certains le voudraient bien, sans doute, mais ils ne le peuvent pas, ils ne le pourront jamais. Nous insistons sur ce point parce que beaucoup de gens ont peur que, au moyen de la télépathie, on ne devine leurs pensées les plus intimes, leurs craintes et leurs phobies. Il est certain qu'un être pur peut lire vos pensées, voir votre aura et deviner vos faiblesses, mais, si cet être est pur, il refusera de le faire, et, s'il est impur, il en sera incapable.

Nous vous avons conseillé de pratiquer la télépathie avec un ami, mais, si vous ne le pouvez pas, détendez-vous, allongez-vous comme nous vous l'avons dit, et laissez venir les pensées à vous. Vous découvrirez d'abord que votre esprit bourdonne d'idées contradictoires, vous aurez l'impression d'être dans une foule où tout le monde parle en même temps à tue-tête. Mais si vous le voulez, si vous essayez, vous pouvez distinguer une voix précise. Il en est de même pour la télépathie. Entraînez-vous, travaillez et ayez la foi, et alors, à condition que vous gardiez votre calme et que vous n'ayez nulle intention de faire du tort à une autre personne, vous pourrez devenir télépathe.

218

La clairvoyance

Si vous voulez « voir », il vous faut un cristal ou tout autre objet scintillant. Si vous avez une bague ornée d'un solitaire, cela vaut bien une boule de cristal et c'est certainement moins fatigant à tenir! Là encore, vous devrez vous allonger confortablement, vous assurer que votre source de lumière est tamisée au possible. Mais supposons que vous ayez fait les frais d'une boule de cristal...

Vous êtes étendu sur votre lit, le soir, dans votre chambre fermée. Vos rideaux sont tirés. La pièce est si obscure que vous distinguez à peine la contour de votre boule de cristal. Si sombre que vous ne pouvez certainement voir aucun reflet dans ce cristal. Vous ne distinguez pratiquement rien, vous savez que vous tenez la boule, qu'il y a là « quelque chose ». Regardez dans la boule sans essayer de voir quoi que ce soit. Regardez comme si vous regardiez quelque chose de très lointain. Ce cristal

219

est à quelques centimètres de vos yeux mais vous devez regarder à des kilomètres. Alors vous verrez la boule s'embuer petit à petit, vous verrez des nuages blancs se former et le

cristal, au lieu d'être transparent, semblera plein de lait. C'est le moment critique, ne sursautez pas, ne bougez pas, ne vous alarmez surtout pas comme le font bien des gens, parce que le stade suivant...

La blancheur laiteuse se dissipe, comme des rideaux s'écartent pour révéler une scène. Votre boule de cristal a disparu, elle s'est envolée et à sa place vous voyez le monde. Vous le contemplez comme un dieu de l'Olympe pouvait le contempler, vous voyez peut-être des nuages avec un continent au-dessous, vous avez l'impression de tomber, vous risquez même de vous pencher machinalement. Maîtrisez-vous, parce que, si vous bougez, vous ne verrez plus rien et vous serez obligé de recommencer une autre fois. Mais supposons que vous ne sursautiez pas; vous aurez alors l'impression de descendre en piqué, vous verrez les continents se dérouler au-dessous de vous et puis vous vous arrêterez soudain au-dessus d'un lieu précis. Vous verrez peut-être un événement historique, vous semblerez peut-être atterrir sur terre au milieu d'une bataille et voir un char d'assaut foncer sur vous. Vous ne devez pas avoir peur parce que ce char ne peut vous faire de mal, il vous traversera et vous ne sentirez rien. Vous vous apercevrez peut-être que vous voyez par les yeux d'une autre personne, vous ne voyez pas son visage mais vous voyez tout ce qu'elle voit. Encore une fois, ne vous alarmez pas, ne sursautez pas, vous verrez très nettement, très clairement et bien que vous n'entendiez pas un son,

220

vous saurez tout ce qui se dit. C'est ainsi que nous pouvons voir. Voilà la clairvoyance. C'est une chose très facile à condition, encore une fois, d'avoir la foi.

Certaines personnes ne voient pas vraiment une scène, elles en ont toutes les impressions, sans réellement VOIR. Cela arrive généralement chez ceux qui sont dans les affaires. Cette personne peut être très clairvoyante, mais si elle est commerçante, par exemple, elle est inconsciemment un peu sceptique, ce qui brouille les images; cette personne pense subconsciemment qu'une telle chose ne peut se produire, aussi, sans supprimer complètement sa vision, elle ne reçoit que des impressions vagues, aussi réelles néanmoins que des images.

Avec de l'entraînement, de la pratique, vous deviendrez clairvoyant. Avec de la pratique, vous pourrez vous transporter dans n'importe quelle période de l'Histoire, et voir ce qu'était en réalité cette Histoire. Vous serez amusé et stupéfait de constater bien souvent la fausseté des livres d'histoire, car ils reflètent la politique de leur temps.

221

Les « voyants »

Beaucoup de gens s'imaginent que les « voyants » contemplent continuellement l'aura des autres, et lisent constamment leurs pensées. Comme ils se trompent! Une personne douée de télépathie ou de clairvoyance ne passe pas son temps à regarder l'aura de ses amis et de ses ennemis, ni à lire leurs pensées! Alors ne craignez pas les voyants, les occultistes, les métaphysiciens, car s'ils sont d'une bonne moralité, ils se défendront de surprendre vos pensées intimes sans votre permission. Et s'ils ont une mauvaise moralité,

ils ne peuvent rien voir.

Vous devez vous persuader que la « voyante » qui vous prédit l'avenir contre de l'argent n'a pas de pouvoir réel. C'est généralement une pauvre femme qui ne peut gagner sa vie autrement. Sans doute, à un certain moment, elle a été clairvoyante, mais on ne peut « voir » si l'on en fait un commerce, on

222

ne peut prédire l'avenir à une personne contre de l'argent parce que le seul fait de cette transaction brouille les facultés télépathiques. La « voyante », donc, ne voit rien si elle accepte de l'argent, mais elle doit bien vous dire quelque chose. Comme elle est en général bonne psychologue, elle vous laissera parler, et puis elle vous répétera ce que vous lui avez dit, ce qui vous émerveillera car vous ne comprendrez pas comment elle a pu « lire » aussi exactement le fond de votre pensée et deviner ce que vous vouliez savoir! Ne craignez pas que les voyants se mêlent de vos affaires. Vous plairait-il, lorsque vous écrivez une lettre ou que vous faites vos comptes, qu'une personne vienne regarder par-dessus votre épaule? Aimeriez-vous que cette personne fouille dans vos tiroirs, lise ceci ou cela, sache tout de vous, de vos biens et de vos pensées? Seriez-vous ravi d'être branché sur une table d'écoute, et que l'on entende toutes vos conversations téléphoniques? Non, naturellement! Alors répétons encore une fois qu'une personne de bonne moralité ne se permettra jamais de lire vos pensées à tout moment et que celle qui est capable de cette indiscretion n'est pas capable de les lire. Absolument pas! C'est une loi de l'occulte: la personne de mauvaise moralité n'est pas clairvoyante. Vous entendrez souvent raconter des histoires d'une personne qui voit ceci et cela et encore autre chose. N'en croyez rien!

Un clairvoyant attendra toujours que vous lui disiez de quoi vous voulez qu'il parle. Il ne s'introduira pas par effraction dans l'intimité de votre pensée ou de votre aura, pas même si vous l'en priez. Il y a certaines lois

223

de l'occultisme auxquelles on doit obéir très strictement, car, si on les transgresse, on risque d'être puni comme on est châtié lorsqu'on viole les lois terrestres. Dites au clairvoyant ce que vous voulez lui dire, et il saura si vous lui dites la vérité. Cela, nous voulons bien l'admettre. Dites-lui ce que vous voulez, mais assurez-vous que c'est bien la vérité, autrement vous ne tromperez que vous, jamais le clairvoyant.

Une dernière fois, nous répétons: un bon « voyant » ne voudra pas lire vos pensées, et un mauvais NE LE PEUT PAS.

224

La voie médiane et ses lois

Cette voie médiane est un mode de vie de l'Orient. Cela signifie que vous ne devez pas être trop mauvais, ni trop bon non plus. Vous devez garder un juste milieu. Si vous êtes trop mauvais, la police vous arrêtera, si vous êtes trop bon, alors vous deviendrez pédant

ou bien vous ne pourrez plus demeurer sur cette terre parce qu'il est avéré que les plus grandes entités qui descendent dans notre vallée de larmes doivent se plier à certaines règles, adopter des défauts afin de ne pas être parfaits sur la terre, car rien ne peut être parfait dans notre monde imparfait.

Une fois encore, nous vous répétons de ne pas exagérer, de ne pas faire trop d'efforts; restez naturel, raisonnable, n'excédez pas vos capacités. Vous ne devez pas vous incliner servilement devant les opinions des autres. Usez de bon sens, adaptez une règle ou une instruction à vos propres facultés. Il se peut que nous

225

disions « voici une étoffe rouge », mais vous la verrez peut-être différemment; pour vous, elle peut être orangée ou violacée, tout dépend des conditions dans lesquelles vous voyez cette étoffe; votre éclairage peut être différent du nôtre, votre vue tout autre. Alors ne faites pas trop d'efforts, ne vous soumettez pas trop docilement à ce que l'on vous enseigne. Faites appel à votre bon sens, suivez la voie médiane, le juste milieu est extrêmement utile!

Essayez de suivre cette voie, c'est celle de la tolérance, le chemin du respect des droits des autres, le meilleur moyen de faire respecter vos propres droits. En Orient, les prêtres et leurs clercs étudient le judo et d'autres formes de lutte, non pas parce que ces prêtres sont belliqueux mais parce que, en apprenant le judo et les autres formes de lutte similaires, on apprend à se maîtriser, à se contrôler et, par-dessus tout, on apprend à céder afin que le meilleur gagne. Prenons le judo; dans cette discipline, on ne se sert pas de sa propre force pour remporter la victoire mais de celle de l'adversaire, afin de le vaincre. Une faible femme connaissant bien le judo peut facilement jeter à terre une grande brute musclée qui ignore cette forme de lutte. Plus l'homme est fort et plus il attaque farouchement, plus il est facile de l'abattre parce que sa propre force le fait tomber plus lourdement.

Employons donc les principes du judo, la force de l'opposition, afin de surmonter nos problèmes. Ne vous fatiguez pas, ne vous épuisez pas, pensez à votre problème, en essayant de le résoudre, et ne cherchez pas à éluder la question comme le font tant de gens. En général, on a peur d'affronter un problème grave, on en fait le tour, vaguement,

226

sans trouver la solution, la clef. Quel que soit le désagrément que vous cause le sujet, quelle que soit la culpabilité que vous éprouvez, n'hésitez pas et allez directement à la racine du mal, découvrez ce qui vous trouble ou vous effraie. Et puis, lorsque vous aurez discuté avec vous-même de tous les aspects du problème, DORMEZ DESSUS! Le vieil adage est bien vrai, qui dit que « la nuit porte conseil ». Si vous dormez sur un problème, il sera repassé à votre sur-moi qui est beaucoup plus compréhensif que vous, car le sur-moi est une immense entité, à côté du corps humain. Si votre sur-moi, ou même simplement votre subconscient, a la possibilité d'étudier le problème et trouve une solution, elle sera transmise à votre conscient, enregistrée par votre mémoire, si bien que, à votre réveil, vous serez stupéfait et ravi de tenir la clef du problème, la solution à ce qui

vous troublait.

Aimez-vous notre grenier? Alors allons examiner un autre petit « trésor » recouvert de poussière. Il est temps de l'étudier, de le tirer de son coin obscur pour le contempler à la lumière du jour. Qu'y a-t-il dans ce coffret? Ouvrons-le vite!

Trop de gens, de nos jours, s'imaginent que, pour être vraiment pur, il faut être réellement pauvre et malheureux. Ils croient, bien à tort, que l'on doit avoir la mine sombre et sévère si l'on est « religieux ». Ceux-là ont peur de sourire, non pas tant parce que cela risque d'altérer leurs traits, mais parce que cette manifestation de gaieté pourrait bien, ce qui est pire, faire craquer le mince vernis de leur dévotion apparente

227

Notre instruction religieuse était très poussée. Nous devions tous les matins réciter les Lois et Étapes de la Voie du Milieu. Voici ces lois :

1. Aie foi en les chefs de la lamaserie et du pays.
2. Accomplis tes devoirs religieux, et étudie de toutes tes forces.
3. Honore tes parents.
4. Respecte les vertueux.
5. Honore tes aînés ainsi que les personnes de naissance noble.
6. Sers ton pays.
7. Sois honnête et véridique en toutes choses.
8. Prends soin de tes amis et de tes parents.
9. Fais un bon usage de la nourriture et de la richesse.
10. Suis l'exemple des gens de bien.
11. Sois reconnaissant et paie la bonté de retour.
12. Reste mesuré en toutes choses.
13. Garde-toi de toute jalousie et de toute envie.
14. Abstiens-toi de tout scandale.
15. Sois doux dans tes paroles et dans tes actes, et ne fais de mal à personne.
16. Supporte la souffrance et l'affliction avec patience et résignation,

On nous répétait sans cesse que si tout le monde obéissait à ces lois, il n'y aurait ni différends ni désaccords.

228

La mort

La mort est une naissance. Mourir, c'est simplement naître à une autre vie. L'homme, ou l'esprit de l'homme, est éternel. Le corps n'est qu'un vêtement qui habille temporairement l'esprit ; la tâche à accomplir sur terre détermine son choix. L'apparence extérieure ne compte pas. Seule a d'importance l'âme qui vit à l'intérieur. Un grand prophète peut naître sous les dehors d'un misérable — comment pourrait-on mieux connaître la charité que l'homme inspire à son semblable ? Et un misérable qui a vécu dans le péché peut dans une nouvelle vie être comblé de richesses; commettra-t-il les mêmes erreurs alors qu'il n'y est plus poussé par la pauvreté ? La Roue de la Vie » est le

nom que nous donnons au cycle naissance-vie-mort-retour à la condition spirituelle et — au bout d'un certain

229

temps — renaissance dans des circonstances et des conditions différentes. Un homme peut être accablé d'épreuves sans que cela implique nécessairement qu'il ait fait le mal au cours d'une existence antérieure. Cette souffrance est peut-être le moyen le plus sûr et le plus rapide de lui faire comprendre certaines choses. L'expérience n'est-elle pas le meilleur des maîtres ? Tel qui s'est suicidé peut être renvoyé sur terre pour vivre les années perdues par sa faute mais il ne s'ensuit pas que tous ceux qui meurent jeunes, les bébés par exemple, soient des suicidés. La Roue de la Vie est la même pour tous, mendiants et rois, hommes et femmes, gens de couleur ou visages pâles. Elle n'est évidemment qu'un symbole, mais un symbole qui suffit à éclairer ceux qui n'ont pas le temps d'étudier sérieusement ces problèmes. Il est impossible d'exposer nos croyances en un paragraphe ou deux ; le Kan-gyurt notre Bible, comprend plus d'une centaine d'ouvrages et ils sont loin d'épuiser le sujet. Enfin, de nombreux livres qui ne sont communiqués qu'aux initiés sont cachés dans des lamaserias isolées du monde.

230

Voyons d'abord ce qui se passe lorsque nous apprenons qu'un être aimé est passé à ce stade que les peuples de la Terre appellent la « mort ».

Vous alliez et veniez, vous vaquiez à vos occupations, vous n'aviez aucun souci. Et puis soudain vous apprenez que cette personne tendrement aimée n'est plus parmi nous. Aussitôt, vous sentez votre cœur battre, vous sentez vos glandes lacrymales s'apprêter à verser des larmes qui délivrent des tensions internes. Vous découvrez que vous ne voyez plus les couleurs éclatantes, que tout est sombre comme si le ciel ensoleillé de l'été avait été subitement couvert de nuages de neige.

Nous allons retrouver alors nos vieux amis les électrons, car lorsque nous sommes subitement accablés de chagrin, le voltage engendré par notre cerveau se modifie, il peut même changer la direction du courant si bien

231

que si, avant, nous pensions voir la « vie en rosé », la triste nouvelle nous montre tout en noir. Sur le plan terrestre, c'est simplement une fonction physiologique normale, mais sur le plan astral nous sommes déprimés aussi à cause de l'horrible entrave provoquée par notre corps physique lorsque nous essayons d'accueillir celui qui vient de s'élever dans ce qui est, après tout, la Grande Vie, la vie la plus heureuse.

Il est bien triste, en effet, de voir un ami cher partir vers un pays lointain, mais sur la Terre nous nous consolons en nous disant que nous pouvons écrire, télégraphier et même téléphoner. Mais ce qu'on appelle la « mort » ne permet plus aucune communication. Vous pensez sans doute, vous, que les « morts » sont hors de notre atteinte ? Comme vous vous trompez ! Nous sommes en mesure de vous révéler qu'il y a actuellement des

savants, dans divers centres scientifiques du monde, qui travaillent à mettre au point un instrument qui nous permettra de communiquer avec ce que nous appellerons, faute de mieux, des « esprits désincarnés ». Ce n'est pas un rêve, ce n'est pas une fable, c'est une information qui a commencé à s'ébruiter il y a bon nombre d'années déjà et, selon les rapports scientifiques les plus récents, il est permis d'espérer que la nouvelle sera bientôt rendue publique, et l'instrument mis à la disposition de tous. Mais avant de pouvoir entrer en contact avec ceux qui sont passés dans l'au-delà, hors de notre atteinte, nous pouvons les aider de notre mieux.

Quand une personne meurt, les fonctions physiologiques, c'est-à-dire celles qui président au fonctionnement du corps physique, se

232

ralentissent et finissent par s'arrêter. Nous avons vu, dans les premières leçons de ce cours, que le cerveau humain peut vivre quelques minutes à peine après avoir été privé d'oxygène. Le cerveau est donc une des premières parties du corps à « mourir ». Manifestement, lorsque le cerveau cesse de fonctionner, la mort suit à brève échéance, elle est inévitable. Après la mort du cerveau, les autres organes privés des commandes et des directives-du cerveau cessent à leur tour de fonctionner, ils deviennent semblables à une voiture abandonnée par son conducteur. Il a garé son véhicule et coupé le contact. Le moteur tourne peut-être une fraction de seconde sur son élan mais aussitôt il [se] refroidit. En refroidissant, il émettra de petits grincements, des cliquetis provoqués par le métal qui se contracte. Il en est de même pour le corps humain; tandis qu'un organe après l'autre passe au stade que nous appelons dissolution, il se produit des grognements, des grincements, de petits sursauts des muscles. **Au bout de trois jours environ, le corps astral aura enfin définitivement quitté le corps physique.** La corde d'argent qui ancre en quelque sorte l'astral dans le physique se flétrit, se dessèche tout comme le cordon ombilical d'un bébé après qu'on l'ait coupé pour séparer l'enfant de la mère. Pendant trois jours, le corps astral reste plus ou moins en contact avec le corps physique qui se décompose déjà.

Voici probablement ce qu'éprouve la personne qui vient de mourir:

D'abord la personne est dans son lit, entourée probablement de parents et d'amis affligés. Soudain elle tressaille, il y a un râle,

233

le dernier soupir est exhalé entre les dents. Le cœur bat un instant, ralentit, s'arrête, repart et finalement cesse définitivement de battre.

Divers frémissements parcourent le corps, puis il se refroidit, mais à l'instant même de la mort un clairvoyant peut voir une ombre émerger du véhicule physique et flotter comme une brume argentée pour venir s'allonger juste au-dessus du mort. Durant les trois jours qui suivent, la corde d'argent reliant les deux corps s'assombrit, puis elle devient noire à l'endroit où elle pénètre dans le corps physique. On a alors l'impression de voir une poussière noire autour de cette partie de la corde. Enfin, elle se détache et la forme

astrale est libre de s'élever pour naître à sa vie dans l'astral. Mais avant tout, elle doit contempler ce corps qu'elle habitait. Souvent, la forme astrale accompagne le corbillard au cimetière et assiste à l'enterrement. Elle n'éprouvera aucune peine, elle ne sera pas bouleversée parce que l'astral, dans le cas d'une personne qui n'y serait pas préparée et ignorerait ce qu'enseigne ce cours, est un état de choc. Le corps astral suivra donc le cercueil un peu comme le cerf-volant suit le petit garçon qui tient la ficelle. Mais bientôt la ficelle casse, la corde d'argent — qui n'est plus argentée — retombe et le corps astral est enfin libre de monter, de s'élever et de se préparer à sa seconde mort. Cette seconde mort est sans douleur, absolument sans douleur.

Avant la seconde mort, la personne doit se rendre à la Salle de Mémoire et voir tout ce qui lui est arrivé dans la vie. On n'est jugé que par soi-même, et il n'y a pas de juge plus sévère. Lorsqu'on se voit dépouillé de toutes

234

les petites vanités mesquines, de toutes les fausses valeurs qui nous étaient chères sur la Terre, on s'aperçoit souvent que, en dépit de tout l'argent que l'on a laissé derrière soi, en dépit des titres et des hautes situations, on n'est pas si grand que cela, après tout. Très, très souvent, le plus humble, le plus pauvre d'argent se juge beaucoup plus favorablement.

Après vous être vu dans la Salle de Mémoire, vous passez dans cette partie de l'« autre monde » qui semble le mieux vous convenir. Vous n'allez pas en enfer, croyez-nous quand nous vous disons que l'enfer est sur terre, que c'est notre école!

Vous savez sans doute que, en Orient, les grands mystiques, les grands maîtres dissimulent leur véritable nom, parce que les noms ont un grand pouvoir, et si n'importe qui pouvait émettre les vibrations exactes de ce nom, l'être serait irrésistiblement attiré, et contraint de regarder sur la Terre. Dans certaines régions d'Orient, et même en Occident, Dieu est appelé « Celui dont le nom ne doit pas être prononcé », parce que si tout le monde se mettait à appeler Dieu, le Seigneur de ce monde ne saurait vraiment plus où donner de la tête!

Bien des maîtres adoptent un pseudonyme, un nom dont la prononciation diffère radicalement de celle de leur véritable nom, car les noms, les mots, ne l'oubliez pas, sont formés de vibrations, d'harmonies et si l'on est appelé par sa propre combinaison harmonique de vibrations, alors on est distrait du travail que l'on peut faire à ce moment.

Si l'on pleure trop ceux qui sont passés dans l'au-delà, on leur cause des souffrances,

235

car ils se sentent attirés de force vers la Terre. Ils sont comme un homme qui tombe à l'eau tout habillé et qui se sent entraîné au fond par ses vêtements alourdis et ses chaussures.

Considérons encore cette question des vibrations, car elles sont l'essence de la vie sur terre, et en fait sur n'importe quel autre monde. Nous connaissons tous un exemple très

simple du pouvoir des vibrations. Des soldats qui marchent au pas rompent la cadence quand ils doivent franchir un pont. Le pont est peut-être capable de supporter les plus lourds convois motorisés, une caravane de chars d'assaut et même peut-être des trains. Mais si un régiment passe au pas cadencé il déclenchera une série de vibrations et le pont frémira, s'écroulera peut-être.

Le violoniste nous fournit un autre exemple; il peut, en jouant la même note pendant quelques secondes, provoquer dans un verre de cristal des vibrations qui le feront exploser.

Considérons maintenant l'Om. Si nous pouvons prononcer les mots « Om Mani Padmi Um » d'une certaine façon et les répéter pendant quelques minutes, nous pourrions déclencher une vibration d'une force fantastique. Alors rappelez-vous que les noms possèdent une grande puissance, et ceux qui sont passés dans l'au-delà ne doivent pas être appelés à tort et à travers, leur nom ne doit pas être prononcé dans la douleur, car de quel droit les ferions-nous souffrir par notre chagrin? Ils ont déjà suffisamment souffert!

Nous pouvons nous demander pourquoi nous venons sur cette terre si c'est pour y mourir, mais la raison est simple; la mort nous élève, la souffrance nous élève à condition qu'elle ne soit pas trop vive, et il est bon de se

236

rappeler que, dans la majorité des cas (car il y a certaines exceptions, naturellement), aucun être n'a jamais à subir une plus grande souffrance que n'en exige son amélioration spirituelle. Vous le comprendrez mieux si vous pensez à une femme qui s'évanouit de douleur. La syncope est simplement une soupape de sûreté qui l'empêche d'être trop accablée par son chagrin.

Il arrive souvent qu'un grand chagrin engourdisse les sens. Là encore, cet engourdissement est un bienfait, tant pour celui qui reste que pour celui qui est parti. Cet engourdissement permet cependant d'avoir conscience de la perte tragique et de s'élever mais non d'être torturé par le chagrin.

La personne qui est passée dans l'au-delà est protégée par l'engourdissement de celui qui reste car sans cela les cris et les lamentations de celui qui est en pleine possession de ses facultés causeraient d'intolérables souffrances à l'âme envolée.

Avec le temps, il se peut que nous parvenions à communiquer avec ceux qui nous ont quittés tout comme on peut téléphoner à des amis lointains.

En étudiant consciencieusement ce cours, en ayant confiance en soi, en ayant la foi dans les Grands Pouvoirs de cette vie et de l'autre, nous devrions pouvoir entrer en contact avec ceux qui sont partis. Il est possible de communiquer par télépathie, par la clairvoyance, par ce que l'on appelle l'« écriture automatique ». Dans ce dernier cas, cependant, on doit se méfier de son imagination, on doit la contrôler afin que le message écrit subconsciemment n'émane pas de notre conscient ni de notre propre subconscient, mais bien

directement de la personne qui est partie dans l'au-delà et qui nous voit, bien que pour le moment elle nous reste invisible.

Réjouissez-vous, ayez la foi, car par la foi vous pourrez accomplir des miracles. N'est-il pas écrit que la foi peut transporter des montagnes? C'est parfaitement exact!

Les différents niveaux de l'astral

« Quand une personne qui n'a vécu que quelques existences sur terre — c'est-à-dire sur le plan à trois dimensions — quitte la terre, ou « meurt » comme on dit improprement, le corps astral ou l'âme est reçu dans un monde astral inférieur qui est en accord avec le savoir de cette personne récemment arrivée. Un garçon ou un homme peu cultivé devra, s'il veut s'élever dans la société, suivre les cours du soir, afin d'y acquérir les connaissances indispensables. Il en est de même avec l'astral. Il y existe une multitude de mondes, dont chacun convient à un type donné d'individu. Ici, dans ce monde — qui est dans l'astral inférieur à quatre dimensions — il vous faudra vous instruire en métaphysique; vous devrez apprendre comment penser afin d'obtenir vêtements, nourriture et tout ce dont vous avez besoin. Vous avez encore à aller au hall des souvenirs, où vous verrez tout ce que vous avez fait dans votre vie passée, et où vous vous jugerez. Et je peux affirmer qu'il n'est pas de juge aussi sévère que son propre surmoi. Le surmoi peut être comparé à l'âme. Je vous dirai brièvement qu'il

existe environ neuf « dimensions » disponibles dans cette sphère particulière d'activité. Quand on a finalement atteint l'incarnation dans le neuvième corps ou surmoi, on est alors prêt à monter dans les sphères plus élevées et à apprendre des choses supérieures. Les gens et les entités s'efforcent toujours de grimper, tout comme les plantes luttent pour aller vers la lumière.

« Ceci est un monde astral inférieur où pour apprendre vous devrez avoir plusieurs leçons; il vous faudra aller à l'école pour y être instruit de beaucoup de choses concernant la vie sur terre, et la vie dans l'astral. Puis, plus tard, vous déciderez du type de leçons que vous avez à apprendre. Quand tout ceci aura été décidé, vous serez en mesure de retourner sur la terre auprès des parents choisis où, on l'espère, vous aurez cette fois davantage d'opportunités de vous élever et d'avoir ainsi sur terre une position meilleure. On espère que dans une prochaine vie, vous apprendrez beaucoup — ce qui vous permettra, lorsque vous quitterez à nouveau le corps terrestre, de ne pas revenir à ce bas niveau, mais à deux ou trois plans au-dessus de celui-ci.

« Plus vous montez dans les sphères astrales, plus vos expériences sont intéressantes, et moins vous endurez de souffrances; mais il vous faut approcher ces choses avec soin, gentiment et lentement. Si vous étiez, par exemple, placé soudainement sur un monde astral deux ou trois stades au-dessus de celui-ci, vous seriez aveuglé par l'intensité des émanations provenant des gardiens de ce monde-là; aussi, plus vous apprendrez

rapidement ce que vous avez à apprendre, plus vite vous pourrez retourner sur terre et vous préparer pour un stade plus élevé.

« Disons qu'un homme vraiment très bien quitte la terre, la terre à trois dimensions, celle de laquelle vous êtes arrivé récemment. S'il est franchement spirituel, il pourrait franchir deux ou trois stades, et le traitement qu'il y trouverait serait moins dur que celui que vous avez sur ce plan-ci; il n'aurait pas à imaginer, comme

240

vous, sa nourriture. L'essence de son corps absorberait, de l'environnement, toute l'énergie dont il a besoin. Vous pourriez faire aussi bien, mais vous n'êtes pas instruit en de telles choses, vous n'êtes pas capable d'une grande compréhension en matière de spiritualité pour être témoin du fait que, jusqu'à présent, vous n'avez pas cru à la vie après la mort. Sur ce plan-ci, celui où vous résidez à présent, il y a nombre de gens qui ne croient pas à la vie après la mort; ils sont ici pour apprendre qu'elle existe! « Dans des incarnations à venir, vous lutterez pour monter, ce qui fait que, mourant au monde terrestre, vous renaîtrez à un monde astral; vous vous élèverez à un plan supérieur et aurez de plus en plus de temps entre les incarnations. Dans votre cas, par exemple, en supposant que vous ayez été renvoyé de votre emploi sur terre, c'est un job où vous auriez pu retrouver un emploi le lendemain; mais pour un professeur, le problème serait plus difficile et l'emploi plus long à trouver. De même sur le plan où vous êtes maintenant, vous pourriez être renvoyé sur terre dans un mois ou deux; mais quand on atteint à des plans plus élevés, on doit attendre plus longtemps afin de se remettre des chocs psychiques endurés sur la terre. »

241

La réincarnation

Seng était un vieux mandarin , reprit-il. « Il avait mené une vie heureuse et, au soir de cette vie, il éprouvait une satisfaction profonde. Il avait une nombreuse famille, beaucoup d'esclaves et de concubines. L'empereur de Chine lui-même l'avait comblé de faveurs. Ses yeux fatigués et myopes regardaient par la fenêtre de sa chambre et apercevaient vaguement les beaux jardins où se pavanaient des paons. À ses oreilles défaillantes parvenait en sourdine le chant des oiseaux qui retournaient dans les arbres à la tombée du jour. Seng s'adossa à ses oreillers. Il était très paisible. Il sentait en lui les doigts bruissants de la Mort dénouer les liens qui le rattachaient à la vie. Lentement le soleil d'un rouge sang disparaissait derrière l'ancienne pagode. Seng se rejeta sur ses oreillers. Un râle s'échappait en sifflant de ses lèvres. La lumière du soleil s'évanouit, les serviteurs allumèrent les petites lampes de la chambre, mais le vieux Seng était parti, parti avec les derniers rayons du soleil. »

Mon Guide s'assura que je l'écoutais avec attention, puis il reprit :

« Le vieux Seng gisait, inerte, sur ses coussins et les bruits de son corps, les craquements, les sifflements, s'étaient

tus. Le sang ne courait plus le long des artères et des veines, les liquides de l'organisme avaient cessé d'y bouillonner. Le corps du vieux Seng était mort, il ne servirait plus à rien.

Mais si un clairvoyant avait été là, il aurait vu une légère brume bleuâtre se condenser autour du cadavre, puis s'élever, en flottant horizontalement au-dessus de lui, attachée par la Corde d'Argent qui allait en s'amenuisant et, peu à peu, disparut. L'Âme qui avait été celle du vieux Seng flotta, dériva comme un nuage de fumée d'encens, et disparut sans effort à travers les murs. »

Le Lama se versa du thé, vit que j'en avais encore dans mon bol, et poursuivit :

« L'Âme erra à travers des royaumes et dans des dimensions que l'esprit matérialiste ne saurait concevoir. Elle atteignit enfin un parc magnifique, parsemé d'immenses édifices. L'Âme du vieux Seng s'arrêta devant l'un d'eux, y entra et s'avança sur un sol étincelant. Une âme qui se trouve dans son propre milieu, Lobsang, est aussi solide que tu l'es toi-même sur cette terre. Elle peut être arrêtée par des murs et marcher sur un plancher. Là-bas, elle possède des facultés et des talents différents de ceux que nous connaissons ici. L'Âme de Seng continua son chemin et entra enfin dans une petite cabine. Elle s'assit et regarda le mur devant elle. Tout à coup, ce mur disparut et elle vit à la place des scènes de son existence passée. Elle vit ce que nous appelons les Annales Akashiques, où sont consignés tous les événements du passé, et que peuvent lire aisément ceux qui ont subi un entraînement adéquat. Tous ceux qui passent de cette vie dans l'autre peuvent également les lire, car l'Homme voit l'"enregistrement" de ses succès et de ses échecs. Il revoit son passé et se juge lui-même! Il n'est pas de juge plus sévère que l'Homme lui-même. Nous ne comparaissons pas en tremblant devant un Dieu; nous revoyons tout ce que nous avons fait et tout ce que nous avons l'intention de faire. »

Je demeurais silencieux. Je trouvais tout cela fort intéressant et j'aurais pu écouter pendant des heures. Cela valait mieux que les mornes leçons habituelles.

« L'Âme qui avait été le vieux Seng, le mandarin chinois, s'assit et revit donc l'existence que, sur Terre, il avait jugée si bien remplie », continua mon Guide. « Il comprit et déplora les nombreuses fautes qu'il avait commises, puis il se leva,

quitta la cabine et se dirigea rapidement vers une pièce plus vaste où l'attendaient des hommes et des femmes du Monde des Âmes. Silencieusement, souriant avec compassion et sympathie, ils attendaient qu'il approchât et demandât leur aide. Assis en leur compagnie, il leur parla de ses fautes, des choses qu'il avait essayé de faire, qu'il avait eu l'intention de faire, sans y parvenir. »

« Mais vous avez dit qu'on ne le jugeait pas, qu'il se jugeait lui-même », interrompis-je.

« C'est exact, Lobsang », répondit mon Guide. « Ayant vu son passé et ses erreurs, il se rendait à présent auprès de ces Conseillers afin d'entendre leurs suggestions. Mais ne

m'interromps pas, écoute-moi et garde tes questions pour plus tard. Comme je te le disais, l'Âme demeura parmi les Conseillers, leur parla de ses échecs, et des qualités qu'elle devait faire « croître » en elle avant de pouvoir évoluer davantage. Il lui faudrait d'abord retourner voir son corps, puis elle jouirait d'une période de repos — des années ou des siècles — après quoi on l'aiderait à trouver les conditions essentielles à son évolution. L'Âme du vieux Seng retourna sur Terre pour revoir une dernière fois sa dépouille mortelle, préparée pour l'inhumation. Puis, ayant cessé d'être l'Âme du vieux Seng, pour devenir une Âme prête au repos, elle retourna dans l'Au-delà. Pendant un temps indéterminé, elle se reposa, reprit des forces, étudia les leçons des vies antérieures et se prépara pour sa prochaine existence. Là, dans cette vie au-delà de la mort, objets et substances étaient aussi solides au toucher que sur la Terre. L'Âme se reposa jusqu'à ce que l'heure et les circonstances de son retour sur terre aient été fixées. »

« Voilà qui me plaît! » m'exclamai-je, « je trouve tout cela très intéressant. »

Mon Guide me sourit avant de continuer :

« À un moment prédéterminé, l'Âme en attente fut appelée et conduite dans le Monde des Hommes par l'un de ceux à qui incombe cette tâche. Ils s'arrêtèrent, invisibles aux yeux de chair, observant les futurs parents, examinant la maison, pour s'assurer qu'elle offrirait à l'Âme les possibilités d'apprendre les leçons qui devaient être apprises cette fois. Satisfaits ils se retirèrent. Quelques mois plus tard, la future mère sentit en elle le brusque mouvement du fœtus, lorsque l'Âme

244

y entra et l'anima. En temps voulu, le bébé naquit dans le Monde de l'Homme. L'Âme qui avait autrefois habité le corps du vieux Seng reprenait maintenant la lutte avec les nerfs et le cerveau récalcitrants de l'enfant Wong, né dans une humble famille d'un village de pêcheurs, en Chine. Une fois encore, les hautes vibrations de l'Âme descendirent à l'octave inférieure, celle des vibrations d'un corps charnel. »

Je réfléchis. Je réfléchis longuement. Et je finis par dire : « Honorable Lama, puisqu'il en est ainsi, pourquoi les gens ont-ils **peur de la mort**, qui n'est que la délivrance des peines de cette Terre? »

« C'est là une question raisonnable, Lobsang », répondit mon Guide. « Si nous pouvions nous rappeler les joies de l'Autre Monde, beaucoup d'entre nous seraient incapables de supporter les vicissitudes de celui-ci, et c'est pourquoi la peur de la mort nous a été inculquée. » Me jetant un regard de biais, empreint d'ironie, il fit observer : « Certains d'entre nous n'aiment pas l'école, n'aiment pas la discipline qui y est indispensable. Pourtant, lorsqu'on grandit et qu'on devient adulte, on comprend les avantages de l'école. Ce serait une erreur de la quitter trop tôt et d'espérer néanmoins parfaire son instruction; de même est-ce une faute que de mettre fin à sa vie avant l'heure fixée par le destin. »

[Suicide] Je méditai sur ces paroles, car, quelques jours plus tôt, un vieux moine

illettré et malade s'était jeté du haut d'un ermitage. Il avait eu un caractère atrabilaire, et refusait toutes les offres d'assistance. Oui, le vieux Jigme était plus heureux mort que vivant, me dis-je. C'était une délivrance pour lui. Et pour les autres. « Seigneur », demandai-je, « alors le moine Jigme a eu tort de se suicider! »

« Oui, Lobsang, il a eu grandement tort », répondit mon Guide. « Un homme, ou une femme, doit passer un certain laps de temps sur cette Terre. Si on met fin à sa vie prématurément, on doit retourner presque aussitôt sur Terre. C'est pourquoi certains bébés meurent au bout de quelques mois. Ce sont les âmes des suicidés qui se réincarnent pour compléter le temps qu'ils auraient dû vivre auparavant. Le suicide ne se justifie jamais; c'est une grave offense contre soi-même, contre son Moi Supérieur. »

« Mais, Seigneur », dis-je, « et ces Japonais de haut rang

245

qui se suicident en grande pompe afin de laver l'honneur familial? Il faut certainement beaucoup de courage pour accomplir un acte semblable. »

« Non, Lobsang ! » dit mon Guide avec force. « Non ! Le vrai courage, ce n'est pas de mourir, mais de vivre malgré les épreuves, malgré les souffrances. Mourir est facile, vivre... voilà qui est courageux! Les manifestations théâtrales de défi qui accompagnent le « Suicide Cérémoniel » ne doivent pas nous faire oublier que c'est là un acte répréhensible. Nous sommes ici-bas pour apprendre et nous ne pouvons apprendre qu'en vivant le laps de temps qui nous est alloué. **Le suicide ne se justifie jamais!** »

La réincarnation — Une nouvelle naissance

246

Quittant le hall, ils regagnèrent la salle du conseil.

Là, le président dit à Algernon. — Vous avez vu les événements de votre vie. Vous avez vu que sang bleu ou sang rouge, vous avez commis une suite de crimes dont le couronnement a été votre suicide. Vous devez maintenant décider, ou nous laisser vous aider à décider de la vocation qui vous permettra d'expier le mal que vous avez fait et d'expier votre suicide. Avez-vous une idée de ce que pourrait être cette vocation?

Algernon se sentait troublé. Tout ce qu'il avait éprouvé dans sa vie n'était rien à côté de ce qu'il ressentait à cet instant. La tête dans ses mains, il appuya ses coudes sur la table. Un silence absolu régnait dans la pièce. Longtemps il resta ainsi à penser, réfléchissant à ce qu'il pourrait être. Prêtre, peut-être, ou évêque et, avec quelques influences, archevêque. Mais arrivé à ce point, il éprouva un tel sentiment de négativité qu'il modifia tout de suite sa ligne de pensée.

247

Un vétérinaire, pensa-t-il. Mais il n'aimait pas assez les animaux pour cela, et la profession n'impliquait pas un rang social très élevé. Être vétérinaire constituait un tel déclassement pour quelqu'un de sa caste.

Il eut l'impression d'entendre rire de façon moqueuse — et ce rire indiquait que là encore il était dans la mauvaise voie. Il pensa alors à devenir docteur, un docteur à la mode, dont la clientèle se recruterait parmi la noblesse; et s'il lui était donné de sauver soixante-dix vies ou plus, il aurait alors le « linge blanc des pénitents » avec lequel commencer une autre vie à la fin de ceci.

Un des hommes parla pour la première fois.

— Nous avons, bien sûr, suivi vos pensées dans ce globe.

Il fit un geste en direction d'un globe posé sur la table et qu'Algernon n'avait pas vu car il était recouvert d'un tissu; mais maintenant il rougeoyait et révélait les pensées d'Algernon.

Le vieil homme parla.

— Oui, je crois que je peux vous recommander de devenir docteur, mais pas un docteur mondain. C'est le plan de vie que je conseillerai dans votre cas. (Il fouilla dans ses papiers et reprit :) Vous avez mis fin à votre vie et en avez mutilé d'autres.

— Non, cria Algernon en se dressant, je n'ai pas mutilé...

L'autre l'interrompit :

— Vous l'avez fait; d'autres, sur vos ordres, ont été tués et mutilés et vous en portez le blâme au même titre que les exécutants. Mais je vous prie de m'écouter attentivement, car je ne répéterai pas ce que je vous dis. Vous deviendrez un médecin, mais dans un district pauvre, où vous travaillerez parmi les miséreux. Vous recommencerez votre existence dans les conditions les plus humbles — non plus comme un membre de l'aristocratie, mais comme quelqu'un qui s'élèvera grâce à son courage. À votre

248

trentième année de vie, celle-ci sera terminée et vous reviendrez ici, si vous répétez votre suicide; sinon, vous irez à un niveau plus élevé de l'astral où vous serez préparé, en fonction de la façon dont vous aurez agi dans la vie que vous êtes sur le point d'entreprendre.

Les discussions durèrent pendant très longtemps, puis le président, après un coup de marteau sur la table, reprit la parole :

— Nous nous rencontrerons à nouveau pour décider des parents que vous aurez, de la région où vous naîtrez et aussi de la date. Jusqu'à ce moment, vous pouvez regagner la Maison du Repos. La réunion est terminée.

L'air sombre, Algernon et le docteur refirent le chemin en silence. Le docteur l'installa

dans la chambre qui convenait, en lui disant :

— Je reviendrai plus tard quand on me dira de le faire.

Avec un salut très bref, il s'éloigna, et Algernon s'assit, la tête dans les mains. L'image même de l'extrême misère, pensant à tout ce qu'il avait vu, à tout ce qu'il avait fait et se disant en lui-même : « Eh bien, si ceci est le Purgatoire, alors c'est que l'Enfer n'existe pas! »

Vous devez retourner sur terre comme un enfant de gens pauvres, de parents sans tatut social, parce que le rôle que vous avez été appelé à jouer dans votre précédente existence semble avoir considérablement faussé votre compréhension et vos perceptions, et vous vous placez dans une classe à laquelle vous n'avez pas droit. Nous suggérons — et c'est votre droit de refuser — que vous naissiez à Londres dans le secteur de Tower Hamlets. Il y a, près de Wapping Street, de futurs parents très convenables. Vous aurez l'avantage de naître tout près de la Tour de Londres et près des célèbres docks, zone de pauvreté et de souffrance. Là, si vous êtes d'accord, et si vous avez la force mentale et

249

morale, vous pourrez commencer à travailler au développement qui fera de vous un médecin ou un chirurgien; et en sauvant les vies autour de vous, vous pouvez expier vos fautes : les morts dont vous êtes responsable. Mais vous devrez vous décider rapidement car ces femmes que nous avons choisies comme mères futures sont déjà enceintes, ce qui veut dire que nous n'avons pas de temps à perdre. Je vais vous montrer, dit-il, la zone où vous pourrez naître.

Se tournant, il fit un geste de la main vers le mur que Cinquante-trois avait cru être en verre dépoli. Aussitôt la couleur apparut et il prit vie; Cinquante-trois vit la Tamise, Southwark Bridge, London Bridge, et Tower Bridge qui apparaissaient sur l'écran. La Tour de Londres elle-même était visible. Charmé, il regardait ces images parfaitement claires, et observait la circulation. Les voitures sans chevaux l'intriguaient tout particulièrement. Il en fit la remarque au conseiller qui lui répondit :

— Oh oui, ce mode de transport a presque disparu; de grands changements se sont produits depuis que vous êtes ici, et vous savez que vous y avez passé pas mal de temps. Vous avez été inconscient pendant environ trois ans. Tout maintenant est motorisé — bus, voitures, etc. Les choses sont censées s'être améliorées, mais je regrette quant à moi de ne plus voir des chevaux passer dans les rues. Cinquante-trois se concentra de nouveau sur les images de Londres, et fut interrompu par le conseiller qui lui disait :

— Nous avons cinq femmes enceintes. Je veux que vous choisissiez parmi toutes les zones qu'on vous a montrées, celle que vous préférez. Parmi ces cinq femmes, l'une est l'épouse d'un aubergiste, la seconde est l'épouse d'un fruitier. La troisième, l'épouse d'un quincaillier. Quant à la quatrième, son époux est conducteur d'autobus, et la cinquième est

250

concierge d'hôtel meublé. Vous êtes libre maintenant de faire votre choix et personne ne vous influencera. Je peux vous en soumettre la liste et vous aurez vingt-quatre heures pour réfléchir. Et si vous avez besoin d'un conseil, il vous suffira de le demander.

Cinquante-trois retourna aux tableaux vivants, montrant les gens qui se déplaçaient; il s'étonnait de la façon étrange dont les femmes étaient vêtues, admirait les voitures sans chevaux et s'émerveillait aussi en voyant défiler la masse de somptueux bâtiments. Il se tourna alors vers le conseiller en disant :

— J'aimerais vous demander de me permettre de voir les cinq pères et les cinq mères parmi lesquels je dois sélectionner mes parents. J'aimerais les voir, voir leurs conditions de vie.

— Ah, mon ami, répondit le conseiller d'un ton de regret et secouant la tête tristement, c'est une requête que je dois vous refuser, car nous ne faisons jamais ce genre de choses.

— Vous avez un esprit de caste très excessif, et je conviens, avec vous, que la respectable activité qu'est celle d'un aubergiste ou d'un quincaillier serait plus que n'en peut accepter votre subconscient. Toutefois je pourrais vous recommander fortement cette auberge célèbre de Câble Street; mais pour quelqu'un de snob comme vous, je suggérerais au contraire la famille de l'épicier. L'homme se nomme Martin Bond et sa femme, Mary. Elle est sur le point d'accoucher et si vous devez occuper son corps en tant qu'enfant à naître, vous n'avez pas une minute à perdre, il vous faut reprendre vos esprits et décider, car vous seul pouvez le faire.

« Un épicier, pensa Cinquante-trois. Pommes de terre moisies, oignons puants, tomates trop mûres. Pouah! » Se grattant la tête, il se tortillait misérablement sur sa chaise. Autour de lui, les autres faisaient silence, conscients de ce qu'il y avait de désespérant dans le fait de devoir prendre une telle déci-

251

sion. Levant la tête, Cinquante-trois dit enfin sur un ton de défi :

— C'est bien, je choisis l'épicier. Peut-être découvriront-ils que je suis l'homme « le mieux » qu'ils aient jamais eu dans leur famille!

— Installez-vous sur cette table, dit alors la femme.

Cinquante-trois hésita un instant, puis en haussant les épaules il grimpa sur la table, écartant avec brusquerie la main du docteur qui, aimablement, cherchait à l'aider. Étendu sur la table, une étrange sensation s'empara de lui; la table semblait se mouler à son corps. Sensation exquise de confort qu'il n'avait jamais encore éprouvée. La table était chaude. Levant les yeux, il découvrit que sa vue s'était troublée. Les formes devant lui devenaient imprécises. Promenant son regard sur le mur qui lui faisait face, il crut pouvoir distinguer une forme humaine du sexe féminin. Il lui sembla qu'elle était dans un lit; l'observant avec des yeux brillants, il eut l'impression que quelqu'un rejetait les draps en arrière.

Une voix déformée lui parvint :

— Tout semble aller bien. Il est compatible.

C'était vraiment très, très étrange. Il ressentait comme une impression d'être « anesthésié ». Il ne se défendait pas, il n'avait pas d'appréhension, nulle lucidité. Au lieu de cela, il reposait sur cette table qui épousait sa forme, regardant, sans comprendre, les gens qu'il avait connus antérieurement — le docteur, le conseiller et la femme.

Il eut le vague sentiment qu'on parlait : « Fréquence de base compatible. » « Inversion de température. » « Une période de synchronisation et de stabilisation. » Il eut un sourire nonchalant; le monde du Purgatoire s'évanouit et il ne sut plus rien de ce monde.

Algernon s'agita violemment dans son sommeil. Algernon? Cinquante-trois? Peu importe que ce

252

fût l'un ou l'autre. Ce n'était pas dans le sommeil qu'il était plongé, mais bien dans le cauchemar le plus affreux qu'il ait jamais vécu. Il songea au tremblement de terre de Messine, où les édifices s'étaient écroulés et où la terre s'était ouverte en engloutissant les gens, puis s'était refermée sur eux.

Une effroyable catastrophe. Mais ce qu'il éprouvait était la pire chose jamais imaginée. Il lui semblait qu'on le broyait et qu'un boa constricteur essayait de le déglutir et de le faire passer au travers de sa gorge.

Le monde entier lui paraissait être bouleversé. Tout tremblait. Il ne souffrait pas, mais il se sentait terrifié.

De loin, un cri étouffé lui parvint, comme un cri entendu à travers une masse d'eau. Vaguement conscient, il perçut : « Martin! Martin, demande vite un taxi. Le travail a commencé. »

« Martin? Martin? » Il avait le sentiment vague, très vague, d'avoir déjà entendu ce nom quelque part, mais il ne parvenait pas à rassembler ses souvenirs.

Il était incapable de voir, mais de l'environnement chaud dans lequel il avait été, on le précipitait maintenant sur quelque chose de froid et de rugueux. Le froid lui sembla pénétrer ses os et il frissonna. Il découvrit, étonné, qu'il était tout trempé, et « quelque chose » alors le saisit par les chevilles et le souleva, tête en bas.

Deux claques sévères sur son derrière, et il ouvrit la bouche pour protester contre l'indignité, contre l'outrage infligé au corps d'un officier et d'un gentleman. Et avec ce premier cri de rage, tout souvenir du passé le quitta, comme s'évanouit le rêve à l'aube du jour nouveau. Un bébé était né.

Tous les bébés, bien sûr, ne connaissent pas de telles expériences, vu qu'un bébé n'est normalement qu'une masse inconsciente de protoplasme jusqu'à

253

l'instant de la naissance. La conscience ne lui vient que plus tard. Mais, dans le cas d'Algernon, ou de Cinquante-trois — comme il vous plaira de l'appeler — le problème était assez différent, car il avait été un suicidé et, en vérité, un « cas » très difficile, et à cela s'ajoutait un autre facteur : cette créature — cette entité — devait revenir sur terre avec, dans l'esprit, un objectif particulier; il lui fallait se destiner à une profession spéciale, et la connaissance de ce qu'était cette vocation devait être transmise à partir du monde astral par l'intermédiaire du bébé à naître et de là directement au moule mental du nouveau-né.

Pour un temps, le bébé resta étendu. Le cordon fut coupé, mais il était indifférent à tout ce qui se passait. Algernon s'en était allé. Il y avait là, maintenant, un bébé sans nom. Après quelques jours passés à l'hôpital, des formes vagues allaient et venaient devant la vision indécise du bébé.

— Tiens, dit une voix, assez fruste, petit diable d'avorton, hein? Comment vas-tu l'appeler, Mary?

La mère, regardant tendrement son premier bébé, leva les yeux et sourit au visiteur.

— Je pense que nous l'appellerons Alan. Tu te souviens, nous avons décidé que si c'était une fille elle s'appellerait Alice, et si c'était un garçon, ce serait Alan.

254

Prédictions de Rampa

Il existe une théorie très subtile selon laquelle tout ce que nous vivons est déjà arrivé et que nous sommes dans un continuum de temps différent. Nous ne nous proposerons pas d'examiner à fond cette théorie; mais qu'il nous soit permis de déclarer que les anciens prophètes pouvaient voir dans l'avenir et que les prophètes d'aujourd'hui le peuvent également. Je vais illustrer ce que j'avance là par quelque chose qui m'est arrivé personnellement. Je suis entré en transe et voici ce que j'ai vu.

D'abord, qu'une guerre allait commencer. Avec le recul du temps, je sais maintenant qu'il s'agissait de la guerre qui a débuté au Viêtnam après le départ des Français, après la dissolution de la Légion étrangère. L'exactitude de cette vision a, hélas! été prouvée. J'ai vu aussi que l'Italie allait être conquise par le communisme. La religion chrétienne est condamnée et le Vatican devra fermer ses portes. Les cardinaux et les évêques seront tués. Le communisme envahira l'Europe. Ce ne sera pas le communisme que nous connaissons. Il sera quelque peu modifié. L'Angleterre et les États-Unis fusionneront par mesure de protection et l'Angleterre sera sous la direction des États-Unis. En fait, elle aura un Américain

255

pour gouverneur, ce qui est assez amusant si l'on songe que ce sont des Anglais qui fondèrent l'Amérique!

Il est également probable que la surface de la Terre craquera. Si vous avez lu les

rapports de l'Année géodésique internationale, vous savez qu'il existe au-dessous de l'océan de vastes secteurs en pleine activité, en pleine transformation. Déjà, certains fonds marins s'élèvent. Des continents perdus, qui sont actuellement tout au fond des mers, vont réapparaître et former de nouveaux pays. En revanche, des pays vont s'enfoncer et le monde sera pour un temps en état de panique. New York s'effondrera et, peut-être, s'enfoncera dans l'Atlantique. Los Angeles et San Francisco, Seattle et Vancouver, sur la côte du Pacifique, ne s'élèveront plus au-dessus du sol et, par la suite, s'engloutiront dans le Pacifique qui, lui, montera. La plus grande partie de la côte sera inondée et tout l'aspect du pays changera. Par-dessus l'Alaska, des rockets soviétiques pleuvront, et les États-Unis comme le Canada seront le théâtre de grandes dévastations, mais sur le continent nord-américain, quelques survivants réfugiés au sommet des montagnes Rocheuses repeupleront, finalement, ce coin du monde.

Au Canada, les Grands Lacs, qui sont actuellement des étendues d'eau douce, changeront d'orientation* et couleront en sens inverse, de telle sorte que, de Québec à Montréal, de Montréal à Buffalo, de Buffalo à Détroit, l'eau finira par s'accumuler à Chicago, qu'elle inondera ainsi que tout le pays qui l'entoure, pour, enfin, se jeter dans le Mississippi. Les eaux, rassemblées en un torrent dévastateur du fait du renversement de l'axe de la Terre, causeront une telle érosion des terres qu'une île nouvelle se formera. Tout ce qui est séparé par l'eau et fait face à l'océan deviendra une terre nouvelle.

En Europe, le lit de la Méditerranée s'élèvera. De hautes terres en sortiront, qui révéleront des tombes ayant fait partie de l'ancienne Égypte et qui avaient été jadis englouties.

L'ensemble du continent sud-américain sera secoué de tremblements de terre. Les îles Falkland seront réunies à la région inférieure de l'Argentine. Là, une grande fissure se formera, qui fera communiquer l'Atlantique et le Pacifique, par un isthme qui ne sera pas plus grand que le détroit de Gibraltar. Du fait de son nouvel équilibre, la Terre

256

s'inclinera plus encore et les saisons changeront. La glace des Pôles fondra et un vaste territoire deviendra utilisable. Il offrira beaucoup de ressources minières et autres.

Le Japon et la Corée ainsi qu'une partie de la côte chinoise s'enfonceront sous les eaux, mais d'autres terres émergeront. Les Russes auront envoyé dans l'espace de très grands satellites. Bientôt les Chinois iront, eux aussi, dans l'espace, car ils auront accueilli des savants américains chassés par les inondations et la destruction. L'an 2000 verra se dérouler dans l'espace de grands événements qui ne seront pas toujours pacifiques, car il existera une sérieuse rivalité entre les branches du communisme, la russe et la chinoise. En l'an 2004, il y aura même une guerre spatiale terrible entre la Chine et la Russie. Sur terre, les hommes se terreront dans des abris profonds et beaucoup d'entre eux seront sauvés.

Une partie de cette prophétie m'a laissé rêveur au point que je me suis longtemps demandé si j'avais ou non le droit d'en faire état. Je me suis finalement résolu à la révéler au public, à qui j'estime devoir la vérité. Voici donc. En l'an 2008 environ, les Russes et

les Chinois cesseront de se faire la guerre devant une menace beaucoup plus considérable. De très loin dans l'espace, au-delà de notre système solaire, viendront des êtres humains qui voudront s'établir sur la Terre. Ses actuels habitants commenceront par envisager cette intrusion d'un fort mauvais œil. Au début il en résultera une commotion considérable. Cependant, le bon sens et la raison prévaudront. Ces êtres venus de l'espace lointain manifesteront des intentions pacifiques, qui font si désastreusement défaut à notre planète. Ils s'établiront donc, se marieront avec les habitants de cette Terre, de telle sorte qu'il n'y aura bientôt plus qu'une seule race d'hommes, qui s'appellera la Race Hâlée, parce que les diverses couleurs de peau, la blanche, la noire, la jaune et la rouge donneront naissance à une teinte uniforme, une sorte de haie assez agréable à regarder.

À ce stade de son évolution, la Terre connaîtra l'Âge d'Or, une ère de paix, de tranquillité et de haute connaissance occulte. Ce sera l'ère où les hommes, terrestres et extra-terrestres, vivront dans l'harmonie.

Et après? Eh bien! après, les choses sont également

257

fort claires, mais contentons-nous de ce premier épisode pour le moment.

Ricanez-vous, êtes-vous sceptique, cynique? Vous avez le droit d'avoir votre opinion comme j'ai droit à ma certitude, à mon savoir. Si vous aviez mon savoir, vous ne seriez pas en train de m'écouter. Vous n'en auriez pas besoin. Et vous ne ricaneriez pas.

Tant de choses ont été jugées impossibles qui n'en existent pas moins et font maintenant partie de notre vie de tous les jours que je ne vois pas pourquoi vous n'accepteriez pas ma prophétie, ni au nom de quoi vous la repousseriez.

Il est bien dommage qu'on ait toujours tendance à condamner ce que l'on ne comprend pas. Il est bien dommage que l'on qualifie toujours d'impossible ce qui, simplement, n'a pas encore été fait. Or, celui à qui il a été donné de consulter les Archives Akashiques où sont consignées toutes les choses passées, peut aussi avoir accès aux Archives des Probabilités où sont révélées toutes les choses à venir. N'importe lequel d'entre nous a déjà été témoin de faits que l'imagination la plus hardie n'eût pas osé rêver il y a quelques années seulement. Il en est, cependant, que l'on peut prévoir dès maintenant. Je viens de tracer les grandes lignes d'événements considérables qui vont affecter notre planète, mais certaines indications, encore modestes, ne nous permettent-elles pas de comprendre, d'ores et déjà, ce qui va se passer dans les années qui viennent?

Je vous ai prédit, par exemple, que l'Angleterre fera, un de ces jours, partie des États-Unis, au même titre qu'Hawaï et l'Alaska. Je vous prédis aussi que le Canada va devenir l'une des nations maîtresses. Ainsi que le Brésil. La France et la Russie s'uniront bientôt pour écraser l'Allemagne. Elles se sentent menacées par l'Allemagne et s'allieront pour échapper à cette menace. La race allemande s'éparpillera alors, parmi les autres nations, comme la race juive est actuellement dispersée un peu partout.

Les États-Unis et la Russie se réuniront pour vaincre la Chine, cette Chine nouvelle qui pose des problèmes au reste du monde. Ainsi l'Ours et l'Aigle s'allieront-ils contre le

Dragon et, jusqu'à ce que le Dragon soit vaincu, il n'y aura pas de paix durable.

Ceux d'entre vous qui s'intéressent à l'astrologie se sou-

258

viendront que le 5 février 1962, 16 degrés ont couvert le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne au cours d'une éclipse. Cela se reproduira le 5 mai 2000, et, un peu auparavant, la comète de Halley reparaitra, en avril 1986. Toutes ces configurations amèneront des événements considérables dans le monde entier. Ce sera l'ouverture d'une ère nouvelle, où l'espoir renaîtra, comme renaît la Nature au printemps. C'est après l'an 2000 que l'Homme connaîtra la renaissance de ses aspirations spirituelles et de ses espérances.

Disons aussi quelque chose des transformations du climat dans le monde. C'est là un sujet intéressant de prédiction.

Dans les années qui viennent, il se produira beaucoup de séismes. Des terres s'élèveront, d'autres s'enfonceront et de nombreuses terres seront remplacées par les eaux. Dans le Pacifique, une grande crevasse s'étend sur des milliers de kilomètres. C'est une fissure dans la croûte terrestre, et, si les nations continuent à lancer des bombes atomiques ou de plus fortes encore, cette fissure va s'ouvrir et il se produira toute une série de tremblements de terre et d'inondations.

Pendant des siècles il a été possible de prédire le temps, plus ou moins précisément. En consultant les cartes des bureaux météorologiques, on constate que la température, disons, du Canada tombe généralement de tant de degrés à tel moment, tandis qu'à Buenos Aires les abaissements de température sont généralement d'un autre ordre. Il est, par conséquent, possible de prédire le temps qu'il fera au Canada, à Buenos Aires, à Tombouctou, à Moscou en consultant des relevés s'échelonnant sur un très grand nombre d'années. Toutes ces observations nous ont permis d'établir des probabilités. Cependant, depuis quelque temps, on a noté des changements. Et même des changements rapides, dus à toutes sortes de causes, dont la plupart sont sans doute l'œuvre de l'homme.

Avez-vous remarqué que, récemment, on a noté, de plus en plus souvent, des anomalies qui se produisent un peu partout? Aux États-Unis, il y a eu des hivers exceptionnellement froids. En Géorgie la température est descendue à plusieurs degrés au-dessous de zéro. De même en Arizona. J'ai reçu des lettres du Canada où l'on faisait

259

mention de températures jamais vues, exceptionnellement basses, suivies la semaine suivante d'une vague de chaleur. On signalait aux chutes du Niagara et à Détroit le phénomène contraire. Dans le parc national du Montana, il existe plusieurs glaciers dont les uns ont complètement fondu et les autres sérieusement diminué. Sans parler du nombre des tornades, particulièrement violentes, qui a augmenté dans des proportions plus qu'inquiétantes.

En Angleterre, ordinairement tempérée, on subit depuis quelque temps des conditions

climatériques toutes nouvelles. On a vu le bétail mourir de froid et de faim.

Plus étrange encore, en Sicile, le pays du soleil, des vagues de froid ont éprouvé la population, qui n'était pas habituée à voir son sol recouvert d'une couche de neige épaisse d'un mètre. À Rome, le Tibre a gelé. On a patiné sur la glace!

En revanche, le climat de la Russie semble s'être adouci. La Sibérie devient un pays tempéré. Il est bien possible que toutes les bombes atomiques qui ont été et sont continuellement lancées aient altéré le système des radiations solaires et, par conséquent, transformé les zones de température dans le monde entier. Ainsi, comme il avait été prédit, dans un avenir assez proche bien des choses vont changer sur notre planète.

Avez-vous songé que, si la glace des Pôles fondait, le niveau des eaux s'élèverait un peu partout d'au moins 600 pieds? Si une partie seulement des régions glaciaires qui font partie de la côte de Russie se mettaient à fondre, des villes comme New York ou Montevideo pourraient être submergées; en fait, il suffirait de quelques pieds d'eau pour inonder complètement l'Uruguay. J'en reviens à cette fissure qui menace de séparer une partie de l'Argentine du reste du continent. Comme je l'ai dit, il en résultera une île et un passage vers l'océan Pacifique. La chose, en se produisant, aura des conséquences assez extraordinaires pour être signalées. En effet, le Pacifique est plus salé que l'Atlantique. L'eau du Pacifique deviendra donc à la fois plus chaude et plus lourde et s'enfoncera dans les eaux plus froides de l'Atlantique parce que celles-ci, étant moins salées, sont plus légères!

Les Russes s'emploient à transformer les conditions climatiques à leur avantage en tripotant le Gulf Stream,

260

ce qui fait que le courant chaud qui devrait normalement se diriger vers l'Europe coule le long de la Sibérie, laquelle Sibérie dégèle et deviendra véritablement une terre russe, cependant que l'Angleterre revivra peut-être une nouvelle ère glaciaire, qui s'étendra sur une bonne partie de l'Europe.

Normalement la Terre est entourée de couches d'air, dont certaines se déplacent comme des courants. Normalement la quantité de rayons cosmiques qui viennent frapper la Terre est à peu près constante, mais depuis que les fusées et les bombes traversent l'atmosphère, les jet-streams des couches extérieures sont troublés et déviés. D'où des inversions de température qui empêchent l'air chaud de s'élever et provoquent le dessèchement de vastes régions. Ces changements dans les températures de la planète sont généralement défavorables et l'humanité connaîtra de durs moments si elle ne se révolte pas contre ceux qui désirent la guerre. De toute façon, nous sommes actuellement dans l'Âge de Kali, qui ne porte en lui que malheur, souffrance et désespoir. Mais cet âge touche à sa fin et bientôt se lèvera l'aube où l'Homme renaîtra à l'espoir, où il saura qu'il va vers un bonheur plus grand, une plus haute spiritualité et une foi plus ardente en l'Humanité tout entière.

261

Résumé d'arrière de couverture.

Les pages qui suivent représentent la quintessence de l'enseignement de Lobsang T. Rampa. Elles réunissent les écrits les plus significatifs puisés dans son immense œuvre et constituent en quelque sorte son TESTAMENT. Le legs qu'il a voulu faire à ses nombreux amis à travers le monde.

Voici quelques-uns des sujets qui y sont abordés : FORMATION ET ORIGINE DE LA TERRE • ORIGINE DES O.V.N.I. • LES MONDES PARALLÈLES • LA QUATRIÈME DIMENSION • LES DIFFÉRENTES CIVILISATIONS • CONSCIENT, INCONSCIENT, SUBCONSCIENT • AMOUR • AFFECTION • MARIAGE • COUPLES • LES CHATS • LES PLANTES • L'EXISTENCE DE DIEU • LA FOI • LA MÉDITATION • LE VIEILLISSEMENT • LA PEUR • LA SOUFFRANCE • LA DROGUE • L'ALCOOL • LE SUICIDE • LE TROISIÈME ŒIL • L'AURA • LE VOYAGE ASTRAL • LE KARMA • L'HYPNOTISME • LA PSYCHOMÉTRIE • LA TÉLÉPATHIE • LA CLAIRVOYANCE • LA MORT • LES DIFFÉRENTS NIVEAUX DE L'ASTRAL • LA RÉINCARNATION • LES PRÉDICTIONS DE RAMPA • etc.